image
not
available





BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE CLASSIQUE

NOMS DES PRINCIPAUX COLLABORATEURS.

MM.
Amar.
Amand-Guillaume.
Barbier (A.-A.).
Barbier (Louis) fils.
Beauvais (le général).
Bouillet.
Butet (Amédée de).
Calonne (P.-F. de).

MM.
Chamrobert (P. de)
Charlier (V.).
Clair.
Defauconpret (A.-J.-B.).
Descuret.
Duviquet.
Hennequin.
Lallement (Félix).

MM.
Malte-Brun.
Maurice (B.).
Nodier (Charles).
Parisot (V.).
Pichot (Amédée).
Soulice (Théodore).
Taschereau (J.).

Liste des noms compris au supplément, comme additions ou corrections, qui se rapportent à cette première partie.

Abington.
Ablessimof.
Adrien de Corneto.
Abrial.
Acerbi.
Acunha.
Adams.
Ædesius.
Agathon.
Agedorn.
Agier.
Agier-Prevost.
Agneaux.
Agoult.
Aikin.
Aimon.
Albignac.
Alexandre Ier.
Alexeief.
Alimpe ou Alimpius.
Alquier.
Amati.
André.
Andréossi.
Andrezel.
Anglure.
Angoulevent.
Antraigues.
Anville.
Appius.
Aramont.
Aratus.
Arétin.
Argote y Molina.
Artigas.
Auger.
Augier.
Ausone.
Aymon.
Ayer.
Azuni.

Babington.
Bacmeister.
Baert.
Baikof.
Baillie.
Balguerie-Stuttenberg.
Ballonius.
Bancal.
Bantisch-Kamenskii.
Barbatelli.
Barbazan.
Barbesieu.
Barbié du Bocage.
Barbier (L.).
Barbier (A.-A.).
Barbotan.
Bardon.
Bargeton.
Barkof.
Barras.
Barrière.
Barruel-Beauvert.
Barsof.
Bartholdy.
Baschilof.
Baston.
Baud.
Bayard.
Bayle.
Beauchêne.
Beaulieu.
Beaumarchais.
Beaumelle.
Beaumes.
Beaumont.
Beauvillier.
Beclard.
Beethoven.
Bellart.
Belzoni.
Bénézech.
Benger.
Benninger.
Bennitskii.
Berriays.
Bertano.
Berthonie.
Bichat.
Bigot de Morogues.
Bisson.
Blake.
Blanche.
Blandinière.
Blanquet du Chayla.
Blond.
Bobrof.
Bodin (J.).
Bodin (J.-F.).
Bogdanovitsch.
Bohan.
Boissières.
Boissy-d'Anglas.
Boltine.
Bombelles.
Boniface IX.
Bonington.
Bonnac.
Bonnay.
Boon.
Borghesi.
Bosc.
Boudet.
Bouffey.
Boulgakof.
Bourbon.
Bourbon-Conti.
Bourcier.
Bourguignon-Dumolard.
Bourtsef.
Boussion.
Brachmann.
Bratanofskii.
Breguet.
Brial.
Bridel.
Brillat-Savarin.
Brisson.
Bruges.
Bruguières.
Bryczynski.
Buache.
Buckhurst.
Budowez.
Burle de Curban.
Burnet.
Burnett.
Burtius.
Cabel.
Cadet-de-Vaux.
Cafarelli.
Calages.
Cailleau.
Caldani.
Campion de Tersan.
Canning.
Cantarini.
Capella.
Carey.
Caron.
Carpani.
Carpentier.
Carré.
Caselli.
Cassas (V.).
Cassas (L.-F.).
Castelreagh.
Castillon.
Castinelli.
Caulaincourt.
Cazalet.
Chalmers.
Chamon.
Chamrobert.
Chardon.
Charlier.
Chat.
Châtillon.
Chaussier.
Chevard.
Chrestiens.
Ciantar.
Clapperton.
Clément VIII.
Clermont-Gallerande.
Clovis Ier.
Collin de Sussy.
Conde.
Constant de Rebecque.
Constantin-Dracoses.
Consalvi.
Cook.
Cormiliole.

(*La suite à la 2e partie.*)

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE CLASSIQUE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

PORTATIF.

Ouvrage entièrement neuf,

CONTENANT, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES ARTICLES SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES, SUR LES ORDRES RELIGIEUX, LES SECTES RELIGIEUSES, LES BATAILLES MÉMORABLES, LES GRANDS ÉVÉNEMENS POLITIQUES; ET PARTICULIÈREMENT LA NÉCROLOGIE DES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES TEMPS, ET DES AUTEURS CONNUS, EN QUELQUE GENRE QUE CE SOIT, AVEC L'INDICATION DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES, DES DIFFÉRENTES ÉDITIONS ET TRADUCTIONS QUI EN ONT ÉTÉ FAITES, etc., etc.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Première partie.

A — G



PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
M DCCC XXIX.

AVIS

DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

SUIVANT le plan qui en avait été formé d'abord et que nous avions annoncé dans nos premiers *Prospectus*, la *Biographie universelle classique* ne devait pas dépasser l'étendue de six *livraisons*, pouvant former un volume d'environ 1800 pages. L'ouvrage eût été ainsi une simple imitation des dictionnaires anglais de Lemprière, Watkins et George Crabb; et ce nous semblait être une entreprise utile que de reproduire en France un livre dont le succès a été complet chez nos voisins d'outre-mer. Il n'a fallu toutefois qu'un peu de réflexion pour détruire notre confiance à cet égard. La science presque nouvelle de la biographie est infiniment plus avancée chez nous qu'elle ne l'est en Angleterre, où en reproduisant quelques lambeaux de la partie faible de Moréri, grossis d'illustrations britanniques, un modeste compilateur aidé de tout l'appareil du luxe typographique obtenait un succès d'estime, tandis que la belle mais imparfaite collection publiée chez M. Michaud trouvait parmi nos plus savans hommes d'inexorables censeurs.

Renonçant donc à ce que nous avions fait préparer de matériaux sur ce plan évidemment défectueux, nous n'en avons pas moins poursuivi l'idée de resserrer une biographie complète dans le cadre économique et portatif dont nous avions compris l'immense avantage. Et en réalité cet abandon de notre idée première fut un sacrifice de nos intérêts à l'utilité publique. Ainsi s'explique et la lenteur imprévue qu'a éprouvée une publication que nous promettions de terminer dans l'espace d'une année, et l'accroissement progressif qui a démenti nos supputations primitives.

Arrivés enfin au terme d'une entreprise pour laquelle n'ont été négligées aucunes sortes de frais, et que recommandent bien plus éloquemment que notre zèle, les soins et l'infatigable patience des hommes de lettres qui l'ont dirigée, qu'il nous soit permis de repousser ici toute interprétation malveillante au sujet de l'augmentation qu'il a fallu donner à l'étendue de la *Biographie universelle classique*.

Le *Supplément* qui a grossi et qui termine la douzième livraison

montrera que ce n'est pas en vain que nous avons fait un appel à la critique de nos souscripteurs. Là surtout notre bonne foi doit sembler évidente. On peut, sans manquer de modestie, revendiquer ce genre de mérite ; mais il sied mal de déprimer l'œuvre de ses devanciers pour exalter le sien. Aussi bien l'on nous saura quelque gré peut-être si nous nous en remettons à la sagacité de tout bon juge pour découvrir les lacunes remplies, les doubles emplois évités, et une foule d'imperfections réparées dans la *Biographie universelle classique*.

Il nous resterait à acquitter une dette honorable envers ceux de MM. les souscripteurs à la *Biographie universelle classique* qui nous ont transmis d'utiles annotations. Nous n'en avons pas les moyens ; mais ils trouveront du moins un témoignage de notre reconnaissance dans l'empressement que nous avons mis à utiliser leurs remarques. Plusieurs cependant auront à agréer nos excuses de ce qu'il n'a pas été permis de comprendre dans notre *Supplément* des noms qu'ils nous avaient signalés comme autant de lacunes à remplir : les uns étaient ceux de personnages encore vivans, les autres ceux d'hommes dont la vie a été incontestablement fort honorable, mais qui n'ont laissé après eux aucun souvenir intéressant pour la biographie ou l'histoire.

Paris, 10 juin 1829. CHARLES GOSSELIN.

PRÉFACE.

On ne manquait pas en France de *Dictionnaires biographiques*, mais on y cherchait en vain un Dictionnaire biographique véritablement usuel. Celui que nous donnons au public est rédigé dans un but spécial, auquel n'ont point aspiré les savans auteurs des collections volumineuses, avec lesquelles nous n'avons point la prétention de rivaliser; notre principal objet a été de rassembler dans un seul volume, et sous un format portatif et commode, les notions les plus importantes, ou, pour parler plus exactement, les plus indispensables à se procurer sur les hommes et sur les événemens depuis l'origine du monde.

Que les possesseurs d'immenses bibliothèques qui éprouvent le besoin de tout réunir, donnent pour piédestal à leurs tablettes les épais et antiques in-folio de Moréri; qu'ils les décorent ensuite du *Dictionnaire de Bayle*, si riche en opinions, en paradoxes, en jugemens religieux ou littéraires, en faits philosophiques, en curiosités verbales, si insuffisant en nomenclature et en connaissances historiques; qu'ils y ajoutent, si tel est leur plaisir, ou l'ouvrage toujours refait et toujours à faire du partial Feller, ou la compilation de Chaudon et Delandine; qu'enfin ils y placent, pour l'avoir sous leur main, la *Biographie universelle* de M. Michaud; on juge bien que nous n'entendons contester ni l'utilité, ni le mérite de la plupart de ces doctes collections; nous n'avons pas voulu faire mieux; nous avons voulu faire autrement. Nous nous sommes réduits au strict nécessaire. Nous abandonnons la peine des recherches et le luxe de l'érudition à ceux qui ont de la patience à mettre à l'épreuve, et du temps à dissiper; c'est à ménager l'une et l'autre que nous avons appliqué tous nos soins, et nous ne croirons pas avoir été inutiles à la littérature, si nous avons trouvé le moyen de réunir dans un cadre étroit, mais suffisant, les noms, les traits caractéristiques des hommes célèbres ou fameux de tous les âges, les dates de leur naissance et de leur mort, les titres de leurs écrits, les signes indicateurs des meilleures éditions, les époques des grandes révolutions, des événemens illustres; la naissance et la disparition des sectes religieuses ou politiques, les notions géographiques relatives à l'intelligence des principaux faits; si nous avons donné, en un mot, sous chacun des noms qui entrent dans notre Dictionnaire, les seuls renseignemens pour lesquels on ouvre et on consulte d'ordinaire ces sortes d'ouvrages.

La biographie est une science inépuisable. La mort, qui détruit tout, ne cesse de l'enrichir. Toutes les formes de l'éloquence seront épuisées avant que le sablier inépuisable du temps ait fini de marquer des morts illustres. D'un autre côté, l'invention de l'imprimerie a multiplié presque à l'infini et les moyens d'illustration, et les documens biographiques. Le gouvernement représentatif a rendu un service non moins signalé aux grandes ambitions des petits talens. Un rhéteur ancien a dit : « Que tous les orateurs grecs sont sortis d'Isocrate comme les ravageurs d'Ilion du cheval de Troie. » Le cheval de Troie n'aurait certainement pas renfermé dans ses vastes flancs la dixième partie des orateurs que chaque session de nos chambres voit éclore, et tout cela est de la gloire.

Il est facile de conclure de ces rapides observations qu'avant une dizaine de siècles, au train que vont le monde et la renommée, une *Biographie universelle* sera le monument le plus colossal, la plus effrayante compilation que la typographie puisse enfanter, et qu'il faudra toute la vie d'un homme laborieux pour compulser la liste formidable des célébrités passées.

A mesure que la société marche vers cette époque menaçante du débordement des livres, où le monde civilisé disparaîtra une seconde fois sous un déluge universel de papier imprimé, on conçoit de plus en plus la nécessité de réduire les études de l'homme aux choses utiles, et les choses utiles à leur plus simple expression. Du moment où ce besoin a commencé à se manifester, date l'heureuse invention des dictionnaires qui contiennent un corps de science, sous la forme la plus *commode* et la plus *abrégée*. Sans ces deux conditions, un dictionnaire n'est lui-même qu'un article à ajouter au dictionnaire immense des aberrations humaines; charger un dictionnaire biographique de toutes les oiseuses monographies des savans, et broder sous le moindre prétexte à ce canevas fastidieux toutes les fleurs de la rhétorique avec une harmonieuse diffusion et une volumineuse élégance en logique,

c'est abuser du prétexte d'entasser des livres quand il ne s'agit que d'en épargner; c'est jeter une barrière *in-folio* de plus entre l'étude et la science.

Le *Dictionnaire biographique usuel*, comme le demandent tous ceux qui achètent des livres pour s'en servir, doit être aussi complet que peut l'être un corps d'ouvrage portatif, et aussi portatif que peut l'être un corps d'ouvrage complet : les notions y doivent être sûres, mais concises; le style clair, mais dégagé de tout ornement ambitieux. On y cherchera des dates exactes, des renseignemens certains, des appréciations de bonne foi, qui seront autant que possible l'expression d'un jugement consacré par le temps, ou par cette autorité de l'opinion générale qui anticipe sur lui. L'usage en sera facile, parce qu'il est destiné au travail, qui n'a point de temps à perdre; le prix en sera modique, parce qu'il n'aura pas exigé la coopération dispendieuse de tous les titulaires de la réputation, mais le genre de mérite qui se paie le moins cher en librairie, celui de l'assiduité et de la conscience. Pour qu'un livre pareil remplisse toutes les conditions d'un bon ouvrage en ce genre, il faut qu'un autre *Magliabecchi* puisse l'avoir sur son bureau, qu'un autre *Jamerai Duval* puisse l'emporter dans sa poche. C'est ainsi qu'il a été conçu en Angleterre par *Lemprière*, *Watkins* et *George Crabb*. C'est ainsi que nous avons entrepris de l'exécuter en France, sans autre prétention que celle qu'on peut fonder sur un objet d'utilité, dont les acquéreurs même des grandes bibliographies sentiront souvent le prix. Ces vastes *Trésors* des Estienne, dont le titre n'est vraiment pas trop fastueux, ne dispensent toutefois personne de recourir aux excellens dictionnaires de M. Planche et de M. Noël.

Notre *Dictionnaire historique* est donc une de ces publications *compactes* dont l'Angleterre a la première étendu l'application à tous les besoins de l'esprit et de la mémoire. Nous avons tâché, en le tenant enfermé dans les limites nécessaires des compositions de ce genre, de lui donner cependant assez d'étendue relative pour ne rien laisser désirer d'essentiel à ceux qui en feront usage. Il est peut-être inutile d'ajouter, pour les personnes qui apprécient notre but et nos intentions, que nos jugemens n'ont pas été violer les mystères de la vie privée, et demander à l'intérieur des familles ce que l'histoire seule peut, tout au plus, exiger du tombeau. Nous regardons la biographie des vivans comme un instrument dangereux et illicite dans la main la plus généreuse; et si nos temps de troubles et de partialités publiques ont été exposés par la force des choses à cette calamité littéraire, nous n'en renouvellerons pas du moins le déplorable scandale. Nous nous en référons là-dessus à l'opinion si spirituellement exprimée de l'un de nos écrivains les plus spirituels (M. Étienne) : « Les habitans des contrées qui avoisinent les volcans se servent des laves elles-mêmes pour en faire des objets d'ornement ou d'utilité, mais ils attendent du moins qu'elles soient refroidies. »

Il n'est point d'homme, dans quelque état de la vie qu'on le suppose placé, qui n'ait besoin de consulter quelquefois cette vaste table alphabétique de toutes les histoires et de toutes les littératures qu'on appelle un *Dictionnaire historique*. Mais c'est rarement pour des études spéciales qu'on a recours à la collection de ces documens généraux; c'est pour ces recherches générales qui ne demandent que des faits précis et rapides, réunis dans un petit espace; et nous savons par expérience qu'il n'y a point de livre plus universellement désiré qu'un *Dictionnaire biographique, historique et bibliographique* réduit sous la forme la plus portative qui puisse se concilier dans cette entreprise avec les autres conditions du *mieux*. Nous avons cherché à donner à celui-ci une recommandation de plus en divisant les branches nombreuses de la *Biographie* entre les collaborateurs qui se partagent les soins de ce travail, suivant les études particulières auxquelles ils se sont livrés avec assiduité pendant une longue succession d'années; ce qui lui garantit une justesse d'appréciation dont un seul homme est bien rarement capable dans des matières si variées, joignît-il la flexibilité de Voltaire à la profondeur de Bacon. Il a suffi pour cela de faire concourir à l'exécution d'un plan sagement conçu le zèle et la patience de quelques écrivains de *bonne foi*, bien désintéressés d'ambition et de gloire. *In tenui labor.*

CHARLES NODIER.

TABLE DES PRINCIPALES ABRÉVIATIONS.

abb.	abbaye.
agricult.	agriculteur, ure.
ant.	antiquaire, ité.
archit.	architecte, ure.
artill.	artillerie.
astrol.	astrologie, gue.
astron.	astronome, ie.
aut.	auteur.
av.	avocat.
b.-lett.	belles-lettres.
bibliog.	bibliographe, ie.
biblioth.	bibliothécaire, èque.
biog.	biographe, ie, ique.
botan.	botaniste, ique.
card.	cardinal.
catal.	catalogue.
c.-à-d.	c'est-à-dire.
chron.	chronologie, ique.
comment.	commentaire, tateur.
déc.	décembre.
dép.	département.
dern.	dernier.
dissert.	dissertation.
div.	divers, erses.
doct.	docteur.
duch.	duché, esse.
ecclés.	ecclésiastique.
écrit.-ste.	écriture-sainte.
écriv.	écrivain.
édit.	éditeur, ion.
élém.	élémentaire.
év.	évêque.
faub.	faubourg.
fév.	février.
fig.	figure.
frag.	fragment.
franç.	français.
goth.	gothique.
grav.	graveur, ure.
gr.	grand, de.
gr.	græcè, en grec.
hist.	histoire, rien, rique.
historiog.	historiographe.
impr.	imprimé, merie.
inscrip.	inscription.
intit.	intitulé.
juill.	juillet.
jurisc.	jurisconsulte.
lib.	libraire, ie.
littér.	littéraire, teur, ture.
liv.	livres.
MS., MSs.	manuscrit, ts.
mathém.	mathématicien, ique.
méd.	médecin, ine.
mém.	mémoire.
m.	mort, mourut.
marq.	marquis, se.
nomb.	nombre, eux, euse.
nouv.	nouveau, elle.
nov.	novembre.
oct.	octobre.
ouv.	ouvrage.
p.	page.
pharm.	pharmacie, ien.
philos.	philosophe, ie, ique.
phys.	physique, cien.
port.	portrait.
prem.	premier, ière.
princip.	principale, aux.
prof.	professeur.
pub.	public, ié.
rec.	recueil, lli.
réimp.	réimprimé, ession.
répub.	république.
révol.	révolution.
rhét.	rhéteur, orique.
roy.	royal.
St, Ste.	saint, sainte.
sav.	savant.
S.	siècle.
soc.	société.
suiv.	suivant, ante.
surn.	surnom, mé.
t.	tome.
théol.	théologie, gien, gique.
trad.	traduit, cteur, ction.
tr.	traité.
univ.	université, sel.
vol.	volume.
V.	Voyez.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

OU

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE CLASSIQUE.

AA (van der), nom d'une famille ancienne et distinguée des Pays-Bas. Les deux frères Adolphe et Philippe, et Gérard van der Aa, leur parent, se firent remarquer parmi les nombreux ennemis de l'oppression qu'exerçaient, au 16e S., les gouverneurs et autres agens de Philippe II dans les Pays-Bas, et ils contribuèrent à l'affranchissement de cette portion de l'héritage de Charles-Quint désignée depuis sous la dénomination de Provinces-Unies. V. NASSAU (Maurice de).

AA (PIERRE van der), parent des précéd. et jurisc. est., naquit à Louvain vers 1530. Il professa le droit dans cette ville, devint assesseur du cons. souverain de Brabant en 1565, président du conseil à Luxembourg en 1574, et m. en 1594. Il a laissé deux ouv. : *Commentarium de privilegiis creditorum*; et *Enchiridion judiciarium*.

AA (P. van der), géog. et libraire édit. établi à Leyde, publia au commenc. du 18e S. un grand nomb. de cartes géographiques, et des recueils de voyages, peu est. aujourd'hui. Ses éditions des ouv. sur la botanique, la médec. et les antiquités par Vaillant, Malpighi et Gronovius (*v.* ces noms), ont obtenu plus de succès; il m. vers 1730. On recherche encore son *Recueil de voyages curieux en Perse, en Tartarie*, etc., avec cartes et fig., Leyde, 1729; La Haye, 1735, 2 vol. in-4, avec une *introduction* par Bergeron.

AA (H. van der), frère cadet du précéd., grav. à Leyde, a consacré son burin aux entreprises de son aîné.

AA (C.-C.-HENRI van der), ministre luthérien, né à Zwoll en 1718, fut un des fondateurs et le secrét. de la société des sciences établie à Harlem en 1752. Il prêcha dans cette ville avec un succès soutenu pendant 51 ans, et y mourut en 1792.

AAGARD (CHRISTIAN), né à Wiborg (Danemarck), en 1616. On a de lui des poésies lat. recueillies dans le tome 1er des *Deliciæ quorumd. poetar. Dan. Frederici Rostgaard*, imp. à Leyde en 1693. Ce poète mourut en 1664.

AAGARD (SEVERIN), fils du précédent, a écrit la vie de son père, insérée dans le recueil précité.

AAGARD (NICOLAS), frère de Christian, a publié quelq. opuscules de philos. et de physiq., dont le plus remarquable est : *Disputatio de stylo Novi Testamenti*, Sora, 1655, in-4. N. Aagard mourut en 1657.

AAGESEN (SWEND), histor. danois, écrivait vers la fin du 12e S. Il est plus connu sous le nom latin de *Sueno Agonis filius*; et il a écrit dans cette même langue une *Histoire abrégée des rois de Danemarck depuis Skiold jusqu'à Canut VI*, et une autre *Histoire des lois militaires de Canut-le-Grand*. Ces deux ouv. ont été imp. à Sora en 1642.

AALAM, astrologue persan, vivait dans le 9e S. Admis à la cour du sultan de Perse, Adah-Eddoulah, il posséda sa confiance. Négligé par le successeur de ce prince, il crut devoir se retirer dans la solitude; il en sortit au bout de quelq. temps pour voyager, et exercer sa science dans d'autres contrées de l'Orient. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

AALSH (ÉVERARD van), peint. de Delft, m. en 1658, était très-habile dans la peinture des fruits et des sujets galans.

AALSH (WILLIAM van), neveu du précéd., le surpassa dans son art, et lui fut attaché toute sa vie; mort en 1679.

AALST. V. AELST.

AAMA (CULLANDIN), roi d'Éthiopie dans le huitième siècle.

AARE (DIRK van der), év. et seigneur d'Utrecht au 13e S. Il fit la guerre contre Guillaume, comte de Hollande, auquel il disputait la souveraineté; s'empara de plus. places pendant la captivité du comte, fut fait prisonnier par le prince de Brabant, et acheta la souveraineté de la Hollande, du comte de Loos, au prix de 1,000 marcs d'argent. Mais il ne put entrer en possession de ce pays, et fut obligé de se retirer à Utrecht. Il mourut à Deventer en 1212.

AARON, frère aîné de Moïse, auquel il s'associa pour délivrer les Juifs de la captivité d'Égypte. Cédant aux sollicitations des Israélites, il fit élever dans le désert un veau d'or, qu'ils adorèrent comme un dieu; s'étant ensuite repenti de cette idolâtrie, il fut élu grand-prêtre, c.-à.-d. 1er pontife et sacrificateur des Juifs. On croit, d'après la Bible, qu'il mourut 1463 ans avant l'avénement de Notre Seigneur.

AARON (St), vivait dans le 6e S. Il fut abbé d'un monastère de l'Armorique (depuis la Bretagne), autour duquel fut bâtie plus tard la ville de St-Malo.

AARON (St), des îles britanniques, souffrit le martyre avec son frère Julius, lors de la persécution de l'empereur Domitien.

AARON, lévite juif de Barcelone, m. en 1292, a laissé un *catéchisme* de 613 préceptes de la loi de Moïse, en hébreu, Venise, 1523, in-4.

AARON-RASCHID. V. HAROUN-AL-RÉCHYD.

AARON d'Alexandrie, prêtre chrétien et médecin, vivait au commencement du 7e S. Il est aut. d'un ouvr. en langue syriaque, intit. *Pandectes*, divisé en 30 liv., et qui n'est qu'un faible commentaire des ouvr. des médec. grecs. C'est par le secours de cette version syriaque et de quelques autres que les Arabes commencèrent à connaître les ouvr. des Grecs. Aaron est le premier qui ait décrit, dans un traité particulier, la petite-vérole, que les médec. grecs ne paraissent pas avoir connue. Il la fait originaire d'Égypte, où les Arabes la prirent et la répandirent en Afrique; et, par suite de leurs conquêtes, elle dut se propager successivement dans toute l'Europe.

AARON (ISAAC), Juif, interprète de l'empereur Manuel Comnène, n'est connu que par son infidélité envers son maître, dont il dénaturait les volontés en les expliquant aux ambassadeurs des princes d'Occident. Il eut les yeux crevés, et ensuite la langue coupée, en punition de ses perfidies.

AARON-BEN-ASER, rabbin du 11e S. On a de lui des *Variantes du texte sacré*, insérées sous son nom dans les différentes bibles rabbiniques; un *Traité des accens*, pour faciliter l'étude de la langue hébraïque; une *Grammaire* de la même langue. Ces deux dern. ouvr. ont été impr. le 1er en 1517, le 2e en 1615.

AARON-HARISCON, rabbin caraïte, né à Constantinople au 13e S. Il est aut. de *Commentaires* sur le Pentateuque, sur les prem. prophètes, sur Isaïe, les psaumes et Job; d'un *Tr. de gramm. et de critique*; d'un *Ordre de prières selon le rit de la synagogue des caraïtes*.

AARON-HACHARON, rabbin caraïte, né à Nicomédie au 14e S. Il a composé plus. ouvr. où sont exposés les principes dogmatiques de la secte des caraïtes. Ces ouvr. sont: *le jardin d'Eden* ou *Liv. de préceptes*; *la Couronne de la loi*; *le Gardien de la loi*. Les deux dern. sont des commentaires de la Bible.

AARON-BEN-CHAIM, né dans le 16e S. à Fez en Afrique. Il a publié en hébreu, sous les tit. de *Cœur*, *Offrandes* et *Qualités d'Aaron*, 3 comment. sur les liv. de Josué, des Juges et du Lévitique; et un *Tr. des treize manières d'expliquer la loi sainte*, 3 vol. in-fol. impr. à Venise en 1609.

AARON-ARIOB, rabbin juif, né à Thessalonique vers la fin du 16e S. Il a écrit en hébreu un comment. sur le liv. d'Esther, sous le titre bizarre de *Huile* ou *Essence de mirrhe*, *extraite des Commentaires des rabbins*, etc. 1 vol. in-4, impr. à Thessalonique en 1601.

AARON-SCHASCON, rabbin, né à Thessalonique vers la fin du 16e S. et m. vers 1650. On connaît de lui deux ouvr. en hébreu: *la Loi* et la *Lèvre de la vérité*, espèce de comment. sur la jurisprudence de la Bible.

AARON de Pesaro, juif italien du 16e S. Il a publié en hébreu, sous le titre de *Générations d'Aaron*, un *index* général de tous les passages de l'Ecriture sainte.

AARON-BEN-SAMUEL, vivait sur la fin du 17e S. Il est aut. d'un index de la Bible, publié en hébreu sous le titre de *Maison d'Aaron*.

AARON (PIETRO), chanoine de Rimini, vivait dans le 16e S. On a de lui divers ouvr. sur la théorie musicale de son temps.

AARON de Raguse, rabbin du 17e S. Il a publié, sous le tit. de *Barbe d'Aaron*, des remarques sur le Pentateuque et plus. autres livres de l'Ecrit. s.

AARON de Bistra, né en Transylvanie. Il entra chez les jésuites, devint évêque de Fogaras, et m. en 1760. Il est aut. d'un ouvr. sur le concile œcuménique de Florence, écrit en langue valaque.

AARSCHOT (N...., duc d'), seigneur brabançon. Il refusa d'entrer dans la confédération des autres nobles des Pays-Bas contre Philippe II et le saint siége, et fit d'inutiles efforts pour arrêter les progrès du parti de la maison d'Orange. Fidèle au roi d'Espagne et à la croyance cathol., il crut devoir se retirer à Venise, où il mourut en 1595.

AARSSEN (CORNEILLE van), né à Anvers en 1543. Il devint pensionnaire de Holl. et greffier des états généraux, place qu'il exerça pendant près de 40 ans. Il a entaché sa mémoire par sa conduite envers Barneveldt (v. ce nom), dont il devint l'ennemi, après avoir long-temps soutenu la même cause. Il mourut en 1624.

AARSSEN (FRANÇOIS van), fils du précéd., né à La Haye en 1572. Le crédit de son père lui ouvrit de bonne heure le chemin des hauts emplois dans sa patrie. Il fut successivement ambassadeur des États-généraux en France, à Venise et en Angleterre. Ce fut d'après ses conseils qu'eut lieu le synode de Dordrecht, où Barneveldt et les autres adversaires du prince Maurice de Nassau (v. ce nom) furent condamnés. La conduite du fils, en cette occasion, ne fut pas moins odieuse que celle du père. Franç. Aarssen m. en 1641. S'il faut en croire quelques histor., Richelieu a dit qu'il ne connaissait que trois grands politiques, Oxenstiern, Viscardi (v. ces deux noms) et Aarssen (François).

AARSSEN (CORNEILLE van), fils du précéd., passait pour le plus riche Holland. de son temps. Il m. en 1662, étant colonel de cavalerie et gouvern. de Nimègue. Son fils, Corneille van Aarssen, commandant à Surinam, fut massacré par ses troupes en 1688. Il avait un fils qui servit dans la marine, et mourut avec le rang de vice-amiral.

AARSSEN (FRANÇOIS), frère du second Corneille, voyagea en Europe, et se noya dans une traversée d'Angleterre en Hollande, l'an 1659. Il a laissé un *Voyage d'Espagne*, *histor. et politiq.*, impr. à Paris en 1665.

AARTGENS ou AERTGENS (N...), né à Leyde en 1498. D'abord cardeur de laine, il prit du goût pour le dessin, et devint un peintre renommé. Il se noya par accident en 1564.

AARTSBERGEN (ALEX. van der CAPELLEN van), noble holland., né vers la fin du 16e S. Ami du prince Guillaume II de Nassau (v. ce nom), il le seconda puissamment dans ses vues ambitieuses, et m. à Dordrecht en 1656. Il a laissé des Mémoires publ. par son arrière-petit-fils Rob. Gasp. van der Capellen, en 1777, 2 vol. in-8.

AARTSEN (PIERRE), appelé communément *Longe Pier* (le long Pierre) à cause de sa grande taille. Né à Amsterdam en 1507, il fut l'élève d'Allant Klaafssen, qui passait pour un des meill. peintres de cette époque. Admis parmi les maîtres de l'école d'Anvers, Aartsen s'attacha plus particulièrement à peindre des objets familiers, tels que des intérieurs de cuisine, des mets, gibier, poisson, fruits, etc. Il peignit aussi des tableaux pour quelques églises; mais ces derniers furent détruits en 1566, par suite des troubles religieux. M. en 1573.

AASCOW (A. B.), médec. danois, m. vers 1780. Il a publ. un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent à bord de la flotte danoise chargée de bombarder Alger en 1770.

ABA, autrement OWON, roi de Hongrie. Il fut élu en 1041 à la place de Pierre dit l'Allemand, chassé par ses sujets à cause de sa conduite tyrannique. Cet exemple n'effraya point Aba, qui, ayant suivi les erremens de son prédécesseur, fut massacré par ses soldats, en 1044, dans la guerre entreprise contre lui par l'empereur Henri III, et à la suite de laquelle Pierre l'Allemand remonta sur le trône.

ABA, fille de Xénophanes, obtint, suivant l'hist. géog. Strabon, en toute propriété et souveraineté, d'Antoine et de Cléopâtre, la ville d'Olbus en Cilicie, dont son père avait été gouverneur.

ABA, magicien, fut mis à mort par ordre du

calife Mervan, pour avoir persécuté les chrétiens.

ABACUC. V. Habacuc.

ABACUC (St), martyrisé sous l'empire de Claude.

ABACCO (Antoine), architecte et graveur, né et mort à Rome dans le 16e S., élève de l'architecte Ant. di San-Gallo (v. ce nom); il a gravé les planches d'un ouv. que ce dernier a publié sur l'architecture.

ABAD Ier (Mohammed ben Ismael, Aboul Cacem ben), premier roi maure de Séville, de la dynastie des Abadytes; il ajouta à son royaume celui de Cordoue, dont il fit périr le souverain. Mort en 1041 (433 de l'hégyre).

ABAD III (Mohammed al Motamed il Allah ben) succéda à son père Amrou sur le trône de Séville, en 1068 (461 de l'hégyre). Il fit la guerre avec succès contre les chrétiens; mais, ayant conclu la paix avec Alphonse VI, roi de Castille, et lui ayant donné sa fille Zaïdah en mariage, les autres rois maures se liguèrent contre lui; et Youçouf-Tachefyn, sultan de Maroc, chef de cette coalition, après avoir d'abord vaincu Alphonse VI, vint ensuite attaquer Séville, fit Abad prisonnier, et l'envoya en Afrique, où ce prince mourut dans la misère. On a de lui quelques poésies où il rappelle sa grandeur passée, et se donne comme exemple de l'instabilité de la fortune.

ABADI (Ebn al), auteur d'un livre sur la punition réservée aux pécheurs dans le Koran.

ABAFFI ou APAFFI (Michel), noble de Transylvanie, fut élu prince par les états de ce pays, sous la protection du Grand-seigneur. Après la levée du siége de Vienne par les Turks, Abaffi abandonna leur cause, et conclut avec l'empereur Léopold Ier (en 1687) un traité qui lui conservait les mêmes avantages que la Porte lui avait faits; il m. en 1690. Son fils, Michel II, qui eut le célèbre Tekeli pour compétiteur, avait été d'abord reconnu pour successeur de son père par la cour de Vienne; mais il fut obligé de renoncer à la souveraineté, et finit ses jours à Vienne en 1713.

ABAGA, khan des Tatars, recouvra ses états en 1280 par le secours des Turks, et fut formidable aux croisés.

ABAGATHA, eunuque du roi Assuérus.

ABAI (Houssein), aut. d'un livre où il cherche à accorder les différens commentateurs du Koran.

ABAILARD (Pierre), né près de Nantes en 1079. Passionné pour l'étude, dès son enfance, poésie, éloquence, langues anciennes, tout était de son ressort; il cultiva particulièrement la philosophie scolastique, la science favorite du temps; il eut bientôt épuisé le savoir de ses maîtres en Bretagne, et en vint chercher d'autres à Paris. D'abord disciple de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, il ouvrit, quelques années après, une école de rhétorique et de théologie, où se réunissaient plus de 3000 auditeurs de tous les âges, de toutes les nations, et d'où sortirent plusieurs hommes célèbres. A cette époque la jeune Héloïse, nièce de Fulbert, chanoine de Paris, était distinguée par son esprit, ses connaissances et sa beauté. Sous prétexte de suivre les études d'Héloïse, Abailard se mit en pension chez Fulbert, et bientôt leur commerce secret ne fut plus un mystère. *Le chanoine*, instruit par la notoriété publ., *sépara les deux amans*, mais il était trop tard : Abailard n'eut rien de plus pressé que d'enlever Héloïse *et de la conduire* en Bretagne, où elle accoucha *d'un fils, qui mourut bientôt* après. Ayant fait en *secret à Fulbert* la proposition de l'épouser, celui-ci *donna son consentement*, et ne fit point mystère de *cette union; mais Héloïse*, plus sensible à la prétendue gloire d'Abailard qu'à son propre honneur, *nia* ce mariage avec serment. Fulbert irrité ne fit plus que *maltraiter* sa nièce; et son époux l'ayant mise au monastère d'Argenteuil, Fulbert s'imagina qu'il voulait la faire religieuse, et ne songea plus qu'à se venger. Des brigands qu'il avait apostés entrèrent la nuit dans la chambre d'Abailard, et le mutilèrent. Les tribunaux ecclésiastiques et civils informèrent sur cet attentat. Fulbert fut dépouillé de ses bénéfices, et deux des coupables subirent la peine du talion. Héloïse prit le voile au couvent d'Argenteuil; et son époux alla se cacher dans l'abbaye de St-Denis, où il se fit religieux. En 1122, deux professeurs de Reims ayant dénoncé au conc. de Soissons son ouv. sur la Trinité comme hérétique, il fut obligé de le brûler, et de se retirer à Nogent-sur-Seine, où il fit bâtir à ses frais un oratoire qu'il nomma le Paraclet. Nommé abbé de St-Gildas de Ruys, dans le diocèse de Vannes, il invita l'infortunée Héloïse et ses religieuses à venir habiter le Paraclet, où les deux époux se revirent pour la première fois, après avoir été séparés onze ans. Ayant voulu mettre la réforme dans son abbaye, ses moines tentèrent de l'empoisonner. Ainsi exposé à leur fureur, il était encore tourmenté par son amour, qui le suivait jusqu'au pied des autels. En 1140, St Bernard dénonça ses écrits et sa doctrine au conc. de Sens, le fit condamner par le pape, et obtint même un ordre pour le faire enfermer. Abailard publia son apologie, et partit pour Rome. Lorsqu'il passait à Cluny, Pierre le Vénérable entreprit de le réconcilier avec ses ennemis. Ce fut là qu'il vit St Bernard, et que ces deux hommes célèbres se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à la mort. Il fut envoyé au prieuré de St-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, où il m. en 1142. Ses restes et ceux d'Héloïse furent transportés à Paris, et sont déposés maintenant dans le grand cimetière de l'Est, connu sous la dénomination vulgaire de *Père La Chaise* (v. La Chaise). Les Lettres d'Abailard et d'Héloïse ont été trad. en différentes langues, et souvent réimp. L'anglais Rawlinson en a donné une bonne édit., Londres, 1718; Oxford, 1728, in-8. Un écrivain spirituel, Rémond Descours, publia en 1691 une traduction libre en français de la *Lettre* la plus passionnée *d'Héloïse à Abailard*; ce morceau eut un grand succès, et il fut bientôt suivi d'une réponse d'Abailard à Héloïse, et de plusieurs autres lettres des deux amans. Dom Gervaise, abbé de la Trappe, livra au public en 1723 une traduction fidèle, mais un peu paraphrasée des *Véritables lettres d'Héloïse et d'Abailard*, accompagnée des textes latins; cette traduction a été retouchée en 1782 par le libraire Bastien, 2 vol. in-8 et in-12, réimprimée par le lib. Fournier en 1796, 3 vol. in-4. On doit au célèbre Pope une héroïde en vers anglais imitée de la fameuse lettre d'Héloïse à Abailard. Colardeau l'a traduite librement en vers français. D'autres poètes français n'ont pas été aussi heureux dans leurs imitations en vers des lettres d'Abailard ou d'Héloïse. La duchesse d'Aiguillon a traduit en prose la lettre de Pope, 1758, in-8. Le libraire Cailleau recueillit, vers 1770, les *Epîtres* et *Lettres amoureuses* d'Héloïse et d'Abailard, en prose et en vers, 2 vol. in-18, souvent réimprimés. Il y a de grossières méprises dans les avertissemens de ce libraire; il confond le poète Malherbe, mort en 1628, avec un grammairien du même nom vivant en 1725; et il attribue au célèbre Bussy-Rabutin des traductions libres des lettres d'Héloïse qui sont de Rémond Descours (*v. l'Examen critique des Diction. hist.*, par M. Barbier, au mot *Héloïse*). Il manquait à la littérature française une trad. de la longue lettre qui est pour ainsi dire la confession d'Abailard, et dans laquelle il raconte tous les malheurs de sa vie; l'abbé Turlot nous en a fait jouir en 1822, dans le vol. qui a pour titre *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du 12e S. comparé avec le siècle actuel*, in-8; le trad. relève la méprise de Cailleau, relative à Malherbe, mais il reproduit encore les prétendues trad. de Bussy-Rabutin. *L'ancienne He-*

loïse, *manusc. nouv. retrouvé de lettres inédites d'Abailard et d'Héloïse*, *trad. par l'abbé de Longchamps*, Paris, Dentu, 1823, 2 vol. in-8, est un ouvrage supposé; il ne mérite pas plus de confiance que les lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné, les lettres de mad. de Pompadour, et celles de Clément XIV. M. Loaisel de Tréogate a publié: *Héloïse et Abailard*, Paris, 1803, 2 vol. in-12; ouv. hist. précédé d'une courte préface qui renferme les méprises que nous relevons dans cet art., et d'autres encore plus fortes.

ABAKA, khan des Tatars-mogols, de la race de Genghis, régnait sur la Perse vers la fin du 13e S.; il garantit ses états de l'invasion des Tatars septentrionaux, et mourut en 1282 (de l'hégyre 680).

ABAKUM, ecclés. russe, chef d'une congrég. de Moscou, fut mis à mort dans une émeute élevée contre le patriarche, en 1684.

ABALANTIUS (Leo), grec qui aida Zémiscès dans le meurtre de l'empereur Nicéphore.

ABALPHAT, mathémat. né à Ispahan, dans le 16e S.; c'est à lui que l'on doit les 3 derniers liv. d'Apollonius de Perga sur les sections coniques, qui avaient été perdus, et qu'il reproduisit dans une version arabe qui a été trad. en lat. V. Abraham Echellensis.

ABANCOUR (C.-X.-J. FRANQUEVILLE d'), min. de la guerre sous Louis XVI, n'en remplit les fonctions que pendant six semaines, au bout desquelles il fut décrété d'accusation le 10 août 1792, et envoyé par devant la haute cour établie à Orléans: transféré à Versailles avec les autres victimes désignées à la fureur populaire, il fut massacré le 9 sept. suiv. M. d'Abancour était le neveu du célèbre contrôleur général des finances de Calonne.

ABANCOURT (C. FRÉROT d'), adj.-gén. de l'armée franç., m. à Munich en 1801, avait voyagé dans le Levant. Il a laissé des *Mémoires* sur la Turquie, qui sont au dépôt de la guerre.

ABANCOURT (F.-J. WILLEMAIN d'), homme de lett., né à Paris en 1745, m. en 1803. On a de lui quelques poésies et pièces de théâtre trop médiocres pour être citées.

ABANTIDAS, tyran de Sicyone, dans le 3e S. av. J.-C., usurpa le pouvoir souverain après avoir tué Clinias, père du célèbre Aratus et 1er magistrat élu par le peuple. Il fut bientôt après assassiné lui-même.

ABANTIDES, nom des descendans d'Abas, roi d'Argos, tels que Persée, Danaé, etc.

ABARCA-BOLEA-Y-PORTUGAL (D. Jerom.), seigneur aragonais, vivait au commenc. du 16e S. Il composa une *Histoire du royaume d'Aragon*, restée en MS., et que l'histor. Zurita a beaucoup consultée.

ABARCA-BOLEA-Y-CASTRO, de la même famille, fut minist. de Charles-Quint et de Philippe II. On a imprimé sous son nom, en 1578, quelq. poésies peu estimées, et on lui attribue une *Hist. de la grandeur et des merveilles des provinces du Levant*.

ABARCA, roi d'Aragon et de Navarre, fit heureusement la guerre aux Sarasins. Il périt dans un engagement avec les Castillans, en 926.

ABARCA (Pierre), jésuite espagnol, né à Jaca en 1619, m. en 1661, a publié des *Tr.* de théol. en latin, et une *Biog. des rois d'Aragon* en espagnol.

ABARIS (mythologie), Scythe, prêtre d'Apollon, vivait avant la guerre de Troie, ou, suiv. d'autres traditions, du temps de Pythagore. Il voyagea par toute la Grèce, et se fit surtout admirer à Athènes. On croyait qu'il avait reçu d'Apollon une flèche volante avec laquelle il traversait les airs, et le don de divination; on lui attribuait aussi de très-grandes connaissances en médecine, et Platon le regarde comme un grand maître dans l'art des incantations.

ABARUS, citoyen de Numance, présenta une adresse à Scipion l'Africain en faveur de ses compatriotes.

ABAS, nom assez commun dans l'ancienne mythologie. Le plus connu est celui qu'on suppose avoir été roi d'Argos vers l'an 1384 avant J.-C., et qui régna 32 ans. Il était fils de Bélus, ou, selon d'autres, de Lyncée et d'Hypermnestre, et fut père de Crœtus et d'Acrisius.

ABAS, chef lat., secourut Énée contre Turnus.

ABAS, devin en l'honneur duquel les Spartiates érigèrent une statue dans le temple d'Apollon, pour les services qu'il avait rendus à Lysandre.

ABAS, sophiste auquel Suidas attribue des comment. histor. et des traités de rhétorique.

ABASCANTUS, médecin, né à Lyon dans le 2e S. Il est cité par Galien, qui vante son antidote contre la morsure des serpens. On pense qu'il a écrit en grec quelq. ouvr. sur son art qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

ABASSA, officier turk, fut étranglé par ordre du sultan Mustapha en 1634, pour avoir succombé dans une expédition contre les Polonais.

ABASSARUS, officier auquel Cyrus confia le rétablissement du temple de Jérusalem.

ABASSON, imposteur, qui se faisait passer pour le petit-fils d'Abbas-le-Grand, en imposa quelque temps à la France et au Gr.-seigneur; mais ce dernier le fit arrêter et mettre à mort.

ABATI, nom d'une famille de Florence, à laquelle le Dante a donné de la célébrité dans son poème de *l'Enfer*, mais d'ailleurs fort peu connue dans l'histoire.

ABATI, prêtre et poète, né à Carpi. On ne connaît de lui que 4 sonnets imp. à Venise en 1557.

ABATI (Ant., Nicol. et Pierre), peint. de Modène au 16e S., furent employés en France au palais de Fontainebleau, et en Italie pour la galerie de Florence et plusieurs autres palais.

ABATI (Ant.), poète, né à Gubbio, m. à Sinigaglia en 1667. Il fut attaché à l'archiduc Léopold, et a laissé 3 rec. de poésies ainsi qu'une pièce lyrique intit.: *il Consiglio degli dei*, à l'occasion de la paix des Pyrénées, et du mariage de Louis XIV avec Anne d'Autriche.

ABATI. V. Abbatius (Balde-Ange).

ABATUCCI. Il y eut deux génér. de ce nom sous la république franç. La vie du 1er, né en Corse, et m. en 1795, n'offre aucune particularité bien remarquable; mais le 2e, Charles Abatucci, fils du précéd., a acquis de la célébrité. Elevé à l'école militaire de Metz, il en sortit en 1790 pour entrer dans le 2e régim. d'artill., comme sous-lieut. Au bout de 3 ans, il passa dans l'artill. à cheval que l'on venait d'organiser, et devint aide-de-camp-capitaine du général Pichegru, en 1794. Nommé bientôt adjudant-général dans la campagne de Hollande, il fut en moins d'un an promu au grade de génér. de brigade. Il continua de se signaler pendant la camp. de 1796, devint général de division et fut chargé de la défense d'Huningue, où il fut tué dans la nuit du 1er au 2 déc., à l'âge de 26 ans. Le général Moreau fit ériger en 1801 un monument en l'honneur de ce guerrier justement estimé et regretté de l'armée, sur le lieu même où il avait succombé avec gloire.

ABAUNZA (Pierre), écriv. espagnol, né à Séville dans le 17e S. Il a composé sur les décrétales une dissertation qui se trouve dans le *Novus thesaurus juris civilis et canonici* de Gérard Meerman. Il existe de lui dans la biblioth. de Séville un comment. MS. sur quelques livres de Martial. Mort en 1649.

ABAUZIT (Firmin), né à Uzès en 1679, fut bibliothéc. de la ville de Genève. Après avoir fait ses études avec un succès éclatant, il visita l'Allemagne, la Holl. et l'Angleterre, fit connaissance avec les sav. les plus distingués, tels que Bayle et Newton, et gagna leur estime avec leur amitié. De retour à Genève, il vécut retiré, et se rendit familières toutes les connaissances humaines: la physique, les scien-

ces, l'histoire, les antiquités. Il était en correspondance avec les hommes les plus célèbres, qui le consultaient sur les questions les plus difficiles. Ce sav. modeste n'a fait que des morceaux de peu d'étendue, dont la plupart n'ont été publiés qu'après sa m. On connait le pompeux éloge qu'en fait J.-J. Rousseau, dans une note de la *Nouvelle Héloïse*. Il m. à Genève, en 1767, âgé de 87 ans. Ses œuvres ont été recueillies en 1773, 2 vol. in-8.

ABAZA, successivement pacha d'Erzeroum, de Bosnie et de Van, vers le milieu du 17e siècle. Il prit prétexte de la mort violente du sult. Othman II pour se révolter contre son successeur Mustapha Ier. Fait prisonnier, après avoir défait tour à tour trois grands-visirs envoyés contre lui, il obtint son pardon du sultan Amurath, ou plutôt Mourad IV, devint un sujet dévoué, et défendit avec un succès constant les frontières de l'empire, jusqu'à sa m., arrivée en 1636 à Van, place forte dont les Persans, qui l'assiégeaient, s'emparèrent bientôt après.

ABBACO (PAUL del), géom., astron. et poète florentin du 14e S. On ne connait de lui que quelq. poésies fort au-dessous de celles du Dante, de Pétrarque, etc., ses contemporains.

ABBADIE (JACQUES), théol. protestant, né à Nay dans le Béarn, en 1654. Il a fait plus. liv. de théol., entre autres le *Tr. de la vérité de la religion chrétienne*, qui eut le suffrage des cathol. et des réformés; *l'Art de se connaître soi-même*, qui a été trad. en différentes langues, et réimpr. plus. fois en France. Abbadie mourut en Angleterre en 1727.

ABBADIE, chanoine de Comminges, a pub. en 1702 une dissert. où il cherche à prouver que le christianisme fut prêché dans les Gaules vers le milieu du 2e siècle.

ABBADIE (VINCENT), chirurg. de marine, a trad. de l'angl. les *Essais de Macbrède*, 1766.

ABBAS, oncle de Mahomet; d'abord opposé à son neveu, il devint un de ses plus zélés partisans, et m. en 652 (32 de l'hégyre), très-vénéré des musulmans. Son fils reçut le surnom de *Rabbhani*, c.-à-d. docteur des docteurs, et mourut en 687.

ABBAS, prem. du nom, septième châh de Perse, monta sur le trône en 1590, après avoir chassé son père et tué ses deux frères. Il fit plusieurs conquêtes sur les Othomans, et étendit beaucoup les limites de ses états. Les Anglais l'aidèrent à s'emparer de l'île d'Ormus, que les Portugais possédaient depuis 122 ans. M. en 1629. Abbas Ier eût peut-être mérité le surnom de Grand, qui lui fut décerné par des flatteurs et quelq. voyageurs et ambass. européens bien accueillis par lui, si l'assassinat de ses frères, de son fils, et beaucoup d'autres crimes n'obscurcissaient point, aux yeux de la postérité, l'éclat de ses qualités guerrières et politiques.

ABBAS II, fils du châh Ssèfy, pet.-fils d'Abbas Ier, succéda à son père en 1642, à l'âge de 13 ans. Il conquit Candahar sur l'empereur du Mogol, et m. en 1666, après un règne moins glorieux, mais non moins sanguinaire que celui de son aïeul. Il y eut un troisième châh de Perse du nom d'ABBAS, m. en 1736, à l'âge de 4 ans. Il était fils du malheureux Thamas, et n'avait que 8 mois lorsque le fameux Thamas-Kouly-Khan (*v.* ce nom) le fit proclamer souverain, envoya son père en exil dans le Khoraçan, et s'empara du pouvoir.

ABBAS (ALI), astron. et méd. persan, vivait au 10e S. On a de lui un traité intit. : *le Livre royal*.

ABBASSA ou ABBAÇAH, sœur du khalyfe Haroun-al-Réchyd, épousa le grand-visir Giafar (Dyafar), et partagea la disgrâce de la famille des Barmécides (*v.* la Biblioth. orient. de d'Herbelot).

ABBASSIDES ou ABBACYDES, nom d'une dynastie musulmane qui disputa le khalyfat à la famille des Ommiades (*v.* ce nom). Les Abbassides tiraient leur origine d'Abbas, oncle de Mahomet; mais ce ne fut que dans la 100e année de l'hégyre que Mohammet, son arrière-petit-fils, fit connaître ses prétentions à l'empire. On compte 37 khalyfes de cette maison, qui régnèrent depuis l'an 132 jusqu'en l'an 656 de l'hégyre (de 750 à 1258 de l'ère chrétienne).

ABBATE (NICOLO dell'), peint., né à Modène en 1509 ou 1512. Toute sa famille, de père en fils, fut vouée aux arts. On cite avec honneur parmi les peint. modénois, Jean, son père; P.-Paul, son frère; Jules-Camille, son fils; Hercule, fils de Jules-Camille; et P.-Paul, fils d'Hercule. Les principales fresques de Nicolo sont à Bologne, dans les salles et sur les plafonds de l'institut. Il mourut en 1571. Le Musée possède un de ses tableaux représentant le *mariage mystique* de Ste Catherine d'Alexandrie.

ABBATIUS (BALDUS-ANGELUS), médec. ital. du 16e S., naquit à Gubbio. Son ouv. int. *de Admirabili viperæ naturâ*, et *de Mirificis ejusdem facultatibus*, eut 4 édit. depuis 1589 jusqu'en 1660. Il fit encore paraître : *Discussæ concertationes de rebus, verbis et sententiis controversis*, etc., Pesaro, 1594, in-4.

ABBATTEGIO (MARIANO d'), moine célestin, né dans le 14e S. Devenu général de son ordre, il fut nommé gouverneur d'Aquila en 1317. On ignore les autres circonstances de sa vie et l'époque de sa mort.

ABBATINA. V. BADENA.

ABBAUCAS, philos. stoïcien, cité par Lucien pour avoir, dans un incendie, sauvé son ami de préférence à sa femme et à ses deux enfans, qu'il laissa périr dans les flammes.

ABBEMA (BALTHAZAR), magistrat holl., fut un des principaux chefs du parti patriotique dans l'insurrection de ce peuple contre le stathouder, vers 1784. Il se réfugia en France lors de l'entrée des Prussiens en Hollande en 1787, ouvrit à Paris une maison de banque, et retourna plus tard dans sa patrie avec le titre de ministre plénipotentiaire de Hambourg, où il est m. Il a eu part à la construction de la cour Batave à Paris.

ABBON, moine de St-Germain-des-Prés, composa en vers latins une *Relation exacte du siége de Paris par les Normands*, vers la fin du 9e S., dont il avait été témoin. Ce poème, qui renferme plus de 1200 vers, se trouve dans la Collection de Duchesne et dans les *Nouv. annales de Paris* de Toussaint Duplessis, bénédictin de la congrégation de St-Maur.

ABBON, abbé de Fleury, ou de St-Benoît-sur-Loire. Il dédia aux rois Hugues et Robert un rec. de canons sur les devoirs des rois et des sujets. En 986, sous le pontificat de Jean XV; en 996, sous le pape Grégoire, il fit deux voyages à Rome avec une mission du roi Robert, et obtint tout ce qu'il voulut. A son retour en France, il fut envoyé pour rétablir l'ordre dans l'abbaye de la Réole, qui dépendait de celle de St-Benoît-sur-Loire. Mais un moine gascon le tua, dans une querelle, d'un coup de lance, dont il mourut le même jour, en 1004. Ses ouvrages se trouvent dans les *Acta sanctorum ordinis Sancti-Benedicti*.

ABBOT (GEORGE), fils d'un tisserand, né en 1562 à Guilford, dans le comté de Surrey, puritain zélé, l'un des prédicateurs de l'église anglicane, successivement doyen de Wincester, év. de Lichfield et de Londres, archev. de Cantorbéry. Il eut le courage de s'opposer à la cour dans plus. occasions, en particulier dans l'affaire du comte et de la comtesse d'Essex, dont le divorce était si vivement poursuivi par le roi. La dissolution du mariage ayant été prononcée à la majorité seulem. de 2 voix, l'archev. protesta contre ce jugement. Il assista Jacques Ier à son lit de mort, et fut présent au sacre de Charles Ier. Ce roi venait de lever, sous le nom d'emprunt, un subside qui n'était pas autorisé par la loi. Un sermon, prêché aux assises de Northampton en faveur de cet emprunt, fut adressé au primat, avec un ordre de la cour qui lui enjoignait d'autoriser l'im-

pression : ayant refusé sa signature, il fut relégué dans sa maison de campagne, et la primatie resta confiée à une commission. A la rentrée du parl., la chambre des pairs réclama le rétablissement de l'archev.; mais il perdit les bonnes grâces du roi. Ses ouvrages sont nombreux ; il suffira de citer sa trad. du *Nouv.-Testament* et son *Hist. des massacres de la Valteline*. Il mourut en 1633.

ABBOT (Robert), frère aîné du précéd., célèbre comme lui par ses sermons, né à Guilford en 1560. Jacques Ier le nomma son chapelain, et fut si content de son livre *de Antechristo*, qu'il en ordonna la réimpression avec celle de son propre ouvr. sur *la Révélation*. Son *Traité sur la suprematie des rois* lui valut en 1615 l'évéc. de Salisbury. Il mourut deux ans après.

ABBOT (Maurice), frère du précéd., fut directeur de la compagnie des Indes orient., et lord maire en 1623. Il mourut en 1640.

ABBOT (George), fils de Maurice, aut. de plus. ouvr. de piété. Né en 1600, mort en 1658.

ABBOT (Hull), né dans le 18e S., élève du collége d'Harvard à Charleston, fut ministre dans cette ville pendant près de 60 ans, et mourut à l'âge de 80 ans, après avoir publié plusieurs sermons.

ABBRACCIA VACCA, poète ital. du 13e S. On a conservé de lui un sonnet inséré dans l'*Hist. de la poésie vulgaire*, par Crescembeni.

ABBT (Thomas), né à Ulm en 1738 ; il dirigea ses études vers la philos. et les mathém., abandonnant la théol., à laquelle il s'était d'abord destiné. En 1760 il fut nommé prof. extraordinaire de philos. à Francfort-sur-l'Oder, puis prof. de mathém. à l'univ. de Rinteln en Westphalie. Il composa un assez grand nombre d'ouvr. en allem. ou en latin ; les premiers sont sur des matières théol. L'ouv. qui a le plus contribué à sa réputation est intitulé : *du Merite*. Il coopéra avec Lessing, Moses Mendelssohn et d'autres écrivains du premier ordre, aux *Lettres concernant la littérature moderne*, journal qui fit époque dans l'hist. litt. de l'Allemagne. Il mourut en 1766. Ses œuvres complètes ont été réimp. à Berlin, 1790, 2 vol. in-8, trad. en franç. par J.-B. Dubois, Berlin, 1780, in-8. On lui doit une traduct. franç. des *Recherches* de Moses Mendelssohn *sur les sentimens moraux*, Genève, 1763 ; Berlin, 1764, in-8.

ABDALCADER, scheik persan dont les docteurs orientaux ont vanté la piété et le savoir.

ABDALLAH, esclave arabe, conducteur de chameaux, père de Mahomet. Les doct. musulmans, pour relever l'origine de leur prophète, ont donné sur la vie du père autant de détails fabuleux que sur celle du fils.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas-al-Saffah, le prem. des khalyfes abbacydes. Il réussit, par sa bravoure, à élever sa famille sur les ruines de celle des Ommiades ; mais, ayant prétendu lui-même au khalyfat après la mort de son neveu, il fut tué dans l'Irac, en 755, par les troupes de Mansour, frère et successeur d'Aboul-Abbas.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, proclamé khalyfe de la Mekke et de Médine, en 680. Il régna 53 ans, et fut tué dans la Mekke lors de la prise de cette ville par l'armée d'Abdel-Melek (*v.* ce nom), khalyfe de Syrie, en 733.

ABDALLAH-IBN-CAIS-EL-SEZARI, le premier chef arabe de la côte d'Afrique qui fit une descente en Sicile vers l'an 667. Il rapporta au khalyfe Moawiah un riche butin ramassé dans cette expédition.

ABDALLAH-BEN-JASIN, missionnaire musulman, fondateur de la secte des marabouts (*morabethoun*). Il parcourut les côtes de l'Afrique pour convertir diverses peuplades à l'islamisme. Retiré dans une île près de la côte, avec un des chefs de ces peuplades, il donna le nom de *morabethoun* aux nombreux néophytes attirés par ses leçons sur le Koran ; et il en forma bientôt une petite armée, avec laquelle il entreprit d'étendre ses conquêtes spirituelles. Il périt dans une de ses excursions chez les tribus de Barakaouata, en 1059 (an 451 de l'hégyre).

ABDALLAH, fils d'Abdallah, est aut. d'un livre sur l'astronomie.

ABDALLAH, fils d'Abou-Bekr, aut. du liv. intitulé *Giauhar-al-Naki*.

ABDALLAH, fils de Meheran, réputé saint parmi les musulmans.

ABDALLAH, fils d'Omar, un des compagnons de Mahomet, renommé pour sa science et sa libéralité.

ABDALLAH, fils de Saba, porta la vénération qu'il avait pour Ali (le prophète) jusqu'à l'adoration.

ABDALLAH, fils de Salam, disciple de Mahomet, auteur d'un comment. sur un prétendu liv. du prophète Daniel. — Les histor. orient. font mention d'un grand nombre d'autres Abdallahs sans donner d'ailleurs sur eux aucun détail important.

ABDALLATIF ou ABDEL-LATHIF, né à Bagdad en 1161. Il étudia la médec., qu'il professa jusqu'en 1185. Parmi les nomb. ouv. qu'il composa, deux l'ont placé au rang des plus gr. histor. de l'Orient : Une *descript. de l'Egypte*; *Instructions et reflexions sur les objets et les événemens vus en Egypte*. Ce dernier a été trad. en français par M. Sylvestre de Sacy, et pub. en 1810, in-4. Mort en 1231.

ABDALLATIF, khan des Tatars Usbeks, et de la famille de Genghis-khan, régnait en 1541. Les noms de ses successeurs ne sont pas connus ; on croit seulement qu'ils règnent aujourd'hui dans le Mauwral-Nahar.

ABDALONYME ou ABDOLONYME, descendant des rois de Sidon, tomba dans une telle pauvreté, qu'il était réduit à cultiver son jardin de ses propres mains pour subsister. Lorsque Alexandre prit la ville de Sidon, il tira Abdalonyme de son obscurité pour le placer sur le trône.

ABDAS, év. de Perse, sous Théodose-le-Jeune, ayant fait abattre un temple consacré au feu par les païens, donna lieu à une persécution dirigée contre les chrétiens, puis à une longue guerre entre les Grecs et l'empire persan.

ABDEL-AZYS, 2e gouverneur arabe d'Espagne. Il était fils de Mouça (*v.* ce nom), lieut. du khalyfe Walid Ier, et seconda son père dans la conquête de l'Espagne. Il fut assassiné dans une mosquée aux environs de Séville, en 717.

ABDEL-AZYS, scheik ou prince des Wahabites, sectaires mahométans, vers la fin du 18e S. Il fut tué en 1803 par un Persan qui, pour se venger de lui, avait paru embrasser la croyance wahabite.

ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMMED, écrivain arabe, aut. d'un *Tr. sur le café*, publié vers la fin du 16e siècle.

ABDEL-CAHER-ABOU-BACHAR, grammair. arabe, m. en 1078, dont l'ouv. le plus connu est un *Tr. des particules* (A'Waniel), trad. en latin par Erpenius ; et imp. à Leyde, en 1617, avec une gramm. arabe intit. *djeronmyyah*.

ABDEL-MELEK, 5e khalyfe de Damas, de la dynastie des Ommiades, étendit ses conquêtes en Arabie, où il prit la Mekke, et dans les Indes. Mort en 705, après un règne de 21 ans.

ABDEL-MELEK Ier, 5e prince de la dynastie des Sassanides, m. en 961. Les écriv. orient. vantent la valeur, l'équité et les autres qualités de ce prince.

ABDEL-MELEK II, 9e et avant-dernier prince de la même dynastie, ne régna que 8 mois et demi, et m. dans la prison où le fit enfermer Ilek-khan, souverain du Turkestan (en 999).

ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, célèb. par la bataille qu'il livra en 1578 au roi de Portugal d. Sébastien. Trois souverains y périrent : Abdel-Melek lui-même, Mahomet son neveu, et le roi Sébastien.

ABDEL-MOUMIN, 2e chef ou prince (scheik) des Mowahhad (unitaires), né en Afrique en 1101; fils d'un potier de terre. Il s'attacha à Tomrhut, fondateur de cette secte, et qui visait à la souveraineté de la Mauritanie, au moyen de ses nombreux et ardens prosélytes. Celui-ci étant m. avant d'avoir accompli son dessein, Abdel-Moumin, son successeur, réussit à se faire proclamer khalyfe par les Mauritaniens, et fut chef d'une dynastie qui gouverna long-temps l'empire de Maroc. Il m. en 1131, après un règne de 33 ans; il en avait vécu 63. Les histor. disent que son fils Abu-Yakoub n'hérita point de son génie, de son activité, de sa politique, et de sa douceur envers les peuples soumis à sa puissance.

ABDEL-REZZAC, fondat. de la dynastie des Sarbédariens, au royaume de Sebzwar en Tatarie, régnait dans le 14e siècle.

ABDEL-VAHEBTEMIN, né en 1183, a écrit en lang. arabe une *Géographie d'Espagne*, publié d'après un MS. de la biblioth. de Leyde, et trad. en allem. par Karsten, Rostock, 1802.

ABDENAGO ou AZARIAS, jeune Hébreu, fut jeté par ordre de Nabuchodonosor avec Ananias ou Sidrach et Misael dans une fournaise ardente, pour avoir refusé d'adorer la statue du roi, vers l'an 538 avant J.-C. Tous trois furent conservés miraculeusement.

ABDÉRAME ou ABDOUL-RAHAMAN, fils d'Abdallah-el-Grafiki, gouvern. ou vice-roi d'Espagne, sous le khalyfe Yézid. Ce fut lui qui, étant entré en France à la tête d'une puissante armée, et s'étant avancé triomphant jusqu'au-delà de Poitiers, fut complètement défait par Charles Martel à la célèbre journée dite de Poitiers, en 733. On ignore l'époque de sa mort.

ABDERAME ou ABDOUL-RAHAMAN, fils de Moowyah, 1er khalyfe de la race ommiade en Espagne. Né à Damas en 731, il échappa au massacre des princes de sa famille, vint débarquer sur la côte du royaume de Grenade, et fut proclamé émir d'Occid. à Archidona, l'an 756. Devenu maître de presque toute l'Espagne par une suite de victoires, il gouverna ses nouv. sujets avec modération, fit fleurir les sciences, les arts et le commerce; et m. en 787. Il mérita le surnom de Juste, qui lui fut décerné par ses peuples.

ABDERAME ou ABDOUL-RAHAMAN EL MOUZZAFER (le Vainqueur), 4e khalyfe ommiade d'Espagne. Il défit les chrétiens dans plusieurs rencontres, et repoussa les pirates normands des côtes de son empire. Sa cour fut la plus brillante de celles de l'Europe à cette époque; il avait attiré les savans et les poètes de l'Orient. M. en 852.

ABDERAME ou ABDOUL-RAHAMAN, surn. Al-Nassir-Sidyn-Allah (protect. du culte de Dieu), 8e khalyfe ommiade d'Espagne. Tour à tour vainqueur et vaincu dans la lutte avec les princes espagnols chrétiens, il sema la division parmi eux, et pénétra souvent jusqu'au centre de leurs états. Les longues guerres qu'il eut à soutenir ne l'empêchèrent point de protéger les sciences et les arts, de bâtir des palais somptueux, et de déployer un luxe extraordinaire. Il fonda la 1re école de médecine qui ait existé en Europe depuis la chute de l'empire rom., et mour. en 961 après un règne de 50 ans.

ABDIAS, un des petits prophètes, sous le règne d'Ezéchias, 626 ans av. J.-C., prédit la ruine des Iduméens, qui devaient faire la guerre aux Israélites.

ABDIAS de Babylone, auteur d'une histoire fabuleuse du *Combat des apôtres*, dans laquelle il se vante d'avoir vu J.-C., d'avoir été un des 72 disciples, et d'avoir suivi en Perse St Simon et St Jude.

ABDON, 12e juge d'Israël, gouverna pendant 8 ans; il laissa 40 fils et 30 petits-fils qui l'accompagnaient toujours dans ses tournées. Il y a eu trois autres Abdon, dont le plus connu est celui qui consulta, par l'ordre du roi Josias, une prophétesse sur l'authenticité du livre de la loi trouvé dans le temple de Jérusalem.

ABDON (St), né en Perse, souffrit le martyre en 250, sous l'empereur Dèce.

ABDOUL-FETA-BEY, vice-amiral othom., fut envoyé par la Porte en 1799 dans la rade d'Aboukir pour remplacer Séid Mustapha fait prisonnier; mais il fut encore plus malheureux, et périt massacré par ses troupes.

ABDOUL-HAMID, sultan, monta sur le trône de Constantinople en 1774, après la mort de Mustapha III, son frère. Les Russes s'emparèrent, sous son règne, des prov. turkes au-delà du Danube, et notamment de la Crimée, qui leur est restée. Ce prince, âgé de 50 ans à son avénement, sans caractère et sans énergie, m. en 1789. Son successeur fut Sélim III (*v.* ce nom).

ABDOUL-KERYM, personnage disting. du pays de Kachemyr. Ayant échappé au carnage dont Nadir-Châh (Thamas-Kouli-khan), remplit la ville de Dehly en 1738, dans son invasion du Mogol, il voyagea en Arabie et dans l'Inde. On a de lui des *Mémoires* curieux sur la vie de Nadir-Châh et les événemens politiques de l'Indoustan, trad. en angl. et publiés à Calcutta, en 1788, 1 vol. in-8.

ABDOUL-RAHHYM, écriv. mogol, aussi distingué par sa naissance que par ses talens, m. à Dehly en 1628 (de l'hég. 1036). Il a trad. en persan des *Commentaires* que l'emper. Babour avait composés en lang. tatare-oigoure; cette traduct. se trouve à la bibliothèque du roi.

ABDUS, eunuque parthe, qui a été assez célèbre pour que Tacite parle de lui, entra dans la conjuration que Finacès forma contre Artaban, roi des Parthes; mais il en devint la prem. victime. Ce prince l'ayant invité à sa table l'y reçut avec beaucoup d'amitié et l'empoisonna dans le repas. Cette scène tragique se passa sous Tibère, l'an de J.-C. 35.

ABEILLE (GASPARD), naquit à Ries en Provence en 1648. Il vint très-jeune à Paris; le maréchal de Luxembourg se l'attacha en qualité de secrét. Il succéda à l'acad. franç. à Ch. Boileau, abbé de Beaulieu; et il fut pourvu de la charge de secrét.-général de la prov. de Normandie. Quoique prêtre, Abeille travailla pour le théâtre. On a de lui: *Argésie, reine de Thessalie*, trag. en 5 actes, représentée en 1673 (imp. en 1676); : c'est le début de l'aut.; *Coriolan*, trag., qui eut 17 représentations; *Lyncée, Hercule*, qui obtint un gr. succès; *Soliman*, trag.: ces 2 dernières ont paru sous le nom de l'acteur La Thuillerie. L'abbé Abeille avait renoncé à mettre son nom aux ouvr. qu'il composait pour le théâtre. Quelq. personnes prétendent que le P. Larue est le véritable aut. de *Soliman*. *Crispin bel-esprit*, com. en 1 acte et en vers, jouée le 11 juill. 1681, eut du succès; il fut suivi de *Silanus* et *la Mort de Caton*, non imp.; *Hésione* et *Ariane*, opéras. Suivant M. de Sacy, ces deux ouv., qui n'ont jamais été représentés, peuvent être comparés aux meilleurs opéras de Quinault. On doit encore à cet écriv. quelq. épîtres, plusieurs odes, qui presque toutes ont été lues avec succès dans les séances de l'acad.; il a eu part aussi à la *Trad. de Justin*, par Ferrier; l'abbé Abeille m. à Paris le 22 mai 1718, à l'âge de 70 ans.

ABEILLE (SCIPION), son frère, chirurg.-major de l'hôpit. du roi, m. en 1697, a laissé une excellente *Hist. des os*, Paris, 1685, etc. — Son fils, comédien de province, donna au théâtre *la Fille valet* et *Crispin jaloux*.

ABEILLE (H.-PAUL), né à Toulouse en 1719, inspecteur-général des manufactures de France, et secrétaire du bureau de commerce. Il est aut. d'un ouvr. sur la *liberté du commerce des grains*, et de quelq. autres opuscules sur l'économie politique. Mort à Paris en 1807.

ABEL, deuxième fils d'Adam. Caïn, son frère aîné, jaloux de ce que les sacrifices d'Abel étaient

reçus favorablement de Dieu tandis que les siens étaient rejetés, lui donna la mort l'an 3874 avant Jésus-Christ.

ABEL, roi de Danemarck, fils de Waldemar II. Il disputa le trône à Éric, son frère aîné, qu'il fit assassiner ensuite dans un repas. Les Frisons se révoltèrent contre lui et le tuèrent en 1252, après une bataille où son armée fut mise en déroute.

ABEL (GASPARD), ministre luthérien, né en 1676, et mort en 1763, dans la principauté d'Halberstadt. On a de lui les *Antiq. allem., saxon., hebr. et grecq.*; une *Hist. des anciennes monarchies;* plus. *Dissert.* et *Tr.* particuliers: il a trad. en vers allemands les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Boileau.*

ABEL (FRÉD.-GODEF.), abandonna la théol. pour la méd., qu'il exerça pendant 50 ans avec succès. Il a trad. *Juvénal* en vers allem.; m. en 1794, à l'âge de 80 ans.

ABEL (CH.-FRÉD.), né en 1719 à Coëthen, s'est fait une réputation dans l'art musical comme compositeur et exécutant sur le violon. Il a laissé plusieurs *œuvres* gravés à Londres et répandus en France, en Allemagne et en Hollande. Il mourut en 1787.

ABELA (J.-F.), commandeur de l'ordre de Malte, né dans cette île vers la fin du 16e S. On a de lui un ouv. estimé, intit. *Malta illustrata*, etc., in-fol., publié en 1647.

ABELL (JEAN), musicien angl., chassé d'Angleterre sous Charles II comme cathol. Il parcourut une partie de l'Europe son luth sur le dos, et revint mourir dans sa patrie au commenc. du 18e S. Il a pub. un *Recueil de chansons* en plusieurs langues.

ABELLA, Napolitaine, née à Salerne dans le 13e S., célèbre par ses connaissances en médecine, a laissé un *Tr. de la bile noire*, est. des gens de l'art.

ABELIN (JEAN-PHILIPPE), hist., né à Strasbourg, m. vers l'an 1646. Il est plus connu sous le nom de Jean-Louis Gottfried ou Gothofredus, nom supposé qu'il a mis en tête de la plupart de ses ouvr.; il n'a pub. sous son véritable nom que le 1er vol. du *Theatrum europæum*, écrit en allem., et quelq. tomes du *Mercurius Gallo-Belgicus*, écrit en lat. Ses autres ouv. sont: *P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis* ἐκφρασις; une trad. allem. *des Estats, empires, royaumes et principautez du monde*, de d'Ativy; et une trad. lat. sous le titre de *Archontologia cosmica*; le 12e et dernier vol. de l'*Hist. des Indes orient.*; *Descript. du royaume de Suède*; la *Chronique histor.*, ou *Descript. de l'hist. depuis le commenc. du monde jusqu'en* 1619; enfin, *Historia antipodum*, ou *Descript. des Indes orientales.*

ABELLY (LOUIS), né à Paris en 1605, confesseur du card. Mazarin, qui le fit nommer év. de Baïonne. Il se démit de son évêché 3 ans après sa nomination, pour se retirer dans la maison de St-Lazare. Les aut. contemp. font l'éloge de ses vertus; ses ouv., aujourd'hui oubliés, furent est. de son temps. Voici les princ.: *Medullà theologica*, qui lui fit donner dans le *Lutrin* le surnom de Moelleux Abelly; des *Méditations*, qu'il donna sous le nom de *Couronne chrét.*, et qui furent appelées une couronne de pavots. Il mourut en 1691.

ABÉLONIENS ou ABÉLOITES, secte d'hérét. qui s'était formée en Afrique près d'Hippone; ils défendaient d'avoir aucun commerce avec sa propre femme, tout en ordonnant le mariage, s'appuyant sur l'exemple d'Abel, mort sans postérité. Cette secte n'existait déjà plus du temps de St Augustin.

ABEN-BITAR, ou mieux AL-BEITHAR, botan. et méd. arabe, né en Espagne, où il m. en 1248. Il a écrit un *Tr.* ou *Rec. de médicamens simples*, que le sav. Casiri (*v.* ce nom) a fait connaître.

ABEN-DANA, Juif espagnol, m. en 1685, a écrit un *Spicilegium* ou *Comment. hébr. de passages choisis de la Bible.*

ABEN-GNEFIL, méd. arabe du 12e S., a laissé un *Tr. sur les vertus des médicamens et des alimens*, imp. à Venise, in-fol., 1581.

ABEN-HEZRA, rabbin, né à Tolède en 1119. Il étudia avec succès les sciences, apprit toutes les langues savantes, et fut un des plus célèbres commentateurs de la Bible. Il a laissé, indépendamment de nomb. ouv. de théol. et de morale, un *Traité de la sphère*, trad. en franç. en 1273. Aben-Hezra mourut en 1274, suiv. l'opinion commune.

ABEN-PAGEH, ou mieux IBN-BADJEH, philos. arabe, né à Cordoue et m. en 1138. Les savans arabes le placent au rang des prem. métaphysiciens et moralistes de leur nation. Il a écrit un *Commentaire sur Euclide.*

ABEN-MELEK, rabbin, a écrit en hébr. un *Comment. sur la Bible*, impr. in-fol. à Amsterdam, et trad. en lat., in-4 et in-8, 1661.

ABEN-RAGEL (ALI), né à Cordoue au 11e S. Il est auteur de deux ouv. trad. en lat. sous ces titres: *De judiciis seu fatis stellarum*; et *De revolutionibus nativitatum.* Ces livres d'astrol. judiciaire sont fort estimés des mahométans.

ABENSPERG (NICOLAS, comte d'), remarquable par sa taille gigantesque, fut tué en 1487 par Christophe de Bavière, qui l'égalait en stature et en force.

ABEN-ZOHAR, méd. arabe, né en Andalousie au 12e S. Il était de la religion judaïque. On a trad. en lat. ses *Tr. du régime, de la cure des maladies, et des fièvres.* — Son fils, né à Cordoue, s'est acquis également de la réputation en médecine.

ABERCROMBIE (JEAN), auteur écossais du 17e S., mort à Londres en 1606, où il avait une place dans les jardins royaux. Ses princip. ouv. sont: *le Calendrier du jardinier*, qui parut sous le nom de M. Mawe, jardinier du duc de Leeds; le *Dictionn. universel du jardinage et de la botan.*, 1779, in-4; le *Dictionn. du jardinier*, etc.; le *Vade-Mecum du jardinier*; le *Jardin potager*, et le *Traité des serres chaudes.*

ABERCROMBY (THOMAS), Ecossais, né en 1656, fut méd. du roi Jacques II. Il est auteur des *Exploits militaires de l'Ecosse*, 2 vol. in-fol., et d'un *Traité de l'esprit.* Mort en 1726.

ABERCROMBY (sir RALPH), général angl., né en Ecosse vers 1740. Il passa successivement par tous les grades militaires, jusqu'à celui de lieut.-général. Après avoir servi en Flandre et en Hollande, en 1793 et 1796, il commanda en Irlande en 1798, repassa en Hollande comme lieut.-général sous les ordres du duc d'York, en 1799, et commanda ensuite l'armée angl. en Egypte, où il fut blessé mortellement à la bataille de Canope, le 21 mars 1801. Il m. 7 jours après, à bord de la flotte angl. Le gouvernement britannique récompensa ses services en conférant les honneurs de la pairie à sa veuve et à son fils.

ABERLI (JEAN-LOUIS), peintre de paysages, né à Winterthur en 1723, m. en 1786; ses paysages suisses coloriés ont fait époque dans l'hist. de la peinture: on en a trente planches; les plus grandes et les plus belles représentent les vues de Cerlier, d'Iverdun, de Muri et de Vimnies.

ABERNETHY (JEAN), théol. angl., né à Colraine en Irlande en 1680, m. à Dublin en 1740; ses *sermons* ont été imprimés à Londres après sa mort; ils sont très-estimés.

ABERTINELLI (MARIOTTO), peintre florentin, m. vers 1512, se fit une réputation par les excellens élèves qu'il forma.

ABEZAN ou IBZAN, 10e juge d'Israel, successeur de Jephté, gouverna 7 ans, et m. à Bethléem.

ABGARE, nom commun à plusieurs rois d'Édesse en Mésopotamie. Eusèbe rapporte que l'un d'eux, tourmenté de la goutte ou de la lèpre, écrivit pour implorer son secours à J.-C., qui lui envoya, avec son portrait, le disciple Thaddée, qui le guérit

Plusieurs savans ecclés. ont contesté l'authenticité de ce fait, dont Eusèbe seul parle.

ABIA, ABIAM ou ABIAS, 2e roi de Juda, succéda à son père 958 ans avant J.-C., et régna 3 ans; il fut presque toujours en guerre avec Jéroboam, remporta sur lui une grande victoire la seconde année de son règne. — Il y a eu plus. autres Abia : un 1er fils de Samuel, un 2e chef d'une des 24 classes de prêtres juifs, dont faisait partie Zacharie, père de St. Jean-Bapt. — Un roi des Parthes se nommait aussi Abia.

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, fils et succ. d'Achimélech, fut persécuté par Saül à cause de son attachement pour David. Salomon le priva du sacerdoce vers l'an 1014 av. J.-C., parce qu'il avait embrassé le parti d'Adonias.

ABIATHAR, petit-fils d'Héli, partagea avec Achitob la grande sacrificature.

ABICHT (J. GEORGE), théolog. et oriental., m. en 1740, est aut. d'un grand nombre d'écrits philos., philolog. et théolog., et a travaillé aux *Acta eruditorum* de Leipsig.

ABIDENO, célèbre hist. cité par Eusèbe comme aut. d'une *Hist. des Chaldéens et des Assyriens.*

ABIGAIL, femme de Nabal. David l'épousa après la mort de son premier mari, vers 1057 av. J.-C.

ABILDGAARD (P. CHRIST.), méd. et natural. danois, m. en 1808. Il fut l'un des fondateurs de l'école vétérinaire de Copenhague, ainsi que de la soc. d'hist. nat. de la même ville; il a pub. plus. ouv. sur la médecine, la minéralogie et la zoologie.

ABILDGAARD (NICOL.), m. en 1806, fut peintre d'hist. à Copenhague.

ABIMÉLECH ou ACHIMÉLECH, roi de Gérare, fit enlever Sara, femme d'Abraham, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, et que ce patriarche, dans ses voyages, la fit passer pour sa sœur : ayant appris qu'elle était femme d'Abraham, il la lui rendit. La Bible rapporte le même fait d'un autre Abimélech, successeur du précédent, à l'égard de Rébecca, femme d'Isaac.

ABIMELECH, fils naturel de Gédéon, fit périr ses 70 frères, prit le titre de roi d'Israël à Sichem, vers 1236 av. J.-C., et régna 3 ans.

ABINGTON (lord), le Mécène des musiciens angl., vivait à Londres en 1789; ses *compositions* sur la flûte ont de la mélodie, mais elles manquent d'expression.

ABINGTON (GUILL.), hist. angl., m. en 1659, a laissé une *Hist. d'Édouard*, roi d'Angl., et une trag. intit. *la Reine d'Aragon.*

ABIOSI (J.-BAPT.), méd. et mathémat., né dans le roy. de Naples vers la fin du 15e S.; il a écrit un *Dialogue sur l'Astrol. judiciaire*, avec une *Prédiction depuis le deluge jusqu'à l'an 17 de J.-C*, imp. à Venise en 1494, et deux autres ouv. sur l'astrol. et l'astron., imp. également à Venise.

ABIRAM, fils aîné d'Hilel de Béthel, fut une victime de la malédiction prononcée par Josué contre celui qui relèverait les murs de Jéricho.

ABIRON, Juif séditieux, fut englouti avec Coré et Dathan, pendant la traversée des Israélites dans le désert, pour s'être opposé à l'élévation d'Aaron au souverain pontificat.

ABISAG, jeune fille de Sunam, d'une extrême beauté, que David épousa dans sa vieillesse.

ABISAI, un des braves capitaines de David, fit périr de sa main 300 hommes, mit en fuite 18,000 Iduméens, et tua un géant philistin.

ABIU, fils d'Aaron, fut dévoré par le feu céleste dans le tabernacle, vers l'an 1490 av. J.-C., parce qu'il avait mis du feu profane dans son encensoir.

ABLANCOURT (NICOLAS PERROT D'), de l'Acad. franç., naquit à Châlons-sur-Marne, en 1606; doué d'un esprit vif, pénétrant, d'un jugement sain, il a donné un grand nombre de traductions écrites d'un style correct et facile, quoique déjà suranné. Les plus connues sont : *Minutius Félix; Quatre oraisons de Cicéron; Tacite; Lucien; La Retraite des dix mille* de Xénophon; *Arrien, ou guerres d'Alexandre; Thucydide; les Commentaires de César; l'Hist. grecque de Xénophon; les Apophtègmes des anciens; les stratagèmes de Frontin; l'histoire d'Afrique* de Marmol, ouvrage curieux. Ce traduct. infatigable mourut en 1664.

ABLAVIUS, préfet du prétoire, et favori de Constantin-le-Grand, de 326 à 337. Après la mort de Constantin, Constance son fils le destitua et le fit périr.

ABLE ou ABEL, théolog. et chapelain de la cour d'Henri VIII. Ce prince le fit condamner à mort et exécuter en 1540, pour avoir décliné sa suprématie spirituelle. Il avait composé quelques écrits, qui se sont perdus.

ABNER, général des armées de Saül, qui avait épousé sa fille. Après la mort de ce roi, il maintint, pendant 7 ans sur le trône Isboseth contre David; mais ensuite il embrassa le parti de ce dernier. Il fut assassiné peu après par Joab, général de David, dont il avait excité la jalousie.

ABNER, rabbin, médec. juif espagnol, se fit chrétien en 1295 sous le nom d'Alph. de Burgos, sa patrie. On a de lui un *Traité sur la peste*, en espagnol, Cordoue, 1551, in-4.

ABONDIO (ALEX.), noble florentin de l'école de Michel-Ange, m. à Prague dans le 16e S., se fit une réputation par ses portraits en cire.

ABOU-ABDALLAH. Il y a eu 3 saints musulmans de ce nom, dont Jafey (*v.* ce nom) a écrit les *Vies.*

ABOU-ALI, géomètre et poète arabe, vivait en Egypte vers l'an 1135 (530 de l'hégyre).

ABOU-ALI, surnom. Al-Aloavi, est aut. d'un *Tr. de l'art poétique* qui est à la bibliothèque du roi, sous le no 1143.

ABOU-ALI-AMER, saint musulman.

ABOU-ALI-ATTALI, auteur d'un ouvr. sur la gramm. arabe, intitulé *Bari.*

ABOUL-ABBAS (AHMED ......), est aut. d'un liv. où il traite de l'excellence et du privilége des esclaves noirs eunuques.

ABOUL-ABBAS-CASSAB, docteur musulman et supérieur d'un couvent de derviches, fut célèbre dans l'Orient par sa piété.

ABOUL-ABBAS-BEN-MARROUO, saint musulman compris dans la légende de Jaffey.

ABOUL-ABBAS-SCHEHABELDIN, aut. d'une *géogr.* arabe, écrite en 1301 (700 de l'hég.)

ABOUL-ABBAS-SAFFAH, prem. khalyfe de la dynastie des Abbassides, né en 722 (104 de l'hég.), et m. en 754. V. ABDALLAH, ABBASSIDES et ABOUL-MOSLEM.

ABOUL-AHAB, oncle de Mahomet et l'un de ses persécuteurs. Il m. subitement en voulant lancer une grosse pierre contre son neveu, circonstance que les commentateurs du Koran ont fait passer pour un miracle.

ABOUL-AINA, docteur musulman, célèbre par son savoir et ses reparties spirituelles.

ABOUL-AITH-CANDI, iman et jurisc. célèbre chez les musulmans. Il a composé un liv. *des Préparations à la prière*, MS. de la bibl. roy. n. 606.

ABOUL-DEM (IBRAHIM-BEN-ABDALLAH), aut. d'une *Hist. arabe*, et d'un traité *des devoirs d'un bon juge.*

ABOUL-CACEM-SCHALAF-BEN-ABBAS, plus connu sous le nom d'Abu ou d'Albucasis, médecin arabe, m. à Cordoue en 1107, auteur de div. ouvrages réunis sous le titre de *Méthode de pratique*, traduite en latin. On a plusieurs édit. de cette traduct.

ABOUL-FARADY (ALI), aut. arabe, né à Hispahan, en 897 (de l'hég. 284). Il étudia la jurispr., la méd., l'hist. et la poésie, à Bagdad, et se rendit célèbre par l'étendue de ses connaissances. On a de lui un ouvr. int. *Kitab aghani.* C'est un recueil des anciens chants ou poésies arabes, en

4 vol. in-fol., rapportés d'Égypte par la commission des savans français en 1801, et déposés à la biblioth. roy. M. à Bagdad en 967 (356 de l'hég.).

ABOUL-FARADY (Grégoire), historien et médecin arabe du 13e S., né dans l'Asie-mineure en 1226. Il était de la secte des chrétiens jacobites, et m. évêque d'Alep en 1286. Il a composé une *Chronique* ou *Hist. universelle depuis la création du monde*, ouvr. fort est. des Orient., et dont Edm. Pockocke a donné la traduct. latine sous le titre de *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4.

ABOUL-FAZEL, premier visir et historiog. de l'empereur mogol Akbar (*v.* ce nom), m. assassiné en 1604 (de l'hég. 1013). Il est aut. de l'ouvr. int. : *Akbar-nameh* (liv. d'Akbar), qui renferme le précis historique des ancêtres de cet empereur, et l'histoire des événemens de son règne.

ABOUL-FÉDA, prince de Hamah, en Syrie, célèbre hist. et géogr. arabe, né à Damas en 1273, et m. à Hamah en 1331. On a de lui deux ouvr. remarquables : le 1er a pour tit. : *Hist. abrégée du genre humain*; le 2e *Vraie situation du pays*. Quelq. parties de ces ouvr. ont été traduites en latin par div. savans, principalement en ce qui concerne la géographie.

ABOUL-GHAZY-BEHADUR, prince de la famille de Genghis, et khan d'un pays de la Tatarie, appelé *Khawarizm*. Il naquit en 1606 (de l'hég. 1054), et abdiqua la souveraineté quelq. années avant sa m., arrivée en 1664, pour se livrer à la composition d'une *hist. des Tatars*, qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie après la bataille de Pultawa. Une traduction française, faite d'après cette dernière version, a été pub. à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, qui l'a enrichie de notes savantes.

ABOUL-AÇAN (Ali), astron. arabe du 13e S., aut. d'un traité d'astron. sous ce tit. : *des Commencemens et des fins*. La traduct. française de cet ouv. a valu à son auteur, M. Sédillot, la proposition d'un des prix décennaux en 1810.

ABOUL-MAHAÇAN, hist. arabe du 15e S., aut. d'une hist. de l'Égypte et du Kaire, sous ce titre : *les Etoiles brillantes*. Dom Berthereau (*v.* ce nom) s'est servi utilement de cet ouv. dans son *hist. des Croisades*.

ABOUL-MYAMEN (Mustapha), médec. arabe, a eu de la célébrité par un liv. qu'il a écrit *sur la physionomie*. Mort en 1606.

ABOUL-MOSLEM-MEROVI, capitaine arabe, gouverneur du Khoraçan, fut massacré en 735 par l'ordre du khalyfe Aboul-Abbas qui lui devait en grande partie son élévation.

ABOUL-OBAID-AL-CACEM-BEN-SALAM, auteur arabe du neuvième siècle. Il a composé un traité *sur les Traditions populaires*, et un recueil de *proverbes* ou *d'apologues arabes*. Ces deux ouv. se trouvent à la biblioth. de Leyde.

ABOUL-OLA, poète arabe, né en Egypte en 973, et m. en 1057. On a de lui des *poésies* sur div. sujets où il professe une doctrine et des mœurs fortement censurées par les musulmans.

ABOUL-VÉLYD-IBN-ROCHD. V. Averroès.

ABOUL-VÉLYD-BEN-ZAIDOUN, poète arabe, m. en 1070. Il fut visir de Mohammed-ben-Asad, roi de Séville, et il a composé de nomb. ouvr., dont il ne reste qu'une lettre remarquable par les grâces du style, publiée par Reiskius en arabe et en latin, Leipsig, 1756, in-4.

ABOU-MANSOUR (Jahya-ben-Ali), astron. arabe, né en 855 (de l'hég. 241), dirigea les observatoires de Bagdad et de Damas. Il a composé un *recueil de vies des poètes arabes*.

ABOU-MANSOUR-MAUHOUB, aut. de trois poèmes arabes qui portent le tit. de *Lamiat*, parce que la lettre finale de chaque vers est un L que les Arabes prononcent *lam*.

ABOU-MAASCHAR, par corruption ALBOUMAZAR, astron. arabe, m. en 885, est aut. d'un *tr. d'astrol.* et de plus. autres ouv. dont on trouve le catal. dans la *biblioth. arab.-hisp.* de Casiri.

ABOU-NAOVAS, poète arabe dont on trouve plus. MSs. dans les biblioth. d'Europe. Il vécut à la cour du khalyfe Haroun-al-Réchid, et m. en 710.

ABOU-OBEIDAH, compagnon de Mahomet, conquit la Syrie et la Palestine sous Omar, et m. de la peste l'an 18 de l'hég. (639).

ABOU-OSAIBAH, médec. arabe du 13e S., aut. d'une *Histoire des medecins* depuis Esculape. Cette biogr. importante se trouve manuscrite à la Biblioth. royale, et dans plus. autres de l'Europe. Abou-Osaibah a écrit aussi un *Traité de medecine*.

ABOU-RYHAN, astron., astrol. et philos. arabe, m. en 941 (de l'hég. 330), aut. d'une *Table astron.*, d'une *Géogr.*, d'un *Traité de chronologie* et d'une *Introd. à l'astrologie judiciaire*.

ABOU-SAHAL, médec. arabe du 11e S., fut, dit-on, le maître du célèbre Avicenne. On a de lui un *Traité de medec.*, conservé à la bibliothèque royale, sous les nos 109 et 110.

ABOU-SAID-BEHADUR-KHAN, sultan des Mogols, de la race de Genghis, m. en 736 de l'hég., (1335 de J.-C.) Les Mogols ne reconnurent plus après lui aucun monarque de la race de Genghis, mais se cantonnèrent dans chaque province de l'empire, qui fut ainsi démembré et ravagé par les guerres que les souverains particuliers à chacune d'elles se firent entre eux.

ABOU-SAID-BEN-ABOUL-HOCEIN, aut. d'une version arabe du *Pentateuque* qu'il entreprit pour remplacer celle du juif Saadias, reconnue inexacte.

ABOU-SAID-MYRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, fit valoir auprès du sulthan Oulough-Beyg ses prétentions à la souveraineté de quelques provinces de l'empire mogol, et se créa par ses victoires un état considérable, qui fut dissous à sa mort arrivée en 1469, dans une embuscade qui lui fut tendue par le sultan Ussun-Cassan.

ABOU-TEMAN-HABYB-BEN-AWS, surn. le *prince des poètes*, naquit en Syrie, l'an 787 (de l'hég. 170). Il fut comblé de bienfaits par les khalyfes sous le règne desquels il vécut, et il les célébra dans ses vers. Il a composé 3 recueils de poésies extraites des œuvres des meilleurs poètes arabes avant et depuis Mahomet; les siennes en font partie.

ABOU-THAHER, chef des Carmathes, secte arabe qui s'éleva parmi les musulmans en l'an de l'hég. 278 (de J.-C. 891). Il pilla une partie de la Syrie et de l'Arabie, le temple de la Mekke, et se forma un état considérable aux dépens de l'empire des khalyfes. On croit qu'il mourut vers l'an 957.

ABOU-THALEB-AL-HOCENNY, aut. de la traduct. persane des *Institutes politiques et militaires* de Timour (Tamerlan), que le savant Langlès a trad. en français, Paris, 1787, in-8.

ABOU WALID BEN ZAIDOUN, cél. poète arabe, visir de Mothaded ben Asad, roi de Séville, m. en 1070, (463 de l'hég.) On a de lui deux lettres écrites d'un style élégant, arab.-lat., Lips., 1756, in-4, et dans les *Instit. ling. arab. de hist.*, in-12.

ABOU-ALI-BEN-SINA. V. Avicenne.

ABOU-ALI-AL-HAÇAN. V. Al-Haçan.

ABOU-ASCHRAF, aut. d'une *chronique des Abassides*.

ABOU-BASCHAR-MATTA, a traduit du grec en arabe les livres de *l'interprétation*, et de *la poetique d'Aristote*.

ABOU-BEKR, beau-père et success. de Mahomet, fut élu prem. khalyfe en 632, et l'emporta

sur Ali et Omar, ses concurrens. Le triomphe de la nouvelle religion fut assuré par les victoires des lieut. de ce khalyfe en Arabie, en Syrie, etc., et par les soins qu'il prit de réunir les feuillets épars du Koran en un seul corps d'ouvr. Il défit les troupes de l'emper. Héraclius en Palestine. M. en 634 (an 13 de l'hégyre), il fut enterré à Médine auprès de son gendre.

ABOU-BEKR, fils d'Abdallah, saint musulman dont Jaffey a écrit la *Vie*.

ABOU-BEKR-AL-DAKAH, autre saint musulman, se trouve aussi dans la *legende* de Jaffey.

ABOU-BEKR-BEN-AL-BEDR, médec. du sultan d'Egypte Melek-Al-Nasser, est aut. d'un *Traité d'hippiatrique* qui se trouve à la biblioth. du roi, sous le n° 940.

ABOU-BEKR, fils d'Ibrahim, a recueilli les traditions musulmanes jusqu'à Mahomet; mort l'an 776 de l'hégyre. — Il y a eu encore 4 princes arabes ou persans du nom d'Abou-Bekr, qui occupent peu de place dans l'histoire.

ABOU-DSCHAFAR (Mohammed, etc.), né en Perse en 784. Il a écrit une hist. ou *Chronique universelle*. Mort à Bagdad en 870.

ABOU-DSCHAFAR (Achmed), médec. arabe, est aut. du *Viatique des pèlerins*, traité de médec. en 7 liv., trad. en latin et en grec. Mort en 1080.

ABOU-DSCHAFAR-IBN-TOR'HAIL, auteur d'un *Traité philosophique* traduit par Pockocke (Edouard), Oxford, 1671, in-4.

ABOU-DAOUD, a traduit et commenté *Aristote* en arabe.

ABOU-DAOUD (Soliman-Al-Seghestani), auteur d'un liv. arabe qui traite de la pratique et des exercices de l'islamisme.

ABOUKIR, rade et fort d'Egypte à 10 lieues d'Alexandrie, célèbre par 2 batailles, l'une navale, en 1798, où Nelson détruisit la flotte française; et l'autre sur la plage, en 1799, où les Turks furent complètement battus par les Français.

ABOU-GEHEL, nom d'un Arabe que Mahomet a signalé dans le Koran comme l'ennemi de l'islamisme.

ABOU-HAFEDH, auteur d'un livre qui traite des points princip. de l'islamisme, en vers arabes.

ABOU-HAFEDH, 12e prince des Mowahedites (v. Mowahedin).

ABOU-HAGELAH, auteur d'un livre intitulé *Succardan* (sucrier), qui traite de différentes matières, et d'un *comment.* sur ce même livre.

ABOU-HAMZAH-AL-BABELI, docteur célèbre chez les musulmans.

ABOU-HANYFAH, surnom. Al-Nooman, chef des hanéfites, l'une des 4 sectes orthodoxes de l'islamisme, né en 699. Il a écrit des *comment. sur le Koran*, très-estimés des musulmans. Il mourut empoisonné à Bagdad en 767 (150 de l'hégyre).

ABOU-JUSSUF, disciple du précédent, et l'un des docteurs de l'islamisme, contribua à répandre la doctrine de son maître, sous la protection des khalyfes Mehdy, Hady, et Haroun-Al-Réchyd.

ABOUL-ABBAS-AL-SAFFAH, prem. khalyfe abbasside: mort l'an 136 de l'hégyre (753 de J.-C.) Son oncle Abdallah s'éleva au pouvoir sur les ruines de la famille des Ommiades. Il ne régna que 4 ans, et eut pour successeur son frère Mansour (v. ce nom).

ABOVILLE (Fr. Marie, comte d') lieut. gén., pair de France, né en 1730, commença à servir dans l'artillerie à l'âge de 14 ans. Parvenu de grade en grade jusqu'à celui de colonel, il fit en cette qualité la guerre d'Amérique sous le général Rochambeau. Maréchal de camp en 1789, lieutenant gén. en 1792, il commanda l'artillerie des armées du nord et des Ardennes; devint inspecteur gén. de cette arme en 1800, sénateur en 1802, et commanda en 1805 et 1809 les gardes nationales de plus. dep. Au premier retour du roi, en 1814, il fut placé sur la liste des pairs de France. Conservé dans cette dignité par Bonaparte en 1815, il refusa; ce qui lui valut d'être maintenu au second retour du roi. Il m. en 1819. On lui doit l'invention des *roues à voussoir* pour le service de l'artillerie.

ABOVILLE (Aug.-Gabriel), fils du précéd., né en 1773, et mort en 1820, servit également dans l'artillerie, fut successivement lieutenant, capitaine, chef de bataillon, colonel et maréchal de camp dans le cours des campagnes de 1792 à 1814; il reçut la croix de St.-Louis au premier retour du roi, et était au moment de sa mort un des inspecteurs de l'artillerie.

ABRAAMIUS (St), év. d'Arbelles, martyrisé sous Sapor en 348 de J.-C.

ABRABANEL, ABARBANEL ou AVRAVANEL (Isaac), né à Lisbonne en 1345; ses ouv. le placent à un rang distingué parmi les rabbins; il fut conseiller d'Alphonse V, roi de Portugal, puis de Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne: il m. à Venise en 1508. On a de lui des *Commentaires sur l'Ancien Testament*, et un livre intitulé: *Les œuvres de Dieu*, dans lequel il réfute Aristote sur la durée du monde. Il laissa trois fils: Juda, Joseph et Samuel; Juda, qu'on nommait ordinairement maître Léon, exerça la médecine à Gênes.

ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, en reconnaissance de sa générosité envers son épouse; mais il fut tué peu après en combattant vaillamment; et Panthée, sa femme, se tua sur son cadavre, l'an 548 av. J.-C.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Ethiopie, dont l'expéd. contre la Mekke a donné lieu à l'époque de l'éléphant, connue parmi les chronolog. arabes, et qui correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire.

ABRAHAM ou ABRAM, patriarche, fils de Tharé, est considéré comme le père de la nation juive. Il naquit à Ur en Chaldée, l'an 1996 av. J.-C.; renonça à l'idolâtrie et quitta Ur pour s'établir, avec Sara son épouse, à Haran, où il perdit son père. Là, Dieu lui ordonna (1921) d'aller dans la terre de Chanaan (ou Palestine), lui promit de la lui donner tout entière, et de le rendre père d'une grande nation. Il sortit de Chaldée avec toute sa famille, et vint, à l'âge de 75 ans, s'établir à Sichem: sa femme l'obligea à aller en Egypte, d'où il revint bientôt pour se fixer à Béthel, fut obligé de se séparer de Loth son neveu, et se retira dans la vallée de Mambré. C'est alors que Dieu lui apparut de nouveau, fit alliance avec lui et tous ses descendans, et lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille en signe de cette alliance. Abraham arrivé à l'âge de 100 ans, et craignant de n'avoir point d'enfans de Sara, qui était restée stérile jusqu'à l'âge de 90 ans, eut commerce avec Agar, une des esclaves de sa femme, et en eut un fils nommé Ismaïl (1910). Bientôt cependant des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara lui donnerait un fils dans l'année même; et en effet elle mit au monde Isaac (1896). Lorsque celui-ci eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de le lui sacrifier. Abraham allait obéir, quand un ange substitua un belier à son fils (v. Isaac). Après la mort de Sara, il épousa Céthura et quelques autres femmes, dont il eut plusieurs enfans. Il m. à l'âge de 175 ans, l'an 1821 av. J.-C.

ABRAHAM (St), solitaire de Syrie, m. à Constantinople, où Théodose le fit venir en 439.

ABRAHAM (St), autre solit. de Syrie, fonda, dit-on, un monastère en Auvergne; m. vers l'an 472.

ABRAHAM ou IBRAHIM, d'Antioche, fonda au 9e S. la secte des abrahamites, qui n'est qu'une branche de celle des paulianistes (v. ce nom).

ABRAHAM-BEN-CHIZA, astrol. juif du 12e S.; il prédit la venue d'un messie pour l'an 1358, et a laissé un *Traité des naissances*, et *la Sphère du monde*, imp. en 1545 et 1546 à Rome et à Bâle.

ABRAHAM GALANTI, rabbin ital. du 16e S., aut. d'un *comment. sur Jérémie*, Venise, 1611.

ABRAHAM-DJEDDAOUY, rabbin de Syrie qui vivait en 1650, a fait un comment. sur un autre comment. de la Bible, intit. *Jalkut*. — Un autre ABRAHAM, rabbin et médecin, a fait un *Traité des choses qui étaient dans le sanctuaire du temple*, Mantoue. 1612. in-fol.

ABRAHAM-SCHALUM, rabbin espagnol, mort en 1593, aut. de deux traités intit.: *Habitation de la paix* et *Médecine de l'âme*, Venise, 1593, in-fol.

ABRAHAM-ZACHUT, rabbin polonais, aut. du *Livre des Familles*, Cracovie, 1541, in-4.

ABRAHAM-USQUE, juif portugais, a trad. en commun, avec Tobie Athias, la Bible en espagnol, imp. in-fol. à Ferrare, 1553.

ABRAHAM DE BOLMA, né à Lucques, au 16e S., est aut. d'une *Grammaire hebraïque*.

ABRAHAM DE STE.-CLAIRE (ULRICH-MEGERLE), moine augustin, né en Souabe en 1642; il se fit une réputation par le comique et l'originalité de ses sermons: les titres de ses écrits ne sont pas moins singuliers: *Fi du monde; Judas archicoquin*, *Attention soldat!* Mort à Vienne en 1709.

ABRAHAM-ECHELLENSIS, du nom d'Eckel, sa patrie, savant maronite, prof. de syriaque et d'arabe à Rome, où il mourut en 1664. On a de lui: *Linguæ syriacæ sive Chaldaicæ perbrevis institutio*, Rome, 1628, in-24; *S. Antonii magni Epistolæ viginti*, Paris, 1641, ibid. *Regulæ*, etc., 1646; *Semita sapientiæ*, Utrecht, 1709, trad. de l'arabe de Borhan-Eddyn (*v.* ce nom); *de proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum*, etc., Paris, 1647, trad. de Soyouhy (*v.* ce nom); *Apollonii Pergæi conic.* lib. V, VI et VII; *Paraphraste Abalphato Asphahanensi* et *Archimedis assumptorum libri, ex arab. lat. versi*, Florence, 1661, in-fol. (*v.* Abalphat). Il a de plus fourni à la polyglotte de Lejay *le Livre de Ruth* en syriaque, arabe et latin, et le 2e livre des *Machabées* en arabe.

ABRAHAMITES. V. ABRAHAM d'Antioche.

ABRAHAMSEN (ISAAC), né à Flessingue en 1663, m. en 1704. Il a laissé quelq. écrits de piété, et une *Table chronol. de l'hist. ecclésiast. et civ., depuis la création*.

ABRAHAMSON (P.), jurisc. suédois, a publié en 1704 une édition du *Jus Christophorianum*. V. CHRISTOPHORUS.

ABRAM (NICOLAS), né en Lorraine en 1589, m. prof. de théol. à Pont-à-Mousson en 1655. Il a composé des *Commentaires* sur les aut. classiques; sur Virgile, dont M. Lallemant a pub. un bon *abrégé*, Rouen, 1710, in-12, très-souvent réimpr.; sur les oraisons de Cicéron, dont on a détaché les analises, qui valent mieux que le commentaire; un ouv. de théol. intit.: *Pharus Veteris Testamenti*, *sive sacrarum questionum libri XV*, qu'il a dédié à Dieu.

ABRANCHES (ALVAREZ), Portugais, fut l'un des chefs de la révolut. de 1640, qui porta au trône la maison de Bragance.

ABRESCH (FRÉD.-LOUIS), sav. helléniste, né à Hambourg en 1699, m. à Zwoll en 1782. Il fut recteur de plus. colléges en Hollande, et il a laissé un gr. nomb. d'écrits, dont les plus remarquables sont: des *Remarques sur Eschyle*, et des *notes critiques sur les Lettres d'Aristenète*, dont il a publié une bonne édition, Zwoll, 1749, in-8.

ABREU (ALEXIS), médec. portugais du 17e S., est l'aut. d'un traité des maladies les plus communes aux gens de cour, écrit en latin sous le titre *de septem infirmitatibus*.

ABREU (D. J.-ANT.), publiciste espag. du 18e S. On lui doit la *Collection de tous les traités des souverains d'Espagne* avec tous les états de l'Europe, 12 vol. in-fol. en espagnol. Mort en 1775.

ABREU (EMMAN.), missionn. espagnol, m. au Tonquin en 1736, victime de son zèle pour la foi.

ABREU (FÉL.-JOS.), aut. d'un *Traité juridico-politique concernant les prises*, impr. à Cadix, 1746, in-8.; trad. en franç. 1758, in-12; réimp. en 1802, avec des notes de M. Bonnemain.

ABRIANI (PAUL), prêtre et poète ital., m. à Venise en 1699. Après avoir prêché dans plusieurs villes, il se fit séculariser et publia des traduc. en vers italiens d'Horace, de Lucain et autres poètes.

ABROSI. V. ABIOSI.

ABROTA, femme de Nisus, roi de Mégare, qui lui fit élever un tombeau magnifique, et ordonna que les Mégariennes porteraient toujours des habillemens de mêmes forme et couleur que ceux d'Abrota dans la dernière année de sa vie.

ABROTELLA, femme de Tarente, citée par Jamblique comme un des soutiens de la secte de Pythagore.

ABRUZZO (BARTHÉLEMI), juriscons. sicilien, m. en 1665, a publié divers ouv. de droit civil et canon. — ABRUZZO, archit. napolit. du 17e S., a orné sa patrie d'édifices publics et particuliers.

ABSALON, fils de David et de Maacha. Il assassina dans un festin son frère aîné Amnon, et se révolta contre son père. Ayant été défait dans la forêt d'Ephraïm, il fut arrêté dans sa fuite par les branches d'un arbre dans lesquelles s'embarrassèrent ses longs cheveux. Joab, général de David, l'ayant rencontré dans cet état, le perça d'un coup mortel.

ABSALON, archevêq. de Lunden en Danemarck, fut le ministre et l'ami du roi Waldemar Ier, dans le 12e S. Il déploya autant de talens sur terre et sur mer, comme général, que dans l'administ. A ces qualités il joignit, disent les histor. danois, toutes les vertus civiles et religieuses. Il mourut en 1202.

ABSALON, chanoine régul. de St.-Victor au 13e S. Ses sermons ont été impr. à Cologne en 1534.

ABSTEMIUS (LAURENT), savant critique et fabuliste des 15e et 16e S. Il a été imp. avec les anciens fabulistes Ésope, Phèdre, Gabrias, Avienus, etc. Son recueil a pour titre: *Hecatomythium*, c.-à.-d. recueil de 100 fables.

ABSYMARE, emper. d'Orient en 698, élu par les soldats de Léonce, persécuta le pape Jean VI, et fut détrôné par Justinien-le-Jeune, en 705.

ABSYRTE (mythol.), fils d'Éétès, roi de Colchos, et frère de Médée. Sa sœur le mit en pièces, et dispersa ses membres sur la route pour retarder ceux qui la poursuivaient.

ABSYTUS, méd. né à Péruse au 4e S., est un des prem. qui aient écrit sur l'art vétérinaire, dont il nous a laissé des *fragmens*.

ABUCARA (THÉOD.), év. de Carie, assista au concile de Constantinople en 869. On a de lui plus. *Traités théol. sur les Juifs*, *les héret.*, et *sur l'Incarnation*, Ingolstadt, 1606 et 1683.

ABUCKAYA, chargé d'affaires du dey d'Alger à Paris en 1798, fut emprisonné au Temple l'année suivante, par représailles de la conduite de son gouvernement. Mort en juillet de la même année.

ABUNDANCE (JEHAN d'), poète franç. du 16e S., connu aussi sous le nom de maistre Tyburce, a composé un grand nombre de petits poèmes, ballades, rondeaux, chansons, mentionnés dans la *Biblioth.* de Du Verdier. Mort vers 1550.

ABUNDIUS, pieux et savant év. de Côme en Italie, fut légat de Léon au concile de Constantinople, en 450 de J.-C., et mourut en 469.

ABYDÈNE, hist. grec, aut. d'une *histoire des Chaldéens et des Assyriens*, dont Eusèbe a conservé un frag. dans le 9e liv. de sa *Préparation évangelique*. On le croit contemp. et disciple d'Aristote.

ABYDOS, ville de l'Asie-Mineure, située dans la partie la plus étroite de l'Hellespont, en face de Sestos, est celebre par les amours d'Héro et de Léandre, et par le pont de bateaux qu'y jeta Xercès.

ACACIUS, surn. le Borgne, évêque, disciple et successeur d'Eusèbe de Césarée, en 338, fut dé-

posé au concile de Sardique. Il eut grande part au bannissement du pape Libère, et fit déposer St Cyrille. Il mourut en 365.

ACACIUS, évêq. d'Amide sur le Tigre, en 420, vendit les vases sacrés pour racheter 7,000 esclaves perses, qu'il renvoya dans leur pays. Le roi de Perse, touché de cette générosité, fit la paix avec Théodose-le-Jeune.

ACACIUS, évêq. de Bérée en Palestine, ami de St Epiphane et de Flavien, persécuta St Jean Chrysostôme. Il assista au concile de Constantinople en 381, et mourut en 432.

ACACIUS, patriarche de Constantinople en 471, porta l'empereur Zénon à rendre un édit favorable aux eutychéens. Ayant été condamné par le pape Félix comme hérétique, il persécuta les cathol. et refusa de reconnaître le pape. M. en 488.

ACADÉMICIENS, secte de philosophes qui se réunissaient à Athènes dans les jardins d'Academus. Ce nom désigna d'abord les disciples purs de Platon; puis il fut donné à certains philosophes qui s'éloignèrent plus ou moins de la doctrine du fondateur; ce qui donna lieu à distinguer plusieurs académ. : la première (*vetus*), fondée par Platon, dirigée ensuite par Speusippe, Xénocrate et Polémon, professait les dogmes de Platon; la seconde, (*media*), fondée par Arcésilas, prétendait que l'on ne peut rien savoir; la troisième (*nova*), fondée par Carnéade, enseignait qu'on ne peut atteindre en tout que le probable. Quelques-uns reconnaissent une 4e et une 5e acad., dont les chefs sont Philon et Antiochus, qui s'éloignèrent du scepticisme de leurs prédécesseurs, pour se rapprocher de la véritable doctrine de Platon et la concilier avec celle de Zénon.

ACADEMUS, Athénien qui révéla à Castor et à Pollux le lieu où était cachée Hélène leur sœur, que Thésée avait enlevée. On croit qu'il était possesseur du jardin où se rassemblèrent les platoniciens, et que c'est de lui qu'il prit le nom d'*académie*. Selon d'autres, Académus est un surnom de Bacchus, qui veut dire sauveur, et le nom d'académie fut donné au jardin parce qu'il était consacré à ce dieu.

ACALE, neveu de Dédale, inventa le compas et la scie. Dédale le tua par jalousie, et Minerve le métamorphosa en perdrix.

ACAMAS, fils de Thésée et de Phèdre, fut député avec Diomède auprès des Troyens, pour leur redemander Hélène. Dans cette ambassade, il eut de Laodicée, fille de Priam, un fils nommé Manitus. Il alla au siége de Troie, et fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. A son retour à Athènes il donna son nom à la tribu acamantide.

ACARNAS et AMPHOTERUS (mythol.), fils d'Alcméon et de Callirhoé, firent périr les meurtriers de leur père, et furent forcés après ce meurtre à quitter le Péloponèse; ils conduisirent une colonie dans cette partie de l'Epire qui prit d'Acarnas le nom d'Acarnanie.

ACAMAPIXTLI Ier, roi des Astèques ou anciens Mexicains, régna 40 ans, et mourut en 1420, regretté de ses sujets, auxquels il donna de sages lois. Ce fut lui qui réunit les tribus éparses jusqu'alors, et fonda la ville de Tenochtitlan, devenue depuis Mexico.

ACANTHIUS (GEORGE), savant allemand du 16e S. On a de lui un poème intit. : *Philosophiæ platonicæ* lib. III, Bâle, 1554, in-8.

ACARIE (MARGUERITE), religieuse carmelite, née à Paris en 1660, contribua à réformer son ordre et à le rendre plus austère. Sa *Vie* a été écrite et pub. à Paris par Tronçon de Chenevières, en 1690, in-8.

ACARQ (N. d'), des acad. d'Arras, de la Rochelle et de la Crusca, ci-devant prof. à l'école royale militaire, a donné en 1760 et 1761 une *Gramm. franç. philos.*, 2 vol. in-12; *Observ. sur Racine*, etc., etc., in-8; elles prêtent elles-mêmes à la censure, mais ne sont pourtant pas quelquefois sans justesse et sans profondeur; *Discours de réception à l'acad. de La Rochelle sur la balance philos.*, 1763, in-8. *Portefeuille hebdomadaire*, 1770; *Plan d'education*, 1776; *Remarques sur la Gramm. franç. de Wailly*, 1787, in-8.

ACASTE (mythol.), fils de Pélias, roi de Thessalie. Irrité par les rapports calomnieux de sa femme, il abandonna Pélée aux bêtes féroces dans une partie de chasse; mais ce prince, ayant échappé au danger, se vengea des deux époux avec le secours des Argonautes.

ACCA (St), moine de l'ordre de St-Benoît, év. d'Hexam dans le comté de Northumberland. Il embellit sa cathéd., et favorisa les arts dans son diocèse. On a de lui un *Traité sur les souffrances des Saints*, et des lettres à ses amis. Après sa mort, en 740, il fut mis au rang des saints.

ACCA-LAURENTIA, femme de Faustulus, berger de Numitor, sauva et nourrit Romulus et Rémus. La licence de ses mœurs l'avait fait nommer *louve*, d'où vint la fable qui donne à Romulus une louve pour nourrice; on célébra en son honneur des fêtes nommées *laurentales*.

ACCA, célèbre courtisane sous le règne d'Ancus Martius, étant devenue subitement riche par son mariage avec Tartutius, fit le peuple romain héritier de ses biens. On institua par reconnaissance en son honneur des fêtes licencieuses sous le nom de la déesse Flore.

ACCARISI (ALBERT), grammairien, né dans le duché de Ferrare au 16e S. On a de lui : *Vocabulaire, gramm. et orthographe de la langue vulgaire italienne*, impr. en 1543.

ACCARISI (FRANC.), né à Ancône dans le 16e S., professa le droit civil à Sienne, ensuite à Pavie, et fut honoré du titre de conseiller par le duc de Parme. M. en 1622. Accarisi n'a laissé aucun ouvr.; son éloquence et son érudition l'ont fait comparer à Cujas.

ACCARISI (JACQUES), prof. de rhétor. à Mantoue, en 1654, a publié un vol. *de Discours*, un autre de *Lettres*, une trad. de l'*Hist. des troubles des Pays-Bas*, du cardinal Bentivoglio (*v.* ce nom).

ACCETTO (RÉGINALD), grammairien napolitain, m. à Naples en 1590, a pub. un *Trésor de la langue vulgaire*, en italien, Naples, 1572.

ACCIAJUOLI (REINIER), Florentin né dans le 14e S. Il acquit, en 1364, les seigneuries de Vouitza et de Corinthe. Après s'être rendu successivement maître d'une grande partie de la Grèce méridionale, il partagea ses domaines en mourant entre les Vénitiens, son gendre, Th. Paléologue, et un fils naturel nommé Antoine; son oncle, Nicolas Acciajuoli, était grand sénéchal du roy. de Naples sous la reine Jeanne Ire, à laquelle il rendit des services signalés.

ACCIAJUOLI (ANGE), archev. de Florence, sa patrie, et card. légat, m. en 1407, auteur d'un ouvr. en faveur d'Urbain VI, pour faire cesser le schisme qui divisait l'Eglise.

ACCIAJUOLI (ZANOBIO), dominicain, né à Florence en 1461, bibliothéc. du Vatican. Léon X le chargea de transporter de cette bibliothèque au château St-Ange les plus anciens MSs. dont il rédigea la table qui a été pub. par Montfaucon; c'est lui qui mit au jour les *épigrammes grecques* d'Ange Politien qui l'en avait chargé au lit de la mort. Acciajuoli mourut en 1520.

ACCIAJUOLI (P.-A.) et JACQUES, son fils, Florentins d'origine, nés à Ferrare dans le 16e S., ont composé des poésies latines qu'on ne connaît que par les éloges de quelques écrivains italiens.

ACCIAJUOLI-SALVETTI (MADEL.), dame de Florence, m. en 1610. On a d'elle quelques poésies

et 3 chants d'un poème intit. : *David persécuté*, pub. à Florence en 1590 et 1611, in-4.

ACCIAJUOLI (DONAT), né à Florence en 1428, orateur, philos. et mathémat., remplit un grand nombre d'emplois publics, de commissariats, d'ambassades, et mourut pauvre en 1478. Les Florentins dotèrent ses deux filles, et donnèrent à ses trois fils pour tuteurs trois riches citoyens, et Laurent de Médicis lui-même. Ses ouvr. sont : *Expositio super libros ethicorum Aristotelis in novam traductionem Argyropili. In Aristotelis libros VIII politicorum commentarii.* Dans les recueils des *Vies de Plutarque* en latin, celles d'Alcibiade et de Démétrius sont de lui, ainsi qu'une *Vie de Charlemagne* qui se trouve à la fin de ces recueils. Il a traduit en langue vulgaire l'*histoire latine* de Florence, de Léonard d'Arezzo.

ACCIAJO (PARIS), sculpt. italien dont les principaux ouvr. sont le tabernacle du grand autel et les ornemens de l'orgue de la cathédrale de Sarzana en Italie.

ACCIEN, dont le nom véritable est BAGHY-JYAN, émir ou prince d'Antioche, mentionné dans les hist. des croisades, tué en 1098, après la prise d'Antioche; sa tête fut portée aux chefs de l'armée des croisés.

ACCIO-ZUCCO, poète italien du 15e S., a trad. en autant de sonnets italiens les *fables d'Esope*, chacune précédée d'une épigramme latine, et suivie d'un second sonnet renfermant la moralité.

ACCIUS, ou plus exactement ATTIUS (LUCIUS), tragique latin, naquit l'an de Rome 584, 170 ans avant J. C. A l'exception de sa tragédie sur *l'expulsion des Tarquins*, il avait, comme Pacuvius, emprunté tous ses sujets du théâtre grec. Cicéron, qui le cite souvent, faisait cas surtout de son *Philoctète*. Indépendamment de ses tragédies, Attius avait rédigé en vers des *Annales historiques*, et célébré les exploits en Espagne du consul Décimus-Brutus, qui fut son protecteur et son ami. On lui attribue aussi deux comédies : le *Mariage* et le *Marchand*. Ce poète était tellement considéré à Rome, qu'un citoyen fut sévèrement réprimandé par le magistrat pour avoir irrévérencieusement prononcé son nom. Nous n'avons plus que les titres de ses pièces, et quelques vers épars dans différ. ouvr. de Cicéron, et rec. par Robert Etienne.

ACCIUS TULLIUS. V. TULLIUS.

ACCIUS NÆVIUS. V. NÆVIUS.

ACCOLTI (BENOIT), né à Arezzo en 1415, commença par professer le droit à Florence; ensuite, se livrant à l'étude de l'hist., il publia, en 1532, un ouvrage intit. : *de Bello à christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judeâ recuperandis*; son second ouvr. : *de Præstantiâ virorum sui ævi*, parut à Parme en 1689. Nommé citoyen, puis chancelier de la république de Florence, il mourut en 1466.

ACCOLTI (FRANÇOIS), frère du précédent, naquit à Arezzo en 1418, prof. le droit à Bologne, puis à Ferrare, et mourut en 1483. Accolti réunissait à l'érudition d'un savant, l'imagination d'un littérateur et d'un poète; il a laissé plusieurs ouvr. de jurisprudence et de philologie.

ACCOLTI (BERNARD), fils de Benoît, et né à Arezzo. La célébrité qu'il acquit comme poète le fit surn. par ses contemp. l'*unico Aretino*. La postérité n'a point confirmé cette opinion quant à l'élégance du style de Bernard, mais on a reconnu dans ses vers l'imagination et la verve d'un poète. Ses *œuvres* ont été impr. à Florence et à Venise en 1513 et 1519.

ACCOLTI (PIERRE), frère du précédent, étudia d'abord et professa le droit, entra ensuite dans les ordres, et fut nommé cardinal par le pape Jules II; il a laissé quelq. ouvr. de droit peu importans. Il s'était marié étant encore laïc, et il eut deux fils et une fille. Le second de ses fils, Benoît, chef d'une conspirat. des Florentins contre Pie IV, en 1564, fut pris et pendu avec ses complices.

ACCOLTI (BENOIT), neveu du précéd., connu sous le nom de card. de Ravenne. Il eut pour père un 3e fils de Benoît le jurisc. et l'histor.; son oncle l'ayant fait avancer promptement dans l'Eglise, il fut nommé card. à 30 ans par le pape Clément VII. Il mourut en 1549, après avoir composé quelques ouvr. latins dont on n'a imprimé qu'une partie.

ACCOLTI (LÉONARD), petit-fils du précédent, n'est connu dans les lettres que pour avoir publié avec son frère Pierre, en 1623, l'ouvr. de Benoit, leur quatrisaïeul, intit. : *de la guerre des Chrétiens contre les Barbares*, avec les notes de Thomas Dempster (*v.* ce nom).

ACCOLTI (PIERRE), frère de Léonard, a laissé deux écrits : l'un est un *Panegyrique de Cosme II, duc de Florence*; et l'autre un *Traité de Perspective*.

ACCORAMBONI (JÉRÔME) né dans le duché d'Urbin, enseigna la médec. à Padoue, et mourut en 1535. Il a laissé en lat. des *Traités sur la corruption, le catarrhe et le lait.*, Venise, 1534, 1536, in-8.

ACCORAMBONI (FÉLIX), un des fils du précédent, fut à la fois poète, médec. et philos. On a de lui des *commentaires* sur Aristote, Galien et Théophraste, Rome, 1590, 1603, 4 vol. in-folio.

ACCORAMBONI (FABIO), autre fils de Jérôme, professa le droit à Padoue, et exerça div. emplois près de la cour de Rome, où il avait été appelé par le pape Paul III. Il a composé quelq. ouv. qui lui ont fait moins de réputation qu'il n'en acquit de son temps comme négociateur, publiciste et homme d'état. Il mourut à Rome en 1559.

ACCORAMBONI (VITTORIA), dame de la même famille, a eu de la célébrité par sa beauté et ses malheurs. Son *histoire* a été écrite en 1800, in-4, et en 1807, in-12, par M. Adry (*v.* ce nom).

ACCORDS (des). V. TABOUROT.

ACCORSO (MARIE-ANGE), un des plus sav. critiques du 16e S. Il vécut long-temps à la cour de Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays du nord. Il a pub., indépendamment de plusieurs opuscules de critique et de philologie : *Observations sur Ausone, Solinus* et *Ovide*; une édition corrigée et augmentée d'*Ammien Marcellin*; une édit. des *lettres de Cassiodore* et de son *Traité de l'âme*, ouvr. qu'il a purgé des fautes nombreuses qui s'étaient glissées dans les éditions précédentes.

ACCURSE ou ACCORSO (FRANÇOIS), né à Florence en 1151, d'autres disent en 1182, professa la rhétorique à Bologne; mais il abandonna les lettres pour revenir à l'étude du droit, et en moins de sept ans il acheva l'immense collection connue sous le nom de *Grande glose*. Toute la famille d'Accurse, hommes et femmes, se livrèrent à l'étude des lois. Fraveulobius raconte qu'une de ses filles excella dans ces études si étrangères à son sexe, et qu'elle donna des leçons publiques de droit romain à l'université de Bologne. Il mourut en 1229 dans sa ville natale. La meilleure édit. de sa *Grande glose* est celle de Godefroi, imprimée à Lyon, 1589, 6 vol. in-folio.

ACCURSE (FRANÇOIS), son fils aîné, professa également le droit à Bologne avec un gr. succès. Edouard Ier l'attira en Angleterre, d'où il revint dans sa patrie, et mourut en 1321.

ACCURSE (SERVO), frère du précéd., suivit la même carrière. Ses *gloses* sont peu estimées.

ACCURSE ou ACCORSO, imprimeur de Milan au 15e S., a pub. div. ouvr. lat. dont le catalogue se trouve dans les *Annales typogr.* de Maittaire.

ACEMETES ou ACOEMETES, mot grec qui signifie non dormans. On appelle ainsi des moines de Syrie chez qui les exercices de piété duraient

jour et nuit sans interruption. Cet ordre fut fondé dans le 5e S. par St Alexandre.

ACEPHALES, hérét. du 5e S., ainsi nommés parce qu'ils n'avaient point de chef. Leur doctrine était de confondre les deux natures en J.-C.

ACERBO (Franç.) jésuite et poète napolitain né dans le 17e S. On a de lui un recueil de poésies sous ce titre : *Ægro corpori à musâ solatium.*

ACERNUS (Sebast.-Fab.), écriv. polonais, dont le vrai nom est Klonowicz, m. en 1608, est aut. d'un poème latin sur l'éducat. d'un véritable héros, avec ce titre : *Victoria deorum*, etc., qui l'a fait surn. l'*Ovide sarmate*, impr. en 1600.

ACESAS ou ACESEUS, Grec, né en Chypre, célèbre par son talent pour la broderie. Son fils, Hélicon, partagea ses travaux et sa réputation. Athénée, qui a fait connaître ces deux artistes, rapporte qu'on voyait de son temps, dans plusieurs temples d'Athènes, des ouvr. où leurs noms étaient inscrits, entre autres le manteau de Minerve Poliade.

ACESE, év. novatien, qui, au concile de Nicée, prétendit que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés en faute après le baptême.

ACESTE (mythol.), roi d'une partie de la Sicile, secourut Priam dans la guerre de Troie, et donna l'hospitalité à Énée, quand ce prince s'arrêta en Sicile.

ACEVEDO (d. Alonz. Mar.), jurisc. espagnol, m. en 1771. Il était avoc. à Madrid, et il a publié des ouv. estimés, parmi lesquels on doit distinguer celui où il attaque l'affreux usage de la torture, impr. en 1770.

ACEVEDO (Félix-Alvarez), militaire espagnol, un des princip. acteurs de la révol. d'Espagne en 1820, m. cette même année. Il était avocat à Madrid, lorsqu'il renonça à cette profession pour entrer dans les gardes-du-corps du roi Charles IV. Il devint ensuite chef du 8e corps des volontaires de Léon en 1808, colonel l'année suiv.; et se distingua dans les campagnes de 1808 à 1814 contre les Français. En 1820, il fut mis par le peuple de Galice à la tête de l'insurrection de cette province, et tué dans une embuscade, après avoir défait un corps d'Espagnols du parti du roi Ferdinand.

ACHA (Maimoun-ben-Cais), poète arabe du 6e S. Il est aut. d'un poème dont M. Sylvestre de Sacy a donné l'analise dans le tome IV des *Notices et extraits des MSs. de la bibliothèq. du roi.*

ACHAB, roi d'Israel, fils d'Amri, monta sur le trône l'an 918 av. J.-C., et régna 22 ans. A l'instigation de sa femme Jésabel, il éleva un temple à Baal, persécuta cruellement les prophètes, et n'eut recours au vrai Dieu que lorsqu'il se vit assiégé dans Samarie par Adad, roi de Syrie. Il tailla plusieurs fois en pièces les armées de ce prince et le fit prisonnier lui-même ; mais il le rétablit dans ses états. Peu de temps après, la guerre s'étant rallumée entre eux, il périt dans un combat, percé d'une flèche.

ACHAB, faux prophète du temps de la captivité de Babylone, fut mis à mort par Nabuchodonosor.

ACHÆMÈNES, chef d'une famille qui régna en Perse jusqu'à Darius Ier; ce qui a fait souvent donner aux Perses le nom d'Achéméniens.

ACHÆMÈNES, fils de Darius Ier, roi de Perse, commanda la flotte d'Égypte dans l'expédition contre la Grèce. Il fut battu et tué par Inarus, chef des Egyptiens révoltés, 462 ans av. J.-C.

ACHÆUS, poète tragique grec antérieur à Euripide et postérieur à Sophocle (vers la 74e olymp.) Des 30 ou 40 trag. et autres ouv. qu'il a écrits, il ne reste que des *fragm.* conservés par H. Grotius.

ACHÆUS, autre poète tragique grec, né à Syracuse vers 420 av. J.-C., avait composé dix tragédies, qui sont perdues.

ACHÆUS, parent et lieutenant d'Antiochus-le-Grand, se révolta contre ce prince et s'empara d'une partie de ses états. Après s'être soutenu 5 ans dans l'Asie-Mineure, il fut vaincu et mis à mort l'an 223 avant J.-C.

ACHAIE, roi d'Ecosse en 788, repoussa les incursions des Anglais et des Irlandais, fit alliance avec Charlemagne, et mourut en 819.

ACHALEM, roi des Northumbres dans le 6e S., perdit son territoire et passa dans le pays de Galles où régnait son frère Arthaned. Ils sont tous les deux célèbres par une bataille livrée dans le comté de Cardigan, où, selon les chroniques anglaises, ils montaient le même cheval.

ACHAN, capitaine hébr., lapidé par ordre de Josué avec sa femme et ses enfans, pour avoir dérobé, lors de la prise de Jéricho, 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et un lingot d'or, contre la défense de Dieu.

ACHARD DE St-VICTOR, né vers le commenc. du 12e S., chanoine régulier de St-Aug., 2e abbé de St-Victor-lès-Paris. Henri II, roi d'Angleterre, le nomma au siége d'Avranches, et lui donna toujours des marques particul. d'estime. On a de lui : un *Traité sur l'abnegation de soi-même*, un autre *sur la division de l'âme et de l'esprit*, MSs. de l'ancienne abbaye de St-Victor, dont la bibliothèq. de Cambridge a des copies. Il mourut en 1171.

ACHARD, théol. célèbre dans le 12e S., fut l'un des maîtres de St Bernard, qui le nomma directeur des novices du monastère de Clairvaux.

ACHARD (Antoine), né à Genève en 1696, m. en 1772, pasteur de l'église franç. et de l'académie de Berlin. Ce ministre, d'une constitution faible, et qui ne vécut pendant 20 ans que de laitage, avait au prem. degré le talent de la déclamation, et prêcha souvent devant la famille roy. de Prusse. Les mémoires de l'académie de Berlin renferment les matériaux d'un ouv. qu'il faisait sur la liberté de l'homme, en réponse aux objections de Spinosa, de Bayle et de Collins. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort.

ACHARD (Franç.), né à Genève en 1708, conseiller de justice à Berlin, a pub. des *Reflexions sur l'infini mathématique.*

ACHARD (François-Charles), chimiste, né en Prusse en 1754, m. en 1821, a laissé : *des Mémoires physiques et chimiques*; des *Leçons de physique expérimentale*; une *Instruction sur la préparation du sucre brut, du sirop et de l'eau-de-vie de Betterave*; ces 3 ouv. impr. à Berlin, de 1780 à 1800, in-8.

ACHARD (Claude-François), médecin, né à Marseille en 1758 et m. en 1809, fut secrét. de l'académ. et bibliothéc. de cette ville. Il est aut. du *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venaissin*, in-4, 1787; *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du comtat vénaissin*, in-4, ibid.; *Tableau de Marseille*, 1 vol. in-8; *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des departem. du midi*, 1802; *Cours élémentaire de bibliog., ou la science du bibliothéc.* Marseille, 3 vol. in-8.

ACHARDS (Éléazar-Fr. de LA BAUME des), év. missionn. né à Avignon en 1679, prévôt de la cathédrale de cette ville. Il se distingua lors de la peste de 1720, qui ravagea Marseille et la Provence, et pour cette raison fut nommé év. d'Halicarnasse. Clément XII lui proposa d'aller, en qualité de vicaire apostolique, pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les missionn. de la Chine. Il partit en 1738. Après six mois de traversée et 3 ans de courses et de travaux, il mourut à Cochin martyr d'un zèle infatigable en 1741. L'abbé Fabre, provisiteur dans cette mission, en fit impr. à Venise, 1753, une *relation* curieuse, mais diffuse.

ACHARIUS (Eric), botan. de Stockholm, m. en 1820, est aut. des ouv. suiv. : *Lichenographiæ Sueciæ prodromus*; une *Methode* (en latin) *pour*

classer les lichens selon leurs genres, leurs espèces et leurs variétés; une *Lichénographie universelle*.

ACHARY, doct. musulman, chef de la secte des achariens, dont les points fondamentaux sont la prédestination gratuite et absolue, et la prédestination physique.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, vainquit d'abord Razin, roi de Syrie; mais ayant élevé des autels aux faux Dieux, et leur ayant même sacrifié son fils, Dieu permit qu'il fût vaincu à son tour par Razin et par Phacée roi d'Israël. Il eut recours à Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, auquel il donna tout l'or du temple de Jérusalem. Il mourut après un règne de 16 ans, l'an 726 av. J.-C., et fut privé de la sépulture des rois.

ACHE (le comte D'), vice-amiral franç., né en 1716, n'est célèbre que par ses revers; il soutint les combats les plus malheureux contre les Anglais, et laissa enlever tous les établissemens français des côtes de Coromandel et de Malabar dans l'Inde. Mort vers la fin du 18e S.

ACHÉENS (les), habitans de l'Achaïe, occupèrent d'abord une contrée voisine d'Argos; mais chassés par les Héraclides, 80 ans après la guerre de Troie, ils s'emparèrent de la partie nord-est du Péloponèse, qui depuis a été nommée Achaïe. Après avoir été quelque temps gouvernées par des rois, les villes de l'Achaïe secouèrent le joug, et formèrent une confédération, qui ne fut soumise que par les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre. Les Achéens secouèrent le joug une seconde fois, et formèrent de nouveau une confédération devenue célèbre sous le nom de *ligue achéenne*, dans laquelle entrèrent plusieurs peuples du Péloponèse, et qui, pendant 135 ans, se rendit redoutable et conserva son indépendance; elle dut principalement ses succès aux vertus et aux talens de Philopémen et d'Aratus : elle combattit long-temps contre les Romains pour la liberté de la Grèce; mais elle fut détruite par le consul Mummius, l'an 146 av. J.-C.

ACHELOUS (mythol.), fils de l'Océan et de Thétis, dieu du fleuve de ce nom et père des Syrènes; épris des charmes de Déjanire, il osa la disputer à Hercule : vaincu dans une première lutte, il revint au combat sous la forme d'un serpent, et ensuite sous celle d'un taureau, mais il ne fut pas plus heureux, et céda le champ à son redoutable adversaire.

ACHEN (JEAN van), peintre, né à Cologne en 1556, et mort à Prague en 1621; il a composé un grand nombre de tableaux estimés, répandus en Italie, en Bavière, en Autriche et en Bohême, et dont les sujets sont presque tous religieux.

ACHENWAL (GODEF.), né en 1719, à Elbing en Prusse; il professa à Marbourg l'histoire, la statistique et le droit de la nature et des gens : les plus remarq. des ouv. qu'il a laissés sont : *les Elémens du Droit naturel*, en latin, et *La Constitution des royaumes et états de l'Europe*. Le premier il fit une science de la statistique, qui n'existait avant lui que dans des matériaux épars.

ACHERON (mythol.), fils du soleil et de la terre; il fut précipité dans les enfers, et y fut changé en un fleuve qui conserva son nom.

ACHERY (dom J.-LUC D'), sav. bénéd. de la cong. de St.-Maur, né en 1609, mort à Paris en 1685, s'appliqua à la recherche de toutes les pièces de l'antiquité qui pouvaient être utiles aux modernes. On distingue surtout son *Veterum aliquot scriptorum spicilegium*, Paris, 1653, 1677, 13 vol. in-4, réimprimé en 1723, 3 vol. in-fol.; il publia en outre l'*Epître* attribuée à St Barnabé, Paris, 1645, in-4; les *OEuvres de Lanfranc*, 1648, in-fol.; *OEuvres de Guibert*, abbé de Nogent, 1651, in-fol.; *Regula solitariorum*, 1653, in-12; *Catalogue in-4* des *Ouvrages ascétiques des Pères*, 1643 et 1671; il a eu aussi une très-grande part au *Recueil des actes des Saints de l'ordre de St-Benoît*, pub. par le P. Mabillon. Il joignait à une vaste érudition toutes les vertus de son état.

ACHIAB, neveu d'Hérode-le-Grand, lui sauva plusieurs fois la vie.

ACHILLAS, général de Ptolémée, roi d'Egypte, assassina Pompée par l'ordre de ce prince ingrat.

ACHILLE, fils de Thétis et de Pelée, roi de la Phthiotide, le plus grand des héros qui se signalèrent au siége de Troie. A sa naissance, Thétis le plongea dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au talon par où elle le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui le nourrit de moelle de bêtes fauves. Lorsque les Grecs se préparaient au siége de Troie, Thétis, craignant qu'il n'y périt, l'envoya, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros. Achille y épousa secrètement Deidamie, fille du roi, et en eut un fils nommé Pyrrhus. Ulysse découvrit le lieu de sa retraite, le força par une ruse habile à se trahir, et l'entraîna au siége de Troie. Achille ne tarda pas à se distinguer par les plus grands exploits; mais Agamemnon lui ayant ravi Briséis, jeune captive qu'il chérissait, le héros, irrité de cet affront, se retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre jusqu'à la mort de son ami Patrocle : il reprit les armes pour le venger, tua Hector, et, dans sa fureur, le traîna trois fois autour des murs de Troie, attaché par les pieds à son char. Dans la 10e année de la guerre, Achille allait épouser Polyxène, fille de Priam, quand Pâris, l'ayant blessé d'un coup de flèche au talon, il mourut de cette blessure. On raconte sa mort de plusieurs autres manières, mais cette tradition est la plus reçue. Les Grecs déposèrent ses cendres au promontoire de Sigée. La colère d'Achille, après l'enlèvement de Briséis, est le sujet de l'Iliade.

ACHILLÉE ou ACHILLEUS, parent de Zénobie, se fit proclamer empereur en Syrie, sous le règne d'Aurélius; mais il fut bientôt soumis.

ACHILLES TATIUS, écrivain grec d'Alexandrie, vivait vers la fin du second siècle; il embrassa le christianisme, et devint évêque : il est auteur du roman des *Amours de Clitophon et de Leucippe*, qui fait partie des *Scriptores erotici græci*, publ. par Mitscherlich, Bip., 1794; de *Traités sur la Sphère*, *la Tactique*, et de *Mélanges historiques* sur les grands hommes. La meilleure trad. franç. de son roman est celle de Montenan et d'Egly, impr. sans nom d'auteur, 1734, in-12.

ACHILLES (ALEXANDRE), noble prussien, m. à Stockholm en 1675, a publié en allemand un *Traité* sur les causes des tremblemens de terre et de l'agitation de la mer.

ACHILLEUS (L. ELPIDIUS), gouverneur d'Egypte, se révolta contre Dioclétien, et prit la pourpre dans sa province, l'an 287; après avoir régné 9 ans, il fut vaincu et mis à mort à Alexandrie.

ACHILLINI (ALEX.), prof. de philos. et de méd. à Bologne, sa patrie, où il mourut en 1512. On a un recueil de ses ouv. imp. à Venise en 1545.

ACHILLINI (JEAN-PHILOTHÉE), frère du préc., aut. d'un poème intit. : *il Viridario*, Bologne, 1513, in-4; il mourut en 1538.

ACHILLINI (CLAUDE), petit-fils d'Alexandre, méd., jurisconsulte, théol. et poète, m. en 1640, a composé des *Poésies* imp. à Bologne en 1632, in-4, et à Venise, 1662, in-12.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc, épousa une des filles de Salomon, et eut pour successeur, dans le pontificat, son fils Azarias.

ACHIMELECH, grand-prêtre des Juifs, succéda à son frère Achia; il fut tué par les ordres de Saül, l'an 1061 av. J.-C., pour avoir favorisé David.

ACHIOR, chef des Ammonites, se joignit à Holopherne pour assiéger Béthulie. Comme il était cependant assez favorable aux Hébreux, Holo-

phème, pour le punir, le fit attacher à un arbre; mais les Juifs ayant fait lever le siége le délivrèrent, et il embrassa leur religion.

ACHIS, roi de Geth, donna l'hospitalité à David, prit les armes en sa faveur, et remporta une victoire où périrent Saül et ses enfans.

ACHITOB, gr.-prêtre, fils de Phinées, fut père d'Achias et d'Achimelech.

ACHITOPHEL, conseiller de David et ensuite d'Absalon; il se pendit de désespoir parce que ce dernier prince n'avait pas suivi ses conseils.

ACHMET ou AHMET-BEN-SEIRIM, auteur arabe du 19e S., a écrit un livre sur l'*interprétation des Songes*, qu'on ne trouve plus en original, mais qui a été traduit en grec. Nicol. Rigault en a pub. une version latine avec cette trad. grecque, à la suite de l'*Oneirocrit.* d'Artémidore, Paris, 1603, in-4.

ACHMET, fils aîné du sulthan Bajazet (Bayezid) II, devait remplacer celui-ci qui venait d'abdiquer le trône en sa faveur; mais Selim Ier, fils cadet, s'empara du pouvoir par un double attentat, en faisant périr son père et étrangler Achmet, son frère.

ACHMET Ier ou AHMED, sulthan ou empereur des Turks, fils du sulthan Mahomet (Mohammed) III; il lui succéda en 1603, et m. en 1617, à l'âge de 29 ans.

ACHMET II succéda à son frère Soliman II sur le trône de Constantinople, en 1691, à l'âge de 46 ans. Son règne fut court et malheureux. Une succession de mauvais visirs, des événemens désastreux et la perte de plusieurs batailles, avaient placé l'empire othoman sur le penchant de sa ruine, lorsqu'Achmet mourut en 1695 (de l'hég. 1106). Les historiens turks accordent quelq. vertus à ce prince, mais le taxent de crédulité et de faiblesse.

ACHMET III, fils du sulthan Mahomet IV, succéda à son frère Mustapha II, déposé par les janissaires révoltés, en 1703. Bien que cette sédition lui eût donné l'empire, il n'en fit pas moins périr les principaux chefs. Il amassa de grands trésors, altéra les monnaies, et augmenta les taxes publiques. C'est sous son règne que le célèbre Charles XII vint chercher un asile à Bender après la défaite de Pultawa. (V. CHARLES XII). Achmet III fit la guerre contre les Russes, les Persans et les Vénitiens, et enleva la Morée à ces derniers; mais ses armes échouèrent contre les Impériaux, commandés par le prince Eugène. Bientôt après, la milice toujours séditieuse des janissaires lui fit éprouver le sort de son frère, en le déposant (1730), et en appelant au trône Mahomet V, son neveu. Détenu dans le vieux sérail de Constantinople, il y mourut en 1736, à l'âge de 74 ans.

ACHMET-PACHA commandait l'armée othomane devant Rhodes, en 1522, lorsque le grand-maître de l'ordre de St.-Jean-de-Jérusalem, d'Aubusson, fut forcé de capituler après la plus héroïque résistance. Envoyé ensuite en Egypte, Achmet voulut s'y rendre indépendant, et traita même avec les chevaliers pour les faire rentrer dans la possession de Rhodes, mais il fut tué par le pacha Ibrahim, et sa tête fut portée au sulthan Soliman II.

ACHMET-PACHA, grand-visir du même sulthan, fut étranglé en 1554, par suite des intrigues de la fameuse Roxelane (*v.* ce nom), dont il avait contrarié les desseins dans la catastrophe du prince Mustapha.

ACHMET-GHIEDIK. V. AHMET-GHIEDIK.

ACICHORIUS, capit. gaulois, l'un des compagnons de Brennus, le suivit dans son expéd. en Grèce, et succomba avec ce chef et toute l'armée dans le pillage du temple de Delphes.

ACIDALIUS (VALENS), né à Wistoch en 1567, critique distingué, a composé quelq. *poésies* latines. Il étudia la médecine en Italie, et se fit recevoir doct., mais il ne pratiqua jamais. A son retour d'Italie, il embrassa la religion catholiq., et continua ses travaux critiq. Il commenta Quinte-Curce, Velleius-Paterculus, Plaute, les douze panégyriques anciens, Tacite, et quelq. autres auteurs. Il a laissé des notes sur Ausone et sur le dialogue *de Oratoribus* de Tacite ou de Quintilien. Il mourut en 1595; son frère publia après sa mort un *Recueil de ses lettres*.

ACILIUS, nom d'une famille romaine plébéienne, dont les branches princip. sont celles des Aviola, des Balbus et des Glabrio. Les plus connus sont : Acilius-Glabrio, tribun du peuple l'an de Rome 551, qui étouffa avec une seule légion la révolte des esclaves en Etrurie. Nommé consul avec P. Scipion Nasica, l'an de Rome 553, il battit Antiochus aux Thermopyles, et obtint les honneurs du triomphe. Il disputa la censure à Caton. Un autre Acilius Glabrio, consul l'an de Rome 684, remplaça Lucullus dans le gouvernement de la Bithynie et du Pont, et dans la conduite de la guerre contre Mithridate.

ACILIUS AVIOLA, lieutenant dans les Gaules, sous Tibère, l'an 19 de J.-C., soumit les Anduaves et les Turonces, habitans de l'Anjou et de la Touraine, qui s'étaient révoltés.

ACIS (mythol.), berger de Sicile, fils de Faune et de la nymphe Siméthis, amant de Galathée, fut écrasé sous un rocher par le cyclope Polyphème, son rival; les dieux le métamorphosèrent en fleuve.

ACKERMANN (J.-CHRIST-GOTTLIEB), profes. de méd. à Altorf, en Franconie. Né en 1756, il étudia son art à Jéna et à Gottingue, et acquit de la réputation autant par sa science théorique que par son habileté pratique. Parmi ses écrits en latin et en allem., il faut distinguer : *Institutiones historiæ medicinæ*; *Manuel de médec. milit.*, en allem.; *la Vie d'Hippocrate*, *de Gratien*, *de Théophraste*, etc., ouvr. impr. à Nuremberg et Leipsig, 1792-98, in-4.

ACKERMANN (CONRAD), comédien, né au commencem. du 18e siècle, passe pour le créat. du théâtre allem. En 1765, il prit la direction de celui de Hambourg, où Lessing a fait jouer un grand nombre de ses pièces; et il mourut dans cette même ville en 1771. Il jouait les rôles comiques avec un talent remarquable.

ACLOQUE (ANDRÉ-ARNOULT), brasseur de bière du faub. St-Marcel, né à Paris, fut présid. de son district, chef de bataillon dans la garde nationale. A la journée du 20 juin 1792, étant de garde au château des Tuileries, ce citoyen, très-attaché à la cause royale, resta constamment, au péril de sa vie, auprès du monarque menacé des plus grands dangers, et assailli par les séides des anarchistes, qui le forcèrent à mettre le bonnet rouge sur sa tête auguste. Les scènes sanglantes qui amenèrent la mort de Louis XVI se multipliant, M. Acloque quitta la capitale et se retira à Sens, puis revint à Paris, où il mourut en août 1802.

ACME, confidente de Livie, femme d'Auguste, fut mise à mort pour avoir contrefait l'écriture de cette princesse. Catulle célèbre dans ses vers la beauté d'une autre Acmé, amante de Septimius.

ACOLUTH (ANDRÉ), orientaliste et profes. de théol. à Breslaw en Silésie, m. en 1704. On a de lui quelq. chapitres du Koran en langues arabe, persane, turke et latine, Berlin, 1701, in-folio; *Obadias, armenius et latinus*, Leipsig, 1680, in-4. C'est le premier ouvrage impr. en Allemagne avec des caractères arméniens.

ACOMAT. V. AHMED-GHIEDIK.

ACONCIO (JACQUES), philos., jurisc. et théol., né à Trente dans le 16e siècle, se retira en Angl., où il embrassa le luthéranisme. On a de lui plusieurs ouvr., dont les principaux sont, un *Tr. des stratagèmes de Satan*; Bâle, 1565 et 1610, in-8; trad. en franç., Bâle, 1565, in-4 (édit. est.);

Delft, 1611 et 1624, in-8; réimp. à Amsterd., 1674, in-8; *Méthode pour la recherche et la transmission des arts et des sciences*, en latin, Bâle, 1558, in-8; l'*Art de fortifier les places*, ital. et lat., Genève, 1585. M. en Angl. vers 1565.

ACORIS, roi d'Egypte, régnait dans le 4e siècle avant J.-C. Il fit la guerre à Artaxerce, roi de Perse, et mourut vers l'an 374 avant J.-C.

ACOSTA (Joseph d'), jésuite espagnol, né vers l'an 1539. Il professa la théologie à Ocana, passa ensuite dans les Indes, et fut nommé provincial de son ordre au Pérou. Après avoir rendu compte de sa mission au général des jésuites, à Rome, il revint en Espagne, où il mourut recteur de Salamanque en 1600. On a de lui une *Hist. nat. et morale des Indes* (en espagnol); *De naturâ novi orbis; de promulgatione Evangelii apud barbaros; de Christo revelato*; un *Recueil de sermons* en latin.

ACOSTA (Gabriel d'), professeur de théologie à Coimbre, m. en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'Ancien Testament.

ACOSTA (Christophe), chirurgien portugais, né en Afrique, a publié : la *Relation de ses voyages aux Indes-Orientales*; un *Tr. des drogues et plantes médicinales des Indes orient.*, en espagnol; plus. autres écrits peu connus sur la vie solitaire et religieuse, sur les femmes, sur l'amour divin et humain.

ACOSTA (Uriel), noble portugais, né vers la fin du 16e S., à Oporto, acquit quelque célébrité par l'inconstance de ses opinions religieuses. Après avoir été successivement chrétien, matérialiste et juif, il finit par se donner la mort, en l'an 1647. On a de lui deux ouvrages intit. *Examen traditionum pharisaicarum ad legem scriptam*; et *Exemplar vitæ humanæ*.

ACOUSMATIQUES, tiré du grec ἀκουώ, nom des disciples de Pythagore, qui devaient pendant 5 ans écouter dans le silence ses leçons derrière un voile, après quoi ils étaient admis à jouir de sa présence.

ACQUAVIVA. Nom d'une famille ancienne et illustre du royaume de Naples.

ACQUAVIVA (And. Matt.) duc d'Atri, né en 1456, après avoir suivi la carrière des armes et servi les intérêts du roi de France Charles VIII, lors de son expédition en Italie, consacra le reste de sa vie à la culture des lettres. Le seul ouvrage de lui qui soit connu est un *Commentaire* sur une traduct. latine du tr. de Plutarque qui traite de la vertu morale. Mort en 1528.

ACQUAVIVA (Bélisaire), frère du précédent, resta attaché au parti du roi Ferdinand lors de la conquête de Naples par Charles VIII; mais il suivit l'exemple de son aîné quant à la culture des lettres, et profita de son propre crédit auprès du successeur de Ferdinand, pour faire rendre à ce même frère les biens qui lui avaient été confisqués à la restauration. Il eut pour amis les princip. littérat. de son temps, et il a laissé plus. *traités* sur différens sujets, réunis en un vol. in-fol., Naples, 1519. — D'autres membres de cette honorable famille ont également cultivé les lettres et surtout la poésie. Crescembeni, dans son *Hist. de la poesie ital. vulgaire*, cite deux d'entre eux avec éloge.

ACQUAVIVA (Claude), général des jésuites, de la famille des précédens, né en 1543, mort en 1615. Il gouverna sa compagnie avec une fermeté mêlée d'obstination. On a traduit en français son *décret* contre la doctrine d'attenter à la personne des rois. Nous citerons parmi ses ouvrages, l'ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, qui fut supprimée par l'inquisition : *Industria ad curandos animæ morbos*, dont il a paru une traduct. sous le titre de *Manuel des supérieurs ecclésiastiques et reguliers*.

ACRAGAS, sculpt., gravait sur l'or et sur l'argent. Pline cite de lui des coupes qui se voyaient dans le temple de Bacchus à Rhodes.

ACREL (Olaus), chirurgien et médec. suédois du 18e S., membre de l'académie des sciences de Stockholm, y professa d'abord la chirurgie ainsi qu'à Upsal; fut ensuite directeur de tous les hôpitaux du roy. et commandeur de l'ordre de Wasa. On lui doit : *Tr. sur les plaies récentes*, Stockholm, 1745; *Observ. de chirurg.*, 1750; *Discours sur la réforme nécessaire dans les oper. chirurg.*, *etc.* Mort en 1807.

ACRISIUS (mytholog.), roi d'Argos, fils d'Albas et père de Danaé, menacé par un oracle de mourir de la main de son petit-fils, enferma sa fille dans une tour d'airain pour l'empêcher de devenir mère. Mais Jupiter, s'étant changé en pluie d'or, pénétra dans la tour, et eut de Danaé un fils nommé Persée. Acrisius fit enfermer la mère et l'enfant dans un coffre qui fut jeté à la mer. Échappé à ce danger, Persée devint dans la suite si célèbre par sa valeur, qu'Acrisius, attiré par sa réputation, alla le voir à Larisse. Mais, en voulant montrer l'adresse avec laquelle il lançait le disque, il tua son grand-père sans le connaître, et accomplit ainsi l'oracle.

ACRON, roi des Céciniens, fut tué par Romulus dans la guerre qui suivit l'enlèvement des Sabines. Ses dépouilles furent consacrées à Jupiter sous le nom de dépouilles opimes.

ACRON, médec. d'Agrigente, guérit les Athéniens de la peste dans le 5e S. avant J.-C. en allumant des feux devant les maisons des pestiférés.

ACRON, ancien scoliaste d'Horace, vivait vers le 7e S. Son *Comment.* se trouve dans l'édition de Bâle, 1527, in-8.

ACRONIUS (Jean), profes. de médec. et de mathémat. à Bâle, né à Acroum en Frise, et m. de la peste en 1564. Il était plus mathémat. que médec., comme le prouvent les ouvr. qu'il a laissés : *Confectio astrolabii et annuli astronomici; de Spherâ; de Motu terræ*, etc.

ACRONIUS (Ruardus), Frison de naissance, ministre évangélique à Schiédam. Il se distingua par son zèle dans la querelle avec les remontrans, qui dans ce siècle divisait la Hollande. Il donna, en 1601, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le tit. de : *Enarrationes catecheticæ*.

ACRONIUS (Jean), frère du précéd., pasteur de Harlem, m. en 1627 à l'âge de 62 ans. Nous avons de lui un *Tr. sur le droit de patronage*, publié l'année de sa mort.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople en 1220. Attaché à la cour de l'empereur grec Th. Lascaris, il fut chargé de plus. missions importantes, et parvint au poste de grand logothète, qui répond à celui de prem. ministre. On a de lui une *chronique* de l'empire grec, depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'à l'an 1260, époque de la reprise de cette capitale par Michel Paléologue. Cette chronique, qui fait partie de l'Histoire bizantine, est surtout recommandable comme relation détaillée et exacte d'événemens arrivés la plupart sous les yeux de l'auteur.

ACROPOLITE (Constantin), fils de George, lui succéda dans la charge de grand logothète, et écrivit plus. *Vies* de saints, et quelques *Tr.* de théolog. dont il ne reste que des extraits.

ACROTATUS, fils de Cléomènes, roi de Sparte, alla faire la guerre en Sicile en faveur des Agrigentins. S'y étant rendu odieux par le meurtre de Sosistrate, il fut obligé de fuir, et revint à Lacédémone, où il mourut sans avoir régné. Il laissa un fils nommé Aréus, qui régna par la suite.

ACROTATUS, roi de Sparte, petit-fils du précéd., régna un an, 275 avant J.-C. Dans sa jeunesse il s'était illustré en défendant sa patrie contre Pyrrhus. Il eut avec Chélidonis, femme de Cléonyme, des liaisons adultères.

ACSENCAR est le nom de deux des princip. officiers de Melik-Chàh, sulthan de Perse dans le 11e S. Nous ne les mentionnons ici que parce qu'ils sont cités par les anciens hist. des croisades sous des dénominations bizarres que M. Michaud a pris soin de rectifier dans son *histoire* aussi judicieuse que complète.

ACTÉON (mythol.), chasseur, fils d'Aristée et d'Autonoé, ayant jeté les yeux sur Diane au moment où elle se baignait, fut aussitôt changé en cerf et dévoré par ses chiens.

ACTISANÈS, roi d'Ethiopie, mentionné par Diodore de Sicile. Il réunit l'Égypte à sa domination, après avoir vaincu le roi Aménophis contre lequel les Egyptiens s'étaient soulevés; et il laissa à ce dernier peuple la liberté de se donner un roi après sa mort.

ACTIUM, ville et promontoire d'Acarnanie à l'extrémité de la presqu'île qui ferme le golfe d'Ambracie, est célèbre par le combat naval où Auguste défit Antoine et Cléopâtre, l'an 31 avant. J.-C.

ACTON ou ATTON, théologien et canoniste, év. de Verceil en 945. On a de lui divers ouv. recueillis en 1768, par Barenzio, Verceil, 2 vol. in-fol.

ACTON (JOSEPH), né à Besançon en 1737. Son père, méd. irlandais, était venu s'établir dans cette ville en 1735. Après avoir servi quelque temps dans la marine franç., Joseph passa en Toscane au service du grand-duc Léopold. Une action d'éclat, dans laquelle il sauva 4,000 Espagnols des fers des corsaires barbaresques, le fit connaître de la cour de Naples. Il y fut accueilli avec distinction, et devint, par la faveur de la reine Caroline, ministre de la marine, puis des finances. Il se lia particulièrement avec le ministre d'Angleterre Hamilton, et ne fut plus dès lors qu'un instrument du cabinet angl. dans la lutte des puissances d'Europe. Renvoyé du ministère en 1803, à la demande de l'ambassad. franç. qui était accrédité à cette époque auprès de la cour de Naples, il se retira en Sicile, où il mourut en 1808, chargé de la haine de la plupart des Napolitains, mais surtout de la noblesse.

ACTUARIUS (J.), méd. gr. des 12e, 13e ou 14e S. (suiv. différentes versions); le premier qui ait introduit l'usage de la casse, de la manne et du séné. Il est l'auteur de plusieurs ouvr. imprimés dans les *Medicæ artis principes*, d'Henri Estienne, 1567. Son *Tr. de Dietâ* a été pub. par Fischer, Leipsig, 1774, in-8; en gr. et en lat.

ACUNA (don ANTONIO OSORIO D'), év. de Zamora sous les règnes de Ferdinand-le-Catholique et de Charles-Quint. Il fut l'un des principaux chefs de l'insurrection des communautés espagnoles, connue sous le nom de *sainte ligue*, et dont le commandant général était le célèbre Juan de Padilla. Arrêté sur les frontières de France après la défaite totale des insurgés, à Villalar, en 1521, don Antonio d'Acuna fut condamné à mort et décapité dans le château de Simancas. On a loué la pureté de ses mœurs, et les services qu'il avait rendus à ses souverains jusqu'à l'époque de l'insurrection, à laquelle ses devoirs et son âge lui défendaient de prendre part.

ACUNA (don FERNAND d'), poète espagnol, mort à Grenade vers l'an 1580; il est aut. d'une trad. en vers espagnols d'un ouvr. d'Olivier de La Marche (v. ce nom), intit.: *le Chevalier délibéré*; ses *Poesies diverses* ont été recueillies après sa mort, et imprimées à Salamanque, 1591, in-4.

ACUNA (don P.... d'), noble espagnol, gouverneur des îles Philippines au commenc. du 17e S. Après quelq. avantages remportés sur les Chinois et sur les Holl., il mourut empoisonné en 1606. On a de lui une *Relation du soulèvement des Chinois à Manille*, en 1603.

ACUNA (don RODRIGUE d'), archev. de Lisbonne, fut l'un des chefs de la conjuration qui plaça la mais. de Bragance sur le trône de Portugal en 1640.

ACUNA (CHRISTOPHE d'), jésuite espagnol, né en 1597, passa en Amérique pour travailler à la conversion des Indiens du Pérou et du Chili. De retour dans sa patrie, il y publia, en 1641, une *Relation de la Découverte de la rivière des Amazones*, trad. en franç. par Gomberville, Paris, 1682, 2 vol. in-12.

ACUSILAS, ancien histor. grec, vivait avant la guerre du Péloponèse. Il a écrit sur la chronol. des rois d'Argos; mais il ne reste que quelq. frag. de cet ouvr., rec. par Guill. Starz; Géra, 1798, in-8.

ACYNDINUS (GRÉGOIRE), moine grec du 14e siècle, aut. d'un *traité de l'Essence et des Œuvres de Dieu*, trad. en lat. par Gretser. On trouve encore des fragmens de quelq. autres ouvrages de ce moine dans la *Grèce orthodoxe* d'Allatius.

ADA, sœur d'Artémise, épousa Hydrieus, et régna sur la Carie après sa mort. Détrônée par ses sujets, elle fut rétablie par Alexandre-le-Grand.

ADA, fille d'un roi des Héthéens, fut femme d'Esaü et mère d'Éliphas.

ADAD ou BEN-ADAD, nom donné à plusieurs rois d'Idumée ou de Syrie, dans la Bible. Un prem., descendant d'Ésaü, défit les Madianites dans le champ de Moab. — Un deuxième échappa au massacre ordonné dans l'Idumée par Joab, se réfugia en Égypte, où il épousa la belle-sœur de Pharaon, revint ensuite occuper le trône de ses pères, et fit la guerre à Salomon avec quelque succès. — Un troisième soutint Asa, roi de Juda, contre Basa, roi d'Israël. — Un quatrième fit la guerre à Achab. V. ACHAB.

ADAD-REMMON, ville de Judée au N.-O. de Samarie, célèbre par une bataille qu'y gagna Nechao, roi d'Egypte, vers l'an 610 avant J.-C.

ADAIR (JAMES-MAKITTRIK), méd. écossais, exerça quelq. temps la méd. dans les îles d'Antigoa et aux Indes-Occident. Revenu en Angleterre, il se fixa à Bath, où il eut plusieurs différends avec le célèbre Philippe Thicknesse. M. en 1802. Ses principaux ouvr. sont: *Avis aux malades qui affluent à Bath*, in-8, pub. en 1786; *un Aperçu de philos. et de méd. sur l'hist. nat. du corps et de l'esprit humain*, pub. en 1787, in-8; *Objections incontestables sur l'abolition de la traite des nègres*, in-8.

ADAIR, américain, publia en 1775, en 4 vol., un ouvr. curieux, intitulé: *Hist. des Indes américaines, et surtout des peuples voisins du Mississipi, la Floride orient. et occid., la Georgie, la Caroline, la Virginie*, etc. Il y fait remonter l'origine des Indiens jusqu'aux Hébreux.

ADALARD ou ADELARD, parent de Charlemagne, né en 753, et mort en 826. Il fut abbé de Corbie, et principal ministre de Pépin, roi d'Italie, ainsi que de Bernard, son fils. Des intrigues de cour le firent disgracier par Louis-le-Débonnaire, qui l'exila dans l'île de Noirmoutiers; il en sortit sept ans après pour rentrer dans son abbaye, et il reparut même à la cour. Il avait composé de nombreux écrits, dont il ne reste que quelq. fragmens publiés par Mabillon et par dom Luc d'Achéry.

ADALBERON, archev. de Reims, et grand-chancelier du royaume sous Lothaire, Louis V, Hugues-Capet, et l'un des plus savans prélats de son siècle. Il tint plusieurs conciles, enrichit son église cathéd., favorisa les arts, et protégea les écoles de son diocèse. En 987 il fit la cérémonie du sacre de Hugues-Capet, et mourut l'année suiv. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, son successeur.

ADALBERON (ASCELIN), né en Lorraine au milieu du 10e S., prélat courtisan, qui remit entre les mains de Hugues-Capet, Charles, duc de Lorraine, son compétiteur au trône, et l'archev. de Reims Arnould, auxquels il avait donné asile dans

sa ville épiscopale. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire firent tort à la réputation de cette reine. Il avait dédié au roi Robert une longue satire contre les moines et contre ses ennemis. On la trouve dans le 10e vol. des *Histor. de France*. Ce poème est d'un style obscur et barbare ; mais il renferme des faits curieux, qui servent à faire connaître les mœurs du temps. Il mourut en 1030. Il avait occupé 53 ans le siége de Laon.

ADALBERT, archev. de Brême et de Hambourg, fut toujours occupé du soin de soumettre au clergé les peuples et les rois, et jouissait dans l'Europe de la plus haute considération. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1046, il aurait pu facilement obtenir la tiare ; il aima mieux la faire donner à l'év. de Bamberg, qui fut élu sous le nom de Clément II. L'empereur Henri III le consultait sur toutes les affaires de l'empire ; le roi de France et l'empereur grec lui donnèrent souvent des marques d'estime et d'amitié. Chef des missions qu'il envoyait dans les états du Nord, il avait dans ces contrées un pouvoir suprême. En 1069, Suénon, roi de Danemarck, fut contraint, sous peine d'excommunication, de répudier la reine Gutha, parce qu'elle était sa parente et qu'il n'avait pu l'épouser. Nommé régent de l'empire pendant la minorité d'Henri IV, il se rendit tellement odieux, que le peuple et les grands se soulevèrent. Henri fut sommé d'abdiquer ou de le renvoyer. De retour dans ses états, Adalbert eut à soutenir une guerre malheureuse contre le duc de Saxe et son fils, qui le dépouillèrent des deux tiers de ses domaines ; mais, rappelé vers la fin de sa vie à la cour impériale, il reprit la direction des affaires avec une ardeur nouvelle, que l'âge et le travail eurent bientôt épuisée. Accablé de fatigue et d'ambition, il mourut à Goslar en 1072.

ADALBERT (St), év. de Prague, l'apôtre de la Bohême, de la Hongrie et de la Prusse, où il obtint l'honneur du martyre en 997. Boleslas, prince de Pologne, racheta son corps pour une quantité d'or d'un poids égal. Les Polonais le vénèrent comme l'auteur de l'hymne guerrier *Boga Rodzica*, qu'ils ont coutume de chanter avant une bataille.

ADALBERT (St), archev. de Magdebourg, annonça l'Évangile aux Slaves, prêcha la foi dans l'île de Rugen, et vint mourir à Presbourg en 981.

ADALBERT (St), év. d'Augsbourg, m. en 921.

ADALBERT fut le nom de deux ducs de Toscane, père et fils, aux 9e et 10e S. Le prem. fit la guerre au pape Jean VIII, et contraignit les Romains à prêter le serment de fidélité à Carloman, fils de Louis-le-Germanique, en 878. — Le deuxième mourut en 917, après avoir pris une part assez malheureuse aux divisions de l'Italie.

ADALBERT, roi d'Italie, fils de Bérenger II, qui l'associa au trône en 950. Chassé d'Italie par l'empereur Othon Ier, il se réfugia à Constantinople, auprès de l'empereur Nicéphore Phocas. L'histoire ne parle plus de lui après l'année 968.

ADALBERT, marq. d'Ivrée, fut le père du roi Bérenger II. Il se laissa entraîner par l'ambition de sa seconde femme, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, un des concurrens à la couronne d'Italie, et mourut en 925.

ADALBERT ou ADELBERT, imposteur né dans le 8e S. Il se vantait d'avoir reçu par le ministère d'un ange le pouvoir de faire des miracles. Condamné par le concile de Soissons, en 744, et par un autre concile tenu à Rome, il finit ses jours dans la prison où Carloman et Pépin le firent renfermer. Des évêques ignorans et séduits lui avaient conféré la prêtrise et même l'épiscopat.

ADALGISE. V. ADELGISE.

ADALOAD, roi des Lombards en 615, fut déposé par ses sujets pour cause d'actes tyranniques exercés envers les grands du royaume, dont douze furent envoyés au supplice. Il eut pour successeur le duc de Turin, Ariovald, son beau-frère, en 6 et il mourut la même année à l'âge de 23 ans.

ADAM, nom du prem. homme. Il fut créé le jour du monde, et placé dans le paradis terrest d'où sa désobéissance le fit bientôt chasser. Il vé 930 ans. Il fut père de Caïn, d'Abel et de Seth.

ADAM, nommé chanoine et directeur de l'éc de Brême en 1067, aut. d'une *hist. eccles.*, Leyc 1515, la plus détaillée que nous ayons sur l'éta du christianisme dans le nord de l'Europe ; d' traité de géographie intit. : *Chronographia Scandi navia*, Olm, 1615, qu'il avait écrit d'après renseignemens recueillis de la bouche même du Suénon, dans un voyage qu'il fit en Danemarcl et d'un liv. *de situ Daniæ*, Leyde, 1629. On igno la date de sa mort.

ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé par qu'il avait enseigné dans ce quartier de Paris, ch noine de Notre-Dame vers 1145, ensuite év. de S Asaph en Angleterre. Il avait des connaissanc très-étendues. Nous avons de lui un *Traité de l'a de bien parler*.

ADAM (SCOTUS), moine, histor. du 12e S., na d'Ecosse, et élevé dans le monastère de Lindisfarn qu'il quitta pour venir à Paris, où il devint mem bre de la Sorbonne. Il retourna ensuite dans s pays natal, et fut moine d'abord à Melrose, ensui à Durham, où il écrivit les *vies* de St Colomban de David Ier, roi d'Ecosse, et mourut en 119 ses *ouv.* ont été imprimés à Anvers en 1659, in-fo

ADAM, chanoine de St-Victor, né à Arras, n en 1177 ; il a fait quelques *ouvrages* de dévotion.

ADAM, religieux prémontré, qui vivait dans l 12e S., prof. de théol. en Ecosse, ensuite év. d Withern, m. en 1180 ; ses *Œuvres*, imp. en 151 consistent en sermons, lettres pieuses et traités d théologie.

ADAM DE LA HALE, poète français du 13e S. peut être considéré comme un des premiers aut dramatiques français. On a de lui des *Jeux partis* petites pièces dialoguées, dans le genre des co médies-vaudevilles ; des *chansons*, des *rondeau* et des *motets*. Après avoir mené une vie très-dissi pée, il finit ses jours dans un couvent. — Un autr ADAM, dit de Guiency, a été confondu avec l précédent par plusieurs biographes. Il existe à l bibliothèque royale une traduction manuscrite de distiques de Caton, attribuée à cet auteur.

ADAM D'ORLETON, né à Hérefort, évêque de cette ville, puis de Winchester, l'oracle des factieux du 14e S. Consulté par les complices de l reine Isabelle, pour savoir s'il était permis de tuer le faible Édouard, il leur fit une réponse à double entente : *Edwardum occidere nolite timere bonum est*, phrase qui, suivant la transposition de la virgule après *nolite* ou bien après *timere*, pouvait signifier : Gardez-vous de tuer le roi, il est bon de craindre ; ou bien : Ne craignez pas de tuer le roi, c'est une bonne action. Cette réponse coûta la vie au malheureux Edouard. Adam mourut aveugle et dans un âge avancé, en 1375.

ADAM (MELCHIOR), né en Silésie dans le 17e S., recteur du collége d'Heidelberg ; il a écrit les *Vies* des philos., théol., jurisc. et médecins allemands de la commun. réformée. Francfort, 1705, in-fol.

ADAM, savant chartreux de Londres qui vivait dans le 11e S. Entre autres ouv. de piété, il a laissé la *Vie* de St Hugues de Lincoln, qui se trouve dans la biblioth. ascétique de Bernard Pez.

ADAM, de Omberg en Bavière, imprimeur du 15e S., paraît s'être établi à Venise, où il a publié des *éditions* de Lactance, de Virgile, et des oraisons de Cicéron, en 1471 et 1472. On connaît, au surplus, plusieurs autres imprimeurs de ce nom établis en Italie ; et les biographes ne sont point d'accord sur ces personnages, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

ADAM (maître) V. BILLAUT.

ADAM (Jean), jésuite, né à Limoges en 1608, prof. de philos. et prédicateur, m. en 1684; il a laissé un grand nombre d'*ouvrages* depuis longtemps oubliés.

ADAM (Jean), jésuite sicilien, qui travailla 20 ans à la propagation du christianisme au Japon, et m. en 1633, suspendu par les pieds à une potence, et la moitié du corps cachée dans une fosse.

ADAM, curé de Paris, dans le dernier S.; on lui attribue l'ouv. intit. : *L'Avocat du Diable sur la légende de Grégoire VII, et la canonisation de St Vincent-de-Paul.*

ADAM (Jacques), littérateur, né à Vendôme en 1663, membre de l'Acad. française en 1723; il a trad. de l'allemand *les Mémoires de Montécuculli*, Amsterdam, 1734, in-12; de l'italien, *la Relation du cardinal de Tournon*; du grec, *les Dipnosophistes* d'Athénée, ouvr. resté MS.; et il a eu part à la traduction de l'*Hist. universelle* de J.-A. de Thou. Mort en 1735.

ADAM (Jean), né à Pierrefite en Normandie en 1726, m. à Londres en 1795, prof. dans l'université de Caen; son *Cours de philos.* a été souvent réimp.

ADAM (Nicolas), né en 1716, fut d'abord prof. d'éloquence au coll. de Lizieux, et ensuite chargé d'affaires à Venise; m. à Paris en 1792. On a de lui plus. livres élémentaires estimés, et des *trad.* littérales d'Horace, de Phèdre, et Rassales, roman de Johnson.

ADAM (Lamb.-Sigisb.), sculpteur, né à Nanci en 1700, élève de l'acad. de Paris; il y remporta le premier prix, et alla ensuite à Rome perfectionner son talent : de retour en France, il travailla à des statues et à des groupes en marbre et en bronze, que l'on voit encore dans les parcs de St-Cloud, de Versailles, et dans plusieurs autres endroits. Il publia en 1754 un *Recueil de sculptures antiques, grecques et romaines*, dont il avait fait les dessins, et mourut en 1759. Ses ouvrages, qui se ressentent un peu trop du mauvais goût de l'époque, l'ont placé dans la seconde ou même la troisième classe des sculpteurs français.

ADAM (Nicolas-Sébastien), frère du précédent, né en 1705, et m. en 1778, suivit la même carrière que son aîné, étudia comme lui à Paris et à Rome, et devint prof. de l'acad. de Paris. On voit à Nanci, à Paris et dans le parc de S.-Cloud, des ouv. de ce sculpteur, qui le rangent dans la classe de son frère; le plus remarquable est un *Prométhée dévoré par le vautour*, morceau dont le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, fit offrir jusqu'à 30,000 fr., mais qui n'est point sorti de France.

ADAM (François-Gaspard), frère des précédens, et sculpteur comme eux, n'atteignit point leur réputation; il travailla plus. années à Berlin, où se trouvent la plupart de ses ouv., et mourut à Paris en 1759.

ADAM (Alexandre), savant écrivain, né à Raffort, dans le comté de Moray, en 1741. Malgré la pauvreté de ses parens, il reçut une bonne éducation dans son école paroissiale, et à Edimbourg, où il étudia avec une grande application. Nommé en 1761 maître d'école à l'hôpital de Watson, il fut appelé en 1771 à la direction de la principale école d'Edimbourg, où il voulut introduire une nouvelle grammaire, objet d'une discussion entre lui et les maîtres de l'école. Elle fut soumise au doct. Robertson, principal de l'univ., qui ne donna pas gain de cause à Adam. L'ouv., qui fit un si grand bruit, parut en 1772, sous le titre de *Principes de grammaire anglaise et latine*, réimprimé plusieurs fois; Adam mourut d'une attaque d'apoplexie en 1809. Ses principaux ouv. sont : *Antiquités romaines*, 1791, in-8, trad. en franç. par M. de Laubépin, Paris, 1818, 2 vol. in-8; un *Sommaire de geog. et d'hist.*, 1794, in-8; *Biograph. classique*, in-8; *Lexicon linguæ latinæ*, etc. in-8.

ADAMANTIUS, méd., vivait au 4e S.; il a écrit sur *la science de la physionomie.*

ADAMANUS (N....), abbé de Hy en 679, fut envoyé vers l'année 701, comme ministre, auprès d'Alfred, roi de Northumberland. Pendant son séjour en Angleterre, il apprit les usages de l'Eglise romaine pour la célébration de la Pâque, et essaya, mais vainement, de l'introduire en Ecosse : il fut plus heureux en Irlande; son écrit de *Paschate legitimo*, et quelq. *canons* sur des points de discipline sont restés MS.. Sa *vie de St-Colomban* se trouve dans le recueil de Canisius, dans Servius et dans les Bollandistes, qui ont joint un *commentaire* dont l'auteur est François Baërt. Usserius en a fait réimprimer, d'après un MS. plus correct, le prologue, l'épilogue et l'*Admonitio ad scriptores.* Adelung reproche à Joëker d'avoir fait deux ouv. différens de celui qui est intitulé : *De locis Terræ sanctæ*, et du livre de *Situ Jerusalem.* Cet ouv. d'Adamanus, composé de 3 livres, a été publié par Gretser, Ingolstadt, 1619, in-4.

ADAMANZIO, moine augustin, orientaliste, m. à Rome en 1581; il assista au concile de Trente comme député des Cantons suisses catholiques, et s'y fit remarquer.

ADAMI (Jacob), théol. protestant du 16e S., né en Poméranie; on a de lui plusieurs *dissertations* théologiques.

ADAMI (Adam), bénédictin allemand, évêque d'Hiéropolis, membre du congrès de Westphalie dans le 17e S.; il a publié: *Arcana Pacis Westphalicæ*, Francfort, 1698, in-4.

ADAMI (Léonard), littérateur italien, né en Toscane en 1690, est aut. d'un savant ouv. intit.: *Philoclis Æpei Arcadicorum volumen primum*; c'est une hist. de l'Arcadie depuis les temps les plus reculés jusqu'au dernier des rois qui ont régné sur ce pays, Rome, 1716, in-4.

ADAMI (Ernest-Dan), musicien et ministre luthérien, né en Pologne au commencement du 18e S. On a de lui des *dissertations* sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin, Leipsig, 1755, in-8.

ADAMI (André) maître de la chapelle papale, au commencement du 18e S., a publié des *observations* sur la manière de diriger les chœurs des chanteurs de la chapelle pontificale dans les cérémonies ordinaires et extraordin., Rome, 1711, in-4.

ADAMITES, nom d'une secte de chrétiens du 2e siècle. Ils prétendaient que l'on devait prier sans aucun vêtement, comme Adam dans l'état d'innocence.

ADAM (Robert), V. Adams.

ADAMS (Thomas), né à Wem en 1609, lord-maire en 1645. Il était dévoué au parti du roi, et, pour cette raison, les républic. le mirent à la Tour. Il envoya 11,000 liv. sterl. à Charles II pendant son exil; à l'époque de la restauration, il fut chargé par la cité de Londres d'aller au-devant du roi, fonda une école de langue arabe à Wem, sa patrie, et fit seul les frais de l'impression d'un Evangile en langue persane, qu'il envoya dans l'Orient. Mort en 1667.

ADAMS (Robert), archit. et grav. angl., né à Londres en 1550, m. en 1591, a gravé les événemens de la flotte espag. sur les dessins pub. par Ruyter en 1589. Il était intend. des bâtim. de la reine Elisabeth.

ADAMS (Thomas), chapelain de l'église anglic., m. en 1670, a laissé un ouvr. int. : *Union protestante*, ou *Principes de la religion reformée*, fort estimé en Angleterre.

ADAMS (Richard), l'un des édit. des *œuv.* de Charnock (*v.* ce nom). Mort en 1698.

ADAMS (Robert), archit., né en Ecosse en

1728. Il embellit, de concert avec son frère, archit. comme lui, la ville de Landey d'une suite de maisons sur un plan uniforme, près des bords de la Tamise, lesquelles conservent le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage des deux frères. Il construisit ensuite, dans différens comtés d'Angleterre, plus. châteaux remarquables par leur originalité et l'art des distributions intérieures. On doit à cet archit. *une description des ruines du palais de Dioclétien*, à Spalatro en Dalmatie, Londres, 1764, 9 vol. in-fol. Il mourut en 1792.

ADAMS (ELIPHALET), ministre à la Nouvelle-Londres (Connecticut), fut élève du collége de Harvard, et ordonné en 1709. Il est m. en 1753 à 77 ans. On a de lui plusieurs *sermons* et *discours*.

ADAMS (JEAN), issu d'une famille de la Nouvelle-Ecosse, et élève du collége de Harvard, fut ministre à Hessport dans Rhode-Island. Il est mort en 1740 à 36 ans, regretté comme bon prédicateur et comme poëte. Ses *poesies* ont paru en un volume à Boston, en 1745. Elles contiennent des imitations et des paraphrases des Morceaux de l'Ecriture sainte, des traductions d'Horace, et le livre *de la Révélation* tout entier en vers héroïques. Sa versification est très-harmonieuse et facile pour l'époque à laquelle ses vers ont paru, eu égard au degré peu avancé de la civilisation du pays.

ADAMS (AMOS), ministre à Roxbury (Massachusetts), prit ses degrés au collége de Harvard en 1752, et mourut à Dorchester en 1775 à 48 ans. Outre un grand nombre de *sermons*, il a publié un *abrégé* de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, réimprimé à Londres.

ADAMS (JOSEPH) était, en 1715, ministre à Newington (New-Hampshire), où il prêcha jusqu'à sa mort arrivée en 1783, à 93 ans. On a de lui un *sermon* contre les progrès de l'impiété.

ADAMS (ZARDIEL), renommé par ses talens dans la chaire, fut ordonné en 1764, et exerça le saint ministère à Lunenbourg au Massachusetts. Ses *sermons* sont estimés.

ADAMS (SAMUEL), un des hommes qui ont montré un grand caractère dans la révol. de l'Amérique, naquit à Boston de parens respectables. Dès 1743, n'étant encore que maître ès-arts, il se fit remarquer par ses principes d'égalité et son opposition sous l'administ. de Shirley. Il fut en 1765 appelé à remplacer Oxenbridge-Tacher, comme membre et ensuite greffier de l'assemblée générale du Massachussetts, et y présida pendant dix années à toutes les décisions importantes. Nommé ensuite en 1774 membre de la convention de sa province et ensuite du congrès, il s'y distingua par son courage et son éloquence persuasive. Proscrit en 1775, il se réunit l'année suivante à Franklin, Jefferson et autres pour proclamer l'indépendance des Etats-Unis. Enfin la constitution du Massachusetts ayant été adoptée, il fut élu lieut.-gouvern., puis gouvern. à la place de M. Hencock. Il est m. à 82 ans en 1808. On a de lui quelq. *articles* politiques et des *harangues* insérées dans les journaux du temps.

ADAMS (JOSEPH), médec., fils d'un apothicaire de Londres, suivit la même profession. Il obtint un diplome à Aberdeen, et alla se fixer à Madère. A son retour en 1805, il fut nommé médec. de l'hôpital des malades atteints de la variole, et mourut des suites d'une chute le 20 juin 1818, âgé de 62 ans. Il publia des *Observ. sur les Poisons*; un *Traité sur les Cancers*; des *recherches sur les Epidémies*; *l'Histoire de Madère*; un *Traité sur les Affections héréditaires*; un *Manuel sur la Vaccine*.

ADAMSON (PATRICK), né en 1543 à Perth, archev. de St-André en 1576. Les presbytériens attaquèrent la validité de son élection, et ne consentirent à la ratifier qu'à des conditions humiliantes auxquelles il fut obligé de souscrire. Malgré cet engagement, il servit le dessein qu'avait le roi d'établir l'épiscopat en Ecosse. Le parti presbytérien, qui se composait de l'immense majorité de la nation, parvint aisément à se venger du prélat; il le fit excommunier; et le roi Jacques fut contraint d'accorder le revenu de l'archevêché de St-André au duc de Lenox. Adamson ne trouva de ressources que dans les contributions de la charité, et mourut dans l'indigence à la fin de 1791. Il a laissé des *poesies lat.*, Lond., 1619, et un tr. *de Sacro pastoris officio*, ibid, 1619, in-8.

ADANSON (MICHEL), célèbre botaniste, membre de l'institut de France, né à Aix en Provence d'un père écossais d'origine, fit de brillantes études à Paris, suivit les cours de Réaumur et de B. de Jussieu. Passionné pour la botan., il avait étudié à 14 ans toutes les plantes du jardin du roi. On le vit bientôt sacrifier son patrimoine pour explorer le Sénégal, où, pendant 5 ans, il ne cessa de puiser une masse d'observ. et de richesses dans les 3 règnes. Après avoir conçu sous ce ciel brûlant son vaste système, qui embrassait toutes les espèces d'*existences physiques*, *morales et intellectuelles*, qu'il évaluait à plus de quatre-vingt-dix mille, il présenta en 1775 à l'académie 120 volumes manuscrits et 75.000 figures, bases et matériaux de ce grand ouvrage, qui fut jugé au-dessus des forces d'un seul homme. Il voulut élever cependant seul cet énorme édifice, et consacra toute sa vie à des recherches continuelles propres au développement de son système, et qui absorbèrent le reste de ses jours. Nommé censeur royal et gratifié de plusieurs pensions, la révolution lui enleva tout. Le désastre d'un jardin d'expériences, où il cultivait 130 espèces ou races de mûriers et un grand nombre de plantes dont il avait perfectionné la culture, influa davantage encore sur le moral et le physique d'Adanson, déjà aigri par la perte de ses places. Le directoire le tira de sa fâcheuse position en lui donnant une pension de 6000 fr. qui fut doublée par Bonaparte. Il mourut en 1806. On a de lui *les Familles des plantes*, Paris, 1763, 2 vol. in-8; le 1er vol. de son *Voyage au Sénégal*, 1757; des *Mémoires* substantiels et profonds sur l'invariabilité des espèces de plantes contre Linné, d'autres sur la météorologie; sur les tarets (vers destructeurs des navires); sur la torpille, la tarentule, lus à l'acad. des sciences, dont il était membre; et un grand nombre de savans *articles* fournis à l'Encyclopédie. Il était membre de la légion d'honn. M. Cuvier a lu son éloge à l'Institut en 1807.

ADAOUST (D'), littérat. provençal, m. en 1819, est aut. d'une traduc. en vers français de *l'Art poétique* d'Horace et de quelq. autres *poésies* parmi lesquelles on remarque une *ode* sur le rétablissement de la statue d'Henri IV. Il a laissé en manuscrit plusieurs pièces de théâtre, entre autres, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *l'Egoïste sans le savoir*, et une petite comédie, aussi en vers, intitulée : *l'Amant timide*.

ADAREZER, roi de Syrie, fut défait par David dans deux batailles différentes.

ADDA (FERDINAND D'), patrice de Milan, prof. de b.-lettres à Padoue dans le 16e S., a laissé des *discours* et des *epigrammes* insérées dans divers recueils.

ADDINGTON (ANTOINE), médecin, né en 1713, étudia à Oxford au collége de la Trinité, parvint au grade de maître ès-arts en 1740, à celui de doct. en médecine en 1744, et fut nommé membre du collége de médecine en 1756. On a de lui, sur le scorbut, des *Mémoires* in-8 où il traite de la manière de conserver l'eau douce en mer; un *traité* sur la mortalité des bestiaux, in-8; et un *pamphlet* politique sur une négociation entre lord Chatam et lord Bute. Il mourut en 1790.

ADDISON (LANCELOT), né à Mauldismaburne, dans le Westmoreland en 1632, distingué par son

...ée pour la cause roy. Dans une thèse publique en 1668, il fit une satire si violente du gouvernement anglais, que le parti dominant l'obligea de demander pardon à genoux. On distingue parmi ses ouv. une courte *relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc*, Lond., 1675, *l'État présent des Juifs, en partie de ceux des états barbaresques*, Oxford, 1674, où se trouve un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes. Il mourut en 1703.

ADDISON (Joseph), né à Milston dans le Wiltshire, le 1er de mai 1672, reçut sa prem. éducation à Salisbury et Lichfield en 1687, fut admis au collége de la reine à Oxford, où il commença sa réputation par des poésies latines. A l'âge de 22 ans, il adressa quelq. vers à Dryden, et peu de temps après il publia sa traduction d'une partie du 4e liv. des *Georgiques* de Virgile avec un essai sur ce poème. Il adressa une pièce en vers au roi Guillaume qui lui accorda une somme de 300 liv. pour les frais d'un voyage en France et en Italie. De retour dans sa patrie, il rentra en faveur auprès du lord Godolphin et même à la cour, par un poème sur la bataille de Bleinheim. L'année d'après il se rendit à Hanovre avec lord Halifax, et accompagna plus tard le marq. de Wartin en Irlande en qualité de secrét. de ce seigneur, nommé lord lieuten. Ce fut pendant son séjour en Irlande que Steele publia son *Babillard* (*the Tatler*); Addison y prit bientôt part. Le *Spectator* suivit cet ouv. En 1713, sa trag. de *Caton* fut jouée aux applaudissem. des whigs et des torys; et à cette même époque parut le *Guardian*. En 1715 il commença le *Free Holder*, qu'il ne continua que jusqu'au milieu de l'année suiv. En 1716 il épousa la comtesse douairière de Warwick, dont il avait été long-temps amoureux. Cette union ne fut pas heureuse. La réputation littér. d'Addison le porta au poste de secrétaire d'état, qu'il abandonna bientôt pour une pension de 1,500 l. st. Il projetait une trag. intit. *la Mort de Socrate*, mais il y renonça ensuite pour un ouv. plus important: la *Défense de la religion catholique*, dont une partie parut après sa mort. Il avait aussi conçu le plan d'un dictionn. angl. tel qu'il fut plus tard exécuté par le docteur Johnson. Il avait confié à M. Tickell la publication de ses ouv. qu'il dédia lui-même à M. Craygs. Addison mourut en juin 1719. La trag. de *Caton*, le *Babillard*, le *Spectateur* et le *Free Holder*, ont été trad. en franç. Cet écriv. exerça une grande influence sur la prose anglaise par les essais périodiques dont il fut le principal rédacteur. Ses ouvrages sont également remarquables par un atticisme élégant, un goût pur, une grâce toujours naturelle et une correction toujours facile. Moins heureux comme poète anglais que comme poète latin, il prétendit réformer le théâtre irrégulier de sa nation par l'exemple de son *Caton*; mais cette trag., restée la seule classique de l'Angleterre, est à peine lue aujourd'hui. Comme homme politique, Addison ne fit que passer au ministère, et n'y laissa pas de grands souvenirs de talens.

ADDY (Guill.), écrivain anglais, m. au commenc. du 18e S., a laissé une *Steganographie*, ou *art d'écrire en abrégé*, Londres, 1695, in-8; *Vetus et Novum Testamentum anglicum*, *litter. tachygraph. impr.* ibid., 1627.

ADEL, roi de Suède au 6e S. Il fit avec succès la guerre aux Danois, les rendit tributaires de la Suède, et mourut après 6 ans de règne.

ADÉLAIDE (Ste), fille du comte de la Gueldre, m. en 1015, dans un monastère de Cologne, dont elle était abbesse.

ADÉLAIDE, *fille de* Rodolphe II, roi de Bourgogne, née en 931, épousa successivem. Lothaire II, roi d'Italie, l'empereur Othon III, et mourut au monastère de Seltz en 999.

ADÉLAIDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, fit assassiner son mari en 1055 par son amant, le marq. de Thuringe, qu'elle épousa bientôt après.

ADÉLAIDE, ou Alix de Savoie, femme du roi de France Louis VI, dit *le Gros*, contracta un 2e mariage, après la mort de ce prince, avec le connétable Mathieu de Montmorenci. Elle mourut en 1154, à l'abbaye de Montmartre, dont elle était fondatrice.

ADÉLAIDE DE FRANCE, femme de Louis-le-Bègue et mère de Charles III, dit le *Simple*.

ADÉLAIDE DE FRANCE fut femme de Hugues Capet, et mère du roi Robert.

ADÉLAIDE DE FRANCE (madame Marie), fille aînée du roi Louis XV, née à Versailles en 1730, quitta la France avec sa sœur, madame Victoire, en 1791, par une juste crainte des excès révolutionnaires, dont le roi, la reine et madame Élisabeth furent les prem. et les plus déplorables victimes. Les deux princesses, après avoir séjourné à Rome jusqu'à la prem. entrée des troupes franç. en 1793, se retirèrent dans le royaume de Naples, puis à Trieste, où elles moururent, madame Victoire, en 1799, et madame Adélaide en 1800.

ADÉLAIDE ou Alyt van POELGAERT, Hollandaise, maîtresse du duc Albert de Bavière, s'attira la haine du fils de ce prince, qui la fit assassiner en 1392.

ADÉLARD ou ATHÉLARD, bénédictin anglais qui vivait sous Henri Ier. Avide de nouvelles connaissances, il fit un voyage en Espagne, dans l'Égypte et l'Arabie, apprit l'arabe, et traduisit de cette langue en latin les *elemens d'Euclide*, avant qu'on eût découvert l'exemplaire grec. Il a trad. encore un ouv. arabe sur les sept planètes. Le collége d'Oxford et celui de la Trinité possèdent quelques-uns de ses manuscrits.

ADELBERT, archev. de Brême et de Hambourg. V. Adalbert.

ADELBERT de Brême. V. Adalbert.

ADELBERT, fils d'un roi d'York, en Angleterre, vers la fin du 7e S., convertit au christ. les Frisons encore païens, et fut archidiacre de la cathédrale d'Utrecht. On croit qu'il mourut vers 730.

ADELBOLD, évêque d'Utrecht, m. en 1029. Il a laissé plusieurs écrits, entre autres: un *Tr. de la sphère*; un *éloge de la Ste-Vierge*; la *vie de l'empereur Henri II*, etc. (en latin).

ADELBURNER (Michel), mathémat. et médecin allemand, né à Nuremberg en 1702, et m. profess. de logique à Altorf, en 1779. Il a publié un ouv. intit.: *Commercium astronomicum* et une *feuille* périodique sur les phénomènes célestes les plus remarquables (en allem.).

ADELER (Cort Siversen), né en Norw., l'an 1622, entra dans la marine de Venise, parvint au grade d'amiral, et remporta de fréquens avantages sur les Turks. La répub. le récompensa noblement de ses services. Il se retira ensuite à Amsterdam, où il se maria, puis à Copenhague, où il mourut en 1675, avec le grade de grand-amiral dans la marine danoise.

ADELGISE ou ADALGIN, roi des Lombards, en 759, épousa une sœur de Charlemagne, et, malgré cette alliance, fut forcé de quitter ses états lorsque son beau-frère envahit la Lombardie, en 773. Réfugié à la cour de l'empereur d'Orient, il en obtint des secours avec lesquels il essaya vainement de faire changer la fortune. L'époque de sa mort est inconnue.

ADELGISE, prince de Bénévent, au 9e S., lutta long-temps, avec des succès variés, contre les Sarasins ou Maures d'Afrique, qui dévastaient l'Italie méridionale. Il mourut en 879, assassiné par ses gendres et ses neveux.

ADELGISE épouse de Sicard, pr. de Bénévent, causa par son imprud. le renversem. de ce prince.

ADELGREIFF (J.), impost., né à Elbing, en Prusse, prétendit que 7 anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu sur la terre. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé d'hérésie et de magie, condamné et exécuté en 1675.

ADELMAN, théol., évêque de Brescia en 1048, m. en 1061. On a de lui une *Lettre sur l'Eucharistie*, écrite à l'hérétique Bérenger (*v.* ce nom), et qui se trouve dans la *biblioth. des Pères*.

ADELME, 1er év. de Sherburn, dans le 17e S., a laissé des *ouv.* en vers et en prose, imp. pour la prem. fois à Mayence en 1691. On croit qu'il fut le prem. Anglais qui apprit à sa nation la langue latine et les règles de la poésie.

ADELPHE, philos. platonicien dans le 3e S., adopta les principes des gnostiques, comme développem. du platonicisme. Il fut réfuté par Plotin (*v.* ce nom), qui écrivit contre lui.

ADELSTAN. V. Athelstan.

ADELUNG (Jean-Christophe), littérateur et grammairien allemand, né en 1734. Prof. au gymnase d'Erfurt en 1759, et en 1787 bibliothécaire de l'électeur à Dresde, où il m. en 1806. 70 vol. sont sortis de sa plume; entre autres: un dictionn. grammatical et critique, réimp. à Leipsig, de 1793 à 1801, avec des augmentations; *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, 6 vol. in-8, abrégé de Ducange et de Carpentier; *trois grammaires allemandes*, un *traité du style allemand*, un autre fort étendu sur *l'orthographe allemande*; des supplémens au *Dictionnaire des gens de lettres* de Joecker, 2 vol. in-4, continué par Rotermund; *Histoire des folies humaines, ou biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins*, etc.; *Tableau de toutes les sciences, des arts et des métiers qui ont pour objet de satisfaire aux besoins ou d'augmenter les agrémens de la vie; Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain; Histoire de la philos.; la plus ancienne Hist. des Teutons, de leur langue et de leur littérat. jusqu'à l'époque de la grande migration des peuples; Mithridate, ou tableau universel des langues, avec le* Pater *en cinq cents langues ou idiomes*. La prem. partie seulement est de lui.

ADELUNG (Frédéric), précepteur des gr.-ducs de Russie, est connu par des recherches curieuses sur les anciens poètes allemands, placées dans la bibliothèque du Vatican.

ADEMAR ou AIMAR, moine chroniqueur, né en 988, et m. dans un voy. à la Terre sainte en 1030. Il a écrit une chronique de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029, publiée par le P. Labbe dans la *nouv. bibliothèq. des MSs.* Aimar a composé d'autres *ouv.* restés presque tous MSs. dans différentes bibliothèques.

ADENEZ, surn. *le Roi*, ménestrel du 13e S., attaché à la cour de Henri III, duc de Flandre et de Brabant. Il est aut. d'un gr. nomb. de *romans* restés MSs. dans quelq. bibliothèq., ou mis en rimes, trad. en prose et imprimés dans le 16e siècle.

ADEODAT ou ADEODATUS ou DIEUDONNÉ II, pape, év. de Rome en 672, m. en 676.

ADER (Guill.), méd. de Toulouse, et aut. d'un traité impr. en 1621, intit.: *de Ægrotis et morbis evangelicis*, in-4; d'un autre ouvr. intit.: *de Pestis cognitione, provisione et remediis*, Toulouse, 1628, in-8, et d'un poème macaronique en l'honneur de Henri IV. Mort vers 1630.

ADGANDESTES, prince des Cates sous Tibère, promit à cet empereur de le délivrer d'Arminius si on voulait lui envoyer du poison à cet effet. Tibère refusa son offre, et lui fit dire que les Romains ne savaient vaincre leurs ennemis que les armes à la main.

ADGILLUS, premier prince ou duc chrétien de la Frise dans les 7e et 8e S. Elu par Clotaire roi des Francs. Il fut le premier qui songea à faire élever des digues pour mettre la Frise à l'abri des flots de la mer.

ADGILLUS II, fils d'Adgillus Ier, abjura le christianisme, et tenta de ramener le peuple à ses anciennes croyances.

ADHAD-EDDOULAH, sulthan de Perse, de la dynastie des Bouides, agrandit son empire, prit Bagdad en 978, et fut le protecteur des sciences et des lettres. M. en 983 (de l'hég. 372).

ADHELM, prélat anglais du 7e S., possédait à fond les langues grecque, latine et saxonne. Il a composé plusieurs poèmes sur la vie chrétienne cités dans l'*Hist. eccles.* de Cellier.

ADHELME. V. Adel.

ADHEMAR ou ADZEMAR, troubadour du 13e S., né dans le Gévaudan. Il parcourut, suivant l'usage du temps, les châteaux et habitations seigneuriales, et finit ses jours dans un monastère. On trouve 18 *lais, tensons*, etc., de ce poète dans les MSs. de Ste-Palaye qui sont à la bibliothèque royale de l'Arsenal. Ces mêmes MSs. renferment aussi une chanson d'un autre Adzémar de Rocaficha, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement.

ADHÉMAR DE MONTEIL, év. du Puy-en-Velai, fut le premier qui se présenta au concile de Clermont, en 1095, pour demander la croix au pape Urbain II. Le pontife le nomma son légat auprès des croisés. Il mourut par suite d'épidémie quelque temps après la bataille d'Antioche, en 1097. Ce prélat guerrier, éloquent et vertueux était d'une famille illustre de Provence qui s'est éteinte dans celle de Grignan.

ADHÉMAR (Guillaume), gentilh. provençal de la même famille que le précédent, m. vers 1190, est aut. d'un *traité* en vers *des femmes illustres* qu'il dédia à l'impératrice Béatrix, femme de Frédéric Ier, surn. Barberousse. Ce monarque lui inféoda, en récompense, le château de Grignan.

ADHÉMAR (Jean d'), officier au régiment de Cambrésis, fut égorgé à Versailles le 9 septembre 1792, avec ses deux fils, lors du massacre des prisonniers transférés d'Orléans dans cette première ville.

ADHERBAL, général carthaginois, défit le consul Claudius Pulcher dans un combat naval sur les côtes de Sicile, l'an 249 av. J.-C.

ADHERBAL, autre général carthaginois, battu dans le détroit de Gadès par le général romain Lésius, 206 ans av. J.-C.

ADHERBAL, fils de Micipsa et petit-fils de Massinissa, fut assiégé dans Cirta, et tué par Jugurtha après avoir vainement imploré le secours des Romains, l'an 112 av. J.-C.

ADIAPHORISTES, mot dérivé d'ἀδιάφορος indifférent, nom de ceux des luthériens qui dans le 16e S., approuvèrent la doctrine de Luther sans cesser de reconnaître l'autorité de l'Eglise.

ADIMANTUS, général athénien, s'opposa à ce que l'on coupât le pouce droit aux prisonniers lacédémoniens pour les rendre inhabiles au métier des armes pendant la guerre du Péloponèse. Cet acte d'humanité lui sauva la vie lors de la prise de la flotte d'Athènes à Ægros-Potamos par Lysandre, roi de Sparte, 405 ans av. J.-C.

ADIMANTUS, sectaire manichéen de la fin du 3e S., niait l'autorité de l'Ancien Testament, et composa sur ce sujet un livre réfuté par St-Aug.

ADIMARI, nom de l'une des familles de Florence les plus anciennes et les plus illustres du parti guelfe.

ADIMARI (Alexandre), poète florentin, né en 1579, et m. en 1649, était de cette famille. Il est aut. de plusieurs *recueils* de sonnets, et d'une

traduct. en vers italiens des odes de Pindare, extrêmement estimées des littérat. italiens.

ADIMARI (Louis), de la même famille, poète satirique, né à Naples en 1644, et m. en 1708, fut professeur de langue toscane à l'académie de Florence, et de science chevaleresque à l'acad. des nobles. Il a laissé des *Poésies sacrées*, des *Odes*, des *Pièces* de théâtre, et cinq *Satires* qui ont principalement fondé sa réputation. Une d'elles, contre les femmes, a près de 1500 vers.

ADIMARI (Raphael), né à Rimini vers la fin du 16e S., a pub. l'hist. de sa patrie sous ce titre : *Sito riminense*, Brescia, 1616, 2 vol. in-4.

ADLERFELD (Gustave), noble suédois né en 1671, suivit Charles XII dans toutes ses campagnes, et écrivit le *journal* des opérations de l'armée suédoise jusqu'à la bataille de Pultawa, où il fut tué d'un boulet de canon en 1709. Son fils fit une *traduct.* française de ce journal, imp. à Amsterdam sous le titre d'*Hist. milit. de Charles XII*, 1740, 4 vol. in-12. On y a ajouté la relation de la bataille de Pultawa et du séjour de Charles à Bender, par un officier suédois.

ADLUNG (Jacq.), célèbre organiste, et prof. au gymnase d'Erfurt, né en 1699, m. en 1762, a laissé un *Traité* curieux de l'orgue en latin, Berlin, 1768, in-4, avec des notes de S. G. Albrecht.

ADLZREITER (Jean), chancelier de l'électeur de Bavière, né en 1596, et m. en 1662, aut. des *Annales boicæ gentis*, ouvr. qui renferme l'hist. de la Bavière depuis le comm. jusqu'à l'an 1662.

ADMAI, écrivain arabe, vivait sous le règne du khalyfe Haroun-al-Réchid, au 8e S. Il a composé un ouvr. intit. : *Vie d'Antar*, qui se trouve parmi les MSs. de la bibl. imp. de Vienne.

ADMETE, (mythologie), roi de Phérès en Thessalie, dont Apollon garda les troupeaux. Il épousa Alceste, qui se dévoua pour lui lorsque l'heure de sa mort fut arrivée.

ADMON, grav. grec, dont il reste un *Hercule buvant* au cabinet de Strosch.

ADMIRAL (Henri l'), né à Anzelot (Puy-de-Dôme) de parens pauvres, forma en 1794 le projet de délivrer la France de Robespierre et de Collot d'Herbois. Mais, ayant manqué son coup, il fut arrêté par les séides de la convention, qui prétendit y trouver la preuve d'une conspiration dirigée contre la république, et impliqua dans ce prétendu complot cinquante-deux autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient MM. de Sombreuil et de Sartine fils, et madame de Ste-Amaranthe, qui toutes portèrent leur tête sur l'échafaud révolutionnaire.

ADOLPHE II, comte de Holstein, embrassa le parti d'Henri-le-Superbe, dont il partagea les succès et les revers. Il bâtit la ville de Lubeck, et fut tué au siége de Demman en Poméranie, en 1164.

ADOLPHE, comte de Nassau, élu roi des Romains en 1292, et couronné empereur à Aix-la-Chapelle, disputa l'empire à Albert d'Autriche (v. ce nom), et fut tué par lui à la bataille de Spire, le 2 juillet 1298. Son fils, Gerlach, est regardé comme la tige des trois branches des princes de Nassau-Usingen, Saarbruck et Weilburg.

ADOLPHE X, comte de Clèves et de la Marche, fut évêque de Munster en 1357, et archev.-élect. de Cologne en 1362 ; ce qui ne l'empêcha pas de se marier. Il mourut en 1394. On lui attribue l'institution de *l'ordre des fous*, qui ne subsista pas long-temps, et qui n'avait guère d'autre but que de maintenir l'union parmi la noblesse du pays de Clèves.

ADOLPHE Ier, duc de Clèves, fils du précéd., surnommé le *Victorieux* à cause des nombreux succès qu'il obtint sur les ennemis de l'empire. Il mourut en 1448, regretté de ses sujets, dont il avait assuré le bonheur.

ADOLPHE VIII, duc de Sleswigh, refusa la couronne de Danemarck qui lui fut offerte par les grands et le peuple, et désigna Christian Ier, son neveu. Il mourut en 1459.

ADOLPHE, fils unique d'Arnold, duc de Gueldre, fit la guerre à son père pour régner à sa place. Charles, duc de Bourgogne, voulut se rendre médiateur dans cette querelle, et ne put réussir à vaincre l'obstination d'Adolphe. Celui-ci périt dans un combat devant Doornick, en 1477.

ADOLPHE, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, mourut en 1526. Il eut, parmi ses contemporains, la réputation de grand prédicateur et de savant théologien.

ADOLPHE Ier, duc de Holstein, fils de Frédéric Ier, roi de Danemarck, fut un des prétendans à la main d'Elisabeth, reine d'Angleterre, entra au service de Philippe II, roi d'Espagne, et se battit contre les Hollandais. Il était retiré dans ses états, lorsqu'il termina sa carrière en 1586.

ADOLPHE (Jean), duc de Saxe, né en 1685, servit plusieurs années dans les troupes hessoises, et y devint lieuten.-général. Il passa en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major-général de son armée. Il obtint plusieurs succès sur les généraux de Charles XII, pacifia la Lithuanie et la Pologne, et prit Dantzig sous le règne d'Auguste III ; enfin il ne cessa point de combattre avec gloire jusqu'à sa mort, arrivée à la bataille de Willdorf, en 1744.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II DE HOLSTEIN-EUTIN, roi de Suède, naquit en 1710. Il fut d'abord évêque de Lubeck et administ. du duché de Holstein-Gottorp. Les états de Suède l'appelèrent au trône après la mort de son père, Frédéric Ier, malgré les efforts d'un parti qui désignait un prince de Danemarck. Son élection eut lieu en 1743, et rétablit la paix entre la Russie et la Suède. Adolphe-Frédéric réforma les lois, protégea les sciences et les arts, et fit fleurir le commerce. M. en févr. 1771, pleuré de ses sujets. Gustave son fils lui succéda.

ADOMANT, auteur qui vivait du temps d'Honorius, a écrit sur la *physiognomonie.*

ADOMÉ, nègre de Caienne, a acquis quelq. célébrité comme chef d'une insurrect. qui avait pour but d'égorger les blancs de cette colonie dans la nuit du 4 au 5 février 1794. Il fut pris et fusillé.

ADON (St), archevêque de Vienne en Dauphiné, m. en 875, âgé de 76 ans. Le roi Charles-le-Chauve et Louis II le consultaient sur les intérêts de l'état. Il prit part aux affaires publiques de son temps, fonda des hôpitaux, parut avec éclat dans plusieurs conciles, en tint lui-même à Vienne pour maintenir la pureté des mœurs et de la foi. On doit à ce prélat une *Chronique universelle* en lat., citée pour son exactitude.

ADONIAS, 4e fils de David, disputa la couronne à Salomon, qui le fit périr l'an 1015 av. J.-C.

ADONIBESECH, roi de Chanaan, fit couper les pieds et les mains à 70 princes, ses prisonn. Les Juifs, l'ayant vaincu, lui firent subir le même supplice.

ADONIS (mythol.), célèbre par sa beauté, fils de Cyniras, roi de Cypre, et de Myrrha, inspira de l'amour à Vénus. Il fut mortellement blessé à la chasse par un sanglier ; mais Proserpine, à la prière de Vénus, lui rendit la vie, à condition qu'il passerait alternativement six mois de l'année avec elle, et six mois avec Vénus. On institua en son honneur des fêtes célèbres en Asie.

ADONISEDEC, roi de Syrie, fut vaincu par Josué avec 4 autres rois voisins dans cette journée mémorable où Dieu arrêta le soleil en faveur des Hébreux, 1451 avant J.-C.

ADORNE (Jean-Aug.), fondateur de la congrégation des clercs réguliers, m. à Naples en 1591.

ADORNO, nom d'une famille de Gênes qui a fourni plusieurs doges à cette république.

ADORNO (Gabriel), d'abord simple négociant, et l'un des chefs du parti gibelin, fut choisi

par le peuple, en 1361, pour succéder à Simon Boccanegra, 1er doge de Gênes. Ses qualités estimables ne le mirent point à l'abri de l'inconstance du peuple; il fut exilé en 1370, à la suite d'un soulèvement populaire, et eut pour successeur Dominique Fregoso. Gabriel Adorno commença l'illustr. de sa famille. On ignore l'époque de sa m.

ADORNO (Antoniotto) fut élu doge en 1384, déplacé et rétabli 4 fois. Il donna aux Génois le conseil de se mettre sous la protection du roi de France Charles VI, ce qui eut lieu en 1396. Antoniotto mourut l'année suivante.

ADORNO (George), fils du précéd., nommé doge en 1413, abdiqua deux ans après, parce qu'il reconnut l'impossibilité de dompter la violence des factions qui déchiraient alors la répub.

ADORNO (Raphael), fils de George, élu doge en 1443, se démit en 1447. Au milieu des troubles civils, sa modération et son impartialité avaient tourné contre lui ses propres partisans.

ADORNO (Bernabas) s'empara immédiatement, à force armée, de la dignité que Raphaël venait d'abdiquer; mais il ne la garda pas plus d'un mois, et fut chassé de son palais par la faction des Frégoses, qui mit à sa place Pierre Fregoso. Les deux familles Adorno et Fregoso divisaient ainsi Gênes depuis que le peuple avait pris la résolution d'exclure les nobles de la magistrature suprême, vers le milieu du 14e siècle.

ADORNO (Prosper), doge en 1461, expulsa les Français de Gênes; chassé à son tour par Paul Fregoso, rétabli par J. Galeas Sforce, duc de Milan, il fut contraint par la faction Frégose de quitter Gênes une sec. fois. M. à Naples en 1486.

ADORNO (Antoniotto II), doge en 1513, dépossédé par Octavien Fregoso, rétabli en 1522 avec l'appui des troupes de Charles-Quint, fut enfin obligé de renoncer à la magistrature suprême, lorsqu'André Doria, passé du service de France à celui de l'empereur, rendit Gênes à l'indépendance en 1528. Alors fut abolie la loi qui excluait les nobles du gouvernement; et, pour punir les familles Adorno et Frégose d'avoir si long-temps compromis l'existence de la répub. par leur rivalité, elles furent obligées de quitter leur nom, et de prendre à leur choix celui d'une des 28 familles nobles qui formèrent constitutionnellement le patriciat génois. Cette mesure anéantit deux factions qui avaient déchiré Gênes pendant 165 ans.

ADORNO (Jérôme), habile négociat. et homme d'état, frère du précéd., délivra Gênes sa patrie des factions qui l'opprimaient, en la mettant, en 1522, sous le pouvoir de Charles-Quint, qui l'en récompensa en rappelant à la place de doge Ant. Adorno, sous le nom duquel il gouverna sagement sa patrie.

ADORNO (Catherine), dame de la maison noble des Fieschi (Fiesque), une des plus distinguées de Gênes, née en 1447, épousa Julien Adorno, de la famille des précéd. Après la mort de son mari, elle se retira à Genève, où elle se plut à soigner les pauvres dans les hôpitaux; m. en 1510. On a d'elle plusieurs ouvr. de piété (en italien), dont les princip. sont: un *Traité sur le Purgatoire* et un *Dialogue de l'âme et du corps*.

ADORNO (Franç.), jésuite, de la famille des doges précéd., né à Gênes en 1530, et mort en 1586, a composé un *Traité de la discipl. ecclésiast.*

ADORNO (Jean-August.), prêtre et fondat. d'une congrégation de clercs réguliers mineurs, mort à Naples, en odeur de sainteté, l'an 1591.

ADRAMELECH, divinité des Assyriens. On lui sacrifiait des enfans en les faisant brûler. — Un des fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, porta aussi ce nom. Adramelech et son frère Sarrazar ayant ourdi une conspiration contre leur père, ce prince périt sous leurs coups au retour d'une expédition contre les Hébreux.

ADRAMAN ou ABDERAME, fils d'une bouchère de Marseille, devint pacha de Rhodes, grand-amiral des galères; accusé d'avoir vou[lu] incendier Constantinople, il fut étranglé en 170[...]

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lyd[ie], fut le fondateur d'une ville qui porta son nom.

ADRASTE, roi d'Argos, reçut Polynice, fi[ls] d'OEdipe, banni de Thèbes par Etéocle, son frèr[e]. Il lui fit épouser Argie, sa fille, et marcha cont[re] Thèbes. Il mourut plusieurs années après de douleur que lui causa la mort de son fils Egiolé[e], tué dans un combat contre les Thébains.

ADRASTÉE (mytholog.). V. Némésis.

ADRETS (Franç. de BEAUMONT, baron des), né en Dauphiné en 1513, embrassa la cause d[es] réformés ou protestans par ressentiment contre [le] duc de Guise; prit différentes villes sur les catho[li]liques, et se signala autant par sa valeur que p[ar] sa cruauté envers les vaincus. Il passa ensuite d[u] côté des catholiques, par dépit de n'avoir pas ob[tenu] le gouvernement du Lyonnais, et mour[ut] méprisé et abhorré des deux partis en 1586. Sa V[ie] a été écrite par Guy Allard, Grenoble, 1 vol. in-1[...]

ADRIA (J.-J.), histor. né en Sicile, m. en 15[...], a écrit sur la peste, la saignée, les bains de Sicil[e], etc., et a donné une *topographie* de la ville [de] Mazzara, lieu de sa naissance.

ADRIAM (Marie), héroïne lyonnaise, n'av[ait] que 16 ans lorsqu'elle prit des vêtemens d'homm[e] et servit comme canonnier pendant le siége [de] Lyon en 1793. Elle fut condamnée à mort par [la] commission révolutionnaire établie dans la mê[me] ville après le siége. « Comment, lui dit un d[es] juges de ce tribunal de sang, as-tu pu prendre l[es] armes contre ta patrie? — C'est au contraire, r[é]pondit-elle, pour la défendre et la sauver de [ses] oppresseurs. »

ADRIAN. V. Adriansen.

ADRIANI (Marcel-Virgile), profess. de b[elles] lettres, puis chancelier de la république [de] Florence, né en 1464 et m. en 1521. Il a laissé u[ne] traduct. latine de Dioscoride, *de Materiâ medi[câ]*, avec des commentaires.

ADRIANI (J.-B.), fils du précéd., né en 15[...], porta d'abord les armes pour la défense de sa p[a]trie, professa l'éloquence pendant 30 ans, [et] mourut en 1578. On a de lui plus. ouvr. dont [le] plus important est l'*Histoire* de son temps dep[uis] 1536 jusqu'en 1574, faisant suite à celle de Gu[i]ciardini, Florence, 1583, in-fol.

ADRIANI (Marcel), fils du précéd., né [en] 1533, professa les belles-lettres à Florence com[me] son père et son aïeul, et mourut en 1604. I[l a] laissé MSs. une traduc. italienne des *OEuvres m[o]rales* de Plutarque, et une autre du *Tr. de l'é[lo]cution* de Démétrius de Phalère.

ADRIANO, peintre espagnol, m. à Cord[oue] en 1650. Il n'a composé qu'un petit nombre [de] tableaux dont le plus remarquable est un *cruci[fi]ment* dans le goût du peintre Sadeler. (v. ce no[m].)

ADRIANSEN (Corneille), prédicateur flam[and] de l'ordre de St-Benoît, né en 1521, m. en 15[...], accusé d'avoir souillé par ses mœurs la chasteté [du] confessional. Il laissa des *Sermons* remplis d'[ex]pressions obscènes et d'invectives contre les c[...] des protestans des Pays-Bas.

ADRICHOMIA (Cornélie), religieuse de l'[or]dre de St.-Augustin en Hollande, a trad. en v[ers] les *Psaumes* de David dans le 16e siècle.

ADRICHOMIUS (Christian), né à Delft [en] 1533, m. à Cologne en 1585. Sa *Géographie sai[nte]* est estimée pour son exactitude.

ADRIEN (P. Ælius), 15e emper. romain, adoptif et successeur de Trajan, parvint à l'em[pire] l'an 117 de J.-C. Il dut son élévation aux intrig[ues] de l'impératrice Plautine, fit la paix avec les P[ar]thes, vainquit les Alains, les Sarmates et les Da[ces], et employa la plus grande partie de son règ[ne à] visiter les provinces de son empire. C'est lui qu[i]

lèreun mur de 80 milles entre l'Ecosse et l'Angleterre, pour empêcher les courses des barbares. Il apaisa la violente persécution élevée contre les chrétiens, sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, philosophes chrétiens. Les Juifs s'étant révoltés sous son règne, il les défit, et ruina Jérusalem. Il la rétablit ensuite sous le nom d'Ælia Capitolina, érigea un temple à Jupiter sur le Calvaire, et plaça une statue d'Adonis sur la crèche de Bethléem. Les Juifs se révoltèrent une seconde fois, et il les chassa pour jamais de leur pays. Il mourut à Bayes l'an 138 de J.-C., à 62 ans, laissant l'empire à Verus et à Antonin, qu'il avait adoptés. Adrien était d'un tempérament robuste et sanguin; il allait toujours tête nue. Il aimait la poésie, les arts et les sciences. Il fit des lois sages, et donna à l'empire un code sous le titre d'*édit perpétuel*. Mais son attachement aux superstitions du paganisme et son infâme passion pour Antinoüs le déshonorèrent. On lui attribue quelques ouvr., et on trouve dans l'*Anthologie grecque* des fragmens de ses poésies.

ADRIEN, sophiste et rhéteur du 3ᵉ S., né à Tyr en Phénicie, étudia l'éloq. à Athènes, sous le cél. Hérode Atticus (*v.* ce nom), et fut amené à Rome par Marc-Aurèle pour y professer cet art. Il mourut sous le règne de Commode. On trouve quelq. extraits de ses *déclamations*, publ. en grec et en latin par Léon Allatius, dans le recueil intit. *Excerpta varia Græcorum Sophistarum ac Rhetorum*; Rom. 1641, in-8.

ADRIEN, écrivain grec du 5ᵉ S., est aut. d'une *Introduction à l'Ecrit. sainte*, imprim. à Augsbourg en 1602, in-4.

ADRIEN. On trouve 3 saints de ce nom dans la légende. — Le 1ᵉʳ, officier dans l'armée romaine, se convertit au christianisme, et souffrit le martyre à Nicomédie vers l'an 306 de J.-C. — Le 2ᵉ, né en Afrique, fut envoyé par le pape Vitalien dans la Grande-Bretagne pour la propagation de la foi, et y mourut en 720. — Le 3ᵉ fut évêque de Saint-André en Ecosse, et souffrit le martyre en 874.

ADRIEN Iᵉʳ, pape, élu en 772, envoya ses légats au second concile général de Nicée en 787, fut vengé par Charlemagne des vexations de Didier, roi des Lombards, et mourut en 795.

ADRIEN II, pape de Rome, élu en 867, à 76 ans, après avoir refusé deux fois le pontificat, leva l'excommunication lancée contre Lothaire, roi de Lorraine, qui avait répudié sa femme; tint un concile à Rome contre Phocius, patriarche de Constantinople, qu'il fit déposer; eut des démêlés avec l'empereur et le patriarche grec, au sujet de la Bulgarie, qu'il revendiquait, et quelques différends avec Charles-le-Chauve, au sujet d'un évêque qui avait été condamné en France. Mort saintement en 872.

ADRIEN III, de Rome, élu en 884, maintint avec fermeté ce qui avait été fait contre Phocius, patriarche de Constantinople; on espérait beaucoup de ses vertus, lorsqu'il mourut en 885.

ADRIEN IV, pape, né en Angleterre, vint en France pour y étudier, fut obligé par sa pauvreté de se faire domestique des chanoines de Saint-Ruf, se fit ensuite religieux, et devint général de cet ordre. Le pape Eugène III le fit cardinal d'Albano, et l'envoya comme légat en Danemarck et en Norwège, où il convertit les peuples barbares. Elu pape à son retour en 1154, il eut des démêlés avec les Romains au sujet de l'hérétique Arnault de Bresse, avec Guillaume, roi de Sicile, et avec l'empereur Frédéric. Il mourut en 1159.

ADRIEN V, né à Gênes, neveu du pape Innocent IV, fut élu en 1276, et mourut peu de temps après.

ADRIEN VI, pape, nommé auparavant Adrien Florent, né à Utrecht dans une basse condition en 1459, enseigna d'abord la théologie à Louvain, fut ensuite évêque de Tortose, vice-roi en Espagne, et enfin élevé à la papauté en 1522, par la protection de Charles-Quint, dont il avait été précepteur. Il s'attira des ennemis, parce qu'il voulut réformer les abus de la cour de Rome, et n'avança aucun de ses parens, m. en 1523. On a de lui: *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8; un commentaire sur le 4ᵉ liv. des Sentences; *Epistola ad principes Germaniæ*, Wittemberg, 1538, in-4.

ADRIEN, chartreux. On lui doit un ouvr. ingénieux et savant intit. *de Remediis utriusque fortunæ*, dont la prem. édit., imprimée à Cologne en 1467, est rare et recherchée.

ADRIEN DE CORNETO, cardinal italien dans le 15ᵉ S., a composé des *Poésies* latines, écrites avec élégance, et deux traités: *de verâ Philosophiâ; de Sermone latino, et de modis latinè loquendi*. Ces ouvr. ont été réimpr. plusieurs fois.

ADRY (Jean-Félicissime), philologue et bibliographe, né en 1749, m. en 1818, fut bibliothécaire de la maison de l'Oratoire à Paris, jusqu'en 1790, époque de la suppression des ordres religieux et congrégations séculières. Rendu à la société civile, il enrichit la littérature de plusieurs éditions d'ouvrages anciens et modernes; il inséra de bons articles dans le *Magas. encyclop.*; il en avait publié de fort curieux dès 1782 dans le *Journal encyclopedique*.

ADSON (Henricus), né près de St-Claude, au commencement du 10ᵉ S., 32ᵉ abbé de Luxeuil. Il jouit d'une si grande réputation, que les souverains de l'Europe se plaisaient à le consulter.

ADSON, abbé de Douvres au diocèse de Bourges, m. en 991, est aut. de quelq. *Vies* de saints et d'un *Tr. de l'Antechrist* attribué à St Augustin, et qui se trouve dans l'édition de 1685 des *Œuvres* de ce père.

ÆACIDE, roi des Molosses en Épire, fut père du célèbre Pyrrhus (*v.* ce nom).

ÆCE. V. Ætius.

ÆDESIA. V. Hermias.

ÆDESIUS. V. Edesius.

ÆDON (mythol.), femme du roi Zéthus, frère d'Amphion, tua dans la nuit son propre fils, croyant immoler l'aîné des fils de Niobé, sa belle-sœur, dont la fécondité la rendait jalouse. Ayant reconnu son erreur, elle voulut se tuer; mais les dieux la changèrent en rossignol.

ÆELREDE. V. Ethelrède.

ÆTA. V. Eétès.

ÆGEATES, moine nestor., vivait dans le 5ᵉ S. Il composa une *hist. eccles.* et une *diatribe* contre le concile de Chalcédoine.

ÆGIDIUS, bénédictin d'Athènes, qui vivait vers le milieu du 8ᵉ S. Quelques histor. le regardent comme le véritable auteur d'un *poème* sur la vertu des médicamens, sur les urines, et sur la connaissance du pouls.

ÆGIDIUS (Gilles de Corbeil), chanoine de Paris, méd. de Philippe-Auguste, a trad. l'ouv. du précéd. en vers latins hexamètres.

ÆGIDIUS. V. Selandus.

ÆGIDIUS, diacre de Paris, vivait au 14ᵉ S., et enseigna la grammaire. Il est aut. d'un liv. intit.: *Carolinus*, et d'une *Hist. de la prem. expédition de Jérusalem* (en lat.), qui se trouve dans la collection de Duchesne.

ÆGIDIUS (Pierre), natif d'Anvers, vivait au commenc. du 16ᵉ S. Il fut l'édit. des *Lettres latines* d'Ange Politien, Anvers, 1514, in-4.

ÆGIDIUS (Gabriel), écriv. du 17ᵉ S. On a de lui: *Specimen moralis christianæ*, etc.; *de Philosophiâ universâ*, de *Microscomò*.

ÆGIDIUS ROMANUS, ou ÆGIDIUS A COLUMNA. V. Colonna (Gilles). Il y a eu plusieurs autres personnages du nom d'Ægidius, qui sont trop obscurs pour trouver place dans ce Dictionnaire.

ÆGIMUS ou ÆGIMIUS, méd. grec, que Galien

croit antérieur à Hippocrate, avait écrit un *liv.* sur les palpitations.

ÆGINETA (PAUL), méd. grec du 7e S., né dans l'île d'Ægina, d'où il tira son nom. On a de lui des *OEuv. de méd. et de chirurg.*, qui ont eu plusieurs édit., ainsi que la traduct. lat. La partie chirurgicale a été trad. en français par Pierre Tolet, médecin, Lyon, 1539, in-12. Les ouvr. d'Ægineta sont encore fort estimés de nos jours.

ÆGINUS de Spolette, né dans cette ville au 16e S. Il a publié, d'après les MSs. du Vatican, la prem. édit. de la *Bibliothèq. d'Apollodore*, Rome, 1550, et a joint à l'original une traduct. lat., avec des notes très-savantes.

ÆLF (SAMUEL), théologien et littérat., né en Suède et mort vers la fin du 18e S. On a de lui des poésies latines remarquables par l'harmonie de la versification autant que par la pureté du style.

ÆLFRICUS, nommé le Grammairien, abbé de Malmesbury, m. vers l'an 1016, est aut. d'un *Dict onn. saxon, lat. et angl.*, pub. à Oxford en 1659; d'une trad. saxonne de l'*Ancien* et du *Nouv. Testament*, à Londres, 1625 et 1638; d'une *homelie* sur l'Eucharistie, Cambridge, 1641.

ÆLIAN. V. ELIAN et SPARTIEN.

ÆLIANUS (MECCIUS), méd., né en Grèce dans le 2e siècle. Il fut le maître de Galien, qui le cite avec éloge comme le prem. qui ait employé, avec succès, la thériaque comme remède et préservatif dans un temps de peste.

ÆLIUS (SEXTUS-POETUS-CATUS), jurisc. romain du 6e S. de la fondation de Rome. Il fut successivement édile, consul, censeur, et donna son nom à une partie du droit romain.

ÆLIUS (FRANCISCUS), aut. ital. de la famille des Marchese, contemporain et ami du poète Sannazar. On a de lui un ouvr. sur les familles napolitaines.

AELST (EVERARD, van), peintre hollandais, né à Delft en 1602, m. en 1658. Son genre était les fleurs et les fruits, et autres petits objets. Ses tableaux, en petit nombre, sont fort chers.

AELST (GUILL. van), neveu et élève du précéd., né en 1620 et m. en 1679, peignit le même genre que son oncle, mais acquit plus de réputation. Il avait voyagé en France et en Italie.

AELST (NICOLAS van), grav., né à Bruxelles en 1530. Il a gravé, d'après Jules Romain, divers sujets de l'Ancien-Testament.

ÆMILIANUS. V. ÉMILIEN (les).

ÆMILIUS. V. ÉMILE (les).

ÆMILIUS (ANTOINE), profess. d'hist., né à Aix-la-Chapelle en 1589. Il fut le disciple de Vossius (*v.* ce nom) et l'ami de Descartes. On a de lui un *recueil* de harang. et de poésies lat., 1651, in-12.

ÆMILIUS (GEORGE), né à Mansfeld en 1517, parent de Luther, a trad. les évangiles en vers: *Evangelia heroico carmine reddita*, 1509, in-8.

ÆNEAS. V. ENÉE (les).

ÆNEAS SYLVIUS. V. PIE II.

ÆNESIDÈME, philos. pyrrhonien, enseigna la philos. à Alexandrie; il avait écrit 8 liv. sur la philos. pyrrhonienne, dont il ne reste qu'un extrait dans Photius.

ÆPINUS (JEAN), coopérateur du célèbre Luther, né en 1499, dans le Brandebourg, mort en 1553. Il a laissé plusieurs ouvr. qui sont presque tous de polémique contre l'Église rom.

ÆPINUS (F.-M.-ULR.-THÉOD.), prof. de phys., né à Rostock en 1724, m. à Dorpt en Livonie, en 1802. On a de lui plusieurs ouvr., dont le plus remarquable est intit. : *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, Pétersbourg, 1760, in-4. M. Haüy en a pub. un *Abrégé* en franç., 1787, in-8.

ÆPOLION, graveur grec sur pierres dures. On connait de lui une tête de l'empereur Marc-Aurèle.

AERIENS. V. l'art. suiv.

AERIUS, hérésiarque, né dans le 4e S., d'abord sectateur d'Arius; et ensuite fondateur de la nouvelle secte des aériens, par jalousie contre Eustathe, patriarche de Constantinople (*v.* ce dernom). Ærius, en suivant le dogme d'Arius, y ajoutait que l'évêque n'avait point de supériorité sur le prêtre; que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques. Il condamnait aussi les prières pour les morts. Cette secte des aériens subsistait encore du temps de St Augustin.

AERTSEN. V. AARTSEN.

ÆSCHINE. V. ESCHINE.

ÆSCHRIOU, méd. empirique de Pergame, 2e S., cité par Galien comme inventeur d'un remède contre la rage.

ÆSCHYLE. V. ESCHYLE.

ÆSINUS (FRANÇOIS), év. d'Iasi, m. en 1549. La biblioth. du Vatican possède plus. de ses opuscules.

ÆSION, orat. gr., contempor. de Démosthène.

ÆSOPUS. V. ÉSOPE.

ÆTHERIUS, archit. grec, vivait vers l'an 500 sous le règne de l'empereur Anastase Ier. Il bâtit à Constantinople un édifice appelé *Chalcis*, et on lui attribue la construction de la muraille qu'Anastase ordonna pour mettre Constantinople à l'abri des insultes des Goths, des Huns et des Bulgares; elle s'étendait du Pont-Euxin à la Propontide, au midi de Selymbria.

AETION, peintre grec, connu pour avoir exposé aux jeux olympiques un tableau dont le sujet était les noces d'Alexandre et de Roxane. Il était contemporain d'Apelle, de Protogène et de Nicomaque.

AETIUS, hérét. arien du 4e S., patriarche de Constantinople sous Julien l'Apostat, m. dans cette ville l'an 367. Il attaquait le mystère de la Ste Trinité, et enseignait que la foi suffit sans les œuvres.

AETIUS, méd. du 4e S., natif d'Amida, en Mésopotamie, étudia à Alexandrie. Il a laissé un ouvr. en 16 livres, distribué en 4 parties, et intit. *Tetrabiblos*, écrit en grec, qui renferme toutes les connaissances médicales acquises avant lui. Cet ouvr. a été traduit en latin, par Cornarius, Paris, 1567.

AETIUS, général romain du 5e S., gouvernait les Gaules quand ce pays fut envahi, d'un côté par les Burgundes et les Francs, et de l'autre par les Huns sous la conduite d'Attila. Il remporta trois grandes victoires sur les prem., et battit complètement les seconds dans les plaines de Châlons. L'empereur Valentinien III, jaloux de sa gloire, le tua de sa propre main l'an 454 de J.-C.

AETIUS AMIDENUS, chirurg., né en Mésopotamie au 5e S., excellait dans la pratique de son art et dans le traitement des maladies des yeux; on a de lui un ouvr. gr. en 16 liv., qui n'est qu'une compilation des écrits de plusieurs méd. qui l'ont précédé. Cet ouvr., imprimé par parties séparées en 1534, in-fol., à Venise; en 1535, à Bâle, in-fol., a été complètement trad. en lat. par Cornarius, et imprimé à Bâle, par Froben, en 1542, in-fol.; réimprimé à Paris en 1567, in-fol.; Lyon, 1549, in-fol.; et 1565, 4 vol. in-12.

AETIUS SICULUS, méd., a écrit le liv. *de Atrâ bile*, attribué à Galien.

AETIUS CLETUS de Cegni, méd., est aut. d'un traité *de Morbo strangulatorio*, Rome, 1636, in-8.

AFACKER (EGIDE), prof. de théol. à Cologne, il fit imp., en 1618, une *Hist. de l'origine et du progrès de la controverse des remontrans et des contre-remontrans.*

AFELTRO professa la philos. à Naples sa patrie, dans le 15e S.; il a laissé des *Comment.* sur Aristote.

AFER (N.-DOMITIUS), orat. rom., né dans les Gaules, enseigna l'éloquence à Quintilien; il vécut sous Tibère, sous Caligula qui le fit consul, et se déshonora par ses délations. M. l'an 59 de J.-C.

AFFAROSI (CAMILLE), bénédictin, né en 1680 à Reggio, parvint aux premières dignités de son ordre. Il est auteur des *Mémoires historiques* sur le monastère de St-Prosper de cette ville.

AFFELMAN (JEAN), né à Soest en Westphalie, prof. de théol. à Rostock, où il mourut en 1624. Parmi ses ouv., on cite le traité *De ferendis hæreticis, an ferendis*, où, contre l'avis des théol. de son temps, il soutient la thèse de la liberté de conscience.

AFFICHARD (THOMAS L'), homme de lettres, né en Bretagne en 1698, m. à Paris en 1753, est auteur d'un grand nombre de pièces jouées aux Français aux Italiens, à l'Opéra-Comique, dont quelques-unes en société avec Pannard, d'Orville et Gallet. La liste de ses ouv. se trouve dans le *Dictionnaire des Théâtres* de Paris, t. 3, et dans *la France littéraire de* 1769.

AFFLITTO (MATTHIEU d'), naquit à Naples vers l'an 1430; ses vastes connaissances dans les matières judiciaires le portèrent au conseil d'état du roi Ferdinand premier, qui le nomma ensuite président de la chambre royale; il mourut à l'âge de 80 ans, et fut enterré à Naples. Ses ouv. sont: *Matthæi de Afflictis commentarius in constitutiones Siciliæ et Neapolis*, in-fol., Francfort, 1603; *Commentarius super tres libros feudorum*, Venise, 1534, in-fol.; *Decisiones Neapolitanæ antiquæ et novæ*, Venise, 1564; *Lecturæ super consuetudinibus Neapolitani Siciliæque regni*: Leyde, 1535, in-fol.; *Lecturæ super VII codices Justiniani*, 1560.

AFFLITTO (JEAN-MARIE), dominicain, fut employé comme ingénieur dans les armées commandées par don Juan d'Autriche; il a publié, en espagnol, un *Traité sur l'art de l'ingénieur*, et des *Mélanges théol. et philos.*, 22 vol. in-4. Mort à Naples en 1673.

AFFLITTO (GAETAN), jurisconsulte napolitain, a publié des controverses et décisions de droit à Naples, en 1655. Cette famille a produit plusieurs autres hommes céléb. par leur rang et leur savoir.

AFFO (IRÉNÉE), histor. philologue et écriv. laborieux et érudit, né à Bussetto dans le Parmesan; il fit profession aux récollets, et en 1768 fut nommé prof. de philos. à Guastalla; censeur du St-Office, profess. d'hist. à l'univ. de Parme. On a de lui *Istoria di Guastalla*; elle embrasse les trois dynasties qui possédèrent ces petits états, et finit en 1776: cet ouvrage lui valut la direction de la bibliothèque de Parme. On a encore de lui *Istoria di Parma*, et plusieurs ouv. relatifs à la bibliographie, aux antiquités et à la biographie des souverains de ces deux états: il a laissé en manuscrit une histoire de Pierre-Louis Farnèse. Mort vers 1800.

AFFRY, nom d'une famille noble de Suisse qui a fourni plusieurs généraux et officiers distingués au service de France.

AFFRY (L.-A.-AUG. d'), né à Versailles en 1713; successivement capitaine aux gardes suisses, maréchal-de-camp et lieutenant-général, il servit avec distinction dans plusieurs campagnes, fut ambassadeur en Hollande, et colonel des gardes suisses en 1780. Sa conduite fut très-honorable dans les journées des 5 et 6 oct. 1789; mais, affaibli par l'âge, il devint ensuite indifférent au parti de la cour, fut arrêté le 10 août 1792, échappa aux massacres de sept., et mourut dans le canton de Vaud, en 1793, du chagrin que lui causa la perte de son fils, tué le 10 août au château des Tuileries.

AFFRY (L.-AUG.-PHILIP. d'), fils du précédent, né à Fribourg en 1743, obtint successivement les grades de capitaine, brigadier, maréchal-de-camp et lieutenant-général, commanda l'armée française sur le haut Rhin, en 1792, et, après le licenciement des troupes suisses, se retira dans sa patrie, où il fut nommé commandant des forces militaires en 1798, lorsque ce pays fut menacé d'une invasion. Député à Paris en 1803, il reçut des mains du premier consul l'acte de médiation de la Suisse, et fut nommé landamman cette même année. Choisi pour complimenter Napoléon Bonaparte sur son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, il reçut à cette occasion la grande décoration de la légion-d'honneur, et mourut peu de temps après à Berne, en juin 1810. Il s'était acquitté avec succès des fonctions de conciliateur et de magistrat suprême d'une nation divisée d'opinions et d'intérêts.

AFFRY (CHARLES d'), fils du landamman, entra de bonne heure au service, et était, lors de la révolution, lieut. d'inf.; il échappa comme par miracle au massacre du 10 août; il fit en 1812 la campagne de Russie, en qualité de colonel d'un régim. suisse, fut nommé officier de la légion-d'honneur, reçut ensuite du roi la croix de St.-Louis, et le grade de chef de légion; il refusa les offres de Napoléon dans les cent jours, se rendit avec les 4 régim. suisses à Bâle, où il commanda une division de l'armée de la conféd. suisse, pénétra en France, et occupa Pontarlier. Depuis, Louis XVIII le créa maréchal-de-camp, et colon. d'un régim. de la garde. M. en 1818.

AFRANIA, nom de deux Romaines, dont l'une, qui vivait du temps de César, aimait les procès et plaidait elle-même ses causes devant le préteur, ce qui fit donner le surnom d'Afrania à toute femme processive et disputant sans cesse. L'autre, fille du consul Menenius-Agrippa, donna un grand exemple de piété filiale, en n'attaquant point le testament de sa mère qui l'avait déshéritée injustement.

AFRANIUS (LUCIUS), poète comique latin, vivait cent ans environ avant J.-C. Au lieu de s'en tenir, comme Plaute et Térence, à la simple imitation de la comédie grecque, il s'attacha à la peinture des mœurs de son pays, et des ridicules de son siècle: ainsi la toge romaine remplaça le manteau grec, et la dénomination de *togata* fut substituée à celle de *palliata*, pour désigner la comédie latine. Il ne nous reste de ce poète que quelques fragmens réunis dans les différens recueils, publiés sous le titre de *Corpus poetarum latinorum*.

AFRANIUS NEPOS (L.), un des lieutenans de Pompée, se joignit avec Petreius, et battit, près de Lerida, en Espagne, César, qui força bientôt les 2 généraux à se soumettre. Afranius ayant encore tenté la fortune en Afrique après la bat. de Thapsus, fut défait et tué par Sitius, lieut. de César.

AFRANIUS (QUINTIEN). V. PISON.

AFRE (Ste), femme de Crète, fut martyr. sous Dioclétien avec sa mère et trois femmes de sa maison.

AFRICANUS (SEXTUS-CECILIUS), jurisconsulte romain, vivait à la fin du premier S.; il écrivit 9 livres de *questions* insérées dans le Digeste.

AFRICANIUS (SEXTUS-JULIUS), aut. chrét. du 3ᵉ S., écrivit en latin une *Chronologie* estimée, dans laquelle il comptait 9,500 ans depuis la création du monde jusqu'à J.-C. On lui attribue un livre sur l'art militaire, intitulé *Cestes*, imprimé dans les *mathematici veteres*, 1693, in-fol., trad. en franç. par Guischardt dans ses *Mém. critiques et hist.*, Berlin, 1774, 4 vol. in-8.

AFRIQUE (l'), appelée par les Grecs Libye, est la troisième partie de ce qu'on nomme l'ancien monde; c'est une immense presqu'île qui ne tient à l'Asie que par l'isthme de Suez. Elle renferme au nord-est, l'Egypte, la Nubie et l'Abyssinie; au nord, le désert de Barca et la côte de Barbarie; au milieu, en commençant à l'ouest, la Guinée, dont l'intérieur est fort peu connu, et dont les Portugais possèdent la partie méridionale; vers le sud, en commençant à l'ouest, le Congo et la Cafrérie, qui s'étendent jusqu'au cap de Bonne-Espérance. La côte orientale est à peine connue des géographes, et fort peu fréquentée par les Européens, à l'exception des Portugais, dont presque toutes ces peuplades sont tributaires. La plus grande partie de l'Afrique est, dans l'intér., ou absolument inconnue, ou très-imparfaitement visitée; ce que nous savons de plus certain, c'est qu'elle est entrecoupée de déserts immenses, et qu'elle renferme les bêtes les

plus féroces et les hommes les moins civilisés. Les anciens ne connaissaient pas le contour entier de l'Afrique; les voyages des Phéniciens et des Carthaginois sont fort douteux. La côte septentrionale, depuis les bouches du Nil jusqu'aux colonnes d'Hercule, la seule bien connue des Grecs et des Romains, a été aussi fameuse dans l'antiquité qu'elle est justement méprisée dans nos temps modernes. C'est au commencement du 5e S. que Genseric, roi des Vandales, en chassa les Romains; mais ces peuples se virent à leur tour dépouillés de leur conquête par l'empire d'Occident, et bientôt après l'Afrique redevint barbare. V. l'histoire de ses peuples les moins obscurs à leurs différens noms.

AFTON. V. Aphtonius.

AGABUS, un des 72 disciples de J.-C., selon les Grecs, fut martyrisé à Antioche.

AGACLYTHUS, affranchi de l'empereur Marc-Aurèle.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grâce contre l'ordre de Dieu, et que Samuel coupa en morceaux à Galgala devant l'autel du Seigneur.

AGALIS, femme de l'île de Corfou, se distingua par son savoir, et donna, selon Meursius, des leçons de gramm. et de rhétor. dans sa patrie.

AGANDURU (Roderic-Moriz), mis. espag., dans le 16e S., eut une part très-active à la conversion de la nation des Tagales, peuples de l'île de Luçon au Japon. Il a écrit l'*Hist.* de cette mission et une autre *Hist. générale des îles Moluques et Philippines* depuis leur découverte, 2 vol. in-8.

AGANICE. V. Aglaonice.

AGAMEMNON (mythol.), fils d'Atrée, roi d'Argos et de Mycènes, général de l'armée des Grecs au siége de Troie, fut obligé de sacrifier à Diane sa fille Iphigénie. Sa dispute avec Achille fut long-temps funeste à la cause des Grecs. Il fut obligé de lui rendre Briséis, jeune captive qu'il lui avait enlevée. A son retour dans ses états, il fut assassiné par Clytemnestre, sa femme, et Egisthe qui l'avait séduite, vers l'an 1210 avant J.-C. Il fut père d'Oreste et d'Electre.

AGANERIENS, nom donné à des chrétiens qui, au milieu du 7e S., renoncèrent à l'Evangile pour embrasser le mahométisme qui venait de prendre naissance.

AGAPET (St), martyrisé sous Aurélien, à Prémestre, en 273.

AGAPET Ier, pape, élu en 535, résista à Justinien qui voulait le soumettre aux patriarches de Constantinople, et mourut en 536 dans une extrême pauvreté.

AGAPET II, pape, élu en 946, appela à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II qui voulait se faire roi d'Italie, apaisa les discordes par sa modération, et mourut en 956.

AGAPET, diacre de Constantinople au 6e S., aut. d'une lettre à Justinien sur les devoirs d'un prince chrétien, dans la bibliothèq. des P. et dans l'*Imperium orientale* de Banduri.

AGAPETES, nom d'une secte (branche de celle des gnostiques) fondée dans le 4e S. par une femme nommée Agapie. Son dogme était qu'il n'y avait rien d'impur pour les consciences pures, et qu'il valait mieux jurer et se parjurer que de révéler les mystères de sa secte.

AGAPIUS, moine grec, né en Crète au 17e S. Il a écrit en grec moderne *le Salut des pécheurs*, et *l'art de planter et de greffer*, Venise, 1640.

AGAR, Egyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham, qui en eut Ismaël, vers l'an 1910 av. J.-C.

AGAR (Paul-Ant. d'), poète provençal, m. en 1551. Il est aut. de plusieurs pièces en patois provençal qui eurent du succès dans le temps.

AGARD (Arthur), antiq. anglais, m. en 1615. Quelques-uns de ses ouvr. sur l'antiq. ont été pub. par Thomas Hearne (*v.* ce nom). Aga a fait aussi un livre sur le *Cadastre* anglais.

AGARISTE, nom de deux Athéniennes do l'une fut célèbre par sa beauté, et l'autre épou Xantippe, et fut mère de Périclès.

AGASIAS, sculpt. d'Ephèse, est l'aut. de statue connue sous la désignation du *gladiate mourant*.

AGASICLES, roi de Sparte, renommé par sagesse et sa prudence, vers l'an 580 avant J.-C

AGATHANGELUS, histor. arménien, écriva dans le 4e S. Il est aut. d'une *hist. de l'introd. d christianisme en Arménie*, qui a été trad. et imp en grec, et dont la bibliothèq. royale possède u MS. original.

AGATHARCIDES, histor. grec, né à Samo dans le 2e S., aut. d'une *Hist. de Perse* don on trouve des fragmens dans le rec. des *Excerpt historiæ*, grec-latin, Francfort, 1559, in-8.

AGATHARCHIDES, géog., né à Gnide, auteu d'un *Traité de la mer Rouge*, dont on trouve de fragmens dans le recueil d'Hudson, int. *Geographiæ veteris scriptores græci minores*. On l croit le même que le précédent.

AGATHARQUE, peintre contemporain d Zeuxis. Il mit le premier en pratique les règle de la perspect. dans les décorat. des théât. anciens

AGATHE (Ste), vierge de Palerme, mouru des suites des tortures que lui fit souffrir Quintianus, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J.-C. Les Siciliens l'ont en grande vénération.

AGATHEMÈRE, aut. d'un *Abrégé* de la Géogr. de Ptolémée, intititulé *Hypotyposes geographicæ*, 1re édit. grecque et lat. Amsterdam, 1697 et 1700, in-4. Il vivait dans le 3e S. après J.-C.

AGATHIAS, dit le Scolastique, historien grec du 6e S. Il a écrit une *Histoire du règne de Justinien* en cinq livres, qui fait suite à celle de Procope, et fait partie de la *Collection byzantine*. Il composa aussi une *Anthologie*, ou recueil d'épigrammes grecques en sept livres, pub. en grec et en latin, à Paris, 1660, in-folio.

AGATHOCLE, tyran de Sicile, fils d'un potier de terre, s'éleva du rang de simple soldat à celui de général, et se rendit maître de Syracuse et de toute la Sicile. Il fit la guerre aux Carthaginois, alla les attaquer jusqu'en Afrique, et mourut empoisonné par son fils Archagate, à l'âge de 72 ans, et après 28 ans de règne, l'an 287 av. J.-C.

AGATHOCLE, fils de Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre, s'empara du royaume d'Antigone, bâtit la ville d'Ephèse, et périt dans une bataille qu'il livra à Séleucus.

AGATHOCLÉE, courtisane égyptienne que Ptolémée Philopator épousa après s'être défait d'Arsinoé, sa première femme; elle gouverna long-temps le roy., et tenta d'assassiner le fils du roi; mais le peuple d'Alexandrie, révolté par ses crimes, la fit périr l'an 204 avant J.-C.

AGATHON, poète tragique et comique, vivait 406 av. J.-C. Il composa plusieurs *Trag.* dont on ne trouve que quelques fragmens dans Aristote et dans Athénée.

AGATHON (S.), élu pape en 679. Il cond. les monothélites (*v.* ce nom) dans un concile, et cessa le prem. d'acquitter le tribut que chaque pape payait aux empereurs à son élection. Mort en 682.

AGATHON, musicien grec, renommé par le charme séduisant de sa voix.

AGAVE (mythol.), fille de Cadmus, épousa Echion, roi de Thèbes. Penthée, son fils, ayant voulu s'opposer aux orgies des fêtes de Bacchus, elle le mit en pièces, et reçut les honneurs divins en récompense de son zèle pour ce dieu.

AGDISTES (mythol.), génie adoré par les anciens Grecs.

AGEDORN, poète allemand sur lequel on a peu de renseignemens est aut. de quelques *Fables*

« Contes dans le genre de La Fontaine, impr. en Allemagne, et estimés des nationaux.

AGELADAS ou AGELAS, sculpt. grec dans le 6e S. avant J.-C. Il passe pour être le premier qui fit ressortir habilement dans ses figures les nerfs et les veines, et s'attacha à bien imiter la chevelure.

AGELET (J. LE PAUTE D'), astr., né en 1751, fut élève du célèbre Lalande (v. ce nom), et prit part à l'expédition envoyée aux terres australes en 1773. A son retour, il fut nommé membre de l'académie des sciences. Il composa des *Mémoires* sur l'éphéhe de Vénus et sur la longueur de l'année. L'amour de la science le fit repartir avec M. de la Peyrouse, chef d'une nouvelle expédition autour du monde, et il périt dans ce voyage, si désastreux pour ceux qui l'entreprirent. V. PEYROUSE (la).

AGELLIO, né à Sorrente en 1532, év. d'Acerno en 1593. Il a mis au jour des *Commentaires* sur les psaumes et autres liv. sacrés. C'est ce qu'il a fait de mieux.

AGELNOTH, archev. de Cantorbéry, en 1020. On a de lui un *panégyrique* de la Vierge, une *lettre* sur St Augustin, et plusieurs autres.

AGENOR, roi de Phénicie, fils de Neptune et de Libye, fut père de Cadmus et d'Europe.

AGÉRIUS ou AGER (NICOLAS), professait la méd. et la botan. à Strasbourg au commenc. du 17e S. Il est aut. de 2 *traités* lat. sur les zoophytes, et sur l'âme végétative.

AGESANDRE, sculpt de Rhodes sous le règne de Vespasien. Il passe pour être l'aut. du *Laocoon*, un des plus beaux morceaux de sculpt. de l'antiq.

AGESIAS, philos. platonicien, dont le roi Ptolémée fit fermer l'école à Alexandrie, parce que ses disciples se donnaient la mort pour se convaincre de l'immortalité de l'âme.

AGESILAS Ier, roi de Sparte, fils de Dorysus et père d'Archélaüs, monta sur le trône l'an 957 avant J.-C., et régna 44 ans.

AGESILAS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus. Il vainquit successivement les Perses, les Athéniens et les Béotiens à Coronée. A l'âge de 80 ans, il alla au secours de Tachos, roi d'Égypte, qui était en guerre contre Artaxerce, et mourut en revenant de cette expédition, l'an 361 avant J.-C. Il était petit, boiteux et laid; mais son courage et sa grandeur d'âme effaçaient ses imperfections physiques. Cornelius Népos et Plutarque en rapportent un grand nombre de traits.

AGESILAS, frère de Thémistocle, connu par un acte d'intrépidité semblable à celui de Mutius Scévola.

AGESILAS, éphore. V. AGIS IV.

AGESIPOLIS. On connaît trois rois de Sparte de ce nom. — Le prem., fils de Pausanias, lui succéda l'an 394 avant J.-C. Il remporta une grande victoire sur les Mantinéens, et mourut l'an 380. — Le deuxième, fils de Cléombrote, ne régna qu'un an, 371 avant J.-C. — Le troisième, étant encore très-jeune, fut mis sous la tutelle de Cléomène et de Lycurgue; ce dernier lui ravit la couronne en 195 avant J.-C.

AGESISTRATE, mère d'Agis IV, célèbre par son courage.

AGETA (G. N.), jurisc. nap., aut. d'un *Epitome* sur la matière des fiefs, Naples, 1670, in-4.

AGGAS ou AUGUS (ROBERT), peintre angl. de paysages sous Charles II, mourut en 1679. On voit de ses ouvrages dans plusieurs cabinets de Londres.

AGGÉE, un des 12 petits prophètes, commença à prophétiser à Jérusalem vers l'an 521 avant J.-C. Il encouragea les Juifs à rebâtir le temple, en prédisant que le second serait plus illustre que le prem.

AGIER, présid. de la cour roy. de Paris, né dans cette ville en 1748, m. en 1823. Ce magistrat, ami de la liberté, traversa la révolution de France sans prendre part à ses fureurs, sans se prostituer, plus tard, par des adulations aux pouvoirs que ces mêmes temps virent s'établir. Il a laissé plusieurs *Ouvr.* sur la jurisprudence, la politique et la théologie; des *Traduct.* des psaumes et des prophètes, faites d'après le texte hébreu; un *Commentaire* sur l'Apocalypse. M. Agier a rendu son nom recommandable par ses travaux, ses vertus, et une constance de caractère plus rare encore que les talens.

AGILA, treizième roi des Visigoths en Espagne, fut massacré par ses sujets, que sa tyrannie et sa lâcheté avaient révoltés, en 554.

AGILULPHE, duc de Turin et roi de Lombardie en 590, par son mariage avec Théodelinde, veuve d'Antharis. Il fit la guerre avec succès contre des princes révoltés, le pape, l'empereur d'Allemagne. Il mourut en 616.

AGINCOURT (SEROUX D'), né à Venette, près Compiègne, a passé la plus grande partie de sa vie à Rome, cultivant les arts en amateur éclairé, et protégeant les artistes. On lui doit l'*Hist. de l'art par les monumens*, depuis sa décadence au 4e S., jusqu'à son renouvellement au 16e, Paris, 1809, 2 vol. in-fol., avec un texte rédigé par M. Lacretelle jeune. Mort à Rome en septembre 1814.

AGIS Ier, roi de Sparte, succéda à son père Eurysthène l'an 1059 avant J.-C., et régna un an. C'est de lui qu'est tiré le nom d'Agides, donné à une des familles qui régnèrent à Sparte.

AGIS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus II, lui succéda l'an 427 avant J.-C. Il remporta une victoire à Mantinée, et eut des succès dans la guerre du Péloponèse. Il régna 30 ans.

AGIS III, roi de Sparte, fils d'Archidamus III, monta sur le trône, l'an 338 avant J.-C. Il tenta de délivrer la Grèce du joug des Macédoniens, et périt dans une bataille contre Antipater, lieutenant d'Alexandre, après des prodiges de valeur. Il avait régné 9 ans.

AGIS IV, roi de Sparte (l'an 244 avant J.-C.), fils d'Eurydamas II, le plus célèbre des rois qui ont porté ce nom. Il tenta de remettre en vigueur les lois de Lycurgue; mais il échoua dans ce dessein par la perfidie de ceux à qui il avait donné sa confiance. Arraché d'un temple où il s'était réfugié, il fut étranglé dans sa prison par l'ordre des éphores.

AGIS, poète d'Argos, sut habilement s'insinuer dans la faveur d'Alexandre-le-Grand, à force de flatteries.

AGIONITES, secte d'hérét. qui condamnaient le mariage et la chasteté. Ils parurent sous Justinien II.

AGLAIDE, femme née à Mégare, dont l'appétit passa en proverbe chez les Grecs.

AGLAONICE ou AGANICE, femme du Thessalien Hégétor, voulut abuser de la crédulité de ses contemp. en leur persuadant qu'elle faisait disparaître la lune à son gré, et elle choisissait à cet effet l'époque d'une éclipse. On reconnut la fourberie, et on se moqua de la prétendue magicienne, dont le nom passa depuis en proverbe.

AGLAOPHON, peintre de Thasos, fut le maître de Polygnotes et d'Aristophon. Il peignit Alcibiade ayant sur ses genoux la courtisane Némée, tableau scandaleux qui n'en fut pas moins admiré des Athén.

AGLAURE ou AGRAULE (mythol.), fille de Cécrops, fut métamorphosée en pierre par Mercure, parce qu'elle avait contrarié les amours de sa sœur Hersé avec ce dieu.

AGLIATA (FRANÇOIS), poète sicilien, né dans le 17e S. On a de lui des *Chansons* siciliennes.

AGLIATA (GÉRARD), d'une autre famille que le précédent, composa des vers insérés dans le Recueil de l'académie des *Accesi* de Palerme.

AGLIATA (FRANÇOIS), protonotaire de Sicile, a laissé quelques écrits sous le titre d'*Allegasioni*. Il y a encore eu plusieurs Agliata siciliens, qui se distinguèrent dans la poésie et dans les lettres.

AGLIONBY (JEAN), ministre anglican, chape-

lain de la reine Elisabeth et de Jacques Ier, l'un des traduct. du Nouveau-Testament dans la langue nationale; m. en 1610.—Son fils, Édouard Aglionby, fut doyen de Cantorbéry, et mourut en 1643.

AGNAN ou AIGNAN (St), év. d'Orléans, m. en 453, obtint d'Aetius des troupes pour défendre la ville contre Attila, qui fut forcé d'en lever le siége.

AGNANI (Jean d'), jurisc. italien, professa le droit à Bologne, et mourut en 1457, après s'être fait ecclés. Il a laissé des *comment.* sur les décrétales et un *Recueil* de consultations.

AGNEAU. V. Lagneau.

AGNEAUX (J.-B. d'), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1728, et mort en 1792. On a de lui un grand nombre d'ouvr. théologiques, littér., etc., dont les plus remarquables sont : une *Hist. de la ville de Bordeaux*; un *Eloge de Montaigne, et discours sur la religion*; *Hist. d'Artois*; *Lettres contre l'incrédulité*; *le Triomphe du chrétien*, poème, etc.

AGNELLI (Frédéric), grav. ital., né dans le 17e siècle. On a de lui un grand nombre de *Portraits*, le *Dôme de Milan* en plusieurs grandes planches, et d'autres *Gravures* peu remarquables.

AGNELLO (André), chan. de Ravenne dans le 9e S., a écrit l'hist. des év. et archev. de cette ville.

AGNELLO, archev. de Ravenne, qui vivait au 6e siècle, a été confondu avec André, par Vossius et Moreri. On trouve dans la *Biblioth. des pères* une *Lettre* qui peut être attribuée à ce prélat.

AGNELLO (Jean), obscur citoyen de Pise, usurpa la souveraineté de sa patrie en 1364, avec le secours de Bernabas Visconti, qui lui fournit de l'argent et des soldats ; mais, après 4 ans de tyrannie, il eut la cuisse cassée par accident, et les Pisans prirent les armes, chassèrent ses satellites, et recouvrèrent leur liberté.

AGNES (Ste), jeune vierge, souffrit le martyre à Rome à 13 ans, vers 303 de J.-C.

AGNES (Ste), de Monte-Pulciano en Toscane, m. en 1317, abbesse d'un monastère dans le comté d'Orviette, sous la règle de St-Augustin et l'institut de St-Dominique. Ce fut le roi de France Henri IV qui pria le pape Clément VIII de la placer dans la légende, en 1627.

AGNES DE FRANCE, fille du roi Louis-le-Jeune, épousa, en 1180, Alexis Comnène le jeune, emper. de Constantinople, puis Andronic Comnène, qui enleva l'empire et la vie à Alexis. Après 20 ans de veuvage, elle prit encore un 3e mari, Théodore Branas, gouverneur d'Andrinople, dont elle eut une fille qui fut belle-mère de l'historien Villehardouin (*v.* ce nom) vers 1212.

AGNÈS DE MÉRANIE épousa en 1196 le roi Philippe-Auguste, après que ce prince eut répudié Ingelburge. Mais les censures de l'Eglise l'obligèrent de renoncer à Agnès, qui en m. de douleur en 1201.

AGNÈS D'AUTRICHE, fille de l'empereur Albert Ier (*v.* ce nom), vengea la mort de son père en faisant verser des torrens de sang sur sa tombe. On porte à plus de mille le nombre des victimes de sa fureur, et il s'en trouvait beaucoup d'innocentes. Après ces terribles exécutions, elle fonda un monastère, vécut 50 ans au pied des autels, et mourut en 1334, dans un âge très-avancé. Elle avait épousé, en 1296, André, roi de Hongrie, mort l'année suivante.

AGNÈS SOREL. V. Sorel.

AGNESE, dame romaine, fondatrice de l'ordre monast. des *hospitalières de St-Jean de Jérusalem*, approuvé par le pape Pascal II en 1113 ; ce fut l'origine de l'ordre connu depuis sous le titre d'ordre de Malte.

AGNESI (Mar. Gaetane), née à Milan en 1718 se livra de bonne heure à l'étude des hautes sciences, et devint si savante en mathémat., que le pape Benoit XIV lui permit d'occuper la chaire de son père, profess. à l'université de Bologne. On a d'elle : *Institutioni analitiche*, Milan, 1748, 2 vol in-4, trad. en franç. par d'Antelmi, 1775, in-8 Morte dans un couvent de Milan, en 1799.

AGNIAN (N...), né en Poitou au 13e S., fut l'un des premiers chansonniers français. Il vivait avant que les troubadours fussent connus.

AGNODICE, Athénienne qui se déguisa en homme pour étudier la méd. Elle s'appliqua surtout avec succès à l'art des accouchemens, et ce fut à son occasion que les Athéniens permirent aux femmes libres d'exercer cette profession.

AGNOETES, nom grec qui signifie ignorant, fut donné aux disciples de Théophore, qui niait la prescience de Dieu.

AGNOLO de Sienne, sculpt. et archit. dans le 13e siècle, a exécuté avec son frère Agostino plusieurs monumens qu'on voit encore à Orviette, Arezzo et Sienne leur patrie.

AGNOLO (Gabriel), archit. napolitain, né en 1510. On voit à Naples plusieurs beaux édifices dont il a donné les plans et dirigé la construction.

AGNOLO (Baccio), sculpt. et archit. florentin, m. en 1543. Il commença par sculpter et ciseler en bois, et s'adonna ensuite à l'archit. : ses travaux lui acquirent une grande réputation. Florence lui doit quelq. édifices remarquables par leur élégance et leur solidité. Plusieurs sont ornés de ses sculpt. en bois. Il laissa trois fils, auxquels il transmit une partie de ses talens.

AGNON, fils de Nicias, eut part à la prise de Samos par Périclès. Ce fut lui qui bâtit la ville d'Amphipolis.

AGNONIDE, orateur athénien, fut l'accusateur de Phocion, qu'il fit condamner à mort ; mais il éprouva bientôt le même sort, quand le peuple eut reconnu l'injustice de son premier jugement, et l'infamie du délateur.

AGNOSCIOLA (Sophonisbe), femme peintre, née à Crémone, et morte en 1620, s'acquit une grande réputation à la cour de Madrid par ses *Portraits*. Van Dyck estimait son talent.

AGOBARD, archev. de Lyon en 813. Il prit part à la révolte des enfans de Louis-le-Débonnaire, et fit de la conduite de ces princes une *apologie* que nous avons encore. Déposé par le concile de Thionville en 835, il se réconcilia bientôt après avec l'empereur, et fut rétabli sur son siége. Il mourut en 840, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, quatorze jours avant ce monarque. Il a laissé un grand nombre d'écrits. La loi qui autorisait les duels judiciaires fut abrogée à sa sollicitation. Une espèce d'épilepsie qui régnait de son temps faisait tomber comme morts les malades ; et certains prêtres abusaient de la terreur du peuple pour l'engager à faire des donations aux églises : Agobard écrivit pour faire cesser cet abus. Il écrivit aussi contre les épreuves de l'eau et du feu, appelées jugement de Dieu, et contre l'opinion généralement reçue qui regardait les sorciers comme la cause des orages.

AGOCCHI (J.-Baptiste), né à Bologne, archev. d'Amasie, secrét. d'état du pape Grégoire XV en 1629, m. en 1631 à Venise, où il était nonce du saint-siége. On a de ce prélat une lettre *sur la fondation et sur la puissance de la ville de Bologne*. Ses autres ouvrages n'ont point été imprimés.

AGONISTIQUES, du grec ἀγωνιστής, combattans, nom de missionnaires hérétiques qui se disaient envoyés pour combattre les erreurs dans le 16e siècle.

AGONYCLITES (les), mot comp. d'*a* privatif, γόνυ, genou, et de κλίνω, plier, hérétiques du 8e S. qui prétendaient qu'on doit prier debout.

AGORACRITES, statuaire grec, né à Paros dans le 5e. S. avant J.-C., fut l'élève de Phidias, et ne se montra point indigne de ce grand maître.

AGOSTARIC, né à Amalfi, dans le roy. de Naples, m. en 1282, était à la fois médec. et jurisc. Il recueillit les statuts municipaux et les privilèges de sa patrie.

AGOSTI (Jules), poète, né à Reggio, m. très-jeune en 1704. Il a laissé deux trag., *Artaxerce* et *Cosnippe*, et un *oratorio*.

AGOSTINI (Nicolo degli), poète vénitien du 16e S., aut. de poésies assez médiocres, mais parmi lesquelles il faut remarquer un *poème* sur les guerres d'Italie de 1509 à 1521, en 3 liv. qui fait suite au *Roland amoureux* de Bojardo.

AGOSTINI (Jean), franciscain, a publié en 1760 les *Vies des Auteurs vénitiens*, Venise, 2 vol. in-4; et d'autres ouvr. en prose et en vers.

AGOSTINI (Léonard), antiq., né à Sienne au commencement du 17e S. On a de lui deux ouvr. très-savans, entre autres une nouv. édit. *della Sicilia di Filippo Paruta descritta con medaglie*, *Gemme antiche figurate*, impr. plusieurs fois à Rome, à Lyon et à Leyde, in-fol. et in-4.

AGOSTINI (Paul), musicien, né en 1593, maître de la chapelle pontificale de St-Pierre. Il a composé beaucoup de musique d'église à 4, 6 et 8 voix.

AGOSTINI (Donat), sculpt. de Lugano dans le 18e S., travaillait principalement en stuc.

AGOSTINO de Sienne. V. Agnolo.

AGOULT (Guillaume d'), poète provençal du 12e S., cité avec éloges par quelques aut. Ses *poésies* se sont perdues.

AGREUS (Cl.-Jean), jurisc. suédois du 17e S. Il fut profess. de droit, et publia des ouvr. qui éclaircissent la législation du Nord. Il y a eu en Suède d'autres savans du même nom qui ont écrit sur les antiquités, l'histoire et la morale.

AGRAIN, nom d'une ancienne famille du Vivarais, dont l'illustration remonte aux croisades. —Eustache d'Agrain fut dans la première croisade prince de Sidon et de Césarée, conétable et vice-roi de Jérusalem. Il obtint des succès brillans contre le khalyfe d'Égypte. —Hugues d'Agrain, petit-fils du précéd., fut envoyé en ambassade au Kaire, et conclut une paix honorable avec le khalyfe. Ses descendans se sont alliés à des maisons souveraines.

AGRAZ (Antoine), né en Sicile, m. en 1672, a publié un *Museum siculum*, Rome, 1671, in-fol.

AGREDA (Marie d'), religieuse espagnole dont le nom de famille était Coronela. Elle fut supérieure du couvent de l'Immaculée Conception, et écrivit par suite de prétendues visions, *la vie de la Sainte Vierge*, qu'elle attesta lui avoir été révélée dans tout son contenu. La lecture en fut interdite à Rome, et la traduct. française qu'en fit le P. Thom. Crozet, en 3 vol. in-4, censurée par la Sorbonne. Marie d'Agreda mourut en 1665. Bossuet a relevé les indécences que renferme son ridicule ouvrage.

AGRESTI (Livio), peintre d'hist., né à Rome, travailla aux décorations intérieures du Vatican. Mort en 1580.

AGRESTIUS (Julius), capitaine romain sous Vespasien, se tua de désespoir parce qu'on ne voulut point croire le rapport qu'il avait fait des forces de l'ennemi.

AGRICOLA (Cn.-Jul.), général romain, beau-père de l'histor. Tacite, né l'an 40 de J.-C., fut envoyé par Domitien comme gouverneur dans la Grande-Bretagne, qu'il réduisit en province romaine l'an 84 de J.-C. Ses victoires excitèrent la jalousie de Domitien, qui le rappela à Rome, où il passa le reste de ses jours dans la retraite. On croit qu'il mourut empoisonné par Domitien. Tacite a écrit sa *Vie*.

AGRICOLA (George), médec., né en Misnie en 1494, s'occupa de la connaissance des métaux et des fossiles. On a de lui un tr. *de Re metallicâ*, en 12 liv., Bâle, 1546, 1556, 1558 et 1561; un autre sur les *poids*, *les mesures et les prix des métaux et des monnaies*, Bâle, 1550; un tr. *de Lapide philosophico*, Cologne, 1531, 1534. Mort en 1555.

AGRICOLA (Jean-Islebius), né dans le comté de Mansfeld en 1492, compatriote et disciple de Luther, premier prédicateur de la cour de Berlin, mort dans cette ville en 1566. Il fut accusé d'avoir enseigné que les bonnes œuvres étaient inutiles, et que si l'homme n'était pas juste, il n'avait besoin que de faire un acte de foi pour être justifié. Mais les meilleurs théologiens d'Allemagne ont réfuté cette calomnie. Outre des livres de controverse, il a laissé un *Recueil* de proverbes allemands, dont la morale est aussi pure que le style, et qui contribuèrent à former la langue.

AGRICOLA (George-André), médec., né à Ratisbonne en 1672, m. en 1738, aut. d'un écrit intit.: *Essai inouï et cependant fondé*, etc., concernant la multiplication des arbres et des plantes, Ratisbonne, 1716, 1717; 2 vol. in-fol. Cet ouv. a fait beaucoup de bruit en Allemagne. Il a été trad. en français. Amst., 1720, 2 vol. in-8.

AGRICOLA (Michel), ministre luthérien à Abo en Finlande, a trad. le Nouv.-Testament dans l'idiome du pays. Mort en 1557.

AGRICOLA (Christ.-Louis), graveur allemand, mort en 1719. On a de lui la *Métamorphose d'Actéon*.

AGRICOLA (Jean-Henri), compositeur de musique, m. à Berlin en 1774. Il fut directeur de la chapelle royale, et a laissé les opéras d'*Achille* et d'*Iphigénie*.

AGRICOLA (Jean-Ammo.), médecin allemand du 15e S., aut. d'excellens *comment.* sur Hippocrate et Galien, et de 2 liv. sur la botanique médicale.

AGRICOLA (St), év. de Châlons-sur-Saône, dans le 6e S., bâtit la cathédr. et fit d'utiles fondat.

AGRICOLA (Rodolphe), célèbre prof. de philos., à Worms et à Heidelberg, né à Beflon, près de Groningue, en 1442, est un de ceux qui firent renaître le goût des b.-let. en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il voyagea beaucoup, se fit partout des admirateurs et des amis, et m. à Heidelberg en 1495. Ses ouvr. ont été impr. à Cologne, 3 vol. in-4.

AGRIPPA (Menenius). V. Menenius.

AGRIPPA (M.-Vipsanius), général rom., favori d'Auguste, né l'an de Rome 690, s'éleva par ses vertus civ. et milit. aux plus hautes dignités. C'est à lui qu'Octave dut le succès des batailles célèbres de Philippes et d'Actium. Consulté par Auguste, il lui conseilla d'abdiquer l'empire et de rétablir la république; mais son avis ne fut pas suivi. Il épousa Julie, fille d'Auguste, et fut désigné pour succéder à l'empire. Après avoir soumis les Germains et défait les Cantabres, il m. à 51 ans, l'an 12 avant J.-C., en revenant d'une expédition contre les Pannoniens. C'est lui qui fit construire le célèbre Panthéon, aujourd'hui Notre-Dame-de-la-Rotonde. Il laissa cinq enfans, Agrippine, Julie, Lucius, Caïus et Posthumus.

AGRIPPA (C.-César), fils d'Agrippa et de Julie, fut adopté par Auguste, ainsi que ses deux frères Lucius et Posthumus. En revenant d'une expédition en Arménie, il fut assassiné par Lollius, et mourut en Lycie.

AGRIPPA (M.-J.-Posthumus), fils posthume d'Agrippa et de Julie, fut adopté par Auguste; mais bientôt les intrigues de Livie et de Tibère le firent exiler; il allait être rappelé après sept ans, quand Tibère, craignant qu'Auguste ne le nommât pour son successeur, le fit assassiner à l'âge de 26 ans.

AGRIPPA, astronome vers la fin du 1er S., observa, en Bithynie, que la lune était en conjonction avec les Pléiades.

AGRIPPA (Hérode). V. Hérode.

AGRIPPA (Castor), chrétien grec, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Il combattit les opinions de l'hérésiarque Basilide, par quelq. écrits

qui se sont perdus, mais dont Eusèbe parle avec éloge, ainsi que quelques auteurs anciens.

AGRIPPA (Henri-Corneille), philos. et médecin, né à Cologne en 1486, se livra alternativement aux armes et à l'enseignement, forma à Paris une société où l'on cultivait les sciences occultes, la magie, l'astrologie, etc. Il servit sous Maximilien Ier, sous François Ier, sous Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et sous Charles V. Il mourut en 1535, à Grenoble, peu après être sorti d'une prison où François Ier l'avait fait enfermer pour avoir mal parlé de sa mère, Louise de Savoie. Il publia en latin un tr. de *l'excellence des femmes*, pour flatter Marguerite, qui le nomma son historiog.; et d'autres sur *la philos. occulte;* sur la *triple manière de connaître Dieu;* sur *la vanité des sciences*. La plupart de ces tr. ont été trad. en franç.; le dern. l'a été aussi en angl., en holland. et en allemand.

AGRIPPA (Camille) philos., mathémat., et principalement archit., né à Milan dans le 16e S. Il a laissé plus. ouvr. devenus rares : un *tr. sur les moyens de transporter un obélisque sur la place de St-Pierre à Rome*; un *tr. de la science des armes*, suivi d'un discours philos.; un *dialogue sur la générat. des vents*; un *tr. sur la navigation*.

AGRIPPINE, fille d'Agrippa Vipsanius et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus qu'elle accompagna en Syrie. Son époux ayant été empoisonné par Pison, elle rapporta ses cendres en Italie, et accusa son meurtrier, qui se vit forcé de se donner la mort. Tibère, jaloux de sa popularité, l'exila dans une île où elle mourut de faim, l'an 33 de J.-C. Elle fut mère de Caligula et d'Agrippine, mère de Néron.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et de la précéd., épousa Domitius Ænobarbus, dont elle eut Néron, et en secondes noces l'empereur Claude, son oncle, dont elle avança la mort pour assurer à son fils le trône qui appartenait à Britannicus. Néron, parvenu à l'empire, voulut se défaire de sa mère en la faisant périr sur un vaisseau que l'on devait submerger en pleine mer; elle échappa à ce danger, mais son fils la fit assassiner par un affranchi l'an 59 de J.-C. Cette princesse joignait à la cruauté et aux mœurs les plus dissolues une grande beauté et l'esprit le plus artificieux.

AGRIPPINUS, *év.* de Carthage au 3e S. Il soutenait qu'il fallait baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême des mains des hérétiques. Ses disciples furent appelés agrippiniens.

AGROECIUS (Censorius-Atticus), enseignait les lettres à Bordeaux dans le 4e S. Il reste de lui un *traité* sur la propriété et les différences des synonymes latins.

AGROECIUS, grammairien postérieur au préc., aut. d'un tr. intit. *de Orthographiâ*, etc., dédié à Eucher, évêque de Lyon, impr. dans le *Recueil des anciens grammairiens*, publié par B. Vulcanius, Bâle, 1577, in-fol.; il recueillit en outre et mit en ordre les *OEuvres* de gramm. d'Isidore de Séville et de quelques autres grammairiens.

AGROTAS, orat. qui florissait à Rome sous les règnes d'Auguste et de Tibère, se fit remarquer par son éloquence grecque, qu'il préférait à la latine; ce qui, malgré son style énergique et véhément, ne lui attira pas une nombreuse clientelle.

AGUADO, jésuite espagnol, né en 1566, fut le confesseur du duc Olivarez, ensuite ministre de Philippe IV, et mourut à Madrid en 1654. Ses *ouvr.* en 6 vol. ont été impr. à Madrid en 1629.

AGUANIE (Juvénal d'), moine tyrolien de l'ordre des capucins, aut. de plusieurs ouvr. de théol. écrits en lat. et estimé des catholiques allem.

AGUCCHIA (Jean), grav. ital. du 16e S. On a de lui la *cathéd. de Milan* et un *portail*, grav. estimées.

AGUERRO (Ben.-Emman.), peint. espagnol, m. en 1670, paysagiste est., surtout pour la correction des figures qui se trouvent dans ses tableaux.

AGUESSEAU (Henri-François d'), chanceli[er] de France, naquit à Limoges le 27 novembre 166[8], nommé avocat du roi au Châtelet à l'âge de 21 an[s] et trois mois après avocat-général au parlem., exerça ces fonctions pendant dix années, et pronon[ça] dans cet intervalle ces beaux plaidoyers qui lui a[c]quirent tant de gloire, et qui sont encore admir[és] aujourd'hui comme des monumens de sagesse [et] d'éloquence. Nommé procureur-général en 1700 il fut menacé d'une destitution à cause de son oppo[]sition à l'enregistrement de la bulle *Unigenitus* qu[e] Louis XIV pressait le parlement de recevoir mais la fermeté de ce grand magistrat le sauva et le roi lui conserva des fonctions qu'il rem[]plissait si glorieusement. A la mort du chancelie[r] Voisin, sa charge et les sceaux du royaume furen[t] confiés à d'Aguesseau sous le règne de Louis XV il les perdit en 1718 pour s'être opposé au systèm[e] de Law, et se retira à Fresnes, où il vécut dans l[a] solitude jusqu'à ce que la cour, détrompée par un[e] catastrophe trop fameuse, le rappela et lui rend[it] son ministère. Disgracié par le cardinal Dubois devenu prem. ministre, d'Aguesseau fut une se[]conde fois rétabli dans ses anciennes fonctions; les exerça jusqu'à l'âge de 82 ans, et mourut le février 1751. Il fut enterré à Auteuil. On a dit d[e] d'Aguesseau qu'il pensait en philosophe et parla en orateur; on aurait pu ajouter qu'il vécut en sag[e] dans toutes les positions sociales qu'il parcourut Ses *OEuvres* ont été recueillies en 13 vol. in-4, Paris 1787-1789. Une nouv. édit. en a été donnée e[n] 1819, 16 vol. in-8; elle est précédée d'un disc historique composé par M. Pardessus. M. Rives publié, en 1824, les *lettres* du chancelier d'Agues[]seau, in-4, et 2 vol. in-8.

AGUI, roi de Bantam dans l'île de Java au 17e S. implora l'assistance des Hollandais, et reconquit l[a] plus grande partie de son royaume, qu'il avai[t] cédé à son fils, et que la tyrannie de ce dernier l[e] força de reprendre.

AGUILLON (François d'), mathémat. et jé[]suite de Bruxelles, m. en 1617, professa la philos à Douai, et la théol. à Anvers. Il est aut. d'u[n] *traité d'optique*, Anvers, 1613, in-folio.

AGUIRRA (Michel d'), magistrat espagnol fit imprimer à Venise, en 1521, un *ouvr.* où i[l] défendait les droits de Philippe II sur la couronn[e] de Portugal. Mort à Grenade en 1538.

AGUIRRE (Jean-Saens d'), card., né à Logron[o] en 1630, fut d'abord relig. bénéd., prof. de théol. Salamanque, et secrét. du St-Office. Il mourut Rome en 1699, estimé pour son savoir et ses vertus Son principal ouvr. est la *Défense de la chaire d[e] St-Pierre*, Salamanque, 1683. Il y attaque les 4 art de l'assemblée du clergé de France tenue en 1682 Ce livre, proscrit par un arrêt du conseil d'Es[]pagne, lui valut le chapeau de cardinal.

AGYLÉE (Antoine), né en Italie en 1533 passa en Hollande, s'arma contre Philippe II, ro[i] d'Espagne, fit recevoir en 1579, dans Bois-le[-]Duc, l'union d'Utrecht; fut nommé député au[x] états généraux, puis conseiller au conseil suprême enfin avocat fiscal, et mourut en 1586.

AGYLÉE (Henri), fils du précédent, naqui[t] à Bois-le-Duc, dans le Brabant, vers 1535. So[n] esprit, enclin à la méditation, le porta à s'isole[r] des événemens politiques qui troublaient sa patrie Il se livra à l'étude des lois, et publia : *les Novelles de Justinien*, trad. en latin par Haloandre 1560, in-4; *Justiniani edicta, Justini, Tiberi Leonis philosophi constitutiones et Zenonis unâ* Paris, 1560, in-8; une traduct. latine du *Nomo-Canon de Photius*, 1561, in-folio; *Inauguratio Philippi II, Hisp. regis, quâ se juramento ducatui Brabantiæ*, etc., *obligavit*, Utrecht 1620, in-8.

AGYNIENS, dérivé de ἀγυνὴς (qui n'a poin[t] de femmes), hérétiques du 7e S. qui vivaient dan[s]

le célibat, prétendaient que Dieu n'était pas l'aut. du mariage, et qu'on ne devait pas en user.

AHIAS, prophète de Sylo, connu par les prédictions qu'il fit au roi Jéroboam. Les rabbins prétendent qu'il fut un des historiens du règne de Salomon.

AHLWARDT (PIERRE), prof. de logique et de métaphysique à Greifswald en Poméranie, m. dans cette ville en 1791. Il a laissé plusieurs ouvr., dont les plus remarquables sont les *méditations pieuses* sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs, et des *dissertations* sur l'immortalité de l'âme et sur la liberté de Dieu. Il fonda une société dite des *Abélistes* dont les membres doivent faire profession de candeur et de sincérité parfaite.

AHMED-BEN-FARÈS, surn. El-Razi, lexicographe et juriscon. arabe, m. vers 999 (de l'hég. 390), est aut. de plusieurs *traités* de jurispr., et d'un *dictionn. arabe* qui se trouve dans la biblioth. de Leyde et dans celle Bodléienne à Oxford.

AHMED-BEN-MOHAMMED, poète arabe, né à Jaen, en Espagne. On a de lui quelq. *poésies*, des *Annales d'Espagne* et des *entreprises des Ommiades*. Mort en 970 (de l'hég. 360).

AHMED-BEN-THOULOUN, chef d'une dynastie arabe qui régna en Egypte, et qui ne fournit que quatre princes. Nommé gouverneur d'Egypte, Ahmed profita de la faiblesse des khalyfes pour usurper le pouvoir souverain. Il conquit une grande partie de la Syrie, et mourut à Antioche en 884 (de l'hég. 270).

AHMED-CHAH-EL-ABDALY, fondateur du roy. de Candahar. Elevé à la cour de Nadir Chah (Thamas-Kouli-Khan), il s'empara, à la mort de ce prince, des provinces de Candahar et de Caboul, les érigea en roy., et prit le titre de *Chah*. Il fit avec succès plusieurs expéditions dans le nord de l'Inde, et vainquit l'armée combinée des Mahrattes, en 1761, à la bataille de Pannibet. Il mourut en 1773 dans un âge assez avancé, et laissa sa couronne à son fils Timour-Chah.

AHMED-DJESAIR. V. AVEIS II.

AHMED-DGEZZAR. V. DGEZZAR.

AHMED-GHIEDICK, grand visir de Mahomet II, fut un des plus grands guerriers dont parlent les annales othomanes. Il enleva la Crimée aux Génois, descendit en Italie où il ravagea la Pouille, et défendit ensuite avec succès les frontières asiatiques de l'empire contre les Persans. Bajazet, fils et success. de Mahomet II, fit étrangler Ahmed en 1482, malgré ses brillans services et la reconnaissance personnelle qu'il lui devait. Cet Ahmed est appelé par quelq. aut. *Acomat*, corruption du nom d'Achmet sous lequel des biographes désignent ce grand visir. Nous avons suivi la version orientale d'après Herbelot.

AHMED-RESMI-HADJI, conseiller du divan, et nichaodji ou chancelier du sulthan Mustapha III, vers 1758. Il fut chargé par ce prince de deux missions à Vienne et à Berlin dont il a écrit les relations insérées dans les *Annales de l'empire othoman*, rédigées par Ahmed-Ouassif-Effendy, et impr. en turk à Scutari, 1804, 2 vol in-folio, et trad. en allem., Berlin, 1809, in-8.

AHMED-KHAN, 9e souverain du Mogol, descendant de la race de Genghis-Khan, fut le premier prince Mogol qui embrassa l'islamisme. Son neveu Arghoun conspira contre lui, et il fut tué en 1284 (de l'hég. 683).

AHRENDT (N.......), antiq. et paléographe, né dans le Holstein, parcourut successivement la Norwège, la Suède, le Danemarck, la France, l'Espagne et l'Italie, toujours à pied, et bravant l'intempérie des climats, étudiant les antiquités scandinaves et les monumens runiques, les cherchant sans cesse, et se livrant à la recherche des alphabets des 9e 10e et 11e S. Ses courses continuelles lui attirèrent souvent de fâcheuses aventures, auxquelles donnaient lieu son originalité et la singularité de son extérieur. Il est mort en revenant d'Italie, en février 1824. Ses collections de MSs. islandais, alphabets runiques, remarques et observations *linguistiques*, etc., ont été renvoyées dans sa patrie par les soins du chargé d'affaires de S. M. le roi de Danemarck.

AHUITZAL, empereur des Astèques, ou anciens Mexicains, recula les limites de son empire, encouragea l'industrie, et embellit Mexico. Il eut pour successeur Montezuma, sous le règne duquel les Espagnols s'emparèrent du Mexique.

AIBEK (AZED-EDDYN), prem. sulthan d'Égypte, de la dynastie des Mamloucks baharytes, mort en 1257 (de l'hég. 655). Ce fut lui qui, n'étant encore que général des troupes égyptiennes, empêcha St Louis d'être assassiné dans la prison où ce roi était détenu, après la funeste bataille de Mansoura.

AICARDO, archit. piémontais, a construit plusieurs édifices, magasins, palais, aqueducs et ponts à Gênes, où il mourut en 1650.

AICARTS DE FOSSAT, troub. du 13e S., auteur d'un *sirvente* où il décrit la querelle de Charles d'Anjou et de Conrad IV, qui se disputaient la couronne de Naples.

AICHAH, deuxième femme de Mahomet, et fille d'Abou-Bekr, morte à la Mekke en 677 (de l'hégyre 58). Les musulmans lui donnent le titre de prophétesse, et elle est placée par les commentateurs du Koran au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre.

AICHER (P.-OTHON), bénédictin, profess. de gramm., de poésie, de rhétor. et d'hist. à Salzbourg, où il mourut en 1705. Il a écrit plusieurs *traités* sur la législation, l'hist. et les mœurs des prem. temps de la république romaine; entre autres l'ouvr. intit.: *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum de comitiis veterum Romanorum*.

AIDAN, év. de Lindisfarne en Northumberland, mort en 651, prédicat. de l'Evangile dans le nord de l'Angleterre. Le vénérable Bède nous a laissé le portrait de ce prélat, qu'il représente comme un modèle de toutes les vertus morales et chrétiennes.

AIGENLER (ADAM), jésuite tyrolien, mort en 1613, professa les mathémat. et l'hébr. à l'univers. d'Ingolstadt. Il est aut. du liv. intit.: *Fundamenta linguæ sanctæ*, Dillingen, 1670, in-4, et de quelq. autres ouvr. peu remarquables.

AIGLER (BENOIT), cardinal, né à Lyon dans le 13e S., devint abbé du Mont-Cassin sous le pape Urbain IV, fut appelé au cardinalat par Clément IV, et mourut en 1282. Il a laissé des écrits purement monastiques, tels que le *Miroir des moines*, une *Exposition de la règle de St-Benoît*, etc., etc.

AIGNAN (ETIENNE), homme de lettres, de l'acad. française, né à Beaugency-sur-Loire en 1773, fit au collége d'Orléans d'assez brillantes études, et montra un goût décidé pour la poésie. Entré dans le monde au moment où des idées de liberté échauffaient toutes les têtes, il embrassa la cause de la révolution, et était à dix-neuf ans procureur-syndic du district d'Orléans, secrétaire général de la préfecture du Loiret en 1800, et ensuite de celle du Cher, sous M. de Luçay. Aignan obtint la place d'aide des cérémonies de l'empereur en 1808, et de secrét. à l'introduction des ambass.; en 1814, il succéda à l'Acad. franç. à Bernardin de St-Pierre. On a de lui: *la Mort de Louis XVI*, trag., 1793, in-8.; *Chant funèbre aux mânes de neuf victimes d'Orléans*, 1795; *Essai sur la critique*, traduct. en vers du poème de Pope, 1801; *l'Amitié mystérieuse*, 3 vol., trad. de l'angl., 1802; *la Famille de Mourtrai*, 1802, 4 vol.; une traduct. du *Ministre de Wakefield* de Goldsmith, 1803; *l'Iliade*, trad. en vers, 3 vol., 1809, vivement critiquée, et à juste titre, dont le peu de beautés sont empruntées presque littéralement à

Rochefort, le plus supportable des trad. d'Homère; un abrégé du voyage de *Mungo-Park*, 1798, 1 vol. in-12; diverses brochures sur le procès de *l'épingle noire*, les *Protestans franç.*, les *Coups d'état; Polixène*, tragédie en 3 actes, 1804; *Brunéhaut*, tragédie en 5 actes, 1811, qui, après quelq. représentations, disparut de la scène; *Arthur de Bretagne*, tragédie en 5 actes; les opéras du *Connétable de Clisson* et de *Nephtali*, joués en 1816. Aignan est mort à Paris en 1824.

AIGNAUX (Robert et Ant. LECHEVALIER, sieurs des), deux frères, nés à Vire en Normandie, dans le 16ᵉ S. Ils sont auteurs, en commun, d'une trad. en vers des œuvres de Virgile, d'une autre d'Horace, et de quelques poésies diverses recueillies et pub. par Sallières.

AIGREFEUILLE (Charles d'), doct. en théol. et chan. de Montpellier, vivait au milieu du 18ᵉ S. Il a écrit l'*hist.* de la ville de Montpellier depuis son origine, et l'*hist. ecclés.* de la même ville, 2 vol. in-fol.

AIGUEBERRE ou AIGUEBERT (Jean DUMAS d'), conseiller au parlem. de Toulouse, mort en 1755, auteur de quelq. pièces de théâtre tombées dans l'oubli.

AIGUILLES. V. Boyer.

AIGUILLON (duch. et duc d'). V. Wignerod.

AIKMAN (Guillaume), peintre écossais, mort en 1731, excellait dans le portrait. Thompson a fait un poème sur sa mort.

AILHAUD (J.), chirurg. et chimiste, m. en 1756, connu par l'invention d'un purgatif appelé *poudre d'Ailhaud*, avec lequel il fit une très-grande fortune. Il a pub. un *tr. de l'origine des maladies*, qui, selon lui, ont toutes la même cause, et peuvent être guéries par un seul remède, qui est le sien.

AILHAUD (J.-Gasp., baron de la PELLET), fils du précéd., acheta une charge de secrét. du roi. M. en 1800. Il a pub. divers *tr.* apologétiques de la poudre de son père, qui n'était autre qu'une combinaison de résine de scammonée et de suie.

AILLÉ. V. Daillé.

AILLY (Pierre d'), card., né près d'Abbeville en 1350, d'une famille obscure; il s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'Église. Reçu grand-maître du collége de Navarre en 1384, il fut ensuite fait chancelier de l'université, confesseur de Charles VI, év. de Cambrai. Il se distingua au concile de Pise par son savoir et sa prudence; deux ans après il fut nommé card. et légat du St-Siége en Allemagne. Au concile de Constance, il démontra la nécessité d'une réforme dans l'église. Il s'était démis de son évêché, lorsque Martin V le fit légat d'Avignon, où il mourut en 1420. Le collége de Navarre hérita de ses liv. et de ses MSs. Parmi ses ouv. on distingue le *Tr. de la réforme de l'Eglise*.

AILLY (Pierre d'), chirurgien, mort à Paris en 1684, est aut. d'un ouvr. estimé, intit. : *Traitement des plaies d'armes à feu*, Paris, 1668, in-12, qui n'est que la traduct. d'un *tr. lat.* de Plazzoni, professeur d'anatomie à Padoue, auquel d'Ailly n'a fait que quelques additions.

AILRED, ETHELRED ou EALRED, moine anglais du 12ᵉ S., est aut. d'une *Généalogie* des rois anglais et d'une *Vie* d'Edouard le Confesseur.

AIMAR (Ribald), juriscons. dauphinois sous Louis XI et Charles VIII, a donné le prem. en franç. l'hist. du droit romain : *Historia juris utriusque*, etc.; Mayence, 1535 et 1539, in-8.

AIMAR-VERNAI (Jacques), paysan dauphinois, prétendait, dans le 17ᵉ S., découvrir les eaux souterraines, les métaux enfouis, les maléfices et les assassins, à l'aide d'une baguette de coudrier, dont le fils du grand Condé, Henri-Jules de Bourbon, fit faire plusieurs épreuves devant lui; elles ne réussirent point : l'imposteur fut chassé, et on n'entendit plus parler de lui.

AIME DE CHAVIGNY (Jean), poète bourguignon du 16ᵉ S. On a de lui des poésies diverses des *traduct.* des poésies latines de Jean Dorat une *traduct.* en vers des œuvres de Virgile, Paris 1607, in-8.

AIMERI DE BELENVEI. V. Belenvei.

AIMERI DE BELMONT. V. Belmont.

AIMERI DE PEGUILLAIN. V. Péguillain.

AIMERI DE SARLAT. V. Sarlat.

AIMERI ou AIMERY, troubadour du 13ᵉ S dont on trouve quelq. *tensons* dans des recueils MSs. de la bibliothèq. roy. de l'Arsenal.

AIMERIC MALEFAYE, patriarche de l'église d'Antioche, né dans le Limousin au 12ᵉ S. Il accompagna les prem. croisés en Orient, et fut le réformateur des ermites du mont Carmel, institué canoniquement en 1180 par le pape Alexandre III qui le nomma général de cet ordre. Il mourut en 1187. On trouve plusieurs écrits de lui dans la *bibliothèq. des Pères* et dans le *Trésor* de dom Martenne (*v.* ce nom).

AIMERICH (Matthieu), jésuite espagnol, m. à Ferrare en 1799, âgé de 84 ans. On a de lui plusieurs ouvr. philosophiques et philologiques, dont les principaux sont : *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ*, etc., Ferrare, 1784, in-4; *Novum lexicon historicum*, etc., Bassano, 1787, in-8.

AIMES ou AIMON DE VARENNES, écriv. franç. du 13ᵉ S., est auteur du roman de *Floirmont* ou de *Philippe de Macédoine*, MS. in-fol. de la biblioth. royale, nº 6973 et 7498.

AIMOIN, né à Villefranche en Périgord, bénédictin de Fleury-sur-Loire, l'un des plus illustres disciples du célèbre Abbon, abbé de ce monastère. Son meilleur ouvr. est l'*Histoire des Français*, dédiée à son maître. Elle est divisée en 5 *liv.* Les trois premiers vont jusqu'à la 16ᵉ année de Clovis II; les deux derniers sont d'une main étrangère. Il mourut en 1008.

AIMON, duc ou prince des Ardennes, père des quatre preux appelés commun. *les quatre fils Aimon*, si célèbres dans les livres de chevalerie.

AIMON ou HAYMON, évêque d'Halberstadt, m. en 852. Il fut élève d'Alcuin (*v.* ce nom), et il a laissé une *interprétation des psaumes*, impr. à Cologne en 1561, in-8.

AINDJY-SOLIMAN, né en Bosnie de parens chrétiens vers le milieu du 17ᵉ S., s'éleva par sa bravoure et ses intrigues au rang de pacha-seraskier en 1685. Il battit le grand général de Pologne Jablonowski. Devenu grand visir, il commanda l'armée othomane en Hongrie; mais ayant essuyé de nombreux revers, ses troupes se révoltèrent contre lui. De retour auprès du sulth. Mahomet IV, ce prince le sacrifia au ressentiment de l'armée : mais cette exécution ayant été trop lente au gré des rebelles, ce sulthan fut déposé. V. Mahomet IV.

AINE (M.-J.-Bapt.-Nicol. d'), maître des requêtes et intendant de province, m. en 1804, a trad. de l'anglais les *églogues* de Pope, et l'*Economie de la vie humaine* de Rob. Dodsley; ce dernier ouvr. a été imprimé à Edimbourg (Paris), 1752, in-12.

AINSWORTH (Henri), savant théologien non-conformiste, à la fin du 16ᵉ et au commencement du 17ᵉ S. Sous le règne d'Elisabeth, obligé comme beaucoup d'autres de quitter l'Angleterre, il alla chercher un asile en Hollande, où il fut choisi pour ministre d'une congrégation indépendante; mais des querelles violentes amenèrent bientôt la dissolution de la société. Il quitta la ville d'Amsterdam pour se retirer en Irlande, où il espérait trouver enfin le repos. Trompé dans son attente, il revint en Hollande, où il resta jusqu'à sa mort. Un Juif l'empoisonna, dit-on, pour se dispenser de tenir la parole qu'il lui avait donnée de lui procurer une conférence avec les rabbins sur les prophéties relatives au Messie. On ne sait ni la date ni le lieu de sa naissance. L'année de sa mort est

lisé à l'an 1629. Il possédait la langue hébraïque, et ses commentaires sur le Pentateuque sont utiles et curieux. Le plus estimé de ses ouvr. est une suite d'*annotations* sur l'Ancien-Testament.

AINSWORTH (HENRI), puritain. Il a fait des *comment.* sur le Pentateuque, sur le Lévitique, le Deutéronome et les Psaumes. Celui sur le Cantique des cantiques n'a paru qu'en 1623, un an après la mort de l'auteur. Plusieurs biographes le confondent avec le précédent.

AINSWORTH (ROBERT), gramm. anglais, né à Woodyale dans le Lancashire en 1660. Ayant acquis une certaine réputation, il abandonna l'enseignement, et s'occupa de rassembler des médailles. Il mourut en 1743. Il était membre de la société des antiquaires. Il a publié : *Monumenta vetustatis*; une *description* du monument d'Isis; *de cyppo Camilli antiquo*, 1734, in-8. Mais son principal ouvr. est un *dictionnaire latin-anglais* dont la prem. édit. parut en 1736, in-4. Il a été depuis réimprimé in-fol., in-4 et in-8.

AIRAULT. V. AYRAULT.

AIROLA (D.-ANGIOLA), chanoinesse de Gênes dans le 17e S., prit du goût pour la peinture, et fit de grands progrès dans le dessin et le coloris. On voit plusieurs de ses tableaux dans différens couvens et églises de sa patrie.

AIROLI (JACQ.-MAR.), jésuite, professeur d'hébreu à Rome à la fin du 17e et au commencement du 18e S. On a de lui : *Dissertatio biblica; De anno, mense et die mortis Christi; Theses contra Judaeos; De annis ab exitu Israël de Ægypto ad quartum Salomonis, etc.* Rom., 1704, 1718, 1720.

AISSE (Mlle), née en Circassie, fut achetée à l'âge de 4 ans et demi d'un marchand d'esclaves par le comte de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople. Sa position dans la société et une réunion de circonstances bizarres lui ont donné de la célébrité. Elle mourut en 1733, et a laissé des *Lettres* qui ont été recueillies et impr. pour la première fois en 1807, 1 vol. in-18.

AISY (le sieur d') gramm. français dont on a : *Nouvelle methode de la langue française divisée en quatre parties*, Paris, 1674, in-12; Bayle, dans sa correspondance, dit que cet ouvrage était estimé; l'abbé Goujet n'en a point parlé; *le Génie de la langue française*, Paris, 1685, in-12.— 2e partie, 1687, in-2. L'aut. ne rapporte presque que les décisions de Vangelas, du P. Bouhours et de Ménage; mais il renferme sous un même article les remarques et observations dispersées en plusieurs dans les trois auteurs en question. L'abbé Goujet a cité honorablement cet ouvrage.

AITON (GUILL.), botaniste anglais, m. en 1793, fut surintendant du jardin botanique de Kew, dont il a publié la description sous le tit. d'*Hortus kewensis*, en 1789.

AITZEMA (FOPPE van), diplomate hollandais, dans le 17e S., remplit différentes missions en Allemagne, dont quelques-unes provoquèrent l'enquête des États-généraux. A l'issue de la dernière, il fut chercher un asile à Vienne, où il mourut peu de temps après. On a de lui des *poésies* publiées à Helmstadt en 1607, et des *dissertations* sur le droit civil, insérées dans le recueil de Meerman (v. ce nom).

AITZEMA (LÉON van), neveu du précéd., est aut. d'une *Hist. des affaires d'état et de guerre* depuis 1621 jusqu'en 1668, en hollandais, dont il y a eu deux édit. in-fol. et in-4. Il mourut en 1669.

AIUS-LOCUTIUS, divinité à laquelle les Romains élevèrent un temple du temps de Camille. « Ce dieu, dit plaisamment Cicéron, parlait lorsqu'il n'était connu de personne : de là son nom d'*Aius-Locutius*; mais depuis qu'il est devenu célèbre et qu'on lui a érigé un temple et un autel, il a pris le parti de se taire. »

AIX-LA-CHAPELLE, ville de l'ancienne Belgique, aujourd'hui enclavée dans le duché du Bas-Rhin, faisant partie des états du roi de Prusse, célèbre par le traité qui y fut conclu entre la France et l'Espagne en 1668, et plus récemment par celui de 1748, entre la France, l'Angleterre et les États-généraux de Hollande.

AJALA (MARTIN-PEREZ), théologien espagnol, mort en 1566. Il enseigna d'abord la grammaire, devint prêtre, et fut envoyé au concile de Trente par Charles-Quint, qui lui donna successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. On a de lui un *Tr.* en latin *des traditions apostoliques*, Paris, 1562, in-8.

AJALA (BALTHAZAR), d'Anvers, a écrit sur la discipline militaire dans le 16e S. Il était parent de Gabriel Ayala, sav. méd. de la même époque.

AJAX, roi de Salamine et fils de Télamon, était, après Achille, le plus vaillant des princes grecs. Il combattit contre Hector pendant un jour entier, sans pouvoir décider la victoire. Il disputa à Ulysse les armes d'Achille, et, furieux de n'avoir pu l'emporter, il tomba dans un délire violent, égorgea un troupeau de moutons, croyant immoler les Grecs à sa vengeance. Ayant bientôt reconnu son erreur, il se perça de l'épée qu'il avait reçue d'Hector. La démence d'Ajax est le sujet d'une tragédie de Sophocle.

AJAX, roi des Locriens et fils d'Oïlée, alla au siége de Troie. Après le sac de la ville, il fit violence à Cassandre, dans le temple de Minerve. La déesse irritée fit périr sa flotte par une tempête; il échappa cependant et se retira sur un rocher, d'où il insultait encore les dieux, quand Neptune fendit le roc et l'engloutit dans les flots.

AJELLO (N.), chef de l'école militaire de Palerme en Sicile, a pub., en 1610, des *Instructions pour les artilleurs*, qui ont eu plusieurs éditions.

AJELLO (CORNEILLE), né en Calabre, est aut. d'une *paraphrase* du Symbole de St Athanase.

AJELLO (SÉBAST.), méd. napolitain, a pub., en 1575, une *Relation* de la peste qui venait de ravager le royaume de Naples; on a encore de lui, un *traité* sur le *catharre*, et des vers en l'honneur d'Albert d'Aragon.

AKAKIA (MARTIN), professeur de médecine à l'univ. de Paris. Reçu doct. en 1526, il changea, selon l'usage de son temps, son nom de *sans malice* en celui d'Akakia, qui veut dire la même chose en grec. Il a trad. de Galien, *de Ratione curandi*, et *Ars medica*. On a aussi de lui des *Consilia medica*, et deux *liv.* sur les maladies des femmes. Akakia fut méd. de François Ier, et l'un des députés de l'univ. de Paris au concile de Trente, en 1545; il mourut en 1551.

AKAKIA (MARTIN), fils du précéd., fut reçu méd. à Paris en 1530. Il devint ensuite prof. de chirurg. au collége royal, et second méd. de Henri III. Mort en 1588. Cette famille se distingua long-temps dans la médecine. Le petit-fils du précéd. mourut de chagrin en 1677, pour avoir été rayé du tableau de la faculté pendant six mois, comme ayant consulté avec des médecins étrangers, au mépris des réglemens.

AKBAR (MOHAMMED), empereur du Mogol dans le 16e S., eut à combattre, dans le cours d'un règne de près de 50 ans, les insurrections continuelles des provinces de son empire, où des gouverneurs et des seigneurs voulaient se rendre indépendans. Ces soins guerriers ne lui firent point perdre de vue les sciences et les arts, dont il fut le protecteur; il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province; et il fit rédiger sous ses yeux, par son grand visir Aboul-Fazl (*v.* ce nom), un ouv. qui renferme une description exacte et détaillée de l'Hindoustan. Akbar mourut en 1605, âgé de 63 ans. M. Langlès a donné des détails fort intéressans sur la vie de cet illustre monarque.

AKBEH-BEN-NAFY, gouverneur de l'Afrique, pour le khalyfe Moawyah, fit une guerre cruelle aux chrét., soumit les tribus des *Berebères*, et prépara par ses conquêtes l'invasion de l'Espagne; il mourut assassiné en 682 (de l'hégyre 63).

AKBEH-BEN-HEDJAJI, gouverneur de l'Espagne, pour le khalyfe Hachem, en 735. Il franchit les Pyrénées et se rendit maître d'Avignon; mais Charles Martel, déjà vainqueur des Arabes aux champs de Poitiers, le força de rentrer en Espagne, où il fut tué par des rebelles en 740.

AKENSIDE (MARK), né à Newcastle, sur le Tyne, en 1721. Elevé dans la secte des non-conformistes à Edimbourg, il étudia la médecine à Leyde, et fut reçu docteur en 1744. Il publia, cette même année, son *poëme* sur les plaisirs de l'imagination. Une note, favorable aux principes de Shaftesbury, lui attira la censure de Warburton. En 1745, il fit paraître un *rec.* d'odes et une *satire* mordante contre Pulteney, comte de Bath. Il commença à exercer comme méd. à Northampton; mais n'ayant pas un grand succès, il se retira à Hampstead, puis à Londres, où il fut membre du collége, et méd. de l'hôpital de St.-Thomas, il obtint sur la fin de ses jours le titre de méd. du roi, dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1770. Akenside avait les passions vives; il était vain, irascible; mais il avait des connaissances variées, et son poëme sur l'imagination renferme de grandes beautés. Ses autres ouvrages sont relatifs à sa profession : *Dissertatio de dysenteriâ*, 1764; *Oratio Harveiana*, 1760; plusieurs dissertations dans les *Transactions philosophiques* ou *médicales*. Il est aussi auteur de plusieurs poëmes insérés dans la collect. de Dodsley. Mais la meilleure de ses productions poétiq. est son poëme des *Plaisirs de l'imagination*, trad. en franç. par d'Holbach, 1765, in-12.

AKERBLAD, philologue, né en Suède, m. à Rome en 1819, s'est appliqué à la recherche des antiq. égyptiennes, et a donné la clef d'une écriture cursive des Cophtes inconnue jusqu'alors. Il annonçait devoir être un des plus profonds philologues de l'Europe, lorsque la mort l'enleva dans la force de l'âge.

AKERMAN, grav. suédois, a confectionné, dans le 18ᵉ S., à Upsal, un grand nomb. de globes sphériques et terrestres recherchés dans toute l'Europe.

AKIBA, rabbin du 2ᵉ S., se jeta dans le parti du faux messie *Barcochebas* (*v.* ce nom), fit révolter les Juifs et fut condamné à mort par l'empereur Adrien. Les rabbins lui attribuent les *liv.* de la création, qu'il fit passer, dit-on, pour être d'Abraham.

AKOUI, mandarin, Tatar d'origine, général et premier ministre de l'empereur de la Chine Kien-Long, au 18ᵉ S. Il se signala dans plusieurs guerres entreprises pour soumettre des provinces rebelles à l'empire, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Il conserva toujours cette faveur méritée, ainsi que l'estime des deux nations chinoise et tatare. On ignore l'époque de sa mort.

ALABASTER (GUILL.) théol. anglais du 17ᵉ S., dans le comté de Suffolk, mourut en 1640. Elevé en Espagne, il embrassa le catholicisme qu'il abandonna à son retour en Angleterre. On a de lui des *commentaires* latins sur l'Ecriture-Sainte d'après les rêveries de la cabale rabbinique.

ALAÇAR (LOUIS), jésuite espagnol, aut. d'un long commentaire sur l'Apocalypse qui lui coûta 20 ans de travail, dans lequel on trouve une *dissertation* sur les poids et mesures dont il est question dans l'Ecriture-Sainte. Né à Séville en 1554, mort dans la même ville en 1613.

ALACOQUE (MADEL.-MARIE), religieuse visionnaire, m. en 1690. On lui doit l'établissement de la fête du sacré Cœur de Jésus. Le P. Croiset a placé un *abrégé* de sa *vie* à la fin du livre de la dévotion au Cœur de Jésus. L'évêque de Soiss[ons] Languet, a donné une *vie* bien plus étendu[e] Marie Alacoque, 1729, in-4.

ALA-EDDYN, vulgairement ALADIN, sul[tan] de Natolie, 8ᵉ de la dynastie des Seldjoucid[es] s'est placé au rang des princes célèbres par [ses] guerres contre le sultan d'Egypte et contre [les] Khowaresmiens, par la conquête de l'Anatoli[e,] le rétablissement des villes de Sivas et d'Iconi[um.] Il fut vaincu par les Tatars vers la fin de son règ[ne] et mourut en 1236 (de l'hég. 634).

ALAGON (CLAUDE), projeta, avec le seco[urs] de l'ambass. d'Espagne, d'introduire les Espagn[ols] dans Marseille; mais son dessein ayant été [dé]couvert, le duc de Guise, gouverneur de M[ar]seille, lui fit trancher la tête en 1605.

ALAGONA (N.), chambellan du roi de Sic[ile] au 15ᵉ S., a écrit un *traité* de volerie ou de cha[sse] aux oiseaux, impr. à la suite d'un autre tra[ité] français sur le même sujet, à Poitiers, en 1587.

ALAIMO (MARC-ANTOINE), méd. sicilie[n,] m. en 1662. On a de lui, un *traité* sur les fièv[res] malignes, un discours sur les préservatifs [des] maladies contagieuses, et des consultations m[é]dico-légales.

ALAIN ou ALMAIN, dit le Grand (*major*) 1ᵉʳ abbé de la Rivour, au diocèse de Trèves, et [évêque] d'Auxerre en 1151, mort à Clairvaux en 118[?]. Il reste de lui *vita S. Bernardi*, etc., *Explicat[io]nes in prophetias Merlini angli*, 7 livres, Fran[c]fort, 1608.

ALAIN DE LISLE, surn. le Docteur universe[l,] né au milieu du 12ᵉ S. à l'Isle (Vaucluse) ou l'Isle (Gironde), fut reçu doct. à Paris, où il se [fit] remarquer par son savoir. Ses principaux ouv[rages] sont : *Anti-Claudianus*, etc., Bâle, 1536; *Cont[ra] Albigenses*, *Waldenses*, etc., Paris, 1618; [*De*] *Lapide philosophico*, Leyde, 1600, in-foli[o.] Toutes ses productions, en vers et prose, ont é[té] recueillies et pub. à Anvers en 1654, in-folio.

ALAIN (GUILL.), nommé le cardinal d'An[]gleterre, fut un des réviseurs de la Bible de Sixt[e-]Quint. Il a écrit sur des matières de controver[se] entre les catholiques et les protestans. On a de lui [le] *nouveau Testament* traduit en anglais, 1582; [*De*] *sacramentis in genere et de Eucharistiâ, lib. tres* Anvers, 1576 et 1608, in-4. M. à Rome en 159[?].

ALAIN (NICOLAS), méd. à Saintes au 16ᵉ S. a pub. *De Santonum regione in illustrioribus familiis*, in-4, pub. par son fils Jean Alain e[t] 1598. Il ne doit pas être confondu avec un aut[re] Alain (Nicolaus Alenus), poète latin-anglais auteur d'un poëme intit. : *Jupiter Feretrius*, d[e] quatre *églogues* et d'une *traduct.* en vers latins d[es] phénomènes d'Aratus, imprimé à Paris en 1561 1 volume in-4.

ALAIN (ROBERT), m. à Paris en 1720, e[t] aut. d'une comédie intit. : *L'Epreuve réciproque* restée au Théâtre-Français.

ALAINS, peuples barbares qui habitaient d'a[]bord les montagnes de la Sarmatie; peu à peu il se rapprochèrent de l'Europe, et se fixèrent dan[s] le voisinage des Palus-Méotides. Au moyen âge, il se joignirent aux Vandales, et pénétrèrent dan[s] les Gaules, et jusqu'en Espagne. Leur dominatio[n] et leur nom s'éteignirent dans les Gaules, sous l[e] règne de Childéric, en 476.

ALALEONA (JOSEPH), jurisc. et prof. de droi[t] à Macerata et à Padoue, où il mourut en 1749. O[n] a de lui une lettre critique estimée sur les *considérations* du marq. Orsi, et mise à la suite de *Prælectiones ad tit. de heredit.*, etc.

ALAMANDE (PHILIPPE), mère du baron d[e] Sassenage, écuyer de Louis XI, possédait une bibliothéq. bien précieuse au 15ᵉ S., comme le prouv[e] sa signature apposée sur les vol. et MSs. passés à l[a] bibliothéq. du roi. Morte en 1478.

ALAMANNI (LOUIS), poète florentin, m. en

1536, conspira contre le card. Jules de Médicis, qui gouvernait Florence au nom du pape Léon X, et fut obligé de se réfugier en France à la cour de François Ier, qui l'envoya comme ambassadeur de Charles-Quint. Il a laissé plusieurs poésies dont les plus remarquables sont les poëmes *Girone il corteze*, Paris, 1548, in-4; *la Coltivazione*, 1546, in-4, et 1718, que les Italiens mettent à côté des *Géorgiques; l'Avarchide*, ou le siége de Bourges (*Avaricum*); et une comédie intit. *Flora.*

ALAMANNI (N....), poëte burlesque du 16e S., parent du précéd. Ses *poésies* ont été recueillies à Florence, 1552, in-8. — Son fils Baptiste, év. de Mâcon, a laissé des *Lettres* et *Sermons* estimés.

ALAMANNI (Nicolas), grec d'origine, bibliothéc. du Vatican, a été l'édit. de *l'Hist. secrète de Procope*, et a pub. une *Descript. de l'église de St-Jean-de-Latran.*

ALAMANNI (Joseph), jésuite, né à Milan dans le 16e S., m. en 1630, a publié, en latin, *l'Histoire de l'image miraculeuse de la Vierge de Mondovi*, et en ital., le *discours* prononcé au sénat de Gênes, pour l'inauguration de David Vaciari. — Son frère Côme, admirateur de saint Thomas, a publié: *Somma totius philosophiæ ex Thomâ*, Pavie, 1613, 5 vol. in-4.

ALAMANNI. V. Alemani.

ALAMAR, roi de Grenade, mort en 1273.

ALAMIR, prince ou khalyfe de Corse, entra sur les terres de l'emp. dans le 9e S., et les ravagea à la tête d'une armée de Sarasins, qui fut taillée en pièces avec ses troupes par André Scythe, gouverneur d'Orient.

ALAMOS (Balthazar), écriv. espagnol, mort vers le milieu du 17e S., est aut. d'une *Traduct.* de Tacite avec des comment. estimés, Madrid, 1614.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, dans le 6e S., persécuta d'abord les chrét., se convertit ensuite à la foi de J.-C., et refusa de partager les erreurs de la secte des acéphales (*v.* ce mot).

ALAN, abbé de Farfa en Italie, au 8e S., auteur d'un recueil d'*Homélies* inséré par B. Pez dans le *Thesaur. anecd.*, tom. 6, p. 83.

ALAN, de Lynn, théolog. anglais du 15e S., a laissé divers ouvr. de théologie.

ALAN de Tewkesbury, écriv. anglais, m. en 1201, est aut. de la *Vie de Thomas Becket*, archev. de Cantorbéry.

ALLAN. V. Allen.

ALAND (Jean-Fortescue), né en 1670 dans le Devonshire, fit ses études à Oxford, et parut au barreau en 1690; il fut successivement solliciteur-général, baron de l'échiquier, et, en 1718, juge de la cour du banc du roi. Destitué par George II, Aland fut ensuite nommé juge des plaids communs, puis pair d'Irlande, et mourut en 1746. On a de lui *les Exposés des causes dans toutes les cours de Westminster.*

ALARD (Franç.), né à Bruxelles au commenc. du 16e S. Il fut d'abord dominicain, et embrassa ensuite le luthéranisme. Dénoncé à l'inquisition par sa mère, et condamné à mort, il réussit à s'échapper, et se réfugia en Allemagne, où il mourut curé d'Unbourg dans le Holstein en 1578. Il a laissé plusieurs ouvr. en lat. et en flamand, qui ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances qui les dictèrent. — Guillaume, son fils, Lambert et Nicolas, ses petits-fils, et Nicolas Alard, son arrière petit-fils, ont publié quelques ouvr. de théol. et de philologie. Le dernier a raconté les aventures de son bisaïeul dans son ouvr. intit. *Decus Alardorum scriptis clarorum*, Hambourg, 1721, 8 vol.

ALARIC Ier, roi des Goths, après avoir servi sous Théodose-le-Grand, ravagea l'empire romain sous le règne d'Honorius, et assiégea deux fois Rome: la première, il se contenta de lever d'énormes tributs; la seconde, il pilla et saccagea la ville en 410. Après avoir envahi le roy. de Naples, il se proposait de conquérir la Sicile et l'Afrique, lorsqu'il mourut subitement à Cosenza, en Calabre, l'an 411 de J.-C.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, conquérant de l'Espagne, possédait, outre ce royaume, une grande partie du midi de la Gaule. Il fut tué de la main de Clovis dans une bataille livrée en Poitou l'an 507.

ALARS, prêtre d'Amsterdam, prof. de b.-lct. à Cologne, Utrecht et Louvain, où il mourut en 1544. Parmi ses nomb. ouvr. de controverse et de littérat., on remarque: *Selectæ similitudines, sive collationes ex biblus*, 3 vol., Paris, 1543.

ALARY (Jean), avoc., naquit en Languedoc dans le 16e S. Son père, conseiller au grand-conseil, étant mort, Alary se vit impliqué dans un procès qui le força de venir s'établir à Paris; c'est là qu'il publia en 1605 un *Rec. de récréations poétiques*, dédié à la reine Marguerite, Paris, in-4.

ALARY (Pierre-Joseph), né à Paris en 1690. Accusé d'avoir eu part à la conspiration de Cellamare, il se justifia si bien auprès du régent, que ce prince devint son protecteur, le fit nommer précepteur de Louis XV, et membre de l'académie française. Alary m. en 1770 sans laisser aucun ouv.

ALARY (Franç.), médec. de Paris, publia en 1701 un ouvr. mystique et curieux intit.: *Prophéties du comte de Bombaste*, etc., très-rare.

ALARY (Étienne-Aimé), abbé, né en Vivarais en 1761, émigra en 1791, fut aumônier du quart.-général du prince de Condé, et confesseur des ducs d'Angoulême et de Berry. Son courage égalait ses sentimens religieux et monarchiques. Il fut blessé devant Munich en 1796, et eut un cheval tué sous lui à Constance en 1799; rentré en France en 1803, il y fut arrêté et enfermé pendant quelques années. Il devint, après la restaurat., chapel. de madame la duch. de Berry. M. en 1819.

ALARY (N...), l'abbé, né à Pampelune en 1731, embrassa en 1763 la carrière des missions, et partit pour Siam, où il fit de nomb. conversions après un séjour de 9 ans tant dans ce pays qu'au Bengale et à la Chine. Rentré en France en 1772, il fut nommé direct. des missions étrangères où il resta jusqu'en 1792, passa alors en Angleterre, ne revint qu'en 1802 à Paris, où il reprit la direction du même séminaire jusqu'en 1809, année de la suppress. de cet établissement. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1817.

ALASCO (Jean), év. polonais, adopta la réforme de Luther, et se fit prédicateur d'une congrégation protestante à Embden, en 1550. Il fut l'ami de Mélanchthon, d'Érasme (*v.* ces noms), et mourut en Pologne en 1560.

ALAVA-ESQUIVEL (Diego), év. de Cordoue. Député au concile de Trente, il proposa d'interdire les commandes et l'union de plusieurs bénéfices sur la même tête. Il mourut en 1562. On a de ce prélat un *traité* sur la réforme de l'église.

ALAVIN, chef des Goths, auquel l'emper. Valence permit de s'établir sur les rives du Danube S'étant ensuite révolté contre ce prince, il fut vaincu et perdit la vie dans une bataille près d'Andrinople.

A'LAWY, méd. de Nadir-châh. (Thamas-Kouli-khan), m. à Dehli en 1749 (de l'hég. 1162). Il a composé plus. ouvr., parmi lesquels on doit distinguer celui intit. le *Recueil des recueils*, espèce d'encyclopédie médicale, selon le savant Langlès.

ALAYMO. V. Alamio.

ALAZÈNE, écriv. arabe du 11e S., auteur d'un *traité d'optique.*

ALBAN (St) 1er martyr chrétien dans la Gr.-Bretagne, fut décapité en l'an 287 de J.-C.

ALBANE (Franç. ALBANI, dit l'), le peintre des grâces, naquit à Bologne en 1578, et fit de rapides progrès sous les Carraches et le Guide; il acheva de se perfectionner à Rome, où il ne négli-

gea pas les b.-lettres, dont la douce influence se fit sentir dans tous ses ouvr. Ayant épousé en secondes noces une très-belle Bolonaise qui lui donna douze enfans beaux comme elle, il trouva ses modèles dans sa famille, et y puisa ses tableaux pleins de charmes; mais, comme il les eut constamment sous les yeux, ses figures, d'ailleurs si gracieuses, sont uniformes. Il vécut trop pour son bonheur et pour sa gloire, et eut la douleur de se voir préférer les compositions hardies des Carraches; il mourut en 1660. Ses princip. ouvr. sont à Rome dans l'église espagnole de San-Diego, le palais Verops, à Mantoue, Bologne, etc. Ses chefs-d'œuvre sont les *Amours de Venus et d'Adonis*, gravés par Audran; la *Toilette et le triomphe de Venus*; *les 4 élémens*, etc.; et un gr. nombre d'autres tableaux de piété, la plupart de chevalet, dispersés dans les div. cabinets de l'Europe, mais d'une rareté et d'une cherté excessive.

ALBANAIS, secte du 8e S., qui prit naissance dans l'Albanie, niaient le péché originel, l'efficacité des sacremens et le libre arbitre.

ALBANÈZE, chanteur italien, m. à Paris en 1800. Il vint en France en 1747, et s'y fit une grande réputation par son excellente méthode de chant. Il a composé plus. *airs* et des *duo* pleins de mélodie, qui tous ont été gravés.

ALBANI (JEAN-JÉRÔME), jurisc., né à Bergame en 1504. Pie V le nomma card. Après la m. de Grégoire XIII en 1583, le vœu du conclave l'aurait appelé sur le trône de St Pierre, s'il n'avait craint de voir régner sous son nom les enfans qu'il avait eus de son mariage. Ce card. mourut en 1591. Ses principaux ouvages sont des *traités* de droit canonique.

ALBANI (ALEXANDRE), né à Urbin en 1692, card., ambass. à la cour de Vienne et bibliothéc. du Vatican. Il enrichit de statues et de tableaux sa maison de campagne, nommée villa Albani, et se montra le protecteur des gens de lettres. Il mourut en 1779. Ses écrits histor. et litt. sont estimés.

ALBANI (ANNIBAL), camerlingue de l'église de Rome, év. de Sabine et card., né à Urbin en 1682. On lui doit, entre autres ouv., une édition du *Pontificale romanum*.

ALBANIE (J.-STUART duc d'), passa en France, et s'attacha à Louis XII, qu'il accompagna à Gênes. Rappelé en Ecosse, il devint gouvern. de ce roy. en 1516, suivit ensuite François Ier dans l'expéd. d'Italie, où il devait commander un corps de 10,000 hom. destinés à la conquête de Naples. Mais, après la ba.de Pavie, il revint en France, où il mourut en 1536. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, épouse de Henri II.

ALBANY (comtesse d'), veuve de Charles-Édouard STUARD (*v.* ce nom).

ALBATEGNIUS, astronome arabe, dont le vrai nom est Al-Battany, m. en 929 (de l'hégyre 317), a écrit un *tr. de la science des étoiles*, trad. en lat. et impr. à Nuremberg en 1537, in-8.

ALBE (FERN.-ALVAREZ DE TOLÈDE, duc d'), général et ministre d'état espagnol, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Il porta les armes de bonne heure, servit en Italie, en Hongrie, en Afrique, sous Charles-Quint, et devint général des armées d'Espagne en 1538. Il fit avec quelq. succès la guerre sur les frontières de France, en Navarre et en Catalogne. Nommé généralissime des armées impériales, il marcha contre les protestans d'Allemagne, gagna sur l'électeur de Saxe la bataille de Mühlberg en 1547, et présida le conseil de guerre qui condamna ce prince à perdre la tête. Après plus. autres campagnes en Allemagne, en Lorraine et en Italie, le duc d'Albe fut nommé, par le roi Philippe II, gouverneur des Pays-Bas, où les peuples, mécontens de la cour de Madrid, se montraient disposés à un soulèvement presque général. Investi d'un pouvoir souverain, le nouveau vice-roi établit un tribunal pour prononcer sur les excès commis pendant les troubles; et ce conseil de sang, suiv. l'expression du peuple brabançon, eut pour uniques arbitres le duc et son confident Jean de Vargas (*v.* ce nom) Le résultat de cette mesure fut la condamnation d'un gr. nomb. d'individus dont la culpabilité n'était pas prouvée, et l'émigration de plus de 100,000 Flamands qui portèrent leur industrie à l'étranger, ou se rallièrent sous les drapeaux du prince d'Orange, devenu chef d'une confédération contre le mandataire de Philippe II. Une affreuse guerre civile éclata dans cette partie de la domination espagnole, le sang ruissela dans les campagnes comme sur les échafauds. Le duc d'Albe hérissa la Flandre de forteresses, et imposa de nouvelles taxes; tout plia sous son impitoyable rigueur, à l'exception de la Hollande, où le prince d'Orange se maintenait, et jetait les bases d'un gouvernement indépendant. Anvers vit placer dans la citadelle que le duc venait d'y faire bâtir pour la tenir en respect, la statue de cet oppresseur, ordonnée par lui-même. Mais enfin la persévérante résistance des Hollandais, des échecs successifs et l'altération de sa santé, déterminèrent le duc d'Albe à solliciter son rappel; il l'obtint et quitta un pays où il se vantait d'avoir fait périr 18,000 individus de la main du bourreau. De retour à Madrid, il y fut d'abord bien reçu de Philippe II, mais une intrigue de son fils à la cour lui fit encourir la disgrâce du monarque. Il fut rappelé de son exil deux ans après, pour commander l'armée que le roi envoya contre le Portugal, et il soumit ce royaume aux lois de l'Espagne. Sa conduite, après la prise de Lisbonne, avait excité l'indignation de Philippe, qui ordonna d'abord une enquête; mais, craignant une sédition dans l'armée, ce prince fit cesser les recherches. Le duc d'Albe mourut peu de temps après cette dern. expédition, en 1582, âgé de 74 ans. On ne peut nier qu'il fût un politique habile et un grand capitaine, mais sa conduite si froidement cruelle dans les Pays-Bas a terni sa gloire même de son vivant, et flétrira éternellement sa mémoire dans la postérité. La *vie* du duc d'Albe a été publ. à Paris en 1698, 2 vol. in-12.

ALBEMARLE. V. MONK.

ALBEMARLE (ARN.-J. KEPPEL, comte d'), né dans la Gueldre (une des sept Provinces-Unies), en 1669, fut le favori de Guillaume III, qui le combla d'honneurs. Après la m. de ce roi, il devint général des troupes hollandaises, et combattit dans les dernières guerres du règne de Louis XIV. Il fut fait prisonnier à Denain, où il se laissa forcer dans ses lignes, en 1712; et il mourut en 1718.

ALBENAS (JEAN POLDO d'), conseiller au présidial de Nîmes, m. en 1563. On a de lui une *traduct.* d'un écrit théolog. de St Julien, archev. de Tolède; l'*Histoire des Taborites* (hérétiques de Bohême), et un *discours historique* sur la ville de Nîmes; il fut un des premiers à professer les principes de la réformation.

ALBERE (ERASME), disciple de Luther et doct. en théol., aut. du liv. int.: *Alcoran des Cordeliers*, rec. d'absurdités et d'inepties qu'il avait prises dans le liv. des *Conformités de St François avec J.-C.* On a encore de lui: *Judicium de spongiâ Erasmi*, et autres ouvr. latins et allem. L'*Alcoran des Cordeliers* a été trad. en franç. par Conrad Badius; la dernière édit. est d'Amsterdam, 1734, in-12, grav. de Picard. Mort en 1553.

ALBERGATI (FABIO), écriv. ital. du 16e S., aut. d'un liv. intit.: *El cardinale*; et de plusieurs *tr.* de politique et de morale, impr. à Rome en 1664, 7 vol. in-4.

ALBERGATI CAPACELLI (FRANÇ.), marq. et sénat. de Bologne, sa patrie, littérat. distingué, m. en 1806; se livra pendant toute sa vie à la fougue des passions, dont l'emportement causa la m. de

sa vertueuse femme, et l'entraîna jusqu'à plus de 60 ans dans des fautes et même des crimes que sa naissance et ses richesses laissèrent impunis. On a de lui : *Novelle morali*, Bologne, 1783; la collection de ses comédies, *ib.* 1784, dont la plus estimée est : *Il pregiudizi del falso onore*.

ALBERGATI (Nicolas), év. de Bologne en 1417, et card. en 1426, fut successivement légat en France et en Allemagne, et grand pénitencier sous les papes Martin V et Eugène IV, auxquels il rendit d'importans services. Ce prélat laborieux, dont on a des *sermons*, mourut en 1443, généralement regretté.

ALBERGHINO (Jean) de Palerme, religieux de St. François, aut. d'une *chronique* de son ordre. M. en 1644.

ALBERGO (Jean), chirurg. né à Mazzara en Sicile, au 17e S., est aut. de quelq. *traités* sur son art.

ALBERGOTTI (François), jurisc. ital., naquit dans le 14e S. à Arezzo, où il exerça la profession d'avocat. Après avoir plaidé pendant quelques années, il se rendit à Florence, où la république lui confia des négociations importantes avec les Polonais, et l'anoblit en récompense de ses services. Il mourut en 1376. Albergotti a laissé des *commentaires* sur le Digeste et des *consultations* qui ont mérité d'être louées par Barthole.

ALBERIC Ier, marq. de Camerino, vivait vers la fin du 9e S. Il avait épousé Marozia, fille de Théodora, dame romaine, qui s'était emparée du château St.-Ange sur les papes. Il réunit ses états à ceux de sa femme, fit la guerre aux Sarasins, et fut massacré par les Romains en 925.

ALBERIC II, de Camerino, son fils, premier baron de Rome, fut reconnu seign. de cette ville, à l'occasion d'une guerre contre Hugues de Provence, roi d'Italie, son beau-père, qui vint l'y assiéger ; il gouverna 23 ans cette capitale du monde chrétien.

ALBERIC (Octavien), fils du préc., lui succéda, et devint pape sous le nom de Jean XII. V. ce nom.

ALBERIC, religieux du Mont-Cassin, nommé card., se distingua vers l'an 1050, par ses écrits contre Bérenger, qui niait la présence réelle dans l'Eucharistie.

ALBERIC, religieux de Cluny, év. d'Ostie, et légat du St. Siége. En 1138, il convoqua le concile de Westminster, et mourut en 1147.

ALBERIC, religieux de l'ordre de Cîteaux, au milieu du 13e S. Il a laissé une chronique des événemens remarquables depuis la création jusqu'à l'année 1241. Leibnitz l'a fait imprimer.

ALBERIC DE ROSATI ou ROXIATI, né à Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savans jurisc. du 14e S., a laissé des *commentaires* estimés sur le sixième livre des décrétales, un *dictionn. de droit*, un tr. *de Statutis* et des *commentaires* sur les Pandectes et le Code.

ALBERIC ou ALBERT, chanoine d'Aix en Provence, aut. d'une hist. de la première croisade, faite sur les relations des témoins oculaires, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120.

ALBERIC (Philippe), né à Mantoue, religieux serviteur de la bienh. Vierge Marie, commissaire de son ordre à la cour de Rome en 1526. Avant cette époque, le pape Jules II l'avait envoyé en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il mourut à Naples en 1531. On cite comme rare, parmi ses ouv., un poème latin *De sacratissimo Christi corpore per Judæos pœnis afflicto*. Le sujet est le miracle connu sous le nom des *billètes*.

ALBERINI (Rodiana), femme poète, née à Parme vers 1530. Il reste d'elle quelq. poésies latines et ital.

ALBERONI (Jules), cardinal et premier ministre du roi d'Espagne, né dans le duché de Parme en 1664. Fils d'un jardinier, il fut d'abord curé de village, puis chan. et chap. de l'évêque de San-Domino. Une mission de ce prélat auprès du duc de Vendôme, général de l'armée franç. en Italie, fut l'origine de la fortune de son chapelain. Alberoni plut au prince français, qui le prit à son service en qualité de secrétaire, l'emmena en France et ensuite à l'armée d'Espagne. Après la mort de Vendôme, le duc de Parme nomma Alberoni son agent politique à Madrid. Dans ce poste, il sut gagner la confiance de Philippe V, et conçut le projet de marier ce monarque (en secondes noces) avec Elisabeth, héritière du duché de Parme, afin d'éloigner la princesse des Ursins, pour gouverner l'Espagne à sa place. Ses mesures furent si bien prises que la princesse fut effectivement renvoyée en France dès l'arrivée de la nouvelle reine. Alberoni fut bientôt admis dans les conseils, nommé cardinal et premier ministre. Il forma alors les plans les plus vastes pour rendre à la monarchie espagnole son ancienne splendeur, et il mit toute l'Europe en mouvement. Mais le duc d'Orléans, régent de France, de concert avec le roi d'Angleterre, renversa les desseins de ce ministre. Le nord de l'Espagne fut envahi ; la cour de Madrid fit demander la paix, et le renvoi du premier ministre fut la première condition imposée par la France et l'Angleterre. Alberoni reçut l'ordre de sortir du royaume et alla à Rome, où le pape, Innocent XIII fit examiner sa conduite par le sacré collége. Il fut trouvé coupable de quelq. irrégularités et renfermé un an chez les jésuites. Sa disgrâce ne lui avait pas fait perdre entièrement son crédit à la cour d'Espagne, et il y conservait encore un peu d'influence, lorsqu'il mourut en 1752, âgé de 87 ans. Le *Testament politique* publié sous son nom, après sa mort, n'est pas de lui, mais de Durey de Morsan ; il a été publié par Maubert de Gouvert (v. ce nom). Jean Rousset a écrit la *Vie d'Alberoni* jusqu'en 1719, 1 vol. in-12.

ALBERT (le Bienheureux), patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'ordre des carmes, m. en 1214. Il avait été d'abord chanoine, et év. de Bobio et de Verceil. Les chrét. de la Palestine le nommèrent patriarche de Jérusalem ; mais cette ville étant au pouvoir des infidèles, il résida à St-Jean d'Acre, où il fut assassiné par un homme auquel il avait reproché ses crimes. Il est honoré comme saint par l'ordre des carmes.

ALBERT I, empereur d'Allemagne, né en 1248, fils de Rodolphe de Habspourg, tige de la maison d'Autriche. Il eut pour concurrent à l'empire Adolphe de Nassau, qu'il vainquit et tua à la bataille de Gelheim en 1298. Ce fut sous son règne que la Suisse se rendit indépendante. Il mourut en 1308, assassiné par des conjurés, au nombre desquels était le prince Jean, son propre frère, comme il passait le Rhin pour aller soumettre les Suisses rebelles. L'histoire a classé cet empereur parmi les oppresseurs des peuples.

ALBERT II du nom dans la succession des ducs d'Autriche, quatrième fils du précéd., fut battu par les Suisses à la bataille de Morgarten. On lui a donné le surnom de Sage, qu'il méritait à quelques égards. Il mourut en 1358.

ALBERT III, son fils, duc d'Autriche, cultiva les sciences et les arts, protégea les lettres, et fonda des chaires de mathémat. et de théol. dans l'univ. de Vienne. M. en 1395.

ALBERT IV, dit le Pieux, duc d'Autriche, fils du précéd., fit le pèlerinage de la Terre-Ste, et mena, à son retour, la vie d'un anachorète. Souvent, retiré dans un couvent de chartreux, il s'y faisait appeler le *frère Albert*, et remplissait rigoureusement tous les devoirs monastiques.

ALBERT II, empereur d'Allemagne, surnommé le Magnanime, était fils d'Albert IV, duc d'Autriche. Il succéda d'abord à son père, fut ensuite roi de Bohême, de Hongrie et empereur en 1438. Il fit adopter par la diète de Mayence les résolutions des pères du concile de Bâle, qui tendaient à réprimer les empiètemens de l'autorité pontificale.

L'Allemagne fondait de grandes espérances sur les hautes qualités de cet empereur, lorsqu'il mourut en 1439, dans un village de Hongrie, après avoir fait de vains efforts pour repousser le sultan Amurath II, qui menaçait d'envahir ce royaume.

ALBERT de Mecklembourg, roi de Suède, élu en 1363, fut détrôné en 1389 par Marguerite de Waldemar, reine de Danemarck, à la sollicitation de la noblesse suédoise, qu'il avait exaspérée par sa conduite. Après avoir été retenu prisonnier pendant cinq ans, il fut renvoyé à Mecklembourg, où il mourut en 1412.

ALBERT, archiduc d'Autriche, sixième fils de l'empereur Maximilien II, nommé par Philippe II, son oncle, gouverneur des Pays-Bas, tenta vainement de reprendre la Hollande, qui avait secoué le joug de l'Espagne. Il mourut en 1621, après avoir réparé, par la douceur de son administration, les maux que le Brabant et la Flandre avaient soufferts sous le gouvernement du duc d'Albe. V. ce nom.

ALBERT dit l'Ours, margrave et électeur de Brandebourg, m. en 1170, fit défricher une grande partie de ses états, en augmenta la population, et y bâtit des villes, des églises et des colléges. Il est le fondateur de la maison de Brandebourg, qui règne aujourd'hui en Prusse.

ALBERT, margrave et électeur de Brandebourg, m. en 1436, mérita, dit-on, les surnoms d'Achille et d'Ulysse de l'Allemagne, par sa valeur et sa prudence. Dix ans avant sa mort, il abandonna à son fils Jean, dit le Cicéron, l'administration de ses états, ne se réservant que la dignité électorale et le droit de conseil.

ALBERT de Brandebourg, premier duc de Prusse, grand-maître de l'ordre teutonique, mourut en 1568. N'ayant pas voulu rendre hommage au roi de Pologne, Sigismond, en sa dernière qualité, celui-ci lui déclara la guerre, et le contraignit de renoncer au titre de grand-maître. Toutefois Albert reçut en échange la Prusse inférieure avec le titre de duc, embrassa le culte luthérien et l'introduisit dans ses états. L'*histoire de l'archiduc Albert* a été publiée par Bruslé de Montlomchamp, Cologne, 1693, in-12.

ALBERT le Belliqueux, margrave de Culmbach, m. en 1558. Il prit une part active dans les troubles d'Allemagne sous Charles-Quint; à la tête d'un corps d'aventuriers, il fit une guerre de brigandage, mit à contribution les év. de Wurtzbourg et de Bamberg, et s'empara même d'une partie de leurs domaines. Mis au ban de l'empire, il fut vaincu deux fois, obligé de quitter l'Allemagne, et languit encore quelques années dans l'indigence et dans l'exil.

ALBERT dit le Courageux, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, m. en 1500. Se distingua par sa prudence et sa valeur sous l'empereur Maximilien.

ALBERT (Charles et Honoré). V. Luynes.

ALBERT, archev. de Mayence, s'unit avec plusieurs princes allemands contre Henri V, à qui seul il devait son archevêché. Enfermé pendant quatre ans, il n'obtint sa grâce que pour se révolter encore. Lorsque l'empereur fut excommunié par Calixte II, il prit les armes, battit les troupes impériales, et ne voulut se soumettre qu'à condition que le souverain renoncerait à l'investiture des bénéfices par le sceptre. Il mourut en 1137.

ALBERT, fils de l'électeur de Brandebourg, archev. de Magdebourg et de Mayence. Quoique la réunion de deux archevêchés sur la même tête fût sans exemple en Allemagne, le pape Léon X approuva sa nomination, lui donna le droit de vendre des indulgences, lui envoya le chapeau de cardinal avec une épée consacrée, et le chargea de s'opposer à la réforme de Luther, qui faisait tous les jours des progrès. Cependant Albert se vit obligé d'accorder aux habitans de Magdebourg et d'Halberstadt le libre exercice de leur culte. Il fonda l'univ. de Francfort-sur-l'Oder. Les aut. contemp. rendent justice à son amour pour les arts. Il avait un goût singulier pour les reliques. Il en fit provision pour l'église de Hall; mais, voyant que le peuple commençait à les mépriser, il les fit transporter à Mayence, après en avoir fait impr. un catal. orné de figures. C'est le premier prince allemand qui reçut et protégea les jésuites. Il mourut à Mayence en 1545.

ALBERT dit le Grand, à cause de l'étendue de ses connaissances, né suivant quelq. biog. en 1193 et selon d'autres en 1205, à Laningen en Souabe. Après avoir terminé ses études à Pavie, il entra dans l'ordre de St. Dominique, fut envoyé à Paris et chargé de l'instruction de la jeunesse dans son ordre. Il enseigna la philos. d'Aristote avec tant de succès, que le St. siége crut devoir révoquer la décision qu'il avait rendue à cet égard; il lui permit d'expliquer les écrits de ce philosophe. En 1254, nommé provincial, il fixa sa résidence à Cologne. Alexandre IV lui donna l'office de maître du sacré palais à Rome; il eut ensuite l'évêché de Ratisbonne; mais il ne garda ce siége que trois ans. Après avoir prêché la croisade en Allemagne, assisté au concile général tenu à Lyon en 1274, il retourna dans sa retraite à Cologne, sa ville favorite. Il y mourut en 1280, âgé de 87 ans. Ses *œuvres* ont été recueillies en 21 vol. in-fol.

ALBERT de Padoue, prédicateur augustin, m. à Paris en 1328, après avoir publié de longs *commentaires* sur les livres saints.

ALBERT (François), prof. de théol. à Hambourg, aut. d'une *Hist. de Saxe et des Vandales*, et d'une *Chronique* depuis Charlemagne jusq. 1504.

ALBERT ou ALBERTI (Cherubino), peintre et grav. ital. en 1615, a gravé les belles frises, que Polydore de Caravage, élève de Raphaël, avait exécutées et qui ne subsistent plus; son *œuvre* s'élève à près de 180 pièces, dont 75 sur ses dessins, et le reste d'après les grands maîtres.

ALBERT (Jean), avoc. au parlem. de Toulouse, a donné au 17ᵉ S.: *Arrêts de la Cour du parlement de Toulouse*, 1686 et 1731, in-4.

ALBERT (Antoine), ecclés. du 18ᵉ S., a donné: *Dictionn. portatif des prédicateurs français*, 1757, 1 vol. in-8; *Nouvelles observ. sur les différentes manières de prêcher*, 1757, 1 vol. in-12.

ALBERT (Pierre-Antoine), recteur de l'église épiscopale et protestante à New-Yorck, et d'origine suisse, était un pieux et savant ministre. Il mourut en 1806, à 41 ans.

ALBERT de Florence, vivait dans le 15ᵉ S. Il a traduit en ital. les *Consolations de la philosophie*, par Boèce. V. ce nom.

ALBERT de Stade, franciscain allemand, a écrit en latin une chronique depuis la création du monde jusqu'à l'an 1256, publiée à Helmstadt en 1587, in-4.

ALBERT, bénédictin allemand au 15ᵉ S. On a de lui, en latin, une *Hist. des papes* depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V; et une *histoire des empereurs romains* depuis Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouv. se trouvent MSs. dans la bibliot. de Vienne.

ALBERT (François), prof. de théol. à Hambourg, dans le 16ᵉ S., est aut. d'une *Hist. de Saxe et des Vandales*, et d'une *chronique* depuis Charlemagne jusqu'en 1504.

ALBERT (Jean), avoc. à Toulouse, a donné un *rec.* d'arrêts du parlem. de Toulouse, 1686, réimp. en 1731, in-4.

ALBERT (Henri-Christ.), prof. de langue angl. à Hall, m. en 1800, est aut. de deux *gramm.* ang. et allem., d'*Essais* sur Shakespeare, de *Recherches sur la Constitution anglaise*, et d'un drame sur la mort de Charles Iᵉʳ.

ALBERT, général des franciscains, au 13e S., aut. d'une *chronique* histor. depuis le commenc. du monde jusqu'en 1250, pub. en 1587, avec des notes par Reinhart Reineccio.

ALBERT (Wittmanstadius Jean), sav. oriental. du 16e S., a donné un *abrégé* du Koran avec des notes critiques; un *Nouveau-Testament* en syriaque, 1555, in-4 : c'est le prem. liv. imp. en Europe avec des caractères syriaques. On en tira mille exemplaires, dont cinq cents restèrent en Europe et les autres passèrent en Orient. On a encore de lui une *Gramm. syriaque*. Il mourut en 1559.

ALBERT, maître des requêtes, lieutenant de police, ensuite conseiller d'état. On a de lui : les *Lettres d'un avoc.* contre le projet de traduction du corps de droit civil, par Hulot, 1765, in-8; *Abrégé chronolog. de l'Hist. rom.*, contenant les preuves de la correspondance de l'année civile des Romains avec l'année julienne. L'aut. avait remis ce travail à dom Clément, pour être employé dans l'*Art de vérifier les dates avant J.-C.* L'ouvrage de dom Clément a été imprimé par les soins de M. Viton de St-Allais, Paris, 1820, in-fol. On y trouve l'abrégé de M. Albert.

ALBERT DE RIOMS (le comte d'), chef d'escadre de la marine franç., né en 1738, se distingua dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique du nord, prit plusieurs bâtimens aux Anglais, et obtint des éloges mérités pour sa conduite dans des circonstances difficiles, notamment à l'époque de la révolution. Forcé de quitter la France dans un temps où toutes les autorités légales étaient menacées, il joignit l'armée des princes, frères de Louis XVI, sur le Rhin, et fit la campagne de 1792, dans un corps formé d'officiers de marine émigrés. Rentré en France sous le régime consulaire, il y mourut en déc. 1802, à l'âge de 66 ans.

ALBERT (Nicolas), mort en 1800, fonda des bains médicinaux à Paris, sur lesquelles le célèbre Louis, secrétaire de l'Acad. de chirurgie, a fait un rapport très-avantageux.

ALBERT (Jean-Baptiste), lieut.-général des armées franç., né en 1771 dans les Hautes-Alpes, entra au service, en 1790, dans le 1er bataillon de ce dép., devint capitaine, aide-de-camp du général Augereau (depuis maréchal) en 1795, se distingua aux Pyrénées, en Italie et en Allemagne, et fut colonel en 1802. C'est dans ce grade qu'il fit les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna. Général de brigade au commenc. de la campagne de Pologne, il combattit glorieusement à Eylau et au siège de Dantzig, à Essling, à Wagram, et dans la campagne de Russie, en 1812, après avoir soutenu sa réputation en toutes les rencontres, il fut nommé général de division (lieuten.-général) sur le champ de bataille de la Bérézina. La campagne de 1813 fournit encore au général Albert de nombreuses occasions de déployer sa capacité militaire. Il résista, avec moins de 6,000 hommes, à l'attaque d'un corps russe fort de 25,000 fantassins et de 5,000 chevaux; et fit une retraite des plus honorables, sans laisser entamer ses colonnes. En 1814 il arrêta, en deux occasions différentes, la marche victorieuse de deux corps d'armée prussien et russe, et les repoussa avec perte. Appelé, à l'époque de la restauration, au commandem. de la 19e divis. militaire à Lyon, le général Albert fixa l'attention du duc d'Orléans, qui le choisit pour son 1er aide-de-camp. Il conserva ce poste de confiance, malgré les événem. de 1815, qui le séparèrent du prince, et le placèrent à la tête d'une division de l'armée que Napoléon forma en Alsace. Il est mort, en 1822, avec la réputation méritée d'un des meilleurs généraux de l'armée française.

ALBERT DURER. V. Durer.

ALBERT (Girard). V. Girard.

ALBERT. V. Albertet.

ALBERTANO, de Brescia, gouvern. de Gavardo au 16e S., fut emprisonné pendant les troubles qui agitèrent l'Italie sous l'empereur Frédéric II. Il composa dans sa captivité divers *Traités* sur l'Amour du prochain, sur l'Art de parler et de se taire, traduisit de Boèce les *Consolations dans le malheur*, ouvrage imprimés à Florence en 1610.

ALBERTET, troubadour provençal, aut. d'un grand nombre de *tençons*, *sirventes*, *lais*, etc. M. à Sisteron, vers la fin du 13e siècle.

ALBERTI ou DE ALBERTIS (Léon-Bapt.), théol., littér., archit., peintre, sculpt. et mathém., né à Florence en 1398, surn. le *Vitruve florentin*. Le sacerdoce qu'il embrassa, après avoir été reçu doct. en droit civil et canoniq., ne l'empêcha pas de cultiver les arts et surtout l'archit., sa science favorite. On voit encore à Mantoue, Rimini, Florence, Rome, et autres villes d'Italie, un grand nombre de monumens construits sur ses dessins. On a de lui div. *Ecrits* sur la peinture, la sculpt. et l'archit. Le plus connu est un *Tr.* d'archit. pub. après sa mort, dont il y a eu plusieurs édit. : la 1re est celle de Florence, 1485, in-fol.; trad. en lat. par C. Bartoli, Florence, 1550, in-fol.; et en franç., par J. Martin, Paris, 1553, in-fol. : son *Tr.* sur la peinture a été réimpr. à la suite du *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol.; ses *OEuvres* morales, trad. en ital., ont été impr. à Venise, en 1568. On trouve à la suite des *OEuvres* de Léonard de Vinci, Paris, 1531, in-8, son *Tr.* sur la sculpt. On a encore de lui un *Poème* hécatomphile, trad. en franç. en 1534 et 1584, et dans le 18e S., par Levrier de Champ-Rion, dans le tome 2 des *Mélanges de littérature étrangère* de 1765, une comédie int. *Philodoxios*, publiée en 1588 par Alde Manuce, comme l'œuvre d'un ancien poète comique; *Momus* ou *de Principe*, Rome, 1520; *Trivia, sive de causis senatoriis*, etc., Bâle, 1538, in-4; un *Rec.* de cent fables et apologies, etc. Mort en 1490. Sa vie a été écrite par Porretti.

ALBERTI (Ridolpho-Fioraventi), mécanicien, archit. et ingénieur de Bologne au 15e siècle, exerça son art en Italie, en Hongrie et en Moscovie, où il construisit plusieurs ponts et églises.

ALBERTI (Léandre), domin. et provincial de son ordre. Il a composé des *Livres* de dévotion, et l'*Histoire de Bologne*, sa patrie. Né en 1479, mort en 1552.

ALBERTI (Louis), né à Padoue en 1560, ermite de l'ordre de St-Aug., prof. de théol. Il a pub. plusieurs *traités* sur la prédestination et sur la présence réelle. M. en 1628.

ALBERTI (Valentin), jurisc. et théol., né en 1635 et m. à Leipsig en 1697. On a de lui : *Compend. juris naturæ* contre Puffendorf; *Interesse præcipuorum religion. christ. in omnibus artic. deductum, præcipuè religionis christianæ*, Leipsig, 1681, in-12; *de fide hæreticis servandâ*, Leipsig, 1652, in-4. Il composa aussi quelques poèmes allem. dont Adelung a donné le catalogue.

ALBERTI (George), ministre luthér., né en Hanovre en 1723, séjourna en Angleterre, et y apprit si bien l'anglais, qu'il écrivit dans cette langue des *Pensées sur l'Essai sur la relig. naturelle* de Hume sous le nom d'*Aletophilus Gottengensis*. Il a pub. en allem. : *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752 et 1754; *Essais sur la religion et les mœurs des quakers*, Hanovre, 1750. Mort en 1758.

ALBERTI (Jean), ministre luthérien et philologue, né en Hollande en 1698. On a de lui : *Observationes philologicæ in sacros novi fæderis libros*, Leyde, in-8; *Periculum criticum*, etc., Leyde, 1725, in-8; *Glossarium Græcum in sacros libros*, Leyde, 1735, in-8; le 1er vol. d'un *Dictionn.* d'Hesychius, 1746, in-folio. Sa mort, arrivée en 1762, l'empêcha d'en donner la suite, qui a été publiée par Ruhnkenius en 1766.

ALBERTI DE VILLANOVA (Franç. d') lexi-

cographe, né à Nice en 1737, est aut. d'un *Dictionn. franç.-ital., et ital.-franç.*, dont il donna 4 éditions successives; la dernière est de Bassano, 1811, 2 volumes in-4. Il a publié un autre *Dictionn univ. critico-encyclop. de la langue ital.*, Lucques, 1797. Ce dernier ouvr. peut tenir lieu du *dictionn. de la Crusca*. M. à Lucques en 1800.

ALBERTI (JACQ.), jurisc. italien du 15ᵉ S., a écrit un *Traité* sur les différences entre le droit canonique et le droit civil, dont on trouve un long extrait dans les œuvres de Barthole.

ALBERTI (ROMAIN), dessinat. italien du 17ᵉ S., secrét. de l'acad. de dessin fondée à Rome en 1593, a écrit l'*Hist.* de l'origine et des progrès de cette académie, et un *Traite* de l'excellence de la peinture.

ALBERTI (ANDRÉ), aut. d'un *traité* de perspective en latin, imp. à Nuremberg, 1670, in-fol.

ALBERTI (J.-B.), moine de la congrégation des somasques, né à Savone au 17ᵉ S., est aut. de *poésies* sacrées et morales en ital.; *vie* de St Mayeule en latin; *discours* sur l'origine et l'établissement des académies, en italien.

ALBERTI (DOMENICO), musicien, né à Venise vers la fin du 17ᵉ S., perfectionna à Rome ses talens dans le chant et la composition. Il a mis en musique l'*Endymion* de Métastase, et a publié quelques autres *morceaux* estimés.

ALBERTI (CHRIST.-HENRI), prof. de médec. à Erfurt au 17ᵉ S., a pub. div. ouvr. estimés sur différentes parties de son art.

ALBERTI (BENOIT), d'une ancienne famille de Florence, se distingua dans le 14ᵉ S. par son opposition au parti aristocratique. Exilé de sa patrie, il partit pour la Terre-Sainte, et mourut à Rhodes vers 1383.

ALBERTI (SALOMON), prof. de médec. à Wittemberg, né à Nuremberg en 1540, se fit une réputation par ses découvertes anatomiques. Il publia: *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*, Nuremberg, 1585, in-8; Wittemberg, 1587, in-8; *Tres orationes*, et autres ouvr. d'anatomie et de botanique non imprimés. Il mourut en 1600.

ALBERTI (MICHEL), méd. allemand, né à Nuremberg en 1682. Il fut nommé professeur de médec. à Hall, où il se fit un grand nom, et mourut en 1757. Ses principaux ouvr. sont: *Introductio in universam medicinam*, 3 vol. in-4; *Systema jurisprudentiæ medicæ*, 6 vol. in-4.

ALBERTINI (MARIOTTO), peintre florentin, mort vers 151.2termina le beau tableau du *jugement dernier* de Bartholomeo della Porta, de manière à ce qu'on ne pût reconnaître qu'il sortait de deux mains différentes. Il peignit en outre plusieurs tableaux d'église. On voit au musée royal de Paris un tableau de ce peintre représentant l'*enfant Jésus dans les bras de sa mère, bénissant St Jérôme;* et *St Zénobe*, évêque de Florence.

ALBERTINI (PAUL), relig. servite, né à Venise vers l'an 1430, m. dans la même ville en 1475. Il se distingua comme prof. de théologie et comme prédicateur. La républ. de Venise lui donna plusieurs missions honorables. Il a laissé plusieurs ouv. écrits en latin, entre autres une *explication* de plus. passages du Dante, et *l'hist.* de son ordre.

ALBERTINI (FRANÇOIS), sav. antiq. qui florissait au commencement du 16ᵉ S. Il est aut. d'un *livre* en latin sur les merveilles de la nouvelle et de l'ancienne Rome, et d'un *mémoire* en italien sur les statues et sur les peintures qui sont à Florence.

ALBERTINO (EDMOND), ministre calviniste français, né en 1593, et m. à Paris en 1652, a écrit un tr. contre *l'Eucharistie*, qui fit grand bruit alors, et fut refuté depuis dans le livre de *la Perpetuité de la Foi*.

ALBERY ou AULBERY (GEORGE), né en Lorraine au 16ᵉ S., a pub. une *Vie* de Sigisbert, roi d'Austrasie; une *Descrip.* de la Lorraine et de Nanci, un *Cantique* sur le *Miserere*, une *Hymne* sur l'Ascension de N.-S., ouvr. impr. à Nanci en 1613-1616; ils sont très-rares.

ALBI (HENRI), jésuite, profess. de philosophie, né à Bolène dans le comtat venaissin en 1590, m. à Arles en 1659. Il a fait des livres de dévotion et les *Vies* de plusieurs personnages pieux.

ALBICANTE (J. ALBERT), poète milanais du 16ᵉ S., eut de grandes querelles littér. avec Doni et P. Arétin. Outre un gr. nomb. de poésies médiocres, cet auteur a laissé une *Histoire* de la guerre du Piémont, Venise, 1539, in-8, et une *Relation* de l'entrée de Charles-Quint à Milan, 1541, in-4.

ALBICUS, archev. de Prague. Ce prélat, cité pour son avarice, montra d'ailleurs beaucoup d'indulgence pour les erreurs de Jean Hus et des autres disciples de Wiclef. Il fit imprim. à Leipsig, en 1484, des tr. de médecine sous les tit. suivans: *Praxis medendi; Regimen; sanitatis Regimen pestilentiæ*.

ALBIGEOIS, sectaires qui renouvelèrent au 12ᵉ S. l'hérésie des manichéens, auxquels ils joignirent l'erreur des sacramentaires. Les excès qu'ils commirent dans le Languedoc donnèrent lieu à une croisade contre eux d'où il résulta d'affreux carnages de part et d'autre.

ALBINE, dame romaine du 4ᵉ S. Devenue veuve, elle se mit, pour étudier l'Écrit. Ste et les maximes de la religion, sous la direction de St Jérôme, qui a fait son éloge dans ses lettres, et la regardait moins comme son élève que comme son juge.

ALBINI (ALEX.), peintre de l'école lombarde, m. en 1630, était élève de Carrache. On a de lui un tableau représentant *Prométhee animant la statue de Pandore*.

ALBINOVANUS (C. PEDO), poète latin du siècle d'Auguste, dont Ovide fait l'éloge. Il reste de lui deux *élégies* sur la mort de Drusus et sur celle de Mécène, dont la meilleure édition est celle du sieur Le Clerc, Amsterdam, 1715, in-12.

ALBINUS (D.-CLAUDIUS-SEPTIMIUS), général des armées romaines sous les emper. Marc-Aurèle et Commode. A la mort de Pertinax, l'an 193, il se fit proclamer empereur en même temps que Septime-Sévère. Les deux rivaux parurent d'abord se concilier et partager l'empire; mais ils se firent bientôt la guerre. Albinus, après quelques avantages, fut defait complètement auprès de Lyon, l'an 198, et Sévère, devant lequel il fut amené prisonnier, lui fit trancher la tête.

ALBINUS, philos. platonicien, vivait sous Antonin le Pieux du temps de Galien. Il est auteur d'une *Introduction au dialogue de Platon* insérée dans le 2ᵉ vol. de la *Biblioth. grecq.* de Fabricius.

ALBINUS est aussi le nom ou surnom de plus. poètes et autres écrivains romains dont les ouvr. cités par Cicéron, Macrobe et Némésien, sont perdus.

ALBINUS (PIERRE), poète et hist. allemand, dont le vérit. nom était *Weiss*, fut prof. de philos. et de mathémat. à Wittemberg. On a de lui une *Chronique du Messie*, Wittemberg, 1580, et Dresde, 1589, in-fol.; *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582; *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe*, en allemand, Leipsig, 1602. Ses poésies latines ont été imprimées à Francfort, 1612, in-8.

ALBINUS (BERNARD), *Weiss* en allemand, méd. célèbre, naquit à Dessau, principauté d'Anhalt. Il étudia à Leyde, et, après avoir voyagé dans les Pays-Bas et la France pour son instruction, il fut appelé à remplir une chaire de physique à Francfort-sur-l'Oder, où il professa 22 ans, en obtint une semblable à Leyde, où il mourut en 1721, à 69 ans. On a de lui un grand nombre de *Traités* de médecine.

ALBINUS (Bernard-Sifroi), fils du précéd., fut profess. de médec. à Leyde, et surpassa ses maîtres dans la connaissance de l'anatomie. Parmi les nombreux ouvr. qu'il a publ. sur la science chirurgicale, nous citerons son *Histoire des os et des muscles de l'homme*, in-fol., Londres, 1749, et une *histoire particulière des muscles*, in-4. Il s'était marié à 73 ans, et m. à 88 ans, en 1771.

ALBINUS (Christian-Bernard), son frère, prof. à Utrecht, est auteur d'un *Specimen anatomicum*, etc., Leyde, 1724; *de Anatome errorum*, etc., in-4, mort à Utrecht en 1752.

ALBINUS (Jacq.), écriv. hambourgeois, auteur d'une *Dissert. sur le Scorbut*, Hambourg, 1620.

ALBINUS (Éléazar), aut. d'une *hist. naturelle des oiseaux* avec 306 estampes coloriées, trad. en français, La Haye, 1750, 3 vol. in-4; *Hist. nat. des insectes*, Londres, 1736 et suiv., 2 vol. in-4; et *Hist. nat. des araignées*, en anglais avec 32 planches, *ibid.*, 1736, in-4.

ALBISSON (N.), avocat, membre du tribunat et conseiller d'état, né à Montpellier en 1732, et m. à Paris en 1810, a publié un *Recueil* des lois municipales du Languedoc, Montpellier, 1780 et années suiv., 7 vol. in-4, et a coopéré à la confection des divers codes de législation.

ALBITTE (Ant.-Louis), député à l'assemblée législative et à la convention nat., né à Dieppe vers 1760, fut chargée de div. missions dans les dép., et vota la mort de Louis XVI. Parvenu à se soustraire à l'arrestation prononcée contre lui après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il devint maire de Dieppe, puis sous-insp. aux revues, poste qu'il occupait à sa mort arrivée pend. la retraite de Moscou en 1812.

ALBIUS (Thomas), écriv. anglais, aut. d'un ouv. intit. *Statera morum*, Londres, 1660.

ALBIZZI, nom d'une famille illustre de Florence, qui rivalisa en richesses et en crédit avec les Alberti et les Médicis. Pierre, qui en fut le chef, eut une très-grande part aux affaires publiques de Florence en 1378; arrêté et mis en jugement, ses juges, convaincus de son innocence, refusèrent de prononcer sa condamnation; mais le peuple demandant sa mort, ce citoyen généreux se dévoua au salut de sa famille et même de ses juges, et marcha courageusement au supplice en 1379.

ALBIZZI (Thomas), neveu du préc., gouverna Florence de 1382 à 1417, et fut toute sa vie l'âme des conseils. Mort en 1497.

ALBIZZI (Renaud), fils du précédent, fut aut. de la guerre que les Florentins déclarèrent en 1433 à la répub. de Lucques. Il fut exilé quelq. temps après, et mourut dans les états du duc de Milan qui lui avait offert un asile.

ALBIZZI (Barthélemy), né au 14e S. à Rivano en Toscane, célèbre par son livre des *Conformités de St François avec J.-C.*, qu'il offrit au chapitre général de son ordre: ce chap., pour lui témoigner sa reconnaissance, lui fit présent de l'habit complet que le saint fondateur avait porté. Ce livre singulier, où l'auteur égale son héros au Fils de Dieu, quoique souvent réimprimé, est devenu très-rare, et la plupart des édtions ont été mutilées. Albizzi mourut à Pise en 1401. V. Albize.

ALBIZZI (François), de Césène, cardinal, m. en 1684, âgé de 91 ans; c'est lui qui dressa la bulle contre Jansénius, sous Urbain VIII.

ALBO (Joseph), juif espagnol du 14e S., né à Soria, et m. en 1430; on a de lui un liv. célèbre écrit en hébreu, sous le titre de *Sepher hikkarim*, c.-à-d., fondement de la foi, Venise, 1718, in-fol.

ALBOIN, roi des Lombards, dans le 6e S., se rendit maître d'une grande partie de l'Italie, et mourut empoisonné par sa femme Rosamonde.

ALBOIN (Paul), peintre de paysages, m. à Bologne sa patrie, vers 1730. On a de lui des tableaux estimés peints en grande partie de sa main gauche, étant devenu paralytique de la droite.

ALBON (Jacq. d'), plus connu sous le nom de maréchal de St.-André, obtint cette dignité en 1547; il se fit remarquer dans les guerres de son temps contre les calvinistes, et eut une grande part au traité de Cateau-Cambresis; ayant ensuite embrassé le parti des Guises, il combattit avec eux à la bataille de Dreux, en 1562, et y fut tué.

ALBON (Antoine), parent du précédent, archevêque d'Arles, puis de Lyon, déploya beaucoup d'activité et de zèle contre les calvin. M. en 1574.

ALBON (C.-Cam.-François d'), descendant du maréchal de St.-André, m. en 1789, est aut. de *discours* politiques sur quelq. gouvernem. de l'Europe, 3 vol. in-8; de *poésies* fugitives, et d'autres *opuscules* littéraires; réimp. en 4 vol in-12.

ALBORESI (Jacq.), peintre de Bologne, m. en 1664 à Florence sa patrie, qui possède la plupart de ses tableaux.

ALBORNOS (Gilles-Alvarez-Carillo), issu des maisons royales de Léon et de l'Aragon. Alphonse XI le nomma, jeune encore, archevêque de Tolède; malgré sa dignité il porta les armes, et sauva le roi de la mêlée à la bataille de Tarifa. Après la mort de ce monarque, Pierre-le-Cruel, choqué des remontrances de ce prélat, voulut le sacrifier au ressentiment de Marie de Padilla sa favorite; mais il eut le bonheur de se réfugier à Avignon, où le pape Clément VI l'honora de la pourpre. Nommé cardinal, il se démit de son siége, reçut en échange d'Innocent VI la légation de l'Italie, et la fit rentrer sous son obéissance. Il engagea son successeur, Urbain VI, à revenir à Rome, et le reçut à Viterbe: ce pontife lui ayant demandé compte des sommes immenses qu'il lui avait envoyées, le cardinal lui montra dans la cour de son palais un chariot chargé de clefs. « Saint père, lui répondit-il, les sommes que vous me demandez je les ai employées à vous rendre maître des villes et des châteaux dont vous voyez les clefs. » Il accompagna le pontife à Rome, et revint finir ses jours à Viterbe où il mourut en 1367. Il avait fondé le collége des Espagnols à Bologne.

ALBORNOS (Diego-Philippe), chanoine trésorier de l'église cathédrale de Carthagène, en 1666; il publia, sous le titre de *Cartilla politica y christiana*, un traité de morale et de politique, où l'aut. insiste surtout pour qu'on laisse au clergé une grande influence dans l'état. L'infant don Ferdinand, âgé de 10 ans, fut si charmé de sa lecture, qu'il le copia tout entier de sa main.

ALBOUY. V. Dazincourt.

ALBRECHT (J.-Guill.), médecin, m. à Erfurt en 1736, fut prof. de médecine à Gottingue. Il a laissé: *Observat. anatomicæ*, Erfurt, 1731, in-4.

ALBRECHT (Jean-Sébastien), prof. d'histoire nat. à Cobourg, m. en 1774, a composé un grand nombre de *mémoires* insérés dans les *Annales de l'acad. des curieux de la nature*.

ALBRECHT (Benjamin-Gottlieb), a laissé un ouv. intitulé: *De aromatum exoticorum noxá*, Erfurt, 1740, in-4.

ALBRECHT. V. Adelgreiff.

ALBRECHTS-BERGER (J.-George), musicien et organiste, m. à Vienne en 1798, aut. d'un *Traité* élément. de composition, Leipsig, 1790.

ALBRET (Charles, sir d'), conétable de France, cousin du roi Charles VI, d'une des plus illustres familles du midi de la France, qui donna des rois à la Navarre, fut destitué par la faction des Bourguignons en 1412, et rétabli par celle des Armagnacs l'année suivante; commanda l'armée française à la désastreuse bataille d'Azincourt, et y perdit la vie en 1415.

ALBRET (César-Phoebus d'), comte de Miossens, de la maison des rois de Navarre, servit en Hollande sous Maurice d'Orange (v. ce nom), fut fait maréchal de France en 1664, et m. en 1676.

ALBRIC, philos. et médecin, né à Londres au

11e S., n'est connu que par la citation de quelques-uns de ses ouv. par J. Balans (*v.* ce nom), tels que *De origine deorum; De ratione veneni; De deorum imaginibus.* — Un autre Aleric, év. d'Utrecht au 8e S., passe aussi pour être l'aut. de ce dern. traité.

ALBU-CASIS. *V.* Aboul-Caçem.

ALBUCIUS (Aurèle), jurisc. milan. du 16e s., cultiva la poésie latine. On a de lui : *Christianorum institut. lib.* 3 ; *Moralium christ. Inst., lib.* 1, Venise, 1554, in-8 ; *Heroidum epistolarum, lib.* 4, ibid., 1554, etc.

ALBUERA, village d'Espagne, en Estramadure, devenu célèbre par la bataille qui y fut livrée à l'armée française commandée par le maréchal Soult, en 1810, par l'armée anglo-portugaise, sous les ordres du maréchal Bérésford.

ALBUMAZAR. V. Abou-Maaschar.

ALBUQUERQUE, nom d'une famille illustre de Portugal.

ALBUQUERQUE (don Juan-Alphonse d'), fut ministre de Pierre-le-Cruel, roi de Castille ; mais, s'étant brouillé avec ce prince, il se réfugia en Portugal, d'où il s'apprêtait à porter la guerre dans les états de son précédent maître, lorsqu'il mourut presque subitement, en 1354.

ALBUQUERQUE (Alphonse d'), vice-roi des Indes orientales, de la famille du précédent, naquit à Lisbonne en 1452. Son premier exploit dans l'Inde fut la conquête de Goa, place dont il fit le centre de la puissance et du commerce portugais en Asie ; il soumit ensuite le reste du Malabar, les îles de Ceylan, de la Sonde, la presqu'île de Malaca, la ville d'Ormuz, et força la plus grande partie des princes d'Orient à demander l'alliance et la protection du Portugal. C'est à lui que les rois de ce dernier pays durent la longue possession d'un établissement colossal qui, même après sa ruine, a laissé des souvenirs ineffaçables dans l'Inde: il mourut à Goa, en 1515, presque disgracié par son souverain qui venait de lui donner un successeur. Les histor. portug. affirment qu'Albuquerque réunissait de grandes vertus à des qualités militaires et politiques. — Son fils, Albuquerque (Blaise-Alph. d'), élevé aux premières charges du royaume de Portugal, a publié les *Mémoires* de son père, Lisbonne, 1576, in-fol.

ALBUQUERQUE (Mathias d'), général des troupes portugaises, fut envoyé au Brésil en 1628, et défendit cette colonie contre les attaques des Hollandais. Rappelé en Europe, il prit part à la révolution qui donna la couronne de Portugal à la maison de Bragance, et remporta une victoire décisive sur les Espagnols, en 1643 ; il mourut, retiré de la cour, en 1646, après avoir été récompensé de ses services, puis disgracié par son maître.

ALBUQUERQUE-COELHO (Edouard d'), marquis de Basto, m. en 1658, se distingua au Brésil, dans la guerre de cette colonie contre les Holland. Lorsque la maison de Bragance fut portée au trône de Portugal, il resta attaché aux Espagnols, et se retira à Madrid, où il écrivit le *journal* de cette guerre du Brésil, imp. en 1554.

ALBUQUERQUE (André d'), gén. des troupes portugaises, fut tué à la bataille d'Elvas, en 1659.

ALBUTIUS ou ALBUCIUS, prince des Celtibères en Espagne. Scipion l'ayant vaincu, lui rendit une jeune captive qui lui était fiancée, et gagna par-là son affection ainsi que celle de plusieurs princes espagnols.

ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, au 7e S. de la fondation de Rome ; il gouverna la Sardaigne en qualité de pro-préteur, fut accusé de concussion condamné au bannissement, et alla mourir à Athènes. Cicéron parle de lui dans son Brutus.

ALBUTIUS-SYLUS (Caius), orateur romain du temps d'Auguste, né à Novare, y fut édile, vint plaider à Rome, et retourna dans sa patrie, où il se laissa mourir de faim. Quintilien pense qu'il ava[it] composé une *rhétorique*.

ALCADINUS, médecin célèbre du 12e S., nati[f] de Salerne, guérit l'emp. Henri VI, ce qui lui va[lut] la place de son premier médecin. On a de lu[i] des épigrammes latines, intitulées : *De balneis pu[teolanis]*, imp. en 1553, dans un rec. in-fol., int. *d[e] balneis*, etc., Venise, 1553 ; *de Triumphis Hen[rici] imperatoris*, et une *Vie de l'emp. Frédéric II* en latin.

ALCALA (don P. de RIVERA, duc d'), vice-r[oi] de Naples sous Philippe II, assura, par sa prudence la tranquillité de son gouvernement, et mourut e[n] 1571, généralement regretté des Napolitains.

ALCALA Y HENARES (Alphonse d'), aut. espagnol du 17e S., ainsi nommé du nom de son lie[u] de naissance ; quoiqu'établi marchand à Lisbonne il cultiva les lettres, et composa un ouv. intit. *Viridarium anagrammaticum*, et cinq *Nouvelles* qui firent quelque bruit lors de leur publication il a supprimé en chacune d'elles, dans leur ordr[e] numérique, les voyelles *a, e, i, o, u.*

ALCAMÈNE, roi de Sparte, vers 747 av. J.-C. régna 37 ans, et fit une guerre sanglante aux Messéniens. Les Ilotes se révoltèrent sous son règne.

ALCAMÈNE, statuaire, fut l'élève et l'émul[e] de Phidias ; il fit les statues de *Vénus aphrodite* de *Junon*, de *Vulcain*, et le *fronton* du temple d[e] Jupiter olympien.

ALCAZAR (Louis), jésuite espagnol, m. à Séville au commencement du 16e S., est aut. d'un *Commentaire*, en 2 vol., sur l'Apocalypse, et de plusieurs autres *ouv.* pub. à Anvers, 1604 et 1619.

ALCAZAR (Barth. de), poète espagnol, né à Séville, contemporain de Michel Cervantes. On n'a recueilli de lui que quelques pièces qui lui assignent une place distinguée parmi les poètes d'Espagne, et les épigrammatistes grecs et latins.

ALCÉE, célèbre lyrique grec de Mitylène, dans l'île de Lesbos, florissait 604 ans av. J.-C. ; il fut contemporain de Sapho, et même son amant, mais amant dédaigné et sacrifié, suivant toute apparence, au jeune et beau Phaon. Exilé de Lesbos, où il s'était rendu le fléau des tyrans de son pays, par l'audace et l'âcreté mordante de sa verve, Alcée se rangea parmi les ennemis de Mitylène ; mais guerrier aussi timide qu'il s'était montré poète audacieux, il fuit au moment du danger, et abandonna lâchement ses armes sur le champ de bataille ; on les suspendit dans le temple de Minerve comme un monument éternel de sa honte et de sa perfidie. Horace et Quintilien font le plus grand éloge de la richesse harmonieuse et de l'énergique concision de son style. Quelques fragmens épars dans Athénée et dans Suidas, et recueillis depuis par H. Etienne à la suite de son *Pindare*, sont tout ce qui nous reste d'Alcée.

ALCENDI ou ALCHINDUS, médecin arabe du 12e S., aut. d'ouvrages sur la magie, remplis d'absurdités, et d'un *Traité* de médecine, imp. à Strasbourg en 1531, in-fol., qui a eu plusieurs autres éditions.

ALCESTE, fille de Pélias et épouse d'Admète, se dévoua généreusement pour sauver son époux prisonnier d'un roi voisin. C'est ce qui a donné lieu à la fable du dévouement d'Alceste pour tirer Admète des enfers, qui fait le sujet d'une tragédie d'Euripide.

ALCETAS, roi d'Épire, qui régnait sur la fin du 5e S. av. J.-C., fut chassé du trône par ses sujets, et rétabli ensuite par Denys de Syracuse. Ses sujets l'étranglèrent l'an 312 avant J.-C.

ALCIAT ou ALCIATI (André), né à Milan en 1492, obtint à l'âge de 22 ans le grade de doct. en droit. Nommé prof. à Avignon en 1521, il retourna après quelq. années d'exercice à Milan, où son talent l'exposa à la jalousie et aux persécutions des autres prof. Ces persécutions devinrent

bientôt si violentes, qu'il fut obligé de se réfugier en France, où François Ier lui confia la chaire de Bourges avec 600 écus d'appointement; mais Alciat, pressé par le duc de Milan, François Sforce, retourna se fixer en Italie. Il professa successivement à Pavie, à Bologne et à Ferrare, et mourut en 1550. Alciat fut un des premiers jurisc. qui s'occupèrent de concilier l'étude de l'hist. avec celle des lois, et à éclaircir l'une par l'autre. Ses ouvr. ont été impr. à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol.; à Bâle en 1571, 6 vol. in-fol.; à *Strasbourg*, 4 vol., 1616, etc.

ALCIAT (François), de Milan, card. et neveu du précéd., professeur de droit à Pavie et bon littérat. Marc-Ant. Muret, dans une de ses harangues, le nomme l'ornement de son siècle et le soutien des gens de lettres. Urbain IV le fit card. Il mourut à Rome en 1580, âgé de 58 ans. Ses écrits n'ont point été imprimés.

ALCIATI (Térence), jésuite estimé d'Urbain VIII, qui lui destinait le chapeau de card. Il mourut avant de le recevoir en 1651. Il laissa les matériaux d'une hist. du concile de Trente, qui servirent au card. Pallavicino, pour composer la sienne en réponse à celle de Fra-Paolo Sarpi.

ALCIATI (J.-Paul), né à Milan au 16e S., se retira à Genève pour y embrasser la réforme, et ensuite en Allemagne, où il se fit socinien. M. à Dantzig vers 1565.

ALCIBIADE, célèbre Athénien, né l'an 450 av. J.-C., neveu de Périclès, conçut de bonne heure le projet de succéder à son oncle dans son autorité. Pendant la guerre du Péloponèse, il conseilla aux Athéniens d'entreprendre la conquête de la Sicile, et se fit charger en 416 de cette expédition, qui fut si funeste à sa patrie. Accusé d'impiété pendant son absence, il eut ses biens confisqués, et fut contraint de se retirer à Sparte, puis en Perse, auprès de Tissapherne, suscitant partout des ennemis aux Athéniens. Rappelé par eux en 407, il leur fit reprendre l'avantage sur les Spartiates, mais ayant de nouveau encouru la disgrâce de ses concitoyens, il se retira auprès de Pharnabaze, satrape persan qui, à l'instigation de Lysandre, général lacédém., le fit périr par trahison, l'an 404 avant J.-C. Alcibiade montra alternativement toutes les vertus et tous les vices, suivit d'abord les leçons de Socrate, puis se livra à tous les excès. La souplesse de son caractère ne le rendit pas moins célèbre que sa beauté : à Sparte, il vivait en Spartiate; en Perse, il étalait tout le luxe d'un satrape.

ALCIDAMAS, philos. et rhéteur grec, vers l'an 424 avant J.-C., disciple de Gorgias. Il reste de lui deux harangues, l'une d'Ulysse contre Palamède; l'autre, qui n'est qu'une déclamation contre les rhéteurs du temps. L'abbé Auger en a donné une *traduction* à la suite de celle d'Isocrate.

ALCIDAMIDAS, général des Messéniens, qui, après la prise d'Ithome par les Spartiates, conduisit une colonie à Rhégium vers l'an 723 av. J.-C.

ALCIME, gr.-prêtre des Juifs, 162 ans av. J.-C., usurpa cette dignité par le secours d'Antiochus Eupator, roi de Syrie, et attira les plus grands maux sur la Judée. Il mourut d'une paralysie, après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCIME (Latinus-Alcimus-Alethius), histor., orateur et poète du 4e S., composa l'*hist.* de Julien l'Apostat et de Salluste, préfet de ce prince dans les Gaules. Il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans le *corpus poetarum* de Mattaire, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCIME, écriv. sicilien dont Athénée et Festus Pompéius font mention, a composé une hist. de la Sicile et une biographie des plus célèbres sculpt.; on ne connaît pas bien le temps où il a vécu.

ALCINOUS (mythol.), roi des Phéaciens, petit-fils de Neptune, reçut Ulysse lorsqu'il fut jeté sur ses côtes. Homère vante la beauté de ses jardins et la richesse de ses sujets.

ALCINOÜS, philos. platonicien du 2e S. Il reste de lui un livre intit. : *Introduction à la philos. de Platon*, impr. à Venise en 1521, in-8, avec Apulée. La traduct. latine, par Balbus, parut pour la 1re fois à Rome en 1469, in-fol.; une 2e traduction par Marsille Ficin, publiée pour la prem. fois à Venise en 1497, in-fol.; a été réimp. à Paris en 1533. Daniel Heinsius retoucha la traduction de Ficin en 1617. M. Combe Dounous en a donné une traduct. franç., Paris, 1800, in-8.

ALCIONIUS, V. Alcyonius.

ALCIPHRON, écriv. grec, aut. de *Lettres* curieuses sur les usages de la Grèce, vivait dans le 3e S. av. J.-C., un peu avant Lucien. Ces lettres ont été publiées à Leipsig, 1715, avec des notes de Bergler, en grec et en lat.; l'abbé Richard les a trad. en franç., 1783, 3 vol. in-12.

ALCIPHRON, philos., de Magnésie, florissait du temps d'Alexandre-le-Grand.

ALCIPPUS, Spartiate qui fut exilé pour avoir voulu changer les lois de la répub. Sa femme et ses deux filles n'ayant pu obtenir la permission de le suivre, mirent le feu au temple où le peuple était réuni pour célébrer une fête, et se précipitèrent dans les flammes. Les Lacédémoniens firent jeter leurs corps hors du territ. de la répub. Cet événement eut lieu avant la 3e guerre du Péloponèse.

ALCISTHÈNE, Grecque, morte à la fleur de l'âge, dans le 4e S. avant J.-C. On cite d'elle un tableau représentant un *danseur*.

ALCMAN, poète grec, né à Sardes en Lydie, vers l'an 670 avant J.-C. Il obtint le titre de citoyen de Sparte, ce qui fit supposer faussement qu'il était né dans cette ville. Il mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire, suite des excès auxquels il s'était abandonné. Il avait composé dans le dialecte dorique, six livres de chants lyriques; il ne nous est resté de tout cela qu'un petit nombre de fragmens, conservés par H. Etienne, dans son *rec. des lyriques grecs*, et trad. par l'abbé Coupé, dans ses *Soirées littéraires*, tome 8.

ALCMÆON, fils du devin Amphiaraüs et d'Ériphyle. Il vengea son père tué au siége de Thèbes, en faisant périr sa mère qu'il avait forcée de s'y trouver. Agité des furies après ce crime, il se fit purifier par Phégée, dont il épousa la fille; mais l'ayant bientôt quittée pour Callirhoé, fille d'Achelous, il fut tué par les frères de la première.

ALCMÆON, 13e et dern. archonte perpétuel d'Athènes, gouverna en 756, et 755 av. J.-C. Après lui les archontes ne furent nommés que pour 10 ans.

ALCMÆON, philos. pythagoricien, disciple d'Achytas, né à Crotone 500 ans av. J.-C., écrivit sur la nature de l'air et sur la médecine. Il est le premier qui ait disséqué des animaux.

ALCMÈNE (mythol.), fille d'Électryon, roi d'Argos, et femme d'Amphitryon, roi de Tyrinthe. Jupiter en étant devenu amoureux, prit la forme et usurpa les droits de son époux. Elle devint mère de deux jumeaux, Hercule, fils de Jupiter, et Iphyclas, fils d'Amphitryon. *V.* Hercule et Amphitryon. Le déguisement de Jupiter a fourni à Plaute le sujet d'une comédie dont Molière a donné une imitation si piquante.

ALCOCK, év. et théol. anglais, dans le 15e S., devint gr. chancelier d'Angleterre sous Henri VII, et fonda le collége de Jésus à Cambridge. Parmi les écrits de ce savant prélat; on cite les *psaumes de la pénitence* en vers angl.; *Homeliæ vulgares; meditationes piæ; mons perfectionis ad Cartusianos*.

ALCOCK (Simon), écriv. du 14e S., et doct. en théol., se rendit célèbre par ses prédications. Il a laissé : *de modo dividendi; thema pro materiâ sermonis;* et des *expositions* sur le maître des sentences.

ALCON, fameux tireur d'arc de l'île de Crète.

ALCON, chirurg. cité par Pline comme très-ex-

pert dans l'art de traiter les hernies par incision et de réduire les fractures.

ALCUIN (FLACCUS-ALBINUS), diacre de l'église d'York. Appelé en France par Charlemagne, il fonda, sous les auspices de ce monarque, plus. écoles à Paris, Tours, Aix-la-Chapelle, et fit renaître les arts dans son empire. Charlemagne l'employa dans plus. négociations, et lui donna plus. abbayes qui le rendaient maître de 20,000 esclaves. Il mourut en 804, âgé de 70 ans. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, et réunissait les connaissances de son siècle. Ses ouvr., soit en prose, soit en vers, sont aujourd'hui oubliés. L'édit. la plus ample est celle de l'abbé Froben, Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol.

ALCYONÉE (mytholog.), géant tué par Hercule. Ses filles, désespérées de sa mort, se précipitèrent dans les flots, et furent changées en alcyons.

ALCYONIUS (PIERRE), né à Venise vers la fin du 15e S. Il fut d'abord correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. En 1521, il obtint à Florence la chaire de langue grecque. Il a traduit en latin plus. ouvr. d'Aristote. Le plus célèbre de ses écrits est un dialogue intit. *Medices legatus, sive de exilio*. On a prétendu qu'ayant entre les mains le seul manuscrit qui existât du tr. de Cicéron *De gloriâ*, il en prit ce qui lui convint, et jeta au feu ce MS. unique pour qu'il ne restât aucune trace de son plagiat. Mais il a été démontré que cette accusation était dépourvue de vraisemblance. Il fut protégé par le pape Clément VII, et perdit cette protection pour avoir embrassé le parti des Colonne, ennemis du pape. M. en 1527.

ALDANA (BERNARD), capit. espagn., gouvern. de Leppa sur les frontières de Transylvanie, fut condamné à mort en 1552 pour avoir, dans une terreur panique, brûlé cette même place ainsi que l'arsenal et le château; mais Marie, reine de Bohème, obtint sa grâce de l'emp. Ferdinand. Il mourut en Afrique dans une expédition sur Tripoli, où il fit oublier sa conduite précédente.

ALDEBERT. *V.* ADALBERT.

ALDEGATI (M.-ANT.), profess. de *poésie* latine à Ravenne en 1483, est aut. de plus. poésies latines inédites, dont les MSs. se trouvent dans plusieurs bibliothèques d'Italie.

ALDEGRÆFF (ALBERT), peintre et graveur allemand, élève d'Albert Durer, né en 1502, a été classé parmi les grav. célèbres du 16e S. pour ses gravures de *Suzanne*, ses *trav. d'Hercule*, etc. Son *œuvre* se compose de 590 pièces. Il gravait aussi sur bois. Mort en 1568.

ALDE MANUCE. *V.* MANUCE.

ALDEN (JEAN), vertueux magistrat de Plymouth à la Nouvelle-Angleterre, exerça pendant 67 ans les fonctions d'assistant de gouverneur. Il est mort vers 1780 à 89 ans.

ALDERETTE (DIEGO-GRACIAN DE), né à la fin du 15e S. Il fut secrétaire particulier de Charles-Quint et de Philippe II. On a de lui en espagnol des *traductions* des œuvres de Xénophon, de la plupart des ouvrages d'Isocrate, de Plutarque, Salamanque, 1553; d'Agapet, diacre; des *Offices* de St Ambroise, ib., 1554; de Thucydide, ib., 1555, in-fol. Il a composé une *histoire* de la conquête de la ville d'Afrique sur la côte de Barbarie, et a laissé une *collection* d'ouvr. militaires grecs, latins, français, traduits en espagnol, ainsi qu'une *traduct.* des arrêts de la cour d'amour. Il est mort âgé de 90 ans, sous le règne de Philippe II.

ALDERETTE (JOSEPH et BERNARD), deux fr., né à Malaga. L'exacte ressemblance qui existait entre eux faisait dire au poète Gongora : « Pour les distinguer, il faut les flairer », par allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph obtint un canonicat de Cordoue, le résigna en faveur de Bernard, et entra dans la société des jésuites : il devint recteur du collége de Grenade. Il publia un vol. sur l'exemption des ordres réguliers, et un autre *de religiosâ Disciplinâ tuendâ*. Bernard fut grand-vicaire à Séville : il était très-versé dans le grec, l'hébreu, les langues orientales, et tous les genres d'antiquités. On a de lui deux ouvr. en espagnol : *Origen de la lengua castellana;* l'autre, *Varias antiguedades de España*, *Africa et otras provincias;* une *Lettre* au pape Urbain VIII sur les reliques de quelques martyrs, et enfin une *Collection* de lettres sur l'eucharistie. Joseph était né en 1560; il mourut en 1616.

ALDERETTE (BERNARD), né sur la fin du règne de Philippe II, à Zamora, royaume de Léon. Il entra dans l'ordre des jésuites, devint profess. de théologie à Salamanque, et fut le premier jésuite auquel l'université, jalouse de la puissance de cet ordre, consentit à donner la dignité de docteur. On a de lui : *Commentaria et disputationes in tertiam partem sancti Thomæ; de incarnati Verbi mysteriis et perfectionibus;* et quelques traités séparés; *de visione et scientiâ Dei; de voluntate Dei; de reprobatione et prædestinatione.* Il mourut à Salamanque en 1657.

ALDERISIUS (ALBERT), jurisc. ital., né à Pise au 17e S., a laissé plusieurs tr. sur les *contrats* et les *conventions.*

ALDEROTTI (TADDÉE), célèbre médecin de Florence, appelé par le Dante *fils d'Hippocrate.* M. en 1295. Sa *vie* a été écrite par Villani.

ALDINI (TOBIE), médec. et botaniste ital. au 16e S., est aut. d'une *Description* des plantes du jardin Farnèse, Rome, 1525, in-fol,

ALDOBRANDINI (SYLVESTRE), né à Florence en 1500, profess. de droit à Pise, mourut à Rome à l'âge de 58 ans. Il avait pris parti dans les discordes civiles qui agitèrent sa patrie, et sa constante opposition aux Médicis l'exposa au ressentiment de cette famille, qui l'exila de Florence quand elle fut devenue maîtresse de la république. Tous les ouvr. de jurisprudence d'Aldobrandini sont exactement énumérés dans les *Scrittori ital.* de Mazzuchelli.

ALDOBRANDINI (THOMAS), fils du précéd. et frère du pape Clément VIII, né à Rome au 16e S., a laissé une traduct. des *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, et un commentaire sur le *Tr. de l'Ouie* d'Aristote, publ. à Rome, 1594, par le card. P. Aldobrandini, son neveu.

ALDOBRANDINI (JEAN), frère du précédent, card., fut d'abord audit. de Rote et ensuite év. d'Imola. M. à Rome en 1573, regardé comme un habile négociateur.

ALDOBRANDINI (HIPPOLYTE), pape sous le nom de Clément VIII. *V.* ce nom.

ALDOBRANDINI (N....), mort à Florence en 1327, professa la médecine à Bologne. On lui doit des notes sur Avicenne et Galien, et sur le traité *de naturâ fœtûs* d'Hippocrate.

ALDOBRANDINI (JOSEPH), musicien de Bologne au 17e S., fut maître de chapelle du duc de Mantoue. On a de lui divers *œuvres* de musique recueillis et gravés à Amsterdam en 1701-1706.

ALDOBRANDINI (CINTIO-PASSERO), neveu de Clément VIII, né à Sinigaglia, prit son nom de sa mère, née Aldobrandini, et fut fait cardin. en 1593. De ses deux frères, Pierre fut card. et légat en France, où il termina les différends qui existaient entre Henri IV et le duc de Savoie. L'autre, Jean-Franç., suivit la carrière militaire.

ALDOVRANDINI (POMP.-AUG.), peintre, m. à Bologne en 1677, suivit le même genre que son père, Mauro, peintre d'architect. et de décors.

ALDRED, prélat angl., fut le premier évêque de son pays qui fit le voyage en Terre sainte. M. en 1069 archevêque de Cantorbéry.

ALDRIC (St), évêque saxon, passa plusieurs années à la cour de Charlemagne, qui lui conféra

l'évêché du Mans. Il avait composé un *Recueil de canons* tirés des conciles et des décrétales. On regrette la perte de cet ouvr., connu sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*. Il ne reste de lui que 3 testamens et quelques règlemens de discipline publ. par Baluze.

ALDRICH (Robert), évêque anglais, m. en 1555, a laissé quelques ouvr. de théologie et un *Recueil* d'épigrammes.

ALDRICH (Henri), théologien, architecte et musicien anglais, m. à Oxford en 1710. Il a laissé des *élémens* d'architecture, des *poésies* latines et deux *tr.* théolog. Il a publ. des éditions de différens auteurs grecs avec la version latine, à l'usage des étudians.

ALDRIGHETTI, méd. italien, né à Padoue en 1573, et m. de la peste en 1631, fut profess. dans sa patrie, et publ. divers ouvr. dont le plus connu est: *Lues venereæ perfectissimus tractatus*, Padoue, 1597, in-4.

ALDRINGER (Jean), général des armées impériales sous Ferdinand II, au 17ᵉ S., s'éleva par son courage et son habileté dans l'art de la guerre. M. vers 1736, en voulant défendre le passage de l'Iser contre les Suédois.

ALDROVANDE (Ulysse), naturaliste, né en 1527 à Bologne, où il fut professeur. Il consuma presque toute sa vie et sa fortune à recueillir les matériaux de sa grande *Histoire naturelle* en 13 vol. in-folio, dont il ne publia lui-même que 4 vol. Le sénat de Bologne consacra des sommes considérables pour terminer cette publication. On conserve au cabinet de l'institut de cette ville plusieurs morceaux qui composaient le sien; et dans la biblioth. publique un grand nombre de Mss. qu'il a laissés. Le recueil des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de son ouvr. a été transporté pendant la révolution au muséum d'histoire naturelle de Paris.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro, se rendit célèbre en Italie dans le 12ᵉ S. par son courage, son esprit et la belle défense d'Ancône en 1174 contre les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric Iᵉʳ. (V. l'*hist.* de ce siége insérée au tome 6 des histor. d'Italie.)

ALEANDRE (Jérôme), card., né en 1480 dans le Frioul. Louis XII l'attira en France et le fit recteur de l'univ. de Paris. Clément VII lui donna l'archevêché de Brindes, et le choisit pour nonce en France. Il accompagna François Iᵉʳ à la bataille de Pavie, et fut fait prisonnier avec ce monarque. En 1538, Paul III l'honora de la pourpre. Il mourut 4 ans après. On lui doit un *lex. grec et latin*, Paris, 1512, in-fol.; Strasbourg, 1515.

ALEANDRE (Jérôme), petit-neveu du précédent, antiq., poète, littérat. et jurisconsulte, m. à Rome en 1629. On a de lui quelques ouvr.: un *comment.* sur les institutions de Caïus, Venise, 1600, in-4; *explications* de plusieurs antiques, 1616, in-4, et des *poésies* diverses.

ALEAUME (Louis), magistrat et poète français, m. en 1594, est aut. d'un *recueil* de poésies latines et françaises, publiées en 1 vol. in-8.

ALECTO (mythol.), la plus terrible des furies. On la représente armée de torches ardentes, et couronnée de serpens.

ALECTOR (mythol.), fils d'Adaxagère, succéda à son père, et eut pour fils Iphis et Capanée.

ALECTRYON (mythol.), avait été chargé par Mars, dans ses entrevues nocturnes avec Vénus, de l'avertir du lever du soleil; il s'endormit, et fut changé en coq en punition de sa négligence.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite, né à Bruxelles en 1592, secrét. du général à Rome, où il mourut en 1652. Il a continué la *biblioth.* des écrivains jésuites, et pub. *Heroes et Victimæ charitatis soc. Jesu*, Rome, 1658, in-4, contin. par le P. Nadasi.

ALÈGRE (Yves, baron d'), chambel. de Charles d'Anjou, roi de Naples. Issu d'une ancienne famille d'Auvergne, il suivit Charles VIII et Louis XII dans leurs expéditions d'Italie, fut gouv. de Milan, puis de Bologne, et tué en 1512 à la bataille de Ravenne.

ALÈGRE (Yves, marquis d'), de la même famille, maréchal de France en 1724, mourut en 1755 à 80 ans. Il se distingua dans les dernières campagnes du règne de Louis XIV.

ALÈGRE (d'), gentilh. franç., m. vers 1736, auteur anonyme de *Gulistan*, ou l'empire des Roses, trad. de Saadi, Paris, 1704, in-12; l'*hist. de Moncade*, ibid., 1736, in-12.

ALEGRIN (Jean) d'Abbeville, célèbre card. et patriarche de Constantinople sous Grégoire IX. En 1237, il fut légat *à latere* en Espagne et en Portugal. On a de lui quelques ouvr. oubliés.

ALEMAGNA (J. B.), médecin calabrais du 16ᵉ S., aut. d'un *traité des fièvres*, imp. en 1530.

ALEMAGNA (Giusto d'), peintre, aut. d'une fresque que l'on voit encore dans un couvent de Gênes, et qui représente une *Annonciation*; les moines ont fait couvrir d'une glace ce bel ouvrage pour le garantir des injures du temps.

ALEMAN (Louis), card., né en 1390 d'une famille noble du Bugey, m. à Salon en 1450. Il fut archev. d'Arles. Clément VII le béatifia en 1527.

ALEMAN (Matthieu), écrivain espagnol du 16ᵉ S., fut employé comme un des surintendans et contrôl. des finances d'Espagne par le roi Philippe II, qui avait divisé ce dép. entre plusieurs personnes. Il est aut. du roman de *Gusman d'Alfarache*, trad. et embelli par Le Sage; il y avait eu auparavant trois autres *traduct.* de ce roman, par Chapuis, Chapelain et Brémond, Paris, 1709.

ALEMAND (Louis-August.), méd. et littér., né à Grenoble, et m. en 1728. Il est aut. de quelques *ouv.* de gramm., de philol. et d'hist., et d'une traduct. *de la Medec. statique* de Sanctorius.—Son frère, avocat à Grenoble, a dédié au père La Chaise un ouvrage dans lequel il propose un nouveau système contre les protestans.

ALÉMANI ou ALAMANI, peuples de Germanie qui ont donné leur nom à l'Allemagne. Ils ne furent connus des Romains qu'au commencement de l'ère chrétienne. L'empereur Caracalla les vainquit; il prit le surnom d'*Alemanicus*.

ALEMANNI (Nicolas), né à Ancone en 1583, fut secr. du card. Borghèse, et bibl. du Vatican. Il a été le premier édit. de l'*hist. secrète* de Procope, Rome, 1620, 1624, Helmstadt, 1634, et Cologne, 1669, et a pub. une *descript.* de l'église S.-Jean-de-Latran, insérée dans le 8ᵉ vol. du *Thes. antiquit. italina*. Mort à Rome en 1626.

ALEMBERT (Jean le Rond d'), géomètre, littérat. et philos. célèbre, né à Paris en 1717. Exposé à sa naissance sur les marches d'une église, il fut recueilli par un pauvre vitrier qui l'éleva. Il devint membre de l'Académie française, de celle de Berlin et de toutes les sociétés savantes de l'Europe, se livra particulièrement à l'étude des mathématiques, et composa un grand nombre de *mémoires* savans qui contribuèrent aux progrès de la science. Le discours préliminaire de l'Encyclop. commença sa réputation littéraire. Bientôt parurent ses *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1750, en 5 vol. in-12; *ses Mémoires; sur la destruct. des jésuites*, 1765, in-12; des *Eloges* lus dans les séances de l'académie française, 6 vol. in-12; des *Opuscules* mathématiques, plusieurs vol. in-4; un *Dictionn.* de musique suivant les principes de Rameau, éclaircis, développés et simplifiés. Il rédigea également la partie mathém. de l'Encyclopédie, et plusieurs articles de littér. et de gramm. Atteint par la persécution dirigée contre les Encyclopédistes, il refusa néanmoins la présidence de

l'acad. de Berlin, et résista aux sollicitations de Catherine II qui voulait le charger de l'éducation de Paul son fils. Il reçut une pension du roi de Prusse lorsqu'on lui refusait encore celle de l'acad. des sciences, et entretint avec ce prince une correspondance qui a été pub. après la mort de Frédéric. Il eut pour Voltaire un attachement constant, et m. en 1783, après avoir passé plus de 30 années de sa vie chez la femme qui l'avait élevé. Bastien a pub. les *Œuvres philos.*, *histor. et littér.* de d'Alembert, 1805, 18 vol. in-8; une nouv. édit., publ. par le libraire Belin en 1822, ne forme que cinq vol. in-8.

ALEN (JEAN van), peintre hollandais, m. en 1698. Ses sujets sont des oiseaux, des paysages, et la nature morte.

ALENÇON, nom d'une branche de la maison de Valois, éteinte sous François Ier.

ALENÇON (CHARLES DE VALOIS, comte d'), frère du roi Philippe de Valois, fut tué en 1346 à la bataille de Crécy, où il commandait l'avant-garde. Le comté d'Alençon fut érigé en duché-pairie, en faveur de Jean, petit-fils de Charles, qui fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt.

ALENÇON (JEAN II, duc d') né en 1409, fait prisonnier à la bataille de Verneuil, il préféra d'abord la captivité au déshonneur; mais ayant ensuite traité avec les Anglais contre Charles VII, il fut le prem. prince du sang condamné à mort par la cour des pairs. Charles VII lui fit grâce de la vie, mais ordonna sa réclusion au château de Loches. Il en sortit à l'avénement de Louis XI, se brouilla avec ce prince, fut une seconde fois condamné à mort, pardonné et renfermé à la tour du Louvre, d'où Louis XI le fit sortir au bout de 17 mois. Il mourut en 1476.

ALENÇON (RENÉ, duc d'), fils du précédent, fut dépouillé de ses biens par Louis XI, enfermé dans une cage de fer, et jugé par le parlement qui ne le reconnut coupable que de désobéissance; toutefois il ne fut rétabli dans ses titres et dans ses biens que sous Charles VIII. Il m. en 1492.

ALENÇON (CHARLES IV duc d'), fils du précédent, suivit Louis XII en Italie, se trouva à la bataille d'Agnadel, et épousa en 1509 la sœur de François Ier qui le fit reconnaître pour premier prince du sang. Sa lâche conduite à la journée de Pavie fut une des causes principales de la perte de la bataille et de la prise du roi. Les reproches qu'il essuya à ce sujet le firent mourir de honte et de douleur à Lyon en 1525. En lui finit la branche d'Alençon. Ce duché fut donné depuis en apanage au cinquième fils de Henri II.

ALENÇON (N.... d'), fils d'un huissier au parlement de Paris, avait succédé à la charge de son père; mais il ne l'exerçait que par un prête-nom. Il mourut en 1744. D'Alençon a laissé quelques pièces de théâtre; il a réuni les *œuvres* de Rivière Dufresny, 1747, 6 vol. in-12, celles de l'abbé de Pons, et a donné une édit. des *œuvres* de Brueis et Palaprat, 5 vol. in-12.

ALEOTTI (J. B.), archit. ital., né en 1630, a bâti plusieurs théâtres et palais à Mantoue, Modène et Parme, et la citadelle de Ferrare.

ALER (PAUL), jésuite, né près de Luxembourg, en 1656, a pub. un grand nombre d'ouv. de théol., de philos., de morale, de piété, de belles lettres, dont on peut voir le catalogue dans la *Bibliotheca coloniensis* du père Haartzeim. Mort à Duren en 1727. Il est le premier aut. du *Gradus ad Parnassum*, revu et augm. depuis par différens auteurs.

ALES ou HALES (ALEXANDRE), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Angleterre au 13e S., auteur d'un *traité* de théologie; entre autres erreurs, il y soutient que les sujets d'un roi apostat sont déliés du serment de fidélité, et que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle. Il mourut à Paris en 1245.

ALES (ALEX.), théol. de la confession d'Augsbourg, né à Edimbourg en 1500, m. à Leipsig en 1565; il était ami de Mélanchthon, et Bèze l'appelle l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *comment.* sur l'Ecriture-sainte, un *traité* sur le mérite et la nécessité des bonnes œuvres.

ALES (JEAN), théol. anglais, a fait entre autres ouv. un *Traité du schisme*, remarquable par l'esprit de tolérance. Il était né en 1584, et mourut en 1656.

ALES DE CORBET (PIERRE-ALEXANDRE, vicomte d'), membre de différentes académies et sociétés, et lieutenant des maréchaux de France, a composé plusieurs ouv. sur la noblesse et la gendarmerie française; on lui attribue aussi des *Recherches* sur les antiquités d'Irlande, et d'autres écrits. Né en 1715, il est m. à la fin du 18e siècle.

ALESIO (MATTH.-PIERRE), peintre et graveur romain, né en 1600, élève de Michel-Ange. Sa production la plus curieuse est un *St Cristophe* placé dans la cathédrale de Séville en Espagne.

ALESSANDRI (MARIE-BUONACORSE), poète italien du 18e S., dont Crescembeni cite plusieurs pièces agréab.; il était memb. de l'acad. des Arcades.

ALESSANDRO ALESSANDRI (ALEXANDER AB ALEXANDRO), juriscons. napol., né vers l'an 1461. Après avoir fait ses étud. à Rome, il exerça à Naples la prof. d'avocat. M. en 1525. Il a laissé un livre intit. : *Genialium dierum libri sex*, Leyde, 1673, 2 v. in-8, avec les comment. de divers auteurs.

ALESSI (GALEAS), célèbre architecte italien, né à Pérouse, et m. en 1592, fut élève de Michel-Ange. Il a fourni à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans pour des édifices, des églises, des fontaines ou salles de bain, où il déploya la fécondité de son génie; Gênes est la ville où l'on trouve le plus d'édifices construits sur ses dessins.

ALESSIO, peintre napolitain, m. en 1740, se distingua dans le paysage. On voit un grand nombre de ses tableaux dans la galerie de Weimar.

ALEXANDRA ou SALOMÉ, reine des Juifs. V. SALOMÉ.

ALEXANDRA, princesse juive, fille d'Hyrcan, épousa Alexandre II, fils d'Aristobule, et fut mère de la célèbre Mariamne. Hérode la fit mourir pour avoir conspiré contre lui.

ALEXANDRE, nom commun à plusieurs rois de Macédoine, indépendamment du célèbre fils de Philippe, et à d'autres rois, princes et personnages de l'antiquité.

ALEXANDRE Ier, fils d'Amyntas Ier, régna 43 ans. C'est de lui que date l'illustration des Macédoniens. Xerxès agrandit ses états en lui donnant une grande partie de la Thrace.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, fut assassiné par Ptolémée-Alorites, l'an 370 av. J.-C., après un an de règne.

ALEXANDRE III, surnommé le Grand, fils de Philippe et d'Olympias, naquit à Pella, l'an 356 av. J.-C., montra dès sa jeunesse ce qu'il serait un jour. Pendant que son père assiégeait Byzance, il gouverna l'état, quoiqu'il n'eût que 16 ans, et soumit quelques peuples voisins. Il monta sur le trône à 20 ans, l'an 336 av. J.-C., conquit la Thrace et l'Illyrie, soumit la Grèce, et détruisit Thèbes, où il n'épargna que la maison de Pindare; il déclara ensuite la guerre aux Perses, et, s'étant fait nommer généralissime de toute la Grèce, il part avec 30,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux (334), passe l'Hellespont, défait, sur les bords du Granique, Darius, roi des Perses, et soumet avec rapidité toute l'Asie mineure. Une maladie dangereuse l'arrêta quelque temps à Tarse, mais, s'étant bientôt rétabli, il vainquit de nouv. Darius à Issus en Cilicie (333). Dans cette bataille, il fit prisonnière toute la famille de Darius, et la traita avec la plus noble générosité : cette victoire fut bientôt suivie de la réduction de Tyr, de Gaza, de la Judée, de l'Egypte, où il fit bâtir Alexandrie; il pénétra jusque

dans la Libye, où il se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon. A son retour d'Egypte, il remp. sur Darius une nouv. victoire près d'Arbelle en Syrie, l'an 331 ; cette vict., qui fut bientôt suivie de la mort de Darius, le rendit maître de toute la Perse. Ne bornant point là ses conquêtes, il attaqua les Scythes et les Indiens, défit le roi Porus, qu'il traita avec générosité, et revint ensuite à Babylone, où s'étant livré à des débauches et des excès de tout genre, il m. à l'âge de 32 ans, l'an 324 av. J.-C. Il avait eu de Roxane un fils portant son nom, que Cassandre fit périr en bas âge. Voy. l'*Examen crit. des historiens d'Alexandre*, par de St.-Croix, 2e édition, 1802, in-4°.

ALEXANDRE, fils de Cassandre, roi de Macédoine en 298 avant J.-C., appela à son secours, contre Antipater, son frère Démétrius, fils d'Antigone, qui le fit périr, et s'empara du trône, 294 ans avant J.-C.

ALEXANDRE, aventurier, se fit passer pour le fils de Persée, roi de Macédoine, et souleva les Macédoniens contre les Romains ; Métellus le poursuivit jusqu'en Dardanie, où il disparut.

ALEXANDRE, fils de Néoptolème et oncle d'Alexandre-le-Grand, fit la guerre en Italie ; il fut vaincu par les Rom., et tué dans un dern. combat.

ALEXANDRE II, fils du célèbre Pyrrhus, s'empara de la Macédoine où régnait Antigone, mais il en fut chassé par Démétrius, fils de ce dernier.

ALEXANDRE BALA ou BALES, usurpa le trône de Syrie, en se faisant passer pour Antiochus, fils d'Epiphane, avec le secours de Ptolémée-Philométor ; il détrôna Démétrius-Soter, l'an 150 av. J.-C., et fut lui-même détrôné par Démétrius-Nicanor, 146 ans av. J.-C.

ALEXANDRE-ZABINAS, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils d'Alexandre Bala, et usurpa le trône sur Démétrius-Nicanor, l'an 127 av. J.-C. Quelques années après, il fut mis à mort par Antonius-Grypus, fils de Nicanor.

ALEXANDRE-JANNÉE, roi de Judée, succéda à Aristobole son frère, l'an 106 av. J.-C. ; il se fit détester par ses crimes, et fut chassé de son roy. Rentré dans Jérusalem après six ans d'une guerre opiniâtre, il se vengea par les plus atroces exécutions. Il mourut l'an 79 avant J.-C. — Le nom d'Alexandre fut encore porté par un fils d'Aristobule et un d'Hérode-le-Grand, qui ne régnèrent point.

ALEXANDRE, tyran de Phère en Thessalie, l'an 369 av. J.-C., fameux par ses cruautés, fut vaincu par Pélopidas, général thébain, qu'il avait fait prisonnier par trahison, et fut tué par Thébé sa femme, l'an 357 avant J.-C.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, embrassa d'abord le parti d'Antigone, roi de Macédoine, contre Cassandre, puis se laissa gagner par les offres de ce dernier, qui venait de lui donner le commandement de tout le Péloponèse, lorsqu'il fut assassiné, vers l'an 312 avant J.-C.

ALEXANDRE-POLYHISTOR, philos., géog. et hist. grec, né en Phrygie, fut fait prisonnier dans la guerre de Mithridate contre les Romains, et fit à Rome l'éducation des enfans de Lucullus ; il écrivit 40 ouv. sur divers sujets, dont il ne reste que des fragments dans Athénée, Pline, Eusèbe et Suidas. On ne doit pas le confondre avec Alexandre de Laïée, grammairien du règne de Marc-Aurèle, et dont les ouvrages sont inconnus.

ALEXANDRE le Paphlagonien, vivait également sous le règne de Marc-Aurèle ; c'était un imposteur qui prétendait être le dispensateur de l'immortalité, et qui se fit rendre les honneurs divins.

ALEXANDRE d'Aphrodisée, philosophe péripatéticien, et commentateur d'Aristote, enseigna à Alexandrie vers le temps de Septime-Sévère ; il nous reste quelques-uns de ses *comment.* Grotius a traduit en latin son *Traité du destin*.

ALEXANDRE, de Tralles en Lydie, médecin du 6e S., a laissé un *ouv.* divisé en 12 livres, sur la connaissance et la guérison des maladies, publié à Paris en 1548, in-fol., et à Lausanne, avec une traduction latine de Haller, en 1748. 2 vol. in-8.

ALEXANDRE (St) évêque de Jérusalem, m. en 251 dans une prison de Césarée, où l'empereur Dèce l'avait fait enfermer pour la seconde fois ; il avait formé à Jérusalem une bibliothèque qui subsistait encore du temps d'Eusèbe (*v.* ce nom).

ALEXANDRE (St), évêque de Comane, souffrit le martyre sous l'empereur Dèce, en 248.

ALEXANDRE (St), évêque d'Alexandrie, anathématisa l'hérétique Arius, assista au concile de Nicée, et mourut en 326.

ALEXANDRE (St), fondateur de l'ordre des Acemètes (*v.* ce nom), mourut vers l'an 430.

ALEXANDRE (St), en l'an 108 de J.-C., m. l'an 116 ; on lui attribue plusieurs *Epîtres* qui ne sont pas de lui.

ALEXANDRE II, pape, élu en 1061 dans le Milanais, se nommait d'abord Anselme, et était évêque de Lucques. Agnès, femme de l'empereur Henri IV, lui opposa un prêtre, nommé Cadaloüs, qui prit le nom d'Honoré II. A la m. de ce rival, en 1064, il reprit, par le secours d'Hildebrand, les terres usurpées sur le saint-siége par les Normands, et favorisa la conquête de l'Angleterre par Guillaume. M. en 1073. Il a laissé un grand nombre de *Lettres*.

ALEXANDRE III, élu pape en 1159, natif de Sienne, était d'abord cardinal et chancelier de l'église romaine. On lui opposa Octavien sous le nom de Victor IV, qui l'obligea, avec le secours de Frédéric-Barberousse, à se retirer en France. L'anti-pape Victor étant mort, Alexandre eut successiv. pour compétiteurs Pascal III, Calixte III et Innocent III, et se réconcilia enfin avec l'empereur. Il tint le troisième concile de Latran, accorda de grands priviléges au doge de Venise, gouverna l'Eglise avec prudence, abolit la servitude, et mourut à Rome en 1181. Il a laissé plusieurs *épîtres* qui se trouvent dans le *recueil* du père Labbe et dans la *bibliothèque des Pères*. Ce fut lui qui réserva aux papes exclusivement la canonisation des saints.

ALEXANDRE IV, élu en 1254, neveu des papes Grégoire IX et Innocent III, et d'abord cardinal d'Ostie ; il fut contraire à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, et donna l'investiture du royaume de Sicile à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Il soutint les religieux mendians contre l'université de Paris, et établit en 1255 des inquisiteurs en France, à la prière de St Louis. Après avoir tenté de réunir l'église latine à la grecque, il mourut à Viterbe en 1261. On a de lui un grand nombre de lettres et de bulles.

ALEXANDRE V, pape en 1409 ; il commença par mendier dans le Milanais, se fit cordelier, et devint successivement évêque de Novarre, archevêque de Milan et cardinal. Il mourut en 1410.

ALEXANDRE VI, le plus connu des papes de ce nom, né à Valence en Espagne, en 1431, fut élevé au trône pontifical en 1492. Il s'appelait Borgia, du nom de sa mère. Sa jeunesse fut sign. par de grands talens et de grands désordres ; et il eut, étant archevêque et cardinal, une maîtresse qui le rendit père de cinq enfans, dont le plus fameux fut César Borgia, pour l'élévation duquel il viola toutes les lois divines et humaines. Notre cadre ne permet pas de tracer, même très-brièvement, les détails d'une vie aussi scandaleuse que celle de ce pape. Il mourut en 1503, à l'âge de 74 ans. Guichardin, et quelques autres historiens d'après lui, prétendent qu'Alexandre s'empoisonna lui-même, par méprise, avec un breuvage qu'il destinait au cardinal Adrien; mais ce fait est douteux. Les autres historiens qui ont écrit sur Alexandre VI sont Burchard, Tomasi, Paul Jove et Gordon.

ALEXANDRE VII, né à Sienne en 1599, élu

latins estimés, et ouvrit dans la ville d'Upsal des cours de poésie et d'éloquence.

ALFADER, le plus grand des dieux, suiv. la théogonie scandinave.

ALFANI (HORACE), peintre italien, né vers 1510, fut ami de Raphaël, et fonda en 1573 une académ. de dessin à Pérouse, où il mourut en 1583. On voit au musée roy. de Paris un de ses tableaux représentant le *mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*.

ALFARABIUS, ou plutôt ALFARABY, le prem. des philos. arabes. Il s'exerça sur la philos., la logique, la physique, l'astron. et les mathémat. Une *encyclopédie* dont le MS. est à l'Escurial, et un *tr. de musique*, sont les deux ouvr. qui ont le plus contribué à sa réputation. M. en 950 de J.-C.

ALFARO-Y-GAMON (JUAN d'), peintre, né à Cordoue, m. en 1680, fut élève de Castillo et du célèbre Velasquez. Ses ouvr. les plus estimés sont : une *Incarnation*, un *Ange gardien*, et un *Portrait* de don Ped. Calderon de la Barca. Alfaro fut non-seulement un habile peintre, mais encore il écrivit sur son art avec succès. On lui doit des notices sur la vie de quelques peintres célèbres de l'école espagnole.

ALFENUS ou ALFINUS-VARUS (PUBLIUS), jurisc. romain, né à Crémone, dans le 8e S. de la répub. romaine. Ses connaissances et ses belles qualités lui valurent la dignité de consul, sous le règne d'Auguste. C'est à lui que l'on doit les prem. collections du droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes*.

ALFERGAN (AHMED-KOTSAIR), astronome arabe, vivait sous le règne du khalyfe Al-Mamoun, dans le 9e S. Il est aut. d'une *Introduction à l'astronomie*, dont il existe trois traduct. latines; et de deux autres *ouvr.* sur les cadrans solaires, sur la construction de l'astrolabe et son usage.

ALFÈS ou ALPHÈS (ISAAC), rabbin, m. en 1103, est aut. d'un *abrégé du Talmud*, fort estimé des Juifs, et dont on a fait un gr. nomb. d'éditions; la plus complète est celle de Venise, 1552.

ALFIERI (OGER), d'Asti en Piém., écriv. au 13e s. une *hist.* ou *chroniq.* de sa patrie jusqu'en 1294.

ALFIERI (VICTOR), poète trag. ital., né en 1749 célèbre par la conception d'un nouv. plan de composit. dramat. qu'il suivit dans toutes ses pièces. *Cléopâtre* fut sa prem. trag., et en moins de sept ans, il en donna 14 autres : *Philippe II*, *Polynice*, *Antigone*, *Agamemnon*, *Virginie*, *Oreste*, *la Conjuration des Pazzi*, *don Garcia*, *Rosmonde*, *Marie-Stuart*, *Timoleon*, *Octavie*, *Merope* et *Saül*. Il composa en France *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirrha*, *Brutus I* et *Brutus II*. On a de lui plusieurs ouvr. en prose, comme la *trad.* de Salluste, et celles de l'*Alceste* d'Euripide, des *Perses* d'Eschyle, du *Philoctète* de Sophocle, et des *Grenouilles* d'Aristophanes; une trad. complète des *comédies* de Térence; le *traité de la Tyrannie*, celui du *Prince* et des *Lettres*, et quelques autres trad. et compos. dram. Il fit une ode sur la prise de la Bastille. Lors de la guerre d'Italie, en 1796, il se retira à Florence, et y mourut en 1803, après avoir perdu une partie de sa fortune, placée dans les fonds français. Sa *vie* écrite par lui-même a été publ. après sa m., et trad. en fr., par M. Petitot. Paris, 1809, 2 v. in-8. Le *Tr. de la tyrann.*, a été aussi tr. en fr. Paris, 1802.

ALFONSE. V. les articles ALPHONSE.

ALFORD (MICHEL), jésuite anglais, m. en 1652, à St-Omer, est aut. des ouv. int. : *Britannia illustrata*; *Annales ecclesiast. et civiles Britannorum*, etc.; et d'une *vie de St Vilfrid*; il est cité quelquef. par des aut. ang. sous le nom de Flood et de Griffyth.

ALFRED, ÆLFRED ou ALFRID, surn. le Grand, 6e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, né en 849, monta sur le trône à 23 ans. Il vainquit d'abord les Danois, puis fut défait par eux, se cacha sous l'habit d'un pâtre, et s'introduisit ensuite dans leur camp pour apprendre à les connaître et à les vaincre. Cette démarche hardie lui réussit; il fit des observations précieuses qui le mirent à même de battre complètement ces redoutables ennemis à Eddington. Il prit la ville de Londres, encore occupée par les hommes du Nord, la fortifia, et la mit à l'abri de nouv. attaques. Son habileté et ses négociations finirent par assurer la tranquillité de l'Angleterre. Il poliça son roy., lui donna des lois, établit le jury, et divisa le pays en comtés; il appela dans ses états les arts, les sciences et les lettres; composa lui-même plusieurs ouvr., et fit fleurir le commerce et la navigation. Ce prince, vraiment digne de son surnom, mourut en 900. On a conservé de lui, outre le code des lois qu'il rédigea : une traduct. de l'*Hist. ecclesiastique de Bède*, impr. à Cambridge, 1644, in-fol.; une trad. de l'*Hist. d'Orose*; une traduct. des cinq livres de *la Consolation de la philosophie*, de Boëce; une traduct. de plusieurs psaumes; une *Lettre* à l'év. Vulfsigeus; enfin son *Testament*, impr. dans sa *vie* par Asserius. On y trouve ces paroles remarquables : « Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées. »

ALFRED II, fils d'Ethelred II, fut victime de l'ambition du ministre Godwin, qui mit sur le trône d'Angl. le faible Édouard son frère, vers l'an 1042.

ALFRED, surn. le Philos., né en Angleterre, dans le 13e S., a écrit des comment. sur les quatre livres des *meteores*, et sur ceux des *plantes* d'Aristote; une dissertation sur les mouvemens du cœur. C'est à tort qu'on lui attribue dans plusieurs biog., même anglaises, la traduct. des livres de la *Consolation de la philos.*, de Boëce, il est reconnu que cette traduct. est d'Alfred-le-Grand.

ALFRED, bénédictin, abbé, puis évêque d'Exeter, est aut. d'un livre *de la Nature des choses*, et d'une *Hist. de l'abbaye de Malmesbury*.

ALGARDI (ALEX.), sculpteur et architecte, né à Bologne en 1593. On voit de lui, à St.-Pierre du Vatican, un bas-relief très-estimé, représentant *St Leon allant au devant d'Attila*, un excellent groupe de la *décollation de St Paul* à Cologne, la *statue de St Philippe de Neri*, toutes les fontaines et ornemens de la *villa Pamphili*, la façade de l'église de St-Ignace à Rome, etc. M. en 1654. Son éloge se trouve dans les *Memorie degli architetti*, Bassano, 1685.

ALGAJIDIN. V. HAÇAN-BEN-SABBAH.

ALGAROTTI (FRANÇOIS), né en 1712. L'un des écriv. italiens les plus distingués. Il a eu la gloire d'être célébré par Voltaire; le roi de Prusse lui donna l'ordre du mérite, le titre de comte et le fit son chambel.; il entretint une corresp. avec lui pendant 25 ans. Le roi de Pologne Auguste II lui conféra le titre de conseiller intime. Algarotti fut en relation avec les personnages les plus célèbres de son temps. Il mourut à Pise en 1764. Ses œuvres se composent des écrits suivans : *Mémoires sur sa vie et ses ouvr.*; *l'Exposition du système de Newton*; *Écrits* sur l'architecture, sur la peinture et sur l'opéra en musique; des *Essais divers* sur les langues, sur la rime, sur plusieurs points d'hist. et de philos., sur Descartes, sur Horace, etc; sur l'art militaire; un opuscule intitulé : *le Congrès de Cythère*, *la vie de Pallavicini*, poète italien, et un écrit qu'il appelle *Prospectus d'une introduction à un tr. des Nereides*; des *Pensées* sur différens sujets de philos. et de philologie; des *Lettres* sur la peinture, l'architecture, les sciences, et divers objets d'érudition; enfin la suite inédite de sa *Correspondance*, et un *Essai*, aussi inédit, sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César. La plupart de ces ouvr. ont été trad. en franç., Berlin, 1771, 8 vol. in-8.

ALGASI, dame gauloise, fut liée et correspondit avec St Jérôme.

ALGAZELI (ABOU-HAMED-MOHAMMED), vulgairement ALGAZEL, philosophe arabe, né à Bagdad dans le 11e S., fut en même temps théol., juriscon-

sulte et poète. Il a laissé plusieurs *ouv.* de philos., et des *commentaires* sur Aristote, imprimés en latin à Bâle, 1572.

ALGER, V. Barbarie (côtes de).

ALGERUS, prêtre de l'église de Liége, dans le 12e S., a laissé plusieurs ouv. théol., dont les plus remarquables sont un *Traité du sacrement du corps et du sang de N.-S. J.-C.*, publié par Erasme en 1530, et inséré depuis dans la *bibliothèque* des PP., et une *dissertation* sur le libre arbitre, qui contient plus de choses que beaucoup d'in-fol. scolastiques.

ALGHISI (Galéas), géomètre et architecte du 16e S., a publié un *ouv.* sur les fortifications, Venise, 1570, in-fol.; il fut architecte du duc de Ferrare.

ALGHISI (Thomas), chirurgien florentin, m. en 1713, professa long-temps la chirurgie dans sa patrie, et s'appliqua surtout à l'extraction de la pierre; il a laissé un Traité de la lithotomie, Florence, 1707, in-4, et une dissertation *de' vermi usciti per la verga*.

ALGHISI (Fulgence), moine augustin, né à Casal, m. en 1684. Il laissa à la bibliothèque de son couvent de nombreux manuscrits, parmi lesquels on remarque une histoire du Mont-Ferrat.

ALGHISI (Franç.), composit. de musique, né à Brescia en 1666, m. en 1733. On a de lui deux opéras, *l'Amor di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della continenza*, représentés à Venise en 1690.

ALGIERI (Pierre), peintre décorateur, né à Venise, m. à Paris en 1760, s'est fait une réputation dans cette dernière ville par son talent à peindre la perspective et les décorations.

ALHAZAN (Abou-Ali-Haçan-ben) et par corruption ALHAZEN, mathématicien arabe, m. en 1038 de l'hég. 430, a composé un grand nombre d'ouv., dont Casiri a donné la liste dans sa *bibl. arab.-hispan.* Les plus remarquables sont un *Traité d'optique* et un *Traité des crepuscules*, traduits en latin par Risher. Les savans prétendent que le dernier de ces ouv. a beaucoup servi à l'astronome Kepler (*v.* ce nom).

ALI, cousin, gendre et disciple de Mahomet, fonda, d'après sa doctrine qui différait de celle d'Aboubekr, une secte dont les Persans furent les prosélytes; il succéda au khalyfe Othman, et il mourut assassiné, l'an 40 de l'hég., 661 de J.-C.

ALI, souverain de Maroc, 3e khalife almoravide en 1110, fut tué en Espagne dans une bataille contre Alphonse d'Aragon, en 1115: ce prince aimant les sciences; c'est lui qui fit former, par une société de savans arabes, le *recueil* des ouv. d'Avicenne, tel qu'il existe dans les bibliothèques.

ALI-ben-ABBAS, médecin persan et guèbre de religion, vécut dans le 10e S.; il est auteur d'un Traité complet de médecine, sous le titre d'*Almaleky* (livre royal), trad. en latin, et publié à Venise, 1492, in-fol.

ALI, pacha, gendre de Sélim II, amiral de la flotte turke en 1570, fut tué au combat naval de Lépante, en 1571.

ALI-EFFENDI, historien grec du 16e S., a écrit une *Histoire* des sulthans Mahomet II, Bajazet II, Sélim Ier et Soliman II.

ALI, pacha, l'un des grands capitaines de l'emp. othoman, se distingua surtout dans la guerre contre les Perses sous Amurath IV, qui lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1665.

ALI bey, premier drogman du grand-seigneur dans le 17e S., naquit polonais et chrétien; mais, pris dès son enfance par les Tatars, il fut vendu et élevé dans le mahométisme au sérail de Constantinople. Il a composé une *Grammaire* et un *Dictionnaire* turk, un *Traité de la liturgie des Turks*, etc., et a traduit dans cette langue la Bible et le catéchisme de l'église anglicane. Il mourut en 1675.

ALI bey, chef des Mamelouks, né en Circassie, vers 1728, fut amené en Egypte comme esclave, à l'âge de 12 à 14 ans, parvint de grade en grade à celui de bey dans la milice des Mamelouks, et en devint le chef suprême par son adresse et ses intrigues. Après plusieurs alternatives de succès et de revers, il mourut empoisonné, ou, selon une autre version, des suites d'une blessure qu'il reçut dans un combat contre Mourad bey (*v.* ce nom), en 1773. Ali bey, par la grandeur de ses desseins, qui ne reçurent point d'exécution, fixa quelque temps les regards de l'Europe, comme on peut le remarquer dans la *correspondance* de *l'impératrice de Russie*, Catherine II, avec Voltaire.

ALI (Tebelen), pacha d'Albanie, né en 1744, à Tebelen dont il prit le surnom, et dont son père, Veli bey, était un des principaux habitans. Elevé par sa mère dans des sentimens de haine et de vengeance contre les ennemis de son père, Ali débuta à 14 ans par le métier de voleur et de chef de bande; passé ensuite au service du pacha de Négrepont, il le quitta pour recommencer ses brigandages sur le continent; fait prisonnier par Curd-pacha, il dut sa liberté à sa jeunesse et aux sollicitations pressantes, de sa mère Khamco. Marié à la fille de Capelan, pacha de Delvino, il fut le dénonciateur de son beau-père, depuis décapité par l'ordre du sulthan. Toujours à la tête d'un corps de partisans, il s'empara de Tebelen sa patrie, fit assassiner son beau-frère, pacha d'Argyro-Castron, tua de sa propre main Selim, pacha de Delvino, devint grand-prévôt des routes de Thessalie, et enfin pacha de Janina, capitale de l'Albanie. Il serait trop long d'entrer dans les détails des exactions, des meurtres, des crimes de toute espèce qui signalèrent la carrière d'Ali pacha; mais il convient de dire qu'après avoir eu des relations amicales avec les Français, en 1797, il prit parti contre eux l'année suivante, s'empara de leurs établissemens sur les côtes d'Albanie, à la suite du sanglant combat de Prevesa, et renoua ensuite avec eux, en 1805, en consentant à recevoir un consul-général à Janina, et des consuls dans les ports de son pachalick. Heureux dans presque toutes ses entreprises, devenu le personnage le plus important de la Turquie européenne, Ali voulut s'assurer une indépendance absolue; mais sa haute fortune offusquait depuis long-temps la cour de Constantinople; sa perte fut arrêtée. Il fut déclaré coupable de lèse-majesté au premier chef, mis, comme relaps, au ban de l'empire, et sommé de se présenter à la sublime Porte. Comme on s'attendait bien à sa résistance, une armée fut rassemblée et mise aux ordres d'Ismaël-pacho-bey, investi du pachalick de Janina à la place du rebelle, et secondé par les troupes de plusieurs autres pachas. Cette expédition, en traversant la Grèce septentrionale, servit de motif aux Grecs pour prendre les armes, afin de secouer le joug, depuis long-temps insupportable, des Othomans. Ali-pacha conçut alors le dessein de faire tourner à son avantage ce mouvement des Grecs; il réunit dans une espèce de *champ de mai*, ou ce qu'il nommait un grand divan, les principaux chefs des Turks et des chrétiens de ses états, et leur adressa des protestations d'un attachement commandé par la nécessité; il publia ensuite, pour les chrétiens d'Albanie, une proclamation dans laquelle il promettait une *charte constitutionnelle*, et fit en même temps répandre le bruit qu'il allait embrasser le christianisme. Ces démonstrations furent sans effet; tout le pays sous la domination d'Ali se soumit sans combat aux lieutenans du sulthan; le plus grand nombre des soldats du visir de Janina l'abandonnèrent, et cette capitale fut bientôt entourée. Après avoir pourvu de vivres et de munitions, les forts qui la défendent, Ali brûla la ville, et ne laissa que des ruines aux assiégeans. Plusieurs mois se passèrent en combats sans résultat, en négociations inutiles de la part de Khourschid-pacha, commandant l'armée assiégeante. Ali fut enfin renfermé dans le château du lac de Janina avec 600

soldats fidèles, reste de son armée; dans cette position il résista long-temps à toutes les propositions de Khourschid, en menaçant de mettre le feu à 200 milliers de poudre qui se trouvaient dans le fort; mais il finit par consentir à se rendre auprès du généralissime turk, afin de conférer avec lui, en prenant toutefois la précaution de convenir d'un signal avec le gardien des poudres du fort, pour que celui-ci y mît le feu en cas d'évènement. Il resta 7 jours dans un couvent où on l'avait logé pendant la conférence, attendant l'acte de pardon du sulthan que le général ennemi s'était fait fort de lui faire obtenir. Au bout de ce terme, Khourschid eut l'adresse d'obtenir d'Ali le signe qui devait empêcher l'explosion des poudres du fort. Immédiatement après, une troupe d'émissaires du même Khourschid parurent devant le pacha de Janina, lui présentèrent le firman qui ordonnait sa mort. Ali fit la plus vive résistance, tua plusieurs des assaillans, et finit par avoir la tête tranchée. Cet événement arriva le 5 février 1822; on peut lire tous les détails de la vie d'Ali-pacha dans l'Histoire de la régénération de la Grèce, par F.-C.-H.-L. Pouqueville, Paris, 1824, 4 vol. in-8.

ALIADEULET, fils de Zunleadyr et prince d'Arménie, régnait en 920 (de l'hég. 1514). Vaincu après une longue resistance par Selim Ier, il perdit la couronne et la vie vers 1520.

ALIAMET (Jacques), graveur, m. en 1788. On a de lui plusieurs planches d'après Berghem, Wouvermans et Joseph Vernet; il a surpassé Le Bas, son maître, dans l'art de graver à la pointe sèche.

ALIAMET (François-Germain), frère du précédent, et graveur comme lui, mais inférieur en talent, s'établit à Londres où il a travaillé d'après Carrache, le Guide et plus. peintres de l'école angl.

ALIBRANDO, jurisconsulte sicilien, né dans le 17e S., a publié quelques *ouv.* savans de sa profession; on trouve aussi des poésies de lui dans les recueils de l'académie de Messine.

ALIDOSIO, nom d'une maison italienne qui s'empara du gouvernement d'Imola, et fut dépossédée de la souver. par P. M. Visconti, duc de Milan.

ALIGHIERI (Jean), dessinateur italien, vivait vers 1180. On a de lui des vignettes d'un travail assez fini sur un manuscrit de l'Enéide de Virgile, qui se trouve dans la biblioth. des carmes de Ferrare; elles représent. des sujets tirés de ce poème.

ALIGHIERI-DANTE. V. Dante.

ALIGNAN, évêque de Marseille, m. en 1268, a écrit un *Traité* sur la Trinité, dont Baluse a donné la préface dans ses *Miscellanea.*

ALIGRE (Etienne d') chancelier de France, m. en 1635. Son mérite lui ouvrit l'entrée du conseil d'état sous Louis XIII, qui lui confia les sceaux en 1624; il fut nommé chancelier bientôt après; mais, au bout de deux ans Richelieu le sacrifia à Gaston, frère de Louis XIII; il fut renvoyé et exilé dans sa terre de la Rivière au Perche, où il finit ses jours, laissant la réputation d'un des plus honnêtes magistrats de son siècle.

ALIGRE (Etienne d'), m. en 1677, fut successivement conseiller, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen du conseil d'état, garde des sceaux et chancelier.

ALIGRE (Etienne-François d'), de la famille des précédens, premier président du parlement de Paris, m. à Brunswick en 1799. Il donna sa démission en 1788, lors des troubles du parlement qui précédèrent la révolution française. Il fut un des premiers mécontens qui sortirent de France, en 1789; il se retira en Angleterre, où il avait une fortune de 4 millions et demi placée sur la banque de Londres. Son fils a été nommé pair de France, en 1814, par Louis XVIII.

ALIO (N.), avocat de Paris, m. en 1771, n'est connu que par une comédie en un acte et en vers, intit. *le Muet par amour*, tombée au Théâtre-Français en 1751.

ALIPANDRE, histor., né à Syracuse, cité comme auteur d'une *Hist. romaine* en 6 liv., qui s'est perdue. On ignore le temps où il a vécu.

ALIPRANDI (Buonamente), écrivain du 15e S.: il a composé en vers tercets (*terza rima*) l'*Hist.* de la ville de Mantoue, sa patrie, depuis son origine jusqu'à l'an 1414. Muratori a publié une partie de cet ouv. médiocre dans ses *Antiquités italiennes.*

ALISSENET DE LA TOUR (N.), femme poète du 18e S., dont on trouve quelques *pièces* dans les recueils périodiques du temps.

ALIX DE CHAMPAGNE, reine de France, épouse de Louis VII et mère de Philippe-Auguste, gouverna le royaume pendant l'absence de son fils qui partit pour la Terre-Sainte en 1190. Tous les hist. ont vanté la douceur et la sagesse de son administration. Elle mourut en 1206, respectée des grands et sincèrement regrettée des peuples. Il y a eu plusieurs autres princesses du nom d'Alix: — L'une, fille de Henri le Jeune, comte de Champag., devint reine de Chypre par son mariage avec Hugues de Lusignan; elle se remaria à Bohémond IV, prince d'Antioche, et mourut en 1246. — Une 2e fut la femme de Bertrand, comte de Toulouse. — Une 3e, femme de Jean de Châtillon, comte de Blois, accompagna son mari dans un voyage à la Terre-Sainte. — Une 4e, héritière du duché de Bretagne, épousa Pierre de Dreux. Deux filles de Louis VII et d'Alix de Champagne portèrent aussi ce même nom: la première fut mariée à Thibaut, comte de Blois; la seconde, après avoir été fiancée à Richard d'Angleterre, épousa Guillaume, comte de Ponthieu.

ALIX (Jean), graveur, né à Paris en 1615. On a de lui une *Sainte-famille* d'après Raphaël.

ALIX (Pierre) chanoine de Besançon, m. en 1676, a publié plus. *ouv.* pour la défense des droits de son chapitre, touchant l'élection des archevêques, contre le pape Alexandre VII; il cultivait les mathématiques, et avait publié plus. *traités* d'algèbre qui se sont perdus.

ALIX (Jacques), frère du précédent, avocat au parlement de Dôle, a fait imprimer quelques *oraisons funèbres*, et le *panégyrique* d'un président du comté de Bourgogne.

ALIZERIAH, musicien arabe du 9e S., forma à Cordoue une école de musique, dont les élèves ont fait les délices de l'Orient dans les cours des différens princes.

ALKMAAR (Henri d'), dont le vrai nom paraît être Nic. Bauman, jurisconsulte de Juliers, poète allemand du 15e siècle, a passé pour l'auteur d'un apologue rimé en vers flamands, intit. *Reineke de voss*, qui n'est qu'une imitation d'un poème en vieille prose française, dont le premier auteur est Pierre de St-Cloud, écrivain du 13e S. Selon Le Grand, le célèbre Goëthe n'a point dédaigné de rajeunir le texte et de le paraphraser en hexamètres. Ce poème, qui jouit d'un grand succès en Allemagne, a été trad. en français, en latin, en ital., en suédois et en anglais.

ALKMADE (Corneille van), sav. et laborieux antiq. holl., et 1er commis des convois et licences de Rotterdam, né en 1654, mort en 1737. Il fut l'édit. de la *chronique* rimée de Melis Stoke (v. ce nom), Leyde, 1699, in-fol., et de plus. ouvrages histor. sur la Hollande. On a de son propre fonds un *Rec. chronolog. des Monnaies de Hollande*, Delft, 1700, in-fol.; *Recherches sur les Inhumations et pratiq. de la Vie civile des Hollandais*, ib., 1713 et 1732, in-8. Il a su éviter l'aridité qu'on rencontre ordinairement dans ces sortes d'ouvrages.

ALL. V. Hall.

ALLACCI ou ALLATIUS (Léon), un des plus savans et des plus laborieux littérateurs du 17e S., né dans l'île de Chio, fut bibliothécaire du Vatican, et m. en 1669. Ses ouv., où l'on trouve une grande

érudition, sont dépourvus de critique et de jugement; les principaux roulent sur la théologie, ce sont: *de Ecclesiâ orient. et occid. perpetuâ consensione*, Cologne, 1648; *de libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris, 1645, in-8; *Eustathius archiep. Antioch. in exahemeron*, Lyon, 1629, et d'autres ouvr. de littérat., dont il faisait son délassement, tels que *de Patriâ Homeri*, Lugd., 1640, *Apes Urbanæ*, Rome, 1635; *Catalogue alphab.*, en italien, de tous les ouv. dramat. publiés jusqu'à son temps, réimprimé à Venise, 1755, in-4; un *recueil* précieux d'anciennes poésies italiennes, Naples, 1661, in-8, rare, etc.

ALLADE, roi des Latins, dans le 9e S. av. J.-C., surnommé le Sacrilége, parce qu'il contrefaisait, dit-on, le tonnerre avec des machines de son invention. Il mourut frappé de la foudre.

ALLAINVAL (L.-J.-C. Soulas, abbé d'), né à Chartres, homme de beaucoup d'esprit, mais bizarre et insouciant. Il commença à travailler pour le théât. en 1725, et il y eût sans doute obtenu des succès marqués et durables, si la mauvaise fortune qui l'accompagna toute sa vie lui eût permis de travailler plus soigneusement ses ouvrages. Il a donné au Th.-Français, *la Fausse comtesse*, 1726, *l'Ecole des bourgeois*, 1728, comédies qui rappellent le bon Comique de Molière, et sont restées au répert. *Les Réjouissances publiques*, 1729, *le Mari curieux* 1731, comédies; aux Italiens, *l'Embarras des richesses*, comédie où l'action est sagement conduite, le dénouement heureux et dramatique; à l'Opéra-comique (foire St-Laurent), *la Fée Marotte*, 1734. Ses autres écrits sont: *les Bigarrures calotines*, 1732, in-12; *Lettre à Milord *** sur Baron et mademoiselle Lecouvreur*, 1730, in-12; *Eloge de Car*, 1731, in-12; *Anecdotes de Russie, sous Pierre I*, 1745, 1 vol. in-12; *Connaissance de la mythologie*, 1739, in-12, dont il ne fut que l'éditeur; une nouvelle édition des *Lettres du cardinal Mazarin*, 2 vol. in-12, etc. Mort à l'Hôtel-Dieu, en mai 1755, dans la plus grande misère.

ALLAIS (Denis-VAIRASSE d'), grammairien du 17e S., est aut. d'une *Grammaire franç. méthodique*, 1681, in-12; d'un *Abrégé* de la même en anglais, 1683, et de l'*Hist. des Sevarambes*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions; la dernière est d'Amsterdam, 2 vol. in-12, 1716, et autres ouv. peu estimés.

ALLAIS DE BEAULIEU. V. Beaulieu.

ALLAM (André), savant anglais, né à Oxford en 1655, m. en 1685, a composé plusieurs ouv. polémiques, et fait des préfaces, additions et corrections à l'*Ecclesiæ anglicanæ politica* du docteur Cave, et à l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, et autres écrits de son temps.

ALLAMAND (J.-Nic.-Séb.), prof. de phil. et d'hist. nat., né à Lausanne en 1716, m. à Leyde en 1787, est éditeur du Diction. histor. et critique de P. Marchand, La Haye, 1758, 2 vol. in-fol., et les *Œuvres* de S'Gravesande, Amsterdam, 1774, 2 vol. in-4. Il a traduit de différentes langues plusieurs ouv. sur la physique et l'hist. naturelle.

ALLAMAND (N....), ministre calviniste, né en Suisse au commenc. du 18e S., aut. d'une *Lettre anonyme* sur les assemblées des religionnaires en Languedoc, Rotterdam, 1745, in-4.

ALLAMAND, professeur à Lausanne, a publié: *Pensées antiphilosophiques*, La Haye, 1751, in-12; *Anti-Bernier*, nouveau dictionn. de théol., Genève, 1770, 2 vol. in-8; c'est une réfutation de la *Théol. portative*, publiée par le baron d'Holbach, sous le nom de l'abbé Bernier.

ALLANUS ou plutôt ALLAN, a publié *de Officio viri boni*, Amst., 1611. On lui attribue un ouv. rare, intit. *de Planctu naturæ contra sodomitas*.

ALLAN DE LYNN, écrivain du 15e S., est auteur d'ouvrages de théologie.

ALLARD (Guy), né en Dauphiné dans le 17e siècle, fut successivement avocat, conseiller du roi, et président en l'élection de Grenoble. Forcé de vendre cette dernière charge, il rentra au barreau, et se trouvait le doyen des avocats quand il mourut en 1716. Il est aut. de plusieurs ouvr. sur l'histoire générale et particulière du Dauphiné, tels que le *Nobiliaire*, et l'*hist. généalogique* de cette province, etc.

ALLARD (Marcellin). On a de cet aut. du 17e siècle un ouvr. intit.: *la Gazette française*, imp. en 1605, 1 vol. in-8.

ALLARD (Antoine), grav. du 17e S., a gravé plusieurs paysages et des *vues de Frise* sur ses propres dessins.

ALLARD, ecclésiastique français, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire comme coupable d'avoir composé des écrits et tenu des discours anti-démocratiques. Le seul crime de ce respectable prêtre était son refus de prêter serment à la constitution civile du clergé.

ALLARD, célèbre danseuse de l'Opéra de Paris, née en 1738, morte en 1802.

ALLART (Marie Gay, femme), née à Lyon, morte à Paris en 1821, est aut. d'*Albertine de St-Alme*, Paris, 1818, 2 vol. in-12, et a trad. deux romans de l'anglais.

ALLÉ (Jérôme), théol. italien du 17e S., se distingua dans la prédication. On a de lui des *Sermons*, et quelques *poésies* et *drames* sur des sujets de l'Ecriture-Sainte, successivement imprimés à Bologne de 1641 à 1650.

ALLECTUS, aventurier breton au 3e S. Il s'attacha à Carausius, autre aventurier romain ou breton, qui s'était emparé du pouvoir dans la Grande-Bretagne, devint son lieutenant ou ministre, et le tua pour régner à sa place. Il prit, avec la pourpre impériale, le nom d'*Auguste* l'an 294, et fut tué trois ans après dans une bataille que lui livra Asclépiodote, général de Constance Chlore, empereur d'Occident.

ALLEGRAIN (Christ.-Gab.), sculpt. français, né en 1710, mort en 1795, s'est rendu célèbre par ses statues de Vénus, de Diane et de Narcisse, placées aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg; il a su donner à ses compositions un caract. original.

ALLEGRAIN (Etienne), père du précédent, m. peintre du roi en 1736, fut élève de Philippe de Champagne, et peignit le paysage. On cite de lui son morceau de réception à l'Académie. Il a gravé lui-même à l'eau forte plusieurs de ses compositions.

ALLÈGRE (Ant.), chanoine de Clermont au 16e S., a trad. de l'espagnol *le Mépris de la cour* et *la Louange de la vie rustique*, par Guevaro, Lyon, 1545, in-8; Paris, 1551, in-16. On a de lui un autre ouvr. intit.: *Décades, ou vies de dix empereurs*, Paris, 1556, in-8.

ALLEGRETTI (Jacq.), poète latin et astrol. italien du 14e S., fonda des académies de poésie à Forli et à Rimini. Ses ouvr. sont restés MSs. Le caval. Marchesi a écrit sa *vie* dans les *Vitæ illustrium foroliviensium*.

ALLEGRETTI (Allegretto degli), est aut. d'un journal de Sienne de 1450 à 1496, intit.: *Diarii Sanesi*, inséré dans le tome 25 des *script. ital.* de Muratori.

ALLEGRI, peintre. V. Corrége.

ALLEGRI (Alex.), poète florentin du 16e S., a écrit dans le genre burlesque du Berni. On a de lui: *Lettere e rime piacevoli*, Vérone et Florence, 1605, 1608 et 1613, in-4; *Fantastica visione*, Lucq., 1613, *Lettere di Ser. Poi Pedante*, Bologne, 1613, in-4. Ces deux derniers sont très-rares. Les *Rime* ont été réimp. à Amsterdam, 1754.

ALLEGRI (Jérôme), chimiste italien du 16e S., né à Vérone, est aut. d'un *traité* de chimie, de

dissert. sur la poudre d'Algarotti et la *composit.* de la thériaque.

ALLEGRI (Grég.), musicien du 16e S., né à Rome, est aut. d'un *Miserere* qu'on ne chantait qu'à Rome dans la chapelle Sixtine pendant la semaine sainte, et dont il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner copie; mais la défense fut éludée par Mozart, qui, après l'avoir entendu deux fois, le nota sans rien omettre. Il se trouve dans la Collection classique de M. Choron.

ALLEIN (Richard), ecclés ang., presbytér., né en 1611, m. en 1681, est aut. de *serm.* est. de sa secte. — Allein (Joseph), son parent, en a laissé aussi qui ne le sont pas moins.

ALLEMAGNE (Empire d'). Les Germains (hommes de guerre), après avoir pendant trois siècles repoussé le joug de Rome, se précipitèrent enfin sur l'empire, le subjuguèrent et formèrent sur ses débris les états de l'Europe moderne au milieu d'un bouleversement universel. Souvent vaincus, mais jamais domptés par les rois mérovingiens, ils furent enfin contraints de céder aux armes de Charlemagne et de s'incorporer à son empire. A la mort de Louis-le-Débonnaire, leurs différentes peuplades reconnurent un roi particulier de la famille de Charlemagne, et prirent bientôt le nom d'*Allemani* qui était d'abord particulier aux Souabes, une de leurs tribus. Séparée définitivement de l'Italie et de la France après Charles-le-Gros, l'Allemagne fut faiblement gouvernée par deux princes carlovingiens, et à l'extinction de cette famille reconnut l'autorité de la maison de Saxe. Le fils de Henri Ier, Othon-le-Grand, soumit les vassaux rebelles, repoussa les ennemis extérieurs, conquit l'Italie, et unit au trône de Germanie la couronne impériale. Ses trois successeurs, comme lui empereurs, eurent sans cesse à réprimer les grands feudataires et les révoltes de Rome et de l'Italie. La maison de Franconie occupa le trône par l'élection des états après la mort de Henri II, et se signala par ses démêlés avec le St-Siége; puissante sous Henri III, humiliée sous Henri IV, elle ne se releva qu'avec peine sous les emper. Henri V et Lothaire. La maison de Souabe, monta ensuite sur le trône, et porta la puissance impériale à son plus haut degré de gloire pour la laisser tomber au plus bas degré d'affaiblissement. Depuis long-temps le trône n'était qu'électif, et les fiefs devenaient héréditaires. Après Conrad III, qui mourut au retour d'une croisade, Frédéric Barberousse apaisa les troubles des guelfes qui avaient commencé sous son prédécesseur; et, après 3 expéditions sanglantes en Italie, reconnut la liberté de la ligue lombarde à Constance. Malgré cet échec, Henri VI, réunissant la Sicile à ses états, menaçait l'Italie quand sa mort livra l'empire à la politique des papes jusqu'à l'avénement de Frédéric II. Ce prince renouvela les entreprises de son aïeul, Frédéric Ier; remporta quelq. victoires, et mourut avec la réputation d'un grand homme, mais laissant l'empire abattu malgré ses généreux efforts. Quatre empereurs lui succédèrent. Le dernier rejeton de la maison de Souabe, Conradin, trouva une mort malheureuse à Naples en revendiquant ses droits, et le grand interrègne livra l'Allemagne à une foule de petits tyrans qui la désolèrent. Enfin les états se réunirent et élurent Rodolphe de Hapsbourg dont les grandes qualités rétablirent un peu l'empire. Après la déposition d'Adolphe de Nassau, Albert, fils de Rodolphe, souleva les Suisses par sa tyrannie. Henri VII de Luxembourg lui succéda; après lui Louis de Bavière laissa le trône au fils de son prédécesseur, Charles IV de Luxembourg, qui dissipa les revenus royaux, et acheva de limiter l'autorité impériale par sa fameuse bulle d'or. Wenceslas, son fils, porta des coups plus funestes encore à sa puissance en aliénant ses domaines; enfin, après le règne de Sigismond, la maison d'Autriche remonta pour toujours sur le trône. Albert II d'Autriche, descendant de Rodolphe de Hapsbourg, se montra un grand prince, mais ne régna que deux ans, et le règne de Frédéric III ne fut qu'un long interrègne. La dignité impériale était tombée au comble de l'avilissement et de la faiblesse, lorsque le petit-fils de Ferdinand d'Espagne et de Maximilien d'Autriche, Charles V, réunit la plus grande partie de l'Europe et la moitié du Nouveau-Monde. Sa vaste ambition fut heureusement contenue par François Ier; mais l'empire n'en demeura pas moins, pendant plusieurs siècles, l'état prépondérant de l'Europe, malgré les guerres du luthéranisme et l'indolence de quelques empereurs. Ferdinand, son frère, gouverna avec sagesse, et laissa un successeur digne de lui. Après les règnes de Rodolphe II et de Mathias, commença, sous Ferdinand II, la guerre de trente ans qui, après quatre différentes périodes, eut pour résultat décisif, sous Ferdinand III, par le tr. de Westphalie, l'abaissement de l'Allemagne, l'agrandissement de la Suède, la suprématie de la France, et la confirmation de la religion luthérienne qui, pendant plus d'un siècle, avait ensanglanté l'Allemagne. La paix de Westphalie fut suivie des longues guerres que l'Autriche eut à soutenir contre Louis XIV et Louis XV. Pendant ce temps le royaume de Prusse s'élevait sous le règne de Léopold, et Charles VI réunissait un moment l'Espagne à l'Empire. Mais avec lui finit la maison d'Autriche qui fut remplacée par celle d'Autriche-Lorraine, dont François Ier fut le premier empereur. La guerre de sept ans mit l'Europe en feu; et, après plus de quinze batailles rangées, laissa l'Allemagne dans l'état où elle se trouvait auparavant. Enfin l'empereur partagea la Pologne avec la Russie et la Prusse après la mort d'Auguste Poniatowski. François II avait succédé à Léopold lorsque la révolution française, étendant son influence sur toute l'Europe, fit après plusieurs guerres changer entièrement la constitution germanique. En 1806 l'empereur fut réduit à ses états héréditaires, et le reste de la Germanie forma une confédération sous la protection de l'empereur des Français. Après la chute de Bonaparte, le traité de Vienne affranchit de la dépendance de l'empire le nord et l'ouest de l'Allemagne, qui formèrent une ligue générale sous le nom de confédération germanique. Il y a trois religions princip. en Allemagne: la catholique, la luthérienne, la calviniste. Quant à la littérature, elle a été et est encore cultivée avec succès dans toutes ses parties. Voyez l'*ouv.* de madame de Staël sur ce pays; voyez aussi Voltaire, *Annales de l'Empire*; Schiller, *Guerre de trente ans*, et surtout l'*histoire du droit public d'Allemagne* par Pfeffel, 2 vol. in-8.

Maison Carlovingienne.

Charlemagne règne en. . . .	800
Louis le Débonnaire	814
Lothaire	840
Louis le Germanique	855
Charles le Gros	880
Arnoul.	896
Louis l'Enfant	901

Maison de Saxe.

Henri Ier dit l'*Oiseleur* . . .	919
Othon Ier.	936
Othon II	973
Othon III	983
Henri II	1002

Maison de Franconie.

Conrad II.	1024
Henri III	1046
Henri IV	1084
Henri V	1111
Lothaire II	1133

MAISON DE SOUABE.

Conrad III 1138
Frédéric Ier. 1155
Henri VI. 1191
Philippe. 1205
Othon de Brunswick 1209
Frédéric II. 1220
Conrad IV. 1250
Guillaume 1254
Richard d'Angleterre 1267
Alphonse de Castille ne prit pas possession . . . .

Grand Interrègne.

MAISON D'AUTRICHE.

Rodolphe de Hapsbourg . . . 1273
Adolphe de Nassau 1292
Albert Ier. 1298

MAISON DE BAVIÈRE ET DE LUXEMBOURG.

Henri VII. 1312
Louis de Bavière. 1314
Charles IV. 1355
Wenceslas 1378
Robert de Bavière 1400
Sigismond. 1433

MAISON D'AUTRICHE.

Albert II. 1438
Frédéric III 1482
Maximilien Ier 1508
Charles V. 1519
Ferdinand. 1556
Maximilien II. 1564
Rodolphe II 1576
Mathias. 1612
Ferdinand II. 1619
Ferdinand III. 1637
Léopold 1658
Joseph Ier. 1705
Charles VI. 1711
Charles VII 1742

MAISON D'AUTRICHE-LORRAINE.

François Ier. 1745
Joseph II 1765
Pierre Léopold 1790
François II, élu empereur . . 1792

ALLEN ou ALLAN (GUILLAUME), chanoine d'York, né dans le comté de Lancastre, en 1532. Lorsque Elisabeth monta sur le trône, il se rendit à Louvain, y fut mis à la tête du collége anglais, et composa divers écrits en faveur de l'église romaine; il obtint plusieurs bénéfices, et se fit une grande réputation comme théologien. En 1586, il mit au jour une Défense de la bulle d'excommunication contre Elisabeth, avec une exhortation au peuple anglais de secouer le joug de l'obéissance à cette reine, et de remettre sa couron. au roi d'Esp. Cet ouvr. lui valut l'arch. de Malin. et le cardinalat. M. à Rome en 1594.

ALLEN (JEAN), archev. de Dublin et chancelier d'Irlande; il dut sa fortune au cardinal Volsey, qu'il avait servi dans la suppres. de 40 monastères. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérald, son fils, fit Allen prisonnier, et, ne pouvant l'obliger à fléchir le genou, il lui asséna sur la tête un coup de massue, dont il m. en 1534, à 59 ans, regardé comme un savant canoniste.

ALLEN (THOMAS), mathémat. anglais, né en 1542; il eut la confiance intime du comte de Leicester, qui ne faisait rien d'important sans le consulter, et qu'il servit dans le projet d'épouser la reine Elisabeth. Il s'occupait sans cesse à ramasser de vieux manuscrits concernant l'histoire, l'antiquité, l'astronomie et les mathématiques, parmi lesquels il fit imp. en latin le second et le troisième *livre* de Ptolémée sur le cours des étoiles, avec une *exposition* du sujet. Il mourut en 1632. On lui a attribué la fondation de la *Bibliothèque allénienne*.

ALLEN (THOMAS), m. en 1638, a laissé un ouv. intitulé : *Observationes in libellum Chrysostomi in Isaiam.*

ALLEN (JEAN), né en Angleterre, en fut chassé par suite de la persécution des puritains; il passa en Amérique, et fut nommé, en 1639, pasteur de l'Eglise de Dedham au Massachusetts, qu'il desservit jusqu'à sa mort arrivée en août 1671, à 75 ans. On a de lui quelques *Sermons*.

ALLEN (THOMAS), ministre de Charlestown (Massachusetts), était né à Norwich en Angleterre, en 1608; il y desservait l'église de St-Edmond. Fuyant la persécution de son évêque, il se retira à Charlestown, où il fut nommé pour prêcher l'Evangile, jusqu'en 1662 qu'il retourna à Norwich, où il mourut à 65 ans. Il a laissé des *Sermons* et une *Chronologie de l'Ecriture*, imp. en 1658.

ALLEN (GUILL.), év. anglais du 17e S., a publié plusieurs ouv. en faveur de l'église anglicane, imp. en 1707, in-fol., et passe faussement pour l'auteur original d'un Traité politique, trad. en français, où l'aut. cherche à prouver, par des exemples de l'Ecriture sainte, que tuer un tyran n'est pas un meurtre, Lyon, 1658, in-12. V. SILAS-TITUS.

ALLEN (ETHAN), brigad.-gén. dans la guerre des Etat-Unis d'Amér. contre l'Angl., s'y fit remarq. par son ardent amour pour la liberté, et par un exploit des plus hardis qu'il entreprit, de concert avec le colonel Arnold, sur le fort de Ticonderago, dont il s'empara sans tirer un coup de fusil. Cet homme courageux, né à Salisbury, avait suivi ses parens à Vermont au commencement des troubles de cette province, en 1770.

ALLEN (GUILLAUME), était, avant la révolution, chef justicier en Pensylvanie; il s'est rendu recommandable par son amour éclairé pour la littérature, et par la protection qu'il accorda à Franklin et au peintre Benjamin West, lors de l'établissement du collége de Philadelphie.

ALLEN (HENRI), s'est fait connaître, en 1778, par des opinions singulières et dangereuses sur la religion; il prétendait, entre autres, que les lois de l'Evangile étaient très-indifférentes. Il prêcha cette doctrine dans la Nouv.-Écosse, où l'on croit qu'il m.

ALLEN (MOSÈS), fut fait prisonnier par les Anglais, après la soumiss. de Savannah; il s'était attiré leur haine par son intrépidité à travailler à la liberté de l'Amérique, et par la force de son éloquence : en voulant s'échapper du vaisseau où on le détenait, il se noya, le 8 fév. 1778. Il était auparavant ministre à Midway en Géorgie.

ALLEON-DULAC (JEAN-LOUIS), avocat, né à Lyon, m. à St-Etienne en Forez, en 1768, quitta le barreau de bonne heure pour se livrer à l'étude de l'hist. naturelle; il a laissé : 1° *Mémoires* pour servir à l'hist. naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais, Lyon, 1765, 2 vol. in-8; 2° *Mélanges* d'hist. naturelle, 1765, 6 vol. in-8.

ALLER (ABRAH.), graveur du 16e S. a laissé plus. gravures sur bois insérées dans les œuvres de Greugore et de J. d'Anton.

ALLERSTAIN ou HALLERSTAIN (le P.), jésuite missionnaire allemand, m. vers 1776 à Pékin, où il était mandarin président du tribunal des mathématiques, a laissé des *Observations*; publiées avec celles du P. Koégler, par le P. Helle, à Vienne, 1768, 2 vol. in-4.

ALLESTRY (RICH.), théol. anglais, né en 1629, se montra ardent défenseur de la cause royale, et fut nommé par Charles II, à la restauration, prévôt du collége d'Eoton à Oxford; m. en 1681. On a de lui 40 *Sermons* imp. à Oxford.

ALLET (J.-CH.), dessinateur et graveur français

du 17e S. On a de lui des estampes (sujets de dévotion) d'après ses propres dessins et ceux des grands maîtres de l'école italienne.

ALLETZ (PONS-AUGUST.), écriv. labor., a fait des compilations utiles, entre autres : *Victoires mémor. des Français ; Hist. abrégée des papes ; Tableau de l'hist. de France*. M. à Paris, en 1782, âgé de 82 ans.

ALLEY (GUILL.), écrivain du 16e S., a composé un recueil intit.: *Bibliothèque du pauvre*, 2 vol. in-fol.; une *Grammaire hebraique*, et une traduction du *Pentateuque*, etc.

ALLEYN (EDOUARD), célèbre acteur angl., sous Elisabeth et Jacques Ier, né à Londres en 1566, fonda le collége ou l'hôpital de Dulwich au comté de Surrey, à 2 lieues de Londres. Cet édifice fut construit par le fameux architecte Inigo-Jones, et coûta 10,000 l. sterling. Alleyn y mourut en 1626. Cet établissement subsiste encore.

ALLIA, rivière du Latium qui se jette dans le Tibre, à 4 lieues au N. de Rome, et célèbre par la victoire que les Gaulois y remportèrent sur les Romains, 39 ans av. J.-C.

ALLIÈR (CLAUDE et DOM.), noms de deux agens principaux des rassembl. royalist. pendant la révolution, connus sous le nom de Camp de Jalès : le 1er fut condamné à mort en 1793, et le 2e en 1798.

ALLIETTE, écriv. qui vivait vers la fin du 18e S., a donné, sous le nom d'Etteilla, anagramme du sien, un grand nombre d'*ouvrages* sur l'art de tirer les cartes et de rendre les oracles, qui, pour le malheur du peuple, n'ont eu que trop d'éditions.

ALLIONI (CHARLES), méd. piémontais et prof. de botanique à Turin, né en 1725, et m. en 1804, était membre de plusieurs soc. savantes. Ses principaux ouv. sont : *Pedemontii stirpium rariorum specimen primum*, Turin, 1755, in-8 ; *Oryctographiæ pedemontanæ specimen*, 1757 ; *Tractatio de miliarium origine, progressu, naturâ, et curatione*, Aost, 1758, in-8 ; *Stirpium præcipuarum littoris et agri nicæensis enumeratio methodica*, 1757, in-8 ; *Synopsis methodica horti Taurinensis*, 1752, in-4 ; *Flora pedemontana*, Aost, 1785 ; *Auctuarium ad floram pedemontanam*, 1789. Peut-être est-il auteur de différens morceaux, que nous avons sur l'académie de Turin. Loeffling a donné son nom à une certaine espèce de monogyne et à quelq. plantes, dont Linné a aussi adopté le nom. (Biographie univ.)

ALLIOT (PIERRE), méd. de Bar-le-Duc, au 16e S., n'est connu que comme aut. d'un prétendu spécifique contre le cancer, qui n'est autre chose qu'une préparation arsenicale.

ALLIOT (N.), petit-fils du précédent, fermier-général, m. en 1779, a laissé un *Recueil* des établissemens du roi Stanislas en Lorraine, le *compte* des dépenses et des bâtimens construits par ce prince à Nanci, et la *relat.* de la pompe funèbre de Léopold II, Nanci, 1730.

ALLISON (FRANÇOIS), né en Irlande en 1705, et élève de Glascow, passa en Amérique en 1735, et devint pasteur de l'église presbytérienne de New-London, au comté de Chester. En 1747, il fut nommé directeur de l'acad. de Philadelphie, et en 1755, prévôt du collége, place dans laquelle il se consacra tout entier à l'enseignement, jusqu'à sa mort arrivée en 1777. Il était très-versé dans la connaissance du grec et du latin.

ALLIX (PIERRE), d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, né à Alençon, m. en 1717, à Londres, trésorier de l'église cathédrale de Salisbury. Il s'était réfugié en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. C'était un savant distingué qui possédait le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il a fait différens ouvr. sur les matières de controv. entre les protest. et les catholiques.

ALLOBROGES ou GESSATES, peuples de la Gaule narbonnaise, furent alliés des Carthaginois, long-temps redoutables aux Romains, et subjugués enfin par Fabius Maximus l'*Allobrogique*.

ALLONVILLE (le chev. d'), sous-gouvern. du dauphin, fils de Louis XVI, fut massacré le 10 août 1792, au château des Tuileries.

ALLONVILLE (le baron d'), frère du précédent, maréchal-de-camp, mort à l'armée de Condé, en 1793.

ALLORI (ALEX.), peintre florentin, né en 1535, m. en 1607, a composé un *tr.* d'anat. à l'usage des peintres. On voit au musée royal de Paris, son tableau de l'*Apparition de J.-C à la Madeleine*.

ALLORI (CHRIST.), fils du précéd., m. en 1621, à Florence, est aut. du fameux tableau de *Judith et de St Julien*, qu'on voit au palais Pitti à Florence. Le musée de Paris possède un autre de ses tab. représentant *Charles VIII, roi de France, à Pavie*. C'est le dernier des 3 peintres qui ont porté le surnom de *Bronzino*, dont le plus ancien est Angelo, oncle et maître d'Alexandre Allori.

ALLUNNO (NICOLAS), peintre italien, né à Foligno, au 15e S. On voit au musée roy. un de ses tableaux représentant cinq *sujets* tirés de la passion de N.-S, dans le même cadre.

ALLUT (SCIPION), de Montpellier, a publié de nouveaux *mélanges* de poésie grecque, suivis de deux morceaux de littérat. anglaise ; Paris, Mérigot le jeune, 1779, in-8. Les princip. morceaux de poésie grecque, sont : *les Amours d'Héro et Léandre*, par Musée ; l'*Enlèvement d'Hélène*, par Coluthus ; la *Prise de Troie*, par Tryphiodore ; les morceaux anglais sont : l'*Epicurien*, trad. des Essais philos. de Hume, et la romance de l'*Ermite*, tirée du Vicaire de Wakefield. A l'époque de sa mort, Allut faisait espérer une nouv. traduct. de *letres* de mylord Chesterfield à son fils.

ALLUT (ANTOINE), cousin du précédent, ex-député à l'assemblée législative, avait fourni en 1765, pour la grande Encyclopédie, l'important article intitulé : *Glaces coulées*. V. le tome 17e. D'Alembert faisait un cas particulier des talens de ce collaborateur. Ses excellentes qualités le rendaient cher à ses amis. Il périt sous la hache révolutionnaire comme fédéraliste, le 25 juin 1794.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens, n'est connu que par le trait de générosité exercé envers lui par Scipion l'Africain.

ALMA (E.), poète allem., m. en 1586, aut. d'un petit poème intit. : *Bellum giganteum*, Genève, 1587, in-4 ; Heidelb, 1588, in-4.

ALMAGRO (DIEGO d'), gouverneur du Chili sous Charles-Quint, accompagna F. Pizarre dans la conquête et la découverte du Pérou en 1525. La discorde s'étant mise entre les deux chefs, Pizarre fit condamner à mort Almagro en 1538, digne fin du meurtrier d'Atabalipa.

ALMAGRO (DIEGO d'), fils du précédent, lui succéda dans le gouvern. du Chili, vengea la mort de son père par l'assassinat de Pizarre en 1541, et remplaça ce dernier dans son gouvern. du Pérou. Vaincu l'année suivante par Vacca di Castro, il fut pris, condamné et exécuté sur la même place et par la main du même bourreau qui avait frappé son père.

ALMAIN (JACQUES) prof. au collége de Navarre, doct. de théolog. en 1512, m. à la fleur de son âge, en 1515. Son principal ouv. est sur *l'autorité de l'Eglise*, ou les conciles qui la représentent.

AL-MAMOUN. V. MAMOUN.

ALMANDINI (FORTUNÉ), capucin, missionn. italien, m. en 1692, a publ. l'ouvr. du P. J. A. Cavatius, intit. : *Istoria delle missione d'Angola e del Congo*, etc., Bologne, 1587, in-fol.

ALMANZA (bataille d'), gagnée par Berwick, command. les armées françaises, contre celles d'Espagne, en 1707, à 20 lieues de Valence.

AL-MANZOR. V. MANSOUR.

ALMEIDA (FRANÇ.), 1er gouvern. portugais des Indes orient. en 1505, m. en 1509 dans son retour en Europe.

ALMEIDA (LAURENT), fils du précédent, sui-

vit son père aux Indes, reconnut les Maldives, et fit la conquête de Ceylan.

ALMEIDA (EMMAN.), jésuite portugais, provincial de son ordre et inquisit. à Goa. On a de lui : *Histoire de la Haute-Éthiopie*, in-fol. ; *Lettres historiques*, 1629, in-8.

ALMEIDA, jésuite et missionn., est aut. d'un *Dictionn. de la langue canique*, qui est celle d'une partie de la côte de Malabar.

ALMEIDA (APOLLIN.), jésuite, fut nommé év. de Nicée par Philippe IV, et périt en Éthiopie, où il était missionnaire en 1638.

ALMEIDA (THÉOD.), orator., né à Lisbonne en 1722, et m. en 1803, a publié 42 vol. sur div. sujets ; le plus remarq. de ses ouvr. est le livre de physique intit. : *Recreaçao filosofica*, Lisbonne, 1751, 5 vol. in-8.

ALMELOVEEN (THÉOD.-JANS. van), prof. de médec., d'hist. et de langue grecq. à Harderwick en Holl., m. à Amst. en 1712. On a de lui des comment. sur plus. aut. de l'antiquité, et autres ouvr. dont les plus connus sont : *Amænitates theologico-philosophicæ*, 1698, in-8 ; *Fasti consulares*, Amst., 1740, in-8, etc. ; des traduct. lat. des Aphorismes d'Hippocrate et de la Médec. de Celse.

ALMENAR (JEAN), médecin espagnol du 15e S., aut. d'un tr. *de Morbo gallico*, Venise, 1502, in-4 ; réimprimé ensuite à Pavie, Lyon et Bâle. C'est le prem. qui ait introduit le mercure comme moyen curatif du mal vénérien.

ALMICI (PIERRE-CAMILLE), prêtre de l'Oratoire, né à Brescia en 1714, mort dans la même ville en 1779. Il était savant dans les langues anciennes, l'hist. et les antiquités. On a de lui quelques *dissertations* estimées.

ALMODIS, dame béarnaise du 11e S., eut à la fois trois maris vivans : le comte d'Arles, qu'elle quitta par inconstance ; le comte de Toulouse, qu'elle abandonna sous prétexte de parenté, et le comte de Barcelone, dont elle fit empoisonner les enfans du premier lit.

ALMODOVAR (N., duc d'), ministre et ambass. d'Espagne en Russie et en Portugal, m. en 1794. Après avoir parcouru la carrière diplomatique et administrat., il consacra ses loisirs à la culture des lettres, et publia à Madrid, en 1781, une espèce de journal littér. sous le titre de *Decada epistolar*, où se trouvent particulièrement des détails sur la littérat. française. Il a donné, en outre, une traduct. de l'*hist. philos. et politique des deux Indes*, par Raynal, avec des suppressions, des corrections et des addit., pour éviter la censure du St-Office.

ALMON (JEAN), écriv. et libraire, né à Liverpool en 1738, est aut. d'un *Examen du règne de George II*, d'une *Revue de l'administ. de Pitt*, ouvr. dont le succès le mit à même d'acheter un fonds de libr. à Londres, où il continua d'écrire sur des sujets de politiq. Edit. de la 1re let. de Junius, il fut mis en prison, et condamné à une amende de 10 marcs. Il entreprit ensuite le *Journal du parlement*, prem. écrit périodique de ce genre, et publia : *Anecdotes* de la vie de lord Chatam (Pitt) ; *Anecdotes biograp., littéraires et polit. des hommes célèbres de son S.* ; la *Correspondance de Wilkes* ; une édit. complète des *Lettres de Junius*. Mort en 1805.

ALMONDE (PHILIPPE van), vice-amiral hollandais, m. en 1711. Il fut un des plus habiles lieutenans du célèbre Ruyter, et se distingua dans tous les combats de mer où il assista, soit comme capitaine, soit dans les grades supérieurs.

ALMUCS (D.....), dame provenç., s'est acquis quelque réputat. par ses vers provençaux. On présume qu'elle vivait dans le 13e S.

ALOADIN ou ALA-EDDYN, prince ou scheick des Arabes ismaéliens, appelés dans les chroniques des croisades Assassins (*v.* ce mot), vivait dans le 13e S. Il envoya un ambass. au roi St Louis, afin d'en obtenir les présens que la plupart des princes d'Asie et d'Europe ne se refusaient point à lui donner, pour éviter le poignard de ses fanatiques émissaires ; mais il n'obtint rien de ce monarque, et resta soumis lui-même au tribut que ses prédécesseurs payaient aux chevaliers du Temple, depuis Beaudouin II, roi de Jérusalem.

ALOARA, veuve de Pandulfe, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses états avec habileté, et mourut en 992.

ALOGIENS, nom tiré du grec λογὸς, parole ou verbe, précédé d'*a* privatif. On appela ainsi des hér. du 2e S., qui niaient que J.-C. fût le verbe éternel.

ALOIGNY. V. ROCHEFORT.

ALOIS (PIERRE), jésuite né à Caserte dans le roy. de Naples, m. au commencement du 17e S. Il a fait des *commentaires* sur les évangiles de carême et des *épigrammes* estimées.

ALOMPRA, birman d'une naissance obscure, mais audacieux et entreprenant, parvint à se rendre indépendant vers le milieu du 18e S. ; fonda la ville et le port de Ragoun, traita avec les Anglais, et fut le chef d'une dynastie nouv. Il m. en 1760.

ALONZO (JEAN), archit. de l'église des Hiéronymites dans la ville de Guadaloupe en Estramadure, l'un des plus beaux édifices de l'Espagne. Elle est précédée d'un vaste péristylo où l'on parvient par 20 degrés, et divisée en 3 nefs séparées par des groupes de colonnes.

ALOPA (FRANÇOIS), impr. vénitien, chez qui Jean de Lascaris fit imprimer une *anthologie grecq.* en lettres capitales, 1494, in-4.

ALOYSIUS, archit. de Théodoric, roi d'Italie, au 5e S., répara par son ordre les monumens de Rome, et surtout les acquéducs.

ALPAGO (ANDRÉ), méd. italien du 16e S., a trad. les *œuvres* d'Avicenne, Averrhoès et Serapion, méd. arabes, et a ajouté de savantes observations à ces écrits.

ALPAIDE, seconde femme de Pépin d'Héristal et mère de Charles-Martel, célèbre par sa beauté. A la mort de son mari, elle se retira dans un monastère où elle finit ses jours vers la fin du 7e S. Les anciens histor. mettent en doute la légitimité de son union avec Pépin, déjà marié à Plectrude qui lui survécut.

ALP-ARSLAN (LHAZ-EDDYN-ABOU-CHUDJAA), 2e sultan de la dynastie des Seljoucydes en Perse, m. en 1072. Il augmenta ses états par plusieurs conquêtes, et vainquit l'armée de l'empereur d'Orient, Romain IV, dans une bataille décisive où celui-ci fut fait prisonnier. V. ROMAIN IV.

ALPETRAGIUS, astron. arabe, aut. d'un *livre* sur la théorie des mouvemens célestes, traduit en latin par Golanymos, Venise, 1531, in-folio.

ALPHANUS (BENOIT), archev. de Salerne, sa patrie, poète et méd., m. en 1086. Il avait mis en vers les *vies* de quelques saints.

ALPHANUS (FRANÇOIS), exerçait la médec. à Salerne, et y fit impr. en 1577 un *traité* des fièvres malignes et pestilentielles.

ALPHANUS (VINCENT), aut. d'un *traité* de la dot en latin, pub. en 1607.

ALPHEN (GUILL. van), né à Leyde en 1608, aut. d'un *formulaire de jurisprudence* en hollandais, Leyde, in-4, souvent réimpr. Mort vers 1685.

ALPHEN (J.-S. van), né à Hassan en 1665, pasteur évangélique dans plusieurs églises des Provinces-Unies, et prof. de théol. à Utrecht où il m. en 1742. — Son fils JÉRÔME, pasteur de l'église d'Amst., se démit en 1757, et m. l'année suivante. Ils ont fait l'un et l'autre plusieurs *ouvr.* de théol.

ALPHERY (NICÉPHORE), ministre anglican du 17e S., né en Russie et issu de la famille impér. des Romanow. Il fut élevé avec deux de ses frères en Angleterre, et embrassa l'état ecclésiast. Ministre d'une paroisse du comté de Hundington, il fut, pendant l'exercice de ce ministère, rappelé deux fois dans sa patrie pour monter sur le trône ; mais

il préféra son presbytère à l'empire qu'on lui offrait. Après avoir essuyé des persécutions sous Cromwell, il termina une vie beaucoup moins remarquable par les événemens que par la bizarrerie de sa destinée. Sa petite-fille, dernier rejeton de cette famille déchue, épousa un coutelier de Hundington, et mourut vers 1770.

ALPHEUS, grav. grec sur pierres dures dont on connaît deux beaux camées représentant la tête de Germanicus, d'Agrippine et de Caïus leur fils, et un autre représentant l'amazone Penthésylée blessée et soutenue par Achille. Ces pierres sont au cabinet des antiques de la bibliothèque du roi.

ALPHONSE Ier, dit le Catholique, roi des Asturies en 739. Les Arabes, ou Maures d'Afrique, ayant subjugué presque toute l'Espagne, Alphonse, fils de don Pèdre, duc de Biscaie, résolut de défendre l'indépendance de cette province contre les vainqueurs. Il se joignit ensuite à Pélage, roi des Asturies, devint son gendre, et lui succéda. Pendant 18 années de règne, il ne cessa de faire la guerre aux Maures; les vainquit dans presque toutes les rencontres, et leur enleva plus de 30 villes dont il agrandit son roy. Il mourut en 757.

ALPHONSE II, surn. le *Chaste*, roi des Asturies, mourut en 842. Il défit les Maures en Galice, dans la Biscaie, en Castille, etc., et fut l'allié de Charlemagne, qui fit en sa faveur des diversions sur les provinces voisines des Pyrénées. Vieux et sans enfans, il désigna pour son successeur don Ramire, son cousin, et vécut encore 7 ans après cette abdication volontaire.

ALPHONSE III, dit le Grand, roi de Léon et des Asturies, illustra son règne par de nombreuses victoires sur les Maures. Il eut à réprimer plusieurs révoltes de ses sujets, et même de son fils aîné. Après un règne de 46 ans, il partagea ses états entre ses deux fils, et mourut en 912. Il avait agrandi son roy. des Asturies, de celui de Léon, de la Galice, d'une partie du Portugal et de la Vieille-Castille. Dans le partage entre ses fils, la Galice échut au cadet. On attribue à Alphonse-le-Grand une chronique qui finit à Ordogno, son père, et remonte à Wamba, roi visigoth, vers la fin du 7e siècle.

ALPHONSE IV, dit le Moine, roi de Léon et des Asturies, petit-fils du précédent, ne régna que 3 ans, et abdiqua en faveur de son frère Ramire, qui le renferma dans un monastère près de Léon, où il mourut en 933.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille, profita des dissensions qui régnaient parmi les Maures pour les attaquer. Il fut tué au siége de Viseu en 1027, d'une flèche tirée des remparts de cette place, située en Portugal.

ALPHONSE VI, roi de Galice, de Léon et de Castille, fils de Ferdinand Ier; celui-ci ayant à sa mort divisé ses états entre ses trois fils, Alphonse n'eut d'abord en partage que le roy. de Léon et les Asturies. Son frère, Sanche II, roi de Castille, l'attaqua, le fit prisonnier, et l'enferma dans un monastère; mais il en sortit à la mort de ce même frère, et rentra dans ses états. Les Castillans n'ayant plus de roi, proclamèrent Alphonse après qu'il se fut disculpé, par un serment prêté entre les mains du Cid (don Rodrigue Dias de Bivar), de l'assassinat de son frère qu'on lui imputait. Il prit Tolède sur les Maures, et mourut en 1109.

ALPHONSE VII. V. Alphonse Ier, roi d'Aragon.

ALPHONSE VIII, roi de Castille, de Léon et de Galice, né du premier mariage d'Urraque, fille d'Alphonse VI, avec Raymond de Bourgogne, comte de Galice (cette princesse épousa ensuite Alphonse Ier, roi d'Aragon). Il partagea quelque temps la couronne de Castille avec sa mère, et apaisa après la mort de cette princesse les troubles qui s'étaient élevés pendant ce double gouvernement. Il reprit Burgos et les autres places que son beau-père, le roi d'Aragon, possédait en Castille, vainquit les Maures, les troupes d'Alphonse d'Aragon, et devint l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne. Son dernier exploit fut la victoire remportée sur les Maures d'Afrique, à Jaën, en 1157; il mourut la même année. Il avait marié sa fille Constance au roi de France Louis VII.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé le Noble, monta sur le trône en 1158 à l'âge de trois ans. Il succédait à son père, Sanche II, fils d'Alphonse VIII. Sa minorité fut troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara qui se disputèrent la régence; mais il reconquit à sa majorité tout ce que ses voisins avaient usurpé sur ses états pendant ces troubles. Il remporta sur les Maures la célèbre bataille de Tolosa, dans la Sierra-Morena, en 1212, et mourut en 1214 lorsqu'il se proposait d'achever la ruine des musulmans en Espagne.

ALPHONSE X, surn. l'Astronome et le Philosophe, roi de Léon et de Castille, succéda à Ferdinand III, son père, en 1252. Cinq ans après, une faction des princes allemands l'appela à l'empire; Rodolphe de Hapsbourg, l'ayant emporté sur lui, il se contenta de protester contre cette élection. Son fils, don Sanche, se révolta contre lui, et l'expulsa du trône. Après avoir appelé les Maures d'Afrique à son secours, Alphonse fit de vains efforts pour reprendre son sceptre, et mourut de chagrin à Séville en 1284. Alphonse eut un règne très-malheur., et cependant c'était le prince le plus instruit de son S. Il donna à ses sujets le recueil de lois connu en Espagne sous le nom de *las Partidas*; et c'est à lui que l'Europe est redevable des tables astronomiques appelées de son nom *alphonsines*.

ALPHONSE XI, fils de Ferdinand IV, roi de Léon et de Castille, succéda à son père en 1312. Ligué avec le roi de Portugal, Alphonse II, il défit les Maures en 1340 à la célèbre bataille de Tarifa, en Andalousie. Il mourut de la peste au siége de Gibraltar en 1350.

ALPHONSE Ier, roi d'Aragon et de Navarre, surn. le Batailleur, disputa la couronne de Castille à sa femme Urraque (*v.* ce nom) et à Alphonse VI, et y renonça ensuite pour obtenir la paix. Il fit la guerre aux Maures d'Espagne et d'Afrique, et remporta plusieurs victoires signalées; mais il fut vaincu en Catalogne, et mourut du chagrin que lui causa cette défaite, en 1134.

ALPHONSE II, roi d'Aragon, m. en 1196, porta la guerre en France, et réunit le Roussillon et le Béarn à ses états. Ce prince cultiva les lettres, ou ce qu'on appelait alors *la gaie science*, et on le compte parmi les troubadours.

ALPHONSE III, roi d'Aragon, m. en 1291 à 26 ans. Le règne de ce prince, qui ne fut que de 6 ans, est remarquable par les barrières que les Aragonais élevèrent contre l'empiétement du pouvoir royal par les précautions qu'ils prirent pour assurer l'existence et l'honneur des citoyens, et par l'autorité dont ils investirent le magistrat appelé *grand justicier*.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, m. en 1336, fut surn. le Débonnaire à cause de sa bonté qui dégénéra souvent en faiblesse.

ALPHONSE V, surn. le Magnanime, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, succéda à son père, Ferdinand-le-Juste, en 1416. Il signala d'abord sa générosité en déchirant sans la lire une liste de seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Déjà roi de Sicile, désigné par Jeanne II, reine de Naples, pour son héritier, il se vit forcé de faire la conquête de cet héritage. Doué de toutes les qualités qui constituent un grand roi, vraiment digne de son surnom, Alphonse n'eut qu'un défaut, celui de

se livrer trop au plaisir. Il fit d'ailleurs la guerre sans cruauté, aima les lettres, et recueillit dans ses états les sciences, les arts et les muses, bannis de Constantinople. Il mourut en 1458.

ALPHONSE Ier, *Henriquez*, premier roi de Portugal, fils de Henri de Bourgogne de la maison de France, né en 1094. Ce prince, n'ayant comme son père que le titre de comte de Portugal, fut proclamé roi par son armée après la bataille de Castro-Verde, où il défit cinq généraux maures en 1139. Il voulut s'agrandir du côté du royaume de Léon et de l'Estramadure; mais après avoir pris Elvas et mis le siége devant Badajoz, il fut cerné dans son camp, fait prisonnier et conduit à Ferdinand, roi de Léon, qui lui rendit la liberté moyennant le sacrifice de tout ce qu'il avait conquis. Il mourut en 1185, après un règne de 75 ans. On doit le regarder comme le fondateur et le législateur de la monarchie portugaise.

ALPHONSE II, dit le Gros, roi de Portugal, succéda à son père, Sanche Ier, en 1211. Il vainquit les Maures d'Espagne en plusieurs rencontres, et notamment à Al-Casar-do-Sal où il avait pour auxiliaires une troupe de croisés que les vents avaient forcés de relâcher à Lisbonne en allant à la Terre-Sainte. Il fit rédiger un code de lois, et ordonna que les sentences de mort ne fussent exécutées que 20 jours après le jugement.

ALPHONSE III, roi de Portugal, 2e fils d'Alphonse II, succéda à son frère Sanche II, en 1248. Il enleva le royaume des Algarves aux Maures: la fin de son règne fut troublée par ses différends avec la cour de Rome. Il mourut en 1279, laissant la couronne à son fils Denis.

ALPHONSE IV, surn. le Brave, roi de Portugal, succéda au roi Denis, son père, en 1325. Il fit long-temps la guerre au roi de Castille, son gendre, et ne se réconcilia avec lui que pour marcher ensemble contre les Maures d'Andalousie et d'Afrique, qui furent complètement défaits à la bataille de Tariffa en 1340. Cédant aux suggestions de quelques courtisans, il permit l'assassinat de la célèbre Inès de Castro, que son fils, don Pèdre, avait épousée en secret. Alphonse IV mourut en 1356. L'histoire a signalé ce monarque comme fils ingrat, frère injuste et père cruel.

ALPHONSE V, surn. l'Africain, roi de Portugal, monta sur le trône à l'âge de 6 ans, en 1438. Parvenu à sa majorité, il tua dans une rencontre don Pedre, son oncle et son tuteur, après l'avoir forcé de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Il porta la guerre en Afrique, et eut de grands démêlés avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs premiers établissemens. Il mourut de la peste en 1481.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, de la maison de Bragance. Ses débauches et le déréglement de son esprit le firent éloigner du trône, et son frère, don Pèdre, fut déclaré régent. Après avoir été relégué 8 ans dans l'île de Tercère (une des Açores), Alphonse fut transféré au château de Cintra, en Portugal, et mourut en 1683. Son frère, le régent, se fit alors couronner sous le nom de Pierre II.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand Ier et petit-fils d'Alphonse-le-Magnanime, monta sur le trône en 1494, après avoir signalé quelques talens militaires sous le règne de son père; mais cette même année, le roi de France Charles VIII, appelé par le vœu de la plupart des Napolitains, envahit le royaume de Naples. Alphonse, abandonné de ses alliés, mal secondé par ses sujets dont il s'était aliéné les cœurs par ses vices, abdiqua la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, qui méritait mieux que lui l'amour des peuples, quitta Naples avant l'arrivée des Français, et se retira en Sicile, où il m. le 19 nov. de la même année 1494.

ALPHONSE DE ZAMORA, juif espagnol, a travaillé à l'édit. de la Polyglotte du card. Ximénès, et est auteur d'un ouv. intit.: *Introductio hebraica*, 1526, in-4. Mort vers 1530.

ALPHONSE D'EST. V. Est.

ALPHONSE DE BURGOS. V. Burgos.

ALPHONSE DE CASTRO. V. Castro.

ALPINI (Prosper), prof. de botanique, né dans l'état de Venise, en 1553, m. à Padoue en 1617; ses recherches savantes l'ont tiré de la foule des botanistes. Boërhaave fit imprimer à Leyde son traité *de Præsagiendâ vitâ et morte ægrotantium*. Son ouv. sur le *Balsamus* des anciens, nommé baume de la Mekke, est inséré dans le recueil intitulé: *Medicina Egyptiorum*.

ALPINUS (Cornelius), poète latin, cité par Horace comme aut. d'une mauvaise tragédie intit. *Memnon*, et d'un poème héroïque sur la guerre de Germanie.

ALPTEGHYN, esclave arabe, devint gouverneur du Khoraçan au 16e S., défit Mansour, prince samanide, s'empara de Gaznah, et fonda la dynastie des Gaznévithes. Mort en 915 (375 de l'hég.).

ALQUIE (François-Savinien), écrivain du 17e S., est aut. de *Mémoires* ou Voyage du marq. de Ville au Levant, Amsterdam, 1671; des *Delices de la France*, 1699, 2 vol. in-12; *Etat de l'empire d'Allemag.*, trad. du lat. de Puffendorf, 1699, in-12.

ALRED ou ALFRED, hist. anglais du 12e S., a écrit les *Annales de l'hist. d'Angleterre*, publiées par Hearne, en 1716, à Oxford; *Libertates eccles. S. Joannis de Beverlic*, resté manuscrit.

ALSACE (Th.-Louis de HÉNIN-LIÉTARD, appelé le cardin. d'), archev. de Malines et primat des Pays-Bas, né à Bruxelles en 1680, fut créé card. en 1719, par le pape Clément XI, reçut Louis XV à son entrée dans Bruxelles, en 1746. Mort doyen des cardinaux, en 1759.

ALSACE (province d'), cédée entièrement à la France par le traité de Ryswick.

ALSACUS (Conrad), écrivain danois, né en 1622, a publié une *Histoire de la réformation du Danemarck*, ouvrage rare.

ALSAHARAVIUS. V. Aboul-Cacem.

ALSOP (Antoine), chapelain de l'évêché de Winchester, et curé de Brigtwel dans le comté de Berks; il a publié un *Choix de fables d'Esope*; ses poèmes anglais ont été insérés dans les recueils périodiques; ses *Odes* latines n'ont paru qu'en 1756. Mort en 1726.

ALSOP (Vincent), théol. anglais du même S., a publié des *Sermons* et des écrits de circonstance qui eurent du succès.

ALSOUFY, astronome arabe du 10e S., a composé une *Table astronomique*, un *Catalogue* des étoiles fixes, et un *Traité* sur la projection des rayons. Il existe plusieurs copies du second de ses ouvrages à la bibliothèque du roi.

ALSTEDIUS (J.-H.), né en 1588, dans le comté de Nassau, prof. de théol. dans son pays, ensuite à Weissembourg en Transylvanie. Mort en 1638. Parmi ses ouv. on distingue une *Encyclopedie* en lat., Lyon, 1649, 2 vol. in-fol., et l'*Encyclopedie de la Bible*, 1642, in-12, où il prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture-Sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts.

ALSTON (Charles), méd. écossais, né en 1683, et m. en 1770, prof. de méd. et de botan. à Edimbourg. On a de lui: *Tyrocinium botanicum*, Edimbourg, 1753, dans lequel il attaque le système sexuel de Linné, et des *Lectures* sur la matière médicale, 1770, 2 vol. in-4.

ALSTROEMER (Jonas), négociant suédois, qui ne dut sa richesse qu'à son industrie. En 1696, il se rendit à Londres, y fit une grande fortune, retourna en Suède, et s'y occupa du perfectionne-

ment des manufactures. Améliorer l'éducation des bêtes à laine, en se procurant d'excellentes races de moutons, et même des beliers d'Angora, cultiver des plantes propres à la teinture, introduire en Suède l'usage des pommes de terre, établir des raffineries de sucre, contribuer à la fondation de la compagnie du Levant et de celle des Indes orientales, tels furent les objets de ses soins. Il était né en 1665, il mourut en 1761. Vingt ans après, le commerce suédois fit placer dans la bourse de Stockholm son buste avec cette inscription : *Jon. Alstroemer artium fabrilium in patriâ instaurator.*

ALSTROEMER (Claude), l'aîné des 4 fils du précédent, né en 1736, m. en 1794, fut élève de Linné, qui a donné son nom à une espèce nouvelle de plantes que son disciple lui avait adressée. Les trois autres, Patrick, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talens.

ALT (Franç.-Joseph-Nic., baron d'), né à Fribourg en 1689, m. dans cette ville en 1771, auteur d'une *Hist. de la Suisse*, Fribourg, 1763, en 10 vol. in-18. Les critiques lui reprochent des fautes multipliées contre la langue française, une partialité trop prononcée en faveur des cantons catholiques, et de longs détails incompatibles avec le plan d'une hist. générale.

ALTAMER (André), ministre luthérien du 16e S.; il a laissé des *Œuvres* de controverse, et des *Notes* sur Tacite.

ALTAMURA (Ambr.), dominicain italien du 16e S., a publié une *Bibliothèque* raisonnée des écrivains de son ordre, Rome, 1617, in-fol.

ALTANI (Antoine), habile négociateur du 15e S., évêque d'Urbin et patriarche d'Aquilée. Le pape Eugène IV l'envoya d'abord en Ecosse pour y réformer le clergé, ensuite en Angleterre, pour y terminer les différens entre ce roy. et la France. Nicolas V, successeur d'Eugène, lui donna la nonciature d'Espagne, pour y négocier le mariage de l'emp. Frédéric III avec Eléonore, infante de Portugal. Il allait retourner à Rome, lorsqu'il mourut à Barcelone, après 20 ans de services.

ALTANI (Antoine), le *Jeune*, parent du précédent, né en 1505, dans son château de Salvarolo, m. en 1570, dans sa terre de Muzarro. Il avait fait des *Poésies* italiennes et latines qui n'ont point été imprimées. L'histoire fait en outre mention de six autres membres de cette famille féconde en savans, entre autres Henri Altani, auteur des *Mémoires* des hommes illustres de sa maison, Venise, 1717.

ALTER ou ALTÈS (Franç.-Charles), jésuite, célèbre philologue, né à Engelsberg en Silésie, l'an 1749, m. à Vienne en 1804. Parmi les 250 ouv. ou dissertations qu'il a publiés, nous nous bornerons à citer : *Novum testamentum ad codicem Vindobonensem Græcè expressum.* Les manusc. de la bibliothèque imp. y sont collationnés avec le manusc qu'Alter appelle *cod. Vindob. II. Homeri Ilias*, avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque palatine, 1789, 2 vol. in-8.; *Homeri, Odyssea et min. poem.*, 1794, in-8.

ALTHAMER. V. Altamer.

ALTHÉE (mythol.), femme d'Œnée, roi de Calydon, mère de Méléagre, irritée contre son fils qui avait tué par mégarde son oncle, elle jeta au feu un tison, à la conservat. duquel était attachée la vie de Méléagre, et se tua ensuite de désespoir.

ALTHUSEN ou ALTHUSIUS (Jean), jurisconsulte, né vers le milieu du 16e S., prof. en droit à Herborn, et syndic à Brême. En 1603, il fit imp. un livre intit.: *Politica methodicè expressa*; il y soutient que le peuple seul est souverain, et qu'il peut à son gré changer et juger ses rois. Ce livre eut des admirateurs; il est aujourd'hui tout-à-fait oublié. M. dans les premières années du 17e siècle.

ALTICOZZI (Laurent), jésuite, né à Cortone en 1689, m. à Rome en 1777; son principal ouv. est une *Somme* de St Augustin, dans laquelle il a fait entrer l'hist. de la vie, des intrigues et des condamnations des partisans de l'hérésie de Pélage, le tout appuyé sur le témoignage des anciens auteurs.

ALTICOZZI (Renaud-Angellieri), patrice de Tortone, de la même famille; il publia en 1749, à Florence, une trad. en vers libres de l'*Epidicus*, comédie de Plaute.

ALTILIUS (Gabriel), poète latin du 15e S., né, suivant les uns, dans la Basilicate au royaume de Naples, et selon d'autres à Mantoue, fut précepteur du roi Ferdinand-le-Jeune. Il fut nommé, par Sixte IV, évêque de Policastro, en 1489, et m. 2 ans après; il n'a laissé qu'un très-petit nombre de vers : sa meilleure pièce est l'épithalame qu'il fit pour le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille du roi Alphonse II, avec Jean-Galeas Sforce, duc de Milan. Ses poésies ont été imprimées dans le *Recueil* de Sannazar.

ALTING (Menso), né en 1541, premier pasteur et président du consistoire à Embden, m. en 1617, aut. de *Livres* de controverse.

ALTING (Henri), fils du précéd., né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral palatin et député du Palatinat au synode de Dordrecht, prof. la théol. à Groningue jusqu'à sa mort, en 1644. Il a laissé beaucoup d'ouv., imprimés et manusc., qu'on ne lit plus.

ALTING (Jacques), fils d'Henri, prof. de théol. et d'hébreu dans l'université de Groningue, a fait des recherches utiles sur des questions d'antiquités hébraïques et de philologie orientale. Il suffira de citer ses *Commentaires* sur presque tous les livres de la Bible, une *Grammaire syro-chaldaïque*, un *Traité* sur la ponctuation hébraïque. Il m. en 1667.

ALTING (Menso), né en 1636, sav. bourgmestre de Groningue, auteur d'une *Chronique* sacrée et d'une *Description* de la Basse-Allemagne. Ces deux ouv. sont écrits en lat., et très-estimés. M. en 1713.

ALTISSIMO (C.), improvisat. du 15e S., était de Florence, et s'appelait Christophe; son mérite lui fit donner la couronne poétique avec ce surnom. Quelques-unes de ses improvisations ont été recueillies et imprimées.

ALTMANN, théol. réformé, et controversiste allemand, né en 1664 à Zoffinghen en Suisse, est auteur de plusieurs traités de controverse en allem., et d'un traité lat. *de Ritibus ecclesiæ Bernensis.* Mort en 1723.

ALTMANN (J.-George), philologue et archéologue, né à Zoffinghen, en 1697, mort en 1758, fut curé d'un village du canton de Berne, et prof. de morale et de langue grecque dans la ville de ce nom. Ses principaux ouv. sont : *Exercitatio de linguâ Italorum antiquissimâ*, Berne, 1721; *Tempe helvet.*, Zurich, 1742, 6 vol. in-8; *Meletemata philologico-critica*, etc., 1755, 3 vol.; *Principia ethica*, Zurich, 1753.

ALTOGRADI (Lelius), jurisc., né à Lucques dans le 17e S. Il a pub. div. ouv., parmi lesquels on distingue ses *Consultations.*

ALTOMARI (Donat-Antoine), méd. et philos., né à Naples vers le milieu du 16e S. Il fut aimé du pape Paul IV, et jouissait d'une grande réputation en Italie. Ses *Œuvres* de médecine ont été imprimées.

ALTOMARI (Blaise), avoc. de Naples. Il a laissé plusieurs ouvr. de jurisprud., avec un *Rec. historique des principales maisons d'Italie.*

ALTON (Richard, comte d'), général autrichien commandant dans les Pays-Bas en 1789. Forcé de quitter Bruxelles, où il aurait pu se défendre, il mourut en route pour se rendre à Vienne en 1792.

ALTON (N..... d'), son frère, lieut.-général au service d'Autriche, se distingua dans la guerre contre les Turks, eut ensuite le commandement d'une division de l'armée des Pays-Bas contre les Français, se trouva au siége de Valenciennes sous

le général **Ferrari**, et se disposait à faire celui de Dunkerque avec le duc d'York, lorsqu'il fut tué en 1707, dans un combat livré près de cette ville.

ALTORFER (ALBERT). Il prit son nom de la ville d'Altorf en Suisse, où il était né en 1488. C'est le plus ancien peintre de l'Helvétie. Ses ouvr. se ressentent de l'enfance de l'art, mais ils annoncent un vrai talent. Son grand tableau de *St Jérôme*, son *Crucifiement*, une grav. en bois, représentant un *Porte-etendard*, une *Passion*, *Pyrame et Thisbe*, sont des morceaux justement estimés.

ALTOUVITIS (MARSEILLE d'), dame illustre, née à Aix en 1550, morte en 1606, dont on connaît un *Sonnet* sur un bracelet et une *Ode* estimée, cités dans la *Bibliothèque provençale* de l'abbé Gouget, tome 13.

ALTOVITI (ANT.), archev. de Florence. Il était un des prélats du concile de Trente. La plupart de ses ouvr. sont restés inédits. Né à Florence en 1521, mort dans la même ville en 1573.

ALUCCI (CÉSAR), écrivain italien du 17e S., a pub. le *Miroir des antiquités rom.*, en ital., 1625.

ALUNNO (FRANÇOIS), mathémat. de Ferrare dans le 15e S., célèbre dans l'art de l'écriture. Il vint à bout de renfermer un chapitre de l'évangile St Jean et le *Credo* dans l'espace d'un denier. L'empereur Charles-Quint, qui vit ce chef-d'œuvre, en fut émerveillé. Il a fait des *Observations sur Petrarque*, un *Traité sur les richesses de la langue italienne*, où sont recueillies les expressions élégantes de Boccace.

ALVA-Y-ASTORGA (PIERRE de), moine espagnol de St-François, dans le 17e S., au Pérou. A son retour il obtint la charge de qualificateur de l'inquisition, et celle de procureur à Rome. Il a composé un parallèle entre J.-C. et St François, intit.: *Prodige de la nature et merveille de la grâce*, où il cherche à établir quatre cents conformités entre le Sauveur et le fondateur de son ordre. Il mourut dans les Pays-Bas en 1667.

ALVARADO (D. PÈDRE d'), né à Badajoz en 1492, accompagna F. Cortès dans la conquête du Mexique, et partagea sa fortune et sa gloire.

ALVARADO (ALPH. d'), lieuten. de Pizarre dans la conquête du Pérou, devint capitaine-général de cette contrée. M. de chagrin de la perte d'une bataille qu'il livra contre un autre général espagnol en 1553.

ALVAREZ DE LUNA ou ALVARO, favori de Jean II, roi de Castille, né en 1388. Nommé chambellan, il resta quarante-cinq ans au service de la cour, et jouit pendant trente années d'un tel empire sur l'esprit de son maître, qu'il n'osait rien faire sans avoir pris ses ordres. Cette servitude finit par lui déplaire; mais le ministre avait la direction du trésor, et s'était fait adorer du peuple par ses libéralités; le monarque tremblait de l'offenser. Mais enfin il trouva l'occasion de secouer le joug: Alvarez fut arrêté, mis en jugement et convaincu d'avoir usurpé la puissance souveraine. Il eut la tête tranchée le 4 juin 1453.

ALVAREZ DE PAZ (JACQUES), né à Tolède, mort jésuite au Pérou. Il établit des écoles à Lima, et mourut au Potosi en 1620. Sa mémoire est vénérée des Péruviens.

ALVAREZ (DIEGO), religieux dominicain, né à Rio-Seco, dans la Vieille-Castille. Il professa trente ans la théol., soit en Espagne, soit à Rome. On lui doit plus. *Traités* sur la doctrine de St Thomas, entre autres: *De auxiliis divinæ gratiæ*; *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*. Ces ouvr. lui valurent l'archevêché de Trani, dans le royaume de Naples. Il y mourut en 1635, dans un âge avancé.

ALVAREZ (FRANÇOIS), né à Coimbre vers la fin du 15e S., aumônier et secrét. de l'ambassade qu'Emmanuel envoya en Abyssinie. Après six années de séjour à la cour de Gondar, il revint en Europe; le roi de Portugal lui donna pour récompense un riche bénéfice, et lui ordonna d'accompagner à Rome Zagabad, que le monarque d'Ethiopie envoyait au pape. En 1533 il rendit compte de son voyage au souverain pontife en présence de Charles-Quint. Alvarez en a fait impr. une relation sous le titre de *Vraie information du pays du prêtre Jean*. Il est le premier qui ait donné quelques notions de ces contrées; mais il n'avait pas tout vu par ses yeux, et ce qu'il avait vu il l'avait mal vu.

ALVAREZ (EMMANUEL), jésuite portugais, très-versé dans le grec et l'hébreu, surtout dans la littérature latine; né dans l'île de Madère en 1526, m. à Lisbonne en 1583. Sa grammaire latine *De institutione grammaticâ*, eut plusieurs édit., et fut adoptée dans tous les colléges de son ordre. Il est auteur d'un autre ouvr. moins célèbre intit. *De mensuris, ponderibus et numeris*.

ALVAREZ (BALTHAZAR), jésuite espagnol, mort l'an 1580 en odeur de sainteté. Sa *Vie*, écrite en espagnol, a été traduite en italien.

ALVAREZ DE ORIENTE, poète portugais, né à Goa au 15e S., auteur d'un poème intit. *Lusitania transformada*, dont la première édition est de Lisbonne, 1607, in-8.

ALVAROTTO (JACQ.), jurisc. italien, m. à Padoue en 1546, est aut. de *Commentaria in lib. feudorum*, Francfort, 1687, in-fol.

ALVENSLEBEN (PHIL.-CH., comte d'), ministre d'état de Prusse, né à Hanovre en 1745, m. à Berlin en 1802, a composé un *Essai* de tableaux chronol. des événemens de la guerre depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hubertzbourg.

ALVIANO (BARTHÉLEMI), général des Vénitiens pendant la guerre et la ligue de Cambrai. Il commandait leur armée lorsqu'elle fit la campagne d'hiver de 1508 dans les Alpes juliennes, et qu'elle détruisit les troupes de l'empereur Maximilien, commandées par le duc de Brunswick. L'année suivante, il voulait attaquer et battre en détail les confédérés; mais le sénat de Venise lui défendit de prendre l'offensive. Cette défense fut cause de la perte de la bataille de Ghiaralda, le 14 mai 1509. Il eut 10,000 hommes tués, et fut lui-même blessé au visage. Fait prisonnier par Louis XII, il n'obtint sa liberté qu'en 1513, lorsque les Vénitiens s'allièrent aux Français. Il décida leur victoire à Marignan, le 14 sept. 1515. Accouru avec moins de 300 cavaliers au secours de François Ier, il apprend que la bataille est perdue: « Courage, mes amis, s'écria-t-il, nous en aurons plus de gloire, suivez-moi, et nous l'aurons bientôt regagnée. » Il attaque aussitôt les Suisses avec tant d'ardeur, qu'ils s'imaginent avoir sur les bras toute l'armée. Il mourut quelques jours après de maladie, regretté des Vénitiens, qui donnèrent une pension à son fils et marièrent ses filles. Ce guerrier cultivait la littér. au milieu des camps.

ALVIN, Frison, recteur de l'école de Sneeck, vers l'an 1400. Il a laissé dans sa langue un *Abrégé rimé de l'histoire de Frise*, dont Suffridius Petri donne un extrait.

ALVINTZY (PIERRE), ministre protestant du 17e S., né en Transylvanie, est aut. d'un ouvr. polémique intit. *Itinéraire cathol.*, et d'une *Gramm. hongroise*.

ALVINZY (le baron d'), général autrichien, né en 1726, mort en 1810, commanda une armée autrichienne en Italie, battue par Bonaparte en 1796.

ALXINGER (JEAN-BAPT. d'), poète célèbre, né à Vienne en 1755. A la mort de ses parens, maître d'un riche patrimoine, il ne fit usage de son titre d'agent à la cour de l'empereur que pour arranger les affaires des plaideurs, ou pour défendre les personnes qui n'étaient pas en état de faire les frais de leurs procès. Plein d'enthousiasme pour la littérat. allemande, il s'occupa toute sa vie de ses progrès. Le prem. recueil de ses poésies le mit au rang des meilleurs poètes de sa nation; *Doolin de*

Mayence, poème chevaleresque en 10 chants, et *Bliomberis* en 12 chants, lui donnèrent la palme de l'épopée. Sa traduct. poétique du *Numa* de Florian n'eut pas le même succès. Elle a plus de verve et de poésie que l'original, mais elle est inégale et souvent négligée. Il mourut en 1797.

ALY. V. Ali.

ALYATES. Il y eut deux rois de Lydie de ce nom : le dernier fut père de Crésus, et mourut vers l'an 562 avant J.-C. Hérodote a donné la descript. du tombeau magnifique élevé à ce prince, et dont le voyageur anglais Chandler croit avoir découvert les ruines.

ALY-CHYR (l'émir), ministre d'état et poète persan, vivait dans le 15e S., sous le règne d'Hocein-Mirza, souverain du Khoraçan, dont il fut le visir. Il composa plusieurs ouvr. en turk et en persan, et employa ses richesses à des fondations utiles à l'humanité. Mort en 1500 (906 de l'hégyre).

ALY-GUERAI, trente-quatrième khan des Tatars de Crimée, vers le milieu du 18e S., fut déposé par le sulthan de Constantinople et exilé en Romélie en 1758, pour avoir entravé, par ses exactions sur les Tatars nogais, l'approvisionnement de la capitale de l'empire othoman, dans un temps de disette. Il mourut dans son exil.

ALYPE, archit. d'Antioche au 4e S., aut. d'une *Géographie*, qu'il dédia à l'empereur Julien. On croit généralement que c'est celle publiée à Genève en 1628, in-4, par Jacques Godefroi. C'est à lui que Julien avait ordonné de rebâtir le temple de Jérusalem en 363.

ALYPE (St) d'Andrinople, surnommé le *Stylite*, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, qui, dans l'expression des langues de l'Orient, signifie également rocher. M. au commencement du 7e siècle.

ALYPIUS, philos. d'Alexandrie, contempor. de Jamblique (*v.* ce nom); il avait la taille d'un nain, mais c'était le plus subtil dialecticien de son siècle : il donnait ses leçons de vive voix.

ALYPIUS, aut. grec. Il nous reste un fragm. de son *Traité* sur la musique. Meibomius l'a inséré dans son rec. intit. *Antiquæ musicæ auctores septem*. Il vivait avant Ptolémée.

ALYPIUS, évêq. de Tagaste, ami de St Aug., se distingua dans une conférence tenue à Carthage contre les donatistes (*v.* ce nom), en 411.

ALZATE-Y-RAMIREZ (don Jos.-Ant.), astronome et géographe espagnol, né au Mexique dans le 18e S., pub. une *Gazette de littérature* à Mexico, et fit un grand nombre d'observations astronomiques assez importantes. Il correspondait avec l'acad. des sciences de Paris, à laquelle il dédia une nouvelle carte de l'Amérique septentrionale. On a de lui plusieurs autres *Cartes*, des *Mém. géographiques*, et une *Lettre* sur divers objets d'hist. nat., impr. dans la relation du *Voyage de Chappe*.

AMABLE (St), curé de Riom dans le 5e S., et le patron de cette ville, selon Grégoire de Tours. Il mourut en 446, et fut enterré à Clermont; mais d'autres écrivains assurent qu'il mourut en 475, et que son tombeau fut placé dans l'église de St-Bénigne, à Riom.

AMACK, poète persan du 11e S., est aut. du poème des *Amours de Joseph et de Zulykha*, trad. en franç. et en angl., et très-estimé dans l'Orient.

AMADEI (Christ.-Antoine), médec. et botan. de Bologne, vers la fin du 17e S. Il découvrit, dans les environs de sa patrie, deux plantes dont il ne put découvrir les noms. Quelque temps après, on reconnut qu'elles se trouvaient sous l'équateur. Gaëtan Monti leur donna le nom d'*Aldrovanda*, en l'honneur d'Aldrovande, son compatriote.—Son fils Amadei, botaniste et chanoine de Bologne, se distingua par ses profondes connais. en bibliogr.

AMADESI (Dominique), négociant qui faisait ses délices des b.-lett., et surtout de la poésie. La mort d'une épouse adorée fut le triste sujet de ses vers. Il était né à Bologne en 1657, et il m. en 1730. Son fils, Lelio-Alberto, fut également distingué par ses connaissances et son goût pour la littérat. Il mourut en 1758, âgé de 66 ans.

AMADESI (Joseph-Louis), né à Livourne en 1701, garde des archives de l'archevêché de Ravenne. Il a pub. des ouvr. sur les droits et la juridiction de cette église, d'après les renseignemens qu'il avait puisés dans les archives. Ce sav. faisait de jolis vers qui se trouvent semés dans plusieurs recueils. Il mourut à Rome en 1773.

AMADUZZI (Jean-Christ.), né dans l'état rom., philologue distingué, inspecteur de l'imprimerie de la Propagande à Rome, au milieu du 18e S. Il était en correspondance avec la plupart des savans de l'Europe. On lui doit un gr. nomb. d'ouvrages et d'éditions estimées.

AMAFANIUS (Caïus), philos. rom., cité par Cicéron dans ses *Tusculanes*. Il traduisit en lat. les ouvr. d'Epicure, dont il suivait la doctrine.

AMAGE, reine des anciens Sarmates, célèbre par son habileté dans le gouvernement, son équité et son courage.

AMALÉCITES, peuples descendans d'Esaü. Chassés de leur pays par Ezéchias, ils se retirèrent en Grèce, et furent la souche des Lelèges, ancêtres des Macédoniens et des Lacédémoniens.

AMAJA (Franç.), jurisc. espagn., m. vers 1640 à Valladolid, professa le droit à Ossuna et Salamanque. Il est aut. de *Commentaires* sur les cinq dern. liv. du code, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvrages de droit estimés en Espagne.

AMALABERGUE, fille de Théodoric, roi des Goths, et femme d'Hermanfroi (*v.* ce dern. nom).

AMALAIRE (Fortunatus), archev. de Trèves en 810. L'année suiv. il rétablit la religion chrét. dans la partie de la Saxe située au-delà de l'Ebre. En 813 il fut envoyé en ambassade à Constantinople, pour ratifier le traité que Charlemagne venait de conclure avec l'empereur grec. Il mourut en 814, dans son diocèse. Nous avons un *Traité* d'Amalaire sur le baptême, impr. dans les *Œuvres* et sous le nom d'Alcuin.

AMALAIRE (Symphosius), prêtre de l'église de Metz, directeur de l'école du palais sous Louis-le-Débonnaire. Il passe pour l'homme le plus sav. de son S. dans la liturgie. Son principal ouv. est le *Tr. des offices eccles.*, où l'aut. cherche à rendre raison des prières et des cérémonies de l'office divin. Ce tr. parut en 820, et avec des correct. en 827.

AMALARIC, roi des Visigoths d'Espagne en 511, fut défait par Childebert et tué près de Narbonne. Il avait épousé Clotide, fille de Clovis, roi de France. En lui finit la race des Théodomes, qui avait régné 111 ans sur les Visigoths. Cette monarchie devint alors élective et se concentra en Espagne.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, gouverna long-temps après la mort de son père avec les qualités d'un grand roi, fit fleurir les arts et les sciences, et appela les sav. auprès d'elle. Sa connaissance de la langue des peuples voisins la dispensait du service des interprètes. Elle avait épousé Théodat, qui la fit étrangler dans un bain sous prétexte d'adultère.

AMALECH, père des Amalécites, peuples de l'Arabie, était petit-fils d'Esaü. Les Amalécites, après avoir été long-temps en guerre avec les Hébreux, furent exterminés par Saül.

AMALFI (Constance d'Avalos d'), l'une des muses italiennes du 16e S. Elle resta veuve de bonne heure, et sans enfans, d'Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi. Charles-Quint, pour preuve de son estime, lui donna le titre de princesse. Elle mourut à Naples, sa patrie, vers l'an 1560. Ses *Poésies* sont réunies dans plusieurs éditions avec celles de Victoire Colonne, marquise de Pescaire.

AMALIE, épouse du duc de Saxe-Weimar en 1756, se trouva après sa mort chargée du gouver-

ment à 19 ans. Son administ. répara les pertes que firent ses états pendant la guerre de 7 ans ; elle mit à exécution un plan qu'elle avait formé pour la civilisation de son pays et le progrès des lumières. La ville de Weimar fut le rendez-vous des savans d'Allemagne, tels que Goethe, Wieland, Seckendorf, Bode, etc. En 1775, elle déposa entre les mains de son fils l'autorité dont elle s'était montrée si digne pendant 14 ans. Morte en 1808, généralement regrettée.

AMALRIC (Arnaud), 17e abbé de Cîteaux, fut choisi en 1204 par Innocent III, avec P. de Castelnau et Arnaud, pour travailler à la conversion des Albigeois. A la suite de cette mission, pendant laquelle des excès inouïs furent commis de part et d'autre, Amalric fut nommé archev. de Narbonne en 1212, passa ensuite de là en Espagne avec des troupes, et contribua à la défaite d'un roi maure. A son retour en France, il se brouilla avec le comte Simon de Montfort, au sujet du titre de duc de Narbonne qu'il s'était arrogé. Amalric excommunia Simon, et se ligua contre lui avec le comte de Toulouse. Mort en 1225.

AMALRIC (Auger), histor. du 14e S., a écrit une *Histoire des papes jusqu'à Jean XXII.*

AMALTHÉE (mythol.), fille de Mélisséus, roi de Crète, nourrit Jupiter avec du lait de chèvre, ce qui fit dire que le dieu avait été nourri par une chèvre ; on ajouta qu'une de ses cornes avait été placée dans le ciel, sous le nom de corne d'abondance.

AMALTHÉE, sibylle de Cumes, nommée aussi Démophile, présenta, dit-on, à Tarquin, des prophéties sur les destinées de Rome.

AMALTHÉE (Paul), naquit à Pordenone dans le Frioul, vers l'an 1460 ; il entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut prof. de b.-lett. dans sa patrie, puis à Bellune, à Trente, enfin à Vienne en Autriche. Quelques-unes de ses *Poésies* latines ont été impr. ; les autres sont restées MSs. Il fut couronné à Vienne en 1517.

AMALTHÉE (Marc-Antoine), frère du précédent, fut prof. dans plusieurs villes du Frioul, et m. à Pordenone en 1558, âgé de 83 ans. On conserve à Venise, dans la biblioth. de St-Michel de Murano, un volume entier de ses *Poésies* latines.

AMALTHÉE (Franç.), le plus jeune des trois frères, professa, comme eux, la littérature. Il fit des vers et des discours latins, et fut le père des trois Amalthée suivans.

AMALTHÉE (Jérôme), né en 1506, fils aîné du précédent, professa dans plusieurs villes, jusqu'à sa mort arrivée en 1574. Muret le préférait à tous les poètes latins d'Italie.

AMALTHÉE (Octave), fils aîné de Jérôme, suivit l'état de médec., professa la philos. à Padoue, et mourut à Venise en 1626, âgé de 83 ans.

AMALTHÉE (Attilius), 2e fils de Jérôme, né à Oderzo en 1550, prit l'état ecclés., eut plusieurs nonciatures, et mourut à Rome en 1633.

AMALTHÉE (Jean-Baptiste), né à Oderzo en 1525, fut secrét. de la républ. de Raguse, puis appelé à Rome, et secrét. du pape Pie IV. Il mourut dans cette ville en 1573.

AMALTHÉE (Corneille), né vers l'an 1530, médec. et poète. La républ. de Raguse le prit pour secrét. après son frère Jean-Baptiste. Il repassa en Italie et vint à Rome, où Paul Manuce l'avait attiré pour l'aider dans ses travaux. Corneille mourut en 1603. Ses *Poésies* ont été impr. avec celles de ses deux frères.

AMALTHEO (Pomponius), peintre du 16e S., né dans le Frioul en 1505, m. en 1584.

AMAMA (Sixtinus), théolog. protestant, né dans la Frise, très-versé dans les langues orientales, profess. d'hébreu dans l'université de Franeker. Il a fait une *Critique* de la version du Pentateuque dite *la Vulgate*, et de celle des livres hist. de l'Ancien-Testament, de Job, des Psaumes, des livres de Salomon, et quelques dissertations détachées. Il mourut en 1629.

AMAMA, peintre du 17e S. à Hambourg. Il excellait à peindre en miniature des paysages, des oiseaux, et surtout des fleurs.

AMAN, Amalécite, favori d'Assuérus pendant la captivité de Babylone. Irrité contre tous les Juifs, parce que Mardochée refusait de se prosterner devant lui, il résolut de les faire périr, et en fit donner l'ordre par le roi. Esther, Juive d'origine, apaisa la colère d'Assuérus son époux, et fit condamner Aman au gibet.

AMAND (St), évêque de Bordeaux, sa patrie, en 403, vénéré comme l'un des plus saints prélats de son temps. De tous ses écrits, il ne nous reste que le précis de l'une de ses *Lettres* dans une de celles de St Jérôme. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

AMAND (St), né près de Nantes, regardé comme l'apôtre des Pays-Bas. Il y fonda plus. monastères : à Gand, celui de Blandinberg, depuis nommé l'abbaye de St-Pierre, et celui de St-Bavon, érigé en cathédrale au milieu du 16e S. ; près de Tournay, celui d'Elnon, autrement dit l'abbaye de St-Amand. Elu, malgré lui, évêq. de Tongres en 628, il se démit au bout de trois ans, et vers la fin de sa vie il se retira dans son monastère d'Elnon, où il mourut en 679.

AMAND (Pierre), chirurgien-accoucheur, m. à Paris en 1720, a publ. des *Observations* sur l'art des accouchemens, Paris, 1713-1715, in-8.

AMAND (Jacques-François), peintre et graveur français de l'acad. de peinture, m. en 1770.

AMAND de Ziériczée, ainsi nommé de sa ville natale, provincial des minimes, et profess. de théol. à Louvain, est aut. d'une chronique du monde depuis la création jusqu'en 1534 sous ce tit. : *Scrutinium, sive Venatio veritatis historicæ*, en 6 liv., Louvain, 1534, in-8. Cette chronique est suivie d'un opuscule sur les 70 *semaines* de Daniel.

AMAND. V. St-Amand.

AMANDUS (Æneus-Salvius), général rom. vers l'an 285, gouvern. des Gaules sous Dioclétien, avec Auleus-Pomponius-Ælianus. Suivi d'une faible armée de paysans et de vagabonds, ils osèrent se faire proclamer empereurs. Ces paysans s'appelaient Bagaudes, du nom d'un château situé à une lieue de Paris, qu'on a depuis nommé St-Maur-des-Fossés. Maximien se rendit maître de ce château et le fit démolir. Amandus périt dans cette guerre.

AMANIEU-DES-ESCAS, troubadour du 13e S., qui vécut à la cour de Jacques II, roi d'Aragon. On a quatre pièces de ses poésies. L'une d'elles est une instruction à un jeune seigneur, où l'on trouve des détails curieux sur les usages, les vêtemens et les manières de son temps.

AMAR, député à la convention nat., était, avant la révolution, avocat au parlement de Grenoble et trésorier de France. Il vota la mort de Louis XVI, fut membre du comité de sûreté générale, et ne se fit remarquer que par son exaltation révolutionnaire. Mort à Paris en 1816.

AMARA-SINGHA, sav. Indien, qui vivait dans le premier S. avant J.-C., a composé le meilleur et le plus complet des *Dictionn.* samskrits en vers. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque du roi, nos 33, 38 et 39 du catal. des MSs. samskrits.

AMARAL (André d'), portugais, chancelier de l'ordre de Jérusalem, et prieur de Castille. Accusé d'avoir fait connaître à Soliman, par des avis secrets, les endroits les plus faibles de la place de Rhodes, et de l'avoir informé que les assiégés manquaient de vivres et de munitions, il fut condamné, sur la seule déposition d'un domestique,

à avoir la tête tranchée, et reçut la mort avec courage le 5 novembre 1522

AMARITON (J.), jurisconsulte du 16e S., né en Auvergne, m. à Paris en 1590. On a de lui des *comment.* sur les *épîtres* de Cicéron et d'Horace, Paris, 1553, et des *Notes* sur le 38e *livre* d'Ulpien, Toulouse, 1554.

AMASA, neveu de David, fut général d'Absalon lors de sa révolte contre son père. Rentré dans le devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa faveur; mais il fut tué d'un coup d'épée par Joab, qui en était devenu jaloux.

AMASEO (ROMOLO), littérateur ital., né à Udine en 1489, profess. à Bologne, et secrétaire du sénat de cette ville. Chargé de prononcer, devant le pape Clément VII et l'empereur Charles-Quint, une harangue latine au sujet de la paix conclue entre les deux souverains, il s'acquitta de ce devoir aux applaudissemens de toute l'assemblée. Le saint-siége lui donna plus. missions politiques importantes. En 1550, après la mort de sa femme, Jules III le nomma secrétaire des brefs: il mourut deux ans après. On a de lui deux traduct. latines d'auteurs grecs, et des discours latins.

AMASEO (POMPILIO), fils du précéd., enseigna le grec à Bologne comme son père, et mourut en 1584. Il fit imprimer deux fragmens de Polybe: l'*Histoire* des poètes de son temps, qu'il avait écrite en latin, n'a pas vu le jour.

AMASEO (GRÉGOIRE), né à Udine, profess. de langue latine dans l'université de Venise, m. en 1541. Il a laissé des *Mémoires* sur l'hist. et les troubles de la ville d'Aquilée.

AMASIAS, 8e roi de Juda, fils de Joas, remporta sur les Iduméens une grande victoire; mais n'étant pas resté fidèle à Dieu, il fut battu et fait prisonnier par le roi d'Israël, et ne recouvra sa liberté qu'en livrant les trésors du temple. Il mourut assassiné par ses sujets.

AMASIAS, prêtre du veau d'or de Bethel vers 765 avant J.-C.

AMASIS, un des plus anciens rois d'Egypte, fut abandonné de ses sujets, qui se soumirent à Actisanès, roi d'Ethiopie.

AMASIS II, roi d'Égypte, de 569 à 526, n'était d'abord que simple soldat, et devint bientôt assez puissant pour détrôner Apries. Il fit oublier son usurpation et la bassesse de sa naissance par sa justice et ses talens. Il se soumit à Cyrus; mais, ayant refusé de payer le tribut à Cambyse son fils, il fut attaqué par ce prince, et mourut avant la conquête de son royaume par les Perses.

AMASTRIS, nièce du dernier Darius, épousa Cratère, favori d'Alexandre, et ensuite Lisimaque, roi de Thrace. Ses fils la firent jeter à la mer; mais Lisimaque vengea ce parricide. On a quelques médailles d'Amastris qui font présumer qu'elle fonda une ville de son nom.

AMAT-DE-GRAVESON. V. GRAVESON.

AMATE, femme du roi Latinus, avait fiancé sa fille Lavinie à Turnus avant l'arrivée d'Énée dans le Latium. Elle se pendit de désespoir quand elle la vit épouser le prince troyen.

AMATIUS, Romain, voulut se faire reconnaître d'Auguste comme petit-fils de Marius et allié de Jules-César: cet empereur le fit étrangler.

AMATO, moine, puis évêque du Mont-Cassin au 11e S., a laissé deux *ouvr.* sur la vie des apôtres St Pierre et St Paul, et sur les victoires et les irruptions des Normands.

AMATO (J.-ANTOINE), peintre et grav., né à Naples en 1475, m. en 1555, a laissé plus. tableaux, dont les plus est. sont une *naissance du Sauveur*, une *Vierge* et une *Ste Marie del Termine*, qui se trouvent dans les églises de Naples.

AMATO, neveu du précéd., s'est acquis aussi quelque réputation dans la peinture.

AMATO (VINCENT), a publié en 1670 des *Mémoires historiques* sur la ville de Cantazaro sa patrie.

AMATO (VINCENT), compositeur sicilien, né en 1629, a laissé: *Sacri Concerti*, à 2, 3, 4 et 5 voix, avec une *Messe* à 3 et 4, Palerme, 1656; *Messa e Salmi di vespro y compieta*, à 4 et 5 voix, ib., 1656; l'*Isauro*, opéra, Aquila, 1664.

AMATO (AGNELLO), avocat napol. du 17e S., est aut. de consultations et d'écrits sur les droits féodaux et ecclésiastiques.

AMATUS-LUSITANUS (JEAN-RODRIGUE), méd. portugais, Juif d'origine, né en 1511, fit ses études à Salamanque, voyagea dans diverses contrées, et professa la médecine avec succès à Ferrare et à Ancône. Soupçonné d'être attaché à la religion juive, il échappa à l'inquisition en se retirant d'abord à Pesare, ensuite à Raguse, enfin à Thessalonique, où il embrassa ouvertement le judaïsme. L'époque de sa mort n'est pas fixée. On a de lui: *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materiâ medicâ libros; Curationum medicinalium centuriæ septem;* cet ouvrage a eu plusieurs éditions, Lyon, 1580; Paris, 1580, in-12; 1613 et 1620, in-4.

AMAURI, dit de Chartres, professait la philos. au commenc. du 13e S. La métaphysique d'Aristote le jeta dans des erreurs; il se fit un nouveau système de religion et de nomb. prosélytes, mais fut condamné par Innocent II. Il se rétracta plus tard, et se retira à St Martin-des-Champs. En 1210, ses ossemens furent exhumés, et jetés à la voirie; ses disciples, livrés au bras séculier, périrent dans les flammes.

AMAURY, roi de Jérusalem après la mort de son frère, Beaudouin III, en 1165. Il forma le projet de s'emparer de l'Égypte, s'occupa pendant plusieurs mois des préparatifs de cette guerre, rompit tout à coup la paix avec le khalyfe, prit Damiette, et marcha vers le Kaire. En attendant que l'armée de Noradin fût arrivée, le khalyfe et son visir amusèrent Amaury, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or. Au moment où il se croyait maître des trésors de l'Égypte, le sulthan d'Alep envoya une puissante armée pour combattre les chrétiens. Le roi de Jérusalem fut obligé de lever le siége, d'abandonner ses conquêtes, et de rentrer dans son royaume, avec la honte d'avoir fait une agression injuste, et de perdre le tribut que lui payaient les mahométans. Saladin entra dans la Palestine, prit Gaza, et mit à feu et à sang toute la contrée, tandis que Noradin marchait vers Antioche. Après avoir fait de vains efforts pour s'opposer aux progrès des infidèles, Amaury mourut en 1173, âgé de 38 ans.

AMAURY II, de Lusignan, roi de Chypre. A la mort du comte de Champagne, il épousa sa veuve, Isabelle, seconde fille d'Amaury Ier, et fut reconnu roi de Jérusalem en 1194. Il implora, mais inutilement, le secours des princes de l'Europe contre les Sarasins, maîtres de la cité sainte. La division qui régnait dans la famille de Saladin sauva seule les faibles débris de son royaume. Acre fut sa résidence. Il mourut en 1205.

AMAURYS (GUILLAUME des), troub. du 15e S. Dans une de ses chansons, il charge une hirondelle d'aller, tous les matins, réveiller par ses gazouillemens une dame de Naples, fille du comte d'Hautemare, pour lui apprendre tous les maux que lui fait souffrir son amour.

AMAZONES, peuplade fabuleuse de femmes guerrières. On suppose qu'il exista deux tribus principales d'Amazones: les unes qui habitaient les côtes septentrion. et occident. de l'Afrique, subjuguèrent les Atlantes, les Numides, les Ethiopiens, les Gorgones, autre peuplade guerrière qui les arrêta long-temps. Les autres, originaires de l'Asie-Mineure, étendirent leurs conquêtes jusqu'aux frontières de l'Assyrie et du Tanaïs. Elles bâtirent Ephèse, Smyrne, Tyr, Magnésie, Thémissyre, et eurent plusieurs reines célèbres: Antiope,

qui attaqua Thésée ; Penthésilée, qui secourut les Troyens ; Tomiris, qui fit périr Cyrus ; Thalestris, qui visita Alexandre. On a dit qu'elles se perpétuaient par un commerce passager avec les habitans des pays voisins, et qu'elles estropiaient ou faisaient périr leurs enfans mâles. Elles se brûlaient, dit-on, la mamelle droite pour tirer de l'arc avec plus de facilité.

AMBERGER (Christophe), peintre et grav., né à Nuremberg en 1540. La galerie royale possède plusieurs de ses ouvr. Sa meilleure composition est l'histoire *de Joseph* en 12 tableaux.

AMBÉRIEUX (P.-Dujas d'), présid. du collége électoral de l'Ain en 1815, cultivait les lettres, et a laissé un opuscule en vers et en prose, intit. *les Sages*. Mort en 1821.

AMBIGAT, roi des Gaules, du temps de Tarquin l'Ancien, envoya des colonies de Gaulois en Germanie et en Italie, sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse (*v.* ces noms).

AMBILLOU (René BOUCHET), poète français du 16[e] S., fils d'une sœur de Scévole de Ste Marthe.

AMBILLOU (Jacques), frère du précédent, avocat au parlement de Bretagne, cultivait aussi la poésie.

AMBIORIX, roi des Eburons dans la Gaule, battit plus. généraux romains, et fut défait lui-même par Jules-César dans une grande bataille, où il perdit 60.000 hommes.

AMBLIMONT (F. comte d'), offic.-général de la marine française, émigra, prit du service en Espagne pendant la révolut., et fut tué en 1796 dans un combat où la flotte espagnole fut battue par l'amiral Jervis. On a de lui une *Tactique navale*, Paris, 1788, in-4, fig.

AMBLY (E.-C.-A., marq. d'), lieut.-général des armées, député aux états-généraux en 1789, sortit de France après la clôture de l'assemblée constituante, et se rendit à l'armée de Condé, où il fit la campagne de 1792. Mort en émigration dans un âge très-avancé.

AMBOISE (George d'), cardin., né d'une famille ancienne, au château de Chaumont-sur-Loire en 1460. Il fut év. de Montauban à l'âge de 14 ans, et devint un des aumôniers de Louis XI. Après la mort de ce monarque, en 1483, le duc d'Orléans prit les armes pour faire valoir ses droits à la régence ; d'Amboise suivit sa fortune : ils furent tous deux faits prisonniers et mis en liberté lorsque Charles VIII fut déclaré majeur. Il obtint bientôt l'archevêché de Narbonne, qu'il échangea contre celui de Rouen en 1493. Le duc d'Orléans, gouverneur de la Normandie, le nomma son lieutenant-général. Lorsque ce prince monta sur le trône sous le nom de Louis XII, il choisit d'Amboise pour son prem. ministre, et mit en lui toute sa confiance. Au lieu de lever la taxe ordinaire pour les frais du couronnement, les impôts furent diminués d'un dixième. L'année suivante, en 1499, Louis XII entreprit la conq. du Milanais ; mais les campagnes de l'Italie, qui d'abord avaient eu tant d'éclat, finirent par être malheureuses. Au milieu de ces désastres, d'Amboise eut la gloire de ne point augmenter les impôts, de maintenir la paix dans l'intérieur, et de faire dans nos lois des changemens nécessaires pour abréger les procès, et s'opposer à la corruption des magistrats, qui donnaient souvent gain de cause à l'homme riche ou puissant, au préjudice du pauvre qui ne pouvait acheter leurs jugemens. Il avait obtenu la dignité de card. après la dissolution du mariage de Louis XII avec Jeanne de France, lorsqu'il eut fait donner à César de Borgia, fils d'Alexandre VI, le duché de Valentinois. Après la mort de Pie III, il eut l'ambition d'être pape. Julien de la Rovère lui conseilla de retirer les troupes françaises de Rome, pour laisser au conclave une pleine liberté de suffrages, et se fit élire à sa place sous le nom de Jules II. D'Amboise, irrité contre les Vénitiens qui l'avaient fait exclure, engagea Louis XII à leur faire la guerre, et mourut bientôt après en 1510.

AMBOISE (Adrien), év. de Tréguier en 1604, mort dans son diocèse en 1616. Il a donné *Holopherne*, tragédie sainte, 1580, in-8.

AMBOISE (François), frère aîné d'Adrien. Les b.-let. ne furent pour lui qu'un amusement ; il y renonça de bonne heure pour s'occuper de sa fortune, et devint conseiller au parlement de Bretagne, maître des requêtes, enfin conseiller d'état. Parmi ses œuvres de poésie, on cite une *Elégie* sur le trépas d'Anne de Montmorency ; un *Panégyrique* latin ; une *ode* française sur le désastre de la France. Né à Paris en 1550, mort à Rennes en 1620. On lui doit le recueil des *œuvres* d'Abailard et d'Héloïse, 1616, in-4.

AMBOISE (Jacq.), doct. en médec., frère des deux précédens, m. de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ*, Paris, 1595, in-8 ; et quelques quest. médicales insérées dans la *Bibliot. médicale* ancienne et moderne de Carrère.

AMBOISE (Michel d'), fils naturel du comte Chaumont d'Amboise, amiral de France, né à Naples dans les prem. années du 16[e] S. Il avait pris, pour surnom, l'épithète d'Esclave fortuné, comme sujet aux caprices de la fortune. Ses *poesies* ne sont qu'une prose rimée.

AMBOISE (J.-J.), comte d'Ambijoux, m. sans postérité, fut le dernier de la famille d'Amboise.

AMBOISE (Aymeri d'), grand-maître de l'ordre de Jérusalem, et success. de Pierre d'Aubusson. La victoire navale qu'il remporta en 1510 sur le soudan d'Égypte près de Monte-Negro, lui fit un grand nom. Il m. deux ans après, âgé de 78 ans.

AMBRA (Élisabeth-Girolami), née à Florence au commenc. du dern. S. Ses poésies légères eurent du succès. Elle fut reçue à l'acad. des Arcades sous le nom d'Idalba.

AMBRA (Franç.), noble florentin, consul de l'acad. de Florence. Il y fit souvent des lectures publiques, et mourut en 1558. Ses *comedies* furent imprimées après sa mort, Florence, 1560.

AMBROGI (Antoine-Marie), né à Florence en 1713, m. à Rome en 1788, professa l'éloquence et la poésie au collége romain. Il occupa 30 ans cette chaire, et la plupart des littérateurs qui depuis ont illustré l'Italie lui durent leur instruction. Le musée de Kircher fut confié pendant plusieurs années à ses soins : il en a publié une description détaillée sous le titre de *Musæum Kircherianum*. Sa *trad.* de Virgile, en vers blancs, est accompagnée de dissertations savantes, de variantes et de notes, ornée de grav. d'après les monumens antiques, et très-recherchée. Il a traduit en italien quelques traged. de Voltaire et les épîtres choisies de Cicéron. Un *poème* sur les citronniers, qu'il avait écrit en latin, est resté manuscrit.

AMBROGIO. V. Ambrosio.

AMBROISE (St), év. de Milan. Il était fils du préfet des Gaules, et gouvernait lui-même la Ligurie, quand le peuple de Milan, charmé de ses vertus, l'élut d'une voix unanime pour remplacer l'év. Auxence, quoiqu'il fût à peine chrétien. Il fut ordonné prêtre et sacré év. quelques jours après. Il signala son épiscopat par un zèle ferme et soutenu, fit condamner les Ariens au concile d'Aquilée, et refusa l'entrée de l'église à l'empereur Théodose jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence du massacre de Thessalonique. (V. Théodose.) Il mourut en 397. Il a laissé plusieurs ouvr. parmi lesquels on distingue ses deux traités des *Devoirs* et de la *Virginité*. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées. La meilleure édit. est celle de Paris, 1686, 2 vol. in-fol.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie. Origène le

convertit à la foi catholique; il souffrit le martyre vers l'an 250.

AMBROISE le Camaldule, né en 1378 à Portici, dans le royaume de Naples, général de son ordre en 1431. Il parut avec éclat aux conc. de Bâle et de Ferrare, ensuite à celui de Florence, où il dressa le décret d'union entre l'église grecque et l'église latine. La corruption qui régnait dans plusieurs monastères, dont quelques-uns étaient des maisons de débauche, obligea le pape Eugène IV de les réformer. Ambroise fut chargé de cette réforme. Son *Hodæporicon* est une relation naïve et curieuse des peines qu'il eut à essuyer. Nous avons de lui plusieurs traduct. de livres grecs; une *chronique* du Mont-Cassin, des *Harangues*, des *Lettres* et d'autres ouvr. Il mourut à Florence en 1439.

AMBROISE (La Peyrie), capucin, né à Lombes en 1708, m. en odeur de sainteté en 1778, à St-Sauveur, près de Barèges. Son *Traité* de la paix intérieure, ses *Lettres* spirituelles, tiennent un rang parmi les livres de piété.

AMBRONS, peuple gaulois allié des Cimbres et des Teutons, envahirent avec eux l'Italie vers 105 avant J.-C., battirent les généraux Manlius et Cépion; mais ils furent exterminés par Marius à la bataille d'Aquæ-Sextiæ (Aix), 101 avant J.-C.

AMBROSINI (Barth.), prof. en médec. et direct. du jardin de botan. de Bologne, sa patrie, vers 1720, est aut. de différens ouvrages tels que: *Panacœa ex herbis*, etc.; Bologne, 1630, in-8.; *Historia Capsicorum*, ib., 1630, in-12, figures; *Theorice medicina*, ib., 1632, in-4; *Modo di preserva e cura di peste*, etc., ib., 1631. Mort en 1657.

AMBROSINI (Hyacinthe), frère et success. du précédent dans la direction du jardin botan. de Bologne, est aut. de *Hortus Bononiœ*, etc., Bologne, 1654-1657, in-4; *Phytologia, hoc est de plantis*, ib., 1664-1666, in-folio. Bassi a dédié un genre de plantes à la mémoire des deux frères Ambrosini.

AMBROSIO (Thésée), de l'illustre famille des comtes d'Albanèse dans la Lomelline, près de Pavie, prof. de langue syriaque et chaldaïque à l'univ. de Bologne. Il a laissé une *Introduct.* à la connaissance des langues chaldaïque, syriaque, arménienne, et de dix autres langues, impr. à Pavie en 1539. Il y mourut un an après, âgé 70 ans.

AMBROSIUS AURELIANUS, général, puis souverain de la Grande-Bretagne, fut tué dans une bataille qu'il livra aux Saxons occidentaux.

AMÉ (St) ou AMAT. Il habita long-temps une cellule taillée dans le roc, près du monastère d'Agaune. Il fut tiré de cette solitude pour être placé sur le siége épiscopal de Sion, et mourut en 690 à Péronne, où l'avait exilé Thierry, fils de Clovis II, fatigué de ses pieuses exhortations.

AMÉDÉE, nom commun à plusieurs princes, successivement comtes de Maurienne, comtes et ducs de Savoie, tous issus de la même tige, Berthold ou Bérold, arrière-petit-fils de Lothaire II de Saxe, comte de la Thuringe, et premier comte de Maurienne.

AMÉDÉE Ier, petit-fils de Bérold, comte de Chablais et de St-Maurice en Valais, mourut vers le milieu du 11e siècle.

AMÉDÉE II reçut, de l'empereur Henri IV, le Bugey, en 1077. Mort en 1095.

AMÉDÉE III accompagna, dans le voyage de la Terre-Sainte, le roi de France Louis VII, son neveu, et mourut en 1149.

AMÉDÉE IV obtint de l'empereur Frédéric II l'érection en principauté des comtés de Chablais et d'Aost sous le titre de duc de Chablais. M. en 1253.

AMÉDÉE V, surn. le Grand, fut comte de Maurienne, de Savoie, de Piémont, de Bresse, et obtint de l'empereur Henri VII le comté d'Asti. Ce prince sage et belliqueux fit la guerre avec succès. Il défendit en 1315 Rhodes contre les Turks, et maintint les chevaliers de St-Jean de Jérusalem en possession de cette île. C'est en mémoire de ce service qu'Amédée et ses successeurs ont pris la croix de Malte pour armes. On dit qu'Amédée V fit 32 siéges, et fut constamment vainqueur. Il mourut en 1323, âgé de 74 ans.

AMÉDÉE VI, dit le Verd, réunit à ses états les pays de Faucigny et de Gex, et la baronnie de Vaud. Mort en 1383.

AMÉDÉE VII, dit le Rouge, acheta les villes de Nice et de Vintimille, et hérita du comté de Piémont, qui fut érigé pour lui en principauté relevant de l'Empire. Mort en 1391.

AMÉDÉE VIII, dit le Pacifique, fils du précédent, fut créé duc de Savoie en 1416 par l'empereur Sigismond; il acheta en outre le comté genevois, celui de Verceil, et hérita en 1419 de la ville de Turin. Il institua l'ordre de chevalerie de St-Maurice, et remit le gouvernement de ses états à son fils Louis. Le concile de Bâle l'élut pape sous le nom de Félix V en 1439; il abdiqua en 1449 en faveur de Nicolas V, resta doyen du sacré collége, et se retira au château de Ripaille, dans le Chablais. Il mourut en 1451.

AMÉDÉE, dit le Bienheureux, épousa une fille du roi de France, Charles VII, et mourut en 1472.

AMÉDÉE, de la maison de Souabe, parent de l'empereur Conrad III, se retira dans l'abbaye de Bonnevaux par dégoût du monde, et s'y employa aux plus bas offices de la maison. Il fonda quatre monastères, et travailla à leur construction comme simple ouvrier. Mort en 1140.

AMÉDÉE, fils du précédent, après avoir passé quelques années à la cour de l'empereur, entra au monastère de Clairvaux, sous la direction de saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

AMÉDROZ (Jacob), né à Chaux-de-Fonds (principauté de Neuchâtel) en 1719, était lieutenant-colonel du régiment de Castalla, qui tint le dernier à la bataille de Rosbach. Lieutenant de roi à Cassel pendant le siége, il ne voulut jamais signer la capitulation; il se distingua également dans la guerre de sept ans. C'était un officier aussi humain qu'habile, et un citoyen vertueux.

AMEILHON (Hub. Pascal), membre de l'acad. des inscript. et de l'Institut, adminıst. de la bibl. de l'Arsenal, né à Paris en 1730, m. en 1811, fut un de ces savans laborieux qui portèrent le flambeau d'une saine critique dans les ténèbres de l'histoire; il est aut. d'une *hist.* du commerce des Egyptiens sous les Ptolémées; de la continuation de *l'hist. du Bas-Empire*, par Le Beau; d'un grand nombre de *Mémoires* acad., et de *Notices* sur l'histoire et les beaux-arts.

AMELGARD, écriv. liégeois du 12e S. Il a fait en latin une *Hist.* de Charles VII et de Louis XI dont le MS. se trouve à la biblioth. royale. Lorsque les Anglais eurent évacué le roy., il fut chargé par le roi Charles VII de la révision du procès de Jeanne d'Arc, et composa sur ce sujet un *livre* ou examen de cette œuvre d'iniquité.

AMÉLIE (Anne), princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, dit le Grand, née en 1723, et morte en 1787, se distingua par ses talens et son goût pour les arts. Elle a mis en musique *la Mort du Messie* par Ramler.

AMÉLIER (Guilhem), de Toul.. troub. du 12e S., a laissé des *Sirventes* sur la tyrannie et l'avarice des grands, contre les moines et le clergé. Ces pièces peuvent servir à faire connaître les mœurs du temps.

AMELIN (Jean d') de Sarlat, est connu par une *trad.* de Tite-Live, dont le seul mérite est de donner le nom vulgaire des lieux cités par l'histor. latin, Paris, 1559 et 1597.

AMELINE (Claude) suivait d'abord le barreau ; il le quitta à 27 ans pour entrer à l'Oratoire, et devint archidiacre. Il mourut en 1706. On a de lui un *Traité sur la volonté*.

AMELIUS, philos. éclectique du 3e S., suivit l'école de Plotin, et composa près de cent *traités* qui sont perdus. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Abrah.-Nicolas), né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706, fut d'abord secrét. d'ambass. à Venise. On lui doit plusieurs *traduct.*, entre autres celle des *Annales* de Tacite et du *Prince* de Machiavel ; *Histoire de Venise*, trad. de l'ital. de M. Velferus, avec des notes historiques et politiques, Amsterdam, 1705, in-12 ; elle est remplie de traits satiriques, et très-propre à faire connaître cette république ; mais ses *Mémoires critiques et littéraires*, 1737, 3 vol. in-12, sont remplis d'anecdotes dont la plupart sont fausses et les autres communes.

AMELOTTE (Denis), prêtre de l'Oratoire, né à Saintes en 1606, m. à Paris en 1678. On cite parmi ses ouv. la trad. du *Nouveau Testament* en français avec des notes. Elle est mieux écrite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Il avait eu connaissance de la trad. manusc. des solitaires de Port-Royal, et sa correspondance fait foi qu'il s'était donné beaucoup de peine pour se procurer les différentes leçons des meilleurs manuscrits.

AMELUNGHI (Jérôme), surn. le Bossu de Pise, poète burlesque italien du 16e S. On a de lui deux poèmes intitulés, l'un *la Gigantea*, la guerre des géans, l'autre *la Nanea*, la guerre des nains. Ce sont les premières productions d'un genre dans lequel les Italiens ont excellé.

AMENA, épouse d'Abdallah, fut mère du prophète Mahomet.

AMENDE (J.-H.), peintre allemand dont on voit à la bourse de Leipsig un plafond représentant l'assemblée des dieux dans l'Olympe.

AMÉNÉCLÈS, Corinthien, fut le premier qui construisit des galères à trois rangs de rames.

AMÉNOPHIS, nom de plusieurs anciens rois d'Egypte que l'on confond avec les Pharaons. Le premier monta sur le trône en 1686 avant J.-C., et régna 31 ans ; le second, en 1618, régna 30 ans. C'est lui qui fit jeter dans le Nil les enfans mâles des Israélites ; le troisième, en 933, et régna 9 ans. Il y eut plusieurs autres Aménophis, mais on ne connaît point l'époque où ils ont vécu.

AMENTA (Nicolas), prof. en droit. Il fit son délassement de la culture des lettres, et s'appliqua surtout à l'étude de la langue toscane qu'il écrivait avec une grande pureté, et sur laquelle il a laissé des *observations*. On a de lui sept *comédies* en prose, vingt-quatre *pièces* satiriques dans le genre burlesque, et des *poésies* diverses semées en plus. recueils. Né à Naples en 1659, m. dans la même ville en 1719.

AMERBACH (Jean), imp. du 15e S. Il s'établit à Bâle, et s'y distingua par des édit. correctes. En 1506, il pub. les ouvr. de St Augustin, et le caractère dont il se servit porte encore ce nom. Il avait entrepris le même travail sur St Jean, mais sa mort, arrivée en 1515, ne lui permit pas de le finir.

AMERBACH (Boniface-Jean), son fils aîné, occupa 30 ans la chaire de jurisprudence à Bâle, jouit de l'estime générale, et mourut en 1562. Il existe de lui quelques ouvrages.

AMERBACH (Vitus), né à Winndigen en Bavière, prof. de philos. à Ingolstadt, où il mourut en 1557, âgé de 70 ans. Il a trad. en latin les *discours* d'Isocrate et de Démosthène, le *traité* de St Chrysostôme sur la Providence, et commenté divers auteurs.

AMERGINUS, archidruide des anciens Scots irlandais, était fils d'un prince qui régnait dans le nord de l'Espagne. Secondé par ses frères, il conquit l'Hibernie, et y fonda, plusieurs siècles avant J.-C., la colonie scytho-milésienne. Ses frères prirent le titre de roi ; mais lui se contenta du caractère de druide suprême. Les bardes et poètes irlandais et anglais le citent dans leurs vers comme historien, philosophe et poète.

AMÉRIC-VESPUCE, né d'une famille ancienne, à Florence, en 1541, fut élevé par son oncle, George-Antoine Vespuce, qui présidait à l'instruction de la noblesse florentine. Il partit de Florence en 1490, et se rendit en Espagne pour se livrer au commerce. Mais, dès qu'il eut appris que Colomb venait de découvrir le Nouveau-Monde, il brûla du désir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit quatre vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix le 10 mai 1497. Il parcourut les côtes de Paria et de la Terre-Ferme, jusqu'au golfe du Mexique, et revint en Espagne 18 mois après. Laissant à Christophe Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles d'Amérique, il prétendit avoir découvert le continent. Un an après ce premier voyage, Vespuce en fit un second avec six vaisseaux, toujours sous les enseignes du roi Ferdinand et d'Isabelle. Il alla, non-seulement aux Antilles, mais encore au-delà, sur les côtes de la Guiane et de Venezuela, et revint au mois de nov., en 1500, à Cadix, rapportant des pierreries et beaucoup d'autres choses précieuses. Les Espagnols lui témoignèrent très-peu de reconnaissance, et leur ingratitude le mortifia vivement. Emmanuel, roi de Portugal, informé du mécontentement de Vespuce, l'attira dans ses états, et lui donna trois vaisseaux pour entreprendre un troisième voyage dans les Indes. Il partit de Lisbonne en mai 1501, et courut d'abord les côtes d'Afrique jusqu'à Sierra-Leona et la côte d'Angola. Ensuite il fit route vers l'Amérique, et reconnut la côte du Brésil, qu'il découvrit tout entière jusqu'à celle des Patagons, et par-delà la rivière de la Plata. L'illustre navigateur revint à Lisbonne au mois de septembre 1502. Le roi Emmanuel lui donna six vaisseaux, avec lesquels il fit un quatrième voyage. Il partit en mai 1503, passa le long des côtes d'Afrique, tourna vers le Brésil, et, dans le dessein de découvrir un passage pour aller par l'occident dans les Moluques, il navigua depuis la baie de tous les Saints jusqu'aux Abrolhos et à la rivière de Curabado. Il revint en Portugal au mois de juin 1504. Rappelé à la cour de Séville, après la mort de Christophe Colomb, il s'embarqua de nouveau en 1507, sur une flotte espagnole, avec le titre de premier pilote. Améric-Vespuce mourut aux îles de Tercère en 1516, après avoir donné son nom à la moitié du globe, au préjudice de Christophe Colomb. Il laissa une *Relation de quatre de ses voyages*, qui fut impr. en latin, à Paris, en 1522, et à Bâle, 1555, in-fol. Il existe un petit livret, rare et curieux, renfermant des *lettres* d'Améric-Vespuce. Il forme un très-petit in-4 de 22 feuillets, Florence, 1516. On prétend qu'il n'en a été tiré que dix exemplaires pour les dix souverains de l'Europe. La dernière lettre de Vespuce est datée du 4 septembre 1504. Il en existe un exemplaire complet dans le cabinet de M. l'abbé de Billy, à Besançon.

AMERIGI, peintre. V. Caravage.

AMÉRIQUE, 4e partie du monde connu, fut découv. en 1492 par Christophe Colomb, Génois au service de l'Esp ; Améric Vespuce, en 1497, déroba à Colomb la gloire de donner son nom à cette nouvelle partie du monde ; bientôt plusieurs aventuriers coururent à de nouvelles découvertes. L'Amérique se divise en deux parties bien distinctes : l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale. Celle-ci peut se subdiviser en six parties. Le Groenland, la Nouvelle-Bretagne, la côte du nord-ouest, les Etats-Unis, le Mexique et la Californie, les Antilles ; la plupart de ces pays du nord sont

habités par des sauvages et par quelques colonies européennes. Le Groenland fut découvert, dit-on, vers le 6e S. après la naissance de J.-C. par les Normands. Il est probable que si cette découverte eut lieu alors, elle ne fut pas suivie. La Nouvelle-Bretagne contient le Canada, et beaucoup d'autres pays autrefois possédés par les Français, qui les cédèrent aux Anglais en 1763. La côte du nord est peu connue ; nous parlerons séparément des Etats-Unis et du Mexique. Les Antilles forment une chaîne d'îles qui s'étendent depuis la pointe de la Floride orientale jusque vers l'embouchure de l'Orénoque. L'Amérique méridionale se divise en 8 grandes parties : le gouvernement de Caracas, la Nouvelle-Grenade, le Pérou, le Chili, la Plata, la Guiane, le Brésil, la Patagonie. Ce vaste continent, qui tient à l'Amérique septentrionale par l'Isthme de Panama, fut découvert par Colomb à son second voyage, et revu par Améric Vespuce et d'autres navigateurs. La Nouvelle-Grenade faisait autrefois partie de l'empire du Pérou lorsque Pizarre fit la conquête de ces contrées. Sa capitale était Quito. Le Pérou formait autrefois un puissant état civilisé, et gouverné par des princes nommés Incas. Pizarre, à l'exemple de Cortèz au Mexique, ayant attaqué ce royaume avec une poignée de soldats, prit et fit périr le souverain Ataliba ; mais bientôt il fut assassiné par les partisans d'Almagro qu'il avait fait décapiter, et les Indiens eurent du moins la consolation de voir leurs vainqueurs s'entr'égorger. Le Chili fut découvert par Almagro, compagnon et bientôt ennemi de Pizarre. Sa capitale, San-Iago, fut prise en 1818 par les insurgés de Buenos-Ayres. La vice-royauté de la Plata fut établie en 1778 : elle comprend le Paraguay, le gouvernement de Buenos-Ayres, le Tucuman et le Chaco. Ces pays furent découverts par Magellan. La Guiane fut découverte vers 1500 par Pinçon, un des compagnons de Colomb ; on la divise en quatre parties : la Guiane française, hollandaise, espagnole et portugaise. Le Brésil fut découvert en 1500 par le Portugais Alvarès Cabral. C'est un pays très-sain et très-fertile. Le roi de Portugal, forcé d'abandonner ses états en 1807, était allé s'y établir avec sa famille dans la ville de Rio-Janeiro qui en est la capitale. L'intérieur du pays est peu connu ; les Portugais le divisent en quatorze capitaineries. La Patagonie est un pays peu connu, qui occupe toute la partie méridionale de l'Amérique, et qui fut découvert en 1520 par Magellan, d'où lui est venu aussi le nom de Magellanique. La terre de Feu, la terre des Etats, îles presque désertes, et découvertes, l'une par Magellan, et l'autre par Lemaire, forment la pointe sud de l'Amér. Parmi les provinces de cette partie du monde, les unes sont indépendantes, les autres appartiennent à différens peuples de l'Europe.

AMERSFORT (Éverard), prof. à Cologne. Il a commenté le livre d'Aristote intit. *Du ciel et du monde*. Ce commentaire, continué par J. Nustingen, a paru en 1497.

AMERVAL ou AMERLAND (Éloy d'), né à la fin du 14e S., à Béthune, maître des enfans de chœur de cette ville, a laissé un livre rare et curieux intit. *De la diablerie en rimes et par personnaiges*, 1508.

AMES (Guillaume), théologien anglais, né à Norfolk en 1576. Son zèle pour la réforme l'obligea de se réfugier en Hollande. Il professa douze ans la théol. à Franeker, et mourut à Roterdam en 1633. On a de lui plusieurs ouvr., entre autres le traité *De conscientiâ et jure*. Il y considère la morale comme une science séparée, abstraction faite des rapports qu'elle peut avoir avec les dogmes de la religion.

AMES (Joseph), secrét. de la société des antiquaires de Londres, m. en 1759. Il est aut. des *Antiquités typographiques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, 1749, in-4 ; réimpr. avec des augmentations par Guill. Herbert, Londres, 1785-1790, 3 vol. in-4. Le célèbre bibliogr. Dibdin en publie une nouv. édit. très-augmentée : le 1er vol. a paru en 1810, et le 4e en 1819 ; elle doit former 7 vol.

AMES (Fischer), né dans le Massachusetts vers 1750, et membre de la convention de cet état, se fit remarquer par son talent pour les discussions politiques. En 1789 il fut nommé prem. représentant de son district, et porta la parole pendant huit années de suite comme principal orateur. Il eut beaucoup de part aux modifications insérées dans le traité avec l'Angleterre. Il est mort en 1808.

AMESTRIS, femme de Xercès, roi de Perse.

AMFREVILLE (l'abbé), auteur de quelques chansons anacréontiques. Il avait le talent de conter et de lire, qui le faisait rechercher des cercles les plus brillans : ce fut le maître de mademoiselle Le Couvreur, qu'il fit inhumer dans son jardin. Il mourut vers 1748.

AMFREVILLE, trois frères, officiers de marine, qui se trouvèrent à la bataille de la Hogue en 1692, et combattirent avec la plus grande intrépidité. L'aîné, le marquis, mourut lieutenant-général des armées navales dans un âge très-avancé.

AMHERST (Jeffery, lord), général anglais, d'une ancienne famille, naquit à Kent en 1727, et commença à 14 ans sa carrière militaire, se trouva aux batailles de Dettingen, Fontenoi et Rocoux, et bientôt après, en 1756, il eut le commandement du 15e régiment d'infanterie. Il servit en 1758 au siége de Louisbourg, fut nommé ensuite gouverneur de la Virginie et commandant en chef de toutes les forces anglaises en Amérique. Bientôt l'on vit Niagara, Ticondérago, Québec, Montréal et tout le Canada se ranger sous ses drapeaux et prouver la justesse de ses mesures. En récompense de tels services il fut créé chevalier du Bain, gouverneur de Guernesey, lieutenant-général d'ordonnance, et baron d'Amherst et d'Holmsdale. En 1778 il fut rappelé au commandement en chef, et élevé en 1791 à la dignité de feld-maréchal. Il est mort en 1798.

AMHURST (Nicolas), né à Marden dans le comté de Kent, homme de beaucoup d'esprit, mais d'une conduite très-déréglée. Il a pub. 1 vol. de mélanges et d'autres essais ; mais il est surtout connu par un ouvrage périodique, le *Craftman*, auquel travaillaient aussi lord Bolingbroke et Pulteney. Cette feuille eut un grand succès, mais sa fortune n'en fut point augmentée. Mort en 1741.

AMI. V. Amy et Lamy.

AMICO (Anton.) de Messine, chanoine de Palerme, aut. d'une *Hist. chronolog. des anciens archev. de Syracuse*, et d'une autre *des grands amiraux et vice-rois de Sicile*. Il mourut à Palerme en 1641.

AMICO (Barthélemy), jésuite, né à Anzo en Lucanie l'an 1562, prof. de philos. et de théol. à Naples. Il a fait un long *Recueil* sur la philosophie d'Aristote.

AMICO (Bernardin) de Gallipoli, dans le roy. de Naples, prieur du couvent des Franciscains à Jérusalem en 1596. De retour dans son pays, il y publia en 1620 *la Description des saints lieux*.

AMICO (Vito-Marie), né en 1693, religieux du Mont-Cassin, célèbre par son érudition. Il a publié des recherches sur l'*Histoire ecclésiastique de la Sicile et sur celle de Catane*.

AMICO (Etienne d'), de Palerme, abbé et vic. général du Mont-Cassin, né en 1572, m. en 1662. On lui doit un *Recueil* de poésies latines. Lorsqu'il était abbé de St-Martin, il en augmenta la bibliothèque à ses frais, et fit construire pour cette abbaye de magnifiques bâtimens.

AMICO (Philippe), de Milazzo, en Sicile, né en 1654, a publié sur cette ville des *Recherches historiques*, écrites en italien, Catane, 1700. — Plu-

sieurs autres littérateurs italiens du même nom ont publié des ouvrages peu importans.

AMICO (DIOMÈDE), méd. de Plaisance, aut. des traités de *Variolis et morbis communibus*, Venise, 1596, in-4; *De morbis sporadibus*, ib., 1605, in-4.

AMICO (FAUSTIN), poète ital., né à Bassano en 1534, mort à l'âge de 24 ans, auteur de *poésies* légères pleines de goût, insérées dans divers recueils italiens.

AMICO (JEAN d'), jurisc. napol., prof. de droit sous Charles V à Naples, est aut. d'un *Recueil de consultations*, Venise, 1578.

AMICONI, peintre d'hist. et de portraits, né à Venise en 1676. Après avoir voyagé en Flandre, en Angleterre, en Allemagne, il alla se fixer en Espagne, où il mourut en 1752, avec le titre de peintre de la cour. Amicona, sa sœur, gravait en manière noire.

AMIENS (JEAN-LOUIS d'), capucin du diocèse de Paris au 17e S., a laissé différens ouvr. sur la chronologie et l'histoire, imprimés à Paris en 1683.

AMIENS (GEORGE d'), capucin érudit du 17e S., a donné à Paris : *Tertullianus redivivus*, etc., 1646, 3 vol. in-fol.; *Trina sancti Pauli theologia*, etc., 1649, 3 vol. in-fol. Mort en 1657.

AMILCAR, nom commun à plusieurs généraux carthaginois.

AMILCAR, fils de Magon, général carthaginois, fut vaincu et tué en Sicile par Gélon l'an 480 av. J.-C.

AMILCAR, secourut Syracuse contre Agathocle, mais se laissa ensuite corrompre par l'argent du tyran. On le condamna à mort à Carthage, mais il mourut avant l'exécution 311 ans avant J.-C.

AMILCAR, fils de Giscon, remporta de grandes victoires sur Agathocle en Sicile; mais il fut ensuite vaincu, pris et tué par les Syracus. 309 ans av. J.-C.

AMILCAR BARCAS, père du grand Annibal, fut vaincu l'an 242 av. J.-C. par le consul romain Lutatius, dans un combat naval près des îles Egades. Il fut tué en Espagne l'an 228 av. J.-C., lorsqu'il se préparait à porter la guerre en Italie. Il avait fait jurer à son fils sur l'autel de la patrie une haine implacable aux Romains.

AMILCAR, fils de Bomilcar, fut vaincu en Espagne par les Scipions, l'an 215 avant J.-C.

AMINADAB, lévite chez lequel fut déposée l'arche après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins.

AMIOT (le P.), jésuite, missionnaire à Pékin, où il mourut en 1794, né à Toulon en 1718; il était très-versé dans les langues chinoise et tatare, les mathémat., la langue, l'hist. et les arts de la Chine. Nous avons de lui la traduct. en franç. d'un poeme chinois composé par l'empereur Kien-Long, intit. *Eloge de la ville de Moukden*, 1770, in-8; *Art militaire des Chinois*, 1772, in-4, et plusieurs autres ouvr. sur *la typographie et la musique des Chinois; Vie de Confucius*, formant le tome 12 des *Mémoires sur les Chinois*, in-4; *Gramm. abregée de la langue tatare mantchoue*, Paris, 1789, 3 vol. in-4.

AMIOT. V. AMYOT.

AMIR, souverain turk de Smyrne au 12e S., rendit de grands services à l'empereur Cantacuzène, et périt à l'attaque de la citadelle de Smyrne par les chrétiens.

AMIRE (GEORGE), appelé l'*Illustre* par Marchery, savant maronite, est l'aut. d'une bonne *Gramm. syriaque et chaldaique*, impr. à Rome en 1596. Ses vertus et son mérite l'élevèrent à la dignité de patriarche, et on lui doit d'avoir réformé le calendrier maronite.

AMLING (GUSTAVE), grav. du duc de Bavière, né à Nuremberg en 1651, a gravé d'après P. Canolide les faits mémorables de la maison de Bavière; il mourut avant d'avoir achevé son entreprise.

AMMAN (PAUL), botan. et médec. allemand, né à Breslau en 1634. Il se fixa en 1674 à Leipsig, où il professa la botan. et la physiologie. Il mourut en 1691. Ses ouvr. sont : *Paracænesis ad discentes circa institutionum medicarum emendationem occupata*, in-12; *Archeas synopticus Eccardi Leichneri*, etc., in-12, 1694; *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate*, Francfort et Leipsig, 1689; *Character naturalis plantarum*, 1676, (Haller, biblioth. méd.), et plusieurs ouvr. de médec., chirurg. et botan, qui sont tous remarquables par l'âpreté de la critique, et le tranchant des décisions de l'auteur.

AMMAN (JEAN-CONRAD), médec. suisse de Schaffouse, né en 1669, a pub. un ouvr. curieux intit. *Surdus loquens*, Harlem et Amsterdam, 1692, in-8; réimp. sous le titre *de Loquela*, à Amsterdam, 1700, in-8; il a été trad. en franç. par M. Beauvais (Ch.-N.). Amman fut, en 1709, l'édit. de *Cœlius Aurelianus*, in-4. Il mourut en 1724.

AMMAN (JEAN), fils du précédent, fut aussi médec., mais s'adonna particulièrement à la botan. qu'il professa à Pétersbourg. Il fut membre de l'acad. des sciences de cette ville, de la société royale de Londres. Il est auteur du *Stirpium rariorum in imperio Rutheno, sponte provenientium, icones et descriptiones*, in-4. Mort en 1740.

AMMAN (JOSSE), dessinat. et peintre, né à Zurich en 1539, et m. en 1591, a laissé beaucoup de dessins sur bois, sur verre et à la plume, parmi lesquels il faut remarquer les *portraits* des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Henri III, pub. en 1576.

AMMAN (JEAN-HENRI), prédic. de Zurich vers 1665. On a de lui des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* en allemand.

AMMAN (J.-J.), chirurg., né à Zurich, a écrit un *Voyage en Syrie* plein de détails curieux, et qui fait partie d'une *collection de voyages* en allem., Zurich, 1678.

AMMAN (N...), médec. naturaliste de Schaffouse, mort en 1811, a laissé des MSs. importans sur cette science.

AMMANATI (BARTH.), sculpt. et archit. italien, né à Florence en 1511, m. en 1592, a orné sa patrie et la ville de Rome de bas-reliefs, statues, et ornemens d'architecture. On trouve dans la collection des dessins de la galerie de Florence une partie de ceux qu'il avait faits pour son grand ouvr. intit. : *la Città*. Sa femme, Laura Battiferri, a composé des poésies impr. en 1560, à Florence, sous le titre d'*Opere toscane*.

AMMIEN-MARCELLIN, historien latin, né à Antioche dans le 4e S., m. en 390 à Rome, fit longtemps la guerre en Germanie, dans les Gaules, et accompagna l'empereur Julien dans son expéd. en Perse. Il composa une *Hist.* des empereurs romains, depuis Nerva jusqu'à Valentinien, en 31 livres, dont les 13 premiers sont perdus. Le style se ressent de la barbarie du temps; mais on regarde ses écrits comme authentiques parce qu'il rapporte, surtout dans ses derniers livres, ce qu'il avait vu lui-même. Quoique païen il parle avec modération des chrétiens. Il avait aussi publié, en grec, un ouvr. sur les historiens et les orateurs de la Grèce, dont il reste un fragment où il parle de Thucydide. La meilleure édit. d'Ammien est celle dite *Variorum*, avec les notes de Wagner, Leipsig, 1808, 3 vol. in-8. Il a été trad. en franç. par de Moulines, Berlin, 1775, 3 vol. in-12, réimpr. à Lyon en 1778.

AMMIRATO (SCIPION), né à Lecce, dans le roy. de Naples en 1531. En 1570, le grand duc Cosme Ier le chargea d'écrire l'hist. de Florence; le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais à la ville et à la campagne, et lui donna un canonicat de la cathédrale. C'est dans cette position tranquille qu'il passa le reste de sa vie. Il mourut à Florence en 1601. Ses princip. ouvr. sont : *Delle famiglie nobile napolitane; Discorsi sopra Cornelio Tacito*, trad. en franç. par Beaudoin, 1629, in-4, à la suite de Tacite; *Istorie fiorentine*.

AMMON (mythol.), nom de Jupiter chez les peuples de Libye. On le représentait avec des cornes de bélier sur la tête. Ses oracles étaient cél. Alexandre se fit proclamer fils de Jupiter Ammon.

AMMON, fils de Loth, père des Ammonites.

AMMON, solitaire égyptien du 4e siècle.

AMMON (Clément), graveur qui vivait à Francfort en 1650. Il a donné deux vol. qui font suite à six autres de Th. de Bry, dont il était gendre. Ils sont intit. *Bibliothèque calcographique.*

AMMONIO (André), poète latin, ami d'Érasme, né en 1477 à Lucques. Il alla d'abord à Rome, ensuite en Angleterre, où le célèbre Thomas Morus fut son protecteur. Vers 1513, il devint secrét. de Henri VIII, pour les lettres latines; il suivit ce monarque dans sa campagne contre la France, et célébra ses victoires dans un poème latin. Peu de temps après, Léon X le nomma nonce du St-siége en Angleterre; il conserva cette charge toute sa vie, sans quitter celle de secrét. du roi. Il mourut à Londres en 1517. Ses poésies latines sont perdues.

AMMONITES, peuple de la Palestine, à l'est de la tribu de Manassé, fut presque toujours en guerre avec les Israélites, et entièrement réduit par Joab, général de David.

AMMONIUS-SACCAS ou SACCOPHORE, philosophe d'Alexandrie, vers la fin du 2e S. ou au commencement du 3e. Quoique né dans la pauvreté, et forcé d'abord de porter des sacs de blé, (d'où le nom de Saccophore), il se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie; on le regarde comme le créateur de la philosophie mystique, dite d'Alexandrie ou néoplatonicienne, comme le fondateur des théosophes ou illuminés, dont la doctrine, véritable chaos, embrassait à la fois les opinions philosophiques et les dogmes sacrés. Il eut pour disciples Plotin, Longin et Origène. Il paraît qu'il quitta le christianisme pour retourner au culte des faux dieux.

AMMONIUS, aut. chrét. d'Alexandrie, composa vers l'an 250 une *Concordance de J.-C. avec Moïse*, faussement attribuée au précédent.

AMMONIUS, enseigna la philosophie à Alexandrie vers le commencement du 6e S. Il a laissé un *Tr* sur les synonymes, et des *Comment.* estimés sur la logique d'Aristote.

AMMONIUS *le Lithotome*, chirurg. d'Alexandrie, fit le premier l'opération de la pierre, avec le fil appelé lithotome ou coupeur de pierre.

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoam, sa seconde femme, fut tué par Absalon, son frère, dans un festin, deux ans après, pour venger une insulte faite à leur sœur Thamar.

AMO (Antoine-Guillaume), nègre africain, né sur la Côte-d'Or vers le commenc. du 18e S. Il fut amené en 1707 en Hollande, et donné au duc de Brunswick, qui l'envoya faire ses études à l'université de Hall. Versé dans l'astron., et parlant le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais, l'allemand, il alla continuer ses études à Wittemberg, et donna des cours particuliers qui eurent un grand succès. Après la mort de son bienfaiteur, il tomba dans une profonde mélancolie, résolut de quitter l'Europe qu'il avait habitée pendant 30 ans, et retourna dans la province d'Axum. Il y reçut la visite du sav. voyageur Gallandat, en 1753; il était alors âgé de 50 ans, et menait la vie d'un solitaire avec son frère et sa sœur. Quelque temps après, il finit ses jours à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise.

AMOLO ou AMOLON, archev. de Lyon, m. en 852, dont les *Œuvres* sont imprimées avec celles d'Agobart, 1645, in-8, qui se trouve dans la *Biblioth. des Pères*, impr. ensuite séparément, Paris, 1666, in-8.

AMON, roi de Judas l'an 642 avant J.-C., fut assassiné après deux ans de règne par ses serviteurs.

AMONTONS (Guillaume). Une maladie qu'il eut dans sa jeunesse, et qui le rendit presque entièrement sourd, le força de rentrer en lui-même, et de cultiver ses dispositions naturelles pour la mécanique. Il apprit le dessin, l'architecture, et fut employé à divers ouvr. publics. A l'âge de 24 ans, il présenta un hygromètre de son invention à l'acad. des sciences. En 1695, il pub. ses *Expériences physiques sur une nouvelle clepsydre et sur les baromètres*, dédiées à la même acad., qui s'en associa l'aut. quatre ans après. Il mourut à Paris en 1705, à l'âge de 42 ans.

AMORETTI (Maria-Pelegrina), sav. ital. Livrée à l'étude dès sa plus tendre jeunesse, elle fit de tels progrès dans les sciences, qu'elle soutint deux jours de suite des thèses de philosophie à l'âge de 16 ans, et fut, à 21, reçue docteur en droit à l'univers. de Pavie. Dans la suite, ses affaires domestiques l'empêchèrent de cultiver la jurisp. Cependant elle fit impr. un *Tr. de Jure dotium*, qui ne fut pas publié. Elle mourut à Oneglia en 1787.

AMORETTI (Charles), minéralog., né à Oneille dans le Milanais en 1740, m. en 1816, entra dans l'état ecclés., et devint ensuite un des conservateurs de la biblioth. ambroisienne à Milan. Il a donné en italien un *Voyage de Milan aux 3 lacs de Côme, de Lugano et Majeur*, Milan, 1805, in-4. Cet ouvr. renferme une descript. exacte et curieuse de toutes les substances minérales qui se trouvent dans les lieux que l'auteur a explorés. L'abbé Amoretti a composé un grand nombre de *Mémoires* et *Opuscules* sur la même matière, et autres objets de science ou de littérature, qui sont insérés dans les divers rec. littér. ou scientifiques de l'Italie. Sa place de conservateur l'avait mis à même de faire de nombreuses et utiles recherches dans la biblioth. ambroisienne. Il publia en franç. le *Guide des étrangers dans Milan et les environs de cette ville*, Milan, 1805; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de la couronne de fer. Peu de temps après il fut nommé membre de l'institut de Milan, et entra au conseil des mines du roy. d'Italie. On lui doit une édit. du *premier Voyage autour du monde*, par Pigafetta, avec des notes et des éclaircissemens, Milan, 1800, in-4; ouvr. trad. en franç. par lui-même, réimpr. à Paris en 1801, in-8, par les soins de Jansen, et un autre du *Voyage de Ferrer Maldonad, à l'Océan atlantique pacifique, par le nord-ouest*, Milan, 1811, in-4, trad. en franç., et pub. à Plaisance en 1812, in-4.

AMOREUX (Pierre-Joseph), médec. et bibliothéc. de la faculté de médec. de Montpellier, né vers le milieu du 18e S. m. en 1825, est auteur de nombreux ouvrages, dans lesquels on remarque surtout une grande érudition; mais dont le style est souvent obscur, et les idées confuses. Il y traite principalement de l'économie rurale et des sciences naturelles. Nous citerons les plus importans: *Tentamen de noxâ animalium*, Montpellier, 1762, in-4; *Lettres sur la médec. vétérinaire*, ibid., 1771 et 1773, in-8, pleines de notices bibliogr. général. exactes; *Recherches sur la vie et les ouvr. de P. Richer de Belleval*, Avignon, 1786, in-8; *Notice des insectes de la France réputés venimeux*, Montpellier, 1809, in-8, ouvr. estimé; *Dissert. hist. et crit. sur l'origine du cachou*, 1802, in-8; *Essai hist. et littér. sur la médec. des Arabes*, 1805, in-8; *Notice biograp. sur G. Amoreux* (son père), 1806, in-8; *Précis histor. sur l'art vétérinaire*, 1810, in-8; *Tr. de l'olivier*, 1814, in-8; *Notice histor. et bibliog. sur la vie et les ouvr. de L. Joubert*, 1814, in-8.

AMOROSI (Antoine), peintre, né à Rome, m. en 1740. Avant la révol., on voyait plusieurs de ses tableaux dans les églises de l'état ecclésiastique.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de St Augustin. Tous ses ouvr. sont en latin, et traitent de théologie; plusieurs ont été écrits pour prouver que Thomas A Kempis est le véritable aut. de l'Imitation de J.-C. Il mourut en 1775, à l'âge de 82 ans.

AMOS, un des douze petits prophètes.

AMOUR (GUILLAUME de St-), ainsi nommé du lieu de sa naissance, au commenc. du 13e S., chanoine de Beauvais et docteur de Sorbonne. L'univ. de Paris le choisit pour défendre ses intérêts contre les dominicains et les franciscains, auxquels elle disputait le droit d'ouvrir des écoles de théologie et de philosophie. Son livre des *Perils des derniers temps* fut composé à cette occasion. Les ordres mendians obtinrent du pape Alexandre VI la bulle *Urbi et orbi*, qui condamna cet ouvr., et priva l'auteur de tous ses bénéfices. Il n'eut la liberté de revenir à Paris que sous le pontificat de Clément IV. C'est dans cette ville qu'il m. en 1272.

AMOUR (LOUIS GORIN de St-), recteur de l'univ. de Paris, né dans cette ville en 1619. Lorsqu'il était à Rome, à l'occasion du jubilé, les évêques de France, partisans de Jansénius, le chargèrent de plaider leur cause auprès d'Innocent X; mais les jésuites triomphèrent de tous ses efforts. Après son retour en France, il refusa de signer la condamnation du doct. Arnauld, et la Sorbonne l'exclut de ses assemblées. Un arrêt du conseil d'état, rendu l'an 1664, condamna à être brûlé par la main du bourreau son *Journal de ce qui s'est fait à Rome, touchant les cinq propositions*, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il mourut à St-Denis en 1687.

AMOUREUX (N. L'), sculpteur, fut élève de Coustou. La ville de Lyon, sa patrie, renferme la plupart de ses ouvr. Il est mort jeune au commencement de ce siècle, en tombant du tillac de la diligence dans la Saône, où il se noya.

AMPELIUS, aut. de l'ouv. intit. : *Liber memorialis*, en 50 chapitres, dans lequel il donne des notions abrégées sur le monde, les élémens et l'hist. On le joint d'ordinaire à Florus.

AMPHIARAUS (mythol.), roi d'Argos, fut l'inventeur de la divination par les songes, suiv. Pausanias. Il périt au siége de Thèbes, où il se rendit malgré lui, parce qu'il avait deviné qu'il y perdrait la vie. Les Grecs lui bâtirent un temple.

AMPHICTYON, fils de Deucalion et de Pyrrha, régna, dit-on, après son père aux Thermopyles vers la fin du 15e S. avant J.-C. On croit qu'il institua les juges nommés amphictyons, qui s'assemblaient aux Thermopyles pour veiller au salut public de la Grèce, et qui formaient les états-généraux du pays. Ce conseil était formé des députés de 12 peuples.

AMPHILOQUE (mythol.), fils d'Amphiaraüs et frère d'Alcméon. Après la guerre de Troie, il quitta Argos, et alla fonder dans l'Acarnanie une ville qu'il nomma *Argos Amphilochium*.

AMPHILOQUE (St.), évêque d'Icone, assista au premier concile général de Constantinople en 381, sous Théodose, se signala par son zèle contre les Ariens, et fit punir les sectateurs de cette hérésie. Mort en 394. Il a laissé quelques ouvrages qui se trouvent dans la biblioth. pub. par le P. Combefis, Paris, 1644, in-folio.

AMPHINOMUS. V. ANAPIUS.

AMPHION (mythol.), prince thébain, fils de Jupiter et d'Antiope, jouait si bien de la lyre, que, suivant les poètes, les rochers et les forêts le suivaient, et que les pierres, touchées de ses accords, se rangèrent d'elles-mêmes pour former les murs de Thèbes; c.-à-d., sans doute, que par son éloquence il civilisa des hommes encore barbares, et les détermina à bâtir une ville.

AMPHITRITE (mythol.), déesse de la mer, fille de Nérée ou de l'Océan et de Doris, épouse de Neptune, et mère de Triton.

AMPHITRYON (mythol.), fils d'Alcée, roi de Thyrinthe, régna après la mort de son beau-père Electryon, roi de Mycènes, qui avait promis sa fille Alcmène au prince qui le vengerait des Téléboens; Amphitryon obtint par la victoire la main de la princesse. En son absence, Jupiter trompa Alcmène en prenant la figure de son mari. Elle en eut Hercule.

AMPSINGIUS (JEAN-ASSUÉRUS), médec. du duc de Mecklembourg, prof. de médec. à Rostock où il mourut en 1642, âgé de 83 ans. Il a laissé : *de Theriacâ oratio*, Rostock, 1618; *de Morborum differentiis*, 1619 et 1623, in-4; *de Calculo*, 1617.

AMRI, roi d'Israël, n'était d'abord que général d'Ela. Celui-ci ayant été assassiné par Zambri, il marcha contre cet usurpateur, le défit ainsi que Thebni qui avait aussi usurpé la couronne, et resta seul possesseur du trône pendant douze ans, de 930 à 918 avant J.-C. Il bâtit Samarie, et en fit le siege du royaume d'Israël.

AMRI-AL-CAYS, poète arabe estimé, m. à Ancyre en Galatie au 7e S., est aut. d'un poème placé parmi les *Moallah-ça*, et qui existe encore. On sait que ces *Moallah-ça* sont sept poèmes composés avant Mahomet en l'honneur des princes arabes.

AMROU-BEN-LEITZ, prince de Khoraçan vers la fin du 9e S., se montra digne de son haut rang par ses qualités militaires et son courage dans les revers, mais n'eut pas moins de férocité que la plupart des autres chefs des dynasties asiatiques.

AMROU-BEN-EL-ASS, un des plus fameux capitaines musulmans, conquit l'Egypte, la Nubie et une partie de la Libye. C'est lui qui fit exécuter le beau canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée, et qu'on a laissé détruire. Il s'est fait une réputation plus odieuse en brûlant, dit-on, la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, d'après les ordres du khalyfe Omar; mais ce fait n'est pas constaté. Mort gouverneur de l'Egypte en 662.

AMSDORF (NICOLAS d'), fut l'ami de Luther, et soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses pour le salut : proposition absurde, si elle n'eût été identique avec la doctrine reçue, avec plus ou moins de modification, par les théologiens de plusieurs communions chrétiennes, « que nos bonnes œuvres ne peuvent nous mériter le ciel, et qu'une foi sincère nous donne seule des droits à la miséricorde céleste. » Né en 1483 près de Vurtzen en Misnie. Mort à Eisenach en 1565.

AMTHOR (CHRISTOPHE-HENRI), jurisconsulte danois, né à Stollberg en 1678, fut nommé en 1704 professeur de droit et de politique à Kiel. Ses leçons et ses écrits lui ayant acquis une grande célébrité, il fut nommé conseiller de justice à Copenhague. Il mourut en 1721 : ses meilleurs ouvrages sont : *Meditationes philosophicæ de justitiâ divinâ et materiis cum eâ connexis*; des *Poésies* et *Traduct.*, en allemand, Fleinsbourg, 1717; et des *Ecrits politiques*, aussi en allem., 1715, in-4.

AMULIUS, roi d'Albe, frère puîné de Numitor, enleva la couronne à son frère, et força Rhéa Sylvia, sa nièce, à se consacrer au culte de Vesta. Celle-ci cependant mit au monde Romulus et Remus, qui, devenus grands, mirent à mort Amulius, et rétablirent Numitor sur le trône.

AMULIUS, peintre du temps de Néron. Ses plus beaux ouv. étaient à fresque, et furent exécutés dans la maison dorée de cet empereur. Pline parle d'une *Minerve* qu'il avait peinte, et qui semblait regarder les spectateurs de quelque côté qu'ils fussent.

AMURATH Ier ou MORAD, troisième sulthan othoman, né en 1319 et mort en 1389. Jusqu'à son règne les Turks, maîtres de l'Asie mineure, n'avaient encore fait que des incursions en Europe; mais il réduisit, par ses conquêtes, les empereurs grecs à ne régner que sur Constantinople et son territoire. Alarmés de l'accroissement de sa puissance, les peuples des bords du Danube se liguèrent pour défendre leur indépendance, qu'ils avaient déjà conquise sous les monarques du Bas-Empire. Les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Serviens, rassemblèrent une armée dont Lazare, prince de Servie, fut le chef. Amurath marcha au-devant de ces forces, les rencontra dans les plaines de Cassovie en Hongrie, et remporta une victoire qui aurait été complète, si un soldat

servien n'eût pas tué le sulthan au moment où il parcourait le champ de bataille après l'action. Cette mort fut vengée sur-le-champ par le massacre du prince servien et des autres chefs qui venaient d'être faits prisonniers par les vainqueurs. Ce fut Amurath Ier qui institua la célèbre milice des janissaires, formée d'abord de jeunes chrétiens, enfans de tribus ou pris à la guerre, armée permanente et presque invincible, puisque sa vocation était de combattre, et son devoir de mourir les armes à la main.

AMURATH II, succéda au sulthan Mahomet Ier, son père, en 1422. Il vainquit et fit étrangler un imposteur nommé Mustapha, qui se prétendait fils du sulthan Bajazet; il assiégea sans succès Constantinople et Belgrade, s'empara de Thessalonique, et rendit tributaires les princes de Bosnie et d'Albanie. Après avoir triomphé des Hongrois, commandés successivement par le roi Ladislas et Jean Huniade, Amurath se retira à Andrinople, où il mourut en 1451.

AMURATH III, succéda à son père Sélim II, en 1575. Son prem. acte de puissance fut de faire étrangler ses cinq frères, tous en bas âge. Il fit avec succès la guerre aux Persans, et leur enleva trois provinces. Son grand visir, Sians-pacha, s'empara, en Hongrie, de la place importante de Raab, après avoir battu l'archiduc Mathias. Amurat m. en 1594.

AMURATH IV, succéda au sulthan Mustapha, son oncle, en 1622. Il fit la guerre aux Polonais, aux Persans, et enleva Bagdad à ces derniers, en 1638. Les Turks lui ont donné le surnom de *Ghazy* (victorieux). Ses débauches avancèrent le terme de ses jours; il mourut en 1640, à l'âge de 31 ans.

AMURATH, bey de Tunis, s'empara de cette ville, et fit égorger son oncle Ramadan; mais il fut lui-même massacré en 1695 par ses propres sujets.

AMY (N.), avocat au parlement d'Aix, aut. de quelques ouvr. de physique utiles, sur les fontaines filtrantes, et sur les eaux des rivières de Seine, de Marne, etc. Mort en 1760.

AMYN-AHMED, sav. persan du 17e S., a composé un *Traité géographique et historique*, dont on trouve une copie exacte à la bibliothèq. du roi.

AMYNANDRE, roi des Athamanes, peuples voisins de l'Étolie, vivait vers l'an 208 avant J.-C. Il fut allié des Romains, et engagea les Étoliens à se liguer en faveur des premiers contre Philippe de Macédoine.

AMYN-BEN-HAROUN, sixième khalyfe abasside, fils d'Haroun-El-Rachid, auquel il succéda en 809, fut vaincu et détrôné par son frère Mamoun, qui le fit périr en 813.

AMYNTAS. Il y eut trois rois de Macédoine qui portèrent ce nom, et dont les règnes ne présentent guère de particularités remarquables.

AMYNTAS, fils d'Antiochus, seigneur macédonien, passa au service de Darius lorsqu'Alexandre-le-Grand monta sur le trône de Macédoine. Après la bataille d'Issus il s'empara de Péluse, et poursuivit ses conquêtes en Égypte, dont il voulait chasser les Perses, de concert avec les Égyptiens; mais il fut tué par Mozarès.

AMYNTAS (royaume d'), établi par Antoine pour Amyntas, secrét. de Dejotarus, comprenant la Gallo-Grèce, la Cilicie, la Pamphylie, etc. Il finit onze ans après, à la mort de ce roi.

AMYNTIAN, histor. grec, avait écrit une *Vie d'Alexandre*, une autre *d'Olympias* et des *Parallèles* dans le genre de Plutarque. Ces ouvr. sont perdus.

AMYON de Pohgny, député à la convention nationale, né en Franche-Comté, vota la mort de Louis XVI, fut proscrit au 31 mai comme girondin, et devint membre du conseil des anciens. Mort vers 1799.

AMYOT (JACQUES), naquit d'une famille obscure et pauvre à Melun en 1513. Grâce à ses connaissances, il fit une fortune rapide et brillante. Collin, abbé de St-Ambroise et lecteur du roi, lui confia l'éducation de ses neveux, et le fit nommer prof. de l'univ. François Ier lui donna l'abbaye de Bellozanne. Le cardinal de Tournon le fit envoyer comme député au concile de Trente; à son retour il fut agréé comme précepteur des fils de France. Le lendemain de son avénement au trône, Charles IX le nomma son grand aumônier, et lui donna l'evêché d'Auxerre; son autre élève, Henri III, le maintint dans la grande aumônerie, et l'honora du titre de commandeur de l'ordre du St-Esprit qu'il venait de créer. Tant qu'un style simple et naïf aura de quoi plaire, ses ouvr., dit l'auteur des *Trois siècles*, seront lus avec plaisir par ceux qui aiment à retrouver les traces de l'ancienne aménité française. Sa traduction des *Œuvres*, et particulièrement des *Vies* de Plutarque, est un vrai chef-d'œuvre pour le temps où elle a paru. On recherche l'édit. de Vascosan, 1567-74, 13 vol. in-8. Le libr. Cussac en a donné une fort belle en 1783 et 1787, 22 vol., réimpr. en 1802, 25 vol. in-8; et en 1825, chez Janet et Cotelle. On estime aussi ses *Traduct.* des romans de Longus et d'Héliodore; celle de Longus été réimprimée très-élégamment par Didot, 1798, in-4. Amyot passa les dernières années de sa vie dans son diocèse, uniquement occupé de ses études et de ses fonctions. Il mourut à Auxerre en 1593.

AMYR-MANSOUR, succéda à son père, Mousta Ali, khalyfe, l'an 1100 de J.-C., et mourut assassiné par les Ismaéliens en 1130.

AMYRAUT (MOÏSE), né à Bourgueil en Touraine l'an 1596, professeur de théologie à Saumur. En 1631, député du synode des églises réformées de France, il fut dispensé de l'usage qui ne permettait aux protestans de haranguer le roi qu'à genoux. A l'époque de la révolution d'Angleterre, qui fit périr Charles Ier sur l'échafaud, il soutint, dans son livre sur la souveraineté des rois, la doctrine de l'obéissance passive et l'inviolabilité de la personne du monarque. Ce théol. avait un esprit de tolérance qui le fit aimer des deux partis. Il mourut en 1664. Ses *ouvr.* de controverse sont aujourd'hui peu recherchés.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, épousa d'abord Spitamès, et ensuite Cyrus, lorsqu'il eut vaincu Astyages, et qu'il eut ordonné la mort de son premier mari; elle s'empoisonna de douleur de n'avoir pu venger la mort de son fils Tanioxercès, empoisonné par l'ordre de son frère Cambyse.

AMYTIS, fille de Xercès Ier, épousa Mégabyse, seign. persan (*v.* ce nom); après la mort de son mari, elle s'abandonna à des excès qui causèrent sa mort.

ANABAPTISTES, c'est-à-dire *rebaptisans*, hérétiques qui improuvent le baptême donné aux enfans, ne confèrent ce sacrement qu'à ceux qui sont parvenus à l'âge de puberté, ou rebaptisent ceux qui l'ont été trop tôt. On ne sait pas précisément quel est le fondat. de cette secte; les uns croient que c'est Carlostad, d'autres Zuingle, Mélanchthon, etc. Celui qui la défendit et la propagea avec le plus d'acharnement est Thomas Muncer, qui, se disant inspiré, arma ses partisans, et excita, vers l'an 1528, une guerre désastreuse. Les anabaptistes sont surtout répandus en Westphal., en Holl. et en Écosse.

ANACHARSIS, philosophe scythe, vint à Athènes vers 592 av. J.-C., s'illustra par son savoir et ses vertus, et mérita d'être mis au nombre des sept sages. Il fut disciple de Solon. A son retour dans la Scythie, il voulut y introduire les lois de la Grèce, mais il fut tué par le roi son frère. On cite de lui des sentences dont quelques-unes sont remarquables. L'Anacharsis dont l'abbé Barthélemy a fait le héros de son savant ouvrage sur la Grèce n'est qu'un personnage fictif que l'auteur fait vivre deux siècles plus tard.

ANACLET (St), pape en l'an 83 de J.-C., souffrit le martyre en 96.

ANACLET II se nommait Pierre-de-Léon. Il fut élu pape en 1130 par une partie des cardinaux, tandis qu'Innocent II était élu par les autres. Il força ce dernier à quitter Rome et l'Italie, et mourut en 1138. Il ne figure dans l'hist. que comme antipape.

ANACOANA, reine de Xirague, dans l'île de St-Domingue, fut l'une des plus illustres victimes de la barbarie espagnole, lors de la conquête du Nouveau-Monde.

ANACRÉON, célèbre lyrique grec, de Téos en Ionie, florissait 532 ans av. J.-C. Platon le fait descendre d'une famille des plus illustres, et place même Codrus, le dernier roi d'Athènes, au rang de ses ancêtres. Ami du vin et des femmes, il a dignement célébré ces deux objets de ses affections; et quelques chansons échappées à l'ivresse de Bacchus ou de l'Amour ont fait le charme de ses loisirs, et sont les délices du nôtre. Les autres poëtes sèment des fleurs sur leurs préceptes pour en déguiser l'aridité: c'est du sein même des fleurs qu'Anacréon fait éclore le précepte. Sa fin couronna dignement une vie toute consacrée au plaisir: il mourut à table, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin. Non moins recherché depuis sa mort qu'il le fut de son temps à la cour de Polycrate, il a été imprimé et réimprimé, traduit et retraduit dans toutes les langues de l'Europe. Notre littérature en compte plusieurs traductions en vers et en prose: les meilleures sont celles de MM. Gail et de St-Victor. M. Boissonade vient de publier une excellente édition grecque des odes et du peu de fragmens qui nous restent d'Anacréon. *Paris*, 1823, in 32.

ANAFESTE (Paul-Luc), premier doge de Venise. Les habitans des îles vénitiennes, gouvernés jusqu'en 697 par des tribuns, prirent à cette époque la résolution de se réunir en un seul gouvernement. Ils élurent pour chef Paul Anafeste d'Héraclée. Ainsi commença cette magistrature dont la durée fut de onze cents ans.

ANAGNOSTA (Jean), histor. de Byzance, vivait en 1431. Il composa une histoire intit. *de rebus Constantinopolit. macedonicis*, qui a été imprimée en latin et en grec, Cologne, 1653.

ANANIAS, un des trois jeunes Hébreux jetés par ordre de Nabuchodonosor dans la fournaise ardente.

ANANIAS, disciple de J.-C. et premier évêque de Damas, affermit St Paul dans la foi chrétienne.

ANANIAS, juif nouvellement converti. On lit dans les Actes des apôtres qu'ayant voulu tromper St Pierre, il fut subitement frappé de mort ainsi que sa femme Saphira.

ANANIAS, fils de Zébédée, fut envoyé à Rome pour se justifier du crime de rébellion. De retour en Judée, il y fut massacré au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains.

ANANUS, rabbin juif du 8e S., chef de la secte des caraïthes, opposée à celle des thalmudistes, rejetait les traditions et interprétations allégoriques.

ANAPIUS et **AMPHINOMUS**, deux frères nés en Sicile, cités par Aristote, Sénèque et Strabon, etc., comme s'étant échappés miraculeusement d'une éruption volcanique de l'Etna, qui détruisit Catane leur patrie, emportant sur leurs épaules leurs parens infirmes.

ANASTASE Ier, élu pape en 398, se distingua par sa piété. Il réconcilia les Orientaux avec l'église romaine, condamna les origénistes, et mourut en 401. On a de lui deux lettres dans les *Epistolæ roman. pontif.* de Coutant, in-fol.

ANASTASE II, pape en 496, écrivit à l'empereur grec Anastase Ier, en faveur de la religion catholique, et à Clovis pour le féliciter de sa conversion. Il mourut en 498.

ANASTASE III, pape en 910, n'occupa que deux ans le trône pontifical.

ANASTASE IV, pape en 1153, se distingua par sa charité dans une grande famine. Il ne régna qu'un an.

ANASTASE Ier, le Silentiaire, empereur d'Orient, monta sur le trône l'an 491. D'une naissance obscure, il fut d'abord l'un des officiers chargés de faire observer le silence dans le palais, ce qui le fit surnommer le Silentiaire. Il dut son élévation à son mariage avec Ariane, veuve de l'empereur Zénon. Estimé d'abord par sa piété et sa justice, il se fit ensuite détester par sa violence et son avarice. Il persécuta les catholiques, et eut à soutenir à la fois plusieurs guerres contre les Perses et les Bulgares, dont il n'obtint la paix qu'à prix d'argent. Il mourut en 518, à 88 ans, frappé de la foudre. C'est lui qui abolit les spectacles où l'on voyait des hommes combattre contre des bêtes féroces.

ANASTASE II, empereur d'Orient en 713, était d'abord secrétaire de l'empereur Philippe-Bardane. Il rétablit la milice et s'opposa aux musulmans. En 715 il fut forcé par Théodose III d'abdiquer, et de prendre l'habit religieux. Ayant ensuite voulu remonter sur le trône, où siégeait Léon l'Isaurien, il fut livré par des traîtres, et eut la tête tranchée en 719.

ANASTASE, patriarche d'Antioche en 561, se signala par son zèle ardent contre les hérétiques. Il traduisit en grec le *Pastoral* de St Grégoire. On n'a de lui que trois discours imprimés dans l'*Auctuarium* de Combefis, et cinq réunis dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius.

ANASTASE, le Sinaïte, moine du mont Sinaï, se signala, vers l'an 678, par son zèle contre certaines sectes d'hérétiques. On a de lui quelques traités dont le principal est intit. *Contemplationes in Hexameron*, grec et latin, Londres, 1682.

ANASTASE, antipape, fut opposé en 855 au pape Benoît III.

ANASTASE, dit le Bibliothécaire, abbé et bibliothécaire de l'église romaine, vivait dans le 9e S. Il assista, en 869, au 8e concile général de Constantinople, dont il traduisit les *actes* en latin. Il est auteur des *vies* de plusieurs papes et d'autres ouvr. La meilleure édition des *vies des papes* est celle du Vatican, 1718, 4 vol. in-fol. Son *histoire eccles.* se trouve dans la Byzantine, Paris, 1649.

ANASTASE (St), Persan d'origine, fut martyrisé sous Chosroès, en 628.

ANASTASE, patriarche de Constantinople, se montra le lâche complaisant de l'emper. Constantin Copronyme, qui lui fit cependant crever les yeux, et le laissa en cet état sur le siége pontifical, qu'il continua de souiller par ses vices et les excès auxquels il s'abandonna avec les iconoclastes.

ANASTASE (Olivier de St-), moine, carme du 17e S., et prédicateur célèbre, mort en 1674, est auteur de plusieurs ouvrages mystiques, publiés à Anvers, 1659-1669.

ANASTASIE (Ste) fut élevée par sa mère dans le christianisme au commencement du 4e S. sous Dioclétien. Le rit romain célèbre sa fête le 25 décemb. Il y a eu deux autres saintes de ce nom, l'une surnommée *l'Ancienne*, martyrisée à Sirmich, et l'autre d'une famille de Rome convertie par St Paul, martyrisée sous Néron.

ANASTASIE, sœur de Constantin, fit élever à Constantinople des bains appelés de son nom *Anastasiens*.

ANASTASIE, femme de l'emper. Tibère Constantin, morte en 594, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Constantin Pogonat. Cette dernière eut beaucoup à souffrir de la férocité de son époux et de son fils.

ANATOLE (St), évêque de Laodicée en Syrie, au 3e S., cultiva l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la physique, la grammaire et la rhétorique. On a de lui un *Traité de la Pâque*, imprimé dans le recueil de Bucherius, Anv., 1634, in-fol., et dix livres d'*Instit. arithm.*, dont quelques-uns se trouvent dans la biblioth. grecque de Fabricius.

ANATOLE, patriarche de Constantinople en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siège contre lesquels les légats du pape St Léon protestèrent.

ANATOLIUS, philosophe platonicien, un des maîtres de Jamblique, est aut. d'un *Traité* sur les sympathies et les antipathies, dont on trouve des fragmens dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

ANATOLIUS, que Justinien appelle *vir spectabilis*, professa le droit à Beryte en Phénicie et à Constantinople. Il fut successivement avocat du prétoire, juge, puis consul, et concourut à la formation du Digeste.

ANATOLIUS, un des trois jurisconsultes grecs qui traduisirent le *code Justinien*, par ordre de l'empereur Phocas.

ANAXAGORAS, un des premiers roi d'Argos, succéda à son grand-père Mégapenthe. Le culte de Bacchus s'introduisit sous son règne dans ses états, et y causa de grands désordres.

ANAXAGORAS, philosophe, né à Clazomène, l'an 500 avant J.-C., reçut les leçons d'Anaximène, puis voyagea en Egypte pour s'instruire, et vint ouvrir à Athènes, vers l'an 475, une école où il eut pour disciples Périclès, Euripide, et selon quelques-uns, Socrate. Accusé d'impiété pour avoir combattu les superstitions du temps, Périclès eut beaucoup de peine à le soustraire au supplice. Il supposait un nombre infini de parties élémentaires, distribuées en classes nombreuses dont chacune ne contenait que des parties semblables. Pour expliquer la formation des corps, il enseignait que le soleil est une masse de fer rouge aussi grande que le Péloponèse, que la terre est plate, et autres erreurs grossières du même genre. Son mérite est de s'être élevé le premier à l'idée d'un esprit pur, architecte de l'univers. Mort en 428 avant J.-C., à l'âge de 72 ans, à Lampsaque où il s'était retiré.

ANAXAGORAS, sculpteur grec, auteur de la statue de *Jupiter* élevée à Olympie après la bataille de Platée, 492 ans avant l'ère chrétienne.

ANAXANDRE, roi de Lacédémone, 687 ans av. J.-C. Ce fut sousson règne que commença la seconde guerre de Messénie, où s'illustra Aristomène.

ANAXANDRIDES, roi de Lacédémone, l'an 523 avant J.-C., père de Cléomène Ier et du fameux Léonidas.

ANAXANDRIDES, poète comique de Rhodes, du temps de Philippe et d'Alexandre, introduisit le premier sur la scène les intrigues d'amour. Ayant osé attaquer le gouvernement d'Athènes, il fut condamné à mourir de faim.

ANAXARQUE, philos. abdéritain, accompagna Alexandre en Asie, et osa, dit-on, railler ce prince sur sa divinité. Ayant attaqué Nicocréon, roi de Chypre, devant Alexandre, ce prince s'en vengea après la mort du conquérant, en le faisant piler dans un mortier. Il passe pour avoir été le maître de Pyrrhon, fondateur du scepticisme.

ANAXENOR, musicien grec de Thyanes, auquel Marc-Antoine accorda le revenu de quatre villes et une garde d'honneur.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone, célèbre par sa réponse à un homme qui lui demandait qui avait l'autorité dans Sparte : « Les lois, » répondit-il.

ANAXILAS Ier, roi de Rhégium, descendait d'Alcidamas, qui vint avec une colonie de Messéniens s'établir dans cette ville l'an 723 avant J.-C.

ANAXILAS régnait à Rhégium l'an 494 av. J.-C.; il prit la ville de Zancle, en Sicile, et lui donna le nom de Messène ou Messine.

ANAXILAS de Larisse, philosophe pythagoricien du règne d'Auguste, fut banni sous prétexte de magie, qui n'était qu'une espèce de fantasmagorie dont il avait trouvé le secret.

ANAXIMANDRE, philosophe, né à Milet l'an 611, et mort l'an 547 avant J.-C., eut Thalès pour maître, et fut après lui chef de l'école ionienne. On lui attribue l'invention de la sphère et du gnomon, la fixation des époques des équinoxes et des solstices. Il enseignait que la terre est ronde, qu'elle tourne sur son axe, que le soleil est un globe de feu 18 fois plus grand que la terre, et regardait l'infini comme le principe de tout; mais à ces connaissances il mêla beaucoup d'erreurs.

ANAXIMÈNES, philosophe de Milet, disciple et successeur d'Anaximandre, soutenait que l'air est le principe de tout; que le soleil, la lune et les étoiles ne sont que des parcelles détachées de la terre. Il mourut 504 ans avant J.-C.

ANAXIMÈNES, philos., orateur et histor., né à Lampsaque, fut l'un des précepteurs d'Alexandre, suivit ce prince dans ses conquêtes, et empêcha, par un trait ingénieux, la destruction de sa patrie. Ce prince, irrité contre Lampsaque qui avait pris parti pour Darius, voulait ruiner cette ville, et avait juré de ne céder à aucune sollicitation de son précept. Anaximène le pria de détruire Lampsaque : désarmé par cette ruse, Alexandre pardonna.

ANAXIPPE, poète comique grec, vivait sous Antigone et Démétrius Poliorcètes.

ANAYA-MALDONADO (don Diego), archev. de Salamanque et de Séville au 14e S., fut précepteur des enfans de Jean Ier, roi de Castille, et envoyé en qualité d'ambassadeur au concile de Constance. Vers la fin de sa vie, il fut dépouillé de la dignité de président du conseil de Castille, à l'instigation d'Alvarès de Luna.

ANCARANO (P.-J.), juriscons. et poète italien, né à Reggio, au 16e S., a composé un livre de jurisprudence, intitulé : *Familiarum juris quæstionum*, etc., Venise, 1569, in-8, et quelques *sonnets*.

ANCARANO (Gasp.), prêtre et poète italien, né à Bassano, profes. de belles-lettres à Trévise, vers la fin du 16e S., a mis en odes les *prières* de l'Eglise, etc., imp. à Venise en 1587; il a aussi publié en vers italiens les *Sept Psaumes de la Pénitence*, Venise, 1588, in-4.

ANCHANTERUS (Claude), médecin, né à Bar-le-Duc, au 16e S., était, selon Musa, un savant helléniste et un poète distingué; il a publié une trad. latine de l'ouvrage grec de Psellus sur les *propriétés médicales des pierres précieuses*, et une autre du grec en vers latins d'un Traité de Paul-le-Silentiaire sur les *Bains pythiques*, Venise, 1586, in-12.

ANCHARANO (Pierre d'), célèbre jurisconsulte de la famille des Farnèse, né vers 1330 à Bologne, m. dans la même ville en 1410 ou 1417. On a de lui plusieurs vol. in-fol. d'*ouvrages* de jurisprudence.

ANCHARANO (Jacques), aut. de deux livres singuliers, dont l'un est intitulé : *Procès sérieux et comique de Satan contre la B. vierge Marie*; l'autre a pour titre : *Procès du Diable contre le Christ*, imprimés en 1472.

ANCHER (Pierre-Kofod), conseiller à la cour de Danemarck, vers la fin du dernier S.; on lui doit, en danois, une *Histoire de la législation danoise*, ouvrage plein de recherches, et beaucoup de livres élémentaires sur le droit civil et criminel de ce royaume.

ANCHÈRES (Daniel d'), né à Verdun à la fin du 16e S. Il fit imp., dans sa jeunesse, en 1608, une tragédie avec des chœurs, intit. : *Tyr et Sidon*, ou *les funestes amours de Belcar et Meliane*; cette pièce fait partie de son recueil de *Poésies diverses*. Il était attaché à la personne de Jacques Ier, et le suivit en Angleterre en qualité de gentilhomme.

ANCHERSEN (Pierre), prof. dans la première moitié du 18e S., au gymnase d'Odensée en Fionie, île danoise; c'était un des hommes les plus érudits de sa nation. Il a publié des recherches sur les *Origines du Danemarck*.

ANCHIARA (Pierre), né près du lac Majeur; il

vécut à la cour du roi Ferdinand-le-Catholique. On lui doit un *essai sur l'hist. des Indes.*

ANCHIETA (JOSEPH), jésuite portugais, surnommé l'Apôtre du nouveau monde, né en 1533, dans l'île de Ténériffe, aux Canaries. A l'âge de 28 ans, il partit pour le Brésil avec d'autres religieux de son ordre; après de longs et pénibles travaux, il fonda le premier collége de cette colonie pour la conversion et la civilisation des sauvages de la contrée. Nommé commandant des Indiens convertis, il contribua, de concert avec eux, à la fondation de St-Sébastien, aujourd'hui la métropole de l'Amérique portugaise. Il m. en 1597. Les Portugais et les sauvages crurent à ses miracles. Il a laissé un poëme lat. de 5000 vers sur la Ste Vierge.

ANCHISE, prince troyen, père d'Enée qui l'emporta sur ses épaules au sac de Troie jusqu'à ses vaisseaux, et l'emmena en Italie. Il mourut à Drépane, ville de Sicile, où relâcha la flotte de son fils.

ANCHITEE, femme de Cleombrotte, roi de Sparte, sacrifia l'amour maternel à celui de la patrie, et posa elle-même la première pierre à la porte du temple de Minerve, que les éphores avaient ordonné de murer pour y faire périr de faim Pausanias son fils, qui avait vendu Sparte aux Perses.

ANCILLON (DAVID), né à Metz en 1617, fut pasteur de l'église de Meaux depuis 1641 jusqu'en 1653, de celle de Metz depuis 1653 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692. Il a fait une *Apologie* de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze.

ANCILLON (CHARLES), fils du préc., suivit son père à Berlin, où ses talens furent bientôt récomp. Nommé sur-intendant de l'école française, historiographe et conseiller du roi, inspecteur et juge supérieur des tribunaux que les réfugiés avaient en Prusse, il cultiva la littér. au milieu de ces différens emplois. D'autres écrivains de la même fam. l'ont également cultivée avec succès. M. à Berlin en 1715.

ANCKARSTROEM (J.-J.), gentilhomme suédois, né en 1751, s'est acquis une triste célébrité par le meurtre du roi Gustave III, son souverain. Ce fut dans la nuit du 15 mars 1792 qu'il lui tira, dans une salle de bal masqué, un coup de pistolet à vent, dont il mourut. Il fut condamné à être battu de verges pendant 3 jours, à avoir la main droite coupée, et à être ensuite décapité; cette sentence fut exécutée le 29 avril 1792.

ANCKWITZ, nonce du palatinat de Cracovie, ambassadeur de Pologne à la cour de Danemarck; il revint à Varsovie à la fin de 1792, et l'année suivante il signa le traité d'alliance avec la Russie. Accusé d'avoir voulu soumettre son pays à cette puissance, et convaincu d'après ses lettres surprises dans les papiers du général Ingelstrom, il fut condamné à être pendu. Son corps fut privé de la sépulture de ses aïeux et jeté dans celle des malfaiteurs.

ANCOURT. V. DANCOURT.

ANCRE (le maréchal d'). V. CONCINO CONCINI.

ANCUS-MARTIUS, 4e roi de Rome, petit-fils de Numa, succéda à Tullus Hostilius, en 640 avant J.-C., et régna 24 ans. Il fit avec succès la guerre aux Latins, aux Véiens, aux Fidénates, aux Volsques et aux Sabins, recula jusqu'à la mer les bornes de son roy. et construisit le port d'Ostie.

ANDECA, roi des Suèves en Espagne, au 6e S., détrôné par Léovigilde, roi des Visigoths, qui le fit raser, et l'obligea de se retirer à Badajos, où il mourut peu après.

ANDEIRO (don JUAN-FERD.), fut exilé en 1375, pour cause d'une intrigue avec Eléonore Telles, femme du roi Ferdinand; cette princesse le mit à la tête des affaires après la mort de son mari. Il fut assassiné en 1383, à la suite d'un complot formé contre la reine et lui par les grands du royaume.

ANDERSON ou ANDREA (LAURENT), né en Suède en 1480. Il fut d'abord prêtre, puis archidiacre, et enfin chancelier de Gustave-Wasa; il appuya auprès de ce prince le dogme de Luther qui se répandait en Suède, et fut le mobile de la révolution qui changea la croyance religieuse des Suédois. En 1527, à la diète de Westeras, il fit décider que les intérêts de l'église seraient à la disposition du roi, et fut condamné à perdre la vie pour n'avoir pas révélé une conspiration dont il était instruit; mais il acheta sa grâce à prix d'argent, et m. en 1552. On lui doit la première *trad.* du Nouv. Testament en langue suédoise.

ANDERSON (EDMOND), jurisconsulte anglais, né vers 1540; chef-juge de la cour des plaids communs, sous le règne d'Elisabeth et de Jacques Ier; un des commissaires nommés pour faire le procès à la reine d'Ecosse; et poursuivit activement toutes les sectes séparées de l'église anglicane. On a de lui: *Jugemens rendus sous le règne de la reine Elisabeth par la cour de Common-Bench; Décisions et jugemens des tribunaux de Westminster rendus dans les dernières années du règne d'Elisabeth.* Mort en 1605.

ANDERSON (ALEXANDRE), né en Ecosse, prof. les mathémat. à Paris, au commencem. du 17e S.; il a donné: *Supplementum Apollonii redivivi*, où il complète en effet cet ouvrage de Ghataldi.

ANDERSON (JEAN), médecin anglais, membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg; remplit pendant 41 ans la chaire de philosophie naturelle à l'université de Glascow. Parmi ses ouv. on distingue ses *Institutions de médecine.* Il est mort en 1796, âgé de 70 ans.

ANDERSON (GEORGE), né dans le duché de Sleswig, au commencement du 17e S., rédigea en allemand une *Relation* de ses voyages en Orient.

ANDERSON (JEAN), jurisconsulte, né à Hambourg en 1674, secrétaire du conseil syndic et bourgmestre de cette ville; il remplit plusieurs missions, et mourut en 1743. Ses principaux écrits sont: *Renseignemens sur l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis*, imp. en allemand; une trad. française par Sellin a été pub. en 17542, vol. in-12; *Glossarium teutonicum et alemanicum*; des *Observ. philologiques et physiques sur la Bible*, en allem. Il a laissé en MS. *Observationes juris germanici ad ductum elementorum juris germanici Heineccii.*

ANDERSON (JACQUES), agronome anglais, né en 1739. L'Ecosse lui eut l'obligation d'avoir employé tous les moyens imaginables pour diminuer la disette en 1783: l'Angleterre lui doit aussi l'amélioration des pêches qui se font au nord de l'Ecosse. Il fut membre de la société royale de Londres, et mourut en 1808. Ses principaux ouvrages en anglais sont: *Essai sur les plantations; Essai sur l'agriculture;* on y trouve une méthode pour dessécher les terrains marécageux. *Observations sur les moyens d'exciter l'industrie nationale; Relation de l'état actuel des Hébrides et de la côte occidentale de l'Ecosse*, 1785; *Recherches sur les troupeaux et l'amélioration des laines; l'Abeille*, journal hebdomadaire; *Récréations*, journal d'agriculture et d'histoire naturelle; *Correspondance avec le général Washington, et Recherches sur la rareté des grains; l'Encyclopédie britannique.* Dans un article sur les vents appelés *moussons*, Anderson prédit, avant le retour de Cook, le résultat d'une des découvertes de ce navigateur au sud. Plusieurs de ses écrits, sur l'économie rurale, se trouvent dans le *Weekly magasine* d'Edimbourg, et dans le *Monthly review.*

ANDERSON (ADAM), écrivain écossais, secrétaire de l'amirauté, m. en 1775, a publié une *Hist. de la navigation et du commerce en Angleterre*, Londres, 1764, 2 vol. in-fol., *ib.*, 1801, 4 vol. in-4, réimprimé depuis.

ANDERSON (GEORGE), mathématicien et géo-

mètre, né dans le comté de Buckingham, m. en 1806, d'un excès de travail. On a de lui un livre intit.: *Arenarius*, ou *Traité de l'art de mesurer les terres*, trad. du grec d'Archimède, et un ouv. sur les changemens arrivés dans les affaires de la compagnie des Indes orientales, depuis la paix de 1784.

ANDERSON, (ROBERT), fabricant d'étoffes de soie à Londres, au 17e S., s'occupait de géométrie. On a de lui deux ouvrages: *Propositions stéréométriques*; destinés au jaugeage, Londres, 1668, in-8; *le Jaugeage perfectionné*, ib., 1669, in-8.

ANDERTON (JACQ.), controversiste anglais du 17e S., a composé plusieurs écrits en faveur du catholicisme, sous le nom de Jean Brereley; le plus remarquable est une *apologie* des protestans en faveur de la rel. romaine, Lond., 1604, in-4. Le doct. Morton, chapelain du roi, depuis évêque de Durham, y répondit par un appel aux catholiques pour les protestans; mais il le réfuta, en 1608, dans une 2e édition de son ouv., pour se mettre à l'abri des lois pénales de son pays contre les catholiques.

ANDERTON (LAURENCE), théol. anglais, se fit catholique, et entra chez les jésuites de St-Omer, où il fut professeur. On a de lui la *progéniture des catholiques et des protestans*, Rouen, 1632; *la Triple corde*, St-Omer, 1634. in-4.

ANDIEN DE CLERMONT, peintre de fleurs; il passa 40 ans en Angleterre, et revint en France à l'époque de la guerre de 1756. Il mourut à Paris en 1783.

ANDIER DES ROCHES (ETIENNE-JEAN), graveur, né à Lyon, m. à Paris en 1741, dans un âge très-avancé. Son principal ouv. est une suite de *sept cents portraits d'hommes illustres*.

ANDJOU (EDDYN-HOÇEIN-NABAB), indien, auteur du dictionnaire persan, intit.: *Ferhang-djihanguyry*, renommé dans l'Orient, et dont il existe deux exemplaires à la bibliothèque du roi, à Paris. On ne sait rien de positif sur l'époque ni sur le lieu de la mort de ce savant glossographe oriental qui vivait au 16e S., sous le règne du grand sulthan des Mogols, Akbar.

ANDLO ou ANDELO (PIERRE), natif d'Andlau, petite ville d'Alsace; d'abord prof. en droit à l'université de Bâle, au milieu du 15e S.; il fut ensuite chanoine de Colmar, et prévôt de l'abbaye de Lutenbach. Son *Essai sur la constitution de l'empire germanique* fut publié après sa mort, en 1603, sur un manuscrit trouvé dans la bibliothèque palatine de Heidelberg.

ANDOCIDE, orateur grec, né à Athènes, dans le 5e S. avant J.-C.; il reste de lui quatre discours publiés par Canterus, Bâle, 1566, in-fol., et qui se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Estienne, 1557, in-fol.: l'abbé Auger les a trad. en français, dans le recueil intitulé les *Orateurs atheniens*, Paris, 1792. Le plus curieux est celui qu'il prononça contre Alcibiade. V. RUHNKEN, *Hist. critiq. or. græc.*

ANDOQUE (PIERRE), magistrat de Béziers dans le 17e siècle, a publié une *Histoire du Languedoc avec l'état des provinces voisines*, Béziers, 1648, in-fol., vivement critiquée dans les Annales de Toulouse, par Lafaille, qui assure qu'elle est très-fautive; un *Catalogue* des évêques de Béziers, 1650, in-4.

ANDRA (JOSEPH), prof. d'histoire et de philos., né à Lyon en 1714, m. à Toulouse en 1771, fut un grand admirateur de Voltaire et de sa doctrine; il entreprit un abrégé de l'*Essai sur l'hist. générale* de ce même écrivain, et en publia le premier vol. en 1770; mais cet ouvrage fut condamné, et fit perdre à son auteur la chaire d'histoire qu'il occupait à Toulouse.

ANDRADA (ANTOINE d'), jésuite port., né vers l'an 580, se distingua par ses missions dans les Indes et la Tartarie. En 1624, il pénétra dans le Thibet. La *relation* de son voyage fut impr. à Lisbonne en 1626, et deux ans après, trad. en franç. De retour à Goa, ses supérieurs l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il m. empoisonné en 1634.

ANDRADA (DIEGO-PEYVA d'), théolog. portugais, né à Coimbre en 1528, fils du gr. trésorier du roi Jean. Après s'être distingué dans les missions, il fut député du roi Jean au concile de Trente. De retour en Portugal, il y mourut en 1575. Il a laissé sept vol. de sermons et d'autres écrits parmi lesquels on cite: *De concilii auctoritate*, ouvr. dans lequel il donne la plus grande latitude à la prérogative du siége apostolique, et qui pour cette raison, fut honoré des suffrages de la cour de Rome; sa défense du conc. de Trente, *Defensio Trid. fidei*, dans laquelle il attribue aux sages du paganisme la foi qui justifie. Leibnitz s'est prévalu de cette opinion pour soutenir l'identité absolue des communions chrétiennes.

ANDRADA (FRANÇOIS D'), frère du précédent, historiog. et conseiller de Philippe III, aut. d'une *Histoire* de Jean III, roi de Portug. et d'autres ouv.

ANDRADA (THOMAS D'), plus connu sous le nom de THOMAS-DE-JESUS, réformateur des Augustins déchaussés, suivit le roi Sébastien dans sa malheureuse expédition d'Afrique. La comtesse de Lignarez, sa sœur et le roi d'Espagne, lui envoyèrent de l'argent pour payer sa rançon. Il aima mieux rester dans les fers pour soulager ses compagnons d'infortune. On a de lui un ouvr. pieux et estimé intit.: *les Souffrances de Jésus*, composé pendant sa captivité. Le Père d'Alcaume, jésuite, l'a trad. en français, Paris, 1692, 2 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois.

ANDRADA (DIEGO D'), fils de Franç. d'Andrada, m. en 1660 à 84 ans, est connu en Portugal par un poème en 12 chants sur le siége de Chaoul, et par des ouvr. de critique ou de morale.

ANDRADA (HYACINTHE-FREIRE d'), né à Béja vers l'an 1597. Le duc d'Olivarez l'admit à sa confiance, prit ses conseils dans les affaires importantes, et lui fit obtenir la riche abbaye de Ste-Marie-des-Champs. Malgré ces bienfaits, il soutint devant le ministre favori que le roi d'Espagne n'avait sur le Portugal que le droit de la force. Le duc de Bragance, remonté sur le trône de ses ancêtres, lui offrit l'emploi de précepteur du prince de Brésil, et l'évêché de Viseu. André refusa ces deux fonctions: il se retira dans son abbaye; après un assez long séjour, il revint se fixer à Lisbonne, où il mourut en 1657. Son *Histoire* de don Juan de Castro, vice-roi des Indes, périt dans l'incendie de sa maison. *La Vie* qu'il nous a laissée n'est qu'un abrégé de celle qui fut brûlée.

ANDRADA (GOMEZ-FREIRE D'), neveu du précédent, m. général de cavalerie. Il avait composé des ouvrages, qui n'ont point été imprimés.

ANDRADA (ALPHONSE), jésuite né à Tolède, en 1590, m. à Madrid en 1670. Il a publié en espagnol un gr. nomb. d'ouvr., entre autres, un *Itinéraire historique*, et *les Vies des jés. illustres*.

ANDRADA (RUY, frère d'), général espagnol, aut. d'une *Relation ou Description d'Ormuz et des cotes de Perse*, et publ. avec des comment. portug., Lisbonne, 1547.

ANDRADA (FRAY-FRANÇ. de RADEZ Y), aut. d'une *Chronique* des trois ordres de chevalerie de St-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1578, in-fol., en espagnol.

ANDRADE, visionnaire qui en imposa dans le 9e S. à Léon IV et à Charles-le-Chauve. On a de lui un *Recueil* de visions, fruit d'une imagination déréglée, et un *Poème* plein de mauvais goût.

ANDRAGATHIUS, général romain, trahit Adrien en faveur de l'usurpateur Maxime. Il battit Gratien près de Lutèce, et l'assassina dans sa fuite, près de Léon, l'an 383 de J.-C. Maxime ayant

été vaincu et tué par Théodose, l'an 388; Andragathius se jeta dans la mer.

ANDRÉ (St) apôtre, frère de St Pierre, naquit à Bethsaïde, se trouva aux noces de Cana et fut témoin du prem. miracle de J.-C. On ne sait rien de positif sur cet apôtre. Après la mort du Sauveur, on croit qu'il souffrit le martyre à Patras.

ANDRÉ (St), archev. de Crète, aut. de quelques ouvr. publiés par le P. Combefis, avec ceux de St Amphiloque, 1644, in-fol. Il se retira dans un monastère de Jérusalem, où il mourut en 720.

ANDRÉ Ier, roi de Hongrie, prince du sang royal, fils aîné de Ladislas Ier, et concurrent de Pierre Ier, dit l'Allemand. Forcé, comme ses frères, de se réfugier en Russie, il en fut néanmoins rappelé en 1047, par les seigneurs hongrois mécontens de Pierre, et parvint à remonter sur le trône. Après avoir promis à la nation hongroise de suivre l'idolâtrie, qui était la religion dominante, à peine fut-il le maître, qu'il força ses sujets d'embrasser le christianisme, et qu'il s'empressa de faire couronner son fils Salomon, âgé de cinq ans, malgré la convention par laquelle Béla, son frère, devait être son héritier. La guerre fut bientôt déclarée entre les deux frères, et les deux armées en vinrent aux mains en 1061. Abandonné par les siens au moment de l'action, André se réfugia dans la forêt de Boxoe, où il mourut bientôt de chagrin et de misère. Son frère Béla se fit couronner après sa mort.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, surn. le Hiérosolymitain, partit pour la Terre sainte en 1217, dans la crainte des censures de l'église, dont le pape Honorius III le menaçait, s'il différait plus long-temps d'aller combattre les infidèles. Bientôt après, de retour en Hongrie, il trouva son royaume dans le désordre et la confusion. En 1222, il prit enfin le parti de convoquer une diète générale, et résolut de s'attacher plus étroitement la noblesse et le clergé; il étendit les priviléges que leur avait accordés St Étienne; et proposa ce décret célèbre ou bulle d'or, véritable charte des Hongrois: « Si moi ou mes successeurs voulions enfreindre, en quelque temps que ce soit, vos priviléges, et porter atteinte à la présente constitution, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendans, de résister et de vous défendre à force ouverte, sans pouvoir être traités de rebelles. » Une copie de ce serment fut envoyée au pape, une autre mise en dépôt entre les mains du palatin chargé de veiller sur les intérêts de la nation, « afin que, ayant toujours cet écrit devant les yeux, il ne s'écartât pas de son devoir, et ne souffrît point que les rois ou les nobles oubliassent leur serment. » André fut heureux dans toutes les guerres qu'il soutint. Il mourut en 1235, après avoir régné 30 ans. C'est celui de tous les rois de Hong. dont la mémoire est la plus vénérée.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précédent, proclamé et couronné à Bude le 11 août 1290. Ses droits au trône furent contestés. L'empereur Rodolphe lui suscita un concurrent dans la personne d'Albert, son propre fils. Le roi de Hongrie avait déjà un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Après avoir pris ses mesures pour résister à ces deux rivaux, il porta presque de suite ses armes en Autriche. Rappelé dans ses états par de nouveaux troubles, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, et de la cimenter par son mariage avec sa fille Agnès, mais il trouva la Hongrie divisée par quelques nobles qui soutenaient son compétiteur Charles, fils du roi de Naples. Le royaume demeura partagé entre ces deux rivaux, jusqu'à leur mort arrivée en 1301. Charles m. à Naples, André à Bude le 14 janv. de la même année. Il est le dern. roi de la famille de St Étienne.

ANDRÉ DE HONGRIE, roi de Naples, second fils de Caribert, roi de Hongrie, épousa Jeanne Ire, reine de Naples, sa cousine. Il n'était âgé que de sept ans, mais déjà son caractère avait une teinte des mœurs encore demi-sauvages des Hongrois. Ce prince voulait être le maître, et Jeanne prétendait qu'il fût seulement le mari de la reine, sans prendre le titre de roi. Louis de Tarente, son cousin, et l'un de ses amans, lui fit souhaiter la mort de son époux; elle fut résolue. D'autres princes du sang, les partisans de la reine, et la reine elle-même, eurent part à ce meurtre en 1345. André n'avait que 19 ans.

ANDRÉ DE CYRÈNE, prétendu messie, qui se donna pour le libérateur des Juifs, sous le règne de Trajan. Il leur persuada qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jerusalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient des synagogues. Ils mirent tout à feu et à sang dans la Libye, l'Egypte, et jusque dans l'île de Chypre. Ce ne fut qu'après plusieurs combats sanglans, qu'Adrien, ou selon d'autres, Martius Turbo, général des troupes romaines, vint à bout de les soumettre.

ANDRÉ (JEAN), célèbre canoniste du 14e siècle, né à Mugello, près de Florence. Il professa 45 ans le droit-canon, et mourut de la peste à Bologne en 1348. On a de lui des *commentaires* sur les Clémentines et sur les six livres des Décrétales.

ANDRÉ (JEAN), né à Xativa, dans le royaume de Valence, de parens mahométans, embrassa le catholicisme en 1487, et fut ordonné prêtre. Il publia, après sa conversion, la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8, trad. en plusieurs langues; la traduct. française est de Guy Lefèvre de la Boderie, 1574.

ANDRÉ (St), né à Avelino, dans le royaume de Naples, en 1521, entra chez les clercs réguliers de St-Paul, et fit profession en 1556. M. à Naples en 1608. Il fut canonisé par le pape Clément XI en 1612. On a de lui des *Œuvres* théologiq. et morales, Naples, 1734, 5 vol. in-4. Ses *Lettres* ont été recueillies en 2 vol, Naples, 1732, 2 vol. in-4.

ANDRÉ (YVES-MARIE), né en 1675 à Châteaulin, en Basse-Bretagne, jésuite et profess. de mathématiques à Caen, depuis 1726 jusqu'en 1759, m. dans cette ville en 1764. Il fut l'admirateur de Malebranche; son *Essai sur le beau*, impr. en 1741, in-12, est digne d'un disciple de Platon. Ses *œuvres* complètes ont paru à Paris en 1766, 3 vol. in-12, par les soins de l'abbé Guyot, son ami.

ANDRÉ (JACQUES), théolog. de la confession d'Augsbourg, né en 1528, m. en 1590. Ses ouvr. sont presque tous dirigés contre les calvinistes et les catholiques, ou tendent à défendre le dogme de l'ubiquité ou de la présence du corps du Christ en tous lieux.

ANDRÉ (JEAN-VALENTIN), aumônier luthérien du duc de Wurtemberg. Affligé de voir les mystères de la religion livrés à de vaines querelles, et les sciences servir d'aliment aux illusions de l'orgueil ou d'une curiosité frivole, il chercha les moyens de les faire tourner au profit de l'amélioration de l'espèce humaine. Les allusions mystérieuses semées dans ses écrits, ses raisonnemens multipliés sur la nécessité de fonder une société consacrée uniquement à la régénération de la religion et des arts, ont fait croire qu'il était le fondateur de l'ordre des roses-croix. Ses ouvr. sont nombreux et roulent sur le même sujet. Né dans le Wurtemberg en 1586, m. dans le même duché en 1654.

ANDRÉ (VALÈRE), né dans le Brabant en 1588, profess. en droit et bibliothéc. de l'université de Louvain, m. en cette ville vers 1656. Sa *bibliothèq. belgique*, augmentée par Foppens, 1739, 2 vol. in-4, passe pour un des meilleurs ouvr. en ce genre.

ANDRÉ DE ST-NICOLAS, religieux carme, né à Remiremont vers 1650, m. à Besançon en 1713. Il a laissé plusieurs ouvr. MSs. concernant l'*Histoire* ecclésiastique de cette dernière ville, et travaillé à celle de la congrégation de Cluni.

ANDRÉ de Ratisbonne, chanoine de l'église de cette ville, est aut. d'un *Journal* historique des événemens, depuis 1222 jusqu'en 1427: d'un *Ca-*

talogue des év. de Ratisbonne, cités par M. Œfels, dans son rec. *rerum Boïc. scrip.*, Augsb., 1763, in-fol. La biblioth. du roi possède un Ms. du même aut., intit. : *Dialog. de hæresi Bohemic.*, écrit en 1430.

ANDRÉ (JEAN), peintre et religieux dominicain. Ses tableaux, représentant des sujets de dévotion, étaient placés dans plusieurs églises de la capitale. Il mourut à Paris en 1753, âgé de 91 ans.

ANDRÉ (JEAN), musicien célèbre, né à Offenbach sur le Rhin, en 1741. On a de lui vingt opéras, entre autres *le Potier*, qui eut un grand succès; *Erwin et Elmire*, dont Goethe avait fait les paroles. Il s'était formé presque sans maître. Un excès de travail le conduisit au tombeau en 1799.

ANDRÉ (CHARLES), perruquier à Paris, né à Langres en 1722. Un sieur de la Salle de Dampierre, l'un des régisseurs de l'impôt sur les cartes, mit sur son compte, en 1757, une trag. sur le *Tremblement de terre de Lisbonne*. Cette pièce, qui n'avait jamais été représentée, fut jouée en 1805 sur un théâtre des boulevards. Elle eut 80 représentations, qui furent très-suivies.

ANDRÉ (N.), chirurgien de la maison royale de St-Cyr, et de la Charité de la paroisse St-Louis de Versailles pendant la dernière moitié du 18e siècle. On a de lui des ouvrag. sur les *Maladies* de l'urètre et de la vessie.

ANDRÉ (JEAN), officier anglais, était membre de la chambre des comptes lorsqu'il entra dans la carrière militaire. Il fut bientôt élevé par son mérite au grade de major. Le général Arnold ayant fait connaître la résolution où il était d'abandonner un poste important à l'armée anglaise, André fut choisi pour cette négociation délicate; mais il échoua malheureusement dans son entreprise, fut arrêté comme espion, et jugé d'après l'ordre du général Washington par un conseil de guerre qui le condamna à être pendu; ce fut en vain qu'il demanda à être traité selon les lois de la guerre; cette sentence ignominieuse fut inhumainement exécutée en 1780. Il n'était âgé que de 29 ans, et mourut avec la plus grande fermeté. La conduite du général américain fut désapprouvée non-seulement par les Anglais, mais par les Américains eux-mêmes. Tout le monde déplora le malheur de cette intéressante victime des lois cruelles de la guerre. Le roi d'Angleterre lui a fait ériger un monument dans l'abbaye de Wesminster, à Londres.

ANDRÉ (P.-N.), plus connu sous le nom de MURVILLE, est m. à Paris en 1815. Il était gendre de la célèbre mademoiselle Arnould. On a de lui : *L'Année champêtre*, poème en quatre chants, 1807; des *poésies* fugitives. *Abdelazis et Zuleima*, drame. Le 24 décembre 1791, il joua lui-même le rôle de Masser dans cette pièce; *Héloïse et Abailard*, drame en trois actes et en vers, 1813. A l'occasion de quelques démêlés qu'excita cette pièce, il publia contre M. Duval, alors directeur de l'Odéon, une brochure int. : *les Infiniment Petits.*

ANDRÉ (le Père). V. BOULLENGER.

ANDRÉ (le Père). V. CHRYSOLOGUE.

ANDRÉ DEL SARTO. V. VANNUCCI.

ANDREA, chanoine de Bergame, vivait à la fin du 9e S. Il est aut. d'une *chronique* qui s'étend depuis l'entrée des Lombards en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, c.-à-d. jusqu'à 874.

ANDREA (PISANO), archit. et sculp., né à Pise en 1270. Ses premiers ouvr. eurent tant de succès qu'il fut appelé à Florence pour exécuter, sur les dessins de Giotto, les sculptures de la façade de Ste-Marie *del fiore*, le plus beau monument de ce siècle. Bientôt après, il fut employé comme ingénieur; éleva des fortifications autour de la ville, menacée par les armées impériales, et prit part à tous les grands travaux de ce temps. Il m. à Florence en 1345, comblé de biens et d'honneurs.

ANDREA (JEAN), né à Vigevano en 1417. Après avoir langui quelques années dans le besoin, il eut le bonheur de s'attacher au card. de Cusa, qui lui fit donner le titre de secrét. de la biblioth. apostolique. Il fut employé à corriger les premières édit. d'auteurs latins qui se firent à Rome. Les dates de ces édit., justement recherchées, s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474; il obtint ensuite l'évêché d'Accia, dans l'île de Corse, d'où il passa bientôt après à celui d'Aléria.

ANDREA (ALEX.), écriv. napolitain du 16e S., a pub. une *traduct.* de l'ouvr. de l'empereur Léon sur l'art de la guerre, avec trois discours sur la guerre entre Rome et Naples sous le pape Paul IV, en 1556 et 1557.

ANDREA (SQUAZELLA), peintre ital. du 16e S., élève d'André del Sarto (Vannucci), vint en France avec lui, et fut employé par François Ier. On a de lui au Musée royal une *descente de croix* faussement attribuée à Raphaël.

ANDREA (ONUPHRE d'), poète napolitain, l'un des meilleurs de son temps, florissait en 1630, et mourut vers 1647. On a de lui deux *poèmes*, un *recueil* de poésies lyriques, des *discours* sur des sujets de morale et de philosophie.

ANDREADA (FERD. d'), amiral portugais, ouvrit le premier des relations commerciales entre l'Europe et la Chine, et commanda en 1518 la flotte de cette nation dans la mer des Indes.

ANDREÆ (JEAN), théol. de la conf. d'Augsbourg, prof. à l'univ. de Tubingue au 16e S., rédigea un formulaire de doctrine propre à terminer toutes les controverses qui déchiraient le luthéranisme naissant. Ce travail, soumis à une commission de théologiens, donna naissance au formulaire d'union qui fit tant de bruit à cette époque, 1576.

ANDREÆ (TOBIE), prof. d'hist. et de grec à Groningue, né à Braunfels en 1604, se fit connaître comme zélé cartésien. On a de lui : *Assertio method. cartes.* et *Brevis explicatio, brevi explicationi mentis humanæ Henrici Regii reposita.*

ANDREÆ (JEAN), archiviste des comtes de Nassau, au commencement du 17e S. Il occupa 40 ans cette place. On lui doit l'*hist.* de cette maison, très-précieuse surtout pour la guerre de trente ans.

ANDREÆ (JEAN-GÉRARD-REINHARD), chimiste distingué. En 1765, le roi d'Angleterre le chargea d'examiner les principaux genres de terre de l'électorat d'Hanovre. Il fit impr. le résultat de ses recherches et d'autres dissertations de physique et de chimie. Il soignait gratuitement les pauvres, et ses qualités sociales le firent généralement aimer. Né à Hanovre en 1724, mort en 1793.

ANDREANI (ANDRÉ), grav. en bois né à Mantoue en 1500, multiplia par le burin les compositions de Raphaël et du Titien. Mort en 1623.

ANDREAS ou ANDRON, méd. grec qui vivait deux siècles av. J.-C. Dioscoride, fait l'éloge de ses connaissances dans l'hist. nat.; et Celse nous apprend qu'il avait composé beaucoup d'écrits sur la chirurgie et les vertus des médicamens. Ces ouvr. sont perdus.

ANDREAS (CORNEILLE), né en Frise dans le 16e S., est aut. d'une *chronique* de cette province faisant suite à celle d'Occo et de Vlieterp., et impr. avec elle en 1597, in-folio.

ANDREAS, capitaine des gardes de Ptolémée Philopator, fit rendre la liberté à 120,000 juifs, et surveilla, avec Aristée et Démophon, la version des livres saints, dite *version des septante.*

ANDREHAN (ARNOUL d') maréchal de France sous les rois Jean et Charles V, se distingua dans les campag. contre les Anglais, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers, et m. en Espagne où il avait suivi Duguesclin en 1370.

ANDREI (ANT.-FRANÇ.), né en Corse; député de ce département à la convention nationale, vota dans le procès de Louis XVI l'appel au peuple, la détention jusqu'à la paix et le sursis, suivit le parti

des girondins et partagea leur détention. Entré ensuite au conseil des 500, il mourut en 1797.

ANDREINI (Isabelle), célèbre comédienne née à Padoue en 1562, brilla sur les théâtres d'Italie et de France, et se fit admirer par sa sagesse et ses talens. Elle parlait facilement l'espagnol et le français. On a d'elle des *sonnets*, *madrigaux*, etc., en italien, Vérone, 1588; *Rime*, Milan, 1601; *Lettere*, Venise, 1607, in-4. Morte à Lyon en 1604.

ANDREINI (P.-F.), mari de la précédente, est aut. d'une comédie intit. : *le Bravure del capitan Spavento*, Venise, 1609 et 1624, in-4; trad. en franç. par J. de Fonteni, Paris, 1608, in-12.

ANDREINI (J.-B.), fils du précédent, est aut. d'un grand nombre de pièces de théâtre médiocres. On recherche cepend. sa tragédie d'*Adamo*, Milan, 1613, in-4, où l'on prétend que Milton a pris l'idée de son *Paradis perdu*. On a encore d'Andreini trois *traités* en faveur de la comédie et des comédiens, Paris, 1625, rare.

ANDRELINI (Pub.-Faust.), poète latin moderne, né en Italie vers le milieu du 15e S. Il fut couronné à 22 ans par l'acad. de Rome; vint à Paris sous Charles VIII, et fut nommé prof. de b.-lett. et de poétique à l'univ. On a de lui beaucoup de *pièces* de circonstance imp. in-4 et in-8, 1490-1519, trois livres d'*Elégies*, Paris, 1492, in-4; quatre livres de *poésies érot.*, Venise, 1501, in-4; les *Bucoliques*, réimp. avec un comment., Lyon, 1530, in-8; recueil de cent *distiques moraux*, Paris, 1519, in-4. Mort en 1518.

ANDREOSSI (François), né à Paris en 1633. Il était mathématicien et ingénieur; on a revendiqué pour lui la gloire d'avoir inventé et entrepris le canal du Languedoc. Diverses pièces ont été pub. à ce sujet dans l'*histoire du canal du midi* par M. le général Andréossi; dans la réponse de MM. de Caraman, intitulée : *Histoire du Languedoc*; cette question se trouve approfondie dans l'*hist. du corps du genie* par M. Allent. On a de cet ingénieur une carte du canal de Languedoc, 3 feuilles in-folio, 1669; extrait des *mémoires* concernant la construction du canal royal de communication des deux mers, océane et méditerranée, en Languedoc, 1675. Mort en 1688,

ANDRÈS (don Juan), ex-jésuite né à Valence au 18e S., est aut. de deux ouvr. intit. : *Il saggio della filosofia del Galileo*, 1776; *del origine, progresso e stato d'ogni letteratura*, Parme, 1782-1793, 7 vol. in-4, dont le premier a été trad. en français par G. E. Ortolani, Paris, 1805, in-8. Mort en 1803.

ANDREWS (Lancelot), théol., év. de Winchester, né à Londres en 1565, fut chapelain de la reine Elisabeth, et très-en fav. auprès de Jacques Ier. De ses ouvr., qui sont peu lus aujourd'hui, le plus remarquable est celui qui est intit. : *La loi morale expliquée*, in-folio, 1642. Mort en 1626.

ANDRIESSENS (Henri), peintre, surnommé Mancken-Heyn, né à Anvers au 17e S., a composé des tableaux d'un dessin pur et fini représentant des sujets animés. Mort en Zélande en 1655.

ANDRIEU (Marie-Martin-Ant.), adj. général français, né à Limoux en 1768, gagna ses différens grades par des actions de courage, et se distingua particulièrement au passage de Mincio et pendant le blocus de Gênes. Ce fut lui que le général Masséna chargea de négocier la capitulation de cette ville. Il avait entrepris la relation de ce siége; mais il interrompit son travail pour se rendre à St-Domingue, où il se distingua de nouveau, et mourut en 1802.

ANDRIEU (Bertrand), grav. en médailles, né à Bordeaux en 1761, m. à Paris en 1822, est aut. d'un grand nombre de product. qui ont pris rang dans les chefs-d'œuvre de la numismatique. Il a gravé une grande partie de la collection des médailles du cabinet et de la biblioth. du roi; de nombreuses vignettes qui ont enrichi la typograp., et divers modèles des billets de la banque de France. Andrieu est regardé comme le restaurateur de la grav. en médailles, qui était déchue depuis le règne de Louis XIV.

ANDRIEUX (N.......), négociant et littérateur, né à Tarare, près Lyon, en 1750. On trouve div. *poésies* de lui dans les *recueils litt.* du temps. Mort en 1797.

ANDRISCUS, surn. Pseudo-Philippe, ou le faux Philippe, homme obscur de la ville d'Adramytte, se fit passer pour Philippe, fils de Persée, roi de Macédoine, à la faveur de la ressemblance qu'il avait avec ce prince. Il se mit à la tête de quelques troupes macédoniennes, et remporta d'abord quelques avantages sur les Romains, mais ensuite il fut vaincu par Cecilius Metellus, et mené en triomphe à Rome l'an 148 avant J.-C.

ANDROCLES, fils de Codrus, roi d'Athènes, s'empara de Samos et d'Ephèse, et périt dans une bataille contre les habitans de Priène.

ANDROCLES, fils de Phintas, régna en Messénie de 786 à 743 av. J.-C. Il périt dans une bataille contre les Lacédémoniens.

ANDROCLES, esclave qui, ayant été livré aux bêtes dans le cirque de Rome vers la fin du 1er S., fut reconnu et épargné par un lion dont il avait guéri une blessure.

ANDROCYDES, peintre de Cyzignac, contemporain et rival de Zeuxis, avait peint avec un art merveilleux les monstres qui entourent Scylla.

ANDROGÉE (mythol.), fils de Minos et de Pasiphaé, fut assassiné par quelques jeunes gens d'Athènes et de Mégare irrités de ce qu'il leur avait enlevé tous les prix aux fêtes des Panathénées. Minos, pour en tirer vengeance, fit la guerre aux Athéniens et aux Mégariens, et leur imposa le tribut de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles qui tous devaient être livrés au minotaure.

ANDROMACHUS, Sicilien, père de l'historien Timée, recueillit les habitans de Naxos que Denys l'ancien avait chassés de leur patrie. Il aida Timoléon à rendre la liberté aux Syracusains.

ANDROMACHUS, lieutenant d'Alexandre, gouverneur de la Syrie et de la Judée, fut brûlé vif par les Samaritains. Alexandre vengea sa mort par le supplice des coupables.

ANDRONIACHAR, premier médecin de Néron, passe pour l'inventeur de la *thériaque*, dont il donne le secret dans un poëme en vers élégiaques, dédié à Néron. Galien nous l'a conservé dans son *Traité de la Thériaque*. Moïse Charras en a publié, en 1668, in-12, une *traduction*. — Son fils lui succéda dans son emploi auprès de Néron, et laissa divers *écrits* qui se sont perdus.

ANDROMAQUE, fille d'Eétion, roi des Ciliciens du mont Ida, et femme d'Hector. Après la mort de son époux et la prise de Troie, elle eut la douleur de voir son fils Astyanax précipité du haut d'une tour. Dans le partage des captifs, elle tomba au pouvoir de Pyrrhus qui l'emmena en Epire, et l'épousa. Elle en eut trois fils, se maria une troisième fois à Helenus, frère de son premier époux, et régna en Epire avec lui.

ANDROMÈDE (mythol.), fille de Céphée et de Cassiope, fut, en punition de la vanité de sa mère, exposée à un monstre marin que suscita Neptune. Persée la délivra et devint son époux.

ANDRONIC Ier, COMNÈNE, fils d'Isaac Comnène, 3e fils d'Alexis Ier, avait servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le tint pour crime de rébellion, douze années dans les fers. A la mort de Manuel, il entra dans Constantinople avec une armée, fit empoisonner la princesse Marie, sœur du jeune empereur, étrangler l'impératrice mère, massacrer le jeune Alexis II, son pupille, et devint ainsi le seul maître de l'empire. Cependant Pruse et Nicée n'avaient pas encore reconnu l'au-

torité du tyran; il mit le siége devant ces deux villes qui furent livrées à toutes sortes d'horreurs. S'il faut en croire les historiens, les vergers des environs étaient chargés d'autant de cadavres que de fruits. De retour à Constantinople, il se montra plus féroce encore, et les instrumens de sa tyrannie en furent les victimes. La révolte de l'île de Chypre devint le prétexte des proscriptions les plus sanglantes. Ses généraux furent ensuite battus par le roi de Sicile; au lieu de réparer leur défaite, il se mit à consulter les devins, et leur réponse fit naître des soupçons qui tombèrent sur Isaac l'Ange, dont il avait fait égorger toute la famille. Isaac tua l'un des bourreaux envoyés pour exécuter l'arrêt de mort, se sauva dans une église, et fut proclamé empereur. Andronic prit la fuite. Arrêté, chargé de chaînes, il fut lié à un poteau dans la grande cour du palais, déchiré, mutilé, enfin pendu par les pieds. Dans cet état, il respirait encore, lorsqu'un Italien, lui plongeant son épée dans le corps, mit fin à son supplice le 11 sept. 1185. Il était âgé de 75 ans, et avait régné 2 ans.

ANDRONIC II, fils de Michel Paléologue, né vers l'an 1258. Après la mort de son père, en 1282, il fut reconnu empereur. Son règne est célèbre par les invasions des Turks. Quelques victoires ne suffirent pas pour les arrêter. Il perdit son fils, qu'il avait associé à l'empire, et fut obligé de partager le trône avec son petit-fils qui prétendit avoir les mêmes droits que son père; mais ensuite il voulut encore lui disputer son titre. Forcé de prendre les armes, le jeune Andronic entra vainqueur dans Constanti., se fit reconnaître pour seul souverain, et relégua le vieillard dans le palais imp.: il aima mieux prendre le froc et s'enfermer dans un monastère, où il m. en 1332, âgé de 74 ans, après 60 ans de règne.

ANDRONIC III, PALÉOLOGUE, petit-fils du précéd. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les Turks d'approcher de Constantinople, et de transporter le siége de leur empire de la ville de Pruse dans celle de Nicée. Il m. en 1341, à l'âge de 48 ans. Il avait régné seul environ 13 ans.

ANDRONIC IV, PALÉOLOGUE, fils aîné de l'empereur Jean V, associé à la puissance souveraine par son père, vers l'an 1355. Son père, qu'il avait voulu détrôner, lui fit d'abord crever un œil; en 1373 il l'obligea de renoncer à l'empire, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit ses jours dans l'exil.

ANDRONICUS, né à Céreste en Macédoine. Cet archit., dont Vitruve fait mention, bâtit une tour au sommet de laquelle il plaça une verge de fer très-mobile, pour indiquer la direction du vent. On voit encore près d'Athènes, les ruines du monument d'Andronic, appelé la *Tour des Vents*, qui servait de mosquée aux derviches.

ANDRONICUS DE RHODES, philosophe péripatéticien, florissait à Rome 63 ans av. J.-C. Il enrichit le premier de *Commentaires* les liv. inédits d'Aristote, qui lui furent communiqués par un affranchi de Lucullus, chargé par Sylla de les transcrire. Ces commentaires sont perdus.

ANDRONICUS, chef de la secte des Andronicicens. Ils croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

ANDRONICUS (MARCUS-POMPILIUS), Syrien de nation et de la secte d'Epicure, vivait du temps de Cicéron. Il enseigna la grammaire à Rome.

ANDRONICUS (LIVIUS), le plus ancien poète comique latin, vivait vers l'an 240 avant J.-C. On trouve des *fragmens* de ses comédies dans les *Comici latini*, Lyon, 1603, Leyde, 1620; dans le *Corpus poetarum*, Genève, 1627, in-4; et dans la *Collectio pisaurensis*, Pise, 1766, 6 vol. in-4.

ANDRONICUS CAMATERUS, auteur ecclésiastique du 12e siècle.

ANDRONICUS CALLISTUS (JEAN) DE THESSALONIQUE, l'un des savans qui se réfugièrent en Italie, après la prise de Constantinople. Il enseigna le grec à Rome, à Florence, à Ferrare, à Paris du temps de Louis XI. Il m. en 1478. On a de lui un *Traité des passions* en grec, impr. par les soins de David Hæschelius, Augsbourg, 1593, in-8.

ANDRONICUS (TRANQUILLUS), né en Dalmatie, a publié *Admonitio ad optimates polonos*, Cracovie, 1545, in-4; et *Dialogus Tranq. Andronici*.

ANDROS (EDMOND), gouverneur de la Nouv. Angleterre pour le roi Jacques II, eut une administration tyrannique, et fut le ministre des volontés et des mesures arbitraires de son maître. Les Américains ne purent voir tranquillement la violation de leurs droits les plus sacrés, et surtout de cette liberté qu'ils étaient venus chercher dans leurs déserts. En avril 1689 on prend les armes à Boston; les habitans des campagnes accourent pour soutenir le mouvement; le gouverneur et 50 des siens sont arrêtés et détenus dans un château fort jusqu'au mois de févr. suiv. Après la révolut. qui dépouilla le roi Jacques de sa couronne, Andros fut envoyé en Angleterre pour y voir instruire son procès; mais on négligea d'y donner suite, et il mourut tranquillement à Londres en 1714.

ANDROT (ALBERT-AUGUSTE), musicien célèbre; remporta le grand prix de composition musicale, proposé par la classe des beaux arts de l'Institut, en 1804, et m. à Rome en 1805, âgé de 24 ans.

ANDROUET DU CERCEAU (JACQUES), architecte français au 16e S.. Le Pont-Neuf fut commencé par lui, en 1578, d'après les ordres de Henri III; en 1596 Henri IV le chargea de continuer la galerie du Louvre. Il bâtit plusieurs hôtels, entre autres l'hôtel de Bretonvilliers et celui des Fermes. Forcé de s'expatrier pour cause de religion, il mourut dans les pays étrangers. Ses principaux écrits sont: *Livre d'architecture*, contenant les plans et dessins de cinquante bâtimens tous différens; *second Livre d'architecture*; *les plus excellens bâtimens de France*; un autre *Livre d'architecture pour bâtir aux champs*; *les Edifices romains*; *leçons de Perspective*.

ANDRY DE BOISREGARD (NICOLAS), d'abord prof. de philos. aux Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine. Ce médecin avait un esprit satirique et mordant; il eut de longs démêlés avec ses confrères; il a fait plusieurs ouv. de littérature et de médecine, qui d'abord eurent du succès, mais qui sont aujourd'hui oubliés. Il mourut à Paris en 1742, âgé de 84 ans, doyen d'âge des prof. du collége royal.

ANDRY (CLAUDE), théol., m. à Lyon en 1718, aut. d'un traité intit.: *l'Hérésie des protestans, et la vérité du catholicisme mise en évidence*, 1714, 2 vol. in-12; *Suite de l'hérésie des protestans*, 2 vol., 1716; *la Religion prétendue réformée dévoilée*, Lyon, 1 vol. in-12.

ANDRY (A.), frère des deux précédens, était prêtre habitué de St-André-des-Arcs de Paris. On a de lui: *la Consolation intérieure*, ou *le livre de l'Imitation de J.-C.*, trad. sur un ancien exemplaire nouvellement découvert, Paris, 1690, in-12; la traduction française des *Psaumes* de D. Antoine, roi de Portugal, 1693, in-12, et *la Manière de bien vivre*, trad. de St Bernard (ou plutôt d'un religieux inconnu), Paris, 1692, in-12.

ANEAU ou ANNULUS (BARTHÉLEMI), poète latin et français, né à Bourges, vers le commencement du 16e S., nommé principal du collége de la Trinité à Lyon, en 1542. Le 21 juin 1565, jour de la procession de la Fête-Dieu, une pierre fut lancée fortement d'une fenêtre de ce collége sur le prêtre qui portait le St-Sacrement; les catholiques irrités entrèrent en foule, et, trouvant Aneau, qui passait pour un calviniste secret, ils le massacrèrent... Ses vers fourmillent de jeux de mots, de pointes et d'équivoques grossières. Les amateurs de livres

mes recherchent son *Alector* ou *le coq*, hist. fabuleuse, en prose franç. supposée trad. d'un frag. grec.

ANELLI (Angelo), poète italien, m. en 1820, est auteur de plusieurs Opéras bouffes et d'un recueil de poésies, sous le titre de *Chroniques du Parnasse*, espèces de satires où il passe en revue les écriv. qui lui paraissent dignes de ses censures.

ANEMAS, nom de quatre frères qui conspirèrent contre Alexis Comnène, et entraînèrent dans leur complot les plus grands seigneurs de l'empire.

ANEN (Euphrosine), femme poète, épouse d'un riche négociant nommé Martin Hennecke, née à Colberg en 1677, m. en 1715. Elle a laissé des *Poésies* allemandes et latines.

ANEURIN, appelé le prince des bardes et des muses légères, fut un des héros de la bataille de Castraeth, dont il fit le sujet d'un *poème*, conservé dans l'archéologie welche, avec une autre pièce int.: *l'Ode des mois*. Mort vers 570.

ANFOSSI (Pascal), célèbre musicien; ses compositions sacrées et dramatiques, ses tragédies de *Demetrius* et d'*Antigone*, eurent un grand succès en Italie. Il fut porté en triomphe à Rome, vers 1789, et jouit d'une haute considération jusqu'à sa mort arrivée en 1795. Il était âgé d'environ 60 ans.

ANGE DE CLAVASIO (A.), franciscain génois, mort à Coni en Piémont, est auteur de *Summa angelica*, Venise, 1487, in-fol. On lui attribue aussi un *Traité des restitutions*, et un autre, de *l'arche de la foi*.

ANGE DE St-JOSEPH, carme déchaussé, missionnaire apostolique dans l'Orient. On lui doit: *Pharmacopœa persica*, trad. en latin de la Pharmacopée persanne, imp. en 1681; *Gazophylacium linguæ Persarum*, imp. en 1684, in-fol.

ANGE DE Ste ROSALIE, augustin déchaussé, savant généalogiste, né à Blois en 1655, et m. à Paris en 1726. Il mit la dernière main au grand ouv. du P. Anselme, intit.: *Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, en 9 vol. in-fol. Les Bénédictins de St-Maur donnèrent, en 1749, une nouv. édit. de son *Etat de la France*.

ANGECORT ou ANGECOURT (Perrin d'), troubadour qui vivait du temps de St Louis. Ses ouv. consistent en diverses chansons, dont la 22e semble indiquer qu'il habitait la Provence.

ANGELA MERICI ou DE BRESCIA, née à Dezenzano, sur le lac de Garda. En 1527, elle fonda les Ursulines à Brescia, et mourut en 1540, âgée de 34 ans.

ANGELERIO (Bonaventure), de Sicile, religieux de l'ordre des frères mineurs de St-François, connu par un livre intit.: *Lux magica academica*, qu'il fit imprimer à Venise en 1686 et 1687. Il vivait encore en 1707.

ANGELI (Pierre). V. ANGELIO.

ANGELI (Bonaventure), savant jurisconsulte, né à Ferrare, et m. à Parme en 1576; il fut d'abord chargé des affaires du duc de Ferrare, mais ensuite il alla s'établir à Parme, dont il écrivit l'histoire. Les exemplaires de cette hist. sont très-rares, ceux surtout où certains passages sur P.-L. Farnèse n'ont pas été cartonnés.

ANGELI (Philippe), peintre, né à Rome vers la fin du 16e S. Il fut appelé, en 1612, à la cour de Cosme, grand duc de Florence, et reçut de ce prince des témoignages d'estime. Il composa le premier des paysages conformes aux règles de la perspective la plus sévère.

ANGELI (Nicolo), graveur. Il eut part aux gravures des fêtes, dessinées par Giulo Parigi, données à Florence en 1635.

ANGELI ou ANGELY (L'), fou en titre d'office auprès du roi Louis XIII. Il suivit en Flandre le prince de Condé, comme valet d'écurie; à son retour le prince en fit présent à Louis XIV. Marigny, se trouvant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en voyant L'Angeli, qui faisait rire le roi par ses folies: « De nous tous autres fous qui avons suivi M. le prince, il n'y a que L'Angeli qui ait fait fortune. »

ANGELI (Joseph), peintre de l'école vénitienne au 18e S. On voit au Musée roy. de Paris un tableau de lui, représent. un homme appuyé sur son épée.

ANGELI (Etienne), né à Venise en 1622. Il publia, dans l'intervalle des années 1658 à 1662, un grand nombre d'ouv. sur des sujets de géométrie transcendante, et professa les mathématiques à Padoue, où il vivait encore à la fin du 17e siècle.

ANGELICO (Jean), relig. dominic. et peintre, fut chargé par Nicolas V de peindre sa chapelle, et refusa l'archevêché de Florence que ce pontife lui avait offert. Ce religieux ne peignit que des sujets de dévotion. Il mourut à Rome en 1455, âgé de 68 ans. On voit son portrait et son tombeau dans l'église de la Minerve.

ANGELIO ou DEGLI ANGELI (Pierre), poète latin, né à Barga, petite ville de la Toscane, prof. les langues latine et grecque. Ses ouv. principaux sont deux poèmes latins, dont l'un a pour titre: *Cynegeticon* ou de la chasse, en six livres; ce poème lui coûta 20 ans de travail; il a été traduit en vers italiens; l'autre est l'expédition de Godefroi de Bouillon pour le recouvrement de la Terre sainte, en 12 livres. Quand il fit réimprimer toutes ses poésies à Rome, il les dédia au cardinal Ferdinand de Médicis, qui lui donna 2,000 florins d'or. Il mourut à Pise en 1596, âgé de 79 ans.

ANGELIO ou DEGLI ANGELI (Antoine), frère aîné du précédent, précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, qui furent grands-ducs de Toscane. Il nous reste trois de ses épîtres lat., imp. avec les poésies de son frère. Il m. en 1579.

ANGELION, statuaire, né à Ægine, florissait vers la 55e olympiade, et fit, avec un de ses compatriotes, la célèbre statue d'Apollon à Délos.

ANGELIS (Balthazar de), magistrat à Naples, auteur d'un *Apparat sur le code*, 1635.

ANGELIS DE SORRENTE (Franç.-Ant. de), voyagea dans les Indes et l'Ethiopie vers 1604. Il a laissé divers ouvrages.

ANGELIS (Jérôme de), jésuite envoyé dans les Indes en 1623, auteur d'une *Relation du royaume d'Yezo, tributaire du Japon*.

ANGELIS (Dominique de), historiogr. du roy. de Naples, chanoine de Lecce, sa patrie, a publié les vies des hommes de lettres de Salente. Il mourut à Lecce en 1719.

ANGELIS (Philippe de), peintre de Naples, sous le pontificat d'Urbain VIII, il embellit de ses ouv. Rome et d'autres villes d'Italie.

ANGELIS (Pompée de), de Syracuse, vécut dans le 16e S. Il est auteur d'un *Traité sur l'aumône*, et d'un autre *sur les privilèges du sacré collège*.

ANGELIS (Secundo de), graveur napolit. qui fut occupé, depuis 1757 jusqu'en 1762, aux gravures d'*Herculanum*.

ANGELIS (Mutius de), prof. de philos. et de théol. à Spolette, m. en 1597, a composé des *Comment.* sur Aristote, sur la *Somme* de St Thomas, et des *Notes* sur les épîtres de St Paul.

ANGELO, jurisconsulte du 15e S., fils de Paul de Castro, savant illustre, enseigna 40 ans la jurisprudence à Padoue. Ses ouvrages sont perdus.

ANGELOCRATOR (Daniel), théol. réformé, né à Corbach en 1569, m. en 1635, fut pasteur à Kœthen. On a de lui des écrits théologiques, et des ouvrages sur l'art métrique des anciens, avec un *traité* des poids, mesures et monnaies, accompagné de tableaux bien faits.

ANGELOME, prof. de l'Ecole du palais, m. à l'abbaye de Luxeuil, en 854, est auteur de *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, sur la *Genèse*, le *livre des Rois* et le *Cantique des Cantiques*, en latin; l'érudition s'y trouve jointe au jugement. Les deux derniers ont été impr. ensemble à Cologne, 1530, in-4.

ANGELONI (François), secrétaire du cardinal Aldobrandini, antiquaire et littérateur, né à Terni dans l'Ombrie; outre l'*hist.* de sa patrie, il a publié un grand ouvrage int. *Histoire métallique* des empereurs romains, dédiée à Louis XIII. Il mourut à Rome en 1652, dans un âge avancé.

ANGELUCCI (Théodore), poète latin du 16e S., médecin de profession, né près de Tolentino, dans la marche d'Ancone; il fit imprimer, en 1584, à Venise, un ouv. intitulé : *Sententia quod metaphysica sit eadem quæ physica*, en réponse au livre de F. Patrizi qui venait d'attaquer la philos. d'Aristote pour lui substituer celle de Platon : il fit aussi une trad. en vers libres de l'*Enéide* ; elle est très-estimée en Italie. Il mourut à Montagnana, en 1600.

ANGELUS (Christophe), savant grec du 17e S., réfugié en Angleterre en 1610, se fixa à Oxford, et professa le grec jusqu'à sa mort arrivée en 1638. On lui doit, entre autres ouv., un traité en grec et en lat. int. *Enchiridion de institutis Græcorum*, où l'on trouve des détails curieux sur les pratiques de la religion grecque.

ANGELUS ou ENGEL (André), né en 1561 à Stansberg, dans la Marche moyenne, et mort de la peste en 1598, dans cette même ville où il était pasteur. Il a écrit plusieurs ouvrages en allemand, entre autres, un *Abrégé des annales de la Marche de Brandebourg*.

ANGELY. V. Angeli (l').

ANGENNES (Renaut d'), seigneur de Rambouillet, gouvern. du dauphin, fils de Charles VI, et chambellan de ce monarque. Fidèle à la cause de son pupille, il se joignit à la noblesse française qui s'opposait à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais, et périt en 1424 à la bataille de Verneuil.

ANGENNES (Jacques d'), de la même famille, capit. des gardes-du-corps et lieut.-général des armées. En 1561, Catherine de Médicis lui donna la mission délicate d'aller en Allemagne proposer aux princes protestans une ligue fédérative pour s'opposer aux résolutions qui allaient être prises au concile de Trente. Cette démarche n'eut pas de suite, et d'Angennes mourut l'année suivante.

ANGENNES (Charles d'), fils du précédent. Charles IX lui donna l'évêché du Mans, et Pie II, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade, l'honora de la pourpre. Il fut l'un des prélats du concile de Trente. Mort en 1587, âgé de 56 ans.

ANGENNES (Claude d'), frère du précédent, né à Rambouillet en 1538, conseiller-clerc au parlement de Paris, év. de Noyon, ensuite du Mans, à la place de son frère. Il mourut dans cette ville en 1601. On a de lui des *Remontrances* du clergé de France, une *lettre* contre l'attentat de Jacques Clément. Elle est impr. avec une Réponse pleine d'injures contre Henri III, du curé de St.-Benoît, le fameux ligueur Jean Boucher.

ANGERIANO (Jérome), poète napolitain du 16e S. Il a laissé des poésies latines fort estimées de son temps. C'est un *recueil* de pièces amoureuses qui furent impr. avec les poésies de Jean Second.

ANGERMANN (Jean-Chrétien), célèbre tailleur de pierres à Postdam. Il a construit le pont de Berlin, qui passe pour un chef-d'œuvre, sous le rapport de la coupe des pierres. Il mourut en 1777.

ANGERS (François), capucin, aut. d'une *Histoire* des missions des capucins à Maroc, impr. à Madrid en 1644.

ANGHIERA (Pierre-Martyr), né en 1455 à Arena, sur le lac Majeur. Il se rendit à Rome en 1477, et se mit au service du card. Ascanio Sforza Visconti, et ensuite de l'archev. de Milan. Dix ans après, il passa en Espagne à la suite d'un ambass. qui retournait dans cette cour; il fut présenté au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, entra au service, fit deux campagnes, quitta les armes pour l'état ecclésiastique, et fut chargé par la reine d'enseigner les b.-lett. aux jeunes seigneurs de sa cour. Le roi Ferdinand le fit son conseiller privé pour les affaires de l'Inde, et lui donna le prieuré de l'église de Grenade avec un bon bénéfice. Après la mort de ce monarque, il eut le même crédit à la cour, obtint une riche abbaye de l'emper. Charles-Quint, et mourut à Grenade en 1526. Il a laissé plusieurs ouvr. historiques. Le recueil de ses *lettres* contient un gr. nomb. de faits particuliers, qui ne se trouvent point ailleurs ; il est très-estimé.

ANGIELINO DEL DUCA, brigand napolitain qui s'est acquis de la célébrité au 16e S., comme fléau des nobles et des prélats. Il périt sur l'échafaud.

ANGIER (Paul), poète du 16e S., né en Normandie, aut. d'un poëme bizarre intit.: *Expériences* de Me Paul Angier, cité par Duverdier et imprim., selon lui, à Paris en 1545, in-16.

ANGIER (Paul), grav. anglais. Il a donné une *Vue de Tivoli* ; une *Ruine d'architecture*, et d'autres pièces d'après Pannini. Mort vers 1750.

ANGILBERT (St), fils d'un grand de la cour de Pépin-le-Bref. Elevé dans le palais de Charlemagne, qui lui donna secrètement sa fille Berthe en mariage, il fut le disciple d'Alcuin et membre de l'acad. du palais. Attaqué d'une maladie mortelle, au château de Centule ou de St-Riquier en Ponthieu, il fit vœu d'embrasser la vie monastique s'il en relevait : il accomplit ce vœu du consentement de sa femme qui prit le voile. Charlemagne le tira de ce monastère, dont il était abbé, pour le faire secrétaire d'état et maître de sa chapelle. Il fit quatre voyages à Rome ; dans le dernier il accompagna le monarque, et le vit sacrer empereur d'Occident ; il fut ensuite premier ministre de Pépin, roi d'Italie, et mourut en 814. On a d'Angilbert *l'hist.* de son abbaye, et des pièces de poésie.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), né à Vicence, dans les états de Venise; tombé au pouvoir des Turks dans un voyage sur mer, il fut fait esclave, et suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il a écrit la *vie*, dédiée à ce sulthan, qui le mit en liberté. Il avait fait une autre *hist.*, celle d'Ussum-Cassan, roi de Perse. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa naissance et de sa mort.

ANGIVILIERS LA BILLARDERIE (Ch.-Claude, comte d'), membre de l'acad. des sciences, conseiller d'état, et surintendant des bâtimens sous Louis XVI, fut dénoncé, en 1791, à l'assemblée constituante, qui ordonna, par un décret, la saisie de ses biens. Mort dans l'émigration, à Altona, en 1809.

ANGLE (chev. de l'). V. Fleuriot.

ANGLETERRE (royaume d'). Cette île, la plus grande du monde connu des anciens, fut d'abord appelée *Albion*. Les Romains la nommaient *Britannia major ;* encore aujourd'hui nous lui donnons le nom de *Grande-Bretagne*, comprenant sous cette dénomination les deux royaumes d'Angleterre et d'Ecosse réunis, en 1607. Les habitans de l'île Britannique étaient appelés *Britanni*, *Britones* ou *Brittones*. Le nom d'Angleterre vient des *Angles*, peuples du Holstein, qui la subjuguèrent conjointement avec les Saxons, vers le 5e S. ; quant à leur origine, on l'attribue généralement à une colonie de Gaulois ou Celtes. Jules-César, le premier des Romains qui entra dans la Grande-Bretagne, plusieurs siècles après que les Phéniciens l'eurent découverte, trouva que la religion, la langue et les coutumes de ses habitans étaient presque les mêmes que celles des peuples de la Gaule : il fit deux descentes dans cette île, mais ne s'avança que jusqu'aux rives de la Tamise. Sous le règne de Claude, la partie située vers la Gaule fut réduite en province romaine par Aulus Plautius. J. Agricola y étendit la domination de l'empire jusque dans la Calédonie, c'est-à-dire au centre de l'Ecosse. Les Saxons y formèrent, de leurs conquêtes, sept royaumes, qu'on appelle *Heptarchie*. Deux siècles

environ après sa formation, Egbert, roi de Westsex, réunit les sept royaumes; son petit-fils, Alfred-le-Grand, chassa de la Scandinavie les Danois : huit princes de sa famille lui succédèrent; mais, vers la fin du 10e S., les Danois renouvelèrent leurs incursions. Suénon chassa Ethelbert; Canut triompha d'Edmond II, et se fit couronner. Mais après les règnes éphémères de ses deux successeurs, Édouard le Confesseur, dernier descendant d'Alfred, remonta sur le trône de ses ancêtres, et mourut sans postérité : après sa mort, arrivée en 1066, Harold, fils de Godwin, ministre tout puissant des derniers rois, se plaça sur le trône; mais bientôt il fut défait par Guillaume-le-Conquérant, à la bataille d'Hastings où il périt. C'est alors que commença le règne des princes normands; ensuite deux familles issues, par les femmes, de ce même Guillaume, occupèrent le trône : vinrent après les branches d'York et de Lancastre. L'hymen de Henri XII de Lancastre avec Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV, mit un terme aux sanglans démêlés *de la Rose rouge et de la Rose blanche* : au schisme de Henri VIII succéda la prétendue réformation de son fils Edouard VI; la reine Marie rétablit le culte catholique, mais sa sœur Elisabeth adopta le protestantisme comme religion de l'état. Jacques Ier, devenu roi d'Angleterre, eut pour successeur l'infortuné Charles Ier, décapité en 1649. L'année 1660 vit la restauration. Rappel de Charles II, m. sans enfans; expulsion de Jacques II, son frère et son successeur, 1688. La couronne passe à Guillaume *III*, prince d'Orange de la maison de Nassau, et gendre du monarque détrôné. Après la mort de la reine Anne, translation du sceptre, en 1714, dans la maison de Hanovre, famille régnante. La religion dominante est le luthéranisme modifié, appelé Église anglicane; elle admet à peu près la hiérarchie de l'Église romaine, rejetée par les Luthériens. Presque tous les genres de littérature ont été cultivés avec succès en Angleterre, surtout la philosophie, l'histoire et la poésie. *Voy.* Hist. des révol. d'Angleterre, par le P. d'Orléans; Hist. d'Angleterre, par Rapin Thoiras; celle de Hume, de Smollet, etc.

ROIS D'ANGLETERRE.

Nota. Cette liste commence par les rois de Westsex, qui se rendirent maîtres des sept petits royaumes qui ne furent réunis en un seul que sous Egbert.

Cedric, meurt en	535
Cheuric	560
Céolin	592
Céolric	597
Céolufe	611
Cinigisil	643
Cénowalek	672
Saxeburge, reine	673
Census	685
Escuin	685
Cedowalla	689
Ina, se fait moine	726
Adelard	740
Cudred	754
Sigebert, déposé en	755
Cinulphe	784
Brithrick	800

Après la fin de l'Heptarchie saxonne.

RACE SAXONNE.

Egbert, règne en	800
Ethelwolf	838
Ethelbald	858
Ethelbert	860
Ethelred Ier	866
Alfred-le-Grand	872
Edouard Ier, l'Ancien	900
Athelstan	924
Edmond Ier	940
Edred	946
Edwy	955
Edgard-le-Pacifique	959
St Edouard-le-Martyr	975
Ethelred II	978
Suénon (Danois)	1014
Ethelred rétabli	1015
Edmond II	1016
Canut-le-Grand (Danois)	1015
Harald (Danois)	1036
Hardi Canut (Danois)	1040
Edouard-le-Confesseur	1042

RACE NORMANDE.

Guillaume Ier, le Conquérant	1066
Guillaume II, le Roux	1087
Henri Ier, Beauclerc	1100
Etienne de Blois	1135

RACE D'ANJOU OU PLANTAGENET.

Henri II	1154
Richard-Cœur-de-Lion	1189
Jean-Sans-Terre	1199
Henri III	1216
Edouard Ier	1272
Edouard II	1307
Edouard III	1327
Richard II	1377
Henri IV	1399
Henri V	1413
Henri VI	1422
Edouard IV	1461
Edouard V	1483
Richard III	1483

MAISON DE TUDOR.

Henri VII	1485
Henri VIII	1509
Edouard VI	1547
Jeanne Gray	1553
Marie	1553
Elisabeth	1558

MAISON DE STUART.

Jacques Ier	1603
Charles Ier	1625

INTERRÈGNE.

O. Cromwell Protecteur	1653
R. Cromwell Protecteur	1658

RESTAURATION DE LA MAISON DE STUART.

Charles II	1660
Jacques II	1685

MAISON DE NASSAU.

Guillaume de Nassau	1689
Anne	1702

MAISON DE HANOVRE.

Georges Ier	1714
Georges II	1727
Georges III	1760
Georges IV	1820

ANGLIVIEL. V. BEAUMELLE (LA).

ANGLURE (d'). V. GIVRI.

ANGLUS (THOMAS), prêtre catholique anglais du 17e S., enthousiaste de la philosophie d'Aristote. Il entreprit d'expliquer, d'après les principes de cette philos., les mystères de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grâce. Il écrivit sur ces divers sujets, des ouvr. dont l'obscurité peut être comparée à celle des anciens oracles. Il avait été principal d'un collége à Lisbonne, et sous-principal de celui de Douai.

ANGOSCIOLA (Hippolyte-Borromée, comtesse d'), de la même famille que St Charles Borromée, se distingua, au milieu du 16e S., par ses talens et ses vertus. Ses *poésies* ont été imprimées.

ANGOSCIOLA ou ANGUSSOLA (Sophonisbe), née d'une famille noble de Crémone en 1535. Elle eut de bonne heure une réputation en peinture; le duc d'Albe en informa Philippe II, qui l'invita à venir en Espagne. Elle fit à Madrid le portrait du roi et de la reine, ensuite celui de l'infant don Carlos, qui, dans un mouvement de reconnaissance, alla lui porter un diamant de 1,500 piastres. Le roi lui fit épouser don Fabrice de Moncade, qui l'amena en Sicile, sa patrie. Après la mort de Moncade, elle épousa Horace Lomellini, d'une illustre famille de Gênes. A 67 ans elle devint aveugle, et continua cependant à réunir la société la mieux choisie. Morte à Gênes vers 1620.

ANGOT (Robert), né à Caen en 1541. Il n'avait que 22 ans lorsqu'il fit impr. le seul ouvr. qu'il ait laissé. C'est un rec. d'odes, de sonnets, d'épigrammes et d'élégies, intit.: *Debut poétique*. Il renonça de bonne heure à la poésie.

ANGOULÊME (Charles de VALOIS, duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, vécut sous cinq rois. Destiné dès son enfance à l'ordre de Malte, il fut pourvu de l'abb. de la Chaise-Dieu, et devint, à l'âge de 16 ans, grand-prieur de France. Catherine de Médicis lui légua les comtés d'Auvergne et de Lauraguais, et dès-lors il quitta l'ordre de Malte pour épouser en 1591 Charlotte, fille du connétable de Montmorenci. En 1606, Marguerite de Valois fit casser par le parlement la donation de Médicis: Charles continua cependant à porter le nom de comte d'Auvergne jusqu'en 1519 qu'il obtint du roi le duché d'Angoulême. Il avait été l'un des premiers à reconnaître Henri IV. Impliqué dans la conspiration de Biron, il fut mis à la Bastille; mais il obtint sa grâce. En 1604, il fut arrêté avec sa sœur, la marquise de Verneuil, et condamné l'année suivante à perdre la tête; la peine fut commuée en une prison perpétuelle. Il en sortit en 1616, et donna de nouvelles preuves de sa valeur aux siéges de Soissons, de la Rochelle, dans les guerres d'Allemagne, de Languedoc et de Flandre. Il mourut à Paris en 1650, après avoir publié plusieurs ouvrages et en avoir laissé d'autres qui ont vu le jour après sa mort.

ANGOULÊME (Louis-Emman. de VALOIS), comte d'Alais, fils du précédent et de Charlotte de Montmorenci, né à Clermont en Auvergne en 1596. D'abord ecclésiastique, il eut des abbayes dès son enfance et à l'âge de 16 ans un évêché. Lorsque son frère aîné, Henri, fut mis, pour cause de démence, dans la prison où il resta 50 ans, Louis-Emmanuel prit le parti des armes, se signala dans les guerres d'Italie et de Lorraine, et fut nommé colonel-général de la cavalerie. M. à Paris en 1653, laissant une fille qui mourut sans postérité en 1696.

ANGOULEVENT (Cadet), c'était le nom d'un fou du règne de Henri IV. Un plaisant de profession, qui rimait les anecdotes du jour, fit imp. sous ce nom, en 1615, le recueil intit.: *Les satires bâtardes, et autres œuvres folâtres* du Cadet Angoulevent.

ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), lieutenant civil du Châtelet de Paris, magistrat célèbre par son savoir et sa probité. Il périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 69 ans. Interrogé s'il avait fait passer de l'argent aux ennemis de l'état, il répondit sans hésiter qu'il en avait envoyé à la Luzerne, un de ses gendres. « Ignorais-tu la loi qui le défend ? lui dit un des jurés.—Non, mais la loi de la nature a parlé plus haut à mon cœur que la loi de la république. »

ANGREMONT (Louis-David-Colnot), capitaine d'infanterie au commencem. de la révolut. de 1789, s'attacha au sort de la famille royale, et devint l'agent des princes. Arrêté le 10 août et trad. comme embaucheur devant le tribunal criminel, il fut condamné à mort le 21 août 1792.

ANGRIANI (Michel), de Bologne, général des carmes, m. en 1416. Nous avons de lui un *commentaire* sur les psaumes, sous le nom d'*Incognitus*.

ANGUERAND ou ANGRAN LE PRINCE, peintre sur verre, né à Beauvais, où il mourut en 1530, dans un âge avancé. Il a décoré de ses peintures la plupart des églises de cette ville.

ANGUIER (François), sculpteur célèbre, né à Eu, en Normandie, en 1604, m. à Paris en 1669. On a de lui plusieurs ouvr. Son chef-d'œuvre est le *Mausolée* du duc de Montmorenci, qu'il fit pour l'église des religieuses de Ste-Marie à Moulins, et qui n'a pas été détruit pendant la révolution.

ANGUIER (Michel), frère du précédent, né à Eu en 1612. Il avait fait la plupart des ouvr. de sculpture qui étaient au Val-de-Grâce. Le groupe en marbre de *la Nativité*, placé sur le maître-autel, était surtout estimé. On admire encore les ornemens et les bas-reliefs de l'arc triomphal dit la porte St-Denis, qu'il avait exécuté sur les dessins de Lebrun. Michel mourut à Paris en 1686.

ANGUILLA (François), littérat. du 16e S. Il a fait des *Discours italiens* sur les poésies de Sapho, et trad. de Lucien la *dissertation* sur les hommes qui ont vécu long-temps.

ANGUILLARA (Jean-André), l'un des plus célèbres poètes italiens du 16e S. Il a fait une *Traduction* en octaves des Métamorphoses d'Ovide, très-estimées en Italie. Ce n'est pourtant qu'une imitation libre, mais elle est digne d'éloge pour l'élégance, la poésie et la facilité du style.

ANGUILLARA (Louis), botan. italien, m. à Padoue en 1590, cité avec éloge par Gesner dans son ouvr. *de hortis Germaniæ*. Ses découvertes en botan. ont été publ. à Venise sous le titre de *Semplici de Luigi Anguillara*, 1561, in-8.

ANHALT (Ant.-E.-G., prince d'), lieut.-général des armées prussiennes, mort à Mühlengen en 1714 avec la réputation d'un brave guerrier.

ANHORN (Barthélemy), né à Slesch, était pasteur d'Eslau au pays des Grisons, et a composé en lat. et en allem. des *Traités* de controverse estim.

ANHORN (Barthélemy), qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., était pasteur à Graiss (canton d'Appenzell), et a laissé MSs. en allemand divers ouvrages sur l'histoire de son pays.

ANIANUS, astronome et poète dans le 15e S. Il composa en vers latins un poëme sur l'astronomie. C'est de lui que sont les vers techniques si connus:

Sunt aries, Taurus, etc.

ANIBERT (Louis-Matthieu), né à Trinquetaille-les-Arles en 1742, m. en 1782. Un poëme héroïque, dans le genre de la Pucelle, le fit d'abord connaître; trois ans avant sa mort, il fit impr. des *Mémoires historiques sur l'ancienne répub. d'Arles*, pour servir à l'histoire de la Provence.

ANICET (St), fut élevé sur la chaire de St-Pierre, à Rome, l'an 157 de J.-C., et succéda au pape St Pie. Il était originaire de Syrie; il souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle, en l'an 168.

ANICET, affranchi qui dirigea l'éducation de Néron, et devint ensuite l'instrument de ses crimes. Il conseilla et aida le meurtre d'Agrippine, et concourut à l'exil d'Octavie, en se déclarant coupable d'adultère avec elle.

ANICH (Pierre), né en 1723 à Ober-Perfuss, près d'Inspruck. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, son goût pour les sciences prit sur lui tant d'empire, qu'il alla, dans le collége d'Inspruck, étudier l'astronomie et la géométrie. Il devint bientôt un grand géomètre et l'un des meilleurs mécaniciens de l'Europe, fit deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste; construisit et perfectionna plusieurs instrumens de mathémat., et des cartes

du Tyrol admirées pour la précision et la netteté. Il ne jouit que deux mois de la pension de 200 florins que lui avait accordée l'impératrice, et mourut à la fleur de l'âge en 1766.

ANICHI (PIERRE), graveur, né à Florence en 1610. On a de lui *la Samaritaine charitable*; *la Ste Vierge assise, tenant l'enfant Jésus*, et quelques autres pièces.

ANICHINI (LOUIS), grav. célèbre, né à Ferrare dans le 16e S. Ses plus belles *médailles* sont celles de Henri II et de Paul III.

ANICIUS (SEXTIUS), préfet du prétoire et consul en 371, sous le règne de Gratien, se distingua par sa bonne administration.

ANIELLO (THOMAS), ou par corruption MAZANIELLO, né dans la ville d'Amalfi, homme du peuple qui vendait du fruit et du poisson dans le marché de Naples. En 1647, un jour où les receveurs le pressaient de payer les droits de ses pommes, il les jeta par terre en appelant le peuple à son secours contre les exacteurs. A l'instant, une multitude irritée l'entoure, il se met à la tête des rebelles, marche avec eux au bureau des gabelles, ensuite au palais du vice-roi, qui se voit forcé de reconnaître l'autorité d'Aniello. Devenu gouverneur il met le feu à plusieurs édifices de la ville, les signes de la royauté disparaissent, et les massacres succèdent bientôt à l'incendie. Naples passa sept jours entiers dans ces horreurs, après lesquels on parla de paix. Deux jours après, le vice-roi, d'autres disent *le peuple*, firent assassiner Aniello dans le couvent des Carmes, sans que personne daignât le venger. Le peup. lui rend. des honn. presque divins.

ANIEN ou ANIANUS, chronologiste latin, écrivait vers l'an 402.

ANIEN, jurisconsulte, abrégea, par ordre d'Alaric, le code Théodosien, vers l'an 506.

ANIEN, diacre pélagien, a trad. en latin quelq. *homélies* de St Jean Chrysostôme.

ANIKA STROGANOF, de race tatare, naturalisé en Russie, riche commerçant sous le règne d'Iwan Basilowitz. On lui doit en quelque sorte le défrichement de la Sibérie.

ANISIO (JEAN), poète latin moderne, né à Naples vers l'an 1472, mort vers 1540. Il a fait plusieurs *poëmes* latins et des *sentences morales* en vers iambiques, réimpr. dans le *Recueil des divers Auteurs sur l'Éducation des Enfans*. Il eut plusieurs frères; l'un d'eux, médecin de prof., fut aussi poète latin.

ANISSON (LAURENT), imprimeur à Lyon et échevin en 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué dans la librairie. D'importantes collections sont sorties de ses presses. — JEAN, son fils, fut aussi imprimeur à Lyon; il eut en 1701 la direction de l'imprimerie royale, la céda en 1705 à Rigaud son beau-frère, devint député de la ville de Lyon à la chambre du commerce de Paris, et m. en 1721. — JACQUES, fr. de Jean, fut aussi libr. et éch. en 1711. Mort en 1714. — LOUIS-LAURENT, fils de Jacques, fut en 1723 directeur de l'imprimerie royale; il mourut en 1761. — JACQUES, frère de Louis-Laurent, obtint la survivance de son père, et mourut en 1788. — ETIENNE-ALEX.-JACQUES, fils du précédent, connu sous le nom d'Anisson Duperron, fut directeur de l'imprimerie royale en 1783; il périt sous la guillotine le 25 avril 1794.

ANJOU (ducs d'). V. CHARLES, FRANÇOIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ, ROBERT.

ANJOU (l'), autrefois le pays des Andes ou Andécaviens (*Andecavi*), dont parle Tacite au 3e livre des *Annales*, fut érigé en comté par Louis-le-Bègue, et donné à Tertulle, Breton. C'est par lui que nous commençons la filiation des comtes d'Anjou :

Ingelger, mort en	888
Foulques Ier, le Roux	938
Foulques II, le Bon	958
Geoffroi Ier	987
Foulques III, le Noir	1040
Geoffroi II, Martel	1060
Ermengarde et Geoffroi de Chateau-Landon	1080
Geoffroi III, le Barbu	1096
Geoffroi IV	1106
Foulques IV, Rechin	1109
Foulques V	1142
Geoffroi V	1150
Geoffroi VI	1158
Geoffroi VII	1186
Artus	1202

Jean-sans-Terre s'empare de l'Anjou en faisant mourir Artus en 1200. Son procès lui fut fait en France, et ses états furent confisqués par le roi Philippe-Auguste. En 1226, Louis VIII laissa par testament l'Anjou et le Maine à Charles, qui fut roi de Naples et de Sicile; sa petite-fille Marguerite apporta ces deux provinces en dot à Charles de France, comte de Valois, mort en 1325. Son fils, Philippe VI, dit de Valois, réunit ces comtés à la couronne, et le roi Jean donna l'Anjou à son second fils Louis, qui mourut en 1384. Charles IV, comte de Maine, institua, en 1481, Louis XI son héritier. Deux fils de Louis XIV portèrent successivement le titre de comtes d'Anjou, et moururent jeunes. Philippe V, roi d'Espagne, en eut aussi le titre, ainsi que Louis XV, et l'un de ses fils mort en 1733.

ANKARCRONA (THÉODORE), amiral suédois, né en 1687, et mort en 1750, conduisit Charles XII de Stralsund en Suède à travers mille dangers, et montra en diverses autres circonstances une grande intrépidité.

ANLY (JEAN), histor., né à Montmédi, florissait vers le milieu du 16e siècle. L'abbaye d'Orval conservait de cet écrivain un MS. intitulé : *Recueil et Abrégé de plusieurs Historiens, contenant les faits et gestes des princes d'Ardennes*.

ANNAT (le père), jésuite, né à Rhodez en 1607, d'abord cens. des livres à Rome et théol. du général de son ordre, ensuite provincial et confesseur de Louis XIV, pendant seize ans. Il fut l'ennemi déclaré des solitaires de Port-Royal, et provoqua les actes d'autorité du gouvernement pour ériger le formulaire d'Alexandre VII en loi de l'état. Il avait composé sur cette querelle un grand nombre d'*ouv.* qui sont tombés dans l'oubli. Pascal lui a adressé ses deux dernières *provinciales*. Ayant osé blâmer ouvertement l'amour de Louis XIV pour la duchesse de la Vallière, au moment où cet amour commençait à se déclarer, il fut disgracié par le monarque. Ce jésuite mourut à Paris en 1670.

ANNAT, neveu du précédent, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, est auteur d'un *Apparat méthodique pour la Théologie*, en latin, réimprimé en 1700, mis à l'index à Rome en 1714.

ANNAYA (PIERRE), amiral portugais, fonda au 16e S., par ordre du roi Emmanuel, un établissement à Sofala, sur les côtes d'Afrique.

ANNE, mère de Samuel, qu'elle mit au monde après une longue stérilité vers l'an 1124 av. J.-C.

ANNE, nom de la femme du vieux Tobie.

ANNE (Ste), mère de la Sainte-Vierge; St Épiphane est le 1er père de l'Eglise qui ait révélé son nom; ceux des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun de leurs ouvrages. Ce fut Grégoire XIII qui ordonna la fête de Ste Anne, par une bulle du 1er mai 1584.

ANNE, prophétesse, fille de Phanuel. Elle se consacra au service de Dieu, et reçut le Sauveur du monde quand il fut présenté au temple par sa mère.

ANNE COMNÈNE, fille de l'emp. Alexis et de l'imp. Irène Ducas, née en 1083. Quelque temps après la mort de son père, elle se mit à la tête d'une conspiration pour détrôner son frère Jean, et faire monter son mari sur le trône. Tout était prêt : les

conjurés n'attendaient plus que Nicéphore Bryenne ; mais, retenu par la crainte ou par les remords, il ne parut point, et fit échouer la conspiration. Le lendemain elle fut découverte ; l'emper. confisqua les biens des conjurés, et leur fit grâce de la vie. Il offrit les biens d'Anne à l'un de ses favoris, qui le supplia de ne pas dépouiller sa sœur. Elle alla s'ensevelir dans la retraite, où elle écrivit l'hist. de son père, depuis l'an 1081 jusqu'en 1118. On y trouve les défauts qui tiennent au temps de décadence où elle vivait, et l'auteur y est plus fidèle à la piété filiale qu'à la vérité ; mais rend compte de faits qui ne se trouvent pas ailleurs. L'*Alexiade*, ou l'Hist. d'Alexis, div. en 15 liv. a été impr. plusieurs fois ; une des meilleures éditions est celle du Louvre, in-fol., 1651. Le président Cousin en a fait une version assez estimée. Anne mourut en 1148, sous le règne de Manuel.

ANNE, dauphine de Viennois, hérita en 1282 des états de son frère Jean Ier, mort sans postérité. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province était un fief masculin de l'empire, et que l'investiture de l'emp. Rodolphe lui en avait donné la propriété. Anne défendit ses droits, la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe-le-Bel, qui indemnisa Robert. Anne m. en 1296.

ANNE DE SAVOIE, fille du duc Amédée V, devint impérat. d'Orient, par son mariage avec Andronic III, dit le Jeune, en 1337.

ANNE DE FRANCE, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie, mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon. Elle fut choisie par son père pour gouverner la France pendant la jeunesse de Charles VIII. Le duc d'Orléans prit les armes pour réclamer dans les affaires du gouvernement la part qu'il croyait due à son rang, fut vaincu et fait prisonnier. Elle le retint captif pendant plus de deux ans dans la grosse tour de Bourges. Il fut mis en liberté par Charles VIII, qui alla lui même le tirer de prison. Cette princesse avait su gouverner avec prudence et fermeté. Elle mourut en 1522, âgée de 60 ans.

ANNE DE RUSSIE, fille de Jaroslaw, épousa Henri Ier, roi de France, en 1044. C'est la seule alliance de ce genre contractée entre la Russie et la France. La 9e année de son mariage, elle accoucha d'un fils qui régna sous le nom de Philippe ; elle eut depuis deux fils et une fille. Après la mort de Henri Ier, elle accorda sa main à Raoul, comte de Crepi en Valois, quoiqu'il fût marié et parent de son premier époux. Elle osa braver les foudres de l'Église ; mais, répudiée par ce nouveau mari, elle alla finir ses jours dans sa patrie.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, née à Nantes en 1476, m. au château de Blois en 1514. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491, Anne se réservant la souveraineté de ses états. Il fut inséré dans le contrat que, le roi venant à mourir sans enfans, la reine serait obligée d'épouser son successeur à la couronne, et que si elle le précédait, le duché demeurerait à la France. Pendant l'expédit. de Charles VIII, elle gouverna le royaume avec beaucoup de sagesse. A la mort de ce prince, Louis XII épousa cette princesse, qu'il avait aimée lorsqu'il était duc d'Orléans. Les revenus de son duché, qu'elle s'était réservés, furent employés à soulager les veuves et les orphelins ; elle étendit ses bienfaits sur les savans et sur les guerriers qui s'étaient distingués. Son caractère la portait à dominer, et Louis XII l'excusait en disant : Il faut savoir souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur.

ANNE DE FERRARE, fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Renée de France, mariée en 1649 à François, duc de Guise, surnommé le Balafré. Elle partagea les dangers et les sentimens de son époux et de ses fils, devenus chefs de la Ligue. Après l'assassinat de son mari, devant Orléans Anne poursuivit avec ardeur la vengeance qui lui était due et le jugement du meurtrier. Mêlée ensuite dans les factions civiles, la cour la retint prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise.

ANNE d'Autriche, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, née en 1602, mariée à Louis XIII en 1615. Lorsque Richelieu parvint au ministère, craignant de voir ses ennemis secondés par la reine, il fit tout pour la mettre dans l'impuissance d'agir l'accusa d'être entrée dans le complot de Chalais pour faire déclarer le monarque impuissant, et donner son épouse à Gaston d'Orléans, frère du roi. Plus tard, réduite encore au rôle d'accusée, elle fut obligée de répondre au chancelier sur les relations qu'elle pouvait avoir avec les ennemis de l'état, et vécut long-temps délaissée. Les deux époux se rapprochèrent ; elle devint enceinte et mère de Louis XIV. Le roi, qui mour. après le card. minist., avait cru pouvoir borner l'autorité de la reine ; mais à peine avait-il cessé de vivre que son testament fut cassé par le parlement. Anne d'Autriche, proclamée régente, mit toute sa confiance en Mazarin. Le règne d'un étranger donna de la jalousie aux grands, et fit éclater les troubles de la fronde. Mazarin eut l'art de terminer la guerre civile sans faire aucune concesssion ; et lorsque son fils fut déclaré majeur, la reine lui remit une puissance qu'elle avait su défendre. M. d'un cancer en 1666.

ANNE, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Anne Hyde, sa première femme, née en 1664. Elle fut élevée dans la religion anglicane, et mariée au prince George, frère du roi de Danemarck. Après la mort du roi Guillaume, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Les victoires de Marlborough, son général et son favori, firent rejaillir sur son règne une gloire immortelle. Elle entra l'une des premières dans les négociations pour la paix et dans le traité d'Utrecht ; et y stipula, non-seulement comme souveraine, mais comme arbitre de l'Europe. Elle avait pris d'abord, mais en vain, des mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin du trône. L'un de ses actes les plus mémorables c'est d'avoir uni l'Ecosse à l'Angleterre pour ne faire qu'une seule domination et qu'un seul parlement où l'on admit 16 pairs écossais et 45 dép. de la même nation à la chambre des communes. Elle mourut en 1714.

ANNE de Chypre, fille de Janus, roi de Chypre et d'Arménie, épousa Louis, duc de Savoie, en 1433, et se rendit célèbre par ses vertus privées et des fondations utiles. Morte à Genève en 1462.

ANNE de Gonzague, plus connue sous le nom de princesse Palatine, épousa, en 1645, Edouard, comte palatin. Morte à Paris en 1684, après une vie très-agitée. Les *Mémoires* publiés sous son nom en 1786 sont de Senac de Meilhan. Bossuet prononça son oraison funèbre.

ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche en 1527, et lui apporta les couronnes de Hongrie et de Bohême. Morte à Prague en 1547.

ANNE-MARIE, duch. de Brunswick. V Brunswick.

ANNE IWANOWNA, impératr. de Russie, née en 1693, fille d'Iwan, frère aîné de Pierre-le-Grand, et mariée au duc de Courlande, monta sur le trône des czars en 1730. Elle sut se faire respecter des nations voisines sans prendre part à leurs querelles, si l'on en excepte la guerre qu'elle eut à soutenir contre la Turkie depuis 1737 jusqu'en 1740. Malgré sa douceur de caractère, son ministre Biron, qu'elle avait créé duc de Courlande, fit périr dans les supplices plus de 12,000 personnes, et en exila plus de 20,000 dans les déserts de la Sibérie. Il avait subjugué l'impératrice, qui se jeta plus d'une fois à ses genoux, et prodigua vainement les larmes et les prières pour l'adoucir. Elle

mourut d'une maladie de langueur en 1740, laissant la couronne à son petit-neveu Iwan.

ANNE PETROWNA, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Catherine Ire, née en 1706, et mariée en 1725 à Charles Frédéric, duc de Holstein Gottorp, morte en 1728, à la fleur de son âge, laissant un fils qui fut ensuite l'infortuné Pierre III.

ANNEBAUT (CLAUDE d'), baron de Retz, maréchal de France, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie avec Franç. Ier. Il eut le bâton de maréchal en 1538, la charge d'amiral en 1543, et fut chargé de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon. Mort en 1552.

ANNEBAUT (d'), cardinal, frère du précédent, mort en 1543.

ANNEBAUT (JACQUES d'), fils du précédent, fut tué à la bataille de Dreux en 1562.

ANNESE, successeur de Masaniello dans le commandement de Naples. Après avoir cherché inutilement à maintenir la nouvelle république sous la protection de la France et de l'Espagne, il fut mis à mort par ordre de don Juan d'Autriche, qu'il avait lui-même introduit dans Naples.

ANNESLEY (ARTHUR), comte d'Anglesey, servit d'abord la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, puis celle de Cromwell, et redevint royaliste. Nommé comte et garde du sceau privé en 1673, il perdit ses dignités en 1682. M. en 1686. Il a publié des *Mémoires*, Lond., 1693, in-8. On regrette la perte de son *Histoire* des troubles d'Irlande.

ANNET (PIERRE), maître d'école à Londres, publia en 1762 un ouvr. irréligieux intit. *le Libre investigateur*, en anglais. Il fut condamné à être exposé deux fois au pilori, et ensuite détenu pendant une année. Le public trouva la punition trop sévère. On a encore de P. Annet l'*Examen hist. de la vie et des ouvrages de St Paul*, trad. en franç. par le baron d'Holbach, 1710, in-12.

ANNIBAL, général carthaginois, un des plus gr. capitaines de l'antiquité, fils d'Amilcar Barca, né l'an 247 avant J.-C. Son père lui fit jurer dans son enfance de poursuivre les Romains jusqu'à la mort. Procl. unanim. génér. des armées carthaginoises en Espagne, à l'âge de 25 ans, il prit et rasa Sagonte contre tous les traités, entreprit d'attaquer les Romains jusque dans leur pays, franchit les Alpes, et entra en Italie avec une armée de 90,000 hommes de pied et 12,000 chevaux, en 218 avant J.-C. Après avoir pris d'abord Turin, défait complètement Scipion sur le Tésin, et Sempronius sur la Trébie, il traversa les Apennins et envahit l'Étrurie. L'année suivante il battit Cn. Flaminius sur les bords du Trasimène, et lui tua 15,000 hommes. Q. Fabius Maximus l'arrêta quelque temps par sa sage lenteur, mais l'imprudence de Ter. Varron lui rendit bientôt la victoire. Il le défit à Cannes, l'an 216 avant J.-C., dans une bataille célèbre où les Romains perdirent 40,000 hom., du nomb. desquels était le consul Paul-Émile. On croit que si Annibal eût marché droit à Rome, c'en était fait de la république; mais il alla passer l'hiver à Capoue, où ses troupes s'amollirent. Quand il revint assiéger Rome, il inspira si peu de frayeur, qu'on vendit la terre même sur laquelle il campait. Annibal se soutint encore quelque temps en Italie, mais il trouva un adversaire redoutable dans Marcellus. Scipion ayant transporté le théâtre de la guerre en Afrique, Annibal y fut rappelé. Il perdit en y arrivant la bataille de Zama, l'an 202 avant J.-C. S'étant échappé, il se retira d'abord à Adramette; mais, poursuivi par les Romains, il se réfugia auprès d'Antiochus, roi de Syrie, puis chez Prusias, roi de Bithynie, et les arma contre les Romains. Enfin, craignant d'être livré par Prusias, il s'empoisonna à 64 ans, 183 avant J.-C.

ANNIBAL, fils de Giscon, suffète et général carthaginois, voulant venger la mort de son grand-père Annibal, fut tué devant Himère.

ANNIBAL, dit l'Ancien, pilla les côtes d'Italie pendant la prem. guerre punique, et fut ensuite vaincu par le consul Duillius; après cette défaite, il fut lapidé par ses soldats. Porta la guerre en Sicile, prit et ruina Sélinonte, et périt dans un combat contre les Syracusains, l'an 406 avant J.-C.

ANNIBALIEN (FLAV.-CLAUD.), neveu de Constantin, qui le fit roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui donna sa fille en mariage. Ses soldats, excités par Constance, son cousin, le massacrèrent en 338.

ANNICÉRIS, de Cyrène, philos. grec, disciple d'Aristippe, contemporain et ami de Platon, racheta celui-ci lorsqu'il fut vendu comme esclave par Denys-le-Tyran. Il épura la doctrine cyrénaïque en la rapprochant du platonisme.

ANNICÉRIS, de Cyrène, postérieur au précéd., fit à la philosophie d'Aristippe diverses modifications, et fonda la *secte annicérienne*, dont parle Diogène Laërce.

ANNICHINO, juriscons. napolitain du 17e S. Il a publié un *Traité de Jurisprud.*, impr. à Naples.

ANNIUS de Viterbe, né à Viterbe vers l'an 1432, mort à Rome en 1502, dominicain et maître du sacré palais sous Alexandre VI. Il a laissé sur l'Écriture-Sainte des *Commentaires* qu'on ne lit plus; mais les savans disputent encore sur l'authenticité des XVII livres d'*antiquités*, Rome, 1498, in-fol., nouvellement réimprimés.

ANNON (St), archev. de Cologne, fut régent de l'empire pendant la minorité de l'empereur Henri IV. Mort en 1075.

ANNONA (myth.), divinité allégor., présidait aux approvisionnem. des vivres chez les Romains.

ANNONE (JEAN-JACQUES de), né à Bâle en 1728, mort dans la même ville en 1804, y avait professé la rhétorique et ensuite la jurisprudence; il s'occupait avec succès d'hist. naturelle. On a de lui plus. *Mémoires* insérés dans les *Acta helvetica*.

ANOMEENS, nom d'une secte, dérivée de l'arianisme (*v.* ce nom). C'est par une extrême ignorance dans l'histoire des opinions religieuses, que le nom d'anoméens a été attribué à la secte des antinoméens, dont Jean Islebius Agricola fut le fondateur dans le 16e S. V. AGRICOLA (J.-Isleb.), et ANTINOMÉENS.

ANONYME DE ST.-GALL (l'), moine de l'abbaye de ce nom, a écrit au 9e S. l'*Histoire de Charlemagne*, à la sollicitation de l'empereur Charles-le-Gros. Le style de cet historien, dont on n'a pu jusqu'à présent découvrir le nom, est dur et obscur, mais il rend compte de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui font regretter la perte d'une partie de son ouvrage.

ANOT (PIERRE-NICOLAS), doct. en théologie, né en 1762, m. en 1823. Il suivait la carrière de l'instruction publique, lorsque la révolut. française l'obligea de fuir en pays étranger. Il se rendit à Malte où il passa le temps de son émigration. De retour en France en 1802, il fut nommé vicaire de la métropole de Reims. L'exercice de son ministère ecclésiastique ne l'empêcha point de se livrer à la culture des lettres. On a de lui quelques ouvrages historiques et littéraires, une *Oraison funèbre de Louis XVI*, et des *Sermons*, composés pour l'association de la Providence, établie à Reims.

ANQUETIL (LOUIS-PIERRE), né à Paris en 1723. Ayant terminé, à l'âge de 18 ans, ses études au collége Mazarin, il entra dans la congrégation de St-Geneviève. Envoyé ensuite au prieuré de Ste Barbe, il y étudia la théologie sous le P. le Courayer. Après avoir professé successiv. les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il s'adonna particulièrement à l'étude de l'histoire. Son séjour à Rheims, en qualité de directeur du séminaire, lui fit concevoir l'idée et lui donna le moyen d'écrire l'histoire de cette ville, qu'il publ. en 1756, 3 vol. in-12, ouvr. plein de recherches, et débarrassé de toutes les superfluités dont les historiens précéd.

l'avaient surchargée. Il passa ensuite à la direction du collége de Senlis, et ce fut là qu'il composa *l'Esprit de la Ligue*. 1767, 3 vol. in-12, un des meilleurs morceaux d'hist. du 18e S. Jeté pendant le règne de la terreur dans la prison de St-Lazare, Anquetil conserva encore assez de calme et de sérénité pour s'y livrer à un travail important, *le Précis de l'hist. universelle*, 1797, 9 vol. in-12. Nommé successivement membre de l'Institut, employé aux archives du ministère des relations extérieures, et décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur, Anquetil, plus qu'octogénaire, publia son *Histoire de France*, où, sans atteindre Rollin, il a rendu un grand service à son pays. D'une humeur toujours égale, d'une santé robuste, il consacrait dix heures par jour au travail le plus assidu, et méditait à 84 ans de vastes entreprises littéraires. On a encore de lui : *Intrigue du cabinet sous Henri IV, sous Louis XIII et la minorité de Louis XIV*, Paris, 1780. Le style de cette product. est faible ; on dirait que l'aut. a craint de peindre à grands traits ou le caractère, ou les opérations, ou les rigueurs tyranniques du cardinal de Richelieu. *Louis XIV, sa cour et le régent*, 1789, 4 vol. in-12; réimpr. en 1794, 5 vol. in-12; espèce de recueil d'anecdotes, dont très-peu sont saillantes ; *Vie du maréchal de Villars*, écrite par lui-même, suivie du *Journal de la cour*, de 1724 à 1734, Paris, 1787, 4 vol. in-12; *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pend. les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8; *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1804, 14 vol. in-12, réimpr. in-8 et in-18. C'est une hist. succincte, régulièrement distribuée par dates, qui présente la suite des faits sans accessoires étrangers, et assez étendue pour donner une idée juste des événemens; *Notice sur la vie d'Anquetil-Duperron* son frère, savant distingué, auquel ses voyages dans l'Inde, ses recherches sur la langue et les institutions du pays, et sa traduct. du *Zend Avesta*, avaient, depuis long-temps, ouvert les portes de l'académie des inscriptions; enfin plus. *dissertations* insérées dans les Mémoires de l'Institut. Anquetil est mort le 6 septembre 1808.

ANQUETIL-DUPERRON (ABRAHAM-HYACINTHE), frère de l'histor. Né à Paris sans fortune et sans appui, il devint l'un des hommes les plus érudits du 18e S. Il connaissait presque toutes les langues vivantes et les langues orientales. Parti soldat et le sac sur le dos pour se rendre dans l'Inde, il en revint riche de cent quatre-vingts MSs., fut associé à l'acad. des belles-lettres, et publia successivement le fruit de ses voyages : le recueil des livres sacrés des Perses, sous le titre de *Zend-Avesta*, accompagné d'une *Relation* de ses voyages et d'une *vie de Zoroastre*; la *Législation orientale*; *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*; *de la dignité du commerce et de l'état du commerçant*; l'*Inde en rapport avec l'Europe*; la *traduct.* latine d'un ouvr. persan intit. : *Secrets qu'il ne faut pas révéler*. Outre ces ouvr., il avait lu plusieurs *mémoires* à l'académie, et laissa un grand nomb. de manuscrits. Mort à Paris en 1805.

ANSALDO (J.-ANDRÉ), peintre, né à Voltri en 1584, on a de lui de bonnes copies de Paul Véronèse.

ANSALONI (GIORDANO), missionn. au Japon, y périt victime de son zèle en 1634. On lui attribue un *traité* des superstitions de la Chine resté MS.

ANSALONI (SÉBAST.) de Palerme, astron. en 1599, a laissé des *traités* d'astron. et un *almanach perpétuel*.

ANSART (ANDRÉ-JOS.), bénédictin de l'abbaye St-Germain-des-Prés, né en 1723, pendant quelque temps a fait partie des savans de cet ordre occupés de travaux littéraires ; mais ayant été nommé procureur d'une autre maison de bénédictins, il disparut avec les fonds qui lui avaient été confiés ; ne pouvant reparaître dans la congrégat., il s'attacha à l'ordre de Malthe, se fit recevoir avocat au parlement, et fut nommé prieur curé d'un village près Paris. M. en 1790. Il a pub. plusieurs ouvr. relatifs à l'*hist.* ecclés. peu estimés aujourd'hui, et qu'on présume avoir été pillés par lui dans les archives de l'abbaye St-Germain-des-Prés.

ANSART (LOUIS-JOS.-AUG.), cousin du précédent, chanoine régulier de France, né dans l'Artois en 1748, a pub. en 1784, à Châlons-sur-Marne, un prem. vol. d'un ouv. intitulé : *Biblioth. littéraire du Maine*, qui devait se composer de 8 vol., et c'est à tort que cet ouvrage est attribué à André Joseph Ansart.

ANSBERT (St), évêque de Rouen, mort en 698.

ANSCHAIRE, abbé de Corvey en Westphalie, fonda la biblioth. de ce couvent qui renferme plusieurs MSs. précieux de l'antiquité, et à laquelle on doit surtout les *Annales* de Tacite. Il ne reste de ce moine que l'ouv. intit. : *Liber de vitâ et miraculis S. Wiload*, Cologne, 1642, in-8.

ANSEAUME (N.), m. à Paris en 1784, écrivain modeste et laborieux, souffleur et secrétaire à la comédie italienne, contribua avec succès à la renaissance de l'opéra-comique de la foire. On a de lui plus de 25 opéras-comiques, parmi lesquels il n'est resté au théâtre que la *Clochette* et le *Tableau parlant*.

ANSEGISE, abbé de Fontenelle, sous Louis-le-Débonnaire, est aut. d'un *recueil* des capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire impr. par les soins des frères Pithou, et dont Baluze a donné une édition en 1677, 2 vol. in-folio. Mort en 834.

ANSEGISE, abbé de St-Michel, archev. de Sens au 9e S., sacra en 879 Louis III et Carloman, fils de Louis-le-Bel, et mourut en 883, généralement estimé par ses vertus et ses talens. Il avait été nommé primat des Gaules et de Germanie par le pape Jean VIII; mais plusieurs évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie.

ANSELME (St), né en 1033 à Aost, abbé du Bec en France, archevêque de Cantorbéry en Angleterre. Zélé défenseur des prérogatives du clergé, il lutta constamment contre le pouvoir. Guillaume-le-Roux le fit sortir d'Angleterre; mais Henri Ier, son frère et son successeur, l'y rappela. St Anselme est mort en 1109. On a de lui quelques écrits de piété et de morale sur la discipline ecclésiastique. Il est le premier qui ait prescrit le célibat ecclésiastique en Angleterre.

ANSELME (St), Mantouan, évêq. de Lucques en Toscane, mort en 1086, légat de Léon IX en Lombardie. Il a fait un traité pour prouver que les princes temporels ne peuvent disposer des biens de l'Eglise, et une *Apologie de Gregoire VII*.

ANSELME (PIERRE DE GUIBOURS, le père), augustin déchaussé, connu par son *histoire* généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne. Cet ouvrage, d'abord imparfait, est devenu important par le travail de ses continuateurs, comme source de renseignem. utiles. Leur édit. a 9 vol. in-fol., 1726-33.

ANSELME de Laon, doyen et archid. de cette ville, m. en 1117, profess. la théol. dans l'univ. de Paris. On a de lui une *Glose* interlinéaire sur la Bible, imp. avec celle de Lyra.

ANSELME (ANTOINE), abbé, connu par des *sermons*, des *panégyriques* et quelques *dissert.* insérées dans les Mémoires de l'académie des inscript. et belles-lettres dont il était associé. Madame de Sévigné parle de lui dans une lettre du 8 avril 1689. Mort en 1737.

ANSELME (GEORGE), méd. et poète latin du 16e siècle, né à Parme, mort en 1511.

ANSELME (GEORGE), aïeul du précédent, mathématicien et astronome, est mort en 1440.

ANSELMI (MICH.-ANGE), peintre italien, né à Lucques en 1491, et m. en 1554. On a de lui au

musée royal un tableau de la *Vierge* présentant son fils à l'adoration des Mages.

ANSELMO (Antoine), né à Anvers, fut échevin et avocat fiscal ; il a beaucoup écrit sur le droit belgique ; ses ouvr. sont connus sous le titre d'*Opera juridica*. Mort en 1668.

ANSER, poète latin, parasite de Marc-Antoine, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Salerne. Virgile et Ovide l'ont ridiculisé dans leurs vers.

ANSGARDE, femme de Louis-le-Bel, et mère de Louis III et de Carloman, fut répudiée par son époux, et mourut vers 880.

ANSHELM (Valère), médecin et conseiller de la ville de Berne en 1629, est aut. de *tables* chronologiques depuis la création du monde jusqu'en 1540, Berne, 1540, et de quelques autres écrits.

ANSHELMUS (Thomas), impr. hollandais, né à Bade au 16e S. Ses édit. ont été fort recherchées.

ANSLO (Reinier), poète holland. du 17e S., m. à Pérouse en Italie en 1669. Le recueil de ses *poësies* a été publié à Rotterdam, 1713, in-8.

ANSON (George), célèbre amiral anglais, né en 1697, entra fort jeune dans la marine; après plusieurs voyages, où il se fit remarquer par son habileté, il fut chargé d'une expédition contre les établissemens espagnols dans l'Amérique méridionale; il y réussit complétement, et fut comblé à son retour des faveurs de George II. Une victoire qu'il remporta ensuite en 1757 sur le chef d'escadre français, la Jonquère, lui valut la pairie. Nommé amiral en 1761, il mourut l'année suivante. On a pub. la *relation* de son voyage autour du monde, Lond., 1746, in-4, trad. en français, Amsterd, 1749, en un vol. in-4, Paris, 1750, in-4, et réimp. ensuite en 4 vol. in-12.

ANSON (Pierre-Hubert), memb. de l'assemb. constituante et de plusieurs sociétés, et administ. des postes de France, a donné les *lettres* de milady Montagu. trad. de l'anglais, Paris, 1795, deux vol. in-12; les *odes* d'Anacréon en vers français, traduc. assez fidèle, mais dépourvue des beautés de l'original, Paris, 1795, un vol. in-12; divers *mémoires*, *discours* et *poésies* insérés dans les recueils du temps. Il est mort en 1810.

ANSPRAND, roi des Lombards, fut vaincu par Ragembert, duc de Turin; obligé de fuir en Bavière, il remonta ensuite sur le trône après avoir défait Aribert, fils de Ragembert. M. vers l'an 712.

ANSSE de Villoison. V. Villoison.

ANSTEYN (Christophe), poète anglais, né en 1724, fut obligé de quitter l'univ. de Cambridge pour avoir publié une *satire* contre diverses personnes du temps. Il se fixa à Bath, où il mourut en 1805. Il est auteur de diverses *poésies* et autres morceaux de littérature.

ANSTIS (Jean), savant antiquaire et roi d'armes anglais, m. en 1744, a laissé des *observations* héraldiques sur les ordres de chevalerie de la Jarretière et du Bain, 1725, in-4, etc.

ANTALCIDE, général spartiate, conclut avec Artaxerce, roi des Perses, l'an 387 av. J.-C., cette paix ignominieuse connue sous le nom de paix d'Antalcide, qui rendait tributaire du roi barbare toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. Poursuivi par la haine générale, il fut réduit à se laisser mourir de faim.

ANTANDRE, guerrier syracusain, frère d'Agathoclès, dont il écrivit l'*hist.* qui s'est perdue.

ANTARAH, poète arabe, un des aut. du recueil intit. *Moallah-ca*. Il vivait avant Mahomet.

ANTÉCHRIST (ennemi de Dieu), annoncé dans les livres saints comme devant précéder le second avénement de J.-C. Il traversera en conquérant presque toute la terre, et surpassera par ses crimes et son impiété tout ce qu'elle a produit de plus odieux.

ANTÉE (mythol.), géant et brigand de Lybie, fils de Neptune et de la terre, défiait les passans à la lutte, et les faisait périr. Hercule le souleva en l'air afin de l'étouffer, parce que quand il touchait la terre il reprenait de nouvelles forces.

ANTELMI (Nicolas), chanoine de Fréjus en Provence au 17e S., a composé 2 vol. des recherches qu'il avait faites des titres du chapitre de son église; il est aut. d'un autre ouvr. intit. *Adversaria*.

ANTELMI (Pierre), neveu du précédent, reçu à Paris doct. en théol., succéda à son oncle dans le canonicat, et mourut en 1668. Il a rectifié les leçons de l'office de St-Léonce, patron de l'église de Fréjus.

ANTELMI (Joseph), frère de Nicolas, aussi chanoine de Fréjus, grand-vicaire de l'évêque de Pamiers, a composé un gr. nomb. d'écrits sur l'*hist.* de Fréjus, et de savantes *dissert.* sur l'*hist.* ecclésiastique, impr. en 1730. Il a laissé des matériaux d'un grand nombre d'autres ouvrages qu'il avait entrepris.

ANTELMI (P.-Thomas), né à Trigance en Provence, fut prof. de mathém. à l'école militaire, puis insp. des études. Il a trad. les *fables* de Lessing, Paris, 1764, in-12, la *Messiade* de Klopstock, *ibid.*, 1769, et un ouvr. de Mlle Agnesi, intitulé : *Traité du calcul différentiel et intégral*, ib., 1775, in-8, son *traité de Dynamique* est resté inédit. Mort en 1783.

ANTÉNOR, prince troyen, parent de Priam. Après la ruine de Troie, il se réfugia en Italie, où il fonda, dit-on, la ville de Padoue.

ANTÉNOR, sculpteur athénien, vivait vers la 76e olympiade, et exécuta les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, regardées comme des chefs-d'œuvre. Winkelmann le nomme Agénor.

ANTÈRE ou ANTÉROS, Grec de naissance, fut élu pape en 235, et mourut quelques mois après.

ANTESIGNAN (Pierre), gram., né à Rabastens, diocèse d'Albi, au 16e S., est aut. d'une *grammaire universelle*, Paris, 1581, in-4, et d'une *gramm. grecque* dont la dernière édit. est celle de Lyon, 1613, in-8. On a de lui aussi une édit. de Térence et un *essai* grammatical de langue grecque.

ANTHELME (St), évêque de Belley au 12e S., dégoûté du monde, se fit chartreux; fut élu prieur de la gr. chartr. de Grenoble. Le pape Alexandre II le nomma au siége de Belley, où il mourut en 1178 après avoir levé l'excommunication qu'il avait portée contre le comte Humbert de Savoie, qui avait permis à un archer de tuer un prêtre.

ANTHÉMIUS, était l'un des hommes les plus recommandables de l'empire d'Orient. Devenu ministre de l'empereur sous la minorité d'Arcadius, il gouverna avec sagesse. Saint Chrysostôme a fait son éloge.

ANTHÉMIUS (Procopius), petit-fils du précédent, emper. d'Occident, de 467 à 472, fut détrôné par Ricimer, et eut pour successeur Olybrius.

ANTHÉMIUS, archit., sculpt. et mathémat. de Tralles, bâtit sous Justinien le temple de Ste-Sophie à Constantinople.

ANTHERMUS ou ATHENIS, sculp. grec, cité par Pline, ainsi que son frère Bupalus, comme deux sculpt., archit. et peintres recommandables. Leurs statues furent transportées en grande partie à Rome sous Auguste.

ANTHOINE (Nicolas), né à Brieu en Lorraine, de parens catholiques, embrassa la réforme, mais ensuite, persuadé que la religion la plus ancienne est la meilleure, il alla se faire juif à Venise; de Venise il se rendit à Genève, où il garda si bien le silence sur ses sentimens particuliers, qu'il fut nommé ministre. Un jour, dans un accès de folie, il s'écria qu'il était juif et fut enfermé comme fou. Quelq. temps après, mis en liberté, il annonça de nouveau qu'il n'adorait que le Dieu d'Israël. D'après l'avis du consistoire et le jugement du conseil, il fut brûlé, après avoir été étranglé, le 20 avril 1632.

Les ministres Ferry et Mestroset n'approuvaient pas le supplice de cet esprit faible. On trouve sa vie dans le 8e vol. du *Choix des mercures*.

ANTHOINE (Franç.-Paul-Nic.), député du tiers état de Lorraine aux états généraux de 1789, puis député de la Moselle à la convention, légua à sa mort, arrivée en 1793, tous ses biens à la nation; mais la convention refusa ce legs.

ANTHROPOMORPHITES du grec Ανθρωπος homme, et Μορφη forme, nom d'hérétiques qui attribuaient à Dieu un corps semblable à celui de l'homme.

ANTHUSE (Ste), recluse, vivait dans une solitude hors des murs de Constantinople. Ayant été protégée durant la persécution des iconoclastes par l'impératrice Eudoxe, épouse de l'empereur Constantin Copronyme, elle prédit à sa bienfaitrice, depuis long-temps stérile, qu'elle serait mère.

ANTHUSE, fille de l'impératrice Eudoxe, imita les vertus de celle qui avait prédit sa naissance, et dont elle portait le nom. Retirée dans un monastère d'Euménie, elle y mourut en 690. L'église grecque honore sa mémoire.

ANTIBOUL (Charles-Louis), né à St-Tropez, avocat et memb. de la convent., refusa de prendre la qualité de juge du roi Louis XVI, vota la détention, et fut exécuté le 31 octobre 1793, comme complice des girondins.

ANTICO (Laurent), gramm., né en Sicile vers 1501, a laissé *de Instit. grammat. commentar. tres de Eloquentiâ*, l. 3.

ANTICONE (J.-B.), se fit quelque réputat. par ses peintures en miniature dans le 16e siècle.

ANTIDOTUS, peintre grec qui vivait 364 ans avant J.-C., dont Pline cite les tableaux du *Guerrier*, du *Joueur de flûte* et du *Gladiateur*. Il eut pour disciple le célèbre Nicias.

ANTIER (Marie), née à Lyon en 1687, débuta à l'Opéra de Paris en 1711, et excella dans les rôles de princesse. Ce fut elle qui couronna Villars après sa victoire de Denain.

ANTIGÈNES, Macédonien, chef des Argyraspides qui suivirent Alexandre-le-Grand en Asie, se distingua par son courage dans les expédit. de ce prince, resta ensuite après sa mort fidèle à Perdiccas et à Eumènes. Antigone eut la cruauté de le faire brûler vif, l'an 315 avant J.-C.

ANTIGÉNIDE, célèbre joueur de flûte de Thèbes, perfectionna la flûte, et fut le créateur d'une méthode pour jouer de cet instrument nommée d'après lui, mode antigénidien.

ANTIGÉNIDES, fils de Dyonisius, fut le maître de flûte d'Alcibiade, et perfectionna également cet instrument.

ANTIGONE, fille d'Œdipe et de Jocaste, fut le modèle de la piété filiale; elle servit de guide à son père aveugle, et essaya vainement, après la mort d'Œdipe, de réconcilier ses frères Etéocle et Polynice. Condamnée par Créon, tyran de Thèbes, à mourir de faim, elle prévint ce supplice en se procurant une mort plus prompte.

ANTIGONE, surnom. le Cyclope, un des capitaines d'Alexandre qui se partagèrent le vaste empire de ce conquérant après sa mort. Son lot fut la Pamphilie, la Lycie et la Haute-Phrygie. Il attaqua et fit périr Eumènes, s'empara de toute l'Asie mineure, de la Syrie, et prit le titre de roi d'Asie. Il triompha plusieurs fois des ligues formées contre lui, mais enfin il fut vaincu et tué dans la bataille d'Ipsus, que lui livrèrent Cassandre, Séleucus et Lysimaque, réunis contre lui en l'an 301 avant l'ère chrétienne.

ANTIGONE-GONATAS, fils de Démétrius et petit-fils du précéd., en l'an 277 avant J.-C. Il fut détrôné par Pyrrhus, roi d'Épire, et ne recouvra sa couronne qu'après la mort de ce prince. Il mourut après 33 ans de règne, en 244 avant J.-C.

ANTIGONE-DOSON, roi de Macédoine, en 232 avant J.-C. Il usurpa le trône sur son neveu dont il avait été nommé tuteur, il vainquit Cléomènes, roi de Sparte, et le força de se retirer en Egypte. Il mourut en 222 avant J.-C.

ANTIGONE, fils d'Hircan, fut associé à la royauté par son frère Aristobule, roi de Judée. Il soumit l'Iturée, et fut assassiné par son frère en l'an 101 avant J.-C.

ANTIGONE, fils d'Aristobule, roi de Judée, fut conduit à Rome après la prise de Jérusalem par Pompée. Ne pouvant rien obtenir du peuple-roi, il s'adressa à Pacore, roi des Parthes, qui le rétablit sur le trône. Mais trois ans après, Gabinius, lieutenant d'Antoine, s'empara de Jérusalem à la sollicitation d'Hérode, et fit périr Antiochus, qui fut le dernier prince de la race des Asmonéens.

ANTIGONE de Caryste, vivait dans le 3e S. avant J.-C., sous les deux prem. rois Ptolémée. Il composa un ouvr. intit.: *Histoires mémorables*, publ., *græco-latinè*, par Jean Meursius, à Leyde, 1619, in-4, avec trois autres aut. anciens. On en a donné une édition plus moderne avec des comment. et additions, Leipsig, 1791, in-4.

ANTIGONE, sculpt. grec, cité par Pline, qui lui attribue quelques livres sur son art.

ANTIGONE, peintre, écrivit, suivant Pline, en société avec Xénocrate, Polémon et Hypsicrate, des livres sur la peinture et sur les tableaux que l'on voyait de leur temps à Sycione.

ANTIGONE SOCHOEUS, qui vivait 300 ans av. J.-C., du temps d'Eléazar, paraît avoir été le fondat. de la secte des saducéens (*v.* ce nom).

ANTIGUA (Marie), religieuse espag. de l'ordre de la Merci au 17e S., a écrit, avec beaucoup d'onction et de pureté, quelques ouvrages mystiques, traduits en français.

ANTIMACO (Marc-Ant.), né à Mantoue en 1473, prof. de grec à Ferrare en 1525, et présid. de l'académie des Elevati, m. en 1552, a trad. du grec en latin les *Œuvres* de Gemisthus-Pléthon, de Denys d'Halicarnasse, de Démétrius de Phalère, etc., Bâle, 1540 et 1586. On trouve quelques-unes de ses *poésies* lat. à la fin du recueil des Lettres de quelques savans, pub. par Bandini, Paris, 1758.

ANTIMAQUE de Colophon, poète grec du 5e S. avant J.-C., aut. de quelques *élégies*, et d'un poème intit. *la Thébaïde*. On doit la conservation de ce qui nous reste à Schellenberg, qui a publié à Hall en Saxe: *Antimachi Coloph. reliquiæ*, 1786, in-8.

ANTIME, duc de Naples, après Théophilacte, fit élever dans cette ville l'église de St-Paul et le monastère de St-Quirico.

ANTINOMÉENS, nom d'une secte dérivée du luthéranisme, et qui eut pour chef Jean Islebius Agricola. Son dogme était l'inutilité de la loi de Moïse dans l'œuvre de la conversion chrétienne. C'est par erreur que cette secte a été confondue avec celle des anoméens; ce nom désigne une branche de l'arianisme.

ANTINOUS, jeune Bithynien d'une grande beauté, fut l'esclave et le favori de l'emper. Adrien, qu'il accompagna dans ses voyages. Etant en Egypte, il se noya dans le Nil, par accident; son maître, inconsolable de sa perte, fit élever un temple en son honneur, donna son nom à un gr. nomb. de villes de la Haute-Egypte, et multiplia son image par des médailles et des statues. Le *Museum* royal de Paris possède plusieurs de ces dernières.

ANTIOCHUS, fils de Phintas, régnait conjointement avec son frère Androclès, sur les Messéniens, dans le 8e S. av. J.-C. Resté seul en possession du trône après la mort de son frère, qui perdit la vie dans une sédition, il mourut vers l'an 744 avant J.-C.

ANTIOCHUS de Syracuse, cité par Pausanias et Denys d'Halycarnasse, comme aut. d'une hist. de

Sicile, depuis le roi Cocalus jusqu'à la mort de Xercès.

ANTIOCHUS Ier SOTER, fils aîné de Séleucus, prem. roi de Syrie et de Babylone, lui succéda l'an 280 avant J.-C. Il remporta plusieurs victoires sur les Bithyniens, les Macédoniens et les Galates, attaqua, sans succès, Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte, à l'instigation de Magas. Ayant tenté de s'emparer du royaume de Pergame, il fut vaincu près de Sardes, par Eumènes, neveu et successeur de ce prince; et il mourut à Antioche, après cette expédition malheureuse, l'an 261 avant J.-C.

ANTIOCHUS II THÉOS, succéda, l'an 261 av. J.-C. à Antiochus Soter, son père. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de Dieu, parce qu'il les délivra de leur tyrannie. Il renouvela la guerre que son père avait faite avec peu de succès contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte; mais il fut forcé de demander la paix et de répudier sa prem. femme, Laodice, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Egypte. Laodice en conçut un tel ressentiment, qu'elle l'empoisonna; 246 avant J.-C.

ANTIOCHUS HIERAX, fils d'Antiochus Théos et de Laodice, frère de Séleucus Callinicus, tâcha de détrôner son frère, et le vainquit près d'Ancyre en Galatie. Mais les Gaulois, qui faisaient la principale force de son armée, s'étant révoltés, il se réfugia chez Ariarathe, son beau-frère, roi de Cappadoce. Celui-ci ayant cherché à le faire mourir, se sauva en Egypte; Ptolémée le fit mettre en prison. *Il périt* quelque temps après, en voulant s'échapper. On le surnomma Hiérax (Vautour), à cause de son avidité.

ANTIOCHUS III, dit le Grand, succéda à son frère Séleucus Céraunus, l'an 223 av. J.-C. Il s'occupa d'abord de faire rentrer dans le devoir plusieurs de ses officiers qui s'étaient déclarés indépendans; puis il ne songea qu'à reconquérir la Syrie qui avait été enlevée à Séleucus Callinicus par le roi d'Egypte; mais il fut battu par Ptolémée-Philopator, près de Raphia; quelque temps après, Achéus s'étant révolté contre lui, il le poursuivit à Sardes, le prit et le mit à mort. Il tourna ensuite ses armes contre les provinces de Syrie que conservait le roi d'Egypte, et les reprit; il allait conquérir l'Asie-Mineure et la Grèce, quand les Romains, appelés au secours des vaincus, le battirent aux Thermopyles (191), et à Magnésie. Il n'obtint la paix qu'aux conditions les plus onéreuses. Il fut tué peu après dans l'Elymaïde, où il était allé pour piller un temple de Bélus, afin de payer les Romains. Il avait reçu Annibal à sa cour.

ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE, fils d'Antiochus-le-Grand, monta sur le trône 175 av. J.-C., et régna 11 ans. Il s'empara d'une partie de l'Egypte, et retint prisonnier Ptolémée-Épiphane, roi de ce pays; mais les Romains le forcèrent de renoncer à sa conquête. Les Juifs s'étant révoltés contre lui, il les traita avec la plus excessive sévérité; fit mourir les sept frères Machabées, ainsi que le sage vieillard Eléazar. Mathathias et Judas-Machabée battirent ses troupes, et il mourut d'une chute de cheval, en l'an 164 avant J.-C.

ANTIOCHUS V EUPATOR, fils d'Antiochus Epiphane, lui succéda en 164, à peine âgé de 9 ans. Démétrius Soter, son cousin germain, s'empara de ses états, et le fit mourir après 18 mois de règne. Ses généraux firent la guerre aux Juifs, et furent repoussés par les Machabées.

ANTIOCHUS VI, surnommé DYONISIUS ou BACCHUS, fils d'Alexandre Balas, se disait issu d'Antiochus Theos. Tryphon, qui avait pris soin de son enfance, fit valoir ses prétentions contre Démétrius Nicanor, le plaça sur le trône (144), pour régner à sa place, et le fit mourir un an après.

ANTIOCHUS VII, EVERGETES ou SIDETES, fils de Démétrius Soter, monta sur le trône l'an 140 avant J.-C., chassa de Syrie l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs, battit les Parthes, mais il fut enfin battu lui-même par Démétrius Nicanor, qui s'empara de ses états l'an 130 avant J.-C.

ANTIOCHUS VIII, EPIPHANES ou GRYPUS, fils de Démétrius Nicanor, monta sur le trône l'an 123 av. J.-C., après en avoir chassé l'usurp. Zabinas; s'allia avec le roi d'Egypte en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son frère Antiochus de Cyzique, qui voulait le détrôner, et fut forcé de lui céder une partie de ses états (122 av. J.-C.) Ils régnèrent conjointement jusqu'à l'an 97, époque de la mort de Grypus.

ANTIOCHUS IX PHILOPATOR, dit aussi de Cyzique, parce qu'il avait été élevé dans cette ville, contraignit son frère Antiochus Grypus à lui céder la Cœlésyrie. A la m. de son frère, en 97 av. J.-C., il régna sur toute la Syrie, mais quatre ans après un fils d'Antiochus Grypus lui livra une bataille et le réduisit à se tuer.

ANTIOCHUS X EUSÈBES, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit le trône sur Séleucus, fils d'Antiochus Grypus, qui avait détrôné son père; mais 2 ans après, il fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus, 91 ans avant J.-C.

ANTIOCHUS XI EPIPHANES ou PHILOPATOR, partagea la couronne avec son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitans de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Mais ayant été vaincu par Antiochus X en revenant de Syrie, Antiochus XI se noya dans sa fuite l'an 93 av. J.-C.

ANTIOCHUS XII, surnommé DYONISIUS-EPIPHANES-PHILOPATOR-CALLINICUS, fils d'Antiochus Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III son frère était prisonnier des Parthes; entreprit une expédit. contre les Arabes, les vainquit d'abord, mais perdit la vie dans un second combat, l'an 85 avant J.-C.

ANTIOCHUS XIII l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusèbes, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vint son surnom. Il fut rétabli par Lucullus, 69 ans av. J.-C., sur le trône d'où son père avait été chassé. Quatre ans après Pompée le dépouilla de ses états, et réduisit la Syrie en province romaine.

ANTIOCHUS. Nom commun à trois rois de Comagène en Asie. Le prem. embrassa le parti du roi Tigrane contre Pompée, l'an 69 av. J.-C.; puis secourut Pompée contre César, et fut tué par l'ordre d'Auguste. — Le 2me remonta sur le trône dont sa famille avait été dépossédée, et mourut sous le règne de l'empereur Tibère, 17 ans av. J.-C. — Le 3me fut placé sur le trône par Caligula, qui l'en fit descendre ensuite.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philos. stoïcien, disciple de Carnéades, fut le maître de Cicéron. Lucullus l'avait attiré à Rome, et fut son ami ainsi que Brutus.

ANTIOCHUS, de Laodicée en Phrygie, philos. sceptique de l'école d'Œnésidème, eut pour disciples Théodas et le médecin Théodote.

ANTIOCHUS, philos. cynique, né en Cilicie, obtint la faveur des empereurs Alexandre Sévère et Caracalla; mais ayant conspiré contre ce dernier, il fut mis à mort en l'an 216 de l'ère chrétienne.

ANTIOCHUS, abbé du monastère de Seba, près de Jérusalem, en l'an 604 de J.-C., sous le règne d'Honorius, empereur d'Orient. Il est aut. d'un ouvr. intitulé: *Pandectes de l'Écriture sainte*, en 190 homélies séparées. Il parle dans sa préface de la prise de Jérusalem par Chosroès, roi de Perse; et il y a joint un poème dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, emportée par le vainqueur en Perse.

ANTIOPE (mythol.), fille de Nyctée, roi de Thèbes, fut séduite par Jupiter, et en eut deux fils, Zéthus et Amphion. Elle inspira aussi de l'amour à Lycus, roi de Thèbes; mais Dircé, femme de ce

prince, la fit enfermer dans une étroite prison. Elle fut délivrée par ses fils, qui tuèrent Lycus et Dircé.

ANTIOPE (mythol.), reine des Amazones, fut prise par Hercule, qui lui fit épouser Thésée; elle en eut un fils nommé Hippolyte.

ANTIPAS (St), est cité dans l'Apocalypse comme un des premiers disciples de J.-C.; il souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque.

ANTIPATER, ami et ministre de Philippe de Macédoine et d'Alexandre-le-Grand, fut un des success. du dern., qui l'avait nommé pendant l'expédition d'Asie gouvern. de la Macédoine et de toute la Grèce. Il réduisit les Thraces, les Lacédémoniens, et quelques autres peuples grecs qui s'étaient révoltés. (331 ans avant J.-C.) Alexandre, à l'instigation d'Olympias, sa mère, lui ôta son gouvernement. Après la mort d'Alexandre, il reprit celui de la Macédoine, et eut à combattre la ligue des peuples qui s'étaient soulevés. Il mourut en l'an 319 avant J.-C.

ANTIPATER II, roi de Macédoine, fils de Cassandre, et petit-fils du précédent, disputa la couronne à son frère Philippe, et régna quelque temps avec lui. En 295, ils furent détrônés l'un et l'autre par Démétrius Polyorcète. Antipater se retira chez Lysimaque, son beau-père, qui le fit mourir.

ANTIPATER III, neveu de Cassandre, fut proclamé roi de Macédoine en 278. Il ne régna que 45 jours, et fut remplacé par Sosthènes.

ANTIPATER, père d'Hérode dit le Grand, replaça sur le trône Hyrcan, qui en avait été chassé par Aristobule, et gouverna sous son nom. Il s'attacha à César, l'accompagna en Egypte, et reçut de lui le gouvernement de la Judée. Il mourut empoisonné 53 ans avant J.-C.

ANTIPATER, fils d'Hérode-le-Grand. Son père, qui d'abord l'avait disgracié, le rappela et le nomma son successeur, au détriment de ses deux autres fils, Alexandre et Aristobule. Cependant il conspira contre son père, qui se vit forcé de le faire mettre à mort.

ANTIPATER, philos. stoïcien de Tarse, combattit le scepticisme de Carnéade. Mort dans le 2e S. avant J.-C.

ANTIPATER de Sidon, poète grec et stoïcien du temps de Sylla. On a de lui quelques épigram. dans l'*Anthologie*.

ANTIPATER, autre poète de Thessalonique, aut. de quelques vers que l'on trouve aussi dans l'*Anthologie*.

ANTIPATER (L. Coelius), histor. latin, écrivit, vers 124 av. J.-C., l'histoire de la seconde guerre punique, qu'Adrien préférait à celle de Salluste. Cet ouvrage s'est perdu, mais quelques fragmens ont été publiés en 1568.

ANTIPATER, sophiste d'Hiéropolis, fut secrétaire d'Alexandre Sévère et précepteur de ses fils. Disgracié par Caracalla, il se laissa mourir de faim.

ANTIPHANES, poète comique grec, né à Rhodes, vivait sous Alexandre-le-Grand; il a composé près de 300 comédies, dont Fabricius a donné le catalogue. Il y a eu plusieurs autres Antiphanes, sur lesquels les historiens ne donnent aucun détail; un d'eux fut statuaire à Argos, un autre médecin à Corinthe. Etienne de Byde cite une autre Antiphanes, poète comique de Berge dans la Thrace, qui écrivit des choses si incroyables, que l'on appela Bergaiseurs ceux qui débitaient de tels contes.

ANTIPHILE, peint., né en Grèce, inventa, suiv. Pline, le genre grotesque dans la peinture, ou l'art de présenter et de grouper les figures d'une manière forcée ou ridicule.

ANTIPHILE, né en Egypte, peignait, s'il faut encore s'en rapporter à Pline, les deux genres héroïque et grotesque. Pausanias parle d'un statuaire du même nom, dont on voyait plusieurs ouvrages à Olympie dans le lieu appelé le *Trésor*.

ANTIPHON, né à Rhamnus dans l'Attique, sophiste d'Athènes, fut le maître de Thucydide. Il contribua à l'établissement du conseil dit des quatre cents, et fut condamné à mort après la chute de ce gouvernement, en 411 av. J.-C. Il reste de lui seize *discours*, dans la collection des orateurs grecs de Reiske; quelques-uns ont été trad. en français par l'abbé Auger, à la suite de sa traduction d'Isocrate.

ANTIQUARIO (Jacq.), secrétaire de Galeas Sforce, duc de Milan, au 16e S. Mort en 1512. On a de lui des *Lettres latines*, Pérouse, 1519, in-4.

ANTIQUUS (Jean), peintre, né à Groningue en 1702, commença par peindre sur verre, voyagea ensuite en Italie. Admis à l'acad. de peint. de Florence, il y peignit la *Chute des Geans*, dont l'esquisse se garde encore en cette académ. De retour en Hollande, il exécuta un gr. nomb. de compositions estimées, qui le firent pensionner par le stathouder. Mort en 1750.

ANTISTE (Vincent-Justin), dominicain espagnol, aut. d'un *Traité de la Conception de la très-Ste Vierge Marie*, trad. en franç., Paris, 1706, in-12.

ANTISTHENES, philos. athén., au commencement du 4e S. av. J.-C., enseigna d'abord la rhétorique; mais lorsqu'il eut entendu Socrate, il ferma son école pour devenir le disciple de ce philos. Il fut le fondat. de la secte connue sous le nom de cynique, qui s'attacha uniquement à la morale, et faisait consister la vertu à se mettre au-dessus de tous les besoins factices et de toutes les passions vaines. Il se défit de tout ce qu'il possédait, et ne garda qu'un méchant manteau, un bâton, une besace et un vase, pour puiser de l'eau. Antisthène composa des *Traités* sur les sophistes, sur la vérité, sur la dialectique, sur les opinions, etc., qui tous sont perdus. On a sous son nom quelques *lett.* publ. dans un recueil impr. à Paris en 1637.

ANTITRINITAIRES, les mêmes que les Unitaires ou les Sociniens. V. Unitaires et Sociniens.

ANTOINE (Marc), le plus célèbre orateur de son temps, il fut préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, d'où il chassa les pirates; consul en 99 av. J.-C., et censeur quelque temps après. Pendant la guerre civile, il se déclara contre Marius, qui, après avoir triomphé, lui fit trancher la tête. On dit que les assassins, charmés par son éloquence, hésitèrent quelque temps à le frapper.

ANTOINE (Antonius-Creticus), fils d'Antoine l'orateur, et père du triumvir; chargé de faire la guerre aux pirates, il fut battu par eux près de l'île de Crète, ce qui lui fit donner par dérision le surnom de Créticus.

ANTOINE (Caius-Antonius-Nepos), frère du précédent, fut consul l'an 83 avant J.-C., avec Cicéron, qui parvint à le détacher du parti de Catilina, en lui donnant le gouvernem. de Macédoine. Chargé de poursuivre ce conspirateur, il le défit. Il fut exilé ensuite lui-même pour cause de concussion dans son gouvernement.

ANTOINE (Marc), petit-fils de l'orateur, alla en Grèce se former à l'éloquence, et fut ensuite envoyé comme lieutenant, par Gabinius, en Judée, contre Aristobule, qu'il vainquit et fit prisonnier. De retour à Rome, pendant les dissensions de César et de Pompée, il se fit nommer tribun, embrassa le parti du prem., et fut un de ceux qui lui donnèrent le conseil de marcher sur Rome. Après la conquête de l'Italie par César, il reçut le gouvernement de ce pays. A Pharsale, il commanda l'aile gauche de l'armée de César; et quand celui-ci eut été nommé dictateur (49 av. J.-C.), il fut choisi pour général de la cavalerie. Quelques années après, il osa poser le diadème sur la tête de César, ce qui ne fit que hâter le meurtre du dictateur. Après sa mort

il prononça son oraison funèbre devant le peuple, le souleva contre ses meurtriers, se fit nommer consul pour les poursuivre, alla assiéger Brutus dans Mutina (Modène), éprouva un échec dans la bataille qu'il livra aux consuls Hirtius Pansa et Octave; mais se releva bientôt en formant, avec Octave et Lépide ce célèbre triumvirat qui fut si funeste à tant de grands hommes. Une de ses premières victimes de proscriptions fut Cicéron, qu'il regardait comme son plus terrible ennemi; sa puissance s'affermit entièrement par sa victoire décisive sur Brutus et Cassius dans les plaines de Philippes. Les triumvirs se partagèrent l'empire, et Antoine se réserva l'Orient, où il fit de nombreuses conquêtes. Ce fut alors qu'il devint épris des charmes de Cléopâtre, reine d'Egypte, et qu'il délaissa pour elle sa femme Octavie, sœur d'Octave; ce qui devint le motif d'une rupture et d'une guerre sanglante. Octave le défit entièrement à Actium, l'an 31 av. J.-C., dans un combat naval, le poursuivit, l'assiégea dans Alexandrie, et le réduisit à se donner la mort, 30 ans av. J.-C. Il avait alors 56 ans.

ANTOINE (Caius-Antonius), un des frères du triumvir, fut fait prisonnier par Brutus, qui ordonna sa mort pour venger celle de Cicéron.

ANTOINE (Lucius), surnommé le *gladiateur asiatique*, autre frère du triumvir, consul en l'an 41 av. J.-C., fit la guerre à Octave, et fut assiégé et pris dans Pérouse.

ANTOINE (Julius), fils du triumvir et d'Octavie, conspira contre Auguste et se donna la mort.

ANTOINE (Primus), général romain, défit les troupes de Vitellius, le poursuivit et le fit mettre à mort, pour assurer l'empire à Vespasien.

ANTOINE (Diogène), aut. grec qu'on présume du siècle d'Alexandre, aut. d'un roman intit. *des choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé*, dont Photius a donné l'analyse dans sa bibliothèque. Chardon la Rochette a inséré la traduct. franç. de cet extrait dans le *Magasin encyclopédique*, et dans le tom. 1er de ses *Mélanges*.

ANTOINE (saint), instituteur de l'ordre monastique, naquit à Côme en Egypte, en 251, perdit à l'âge de 17 ans son père et sa mère, et hérita de grands biens. Après avoir lu l'Évangile, il prit la résolution de quitter le monde, distribua ses biens à ses voisins et aux pauvres, et se retira en 270 dans la solitude, aux environs d'Alexandrie, où il fonda plusieurs monastères. Il m. en 356 à 105 ans. On a de St Antoine quelques *lettres*, une *Règle*, et des *sermons* que l'on trouve dans la bibliothèque des Pères.

ANTOINE (St), dit de Padoue, religieux de l'ordre de St-François, né à Lisbonne en 1195, mena dès sa jeunesse une vie austère. S'étant embarqué pour aller convertir les infidèles en Afrique, il fut jeté en Italie, où il s'adonna à la théologie et prêcha avec succès. Il enseigna ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, où il se fixa et mourut en 1231, à 36 ans. Sa mémoire est en vénération dans le Portugal. On a de lui des *sermons* et une *Concorde morale* de la Bible, 1641, in-fol., réimpr. avec des notes, Bologne, 1757, in-4. Le P. Pagi a donné plusieurs autres sermons du même saint, Avignon, 1684, in-4.

ANTOINE de Messine, plus connu sous le nom d'Antonello, né dans cette ville en 1447, fut le 1er italien qui peignit à l'huile. On croit qu'il avait appris ce secret de Roger de Bruges, élève de Jean van Eyck, dit Jean de Bruges, invent. du procédé. Mort en 1406.

ANTOINE de Galatona, médecin, poète, philos. et géographe, m. vers 1490. On a de lui des poésies latines et ital.; une *Description de Gallipoli* et un éloge de la goutte.

ANTOINE, dit le GRAND-BATARD, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Grelbes, né en 1424, passa avec Beaudouin, son frère, en Barbarie; où il délivra Ceuta, assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne (Charles-le-Téméraire), contre les Liégeois et les Suisses, commanda l'avant-garde au combat de Grantson en 1476, et fut fait prisonnier à la bataille de Nanci. Passé ensuite dans les armées de Louis XI et de Charles VIII, il les servit avec distinction. Mort en 1504, décoré des ordres de la Toison d'or et de St-Michel.

ANTOINE, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, et père de Henri IV, né en 1518, épousa en 1548 Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn et le titre de roi de Navarre. Ce prince tint à la cour de France une conduite irrésolue et sans vigueur; fut créé, à la mort de François II, lieuten.-général du roy., et se rendit maître, sur les protestans, de Blois, de Tours et de Rouen, où il reçut une blessure dont il mourut le 17 novembre 1562. Il s'était attiré la haine des protestans, dont il avait abandonné le parti, et fut peu regretté des catholiques, dont il avait embrassé la cause. Il conserva jusqu'à sa mort son caractère d'irrésolution qui fit douter s'il mourut calviniste ou catholique.

ANTOINE de Palerme, né en 1394, et m. à Naples en 1471, fut employé au service d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples. Il a composé plusieurs écrits en vers et en prose, et vendit, dit-on, une de ses terres pour acheter un exemplaire de Tite-Live, copié de la main du Pogge.

ANTOINE, prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, fils de l'infant don Louis, duc de Béja, et d'Yolande de Gomez, que ce prince avait promis d'épouser. Prisonnier des Maures à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1558, il trouva le moyen de s'échapper après 40 jours de captivité, revint à Lisbonne, prétendit que don Louis son père avait épousé sa mère secrètement, et se fit proclamer roi le 19 juin 1580, au moment même où Philippe II levait une armée pour soutenir ses droits au trône. Il fut forcé dans ses retranchemens par le duc d'Albe, le même jour, à la même heure que sa flotte était défaite par le marquis de Santa-Cruz: après avoir encore une fois tenté le sort des armes, et remis un manifeste aux trois puissances, obligé d'errer en Hollande, en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1595, âgé de 64 ans. On a impr. les *Psaumes de la confess.* du séréniss. prince don Antoine, roi de Portugal, pour demander à Dieu le pardon de ses péchés, avec des prières du même roi sur différens sujets, le tout trad. en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.

ANTOINE de Lebrixa, né en 1442 dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom, m. à Alcala de Henarez en 1522. Il mit au jour plusieurs ouv. sur les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la théologie, et dirigea l'édition de la *Polyglotte*, dont il avait donné le plan au cardinal de Ximenès, son admirateur. Vers la fin de sa vie il s'occupa d'une *Hist. d'Espagne*, mais il n'eut pas le temps de la finir.

ANTOINE (Sébastien), graveur, né à Nanci en 1687, a gravé un des plafonds du chât. de Versailles d'après Mignard, et d'autres pièces.

ANTOINE (Paul-Gabriel), théol. jésuite, né en 1679, à Lunéville, m. en 1743 à Pont-à-Mousson. On lui doit un *Cours de Théol. dogmatique*, un autre de *Théologie morale*, souvent réimprimés, où l'auteur s'est éloigné, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de ses confrères. Benoît XIV ordonna que sa morale serait enseignée au collége de la Propagande. Cependant on trouve quelq.-unes de ses propositions censurées dans le *Recueil des assertions*.

ANTOINE (Jacq.-Denis), archit., né à Paris en 1733, a construit l'*Hôtel des monnaies*, la *voûte* du Palais de Justice, le grand *escalier* du même bâtiment, et beaucoup d'autres édifices à Madrid,

13

Berne, Nanci. Nommé membre de l'Institut en 1799, il mourut le 24 août 1801. Son éloge, prononcé par M. Lussault, a été imp. à Paris en 1801, in-8.

ANTOINE (Ulrich), duc de Brunswick-Wolfenbuttel. V. Brunswick.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille du duc de Longueville, veuve de Ch. de Gondi, fonda la congrégation des filles du Calvaire à Paris, et mourut dans cette communauté en 1618.

ANTON ou ANTONIUS (Paul), théol. luthérien, né en 1661, est aut. de *De sacris gentil. processionibus*, 1684, in-4; *Concil. Trident. et pontif. doctrina publica*, Halle, 1697, in-8; *Elementa homiletica*, ib. 1700, in-8; *Collegium antitheticum*, ibid., 1732.

ANTONELLE (Pierre-Ant., marquis d'), né en 1747 à Arles en Provence, fut d'abord officier dans un régiment d'infanterie, et quitta le service lors de la révolution. Nommé maire d'Arles en 1791, il prit une part très-active aux troubles d'Avignon. Élu député, cette même année, à l'assemblée législative, il y signala son exaltation. Exclu en 1793 de la société des Jacobins, comme noble, il fut cependant élu juré du tribunal révolutionnaire, vota la mort de la reine Marie-Antoinette, et celle des girondins. Enfermé lui-même au Luxembourg, il en sortit au 9 thermidor, et devint à cette époque un des collaborateurs du journal des Hommes-Libres. Accusé de complicité dans la conspiration de Babeuf, il fut arrêté, trad. devant la cour de Vendôme, et acquitté; il ne reparut plus sur la scène politique sous le consulat et l'empire; mais en 1814, à la restauration, il publia un écrit dans lequel il disait qu'il ne pouvait plus y avoir en France de liberté sans la maison de Bourbon. M. à Arles en 1817. Il est aut. d'un grand nombre de pamphlets et d'écrits de circonstance; le plus remarquable est son *Catéch. du tiers-état*, 1789, in-8.

ANTONELLI (Nic.-Marie), cardinal italien, m. dans le duché d'Urbin, en 1767, a laissé divers écrits sur *l'ancienne discipline de l'église*, imprimés à Rome in-fol., in 4 et in-12, de 1725 à 1756.

ANTONELLI (J.-Charles), év. de Ferentino, est auteur de *Tractatus posthumus de juribus et oneribus clericorum*, Rome, 1699, in-fol.

ANTONI (A.-V. Papacino d'), lieutenant-gén. piémontais, direct. de l'école d'artillerie de Turin, né à Villefranche au comté de Nice, en 1714, m. en 1788, s'éleva, par sa conduite et sa bravoure, du rang de simple canonnier aux grades supérieurs, s'occupa toute sa vie, avec succès, de la science de l'artillerie. Il a laissé un grand nombre d'ouv., dont les principaux sont: *Institutions physico-mécaniques*, à l'usage des écoles roy. d'artillerie de Turin, trad. de l'italien en français, Strasbourg, 1777, 2 vol. in-8, fig.; *Esame della polvere*, Turin, 1765, in-8; trad. en franç., en angl. et en allem.; *dell' uso dell' armi da foco*, ib., 1780, in-8, fig.; *Il manegiam. delle machine d'artiglieria*, ib. 1782, in-8; *dell' architett. milit. per le regie scuole*, ib., 1778, in-8; ces trois derniers écrits sont traduits comme les précéd. en angl., en franç. et en allem. Mort en 1786.

ANTONIA, 2e fille de Marc-Antoine et d'Octavie, l'une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son siècle, épousa Drusus, fils de Tibère, et en eut trois enfans, Germanicus, père de Caligula, l'empereur Claude et Livie. On croit qu'elle mourut empoisonnée par Caligula, son petit-fils.

ANTONIANO (Salvio), prof. de belles-lettres, secrét. du sacré collége et cardinal; m. en 1603, est auteur d'un *Traité de l'éducation chrétienne*, en lat., Venise, 1584, in-4; de plus. discours, dissert. et pièces de vers lat. et ital., publiés dans divers recueils. On croit qu'il a travaillé au Catéchisme du concile de Trente.

ANTONIANUS (Jean), dominicain, m. à Nimègue en 1588, a donné quelq. éditions de plus. écrits des Pères de l'église les moins connus, dont Jocker (v. ce nom) a donné la liste dans le *Dictionnaire universel des savans*.

ANTONIDES (Henri), né à Naerden, en 1546, m. en 1604, aut. d'un *Systema theologiæ*, Franecker, 1613, in-4, et sous le nom de *Nerdenus*, *d'initia Acad. Franecker*, 1613, in-4.

ANTONIDES, savant orient., né à Alkmaer en Hollande, au 16e S., a laissé *Epistola Pauli ad Titum* arabicè, Anvers, 1612, in-4.

ANTONIDES (Théodore), théol. anglais du 17e S., a commenté les épîtres de St Jacques, Saint Pierre et St Jude.

ANTONIDES (Jean), poète hollandais, surnommé Van der Goës, né à Goës en Zélande, mort en 1684. On a de lui des *Imitations* d'Horace, d'Ovide et de Silius Italicus, un poème intitulé *Y Stroom*. Ses œuvres complètes ont été recueillies et imprimées à Amsterdam, 1714, in-4.

ANTONIE (Ste), souffrit le mart. à Nicomédie, au commencement du 4e S. de l'ère chrétienne.

ANTONII (Jacq. d'), profess. de droit canon et vicaire-général de l'évêché de Cambrai, né à Middelbourg au 15e S. On a de lui un traité *de Præcellentiâ potest. imper.*, Anvers, 1502, et Rome, 1503, in-4.

ANTONILES (don Joseph), peintre espagnol, né à Séville en 1636, peignit particulièrement le paysage et les portraits. On voit dans la cathédrale d'Alcala-de-Henarès trois tableaux de sa composition représentant la *Conception* et le *bon Pasteur*. Mort à Madrid en 1676.

ANTONIN (Titus-Aurelius-Fulvius-Pius), dit le Pieux, un des meilleurs empereurs romains, né à Lanuvium, d'une famille originaire de Nîmes, l'an 85 de J.-C., fut adopté par Adrien et lui succéda l'an 138. Il aimait la paix et ne fit la guerre que quand il y fut forcé. Il arrêta les incursions des Maures, des Daces et des Germains. Il profita de la paix qui dura pendant presque tout son règne, pour réparer les maux produits par de longues guerres, pour rebâtir les villes et soulager les malheureux. Il fit aussi cesser les persécutions contre les chrétiens, et mourut à l'âge de 75 ans, l'an 160 de J.-C., regretté de tous les Romains. Il adopta le vertueux Marc-Aurèle. Le nom d'Antonin fut depuis porté par plusieurs princes, qui sont plus connus par leurs noms propres (v. Marc-Aurèle, Commode). Il n'est point prouvé qu'il soit l'auteur d'un Itinéraire dans toutes les parties de l'empire romain, qui porte son nom, et qui a été publié par H. Étienne en 1512.

ANTONIN. V. Marc-Aurèle.

ANTONIN (St), dominicain et ensuite archev. de Florence, né dans cette ville en 1389, canonisé en 1523 par Clément XII, est auteur d'une *Somme théologique* imprimée à Venise en 1582, in-4, réimpr. à Vérone en 1740, 4 vol. in-fol., par les soins des frères Bellerini, avec des notes et la vie de l'aut.; d'une *Chronique* en latin depuis Adam jusqu'à Frédéric III, Venise, 1480; Nuremberg, 1484; Bâle, 1491, 3 vol. in-fol., Lyon, 1517, 5 vol. in-fol.; trois *Traités des Censures ecclesiast.*, de la *Confession* et de l'*Excommunication*, et des *Comment. sur les Evangiles*.

ANTONIN-HONORAT, évêq. de Constantinople au 5e S. On a de lui une *Lettre à Arcadius*, évêq. espagnol, écrite en 435, et qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

ANTONINA, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du Cirque. Elle exerça une grande influence sur l'impératr. Théodora, dont elle fut la favorite et partagea les désordres.

ANTONINI (Annibal), né à Salerne en 1702, littérateur italien, mort en 1755, est auteur d'un *Dictionnaire italien-latin-français*, Paris, 1735; d'une *Grammaire italienne*, 1726-1729, in-12; de plusieurs éditions italiennes de l'Arioste du Tasse

et du Trissin ; d'un *Traité de la Prononciation française ;* d'un *Dictionnaire italien*, 2 vol. in-4, souvent réimprimé, qui est un abrégé du grand dictionnaire de la Crusca, auquel Antonini a ajouté un grand nombre de mots nouveaux des trois dialectes reçus en Italie. On lui doit aussi un choix de poésies italiennes de divers auteurs, 1729, 2 vol. in-12.

ANTONINI (JOSEPH), son frère, intendant des finances dans les dix provinces napolitaines. On a de lui une *Histoire complète de la Lucanie*, impr. à Naples.

ANTONINUS LIBERALIS, auteur d'un ouvrage grec intit. *Métamorphosès*, inséré d'abord dans les *Mytholog. grecs*, Lond., 1676, Amsterd., 1688, 2 vol. in-8, et réimp. séparément *cum. not. var.* à Leyde, 1774, in-8, et à Leipsig, 1796, in-8.

ANTONINUS (CH.), auteur d'un ouvrage intit. *Manuale di varii ornamenti tratti dalle fabriche et frommenti antichi*, Rome, 1780-1790, in-4.

ANTONIO (NIC.), bibliographe espag., chan. de Séville, où il naquit en 1617, mort à Madrid en 1684. On a de lui : *Bibliotheca hispana vetus*, etc. Rome, 1696, 2 vol. in-fol., réimp. par Ibarra à Madrid, en 1788, 2 vol. in-fol., et *Bibliotheca hispana nova*, etc., *post. an.* M. D., Rome, 1692, 2 vol. in-fol., Madrid, 1783, 2 vol. in-fol. Ces deux biblioth. sont estim. et rares. Antonio est encore aut. d'un traité *de Exilio, sive de Exilii pænâ*, Anvers, 1659, in-fol. ; et *Censura de historias fabulosas*, Valence, 1742, in-fol.

ANTONIO (PIERRE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1614, estimé pour son coloris. On voit de lui dans l'église d'un couvent de sa patrie une *Ste Rose* qui passe pour son chef-d'œuvre.

ANTONIO (MARIO), peintre et architecte ital. au 17e S., acquit quelque réputation dans ces deux arts, et m. à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII.

ANTONIO (P.-F.-G.-N.-A.-RAIMOND-SYLVEST.), infant d'Espagne, frère puîné du roi Charles IV, né en 1755, partagea les malheurs de sa famille lors de l'invasion de l'Espagne en 1808, et accompagna les princes ses neveux au château de Valencey, où il se livra à la culture des arts mécaniques ; à son retour en Espagne, Ferdinand VII le nomma grand-amiral de Castille. Mort en 1817.

ANTONIUS RUFUS, grammair. cité par Quintilien, a trad., selon le scholiaste d'Horace, Homère et Pindare, et fut auteur de quelques *comédies*.

ANTONIUS (GODEFROI), célèbre jurisconsulte, naquit à Frendenberg en Westphalie. Fondateur de l'université de Giessen, il y professa le droit et en devint chancelier. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes feudales XV*, Marbourg, 1604, in-4 ; *de Cameræ imperialis jurisdictione ; Disp. apolog. de potestate imperatoris legibus solutâ ; Disp. anti-Vulteiana*, Giessen, 1609 et 1610, in-4. Il mourut en 1618.

ANTONIUS (J. G.), petit-fils du préc., auteur d'un traité *de Ægro nephretico malo laborante*. Mort en 1703.

ANTONIZZO, peintre et graveur hollandais du 16e S. On a de lui douze *Vues d'Amsterdam*.

ANTRAGUES (N. D'). La Croix du Maine cite cette dame, qui paraît avoir vécu sous Louis XII, comme aut. de plusieurs *ballades* et *rondeaux*, etc.

ANTRAIGUES (DELAUNAY, comte d'), fut d'abord député de la nobl. de la sénéch. de Villeneuve-de-Berg aux états généraux de 1789, et se distingua par la liberté de ses opinions, vota pour l'abolition des priviléges de la noblesse, et s'opposa aux mesures du ministre Necker. Mais, révolté des excès révolutionnaires, il émigra, passa en Espagne, de là à Coblentz, près des princes, où MONSIEUR le nomma son ministre en Italie. En 1803, la Russie l'appela à Dresde avec le titre de conseiller de légation ; mais il fut assassiné quelques années après par sa domest. italien à quelques milles de Londres avec sa femme, madame de St-Huberti, actrice de l'Opéra. Ses *ouvr.*, qui eurent dans le temps un véritable succès, sont : *Mémoires sur les états généraux*, imp. en 1788, où respirent une noble liberté et des vues justes et profondes ; *Observations sur la conduite des princes coalisés*, Lond., 1795.

ANUBIS, divinité égyptienne, représentée sous la forme d'un homme avec une tête de chien.

ANUND, roi de Suède du 7e S., commença à civiliser la Suède, et la défricha en mettant le feu aux immenses forêts dont elle était couverte, distribua les terres et fit fleurir l'agriculture.

ANUND II (JACOB), roi de Suède, succéda en 1024 à son père Olaüs, 1er roi chrétien, et ne contribua pas peu lui-même à la propagation du christianisme dans ses états. M. en 1035 dans une guerre contre Canut, roi de Danemarck et d'Angleterre.

ANVILLE (D'). V. LA ROCHE-FOUCAULD.

ANVILLE (J.-B. BOURGUIGNON), 1er géog. du roi, pensionnaire de l'acad. des inscrip. et belles-lettres, de celle de Pétersbourg, et de la société des antiquaires de Londres, etc., né à Paris en 1697, manifesta de bonne heure son goût pour la géog. ; et ce fut le seul but qui le dirigea dans ses études. Parmi les grands services qu'il a rendus à cette science, on lui doit surtout d'avoir fait faire un pas immense à la géographie moderne, éclairci et déterminé celle des anciens avec une exactitude à laquelle le rendaient propre une finesse de tact extraordinaire et un jugement des plus sains. Ses *mémoires* sur les mesures itinéraires des Romains, des Grecs et des Chinois, sont une preuve de son érudition immense, et un des plus beaux monumens de géog. que nous possédions. Ses cartes, dont le nombre monte à plus de deux cents, sont un prodige d'exactitude, entre autres celles de la Gaule, de l'Italie, mais surtout celles de l'Egypte et de la Grèce, auxquelles ont rendu hommage tous les sav. qui ont parcouru ces contrées, entre autres M. de Choiseul-Gouffier. Après avoir consacré sa longue carrière à l'avancement de la science qui fut son unique passion, et formé une immense collection de cartes, fruit de trente années de recherches, qui fut acquise par le gouvernement, d'Anville s'éteignit en 1782, à l'âge de 84 ans. Son éloge, prononcé par Condorcet et M. Dacier, a été inséré dans les *mémoires* de l'Académie. La *notice* de ses *ouv.* a été publiée par M. Barbié du Bocage, Paris, 1802, in-8. On doit distinguer parmi ses cartes les 14 pour l'*hist. anc. et rom.* de Rollin, les 17 pour l'*histoire* des emp. romains de Crevier ; ses *diss.* sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple, 1747, in-8, très-rares ; sa *Géogr. anc.*, 1769, in-fol. etc.

ANWERY, célèbre poète persan, m. en 597 de l'hég. (1200 de J.-C.) fut en grande réputation auprès de Sandjar, sulthan Seldjoucyde ; mais l'astrol. et des prédictions qui ne s'accomplirent pas causèrent sa disgrâce. Ce poète, plein de verve et d'imagination, mériterait d'être plus connu en Europe, où l'on n'a imp. de lui qu'une *Elégie* sur la captivité de Sandjar, un des meilleurs poëmes qui existent en persan, pub. à Calcutta en 1785-1786 dans *l'Asiatik Miscellany* avec la trad. angl. par le capitaine Patrick, membre de la société asiatique de cette ville. On connaît encore de lui un *éloge* en vers de Mandoud-ben-Zengury, trad. élégamment en allem. par madame Chézy, et inséré dans le second numéro *des Mines de l'Orient*, journal littéraire de Vienne.

ANYSIS, roi d'Egypte, vers le 8e S., était aveugle. Il fut détrôné par Sabacus, roi d'Ethiopie, qui lui rendit cependant la couronne 50 ans après.

ANYSTIUS (COME), poète latin italien dont les poésies, en 4 liv., ont été pub. à Naples en 1533, in-4.

ANYTA, femme grecque, dont il reste quelques poésies insérées dans le recueil des *carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568.

ANYTUS, sophiste d'Athènes, ennemi de Socrate, le fit d'abord attaquer par Aristophane dans

la comédie des *Nuées*, puis condamner à mort pour cause d'impiété. Les Athéniens ayant reconnu l'innocence de Socrate, Anytus fut forcé de s'enfuir à Héraclée, où il fut, dit-on, lapidé.

AOD, juge d'Israel, de 1325 à 1305, délivra les Hébreux de la tyrannie d'Eglon, roi des Moabites.

AOUST (J.-M., marquis d') fut député de la noblesse du bailliage de Douai aux états généraux de 1789, et député en 1792 à la convent., qui l'envoya en mission dans les départemens du Pas-de-Calais et du Nord. Il signala partout son exaltation révolutionnaire Le direct. le nomma commiss. de l'administration centrale du départ. du Nord, et Bonaparte maire de Quincy, où il est mort dernièrement.

AOUST (EUSTACHE D'), fils du précédent, suivit également le torrent révolutionnaire, parvint au grade de général de division, se distingua par sa bravoure, fit la guerre d'Espagne avec succès, commanda en chef l'armée pendant la maladie de Doppet, et passait pour un des meilleurs offic. généraux lorsqu'il fut injustem. accusé des revers de Perpignan, condamné et mis à mort à peine âgé de 31 ans.

APACZAI-APATZAI-TSERE (JEAN), savant transylvain, m. en 1657, très-versé dans les langues orient., la philos., l'astronomie, etc., et zélé partisan de Descartes; occupa différentes chaires à Weissembourg et Clausembourg, et écrivit un gr. nomb. d'ouvr. élément. de philos. et de logique.

APAME, femme de Séleucus Nicanor, et mère d'Antiochus Soter, qui donna son nom à une ville de Phrygie.

APCHON (CL.-MARC-ANT. d'), év. de Dijon et archev. d'Auch, m. en 1783, avait suivi dans sa jeunesse la carrière des armes. Ce fut un prélat vertueux et d'une ardente charité. Il signala son dévouement en exposant ses jours dans un violent incendie pour sauver deux enfans. Il reste de lui des *Instructions pastorales* pleines d'onction.

APEGA-MALAKIA, historien arménien du 13e S., a laissé une *Histoire* de l'invasion des Tatars en Arménie, où il donne de grands détails sur ces peuples.

APEL (JEAN), écriv. et jurisc., né à Nuremberg en 1486, m. en 1536; fut contemporain de Luther, et l'un des profess. de l'université de Wirtemberg qui coopérèrent à la reformation. Ses princip. écrits sont: *Methodica dialectices ratio ad jurisprud. accommodata*, Nuremb., 1535, in-4; *Apelli pro suâ conjugio*, etc., Wittemb., 1523, in-4; *Brachylogus juris civilis*, etc., qu'on attribuait à l'empereur Justinien.

APELBOOM (N.), poète hollandais, m. vers 1780. On a de lui div. poésies en holland., parmi lesquelles on distingue son poëme d'*Ovidius in Nederlanden* (Ovide au Pays-Bas), Amsterdam, 1752, in-8, etc.

APELLES, célèbre peint. grec, né à Cos, à Colophon ou à Ephèse. Il ne passait pas de jours sans travailler, et il exposait ses ouvr. en public pour recueillir les jugemens de chacun. On connait le trait de ce savetier, qui, après avoir fait des critiques fondées sur une sandale, voulut juger du reste du tableau. Apelle lui répondit: « Que le savetier ne s'élève pas au-dessus de la chaussure. » Alexandre, admirateur de ses talens, ne permit qu'à lui seul de faire son portrait, et lui céda Campaspe, une de ses plus belles maîtresses. Ses meilleurs tableaux étaient: *Alexandre tenant Vénus endormie*, et *Vénus sortant de la mer.*

APELLES, hérét. qui vivait vers l'an 145, suivit d'abord la doctrine de Marcion, dont il s'éloigna ensuite. Il condamnait cependant comme lui le mariage, et rejetait les livres de Moïse et des prophètes.

APELLES, acteur tragique de Rome, fut quelque temps en faveur auprès de Caligula, qui ensuite le fit mettre aux fers.

APELLICON, philos. péripatéticien de Théos, m. 86 ans av. J.-C., acheta les ouvr. d'Aristote et de Théophraste, qui étaient restés long-temps enfouis après la mort de Nélée; les fit recopier et suppléer, mais d'une manière inexacte, et en enrichit sa bibliotheque, à laquelle il travailla toute sa vie. Sylla, après s'être rendu maître d'Athènes, les fit transporter à Rome.

APELLITES, disciples d'Apelles l'Hérétique.

APER (MARCUS), orateur romain, né dans les Gaules, mort en 85 de J.-C., parvint, quoique étranger, aux plus hautes dignités, mais se livra toujours de préférence au barreau. On le croit aut. du *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence*, inséré dans les œuvres de Tacite, dont il est un des interlocuteurs. On en a plusieurs traductions françaises.

APER (ARIUS), préfet du prétoire sous l'empereur Carus, tua ce prince, et plaça sur le trône Numérien, fils de l'empereur et son gendre; puis l'empoisonna lui-même, espérant arriver à l'empire; mais il fut tué par Dioclétien, qui venait d'être élu.

APHRODISIUS, grand-prêtre d'Hermopolis, et préfet de l'Egypte, fut le premier des païens qui crut à la divinité de J.-C. Il suivit St Paul dans les Gaules, et souffrit le martyre en l'an 70 de J.-C.

APHTHARTODOCETES (les), mot tiré du grec ἄφθαρτος, incorruptible, et δοκεῖν, croire, hérétiques qui croyaient que le corps de J.-C. avait été impassible.

APHTHONIUS, rhét. grec du 3e S., aut. d'une *rhétorique* à l'usage des jeunes gens, publiée et trad. en latin, Amsterdam, 1655, in-12. On trouve de lui des *fables* avec celles d'Esope, dans une édition de Francfort, 1610, in-8.

APIANUS (PIERRE), prof. de mathémat. et d'astronomie à Ingolstadt, où il mourut en 1551, est aut. d'un gr. nombre d'ouvr. relatifs à ces deux sciences, et qu'il dédia à Charles-Quint, son protecteur. On trouve dans son *Astronomicum Cæsareum*, Ingolstadt, 1540, des remarques curieuses sur les comètes, et un système particul. pour connaître la position des astres, que Képler desapprouve.

APIANUS (PHILIPPE), fils du précédent, lui succéda dans sa chaire de mathém., et publia plusieurs écrits d'astronomie, renfermant les mêmes préceptes que ceux de son père, entre autres le *Tr. des cadrans solaires* et *des tables géographiques*.

APICATA, femme de Séjan, ne partagea point ses vices, et ne fut point comprise par Tibère dans la proscription de son époux et de ses enfans; mais elle se donna la mort en voyant les corps de ses fils massacrés.

APICELLA (LUC-MATTHIEU), juriscons. de Salerne, a publié dans le 17e S., un *Tr. de Remissione debitorum et de cessione bonorum*, et autres ouvr.

APIATES, peuples d'Aquitaine, soumis par Crassus.

APIARIUS, prêtre de Sicca en Afrique. Ayant été dégradé et excommunié par Urbin, son évêque, il en appela au pape Zozime, qui le rétablit en 418; mais la sentence fut maintenue par les évêques d'Afrique.

APICIUS, nom de trois Romains fameux par leur amour pour la bonne chère. Le premier vécut du temps de Sylla, le 2e sous Auguste et Tibère, et le 3e sous Trajan. C'est le 2e qui est le plus célèbre; on lui doit *de Re culinariâ*, ou *de arte coquinariâ*, Amsterdam, 1709. Martin Lister en a donné une belle édit. sous le titre de *de Obsoniis et condimentis sive de arte coquinariâ*, Londres, 1705, in-8. Il s'empoisonna après avoir dépensé des sommes immenses pour satisfaire sa gourmandise. Le 3e trouva le secret de conserver les huîtres dans leur fraîcheur.

APINUS (JEAN-LOUIS), médecin et profess. de

physiologie à Altorf, et de l'acad. léopoldine, m. en 1703, a donné *Relation d'une fièvre épidemique qui ravagea la ville d'Herpruck en* 1694 et 1695, Nuremb., 1697, in-8; et *Fasciculus dissertationum academicarum*, Altorf, 1718, in-8.

APINUS (Sigismond-Jacques), fils du précéd., philologue distingué, m. à Brunswick en 1732. Son ouvr. le plus remarquable est: *De variis dicendi methodis memoriæ causâ inventis et dissertationes de intellectu puro*, Altorf, 1715 et 1719, in-4.

APOCAUQUE, Grec de naissance, parvenu par son ambition, sous les deux Andronic, aux dignités de questeur, gouvern. de la cour, et proto-vestiaire, se signala par sa haine contre Cantacuzène et par les troubles continuels qui déchirèrent l'empire d'Orient sous son administration, et fut enfin assassiné à Constantinople par des prisonniers, dont sa veuve fit faire ensuite un horrible massacre.

APION, grammair. natif d'Oasis et rhéteur érudit mais plein de jactance d'Alexandrie, mérita par sa haine contre les Juifs d'être député vers Caligula par les habitans de cette ville, qui avaient à se plaindre de ceux-ci. Josèphe a réfuté, par sa *Réponse à Apion*, les calomnies dont il les chargeait dans son *Histoire d'Egypte*.

APIS (myth.), divinité adorée en Egypte sous la forme d'un bœuf, emblème de l'agriculture, dont on attribue l'origine à l'admiration des Egyptiens pour un roi d'Argos de ce nom, qui leur enseigna l'art de planter la vigne, 1800 ans avant J.-C.

APOLLINAIRE (St), disciple de St Pierre, fut le premier évêque de Ravenne.

APOLLINAIRE (Sulpicius), gramm. latin de la fin du 2e S., né à Carthage. On le croit aut. des *sommaires* en vers placés en tête des comédies de Térence.

APOLLINAIRE (Claude), év. d'Hiérapolis en Phrygie, présenta vers 170 à Marc-Aurèle une *apologie* pour les chrétiens.

APOLLINAIRE. Deux gramm. et rhét. de ce nom au 4e S., père et fils, enseignèrent à Béryte et à Laodicée, dont Apollinaire le fils devint év. Lorsque la lecture des ouvr. païens fut interdite aux écoles chrét., ils composèrent pour les remplacer divers *livres élément.* en prose et en vers. De leurs nombreux ouv., il ne reste que *l'interprétation des psaumes*, et une *tragédie du Christ souffrant*.

APOLLINAIRE-le-Jeune fut le chef d'une hérésie qui attaquait l'incarnation du Verbe, et fut condamné dans un concile de Constantinople. Il mourut vers 380.

APOLLINAIRE (Sidoine). V. Sidoine-Apollinaire.

APOLLINE (Ste). V. Apollonie.

APOLLODORE, tyran de Cassandra (ancienne Potidée), fameux par sa cruauté, fut détrôné, vers 278 avant J.-C., par Antigone Gonatas, qui le fit écorcher vif et brûler avec ses deux filles.

APOLLODORE, célèbre gramm. d'Athènes qui vivait 150 ans av. J.-C., s'acquit une grande réputation pour l'explic. des poètes. Parmi le gr. nomb. de ses ouvr., il ne nous est resté que sa *bibliothèque* contenant l'*hist. des Dieux* et l'*Hist. héroïque jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse*, trad. par M. Clavier, 1805, Paris, 2 vol. in-8.

APOLLODORE, méd. et natur. de Lemnos, vivait sous les règnes de Ptolémée Soter et de Lagus, auxquels il dédia ses ouv., un siècle av. J.-C. Il avait composé un *traité* des animaux vénéneux, dont Galien a beaucoup profité. Pline fait mention de trois autres Apollodore qui ont écrit sur la médec.: un de Tarente, le deuxième de Citium, et l'autre de Pergame.

APOLLODORE, peintre athénien, vers 400 av. J.-C., aut. *d'un traité* sur les règles de la peinture, fut un des premiers qui perfectionnèrent cet art en Grèce; mais il vit bientôt sa gloire éclipsée par Zeuxis.

APOLLODORE, philos. épicur., contemporain de Cicéron, a composé, suiv. Diogène Laërce, plus de 400 *traités* et une *vie d'Epicure* dont il gouverna l'école comme chef. Il a été surn. à cause de sa sévérité Cépotyrannos.

APOLLODORE de Damas, archit. sous Trajan, s'est rendu célèbre par la construction d'un pont sur le Danube d'une grandeur extraordinaire, et dont les piles qui en sont restées après sa destruct. lors de l'invasion des Barbares attestent encore le génie de son aut. C'est encore à lui que l'on doit le *forum* de Trajan, la basilique Ulpienne, les thermes, les aquéducs qui furent élevés sous cet empereur. Incapable de taire la vérité, il déplut à Adrien, qui le fit périr l'an 130 de J.-C.

APOLLODORE, sculpt. et modeleur qui vivait vers 324 av. J.-C., surn. l'Insensé, parce qu'il n'était jamais content de son ouvr., et cassait les meilleurs morceaux sortis de sa main.

APOLLON (mythologie), fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane, natif de l'île de Délos, l'inventeur et le dieu de l'harmonie, de la lumière, de la médecine, de la poésie. Son père l'ayant chassé du ciel lorsqu'il eut tué les cyclopes qui avaient forgé ses foudres, il se retira chez Admète, roi de Thessalie; ensuite chez Laomédon, roi des Troyens, et rappelé enfin dans le ciel où il eut la conduite du char du soleil. Les temples les plus fameux élevés en son honneur étaient à Delphes, Délos, Ténédos, où il rendait, dit-on, des oracles. Il eut de Coronis, Esculape, dieu de la médecine.

APOLLON ou APOLLOS, Juif, originaire d'Alexandrie, embrassa le christianisme vers l'an 54 de J.-C., et s'acquit une telle réputation, qu'on préféra quelque temps à Corinthe son autorité à celle de St Paul et de St Pierre.

APOLLON (St) fonda vers 380 un monastère considérable en Italie, et y fut visité par St Pétrone.

APOLLONIDES, méd. de l'île de Cos, attaché à la cour des rois de Perse, fut condamné à être enterré vif pour avoir, selon Ctésias, séduit Amytis, sœur de Xercès, ou plutôt, ce qui est plus probable, pour n'avoir pu la guérir.

APOLLONIDES de Nicée, grammairien, dédia à Tibère un *comment.* qu'il avait fait sur les filles de Timon.

APOLLONIDES, histor. et géogr., auteur de l'*ambass. de Démosthènes*, d'un recueil d'*adages*, d'une *descript.* des côtes de l'Europe, et d'un grand nombre d'*épigrammes*. L'*Anthologie* en a conservé vingt-quatre.

APOLLONIE (Ste), vierge d'Alexandrie, fut martyrisée vers 248 avant J.-C.

APOLLONIS, femme d'Attale, roi de Pergame. Ses fils lui érigèrent à Cyzique, après sa mort, un temple sur les colonnes duquel étaient sculptés les traits les plus touchans de piété filiale, avec des inscriptions grecques conservées dans l'*Anthologie* du Vatican, manuscrits de la bibliothèque du roi.

APOLLONIUS de Rhodes, poète épique grec, naquit à Alexandrie, suivant les uns, ou à Naucrates, selon Athénée, 194 ans environ av. J.-C. Sa longue retraite dans l'île de Rhodes, et les succès qu'il y obtint en enseignant la rhétorique, engagèrent les Rhodiens à lui conférer le titre de citoyen. De retour à Alexandrie, il remplaça Eratosthènes dans la direction de cette bibliothèque fameuse, dont la destruct. fut une si grande calamité littéraire. Des nombreux ouvrages qu'avait composés Apollonius, le temps n'a respecté que son *epopée* sur l'expédition des Argonautes, ouv. estimable, mais qui, au jugement de Quintilien, ne s'élève jamais au-dessus du médiocre. Il renferme cependant des beautés du premier ordre, et sa *Médée* a mérité l'honneur de fournir quelques traits à la *Didon* de Virgile. Nous avons en français une bonne trad. en prose de l'*Argonautique* par M. Caussin, prof. au collége de France. La meilleure édition du texte grec est,

jusqu'à présent, celle de Brunck, pub. de nouveau par M. Beck, Leipsig, 1797.

APOLLONIUS, courtisan d'Antiochus Epiphanès et le ministre de ses cruautés, détruisit Jérusalem dont il massacra les habitans, éleva une citadelle où il mit garnison; mais il fut battu et tué par Judas Machabée.

APOLLONIUS de Perge, un des fondateurs de la science des mathém. qu'il étudia à Alexandrie sous les disciples d'Euclide, vivait sous Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, 200 ans avant J.-C., 40 ans après Archimède. Le principal ouvrage d'Apollonius est son traité des *Sections coniques*, en huit livres, dont quatre seulement nous sont parvenus en original. Ils ont été traduits en latin par Commandin. Alphonse Borelli trouva dans la bibliothèque des Médicis à Florence un MS. arabe qu'il reconnut pour une traduction du *Traité d'Apollonius*; il l'emporta à Rome, où, avec l'aide d'Abraham Echellensis, il traduisit en latin les livres V, VI et VII. D'autres traductions arabes parvinrent en Europe; avec le secours de leurs variantes, Halley restitua le VIIIe livre. Ces laborieuses recherches procurèrent au monde savant, en 1566, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum, libri IV, ex versione frid. Commandini*, en 1661, in-fol.; la traduction d'après l'arabe des livres V, VI et VII du même ouvrage, par Abraham Echellensis et Borelli; enfin, en 1710, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum libri octo*, par les soins d'Halley. Les autres ouvrages d'Apollonius ne sont connus que par leurs titres ou par des fragmens insérés d'abord dans les *Collections mathématiques* de Pappus, et publiés ensuite séparément.

APOLLONIUS, fils de Molon d'Allabande en Carie, professa la rhétorique à Rhodes, et eut la gloire d'y former par ses leçons Cicéron et Jules César. On dit qu'il renvoyait ceux qu'il ne croyait pas propres à devenir orateurs.

APOLLONIUS, de Tyanes, philos. pythagoricien et célèbre imposteur, né 3 ou 4 ans avant J.-C., à Tyanes, ville de Cappadoce. Après avoir étudié sous Euthydémus et Euxénus d'Héraclée, il voyagea long-temps dans l'Asie-Mineure, en Perse et jusque dans les Indes, revint à Athènes, et à Rome sous l'emp. de Néron. L'austérité de ses mœurs, ses discours sentencieux, des prophéties, et quelques miracles que lui attribuèrent ses disciples, séduisirent la multitude, et lui firent ériger des statues et des temples. Sa réputation se soutint même chez les chrétiens jusque dans le cinquième siècle. Tout porte à croire qu'Apollonius réunissait le caractère d'un sage à celui d'un imposteur. On est incertain sur le lieu et l'époque de sa mort; il paraît toutefois que ce fut à Ephèse, sous le règne de Nerva, vers l'an 97. Il ne reste de ses écrits que son *Apologie* à Domitien, et 84 *épîtres* pub. par Commelin en 1601. Sa *vie*, écrite par Philostrate, a été trad. en franç., Berlin, 1774, 4 vol. in-12. Legrand d'Aussy a donné également sa *Vie*, 2 vol. in-8.

APOLLONIUS CRONUS, de la secte mégarienne, disciple d'Eubulide, cité par Strabon pour l'âpreté de son caractère.

APOLLONIUS, surn. *Dyscole*, c.-à-d. *le Chagrin*, gramm. d'Alexandrie, sous Adrien et Antonin-le-Pieux, est aut. du premier *traité de syntaxe* connu, en 4 livres, et imprimé plusieurs fois, entre autres à Leipsig, 1807; il en existe un MS. plus ample à la biblioth. du roi qu'il serait à désirer qu'on réimprimât. Il fut le père et le maître d'Hérodien, fameux grammairien.

APOLLONIUS et TAURISCUS, sculp. habiles de Rhodes du temps d'Alexandre, firent ensemble, selon le rapport de Pline, le beau groupe du *taureau Farnèse*, que nous ne possédons qu'en partie de leur main.

APOLLONIUS, sculpteur d'Athènes auquel on attribue le fameux torse du Belvédère, découvert à la fin du 15e S., et qui, malgré sa mutilation, est encore le chef-d'œuvre de la sculpture. — Deux philosophes ont porté ce nom: le premier, Stoïcien et disciple de Panœtius; et le second, Péripatéticien, contemporain d'Adraste.

APOLLONIUS, fils d'Archibius et maître d'Apion, grammairien et sophiste d'Alexandrie, qui vivait sous les premiers empereurs romains, est auteur d'un *Lexicon græcum Iliadis et Odyssei* dont Ansse de Villoison a donné une édit. grecque-latine, 1773, in-4.

APOLLONIUS de Chalcis, philos. stoïcien, et précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif d'Antonin, conserva à Rome toute sa fierté et sa rudesse, et n'en fut pas moins estimé de Marc-Aurèle.

APOLLONIUS (Lævinus), voyageur flamand du 15e S., m. aux îles Canaries, aut. d'une *Narration* du voyage des Français à la Floride, 1568, in-8; d'une *Hist. du Pérou* en latin, Anvers, 1567, in-8.

APOLLONIUS, peintre grec, vint s'établir à Venise vers la fin du 14e S., et mourut dans cette ville. Ce fut le maître d'André Taffi.

APOLLONIUS (Guill.), ministre luthérien, né à Middelbourg au commencement du 17e S., est auteur de *Disputationes de lege Dei*, Middelbourg, 1655, in-12.

APOLLOPHANES, méd. d'Antiochus-le-Grand, fut l'un des premiers disciples d'Erasistrates, et fonda à Smyrne une école où il enseigna la doctrine de son maître, et qui florissait encore sous Strabon.

APONIUS, aut. ecclésiast. du 7e S. On a conservé de lui un *Comment. sur le Cantique des Cantiques*, Fribourg, 1538, dont les applications allégoriques sont beaucoup trop forcées.

APONO (Pierre), méd. de Bologne, en réputation dans les 13e et 14e S., se déshonora par son avarice, et fut dénoncé comme magicien à l'inquisition qui le condamna au feu; mais il mourut en prison avant l'exécution. On a de lui *Conciliator differentiarum philos. et præcipuè medic.*, Mantoue, 1472, et Venise, 1548, in-fol.; un *traité* sur les poisons, Lyon, 1593, in-8, rare, et quelques *ouvr.* d'alchimie et de physique.

APOSTOLIQUES, nom donné à une branche d'Encratites qui prétendaient imiter les apôtres.

APOSTOLIUS (Michel), écriv. du 15e S., a composé un recueil d'*apophtegmes* des hommes les plus sages de l'antiquité, dont on a pub. des extraits en 1619 et 1638, in-4, grec et latin.

APOSTOLIUS (Aristobule), fils du précédent, est connu par une espèce de drame en vers iambiques sur la *Galeomyomachie*, *ou le combat des chats et des rats*, qu'on trouve à la suite des *fables* d'Esope.

APOSTOOL (Samuel), chef d'une secte d'anabaptistes opposée à celle des galénistes, et sur lesquels on trouve les détails les plus exacts dans *Herm. Schyn. deduct. plenior. hist. Mennonit*, cap. 15 et 18.

APOTRES, nom dérivé du grec ἀπόστολος, envoyé, est celui des douze disciples que J.-C. envoya prêcher son évangile par toute la terre.

APPEL (Jacques), peintre d'Amsterdam, excellait dans le paysage et dans le portrait. Mort en 1751; a enrichi la Hollande de ses nombreuses productions.

APPELMAN (Bernard), peintre hollandais, né en 1600, un des plus habiles peintres de son temps dans le paysage. Ses tableaux sont très-recherchés. Mort en 1646.

APPIANO (Jacq. d'), tyran de Pise, embrassa d'abord avec ardeur le parti gibelin, et contracta ensuite une étroite alliance avec Galéas Visconti, seigneur de Milan, qui appuya son usurpation de Pise en 1392, et dont il fut toujours la créature.

APPIANO (Gérard), fils du précéd., ne pou-

vant conserver la seigneurie de Pise, la vendit au même Visconti, et ne se réserva que celles de Piombino et de l'île d'Elbe, dont ses descendans restèrent en possession jusqu'en 1589, époque à laquelle cette maison s'éteignit en la personne d'Alexandre Appiano.

APPIANI (ANDREA), célèbre peintre italien, né dans le haut Milanais en 1754. Après avoir fait d'excellentes études de son art sous le chev. Giudei, il se créa un genre gracieux et original qui le fit rivaliser avec le Corrège, et il excella surtout dans les fresques. Ses plus belles sont celles du chœur de Ste-Marie à Milan, du palais Busca et du château de Monza. Nommé membre de l'institut d'Italie, de la légion d'honneur et peintre du roi sous l'empire, Appiani fit les portraits de Napoléon et des principaux personnages de sa cour; mais il s'immortalisa surtout par ses fresques des plafonds du palais royal de Milan, ouv. immense que sa mort, arrivée en 1818, interrompit malheureusement. Ses meilleurs tableaux à l'huile sont : *l'Olimpe*; *Renaud dans les jardins d'Armide*, et surtout *Vénus et l'Amour*, qui fait aujourd'hui l'ornement de la *villa Sommariva* sur le lac de Côme; ils se distinguent tous par une grâce, une pureté de dessin et une harmonie parfaites.

APPIEN, historien grec, né à Alexandrie, vécut sous Trajan, Adrien et Antonin-le-Pieux, dans le 2e S., et vint de bonne heure à Rome, où il exerça la profession de jurisc. Il a écrit une *Hist. romaine*, dans laquelle il ne suit pas, comme Tite-Live, l'ordre chronologique, mais raconte sans interruption, et séparément, tous les événemens qui ont rapport, soit à l'Italie, soit à l'Asie, soit à l'Afrique ou à d'autres contrées. L'ensemble de cette histoire générale se compose ainsi des histoires de plusieurs peuples et de plusieurs provinces; il ne reste que des fragmens et des extraits de ce grand ouv.; ils ont été tous réunis dans l'excellente édit. d'Appien, pub. par M. Schweighauser, à Leipsig en 1785, 3 vol. in-8, grec et latin. Il existe deux traductions françaises d'Appien, par Seyssel et par Desmares, 1544, 1659, in-fol. M. Combes Dounous n'a trad. que les cinq livres des *guerres civiles*, Paris, 1808, 3 vol. in-8.

APPIEN (St), souffrit le martyre sous l'empereur Maximien-Galère en 306.

APPIUS. V. CLAUDIUS et CRASSUS.

APPLETON (NATHANIEL), fils de Jean Appleton, qui le destinait à suivre la carrière du commerce; mais il quitta tout pour se livrer à celle de l'Église, et devint ministre de Cambridge (Massachusetts), où il exerça saintement et pendant 66 ans ses fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1784 à 91 ans. Il a pub. un grand nombre de *sermons* et un ouv. intit. : *la sagesse de Dieu dans la rédemption des hommes*.

APRAXIN (N. comte), feld-maréch. des armées russes, se distingua en 1756 dans la guerre de la France, de l'Autriche et de la Russie, coalisées contre Frédéric-le-Grand, défit le gén. prussien Lewald, s'empara de Memel, et marchait sur Berlin lorsqu'une intrigue de cour détermina une contremarche qui l'empêcha de profiter de ses succès; il mourut vers la fin du 18e siècle.

APRES DE BLANGY (J.-B.-N. D'), Sr de Manneville, habile hydrographe et capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, est un des premiers Français qui aient fait usage d'instrumens d'astron. à réflexions dont il s'est servi pour corriger toutes les cartes de l'Inde et en faire de nouvelles. Son recueil, publié en 1745 sous le titre de *Neptune oriental*, est l'ouvrage le plus parfait en ce genre, et celui qui fait autorité parmi les marins. Il y réduit en pratique l'observation des longitudes à la mer par la distance des planètes. Mort en 1780.

APRIES, roi d'Égypte, le même que le Pharaon-Ephrée de la Bible, régnait vers l'an 594 av. J.-C. Il fit la guerre aux Phéniciens, prit Sidon, et jouit quelque temps d'un règne heureux; mais l'an 569, ses sujets se révoltèrent contre lui, et placèrent Amasis sur le trône.

APROSIO (ANGELICO), religieux augustin, célèbre bibliophile et membre de diverses académies d'Italie, m. en 1581 après avoir rempli les div. charges de son ordre, est le fondateur de la belle biblioth. de Vintimille, sa patrie, connue sous le nom d'*Aprosienne*, pour laquelle il dépensa des sommes immenses. La plupart de ses ouv. roulent sur la critique littéraire, et sont anonymes ou pseudonymes. Le plus célèbre est sa *Bibliotheca Aprosiana* où l'on trouve des faits qui ne sont pas ailleurs, mais l'auteur n'eut pas le temps de la terminer.

APSINES, sophiste d'Athènes du 3e S., aut. de préceptes de rhétorique insérés dans la collection des *Rhéteurs grecs* d'Alde, Venise, 1508, in-fol. Plusieurs autres rhéteurs ont porté le même nom.

APSYRTE, né à Pruse, médecin vétérinaire de l'empereur Constantin, aut. d'une hippiatrique ou médec. vétérinaire dont on trouve des extraits dans le *Veterinariæ medicinæ*, *lib. ij*, Bâle, et qui a été traduite complètement en italien par J. Ruel, Paris, 1530, in-fol.

APULÉE (LUCIUS-APULÉIUS), philosophe platonicien, né à Madaure en Afrique, vint se fixer à Rome, où il suivit le barreau. Il rétablit sa fortune, qu'il avait ruinée par de fréquens voyages, en épousant une riche veuve. Accusé par les parens de sa femme d'avoir employé la magie pour s'en faire aimer, il se justifia par une éloquente apologie qui a été conservée. Il composa en outre plusieurs ouvrages dont la plupart roulent sur la philosophie platonicienne. Le plus célèbre est sa *Métamorphose* ou *l'Ane d'or*, en XI livres, dont il y a eu un grand nombre d'édit., et qui a été trad. en français par Jean Louveau, l'abbé de St-Martin, et Bastien. Il existe aussi une traduction italienne par Agnolo Firenzuola. Les *œuvres* d'Apulée ont eu plus de quarante éditions.

APULEIUS CELSUS. V. CELSUS.

AQUA (CHRISTOPHE), dessin. et graveur, né à Vienne en 1690. On a de lui les portraits de *Frédéric-le-Grand*, de *Jules de Ferrare* et le *Mérite couronné par Apollon*, d'après Sacchi.

AQUAPENDENTE. V. FABRICE (Jérôme).

AQUAVIVA. V. ACQUAVIVA.

AQUILA de Sinope, se convertit au christianisme vers l'an 129; mais il fut chassé de l'église, à cause de son attachement à l'astrologie judiciaire. Il embrassa le judaïsme, et traduisit en grec l'Ancien Testament. Il ne reste que des fragmens de cette version.

AQUILA (JEAN dell'), méd. et prof. à Padoue, au 15e S., a écrit plusieurs ouvr. sur la méd. On estime surtout son *Traité de la saignée dans la pleurésie*.

AQUILA (J.-B.), m. en 1544, a pub. des *élégies* et des *discours oratoires*.

AQUILA (PIERRE), a laissé un *Commentaire* sur les 4 liv. des Sentences.

AQUILA (CATALDO), né en Sicile, s'établit en Portugal en 1509, et s'y fit connaître comme jurisc. et poète. On a de lui plusieurs poèmes latins.

AQUILA (POMPÉE), peintre napolit. du 16e S. On voit, à Rome, plusieurs de ses tableaux estimés et entre autres une *descente de croix* dans l'église de San-Spirito.

AQUILA (PIERRE), peintre et graveur, né à Palerme ou à Rome en 1724, est plus connu comme graveur. Il a laissé un gr. nomb. d'estampes à l'eau forte, dont les plus estimées sont les *loges du Vatican*, en 52 tables, et *la bataille de Constantin*, d'après Raphaël; *la galerie Farnèse* et celle *de Lanfranc*, etc. Mort en 1795.

AQUILA (FRANÇOIS), graveur, frère du précéd., m. au commencem. du 19e S., a laissé plus. grav. à

l'eau forte estimées, et entre autres la suite des *peintures* de Raphael dans le Vatican.

AQUILA (Barthélemy), dominic. dans le roy. de Naples au 13e S., se distingua par son zèle et sa ferveur. Nommé grand inquisiteur, il n'en eut guère que le titre, le roi de Naples ayant su s'affranchir de la juridict. rigoureuse de cette institution.

AQUILANO (Séraph.), né dans le roy. de Naples en 1466, m. à Rome en 1500, a laissé des *poésies italiennes*, imp. à Venise, 1502, Rome, 1503, et Florence, 1516.

AQUILANO, ou AQUILANUS (Sébastien), prof. de méd. à l'univ. de Padoue, m. en 1543. On a de lui plusieurs traités. Les principaux sont *de morbo gallico*, Lyon, 1506, in-4°, *et de febre sanguineâ* dans la *Practica de Gattinariâ*, Bâle, 1537, et Francfort, 1604, in-8°.

AQUILIN (St.), év. d'Evreux au 7e S., assista au concile provincial de Rouen, en 689.

AQUILINA et NICET (Stes.), souffrirent le martyre dans le 3e S. en Syrie.

AQUILIUS (Manius), collègue de Marius dans le consulat, 101 ans avant J.-C., fit la guerre contre les esclaves, en Sicile; puis en Asie contre Mithridate qui le vainquit, et le fit mourir dans les tourmens. Avant cette catastrophe, il avait été accusé de concussion, mais défendu et sauvé par l'orateur Antoine, qui, lui déchirant sa tunique devant l'auditoire, montra les cicatrices dont il était couvert.

AQUILIUS GALLUS, sav. jurisc. romain, ami de Cicéron, composa plusieurs ouvrages qui sont perdus.

AQUILIUS (Sabinus), jurisc. romain, fut consul deux fois de suite, en 214 et 216 de J.-C. Il échappa, par hasard, à la haine d'Héliogabale, qui voulait le faire mourir à cause de la sévérité de ses mœurs, et finit ses jours dans l'exil. Il composa des ouvr. qui se sont perdus.

AQUILIUS (Sévérus), histor. et poète sous l'empereur Valentinien; mort en 370. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés.

AQUILIUS, ou ACILIUS, histor. et poète, sous l'empereur Valentinien. Il composa un ouvrage en prose et en vers intit. la *Catastrophe*, ou l'*Epreuve*. Mort vers 370.

AQUIN (Philippe d'), sav. rabbin de Carpentras, converti au christianisme, fut pensionnaire du clergé, occupa la chaire de profess. d'hébreu au collège royal de France, sous Louis XIII, qui le nomma aussi interprète pour la langue hébraïque. Ses ouvr. les plus importans sont: *Dictionnaire hébreu-chaldéen-thalmud.-rabbinique*, Paris, in-fol.; *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol., etc.

AQUIN (Louis d'), fils du précéd., aussi pensionnaire du clergé et bon orientaliste, a trad. en lat. le *Comment.* de Ben-Gerson *sur Job*, Paris, 1622, in-4°, et le *Comment. sur Esther*, enrichi de notes.

AQUIN (Antoine d'), mort en 1696, premier médecin de Louis XIV, était petit-fils de Philippe, et fut père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus.

AQUIN (Louis-Claude d'), fameux organiste, m. en 1772, toucha dès l'âge de 6 ans du clavecin devant Louis XIV, quitta ses maîtres 2 ans après, et fut organiste du petit St.-Antoine à 12 ans. Il l'emporta sur Rameau pour l'orgue de St.-Paul, en 1727, et fut nommé en 1739 organiste de la chapelle du roi. Il avait une exécution si facile et si brillante qu'on venait exprès des pays étrangers pour l'entendre. On a de lui 2 recueils gravés, l'un de *pièces de clavecin*, l'autre de *Noels*.

AQUIN (d'), son fils, surn. de Chateau-Lyon, un des rédacteurs des *Etrennes littéraires d'Apollon* et écrivain fécond, a composé un gr. nomb. d'ouvr. entre autres: *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences et les arts* sous Louis XIV, 1753; la *Pléiade française*, 1754, 2 vol. in-12; des *poésies*; l'*Eloge de Molière*, 1775, et autres écrits littér. qui n'ont point eu de succès.

AQUINO (Charles d'), jésuite italien, m. en 1740, a composé des *poésies*, des *discours*, un *lexique milit.*, et des vocabulaires sur l'archit., l'agric., des mélanges historiques de la guerre de Hongrie sous Léopold, jusqu'aux troubles excités par Tekely.

AQUITAINE. L'Aquitaine comprenait d'abord les peuples situés depuis la Loire jusqu'à la Seine; ils formaient entre eux une république dont le gouvernement était aristocratique. César les subjugua; cette contrée de l'ancienne Gaule fut augmentée par Auguste de quatorze peuples qui faisaient auparavant partie de la Gaule celtique; alors l'Aquitaine comprit tous les pays qui sont entre la Loire, les Cévennes, la Garonne, et la mer de Gascogne. Elle fut enlevée aux Romains par les Visigoths, qui la possédèrent pendant 90 ans sous six rois, jusqu'en 509, année où Clovis les en chassa. Elle fut soumise en 770, par Charlemagne, qui la donna comme roy. au plus jeune de ses fils, Louis, en 781. Celui-ci la transmit, en montant sur le trône, à son fils Pepin, dont le fils en fut dépossédé par son oncle Charles-le-Chauve, après une lutte sanglante. Le titre de roy. fut supprimé à la mort de ce prince, et l'Aquitaine, érigée en duché héréditaire et donnée aux comtes de Poitiers, forma un des sept grands fiefs de la couronne, jusqu'au moment où réunie au trône de France, par le mariage d'Eléonore avec Louis II, elle en fut détachée par le divorce de cette princesse, passa à l'Angleterre, et donna naissance en partie aux guerres de ce royaume avec la France.

ARA, hérétique des 1ers S. de l'Église, prétendit que J.-C. n'avait pu être exempt du péché originel.

ARAB-CHAH (Ahmed-Ben), histor. arabe et docteur musulman, mort à Damas en 1450, est aut. d'une *Histoire de Tamerlan*, estimée des orientalistes, et dont les traductions sont très-fautives.

ARABES, peuples très-anciens, que l'Écriture fait descendre d'Ismaël, fils d'Agar, dont les uns menaient une vie errante, et les autres avaient des demeures fixes. Les Arabes ne purent être asservis que sous Trajan, par les Romains, et ce ne fut que pour un temps. Ils cultivèrent de bonne heure l'astron. et l'astrol., mais ce n'est que vers le 9e S., après avoir conquis, sous l'étendard de Mahomet, presque tout le nord de l'Afrique et une partie de l'Europe, qu'ils se livrèrent aux sciences. Leurs savans les plus célèb. sont: Al-Kinde, Al-Farabi, Avicenne, Averrhoès. On leur doit l'invent. de l'algèbre, des chiffres, et les premières notions de chimie et d'astronomie. Ils sont maintenant retombés dans la barbarie, et ne signalent leur existence que par le pillage des caravanes, et les vols qu'ils commettent sur la lisière des déserts que la plupart habitent, et d'où ils tirent leur nom de Bedaouis (Bédouins). Les Arabes qui habitent les villes ou les villages des pays cultivés sont presque tous réduits à la condition de serfs, et s'appellent Fellahs.

ARABIE. Les Arabes, dans leur vaste péninsule, vivaient presque inconnus au reste de la terre, et retraçaient encore au 7e S. les mœurs d'Abraham et d'Ismaël, dont ils se disaient descendus. Ils avaient repoussé le joug de Rome, lorsque Mahomet parut, et fit de l'Arabie le centre de ses superstitions et de ses conquêtes. Il réunit l'Arabie sous une même religion et sous un même empire. Bientôt les Sarasins envahirent l'Asie et l'Afrique, et ne s'arrêtèrent en Europe que devant les armes de Charles-Martel et les remparts de Constantinople, que leurs descendans devaient plus tard conquérir. Les khalyfes furent d'abord électifs, jusqu'en 680. Ce fut sous leur règne que les Arabes firent la plupart de leurs conquêtes, et sous les Ommiades, devenus khalyfes héréditaires, qu'ils

achevèrent de les asservir. Vainqueurs des Ommiades, les Abbassides firent briller à Bagdad la gloire de leur nom et de leur trône, sous leurs huit prem. princes ; mais bientôt après, la garde turke renouvela les désordres de la garde prétorienne ; une foule d'états indépendans se levèrent, et les khalyfes furent réduits aux murs de Bagdad, jusqu'au moment où, jouet de tous les conquérans qui envahirent l'Asie, ils furent détrônés.

ARABLAI (Pierre d'), chancel. et card. sous Philippe-le-Long, assista à l'assemblée convoq. par ce prince, dans laquelle il fut arrêté que la loi salique ne permettait pas aux femmes d'hériter de la couronne de France. Il mourut en 1346.

ARABUS (mythol.), fils d'Apollon. On lui attribue l'invention de la médecine.

ARACHNÉ (mythol.), fille d'Idmon, roi de Lydie, osa défier Minerve et la surpassa. La déesse, outrée de dépit, la changea en araignée.

ARADON (Jérôme), un des dern. ligueurs qui se soumirent à Henri IV, command. la ville d'Hennebont pour le duc de Mercœur, et la rendit en 1589. Il avait écrit un *Journal* sur les événemens militaires de son temps.

ARAGON (royaume d'). V. Espagne.

ARAGON (Jeanne d'), illustre Italienne du 16e siècle, se disting. par son courage et ses vertus. Elle fut célébrée par les beaux-esprits du temps dans un recueil de vers intit. : *Tempio alla divina signora d'Aragona.* Elle épousa Ascagne Colonne, prince de Tagliamento, et mourut en 1577.

ARAGON (Tullie d'), femme poète qui florissait en 1550, et descendait d'une branche bâtarde de la famille d'Aragon, naquit à Naples, et se fit successivement admirer à Rome, à Ferrare, à Venise, à Florence, par sa beauté, son esprit, son savoir, et la politesse de ses manières. On a d'elle des *Rime ; Dialogno dell' infinità d'amore*, et *Il meschino*, poème en 36 chants.

ARAIGNON (J.-Louis), avoc., est aut. du *Siége de Beauvais*, trag. en 5 actes, Paris, 1766, in-8 ; le *Vrai philosophe*, coméd. en 5 actes et en prose, 1767 ; des *Contes philosophiques*, 1770, 6 vol. in-12. On ignore l'année de sa mort.

ARAJA (Franç.), célèb. composit., né à Naples, après avoir brillé en Italie, fut appelé à Pétersbourg, où il devint maître de chapelle de la czarine Anne. Il fit représenter devant elle *Céphale et Procris*, le prem. opéra écrit en langue russe ; ce qui le mit en honneur à la cour, et fut la source de sa fortune, dont il revint jouir dans sa patrie.

ARAM (Eugène), savant anglais, né à Ramsgill, au comté d'York, travaillait à la composition d'un *Dictionnaire* comparé des langues celtique, angl., lat., grecque et hébr., lorsqu'il fut arrêté en 1758, et convaincu d'avoir, 14 ans auparavant, assassiné Daniel Clarke, cordonnier : il fut condamné et exécuté à York en 1759. La jalousie lui avait fait commettre ce crime.

ARAMONT (Gabriel de Puez, baron d'), ambassad. à Constantinople sous Henri II, parvint à ramener dans l'intérêt de la France Soliman II, qu'on en avait éloigné ; il obtint même de ce prince une flotte pour faire une diversion en Italie, contre Charles-Quint ; mais on ne sut pas profiter de cet avantage, ni du parti qu'on pouvait tirer d'une telle alliance. Aramon ne fut pas récompensé comme il le méritait, et revint mourir en Provence en 1553.

ARANDA (Emmanuel d'), se rendait d'Espagne, où il avait passé sa jeunesse, à Bruges, sa patrie, lorsqu'il fut pris par un corsaire d'Alger, où il demeura esclave pendant 2 ans. Revenu en Flandre, il composa la *Relation de sa captivité*, et y joignit une notice sur les *antiquités* d'Alger.

ARANDA (Antoine d'), est aut. de la *Verdaderas formacion de la Tierra Santa*, Tolède, 1545, in-4.

ARANDA (Jean d'), a donné *Lugares comunes de conceptos y sentencias en diversas materias*, Séville, 1595, in-4.

ARANDA (D.-P.-P. Abarca de Bolea, comte d'), grand et ministre d'Espagne, né à Saragosse en 1716, d'une illustre famille d'Aragon, fut d'abord ambassadeur en Pologne sous Charles III, nommé à son retour capit.-général du royaume de Valence et présid. du conseil de Castille, il embellit Madrid, et y fonda plus. académies. On dit qu'il eut une grande part à l'expulsion des jésuites d'Espagne. Il fut env. peu après en ambassade en France jusqu'en 1784. Rappelé à cette époque, il vivait dans une espèce de disgrâce, lorsqu'il fut nommé premier secrét. d'état en 1792 ; mais ce retour à la faveur dura peu : il fut remplacé par Godoy, prince de la Paix, et mourut exilé dans une de ses terres en 1794. Il avait une gr. connaiss. des hommes et des intérêts des cabinets de l'Europe. On lui attribue la *dénonciation au public du voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne*, par le véritable Figaro, Paris, 1785, in-12. Le soi-disant Figaro était le fameux marquis de Langle.

ARANTIUS ou ARANZI (Jul.-Cés.), célèbre anatomiste, prof. de chirurg. et d'anat. à Bologne où il naquit en 1530, a fait de grandes découvertes dans ces deux arts, sur lesquels il a publié les écrits suivans : *De humano fœtu liber*, Venise, 1571, Bâle, 1579, in-8 ; Leyde, 1664, in-12, etc. ; *Anatomic. observat. lib. de tumor. secundùm loc. affect* ; ces deux dern. imp. à la suite du précéd. dans les deux édit. de Venise, 1587 et 1595 ; *In Hippocrat. lib. de vulner. capit. comment.*, etc., Lyon, 1580, in-8 ; Leyde, 1639 et 1641, in-12 ; *Consultat. medic.*, Francfort, 1598.

ARANTON (Jean d'), évêq. de Genève, né en 1620 et m. en 1695. La vie de cet év., qui fut un modèle de conduite pour les prélats, a été écrite par le P. Lemasson, général des chartreux.

ARATA (Augustin), né à Palerme en Sicile, a publ., en 1608, quelques petits *Poèmes latins* et des *Cantiques siciliens*.

ARATOR, Ligurien, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, et sous-diacre de l'église romaine, présenta en 544 les *Actes des apôtres* en vers latins au pape Vigile, qui en fut fort satisfait. On trouve cet écrit imprimé avec d'autres poèmes chrétiens à Venise, et dans beaucoup de recueils.

ARATUS, général des Achéens, né à Sicyone vers l'an 275 av. J.-C., tua le tyran Nicoclès qui opprimait sa patrie, et fit entrer Sicyone dans la ligue Achéenne. Nommé chef de cette ligue, il s'empara de Corinthe, d'où il chassa Antigone, roi de Macédoine, et remporta de grands avantages. Il fut cependant battu par Cléomènes, roi de Sparte. Philippe III, roi de Macédoine, avec lequel il avait fait alliance, le fit empoisonner l'an 213 avant J.-C. Il avait composé une *Histoire de la ligue achéenne*.

ARATUS, poète grec de Soles en Cilicie, naquit environ 277 ans av. J.-C. Il fut le contemporain de Théocrite, qui parle honorablement de lui dans sa sixième idylle. Il vécut dans la plus constante intimité avec le roi de Macédoine, Antigone Gonatas. Ce fut sous ses yeux et à sa prière, qu'il composa son *Poème sur l'astronomie*. Cicéron ne lui dispute pas le mérite du style, mais il lui refuse les connaissances nécessaires pour bien traiter un pareil sujet. Son poème cependant eut pour commentateurs les hommes les plus savans de la Grèce, parmi lesquels on cite entre autres : Hipparque, Eratosthènes et Théon ; et pour traducteurs, Cicéron lui-même, Germanicus César et Avienus. La traduct. de Cicéron ne nous est parvenue que très-incomplète ; Hugues Grotius en a rempli de son mieux les nombreuses lacunes, et c'est en cet état qu'elle a été réimprimée et trad. en franç. par Pingré, à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786. La meilleure édit. d'Aratus est celle qui a été publiée

à Leipsig par J.-Th. Bulhe, 2 vol. in-8, 1793-1801. Indépendamment de son poème sur l'astronomie, Aratus avait composé d'autres ouvr. que le temps n'a pas épargnés.

ARBACE, gouvern. des Mèdes sous Sardanapale, roi des Assyriens, conspira contre ce prince efféminé, partagea ses états avec les principaux conjurés, et obtint le royaume des Mèdes, l'an 770 av. J.-C.

ARBASIA (César), peintre italien de l'école de Léonard de Vinci, alla en Espagne vers 1600, et y peignit entre autres à fresque la chapelle de la communion et la voûte de l'église de Cordoue.

ARBAUD (L.-Cl.-Gasp.-Jérôme), médec. de Marseille, publia en 1752 l'*Abrégé du règne de Louis XIV*, in-12.

ARBAUD (François), de St.-Maximin en Provence, l'un des prem. membres de l'académie française, apprit de Malherbe à faire des vers, et s'en rendit digne. Il mourut en 1640 en Bourgogne, où il vivait loin de la cour. On a de lui une *Ode à Louis XIII*; des *Paraphrases de psaumes* et quelques *poésies*. Son *Poème de la Madeleine*, loué par Racan, est perdu.

ARBAUD (Jean), frère du précéd., a pub. une *Traduction* de quelques psaumes et des *Sonnets*, Grenoble, 1651, et Marseille, 1684.

ARBAUD (N. d'), command. en 1793 des troupes marseillaises destinées à secourir Lyon, assiégé par les soldats de la convention. Il eut d'abord quelques succès; mais, ne pouvant résister à des forces supérieures, il périt les armes à la main, et sa famille proscrite ne tarda pas à le suivre.

ARBAUD (Claude-Éléazar d'), présid. au parlem. de Provence, né à Aix, se réfugia à Lyon au commencement de la révolut.; mais cet asile ne le sauva point de la fureur révolutionnaire, et il fut condamné à mort en 1793.

ARBELLES, ville d'Asie, devenue célèbre par la mémorable victoire qu'Alexandre remporta, près de ses murs, sur Darius Codoman, roi de Perse.

ARBERG (le comte d'), général au service d'Autriche, s'empara en 1789 de la ville de Gand qui s'était révoltée, mais en fut chassé peu après par les insurgés brabançons. Après de nouvelles tentatives impuissantes, il donna sa démission à la cour de Vienne, et se retira à Bruxelles, où il est mort en 1813.

ARBETION, parvint vers 350, à force d'intrigues et de bassesses, au grade de général des armées romaines sous Constance, et se signala par son ambition et sa haine artificieuse contre Sylvain, autre général, son émule, qu'il sacrifia à sa vengeance. Il se conduisit mieux sur la fin de sa vie, et rétablit les affaires de Valens.

ARBILLENS, médecin anglais, se rendit à Bruxelles en 1668, où la peste régnait alors, et y fut d'un grand secours aux habitans.

ARBOGAST (St), était en 678 év. de Strasbourg, et en faveur auprès de Dagobert, roi d'Austrasie.

ARBOGAST (Louis-Fr.-Ant.), géomètre français, né à Mutzig, fut d'abord prof. de mathémat. à l'école d'artillerie de Strasbourg, associé de l'Institut et membre de plusieurs sociétés savantes. Élu député à la Convention nationale, il fit un *Rapport sur l'uniformité des poids et mesures*, et la *Vérification du télégraphe de M. Chappe*. On estime son *Traité du calcul des dérivations*, Strasbourg, 1800, 1 vol. in-4. Il est mort en 1803.

ARBOGASTE, Gaulois d'origine, l'un des principaux officiers de Théodose et préfet du prétoire sous l'empereur Valentinien, le fit étrangler par un eunuque, et mit à sa place Eugène, qu'il ne put maintenir contre Théodose qui le défit. Il se donna ensuite la mort, l'an 394 de J.-C.

ARBORIO DE GATTINARA (Mercurin), chancelier de Charles-Quint, habile jurisc. et diplomate, fut chargé de dresser les art. de pacification entre ce prince et le pape Clément VII, qui le nomma cardinal en 1529. Il fit également la même année un *Traité* important pour l'Italie, et mourut en 1530.

ARBORIUS (Cecilius-Argicius), astron. et philos. d'Autun aux 3e et 4e S., fut aïeul maternel du poète Ausone. Il se retira à Bayonne où il mourut en 320.

ARBORIUS (Æmilius-Magnus), fils du précéd., né près de Bayonne en 270, prof. d'éloquence à Toulouse et à Narbonne, avocat, mathémat., et l'un des plus érudits de son siècle, mérita d'être chargé par l'empereur Constance de l'éducation d'un de ses fils. Il m. comblé d'honneurs en 335.

ARBOUSE (Marguerite Veny d'), abbesse de Notre-Dame du Val-de-Grâce, où elle établit la réforme. Morte en odeur de sainteté à Dun-le-Roi en 1616, après s'être démise de son abbaye.

ARBRISSEL (Robert d'), né en 1047 dans la ville d'Arbrissel, près de Nantes. Il enseigna la théologie à Angers. Urbain II le nomma prédicateur apostolique, *per universum mundum*. Son éloquence entraînante lui attira une foule d'auditeurs de tout âge et de tout sexe qui le suivaient jusque dans les déserts, sans avoir d'habitation fixe et séparée pour les hommes et les femmes. Il sentit la nécessité de leur donner un asile; il le trouva dans une solitude appelée *Fontevrault*, à l'extrémité du diocèse de Poitiers. Les hommes étaient occupés à dessécher les marais, défricher les bois, et devaient obéir aux femmes qui n'étaient occupées que de la prière. Il fonda d'autres monastères qui furent bientôt enrichis; mais ces richesses étaient le produit du travail. Robert mourut en 1117. En 1633, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, lui fit ériger dans son église un tombeau de marbre. Le P. Desoris, relig. de Fontevrault, a composé un ouv. intit. : *Dissertation apologétique* pour le B. Robert d'Arbrissel sur ce qu'en a dit Bayle dans son *Dictionnaire*, Anvers, 1701, in-8.

ARBUCKLE (Jacques), poète écossais, né à Glascow en 1700, maître d'école dans le nord de l'Irlande, où il mourut en 1734. Ses *poesies* ont été rassemblées et publiées en 1 vol. in-12.

ARBUSCULA, comédienne de Rome citée par Atticus, Cicéron et Horace.

ARBUTHNOT (Alex.), jurisc. écossais, né en 1538, étudia le droit à Bourges sous Cujas, et fut ensuite régent du collége royal d'Aberdeen, en 1669. Ayant embrassé la réforme, il joua un rôle dans toutes les querelles qu'elle suscita en Angleterre. On a de lui en lat. : *Discours sur l'origine et l'excellence du droit*, Edimbourg, 1572, in-4, et une édition de l'*Histoire d'Ecosse* de Buchanan, son ami. Il mourut en 1583.

ARBUTHNOT (Jean), écriv. et médecin, né à Arbuthnot, près Montrose, vint à Londres, et fut médecin ordinaire de la reine Anne, et membre du collége en 1714; il fut lié avec Pope, Swift, Gay et Parnell. On a de lui : *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens*, in-4, 1727; *Essai sur les alimens*, trad. en franç., Paris, 1732, 2 vol. in-12; *De l'effet de l'air sur le corps de l'homme*, trad. en franç., Paris, 1733. Il mourut en 1735.

ARBUTHNOT, sav. écossais, a écrit plusieurs ouv., et notamment sous le nom supposé de Swift, le *Procès sans fin*, ou *Hist. de John Bull*, traduit en français par l'abbé Vély, Londres, 1753. On a pub. à Glascow, en 1751, en 2 vol. in-8, *Miscellaneous works of Arbuthnot.*

ARC (Jeanne d'). V. JEANNE D'ARC.

ARC ou ARCQ (Philip.-Aug. de Ste-Foy, chev. d') bâtard du comte de Toulouse, m. en exil à Tulle en 1779, était un homme de lettres et de plaisir. Il est aut. de *Mes loisirs*, 1755; *Histoire générale des guerres*, 1756, 2 vol. in-4; *Histoire*

du commerce et de la navigation des anciens et des modernes, 1758, 2 vol. in-12; ces deux derniers ouvrages n'ont pas été terminés; on lui doit aussi quelques *romans*.

ARCADIE, fille de l'empereur Arcadius, et sœur de Théodose II. Le patriarche Atticus, lui dédia son *traité* de la foi et de la virginité; elle fit bâtir des bains qui portèrent son nom à Constantinople, où elle mourut en 444.

ARCADIENS, le plus ancien des peuples de la Grèce, habitaient une partie du Péloponèse.

ARCADIUS, gramm. grec., aut. d'un *traité* classique sur les notes et les accens de la langue grecque découvert par M. d'Ansse de Villoison parmi les MSs. de la bibliothèque du roi, et publié dans ses *Epistolæ Vinarienses*.

ARCADIUS, emper. de Constantinople, fils aîné de Théodose-le-Grand, lui succéda en Orient en 395 tandis que son frère Honorius régnait en Occident. Il se laissa gouverner par Rufin, préfet du prétoire, par Eutrope, son grand chambellan, et par Eudoxie, son épouse, qui lui fit exiler St Jean-Chrysostôme. Il mourut chargé de l'exécration publique en 408 à 31 ans.

ARCÆUS (FRANÇOIS), médecin et chirurgien espagnol, publia en 1573, à près de 80 ans, un *traité* de chirurgie sur la manière de guérir les plaies et les fièvres, traduit en plusieurs langues, et souvent réimprimé.

ARCAGOLO (OCTAVE), historien et poète de Catane, a donné en 1602 une *chronique universelle* et une autre de Catane; une *lettre* de Diodore de Sicile en italien, et quelques *chansons* siciliennes.

ARCAMONE (AGNELLO), jurisc. de Naples, et ambass. pour Ferdinand I[er], près le pape Sixte-Quint et la république de Venise, remplit sa mission avec succès. Il a écrit sur le droit public du royaume de Naples.

ARCANO (MAURO), dit IL MAURO, fut un des meilleurs poètes italiens du 16[e] siècle dans le genre burlesque.

ARCAS (mythol.), fils de Jupiter et de Calisto, donna son nom à l'Arcadie. Comme il était près de tuer sa mère à la chasse, il fut enlevé avec elle dans le ciel où il forme la constellation de l'Ourse.

ARCASIO, né à Bisagno en 1712, m. en 1791, avocat et prof. de droit civil à Turin. Ses *comment.* de droit civil, pub. à Turin en 1782 et 1784, sont estimés.

ARCELLA (JUSTINIEN), médecin napolitain du 17[e] S., a donné un traité *de ardore urinæ*, Padoue, 1578. in-8.

ARCERE (LOUIS-ETIENNE), oratorien, né à Marseille en 1698, a écrit en société avec le père Jaillot l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4, et 6 vol. in-12, ouv. curieux; *Memoire sur l'état de l'agricult. chez les Romains*, un autre *sur la nécessité de réduire le nombre des fêtes*, etc., et plusieurs autres réunis dans le recueil de l'académie de la Rochelle.

ARCERE (ANT.), oncle du précédent, est aut. d'un *Dictionn. turk, latin et français*, MS. déposé à la bibliothèque du roi.

ARCESILAS ou ARCÉSILAUS, philos. péripatéticien du 4[e] S. av. J.-C., disciple de Théophraste, fonda la secte appelée la *seconde academie*.

ARCESILAUS, peintre grec de Pharos qui viv. du temps de Polygnote, et peignait à l'encaustique. — Il y eut aussi à Rome un sculpteur du même nom, que *Lucullus* protégea et fit beaucoup travailler. *Il est cité aussi avec éloge par Varron.*

ARCESIUS (*mythol.*), fils de Jupiter, père de Laerte, *et aïeul d'Ulysse* qu'on croit être le même d'Arcas.

ARCET. V. DARCET.

ARCHAGATHE, méd. grec, s'établit à Rome vers l'an 229 avant J.-C. Il a composé plusieurs ouvrages peu estimés.

ARCHAMBAUT (M[lle]), née à Laval, a publié dans le *Mercure*, en 1750, une *dissertation* bien écrite sur la question: Lequel de l'homme ou de la femme est le plus capable de constance? Elle y décide en faveur de son sexe.

ARCHEDALE (JEAN), fut, après le refus de lord Ashley, nommé gouv. de la Caroline en 1695; il y rétablit par une sage administration l'ordre et la paix qui en avaient été bannis sous ses prédécess. La colonie lui dut l'introduction de la culture du riz, qui est devenue pour elle si importante, et la source de sa prospérité. A son retour à Londres, il publia: *Nouvelle descript. de la Caroline*, 1707.

ARCHEL (CORNEILLE van), prêtre holland. né à Amsterdam en 1760, a pub. *Hadriani Junii, medici romani, animadversio*, etc.

ARCHÉLAUS de Milet, philosophe grec, disciple d'Anaxagoras et maître de Socrate, vers l'an 444 av. J.-C., fut surnommé *le Physicien*, parce qu'il s'occupa particulièrement de la science de la nature à Athènes. Il soutenait que toutes choses se composent de parties dissemblables, et que ce qui est juste ou injuste ne l'est qu'en vertu de la loi.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, fils naturel de Perdiccas, se plaça sur le trône vers 413, après avoir fait périr ses frères légitimes. Il gouverna cependant avec sagesse et fit fleurir les lettres. Il mourut vers l'an 400.

ARCHÉLAUS, général de Mithridate, fut battu à Chéronée et à Orchomène par Sylla, 96 av. J.-C., fit une paix honteuse, et n'osant reparaître devant Mithridate, dont il redoutait la colère, il se retira auprès des Romains qui le traitèrent avec beaucoup d'égards.

ARCHÉLAUS, fils du précéd., commanda d'abord pour Mithridate, puis se mit au service des Romains, et reçut de Pompée la souveraineté de Comane. Il épousa Bérénice, reine d'Egypte, et fit révolter cette province contre les Romains; mais il fut battu et tué par Gabinius, l'an 56 av. J.-C.

ARCHÉLAUS, fils du précéd., fut nommé roi de Cappadoce par Antoine, et combattit pour lui à Actium; il se fit cependant maintenir par Auguste; mais ayant déplu à Tibère, il fut appelé à Rome et y mourut en prison.

ARCHÉLAUS, roi de Judée, succéda à Hérode-le-Grand, son père, l'an 3 de J.-C. Auguste ne lui laissa que la moitié des états d'Hérode; il l'exila ensuite, à cause de ses cruautés, à Vienne, dans les Gaules, où il mourut l'an 6 de J.-C. On compte dans l'antiquité plusieurs autres personnages du même nom, dont on peut voir l'énumération dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

ARCHÉLAUS, habile sculpteur de Priène en Ionie, sous Claude, fit l'apothéose d'Homère, chef-d'œuvre qui fut retrouvé, en 1758, à l'Irattochia, maison de campagne des Colonne.

ARCHÉLAUS, évêque de Cascar en Mésopotamie, combattit et confondit l'hérésiarque Manès en 277.

ARCHÉLAUS, géographe, aut. d'un *Traité* sur les pays conquis par Alexandre, qu'on croit être celui cité par Stobœus.

ARCHESTRATE, poète grec d'une époque incertaine, mentionné par Vossius et Barthélemy, et dont il reste les fragmens d'un *Poëme* sur l'art de la cuisine, qui a donné à Berchoux l'idée du sien. — Un autre ARCHESTRATE, poète tragique, fit, selon Plutarque, représenter ses pièces pendant les guerres du Péloponèse.

ARCHIAS (mythol.), descendant d'Hercule et fondateur de Syracuse.

ARCHIAS, archit. de Corinthe qui vivait 240 ans

avant J.-C., travailla beaucoup en Sicile près du roi Hiéron, et se rendit très-habile dans la construction des galères.

ARCHIAS, poète grec d'Antioche, contemporain de Cicéron et intime ami des Lucullus, dont la protection signalée lui avait fait obtenir le droit de cité à Héraclée, ville alliée qui jouissait des priviléges de la bourgeoisie romaine. Mais les registres de cette ville ayant péri dans un incendie, on contesta au poète Archias son droit de citoyen : ce fut à cette occasion que Cicéron, qui se glorifiait d'avoir reçu ses leçons et mérité son amitié, prononça l'éloquent plaidoyer *Pro Archiâ poetâ*. Archias avait composé un *poème* sur la guerre cimbrique et commencé un autre ouvrage, également en vers, sur le consulat de Cicéron. Il ne nous reste de lui qu'une quarantaine d'*epigrammes*, dont trente-quatre ont été recueillies par Brunck, dans ses *Analecta veterum poetarum græcorum*.

ARCHIBIUS, aut. d'ouvrages de médec., dédiés, selon Pline, à un des Antiochus, rois de Syrie. Galien parle d'un autre médecin de ce nom.

ARCHIDAME I, roi de Sparte, monta sur le trône en 620 av. J.-C., et régna 6 ans.

ARCHIDAME II, roi de Sparte, 476 av. J.-C., soumit les Ilotes qui s'étaient révoltés; ravagea l'Attique, et assiégea Athènes pendant la guerre du Péloponèse. Il mourut l'an 427 avant J.-C.

ARCHIDAME III, roi de Sparte, l'an 361 avant J.-C., fils d'Agésilas-le-Grand, repoussa Epaminondas et périt l'an 338, en secourant les Tarentins contre les Romains.

ARCHIDAMIE, Lacédémonienne, s'opposa, selon Plutarque, au renvoi des femmes en Crète pendant le siége de la ville par Pyrrhus.

ARCHIDAMUS IV, fils d'Eudamidas et roi de Sparte, fut défait sous les murs de cette ville, l'an 293 avant J.-C., par Démétrius, fils d'Antigone. — Un autre ARCHIDAMUS, prince lacédémonien, était fils de Théopompe, et mourut avant son père, 720 ans avant J.-C. — Un 3e, fils d'Eudamidas, fut massacré par les éphores avec Agis IV, son frère, roi de Sparte.

ARCHIDAMUS, méd. grec du 5e S. Pline dans son *Index* nomme un Archidamus qui pourrait bien être le même que le précéd. Manget cite aussi un Archidamus qui a écrit quelques chapitres de *Mulo-medicinâ*, qu'on trouve dans la *Collection des vétérinaires*, Bâle, 1737, in-4.

ARCHIGÈNE, méd. d'Apamée en Syrie, s'établit à Rome sous Domitien, et écrivit des *Traités sur les fièvres*, et autres objets de médec. qui ne sont pas parvenus jusqu'à nos jours. Il mourut sous Adrien.

ARCHILÉONIDE, femme de Lacédémone, célèbre par la réponse qu'elle fit à ceux qui vantaient le courage de son fils, mort dans le combat : « Grâce aux dieux, Sparte en renferme encore de plus vaillans que lui. »

ARCHILOQUE, poète grec, né à Paros, vers l'an 700 avant J.-C., d'une famille des plus illustres de cette île, mais de l'union disproportionnée de son père avec une esclave. Il composa des *élégies*, des *odes*, des *épigrammes*, et surtout des *satires*, qui lui acquirent une triste et honteuse célébrité. On sait que le père d'une jeune personne qu'il recherchait en mariage, et qu'il ne put obtenir, se pendit de désespoir d'avoir été impitoyablement déchiré dans une satire par ce poète furieux. Aussi lâche les armes à la main qu'il était hardi quand la rage de médire l'animait, il laissa son bouclier sur le champ de bataille, dans la crainte de ne pas fuir assez vite. Devenu l'objet de la haine et du mépris général, il erra long-temps de ville en ville, mendiant un asile qu'on lui refusait partout : Thasos ne voulut pas le recevoir, et Lacédémone ne lui permit pas même une nuit de séjour dans ses murs. Couronné aux jeux olympiques pour une hym[ne] en l'honneur d'Hercule, sa patrie consentit à le r[ece]voir; mais de nouveaux excès y signalèrent bient[ôt] son retour; et il périt enfin de la main de ceux qu['il] avait si souvent et si cruellement outragés. L[es] *Analectes* de Brunck renferment quelques déb[ris] de ses ouvrages, échappés aux ravages du temp[s].

ARCHIMÈDE, célèbre géomètre et mécanicie[n] de Syracuse, né vers l'an 287 av. J.-C. d'une f[a]mille alliée au roi Hiéron, voyagea d'abord e[n] Egypte, où il se perfectionna dans la mécaniqu[e], puis revint à Syracuse pour la défendre contre l[es] Romains qui l'assiégeaient. Il sut long-temps reta[r]der la prise de cette ville par ses machines inge[é]nieuses, dont les unes lançaient des pierres énor[]mes, les autres enlevaient les vaisseaux ennemis e[t] les brisaient dans leur chute. Il construisit, dit-on des miroirs ardens qui les brûlaient à une grand distance dans la mer. Lors de la prise de la ville il fut tué par un soldat tandis qu'il était plongé dan[s] ses méditations (208 av. J.-C.). Il prétendait pou[]voir soulever la terre s'il avait un point d'appui ; [il] fit une sphère dont les cercles suivaient tous le[s] mouvemens de ceux du ciel, inventa la vis inclinée etc. Il reste de lui quelques *Traités* sur le globe e[t] le cylindre, le cercle et la spirale, dont la meilleur[e] édit. grecque et latine parut en 1793 à Oxford, in-folio, ils ont été trad. en franç. par Peyrard, Paris 1807, in-4, et 1808, 2 vol. in-8.

ARCHINTO (OCTAVE), comte milanais, mor[t] en 1656, savant dans l'étude des antiquités, surtou[t] de celles de sa patrie. Il publia : *Collectanea antiquitatum*, in-fol., sans date, très-rare.

ARCHINTO (CHARLES), autre noble milanais, mort en 1732, voyagea long-temps pour son instruction, revint ensuite dans sa patrie fonder une acad. des sciences et beaux-arts, établit dans son palais une belle bibliothèque et un cabinet de physique et de mathématiques, et réunit cette fameuse société palatine, à laquelle on doit des éditions si précieuses. Il a beaucoup travaillé sur la philosos. et les sciences ; ses ouv. sont la plupart manuscrits.

ARCHON (LOUIS), chapelain de Louis XIV, né à Riom et mort en 1717. Il a composé une *Hist. ecclés. de la chapelle des rois de France*.

ARCHIPPE (mythol.), femme de Sthénélus et mère d'Eurystée.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, né à Tarente, vers l'an 408 av. J.-C., fut en même temps un savant mathémat., un habile général et un grand homme d'état. Il trouva, dit-on, la vis, la poulie et la duplication du cube. Il mourut dans un naufrage sur les côtes de l'Apulie. Il existe sous son nom deux *Traités* : l'un sur la nature de l'univers, l'autre sur la sagesse et le bonheur ; ils ont été conservés dans Stobée.

ARCKENHOLZ (JEAN), publiciste suéd., né à Helsingfort en 1695, voyagea dans les principaux états de l'Europe, et vint à Paris où il pub. : *Considérations sur la France par rapport à la Suède*, qui le firent enfermer à son retour en Suède dans une forteresse ; ayant obtenu sa liberté, il fut nommé secrét. de la chambre des comptes en 1743 et garde du cabinet des curiosités à Cassel. M. en 1777. On a de lui : *Lettres sur les Lapons et les Finois*, en franç., Francfort et Leipsig, 1756, in-8 ; *Mémoires de Rusdorf*, etc., trad. en allem. sur le MS. franç., ib., ib., 1762, in-8 ; *Recueil des sentimens et des propos de Gustave Adolphe*, Stockholm, 1769 ; *Mémoires sur Christine, reine de Suède*, etc., Amsterdam, 1751-59, 4 vol. in-4.

ARCO (NICOLAS, comte), poète latin du 16e siècle, né dans le Tyrol à Arco, avait d'abord servi en Flandre. Il revint ensuite dans sa patrie, et se livra à la poésie. Il donna en 1546 un traité d'arithmétique intit. : *Nicolai Archii comitis Numeri*, Mantoue, in-4, rare, que Comino a réuni en

1739 à ceux de Fracastor et de Fumano, Padoue, 2 vol. in-4.

ARÇON (JEAN-CLAUDE-ELÉONOR LEMICEAUD D'), général de division, inspect. des fortifications, membre de l'Institut et sénateur, né à Pontarlier en 1733, m. en 1800, fut l'invent. des célèbres batteries flottantes de Gibraltar (*v.* l'article GIBRALTAR) en 1782. On a de lui : *Considérat. sur l'influence du génie de Vauban*, 1786; *Considérat. militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, 1795, in-4; *Conseil de guerre privé sur l'événement de Gibraltar*, 1782-85, in-8. On estime ses *Réflexions d'un ingénieur*, Amsterdam, 1773, in-12.

ARÇONS (CÉSAR D'), avoc. au parlem. de Bordeaux, m. en 1681, a pub. un *Tr. sur les flux et reflux de la mer et sur les longitudes*, Rouen, 1655, in-8; *Tr. de physiq.* et une *dissert. théolog.*

ARCONVILLE (G.-C. THIROUX D'), née en 1720, m. en 1805, est aut. de plusieurs ouvr. et de plusieurs traduct. : *Avis d'un père à sa fille*, trad. de l'angl., 1756, in-12; *Leçons de chimie*, trad. de l'angl., 1759, in-4; *De l'amitié*, 1761, in-8; *Des passions*, 1764, in-8; *Pensées et réflexions morales*, 1765, in-12; *Mélanges de poésies anglaises*, trad. en franç., 1764, in-12, et plusieurs romans et histoires sous le voile de l'anonyme, sur lesquels on peut consulter le *Dictionn. des anonymes et pseudonymes* de M. Barbier.

ARCTINUS de Milet, vivait du temps d'Homère, et entreprit de chanter comme lui la guerre de Troie, mais son poème n'a point passé à la postérité.

ARCUDI (ALEXANDRE-THOMAS), dominic., né à Saint-Pierre en Galatine, s'acquit de la réputation par ses ouvr. écrits en ital. Les plus remarq. sont sa *Galatina litterata*, Gênes, 1709, qui renferme 44 articles biogr. de savans de sa patrie; une *Hist. d'Athanase* et des *Sermons*.

ARCUDIUS (PIERRE), sav. prêtre grec de Corfou, mort en 1634, fut élevé à Rome et envoyé par Clément VIII en Russie pour y pacifier des querelles de religion, qu'il termina heureusement. À son retour s'étant attaché au card. Borghèse, il écrivit son *Tr. sur la concorde des églises d'Orient et d'Occident dans l'administration des sacremens*, 1672, in-4, et 2 ouv. sur le purgatoire.

ARCULPHE, théol. français du 7e S., voyagea dans la Palestine, la Syrie, à Constantinople, etc. Jeté à son retour par une tempête sur les côtes de la Grande-Bretagne, il fut reçu avec hospitalité par l'abbé Adaman, qui mit en écrit la relat. de ses voy. et la descript. des saints lieux. Elle forma 2 vol. et fut publ. par Seranius, Ingolstadt, 1619; des extraits en ont été recueillis par Mabillon dans ses *Acta benedictinorum*.

ARCULUS (myth.), dieu des Romains, présidant à la défense des citadelles et à la garde des coffres et armoires.

ARCUSSIA (CHARLES D'), vicomte d'Esparron, seign. provençal vers le milieu du 15e S., a publ. un *Tr. de la fauconnerie*, impr. à Aix, 1598, Paris, 1604, 1608, 1615, 1621, 1627, in-4, Rouen, 1644. Cet ouvr. estimé a été trad. en italien et en allemand.

ARCUSSIA (ELYSÉE et PONCELLUS D'), deux des ancêtres du précéd., seigneurs de l'île de Caprée (royaume de Naples), avaient aussi été dans leur temps d'habiles fauconniers.

ARCY (PATRICE D'), écriv. militaire, né à Galloway en Irlande, de parens catholiques, passa en France en 1739, entra au service, fit les campagnes d'Allemagne et de Flandre, et fut de l'expédition d'Irlande en faveur du prétendant. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes à son retour. Ses *Observ.* et *Tr. sur la théorie de l'artillerie* sont très-utiles; on estime aussi sa *Théorie de la lune* et son *Mémoire sur la durée des sensations de la vue*. Il est mort en 1779.

ARDABURIUS, Alain d'origine, général sous l'emp. Théodose II, fut envoyé en 425 par ce prince, avec son fils Aspar, contre l'usurpateur Jean, dont ils se saisirent dans Ravenne.

ARDABURIUS, petit-fils du précédent, périt en 471. Il ne faut pas le confondre avec son aïeul.

ARDECHYR BABEGAN, nommé Artaxercès par les histor. grecs du Bas-Empire, fut le fondateur de la dynastie des Sassanides dans le 3e S. de J.-C. Il était fils de Babek, intendant-général des pyrées de la Perse, et petit-fils de Saça-i. Après avoir vaincu Artaban, et tué le jeune prince son fils en 223 de J.-C., il se fit proclamer roi de Perse, et voulut que la religion des mages fût dominante dans l'empire. Il joignit à l'histoire de sa vie, qu'il avait écrite sous la forme d'un journal, un ouvr. intit. *Règle pour bien voir*, adressée aux princes et aux sujets. Il avait entrepris d'enlever aux Romains leurs possessions en Asie; mais il fut vaincu par l'emper. Alexandre Sévère. M. en 238.

ARDELL (JEAN-MAC), grav. angl., m. en 1765, est un des meilleurs artistes en manière noire que l'Angleterre ait produits. On admire surtout son *Portrait* de Rubens, un *Moïse* d'après Van-Dyck, et une *Assomption* d'après Murillo.

ARDÈNE (ESPRIT-JEAN DE ROME D'), poète, né à Marseille en 1684, refusa de prendre un emploi pour se livrer entièrement à la littérature. On a de lui des *Eglogues*, des *Idylles*, des *Odes*, des *Discours académiques*, un *Rec. de fables* en vers, 1747, in-12; des œuvres *posthumes* publ. par son frère à Marseille, 1767, 4 vol.

ARDÈNE (JEAN-PAUL DE ROME D'), frère du précéd. et oratorien, né à Marseille en 1699, remporta d'abord des prix de poésie, et devint supérieur d'un collége de sa congrégation; mais sa santé le força bientôt de se retirer au château d'Ardène, où il cultiva la botanique, et fut un modèle de charité et de toutes les vertus chrétiennes. Il a donné l'*Année champêtre*, Lyon, 1769, 3 vol. in-12, très-estimé, mais qui ne traite que du potager. Son *Tr. des renoncules, œillets, jacinthes*, etc., 1746-62, in-12, qui est le résultat de ses observations, n'est pas moins utile pour la pratique.

ARDERN (JEAN), chirurg. angl. du 14e S., est aut. d'un ouvr. sur la méd. et la chirurg., resté manuscrit, duquel on a extrait un *Tr. de la fistule à l'anus*, impr. en 1588 sur la version de J. Read.

ARDICES de Corinthe, cultiva des premiers la peinture en Grèce, conjointement avec Téléphanes de Sycione.

ARDINGHELLI (NICOLAS), sav. card. italien sous Paul III, était d'une illustre famille de Florence, et servit utilement le saint-siége en diverses légations. Il mourut à Rome en 1547.

ARDIZON (JACQUES D'), sav. jurisc. de Vérone, florissait au 14e S. Il a écrit *Summa in usus feudorum*, Lyon, 1508, in-fol., souvent réimpr.

ARDOINA (MARIE-ANNE), réunissait au talent de la danse et de la musique celui de la peinture et de la poésie. Elle épousa un prince de Piombino, et mourut en 1700. On a d'elle quelques *Poésies latines*, Naples, 1687, in-4.

ARDUENA (mythol.), divinité gauloise, protectrice des chasseurs.

ARDUIN, chef normand qui chassa les Grecs d'Italie et s'y établit en 1041.

ARDUIN, marquis d'Yvrée, élu en 1002 roi d'Italie, après Othon III, vit successiv. toutes ses places de Lombardie tomber au pouvoir de Henri II, duc de Bavière, son compétiteur, qui vint se faire couronner dans Pavie en 1004. Arduin fut cependant reconnu roi dans une partie de ses états lorsque les Allemands se retirèrent. Mais Henri ayant fait une seconde invasion, il se démit de sa couronne et prit l'habit religieux. Il mourut en 1015.

ARDUINI (Pierre), sav. botan. de Vérone, s'est attaché à la partie utile de sa science. Il a publié *Animadversionum botanicarum specimen*, Venise, 1764; *Mémoires sur la culture et l'usage des plantes servant à l'économie rurale et domestique*, 1766, in-4.

ARDUSER (Jean), mathématicien célèbre, né en Suisse, mort en 1665, a laissé plusieurs *Tr. de géométrie et de fortification;* une *Carte* de la Valteline, et une *Notice* des personnages les plus marquans du pays des Grisons, Lindau, 1598, in-4.

ARDYS, nom de deux rois de Lydie, dont le premier régna de 797 à 761, et le second de 681 à 632 av. J.-C.

ARE-FRODE, c.-à-d. Are le savant, annaliste estim. du Nord, né en Islande en 1068, a composé, selon Snorron, une *Hist. des rois de Norwège, de Danemarck et d'Angleterre*, dont il ne nous reste qu'un fragment : *Schedæ de Islandiâ*, 1697, in-8, pub. par Worm à Oxford avec la version latine.

AREGONDE, seconde femme de Clotaire Ier et sœur d'Ingonde. Ce prince l'épousa, quoique déjà marié avec celle-ci.

ARELLANO (Jean de), peint. espagnol, s'était d'abord adonné à l'histoire, qu'il quitta sagement pour les fleurs, genre dans lequel il a excellé. Ses tableaux sont à Madrid. Il est mort en 1670.

ARELLANO (Pierre-François de), méd. piémontais du 16e S., mort à Asti, a écrit un *Traité de la peste*, 1798, in-4; *Pratique de méd.*, 1610, in-4, des *Poésies lat.*; un *Cours de philosophie*.

ARELLANO (Gilles-Ramirez de), présid. de l'inquisition, est aut. de *El memorial de la grandeza del conde de Aquilar*.

ARELLANO (Ramirez de), a écrit en espag. un *Traité sur l'orthographe de la langue castillane*.

ARELLANO (J.-Salvad.-Bapt. de), récollet espagnol du 17e S., antiquaire et historien ecclésiast.

ARELLANO Y LUNA (Michel-Gomez de), membre du conseil des affaires de l'Inde et chev. de St-Jacques, fut un sav. jurisc. et canoniste espag.; ses *Opera juridica* ont été impr. à Anvers, 1651, in-4.

ARELLIUS, peint. de Rome, qui florissait vers la fin de la république, ayant représenté des courtisanes avec les attributs des dieux, le sénat fit détruire ses tableaux, quoiqu'ils passassent pour des chefs-d'œuvre.

AREMBERG (Jean de LIGNE, comte d'), servit Charles-Quint dans les camps et près les cours. L'empereur Maximilien érigea en reconnaissance de ses services sa terre en principauté, et le fit membre du cercle du Bas-Rhin. Il mourut en 1568.

AREMBERG (N.... d'), parent du précéd., périt dans la bataille de Salan-kemen contre les Turks en 1691.

AREMBERG (Charles), capucin de la même famille que les précéd., est aut. de *Clypeus seraphicus*, et *Hist. des écriv. de son ordre*, de 1525 à 1580, Cologne, 1640, in-fol.

AREMBERG (N. de LIGNE, duc d'), gouverneur de Mons et grand bailli du Hainaut, de la famille des précédens, servit contre les Turks sous le prince Eugène, et se distingua à la bataille de Belgrade en 1717, à celle d'Ettingen en 1743, et dans toute la campagne de Flandre. Il mérita par son habileté d'être un des généraux de la reine de Hongrie. Son esprit et son amour pour les lettres l'avaient fait rechercher à la cour; il était en correspondance avec Voltaire, et donna un asile et une pension à J-B. Rousseau.

ARENA (Jacques de), jurisc. de Parme au 13e S., a laissé des notes sur le *Code*, le *Digeste;* un Tr. des *Sequestres* et des *Exécut. testam.*, ouvr. estimés, Venise, 1584, in-fol.

ARENA (Antoine de) ou DE LA SABLE, poète, né à Soliers près Toulon, m. en 1544, abandonna l'étude de la jurisp. qu'il suivait sous Alciat, pour la poésie macaroniq. Il a donné en ce genre *de Arte dansandi*; *Meygra entreprisa Cathol. imp.* (Charles V) *seu de guerra Napolit. de bragardissimâ villâ de Soleriis*. Avignon, 1557, in-8, édit. très-rare, réimp. à Paris, 1747; à Londres, 1760.

ARENA (Joseph de), né en Corse, adjud. gén. en 1793, député du Golo au corps législ. en 1797, chef de brigade de gendarmerie jusqu'au 18 brumaire an 9 (9 novembre 1800), arrêté à l'Opéra le 10 octobre 1801, et exécuté le 31 janv. suivant, comme convaincu d'avoir voulu attenter aux jours du prem. consul Bonaparte.

ARENDS (Thomas), poète holland., mort à Amsterdam en 1700, a laissé des *Melanges* de poésies, et quelques pièces de théâtre.

ARENDS (Rodolphe), autre poète holland., m. à Dordrecht en 1787, a été célébré par M. *Hœufft*.

ARENSBECK (P. Diederich), sav. helléniste et orient. suédois du 17e S., voyagea dans div. contrées par ordre de la reine Christine. On a de lui *Specimen conciliationis linguarum*, etc.; ouvr. très-rare même en Suède, Streng, 1648.

ARESI (Paul), théatin et ensuite év. de Tortone, naquit à Crémone en 1574, et m. en 1644. Il cultiva et protégea les lettres, et composa beaucoup d'ouvr. scientifiques et religieux. Le plus consid. est *Arte di predicar bene*, plusieurs fois réimprimé.

ARETA, fille du philos. Aristippe, lui succéda dans son école, et faisait consister comme lui le souverain bien dans le plaisir des sens.

ARÉTAPHILE, femme de Cyrène, délivra son pays de la tyrannie de Nicocrate et de celle de Léandre, dont le premier avait fait périr son mari, donna aux Cyrénéens des lois sages, et un sénat pour les gouverner, mais ne voulut point accepter la couronne qu'ils lui offraient, et se retira à la campagne.

ARETAS, nom de deux rois de l'Arabie-Pétrée : le 1er voulut, vers l'an 85 av. J.-C., rétablir sur le trône de Judée Hyrcan, roi des Juifs; le second, son petit-fils, fut le père d'Hérode Antipas, auquel il fit cependant la guerre, vers l'an 38 de J.-C.

ARETAS, év. de Césarée en Cappadoce au 6e siècle, auteur d'un *Comment. sur l'Apocalypse*, inséré dans la *Biblioth. des Pères*, grec et latin.

ARÉTÉE, méd. de Cappadoce, vivait selon les uns avant Jules César, selon les autres sous Trajan; il fut après Hippocrate le meilleur observateur. On a de lui deux ouvr. dont Boerhaave a été l'édit. à Leyde, 1735.

ARÉTHUSE (mythol.), nymphe, fille de Nérée et de Doris, compagne de Diane, fut changée par cette déesse en fontaine, pour la soustraire aux poursuites d'Alphée.

ARÉTIN (Gui), né vers 995, à Arezzo, religieux bénédictin, réputé l'inventeur de l'*Echelle diatonique* appelée *gamme*, et d'une nouv. méthode de plain-chant, beaucoup plus facile que l'ancienne. Ses princ. ouvr. sont : un *Antiphonaire*, qui n'existe plus; *Micrologus, seu de disciplinâ artis musicæ*. On le trouve MS. dans plusieurs bibliothèq., imp. dans la collection des auteurs du moyen âge sur la musique par Gerbert, 1784, 3 vol. in-4. La date de sa mort est incertaine.

ARÉTIN (Léonard-Bruni), secrét. des brefs, sous le règne d'Innocent VII et de cinq de ses successeurs. En 1415, il se trouvait au concile de Constance, où Jean XXIII fut déposé; Arétin, qui était attaché au service de ce pontife, sortit secrètement de la ville. Il revint à Florence où était la famille de sa femme, accepta la place de chancelier qu'il avait d'abord refusée, et dans les intervalles de loisir que lui laissèrent ses fonctions, il composa les div. ouv. qui nous restent encore. Les plus estimés sont, ses *Lettres* lat., ses *Traduct.* et son *Hist.* de Florence. Il y mourut en 1444, laissant de grands biens; il était né à Arezzo en 1370.

ARÉTIN (Pierre), banni de son pays dès sa plus

tendre jeunesse, pour un *sonnet* contre les indulgences, réduit à la misère et bientôt après exilé de Rome pour avoir fait les seize sonnets qui devaient être joints aux fig. obscènes de Jules Romain, il fut appelé au service de Jean de Médicis, qui fit sa paix avec le st-siége, et le mit en correspondance avec plusieurs souverains. Tour à tour impie et dévot, fier et rampant, insolent et flatteur, il essuya les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune. En échange de ses éloges, François Ier lui fit des présens considérables, Charles Quint lui donna une chaîne d'or de cent ducats; et pour se venger de ses satires, l'amant d'une cuisinière qu'il avait outragée lui porta cinq coups de poignard, et l'ambass. d'Angleterre lui fit donner des coups de bâton. Ce poète satirique était surnommé *le Fléau des Princes*. Il a fait des *satires*, des *comédies*, des *dialogues* et des *ouv. de piété*. Sa *paraphrase* des sept Psaumes est citée comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Né à Arezzo en 1492, m. à Venise en 1557.

ARÉTIN (Jean), sav. distingué, né à Berne dans le 15e S. Entre autres ouv. on lui doit un *Catalogue des comètes* calculées jusqu'à son temps, un *Comment. sur Pindare*, et des *Sermons*.

ARETIN (Ange), prof. en droit à Bologne et à Ferrare, m. dans cette dern. ville vers l'an 1480. Il a laissé plusieurs *Ouvr. de jurisprudence*.

ARÉTIN (Charles-Tortellius), né à Arezzo en 1359, m. âgé de 70 ans. Il a traduit beaucoup d'auteurs gr. et lat., et a fait des *comédies* mordantes et pleines de fiel.

ARÉTIN (J.-A.-G.-J. baron d'), diplomate et littérat. allemand, né en Bavière, en 1769, m. en 1822, fut un amateur distingué des arts, et les cultiva lui-même avec succès. Il a pub. en allem. les ouvr. suiv. : *Magasin des arts du dessin*; *Manuel d'une philosophie de la vie humaine*; *Catalogue des estampes gravées par Chodowiecki*.

ARÉTIN (Franç.). V. Accolti.

ARETIUS (Benoit), prof. de grec. et de théol. à Berne, où il m. en 1579, a donné des *Comment. sur la Bible*, Morges, 1580, in-8, des *Notes sur Pindare* et autres ouvrages.

ARETIUS (Benedict.), botan. sav., né en Suisse, fut ami de Gessner (Conrad). Il a donné la *Descript.* du Niesen et du Stockhorn, montagnes du canton de Berne, et des plantes qui y croissent; on a aussi de lui quelques ouvrages de théologie.

AREUS, roi de Sparte, succéda à Cléomènes II, et mourut dans un combat contre Antigone Gonatas, 268 ans avant J.-C.

AREUS, philos. pythagoricien, fut précepteur d'Auguste.

ARFE (Jean de), sculpt. espagnol, m. à Séville en 1606, alla se former à Rome et revint ensuite dans sa patrie. On admire de lui les statues en marbre des *Evangélistes* et *Doct.* de 20 pieds de haut dans la chapelle de la communion de Séville.

ARFE-VILLAPANO (Jean de), orfèvre et sculpt. espagnol, différent du précéd., est auteur d'un ouvr. curieux intit. : *Quilalader*, c.-à-d. l'*Essayeur* de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, Madrid, 1678. Il mourut en 1595.

ARGAIZ (Grégoire de) bénédictin espagnol du 17e S., publia une *Hist. ecclés.* de l'Espagne, qu'il prétendit avoir tirée des écrits de St Grégoire, év. de Grenade et de la *Chron.* de Haubert; mais les savans démasquèrent bientôt la fraude, et il fut prouvé qu'il avait tout puisé dans son imagination.

ARGAL (Samuel), né en Angl. nommé en 1617 gouverneur de la Virginie, s'était auparavant signalé par sa haine contre les Français et les ravages qu'il avait exercés dans leurs établissemens. Il ne traita pas mieux les Américains, et les obséda tellement par ses exactions et son administ. tyrannique, qu'ils démasquèrent sa conduite à l'Angleterre, qui envoya lord Delawarre pour se saisir de lui. Mais ce lord étant mort dans la traversée, il ne fut point donné suite à cette affaire, et même Argal étant revenu en Europe, chargé du fruit de ses rapines, il eut en 1620 le commandement d'un vaisseau, et fut créé chevalier par le roi Jacques.

ARGÉE (mythol.), fils de Licynius, suivit quelque temps Hercule dans ses expéditions; mais il succomba bientôt, et Hercule rapporta ses cendres à son père.

ARGÉE, roi de Macédoine, fils et successeur de Perdiccas, 618 avant J.-C., régna 38 ans.

ARGÉE II, roi de Macédoine, usurpa le trône sur Amyntas II, et régna 2 ans, 393 à 391 avant J.-C.

ARGELIUS, artiste grec, a fait un livre sur les *proportions de l'ordre corinthien*, et sur *le temple d'Esculape* en Ionie.

ARGELLATI (Philippe), sav. ital., né à Bologne en 1685, travailla de concert avec Muratori et le comte Archinto à la fondation de la célèbre société palatine de Milan, où il établit une superbe imprimerie; le premier ouvr. qui en sortit fut le recueil des *scriptores rerum Italicarum*, auquel il eut beaucoup de part. Il a publié un gr. nomb. d'autres ouvr. avec une activité infatigable jusqu'à sa mort arrivée en 1755.

ARGELLATI (François), fils du précéd., né à Bologne en 1712, devint ingén. de S.M.C. en 1740, et unit l'étude des hautes sciences à celle des b.-lett., qu'il cultiva toujours près de son père. On lui doit *l'Histoire de la renaissance des sciences et des lettres*, dont il n'a paru qu'un vol.; le *Decameron*, 2 vol. in-8, dans le goût de celui de Boccace, mais où les mœurs sont respectées; et d'autres ouv. de droit, de philos. et de biographie, etc. M. en 1754.

ARGENS (Jean-Baptiste BOYER, marq. d'). Déshérité par son père, mécontent de sa conduite, il trouva dans sa plume une ressource assurée, et se rendit en Hollande où il mit au jour ses *Lettres juives*, *chinoises et cabalistiques*. Frédéric II, satisfait de ces ouvr., attira l'auteur à Postdam, lui donna la clef de chambellan, 6,000 liv. de pension et la place de direct. de l'acad. Après la guerre de 7 ans, d'Argens alla voir sa famille en Provence, pour la 2e fois depuis son établissement en Prusse. Il finit ses jours dans la maison de campagne de sa sœur. Ses nomb. ouvr. de philos. ont cessé d'être en vogue. Il a donné dans ses *Mémoires* l'hist. de sa jeunesse. Né à Aix en 1704, mort près de Toulon en 1771.

ARGENS (le chevalier d'), frère du précéd. a publié des *Réflexions sur le devoir et l'état des chevaliers de Malte*, in-12.

ARGENSOLA (Lupercio-Leonardo d'), poète et histor. espagnol, né vers 1565, fut secrét. d'état et de la guerre sous le comte de Lémos, vice-roi de Naples; il y contribua à la fondation de l'Acad. des *Oisifs*. On a de lui trois tragédies : *Isabelle*, *Philis* et *Alexandre*.

ARGENSOLA (Barthél.), poète et histor. espagnol, et chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, suivit son frère Lupercio à Naples, où il fut nommé historiog. d'Aragon, et m. à Saragosse en 1631. On a de lui l'*Histoire de la conquête des Moluques*, trad. en franç., Amsterdam, 1616, 5 vol. in-12; les *Annales d'Aragon*, et d'autres ouvr. histor. Le fils de Lupercio a recueilli sous le titre de *Rimas de Lupercio, i del doctor Bartolome-Leonardo de Argensola*, Saragosse, 1634, in-4, les œuvres poétiques de ces deux écrivains.

ARGENSON. V. Voyer (le).

ARGENTAL (Ch.-Augustin de FERRÉOL, comte d'), né à Paris en 1700, était neveu de madame de Tencin, et cultiva les arts et les lettres. Il est connu par son amitié et sa correspond. avec Voltaire, qui lui accorda sa confiance la plus intime et le consultait presque toujours sur ses ouvrages.

On lui attribue le *Comte de Comminges*, qui passe aussi pour être de madame de Tencin.

ARGENTEUIL (ANTOINE DE BASCLE, marq. d'), député aux états-généraux de 1789, signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791, contre tous les actes de cette assemblée, et mourut dans l'émigration à l'armée des princes en 1793.

ARGENTI (AUGUSTIN), jurisc. et poète ital. du 16e S., né à Ferrare, a composé un des premiers des pièces de théâtre dans le genre pastoral. Il en dédia une intitulée *lo Sfortunato*, au card. Louis d'Est, son protecteur. Il est mort en 1576.

ARGENTI (BORSO), d'abord jurisconsulte et ensuite archiprêtre de Ferrare, m. en 1594, était frère du précéd., et cultiva comme lui la poésie italienne. Le *Rime scelte di poete Ferraresi* contient un essai de ses talens; sa comédie de *la Prigione*, est regardée comme une des meilleures de ce temps-là.

ARGENTIER (JEAN), médecin, né à Quiers en Piémont, avait acquis de grandes connaissances dans la théorie de son art, pour lequel il avait beaucoup voyagé et beaucoup observé, mais était peu versé dans la pratique. Il mourut en 1578. L'édition la plus complète de ses ouvr. de méd. est celle de Hanovre, 1620, in-folio.

ARGENTINA (THOMAS D'), pieux et sav., général des Augustins en 1345, a composé des *Comment. sur le Maître des Sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol., recherchés à cette époque.

ARGENTINO (FRANÇOIS), fut élevé au cardinalat par Jules II. Il avait été d'abord jurisc.; mais, s'étant attaché au card. Jean de Médicis, il parvint par sa protection aux premières dignités. Il mourut en 1511. On a de lui: *de Immunitate ecclesiasticâ*, et d'autres ouvrages.

ARGENTO (GAÉTAN), jurisc. calabrais du 17e S., président de justice à Naples, a publié un Traité sur les *bénéfices*, et autres ouvrages de droit.

ARGENTRÉ (BERTRAND D'), sénéchal de Rennes. Dumoulin parle avec éloge de ses *Comment. sur la coutume de Bretagne*. Il avait fait une Hist. de cette province, dépourvue de critique et pleine d'erreurs. Son fils, président au parlement, fit à cet ouvr. de nomb. corrections. Mort en 1590, âgé de 71 ans.

ARGENTRÉ (CH. DUPLESSIS D'), évêque de Tulle. On a de ce prélat plusieurs livres de théol. et de piété. Né en 1673, au château Duplessis d'Argentré, diocèse de Rennes, m. à Tulle en 1740.

ARGENTRÉ (BARTHÉLEMY d'), méd. du 16e S., a écrit sur *la poudre cordiale*.

ARGHOUN, empereur du Mogol vers 1283, prince faible et dominé pendant tout son règne par des favoris. Mort en 1291.

ARGIENS, peuple du Péloponèse.

ARGILLATA ou DE ARGELLATA (PIERRE de), méd. de Bologne, y prof. la logique, l'astron. et la méd., et fit faire un grand pas à la chirurgie par ses observations, consignées dans ses ouvr., remplis de vérités neuves pour le temps. Il est mort en 1423. On a impr. à Venise ses *Chirurgiæ libri sex*, 1499, in-fol. Elles eurent 4 édit. en moins de 20 ans.

ARGIS et OPIS (myth.), femmes scythes qui apportèrent à Délos le culte d'Apollon et de Latone. On employait la poussière de leurs tombeaux à la guérison des malades.

ARGOLI (ANDRÉ), méd. et mathémat., né en 1570 à Tagliacozzo, royaume de Naples, s'était d'abord aussi mêlé d'astron., ce qui lui attira des persécutions. Mais bien accueilli à Venise, il fut nommé professeur de mathémat. dans l'université de Padoue en 1632, chevalier de Saint-Marc, et mourut en 1653. On a de lui: *De diebus criticis*, Padoue, 1644; des *Ephémérides* depuis 1630, Venise, 1638; et des *Obs. sur la comète de* 1653.

ARGOLI (JEAN), fils du précéd., s'adonna de bonne heure à l'étude des belles-lettres et de la poésie italienne: à 15 ans il avait composé une *Idylle sur le vers à soie*, et à 17 son poème d'*Endymion*, qui parut un prodige. Plus tard il étudia la jurispr. à Padoue, sans pourtant négliger les belles-lettres, qu'il enseigna avec succès à Bologne, où l'on croit qu'il mourut en 1660. On a de lui un grand nombre de *Vers* lat., d'*Epîtres*, de *Notes et Recherches* sur les antiquités romaines, des *Comment.* sur Cicéron, Tacite, Juvénal, Perse, etc., et des *Poésies* italiennes.

ARGONAUTES (mythologie), nom donné à des héros grecs qui s'embarquèrent sur le vaisseau *Argos*, vers l'an 1265 av. J.-C., pour aller en Colchide, sous la conduite de Jason, conquérir la toison d'or.

ARGONNE (NOEL, dit BONAVENTURE d'), d'abord avocat, ensuite chartr., né à Paris en 1634. Il continua de cultiver la littérat. dans la retraite, et mourut à la chartreuse de Gaillon près Rouen. Il est aut. du *Tr. de la lecture des PP. de l'Eglise*; de l'*Education*, *maximes et réflexions de M. de Moncade*, et de *Melanges d'hist. et de littérat.*, publ. sous le nom de Vigneul-Marville, réimpr. par les soins de l'abbé Banier, en 1725, 3 vol. in-12; le 3e vol. est de l'éditeur.

ARGONTE, reine de Léon, se retira dans le monastère de la Salcéda en Galice, après qu'Ordogno II l'eut répudiée. Elle ne voulut pas revenir près de ce prince, qui par la suite la regretta vivement.

ARGOTE Y MOLINA (GONZALEZ d'), écriv. espagnol, né à Séville en 1549, se distingua d'abord dans la carrière militaire, eut des commandemens importans contre les Maures et les Algériens, et se retira ensuite à Séville, où il se livra entièrement aux belles-lettres, aux mathémat., à l'hist., à la poésie, et composa un grand nomb. d'ouvrages estimés.

ARGOTE (JÉRÔME-CONTADOR d'), sav. théatin portugais, né en Estramadure en 1676, est connu par un ouv. intit. *De antiquitatis conventûs Bracarugustani*, lib. 4, 1738, très-curieux pour la recherche des monumens historiques; ses *Règles de la langue portuguaise*, et ses *Sermons*, etc., etc. Il mourut en 1749.

ARGOU (GABRIEL), avoc. et jurisc., m. au commenc. du 18e S., s'est fait un nom dans le barreau franç. par ses *mém.* relatifs aux duchesses de Longueville et de Nemours, et par ses *Institutions au droit franç.*, dont la 8e édit. a été augm. par Boucher d'Argis en 1755, et réimpr. en 1788, 2 vol. in-12.

ARGUES (GÉRARD des). V. DESARGUES.

ARGUIPO (don JUAN d'), poète espagnol et le Mécène des hommes de lettres de son temps, né à Séville au 17e S., fut un de ceux auquel Lopez de Vega dédia la plupart de ses ouvr. Sa libéralité envers lui et les autres beaux-esprits de Madrid fut si grande, que sa fortune, quoique considérable, ne put y suffire.

ARGUS, nom de plusieurs princes d'Argos qui appartiennent à la fois à l'histoire et à la fable. Le prem. et le plus ancien est le même que Pélagus, un des prem. rois d'Argos. Le plus célèbre, surnommé Panoptès, était fils d'Arestor, et avait, selon la fable, cent yeux dont cinquante étaient toujours ouverts. Junon lui avait confié la garde d'Io, qu'elle voulait soustraire à la passion de Jupiter; mais Mercure vint à bout de l'endormir et de le tuer. Junon mit ses yeux sur la queue du paon.

ARGYLE (ARCHIBALD, comte d'), né dans le 17e S., conspira contre Jacques II, roi d'Angleterre, au commencement de son règne, fut battu à la tête de ses partisans, et porta sa tête sur l'échafaud. V. JACQUES II.

ARGYRE (myth.), nymphe d'Achaïe, dédaignant l'amour de Sélenus, celui-ci en mourut de

chagrin et fut changé en fleuve. Ceux qui s'y baignaient oubliaient l'objet de leur tendresse.

ARGYRE, fils de Mélo, puissant citoyen de Bari, s'étant rendu maître de cette ville en 1042, prit le titre de duc d'Italie, reçut celui de patrice de Constantin Monomaque, combattit souvent contre les Normands, et finit par tomber dans la disgrâce de l'empereur, qui l'exila en 1058.

ARGYRE (ISAAC), moine grec et habile mathématicien du 16e S., auteur de *Computus græc. de solemnitate Paschæ*, grec et latin; *cum Scholiis J. Christmanni*, Heidelberg, 1611, in-4.

ARGYROPULO (JEAN), né à Constantinople, fut un de ceux qui se réfugièrent en Italie après la prise de cette ville. Reçu à Florence par Côme de Médicis, il enseigna le grec à son fils et à son neveu, se rendit à Rome en 1480, et y professa la philosophie d'Aristote. Il a trad. en lat. les ouvr. de ce philosophe sur la logique, la physique et la morale.

ARIADNE ou ARIANE (myth.), fille de Minos et de Pasiphaé, conçut de l'amour pour Thésée et le sauva du labyrinthe. Thésée, en sortant de Crète, l'emmena avec lui; mais il l'abandonna bientôt dans l'île de Naxos, où Bacchus vint, dit-on, la consoler.

ARIADNE, princesse grecque, fille de l'empereur Léon Ier, épousa Zénon, qui monta sur le trône en 474. Dégoûtée des débauches de son époux, elle le fit mourir et épousa Anastase, qu'elle plaça sur le trône.

ARIANISME, secte. V. ARIUS.

ARIARATHE, nom de onze rois de Cappadoce, dont la plupart des règnes n'offrent que des crimes et des assassinats. Les derniers s'allièrent avec les Romains, qui finirent par réduire leurs états en provinces romaines.

ARIAS MONTANUS (BENOIT), Espag. sav. dans les langues orientales et parlant avec facilité l'allemand, le français, le flamand et le portugais. Il suivit l'évêque de Ségovie au concile de Trente. A son retour Philippe II le chargea d'une nouv. édit. de la bible *polyglotte*, connue sous le nom de bible d'Anvers ou de bible royale. Pour le récompenser de son travail, le monarque lui offrit un évêché; mais il se contenta d'une pension de 2000 ducats sur des bénéfices. La plupart de ses ouvr. roulent sur l'Ecrit.-Ste; son traité *des Antiquités judaïques* est le plus estimé. M. à Séville en 1588, âgé de 71 ans.

ARIAS DE BÉNAVIDÈS (PIERRE), méd. du 16e S., né à Toro, a pub. différentes observations sur la méd. et la chirurg. des Américains sous le titre de *Secretos de chirurgia*, dans lequel il décrit la manière dont les Indiens se guérissent de leurs maladies ou blessures, Valladolid, 1567, in-8.

ARIAS (FRANÇOIS), jésuite espagnol, m. en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses ouvr. ascétiques ont été trad. en lat., en fr. et en ital.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, et frère de Dagobert Ier, eut le royaume d'Aquitaine, et se fit couronner à Toulouse vers 628; mais il ne régna pas long-temps et mourut en 630, ne laissant qu'un fils qui le suivit bientôt, et de la mort duquel on a soupçonné Dagobert.

ARIBERT Ier, roi des Lombards, succéda en 653 à Radoald. Il abolit l'arianisme, et fixa la religion catholique sur le trône. Il partagea le royaume entre Pertharite et Gondebert, ses deux fils, et mourut en 661.

ARIBERT II, fils de Ragimbert, duc de Turin et usurpateur de Lombardie, qui l'associa au trône vers l'an 700, et mourut peu après. Il se signala par le meurtre de Luitbert, que son père avait dépouillé, et de Rotharis, son allié; il exerça aussi des cruautés inouïes contre la femme et les enfans d'Ansprand, tuteur de Luitbert; mais ce dernier étant revenu en 712 avec une armée bavaroise, Aribert, abandonné de ses troupes, ne put tenir contre lui, prit la fuite et se noya dans le Tésin.

ARIBON, évêq. de Frésingue en 760, est auteur de quelques *Vies de saints*, que Surius et Mabillon ont insérées dans leurs recueils.

ARICIE (myth.), princesse athénienne de la famille des Pallantides, détrônés par Thésée, épousa Hippolyte, lorsqu'Esculape l'eut ressuscité.

ARICINE (myth.), divinité qu'on croit être la même que Diane, avait un temple dans la forêt d'Aricie près de Rome, et son prêtre devait être un esclave fugitif et l'assassin de son prédécesseur.

ARIDÉE, fils naturel de Philippe, fut quelque temps placé sur le trône après la mort d'Alexandre, l'an 323 av. J.-C. Au bout de sept ans, pendant lesquels Perdiccas régna sous son nom, il fut mis à mort par l'ordre d'Olympias.

ARIGE (St), évêq. de Gap en 579, fut lié avec le pape St Grégoire, qu'il visita à Rome. Mort à son retour en 604.

ARIGISE Ier, duc de Bénévent, succéda à Zotton, en 591, enleva Crotone aux Grecs en 596, et mourut en 641, après 50 ans de règne. Son fils Aione ayant été tué par les Slaves, Radoald fut élu en sa place.

ARIGISE II, autre duc de Bénévent, succéda, en 758, à Luitprand, lutta 13 ans contre Charlemagne, qui le soumit enfin en 787, et mourut cette même année. C'était un prince juste et ami des lettres. Son fils Grimoald lui succéda.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, a composé divers *Tr.* sur les mystères de Bacchus; mais c'est à tort que Vossius, trompé par un passage altéré de Clément d'Alexandrie, lui attribue une *Hist. de la vie de Denys-le-Tyran*; l'homonymie du nom de ce prince et de Bacchus en grec a causé cette erreur.

ARIMANE, génie du mal et dieu des ténèbres, chez les Perses, était opposé à Oromaze. V. ce nom.

ARIMAZE, gouv. d'une forteresse de la Sogdiane, sommé de se rendre par Alexandre, lui fit demander s'il avait des ailes. Celui-ci, pour toute réponse, entre dans la place et le fait pendre.

ARIMONDO, poète vénitien, célébra dans ses vers, en 1651, la victoire remportée sur les Turks par Moncénigo. — Un autre ARIMONDO (ANDRÉ), écrivit dans le 16e S. l'histoire de la guerre de Sélim contre les Vénitiens.

ARINDODY, Indienne vénérée par sa sagesse, et que le brame cite comme modèle à l'épousée.

ARINGHI (PAUL), prêtre de l'Oratoire. Il est surtout connu par sa traduct. lat. de l'ouv. de Bosio, intit. : *Rome souterraine*, que l'auteur n'avait pas eu le temps de finir. Aringhi lui donna le degré de perfection qui en fit le succès. M. à Rome en 1676.

ARIOALD, roi lombard qui succéda en 625 à Adaloald, était arien et fort attaché à sa secte; ce qui lui attira beaucoup de traverses. Etant mort en 636, sa femme Gundeberge, qu'il tenait sur un soupçon renfermée depuis 3 ans, fut rétablie sur le trône et épousa Rotharis, duc de Brescia.

ARIOBARZANE, nom de trois rois de Cappadoce, dont le premier monta sur le trône vers 91 avant J.-C., en fut chassé par Mithridate et y fut replacé par César et Pompée; le second régna en 63; le troisième vers 51.

ARIOBARZANE, général de Darius, résista courageusement à Alexandre, mais échoua par la trahison d'un berger. Il fut tué dans une seconde bataille, l'an 330 av. J.-C.

ARION, musicien et poète de Métyme, vécut long-temps à la cour de Périandre, tyran de Corinthe. On dit que dans un voyage, se voyant près d'être massacré par des matelots qui voulaient le voler, il se jeta à la mer et fut sauvé par un dauphin qui le porta jusqu'au cap de Ténare.

ARIOSTE (FRANÇOIS), l'un des ancêtres du poète, méd., jurisc., et prof. en droit à Ferrare.

Les souverains de ce duché l'employèrent en diverses négociations. Mort en 1492.

ARIOSTE (Louis), l'un des premiers poètes de l'Italie. Dans les jeux même de son enfance, il faisait des espèces de tragédies qu'il jouait avec ses frères. Des *Poésies lyriques*, italiennes et latines, le firent connaître du card. Hippolyte d'Est, et d'Alphonse, frère du card. C'est dans cette cour qu'il entreprit, au milieu des plaisirs et des affaires, et qu'il vint à bout en 10 ou 11 ans de finir son immortel poème de *Roland furieux*. Il en commença l'impression en 1515, et le publia en 1516. La faible santé d'Arioste ne lui permit pas de suivre en 1518 le card. Hippolyte dans un voyage en Hongrie; il fut accueilli par le duc Alphonse qui le fit son gentilhomme, l'admit à sa familiarité, mais le laissa en proie à des embarras de famille et de fortune, et, quoique habituellement magnifique, ne le récompensa jamais. En 1522, ce prince lui donna la commission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans une partie montueuse et sauvage de ses états, depuis long-temps infestée par des brigands, reste des factions qui l'avaient agitée. L'Arioste parvint en peu de temps à en purger le pays, et à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. De retour à Ferrare, après trois ans d'absence, il y fut occupé pendant plusieurs années à composer, ou du moins à faire jouer ses comédies sur le théâtre de la cour, dans les fêtes que le duc y donnait sans cesse. Il travaillait en même temps à corriger, achever et perfectionner son poème, dont il donna la 2e édit. en 1532. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie de la vessie, dont il m. après huit mois de souffrances en 1533, dans la 58e année de son âge. L'Arioste joignait aux avantages extérieurs de la taille et de la figure un caractère doux, des manières polies et l'esprit le plus aimable. Il n'eut point d'égal dans ce genre d'épopée où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que dans l'épopée purement héroïque. Aucun poète n'a mêlé avec autant d'adresse le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier; aucun n'a mené de front un aussi grand nombre de personnages et d'actions diverses qui toutes concourent au même but; aucun n'a été plus poète dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. On distingue parmi les édit. rares du *Roland*, celles des Aldes, Venise, 1545, in-4, où sont les cinq chants détachés qui font suite au poëme, et celle de Franceschi, Venise, 1584, in-folio, avec les argumens de Scipion Ammirato, la *Vie de l'Arioste*, écrite par J.-B. Pigna, et par le Garofalo, plusieurs autres pièces importantes et curieuses, et surtout les belles gravures de Girolamo-Porro. Les deux plus belles éditions de luxe sont aujourd'hui celles de Bodoni à Parme et de Mussi à Milan. Le *Roland furieux*, traduit en vers dans presque toutes les langues, l'a été quatre fois en prose dans la nôtre pendant le siècle dernier. La trad. qu'ont donnée Panckoucke et Framery, 1787, 10 vol. in-18, est simple, souvent élégante, et c'est la plus utile pour l'étude et l'intelligence du texte. Outre ce poème, qui est son premier titre de gloire, on a de l'Arioste des *satires*, des *comed.*, des *poésies div.*, des *poésies* latines. Tous ses ouvrages ont chacun leur degré de mérite; mais on y reconnaît partout la même clarté d'idées, la même facilité de style, et, selon les sujets, ce don de plaire et cette grâce dont la nature l'avait doué.

ARIOSTE (Gabriel), l'un des frères du poète, m. à Ferrare, sa patrie, en 1552. On a pub. un vol. de ses *Poesies latines*.

ARIOSTE (Horace), fils du précéd., et neveu du célèbre poète, entreprit la défense de son oncle dans un ouv. intit. : *Le difese dell' Orlando furioso*. Il fut chanoine de Ferrare et intime ami du Tasse. Il avait entrepris un poème intit. : *l'Alphee*, dont il avait composé 16 chants qui n'ont jamais été imprimés. Il mourut en 1593, âgé de 38 ans.

ARIOSTE (J.-B.), musicien bolonais du 17e S., aut. d'une *methode* italienne pour jouer du sistre.

ARIOSTI (Lippa), belle Ferraraise, maîtresse puis épouse, vers 1352, d'Obizzon, marquis d'Est, duquel elle eut cinq fils, qui furent la souche de la maison d'Est.

ARIOVISTE, roi des Suèves dans la Germanie, fut vaincu par J. César, 58 ans av. J.-C., dans une bataille sanglante livrée près de Besançon.

ARISI (François), jurisc., littérat. et poète de Crémone, mort en 1743, était de plus homme de bien et négociateur habile. Mazzuchelli porte à plus de soixante le nombre de ses ouvr., parmi lesquels la *Cremona litterata*, 3 vol. in-fol., et un grand nombre de poésies.

ARISTACRIDAS, capit. spartiate, illustre par sa bravoure.

ARISTAGORAS, gouverneur de Milet et général de Darius, fit révolter l'Ionie contre ce prince, prit et brûla Sardes en 503 av. J.-C.; mais n'ayant pu résister à ses généraux, il fut battu et tué en Thrace où il s'était réfugié.

ARISTANDER de Paros, sculpt., avait fait, suivant Pausanias, une belle figure de femme tenant une lyre, qu'on voyait de son temps dans le temple d'Amyclée.

ARISTANDER, fameux devin du temps de Philippe et d'Alexandre, né à Telmèse en Lycie, suivit ce dernier dans ses expéditions d'Asie.

ARISTARÈTE, fille de Néarque. Elle avait composé un tableau représentant Esculape.

ARISTARQUE, astron. et mathémat. de Samos vers l'an 280 av. J.-C., soupçonna le premier le double mouvement de la terre sur elle-même et autour de son axe; sa découverte le fit accuser d'impiété. Il reste de lui un *Tr. de la grandeur et de l'eloignement du soleil et de la lune*, traduit et commenté par M. de Fortia, Paris, 18 0, in-8 avec le texte grec.

ARISTARQUE, grammairien et critique célèbre né à Samos, dans le 2e S. Il se fixa à Alexandrie, où le roi Ptolémée-Philométor le chargea de l'éducation de son fils. Il composa neuf livres de comment. critiques sur Homère, Pindare, etc.; revit l'*Iliad* et la divisa en 24 chants. M. dans l'île de Chypre âgé de 72 ans. — Un autre Aristarque fut discipl. et compagnon de St Paul, qu'il suivit en Asie, en Judée et à Rome, où il fut décapité avec lui.

ARISTÉE (myth.), fils d'Apollon et de Cyrène naquit en Libye. Elevé par les nymphes, qui lui apprirent à cailler le lait et à recueillir le miel il vint à Thèbes, où il épousa Antonoë, fille de Cadmus; se passionna pour Eurydice, femme d'Orphée, et devint la cause involontaire de sa mort.

ARISTÉE, poète grec, composa un poème sur la guerre des Arimaspres avec les Gryphes. Hérodote raconte de lui des prodiges et des merveilles absurdes.

ARISTÉE, savant géomètre, maître ou ami d'Euclide et contemporain d'Alexandre. Il ne reste rien de lui.

ARISTÉE, officier de Ptolémée Philadelphe, fut envoyé en Judée par ce prince, afin de réunir des savans pour traduire la loi des Juifs de l'hébreu en grec; le grand-prêtre Eléazar en choisit 70, qui firent la version des septante, dont on a une *Histoire* sous le nom d'Aristée.

ARISTENETE, écriv. grec du 4e S., m. dans le tremblement de terre de Nicomédie, est auteur de *Lettres erotiques*, dont la 1re édit. est de 1566, in-4. Abresch les fit réimpr. en 1749, in-8. M. Boissonade en a donné une excellente édit. avec une trad. la

et les notes de divers auteurs, Paris, 1822, in-8. Cyre-Foucault, Lesage, Moreau, Félix Nogaret, ont traduit ou imité les lettres d'Aristenète.

ARISTIDE, Athénien célèbre par ses vertus et ses talens administratifs et militaires, reçut du peuple le nom de *Juste*. Il fut un de ceux qui commandaient à la bataille de Marathon. Thémistocle, son rival, le fit bannir par l'ostracisme, 483 av. J.-C. Rappelé lors de l'invasion de Xerxès, il contribua aux succès de Salamine et de Platée, et fut chargé, après l'expulsion des Perses, d'administrer le trésor commun de toute la Grèce. Il mourut si pauvre que l'état fut obligé de pourvoir à ses funérailles et de doter ses filles.

ARISTIDE, peintre du siècle d'Alexandre, natif de Thèbes. Attale offrit 6,000 sesterces d'un de ses tableaux.

ARISTIDE, écrivain grec, né à Milet, dans le 2e S. av. J.-C. Il passe pour être l'aut. de l'ouv. intit. : *les Milésiaques*, contes ingénieux mais licencieux, souvent cités par les anciens.

ARISTIDE (St), philosophe athénien, se convertit au christianisme, et présenta à Adrien une *apologie* pour les chrétiens, l'an 125.

ARISTIDE (ÆLIUS), orat. grec, né en Mysie, vers l'an 129 de J.-C. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre, il détermina, par son éloquence, Marc-Aurèle à la rebâtir. Il reste de lui quelq. écrits, consistant en *hymnes*, *panégyriques*, *harangues*. Samuël Jebb, savant anglais, en a donné une édition gr.-lat., Oxford, 1722, 2 vol. in-4. avec des notes. La meilleure édit. est celle de Genève, 1604, 3 vol. in-8.

ARISTIDE (QUINTILIEN), vivait vers le commenc. du 2e S. Il a laissé 3 liv. en gr. sur la musique, qui se trouvent avec des notes de Meibomius, gr. et lat., dans le rec. intit. : *Antiquæ musicæ autores*, Amsterdam, 1652, in-4, Elzévir.

ARISTION, sophiste d'Athènes, fit déclarer cette ville contre les Romains en faveur de Mithridate, et s'y fit donner un instant le titre de roi. Sylla, s'étant rendu maître de la ville, le mit à mort, 87 ans avant J.-C.

ARISTIPPE, philosophe grec, fondateur de la secte dite cyrénaïque, né à Cyrène, 435 ans av. J.-C.; vint à Athènes étudier sous Socrate, dont il dénatura la morale; il proposait pour but unique de la vie la recherche du plaisir, et mit cette doctrine en pratique. Il passa ses plus belles années à la cour de Denys-le-Tyran dans la mollesse et les délices. Aristippe avait la repartie fine et l'esprit brillant, et l'on cite de lui beaucoup d'heureuses saillies.

ARISTIPPE, petit-fils du précéd., fut le défenseur zélé de la doctrine de son aïeul.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, ombrageux et cruel, défit d'abord dans une bataille Aratus de Sycione, qui avait formé le projet d'en délivrer cette ville; mais celui-ci le vainquit et le tua dans un second combat, l'an 242 avant J.-C.

ARISTOBULE Ier, surn. Philhellène, prince juif, succ. à son père Hyrcan, comme grand-prêtre, l'an 107 av. J.-C., et prit le titre de roi. Son règne ne dura qu'un an, et fut souillé de crimes.

ARISTOBULE II, fils d'Alexandre Jannée, roi de Judée, l'an 67 avant J.-C. Assiégé par Arétus, prince arabe, il fut délivré par les Romains, qu'il avait appelés à son secours, puis se brouilla avec eux, fut assiégé et pris par Pompée, et envoyé à Rome où il mourut en prison.

ARISTOBULE, petit-fils du précédent, frère de Mariamne, épouse d'Hérode-le-Grand, obtint la grande sacrificature par le crédit de sa sœur. Hérode le fit noyer l'an 36 av. J.-C.

ARISTOBULE, de la race des sacrificat. juifs, fut précepteur de Ptolémée Evergète, l'an 120 avant J.-C.

ARISTOBULE, de Cassandrée, écrivit l'*histoire d'Alexandre-le-Grand*; c'est le même dont Lucien, dans son *traité de la manière d'écrire l'histoire*, a censuré la bassesse et l'adulation. Mais M. de Ste-Croix élève des doutes sur l'authenticité de ce reproche dans son *Examen des anciens historiens d'Alexandre*.

ARISTOBULE, Juif et philos. péripatéticien, a composé un *comment. sur le Pentateuque* dédié à Ptolémée, fils de Lagus.

ARISTOCLÉE, prêtresse du temple d'Apollon, à Delphes, apprit à Pythagore, selon Porphyre, les préceptes de la morale, qu'il enseigna à ses disciples.

ARISTOCLÈS de Pergame, philosophe péripatéticien et rhéteur, eut pour maître d'éloquence Hérode Atticus.

ARISTOCLÈS de Messine, philos. péripatéticien du 2e S., a composé dix *livres de l'histoire des philos.* et des *comment. sur la philos. d'Aristote*. — Il y a eu encore de ce nom un sculpteur grec qui avait fait pour la ville d'Elis un Hercule combattant Antiope; un sculpt. de Sycione, auteur d'un groupe de Jupiter; et un peintre, élève de Nicomaque.

ARISTOCRATE, nom de deux rois d'Arcadie; le premier vers l'an 720 av. J.-C.; le second vers l'an 640. Celui-ci trahit les Messéniens, ses alliés; le peuple indigné abolit la royauté en 671.

ARISTODÈME, un des Héraclides qui conquirent le Péloponèse l'an 1104 avant J.-C., régna à Sparte, et fut père de Proclès et d'Eurysthène, chefs de deux branches qui régnèrent conjointement à Sparte.

ARISTODÈME, célèbre roi de Messénie, 740 ans avant J.-C., soutint long-temps les guerres les plus opiniâtres contre les Spartiates. On dit que sur la foi d'un oracle il sacrifia sa fille pour les succès de la guerre, et qu'il en mourut de chagrin 724 ans avant J.-C.

ARISTODÈME, fameux acteur tragique d'Athènes du temps de Philippe de Macédoine, plut à ce prince qui le combla de présens, et lui témoigna le désir de faire la paix avec les Athéniens. Démosthènes et Eschines furent nommés députés à ce sujet. On doit à cette circonstance un des plus beaux discours de Démosthènes.

ARISTOGITON, Athénien qui conspira avec son ami Harmodius contre les Pisistratides. Ils tuèrent Hipparque; mais Hippias son frère, échappé à leurs coups, les fit mettre à mort.

ARISTOLAUS, peintre grec, fils et élève de Pausias. Il avait fait un Thésée, un Epaminondas et un Périclès, d'un dessin admirable.

ARISTOMACHUS, tyran d'Argos lorsqu'Aratus chercha à surprendre cette ville, fut fait prisonnier par Antigone qui le fit noyer.

ARISTOMAQUE, philos. péripatéticien cité par Pline l'ancien, cultiva l'*hist. naturelle*. Il écrivit sur l'agriculture.

ARISTOMÈNE, général des Messéniens vers 685 av. J.-C., souleva ses compatriotes contre les Macédoniens, et commença la seconde guerre de Messénie. Il remporta de grands avantages et soutint un long siége dans la ville d'Ira 671 ans avant J.-C.

ARISTOMÈNE, ministre et précepteur de Ptolémée Epiphane, roi d'Egypte, se distingua par son talent et sa fidélité. Le roi, devenu majeur, le fit mourir pour se délivrer d'un surveillant incommode, 196 avant J.-C.

ARISTON, roi de Sparte, 564 av. J.-C., régna 38 ans, et se distingua par sa sagesse et sa modération.

ARISTON, père de Platon. Il n'est connu qu'à ce titre.

ARISTON, philosophe de Chio vers 236 avant J.-C., disciple de Zénon, rejetait l'étude de la métaphysique, de la logique et de la physique, et se bornait à la morale.

ARISTON (Titus), jurisc. romain, viv. sous Trajan. Pline le jeune, dans sa 22e lettre du premier livre, loue ses connaissances et sa vertu. Aulu-Gelle, dit qu'Ariston avait composé beaucoup de livres. Il ne nous en reste aucun.

ARISTONE, fille de Cyrus, et femme de Darius qui lui fit élever un grand nombre de statues, et la fit adorer comme une divinité.

ARISTONICUS, fils d'Eumène II, roi de Pergame, voulut conserver pour lui ce même royaume, qu'Attale II avait donné aux Romains, battit le consul Licinius Crassus, et fut à son tour vaincu et pris par Perpenna. Il fut conduit à Rome, et étranglé en prison, 130 ans avant J.-C.

ARISTOPHANE, célèbre comique grec, fils de Philippe, et Athénien de naissance, fut contemporain de Socrate, de Démosthène et d'Euripide, et vivait par conséquent 434 ans av. J.-C. Il avait composé 54 comédies, dont 11 seulement sont parvenues jusqu'à nous : elles suffisent pour nous donner une idée complète des qualités et des défauts qui le distinguent comme poète comique et comme écrivain. Guerriers, prêtres, magistrats, les dieux eux-mêmes, rien n'échappait aux traits satiriques de sa muse ; il porta si loin la licence, ou si l'on veut la vérité de ses portraits, qu'une loi défendit aux poètes d'introduire désormais sur la scène comique aucun personnage vivant. Si la pièce des *Nuées*, entièrement dirigée contre la personne et les doctrines de Socrate, ne contribua pas en effet à la condamnation du plus sage des hommes de son temps (puisque le jugement n'eut lieu que plus de 20 ans après), elle la prépara du moins en immolant d'avance Socrate à la risée publique. Sous le rapport du style, Aristophane ne mérite que des éloges. Platon, si excellent juge en cette matière, avait fait deux vers dont le sens était, que les Grâces, voulant se faire un temple impérissable, avaient choisi l'esprit d'Aristophane. On retrouve en effet dans ses pièces l'élégance du style et l'urbanité attique dans toute leur pureté, une grande aptitude à saisir les ridicules, et une peinture si fidèle des mœurs et du gouvernement d'Athènes, que Platon ne trouva rien de mieux que les comédies d'Aristophane pour en donner une idée juste à Denys-le-Tyran. Les tomes X à XIII du *Théâtre des Grecs* renferment une traduct. complète d'Aristophane par A. Ch. Brottier, neveu du célèbre édit. de Tacite. On compte parmi les bonnes édit. du texte original celles de Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol., de Brunck, Strasbourg, 1783, 4 vol. in-8 ; celle enfin d'Invernizi, Leipsig, 1794, 2 vol. in-8.

ARISTOPHANE de Byzance, gramm. et bibliothécaire d'Alexandre sous Ptolémée Evergètes. Mort vers l'an 220 avant J.-C. C'est lui qui imagina les accens de la langue grecque à l'imitation des notes de musique.

ARISTOTE célèbre philosophe, fondateur de l'école péripatéticienne, naquit à Stagire en 384 avant J.-C. Il passa une jeunesse dissipée, prit d'abord le parti des armes ; puis, ayant assisté aux leçons de Platon, il se voua tout entier à la philos. Après la mort de son maître, il se retira d'abord à Atarné en Mysie auprès du roi Hermias, dont il épousa la sœur, puis à Lesbos. Là une lettre flatteuse de Philippe l'invita à se charger de l'éducation d'Alexandre; il alla passer huit ans à la cour de Macédoine, et suivit son élève dans une partie de ses expéditions, faisant partout d'utiles recherches sur l'histoire naturelle. En 331, il vint se fixer à Athènes, et y fonda, dans un édifice appelé *le Lycée*, une école où il enseignait en se promenant, d'où ses disciples furent nommés péripatéticiens (promeneurs). Après la mort d'Alexandre, il fut accusé d'impiété par les prêtres d'Athènes, et fut obligé de se retirer à Chalcis en Eubée, où il mourut l'an 321 av. J.-C., à 63 ans. On n'est pas d'accord sur les circonstances de sa mort, Aristote embrassa toutes les sciences connues de son temps, et se livra particulièrem. à la philos. dont il régularisa l'enseignem. Sa logique surtout fut long-temps regardée comme le code de la raison ; son autorité était telle dans le moyen âge, que dès qu'il avait prononcé, toute discussion devait être terminée. La meilleure édit. des œuvres complètes d'Aristote pub. jusqu'à ce jour est celle de Guillaume Duval, Paris, 1619, 2 vol. in-fol., avec une trad. latine, réimp. plusieurs fois. Le prof. Buhle a publié en 1791 à Deux-Ponts, et à Strasbourg en 1800, les 5 prem. vol. d'une nouv. édit. grecque et latine avec des notes. Les meill. traductions franç. des différens ouv. d'Aristote sont *la politique* et *la morale*, traduites par M. Thurot, Paris, 1823-1824, 2 vol. in-8 ; la *rhétorique*, trad. par Cassandre, 1675, in-12, par M. Gros, 1822, in-8, avec le texte grec et des notes ; la *poétique*, trad. par Dacier, 1692, in-4, par Batteux, 1771, in-8, et in-12 avec l'*art poétique* d'Horace ; l'*hist. des animaux*, trad. par Camus, 1783, 2 vol. in-4.

ARISTOTE de Chalcide, dont Apollonius le scholiaste fait mention, avait écrit une *hist.* de l'île d'Eubée. Diogène Laërce parle de trois autres Aristote : le premier de Cyrène écrivit sur l'art poétique ; le deuxième avait pub. des *harangues* estimées ; le troisième avait commenté l'Iliade.

ARISTOTIMUS, tyran d'Elide, vivait du temps de Pyrrhus, roi d'Epire. Après avoir exercé des cruautés inouïes, il fut tué dans un temple de Jupiter.

ARISTOXÈNE, philos. et musicien de Tarente vers 324 av. J.-C. est aut. des *élémens harmoniques* pub. par Meursius, Leyde, 1616, in-4. C'est le plus ancien traité de musique que l'on connaisse.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias grand-prêtre des Juifs, et lui écrivit une lettre où il faisait descendre les Lacédémoniens d'Abraham.

ARIUS, célèbre hérésiarque, né en Libye ou à Alexandrie, vers l'an 300, brigua l'év. d'Alexandrie, et, n'ayant pu obtenir ce siége, se vengea en niant la divinité et la consubstantialité du Verbe. Il fut condamné par plusieurs conciles, et exilé. Etant parvenu cependant à se concilier la faveur de Constantin, il revint à Alexandrie, et y voulut exciter des troubles contre St Athanase, qui en était évêque. Forcé de nouveau d'en sortir, il se retira à Constantinople auprès de Constantin qui le protégeait. Ses partisans le portaient en triomphe dans la cathédrale de cette ville lorsqu'il mourut subitement en 336. Sa doctrine fut appelée *arianisme*, et ses sectateurs *ariens*. (V. ces mots.)

ARIUS-MULTISCIUS, né en Islande en 1067 est regardé comme le père de l'histoire islandaise. Il a composé en langue norwégienne divers ouvr. dont plusieurs sont perdus.

ARKWRIGHT (sir Richard), d'abord barbier à Manchester, acheta de ses économies une machine à filer le coton qu'il perfectionna, et qui fut pour lui la souche d'une fortune d'un demi-million sterling.

ARLAUD (Jacq.-Ant.), peintre de portraits en miniature, né à Genève en 1668, vint de bonne heure à Paris où il fit admirer la délicatesse de son pinceau et son coloris brillant. Il fut bientôt attaché au duc d'Orléans, régent du royaume, auquel il donna des leçons, et qui le récompensa magnifiquement. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit le portrait de la princesse de Galles, et se lia avec Newton qui lui fit présent de son optique. Arlaud après avoir, par 40 années de travaux à Paris et ailleurs amassé une fortune honorable, se retira comblé de présens dans sa patrie où il mourut en 1746, léguant à la biblioth. un riche cabinet de médailles et de tableaux précieux. On regrette de lui une Léda qu'il avait copiée sur un bas-relief de Michel-Ange et qu'il déchira par scrupule.

ARLAUD (BENOIT), frère du précédent, s'établit en Angleterre, et y mourut en 1719. On estime son portrait de Shakespeare, gravé par Duchange.

ARLAUD (LOUIS), neveu des précéd., a surpassé Jacq.-Ant. Arlaud dans le genre de la miniature.

ARLES (Royaume d'). V. BOSON.

ARLET (N....), méd. du 18e S. de la faculté de Montpellier, est aut. d'un *mémoire* estimé sur le rapport du cerveau de l'homme avec celui de plusieurs animaux, 1746, in-8.

ARLOTTE, de Falaise, fut maîtresse de Robert-le-Diable, duc de Normandie, et mère de Guillaume-le-Bâtard, dit le Conquérant.

ARLOTTI (RODOLPHE), poète de Reggio qui florissait en 1590, et dont les productions ont été répandues dans les recueils du temps, fut lié avec le Tasse et Guarini, et se forma près de ces grands maîtres. On a de lui un *poème* sur la conquête de Grenade, qu'il a laissé imparfait, ainsi qu'une *tragédie*.

ARLOTTO, notaire de Vicence en 1284, écrivit contre les Padouans, ennemis de sa patrie, une *histoire* et de leur tyrannie et de leurs excès; mais ceux-ci étant demeurés vainqueurs, firent bannir Arlotto, et rechercher son ouvr. avec tant de soin, qu'on n'a pu en retrouver un seul exemplaire.

ARLOTTO-MAINARDO, Florentin, curé d'une paroisse de l'évêché de Fiesole, mort en 1483, se rendit célèbre par ses facéties joyeuses, ses plaisanteries origin. et son humeur joviale jointe à un bon sens naturel qui faisait le charme de toutes les cours de l'Europe, où il fut accueilli et fêté jusque dans une extrême vieillesse; on a publié le rec. de ses bons mots sous le titre de *Facetie piacevole, fabule e motti del piovano Arlotto, prete fiorentino*, Venise, 1520, in-8.

ARLUNO (BERNARDIN), juriscons. et noble de Milan au 16e S., a donné l'*Histoire des guerres de Venise* de 1500 à 1516, et l'*Histoire de Milan*, dont l'impression, commencée à Bâle, n'a pas été terminée.

ARLUNO (PIERRE-JEAN), méd. milanais du 16e S., eut de grands succès dans la pratique, et composa un grand nombre d'*ouv.* de médecine, entre autres sur les fièvres. La collection complète de ses œuvres a été pub. à Milan, 1615, in-fol.

ARMA (JEAN-FRANÇOIS), méd. d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, en 1553. Il a composé en latin et en italien un grand nombre d'*ouv.* de méd. entre autres: *De vesicæ et renum affectibus liber*, Bugellæ, 1550, in-8, et des *dissert.* sur la nature de son art et sur les poisons, imp. à Turin de 1566-78.

ARMAGNAC (JEAN Ier, comte d'), fils et succ. de Bernard VI, comte d'Armagnac, descendant de Clovis. Il fut nommé en 1355 command. du Languedoc par le roi Jean, présida les états de cette prov., se brouilla avec le comte de Foix qui le fit prisonnier, et exigea 50,000 francs pour sa rançon. Il prit ensuite les armes en Espagne en faveur de Pierre-le-Cruel, et soumit le Limousin à la France.

ARMAGNAC (JEAN III) petit-fils du précédent, fit en 1391, à la tête de 5000 aventuriers, une expédition dans le Milanais contre Galéas Visconti; mais il tomba dans une embuscade, et fut tué près d'Alexandrie de la Paille, dont il avait formé le siège; son armée fut entièrement détruite.

ARMAGNAC (BERNARD, comte d'), chef de la faction d'Orléans, qui, sous le règne de Charles VI, était appelée de son nom, et opposée au duc de Bourgogne, fut le principal moteur de cette longue guerre civile qui déchira la monarchie, et dans laquelle il combattit contre son roi; mais, s'étant ensuite réconcilié avec la cour en 1415, la reine Isabeau de Bavière l'appela à la défense du royaume. Il exigea la charge de conétable et la place de 1er ministre; alors l'administration changea de face, et il y déploya toute la hauteur et l'inflexibilité de son caractère; ce qui le fit détester. Enfin en 1418, ayant laissé surprendre Paris par le duc de Bourgogne, il y fut massacré par le peuple.

ARMAGNAC (JEHAN d'), maréchal de France, chevalier et chambellan de Louis XI, était fils de Jean IV, comte d'Armagnac. Il se rendit fameux par le scandale de son mariage incestueux et par l'ingratitude dont il paya Louis XI, qui le fit mettre à mort cruellement à Lectoure en 1473.

ARMAGNAC (CHARLES d'), frère du précédent et injustement enveloppé dans la même proscription, fut enfermé 14 ans à la Bastille, et n'en sortit que sous Charles VIII.

ARMAGNAC (GEORGE d'), fils de Pierre d'Armagnac, bâtard du précédent, fut card. et évêque d'Avignon. C'était un prélat pieux et ami des gens de lettres, qu'il faisait apprécier à François Ier. Il mourut en 1585.

ARMAGNAC (JEHAN), cardinal, fils naturel de Jean II d'Armagnac, dut son avancement dans l'église au crédit de sa famille. Il fut fait archevêque d'Auch par Clément VII, conseiller d'état en 1401 par Charles VI, et cardinal par Pierre de Luna en 1408. Mort peu de temps après son admission au sacré collége.

ARMANÇAI (SABATHIER, marquise d'), fille d'un gentilhomme provençal, publia en 1684 des *opuscules* en prose et en vers.

ARMAND (FRANÇ.-ARMAND-HUGUES), né à Richelieu en 1699, débuta au Théâtre-Français en 1723, remplit l'emploi des premiers comiques pendant 42 ans, créa un grand nombre de rôles, et réussit surtout dans les valets intrigans. Il mourut à Paris en 1765.

ARMELLE (NICOLE), femme célèb. par sa piété, mourut à Vannes en 1671, passa les 35 dernières années de sa vie dans la domesticité, et donna l'exemple de toutes les vertus. Sa vie a été publiée par une ursuline de Vannes, et réimp. par Poiret, 1704, in-12, sous le tit. de l'*Ecole du pur amour de Dieu*. Duché de Vancy en a inséré un abrégé dans ses *Histoires édifiantes*.

ARMELLINI (JÉRÔME), dominicain de Faenza et inquisiteur de la foi vers 1516, confondit un astrologue calabrais qui soutenait que par la force de son art il aurait prédit le déluge de Noé. Le livre qu'il écrivit contre lui n'est pas plus connu que les autres ouvrages qu'on lui attribue.

ARMELLINI (MARIANO), bénédictin du 18e S., prédicateur zélé et abbé de Foligno, a publié en latin: *Notice des vies et des ouvr. des écrivains de la congrégation du Mont-Cassin*, Assise, 1731—1735, in-fol. On a de lui beaucoup d'autres ouvr. relatifs à son ordre, tant imprimés que manuscrits.

ARMELLINO (FRANÇOIS), cardin. sous Léon X et intendant des finances en 1517, chargea le peuple d'impôts et fit détester son administration. Il se retira après la mort de Léon X; mais Clément VII l'ayant rappelé, il eut l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices jusqu'à sa mort, arrivée en 1527.

ARMFELDT (CHARLES, baron d'), général suédois, né en 1666, fit d'abord la guerre à l'étranger, et ensuite sous Charles XII, auquel il rendit de grands services jusqu'à la bataille de Pultawa: il fut alors chargé de commandemens contre les Russes et en Norwège, et ne put, malgré ses efforts généreux, réparer les maux de sa patrie. Il survécut à Charles XII.

ARMÉNIE, nom de deux contrées d'Asie, dont la première, *Armenia major*, fut d'abord un roy. puissant; subjuguée ensuite par les Mèdes, elle devint une province de l'empire des Perses, fut conquise par Alexandre-le-Grand et réduite en province romaine sous Trajan. La petite Arménie, *Armenia minor*, ne prit ce nom que lorsqu'elle devint une colonie arménienne; elle faisait d'ailleurs partie de la Cappadoce, et eut des rois particuliers

jusqu'au temps de l'empereur Vespasien, qui en fit une province romaine. Ces deux pays sont aujourd'hui sous le joug des Musulmans et portent le nom d'Arménie Turke et d'Arménie Persane.

ARMINIENS, secte. V. ARMINIUS (Jacques).

ARMINIUS ou HERMAN, prince des Chérusques, nation de Germanie, célèbre par sa valeur. Auguste le fit citoyen et chevalier pour l'attacher au parti des Romains; mais les Germains s'étant bientôt révoltés, Arminius se mit à leur tête et remporta sur Q. Varus, dans les défilés de Teutberg, l'an 10 de J.-C., une victoire célèbre, dans laquelle deux légions romaines furent exterminées Germanicus, chargé ensuite par Tibère de la guerre de Germanie, vengea en partie cette défaite; mais Arminius se soutint long-temps encore: il fut tué par trahison à l'âge de 39 ans, l'an 20 de J.-C.

ARMINIUS (JACQUES), théologien protestant, né à Oude-Water en 1560, fut ministre à Amsterdam, professa la théologie à Leyde, donna lieu à des persécutions par sa doctrine sur la prédestination et le libre arbitre, et mourut, en 1609, des chagrins qu'il avait éprouvés. Ses sectateurs prirent le nom d'arminiens ou remontrans.

ARMONVILLE (J. B.), cardeur de laine à Reims, fut député à la convention en 1792, vota la mort de Louis XVI. Rentré dans son obscurité en 1795, il traîna une vie errante et misérable et mourut à l'hôpital.

ARMORIQUES, peuples des Gaules, qui habitaient entre la Loire et la Seine.

ARMSTRONG (JEAN), poète et médecin, natif de Castleton dans le Roxburghshire. Il fut reçu docteur à Edimbourg, et publia en 1735 un traité anonyme intitulé: *Essai pour abréger l'étude de la médecine*. Deux ans après il fit paroître son *abrégé* de l'histoire des maladies vénériennes et de la manière de les guérir, suivi d'un poème intitulé: *Economie de l'amour*, qui nuisit à sa réputation; ce poème a été traduit en français. Il publia, en 1744, *l'Art de conserver sa santé*, un des meilleurs poèmes didactiques anglais. En 1746, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Buckingham, et fit impr. douze ans après des *essais* sous le nom de Lancelot Temple. En 1760 il fut médecin de l'armée d'Allemagne, et fit, dans la dernière année de sa vie, un poème intit. *le Jour*. Mort en 1779.

ARMSTRONG (JOHN), poète et théologien écossais, publ. un vol. de poésies avec un *Essai sur les moyens de prévenir les crimes*. En 1790 il vint à Londres, écrivit dans les journaux, et prêcha avec succès dans le temple des non-conformistes. Il commençait à se faire une réputation lorsqu'il mourut dans la 26e année de son âge, en 1797.

ARNALL (WILLIAM), écrivain politique que sir Robert Walpole employa à la défense de son administration. Il reçut de ce ministre 11,000 liv. st. dans l'espace de quatre ans; mais il dissipa toute cette fortune, et se donna la mort en 1741, âgé de 26 ans.

ARNALDO (PIERRE-ANTOINE), théologien et protonotaire apostol. à Milan, né en 1638, est auteur de *il Giardino del Piemonte, etc.*, recueil de sonnets, odes ou canzoni à la louange des personnes les plus illustres de la cour de Turin, et d'autres *discours et poésies*.

ARNAUD DE MARVEIL, né au château de ce nom, en Périgord, au 12e S. L'abbé Millot a donné la traduct. de quelques pièces de ce poète. Les MSs. de la bibliothèq. du roi en contiennent près de 26, qui sont précédées de sa vie.

ARNAUD (DANIEL), troubadour du 12e S., né au château de Ribeyrac, en Périgord, appelé par Pétrarque *le grand maître d'amour*. Les MSs. de la bibliothèq. du roi contiennent 8 de ses pièces, précédées de sa vie, mais l'abbé Millot prétend en avoir connu 17.

ARNAUD DE CARCASSÈS, troubadour du 13 siècle, n'est connu que par une *Novelle* ou conte si gulier, d'une invention bizarre, dont l'abbé Mill donne la traduct. L'original de ce conte appartient un trouvère français, dont Arnaud de Carcassès n' été que le traducteur en provençal.

ARNAUD DE MARSAN, troubadour du 13e S Il reste de lui une pièce de vers qui fait honneur ses talens et à ses mœurs; c'est une instruction su les modes et la manière de vivre de son siècle.

ARNAUD DE TINTIGNAC, troubadour du 14 siècle, dont l'abbé Millot cite 3 chansons qui n méritent pas, selon lui, d'être connues.

ARNAUD (ETIENNE), méd. du 14e S., qu'o croit aut. de Tablettes très en vogue de son temps et de quelques ouvr. restés manuscrits, intitulés *Tractatus de febribus et de evacuatione*.

ARNAUD (JEAN), peintre, né à Barcelone e 1592, et m. en 1693, a peint dans sa patrie, plusieurs tableaux sur toile, une partie de la *vie d St Augustin*, un *St Pierre* en habits pontificaux, et

ARNAUD de Brescia, célèbre hérét. du 1 siècle, fut disciple d'Abailard et prit l'habit de moi pour répandre plus facilement ses opinions. Il sou tenait que les évêques et ecclés. qui possédaient d terres ne pouvaient être sauvés, et que le clerg devait vivre de la dîme et des oblations volontaire Sa doctrine, prêchée dans un siècle où les brigan abondaient, lui fit beaucoup de disciples, cont lesquels il fallut prendre les armes. Condamné par pape Innocent II, en 1139, Arnaud se retira Suisse, où ses disciples le suivirent. De là il fut Rome en 1141, fit chasser le pape, piller les pala des cardinaux, et voulut rétablir le sénat; cet anarchie dura dix ans, au bout desquels le pa Eugène III parvint à rentrer dans cette capitale d monde chrét. Arrêté peu après sous Adrien IV, A naud fut condamné à être attaché à un poteau brûlé vif en 1145.

ARNAUD (FRANÇOIS-THOMAS-MARIE DE BACU LARD D'), né à Paris en 1718, et m. dans cet ville en 1805, appartenait à une famille noble d comtat Venaissin. Il fit de brillantes études au Jésuites de Paris, et très-jeune encore il mont un goût décidé pour la poésie. A peine parvenu à 17e année il avait déjà composé trois tragédie *Idoménée*, *Didon*, et la *Mort de Coligny* ou *la Sain Barthélemy*. Ces ouvr. ne furent pas représenté L'auteur fit imprimer la *Mort de Coligny* en 174 Voltaire, qui aimait assez les petits prodiges en litt rature, soutint de ses conseils et même de sa bour le jeune Baculard. Choisi par le grand Frédé pour son correspondant à Paris, Baculard se ren à Berlin, où ce monarque l'accueillit avec bont et auprès duquel il conserva toujours la nobles de ses sentimens. Il le quitta ensuite au bout d'un pour la légation de Dresde, et revint se fixer à Par où il se livra tout entier à la composition des vol mineux ouvrages qu'il a laissés; il y traîna une ex tence plus voisine de la misère que de la médiocri Ses principales productions sont: les *Epreuves Sentiment*, les *Délassemens de l'homme sensibl* les *Loisirs utiles*, etc., rec. de contes, qui eurent u grande vogue, et sont oubliés aujourd'hui. Le sty en est prolixe et larmoyant, *les Epoux malheure* ou *Histoire de M. et de madame de la Bedoyèr* et une foule d'autres romans. D'Arnaud rentra au dans la lice dramatique. Il fit jouer successiveme *le Mauvais Riche*, comédie, *le Comte de Com minges*, *Euphémie* ou le *Triomphe de la Re gion*, *Fayel et Mérindal*; le *Comte de Comming* fut représenté en 1790. Cet auteur a encore pub. grand nomb. de poèmes, dont une partie a été r cueillie en 3 vol. in-12, 1751.

ARNAULD DE VILLENEUVE, méd. du 1 siècle. Soupçonné d'hérésie, il quitta la France po se retirer en Sicile, où il fut reçu par le roi Frédé d'Aragon, qui l'envoya pour soigner le pape Cl ment dans sa maladie. Arnauld périt dans un na

frage pendant la traversée en 1310. Ses œuvres, pub. pour la 1re fois, à Lyon, en 1 vol. in-fol., en 1504, ont été souvent réimprimées.

ARNAUD (GEORGES D'), né à Franeker en 1711, d'une famille de réfugiés franç., composa, dès l'âge de 12 ans, des vers lat. et grecs, où l'on remarqua de l'élégance et de l'harmonie. Il pub. ensuite *Specimen animadv. critic. ad aliquot script. græc.* 1728, in-8; *Lection. græc. lib. duo*, La Haye, 1730, in-8. Plusieurs *dissertations savantes* sur le droit civil, et d'autres morceaux de littérat. insérés dans les *Miscellanea* d'Amsterdam. Mort en 1740, à l'âge de 30 ans.

ARNAUD DE RONSIL (GEORGES), chirurg. de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il mourut en 1774. Il a pub. un gr. nomb. d'écrits sur son art en angl., dont plusieurs ont été trad. en français.

ARNAUD (l'abbé FRANÇOIS), de l'acad. franç. et de celle des inscriptions, abbé de Grandchamp. On n'a de lui que des morceaux détachés. Nous citerons ses *mémoires* sur le style de Platon, les poemes de Catulle, la vie d'Appelles, sur les accens et l'harmonie de la langue grecque, et sur des questions relatives à la musique des anciens. Admirateur de Gluck, il joua le premier rôle dans la querelle avec Piccini, et fit insérer dans les journaux un gr. nomb. d'articles en faveur du musicien allemand. Né près de Carpentras en 1721, mort à Paris en 1784. Boudou a recueilli ses ouvrages, 1808, 3 vol. in-8.

ARNAUD (ANT.), général français, né à Grenoble en 1749, fut nommé colonel en 1793, et se distingua aux batailles d'Honscoot et Hohenlinden. Promu au grade de général de brigade en 1802, après la campagne de Hanovre, il mourut en 1803 dans l'île de Zélande, où il était employé.

ARNAUDE DE ROCAS, née en Chypre. Faite prisonnière par les Turks en 1570, et destinée pour le harem du sulthan à Constantinople, elle fit sauter le bâtiment qui la conduisait, en mettant le feu aux poudres, et périt ainsi glorieusement avec tout l'équipage.

ARNAUDIN (N.... D'), littérat. du 18e S., auquel on attribue *Réfutation du livre de l'action de Dieu sur les créatures*, Paris, 1714, in-12; *Vie de D. Pierre Lenain, sous-prieur de la Trappe*, ib., 1715, in-12; et une *Traduct.* du tr. d'Agrippa, de l'excellence des femmes au-dessus des hommes, ibid., 1713, in-12.

ARNAULD (ANTOINE), fils aîné d'Antoine Arnauld, avoc.-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Reçu avocat au parlem. de cette ville, il s'y distingua par son éloquence. Il mourut le 29 déc. 1619, avec la réputation d'un grand orateur et d'un homme de bien. On dit que Catherine de Médicis voulut le faire secrét. d'état, mais qu'il eut le désintéressement de répondre qu'il la servirait mieux en qualité d'avocat général. Son plaidoyer contre les jésuites, en faveur de l'univ. de Paris en 1594, lui acquit un grande célébrité; il a été réimprimé en 1717, in-12. Il publia au nom du roi un autre discours sur le rétablissement demandé au monarque par les jésuites; l'*Anti-Espagnol*, impr. dans un rec. de discours sur l'état de la France, Paris, 1606, in-12; *la Fleur de Lis*, 1593, in-8; *Avis au roi Louis XIII pour bien regner*, 1612, in-12; deux *Philippiques*, 1592, in-8; une *Savoisienne*, impr. à Grenoble, 1630, in-8.

ARNAULD (ANTOINE), le 20e des enfans d'Antoine Arnauld, né à Paris en 1612, y prit le bonnet de doct. en 1641, et deux ans après fit impr. son livre sur les abus *de la fréquente communion*. Les disputes sur la grâce offrirent un nouvel aliment à son génie polémique; ses écrits violens à ce sujet le firent exclure de la faculté de théol. Il s'ensevelit dans la retraite, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX, en 1668; à cette époque, l'archev. de Sens et l'év. de Châlons, ses médiateurs, le présentèrent au nonce. Louis XIV témoigna l'envie de le voir, et toute la cour lui fit un accueil digne de sa renommée. Le docteur tourna ses armes contre les protestans; il donna la *Perpétuité de la foi*, et plusieurs autres livres de controverse. Ce calme ne fut pas de longue durée. L'autorité qu'il avait dans son parti, ses nombr. relations, et les fréquentes visites qu'il recevait, donnèrent de l'ombrage au gouvernement; au moment de voir fondre l'orage sur sa tête, il se retira volontairement dans les Pays-Bas. En 1683, il eut un démêlé avec Malebranche, à l'occasion du traité *de la nature et de la grâce*, et l'attaqua sur le système que l'on voit tout en Dieu, système qu'il avait autrefois vanté. Cette lutte ne cessa qu'avec ses jours. Il m. à Bruxelles, en 1694, dans les bras du P. Quesnel. On a de cet homme illustre environ 140 volumes, dont il existe une nouvelle édition complète en 42 volumes in-4, Lausanne et Paris, 1775-79. Ses productions les plus remarquables sont: La *Grammaire générale et raisonnée*, faite avec Lancelot; l'*Art de penser*, fait avec Nicole; plusieurs vol. de la *Morale pratique des jésuites*, 1669-1694, 8 vol. in-12; *Apologie pour les catholiques contre Jurieu*, 1681, 2 vol. in-12. On a pub. après sa m. 9 vol. de *Lettres* qui peuvent servir à l'hist. de sa vie. Le P. Quesnel a écrit la *Vie* d'Arnauld avec des pièces justificatives et quelques écrits posthumes. Larrière en a publié une bien plus détaillée, Lausanne, 1783, in-4, et 2 vol. in-8.

ARNAULD D'ANDILLY (ROBERT), frère aîné du précédent, occupa, jeune encore, des charges importantes. A l'âge de 55 ans, il quitta la cour pour se retirer à Port-Royal des Champs. Lorsque Louis XIV choisit pour ministre des affaires étrangères Pomponne son fils, il voulut voir le bon vieillard, et lui fit un accueil si gracieux, que l'illustre solitaire, surpris d'avoir un sentiment d'orgueil, répétait sans cesse: « Il faut s'humilier. » On a de lui la traduct. *des confessions de St. Aug. de l'Hist. des Juifs, par Josèphe*, et les *mémoires de sa vie*, écrits par lui-même. Né à Paris en 1589, mort en 1674.

ARNAULD (HENRI), frère du précédent, né à Paris en 1597, évêque d'Angers, fut d'abord doyen du chapitre de Toul, et nommé à l'évêché de cette ville qu'il refusa. Envoyé extraordinaire de France à Rome, il y déploya un grand zèle et un esprit conciliateur. A son retour en France, il fut fait év. d'Angers en 1649, ne quitta plus son diocèse, et fut fidèle au roi dans la guerre des princes. M. à Angers en 1694, à 96 ans, généralement regretté pour ses vertus épiscopales. Ses négociations à la cour de Rome ont été publiées par Burtin, Paris, 1748, 5 vol. in-12.

ARNAULD (HENRI-CHARLES), né à La Haye en 1662, et mort à Paris en 1756, connu sous le nom d'abbé de Pomponne. Dès l'âge de 15 ans, il fut pourvu de l'abbaye de St-Maixent, 9 ans après de celle St-Médard; il remit la première entre les mains du roi, et successivement ambassad. à Venise, garde des sceaux, chancelier, surintendant des finances et commandeur des ordres du roi, il remplit toutes ces fonctions avec le même éclat. En 1743, il fut élu membre de l'acad des inscrip. et b.-lett.

ARNAULD (MARIE-ANGÉLIQUE), sœur de l'illust. théol. Dès l'âge de 11 ans, elle fut nommée abbesse de Port-Royal de Champs, et six ans après elle mit la réforme dans son abbaye. Elle transféra son monastère à Paris; et le roi, d'après sa demande, permit que l'abbesse fût élective et triennale. Née en 1591, morte en 1661.

ARNAULD (ANGÉLIQUE de SAINT-JEAN), nièce de la préc., abbesse de Port-Royal, née en 1624, m. en 1684. On a d'elle, *Mémoires* pour servir à la vie de la mère Angélique sa tante, Paris, 1737, in-12.

ARNAULT DE NOBLEVILLE (L.-Daniel), médecin, né à Orléans en 1701, et m. en 1778, est auteur du *Manuel des dames de charité*, Orléans, 1747, in-12, réimprimé à Paris, 1755-58-66, in-12; *Ædologie*, ou Traité du Rossignol, Paris, 1751, in-12; *Hist. nat. des animaux*, etc., Paris, 1756, in-12; *Descript. abrégée des plantes usuelles pour le Manuel des dames de charité*, 1767, in-12; ces deux derniers en société avec Salerne, naturaliste; *Cours de médecine pratique*, Paris, 1769, in-12.

ARNAULT (Henri), méd. et mathémat., né en Hollande, s'établit en France, et mourut à Dijon en 1460. On trouve de lui dans la bibliothèque du roi un MS., n° 7295, intit. : *De motibus planetarum*, lib. 2.

ARNAULT DE LA BORIE (François), né en 1507, chancelier de l'université de Bordeaux, est auteur des *Antiquités du Périgord*, 1577, et d'une *Traduct.* du Tr. des Démons de J. Maldonat, etc., Paris, 1617, in-12.

ARNAVON (François), né à Lisle au comtat venaissin, était avant la révolution chanoine de cette ville et prieur de Vaucluse. Il a été député par l'assemblée représentative en 1790 auprès de Pie VI, pour régler les affaires du comtat. A la restauration, il fut nommé chanoine de la métropole de Paris et vicaire-général de l'archevêque de Corfou. Mort en 1824. P. On a de lui une *Apologie de la religion chrétienne* contre le Contrat social; 1773, in-8; *Pétrarque à Vaucluse*, Avignon, 1805, Paris, 1814.

ARND (Jean), théol. luthérien. Il mit son bonheur à soulager les malheureux, et se distingua par des écrits où respire une charité vraiment chrét. Le plus connu, intit. *Du vrai christianisme*, a été trad. en lat., en franç. et dans presq. toutes les lang. vivantes. Le déréglement des mœurs dont se plaignaient les protestans provient, suivant lui, de ce qu'ils rejettent la nécessité des bonnes œuvres, et de ce qu'ils soutiennent que la foi suffit pour justifier. Né dans le duché d'Anhalt en 1555, m. à Zell en 1621, surintendant des églises du duché de Lunebourg.

ARND (Christian), prof. de logique à Rostock, où il mourut en 1683, avait successivement étudié et professé à Leyde, à Leipsig et à Strasbourg. On a de lui : *Dissertatio de philosoph. veterum*, 1650, in-4, et *Discursus politicus de principiis constituentibus et conservantibus rempublicam*, 1651, in-8.

ARND (Josué), ministre luthérien, né à Gustrou, succéda, en 1653, à son frère Christian dans la chaire de logique de Rostock, et devint aumônier de Gustave Adolphe. Il mourut en 1685, après avoir publié un grand nomb. d'ouvr. de philosophie, d'histoire et de controverse, indiqués dans les Mémoires de Nicéron, tom. 33. Les plus remarquables sont : *Lexicon antiquitat. eccles.*, Greifswald, 1669, in-4, des poésies lat. et une traduction en lat. de l'*Histoire de Wallenstein* de l'italien de Gualdi.

ARND (Charles), fils du précéd., et professeur de langue hébraïque à Rostock, un des créateurs de l'histoire bibliographique générale, est auteur de *Schediasma de Phalaride*, etc., et *Schediasma bibliothecæ græcæ*, Rostock, 1703, in-8; *Systema litterarium; De cancellariorum vestigiis, apud Hebræos*, etc., et une *Vie* de son père; la sienne se trouve dans les *Annales litter. du Meklenbourg*, année 1721, p. 37.

ARND (Godefroi), a donné une *Chronique de la Livonie*, en allemand, Hall, 1753, in-fol.

ARNE (Thomas-August.), compositeur anglais, introd. un nouveau style musical, tiré de l'italien, de l'écossais et de l'anglais, et s'en servit habilement dans ses chants patriotiques, parmi lesquels on cite son *Rule Britannia*, et dans la musique de plusieurs opéras, dont il fit même souvent les paroles. Il est mort en 1778.

ARNE (Michel), fils du précédent, est auteur de la musique de quelques opéras.

ARNEMAN, méd. allemand, mort en 1806, a laissé plusieurs ouvr. de médec. insérés dans les recueils périodiques sur cette science.

ARNHEIM ou ARNIM (J.-George), général saxon, né dans l'Uckermarck en 1581, servit successivement sous Ferdinand II, empereur d'Allemagne, et Gustave Adolphe, roi de Suède; mais ce prince l'ayant fait arrêter dans son château, sous prétexte de trahison, et transférer à Stockholm, Arnheim s'en échappa et entra au service de l'électeur de Saxe. Doué d'une activité extrême et d'une tempérance si remarquable qu'on l'appelait le *capucin luthérien*, il se distingua parmi les généraux de la guerre de trente ans, et rendit ses armes redoutables. Il mourut à Dresde en 1641.

ARNIGIO (Barthélemy), poète et littér., né à Brescia, n'ayant pu réussir dans la médecine, se donna entièrement aux lettres, à Venise, et revint mourir dans sa patrie en 1577. On a de lui des *Rime letterę ed orazione*, Venise, 1558; *Lettura sopra il sonetto del Petrarca*, Brescia, 1565; ses *Dieci veglie d'egli ammendati costumi dell' umana vita*, Brescia, 1577, in-8, sont fort estim. comme ouvr. de morale, et ont été traduites en français par P. de Larivey, Troyes, 1608, in-12.

ARNISÆUS (Henningus), méd. et anatomiste, né à Halberstadt, fondateur du jardin de botanique d'Helmstadt, au duché de Brunswick, et premier méd. de Christiern IV, roi de Danemarck, écrivit un gr. nomb. d'ouv. sur l'anatomie, la politique et la jurisprudence, et mourut en 1636.

ARNKIEL (Trogillus), surintendant des églises de Holstein, m. en 1713, est aut. de *la Religion des Cimbres païens*, et de l'*Histoire de la Conversion des peuples du Nord*, ouvrages allemands très-estimés.

ARNKIEL (Frid.), fils du précéd., a donné une *Histoire du christianisme dans le Nord*, Gluckstad, 1712, in-4, en allem.

ARNOBE, l'ancien, écr. et philos. chrét. du 3e S., était prof. de rhét. à Sicca vers 297, quand il se convertit au christianisme. Pour obtenir l'ordre de la prêtrise, il publia, comme gage de la sincérité de sa foi, le *Traité* célèbre contre les gentils, dans lequel il combat avec force le paganisme. On trouve dans ce livre beaucoup d'érudition; le style en est véhément, mais quelquefois obscur et incorrect. Il avait aussi écrit un *Traité* de rhét. qui est perdu. Il fut le maître de Lactance. La meilleure édit. du traité *Adversus gentes* est celle d'Orellius, Leipsig, 1816, 2 vol. in-8.

ARNOBE, le jeune, évêque gaulois semi-pélagien du 6e S., auteur d'un *Comment.* écrit en style barbare sur les Psaumes de David (dans la Biblioth. des pères), qu'on attribue à tort au précédent.

ARNOLD, archev. et électeur de Mayence en 1153, fut victime d'une sédition élevée dans cette ville; sa mort fut vengée par l'emper. Frédéric II, qui fit mourir les trois princip. aut. de la révolte, et raser les fortifications de la ville, qui perdit ses priviléges.

ARNOLD (Nicolas), prof. de théol. à Franeker, dans la Frise, se distingua comme prédicateur. Ses ouv. roulent sur des matières de controverse, et sont écrits en latin. Né à Lesna, en Pologne, l'an 1618, mort à Franeker en 1680.

ARNOLD (Michel), un des fils du précéd., m. en 1738, à Harlem, où il était ministre du saint Evangile, a pub. le *Thalmud*, avec une traduct. et des commentaires.

ARNOLD (Godefroi), né en 1665, m. en 1714, pasteur à Perleberg, dans la marche de Priegnitz. Sa gr. *Hist. de l'Eglise et des hérésies* en allem., comprend tous les siècles chrét.; elle fit sa réputation et ses malheurs. Les théol. le blâmèrent de s'être élevé avec trop d'amertume contre le clergé dominant, et d'avoir essayé de réduire la doctrine chrétienne à la morale évangélique mise en action.

ARNOLD (Christophe), né à Nuremberg en 1627, m. en 1656. Il a donné plusieurs édit. d'aut. latins avec des commentaires.

ARNOLD (Franç.), dominic. du Maine, Anne d'Autriche approuva son projet d'ériger en faveur du sexe un ordre de chevalerie, pour étendre le culte de la Vierge. N'ayant pu le mettre à exécution, il se fit médecin, et publia un livre intit. *Révélations charitables de plusieurs remèdes*, qui l'a fait mettre au nombre des charlatans empiriques.

ARNOLD (Christophe II), astronome allemand, m. en 1697, d'abord simple paysan, étudia seul l'astron. et y fit de grands progrès. Il observa la grande comète de 1683 et le passage de Mercure par le Soleil en 1690. Il a fait et consigné un gr. nomb. d'*Observ. astronomiques*, de 1688 à 1697, dont il donna les six premières années à l'astron. God. Kircher, et les dernières à la bibliothèque de Leipsig.

ARNOLD (Samuel), musicien et compositeur allemand, s'établit en Angleterre dans le 18e S. Il y composa plusieurs oratorios et opéras, et donna une superbe édition des œuvres d'Haendels. M. en 1802, il fut enterré à Westminster.

ARNOLD D'HILDESHEIM, historien allemand du 13e S., a continué *les Chroniques des Esclavons* de Helmoldus, pub. à Lubeck, 1659.

ARNOLD (Benoit), général américain, né dans le 18e S., s'est rendu célèbre par ses talens militaires, sa bravoure et sa défection pendant la guerre de *l'indépendance* des Etats-Unis. Après avoir tenu la conduite la plus honorable dans diverses campagnes, il fut nommé commandant de Philadelphie en 1778. Dès cette époque sa conduite changea totalement; ses dépenses, son luxe et ses exactions le firent dénoncer par les habitans de cette ville, à l'assemblée de Pensylvanie, qui le condamna à être réprimandé par le général Washington. S'étant alors retiré du service, il fut rappelé peu de temps après par ce même général, qui lui donna un commandement. Mais il entra bientôt en négociation avec le général anglais sir Henri Clinton, par l'entremise du major André (*v.* ce nom), pour livrer la place et la division qu'il commandait. Ce complot, ayant été découvert, coûta la vie au major André; mais Arnold réussit à se réfugier auprès du général Clinton, fut nommé brigadier général au service d'Angleterre, et tourna ses armes contre une patrie qu'il avait défendue avec tant de zèle. Il se rendit après la paix en Angleterre, et mourut à Londres en 1801.

ARNOLD (Thomas), méd. de Leicester, où il fonda un établissement pour les fous, qu'il dirigea jusqu'à sa mort arrivée en 1816. Il était membre du collège de Londres, et de la société royale de médecine d'Edimbourg. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de pleuritide ; A case of hydrophobia succesfully treated*, 1793; *Observations on the menagement of the insane*.

ARNOLF ou **ARNOUL**, histor. milanais de la fin du 11e S., a composé une *Hist. de Milan*, de 923 à 1077, exacte et fidèle, dont la meilleure édit. se trouve dans les *Rer. ital. scriptor.*, de Muratori.

ARNOLFO DI LAPO, archit. ital., m. en 1300, fut élève de son père, aussi architecte, qui avait rendu de grands services à Florence, et entre autres pavé la ville de larges dalles. Le fils ne s'illustra pas moins que lui, et après avoir revêtu la ville d'une troisième enceinte flanquée de tours, et construit un grand nombre de ponts, de palais, etc., il termina par son plus bel ouvrage, la *Santa Maria del Fiore*, cathédrale de Florence, qui fut achevée par Brunelleschi, et passe pour un des plus vastes et des plus hardis édifices de l'Europe; on y reconnait le passage du style gothique à l'antique qui devança la renaissance de l'architecture.

ARNOLPHE ou **ARNOUL** de Calabre, écriv. du 10e S., a composé une *Chronique historique* de son pays de 923 à 965. On la trouve sous le titre de *Chronicon saraucenico Calabrum*, dans le tome 2 de *l'Histoire des écriv. du royaume de Naples*, pub. par Taffury.

ARNON, chanoine de Bavière, mort en 1175, écrivit contre Solmar, qui attaquait l'Eucharistie, et pub. le *Scutum canonicorum*, qu'on trouve dans les *Miscellan.* de R. Duelli, Augsbourg, 1723. Il prétend y prouver que les chanoines vivent aussi chrétiennement que les moines.

ARNONE (Jean), napolitain, et prof. de droit à Salerne, vers 1535, a pub. un vol. de *Commentaires, Dialogues* et *Soliloques*, in-4, et un *Traité de Cautelis*, in-fol.

ARNOUL (St) ou **ARNULPHE**, fut martyrisé par les Francs, chez qui il était allé porter la foi après le baptême de Clovis.

ARNOUL (St), exerça d'abord plusieurs emplois à la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, s'y maria et eut deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut père de Pépin d'Héristal, qui le fut de Charles Martel, tige des rois de la 2e race. Devenu veuf, il entra dans les ordres, fut nommé év. de Metz en 615, et mourut saintement dans la retraite.

ARNOUL (St), év. de Soissons et fondateur du monastère d'Aldenbourg près Bruges, où il mourut en 1087.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis le Germanique, succéda en 887 à son oncle Charles-le-Gros, défit les Normands en 892, et l'année suivante, se fit couronner roi d'Italie à Pavie. Il força le duc de Bavière à se reconnaître son tributaire, fut couronné emper. par le pape Formose en 896, déposé deux ans après par un concile de Rome, et empoisonné à Ratisbonne en 899. Son fils, Louis IV, lui succéda.

ARNOUL, év. de Lisieux, se démit de son évêché, et se retira dans l'abbaye de St-Victor à Paris, où il mourut en 1182. On a de lui des *épîtres* curieuses sur l'histoire et la discipline ecclés. de son temps, et des *poésies*.

ARNOUL ou **ARNULPHE**, év. de Rochester, au 12e S., a laissé un liv. int. : *Textus Roffensis*, dont Warton a donné un extrait dans son *Anglia sacra*.

ARNOUL (René), poète français, né à Poitiers en 1571 et m. en 1639, publia, en 1587, un rec. de vers int. : *l'Enfance de R. Arnoul*. Il fut pendant 30 ans conseiller du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et contrôleur de sa maison.

ARNOULD (Sophie), née à Paris en 1740, débuta à l'Opéra en 1757, et se retira en 1778, après avoir fait les délices de ce théâtre, autant comme actrice que comme chanteuse. Elle acquit aussi une grande célébrité par ses bons mots et la vivacité de ses reparties, qui ont été recueillies en 1 vol. in-12. M. en 1802. M. A. Deville a publié *Arnoldiana* ou *Sophie Arnould et ses contemporains*, 1813, in-12.

ARNOULD (Amb.-Marie), membre de la Convention nationale après le 9 thermidor (27 juillet 1794), et membre du Conseil des anciens, tribun et maître des comptes, m. en 1812, prit peu de part aux discussions politiques et s'occupa spécialement de finances et de commerce. On a de lui *De la balance du commerce*, Paris, 1791, et autres brochures en matière de finance.

ARNOULD, méd. ou plutôt charlatan du 18e S., inventeur d'un *sachet anti-apoplectique*.

ARNOULT (Jean-Baptiste), jésuite, né à Besançon en 1689, mort dans la même ville en 1753, aut. d'un *Tr. de la prudence*, Besançon, 1733, ouv. rempli de proverbes triviaux en différentes langues; un *Tr. de la grâce*, en lat., 1738, in-8, et d'un 3e ouv. intit. : *le Précepteur, etc.*, Besançon, 1747, in-4. Ils furent pub. sous le nom d'André Dumont.

ARNPECK (Avitus), bénédictin, et chapelain de l'év. de Freisingen, mort en 1465, a composé une *chronique* que Leibnitz a tirée de l'oubli, et dont il

a donné des extraits dans ses *Scriptores Brunswicenses*.

ARNTZENIUS (Jean), jurisc. et philologue, fils d'Henri Arntzenius, successivement directeur des gymnases de Wesel, Arnheim et Utrecht, m. en 1728. Jean fut nommé la même année profess. d'hist. et d'éloquence à l'athénée de Nimègue, et en 1742 l'univ. de Franeker lui donna la chaire de Burmann, où il m. en 1759. Ses principaux ouv. sont : *Dissertationes de colore et tincturâ comarum et de civitate romanâ apostoli Pauli*, Utrecht, 1725, in-8; *Orat. de delectu scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt*, Nimègue, 1726, in-8. Ses *Poèmes lat.* et trois *Disc.* ont été publ. après sa m. par J.-H. Arntzenius son fils, Leuwarde, 1762, in-8.

ARNTZENIUS (Othon), frère du précéd. professa successivement les belles-lettres à Utrecht, Gonde, Delft et Amsterdam, et mourut en 1763. On a de lui : *De milliario aureo*, Utrecht, 1728; une bonne édit. *Variorum* des *Distiques de Caton*, Utrecht, 1735, et Amsterdam, 1754, avec deux *Dissert.* de Withof; des *harangues*, *comment.*, etc.

ARNTZENIUS (J.-Henri), fils de Jean Arntzenius, suivit, comme son père et son oncle, la carrière de l'éducation publique, et fut prof. de droit à Utrecht, où il m. en 1797. Parmi les nomb. ouvr. de ce philologue laborieux et sav., on remarque ses *Institut. juris belgici*, Groningue et Utrecht, 1788, in-8; une édit. des *Panegyrici veteres* et des *poètes chrétiens*, des *dissert. philologiques*, des *lettres*, des *mélanges*, etc.

ARNU (Nicolas), dominicain, mort à Padoue en 1692, où il professait la métaphysique, est aut. de plusieurs ouv. de philos., de *Comment. sur la Somme de St Thomas*, et d'un autre ouv. sur la *ligue entre l'empereur et le roi de Pologne contre le grand seigneur*.

ARODON (Benjamin), juif allemand, aut. d'un liv. de préceptes pour les femmes, qui a été trad. en ital. par le rabbin Jacob Alpron. Cette dern. version, corrigée par le rabbin Isaac Levita, fut réimprimée à Venise en 1652.

AROMATARI (Joseph degli), né à Assise, vers 1586, exerça la médec. à Venise pendant cinquante ans, et y mourut en 1660, après avoir refusé constamment les offres des princes de son temps. Il cultivait aussi la littérat. Ses deux ouv. les plus remarq. sont une *Dissertation sur la rage* et une lettre *De generatione plantarum ex seminibus*, Venise, 1625, in-4, dont le célèbre Harvey adopta les principes et qui donna un grand jour sur cette matière.

AROT (myth.), génie qui, selon les mahométans, fut chargé de descendre sur la terre pour examiner les actions des hommes.

ARPAJEAN (d'ASSY d'), méd. né à Manjac en 1738, a pub. *Dissert. sur la phthisie pulmonaire*, et a traduit de l'anglais les œuvres de Goster.

ARPAJON (Louis, duc d'), général français sous Louis XIII, après s'être distingué au combat de Felissant, au siége de Montauban, avoir assuré le Languedoc au roi, et défendu Casal et tout le Piémont, se signala, en 1645, par le secours qu'il fournit à l'île de Malte, menacée par Ibrahim. Elu généralissime de toutes les troupes, il mit tant de zèle à assurer la tranquillité de l'île, que le grand-maître, reconnaissant, lui accorda entre autres choses, à lui et à ses descendans, le droit de nommer chevalier un de leurs enfans en naissant, lequel serait grand-croix à 16 ans. A son retour, d'Arpajon fut ambass. en Pologne et créé duc par Louis XIV. Il m. à Séverac en 1679.

ARPE (Pierre-Fréd.), prof. de droit à Hambourg, sa patrie, mort en 1748, a laissé un grand nombre d'ouvr. pleins de recherches histor., dont le meilleur est un *Recueil d'observations sur les lois des anciens Cimbres*.

ARPHAXADE, fils de Sem, vint au monde deux ans après le déluge, et eut pour fils aîné Salé. Il m. vers l'an 2008 av. J.-C., âgé de 438 ans, selon la Bible.

ARPHAXADE, roi des Mèdes. Dans la Bible on le croit fils de Déjocès ou de Phraortès. Quelques chronologistes le font contemporain d'Ochus, et disent qu'après avoir soutenu pendant douze ans la guerre contre ce prince, il fut tué sur le champ de bataille, ce qui mit fin à l'empire des Mèdes.

ARPINO ou JIUSEPPINO, autrement *Joseppin* (Jos.-César d'), célèbre peintre ital., doué d'une grande facilité et d'un coloris brillant, mais dépourvu de la grande manière de l'école d'Italie, qui dégénérait de son temps; a fait un gr. nomb. de tableaux, surtout à Rome. Clément VIII le nomma chevalier du Christ et directeur de St-Jean-de-Latran. Mort à Rome en 1640.

ARRAÈS (Amador), écriv. classique portugais et év. de Portalègre, mort en 1600, s'est fait une grande réputation par ses *Dialogues moraux*, dont le style est quelquefois dur, mais plein d'énergie et de force.

ARRAGOS (Guillaume), méd. et chimiste, né à Toulouse, a laissé de nomb. *dissert.* sur les deux sciences qu'il professait. Il mourut en 1610, à Bâle.

ARREDONDO (Isidore), peintre espagnol, mort à Madrid en 1702, eut Franç. Ricci pour maître, et hérita de sa précieuse coll. de tableaux et de dessins.

ARRHACHION, athlète au pancrace, en 652 av. J.-C., fut proclamé vainqueur à Olympie, quoique tué par son adversaire.

ARRHENIUS (Jacob), prof. d'hist. à Upsal, m. en 1725, a donné entre autres écrits : *Patria, et ejus amor, ex Cicerone de legibus lib.* II, Upsal, 1670; *Dissert. lat. sur div. sujets d'hist. et de littérat.*, et des *cantiques* en suédois.

ARRHIDÉE, fils naturel de Philippe et d'une courtisane de Larisse, fut placé après la mort d'Alexandre sur le trône de Macédoine, 321 ans avant J.-C. Ce prince, aussi faible d'esprit que de corps, se laissa gouverner par Perdicas et Eurydice, sa nièce et son épouse; mais Olympias le fit mettre à mort avec Eurydice, l'an 315 avant J.-C.

ARRIA, femme de Cæcina Pœtus, suivit jusqu'à Rome son mari, condamné à mort par l'empereur Claude, comme complice de Scribonianus, rebelle d'Illyrie. Perdant tout espoir, elle se frappa la première et lui présenta l'épée en disant froidement : « *Pæte, non dolet*, » Pœtus suivit son exemple.

ARRIA, fille de la précéd. et épouse de Pœtus Trasea, condamné par Néron, ne voulait pas non plus survivre à son mari; mais il s'y opposa, et la conjura de ne pas abandonner ses enfans.

ARRIAGA (Roderic d'), jésuite espagnol, mort en 1667 à Prague, où il professait la théol., est aut d'un *Cours de philosophie*, en 1 vol. in-fol. et de 8 vol. sur la théologie.

ARRIAGA (Gonzalve), dominicain espagnol m. en 1667, a écrit la *Vie de St Thomas d'Aquin*

ARRIAGA (Paul-Joseph), jésuite au Pérou m. en 1622, a laissé entre autres ouv. *De extirpatione idolatriæ Indorum*, etc., imp. au Pérou en 1621

ARRIEN (Flavius), historien grec, naquit dan le 2e S. à Nicomédie, étudia la philosophie sou Epictète, et porta les armes sous Adrien, qui l donna le gouvernement de la Cappadoce, et il dé fendit cette province contre les Alains. Marc-Au rèle le nomma consul et grand-prêtre de Cérès de Proserpine. Nous avons de lui un ouv. célèb sur l'*Expédition d'Alexandre*, remarquable p l'impartialité et le discernement de l'auteur; l *Indiques*; un *Périple du Pont-Euxin*; une *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains*; u *Tr. de Tactique* et le *Manuel d'Epictète*, ouv. da lequel il a reproduit la doctrine et même les e pressions de son maître. La meilleure édit. d'A rien est celle de Schmieder, Leipsig, 1792 et 179 avec une traduct. lat. de Bonav. Vulcanius. On a franç. : Le *Nouv. manuel d'Epictète*, trad. p Dacier, 1716, 2 vol. in-12, à la suite de la trad.

Manuel d'Epictète. Trad. nouv. par Debure Saint-Fauxbin, 1784, 2 vol. in-18; l'*Hist. des expéditions d'Alexandre*, trad. par Perrot d'Ablancourt, 1646, in-8; traduct. nouv. par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8, et un atlas in-4.; *Traité de la chasse*, trad. par M. Gail, avec des notes et des dissertat. 1801, in-18; la *Tactique*, trad. par Guischardt, dans ses *Mémoires militaires*, 1758, 2 vol. in-4.

ARRIEN, poète lat., vers l'an 14 de J.-C. Il avait composé une *Paraphrase des Géorgiques* de Virgile et une *Alexandriade*, qui sont perdues. Suidas lui attribue encore un *trad.* en vers grecs des Géorgiques de Virgile.

ARRIGHETTI (Philippe), chanoine florentin et bon helléniste, m. en 1662, a trad. la *rhétor.* et la *poétique* d'Aristote, et comp. des *discours* académ. et des sermons; tous ces ouvrages sont restés MSs.

ARRIGHETTI (Nicolas), mathémat., philos. et littérat. florentin, élève de Galilée, membre de l'académie platonique de Florence, est aut. d'un grand nombre de *discours academ.*, impr. dans les *Prose fiorentine*, et d'une trad. en toscan des *Dialogues de Platon*, que sa mort, arrivée en 1643, lui empêcha de terminer.

ARRIGHETTI, jésuite, mort à Sienne en 1767, a pub. une *Théorie du feu*, Sienne, 1750, in-4.

ARRIGHETTO ou ARRIGO (Henri), *da Settimella*, poète lat. de Florence du 12e S., surnommé *il Povero*, a célébré sa misère dans un poème élégiaque intit.: *De fortunæ diversitate et consolatione philosophiæ*, qu'on lisait de son temps dans les écoles comme modèle, mais dont la postérité a fait justice.

ARRIGHI (François), professeur de droit à Padoue, où il m. en 1765, a écrit en lat. l'*Hist. de la guerre de Chypre*. — Un autre Arrighi (Louis), imprim. de Vicence, a pub. un *Tr. sur l'art d'écrire les lettres de chancellerie* et une *Méthode de tenir la plume*. Rome, 1522.

ARRIGONI (Pompée), card. romain, m. en 1616, fut très-habile dans la jurisprudence et fort utile aux papes Grégoire XIII et XIV, Clément VIII, Léon XI et Paul V: ce dern. le fit arch. de Bénévent. On a de lui un gr. nomb. de *Lettres* et de *Disc.*, impr. avec les lettres de J.-B. Lauro, Cologne, 1624, in-4. — Son frère François, mort à Bergame en 1645, a laissé des *Eloges* et des *Discours* impr. à Bergame en 1636.

ARRIPHE (myth.), nymphe de Diane outragée par Tmolus, roi de Lydie, à qui elle avait inspiré la passion la plus vive.

ARRIQUIBAR (don Nicolas), économiste espagnol, a composé vers 1770 un ouv. intit. *Recreacion politica*, Vittoria, 1770, dans lequel il développe des idées très-utiles relatives aux finances, à l'économie et au commerce, et dont l'Espagne n'a pas assez profité.

ARRIVABÈNE (Jean-François), poëte mantouan du 16e S., passa sa vie à la cour des souverains, où il brilla par la vivacité de son esprit. Il a composé des *Eglogues maritimes*, des *Discours*, des *Lettres*, impr. dans les *Rime di diversi*, et autres recueils du temps.

ARRIVABÈNE (Jean-Pierre), disciple de Philelphe et bon helléniste, m. évêq. d'Urbin en 1504, est aut. d'un poème lat. intit. *Gonzagidos*, en l'honneur du marquis Louis III de Gonzague, général du duc de Mantoue, et de quelq. *Lettres latines*, imprimé à Milan en 1506.

ARRIVABÈNE (Hippolyte), de la même famille, m. en 1739, fut méd. à Rome. On a de lui un discours académique intit. *la Vera idea della medicina*, Reggio, 1730, in-4, et des *poésies* imprimées à Modène, 1717.

ARROGO (Diego d'), peintre de Philippe II, excella dans la miniature. M. à Madrid en 1531.

ARROWSMITH (Jean), profess. de théol. à Cambridge vers 1600, est aut. de *Tactica sacra*, Amsterd., 1700, et d'autres ouvrages théologiques.

ARROWSMITH (A......), éditeur de cartes géographiques, né à Londres vers le milieu du 18e siècle, m. en 1823, s'est distingué par ses connaissances assez étendues dans la science qui a fait l'occupation de toute sa vie. Ses cartes ne sont cependant pas toutes également estimées. Il a souvent admis des renseignemens dont il n'était pas à même d'apprécier l'exactitude. Ses *Mappemondes*, d'après la projection de Mercator, sont ce qu'il a fait de mieux.

ARROY (Besian), théol., docteur de Sorbonne au 17e S., né à Lyon, est connu par quelques ouvr., dont les principaux sont: *Apologie pour l'eglise de Lyon*, 1544, in-4; *Hist. de l'abbaye de l'île Barbe*, ib., 1668, in-12; *Questions décidées sur la justice des armes du roi de France*, etc., Paris, 1634, in-8, etc.

ARRUBAL (Pierre d'), jésuite et théol. espag. vers 1579, fut le défenseur du molinisme, pour lequel il a composé divers ouvrages estimés.

ARSACE Ier, fondateur de l'emp. des Parthes, et chef des Arsacides, d'abord simple soldat de Séleucus, roi de Syrie, profita de l'affaiblissement de ce prince pour délivrer du joug ses compatriotes, l'an 255 ou 250 avant J.-C., battit Séleucus et le fit prisonnier.

ARSACE II, succéda au précéd., fut un prince belliqueux, et sut faire respecter son territoire par Antiochus-le-Grand.

ARSACE, roi chrétien d'Arménie, allié des Romains, secourut Julien contre les Perses. Sapor, leur roi, le fit prisonnier par trahison, et le fit mourir l'an 369.

ARSACE (St), moine persan du 4e S., mort de douleur après la destruction qu'il avait prédite de sa patrie, arrivée en l'an 358 à la suite d'un tremblement de terre.

ARSACIDES, dynastie des rois des Parthes, fondée 255 ans avant J.-C. par Arsace Ier, nom commun à trente de ses successeurs, et dont Artaban IV fut le dernier prince en 218. Cette famille ne s'éteignit pourtant pas en lui et continua de régner en Arménie.

ARSAMES, un des premiers rois d'Arménie, qui, selon Polyen, donna des secours à Antiochus Hiérax, réfugié dans ses états, et fut le fondateur d'Arsamosate vers 246 avant J.-C.

ARSAMES, est cité dans l'histoire de la Perse, comme père d'Histaspe, et aïeul de Darius.

ARSAMES, fils du précédent.

ARSAMES, général révolté contre Darius.

ARSAMES, fils d'Artaxercès-Longuemain, tué par Artaxercès Ochus.

ARSAMES commandait le passage du Granique, et périt à la bataille d'Issus.

ARSEGNINO, grammair. de Padoue au 13e S., qui, selon Scardéone, aurait composé un traité des règles de la grammaire sous le titre de *Quadriga*, ce qui est la seule autorité sur son existence.

ARSELEYN, peintre holland., m. à Amsterdam en 1660. On a gravé d'après lui des *Ruines* et 24 *Paysages* exécutés dans la manière de Bamboche (v. ce nom).

ARSÈNE (St), diacre de l'église romaine, précepteur d'Arcadius, fut très-vénéré de l'empereur Théodose son père; ne pouvant vaincre le caractère opiniâtre de son élève, et dégoûté de la cour, il se retira dans les déserts de Scété, qu'il ne voulut plus quitter, malgré les instances de Théodose et d'Arcadius, et où il mourut en 445, à 95 ans.

ARSÈNE, évêq. d'Hipsèle et mélécien, rentra dans la communion de l'église et s'attacha à saint Athanase.

ARSÈNE, patriarche grec, fut élevé rapidement à cette dignité par l'empereur Lascaris, qui le chargea en mourant de la tutelle de son fils; mais Michel Paléologue s'étant emparé de l'autorité et

ayant fait crever les yeux au jeune Lascaris ; le prélat excommunia l'empereur, qui le fit déposer en 1266, et exiler dans l'île de Proconèse, où il mourut en 1273. On a de lui un *Nomocanon* dans la Bibliothèque de Justel.

ARSENIUS, archevêque de Monembasie sous Léon X, est aut. d'un recueil intit. *Præclara dicta philosophorum, imperatorum*, etc., græcè, in-8, où l'on trouve des détails fort curieux.

ARSÈS, le dernier des fils d'Artaxercès Ochus, roi de Perse, fut mis à sa place par l'eunuque Bagoas, qui l'empoisonna l'an 336 avant J.-C.

ARSILLI ou ARSIGLI (François), poète et méd. ital., sous Léon X, auquel il n'eut pas le bonheur de plaire, étant peu courtisan et attaché à sa liberté. Il a composé un poème élégiaque intit : *de Poetis urbanis*, adressé à Paul Jove son ami, et où il parle de tous les poètes de son temps ; il est inséré dans l'*Hist. de la littér. ital.* du père Tiraboschi, tom. 7.

ARSINOÉ, nom de plusieurs princesses égyptiennes. La première fille de Ptolémée Ier, épousa Lysimaque, roi de Thrace, et fit périr Agathocle, fils d'une première femme de Lysimaque. Elle épousa ensuite son propre frère Ptolémée Céraune, qui fit massacrer les enfans qu'elle avait eus de Lysimaque, et l'exila elle-même 290 ans av. J.-C.

ARSINOÉ, sœur et épouse de Ptolémée Philadelphe, fut constamment aimée du roi, et reçut après sa mort les honneurs divins sous le nom de Vénus Zéphirine.

ARSINOÉ, sœur et femme de Ptolémée Philopator ; fut mise à mort par son mari l'an 207 av. J.-C.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Aulète, reçut de César la souveraineté de l'île de Chypre. Ayant voulu enlever l'Egypte à sa sœur Cléopâtre, elle fut prise et amenée à Rome, où Antoine la fit mourir pour plaire à Cléopâtre.

ARTABAN, fils d'Hystaspe et frère de Darius Ier, s'opposa à l'expédition contre la Grèce.

ARTABAN HYRCANIEN, général de Xercès, assassina ce prince à son retour de Salamine, et y régna sept mois après lui, l'an 454 avant J.-C. Artaxerce le tua à son tour et monta sur le trône.

ARTABAN Ier, roi des Parthes, de 216 à 196 avant J.-C., repoussa Antiochus III, le força à faire alliance avec lui, et l'aida dans une expédition contre la Bactriane.

ARTABAN II, monta sur le trône 127 ans av. J.-C., et périt trois ans après dans une bataille contre les Scythes.

ARTABAN III, monta sur le trône vers l'an 4 de J.-C., en détrônant Volones avec l'appui de Germanicus. Ayant indisposé les Romains contre lui, Tibère mit à sa place Tiridate, qu'il sut bientôt renverser du trône. Il en fut chassé encore une fois, et y remonta de nouveau. Il mourut l'an 44 de J.-C.

ARTABAN IV, monta sur le trône en 216 de J.-C., soutint la guerre contre Caracalla et Macrin, et força ce dernier à acheter la paix 200,000,000 de sesterces. Il fut lui-même battu et détrôné par Artaxerce, l'an 226 de J.-C.

ARTABASDE, gendre de l'empereur Léon et général de ses armées, se fit proclamer empereur en 742 ; mais il fut vaincu par Constantin, qui lui fit crever les yeux après avoir pris Constantinople, où il s'était réfugié.

ARTABAZE, général perse, se révolta contre Artaxerce Ochus, vers l'an 356 avant J.-C., et rentra ensuite en grâce auprès de ce prince. Il fut l'un des plus fidèles généraux de Darius III ; après la mort du roi il se rendit à Alexandre, dont il fut bien accueilli.

ARTABAZE, roi d'Arménie, succéda à Tigrane son père, vers l'an 70 avant J.-C., et causa par ses conseils perfides le désastre de Crassus. Dans la suite Antoine le prit et l'emmena à Rom où il le fit mourir l'an 30 avant J.-C.

ARTABAZE ou ARTAVASDE, roi d'Arméni fils et successeur de Tigrane. On a de lui des *trag* des *disc.* et des livres d'*hist.* Ayant trahi Antoi dans la guerre des Parthes, il devint son priso nier, et servit à son triomphe en Egypte. Cléopât s'en défit ensuite l'an 28 avant J.-C.

ARTALE (Joseph), poète ital., mort en 167 servit d'abord contre les Turks au siége de Candi et mérita par sa valeur le titre de chevalier du S George. Son habileté dans l'art de l'escrime lui donner celui de chevalier sanguinaire. On a de l un grand nombre d'écrits en vers et en prose.

ARTANUS, jurisconsulte célèbre de Narbon au 2e S., se perfectionna à Rome, où il se lia d' mitié avec Martial, qui lui fit présent d'un exen plaire de ses poésies.

ARTARIO (J.-B.), archit. et statuaire, né à Ar gna en 1660, s'illustra dans son art, mais fut enco surpassé par son fils.

ARTARIO (Joseph), fils du précéd., surpas son père dans la sculpture, et laissa plus. de s ouvr. à Rome, en Angleterre et à Cologne, où mourut attaché à la cour de l'électeur, en 1769.

ARTAUD, archevêq. de Reims au 10e S., f meux par les contestations qu'il eut avec Hébert Hugues, comtes de Paris, ses compétiteurs, qu fit excommunier dans un concile. Il sacra Lou d'Outremer et Lothaire, qui le nommèrent le grand chancelier.

ARTAUD (Pierre-Jos.), évêq. de Cavaill en 1756, fut un prélat plein de vertus et de scienc Ses *Mandemens*, *Prônes*, *Instruct. pastorales*, so autant de modèles à suivre.

ARTAUD. On ne connaît cet homme de lettr que par le rédaction du petit vol. intit. *Pensées Montaigne*, Paris, 1700, in-12, réimpr. en 180 et par une épitaphe en 16 vers du P. Bouhours, s ami. Cette épitaphe se trouve dans les *Nouvelles la république des lettres* du mois d'août 170 pag. 237. Quelq. catalog. attribuent à un M. A taud, le même sans doute que celui dont nous pa lons, *le Dictionn. des Halles*, extrait du *Diction de l'acad. franç.*, Bruxelles (Paris), 1696, in-12.

ARTAUD (Matthieu), né en 1750, exerça av distinct. la profess. d'avoc., et fut nommé conseill. la sénéchaussée d'Arles, sa ville natale. Poursuivi p les orages de la révolution, il vint à Paris, où resta jusqu'à la mort de Robespierre. En 1810 il f nommé président du tribunal civil de Tarascon, mourut le 1er avril 1821. Il joignait au mérite d' bon jurisconsulte et d'un digne magistrat, d connaissances profondes en histoire naturelle et su tout en botanique. Son fils a fait don à la bibliot de la ville d'Arles du *bel herbier*, rassemblé p son père.

ARTAXERCE Ier, surnommé *Longue-Main* monta sur le trône de Perse en l'an 464 av. J.-C après avoir fait mourir Artaban, assassin de s père. Il fit la guerre aux Bactriens, et reconqu l'Egypte. Il mourut en 397.

ARTAXERCE II, surn. Mnémon, fut roi Perse l'an 404 avant J.-C. Cyrus, son jeune frèr se révolta plusieurs fois contre lui ; il le battit et fit mourir dans la bataille décisive de Cunax Artaxercès excita les Athéniens à faire la guer aux Lacédémoniens. Il mourut l'an 358 av. J.-C après 46 ans de règne. Il avait épousé ses propr filles.

ARTAXERCE III, surnommé Ochus, fils successeur du précédent, se plaça sur le trône faisant assassiner ses deux frères aînés. Il soum l'Egypte qui s'était déclarée indépendante, détru sit Sidon, ravagea la Syrie. Sa cruauté le fit déte ter, et il mourut empoisonné par l'eunuque B goas, l'an 337 av. J.-C.

ARTAXERCE, fondat. du second empire des Perses, avait d'abord servi comme simple soldat sous Artaban IV, roi des Parthes. Il souleva les Perses et remporta sur les Parthes, l'an 226 de J.-C., une victoire décisive, qui le rendit maître de tout l'empire. Il fit la guerre à Alexandre Sévère avec des succès variés, et mourut l'an 242 de J.-C. Il était fils de Sassan, d'où la dynastie qu'il commença prit le nom de Sassanides.

ARTAXIAS Ier, érigea la grande Arménie en roy. indépendant. Il s'allia avec les Romains, qui le soutinrent contre Antiochus-le-Grand.

ARTAXIAS, régna sur l'Arménie du temps d'Antoine.

ARTAXIAS, prince arménien qui régnait du temps de Germanicus.

ARTEAGA (Étienne), jésuite espagnol. Lorsque son ordre fut supprimé, il se rendit en Italie, et vécut long-temps à Bologne. A l'époque de notre révolution, il suivit en France le chev. Azara. Il a laissé : un *Tr. sur le beau idéal* en espagnol ; une *Hist. du théât. musical en Italie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, des *recherches* qui ne sont pas encore imp. sur le *rhythme* des anciens, où l'auteur traite de la musique, de la poésie, de la gram., de la pantomime, de la danse, etc. D'après l'avis de plusieurs connaisseurs, en état de les apprécier, ses découvertes sont neuves, et nécessaires aux progrès de l'art. Il mourut à Paris en 1799.

ARTEDI (Pierre), méd. et natural. suédois, ami intime et contemp. de Linné qui a donné le nom d'*Artedia* à un genre de plantes de la fam. des ombellifères, est aut. de l'*Ichthyologia* ou *Hist. des poissons*, la meilleure que nous ayons, sauf les découvertes faites depuis dans la science. Artédi donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il eut le malheur de se noyer à Amsterdam en 1735. Son ami désolé lui éleva un monument éternel en publiant son ouvrage.

ARTÉMAN, hérétique qui niait la divinité de J.-C. par les mêmes motifs que Théodore de Byzance.

ARTÉMAS, disciple de St Paul qui l'envoya prêcher l'évangile en Crète.

ARTÉME (St), général romain sous Constance, se signala par son zèle pour la destruction des temples et des idoles, et fut condamné à perdre la tête par Julien en 362.

ARTÉMIDORE, de Guide, avertit de la conjurat. tramée contre lui, Jules César, qui ne tint aucun compte de ses avis. Il enseigna la rhétor. à Rome, et composa quelques ouvr. dont il ne reste rien.

ARTÉMIDORE, d'Ephèse, vivait sous Marc-Aurèle; il est auteur d'un ouvrage sur *la chiromancie et l'interprétation des songes*, dont la dern. édit. est celle de Reiskius, Leipsig, 1805, 2 vol. in-8.

ARTÉMIE (Ste), qu'on croit fille de l'empereur Dioclétien, fut convertie à la foi par St Cyrille et périt avec lui sous la persécution de Maximien.

ARTÉMISE, reine d'Halycarnasse, fille de Lygdamis, accompagna Xercès dans son exp. contre la Grèce, 480 ans av. J.-C., et s'y signala à Salamine par des prodiges de valeur; ce qui fit dire que les hommes s'étaient conduits comme des femmes et les femmes comme des hommes. On dit qu'elle devint éprise d'un jeune homme d'Abydos, qui dédaigna son amour, que pour se venger elle lui creva les yeux et fit ensuite le saut de Leucade.

ARTÉMISE II, reine d'Halycarnasse, épousa Mausole, son frère, et se rendit célèbre par son amour pour ce prince; l'ayant perdu de bonne heure, elle lui fit élever, l'an 355, un magnifique tombeau, d'où cette espèce de monument a pris le nom de mausolée.

ARTÉMON de Clazomène, ingénieur contemp. de Périclès, le suivit au siége de Samos, où il inventa, dit-on, le bélier et la tortue.

ARTÉMON, peintre de Rome sous les Césars, se fit remarquer surtout par une *Stratonice*, un *Hercule* et une *Danaé* recevant la pluie d'or, et les *Portiques* d'Octavie.

ARTÉMON, sculpteur, fit de belles statues pour le palais des Césars.

ARTÉPHIUS, philosophe hermétique, qui vivait vers 1130, est aut. de plusieurs ouvr. d'alchimie, entre autres d'un *Tr. sur la pierre philosophale*, trad. en franç. par Pierre Arnauld, imp. avec ceux de Synesius et Flamel, Paris, 1682, in-4.

ARTEVELLE (Jacques), brasseur de Gand, factieux éloquent et puissant qui, ne pouvant se maintenir dans sa révolte, voulut assujettir la Flandre à Edouard III, roi d'Angleterre ; mais il fut massacré à Gand par le peuple en 1345.

ARTEVELLE (Philippe), fils du précédent, vengea son père, et se maintint d'abord dans Gand; mais ayant osé se mesurer avec les Français, il fut vaincu et tué à la bataille de Rosbech, à la tête de 60,000 révoltés.

ARTHÉNION, peint. grec de l'antiquité, élève de Nicias et vanté par Pline. On avait de lui, à Athènes, le *Polygynæcon* ; un *Ulysse découvrant Achille caché sous des habits de femme*.

ARTIÉDA (M.-A., Rey d'), poète et savant espagnol du 16e S., quitta le service pour se livrer à l'étude, et occupa une chaire d'astronomie à Barcelone. Il est aut. de *Discours, Epîtres et Epigram.*, Saragosse, 1605, 1 vol. in-4.

ARTIGNY (Ant. Gachet d'), bibliogr. et chanoine de Vienne en Dauphiné. Ses *Mém. d'histoire, de critique et de littérature*, en 7 vol. in-12, eurent du succès. Né à Vienne en 1706, mort dans la même ville en 1778.

ARTIS (Gabriel d'), ministre protestant, né dans le Rouergue au 17e S., fut pasteur à Berlin, et pub. ses *Sentimens désintéressés sur la retraite des pasteurs*, contre le ministre Benoît, La Haye, 1688, in-12. Son esprit inquiet et turbulent le fit suspendre de ses fonctions pendant 12 ans ; ce qui l'obligea de quitter Berlin pour se retirer à Amsterd. On a de lui divers autres écrits de polémique et de controverse; un *Journal d'Amsterdam* en 1693, et un *Journal de Hambourg*, 1694—96.

ARTLALIN (Cl.-Franç.), prof. de méd. à Besançon, a pub. *Institutiones anatomicæ*, 1753, in-8, *Lettres sur une blessure de la tête*, etc. M. en 1782.

ARTOIS (Jacq. van), peintre flamand né à Bruxelles en 1613, excella dans le paysage. Teniers, son ami, a peint les figures et les animaux de quelques-uns de ses tableaux.

ARTORIUS, méd. cité par St Clément d'Alexandrie comme aut. d'un ouvr. intit. *de longâ vitâ*.

ARTOXARÈS, eunuque d'Artaxercès Ier, obtint le gouvernement d'Arménie vers l'an 350 av. J.-C., et fut un de ceux qui forcèrent Darius Ochus à prendre la couronne, dont il voulut ensuite s'emparer; mais la reine Parisatis le fit périr dans les derniers supplices.

ARTUR (Lactance), moine ital. m. en 1604, a pub. quelques *sermons* et une *Oraison funèbre* du card. Sirletto.

ARTUS, ARTHUS ou **ARTHUR**, prince de la Grande-Bretagne, dont la vie est tellement mêlée de fables, que plusieurs aut. ont nié son existence. Quelques écriv. anglais se sont appliqués à éclaircir ce point d'histoire; selon eux, Artus vainquit les Saxons, les Pictes et les Ecossais, rétablit la foi chrétienne sur les ruines du paganisme, et gouverna son royaume en paix pendant 12 ans. Il fut l'instituteur de l'ordre des chev. de la *Table-Ronde*, si fameux dans les anciens romans, et m. en 542, dans l'île d'Avalon, où son tombeau fut découvert, dit-on, sous le règne de Henri II, vers l'an 1189.

ARTUS I, duc de Bretagne, petit-fils de Henri II, roi d'Angleterre, devait lui succéder au trône; mais son oncle, Jean-sans-Terre, le tua ou le fit tuer à Rouen, en l'an 1202.

ARTUS II, né en 1262, m. en 1312, eut un règne heureux.

ARTUS III dit *le Justicier*, fut d'abord comte de Richemont et connétable de France; il contribua à relever le trône de Charles VII, battit les Anglais en Normandie, en Poitou et dans l'Orléanais, et devint duc de Bretagne, en 1456, après la mort de Pierre dit le Simple, son neveu. Depuis cette époque il fit porter deux épées nues devant lui, l'une comme duc souverain, l'autre comme connétable de France. Il ne régna que 15 mois, et mourut en 1458, dans sa 66e année, regretté du peuple breton, mais haï d'un grand nombre de seigneurs français, dont il avait, étant connétable, reprimé les exactions avec autant de hauteur que de sévérité.

ARTUSI (J. MARIE), chanoine régulier, né à Bologne au 16e S., était mathém. et musicien. On a de lui un *Tr. de contrepoint* en ital. imp. à Venise, 1592, in-fol.; *Raisonnement sur l'imperfection de la musique moderne*, Venise, 1603, in-fol.

ARTUSINI (Cyprien), mathém. et archit. ital., était moine camadule et mourut en 1654; il est aut. d'*Ephémérides perpétuelles*, d'un *Tr. de l'architect. milit. et domestique*, et d'un autre *d'astron.*, Bologne, 1642.

ARTUSINI (ANT.), poète et jurisc., né à Forli en 1554, a laissé quelques *Pièces de vers* et un *Discours* adressé au pape Urbain VIII, en 1624.

ARUM ou ARUMEUS, jurisc. hollandais, né en Frise en 1579, est aut. de *Disc. académiques*, *sur le droit public d'Allemagne*, 1623, in-4; un autre sur la *bulle d'or de Charles IV*, en lat., Iéna, 1617, in-4; *Comment. de Comitiis rom.-germ.*, ibid. 1630, in-4. Mort à Iéna en 1637.

ARUNDEL (THOMAS), né en 1353. Evêque à vingt-un ans, il devint archevêque d'York et de Cantorbéry, ensuite lord-chancelier. Ce fut lui qui, en 1393, transporta les cours de justice de Londres à York. Il prit une part active aux affaires publiques, fut banni par Richard II, revint en Angleterre sous le règne de Henri IV, poursuivit à outrance une secte d'hérétiques appelés les lollards ou Wickleffites et fit brûler quelques-uns de ces sectaires. Il est le premier qui défendit de traduire l'Ecrit.-Sainte en langue vulgaire.

ARUNDEL (THOMAS d'), de la même fam., surn. l'Achille anglais, fut tué en 1434 au combat de Gerberoi, défendu par La Hire et Saintrailles.

ARUNDEL (MARIA, comtesse d'), qui viv. sous Henri VIII, a trad. de l'angl. en lat. la *Vie et les actions d'Alexandre Sévère*; et du grec en lat. les *Sentences recueillies des 7 sages de la Grèce, d'Aristote et de Platon*, etc. etc., ouvr. restés manuscrits dans la bibliothèque de Westminster.

ARUNDEL (THOMAS HOWARD, comte d'), maréchal d'Angleterre sous Jacques Ier et Charles Ier, fut le protecteur des savans et des artistes, dirigea les embellissemens de Westminster, et les édifices de Lincoln's-inn-fields. Il est le premier qui forma en Angleterre des collections de monumens antiques. Arundel envoya des savans à Rome et dans le Levant, qui lui rapportèrent en 1627 les marbres dits d'Arundel ou marbres d'Oxford, contenant la célèbre chronique de Paros, et plusieurs traités relatifs à Priène, Magnésie et Smyrne. (V. MAITTAIRE, CHANDLER, PEIRESC). En 1642, la guerre civile le força de s'expatrier; il mourut à Padoue en 1646. La meilleure édit. des *Marbres d'Arundel* est celle de Maittaire, Londres, 1732, in-fol.

ARUNDEL (GUILLAUME HOWARD), l'un des fils du précédent, fut comte de Stafford.

ARUNDEL (comte d'), de cette même famille, fut condamné à mort à la fin du 16e S. pour avoir entretenu correspondance avec le card. Alan. V. ALAN.

ARUNDEL (BLANCHE), fille du comte de Worcester et femme de lord Arundel, s'illustra par la défense du chât. de Wardour, qu'elle soutint 10 jours avec 25 hommes contre 1300. Morte en 1669.

ARUNS, frère de Tarquin le Superbe fut assassiné par Tullia, sa femme, qui épousa ensuite Tarquin, l'an 218 de Rome.

ARUNS, fils du précéd., fut chassé de Rome avec toute sa famille et tué par Brutus en lui donnant la mort l'an 245 de Rome.

ARUNS, histor. rom. du règne d'Auguste, écrivit l'*Hist. de la guerre punique*, en imitant le style de Salluste qu'il avait pris pour modèle.

ARUNS. V. STELLA.

ARUNTIUS PATERCULUS, sculp. grec, fondit un cheval creux d'airain destiné au supplice des criminels, pour Æmilius Censorius, tyran d'Agista en Sicile, qui comme Phalaris, le lui fit essayer le premier.

ARVIEUX (LAURENT d'), né à Marseille en 1635, fut envoyé extraord. à Constantinople, à Tunis, et consul à Alger et Alep; voyagea longtemps dans le Levant, étudia les langues et l'histoire, et propagea la religion catholique, ce qui le fit combler d'honneurs par Innocent XI. Retiré à Marseille, il s'y consacra entièrement à l'étude de l'Ecrit.-Ste, et mourut en 1702. Ses *mémoires* ont été pub. par le P. Labat, 1735, 6 vol. in-12, et la *relation* de son voyage vers le grand émyr, chef des Arabes du désert par M. de la Roque, ainsi que le *traité* des mœurs et coutumes des Arabes, Paris, 1717, in-12.

ARVIZON (LAURENT d'), grav. suédois du 17e siècle, mort en 1705, a laissé un grand nombre de dessins et gravures représentant les anciens monumens du Nord.

ARYMBAS, fils d'Alcétas, roi d'Epire, partagea le trône avec son frère Néoptolème, eut avec lui de vives contestations, et régna seul pendant 10 ans après la mort de ce prince, arrivée l'an 264 av. J.-C.

ARYSDAGHÈS (St), second fils de St Grégoire l'Illuminateur, prem. patriarche d'Arménie, succ. à son père en 332 de J.-C., fonda un grand nombre d'établiss. religieux, fit beaucoup de réformes et de conversions. Mais son ardente charité lui coûta la vie; il fut pris et martyrisé en 339 par un prince de ce pays nommé Arkeloüs.

ARYSDAGHÈS (BIBLIOPHILE), surn. Kraffer, né dans la haute Arménie en 1170, professa longtemps la théol. et la rhétor. dans la petite et grande Arménie, et mourut à Sis en 1139, laissant une grammaire et un dictionnaire arméniens cités avec éloge par le célèbre gramm. arménien Ezengatzy.

ARZACHEL, astronome espagnol du 11e S., a composé un livre sur l'*obliquité du zodiaque*.

ARZAN, grand prêtre ou pontife païen, et gardien des temples des dieux Kissané et Themetz, à Vichab en Arménie, s'opposa vainement à l'établissement de la religion chrétienne dans cette contrée que St Grégoire l'Illuminateur venait de convertir à la foi. Il fut vaincu dans une bataille qu'il livra contre Ankegsdam, chef des troupes chrétiennes, et tué avec son fils les armes à la main, l'an 302 de J.-C.

ARZAN (ARZROUNY), écriv. et théol. arménien du 5e S., trad. en armén. les *Œuvres* de St Athanase, composa plusieurs *homélies* et *discours*, et un *traité* contre le pyrisme ou l'adoration du feu.

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia, l'an 955 avant J.-C., détruisit l'idolâtrie, vainquit les Madianites et les Ethiopiens, et mourut en 914 avant J.-C.

ASAN III, roi des Bulgares, petit-fils d'Asan II, m. vers la fin du 13e S. Il fut la tige des Asanites.

ASANDRE, général de Pharnace, roi de Pont, se révolta contre lui, le défit, ainsi que Mithridate le Pergaménien, son successeur, et se rendit indé-

pendant. Il ne prit cependant le titre de roi que lorsqu'Auguste l'eut confirmé dans son autorité.

ASBIORN, surnommé *Black*, seigneur danois, trahit indignement Canut IV, et le massacra avec toute sa cour à Odensée en 1083.

ASCAGNE (mythol.), fils d'Enée, prince troyen, et de Créuse, fille de Priam, accompagna son père en Italie après le siége de Troie, et lui succéda dans le royaume de Latium dont il transféra la capitale à Albe-la-Longue. Après un règne de 30 ans, il mourut 1339 ans avant J.-C.

ASCALAPHE (mythol.), fils de l'Achéron et de la nymphe Orphnée, fut métamorphosé en hibou par Cérès, irritée de ce qu'il avait dit de Proserpine.

ASCARIC, roi des Francs dans le 3e S., secoua le joug des Romains, fut vaincu et pris par Constantin, qui le fit exposer aux bêtes dans le cirque.

ASCELIN ou ANSELME (NICOLAS), missionnaire et voyageur en Asie, fut envoyé par Innocent IV près d'un chef mogol vers 1247. Sa relation a peu contribué aux progrès de la géographie, et nous n'avons même pas son journal en entier. — Un autre ASCELIN, né en Poitou, moine de l'abbaye du Bec, élève de Lanfranc, combattit comme lui, les erreurs de Bérenger, qu'il réduisit au silence à la conférence de Brionne en 1050.

ASCÈNES, fils de Gomer, fût selon Josèphe la tige des Ascanies, qui s'établirent d'abord près du Tanaïs et ensuite en Grèce.

ASCER (R.-JACOB-BEN), auteur d'un ouvrage hébreu intit. *Arbaturim, seu quatuor ordines*, Plebisac, 1475, in-fol. On croit que c'est le second livre imprimé en hébreu.

ASCH (GEORGE-THOMAS baron d'), méd. russe, né à St-Pétersbourg, d'origine allem., né en 1729, m. en 1807, fut élève de Haller à Gottingue, et enrichit la librairie de cette ville de plusieurs présens considérables. Il a pris part à la *Pharmacopée russe*, et a laissé plusieurs morceaux sur la médecine, dont deux sont insérés dans les *Transactions philosophiques*.

ASCHAM (ROGER), sav. anglais, né vers 1515, dans le Yorkshire, fut d'abord instituteur d'Elisabeth, fille de Henri VIII, orateur à Cambridge, et attaché à l'ambassade auprès de Charles-Quint. Il fut ensuite successivement secrét. latin d'Édouard, de la reine Marie, et d'Elisabeth, dont il redevint l'instituteur particulier pour le grec et le latin. Ses principaux ouvrages sont le *Maître d'école*; des *Épîtres* et des *poésies latines*. Sam. Jonhson fit son éloge. On a recueilli ses œuvres en 1769, in-4.

ASCHAM (ANTOINE), républicain anglais, fut membre du long parlem., et envoyé ensuite comme ambassadeur en Espagne, où six royalistes exilés l'assassinèrent ainsi que son interprète en 1650. On a de lui un écrit sur les *révolutions des gouvernemens*, 1649, in-8.

ASCHAM (N...), vicaire de Burnishton, a publié sous Edouard VI quelques ouvrages sur l'astrologie et la botanique.

ASCHANÆUS (MARTIN), ecclés. suédois du 17e S., travailla à réformer la langue de sa patrie par ses nombreuses traductions, dont la principale est celle du tr. de Chytræus *de Patientiâ et consolatione*, 1615.

ASCHEMBERG (RUTGER comte, d'), feld-maréchal suédois et gouverneur des provinces du midi, servit sous Charles Gustave, roi de Suède, et contribua puissamment à chasser les Danois de la province de Scanie. Sa *vie* a été écrite en suédois par Sven Lagerbring.

ASCHARY, chef d'une secte mahométane, m. à Bagdad l'an 940 de J. C. Il soutenait contre les kabalistes la prédestination absolue et gratuite.

ASCHER (RABBI) BEN-JÉCHIEL, juif allemand, m. en 1321 à Tolède, recteur de la synagogue, se distingua ainsi que huit de ses fils dans la carrière des lettres. On a de lui des *observations*, *appendices* et *commentaires* sur le Thalmud, Cracovie, 1571, et d'autres ouvrages recueillis dans la collection de Sal-Ben-Jehudâ-Lœw, Prague, 1725, in-4.

ASCHOD Ier *le Grand*, prem. roi d'Arménie, de la dynastie des Pagéotides, succéda à son père l'an 856 de J.-C, et parvint à se faire reconnaître par le khalyfe Motemokkel, et Bâsile Ier le Macédonien, empereur grec. Il rétablit ainsi la monarchie arménienne éteinte depuis plus de 400 ans par la chute des Arsacides. Son fils Sempad lui succéda.

ASCIA (SEMPRONIUS), jurisc. italien du 16e S., a publié divers ouvr. sur le *Droit ecclésiastique*, *le patronage* et *sur les enfans naturels*, Bari, 1603, in-4.

ASCLAPO, méd. dont Cicéron parle avec éloge dans sa lettre à Servius, et qui paraît avoir été celui de sa maison.

ASCLÉPAS, évêque de Gaza en Palestine, fut déposé deux fois par les ariens et rétabli par les conciles de Rome en 342, et de Sardique vers le même temps.

ASCLEPI, jésuite de Macerata, où il professa les mathémat. et la physique, s'est fait un nom comme inventeur de la méthode de peser les particules les plus déliées de l'air. Il a écrit sur la végétation des plantes et les odeurs, m. en 1776.

ASCLÉPIADE, philos. disciple de Stilpon, se lia avec Menédème, autre philos. Tous deux étaient si pauvres, qu'ils étaient obligés pour vivre de servir les maçons.

ASCLÉPIADE, médecin de Pruse en Bithynie, vint exercer la médecine à Rome, sous Pompée, et y fonda une secte de médecins.

ASCLÉPIADE, historien grec, auteur d'une histoire d'Alexandre-le-Grand et d'autres ouvrages fort estimés des anciens, mais qui ne nous sont pas parvenus.

ASCLÉPIADE, poète grec, inventa l'espèce de vers qui porte son nom.

ASCLÉPIODORE, peintre grec, contemporain d'Apelle; douze de ses tableaux représentant des dieux furent payés un prix très-considérable par Mnason, tyran d'Elatée.

ASCLÉPIODORE, statuaire, excellait surtout dans la figure.

ASCLÉPIODOTE, consul en 292, et préfet du prétoire en 296, sous Constance Chlore, força Allectus, tyran de la Grande-Bretagne, à mettre bas les armes.

ASCLÉPIODOTE, d'Alexandrie, disciple de Proclus, méd. et mathémat., rappela l'usage de l'ellébore blanc dans la pratique de la médecine.

ASCLEPIUS de Tralles (Asie mineure), philos. eclectique du 6e S., chercha à concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. On l'a confondu avec Asclépiade, évêque de Tralles.

ASCONIUS PEDIANUS (QUINTUS) grammair., né à Padoue, florissait à Rome sous Tibère. Ami de Virgile et maître de Tite Live et de Quintilien, a composé des *commentaires* sur les ouvrages de Cicéron, dont il ne nous reste que ceux sur les *Verrines*.

ASCOUGH (GEORGE), v.-amir. angl., fut chargé, sous Cromwell, de réduire la Barbade, St-Christophe et la Virginie, qui ne voulaient reconnaître que l'autorité du roi. Il y réussit sans effusion de sang, et se conduisit si bien que Charles II, remonté sur le trône, le continua dans le commandement des flottes britanniques, et l'opposa en diverses rencontres aux généraux hollandais Tromp et Ruyter: dans l'une d'elles Ascough fut fait prisonnier, et il mourut peu après cet échec, le seul qu'eût éprouvé sa gloire.

ASCUSNAGE (Jean), Syrien du 6e S., chef des psithéistes, hérétiques qui combattaient le mystère de la Trinité.

ASDRUBAL, nom commun à plusieurs généraux carthaginois. — Le prem., fils de Magon, porta la guerre en Sardaigne, et y mourut d'une blessure, l'an 420 avant J.-C.

ASDRUBAL, fils d'Hannon, fut défait en Sicile, près de l'Elybée, par Métellus, 251 avant J.-C., et fut condamné à mort par ses concitoyens.

ASDRUBAL, gendre d'Amilcar, commanda 8 ans en Espagne et y bâtit Carthagène. Il fut tué l'an 220 avant J.-C. par un esclave, dont il avait fait mourir le maître.

ASDRUBAL, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, vint pour rejoindre son frère en Italie avec de puissans renforts; mais il fut arrêté dans sa marche, battu complétement et tué avec 55,000 des siens, près du Métaure, l'an 208 avant J.-C. par les consuls Claudius Néro et Livius Salinator.

ASDRUBAL, fils de Giscon, fit la guerre aux Romains en Afrique, et attira dans son parti Siphax, roi des Numides; mais il fut défait par Scipion et mourut l'an 206.

ASDRUBAL, commandait 20,000 hommes pendant le siége de Carthage par les Romains, et harcela les assiégeans. Il se retira dans le temple d'Esculape, comme pour s'y battre en désespéré; mais il alla bientôt se rendre à Scipion.

ASDRUBAL, petit-fils de Massinissa, roi de Numidie, défendit Carthage contre les Romains, dont il brûla la flotte; mais soupçonné ensuite d'avoir des intelligences avec l'ennemi, il fut massacré par les Carthaginois l'an 147 avant J.-C. — Deux autres Asdrubal sont encore mentionnés dans l'histoire, l'un comme ayant été vaincu par Manlius l'an 215 avant J.-C.; et l'autre comme député à Rome après la bataille de Zama, pour implorer la paix que le sénat accorda.

ASE (Jacques), peintre flamand, s'établit à Rome, et fut le maître de Michel-Ange-des-Batailles.

ASEDY-TOUCY, poète persan du 10e S., continua, par ordre du sulthan Mahmoud le Gasnévide, le *Schah-Nameh*, poème épique commencé par Ferdoucy, qui traite des conquêtes des Arabes et qui passe pour l'*Iliade* de la Perse.

ASELLI (Gaspard), prof. d'anatomie à Padoue, mort en 1626. On lui doit la découverte des vaisseaux lactés et chylifères, et la composition d'un ouv. *relatif à cette découverte*, Milan, 1626, in-4.

ASÉNAPHAR, roi d'Assyrie, envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus; on le croit le même qu'Assarhaddon (*v.* ce mot).

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph et mère d'Ephraïm et de Manassès.

ASER, fils de Jacob et de Zelpha, chef d'une des 12 tribus d'Israël.

ASFELD (Bidal baron d'), général français sous Louis XIV, s'est illustré par la défense de la ville de Bonn qu'il ne rendit qu'après la résistance la plus héroïque, et où il fut blessé à mort en 1689.

ASFELD (Claude-François Bidal d'), de la même famille que le précéd., maréchal de France, s'acquit une grande réputation sous Louis XIV pour l'attaque et la défense des places. Il contribua beaucoup au gain de la bataille d'Almanza, et mourut en 1743.

ASFELD (l'abbé de la VIEUVILLE), frère du précédent, eut part à *l'explication des saintes écritures* par Duguet, et défendit la cause du jansénisme, ce qui lui attira une lettre de cachet.

ASGILL (Jean), avocat et publiciste anglais, membre du parlem. d'Irlande et de la chambre des communes, fut accusé d'impiété à l'occasion d'un ouvrage singulier où il prétendait que *l'homme peut acquérir la vie éternelle sans passer par la mort*. Sa défense ne fut pas admise, et il se vit expulsé de la chambre, bientôt après arrêté pour dettes. Il mourut en prison en 1738, âgé de 100 ans.

ASHBY, amiral anglais du 17e S., fut chargé, sous Jacques II, d'assurer la conquête de l'Irlande et d'éloigner les escadres françaises; il s'en acquitta heureusement, et se distingua ensuite à la fameuse journée de la Hogue (1692), après laquelle il se retira du service.

ASHLEY (Jonathan), ministre de Deerfield (Massachusetts) en 1738, a écrit des *sermons* remplis d'énergie, et une *lettre* à W. Cooper. Il est mort en 1780.

ASHMOLE (Elie), antiquaire anglais sous Charles II, m. en 1692, se livra d'abord à l'alchimie et à la recherche de la pierre philosophale qu'il abandonna pour l'hist. et les antiquités; il en laissa une précieuse collection à la bibliothèque d'Oxford, où il fonda le musée Ashmoléen. On a de lui une *Histoire* des statuts de l'ordre de la Jarretière, 1672, in-fol.

ASHTON (Charles), théol. et savant critique anglais, prof. à Cambridge, a pub. divers ouvr.: *Locus Justini martyris emendatus; Cicéron et Hirtius conciliés sur le temps où César partit pour la guerre d'Afrique; Hieroclis in aurea carm. Pythagorea comment.*, Londini, 1742, in-8.

ASHTON (Thomas), prédicateur anglais, aut. de *sermons* et d'*écrits de controverse*, m. en 1775.

ASHWELL (George), Anglais m. en 1693, recteur de Hanwell et prof. de théologie, science sur laquelle il a beaucoup écrit.

ASHWOOD (Barthélemy), ministre anglais du 17e S., est aut. d'un *Traité divin* et du *Meilleur trésor*.

ASHWORTH (Caleb), autre ministre dissident anglais, mort en 1774, a publié un ouvrage sur les conjugaisons hébraïques et d'autres *opuscules*.

ASIATICUS, esclave de Vitellius qui l'associa à ses infâmes plaisirs, se l'attacha entièrement lorsqu'il fut empereur, l'affranchit et le créa chevalier. Mais celui-ci abusa de sa puissance, et finit par le supplice des esclaves.

ASIE. L'Asie est, après l'Amérique, la plus grande des parties du monde. Les divisions principales de cette vaste partie de l'ancien continent sont: à l'ouest la Turquie et la Perse, au sud-ouest l'Arabie, au sud l'Inde, à l'est la Chine, au centre et au nord la Tartarie. Nous parlerons des différens peuples qui habitent l'Asie au nom de chacun d'eux.

ASIMAH (mythol.), idole de Samarie.

ASINARI, capitaine et poète piémontais du 16e S., faisait son délassement de la poésie, et soumettait ses compositions au jugement d'Annibal Caro. Les plus remarquables sont des *canzoni*, des *sonnets*, etc., imp. dans divers recueils du temps; *Il Tancrede*, tragédie, Bergame, 1588, etc.

ASINELLI, archit. italien, bâtit vers 1100 la tour de Bologne, la plus élevée et la plus solide d'Italie.

ASINIUS (Sempronius-Rufus), fameux gourmand du temps d'Horace, qui mit en vogue les cigognes comme un mets excellent.

ASINIUS (Quadratus), a écrit en grec vers le 3e S. une *Histoire romaine* jusqu'à l'an 1000 de la fondation de Rome, et celle des Parthes et des Germains.

ASKE (mythol.), nom du premier homme formé d'un morceau de bois flottant, selon la théogonie scandinave.

ASKEW ou ASCUE (Anne), Anglaise, élevée dans la religion catholique; mais ensuite luthérienne, fut torturée cruellement par ordre du féroce Henri VIII, qui, la trouvant inébranlable dans sa croyance, la fit brûler le 14 juin 1546.

ASKEW (Ant.), méd. et littér. anglais, mort en 1784, voyagea beaucoup en Grèce, en Italie, en Allemagne, etc., et rassembla un grand nombre de

MSs. grecs qu'il rapporta à Londres ; il y joignit un choix des meilleures éditions grecques, et mit cette précieuse collect. à la disposition des gens de lettres. Le *catalogue* en a paru à Londres, 1775, in-8.

ASMAI, grammairien arabe, né à Bassora, l'an 122 de l'hég. (739 de J.-C.), fut très-aimé du khalyfe Haroun-al-Réchyd, et composa des *ouvr.* estimés sur l'éloquence, la grammaire, le droit, la poésie des Arabes, etc. Mort en 215 de l'hégyre.

ASMODÉE, nom d'un démon dont parle l'écriture auquel les rabbins donnent celui de prince des démons.

ASMONÉE ou ASSAMONÉE, père de Simon, donna son nom à la race des Asmonéens, famille qui gouverna la Judée pendant 226 ans jusqu'à Hérode.

ASMONÉENS. V. l'article précédent.

ASMOUG (mythol.), génie du mal chez les Perses.

ASNER (Jean), grav. allemand dans le genre de dévotion, m. à Vienne en 1748, a été surpassé dans son art par ses deux fils.

ASNIER (Remy), chirurgien de Paris, mort en 1690, excellait dans l'opération de la taille, et celle de la cataracte, dont il a indiqué la cause et le siége.

ASP (Matthieu), savant suédois, mort en 1763, profess. d'éloquence, de langues anciennes et de théol. à Upsal, voyagea long-temps en Allemagne, en Angleterre et en France, et se lia avec les savans les plus recommandables de son époque. On a de lui plusieurs *discours* sur les auteurs anciens et des *oraisons funèbres*. — Son fils, après avoir été ministre près plusieurs cours, fut anobli, et mourut en 1808.

ASPAR, patrice et général romain, défendit en 425 l'empereur Valentinien contre le rebelle Jean ; 6 ans après, il fut battu en Afrique par Genséric, roi des Vandales. Après la m. de l'emp. Marcien, Aspar mit la couronne sur la tête de Léon, et conspira ensuite contre lui pour l'obliger à déclarer un de ses propres fils césar; ce que l'empereur ayant fait, Aspar et son fils conspirèrent encore, et Léon les fit tuer l'un et l'autre en 471.

ASPASIE de Milet, courtisane et sophiste célèbre, enseigna la philos. et l'éloquence à Athènes, où Socrate et Périclès suivaient ses leçons. Le dernier en devint épris, répudia sa femme pour l'épouser, et lui laissa prendre une grande influence ; on l'accusa même d'avoir entrepris par ses conseils les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponèse. Elle s'attacha après la m. de Périclès à un nommé Lysiclès qu'elle fit bientôt sortir de l'obscurité, et élever aux premières dignités de la république. Protectrice éclairée des arts et de la philosophie, elle contribua de tout son pouvoir à en inspirer le goût aux Athéniens, et y réussit malgré le désordre de ses mœurs.

ASPASIE, surnom que Cyrus le jeune fit prendre à Milto, sa maîtresse, d'une beauté si remarquable, qu'après la mort de ce prince, elle fut encore aimée d'Artaxercès et de Darius, et devint enfin prêtresse d'Ecbatane.

ASPE (Ant.-J.-B. d'), présid. à mortier du parlement de Toulouse, né en 1752, forma au commencement de la révolution une légion de volontaires à laquelle il donna son nom. Ce corps, destiné à soutenir la monarchie contre la révolution, fut accusé des desseins les plus hostiles contre les protestans du Gard, et fut dissous par un décret de l'assemblée constituante en 1790. Traduit ensuite au tribunal révolutionnaire avec presque tout le parlement de Toulouse pour avoir protesté contre les décrets de l'assemblée constituante, le président d'Aspe fut condamné à mort en 1794.

ASPELT (Pierre d'), médec. et chan. de Bâle dans le 13e S., ayant eu le bonheur en allant à Rome de guérir le pape Clément V, ce pontife reconnaissant le nomma à l'archevêché de Mayence, qu'il occupa jusqu'en 1320.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre de Pamphylie, touchait avec une telle délicatesse qu'il n'était entendu que de lui seul, d'où les Grecs nommèrent *aspendiens* ceux qui ne voyaient que leurs intérêts.

ASPER (Jean), peintre, m. à Zurich en 1571, imita la manière d'Holbein, et l'égala souvent dans le portrait. On lui doit les dessins de l'*Helvetia sancta* de H. Murer, Lucerne, 1648, in-folio. — Deux de ses fils ont suivi la même carrière, et leurs ouvrages ont été confondus avec les siens.

ASPERTINO (Amico), peintre bolonais qui excellait à représenter les animaux, mort en 1552, travaillait en même temps des deux mains, d'où il fut surnommé le Maître aux deux pinceaux.

ASPETTI (Titien), neveu du célèbre peintre de ce nom, était à la fois sculpteur et fondeur habile. Ses plus beaux morceaux sont à Venise, où il mourut en 1607.

ASPRE (le baron d'), major autrichien, mort en 1802, soumit et pacifia le Limbourg et le Liégeois, et se distingua ensuite par son activité et son intrépidité dans les guerres contre la France depuis 1792 jusqu'en 1799.

ASPREMONT (vicomte d'), gouv. de Baïonne sous Charles IX, s'est immortalisé par sa réponse à ce prince à l'époque de la St-Barthélemy : « J'ai » trouvé, écrivait-il, parmi les habitans et les gens » de guerre, des hommes dévoués à V. M., mais » pas un bourreau, etc. »

ASPREMONT (François de la MOTHE-VILLERET, vicomte d'), ingén. franç. sous Louis XIV, prit Vauban pour modèle, se livra comme lui à la guerre des siéges, et rendit de grands et multipliés services dans cette partie à Stenai, Valenciennes, Dunkerque, etc., ainsi qu'en Espagne, ce qui lui valut le grade de maréchal-de-camp. Mort à Toulon en 1678.

ASPREMONT (mademoiselle d'), née près Bordeaux sous Philippe-Auguste, fut célèbre par sa beauté et son goût pour la poésie, et devint l'objet des vers et des galanteries de Savari de Mauléon, poète et gouverneur de l'Aunis.

ASSARACUS, fils de Tros, roi des Troyens, fut aïeul d'Anchise, père d'Enée, que Virgile appelle souvent *Assaraci genus*.

ASSARETO (Giovachino), peintre italien, élève du Borzone et d'Ansaldo, a beaucoup travaillé à Gênes, à Rome et en Espagne, où il mourut en 1649. On cite de lui une *Cène*, *Jésus portant sa croix*, un *St Antoine*, etc.

ASSARHADDON, fils de Sennachérib, lui succéda au royaume d'Assyrie 680 ans avant J.-C. Il réunit les royaumes de Ninive et de Babylone, s'empara de la Syrie, et envoya une colonie à Samarie. Sous son règne, Manassès fut fait prisonnier. Fréret croit qu'Assarhaddon et Sardanapale sont les mêmes personnages.

ASSAS (Nicolas, chev. d'), capitaine au régiment d'Auvergne au service de France, périt victime d'un dévouement sublime dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760 à Clostercamp, près de Gueldre. En allant faire une reconnaissance il tomba sur une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre les Français. On le menace de l'égorger s'il dit un mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas n'hésite pas : « A moi, Auvergne! s'écrie-t-il, ce sont les ennemis ; » et il meurt percé de coups. En mémoire de cette action héroïque, Louis XVI créa une pension de 1000 fr. reversible aux aînés de la famille d'Assas.

ASSCHERADE (Ch.-Gust. SCHULTZ d'). V. Schultz.

ASSELIN, bourgeois de Caen, remarquable par la fermeté qu'il déploya lors de la mort de Guillaume-le-Conquérant en s'opposant à ce que le

corps de ce prince fût placé dans un héritage qui lui appartenait.

ASSELIN (Gilles-Thomas), poète élégant m. en 1767, était docteur de Sorbonne, et principal du collége d'Harcourt. Il est aut. d'une *Elégie* touchante sur la mort de Thomas Corneille, dont il fut l'élève et l'ami, et de plusieurs *pièces*, *odes* et *discours* couronnés par l'académie française et celle des Jeux floraux.

ASSELIN contribua à la prise de la Bastille en 1789, accusé ensuite d'avoir trahi la cause du peuple, il fut pendu par ses compagnons d'armes.

ASSELINE (Jean-René), fils d'un palefrenier des écuries d'Orléans, né à Paris en 1742, fut d'abord successeur de l'abbé Ladvocat dans la chaire d'hébreu en Sorbonne, et ensuite grand-vicaire de MM. de Beaumont et de Juigné, archevêques de Paris. Nommé évêque de Boulogne avant la révolution, il refusa de prêter le serment civique exigé par l'assemblée constituante, attaqua la constitution civile du clergé, et émigra en Allemagne. Il refusa sa démission lors du concordat, et, après la mort de l'abbé Edgeworth, il fut choisi par Louis XVIII pour son confesseur. Mort à Hartwell en 1813. On a de lui: *Considérations sur le mystère de la croix; pratiques et prières*, etc.; *Exposition abrégée du symbole des apôtres*, imp. à l'étranger. L'abbé Présmord a publié ses *OEuvres choisies*, Paris, 1823, 6 vol. in-12.

ASSELYN (Jean), peintre et paysagiste flamand, m. en 1660, alla se perfectionner à Rome, et contribua à réformer le goût des artistes de son pays, et à les rapprocher de la nature. On a de lui quelques tableaux de bataille, et un grand nombre de paysages ornés de monumens, de ruines ou de figures bien dessinées.

ASSEMANI (Joseph-Simon), Syrien maronite, archev. de Ryo, préfet de la biblioth. du Vatican, très-versé dans la connaissance des langues anc. et de celles de l'Asie. Entre autres ouv., il a pub. *Biblioth. orientalis Clementino-Vaticana*, Rome, 1719-1728, 4 vol. in-fol. Né en 1687, m. en 1768.

ASSEMANI (Etienne-Evode), archev. d'Apamée, neveu du précédent, et son success. dans la place de préfet de la biblioth. du Vatican. Il a donné le *catalogue* des MSs. orientaux de la bibl. de Florence, 2 vol. in-fol., et trad. en latin *les actes des martyrs de l'Orient et de l'Occident*, tirés de deux manuscrits chaldéens déposés à la biblioth. du Vatican, imp. à Rome en 1748, 2 vol. in-fol.

ASSEMANI (Jos.-Aloys), mort en 1782, a pub. à Rome: *Codex liturgicus ecclesiæ universæ*, Rome, 1749-1763, 12 vol. in-4.

ASSEMANI (Simon), orientaliste, né en Syrie l'an 1752, m. à Padoue en 1821. Il étudia la philosophie et la théologie à Rome, fut prof. de langues orientales à Padoue, membre de l'acad. de la même ville et de l'institut d'Italie. On a de lui un *catal.* des MSs. orientaux de la biblioth. du comte Nani; un *Essai sur l'origine*, *la civilisation*, *la littérature et les mœurs des Arabes avant Mahomet*, 1787, in-8, en italien, et une *Descrip. du globe céleste cufico-arabique du musée Borgia*, etc., imp. à Padoue en 1790, in-4, en latin.

ASSER, célèbre docteur juif, aut. du Thalmud de Babylone, né en cette ville en 353, fut, dit-on, à 14 ans présid. de l'acad. de Sora sur l'Euphrate, eut un grand nombre de disciples, et travailla toute sa vie à cette vaste compilation qui renferme les traditions, le droit canon et les questions qui regardent la loi. Le *Misne* de Juda-le-Saint en forme le texte, et la Gemmar le comment. Il a été impr. à Amsterd. complet, 1744, 12 vol. in-fol.

ASSERIUS-MENEVENSIS, prélat anglais du 9e S., éleva les enfans d'Alfred, et lui conseilla de fonder l'univ. d'Oxford. Il a composé la *Vie d'Alfred* jusqu'à sa 45e année, Oxford, 1722, in-4; et des *Annales*.

ASSERETO. V. Assareto.

ASSEZAN (Pader d'), avoc. et littérat. né à Toulouse en 1644, m. dans cette ville en 1696, fut un des maîtres de l'académie des Jeux floraux. On a de lui deux trag., *Agamemnon* et *Antigone*, représentées en 1680 et 1686.

ASSHETON (Guillaume), théol. anglais, m. en 1711, fanat. et superstitieux, et doué cependant de quelq. talens et de vertus réelles, a pub. *la Tolérance désapprouvée*, Oxford, 1670; des *apologies* et beaucoup d'écrits de controverse contre les papistes et les dissidens.

ASSIGNIES (Jean d'), est aut. d'un ouv. singulier intit.: *Bourdon des âmes devotes et ambitieuses de cheminer avec repos et confiance dans le pèlerinage de la vie*, Douai, 1634, in-12.

ASSISI (Andrea d'), peintre de l'école romaine, m. en 1556, fut élève du Pérugin, qu'il aida dans ses ouv. On a de lui, au musée royal, *la Vierge* offrant son fils à l'adoration de deux saints martyrs.

ASSOLIG (Etienne), secrét. et conseiller du patriarche d'Arménie, mort vers 1017, est aut. d'une *hist.* de ce pays et de *Comment. sur l'Ecriture*.

ASSOUCY (Ch. COYPEAU d'), poète burlesque du 17e S., appelé *le Singe de Scarron*, né à Paris en 1604; quitta la maison paternelle à 9 ans, et alla se faire empirique à Calais, où le peuple voulut le jeter à la mer, le prenant pour un sorcier. Il fut ensuite successivement attaché comme joueur de luth et chanteur à *Madame royale*, Louis XIII et Louis XIV enfant; mais, préférant la vie errante, il passa en Italie avec deux petits pages qui ne le quittaient pas, et se fit emprisonner dans les cachots de l'inquisition pour une satire mordante contre un prélat rom. A peine relâché et de retour en France, il fut enfermé à la Bastille, puis au Châtelet, pour ses mauvaises mœurs, et termina en 1679 une vie vagabonde et agitée. On a de lui une traduction burlesque des *Métamorphoses* d'Ovide et de l'*Enlèvement de Proserpine* de Claudien, etc.

ASSUÉRUS, nom donné, dans l'Écrit.-Sainte, à plusieurs rois de Perse. Le plus remarquable est celui qui épousa Esther, nièce du Juif Mardochée (V. Esther). On croit que ce prince est le même qu'Artaxerce Longue-main ou bien Darius, fils d'Hystaspe, suivant dom Calmet.

ASSUMPÇAO (don Joachim de), un des meilleurs physiciens du Portugal, m. en 1793, a laissé des *Mémoires sur les phénomènes électriques* et des *Observations météorologiques* très-exactes, que sa fin prématurée lui empêcha de pousser plus loin.

ASSUR, second fils de Sem, habita d'abord les plaines de Sennaar en Babylonie; mais, en ayant été chassé par Nemrod, il vint s'établir à l'E. du Tigre, vers 2640 av. J.-C., et donna à ce pays le nom d'Assyrie.

ASSWINAU (myth.), l'Esculape des Indiens, qu'ils font naître d'une jument fécondée par un rayon de soleil.

ASSYRIENS, peuple d'Asie, situé entre l'Arménie, la Médie, la Mésopotamie et la Babylonie, forma dans les temps reculés deux empires florissans. Le premier, fondé par Assur, vers l'an 2370, ou par Nemrod, vers l'an 2229, ne commence à être bien connu que depuis Ninus, que les historiens profanes regardent comme le fondateur de cet empire, vers l'an 2174, selon les uns, ou 2059, selon les autres. Le second empire fut formé, ainsi que celui des Mèdes et des Babyloniens, des débris du premier, et se confondit ensuite dans l'empire des Perses.

ASTARTÉ (myth.), divinité de Syrie, la même que Vénus chez les Grecs.

ASTELL (Marie), Anglaise savante dans les mathémat., la log., la philos. et les langues grecque et latine, m. en 1731, a laissé div. ouv. relatifs à la défense et à la perfection de son sexe, Londres,

1697, in-12; des *Réflexions sur le mariage et la religion chrét. professée selon le rit anglican*, 1705, in-8, etc.

ASTER, fameux tireur d'arc d'Amphipolis, creva d'un coup de flèche l'œil droit à Philippe, roi de Macédoine, qui le fit pendre après la prise de Méthone, où cet archer s'était renfermé.

ASTERIUS ou ASTARIUS (Blaise), méd. ital. du 16e S., est auteur de divers traités de médec. : *De Curandis febribus tractatus ab Aben Hay traditus*, etc. Lyon, 1506, in-4; *Consilia quædam valde utilia*, Venise, 1521, in-fol.

ASTERIUS (St), docteur de l'église et métropolitain d'Amasée, succéda sur ce siége à Eudalius, vers la fin du 4e S., se montra fort zélé pour la pureté de la foi, et fut vénéré dans tout l'Orient pour sa personne et ses écrits. Ses *sermons* et son *Homélie sur le martyre de Ste Euphémie*, trad. par l'abbé de Bellegarde et M. de Maucroix, sont très-élégans, remplis de belles pensées et de réflexions justes et solides.

ASTERIUS, consul romain en 449, composa en vers latins une *Conférence de l'Ancien et du Nouveau Testament*.

ASTERIUS, év. de Petra dans le 4e S., défenseur zélé des ariens, fut ramené dans le sein de l'église par Athanase, qui a fait son éloge.

ASTERIUS. Deux saints de ce nom furent martyris. dans les premiers siècles du christianisme. — Un autre Asterius, rhéteur de Cappadoce, surnommé par St Athanase l'avocat des ariens, prétendait que J.-C. était la vertu de son père, de la même manière que les chenilles, selon Moïse, sont la vertu de Dieu.

ASTERIUS, év. arien du même nom, vers 370, écrivit, selon St Jérôme, des *Commentaires sur les psaumes, les évangiles et les épîtres de St Paul*.

ASTESAN (N.), moine franciscain, m. en 1338, auteur d'une *Somme des cas de conscience*, Venise, [illegible], in-fol., en latin.

ASTESANO (Antoine d'), écrivain piémontais, a composé, dans le 15e S., en vers élégiaques, l'*Hist. de la ville d'Asti*, sa patrie, dont une partie a été perdue, et l'autre, qui va jusqu'à 1342, publiée par Muratori dans les *Script. rer. ital.*

ASTIOCHUS, command. de la flotte lacédémonienne, prit Phocée, Cumes, et défit les Athéniens près de Gnide, l'an 411 av. J.-C.

ASTLE (Thomas), antiq. anglais, mort en 1803, a beaucoup travaillé sur les antiquités de sa patrie; une grande partie de ses écrits sont insérés dans l'*Archeol. britan.* Il a pub. à part : *Origine et progrès de l'écriture hierogl. et élément., suivie d'un précis sur l'origine et les progrès de la peinture*, Londres, 1803, in-4.

ASTOLPHE, roi des Lombards en 749, envahit l'exarchat de Ravenne, et se disposait à s'emparer des terres de l'église, lorsque le pape Etienne II implora le secours de Pépin, roi de France, qui passa en Italie, défit Astolphe, reprit Ravenne et en fit don au pape. Mort en 756.

ASTORGA (la marquise d'), vivait sous le règne de Charles II, roi d'Espagne, au 16e S. Les écriv. espagnols ont mis sur son compte une aventure semblable à celles de Couci, de Fayel et de Cabestaing, à la suite de laquelle ils la font mourir dans un cloître, au milieu des angoisses du désespoir.

ASTORI (J.-Ant.), littér. vénitien, m. en 1743, est aut. d'un gr. nomb. d'écrits savans et érudits, entre autres : *Commentariolum in antiquum Alcmanis poetæ laconis monumentum*, Venise, 1697, in-fol.; *De deo Brotonte epistola*; *Lettres sur le dieu Telesphore et les dieux Cabires*, et plusieurs opuscules grecs, latins et italiens, insérés dans divers recueils.

ASTORINI (Elie), carme napolit., m. en 1702, est aut. d'un tr. sur la puissance du St-siége et de divers ouvrages de mathématiques, en ital.

ASTORRÉ (Gérard), aut. de quelq. pièces qui existent MSs. avec celles du P. Jacopone.

ASTRAMPSYCUS, écrivain grec du Bas-Empire dont l'époque ne nous est pas connue, est aut. d'un petit *poème* en vers iambiques, qu'on trouve à la suite d'*Artémidore* dans l'édition de Rigaud.

ASTRÉE (myth.), déesse de la justice, fille de Jupiter et de Thémis; habita la terre dans le siècle d'or, mais en fut chassé par les crimes des hommes.

ASTRONOME (l'), écriv. du 9e S. désigné sous ce nom, est aut. d'une *Vie de Louis-le-Débonnaire*, en latin, trad. par le président Cousin, dans le tome 1er de son *Hist. de l'empire d'Occident*.

ASTRÉA, célèbre cantatrice italienne, m. en 1758, fit les délices des théâtres de Turin et de Berlin.

ASTRUC (Jean), médecin célèbre, né en 1684 à Sauve, dans le diocèse d'Alais, étudia la médec. à Montpellier, où il fut nommé prof., et en 1743 fut méd. du roi et profess. au collége royal de Paris. Il se rendit à Varsovie comme premier médec. du roi de Pologne, place qu'il quitta pour revenir à Paris, où il m. en 1763. Ses principaux ouv. sont : *De morbis venereis*, Paris, 1736, trad. en franç. 1740; *Mémoires relatifs à l'hist. nat. du Languedoc*, 1737, in-4; *Tr. de pathologie*, 1766, in-8; *Tr. de thérapeutique*, lat. 1743; *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12; *Sur les tumeurs et les ulcères*, 1759; *Origine de la peste*, 1721, in-8; *De motu musculari*, 1710, in-12; *l'Art de l'accoucheur*, 1766, in-12; *Sur les maladies des femmes*, 6 vol. in-12. 1761-66; *Conjectures sur le livre de la Genèse*, 1753, in-12, anonyme, et plusieurs autres *dissert.* sur différentes matières médicales et autres.

ASTYAGE, dernier roi des Mèdes, en l'an 585 av. J.-C. fut détrôné par son petit-fils Cyrus, suivant l'historien Hérodote; mais on trouve dans Xénophon une version contraire.

ASTYANAX (myth.), fils unique d'Hector et d'Andromaque, fut précipité du haut des murs de Troie après la prise de cette ville, par ordre d'Ulysse et de Calchas, qui craignaient qu'il ne vengeât son père.

ASTYDAMAS, poète dramatique grec dans le 4e S. av. J.-C., remporta quinze fois le prix au concours des jeux publics. Son fils, du même nom, composa aussi plusieurs pièces.

ASTYLE (mythol.), centaure doué du don de divination.

ASTYMÉDUSE, 2e femme d'Œdipe, chercha vainement à faire périr les enfans de sa première femme.

ASUMAN (myth.), génie persan qui prenait soin des âmes lors de leur séparation d'avec le corps.

ASYCHIS, roi d'Egypte, vers l'an 105 av. J.-C. On cite de lui une loi qui permettait aux Egyptiens d'emprunter en donnant en gage le corps de leur père.

ASYLÆUS (myth.), dieu romain dont le temple servait d'asile aux esclaves et aux débiteurs. Tibère détruisit cet abus.

ATABALIPA ou ATAHUALPA, dernier prince de la famille des incas du Pérou qui régna sur cet état, fut chargé de chaînes contre la foi du serment, et étranglé par Pizarre, général espagnol.

ATAHAUTA, nom que donnent à l'Être suprême les peuples qui habitent les bords du fleuve Saint-Laurent.

ATAIDE (Louis d'), vice-roi des Indes, né en Portugal au 16e S., y rétablit les affaires de sa patrie, et vainquit successivement tous les rois du pays qui osèrent l'attaquer. Mort à Goa en 1580.

ATANAGI (Denis), littérateur ital., né dans le duché d'Urbin vers 1510, est regardé par les Italiens comme l'un des meill. critiq. On a de lui des *Tables* de la rhétorique d'Aristote et de la paraphrase d'Hermogène, Venise, 1563, in-4, en latin;

Lettres familières de plusieurs hommes illustres, Rome, 1554; Venise, 1561 et 1575, in-8; *de l'Excellence et de la perfection de l'hist.*, Venise, 1558, in-8; *Vies* d'Alexandre, de Marc-Antoine, de Caton d'Utique, de César et d'Auguste, trad. en partie du latin d'Aurelius Victor, 1562, in-8; *Recueil de divers poètes toscans*, Venise, 1565, in-8. Ces quatre derniers ouvr. sont écrits en ital.

ATAULPHE, roi des Visigoths en Espagne, succéda à Alaric en 411; il épousa Placidie, sœur de l'empereur Honorius; il fut assassiné en 415.

ATAVYRIUS (myth.), ancienne divinité de l'île de Rhodes, qu'on croit être la même que Jupiter.

ATAYDE (don ALVAR d'), gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, y commit de grandes exactions et cruautés, fut arrêté par ordre du vice-roi des Indes, conduit à Lisbonne et condamné à une prison perpétuelle par la chambre royale, qui de plus confisqua ses biens.

ATAYDE (GEORGE d'), de la même famille, évêque de Viseu, assista au concile de Trente, et travailla à la réformation du bréviaire romain. Il a publié les *Privilèges de la chapelle royale de Portugal*. Mort en 1611.

ATENION. V. ATHENION.

ATENOLPHE Ier, prince de Capoue vers la fin du 9e S., m. en 910, conquit la principauté de Bénévent.

ATENOLPHE II, fils du précéd., gouv. conjointement avec son frère les principautés de Bénévent et de Capoue, et ils ramenèrent l'Italie méridionale sous la suzeraineté de l'emper. d'Orient. M. en 940.

ATEPOMARE, roi d'une partie des Gaules, et qu'on croit fondat. de Lyon, vint assiéger Rome avec une puissante armée. Il déclara qu'il ne se retirerait que lorsqu'on lui aurait livré les femmes les plus distinguées de la ville; mais les servantes s'étant rendues à leur place dans le camp des Gaulois, saisirent le moment de leur sommeil, et donnèrent le signal aux Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. C'est pour éterniser cette action que fut instituée à Rome la fête des servantes.

ATHA, célèbre imposteur du 8e S. (2e de l'hég.), surnommé Mocanna, parce qu'il portait un masque d'or, s'attacha à Abou-Moslem, chef d'une secte à la tête de laquelle il fut bientôt lui-même. Il prétendait que l'esprit de Dieu, après avoir passé dans Adam, Noé, les grands prophètes et Abou-Moslem, était arrivé jusqu'à lui. Assiégé par le khalyfe Mehdey dans la Transoxane, il mit le feu au château et périt dans les flammes vers l'an 779 de J.-C. (163 de l'hég.)

ATHAI, auteur arabe, né à la Mekke, mort en 114 de l'hégyre, est regardé par les musulmans comme le plus ferme soutien de leur doctrine. On trouve sa *Vie* écrite par Jafey dans l'*Hist. des saints musulmans*.

ATHALANTE (myth.), célèbre par sa légèreté à la course, fille de Schénée, roi de Scyros. Son père la promit en mariage à celui qui la vaincrait à la course. Hippomène eut seul cet avantage, et il ne réussit qu'en jetant devant Athalante, tandis qu'elle courait, des pommes d'or qu'elle s'amusa à ramasser.

ATHALANTE, fille d'Iasus, roi d'Arcadie, tua les centaures Hylée et Rhécus, qui voulaient attenter à sa vertu, assista à la chasse de Calydon, et reçut la hure du sanglier de la main de Méléagre.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, succéda à Théodoric en 526, et mourut de débauche en 534.

ATHALIE, fille d'Achab, roi d'Israel, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda; après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfans de son fils Ochosias. Jézabel, sœur de ce dernier, sauva le jeune Joas, que le grand-prêtre Joiada fit reconnaître pour roi par les prêtres et par le peuple. Athalie accourut au bruit de cet événement, et fut mise à mort par la multitude, l'an 878 av. J.-C.

ATHALIN (CL. FRANÇ.), médec., né en Franche-Comté en 1701, et mort en 1782, est aut. de l'ouvr. intit. *Institutiones anatomicæ*, etc., Vesoul, 1756, in-fol.; *Lettre à un médecin de Provins*, etc., Besançon, 1746, in-8.

ATHAMAS (myth.), roi de Thèbes, ayant perdu sa première femme, épousa Ino, fille de Cadmus. Junon, jalouse de cette union, ordonna à l'une des furies de troubler la raison des deux époux. Athamas, dans sa fureur, écrasa l'aîné de ses fils; Ino s'enfuit avec le second, Mélicerte, et se précipita dans la mer. Revenu à lui, Athamas quitta Thèbes, et alla fonder un royaume en Epire.

ATHA-MELIK, hist. persan, né dans le Khoraçan l'an 1228 de J.-C. (625 de l'hég.), fut deux fois gouverneur de Bagdad, et mourut de chagrin des persécutions que ses ennemis lui suscitèrent. Il a laissé une hist. du Khovarism et des Mogols, intit. *la Conquête du monde*, dont il existe un exemplaire à la bibliothèque royale.

ATHANAGILDE, roi des Visigoths en 554, maria sa première fille à Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la deuxième, à Sigebert, roi d'Austrasie. Mort à Tolède en 567.

ATHANARIC, roi des Visigoths dans le 4e S., déclara la guerre aux Romains, et fut défait par l'empereur Valens en 369; détrôné ensuite par ses sujets, il se retira à la cour de Théodose, et mourut en 381.

ATHANASE (St), célèbre père de l'église grecque, né à Alexandrie, devint patriarche de cette ville, et se signala par son zèle contre les ariens. Il fut alternativement déposé et rappelé par plusieurs conciles, par Constantin-le-Grand, Constantin-le-Jeune, Constance, Julien, Jovien et Valens, selon les différens succès des ariens. Il réussit enfin à rentrer triomphant à Alexandrie, et y finit tranquillement ses jours en 373. Il reste de lui un gr. nomb. d'ouvr., la plupart dirigés contre les ariens, et des *Comment.* sur la Bible. On lui attribue à tort le symbole de Nicée. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du père Montfaucon, Paris, 1698, 3 vol. in-fol.

ATHANASE (St), reçut la couronne du martyre en 452, par des brigands apostés par Théodose, chef des eutychéens.

ATHANASE, évêq. d'Ancyre, assista au concile d'Antioche en 363, et y signa le symbole de Nicée.

ATHANASE (PIERRE), rhéteur byzantin, aut. de trois *Traités* sur la philosophie d'Aristote, Paris, 1642; d'une *Epître* sur l'union d'Alexandrie et de Jérusalem, etc., grec-latin, Paris, 1555, in-4.

ATHANASE (J.-B.), jésuite, né à Lyon, m. à Rome en 1630, a publ. un ouvr. ascétique, intit. *le Tribunal de la conscience*.

ATHANASE, deuxième du nom, évêq. et duc de Naples, conspira en 878 contre son frère Sergius II, auquel il fit arracher les yeux, et qu'il fit périr à Rome dans les fers. Athanase s'allia ensuite avec les Sarasins, ravagea le midi de l'Italie, les états de l'église, jusqu'à sa mort, qui arriva en 900.

ATHANASIE (Ste), née dans l'île d'Egine au 9e S., fonda un monastère appelé *Timi*, dont elle fut supérieure. M. en 860, au retour d'un voyage à Constantinople.

ATHANASIO (don PÈDRE), peintre espag., né à Grenade en 1638, m. en 1688. Il peignit à la manière de Van-Dyck et de P. de Moya; la ville de Grenade possède presque tous ses tableaux, entre autres une *Conception* et une *Conversion de St Paul*, très-estimés.

ATHANATUS, athlète d'une force prodigieuse, au rapport de Pline, se promenait revêtu d'une cuirasse de plomb pesant 500 livres, et de brodequins du même poids.

ATHANE, historien de Syracuse du 4e S. avant J.-C., écrivit la *Vie de Dion* et de *Denys-le-Tyran*, selon Vossius.

ATHARIDE (myth.), divinité des Arabes, présidait, selon eux, au mouvement des constellations.

ATHEAS, roi des Scythes, prince belliqueux, fit la guerre aux Triballiens et aux Istriens, et fut tué dans un combat contre Philippe-le-Grand, vers 339 av. J.-C., à l'âge de 90 ans.

ATHÉNAGORAS, philosophe platonicien d'Athènes, enseigna à Alexandrie, se convertit au christianisme et publia une *Apologie* pour les chrétiens, qu'il adressa à Marc-Aurèle et à Commode; l'abbé de Gourcy en a donné des extraits en franç.; un *Traité* sur la résurrection des morts, trad. en franç. par le P. Reiner, Breslau, 1753, in-12. Ses ouvr. ont été pub. dans la Bibliothèque des Pères, et à Oxford, 1706. On lui attribue à tort le roman du *Vrai et parfait amour*, qui a été écrit en franç. par Fumée, sieur de Geuillé.

ATHÉNAIS, impérat. d'Orient et femme de l'emper. Théodose-le-Jeune, est connue aussi sous le nom d'Ælia Eudoxia. Ayant été disgraciée par son mari, qui la soupçonnait d'intelligence avec le savant Paulin, elle se retira en Palestine et mourut à Jérusalem en 460, après avoir protesté de son innocence des crimes dont elle avait été soupçonnée. Cette princesse avait composé une traduct. en vers hexamètres des huit prem. livres de l'*Ancien Testament*, citée par Photius; un ouvr. intit. *le Centon d'Homère*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères et impr. à Paris, grec et latin, par H. Etienne, 1578, in-16. C'est une vie de Jésus-Christ composée de vers pris dans l'Iliade et l'Odyssée; mais il n'est pas certain que cet ouvrage soit d'elle.

ATHÉNÉE, célèbre grammairien grec au 2e siècle, natif de Naucrate en Egypte, sous Marc-Aurèle, et au-delà de Sévère; c'est le Varron ou le Pline des Grecs. Il ne reste de lui que *les Dipnosophistes*, c.-à-d. *les Sophistes à table*, en 15 liv., dont il manque les deux prem., une partie du troisième, et la plus grande partie du dernier. On y trouve une variété surprenante de faits et de citations qui seraient inconnus sans lui. Casaubon en a donné une édition grecque-latine à Lyon, 1612, in-fol. La traduct. de l'abbé de Marolles, quoique infidèle, est rare, Paris, 1680, in-4. Le Febvre de Villebrune a publ. une nouv. traduction d'*Athenée*, 1789, 5 vol. in-4. La meilleure édit. du *Banquet des sophistes* est celle de Schweighœuser, Strasbourg, 1801 à 1806, 14 vol. in-8.

ATHÉNÉE, méd., né en Cilicie et contemporain de Pline, pensait que le feu, l'air, l'eau et la terre, ne sont pas les vrais élémens, mais le chaud, le froid, le sec et l'humide, auxquels il en ajoutait un cinquième appelé esprit, en grec πνευμα, ce qui fit donner à sa secte le nom de *pneumatique*. Il est souvent cité par Galien.

ATHÉNÉE, ingénieur de Byzance, vivait sous le règne de l'empereur Gallien, dans le 3e S. Il est aut. d'un *ouvr.* sur les machines de guerre, impr. dans le *Rec. des anciens mathématiciens*, Paris, 1693, in-fol., grec et latin.

ATHÉNÉE, mathématicien grec, fut l'inventeur d'une horloge d'eau ou clepsydre, qui mesurait le temps par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisait sortir d'un orifice étroit.

ATHÉNION, esclave cilicien, se mit à la tête des esclaves révoltés en Sicile, soutint quatre ans la guerre contre les Romains, et fut tué par le consul Aquilius, 101 avant J.-C.

ATHÉNIS de Chio, peintre, sculpteur et architecte grec, dans le 6e S. avant J.-C. Plusieurs des statues de cet artiste furent transportées à Rome, ainsi que d'autres, dont son frère Bupalus était l'auteur.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, chargé de la garde de la biblioth. de Pergame, était l'ami de Caton d'Utique, qui reçut ses derniers soupirs.

ATHÉNODORE, philos. stoïcien, né près de Tarse, choisi par César pour être le précepteur d'Octave, conserva sur son élève un empire dont il ne profita que pour lui conseiller la modération et la clémence. Athénodore fut chargé par Auguste de l'éducation de Claude Néron qui parvint à l'empire.

ATHÉNODORE (St), évêque de Néocésarée, fut disciple d'Origène, assista au concile d'Antioche, et souffrit le martyre sous l'empire d'Aurélius, en 255.

ATHÉNODORE, évêq., périt dans la persécution de Dioclétien.

ATHÉNODORE, nom de deux habiles sculpteurs qui travaillèrent au groupe de Laocoon, et se distinguèrent par leurs statues de femmes.

ATHÉNOGÈNES (St), martyr, dont St Basile fait mention comme aut. d'un *Hymne* sur la Trinité, composée à l'instant de sa mort.

ATHIAS (Jos), juif, imp. d'Amsterdam, a publ. en 1661 et 1667, 2 édit. de la *Bible*, en hébr., 2 vol. in-8, qui lui méritèrent une chaîne et une médaille d'or des Etats-généraux.

ATHIAS (Tobie), a pub. une *Bible espag.* à l'usage des juifs, Ferrare, 1553, in-fol., goth.

ATHLONE (Godefroi de Reide, comte de), général hollandais au service de Guillaume III, roi d'Angleterre, contribua à la conquête de l'Irlande, fit les campagnes du duc de Marlborough, et mourut à Utrecht en 1703.

ATKINS (sir Robert), célèbre jurisc. anglais, fut nommé chevalier du Bain à l'avènement de Charles II, en 1661, et l'un des douze grands juges d'Angleterre dans la cour des plaids communs en 1671. Mécontent du gouvernement, en 1679 il se démit de son emploi et se retira dans ses terres; consulté, sur l'accusation intentée contre lord Russel, il donna en 1683 deux *Mémoires* dans lesquels il se montra le défenseur ardent de l'accusé. Quand la révolution de 1688 eut livré l'Angleterre à Guillaume, Atkins fut nommé premier président de la cour de l'échiquier, et le 19 octobre 1689, élu orateur de la chambre des pairs. Il mourut en 1709; ses ouvrages ont été réunis en un vol. in-8, sous le titre de *Traités parlementaires et politiques*.

ATKINS (sir Robert), fils du précédent, m. en 1711, a écrit *l'Histoire du comté de Glocester*, Londres, 1712, in-fol.

ATKINS (Richard), écrivain anglais, m. en 1677, a pub. *de l'Origine et des progrès de l'imprimerie* en Angleterre, in-4., 1664; une *apologie* suivie d'un *opuscule* intit. *Soupirs et éjaculations de l'âme*, 1669, in-4.

ATKINS (Jean), chirurgien anglais, employé sur un vaisseau de guerre qui allait en croisière, visita les côtes d'Afrique, le Brésil, la Barbade et la Jamaïque, et pub. à son retour en Angleterre la *relation* de ses voyages, Londres, 1735.

ATLAS (mythol.), roi de Mauritanie, se livra à l'astronomie, ce qui fit dire qu'il soutenait le ciel sur ses épaules. La Fable dit encore qu'il fut transformé en montagne par la tête de Méduse pour avoir refusé l'hospitalité à Persée.

ATOSSE, fille de Cyrus, épousa Cambyse, son frère, ensuite le mage Smerdis, et en troisièmes noces Darius, dont elle eut Artabazane et Xercès. Usserius prétend qu'elle est la même que celle appelée Vasthi dans l'Ecriture. — Une autre Atosse, fille d'Artaxerces-Mnémon, se maria avec son père qui avait conçu pour elle une passion criminelle.

ATRATUS (Hugues), méd. et mathémat., fut élevé au cardinalat en 1281, et mourut de la peste en 1287. On lui attribue: *Canones medicinales super opus febrium*; et *De genealog. human., distinctiones prædicabiles*.

ATRÉE, fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes vers 1266 avant J.-C. Il chassa de sa cour

Thyeste, son frère, qui avait séduit Erope son épouse, et lui fit servir dans un festin deux enfans nés de ce commerce criminel. Il succomba lui-même sous les coups d'Egyste, fils de Thyeste. On donna le nom d'Atrides à ses fils Agamemnon et Ménélas.

ATRI (J.-B.), bénédictin du 16e S., dont les œuvres ont été imprimées à Florence en 1572. Il ne faut pas le confondre avec un autre ATRI (Jacques), méd. et poète du 14e S., qui écrivit divers ouvr., dont il est fait mention dans une épitaphe rapportée par Toppi (v. ce nom).

ATROPATE, un des capitaines d'Alexandre, régna après la mort du conquérant sur une partie de la Médie, qui prit le nom d'Atropatène.

ATROPOS (mythol.), nom de l'une des trois parques.

ATTA (T. QUINT.), poète latin qui florissait l'an 677 de Rome, est auteur de *comédies* et de *satires* dont on trouve quelques fragmens dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

ATTAIGNANT (abbé de l'). V. LATTAIGNANT.

ATTALE Ier, roi de Pergame, succéda à Eumène, l'an 241 avant J.-C., dompta les Galates, étendit ses conquêtes jusqu'au mont Taurus, embrassa le parti des Romains contre Philippe V, roi de Macédoine, favorisa les lettres et fonda la célèbre bibliot. de Pergame. Il mourut l'an 197 avant J.-C.

ATTALE II, dit Philadelphe, fils d'Attale Ier, monta sur le trône 159 ans avant J.-C., repoussa Antiochus, roi de Syrie, et Prusias, roi de Bithynie, qui menaçaient son royaume, rétablit Ariarathe sur le trône de Cappadoce, se concilia l'amitié des Romains, et fonda en Lydie Attalie et Philadelphie. Il mourut l'an 138 avant J.-C., à 82 ans, empoisonné par son neveu Attale Philométor, impatient de jouir de sa succession.

ATTALE III, dit Philométor, neveu du précéd. se plaça sur le trône 138 avant J.-C., en empoisonnant son oncle, se souilla de meurtres, et repoussa Nicomède, roi de Bithynie. Il abandonna les affaires, pour se livrer à son goût pour le jardinage; il se plaisait à cultiver les plantes vénéneuses. Il mourut l'an 133 avant J.-C., la raison troublée par les remords de ses crimes, et instituant le peuple romain son héritier.

ATTALE, général de Philippe-le-Grand, roi de Macédoine, s'attira de bonne heure la haine d'Alexandre qui le fit assassiner quand il fut sur le trône. Une insulte qu'il avait faite à un jeune seigneur nommé Pausanias, devint l'occasion du meurtre du lieutenant de Philippe.

ATTALE (PRISCUS), sénateur romain, qui fut un instant revêtu de la pourpre par Alaric, lorsqu'il était maître de Rome, l'an 410, se soutint quelque temps dans les Gaules contre les généraux d'Honorius; mais il fut pris et envoyé à cet empereur qui lui fit couper la main droite et l'exila dans l'île de Lipari, où il mourut misérablement en 417.

ATTALIOTA (MICHEL), juge et proconsul vers 1070, a composé un *manuel de droit*, dédié à l'empereur Michel Ducas.

ATTARDI (BONAVENTURE), religieux augustin, né à St-Philippe-d'Argire en Sicile, prof. d'hist. sacrée à l'université de Catane, nommé, en 1738, provincial de son ordre en Sicile et à Malte. Il fut l'un de ceux qui attaquèrent vivement le savant Muratori, lorsqu'il eut soutenu qu'un chrétien n'était pas obligé de verser son sang pour défendre l'opinion de l'immaculée conception de la Vierge Marie.

ATTAVANTI (PAUL), religieux servite. Ami des savans de son siècle, il se rendait aux assemblées de l'acad. platonicienne qui se tenaient dans le palais de Laurent de Médicis. On lui doit un *Abrégé du droit canonique*; ses *comment.* sur le Dante et sur Pétrarque sont restés MSs. Né à Florence en 1419, mort dans la même ville en 1499.

ATTEIUS (CAPITO), jurisc. romain, consul avec Germanicus, l'an 746 de Rome, et m. l'an 23 de l'ère chrétienne. Ses ouvr. cités par Aulu-Gelle, Macrobe et autres, sont perdus; c'étaient: *Commentaria ad leg. xij tab. de jure sacrificiorum.*

ATTENDOLO (DARIUS), docteur en droit, né à Bagnacavello, dans le 16e S., a pub. *il Duello, diviso in tre libri*, Venise, 1560; *Discorso intorno all' onore e al modo d'indurre le querele per ogni sorta d'ingiuria alla pace*, Venise, 1565, in-8. — Son fils, poète et littérat., a laissé un *recueil de poésies*, Florence, 1584, et Naples, 1588, in-4, et autres productions peu intéressantes.

ATTENDOLO (AMBR.), ingénieur, fortifia Capoue dans le 16e S.

ATTENDULI (MARGUERITE), soutint la gloire de son frère Sforce, qui s'éleva d'un rang obscur à la place de connétable du royaume de Naples, et dont les descendans devinrent ducs de Milan.

ATTERBURY (FRANÇOIS), célèbre év. anglais, né à Mittleton en 1662, fut successivement chapelain du roi Guillaume, de la reine Anne, év. de Rochester et doyen de Westminster. Après la mort de la reine, accusé d'être entré dans une conspiration en faveur des Stuarts, il subit un interrogatoire devant un comité du conseil privé, fut envoyé prisonnier à la Tour de Londres, décrété d'accusation par la chambre des communes, et traduit devant les pairs. Cette chambre le destitua de toutes ses places et le bannit à perpétuité du territoire de la Grande-Bretagne. Il vint se fixer en France, et m. à Paris en 1732. On estime surtout ses *sermons* et ses *lettres latines.*

ATTERSOL (GUILL.), savant anglais du 17e S., a pub. un *commentaire sur le livre des Nombres*, 1618, in-folio, en anglais.

ATTICUS (TITUS-POMPONIUS), chev. romain, célèbre par sa liaison avec Cicéron. Durant les guerres de Marius et de Sylla, il se retira à Athènes, où il apprit à parler le grec aussi purement que le latin, d'où lui vint le surnom d'Atticus. De retour à Rome il resta toujours étranger aux affaires, préférant l'étude et la vie privée. Il était aimé de tous les partis, et joua souvent le rôle de conciliateur. Il comptait au nombre de ses amis, outre Cicéron, avec lequel il était lié dès l'enfance, Hortensius, Pompée, César, Brutus et Octave; il maria sa fille à Agrippa et fiança sa petite-fille à Tibère. Il mourut à 77 ans, l'an 32 avant J.-C. Il avait composé plus. ouvr. historiques qui sont perdus. Cicéron lui écrivit un grand nombre de lettres qui forment 17 livres. Sa vie a été écrite par Cornelius-Nepos.

ATTICUS (JULIUS), Athénien du temps de Nerva et d'Adrien, passa tout d'un coup d'une extrême pauvreté à une grande opulence, par la découverte d'un trésor que l'empereur lui permit de s'approprier. Il n'usa de ses richesses que pour embellir Athènes et faire du bien aux habitans.

ATTICUS (HÉRODE), célèbre rhéteur, fils du précédent, précepteur de l'empereur Verus, et fut élevé au consulat par Antonin, en 143, et laissa un gr. nomb. d'ouvr. aujourd'hui perdus. Il eut un fils qui avait si peu d'intelligence que pour lui faire apprendre les lettres de l'alphabet, il fut obligé de lui donner 24 domestiques, dont chacun portait le nom d'une des lettres.

ATTICUS, patriarche de Constantinople, natif de Sébaste, fut placé sur le siége épiscopal, en 406, malgré Innocent Ier et St Jean Chrysostôme, et mourut l'an 427, estimé pour sa piété et sa science.

ATTILA, chef ou roi des Huns (v. ce nom), surnommé *le Fléau de Dieu*, commença par ravager l'empire d'Orient, rendit Théodose le Jeune son tributaire, traversa ensuite la Germanie occidentale, et entra dans les Gaules en l'an 450, à la tête d'une armée de 500,000 combattans. Après s'être emparé de plusieurs places, il vint assiéger

Orléans ; mais il fut repoussé par les troupes réunies d'Aëtius, général romain, de Mérovée, roi des Francs, et de Théodoric, roi des Goths ; peu de temps après, ces mêmes chefs lui livrèrent dans les champs *Catalauniens* (près de Châlons en Champagne), une bataille sanglante, où il perdit plus du quart de son armée. Il passa avec le reste en Italie en 452, ruina Aquilée et plusieurs villes, et marcha sur Rome. Mais, s'il faut en croire les historiens ecclésiastiques, le pape saint Léon étant venu au devant de lui, et lui ayant promis un tribut, au nom de l'empereur Valentinien III, il consentit à ne pas pousser plus avant ses conquêtes, et retourna en Pannonie, où il mourut en 453. Sa vie a été écrite, dans le 12e siècle, par Juv.-Cœcil. Cristus Dalmaticus, et dans le 16e par Olaüs, archevêque d'Upsal. Il en existe une troisième en italien, impr. à Venise, en 1672, in-fol.

ATTILIUS (Marcus), ancien poète lat. qui vivait au commencem. du 7e S. de la fondation de Rome, suiv. Bayle, donna plusieurs *comédies*, et traduisit en latin *l'Electre* de Sophocle.

ATTINGHAUSEN (Gérard), landamman d'Uri en 1206, contribua à l'établissement de la fédération entre les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald.

ATTIRET (le frère Jean-Denis), né en 1702 à Dôle, jésuite et peintre. Il fut de la mission de Pékin en 1737, et fit dans cette ville un gr. nombre de tableaux dont les victoires de l'empereur Kien-Long lui fournirent les sujets. Ce prince voulut, pour le récompenser, le créer mandarin ; Attiret refusa cette dignité, et eut le bonheur de ne pas irriter l'empereur par ce refus. On ne connait de lui qu'une seule *lettre* insérée dans les *Lettres édifiantes*, tom. 27, sur l'architecture chinoise. Il mourut à Pékin en 1768 ; l'empereur fit les frais de ses funérailles.

ATTIRET (Claude-François), né à Dôle en 1728. Il fut membre de l'académie de peinture et de sculpture à Paris, et fit la première statue qui ait été élevée à Louis XVI. M. en 1804.

ATWOOD (George), physicien anglais, mort en 1807, est aut. des ouvr. suivans : *Analyse d'un cours sur les principes de la physique*, Cambridge, 1784; *Recherches sur la théorie du mouvement*, inséré dans les *Transact. philos.*; *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps*, etc., 1784.

ATYS (mythol.), jeune berger phrygien, aimé de Cybèle, qui lui confia le soin de son culte et lui fit jurer d'observer la chasteté. Il viola son vœu, et Cybèle pour le punir lui inspira une frénésie qui le porta à se mutiler. Les prêtres de Cybèle suivirent son exemple, et c'est depuis qu'ils furent eunuques.

ATZYS, prince de la dynastie des Kharismiens, et favori de Sandgiar, sulthan des Seljoucides, gouverna son empire avec gloire lorsque ce souverain fut prisonnier chez les Turcomans. S'étant révolté ensuite, puis réconcilié avec lui, il mourut en 1155. Le poète Rachid vante la bravoure et la libéralité de ce prince, dont il prononça l'orais. funèbre.

AUBAIS (Ch. de BASCHI d'), m. en 1777, aima et cultiva les sciences et se forma une bibliothèq. choisie. C'est de lui que Menard reçut les matériaux nécessaires à son *Recueil de pièces fugitives pour l'histoire de France*, 3 vol. in-4. Il est en outre auteur d'une *Géographie historique*.

AUBAN (marq. de St-), lieut.-général des armées du roi, m. en 1783, est aut. d'*écrits sur l'art milit.*, et notamment sur l'*artillerie*. Il fit 17 campagnes et se trouva à 38 siéges ou batailles.

AUBERT (St), év. d'Avranches, au 10e S., fonda le chapitre du Mont-St-Michel.

AUBERT (St), év. de Cambrai et d'Arras, où il fonda un monastère. On trouve sa vie dans le tome 11e des *Act. Bened.* de Mabillon.

AUBERT, surnommé le Moine de Puycibot, m. en 1263, quitta le cloître pour se faire troubadour. On a de lui 15 *Chansons*.

AUBERT DE MASSOIGNE (Pierre-Guill.), avocat, m. en 1601, a donné : *Histoire des guerres des chrétiens contre les Turks, sous Godefroy*, Paris, 1559, in-4 ; *Vers au chancelier de l'Hôpital* ; et *mes Retranchemens*, 1535, in-8, petit recueil de ce qu'il croyait digne de la postérité. Scévole de Ste-Marthe a traduit ses pièces en vers latins.

AUBERT (François), médec. français du 18e siècle, s'illustra à Marseille par son ardente charité, et composa des *Traités sur les maladies des bestiaux* et sur la *Maladie noire*.

AUBERT (Pierre), avocat, m. en 1733, a légué une riche bibliot. à la ville de Lyon, à condition qu'elle serait publique. On lui doit le *Retour de l'île d'Amour* ; une bonne édit. du *Dictionnaire de Richelet*, 1728 ; et un *Recueil* de quelques *factums*, 2 vol. in-4.

AUBERT (Michel), grav. français, m. en 1735, a gravé : *Mars et Vénus attachés par l'Amour* ; *Mars désarmé par Vénus* ; *la mort d'Adonis* ; *Laban cherchant ses dieux*.

AUBERT, avocat à Nanci, a publié dans le 18e siècle la *Vie de Stanislas, roi de Pologne*, et de *Marie-Thérèse Leczinska, reine de France*, 1774, in-8.

AUBERT (Jacques), philos. et médec. français, m. en 1586, a laissé des *écrits* sur la peste, sur les métaux, la physique, et contre la chimie.

AUBERT (Jean), avoc., né en 1750, m. à Arles, sa ville nat., le 1er avril 1822, a laissé des *Comment.* inédits *sur le Code civil*. Il unissait aux talens du jurisc. les qualités de l'homme de bien.

AUBERT (J.-L.), abbé, prof. de littérat. française au Collége royal, né à Paris en 1731, m. en 1814. Sans s'éloigner du naturel et de la simplicité, il eut l'art d'élever l'apologue, et de lui donner un air de philos. qui ne dépare point la fable quand il est sobrement dispensé. Tout homme de goût sera de l'avis de Voltaire, au sujet de ses fables du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, en y reconnaissant le sublime et la naïveté fondus ensemble. Ses autres *poésies* décèlent un auteur élégant et facile. Il a publié ses *œuvres*, 1774, 2 vol. in-8, et rédigé pendant long-temps les *Petites-Affiches*.

AUBERT DU BAYET (N.), né à la Louisiane en 1759, vint en France après avoir fait la guerre d'Amérique au commenc. de la révolut., fut d'abord membre de l'assemblée législative, après la dissolution de laquelle il rentra au service, fut nommé général en chef, défendit Mayence en 1793, commanda l'armée de la Moselle, puis celle de la Vendée, qu'il fit jouir d'un moment de calme ; passa au ministère de la guerre en 1797, et à l'ambassade de Constantinople, où il mourut la même année.

AUBERTIN (Edme), ministre protestant de Charenton, m. à Paris en 1652, est auteur de div. ouvrages sur le *Sacrement de l'Eucharistie*, réfutés par Arnaud dans *la Perpétuité de la foi*.

AUBERTIN (Martial), acteur et sociétaire du théâtre de la Porte Saint-Martin, m. à Paris en novembre 1824. Il avait quitté en même temps que Potier la troupe des Variétés, où il était bien vu du public, surtout dans les rôles de valets. Il était généralement estimé par ses qualités et sa bonne conduite et fut présenté à l'église. On a de lui (avec M. Henrion) *la Dupe de la ruse*, comédie-vaudev., Paris, 1805, in-8 ; (avec M. Dumersan), *Zoé ou l'effet au porteur*, comédie en 1 acte, représentée à la Porte Saint-Martin en décembre 1820, Paris, 1821, in-8 ; (avec M. Jouslin de Lasalle), *les deux Veuves ou les contrastes*, 1822 ; (avec MM. Ménessier et Martin), *les Suites d'un bienfait*, à propos en 1 acte pour le baptême de Monseig. le duc de Bor-

deaux, 1821, in-8, etc., des chansons et quelques pièces de vers latins.

AUBERY (CLAUDE), médec. et philos. français du 16e S., retiré à Lausanne, a fait plusieurs ouvr. de doctrine et de théologie très-érudits, entre autres des *Commentaires sur l'épître aux Romains*, qui furent condamnés par les protestans, ce qui décida son abjuration, qu'il vint faire à Djion, où il mourut en 1596.

AUBERY (JEAN), méd. du 17e S., a donné l'*Antidote de l'amour*, 1599; l'*Apologie de la médecine* en latin, Paris, 1608.

AUBERY (ANTOINE), écrivain et historien laborieux, aut. d'un gr. nomb. d'ouvr., entre autres de l'*Hist. du card. de Richelieu*, in-fol., et du *cardinal Mazarin*, 4 vol. in-12 *Histoire génér. des cardinaux depuis Léon IX*, 1642-49, 5 vol. in-4.; *Traité des prétentions du roi*; ce dernier écrit alarma les princes d'Allemagne, et l'auteur fut mis à la Bastille.

AUBERY, frère d'Antoine, figure dans le *Lutrin* de Boileau sous le nom d'Alain.

AUBERY (LOUIS), sieur du Maurier, écrivain, m. en 1687, fut d'abord attaché à div. ambass., et se retira ensuite dans ses terres, où il composa des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Hollande, 1688, in-12.

AUBESPINE (CLAUDE DE L'), baron de Châteauneuf, d'une famille de Bourgogne, un des plus habiles négociateurs et diplomates de son temps, servit utilement l'état sous François Ier et ses success. Ce prince le chargea en 1545 de négocier la paix de Hardelot avec les Anglais. Plus tard il fut employé au traité de Cateau-Cambrésis, et chargé par la cour de ramener le prince de Condé et les chefs huguenots; mais n'ayant pu y réussir, et voyant sa patrie déchirée par la guerre civile, il en conçut un chagrin si vif, qu'il tomba malade et m. en 1567.

AUBESPINE (GAB. DE L'), de la même famille, prélat savant et habile négociat., succéda en 1604 à Jean de l'Aubespine, son parent, sur le siége d'Orléans, qu'il édifia par ses vertus. Il s'acquitta également bien des négociations qui lui furent confiées, et se livra avec succès à l'étude de l'antiq. ecclés. sur laquelle il a donné de grandes lumières dans ses *Notes* sur Tertulien, et mourut en 1630.

AUBESPINE (CHARLES DE L'), marq. de Châteauneuf, frère du précéd., remplit diverses ambass., et fut fait garde-des-sceaux en 1630. Il se déshonora par sa conduite envers les maréchaux de Marillac et de Montmorency, contre lesquels il opina pour la peine de la mort. Richelieu lui ôta les sceaux en 1633, et le tint en prison jusqu'à la mort de Louis XIII; Anne d'Autriche les lui rendit, et l'exila deux ans après, ce qui le fit jeter dans le parti de la Fronde. Il se réconcilia ensuite avec la cour, mais fut enfin obligé de céder à Mazarin. Mort en 1653.

AUBESPINE (MADELEINE DE L'), tante des deux précéd., épouse de Nicolas de Neufville, fit par ses grâces et son esprit l'ornement des cours de Charles IX, Henri III et Henri IV, et fut célébrée par Ronsard et autres poètes du temps. On lui attribue une *Traduction* des épîtres d'Ovide. Mort en 1653.

AUBETERRE (DAVID BOUCHARD, vicomte d'), quitta sa famille qui s'était réfugiée à Genève pour motif de religion, rentra dans sa patrie, abjura le protestantisme, et fut réintégré dans ses biens par Henri IV, qui le nomma gouvern. du Périgord. Il défit en 1598 Montpézat, un des généraux de la ligue, et fut tué au siége de l'Isle en Périgord.

AUBETERRE (FRANÇ. D'ESPARBÈS DE LUSSAN), maréchal de France, se distingua sous Henri IV et Louis XIII. M. en 1628. Son père J.-Paul d'Esparbès avait servi en Italie sous Montluc, qui fait l'éloge de sa bravoure.

AUBIGNAC (FRANÇOIS HÉDELIN, abbé d'), naquit à Paris le 4 août 1604, et mourut à Nemours le 16 juillet 1676, âgé de 72 ans. D'abord avocat, il quitta le barreau pour se vouer à l'état ecclésiastique. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu. La protection du ministre lui fit jouer un rôle assez important dans le monde et surtout dans la république des lettres; tour à tour grammairien, poète, antiquaire, prédicateur et romancier, doué d'une imagination active, parfois brillante, il fut lié avec tous les hommes d'esprit de son temps, mais aussi il fut continuellement en guerre avec eux, surtout avec P. Corneille et Ménage. D'Aubignac était d'un caractère hautain, difficile, bizarre. Cet homme de lettres a beaucoup écrit; on lui doit: *Pratique du théâtre*, 1715, 2 vol. in-8. C'est le seul des ouvrages de cet aut. que l'on puisse lire avec quelque fruit; *Térence justifié*, livre qui contient des recherches curieuses sur le théâtre ancien; *Apologie des spectacles; Zénobie*, tragédie (1647), en prose. Cette pièce fut vivement sifflée, et comme l'abbé d'Aubignac se vantait d'avoir suivi dans cet ouvr. les règles d'Aristote: « Je vous sais bon gré, lui dit le grand Condé, d'avoir suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac; *la Pucelle d'Orleans*, trag. 1667; *Cyminde*, trag. en prose; *le martyre de Ste Catherine*, trag. en vers, 1650; *les Conseils d'Ariste à Célimène*, in-12; *Histoire du temps*, ou *Relation du royaume de la coquetterie*, in-12; *Macarise*, ou *la reine des îles Fortunées*, 2 vol. in-8, 1666.

AUBIGNÉ (TH.-AGRIPPA D'), né à St-Maury, près de Pons en Saintonge en 1550. Sa mère mourut en lui donnant le jour, et c'est la raison qui le fit nommer *Agrippa* (*quasi ægrè partus*). A l'âge de 6 ans, il savait le grec, le latin et l'hébreu; à huit il traduisait Platon en français. Il perdit son père à l'âge de 13 ans, et sa succession ne lui laissa qu'un nom illustre et des dettes; il s'enrôla dans les troupes du prince de Condé qui faisait la guerre dans le midi de la France, et bientôt après entra au service du roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal de camp, vice-amiral de Guienne et de Bretagne. L'inflexibilité de son caractère n'était pas propre à lui concilier la faveur du prince; il quitta la cour. Le bruit se répandit qu'il avait été fait prisonnier au siége de Limoges; le roi prit des bijoux à la reine pour payer sa rançon. Sensible à cette preuve de bonté, d'Aubigné revint à la cour, et y conserva le droit de dire la vérité. Henri ne paraissait point offensé de ses plaintes; mais à la fin, sa vanité, sa franchise, et surtout son refus d'aider le monarque dans ses amours, le choquèrent. D'Aubigné fut obligé de s'éloigner. Il revint encore; mais, sur la demande formelle de la reine-mère, qu'il ne ménageait pas dans ses sarcasmes, il fut exilé pour la seconde fois. Après la mort d'Henri IV, il vécut dans la retraite et composa l'*Histoire* de son temps, ouvrage digne de Tacite, du moins sous le rapport de la grandeur des idées et de la noblesse des sentimens. La meilleure édit. est celle de 1626, in-fol. Le parlement de Paris ordonna que cette histoire serait brûlée comme une satire où les princes et les rois étaient outragés. D'Aubigné s'enfuit à Genève. Malgré son éloignement et la perte de ses biens, ses ennemis, toujours acharnés à le poursuivre, l'accusèrent d'avoir employé les matériaux d'une église démolie à la réparation des murs de Genève; il fut condamné à la peine de mort. « C'est le 4e arrêt de ce genre, disait-il, rendu contre moi, pour des crimes dont je me fais honneur, et qui m'ont fait plaisir. Il mourut à Genève en 1630.

AUBIGNÉ (CONSTANT D'), père de la célèbre Mme de Maintenon.

AUBIGNÉ (NATHAN D'), dit la Fosse, exerça la médecine à Genève, où il obtint le droit de bour-

poésie en 1627. Il a publié un *Recueil de div. tr. de médecine et de chimie*, Genève, 1654, in-8.

AUBIGNÉ (Tite d'), fils de Nathan, né en 1634, d'abord médec. à Genève, ensuite ingénieur au service de Hollande, est auteur d'une *Défense droite, d'après les principes de M. Coehorn*, Bréda, 1705, in-8.

AUBIN (N.), né en Bretagne, fut év. d'Angers, et mourut en 549.

AUBIN (St-), fille d'un offic. français retiré à Londres, m. dans le 18e S., n'ayant pu tirer parti des *Sermons* qu'elle avait composés, elle s'avisa de les prêcher elle-même, en y attachant une rétribution, ce qui lui réussit.

AUBLET (J.-B.-Christ-Fusée), botaniste, m. à Paris en 1778, fit un voyage à l'Ile de France et à la Guiane, y rassembla un herbier considérable qu'il rapporta en France, et, d'après les conseils de Bern. de Jussieu, il publia, sous le titre de *Plantes de la Guiane*, 1775, 4 vol. in-4, un ouvrage, dans lequel il conserve à ses genres les noms donnés par les indigènes.

AUBRÉE, général franç., dut son avancement à sa bonne conduite et à sa valeur dans la guerre de la révolution; il se distingua particulièrement dans la campagne de Hollande en 1799, où le maréchal Brune le nomma général de brigade. Il mourut en 1800.

AUBREY (Jean), antiq. et littérat. anglais, m. en 1700, a composé un gr. nomb. d'écrits dictés par la crédulité et la superstition; des *Mélanges*; une *Vie de Hobbes*, restée manuscrite, où Blakburne a puisé de bons matériaux pour la sienne, publiée en 1582, in-4 et in-12; quelques *ouvrages* d'hist. naturelle et de physique, et un *Voyage dans le Surrey*, 1719, in-8, et autres ouvrages publiés dans des recueils.

AUBRIET (Claude), peintre de plantes, de fleurs, de papillons, d'oiseaux et de poissons, m. à Paris en 1743, accompagna Tournefort dans le Levant, fit les dessins de ses *Elémens de botanique* et les figures de son *Voyage*. A son retour, il succéda à J. Joubert, comme peintre du roi au jardin royal, où il continua la magnifique collection de dessins de plantes sur vélin, commencée par Nicolas Robert, et qui se compose aujourd'hui de 66 vol. in-fol.

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances et prévôt de Paris sous Charles V, né à Dijon, fit bâtir la Bastille en 1369, et décora Paris de plusieurs édifices. Il refusa en 1381 de se mettre à la tête des séditieux appelés maillotins, et mourut en 1382 en Bourgogne où il s'était retiré.

AUBRY (J.-B), maître paveur à Paris, où il mourut en 1692, a donné au Théâtre-Français deux trag. *Demetrius* et *Agathoclès*, non imprimées.

AUBRY (Jacq.-Ch.), avocat au parlement de Paris, né dans le 17e S., mort en 1739, est auteur d'un gr. nomb. de consultations et de mémoires dont les plus remarquables sont deux *Consultat. pour Soanen, év. de Senez*; et deux *Memoires* pour les ducs et pairs contre le comte d'Agénois.

AUBRY (Jean), abbé de Notre-Dame-de-l'Assomption. Il voyagea d'abord dans l'Orient pour convertir les infidèles. Fatigué de ses vains efforts, il revint en France, et publia des livres d'alchimie qui eurent beaucoup de vogue. Pour les apprécier, il suffira de citer le commencement d'une brochure qu'il fit paraître l'année de sa mort : « A l'honneur et gloire de Dieu, à l'exaltation de la Ste Vierge et de toute la cour céleste, je vais faire entendre la trompette de l'évangile. » C'était un charlatan visionnaire qui cherchait à en imposer à la multitude par une apparence de piété. Mort vers 1667.

AUBRY (N.), peintre, né à Versailles en 1745, et mort à Berne en 1781, membre de l'acad. de peint. de Paris, est auteur de plus. *portraits* et *tableaux* représentant des groupes de famille ou des scènes morales, et les *Adieux de Coriolan à sa famille*.

AUBRY (Jean-Baptiste), député du clergé de Lorraine aux états-généraux de 1789, fut l'un des signataires de la constitution civile du clergé, et év. de Verdun. Lors de la persécution du clergé, il rentra dans la carrière administ., et y resta jusqu'au concordat, époque à laquelle il reprit ses anciennes fonctions, fut nommé en 1809 curé de Commercy, et mourut presque subitem. en juin 1813, à 78 ans.

AUBRY (François), capit. d'artillerie avant la révolut. et député de la convention nationale, y vota la mort de Louis XVI avec sursis. Au 31 mai 1793, il fut l'un des 73 députés mis en arrestation comme girondins. Devenu membre du comité de salut public après le 9 thermidor, ce fut lui qui fit destituer Bonaparte. Lors des événemens du 4 sept. 1797 (18 fructidor), Aubry fut condamné à la déportation comme membre du parti clichien, et conduit à Cayenne, dont il s'échappa avec Pichegru et autres compagnons d'infortune. Bonaparte devenu consul, rappela les déportés en France; Aubry fut excepté de cette faveur, malgré les vives sollicitations de ses amis, qui ne purent désarmer l'inflexibilité du général offensé. Mort en Angleterre au commencement du 19e siècle.

AUBRY (J.-B.), né à Daviller près d'Epinal (Vosges) en 1736, m. en 1809, fut élevé par les jésuites, entra chez les bénédictins de St-Vannes, où il se distingua par son savoir et son aptitude au travail. Ses principaux ouvrages, plus moraux qu'agréables, sont : *l'Ami philosophe et politique*, 1776; *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, 1783; *l'anti-Condillac*, 1801; *Nouvelle théorie des êtres*, 1804; le *Nouveau Mentor*, 1807, etc.

AUBRY DES GOUGES (Marie-Olympe), née à Montauban en 1755, vint à Paris à 18 ans, et s'y fit remarquer par sa beauté et son esprit. Cependant ses succès en littérat. ne répondirent pas à sa soif de célébrité; ses comédies et romans furent mal accueillis, et son nom serait resté dans l'oubli, s'il ne se fût rattaché à deux faits politiques des plus remarquables : le prem. d'avoir été la seule femme qui ait eu le courage de s'offrir pour défendre Louis XVI; et le deuxième, moins honorable, d'avoir formé la société popul. des femmes nommées tricoteuses. Voulant à tout prix acquérir de la célébrité, elle se jeta dans l'arène politique avec autant d'exaltation que d'imprudence, et publia un grand nombre de brochures politiques, entre autres contre Robespierre et Marat, celle intit. : *Les trois règnes* ou *le salut de la patrie*, dont le succès causa sa perte. Arrêtée en juillet 1793 et conduite à l'Abbaye, elle fut condamné à mort par le trib. révolut., et exécutée en novemb. suivant. Ses *œuvres* polit. et littér. ont été réunies en 3 vol. in-8. *Les vœux forcés* et *l'heureux naufrage*, drames joués aux Français en 1789, sont ses meilleures productions.

AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des Eaux-de-Luxeuil, sa patrie, où il mourut en 1795. Il est aut. d'un ouvr. intit. : *les Oracles de Cos*, 1776 et 1781. Cet ouvr., plus estimé à Montpellier qu'à Paris, contient des recherches curieuses sur l'histoire des anciens médecins et leur manière de pratiquer la médecine.

AUBUSSON (Jean d'), troubadour du 13e S., aut. de divers *écrits* dans lesquels il fait valoir les droits de Frédéric II, empereur d'Allemagne.

AUBUSSON (Pierre d'), gr. maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, surnom. le Bouclier de l'église, s'attacha d'abord à Sigismond de Luxembourg, empereur d'Allemagne, servit sous lui en Hongrie contre les Turks, et se trouva au siége de Montereau avec Charles VII. Plein de zèle pour la religion et de haine contre l'ennemi du nom chrétien, d'Aubusson ne put rester paisible spectateur de ses ravages; reçu chevalier à Rhodes, il fut élu

gr. maître en 1476; fit fortifier l'île menacée par les Turks, et soutint en 1480 ce fameux siége pour lequel Mahomet II fit débarquer 100,000 hommes, et qu'il fut obligé de lever honteusement deux mois après avec une perte considérable. Cependant Zizime, poursuivi par son frère Bajazet, demanda un asile à d'Aubusson qui le lui accorda et le fit ensuite passer en France, puis à Rome entre les mains d'Innocent VIII, qui récompensa le gr.-maître de la pourpre. D'Aubusson eut la douleur de voir s'évanouir le projet d'une grande croisade qu'il devait commander contre les Turks, ce qui hâta sa mort, arrivée en 1503.

AUBUSSON (FRANÇOIS, vicomte d'), duc de la Feuillade, maréchal de France sous Louis XIV, m. en 1691, se distingua à la bataille de Réthel en 1651, aux siéges de Mouzon, de Valenciennes, de Landrecies, d'Arras, et au combat du St-Gothard contre les Turks en 1664; eut beaucoup de part à la conquête de la Franche-Comté en 1674, emporta le fort St-Etienne l'épée à la main, et fit à son retour élever la statue de Louis XIV sur la place dite *des Victoires*.

AUBUSSON (LOUIS DE LA FEUILLADE), fils du précédent, aussi maréchal de France et l'un des hommes les plus aimables et les plus brillans de la cour, n'eut pas les mêmes succès à la guerre, et leva honteusement le siége de Turin en 1706.

AUBUSSON (GEORGES), frère de François, archevêque d'Embrun en 1649, ambassadeur à Venise et en Espagne en 1661, servit avec succès les intérêts de son pays, et fit réparer l'offense commise à Londres en 1691 contre le comte d'Estrades, en déterminant le roi catholique à envoyer en France une ambassade extraordinaire qui reconnût sa préséance sur les autres puissances. Il mourut évêque de Metz en 1697.

AUBUSSON (JEAN d') ou DE LA MAISON NEUVE, écrivain et poète du 16e S., a publié un grand nomb. de pièces de *poésies* sur les *événemens* les plus remarquables de son temps.

AUBUSSON DE SOUBREBOST (LOUIS), né à Bourganeuf (Creuse), en 1748, fut d'abord lieut. dans un régiment colonial à St-Domingue, renonça ensuite au service militaire et revint en France. Il fut successivement maire de Bourganeuf en 1788, membre des notables du Poitou, et député au corps législatif où il resta jusqu'en juillet 1815, époque de sa dissolution par Louis XVIII à son retour de Gand. Nommé de nouveau maire de sa patrie en 1816, il y mourut en 1820 généralement regretté.

AUCKLAND (HENRIETTE), héroïne anglaise, se signala par son courage dans la guerre d'Amérique en 1775, ne quitta pas un instant son mari F.-D. Auckland, major d'un régiment anglais, et le défendit souvent de sa propre main. Ce dernier ayant été fait prisonnier lors de la déroute de l'armée anglaise, elle brava tous les périls pour aller soigner ses blessures, après avoir arraché une permission du général Gates. Ils revinrent tous deux en Angleterre et moururent à la fin du dernier siècle.

AUCOURT (J. BARBIER d'). V. BARBIER.

AUDEBERT (N.), poète orléanais, m. en 1598, mérita par ses talens d'être anobli par Henri III. Ses *eloges* de Rome, de Naples et de Venise, lui valurent aussi le titre de chevalier de St-Marc.

AUDEBERT (J.-BAPT.), peintre et naturaliste du 18e S., rapporta d'abord d'Angleterre et de Hollande de nombr. dessins pour l'*Histoire des insectes* de M. Olivier; entreprit ensuite lui-même, comme graveur, peintre et écrivain, l'*Histoire naturelle des singes, des makis et des galéopithèques*, 7 vol. gr. in-fol., Paris, 1800, où il employa pour la gravure enluminée un procédé entièrement neuf, dont il se servit également pour son histoire des *colibris, oiseaux-mouches, etc.*, qui parut en 1802, avec tout le luxe typographique, Paris, 1 vol. gr. in-fol., l'ouvr. le plus parfait en ce genre. Il s'était préparé d'immenses travaux, et travaillait à l'*histoire* des grimpereaux, lorsqu'il mourut en 1802.

AUDEFROI le Bâtard, chansonnier du 13e S., paraît être l'inventeur des pièces appelées romances, auxquelles il donnait le nom de lais.

AUDENAERD (ROBERT van), graveur flamand, m. en 1743, élève et ami de Carle Maratte, d'après lequel il grava un grand nombre d'estampes. Il en fit aussi d'après les belles compositions des Carrache, Bernin, Piètre de Cortone, etc., etc., toutes fort estimées.

AUDIERNE (JACQ.), profess. de mathématiques, né à Beauchamp près Montmorency dans le 18e S., a publ. la *géographie de Robbe*, augmentée, 1746; les *élémens d'Euclide* du P. Deschales, refondus et augmentés, et divers mémoires sur les mathématiques.

AUDIERNE (JOSEPH d'), provincial des capucins de Bretagne, vivait au 18e S. On a de lui un *Abrégé de la Béatification des saints* de Benoît XIV, et des *Instructions* sur différens cas de conscience.

AUDIFFREDI (JEAN-BAPTISTE), né à Saorgio près de Nice, en 1714, dominicain, bibliothéc. du collége de la Minerve à Rome en 1765. Ses princip. ouvr. sont : *Catalogus historico-criticus romanarum editionum sæculi* XV, 1783, in-4; *catal. editionum italicarum*, 1794, in-4; *Catalogus bibliothecæ Casanatensis librorum typis impressorum*, 1761-1788, 4 vol. in-fol., ouvr. non terminé; *Phænomena cœlestia observata; Investigatio parallaxis solis*, *exercitatio Dadei-Ruffi* (anagramme d'Audiffredi), 1765, in-4, mort en 1794.

AUDIFFRET (HERCULE), gén. de la doctrine chrétienne, m. à Carpentras en 1649, oncle et maître de Fléchier, était digne de le diriger par la pureté de son goût et de sa morale. Ses ouvr. les plus connus sont : *Questions spirituelles et curieuses sur les psaumes*, 1668, in-12; *Oraison funèbre* de la princesse de Condé, etc.

AUDIFFRET (J.-B.), diplomate et géographe, né en 1733, fut envoyé extraordinaire de France à Mantoue, Parme et Modène, où il recueillit des matériaux pour sa *Géogr. ancienne, moderne et histor.*, qu'il publ. en 1689, ouvr. utile et intéressant.

AUDIGUIER (VITAL d'), Sr de La Menor, poète franç. et traduct., mort à Paris vers 1624, n'ayant pu s'avancer dans la carrière militaire, il se lia avec les beaux esprits d'alors, chercha à utiliser sa plume, et y réussit par ses traduct. de Cervantes, qu'on ne lit pas plus aujourd'hui que ses poésies imprimées dans les recueils du temps.

AUDIGUIER (PIERRE), dit le Jeune, neveu du précéd., est connu par la traduct. française de la *Stratonice*, roman de Luc Assarino, Italien, 1640, in-8, et par celle de la seconde partie de la *Vie de Lazarille de Tormes*, 1620, in-12, réimp. en 1660.

AUDIGUIER (HENRI), avocat, m. vers 1662, est connu par une brochure contre Mézeray, intit. *le Censeur censuré*.

AUDINOT (NICOLAS-MÉDARD), acteur et direct. du théâtre de l'Ambigu-Comique, mort en 1801, eut d'abord à la foire St-Germain un petit théâtre de marionnettes, où il imitait les acteurs des Italiens, ce qui attira la foule. Il construisit ensuite, en 1770, une salle de spectacle, où il substitua des enfans à ses marionnettes, et fit représenter en 1772 de grandes pantomimes qui firent sa fortune. On a de lui *le Tonnelier*, opéra comique, revu par M. Quétant, et qui est resté au théâtre.

AUDIO, chef de la secte des audiens au 4e S., prétendait qu'on devait célébrer la pâque comme les Hébreux; que Dieu avait une figure humaine, etc., etc. Il fut condamné dans un concile et exilé en Suède, où il parvint encore à se faire des sectateurs.

AUDOQUE (PIERRE), conseiller au présidial de Beziers, m. en 1664. On a de lui l'*Histoire* du Lan-

guedoc avec l'état des provinces voisines, Beziers, 1623, 1658, in-fol.; *Catalogue des évêques de Beziers*, 1650, in-4.

AUDOUIN, 9e roi des Lombards hors d'Italie, défit les Gépides en Pannonie, et s'établit à leur place vers 558.

AUDOUIN DE CHAIGNEBRUN (Henri), chirurgien du 18e S., suivit les armées sous Louis XV, et publia un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, la médecine, et l'art vétérinaire, auquel il fit faire un grand pas par ses observations curieuses insérées dans les mémoires de Goulin.

AUDOUIN (Pierre), graveur, né en 1768, m. à Paris en 1822, a produit près de 100 planches travaillées au burin. Malgré ses nombreux ouvr. et le mérite réel qu'on doit reconnaître dans plus. d'entre eux, cet artiste ne peut être placé qu'au 2e rang des graveurs français. Il fut nommé graveur ordinaire du roi en récompense du zèle qu'il mit à reproduire les traits de la famille royale depuis la restauration. *Le Christ au tombeau*, *la belle Jardinière* (d'après Raphael), et *la Charité*, sont comptés parmi les meilleurs morceaux dus au burin de P. Audouin.

AUDOUL (Gaspard), né en Provence. Reçu avoc. à Paris, il y mourut en 1691. On a de lui un *Traité de l'origine de la régale et des causes de son établissement*, 1708, in-4.

AUDOVERE, prem. femme de Chilpéric, fut répudiée par ce prince pour épouser Frédégonde, qui la fit étrangler en 580.

AUDRA (l'abbé Jos.), professeur d'histoire au collége de Toulouse, m. en 1770, fut en correspondance avec Voltaire, sous les auspices duquel il publ. le prem. volume d'une *Histoire générale*, que l'archevêque de Toulouse condamna à cause des maximes philosophiques qu'il contenait.

AUDRADE, visionnaire du 9e S., archevêque de Sens, est auteur d'un recueil de visions, fruit d'une imagination déréglée.

AUDRAN (Carle), graveur de Paris, m. en 1674, oncle du célèbre Gérard Audran, se perfectionna en Italie, et travailla d'après le Dominiquin, le Titien, etc. On cite comme ses chefs-d'œuvre une *Annonciation* et une *Assomption*.

AUDRAN (Claude), aussi bon grav. que le précédent, m. en 1684, mais plus digne de la reconnaissance de la postérité comme père de Gérard, le plus célèbre graveur d'histoire qui ait jamais existé, et dont on a une multitude d'ouvrages qui l'attestent, entre autres ses *batailles* d'Alexandre-le-Grand d'après Lebrun, qu'on regarde dans toute l'Europe comme autant de chefs-d'œuvre, et quelq. supérieurs même aux origin. Son burin est toujours ferme, mais souple, son faire large, sa touche savante. C'est le modèle que tout artiste doit se proposer. Gérard Audran mourut à Paris en 1703. Ses frères, Germain et Claude, furent l'un graveur, et l'autre peintre distingué, mais lui restèrent bien inférieurs. Leurs enfans, Claude, Benoît, Jean-Louis, et Michel, tous peintres ou graveurs, ont continué d'illustrer cette famille d'artistes. On connait encore deux Audran: l'un frère du précédent, fut entrepreneur des tapisseries de la couronne, et fut père de Prosper-Gabriel Audran, d'abord conseiller au Châtelet de Paris, et ensuite profess. d'hébreu au collége de France. M. en 1819. Il est aut. d'une *grammaire hébraïque* en tableaux, Paris, 1805 et 1818, in-4; d'une *grammaire arabe* aussi en tableaux, ibid., 1818, in-4.

AUDREIN (l'abbé Yves-Marie), député du Morbihan à l'assemblée législative et à la convention, s'y fit remarquer par son zèle pour la religion, exposa sa vie en s'opposant au massacre des prisons en 1792, et contribua de tout son pouvoir à procurer à la fille de Louis XVI quelques adoucissemens dans sa captivité. Il se rendait en 1800 à son évêché de Quimper, auquel il venait d'être nommé, lorsqu'il fut assassiné par les chouans. On a de lui plusieurs discours en faveur de la religion et pour l'éducation de la jeunesse.

AUDU (Louise-Reine), surnommée *la Reine des Halles*, fruitière de Paris, remarquable par sa beauté, sa force et son audace, dirigea les pelotons qui pénétrèrent dans les appartemens de Versailles dans l'intention de porter leurs mains parricides sur la famille roy., et qui égorgèrent plusieurs gardes du corps. Elle ne se signala pas moins au 10 août, et tua de sa main plusieurs Suisses.

AUFFRAY (François), gentilhomme breton au 16e S., est aut. d'une tragi-comédie intit. *Zoanthropie* ou *de la vie de l'homme*, ouvr. médiocre suivi d'une *ode dédicatoire* au card. de Bouzas, évêque de Beziers, son protecteur, qui l'en récompensa par le canonicat de St-Brieuc.

AUFFRAY (Jean), natif de Paris, a publ., vers le milieu du 18e S., plus. brochures relatives à l'économie politique. On lui doit aussi les *Vues d'un politique du 16e S. sur la législation de son temps avec des observations propres à réformer celle de nos jours*, Paris 1775, in-8. C'est l'abrégé d'un ouvrage très-rare de Raoul Spifame, avocat.

AUFFRET-QUOATQUEVERAN. On croit que c'est le nom d'un aut. du 14e ou 15e S., dont on a un ouvrage intit. *le Catholicon*, contenant trois langages, breton, français et latin, impr. à Tréguier en 1499, in-fol.

AUFIDIUS, nom de trois Romains célèbres: le prem., orat. sous Sylla; le deuxième, historien, cent ans avant J.-C.; et le troisième, aussi historien sous Auguste.

AUFRERI (Etienne), président du parlem. de Toulouse, à la fin du 15e S., a publié divers *Traités* lat., dont le plus connu, sur les décisions de l'officialité de Toulouse, a été imprimé à Lyon, 1616, in-4.

AUFRESNE (J.-Rival), débuta en 1765 à la comédie française, par le rôle d'Auguste dans *Cinna* avec beaucoup de succès, malgré son débit naturel et à la manière de Baron, auquel on n'était plus accoutumé. Ne pouvant cependant parvenir à se faire recevoir sociétaire, il se rendit auprès de Frédéric II et de Voltaire, qui surent l'apprécier. Il se fixa en Russie, où Catherine II lui fit l'accueil le plus distingué. Mort en 1806.

AUFUSTIA, Romain qui inventa la cérémonie du taurobole, sorte de baptême où l'initié était inondé du sang d'un taureau qu'on tuait au-dessus de lui.

AUGÉARD (Matthieu), avoc. au parlement de Paris, a publ. dans le 18e S. un *Recueil d'arrêts de differ. tribunaux du royaume*, 1755, 2 vol. in-fol.

AUGEARD, secrét. des commandemens de la reine Marie-Antoinette, fut impliqué dans les deux projets de départ de la famille royale pour Metz et Montmédy; acquitté sur le premier, il échappa au second en se retirant à Bruxelles, où il publia par l'ordre des princes le *Manifeste* par lequel il protestait contre la constitution. Rentré en France en 1799, il est mort à Paris en 1805. Il a laissé des MSs. intéressans sur les événemens de France, de 1771 à 1775.

AUGENIO (Horace), profess. de méd. à Rome, à Turin et à Padoue, où il mourut en 1603. Ses *Ecrits* sur la médecine, publ. à Venise, Turin, etc., sont estimés.

AUGER (Edmond), jésuite, né près de Troyes en 1515. Il prit l'habit de son ordre à Rome, sous St Ignace. Après avoir enseigné les humanités en Italie, il vint en France pour travailler à la conversion des protestans. Sa mission eut de grands succès dans plusieurs villes du midi; mais son imprudence eut souvent pour lui des suites funestes. Il fut arrêté à Valence et condamné à être pendu. Il était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par un discours qu'il prononçait avant l'exécution, obtint sa grâce du baron des Adrets. Le danger auquel

il venait d'échapper ne ralentit point son zèle. A Lyon, au milieu des ravages de la peste, il fit rétablir l'exercice de la religion catholique. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur; et ce fut le premier jésuite qui remplit cette dernière fonction. Ses supérieurs furent mécontens des pratiques minutieuses qu'il avait inspirées à son royal pénitent: il fut obligé de quitter la France, et mourut à Côme en 1591. Il a publié des écrits violens contre les religionnaires, et une édition de *Martial* avec des notes du P. Frusius, souvent réimprimée.

AUGER (ATHANASE), vicaire-général de Lescar. Ses traduct. de *Démosthènes*, d'*Eschine* et d'autres orat. grecs sont estimées pour leur exactitude, mais elles sont faibles et sans couleur. Le meilleur de ses ouvr. est la *Constitution des Romains sous les rois et du temps de la république*, qui lui coûta plus de trente années de travail. Hérault de Séchelles, son disciple et son ami, prononça son éloge funèbre à la société des Neuf-Sœurs, et rendit hommage à ses vertus privées. Né à Paris en 1734, mort dans la même ville en 1792. Ses *écrits* ont été réunis en 29 vol. in-8, non compris les *œuvres posthumes* qui forment 10 vol. in-8.

AUGER (NICOLAS), act. de la comédie franç., m. en 1783, eut dans l'emploi des valets de très-brillans débuts, qui ne se soutinrent pas. Ce fut néanmoins un sujet utile dans plus d'un rôle, et bien vu du public.

AUGEREAU (ANTOINE), imprimeur de Paris, substitua en 1541 les lettres romaines aux lettres gothiques, dont on se servait auparavant. On estime les éditions données par ce typographe.

AUGEREAU (P.-F.-CHARLES), maréchal et pair de France, duc de Castiglione, naquit à Paris en 1757. Il se voua dès sa prem. jeunesse au métier des armes, servit d'abord dans les carabiniers de France, et s'engagea ensuite comme soldat dans les troupes napolitaines, où il resta jusqu'en 1787; établi à Naples comme maître d'escrime, il quitta cette ville en 1792, par suite des mesures prises contre les Français partisans de la révolution, et s'enrôla dans un des bataillons de volontaires levés à cette époque. Il parvint rapidement de grade en grade jusqu'à celui de général de brigade en 1794, à l'armée des Pyrénées-Orientales, et se distingua dans les campagnes qu'elle fit contre les Espagnols. Passé ensuite à l'armée d'Italie comme général de division, Augereau y acquit une grande réputation militaire. Son nom se rattache à presque tous les exploits brillans de cette armée, surtout à la bataille de Castiglione, dont Bonaparte lui donna plus tard le nom avec le titre de duc; et à la célèbre journée d'Arcole, qui lui valut de la part du directoire le don du drapeau qu'il avait porté en avant du pont, si opiniâtrément défendu par l'ennemi. Après le traité de Campo-Formio, il eut le commandement de Paris et joua un grand rôle dans la journée dite du 18 fructidor. Il remplaça en 1798 le général Hoche, mort de maladie, dans le command. en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse et du Rhin. Nommé en 1799, député au conseil des cinq-cents, il fut secrétaire de cette assemblée, puis envoyé en 1800 en Hollande pour y commander les troupes françaises à la solde de cette république. Il en partit bientôt après avec ces mêmes troupes, pour seconder les opérations du général Moreau sur le Rhin. A la reprise des hostilités avec l'Angleterre en 1803, il se rendit à Bordeaux pour prendre le commandement de l'armée destinée contre le Portugal. Ayant été remplacé par le général Leclerc, il revint à Paris, fut élevé à la dignité de maréchal de l'empire le 19 mai 1804, et nommé général de l'armée réunie à Brest et destinée à agir contre l'Angleterre. A la fin de 1805, il commanda le 7e corps de la grande-armée d'Allemagne, battit les troupes autrichiennes, prit possession de Lindau et Bregenz, et s'empara du territoire de Wetzlaer. L'année suivante, il fit la campagne contre les Prussiens, et coopéra à la victoire d'Iéna. En 1807, il se signala de nouveau en Pologne, fut blessé à la bataille d'Eylau, où sa fermeté empêcha le désordre de se mettre parmi les troupes françaises. Général de l'armée de Catalogne en 1809, il assiégea et prit Gironne. Dans la campagne de Russie en 1812, il commandait le 11e corps, et soutint autant qu'il lui fut possible la retraite des troupes par la Prusse. A la bataille de Leipsig en 1813, il défendit pendant toute la journée le poste qui lui avait été assigné. Nommé en 1814 commandant en chef des 6e et 7e divisions militaires, il eut à combattre des forces supérieures, et se maintint toutefois sans de grandes pertes jusqu'à la cessation des hostilités. Il fut un des prem. à reconnaître le gouvernement du roi Louis XVIII, qui le nomma chevalier de St-Louis, pair de France et gouverneur de la 14e division militaire. Lors des événemens du mois de mars 1815, le maréchal Augereau voulut revenir sous les drapeaux de l'homme qu'il avait abandonné dans le malheur; mais ses services ne furent point agréés. Il rentra, au second retour du roi, dans la chambre des pairs, dont il avait été exclu par Bonaparte, et mourut le 12 juin 1816. Il était tombé à cette époque dans une espèce de disgrâce, qu'il s'était attirée par les inconséquences de sa conduite politique.

AUGIAS (myth.), roi d'Elide, convint avec Hercule de lui donner la dixième partie de son bétail pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectait l'air. Hercule détourna le fleuve Alphée pour en venir à bout, et ensuite il tua le roi, qui lui refusait son salaire.

AUGIER (GUILL.), troubadour du 12e S., né à St-Donat en Dauphiné, s'attacha à Raymond Bérenger, comte de Provence. Le MS. de la bibliothèque du roi, fonds de La Vallière, no 2701, contient quatre pièces de lui.

AUGIER (JEAN), S. des Maisons-Neuves, est aut. d'un recueil intit.: *Torrent de pleurs funèbres*, imprimé à Paris, 1589, in-8, que le chagrin d'avoir perdu son épouse lui inspira, mais qui fait plus l'éloge de son cœur que de son esprit.

AUGIER (JEAN), docteur en méd. de la faculté de Montpellier, né à Senez en Provence au 18e S. On ne connaît de lui qu'une *Dissertatio de fœcundatione*, Montpellier, 1743, in-8, assez estimée.

AUGIER (J.-B.), né à Bourges en 1769, quitta le barreau au commencement de la révolution de 1789 pour entrer au service, et parvint bientôt par son mérite au grade de gén. de brigade et de command. militaire du départ. de la Manche et du Cher, qui furent la récompense de la brillante défense du fort de Bitche contre les Prussiens en 1793. Député du corps législatif et command. de la Légion-d'Honneur sous l'empire, il échappa aux désastres de la campagne de Moscou en 1812, donna son adhésion à la déchéance de Napoléon en 1814, se prononça contre lui à son débarquement de l'île d'Elbe, et envoya sa démission dans les cent jours. Louis XVIII le réintégra dans son grade militaire, et il fut élu en 1816 député du Cher. M. à Bourges en

AUGSBOUBG, ville d'Allemagne (royaume de Bavière), célèbre par la confession de foi présentée à Charles V par Luther et Mélanchthon en 1530. et par la fameuse ligue des puissances de l'Europe contre la France, formée en 1687.

AUGUIS (F.-J.-B.), député à la convention, vota dans le procès de Louis XVI le bannissement de ce monarque et sa détention jusqu'à la paix; il continua de se faire remarquer par la modération de ses opinions. Mort à Paris en 1810.

AUGURELLO (JEAN-AURÈLE), helléniste et poète lat., né à Venise, a composé dans le 15e S. des odes, des élégies, des discours qui ne sont pas sans

mérite, et où il imite heureusement les anciens ; Vérone, 1492, in-4.

AUGURIN (Sentius), fils de Cœus Sentius, Gaulois, fut consul à Rome avec Arrius Severianus l'an 132, et brilla dans le barreau. Pline le jeune, son ami, nous a conservé de lui des vers hendécasyllabes, Epist. 4 et 27.

AUGUSELLI (Jean), jurisconsulte de Césène, écrivit vers 1300 plus. tr. sur les *dots*, les *mariages*, les *protestations*, *etc.* Ce dernier a été inséré dans le *Tract. univers. juris.*

AUGUSTA (Nicolas), de l'ordre des prédicat., m. en 1446, a laissé quelques ouvr. de théologie et des *comment. in lib. Aristot.*, restés MSs. dans la biblioth. de St-Jean et St-Paul à Venise.

AUGUSTE (Caius-Julius-César-Octavianus), connu jusqu'à son avénement au trône sous le nom d'Octave, empereur romain, neveu et fils adoptif de César, naquit à Rome l'an 63 avant J.-C., perdit de bonne heure son père Octavius, et fut élevé par César. Il n'avait que dix-huit ans quand son père adoptif fut assassiné. A cette nouvelle, il revint de Grèce, où il était alors, en Italie, recueillit l'héritage de son oncle qu'Antoine voulait lui enlever, et s'attacha tous les partisans du dictateur. Brouillé avec Antoine, il le fit déclarer ennemi de la patrie, l'attaqua et le défit avec le secours des consuls Hirtius et Pansa ; mais bientôt, ayant appris que le but du sénat était d'affaiblir les deux rivaux, il se réconcilia avec son ennemi, et ils formèrent tous deux avec Lépide ce triumvirat célèbre par ses cruautés, l'an 43 av. J.-C. V. Antoine. Dans le partage que se firent les triumvirs, Octave obtint l'Occident, et força le sénat à lui accorder une autorité supérieure, même à celle des consuls, et à condamner Brutus, Cassius et les autres meurtriers de César. Il marcha lui-même contre eux, et, après la journée de Philippes, où ils furent défaits, il revint en Italie, où il distribua aux vétérans les terres des vaincus. Octave et Antoine ne tardèrent pas à se défaire de Lépide, et bientôt même chacun d'eux voulut régner sans rival. Après plusieurs ruptures et plusieurs réconciliations, Octave, irrité contre Antoine parce qu'il avait répudié sa sœur Octavie pour Cléopâtre, le fit déclarer, par le sénat, ennemi de l'état, et le défit complétement à la bataille d'Actium, 31 ans avant J.-C. Après cette victoire, il ajouta l'Egypte à l'empire du monde. De retour à Rome, il célébra trois triomphes, ferma le temple de Janus, et reçut du sénat les noms d'*imperator* ou empereur, l'épithète d'Auguste, qui lui resta depuis comme un nom propre, et tous les pouvoirs qui constituent la souveraineté. Dès qu'il fut sur le trône, Auguste fit oublier par sa modération et par la sagesse de son administration les crimes d'Octave. On dit qu'il voulut un instant déposer l'autorité suprême, et qu'il en fut détourné par Mécène, quoique Agrippa, un de ses plus fidèles amis, le lui conseillât. Il mourut l'an 14 de J.-C., à 76 ans, à Nôle, d'une dyssenterie qui le surprit dans un voyage, après avoir désigné pour son successeur Tibère, fils de Livie, qu'il avait adopté en épousant cette princesse.

AUGUSTE Ier, duc et élect. de Saxe en 1553. Il écarta les réformés de ses états, et fit dresser la fameuse *formule de concorde*, pour réunir les luthériens, qui commençaient à se diviser. Il s'opposa, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégorien, et son avis fut suivi par tout le parti protestant. Il mourut en 1586, laissant dans le trésor électoral, dix-sept millions d'écus qu'il avait amassés par ses économies et la bonne administration de ses finances.

AUGUSTE II (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, né à Dresde en 1670. Il se distingua en plusieurs rencontres dans les guerres de l'Empire contre Louis XIV. Electeur de Saxe, après la mort de son frère aîné, en 1695, il accepta le commandement de l'armée impériale contre les Turks, et quitta ensuite ce poste pour venir briguer la couronne de Pologne, vacante par la mort de Jean Sobiesky. Il l'emporta sur le prince de Conti, son concurrent, qui fut obligé de revenir en France. S'étant allié ensuite avec le czar Pierre-le-Grand contre le roi de Suède Charles XII, Auguste fut battu par ce dernier entre Varsovie et Cracovie, en 1702 ; et quelque temps après, déclaré par la diète de Varsovie inhabile à porter la couronne de Pologne, Charles XII fit nommer Stanislas Leczinski à sa place ; mais Auguste ne donna pas à son rival le temps de s'affermir sur le trône, et le contraignit à s'enfuir précipitamment de Varsovie. Il vainquit les Suédois, commandés par le comte de Schulenbourg et le général Mardfeld ; mais il se vit bientôt forcé de traiter avec Charles XII, qu'il alla visiter dans son camp d'Alt-Ranstadt, et de céder la Pologne à Stanislas. Rentré dans son électorat, Auguste s'occupa des soins de l'administation, embellit Dresde, fit fleurir les sciences, les arts et les lettres, et vint combattre *incognito* contre la France dans les Pays-Bas ; il fut rappelé en Pologne après la défaite de Charles XII à Pultawa, et reprit pour la troisième fois un sceptre auquel Stanislas dut renoncer définitivement. Auguste mourut en 1733. Ce prince unissait, dit un de ses biographes, des sentimens généreux à des habitudes despotiques, le goût des plaisirs aux soucis de l'ambition, et l'inquiétude d'une humeur guerrière à la mollesse d'une vie voluptueuse.

AUGUSTE III (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précéd., né en 1676 et m. en 1763, succéda d'abord à son père dans l'électorat de Saxe. Le roi de France, Louis XV, ayant voulu replacer Stanislas, son beau-père, sur le trône de Pologne, deux partis se formèrent dans le royaume. Auguste fut élu par un certain nombre de nobles, retirés du champ d'élection, et soutenus par une armée russe ; mais il ne fut universellement reconnu roi que dans la diète de pacification tenue à Varsovie en 1736. Ce prince, sans avoir aucune des grandes qualités de son père, l'imita dans ses goûts pour le luxe et les beaux-arts. Il avait d'ailleurs l'esprit si borné, qu'il ne put apprendre la langue polonaise. Il fut constamment dans la dépendance de la reine, laissa envahir la Saxe par le grand Frédéric, et fut forcé d'abandonner Dresde pour se retirer en Pologne. A la paix de 1763, il quitta le royaume et revint en Saxe, où il termina une carrière qu'il n'avait point illustrée.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. V. Brunswick.

AUGUSTE (Guillaume), prince de Prusse, deuxième fils du roi Guillaume Ier, né à Berlin en 1722, servit sous les ordres de Frédéric II, dit le Grand, et devint général d'infanterie en 1756. Après s'être comporté avec distinction dans les premières campagnes de la guerre de sept ans, il tomba dans la disgrâce du roi, à l'occasion d'une retraite qu'il fit aux environs de Zittaw, quitta l'armée, et mourut à Aranienbourg en 1758.

AUGUSTE d'Udine, poète latin du 16e S., dont le vrai nom était Graziani. On a imprimé un livre de ses odes sous ce tit. : *Augusti vatis odæ*, Vienne, 1529, in-4. Elles sont précédées de la *Vie* de l'aut., où l'on apprend qu'il professa les belles-lettres à Trieste et à Udine, sa patrie, et qu'il vécut sous trois empereurs, Frédéric IV, Maximilien, et Charles-Quint.

AUGUSTI (Frédéric-Albert), pasteur d'Eschenberg, savant juif converti, a composé de très-bonnes *apologies* de la religion chrétienne, contre les Juifs, qui sont indiquées dans le répertoire des auteurs allemands morts de 1750 à 1800, par J.-G. Musel, tom. 1er, pag. 118.

AUGUSTIN AURELIUS (St), le plus célèbre des pères de l'église latine, né en 354 à Tagaste en

Afrique. Malgré l'éducation chrétienne qu'il reçut, il mena pendant sa jeunesse une vie assez déréglée, embrassa les erreurs du manichéisme, et ne reconnut la vraie doctrine qu'à l'âge de 32 ans. Il professa la rhétorique d'abord à Carthage, puis à Milan. C'est là que les exemples et les leçons de St Ambroise le firent renoncer aux égaremens de ses premières années pour rentrer dans le sein de l'Église. Après avoir reçu le baptême à Milan en 387, il retourna dans sa patrie, où il distribua ses biens aux pauvres, et mérita enfin d'être élevé à l'évêché d'Hippone en 395. Il mourut durant le siége de cette ville par les Vandales, en 430, à 76 ans. Parmi ses nombreux ouvrages, les principaux sont: *la Cité de Dieu*, où il fait l'histoire et le parallèle du paganisme et du christianisme; ses *Confessions*, ses *Tr. du libre arbitre et de la grâce*. Dans ses autres écrits il combat les manichéens, les donatistes, les pélagiens, etc. Ses œuvres complètes ont été publiées par les bénédictins, 11 vol. in-fol., 1679 et années suivantes. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français; les plus recherchés sont la *Cité de Dieu*, traduit par Lambert, 1673, 2 vol. in-8; 1736, 4 vol. in-12; et les *Confessions*, traduit dans le 17e S. par Arnauld d'Andilly et Dubois, dans le 18e par dom Martin, 1741, 2 vol. in-8 et in-12, et dans le 19e (*Biblioth. des Dames chrétiennes*), par M. de St-Victor.

AUGUSTIN (St), apôtre d'Angleterre, premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé de Rome en Angleterre par le pape Grégoire-le-Grand en 596, convertit le roi Ethelbert, consacra plusieurs évêq. et mourut en 607.

AUGUSTIN (Antoine), audit. de rote, archev. de Tarragone, mort en 1586, un des plus illustres prélats et des plus célèbres jurisc. de l'Espagne, se distingua au concile de Trente par ses vertus et ses connaissances. Le plus considérable de ses ouvrages de droit, qui sont nombreux, est *Dialogi XL de emendatione Gratiani*, dont Baluze a donné une édit. avec des notes, 1672, in-8.

AUGUSTIN (Léonard). V. Agostini.

AUGUSTIN, surnommé Vénitien, grav. ital. du 16e S., alla se former à Rome, où il travailla d'après Marc-Antoine. Il a fait aussi, d'après Jules-Romain, une *Adoration des bergers*, et d'après Raphaël un *Portement de croix*.

AUGUSTIN de Ferrare, est connu pour avoir le prem. imprimé Boccace en Italie, édition sans date et sans nom d'imprimeur.

AUGUSTIN de Bologne, peintre du 16e S., fut surn. *des Perspectives*, à cause de son rare talent dans cette partie, et pour les ornemens d'architect.

AUGUSTIN (Fr. Miguel), écriv. espag., aut. du *Libro de los secretos de agricultura*, etc., Barcelone, 1749; Madrid, 1781.

AUGUSTULE (Romulus), dernier empereur d'Occident, fut proclamé à Ravenne en 475, par son père Oreste, général romain dans les Gaules, qui gouverna sous son nom; ils furent bientôt l'un et l'autre renversés par Odoacre, roi des Hérules. Ainsi s'éteignit l'empire d'Occident, qui avait subsisté 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 depuis la bataille d'Actium.

AUHADI-MARAGAH, poète mystique mahom., mit en vers persans le liv. intit.: *Giem Giam*, liv. de spiritualité mahom. Il composa aussi un poème intitulé: *Divan* en 10,000 vers. Mort en 1319. Son tombeau est en grande vénération à Ispahan.

AULETIUS (Alard), prof. de médec. à Franeker. M. en 1606, est aut. de *monitio ad ordinem Frisiæ de reformandâ praxi medicâ*, Franeker, 1603, in-4.

AULISIO (Dominique), littérat. ital. et sav. consommé, m. en 1717, embrassait toutes les sciences, possédait un gr. nomb. des langues de l'Europe et de l'Orient et jusqu'au moindre dialecte; il connaissait à fond la jurisprudence, la gramm., la médec., les mathémat. et l'astron., dont il donna des leçons publiques à Naples. Il a laissé en outre de nombreux ouv. sur l'architecture, le droit civil, la philosophie et la théologie.

AULU-GELLE, célèbre grammairien latin, vivait à Rome vers l'an 130 de J.-C. On a de lui un ouv. en 20 liv., qu'il intit.: *Nuits attiques*, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil où l'on trouve beaucoup de fragmens d'auteurs anciens perdus, et des discussions critiques et grammaticales. Parmi les nombreuses édit. de cet ouv., il faut distinguer celle pub. à Paris en 1681, et celle de Deux-Ponts, 1784, 2 vol. in-8. Il a paru une traduct. par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, 3 vol. in-12; réimpr. avec des corrections par les soins de M. Verger, 1818, 3 vol. in-8.

AUMALE (Claude de Lorraine, duc d'), fils de René II, duc de Lorraine. Il se fit naturaliser en France, rendit de grands services à François Ier pendant sa captivité, s'opposa à l'invasion des Allemands en France, et les défit complètement à Saverne. En récompense de ses services, François Ier érigea la terre de Guise en duché, et lui donna le gouvernement de Champagne, qu'il défendit contre l'ennemi. M. à Joinville en 1550. Il fut le chef de la maison de Guise en France.

AUMALE (Claude II de Lorraine, duc d'), son 3e fils, grand-veneur de France, hérita de la terre dont il prit le nom, se distingua par son courage et ses talens militaires à la défense de Metz, assiégé par Charles-Quint, et aux batailles de Dreux, St-Denis et Moncontour, et fut l'un des principaux moteurs de la Saint-Barthélemy; mais après avoir assouvi sa vengeance personnelle contre l'amiral Coligny, qu'il regardait comme le meurtrier de son frère François, il se montra généreux envers les protestans, et fut tué au siége de la Rochelle, en 1573.

AUMALE (Ch. de Lorraine, duc d'), fils du précéd., succéda à ses biens et à ses dignités, et fut un des plus chauds partisans de la ligue. Nommé gouverneur de Paris, il fut défait près de Senlis, et perdit les batailles d'Arques et d'Ivry avec le duc de Mayenne contre Henri IV. Il persista dans sa révolte contre son roi, et se retira successiv. en Autriche, en Espagne et à Bruxelles, où il m. en 1631.

AUMALE (Claude, chev. d'), frère du précéd., célèbre comme lui dans l'hist. de la ligue, fut tué à 28 ans dans l'attaque de Saint-Denis, qu'il avait voulu surprendre sur Henri IV, en 1591.

AUMONT (Jean d'), né, en 1522, d'une maison noble et ancienne, se distingua d'abord par sa bravoure sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit chevalier du Saint-Esprit en 1578, et maréchal de France en 1579. Il ne se signala pas moins sous Henri IV à la bataille d'Ivry, et contre le duc de Mercœur en Bretagne. Il fut tué à l'attaque de Camper près de Tours, en 1595, à 75 ans. Il était plus vaillant qu'habile, mais se montra toute sa vie sujet fidèle, citoyen zélé et homme d'honneur.

AUMONT (Ant. d'), petit-fils du préc., maréchal de France, gouvern. de Paris et duc et pair, marcha sur ses traces, et contribua beaucoup au succès de la bataille de Réthel, en 1650. Mort en 1669.

AUMONT (L.-M.-V. de ROCHEBARON d'), fils du précéd., né en 1632, m. en 1704, obtint à 16 ans la survivance de la charge de capitaine des gardes sous Louis XIV, qui avait en lui la plus grande confiance, et le fit ensuite gentilhomme de sa chambre. Il fut sans cesse à ses côtés dans les guerres de sa minorité et celles de Flandre, s'empara d'Armentières, Furnes, Bergues et Courtrai, et organisa dans son gouvernement du Bolonais cette belle défense contre les flottes redoutables de l'Angleterre et de la Hollande. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et rendit de grands services à la science des médailles.

AUMONT (Jacques, duc d'), de la même fam., commandant l'avant-garde de l'armée parisienne, qui, sous la conduite de La Fayette, alla chercher Louis XVI à Versailles en 1789, et plus tard, en 1791, le bataillon de garde nationale auprès du roi au 20 juin; le peuple, voulant le rendre responsable de l'évasion de ce prince, le conduisit à l'Hôtel-de-Ville; mais il se justifia en faisant passer une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution. Mort en octobre 1799.

AUMONT (Arnulphe d'), prof. roy. de la soc. de médec. à Valence en Dauphiné, né à Grenoble en 1720. On a de lui la *Relation des fêtes données par l'univ. de Montpellier au sujet du rétablissement de la santé de Louis XV*, 1744, et *Mémoire sur une nouvelle manière d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes*, 1762.

AUNAIRE (St), év. d'Auxerre, rétablit la discipline dans son diocèse, et y fit de sages réglemens. Mort en 605.

AUN-ARTHABAN ALBASRIS, philos musulman sous le khalyfat d'Almansor, est célèbre par sa tempérance et la sagesse de ses mœurs.

AUNGERVILLE (Richard) ou de BURY, gouverneur d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui le combla d'honneurs. Il fut le fondateur de la bibliothèque d'Oxford, m. en 1345. On a de lui *Philobiblon*, ou *Discours sur le véritable usage des livres*, publ. à Spire en 1483, in-4; réimprimé plusieurs fois à Paris, à Oxford et à Francfort, in-8.

AUNILLON (P.-Ch.-Fabiot), abbé du Goy-de-Launay, m. en 1766, à 76 ans, s'est fait connaître par des romans médiocres : *Azor ou le Prince enchanté*, 1750; *la Force de l'éducation*, etc.

AUNOY ou AULNOY (M.-C. JUMELLE de BERNEVILLE, comtesse d'), m. en 1705, a écrit dans un style facile et léger des *Mémoires historiques*, des *romans* et des *contes*. On lit encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, Paris, 1782, 6 vol. in-18, et ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Douglas*, in-12.

AURA, AURÉES (mythol.), divinités chez les Romains, qui présidaient à la température de l'air.

AURAN (Jos.-Fran.), méd. provençal, a pub., vers 1766, des *Tables d'ostéologie*, impr. à la suite du *Cours d'ostéologie* de Le Cat, in-8.

AURBACH, est aut. d'un ouv. intit. : *Summa de confessione et eccles. sacrament.*, etc., in-fol., goth.

AURÈLE (Marc). V. Marc-Aurèle, Antonin.

AURÈLE (St), pieux et sav. archev. de Carthage, m. en 423, se distingua par son zèle contre les pélagiens et les donatistes, et fit condamner Pélage et Célestius, son disciple, dans un concile.

AURÉLIEN - AURELIANUS (L. Domitius), empereur romain, né en Pannonie, vers l'an 220, se signala de bonne heure à la bataille de *Moguntiacum* (Mayence) contre les Francs; et obtint, vers l'an 259, le commandement des armées d'Illyrie et de Thrace. Élevé à l'empire en 270, après la mort de Claude II, il repoussa des frontières les Goths, les Vandales, les Sarmates et les Marcomans, vainquit et fit prisonnière Zénobie, reine de Palmyre, battit Firmius en Égypte et Tétricus dans les Gaules. Après ces travaux guerriers, il embellit Rome, réforma les lois et diminua les impôts. Il fut assassiné, en 276, dans une sédition excitée par Mnesthée, son affranchi, qui avait à craindre son ressentiment pour les extorsions dont il s'était rendu coupable. Aurélien fut plus craint qu'aimé pendant son règne, parce que sa sévérité était extrême.

AURÉLIEN (St), év. d'Arles en 548, auquel le pape Vigile accorda le pallium et le titre de vicaire du saint-siège. Il fonda dans la ville d'Arles un monast., auquel il donna une règle pleine de sagesse.

AURELIO (Louis) de Pérouse, sav. historiog. et chanoine de Saint-Jean-de-Latran, mort à Rome en 1637, joignait à l'étude des langues latine, grecque et allemande, une connaissance approfondie de l'histoire de son pays. On a de lui une trad. ital. de l'*Abrégé de l'hist. univ.* de Turselin, Pérouse, 1623; un abrégé des *Annales de Baronius*, Rome, 1636, 2 vol. in-12, réimpr. à Paris avec une continuation par Chaulmer, 1655, 3 vol. in-12; le 1er vol. est tiré principalement de Brovius; Chaulmer a aussi traduit cet ouvr. en franç., Paris, 1673, 12 vol. in-12; une *Histoire de la révolution des Bohémiens contre les empereurs Mathias et Ferdinand*, Rome, 1625.

AURELIO (Aurel.), poète vénitien du 18e S., s'est distingué particulièrement par la composition de drames en musique qui sont indiqués dans les *Scrittori ital.* de Mazzuchelli, tom 1er, p. 2.

AURELIO (Jean-Musio), poète latin de Mantoue au 16e S., se proposa Catulle pour modèle et adressa à Léon X une élégie dont Scaliger fait le plus grand éloge, et dans laquelle il implore la libéralité du pontife, qui l'en récompensa dignement. Son hymne à St Jean-Baptiste est aussi très-estimée.

AURELIUS COTTA (C.), consul dans les armées rom. lors de la première guerre punique, l'an 502 de Rome, était, pour le maintien de la discipline militaire, d'une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté. Il fit dégrader et battre de verges Q. Cassius et P. A. Pecumola son parent, pour avoir attaqué, malgré sa défense, la ville de Lipari. Il la prit ensuite lui-même et en fit massacrer presque tous les habitans. Il fut ensuite censeur, et fit le dénombrement du peuple.

AURELIUS-VICTOR (Sextus), histor. lat., né en Afrique, s'éleva par son mérite jusqu'aux premières dignités de l'empire. Julien le fit gouverneur de la seconde Pannonie en 361, et en 369 il fut consul avec Valentinien. On a de lui un *Abrégé de l'hist. rom.* jusqu'à Julien. Les meilleures édit. sont celles de Paris, 1681, in-4, *cum notis varior.*, d'Utrecht, 1696, in-8; Amsterdam, 1733, in-4. Il en a paru deux autres, en 1787 et en 1806, à Erlang et à Vienne, in-8, trad. en franç. par Savin, 1776, in-12, sous le titre de : *Les hommes illustres de Pline-le-Jeune.*

AURELIUS (Cornel.), sav. hollandais, chan. régulier de St Augustin et précepteur d'Érasme, fut honoré par Maximilien de la couronne de poète; il m. vers 1520. Burman a inséré de lui dans son *Hadrianus VI* une production inconnue auparavant, intit. : *Corn. Aur. Goud. Apocalypsis et visio super miserabili statu ecclesiæ*, dans laquelle il s'élève contre les désordres du clergé. Ses autres *Traités* lat. ont été pub. à Leyde, 1586.

AURENG-ZEYB (Mohhi-ed-Dyn), usurpa, en 1660, le trône du grand mogol, après avoir fait enfermer son père et périr l'un après l'autre ses frères. Devenu paisible possesseur, il réforma les lois, rétablit la justice, fit de sages règlemens pour le maintien des bonnes mœurs, et ne négligea aucune branche de l'administration, ce qui fit oublier ses atrocités. Il crut les expier entièrement en ne faisant usage que de pain d'orge, de légumes et d'eau, et en s'imposant une discipline sévère; mais il n'en tenait pas moins les rênes de l'état et se montrait attentif à punir la moindre révolte de ses fils, qui plus d'une fois tentèrent d'imiter son exemple. Heureux dans ses expéditions, il conquit les roy. de Golconde, de Décan, de Visapour, qu'il réunit à son vaste empire, et m. en 1707, à près de 90 ans.

AUREOLE (Manius-Acilius), général romain sous les empereurs Valérien et Gallien, était né dans la Dacie. Il prit la pourpre impériale en 267, fut battu par Gallien, ensuite par Claude II, et tué dans une bataille qu'il perdit sous les murs de Milan, en 268.

AURIA (Frédéric et Jean-François), profonds jurisc., et savans littérateurs du 17e S., ont laissé beaucoup d'*ouvrages* estimés.

AURIA (Vincent), mort à Palerme en 1710, quitta le barreau pour la littérature. On a de lui une *hist. des grands hommes de la Sicile*, Palerme,

1704, in-4; *Hist. des vice-rois de Sicile*, ib., 1697, in-fol., et une *dissert.* sur l'origine de la poésie ital.

AURIA (DOMINIQUE), sculpt. et archit. napolitain auquel on doit les bas reliefs de *Ste-Marie delle Grazie* et la fontaine de Médicis de la place de Castel Nuovo. Il fut le maître d'André Borchetta.

AURIA (JOSEPH), écrivain du 16e siècle, auteur d'une *traduction* du grec des Traités d'Astronomie d'Autolycus.

AURIFABER (ANDRÉ), sav. méd. de Breslau au 16e S., dont on a des notes estimées sur la prem. édit. du *Cynosophion* de Phœmon, ou *traité des maladies des chiens*, Wurtemberg, 1545; *Succini histor.*, Kœnigsberg, 1561, in-4. Mort en 1559.

AURIFABER (EGIDE), chartreux zélandais, m. en 1566, a laissé : *De laude Carthusianâ*, imp. dans le 16e siècle, etc.

AURIFICUS (NICOLAS), carme de Sienne, m. vers 1590. Sa principale production est de *Antiquitate et ceremoniis missæ*, Venise, 1572, in-8.

AURIGNY (GILLES d'), né à Beauvais, avocat au parlement de Paris, et poète du 16e S., surnommé le Pamphile, mourut en 1553. Ses ouvrages se recommandent plus par leur nombre que par leur mérite. Il a composé la *Généalogie des dieux poétiques*, et *le Tuteur d'amour*, poème en quatre chants, et un des meilleurs du temps; une *traduct. des Psaumes de David* en vers, et d'autres *livres* de piété. On lui doit une édition du *Somnium Viridarii*, Paris, 1416, in-4. Plusieurs de ses ouvrages ont paru sous le nom de l'*Innocent égaré*.

AURIOL (BLAISE d'), chanoine de Castelnaudary, et prof. de droit canon à Toulouse en 1535, obtint de François Ier, à son passage dans cette ville, le titre de noble poûr l'université. Il est aut. d'un poème intit. *le Depart d'Amour*, imp. à la suite de *la Chasse d'amour* d'Octavien de St-Gelais, Paris, 1533, in-4.

AURISPA (JEAN), érudit italien du 15e siècle, s'embarqua vers 418 pour Constantinople, où il apprit le grec, et recueillit un gr. nombre de MSs. importans, profanes et sacrés, dont il enrichit sa patrie à son retour. Il devint alors secrét. des papes Eugène et Nicolas V, et mourut à Ferrare en 1460. Parmi ses *traduct.* du grec en latin, on lui attribue sans fondement celle des *Œuvres d'Archimède*.

AURISPI (VICTOIRE-GALLI), née à Urbin, cultiva la poésie, et publia des vers recueillis en 1594.

AURIVILLIUS (CHARLES), prof. de langues orient. à Upsal, m. en 1786, fut membre du comité pour la version nouvelle de la *Bible*, et trad. presque tout l'*Ancien Testament*. Ses ouv. de littér. orient. ont été imp. à Gottingue en 1790.

AUROGALLUS (MAT.), philologue du 16e S., trad. avec Luther la *Bible* en allemand, et mourut à Wittemberg, où il professa les langues hébraïque et grecque. On a de lui une *Géographie* de la Terre Sainte, et une *Gramm.* hébraïque et chaldéenne.

AURORE (mythol.), déesse chargée d'ouvrir les portes du ciel au char du soleil. Éprise d'amour pour le jeune Titon, elle l'enleva, l'épousa, et en eut un fils nommé Memnon. Il paraît que ces liens ne furent point assez forts pour retenir la déesse dans le devoir conjugal, puisqu'elle enleva encore Céphale, amant de Procris, et le jeune Orion.

AUROTIN (CORNEILLE), chanoine de Gouda et ami d'Erasme qui lui adressa ses premières lettres.

AUROUX (NICOLAS), grav. français du 17e S., a travaillé à Turin et à Lyon. Ses meilleurs ouvr. sont *la Vierge, l'enfant Jésus et St-Jean; les portraits du jésuite Spinola et de Voiture*, etc.

AUROUX DES POMMIERS (MATTH.), jurisc. de Moulins, a pub. en 1732 un *comment.* sur la coutume du Bourbonnais, in-fol.

AUSONE ou AUSONIUS (JULIUS), médecin de Valentinien Ier, fut préfet d'Illyrie et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. Il mourut en 377 à 90 ans. Les *livres* qu'il a écrits sur la médecine sont perdus. Il fut père du poète Ausone.

AUSONE (DÉCIUS ou plutôt DECIMUS-MAGNUS), poète latin du 4e S., né à Bordeaux vers l'an 309, m. vers 374. Il avait été précepteur de l'empereur Gratien qui le nomma consul en 379. Il a laissé un énorme *recueil* d'épigrammes, d'épîtres en vers et d'idylles, parmi lesquelles il faut distinguer son poème de *la Moselle*. Le goût d'Ausone n'est pas toujours pur; sa versification manque souvent de grâce et de facilité, et sa latinité se ressent, en général, des vices de son siècle : mais on ne peut lui refuser infiniment d'esprit, des connaissances très-variées et une grande vivacité d'imagination. On est fâché seulement qu'un écrivain aussi estimable pour le siècle où il vécut, et qui n'est pas sans mérite aux yeux du nôtre, ait souillé son talent par des vers obscènes, que ne justifie pas le soin qu'il a pris de répéter après Martial que l'immoralité de sa plume ne prouvait rien contre la pureté de ses mœurs. La meilleure édition d'Ausonne est celle que l'abbé Souchay a publiée en 1730, 1 vol. in-4, *ad usum Delphini*. Il existe aussi une trad. estimée, mais très-rare, des *poésies* d'Ausone par l'abbé Jaubert, 4 vol. in-12, Paris, 1769. Il n'est pas sûr qu'Ausone fût chrétien, quoique Trithème le fasse évêque de Bordeaux.

AUSONE (St) martyr, prêcha la foi dans les Gaules, et s'établit près d'Angoulême, en fut le premier évêque, convertit un grand nombre de païens et fonda un monastère qui devint célèbre.

AUSPICE (St), évêque de Toul, fut un des plus sav. prélats de son temps, et ami de Sid. Apollinaire. Le tome 1er de la collection de Duchêne renferme une *épître* de lui adressée au comte Arbogaste.

AUSSUN (PIERRE d'), se distingua en 1544 à la bataille de Cérisoles; entraîné par les fuyards à celle de Dreux, il en mourut de douleur en 1562.

AUSSURD (ANTOINE), un des prem. impr. de Paris, a publié en 1519 les *Œuvres* de Justin, de Florus et Sextus Rufus, in-folio.

AUSTAU D'ORLHAC, troubadour du 13e S., déplore dans ses vers les calamités qui furent la suite des croisades, et conseille aux chrétiens de se faire mahométans, puisque Dieu s'est déclaré pour ces derniers.

AUSTER (mythol.), vent chaud, fils d'Éole et de l'Aurore.

AUSTERLITZ, village de Moravie en Allemag., célèbre par la victoire remportée dans ses environs par les troupes françaises sous les ordres de Napoléon Bonaparte, sur les armées autrichienne et russe, le 2 décembre 1805.

AUSTIN (JEAN), écrivain anglais du 17e S., est aut. du *Modérateur chrétien*, 1632, in-4, dans lequel il blâme toute persécution pour cause de religion; *Réponse* à la règle de la foi du doct. Tillotson non achevée, et autres ouvrages de théologie.

AUSTIN (GUILL.), avocat anglais, a composé un *traité* de l'excellence des femmes et des *méditations* sur les principales fêtes de l'église, 1687.

AUSTREGESILE (St), archev. de Bourges, m. en 624, fut en grande vénération par ses vertus. Mabillon a écrit sa *Vie*.

AUSTREGILDE, 2e femme de Gontran, roi de Bourgogne, fut d'abord simple suivante de la reine Marcatrude, parvint à la faire répudier, la remplaça en 556, et fit poignarder par Gontran lui-même les deux frères de la reine; mais elle ne jouit pas long-temps de sa perfidie, et m. en 560.

AUSTREMOINE (St), l'un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par la cour de Rome, fonda l'église de Clermont en Auvergne.

AUSTRIUS (SÉBAST.), habile méd. alsacien du 16 S., est auteur, selon Manget, des ouvr. suivans : *De Secundâ valetud. tuendâ*, Bâle, 1540, in-8; *Cornelii, de puerorum et infantium morborum dignotione et curatione liber*, etc., Lyon, 1549, in-16.

AUTELZ (Guill. des), poète franç. et latin, m. en 1576, a composé un grand nombre de poésies françaises et latines recherchées de son temps, mais qu'on ne lit plus.

AUTEROCHE. V. Chappe.

AUTHARIS, roi arien des Lombards, étendit ses conquêtes jusqu'à Rome et Ravenne; défit Childebert II, roi d'Austrasie; s'empara des provinces au-delà du Pô, et mourut en 590, chéri des Lombards, mais détesté des papes.

AUTHIER DE LISGAN (Christ. d'), bénédictin, fondateur en 1632 de la congrégation des prêtres du St-Sacrement pour la mission et la direction des séminaires. Mort à Valence en 1668.

AUTHVILLE DES AMOURETTES (C. L. d'), né à Paris en 1716, entra au service, et parvint au grade de colonel des grenadiers roy. Il m. en 1762, laissant une nouv. édit. des *Mém. des deux dernières campagnes de Turenne* en Allemagne, 1756, in-12; *Essai sur la cavalerie*, Paris, 1756, in-4; l'*Anti-légionnaire franç.*, 1762, in-12; et divers articles de la partie militaire dans l'*Encyclopédie*.

AUTIÉ (J. Fr. Etienne), colon. d'infant., m. en 1811, s'éleva du rang de simple soldat aux grades supérieurs par sa bravoure et son mérite, se distingua dans toutes les campagnes de 1793 à 1811, et fut tué à la bat. de Chiclana en Espagne, après avoir fait des prodiges de valeur pour enlever la victoire aux Anglais.

AUTISTATES, archit. grec vers la 55e olymp., fut chargé par Pisistrate de construire un temple à Jupiter olymp., qu'il ne put terminer à cause des troubles d'Athènes.

AUTOLÉON, général de Crotone, remporta de grands avantages sur les Locriens, qui le couvrirent de blessures pour le punir d'avoir osé prendre la place d'Ajax dans leurs rangs.

AUTOLYCUS (mythol.), fils de Mercure, et brigand insigne, fut d'abord le rival et ensuite l'allié d'un autre brigand nommé Sisyphe. Ulysse était son petit-fils par sa mère Euriclée.

AUTOLYCUS, athlète dont parle Pline, remporta le prix de la lutte aux jeux olympiques; les Athéniens lui érigèrent une statue.

AUTOLYCUS, philos. grec, né dans le 4e S. avant J.-C., a laissé des *Tr. d'astron.*, trad. en lat. par Joseph Auria, et en franç. par Forcadel, Paris, 1572, in-4.

AUTOMNE (Bernard), avoc. de Bordeaux, m. en 1666, a composé un *Comment. sur la coutume de Bordeaux*, dont la dern. édit. est de 1728, in-fo avec notes; il y a plus d'érudition que de jugement; *Conferences du droit rom. avec le droit franç.*, 1644, 2 vol.; et *Censura gallica in jus civile romanum*, Paris, 1615, in-8.

AUTPERT, bénédict., né en Provence dans le 8e S., a commenté les *Psaumes*, le *Cantique des cantiques*, et l'*Apocalypse*; ses comment. se trouvent dans la *Biblioth. des pères*, et dans la *Collect.* de D. Marteune.

AUTREAU (Jacques), peintre et poète franç. m. en 1745, commença à plus de 60 ans à travailler pour le théâtre; sa pièce du *Port à l'Anglais*, dont le succès fixa les comédiens italiens à Paris, fut suivie de beaucoup d'autres comédies, tragédies et opéras, recueillis en 1749 en 4 vol. in-12, et qui eurent plus ou moins de succès. Malgré ses talens, Autreau mourut à l'hôpital.

AUTREPE (N... d'), littérat. et syndic des experts jurés écriv. à Paris, m. vers la fin du 18e S., est aut. d'une *Epître à Tronchin*, d'une *ordonnance du Parnasse*, d'un *Eloge de J.-B. Colbert*, et de *Traités* sur l'art d'écrire, l'arithm., les changes étrangers, la vérificat. des écritures, etc., pub. de 1759 à 1770.

AUTREY (Henri FABRY, comte d'), né en 1723, m. en 1777, est aut. de l'*Antiq. justifiée*, Paris, 1766, in-12, ouvr. qui réfute celui de Boulanger, int. *l'Antiq. dévoilée*.

AUTRICHE. Cette ancienne partie du *Noricum*, envahie comme le reste de la Germanie par les barbares et en dernier lieu par les Hongrois, fut arrachée à ce peuple par l'empereur d'Allemagne Henri Ier, dit l'Oiseleur, qui en forma un margraviat. Ethicon, duc de Souabe et d'Alsace, en 684, est, dit-on, la tige de la maison d'Autriche, qui commença à prendre quelque accroissement après la mort de Werner Ier, comte de Hapsbourg, en 1096. En 1240, Rodolphe, s'étant signalé par ses exploits contre ses voisins, et ayant augmenté ses possessions par l'héritage de la maison de Hapsbourg et la conquête de Bâle, fut élu empereur d'Allemagne après le grand interrègne, malgré les prétentions d'Ottocar de Bohême et d'Alphonse X (*voy.* Allemagne). Après lui, son fils Albert, porté à l'empire par la déposition d'Adolphe de Nassau en 1298, enleva à l'Autriche les cantons helvétiques, qu'elle possédait depuis Rodolphe. Après la mort d'Albert, la maison d'Autriche perdit la couronne impériale, et ne conserva que ses états héréditaires; mais en 1437, à la mort de Sigismond, le gendre de ce prince, Albert II, duc d'Autriche, réunit en 1438 les couronnes d'Allemagne, de Bohême et de Hongrie. Sous son successeur Frédéric III, l'Autriche, conquise en grande partie par Mathias Corvin, roi de Hongrie, reprit bientôt un éclat et une puissance qui fonda la grandeur de l'empire pendant plusieurs S. Maximilien Ier réunit tour à tour à ses états héréditaires 17 provinces de la Bourgogne et des Pays-Bas, à la mort de Charles-le-Téméraire, par son mariage avec Marie. Enfin Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, hérita des royaumes de Bohême et de Hongrie; dès lors les empereurs n'eurent plus rien à craindre de leurs vassaux; on peut en juger par la dernière révolution, qui, en réduisant l'empereur François II, à ses états héréditaires, le laissait encore l'un des monarques les plus puissans de l'Europe. V. Allemagne.

AUTROCHE (Claude de LOYNES d'), littér., né en 1744, m. en 1823. On a de lui des traduct. en vers français des *odes* d'Horace, de *l'Eneide* de Virgile, de *la Jerusalem délivrée* du Tasse, du *Paradis perdu* de Milton, et des *Psaumes* de David; il a publié aussi un *mémoire* sur l'amélioration de la Sologne.

AUTUN (Jéhan d'), historiog. de France et aumônier sous Louis XII, né en Saintonge, a écrit l'*Hist. de France* depuis 1490 jusqu'en 1510.

AUVERGNE (Pierre d'), poète et troubadour, né à Clermont dans le 13e S., passe pour être le premier qui ait fait connaître les vers provençaux dans son pays; il reste de lui 24 pièces, parmi lesquelles on trouve des *Chansons* pieuses, d'autres galantes, et trois *poèmes* sur des sujets de dévotion, et des *sirvenes* pour exhorter les chevaliers à la croisade.

AUVERGNE (Ant. d'), direct. de l'Opéra de Paris, né à Clermont en 1713, acquit en peu de temps une grande supériorité sur le violon, et fut admis au nombre des musiciens du roi en 1739. Il donna, tant à la cour qu'à l'Opéra, dont il devint directeur en 1767, un grand nombre d'ouvr. dont les plus remarq. sont *Canintes*, *Enée et Lavinie*, et *Hercule mourant*. Il composa aussi un *Te Deum*, un *De profundis* et un *Miserere* très-estimés. Il a fait en outre la musique de plusieurs opéras-comiques. Mort en 1797.

AUVERGNE (Théophile-Malo CORRET de la TOUR d'), *premier grenadier de France*, né en 1743, dans un bourg de Bretagne. Issu d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon, il eut avec Turenne, membre de cette illustre famille, plus d'un trait de ressemblance : même physionomie, même prudence, même bravoure, même grandeur d'âme. Entré au service en 1767, il fut fait capitaine en 1779, servit comme volontaire en Amérique, et devint aide-de-camp du duc de Crillon, au siége de Mahon. A l'époque de la guerre de

la révolution en 1792, La Tour d'Auvergne, quoique âgé de 50 ans, et jouissant d'une pension de retraite, crut devoir reprendre ses armes pour défendre son pays contre l'invasion de l'étranger. Sans vouloir accepter un grade supérieur à celui de capitaine, il commanda un corps de 8000 grenadiers à l'armée des Pyrénées-Orientales, en 1793, et acquit une haute réputation bien méritée. Après la paix avec l'Espagne, en 1795, il reprit les occupations littéraires que son patriotisme lui avait fait interrompre, et composa successivement un *Glossaire de 45 langues*, et un *Dictionnaire Français-celtique*; il avait déjà précéd. pub. un *Tr. des origines gauloises*. En 1799, il quitta sa retraite et ses études, pour aller remplacer à l'armée d'Helvétie le fils unique de son ami le Brigant (*v.* ce nom), que la conscription venait d'atteindre. C'est à cette époque qu'il reçut du chef du gouvernement le beau titre de *premier grenadier de France*, mais il refusa la pension qu'on voulait y attacher. Il entra dans la 1re compagnie des grenadiers du 46e régiment, et fut tué le 27 juin 1800, au combat de Neubourg, d'un coup de lance que lui porta un hullan autrichien. Ses camarades l'enterrèrent sur le champ de bataille, et couvrirent sa tombe de branches de laurier et de chêne; un monument fut élevé sur cette même place, avec une inscription qui constatait le titre et l'époque de la mort de l'illustre soldat. La Tour d'Auvergne fut un de ces héros dont les temps modernes n'offrent que de rares exemples.

AUVERGNE. Les Auvergnats (*Arverni*), peuple de l'ancienne Gaule, eurent pour roi Luerius, auquel succéda son fils Bituitus, que défit le consul Q. Fabius Maximus. Vercingetorix lui succéda. L'Auvergne, devenue province romaine, fit partie de l'Aquitaine. Les Goths s'en emparèrent; mais elle fut conquise par Clovis, et, dans la suite, les rois de France la gouvernèrent par des comtes qui devinrent héréditaires sur la fin de la seconde race. Henri III donna l'Auvergne à Charles de Valois, duc d'Angoulême; celui-ci la céda à la reine Marguerite de Valois, qui en fit don à Louis XIII en 1615.

AUVIGNY (J. du CASTRE d'), littér., m. en 1743; est aut. d'un *Abrégé de l'Histoire de France et de l'Hist. rom.* par demandes et par réponses; des 3 premiers vol. et de la moitié du 4e de l'*Hist. de Paris*, 1735, en 5 vol. in-12; ses 10 premiers vol. des *Vies des hommes illustres de la France*, 26 vol. in-12, et de quelques autres ouvrages de littérat. Il avait été lié avec l'abbé Desfontaines, auquel on a attribué quelques-uns de ses ouvrages.

AUVITY (Jean-Abraham), médecin et chirurgien en chef de l'hôpital des Enfans trouvés à Paris, mort en 1821, s'est acquis de la réputation pour le traitement des maladies des enfans. Il est aut. d'une *Dissertation sur le muguet*, sorte d'aphte particulière au jeune âge. M. Auvity avait été nommé membre de la légion d'honneur en 1811.

AUVRAY (Jean), avoc. au parlem. de Normandie, m. en 1633, est aut. de div. *poésies* peu recherchées, et imp. pour la plupart à Rouen, de 1608 à 1634.

AUXENCE, arien, né en Cappadoce, usurpa le siége épiscopal de Milan, par la faveur de l'empereur Constance, en 355. Il se porta à de grandes violences contre les catholiques, fut condamné dans un concile tenu à Rome en 372 et mourut en 374.

AUXILIUS, prêtre du 10e S., pub. en 907 trois *Tr. contre le pape Sergius* III, dont deux se trouvent dans le *Tr. des ordinations* du p. Morin. Le père Mabillon les a fait imprimer tous trois dans les *Analectes* in-fol.

AUXIRON (Jean), jés., mort à Dôle en 1635, est aut. d'un ouvr. de philos. lat. et fr., imp. à Lyon, 1672, int. *Historia Liderici*, in-8.

AUXIRON (J.-B. d'), méd. né dans la même ville que le préc., a pub.: *Démonst. d'un secret utile à la marine*, Paris, 1750, et *Nouvelle manière de diriger la bombe*, 1754, in-8.

AUXIRON, fils aîné du préc., capit. d'inf., est aut. d'un ouvr. int. *Principes de tout gouvernement*, ou Examen des causes de la splendeur ou de la faiblesse de tout état, Paris, 1766, 2 vol. in-12.

AUXIRON, fils du précéd., prof. en droit franç., à Besançon, est aut. d'un *Tr. sur les fontaines pub. de Besançon*, 1777, in-12. *Mém. histor.* sur les écluses de Besançon et la navigation du Doubs, Genève, 1785, in-8.

AUXIRON (Ch.-Fr.-Jos.), avocat de Besançon, s'établit en Autriche. Il a composé un *traité* de l'éducation d'un prince, in-8.

AUZANET (Barthel.), jurisc., né à Paris en 1591, et m. en 1673, a laissé des *Notes* sur la coutume de Paris, des *Mémoires*, des *Arrêts*, etc., rec. et pub. en 1708, in-fol.

AUZAT (A.), m. en 1816, est aut. de *Réponses* aux adieux à Bonaparte, in-8, et de *Très-humbles remontrances à Louis XVIII*, au nom du peuple franç., avec des réflex. sur la guerre, Paris, 1815, in-8.

AUZÉBI (Pierre), chirurgien dentiste, m. à Lyon en 1791, est auteur d'un *Tr. d'Odontalgie*, Lyon, 1771, in-12.

AUZOUT (Adrien), célèbre mathémat. et membre de l'académie des sciences, m. en 1691; inventa le micromètre à fil mobile, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets; et publia un *Tr. sur cet instrument*, Paris, 1667, in-4. On a encore de ce savant des *Lettres sur les grandes lunettes*.

AVAK (Sergius), prince arménien et généralissime des troupes de la Géorgie, repoussa d'abord les armées des Tatars, mais fut enfin obligé de se soumettre, et conclut en 1239 la paix avec eux, à condition qu'il conserverait la possession de ses états moyennant tribut; il délivra aux mêmes conditions la Géorgie et autres états voisins.

AVALON (Irénée d'), écriv. controversiste, s'est beaucoup occupé de la conversion des calvinistes.

AVALOS (Ferd.-Franç. d'), marquis de Pescaire, d'une illustre maison de Naples, le meilleur capit. de Charles-Quint après Antoine-de-Lève, se distingua de bonne heure par son esprit et sa valeur, et épousa Victoria Colonna, illustre par sa beauté et les grâces de son esprit. Ayant été fait prisonnier à la bataille de Ravenne, il composa dans sa prison, en l'honneur de cette dame, un *Dialogue de l'amour*, reprit les armes contre la France dès qu'il eut obtenu sa liberté, eut part au gain des batailles de la Bicoque et de Pavie et au recouvrement du Milanais. Mort en 1525.

AVALOS (Constance, fille d'INNICO d'), duchesse d'Amalfi, cultiva la poésie dans le 15e S. On trouve d'elle des *sonnets* réunis aux œuvres de Victoire Colonna dans l'édit. de Sessa, 1558.

AVALOS (Alphonse d'), neveu de Ferdinand, m. en 1546, servit d'abord sous lui au siége de Pavie, et lui succéda après sa mort dans le command. des armées de Charles-Quint. Il secourut l'Autriche, en 1532, contre Soliman, et suivit l'empereur dans toutes ses expéditions. Nommé gouverneur du Milanais, il fit lever, en 1543, le siége de Nice à Barberousse, et au duc d'Enghien, qui le défit à son tour à Cérisoles, mais ne put prendre Milan. Faux, orgueilleux et cruel, ce général fut détesté dans son gouvernement, où il exerça des exactions horribles, et montra souvent que les crimes ne lui coûtaient rien.

AVANCIN (Nicolas), jésuite allemand, prof. de théol. à Vienne, est aut. d'un assez gr. nomb. d'ouv., entre autres: *Imperium romano-germanicum sive elogia L. Cæsarum germanorum*, Vienne, 1663; *Vita et doctrina J.-C.*, idem., 1674, in-12, trad. en franç., en 1713, par le P. Desruelles, et en 1775

par l'abbé de Saint-Pard, 2 vol. in-12. On lui doit encore des *poésies* dramatiques et lyriques.

AVANZI (Jean-Marie), cél. jurisc. et poète de Ferrare et Padoue, au 16ᵉ S., a composé *Consilia de reb. crimin. et civil.*; une *Histoire ecclés. de l'apostasie de Luther*, MS.; *Il satira, favola pastorale*, Venise, 1587, in-12, et d'autres pièces et poésies diverses.

AVANZI (Charles), fils du précéd., méd. ital. connu par ses *Annotations* sur l'ouv. de B. Fiéra de Mantoue, Padoue, 1649, in-4.

AVANZI (Nicolo), grav. de camées et de pierres fines à Vérone, s'est rendu célèbre par sa *Nativité de J.-C.*, gravée sur un morceau de lapis lazzuli, large de 3 doigts, chef-d'œuvre dans ce genre.

AVANZINO (Jos.-Marie), prof. de méd. à Florence, m. en 1739, fut disciple de Vallisnieri, soutint savamment ses opinions sur les questions de phys., et composa une *dissert.* à la louange du chocolat, en réponse à G.-B. Félici.

AVARAY (le comte d'), colonel du régiment de Boulonais, quitta la France en 1791, à la suite de *Monsieur*, et rendit à ce prince d'importans services dans son voyage. Devenu roi de droit, *Monsieur* récompensa ce zélé serviteur en le nommant capitaine de ses gardes et le combla de faveurs. Le comte d'Avaray est mort en 1816, dans l'île de Madère.

AVARES ou ABARES, peuples d'origine scythe, s'établirent sur les bords du Danube, d'où ils venaient faire des courses jusqu'au milieu de la Germanie. Ils ne commencèrent à inquiéter l'empire de Constantinople que vers l'an 560 de J.-C. Quelques sav. pensent que les Avares sont les mêmes que les Slaves et les Huns.

AVAUX (Claude de MESMES, comte d'), habile négociateur et diplomate, m. en 1650, conseiller d'état sous Louis XIII, auquel il rendit de grands services dans ses ambassades à Venise, Rome, Turin, en Allemagne, en Danemarck, en Pologne et en Suède. Il était également très-versé dans l'étude des langues, des belles-lettres et de l'hist., et a laissé des *lettres* et des *mémoires* qui sont d'un grand intérêt.

AVAUX (J.-Ant., comte d'), et marq. de Givry, petit neveu du précéd., parcourut la même carrière que lui et hérita de son talent et de son habileté diplomatique. Il fut successivement plénipotentiaire à la paix de Nimègue qu'il conclut, ambass. à Amsterdam, Londres et Stockholm, et m. à son retour à Paris en 1642. Ses *lettres* et *négociations* ont été réunies par l'abbé Mallet, en 1753, 6 vol. in-12. Ses *lettres et négociations* ont été aussi imprimées à La Haye en 1700, avec celles d'Estrade et de Colbert de Croissy, 3 vol. in-12; on a encore de lui un mémoire présenté aux États-généraux en novembre 1681, in-12.

AVED (Jacq.-André-Joseph), peintre franç. m. en 1766, se fit une réputation dans le portrait. On cite comme ses plus beaux ceux de Louis XV et de Méhémet-Effendi, ambass. turk à Paris.

AVEILLON (J.-Jos.), orator., m. à Paris en 1713, a pub. des *Conférences et méditations pour les séminaires et les gens du monde*.

AVEIRO (D. Jos. MASCARENHAS, duc d'), l'un des plus grands seigneurs de Portugal, fut tout-puissant pendant le règne de Jean V. Ayant perdu sa faveur à l'avènement de Joseph I, il ourdit contre ce prince et Pombal, premier ministre, son ennemi capital, une conspiration dans laquelle entrèrent la marquise de Tavora, plusieurs seigneurs mécontens, et des jésuites, confesseurs du dernier roi. Elle éclata le 3 septembre 1758 : deux des conjurés tirèrent sur la voiture du roi, qu'ils ne firent que blesser. Dès-lors le complot fut découvert, d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprudens, fut convaincu et condamné à être rompu et brûlé vif avec ses complices; ce qui fut exécuté le 13 janvier 1759.

AVEIS I, sulthan de Baghdâd, 2ᵉ prince de la dynastie des Ilkaniens, étendit son empire par son courage et gouverna avec sagesse. Il désigna Hocein pour son successeur au préjudice de Haçan; mais Hocein lui-même, prince vertueux, perdit peu après le trône et la vie.

AVEIS II, frère du précéd., gouv. d'une manière si tyrannique que le peuple appela à son secours Tamerlan. Il fut dépouillé de ses états. Ce dernier, Cara Yousouf, prince du *Mouton noir* et chef de cette dynastie, mis à sa place, le fit tuer en 1410. En lui finit la dynastie des Ilkaniens.

AVELAR, peintre portugais que l'on croit du 15ᵉ S., amassa par son talent tant de richesses qu'il donna lieu au proverbe : *Riche comme Avelar*.

AVELINE (Pierre), grav. parisien, m. en 1700, membre de l'académie de peinture, a gravé, d'après Jouvenet, Natoire, Boucher et Luc Jordans, *la Mort de Sénèque*, son meilleur ouvrage.

AVELINE (N.), frère du précéd., a gravé beaucoup de sujets médiocres; le plus remarquable est *l'Heureux vieillard*, d'après Wille fils.

AVELINE (F.-A. et N.), de la même famille, fut un graveur estimé.

AVELLA (Jean), relig. observant. du royaume de Naples, a écrit plusieurs *traités* sur la musique, imprimés à Rome en 1512.

AVELLANEDA (Alphonse-Fern. d'), aut. espagnol du 16ᵉ S., continua le *Don Quichotte*, mais resta bien au-dessous de Cervantes, qui en fut piqué et se décida à terminer son chef-d'œuvre. Lesage a traduit cette continuation sous le titre de *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, 1716, 2 vol. in-12.

AVELLANEDA (Didacus), jésuite espagnol, a composé un ouv. pour réfuter l'accusation faite à sa société de divulguer les confessions.

AVELLANEDA (Didacus), a laissé un écrit sur l'ancienneté de sa famille, impr. en 1631.

AVELLANEDA (Didacus Collantei de), jurisconsulte de Siguenza, est auteur de *commentaires* sur le droit en faveur des habitans des campagnes, Madrid, 1606, in-4.

AVELLINO (François), méd. sicilien du 17ᵉ S., est aut. d'écrits contre la chimie et en faveur de l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes.

AVELLINO (St), clerc régulier de St-Paul, obtint de St Charles Borromée un établissement pour son ordre, et mourut en 1608 en odeur de sainteté. — Un autre Avellino (Raphael) a donné l'explication d'une fausse médaille hébraïque de David et d'Absalon.

AVENDANO (Diego), jésuite espagnol du 17ᵉ S., prêcha l'évangile au Pérou. On a de lui *Thesaurus Indicus pro regimine conscientiæ*, Anvers, 1668, in-f.

AVENELLES (Aubin des), chanoine de Soissons vers 1480, aut. de pièces de vers assez libres, impr. à la suite de la trad. de l'*Art d'aimer* d'Ovide dans différentes édit. pub. à Anvers, Paris, 1556, Genève, sans date, etc.

AVENELLES (Pierre), avoc. de Paris, découvrit, en 1560, la conspiration d'Amboise, tramée par la Renaudie et les Guises.

AVENTIN (St), archidiacre, puis év. de Chartres au 6ᵉ S., souscrivit au concile d'Orléans en 511, et mourut vers 528.

AVENTIN (myth.), fils d'Hercule et de Rhéa, vint secourir Enée contre Turnus, et donna son nom au mont Aventin.

AVENTIN (Jean TOURMAYER, plus connu sous le nom d'), écriv. bavarois, né en 1470, m. en 1584, a composé les *Annales de Bavière*, latines et allem., Leipsig, 1710, in-fol., et autres ouv., dont le plus remarquable est celui intitulé : *Rudimenta gram. et encyclop. orbisque doctrinarum*, Nuremberg, 1519-20.

AVEN-ZOAR. V. Aben-Zohar.

AVERANI (Benoît), sav. italien d'une mémoire

prodigieuse, m. en 1707, apprit sans maître et par la seule force de son génie toutes les parties des mathématiques et même la langue grecque. Le rec. de ses ouv. latins a paru à Florence, 1716 et 1717, 6 vol. in-fol.

AVERANI (JOSEPH), frère du précéd., jurisc. distingué, a donné des *mélanges* de droit. Son autre frère NICOLAS, m. en 1727, fut l'édit. des *Œuvres de Gassendi*, pub. à Florence en 6 vol. in-fol.

AVERDY (CLÉMENT-CH.-FR. DE L'), contrôleur des finances sous Louis XV et de l'académie des inscriptions, fut un homme de bien dans le ministère, mais qui ne sut pas l'opérer. Retiré après sa disgrâce dans sa terre de Gambais, on vint l'en arracher en 1794 pour le conduire à la mort comme accapareur de grains. Il a laissé des *Mémoires* insérés dans les *notices et extraits* des MSs. de la bibliothèque du roi.

AVEROLDI (JULES-ANTOINE), antiquaire ital., m. en 1717, a laissé un gr. nomb. de *memoires* sur des objets curieux et intéressans d'antiquité.

AVERONI (VALENTIN), moine florentin du 16e S., a traduit en ital. les *Traités* de St Thomas sur le gouvernement des Juifs et sur celui des princes ; la *Doctrine chrétienne* de Denis le Chartreux ; et la *Cité de Dieu* de St Augustin.

AVERRHOÈS, philos. et médecin arabe, dont le vrai nom est IBN-ROCHD, né à Cordoue dans le 12e siècle, fut le premier qui traduisit et commenta Aristote en arabe. Il enseigna aussi la médec. dont il connaissait mieux la théorie que la pratique. Il mourut en 1206. Sa traduction d'Aristote a été mise en latin, et a servi long-temps dans les écoles. Ses ouvrages de médecine, également trad. en lat., ont été imprimés à Lyon en 1537, in-4 ; et à Venise en 1552, 1590, in-fol. Le commentaire sur Aristote, version latine, avait paru à Venise en 1495, in-fol.

AVERSA (THOMAS), poète sicilien du 17e S., a composé des *comedies*, des *tragédies*, des *poèmes*, en langue sicilienne, impr. à Palerme et à Rome, de 1616 à 1660.

AVERRUNEUS, divinité des Romains qu'ils invoquaient dans le malheur.

AVERSA (MATTHIEU), moine napolitain du 17e S., a publié diverses *traductions* des pères de l'église.

AVERULANI (ANT.), archit. florentin du 15e S., est aut. d'un *Traité d'architecture*, que Bonfini a traduit en latin.

AVESBURY (ROBERT d'), historien anglais du 14 S., écrivit l'*Histoire du règne d'Édouard III*, jusqu'en 1336. Thomas Hearne la publia en 1720.

AVIA (le chev. d'), gentilhomme italien au service d'Autriche, se fit un nom dans la guerre de la succession en 1702, où il déploya une grande habileté et beaucoup de courage.

AVIANO (JÉRÔME), poète du 16e S., né à Vicence, est aut. de 3 épitr. impr. en 1603, 1615, 1627.

AVICENNE, célèbre philos. arabe dont le vrai nom est ABOU-IBN-SINA, né en Perse vers la fin du 10e S. Il embrassa toutes les sciences, fut à la fois médecin et vizir de plusieurs sulthans d'Asie, et mourut par suite de débauche, en 1036 de J.-C, à 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et de médecine, trad. en latin dans le 12e S., et impr. pour la prem. fois à Venise en 1483 ; traduits et imprimés en hébreu, à Naples, 1492 ; publiés, en arabe, à Rome, en 1593. Il y a eu un gr. nombre d'autres éditions complètes ou partielles de ces mêmes ouvrages, dont on trouvera la liste dans la Biographie universelle des frères Michaud.

AVIDIUS (CASSIUS), proclamé empereur l'an de J.-C. 175, sous le règne de Marc-Aurèle, régna trois mois, et fut tué par un centurion.

AVIENUS (RUFUS-FESTUS), poète latin du commencement du 5e S. On lui doit la traduction en vers des *Phénomènes* d'Aratus; de la *Description de l'univers* (*Périégesis*), de Denys, et de quarante-deux des *Fables* attribuées à Ésope. Il est encore auteur d'un poème intit. *Ora maritima*, emprunté vraisemblablement de quelque écrivain carthaginois. La meilleure édit. des fables est celle d'Amsterdam, 1787, in-8, avec les notes de Nodell ; et la plus récente de la traduction des *Phénomènes* se trouve dans le second vol. de l'*Aratus* de Buhle. La meilleure édit. du poème de Denys fait partie des *poetæ lat. minor* de Wernsdorff.

AVIGNONI (AMBROISE), prof. de théol. à Rome, dans le 18e S., est aut. d'une réponse à l'ouvrage de Gorini Corio, intit. : *La politique, le droit et la religion*, publié à Milan, 1742, in-4.

AVILA Y ZUNIGA (don LOUIS d'), diplomate-général et historien espagnol sous Charles-Quint, qui l'envoya auprès des papes Paul IV et Pie IV, pour presser les opérations du concile de Trente. Il accompagna également ce prince dans la guerre de 1546 et 1547, contre les protestans d'Allemagne, dont il écrivit la relation, trad. en franç., Paris, 1672, qui l'a placé au premier rang parmi les histor. espagnols.

AVILA (JEAN d'), missionn. espagnol, m. en 1569, surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*, et le *Professeur par excellence*, passa 40 années de sa vie à parcourir la ville, les bourgades, les forêts même de cette partie de l'Espagne, enseignant de précepte et d'exemple, ce qui ne l'empêcha pas de composer un gr. nomb. d'*Œuvres morales et spirituelles*, traduites par Simon Martin, 1653, 2 vol. in-12.

AVILA (SANCHE d'), m. évêq. de Plazentia en 1525, est auteur des *Vies* de St Augustin et de St Thomas, et de quelques *ouvrages* de piété.

AVILA (ALPHONSE d'), prédicateur éloquent, m. en 1618, a laissé en latin deux vol. de *Sermons*, Anvers, 1610, in-4.

AVILA (ALPHONSE d'), jésuite, a écrit en espagnol un *Traité sur le bienheureux St Second, évêq. d'Avila*.

AVILA (ETIENNE d'), aussi jésuite espag., m. à Lima en 1601, a laissé quelques ouvrages de droit ecclésiastique.

AVILA (GILLES GONZALÈS d'), historiographe et antiquaire espagnol, est aut. des *Antiquites de la ville de Salamanque*, 1606, in-4, où l'aut. intéresse quand il ne se jette pas dans la fable, et d'un gr. nombre de *Dissertations et recherches historiques* sur la ville de Madrid, les églises d'Espagne, celles des Indes, etc., etc.

AVILER (AUG.-CHARLES d'), archit. franç. du 17e S., fut pris par des corsaires en se rendant à Rome pour se perfectionner, et emmené captif à Tunis, où il donna les dessins d'une belle mosquée qu'on y admire. Louis XIV l'ayant racheté, il revint en France travailler avec Mansard, qu'il quitta pour se fixer en Languedoc, et embellit les villes de Montpellier et Toulouse ; il mourut en 1700 dans cette dernière ville avec le titre d'archit. du Languedoc. On a de lui un *Cours d'archit.* imprimé en 1691, 2 vol. in-4., figures.

AVIRON (JACQUES LE BATELIER d'), né à Evreux, a donné vers 1590 des *Comment.* estimés sur la coutume de Normandie, 2 vol. in-fol.

AVIS (JEAN), médecin de Paris et doyen de la faculté, exigea une caution de Louis XI lorsque ce prince fit demander les *Œuvres de Rasis*, médecin arabe, pour les faire copier.

AVISSE (ETIENNE), poète dramatique franç., m. en 1747, a donné au théâtre franç. *le Divorce*, 1723, et au théâtre italien *la Gouvernante*, 1737 ; *le Valet embarrassé*, 1742.

AVISSE, métaphysicien et poète, mort en 1802, perdit la vue à 15 ans, dans un voyage qu'il fit sur les côtes d'Afrique. Il prit son parti et revint à Paris où il acquit, à l'aide d'un lecteur, de vastes connaissances, fut admis à l'institut des aveugles créé

par M. Haüy, où il fut nommé prof. de gram. et de logique. Ses fables et sa comédie de la *Ruse d'aveugle*, en vers, ont eu peu de succès.

AVISTUPORT (mythol.), divinités romaines, protectrices des vignobles contre les voleurs.

AVITABILE (Pierre d'), missionnaire napolit. dans les Indes et la Géorgie, m. à Goa en 1650; a laissé *de Ecclesiastico Georgiæ statu*, imp. à Rome.

AVITABILE (Corneille d'), dominicain, m. en odeur de sainteté à Naples, en 1636, est aut. d'un ouv. sur la *Vie religieuse*, et de quelques *Sermons*.

AVITABILE (Blaise-Majoli d'), jurisc., philos., théol. et poète, a composé des lettres apologétiques sur la théologie morale, les *vies* de plusieurs savans italiens, et des *poésies* lyriques.

AVITUS (Flav. Moecilius), empereur d'Occident, né dans les Gaules au 5e S., fut élu, après la mort de l'empereur Maxime, en 455, et déposé 18 mois après, par la faction du patrice Ricimer, qui le combattit près de Plaisance, le fit prisonnier et le força de se faire sacrer évêque de cette ville. Avitus ayant appris que le sénat voulait le faire mourir, quitta son évêché pour se retirer dans le lieu de sa naissance, mais il mourut en chemin. On ignore l'année précise de sa mort.

AVITUS (Alcimus-Ecditius), honoré dans l'égl. sous le nom de St. Avit, archev. de Vienne en Dauphiné en 490. Il rendit de grands services à la religion, par l'étendue de ses lumières, l'activité de son zèle, et l'exercice de toutes les vertus. Mais nous ne le considérons ici que comme poète lat., et il tient à ce titre un rang assez distingué parmi les écrivains du 5e S. Il a laissé cinq petits poèmes sur *la Création; la chute* et *la Punition d'Adam; le Déluge universel; le Passage de la mer Rouge;* et une *Epître* de huit cents vers, sur *la Chasteté*, adressée à Ste. Fuscine, sa sœur. Ces différentes pièces se trouvent dans le *Corpus poetarum latinorum*, Genève, 1611, in-4; et à la suite des œuvres de ce saint, recuillies et publiées par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-4.

AVOGADRO (Albert), poète latin du 15e S. aut. d'un poème en vers élégiaques à la louange de Côme de Médicis.

AVOGADRO (Nestor-Denis), patrice novarais, auquel on attribue un *Lexique* ou un *Dictionn. lat.* dédié à Louis Sforce, duc de Milan, Strasbourg, 1507, in-f°, ouvrage qui a joui d'une grande réputation.

AVOGADRO (Lucia), femme poète italienne, fut célébrée par le Tasse et autres poètes italiens du 16e S. On a d'elle quelq. poésies lyriques dans le recueil *de diversi eccellenti poeti Bresciani*, Venise, 1554, in-8.

AVOGADRO (Louis), gentilhomme de Brescia, périt en 1512 à la tête d'une conjuration pour délivrer sa patrie du joug des Français commandés par Gaston de Foix.

AVOGADRO (Pierre), né à Vérone dans le 15e S., est auteur de *Mémoires* littéraires sur les hommes illustres de sa patrie, et autres ouvrages cités par le marquis Maffei, dans son histoire de Vérone.

AVOGRADO (Ambroise), jurisc. de Brescia, se distingua par ses écrits, et son zèle à défendre sa patrie assiégée en 1438.

AVOGRADO (Jérôme), fils du précéd., fut le Mécène des gens de lettres de son temps, et les cultiva lui-même. Il passe pour avoir été le premier éditeur des œuvres d'architecture de Vitruve.

AVOLA (François), médecin, littérateur et poète sicilien du 17e S., a laissé divers ouvr. estim.

AVOND (Jacques), prêtre et sacristain de la ville de Die. Il abjura le culte réformé, et se consacra tout entier à la défense de la religion catholique. Il fit imprimer à Grenoble, en 1651, un *Poème sur l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence*.

AVONT (Pierre van), peintre et graveur, né à Anvers en 1619, a gravé plusieurs sujets de Vierge et quelques autres pièces.

AVOST (Jérôme). Avant l'âge de 26 ans, il avait trouvé le loisir de traduire plusieurs ouvr. de l'italien, entre autres, la *Jérusalem délivrée*, la comédie *des Deux Courtisanes*, et les *sonnets* de Pétrarque. Ces derniers seuls ont été imprimés. Né à Laval en 1558, mort en 1584.

AVRIGNY (Hyacinthe ROBILLARD d'), jésuite, et histor. distingué du siècle de Louis XIV, m. en 1719, a publié des *Mémoires chronol. pour servir à l'histoire ecclésiast. depuis 1600 jusqu'en 1716*, 4 vol. in-12, et des *mémoires sur l'histoire univers. de l'Europe*, dans le même siècle, Paris, 1757, 5 vol. in-12, remarquables par la précision du style, mais assez suspects sur l'exactitude des faits.

AVRIGNY (Ch.-Jos. L'OEUILLARD d'), littérateur, censeur dramatique, né en 1760, m. en 1823. On a de lui plusieurs opéras comiques, des poésies, et une tragédie de *Jeanne d'Arc*, qui est son meilleur ouvrage.

AVRIL (Jean), sieur de la Roche, poète franç. du 16e S., a composé des odes et des pièces de vers à la louange des princes de son temps.

AVRILLON (J.-B.-Elie), minime, m. à Paris en 1729, s'est distingué par ses sermons et par un gr. nomb. d'ouv. de piété d'un style attachant et qui se rapproche souvent de celui de Massillon.

AVRILLOT (Barbe), plus connue sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, qu'elle prit en entrant en religion en 1614, après la m. de Pierre Acarie, son mari, est regardée comme la fondatrice des carmelites en France. Morte en odeur de sainteté en 1618.

AVRILLOT (Marguerite), fille de la précéd., aussi carmelite, sous le nom de sœur du St.-Sacrement, vécut saintement comme sa mère.

AXAJACATL, 7e empereur mexicain, 2e fils de Montézuma Ier, monta sur le trône en 1464, agrandit ses états et eut un règne heureux et pacifique. Il mourut en 1477, et eut pour successeur Ahuitzol.

AXEL (Jean-Honoré), avocat à Rome au 16e S., a donné un *Abrégé de droit canon*, Cologne, 1556, in-4.

AXELSON (Eric), de la famille Totl, fut très-puissant en Suède dans le 15e S., et plaça successivement et à son gré sur le trône Charles Canutson, Christian Ier et Sten-Sture. La famille des Totl fut long-temps alliée aux rois de Suède.

AXERETO (Blaise), général des galères de Gênes, gagna la bataille navale de l'île de Ponce en 1435, où il fit prisonnier Alphonse V, roi d'Aragon.

AXIOTHÉE, femme grecque, se déguisait en homme pour assister aux leçons de Platon, ce que d'autres femmes ayant fait, il se répandit des bruits injurieux à la vertu du philosophe.

AXTEL (Daniel), officier anglais, partisan furieux de Cromwel et puritain exalté, s'est signalé par sa haine contre Charles Ier et les partisans de la monarchie; il fut excepté de l'amnistie générale à l'avénement de Charles II, mis en jugement et condamné à mort.

AXTIUS (J.-Conrard), prof. de médecine allemand dans le 17e S., est aut. de *tractatus de arboribus coniferis*, Jéna, 1679, in-12.

AYALA (Pierre-Lopez d'), ministre et général espagnol, servit sous 4 rois de Castille, se distingua dans les conseils comme à l'armée, et m. en 1407, grand chancelier de Henri III; il aima et cultiva les lettres avec succès. On lui doit les prem. traduct. faites en Espagne, de Tite Live, de la *Consolation* de Boëce, des *Œuvres morales* de St. Grégoire, et *la Chronique des rois de Castille de son temps*, Madrid, 1779, 4 vol. in-4.

AYALA (Diégo-Lopez d'), chanoine de Tolède, du 16ᵉ S., a traduit très-élégamment le *Philocopo* de Boccace, et l'*Arcadia* de Sannazar, 1547 et 1553, in-4, ouvrages estimés.

AYALA (Gabriel), méd. de Bruxelles, m. en 1562, a laissé un recueil d'*épigrammes*, imprimé à Anvers, in-4.

AYALA (Balthazar), parent du précéd., jurisc. des Pays-Bas, a donné : *De jure ac militari disciplinâ libri III*, Anvers, 1597, in-8.

AYALA (Athanase d'), page de l'empereur Charles-Quint, fut récompensé de sa piété filiale par ce prince qui le combla de faveurs. — D'autres Ayala peu connus ont écrit des ouvr. de dévotion.

AYAMONTE (le marquis d'), seigneur espagnol de la maison de Gusman, chercha sous le règne de Philippe IV, de concert avec le duc de Medina-Sidonia, à rendre l'Andalousie indépendante de la cour de Castille, mais la conspiration fut découverte, et Ayamonte perdit la tête sur l'échafaud, en 1640.

AYDIE (Odet d'), sire de Lescun, d'une famille noble d'Armagnac, fut d'abord amiral de Guyenne, s'attacha ensuite au duc de Bretagne, puis à Louis XI, qui lui donna les comtés de Comminges et de Fronsac ; mais à la mort de ce prince il perdit l'amirauté et le gouvernement de Guyenne, et mourut en 1498, regardé comme un homme d'un bon conseil.

AYESHA, femme de Mahomet, fut celle qu'il aima le plus; il la fit instruire dans toutes les sciences cultivées alors en Arabie. Elle combattit après sa mort le parti d'Ali et fit proscrire sa famille. Les musulmans la vénèrent sous le nom de prophétesse et mère des croyans.

AYGUEBÈRE (Jean DUMAS d'), conseiller au parlement de Toulouse, m. en 1755, est auteur de quelques pièces qui ont eu du succès aux théâtres français et italien.

AYLESBURY (Thomas), riche anglais, né à Londres en 1575, fut le généreux protecteur des gens de lettres ; son attachement pour Charles Iᵉʳ le força de se réfugier dans les Pays-Bas. M. en 1667.

AYLESBURY (Guill.), fils du précéd., gouverneur du jeune duc de Buckingham et de son frère, voyagea avec eux dans les différentes cours de l'Europe. On a de lui une traduct. anglaise de l'*Histoire des guerres civiles de France* par d'Avila, Londres, 1678, in-fol. Il fut aidé dans ce travail par sir Charles Cotteral. M. à la Jamaïque vers la fin du 17ᵉ siècle.

AYLETT (Robert), écriv. anglais du 17ᵉ S., a publié en vers : *Contemplations div. et morales*, et *Suzanne ou le procès des deux vieillards*, Londres, 1622, in-8.

AYLIN (Jean), écriv. ital. du 14ᵉ S., a composé l'*Histoire de la guerre du Frioul*, 1366 à 1388, insérée par Muratori dans les *Antiq. ital. medii ævi*, tom. 3, p. 1187.

AYLMER (Jean), prélat anglais du 16ᵉ siècle, fut précepteur des enfans du duc de Suffolk, et de la famille Jeanne Grey, qui fit sous lui des progrès rapides dans les langues grecque et latine. Élu év. de Londres, il déploya une grande magnificence ; un amour extrême du pouvoir et un esprit d'intolérance qui le rendaient d'autant plus odieux, qu'il avait écrit auparavant contre le faste et l'ambition des ecclésiastiques. M. au sein de l'opulence en 1594.

AYLOFFE (sir Joseph), antiquaire du 18ᵉ S., pub. : *Calendriers des anciennes chartes et des archives galloises et écossaises de la tour de Londres*, 1772, in-4, et divers écrits intéressans dans l'*Archéologie britannique*.

AYLON (Luc VASQUES d'), Espag., cons. du général supérieur établi en 1509 à St-Domingue, s'est rendu célèbre par des expéditions dans la Floride et le Mexique, où il se distingua par sa fermeté qui ne fut pas toujours exempte de cruauté. Il périt vers 1530 dans un second voyage en Floride.

AYM (Nicol.-Franç.), antiq., bibliog. et music. italien du 18ᵉ S., passa à Londres, où il établit un opéra ital. jusqu'en 1710, mais la réputation de celui de Haendel fit tomber le sien ; il se rendit alors en Holl., et pub. en 1713 à Amsterdam 2 cahiers de *Sonates* estimées ; il revint ensuite à Londres où il donna en ital. : *Notizia de lib. rari nella ling. ital.*, pub. depuis à Milan avec des augmentations sous le titre de *Biblioteca italiana*, 1771, 2 vol. in-4 ; il fut aussi l'auteur du *Museo nummario*, ou *collection gravée des médailles grecques et latines de toutes les espèces*, publiées en 1725, 4 vol, et avec des additions du P. Griffet. Les médailles y sont dessinées et décrites par lui-même. Mort en 1730.

AYMAR ou ADÉMAR, dern. des comtes d'Angoulême qui régnèrent depuis 866 jusqu'en 1218. Philippe-le-Bel avait réuni d'abord ce comté à la couronne en 1308 ; mais il ne le fut définitivement que sous François Iᵉʳ en 1516.

AYMEN (J.-B.), médecin, associé de l'acad. de Bordeaux, et correspondant de celle de Paris, a pub. une *Dissertation médic. sur les jours critiques des femmes*, Bordeaux, 1752, in-8.

AYMON (Jean), d'abord curé dans le Dauphiné; il se rendit à Genève où il abjura le catholicisme, puis à la Haye où il se maria. Quelq. années après il obtint la permission de rentrer en France, et le card. de Noailles lui fit donner une pension. Reçu dans la biblioth. royale par l'un des conservateurs qui le laissa souvent seul, il vola plusieurs MSs., en mutila d'autres, et s'enfuit à la Haye où il fit imp. les *actes* du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673. Les états de Hollande l'obligèrent à se dessaisir de l'original des actes de ce concile ; mais la plupart des autres ouv. qu'il avait emportés ont été perdus. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé un livre satirique sous le titre de *Tableau de la cour de Rome*, dans lequel sont représentés au naturel la politique et le gouvernement tant spirituel que temporel du pape.

AYMON, moine de Fulde au 9ᵉ S., étudia sous le docte Alcuin, et fut successivement direct. des écoles théol. de son monastère, abbé d'Hersfeld au diocèse de Mayence, et év. d'Halberstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 852. De ses nombreux écrits sur les deux testamens, il ne reste que son *Interprétation des psaumes*, Cologne, 1561, in-8 ; du *cantique des cantiques*, Worms, 1631, in-8 ; d'*Isaïe et des douze petits prophètes*, Cologne, 1573 ; un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, Leyde, 1650.

AYMON, prince des Ardennes, fut le père des quatre preux appelés les quatre fils Aymon, dont l'aîné servit sous Charlemagne, se fit moine et mourut martyr.

AYMON, moine de Cîteaux, prit l'habit dans l'abbaye de Savigni, en Normandie. Il écrivit plus. ouv. de piété, et m. en odeur de sainteté en 1174.

AYMONNET (Jacq.-Ant.), poète né à Vesoul, publia en 1657 trois *odes* sur la naissance d'un prince d'Espagne.

AYMONNET (Thomas), frère du précédent, fut un grammairien et théologien estimé.

AYMÉ (J.-J. ou Job), né à Montélimart, procur. gén., syndic du départ. de la Drôme, et son représ. au conseil des cinq-cents. Dénoncé comme l'un des chefs des compagnies de Jésus et du Soleil, et protecteur des royalistes du midi, il fut exclu de l'assemblée, et n'y rentra qu'au bout de 18 mois sur la proposition de Dumolard. Inscrit sur la liste des déportés au 18 fructidor, il ne put échapper à la proscription directoriale ; mais un arrêté des consuls le rappela en 1799. Il eut depuis la direction des droits réunis du département du Gers ; il l'échangea contre celle de l'Ain qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1818.

AYNARD, auteur d'un *glossaire latin* conservé dans la biblioth. des bénédictins de St-Arnoud de

Metz, et dont le titre indique que l'aut. vivait sous Othon-le-Grand.

AYOLAS (JEAN d'), gouvern. de Buénos-Ayres pour l'Espagne en 1536, obtint d'abord de grands avantages sur les Indiens, et fonda la ville de l'Assomption; mais ayant voulu pénétrer dans l'intérieur des terres pour ouvrir une communication avec le Pérou, il fut massacré avec les siens par les sauvages en 1538.

AYRAUT (PIERRE), avocat de Paris, ensuite lieutenant criminel à Angers, naquit dans cette ville en 1536; il exerça les fonctions de président par interim pendant les troubles de la ligue, et mourut à Angers en 1601. On a de lui deux ouvr. estimés: *Traité de l'ordre et instruction judiciaire* dont les Grecs et les Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France, Paris, 1598, in-4; *de la puissance paternelle*, ouv. écrit à l'occasion d'un de ses fils que les jésuites lui avaient enlevé pour le faire entrer dans leur ordre.

AYOUBITES, nom d'une dynastie de sulthans, en Egypte et en Syrie, dont Jussuf-Salah-Eddin (Saladin), fut le fondateur, en l'an 1171 de J.-C. (de l'hég. 567). Cette dynastie, qui dura 81 ans en Egypte sous huit princes, tirait sa dénomination d'Ayoub-ben-Schadhi (Job), curde d'origine, dont Salah-Eddin était le fils.

AYRENHOFF (C. van), feld-maréchal, lieutenant au service de l'empereur. On a de lui un grand nombre de *tragédies* et *comédies* représentées avec un succès constant sur les théâtres d'Allemagne. Les meilleures sont *Aurelius*, tragédie en 5 actes, jouée à Vienne en 1776, suivies d'*Antiope* en 1772, *Cléopâtre et Antoine* en 1783. Sa comédie la plus estimée est int.: *les Passions nobles*, repr. en 1769.

AYRER (JACQ.) l'aîné, poète allemand, mort à Nuremberg en 1605, aut. de plusieurs *opéras* et de quelques *poésies*, et d'un écrit int.: *Processus juris Luciferi contra Christum*, impr. plusieurs fois.

AYRER (MELCHIOR), médecin, mathém. et chimiste de la même ville, se fit une grande réputation, ainsi que plusieurs autres méd. de ce nom.

AYRMANN (CHRIST.-FRÉDÉRIC), histor., philologue et érudit allem. du 18e S., m. vers 1750, fut d'abord prof. d'histoire à Giessen, où il donna sous le nom d'Emmanuel Sincenus les édit. classiques de Velleius-Paterculus, César et Suétone, *Introduction à l'histoire de la Hesse pendant les temps anciens et le moyen âge*, 1726, in-4, en allem. ouvr. important et plein d'excell. recherches.

AYSCOUGH (SAMUEL), laborieux écriv. anglais, m. en 1805, travailla au classement des archives de la tour de Lond., et pub. le *catal.* des livres et des MSS. du musée britann., la table des *œuvres* de Shakspeare, celles du *Gentleman's Magazine*, etc.

AYSCOUGH (GEORGE-EDOUARD), offic. anglais, a donné *Semiramis*, tragédie, 1778, in-8; *Lettres à mon ami*, contenant des remarques sur la France et l'Italie, 1773, in-8; et une édition des *œuvres mêlées* de Littleton, son oncle, 1775, in-8.

AYTA (van ZUICHEM VIGLIUS de), né dans la Frise en 1507, fit ses études en droit sous Alciat pendant qu'il était en France, et fut nommé professeur à l'univers. de Padoue en 1532; il mourut à Bruxelles en 1577. La plupart de ses ouvr. n'ont jamais été imprimés.

AZADE (St), eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut martyrisé en 341, dans une persécution suscitée par ce prince, où il périt plus de 1600 chrétiens.

AZAEL, frère de Joab, que l'Ecriture dit avoir été aussi léger à la course que les chevreuils, fut tué par Abner, 1053 avant J.-C.

AZAEL, officier de Bénadad, roi de Syrie, lui ôta le trône et la vie 89 ans av. J.-C., et assiégea ensuite Jérusalem. Joas n'obtint le salut de sa ville qu'en lui envoyant tout l'argent du temple.

AZALAIS DE PORCAIRAGUES, femme poète du 12e S., d'une famille de Montpellier, dont il nous reste une pièce, dans laquelle elle se plaint de l'infidélité de Rambaud, comte d'Orange, son amant.

AZAMBUZA (DIÉGO d'), navigateur portugais, fut envoyé en 1481 par le roi Jean II sur la côte occidentale d'Afrique, où il parvint à force de soins et de patience à former un établissem. qui est devenu le plus considérable de cette partie.

AZARA (don JOSEPH-NICOLAS d'), diplomate espagnol, né en 1731 en Aragon, fut employé par Charles III et Charles IV dans les ambassades de Rome et de Paris, eut une grande influence sur les affaires les plus importantes de sa cour, et conserva toute sa vie un goût très-vif pour les sciences et les arts qu'il cultiva avec succès. M. en 1804. Il a trad. élégamment en espagnol la *Vie de Cicéron* par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4; et l'ouvr. de Bowles sur l'histoire et la géograpr. d'Espagne, Parme, 1784; on lui doit encore les *Œuvres de Raphael Mengs*, ib., 1780, 2 vol. in-4, avec une *Vie* de ce peintre, qui était son ami.

AZARIAS, appelé aussi Ozias, roi de Juda, succéda à son père Amasias en 810 av. J.-C., vainquit les Philistins, et fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azot. Ce prince ayant voulu offrir de l'encens sur l'autel des parfums, fut frappé de lèpre, et mourut l'an 757 avant J.-C.

AZARIAS, rabbin italien, aut. du livre hébreu intitulé *la Lumière des yeux*, imprimé à Mantoue l'an 1594, in-12. Il cite souvent les auteurs chrét., et plusieurs faits d'histoire et de critique.

AZARIAS, fils du prophète Obed et doué du même don que lui. Ce fut par ses conseils que le roi Asa détruisit l'idolâtrie dans une partie de ses états, où l'on méconnaissait le culte du vrai Dieu.

AZARIO (PIERRE), historien italien du 14e S., a écrit l'*Hist. de Lombardie* depuis 1250 jusqu'en 1362. Cette hist. ou chronique est insérée dans le *Thesaurus antiquit. italiæ* de Burmann, et dans les *Scriptores rerum ital.* de Muratori. Ce dernier a joint à l'*Hist. de Lombardie* un autre écrit historique du même auteur.

AZAZEL. Nom du démon invoqué par Marc, chef des gnostiques, dans ses conjurations.

AZE, rabbin, a compilé le *Talmud* de Babylone, en l'an 500 ou 600, suivant le P. Jean Morin.

AZÉMAR (N. d'), aut. des *deux Miliciens*, et de *l'Orpheline villageoise*, coméd. en un acte, mêlée d'ariettes, Paris, 1771, in-12. Il est mort à la fin du dernier siècle.

AZEVEDO (don JÉRÔME d'), fut successivement commandant général des Portugais dans l'île de Ceylan, et vice-roi des Indes en 1615; ayant commis d'horribles cruautés il fut rappelé en Portugal, accusé de concussion, de trahison, et condamné à mort en 1617.

AZEVEDO (IGNACE d'), jésuite portugais du 16e S., fut massacré par des marins calvinistes dans la traversée de Lisbonne au Brésil, où il allait exercer les fonctions de procureur de son ordre. Il fut proclamé martyr par une bulle du pape Pie V, confirmée par un décret du pape Benoît XIV en 1743. Les jésuites Beauvais et Cordara ont publié la *vie* de ce martyr, l'un à Paris, 1744, in-12, et l'autre à Venise, 1745, in-8.

AZEVEDO (LOUIS d'), missionnaire portugais. Envoyé en Ethiopie, il traduisit dans la langue du pays le *Nouveau-Testament*, un *Catéchisme* et une *Grammaire*. Mort en 1634.

AZEVEDO (SILVESTRE d'), missionn. portugais, prêcha l'Evangile aux Indes et dans le royaume de Cambaye, vers l'an 1581, et écrivit dans la langue du pays un *Traité* sur la religion chrétienne. Il mourut en 1589.

AZEVEDO (EMMANUEL d'), fut éditeur des *Œuvres* du pape Benoît XIV.

AZNAR, comte de Gascogne. Chargé en 824,

par Pépin-le-Bref, d'étouffer la révolte des Vascons navarrais, il y réussit. Mais, mécontent de ce prince, il passa les Pyrénées à leur tête, et ayant conquis une partie de la Navarre, il se maintint dans son usurpation, et en transmit la souveraineté sous le titre de comté à ses descendans. Telle fut la tige des souverains de la Navarre, la plus ancienne monarchie d'Espagne après les Asturies.

AZON, aut. arabe du 7e S., qu'on croit avoir écrit un des premiers sur la petite-vérole.

AZON, théologien et histor., né en Franche-Comté vers 918, auquel on attribue un gr. nomb. d'ouv., entre autres un *Tr. de l'ante-Christ*, où il prétend prouver que la fin du monde est très-éloignée.

AZON, religieux et architecte célèbre, florissait en 1050 : il a bâti la cathédr. de Séez en Normandie.

AZON ou AZO, jurisc. du 12e S., enseigna le droit à Bologne, sa patrie. Forcé de quitter cette université, il vint en France, où il obtint une chaire de jurisprudence à Montpellier. Rappelé à Bologne, sa présence et ses leçons rendirent à l'université le crédit qu'elle avait perdu depuis son absence. Il mourut en 1200. Ses *gloses* sur le Digeste et sur le Code ont été, ainsi que la *Summa Azonis*, imprimées à Spire en 1482, in-fol.

AZOR (JEAN), jésuite espagnol, professeur de théol. à Ascala et à Rome, où il mourut en 1603, a laissé des *Instit. morales*, en latin, Lyon, 1612, 3 vol. in-fol., etc. Pascal le cite dans ses *Provinciales*.

AZRUN, sœur jumelle de Caïn suivant la trad. des chrétiens d'Orient, fut promise à son frère Abel. Caïn, qui l'aimait, conçut une violente jalousie qui le porta à tuer Abel.

AZYMET-GUERAI, khan de Crimée en 1764; sa conduite ferme et courageuse déplut à la Porte, qui le fit déposer deux ans après.

AZYZ-BILLIAH, second khalyfe fatimite en Egypte, succéda à son père Moez l'an 363 de l'hégyre, fut un prince clément et juste, et accueillit les chrétiens. Il mourut à Bilbeis après un règne pacifique de plus de 20 ans.

AZZ-EDDAULAH-BOKHTYAR, prince bouïde (*v.* ce mot), régna sur l'Ahwaz, le Khouzistan et Baghdad; mais il en fut bientôt chassé par Adhad Eddaulah qui le tint long-temps captif, et le fit enfin mourir l'an de l'hég. 367 (de J.-C. 978).

AZZANELLO (GRÉG.), de Crémone, a laissé des *Opuscules historiques*, insérés dans le *Recueil* d'Arisi. Son frère Pierre a publ. un *Comment.* sur Galien et Avicenne, et une *Relat. politique* de la situation de Crémone en 1432.

AZZARI (FULVIUS), né à Reggio en 1540, aut. d'une *Histoire* de sa patrie, restée MS., et dont Octavio son frère a fait un *Abrégé*, publ. en 1623, in-4, à Reggio.

AZZI (FRANÇ.-MARIE degli), poète italien, né à Arezzo en 1655, m. en 1707, fut un des fondateurs de l'acad. arcadienne dans sa patrie. On a de lui un recueil intit. : *Genesi con alcuni sonetti morali*, Florence, 1700, in-8. C'est une traduct. de la *Genèse* en sonnets.

AZZI (FAUSTINA-DEGLI), sœur du précéd., fut membre de la même acad. d'Arezzo, sa patrie, et m. en 1721, après avoir donné 1 vol. de *poésies* ital. intit. : *Guirlande poétique*, Arezzo, 1697, et autres *poésies* insérées dans les *Rimatrici viventi*, Venise, de Recanati, 1716.

AZZI (JEAN), ingén. de la république de Lucques en 1690, a pub. divers *Opuscules de physique*, *la Retraite de la mer du territoire de Toscane*, etc.

AZZIO (THOMAS), sav. jurisc. de Fossombrone, fut auditeur de rote à Macerata en 1598. Ses principaux *ouv.* de droit traitent des jeux et des contrats qui en dérivent, in-4; les *infirmités et leurs effets légaux*, Venise, 1603; un *Traité de droit universel*, etc., tous écrits en latin.

AZZO (ALBERTO), marquis de Reggio et de Modène sous l'empereur Othon Ier, défendit courageusement la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, contre la tyrannie de Bérenger II. Il fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde.

AZZO GUIDI (TADDEO), chef du parti de l'échiquier, à Bologne, affranchit, en 1376, sa patrie de la domination du pape. Malgré ses services, il fut lui-même exilé.

AZZO GUIDI (VALERIUS-FÉLIX), aut. de Bologne, mort en 1728. Il a laissé 2 écrits en latin, l'un sur l'origine de la ville de Bologne, ibidem, 1716; le second sur l'âge véritable des patriarches et des premiers hommes dont il est parlé dans la Genèse, ibidem, 1720, in-4.

AZZO GUIDI (PIERRE), né à Bologne, chanoine de Ste-Pétrone en 1475, est aut. d'une *vie* de Ste Catherine de Bologne, imp. dans le 15e siècle.

AZZO GUIDI, mort à Bologne en 1770, fut bibliothéc. du couvent des mineurs conventuels de l'ordre de St-François. Il a publié les *sermons* de St Antoine de Padoue avec des notes, et une *vie* du saint écrite par Sicco Polentone en latin, Bologne, 1757, in-4.

AZZOLINI (DECIO), né à Fermo en 1623, fut élevé à la pourpre et recommandé par le pape Alexandre VII à la reine Christine, dont il fut le confident et l'ami, et même, dit-on, l'amant. Quoi qu'il en soit, il rétablit les affaires de cette princesse, fort dérangées par sa prodigalité, et fut son héritier. Mais il ne jouit pas long-temps de sa succession, et mourut en 1689. Il avait pub. des *réglemens* pour la tenue des conclaves, trad. en lat. sous le titre de *Aphorismi politici*, etc., Osnabruck, 1691, in-4.

AZZOLINI (LAURENT), né à Fermo d'une famille noble, fut successivement secrét. du pape Urbain VIII, év. de Narni, et allait être promu au cardinalat lorsqu'il mourut en 1632. On a de lui des *poésies* gracieuses estim. en Italie. Sa meilleure pièce est une *satire* contre la débauche, 1586, in-8.

AZZOLINI (JEAN), relig. théatin, m. à Sorrento en 1655, a laissé des *sermons*, un *traité de la consolation des âmes timides*, etc.

B

BAAL, divinité des Phéniciens, des Chaldéens et des Babyloniens, à qui l'on sacrifiait quelquefois des victimes humaines; les Israélites abandonnèrent souvent le vrai Dieu pour adorer cette idole.

BAAN (Jean de), peintre, né à Harlem, et m. à La Haye, en 1702, égala souvent Van Dyck dans le portrait. Il fit ceux de plusieurs souverains et seigneurs des cours pour lesquelles il travailla. — Son fils Jacques de Baan marcha sur ses traces, et fit également les portr. de grands personnages du temps. Il mourut à Vienne en 1700, à 27 ans.

BAAR ou **BAR** (George-Louis de), né à Osnabruck en 1701, mort en 1767, a publié des *épîtres* en vers français sur des sujets différens, Francfort, 1763, 3 vol. in-12.

BAARDT (Pierre), méd. et poète lat. et flam., a composé, dans le 17e S., à l'imit. de Virgile, des *Géorgiques* flamandes, très-estim. de ses compatriotes. Il est encore aut. du *Triton de Frise*.

BAARDT (Arnold), jurisc., né à Bruxelles dans le 16e S., est aut. de plus. *Dissert.* peu remarquables, publiés à Cologne dans le 16e siècle.

BAARSDOP (Corneille), méd. et chambellan de l'empereur Charles V, est auteur d'un ouvr. en 5 vol. in-fol., intit.: *Methodus universæ artis medicæ*, Bruges, 1538.

BAASA, roi d'Israël, d'abord général du roi Nadab, se révolta contre ce prince et le défit devant Gebbethon, l'an 953 avant J.-C. Il m. après un règne de 24 ans, souillé de crimes et d'impiétés.

BAAT (Catherine), Suédoise, a tracé et peint les *Tables généalog.* de la noblesse de son pays, et rectifié les erreurs du traité de Messenius sur le même sujet.

BAAZIUS (Jean), sav. suédois, régent, puis évêque de Vexiæ, a composé, par ordre de la reine Christine, une *Histoire ecclesiast. de Suède* jusqu'à l'an 1642. Linkoping, 1642, in-4: elle est estimée pour la partie moderne, mais moins que celles d'Œrnhielm et Celsius. Il a laissé trois fils: —Jean, archev. d'Upsal. —Eric, officier distingué. —Benoit, instituteur du prince Charles-Gustave.

BAB (Jean), né l'an 816. Il étudia la théol. et l'enseigna dans le célèbre monastère arménien, appelé Marzvank, acquit une grande renommée, et m. vers la fin du 9e S. Ses ouv. sont restés MSs.

BABA (Ali), mollah (docteur) et écriv. mahom., a laissé un *Traité* sur la jurisp. des musulmans. M. l'an 977 de l'hégyre (1569 de J.-C.).

BABA, sectaire turk de l'an 638 de l'hégyre (1240 de J.-C.), parut d'abord à Amasie, et se fit de nombreux sectateurs, avec lesquels il ravageait la Natolie. Il fallut pour le réduire les forces des Mahométans, jointes à celles des Francs.

BABAKOUSCHI (Abdel-Rhamon-Mustapha), docteur musulman du 16e S., né en Crimée, est aut. d'un ouvr. intit.: *le Favori des princes*. Il passe pour avoir composé l'ouvr. du *Jardin des Anémones*, attribué à un autre Babakouschi, m. dans le 16e S., et désigné comme le précéd. par la qualité de *mufty* de Caffa. Il pourrait exister une erreur de date sur l'un ou l'autre des MSs.

BABEK (Khorremy ou Harramy), dit le *Libertin* et l'*Impie*, fameux imposteur persan du 2e S. de l'hégyre, propagea sa doctrine abominable les armes à la main, résista pendant 20 ans aux généraux des khalyfes et fit trembler leur empire. Il fut enfin vaincu et pris par le khalyfe Motassem, qui lui fit couper les bras et les jambes et le fit promener mourant dans Bagdad, digne châtiment de ses cruautés.

BABELOT, religieux de l'ordre de St-François dans le 16e siècle; nommé aumônier du duc de Montpensier, il suivit ce prince dans les guerres de religion, se fit remarquer par son acharnement contre les calvinistes, qui s'en vengèrent en le faisant pendre par les soldats du prince de Condé.

BABEUF (François-Noel), plus généralement connu sous le nom de GRACCHUS BABEUF, né à St-Quentin en 1764, fut d'abord commissaire à terrier avant la révol. Condamné comme faussaire quelque temps avant, il s'était soustrait à l'effet du jugement; et nos troubles politiques promettant l'impunité, il revint, et s'élança furieux sur la scène révolutionnaire, où il se fit bientôt remarquer à force d'exagération. Après l'exécution de Robespierre, dont il s'était declaré le partisan, il joua un rôle dans les scènes qui succédèrent au 9 thermidor, prit une part active aux événemens du 1er prairial, devint l'âme des conciliabules où, dans le mois de ventose an 4, on avait juré la destruction du gouvernement directorial, et fut traduit avec ses complices (en 1797) devant la haute cour nationale assemblée à Vendôme. Il voulut prévenir la sentence qu'il redoutait en se donnant plusieurs coups de stylet; mais ils n'étaient pas mortels, et il monta sur l'échafaud le 25 mai. Il avait pub. un journal intit. le *Tribun du peuple*, dans lequel la loi agraire et le brigandage universel étaient préconisés. On a encore de lui, en société avec M. Audiffred, un ouvrage intitulé: *Cadastre perpétuel*, 1790.

BABEY (Athanase-Marie), avocat, député aux états généraux de 1789 et membre de la convention, né dans le Jura vers le milieu du 18e S., vota pour la réclusion et le bannissement dans le procès de Louis XVI, protesta contre les journées des 31 mai, 1er et 2 juin 1793, et fut proscrit avec les députés girondins. Rentré à la convention, il fut nommé ensuite au conseil des cinq-cents, où il est resté jusqu'en 1797. Mort en 1815.

BABI (Jean-François), né à Tarascon en 1750, se fit remarquer par l'exaltation de ses principes lors de la rév. de 1790, fut nommé command. de l'armée révolutionnaire à Toulouse, où il commit toutes sortes d'excès. Traduit au tribunal criminel de Foix après le 9 thermidor, il ne dut son salut qu'à l'amnistie du 4 brumaire an 4; mais vers la fin de cette même année, ayant fait partie du rassemblement qui s'était porté à la plaine de Grenelle pour séduire les troupes, il y fut pris, condamné à mort, et fusillé le 10 septembre 1796.

BABIA (mythol.), divinité syrienne, protectrice des enfans.

BABIN (François), prof. de théol., né à Angers en 1651, m. en 1734. Poncet-de-la-Rivière, son év., le chargea de rédiger les conférences du diocèse. Il en publia 18 vol. qui roulent sur les sacremens, le décalogue, les censures, les monitoires, les irrégularités, les contrats, les bénéfices. Cet ouvr. eut beaucoup de cours.

BABINGTON (Gervais), évêque angl. du 16e S. Après avoir étudié à Cambridge, il entra dans les ordres, et fut évêque de Landaff en 1591, puis d'Exéter et de Worcester. Ses ouvr. qui renferm. des *Remarques sur le Pentateuque*, une *Exposition du symbole*, une autre des *Commandemens de Dieu*, sont à peu près oubliés. Il mourut en 1610.

BABINO (Albert), né dans le 16e S., fut élève de Calvin, et propagea la doctrine de son maître en Poitou, son pays natal. On a de lui un ouvr. intit.

la Christiade, contenant des sonnets, des odes et des cantiques, Poitiers, 1560, in-8.

BABO (Jos.-Marie), aut. dramatique de l'académie de Munich, m. dans cette ville en 1820, a donné plusieurs tragédies, parmi lesquelles on cite *Othon de Wittesbach*. Il rédigeait en 1804 le journal intitulé l'*Aurora*.

BABOLENUS (St) ou BABOLEIN, premier abbé de St-Maur-les-Fossés, près Paris, mort vers l'an 660.

BABON, Burgrave de Ratisbonne dans le 11e S., n'est connu que par sa nombreuse famille, composée de 32 fils et 8 filles, que l'empereur Henri II fit venir à sa cour et dota richement. Ses enfans ont été la tige de beaucoup de maisons nobles d'Allemagne.

BABOUR, BABUR ou BABR (Mohammed), arrière-petit-fils de Tamerlan, né en 1483, fut proclamé souverain de l'empire mogol, dans la Tartarie occidentale et dans le Khoraçan, en 1494. Il reprit Samarcande sur ses sujets révoltés, et s'empara successivement du Candahar, du Kaboulistan et de l'Hindoustan. Il m. en 1530. Sa dynastie a régné dans l'Inde plus de deux S. et demi après lui, et n'a fini qu'au 19e S. Il a composé, en langue mogole, la *Relation* de ses conquêtes et l'*Hist.* de sa vie; ses *Commentaires* ont été trad. en persan. — Un autre Babour, petit-fils de Tamerlan, disputa l'empire du Mogol à son frère aîné Eddaulah, et conclut ensuite avec lui un traité par lequel il resta maître d'une province. Il mourut l'an 861 de l'hégyre (1450 de J.-C.).

BABRIUS ou BABRIAS, dont l'erreur des copistes a long-temps fait *Gabrias*, poète mythographe grec. Il avait composé, en vers choriambes ou scazons, dix livres de fables selon Suidas, et deux seulement selon Avienus, dans la préface des siennes. Ces fables, mises en prose sous le bas-Empire, sont devenues le fond de la plupart des collections répandues sous le nom d'Esope; et ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la métamorphose, c'est que cette paraphrase barbare nous a fait perdre l'original, dont il ne reste aujourd'hui que six fables et un assez grand nombre de fragm., conservés par Suidas. Leur exquise élégance ajoute sensiblement aux regrets d'une perte irréparable. On n'est pas d'accord sur l'époque précise où vécut Babrias. Un savant Anglais, Tyrwhitt, croit qu'il florissait un peu avant Auguste; et M. Coray ne balance pas, d'après la pureté élégante de son style, de le reculer jusqu'à l'époque de Bion et de Moschus. Le même savant a fait entrer dans son excellente édition d'Esope ce qu'il a pu recueillir des fragmens de Babrias.

BABUER ou BABURE (Théodore), peintre du 17e S., excellait à représenter des vues intérieures d'églises. On estime de lui un *Christ au tombeau*.

BABYLAS (St), év. d'Antioche, fut persécuté sous l'empire de Dèce, et mourut dans les fers, regardé comme un saint martyr.

BABYLONE (François de), graveur, connu sous le nom du *Maître au Caducée*, signe qu'il plaçait toujours dans ses estampes, florissait du temps d'Albert Durer. Ses œuvres sont estimées.

BABYLONIENS, peuple célèbre de l'antiquité, formèrent un roy. qui embrassa presque toute l'Asie supérieure. Cet empire fut fondé à la chute de celui d'Assyrie, après la m. de Sardanapale, par Bélésis et Arbace. Ses principaux rois sont: Nabonassar (748-703), Nabopolassar (625-604), Nabuchodonosor (604-561); enfin Nabonadius, que l'on croit être le même que le Balthasar de la Bible (556-538). Celui-ci fut assiégé et pris dans Babylone par Cyrus, qui assujettit les Babyloniens aux Perses. Ensuite les Babyloniens passèrent successivement sous la domination des Macédoniens, des rois de Syrie et des Romains. Ils se rendirent célèbres par leurs connaissances astronomique et astrologiques.

BACCALAR Y SANNA (Vincent), marquis de St-Philippe, né en Sardaigne de parens espagnols, distingué comme général et homme d'état sous Charles II et Philippe V, rois d'Espagne, m. en 1726. Ses ouvr. sont: *Hist. de la monarchie des Hébreux*, écrite en lat., La Haye, 1727, 2 vol. in-4, trad. en franç. par La Barre de Beaumarchais, 1727, 4 vol. in-12; et les *Mémoires sur l'Hist. de Philippe V*, depuis 1690 jusqu'en 1725, en espagnol, trad. en français par de Maudave, Paris, 1756, 4 vol. in-12.

BACCARELLES (Gilles et Guillaume), peintres d'Anvers et paysagistes estimés.

BACCELLI (Jérôme), né à Florence en 1514, ayant entrepris, par ordre du grand duc Ferdinand, la traduction d'*Homère* en ital., ne put la terminer entièrement. — Son frère Baccio en donna une édit. posthume qui ne contient que l'*Odyssée* et les six premiers liv. de l'*Iliade*.

BACCETTI (Nicolas), de Florence, mort en 1647; a donné *Septimianæ Historiæ lib. VII*, Rome, 1724, in-fol., ouvrage estimé.

BACCHANELLI (Jean), médecin, né à Reggio dans le 16e S., est aut. de *Rec. d'aphorism. de méd. grecs et arabes*, précieux à consulter.

BACCHETTI (Laurent), jurisc. et prof. de méd. à Padoue sa patrie, de 1688 à 1708, a publié des *Dissertat. sur la nat. et propr. des acides et alkalis*.

BACCHIARIUS, philos. chrét. du 5e S., est aut. de *Lettres* et d'une *apologie* conservées par Muratori, dans ses anecdotes.

BACCHIDES, général de Démétrius Soter, vainquit Judas Macchabée avec des forces supérieures, et fut ensuite contraint par Josaphat d'abandonner la Judée.

BACCHILLE, év. de Corinthe au 2e S., écrivit, au nom des év. d'Achaïe, une *lettre sur la célébration de la Pâque*.

BACCHIADES ou BACCHIDES, famille puissante de Corinthe, régna sur cette ville dans les temps les plus reculés, pendant neuf générations. Cypselus leur enleva l'autorité et les fit bannir.

BACCHINI (Benoît), né en 1651, à San-Donino dans le Parmesan; religieux bénédictin très-versé dans la théologie et l'histoire ecclésiastique. Il se livra avec succès à la prédication, apprit le grec et l'hébreu, et mit en ordre les MSs. de la bibliot. de Modène. Il fut membre de la plupart des acad. italiennes. On a de lui quelques *ouvrages* d'hist. ecclésiastique, un journal littéraire, une *dissertation* sur un sistre romain, quelques *dialogues* et des *Lettres polémiques*. Mort en 1721.

BACCHIUS, méd. grec, a écrit un *livre* qui traite des thèses les plus remarquables concernant Hérophile et ceux de sa secte et des *Comment.* sur les *Epid.* d'Hippocrate.

BACCHIUS, écriv. grec, est aut. d'*Elém. de musique* par dem. et rép. La meill. édit. est dans le Rec. des anciens aut. sur la musique, en gr. et en latin, publ. par Meibomius, Amsterd., 1652, 2 vol. in-4.

BACCHUS (mythol.), dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé, fut élevé par le vieux Silène et se distingua de bonne heure par ses exploits. Il conquit les Indes à la tête des Faunes et des Satyres, et enseigna au peuple vaincu à cultiver la vigne. Dans la guerre des géants contre Jupiter, il se transforma en lion, et contribua puissamment au succès de la bataille. On représente ce dieu sous les traits d'un beau jeune homme, assis sur un char traîné par des tigres et des panthères, couronné de lierre, tenant un thyrse à la main, et suivi de femmes échevelées que l'on appelle de son nom Bacchantes. V. Sémélé et Ariane.

BACCHYLIDES, lyrique grec de l'île de Cos, était neveu du fameux Simonides, et florissait 450 ans environ av. J.-C. Il avait composé des *Odes*, des *Hymnes* et des *Epigrammes*, dont les fragmens échappés aux ravages du temps se trouvent réunis

dans le tome 1er, p. 49. des *Analectes* de Brunck. Hiéron préférait, dit-on, ses poésies à celles de Pindare lui-même ; et l'empereur Julien faisait de sa morale un cas particulier.

BACCI (ANDRÉ), médecin du pape Sixte-Quint et professeur de botanique à Rome, savant dans la théorie plus que praticien habile, a donné, entre autres ouvrages de médecine et d'histoire naturelle : *de Thermis, lib.* VII, Venise, 1571, ouvr. savant, réimp. plusieurs fois ; *De naturali vinorum historiâ*, in-folio, etc., livre rare et très-curieux par les aperçus qu'il donne sur cette matière. Il m. vers 1596.

BACCIO DELLA PORTA, plus connu sous le nom de FRA BARTOLOMEO DI SAN-MARCO, né en 1469 en Toscane, quitta la peinture pour prendre l'habit dominicain, reprit ensuite ses pinceaux pour les consacrer à des sujets de dévotion : il reçut des conseils de Raphaël, et fit un *Saint-Sébastien* pour l'église de Saint-Marc à Florence. Le dessin et le coloris en étaient si parfaits, que ce tableau devenant l'objet spécial de l'admiration des femmes, les religieux l'enlevèrent et l'envoyèrent à François Ier. Il est le créateur de la belle manière de draper, et fut le premier qui employa des mannequins à ressort. Mort en 1517.

BACCIO DA MONTE-LUPO, sculpteur distingué, mort vers l'an 1533. Il fit à Lucques un grand nombre d'ouvrages de sculpture et d'architecture.

BACCIO (RAPHAEL) son fils, travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut occupé pour les ornemens de la Santa-casa de Lorette, à Saint-Pierre de Rome, et à la librairie de St.-Laurent à Florence. Il a imité Michel-Ange.

BACCIOCHI. V. BUONAPARTE (ÉLISA).

BACCIOCHI (JEAN-DOMINIQUE), méd. chirurg. de l'hôpital de Brescia en Italie, au 18e S., a laissé *Lettere intorno l'estrazione d'un calculo esistente sotto la lingua*.

BACCIUS (JACQUES), médecin et lithotomiste de Rotterdam, a composé dans le 16e S. plusieurs écrits sur la pierre et la gravelle, et autres sujets de médecine, Leyde, 1638, in-12, etc.

BACCIUS (MARTIN), chanoine d'Ypres et archiprêtre, a laissé un volume de sermons en lat. Il est mort en 1609.

BACELLAR (ANTOINE-BARBOSA), célèbre jurisc., histor. et poète lyrique portugais, naquit en 1610. Un ouvr. qu'il publia en 1641, sur le droit de la maison de Bragance au trône de Portugal, lui ouvrit la carrière des dignités et de la fortune. On a de lui deux ouvrages historiques : l'un sur la guerre du Brésil et l'expulsion des Holland. du continent ; et l'autre sur la campagne du marquis de Marialva en 1659. Il est mort en 1663.

BACH (JEAN-SÉBASTIEN), né à Eisenach en 1685, d'un père musicien, et qui devint la tige de plus de 50 autres d'un mérite distingué, devint un célèbre claveciniste et organiste, ainsi que bon compositeur, et attaché comme tel au roi de Pologne. Il a laissé d'excellens *morceaux* de musique d'église, et un grand nombre d'*Œuvres* pour le piano, d'une rare énergie et d'une harmonie savante et neuve, mais manq. parfois d'agrém. Il eut onze fils, tous musiciens, dont 4 surtout se sont fait un nom : — GUILLAUME FRÉDÉRIC, l'aîné, maître de chap. du duc de Hesse-Darmstadt, né en 1710, fut le plus habile organiste de l'Allemagne, bon mathématicien, et aut. de six *fugues* pour le piano. — CHARLES-PHILIPPE EMMANUEL, né en 1714, directeur d'orchestre à Hambourg, fut un composit. plein d'originalité, et exécutant supérieurement sur le piano, pour lequel il a composé un *Tr. sur la manière de le jouer*, 1753, des *Sonates*, un grand nombre de *Morceaux* et de la *Musique sacrée*. — JEAN-CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC, né en 1732, maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, grand harmoniste et d'une énergie profonde surtout dans la musique d'église, était encore bon pianiste. Ses *Cantiques sacrés* et *concertos* sont très-estimés. — JEAN-CHRISTIAN, surnommé l'Anglais, né en 1735, maître de chapelle de la reine à Londres, se distingua par une mélodie gracieuse et spirituelle. Il a composé, entre autres opéras, *Orphée*, *Orion*, *Thémistocle*, etc. ; des *Symphonies*, *Concertos*, *sonates*, etc.

BACH (JEAN-AUGUSTE), prof. extraord. de jurisprud. anc. à l'univ. de Leipsig, écrivain érudit et élégant, né à Hohendorp en Misnie, l'an 1721, est aut. d'une *Dissert. de mysteriis Eleusin.*, recueillie avec onze autres sur le droit par Klotz, Halle, 1767, in-8 ; *Comment. de Leg. Trajani*, Leipsig, 1747, in-8 ; *Hist. jurisprud. roman.*, ouv. devenu class. et dont M. Stockman a donné une excellente édit. en 1806, in-8 ; *Critique impartiale des ouvrages de droit*, 6 vol. in-8, en allem. Il a donné en outre une bonne édition de *l'OEconomique*, de *l'Apologie*, de *l'Agésilas*, de *l'Hiéron* et du *Banquet* de Xénophon, enrichie de notes sav., Leipsig, 1749 ; une autre de l'ouv. de Brisson *De formulis*, Leipsig, 1754, in-fol. et de *l'OEconomia juris*, de Berger, Leipsig, 1755, in-4.

BACH (N.), médec. de Paris, qui ne cessa de déclamer dans les clubs, pendant la révolution, contre l'autorité, en faveur de la démocratie absolue, et finit par se suicider après le 18 brumaire (9 novembre 1799) sur la place Louis XV.

BACHARELLI (VINCENT), peintre de Florence, fut employé à Lisbonne pour la cour et les églises, et revint mourir dans sa patrie en 1745.

BACHAUMONT (FRANÇ. LE COIGNEUX DE), né à Paris, en 1624, de Jacq. le Coigneux, présid. à mortier au parlement, fut conseiller clerc de cette compagnie, joua quelque temps un rôle dans les troubles de la fronde et fut l'instrument du card. de Retz. Il se lia ensuite avec le fameux Chapelle, avec lequel il mena une vie toute épicurienne, et fit ce voyage célèbre dont il nous ont laissé la *relation* en vers et en prose, in-12, pub. depuis avec les autres *poésies* de ces aimables épicuriens, à La Haye et Paris, 1755, in-12. M. à Paris en 1702.

BACHAUMONT (L. PETIT DE), né à Paris sur la fin du 17e S., m. en 1771, recueillait avec soin toutes les nouv. histor. et littér., dont il compos. un journal assez intéressant, et qui parut après sa mort en 6 vol. in-12, sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, lesquels, avec la continuation en 30 vol., sont assez recherchés aujourd'hui. Il en a paru deux abrégés, l'un de 1762 à 1785, Paris, 1788, 2 vol. in-12 ; l'autre, plus étendu, mais moins estimé, en 1809, 3 vol. in-8. On lui doit encore *Mémoires sur le Louvre*, *l'Opera*, etc., 1751, in-8 ; *Essai sur la peint., sculpt. et archit.*, etc. ; une édit. de la *trad.* de Quintilien par Gedoyn avec une *vie* du traduct., 1752, 4 vol. in-12.

BACHE, neveu de Franklin et rédacteur du journal *l'Aurore*, hérita de la meilleure partie des MSs. de son oncle. Il périt en 1798, victime de l'épidémie qui ravagea les Etats-Unis.

BACHELET-DANVILLE (N...), général franç. tué en 1813 à la bataille de Leipsig, s'éleva par son courage et ses talens jusqu'au grade d'officier-général. Il fut long-temps chef d'état-major du général Latour-Maubourg en Espagne, et se distingua particulièrement à la bataille de la Gebora le 19 février 1791.

BACHELEY (JACQUES), grav., m. à Rouen en 1781, a laissé dans le genre hollandais des marines et paysages estimés.

BACHELIER (NICOLAS), sculpt. du 16e S., élève de Michel-Ange, se forma auprès de lui dans la grande manière qui le distinguait. De retour à Toulouse sa patrie, il l'embellit d'ouvrages du meilleur goût, et tenta vainement de réformer le style mesquin et gothique qui régnait alors dans le midi de la France.

BACHELIER (J.-J.), peintre, directeur et réform. de la manufacture royale de Sèvres, s'est montré digne de la reconnais. de ses concitoyens. Il consacra une fortune de 60,000 fr. à l'établissement d'une école gratuite de dessin pour les artisans, entreprise dans laquelle il lui fallut surmonter des obstacles infinis, et qui est devenue sous la protection du gouvernement d'une utilité générale. On doit encore à Bachelier la découverte de la peinture encaustique dont se servaient les anciens, et de l'enduit qu'ils employaient pour garantir les marbres de l'impression de l'air. né en 1724, mort en 1805.

BACHER (George-Frédéric), méd. et doct. de l'univ. de Besançon, né en 1709, pratiqua son art avec succès en Alsace sa patrie, jusqu'à sa m., arrivée vers la fin du 18e S. On a de lui : *Précis de la Méthode d'admin. les pilules toniques dans les hydropisies*, Paris, 1771, in-12, avec des augmentat.; deux autres *Tr. relatifs à la cure des hydropisies*, 1765, 1769, in-8; *Recherches sur les maladies chroniques*, 1776, in-8; *Tr. des vertus des eaux minérales*, 1772, in-12, etc. — Son fils Alexandre-André-Philippe-Frédéric, m. à Paris en 1807, a continué les observations de son père. On lui doit plusieurs volumes d'un *Cours de droit public*, écrits dans les principes du baron d'Holbach, Paris, 1796-1803, in-8. Il a coopéré à la rédaction du journal de médecine avec Mangin, depuis le mois d'octobre 1776 jusqu'en 1790.

BACHERIUS (Franç.-Pierre), dominicain de Gand, profess. de théol. à Louvain, est aut. du *Jurgium conjugale*, etc. Il est mort en 1601.

BACHIÈNE (Guillaume-Albert), ministre et profess. d'astron. et de géographie à Maëstricht, où il est m. en 1783, a laissé une *description de la Palestine*, assez exacte, 1765; *Géographie ecclésiast.*, 1778, moins estimée; *Topographie de la Hollande*, faisant suite à celle de Busching; une nouv. édit. de la *géographie* de Hubner, 1769, 6 vol. — Son frère Jean-Henri, ministre comme lui et prédicateur à Utrecht, mort à 81 ans, en 1789, a écrit en holland. plusieurs ouv. sur la morale et la théologie. — Son fils, Philippe-Jean, fut aussi pasteur et profess. de théol. à Jutphaas et Utrecht, jusqu'en 1797, époque de sa mort.

BACHMANN (Jean-Henri), conseiller intime et archiv. du duc de Deux-Ponts, m. en 1786, a comp. un *Droit politique du Palatinat de Deux-Ponts*, avec 10 tables généalogiques de cette maison, Tubingen, 1784; ouv. très-utile en Allemagne, à cause des questions qui y sont traitées. Il s'était déjà fait remarquer auparavant par plusieurs écrits polémiques en faveur de cette maison, à laquelle il était tout dévoué.

BACHMANN, profess. d'hist. et de poésie à Marbourg au 16e S., est aut. d'un *Compendium præceptionum poeticarum*, Marbourg, 1610, in-8, à l'usage des collèges, souvent réimprimé, et d'autres ouvrages d'éducation.

BACHMANN (N.), né en Suisse vers 1750, major général des gardes suisses au service de France, donna au 10 août les ordres plus précis les pour la défense de Louis XVI; mais ils ne furent malheureusement pas exécutés. Condamné à périr sur l'échafaud par le tribunal révolutionnaire, il ne démentit point sa conduite courageuse, et reçut la mort avec fermeté.

BACHMEGYBI (Etienne-Paul), méd. hongr., né à la fin du 17e S., et m. en 1735, a laissé : *Observ. de morbo csœmær Hungariæ endemico*, inséré dans les *Disput. medic.* de J. Milleter, Leyde, 1717; *Observ. diversæ*, insérées dans le *Commerc. litter. noricum*, 1733, et *Otia Bachmegybiana*, etc., Tirnau, 1733.

BACHOV (Reinhart), juriscons. et négociant à Leipsig. Forcé de quitter cette ville, où il avait perdu ses places et ses biens pour cause de religion, se retira à Heidelberg, près de l'électeur de Bavière, qui le combla d'honneurs et de richesses jusqu'à sa m., arrivée en 1614. Il cultivait la littérat. et les langues, et a laissé en MS. un *Catechesis Palatinatûs*, etc.

BACHOV, fils du précéd., né à Leipsig en 1575, fut profess. de droit et de politique à Heidelberg. Il embrassa la religion catholique; mais il abjura ses nouvelles croyances en 1635 et revint au luthéranisme. L'époque de sa mort est inconnue. Il a laissé : *Disputationum de variis juris civilis materiis liber unus*, 1604, in-8; *Observationes ad Joan. Paponis arresta*, 1628, in-fol.; *Notæ in paratitla Wesembeccii super Pandectas*, 1611, in-4.

BACHSTROM (J.-Fréd.), théol., écriv. et méd. du 18e S., né en Silésie vers la fin du 17e, mena une vie long-temps errante, s'arrêta quelque temps à Londres, où il fut nommé membre de la soc. roy., et se fixa enfin à Constantinople, où il établit une imprimerie, et répandit beaucoup de livres de piété. Il est aut. de *De plicâ polonicâ*, Copenhague, 1723; *Nova æstûs marini theoria*, Leyde, 1734, in-8; *L'art de nager*, etc. Amsterdam, 1741.

BACHTISHUA, méd. indien du 8e S., guérit le khalyfe Almansor II d'une maladie grave. Ce prince le retint à Baghdâd, le combla de bienfaits et l'employa à traduire quelq. liv. de médec., ce qu'il fit avec succès.

BACHUSIUS ou BACHUISEN (Guillaume), chan. de Bruges, m. en 1779, est aut. d'un *Tr. sur van Espen*, *Quesnel et Erkel*, au parti desquels il était attaché.

BACCICCIO (Jean-Baptiste-Gaulli surn. le), peintre, né à Gênes en 1639, profita d'abord des cons. du Bernin, et peignit à Rome la voûte de l'égl. de Jésus, remarquable par l'ensemble et la perspective; mais d'un dessin peu correct, défaut qu'on lui reprocha également dans sa *Vierge avec son fils dans ses bras*, qu'il peignit ensuite; son *St François-Xavier*, dans l'église de Monte-Cavallo, est d'un très-bel effet. Il réussissait surtout dans le portrait, et fit celui des 7 pontifes sous lesquels il vécut. Il recommandait aux personnes qu'il peignait de parler et gesticuler, disant qu'il ne voulait pas faire des statues. Son caractère violent et emporté causa la mort de son fils, qui, ne pouvant survivre à l'affront d'avoir reçu un soufflet de son père devant une nombreuse compagnie, alla se noyer dans le Tibre.

BACK ou BÆCK (Abraham), premier méd. du roi de Suède, et membre de l'acad. des sciences de Stokholm, s'acquit une grande considération par ses connaissances profondes et sa prudence consommée. On a de lui différens mémoires sur l'histoire naturelle, entre autres sur la couleur des nègres, 1748, etc., etc., qu'on trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Suède*; une traduct. de l'ouvrage anglais de Dinisdale sur la *nouvelle* méthode d'inoculer la petite-vérole, 1769, et une autre de Linné de *memorabilibus insectis*. Ce grand homme, avec lequel il fut très-lié et dont il fit l'éloge, lui a dédié un genre de plante sous le nom de *Bachœa*.

BACKER (Jacques de), né en 1530 à Anvers, fut dès sa jeunesse forcé de manier le pinceau pour exister, succomba sous l'excès du travail, et m. en 1560. Son père, qui était peintre, mourut en France.

BACKER (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, né en 1608 ou 1609. On cite de lui un *Jugement dernier* fait pour l'église des Carmes d'Anvers. Il m. en 1664.

BACKER (Adrien), neveu du précéd., né à Amsterdam en 1643. Il a fait un *Jugement dernier* pour l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam.

BACKER (N....), né à Anvers en 1648, travailla en Angleterre sous la direction de Kneller, peintre de portraits.

BACKER (George), méd. de la reine d'Angleterre au 18e siècle, est aut. de différens ouv. de

médecine, entre autres de *Recherches sur les avantages de l'inoculation*.

BACKER, négociant de Naples, qui entreprit, après la révol. de l'an 6 (1797), de rétablir le roi dans son autorité; mais il fut découvert et arrêté. On l'exécuta la nuit même qui précéda la reprise de la ville par le cardinal Ruffo.

BACKER, V. BAKKER ou BAKER.

BACKERS, sculpteur de Berlin, fit avec Heusi et Betfort les *esclaves* qui entourent le piédest. de la stat. de Frédéric-Guillaume sur le pont de Berlin.

BACKHOUSE (WILLIAM), astrol. et alchim., né dans le Berkshire en 1593. Il a publié : *The pleasant fountain of Knowledge, translated from the french*, in-8; *Complaint of nature; la Toison d'or;* il a aussi inventé un instrument appelé *way wiser*. Mort en 1662.

BACKHUYSEN, peintre anglais, mort en 1709 à Emdden, où ses compositions sont très-admirées.

BACKUS (ISAAC), ministre anabapt. du Massachusetts, prétendant que le baptême par aspersion était insuffisant, se fit baptiser par immersion en 1751. Il a composé des sermons où règne un grand désir de l'égalité des droits parmi les chrétiens, et une foule de citations de l'Évangile et des psaumes. Il est mort en 1806.

BACKUS (CHARLES), était doct. en théolog. et pasteur à Cowers, où il est mort en 1803. On a de lui un vol. de *sermons*.

BACLER D'ALBE (le baron AUBERT-LOUIS), né à St-Pol (Pas-de-Calais) en 1761, fut d'abord peintre et chef des ingénieurs géographes attachés au dép. de la guerre, et successiv. direct. du cabin. typograp., maréchal de camp en 1803, et chef de division au ministère de la guerre après le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe en mars, 1815. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut à Paris en 1824. On a de lui la *Carte du théâtre de la guerre lors des premières campagnes de Bonaparte en Italie* en 1802, ouv. fort recherché, et qui a surtout le mérite de la beauté d'exécution; *Vues pittoresques du haut Faucigny*; *Menales pittoresques et historiques des paysagistes*; un recueil de dessins lithographiés sous le titre de *Souvenirs pittoresques*, etc.

BACMEISTER (JEAN), prof. de méd. à l'univ de Rostock, mort dans cette ville en 1631, est aut. de *dissert. académiques*.

BACMEISTER (MATTHIEU), méd. ordin. de Kiel et Lunebourg, était de la même famille et mourut en 1626. On a de lui des *Dissert. médic.*, 1614, et des *notes savantes* sur les 4 prem. vol. de l'ouvr. de Joel, qu'il publia la même année.

BACMEISTER (LUC), théologien de Rostock, et surintend. des églises de Custrow, mort en 1638, était lié avec Juste Lipse. Il est aut. d'un grand nombre de comment. et explications des psaumes et quest. théol. dont on ne peut soutenir la lecture.

BACMEISTER (HARTMAN-LOUIS-CHRISTIAN), né à Hernbourgen en 1736, membre de l'académie de Pétersbourg. Il dirigea long-temps le collége allemand de cette ville; ses ouvrages, presque tous écrits en cette langue, sont souvent cités et servent à faire connaître la Russie sous plusieurs rapports. On lui doit : un *Abrégé de géog. de l'empire russe*, Pétersbourg, 1773; un recueil de mémoires et de pièces authentiques *sur l'Hist. de Pierre III;* une *Bibliothèque russe*, *ib.*, 1778–88, 11 vol. contenant des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie en langues étrangères et dans celle du pays. Ce sav. mourut à Pétersbourg en 1806.

BACO DE LA CHAPELLE, député aux états-généraux en 1789, se montra partisan zélé de la révolution, fut nommé maire de Nantes en 1792; contribua à la défense de cette ville contre les Vendéens; fut ensuite accusé de fédéralisme et détenu à l'Abbaye jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1796). Le directoire l'envoya depuis en qualité de commissaire à l'Ile-de-France, où on ne voulut pas le reconnaître. Il passa de là à la Guadeloupe, et y mourut en 1801.

BACO, écrivain anglais, aut. de *fables et réflex. morales et d'inscriptions*. On en choisit une de sa composition pour le monument de lord Chatam. Il est mort en 1799.

BACON (ROBERT), théolog. anglais, né vers la fin du 12ᵉ S. Il professa la théologie à Oxford, et se fit une réputation comme prédicateur. Sous le règne de Henri III, les barons s'étant coalisés pour résister à la tyrannie du ministre Pierre des Roches, Français natif du Poitou, le roi convoqua, dans l'été de 1233, un parl. à Oxford. Bacon, choisi pour prêcher devant le roi, déclara que le renvoi du ministre pouvait seul faire cesser les justes plaintes de la nation. Ce discours prépara le monarque à prêter l'oreille aux remontrances de l'archev. de Cantorbéry, à la tête d'un grand nombre d'év. qui, soutenus des menaces de l'excommunication, décidèrent enfin le renvoi de Pierre des Roches et des étrangers.

BACON (ROGER), moine anglais, né vers 1214, près d'Ilchester dans le comté de Sommerset. Il fit de si grands progrès dans les mathématiques, l'astronomie et la chimie, que les bonnes gens l'accusèrent d'être sorcier. On vit sortir de ses mains des miroirs ardens. Il proposa des idées qui mettaient sur la voie de la découverte des lunettes, des télescopes et des microscopes; mais il est faux qu'il ait connu ces instrumens. Quelques écrivains ont voulu lui faire honneur de l'invention de la poudre à canon; du moins il décrit sa composition et la manière dont elle s'enflamme. Cette découverte ne tarda pas à se faire, mais ce n'est pas à Bacon qu'il faut l'attribuer. Il regardait les mathématiques appliquées à l'observation comme la seule route qui pût conduire sûrement à la connaissance de la nature. Il m. à Oxford en 1294. Un de ses principaux ouvrages a pour titre : *Epistola Fr. Rogerii Baconis de Secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ*, Paris, 1542, in-4, souvent réimpr. D'autres écrits de cet auteur ont été réunis sous le titre d'*Opus majus*, Londres, 1733, in-fol.

BACON (ANNE), deuxième fille d'Antoine Cook, précepteur d'Edouard IV, née vers l'an 1528. Elle fut mariée à Nicolas Bacon dont elle eut deux fils, Antoine et François Bacon, l'illustre chanc., et traduisit de l'ital. en angl. vingt-cinq sermons de Bernardin Ochin, et du latin l'apologie de l'église d'Angleterre, de l'év. Jewel. Elle mourut au commencement du règne de Jacques Iᵉʳ.

BACON (NICOLAS), jurisconsulte anglais, né en 1510, obtint la faveur de Henri VIII; la reine Élisabeth le créa chevalier, le nomma garde du sceau et membre du conseil privé. Il eut beaucoup de part à l'établissement de la religion protestante en Angleterre. En 1568 et 1571, il fut chargé de présider les commissions qui devaient examiner les plaintes réciproques de la reine Marie d'Ecosse et de ses sujets rebelles. Mort en 1579. Il a laissé quelques *traités* de politique et de législation, et un *commentaire* sur les douze petits prophètes; ces ouvrages sont restés manuscrits.

BACON (FRANÇOIS), fils du précédent, né en 1561. A seize ans, il réfuta la philos. d'Aristote; à 19 il composa un écrit sur *l'etat de l'Europe*, et à 28 il était conseiller extraordinaire de la reine. Il eut l'ingratitude d'oublier les bienfaits du comte d'Essex en disgrâce, même de plaider contre lui, et il ne put jamais se laver de cette lâcheté dans l'opinion publique. Jacques Iᵉʳ le nomma chevalier, conseiller, solliciteur général, garde des sceaux, et enfin lord chancelier avec le titre de baron. Dans les hautes fonctions qu'il avait à remplir, il trafiqua des places et des priviléges; sa conduite fut soumise à une enquête, il fut con-

damné à une amende et à l'emprisonnement. Il mourut en 1626. Voltaire, dans ses *Lettres sur les Anglais*, rappelle en peu de mots les principaux ouvrages de Bacon; il serait trop long de les indiquer ici; ils roulent sur la philosophie, la morale, la politique, l'histoire, la religion; quelques-uns sont écrits en latin. La meilleure édition est celle de Londres, 1745, 5 vol. in-4. M. Ant. de la Salle en a publié une traduction complète, Dijon et Paris; Renouard, 1799-1802, 15 vol. in-8. On doit à Deleyre l'*Analyse de la philosophie* de Bacon, 1755, 2 vol. in-12.

BACON (NATHANAEL), frère du précédent, fut un peintre distingué, particulièrement dans le paysage.

BACON (JOHN), sculpteur anglais, né en 1740, membre de l'acad. royale de Londres. Il remporta le premier prix qui ait été donné par cette acad., et exécuta plusieurs monumens pour Westminster et Bristol. Il a composé des fables et des épitaphes qui montrent que la littérature ne lui était pas étrangère. Mort en 1799.

BACON (PHANUEL), théologien et poète spirituel, élevé à Oxford où il fut reçu docteur en 1735, et ministre de Bramber dans le comté de Sussex qu'il cumulait avec la cure de Balden dans l'Oxfordshire, où il mourut en 1783.

BACON (J.-B.-PIERRE), d'abord avocat au parlement de Paris et ensuite professeur de belles-lettres à l'Ecole militaire, né à Paris, mort vers la fin du 18e S., a publ. un *mem. sur le prix proposé par de Causans sur la quadrature du cercle*, 1755, in-4, *la Mahonnaise* et *Belphegor dans Marseille*, comédies, 1756; *Elog. histor. de Henri IV*, Lond., 1769, in-12; et en société avec Douchet, *Principes généraux de l'orthographe française*.

BACON THORP (JEAN), moine angl. et provinc. des carmes au 14e S., étudia et prof. à Oxford et Paris, où il fut doct. de Sorbonne, et m. en 1346. On a de lui des *Comment. sur les 4 liv. des Sentences*, Crémone, 1618, in-fol; *traité de la Règle des Carmes*, Venise, 1527.

BACOUE (LÉON), poète latin né en Gascogne en 1608, abjura le protestantisme et dev. évêque de Glandèves, puis de Pamiers, et fut le seul huguenot converti parvenu à l'épiscopat sous Louis XIV. Il se fit d'abord connaître par son poème intit. *SS. et B. Patri Clementi IX, carmen panegyricum*; il dut surtout son élévat. au *Delphinus seu de primâ institutione principis*, poème sur l'éducation d'un prince, qu'il publia lors du choix d'un gouverneur pour le dauphin en 1670, Toulouse, Albi, 1685, in-8, avec des notes et quelques *Odes* de l'auteur.

BACQUERRE (BENOIT), médecin allemand du 17e S., est auteur d'un ouvrage rare et estimé, intit.: *Senum medicus*, etc., *Senum salvator*, Cologne, 1673 et 1683, in-8.

BACQUET (JEAN), avocat de Paris, sav. dans le droit français et romain, est auteur de plusieurs traités commentés par Ferrière père et fils dans l'édit. de Lyon, 1744, 2 vol. in-fol.

BACREVANTAZY (DAVID), né à Bacvan, ville de la grande Arménie, au commencement du 7e S. En 647 l'emp. Constance le chargea de pacifier les querelles religieuses, et de rétablir la bonne intelligence entre les deux peuples. Après avoir rempli sa mission avec honneur, il revint à Constantinople et mourut vers l'an 687. On a de lui un ouvrage instructif intit. *Porte de la sagesse*.

BACUET (PAUL), professeur de philosophie à Genève en 1632, et ministre à Grenoble en 1641, non content de porter les secours spirituels aux malades de son église, il soulageait encore leurs infirmités par l'efficacité de ses remèdes, dont il donna le recueil sous le titre de *l'Apothicaire charitable*, 1670, 1 vol. in-8. On a encore de lui plusieurs *Dissertations physiques* imp. à Genève.

BAD, génie persan qui, selon les mages, présidait aux vents et aux mois de l'année.

BADAJOZ (CATHERINE DE), savante esp., morte en 1553, se fit un nom dans le 16e S. par son talent pour la poésie.

BADAKHCHY, poète persan du 10e siècle de notre ère, contemporain du khalyfe abbasside Moctafy, est auteur d'un recueil de *poésies* ingénieuses et pleines de pensées d'un grand sens.

BADALOCCHIO ou ROSA (SISTO), peintre et graveur italien, né en 1581, élève et ami d'Annib. Carrache et de Lanfranc avec lequel il grava les *Loges* de Raphaël; il publ. aussi six grandes feuilles de la coupole du Corrège à Parme. Il peut passer pour un bon artiste du second ordre comme peintre et graveur surtout à cause de la correction du dessin où il excellait. Le Musée royal possède de lui deux tableaux. Mort en 1547.

BADASCH ou BADESCH, écrivain arabe, m. l'an de l'hégyre 528, est aut. d'un *Comment. sur la grammaire arabe de Ben Sarragi*.

BADCOCK (SAMUEL), théol. et critique anglais, m. ministre à Londres en 1788, est aut. d'un gr. nombre de morceaux de critiques insérés dans le *Monthly-Review*.

BADCOCK (RICHARD), physicien et naturaliste anglais, a donné à la société royale de Londres des *observ.* sur diverses plantes remarquables, *Trans. philos.*, vol. 44, n° 479 et 480.

BADE (maison princière de). — HERMAN Ier, fils de Berthold Ier, duc de Carinthie, épousa en 1052, Judith, fille d'Adelbert, qui lui apporta en dot le comté d'Uffgaw, pays qui forme le territoire de Bade. — Son fils HERMAN II prit à la diète de Bâle le titre de *margrave ou marquis de Bade* en 1130, et de cette époque date le nom illustre de la maison de Bade. — HERMAN III, accompagna l'empereur Conrad à la deuxième croisade et mourut en 1160. — HERMAN IV, suivit Frédéric Barberousse dans celle contre le sulthan d'Iconium, et périt avec lui à Antioche.— Son fils HERMAN V lui succéda, et Henri son second fils fut la tige des margraves de Hochberg (*v.* ce mot). Ils aidèrent puissamment Frédéric II à réduire son fils rebelle, Henri, roi des Romains. — HERMAN VI, épousa, en 1248, Gertrude, petite-fille de Léopold VI, duc d'Autriche et héritière de ce duché, qu'elle lui apporta en dot; mais il fut enlevé à la maison de Bade à la mort de ce prince, qui laissa pour héritier — FRÉDÉRIC Ier, âgé d'un an; ce prince fut élevé à la cour de Bavière, se lia avec Conradin, héritier de la couronne de Naples et de Sicile, et périt avec lui victime de la cruauté de Charles d'Anjou, usurpateur de ce royaume, contre lequel ils s'étaient armés pour l'en chasser, et qui les défit à la bataille de Tagliacozzo en 1268. — BERNARD Ier, fils de Rodolphe III le Long, lui succéda en 1372; prince guerrier et entreprenant, il fit partie de la ligue de Nassau, pour placer Adolphe, de cette maison, sur le trône impérial.— Son fils JACQUES Ier fut surnommé le Salomon, à cause de sa sagesse et de sa prudence. M. en 1453. Un de ses fils, archev. de Trèves, prit le premier le titre d'électeur. — CHRISTOPHE Ier, succéda au margrave Charles Ier en 1475, réunit les duchés d'Hochbert et de Sausenberg à celui de Bade, et eut part à tous les exploits mémorables de l'empereur Maximilien. — PHILIPPE Ier, son fils, eut une grande influence lors des conférences occasionées par la réforme de Luther, fut commissaire principal à la diète de Worms, convoquée par Charles-Quint, et mourut en 1553, laissant ses états à ses deux frères, qui partagèrent la maison de Bade en 2 branches. Bernard Ier fut la tige de celle de *Bade-Bade*, et Ernest Ier de celle de *Bade-Dourlach*, aujourd'hui en possession de tous les états de Bade. — Les princes les plus remarquables de la prem. sont: GUILLAUME Ier,

fils d'Edouard Ier le Fortuné. Il s'efforça de rétablir dans ses états la religion catholique, et ne put arrêter la marche victorieuse de Gustave-Adolphe.— Son petit-fils LOUIS-GUILLAUME Ier, servit d'abord avec gloire contre la France sous Montecucully et le duc de Lorraine, ensuite contre les Turks, qu'il força de lever le siége de Vienne, et sur lesquels il remporta les victoires de Nyssa et de Saleuckemen en 1689 et 1691. Il fit ses dernières campagnes contre la France dans la ligue de l'Allemagne et de l'Angleterre, et enfin dans la guerre de la *succession* d'Espagne, contre Villars et Catinat, où il fut moins heureux qu'habile. Il mourut en 1707, laissant ses états dévastés par la guerre à son fils LOUIS-GEORGES Ier. — Dans la maison de Bade-Dourlach on distingue : GEORGES-FRÉDÉRIC Ier, fut victime de son attachement et de sa fidélité inviolable à la cause de Frédéric V, électeur palatin qu'il ne put rétablir sur le trône de Bohême, abandonna ses états envahis par les Bavarois, et mourut à Strasbourg en 1638. — FRÉDÉRIC Ier, son fils, fut plus sage que lui; il sut à la fois maintenir la paix avec l'emp., préserver ses états de la guerre, servir la cause des protest., et ménager ses intér. avec la France et la Suède, qui le firent rentrer complètement dans son territ. envahi par l'Autriche. — Son fils FRÉDÉRIC II commanda les armées de Charles Gustave, roi de Suède, et servit contre la France sous Montecuculli. — CHARLES-GUILLAUME Ier, né en 1679, succéda à Frédéric III, dit le Grand, servit d'abord sous Louis-Guillaume de Bade-Bade, fonda, après la paix de Rastadt, la ville et le palais de Carlsruhe à une lieue de Dourlach, et institua à cette occasion l'ordre de la *Fidelité*. Il mourut en 1738, laissant pour héritier son petit-fils Charles-Frédéric Ier, mort en 1802, et auquel a succédé Charles-Louis-Frédéric, etc., qui a réuni à sa couronne les biens de la maison de Bade-Bade.

BADEME (St), persan d'une famille noble, souffrit le martyre sous la persécution de Sapor III, l'an 376 de J.-C.

BADEN (JACQUES), né en 1735, ouvrit à Copenhague le prem. cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays, occupa diverses places dans l'instruction publique et fut membre de l'académie des belles-lettres. Ses principaux ouvr. sont : un *journal critique* et un *journal de l'université*; diverses *grammaires* des langues grecque, latine, allemande et danoise; un *dictionnaire* latin-danois et un autre danois-latin; les *annales de Tacite*, en danois; des *comment.* sur Horace, etc. Il a traité plusieurs sujets d'érudition philologique. Mort en 1804.

BADENS (JEAN), peintre né à Anvers en 1576, passa de bonne heure en Italie, et s'y perfectionna dans son art. Il était déjà très-recherché et avait amassé une fortune honnête dont il allait jouir dans sa patrie, lorsqu'il en fut entièrement dépouillé par des brigands. Il en mourut de chagrin en 1603.

BADENS (FRANÇ.), parent du précédent, né à Amsterdam en 1571, surnommé *le Peintre italien*, a eu la gloire d'introduire le prem. le bon goût du coloris en Italie; il réussit également bien dans l'histoire et le portrait.

BADESSA (PAUL), poète italien, publia en 1564 une *traduct.*, en vers libres, de cinq livres de l'Iliade d'Homère. On croit qu'il traduisit de même l'*Odyssée* et une grande partie des *Métamorphoses* d'Ovide.

BADGER (LOUIS), Lyonnais, s'illustra par un trait héroïque d'amitié fraternelle. Après le malheureux siége de Lyon en 1794, il alla s'offrir aux bourreaux conventionnels à la place de son frère, qui avait participé à la défense de sa patrie, et reçut courageusement la mort.

BADI EL ZEMAN, le dernier des descendans de Tamerlan qui ait régné dans le Khoraçan, fut vaincu par les Usbeks et se réfugia en Perse. Mais Selim Ier, empereur turk, s'étant emparé de Tauris, lieu de sa résidence; il fut emmené à Constantinople, où il mourut en 923 de l'hégyre (1517 de J.-C.).

BADIA (THOMAS), cardinal italien, savant et zélé pour le maintien de la foi, m. à Rome en 1547, fut député par Paul III au colloque de Worms, convoqué par Charles-Quint et dont il donne le récit dans une *lettre* adressée au cardinal Contarini.

BADIA (CHARLES-FRANÇOIS), éloquent prédicateur italien, né à Ancône en 1675, prêcha avec le plus grand éclat pendant 38 ans dans la plupart des villes d'Italie et à Vienne. On a de lui un *Carême*, Turin, 1749, et des *Panégyriques*, Venise, 1750, in-4.

BADIA Y LEBLICH (DOMINGO), sav. espagnol, né en 1766, après avoir fait d'assez bonnes études à Valence, il résolut de faire servir à sa fortune la grande connaissance qu'il avait de l'arabe, et pour mieux atteindre son but, il se fit circoncire, obtint, en 1803, de sa cour une pension de 3,000 liv. pour sa femme et sa fille, et se rendit en Afrique sous le nom d'Ali-Bey, fils d'Othman-Bey, prince des Abassides. Il visita successivement Tripoli, le Kaire, la Mekke, Acre, et fut partout bien reçu à la faveur des titres écrits en ancien arabe dont il était porteur, et observa des choses que les Musulmans dérobent avec soin aux Européens. Accueilli à son retour par Joseph Buonaparte, lors de l'invasion de l'Espagne par les armées françaises, il fut nommé en 1809 intendant de Ségovie, et en 1812 préfet de Cordoue. Il se réfugia en France après la bataille de Vittoria, soumit à l'Institut le récit de ses voyages et les publia vers la même époque sous le titre de : *Voyages d'Ali-Bey en Afrique et en Asie, de* 1803 *à* 1807, Paris, 1814. M. en 1824. C'est de lui que parle M. de Châteaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, comme du Turk le plus savant et le plus poli qu'il eût encore vu.

BADIALE (ALEX.), peintre et graveur italien, élève de Flam. Torre, m. à Bologne en 1726, a gravé à l'eau-forte d'après son maître une *descente de croix*, une *sainte famille*, etc.

BADIUS (JOSSE), né près de Bruxelles en 1462. Il professa les belles-lettres à Lyon, fut d'abord correcteur dans une imprimerie, puis il vint en monter une à Paris et publia un grand nombre de classiques; il composa aussi quelques ouvr., entre autres : *Navicula stultarum virginum*, trad. en franç. par S. Droyn, Paris, 1501, in-4; et *Navis stultifera collectanea*, en vers latins, 1513, rare; on lui attribue à tort l'introduction en France de l'usage des caractères ronds, qui étaient connus avant lui. Mort en 1535.

BADIUS (CONRAD), fils du précéd., né à Paris en 1510, se distingua à Genève, où il s'était retiré, comme imprimeur et aut.; et pub. avec son beau-frère Robert Etienne un gr. nomb. d'éditions très-recherchées. Mort en 1568. Il traduisit en français l'*Alcoran des Cordeliers* d'Erasme Albère, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12. On lui attribue aussi un ouvr. assez rare, intitulé *les vertus de notre maître Nostradamus*, en rimes, Genève, 1562, in-8.

BADOARO (FRÉDÉRIC), noble vénitien, né en 1518, fut deux fois ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Une infidélité grave qu'il commit dans l'administration de l'académie vénitienne, dont il était fondateur, le fit emprisonner, et causa la suppression de l'académie. On lui attribue quelques ouvr. historiques relatifs à ses deux ambassades, et des *harangues* latines et italiennes. Mort en 1595.

BADOARO (LAURO), poète italien, né vers l'an 1546, fut de la congrégation des frères de la croix, se distingua dans la prédication, et devint

évêque d'Albe. On a de lui une *ode* sur le pape Sixte-Quint ; *Rime spirituali ; les sept psaumes de la pénitence* en vers italiens.

BADOARO (Pierre), célèbre avocat de Venise, naquit au commencement du 16e S., et mourut en 1591. L'illégitimité de sa naissance empêcha qu'il fût admis dans le corps des patriciens, quoique son père Daniel Badoaro fût d'une famille noble de la république. On a de lui un recueil de plaidoyers, intitulé *Orazioni civili secundo lo stile di Venezia*, Venise, 1593, in-4.

BADOARO (Jacques), poète vénitien, florissait au 17e S. On a de lui trois drames : *Nozze di Enea con Lavinia ; Ulisse errante ; Elena rapita*. Un 4e, int. : *Il ritorno d'Ulisse in patria*, a été représenté à Venise, mais n'a pas été imprimé.

BADOERO (Pierre), doge de Venise, succéda en 939, à P. Candiano, et fut le 7e de sa famille élevé à cette dignité. M. en 942. La républ. lui dut de sages réformes, la confirm. de ses libertés par Bérenger II, roi d'Italie, et le droit de battre monn.

BADOLET (Jean), ministre à Genève, auteur de plusieurs ouvr. de physique et de métaphysique qui lui valurent le droit de bourgeoisie en 1655.

BADUEL (Claude), littérateur studieux, d'abord recteur du collége de Nîmes sa patrie, et ensuite ministre à Genève, où il s'était retiré pour professer librement le calvinisme, et où il mourut en 1561. Parmi ses ouvr., dont Senebier donne la liste entière dans son *Histoire littéraire de Genève*, on ne cite plus que *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, 1544, in-8, traduit par Guy de la Garde, 1548, in-8 ; *Oratio funebris in funere Florettæ Sarrasiæ habita*, etc.

BADUEL (N...), dernier supérieur de la célèbre communauté de Ste.-Barbe, m. à Paris, assassiné par un de ses parens, en 1792.

BAECK (Abraham). V. Back.

BAELI (François), littérat. et poète sicilien du 17e S., voyagea d'abord dans toutes les contrées de l'Europe, et revint en Sicile à Milazzo, où il fit représenter divers drames et comédies, qui furent alors assez goûtés, mais qu'on ne lit plus depuis long-temps, ainsi que son *Etat historiq. de la ville de Messine*, ses *odes*, *sonnets*, etc.

BAENGIUS (Pierre), év. de Wiborg en 1696, est auteur d'une *Hist. eccles. de Suède*, et de divers ouvrages de théologie.

BAER (Fréd.-Charles de), écriv. allemand, m. à Strasbourg au commenc. du 19e S., a pub. *Lettres sur l'origine de l'imprim.*, Strasbourg (Paris), 1761, in-8 ; *Essai hist. et critique sur les Atlantiques*, Paris, 1762, in-8 ; *Recherches sur les maladies épizootiques*, ibidem, 1776 ; les *oraisons funèbres* de Louis XV et du maréchal de Saxe, en allemand, Strasbourg, 1777, in-8 ; une *trad.* de la *dissert.* du profess. Meyer sur les spectres, 1783.

BAEREBISTE, roi des Daces, contemp. de Sylla, de César et d'Auguste, arrêta sur les bords du Borysthène la marche des Sarmates, vainqueurs des Scythes, qui avaient déjà passé le Tanaïs, défit les Boïens, soumit la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie, et se rendit si puissant par son habileté politique, son activité et son talent dans la guerre, qu'il fit trembler Rome, et se disposait à marcher contre elle lorsqu'il périt victime d'une conspiration.

BAERHOLZ (Daniel), poète allemand de la fin du 17e S, dont on a un rec. de poésies pub. à Lubeck en 1674, sous le nom de *Bathys*.

BAERLE (Gasp. van), poète latin holland. et méd. du 17e S., plus connu sous le nom de Barlæus, professa d'abord la logique dans l'univ. de Leyde, et ensuite la philosophie et l'éloquence dans celle d'Amsterdam, où il m. en 1648. Ses poésies latines, publiées à Amsterdam sous le titre de *Poemata*, 1645, in-12, 2 vol., trop vantées de son temps, ne sont cependant pas sans mérite, ainsi que ses vers hollandais et ses autres ouv. sur la médec. et l'histoire.

BAERLÆUS (Lamb.), profess. de grec à l'acad. de Leyde, a donné un *Commentaire sur la théogonie* d'Hésiode et le *Timon* de Lucien.

BAERMANN (George-Frédéric), né à Leipsig m. en 1769. Il remplit la chaire de mathémat. à Wittenberg, fut membre de la société allemande de Leipsig et mourut en 1769. On a de lui : *Les élémens d'Euclide*, en latin, 1740, in-8 ; *le maître d'éloqu.*, trad. du gr. de Lucien, en allem., 1745, in-8 ; *Introduct. à la gramm. allem.*, et diverses thèses que l'on trouve dans les *Acta eruditorum*.

BAERSDORP (Corneille van). V. Baarsdorp.

BAERSIUS ou VEKENSTEL (Henri), impr. et mathémat. de Louvain, a publié dans le 16e S. des *Tables des longit. et latit. des planètes*, 1528, et autres ouvrages d'astronomie.

BAERT ou BAERTIUS (Franç.), jésuite flam. m. en 1719, alla puiser dans toutes les bibliothèques d'Allemagne les documens relatifs à l'*Hist. eccles.* et à la Collection des *Acta sanctorum*, dont il s'occupa toute sa vie.

BAEX (Joachim), ecclés. d'Utrecht, m. en 1619, dont le père était secrétaire des états de la province se distingua par son zèle contre les protestans et les *ouv. polémiques* qu'il composa contre eux et hollandais.

BAFFA ou BAFFI (Françoise), Vénitienne du 16e S., s'est fait connaître par des poésies pleines de grâce, et imprim. dans divers rec. ital., tels que *Rime diverse*, etc.

BAFFA (N.), savant et érudit napolitain très-versé dans la langue grecque, condamné et mis à mort lorsque la cour de Naples revint de Sicile après la retraite des Français, en 1799.

BAFFIN (William), habile astronome et pilote anglais, né en 1584, et mort au siége d'Ormus en 1622, accompagna Hudson, Thomas Button, Robert Bilch, et le capitaine Gibbins, etc., dans leurs voyages pour découvrir par le nord de l'Amérique un passage dans les mers de Tatarie et de Chine. Il consigna ses découvertes et ses observat. sur des *cartes* qui furent malheureusement perdues. Les géographes ont donné son nom à une vaste baie du nord-est de l'Amérique septentrion. dont l'existence n'est pas certaine. Purchas nous a conservé quelques-uns de ses journaux qui sont remplis de remarq. utiles, surtout celles relatives à la déclinaison de l'aiguille aimantée, et une de ses lettres à John Wosthenholme, dans laquelle il assure qu'il n'y a pas de passage au nord du détroit de Davis, ni espoir d'en trouver.

BAFFO (George), patricien de Venise et rimeur obscène, mort en 1768, dont on a sous le titre de *Cosmopoli*, 1789, 4 vol. de *poésies* licencieuses composées de *canzoni*, *sonnets*, *madrigaux*, etc.

BAFFO (la sultane), était une jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise, qui, dans un voyage à Corfou, dont son père était gouverneur, fut prise par les Turks et emmenée à Constantinople, où elle plut à Amurath III qui la fit sultane favorite et en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince, qui l'aima jusqu'à sa mort, conserva sous Mahomet III la même autorité, et ne la perdit que sous Achmet qui la relégua dans le vieux sérail.

BAGARATO, juriscons. bolonais du 15e S., dont on trouve dans le *Tractatus universalis juris*, 1584, t. 3, p. 2, deux *traités* sur le reproche des témoins et les déclinatoires.

BAGARD (Charles), doct. de la faculté de Montpellier en 1715, et médec. de Nancy, où il est m. en 1772, a pub. *Hist. de la Thériaque*, 1725, in-4 ; *Analise des eaux minérales de Nancy et Contrexe*

ville, 1760-63; des *Dissertations médic.*, *Tr. de méd.* et un *Dispensaire pharmaceutique*, imp. en 1771, in-fol.

BAGDEDIN (Mahomet), mathémat. arabe du 10e S., auquel on attribue un *tr.* de la division des superficies, dont Commandini d'Urbin donna la traduct. lat. en 1570, Pesaro.

BAGE (Robert), romancier anglais, qui, comme Richardson, était imprimeur, et écrivait généralement ses romans en lettres. Sir Walter Scott vient d'écrire sa biographie avec détail dans le *Ballantyne's novelists*. Il était né à Darley (Derbyshire) en 1728 et il m. en 1801. Ses romans les plus remarquables sont *le Mont Henneth*, *James Wallace*, et *Barham Downs*.

BAGELLARDUS, méd. ital. du 15e S., aut. d'un ouv. intit. : *Libellus de infantium ægrit. et remed.*, Padoue, 1472, in-4.

BAGENIES, philos. allemand qui renouvela au 17e S. à Leipsig, sa patrie, le système religieux de Platon.

BAGFORD (Jean), antiq. anglais, né à Londres en 1651, qui de cordonnier se fit libraire, et acquit d'assez vastes connaissances en bibliog. et antiq., quoiqu'il fût du reste fort ignorant, et ne sût pas même l'orthographe de sa langue. C'est à ses soins qu'on dut les importantes collect. de liv. et de MSs, du comte d'Oxford et du D. Moore, év. de Norwich.

BAGGAERT (Jean), méd. flamand, né à Flessingue en 1677, et m. en 1710, a laissé *la vérite sur les six choses non naturelles*, en flam., Middelb., 1696; *Traité de la petite-vérole et de la rougeole*, Amsterdam, 1710, in-12.

BAGGER (Jean), théol. et év. de Copenhague, n'occupe une place dans ce rec. qu'à cause d'une circonstance qui honore peu sa mémoire. Consulté par le gouvernement danois, en 1684, pour savoir si l'intérêt de la religion luthérienne permettait de recevoir en Danemarck les réformés calvinistes expulsés de France par Louis XIV, il répondit que leur présence exposerait les luthériens à la damnation éternelle et conclut pour la négative : et il s'agissait de 30 à 40,000 fabricans et savans qui auraient porté en Danemarck leur industrie et leurs lumières.

BAGLIONE (César), peintre né à Bologne au 16e S. Il se distingua dans les décorations de théâtre et les ornemens de plafond. On remarque les peintures qu'il laissa dans le palais ducal à Parme. Mort en 1590.

BAGLIONE (Jean), peintre et écriv., né à Rome. Le pape Sixte-Quint le fit travailler aux décors de la bibliothèque du Vatican, et lui confia plusieurs grands ouv. La plupart de ses peintures sont à fresque. Baglione fut plusieurs fois président de l'académie de St-Luc; il composa des *nôtices* sur les artistes de son temps, où l'on admire une rare impartialité, Rome, 1640 et Naples 1733.

BAGLIONI (Jean-Paul), tyran de Pérouse, sa patrie, au 16e S., fut d'abord un de ces aventuriers que les Italiens nomment *Condottieri*. Il s'empara ensuite du pouvoir à Pérouse, fut chassé de cette ville et y rentra à plusieurs reprises. Il s'y était affermi lorsque le pape Léon X, sous le prétexte de le consulter sur des affaires d'état, l'attira à Rome et lui fit trancher la tête, en 1520.

BAGLIONI (Astor), fils du précéd., guerrier et poète, servit les Vénitiens, commanda dans l'île de Chypre, fut assiégé par les Turks dans Famagouste, capitula après un an de résistance, et eut la tête tranchée avec les officiers de la garnison, en 1571. Il reste de lui deux *sonnets*, imprimés dans un rec. d'autres poésies, en 1720, in-8.

BAGLIONI (Thomas), imprim. vénitien, acquit quelq. réputation dans son art au commencement du 17e S. Il a pub. l'*Hist. des guerres de Flandre depuis* 1559 *jusqu'en* 1609, par Lanzario d'Aragon, Venise, 1616, in-4. Cet ouv. est devenu rare.

BAGLIVI (Georges), célèbre médecin, natif de Raguse, fut professeur d'anatomie à Rome; il y mourut en 1707. On a fait une *collection* de ses ouv. en 1 vol. in-4, impr. en 1710. M. Pinel les a aussi pub. en 2 vol. in-8, 1788. Il en existe aussi d'autres éditions.

BAGNATI (N.), jésuite, né à Naples en 1651, se consacra entièrement à la prédication, et m. en odeur de sainteté à Naples en 1727. On lui doit des *sermons*, *panégyriques*; *l'Art de bien penser*; *l'Ame dans la solitude*, etc., et autres ouvrages ascétiques.

BAGNOLI (Jules-César), poète ital. né vers la fin du 15e S., secrétaire de Michel Péretti, neveu de Sixte-Quint, était, selon l'*Eritreo*, très-versé dans la littérat. ancienne. On a de lui deux trag. : les *Aragonais* et le *Jugement de Pâris*, Trapani, 1682, in-4. Mort vers 1630.

BAGNOLI (Jean), peintre, né à Florence en 1678, reçut à Milan les leçons du chev. Tempeste, et se donna entièrement au paysage et aux fleurs, genre dans lequel il a excellé.

BAGOAS, eunuque égyptien, tout-puissant à la cour d'Artaxercès-Ochus, empoisonna d'abord ce prince, puis le jeune Arsès, qu'il avait mis sur le trône, et allait faire éprouver le même sort à Darius Codoman, lorsque celui-ci le prévint en le faisant mettre à mort 335 avant J.-C.

BAGOLINO (Sébastien), d'Alcamo en Sicile, fut à la fois peintre, poète et musicien, et se fit une grande réputation par sa connaissance approfondie des langues latine, espagnole, italienne et sicilienne. On a de lui la trad. de l'espagnol en latin des *Emblèmes d'Orosco*, év. de Girgenti, des *Carmina* et *Epigrammata*, Palerme, in-8, 1656.

BAGOT (Jean), jésuite, né à Rouen en 1580, théol. de son général à Rome, m. recteur de la maison professe de Paris en 1664. Son principal ouvr., *Defensio juris episcopalis*, fut dénoncé par les curés de Paris à l'assemblée du clergé de 1655, à cause de quelques propositions ultramontaines sur l'hiérarchie, et sur l'admin. du sacrem. de pénitence.

BAGOT (Louis), év. de Norwich et de Rasaph. On a de ce prélat des *Discours* particuliers et des *Sermons* sur les prophéties, qui ont été prêchés dans la chapelle de Lincoln, mort en 1802.

BAGRATION (K. A.), sénat., prince et conseiller de l'empereur de Russie, se distingua successivement dans les campagnes de Pologne en 1792 et 1794, et dans celles d'Italie sous le fameux Suwarow en 1799, disputa long-temps la victoire aux Français à Austerlitz; nommé ensuite au commandement en chef de l'armée de Moldavie, il continua de se couvrir de gloire jusqu'en 1812, où il fut blessé à mort à la bataille de la Moskowa après des prodiges de valeur.

BAGSHAW (Christophe), théol. cathol. angl., bon helléniste et habile controversiste, fut reçu docteur en Italie, et revint en qualité de missionnaire dans sa patrie, où il fut arrêté, puis mis en liberté, et député à Rome par le clergé catholiq. pour y suivre div. affaires importantes dont il s'acquitta dignement. Il en a donné la *Relation*, imprimée à Rouen, 1601; elle fait connaître, ainsi que ses autres ouvr., l'*Hist. de l'église catholique d'Angleterre*, sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier.

BAGSHAW (Guillaume.), théol. anglais, né en 1628, et m. en 1703, fut curé de Glessop au comté de Derby, et dirigea ensuite une congrégation de dissidens. Il a laissé quelques écrits en matière de controverse.

BAHALI, aut. arabe, m. en l'an 220 de l'hégyre, a écrit un livre sur l'*Etymologie des mots*. Un autre écriv. arabe du même nom en a écrit un sur la *Différence des auteurs musulmans*.

BAHALUL, bouffon du khalyfe Haroun al Réchid, ayant été chargé par ce prince de faire le catalogue des fous de la ville de Bagdad, s'en excusa sur la difficulté, mais consentit à faire celui des sages.

BAHAMAN (mythol.), ange ou génie qui, selon les Perses, est chargé de prendre soin des troupeaux et des animaux domestiques.

BAHARAL XEFDH (mer de mémoire), surnom donné à un écriv. arabe, m. en 255 de l'hégyre, aut. d'un livre sur les *Mœurs et les qualites des princes*, et dont le vrai nom est *Abu-Othman ben Amru*.

BAHARIAN ou BAHARITES, nom de la 1re dynastie des mamlouks qui régnèrent en Egypte. Ces mamlouks étaient dans le principe de jeunes turkomans, que les Tatars avaient vendus à des marchands égyptiens. Le sulthan Malek-Saleh, de la dynastie des Ayoubites (voy. ce nom), les racheta de ces marchands, au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes, dans une forteresse bâtie au bord de la mer (en arabe *Bahar*), de leur nom de *Baharite* ou *Baharites* (marins). Ils s'emparèrent ensuite de l'autorité souveraine, et nommèrent l'un d'entre eux, Ezzeddin-bey, sulthan d'Egypte en l'an 1250 (de l'hégyre 648.)

BAHIER (JEAN), oratorien, m. en 1707, composa, à l'occasion de l'arrestation du surintendant Fouquet, un poème intitulé : *Fuquetius in vinculis*, qui eut du succès à cette époque.

BAHUSEN (BENOÎT), mathém. et arithm. d'Amsterdam au 17e S., se passionna, sans avoir fait aucune étude, pour les livres de théol. Il en publia un grand nombre d'éditions, dont les préfaces ne sont pas même de lui.

BAHRDT (CHARLES-FRÉDÉRIC), théol. protest., né en 1741 à Bischoffswerda, persécuté comme socinien. Lorsqu'il eut pub. la 2e édit. de ses nouvelles révél. ou trad. du Nouveau-Testament, un décret de la chambre impériale lui défendit de rien publier en matière de religion. S'étant réfugié à Hall, il fit paraître sa *Profession de foi*, et ouvrit des cours de philos. et de langue arabe. Bientôt après, ayant fait, dans sa pièce intit. l'*Edit de religion* en 5 actes, la satire de l'édit du roi de Prusse, il fut arrêté et enfermé à Magdebourg, où il écrivit l'hist. de sa vie, de ses opinions et de ses destinées. Il fut mis en liberté, et mourut en 1792.

BAIAN ou BAION (ANDRÉ), prêtre indien converti, quitta Goa, sa patrie, pour venir à Rome où il reçut les ordres en 1630. Nous avons de lui une traduct. de l'*Eneide* en vers grecs, et une de la *Lusiade* du Camoens en vers latins.

BAIARDI ou BAIARDO (ANDRÉ), poète parmesan des 15e et 16e S., était doué d'une si grande facilité qu'il ne mit que quatre mois à composer un poème intit. : *Philogine*, qui contient près de 2000 octaves ; mais il se ressent d'une telle précipitation et ne s'élève pas au-dessus du médiocre, non plus que ses autres poésies, dont Fogliazzi a fait impr. une partie à Milan, 1756, in-8

BAIDOU-KHAN, 6e empereur des Mogols de Perse, perdit le sceptre et la vie par la trahison d'un de ses généraux, gagné par le rebelle Hassan, gouverneur du Khoraçan.

BAIER (J.-GUILL.), profes. de théol. à l'univ. de Hall, où il m. en 1694, est aut. d'un *Compendium theologicum*, et de div. ouvr. de théol.— Un autre BAIER (J.-Guill.), prof. de théol. à Altorf, m. en 1729, a donné le résultat de ses recherches sur les monumens qui nous restent du déluge universel dans plusieurs *Dissertations* curieuses, impr. à Altorf, 1722, et sur d'autres questions théologiques. — BAIER (Jean-David), son frère, le remplaça dans la place de pasteur et profess. de théol. à Altorf, et m. en 1752. Il est aut. d'une *Dissertation* latine sur les fautes politiques attribuées à Constantin-le-Grand, Iéna, 1705, in-4.

BAIER (JEAN-JACQUES), célèbre médecin allemand, né en 1677, membre de l'académie des curieux de la nature, pratiqua son art à Nuremberg, Ratisbonne, Iéna, sa patrie, fut professeur de médecine à Altorf, et mourut en 1735. Il a beaucoup écrit sur l'hist. naturelle, surtout sur la pétrification, et la taille des pierres précieuses ; nous citerons : *Thesaurus gemmarum*, Nuremberg, 1720, in-fol.; *Horti med. acad. Altorf historia*, Altorf, 1727 ; *Monumenta rerum petrificatar præcipua*, Nuremberg, 1757, in-fol.; *Biographia medic. professor. Altdorf.*, etc., 1728. Plusieurs membres de cette famille se sont également distingués dans les sciences et dans le ministère de la religion luthérienne.

BAIF (LAZARE de), l'abbé, conseiller-d'état et ambass. sous François Ier, mort en 1547, est aut. d'un Traité *de re navali et de re vasculariâ*, fort estimé, et de traduct. en vers franç. de l'*Electre* de Sophocle et de l'*Hecube* d'Euripide, Paris, Rob. Etienne, 1544.

BAIF (JEAN-ANT. de), fils du préc., né à Venise en 1532, s'adonna entièrement à la poésie, prenant pour sujet tous les événemens un peu importans qui se passaient de son temps. Le catalogue de ses nombr. productions se trouve dans les anciennes bibliothèques françaises. Il a eu la gloire de fonder à Paris la première académie de poésie et de musique, qui ne put se soutenir dans ces temps malheureux; mais on doit lui reprocher d'avoir retardé les progrès de la langue française par la bizarrerie de son orthographe et de sa prosodie.

BAIL (CHARLES-JOSEPH), administrateur militaire, né à Béthune le 29 janvier 1777. Dès l'âge de 15 ans, il s'enrôla comme volontaire dans le corps des chasseurs francs du Hainaut, qui marchaient au secours de Lille, bombardée par les Autrichiens. Il fit ensuite la campagne de la Belgique, passa dans l'artillerie, et fut enfin appelé dans l'administration de l'armée. Adjoint en 1807 à l'intendant d'Erfurth, il fut nommé directeur des bureaux de la régence du royaume de Westphalie ; c'est par ses soins que furent publiés les notices connues en Allemagne sous le titre de : *Statistique du royaume de Westphalie*, impr. à Goettingue en 1809. Après avoir concouru à l'organisation administrative de ce nouvel état, sous les ordres du comte Beugnot, membre de la régence et ministre principal, Bail fut appelé aux fonctions de secrétaire-général des finances. Prisonnier de guerre en 1813, il perdit par la conquête le fruit de ses économies. Rentré dans son grade au service de France en 1814, et employé, vers la fin de juillet 1815, à l'armée qui se retira sur les bords de la Loire, il concourut aux opérations du licenciement, revint à Paris, et fut admis au traitement de réforme pour cinq ans. Au mois de mars 1818, il se retira dans la vallée de Montmorency, où il est mort le 20 février 1824. Nous citerons parmi ses écrits : *Des Juifs au 19e S.*, ou *Considérations sur leur état civil et politique en Europe*, Paris, 1816, in-8 ; *Etat des Juifs en France, en Espagne et en Italie*, depuis le commencement du 5e S. de l'ère vulgaire jusqu'à la fin du 16e ; ouv. qui a concouru pour le prix décerné par l'académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 1823, in-8 ; *Essais h stor. et critiques sur l'organisation des armées et sur l'administration militaire en France*, Paris, 1817, in-8.

BAIL (LOUIS), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, né à Abbeville, m. à Paris en 1669, est aut. de plusieurs *ouv.* latins oubliés.

BAILEY (LOUIS), prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu en Angleterre par un livre intit. *Pratique de piété*.

BAILEY (THOMAS), théologien anglais très-attaché à Charles Ier, qu'il aida de sa plume et de ses conseils, voyagea après sa mort en France et en Italie, où il se convertit au catholicisme, et se lia

avec le card. Ottoboni à Ferrare, où il mourut vers 1660. On a de lui un gr. nomb. d'*ouv.* savans et bien écrits dans l'intérêt de Charles Ier, et sur les questions politiques et religieuses du temps.

BAILIES (Guillaume), Anglais, médec. expérimenté et spirituel de Frédéric II, qu'il amusait par ses saillies. On lui doit : *Essai* sur les eaux de Bath, 1757.

BAILLET (Adrien), né à la Neuville en Hez, diocèse de Beauvais, en 1649. D'abord prêtre et curé, il quitta sa cure pour se livrer tout entier à l'étude. Le jeune avocat-général Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706. On a de lui plusieurs écrits, dont les plus connus sont : *Jugemens des savans sur les principaux ouv. des auteurs* : c'est un tissu à la mosaïque, composé de diverses pièces taillées par différentes mains, artistement rassemblées par une seule, qui en forme un ensemble bien ordonné; *les Vies des saints*. Cet ouvr. est ce qu'il a fait de mieux : il n'a point laissé passer de miracle qu'il ne l'ait examiné en tout sens.

BAILLEUL. V. Baliol.

BAILLIE (Robert), théolog. anglais, m. en 1660, un des plus zélés du parti presbytérien, d'un naturel conciliant, mais gâté par le fanatisme, fut membre de l'assemblée de Glascow d'où sortit le fameux Covenant, et de celle de Westminster où il fut adopté. Il était cependant très-attaché aux Stuarts, et complimenta Charles II à son retour. Son *Opus historicum et chronolog.* est estimé, ainsi que ses ouvr. de controverse et ses *Lettres* publiées à Edimbourg, 1775.

BAILLIE (Guillaume), né en Angleterre, vers 1736; capitaine de cavalerie, dessinateur et grav.; on a de lui des gravures très-recherchées d'après Rembrandt : *la Susanne justifiée, le Peseur d'or.* Il est mort au commencement du 19e siècle.

BAILLOD ou BAILLOD (David), notaire et gref. de Neuchâtel en Suisse, sa patrie, m. vers 1595, a laissé : les *Franchises et coutumes de la ville de Neuchâtel; des entreprises du duc Charles de Bourgogne*, etc. MS. de la biblioth. de cette ville.

BAILLON (Emmanuel), naturaliste franç. mort en 1802 à Abbeville, s'est fait surtout connaître par des recherches savantes sur les oiseaux de mer, et a donné un *Mémoire sur les moyens de remédier au dépérissement des bois*, et un autre sur ceux à opposer aux sables mouvans qui couvrent le département du Pas-de-Calais.

BAILLOU (Guillaume de), surnommé le Sidenham français, naquit en 1538, et mourut en 1616. Baillou eut une grande réputation comme professeur et praticien. Dans le rec. de ses constitutions épidémiques, on admire un rare talent d'observation. Au lieu de commenter les livr. arabes, comme les médecins de son temps, il étudiait surtout les maladies elles-mêmes. On a réimprimé en 1635 son livre *Consiliorum medicinalium libri duo* en 3 vol.; mais tous ses ouvr. l'ont été à Genève, en 1762, 4 vol. in-4, édit. revue par Th. Tronchin.

BAILLU (Pierre de), habile graveur du 17e S., a gravé la plupart des portraits de van Dyck.

BAILLY (Roche de), plus connu sous le nom de la Rivière, naquit à Falaise en Normandie, et fut premier médecin d'Henry IV. Grand admirateur de Paracelse, il publia un *Sommaire* de la doctrine de ce fameux empirique. M. en 1605. Ses autres ouvrages sont : *Responsio ad quæstiones propositas à medicis Parisiensibus*, 1 vol. in-8; *Tr. de la peste*, in-8; *Tr. de l'antiquité et singularité de la Grande-Bretagne armorique*, in-4.

BAILLY (Philibert-Albert), évêque d'Aoste, mort en 1691, se distingua dans la prédication et la controverse.

BAILLY (Jacques), habile graveur et peintre en miniature, de Paris, mort en 1677.

BAILLY (David), peintre et graveur de Leyde, né en 1590, se distingua surtout par ses portraits à la plume.

BAILLY DE MONTARON (Pierre de), chancel. de l'université d'Orléans, mort en 1775, a laissé : *Remèdes pour guérir la Goute*, 1749, in-12.

BAILLY DU ROLLET (N), m. en 1786, a donné au théâtre *Iphigénie en Aulide*, opéra estimé.

BAILLY (Jean Silvain), membre des trois premiers corps académiques de France, premier député de Paris à l'assemblée nation. et premier maire de Paris, naquit dans cette ville le 15 sept. 1736. Parmi les hommes qui ont figuré d'une manière active dans le drame sanglant de la révolution française, Bailly est un de ceux que la postérité jugera dignes de quelque intérêt. Jeune encore il se livra avec une activité infatigable à l'étude des sciences, à l'observation de la nature, aux méditations de la philosophie. Son intimité avec Lacaille détermina sa vocation en faveur de l'astronomie. C'est au sein de cette étude sérieuse que le surprit la révolution en 1789; les électeurs de Paris le choisirent pour secrétaire. Porté ensuite aux états généraux comme député du tiers, il présida cette assemblée dans sa première séance; le 20 juin il la conduisit au Jeu de paume, et présida aussi cette fameuse séance, où il demanda à prêter le premier le serment de ne pas se séparer avant d'avoir établi la constitution sur des bases solides. Nommé maire de Paris après l'assassinat de M. de Flesselles et la prise de la Bastille, il reçut le roi à l'Hôtel-de-Ville le 17 juillet. Le 20 juin 1791, après le départ du roi pour Varennes, les plus ardens révolutionnaires ouvrirent l'avis de prononcer la déchéance de Louis XVI; des mouvemens eurent lieu dans Paris, pour forcer à prendre cette mesure. Bailly parvint à déjouer, et les espérances des jacobins, et les intrigues des partisans de la maison d'Orléans. L'affaire sanglante du Champ-de-Mars (17 juil. 1791), où Bailly fit proclamer la loi martiale et dissiper à coups de fusil les rassemblemens qui s'y étaient formés, fut le terme de la faveur inouïe dont jouissait le maire de Paris. Obligé de céder sa place à Pétion, il s'éloigna de Paris lors de la révolution du 31 mai 1793, et fut signalé aux agens de Robespierre, arrêté à Melun, traduit le 10 novembre devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort. Conduit le lendemain au supplice dans le Champ-de-Mars, des furieux le frappèrent avec tant de barbarie, que les bourreaux eux-mêmes en furent indignés. On poussa l'inhumanité jusqu'à lui passer sur la figure le drapeau rouge tout enflammé. « Tu trembles, lui dit alors un des monstres à face humaine qui l'environnaient. — Mon ami, c'est de froid, répondit-il avec calme. » Enfin l'échafaud fut dressé sur un tas d'ordures. Il n'attendit pas que le bourreau portât la main sur lui, il alla lui-même, avec un courage héroïque, se précipiter sous le couteau fatal. Bailly avait une taille élevée; sa physionomie était sérieuse, son caractère sensible. On a de cet écrivain : *Observations de Lacaille* sur 515 étoiles du zodiaque, 1763; *Essais sur la théorie des satellites de Jupiter* avec des tables de Jupiter par Jeaurat, 1766, in-4; *Eloge de Leibnitz*, 1769, in-4; *Hist. de l'astron. ancienne*, depuis son origine jusqu'à l'établiss. de l'astron. moderne, 1775, in-4; *Hist. de l'astron. moderne*, 1778-1783, in-4; *Histoire de l'astronomie orientale*, 1787, in-4; *Lettres sur l'origine des sciences* et sur celles des peuples de l'Asie, 1777, in-8; *Lettres sur l'Atlantide de Platon* et sur l'ancienne histoire de l'Asie, Londres, 1779, in-8; *Essai sur les Fables* et *sur leur Histoire*, 1798, 2 vol. in-8; *Mémoires d'un témoin de la Révolution*, 1804, 3 vol. in-8; *Mémoires* dans les recueils des académies dont il était membre; *Poésies* dans l'almanach des muses.

BAILLY (Louis), prof. de théol. à Dijon, et chanoine de la cathédrale, né près de Beaune en

1730. Après avoir quitté la France pour se réfug. en Suisse, il rentra dans sa patrie à l'époque du concordat, et se consacra tout entier au service des pauvres, en qualité de desservant de l'hospice de Beaune. Il mourut dans l'exercice de ces fonctions en 1808. Son *Cours de théol. morale et dogmatique* est estimé, et se réimprime souvent.

BAINBRIDGE (Jean), mathémat. et astronome anglais, m. en 1643 à Oxford, où il était prof. de l'université, a donné une *Description astronomique de la comète de* 1618, Londres, 1619; une édition grecque et latine de la *Sphère de Proclus*; des *Hypothèses des planètes*, et de la *Table chronologique des rois Ptolémée*, Londres, 1620, in-4; des *Observ. astronomiques*, restées MS, dans la bibliothèque du collége de la Trinité de Dublin.

BAINES (Rodolphe), d'abord profes. d'hébreu à Paris, puis évêque de Lichfield en Angleterre, m. en 1560, est aut. d'un *Comment. sur les proverbes*, et d'une *Gram. hébr.*, Paris, 1550, in-4.

BAINMADU, idole indienne, adorée sur les bords du Gange.

BAINVILLE (Charles), peintre et chansonnier provençal, est connu par plusieurs pièces fugitives et un grand nombre de chansons bachiques. Mort en 1644.

BAIRO (Pierre), méd. de Turin, m. en 1558, a donné un *Recueil de secrets de médecine*; un *Tr. de la peste*; *Lexipyretæ perpetuæ questiones*, Turin, 1512.

BAITHOSUS, Juif, disciple de Sadoc, avec lequel il fonda la secte des saducéens, qui s'appelaient aussi Baithosiens.

BAIVA, divinité des Lapons, qui préside au feu.

BAIUS ou de Bay (Michel), plus connu sous le premier nom, né à Mélin dans le Hainaut en 1513. Charles-Quint le choisit pour professer l'Ecriture sainte à Louvain. L'univ. le nomma, de concert avec le roi d'Espagne, député au conc. de Trente. Plusieurs théologiens de Louvain en prirent occasion de dénoncer au saint-siége diverses propositions qu'ils prétendaient être extraites de ses ouvrages. Pie V donna le 1er oct. 1567 une bulle par laquelle il condamnait *in globo* 76 propositions, sans aucune application précise à chacune d'elles, et sans en nommer l'auteur. La soumission de Baius ne termina pas les disputes; mais leur histoire se rattache à celle du jansénisme. Il m. en 1589. Ses œuvres ont été impr. par les soins de D. Gerberon, Cologne, 1696, gros in-4.

BAIUS (Jacques), neveu du précédent, prof. à Louvain, m. en 1614. On a de ce docteur: *Institutiones religionis christianæ, lib.* 4; *de Eucharistiæ sacramento et de Sacrificio missæ, lib.* 3.

BAIZÉ (Noel-Philippe), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Paris en 1672, mort en 1747 dans la maison de Saint-Charles dont il était bibliothécaire. Il a laissé quelques opuscules; le catalogue qu'il a rédigé de la biblioth. confiée à ses soins, composé de 21 vol. in-fol., est remarquable par des notes pleines d'érudition. Il se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal, à l'exception d'un des vol. de la table des aut. égaré pendant la révolut.

BAJAZET, BAYAZID ou ABOU-YEZID, 4e sulthan des Turks othomans; 2e fils et successeur d'Amurath Ier, fut proclamé par ses soldats, après la bataille de Cassovie, en 1390. Il fit mettre à mort son frère aîné Yacoub qui pouvait lui disputer l'empire, et enleva aux Grecs la Macédoine, la Bulgarie, la Thessalie, etc. Il vainquit les princes chrétiens croisés contre lui à la bataille de Nicopolis, assiégea ensuite Constantinople, et quitta cette entreprise pour marcher contre Tamerlan, qui le vainquit et le fit prisonnier. Il est faux qu'il se soit brisé la tête contre les barreaux de la cage de fer où Tamerlan l'aurait renfermé, suivant quelques historiens; il mourut d'une mort naturelle, dans le camp tatar, après plusieurs mois de captivité. Bajazet eût été le plus puissant monarque de son siècle, si Tamerlan n'eût pas été son contemporain.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, lui succéda en 1481. Il força son frère Zizim, qui lui disputait l'empire, de se réfugier en Italie, où ce prince mourut, dit-on, empoisonné. Vainqueur des Vénitiens, Bajazet fut battu en Egypte, et obligé peu après de céder l'empire à Sélim son fils, qui le fit empoisonner en 1512.

BAJAZET, fils d'Achmet Ier, était l'un des frères d'Amurath IV, qui le fit étrangler en 1635. Cette catastrophe a fourni à Racine le sujet d'une de ses tragédies.

BAJOLE (Jean), jésuite né à Condom en 1599, mort à Béziers en 1650, est aut. d'une *Hist. sacrée d'Aquitaine*, Cahors, 1644, 2 vol. in-4.

BAJON, chirurgien français qui exerçait à Cayenne et dans la Guiane française, vers le milieu du 18e S., a donné des *Mémoires pour servir à l'hist. nat. de ces contrées*, remplis d'observations curieuses et dont Daubenton a profité.

BAKE (Laurent), poète hollandais du 17e S., dont on a un *Recueil de cantiques* et des *Mélanges de poésies*, Amsterdam, 1721, 1737, très-estimés pour la grâce et le ton poétique qui y règne.

BAKER (David), bénédictin angl., né en 1575 à Abergavenni dans la province de Montmouth. Toute sa vie fut partagée entre les devoirs de son état, soit comme religieux, soit comme missionnaire, et la recherche des monumens sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre et sur celle de son ordre. On conservait chez les bénédictines anglaises de Cambrai, dont il avait été l'aumônier pendant 9 ans, 9 vol. in-folio de ses œuvres. Il n'a rien publié; mais Hugues Cressy a beaucoup profité de ses recherches dans son *hist. d'Angl.* Baker mourut à Londres en 1641.

BAKER (Richard), historien, né en 1568 dans le comté de Kent. S'étant engagé pour des dettes contractées par la famille de sa femme, il passa ses dernières années dans la prison de la Fleet, comme débiteur insolvable. Il y composa la plupart de ses ouv., et y m. en 1645. Dans la foule de ses écrits, on distingue la *Chronique des rois d'Angl. depuis l'époque du gouver. des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*. Elle eut un succès prodigieux, et c'est encore un livre populaire.

BAKER (Thomas), mathématicien anglais, né vers 1625. Il prit les ordres et fut vicaire de Bishop's-Nymmet. On a de lui un traité en anglais et en latin *sur les Equations*. La société royale de Londres lui décerna une médaille pour la solution de plusieurs questions mathématiques.

BAKER (Thomas), antiquaire angl. né en 1656, connu par ses *Réflexions sur la Science*, trad. en franç. par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, Paris, 1714, in-12. On conserve dans la bibliothèque de Cambrige des collections qu'il avait formées pour écrire l'histoire de cette université. Mort en 1740.

BAKER (Henri), naturaliste anglais, né au commencement du 18e siècle. Il fut membre de la Société royale et de celle des antiquaires. Une médaille d'or lui fut décernée en 1744 pour ses découvertes microscopiques. Mort en 1774. Son *Microscope mis à la portée de tout le monde* a été trad. en franç. par le P. Pezenas, 1754, in-8.

BAKER (David-Erskine), fils du précédent. Quoique dans le commerce, il s'occupait de littérature, et a laissé quelques poésies et une espèce de biographie dramatique.

BAKEREEL (Guillaume et Gilles), peintres, nés à Anvers sur la fin du 16e S., se distinguèrent dans le paysage et la figure; l'un se fixa dans sa patrie, l'autre en Italie, et m. à Rome, qui depuis a possédé plusieurs bons artistes du même nom.

BAKEWEL (Robert), fermier anglais, né en 1726 et m. en 1795, a beaucoup contribué par

ses observations à l'amélioration des bestiaux; il possédait un des plus beaux troupeaux de l'Angl. Ses *Remarques* ont été insérées dans le *Domestical encyclopéd.*, Londres, 1802, tom. 1er.

BAKHTICHUA, méd. arabe du 2e S. de l'hég. (8e de J.-C.), guérit d'une maladie grave le khalyfe Hadi, qui, pour se venger de ses autres médecins, moins habiles que lui, ordonna leur mort; mais Backhtichua empoisonna ce monstre pour sauver la vie de ses confrères.

BAKHTICHUA, petit-fils du précédent, succéda à son père Gabriel dans la charge de méd. de Mamoun, fut tour à tour persécuté, exilé et réintégré dans ses biens jusqu'à sa mort arrivée en 870 de J.-C. (256 de l'hég.)

BAKHUYSEN (LUDOLPHE), peintre hollandais, né en 1631. Il se livra à l'étude des marines; le musée en possède plusieurs, dont une fut envoyée à Louis XIV par les bourgmestres d'Amsterdam. Le czar Pierre voulut suivre les leçons de ce peintre. Mort en 1709.

BAKKER (MATTHIEU), mécanicien hollandais, auquel on doit l'invention des *chameaux*, machine pour alléger les vaisseaux et les faire passer sur les bas-fonds.

BAKKER (PIERRE HUYSINGA), poète hollandais m. en 1801, dont on a un poème estimé sur l'inondation de 1740, et des *Satires* contre les Anglais.

BALAAM, prophète, fut mandé par Balac, roi des Moabites, pour maudire les Israélites qui allaient envahir son pays. Dans la route, son ânesse reçut le don de la parole et refusa de le porter. Il fut lui-même arrêté par un ange qui, se présentant l'épée à la main, lui défendit de maudire le peuple de Dieu. Balaam obéit, mais il donna à Balac le pernicieux conseil d'envoyer dans le camp les femmes des Madianites, qui les firent tomber dans la fornication et l'idolâtrie. Quelque temps après, il fut massacré par les Israélites vainqueurs des Madianites.

BALACE, préfet de l'emp. Constance, fit éprouver une cruelle persécution aux chrétiens. St-Antoine le menaça de la vengeance céleste, et lui prédit sa mort, qui arriva bientôt après.

BALADAN, roi de Babylone, régna vers 726 avant J.-C., et fit alliance avec Ezéchias, roi de Juda.

BALAMIO ou BALAMY, médecin de Léon X, cultiva aussi la langue grecque, et s'est fait un nom par ses traductions de divers *opuscules* de Galien insérées dans l'édition de Venise, 1586.

BALARD (JEAN), syndic de Genève, a laissé dans la bibliothèque de cette ville un MS. intitulé *Journal de tout ce qui s'est passé à Genève, de* 1525 *à* 1531.

BALARD (madame, née ALBI), m. à Castres en 1820, est aut. de plusieurs pièces de vers couronnées à l'académie des Jeux floraux, et d'un poème intitulé l'*Amour maternel*, Paris, 1815.

BALASSA (VALENTIN), comte hongrois, distingué dans la double carrière des armes et des lettres, est aut. de *poésies* latines et hongroises, dont le recueil a été imprimé à Leutschau.

BALASSI (MARIO), peintre italien, élève de Passignato, m. vers 1670, dont on a un tableau de *St François recevant les plaies*, et une copie de la *Transfiguration de Raphael*.

BALATHI (ABULFEDA-OTHMAN-BEN-ISSA), aut. arabe dont on a un traité *des caractères de différens alphabets* et un *écrit sur les sectateurs de Zoroastre et les Manichéens, qui maintiennent les deux principes du bien et du mal*.

BALBANI (NICOLAS), ministre de l'église italienne établie à Genève, m. en 1587, est auteur de la *Vie de Galeas Caraccioli*, en italien, Genève, 1587, rare; trad. en français, par Teissier, Lyon, 1681, in-12.

BALBATRE (CLAUDE), habile organiste, né à Dijon en 1723, élève de son oncle, organiste de la cathédrale de cette ville, et auquel il succéda. Mais il quitta cette place pour l'orgue de St-Roch, et ensuite de N.-D. de Paris. M. en 1799. Son jeu se faisait remarquer par l'harmonie et l'expression. Ce fut lui qui le premier substitua le piano-forte au clavecin.

BALBES, nom générique de la première famille de la république de Quiers, fondée vers le 6e S., par le romain Balbus. Ce petit état se gouverna par ses propres lois, conjointement avec la république de Tostone jusqu'en 1347, époque à laquelle, fatigués des troubles qui déchiraient cette partie de l'Italie, ces peuples se choisirent volontairement pour leur souverain Amédée et Jacques de Savoie, prince d'Achaïe et de Morée.

BALBI (JEAN), dominicain génois, m. en 1298, aut. d'un *livre de grammaire* ou *lexique* qui fait époque dans l'histoire de la typographie, sous le titre de *catholicon*, Mayence, 1460, réimprimé un grand nombre de fois.

BALBI (JÉROME), littérateur vénitien, voyagea long-temps en Europe, et mena une vie licencieuse et vagabonde; mais il se fixa enfin auprès de Ladislas, roi de Hongrie, comme instituteur de ses enfans, et fut chargé par ce prince et par le roi Louis, son fils, de plusieurs ambassades importantes qui lui valurent l'évêché de Gurck. On a de lui un traité *de coronatione*, Strasbourg, 1621, in-4, au sujet du couronnement de Charles-Quint, qu'il accompagna en qualité de conseiller privé; *de rebus Turcicis libri quatuor*, Strasbourg, 1603. Ses poésies sont insérées dans le *Deliciæ poetarum ital.* de Gruter.

BALBI (GASPARD), voyageur vénitien, a donné une *Description exacte des Indes orientales*, où il avait sejourné neuf ans, Venise, 1600; et dans le *Recueil de voyages des frères de Bry*, Francfort, 1606.

BALBI (DOMINIQUE), poète italien du 17e S., est auteur de plusieurs *comédies*, *tragédies* et *operas* représentés à Venise, et qu'on ne joue plus aujourd'hui.

BALBIN (DECIMUS-CLAUDIUS), empereur romain, fut choisi avec Pupien, par le sénat, pour combattre le féroce Maximin, l'an 236 de J.-C. Il fut massacré dans une émeute l'an 238, par les gardes prétoriennes, qui mirent à sa place le jeune Gordien.

BALBINUS (ALOYSIUS-BOLESLAUS), jésuite laborieux, m. en 1689 à Prague, où il était prof. de rhétorique et préfet des études, a donné *Epitome historica rerum Bohemicarum*, et *Miscellanea historica regni Bohemicorum*, etc., Prague, 1677 et 1679-87, dix vol. in-fol.; ouvrages importans pour l'histoire de la Bohême.

BALBOA (VASCO-NUNEZ de), navigateur espagnol, né en 1475, courageux et entreprenant, et un des meilleurs officiers de Ferdinand, augmenta considérablement le quint du roi dans la partie de l'Amérique qui lui échut en partage, et découvrit le Pérou, dont il prit possession au nom de la couronne de Castille, mais qu'il ne put conquérir faute de forces suffisantes. Il périt à la fleur de l'âge, victime de l'envie, après avoir eu la gloire de former Pizarre.

BALBUENA (BERNARD de), év. de Porto-Rico en Amérique de 1520 à 1527, est aut. d'un *poème héroïque* et de divers morceaux de poésies et d'hist. mexicaine, dont Nicolas Antonio fait un grand éloge.

BALBUS (L. LUCILIUS), habile jurisconsulte, disciple de Mutius Scévola, vivait environ 90 ans avant J.-C.

BALBUS (L. CORNELIUS), né à Cadix d'une fam. illustre, reçut de Pompée le titre de citoyen ro-

main, pour les services qu'il avait rendus dans la guerre contre Sertorius, et parvint au consulat, quoique étranger, l'an 40 avant J.-C. Il sut se concilier à la fois l'amitié de César, de Pompée, de Crassus et de Cicéron. Ce dernier le défendit contre ceux qui lui disputaient le titre de citoyen romain. Ce discours existe encore.

BALCANQUAL (Gautier), chapelain de Jacques Ier, roi d'Ecosse, et membre du synode de Dordt, suivit ce prince en Angleterre, et mourut en 1643.

BALCET (Jean), écrivain religieux du 17e S., dont on a une *Apologie de la Messe*, et *Tractatus de morbis animi*, à la fin de l'édit. qu'il a donnée de la *Medicina universalis* de Perdulcis.

BALCHEN (Jean), amiral anglais, né en 1669, se signala d'abord dans la Méditerranée sous l'amiral G. Byng, et fut nommé ensuite gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Après avoir réussi à débloquer du Tage sir J. Hardy, il revenait en Angleterre sur le vaisseau *la Victoire*, lorsqu'il périt dans une tempête sur les côtes de Jersey en 1744.

BALCK (Dominique), jurisconsulte, né à Leuwarden le 12 avril 1684, professa le droit à l'université de Franeker. M. en 1750. Il fut remplacé par Hermann Cannegieter. Balck a publié quelques *dissertations* de peu d'intérêt sur des sujets de jurisprudence.

BALDACCI (Marie-Madel.), née à Florence en 1718, eut pour maître J. D. Compiglia, habile peintre de portraits, et marcha sur ses traces tant pour la miniature que pour les portraits à l'huile et au pastel.

BALDASSARI (Joseph), physicien italien et professeur d'histoire naturelle à Sienne, dans le 17e S., démontra le premier que la craie est une espèce de sel, et remporta le prix proposé par l'acad. des sciences physiques sur les causes de l'incombustibilité de l'amianthe.

BALDAYA (Alonzo-Gonzalez), navigateur portugais, continua de faire la reconnaissance de la côte d'Afrique en 1434, qu'il étendit 50 lieues au-delà du cap Bojador, et revint en Europe après avoir reconnu le *puerto de Cavallero*.

BALDE DE UBALDIS (Pierre), jurisconsulte du 14e S., disciple et rival de Barthole, professa le droit à Vérone, Padoue et Pavie. Il mourut le 28 avril 1400, de la morsure d'un chien qui lui communiqua la rage. On a de Balde plusieurs *ouvrages* de jurisprudence écrits sans méthode et sans goût, fertiles en citations apocryphes et surtout en faux raisonnemens.

BALDE (Ange), frère du précédent, mort à Florence vers l'an 1423, a composé plusieurs *traités de jurisprudence*. On y remarque une justesse d'esprit qui manquait à son frère.

BALDE (Jacques), jésuite, né à Ensisheim en 1603. La cour de Bavière applaudit à ses sermons, et l'Allemagne à ses vers latins. Il mourut à Newbourg en 1668. Jean Conrad Orellius a donné une édition de ses *Poésies choisies* avec des notes, Turin, 1805, in-8.

BALDELLI (François), littérateur italien du 16e S., né à Cortone, auquel on doit un grand nombre de traductions du grec et du latin, entre autres celles des *Commentaires de César*, de *Dion Cassius*, de *Diodore de Sicile*, etc., Venise, 1549 à 1600.

BALDER, deuxième fils d'Odin, l'Apollon du Nord, préside à l'éloquence, et est en même temps le génie de la paix, de la piété et de la modération. Il mourut percé d'un javelot lancé dans un tournois par Hoder, dieu du hasard.

BALDERIC (Rubens), surnommé le Rouge, histor. ecclésias., m. en 1112, év. de Noyon et de Tournay, est aut. d'une *Chronique de Cambrai et d'Arras depuis Clovis jusqu'en* 1070, imp. à Douai, 1615, in-8.

BALDERIC ou BAUDRY, év. de Dol, né vers le milieu du 11e S. à Neun-sur-Loire, m. en 1129 ou 1130. Les principaux de ses ouv. sont : une *Hist. de la prem. croisade* en latin, insérée dans le recueil de Bougars; elle est renommée pour son exactitude; la *Vie de Robert d'Arbrisel*, son ami, en latin, impr. à la Flèche en 1641, et traduit en français par le P. Chevalier, jésuite, la Flèche, 1648, in-8; un *Poème histor. sur les événemens du règne de Philippe Ier* dans les *Histor. de France* de Duchesne.

BALDEUS (Philippe), pasteur à Beervliet et mission. dans les Indes orient., a donné la *Description de l'île de Ceylan, et de la côte de Malabar et de Coromandel*, insérée dans la Collection des voyages pub. à Amsterdam en 1672-1683, 12 vol. in-fol., avec des notes, et trad. en allemand par Jablonski.

BALDI (Bernardin), sav. universel et littérat. italien, né à Urbin en 1553, fut à la fois théolog., mathématicien, philosophe, historien, géographe, antiquaire, orateur et poète, il possédait très-bien les langues anciennes et orientales, et presque toutes celles d'Europe. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'un esprit solide, il était encore infatigable dans le travail et trouvait du temps pour tout. Il ne négligea pourtant jamais ses devoirs, même lorsqu'il fut abbé de Guastalla. Ses *Poésies morales*, ses *Eglogues*, son poème de la *navigation*, ses *vers* latins, l'ont rendu célèbre comme poète; il ne le fut pas moins comme savant : ses *comment.* ou son *Lexique de Vitruve*, Amsterdam, Elzevir, 1649, in-fol.; sa *traduction* latine de Hiéron l'ancien, insérée dans les *mathématiciens anciens*, son *comment. des mécaniques d'Aristote*; la *vie* des plus illustres mathématiciens, etc.; et une foule d'autres *ouvrages* ne l'ont pas moins illustré.

BALDI (Lazaro), peintre italien, m. à Rome en 1703, a peint sous Alexandre VII la galerie *del Monte Cavallo*, et une belle chapelle à St-Jean-de-Latran.

BALDI (Camille), écriv. des 16e et 17e S., m. à Bologne, sa patrie, où il professa la philosophie. On a de lui : *In Physiognomicâ Aristotelis commentarii*, Bologne, 1621; et plusieurs *Traités de morale* estimés.

BALDI (N......), méd. florentin du 17e S., a laissé les ouv. suivans : *Prælect. de contag. pestis*, Rome, 1631, in-4; *Dissert. sur un des ouv. d'Hippocrate*, en latin, Rome, 1637, in-4; une autre sur la pleurésie en latin, Pavie, 1640, et Rome, 1645, in-8; deux autres sur l'emploi du baume oriental dans la préparation de la thériaque, la première en latin et la deuxième en ital., Rome, 1640-46, in-4; *Relation d'un miracle opéré à Rome*, 1644, in-4.

BALDI (Joseph), a laissé un manuscrit curieux sur les champignons, qui se trouvait dans la bibliothèque Nani, à Venise.

BALDINGER (Ernest), né à Erfurt en 1738, m. en 1804, premier méd. du landgrave de Hesse-Cassel. Ses ouvrages, écrits en latin, sont : *Traité sur les maladies des armées*, in-8; *Journal périodique de méd.*, 1775, 3 vol.; *Sylloge opusculorum selectorum argumenti medico-practici*, in-4; *Dictionn. histor. sur la matière médicale*, 1793, in-8.

BALDINGER (Bernard), théol. suisse du 17e S., dont on a un ouv. en lat. sur *la Foi catholique*, Fribourg, 1644.

BALDINGER (Charles), frère du précédent, chanoine de Bade, a pub. des *controverses* en latin.

BALDINI (Baccio), orfèvre et grav. de Florence dans le 15e S., contemporain de Maso Finiguerra, l'invent. de l'impr. en taille-douce, surpassa cet habile artiste.

BALDINI (BERNARDIN), méd., philos., mathématicien et poète italien du 16e S. Ses principaux ouv. sont : *De stellis iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines*, Venise, 1579, in-4; *De diis fabulosis antiquarum gentium*, Milan, 1588, in-4; la *Traduction* en vers latins *de l'art poetique*, *de la physique et des economiques d'Aristote*, ib., 1576-1600, in-4.

BALDINI (J.-FRANÇ.), sav. littér. de la congrégation somasque, m. à Tivoli en 1565, après avoir passé par toutes les dignités de son ordre. On a de lui des *lettres* et *dissert.* sur plusieurs points de physique et d'antiquité, et il a beaucoup augm. les *Numismata imper. Roman.* de Levaillant, Rome, 1743, 3 vol. in-4.

BALDINI (CLÉMENT), aut. d'un ouvr. intitulé : *Panarconicus antiq.*, *etc.*, *ex lib. Gregorio excerptus*, avec 59 fig., Lyon, 1556, in-8.

BALDINI (BACCIO), médecin de Côme Ier, grand-duc de Florence, a écrit la *vie* de ce prince, Florence, 1578, in-fol., et 1615, in-4; un *opuscule sur le destin et la fatalité*, ib., 1578, in-folio.

BALDINSEL (GUILL.), commandeur de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, a écrit dans le 14e S. la relation d'un voyage à la Terre-Sainte sous le titre : *Hodeporicon ad Terr.-Sanct.*, insérée dans le *Thesaur. monum.* de H. Canisius, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol.

BALDINUCCI (PHILIPPE), bon écriv. italien du 17e S., et memb. de l'acad. de la Crusca, réunit l'étude des belles-lettres à celle du dessin, et s'acquit une grande réputation par son *Histoire des artistes célèbres* de 1260 à 1670, que la mort l'empêcha d'achever et qu'il avait commencé de publier en 1681; réimp. à Florence en 1774, 20 vol. in-8. On lui doit aussi la *vie* des plus célèbres graveurs, 1686, in-4.—Son fils, FRANCESCO-SAVERIO, hérita des connaissances de son père, et mit la dernière main à cet important ouvrage, avec le cav. Gaburri.

BALDIT (MICHEL), méd. distingué de l'univ. de Montpellier, est aut. *des Merveilles des eaux et des bains de Bagnols*, Lyon, 1651; *Speculum sacro-medicum octogenum*, Lyon, 1666, etc.

BALDOCK (RALPH de), prélat anglais, fut élu év. de Londres en 1304, et chargé peu après par le pape d'examiner les accusations portées contre les templiers. Edouard Ier le fit ensuite son chancelier. Il avait composé une *Histoire des affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps qui a été perdue, et la *Collect. des statuts et des constitut. de l'Eglise de St-Paul.*

BALDOVINETTI (ALESSIO), peintre de Florence, m. en 1499, élève de Paul Ucello, dont on voit d'excellens tableaux dans la grande chapelle de la Ste-Trinité et l'Annonciade de cette ville. Il excellait aussi dans le genre mosaïque.

BALDOVINI (FRANÇOIS), poète italien, m. en 1715, est connu par son *Lamento di Cecco da Varlungo*, Florence, 1755, in-4, poème écrit dans l'idiome toscan, dont Horace Marrini a donné une édition.

BALDRÈDE (St), év. de Glascow en Ecosse, m. en 608, fonda un grand nombre de monastères en ce pays.

BALDUCCI (FRANÇOIS), poète ital. que Crescembeni assure avoir été le premier à composer des *Oratorios* et des *Cantates*, et dont on a aussi des *Poesies lyriques*, Venise, 1663, in-12. M. en 1642.

BALDUIN (FRÉDÉRIC), théologien luthérien, prof. à Wittemberg, où il mourut en 1627, a pub. un *Comment.* sur les épîtres de St-Paul, et une défense de la confession d'Augsbourg.

BALDUIN (CHRÉTIEN-ADOLPHE), petit-fils du précédent, m. en 1682, est aut. de plusieurs *Dissert.* savantes sur les métaux et la reproduction de l'argent.

BALDUIN (MARTIN), fut év. d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, et présida celui de Malines en 1570. On a de lui un *Comment. sur le maître des sentences* et un *Manuale pastorum.*

BALDUNG (JEAN), peintre et grav. en bois du 16e S., auquel on attribue le devant d'autel de la cathédrale de Fribourg, dont on admire la vivacité des couleurs, et un grand nombre de fig. de saints à Strasbourg et dans l'Allemagne.

BALDWIN (THOMAS), théol. angl. et archev. de Cantorbéry, accompagna Richard Ier dans la Palestine, où il mourut en 1191. On a de lui : *De Corpore et sanguine Domini*; *De sacramento altaris*, etc., insérés dans les *Biblioth. des Pères.*

BALDWIN (GUILL.), savant instituteur angl., m. en 1564, a pub. la *Philosophie morale*, ou *Vie des philosophes*, etc., *Paraphr.*, en vers anglais, *des cantiq. de Salomon*, etc., Londres, 1549, in-4.

BALDWIN (EBENEZER), sav. ministre de Danbury (Connectitut), et recteur du collége de Wale de 1766 à 1770.

BALDWIN (ABRAHAM), habile homme d'état, m. à Washington en 1807, était président de l'université de Géorgie, et sénateur des Etats-Unis.

BALE ou BALÆUS (JEAN), théol. anglais, né dans la religion catholique en 1495, embrassa la réforme, et écrivit pour la répandre div. ouv. pleins d'aigreur qui lui attirèrent des persécutions, et lui firent mener une vie assez vagabonde jusqu'à l'avénement d'Elisabeth, qui lui donna un canonicat, et le fixa en Angleterre. On a de lui un *Précis des vies des écrivains célèbres de la Grande-Bretagne*, en deux parties, Bâle, 1557 et 1559, in-fol.; les *Acta Roman. pontif.* sont dans la première; ils ont été réimpr. séparément et trad. en franç., Genève, 1561, in-8; Lyon, 1562, in-12; div. product. sur les événemens du temps, et des *comédies* tirées de l'Ecrit.-Ste, qui l'ont fait regarder comme le plus ancien écriv. dramatique anglais.

BALE (ROBERT), carme anglais de la province de Norfolk, m. en 1503, dont on a une *Histoire abrégée de l'ordre des carmes et du prophète Elie.*

BALECHOU (JEAN-JACQUES), grav. français, né en 1715, fut chargé de faire la gravure en pied d'Auguste, roi de Pologne; mais ayant vendu des premières épreuves de ce portrait, il fut rayé de la liste des membres de l'académie dont jusque-là il avait fait partie. Il a gravé, d'après Vernet, *les Baigneuses*; *le Calme*; *la Tempête*, et une *Ste-Geneviève* d'après Carle-Vanloo. Il mourut en 1765.

BALEN (MATTHIAS), né en 1611, a publié une *Hist. de la ville de Dordrecht*, de son origine, de ses accroiss. et de ses monumens, 1677, in-4.

BALEN (MATTHIEU), petit-fils du précéd., né à Dordrecht en 1684, a peint l'histoire et le paysage; mais ses tableaux sont peu connus.

BALEN (HENRI van), peintre flamand, fut le prem. maître de Van Dyck. Il est du petit nombre des artistes dont les talens firent la fortune. Le musée possède de ce peintre *Abraham renvoyant Agar.* Il mourut en 1632.

BALEN (JEAN van), fils du précéd., et peintre comme lui, étudia à Rome, et, de retour dans sa patrie, il l'enrichit de ses compositions; son dessin est peu correct, mais son pinceau est gracieux et sa couleur brillante.

BALES (PIERRE), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547, l'un des invent. de l'art d'écrire par abréviation. Il avait un talent rare pour écrire en petit. On rapporte qu'il offrit à la reine Elisabeth une bague dont le chaton contenait le *pater*, le *credo*, les dix commandemens de Dieu, une prière en latin, son nom, une devise, le jour

du mois, l'année de J.-C. et celle du règne d'Elisabeth, écrits d'une manière très-lisible. Il mourut en 1610.

BALESDENS (JEAN), avocat, membre de l'académie française, né à Paris à la fin du 16e S., et m. en 1675, a pub. plusieurs éditions de la plupart des ouv. de Savonarole, et des éloges des hommes illustres de Papire Masson, Paris, 1638, 2 vol. in-8; des *Scolies* latines de J. Gagney sur les évangiles et les actes des apôtres; des *OEuvres spirituelles* de St Grégoire de Tours, des *Epîtres* de Ste Catherine de Sienne; du *Cartiludium logicæ* de Th. Murner; des *Fables* d'Esope, trad. en français, et augmenté de maximes morales, et d'autres ouvrages moins importans.

BALESTRA (ANTOINE), peintre ital, mort à Vérone vers 1740, élève de Carle Maratte, avait un dessin pur et facile, et un grand charme de composition; mais il aimait trop, comme son maître, cette sorte de brouillard qui jette souvent de l'harmonie dans le tableau, mais qui n'est pas toujours appliqué à propos. On cite surtout de lui *la défaite des géans*; une *Annonciade* à Crémone; une *Cène* à Venise.

BALETTI (G.-R.-B.), actrice des Italiens, plus connue sous le nom de SYLVIA, y remplit pendant près de 40 ans les rôles d'amoureuse, et mourut à Paris en 1758. — Son mari Joseph BALETTI, ou *Mario*, faisait partie de la troupe italienne que le duc d'Orléans, régent, fit venir d'Italie, et joua long-temps les amoureux. — Leur fils LOUIS se distingua au même théâtre comme acteur et danseur.

BALEY (GAUTIER), méd. et ecclésiast. anglais dans le comté de Dorcet, né au 16e S., fut nommé en 1561 prof. de méd. à l'univ. d'Oxford, et devint peu après méd. ordinaire de la reine Elisabeth. M. en 1592. On a de lui en anglais: *Traité de trois sortes de poivre*, 1558 ou 1588, in-8; *Direction pour la santé*, etc., avec des remèdes pour l'ophthalmie, 1626, in-4; un *traité sur la conservation de la vue*, Oxford, 1616 et 1654, in-8; *Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum*, ouvr. inédit.

BALFOUR (ANDRÉ), noble écossais, contribua surtout à la fondation du Muséum et du jardin de botanique d'Edimbourg, sa patrie.

BALI, écriv. mahométan du 10e S. de l'hég., a laissé un *Traité* de jurisprudence des musulmans.

BALGUY (JEAN), théol., né en 1686, à Sheffield dans le comté d'York, mort en 1748. Il a donné plusieurs *ouv. de théol. morale*. Les Anglais font grand cas de ses *sermons*.

BALGUY (THOMAS), fils du précédent, suivit la même carrière. Il a laissé des *opuscules* sur des matières théologiques.

BALICOURT (M.-T. de), actrice des Français, réussit quoique très-jeune dans l'emploi des reines, et joua en 1728 le rôle de Médée avec tant de supériorité, que la pièce de Longepierre, oubliée depuis 30 ans, eut un succès prodigieux; mais sa faible santé ne lui permit pas de jouer long-temps, elle mourut en 1743.

BALIN (JEAN), prêtre et méd., mort à Wesel dans le 17e S., est aut. de: *De bello belgico auspiciis duc. Amb. Spinolæ*, où il rapporte les événemens dont il avait été lui-même témoin dans la guerre de Flandre.

BALINGHEN (ANT.), écrivain facétieux du 17e S., a laissé les *Après diners et propos de table contre l'excès au boire et au manger*, Lille, 1615, St-Omer, 1624, in-8.

BALIOL ou BALLIOL (JEAN), seigneur anglais, gouvern. de Carlisle en 1248, fut l'un des deux régens d'Ecosse pendant la minorité du roi Alexandre III. Il fonda en 1263, à Oxford, le collège qui porte encore son nom. M. vers la fin du 13e siècle.

BALIOL (JEAN de), roi d'Ecosse en 1292, m. en 1314. Il fit valoir, après la mort d'Alexandre III, ses droits au trône écossais, comme descendant d'un frère du roi Guillaume-le-Lion. Edouard Ier, roi d'Angleterre, décida en faveur de Baliol, malgré les prétentions de deux autres concurrens, et notamment de Robert Bruce. Baliol, s'étant ensuite brouillé avec Edouard, fit un traité avec la France. Il fut vaincu à Dumbar, forcé de remettre sa couronne au roi anglais, et conduit prisonnier avec son fils, à la Tour de Londres en 1299. Il recouvra la liberté sur la demande du pape Boniface VIII, passa en France, et y termina ses jours dans une terre qu'il possédait en Normandie, d'où sa famille était originaire.

BALIOL (EDOUARD), fils du précéd., fit valoir ses droits sur l'Ecosse, l'envahit et recouvra la couronne en 1332; mais elle lui fut vivement disputée par la maison des Bruce. Fatigué de sa grandeur précaire, Edouard Baliol abdiqua en faveur du roi d'Angleterre, et mourut quelque temps après sans enfans. Son nom ne figure point sur la liste des rois d'Ecosse.

BALIVET (N...), député à la convent. nation., m. en 1813, vota la réclusion et le bannissement de Louis XVI jusqu'à la paix.

BALK (EVRARD), jurisc. du 16e S., professeur de droit à Bourges et à Harderwyck, a publié *De intellectu*, 1622; *Electa juris*, Harder., 1629.

BALKIS, reine de Saba en Arabie, vint de ce pays pour visiter Salomon et entendre ses discours pleins de sagesse. Les écrivains orientaux ont célébré cette princesse dans leurs romans.

BALL (JEAN), prêtre séditieux du 14e S., l'un des disciples de Wiclef, prêchait aux habitans des campagnes que la différence des rangs et l'inégale distribution des fortunes étaient contraires à l'ordre primitif, naturel et divin. Le clergé, les seigneurs, étaient l'objet de ses déclamations; on se saisit de sa personne, il fut mis en prison. Aussitôt on vit les paysans de plusieurs provinces menacer la capitale; leur nombre s'accrut jusqu'à 100 mille. Ils se précipitèrent sur Londres, ouvrirent les prisons et délivrèrent leur apôtre. Le roi, pour ne pas devenir victime, leur livra l'archevêque de Cantorbéry, le chancelier et le grand trésorier, qu'ils mirent à mort. Le gouvernement reprit enfin le dessus; Ball fut arrêté à Coventry; on lui fit son procès, et il fut exécuté en 1381.

BALL (JEAN), théol. puritain, né en 1585 dans le comté d'Oxford, fut pasteur et maître d'école d'un petit village du comté de Stafford. Le plus connu de ses ouvr. est un *Traité sur les fondemens principaux de la religion chrétienne*, qui eut 14 édit. avant l'année 1632, et fut trad. en langue turke. Il mourut en 1640.

BALLA (PHILIBERT), jésuite, né à Bagnasco dans le Piémont en 1703, m. en 1760. On a de lui des *Lettres théologiques*. Elles ont pour objet de justifier la doctrine des jésuites.

BALLARD (GEORGE), biographe anglais, né à Campden, dans le comté de Glocester, publia en 1752, par souscription, 1 vol. in-4, intit. *Mém. des dames anglaises célèbres par leurs écrits*. Cet ouvr. a été impr. plusieurs fois, mais les exempl. en sont rares. Il a laissé une nombreuse collection de MSs. à la librairie Bodléienne. Il mourut en 1755.

BALLENDEN ou BELLENDEL (sir JOHN), écriv. écossais du 16e S., très-attaché à Jacques V, entreprit par son ordre la traduct. du latin de la *Chronique d'Ecosse*, par Hect. Boethius, Edimbourg, 1536, in-fol. Ayant essayé inutilement de rétablir la religion catholique, il se retira à Rome, où il mourut en 1550.

BALLERINI (PIERRE et JÉRÔME), frères, nés à Vérone, le premier en 1698, le second en 1702, tous deux prêtres et savans dans l'hist. ecclésiast. Ces frères se quittèrent peu et firent en commun plus. édit. et plus. ouvr., parmi lesquels on distingue : *S. Leonis magni opera*, Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-fol., et *Henr. Norisii cardinalis opera*. Vérone, 1732, 4 vol. in-fol. Pierre mourut vers l'an 1764; Jérôme lui survécut plusieurs années.

BALLESTEN (LOUIS), jésuite, m. à Valence en 1624, y enseigna long-temps la langue hébr. et l'Ecrit.-Ste. Il est auteur d'un *Onomatographia, sive descriptio nominum varii et peregrini idiomatis*, etc., Lyon, 1615, in-4; rare.

BALLET (FRANÇ.), ecclés. franç., né à Paris en 1702, m. sur la fin du 18e S., dont on a imprimé en 12 vol. in-12 les *prônes* et divers *ouvr.* de piété, 1767 et années suivantes.

BALLEXSERD (JACQUES), écriv. génevois, connu par deux bons ouvr. : *l'Education physique des enfans depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, 1762, in-8, réimpr. en 1786; *Quelles sont les causes de la mort d'un aussi gr. nombr. d'enfans et les préservatifs les plus efficaces pour les arrêter*, 1775, in-8.

BALLI. V. BALLO.

BALLIANI (J.-B.), mathématic. et phys. distingué de Gênes, où il était sénat., m. en 1666, est aut. d'un *Traité* sur le mouvement naturel des corps pesans, *Gênes*, 1638 et 1646.

BALLIÈRE DE LAISEMENT (DENIS), né à Paris en 1729, vice-direct. de l'acad. de Rouen, cultiva tour à tour les lettres, la musique et la chimie, et mourut en 1800; on a de lui les opéras de *Deucalion et Pyrrha; le Rossignol; le Retour du printemps; Zephyr et Flore*, 1750 à 54; *Théorie de la musique; Eloge de Le Cat*, etc.

BALLIN (CLAUDE), habile orfèvre et graveur sur métaux, né à Paris en 1613, réunit aux grâces modernes la sévérité de l'antique, et recula les bornes de la gravure. Il exécuta et cisela un grand nombre de vases, de tables, de candelabres, de soleils, croix, chandeliers et beaucoup d'autres meubles enrichis de bas-reliefs pour le card. de Richelieu, et surtout pour Louis XIV, qui sut apprécier dignement son mérite et le nomma directeur des médailles. Mais ce prince fit porter ces objets précieux à la monnaie lors de la guerre de *la succession*. Ses autres ouvr., répandus dans les églises de France, éprouvèrent le même sort à l'époque de la révolution de 1790.

BALLINO (JULES), jurisc. et littérat. vénitien du 16e S., a donné un gr. nomb. de traduct. lat. et ital., entre autres le *Moïse* de Philon, le *Traité* de Plutarque sur l'amour des parens pour leurs enfans, celui d'Aristote sur les vertus et les vices, etc.

BALLIS (ANTOINE de), jurisc. sicil., m. en 1591, est aut. de plus. *Dissertations de droit canonique*. Son neveu, du même nom, et professeur de jurisprudence, a publié plusieurs *Traités* sur le droit criminel.

BALLISTE, général romain sous l'empire de Valerius, battit avec le secours d'Odénat, roi de Palmyre, les armées de Sapor, roi de Perse, et fit élire ensuite Macrin pour empereur. Il prit lui-même ce titre après la mort de ce dernier et de ses fils, et mourut en 264, assassiné par un soldat, d'après les ordres d'Odénat.

BALLO (FABIO), jurisconsulte de Palerme, m. en 1632, faisait son délassement de la poésie. On connaît de lui des *Canzoni siciliane* et des *Eglogues*, insérées dans les *Muse siciliane*, Palerme, 1662.

BALLO (JEAN-DOMINIQUE), fils du précéd., s'est également fait un nom par ses poésies.

BALLO (JOSEPH), théol., mathémat. et astron., m. à Palerme en 1640, a pub. *de Fœcunditate Dei; de motu corporum naturali*, 1635, in-4, etc., etc., et plusieurs *ouv.* de controverse.

BALLO (THOMAS), poète sicilien du 16e S., dont la meilleure production est *Palerma liberata*, poème héroïque dédié à Côme II.

BALLOIS (LOUIS), créateur et rédacteur principal des *Annales de statistique*, m. en 1803, a fait connaître la théorie de cette science en France.

BALLON (L.-B.-T. PERRUCARD DE), fondatrice des bernardines réformées ou sœurs de la Providence, fit approuver par le pape, en 1631, les *constitutions* qu'elle leur donna, et mourut en odeur de sainteté en 1668. Le P. Grossi a fait impr. ses *OEuvres de piété*, 1 vol. in-8, 1700, avec sa *Vie* en tête du volume.

BALLONIUS (GUILL.), méd. suisse, dont on ignore le lieu et l'époque de la naissance et de la mort, est aut. d'un livre latin sur la méd., impr. à Venise, 1734. Le méd. Tronchin en a donné une nouvelle édit., Genève, 1762, 1 vol. in-4.

BALLYET (EMMANUEL), carme déchaussé, né à Marnay (Haute-Saône), en 1700, évêq. et consul de France à Babylone (Baghdâd). Il a laissé une *Relat. faite à Benoît XIV du commenc., des progrès et de l'état présent de la mission de Babylone*, en franç. et en latin, Rome, 1754, in-12 Cette relat. curieuse a été souvent impr. et n'en est pas moins rare. Il mourut de la peste à Baghdâd en 1773. — Le P. Symphorien BALLYET, son frère, est mort supérieur-général de son ordre.

BALMONT. V. ERNESCOURT.

BALON (NARSÈS), évêque d'Ormus au 14e S., se retira, après avoir excité de grands troubles de religion en Arménie, auprès du pape à Avignon. Il y accusa l'église arménienne de 117 art. d'hérésie, sur lesquels il fut statué dans un concile tenu à Sis en 1342. On a de lui un *Abrégé histor.* des rois et des patriarches de l'Arménie, et une *Traduct.* en arménien des vies des papes et des empereurs. Ces ouvrages sont restés manuscrits.

BALOUFEAU (JACQ.), aventurier du 17e S., fils d'un avocat de Bordeaux, parut dans le monde sous le nom de baron de St-Angel, voyagea dans divers pays, et dans chacun épousa une femme. Arrêté après son quatrième mariage, il s'évada, se fit délateur, et fut enfin pendu en 1626, après diverses escroqueries exécutées tant en Angleterre qu'en France.

BALSAMO (LAURENT), poète sicilien du 17e S., dont nous avons des *Canzoni sacre* et des *Octaves*, insérés dans les *Muse siciliane*.

BALSAMO (IGNACE), jésuite sicilien, m. en 1659, est aut. d'une *Canzone* et de *Poesies* pieuses sur le martyre de St Placide et de ses compagnons, Messine, 1653.

BALSAMO, jésuite ital, m. à Limoges en 1618, après avoir rempli en France les prem. places de son ordre, a publié : *Instruction sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer*, trad. en lat., Cologne, 1611, in-12.

BALSAMON (THÉOD.), patriarche d'Antioche, m. dans le 13e S., à Constantinople, où il était d'abord bibliothécaire de Ste-Sophie, fut un des plus habiles canonistes qu'aient eus les Grecs. Ses ouv. les plus importans sont un *Comment.* sur les canons des apôtres et des sept conciles œcuméniq., et un autre *Comment.* sur le *Nomocanon* de Photius, etc.

BALTAZAR, GASPAR et MELCHIOR, noms attribués aux trois mages qui vinrent adorer J.-C. dans la crèche, et que l'église honore le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, appelé aussi *Fête des rois*.

BALTEN (PIERRE), peint. d'Anvers au 16e S., était habile à représenter ensemble un gr. nombre de petites figures, ce qui composa tout le mérite de

son tableau de *St Jean prêchant dans le désert*, qu'il fit pour l'empereur Rodolphe II.

BALTHASAR (CHRISTOPHE), avocat du roi à Auxerre, né à Villeneuve-le-Roi en 1588, et m. à Castres vers 1670, a laissé un *Traité* des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France depuis Charles VIII, Paris, 1626, in-8.

BALTHASAR, fils du précéd., avocat au présidial d'Auxerre, a laissé différens *Traités* en MS. sur le droit de régale et l'origine des fiefs.

BALTHASAR (AUGUSTIN de), né en 1701 à Greifswald en Poméranie, fit ses études à Iéna, et alla s'établir à Wismar, où il devint successivement docteur en droit, professeur de la faculté et membre du grand tribunal d'appel du roi de Suède. Mort en 1779. Il a laissé un grand nomb. d'ouv., dont les plus remarquables sont : *Apparatus diplomatico-historicus*, Greifswald, 1730-35; *Tableau histor. des tribunaux de la Poméranie*, ibid., 1733-37, 2 vol. in-fol.; *Disc. sur les avantages des temps présens*, etc., ibid., 1742, in-4; *Jus ecclesiasticum pastorale*, ibid., 1760-63, 2 volumes in-fol.

BALTHASAR (JACQ.-HENRI de), théol. et surintend. des églises de la Poméranie suédoise, a donné un *Recueil* de faits relatifs à l'hist. ecclésiast. de cette province.

BALTHASAR (J.-A.-FÉLIX de), jurisc. et histor., m. à Lucerne en 1810, fut présid. du conseil munic. de cette ville. On a de lui : *De jure Helvetiorum circa sacra*, trad. en franç. sous le titre de *Libertés de l'église helvétique*, Lausanne, 1770; *Défense de Guillaume Tell*, Zurich, 1760, in-8; *de viris illustribus Lucernæ*, 1777, in-4.

BALTHASAR (FRANÇ. de), père du précéd., partisan comme lui de la liberté helvétique, est aut. de plus. écrits sur l'histoire de sa patrie.

BALTHASARD (THÉODORE), profess. de mathémat. et de physique à Erlangen, inventa en 1710 le microscope solaire, et en publia l'explicat. sous ce titre : *De micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu*, Erlang., 1710, in-8.

BALTHASARINI, surn. Beaujoyeux, habile joueur de violon sous Henri III, était chargé de diriger les fêtes de la cour de ce prince.

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone selon la Bible, se fit apporter dans un festin les vases sacrés du temple de Jérusalem et les profana. Au même instant une main inconnue traça sur la muraille des mots qui présageaient sa perte. En effet, la même nuit Darius-le-Mède prit Babylone et le fit périr l'an 538 avant J.-C. On croit Balthazar le même que le Nabonadius des Grecs, et Darius le même que Cyrus.

BALTUS (J.-FRANÇ.), jésuite, profess. de belles-lettres et biblioth. de Reims, où il mourut en 1745, est auteur d'une *Réponse à l'hist. des oracles* de Fontenelle, Strasbourg, 1708, 2 vol. in-8; *Défense des Sts Pères, accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4; *la Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophètes*, ibid., 1728, in-4.

BALUE (JEAN la), né en 1421, au bourg d'Angle en Poitou, d'une famille très-obscure. Il surprit d'abord la confiance de Jacques Juvénal des Ursins, év. de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testamentaire, et dont il détourna à son profit une partie de la succession. Jean de Melun, favori de Louis XI, le présenta au roi, qui lui donna la place d'aumônier, la charge d'intendant des finances, ensuite l'évêché d'Evreux et les plus riches abbayes. Devenu premier ministre, sans en avoir le titre, il fut honoré de la pourpre romaine, pour avoir fait abolir la pragmatique sanction que le parlement et les univ. voulaient conserver; il se joua de la confiance du monarque, et mit tout en usage pour empêcher la réconciliation du roi avec le duc de Berri, son frère, attiser la haine du duc de Bourgogne et rendre ses services nécessaires. Ses lettres furent interceptées, il avoua tous ses crimes. Louis XI dépêcha deux avocats à Rome pour demander des commissaires qui lui fissent son procès en France; le pape répondit qu'un cardinal ne pouvait être jugé qu'en plein consistoire. La Balue fut enfermé dans une cage en fer de huit pieds carré, qu'on voit encore au château de Loches. Après onze ans de prison, il obtint, en 1480, sa mise en liberté à la sollicitation du card. de La Rovère, légat du pape; à peine fut-il arrivé à Rome qu'on le combla d'honneurs; il se fit nommer légat en France. Le parlem. refusa de le reconnaître; mais le conseil d'état le reconnut à condition qu'il se soumettrait à toutes les restrictions qu'on jugerait à propos de mettre à ses pouvoirs. De retour à Rome, il fut fait év. d'Albano, puis de Préneste, et mourut à Ancone en 1491.

BALUZE (ETIENNE), né à Tulle en 1630, m. à Paris en 1718. Le ministre Colbert le choisit pour son bibliothécaire. Trois ans après, le roi créa pour lui une chaire de droit canon au collége royal. Il fut ensuite inspecteur de ce même collége et obtint une pension. L'*Hist. générale de la maison d'Auvergne*, faite à la prière du card. de Bouillon, lui fit perdre sa place et son traitement au collége de France. Il fut exilé successivement à Rouen, à Tours, à Orléans, et ne put obtenir son rappel qu'après la paix d'Utrecht. La liste de ses ouvrages est de 45. Il suffira de citer *Les capitulaires de nos rois, rangés dans leur ordre*, avec des notes, Paris, 1677, 2 vol. in-fol. C'est sur un exemplaire chargé de variantes et d'additions écrites de sa main que Chiniac en a pub. la belle édit. de 1780, 2 vol. in-fol. On lui doit en outre des *mélanges* en lat., 1678 à 1715, 7 vol. in-8, *Supplément aux conciles* du P. Labbe, 1683, in-fol.; une édit. des *OEuvres de St Cyprien*, 1726, in-fol. C'est *les Vies des papes d'Avignon*, 2 vol. in-4, 1693. C'est un des meilleurs ouv. de Baluze.

BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ DE), membre de l'acad. franç., né à Angoulême en 1594, regardé comme le restaurateur de la langue, sut heureusement mettre à profit son goût naturel soutenu par une étude constante des anciens, et donner à la prose française une concision, une élégance presque inconnue avant lui. Le card. de Richelieu l'en récompensa dignement par une pension de 2,000 liv. et le brevet de conseiller d'état. Il n'eut pas moins d'admirateurs que de critiques, et parmi ces derniers le P. Goulu, général des feuillans, dont l'acharnement et les tracasseries le forcèrent enfin de se retirer dans une de ses terres, où il m. en 1655. Balzac a composé un gr. nomb. d'ouv., parmi lesquels on estime surtout son *Prince*, *le Socrate chrétien*; *Aristippe*, etc., réunies sous le titre d'*OEuvres diverses*, Leyde, 1651, in-24, où l'on trouve des réflexions judicieuses et profondes. Ses lettres choisies ont été pub. avec celles de Boursault et de Voiture, par M. Campenon, Paris, 1805, 2 vol. in-12. Ses 3 liv. de *vers* lat., supérieurs à ses ouv. franç., ont été impr. à Paris en 1652, in-12. M. de Mersan a publié en 1 vol. in-12 les *Pensées de Balzac*, et M. Malitourne ses *OEuvres choisies*, 2 vol. in-8.

BALZAC DE FIRMY (JEAN-JACQ.), conseill. au parlem. de Toulouse, signa en 1790 la protestation de ce parlem. contre les décrets de l'assemblée constituante. Conduit ensuite à Paris, il y fut condamné à mort par le tribunal révolutionn. en 1794.

BALZAC (N.), archit., membre de la commission des arts et des sciences pour l'expédition d'Egypte, né vers le milieu du 18e S., m. en 1820, est aut. de quelques *poésies* insérées dans les rec. du temps et réunies en 1 vol. in-8, Paris, 1817; d'un

petit poème allégorique intit. : *Douleurs et guérisons*, Paris, 1819, in-8.

BALZARANO (J.-Paul), juriscons. napolit. du 16e S., dont on a des *Commentaires* sur les constitutions de la Sicile, Naples, 1620, et un *Traité des fiefs*, Venise, 1596, in-folio.

BALZE, avoc. et homme de lettres, m. à Avignon en 1792, est aut. d'un recueil de *contes*, d'*odes*, et d'une trag. de *Coriolan*, Avignon, 1773, in-8, où l'on trouve des pensées brillantes et un grand enthousiasme poétique, mais trop de mauvais goût et d'enflure de style.

BALZO (Charles), théol. ital. du 16e S., a pub. un *Tr. sur la manière d'exorciser*; *Pratique des confesseurs*, etc.

BAMBA ou WAMBA, le prem. des rois visigoths sacrés en Espagne, monta sur le trône en 672, se distingua par sa valeur, défit la flotte des Sarrasins, abdiqua en faveur d'Ervige, et m. en 780.

BAMBOCCIO (Ant.), peintre ital., né dans le royaume de Naples au 14e S. Son père, habile sculpt., le fit entrer à l'école de Mazuccio; il se distingua surtout dans le décor et les ornemens.

BAMBOCHE. V. Laar.

BAMBRIDGE (Christophe), év. de Durham et archev. d'York, fut chargé par Henri III de div. ambassades auprès de Jules II, qui le fit cardinal.

BAMFYLDE (François), théol. anglais non conformiste, m. en 1684, est aut. d'un liv. sur l'observation du sabbat.

BANAYAS, capitaine des gardes de David et général de Salomon, qui se servit de lui pour tuer Joab, vers 1014 av. J.-C.

BANCBANUS, magnat de Hongrie et régent du royaume pendant l'expédition d'André II, dans la Terre-Sainte, en 1217, vengea sa femme, outragée par un des frères de la reine Gertrude, en poignardant cette princesse, qui l'avait autorisé, et demanda à être jugé par le roi lui-même, qui lui pardonna à son retour, mais ne put empêcher ses fils de le sacrifier lui et toute sa famille.

BANCET (Joseph), m. à Mayence dans le mois d'avril 1814, était propriétaire d'une partie de la *Correspond. de Grimm*. Il a composé quelq. romans et quelques pièces de théâtre. Au moment de sa mort, il était inspecteur des hôpitaux à Mayence.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence, ayant été chargé par Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, d'oberver en France les troubles du temps de la ligue, eut l'occasion de se trouver à Lyon avec P. Barrière, qui lui fit part de son projet d'assassiner Henri IV. Il se hâta d'en faire prévenir ce prince, et le parricide fut arrêté au moment où il allait commettre son crime. En récompense d'un tel service, on lui offrit l'évêché d'Angoulême, qu'il refusa, se contentant d'une légère pension avec laquelle il se retira dans un couvent de son ordre à Paris, où il m. en 1622. On a de lui : *Hist. prodigieuse d'un détestable parricide sur la personne du roi, et comme il en fut miraculeusement garanti*, imp. à Paris, 1598, in-8; *Apologie contre ceux qui pensent conserver la religion par le meurtre des rois de France*, Paris, 1596, in-8; *Tr. du Rosaire*, dédié à la reine, mère de Louis XIII, Paris, 1610, in-12.

BANCK (Pierre van der), grav. hollandais, élève de Poilly, dont on a un gr. nomb. d'estampes à Londres et des portraits d'après Kneffer.

BANCK (Laurent), né à Norkoping, fut profess. extraordinaire de droit à Franeker en 1647, m. en 1662, a laissé : *Roma triumphans seu inauguratio Innocentii X, cum appendice de quarundam ceremoniarum papalium origine*, Franeker, 1645, in-12; *De tyrannide papæ in reges et principes christianos diascepsis*, Franeker, 1649, in-12; *Commentarii de privilegiis militum, jurisconsult. studiosorum, mercatorum, mulierum; De bancciruptoribus*, Franeker, 1650, in-4; *Taxa S. Cancellariæ apostolicæ notis illustrata*, Franeker, 1651, in-8; *Dissert. de jure et privilegiis nobilium*, Franeker, 1652, in-4; *De duellis*, Franek. 1651, in-4; *Bizarrie politiche*, etc. Franek, 1658; *Dissert. de structurâ et rupturâ aureæ bullæ Caroli IV*, Franeker, 1661, in-4.

BANCROFT (Richard), théol. anglais, m. év. de Londres en 1610, avait une grande réputation comme savant et érudit.

BANCROFT (Jean), neveu du préc., fut d'abord profess. au collége de Christ à Oxford, président de l'université et ensuite év. de cette ville, où il fit élever le palais épiscopal. Mort en 1640.

BANDARINI (Marc), poète italien du 16e S., dont on a les deux prem. chants d'un poème intit. : *Mandricardo inamorato*, Venise, 1543; l'*Impresa di Barbarossa contra la città di Cattaro*, poème, 1543, in-4; *Le due Giornate del poeta Bandarini*, sont une traduct. en prose ital. des *Fortiana quartiones* d'Ortensio Lando.

BANDARRA (Gonçalo), cordonnier portugais, composa, dans le 16e S., sans savoir ni lire ni écrire, des couplets prophétiques, dans lesquels il annonçait la ruine et la résurrection de la nation portugaise. L'Espagne, contre qui ils étaient dirigés, le fit vainement poursuivre par l'inquisition; l'opinion publique fut cette fois plus forte qu'elle. Les couplets ont été publiés à Paris en 1605, et à Nantes en 1646, par G. Monnier.

BANDELLO (Vincent de), général de l'ordre de St-Dominique, m. en 1506, a pub. *De singulari puritate conceptionis J.-C.*, Bologne, 1481, in-4; *De veritate conceptionis B. Mariæ*, Milan, 1475, où il attaque la conception immaculée de la Vierge.

BANDELLO (Matth.), neveu du préc., et dominicain comme lui, né à Castelnuovo, en 1480, négligea la scholastique et l'alchimie pour ne s'occuper que des belles-lettres, dont il donna des leçons à la célèbre Lucrèce Gonzague. Mais sa patrie ayant été ravagée en 1525 par les Espagnols après la bataille de Pavie, il passa en France, où Henri II le nomma à l'évêché d'Agen, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer tout entier à l'étude. On a de lui des *Nouvelles* dans le goût de Boccace, écrites avec une licence qui ne fait pas honneur au caractère de l'auteur; elles ont eu cependant un gr. nomb. d'édit. La plus complète est celle de Londres, 1740, 4 vol. in-4, réimpr. en 1791, 9 vol. in-8; des chants à la louange de Lucrèce Gonzague, Agen, 1545, in-8, rare et très-recherché, etc.

BANDIERA (Alexandre), d'abord jésuite et ensuite frère servite, né à Sienne en 1699, se consacra entièrement à la carrière de l'enseignement public, et publia plusieurs trad. ital. d'auteurs lat. avec des notes grammaticales très-utiles à la jeunesse italienne pour l'étude de sa propre langue et du latin : *Cornelius Nepos*, le *Traité des offices* et les *Epîtres* de Cicéron, etc.; des *dialogues sur l'histoire sainte*, dans la forme du Décameron de Boccace, dont il donna également une édit. purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, etc. — Son frère François, juriscons., écrivit sur le droit un ouv. enrichi de notes histor. et critiques. — Son autre frère, Jean-Nicolas, oratorien, a laissé *De Augustino Dato libri* 2, Rome, 1733, in-4; *Trattato degli studj delle Donne*, où il prétend prouver que les femmes peuvent devenir sav. dans toutes les parties des connaissances humaines.

BANDINELLI (Baccio), sculpt. et peintre ital., né à Florence en 1487, m. en 1559, a fait une copie très-estimée du fameux *Laocoon*. On a de plus de sa composition un beau bas-relief représentant une *descente de croix*; *Hercule vainqueur de Cacus*,

groupe colossal, et les *statues de Léon X* et de *Clément VII*; on lui doit aussi quelq. tableaux d'un dessin pur, mais qui manquent de grâce et de coloris. Vasari a écrit la *Vie* de cet artiste.

BANDINI (Ange-Marie), littérat. ital., chan. de Florence, sa patrie, et conservateur de la bibliothèque Laurentienne, place qu'il remplit dignement pendant 44 ans jusqu'en 1800, année de sa mort. On lui doit le *Catalogue des MSs. grecs*, *latins et italiens* de cette importante collection, Florence, 1754-1768, 8 vol. in-fol.; *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, Florence, 1747; *Descriptio obelisc. Aug. Cæsaris*, Rome, 1750; les *Vies* de plusieurs hommes célèbres d'Italie, et un grand nombre de savantes *dissertations* sur les langues anciennes et les antiquités.

BANDINI, nom d'un des plus anciens théologiens scolast., dont les ouv. ont été publiés à Vienne et à Louvain, 1519 et 1557.

BANDINO, poète italien, né à Padoue dans le 15e S., est cité par le Dante dans son *Tr. de l'éloquence vulgaire.*

BANDINUS, théol. scolastique du 12e S., est aut. d'ouv. théol., impr. à Venise, 1519, in-fol. et à Louvain, 1555-57, in-8. On y trouve une grande conformité avec les ouv. de P. Lombard.

BANDURI (D. Anselme), bénédictin et biblioth. du duc d'Orléans et membre de l'académie des inscriptions, m. à Paris en 1743, a publié: *Imperium orientale*, 1711, 2 vol. in-fol.; *Numismata imper. rom.* depuis Trajan Dèce jusqu'au dern. Paléologue. Paris, 1718, 2 vol. in-fol. On trouve en tête le catalogue des auteurs qui ont traité de la numismatique. Il a été réimprimé séparément à Hamb., 1719, in-4, avec des notes de l'édit. J. A. Fabricius.

BANES (Dominique), relig. espagnol de l'ordre des frères prêcheurs, prof. pendant 32 ans la théol. à Avila, et fut le confesseur de Ste Thérèse à Salamanque, etc. Mort en 1604. Il est aut. d'un *Comment. sur la Somme de St Thomas*, sur la *Dialectique* d'Aristote, etc.

BANGIUS ou BANG (Pierre), théol. suédois, m. en 1696, év. de Wiborg, est aut. de *Comment. sur l'épître aux Hébreux* et d'une *Hist. ecclésiast.*, publiée en 1675.

BANGIUS (Thomas), prof. de théol., de philos. et d'hébreu à Copenhague, m. en 1661, a donné un *Dict. hébraïque*, et *Exercices sur l'origine de la diversité des langues.*

BANIANS, idolâtres répandus dans l'Inde, et particulièrement dans le Mogol et le royaume de Cambaye, reconnaissent un dieu créateur, mais adorent en même temps le diable, croient à la métempsycose et ne mangent jamais de chair; se lavent tous les jours jusqu'aux reins, tenant à la main un brin de paille pour chasser le malin esprit, regardent tous les hommes d'une religion différente de la leur comme impurs, et évitent toute communication avec eux.

BANIER ou BANER (Jean-Gustave), feld-maréchal suédois, né en 1596, fut l'élève de Gustave-Adolphe dans l'art de la guerre. Il accompagna ce monarque en Pologne et en Allemagne, se signala dans plusieurs campagnes et notamment à la bataille de Leipsig, prit Magdebourg, et fut blessé dangereusement à l'affaire de Nuremberg. Après la mort de Gustave-Adolphe, Banier eut le command. de l'armée suédoise, défit deux fois les Saxons, et vainquit l'armée impériale en Bohème. Son union avec la fille du margrave de Baden lui fit négliger le soin de sa gloire dans la dern. année de sa vie. Il mourut en 1641.

BANIER (Antoine), littérat., né en Auvergne en 1673, m. en 1741, s'est occupé spécialement du soin d'éclaircir la mythologie dans ses rapports avec l'histoire, les mœurs et l'état des connaissances des peuples de l'antiquité. Il a pub. à ce sujet plusieurs ouv., tels que l'*Explication histor. des fables*; *La mythologie et les fables expliquées par l'histoire.* Il fut l'édit. des *Voyages de Paul Lucas et de Corneille Lebruyn*, des *Mélanges d'hist. et de littérat. de Bonav. d'Argonne*; et il traduisit les *Métamorphoses* d'Ovide. Le dern. ouv. auquel il ait eu part est l'édition des *Cérémonies et coutumes religieuses des différens peuples du monde*, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.

BANISTER (Jean), médec. ang. du 16e S., a écrit plusieurs ouv. d'anat. et de chirurg., dont le plus remarquable est une *Hist. de l'homme*, *extraite de la quintessence des meilleurs anatomistes*, Londres, 1578, in-fol., *Chirurgie abrégée*, trad. spécialement de Wecker, Londres, 1585, in-12. Tous ses ouv. ont été réunis et publiés à Londres, 1663, 1 vol. in-4.

BANISTER (Richard), parent du précéd. et méd. comme lui, se livra surtout à l'étude des maladies des yeux. On lui doit une édit. d'un *Tr.* de ces maladies par J. Guillemeau, et une *Description anatomique de l'œil.*

BANISTER (Jean), missionnaire et botan. angl., s'établit en Virginie (États-Unis), d'où il envoya en 1680 un *Catalogue de plantes*, des *lettres* et *mémoires* insérés dans les *Transact. phil.*, t. 17 et 22, nº 198 et 270.

BANKER ou BAKKER (Jacob), habile peintre d'hist. et de portr., né en Hollande en 1609 et mort en 1651.

BANKERT (Jos. van TROPPEN), né à Flessingue au 17e S., parvint du rang de simple matelot au grade de vice-amiral et se distingua dans un gr. nomb. de combats, dont les plus remarquables sont ceux de Dunkerque, où il soutint glorieusement avec quatre vaisseaux un combat contre 13 vaisseaux français sortis de cette ville. Il eut beaucoup de part aux succès de l'amiral Tromp, mort d'une attaque d'apoplexie en 1645, au retour de son expéd. dans les Indes occidentales.

BANKERT (Adrien), né à Flessingue, courut la même carrière que Joseph avec non moins de distinction, et devint vice-amiral en 1667; il joignit avec 5 vaisseaux la flotte de l'amiral Ruyter dans son entreprise de Chatam, se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France, et m. en 1684.

BANKERT, frère du précéd., capitaine de vaisseau, fut tué au service de sa patrie dans la bataille navale entre les Hollandais et les Anglais livrée en 1665.

BANKES (Jean), né en 1589 à Keswich, dans le Cumberland, fut successivement avocat, procureur général, président de la chambre des plaids communs, et ensuite conseiller privé de Charles Ier. Il mourut en 1644 à Oxford, laissant la réputation d'un sujet fidèle et d'un habile magistrat. Il a écrit plusieurs *traités de jurisprudence*, qui n'ont point été imprimés.

BANKS (Jean), écrivain anglais, m. en 1751, abandonna successivement les états de tisserand, de libraire et de relieur, pour se livrer à la littérature et publia une *vie de J.-C.*, et un *Examen critique* de la *vie* d'Olivier Cromwell, qui eut du succès.

BANKS (Jean), autre écrivain dramatique anglais du 17e S., a donné au théâtre plusieurs tragédies, entre autres *la Destruction de Troie*, *la Mort de Marie Stuart*; *le Favori malheureux*; *Cyrus-le-Grand*, etc., de 1677 à 1696.

BANKS (Thomas), sculpteur anglais, a mieux réussi dans la correction du dessin et les figures isolées que dans les grandes compositions. Ses meilleurs morceaux sont un *Caractacus*, et une statue de l'*Amour*, que Catherine II, impératrice de Russie, acheta en 1781.

BANKS (sir Joseph), présid. de la société royale

de Londres et correspond. de l'institut de France, né en Angleterre en 1740, se livra de bonne heure avec passion à l'étude de l'histoire naturelle, suivit avec le docteur Solander le célèbre capitaine Cook dans son premier voyage autour du monde en 1769,70 et 71, et contribua puissamment au succès de cette grande entreprise. Il fit ensuite à ses frais un voyage en Islande et aux Hébrides. L'Angleterre, apprenant les services que ce savant ne cessait de rendre par ses importantes observations et le sacrifice de sa fortune et de son repos, le combla d'honneurs et de dignités. Il s'en montra constamment digne par son noble caractère, ses continuelles découvertes et les précieuses collections dont il enrichit la science jusqu'à sa m., arrivée en 1820. On lui doit les dessins et gravures de la belle édition du *premier voyage de Cook*, Londres, 1773, en anglais. Il mérite surtout la reconnaissance des naturalistes et des bibliographes pour son importante collection de livres d'histoire naturelle, la plus complète qui existe en Europe, et dont le catalogue latin a été imprimé à Londres, de 1796 à 1800, 5 vol. in-8. Ses *Mémoires* sont insérés dans les *Transactions philosophiques* et l'*Archéologie*. Ce fut le chevalier Banks qui restitua à la France les papiers relatifs aux voyages de La Peyrouse et d'Entrecasteaux, tombés entre les mains des Anglais.

BANNAKER (Benjamin), nègre du Maryland, m. en 1807, s'éleva par la seule force de son génie, et guidé seulement par les livres de Ferguson et les tables de Tob. Mayer, aux hautes sciences de l'astron. et des mathém. dont il s'occupa dans les momens de loisir que lui laissait la culture des terres. Il calcula et publia exactement pendant plusieurs années les *Éphémérides* pour le Maryland et les états voisins.

BANNELIER (Jean), avocat au parlement de Bourgogne et doyen de l'université de Dijon dans le 18e S., a laissé : *Introduct. à l'étude du Digeste*, Dijon, 1730 ; *Traité polit. et écon. des cheptels*, ibid., 1761.

BANNERMAN, graveur anglais, auquel on doit un grand nombre des portraits qui font partie de l'ouvrage d'Horace Walpole, sur les artistes d'Angleterre, Londres, 1762.

BANQUO, thane, ou chef royal de Lochquhabir en Écosse, se conduisit d'abord avec une gr. intégrité, mais ensuite il servit l'ambition de Macbeth qui priva du trône et de la vie le malheureux Duncan, et sacrifia bientôt Banquo lui-même vers l'an 1050, sujet dont Shakespeare a tiré un si grand parti pour la scène tragique.

BANTI, fameuse cantatrice italienne et célèbre virtuose du 18e S., morte en 1806, se fit successivement admirer en Italie, en France et en Angleterre.

BANZER, médecin d'Augsbourg, qu'il quitta à cause de son attachement au luthéranisme, obtint ensuite une chaire de médecine à Wittemberg, où il mourut en 1664. On a de lui *Fabrica receptarum, id est method. brevis remediorum*, Augsbourg, 1622, in-8.

BAODAN, roi de l'Estonie en Irlande, vers l'an 565, fut dépouillé de ses états par Colman, son compétiteur, qui le poursuivit dans le monastère de St Colomban, apôtre des Pictes, l'arracha de cet asile et le fit massacrer. Les Ultoniens prirent les armes à la voix de St Colomban, et vengèrent la mort de Boadan par celle de son meurtrier.

BAPST (Michel), méd. allemand du 16e S., est auteur d'un *Traité* en allem. sur les propriétés attribuées au genévrier, Eislben, 1601, 1605 et 1675 ; et d'un *Traité de chirurgie*, en 3 vol., imprimé le 1er à Mulhausen, 1590, le 2e à Leipsig, 1592, et le 3e à Eisleben, 1596.

BAPTIST (Jean), peintre de fleurs flamand, m. en 1699, élève de l'école d'Anvers, fut employé avec Lebrun à la décoration du palais de Versailles, passa ensuite en Angleterre, où le duc de Montaigue et la reine Marie se l'attachèrent, et enrichirent le muséum britannique de ses peintures.

BAPTIST (Ant.), fils du précéd., se distingua dans le même genre.

BAPTISTE. Voyez Monnoyer, Battiste et Battista.

BAPTISTIN (J.-B. Stuck), musicien allem., m. en 1745, fit connaître en France le violoncelle sur lequel il excellait et dont il joua le premier à l'Opéra. Son talent lui valut une pension de Louis XIV, pour lequel il composa la musique de *Méléagre*, *Polydore*, divers *opéras* joués de 1709 à 1720, et surtout des *cantates* qui ont fait sa réputation.

BAQUOY (Maurice), graveur français du 18e siècle, dont on a, d'après les dessins de Boucher, les vignettes à l'eau-forte pour *l'Histoire de France* du P. Daniel ; un *combat naval* d'après Martin.

BAQUOY (Jean), fils du précéd., m. à Paris en 1778, hérita de son talent pour les vignettes ; et grava celles pour les *Métamorphoses d'Ovide*, in-4.

BAR (dom J. de), bénédictin, m. à Paris dans le couvent des Blancs-Manteaux en 1767, a coopéré avec ses confrères Pradier et N. Jallabert, à l'ouvr. intitulé : *Etat de la France par les Bénédictins*, Paris, 1749, 6 vol. in-12.

BAR (J.-L. de), prévôt héréditaire du comté d'Osnabruk, où il naquit en 1701, cultiva avec succès la poésie française. Ses *épîtres* imprimées à Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8, ont été traduites en allemand ; on a encore de lui un *Poème* en 7 chants, *sur la consolation dans l'infortune*, Hambourg et Leipsig, 1758 ; des *babioles littéraires et critiques*, ib. 1764, 5 vol. in-8.

BAR (J.-Etienne), avocat de Thionville, fut successivement député à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, membre du conseil des anciens en 1795, du corps législatif sous le directoire, qu'il soutint dans la lutte de juin 1799, et enfin président du tribunal civil de Thionville jusqu'à sa mort arrivée en 1801.

BARABALLI, né à Gaëte sous le pontificat de Léon X, se vantait d'être l'égal de Pétrarque. Le pape, voulant le corriger de cette prétention, fit assembler tous les beaux esprits de Rome, qui feignirent d'abord d'admirer ses vers, mais le promenèrent ensuite sur un éléphant au milieu des risées et des clameurs.

BARABAND (Jacq.), peintre de fleurs et d'animaux, né à Aubusson en 1772, apprit son art du célèbre Malaine, peintre et dessinateur de la manufacture des Gobelins, et s'appliqua surtout à l'étude des oiseaux. Ce fut lui que Levaillant, célèbre naturaliste et voyageur, choisit pour son magnifique ouvr. Plus de 100 espèces de perroquets, tous les oiseaux de paradis, les guépiers, les barbus sont de cet habile artiste, qui a fourni également un gr. nombre de dessins d'histoire naturelle pour la commission d'Egypte. Parmi ses autres chefs-d'œuvre on remarque son magnifique plafond portatif, orné d'arabesques, sur les dessins de M. Percier, architecte ; et son dernier tableau d'oiseaux, possédé par M. Dufresne. Il est m. en 1809, à Lyon, où il était prof. de dessin à l'école spéciale des arts. Il a fait beaucoup d'élèves distingués.

BARABELLA (Antoine-Lorenzo), poète latin du 16e S., né à Campo-Sampiero, composait avec une facilité qui le faisait comparer à Ovide.

BARAC ou BARACH, troisième juge d'Israël, vers 1285 av. J.-C., délivra, avec Débora, les Juifs de la servitude de Jabin, roi de Chanaan.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie, et nom commun à plusieurs autres Hébreux cités dans l'Ecriture.

BARADA, solitaire, mentionné par Théodoret.

BARAGUEY D'HILLIERS (Louis), général

français, né à Paris, en 1734, parvint successivement par son mérite et sa valeur du grade de lieutenant du régiment d'Alsace à celui de général de division, et fit en cette qualité, avec gloire, les campagnes d'Allemagne et d'Italie. De retour en France, il y fut destitué par suite des accusations portées contre lui, puis réintégré dans son grade après une entière justification de sa conduite. Élevé sous l'empire au rang de grand officier de la Légion-d'Honneur, et de colonel-général des dragons, il rendit d'importans services dans la campagne d'Allemagne en 1805, plus tard. en Espagne et ensuite dans la malheureuse expédition de Russie en 1812, au retour de laquelle il mourut à Berlin.

BARAHONA Y PADILLA (JEAN), écrivain espagnol dont on a une *paraphrase* du traité italien de Piccolomini, intit. : *Institutions de la vie de l'homme noble*, Séville, 1577.

BARAHONA Y SOTO (LOUIS de), poète et médecin espagnol, né à Luceria dans l'Andalousie, entreprit de continuer le roman de l'Arioste sous le titre des *Larmes d'Angelique*, Grenade, 1586, dont Cervantes fait l'éloge. On a aussi de lui des *églogues*, des *stances*, des *sonnets*, etc.

BARAHONA-VALDIVIESO (PIERRE), théolog. et écrivain espagnol du 16e S., fut professeur de théologie morale, et bon prédicateur pour le temps.

BARAIKTHAR. V. MUSTAPHA.

BARAK, souverain du Turkestan, était un prince belliqueux et entreprenant; il fit longtemps de grands ravages dans l'empire du Mogol et dans la Chine, mais il fut enfin forcé par Coblai, qui régnait sur cet empire, d'abandonner ses conquêtes. Mort en 638 de l'hégyre.

BARANOWSKI (ALBERT), théologien polonais, m. en 1615, archevêque de Gnesne, est auteur de *concilium provinciale regni Poloniæ, celebratum anno* 1607, Cracovie, 1611; *Synodus diœcesana Gnesnensis, habita*, an. 1612, Cracovie, 1612, etc.

BARANOWSKI (STANISLAS), parent du précédent, écrivain du 17e S., a continué en langue polonaise les *Insignia facinoraque præclara nobilitatis Polonicæ*, de B. Paproz, jusqu'en 1635, restés manuscrit.

BARANTE (N.... BRUGIÈRES de), père de l'auteur de la *Littérature française, dans le* 18e S., et de l'*Hist. des Ducs de Bourgogne*, fut préfet de Genève. Sa conduite politique lui attira dans le temps beaucoup d'éloges. On a de lui une *géographie élémentaire*; une *Introduction à l'étude des langues*, et plusieurs articles dans la *Biographie universelle*.

BARANZANO (REDEMPTUS), relig. barnabite, m. à Montargis en 1622, était professeur de philosophie et de mathématiques à Annecy. On a de lui *Campus philosophicus*; *de novis opinionibus physicis*, Lugd., 1619.

BARAT (NICOLAS), sous-maître au collége Mazarin, mort vers 1706, a donné, avec Charles Bordes le *glossarium universale hebraïcum*, de Thomassin, Paris, 1697, in-fol. C'était un bibliographe instruit; il est auteur d'un ouvrage intitulé : *nouvelle Bibliothèque choisie*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12.

BARATELLA (ANTOINE-LAUREGIO), poète lat., né aux environs de Padoue dans le 15e S., passa toute sa vie à composer des vers latins, pour lesquels il avait une très-grande facilité; on n'a cependant rien imprimé de lui; mais ses MSs. sont conservés à Milan, Trévise, Padoue

BARATIER (JEAN-PHILIPPE), enfant célèbre et génie prématuré, né dans le margraviat d'Anspach en 1721, parlait le latin, le français et l'allemand dès l'âge de 4 ans, possédait à 6 le grec, à 9 l'hébreu, dont il donna 2 ans après un *dictionnaire des mots les plus difficiles*; il apprit les mathématiques et l'astronomie en moins de 3 mois, et forma dès lors le projet de découvrir les longitudes. Il donna ensuite, en 1730, la *Notice exacte de la grande bible rabbin.*, 4 vol. in-fol.; et trad. de l'hébr. en franç. l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle*, 1734, 2 vol. in-8. Il étudia le droit public d'après le conseil du roi de Prusse qui l'admit souvent auprès de sa personne. En 1738 il envoya son travail sur les *longitudes* et ses *tables astronomiques* à l'acad. des sciences de Paris. Mais ne bornant pas là ses études, il embrassait à la fois l'architecture, la littérature ancienne et moderne, médailles, inscriptions, antiquités grecques, romaines et orientales, le déchiffrement des hiéroglyphes, etc., lorsque la mort le surprit à 19 ans, en 1740. On a encore de lui : *de Anti-Artemonius*, etc., Nuremberg, 1737; *Disquisit. chronolog. successione Episc. Roman.*, Utrecht, 1740, in-4; *Défense de la monarchie sicilienne*, trad. de l'allemand de P. de Ludwic, Hall, 1738; des *lettres* et *dissertat.* insérées dans la *Bibliothèque germanique*.

BARATOTTI (GALERANO), nom sous lequel Arcangela Tarabotti, Vénitien, religieux bénédictin de Ste-Anne, a publ. un roman intit. : *la Semplicità ingannata*, Leyde, 1654, Elzevir.

BARAZE (CYPRIEN), jésuite missionn. chez les Moxes, peuples de l'Amérique méridionale, voisins du Pérou, les convertit au christianisme, et leur apprit les arts les plus nécessaires à la vie. Infatigable dans son zèle, il travaillait à la conversion d'autres nations voisines, lorsqu'il fut arrêté dans le cours de ses travaux apostol. et martyrisé en 1702.

BARBA (PONS), troubadour, vivait sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, est aut. de plusieurs *Sirventes*.

BARBA (ALV. ALONZO), curé au Potosi dans le 17e S., fut témoin des divers procédés employés par les Espagnols pour l'exploitation des mines, et les publia sous le titre de *Arte de los metallos*, Madrid, 1723, trad. en français sous le titre de *Metallurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12.

BARBA (PIERRE), méd. espagnol du 17e S., mit en vogue le quinquina fébrifuge, sous le règne de Philippe IV, dont il était premier médecin.

BARBA (POMPÉE della), méd. et philos. du 16e S., académicien de Florence, est aut. de *Discours* philosoph. sur Platon, Aristote et Cicéron; *De secretis naturæ*, etc. — Son frère SIMON, aussi académicien de la même ville, publia avec lui la trad. en ital. des *Topiques de Cicéron*, avec un *Commentaire*, Venise, 1556, in-8.

BARBA (JEAN-SANCHEZ), sculp. espagnol, m. en 1670, dont on admire surtout à Madrid le fameux *Christ agonisant*.

BARBA (GENAR del), peintre italien, né en 1691, a embelli de ses ouvr. le palais Corsini à Rome.

BARBADILLO (A.-J. DE SALAS), poète espag. des 16e et 17e S., dont on a des *Comedies* écrites assez purement, pleines de naturel et de gaité, impr. à Madrid de 1620 à 1630.

BARBADINO, écriv. portugais, a donné à Paris en 1756 un *Traité* dans sa langue sur l'état présent de la littérature en Portugal.

BARBADORI (DONATO), d'une famille illustre de Florence, où il occupait une charge importante, fut député en 1375 à Avignon pour justifier cette ville de la guerre qu'elle faisait contre l'Eglise. Il ne put y réussir malgré son éloquence, et elle fut condamnée dans le consistoire. Mort en 1379, victime d'une sédition populaire. — Son petit-fils NICOLAS se distingua par sa valeur dans le parti des Albizzi; mais il s'efforça vainement de chasser les Médicis de Florence : il mit bas les armes et fut exilé.

BARBANÇON (le comte de), d'une famille noble, député de la noblesse de Villers-Cotterets aux états-généraux de 1790, défendit constamment les principes monarchiques, et émigra ensuite à l'armée des princes, auxquels il rendit quelques services, et mourut en 1797.

BARBANÇOIS (Ch.-Hélion., marquis de), écriv. économiste, m. dans son château de Villegongis en 1823, où il était né en 1760. On lui doit l'*Introduction des béliers mérinos*, et un grand nombre de *Mémoires*, *Lettres*, *Notices* sur div. parties intéressantes de l'économie rurale, sur des sujets de physique, quelques ouvrages élémentaires, etc.

BARBARIE (côte de). On comprend sous ce nom toute la côte qui s'étend depuis le désert de Barca jusqu'au détroit de Gibraltar. Cette partie de l'Afrique, si florissante et si riche sous l'empire des Romains, gémit aujourd'hui sous le poids de la plus affreuse barbarie, qui lui mérite son nom. On trouve de l'ouest à l'est l'empire de Maroc, les républiques ou régences d'Alger, Tunis et Tripoli. Maroc et ses dépendances forment un empire despotique fondé par les Arabes. Alger, Tunis, Tripoli, composent des républiques aristocratiques. C'est au commencement du 5ᵉ S. que les Barbares foulèrent le sol de ces contrées, embellies par plusieurs siècles de civilisation. Genséric avec ses Vandales en chassa les Romains. Ses successeurs s'en virent dépouillés à leur tour par l'empire d'Orient; bientôt après l'Afrique fut envahie par les Sarasins; ces nouveaux maîtres s'affaiblirent par leurs divisions. Destructeurs par goût, ils infestèrent les côtes de la Méditerranée; enfin, après quelques siècles d'une domination qui ramena la barbarie, ils furent subjugués par les Turks, encore plus barbares qu'eux. Le grand-seigneur, pour conserver ses conquêtes, établit des gouverneurs appelés beys ou deys. Alors commença l'existence politique de la côte de Barbarie, telle qu'elle est encore aujourd'hui. Nous avons dit que les Romains, l'empire d'Orient, les Vandales et les Arabes avaient été successivement maîtres de la côté de Barbarie. De toutes les régences qui la composent, la première et la plus puissante est celle d'Alger. Elle donna asile aux Maures chassés d'Espagne sous Ferdinand et Isabelle. Les Espagnols, pour arrêter les brigandages de ces exilés, firent une irruption en Afrique au commencement du 16ᵉ S., et assiégèrent Alger, qui se soumit à un tribut; mais bientôt les Algériens furent délivrés par le corsaire Barberousse, qui, après avoir étranglé Sélim Eutémy, chef arabe voisin qui, étant venu au secours d'Alger, y régnait de fait, gouverna en tyran et laissa pour successeur son frère Hariadan; Tunis comme Alger devint la proie de ce dernier. Louis XIV, à l'exemple de Charles-Quint, dont la première expédition fut glorieuse pour les chrétiens, et la seconde si funeste, en fit une contre les corsaires de Barbarie; mais elle fut infructueuse; car, malgré le bombardement de 1682, et la promesse arrachée à ces brigands de respecter le pavillon français et nos côtes, ils ne cessent d'infester les mers. Les Anglais ont renouvelé, en 1812, et tout récemment encore, l'expédition de Louis XIV, mais avec aussi peu de succès. Maroc, Fez et Sus ne sont qu'un même empire sous la 1ʳᵉ domination. Le roi a aussi le titre de sulthan ou d'empereur; il prend le nom de schérif, c'est-à-dire chef de la religion. Au commencement du 16ᵉ S., cet empire se partagea entre plusieurs vice-rois, mais fut enfin réuni sous un seul chef, qui envoya des gouverneurs dans les provinces dépendantes.

BARBARIGO (Augustin), doge de Venise, succéda à Marc son frère qui n'avait gouverné que six mois. Il eut un règne très-agité, et soutint à la fois la guerre contre Charles VIII en Italie, et contre les Turcs dans les provinces grecques de la république.

BARBARIGO (Nicolas), de la même famille que le précédent, ambassadeur de Venise à Constantinople, m. en 1579, a donné la *Vie du cardinal Contarini*, en latin.

BARBARIGO (Grégoire), créé cardinal en 1660, institua à Padoue un séminaire pour les jeunes ecclésias., le dota et le pourvut d'habiles maîtres pour les langues grecque, latine, hébraïque, chaldéenne, arabe, syriaque, et monta une imprimerie garnie de caractères pour toutes ces langues.—Cordara a donné la vie d'un autre cardinal de cette famille, auteur de livres de piété.

BARBARO (Josaphat), négociateur et voyageur vénitien, m. en 1494, remplit avec distinction en Asie diverses missions importantes pour sa patrie, et publia à son retour la *Relation* de ses voyages en Perse et dans les Indes, Venise, 1545, et dans la collection de Ramusio; on y trouve des renseignemens qu'on chercherait vainement ailleurs.

BARBARO (Franç.), sav. littér. du 15ᵉ S., podestat de Trévise et capitaine de Brescia, où il soutint, en 1438, un long siége contre Piccinino, général du duc de Milan, qui fut forcé de le lever. Ses charges importantes ne l'empêchaient pas de protéger et de cultiver lui-même les b.-lett. On a de lui des *Harangues* grecques et plusieurs *Discours* publics, impr. dans div. recueils; *De re Uxoriâ*, Paris, 1513, in-4, traduit en français par Clément Joly, Paris, 1667, in-12.

BARBARO (Hermolao), év. de Trévise et de Vérone en 1453, fut légat du pape Eugène IV auprès de Charles VII, roi de France. Il a laissé des *Oraisons* latines.

BARBARO (Hermolao), petit-fils de François, qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., fut un habile négociat. vénit. près des emper. Frédéric III, Maximilien, et du pape Innocent VIII, qui le nomma patriarche d'Aquilée. On lui doit la correction du texte de l'*Hist. naturelle de Pline*, dont il relève souvent les méprises, Rome, 1492; une version latine de *Dioscoride*, où il a réuni toutes les notions des anciens sur la connaissance des plantes dont il a le premier frayé la route. Mort en 1493.

BARBARO (Daniel), neveu du précédent, fut coadjuteur au patriarchat d'Aquilée, remplit avec distinction une ambassade en Angleterre, et plusieurs autres missions import. M. en 1570. A la fois théol., philos., littérat., mathém. et antiq., il a composé un gr. nombre d'ouvr. sur toutes ces sciences. On estime surtout sa trad. de *Vitruve*, avec des *Commentaires*, Venise, 1567, in-4.

BARBAROUX (Charles), né à Marseille, député de la convention nationale, du parti girondin, prit part à la journée du 10 août 1792, se prononça un des premiers pour le jugement de Louis XVI, et fut sans cesse opposé à Marat et à Robespierre, qui renversèrent enfin son parti et le firent décapiter en juin 1793. Ses *Mémoires* ont été publiés par son fils dans la collection des frères Baudouin.

BARBATELLI (Bernardin), peintre ital. du 16ᵉ S., élève de Curadi dit *Ghirlandino*, a peint l'hist., les fleurs, les animaux et les fruits avec succès.

BARBATO (St), 1ᵉʳ év. de Bénévent, fut l'apôtre des Lombards.

BARBATO (Marc), poète italien du 15ᵉ S., n'est célèbre que par son intimité avec Pétrarque, qui lui adressa un grand nombre de *Lettres* latines.

BARBATO (Pétrone), autre poète italien, m. en 1554, écrivit un des premiers en vers *sciolti* (non rimés). Ses poésies, éparses dans div. recueils, ont été réunies en un seul volume sous le titre de *Rime de Petr. Barbato*, etc., Foligno, 1712, in-8.

BARBATO (Barthél.), littér. italien du 17 S., dont on a : *Il Contagio di Padova en* 1632, Rovigo, 1641; une *Vie du Tasse*, jointe à une édit. de *la Jérusalem délivrée*, avec un *Commentaire* à chaque chant.

BARBATO (Jérôme), de la même famille que le précédent, méd. de Padoue, a donné: *Traité sur la découverte du fluide laiteux dans le sang; sur*

la goutte, sur la formation du fœtus, etc., Padoue, 1676.

BARBATO (Horace), jurisconsulte italien du 17e S., est aut. de plusieurs traités *de fidei-commisso : De majoratu ac primogenitură personali*, 1637, in-fol.; *De divisione fructuum inter plures*, etc., Gaffari, 1638.

BARBAULD (Anna Lætitia), née le 20 juin 1743 à Kibworth (Leicestershire), morte octogénaire, le 9 mars 1825, était fille du révérend J.-Aikin, et veuve du révérend Rochemond Barbauld. Mistriss Barbauld laisse un nom honorable dans la littérature anglaise. Ses *poésies* sont estimées, et sa prose est d'une clarté et d'une pureté classiques. Elle a écrit beaucoup d'*Hymnes religieuses*, et d'*Essais de morale* pour la jeunesse; ses éditions des moralistes anglais sont faites avec goût, et ses notices y ajoutent un nouveau prix; elle a publié aussi la *Correspondance de Richardson*, et un *Choix des meilleurs romans*, depuis Clarisse jusqu'aux productions contemporaines; sir Walter Scott cite souvent ses critiques. Les vertus privées de mistriss Barbauld la rendaient chère à tous ses amis et à sa famille.

BARBAUT (Ant.-Franç.), méd. et chirurg., né à Paris, dans le 18e S., se rendit célèbre dans l'art des accouchemens, et succéda à Pujos dans la chaire de cette partie de la chirurgie, qu'il remplit avec éclat pendant 25 ans, jusqu'à sa mort arrivée en 1784. On a de lui : *Splanchnologie*, 1739, in-12; un *Cours d'accouchemens*, 1776, 2 vol. in-12, estimés.

BARBAULT (Louis), peintre et graveur français du 17e S., dont on estime surtout *le Martyre de St. Pierre*, d'après P. Subbleyras.

BARBAULT (J.), architecte du 18e S., a pub. plusieurs recueils estimés d'architect., tels que *les plus beaux monumens de Rome ancienne et de Rome moderne*; Rome, 1763 et 1778, in-fol. avec l'explication des planches; *Recueil* de divers autres monumens de l'Italie en 166 planches, avec l'explication, Rome, 1770, in-fol.; *Monumens antiques, égyptiens, grecs, romains et étrusques*, Rome, 1783, 94 planches in-fol.

BARBAY (Pierre), profes. de philos. en l'université de Paris, m. vers 1665, a donné : *In universam Aristotelis philosophiam commentarii*, Paris, 1680, 6 v. in-12; *Compendium théolog.*, ibid., 1685.

BARBAZAN (Arnauld Guilhem), vaillant et habile général sous les règnes de Charles VI et Charles VII, rois de France, surnommé le chevalier sans reproche, et le restaurateur du royaume, se distingua de bonne heure par son intrépidité, vainquit, dans un combat singulier donné en l'année 1504, le chevalier de l'Escale, chef des chevaliers anglais, et reçut du roi un sabre d'honneur avec la devise : *Ut lapsu graviore ruant.* Il défendit ensuite Melun contre le roi d'Angleterre, remporta en 1431, en Champagne, sur les Bourguignons et les Anglais réunis, la victoire la plus complète que les généraux de Charles VII eussent encore obtenue, et mourut l'année suivante des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bullegneville près de Nanci. Il fut inhumé à St-Denis, dans le tombeau des rois et avec les mêmes honneurs.

BARBAZAN (Etienne), habile grammairien et glossographe, m. en 1770, vint de bonne heure à Paris, où il se livra à l'étude des anciens auteurs français depuis le 12e jusqu'au 16e S., et continua en société avec l'abbé de la Porte et Graville, le *Rec. alphabétique* commencé par l'abbé Pérau, continué par l'abbé de St-Léger, édit. du vol. C., et par d'autres, Paris, 24 vol. in-12, 1745 et années suiv. Il annonça ensuite dans un prospectus son *Glosssaire du nouveau Borel*; mais Ste-Palaye ayant également annoncé le sien, la concurrence l'intimida, et il ne voulut pas lutter contre un tel adversaire. La biblioth. de l'Arsenal en possède aujourd'hui le MS. moins la première partie. Il a publ. en outre : *Fabliaux et Contes français des 12e, 13e, 14e et 15e S.*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; l'*Ordène de chevalerie*, ou *Instruction d'un père à son fils*, in-8., etc. Il s'est surtout attaché dans tous ses ouvr. aux étymologies et à l'origine de la langue française.

BARBE (Ste), vierge qu'on croit avoir été martyrisée à Héliopolis, vers 306, sous le règne de Galère, ou, selon Baronius, en 235, sous Maximin I.

BARBE, surnommée Esther à cause de sa piété, épouse de Sigismond Ier., roi de Pologne, ne lui donna que deux filles, et mourut en 1525.

BARBE RADZIVILL, fille de Georges Radzivill, palatin de Trocki, sut inspirer par les grâces de sa figure et de son esprit, la passion la plus vive au fils de Sigismond, roi de Pologne, qui contracta avec elle un mariage secret, qu'il déclara public en 1548. Après la mort de son père, lorsqu'il fut monté sur le trône, et malgré l'opposition de la noblesse polonaise qui faisait éclater son esprit d'indépendance, et lui reprochait d'avoir privé l'état des avantages d'une puissante alliance, il la fit reconnaître par la nation. Mais Barbe ne jouit pas long-temps de son bonheur, et mourut six mois après.

BARBE (N...), l'abbé, prêtre de la doctrine chrétienne m. vers la fin du 18e S., est aut. de six livres de *Fables nouvelles*, 1762, in-12; de *Fables et Contes philosophiques*, 1776, in-12. Il fut victime des massacres de septembre 1792.

BARBÉ (J.-B.), graveur flamand, prit le genre de Van Dyck; sa *Sainte Famille* d'après Rubens passe pour son chef-d'œuvre.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris en 1710. Il a écrit une *Vie du diacre Pâris*, et travailla pendant plusieurs années avec Buache le géographe. On lui doit *une Mappemonde historique* qui présente d'un coup d'œil toutes les révolutions de chaque état. Il a donné des édit. nouvelles des *Tablettes chronol.* de Lenglet-Dufresnoy, et de la *Géographie moderne* de Lacroix. Mort en 1781.

BARBEAU DUBARRAN, fameux démagogue révolutionnaire, et député de la convention, en 1792, vota la m. de Louis XVI sans appel, devint président de la société des jacobins, et fut constamment le champion de l'anarchie. Il eut part au renversement de Robespierre; mais il fut ensuite impliqué dans la révolte du 20 mai 1795, à laquelle il échappa par l'amnistie du 16 oct. Rentré depuis dans l'obscurité, il n'en sortit qu'en 1816, où l'ordonnance contre les régicides le força de quitter la France. Mort en Suisse en 1817.

BARBERET (Denis), méd. et doct. de la faculté de Montpellier, né en Bourgogne en 1714, pratiqua avec succès à Dijon et Bourg-en-Bresse, et fut médecin de la marine au département de Toulon, où il est m. vers 1780. On a de lui une *Dissert.* sur l'électricité, Bordeaux, 1750; *Mémoires* sur les maladies épidémiques, Paris, 1766, in-8, et autres mémoires couronnés à l'académie de Lyon.

BARBERI (Philippe), dominicain et inquisiteur en Sicile dans le 15e S.; est aut. d'un traité assez curieux *de Animarum immortalitate.*

BARBERINI, famille florentine qui occupa, depuis le pontificat d'Urbain VIII (Maffée Barberini) un rang distingué dans la noblesse romaine. Deux, Antoine et un François furent élevés au cardinalat par ce pape, leur oncle, avec 330,000 écus de rente. Un quatrième, Taddéo, fut général de ses troupes. Tant d'honneurs et de richesses ne les satisfaisant pas, ils se rendirent maîtres des duchés de Castro et de Ronciglione, et marchèrent à la tête de 20,000 hommes, commandés par Taddéo, à la conquête de celui de Parme; mais ils furent défaits par les troupes d'Edouard Farnèse, qui ne profita pas de sa victoire et se retira dans l'état de Parme.

Enfin l'année suivante, le cardinal Antoine Barberino ayant été battu par Montécuculli, un traité fut conclu à Venise, qui rétablit chacun dans ses droits. Mais à l'avènement d'Innocent X, ils perdirent toute leur puissance, et vinrent en France implorer la protection du cardinal Mazarin, qui fit lever le séquestre mis sur leurs biens et leur conserva la principauté de Palestrine, dont la famille a toujours joui depuis.

BARBERINO (François da), poète toscan, un des meilleurs de cette première époque de la poésie italienne, m. à Florence en 1348, après avoir occupé diverses charges importantes. On a de lui un poeme intitulé : *Documenti d'amore*, où il enseigne les préceptes les plus essentiels de toutes les vertus.

BARBERINO (Antoine), surn. *Il vecchio*, cardinal et év. de Sinigaglia, frère du pape Urbain VIII m. en 1646, a laissé des constitutions synodales.

BARBERINO (François da), cardinal, neveu du pape Urbain VIII, dont il fut légat en France et en Espagne; m. en 1679, évêque de Porto et d'Ostie, et doyen du sacré collège. Il a trad. du grec un ouv. de l'empereur Marc-Aurèle, Rome, 1675.

BARBERINO (Antoine), surn. *Il Giovane*, cardinal, qu'il ne faut pas confondre avec le 1er Antoine, cultiva et protégea les lettres, et mourut en 1671.

BARBEROUSSE, nom donné par les histor. sur les indications des marins français, espagnols et italiens, à deux deys, ou souver. d'Alger, à cause, dit-on, de la couleur de leur barbe. Le premier, dont le véritable nom est Oroush et non Aroudj, comme on le lit dans toutes les biographies, était le fils d'un renégat grec; il commença par exercer le métier de corsaire sur la Méditerranée, et s'y acquit une grande réputation d'audace et d'intrépidité. Ses nombreux succès lui facilitèrent le chemin à l'usurpation du pouvoir souverain, et il se fit dey d'Alger, après avoir tué celui qui occupait ce trône. Barberousse s'y maintint par ses cruautés et les nouvelles victoires qu'il remporta sur les Espagnols et sur les autres souverains des côtes de Barbarie. Il fut tué dans une embuscade que lui tendit le gouverneur espagnol d'Oran, en 1518.

BARBEROUSSE II, dont le vrai nom est Khaïr-Eddin, que des historiens occidentaux ont corrompu en celui d'Hariadan, et d'autres en celui de Cheredin, frère du précédent, lui succéda dans la souveraineté d'Alger. Craignant un soulèvement général dans ses états, il se mit sous la protection du sulthan de Constantinople, Selim Ier, qui changea son titre en celui de pacha, ou vice-roi, et lui envoya 2000 janissaires pour sa garde. Barberousse, après avoir exercé avec succès de nombr. pirateries sur la Méditerranée, fut appelé par le sulthan Soliman II au commandement général de la marine turke. Il ravagea les côtes d'Italie, jeta l'épouvante dans Rome, revint sur les côtes de Barbarie, et y prit Biserte et Tunis, qui passèrent sous la domination de Soliman; mais Charles-Quint, à la tête d'une armée formidable, et l'amiral Doria, forcèrent Barberousse et les Turks à abandonner cette dernière conquête. L'amiral othoman se vengea de cet échec en se portant sur le royaume de Naples et la Sicile qu'il ravagea; il parut ensuite devant Gênes, que la contenance de Doria ne lui permit pas d'attaquer; il retourna sur les côtes d'Italie, et rentra enfin dans Constantinople avec 7000 prisonniers. Ce fut sa dernière campagne; il mourut bientôt après de ses débauches en 1546.

BARBESIEU (Richard de), troubadour de Saintonge, m. dans le 14e S., a célébré, sous le nom de *Miels de Donna*, la meilleure dame, dans ses vers, l'épouse de Geoffroi de Lonai, riche baron de son pays.

BARBESIEUX (L.-F.-M. le TELLIER de) 3e fils du marquis de Louvois, lui succéda à 23 ans dans le ministère de la guerre. Il montra d'abord beaucoup de pénétration et d'activité, et, malgré l'épuisement du royaume, mit Louis XIV en état d'entreprendre le siége de Namur à la tête d'une armée de cent mille hommes. Mais, à la paix de Ryswick, il négligea les affaires publiques pour ses plaisirs; et le roi, mécontent de lui, méditait sa disgrâce, lorsqu'il mourut en 1701 à 33 ans, épuisé par tous les genres d'excès.

BARBETTE (Paul), chirurg. et méd. d'Amsterdam dans le 17e S., avait adopté la méthode exclusive de guérir toutes les maladies par les sueurs. Ses ouv., assez nombreux, sont négligés ou plutôt oubliés entièrement. Ses *Œuvres* complètes furent imprimées en diverses langues. L'édition de Genève porte ce titre : *Opera omnia medica et chirurgica cum notis et observationibus*, etc., Genève, 1682.

BARBEU-DUBOURG (Jacques), méd., né à Mayenne en 1709, et mort en 1779, a publié une *Gazette de medecine* dont les premières feuilles parurent en 1761; un *Système de botanique*, 2 vol. in-12; *Aphorismes de medecine*, 1780, in-12; *Chronographie* avec une carte des révolutions des empires, in-12; *Code de la raison humaine*, Paris, 1774, in-8, et 1789, in-12; *Eloge du médecin Charles Gillet*, in-8; *Petit calendrier de Philadelphie*. Il était lié avec Bolingbroke et Franklin dont il traduisit les ouv. en franç. avec M. L'Ecuy. Nous avons quelques lettres de sa correspondance avec Franklin.

BARBEY (Marc le), médecin de Bayeux, préserva son pays de la peste, et ne voulut point secourir l'armée des ligueurs, affligée de ce fléau, ce qui lui valut sous Henri IV la place de premier médecin. Mort vers 1600.

BARBEYRAC (Charles), célèbre médecin, né à Céreste en Provence, devint prof. à Montpellier. Locke, qui était lié avec lui, le comparait à Sydenham. Il mourut en 1699. Il n'a pub. que deux ouvr. qui sont : *Traité de médecine*, etc., 1654, *Quæstiones medicæ duodecim*, 1658, in-4.

BARBEYRAC (Jean), naquit à Béziers le 15 mars 1674. Sorti de France à cause de ses croyances religieuses à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, il professa les b.-lettres au collége français de Berlin, le droit public à Groningue, et mourut en 1729 membre de la société royale de Prusse. Barbeyrac était savant et laborieux; mais les incorrections, surtout l'aridité de son style, rendent la lecture de tous ses ouvr. également fastidieuse. Il a laissé une *Traduct. du droit de la nature et des gens; des droits de l'homme et du citoyen* de Puffendorff, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-4; *l'Hist. des anciens traités*, 1739, in-fol.; *Traité du droit de la guerre et de la paix*, trad. de Grotius, etc., 2 vol. in-4, Amsterdam, 1729; *Traité du jeu*, 3 vol. in-8; *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4; une *Version du traité latin de Cumberland sur le droit naturel*, Amsterdam, 1744, in-4. Il fut un des coopérateurs de la Biblioth. raisonnée des ouv. des savans de l'Europe, pub. à Amsterdam de 1728 à 1753, 52 vol. in-12.

BARBIANO (Albéric Ier, comte de), gr. connétable de Naples, rétablit dans le 14e S. l'honneur des armes italien., et fonda la compag. de St-George, avec laquelle il remporta en 1379 une victoire sur les Bretons. Ce fut d'elle que sortirent les Sforza, les Ugolotto, et tant d'autres fameux capitaines de cette époque. — Albéric II, son fils, suivit d'abord la cause des Florentins; mais ayant été vaincu par Ange de la Pergola, gén. du duc de Milan, il embrassa le parti de ce prince, et défit les troupes de Florence qu'il n'avait pu conduire à la victoire.

BARBIANO (Jean), frère du précédent, et son élève dans l'art militaire, se rendit coupable d'un crime qui donne une idée de la barbarie des factieux de l'Italie à cette époque. Il servait le parti d'Azzo d'Este contre Nicolas III dans les

guerres civiles de Ferrare. Les émissaires de ce dernier lui promettent les châteaux de Lugo et de Consalice s'il veut assassiner ce marquis Azzo. Il accepte la proposition, en prévient en même temps son ami, fait inhumainement massacrer à sa place un domestique qui lui ressemblait, et vient demander le prix du sang, qui lui est accordé.

BARBIER-D'AUCOUR (JEAN), avocat au parlement de Paris, né à Langres vers l'année 1641. D'abord répétiteur au collége de Lizieux, il voulut ensuite s'adonner au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué au comm. de sa 1re plaidoirie, il se renferma dans son cabinet. Dès l'âge de 24 ans il se fit connaître à par une *Satire* en vers contre les jésuites; quelq. années après il comp. ses *Sentimens de Cleanthe*, Paris, 1671 et 1672, 2 vol. in-12, réimp. en 1 vol., 1730 et 1760, excellente critique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours, qui voulut vainement en empêcher la publication. On estime ses deux *factums* pour un pauvre domestique nommé Lebrun, injustement condamné à mort comme ayant assassiné sa maîtresse, et qui mourut des suites de la question. Maltraité de la fortune, il fut obligé pour subsister d'épouser la fille de son libraire, dont il n'eut point d'enfans. Il mourut en 1694. Ses autres écrits ne sont qu'un recueil de pièces critiques et facétieuses oubliées aujourd'hui.

BARBIER (LOUIS), connu sous le nom d'abbé de la Rivière, gagna par son talent à imiter les bouffonneries de Rabelais les bonnes grâces de Gaston, duc d'Orléans, dont il devint secrétaire, et qui lui fit obtenir ensuite l'évêché de Langres.

BARBIER (MARIE-ANNE), née à Orléans, cultiva la littér. et la poésie, et vint s'établir à Paris où elle donna au théâtre *Cornelie*, 1703; *Tomyris*, 1707; *la Mort de Cesar*, 1709, trag.; la conduite en est assez régulière, et les sujets sont bien choisis; mais on sent la faiblesse de l'auteur, qui tâche d'élever les vertus de son sexe, et se jette dans l'exagération et l'enflure. Elle donna aussi le *Faucon*, comédie; *les Fêtes de l'été*, opéra; *le Jugement de Pâris* et *les Plaisirs de la campagne*, ballets en trois actes joués en 1719. Toutes ses pièces ont été réunies en un vol. in-12, Paris, 1755. Elle mourut en 1745.

BARBIER (N.....), fit jouer à Lyon *l'Heureux naufrage*, comédie en trois actes qui a été reçue dans cette même ville avec ses autres pièces des plus médiocres, 1710, un vol. in-12.

BARBIER (ANDRÉ), méd., né à Vesoul dans le 17e S., auquel on doit une *Dissert. sur les eaux minerales* découv. près de cette ville, Vesoul, 1731.

BARBIER (VICTORIN), sculp. de Florence du 18e S., dont le couvent de la Trinité de cette ville possède une *Descente de croix* en marbre.

BARBO (LOUIS), fils d'un sénateur de Venise de la même famille que le pape Paul II, né en 1381, établit la réforme parmi les élèves réguliers de St Augustin, devint évêque de Trevise, et mourut dans cette ville en 1443. On a de lui des *discours* et des *méditations*.

BARBO (MARIE), cousin germain de Paul II, fut successiv., patriarche d'Aquilée, év. de Palestrine, et card. en 1467. Il remplit div. négociations avec autant de sagesse que d'esprit.

BARBO (PAUL), noble vénitien, orateur latin, né vers l'an 1415, et frère de Pierre Barbo, qui devint pape sous le nom de Paul II. Il remplit les premiers emplois de sa république, et mourut à Venise en 1464, peu de jours après l'élection de son frère à la papauté.

BARBO (PAUL), dominicain, s'est fait connaître par des ouv. sur la philosophie d'Aristote, et par une édit. des *Opuscules de St Thomas*. Il mourut à Crémone en 1494.

BARBO (J.-B.). Deux poètes ital. du 17e S. ont porté ces noms. Le premier, de Padoue, est auteur d'une trad. en vers *sciolti*, du poème de Sannazar; *De partu Virginis*, et div. pièces de poésie impr. dans les recueils du temps. L'autre, de Ravenne, dont les productions se trouvent dans les *Rime scelte de' poeti Ravenneti*.

BARBOSA (PIERRE), né dans le diocèse de Brague en Portugal, professa le droit avec célébrité dans l'université de Coïmbre. Nommé chancelier du royaume, il mourut en 1606. Il a laissé des *commentaires* sur divers titres du *Digeste: de Judiciis*, Lyon, 1622, in-fol.; *de Soluto matrimonio*, Madrid, 1595; *de Legatis et substitut.*, Lyon, 1624, in-fol.; *de Donationibus*, Francfort, 1623, in-fol.

BARBOSA (EDOUARD), géogr. et voyageur portugais, né en 1480, recueillit des renseignemens précieux sur l'Asie méridionale, et écrivit en 1516 la relation de ses voyages. Il accompagna ensuite Magellan dans son voyage autour du monde, et périt dans l'expédition.

BARBOSA (ARIUS), littérat. portugais du 15e S., est aut. de *poesies* latines, petit in-8; d'un *commentaire* sur Arator, et d'autres ouv. Mort en 1540.

BARBOSA (EMMANUEL), avocat du roi de Portugal, mort en 1638 à l'âge de 90 ans, est l'aut. de *Commentaires* sur les lois portugaises.

BARBOSA (AUGUSTIN), fils du précédent, né à Guimaraens en 1590, égala son père dans la connaissance du droit civil et du droit canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento dans la terre d'Otrante en 1648; il mourut l'année suivante. On a de lui *de Officio episcopi*, et plusieurs autres *traités*. Tous ses ouv. ont été impr. à Lyon, 1716, sous le titre de *Opera omnia*, 16 tom. in-fol.

BARBOSA (ANTOINE), relig. portugais, miss. à la Cochinchine, a donné un *Dictionn.* de la langue de ce pays, Rome, 1651, in-4.

BARBOSA (dom JOSEPH), théatin, historiog. de la maison de Bragance, a donné en portugais une *Histoire des reines de Portugal et des ducs de Bragance*, 1727, in-4.

BARBOSA (dom VINCENT), autre théatin de Lisbonne, m. en 1711, est aut. d'un ouv. curieux intit.: *Relation de la nouvelle mission de Borneo*, Lisbonne, 1692, in-4.

BARBOSA-MACHADO (DIÈGUE), érudit portugais, memb. de l'acad. d'histoire de Lisbonne, a pub. une édition des *Mémoires du roi Sebastien*, 4 vol. in-4, et de la *Biblioth. des auteurs portugais*, 1741-1752, 4 vol. in-fol.

BARBOT (JEAN), voyageur français du 15e S., est aut. d'une description de l'Amérique française et anglaise, pub. dans la *Collection des voyages* de Churchill, à Londres, et qu'il composa d'après les matériaux qu'il avait rassemblés dans ses voyages pour les compagnies françaises des Indes orientales.

BARBOTAN (CARRIS, comte de), ancien maréchal de camp, et dép. de la noblesse de Dax aux états-généraux de 1789, siégea au côté droit de l'assemblée constituante. Accusé d'être à la tête d'une conspiration factice, et traduit ensuite devant le tribunal du Gers, il avait été acquitté unanimement, lorsque le féroce Barbeau-Dubarrau, député du Gers à la convention, révolté de cet acte de justice, fit casser les juges et renvoyer le comte de Barbotan devant le trib. révol., qui le fit périr sur l'échafaud.

BARBOU. Cette famille remonte jusqu'au 16e S. JEAN, imprimeur de Lyon, donna en 1539 les *OEuvres de Clément Marot*, petit in-8. — HUGUES, fils de Jean, imprimeur de Limoges, donna en 1580 une édition des *Lettres de Ciceron à Atticus*. — JEAN-JOSEPH fut le premier des typographes de ce nom qui se fixa à Paris en 1704. — JOSEPH, son

frère, imprimeur et libraire, mourut en 1737; sa veuve lui succéda. — JOSEPH-GIRARD, neveu des deux précédens, prit l'imprimerie de Joseph son oncle. C'est lui qui entreprit la suite de la collection des classiques-Barbou, pub. de 1755 à 1775, et un grand nombre d'autres éditions estimées. — Son neveu HUGUES lui succéda. Il est mort en 1808.

BARBOUR (JEAN), théologien et poète écossais, né en 1316. David Bruce le fit son chapelain et l'employa dans plusieurs ambassades. Il a écrit en vers la vie et les actions de ce prince, imprimé à Glascow en 1672; Pinkerton en a fait une édition en 3 vol. en 1790. Barbour est mort en 1396. Sir Walter Scott le cite souvent dans son roman de *l'Antiquaire*.

BARBUD, musicien persan, vivait sous la septième dynastie des rois de Perse, et inventa une sorte de lyre appelée de son nom Barbud.

BARBUO' SONCINO ou BARBO (SCIPION), gentilhomme et jurisconsulte de Padoue dans le 16e S., dont on a: *Sommario delle vite de' duchi di Milano*, Venise, 1584, in-fol.

BARBUOT (JEAN), médecin et docteur de la faculté de Montpellier, né en Bourgogne en 1629, mort en 1665, a laissé une notice en latin sur les vertus et qualités des eaux de Sainte-Reine près Semur (Côte-d'Or), Paris, 1661, in-12.

BARCALI, surnom de *Mohammed-Ben-Pir-Ali*, musulman du 16e S. (10 de l'hég.), a composé un grand nombre d'ouvrages sur les *principes religieux du mahométisme*, etc.

BARCELLA (LOUIS), jésuite, né dans le Bressau, mort général de son ordre en 1522, passait pour le plus savant de son temps dans les langues grecque, hébraïque et chaldaïque.

BARCHAM, roi de l'Assyrie occidentale vers 1824 avant J.-C., conquit une partie du royaume de Ninive et d'Arménie, mais fut vaincu et tué par Aram, roi de ce pays.

BARCHAM, savant théologien et antiquaire anglais, mort en 1642, ministre d'une paroisse, travailla à l'histoire de la Grande-Bretagne, pub. par J. Speed. L'université d'Oxford possède aujourd'hui sa riche collection de médailles.

BARCIA (ANDRÉ-GONZALÈS de), savant écrivain espagnol, auteur de *Mémoires* pour servir à l'histoire de la *Floride, du Mexique*, etc., publ. sous le nom de *Gabriel de Cardenas*, Madrid, 1723.

BARCKAUSEN ou BARCHUSEN (JEAN-CONRAD), médecin et chimiste, né à Horn en Allemagne, en 1666, se fixa à Utrecht, où il donna des leçons de chimie jusqu'à sa mort arrivée en 1723. Il est auteur d'*Elemens de chimie*, Leyde, 1703, in-8, et 1718 in-4; d'une *Histoire de la médecine*, ibid., 1723, in-4, et de quelques autres ouvrages.

BARCLAY ou BERCLEY (ALEXANDRE), écrivain du 16e S., Ecossais selon les uns, quoiqu'il soit plus probable qu'il fût né de la famille de Bercley dans le Glouchestershire. Il voyagea en Allemagne, en Italie, et en France. A son retour, il fut prêtre du monastère de Sainte-Marie Ottery dans le Devonshire, et plus tard moine d'Ely. En 1546, il fut présenté à la cure de Baddow Magna, dans le comté d'Essex, et en 1552 à celle de Allhallows; mais il mourut quelques semaines après. Ses ouvrages sont: *le Miroir du bon ton*, contenant les quatre *vertus cardinales*, compilation qu'il traduisit en anglais du latin d'Antoine Mancinelli, in-fol., mais sans date; *Guerre de Jugurtha*, par Salluste, traduite en anglais, *le Château du travail* ... *par la Richesse, la Vertu et l'Honneur*, traduit du français; *le Vaisseau des fous*, traduit en partie de Sébast. Brandt; plusieurs églogues, dont une sur les *misères des courtisans et des cours*.

BARCLAY (ROBERT), célèbre quaker, né à Gordons-Town en Ecosse, en 1648, mort en 1690; son père, le colonel David Barclay, l'envoya encore jeune à Paris, où il fut élevé dans la religion romaine par son oncle, principal du collége écossais; mais à son retour son père lui fit changer de religion. En 1670 il publia un traité pour défendre la secte à laquelle il était attaché, intitulé: *la Vérité vengée de la calomnie*, *Catéchisme* et *Confession de foi*. Il fit impr. à Amsterdam, en 1676, l'apologie des quakers, dont on a fait une traduction en anglais en 1678, et une en franc. en 1702, in-8.

BARCLAY (GUILLAUME), conseiller et maître des requêtes du duc de Lorraine, né à Aberdeen en Ecosse en 1543, étudia à Bourges sous Cujas, et professa ensuite lui-même le droit à Pont-à-Mousson et à Angers, refusant constamment les offres brillantes du roi Jacques Ier, à condition qu'il embrasserait la religion anglaise. Mort en 1605. Ses ouvrages les plus connus sont *de Potestate papæ*, Rome, 1610, trad. en franç., 1688, in-12; *De regno et regali potestate*, Paris, 1600, in-4.

BARCLAY (JEAN), fils du précédent, né à Pont-à-Mousson en 1582, fut à la fois un savant écrivain et un poète distingué. Etant passé en Angleterre après la mort de son père, il plut à Jacques Ier, qui lui donna des emplois considérables, et ne le força pourtant pas à quitter sa religion. Ce fut un des plus redoutables adversaires du cardinal Bellarmin, qu'il suivit au tombeau en 1621. Tel était son mérite, et l'estime qu'on faisait de sa science, que malgré ses écrits contre l'ultramontanisme, Paul V l'appela à Rome. Ses ouvrages les plus importans sont: *Euphormion*, satire latine en 2 liv. dont les meilleures édit. sont celles d'Elzévir, 1637, in-12, et celle de Leyde *cum not. varior.*, 1674, in-8, trad. en français par Bérault, 1640, in-8; *Argenis*, roman en prose et en vers, et son meilleur ouvr., Leyde, 1636, in-18, et 1659, in-8. La meilleure trad. franç. est celle de Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8; 3 liv. de poésies in-4. *Icon animorum*, Londres, 1614, trad. en franç., Paris, 1625, in-8.

BARCLAY-DE-TOLLY, feld-maréchal et ministre de la guerre en Russie, parvint rapidement de grade en grade jusqu'à celui de général-major, se distingua dans la campagne de 1806 et 1807 en Allemagne, remplaça Kutusow dans le commandement en chef, et dirigea la fameuse journée de Leipsig, si désastreuse pour la France. Il commanda ensuite l'armée russe dans la Champagne en 1814, et jusqu'à la capitale, fut élevé alors à la dignité de feld-maréchal, rentra de nouveau en France à la tête de l'armée russe après la bataille de Waterloo, et reçut le titre de prince. Mort en 1818.

BARCO (ALEXIS), peintre espag. du 17e siècle, excellait dans le paysage, et peignait avec une grande facilité.

BARCO-CENTENERA (MARTIN DEL), prêtre espag. dont on a une *Hist. de la riv. de la Plata*, depuis sa découv., jusqu'en 1581, Lisbonne, 1602. — Un général bavarois de ce nom est mort en 1809 dans la campagne du Tyrol.

BARCOCHEBAS, fameux imposteur juif, qui parut dans les premiers siècles de l'église, se fit passer pour le messie, profita de son ascendant pour exciter une révolte, et se mit à la tête d'une nombreuse armée avec laquelle il résista long-temps aux Romains, mais fut enfin défait et tué par Jules Sévère, l'an 136 de J.-C.

BARCOS (MARTIN DE), abbé, neveu du célèbre abbé de Saint-Cyran, très-attaché comme lui à la cause de Port-Royal, fut pourvu de son abbaye après sa mort. Ses product. les plus import. sont la *grandeur de l'eglise romaine*, 1645, in-4; *Traité de l'autorité de saint Pierre et de saint Paul*, 1645, in-4; *l'exposition de la foi de*

l'église sur la grâce et la prédestination, Cologne, 1695, in-12 et 1700, in-8, et autres ouvrages.

BARD (Jean), médecin américain, m. en 1799, vint courageusement pratiquer son art à New-York dans le temps que la fièvre jaune faisait ses plus grands ravages et éloignait tous les médecins.

BARDANE ou VARDANE, roi des Parthes, l'an de J.-C. 47-50, fut placé par le peuple sur le trône à la place de Gotarzès, se signala par de grands exploits, mais se fit détester de ses sujets, qui le firent périr.

BARDANE, surnommé le Turk, général des troupes d'Irène, se fit proclamer empereur vers l'an 803, mais il fut bientôt obligé de se soumettre à Nicéphore, qui s'était fait proclamer vers le même temps à Constantinople. Celui-ci lui fit crever les yeux.

BARDAS, frère de l'impératrice Théodora, oncle de Photius, rétablit dans l'empire les sciences et les lettres, mais se montra fourbe, cruel et ambitieux. Il assassina, en 856, un général de l'empereur Michel, pour s'emparer de sa place, fut cause de la disgrâce de Théodora, et fit déposer le patriarche St Ignace pour mettre à sa place Photius; il périt assassiné par Basile le Macédonien, en 866.

BARDAS SCLERUS, général d'armée sous l'empereur Jean Zimiscès, se révolta après la mort de ce prince contre Basile II et Constantin le jeune, et se fit proclamer empereur en 975. Vaincu par Bardas Phocas, il se joignit ensuite à ce dernier, qui avait pris la pourpre, et partagea l'empire avec lui; mais sa mort le rendit enfin à son devoir, et il alla se soumettre à Basile, qui le traita honorablement et lui conserva sa charge de grand-maître du palais.

BARDE (Jean de la), diplomate et écrivain mort à Paris en 1692, fut successivement premier commis des affaires étrang., ambassadeur en Suisse, et député au congrès d'Osnabruck par le card. Mazarin. Il écrivit en latin l'*histoire* de son temps de 1643 à 1653, imprimée à Paris en 1671, in-4.

BARDES, prêtres et poètes des Gaulois, étaient en grande vénération chez ces peuples.

BARDESANE, hérésiarque du 2e S., né en Syrie, fut d'abord sectateur de Valentin, qu'il combattit ensuite, et créa une nouvelle secte. Ses disciples prirent le nom de Bardésianites. Eusèbe a conservé dans sa *Préparation évangélique* un morceau fort curieux de cet hérétique contre l'astrolog. Abidas. — Son fils Harmodius accrut encore ses erreurs par de nouvelles opinions. Ce fut pour affaiblir le dangereux effet que produisait parmi le peuple leur doctr., qu'ils avaient mise en vers, que St Éphrem, diacre d'Édesse, mit en vers et en musique la doctrine de l'église.

BARDET (Pierre), av., m. à Moulins en 1685, a publié un *Recueil d'arrêts*, 2 vol. in-folio, Avignon, 1773.

BARDI (Jean), littérat. et écriv. italien du 17e S., fut membre de l'académie de la Crusca, et cultiva les mathém., les b.-lettres, la poésie et la langue grecque. On croit qu'il mit en vogue les représentations tragiques en musique. On a de lui : *Discorso sopra il giuoco del Calcio fiorentino*, Venise, 1580; des *poésies*; une *comédie*, etc.

BARDI (Pierre), fut aussi de l'académie de la Crusca, et a laissé : *Discorso di Massimo Tirio, filosofo platonico*, un *Poème burlesque* sur les hauts-faits des paladins, etc.

BARDI (Ferdinand de), fils du précéd., m. en 1681, fut chambellan et conseiller du grand-duc de Toscane, Ferdinand II, et s'occupait aussi de littér. On a de lui une *Oraison funèbre de François de Toscane*, en ital., et d'autres écrits sur les événemens de son temps.

BARDI (Jérôme), moine érudit camaldule, et curé d'une paroisse à Venise, où il mourut en 1594, est aut. de plusieurs ouvr. d'histoire, entre autres : *Cronologia universale dalla creazione d'Adamo sino al 1581*; *Vittoria navale di Venezia contra imperadore Ottone*, Venise, 1619; la *Traduction* en italien du *Martyrologe romain*.

BARDI (Jérôme), prêtre et méd. ital. du 17e S., professa avec éclat la philos. dans l'univ. de Pise. Ses ouv. ont rapport à la philos. et à la méd. qu'il professa à Rome; son poème de *Xaverius Peregrinus* lui valut de la part d'Alexandre VII une pension de cinquante écus romains.

BARDI (Dea de), religieuse de Florence, cultiva dans le 15e S. la poésie ital.; elle n'est connue que par une *Ode* ou *Canzone sur la mort d'un geai*.

BARDI (François), jésuite de Palerme, m. en 1661, fut attaché au trib. de l'inquisition en Sicile. On a de lui des *Questions sur la théologie morale*, un *Traité de la conscience*.

BARDIN (Pierre), memb. de l'acad. franç., se noya en 1637 en voulant sauver M. d'Humières qui avait été son élève. Il a laissé quelques ouvrages de littérature qui font plus d'honneur à son cœur qu'à ses talens.

BARDIN (Pierre), né à Genève en 1696, m. en 1747, travailla en société avec Manget à la *Bibliotheca medica*.

BARDIN (Jean), peintre d'histoire, né à Monbar en 1732, et m. à Orléans en 1809, fut élève de MM. Lagrénée et Pierre. De rares dispositions naturelles et un travail opiniâtre lui acquirent en peu d'années un talent dont la pureté de dessin et la richesse de composition étaient le principal caractère. Mais un concours malheureux de circonstances ne lui permit pas d'arriver à toute la célébrité à laquelle il avait droit. Le tableau de *Ste Catherine au milieu des docteurs* ouvrit à M. Bardin les portes de l'académie de peinture, comme le tableau de *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père* lui avait ouvert celles de l'école de Rome; lorsque l'Institut fut établi, il y entra l'un des premiers comme correspondant. Placé à la tête de l'école des beaux-arts d'Orléans avant la révolution, M. Bardin la soutint à ses frais pendant cette désastreuse époque. Outre un grand nombre de tableaux dont quelques-uns reçurent une approbation générale, il a laissé une précieuse collection de dessins restés dans sa famille, et dont la publicité aurait placé l'auteur au premier rang des artistes les plus distingués.

BARDON (Michel-Fr.-d'André), peintre, élève de Vanloo et de Troy, m. à Marseille en 1783, fut prof. d'histoire à l'école de peinture. On a de lui entre autres : de l'*Utilité d'un cours d'histoire pour les artistes*, 1751; *Anecdotes sur la mort de Bouchardon*, 1764; *Vie de Vanloo* (Carle), 1765; *Traité de peinture*, ibid.; *Histoire universelle relative aux arts*, 1769; *Costumes des anciens peuples*, 1792, édition augmentée par Cochin.

BARDON DE BRUN (B.....), auteur d'une tragédie en cinq actes et en vers intit. *St Jacques*, Limoges, 1596, in-8.

BARDOZZI (Jean de), ancien direct. du gymnase royal, conserv. de la biblioth. de Lentschau en Hongrie. M. à Pest en Hongrie en 1821, âgé de 81 ans. On lui doit plusieurs écrits intéressans sur l'*Hist. de Hongrie*.

BARDY (Jean), conseiller au parlement de Toulouse, ayant signé les protestations de cette comp. contre les décrets de l'assemblée constituante, fut condamné à mort à 85 ans par le trib. révolutionnaire en 1794.

BARDYLIS, chef de brigands qui devint souverain de l'Illyrie, vainquit Perdiccas, roi de Ma-

cédoine, et s'empara de ses états l'an 359 av. J.-C. Mais Philippe, frère de Perdiccas, lui enleva ensuite ses conquêtes. On croit qu'il ne survécut pas long-temps à sa défaite.

BARDZINSKY, dominicain polonais du 17e S., traduisit en polonais la *Pharsale* de Lucain, les *tragédies* de Sénèque, la *Consolation de Boèce*, Thorn, 1691 à 1696.

BAREBONE (P.-G.), rebelle et fanatique, fut un des membres les plus furieux du parlement de Cromwell, et à la tête d'une populace effréuée fit trembler Monk lorsqu'il vint rétablir la royauté; mais ce général le fit bientôt rentrer dans l'obscurité dont il n'était sorti que par ses crimes.

BARENNES (Raymond de), né à Bordeaux, procureur syndic du département de la Gironde en 1790, fut député à l'assemblée législative, et ensuite membre du conseil des cinq-cents en 1798. La plupart de ses rapports eurent lieu sur des matières judiciaires. M. conseiller des prises en 1800.

BARENTIN (C.-L.-F. de P. de), avocat-général au parlement, et président de la cour des aides, fut nommé en 1788 garde-des-sceaux en remplacement de M. de Lamoignon. Après avoir prononcé un discours plein de modération à l'ouverture des états-généraux, et essayé vainement de rapprocher les trois ordres, il échappa à l'orage qui grondait sur sa tête en donnant sa démission. Il émigra ensuite en Piémont, en Allemagne et en Angleterre, et rentra en 1814 en France où Louis XVIII le nomma chancelier honoraire. Mort en 1819.

BARENTIN MONTCHAL (le vicomte de), lieutenant-général et grand-croix de St-Louis, né en 1737, d'une famille dont les trois branches servaient avec distinction dans les armées de terre et de mer, et siégeaient dans la haute magistrat. Il fit la guerre de sept ans comme capitaine de caval., et fut ensuite officier supérieur dans la compagnie écossaise des gardes du corps des rois Louis XV et Louis XVI. A l'époque de la révolution, il servit dans l'armée des princes, à celle de Condé, et commanda le détachement qui servait de garde à Mittau au roi Louis XVIII. Son grand âge ne l'empêcha point de reprendre son rang dans la première compagnie des gardes-du-corps en 1814; il ne prit sa retraite qu'en 1816. Il est m. à Paris au mois de mars 1824. Nous avons de lui : *Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique*, fait en 1784, trad. de l'anglais de J.-F.-D. Smith, Paris, 1791, 2 vol. in-8; *Géographie anc. et histor.*, d'après les cartes de D'Anville, Paris, 1807, 2 vol. in-8, atlas in-fol.

BARENTSEN (Thierry) le Sourd, peintre holl. du 16e S., dont il y a un tableau à l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, représ. une sédition arrivée en 1555.

BARENTSEN (Thierry), fils du précéd., né en 1534, alla se former en Italie près du Titien, qui estimait beaucoup ses talens, et revint ensuite s'établir à Amsterdam, sa patrie, où il se maria avantageusement, et mourut en 1592. Ses meilleurs compositions sont une *Chute des anges rebelles* pour la communauté des Arquebusiers; une *Judith*; le *Portrait du Titien* et beaucoup d'autres.

BARET (N.....), né à Boulogne-sur-Mer, s'était disting. par des succès littér., lorsqu'il pub. d'abord en 1785 à Malines un journal intit. : le *Courrier de l'Escaut*, très en vogue dans le temps, et qui subsiste encore sous le nom de *Courrier Belge*; il contribua ensuite à la rédaction des *Ephémérides de l'humanité*, et aux *Annales de la monarchie*. Lors de l'entrée de Dumouriez en Belgique, il fit partie des clubs de Bruxelles, fut accusateur public du tribunal révolut. d'Anvers, et député au corps législatif. Il venait d'être nommé tribun sous le gouv. consulaire lorsqu'il mourut à Valenciennes en 1799.

BARETTI (Joseph), littérat. et poète ital. du 18e S., réussissait également bien dans le genre sérieux et le genre burlesque. Il quitta Turin, sa patrie, pour venir à Londres, où il ouvrit une école italienne. On a de lui une *Traduction des tragédies* de P. Corneille en ital., Venise, 1748, 4 vol., celle de l'*Art d'aimer* d'Ovide, et des *Poésies badines*, Turin, 1750; des *Gramm.* et *Dictionn. anglais-ital.*; *Voyage de Londres à Gènes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, trad. en fr., 1778; *Mœurs et coutumes d'Italie*, trad. en français, 1773. Mort en 1789.

BARGAGLI (Scipion), gentilh. et écriv. siennois, l'un des membres les plus illustres de l'académie *degli Intronati*. On a de lui des *discours* academ. et nécrologiques; *il Turamino*, où il prouve que la langue italienne est plutôt siennoise que toscane; une traduction italienne du *Jephté* de Buchanan, Venise, 1601, et autres *tragédies* et *comédies* restées manuscrites dans la biblioth. *Caponi*.

BARGAGLI (Jérôme), frère du précédent, jurisc. et membre de la même acad., m. en 1586, fut auditeur de rote à Gênes, et revint ensuite à Sienne professer le droit et cultiver la littér. Il a donné : *Dialogo de Giuochi che nelle vegghie sanesi si usano di fare*, Sienne, 1572; des *comédies* et des *poésies lyriques*, insérées dans divers recueils.

BARGEDÉ (Nicolas), av. de Vézelay au 16e S., s'occupait également de littérature. On a de lui *le Moins que rien*, poème, Paris, 1550; des *Odes*, des *Eglogues*, etc.

BARGEDÉ (Hélie), fils du précédent, bailli de Vézelay, a composé un poème intit. : *la France triomphante*, et d'autres *Poésies* non imprimées.

BARGIUS (Thomas), théol. danois, m. en 1661, est auteur de divers *ouvrages* de controverse.

BARGRAVE (Isaac), doyen de Cantorbéry, né à Bridge dans le comté de Kent en 1586. Il fut recteur d'Elythorne dans le comté de Kent, ministre de Ste-Marguerite à Westminster, et doyen de Cantorbéry. Il mourut en janvier 1643.

BARIER (Fr.-Jul.), habile graveur du roi en pierres fines dont on a divers compos. d'un fini précieux. Mort à Paris en 1746.

BARING (Daniel-Evrard), bibliothécaire à Hanovre, où il mourut en 1753, se livra à l'étude de l'histoire et de la diplomatique, pub. une *Hist. ecclésiastique et littéraire de Hanovre*, Hanovre, 1748, et *Clavis diplomatica*, etc., ibid., 1754, 2 vol. in-4.

BARISANUS (F.-D.), doct. en méd., né dans le Montferrat, et m. à Turin dans le 17e S., a laissé : *Hippocrates medico-moralis*, Turin, 1682, in-4; *Tractatus de thermis Valderianis*, ibid., 1690.

BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la famille Sardi de Pise, qui avait conquis cette île sur les Sarrasins, s'engagea à payer à l'empereur Frédéric Barberousse, un tribut de 4000 marcs d'argent, pour qu'il le maintînt dans ses états. Les Génois ayant équipé une flotte, et avancé la somme dans l'espoir de soustraire l'île aux Pisans, le promenèrent long-temps sur les côtes, en le retenant comme ôtage; et, voyant que personne ne prenait les armes pour lui, le ramenèrent à Gênes, où il mourut en prison.

BARISONI (Albertin), noble padouan, m. en 1667, évêque de Cénéda dans l'état vénitien. On lui doit une édition de la *Secchia rapita* du Tassoni, son ami, avec des notes, Paris, 1622; *l'Elogé de la poésie*, Padoue, 1619; *de Archivis antiquorum commentarius*, Venise, 1737, in-fol., dans les *Nova suppl.* de Polemi.

BARJAUD (J.-B.), littérateur, m. à l'armée en 1812, dans la force de l'âge et du talent. On a de lui : *Poésies nouvelles*, ou *les premiers essais d'un jeune littérateur*, Paris, Laurens jeune, 1805, in-8; *Homère*, ou *l'origine de l'Iliade et de*

l'Odyssée, poème, suivi de *fragmens* d'un poème intitulé *Charlemagne*, Paris, 1811, in-18; *Odes nationales*, 1811, in-8; *le Bavard et l'Entêté*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1809, in-8; et plusieurs *pièces* relatives aux circonstances.

BARJONE, surnom donné dans l'Écriture à St Pierre.

BARJÉSU, faux prophète juif que St Paul priva de la vue à Paphos, parce qu'il s'opposait à la prédication de l'évangile.

BARKER (Samuel), savant anglais, né à Lyndon, épousa la fille du célèbre Whiston. Il passa de longues années à préparer une grammaire de la langue hébraïque. Sa mort, qui arriva en 1760, l'empêcha de la terminer. En 1761 furent publiés *Poesis vetus hebraica restituta; accedunt quædam de carmine Anacreontis; de accentibus græcis, de scripturâ vetere Ionicâ, de litteris consonantibus et vocalibus, et de pronunciatione linguæ hebraicæ.*

BARKER (Thomas), fils du précédent, auteur de plusieurs poésies agréables, et membre de la société royale. Il était d'une constitution fort délicate; mais s'abstenant de viande, il vécut jusqu'à l'âge de 88 ans. Il mourut à Lyndon en 1809. Ses ouvr. sont: *Le devoir et les bienfaits du baptême; le Messie*, 1 vol. in-8.

BARKHEY (Nicol.), théologien luthérien, m. à la Haye en 1788, est auteur de *bibliotheca Bremensis et Hagana*, in-12; *museum Haganum*, in-12.

BARKO (Vincent), général hongrois, né en 1719, et feld-maréchal lieutenant sous Marie-Thérèse, se distingua à la bataille de Cosel, où il fit prisonnier le général Zettwitz, eut ensuite le commandement de la Hongrie, et mourut à Pest en 1797.

BARKOK, premier sulthan de la dynastie des Mamlouks circassiens en Egypte, mort en 1399. Esclave circassien, il s'éleva aux premières dignités de la milice des Mamlouks, et chassa du trône le sulthan Hadjy, de la dynastie des Mamlouks baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections suscitées par les principaux émirs égyptiens, mais il en triompha, et finit par régner avec quelque tranquillité. Il rétablit l'ordre dans l'état, et, quoiqu'il eût aboli beaucoup d'impôts, il laissa 400,000 pièces d'or dans son épargne. Son fils Farady lui succéda.

BARKSDALE (Clément), théologien anglais, m. en 1687, a donné *la Vie de Grotius; le Memorial des honnêtes gens*, et d'autres écrits sur les hommes savans de son temps.

BARKYAROCK, quatrième chah de Perse, de la dynastie des Seldjioucides, monta sur le trône en 1092, et fut contraint de partager ses états avec ses deux frères Mohammed et Sandjar. Il mourut en 1104.

BARLAAM (St), martyr sous Dioclétien, se laissa brûler la main dans laquelle on avait placé des charbons ardens plutôt que de sacrifier aux idoles.

BARLAAM, moine grec de l'ordre de St-Basile au 14e S., fut envoyé, en 1339, dans l'occident par Andronic le Jeune, pour demander du secours contre les Turks et proposer la réunion des deux églises; il fut à son retour condamné comme hérétique et exilé par les partisans de Georges Palamas, pour un point de dogme. Il est le premier qui ait fait naître en Italie la littérature grecque. Il eut pour disciples Pétrarque et Boccace.

BARLAAM, ermite indien, dont la vie a été écrite par J. Damascène, ouvrage très-goûté des chrétiens d'Egypte, traduit en cophte et en franç. par le P. Antoine Girard, jésuite.

BARLÆUS (Gaspard), ministre hollandais, prof. de philosophie à Amsterdam où il mourut en 1648, a laissé *Histoire du Brésil*, en latin, Amsterdam, 1647, in-fol.; *Medicea hospes* en l'honneur de Marie de Médicis, ib., 1638.

BARLÆUS (Lambert), frère du précédent, né en 1595 à Bommel, fut prof. de grec à Leyde. Il y publia le *Timon de Lucien*, 1652 et 1687; *Comment. sur la Théogonie d'Hésiode*, 1658.

BARLAND ou BAARLAND (Adrien), savant littérateur hollandais, m. à Louvain en 1542, dont on a un grand nombre d'écrits, entre autres *Chronicon ducum Brabantiæ*, traduit en français, Anvers, 1612, in-fol.; *Chronologia ab orbe condito; de litteratis Romæ principibus*, et autres *opuscules historiques* réunis en 1 vol. in-8, Cologne, 1603.

BARLAND (Michel de), jurisconsulte de Baès, était aussi bon poète. Ses *poésies mêlées* ont été publiées à Dordrecht, 1658.

BARLAND (Hubert), médecin zélandais, exerça son art à Namur, et traduisit du grec le livre de Galien *de medicamentis paratu facilibus*, Wexiæ, 1535.

BARLES (Louis), médecin et habile praticien français du 17e S. On a de lui deux ouvrages *sur la génération*, qui ont été réunis dans l'édition de Lyon, 1680, 4 vol. in-12.

BARLESIO (Marin), écrivain de Scutari, a donné *De vitâ et laudibus Scanderbergii*, Strasbourg, 1537, in-fol., traduit en franç. par le P. Duponcet, 1709, in-12; *de expugnatione Scodrensi* (du siége de Scutari), Bâle, 1556; ces deux ouvrages abrégés par G. B. Pontanus, Hanau, 1609; *Chronicon Turcicum*, Francfort, 1578.

BARLETTA (Gab.), prédicateur dominicain à Naples au 15e S., se fit une grande réputation par des sermons qu'on ne lit plus aujourd'hui que pour le burlesque qu'ils contiennent. Il y en eut pourtant alors plus de 20 éditions, dont les meilleures sont celles de Lyon, 1536; Venise, 1571, in-8.

BARLETTI DE SAINT-PAUL, savant littérat. et écrivain, originaire de Naples, né à Paris en 1734, se fit remarquer de bonne heure par sa prodigieuse facilité et fit les plus brillantes études sous la direction de l'abbé Pluche, du P. Vinot, et de Dumarsais. Se consacrant entièrement à la carrière de l'instruction, il conçut de bonne heure un plan d'amélioration de l'enseignement. Il avait déjà composé une *Encyclopédie de la jeunesse*, en 18 vol., dans laquelle il développait un nouveau système d'éducation, lorsqu'il fut nommé, en 1756, sous-instituteur des enfans de France. Mais, ayant éprouvé beaucoup de désagrémens et de persécutions relativement à l'impression de ce gr. ouvr., qui n'eut jamais lieu, il passa en Espagne en 1770, et fut nommé professeur de belles-lettres à Ségovie, place dont il se démit 3 ans après. Son *Nouveau système typographique*, qu'il publia en 1776, in-4, lui valut une gratification de 20,000 fr. Son mérite fut même respecté pendant la révolution, et il fut successivement membre du jury d'instruction publique en 1793, et professeur de grammaire et de logique à l'école centrale de Fontainebleau. Barletti est m. en 1808, sans avoir pu exécuter son vaste plan d'éducation dont M. Sicard avait cependant rendu, en 1802, un compte favorable. Les autres productions remarquables de ce laborieux écrivain sont: *Moyen de se préserver des erreurs de l'usage dans l'instr. de la jeunesse*, Bruxelles, 1780, in-4; *Les dons de Minerve aux pères de famille*, 1782; *Plan d'une maison d'éducation*, 1784, etc.

BARLOTTA (Joseph), poète sicilien, né en 1524, s'exerça sur des sujets pieux. On a de lui un poème *sur le massacre des Innocens*, sous un

litre singulier, Trapani, 1695, in-4; des *sermons* et un rec. de *poésies diverses*, *sonnets*, *odes*, etc.

BARLOW (Thomas), théologien anglais, mort évêque de Lincoln en 1691, se signala par ses écrits contre la doctrine catholique. Les principaux sont : *De la tolérance en matière de religion*, 1660; *Principes et doctrines de la cour de Rome sur la déposition des rois*, trad. de l'anglais par de Rosemond, 1679, in-8; *Excercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, Oxford, 1658, in-4.

BARLOW (François), peintre angl. du 17e S., né dans le Lincolnshire, s'appliqua à peindre les animaux, et se fit remarquer par la correction de son dessin; mais il péchait entièrement par le coloris. Haller a beaucoup gravé d'après lui. — On attribue à un autre Barlow, habile horloger, l'invention des montres à répétition.

BARLOW (Joel), auteur américain et ministre presbytérien, né dans l'état de Connecticut en 1756. Avant de se faire déiste, il avait trad. en vers les *Psaumes* chantés dans les églises de la Nouvelle-Angleterre. Envoyé en 1811 comme ministre plénipotentiaire à la cour de Napoléon, alors en guerre avec la Russie, il le suivit jusqu'à Wilna. Cette journée fut funeste à Barlow, il y périt en décembre 1812. On a de cet écrivain la *Vision de Colomb*, poëme qu'il augmenta dans la suite et publia sous le titre de *Columbiade*; *Avis aux ordres privilégiés*; *Conspiration des rois*; *Lettres à la convention nationale*; *Reminiscence royale*; *Lettres aux Piémontais*. Il a aussi traduit en angl. *les Ruines des empires*, de Volney.

BARLOWE (Guill.), savant prélat anglais du 16e S., m. évêque de Chichester en 1638, fut tour à tour protestant et catholique, et mena une vie extrêmement agitée sous les différens règnes depuis Henri VIII jusqu'à Elisabeth. On a de lui quelq. écrits obscurs contre le sacrifice de la messe et le rit catholique.

BARLOWE (Guill.), physicien anglais, fils du précédent, entra dans les ordres, et devint archidiacre de Salisbury. Il est le premier qui ait écrit sur les propriétés de l'aimant. Ses découvertes à cet égard ont été insérées dans l'*Aide du navigateur*, Londres, 1597; et *Avertissement magnétique*, ib. 1616. Mort en 1625.

BARNABÉ (St.), un des premiers disciples des apôtres, après la m. de J.-C., était juif et établi dans l'île de Chypre. Ayant embrassé la foi, il fut nommé apôtre des gentils avec St Paul, voyagea avec lui dans différens pays, et fut martyrisé dans l'île de Chypre.

BARNARD (Jean), né de parens quakers dans le Berkshire en 1685, quitta cette secte et rentra dans l'église anglicane. Député par le corps des marchands de vins pour présenter à la chambre des lords leurs observations sur un bill qui les concernait, il montra tant de talens qu'il fut élu en 1722 membre du parlement par la cité, chev., lord-maire de Londres et alderman. Il mérita pour sa bonne administ. le nom de *Père de la cité*, et m. en 1766.

BARNARD (Jean), aut. ecclés. du 17e S., dont on a un ouvr. latin intit. : *Censura Cleri*, contre les prêtres de mauvaises mœurs, Londres, 1660, in-4; *Theologico-historicus*, Londres, 1683, in-8, et autres ouvrages.

BARNARD (Théodore), peintre hollandais, élève du Titien; il s'établit en Angleterre, où on lui attribue les tableaux de la cathédrale de Chichester.

BARNARD (Édouard), ministre du St-Evangile, dans l'état de Massachusetts, m. en 1744. On a de lui quelques *Sermons*.

BARNARD (Jean), également ministre de Massachusetts, fut un des plus célèbres théologiens de l'Amérique, et très-savant en mathématiques et en archit. navale. Il a laissé un grand nombre de *Sermons*, et un tableau des ministres célèbres de la Nouvelle-Angleterre, qui se trouve dans la Collection historique de l'état de Massachusetts.

BARNARD (Thomas), ministre dans le même état, m. en 1776, dirigea long-temps l'église de Salem, et acquit une grande réputation de piété.

BARNAUD (Nicolas), méd. protestant, né à Crest en Dauphiné dans le 16e S. Il s'appliqua long-temps à la recherche de la pierre philosophale, et fit des livres d'alchimie. Après la journée de la St-Barthélemy, il se réfugia à Genève où il fit imprimer, sous le nom d'Eusèbe Philadelphe, *le Réveil-Matin des Français et de leurs voisins*, Edimbourg, 1574, in-8, en 2 dialog., dont le 1er avait paru en lat. dès 1573, dirigé contre les auteurs des massacres. On lui attribue un ouvr. fort rare intit. : *le Miroir des Français*, 1582, in-8, publ. sous le nom de *Montand*. Il y présente le tableau de la France sous Henri III; et les remèdes qu'il propose ont une analogie singulière avec ceux de notre révolution. Delisle de Sales a fait une analyse de ce *Miroir* dans son ouvrage intitulé *Malesherbes*, Paris, 1803, in-8. Barnaud est du nombre des auteurs auxquels on attribue le fameux traité *De tribus impostoribus*, qui est resté inconnu jusqu'à ce jour.

BARNAVE (A.-P.-J.-M.), avocat au parlem. de Grenoble, élevé dans le protestantisme, fut élu en 1789 député à l'assemblée constituante où il brilla par ses talens oratoires, lutta même contre Mirabeau. Il fut nommé avec Pétion et Latour-Maubourg pour aller au-devant de Louis XVI, arrêté à Varennes. Mais dès lors l'aspect des malheurs de la France lui fit changer d'opinion; il combattit pour l'inviolabilité du roi, et prédit les malheurs qui allaient éclater. Il se retira après l'assemblée constituante à Grenoble où il se maria, mais, après le 10 août, le tribunal révolutionn. l'arracha de sa retraite et le condamna à mort à Paris le 29 octobre 1793. Il y marcha avec fermeté, et ne put fléchir ses bourreaux par son éloquence.

BARNER (Jacq.), méd. et chimiste, né en 1641 à Elbing en Prusse, m. vers 1686, enseigna d'abord la chimie à Padoue, professa ensuite la médecine et la philosophie à Leipsig, et revint dans sa patrie. On a de lui un grand nombre d'ouvr. de médecine et de chimie, en lat., publ. à Augsbourg, Padoue et Nuremberg, de 1667 à 1689. Le plus remarquable est *Chimia philosophica*, etc., Nuremberg, 1689, in-8.

BARNES ou BERNERS (Juliana), d'une famille noble du comté d'Essex au 14e S., fut prieure du couvent de Sopewal, et composa divers *Traités* sur la fauconnerie, la chasse, etc., impr. au monastère de St-Alban en 1481, in-fol., et souvent réimpr.

BARNES (Robert), chapelain du roi d'Angleterre Henri VIII. En 1535, il fut envoyé par ce monarque en Allemagne pour conférer avec les théologiens de Wittemberg sur l'affaire de son divorce, et prit sur lui de supprimer celles de leurs conclusions qui n'étaient pas favorables aux vues du roi. En 1540, l'évêque Gardiner s'étant élevé en chaire contre les opinions de Luther, Barnes s'empressa de le réfuter dans un sermon composé sur le même texte; il lui fut enjoint de se rétracter; il le fit, mais d'une manière si ambiguë, qu'il soutenait d'un côté ce qu'il rétractait de l'autre. Il fut envoyé à la Tour de Londres par ordre du roi, et bientôt après condamné, sans examen et comme hérétique, à périr dans les flammes. On a de lui plusieurs ouvr., entre autres : *Vitæ romanorum pontificum*, publ. en lat. à Wittemberg en 1536, avec une préface de Luther.

BARNES (Jean), bénédictin anglais, né dans la province de Lancastre vers la fin du 16e S., prof.

long-temps la théol. dans une maison de son ordre à Douai, d'où il repassa en Angleterre. En 1624, il fut obligé de se réfugier à Paris pour éviter les poursuites de l'inquisition ; il y fut arrêté. Le nonce du pape le fit transférer à Rome et mettre dans les prisons du St-Office, où il m. après 30 ans de captivité. Il s'était fortement prononcé contre les opinions ultramontaines, dans un traité anglais sur la suprématie des conciles.

BARNES (JOSUÉ), né à Londres en 1634, m. en 1712, prof. de grec à l'université de Cambridge. Il s'était distingué de bonne heure par une grande connaissance de cette langue, qu'il parlait avec une rare facilité. Le docteur Benthley disait de lui qu'il savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes. Il a donné des édit. d'Anacréon et d'Euripide ; celle d'Homère, *Homeri opera*, grec et lat., Cambridge, 1710, 2 vol. in-4, est une des plus complètes de ce poète.

BARNEVELDT (JEAN D'OLDEN), grand-pensionnaire de Hollande, magistrat sav. et intègre et négociateur habile, né en 1549, fut le fondateur de la liberté de sa patrie. Il se distingua de bonne heure par sa fermeté et sa profonde pénétration dans les charges importantes qui lui furent confiées, et mérita de jouir dans sa république naissante d'un crédit acquis par 30 années de services signalés. Après l'avoir sauvée des projets ambitieux de Leicester, général des Anglais et favori d'Elisabeth, il observa les desseins secrets de Maurice de Nassau, stathouder, malgré les efforts duquel il conclut, en 1609, une trève de 12 ans avec l'Espagne, qui reconnut l'indépendance des Pays-Bas. Il en résulta une rivalité funeste dans l'état qui le plaça à la tête des républicains, et divisa la Hollande en deux partis, que les querelles théologiques survenues dans le même temps, firent désigner sous le nom d'arminiens et de gomaristes. La république fut inondée d'écrits injurieux et de libelles diffamat., dirigées surtout contre Barneveldt. Celui-ci pressentit dès lors la ruine de la liberté ; mais espérant préserver la constitution des dangers qui la menaçaient, il hâta l'ouverture des états-généraux. Maurice, étant parvenu de son côté à convoquer, en 1618, le synode de Dordrecht, composé des députés de presque toutes les églises calvinistes de l'Europe, les arminiens y furent condamnés, et Barneveldt, leur chef, jugé par 26 commissaires, condamné à mort comme coupable d'avoir livré sa patrie aux Espagnols, et décapité le 13 mai 1617, à l'âge de 72 ans.

BARNEVELDT (GUILL.), fils aîné du préc., entreprit de venger la mort de son infortuné père sur celle de Maurice, et se mit à la tête des arminiens opprimés ; mais il ne put exécuter son dessein, la conspiration fut découverte. Il parvint cepend. à se dérober aux poursuites. Ce fut René, le 2e fils de Barneveldt, auquel son projet avait fait horreur, qui périt à sa place sur l'échafaud, en 1623, malgré les larmes d'une mère désolée.

BARNSTORF (BERNARD), naturaliste allemand du 18e S., a publ. un ouvr. intit. *Programma de resuscitatione plantarum*, Rostock, 1703.

BARO (SPARANO), jurisconsulte ital., chancelier de Charles d'Anjou, duc de Provence, a laissé un *Corps des lois et coutumes de Bari*, et un *Rosaire des vertus et des vices*, Venise, 1571.

BARO (BALTHAZAR), né à Valence en 1600, fut d'abord secrétaire de d'Urfé, et acheva après sa mort le roman d'*Astrée*, dont l'aut. n'avait terminé que les 4 premières parties. Il le publié en 1647, 5 vol. in-8, fut reçu à l'académie française et nommé chancelier de l'univ. à Montpellier, où il m. en 1650. On a encore de lui un grand nombre de *Pastorales*, *tragédies*, *poèmes et odes* en l'honneur du cardinal de Richelieu, 1637, in-4.

BAROCCI (FRÉDÉRIC), peintre ital. et naturaliste d'Urbin, dit le Barroche, chef d'une famille qui compte plusieurs hommes habiles dans la sculpture, la ciselure, l'horlogerie, les mathém., se forma de bonne heure par les études de Raphaël et du Titien. Le pape Pie IV l'appela à Rome, où il exécuta plusieurs grands tableaux, au palais de Belvedère. Quelques peintres, envieux de ses succès, l'ayant empoisonné dans un repas, il ne fut rappelé à la vie par le cardinal de la Rovère, son protecteur, que pour languir jusqu'à sa mort, arrivée en 1512. On estime surtout de lui une *Descente de croix*, au Musée royal ; *le Martyre de St Vital*, etc.

BARON (MICHEL BOYRON, dit), père du célèbre acteur Baron. Fils d'un marchand mercier d'Issoudun, n'était pas destiné à la profession de comédien ; mais étant allé à Bourges, il fut si charmé de quelques pièces qu'il y vit représenter, qu'il alla offrir ses services à la troupe. Il fut accepté, et courut la province pendant plusieurs années. Ses talens ayant attiré l'attention, on l'engagea à venir débuter à l'hôtel de Bourgogne, où il obtint un grand succès. Il mourut en 1655. Baron jouait les rôles de rois et de paysans.

BARON (MICHEL BOYRON, dit), fils du précédent et comme lui comédien, naquit à Paris en 1653. L'élève et l'ami du premier comique de la France, Baron se montra digne d'un maître tel que Molière. Il contribua à fixer parmi nous le vrai ton de la déclamation; l'art avait perfectionné les dons heureux qu'il tenait de la nature. Jamais acteur n'eut une figure plus noble, une taille plus imposante, une voix plus sonore, un jeu plus séduisant, un geste plus naturel, une intelligence plus parfaite. Après avoir parcouru quelque temps la province, il vint débuter à Paris en 1670 sur le théâtre du Palais-Royal. Le premier rôle important qu'il y joua fut celui de Domitien dans *Tite et Bérénice* de Corneille. A la mort de Molière, il passa dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où, depuis 1680 jusqu'en 1691, époque de sa retraite, il créa avec une supériorité admirable un grand nombre de premiers rôles. Après s'être éloigné 29 ans du théâtre, ce grand comédien y reparut le 10 avril 1720 dans le rôle de *Cinna*, et l'on trouva que, pendant une inaction de 29 années, il n'avait rien perdu de ce beau talent qui l'avait fait admirer de la génération précédente.

BARON (BONAVENTURE), moine irlandais du 17e S., a publ., en latin, plusieurs ouvr. en prose et en vers, dont les plus remarquables sont *Opuscula varia*, Wurtzbourg, 4 vol. in-fol. ; le 4e parut à Lyon en 1688.

BARON (ROBERT), écriv. anglais, vivait sous le protectorat de Cromwell, a publié un roman intit. l'*Académie cyprienne*.

BARON (FRANÇOIS-EGUINARD), professeur de droit à Bourges, m. en 1550, dont les œuvres ont été publ. en 3 vol. in-fol. en 1562.

BARON (FRANÇ.), consul de France à Alep, fut envoyé par Colbert à Surate, en 1671 ; il y fit prospérer le commerce français pendant ses douze années d'administration, et y mourut en 1683.

BARON (JEAN), graveur, né à Toulouse en 1631, étudia son art à Rome, où il se fixa. On a de lui plusieurs pièces d'après Le Bernin et Le Poussin, etc.

BARON (BERNARD), graveur français du 18e S., se fixa à Londres, où il m. en 1766. Parmi les pièces que l'on a de lui, il faut remarquer *Charles Ier, roi d'Angleterre*, d'après Van Dyck ; *Jupiter et Antiope ; la Famille du comte de Nassau*, d'après le Titien ; *les Joueurs de cartes*, d'après Téniers.

BARON (VINCENT), dominicain du diocèse de Rieux, aut. d'une *Théologie morale*, Paris, 1666, 5 vol. in-8. Mort en 1674.

BARON (HYACINTHE-THÉODORE), professeur et doyen de la faculté de médecine de Paris. Mort

en 1758, âgé de 73 ans. Il publia en latin une *Dissertation académique* sur le chocolat, en 1739.

BARON (Hyac.-Théod.), fils du précédent, mort à Paris en 1787, était habile médecin et aut. de quelques ouvrages de médecine.

BARON D'HÉNOUVILLE (Théod.), frère du précédent, méd. de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences, né en 1715 et m. en 1768, a publ. une édit. du *Cours de chimie* de Lemery, augmentée, Paris, 1756, in-4, et une autre de la *Pharmacopée* de Th. Fuller, en lat., Paris, 1768, in-12, et plusieurs autres écrits insérés dans *les Mémoires de l'Academie des sciences.* Ses connaissances étaient très-étendues en chimie et en pharmacie. — Il y eut encore un méd. de ce nom dans le 16e S., qui publia en 1609 un ouvrage intit.: *De operationis meiendi triplici læsione et curatione*, in-4.

BARON (Richard), écriv. politique, né à Leeds dans le Yorkshire, m. en 1768, a publ. une collection de petits traités sous ce titre: *The pillars of priestcraft and orthodoxy shaken.* On y ajouta deux autres vol. par souscription après sa mort.

BARONI (Adrienne-Basile), surnommée la Belle Adrienne, née à Mantoue, s'attira par ses grâces et ses talens les hommages des poètes de son temps. Le recueil des vers qui lui furent adressés parut en 1623, en 1 vol. in-8.

BARONI (Léonore), fille de la précédente, habile cantatrice du 17e S., se fit également admirer par ses talens naturels et les plus excellentes qualités du cœur et de l'esprit.

BARONI (C.-G.-Antonio), peintre ital., m. en 1759, élève de Balestra, dont il eut les défauts, ne fut qu'un artiste du 3e ordre. Ses meilleures compositions sont une *Cène* à Notre-Dame de Lorette, un *Elie*, un *Elisée*, etc.

BARONI (Théod.), ecclésiastique italien, m. à Mantoue en 1774, a laissé un recueil de *Thèses* philosophiques et une *Dissertation* sur le culte rendu aux martyrs par les premiers chrétiens.

BARONIO (Vincent), méd. italien du 17e S., s'est fait connaître par un ouvr. intit.: *De pleuripneumonià anno* 1623 *Flaminiam infestante, et à nomine observatâ*, etc., Forolivii, 1638, in-8.

BARONIUS (César), né en 1558 à Sora, dans le royaume de Naples, fut un des premiers disciples de St Philippe de Néri, fondateur de l'oratoire d'Italie, et général après lui de cette congrégation. Clément VIII, dont il était le confesseur, le nomma cardinal et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave de Léon XI, et dans celui de Paul V, il eut plus de trente voix pour la tiare. Il travailla jusqu'à sa mort, en 1607, à ses *Annales ecclésiastiques*, en 12 vol. in-fol., qui vont jusqu'en 1198, et dont le 1er parut à Rome en 1588. Cet ouvrage renferme beaucoup de fautes de chronologie et d'histoire; mais il suppose des recherches immenses; il est classique dans son genre. Les plus belles édit. sont celles de Rome, 1586, et d'Anvers. On préfère la 1re, parce qu'on y trouve le *Traité de la monarchie de Sicile*, qui a été omis dans la 2e édit., après avoir été supprimé par une ordonnance du roi d'Espagne. On doit encore à ce savant cardinal *le Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol.

BARONIUS (Juste), né dans le duché de Clèves, vivait vers 1604; il abjura le calvinisme entre les mains du pape Clément VIII et du card. Baronius, qui lui servit de parrain. Il a publ. *les Motifs de sa conversion*, un *Traité des préjugés contre les hérétiques*, et un *Recueil* de lettres en lat., Mayence, 1603, in-8.

BARONIUS (Dominique), prêtre et prédicateur florentin au 16e S., écrivit contre l'église romaine, et partagea les erreurs religieuses des Vaudois.

BARONIUS (Franç.-Manfredi), écriv. sicilien du 17e S., m. en 1654, a publ. divers ouvr. historiques sur la Sicile, cités par Mazzuchelli.

BAROR, prince tributaire d'Arménie, succéda à son père Sgaorty, et se ligua avec Arbace, Béleusis et Paramaz, pour renverser l'empire d'Assyrie. Ninive tomba en leur pouvoir, et la puissance de Sardanapale fut renversée. Baror se fit déclarer roi à sa place, l'an 747 av. J.-C., et m. après 43 ans de règne.

BAROTTI (J.-And.), littérateur ital., né dans le 18e S. à Ferrare, fut bibliothécaire de cette ville, où il composa un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont: une *Dissertation* italienne sur le proverbe: *Nul n'est prophète dans son pays*, Ferrare, 1729; *Défense des écrivains ferrarais*, insérée dans le recueil des *Esami di varij autori*, etc., Venise, 1739, in-4; *Disc. académique sur l'empire des femmes*, Bologne, 1745, in-8, et d'une trad. italienne de la *Manière de bien penser*, du P. Bouhours, Modène, 1745, in-4.

BAROU DU SOLEIL (Pierre-Ant.), procureur du roi au présidial de Lyon, né dans cette ville dans le 18e S., a traduit quelques ouvr. anglais, et publié un *Eloge* de Prost de Royer, son compatriote, Lyon, 1785, in-8. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Lyon en 1793, après le siége de cette ville, âgé de 52 ans.

BAROUD (Cl.-Odille-Jos.), avoc., né à Lyon en 1755. Il exerça d'abord sa profess. dans cette ville; mais ensuite il vint à Paris, gagna la confiance de M. de Calonne, et c'est alors qu'il fit des finances le sujet de ses écrits. Il rédigea les différens *mémoires* pub. en 1813 pour Michel jeune, contre Reynier, Boissière et Guille, prévenus de faux en écriture privée et acquittés par la cour d'assises. La Biographie des contemporains dit qu'il est auteur de div. brochures pseudonymes sur les finances, impr. en 1814 et 1816. Nous citerons ses *Observations en faveur des acquereurs de biens d'émigrés, et en faveur des émigrés eux-mêmes*, Paris, 1814; *Adresse des contribuables aux créanciers de l'arriéré*, Lyon, 1816, in-4 de quatre feuilles. Baroud est mort au mois de juin 1824.

BAROZZI (François), noble vénitien et parent des papes Eugène IV et Paul II, fut professeur de droit canon à Padoue en 1447. Il était grand jurisc., bon orateur et savant ministre. Il a laissé en MS. un traité intit.: *De cognitione juris*; l'*Oraison funèbre* de Bertholde d'Este, général vénitien. — Un autre écrivain vénitien du même nom, plus célèbre dans les lettres, cultiva la philosophie et les mathématiques, et ne put, malgré ses grandes qualités, se garantir du travers de l'alchimie et de la magie, ce qui causa le malheur de sa vie. Ses nombreux ouvrages sur la physique, la mécanique, la cosmographie, ses *Commentaires* sur Euclide, ont été impr. à Venise de 1560 à 1580.

BAROZZI (Jacq.), noble vénit., neveu du préc., très-savant dans les mathématiques, hérita de la bibliothèque de son oncle, qu'il augmenta beaucoup, et dont il fit impr. le catalogue à Venise en 1617, in-8. On a de lui un *Commentaire* sur la sphère et un *Traité* de mathématiques.

BAROZZI (Pierre), év. de Béthune dans la marche de Trévise, et ensuite de Padoue, a donné *Moyen de bien mourir*, des *Hymnes*, etc.

BAROZZIO. V. Vignole.

BARRA (Pierre), méd., né à Lyon dans le 17e S., est aut. des ouv. suivans: *De l'abus de l'antimoine et de la saignée*, Lyon, 1664, in-12; *De l'usage de la glace, de la neige et du froid*, ib., 1671-75; *Traité latin sur les vrais termes de l'accouchement*, ibid, 1666, in-8.

BARRABAS, Juif séditieux et homicide, avait été condamné à mort en même temps que J.-C; mais Pilate le délivra de préférence au Christ, à l'occasion de la fête de Pâques.

BARRADAS (Sébastien), jésuite portugais surnommé *l'Apôtre du Portugal*, à cause de son zèle infatigable pour la prédication, m. en odeur de sainteté en 1615. Ses ouvr., parmi lesquels on remarq. *Commentaria in concord. et historiam. evangelicam*, ont été imprimés à Cologne en 1620.

BARRAIRON (F.-M.-L.), administrat. génér. des domaines, né en 1746, et mort en 1820, fut membre de la chambre des députés en 1816, conserva ses emplois sous les divers gouvernemens qui se succédèrent depuis la révolution, et acquit une grande réputation de sagesse et de modération.

BARRAL (Pierre), abbé, prit les ordres à Grenoble, sa patrie, et vint ensuite à Paris, où il se dévoua à l'éducation de la jeunesse. Il y mourut en 1772. On a de lui *Dictionn. histor., littér. et critique des hommes célèbres*, 6 vol. in-8, 1758, avec les PP. Gaubil et Valla, orator., où il prend la défense des jansénistes; beaucoup d'autres écrits également en leur faveur, publiés de 1750 à 1760; *Dictionn. portat., histor., géogr. et moral de la Bible*, 1758, 2 vol.; un *Dictionn. des antiq. rom.*, traduit et abrégé du *grand Dictionn. de Pitiseus; Sévigniana*, 1756, in-12, réimpr. plusieurs fois.

BARRAL (Louis-Matth. de), évêq. de Troyes, né à Grenoble en 1746, et m. en 1816, refusa de prêter serment à la constitut. civile du clergé, et se réfugia en Suisse, puis en Angleterre. Rentré en France en 1801, Bonaparte le nomma l'année suivante à l'évêché de Meaux, ensuite à l'archev. de Tours, et premier aumônier de l'impératrice Joséphine. Nommé sénat. en 1806, le roi le créa pair en 1814. On a de lui plusieurs écrits, dont le plus remarquable est celui intitulé : *Fragmens relatifs à l'Histoire ecclés. du 19e S.*, Paris, 1814, 1 vol. in-8, et une *Oraison funèbre* de l'impératrice Joséphine, 1814. Ayant fait partie de la chambre des pairs pendant les cent jours, il en fut exclu au second retour du roi, et publia l'année suivante une *Justification* de sa conduite politique, in-8.

BARRALIER (H.-F.-N.-D.), né à Marseille en 1805, manifesta de bonne heure un goût décidé pour l'étude des belles-lettres et des langues, surtout du grec. Il avait déjà mis au jour à 16 ans : *Discours sur l'immortalité de l'âme*, quelques *poésies*, et un *Tr. de morale*, lorsqu'il mourut en 1821. Son père les fit impr. après sa mort en 1822.

BARRAN (Henri de), poète français du 16e S., aut. d'une pièce intit. *Tragicomédie française de l'homme justifié par foy*, 1554, in-16, très-rare.

BARRAS (Louis, comte de), lieutenant général des armées du roi, suivit le comte d'Estaing dans sa campagne au nord de l'Amérique, se distingua au combat naval de la Grenade, et contre l'amiral Hood en janvier 1782. Il s'empara ensuite des colonies anglaises de Nevis et de Montferrat, et revint en France, où il mourut peu de temps avant la révolution française.

BARRAUD (Jacq.), avoc. de Poitiers, m. en 1626, a donné des *Comment. et éclaircissem. sur la coutume du Poitou*.

BARRE (Joseph), chanoine régulier de Ste-Geneviève, et chancelier de l'univers. de Paris, mort dans cette ville en 1764, âgé de 72 ans. Ses travaux littéraires remplirent le cours de sa vie. Parmi ses ouvrages il suffit de citer *l'Hist. gén. d'Allemagne*, 1748, 11 vol. in-4, qui est pleine de recherches, mais inexacte et rarement élégante. La *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12, publiée sous son nom, est du chevalier de Saint-Jory.

BARRE (Nicol.), fonda en 1678 une communauté de frères et sœurs des écoles chrét., appelée piétistes, et consacrée à l'éducation des enfans pauvres des deux sexes.

BARRE (J. de la), prévôt de Corbeil dans le 17e S., est aut. d'une hist. intit. *Antiq. de la ville de Corbeil*, 1647, in-4.

BARRE (Franç. POULAIN de la), littérateur né à Paris en 1647, cultiva la philosophie et la théologie, fut reçu docteur en Sorbonne, eut ensuite la cure de la Flamaingrie près Laon, mais il n'y resta pas long-temps; il se retira à Genève en 1688, se fit protestant, eut une chaire dans le collége de cette ville, s'y maria et y mourut en 1723. On a de lui un *Tr. de l'éducation des deux sexes*, 1673, in-12; de l'*Education des dames*, 1677, in-12.

BARRE (J.-J. de la), fils du précédent, mort à Genève en 1751, où il était ministre d'une église protestante, a donné la *Doctrine des protestans* sur la liberté et le droit de lire l'Ecrit.-Sainte, etc., Genève, 1720; *Pensées philosophiques*, et *Dialogues divers*, ibid.

BARRE (Louis-Franç.-Joseph de la), né en 1688, mort en 1738, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il a enrichi les mémoires de cette compagnie de plusieurs morceaux curieux, et a été l'éditeur d'un grand nombre d'ouvrages. Les plus remarquables, publiés conjointement avec D Bandury, sont : *Imperium orientale*, 2 vol. in-fol.; il fut l'un des rédacteurs du journal de Verdun, depuis 1704 jusqu'à sa mort. On trouva dans ses papiers les matériaux d'un dictionnaire des antiquités grecques et romaines.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (Antoine de la), frère utérin du précédent. Il possédait les auteurs grecs et latins, savait l'anglais, l'espagnol et l'italien, et fit pour les libraires une grande quantité d'ouvr. qui offrent aujourd'hui peu d'intérêt. Mort en 1750.

BARRE (Michel la), un des plus excellens joueurs de flûte de son temps, né à Paris en 1680, se fit long-temps admirer à l'académie royale de musique. On lui doit la musique de deux opéras de La Motte, *le Triomphe des arts*, et *la Vénitienne*; divers *trios* et *duos* pour la flûte.

BARRE (J. Franç. LEFÈVRE, chev. de la), fils d'un garde-du-corps, faisait ses études en 1754 à Abbeville, où il avait une tante abbesse. Il fut accusé par un nommé Duval de Saucourt, conseiller au présidial d'Abbeville, ennemi de cette dernière, d'avoir entre autres choses, avec le jeune d'Etallonde, mutilé un crucifix de bois placé sur le pont de cette ville, d'avoir parlé contre le dogme de l'Eucharistie et chanté des chansons impies. Condamné d'abord à être brûlé vif par les juges d'Abbeville, le parlem. de Paris, par arrêt du 4 juin 1766, adoucit cette terrible sentence en ordonnant qu'il serait décapité avant d'être jeté dans les flammes, ce qui fut exécuté à Abbeville le 1er juillet suivant. Le plus remarquable des écrits qui s'élevèrent contre ce trop fameux jugement est la *Relation de la mort du chevalier de la Barre*, par M. Casen, avoc. aux conseils du roi, en 1766, qui appartient à Voltaire et fait partie du tome 36 de l'édition de Kehl. Le jeune d'Etallonde, condamné à une mort encore plus horrible, se sauva en Prusse où il fut très-bien accueilli par Frédéric, qu'il servit fidèlement.

BARRÉ (le colonel), membre de la chambre des communes d'Angleterre, suivit la carrière militaire, et fit ensuite partie du parlem., où il se distingua par son esprit et ses sarcasmes. M. en 1802.

BARREAUX (Jacq. VALLÉE des), fam. épicur. du 17e S., né à Paris en 1602, d'une famille de robe, et ayant lui-même une charge de conseiller au parlem. de cette ville, qu'il quitta pour mener plus aisément une vie toute voluptueuse. Recherché par ses bons mots, ses chansons et sa gaîté, il porta jusqu'au dernier raffinement son goût pour les plaisirs et brilla long-temps parmi les beaux esprits d'alors. Devenu plus sâge avec l'âge, il se convertit et se retira à Châlons-sur-Seine, où il m. en 1673.

On ne connaît de lui que ce fameux sonnet qu'il fit dans une maladie :

Grand Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité, etc.

qu'il désavoua, dit-on, lorsque sa santé fut rétablie.

BARREIROS (Gaspard), érudit portugais, neveu de l'historien Barros, m. chanoine d'Evora, en 1610. On a de lui de savantes *Observations* sur les origines de M. Porcius Caton, les écrits de Bérose et de Manéthon; le livre de Fabius Pictor sur l'origine de la ville de Rome, contre Annius de Viterbe, et une *Dissertation* sur le pays d'Ophyr, Anvers, 1600, in-8.

BARRELIER (Jacq.), dominic., botaniste, né à Paris en 1606, eut occasion de voyager avec le général de son ordre en France, en Espagne et en Italie. Il y recueillit une précieuse collection de plantes, de coquillages, dont il s'occupait de donner l'histoire générale, lorsqu'il m. en 1673. Ant. de Jussieu a pub. ce qu'il avait terminé, sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, iconibus aeneis exhibitæ*, Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME (F.), dont le nom est devenu prov., m. à Paris en 1703, aut. du livre des *Comptes faits*, appelé communément Barrême; on lui doit encore *le livre facile pour apprendre l'arithmétique soi-même*, Paris, 1706, in-12; le *livre nécessaire* et celui du *grand commerce pour les intérêts et les changes*, etc.

BARRÈRE (Pierre), naturaliste, exerça la médecine à Cayenne et à la Guyane au commencement du 18e S., et fut nommé, à son retour en France, prof. de botan. à Perpignan sa patrie, où il est m. en 1755. Il a pub. entre autres : *Essai sur l'Hist. naturelle des plantes, des animaux et des minéraux de l'île de Cayenne et de la Guyane*, Paris, 1749, in-12; *Dissert. sur la cause physique de la couleur des nègres*, ibid., 1741, in-4 et in-12.

BARRES (Anatole de), né à Salins en 1524, est aut. de *Carolus V cœlo donatus*. Louvain, 1559, in-12; *Arithmeticæ practicæ, lib. IV*, ib., 1545, in 4.

BARRETO (Moniz de), vice-roi des Indes sous le règne de Sébastien, fut ensuite gouverneur général des côtes orient. d'Afrique. Il y soutint une guerre cruelle contre les barbares, et pénétra jusqu'aux états du roi Monbas, dont il prit la capitale; mais il fut forcé de retourner à Mozambique, et préparait une autre expédition contre le Monomotapa, lorsqu'il mourut vers 1600.

BARRET (Jean-Jacques de), littérat. distingué né à Condom en 1717, se livra entièrement à l'étude de la littérat. ancienne, et fut nommé en 1762 professeur de langue latine et inspecteur général des études à l'école militaire de Paris. Il a traduit le *Traité de la vieillesse, de l'Amitié, le Songe de Scipion*, etc. 1776, in-12; *les Offices de Cicéron*, 1776, in-12; *les Métamorphoses d'Ovide*, 1778, 2 vol. in-12; *nouv. traduct. de Tacite*, ouvr. posthume, Paris, Delalain, 1811, 3 vol. in-12; *les Œuvres de Virgile* (il a seulement revu la trad. de Catrou), ouvr. estimé. M. en 1792. Il a trad. également en français *l'Eloge de la folie d'Erasme*. 1789, in-12.

BARRET, lexicographe anglais du 16e S., étudia à Cambridge, fut ensuite maître d'école; il a fait un *Dictionnaire anglais-latin et français*, publia cet ouvrage par la libéralité de sir Thomas Smith, et de Nowell, doyen de St.-Paul. La 1re édition parut en 1573, en 1 vol. in-4, sous le titre de *Alvearie*.

BARRET (Stephen), théologien et maître d'école, né à Rildwick dans le Yorkshire en 1718, nommé recteur de Holkfield, dans le comté de Kent, où il mourut en 1801. M. Barret a fait quelques articles estimés dans le *Gentleman's magazine*. Il a aussi traduit les *Pastorales* de Pope en latin, et publié les *Lettres* d'Ovide en vers anglais.

BARRETT (Guill.), chirurg. et antiq. anglais, m. en 1789, était membre de la société d'antiquité de Londres. On a de lui *Histoire et antiquités de la ville de Bristol*, 1788, 1 vol. in-4, très-exact et plein de recherches utiles.

BARRETT (Georges), peintre paysagiste anglais, fut un des fondateurs de l'académie de peinture à Londres, dans le 18e S.

BARRETT (Paul de), écriv. romancier, m. à Paris en 1785, a donné : *les Amours d'Alzidor et de Charitée*, Paris, 1751, in-12; *Foka, ou les métamorphoses*, ibid, 1777, in-12.

BARRI (Gabriel), bon humaniste et savant géographe italien du 16e S., était prêtre séculier. On a de lui : *De antiquitate et situ Calabriæ libri V*, Rome, 1571, in-8; *Pro linguâ latinâ, lib. tres*; 1554, in-4; *De æternitate urbis; De laudibus Italiæ*, Rome, 1571, in-8.

BARRI (Marcel-Ferdinand de), ecclésiastique italien du 16e S., a pub. des *Sermons* trad. en franç. par le P. Siméon, dominicain, en 1610.

BARRI (N.), religieux minime, mort à Paris en 1686, fonda des écoles chrétiennes et charitables du saint Enfant-Jésus. Quelques-unes de ces sœurs furent placées à St-Cyr, pour y veiller à l'éducation des élèves de cette maison.

BARRIÈRE (Pierre), dit la Barre, né à Orléans dans le 16e S., conçut l'horrible dessein d'assassiner Henri IV; mais son projet ayant été découvert, il fut arrêté, tenaillé et rompu vif à Melun en 1593.

BARRIÈRE (J. de la), instituteur de la congrégation des feuillans, né en Quercy en 1544. Quelques-uns de ses religieux, séduits par les ligueurs, se soulevèrent contre lui, le dénoncèrent au pape Sixte V, qui lui ôta son abbaye et lui donna Rome pour prison; il fut ensuite absous par Clément VIII. Mort à Rome en 1600.

BARRIÈRE (Dominique), dessinateur et graveur du 17e siècle. On a de lui une *Hist. d'Apollon* gravée en plusieurs pièces d'après les tableaux du Viola et du Dominiquin et autres tableaux de la villa Aldobrandini, rec. in-fol., Rome, 1647.

BARRIL (Jehan), auteur français du 16e S., a composé un *Traité de morale* à l'usage des dames du haut rang, dédié à Marguerite, reine de Navarre, Toulouse, 1535, in-4.

BARRIN (Jean), vicaire général du diocèse de Nantes, a traduit en vers les *Epîtres et Elégies amoureuses d'Ovide*, Paris, 1666. On lui attribue aussi la *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bretagne*, 1704, in-12.

BARRINGTON (J.-Shute), né en 1678 à Londres, écriv. politique et relig., fut employé par la reine Anne dans diverses affaires jusqu'en 1711, devint membre du parlement en 1722, et mourut à Berks en 1734. Ses ouvrages les plus connus sont : *Miscellanea sacra*, réimpr. en 1770, 3 vol. in-8; *les droits des protestans non conformistes*, 1705, in-4; *Essai sur l'intérêt de l'Angl. relativ. aux protestans non conformistes*, 1705, in-4.

BARRINGTON (Daines), savant écriv. et jurisconsulte anglais, fils du précédent, président de la société royale des sciences de Londres, membre de celle des antiquaires, fut successivement maréchal du trib. de l'amirauté, secrétaire des affaires de l'hôpital de Greenwick, juge de Chester, commissaire-général de l'approvisionnement de Gibraltar et conseiller du roi. Mort en 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur les statuts anciens de la grande Charte*, 1766, in-4; *The naturalist Calendar*, 1767; une trad. en anglais de l'histoire d'*Orose*, d'*Alfred-le-Grand*, 1773; *Miscellanies*, 1757, in-4 où sont réunies ses observations sur les antiq. en matière de jurisprud. et d'hist. et divers points d'histoire naturelle et de géographie.

BARRINGTON (SAMUEL), frère du précédent, contre-amiral angl., né en 1729, se fit aux Grandes-Indes un nom célèbre par sa valeur et sa prudence, surtout par la prise de Sainte-Lucie et le ravitaillement de Gibraltar auquel il eut beaucoup de part. Mort en 1800.

BARROIS (JACQUES-MARIE), libraire de Paris, m. dans cette ville en 1769, s'est fait un nom par sa grande connaissance des livres. Il rédigea les catalogues de plusieurs bibliothèques de son temps, qui sont très-estimés, entre autres celui du médecin Falconet.

BARROS (JEAN DE), le plus célèbre des historiens portugais, né vers la fin du 15e S. Le roi Jean III, à son avènement, le nomma gouverneur des établissemens portugais sur la côte de Guinée, puis trésorier général des colonies, et enfin agent général des mêmes pays, place qui équivalait presque à un ministère d'État. Ces fonctions le mirent à même de recueillir les matériaux dont il composa *son histoire des Portugais dans l'Inde*, en 4 décad., continuée depuis jusqu'à 13, et dont les éditions les plus récentes sont celles de Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol., et 1774, 11 vol. in-8. Cet ouvrage a été traduit en espagnol par Alphonse Ulloa. On a encore de lui une grammaire portugaise, la première qui ait été publiée.

BARROS (ALPHONSE de), écrivain espagnol du 17e S., est auteur d'un ouvr. intit. : *la Perle des proverbes moraux*, Madrid, 1601 et 1608, in-8. Il fut aussi l'un des premiers éditeurs du roman de *Gusman d'Alfarache*.

BARROSO (MICHEL de), peintre espagnol, m. à Madrid en 1590, dont on voit à l'Escurial une *Station près de la croix*, où le coloris est plus remarquable que le dessin.

BARROUSO (CHRIST. de), aut. d'un ouvr. int. : *Jardin amoureux de Lyon*, 1501, in-8.

BARROW (ISAAC), mathématicien, né à Londres en 1630, eut la gloire d'être le maître de Newton, chancelier de l'université de Cambridge. Tillotson a donné une édition de ses œuvres, 4 vol. in-fol., 1683 et 87; mais on ne trouve pas dans ce recueil ses ouvr. de mathém., qui sont : *Lectiones opticæ*, 1669, in-4; *Geometricæ*, 1670, in-4; *Mathematicæ*, 1683, in-8. On lui doit en outre des édit. d'*Euclide*, Londres, 1678, in-8; d'*Archimède*, ib., 1675, in-4; des *Coniques d'Apollonius*, ib., 1675, in-4. Ce savant avait voyagé en France, en Italie et à Constantinople; vers la fin de sa vie, il abandonna l'étude des sciences exactes pour la théologie, et entra dans l'état ecclésiastique.

BARROZZI. V. BAROZZI.

BARRUEL (l'abbé AUGUSTIN), jésuite, né en 1741, à Villeneuve-de-Berg. Il rédigea le *Journal ecclésiastique* depuis 1787 jusqu'au mois d'août 1792. A cette époque il se réfugia en Angleterre. Après la révolution du 18 brumaire, il sollicita sa rentrée en France, et publ. bientôt l'ouvrage intit.: *Du pape et de ses droits*, 2 vol. in-8, qui est une apologie du concordat de 1801. Les principaux ouvr. de Barruel sont : une traduction du poëme latin de Boscowich sur les éclipses, in-4; *les Helviennes ou lettres provinciales philosophiques*, 4 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 5 vol. in-8 remplis de mensonges. Il m. en 1820, âgé de 80 ans.

BARRUEL-BEAUVERT (ANT.-JOS., comte de), né en 1756 au château de Beauvert, près de Versailles, commanda d'abord une compagnie du régiment de Belsunce, passa ensuite dans la milice de Bretagne, puis dans la garde nationale de Bagnols, en 1790. Après le voyage de Varennes, il s'offrit pour otage de Louis XVI, et reçut la croix de St-Louis pour sa conduite au 20 juin 1792. Il était en 1795 rédacteur d'un journal intit. : *les Actes des apôtres*, et fut compris comme tel dans la déportation du 18 fructidor, à laquelle il échappa. Mis en surveillance sous le gouvernement consulaire, le comte de Barruel acquit plus tard la protection de l'impératrice Joséphine, qui le fit nommer inspecteur du système métrique du Jura et autres départemens voisins. M. en 1817. Les plus connus de ses ouvr. sont : *Vie de J.-J. Rousseau*, 1789; *Caricatures politiques*; *Histoire de la prétendue princesse de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811; *Lettres sur quelques particularités de l'histoire*, pendant l'interrègne des Bourbons, ib., 1815, 3 vol. in-8, et autres écrits et adresses royalistes, publ. en 1816.

BARRY (GIRALD) ou GIRALDUS CAMBRENSIS, écrivain du 12e S., né dans le comté de Pembroke, parvint par son mérite aux premières dignités ecclés. M. au commenc. du 13e S. Il est auteur d'une *Histoire de la conquête d'Irlande et de la topographie irlandaise*, qui furent impr. en 1602; *Ecclesiæ speculum de rebus à se gestis*.

BARRY (JACQ.), parent du précédent, fils d'un membre du parlement d'Irlande, fut juge du banc du roi, av. du roi, chev. de la Jarretière et baron de l'échiquier. Il fut créé pair et juge à la restaur., et m. en 1678. On a de lui un ouvrage sur *le cas de tenure en franc-aleu*, Dublin, 1725, in-12.

BARRY (JACQ.), célèbre peintre irlandais, né en 1741. Ses talens lui méritèrent la protection de M. Burke, qui lui procura les moyens de visiter l'Italie. Nommé professeur à l'académie royale en 1786, il en fut rayé quatre ans après pour ses opinions en faveur de la révolution de France. Il est mort en 1806. La société d'encouragement des arts possède de cet artiste des peintures, qui sont les plus belles de l'Angleterre, et qu'il grava lui-même. On cite surtout sa *Vénus sortant de l'onde*, gravée par Green. Il a publ. un ouvr. très-estimé intit. : *Recherches sur les obstacles à l'amélioration des arts en Angleterre*, 1775, in-8.

BARRY (SPRANGER), acteur célèbre, né à Dublin en 1719, débuta en 1744 dans le rôle d'*Othello*, se perfectionna ensuite à Dublin, et vint en 1746 partager à Drury-Lane les travaux et la gloire de Garrick, et fut presque son rival. N'ayant pas réussi à établir deux nouvelles troupes à Dublin et Cork, il revint à Londres, où il fut suivi jusqu'en 1773, année de sa retraite. Il excellait à représenter dans les rôles d'amoureux passionés l'expression de la douleur et du désespoir. Il n'a peut-être pas été surpassé dans le rôle d'*Othello*.

BARRY (EDOUARD), méd. anglais du 18e S. de la société royale de Londres, fut professeur de méd. à Dublin. On a de lui : *Treatise on three different digestions*, Londres, 1759, in-8; *A treatise on a consumption*, ib.

BARRY (PAUL de), jésuite, né en 1585 à Leucate, diocèse de Narbonne, m. en 1661. Il ne doit sa réputation qu'à la singularité de ses livres de dévotion, dont le titre même est bizarre. Le seul qui ait échappé à l'oubli est le *Pensez-y bien*, que les âmes dévotes lisent encore. — Un autre BARRY (René) est aut. d'une *Vie de Louis XIII*, en lat., trad. en français par Jean Nicolaï. Il avait composé une *Rhétorique française*, Paris, 1653, in-4, qui eut 14 éditions.

BARRY (GEORGE), théologien, né dans le comté de Berwick en 1748. Il fut élevé à Edimbourg, et devint ministre de Shapinshay, et chef des institutions chrétiennes dans les Orcades. M. en 1805. Il est aut. de l'*Histoire des îles d'Orkney*, ouvrage publ. après sa mort en 1 vol. in-4.

BARRY (M.-J. GOMART DE VAUBERNIER, comtesse du), née à Vaucouleurs en 1744 d'un commis aux barrières, vint très-jeune à Paris, entra chez une marchande de modes, puis chez la fameuse Gourdan, où elle se déprava tout-à-fait. Le comte du Barry, le roué, qui en fit d'abord sa maîtresse,

spécula ensuite sur ses charmes, et la fit présenter à Louis XV par Lebel, son valet de chambre. Sa beauté fit une impression extraordinaire sur ce prince. On se hâta de lui faire épouser le comte du Barry, frère de son dernier amant; et dès ce moment elle devint la source des grâces et des dilapidations du trésor public. Elle contribua à la chute de Choiseul et à la destruction des parlemens. Reléguée à la mort du roi à l'abbaye de Pont-aux-Dames, Louis XVI lui permit de revenir à Luciennes, et lui donna une forte pension. A l'époque de la révolution, elle fit un noble usage de ses diamans, qu'elle porta elle-même en Angleterre pour secourir les émigrés. Arrêtée à son retour, elle fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire en décembre 1793. Ce fut la seule des femmes exécutées dans ces temps malheureux qui montra de la faiblesse. Pidansat-de-Mairobert a publié les *Anecdotes de Mme du Barry*, 1777, in-12. On a publié aussi ses *Mémoires*, in-12.

BARRY (Jean), 1er commodore de la marine américaine, m. à Philadelphie en 1803, se signala par sa bravoure et ses talens militaires dans la cause de la défense de sa patrie.

BARSABAS (Joseph), surnommé le Juste, un des premiers disciples de J.-C., fut présenté par St Pierre pour être mis à la place du traître Judas. Mathias fut préféré. Barsabas est aussi le surnom de Jude, autre disciple mentionné dans les actes.

BARSÉBA, 8e sulthan de la dynastie des mamlouks circassiens en Egypte, fut d'abord esclave comme ses prédécesseurs, et parvint au pouvoir en 1422. Il soumit l'île de Chypre, fit prisonnier le roi Jean II, qui y régnait, et lui rendit la liberté, à condition qu'il resterait son tributaire. Il m. en 1438, après un règne de 16 ans.

BARSUMA ou BARSOMA, év. métropolitain de Nisibe, fit revivre les *Opinions de Nestorius* du temps de l'empereur Justin, et fut le fondateur d'une secte qui causa de grands maux à l'église. M. en 489 de J.-C.

BARTAS (Guillaume de SALUSTE du), né à Montfort en 1544, se distingua sous Henri IV par son talent dans les négociations et sa bravoure dans les combats. Il rendit des services signalés à ce prince dans ses légations en Danemarck et en Angleterre, se trouva à la bataille d'Ivri, qu'il chanta dans ses vers, et mourut en 1590 à 44 ans. Son ouvrage le plus important est le poème *de la Semaine de la création*, en 7 livr., Paris, 1610, in-fol., qui eut plus de 30 édit. en moins de 6 ans et fut trad. en latin, en espagnol, en italien, en anglais; la barbarie et le mauvais goût y règnent d'un bout à l'autre; la *seconde Semaine* comprend les hist. de l'Ancien-Testament.

BARTAZAN, Syrien, théol. du 3e S., prêcha la doctrine de Marcellius en Arménie, composa un *Traité contre le culte et les cérémonies religieuses des païens de cette contrée*, et une *Histoire de ses Dieux et de ses rois*.

BARTEMA. V. Varthema.

BARTENSTEIN (Jean-Christ. de), vice-chancelier d'Alsace et de Bohême, et secrétaire de l'empereur, né en 1690, s'est fait connaître par divers *manifestes* en fav. de la maison d'Autriche; tels que la déclaration de guerre contre la France en 1741. On lui attribue aussi un *Droit de la nature et des gens*, pour l'instruction de Joseph II, Vienne, 1790.

BARTENSTEIN (Laurent-Adam), écrivain et grammairien allemand, m. en 1796, à Cobourg où il était professeur du gymnase, est auteur de *Religionis christianæ excellentia*, etc., Cobourg, 1757, *Rudimens de la langue grecque simplifiés*, ibid; 1778, etc.

BARTH (Jean), marin français, né à Dunkerque en 1651, fils d'un simple pêcheur, s'éleva par sa bravoure extraordinaire, et répandit sa renommée dans toute l'Europe. Il occasiona des pertes immenses au commerce anglais et hollandais, et préserva le nord de la France de la disette, en protégeant l'arrivée de plusieurs convois considérables de grains. La hardiesse de ses entreprises, et l'éclat de ses actions maritimes, lui valurent avec le grade de chef d'escadre des lettres de noblesse. Il mourut en 1702, des suites d'une pleurésie, à l'âge de 50 ans. On a publié sa vie, Paris, 1780, in-12.

BARTH ou BARTHIUS (Gasp. de), savant critique allemand, né en 1587, à Custrin, d'un père chancelier de cette ville et professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder; après avoir fait ses études à Eisenac, il alla se perfectionner en Italie, en Angleterre, en Hollande, et revint à Leipsig où il mourut en 1658. On a de lui des *commentaires* estimés sur Claudien, sur Stace et autres auteurs latins, Francfort, 1664, des poésies latines, etc.

BARTH (Michel), médecin allemand, professa à Leipsig, et y mourut en 1684; il est auteur de *lettres* sur la médecine et de *vers* latins estimés.

BARTH (Fréd.-Got.), écrivain allemand, m. à Pforta en 1794, a donné une assez bonne édition de *Properce* avec des *variantes*, Leipsig, 1777; une *gramm. allemande-espagnole*, Erfurt, 1778.

BARTH (Godefroy), jurisconsulte et praticien de Leipsig, y professa le droit avec succès, et mourut en 1728, après avoir publié un grand nombre de *theses*.

BARTHE (Nicolas-Thomas), né à Marseille en 1734, vint très-jeune à Paris, où il cultiva de préférence la littérature dramatique et fut recherché pour son esprit original par tous les littérateurs de l'époque. Il mourut en juin 1785. On a de lui: l'*Amateur*, comédie en 1 acte en vers, repr. en 1764; faible d'action et d'intrigue, cette pièce est versifiée avec autant d'esprit que de facilité; *les Fausses Infidélités*, comédie en 1 acte, en vers, repr. en 1769. « Il y a, dit Laharpe, de l'art et de l'intérêt dans l'intrigue; la pièce est dénouée aussi bien qu'elle est conduite; le style est plein de goût, d'élégance; on y trouve un dialogue à la fois vif, naturel, où l'esprit n'ôte rien à la vérité. » Cet ouvrage, dont le succès fut brillant, est resté au répertoire de la comédie française. *La Mère Jalouse*, comédie en 3 actes, en vers, fut repr. en 1771; il y a quelque mérite de style dans cette pièce, mais le fondement en est vicieux; elle fut accueillie froidement; *l'Homme personnel ou l'Egoïste*, comédie en 5 actes, en vers, fut repr. en 1778; cet ouvrage n'eut que 8 représentat.; il est mal conçu; l'intrigue est froide, embrouillée; le style n'est pas dépourvu d'esprit et d'élégance, mais cet esprit est pénible, cette élégance n'est pas celle du genre. On a encore de cet écrivain *le Temple de l'Hymen*, poème, 1755; *la Réunion des provinces à la couronne*, 1755; odes sur *la prise de Minorque*, et sur *la ruine de Lisbonne*, 1756; *épîtres* sur divers sujets, 1762, in-8; *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami*, 1765, in-8; quelq. fragmens d'un poème sur *l'art d'aimer*; beaucoup de pièces de vers dans *l'Almanach des Muses*. En 1810, M. René Périn a publié un *choix de poésies* de Barthe, in-18. En 1811, M. Fayole a donné les *Œuvres choisies* de Barthe, 1 vol. in-12 et in-18.

BARTHEL (Melchior), sculpteur saxon, dont il existe à Venise une *statue* de St Jean-Baptiste, estimée, se fit un nom dans le 17e S. M. en 1674.

BARTHEL (Jean-Gaspard, naquit à Kitzingen en 1697; reçu docteur en droit en 1727, il fut nommé la même année professeur de droit canon à Wurtzbourg, et mourut vice-chancelier de cette université le 8 avril 1771. Barthel a laissé la réputation d'un savant jurisconsulte, justifiée par des ouvrages dont les principaux sont: *Historia pacificationum imperii circa religionem consistens*, Wurtzbourg, 1736, in-4; *De jure reformandi antiquo et novo*, ibid, 1744, in-4.

BARTHÉLEMY (St), l'un des douze apôtres, peut-être le même que Nathanaël, prêcha, dit-on, l'évangile dans les Indes, l'Ethiopie et la Lycaonie, et souffrit le martyre en Arménie.

BARTHÉLEMY-DES-MARTYRS, ainsi nommé de l'église de Notre-Dame-des-Martyrs à Lisbonne où il reçut le baptême en 1514. Il entra dans l'ordre de St-Dominique, professa 20 ans la théol., devint précepteur de don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, et fut en 1559 nommé archevêque de Brague. Il parut au concile de Trente, et fut le premier à demander la réforme du clergé. Le Maître de Sacy a donné une *vie* très-estimée de ce saint prélat. On y voit l'activité de son zèle pendant la famine et la peste qui désolèrent la ville de Brague, sa charité compatissante envers les pauvres, auxquels il faisait distribuer chaque jour les vivres et les secours qu'exigeait leur état. Il mourut en 1590, dans le couvent de Viane, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. Parmi ses ouvrages on estime surtout l'*Abrégé des maximes de la vie spirituelle; les Devoirs et les vertus des évêques*, traduits l'un et l'autre en français.

BARTHÉLEMY (Pierre), prêtre provençal, accompagna Raimond de Saint-Gilles et Adhémar, évêque du Puy, dans la première croisade, en 1096. Pieux et crédule, il annonça aux chefs des croisés que St André, dans une vision, lui avait dit qu'on trouverait dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche la lance avec laquelle on avait percé le flanc de J.-C. Il y descendit lui-même, et remonta avec la lance, ce qui excita l'enthousiasme parmi les chrétiens, et leur fit remporter une victoire complète sur les Sarasins. Mais l'authenticité de sa découverte ayant excité de grands troubles, Barthélemy prit le parti de se soumettre à l'épreuve du feu, à laquelle il succomba.

BARTHÉLEMY de Cologne, savant du 16e S., travailla à faire revivre en Allemagne les études classiques des anciens, de concert avec Erasme; mais il eut de grandes persécutions à souffrir, et mourut pauvre à Minden, où il était recteur du collège. On lui doit *Sylva carminum*, Deventer, 1505; *poemata*, restés MSs.; *epistola mythologica*, etc.

BARTHÉLEMY (Nicolas), moine de Touraine au 16e S, est connu par un ouvrage intitulé *Momus*, imprimé chez Badius, en 1514, et deux livres de *poesies latines*, Paris, 1533.

BARTHÉLEMY (J.-Jacques), abbé, histor. et savant antiquaire, membre de l'académie des inscriptions et de plusieurs autres sociétés savantes, né en 1716, à Cassis près Aubagne. Il fit ses études au collége de Marseille, et prit une teinture de mathématiques et d'astronomie; mais les langues anciennes et les monumens de l'antiquité firent surtout ses délices; il étudiait à la fois le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque et le chaldéen. A l'âge de 27 ans il vint à Paris Gros de Boze s'empressa de l'accueillir, et lui confia la garde du cabinet des médailles. Cette place lui fut conservée en 1753, époque de la mort de Boze. Ce cabinet fut par ses soins enrichi de vingt mille médailles. Il porta ses recherches jusqu'en Italie, où, précédé par sa réputation, il fut accueilli des savans. Il visita Pompéia, Pœstum, Herculanum, expliqua la mosaïque de Palestrine, et revint à Paris avec de nouveaux trésors. Le duc de Choiseul, appelé au ministère, s'occupa de sa fortune. Il lui fit donner la place de trésorier de St-Martin de Tours, et de secrétaire général des Suisses. Barthélemy n'était connu que par une vaste érudition, et par un gr. nombre de *mémoires* sur des médailles curieuses, sur l'alphabet et la langue de Palmyre, celle d'Egypte et de Phénicie. Le *Voyage du jeune Anacharsis*, qui lui avait coûté 30 ans de travail, mit le comble à sa gloire. Cet ouvrage, un de ceux qui font le plus d'honneur au siècle dernier, eut d'abord trois éditions, et fut traduit dans plusieurs langues. En 1789, l'académie française en accueillit l'auteur dans son sein, par acclamation. Au 2 septembre 1792, il fut traîné aux Madelonettes, mais il recouvra sa liberté seize heures après l'avoir perdue, et reprit la garde du cabinet des médailles jusqu'à sa mort qui eut lieu le 30 avril 1795. Parmi les nombreuses éditions de l'*Anacharsis*, on distingue celle de Paris, Debure, 1788, 4 vol. in-4, et atlas; 7 vol in-8, 1789, 1790; ces deux dernières avec atlas in-4; Didot jeune, 1799, grand in-4, 7 vol. et atlas in-folio; in-8, 7 vol., et atlas in-4, et celle d'Et. Ledoux, 1824, 7 vol. grand in-8.

BARTHÉLEMY (Joseph-Anicet), neveu du célèbre abbé de ce nom, et frère du marquis F. Barthélemy, pair de France, fut successivement administrateur civil des hospices de Paris, présid. de la chambre de commerce, et membre de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement. Il signa en 1814 l'éloquente proclamation de M. Bellart pour le rappel des Bourbons. Mort en 1819.

BARTHÉLEMY-COURÇAY, autre neveu de l'abbé, hérita de son goût et de ses connaissances numismatiques, et fut chargé du cabinet des médailles de la bibliothèque nationale en considération de son oncle. Mort en 1800.

BARTHÉLEMY (Me Nicolas), avocat au parlement et au bailliage de Senlis, dont on a une *Apologie sur le repas de la fête des Rois*, Paris, 1664, in-12.

BARTHÈS (Paul-Joseph), né à Montpellier le 11 décembre 1734, mort le 15 octobre 1806. Quoique ce grand médecin ait plus détruit d'erreurs qu'il n'a découvert de vérités nouvelles, il peut être considéré comme le régénérateur de la physiologie et de la philosophie médicale. Reçu docteur à Montpellier en 1753, il vint à Paris, où il se lia avec toutes les notabilités littéraires de l'époque. Ses premiers *mémoires* furent couronnés par l'académie des inscriptions; après avoir été employé dans les armées, il revint à Paris, et coopéra à l'*Encyclopédie*. En 1759 il obtint au concours une chaire à Montpellier, et eut de grands succès dans l'enseignement par l'exposition de sa nouvelle physiologie. Son ouvrage des *Nouveaux élémens de la science de l'homme* atteste toute la profondeur de son génie. Malgré l'abus des abstractions et quelque obscurité dans le style, sa personnification idéale du *principe vital* ou *âme seconde* est le trait caractéristique de sa doctrine. Barthès fut appelé à Paris comme médecin consultant du roi, et y exerça dix ans la médec. La révolution l'obligea de se retirer à Carcassonne, où il publia sa *Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux*. Lors du rétablissement des facultés, Barthès ne put, à cause de son âge, occuper que des places honoraires; il prononça cependant son *discours sur le génie d'Hippocrate*, lors de l'inauguration du buste du père de la médecine à l'école de Montpellier, en 1801. Il fut nommé médecin titulaire du gouvernement sous le consulat, médecin consultant de l'empereur. Barthès était versé dans les langues grecque, latine, anglaise, allemande, italienne, espagnole. C'était un érudit, un grand physiologiste, et un grand médecin, comme le prouvent son *Traité des maladies goutteuses*, sa *Théorie des fluxions*, Paris, 1802; et ses *consultations de médecine*, publiées par M. Lordat, son élève et son successeur, qui était digne de continuer l'exposition de sa doctrine. M. Lordat a publié la *Vie médicale de Barthès*; Barthez a laissé aussi un *Traité du beau*, publié par son frère.

BARTHÈS DE MARMORIÈRES (Antoine),

né à St-Gall en Suisse, a passé la plus grande partie de sa vie dans la Suisse. Il était dès 1765 secrétaire de l'ambassadeur de Beauteville ; c'est dans ce poste qu'il étonna J.-J. Rousseau par l'intérêt vif et tendre qu'il parut prendre à ses malheurs. Au moment où éclata la révolution de 1789, Barthès était secrétaire intime de M. le comte d'Artois, colonel-général des gardes-suisses. Sa place et ses principes le rendirent un des plus grands adversaires de cette révolution, et il devint bientôt agent très-actif de Monsieur dans l'intérieur de la France. M. Barthélemy l'ayant fait considérer comme naturalisé Suisse, obtint sa radiation de la liste des émigrés ; mais en 1798 le directoire annula cet acte et enjoignit à Barthès de quitter la France dans le délai de quinze jours, et déclara ses biens confisqués. La révolution du 18 brumaire an 8 facilita son retour en France ; elle opéra même un changement notable dans sa manière d'envisager les événem. politiq., ainsi que le prouvent les ouv. qu'il a pub. en 1801 et 1802. Le 20 fév. 1811, Barthès écrivit une longue lettre à Napoléon en lui faisant hommage de 4 vol. de l'*Homère* d'Ernesti, chargés de notes manuscrites par son frère ; il profita de l'occasion pour détailler ses travaux et ses pertes, et finit par la demande de la croix d'honneur. Barthès vécut depuis assez heureux retiré dans le village de Condé-St-Libiaire, arrondissement de Meaux, s'occupant à rendre service à tout ce qui l'entourait, jusqu'à sa mort, arrivée le 3 août 1811, dans sa 74ᵉ année. Ses principaux ouvr. sont : *la Mort de Louis XVI*, trag., Neufchâtel, 1793, in-8, très-rare en France ; *Elnathan*, ou *les Ages de l'homme*, traduct. prétendue du chaldéen, Paris, 1801, 3 vol. in-8 ; *Moïse en Egypte et chez les Madianites*, Paris, 1802, in-8, anonyme. Il a été l'éditeur de l'ouvrage de son frère, intitulé : *Théorie du beau dans la nature et les arts*, Paris, 1807, in-8. *Voy.* les nᵒˢ du *Moniteur* des 24 pluviose et 2 vendémiaire an 7.

BARTHOLET (Fabrice), m. en 1630 à Bologne, où il était professeur de médecine et d'anatomie, a donné *Anatomia humana*, etc., Bologne, 1619 ; *Encyclopædia hermetica dogmatica*, ibid., ibid ; et plusieurs ouvrages sur les poumons.

BARTHOLIN (Gaspar), médecin et théolog. danois, né à Malmoe en 1585, et mort en 1629, est auteur de l'ouvrage intitulé : *Institutiones anatomicæ*. Nous avons aussi de lui plusieurs autres ouvrages.

BARTHOLIN (Bartole ou Barthélemy), fils aîné du précédent, était savant dans les lettres les sciences, et antiquaire de Frédéric III, roi de Danemarck. Il publia en 1669 une *Bibliotheca selecta*. — Son frère Albert, méd., m. en 1643, a laissé un traité *de Scriptis Danorum*, Copenhague, 1666, in-8.

BARTHOLIN (Thomas), fils du précédent, né à Copenhague en 1616, étudia la médecine à Leyde, à Padoue et à Bâle. M. en 1680. Ses principaux ouvr. sont : *Anatomia T. Bartholini*, 1641, in-8 ; *De monstris in naturâ et medicinâ*, in-4 ; *Acta medica et philosophica Hafniensia*, an. 1672, 1679, in-4, fig. ; *Antiquitatum veteris puerperii synopsis*, 1676, in-12, *De luce animalium*, 1647, in-8 ; *De armillis veterum*, 1676, in-12. Bartholin a fait plusieurs découvertes anatomiques, particulièrement sur les veines lactées. — Il y a eu encore plusieurs médecins du même nom et de la même famille, qui se sont fait une réputation par leurs talens. Margarita, fille de Thomas Bartholin, qui a laissé plus. *poëmes* en danois, très-estimés. — Gasp. Bartholin, son frère, était professeur de médecine à Copenhague, et attaché à la cour de Danemarck. Ses principaux écrits sont : *De olfactûs organo*, Hafniæ, 1679 ; *De font. et flum. orig. ex pluviis*, ib. 1689 ; *Exercitationes miscellaneæ*, Leyde, 1675. — Son frère Thomas, médecin, professeur d'histoire, archiviste et antiquaire du roi de Danemarck, m. en 1670, a laissé *Antiquitates Danicæ*, Copenhague, 1670, in-12 ; *De vermibus in acete et semine*, ib. 1671, in-12 ; *Observ. in phenom. Island.*, 1670, in-12.

BARTHOLIN (Erasme), autre fils de Gaspar, né en 1625. Reçu docteur à Padoue, il fut nommé professeur de géométrie et de méd. à Copenhague. Mort en 1698. Il a pub. : *De figurâ nivis dissertatio*, 1661, in-8 ; *De cometis ann.* 1664 et 1665, in-4 ; *Experimenta crystalli islandici disdiaclasti*, 1670, in-4 ; *De naturæ mirabilibus*, 1674 ; *De aere Hafniensi*, 8 vol., Francfort, 1679, in-8.

BARTHOLINI (Rich.), poète latin des 15ᵉ et 16ᵉ SS., a laissé *De bello Norico Austriados*, Strasbourg, 1516, in-4.

BARTHOLOMOEUS, théologien et commentat. italien, ayant résisté avec fermeté aux ordres du tyran Ezzelin qui le forçait de signer des articles injustes, ce dernier le fit mourir en 1258. On a de lui un *Glossaire sur les décrétales de Grégoire IX*.

BARTIMÉE, nom de l'aveugle de la ville de Jéricho auquel Jésus rendit la vue.

BARTIOLET (Flameel), peintre, mort en 1612, à Liége sa patrie, où il était chanoine de la collégiale, peignit avec succès, à Paris, *un enlèvement d'Elie* aux Carmes déchaussés, et *une adoration des Mages* aux Grands-Augustins.

BARTISCH (Georges), chirurgien oculiste prussien, au 16ᵉ S., est auteur d'un *Traité sur les maladies des yeux*, Dresde, 1583.

BARTLET (Guill.), recteur de Bidfort dans le Devonshire, m. en 1682, a donné : *Modèle d'un gouvernement de l'église*.

BARTLET (Jean), frère du précéd., théologien non conformiste, fut ministre de St-Thomas près d'Exeter, et ensuite dans cette dernière ville. On a de lui un volume de *méditations*.

BARTOLE, l'un des plus célèbres juriscons. du moyen âge, naquit à Sasso-Ferrato vers l'an 1313. Après avoir professé le droit avec éclat dans plusieurs universités d'Italie, il mourut à Pérouse en 1356 ; Dumoulin l'appelle le premier et le coryphée des interprètes du droit. Bartole unissait à la vivacité d'un esprit pénétrant cette force de logique qui n'est donnée qu'aux hommes supérieurs ; il épura la science du droit, l'agrandit, et, la rapprochant des besoins de l'ordre social, contribua à accélérer les progrès que son siècle faisait vers la civilisation. Les ouvr. qu'il a laissés sont des *Commentaires sur le droit romain*, et des *Traités sur des matières de jurisprudence*.

BARTOLI (Côme et Georges), littér. de Florence au 16ᵉ S. et memb. de l'acad. de cette ville, dont ils rédigeaient les règlemens. Le premier, qui était prieur de l'église St-Jean-Baptiste à Florence où il mourut, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. dont les plus estimés sont : une traduct. de *l'Architectura* et autres *Opusculés* de Léon Bapt. Alberti, Venise, 1565 et 1568 ; *Discorsi istorici universali*, ib., 1569 ; des *ouv.* de mathém. ; des *Discours academiques*, etc. Le second a donné un *Tr. degli elementi del parlar toscano*, Florence, in-4.

BARTOLI (Minerve), femme poète d'Urbin au 16ᵉ S., dont les *Poésies* se trouvent éparses dans les divers recueils du temps, mais surtout dans le *Parnasse poétique* de A. Scajoli.

BARTOLI (Daniel), célèbre jésuite, un des écriv. ital. les plus purs et les plus clairs, et un des plus savans hommes de son temps, né à Ferrare en 1608, et m. à Rome en 1685, remplit d'abord avec succès le ministère de la prédication dans les principales villes d'Italie, et se livra ensuite au travail de cabinet. On lui doit une *Histoire de sa compagnie en Italie*, Rome, 1667, trad. en partie en latin par L. Jannin, Lyon, 1666-71, in-4, rare ; l'*Uomo di lettere*, trad. en lat. et en franç. ; l'*Or-*

tografia italiana, Rome, 1672. Ses ouvrages divers ont été imp. à Venise, 1717, 3 vol. in-4.

BARTOLI (Pietro-Santi), peintre et graveur à l'eau-forte, élève du Poussin, né à Pérouse en 1635, mort en 1700, a gravé un grand nombre de monumens antiques sur ses propres dessins. Ses principaux sont : *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol.; *Colonna Trajana*, ib.; *Colonna Antonina;* ib.; *Gli antichi sepolcri*, Leyde, 1728; *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, in-folio, etc.

BARTOLI (Dominique), poète ital., né dans la république de Lucques en 1629, m. en 1698. On a de lui un *recueil* de pièces de controverse littéraire avec le sav. Mattei, Modène, 1695, in-12; un autre d'*odes* et *canzoni*, Lucques, 1605, in-12.

BARTOLI (Joseph), savant antiq., et poète ital. du roi de Sardaigne, correspondant de l'acad. des inscriptions de Paris, né en 1707 à Padoue, où il occupa trois ans la chaire de physique expérimentale, qu'il quitta pour la chaire de b.-lett. de l'univ. de Turin, avec le titre d'antiquaire royal. M. à Turin vers 1790. Nous avons de lui des *dissert.* d'antiq., et des *poésies* éparses dans les recueils du temps; *Eponine*, trag., Turin, 1768, in-8; un *poème* en trois chants à l'occasion du mariage de mad. Clotilde avec le prince de Piémont, Chambéry, 1775, in-8; *Réflexions sur le progrès des sciences en Europe dans le 18e siècle*, 1780, in-8, tome 1er et unique.

BARTOLOCCI (Jules), religieux bernardin, né en 1613 à Célano dans l'Abbruze. Il professa l'hébreu au collége de la Sapience à Rome, fut attaché en cette qualité à la biblioth. du Vatican, devint abbé de St-Bernard, et mourut en 1687. Il est connu par sa *Biblioth. rabbinique*, Rome, 1674, 4 vol. in-fol., qui lui avait coûté 25 ans de travail, et qui est estimée.

BARTOLOMMEI (Jérôme), célèbre poète florentin, né dans le 16e S., et mort en 1662, était membre de l'academ. de la Crusca et de Florence. On a de lui l'*America*, poème héroïque dédié à Louis XIV, Rome, 1640, in-fol.; *Drami musicale morali*, Florence, 1656; *Dialoghi sacri*, etc., ib., 1657; *Didascalia*, 1658. — Mathias-Marie, son fils, mort à Milan en 1675, est aut. de six *comedies* publiées à Florence, Bologne et Venise, 1668-97.

BARTOLOMMEO (André de), Sicilien, surn. Barbazza à cause de sa longue barbe, vécut dans le 15e S., et mourut en 1476. Il reste de lui beaucoup d'ouvrages sur le droit canon, imprimés de 1517 à 1545, entre autres, *Conciliorum vol. IV*, 1517 et 1518; *de Cardinalium præstantiâ; de Cardinalibus legatis à latere*, 1518.

BARTOLOZZI (François), habile grav. italien au burin, né à Florence en 1730, a laissé un grand nombre de gravures recherchées des amateurs. Ses morceaux les plus estimés sont : *Camille délivrant Rome opprimée par Brennus*, d'après Séb. Ricci; une *Sainte famille*, d'après Ben. Lutti.; une *Circoncision* d'après le Guerchin; la *Femme adultère* d'après Aug. Carrache.

BARTON (Elisabeth), convulsion. anglaise du 16e siècle, se donna pour inspirée, et prédit à Henri VIII que s'il épousait Anne de Boulen, il perdrait sa couronne, et mourrait un mois après de la mort d'un scélérat. La prédiction ne s'accomplit pas; mais on n'en répandit pas moins le bruit qu'Henri n'était plus roi depuis qu'il était hérétique, et le parti catholique, craignant avec raison pour la religion, appuyait cette rumeur, dans l'espérance de tirer le peuple de sa léthargie, lorsque la visionnaire et ses complices furent arrêtés, condamnés à mort et exécutés en 1534. Les rapports que Thomas Morus avait eus avec elle devinrent par la suite une des causes de sa perte.

BARTRAM (Jean), sav. botaniste, né en Pensylvanie en 1701, voyagea long-temps dans l'Amérique septentrionale. Ses *Observ.* sur la botanique et l'histoire naturelle de cette partie du monde ont été pub. à Londres en 1751, in-8, sous le titre de : *Voyage de la Pensylvanie à Onondago, au lac Ontario*, etc.

BARTRAM (Williams), fils du précéd., parcourut également la Caroline, le Géorgie, la Floride, et publia la relation de son voyage à Philadelphie, 1791, in-8, trad. en fr. par P.-V. Benoist, 1799, 2 vol. in-8.

BARTSCH (Jean), méd. et botaniste hollandais, mort à Surinam en 1755, était lié avec le célèbre Linné, auquel il envoya une savante *dissert. sur la température de Surinam.*

BARTSCH (Adam), grav. allemand du 18e S., conserv. du cabinet impérial des estampes à Vienne, a gravé d'après les dessins des grands-maîtres différentes pièces très-estimées.

BARUCH, un des douze petits prophètes, fut disciple et secrétaire de Jérémie, et le suivit en Egypte lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Après la mort du prophète, il rejoignit les Juifs captifs à Babylone. C'est là qu'il pub. ses prophéties. Les juifs et les protestans ne reconnaissent point comme canonique le livre de Baruch.

BARUETH (Jean), ministre hollandais, né en 1709, mort en 1782 à Dort où il était pasteur, a laissé une *Hist. du Stathoudérat*, peu estimée.

BARUFFALDI (Jérôme), littérat. et poète ital., prof. de b.-lett. et grand vicaire de l'archev. de Ravenne à Ferrare, né dans cette ville en 1675, mort en 1753, est un des écrivains les plus féconds et les plus ingénieux que l'Italie ait produits. Mazzuchelli donne de lui dans les *Scrittori d'Italia* une liste de plus de cent ouv. en prose et en vers. Un des plus estimés est son poème didactique sur la culture du chanvre int. : *Il Canapajo*, lib. VIII, Bologne, 1741, in-4.

BARWICK (Pierre), médecin, né en 1619, et m. à Venise en 1705, fut un des grands défenseurs de la circulation du sang par Harvey. On lui attribue un traité int. : *De iis quæ medicorum animos exagitant*, et une *Vie* de son frère Jean, théolog. anglican.

BARZENA (Alphonse), jésuite, surnommé l'apôtre du Pérou, est auteur d'un *Lexique* et d'un *livre de prières*, en 5 dialectes améric., Péruviæ, 1590, in-4, très-rare; c'est la plus ancienne impression connue de Lima.

BARZIZIIS (Christ. de), méd. de Padoue dans le 16e S., a donné : *De febrium cognitione et curâ*, Lyon, 1517; *Introduc. ad omne opus practicum medicinæ*, Augsb., 1518; *Comment. ad nonum Rhasis*, Papire, 1594, in-fol.

BAS (Jacq.-Phil. le), graveur et membre de l'acad. de peinture, mort à Paris en 1783, exécuta dans le goût des Audran.

BASADONNA (Jean), sénat. vénitien, habile négociat. et poète agréable du 16e S., dont on a des *Dialogues* latins, Venise, 1518.

BASAN (Pierre-Franç.), graveur et marchand d'estampes, m. à Paris en 1797, donna à ce commerce toute l'extension possible, et publia avec Lemire la collection des gravures pour l'édition des *Metamorphoses* d'Ovide, un grand nombre de *catalogues*, et un *Dictionn. des graveurs anciens et modernes;* dernière édition, augm. d'une *Notice historique sur l'art de la gravure*, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

BASCAPE (Charles), m. évêque de Navarre en 1615, a donné : *Description des églises de Milan*, Bergame, 1696, in-12; une *Vie de saint Charles Borromée*, Bruxelles, 1612.

BASCARINI (Jean), méd. de Ferrare et profess. de théorie dans les écoles de cette ville, est auteur de *Dispensationum medico-moralium canones XII*, Ferrare, 1673, in-16.

BASCHENOW (Wasili), architecte et académicien russe, vice-président de l'acad. des arts sous Paul Ier, projeta un plan de reconstruction du Kremlin, et bâtit dans le goût gothique le palais de Zarizin, que Catherine II fit démolir depuis.

BASCHI (Matthieu), fondateur des capucins, né dans le duché d'Urbin au 16e S., obtint de Clément VII de porter le même habit que St François, et d'observer sa règle à la rigueur. Après un grand nombre de persécutions, sa réforme fut enfin adoptée en 1528, et il devint vicaire-général de l'ordre. Mort à Venise en 1552.

BASCHILOW (Semen), sav. russe, m. en 1770, secret. du sénat de Pétersbourg, pub. quelques liv. des *Annales* de Nicon, le *Sudebnick* du czar Iwan Wasiliewit, et autres pièces relatives à l'histoire de son pays.

BASEDOW (Jean-Bapt.), théologien et écrivain allemand, né à Hambourg en 1723, se consacra entièrement à la théologie et à l'éducation, qu'il travailla toute sa vie à réformer en Allemagne. Ses opinions hétérodoxes, la violence de son caractère, et sa brusque franchise, rendirent sa vie très-orageuse. Il la termina cependant dans une situation assez heureuse à Magdebourg avec la fermeté et la résignation d'un chrétien. Ses principaux ouvr. sont: sa *Philaletée*, ou *Nouvelles considérations sur les vérités de la religion et de la raison*, Altona, 1764. Cet écrit, d'une extrême hardiesse, pensa lui coûter la vie à Hambourg, où la lecture en fut défendue par le magistrat, et l'aut. excommunié avec toute sa famille. Il publ. ensuite *Essai en faveur de la vérité du christianisme*, rempli d'assertions hétérodoxes, ib., 1766, in-8; *Traité élément., ou Recueil méthodique de toutes les connaiss. nécessaires pour l'instruction de la jeunesse*, etc., Leipsig, 1785; *Manuel de la religion révélée*, où il se lave du soupçon qu'il avait encouru de vouloir fonder une secte; *l'Education des princes destinés au trône*, trad. en franç. par Bourgoing, Yverdun, 1777, in-8. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans le *Lexicon* des écrivains allemands de Meusel, de 1750 à 1800.

BASELIUS (Jacques). Deux écrivains holland. ont porté ce nom. L'un, né en 1530, prédicat. à Flessingue et à Berg-op-Zoom, m. en 1598, a donné une *Relation* du siége de cette ville en 1588, impr. en 1605, in-4, très-rare. — Le second, petit-fils du 1er, past. en Zélande, écriv. une *Histoire religieuse de la Belgique, du commencement de l'ère chrétienne à l'an* 1600, Leyde, 1657, in-12.

BASELIUS (Nicolas), chirurgien flamand du 16e S., est aut. d'un petit traité astronomique intit.: *Descriptio cometæ quæ apparuit* 14 nov. anno 1577, etc., Anvers, 1576, in-4.

BASELLI (Benoît), chirurg. de Bergame, m. en 1621, a donné *Apologiæ quâ pro nobilitate chirurgiæ strenuè pugnatur libri tres*, Bergame, 1604, in-4.

BASHAW (Edouard), théol. non-conformiste, m. en 1771 à Newgate, où il avait été renfermé pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance. On a de lui des *Dissert. antisociniennes*, et *Dissert. sur la monarchie absolue et politique.*

BASHUYSEN (Henri-Jacq. van), sav. profess. de langues orientales à Hanau, où il mourut en 1758. Sa passion pour l'hébreu lui fit établir une imprimerie à ses frais, d'où sortirent le *Pentateuque* d'Abrabanel en 1710, avec les points et virgules, plus est. que les édit. de Venise; le *Psautier hébr.*, avec des *Notes* abrégées des rabbins, assez bien exécuté.

BASILE (St), célèbre père de l'église grecque, né de parens chrétiens à Césarée en Cappadoce, l'an 329, se livra d'abord au barreau, puis, s'étant dégoûté du monde, se retira dans la solitude avec St Grégoire de Nazianze, son intime ami, et devint par son exemple le premier instituteur de la vie monastique dans le Pont et la Cappadoce. On l'éleva, malgré son opposition, à l'évêché de Césarée, l'an 369; il résista à l'empereur Valens, qui voulut lui faire embrasser l'Arianisme, travailla à la réunion des églises d'Orient et d'Occident, et combattit les hérétiques Apollinaire et Eustache de Sébaste. Il a laissé des *Homélies* éloquentes, d'excellens *Comment.* sur l'Ecriture, et des *Lettres* instructives sur la discipline ecclésiastique, publiées par le père Garnier, 1721, 3 vol. in-fol., grec-latin; ses *Homélies* et ses *Lettres choisies* ont été trad. en franç. par l'abbé Auger, Paris, in-8, 1788.

BASILE (St), évêq. d'Ancyre, se signala par son attachement à la foi chrétienne, et souffrit le martyre sous Julien en 362.

BASILE, évêque de Séleucie en Isaurie, tomba d'abord dans les erreurs d'Eutychès, et n'y renonça qu'après avoir été déposé par le concile de Chalcédoine. Il reste de lui quarante *Homélies*, dans la Bibliothèque des pères, à la suite des *OEuv.* de St Grégoire.

BASILE Ier, le Macédonien, empereur grec en 846, n'était d'abord que simple soldat, et s'éleva par la faveur de l'empereur Michel III, à qui il avait plu par son habileté à dresser des chevaux. En 866, il fut associé à l'empire après avoir assassiné Bardas, et se plaça seul sur le trône, en donnant la mort à Michel, qui avait trouvé dans lui un censeur de ses crimes et méditait depuis quelque temps sa perte. Il chassa du siége patriarcal Photius, et l'y rétablit ensuite, en 878, fit la guerre avec succès en Orient, poursuivit les Sarasins en Sicile, et mourut en 886, laissant la réputation d'un grand prince. On a de lui un traité de l'*Art de régner*, adressé à son fils, trad. en franç. par le P. Porcheron, Paris, 1690, in-12.

BASILE, le jeune, succéda à Jean Zimiscès en 975, et mourut en 1025. Il défit les Bulgares et traita avec la dernière cruauté 11000 prisonniers qu'il avait faits sur eux.

BASILE, imposteur né en Macédoine, excita une révolte dans l'empire d'Orient l'an 934, voulut se faire passer pour Constantin Ducas, qui était mort depuis quelques années, et se mettre à la place de Romain, qui régnait alors. Ce dernier, voyant de jour en jour grossir les révoltés et ne se croyant plus en sûreté, envoya contre lui les forces de l'empire et le fit amener à Constantinople, où il fut brûlé vif.

BASILE, méd., chef des Bogomiles, hérét. de Bulgarie, attaqua vers l'an 1110 le mystère de la Ste Trinité. Il déclamait contre le mariage, et permettait la communauté des femmes. Condamné en 1110 dans un concile de Constantinople, convoqué par l'emper. Alexis Comnène, il refusa de se rétracter et périt dans les flammes.

BASILE, surnommé l'Oiseau, l'un des confidens de l'emper. Constantin VII Porphyrogénète, parvint à detrôner et faire exiler Romain Lécapède, qui régnait avec Constantin. Mais après la mort de ce dernier, Romain, son fils et son success., démasqua ses projets et l'exila dans l'île de Proconnèse.

BASILE, patrice de Constantinople sous l'empereur Constantin Porphyrogénète, 930 ans avant J.-C., avait composé un *Traité de tactique navale* dont Fabricius nous a conservé quelques fragmens dans sa *Bibliothèque grecque*.

BASILE, prince de Moldavie dans le 17e S., commettait toutes sortes d'injustices et d'exactions: les Moldaves, las de sa tyrannie, le déposèrent et mirent à sa place Etienne XII, dit Barduze. Basile fit d'inutiles tentatives pour remonter sur le trône, et mourut dans l'obscurité.

BASILE (Valentin), méd. et alchimiste allemand, né en 1394, m. vers le milieu du 15e S., se

fit une grande réputation par ses découvertes en médecine, ce qui le fit regarder comme le père de la pharmacie chimique. Il passe entre autres pour le premier qui ait fait prendre intérieurement l'antimoine. Ses ouv. allem., dont la plupart ont été trad. en lat., sont : *de Microscomo*, Marpurg, 1609; *Practica, unà cum duodecim et avibus*, Francfort, 1618, et dans le *Musæum hermeticum*, Paris, 1624, trad. en franç., 1660, in-12; *Tractatus chimico-philosophicus*, Francfort, 1676, etc.

BASILE (J.-B.), comte de Tortone, poète napolitain, m. en 1637, dont on a : *Opere poetiche*, Mantoue, 1613, in-12; *lo Cunto de li Cunti*, etc., Naples, 1678, in-12, recueil d'anecdotes et historiettes du pays; *le Muse napoletane*, recueil d'églogues, ib., 1678. Il a donné en outre des édit. avec des *Notes* et *Commentaires* plusieurs poètes italiens.

BASILE (Adrienne), sœur du précéd., cultivait aussi la poésie et la musique. Le Marini et Toppi font mention de ses *Composizioni in verso*. Elle a publié à Rome, 1637, in-4, un poème de son frère intitulé *Théagène*, tiré des *Ethiopiques* d'Héliodore.

BASILE (Ambroise), né à Condom et m. à Paris vers 1800, fut secrét. de M. de Montazet, archev. de Lyon et éditeur de plusieurs ouvrages élément., entre autres de l'*Education des filles* par Fénélon, auquel il ajouta une bonne préface.

BASILICO (Ciriaco), aut. napolitain du 17e S., a trad. en vers italiens *le Satyricon* de Pétrone, *le Moreton*, attribué à Virgile, en vers *sciolti*. Ces deux traductions ont paru en un vol. à Naples, 1678, in-12.

BASILICO (Jérôme), jurisc. sicilien du 17e S., m. à Madrid en 1670, cultiva les belles-lettres, l'éloquence et la poésie, et fut des academ. de Messine et de Palerme. On a de lui des *Disc. academ.*, impr. in-4, 1654-62; des *Panégyr.* de Charles II, roi d'Espagne, et d'autres personnages, Madrid, 1666-1668, in-fol., et un ouvr. de droit intitulé : *Decisiones criminales magnæ regiæ curiæ regni Siciliæ*, Florence, 1691, in-fol.

BASILIDE, hérésiarque d'Alexandrie, m. sous Adrien vers l'an 130. Son système était un mélange confus de pythagoricisme, de judaïsme et de christianisme. Il avait écrit 24 liv. sur l'Evangile, dont on trouve quelques fragmens dans le *Spicilége* de Grabe.

BASILINE, deuxième femme de Jul. Constantin, et mère de l'emper. Julien, d'abord convertie au christianisme, protégea les chrétiens d'Ephèse; mais ayant embrassé l'hérésie d'Arius, elle persécuta les chrétiens et fit exiler St Eutrope, évêque d'Andrinople.

BASILISQUE, empereur d'Orient en 474, frère de l'impératrice Vérina, se fraya le chemin du trône en trahissant l'empereur Léon, qui l'avait chargé de faire la guerre à Genséric. Après un règne de deux ans, signalé par des exactions et des cruautés, il fut détrôné par Zénon l'Isaurien, qui l'enferma dans un château de Cappadoce, où il mourut de faim.

BASIN (Thomas), né à Rouen, évêq. de Lisieux sous Charles VII, accusé de favoriser les Anglais sous Louis XI, se retira à Louvain, devint grand vicaire de l'évêque d'Utrecht et archev. de Césarée *in partibus*. Il a fait un *Traité* contre Paul de Midelbourg, et une *Hist.* de son temps.

BASIN (Nicolas), frère du précédent, le suivit à Utrecht, où il mourut en 1495.

BASIN (Simon), né à Paris en 1608, dominicain et chapel. d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, prêcha avec succès. M. en 1671. On a de lui des *Sermons* et des *Odes* en français, quelques *poésies* grecques et latines.

BASIN (Bernard), chanoine de Saragosse au 15e S., a laissé *De artibus magicis* et *Magorum maleficiis*, Paris, 1606, in-8.

BASINE, femme du roi de Thuringe et ensuite de Childéric Ier, roi de France, qui l'enleva à ce prince, chez lequel il s'était réfugié après la perte de sa couronne. Clovis fut le fruit de cette seconde union.

BASINE, fille de Chilpéric et d'Andevère, fut une des victimes de la fureur de Frédégonde, et mourut enfermée dans un couvent à Poitiers.

BASINGE (Jean) ou BASINGSTOKE, orateur, mathémat. et théol. angl. du 13e S., se distingua par son savoir et ses vertus. Il se perfectionna à Athènes dans la langue grecque, presque inconnue alors en Europe, et en facilita l'étude en Angleterre en traduisant du grec en lat. une grammaire qu'il intit. *Donatus Græcorum*. Il y introduisit aussi l'usage des chiffres grecs, et rapporta un grand nombre de manuscrits.

BASIRE (Isaac), théolog. anglican et chapelain de Charles Ier, émigra lors des troubles, parcourut la Morée, la Palestine, la Mésopotamie, revint en Europe, se fixa près de Ragotzi II, prince de Transylvanie, et professa la théologie à Weissembourg. Rentré en Angleterre à la restauration, il fut nommé chapelain de Charles II, et mourut en 1676. Ses principaux ouvr. sont : *Diatriba de antiquâ Eccles. Britan. libertate*, Bruges, 1656, in-8; *Hist. du presbytérianisme anglais et écossais*, Londres, 1659 et 1660, in-8.

BASIRE (N.), graveur franç., nous a laissé plus. pièces d'après le Guerchin et autres grands maîtres. Sa grande estampe représentant *l'Entrevue de François Ier et de Henri VIII au camp du drap d'or, en 1520*, est la plus estimée.

BASKERVILLE (Jean), célèbre fondeur, imprimeur et graveur anglais, né dans le comté de Worcester en 1706, porta l'art de l'imprimerie à un degré de perfection qu'on n'avait pas encore atteint en Angleterre. Ses talens ne trouvèrent aucune espèce d'encouragement, et ce ne fut qu'après plusieurs années de tentatives qu'il parvint à produire un type propre à fondre de nouveaux caractères. Il publia des classiques latins et anglais. On recherche ses édit. de Virgile, 1756, in-4; d'Horace, de Juvénal et de Perse, et de la *Bible* anglaise, imprimée aux frais de l'université de Cambridge, in-fol. Après sa mort, en 1775, ses caractères demeurèrent ensevelis dans la poussière jusqu'en 1779, époque où Beaumarchais en fit l'acquisition pour les employer à l'édit. des œuvres de Voltaire, 1785, in-8 et in-12.

BASKERVILLE (sir Simon), méd. anglais, né à Exeter en 1573, s'établit à Londres, où il fut très en vogue, et devint médecin du roi Jean, et ensuite de Charles Ier, qui le créa chevalier. Il mourut en 1641, après avoir amassé de grands biens.

BASLER (Jean), pasteur d'Hinwel en Suisse, a écrit une *Histoire helvetique* non imprimée.

BASMADJY (Ibrahim), Hongrois de nation; il embrassa le mahométisme, et travailla, de concert avec Séid-Effendi, à l'introduction de l'imprimerie en Turquie. Le sulthan Achmet III en signa le privilége; seulement il fut défendu de jamais imprimer le Coran, les lois orales du prophète, leurs commentaires, les livres canoniques et ceux de jurisprudence. Tous les ouvr. qui traitent de la philos., de la médecine, de l'astronomie, de la géographie, de l'histoire, furent abandonnés aux presses naissantes. Malgré tout son zèle, Basmadjy ne put mettre au jour que 16 ouvr. Il mourut en 1746. Les bienfaits du sulthan le récompensèrent de ses travaux.

BASMAISON (Jean de), jurisconsulte et avocat, né à Riom en Auvergne, fut député de sa province

aux états de Blois, et deux fois ensuite vers Henri III. Il est aut. d'une *Paraphrase* sur la coutume d'Auvergne, et d'un *Traité* sur les fiefs, 1668, in-8.

BASNAGE (Benjamin), ministre protestant, né à Carentan en 1580, et mort en 1652, exerça 51 ans les fonctions pastorales. On a de lui un *Traité de l'Eglise*, estimé de ceux de sa croyance.

BASNAGE (Ant.), savant ministre de Bayeux, fils aîné du précédent, né en 1610, fut arrêté au Hâvre-de-Grâce, mis ensuite en liberté en 1685, et se retira en Hollande, où il mourut en 1691.

BASNAGE (Samuel), fils du précédent, né en 1638 à Bayeux, suivit son père à Zutphen, et m. en 1721. Il a laissé des *Annales politico-ecclesiastici*, Rotterdam, 1706, 3 vol. in-fol.

BASNAGE DU FRAQUENAY (Henri), fils puîné de Benjamin, né en 1615 près de Carentan, devint avocat au parlement de Rouen. Quoiqu'il fût de la religion protestante, on avait pour lui la plus grande estime. Il a laissé des *Commentaires* sur la coutume de Normandie, souvent cités par les jurisconsultes. Il mourut à Rouen en 1695.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), fils aîné du précéd., né à Rouen en 1653, fut reçu ministre protestant en 1676; huit ans après il épousa Suzanne Dumoulin, petite-fille du célèbre Pierre Dumoulin. Réfugié ensuite en Hollande, il eut toute la faveur du gr. pensionn. Heinsius, et conserva toujours de l'attachement pour la France. L'abbé Dubois, depuis cardinal, envoyé par le duc d'Orléans à La Haye, eut ordre de suivre ses avis; ils agirent de concert, et l'alliance fut conclue le 14 janvier 1717. Pour reconnaître ses services, on lui restitua tous les biens qu'il avait en France. Il mourut en 1723. « Il était plus propre, dit Voltaire, à être ministre d'état que d'une paroisse. » Les plus célèbres de ses ouvr. sont : l'*Hist. de l'Eglise*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol.; l'*Hist. des Juifs*, nouv. édit., 1716, 15 vol. in-12. Ce livre est plein d'une vaste érudition; il eut le plus grand succès.

BASNAGE DE BEAUVAL (Henri), frère du précéd., né à Rouen en 1656, d'abord avocat au parlement, fut obligé, après la révocation de l'édit de Nantes, de passer en Hollande, où il mourut en 1710, âgé de 54 ans. On a de lui : *Tolérance des religions*; *Hist. des ouvr. des savans*, journal commencé au mois de septembre 1687, et fini en juin 1709. Lorsque Basnage arriva en Hollande, Bayle avait interrompu ses *Nouvelles de la république des lettres*. Le journal de Basnage y fait suite; il est écrit avec beaucoup de politesse et d'impartialité.

BASS (Edouard), théol. amér., et prem. évêq. de Massachusetts, né à Dorchester en 1826, mort en 1803, avec la réputation d'un savant canoniste et critique sacré.

BASSÆUS (Nicolas), célèbre typographe de Francfort-sur-le-Mein à la fin du 16e S., a imprimé beaucoup de livres de médecine et de botanique, et a pub. une collect. de 2255 fig. de plantes gravées sur bois. C'était alors la plus nombreuse et la mieux exécutée que l'on eût encore vue.

BASSAL (Jean), était prêtre de la congrég. de la mission lors de la révolut. de 1779, et en embrassa la cause avec chaleur; il fut successiv. curé constitutionnel de St-Louis de Versailles, vice-présid. du district de cette ville, député de Seine-et-Oise, à l'assemblée législative et à la convention, où il vota la mort du roi. Il présida ensuite les jacobins, passa en Suisse comme espion de l'ambass. Barthélemy, suivit Championnet en qualité de secrétaire dans ses campagnes d'Italie, fut accusé de dilapidation, et arrêté sous le directoire, dont la chute le sauva. Il revint à Paris après la mort de Championnet, et mourut en 1802.

BASSAN (Franç. da PONTE, dit le), peintre vénitien, l'un des plus remarquables du 15e S., a travaillé aux fresques du dôme de St-Barthélemy de Bassano et à Milan. Mort en 1530.

BASSAN (Jacq. da PONTE, dit le Vieux), fils du précéd., né en 1510, fut élève de son père; il fit un grand nombre de tableaux d'après le Titien et le Corrége; le musée en possède dix. Il aimait les intérieurs et peignait dans ce genre avec une exactitude surprenante. Il a traité des sujets tirés de l'anc. et du nouv. Testament. Le jeune Carletto, fils de Paul Véronèse, fut son élève. Il mourut en 1590 et laissa quatre fils, tous quatre ses élèves.

BASSAN (François), est auteur d'un tableau qui était au musée, représentant *Jésus entrant dans la maison de Marthe et de Marie*. M. en 1591. Il a peint quelques fresques sur les dessins de Paul Véronèse.

BASSAN (Léandre), fut créé chevalier à Venise pour avoir fait le portrait du doge Grimaldi. Le musée possède un de ses tableaux : *Les Juifs surpris de la résurrection de Lazare*. Rodolphe II voulut se l'attacher, mais Léandre préféra rester à Venise; il y mourut en 1623.

BASSAN (Jean-Baptiste), peintre italien dont on ne connaît qu'un seul tableau. Mort en 1613.

BASSAN (Jérôme), peintre, né en 1560, et mort en 1622, a fait un tableau pour l'église de Saint-Jean à Bassano.

BASSANI (Alex.), jurisconsulte de Padoue, m. à Ravenne en 1495, a composé *De officio prætoris*.

BASSANI (Jacq.-Ant.), jésuite ital., né en 1686, fut professeur de belles-lettres, et un des meilleurs prédicateurs de son temps. Il m. à Padoue en 1747. Ses *sermons* ont été pub. à Venise en 1753, in-4.

BASSANI (Jean), de la même famille, a pub. le *Voyage à Rome de Marie Casimir, veuve de Jean III, roi de Pologne*, Rome, 1700, in-8.

BASSANTIN (Jacques), astron. écossais, étudia à Glascow, voyagea dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la France. Revenu en Ecosse, il prédit à Marie Stuart une partie de ses malheurs, embrassa la cause du comte de Murray, et mourut en 1568. Ses ouvr. sont : *Astronomia Jac. Bassantini Scoti*, latin et gal., Genève, 1599, in-fol.; *Usage et explication de l'astrolabe*, Paris, 1617, in-8, etc.

BASSARABA (Const. Brancovan), prince de Valachie, prit parti pour la Porte othomane contre la Russie dans la campagne de Pruth. Accusé cependant d'avoir favorisé les Russes, il fut étranglé avec ses quatre fils en 1714.

BASSÉE (Bonavent. de la), capucin, né à la Bassée dans l'Artois, m. en Hainaut, l'an 1650, connu dans le monde sous le nom de Louis-le-Pipre, est auteur de *Parochianus obediens*, etc., Douai, 1663, traduit en franç. par F. de la Tombe, curé de Tournai, 1634, in-12; *Theophilus parochialis*, etc., Anvers, 1635, et Paris, 1679, in-16, trad. en franç. par Ben. Buys, sous le titre du *Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12.

BASSELIN (Olivier), foulon de Vire en Normandie, au 15e S., composa des *chansons* gaies et bachiques, qu'il chantait au pied d'un coteau appelé les Vaux, près la rivière de Vire, d'où est venu par corruption le nom de vaudeville. La meilleure édit. de ses chansons est celle qui a été pub. par M. L. Dubois, Caen, 1821, in-8.

BASSEPORTE (Madeleine-Franç.), née à Paris en 1701, se distingua de bonne heure par son talent pour peindre les plantes et les fleurs, et fut jugée digne, en 1743, de remplacer Aubriet dans la place de peintre du Jardin du Roi. Son principal mérite est d'avoir continué la superbe collection des plantes peintes sur vélin, commencée pour Gaston, frère de Louis XIII, déposée aujourd'hui au Muséum d'hist. nat. Morte en 1780.

BASSET (Pierre), histor. angl. du 15ᵉ S., est aut. d'un livre intit. : *Les actions du roi Henri V*, déposé en MS. dans la Bibliothèque du collége d'Héralds.

BASSET DE LA MARELLE (Louis), présid. du gr. conseil à Paris, périt avec sa femme et son fils sur l'échafaud, victime du tribunal révolutionnaire, comme complice de la prétendue conspiration de la prison du Luxembourg. Il avait composé un écrit intit. : *Différence du patriotisme chez les Français et les Anglais*, 1766, in-8.

BASSI (Ferdin.), méd. et profess. de botan. de Bologne, m. en 1774, est aut. de *l'Iter ad Alpes*, et *Delle terme Porretane*, Rome, 1768, in-4, insérés dans la collect. de *l'Instit.* de Bologne.

BASSI (Hugues VISCONTI de i), était bât. d'un seigneur sarde, qui relevait de Pise. Irrité de ce que cette répub. avait exigé de lui 10,000 fl. pour le mettre en possession des fiefs de son père, il s'en vengea, en 1323, d'une manière atroce en livrant la Sardaigne au roi Jacques II d'Aragon, et en faisant massacrer les troupes envoyées pour la défendre.

BASSI (Laure-Marie-Catherine), savante italienne, née en 1711, femme du doct. Veratri, de l'acad. des Arcades et de l'institut de Bologne, où elle occupa long-temps une chaire de philos., bel.-let. et physique, était très-versée dans les langues grecque et latine, l'algèbre et la poésie ital., etc. Morte en 1778. Il a été publ. deux recueils de vers en son honneur, Bologne, 1735, in-4.

BASSI ou BASSO (Simon), patricien et chan. de Bénévent, né dans le 17ᵉ S., est aut. d'une *Apologie en faveur de la monarchie espagn.*, et de deux rec. de *poésies*, Madrid, 1610, et Venise, 1615, in-4.

BASSI (Martin), architecte de Milan, répara la magnifique église du Dôme dans cette ville, et pub. div. ouvr. sur les démêlés qu'il eut à cette occasion avec les architectes de son temps.

BASSIANI (Jean), jurisc. de Crémone au 12ᵉ S., dont on a une *Somme* de jurisprudence.

BASSIANUS (Landus), méd. de Padoue, m. en 1562, a pub. : *De humanâ historiâ*, Bâle, 1542, in-8; *De incremento libellus*, Venise, 1556; *Iatrologia*, ib., 1543, in-4.

BASSINET (l'abbé A.-J.-D.), était prevôt du chapitre de Verdun lorsque les armées coalisées envahirent la Champagne en 1792. Il se tint long-temps caché, revint à Paris sous l'empire, et entretint des correspondances suspectes; ce qui le fit arrêter et renfermer au Temple. Ayant enfin obtenu sa liberté, il se retira à Ste-Périne, et m. en 1813. Il a fourni de très-bons articles de littérature au *Magasin encyclopédique* de Millin.

BASSIUS (Henri), chirurg. et anat., né à Brême en 1690, fit ses études à Hall, Strasbourg et Bâle; en 1718, il fut reçu docteur à Hall et nommé prof. d'anat. dans cette ville, où il m. en 1754. Ses ouv. sont : *Disputatio de fistulâ ani feliciter curandâ*, Hall, 1718; *Grudlicher bericht von Bandagen*, Amsterdam, 1748, in-8; *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ*, Hall, 1731, in-8; *Tractatus de morbis venereis*, Leipsig, 1764; *Notes sur la chirurgie de Nuck*, Hall, 1728, en allemand.

BASSOLIS (Joan. de), méd. et théol. écossais du 14ᵉ S., étudia à Oxford, d'où il vint en France, se perfectionna dans son art à Reims, et se retira à Mechlin, où il apprit la théologie. Mort en 1774. Il a écrit : *Commentaria seu lecturæ in quatuor libros sententiarum*, Paris, 1516-17, in-fol.

BASSOMPIERRE (François de), maréchal de France, colonel-général des Suisses, naquit en Lorraine en 1579. Il peut au roi Henri IV dès son début à la cour de France, et servit avec distinction dans la plupart des guerres que ce monarque eut à soutenir. Il fut nommé colonel-général des Suisses en 1614. Louis XIII le créa maréchal de France en 1622, et l'employa dans diverses ambassades, en Espagne, en Suisse et en Angleterre. Bassompierre déplut au cardinal de Richelieu, qui le fit mettre à la Bastille. Il y resta douze ans, et n'en sortit qu'après la mort du premier ministre, en 1643. Il m. en 1646. Il a écrit ses *mémoires*, impr. à Cologne, 1665, 3 vol. in-12, et la *relation* de ses ambassades en Espagne, en Suisse et en Angleterre, Cologne, 1668, 4 vol. in-12.

BASSOT (Jacques), écriv. du 17ᵉ S., a pub. *Hist. de Theutobocus*, roi des Teutons, défait par Marius, consul romain.

BASSUEL (Pierre), chirurgien, né à Paris en 1706, mort en 1757, a laissé des *Mémoires* insérés dans l'académie des sciences et de chirurgie.

BASSUS (Coesius), poète lyrique romain sous Néron, à qui Perse adressa sa sixième satire. Il reste de lui quelq. fragmens dans le *Corpus poetarum*, de Maittaire. — On connaît encore plusieurs autres Bassus, Tylæus, Julius et Licinius Bassus, méd. et botan., cités tous trois par Dioscoride et Epiphanes, vivaient sous l'empire de Tibère et de Claude. Julius et Marcellus Bassus, deux autres méd. sous Antonin, sont mentionnés par Gallien.

BASSVILLE (N.-J. HUGOU de), un des rédacteurs du *Mercure national*, en 1789, et secrét. de légation à Naples pour la convention, se trouvait à Rome en 1793, lorsqu'il fut assailli par un attroupement populaire, et reçut un coup de rasoir, dont il m. peu après. Cet évènement donna lieu à beaucoup de récriminations de la part de la France contre le gouvernement papal, et fut le sujet d'un poème de M. Salfi, Milan, 1798. Bassville, membre de plusieurs acad., a laissé : *Elémens de mythologie*, 1789; *Précis de la vie de Lefort*, *ministre de Pierre-le-Grand*, 1786; *Mémoires histor.*, *critiques et politiques de la revolut. de France*, 1790, 4 vol. in-8.

BAST (Frédéric-Jacq.), sav. hellén., secrét. du légat. de Hesse-Darmstadt au congrès de Rastadt, correspondant de l'Institut, m. en 1811, a donné en allemand un *Commentaire critique sur le banquet de Platon*, et en français : *Lettre critique à M. Boissonade sur Anton. Liberalis*, *Parthenius et Aristénète*, 1805, in-8.

BASTA (George), écriv. sur l'art milit., m. en 1607, fut capitaine de cavalerie sous le duc de Parme, lors de la possession du gouvernement des Pays-Bas, et ensuite au service de l'empereur en Hongrie et en Transylvanie. On a de lui *Maestro di campo generale*, Venise, 1606; *Governo della cavalleria leggiera*, Francfort, 1612, estimés.

BASTA (Nicolas), frère ou parent du précédent, se distingua comme lui dans la carrière militaire.

BASTARD (Thomas), ecclés. et poète anglais des 16ᵉ et 17ᵉ S., passait en outre pour un bon prédicateur. On a de lui des *Epigrammes* ingénieuses, un poème latin en trois chants intit. : *Magna Britannia*, Londres, 1605; et deux vol. de *Sermons*, ibid., 1615. Mort en 1618.

BASTE (Pierre), colonel de la marine de la garde impériale et contre-amiral franç., né en 1768, à Bordeaux, se distingua au siége de Malte, à la bataille d'Aboukir et dans l'expéd. de St-Domingue, équipa une flottille à Dantzig pour seconder les opérations du siége de Pillau en 1807, servit ensuite en Espagne et en Autriche comme colonel des marins de la garde, alors employés à la fois sur terre et pour le service des flottilles. Nommé comte de l'empire en 1809, en récompense de ses services, il continua de se distinguer comme général de terre, dans les différentes campagnes, jusqu'en 1814, où il fut tué à l'affaire de Brienne.

BASTER (Job), méd. et botaniste, né en Hollande dans le 18ᵉ S., a laissé un grand nombre d'ouv. sur l'hist. naturelle et la botanique. Nous citerons ses *Observations sur les animalcules et les plantes marines*, en lat., Harlem, 1759-65, in-4; *Sur la génération des animalcules dans l'intérieur*

des plantes, en holland., ibid., 1768, in-8; *Principes de botanique suivant Linné*, en hollandais, Harlem, 1768, in-4, et autres *Dissertations* dans les *Transactions philosophiques*, et les *Memoires des academiciens de Harlem et de Flessingue.*

BASTIANI (N.), chanoine de Breslau et savant éclairé, était un de ceux qui formaient la société du grand Frédéric. Il mourut à Postdam en 1787, où le roi lui fit faire des obsèques magnifiques.

BASTIDE (FERDINAND), jésuite espagnol du 16e S., défendit la cause de son ordre dans les congrégations *de auxiliis*, et fut ensuite professeur de théologie à Valladolid et chancelier de l'université.

BASTIDE (PHILIPPE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, m. en 1690, a laissé quelques *Opuscules* mentionnés dans la *Bibliothèque* de cette congrégation par dom Le Cerf.

BASTIDE (LOUIS), théologien et écrivain du 17e S., est auteur de *Panegyriques* et d'une *Reponse* au livre de Jurieu *De l'accomplissement des prophéties*, 1706, 2 vol.

BASTIDE (J.-B.), fils d'un magistrat de Berlin, réfugié français, mort à Paris en 1810, se livra à l'étude du vieux langage français, et légua ses MSs. et sa fortune à la bibliothèque royale.

BASTIDE (JEAN-FRANÇOIS de), écrivain très-fécond, né à Marseille en 1724, mort à Milan en 1798, est auteur de beaucoup de romans oubliés et de divers recueils littéraires et moraux, *le Nouveau Spectateur*, 1758; *l'Elixir litteraire*, 1766; *le Penseur*, 1766. Il a commencé en 1757 le *Choix des anciens Mercures*, et rédigea pendant plusieurs années la *Bibliothèque universelle des Romans.*

BASTIDE (MARC-ANT. de la), controversiste protestant, né dans le Rouergue au 17e S., fut secrétaire d'ambassade à Londres, et se livra ensuite à des travaux littéraires, passa en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes, et m. en 1704. On a de lui deux *Reponses* à l'*Exposition de Bossuet*, 1672 et 1680, in-12. Il a revu la version des *Psaumes*, en vers, par Th. de Bèze, Marot et Conrart, Paris, 1679, in-12, ainsi que l'ancienne trad. des mêmes *Psaumes*, en prose, Amsterdam, 1692, in-12. Il a prouvé avec assez d'habileté que le fameux *Avis aux refugiés* avait été composé non par Bayle, mais par Pélisson. V. l'*Histoire de Bayle* et de ses ouvrages, Amsterdam, 1715, in-12.

BASTIEN (JEAN-FRANÇ.), né à Paris le 14 juin 1747, se livra au commerce de la librairie, dans lequel il montra plus d'intelligence que de veritable instruction. On lui doit une traduct. nouvelle, ou plutôt revue, *des Lettres d'Heloise et d'Abailard*, 1782, 2 vol. in-8 et in-12; *la Nouvelle Maison rustique*, 1798, 3 vol. in-4; *Nouveau Manuel du Jardinier*, 1807, 2 vol in-12. Les auteurs dont il a donné des editions assez soignées sont: Apulée, *Ane d'Or*; Montaigne, Charron, Boileau, Rollin, Rabelais, la Bruyere, Buffon, Sterne, Scarron, d'Alembert, Plutarque (trad. d'Amyot), Lucien (trad. de Belin de Ballu), etc. Ce laborieux éditeur est mort en 1824.

BASTINGUES (JÉRÉMIE), professeur de théol. flamand, mort en 1598, auteur d'un *Commentaire sur le catéchisme de Heidelberg.*

BASTIOU (YVES), ancien génovéfain, aumônier du lycée Louis-le-Grand, mort à Paris le 8 mai 1814. On a de lui une *Grammaire de l'enfance*, et une autre *de l'adolescence.*

BASTON (ROBERT), poète lauréat et orateur public anglais du 14e S., dans le comté d'York. On cite de lui: *De Scotiæ guerris variis*, des *Ecrits théologiques*, des *Comedies*, des *Tragedies*, en anglais. Mort vers 1310.

BASTWICK (JEAN), méd. et écriv. du 17e S., publia à Leyde, vers 1624: *Elenchus religionis papisticæ*, et à la suite *Flagellum pontificis*, qui souleva contre lui tout le haut clergé d'Angleterre, et le fit condamner à une amende et à une dure prison. Il se l'aliéna encore plus par son *Apologeticus ad præsules anglicanos*, 1636, in-8, et sa *Nouvelle Litanie*; ouvrages pour lesquels il fut condamné à avoir les oreilles coupées, à être mis au pilori et à garder prison perpétuelle. Cette sentence, qui fut exécutée, ayant révolté tout le monde, il fut rappelé à Londres, et y rentra comme en triomphe, chargé de fleurs et de présens. Ses ouvrages, écrits assez purement, n'ont eu que l'intérêt du moment, et sont oubliés aujourd'hui.

BASUEL (FRANÇ.), ecclésiastique de Franche-Comté, auteur d'un recueil intitulé: *Sermons familiers sur les évangiles*, Grandvilliers, 1561, 1 vol. in-8.

BATALLIER (JEAN), religieux dominicain, né à Lyon au 15e S., compléta *la Legende dorée*, par un vol. traduit du latin de Vincent de Beauvais, qui fut publié en 1477. Cet ouvrage, un des premiers imprimés à Lyon, est fort rare.

BATE ou BATUS (JEAN), théologien du 15e S., né dans le Northumberland, reçu docteur à Oxford, fut prieur du couvent des carmes à York, et mourut en 1429. Il est auteur d'un *Compendium logicæ* et de *Traités* religieux.

BATE (GEORGE), médecin, né dans le comté de Buckingham en 1608, fut reçu docteur à Oxford, s'établit à Londres, et devint médecin de Charles Ier, de Cromwell et de Charles II. Il mourut en 1669. Son principal ouvr. est un *Recit de la rebellion*, publ. d'abord en latin et ensuite en anglais, en 1 vol. in-8; des *Observations sur le rachitis des enfans*, Londres, 1668, in-8; La Haye, 1682, in-4; *Apologie de Charles Ier*, ibid., 1647 et 48, in-4, sous le titre de *Elenchus motuum*, etc., Paris, 1649, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'édit. de 1663 est la plus estimée.

BATE (JULES), théologien angl., mort en 1771, est aut. d'un *Dictionnaire* anglais-hébreu et de plusieurs écrits théologiques.

BATE (HENRI), écrivain angl. du 18e S., a donné au théâtre plusieurs comédies intéressantes: *les Candidats rivaux*, 1775; *le Maure blanchi*, 1776.

BATECUMBE (GUILL.), mathémat. anglais du 15e S., a donné: *De sphærâ solidâ*, *concavâ*; *de Operatione astrolabii*, etc.

BATELIER (JACQUES LE), avocat au présidial d'Evreux, et bon jurisconsulte du 16e S., a laissé des *Commentaires* sur la coutume de Normandie, Rouen, 1776, 2 vol. in-fol.

BATES (GUILL.), théologien anglais, presbytérien, mort à Londres en 1699, très-estimé pour son esprit de conciliation et de tolerance. Ses *Sermons* ont été recueillis en 1 vol. in-fol. Il a été lui-même l'editeur de *Vitæ selectorum aliquot virorum qui doctrinâ, dignitate aut pietate inclaruere*, Londres, 1681, in-4.

BATES (JOHN), compositeur et organiste anglais, m. à Londres en 1799, a composé des *Sonates* pour le clavecin, la musique de l'opéra de *Pharnace*, etc.

BATHE (GUILL.), jésuite irlandais, directeur du séminaire irlandais de Salamanque, mort à Madrid en 1614, est aut. de l'*Introduction à l'art musical*, Londres, 1584; *Janua linguarum*, Salam., 1611; *Preparation pour le sacrement de penitence*, Milan, 1614, in-4.

BATHURST (RALPH), médecin, poète et théol. anglais, né en 1620 au comté de Northampton, et mort en 1704, professa d'abord la médecine, s'appliqua ensuite à la théologie, et fut président du collége de la Trinité à Oxford. On a de lui: *Prælectiones de respiratione*, Oxford, 1654; *Nouvelles de l'autre monde*, en angl., ib., 1651, in-4. C'est l'histoire d'une femme pendue pour cause d'infanticide et rappelée à la vie par l'auteur; des *Poesies* estimées et insérées dans un recueil angl. Le choix de ses meilleures productions a été publ. sous le titre de *Restes littér.*, impr. en 1761, in-8.

BATHURST (Allen), gentilhomme anglais, membre du parlement et du parti des torys, s'opposa constamment aux mesures de la cour, fut ensuite appelé au conseil privé et nommé trésorier du prince de Galles. Mort en 1783, à 91 ans.

BATHURST (Henri, comte), fils du précédent, grand-chancelier d'Angleterre, mort à Londres en 1794, a publié en anglais : *Théorie de l'évidence*, qui a servi de base au juge Buller, pour l'introduction à la loi *Nisi prius*, etc.

BATHYCLÈS, sculpteur grec du 6e S. av. J.-C., s'est rendu célèbre par les bas-reliefs dont il orna le trône de la ville d'Amyclée.

BATHYLLE, jeune homme de Samos, fut aimé du tyran Polycrate et d'Anacréon.

BATHYLLE, fameux pantomime d'Alexandrie, vint à Rome sous Auguste, et réussit, ainsi que son ami Pylade, à représenter, par des gestes, tous les sujets tragiques, comiques et satiriques. Il excellait surtout dans le genre comique.

BATIER (N....), maître d'armes de Paris au 18e S., a publié une *Théorie pratique de l'escrime*, etc., Paris, 1772, in-8.

BATHILDE (Ste), épouse de Clovis II, gouverna pendant la minorité de Clotaire III, son fils, fonda les abbayes de Chelles et de Corbie, y prit l'habit de religieuse et mourut en 685.

BATMANSON, controversiste anglais du 16e S., m. en 1531, écrivit deux ouvr. contre Erasme et Luther, qu'il rétracta par la suite. On a encore de lui : *Commentaires* sur les proverbes de Salomon, et le *Cantique des cantiques*; un *Traité du mépris du monde*; des *Institut. noviciorum*, etc.

BATONI (Pompeo), peintre gracieux et plein d'expression, m. à Rome en 1787, peut être regardé comme le restaurateur de l'école romaine moderne. Parmi ses tableaux répandus dans les églises d'Italie, on cite à Rome le *St Celse* et la *Chute de Simon le magicien*.

BATRACUS et SAURUS, architectes grecs de Sparte, élevèrent à leurs frais à Rome un des temples renfermés dans les portiques d'Octavie.

BATSCH (Aug.-Jean-George-Charles), naturaliste, né en 1761 à Iéna, y fonda la société pour l'avancem. des sciences natur., et en fut le direct. jusqu'à sa mort, arrivée en 1802. Parmi ses nomb. ouv. nous citerons : *Elenchus fungorum*, Magdebourg, 1783-84; *Analyse botan. des fleurs des div. genres de Plantes* (en allem.), Hall, 1790, in-4; *Tabula affinitatum regni vegetabilis*, 1804; *Botan. des dames*, 1805, in-8, traduct. franç. par Bourgoing, Weimar, 1799, in-8.

BATT (Barth.), écrivain luthér. flamand, m. à Rostock en 1559, dont on a : *De œconomiâ christianâ libri* 2, Anvers, 1558, in-12.

BATT (Lievin), fils du précéd., occupa successivement dans la même ville une chaire de mathém. et de médec., et y m. en 1591. Ses *Epist. medic.* ont été insérées dans les *Miscellanea* de H. Smetius, Francfort, 1611.

BATT (Charles), méd. de Dordrecht au 16e S., a trad. en allem. les liv. de chirurg. de Guillaume et Ambroise Paré.

BATT (Jacques), secrétaire de la ville de Berg-op-Zoom, contemporain et ami d'Erasme.

BATT (Corneille), fils du précédent, méd. zélandais, est auteur d'une *Description du monde*, en flamand, 1512, très-rare.

BATT (Henri), écriv. et poète comique anglais du 18e S., dont on a plusieurs comédies, publiées de 1774 à 1778.

BATTAGLINI (Marc), év. de Nocera et de Cesène, mort en 1717, est surtout connu par son *Hist. des conciles*, Venise, 1714; et ses *Annali del sacerdozio*, Ancone, 1742, 2 vol. in-fol.

BATTALUS, musicien grec, connu par son talent sur la flûte et la dissolution de ses mœurs, qui fit passer son nom en proverbe.

BATTARA (J.-Ant.), ecclés., méd. et bot. ital., m. en 1789 à Rimini, où il était curé, est auteur de *Fungorum Agri ariminensis historia*, ou *Hist. des champignons*, Faenza, 1759, avec 200 pl., estimée; *Practica agraria distrib. in dialog.*, Rome, 1778; *Lettres sur l'histoire naturelle*, Rimini, 1774, in-4.

BATTELY (Jean), théol. anglais du comté de Suffolk, m. en 1708, a pub. : *Antiquitates Rutupinæ et Sancti-Edmundburgi*.

BATTEUX (Charles), chanoine honoraire de la ville de Reims, membre de l'acad. des inscript. et de l'acad. franç., naquit en 1713, et professa la rhétorique dès l'âge de 20 ans. Ses ouvrages sont : *Cours de belles-lettres*, 1774, 5 vol. in-12; une *Traduct. des œuvres d'Horace* en franç., dont la dernière édit. est de 1803, 2 vol. in-12; *La morale d'Epicure*, 1750, in-12; *Les quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau*, 1771, 2 vol. in-8 et in-12; *Histoire des causes premières*, 1778, in-8; *Cours élémentaire à l'usage de l'école militaire*, 45 vol. in-12; *Chefs-d'œuvre d'éloquence poétique*, Paris, 1780, in-12; *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*, 1746, in-12; *Mémoires sur l'histoire des Chinois*, 1776-89, 15 vol. in-4, et plusieurs autres écrits, dont l'un, intit. : *Traité de l'arrangement des mots*, trad. du grec de Denys d'Halicarnasse, est suivi d'un discours où le traduct. entreprend de venger la langue française de la préférence donnée aux langues grecque et latine pour les inscriptions. Il mourut en 1780. On lui doit encore les *traduct.* d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres et d'Aristote sur le système du monde, avec des notes, Paris, 1768, 3 parties in-8.

BATTHYAN (Ignace de), év. de Transylvanie, mort en 1799, est aut. de plus. ouv. peu importans sur la discipline ecclésiastique.

BATTIE, méd. anglais, né dans le Devonshire en 1704, pratiqua quelque temps la médec. à Cambridge, à Usbridge et à Londres, où il obtint une grande réputation. Il pub. une édition d'Isocrate, Cambridge, 1749, en 2 vol. in-8. Une dispute qu'il eut avec le doct. Schomberg fut pour ce dernier le sujet d'un poème satirique intit. : *la Battiade*. On a de lui : *Traité sur la manie*, 1 vol. in-4; *De principiis animalibus exercitationes in coll. reg. medicorum*, en 4 parties, 1751 et 1752; *Aphorismi de cognosc. et curand. morbis nonnullis ad principia animalia accommodati*, 1762. Il mourut en 1776.

BATTIER (Fréd.), ministre du saint évangile, né en Suisse en 1659 et m. en 1722, est aut. d'*Oraisons funèbres* en allemand, imprimées à Bâle; il a donné une nouvelle édit. de la *Bible*, trad en allemand, par Luther.

BATTIFERRI (Laure), femme poète du 16e S., épouse de Barth. Ammanati, habile sculpteur et architecte florentin, célébrée par tous les beaux esprits de son temps, était de l'académie des *Intronati* de Sienne. On a d'elle : *Il primo libro delle opere toscane*, Naples, 1694, in-12; *I sette salmi penitenziali trad. in ling. toscana*. Morte en 1589.

BATTISTA, de Ferrare, secrétaire du duc Hercule II, aut. de plusieurs ouvr. de théol. et d'hist. vers 1493.

BATTISTAFULGOSE, doge de Gênes, chassé par son aïeul, écrivit dans son exil un ouvr. intit. *Exemplorum memorabil. lib. IX*, trad. par Camille Gilino de Milan, Milan, 1509, in-fol.; une *Vie du pape Martin V*; un *Tr. contre l'amour* (en italien), Milan, 1496, in-4; trad. en franç. 1581, in-4.

BATTISTA (Ignace), profess. de belles-lettres de Venise vers 1543, est aut. de : *Hist. imperatorum romanorum*, dont les principales édit. sont celles de Florence et Venise, 1519, in-8; *de Origine Turcarum*, et autres ouv. érudits sur Ovide, Cicéron et Suétone.

BATTISTA, surnommé Trovamala, théolog. de Louvain, vers 1485, auquel Bellarmin attribue une *Somme de cas de conscience*, dans ses *Script. eccles.*

BATTISTA, poète latin né vers l'an 1436, de la fam. Spagnuoli de Mantoue, surn. en France le Mantouan, devint général des carmes, où il entreprit de porter la réforme; mais n'ayant pu y réussir, il abdiqua et ne s'occupa plus que de littér. Trop vanté de son S., qui le comparait à Virgile, il ne mérite pas non plus qu'on l'oublie. Ses poëmes ont été recueillis en 4 vol. in-4, Anvers, 1576. On y distingue ses *églogues*, trad. en franç. par d'Amboyse, Paris, in-4, des *poésies relig.*, des *sylves, élégies, épîtres morales*, etc. M. en 1516.

BATTISTA (Joseph), un des plus sav. littér. ital. du 17e S., né au royaume de Naples, se livra d'abord à l'étude de la théol., s'attacha au marquis de Villa et au duc d'Avellino, et s'adonna ensuite dans la retraite à la culture des lettres. Ses *Epigrammatum centuriæ*, Venise, 1659; ses *Poésies lyriques italiennes*, ib. 1686, et sa *Poetica*, 1676, in-12, sont très-estimés. On a encore de lui l'*Assalone*, trag., Venise, 1667, des *opusc.*, des *lettr.*, Bologne, 1678. Mort à Naples en 1675.

BATTORI ou **BATHORI**, nom d'une famille distinguée de Transylvanie. Et. Battori devint prince de cette contrée en 1571, à la mort de Jean Sigismond, fils de Sigismond II, roi de Pologne, sans avoir brigué cet honneur, qui ne fut déféré qu'à ses talens et à ses belles qualités. Il fut ensuite élu roi de Pologne en 1576, et eut un règne glorieux, autant par les victoires qu'il remporta que par la sagesse de son gouvernement. Il m. en 1586.

BATTORI (Sigismond), de la même famille que le précédent, fut vaivode ou prince de Transylvanie, vers l'an 1595. Il s'unit aux vaivodes de Valachie et de Moldavie, pour secouer ensemble le joug des Othomans, et battit le grand-visir Sinan-Pacha. Il céda ensuite sa principauté à l'emper. Rodolphe, ne demandant en échange que des terres en Silésie, avec une pension de 50,000 ducats et le chapeau de cardinal. Mais il se repentit bientôt de ce marché, revint en Pologne, et fit une nouvelle cession de la Transylvanie au cardinal Battori son parent. Celui-ci fut tué dans un combat par le vaivode de Valachie, Michel. Sigismond implora le secours des Othomans pour rentrer dans ses états, fut vaincu et se retira en Moldavie. Rappelé par les Transylvains, il céda une troisième fois sa principauté à l'empereur Rodolphe, et m. à Prague en 1613.

BATTORI (Gabr.), frère du précédent, devint prince de Transylvanie, en reconnaissant la suzeraineté de l'empereur Mathias. Soutenu par les Othomans et les Tatars, il battit les troupes impériales envoyées contre lui pour le chasser de ses états. Il ne tarda pas à être déposé par ses sujets, qui élurent à sa place Betlem Gabor. Celui-ci se mit sous la protection du sulthan Achmet Ier. Battori voulut traiter avec les Othomans; mais il fut assassiné en sortant de leur camp, le 26 novembre 1613.

BATTUS, berger de Pylos, trahit Mercure, à qui il avait promis de ne point découvrir le vol que ce dieu avait fait des bœufs d'Apollon. En punition de sa perfidie, il fut changé en pierre de touche.

BATTUS Ier, Lacédémonien, fondat. de la ville et du royaume de Cyrène, sur la côte d'Afrique, dans le 7e S. av. J.-C., régna pendant 40 ans.

BATTUS II, petit-fils du précéd., succéda à son père Arcésilas Ier, 575 avant J.-C., battit l'armée qu'Apriès, roi d'Egypte, avait envoyée contre lui.

BATTUS III, fils d'Arcésilas II, monta sur le trône de Cyrène l'an 544 av. J. C., après la mort de Laarchus, son oncle, qui avait fait empoisonner Arcésilas. Sous son règne, Demonox de Mantinée établit à Cyrène des lois démocrat., qui dépouillaient les rois de leur autorité.—Deux autres Battus, IV et V, ont également régné à Cyrène; l'hist. n'a laissé aucun détail sur eux.

BATU, petit-fils de Djenghyz-Khan, succéda à son père Touchy-Khan, dans le royaume de Captchac en 1223 de J.-C. Il suivit le grand Khan Octaï en Chine, revint ensuite en Europe, ravagea la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie, la Russie, où il séjourna dix ans et qu'il soumit enfin. Ses invasions recommencèrent en 1252 et ses armées détirent le grand duc André Jaroslawitz; mais sa mort, arrivée en 1255, mit fin à ses conquêtes ou plutôt à ses ravages.

BATURIS, roi des Ibères, peuples des rives du Pont-Euxin, introduisit le christianisme dans ses états vers l'an 327 de J.-C.

BATZ (le baron de), membre de l'assemblée constituante, était grand sénéchal du duché d'Albret lors de la révolution. Député de la noblesse de Nérac aux états généraux en 1789, il s'y occupa spécialement de finances, et s'opposa à l'émission des assignats. Impliqué en 1794 avec les conventionnels Fabre d'Eglantine, Chabot et Bazire dans la conspiration dite de l'étranger, qui tendait à enlever la veuve de Louis XVI, il eut le bonheur d'échapper à toutes les poursuites et persécutions auxquelles il fut en butte jusq. 1814, où le roi le nomma chev. de St-Louis, maréchal-de-camp et commandant du dép. du Cantal en 1817. M. en 1822. On a de lui : *Hist. de la maison de France et de son origine*, Paris, 1815, et quelques autres écrits sur la noblesse du duché d'Albret, ib., 1820, in-8.

BAUCHEREAU (N. Richemont), av. au parlement, né à Saumur en 1612, a donné quelques romans : *l'Espérance glorieuse ou Amour et justice*, et *les passions égarées*.

BAUCIS, vieille femme pauvre de Phrygie, épouse de Philémon. Jupiter et Mercure, pour les récompenser du bon accueil qu'ils en avaient reçu, quoiqu'ils ne se fussent pas fait connaître, les préservèrent d'un déluge qui inonda la contrée, et changèrent leur cabane en un temple dont ils les instituèrent ministres. Philémon et Baucis vécurent jusqu'à ce que, accablés de vieillesse, ils furent changés en arbres placés à la porte du temple.

BAUD (Pierre le), aumônier de la reine Anne de Bretagne, dont on a une *Hist. de Bretagne*, publiée en 1638.

BAUDART (Guill.), théol. protestant et histor., né en Flandre, pasteur à Zutphen, fut chargé par le synode national de Dordrecht de faire avec Bogerman et Bucerus une nouvelle traduct. du Nouv. Testament; ce qu'ils exécutèrent en 6 ans. Il a en outre continué l'Histoire du temps de van Meteren depuis 1603 jusqu'à 1624. Arnheim, 1624, in-fol.; et donné des *Apophtegmata christiana*, Amsterd., 1657, in-4. *Polemographia belgica*, ib., 1621, etc. Mort en 1640.

BAUDEAU (Nicolas), célèbre économiste du 18e S., publia en 1763 : *Idées d'un citoyen sur l'administration des finances du roi*, in-8; en 1764, *Idées sur les besoins, les droits et les devoirs des vrais pauvres*; en 1756, *Idées sur le commerce d'Orient et sur la compagnie des Indes*. Il rédigea depuis 1766 jusqu'en 1769, les *Ephémérides du citoyen*. Dupont de Nemours le remplaça dans la rédaction de cet ouvr. périodique. L'abbé Baudeau publia encore en 1787, les *Idées d'un citoyen sur l'état actuel du royaume de France*, 2 partie in-8. Sa raison s'égara en 1788, et il mourut en 1789.

BAUDELOQUE (S.-Louis), célèbre accoucheur français, né en Picardie en 1746, s'appliqua de bonne heure à Paris à la chirurgie, à l'anatomie, et surtout à la partie des accouchemens. Il fut bientôt nommé chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité, et prof. d'accouchemens de l'école de médec. M. en 1810. Ses écrits, que l'on regarde comme classiques dans cette partie, sont : *Principes des accouchemens*, Paris, 1775, id. 1787 et 1806, in-8.; *L'art des accouchemens*, qui a eu quatre édit., dont la dernière est celle de 1807, et un grand nombre de *Mem.* insérés dans le Recueil de l'académie et les journaux de médecine.

BAUDELOT DE DAIRVAL (Ch.-César), antiquaire et écrivain, né à Paris en 1648, de l'académie des inscrip. et de celle des Ricovrati de Padoue, garde du cabinet des médailles de Madame, quitta le barreau, où il avait du succès, pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, science qui lui doit beaucoup par ses précieuses découvertes. Son ouvr. le plus connu est de *l'Utilité des voyages*, 1686; des *Dissertations sur des pierres gravées*; *sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*, etc. Mort en 1722.

BAUDER (J.-Fréd.), conseiller du commerce de l'électeur de Bavière, né en 1713, est connu par sa découverte du marbre d'Altdorf sa patrie, et par son perfectionnement de la culture du houblon; il pub. des *Dissertations* sur cet objet à Altdorf, 1776, in-4; il en a été trad. une en Français sur la découverte des fossiles d'Altdorf, 1772, in-8.

BAUDERON (Brice), médecin, né à Parey en 1540, et m. à Mâcon en 1623, est aut. d'une *Pharmacopée* qui eut un grand nombre d'édit. et fut trad. en latin par Le D. P. Holland, Londres, 1639, 1 vol. in-fol. Bauderon a aussi publié : *Praxis medica in duos tractatus distincta*, 1620, 1 vol. in-4.

BAUDET (Etienne), grav. m. à Paris en 1716, dont on a *l'Adoration du veau d'or* et *le Frappem. du rocher*, d'après le Poussin, et autres gravures d'après le Carrache, l'Albane, le Dominiquin, etc.

BAUDIER (Michel), gentilhomme du roi et historiographe de France sous Louis XIII, m. vers 1650, est aut. de plus. ouvr. qui prouvent de la facilité, mais peu de talent. Les plus remarq. sont : *Hist. générale de la religion des Turks et de la vie de Mahomet et des quatre premiers khalyfes*, Paris, 1632, in-8, curieuse; *Hist. des cours de Turquie et de Chine*, ib., 1662, 2 vol. in-fol.; *Hist. du card. d'Amboise*, ib., 1634, très-est., *du maréchal de Toiras*, ib., 1662, in-12; *de l'abbé Suger*, ib., 1645, in-4.

BAUDIN (P.-Ch.-Louis), né à Sedan d'un lieut.-général de cette ville, dont il était maire en 1790, memb. de l'assemblée législative et de la convention, y siégea comme président, vota pour l'appel au peuple lors du procès de Louis XVI, et fit partie de la commission des onze qui prépara la constitution directoriale. M. en 1799. On a de lui : *Anecdotes et réflexions générales sur la constitution*, Paris, an 3 (1794): *Eclaircissement sur l'art. 355 de la constitution et la liberté de la presse*, 1795, in-8. Il était membre de l'Institut, et un des collaborateurs du *Journal des savans*.

BAUDIN (Nicolas), capitaine de vaisseau dans la marine française, né dans l'île de Rhé vers le milieu du 18e S., fut chargé en 1803, par le gouvernement directorial, de la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande. Il avait déjà reconnu la plus grande partie des côtes nord-ouest, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'obligea de relâcher à l'île de France, où il m. en septembre 1803.

BAUDISSON (Innocent-Maurice), abbé, était professeur de droit-canon à l'université de Turin, depuis 1767 jusqu'en 1797. Nommé ensuite aux premières places lors de la réunion du Piémont à la France, il contribua beaucoup à la conservation de l'université de Turin. Mort en 1805.

BAUDIUS (Dominique), savant et érudit né à Lille, parcourut la France et l'Angleterre, et s'y fit admirer par sa prodigieuse facilité et son immense érudition. Il se fixa enfin à Leyde, où il occupa les chaires de philosophie et d'histoire, et y mourut en 1613. Ses *Discours politiques*, son tr. de *l'Usure*, ses *Lettres*, Amsterdam, 1662, in-12, et le *Recueil* de ses poésies, ib., 1638, sont très-estimés.

BAUDOIN ou BAUDUIN, surn. de Condé, un des meilleurs poètes du 13e S., florissait sous St Louis. On lui doit plusieurs pièces de vers, telles que *Fabliaux*, *dicts* et *Contes moralisés*, dont les manuscrits sont à la bibliothèque du roi.

BAUDOIN. V. Baldwin.

BAUDONOVIE, religieuse de Poitiers, morte en 587, a écrit une *Vie de la reine Radegonde*.

BAUDORY (Joseph du), jésuite breton, mort à Paris en 1749, succéda au P. Porée dans la chaire de rhétorique du collége de Louis-le-Grand. On a de lui des *OEuvres diverses*, 1750, 1809, in-12.

BAUDOT DE JUILLY (Nicolas), auteur de quelques ouv. et de *Romans historiques* bien écrits et intéressans, né à Paris, était subdélégué de l'intendance du Limousin, et m. en 1759. Ses meilleures product. sont : *Hist. de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701, in-12; *de Philippe-Auguste*, 1702; *de Charles VI*, 1753; *de Charles VII*, 1754; *Hist. de Catherine de France* et *Hist. secrète du card. de Bourbon*, 1796, etc.

BAUDOUIN Ier, roi de Jérusalem, succéda à son frère Godefroi de Bouillon en 1100, et prit le titre de roi, abandonnant à son cousin Baudouin du Bourg le comté d'Edesse, dont un crime l'avait mis en possession. Toujours en guerre avec les peuples voisins, il ajouta par ses conquêtes à son roy. Ptolémaïs, St-Jean-d'Acre, Sidon, Bérite, etc. Tripoli tomba vers le même temps au pouvoir des chrétiens, et forma la quatrième principauté latine en Orient. Il se disposait à assiéger Tyr lorsque la mort l'atteignit en 1118. Les historiens le désignent comme premier roi latin de Jérusalem.

BAUDOUIN II, cousin et success. du précédent au royaume d'Edesse, et ensuite de Jérusalem, fut couronné en 1118, défit d'abord en 1120 les Sarasins, qui le firent ensuite prisonn. en 1124. Délivré par Josselin de Courtenay, il régna pacifiquement sur ses sujets, et remit le sceptre à Foulques d'Anjou, son gendre, après un régne de douze ans. Ses vertus et son courage l'avaient rendu cher à ses peuples. Mort en 1131.

BAUDOUIN III, fils de Foulques d'Anjou, lui succéda en 1142, prit Ascalon et autres places, et mourut en 1163 après un règne de 20 ans.

BAUDOUIN IV, fils d'Amaury, lui succéda en 1174; mais, comme il était lépreux, ce fut Raimond, comte de Tripoli, qui gouverna pour lui. Il résigna en 1186 sa couronne à Baudouin, son neveu, qui mourut l'année suivante, empoisonné, à ce qu'on croit, par sa mère, qui voulait mettre la couronne sur la tête de Guy de Lusignan, son mari. Vers le même temps Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

BAUDOUIN Ier, emp. de Constantinople, né à Valenciennes en 1170, fils de Baudouin, comte de Flandres et de Hainaut, prit la croix pour aller en Terre-Sainte, et fut le premier élu emp. latin de Constantinople après la prise de cette ville par les Français et les Vénitiens en 1204. Malgré ses vertus et ses talens, son règne ne fut qu'une longue suite de maux. Joannis, roi des Bulgares, l'ayant forcé de lever le siége d'Andrinople, le vainquit ensuite avec des forces supérieures en bataille rangée, et le fit périr cruellement en 1206.

BAUDOUIN II, dernier emp. latin de Constantinople, fils de Pierre de Courtenay et d'Iolande, fut élu en 1228. Il défit d'abord Vadace, empereur de Nicée. Mais celui-ci ayant repris le dessus, il alla vainement chercher du secours en Italie et en France, où il fit présent à St Louis de la Ste couronne d'épines. Obligé, malgré ses talens et sa valeur, de céder à des ennemis nombreux et puissans, il eut la douleur de voir massacrer les Français dans Constantinople, et Michel Paléologue s'emparer de ses états en 1261. Il mourut en Italie où il s'était retiré en 1273, laissant le vain titre d'empereur à son fils Philippe Baudouin, qui mourut en 1285, dont la fille Catherine transmit les droits à Charles de Valois.

BAUDOUIN (Franç.), né à Arras en 1520, m. à Paris en 1573, fut prof. de droit à Bourges, à Angers et à Heidelberg, orat. d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre au concile de Trente, et conseiller du duc d'Anjou depuis Henri III, refusa de souiller sa plume pour justifier la St-Barthélemy. Ses ouv. de jurisprudence, d'histoire, de théol. et de controverse, écrits élégamment, ont été publiés par Heineccius dans le premier vol. de sa *Jurisprudentia attica et romana*, Leyde, 1778, in-folio.

BAUDOUIN (Benoit), né à Amiens vers la fin du 16e S., fut principal du collége de Troyes et direct. de l'Hôtel-Dieu, où il mourut en 1632. Il s'est fait un nom par son *Calcæus antiq. et myst.*, 1615, in-8°, et par la traduction en français de six tragédies de Sénèque, Troyes, 1620, très-rare.

BAUDOUIN (Etienne), né à Rouen dans le 18e S., est aut. d'un *Essai sur l'Apocalypse*, Paris, 1784, in-8; d'un *Abrégé de la Bible*, 1787, in-12.

BAUDOUIN (Jean), né en Vivarais en 1590, m. en 1650, fut lecteur de la reine Marguerite. Ses versions de Tacite, de Suétone, du Tasse, de Bacon, et de beaucoup d'autres aut., sont peu estimées, ainsi que ses *Romans* et son *Hist. de Malte*, 1659; mais on recherche encore son *Iconologie*, Paris, 1636, in-fol., et son *Recueil d'Emblèmes*, ib., 1638, in-folio.

BAUDOUIN (M.-A.-A. CAROUGE, femme), née en 1764, m. en 1816, a pub. sous le voile de l'anonyme deux romans int. : *Le coin du feu de la bonne maman*, Paris, 1809, 2 vol. in-18; *La petite Cendrillon*, 1813, in-folio.

BAUDRAND (Mic.-Ant.), écriv. et géogr., né à Paris en 1633, fut secrétaire du cardinal Antoine Barberin, et fit partie des conclaves où furent élus Alexandre VII, Clément IX et Innocent XII. Il mourut en 1700. On lui doit une édit. de Papire Masson des *Rivières de France*, 1688, *Geographia ordine litterarum disposita*, 1681-82, etc.

BAUDRICOURT (Jean de), maréch. de France, fils de Baudricourt qui conduisit Jeanne d'Arc à la cour du roi Charles VII, porta d'abord les armes contre Louis XI dans la guerre dite *du bien public*, et s'attacha ensuite à ce prince, qui le fit gouvern. de Bourgogne. Il contribua au gain de la bataille de St-Aubin du Cormier, où le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fut fait prisonnier, et il devint maréchal de France sous Charles VIII. Il mourut en 1499.

BAUDRY. V. Balderic.

BAUDRY D'ASSON (Gabriel), offic. vendéen, commandant une division de l'armée du centre, se distingua aux batailles de Luçon et de St-Vincent, et fut une des victimes de cette guerre désastreuse.

BAUDUER (Arnauld-Gilles), savant théol. et hébraïs., prof. de théol., direct. du sémin. d'Auch et curé de Peyrusse, sa patrie, est aut. d'une *Version franç. des Psaumes* avec des notes, Paris, 1783, estimée. Il a laissé non achevé : *Version de l'Ecclésiaste sur le texte*; *Collect. de monum. eccles.*, etc.

BAUDUIN (Dominique), oratorien, né à Liége en 1742, m. en janvier 1809, professa long-temps l'histoire à Maëstricht. On a de lui : *Essai sur l'immortalité de l'âme*, Dijon, 1781, in-12; Liége, 1805; *la Relig. chrétienne justifiée au trib. de la politique et de la philosophie*, 1788, etc.

BAUER (Ch.-Louis), recteur de Hirschberg en Silésie, élève du savant Ernesti, se livra à l'étude des classiques, et écrivait mieux en latin qu'en allemand, m. en 1799. On a de lui : *Glossarium Theodoreteum*, Hall, 1769-74; *Dictionn. allem.-latin*, 1805, estimé, et un grand nombre de *Dissertations* latines.

BAUER (J.-J.), libraire de Nuremberg, mort en 1772, a pub. : *Biblioth. librorum rariorum universalis*; les différentes parties en parurent à Nuremberg de 1770 à 1791.

BAUER (J.-Godef.), jurisc. allemand, mort à Leipsig en 1763, dont on a : *De indole et naturâ investituræ feudalis*, Leipsig, 1746, in-4; *De ducibus et comitibus Germaniæ sub Merovingis et Carolingis*, ib., 1747, in-4, et des *dissert. histor.*

BAUER (J.-Fréd.), médecin de Leipsig, m. en 1743, a laissé dans les actes de l'acad. des Curieux de la nature des *dissertat.* estimées sur les roses.

BAUER (George-Laurent), théol., m. à Heidelberg en 1806, est aut. de plusieurs ouv. d'exégèse et d'antiquités bibliques.

BAUFFREMONT, nom d'une ancienne et illustre famille de Bourgogne.

BAUFFREMONT SENECEY (Nicolas de), gr.-prevôt de France sous Charles IX, partagea les excès des catholiques dans l'horrible journée de la St-Barthélemy. Sa mémoire est plus recommandable comme sav. Il reste de lui un *Traité de la Providence*; une *Harangue pour la noblesse*; et une *Proposition pour la noblesse*, faite en 1577 aux états de Blois. Son fils Claude et l'un de ses petit-fils Henri furent députés, le 1er aux états de Blois, le 2e aux états de Paris de 1614.

BAUFFREMONT (Cl.-Ch.-Roger), autre petit-fils de Nicolas, fut évêque de Troyes, et mourut en 1583.

BAUFFREMONT (Claude-Paul de), décrété de prise de corps par la chambre de justice de Besançon, se réfugia en France, et fut l'une des causes de la deuxième conquête de la Franche-Comté par les Français en 1674.

BAUGÉ (Etienne de), m. év. d'Autun en 1113, a laissé un ouv. sur les ordres ecclés. et sur les cérémonies de la messe.

BAUGIER (Edme), doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, né vers 1680, est connu par un ouv. estimé intit. : *Mém. histor. de la province de Champagne*, Châlons, 1721, intéressans. On le croit fils d'un autre Edme Baugier, méd. et conseill. au même présidial, aut. d'un *Traité sur les eaux minérales d'Attancourt*.

BAUHIN (Jean), méd. et chirurg. célèbre, né à Amiens en 1511, se fit une grande réputation, et fut méd. de la reine Catherine de Navarre; mais ayant embrassé le calvinisme, il se retira à Bâle, où il mourut en 1582.

BAUHIN (Jean), fils aîné du précéd., né à Bâle en 1541, et m. à Montpellier en 1613. Il s'attacha au célèbre Gesner (Conrad), qui lui enseigna la botanique. Ses ouv. sont : *Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum*, Monthelliard, 1591, 1 vol. in-8; *De plantis à divis sanctisque nomen habentibus*, Bâle, 1591, 1 vol. in-8; un ouv. sur les insectes, imp. sans titre, Bâle, 1592; *De plantis absynthii nomen habentibus*, Monthelliard, 1593-1599, in-8; *Hist. balnei Bollensis*, ib., 1600, in-4; *Historia plantarum universalis*, 3 vol. in-folio, ib., 1650, etc.

BAUHIN (Gaspard), frère du précédent, né à Bâle en 1550, mort en 1624, étudia la botanique et l'anatomie à Padoue, professa tour à tour le

grec, la botanique et l'anatomie, et fut, comme son frère, médecin du duc de Wirtemberg. Il était recteur de l'univ. et doyen de la faculté de médec. Ses princip. ouv. sont : *de corp. human. partibus*, etc., Bâle, 1588, in-8; *Anatomes lib. secundus*, etc., ib., 1591, in-8; *Histor. anatomica corporis humani*, etc., Lyon, 1597, in-8, Bâle, 1609, in-8; *Theatrum anatomic.*, etc., Francfort, 1621; *de partu cæsareo*, Bâle, 1591, in-8; *Animadvers. in hist. general. plant.*, Lyon et Francfort, 1600, in-4; *de Hermaphrod. partuum naturâ*, ib., 1629, in-8, Oppenheim, 1614; *Catal. plant.*, etc., Bâle, 1622 et 1671; *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1671, in-4. Gaspard eut sept fils, dont quatre furent médecins comme lui. On a de Jérôme, le troisième, une édition allem. du *Kræuterbuch* de *Tabernæmontanus*, Bâle, 1664, in-folio.

BAUHIN (Emmanuel), petit-fils de Gaspard, fut méd. d'un régiment prussien, et m. en 1746.

BAULACRE (Léonard), biblioth. de Genève, sa patrie, où il mourut en 1761, était agrégé à la comp. des pasteurs de cette ville, et sav. en théol., hist., critiq., antiq., etc. Sennebier dans son *Hist. litter.* de Genève, t. 3, fait mention de ses nombreuses *dissertations*.

BAULDRY (Paul), né à Rouen en 1639, prof. d'hist. sacrée à Utrecht, où il s'était retiré après la révocation de l'édit de Nantes, abandonnant une fortune assez considérable en France. M. en 1706. On a de lui une édition du *Traité* de Lactance; *de mortibus persecutorum*, Utrecht, 1692; une nouvelle édit. d'un ouvrage de Furetière int. : *Hist. des dern. troubles arrivés au royaume d'éloquence*, 1703; *Syntagma calendariorum*, Utrecht, 1706, et un gr. nombr. de *dissertations*.

BAULME (Jean de la) St-AMOUR, seigneur de Martorey, enfant célèbre, savait à douze ans le grec, le latin, l'ital., et faisait d'assez bons vers, ainsi que le prouvent ses *Primitiæ quædam*, 1551; *Miscellanea*, 1553; un dialogue en vers, etc. Il traduisit en fr. de l'ital. la *Vie de Charles-Quint*. Il mourut vers 1579.

BAULOT, célèbre lithotomiste, plus connu sous le nom de FRÈRE JACQUES, né en 1651 près Lons-le-Saulnier, doit être regardé comme le véritable inventeur de la méthode de tailler appelée improprement *taille de Rau*, *taille anglaise*, perfectionnée par Cheselden. Cet homme respectable perfectionna la méthode de Pauloni, parcourut la France, l'Allemagne, la Holl. et l'Italie, et eut un gr. succès. Sa charité active et son désintéressement ne le quittèrent pas jusqu'à sa mort, arrivée en 1720.

BAUMANN (Christian-Jacob), prédic. prussien, né en 1725, est connu par son édition de l'excellent ouvr. de Sussmilch int. : *le Plan de Dieu dans les révolut. du genre humain*, Berlin, 1775-76.

BAUMANN (Nicolas), doct. en droit et prof. d'hist. à Rostock, plus connu sous le nom d'Henri d'Alkmaer, est aut. de la fameuse satire intit. *Rainer-le-Renard*, que Goëthe a paraphrasée en hexam. allem. V. l'*Hist. de la litter. com. de de Floger*.

BAUMCHEN, sculpt. allem., fut attaché pendant vingt ans à l'empereur de Russie, et mourut à Manheim en 1789.

BAUME (Pierre de la), év. de Genève en 1523, d'une ancienne famille, fut chassé de son siége par les calvinistes en 1535. Paul III le fit cardinal et archevêque de Besançon.

BAUME-MONTREVEL (Guill. de la), neveu du précédent, archev. de Besançon, et cardinal sous Grégoire XIII, se signala par un zèle ardent contre l'hérésie, et que ne dirigea pas toujours un esprit éclairé. Mais il convenait au temps par sa fermeté et son attachement au St-siége, et purgea son diocèse de toutes les factions hérétiques qui le désolaient. M. en 1584. Ses *Statuta synodalia* ont été recueillis par Ant. Lulle, Lyon, 1573.

BAUME (Nicolas-Aug. de la), marq. de Montrevel, maréch. de France, comm. d'Alsace et de Franche-Comté, né en 1636, se distingua dès sa jeunesse par une valeur brillante et chevaleresque. Il se jeta dans le Rhin un des prem. au fameux passage de 1672, contribua au gain des batailles de Senef, Fleurus, Namur; fit la guerre aux camisards; et par un mélange inconcevable de bravoure et de faiblesse, mourut à Paris de l'effroi que lui causa une salière renversée sur lui en dînant. Louis XIV, qui l'aimait, excusait son ignorance et sa présomption par ses qualités extérieures et ses manières élégantes, qui lui firent réunir tous les genres de succès. Cette famille s'est éteinte dans la personne de Fr.-Antoine Melchior de la Baume, maréch.-de-camp, député de la noblesse de Mâcon aux états-généraux de 1789, et qui augmenta le nombre des victimes de la révolution en 1794.

BAUME DESDOSSAT (Jacq.-Franç. de la), chanoine d'Avignon, né à Carpentras en 1705. On a de lui la *Christiade* ou le *Paradis reconquis*, poème qu'il publia en prose, en 1753, 6 volumes in-12, production bizarre qui fut flétrie ensuite par le parlement; l'*Arcadie moderne*, 1751, in-12; les *Saturnales françaises*, 1736. Mort en 1756.

BAUMÉ (Antoine), pharmacien et chimiste, né à Senlis en 1728, célèbre apothicaire, membre de l'académie des sciences et de l'Institut, m. aux Carrières près Paris en 1804; consacra sa vie et sa fortune à accroître le domaine de la chimie. On a de lui : *Plan d'un cours de chimie expérimentale*, Paris, 1757, in-8; *Dissertation sur l'éther*, ib. 1757; *Elémens de pharmacie*, ib. 1773; *Manuel de chimie*, ib. 1766; *Mémoires sur les argiles*, ib. 1770; *Chimie expérimentale et raisonnée*, ib. 1773, 3 vol. in-8, etc.

BAUMEISTER, savant et philosophe allemand, recteur du gymnase de Goerlitz, m. en 1785. Ses nombreux écrits sur la philosophie wolfienne ont été imprimés à Wittemberg de 1730 à 1750; *Elémens de rhetorique*, Goerlitz, 1740; un grand nombre de *dissertations* et de *discours*.

BAUMER (Jean-Guillaume), médecin, natif de Rheweiler, et professeur à Erfurth, avait été d'abord ecclésiastique. Il mourut en 1788. On a de lui l'*Histoire naturelle du règne minéral*, Gotha, 1763, 2 vol. in-8, en allem.; *Histoire naturelle des pierres précieuses*, Francfort, 1771, en latin.

BAUMGARTEN (Alex.-Théophile), professeur de logique, de mathématiques et de droit naturel à Halle, né à Berlin en 1714, mort en 1762, s'attacha surtout à la logique selon les principes de Wolf, et contribua beaucoup à ramener dans sa patrie les belles-lettres à des principes fixes. Ses principales productions sont : *Disputationes de nonnullis ad poema pertinentibus*, Hall, 1735, in-4; *Metaphysica*, ib., 1763; *Ethica philosoph.*, ibid, 1762; *Initia philosophiæ practicæ prima*, Francfort-sur-l'Oder, 1762, etc.

BAUMGARTEN (Jacq.-Sigismond), frère du précédent, savant et laborieux théologien luthérien, né près Magdebourg en 1706, professa la théologie à Hall, où il mourut en 1757. Ses écrits les plus remarquables sont : un *Abregé de l'histoire ecclésiastique depuis J.-C.*, Hall, 1745, 3 vol. in-8, des traductions de l'*histoire générale*, pub. en Angleterre par une société de gens de lettres, ib. 1744 à 1756, 16 vol. in-8; de l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoiras, 1757; de l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras, avec les additions de la traduction française, ib., in-4, etc.

BAUMGARTHEN (Martin-A.), voyageur al-

lemand, m. en 1535, parcourut l'Egypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie; la *relation* de son voyage a été publiée à Nuremberg, 1594, in-4, par Christophe Donaver, trad. en anglais et insérée dans la *Collection des Voyages de Churchill*, t. 1er.

BAUNE (Jacques de la), jésuite, professeur d'humanités dans la maison professe de Paris, m. en 1726. On a de lui un *recueil* des ouvr. latins du P. Sirmond, Paris, 1696, 5 vol. in-fol.; *Panegyrici veteres ad usum delphini*, 1672; des *poésies* et des *harangues*, Paris, 1682-84, etc.

BAUR (J.-Guill.), peintre et graveur allemand du 17e S., m. à Vienne en 1640, a gravé à l'eau-forte plus de 500 pièces; ses *Métamorphoses d'Ovide* sont estimées.

BAUR (Fréd.-Guill.), général russe, servit d'abord comme ingénieur sous Frédéric II, dans les campagnes de 1757-58 et 59, jusqu'à la paix de 1762, qu'il passa au service de Russie, fit les campagnes de Turquie en 1770 et 71, sous le général Romanzoff, en qualité de général-major et quartier-maître-général, eut ensuite la direction des salines de Novogorod, et le grade d'ingénieur-général en 1780. L'impératrice lui permit alors d'exécuter ses projets d'approvisionnement d'eau pour Moscou, et d'un nouveau port à l'extrémité du canal de Fontaka, près de Pétersbourg. M. en 1783. On a de lui: *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Leipsig, in-8, Neufchâtel, 1781, in-12, à la suite de l'*Histoire de la Moldavie*, par Carra; une *carte* de Moldavie, Amsterdam, 1781.

BAURANS (N), aut. dramatique et musicien, m. à Toulouse sa patrie en 1764, fit des paroles françaises sur la musique de Pergolèze, et donna au théâtre italien, en 1754, *la Servante maîtresse*, imitée de *la Serva padrona; le Maître de musique*, 1755, ibid.

BAUREINFEIND (George-Guill.), dessinateur et graveur, remporta en 1759, à l'académie de peinture de Copenhague le grand prix de gravure dont le sujet était *Moïse au milieu du buisson ardent*, et fut nommé en 1760 par le roi de Danemarck pour accompagner la société littéraire dans son voyage d'Arabie; mais il mourut en mer en 1763, après avoir exécuté plusieurs dessins de cette partie de l'Asie, d'après lesquels on a gravé les planches de la *Description de l'Arabie*, de Niebuhr.

BAUSA (Grégoire), peintre espagnol, m. à Valence, où il s'était fixé en 1656, élève de Ribalta. Le temps, qui a détruit une grande partie de ses ouvrages, a respecté, dit-on, un *Martyre de saint Philippe* aux Carmelites de Valence.

BAUSCH (Léonard), médecin de Schweinfurt en Franconie au 17e S., a laissé des *Comment. sur Hippocrate*, en latin, Madrid, 1694, in-fol.

BAUSCH (Jean-Laurent), fils du précédent, et médecin comme lui, né à Schweinfurt en 1605, mort en 1665, fut le fondateur de l'académie des Curieux de la nature en 1652. On a de lui: *De lapide hematite et alite*, Leipsig, 1665, in-8; *Schediasma de unicornu fossili*, Breslau, 1666; et *De caeruleo et chrysocolla*, Jena, 1668, in-8.

BAUSCH (N), auteur d'un livre arabe intit. *les sept manières de lire le Koran*. Mort dans la 546e année de l'hégire.

BAUSSET (Louis-Franç. de), cardinal, né à Pondichéri le 14 décembre 1748, vint en France à l'âge de 12 ans. Son oncle, l'év. de Béziers, auquel il fut adressé, le plaça d'abord chez les jésuites du collége de la Flèche, ensuite au séminaire de St-Sulpice, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. A peine fut-il ordonné prêtre que M. de Boisgelin, archev. d'Aix, le nomma son vicaire-général, vers les dernières années de sa vie; M. de Bausset se félicitait encore d'avoir passé plusieurs années à l'école de cet illustre prélat, et conservait pour lui la plus tendre reconnaissance. Nommé dix ans après év. d'Alais, il fut l'un des députés chargés en 1786 de porter aux pieds du trône les cahiers des états du Languedoc; il eut l'honneur de haranguer Louis XVI et toutes les personnes de la famille royale. Ces harangues étaient pour l'ordinaire aussitôt oubliées que prononcées; on se souvient encore de celles de l'év. d'Alais. Le compliment à Madame Elisabeth est plein de grâce, et le discours à Monsieur le comte d'Artois (S. M. Charles X) est un hommage aux qualités brillantes et chevaleresques de ce prince. M. de Bausset fut membre des deux assemblées de notables; à la seconde, il fit partie du bureau de M. le duc de Bourbon, et fut chargé par ce prince d'en rédiger les délibérations; c'est peut-être la raison pour laquelle il ne fut point appelé aux états généraux. En 1791, il protesta contre la constitution civile du clergé, décrétée par l'assemblée constituante. Pendant le règne de la terreur, enfermé au couvent du Port-Royal, rue de la Bourbe, il eut le bonheur d'échapper à la proscription, et fut mis en liberté après le 9 thermidor. Il se retira près Longjumeau, à Villemoisson, chez madame de Bassompierre; c'est là qu'il passait la plus grande partie de l'année; il ne venait à Paris que pour voir ses amis. Lorsqu'à la suite du concordat entre le siége apostolique et le premier consul, le pape Pie VII demanda leur démission aux anciens évêq. de France, l'év. d'Alais s'empressa d'envoyer la sienne. Nommé chanoine de St-Denis le 13 avril 1806, puis conseiller titulaire de l'université, tandis que son neveu, qu'il avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique, était chambellan de Napoléon, préfet de son palais, et jouissait de toute sa confiance, M. de Bausset ne s'occupa point des fonctions qui lui étaient confiées. Les douleurs de la goutte, dont il avait ressenti les premières atteintes vers la fin de 1792, et qui ne cessaient de le tourmenter, ne lui permettaient aucune occupation suivie. Cependant M. Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, qui avait acquis les MSs. de Fénélon, vint à bout de l'engager à composer, d'après ces matériaux, l'histoire de l'illustre archevêque; deux ans lui suffirent pour achever cette belle composition. Cet ouv. eut un grand succès. En 1810, il fut désigné par l'Institut comme digne du second grand prix décennal de deuxième classe pour le meilleur livre de biographie. « L'ouvrage, disait le jury, est écrit partout avec le ton de noblesse et de dignité propre à l'histoire. On y désirerait seulement un peu plus de cette onction douce et pénétrante qui convient à l'hist. de Fénélon; le style en est pur, correct, et même élégant, quoiqu'on puisse y remarquer quelques taches; la narration manque quelquefois de rapidité, mais jamais de clarté, rarement d'intérêt: elle est semée de réflexions toujours justes et jamais ambitieuses, qui servent à relever les détails et à jeter du jour sur les faits. » Il essaya d'élever à Bossuet un monument pareil à celui qu'il venait de terminer pour Fénélon; mais cette fois il n'atteignit point jusqu'à la hauteur de son sujet. Peut-être aussi cette histoire est-elle moins travaillée et contient-elle plus de longueurs. Les opinions qu'il avait puisées à St-Sulpice paraissent avoir obscurci à ses yeux les faits historiques relatifs à diverses époques du 17e S. Ces faits sont devenus l'objet d'attaques assez vives de la part d'écrivains exercés à la polémique de la théologie, auxquels l'hist. de Fénélon et de Bossuet ne jugea pas à propos de répondre. Par ordonnance du roi du 17 fév. 1815, il fut nommé chef du conseil royal de l'université; et par décret du 30 mars, Napoléon le nomma de nouveau conseiller titulaire, mais le prélat n'en exerça pas les fonctions; il habita la campagne jusqu'au moment où les armées étran-

gères vinrent environner Paris. Lors du retour du roi, M. de Bausset reprit la présidence du conseil de l'université; au mois d'août 1815, il fut nommé pair de France. Le roi le nomma membre de l'acad. française en avril 1816, et bientôt après lui fit donner le chapeau de cardinal. Malgré les douleurs de la goutte, qui le privaient de l'usage de ses jambes, il se fit transporter aux Tuileries, et reçut la pourpre romaine des mains de S. M. Louis XVIII. Il est m. à Paris le 21 juin 1824. Ses ouvrages princip. sont: l'*Hist. de Fenélon*, composée sur les MSs. origin., 3e édit., Paris, 1817, 4 vol. in-8; *Hist. de Bossuet*, ib., 1814, 4 vol. in-8, avec portrait. Voy. le *Supplément* à ces deux histoires par M. Tabaraud, Paris, 1822, in-8. Le cardinal de Bausset s'occupa dans ses dernières années d'une *Histoire du cardinal de Fleury*; mais ses accès, devenus plus fréquens, et qui ne lui permettaient pas même de se servir de ses mains, l'obligèrent de renoncer à son travail. On doit d'autant plus le regretter que ce nouveau sujet paraissait parfaitement approprié à la nature de son esprit et de son talent.

BAUSSURI, auteur d'un poème arabe, intitulé *Koukab al derriat* ou l'*Etoile brillante*, à la louange de Mahomet, ouvrage très-estimé des musulmans.

BAUTER (Charles), a donné au théâtre sous le nom de Meliglosse, 2 pièces intitulées *la Rodomontade*, et *la Mort de Roger*, imprimées avec d'autres pièces, Paris, 1605.

BAUTRU (Guillaume), académicien français, ambassadeur en Flandre, envoyé en Espagne, etc., né en 1588 à Angers, *a rempli*, dit Ménage, *l'Europe de ses railleries et de ses bons mots, pendant 40 à 50 ans, lorsqu'il y avait*, comme l'a de nouveau répété Bayle, dont l'article sur ce personnage est passablement amusant, *tant de choses à dire contre lui*. Il poussa en effet l'oubli des convenances jusqu'à intenter un procès scandaleux à sa femme, qui ne voulut plus dès lors porter son nom, et jusqu'à rénier son fils, comme le fils reniait le père. Un seul bon mot de Bautru mérite d'être cité: un biblioth. fort ignorant s'était impatronisé à l'Escurial; le roi d'Espagne ayant demandé à Bautru, qui avait visité la bibliothèque, ce qu'il y avait remarqué, *Votre bibliothèque est très-belle*, dit-il, *mais V. M. devrait donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. — Et pourquoi? — C'est*, repartit Bautru, *qu'il ne touche point au dépôt qui lui est confié*. Mort en 1665.

BAUVES (Jacques de), avocat au parlement de Paris au 17e S., travailla avec Antoine Despeisses au *Traité des successions*, Toulouse, 1777, 3 vol. in-4.

BAUVIN (J.-Grégoire), avocat et professeur à l'école militaire, m. à Arras sa patrie en 1776, auquel on doit une tragédie d'*Arminius*, Paris, 1769; une trad. en vers des *sentences* de P. Syrus, in-12. L'*Observateur*, journal qu'il entreprit avec Marmontel, ne put se soutenir.

BAUX (Guillaume de), prince d'Orange, troubadour du 13e S., obtint de l'emper. Frédéric II les titres de roi d'Arles et de Vienne, mais il se fit détester par ses rapines et ses exactions, et périt d'une mort affreuse en combattant les Albigeois.

BAUX (Pierre), méd., né à Nîmes en 1679, m. en 1732, donna à ses concitoyens une preuve de son dévouement et de son zèle lors de la peste de Provence, et composa à ce sujet un *Traité de la peste*, Toulouse, 1722. On a encore de lui des *mémoires* très-estimés, et des *opuscules* insérés dans le *Journal des savans*.

BAUYN (Bonavent.), docteur de Sorbonne et chancelier de l'université de Paris, évêque d'Uzès, m. en 1779, auteur d'un poème latin sur *la paix*, 1714, qui respire le goût le plus pur et fait regretter que les travaux de l'épiscopat l'aient empêché de cultiver plus long temps la poésie. Ses lumières ne le préservèrent pas toujours d'un zèle outré contre les protestans et les philosophes.

BAVAY (Paul-Ignace de), né à Bruxelles en 1704, et m. en 1768, fut médecin en chef des hôpitaux militaires de cette ville, et prof. l'anatomie et la chirurgie avec un grand succès. On a de lui petit recueil d'*Observations médicales*, Bruxelles, 1753, in-12; *Méthode medicale pour les pauvres*, ibid, 1779.

BAVEREL (Jean-Pierre), ecclésiastique du diocèse de Besançon, m. dans cette ville en 1822, a laissé: *Reflexions d'un vigneron de Besançon*, 1778, in-8; *Notices sur les graveurs dont les estampes sont marquées de monogrammes, chiffres, rebus*, etc. Besançon, 1808, 2 vol. in-8.

BAVERINI (François), musicien italien du 15e S., très-habile dans le contrepoint. On lui attribue la musique du premier opéra que l'on connaisse, intitulé *la Conversione di S. Paolo*, paroles de J. S. de Verulani.

BAVERIUS (Jean), médecin italien du 15e S., a donné: *Consilia de re medicâ, seu de morborum curationibus*, 1489, in-fol.

BAVIÈRE. — Les Gaulois Boiens, établis en Bohême, en furent chassés par les Marcomans, au temps d'Auguste. Clovis, ou Childebert son fils, fit la conquête de ce pays dont le premier Duc fut Tassillon Ier; le dernier Tassillon II, qui fut dépouillé de ses états par Charlemagne contre lequel il s'était révolté. Lors du démembr. de l'emp. carlovingien, la Bavière fit partie de l'emp. germanique. Alors le deuxième de ses ducs, Arnoult le Mauvais, fut la tige de familles célèbres. Son fils fut dépossédé par Othon Ier. La maison de Saxe, branche cadette, obtint ce duché jusqu'au moment où elle monta sur le trône, en la personne de Henri le Saint, en 1002, par l'extinction de la branche aînée. Après lui, la Bavière fut gouvernée par diverses grandes familles, jusqu'à l'avènement des Welfs, qui par des alliances se virent investis sous Henri le Superbe. Henri le Lion fut rétabli dans presque toutes ses possessions par Frédéric Barberousse, en 1154, et dépouillé par ce même prince, qu'il avait trahi à la bataille de Lignano. La maison de Wittelsbach fut élevée au duché de Bavière dont elle avait été dépossédée en 945, dans la personne du fils d'Arnoult le Mauvais, dont elle descendait; en 1294, cette maison se partagea en deux branches, dont la cadette eut le duché de Bavière; l'aînée, l'électorat palatin du Rhin; Maximilien-Joseph, fils de l'électeur palatin Charles-Théodore, obtint en 1806 le Tyrol, avec le titre de roi de Bavière; combattit comme l'Allemagne contre la France, et reçut par le congrès de Vienne l'indépendance de son royaume comme membre de la confédération germanique.

Léopold, nommé duc en 895, m. en	907
Arnoul le Mauvais	937
Eberhard	939
Berthold	942
Henri Ier	955
Henri II	995
Henri III, empereur	1004
Henri IV	1025
Henri V	1047
Conrad Ier	1052
Henri VI	1054
Conrad II	1056
Agnès, veuve de Henri III . . .	1069
Othon II	1071
Guelfe	1120
Henri VII	1126
Henri VIII	1138
Léopold d'Autriche	1142
Henri IX	1154

Henri X	1180
Othon de Wittelsbach	1183
Louis Ier	1231
Othon II	1253
Louis II	1294
Louis III	1347
Etienne	1375
Jean	1397
Ernest	1438
Albert	1460
Jean et Sigismond	1465
Albert II	1508
Guillaume	1550
Albert III	1579
Guillaume II	1596
Maximilien Ier, électeur	1651
Ferdinand-Marie	1679
Maximilien-Emmanuel	1720
Charles-Albert, empereur	1745
Maximilien-Joseph	1778
Charles-Théodore, électeur palatin.	1799
Maximilien-Joseph, créé roi en	1809

BAVIÈRE (Maison de) ARNOUL, dit *le Mauvais*; duc de, fils de Luitpold, que l'on croit descendre de Charlemagne, lui succéda en Bavière en 908, et prétendit à l'empire à la mort de Louis IV, le dernier empereur carlovingien en Allemagne. Mais l'élection de Conrad ruina ses projets, et la coalition des princes de Lorraine et de Saxe qu'il forma contre lui ayant tourné à sa ruine, il ne reparut que sous Henri de Saxe, et se contenta du duché de Bavière, mais n'en régna pas plus sagement, et m. en 937. Son fils aîné ne put conserver son héritage, et le second ARNOUL, palatin du Rhin, fut la tige d'une famille qui rentra en possession du duché de Bavière en 1180, dans la personne d'Othon de Wittelsbach.

BAVIÈRE (HENRI Ier, duc de), frère de l'emper. Othon Ier, épousa Judith, fille du précédent, succéda en Bavière à Berthold, et resta fidèlement attaché à l'empereur qui le maintint dans ses états contre les attaques des Hongrois et de son propre fils. Mort vers 950.

BAVIÈRE (HENRI II, dit *le Querelleur*, duc de), fils du précéd., fut dans sa jeunesse en grande réputation de piété. Devenu duc, il changea de conduite et prétendit à l'empire. Mais Othon II le chassa même de son duché, où il ne rentra qu'après sa mort. Devenu plus sage, il revint aux sentimens de piété, et mourut à Gandersheim, laissant pour héritier son fils Henri le Saint, qui, devenu empereur, donna la Bavière à Henri de Luxembourg, frère de l'impératrice Cunégonde.

BAVIÈRE (OTHON DE NORDTHEIM, duc de), prince saxon, fu créé duc de Bavière en 1061, par l'impératrice régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV, ce qui ne l'empêcha pas de conspirer contre sa bienfaitrice et de s'emparer du pouvoir impérial. Mais Henri IV devenu majeur n'oublia pas cette insulte et le dépouilla de son duché, puis se réconcilia avec lui en 1075, et le fit son lieutenant-général dans la Saxe. Mais Grégoire VII ayant soufflé le feu de la discorde en Allemagne, et Henri ayant été déposé dans l'assemblée de Forcheim, Rodolphe de Souabe fut couronné à Mayence. Othon fut le moteur d'une nouvelle rébellion que sa défaite et sa mort à la bataille de Wolkseim anéantit bientôt.

BAVIÈRE (GUELFE Ier, duc de), dit *le Grand*, fils d'Azon d'Este et de Cunégonde, fut la tige de la nouvelle maison des Guelfes; si célèbre en Allemagne et en Italie, reçut de l'empereur Henri IV le duché de Bavière pendant la disgrâce d'Othon, auquel il se réunit ensuite dans la ligue formée contre ce prince, prit Ratisbonne, Augsbourg, Saltzbourg, et battit Henri devant Wurtzbourg. On le voit ensuite s'unir avec lui contre le pape Urbain II, partir ensuite pour la croisade en 1103, s'arrêter à Jérusalem près de Baudouin, et mourir en Chypre à son retour.

BAVIÈRE (GUELFE II, duc de), fils et succ. du précédent, épousa la fameuse comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, dont il se sépara par un divorce en 1097. Il abandonna également la cause de Henri IV, pour embrasser celle du rebelle Henri V, et fut en grande faveur sous son règne. M. en 1120, laissant la Bavière à son frère Henri-le-Noir, qui la transmit en 1126 à son fils — HENRY-LE-SUPERBE, auquel l'empereur Lothaire II donna sa fille, le duché de Saxe, et ensuite la Toscane et les états de la comtesse Malthide, pour la récompense de ses services en Italie, ce qui le rendit le plus puissant prince de l'Allemagne, et lui assurait l'empire. Mais son orgueil ayant exaspéré les électeurs, ce fut Conrad de Hohenstaufen, qu'ils élurent en 1138: il fut sacré à La Chapelle. Henri, refusant de prêter serment de fidélité, fut mis au ban de l'empire, et dépouillé de ses duchés. Il fit enfin sa paix avec Conrad, et recouvra seulement le duché de Saxe. Mort en 1139.

BAVIÈRE (GUELFE II, duc de), frère du préc., tuteur de Henri *le Lion*, s'efforça de reconquérir pour son pupille et sa maison, la Bavière que Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Mais en 1140, la diète de Worms le mit au ban de l'empire; ayant perdu contre l'empereur la bataille de Weinsberg, qui donna naissance aux mots de *guelfe* et de *gibelins*, cris de guerre adoptés par les deux partis; ses alliés l'abandonnèrent, et il se réconcilia avec Conrad, qu'il accompagna en Palestine. M. à son retour vers 1145.

BAVIÈRE (HENRI, dit *le Lion*, duc de), fils de Henri *le Superbe*, recouvra, sous l'empereur Frédéric Ier, ses duchés de Saxe et de Bavière, et devint le plus puissant roi d'Allemagne. Rien ne manquait à la gloire de son règne, mais il perdit tout par sa hauteur envers l'empereur, auquel il refusa des secours pour défendre l'Italie. Frédéric, à son retour en Allemagne, le dépouilla de ses duchés et fut inflexible malgré sa soumission. Réduit à ses états héréditaires, il demanda la paix, l'obtint, et mourut à Brunswick, en 1195.

BAVIÈRE (OTHON DE WITTELSBACH, duc de), descendant d'Arnoul *le Mauvais*, de l'ancienne maison de Bavière, servit fidèlement et d'une manière brillante, en Italie, Frédéric Barberousse, qui l'en récompensa par le duché de Bavière, qu'il venait d'ôter à Henri *le Lion*. Othon le garda jusqu'en 1185, année de sa m., laissant pour héritier son fils Louis, et fut la tige des maisons Palatine et de Bavière aujourd'hui régnante.

BAVIÈRE (LOUIS, dit *le Sévère*, duc de), comte palatin, succéda à son père Othon *l'Illustre*, en 1253, et céda la Basse-Bavière à son frère Henri. Il contribua beaucoup à l'élection de Rodolphe, auquel il garda une fidélité inviolable, dont il fut récompensé par la lieutenance de l'empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie et une partie de l'héritage du malheur. Conradin. Mais à la mort de Rodolphe et à l'avènem. à l'empire de son fils Albert, il prit parti contre celui-ci pour Adolphe Nassau, son compétiteur, et mourut en 1294. Il partagea ses états à ses deux fils: Rodolphe, dit *le Bègue*, eut le palatinat, et fut la souche de la maison palatine (*v.* PALATIN); Louis, depuis empereur sous le nom de Louis V, fut duc de Bavière, et sa postérité y a régné jusqu'à l'élection de Maximilien-Joseph Ier.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN dit *le Grand*, duc de), fils du duc Guillaume, lui succéda en 1596, devint très-puissant sous l'emp. Mathias, et fut chef de la ligue cathol. qui avait pour but de résister à l'union

de Halle formée par les protestans. Docile aux volontés de la France et de l'Espagne, il refusa l'empire qu'on lui offrait, en 1619, à la diète de Francfort, qui porta Ferdinand, tandis que les Bohêmes nommèrent Frédéric V, électeur palatin. Maximilien poursuivit ce dernier, qu'il défit en 1620 à la Montagne-Blanche, et parvint à dissoudre l'union; Ferdinand l'en récompensa par une partie du Palatinat et la dignité électorale qui fut enlevée à la maison Palatine. Il travailla ensuite à la conversion de ses sujets, dont 14,000 abjurèrent le protestantisme. Mais Gustave-Adolphe, et les Français commandés par Turenne, lui font éprouver de cruels revers; la paix de 1647 et le traité de Westphalie lui épargnent de nouveaux désastres. Les Français, qu'il sait adroitement se ménager, le maintiennent dans la dignité électorale et le Haut-Palatinat. Il ne songea plus dès ce moment qu'à réparer les maux de la guerre jusqu'à sa mort arrivée en 1651; il laissa pour héritier son fils Ferdinand-Marie.

BAVIÈRE (Maximilien-Emmanuel, duc de), succéda en 1679 à son père Fréd.-Marie, et rendit à l'Autriche d'importans services au siège de Vienne, en Hongrie contre les Turks, et contre les Français sur les bords du Rhin; ce qui lui valut le gouvernement des Pays-Bas. Il fit alors alliance avec Louis XIV, dans l'espérance de rendre son gouvernement héréditaire dans sa famille, prit Ulm, Memmingen, Ratisbonne. Mais Joseph Ier le mit au ban de l'empire et lui enleva la Bavière, qu'il recouvra ensuite par le traité de Rastadt. M. en 1726, après avoir terminé avec l'électeur palatin ses démêlés pour le vicariat de l'empire, et laissé ses états à son fils Charles-Albert.

BAVIÈRE (Maximilien-Joseph, duc de), fils de ce dernier, connu sous le nom de Charles VII, lui succéda en 1740 et disputa long-temps à Marie-Thérèse la succession de l'empereur Charles VI. Mais, réduit aux dernières extrémités, il se détermina enfin à faire sa paix avec elle, à renoncer à ses prétentions, et recouvra la Bavière. Rentré dans ses états, il ne s'occupa plus qu'à guérir les maux de la guerre et à faire d'excellentes fondations. Mort en 1777, sans laisser de postérité; son duché fut transmis à la maison palatine.

BAVIUS, nom d'un mauvais poète, tiré de l'oubli par Virgile.

BAVON (St), anachorète, vint s'établir dans le 7e S. aux environs de Gand, où il vécut en grande réputation de sainteté. C'est le patron de cette ville, où l'on bâtit en son honneur une église desservie par un chapitre de chanoines.

BAX (Paul et Marcel), se signalèrent au 16e S. comme défenseurs de la liberté belgique. Paul m. en 1606, gouverneur de Berg-op-Zoom. Son frère lui succéda.

BAX (Nicaise), auteur de *Medulla eloquentiæ*, 1685, in-8.

BAXTER (Rich.), théologien angl. non-conformiste d'une grande piété, ministre de Kidderminster, ne cessa de prêcher ses opinions religieuses, qui de son nom furent appelées *Baxtériennes*, malgré les persécutions continuelles qu'elles lui attirèrent sous Cromwel, Charles II et Jacques II, et qui ne finirent qu'à sa mort, arrivée en 1691. Au milieu des travaux et des agitations dont sa vie a été remplie, il a composé 145 tr. de théol. Les plus estimés sont : *Appel aux non-convertis*, trad. dans plusieurs langues de l'Europe et même en indien; *Paraphrase du Nouveau Testament;* ses ouvrages ont été publiés en 4 vol. in-fol.

BAXTER (Guill.), neveu du préc., sav. philologue et antiq. de son temps, mort en 1723. On lui doit une nouv. édit. d'*Anacréon*, Londres, 1710; une autre d'*Horace*, 1725; un *Dict. des antiq. britanniques* en latin, 1733; un *Glossaire des antiq. rom.* en latin, 1733, in-8.

BAXTER (And.), écriv. écossais vertueux et sav., s'occupa de l'éducation de jeunes gens de famille noble, qu'il accompagnait dans leurs voyages. M. en 1750. Ses *Recherches sur la nature de l'âme humaine*, 1745, 2 vol. in-8, sont devenues célèbres. Il était également versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes.

BAYADÈRES, femmes indiennes, consacrées au culte, dansent et chantent devant les images des dieux. Les ouvriers destinent ordinairement à cet état la plus jeune de leurs filles, et l'envoient, avant qu'elle soit nubile, à la pagode. Là elles reçoivent des leçons de danse et de musique; leurs danses et leurs chants respirent la plus grande volupté.

BAYANNE (le card. comte de), anc. auditeur de rote, nommé sénateur en 1813. Créé pair de France par le roi, il assista au champ-de-mai, fut néanmoins conservé sur la liste des pairs, et refusa de siéger comme juge dans l'affaire du maréchal Ney. Il est mort en 1820, dans un âge avancé.

BAYARD (Pierre DU TERRAIL, chevalier), célèbre capitaine français, né en Dauphiné en 1576. Il suivit Charles VIII en Italie, fit des prodiges de valeur à la bataille de Fornoue, et commença dès-lors cette haute réputation de vaillance, de courtoisie et d'humanité qui lui valut plus tard le glorieux surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Dans la nouvelle expédition que Louis XII entreprit, Bayard contribua à la conquête du Milanais; et telle était déjà l'estime dont il jouissait chez l'ennemi, qu'ayant été fait prisonnier, Ludovic Sforce le renvoya sans rançon avec ses équipages. Détaché dans le royaume de Naples, Bayard défendit seul, contre les Epagnols, le pont du Garigliano, et sauva l'armée française en retardant la marche de l'ennemi. Intrépide comme Coclès, loyal comme Régulus, continent comme Scipion, il réunit en sa personne ce qu'on admire séparément dans plusieurs héros de l'antiquité. A la bataille de Marignan, il combattit à côté de François Ier, et c'est alors que ce roi voulut être fait chevalier de la main du héros français. Bayard, toujours le dernier pour soutenir une retraite, fut blessé mortellement dans celle de Romagnano. « Placez-moi devant l'ennemi, » dit-il aux soldats qui le relevaient sur le champ de bataille. Le connétable de Bourbon passe dans ce moment, et s'attendrit à la vue du noble guerrier expirant : « Ce n'est point moi qu'il faut plaindre, dit encore Bayard au prince transfuge, mais vous, qui combattez contre votre prince et votre patrie. » C'est ainsi que le chevalier sans peur et sans reproche termina sa glorieuse carrière, à l'âge de 48 ans, le 30 avril 1524. Sa *Vie*, écrite d'abord par son secrét., successivement corrigée, remise en langage moderne, refaite sur un nouveau plan, a été impr. un grand nomb. de fois. La meilleure est celle pub. en 1760 par Guyard de Berville; elle a eu beaucoup d'éditions. Bayard a fourni le sujet d'un *poëme epique*, par M. Duraud de la Malle, fils du traducteur de Tacite, etc.

BAYARD (J.-B.-Franç.), avoc. et jurisc., né à Paris en 1750, commença en 1776 à rectifier avec M. Camus la collect. *de jurisp.* de Denisart, dont il ne parut que 9 vol. in-4, qui attestent le mérite des coopérateurs. Il remplit successivement pendant six ans avec talent et impartialité le poste difficile d'accusateur public, de juge et commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation. M. en 1800.

BAYARD (Jean), né en 1738, dans l'état de Maryland, prit une part active en faveur de la liberté de son pays lors de la guerre d'Amérique, et fut successivement orateur public et législateur,

membre du congrès de New-York et juge de la cour des plaids communs. M. à New-Brunswick, en 1807.

BAYE (Franç. BERTHELOT, marquis de), m. en 1776, aut. de la *Campagne du maréchal de Créqui*, en 1677, Lunéville, 1681, in-8.

BAYEN (Pierre), chim., né en 1725 à Châlons-sur-Marne. Il étudia la pharmacie et servit comme apothicaire dans la guerre de sept ans. On l'employa ensuite pour analiser les eaux minérales de France; il se fixa à Paris, où il s'adonna à la chimie jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1801. Ses *Tr. chimiques* ont été rassemblés en 2 vol. in-8.

BAYER (Jean), minist. et astron. allem., mérita par ses talens d'être anobli par l'empereur Léopold, en 1669. On lui doit un excellent ouvrage intitulé: *Uranometria*, 1603, réimpr. à Ulm sous ce titre: *Cœlum stellatum christianum*, 1723, in-fol.

BAYER (Théoph.-Sigefr.), petit-fils du précéd., né en 1694, sav. oriental. et antiq., biblioth. de Kœnigsberg, et profess. d'antiq. grecques et romaines à Pétersbourg. M. en 1728. Ceux de ses nombreux ouv. les plus connus sont: *Musæum Sinicum*, Pétersbourg, 1730, 2 vol. in-8; il contient plusieurs grammaires et traités chinois: *Historia Osrhoena et Edessena nummis illustrata*, Pétersbourg, 1734; *Hist. congreg. cardin. de propagandâ fide*, 1721, in-4, satire violente et injuste contre l'église romaine. Ses autres écrits sont dans les *Acta eruditorum* et les *Mémoires* de l'acad. de Pétersbourg.

BAYER (Franç.-Pérez), antiq. et érudit espag., né à Valence en 1711, chanoine trésorier de la cathédrale de Tolède et précepteur des infans sous Charles III, et conservateur de la bibliot. de Madrid, s'appliqua surtout aux antiq. orient. On lui doit les *catalogues* des MSs. des bibliot. de Tolède 1753, et de l'Escurial, 1760. *De nummis hebræo-samaritanis*, Valence, 1781, in-4, plein d'érudition. Il eut beaucoup de part à la traduct. de Salluste en espagnol par don Gabriel, son élève, la meilleure en cette langue, 1772, in-fol. Le roi le récompensa de ses travaux et de son zèle pour la science par la place de conseiller de la chambre. Mort en 1794.

BAYEUX (Georg.), se distingua d'abord comme avoc. à Caen sa patrie, et ensuite à Rouen, et pub. en 1783-88 une traduct. en prose des *Fastes* d'Ovide, 4 vol. in-8, estimée; *Reflexions sur le règne de Trajan*, 1787; *Essais academ.*, 1785, etc. Nommé premier commis des finances sous Necker, puis commissaire du roi et procureur général syndic du département du Calvados, il fut mis en prison et massacré par le peuple de Caen, en septemb. 1792, comme complice des ministres Montmorin et de Lessart.

BAYLE (Pierre), né au Carlat, dans le comté de Foix, en 1647. Dès l'âge de 19 ans, peu s'en fallut que sa passion pour l'étude ne lui coûtât la vie. Il alla faire son cours de philosophie à Toulouse; les entretiens qu'il eut avec un prêtre catholique lui firent abjurer le protestantisme; dix-sept mois après il rentra dans son anc. communion. Pour se soustraire à la peine du bannissement perpétuel, portée par l'édit contre les relaps, il se rendit à Genève, ensuite à Copet, où il se chargea d'une éducation particulière. En 1675, il obtint au concours la chaire de philosophie à Sedan; six ans après cette académie ayant été supprimée, il fut appelé à Rotterdam, pour remplir la même chaire. Les calomnies du ministre protestant Jurieu le firent destituer en 1696. L'année suivante, lorsque son dictionn. parut, il fut dénoncé au consistoire, et Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigerait les fautes qu'on lui reprochait; mais il aima mieux satisfaire ses lecteurs que ses juges, et son livre resta le même, à très-peu de chose près. Cependant ses ennemis n'oublièrent rien pour le perdre. En 1705, ils cherchèrent à prévenir contre lui le ministre d'Ang. et sans l'amitié de lord Shaftesbury, il était peut-être banni des Provinces-Unies. Depuis long-temps sa poitrine était échauffée; il ne voulut point emprunter les secours de l'art contre une maladie qu'il disait héréditaire. Il en m. l'année suivante 1706. La meilleure édit. de son dictionn., après celle de Rotterdam, 1720, 4 vol. in-fol., est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 4 vol. in-fol. Bayle, disait Voltaire, est le premier des dialecticiens et des philosophes sceptiques. Desmaiseaux a recueilli ses *OEuvres diverses*, La Haye, 1727, 4 vol. in-fol. M. Beuchot a donné une édition soignée du *Dictionnaire de Bayle*, à laquelle il a ajouté un grand nombre de *notes*, Paris, Desoër, 1821, 16 vol. in-8.

BAYLE (Franç.), médecin français et professeur à l'université de Toulouse, où il mourut en 1709, âgé de 87 ans. Ses ouv. sont: *Systema generale philosophiæ; Tractatus de apoplexiâ; Dissertationes medicæ tres; Dissertationes physicæ; Dissertationes de experientiâ et ratione conjungendâ in physicâ, medicinâ et chirurgiâ; Problemata physica et medica; Histoire anatomique d'une grossesse de 25 ans; Institutiones physicæ ad usum scholarum accomodatæ; opera omnia*, 1701, 4 vol. in-4.

BAYLE (Pierre), député à la convention nation. en 1792, se signala par son exaltation, et vota lors du procès de Louis XVI la mort de ce prince sans appel. Arrêté à Toulon en 1793, lorsque cette place fut livrée aux Anglais, il s'étrangla dans sa prison.

BAYLE (G.-L.), médecin français, l'un de ceux qui ont fait une science de l'anatomie pathologique, passait pour le meilleur praticien de l'hôpital de la Charité, lorsqu'il mourut prématurément en 1817. On a de lui un excellent ouvrage intit.: *Recherches sur la Phthisie pulmonaire*, Paris, 1810, 1 vol. in-8: plusieurs *dissertations* et *observations* insérées au journal de médecine, etc., de MM. Leroi, Corvisart et Boyer, et divers articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* de C.-H.-F. Panckoucke. Il a laissé en manuscrit un grand ouvrage qui traite des *maladies cancéreuses*.

BAYLES (Guill.), méd. écossais. Après avoir été reçu doct. à Edimbourg, il se fixa à Bath, où il s'engagea dans de si grandes discussions avec ses confrères qu'on ne le consulta plus. Alors il quitta l'Angleterre, et se fixa à Berlin, où Frédéric-le-Grand le fit son médecin. Il est m. dans cette ville en 1787. Le docteur Bayles a écrit en anglais: *Essai sur les eaux de Bath; Description historique de l'hôpital de Bath.*

BAYLEY (Anselme), théol. anglic., m. à Oxford en 1794. On a de lui: l'*Ancien Testament*, en anglais et en hébreu, avec des comment., 4 vol. in-8; des *Grammaires hébraïque, anglaise*; des *Statuts de religion*, etc.

BAYLEY (Nic.), écriv. angl., aut. d'un *Dictionn. étymologique et universel de la langue anglaise*, estimé, Londres, 1753, in-fol., augmenté par J.-N. Scott.

BAYLY (Louis), prélat anglais, chapelain de Jacques Ier, év. de Bangor, m. en 1632. C'était un habile prédicateur et écriv. Sa *Pratique de piété* fut réimpr. pour la 59e fois en 1734; il en existe une traduct. française, 1633, in-8.

BAYLY (Thom.), fils du précéd., théol. anglais, suivit pendant la guerre civile la cause de Charles I, passa en France après sa mort, retourna ensuite en Angleterre, et m. enfin catholique en Italie, en 1657. On a de lui: *Conférences de religion entre Charles I et Henri, marquis de Worcester*, en 1646; *De la rébellion des sujets envers leurs rois*, en franç., Paris, 1653, in-8, etc.

BAYLY (Gauth.), méd. d'Oxford, m. en 1592, a donné: *Traité des maladies des yeux*.

BAYLY (Jean), ministre éloquent de Boston, mort en 1698, dans cette ville, où il avait éprouvé de grandes persécutions.

BAYNE, capitaine de vaisseau anglais, inventeur d'une nouvelle pièce d'artillerie pour la marine militaire, appelée depuis *caronade*. Mort en 1782, dans le combat livré entre le comte de Grasse et l'amiral Rodney.

BAYRO (PIERRE de), méd. italien, né à Turin en 1478. Il fut premier médecin de Charles II, duc de Savoie, et m. en 1558. Ses ouvrages sont : *De pestilentiâ ejusque curatione per præservationum et curationum regimen*; *Lexipyretæ perpetua quæstionis et annexorum solutio*; *De medendis humani corporis malis enchiridion*, 1563, 1 vol. in-4.

BAZARAD, prince d'origine slave, le premier vaivode dont l'hist. nous soit connue, fit repentir Ch. Robert, roi de Hongrie, de son injuste agression; la faim et la fatigue vinrent au secours des Valaques, qui taillèrent en pièces les Hongrois, vers 1330. Bazarad transmit sa couronne à sa postérité.

BAZARLU, l'un des saints du culte mahométan, passa toute sa vie dans une cellule.

BAZIN (NIC.), graveur au burin du 16e S. Ses grav. ont toutes la même dimension et représentent des sujets pieux; on les appelle encore des Bazin.

BAZIN (N...), né à Rouen en 1673, mort à Paris en 1734, supérieur de la communauté de St-Hilaire. On lui doit quelques ouv. de dévotion, entre autres les *Exercices du pénitent*.

BAZIN (CLAUDE), doct. et profess. de pharmacie. Mort en 1612.

BAZIN (SIMON), profess. et doyen de la faculté de méd. sous Louis XIV.

BAZIN (DENIS), était, en 1630, profess. de chirurgie au Collége royal.

BAZIN (GUILL.), était doyen sous Charles VII, et m. en 1500. Ce fut par ses soins et ses propres deniers que fut achevée l'école de médec., en 1477.

BAZIN (GILLES-AUG.), méd. de Strasbourg, correspondant de l'acad. des sciences. M. en 1754. Ses écrits les plus remarquables sont : *Hist. naturelle des abeilles*, Paris, 1744, 2 vol. in-12; *Abrégé de l'hist. des insectes*, ib., 1748, et autres sur des sujets semblables.

BAZIN, frère du préc., a donné : *Tr. sur l'acier d'Alsace*, 1737, in-12.

BAZIN (JACQ. RIGOMER), né au Mans en 1771, occupa divers emplois publics pendant la révolution, fut destitué comme anarchiste par le directoire, et incarcéré sous l'empire comme complice dans la fameuse conspiration de Mallet. Rendu à la liberté en 1815, il se retira au Mans, où il fut tué en duel en 1821. On a de lui un gr. nomb. de *Pamphlets politiques*, qui ont été recueillis sous le titre : *Coup-d'œil sur les affaires du temps*; *Lettres philosophiques*, 1807 et 1804; *Séïde*, nouvelle, 1816; *Charlemagne*, trag. en 5 actes, 1817; *Jacqueline d'Olzebourg*, mélodr., Paris, 1812, etc.

BAZIRE (CL.), né à Dijon en 1764, avocat, député à l'assemblée législative et à la convention, membre du comité de sûreté générale, partagea les opinions de Châlier, et se livra aux plus atroces dénonciations. Enveloppé dans la chute du parti de Danton, il périt sur l'échafaud en 1794.

BAZIUS (JEAN), év. de Wexiæ en Suède, né en 1581, m. en 1649, aut. d'une *Hist. ecclés. de Suède*, en latin, Lincoping, 1642, in-4. Il laissa trois fils qui héritèrent de ses talens.

BAZIUS (JEAN), archev. d'Upsal, publia quelq. écrits théologiques.

BAZIUS (ERIC), se distingua dans la carrière militaire.

BAZIUS (BENOIT), fut précepteur de Ch. Gustave, dep. roi de Suède, sous le nom de Charles X.

BAZMAN et COBAD, guerriers célèb. en Orient, qui, dans un combat singulier, décidèrent de la victoire entre les armées d'Afrasiab, roi du Turkestan, et de Noudhar, dern. roi de la première dynastie persane.

BAZOCHE (N...), avoc. du roi au bailliage de St-Mihiel, fut député du tiers-état de Bar-le-Duc aux états-généraux en 1789, et de la Meuse à la convention en 1792, secrét. du conseil des anciens en 1797, avocat génér. à la cour de Nanci et député à la chambre de 1815. M. en 1817. Il avait voté pour l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI.

BAZVALEN (JEAN de), un des principaux chev. de la cour de Jean IV, duc de Bretagne, sauva l'honneur de son souverain et les jours du connétable de Clisson en donnant le temps au remords de se faire entendre.

BAZZANI (MATTH.), méd. et présid. de l'institut de Bologne, né dans cette ville en 1674, m. en 1749, a laissé des *dissert.* sur des expériences anatom., et entre autres sur la teinture des os des animaux par la garance, inséré dans les *Mém.* de cette académie.

BAZZAZ, aut. arabe, composa un grand nombre d'ouv. sur la relig. de Mahomet en arabe.

BÉACH (JEAN), ministre de Newtown (Connecticut), a donné *le Devoir de l'amour de nos ennemis*, 1738; *Recherches sur l'état des morts*, 1755.

BÉACON (THOMAS), théol. angl. du 16e S., fut chanoine de Cantorbéry; il est aut. de quelq. écrits théologiques et de *pamphlets* contre la cour de Rome. Ses œuv. ont été recueillies en 3 vol. in-fol.

BÉALE (MARIE), femme peintre, née en 1632 au comté de Suffolk en Angleterre, fut élève de Pierre Lély, fameux peintre de portraits sous Charles II, et fit celui de plusieurs personnages illustres de son temps.

BÉARD (J.), comédien et chanteur anglais, m. en 1768, a joui de quelque réputation. Il avait épousé la veuve du lord Edouard Herbert, qui lui apporta peu de fortune.

BÉARDÉ DE L'ABBAYE, économiste du 18e siècle, auteur de *Dissertat.* et d'*Essais sur l'agriculture*, in-8. On lui doit la *Félicité publique considérée dans les paysans cultivateurs de leurs propres terres*, trad. de l'italien de Vignoli, 1770, in-12. Mort en 1771.

BÉATILLO (ANTOINE), jésuite, m. à Naples en 1642, a laissé en italien une *Vie de plusieurs saints*, 1629, et une *Hist. de la ville de Bari*, Naples, 1637.

BÉATON (DAVID), cardinal et archevêque de St-André en Ecosse, né en 1494, chancelier du petit sceau, se signala par son zèle contre les protestans, qui l'assassinèrent vers 1542.

BÉATON (JACQUES), neveu du précédent, né en 1530 en Ecosse, fut archevêq. de Glascow à 25 ans, passa en France en 1560, emportant avec lui les vases sacrés et les archives de la cathédrale. Il écrivit une *Hist. d'Ecosse*, qui est restée MS., et mourut à Paris en 1603.

BÉATRICETTI, grav., m. à Rome en 1651, s'est fait un nom par sa correction dans le dessin.

BÉATRIX (Ste), martyrisée sous Dioclétien l'an 303 de J.-C.

BÉATRIX, comtesse de Toscane, gouverna avec sagesse, après la mort de Boniface III, son époux, les vastes fiefs qu'il possédait en Lombardie et en Toscane, conjointement avec la fameuse comtesse Mathilde sa fille, jusqu'à sa mort, arrivée en 1076.

BÉATRIX, fille de Regnaud, comte de Bourgogne, épousa l'empereur Frédéric Ier en 1159, lui apporta en dot une partie de la Bourgogne et la Provence, et l'alla rejoindre en Italie avec une armée, qui fit le siége de Crème. M. à Spire en 1185.

BÉATRIX de Provence, fille de Raimond Bérenger, comte de Provence, épousa en 1245 Charles de France, fils de Louis VIII, qui fut en-

trite roi de Naples et de Sicile; elle fut couronnée à Rome en 1265, et mourut peu après.

BÉATRIX de Savoie, mère de la précédente, fonda en 1248 un couvent de dominicains, près de Sisteron, et une commanderie de Malte.

BÉATRIX de Portugal, épousa en 1521 Charles III, duc de Savoie, et fut célèbre par sa beauté.

BÉATTIE (James), né en Ecosse dans le comté de Kincardine en 1735, mort à Aberdeen en 1803. Il a été célèbre comme critique et moraliste, mais plus encore par son poëme du *Ménestrel*, qui parut en 1774, suivi de quelques pièces de vers moins étendues, mais également estimées. Il était membre de l'église presbytérienne et professeur de philosophie morale à Aberdeen. Son *Essai sur la vérité* est un des meilleurs écrits publiés en faveur de la religion. Celui *sur l'utilité des études classiques* n'eut pas un moindre succès, et ses *Elemens de la science morale* ont été réimpr. souvent. Le style de Béattie est clair et pur. Il s'élève rarement : il est plus agréable que profond. On cite encore parmi ses ouvr. l'*Essai sur la poésie et la musique*, 1762, trad. en franç., Paris, 1798; sa *Théorie du citoyen*, et son *Essai sur la mémoire et l'imagination*. Il avait fait un voyage à Londres, où il fut accueilli avec distinction par les littérateurs ses contemporains.

BÉATTIE (Jac.-Hay), fils aîné du précéd., né à Aberdeen en 1768, était à 19 ans prof. de philosophie morale et de logique. Sa mort prématurée arrivée en 1790 plongea dans le deuil la vieillesse de son père, qui publia ses *Mélanges* avec une *Notice* sur sa vie et son caractère, 1800.

BÉATUS RHÉNANUS, nom d'un savant allem. du 17e S., a publié l'*Histoire de Velleius Paterculus*, et une édit. des *OEuv. de Tertullien*, avec des *Notes* curieuses.

BEAU. V. Le Beau.

BEAUBREUIL (Jean de), avoc. au présidial de Limoges, littérat. et poète du 16e S., dont on a une tragédie intit. *Atilie* (Atilius Régulus), Limoges, 1582.

BEAUCAIRE DE PÉGUILLON (François), évêq. de Metz, fut d'abord précepteur du cardinal Charles de Lorraine, et le suivit au concile de Trente, où il se fit remarquer par la hardiesse et la liberté de ses opinions. Il se démit ensuite de son évêché, et se consacra dans la retraite à l'étude et à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à sa mort, arrivée en 1591. On a de lui : *Rerum gallicarum commentarii ab anno 1461 ad an.* 1580, publ. après sa mort en 1625.

BEAUCHAMP (....), célèb. danseur du règne de Louis XIV, m. en 1695, apprit à danser à ce monarque, et fut compositeur des ballets de l'Opéra. J.-J. Rousseau a fait l'éloge de ses talens chorégraphiques.

BEAUCHAMP (Joseph), astronome franç., né en 1752. Après avoir suivi les leçons de Lalande au collège de France, il se rendit en qualité de grand-vicaire auprès de son oncle, évêque et consul de France à Bagdad. Pendant la traversée ainsi que pendant un séjour de 10 années, il transmit à Lalande des observations importantes, et lui envoya une carte du cours du Tigre et de l'Euphrate sur une longueur de 300 lieues; il en fit une de la Babylonie, et donna à l'abbé Barthélemy des dessins de monumens, d'inscriptions et de médailles de l'ancienne Babylone, ainsi que des MSs. arabes, et détermina la situation de la mer Caspienne. Nommé consul à Mascate en Arabie, il rectifia la plupart des erreurs qui existaient dans les cartes de la mer Noire. Appelé en Egypte par le général Bonaparte, Beauchamp fit dans cette contrée des remarques qui sont consignées dans les *Mémoires* de l'institut du Caire. En se rendant à Constantinople pour y remplir une mission, il fut pris par les Anglais et livré aux Turks, qui le retinrent pendant trois ans renfermé dans un château. Cette détention abrégea ses jours : il mourut en 1801, à son arrivée à Nice, au moment où il venait d'être nommé commissaire des relations commerciales à Lisbonne. Beauchamp était membre de l'Institut et correspondant de l'académie des sciences. Une grande partie de ses ouvr. a été imprimée dans le *Journal des savans*; Lalande en a donné la liste dans sa *Bibliographie astronomique*.

BEAUCHAMPS (P.-F. GODARD de), littérat. et écriv. dramat., né à Paris en 1689, et m. en 1761. On a de lui la prem. trad. franç. du roman grec des *Amours d'Ismène et d'Isménias* d'Eustathius, La Haye (Paris), 1743, in-8, et 1767, in-4; une autre du grec de Th. de Prodrome des *Amours de Rhodante et de Dosiclès*, Paris, 1746, in-8; *Recherches sur les théâtres de France*, Paris, 2 édit., 1735, in-4, édit. in-8, 3 vol.; les *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*, en vers franç., Paris, 1737, in-8; des *pièces* de théâtre tombées dans l'oubli; le roman de *Funestine*, 1737, et un autre roman licencieux intit. *Hist. du prince Apprius*, 1722 et 1728, in-12.

BEAUCHATEAU (F.-M. CHASTELET de), poète et enfant célèbre, né à Paris en 1645, parlait à 7 ans plusieurs langues, et faisait des vers avec facilité. A 12 il publia le recueil de ses poésies sous le titre de la *Lyre du jeune Apollon* ou *la Muse naissante du petit de Beauchâteau;* ce qui lui valut des pensions du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, et le fit regarder comme un petit prodige. Mais il alla faire un voyage en Angleterre, puis en Perse en 1661, avec un ecclésiast. apostat; on ignore ce qu'il est devenu depuis.

BEAUCHATEAU (Hippolyte de), frère du précédent, naquit comme lui avec beaucoup de talens naturels, entra dans la congrégation des pères de la doctrine chrétienne, et se fit une réputation comme prédicateur. Mais son inconstance et sa vanité lui firent bientôt quitter son corps. Il ne mena plus qu'une vie agitée, passant d'erreurs en erreurs, et finit par mourir ministre à Londres vers 1680. On lui attribue l'*Abrégé de la vie du maréchal de Schomberg*, Amsterd., 1690, in-12, publ. sous le nom de Lusancy.

BEAUCLAIR (P.-L. de), conseiller du landgrave à Darmstadt, où il mourut en 1804, a donné *Anti-contrat social*, 1764, in-12, *Hist. de Pierre III, emper. de Russie*, 1794, in-8; *Cours de Gallicismes*, Francfort, 1794-96, 3 vol. in-8.

BEAUCOUSIN (C.-J.-François), avocat au parlement de Paris, consacra tous ses loisirs à la littérature et à la bibliographie, dont il faisait ses délices. Il a laissé en MS. les *Vies d'Antoine Lecomte*, *de Philippe Delorme*, *de Jacques et Pierre Sarrasin*, etc., et des *Hommes illustres de Noyon*, sa patrie. Il fut un des coopérateurs de la *Biblioth. historique de France*, où l'on trouve à la table la liste de ses principaux manuscrits.

BEAUFILS (Guill.), jésuite, m. à Toulouse en 1757, eut quelque réputation comme prédicateur, à cause de son débit. On a de lui des *Oraisons funèbres*, *Vie de mad. de Lestonac*, celle de *mad. de Chantal*, et des *Lettres sur le gouvernem. des maisons religieuses*, Paris, 1740 à 1750.

BEAUFORT (Henri), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, chancelier, cardinal et ambassadeur de France, couronna en 1430, dans l'église de Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, son neveu, amené en France par le duc de Bedford, siégea dans l'infâme tribunal qui condamna la Pucelle d'Orléans, et mourut à Winchester en 1447, six semaines après son autre neveu le duc de Glocester, qu'il avait fait assassiner.

BEAUFORT (Marg.), fille de Jean Beaufort, duc de Sommerset, née en 1444, épousa successivement le comte de Richemond, beau-frère de Henri VI, Henri Stafford, et le comte de Derby, qui la laissa veuve à 63 ans. Depuis cette époque, elle se consacra entièrement aux œuvres de charité et à des fondations utiles, entre autres celle des colléges du Christ et de St-Jean, dans l'université de Cambridge.

BEAUFORT (Franc. de VENDOME, duc de), fils de César, duc de Vendôme, et petit-fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Né en 1616, il m. en 1669. Il joua un des premiers rôles dans la guerre ridicule de la Fronde, devint l'idole de la populace, et fut proclamé *roi des halles*; mais il se signala ensuite d'une manière plus honorable dans une expédition dont Louis XIV lui confia le commandement contre les Algériens, qu'il battit deux fois. Passé plus tard au service des Vénitiens avec l'agrément du roi, le duc de Beaufort fut tué dans une sortie que la garnison de Candie fit contre les Turks, le 25 juin 1669.

BEAUFORT (Louis de), membre de la société royale de Londres, mort à Maestricht en 1795, dont les meilleurs ouvrages sont : *la Republique romaine*, ou *Plan general de l'ancien gouvernement de Rome*, 1767, 2 vol. in-4 et 6 vol. in-12, justement estimé; *Hist. de Germanicus*, etc., Leyde, 1741; et *Dissert. sur l'incertitude des cinq prem. siecles de la republique romaine*, Utrecht, 1750.

BEAUFORT (le duc de), comte du St-Empire, né à Namur en 1751, d'une ancienne et illustre famille de la Belgique, fut en 1814, après la chute de Bonaparte, nommé président de la députation chargée de présenter à Guillaume Ier, récemment nommé roi des Pays-Bas, les hommages de ses nouveaux sujets. Mort en 1817.

BEAUGENDRE (Antoine), bénédictin, prêcha long-temps avec succès, et mourut en 1608, bibliothécaire de St-Germain-des-Prés. On lui doit une édition des *Lettres d'Hildebert*, archevêque de Tours, 1708, in-fol., dont il avait fait une traduct. française, que la mort l'empêcha de publier.

BEAUHARNAIS (Alexandre, vicomte de), général des armées françaises, né en 1760. Entré de bonne heure au service, il était maréchal de camp lorsqu'il fut nommé député de la noblesse de Blois aux états-généraux de 1789. Il passa, avec la minorité de son ordre, dans la chambre du tiers-état, et se fit remarquer dans l'assemblée constituante par ses opinions démocratiques. A l'époque de l'évasion du roi Louis XVI, en 1791, il était président de cette même assemblée. En mai 1793, il fut nommé général en chef de l'armée du Rhin; mais il donna sa démission peu de mois après, par suite des décrets qui écartaient les nobles de l'armée, et se retira dans ses terres. Il y fut arrêté, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794.

BEAUHARNAIS (Eugène), vice-roi d'Italie, prince de Leuchtemberg en Bavière, fils du précédent et de Joséphine Tascher de la Pagerie, naquit en 1780. Il commença sa carrière militaire lorsque sa mère eut épousé Bonaparte, en 1796, et suivit dès-lors la fortune de son beau-père, qui le prit pour un de ses aides-de-camp dans la campagne d'Italie. Il l'accompagna en Égypte, revint en France avec lui, fut nommé chef d'escadron des chasseurs de la garde, et ensuite colonel de ce même régiment, en 1804. Après l'établissement du gouvernement impérial, Bonaparte éleva son beau-fils à la dignité de prince français, avec le titre d'archi-chancel. d'état. Dans le mois de juin 1805, l'Italie septentrionale ayant été érigée en royaume par Napoléon Bonaparte, Eugène en fut nommé vice-roi; il n'avait pas encore 25 ans. Il épousa en 1806 la princesse Amélie, fille du roi de Bavière. A la fin de 1807, il fut déclaré par Bonaparte son héritier au royaume d'Italie, avec le titre de prince de Venise. En 1809, il eut le commandement de l'armée d'Italie, et déploya des talens militaires que secondèrent d'habiles lieutenans. Forcé d'abord, par l'infériorité de ses forces, de se replier devant l'armée autrichienne, il reprit bientôt une glorieuse offensive, poussa l'ennemi hors de l'Italie, et fit sa jonction avec la grande-armée franç. aux environs de Vienne. Il gagna ensuite l'importante bataille de Raab, et contribua puissamment au succès de celle de Wagram. Désigné comme successeur du grand-duc de Francfort, en 1810, le fils de Joséphine gouvernait paisiblement l'Italie, lorsque la guerre avec la Russie l'appela au commandement de l'un des corps de la grande-armée, que Napoléon Bonaparte rassemblait contre cette puissance. Il se signala dans cette expédition désastreuse aux combats d'Ostewno, de Mohilow, à la bataille de la Moskowa, à l'affaire brillante de de Viazma, qui lui fut personnelle, aux combats de Krasnoé. Il prit le commandement des debris de l'armée après le départ de Napoléon et de Murat, et les ramena dans le meilleur ordre possible jusqu'à Magdebourg. Ayant reçu l'ordre de retourner en Italie pour préserver ce royaume de l'invasion des Autrichiens, il opposa une résistance inespérée et très-remarquable aux forces supérieures de l'ennemi, avec des troupes de nouvelle levée, au milieu d'une population dont les regards se tournaient déjà vers un autre gouvernement. La restauration de la dynastie des Bourbons sur le trône de France contraignit le prince Eugène de quitter l'Italie. Il se retira auprès de son beau-père, le roi de Bavière, qui lui donna le duché de Leuchtemberg, et le rang de prince de sa maison. C'est dans cette situation honorable et tranquille qu'il mourut frappé d'apoplexie le 21 février 1824.

BEAUHARNAIS (Stéphanie, comtesse de), femme lettrée, née en 1738, et morte à Paris en 1813. Fille d'un receveur-général des finances; elle épousa le comte de Beauharnais, oncle du précédent, et se livra à la culture des lettres. Elle a publié un poème sur l'amour maternel; *Lettres de Stephanie*, roman historique, 2 vol. in-12; d'autres romans, des comédies peu estimées, et des *Melanges de poesies fugitives*.

BEAUJEU, nom d'une ancienne famille de France, connue dès le 10e S., et qui possédait la baronnie de Beaujolais, passée depuis, par cession, à la maison de Bourbon.

BEAUJEU (Humbert de), fut connétable sous saint Louis, suivit ce prince en Orient, et mourut dans cette première expédition en 1250. Le sire de Joinville fait un grand éloge de sa sagesse et de sa valeur.

BEAUJEU (Guichard V), fils du précéd., lui suc. dans la charge de connét., fut envoyé par St.-Louis, ambassadeur en Angleterre, et m. en 1265.

BEAUJEU (Guichard VI), petit-fils du précéd., servit avec distinction sous les rois Philippe-le-Bel, Louis Hutin, Philippe-le-Long, Charles-le-Bel, et Philippe de Valois. Il assista sous ce dernier à la bataille de Cassel, en 1328, et mourut en 1331.

BEAUJEU (Edouard de), maréchal de France, fils du précédent, né en 1316, posséda la confiance de Philippe-de-Valois, battit les Anglais à Ardres, et m. dans cette même journée en 1351.

BEAUJEU (Antoine de), fils du précéd., mort sans postérité, laissa ses terres à Edouard II, son cousin, qui en fit la cession à Louis II, duc de Bourbon, pour acquérir la protection de ce prince.

BEAUJEU (Pierre II, de BOURBON, sire de), par suite de la cession dont on vient de parler, succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, par la mort de son frère Jean, épousa la fille de Louis XI, fut régent de France pendant la minorité de Charles VIII, et mourut en 1503.

BEAUJEU (Christophe de), de l'ancienne famille de ce nom, se distingua dans les guerres contre l'Espagne, sous Henri III. Il fut nommé commandant des troupes auxiliaires suisses en 1589, sous Henri IV. Il a laissé quelques poésies et d'autres opuscules recueillis et impr. à Paris, en 1589, 1 vol. in-4. Toutes ces pièces sont au-dessous du médiocre.

BEAUJOLAIS (N. N. d'Orléans, comte de), prince français, troisième fils de L.-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né à Paris en 1779, commença dès son jeune âge à souffrir les persécutions qui s'étendirent sur toute la famille des Bourbons après le 10 août, et dont son père lui-même fut la victime, malgré ses démonstrations démocratiques. Enfermé d'abord à l'Abbaye avec ses deux frères, les ducs de Chartres et de Montpensier, il fut conduit à Marseille, ainsi qu'eux et le duc d'Orléans. Il fut rendu à la liberté sous le gouvern. directorial, voyagea long-temps avec ses frères, les accompagna en Angleterre, et m. en 1808, en Sicile, où il était allé chercher un climat plus convenable à sa santé, détruite par une longue infortune.

BEAUJON (Nicolas), né à Bordeaux en 1718, fut banquier de la cour sous Louis XV, et amassa une fortune immense qu'il dépensa en grande partie en bienfaits utiles, fonda en 1784 dans le faubourg du Roule à Paris l'hôpital qui porte son nom et le dota magnifiquement. Cette maison, destinée originairement à l'éduc. de la jeunesse, est aujourd'hui consacrée aux malades de ce quartier.

BEAULAC (Guill.), jurisconsulte, né en Languedoc au 18e S., mort à Paris en 1804, est aut. d'un *Dictionnaire des lois*, qui passe pour un chef-d'œuvre de patience et un modèle d'exactitude.

BEAULATON (.....), écriv. franç. m. en 1782, pub. en 1778 une traduction en vers français du *Paradis perdu* de Milton, qui eut peu de succès.

BEAULIEU (L. LE BLANC de), théologien calviniste de Sedan, mort en 1675, fut un ministre pacifique et doué d'un grand esprit de conciliation; il travailla inutilement à la réunion des églises catholique et protestante. On a de lui : *Theses sedanenses*, 1683, in-fol.

BEAULIEU (Hector de), né dans le Limousin au 16e S., fut success. maître de musique, organiste à Lectoure, attaché à une troupe de comédiens, prêtre catholique, et m. enfin ministre à Genève vers 1560.

BEAULIEU (Augustin), navigateur français, m. à Toulon en 1637, fut chargé par la compagnie des Indes du commandement de plusieurs expéditions qui furent malheureusement traversées par les Hollandais, mais dont il rapporta des documens précieux pour la reconnaissance des côtes.

BEAULIEU (J.-B.-Allais de), habile calligraphe du 17e S., a donné *l'Art d'écrire* gravé par Senault, 1688, in-fol.

BEAULIEU (Allais de) a donné à Paris, en 1634, le *Divertissement poétique*. On a aussi de lui un recueil de poésies contenant des rondeaux, ballades, chansons, etc., Lyon, 1637.

BEAULIEU (Sébastien de PONTAULT de), ingénieur, maréchal-de-camp, m. en 1674, doit être regardé comme le créateur de la topographie militaire sous Louis XIV. On a de lui le *Recueil des plans et vues des sièges et batailles de Louis-le-Grand*, avec des discours explicatifs. Cet ouvrage, qui fait partie de la collection du cabinet du roi, est en 3 vol. in-fol., et a été réduit en 2 recueils, format in-4 oblong; le premier a 3 vol., le second 4; ils sont désignés l'un et l'autre sous le nom de *Petit Beaulieu*, pour les distinguer du grand recueil in-fol.

BEAULIEU (N., baron de), général autrichien, né dans le Brabant, et m. en 1797, n'a acquis de la célébrité que par ses défaites en Italie, où il commandait l'armée autrichienne dans la mémorable campagne de 1796; il servit de premier échelon à la fortune naissante de Bonaparte.

BEAULIEU (Jean-François BREMONT, dit), jouait la comédie avec succès dans les rôles de niais au théâtre des Variétés. Lorsque la révolution éclata, ce comédien se crut appelé à y jouer un rôle, marcha l'un des premiers à l'attaque de la Bastille et fut nommé capitaine de la garde nationale après le supplice des frères Agasse condamnés à mort pour fabrication de faux assignats; Beaulieu, voulant prouver que le préjugé qui déshonorait la famille d'un coupable n'existait plus, ôta ses épaulettes, et dans l'assemblée de son district en décora un des plus proches parens de ces condamnés. En 1802, il voulut reprendre la profession de comédien; il se fit correspondant des théâtres des départemens, mais ne pouvant réussir à réparer le délabrement de sa fortune et soutenir sa nombreuse famille, il se brûla la cervelle.

BEAUMARCHAIS (P. Augustin CARON de), né à Paris en 1732, d'un horloger qui le destina à sa profession; il y fit des progrès rapides et perfectionna le mécanisme de la montre par une nouvelle espèce d'échappement qui lui valut le suffrage de l'acad. des sciences. Doué d'une imagination ardente, il agrandit bientôt la sphère où il se trouvait. Sa passion pour la musique et son talent sur la guitare et la harpe le firent admettre à la cour pour donner des leçons de ce dernier instrument à *Mesdames*, filles de Louis XV. Il se livra ensuite à de vastes entreprises de finances sous le patronage du riche Pâris Duverney, et parvint lui-même, en peu de temps, à une grande opulence. Sachant allier aux travaux sérieux du cabinet des occupations plus frivoles, il composait à la fois des pièces pour le théâtre, des romances, des chansons, soutenait des procès difficiles, approvisionnait les états d'Amérique dans la guerre de l'indépendance, et s'occupait d'une édition complète de Voltaire. A l'époque de la révolution, Beaumarchais devint membre de la première assemblée communale de Paris, voyagea ensuite en Espagne, en Hollande, en Angleterre, pour des spéculations sur les fusils et les blés, et fut tour à tour accusé, justifié, proscrit et absous. Emprisonné à son retour en France, pendant la terreur, il réussit à sortir de prison et se cacha jusqu'à la chute de Robespierre. Une dernière spéculation sur le sel dérangea sa fortune. Mort en 1799. On a de cet homme extraordinaire un grand nombre d'écrits : quatre *Memoires contre les sieurs Goesman, la Blache*, etc., 1774, in-4; *Mémoire en réponse à celui de Kornman*, Paris, 1787, in-4; *Eugénie*, drame, Paris, 1767, son premier ouvrage; *les deux Amis*, drame, ib., 1790; le *Barbier de Séville*, comédie, ib. 1775; *le Mariage de Figaro*, com., ib. 1784; *Tarare*, 1787; *la Mère coupable*, ib., 1792; *Mém. en rép. au manif. du roi d'Angleterre. Mém. adressé à Lecointre de Versailles*, Paris, 1784. Il dépensa une somme consid. pour son édit. des *Œuvres complètes de Voltaire*, et paya à l'imp. Panckoucke 200,000 fr. les MSs. de cet auteur que ce libraire avait achetés de mad. Denis, nièce du philosophe. De tant d'avances énormes, il ne résulta que des édit. médiocres, fautives, et dont le commentaire n'est pas souvent en rapport avec le texte. Les œuvres de Beaumarchais ont été publiées à Paris, 1809, 7 vol. in-8.

BEAUMANOIR (Jean de), chevalier breton, compagnon d'armes de Duguesclin, né en Bretagne au 14e S., s'est illustré dans le fameux combat dit *des Trente*.

BEAUMANOIR (Jean de). V. Lavardin.

BEAUMANOIR (N., baron de), mousquetaire

et littérateur du 18e S., a donné deux tragédies, deux comédies et un opéra non représenté, et pub. avec d'autres écrits, sous le titre des *OEuvres de M. le comte de B****, Paris, 1771, 2 vol. in-8; il a trad. en vers français l'*Iliade d'Homère*, Paris, 1781, 2 vol. in-8.

BEAUMANOIR (PHIL. DE), bailli de Clermont et conseiller du comte Robert, fils de St-Louis, né dans le 13e S., écrivit vers 1283, *les Coutumes du Beauvoisis* dont Th. de la Thomassière a pub. une édition estimée, Bourges, 1690, in-fol. d'après un MS. de la bibliothèque du Vatican, maintenant à celle du roi, no 1540.

BEAUMELLE (LAURENT ANGLIVIEL DE LA), littérateur et critique judicieux, né dans le Languedoc en 1627, professa d'abord les belles-lettres à Copenhague, qu'il quitta pour aller à Berlin. Il y trouva Voltaire, avec lequel il ne s'accorda nullement. Ce fut là l'origine de cette longue guerre de personnalités et d'injures, le scandale des lettres, et qui fit perdre à tous les deux, en débats polémiques, un temps dont ils eussent fait un meilleur usage. La Baumelle se retira ensuite à Toulouse, où il se maria et cultiva en paix la littérature jusqu'en 1772, époque à laquelle ses amis lui firent avoir une place à la biblioth. du roi, dont il ne jouit pas longtemps, étant mort prématurément en 1773. Ses principaux ouvrages sont *l'Asiatique tolérant*, 1748, in-12 sous le nom de *Bekrinoll; suite de la Défense de l'Esprit des lois*; *Mes Pensées*, ou le *Qu'en dira-t-on*, 1751, in-12, recueil hardi et très-profond, où il décide en dix lignes des intérêts des puissances de l'Europe, réimpr. à Berlin, 1761; *Pensées de Sénèque*, en latin et en franç., Paris, 1762, 2 vol. in-12, réimpr. plusieurs fois; *Mém. et Lettres de madame de Maintenon*, Amsterdam, 1755 et 1756, 15 vol. in-12; *Lettres à M. de Voltaire*, 1763, in-12; *Commentaire sur la Henriade*, 1775; *de l'Esprit*, œuvre posthume, 1803. On lui attribue aussi une traduction des *Odes d'Horace* et des *Annales de Tacite*; mais ces ouvrages sont restés manuscrits.

BEAUMES (J.-B.-THÉOD.), médecin de Montpellier, où il est mort en 1815, a laissé plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont : de l'*Usage du quinquina dans les fièvres rémittentes*, 1785, in-8; *des convulsions des enfans*, etc., 1789 et 1805, in-8; *de la Phthisie pulmonaire*, 1798 et 1805 : c'est son meilleur ouvrage; *Essai d'un système chimique*, etc., 1795, in-8; un écrit politique intit. *Examen* des réflexions de M. Bergasse sur l'acte constit. du sénat, 1814, in-8. Il était un des rédacteurs du journal de médecine de Montpellier, et a composé plusieurs *Mémoires* couronnés par la faculté et la société royale de méd. de Paris.

BAUMETZ (N. BRILLOIS DE), député de la noblesse d'Arras aux états-génér. de 1789, présida l'assemblée constituante en 1790, et fut ensuite nommé membre du département de Paris; il signa la pétition adressée a Louis XVI, en faveur des membres non assermentés du clergé contre lesquels il s'était prononcé en 1790. Emigré en 1791, il rentra en France après le 18 brumaire, et m. vers 1802.

BEAUMONT (JEAN), poète angl. du 17e S., a donné *la Couronne d'Epines*, poème en 8 chants; *la bataille* de *Bosworth*, et autres poèmes.

BEAUMONT (FRANÇOIS DE), son fils, né en 1586, a composé en société avec J. Gletscher un grand nombre de pièces dramatiques qui eurent beaucoup de succès, m. en 1615. Ben Johnson l'estimait tellement, qu'il soumettait tous ses ouvr. à sa censure; ses *OEuvres poétiques* ont paru en 1640.

BEAUMONT (JOSEPH), autre écrivain anglais et professeur à l'université de Cambridge, m. en 1699, a publ. un poème alleg. intit. : *Psyché* ou *le Mystère de l'amour*, tableau du commerce entre J.-C. et l'âme humaine, qui eut quelque succès dans le temps.

BEAUMONT (AMBLARD DE), ministre et confident d'Humbert II, fils puîné du dauphin Jean II, m. en 1375, détermina ce prince à réunir le Dauphiné à la couronne de France, et en régla lui-même les conditions avec Philippe de Valois, par le traité de Saint-Romans en 1349.

BEAUMONT (CHRISTOPHE de), archevêque de Paris, né près de Sarlat en 1703, se fit d'abord connaître par la sévérité de ses mœurs et son profond respect pour la religion. Il se vit successivement appelé, par son mérite, aux siéges de Bayonne, de Vienne et de Paris; Louis XV le força d'accepter ce dernier siége en 1745; son épiscopat fut sans cesse agité, soit par les querelles des jansénistes et des molinistes, soit par ses différends avec les philosophes qu'il combattit toujours avec sagesse et vigueur, et contre lesquels il publia un grand nombre de mandemens et d'instructions pastorales, jusqu'au moment où le roi l'exila pour le soustraire aux persécutions du ministère. Il m. en 1781, emportant les regrets d'une multitude de pauvres qu'il avait arrachés à la misère. Son tombeau, détruit pendant la révolution, a été rétabli dans l'église Notre-Dame par les soins de son petit-neveu, brave et loyal chevalier français, mort en 1811.

BEAUMONT (ANT.-FRANÇ., vicomte de), neveu de l'archevêque, et l'un des plus habiles marins du 18e S., chef de division des armées navales sous Louis XV, se couvrit de gloire par la prise de la frégate *le Fox* dans le sud-sud-ouest d'Ouessant, où il ne fit pas moins admirer son humanité par les Anglais eux-mêmes. Il soutint, lors de la révolution, sa conduite ferme et courageuse, se prononça contre la suppression des ordres, et m. à Toulouse en 1805.

BEAUMONT (CLAUDE FRANÇOIS), peintre, mort en 1766, à Turin, où il était directeur de l'acad. de peinture, se distingua par les tableaux dont il embellit le palais d'Emmanuel III, roi de Sardaigne, qui le créa chevalier de St-Maurice, et le fit son peintre de cabinet. Sa meilleure composition est un *saint Charles donnant la communion à des pestiférés*.

BEAUMONT (SIMON HERBERT van), de Dordrecht, fut successivement ambassadeur des états-généraux en Pologne, en Suède et en Danemarck, et m. en 1654. Il faisait ses délices de la littérature et de la botanique, et a laissé des poésies latines, Amsterdam, 1690.

BEAUMONT (madame LE PRINCE DE), née à Rouen en 1711, se consacra entièrement à la composition d'ouvrages pour l'éduc. de la jeunesse, tous écrits d'un style facile, pleins d'une morale douce et attachante, et semés de traits historiques. Sa meilleure production est sans contredit *le Magasin des enfans*, parfaitement convenable à l'âge pour lequel il fut composé, réimprimé et traduit plusieurs fois. On estime également ses *Contes moraux; le Magasin des adolescens*; celui des *Artisans*; *Instruction pour les jeunes dames qui entrent dans le monde; le Mentor moderne; le Manuel de la jeunesse; les Américains*, ou *Preuves de la religion par les lumières naturelles*, *OEuvres mêlées*, etc., etc. Elle m. en 1780 dans sa retraite de Chavanod près Anneci, où elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses enfans et du soulagement des pauvres.

BEAUMONT (JEAN-LOUIS MOREAU DE), intendant des finances en 1756, auteur d'excellens *Mémoires sur les impositions en Europe*, 1768, 4 vol. in-4, réimpr. en 1787.

BEAUMONT (GUIL.-ROB.-PHIL.-JOS. GEAU DE), curé d'une paroisse de Rouen sa patrie, m. en 1761, est aut. de l'*Imitat. de la Ste-Vierge*,

in-18; *Pratique de dévotion au divin cœur de Jesus*, in-18; *Exercices du parfait chrétien*, 1757, in-24; *Vie des Saints*, en 2 vol.; *Méditation pour tous les jours de l'année*, 1 vol.

BEAUMONT (v. ELIE de).

BEAUMONT (GEOFFROI de), chanoine de Bayeux, légat du saint siége et év. de Laon, né à Bayeux dans le 13e S., suivit en qualité de chancelier Charles d'Anjou, frère de St-Louis, dans le voyage de ce prince pour prendre possession du royaume de Naples. De retour en France, il assista comme év. de Laon et pair ecclésiastique au couronnement de Philippe-le-Hardi, en 1272, et mourut l'année suivante.

BEAUMONT (EUSTACHE), grav. franç., né en 1719, et m. en 1769, a laissé plusieurs estampes d'après Wouwermans.

BEAUMONT (ETIENNE), avoc., né à Genève en 1710, et mort en 1758, est aut. d'un petit ouvr. anonyme intit. *Principes de philosophie morale*, Genève, 1754, in-8. C'est par erreur que cet ouvrage a été inséré dans l'édition des *Œuvres* de Diderot, publ. à Londres et Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8.

BEAUMONT (le baron), général français, m. en 1813, fut aide de camp de Murat, qu'il suivit en Italie et en Egypte. Nommé ensuite colonel du 10e régiment de chasseurs, il se distingua particulièrement dans la campagne d'Autriche en 1805. Devenu général de brigade après la bataille d'Austerlitz, il continua de servir avec le même succès en Allemagne et en Espagne, et ajouta à sa réputation par plusieurs actions brillantes.

BEAUMONT (ETIENNE), archit. m. en 1815, fut chargé, par le ministre de l'intérieur et le préfet de la Seine, de la direction de plusieurs travaux publics. C'est à tort que le jury des prix décennaux lui attribua la construction de la salle du tribunat au Palais-Royal. Les éloges qu'on lui donna à cette occasion appartiennent à M. Huyot, professeur à l'académie d'architecture.

BEAUMONT BRIVAZAC (le comte de) était, avant la révolution de 1789, chef d'escadron du régiment de cavalerie de la reine, et chevalier de St-Louis. Il se retira à Londres, et recueillit des matériaux pour son ouvr. estimé, *de l'Europe et des Colonies* qu'il publia en 1819 à Paris. M. dans cette ville en 1821.

BEAUNAY (J. de), ancien écriv. français cité par Duverdier, est auteur du *Doctrinal des prudes femmes*, en rimes avec des gloses en prose, Lyon, in-8, sans date, et *des regrets et peines de maladvisés*, composé et imp. de même.

BEAUNE (JACQ. de), baron de Samblançay, surintendant des finances sous François Ier; fut cause de la perte du duché de Milan, par la négligence qu'il mit à fournir les fonds nécessaires. Il espéra s'en justifier en disant que la reine-mère avait impérieusement exigé tout ce qui lui était dû sur ses pensions et les revenus de ses vastes domaines, ce qui avait épuisé ses coffres. Mais cette princesse irritée nia qu'on lui eût dit que c'étaient les fonds destinés pour Milan, et poursuivit la mort du malheureux de Beaune, avec tant d'acharnement, qu'il fut pendu en 1527, pour crime de péculat.

BEAUNE (RENAUD de), petit-fils du précédent, fut rétabli dans les biens et honneurs dont avait été privée sa famille; nommé archevêque de Bourges, puis de Sens en 1596, il mourut en 1606. Il contribua beaucoup à la conversion d'Henri IV, et se montra toujours bon Français dans toutes les assemblées du clergé des temps orageux de la ligue. C'était aussi l'orateur à la mode, mais ses *Oraisons funèbres* de Catherine de Médicis et des personnages d'alors, et sa *Réformation de l'université*, n'annoncent qu'un écrivain médiocre.

BEAUNE (FLORIMOND de), mathém. né à Blois en 1601, contribua beaucoup à faire adopter en France la géométrie de Descartes, et détermina le premier les courbes par des propriétés relatives à leurs tangentes. Il n'a laissé que deux opuscules sur les *équations* et la *géometrie* cartésienne.

BEAUNOIR (ALEX.-LOUIS-BERTR. ROBINEAU, dit), littérat. né en 1746, mort en 1823, changea son nom de Robineau en celui de Beaunoir, qui en est l'anagramme, après avoir quitté la maison de son père, notaire à Paris. Il débuta par faire des pièces pour les petits théâtres de Paris, prit ensuite l'habit ecclésiast., et le quitta par ordre de l'archevêque de Paris, pour avoir fait une comédie intit. *l'Amour quêteur*, qui est un de ses meilleurs ouvrages. Il devint ensuite directeur de spectacle dans les provinces et à l'étranger, notamment à St-Pétersbourg, où il fut chargé des trois théâtres de la cour. De retour en France, il y fut employé dans la division littéraire du ministère de la police. On a de lui, outre la pièce déjà citée, un grand nombre d'autres ouvrages dramatiques, dont il a donné quelques-uns sous le nom de sa femme. Les principaux sont : *Vénus pèlerine*, comédie en un acte, 1778, in-8; *Jérôme pointu*, id., 1781, in-8, trad. en allem., Vienne, 1733, in-8; *Fanfan et Colas*, id., 1784, in-8; *Eustache pointu*, id. 1784, in-8; *Jeannette*, id., *Greuze*, comédie vaudeville (en société avec M. de Valory) précéd. d'une notice sur Greuze et ses ouvr., 1813. Il a pub. encore un *Voyage sur le Rhin*, etc., Neuwied, 1791, 2 vol. in-8, trad. en hollandais, Harlem, 1793, 2 vol. in-8; un roman historique intit. *Attila*, etc., Paris, 1823, 2 vol. in-8, et un grand nombre de brochures et pamphlets politiques et de circonstance.

BEAUPLAN (GUILL. LEVASSEUR DE), ingénieur géographe français du 17e S., s'attacha au service de Sigismond III et de Ladislas IV, rois de Pologne, et suivit le général Koniecpolski dans la conquête de l'Ukraine, dont il leva la carte et où il fonda un gr. nomb. de villages. Mais il ne fut pas récompensé de tels services, et se retira dans sa patrie, où il publia la *Description de l'Ukraine*, Rouen, 1660, in-4, trad. en allem., Breslaw, 1780, pleine de naïveté et d'esprit d'observation; *Carte de l'Ukraine* en 4 feuilles, très-rare.

BEAUPOIL. V. ST.-AULAIRE.

BEAUPRÉ (MAROTTE), comédienne de la troupe du Marais jusqu'en 1669, passa ensuite dans celle du Palais-Royal, et se retira en 1672. On ignore l'époque de sa mort. Sauval fait l'éloge de la beauté, du courage et des talens de cette actrice.

BEAUPREAU (CLAUDE-GUILL.), chirurgien dentiste de Paris du 18e S.; a donné : *Dissert. sur la propreté et la conservation des dents*, Paris, 1764; *Lettre sur les maladies du sinus maxillaire*, ibid., 1769.

BEAUPUY (MICHEL), général de division, se distingua aux siéges de Worms, de Spire et de Mayence, au commenc. de la révolution en 1793, fit la guerre de la Vendée, et servit ensuite sous Moreau à l'armée du Rhin, où il fut emporté d'un boulet de canon en 1796 au combat d'Ermendinghen, lorsqu'il donnait les plus belles espérances. Il a laissé des *Mémoires* où sont retracés les succès, les crimes et les fautes qu'il avait vu commettre. Deux de ses frères, L.-Gabriel et J.-Armand, servirent avec distinction et furent tués sur le champ de bataille.

BEAURAIN (JEAN de), habile géographe, né dans l'Artois en 1696, étudia sous Sanson et lui succéda à 25 ans dans la charge de géographe du roi. Ses ouvr. les plus connus sont : un *Calendrier perpétuel*, Paris, 1724; *Hist. militaire de la campagne de Flandre par le maréchal de Luxembourg*, ibid., 1756, et Postdam, 1783-1787, augmenté; on doit à son fils des *Cartes* pour la campagne du grand

Condé en Flandre, Paris, 1774; celles pour les quatre dern. campagnes de Turenne, ibid., 1782.

BEAUREGARD (l'abbé), fam. prédicat., ex-jésuite, se distingua par son éloquence impétueuse et entraînante, et surtout par ses inspirations prophétiques sur les malheurs qui menaçaient alors (en 1789) la France et qui ne tardèrent pas à éclater. Il se réfugia à Londres lors de la tourmente révolutionn., passa ensuite à Maestricht, à Cologne, et mourut en 1804, âgé de 73 ans, chez la princesse Sophie de Hohenlohe, qui avait apprécié ses vertus et ses talens.

BEAUREPAIRE (N. de), gentilhomme poitevin, forma en 1793 une division qui se réunit aux autres troupes vendéennes. Il donna des preuves de valeur dans plusieurs occasions, fut blessé grièvement à la deuxième bataille de Châtillon, et mourut à Fougères des suites de cette blessure.

BEAUREPAIRE (N. de), commandait la place de Verdun lorsque l'armée prussienne vint en faire le siége en 1792. Il fit tous ses efforts pour engager la garnison de cette place à se défendre courageusement; mais le conseil de guerre ayant décidé qu'il fallait se rendre, Beaurepaire se brûla la cervelle. La convention nationale lui décerna les honneurs du Panthéon, et accorda une pension à sa veuve.

BEAURIEU (Gasp. GUILLARD de), écrivain m. à Paris en 1795, cachait sous un extérieur grotesque une candeur et une aménité qu'on retrouve dans tous ses écrits. Les plus estimés sont : *l'Elève de la nature*, 1773, 3 vol. in-12; *Cours d'hist. nat.*, 1770, 7 vol. in-12; *Cours d'hist. sacrée et profane*, 1770, 2 vol. in-12; et beaucoup d'autres ouvr. de *morale*, *d'hist. nat.* et *d'éducation pour les enfans*, dont il s'était occupé toute sa vie.

BEAUSARD (Pierre), mathématicien de Louvain, m. en 1577, dont on a des *Tr. d'Arithmétique* et *d'Astronomie*.

BEAUSOBRE (Isaac), théologien protestant, né à Niort en 1659. D'abord réfugié en Hollande, il passa à Berlin en 1694, et fut fait chapelain du roi de Prusse et conseiller du consistoire royal. Il mourut en 1738, après avoir publié plusieurs ouvrages. On estime surtout son *Histoire du manichéisme*, Amsterdam, 1734-1739, 2 vol. in-4, où l'auteur prouve que cette hérésie était un système philosophique et théologique dont les hypothèses sont prises de la théologie des Orientaux et de la philosophie de Pythagore, amalgamées avec les vérités évangéliques. Ses *Sermons* ont été imprimés à Genève, in-8, en 4 vol.

BEAUSOBRE (Ch.-Louis de), fils du préc., né à Dessau en 1690, fut pasteur de l'église de Berlin, où il est m. en 1753. Entre autres ouvr., il a laissé les *Discours sur le Nouveau-Testament*, faisant suite à ceux de Saurin, et a mis la dernière main à l'*Histoire de la réformation*, dont son père n'avait pas achevé le manuscrit.

BEAUSOBRE (Louis de), deuxième fils du précédent, conseiller privé du roi de Prusse, membre de l'académie de Berlin, mort en cette ville en 1784, est. aut. de *Dissertations philosophiques sur la nature du feu*, Berlin, 1754, in-12; *les Songes d'Epicure*, 1756, in-12; *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce*, ib., 1771, 3 vol. in-12, et autres ouvrages de philosophie, d'économie politique et de littérature.

BEAUSOBRE (J.-Jacq. de BEAUX, comte de), maréchal-de-camp, né dans le 18e S., est aut. d'une traduction estimée, des *Commentaires* grecs *de la Défense des places* par Æneas le Tacticien, etc., Paris, 1757, 2 vol. in-4.

BEAUSOLEIL (J. du CHATELET, baron de), astronome et philosophe hermétique allemand du 17e S., fit, avec sa femme, métier de la baguette divinatoire. Etant venu en France, il y fut accusé de sortilége, et mis à la Bastille. On ignore l'époque de sa mort.

BEAUTER (Ch.), écriv., né à Paris dans le 16e S., surnommé *Meliglosse* (langue de miel), dont on a des poésies intitulées : *les Amours de Catherine*.

BEAUTEVILLE (J.-L. du BUISSON de), évêq. d'Alais et député du deuxième ordre à l'assemblée du clergé de 1755, où sa conduite modérée lui attira un grand nombre de persécutions de la part de ses confrères. Mais ce prélat savant, éclairé et plein de religion et de charité, vécut adoré dans son diocèse, et m. en 1776, pleuré des catholiques comme des protestans. On a de lui beaucoup de *Mandemens*, dont les meilleurs sont ceux sur la m. de Louis XV et sur le mariage de Louis XVI.

BEAUVAIS (Vincent de), moine dominicain, prit son nom du lieu de sa naissance. Il fut, dit-on, fort estimé de St Louis, qui le choisit pour son lecteur. Il m. vers 1264. On a de lui un ouvr. intit. : *Speculum quadruplex*, impr. pour la première fois à Strasbourg en 1473, 10 vol. grand in-fol. Le *Miroir historial* a été trad. en franç., 3 vol. in-fol.

BEAUVAIS (Esther de), femme savante du 16e S., née à Angers, a composé quelques *Sonnets*, impr. avec les œuvres de Béroald de Verville.

BEAUVAIS (Remi de), capucin, vivait dans le 17e S. Il est auteur d'un poëme de *la Madeleine*, Tournai, 1617, in-8.

BEAUVAIS (Nicolas-Dauphin), graveur, né en 1687, m. en 1763, fut élève d'Audran. Il a gravé d'après le Corrége, Benedetto Lutti, le Poussin, Lebrun, Van Dyck, etc., et ses ouvr. sont dignes d'estime.

BEAUVAIS (Philippe de), sculpteur, fils du précéd., né en 1739, m. en 1781, a fait à Rome une statue de l'immortalité, et a exécuté l'un des bas-reliefs du portail de l'église de Ste-Geneviève. Ce morceau a été enlevé ou détruit en 1793.

BEAUVAIS (Guill.), antiq., né en 1698, m. à Orléans en 1773, était surtout très-versé dans la science des médailles. Il a laissé quelques ouvrages numismatiques estimés; le plus remarquable est une *Histoire abrégée des empereurs romains et grecs* par les médailles, Paris, 1767, 3 vol. in-12.

BEAUVAIS (N.), jésuite du 18e S., a écrit la *Vie* d'Ignace Azevedo, jésuite portugais, proclamé martyr en 1742. V. Azevedo (Ignace).

BEAUVAIS (Ch.-Nicolas), méd., né à Orléans en 1745, m. à Montpellier en 1794. Il exerça d'abord sa profes. dans sa patrie, et vint ensuite à Paris en 1786. A l'époque de la révolution, il fut nommé des premiers l'un des juges de paix créés par l'assemblée constituante; élu député à l'assemblée législative en 1791, il siégea également en cette qualité à la convention en 1792. Il était en mission à Toulon lorsque cette ville tomba au pouvoir des Anglais; jeté par eux dans un cachot, il en sortit à la reprise de la place, et se rendit à Montpellier, où il m. des suites des mauvais traitemens qu'il avait essuyés pendant sa captivité. Beauvais est aut. de plusieurs ouvrages historiques sur la ville d'Orléans, et d'une *Dissertation* sur la parole, traduite de J. C. Amman, et imprimée à la suite du *Cours d'éducation des sourds-muets*, par l'abbé Deschamps, Orléans, 1779, in-12.

BEAUVAIS (J.-B.-Ch.-M. de), célèbre prédicateur et évêque de Senez, né à Cherbourg en 1731, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se consacra à la chaire, où il acquit en peu de temps une réputation qui le fit appeler pour prêcher à la cour. Il y fit entendre des vérités dures, et n'en fut pas moins nommé à l'évêché de Senez, siége dont il se démit en 1783. Elu député par le bailliage de Paris aux états-génér., il m. en

1790. Ses *Sermons*, *panégyriques* et *Oraisons* funèbres ont été recueillis par les soins de l'abbé Gallard, et impr. à Paris, en 1807, 4 vol. in-12. Sa *Vie* se trouve en tête de cette édit.; la douceur, la simplicité, l'entraînement, sont les caractères principaux de l'éloquence de ce prélat. Ses *Oraisons funèbres*, qu'il composa dans la maturité de son talent, sont supérieures à ses *Sermons*.

BEAUVAL (J.-O.-B.), comédienne, née en Holl. vers 1643, vint en France, où elle s'engagea dans la troupe de Molière, et joua les rôles de soubrettes dans la comédie, et ceux de reine dans la tragédie. Retirée du théâtre en 1704, elle mourut en 1720.

BEAUVARLET (JACQ.-FIRMIN), graveur français, né à Abbeville en 1731, m. en 1797, fut membre de l'académie des beaux-arts en 1762. On a de lui un grand nombre de planches qui font plus d'honneur à son talent, comme graveur, qu'à son goût dans le choix des sujets. Ses premiers ouv. font regretter qu'il se soit plus attaché à trav. d'après des compositions médiocres que d'après celles des grands maîtres. Les deux femmes qu'il épousa successivement, douées des mêmes talens que lui, le secondèrent dans plusieurs de ses productions. Ses élèves sont devenus d'habiles artistes, entre autres Porporati, Binet, Hubert, Audouin, etc.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (J.-J.), célèb. organiste, né à Abbeville en 1730, m. en 1794, s'est fait une grande réputation par son exécution brillante, sa grande connaissance de l'harmonie et ses heureuses transitions; il excellait surtout dans la fugue. Il a laissé un fils qui occupe un rang distingué parmi les organistes de la capitale, et il est aut. de plusieurs compositions musicales estimées.

BEAUVAU, nom d'une ancienne famille d'Anjou, dont l'illustration remonte jusqu'au 10e S. René de BEAUVAU accompagna le duc Charles d'Anjou dans son expédition de Naples en 1265, se distingua par sa bravoure, et fut tué à la bataille de Bénévent en 1266. — Louis de BEAUVAU fut gouverneur et capitaine de la tour de Marseille, grand-sénéchal de Provence et premier chambellan du roi René. Il fut placé par ce prince auprès de son fils Jean, duc de Calabre et de Lorraine; et ce fut à cette époque que la branche aînée de la maison de Beauvau fut transplantée d'Anjou en Lorraine. Louis de Beauvau m. en 1454 à Rome, où il avait été envoyé en ambassade. — Henri, baron de BEAUVAU, porta les armes en Allemagne au service de l'empereur et de l'électeur de Bavière. Rappelé en Lorraine, il fut envoyé par le duc, son maître comme ambassadeur à Rome, relativement au mariage de Catherine de Bourbon, sœur d'Henri IV. Il reprit ensuite du service en Allemagne, et marcha avec les troupes de l'empereur Rodolphe contre les troupes turkes; il fut fait, à son retour en Lorraine, grand-forestier, conseiller d'état et premier chambellan du duc Henri. Il a écrit une *Relation* de ses campagnes et de ses voyages, dont l'édition la plus complète est celle de Nanci, 1619, in-4, avec figures.

BEAUVAU (HENRI, marquis de), fils du précédent, fut gouverneur du duc Charles V de Lorraine, et a laissé des *Mémoires*, impr. à Cologne en 1690.

BEAUVAU (MARC de), prince de Craon, petit-fils du marquis Henri, né en 1679 et m. en 1754, fut gouverneur du duc François de Lorraine (depuis empereur d'Allemagne), et administrateur général du duché de Toscane, sous les titres de ministre plénipotentiaire, chef et président du conseil de régence. Il a laissé dans ce pays d'honorables souvenirs.

BEAUVAU (CHARLES-JUSTE de), maréchal-de-camp, fils du précédent, né en 1720, entra comme volontaire au service de France, quoiqu'il fût déjà colonel des gardes du roi Stanislas, duc de Lorraine. Aide-de-camp du maréchal de Belle-Isle, il reçut la croix de St-Louis à 21 ans, pour sa belle conduite au siége de Prague. Élevé rapidement de grade en grade, il s'offrit pour servir d'aide-de-camp au maréchal de Broglie. Il fut nommé deux ans après commandant en chef des troupes envoyées au secours de l'Espagne en 1762, et appelé l'année suivante, après la paix, au gouvern. de Languedoc, d'où il passa à celui de Provence. Le roi Louis XVI le nomma maréchal de France en 1783. Passionné pour l'étude et les lettres, il s'était fait recevoir membre de l'académie *della Crusca* en 1758; et l'académie française l'avait admis dans son sein en 1771. Il fut l'un des ministres d'état de l'infortuné Louis XVI en 1789, et mourut le 21 mai 1793.

BEAUVAU (RENÉ-FRANÇOIS de), d'abord év. de Bayonne, de Tournai, puis archevêque de Toulouse, né en 1664, et m. en 1739, était issu d'une branche cadette de la maison de Beauvau, établie en Poitou. Il fut président des états de Languedoc pendant 20 ans; et c'est à ses soins, à ses encouragemens de tout genre, que l'on doit la *Description de Languedoc*, en 5 vol. in-fol., par les bénédictins de St-Maur; la *Description géographique*, et l'*Histoire naturelle* de cette même province, par la société académique de Montpellier.

BEAUVAU (CHARLES-EUGÈNE, marquis de), ancien officier de marine, de la famille du précédent, fut tué en 1793 par les royalistes vendéens, étant syndic du district de Cholet.

BEAUVILLIERS (FRANÇ.-HONORAT de), duc de St-Aignan, né en 1607, m. en 1687, se distingua dans plusieurs campagnes sous Louis XIII et Louis XIV. Ce fut en sa faveur que la terre de St-Aignan fut érigée en duché-pairie. Chargé de la direction des fêtes de la cour, il composa plusieurs pièces de vers qui n'ont pas été recueillies, et fut membre de l'académie française.

BEAUVILLIERS (PAUL, duc de), fils du précédent, fut choisi par Louis XIV pour être gouverneur du duc de Bourgogne, et devint premier gentilhomme de la chambre, ministre d'état et chef du conseil royal des finances. Il m. en 1714. L'académie française proposa son éloge pour un de ses prix; il fut en effet l'un des hommes les plus recommandables de la cour de Louis XIV, et inspira à son élève l'amour de l'humanité, ainsi que le désir de rendre les hommes heureux.

BEAUVILLIERS (N. de), év. de Beauvais, frère du précéd., m. en 1751 chez les prémontrés, après s'être démis de ses fonctions épiscopales. Il a écrit quelques livres de piété, et un *Commentaire* sur la Bible, in-4, qui n'a point été terminé.

BEAUVILLIERS (PAUL-HIPPOLYTE de), duc de St-Aignan, 3e fils du gouvern. du duc de Bourgogne, né en 1684, et m. en 1776, fut lieutenant-général et membre de l'académie française. Il découvrit au Capitole la minute de la cession d'André Paléologue à Charles VIII, de ses droits sur l'empire de Constantinople et de Trébisonde.

BEAUVILLIERS (MARIE de), dame de la famille du précédent, fut aimée de Henri IV, et devint abbesse de Montmartre en 1597. Elle m. en 1656, à l'âge de 80 ans.

BEAUVILLIERS (ANT.), célèbre cuisinier de Paris, mérite une place dans les fastes de la gastronomie, et est le premier qui en ait rédigé le *Digeste*, publ. sous le titre modeste de l'*Art du cuisinier*, Paris, 1814, 1816 et 1820, chez Barba, 2 vol. in-8. Mort en 1817.

BEAUVOIR (N., baron de), gouverneur de Henri de Bourbon (Henri IV), fut tué au massacre de la St-Barthélemi en 1572.

BEAUVOIR. V. CHASTELLUX.

BEAUXALMIS (THOM.), théolog. de l'ordre des

Carmes, m. à Paris en 1589, se distingua, dans un temps de confusion et de déloyauté, par son attachement à la cause de l'autel et du trône, pour la défense desquels il employa sa plume et son éloquence. On a de lui : *Remontrances au peuple français sur ce qu'il n'est jamais permis d'attenter contre son roi*, Paris, 1585, in-8, et dans les *Mémoires de la ligue*; *Commentaire sur l'harmonie évangélique*, Paris, 1650, in-4; des *Oraisons* funèbres, et des ouvrages de controverse.

BEAUZÉE (NICOLAS), habile grammairien du 18e siècle, membre de l'académie, né à Verdun en 1717, mort à Paris en 1789, fut chargé après la mort de Dumarsais de la rédaction des art. de grammaire dans l'*Encyclopédie*. Ses meilleurs ouvr. sont : sa *Grammaire générale ou exposition raisonnée des élémens nécessaires du langage*, 1767, 2 vol. in-8; une nouv. édit. des *Synonymes de l'abbé Girard*, augmentée, 2 vol. in-12; une trad. de *Salluste*, 1770, et de *Quinte-Curce*, 1789, estimées pour l'exactitude; *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*, in-12; une traduction de l'*Imitation de J.-C.*, etc.

BEAVER (JEAN), bénédictin de Westminster, écrivit dans le 14e S. une *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis l'invasion de Brutus jusqu'à son temps; *De rebus cœnobii Westmonasteriensis*. — Un autre moine de St-Alban a donné quelques *Traités* peu estimés.

BEAZIANO (AUGUSTIN), poète latin et italien du 16e S., né à Trévise. Le cardinal Bembo était en correspondance avec lui, et le chargea près la cour de Rome d'affaires importantes. On a de lui : *Le rime volgari e latine del Beaziano*, Venise, 1551, in-8; *le Sette allegrezze e cinque passioni d'amore*, Trévise, 1590.

BEBEL (HENRI), né à Justingen en Souabe, profes. de b.-lett. à Tubingue, antiq. et littér. du 16e S., introduisit dans les écoles allemandes le goût de la saine littérature et de la pure latinité. On a de lui : *Opuscula Bebeliana*, Strasbourg, 1513, in-4; un recueil de *Dissertations* historiq., philol. et littér.; des *Facéties*, 1600, in-8, où la décence n'est pas toujours respectée; et le *Triumphus Veneris*, poème en 6 liv.

BEBÈLE (BALTHAZAR), autre antiq. allemand du 16e S., a donné 4 *Dissertations lat. sur la théologie païenne expliquée par les médailles*, Wittemb., 1658; *Antiquités de la Germanie*, 1669, in-4; *Antiquités des quatre siècles évangéliques*, en lat., Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4.

BEBIUS, nom d'une famille romaine dont la branche principale fournit plusieurs consuls à la république, 182 et 181 ans av. J.-C.

BEC (JÉHAN du), écriv. franç. et abbé de Mortemer, est aut. d'un livre intitulé : l'*Antagonie du chien et du lièvre*, etc., ouvr. fort rare, impr. sans nom de lieu ni d'imprimeur en 1593, in-8.

BECAN (JEAN) ou VAN GORP, sav. flamand, m. en 1572, pratiqua d'abord la médecine, qu'il abandonna pour les b.-lett., l'antiquité et l'étude des langues latine, grecque, hébraïque. Il prétendit que la langue teutonique est celle que parlait Adam, et le soutint dans ses *Origines Antwerpianæ*, *sive Cimmeriorum Becceselana*, *novem libris comprehensa*, etc., Antwerpiæ; 1569, in-fol.; *Opera Jo. Gor. Becani Gallica*, *Hispanica*, etc., 1580.

BECAN (MARTIN), jésuite et théologien clair et méthodique, m. en Autriche en 1624, a laissé : *Analogie de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, Mayence, 1619, in-8; *Sur la puissance du roi et du pape*, ib., 1612, in-8, et autres ouvr. de controverse.

BÉCAN (GUILL.), autre jésuite flamand du 17e S., distingué par ses talens oratoires et politiques, a donné des *Elégies* et des *Poésies*, impr. avec celles du P. Hoschius, et la *Description* en vers de l'entrée en Flandre de Ferdinand, infant d'Espagne, Anvers, 1636, in-fol.

BECCADELLI (LOUIS), archevêque de Raguse et littérateur italien, m. en 1572, fut nonce apostolique à Venise et Augsbourg, assista ensuite au concile de Trente, et fit partout admirer son zèle, sa prudence et sa capacité. On lui doit les *Vies* de Pétrarque et des cardinaux Bembo, Polus et Gasp. Contarini, Venise, 1718, in-4.

BECCAFUMI (DOMINIQUE), dit Mecherino, peintre d'histoire italien d'un dessin hardi et d'un coloris agréable, surpassa Sodoma dans la peinture à fresque, et enrichit de nombreuses compositions les palais et les églises de la ville de Sienne, sa patrie, où il termina le travail de mosaïque du pavé de la cathédrale. Il m. en 1549, après avoir achevé les peintures du palais de Gênes.

BECCARI (AUGUSTIN), poète du 16e S., inventeur de la pastorale en Italie, fit représenter pour la première fois, en 1554, dans le palais d'Hercule II, duc de Ferrare : *Il Sacrificio*, dont Alphonse dalla Viola fit la musique.

BECCARI (JACQUES-BARTHÉLEMI), méd., physicien et philosophe ital., né à Bologne en 1682, et m. en 1766, professa la chimie dans sa ville natale, dont il devint président de l'institut. On a de lui un gr. nombre de *Lettres* et *Dissertations* latines et italiennes, qui roulent sur des sujets de théologie, de médecine et de physique, imprimées soit séparément, soit dans les *Transactions philosoph. de la société royale de Londres*, et les *Mémoires* des acad. des curieux de la nature et de Bologne.

BECCARIA, famille de Pavie qui dirigeait le parti Gibelin, gouverna dans cette ville de 1313 à 1356, et ne conserva plus qu'une ombre d'autorité jusqu'en 1402, où elle en fut entièrement dépouillée.

BECCARIA (JACQ.-BARTH.), méd. de Bologne, né en 1682, et m. en 1766, fut professeur de chimie dans sa ville natale pendant quelques années, et publ. une *Dissert.* sur l'air et les maladies de Bologne; un *Traité* sur le mouvement des fluides, et plusieurs autres ouvrages.

BECCARIA (J.-B.), de la congrégation des écoles pies, né à Mondovi le 3 octobre 1716, m. à Turin le 27 mai 1781. Il professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie et les mathématiques. Appelé à Turin en 1748 pour y professer la physique expérimentale, il devint l'instituteur des princes de Savoie, fut comblé d'honneurs et de bienfaits, et n'épargna rien pour augmenter sa bibliothèque, et se procurer les instrumens nécessaires. On lui doit plusieurs *Dissert.* sur l'électricité; *Experimenta atque observationes quibus electricitas vindex latè constituitur atque explicatur*, Turin, 1769, in-4; *Dell' elletricismo artificiale*, in-4. C'est un cours complet de la science électrique. Franklin en fit faire une traduction anglaise, qui parut à Londres. Le P. Beccaria était aussi recommandable par ses vertus que par ses connaissances.

BECCARIA (CÉSAR BONESANA, marquis de), né à Milan en 1735, m. dans la même ville en 1793. Vers l'an 1763 quelques hommes de lettres milanais conçurent en commun le plan d'un ouvrage périodique où seraient traités d'une manière à la fois instructive et piquante les divers sujets de philosophie, de morale et de politique, qui pouvaient à cette époque servir à éclairer l'opinion publique. Cet ouvr. parut en effet dans le cours des années 1764 et 1765, sous le titre de *Café*, et forme une collection de 2 vol. in-4, dont presque tous les articles les plus originaux appartiennent à Beccaria. Ce fut aussi en 1764 qu'il publ. le *Traité* si célèbre

des délits et des peines. En 1768, le gouvernement autrichien créa pour lui une chaire d'économie politique à Milan. Ses *Leçons* n'ont été impr. qu'en 1804, en 2 vol. in-8, sous le titre d'*Elemens d'économie publique*, et font partie de la collection des *Economistes italiens*, publ. à Milan. Il donna en 1770 la première partie de ses *Recherches sur la nature du style*, Milan, in-8, trad. en français par Morellet, 1772, in-12. Didot l'aîné publ. une édit. italienne du *Traité des délits et des peines* en 1780. La traduction française de cet ouvrage par Morellet a été réimpr, avec des notes de Diderot et une théorie des lois pénales de Jérémie Bentham, Paris, 1797, in-8.

BECCUTI (Franç.), poète ital., né à Pérouse en 1509, avait un style plaisant et original, mais vif, naturel et si pur qu'il fait autorité pour la langue. Ses poésies ont été pub. par l'abbé V. Cavallucci sous le titre de : *Rime di Francesco Beccuti, Perugino detto il Copetta*, Venise, 1751, in-4.

BECELLI (Jules-César), poète italien et écriv. fécond du 16e S., membre des acad. savantes de sa patrie, où il lut un très-gr. nomb. de *pièces* de sa composition sur div. sujets litt. Ses ouv. les plus importans sont la *Traduct.* des cinq premiers liv. d'Hérodote, du latin en italien, Vérone, 1734; l'*Oreste vindicatore*, tragéd., id. 1728, in-8; six comédies en vers, imp. de 1740 à 1748, in 8.

BECERRA (Gasp.), habile sculpteur espagnol, m. à Madrid en 1570, fut élève de Michel-Ange, et embellit les églises de sa patrie de crucifix, de vierges et de saints dans la grande manière de ce peintre, au lieu des figures barbares et contrefaites qu'on y voyait auparavant.

BECHADA (Grég.), poète du 12e S., est auteur d'un *Recit* en vers de la conquête de Jérusalem dans les premières années du 12e S.; ce poème ne nous est pas parvenu. Mais Geoffroi, abbé du Vigeois, auteur contemporain, en parle avec détail dans sa chronique. V. l'*Hist. littér. de France*, par les bénédictins, t. 10, pages 403 et 404.

BECHER (Jean-Joachim), célèbre chim., né en 1645 à Spire, où il fut profess. de médec., et méd. de l'électeur de Bavière. M. à Londres en 1685. Ses principaux ouvrages sont : *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8, et réimpr. à Leipsig, 1759; *Institutiones chimicæ*, Francfort, 1644, Amsterdam, 1665; *Epistolæ chimicæ*, ib., 1673, et beaucoup d'autres ouv. sur la chimie et la métallurgie, etc.

BECHET (Ant.), chan. d'Uzès, m. en 1722, est aut. d'une *Histoire du ministère du cardinal Martinusius*, Paris, 1715, in-12; et d'une traduction des *Lettres du baron de Busbec*.

BECHICHEMO (Marin), littér., né à Scutari et m. à Padoue en 1526, professa les belles-lettres dans plusieurs villes d'Italie, et pub. des disc. et observat. sur les *Héroïdes* d'Ovide; des *Prælectiones in Plinium*, Brescia, in-fol.; Panzer parle d'une édit. de Paris, 1519, in-fol., qui renferme en outre d'autres écrits relatifs à Pline.

BECIUS (J.), ministre zélandais et socinien, né en Hollande en 1622, publia beaucoup d'écrits de controv. contre Oldembourg, qui l'accusa d'impiété. Ses principaux ouv. sont : *Probatio spiritûs autoris Arii redivivi*, 1669, in-4; et *Institutio christiana*, Amsterdam, 1678, in-8.

BECK (Jean, baron de), général espagnol et gouverneur du duché de Luxembourg dans le 17e S., se signala par son habileté à la bataille de Thionville, et mourut des suites d'une blessure reçue à celle de Lens, en 1647.

BECK (Jean-Josse), né à Nuremberg le 20 décembre 1684, quitta le barreau pour professer la jurisprudence à Altdorf. Il m. à Nuremberg le 2 avril 1744. On a de lui : *Tractatus de jure limitum*, 1739, in-4; *Tractatus de jure detractionis, emigrationis et laudemii*, 1749, in-4.

BECK (Jean-Christ.), théol. de Bâle, né en 1711, a écrit : *De rebus Helvetiorum usque ad Vespasiani tempora*. Bâle, 1742; et *Introductio in historiam helvet. ad annum 1743*, Zurich, 1744, in-8, et autres ouv. de théologie.

BECK (Domin.), savant bénédictin allemand et mathémat. du 18e S., a rendu un grand service à l'enseignement, par son zèle et ses lumières. Il les répandait également dans ses leçons et dans ses ouv., qui roulent particulièrement sur l'électricité et les matières physico-astronomiques. M. en 1791 à Salzbourg, où il était inspect. du musée.

BECKER (Daniel), méd., né à Dantzig en 1594 et m. en 1655, est aut. des ouv. suiv. : *Medicus microcosmicus*, etc., Rostock, 1622, et Londres, 1660; *Anatome infinsi ventris*, Kœnigsberg, 1634, in-4; *Hist. morbi academ. Regiomontani*, ib., 1649, in-4; *de Cultrivoro prussiaco*, Kœnigsberg, 1636, in-4; *De unguento armario*, Nuremberg, 1662, in-4; *Commentarius de theriacâ*, ibidem, 1649, in-4.

BECKER (Daniel), fils du précéd., né en 1627, et m. en 1670, fut premier méd. de l'électeur de Brandebourg et rect. de l'univ. de Kœnigsberg.

BECKER (Daniel-Christ.), fils du précéd. né à Kœnigsberg en 1658, exerça la méd. avec succès. M. en 1698. On a de lui une thèse *de Vulnere capitis*. — On connaît encore deux autres Becker : Nic.-Guill., qui a publié des *observations* dans les *mémoires* des curieux de la nature, et Jean-Conrad, méd. d'Asfeld, auteur des deux *traités* suivans : *De paidoctoniâ inculpatâ ad servandam puerperam*, Iéna, 1629, in-8; *Paradoxum medico-legale, de submersorum morte sine potâ aquâ*, Iéna, 1720, in-4.

BECKER (Philippe-Christ.), grav. de pierres fines et de médailles, né à Coblentz vers 1675, fut appelé en Russie par Pierre-le-Grand, et y perfectionna la monnaie, jusqu'alors fort négligée. Il excellait surtout dans le fini des armoiries.

BECKET (Thom.), prélat anglais, connu sous le nom de St Thomas de Cantorbéry, né à Londres en 1117, fit ses études à Oxford et à Paris, revint ensuite en Angleterre, où, après s'être livré quelque temps à tous les plaisirs, il se convertit, entra dans les ordres et se fit un nom célèbre par son habileté dans les affaires civiles et ecclésiastiques. Elevé malgré sa résistance à la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, et ensuite d'archev. de Cantorbery, son zèle pour les intérêts de l'église le brouilla bientôt avec son souverain. Condamné à la prison par les pairs ecclés. et séculiers, Thomas se retira en France, où Louis-le-Jeune finit par le raccommoder avec Henri, qui le rappela en 1170 en Angleterre. Mais la guerre s'y ralluma bientôt à cause de l'inflexibilité de l'arch., qui croyait défendre la cause de Dieu. Henri II, alors en Normandie, se plaignit de ce qu'on ne le débarrassait pas, disait-il, d'un prêtre factieux qui troublait son royaume : aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer et vont assassiner le prélat à coups de massue au pied de l'autel. Thomas montra le plus grand calme et la plus grande fermeté, et reçut le coup mortel avec résignation. Sa piété, sa charité ardente et son zèle, le firent canoniser par Alexandre III, en 1173. Henri II, craignant les foudres de Rome, jura qu'il était innocent de ce meurtre, et n'en alla pas moins faire amende honorable au tombeau de St Thomas, dont la mémoire fut en grande vénération jusqu'au règne d'Henri VIII, qui, s'étant séparé de l'église, fit rayer son nom du calendrier et jeter ses cendres au vent. On a de lui des *Tr.* et des *lettres* pleines des préjugés de son temps, un *Cantique de la Vierge*. Sa vie a été écrite par Hubert, Guill. de Cantorbéry, Alain et Jean de Salisbury. Le pape Grégoire VI fit faire une compilation de ces quatre auteurs, sous le nom de *Quadrilogus*,

qui fut pub. à Bruxelles en 1682 par le père Wolf. V. l'*Hist.* du démêlé de Henri II avec l'archevêque de Cantorbéry, par le pieux et judicieux abbé Mignot, 1756, in-12.

BECKETT (Guill.), chirurg. anglais, m. dans le comté de Bark en 1738, a donné : *Chirurgical remarks*, Londres, 1709; *Cure of cancers*, ib., 1712, in-8; *Chirurgical observations*, ibidem, 1740, in-8.

BECKETT (Isaac), grav. anglais du 18e S., dont on a des sujets et des portraits d'après Van Dyck, Kneller, etc.

BECKINGHAM (Ch.), poète anglais, mort en 1730, a donné au théâtre *Henri IV*, roi de France, et *Scipion l'Africain*, tragéd., qui ont eu du succès.

BECKINGTON (Th.), prélat anglais, vertueux et charitable, garde des sceaux et év. de Bath, sous Henri VI, auprès duquel il fut en grande faveur, composa un ouv. latin sur le droit des rois d'Angleterre à la couronne de France.

BÉCLARD (Pierre-Aug.), un des plus célèbres anatomistes de nos jours et le premier qui ait fait une application spéciale de l'anatomie à la chirurg. et donné aux opérations chirurgic. une précision mathémat., né à Angers en 1785. Après avoir obtenu successivement les premiers prix d'anatomie, de physiologie, de chimie et de physique, il prof. depuis 1818 avec le plus grand succès l'anatomie et la physiologie à la faculté de méd, où ses leçons brillaient surtout par la profondeur de l'érudition et la clarté du langage, lorsque la mort l'enleva à ses nomb. élèves, en mars 1825. On a de lui des *Mémoires anatom.*, et il a publié en outre une édition du *Tr. d'anatomie générale* de Bichat, avec des additions.

BECKMANN (Jean), économiste, littérateur et historien allemand, m. en 1811, fut appelé en 1766, au retour de ses voyages de Suède et de Russie, à l'université de Gottingue, où il enseigna près de 50 ans. Il y donna le premier des leçons d'écon. rurale, de science commerc. et de technologie, appliquées au côté pratique des connaissances humaines, et puisa dans la biblioth. de cette ville cette vaste érudition, cette instruction encyclopédique qu'on trouve dans ses *Notices sur l'histoire des découvertes dans les arts et métiers*, où il en cherche l'origine dans l'antiquité la plus reculée, la marche progressive à travers les siècles et le perfectionnement par les modernes, avec une patience et une sagacité remarquables, Leipsig, 1783-1805, 5 vol. in-8. La même profondeur de connaissances se fait remarquer dans son *Histoire des plus anciens voyages faits dans les temps modernes*, que la mort l'empêcha de terminer. Beckmann s'occupa également de travaux littéraires, donna plusieurs édit. d'aut. latins qui exigeaient beaucoup d'instruction philologique, et fournit un grand nombre de *mémoires* à la société royale des sciences de Gottingue, dont il était membre. Tous ses autres ouv., écrits en allem. ou en lat., roulent sur le commerce, sur les lois d'administration générale, de police et d'économie politique.

BECKMANN (Jean-Christophe), hist. et géogr. allemand, m. en 1717, à Francfort, où il professait l'hist., le grec et la théologie, a donné *Historia orbis terrarum geographica et civilis*, 1673, et quelq. ouv. pleins de savantes recherches sur la maison d'Anhalt.

BECKMANN (Gust.-Bern. et Othon-David-Henri), profess. de droit à Gottingue, m. en 1783 et 1785, enseignèrent ensemble et furent constamment attachés aux mêmes travaux. Othon publia après la mort de son frère un ouv. sous le titre de : *Becmannorum fratrum consultationes et decisiones juris, etc.*, Gottingue, 1783-1784.

BECQUET (Ant.), célestin et bibliothéc. de la maison de son ordre à Paris, m. en 1730, est aut. de l'*Histoire de la congrégation des célestins de France* en latin, Paris, 1719, in-4.

BECRI-MUSTAPHA, favori d'Amurath IV, dut son élévation au vice honteux de l'ivrognerie, et fut le corrupteur de son maître; mais ne laissa pas cependant de lui être d'un grand secours dans ses conseils et à la guerre.

BECTASCH, aga des janiss., chef de la révolte ourdie par la sultane Kiasem, en 1059 de l'hégire (1649 de J.-C.), tendante à renverser Mahomet IV, à peine monté sur le trône et âgé de 7 ans, et découverte par le grand-visir, qui mit sur pied toutes les forces de l'empire et le fit périr par le lacet, ainsi que la sultane.

BECTOZ (Claudine), abbesse de St-Honorat en Provence, m. en 1547, passait pour écrire en latin avec beaucoup d'élégance et de pureté, ce qu'il ne nous est plus possible de vérifier depuis la perte de ses ouvrages.

BEDA (Noel), syndic de la faculté de théologie, vers 1520, s'opposa avec force à ce que la Sorbonne opinât en faveur du divorce d'Henri VIII, roi d'Angleterre; mais ses emportemens et ses extravagances le firent condamner à faire amende honorable à N. D. et enfermer au Mont-St-Michel, où il m. en 1536. On a de lui un *Livre* contre les paraphrases d'Erasme et un autre *De unicâ Magdalenâ*, qui annoncent des connaissances théol., mais sans critique et d'un style barbare.

BEDAS et DAHIPPUS, habiles sculpteurs grecs, dont Pline et Vitruve font mention.

BEDDEVOLE (Dominique), méd. et naturaliste de Guillaume III, m. en 1612, a écrit des *Essais d'anatomie*, Leyde, 1684, in-12.

BEDDEVOLE (Jean), quitta Genève sa patrie, où il profess. le droit avec distinction, alla à Paris, puis à Rome, où il se fit passer pour descendant de la famille des Bentivoglio, qui l'en fit chasser. On lui doit la traduct. de l'*Hist. civile du royaume de Naples*, par Giannone, 1742, 4 vol. in-4.

BEDDOES (Th.), méd. angl., né en 1760, étudia la médec. à Edimbourg, où, en 1786, il fut reçu docteur et nommé profess. de chimie. Mais ayant quitté l'université à cause de la violence de ses opinions politiques, il se fixa à Clifton près de Bristol, et m. en 1808. C'était un médecin habile, mais d'une imagination peut-être trop ardente. Il a trad. plusieurs ouv. de chimie et a pub. des ouv. sur la médec., la minéralogie, la physiologie, la philosophie et la politique.

BÈDE (le Vénérable), né en 673, à Wertmouth dans le diocèse de Durham. Il fut ordonné prêtre à l'âge de 30 ans, et s'appliqua princip. à écrire sur l'écriture sainte. Il mourut en 735. Le plus connu de ses ouvrages est l'*Histoire ecclés. des Anglais*, depuis l'entrée de Jules César dans la Grande-Bretagne, jusqu'à l'an 731. Elle manque de critique et d'exactitude; on ne peut guère la consulter que pour ce qui s'est passé sous ses yeux.

BÉDÉ DE LA GORMANDIÈRE (Jean), né dans l'Anjou, avocat au parlement de Paris, a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *De la liberté de l'eglise gallicane*, Saumur, 1646, in-8; *Les droits de l'église catholique et de ses prêtres*, Genève, 1613, in-8; *Les droits du roi contre le cardinal Bellarmin*, Frankental, 1611; *la Messe en français*, Genève, 1610, in-8; *La pâque de Charenton*, etc., Charenton, 1639, in-8; ouvrages qu'on ne lit plus et qui sont rares.

BEDELL (Guill.), théologien et évêque angl., né en 1570, au comté d'Essex. En 1627, il fut nommé prévôt du collége de la Trinité à Dublin, et deux ans après évêque de Kilmore. Ce prélat est surtout connu par un *Traité de l'Inquisition*, en latin, trad. de l'ital. de Sarpi, et par une *traduction*

de la Bible, qu'il fit faire en langue irlandaise, 1685, in-4, pour l'Ancien-Testament, et 1690, pour toute la Bible. Il mourut en 1641.

BEDENE (VITAL), poète du 17e S., né à Pézénas, est auteur d'une pièce comique intitulée: *Le secret de ne jamais payer ses dettes*, en vers, 1610, in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur; c'est un dialogue entre un grand seigneur, ses créanciers et un intendant qui les éconduit habilement.

BÉDÉRIC (HENRI), provincial général des couvens augustins en Angleterre, et prédicateur du 14e S., a composé des *Leçons sur le Maître des Sentences*, en 4 livres; des *Sermons*, et quelques ouvrages théologiques.

BEDESIO (FABRICE), ecclésiastique de Rome, se distingua par son habileté à sculpter les *lettres onciales*, et fut employé par les papes Paul V, Grégoire IV et Urbain VIII pour les inscriptions des édifices publics élevés sous leur pontificat.

BEDFORT ou BETHFORT (JEAN PLANTAGENET, duc de), troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, eut en 1421 le commandement de l'armée anglaise contre Charles VII, fut nommé régent de France, et réduisit ce malheureux prince à une si petite étendue de terrain qu'on l'appelait *le roi de Bourges*. Après avoir sacrifié Jeanne d'Arc à la politique anglaise, il marcha sur Paris, et fit sacrer roi de France, dans la cathédrale, Henri VI, son neveu. Mais il ne put se maintenir après la défection du duc de Bourgogne, et mourut à Rouen en 1435, avec la réputation du prince le plus accompli de son temps.

BEDFORT (KILKIAH), théologien anglais, m. en 1724, traduisit du latin en anglais la *Vie* du docteur Barwick, et une *Réponse* à l'Histoire des oracles de Fontenelle.

BEDFORT (THOMAS), fils du précédent, ecclés. non conformiste, m. en 1773, a publié *Simeonis monachi Dunelmensis libellus*, etc., 1732, et un *Catéchisme historique*, 1742.

BEDFORT (FRANCIS RUSSEL, duc de), pair d'Angleterre, et l'un des membres de l'opposition de la chambre haute du parlement, m. en 1802, a rendu les plus grands services à sa patrie par ses connaissances en économie rurale, ses travaux et ses efforts pour l'amélioration de l'agriculture, à laquelle il s'appliqua sans relâche. Il a consigné ses observations dans les nombreux *mémoires* qu'il lut aux sociétés dont il était membre, et qui lui valurent une médaille et une statue.

BEDIGIS (FRANÇ.-NIC.), expert-vérificateur maître d'écriture, né en 1738, m. vers 1802, a pub. l'*Art d'écrire démontré par des principes*, etc., Paris, 1769, in-fol.; *Les agrémens de l'écriture moderne*, etc., ib. 1770, in-fol.

BEDINELLI (FRANÇOIS DE PAULE), chirurg. du duché d'Urbin en Italie, est connu par ses observations sur un prétendu hermaphrodite qu'il publia sous le titre de *Nuperæ perfectæ androginæ structuræ observatio*, Pise, 1755, in-8.

BEDMAR (ALPHONSE DE LA CUEVA, marquis de), cardinal évêque d'Oviédo, s'unit en 1618 avec don Pèdre de Tolède, gouvern. de Milan, et le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, pour renverser la république de Venise, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade par Philippe III. Mais le sénat ayant découvert le complot, fit d'abord exécuter un grand nombre d'aventuriers complices de Bedmar, et se contenta de le faire sortir de la ville et conduire à Milan. Il eut ensuite le gouvernem. de Flandre, l'évêché de Malaga, et mourut en 1655, avec la réputation d'un des meilleurs politiques, mais des plus dangereux esprits de son temps.

BEDOS DE CELLES (D. FRANÇ.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, correspondant de l'académie des sciences, né en Languedoc en 1726, et m. en 1779, est aut. d'une *gnomonique pratique*, 1760 et 1774, in-8, avec fig.; l'*Art du relieur* et l'*Art du facteur d'orgues*, 1766 et 1778, 4 vol. in-fol, avec figures; excellent traité qui fait partie de la *Collection des arts et métiers*.

BEDOUIN (SAMSON), religieux de l'abbaye de la Couture près du Mans, est auteur de *comédies*, *tragédies*, *moralités*, *coqs-à-l'âne*, *noels*, *chansons*, etc., dont il est fait mention dans la Bibliothèque historique de France. Mort en 1563.

BÉDOYÈRE (M.-H.-C.-M. HUCHET DE LA), avocat au parlement de Paris, m. en 1786, connu par des *mémoires* pleins d'intérêt et de chaleur qu'il publia en 1745, contre un père inflexible qui le déshérita à cause de son mariage avec la belle Agathe Sticoti, actrice des Italiens. On lui doit aussi l'*Indolente*, comédie, 1745.

BÉDOYÈRE (CH.-ANG.-HUCHET de la), petit-fils du précédent, né à Paris en 1789, entra au service comme simple soldat, devint officier des gendarmes d'ordonnance (créés par Napoléon en 1806), puis aide-de-camp du prince Eugène Beauharnais. Après avoir servi avec distinction en Espagne, dans les campagnes de Russie en 1812, d'Allemagne en 1813 et de France en 1814, il fut nommé par Louis XVIII, en 1815, colonel du 7e régiment de ligne. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, La Bédoyère fut le premier colonel de l'armée qui abandonna les drapeaux du roi pour se ranger sous ceux de l'ex-empereur. Cette défection lui valut le grade de général de brigade et sa nomination à la nouvelle chambre des pairs. Il s'y fit remarquer par la véhémence de ses paroles dans la question de l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. Après le second retour du roi, La Bédoyère suivit l'armée au-delà de la Loire. Il avait obtenu, au licenciement de cette même armée, des passe-ports pour se rendre en Amérique; mais étant venu à Paris pour faire un dernier adieu à sa jeune femme et à son enfant, il y fut arrêté et traduit devant une commission militaire, qui le condamna à mort comme coupable de trahison envers le roi et la France. Il fut fusillé le 19 août 1815, à l'âge de 29 ans, et montra une grande fermeté jusqu'à ses derniers momens.

BEDR-AL-DJEMALY, né dans le 5e siècle de l'hégire, 11e de l'ère chrétienne, s'éleva, par sa bravoure et ses talens, de la condition d'esclave aux premiers emplois de la cour du kalife Abou-Tamim-Mostanser. Deux fois gouverneur de Damas, il soumit l'Egypte révoltée, et obtint en récompense le gouvernement de cette province, qu'il administra pendant 20 ans. Mort en 487 de l'hégyre, 1094 de J.-C.

BEDRASCHI (le rabbin JEDAIA, fils d'Abraham), juif espagnol et écrivain hébreu du 13e S., est auteur de *Bechinat-Olam*, *l'examen ou l'appréciation du monde*, Mantoue, 1476, trad. en franç. par M. Michel Berr, Metz, 1808, in-8.

BÉDRIAC, *Bedriacus*, village d'Italie, célèbre par les batailles dans lesquelles Othon fut défait par Vitellius, et Vitellius à son tour par Vespasien, l'an 69 de J.-C.

BEECK (DAVID), peintre hollandais, mort à La Haye en 1656, élève de van Dyck et son imitateur, fut comblé des faveurs des princes de son temps, dont il fit presque tous les portraits, voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suède, où la fameuse Christine se l'attacha, et le chargea de distribuer ses portraits dans toutes les cours de l'Europe.

BEELDEMAKER (JEAN), peintre, né à la Haye en 1636, renommé pour ses tableaux de chasse.

BEELDEMAKER (Jean), fils du précédent, s'adonna au genre de l'histoire, et mérita par ses talens de faire partie de l'académie des peintres à Rome.

BEELPHÉGOR, divinité moabite dont il est parlé dans l'écriture sainte.

BEER-BING (Isaie), habile hébraïsant et écrivain correct, a publié à Paris, en 1805, une trad. du *Phedon* de Mendelshom, de l'allemand en hébreu; une autre de l'*élégie* de Judas Levi, sur les ruines de Sion, de l'hébreu en français.

BEERINGS (Grégoire), peintre flamand du 16e S. auquel on attribue un grand tableau du *Déluge* estimé, dont on a fait beaucoup de copies.

BEEVERELL (Jacq.), écrivain anglais du 18e S., est auteur des *Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, traduit en français, Leyde, 1707, 8 vol. in-12.

BEFFA-NEGRINI (Antoine), poète vénitien, m. en 1602, a composé les *eloges* de plusieurs hommes célèbres des maisons de Castiglione et de Gonzague.

BEFFROY DE REIGNY (Louis-Abel), dit le *Cousin Jacques*, né à Laon en 1757, m. à Paris en 1810, connu par un grand nombre de conceptions bizarres, où percent l'esprit vif et le caractère original de l'auteur, et qui eurent un grand succès lorsqu'elles parurent; entre autres *le Testament d'un Electeur*, et *les Lunes du Cousin Jacques*; son *Dictionnaire des hommes et des choses*, dont la police empêcha la continuation. Il n'eut pas moins de vogue comme écrivain dramatique. Son *Club des bonnes gens*, et *Nicodème dans la Lune*, durent leurs succès aux applications qu'on en fit aux évènemens politiques du temps; il en fut de même d'un grand nombre de pièces fugitives et de chansons de cet écrivain fécond, qui composait lui-même la musique de ses opéras.

BEGA (Corneille), peintre hollandais, m. de la peste en 1664, un des meilleurs élèves de van Ostade, a peint dans le même genre avec beaucoup de vérité et une grande vigueur de pinceau.

BEGARELLI (Antoine), sculpteur de Modène, m. en 1565, se rendit surtout habile par ses ouvrages en terre cuite, que Michel-Ange même admirait.

BEGAT (Jean), né à Dijon en 1523, fut successivement avocat, conseiller et président au parlement de cette ville. On a de lui des *Remontrances à Charles IX, sur l'édit de* 1563, Anvers, 1563, in-4, et 64, in-8, Toulouse, 1565, in-8; et des *Mémoires sur l'histoire de Bourgogne*, en latin, Châlons, 1665, in-4. Il mourut en 1572.

BEGEIN (Abraham), peintre du roi de Prusse, né en Hollande en 1650, a fait un grand nombre de paysages estimés.

BEGER (Laurent), savant antiquaire et bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, né à Heidelberg en 1653, et m. à Berlin en 1705, est auteur d'un *Spicilegium antiquitatis*, Heidelberg, 1692, in-fol.; *Thesaurus ex thes. Palat. selectus*, ib. 1685, in-fol.; *Thesaurus Brandenburgicus*, etc., Cologne, 1701, 3 vol. in-fol.; *Numismata reg. et imper. roman.*, etc., in-fol., 1700; *De nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-fol.; *Lucernæ sepulchrales*, Berlin, 1702, in-fol.; *Numismata pontif. roman.*, 1703, in-fol.; *Bellum et excid. Trojan.*, ib., 1719, in-4, et de plusieurs autres ouvrages lat., dont le plus remarquable est un *Tableau de médailles françaises* du cabinet de Louis XIV, Villefranche, 1704, in-fol.

BEGGHÉ, fille de Pépin dit le Vieux, maire du palais d'Austrasie et mère de Pépin d'Héristal, se consacra au service de Dieu après la mort de son mari, le duc de Brabant, et fonda en 680 le monastère d'Andenne, qui fut selon quelques aut. l'origine de l'ordre des béguines, dont la fondation a été attribuée depuis avec plus de vraisemblance à Lambert Begg.

BEGON (Michel), né à Blois en 1638, exerça les fonctions de garde des sceaux au présidial de sa ville natale, et ensuite celles de président au même siége. Il mourut le 14 mars 1710. Il avait quitté la magistrature pour prendre une intendance dans les iles françaises en Amérique.

BEGON (Etienne), reçu avocat au parlem. de Paris le 23 avril 1691, mourut en 1726. Il a laissé des *Mémoires* pour la duchesse de Gèvres, aussi remarquables par le style que par la pensée.

BEGOZZI (Pierre), juriscons. de Milan, né en 1437, est aut. de deux *Traités* latins sur les appels et sur les legs.

BÈGUE DE PRESLE (Achille-Guill. le), doct. de la faculté de méd. de Paris, m. en cette ville en 1807, a publié et trad. un grand nombre d'ouvrages sur l'usage interne des remèdes dans les maladies, sur l'économie rurale et l'histoire naturelle, etc.; on lui doit aussi la *Notice* des derniers jours de J.-J. Rousseau, où il venge la mémoire du philosophe des bruits absurdes de sa mort.

BÈGUE (le), habile organiste, m. à Paris en 1700. On a de sa composition des *Œuv. de pièces* pour l'orgue, et des *Vêpres* à deux chœurs.

BÉGUELIN (N.), littérat. et gouverneur de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, né en Suisse en 1744, m. en 1789, a laissé une traduction franç. du poème de Kleist, intit. *le Printemps*, Berlin, 1781, in-8; *Wilhelmine* ou *la Révolution de la Hollande*, ib., 1787, in-8, et un gr. nomb. de *mém.* scientifiq. lus à l'académie de Berlin, dont il était directeur.

BÉGUILLET (Edme), mort en 1786, fut successivement avocat et notaire à Dijon. Il a écrit un traité des subsistances et des grains, 6 volumes in-8, 1782; *Hist. des guerres de Bourgogne sous Louis XIII et Louis XIV*, 1772, 2 vol. in-12; un *Précis* sur l'histoire de Bourgogne, 1 vol. in-8, une *Descript.* générale de ce duché, 6 vol. in-8; et en société avec Poncelin, une *Hist. de Paris* avec la description de ses monumens, Paris, 1780, 3 vol. in-8.

BÉGUIN (Jean), ecclésiast. franç., aumônier de Louis XIII, est aut. d'un ouvr. de chimie estimé, intit. *Tyrocinium chimicum*, dont la meilleure édition est celle de Wittemberg, 1656, in-8, trad. en français par J.-L. Leroi, Paris, 1615, in-8.

BÉGUINOT (N.), général des armées françaises, né en 1747, parvint du rang de soldat au grade de général de division (lieuten.-général), fit la guerre avec distinction sur le Rhin et en Allemagne, apaisa une insurrection dans le Brabant en 1798; fut député au corps législatif en 1799, membre du sénat en 1807, et mourut en 1809.

BÉHADER-CHAH, sulthan de l'Hindoustan, fils et successeur d'Aureang-Zeyb (*v.* ce nom), monta sur le trône en 1707, eut à combattre contre ses frères pour la possession de l'empire, et les vainquit. Son règne fut d'ailleurs peu remarquable. Il mourut en 1712.

BEHADER ou BEHARDUR-KHAN, sulthan de la dynastie mogole, fondée dans le nord de la Perse. Il mourut après 19 ans de règne, en 1335, année remarquable par la naissance de Tamerlan, qui réunit dans la suite les états de Béhader à son vaste empire. V. Tamerlan.

BÉHAIM (Martin), habile cosmographe et navigateur, et l'un des plus savans astronomes de son siècle, né à Nuremberg vers 1430, passa en Portugal pour utiliser ses talens nautiques. Il alla visiter la côte d'Afrique sur la flotte de l'amiral Diégo-Can, introduisit l'usage de l'astrolabe sur les vaisseaux, et fut nommé à son retour chevalier du

Christ. On lui doit les premières tables des déclinaisons du soleil, et l'ensemble des connaissances géographiques de cette époque, consignées sur son globe terrestre de 20 pouces de diamètre, qu'il termina à Nuremberg. M. à Lisbonne en 1509. Jansen a inséré la traduction de la description du globe terrestre de Behaim, par de Murr, à la fin du prem. *Voyage* de Pigafetta, Paris, 1801, in-8.

BEHAM ou BOHEM (JEAN-SÉBALD), peintre, grav. et mathémat., né à Nuremberg en 1500, m. à Francfort en 1550, a laissé un ouvrage ou instruction pour apprendre le dessin et la peinture, Francfort, 1552, et plusieurs estampes en cuivre et en bois sur des sujets licencieux, recherchées par les amateurs.

BEHAM (BARTHÉLEMY), né à Nuremberg, a laissé aussi plusieurs gravures médiocres, qu'il ne faut pas confondre avec celles du précédent.

BEHM (JEAN), né en 1578, m. en 1648, est auteur d'un livre est. de son temps, intit. : *Chronol. depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple de Jerusalem par l'empereur Titus.*

BEHM (MICHEL), professeur de théol. à Kœnigsberg, mort en 1650, a laissé des *Dissertations théologiques.*

BEHMER (FRÉDÉRIC EHRENREICH), savant jurisconsulte, né à Berlin en 1721, m. le 16 avril 1776, a écrit un ouvr. intit. : *Novum jus controversum*, Lemgo, 1771, 2 vol. in-4, etc.

BEHN (APHARA), Anglaise célèbre par son esprit et ses grâces, m. en 1689, suivit d'abord son père à *Surinam*, et acquit un grand ascendant sur le prince Oronoko, ce qui lui fournit plus tard le sujet d'un roman; elle revint ensuite en Angleterre, d'où Charles II l'ayant envoyée en Hollande pour lui servir d'espion, elle parvint à découvrir le projet de l'amiral Ruyter pour remonter la Tamise et brûler la flotte anglaise. De retour à Londres, elle ne fut pas dignement récompensée, et ne s'occupa plus que de littérature; elle publia l'*Histoire d'Oronoko*, des *pieces* de théâtre et des *chansons* qui eurent alors du succès malgré l'immoralité qui y règne.

BEHOTTE (ADRIEN), théologien et archid. de Rouen, mort en 1636, a publié des *ouvr.* de droit canon, et un *Traité* sur les libertés de l'église gallicane.

BEHOURT (JEAN), écrivain dramatique et régent du collége de Rouen en 1597, a publ. trois tragédies : *Esaü, Polyxène, Hipsicrate*, qui eurent moins de succès que son livre du petit *Behourt.*

BEHR (GEORGE-HENRI), méd., né à Strasbourg en 1708, m. en 1761, a publ. : *Physiologia medica*, Strasb., 1736; *Lexicon physico-chimico-medicum*, ib., 1738, in-4; *Fundamenta medic. anat. physiol.*, ib., in-4; *Medic. consult.*, Augsb., 1751, in-4.

BEHRAM ou BAHRAM, troisième roi ou chah des Parthes ou de Perse de la dynastie des Sassanides, succéda à Hormouz Ier ou Hormisdas, son père, vers l'an 272 de J.-C. Il gouverna avec sagesse, et fut assassiné par un partisan de Many, sectaire chrétien que les mages (prêtres guèbres) avaient fait écorcher vif. Les historiens grecs ont corrompu le nom de Behram en celui de *Vararanes.*

BEHRAM II, fils du précéd., hérita du nom et du sceptre de son père, mais non pas de ses vertus; il mourut en 293, après un règne de 17 ans.

BEHRAM III, régna neuf ans suivant les historiens orientaux, et quatre selon les histor. grecs.

BEHRAM IV, succéda sur le trône de Perse à son père Chapour II en 384 de J.-C., et régna 10 ans. Les historiens bizantins ont changé son nom en celui de Carmazat.

BEHRAM V, surnommé Gour (onagre), douzième roi sassanide, mort vers l'an 440. Les détails de sa vie et de son règne, tels que les donnent les historiens orientaux, appartiennent plus au roman qu'à l'histoire. Il réunissait, dit-on, de grands talens militaires et littéraires. On trouve des vers arabes de ce prince dans le recueil intit. : *Monumenta vetustiora Arabiæ*, de Schultens (v. ce nom).

BEHRAM-TCHOUBYN, l'un des généraux d'Hormouz IV, voulut, pour se venger de l'ingratitude de ce prince, s'emparer du trône de Perse, vers l'an 589 de J.-C.; mais il fut abandonné de ses soldats après quelques mois d'usurpation, et se réfugia dans le Turkestan, où il fut assassiné en 590.

BEHRAM, est le nom du dieu Mars chez les Persans.

BEHRENS (CONRAD-BARTOLD), méd. allemand, né à Hildesheim en 1668, et m. en 1736, fut méd. du duc de Brunswick. Il a pub. : *de Constitutione artis medicæ*, Helmst., 1691, in-8; *Legalis*, ib., 1696, in-8; *Selecta medica*, etc., Francfort et Leipsig, 1708; *Selecta dietetica*, ib., 1710, in-4.

BEHRENS (RODOLPHE-AUGUSTE), fils du précédent, fut aussi un habile méd. M. en 1747. On a de lui : *Triga casuum memorab. medic.*, Guelfe, 1727, in-4, et autres ouvrages de médecine.

BEHRENS (ADAM), second fils du précéd., est aut. d'un *Traité* allemand sur l'état des mœurs, de la fortune et de la santé des habitans de Francfort.

BEHRENS (GEORGE-H.), parent du précédent, méd., né à Nordhausen en 1662, et m. en 1712, est aut. d'un *ouvr.* topographique et statistique de l'ancienne forêt Hersynie, aujourd'hui le Harz en Allem., Nordhausen, 1703, in-4.

BEICH (JOACH.-FR.), peintre et grav. allem., m. à Munich en 1748, exécutait le paysage dans le genre de Salvator Rosa.

BEIDAWY (ABDALLAH-BEN-OMAR), doct. musulm., né à Béda dans le Farsistan au 7e S. de l'hégyre (13e de J.-C.), est aut. d'un célèbre *Comment. arabe sur le Koran*, qui existe MS. dans les principales bibliothèques de l'Europe, et d'une *Chronologie universelle* en persan, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque royale.

BEIER (ADRIEN), naquit à Iéna le 20 janvier 1634; il était professeur de droit dans cette ville quand il mourut en 1712. Il a laissé des ouvrages estimés sur les lois réglementaires de l'industrie et de la profession des artisans, impr. de 1683 à 1702, Iéna, in-4.

BEIER (HARTMANN), ministre luthérien, m. à Francfort sur le Mein en 1577, dont on a des *Comment. sur la Bible; Quæstiones in libellum de spherâ Joannis de Sacrobosco*, Wittemb., 1573, in-8.

BEIL (J.-DAV.), acteur et aut. allemand, né à Themnitz en 1734, a composé 10 *pièces* de théâtre, recueillies en 2 vol. à Leipsig, 1794. Elles ne sont point sans mérite aux yeux des littérateurs allem.

BEINASCHI (J.-B.), peintre ital. du 17e S., a laissé plusieurs compositions d'une imagination riche et élevée.

BEINVILLE (CHARLES-BARTHÉLEMY de), né en Picardie, m. en 1641, est aut. d'un ouvrage intit. : *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles*, ou *Réfutation de la declaration du card. infant*, Beauvais, 1637-1639, 3 vol. in-8; Paris, 1643, in-4. C'est une apologie de la politique du cardinal de Richelieu.

BEIREIS (GODEF.-CHRIST.), médecin-chimiste, né en 1730, m. en 1809, a long-temps passé en Allemagne pour avoir trouvé le secret de faire de l'or. On voit à la bibliothèque de l'université de Gottingue plusieurs *dissertat.* physiologiques de lui, qui offrent fort peu d'intérêt.

BEISSIER (JACQ.), chirurg., m. en 1712 à 91 ans, accompagna Louis XIV dans la plupart de ses campagnes, et fut chargé par ce monarque de

la direction de la chirurg. milit. On n'a de lui aucun ouvrage.

BEISSON (Etienne), grav., m. à Paris en 1820, est connu par sa *Vierge au donataire* et sa *Ste Cécile* d'après Raphaël; les *jeunes Athéniens tirant au sort*, d'après Peyron, etc.

BÉJART (Joseph), act. de la troupe de Molière, remplit d'abord les rôles de pères et ensuite ceux de deuxièmes valets, auxquels un accident le força de se borner, et dans lesquels il eut un grand succès.

BÉJART (Armande-Gresinde-Claire-Élisabeth), femme de Molière, jouait agréablement dans le comique, et chantait avec goût; elle se retira du théâtre après la mort de son mari, et épousa Guérin d'Estriches.

BÉJOT (François), littérat., membre de l'académie des inscriptions, et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, eut beaucoup de part à la comp. du catalogue qui en parut en 1744. Il n'a laissé que des ouvrages manuscrits.

BEKA (Jean de), chanoine d'Utrecht au 14e S., est aut. d'une *Chronique* lat. des évêques d'Utrecht, depuis Willebrod jusqu'en 1346, continuée par Guillaume Héda jusqu'en 1524.

BEKENSAU (Jean), publiciste anglais, né dans le comté de Wilt au 16e S., fut un professeur de littérature distingué par son érudition; il jouit de la faveur d'Henri VIII, d'Edouard VI, et de la reine Marie. Ses opinions religieuses le forcèrent à quitter la cour à l'avènement de la reine Elisabeth. M. en 1559. Quoique attaché à la religion romaine, il écrivit contre la suprématie papale : *De supremo et absoluto regis imperio*, dédié à Henri VIII, et impr. à Londres en 1546, 1 vol. in-8.

BEKKER (Balthazar), théolog. et savant allemand, né près de Groningue en 1634, et m. à Amsterdam en 1698, après avoir été successivem. ministre et prédicateur dans plusieurs églises allemandes. Parmi ses nombreux écrits, celui de tous qui a le plus contribué à le faire connaître est le *Monde enchanté*, Deventer, 1737, traduct. franç., publ. à Amsterdam, 1694. Il y attaque l'opinion du peuple sur le pouvoir des démons, et prouve que c'est l'œuvre de la superstition; mais cet ouvr. eut le malheur de paraître trop tôt, ce qui lui attira un grand nombre de persécutions. Il a encore donné *Recherches sur les comètes*, Amsterd., 1692, in-4, et d'autres ouvrages théologiques.

BEKKER (Elisabeth WOLF, née), femme poëte, née à Flessingue en 1733, et m. en 1804, possédait parfaitement le français, l'anglais et l'allemand, et s'était familiarisée avec les auteurs classiques de ces diverses langues; on a d'elle un grand nombre de *poésies*, parmi lesquelles il faut remarquer un poëme en 4 chants, intit. : *Plaintes de Jacob sur le tombeau de Rachel*, 1779, in-8; la *Chanson populaire*, 1781, in-8; plusieurs romans, dont le meilleur est l'*Histoire de Levend*, 8 vol. in-8, 1785; des traduct. de quelques romans angl., en société avec Agathe Deken, son amie, entre autres le *Don Quichotte ecclés.* de Smolett, 1798.

BEL ou BELIUS (Mathias), théol. et historien hongrois, fut ministre à Presbourg, et mourut en 1749; on a de lui une traduction de la *Bible* en bohémien, estimée pour son exactitude; *Apparatus ad historiam Hung.*, Presbourg, 1735-1746, 3 vol. in-fol.; des *ouvrages* de piété, et d'autres relatifs à l'histoire et à la littérature de sa patrie.

BEL (Ch.-And.), fils du précéd., bibliothécaire de l'université de Leipsig, et conseiller de l'élect. de Saxe, auprès duquel il se fixa au retour de ses voyages. Ses œuvres les plus remarquables sont : *de Verâ origine et epochâ Hunnorum*, etc., Leipsig, 1757; une traduction allemande de l'*Hist. de Suisse*, par Watewille, Lemgo, 1762. Il a continué les *Acta erudit.*, de 1754 à 1780.

BEL (J.-J.), conseiller au parlement de Bordeaux et écrivain, m. en 1738, a donné *Apologie de M. Houdart de la Motte*, 1724, in-12; c'est une satire ingénieuse de l'*Inès*; *Lettre critique* sur la *Mariamne* de Voltaire, 1726, in-12; *Dictionn. néologique*, dirigé contre Crébillon, Fontenelle, Voltaire, etc., et augm. par l'abbé Desfontaines, 1756, in-12, et autres *ouvr.* de critique.

BEL (N. le), relig. trinit., aut. d'une *Relat. du meurtre de Monaldeschi*, Cologne, 1664, in-12

BEL (J.-P. le), avocat, m. à Paris en 1784, a publ. une traduct. de l'*Art poétique d'Horace*, 1769; *Abrégé de l'hist. rom.* de Florus, 1776, etc.

BELA, nom commun à plus. rois de Hongrie.

BELA Ier monta sur le trône en 1059. Ce fut sous son règne que la religion chrétienne s'introduisit en Hongrie. Il mourut en 1062.

BELA II, surnommé l'Aveugle, parce que le roi Coloman, son oncle, lui avait fait crever les yeux dans sa jeunesse, fut appelé à la couronne en 1131, après la mort du roi Etienne, son cousin germain. Il s'abandonna aux excès du vin, et mourut d'hydropisie en 1141.

BELA III, succéda à son père Etienne III en 1173, et se signala par son intégrité et sa justice. Il mourut en 1196, la 23e année de son règne. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste, roi de France.

BELA IV, fils d'André II, lui succéda en 1235. Les Tatars ayant ravagé ses états, il se réfugia en Dalmatie, et ne fut rétabli sur le trône qu'en 1244, par le secours des chevaliers de Rhodes. Il employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises ruinées par les Tatars, et m. en 1270.

BELA (Antoine), peintre de Cordoue, m. en 1676, excellait dans le paysage, l'archit., les bas-reliefs, les fleurs.

BELAIR (Charles), nègre de St-Domingue, parvint au grade de général de brigade dans la révolution, et fut un de ceux qui se révoltèrent en 1802 contre le général Leclerc en faveur de Toussaint Louverture (*v.* ce nom); ayant été à Paris jugé par une commission milit., il fut condamné à être fusillé, ce qui fut exécuté le 15 octobre de cette même année.

BELAL, favori de Mahomet, dont la fonction était d'appeler les musulmans pour les prières publiques.

BELBOG (myth.), divinité protectrice des Slavons.

BELCARI (Maffeo de'), poète ital., m. en 1484, ne traitait que des sujets pieux. On a de lui des *Cantiques spirituels*, des poèmes tirés de l'*Ecrit. Ste*, etc., etc. Il est un des auteurs anciens qui font autorité pour la langue en Italie.

BELCHER (Jonathan), gouverneur de Massachusetts et de New-Jersey, né en 1678, succéda à Burnet jusqu'en 1747, année de sa mort, et jouit de son vivant de l'estime publique, méritée à beaucoup d'égards. Ses ennemis le forcèrent à justifier sa conduite en Angleterre, et cette justification les couvrit de honte.

BELCHER (Jonathan), fils du précéd., chef de la justice dans la Nouvelle-Ecosse, remplit cette charge et celles qu'il avait occupées avant d'y parvenir avec beaucoup d'intégrité.

BELCHER (Samuel), ministre de Newbury (Massachusetts), fut un savant théolog. Son *Sermon* d'élection est de 1707.

BELCHIER (Jean), chirurg. angl., né en 1706 à Kingston dans le comté de Surrey, étudia sous Cheselden, en 1736; il fut nommé chirurgien de l'hôpital de Guy, et membre de la société royale. M. en 1785. Il est aut. de plusieurs *Mém.* intéressans insérés dans les *Transact. philosophiques.*

BELENVEI ou **BELVEZEN** (Aimery de), troubadour, né dans le Bordelais au 13e S., dont l'abbé Millot a publié la *vie* et recueilli quelques-unes des pièces.

BÉLÉSIS, Chaldéen, fut nommé roi de Babylone par Arbace, roi des Mèdes, après le renversement de Sardanapale et de l'empire d'Assyrie, vers l'an 770 av. J.-C. On croit que ce prince est le même que Nabonassar et Baladan.

BELESTAT (Pierre-Langlois de), méd., né à Loudun dans le 16e siècle, d'une famille noble, mort en 1583, a laissé des *Recherches* curieuses sur les médailles, les bas-reliefs, la mythologie, les gravures antiques, etc., sous le titre de *Tableaux hiéroglyphiques; Traité des songes et des prodiges*, etc.

BELFREDOTTI (Bocchino de), souverain de Volterre, d'une famille qui y gouvernait depuis le commencement du 14e siècle, s'attira par sa tyrannie la haine de ses concitoyens, qui se révoltèrent contre son autorité, et, après lui avoir fait trancher la tête en 1361, se mirent sous la protection de Florence.

BELGIUS ou **BOLGIUS**, général gaulois, fit une expédition en Macédoine vers l'an 279 avant J.-C., battit les troupes de Ptolémée Ceraunus, qu'il fit prisonnier et mettre à mort. On croit qu'il retourna dans la Gaule après cette victoire.

BELGRADO (Jacques), jésuite, né à Udine en 1704, m. en 1789, professeur de mathématiques à Parme. Dans le cours d'une vie longue et laborieuse, il publ. beaucoup d'ouvrages scientifiques, dont la plupart sont en lat. A l'âge de 81 ans, il fit paraître une dissertation remplie d'érudition et de vues nouvelles sur l'architecture égyptienne.

BELGRAVE (Richard), moine du 14e S., né dans le comté de Leicester, est aut. de *Déterminat. theologiques* et de plusieurs autres ouvrages.

BELHOMME (dom Humbert), bénédictin, professeur de philosophie et de théol., né à Bar-le-Duc en 1653, m. en 1727, a écrit en lat. l'histoire de l'abbaye de Moyen-Moutiers, dont il était abbé, 1 vol. in-4.

BÉLIDOR (Bernard FOREST de), habile ingénieur franç. de l'acad. des sciences, professeur et inspecteur d'artillerie, m. à Paris en 1761, parvint à découvrir un procédé pour économiser la poudre à canon, et en fit hommage au cardinal de Fleuri. Il composa également un grand nombr. d'écrits sur l'art de fortifier les places de guerre, que l'on estime encore aujourd'hui, et dont les meilleurs sont: l'*Architecture hydraulique*, Paris, 1753, ouvr. très-recherché, et qui n'a pas été effacé depuis; *Dictionn. portatif de l'ingénieur*, augm. par Jombert, 1768, in-8.

BELIN (dom Albert), bénédictin, né à Besançon en 1610, se distingua par ses lumières et son talent pour la chaire. Colbert sut apprécier son mérite et l'en récompensa par l'évêché de Bellay, en 1666. On a de lui les *Emblèmes eucharistiques*, Paris, 1647, in-8; *les Aventures du philosophe inconnu*, ouvr. curieux dirigé contre les alchimistes, et plusieurs livres religieux.

BELIN ou **BELLIN** (Franç.), écriv. dramatique, né à Marseille en 1672, fut bibliothécaire de la duchesse de Bouillon, et donna au théâtre *Mustapha et Zeangir*, tragédie représentée en 1705, Paris, in-12; la *Mort de Néron*, *Othon*, etc., qui n'ont pas été imprimées.

BELIN DE BALLU (Jacques-Nicolas), né à Paris le 28 février 1753, helléniste distingué, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de langues anciennes. Placé quelque temps à la tête du prytanée de St-Cyr, ce savant estimable quitta cet emploi pour passer en Russie, où il fut employé honorablement dans l'instruction publique. On a de lui *Hécube*, tragédie d'Euripide, traduite en français avec des remarques, 1783, in-8; *Oppiani poëmata de venatione et piscatione, cum interpretatione latinâ et scholiis*, Strasbourg, 1785, in-8; *la Chasse*, poème d'Oppien, trad. en franç., 1788, in-8; *OEuvr. de Lucien*, trad. en français avec des notes historiques et littéraires, et des remarques critiques sur le texte, 1788, 6 vol. in-8; *Caractères de Théophraste et de La Bruyère*, avec la traduct. franç. de deux nouveaux caractères de Théophraste, 3 vol. grand in-8; *Hist. critique de l'éloquence chez les Grecs et les Rom.*, 1803, 2 vol. in-8. Belin de Ballu mourut en Russie vers le milieu de l'année 1815.

BELING (Richard), écrivain irlandais, né à Dublin en 1613, s'engagea dans la rébellion d'Irlande en 1641, et devint un des membres influens du conseil des catholiques à Kilkenny. Mais n'ayant pas réussi dans son ambassade près du pape, et ne pouvant parvenir à calmer les esprits, il se rangea dans le parti du roi, passa en France sous Cromwell, et rentra dans ses biens à la restauration. Le meilleur de ses écrits est *Vindiciarum catholicorum Hiberniæ libri duo*, estimé même des protestans pour l'exactitude des faits.

BÉLISAIRE, général, servit d'abord avec distinction dans les gardes de l'empereur Justinien, et obtint un commandement. Envoyé en 529 contre Cabadès, roi de Perse, il le força à faire la paix en 532, passa l'année suivante en Afrique avec une armée navale, battit Gélimer, roi des Vandales, prit Carthage, et chassa ces peuples de l'Afrique en 534. Il se rendit ensuite en Sicile, prit sur les Goths Catane, Syracuse, Palerme; entra en Italie, s'empara de Naples, et enfin de Rome, où il battit et fit prisonnier Vitigès, roi des Goths. Bientôt, retournant de nouveau en Perse, il battit Chosroès et revint en 546 en Italie, chassa de Rome Totila, roi des Goths, puis en 558 les Huns, qui avaient fait une irruption. On a prétendu qu'après avoir parcouru cette glorieuse carrière, il fut accusé d'avoir conspiré contre Justinien, eut les yeux crevés et fut réduit à mendier; mais il paraît que ses malheurs ne sont qu'une fable inventée par l'historien Procope, et qu'il mourut au milieu des honneurs dans son palais, à Constantinople, l'an 565.

BÉLISARIO (Louis), méd. de Modène au 16e S., a laissé div. ouvr. sur son art, entre autres un *Traité* de l'odorat.

BELKNAP (Jérémie), théologien et prédicateur américain, né à Boston en 1744, fut pasteur de l'église presbytérienne de cette ville en 1787, et m. en 1798. On a de lui une *Histoire de Newhampshire*, 1784-92; *Biographie americaine*, 1794-98, et autres ouvrages sur le commerce et la liberté religieuse.

BELL (Beaupré), antiq. anglais du 17e S., eut part aux ouvr. de Stukely et autres savans.

BELL (Jean), méd. et aut. anglais, m. en 1780, accompagna en 1715 et 1718 l'ambassad. de Pierre-le-Grand en Perse et dans la Chine. Il en publia la *Relation* en 2 vol. in-4, Glascow, 1762, traduction française par Eidous, 1766, 3 vol. in-12.

BELL (Jean), chirurg. écossais, m. à Rome en 1820, est connu par un *Traité* d'anatomie du corps humain, 1795, avec des pl. gravées par Ch. Bell, autre chirurg. d'Édimbourg, auquel on doit un *système de dissection*.

BELLA (Stefano della), dit la Belle, graveur italien, né à Florence en 1610, élève de Cantagallina et de Vanni, fut employé en France par le cardinal de Richelieu à graver la prise d'Arras, et les autres conquêtes de Louis XIII. Il revint dans sa patrie à l'époque des guerres de la fronde, s'attacha au grand-duc, qui lui fit une pension, et m. en 1664, comblé des faveurs de la maison de Médicis, et généralement regretté pour ses talens et

ses vertus. Son œuvre se compose de 1400 pièces, parmi lesquelles on estime surtout une *Vue* du Pont-Neuf, le *Parnasse*, etc.

BELLA (GIANO de), Florentin, issu d'une famille noble, entreprit au 13e S. de mettre un frein à l'insolence et aux désordres des grands, dont le mépris pour les lois et les exactions ne connaissaient plus de bornes. Il n'y réussit qu'en partie, et devint lui-même victime de son amour pour la liberté et de sa haine pour tous les abus.

BELLA (OCTAVE et CÉSAR), poètes siciliens, nés à Palerme en 1661 et 1670, se firent un nom par leur talent pour la poésie.

BELLA (JÉRÔME), théologien piémontais et vicaire-général de l'évêque de Saluces vers 1660, a donné des *Drame pastorale*, impr. à Coni de 1646 à 1653.

BELLA (le P. della), est aut. d'un *Dizionario ital.-lat.* Venise, 1728, in-4, rare.

BELLACATO. V. BELLOCATUS.

BELLAGATTA (ANGE-ANT.), méd., né à Milan en 1704, m. en 1742, a laissé des *Lettres* philosophiques, en ital., Milan, 1730, in-4°; *Entretiens physiques* sur les malheurs de la médecine, ib., 1733; et autres ouvrages sur la métaphysique, la médecine, etc.

BELLAMONT (RICHARD, comte de), gouverneur de New-York et de New-Hampshire, m. en 1701, réussit dans un temps très-difficile à rendre heureux ses administrés.

BELLAMY (JACQ.), poète hollandais, né à Flessingue en 1757, et m. en 1786, occupe dans la littérature hollandaise le premier rang après Kats et Antonides. Il est surtout connu par des *Chants* patriotiques, des *Poésies* érotiques, et des *Discours* que G. Ruiper a publ. avec une notice sur sa vie.

BELLAMY (JOSEPH), théologien et ministre de l'église de Bethléem (Connecticut) en 1740, mort en 1790, a laissé un *Traité* de la vraie religion, 1750.

BELLANGÉ (JACQ.), peintre médiocre du 18e S., dont on a quelques *Tableaux* et *gravures* à l'eau forte, remarquables par une grande imagination, mais peu réglée, et très-médiocres sous d'autres rapports.

BELLANGER (JEAN-ANT.), a gravé à l'eau forte plusieurs sujets de sa composition pleins de goût et de correction.

BELLARMIN (ROBERT), né en 1542 à Monte-Pulciano en Toscane, fils de Cinthie Servin, sœur du pape Marcel II. Il professa d'abord la théologie à Louvain. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. En 1599 Clément VIII le fit cardinal, archevêque de Capoue en 1601; mais il se démit de ce siége 4 ans après, lorsque le pape Paul V l'eut nommé bibliothécaire du Vatican. Il aurait eu la tiare à la mort de Léon XI et de Paul V, si les cardinaux n'eussent redouté la domination des jésuites sous un pape de leur société. Ce cardinal s'est surtout rendu célèbre par un *Corps de controverses*, dont la plus belle édit. est celle de Paris, 1608, 4 vol. in-fol., qu'on nomme des *Triadelphes*. C'est l'arsenal où les théol. catholiques puisent des armes contre leurs adversaires; mais un grand reproche qu'il s'est attiré, est de n'avoir pas assez distingué la doctrine de l'église des opinions ultramontaines. Il enseigne comme la doctr. commune de l'église romaine : 1° que les princes tiennent leur puissance du choix des peuples, et que les peuples ne peuvent exercer ce droit que sous l'influence des papes; d'où il conclut que la puissance temporelle est subordonnée à la puissance spirituelle; 2° que le pape, monarque absolu dans l'église, est supérieur aux conciles généraux; qu'il est la source de toute la juridiction ecclésiastique, et que celle des évêques n'est qu'une émanation de la sienne. Ses ouvrages, comme s'en plaint Bossuet, tiennent à Rome lieu de toute la tradition. Le P. Brignon a publ. à Paris, en 1701, la traduction de plusieurs ouvrages ascétiques de Bellarmin, 5 vol. in-12. Le *Catechisme*, publ. en italien par Bellarmin, a été traduit dans toutes les langues.

BELLATI (ANT.-FRANÇ.), jésuite et prédicateur, né à Ferrare en 1665, eut le plus grand succès dans les principales chaires d'Italie; mais sa mauvaise santé le força de bonne heure à la retraite, et il m. à Plaisance, recteur du collége en 1742. Le recueil complet de ses *Sermons*, *Discours*, *Lettres*, *Traités de morale*, etc., a paru à Ferrare en 4 vol. in-4, 1744 à 48.

BELLAUDIERO (LOYS), poète provençal du 16e S., dont on a quelques poésies, impr. à Marseille en 1500, 1 vol. in-4.

BELLAVAINE (N.), aut. forain du 18e S., dont on a : *Sancho Pança*, représenté à la foire de St.-Germain en 1706.

BELLAVITI (FR.), écrivain et poète italien, m. en 1782 à Bassano, où il était profess. de philos., a donné la trad. en vers ital. de trois *Comédies* de Térence, 1758, in-8; et *OEuvres* mêlées, etc.

BELLAY (GUILL. du), seigneur de Langey, né en 1491 près Montmirail, chevalier de l'ordre royal de St-Michel. En 1525, il fut envoyé par la régente auprès de François Ier, prisonnier en Espagne. Il remplit plusieurs ambassades en Italie, en Angleterre et en Allemagne : c'était un des plus braves capitaines de son temps; il se distingua aussi dans les lettres. On a de lui quelques ouvrages, dont les principaux sont un *Epitome* de l'antiquité des Gaules et de France, 1556, in-4, et des *Mémoires* sur les affaires du temps, dont la dernière édit. est celle de 1753, 7 vol. in-12. Mort en 1543.

BELLAY (JEAN du), cardinal, frère puîné du précédent, né en 1492, fut élevé aux plus hautes dignités par François Ier, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il fit auprès de Clément VI tous ses efforts pour prévenir l'excommunication, qui, lancée contre Henri VIII, amena le schisme d'Angleterre. Lorsque Charles-Quint débarqua en Provence, du Bellay resta à Paris avec le titre de lieutenant-général et le commandement de la Picardie et de la Champagne. Ses services lui méritèrent successivement les évêchés de Paris, de Limoges et du Mans, et l'archevêché de Bordeaux. Il décida François Ier à fonder le collége royal. Après la mort de ce prince, il se retira à Rome, où il m. en 1560. On a de lui des *Poésies* lat., quelques pièces sur François Ier, et un grand nombre de *Lettres*. C'est à lui que Rabelais fut attaché.

BELLAY (MARTIN du), frère des précédens, lieutenant-général en Normandie et prince d'Yvetot, a laissé des *Mémoires* historiques propres à servir à l'*Histoire de François Ier*; on les trouve dans l'édit. de 1753. Il mourut en 1559.

BELLAY (RENÉ du), frère des précédens, se distingua par son goût pour la physique. M. évêque du Mans en 1546.

BELLAY (EUSTACHE du), neveu des précédens. Il succéda à Jean dans l'évêché de Paris, soutint au concile de Trente les droits de l'épiscopat, et s'opposa à l'introduction des jésuites en France. Mort en 1565.

BELLAY (JOACHIM du), né vers 1524. La mort le surprit au moment où Jean, son parent, allait lui résigner l'archevêché de Bordeaux. Il a composé quelques *Poésies*, Paris, 1549, in-8. Ses *Poésies* lat. ont été publ. à Paris, 1569, in-4, et ses œuvres franç. en 1573, in-8. L'édit. de Rouen, 1592, etc., est plus complète.

BELLE (ALEXIS-SIMON), peintre et membre de

l'académie royale de peinture. Son épouse, Marie Hortemels, était peintre et graveur.

BELLE (Clément-Louis-Marie-Anne), fils du précédent, peintre d'histoire, fut inspecteur de la manufacture des Gobelins pour la partie des arts. Il a produit un assez grand nombre de tableaux, entre autres *la Réparation des saintes hosties*, *Ulysse reconnu par sa nourrice*, et un *Christ* destiné à l'une des salles du parlement de Dijon. Il mourut en 1806.

BELLEAU (Remi), l'un des sept poètes de la Pléiade française, naquit en 1528. Il a fait des *traductions* en vers de l'Ecclésiaste, du *Cantique des cantiques*, des *odes* d'Anacréon, et des *phénomènes* d'Aratus. Il était acteur dans les pièces de son ami Jodelle, et fit lui-même une comédie intitulée : *la Reconnue*. Sa production la plus curieuse est un poème macaronique : *De bello huguenotico*. M. en 1577. Ses *Œuvres poétiques* ont été recueillis à Rouen, 1604, 2 vol. in-12.

BELLEBUONI (Matthieu), écriv. ital., auteur d'une trad. ital. de l'*Hist. de la guerre de Troie*, écrite en latin par Gui des Colonnes, dont la bibliothèque Laurentienne possède le manuscrit.

BELLECOUR (Gilles-Colson, dit), acteur célèbre du Théâtre-Français, m. à Paris en 1778, débuta d'abord dans la tragédie, qu'il abandonna bientôt pour la comédie, où il excella dans les premiers rôles : ceux du *Chevalier à la mode*, du *Distrait*, de *l'Homme à bonnes fortunes*, et surtout dans *les Marquis ivres* et les *Mauvais sujets de bonne compagnie*. Il donna en 1761 *les Fausses Apparences*, comédie en un acte et en prose non imprimée.

BELLECOUR (Mad.), née LE ROI-BEAUMENARD, épouse du comédien de ce nom, débuta à Paris en 1743 au théâtre de l'Opéra-Comique dans *le Coq de village*, petite pièce de Favart. Elle quitta ce théâtre en 1744, s'engagea dans plusieurs troupes de province, et fit partie de celle que le maréchal de Saxe entretenait à la suite de son armée. Revenue à Paris, elle débuta le 11 mars 1749, à Versailles par les rôles de Finette des *Ménechmes* et de Claudine dans *Colin-Maillard* ; elle fut aussitôt reçue à la comédie française. Mad. Bellecour réunissait toutes les qualités convenables à l'emploi des soubrettes, qu'elle remplit long-temps avec un gr. succès ; sa figure était charmante, ses traits vifs et animés ; son talent vrai se conserva dans tout son éclat jusqu'à la fin de sa carrière. Au commencement de l'an VII, mad. Bellecour qui s'était retirée du théâtre en 1791, reparut dans le rôle de Nicole du *Bourgeois gentilhomme* ; mais accablée par les infirmités de la vieillesse, elle n'eut que quelques faibles étincelles du talent de ses beaux jours. Elle ne survécut pas long-temps à cet effort pénible, et mourut en 1799.

BELLÉE (Théod.), méd. du 16ᵉ S., né à Raguse, fut prof. à Padoue, et mourut en 1600. Il a laissé un *Comment.* latin sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, Padoue, 1571, in-4.

BELLEFONT (Bernardin GIGAULT, marquis de) maréch. de France sous Louis XIV, se fit estimer par ses talens milit. et ses vertus religieuses, fut ambass. à Madrid, à Londres, commanda l'armée de Holl. en 1673, et en 1684 celle de Catalogne, où il battit les Espagnols ; mais ses ennemis l'ayant desservi à la cour, il fut disgracié, et mourut au château de Vincennes dont il était gouvern. en 1699.

BELLEFOREST (Fr. de), écriv. fécond, mais inexact et obscur, né en Guienne en 1530, était historiographe de France sous Henri III. Son peu de talent lui ayant fait perdre cette place, il se mit aux gages des libraires, et inonda Paris de ses écrits. Les moins mauvais sont : *Hist. des neuf rois qui ont eu le nom de Charles*, Paris, 1568 ; *Annales ou Hist. générale de France*, Paris, 1600, 2 vol. in-fol., dont la continuation par G. Chapuis jusqu'en 1590 n'est pas meilleure.

BELLEGARDE (Roger de St-LARY de), gentilhomme de la maison de Termes, se distingua de bonne heure sous le règne d'Henri II dans les campagnes de Piémont. Il accompagna Henri III, alors duc d'Anjou, dans son voyage en Pologne ; et ce prince, monté sur le trône de France, lui donna le bâton de maréchal et le marquisat de Saluces en Piémont. Il mourut en 1570, soupçonné d'avoir trahi les intérêts de la France en faveur du roi d'Espagne et du duc de Savoie.

BELLEGARDE (Roger de), de la famille du précédent, duc et pair, gr. écuyer de France, fut comblé de faveurs par Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1646, à l'âge de 83 ans, sans postérité. Sa liaison avec la belle Gabrielle d'Estrées lui a seule donné quelque célébrité.

BELLEGARDE (J.-B. MORVAN de), ex-jésuite, né en 1648, et m. en 1734, dont on a des traduct. de plus. ouvr. des pères de l'église et des œuvres de Thomas A-Kempis pour la plupart infidèles. Ses versions des aut. profanes, tels qu'Ovide et autres, ne sont guère plus estimées. On a encore de lui la traduct. de l'ouv. de Las-Casas sur la *destruct. des Indes*, 1697, in-12, et diverses product. de morale en quatorze petits vol.; *Apparat de la Bible*, in 8 ; *Reflexions sur la Genèse*, 1699, in-8 ; *Hist. rom.*, 2 vol. in-12, et *l'Hist. d'Espagne*, 1716, 9 vol. in-12; une *Hist. univ. des voyages*, 1707, in-12. Il préparait, lorsque la mort le surprit, une édit. gén. des œuvres de Nicole.

BELLEGARDE (Gabriel du PAC de), né en 1717, m. à Utrecht en 1789, a pub. la *Collect. gén. des œuvres d'Ant. Arnauld*, Lausanne, 1782, 45 vol. in-4, et plusieurs autres ouv. sur l'église d'Utrecht, les *actes* du concile de Pistoie, et sur la *bulle Unigenitus*.

BELLE-ISLE (Ch.-Louis-Aug. FOUQUET, comte de), maréch. de France, né en 1684, était petit-fils du sur-intendant Fouquet, si célèbre par sa disgrâce et ses infortunes. Louis XIV, regardant les fautes de l'aïeul comme personnelles, donna au jeune Fouquet de Belle-Isle, à peine sorti de l'adolescence, un régiment de dragons; il le nomma ensuite brigadier des armées en 1708, et mestre-de-camp gén. des dragons en 1709. Après la mort de Louis XIV, Belle-Isle fut nommé maréchal-de-camp par le régent, et alla servir en Espagne où il continua à se distinguer. Enveloppé dans la disgrâce du ministre de la guerre Leblanc, il fut mis à la Bastille, d'où il sortit pour se rendre en exil dans ses terres. Rentré en faveur sous le ministère du card. de Fleury, il fut fait lieuten.-gén. en 1732, servit sous le maréc. de Berwick en 1734, et commanda ensuite un corps sur la Moselle. Il obtint le gouvernem. de Metz et des trois évêchés, et reçut en 1740 le bâton de maréc. Il fut nommé amb. près de la diète de Francfort, quelq. temps av. l'ouv. de la campagne de 1741, pour y favoriser la nomination de l'élect. de Bavière à l'empire. Après avoir réussi dans cette mission, le maréc. de Belle-Isle prit en 1742 le commandement de l'armée de Bohême, se concerta avec le maréc. de Broglie, et battit les Autrichiens à Sahai ; mais ayant appris la défection du roi de Prusse, il crut devoir se jeter dans Prague, d'où il sortit quelque temps après. Cette retraite de Prague est le fait militaire qui honore le plus la mémoire du maréc., et un de ceux qui font connaître le mieux le dévouement intrépide des soldats français. Arrêté en Hanovre en se rendant de Cassel à Berlin, le maréc. de Belle-Isle fut envoyé prisonnier en Angleterre. Remis en liberté sept mois après, il fut envoyé en Provence pour défendre les frontières menacées par les Autrichiens et le roi de Sardaigne. En 1757, il fut nommé ministre de la guerre, et eut une grande

influence dans le conseil jusqu'à sa mort, arrivée en 1761. Il avait été reçu à l'académie française en 1756.

BELLE-ISLE (ARMAND FOUQUET DE), lieutenant-général, né en 1693, servit en Allemagne, fut chargé de plusieurs missions politiques, et fut tué en 1746 à l'attaque du fort d'Exiles en Piémont, où il commandait un corps d'armée.

BELLELLI (FULGENCE), théolog. napolit., et gén. des augustins, m. à Rome en 1742, dont on a quelques écrits dans lesquels il cherche à concilier la doctrine de St August. avec la bulle *Unigenitus*.

BELLÆNDEN ou BALLANTINE (GUILL.), écriv. écossais du commencement du 17e S., jouissait d'une grande faveur auprès de Jacques Ier, et vint professer en 1602 les humanités à Paris; il y pub.: *Cicero princeps*, ouvr. dans lequel il établit les règles du gouvern. monarchique, 1608; *Cicero consul*, etc., 1612, réimpr. à Londres, 1787, par les soins du docteur Parr.

BELLENGER (FRANÇ.), sav. docteur de Sorbonne, m. à Paris en 1749, était très-versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes. On a de lui une trad. de Denis d'Halicarnasse très-estimée, 1723, 2 vol.; une autre de la *suite des vies de Plutarque* par Rowe, réimpr. dans le Plutarque de Brottier; des *Essais de critique* contre Rollin et autres, et quelques écrits théologiques.

BELLEO (CHARLES), théol. et poète de Raguse, m. en 1580, dont on a: *De secundarum intentionum naturâ; Tractatus de multiplici sensu scripturæ et carmina varia*, imp. dans les recueils du temps.

BELLEO (THÉODORE), frère du précéd., méd. de Padoue, mort en 1600, après avoir publié un *Comment. sur les Aphorismes d'Hippocrate*.

BELLEPIERRE DE NEUVE-ÉGLISE (LOUIS-JOSEPH), garde-du-corps du roi et lieutenant de cavalerie, né à St-Omer en 1727, est aut. du *Patriote artésien*, etc., 1761, in-8; *l'Agronome*, ib., in-8; plusieurs *Traites* et *Memoires* sur des sujets d'économie rurale et d'agriculture; *Catalogue hebdomadaire* des liv. nouveaux pub. en France et à l'étranger, 1763 et années suivantes, in-8; *Bibliogr. univ.*, 1765, in-8; l'*Art de moudre le grain*, trad. du danois et de l'italien, 1769, in-fol., etc. On ignore l'époque de sa mort.

BELLEROPHON (mythol.), fils de Glaucus, roi d'Epire, tua son frère par mégarde, se retira à la cour de Prœtus, et sortit vainqueur de tous les combats périlleux où l'exposa ce prince pour se venger de la passion qu'il avait inspirée à sa femme.

BELLEROSE (PIERRE le MESSIER, dit), comédien franç. de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, le premier qui ait joué avec décence la comédie et la tragédie, et rendu dignement Corneille, fut regardé avec raison comme l'acteur le plus parfait de son temps, et comblé des faveurs du card. de Richelieu. Mort en 1670.

BELLET (ISAAC), méd. et écriv., mort à Paris en 1778, inspect. des eaux minérales de France, a donné: *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, 1744, in-12; *Hist. de la conjuration de Catilina*, ib., 1752, in-12.

BELLET (CHARLES), écriv. ecclés., memb. de l'acad. de Montauban, mort à Paris en 1771, dont on a un ouv. estimé intit.: *les Droits de la relig. chrét. et cathol. sur le cœur de l'homme*, Montauban, 1764, 2 vol. in-12.

BELLET (l'abbé) membre de l'acad. de Bordeaux, a pub. dans les mémoires de cette société de bonnes observ. sur l'histoire naturelle, et dans le *Mercure*: *Lettres sur les monnaies de St Louis*.

BELLET-VERRIER, auteur d'un *Mémoire* concernant la justice, la police et les finances de France, 1713 et 1714, in-8.

BELLETESTE (B......), sav. orient., né à Orléans en 1778, et mort en 1808 à la fleur de l'âge, fit partie de l'expéd. d'Egypte en qualité d'interprète, et fut membre de la commission des sciences et arts à laquelle il rendit de grands services par la correct. des cartes géographiques de cette contrée et la composition de mémoires importans. Il s'acquitta avec zèle et intelligence des emplois qui lui furent confiés jusqu'à son retour en France. Nommé alors secrét.-interprète attaché au ministère des affaires étrangères, il se consacra entièrement à la litt. orient., et pub. la traduct. *Des quarante visirs* du turk en fr., et trad. de l'arabe le traité *Des pierres précieuses* de Teïsachy.

BELLEVAL (PIERRE RICHER de), médecin et botaniste français, né en 1558. On doit le regarder comme l'un des fondateurs de la botan. en France; et c'est le premier qui l'ait enseignée spécialement. Henri IV le chargea d'établir à Montpellier un jardin botanique, et le nomma profess. Belleval pub. deux ans après une nomenclature des plantes qui y étaient cultivées; il avait réuni tous les matériaux pour l'histoire des végétaux du Languedoc, mais la mort l'enleva avant qu'il eût terminé ce travail, en 1623. Il avait imaginé une nomenclature tirée du caractère particulier de chaque plante.

BELLEVAL (MARTIN RICHER de), neveu du précédent, succéda à son oncle dans les fonctions de professeur d'anatomie et de botanique, devint chancelier de l'université, et mourut en 1644.

BELLEVAL (CH.-FR. du MAISNIEL de), botaniste français, né en 1733. *L'Encyclopédie* renferme des articles extraits de sa correspondance. Il a laissé en outre des *Notes* sur les plantes de Picardie, sur les coquilles et les lithophites. Mort en 1790.

BELLEVILLE ou TURLUPIN (H. LEGRAND, dit), act. comique du théâtre de l'hôtel de Bourgogne au 17e S., s'acquittait de ses rôles avec beaucoup d'esprit, de gaîté et de naturel, et improvisait également bien. Il fut l'émule de Gros Guillaume et de Gautier Garguille, autres farceurs de ce temps-là qui eurent une gr. vogue à l'hôtel de Bourgogne.

BELLEVOIS, peintre habile, m. en 1684, s'attacha à représenter des *vues* des ports de mer, des rivages, des tempêtes, etc.

BELLEVUE (JACQUES de), jurisc. du 14e S., professa le droit à Pérouse. Tous ses *comment.* sur le droit romain ont été imprimés à Cologne en 1580.

BELLEVUE (ARMAND de), dominic. du même pays, a donné un *Dictionn.* des mots les plus difficiles de la philos. et de la théol.; *Sermones per ferè totum annum*, etc., Brescia, 1610, et autres livres de piété.

BELLI (OTTONELLO), écriv. italien du 16e S., dont on a des *Satires*, des *Dialogues*, Padoue, 1599.

BELLI (VALÈRE), poète et orateur de Vicence, florissait dans le même temps. On a de lui *Madrigagli*, Venise, 1599; *Testamento amoroso*, Vicence, 1612.

BELLI (CHÉRUBIN), théol. canoniste et poète sicilien, a donné *Le lagrime di Maria Vergine nel Calvario* en langue sicilienne, Palerme, 1635; des *Idylles*, des *Pastorales*, des *Tragedies sacrées*.

BELLI (FRANÇ.), écriv. et poète ital., né à Arzignano dans le Vicentin en 1577, fut memb. de plusieurs acad., voyagea long-temps en France et en Hollande, et pub. ses *Observ.* à Venise en 1632, in-4. On a encore de lui la *Caterina d'Alessandria*, tragédie, Vérone, 1660; des *Poesies sacrées et lyriques*, etc.

BELLI (JULES), de Capo d'Istria, écriv. du 16e S., auquel on attribue des *comment.* sur la guerre d'Allemagne qui eut lieu de son temps, et un *Hermès politicus*, Francfort, 1608.

BELLI (Nicol.), écriv. politique du 17e siècle, dont on a *Dissertationes politicæ de statu imperiorum, regnorum*, etc., Francfort, 1615, in-4.

BELLI, religieux des frères hospitaliers de Sicile au 17e S., se distingua par son talent dans la chaire et ses écrits, dont il ne reste que deux vol. de *panégyriques*, Rome, 1669 et 1672.

BELLI (Paul), jésuite sicilien, mort à Messine en 1658, a laissé l'*Hist. de la Passion* tirée des quatre évangiles; *Il Sacrifizio d'Abraamo*, trag., Rome, 1648, etc.

BELLI (Honorius), sav. botaniste et helléniste italien du 16e S., se fixa dans l'île de Crète et rendit un gr. service à la science en reconnaissant des plantes dont les anciens ont parlé; Clusius, avec qui il était en correspond., consigna le résultat de ses trav. dans son *Hist. des plantes*.

BELLIARD (Guill.), secrét. de Marguerite de Valois, pub. vers 1578 *les Amours d'Antoine et de Cléopâtre*, tragédie; *le triomphe de l'Amour*, et des *Imitations* d'Ovide, de l'Arioste, etc., Paris, 1578, in-4, qu'on ne lit plus.

BELLIARD ou BELYARD (Simon), poète franç. du même siècle, aut. d'une tragédie intitulée: *le Guysien*, injurieuse à la mémoire de Henri III, Troyes, 1592, in-8, très-rare, suivie d'une *Pastorale* sur les misères de la France, curieuse et bien écrite pour le temps.

BELLICARD (Jérôme-Charles), archit. franç. né à Paris en 1726, m. en 1786, remporta le grand prix, et fut prof. de l'école roy. d'architecture. On lui doit des *Observat.* sur les antiquités de la ville d'Herculanum, 1754, in-12, avec planches.

BELLIER DUCHESNAY (Alexand.-Claude), né en 1739 à Chartres, dont il devint maire en 1780, fut député à l'assemblée législative et membre du collége électoral du département d'Eure-et-Loir. M. à Chartres en 1810. On a de cet écrivain modeste et laborieux: la *Collection* des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France, recueil estimé, dont il a rédigé les 66 premiers volumes; et en société avec d'Ussieux, son gendre, la collection de la Bibliothèque des dames.

BELLIÈVRE (POMPONNE de), chancelier de France, fils d'un premier président au parlem. de Grenoble, né à Lyon en 1529, fut successivement prem. président du parlement de Paris et ambassadeur sous Charles IX, Henri III et Henri IV, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Italie, et enfin chancelier en 1599. Il remplit avec honneur et distinction toutes ces fonctions importantes, et se signala surtout à la paix de Vervins. Mort en 1607. — Son fils Nicolas, fut procureur général au parlement de Paris. — Un de ses descendans, premier président au parlement de Paris, sous Louis XIV, m. en 1657, a mérité la reconnaissance de la postérité par la fondation de l'hôpital général de Paris.

BELLIN ou BELLINI (Gentile), peintre vénitien, né en 1421. Il a peint à fresque la salle du grand conseil à Venise, et fut envoyé près de Mahomet II, qui avait demandé à la république un artiste distingué. Il fit plusieurs tableaux pour le grand seigneur, et revint mourir à Venise en 1501.

BELLIN (Jean), frère de Gentile, né en 1426, fut l'un des artistes les plus distingués de l'école vénitienne. Le musée possédait un tableau que ce peintre a fait à l'âge de 79 ans; c'est *la Vierge et l'enfant Jésus accompagnés de St Pierre, de Ste Catherine, de Ste Agathe et de St Jérôme*. M. en 1516. Le Giorgion fut son élève.

BELLIN (Jacques-Nicolas), ingénieur de la marine française, né en 1703. Il a dressé, pour le service des vaisseaux, les cartes de toutes les côtes des mers connues. On lui doit aussi celles qui accompagnent l'histoire générale des voyages. Il a écrit plusieurs *Mém. géographiques*. M. en 1772.

BELLINCIONI (Bernard), poète florentin du 15e S., fut en grande faveur à la cour de L. Sforce, duc de Milan, où il composa des *Canzoni, sonetti, capitoli ed altre rime*, Milan, 1493, in-4.

BELLING (Guill.-Sébast.), lieut. gén. prussien sous Frédéric-le-Grand, s'éleva, par sa valeur, du rang de simple cornette aux grades les plus élevés. Il se couvrit de gloire dans la guerre de sept ans, et arrêta les efforts de l'armée suédoise. M. à Stolpen en 1799.

BELLINGHEN (FLEURY de), est aut. d'une *Etymologie explicative des proverbes français*, La Haye, 1656, in-8, édit. rare et recherchée. Ce livre a été réimp. presque en entier à Paris, sans nom d'auteur, sous ce titre: *les Illustres proverbes historiques*, dont la meilleure édit. est de 1665, 2 vol. in-18.

BELLINGHAM (Reinhart), gouverneur de Massachusetts, se distingua par sa profonde connaissance des lois de son pays.

BELLINI (Laurent), médec. ital., né à Florence en 1643, m. en 1704, prof. de philos. et ensuite d'anat. à Pise. On a de lui: *Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum*, Florence, 1662, in-4; *Gustûs organum novissimè deprehensum*, Bologne, 1665; *De urinis et pulsibus*, etc., ib., 1683, in-4; *Opuscula aliquot*, etc., impr. en 2 vol. in-4, Venise, 1708 et 1732.

BELLMANN (Gustave), poète suédois du 18e S., excella dans le genre grotesque; le *Recueil* de ses poésies a été publié à Stockholm.

BELLO (Nic.), né à Mazzara en Sicile, a pub. des *Dialogues politiques*, et 2 vol. de panégyriq. imp. à Francfort en 1515.

BELLOC (J.-Louis), chirurg. m. à Agen en 1807, a donné à l'académie royale de chirurg. plus. *Mém.* sur son art, et pub. un *Cours de médecine légale*.

BELLOCATUS, médec. de Padoue, m. en 1575, a donné: *Consultationes pro variis affectibus; Lectiones medicæ practicæ*, Ulm, 1676, in-4.

BELLOCQ (Pierre), né à Paris en 1645, valet de chambre de Louis XIV, était en correspondance avec Molière, Racine et Boileau. Ses meilleurs pièces sont: *l'Eglise des Invalides*, poème; *Satire des petits maîtres et des nouvellistes*, 1702, etc.

BELLONE, déesse de la guerre, chez les Romains, fille de Phorcys et de Céto, sœur ou femme de Mars, préparait le char du dieu lorsqu'il allait à la guerre. On la confond avec Minerve.

BELLONI (Jean), chanoine de Padoue, m. en 1623. On a de lui; *Dissert. sur l'antre des Naïades*.

BELLONI (Paul), né à Valence-du-Pô, dans le Pavesan, professa le droit civil à Pavie, fut élu sénateur de Milan en 1619, président en 1621, et mourut le 20 avril 1625. Il a laissé plusieurs ouvr.: *In titulum de testamentis ordinandis*, Pavie, 1601, in-4; *De potestate eorum quæ incontinenti vel ex intervallo fiunt, libri II*, Pavie, 1618, in-fol.; Milan, 1621, in-4.

BELLONI (Fabio), frère du précédent professa le droit à Pavie et à Turin. On a de lui un ouvrage intitulé: *de Jure sui*, Pavie, 1617, in-4.

BELLONI (Jérôme), banquier de Rome, jouissait d'un grand crédit sous le pontificat de Benoît XIV, qui l'anoblit en 1750, en reconnaissance du service qu'il rendit à sa patrie par sa *Dissert.* sur le commerce, qu'il lui avait dédiée, opuscule trad. en français, La Haye, 1755, in-12.

BELLORI (Jean-Pierre), né à Rome en 1615, mort dans cette ville en 1696, antiquaire et bibliothécaire de la reine Christine de Suède. Le pape Clément X lui donna le titre d'antiquaire de la ville de Rome. Il forma une belle collection d'anti-

quités, de dessins, d'estampes, qui font partie du musée du roi de Prusse, et composa un grand nombre d'ouvrages en ital., sur les antiquités de Rome, avec fig., publ. de 1673 à 1700, et souv. réimp.; la *Vie* des peintres, archit. et sculpt. en, ital., Rome, 1672, in-4: *Descript.* des tableaux peints par Raphaël au Vatican, Rome, 1695, in-fol, très-recherchée des peintres.

BELLOROSIO (THOMAS), chanoine de Palerme, m. en 1535, est auteur d'un ouvrage de théologie, sur les 7 ordres d'anges qui entourent le trône de l'Éternel, Palerme, 1535, in-4.

BELLOSTE (AUGUSTIN), médecin français, né à Paris en 1654, fut nommé chirurgien de la duchesse douairière de Savoie. Il mourut en 1730. Son *Chirurgien de l'Hôpital* a été traduit en plusieurs langues. Les pillules qui portent son nom l'ont rendu plus populaire que d'autres médecins plus habiles.

BELLOVÈSE, prince gaulois, franchit le premier les Alpes, vers l'an 164, battit les Toscans, jeta les fondemens de la ville de Milan, et s'établit avec les Gaulois dans la Ligurie et l'Etrurie, d'où cette contrée prit ensuite le nom de Gaule cisalpine.

BELLOY (PIERRE de), avocat-général au parlement de Toulouse dans le 16e S., s'attacha au parti royaliste dans le temps de la Ligue, et soutint la cause d'Henri IV. Il a laissé divers ouvrages peu connus aujourd'hui. Les principaux sont: *Apologie catholique contre les libelles pub. par la Ligue*, 1688, in-8; *Examen du discours pub. contre la maison royale de France*, La Rochelle, 1587, in-8; *Moyens d'abus et de nullité de bulle du pape Pie V contre le roi de Navarre*, Cologne, 1586; *Recueil de pièces contre les jésuites*, de 1552 à 1624, in-8; *De l'orig. et institut. des divers ordres de chevalerie*, Montauban, 1604 et 1653, in-8.

BELLOY (PIERRE-LAURENT BUIRETTE de), de l'académie française, né à St-Flour en 1727, fut entraîné de bonne heure par une passion violente pour les lettres; ne pouvant s'y livrer librement à cause d'un de ses oncles, avocat au parlement, qui le destinait à la même profession, il prit le parti de voyager dans le nord, et y joua quelque temps la comédie. Mais cet oncle si sévère étant mort, il revint en France, et donna successivement ses tragédies de *Titus*, 1758; *Zelmire*, 1760; *le Siège de Calais*, 1765; *Gaston et Bayard*; *Gabrielle de Vergy*, et *Pierre le Cruel*. La chute de cette dernière lui causa un tel chagrin qu'il en mourut en 1775, à 48 ans. La meilleure de toutes est *le Siége de Calais*, qui eut un succès prodigieux, et lui valut, avec *Zelmire*, une médaille de Louis XV, qui ne fut décernée que cette fois. En général de Belloy entend assez bien la scène, mais il vise trop aux coups de théâtre, et son style est sentencieux et recherché. Son talent, répréhensible sous ces rapports, cependant est très-estimable; son caractère ne l'était pas moins: il a eu la gloire de mettre le premier sur la scène des sujets nationaux.

BELLOY (JEAN-BAPTISTE de), cardinal, archevêque de Paris, né en 1709 à Morangles, diocèse de Beauvais. A la mort de Belsunce, évêque de Marseille, la cour jeta les yeux sur M. de Belloy pour le remplacer. Au commencement de la révolution, il quitta Marseille pour se retirer à Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance. C'est dans cet asile qu'il traversa le règne de la terreur, sans essuyer aucun danger. A l'époque du concordat, il fut nommé archevêque de Paris, et cardinal l'année suivante. Il parvint à son année presque séculaire, sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse, et mourut en 1808.

BELLUCCI (J.-B.), né en 1506, peintre et ingénieur de Côme de Médicis, au service duquel il perdit la vie en 1541.

BELLUCCI (ANTOINE), peintre italien, m. en 1726, entendait très-bien la distribution de la lumière; les empereurs Joseph Ier et Charles VI se l'attachèrent. On voit de lui un excellent tableau dans l'église du St-Esprit à Venise.

BELLUCCI (JEAN-BAPTISTE), fils du précéd., marcha sur ses traces, mais fut loin de l'égaler.

BELLUCCI (THOMAS), botaniste ital. du 17e S., fut direct. du jardin de l'université de Pise, et professeur de botanique. Il en publia le catalogue des plantes sous le titre de *Plantarum index horti Pisani*, Florence, 1662.

BELLUTI (BONAVENTURE), théologien et philosophe italien du 17e S., professa successivement en Italie, en Allemagne et en Pologne, et donna *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer*, Venise, 1727; et des *Melanges de morale*, Catane, 1679, in-fol.

BELMISSERO (PAUL), poète latin du 16e S., né à Luni dans la Ligurie, enseigna et pratiqua la médecine à Bologne, d'où il passa en France auprès de François Ier, auquel il dédia plusieurs de ses poésies latines. On a de lui 36 *élegies*, intitulées *de Animalibus*; d'autres aussi en lat. sur la guerre contre les Turks, sans désignation d'année ni de lieu, mais évidemment imprimées à Paris vers 1534.

BELMONDI (N......), ancien directeur des contributions directes, chef des bureaux du cadastre au ministère des finances, m. en 1822, est auteur du *Code des contrib. directes*, ou *Recueil méthodique des lois, ordonnances, etc.*, *sur cette matière*, Paris, 1817-20. Il a travaillé aussi au *Journal de Paris*.

BELMONT (AIMERY de), troubadour, vécut à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, et chanta les charmes et le savoir de la comtesse de Soubiras. Sainte-Palaye a inséré dans son recueil une de ses pièces pleine de sentiment.

BELMONT (J.-ANT.), graveur né à Troyes en 1696, dont on a plusieurs *Vues* estimées.

BELMONTI (PIERRE), écrivain moraliste et poète italien, m. en 1492, auteur d'un ouvrage de morale, intit. *Institusione della sposa*, Rome, 1587, in-4.

BELON (PIERRE), médecin et naturaliste célèbre du 16e. S., voyagea en Palestine, en Grèce, en Arabie, en Egypte, et publia en 1553, une *relation* des observations qu'il avait faites dans ces contrées; elle a eu de nombreuses éditions. Ses autres ouvrages, peu connus aujourd'hui, furent estimés dans le temps pour l'exactitude et l'érudition. Les principaux sont: *De arboribus coniferis*, Paris, 1553, in-4; *Hist. nat. des oiseaux*, 1555, in-fol.; *Portraits d'oiseaux, serpens, hommes, femmes, etc., d'Arabie et d'Egypte*, Paris, 1557, 1618, in-4; *Hist. des poissons*, 1553, in-4, fig.; *De la nature et diversité des poissons*, en latin, 1553, et en français, 1555, in-fol.; *Hist. nat. des poissons marins*, ib. 1551, in-4; *Culture et connaissance des plantes*, ibid., 1558, in-8. Ce savant avait de plus trad. l'*Hist. des plantes* de Théophraste et de Dioscoride; mais ces traductions n'ont pas été imprimées, non plus qu'une *Hist. des serpens* du même auteur.

BELOSELSKY (le prince), m. à Pétersbourg en 1809, fut ambassadeur de Catherine II à la cour de Turin; ayant ensuite été disgracié, il s'en consola par l'étude des lettres, dont il se montra le protecteur éclairé, surtout à l'égard des Français. On a de lui: *De la musique en Italie*, 1778, in-8; *Poésies françaises d'un prince étranger*, pub. par Marmontel, 1789, in-8; *Dianyologie*, ou *Tableau de l'entendement*, in-8.

BELOT (JEAN), curé de Mil-Monts, né vers

la fin du 16e S., était adonné à l'étude des sciences occultes. Il publia en 1623, à Paris, l'*OEuvre des œuvres*, et autres écrits sur la stéganographie, la chiromancie, la mémoire artificielle, etc., rec. en 1 vol. in-8, Lyon, 1654.

BELOT (Jean), avocat du conseil privé de Louis XIV, né à Blois, a donné une *Apologie de la langue latine*. Il prétendait que les ouvrages de sciences ne devaient point être écrits en langage vulgaire.

BELOT (Octavie), née GUICHARD, et femme en 2e noces du président Durey de Meynières, se fit d'abord connaître par des traductions de div. romans anglais, et les *Reflexions d'une provinciale* à l'occasion du discours de J.-J Rousseau sur l'inégalité des conditions, 1756, in-8; des *Observ. sur la noblesse et le tiers-état*, Amsterdam, 1758, in-12. Elle publia ensuite, en 1765, l'*Histoire de la maison de Plantagenet sur le trône d'Anglet.*, trad. de l'anglais de Hume. Morte à Chaillot, en 1805.

BELOW (Bernard), méd. du roi de Suède au 17e S., est auteur de quelques écrits insérés dans les *Melanges des curieux de la nature*.

BELOW (Jacq.-Fréd.), fils du précédent, médecin et naturaliste suédois, né à Stockholm en 1669, fut premier médecin de Charles XII. Fait prisonnier après la bataille de Pultawa, il fut conduit à Moscow, où il exerça sa profession avec succès. M. en 1716. On a de lui deux *Dissertations* latines sur les divers genres de végétaux et sur la génération équivoque des animaux, 1706, in-4.

BELPRATO (J.-Vincent), comte d'Aversa, cultiva la poésie, mais se fit connaître davantage par ses traductions en italien du *Dialogue de Platon sur le mépris de la mort*; de l'*Hist. Romaine de Sextus Rufus*; des *OEuvres de Solin*, Venise, 1684, in-8.

BELPUSI (Th.), gentilhomme napolitain, embrassa les principes de la révolution française, et joua un rôle dans celle de Naples en 1798. Chargé de la défense de cette ville contre les Calabrois, il fut excepté de la capitulation accordée aux Français qui s'y trouvaient, jeté dans un cachot et condamné à mort la même année 1798.

BELSUNCE DE CASTEL-MORON (Henri-François-Xavier de), né en 1671, au château de la Force dans le Périgord. Devenu évêque de Marseille en 1709, il signala son zèle et sa charité dans la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721. La cour, pour le récompenser, lui offrit l'évêché de Laon, duché pairie, qu'il ne voulut point accepter. Il en fut dédommagé par deux riches abbayes, et le pape Clément XII l'honora du pallium. Il termina sa longue carrière en 1755.

BELSUNCE (le comte de), de la même famille, major en second du régiment de Bourbon, se trouvait en 1790 en garnison à Caen, et travaillait à y ramener la tranquillité, lorsqu'il s'éleva une émeute populaire dans laquelle il fut massacré. On a prétendu, sans aucun fondement, que Charlotte Corday fut sa maîtresse, et qu'elle ne donna la mort à Marat que pour venger celle de son amant.

BELTRAMI (Fabrice), prof. de rhétorique à Padoue, né à Sienne au 16e S., a écrit quelq. ouv. sur l'art poétique, les allégories, etc.; le seul qui ait été impr. a pour titre: *Discorso intorno alle imprese communi accademiche*, Pérouse, 1612, in-4, dans lequel il s'élève contre l'usage des écriv. du temps de prendre des noms supposés.

BELTRAND (Herm.-Dom.), habile sculp. espagnol du 16e S., se forma par l'étude de Michel-Ange, avec lequel on confondit souvent ses compositions, et embellit de ses statues l'Escurial et les palais de Madrid.

BELTRANO (Oct.), habile imprimeur et écriv. napolitain, a donné *Il Vesuvio*, poème; la *Breve descrizione del regno di Napoli*, Naples, 1640, in-4; et quelq. écrits sur l'alchimie, entièrement oubliés aujourd'hui.

BELURGER (Cl.), sav. hellén. et prof. de bel.-let. au collége de Navarre dans le 17e S., avait composé plusieurs ouv. sur la littérature grecque, et entre autres des *Comm.* sur Homère, qui se sont perdus dans un voyage qu'il fit à Alexandrie d'Egypte, où il m. On trouve de lui quelq. vers grecs en tête de l'édit. de Michel-Psellus, *De operatione dæmonum*, donnée à Paris par G. Gaulmin en 1615, et dans celle des *Ethiopiques* d'Héliodore, de Bourdelot, Paris, 1619, in-8.

BELUS, nom de plusieurs rois d'Orient, dont l'existence paraît douteuse. Le plus ancien est Bélus, roi d'Assyrie, père de Ninus, qui lui succéda et lui fit rendre les honneurs divins. — Un autre Bélus, père d'Egyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait en Phénicie vers l'an 1500 av. J.-C.—Hérodote parle d'un 3e Bélus, fils d'Alcée et père de Ninus, l'un des ancêtres des Héraclides, qui régnèrent en Lydie.

BELVÉDÈRE (André), peintre napolitain, dont les tableaux de fleurs et de fruits sont recherchés.

BELVESER (Aimeric de), poète bordelais, aut. de poésies, dont les MSs. se trouvent dans les bibl. d'Italie, et d'un poème intit.: *Amours de mon ingrate*, qu'il adressa à une dame italienne appelée Barbosa, qui avait pris le voile en 1264.

BELYARD. V. Belliard.

BELZÉBUT, dieu des habitans d'Ascalon, passait aux yeux des Juifs pour un démon.

BEMBO (Jean), doge de Venise, en 1615, sut faire respecter l'intégrité de la république, à la fois menacée par l'Autriche, l'Espagne et le roi de Naples, et m. en 1618.

BEMBO (Bern.), patricien de Venise, père du cardinal, s'acquitta dignement de plusieurs ambassades qui lui furent confiées, fut nommé podestat de Ravenne, et éleva un mausolée magnifique en l'honneur du Dante, qui y avait été enterré sans honneurs. Mort vers 1519.

BEMBO (Pierre), noble vénitien, l'un des plus célèbres auteurs italiens du 16e siècle. Après avoir étudié à Messine sous Constantin Lascaris, prit l'habit ecclésiast. Ce fut alors que ses poésies commencèrent à faire sa réputation et lui gagnèrent la faveur d'Alphonse d'Est, et de son épouse Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI. En 1512, il suivit à Rome Julien de Médicis (frère du card. Jean, qui depuis fut pape sous le nom de Léon X), et Jules II lui donna la riche commanderie de Bologne. Léon X nomma Bembo son secrétaire. Ce fut à cette époque qu'il fit connaissance de la belle Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. Les fonctions laborieuses de sa charge, ses travaux littér., qu'il n'avait point interrompus, ayant affaibli sa santé, il était allé prendre les eaux à Padoue, lorsqu'il apprit la mort de Léon X (1521). Se trouvant déjà pourvu de trois riches abbayes, de deux commanderies et d'autres bénéfices simples, il résolut de renoncer aux affaires, et passa quelq. années à Padoue, où il partageait sa vie entre la culture des lettres et le commerce de ses amis. En 1529, le sénat de Venise le chargea du soin d'écrire l'*hist.* de la républ. et le nomma bibliothéc. de St-Marc. Dix ans après, Paul III le fit cardinal. Il obtint ensuite le riche évêché de Bergame, et m. en 1547, âgé de soixante-dix-sept ans. Ses *OEuvres* ont été impr. à Venise en 1729, 4 vol. in-fol. Son mérite est universellement reconnu. L'imitation de Cicéron ou de Pétrarque se fait sentir dans sa manière; mais il passe néanmoins pour le restaurateur du bon style dans les langues latine et italienne.

BEMBO (Dardi), noble vénitien du 16e S., suivit d'abord avec honneur la carrière des armes, qu'il quitta pour celle des lettres, où il ne se distingua pas moins surtout par ses connaissances dans la langue grecque. On a de lui *Tutte le opere di Platone in lingua volgare tradotte*, 3 vol. in-fol. réimprimés à Venise, 1742, in-4, et autres *trad.* grecq. d'Isocrate, de Timée de Locres, de Théodoret, etc., imprimées aussi à Venise.

BÈME ou **BESME**, ainsi appelé parce qu'il était né en Bohême, mais dont le vrai nom était Charles Dianowitz, fut élevé par les Guises, et eut la principale part au meurtre de Coligny, dont il jeta le corps par les fenêtres. Ayant été pris par les protestans de Saintonge, il était parvenu à leur échapper; mais Berthauville, gouverneur de la place, l'atteignit, et délivra la terre de ce monstre.

BEMMEL (Guill. van), peintre holland., m. à Nuremberg en 1708, fut un bon paysag., et entendait fort bien la distribution de la lumière.

BEMMEL (Jean-Georges), se distingua comme peintre de batailles.

BEMMEL (Ch.-Sébast.), peintre allemand. né à Bamberg en 1748, excella dans le paysage, les vues de mer, les incendies.

BÉNADAD, nom de plusieurs rois de Syrie. Le premier, appelé Adad par l'écriv. Josèphe, était fils d'Æsion, et secourut Asa, roi de Juda, contre Baosa, roi d'Israël, 948 ans av. J.-C. Le deuxième, fils et successeur du précéd., tua Achab, roi d'Israël, dans une bataille. Un troisième succéda à Hazaël, son père, l'an 368 av. J.-C., et fut vaincu trois fois par Joas, fils de Joachaz, roi d'Israel.

BENAI, poète persan qui vivait vers 1512 de J.-C. (918 de l'hégyre), jouit d'une grande réputation près des princes de Mawaralnahr (Transoxane). On lui attribue deux poèmes int.: *Behram et Behrouz*, et la trad. en vers persans d'un poème int.: *Medjma algharyb*; un recueil de *ghaseles* ou chansons, etc.

BENALCAZAR (Sébast.), cap. espagnol, seconda Pizarre dans la conquête du Pérou, s'empara de Quito vers 1535, en fut nommé gouverneur, et resta fidèle au parti du roi. Il passa ensuite au gouvernement du Popayan, dans lequel, après avoir eu à soutenir une longue guerre contre Almagro et Gonzale Pizarre, qui le fit prisonnier, il fut confirmé par Charles-Quint, et m. vers 1550, avec la réputation d'un des plus braves conquérans espagnols.

BENAMATI (Guidobalde), poète ital. du 17e S. m. à Gubbio, sa patrie, en 1653, était membre des academ. de son temps, et attaché aux princes Farnèse et aux ducs d'Urbin. On a de lui *la Vittoria navale*; *Il Trivisano*, poèmes héroïques; *la Pastorella d'Etna*, imp. à Venise, de 1627 à 1646.

BENANA, poète arabe, m. à Bagdâd en 400 de l'hégyre, a composé un recueil de poésies estimées.

BEN ASCHER et **BEN NEPHTALI**, savans rabbins juifs de Tibériade, inventèrent les points-voyelles dans la langue hébraïque.

BENASCHI (J.-B.), peintre et grav. piémontais, m. à Naples en 1690, dont on a des grav. à l'eau forte très-estimées.

BENAT (Franç.-Gér.), littérat., né à Marseille dans le 18e S., dont on a des fragmens choisis d'éloquence, 1755, 2 vol. in-12, réimp. depuis sous ce titre: *l'Art oratoire en exemples* ou *Choix de morceaux d'éloq*, etc. 1760, 4 vol. in-12.

BENAVIDÈS (Vincent de), peintre espag., m. à Madrid en 1706, réussissait dans les sujets de perspective et d'archit., et peignit à fresque une *chapelle* de l'église de la Victoire à Madrid, et divers palais de cette ville.

BENASECH (Pierre), grav. angl. du 18e S., dont on a plusieurs marines et paysages d'après Vernet, Lucatelli et Diœtricht.

BENBOW (Jean), amiral anglais, l'un des plus habiles marins de sa nation, fut d'abord employé sous Guillaume III à de fréquentes courses dans la Manche pour inquiéter le commerce français, tint quelque temps Jean Bart bloqué dans Dunkerque et croisa devant ce port, d'où l'on craignait qu'une armée d'invasion ne sortît. Il eut ensuite le commandement d'une escadre pour les Indes occid. destinée contre la France. Arrivé en novembre 1701 à la Barbade, il rencontra une escadre franç. commandée par Ducasse: l'engagement fut terrible; mais Benbow, quoique bien supérieur en forces, ayant eu la jambe cassée, et le plus gr. nomb. de ses capitaines l'ayant abandonné, la flotte française ne put être entamée. Il m. peu après à la Jamaïque des suites de ses blessures. — Son fils John, aussi marin, commandait en qualité de contre-maître en 1701 un vaisseau de la compagnie orientale des Indes, qui, en revenant du Bengale, échoua sur les côtes de Madagascar. Il parvint avec ses compagnons par un coup d'audace à faire prisonnier le roi de cette partie de l'île, et à l'échanger ensuite contre des armes dont ils se servirent pour leur défense, et pour effectuer leur retour en Angleterre.

BENCE (Jean), orator., mort à Lyon en 1642, connu par des *Comment. sur le Nouveau-Testament*, Lyon, 1699.

BENCI (Franc.), jésuite italien, m. à Rome en 1594, orat. et bon poète lat., a donné des *Annales* de sa société de 1586 à 1591, Rome, 1589; des *poèmes* héroïques sacrés, Anvers, 1602, etc.

BENCIUS ou **de BENCIIS** (Hug.), méd., plus connu sous le nom de Hug. de Sienne, m. à Rome en 1438, est aut. d'un *Comment.* latin sur Hippocrate et Galien, Venise, 1418 et 1523, in-fol.; un autre sur Avicenne, ib. 1517, in-fol.; *Conseils sur toutes les maladies*, en latin, ib., 1518, in-fol.; un autre sur Galien, ib., 1522, in-fol.; deux autres sur Avicenne, ib., 1523, 2 vol. in-fol. — Franç., son fils, professa la médec. à Padoue avec distinction, et m. en 1487.

BENCIVENNI (Jos.), écriv., mort à Florence en 1808, était directeur de la galerie de cette ville, dont il donna la *description*. On lui doit aussi la *Vie du Dante*, ouv. estimé.

BENDA (Georges), music. et composit. allem., maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha, né en Bohême en 1721, s'est fait un nom par ses opéras d'*Ariane à Naxos*, *Médée*, *Roméo et Juliette*, 1778; *Pygmalion*, 1780; *Orphée*, 1787, où l'on admire un chant original, de riches accompagnemens, et par des *symphonies* estim., des *morceaux sacres*, etc. M. en 1795. Ses frères, Joseph et Franç., furent deux célèbres violons allemands et maîtres des concerts du roi de Prusse, Frédéric II; le premier a composé plusieurs *solos* et morceaux de musique estimés.

BENDELER (Salomon), habile chanteur allem. et music. attaché au duc de Brunswick, m. en 1724, avait une voix de basse taille d'une beauté et d'une force extraordinaires.

BENDER (Blaise-Colombau), général autrich., né dans le Brisgaw en 1713, s'éleva successivement par son mérite du rang de simple soldat aux grades de major, colonel et général-major, lieutenant-général, gouverneur du château de Luxembourg et de feld-maréchal en 1790. Chargé du commandement en chef de l'armée des Pays-Bas en 1789, malgré son grand âge, il fut récompensé de ses services par le grand cordon de Marie-Thérèse et par le gouvernement de la Bohême, et m. en Moravie à 85 ans.

BENDER, ville de Turquie dans la Bessarabie, célèbre par la défense du roi de Suède, Charles XII, qui s'y était retiré après sa défaite à Pultawa, et qui ne se rendit que quand la maison où il s'était retranché avec quelques domestiques fut réduite en cendres.

BENDISH (Brigitte), petite-fille d'Olivier Cromwell, lui ressemblait autant par le caractère que par la figure; elle mena la vie la plus agitée et la plus extraordinaire à Yarmouth, où elle fit un grand nombre de charités et de fondations utiles.

BENDLOWES (Edouard), poète anglais, m. en 1676, dont on a *Théophile* ou le sacrifice de l'amour. Lond., 1652, in-fol.; *Sphynx theologica*, Cambridge, 1626, in-8.

BÉNÉDETTE (J. Ben. CASTIGLIONE), peintre italien, né à Mantoue en 1670, prit des leçons de van Dyck, Titien, Paul Véronese, et peignit d'une manière distinguée l'histoire, le paysage, les marchés, mais surtout des vendanges, des campagnes remplies d'ouvriers, des troupeaux, etc., qui étaient ses ouvrages favoris; il excellait également dans la gravure à l'eau forte. Son frère Salvatore et son fils François marchèrent sur ses traces.

BÉNÉDETTI ou BENEDICTI (Alex.), célèbre médecin du 15e S., né à Legnano, prof. la médecine à Padoue, où il resta jusqu'en 1495, et s'établit ensuite à Venise. Tous ses ouvrages latins sur l'anatomie et la médecine, etc., ont été réunis sous le titre *d'Opera omnia in unum collecta*, Venise, 1543, in-fol., et Bâle, 1539, in-4, *ib.* 1549 et 1572, in-fol.

BENEDETTI (Jul.-Ces.), médecin napolitain du 17e S., a publié *de Pepasmo et aquilâ*, 1636, in-8; *de Loco in pleuritide*, Rome, 1644, 1693, in-8.; *Epistol. medicin.*, Lisbonne, ibid., 1649; *Consultat. medicin. opus*, Venise, 1650, in-4.

BENEDETTI (Pierre de), poète ital. du 17e S., auteur d'une tragédie pastorale, intit. *Il magico legato*. Venise, 1607; et d'une traduction des *Odes d'Horace* en italien, en société avec Othon Vœnius. Anvers, 1612, in-4.

BENEDETTI (Antoine), savant italien, mort en 1788, prof. de rhétorique à Rome, a donné div. *Dissertations sur des médailles grecques non encore décrites*, Rome, 1777.

BENEDETTO da Rovezzano, sculpteur italien, travailla avec le Sansovino à décorer la cathédrale de Florence, éleva un magnifique mausolée en l'honneur de St-Gualbert, fondateur du monastère de Vallombreuse, et passa ensuite en Angleterre au service d'Henri VIII. Mort vers 1550.

BENEDICTIS (J.-B. de'), jésuite, philosophe péripatéticien du 17e S., enseigna la philosophie à Lupia, à Naples, où il fut un des plus grands adversaires du cartésianisme, et se retira à Rome, où il m. en 1706. Il pub. en faveur de la philosophie péripatéticienne: *Analecta poetica*, Naples, 1689; *Philosophia peripatetica*, Venise, 1723, trad. ital. des *Entretiens de Cléanthe et Eudoxe* par le P. Daniel sur les *Lettres provinciales*, Naples, 1695.

BENEDICTUS (Jean), méd. allemand du 16e S., exerça sa profession en Italie et en Pologne. On a de lui: *Libellus de causis et curat. pestilentiæ*, Cracovie, 1552, in-8. Un autre ouvr. latin sur une épidémie qui affligea l'Allemagne en 1530, *ib.*, 1530, in-8.

BENEFIAL (Marc), peintre italien né à Rome en 1684, a peint un grand nombre de tableaux pour les égl. d'Italie. On en cite deux qu'il fit pour le dôme de Viterbe, et un martyre de saint Saturnin qui passe pour son chef-d'œuvre.

BÉNETON DE MORANGES de Peyrins (Et.-Cl.), écriv. franç., mort à Paris, en 1752, a donné une *Histoire de la guerre*, 1741, in-12, et plusieurs *Dissert.* sur les tentes, enseignes de guerre, etc.; un *Eloge de la chasse*, 1733, in-12.

BENETTI (J.-Domin.), méd. italien, né à Ferrare dans le 17e S., fut prof. à l'université de Ferrare, et médecin du duc de Mantoue. On a de lui un traité intitulé: *Corpus medico-morale*, etc., Mantoue, 1718, in-4.

BÉNÉVENT (Jérome de), trésorier de France au 17e S., est aut. de plusieurs *Discours*, *Harangues et Oraisons* funèbres sur Henri IV, les card. de Joyeuse et de Gondy, sur madame de Lionne, etc., impr. à Paris, de 1608 à 1616.

BENEVOLI (Antoine), chirurgien italien, né en 1685, exerça dans l'hôpital de Sainte-Marie de Florence, s'acquit de la réputation par son habileté à guérir les maux d'yeux et les hernies. Il a écrit: *Lettera sopra la cataratta glucomatosa*, in-8, Florence 1722 et autres; *Dissertations* sur son art, imprimées dans la même ville, de 1724 à 1747.

BÉNÉZECH (Pierre), né à Montpellier en 1745, fut appelé au ministère de l'intérieur lors de l'installation du directoire en 1797, et remplacé au mois de septembre de la même année par M. François de Neufchâteau. Nommé ensuite conseiller d'état et préfet colonial à St-Domingue, lors de l'expédition du général Leclerc en 1802, il y mourut la même année.

BENEZET (saint), berger du Vivarais, se crut inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon, et conduisit en partie cette utile entreprise, qui fut achevée en onze années. Il fut le fondateur d'une communauté d'hospitaliers dont l'objet était de construire des ponts sur le Rhône, et de servir dans les hôpitaux les ouvriers malades; ce qui les fit nommer les frères *pontifes*. Le Pont-du-St-Esprit est un monument de leurs travaux. Benezet, mort en 1184, est honoré comme saint le 14 avril.

BÉNÉZET (Antoine), célèbre philanthrope, né à Saint-Quentin, d'une famille protestante, la suivit à Philadelphie lors de la révocation de l'édit de Nantes, adopta la doctrine des quakers, et fut un des premiers défenseurs de la liberté des nègres. Il publia à cet effet plusieurs *Mémoires* adressés à la Grande-Bretagne, impr. en 1767, et mourut en 1784, regardé comme le défenseur le plus ardent de l'humanité, *voy. les Mémoires sur sa vie*, par Robert Vaux, abrégé de l'ouvrage original, traduit de l'anglais, Paris, 1824, in-12.

BENGEL (Jean-Alb.), savant théol. allemand protestant, est le premier qui ait osé traiter en totalité la critique des écrits du Nouveau Testament, né en 1687, dans le Wurtemberg, était très-savant dans la langue grecque et d'une vaste érudition. On a de lui: *Novum Testamentum græcum*, avec des commentaires, Tubingen, 1790; une explication de l'Apocalypse, Stuttgard, 1746; et autres écrits où il n'est qu'enthousiaste.

BENGI (Ant.), jurisconsulte du 16e S., succéda au célèbre Cujas dans la place de professeur en droit de l'univ. de Bourges; son mérite fut récompensé par plusieurs charges honorables qu'il remplit dans cette dernière ville. Il avait composé un *Traité des bénéfices* que sa mort laissa imparfait, mais qui fut terminé par son petit-fils, et publié à Paris en 1659.

BENGTSON (Jean), archev. d'Upsal en 1448, précipita deux fois du trône de Suède Charles Canutson Bonde, qu'il vainquit dans une bataille rangée. Il rappela d'abord à la couronne Christian d'Oldembourg, que les Danois avaient élu; mais à la suite de nouveaux troubles, il se ressaisit du pouvoir et gouverna quelque temps sous le nom d'administrateur; mais sa dureté l'ayant fait détester, Charles fut rappelé pour la troisième fois, et se maintint sur le trône jusqu'à sa mort.

BÉNI (Paul), littérateur et habile critique italien, né dans l'île de Candie en 1552, fut élevé à Gubbio, prit l'habit de jésuite qu'il quitta ensuite, et fut successivement secrétaire du duc d'Urbin, professeur de philosophie à Pérouse, de théologie à Rome, et de belles-lettres à Padoue, où il m. en 1625. Ses ouvrages les plus connus sont: *Com-*

parazione di Omero, *Virgilio e Tasso*, Padoue, 1607, dans lequel il donne la palme au dernier; l'*Anti-Crusca*, où il soutient, contre l'acad., que l'ancienne langue italienne du 14e S. est grossière, et que celle du 16e est seule noble et régulière, Padoue, 1612, in-4; *Rime diverse*, ibid., 1614; *Orationes quinquaginta*, ibid., 1613, in-4; *des Dissertations*, *des Commentaires latins* sur Platon et Aristote, des notes sur Virgile, Salluste, et des *Critiques* sur Aristote et le Tasse; *un Traité* latin sur l'histoire de Venise, 1614, in-4, etc. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 5 vol. in-fol., Venise, 1622.

BÉNIGNE (saint), martyr et apôtre de Bourgogne, fut martyrisé dans les Gaules, vers le 2e S. Saint Grégoire, év. de Langres, fit bâtir sur son tombeau une église qui fut l'origine de l'abbaye de St-Benigne de Dijon.

BÉNIGNO (CORNEILLE), né à Viterbe dans le 15e S., a publié une édition de la *Géographie de Ptolémée*, Rome, 1507, et une autre de Pindare avec les scolies, Rome, 1515.

BENINCARA (ANDRÉ), aut. de quatre cartes géographiques dressées en 1476, et qui représentent les quatre parties du monde, bien qu'à l'époque où elles ont paru, l'Amérique n'eût pas été découverte; ce qui porte à croire que l'aut. en soupçonnait l'existence, ou qu'il a voulu représenter l'île Atlantique dont parle Platon.

BENINCORI (N....), musicien et compositeur italien, se fixa sur la fin de sa carrière à Paris, composa la musique de plusieurs opéras de Feydeau, et termina celle de *la Lampe merveilleuse*, que Nicolo avait laissée imparfaite. Il a aussi beaucoup travaillé pour la musique instrumentale: ses œuvres ont paru à Paris en 1809. Mort en 1821.

BENINI (VINCENT), savant médecin né à Cologne en 1713, et mort en 1764, pratiqua son art à Padoue où il avait une imprimerie; on a de lui des *Commentaires* sur Celse; *des Observations* sur le poëme d'Alamanni, intitulé *la Culture*, Padoue, 1745; et une trad. en vers sciolti de *la Syphilis* de Fracastor.

BENIOWSKI (MAURICE-AUGUSTE, comte de), aventurier célèbre, naquit en Hongrie en 1741. appelé par sa naissance et sa fortune à jouer un rôle honorable sur la scène du monde, les circonstances, et peut-être aussi son caractère, le jetèrent dans les intrigues et les aventures extraordinaires. Entré de bonne heure au service de l'empire, il le quitta pour se rendre en Pologne auprès de l'un de ses oncles, Staroste de Lithuanie. Retourné en Hongrie, il en fut banni, revint en Pologne, voyagea en Hollande et en Angleterre, devint ensuite un des chefs de la confédération formée en Pologne vers 1768, fut fait prisonnier par les Russes et exilé au Kamtschatka en 1770. Il parvint à briser ses fers, s'empara de la forteresse où résidait le gouverneur russe, et fit prêter serment par les habitans du pays à la confédération polonaise. Embarqué ensuite sur une corvette, il parcourut les mers de la Chine, aborda au Japon, gagna les établissemens français dans l'Inde, fut ramené en Europe par un vaisseau français, et accueilli par le cabinet de Versailles, auquel il remit les archives du Kamtschatka qu'il avait emportées. Ayant projeté de former un établissement à Madagascar, il débarqua dans cette île à la tête de 4 à 500 aventuriers, en 1774. Il en fut chassé par les insulaires; revint en Europe, fit à l'Angleterre des propositions qui furent peu accueillies, et débarqua une seconde fois à Madagascar avec quelques aventuriers anglais, pour s'emparer de l'établissement que la France avait dans cette île. Des troupes étant arrivées de l'Ile-de-France, il fut tué le 23 mai 1786, dans une redoute où il s'était retranché, et qu'il défendit avec une grande intrépidité. Les voyages et mémoires de Béniowski, rédigés par J.-H. de Magellan, ont été publiés par M. Noël, Paris, 1791, 2 vol. in-8.

BENIVIENI (DOMINIQUE), sav. théologien de Florence au 15e S., professa la dialectique dans l'université de Pise, et fut chanoine de Florence. Il publia, pour la défense de Jérôme Savonarole, fameux dominicain, divers écrits pleins de crédulité, entre autres, *Trionfo della Croce*, Florence, 1496, in-4.

BENIVIENI (ANTOINE), frère du précédent, cultiva également les lettres, et fut médecin de profession. On lui doit: *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*, Florence, 1507.

BENIVIENI (JÉRÔME), le dernier des trois frères se distingua comme poète ital., et ramena vers la fin du 15e S. l'étude de cette langue, qu'on négligeait pour celle du grec et du latin. Il fut secrétaire du vertueux Pic de la Mirandole, qui lui donna l'administration de ses aumônes. On a de lui une traduction ital. du livre *De simplicitate vitæ christianæ*, de Savonarole, dont il embrassa aussi la défense; des *Poésies* estimées sur des sujets pieux; des *Canzone*; des *Odes*, réunies dans un vol. sous le titre d'*Opere Hier. Benivieni*, Venise, 1524, in-8.

BENJAMIN, le dernier des douze fils de Jacob. Son père n'avait point voulu l'envoyer en Egypte avec ses frères; mais Joseph, alors gouverneur de l'Egypte, le retint auprès de lui. Benjamin fut chef d'une des douze tribus.

BENJAMIN (St), diacre, fut emprisonné par ordre de Varanes V, roi de Perse, et souffrit le martyre l'an 424 de J.-C. L'église honore sa mémoire le 31 mars.

BENJAMIN DE TUDÈLE, rabbin né à Tudela dans la Navarre en 1173, entreprit de visiter les div. synagogues répandues dans l'univers pour en connaître les mœurs et les cérémonies. La *Relation* de ses voyages a été impr. à Constantinople en 1543, in-8, trad. en français, et publ. en 1734 par J.-P. Baratier, 2 vol. in-12.

BEN-JOHNSON. V. JOHNSON (Benjamin).

BENKENDORF (ERNEST-LOUIS de), général de cavalerie, né à Anspach en 1711, servit avec distinction dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse pendant la guerre de sept ans, décida le gain de la bataille de Kollin contre Frédéric II, eut part à la prise de Schweidnits, à l'affaire de Breslau, et s'acquit dans toute cette guerre l'estime générale par sa bravoure et son affabilité. Il est m. en 1801, après 60 ans de glorieux services.

BENKENDORF (CH-FRÉD. de), habile économiste allemand, m. à Blumenbach en 1788, a composé un grand nombre d'ouvrages utiles à la science et précieux pour les faits qu'ils contiennent, entre autres: *Materiaux pour servir à l'economie rurale*, 7 vol. in-8, Berlin, 1771-85; *Catéchisme universel d'agriculture*, ibid., 1776 et 1785, etc.

BENNET (HENRI), comte d'ARLINGTON, ministre de Charles II, et pair d'Angleterre, m. en 1685, se distingua d'abord par son attachement à la cause du malheureux Charles Ier, émigra en France sous le protectorat, et revint à la restauration dans sa patrie, où Charles II le combla d'honneurs et de dignités, et l'employa dans les affaires les plus importantes.

BENNET (THOMAS), savant théologien anglais et orientaliste, né à Salisbury en 1675, connu par ses écrits de controverse dirigés contre la doctrine catholique et les communions séparées de l'église anglicane. M. à Londres, vicaire d'une paroisse de cette ville, en 1728. On a de lui des *réfutations* du papisme et du quakérisme, Cambridge, 1701,

1702, etc.; une *Grammaire* hébraïque, Londres, 1726, très-estimée.

BENNET (Robert), autre théologien anglais non conformiste, mort à Réading en 1681. On a de lui une *concordance* théologique des mots synonymes de l'Ecriture.

BENNET (mistriss), anglaise, est aut. d'*Anna* ou l'*Héritière galloise*, 4 vol. 1784, trad. par Fontenelle; *Agnès de Courcy*; *Rosa*, etc.

BENNET (Christophe), méd. anglais, né dans le comté de Sommerset en 1617, m. en 1653, est aut. de *Theatri tabidorum vestibulum*, etc., Lond., 1654, in-8; *Exercitationes diagnosticæ*, ibid., in-8.

BENNING (Jean BODECHER), écriv. holland., mort à 36 ans, en 1642, à Leyde, où il professait la philosophie avec distinction. Ses *discours* lat., *satires*, et autres *poesies*, avaient été publ. à Leyde en 1637, 1 vol. in-12.

BENNING (Jean), président de la cour provinciale de Luxembourg, m. en 1638, est aut. d'une *Histoire du duché de Luxembourg*.

BENNINGER (Jean-Nic.), méd. du 17e S., a donné: *Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque*, Monsbelgardi, 1673, in-8.

BENNON, chanoine de Strasbourg au 10e S., se retira dans un désert où il rétablit le monastère d'Einsidlen. Appelé ensuite à l'évêché de Metz par Henri, roi de Germanie, il fut mal accueilli par le peuple, et retourna dans sa première solitude, où il m. en 957.

BENNON (St), archev. de Meissen en Allemagne, m. en 1107, fut canonisé en 1523, ce qui donna lieu à Luther d'exercer sa bile dans un écrit intit. *la nouvelle idole de Meissen*, réfuté par J. Emser.

BENNON, écriv. allemand du 11e S., nommé cardinal par l'anti-pape Guibert, publia contre les papes Sylvestre II, Grégoire VI et Grégoire VII des *satires* dictées par l'animosité, et qui lui ont valu depuis les éloges des protestans.

BENOIT (St), *Benedictus*, l'un des premiers instituteurs de la vie monastique en Occident, né en 480 près de Nursie, se retira dans le désert de Sublaco, où il bâtit douze couvens; alla en 529 au Mont-Cassin, où il fit bâtir un célèbre monastère sur les ruines d'un temple d'Apollon, et fonda l'ordre des bénédictins, pour lequel il composa une règle qui passe pour la plus parfaite des règles monastiques. Il m. au Mont-Cassin vers 543.

BENOIT (St), bénédictin anglais, m. en 690, travailla avec zèle aux progrès du christianisme en Angleterre, y établit le chant grégorien et les cérémonies romaines. Sa *Vie* a été écrite par Bède.

BENOIT (St), réformateur de la discipline monastique en France, m. en 821, fonda l'abbaye d'Aniane, et fut en France ce que St Benoit l'ancien avait été en Italie. Il a écrit: *Codex regularum*, impr. à Rome, 1661, et Paris, 1663.

BENOIT Ier ou BONOSE, né à Rome, succéda à Jean III en 574, montra beaucoup de charité pendant que la famine et les Lombards désolaient Rome, et mourut en 578.

BENOIT II, Romain, succéda à Léon II en 684, et mourut en 685.

BENOIT III, Romain, élu en 855, malgré sa résistance, souffrit avec patience les indignités de l'anti-pape Anastase, et mourut en 858.

BENOIT IV, Romain, élu en 900, m. en 904.

BENOIT V, élu en 964, la même année que l'anti-pape Léon VIII fut fait prisonnier par l'empereur Othon, à la prise de Rome, et fut conduit à Hambourg, où il mourut en 965.

BENOIT VI, Romain, élu en 972, fut mis en prison et étranglé en 974 par le cardinal Boniface, qui se plaça sur le Saint-siége après lui.

BENOIT VII, élu en 975, succéda à Donus II et mourut en 984, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus.

BENOIT VIII, né à Tusculum, élu en 1012, était d'abord évêque de Porto. Il implora le secours de l'empereur Henri II contre l'anti-pape Grégoire, défit les Sarasins en Italie, fit la guerre aux Grecs dans la Pouille, et m. en 1024. Il avait exigé de l'empereur Henri II, en le couronnant, un serment de fidelité.

BENOIT IX, élu en 1033, fils d'Albéric, comte de Frescati et neveu du pape Jean XIX, son prédécesseur, se fit chasser du trône pour ses excès en 1044, et y fut replacé par la puissance des comtes de Frescati. Il m. en 1048.

BENOIT X, élu en 1058, fut d'abord év. de Vélétri. Il eut des démêlés avec Nicolas II. Quelques-uns ne le comptent pas au nombre des papes.

BENOIT XI (St), nommé d'abord Nicolas Boccasini, fils d'un notaire de la ville de Trevise, fut élu général des dominicains en 1296. Nommé pape en 1303, il annula les bulles de Boniface VIII contre Philippe-le-Bel, et révoqua la condamnation des Colonnes. Dans ce haut rang il ne rougissait point de son obscure origine, il reçut devant toute la cour romaine sa mère vêtue de haillons. Il mourut de poison à Pérouse en 1304, après avoir gouverné l'église avec sagesse. On a de lui quelques *Commentaires* sur l'Ecriture.

BENOIT XII, fils d'un meunier de Saverdun, entra d'abord dans l'ordre de Cîteaux, devint doct. de Sorbonne, abbé de Fond-Froide, évêque de Pamiers, puis de Mirepoix, fut nommé cardinal en 1327, et enfin élu pape à Avignon en 1334. Il confirma les censures portées contre Louis de Bavière, et condamna les Fratricelles. Dans la collation des bénéfices il préféra toujours le mérite, réforma les ordres religieux, et mourut à Avignon en 1342.

BENOIT, fameux antipape espagnol, appelé auparavant Pierre de Lune, étudia d'abord la jurisprudence, puis embrassa le métier des armes, se livra ensuite aux études théologiques, et devint archidiacre de Saragosse, prévôt de Valence en Espagne, enfin cardinal en 1375. Clément VII l'envoya comme légat en Espagne, puis en France; et après la mort de ce pape il fut élu à sa place en 1394, et prit le nom de Benoît XIII. Sollicité par les cardinaux et les évêques de donner sa démission, il refusa de le faire, quoiqu'il en eût donné la promesse. On l'arrêta à Avignon, mais il trouva moyen de s'échapper, persista à faire valoir ses prétentions, et fut déclaré schismatique par les conciles de Pise et de Constance. Il m. à Peniscola dans le royaume de Valence en 1423, à 90 ans.

BENOIT XIII, né en 1649, de Ferdinand des Ursins, prit l'habit de dominicain à Venise en 1667, fut nommé cardinal en 1672, archevêque de Manfrédonia en 1675, de Césène, en 1680, de Bénévent, en 1685, et pape en 1724. Il s'acquitta honorablement de tous ses devoirs comme évêque et pape, tint plusieurs synodes et conciles, dont le plus célèbre est celui de 1725, où il confirma la bulle *Unigenitus*. Il approuva ensuite la doctrine des thomistes sur la grâce et la prédestination, et m. le 21 février 1730, à 81 ans. Ses *Sermons* ont été imprimés à Florence, 1728, in-fol.

BENOIT XIV, né à Bologne en 1675, élu en 1740, avait été d'abord chanoine de la basilique de St-Pierre, puis archevêque de Théodosie, évêque d'Ancône, cardinal en 1728, archev. de Bologne en 1731. Il tâcha de calmer les dissensions de l'église, protégea les arts et les sciences, fonda à Rome plusieurs académies, vengea la mémoire du cardinal Noris, publia une bulle contre les cérémonies chinoises, et voulut réformer les jésuites. Il était très-versé dans l'histoire des antiquités ecclésiastiques; et, quoiqu'austère dans ses mœurs, il était gai dans

sa conversation. Il m. en 1758, à 83 ans, laissant plusieurs ouvrages qui forment 16 vol. in-fol., et dont les principaux sont : le *Traité de la béatification et de la canonisation* ; le *Traité du sacrifice de la messe* ; les *Institutions ecclésiastiques*.

BENOIT, écrivain anglais du 12ᵉ S., fut d'abord prieur du monastère de Cantorbéry, reçut ensuite des rois Henri II et Richard Iᵉʳ l'abbaye de Peterborough et la charge de chancelier. On a de lui la *Vie* de Henri II et Richard Iᵉʳ, Oxford, 1735, 2 vol.

BENOIT (J.-B), mathématicien, né à Florence au 15ᵉ S., a rétabli, selon l'histor. de Thou, la gnomonique en Europe.

BENOIT (GUILL.), jurisc., professeur en droit à Cahors, et conseiller au parlement de Toulouse, m. en 1520, est aut. d'un *Traité sur les testamens*, 1582, in-fol.

BENOIT (ZACHARIE), chartreux ital., né à Vicence dans le 16ᵉ S., a écrit une *Vie de St Bruno* en vers.

BENOIT (JEAN), docteur en théologie, m. curé à Paris en 1573, a fait des *Notes* marginales en lat. sur la Bible, Paris, 1549, in-fol. Cette édition, connue sous le nom de *Bible de Benedicti*, a été souvent réimprimée. Il a terminé les *Scolies* de Jean Gagny sur les évangiles et les actes des apôtres.

BENOIT (RENÉ), curé de St-Eustache à Paris, né à Savenières près d'Angers en 1521, fut d'abord le confesseur de Marie Stuart, et l'accompagna en Ecosse. En 1569 il fut nommé curé de St-Eustache ; on l'appela le pape des Halles, parce qu'il avait la plus grande influence sur ses paroissiens. En 1588 il fit imprimer une traduct. française de la Bible, dont l'édition est aussi belle que bien soignée; on lui reprocha de s'être servi de la version de Genève, en y changeant quelques mots. Il fut exclu de la faculté de théologie ; et la censure fut ratifiée par Grégoire XIII. Lorsque la faction des seize se fut rendue maîtresse de Paris, il se retira dans le camp de Henri IV, qui le choisit ensuite pour son confesseur. Ce prince le nomma à l'évêché de Troyes ; mais les ligueurs lui firent refuser ses bulles. Après avoir joui onze ans du revenu de son évêché, il fut obligé de s'en démettre en 1604, et m. à Paris en 1608. Le plus curieux de ses ouv. est celui qu'il fit en faveur d'un de ses amis. Il y prétend que, le concile de Trente n'étant pas reçu en France, ce concile ne suffit pas pour faire condamner les protestans comme hérétiques.

BENOIT (le P.), dominic. du 17ᵉ S., est auteur d'une *Hist. des Albigeois et des Vaudois*, Paris, 1691, in-12.

BENOIT (ELIE), ministre protestant, né à Paris en 1640. Réfugié à Delft après la révocation de l'édit de Nantes, il fut pasteur de l'église wallonne jusqu'à sa mort arrivée en 1728. On a de lui plus. ouv. estimés des protestans, et dont le principal est l'*Histoire de l'édit de Nantes*, Delft, 1693-96, 5 vol. in-4. Elle est souvent infidèle, mais les pièces justificatives en sont intéressantes.

BENOIT (le P.), savant maronite, né en 1663 à Gusta dans la Phénicie. Il alla faire ses études à Rome, et retourna en Orient pour y prêcher la doctrine catholique. L'église maronite d'Antioche l'envoya une seconde fois en députation à Rome pour y terminer quelques procès. Il remplit cette mission et se disposait à retourner dans son pays, lorsque le duc de Florence l'attira dans cette ville afin d'arranger les caractères que Ferdinand de Médicis avait fait fondre pour l'imprimerie des livres écrits en langues orientales, et de diriger l'impression de ces mêmes livres. Il se fit jésuite à l'âge de 44 ans. Clément XI l'appela à Rome pour l'associer aux savans qui étaient chargés de revoir et corriger le texte des livres sacrés. Il y mourut en 1742.

BENOIT (MICHEL), jésuite franç., né à Autun en 1715, dirigea principalement ses études sur les mathématiques, l'astronomie, la physique, ce qui le fit choisir pour faire partie de la mission de Pékin, où il arriva en 1745; fut chargé par l'emper. Kieng-Long d'exécuter plusieurs travaux hydrauliques, fit connaître à ce prince les usages du télescope à réflexion, ceux de la machine pneumatique, la gravure au burin et à l'eau-forte, les presses en taille-douce, etc. Mort à Pékin en 1774.

BENOIT (JÉRÔME), grav. franç., né à Soissons en 1721, et m. à Londres en 1770, a gravé plusieurs sujets de batailles et autres, et des estampes pour des libraires.

BENOIT (F.-A.-P. DE LA MARTINIERE, femme), morte dans les dernières années du 18ᵉ S.; elle a publ. un grand nombre d'écrits, de *romans* et de *comédies*, dont le plus estimé est : *Lettres du colonel de Talbert*, 1766 ; elle avait débuté par un *Journal* en forme de lettres mêlé de critiques et d'anecdotes, 1757, in-12.

BENONI (le P.), relig. francisc., napolit. du 18ᵉ S., s'attacha à la cause de la révolution qui éclata dans cette ville en 1798, lors de l'invasion des Français. Il établit une chaire au milieu de la place publique, l'évangile et le crucifix en mains. Le cardinal Ruffo, après la reprise de Naples, le fit condamner à mort avec un autre moine de son ordre.

BENOU (JOSEPH), né à Gand, est aut. d'un *Dictionn.* flamand-français et français-flamand.

BENOZZO GOZZOLI, peintre italien du 15ᵉ S., qui excellait dans la représentation des objets pittoresques. Ses compositions les plus remarquables sont les peintures à fresque de Campo-Santo, à Pise, représentant la *Création* jour par jour, travail immense et d'une variété étonnante, qui a servi d'études à tous les peintres qui sont venus après lui, même à Raphaël.

BENSERADE (ISAAC de), né en 1612. La source de sa fortune et de sa réputation fut l'enjoûment de son esprit et l'ingénieuse facilité avec laquelle il composait des vers pour le roi et pour les personnes distinguées qui figuraient dans les ballets de la cour. Les bienfaits de Louis XIV et ceux de la reine, réunis à des bénéfices qu'il avait obtenus du cardinal Mazarin, lui composèrent un revenu de 12,000 fr., qui le mit en état d'avoir un carosse, sorte de luxe très-rare alors parmi les poètes. Il fut membre de l'académie française, et mour. en 1691.

BENSI (BERNARD), jésuite italien, né à Venise en 1688, m. en 1760, a publié plusieurs ouvrages de théolog., dont les plus remarquables sont *Praxis tribunalis conscientiæ*, Bologne, 1742; et *Dissertatio de casibus reservatis*, Venise, 1743. Ce dernier ouvrage fit beaucoup de bruit, et l'auteur en pub. une espèce de rétractation.

BENSI (JULES), peintre génois, très-habile à rendre les reliefs et la perspective.

BENSON (GEORGE), théol. anglais dissident, pasteur à Abingdon, et ministre d'une congrégation de non-conformistes à Londres, où il mourut en 1762, généralement estimé pour son esprit de tolérance, son savoir et sa piété, a donné des *Paraphrases* sur les épîtres de St Paul, 1731 ; une *Hist. de la fondat. du christianisme*, 1736 ; un *Tr. de l'excellence de la relig. chrét.*, 1759, 2 vol. in-8, trad. en lat. et en allem.; des *serm.*, des *lettres*, etc.

BENT (JEAN van der), peintre holland., m. en 1690, fut élève de Wouwermans et de van den Velde, et se distingua comme eux dans le paysage.

BENTABOLE (PIERRE), avocat, embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut nommé député du Bas-Rhin à la convention nationale. Il vota pour toutes les mesures violentes, fut l'antagoniste des girondins ; se déclara contre

Robespierre au 9 thermidor (6 juillet 1794), flotta depuis entre les divers partis, devint membre du conseil des cinq-cents, et s'opposa souvent aux actes du directoire. Mort en 1798.

BENT-AICHAH, fille d'Ahmed, poete arabe de Cordoue, cultiva égalem. la poésie et l'éloquence, et brilla dans les académies de cette ville. Morte en 1109 (500 de l'hég.).

BENTHAM (THOMAS), théolog. anglais, né en 1513, très-versé dans la connaissance des langues lat., grecq. et hébr.; fut, à cause de son attachem. au protestantisme et de ses actes de violence, destitué de sa place sous le règne de Jacques VI et de Marie; il se retira en Suisse avec les Anglais réfugiés, et rentra ensuite en faveur sous Elisabeth, qui lui donna l'évêché de Coventry, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. On a de lui: l'*Exposit. des actes des apôtres* (inéd.); *les Psaumes et les livres d'Ezechiel et de Daniel*, trad. en angl. dans la bible de la reine Elisabeth.

BENTHAM (JACQ.), antiquaire anglais, m. en 1794, ministre du comté de Norfolk et prébendier du chapitre d'Ely, a donné l'*Histoire* des antiquités du monastère de cette ville, depuis sa fondation en 675 jusqu'en 1771, Cambridge, 1771.

BENTHAM (EDOUARD), frère du précéd., m. en 1776, professeur de théologie à Héréford, a laissé quelques *Sermons* et *Traités* religieux.

BENTINCK (GUILL.), premier comte de Portland, m. à Londres en 1709, était hollandais et attaché au prince d'Orange, avec lequel il vint en Angleterre. Il fut créé comte de Portland à l'avènement au trône de ce prince, qui lui confia pendant le cours de son règne des charges importantes dans le civil et le militaire.

BENTIVOGLIO (JEAN), proclamé seigneur de Bologne en 1402, périt un an après dans une révolte du peuple contre son autorité. Depuis cette époque Bologne fut presque toujours en lutte avec la cour de Rome pour défendre ou recouvrer son indépendance.

BENTIVOGLIO (ANTOINE), fils du précédent, après quinze ans d'exil, depuis la mort de son père, obtint la liberté de rentrer dans sa patrie. Le pape Eugène IV, voyant qu'Antoine jouissait de la faveur populaire, le fit arrêter et mettre à mort sans jugement en 1435.

BENTIVOGLIO (ANNIBAL), fils d'Antoine, se trouva à la tête du gouvernement en 1438. Il périt victime d'une conspiration en 1445. Les conjurés, qui avaient prétendu affranchir leurs concitoyens, furent massacrés.

BENTIVOGLIO (SANCHE ou SANTI), avait 22 ans lorsqu'il fut choisi pour remplacer Annibal; il gouverna pendant 16 ans avec la plus grande modération, et mourut en 1462, emportant les regrets universels.

BENTIVOGLIO (JEAN II), fils d'Annibal, succéda à Santi, qui lui avait servi de père. Il orna Bologne de plus. édifices somptueux, et protégea les arts et les lettres. Après un règne de 44 ans, il fut chassé de Bologne par le pape Jules II, et mourut à Milan en 1508.

BENTIVOGLIO (ANNIBAL II et HERMÈS), fils de Jean II, furent rétablis en 1511 par les Français dans la souveraineté de Bologne; mais après l'évacuation de l'Italie, cette ville se rendit au pape, et les *Bentivoglio*, réfugiés à Mantoue et à Ferrare, renoncèrent pour jamais à leur souveraineté.

BENTIVOGLIO (HERCULE), fils d'Annibal II et *poète du 16e S.*, fut employé par les ducs de Ferrare dans des affaires et des négociations délicates, et mourut en 1573. On a de lui: des *sonnets*, des *stances*, des *églogues*, des *satires*, des *épîtres*, des *comedies*; il paraît en général s'être proposé l'Arioste pour modèle.

BENTIVOGLIO (CAMILLE), premier marquis de Gualtieri, petit-fils d'Annibal II, s'attacha à la France et fut gentilhomme des rois Henri II et François Ier. Accusé injustement par les ennemis des Guises du meurtre de François de Bourbon, comte d'Enghien, et cité pour un cas encore plus grave par le pape Pie IV, il passa en Pologne, servit avec gloire contre les Turks, et fut récompensé de ses services par Maximilien II, qui l'investit du château de Gualtieri. Alphonse, duc de Ferrare, dont Camille devint généralissime, érigea sa terre en marquisat pour lui et ses descendans en 1582.

BENTIVOGLIO (GUI), card. céléb. dans la politiq. romaine, et histor., né à Ferrare en 1579. A 19 ans il fut camérier secret de Clément VIII, puis successivement référendaire de Paul V, archevêque de Rhodes, nonce apostolique en Flandre et en France, enfin cardinal. Louis XIII le choisit pour protecteur de la France à Rome: il fut le confident intime d'Urbain VIII, et après la mort de ce pape, on pensait qu'il serait appelé à lui succéder; mais il mourut dès l'ouverture du conclave en 1644. Il a laissé des *Mémoires* sur ses nonciatures, un *Recueil de lettres*, une *Hist. de la guerre de Flandre*, et des *Memoires* sur sa vie. Tous ces ouvrages ont été trad. en franç.

BENTIVOGLIO (HIPPOLYTE), né à Ferrare au 16e S. Il passa au service de France et joignait la culture des lettres et des arts à la science des armes. Il savait le grec, le latin et plusieurs langues vivantes; la musique, l'architecture civile, militaire et théâtrale. Il cultivait la poésie dramatique italienne, et fut membre de plusieurs académies. On a de lui: *l'Annibale in Capoa; la Filli di Tracia; l'Achille in Sciro; Tiridate*, et des *poesies* lyriques. Mort en 1685.

BENTIVOGLIO (CORNÉLIO), cardinal et poète, l'un des fils du précéd., naquit à Ferrare en 1668. Nonce apostol. à Paris, en 1712, Cornélio déploya dans l'affaire de la bulle *Unigenitus* un zèle conforme à sa mission et à son titre; il en résulta pour lui beaucoup de faveurs jusqu'à la mort de Louis XIV. Il cultiva les lettres et la poésie italienne; on a de lui des *Harangues* ou *Discours* prononcés en différentes occasions, et une *traduct.* de la *Thebaïde* de Stace.

BENTIVOGLIO (LOUIS), frère du précéd., fut grand d'Espagne, théologien, philosophe, orateur, poète et membre de plusieurs académies à Ferrare et à Venise.

BENTIVOGLIO (MATHILDE), sœur du précéd., cultiva la poésie et se fit souvent applaudir dans l'académie des Arcades, dont elle était membre. Elle mourut en 1711.

BENTIVOGLIO (HIPPOLYTE), marquis de Gualtieri, noble vénitien, patrice de Ferrare, grand d'Espagne, mort à Mantoue en 1729, cultiva les belles-lettres avec succès.

BENTIVOGLIO (CAMILLE), italienne, se disting. à Rome dans le 18e S., par son savoir et son esprit.

BENTLEY (RICHARD), l'un des meilleurs critiques d'Angleterre, né en 1661, se fit remarquer de bonne heure par ses progrès dans les langues savantes et par son goût et son talent pour l'érudition critique. Il ne se fit en Europe, durant sa vie, presque aucune édition nouvelle d'auteurs anciens, que les éditeurs ne s'adressassent à lui. Il a laissé des *Observat. critiq.* sur les deux premières comédies d'Aristophane; une édit. d'*Horace* avec des *Comment.*, qui ont puissamment contribué à sa réputation; une autre de *Térence* et de *Phèdre*, et du *Paradis perdu* de Milton; *Sermons* contre les incrédules, des *Réfutations*, etc.; il avait commencé par être maître d'école, il devint chanoine de Worcester et bibliothécaire de St-James. Son caractère peu traitable lui fit un grand nombre d'ennemis, et lui attira de violentes persécutions. Ses compa-

triotes rendirent moins de justice à ses talens que les étrangers. Il mourut en 1743.

BENTLEY (Thomas), neveu du précédent, et écriv. angl., m. en 1782, a donné les *Souhaits*, comédie représentée en 1761; *Philodamus*, tragédie, 1767; le *Patriotisme*, poème satirique inséré dans le *Repository* de Dilly.

BENTLEY (Elisabeth), née à Norwich en 1767, a publié en 1791 un *Recueil* de poésies.

BENTZERADT (Ch.-Henri), abbé d'Orval, m. en 1707, acquit quelque célébrité par son attention à maintenir la règle que D. Bern. de Montgaillard (*le petit feuillant*) avait introduite dans cette abbaye.

BENVENUTI (Ch.), jésuite italien, physicien et mathématicien habile, né à Livourne en 1716, remplaça le père Boscovich dans la place de profes. de mathématiques au collège romain, où il reprit ensuite ses leçons de philosophie jusqu'à la destruction des jésuites. Il se retira alors en Pologne, où le roi Stanislas Poniatowski l'accueillit très-bien. Ses ouvrages en latin sont: *Abrégé de la physique générale*, Rome, 1754; *Dissertat. sur la lumière*, ibid.; des *Réflexions sur le jésuitisme*, 1772, en italien. Mort en 1789.

BENVENUTI (Joseph), chirurgien ou médecin italien, né à Lucques en 1728, membre de la société royale de Gottingue, m. à la fin du 18e S. On a de lui: *Dissertatio historico-epistolaris*, 1754, 1 vol. in-8; *De Lucensium thermarum sale tractatus*, 1 vol. in-8; *Riflessioni sopra gli effetti del moto à cavallo*, 1 vol. in-4, 1760; *Dissertatio physica de lumine*, 1761, 1 vol. in-4; *De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ*, 1762; *Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt collectio prima*, 1764.

BENZEL DE STERNAU (A.-F. de), chancelier d'état de l'électeur de Mayence, et direct. des universités de l'electorat, déploya dans l'exercice de ces fonctions le zèle d'un ami de l'humanité. Mort en 1784.

BENZELIUS (Éric), archevêque d'Upsal, né en Suède en 1642. Il instruisit Charles XII dans la théologie, et dirigea l'édition de la *Bible* en suédois qui porte le nom de ce roi. On a de lui: un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*; des *Dissert. sur des sujets de théologie et d'hist. eccles.*; et une *Traduct. latine de plusieurs homélies de St Jean Chrysostôme*. Il mourut en 1709. Il avait été marié deux fois et avait eu de sa première femme 13 enfans; trois de ses fils devinrent archevêques d'Upsal.

BENZELIUS (Éric), archevêque d'Upsal, fils du précédent, né en 1675, a écrit sur plusieurs objets de théologie, d'antiquité et d'histoire. Il fonda la société des sciences d'Upsal, qui est la plus ancienne académie du nord, et fut l'un des premiers associés à l'académie de Stockholm, fondée en 1739. Mort en 1744.

BENZELIUS (Jacob), frère du précédent, et archevêque d'Upsal, m. en 1747, est connu par un *Abrégé de théologie*; une *Description de la Palestine*, et quelques autres *ouvrages*: tous sont écrits en latin.

BENZELIUS (Henri), archevêque d'Upsal, frère du précédent, né en 1689, se trouva à Bender à l'époque où Charles XII y était retenu. Ce prince le désigna pour parcourir les contrées de l'Orient avec quelques savans. Benzelius après avoir visité l'Archipel, la Syrie, la Palestine et l'Egypte, revint en Suède par l'Italie, l'Allemagne et la Hollande. Le journal qu'il rédigea est conservé en manuscrit à Upsal. Mort en 1758.

BENZELIUS (Jesper), de la même famille, évêque de Streugnes, mourut sur la fin du 18e S.: il avait étudié sous le fameux Mosheim.

BENZIO (Tryphon), bon poète latin et italien, m. vers 1571, fut secrétaire de plusieurs papes et en particulier de Jules III, qui lui confia des affaires importantes dont il s'acquitta bien. Ses *poésies* lat. et ital. ont été recueillies dans les *Rime di diversi nobili poeti toscani*.

BENZIO (Maximilien-Soldani), sculpteur florentin, né en 1658, réussissait surtout dans le fini des bas-reliefs.

BENZONI (Venturino), souverain de la ville de Crème, d'une famille qui y gouvernait depuis 1258, se vit contraint, en 1310, par l'empereur Henri VII, d'abdiquer son pouvoir, qu'il recouvra peu après la mort de ce prince. Mais sa patrie, trop faible pour se soutenir, se soumit à un Visconti, seigneur de Milan. — Cependant Georges Benzoni, de la même famille, parvint à recouvrer en 1403 la souveraineté de Crème, qu'il garda jusqu'en 1410; le duc de Milan s'en empara alors définitivement. Ne conservant plus aucune autorité, il s'engagea au service de Venise, qui inscrivit sa maison sur le livre d'or.

BENZONI (Jérôme), écrivain milanais, né vers 1519, voyagea en Italie, en France, en Allemagne, et en Amérique, où il recueillit un grand nombre d'observations; il les publia à son retour dans sa patrie sous le titre d'*Hist. de la Découverte du nouveau monde par les Espagnols*, Venise, 1572, in-8, trad. en français, Genève, 1600, in-8.

BEOLCO ou BIOLCO (Ange), poète comique italien, surnommé *il Ruzzante* (le Folâtre), s'appliqua à bien saisir le caractère des paysans et du langage des environs de Padoue, et composa de petites pièces dans leur patois intitulées: *la Piovana*, *la Moschetta*, *la Fiorina*, et un gr. nomb. d'autres, auxquelles André Calmo eut beaucoup de part; elles ont été réunies en un seul volume sous le titre de *Tutte l'opere del famosissimo Ruzzante*, Vicence, 1617, in-8.

BÉOTIENS, habitans de la Béotie, passaient pour être lourds et stupides. Ils ne commencèrent à s'illustrer que sous Épaminondas et Pélopidas. Ils enlevèrent alors pour quelque temps la suprématie aux Spartiates. V. Thébains.

BERAL DES BAULX, Marseillais, cité par Nostradamus et Lacroix du Maine. On ne sait d'après quelle autorité ce dernier en fait un grand poète astrologue et mathématicien.

BÉRANGER (J.-P.), écriv. et hist., né à Genève en 1740, de la classe des natifs, c.-à-d. d'origine étrangère, réclama pour eux l'égalité des droits politiques, mais il ne put y réussir et fut exilé en 1770. Il se retira à Lausanne, où il travailla à la composition de ses nomb. écrits. Les plus importans sont: *Hist. de Genève depuis son origine*, 1772-73, 6 vol. in-12; *Collect. abrégée des Voyages faits autour du monde*; 9 vol. in-folio; *Geographie de* Busching, revue et augmentée, Lausanne, 1779, 12 vol. in-8; une édit. du *Dictionnaire geographique*, de Vosgien, 1805, in-8. M. en 1807.

BERARD (Pierre), botaniste et apothicaire du 17e S., a laissé un MS. en 7 vol. in-fol., que l'on voit à la bibliothèque de Grenoble.

BERARDI (Ch.-Sébastien), professeur de droit canonique à l'univ. de Turin, né à Oneille en 1719, est auteur de *Dissert.* sur la jurisprud. canonique, 4 vol. in-4, Turin, 1752. Après sa mort, arrivée en 1766, l'abbé Baudissou, son successeur, publia des *Institut. de droit canon*, 2 vol. in-8.

BÉRARDIER (Denis), prêtre, grand-maître du collège Louis-le-Grand et député du clergé de Paris à l'assemblée constituante, où il signa la protestation du 12 septembre 1791. On a de lui, *Principes de la foi sur le gouvernement de l'eglise en opposition à la constitution civile du clergé*, in-8, réimprimés 14 fois. Mort en 1792.

BERARDIER DE BATAUT (Fr.-Jos.), d'une autre famille que le précédent, naquit à Paris en 1720, et y mourut vers 1794. Il avait professé la rhétorique au collége du Plessis. On a de lui : un *Précis de l'Hist. universelle*, 1766, in-12, réimpr. plusieurs fois, et une médiocre traduction en vers de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 1786, 2 vol. in-12.

BERARDINI (.....), poète du 16e S., né à Bari (royaume de Naples), a traduit en vers italiens une partie de l'*Eneide*, Naples, 1555, in-8.

BERARDO (Jérôme), noble ferrarais, s'attira par ses talens la faveur des ducs Hercule et Alphonse Ier. On a de lui la traduction en vers ital. de deux comédies de Plaute : *la Mostellaria*, et *la Casina*, Venise, 1530, in-8.

BERAUD (Laurent), jésuite physicien, mathématicien et astronome célèbre, né en 1703, m. en 1777, directeur de l'observatoire de Lyon, membre de l'académie de cette ville, et correspondant de celle de Paris, les a enrichies pendant long-temps de nombreuses observations météorologiques dictées par des théories perfectionnées, des raisons solides et confirmées par tous les savans, sur les éclipses lunaires, les rapports entre les effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité; d'autres sur la végétation, l'évaporation des liquides, l'ascension des vapeurs, etc., la plupart couronnées. Il fut le maître des Montucla, des Lalande, etc.

BÉRAUDIÈRE (Franç. de la), né vers la fin du 16e S. à Poitiers, d'abord conseiller au parlement de Paris. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint évêque de Périgueux en 1614. Il y fit plusieurs fondations utiles, et mourut dans son diocèse en 1646. On a de lui un recueil sous le titre d'*Otium episcopale*, Périgueux, 1635, in-4.

BÉRAULD (Nicolas), écrivain des 15e et 16e siècles, né à Orléans, précepteur de l'amiral Coligny, composa un grand nombre d'ouvr. latins estimés de son temps; des *Dialogues*, des *Comment. sur Politien*, donna une édit. des *OEuvres de Guillaume*, évêque de Paris, 1516, in-fol., et de l'*Histoire naturelle* de Pline, etc. Mort en 1550.

BÉRAULD (François), fils du précédent, se fit calviniste, et fut successivement professeur de langue grecque à Montbelliard, Lausanne, Genève. On a de lui des poésies grecques et latines, et la traduct. des deux livres *d'Appien*, *des guerres d'Annibal*, dans l'édit. d'Henri Estienne; *Comment. sur les économiques d'Aristote*, en latin, in-4.

BÉRAULT (Michel), pasteur et professeur de théologie à Montauban, connu par les conférences qu'il eut à Mantes en 1593, avec le cardinal Duperron, contre lequel il pub. en 1598, une *Briève et claire defense de la vocation des ministres de l'Evangile.*

BÉRAULT (Claude), succéda à d'Herbelot dans la place de professeur de syriaque au collége royal de Paris. Il a donné une édition de Stace *ad usum delph.*, Paris, 1685, 2 vol. in-4.

BÉRAULT (Josias), avocat au parlement de Rouen sous Henri III, m. en 1640, est auteur d'un *Comment. sur la Coutume de Normandie*, Rouen, 1684, in-fol.

BÉRAULT (Christophe), avocat au même parlement, est auteur d'un *Tr. sur le droit des tiers*, 1625, in-8.

BÉRAULT (Jean), a publié une traduction de l'*Euphormion* de Barclay, 1640, in-8.

BÉRAULT-BERCASTEL (Ant.-Henri), poète et chanoine de Noyon, né dans le 18e S., a publié une *Hist. de l'Eglise*, 1778 et années suivantes, 20 vol. in-12; *la conquête de la Terre promise*, poème, 1767, 2 vol. in-12, et quelques poésies peu remarquables.

BERCEO (Gonzalès de), poète espag. du 13e S., a laissé des *stances* sur le jugement dernier; les *Miracles* et une *complainte de la Vierge*, ouvr. qui donnent une idée de la langue espagnole au 13e S.

BERCH (Ch.-Reinhold), numismate et économiste suédois, conseiller de la chancellerie à Stockholm, m. en 1777. On a de lui, en suédois : *Description des médailles et des monnaies de la Suède*, et *Hist. des rois et des hommes célèbres de ce pays d'après les médailles.*

BERCH (André), de la même famille, fut prof. d'économie à Upsal et membre de l'académie de Stockholm. Il a donné : *Economie rurale de l'Angermanie*, Upsal, 1747, in-8; *De la Westmanie*, ibid., 1749; *Tr. de la culture du lin*, ibid., 1753, in-4.

BERCHENY, famille originaire de Transylvanie, s'établit en Hongrie en 1635, et fut pendant quelq. temps très-attachée à l'Autriche. Mais, en 1700, Nicolas Bercheny s'unit contre elle avec Ragostky et ravagea, à la tête d'une armée de 50 à 60 mille hommes, la Moravie, la Silésie et l'Autriche; ayant éprouvé de fréquens revers, la confédération fut dissoute, et Bercheny se réfugia en Turquie, où il mourut en 1725.

BERCHENY (Ignace), fils du précéd., servit d'abord dans la compagnie des gentilshommes hongrois du prince Ragotsky, et vint ensuite en France, où il obtint de grandes dignités et eut le bâton de maréchal. Un régiment de hussards a porté son nom jusqu'en 1790.

BERCHEURE ou BERCHOIRE (Pierre), sav. bénédictin et prieur de St-Eloi à Paris, m. en 1362, avait composé un gr. nomb. d'ouv. qui sont perdus; ceux qui nous restent sont : *Dictionarium morale utriusque Testamenti*, Cologne, 1692, qui suppose de vastes connaissances; *Tite-Live*, translaté du latin en franç., Paris, 1515, 3 vol. in-fol.

BERCKMANS (Henri), peintre hollandais, né en 1629, bon dessinateur et coloriste, acquit une grande réputation et une fortune considérable par son talent dans le portrait. Il fut long-temps attaché au comte Henri de Nassau et à la compagnie des arquebusiers de Middelbourg.

BERCKRINGER (Daniel), écriv. allem., prof. de philosophie et d'éloquence à Utrecht, vers 1648, m. en 1667, a donné : *Exercitationes ethicæ, œconomico-politicæ*, Utrecht, 1664; *Dissertatio de cometis*, ibid., 1665, in-12.

BERCY ou BERSIL (Hug. de), poète franç. du 13e S., aut. d'un poème satirique resté MS. et int. : *Bible d'Hug. de Bersil*, qu'on a confondu avec un autre sur le même sujet de Guyot de Provins. Ce dern. a été imp. dans le tome 2 de la nouv. édition des *fabliaux et contes* des 11e et 12e S., etc., Paris, 1808, 4 vol. in-8.

BÈRE (Oswald), sav. allem., méd. de profess. à Francfort, a écrit : *Comment. sur l'Apocalipse de St Jean*; *De veteri et novâ fide*; *Catechisme pour la foi et pour les mœurs*, tiré de Cicéron, Quintil. et Plutarque.

BÈRE (Louis), théologien catholique, né à Bâle vers la fin du 15e S., fut en 1526 un des quatre présidens des confér. de Bade sur la religion. Il m. en 1554 à Fribourg, où il s'était retiré lorsque les protestans eurent le dessus à Bâle. On a de lui : *De christianâ præparatione ad mortem*, *quorumdam psalmorum expositio*, Bâle, 1551.

BEREGANI (Nic.), écriv. et poète vénitien, né en 1627, d'une famille de Vicence qui fut agrégée à la noblesse de Venise, suivit le barreau dans cette ville, cultiva les lettres avec ardeur, et y m. en 1713. On a de lui, outre sa *trad.* en vers de Claudien, Venise, 1716, plusieurs drames mis en musique, dont le meilleur est intit. : *Giustino*, ibid., 1683,

in-12; des *poésies* sacrées, héroïques, morales, et qui ne manquent ni de facilité, ni d'élégance, mais se ressentent du goût corrompu de son siècle.

BÉRENGARIUS (JACOB), habile anatomiste de Carpo, fut un des premiers à employer le mercure dans les maladies vénériennes.

BÉRENGER Ier, roi d'Italie, était fils d'Eberard, duc de Frioul et de Gisèle, fille de Louis-le-Débonnaire. Il se fit déclarer roi d'Italie par les états du royaume, vers 883, lors de la décadence de l'empire de Charlemagne. Il eut alternativement pour compétiteur, Guido, duc de Spolette, Arnolphe, roi de Germanie, Bozon, roi d'Arles et de Provence, qui se firent tour à tour reconnaître rois, et dont il se délivra par son habileté et sa valeur. Mais après 36 ans de règne, les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un cinquième compétiteur. Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, le vainquit avec le secours du comte Boniface, et l'enferma dans Vérone, où il fut assassiné, l'an 924. Il avait toutes les qualités d'un grand roi; mais le temps malheureux où il vécut les rendit inutiles et les tourna presque contre lui.

BÉRENGER II, roi d'Italie, petit-fils du précéd., était marquis d'Yvrée, lorsque la tyrannie de Hugues, roi d'Italie et d'Arles, le força de se réfugier en Allemagne. Il implora la protection d'Othon-le-Grand, s'empara avec son secours d'une partie de l'Italie, dont il se fit déclarer roi en 950. Mais Othon en ayant fait un fief relevant de l'Allemagne et s'étant réservé la Marche de Vérone, qui lui ouvrait l'entrée du pays, Bérenger se révolta contre lui et attira sa colère. Il ne put lui résister longtemps et tomba au pouvoir de son vainqueur, qui l'envoya dans les prisons de Bamberg, où il mourut en 966.

BÉRENGER (.....), fam. archid. d'Angers, né à Tours au commencement du 11e S., fut disciple du célèbre Fulbert de Chartres, et fit de grands progrès dans la grammaire, la dialectique, l'éloquence, dont il donna lui-même bientôt des leçons. Piqué de voir son école abandonnée pour celle de Lanfranc, il imagina de se distinguer par des opinions singulières, et attaqua le mystère de l'eucharistie. Il fut successivement condamné et excommunié dans les conciles de Rome et de Verceil, en 1050; dans celui de Paris, qui le priva de ses bénéfices. Condamné de nouv. dans un concile de Rome en 1059, réfuté et confondu par Abbon et Lanfranc, il abjura ses erreurs et brûla ses livres; mais à son retour en France, il commença à dogmatiser de nouveau. Il condamna enfin de bonne foi ses erreurs dans le concile de Rome, 1078, et se livra aux exercices de la plus rigoureuse pénitence dans l'île de St-Côme près Tours, où il m. en 1088, à 90 ans. La plupart de ses ouv. sont perdus; ce qui nous reste se trouve dans les œuvres de Lanfranc, dans les *collections* des PP. d'Acheri et Martenne.

BÉRENGER (PIERRE) de Poitiers, dit le Scholastique, disciple d'Abailard, est aut. d'une *Apologie* de son maître au sujet de sa condamnation au concile de Sens.

BÉRENGER DE PALASOL, troubadour du 12e S., né dans le Roussillon, dont on a des *pièces de vers et chansons* pleines de sentiment et de naturel.

BÉRENGER (RAIMOND), grand-maître de St-Jean de Jérusalem, en 1365, d'une ancienne famille de Dauphiné, réunit ses forces à celles du roi de Chypre contre les corsaires égyptiens, qui infestaient ces parages, prit Alexandrie en Egypte, la brûla, et s'empara de Tripoli. Il apaisa ensuite les troubles élevés en Chypre par la mort du roi Pierre, assassiné par ses frères; travailla à rétablir la discipline dans son ordre, et y introduisit une réforme devenue nécessaire, qui fut sanctionnée par Urbain V. Mort à Rhodes en 1373.

BÉRENGER DE LA TOUR, poète français des règnes de François Ier et Henri II, m. en 1559. On a de lui *le Siècle d'or*, et autres *poésies div.*, Lyon, 1551, in-8; la *Choreide*, ibid, 1556; *l'Amie des Amies*, imitation de l'Arioste, et des poèmes burlesques.

BÉRENGER (JACQ.), méd. et anatom. du 16e S., né à Carpi, dans le duché de Modène, ce qui lui a fait donner le nom de Carpi par plusieurs biographes, fut un des premiers qui traitèrent le mal vénérien par les frictions mercurielles, et gagna par ce moyen de gr. richesses. On a de lui des *Comment. sur l'anatomie de Mundinus*, 1552, in-4; *De cranii fracturâ*, Bologne, 1518, La Haye, 1529, Venise, 1535, in-4.

BÉRENGER (LAURENT-PIERRE), né à Riez en Provence en 1749, membre des académ. de Lyon, Marseille, Rouen, et profess. de rhétor. au collége d'Orléans avant la révolution, successivement prof. à l'école centrale, au lycée de Lyon, et inspecteur de l'acad. depuis 1816, m. en 1822, est aut. d'un gr. nomb. d'ouvr. dont les plus importans sont: *Nouveau règne*, poème, 1774, in-8; *le Portefeuille d'un troubadour*, Marseille et Paris, 1782, in-8; *Eloge de l'abbé de Reyrac*, Orléans, 1783, in-8; *Voyage en Provence*, ibid., 1783, in-8, *les Soirées provençales*, Marseille, 1819, in-12; *le Mentor vertueux*, etc., Lyon, 1788, Paris, 1808, in-12; *Rec. amusant de voyages* en vers et en prose, 9 vol. in-12; *Nouv. pièces intéressantes sur l'éducation des princes*, 1790, 2 vol. in-8; *la Morale en action*, 1785, id. en exemples, 1801; *Fablier de la jeunesse*, et autres ouvr. d'éducation, etc.

BÉRENGÈRE, fille de Raimond IV, comte de Barcelone, épousa Alphonse VIII, roi de Léon, en 1128, et fut célèbre par son esprit, sa beauté et sa fermeté au-dessus de son sexe. S'étant renfermée dans Tolède, pour défendre cette ville contre les Maures, elle monta sur le rempart et reprocha aux chevaliers leur lâcheté de venir ainsi assiéger une femme lorsque la gloire les appelait à défendre Oréga, que le roi son époux assiégeait en personne, ce qui produisit un tel effet qu'ils levèrent le siége et se retirèrent en célébrant ses vertus et sa beauté. Elle ne fut pourtant pas aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, et m. en 1159 avec la douleur de s'être vu préférer une rivale.

BÉRENGÈRE, née dans le 12e S., fille aînée d'Alphonse III et sœur de l'illustre Blanche de Castille, fut répudiée en 1209 par Alphonse IX, roi de Léon, son mari, sous prétexte de parenté. Les états de Castille l'ayant déclarée régente pendant la minorité de son frère Henri Ier, elle abdiqua en faveur du comte de Lara, qui la bannit ensuite du royaume, où elle rentra après la m. de son frère, auquel elle succéda, et remit ensuite la couronne à son fils aîné Ferdinand. Morte en 1244.

BÉRÉNICE, nom commun à plusieurs princesses, la plupart égyptiennes.

BÉRÉNICE, reine d'Egypte, femme de Ptolémée Soter, avait eu d'un premier mariage un fils nommé Magas, à qui elle procura le gouvernement de la Cyrénaïque.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Philadelphe, épousa Antiochus Théos, roi de Syrie, après qu'il eut répudié Laodice, sa première femme. Celle-ci, ayant été rappelée par Antiochus, se vengea de sa rivale en la faisant assassiner ainsi que ses enfans, l'an 248 av. J.-C.

BÉRÉNICE, autre fille de Ptolémée Philadelphe, épousa son frère Ptolémée Evergète, roi d'Egypte. En exécution d'un vœu qu'elle avait fait, elle consacra sa chevelure à Vénus. Cette chevelure ayant disparu du temple, l'astronome Conon publia par flatterie qu'elle avait été changée en astre, et donna le nom de chevelure de Bérénice à une constellation

qui depuis a retenu ce nom. Bérénice fut mise à mort par son propre fils, Ptolémée Philopator.

BÉRÉNICE, reine d'Egypte, fille de Ptolémée Lathyre, succéda à son père, l'an 81 avant J.-C., et fut mise à mort par Ptolémée Alexandre, son mari, 19 jours après son mariage.

BÉRÉNICE, reine d'Égypte, fille de Ptolémée Aulète, détrôna son père, étrangla Séleucus son mari, et épousa en secondes noces Archélaüs, prince de Comane. Son père, étant remonté sur le trône, la fit mourir, l'an 55 av. J.-C.

BÉRÉNICE, princesse juive, sœur d'Hérode-le-Grand, épousa Aristobule, fils d'Hérode, et excita le roi à faire périr son époux.

BÉRÉNICE, reine des Juifs, fille d'Hérode Agrippa, épousa Polémon, roi de Cilicie, et inspira, dit-on, une si violente passion à Titus, que ce prince l'aurait épousée s'il n'avait craint de déplaire aux Romains. La séparation des deux amans a été mise sur la scène par Racine.

BÉRÉNICIUS, aventurier qui parut en Hollande vers 1670. On a cru que c'était un jésuite ou autre religieux apostat; il gagnait sa vie à ramoner les cheminées et à repasser les couteaux; il m. d'ivresse. Quelques histor. lui attribuent des talens extraordinaires, et disent qu'il parlait avec facilité le grec, le latin, le français, l'italien et le hollandais, savait par cœur Homère, Horace, Aristophane, Cicéron et les deux Pline, et mettait sur-le-champ en vers ce qu'on lui disait en prose. On le croit auteur d'un ouvr. intit. : *Geogarchonismachia.*

BÉRESTRAATEN ou BAERSTRAAT (J.-G.-E.), peintre flamand du 17e S., renommé pour les marines. On cite surtout de lui une *Vue de Francfort sur le-Mein.*

BERG (ISAAC van den), jurisc. hollandais, aut. de *Consultations de droit*, dont l'édit. la plus complète est de 1782.

BERG (MATTH. van den), peintre hollandais, né en 1615, prit des leçons de Goltzius et de Rubens, qui se l'attacha et lui confia la direction de ses biens. Privé du génie qui invente, il ne fut que bon copiste et excellent dessinateur.

BERG (JEAN-PIERRE), philologue, théologien et oriental., professa avec distinction la théologie dans l'univ. de Duisbourg, où il m. en 1800. Ses principaux ouvr. sont : *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta veteris Testamenti loca*, Leyde, 1761, in-8; il a eu beaucoup de part au *Symbola litteraria Duisburg.*, La Haye et Duisbourg, 1786.

BERGA (ANTOINE), profess. de philos. à l'univ. de Turin dans le 16e S., aut. d'un *discours* en ital. sur l'étendue de la terre et des mers.

BERGALLI (CHARLES), mineur conventuel, profess. de théol. à Palerme, sa patrie, se distingua dans la prédication. On a de lui des *Mélanges de poesies* et des *OEuvres de philosophie*, Pérouse, 1649. Mort en 1679.

BERGALLI (LOUISE), Vénitienne, s'est fait un nom, dans le 18e S., par ses talens dans la littérat., les langues, la philosophie, et surtout pour les compositions dramatiques. On lui doit la traduction en prose italienne des comédies de Térence et des tragédies de Racine, Venise, 1733 et 1737, des *Amazones* de madame Dubocage en vers martelliens, ibid., 1756; plusieurs tragédies et drames en musique, impr. aussi à Venise, de 1720 à 1750.

BERGAMASCO (J.-B.), ainsi nommé de la ville de Bergame sa patrie, élève de Michel-Ange, naturalisa en Espagne le goût mâle et fier de ce grand maître, et peignit pour Charles-Quint de grandes *compositions à fresque* dans le palais de Madrid. Mort en 1570. Ses deux fils, GRANELO et FABRICE, excellèrent dans le genre grotesque, et embellirent de leurs peintures les palais d'Espagne.

BERGAMINI (ANT.), poète ital., né à Vienne en 1666, m. vers 1745, joignit à son talent pour la poésie la connaissances des mathématiques, de l'astronomie et des langues anciennes. Ses *Poesies* ont été impr. avec celles de Marano, son ami, en 1701, in-12.

BERGAMON (GUILHEM.), poète provençal, cité par Nostradamus qui le fait vivre dans le 13e S. On n'a d'ailleurs aucuns détails sur la vie et les ouvrages de ce troubadour.

BERGANO (GEORGE-JOSSE), poète ital., aut. d'un poëme en vers hexamètres int. : *Benacus*, Vérone, 1546, en 5 livr.

BERGANTINI (JEAN-PIERRE), littérateur, né à Venise en 1685, entra dans les théatins en 1711, et fut secrét. de l'ordre à Rome. Il se livra à l'étude des auteurs anciens, et donna un poëme trad. du *De re accipitrariâ* du présid. de Thou, un autre de l'Anti-Lucrèce du card. de Polignac, Vérone, 1752, in-8; une trad. du *Prædium rusticum*, du père Vanière, Venise, 1748, in-8; un autre ouvr. sur la langue italienne.

BERGAVENNY (JEANNE), dame anglaise qui vivait sous le règne d'Elisabeth, a composé plusieurs petits ouvr. que Th. Bentley a insérés dans son *Monument des Matrones.*

BERGEDAN (GUILL. de), troubad. catalan, aut. de *Poesies* licencieuses, eut beaucoup d'aventures en guerre et en amour, et fut tué par un soldat vers le milieu du 13e siècle.

BERGEN (... van), peintre, né à Bréda vers 1670, peignit dans le genre de Rembrandt. Il avait un grand goût de dessin et un bon coloris.

BERGEN (THIERRY van), né à Harlem, élève d'Adrien van den Velde, excella comme lui dans les *paysages*, les *vues*, les *animaux*. On voit au musée roy. de ses tableaux; ils sont bien composés et d'une bonne couleur, mais d'une touche molle.

BERGEN (CH.-AUG. de), anatomiste et botaniste allemand, né à Francfort-sur-l'Oder en 1704, élève de Boerhaave, fut reçu médecin dans sa patrie en 1731 et y professa ensuite avec succès l'anatomie et la botanique. On a de lui; *Icon nova ventriculorum cerebri*, Francfort, 1734; *Methodus cranii ossa dissuendi*, ib., 1741, in-4, *Pentas observationum*, ib., 1743; *Elementa physiologiæ*, Genève, 1749, in-8.

BERGENHIELM (JEAN de), chancelier de Suède, né en 1629, et ambassadeur de Russie, cultiva les lettres au milieu d'une carrière importante et difficile, dans laquelle il rendit de grands services à sa patrie. On a de lui : *Pœmata* et *Epigrammata*, 1693; un *ouvr.* latin relatif à la ligue des puissances du Nord contre Charles XII, 1700.

BERGER (MARC-CLAUDE), méd. de Paris, m. en 1702, s'est acquis de la réputation dans son art.

BERGER (CLAUDE), fils du précédent, succéda en 1709 au célèbre Fagon, dans la place de prof. de chimie au collége de France, et mourut en 1712. Fontenelle a écrit son éloge.

BERGER (JEAN-HENRI de), né à Géra, le 27 janvier 1657, professa le droit à Wittemberg, et fut nommé conseiller à Dresde; il mourut le 25 novembre 1732, à Vienne, où Charles VI l'avait appelé en qualité de conseiller aulique de l'empire. Ses principaux ouvr. sont : *Electa processûs executivi, processorii, provocatorii et matrimonialis*, Leipsig, 1705, in-4; *Electa disceptationum forensium*, 1738, 3 vol. in-4; *Electa jurisprudentiæ criminalis*, Leipzig, 1705, in-4, etc.

BERGER (J.-GUILLAUME de), frère du précédent, prof. d'éloquence à Wittemberg, et conseiller aulique d'Auguste II, roi de Pologne, m. en 1751, a donné un grand nombre de savantes *Dissert.* sur l'histoire et la littérature ancienne : *De antiquâ poe-*

tarum sapientiâ, 1699, in-4; *de Mysteriis Cereris et Bacchi*, 1723, etc.

BERGER (J.-GODEFROY de), méd. du roi de Pologne, né en 1659, m. en 1736, professa la médecinç à l'univ. de Wittemberg, et a publ. les ouvr. suivans; *Physiologia medica*, etc., Wittemberg, 1701, in-4, Francfort, 1737, in-4; *de Thermis Carolinis comment.*, etc., Wittemberg, 1709, in-4, pub. en allem., à Dresde, 1709, in-8, et 1711, in-4.

BERGER (CHRIST.-HENRI de), cons. aul. imper., m. à Venise en 1757, est aut. d'un traité sav. et curieux intit. *de Personis seu larvis commentatio*, Francfort, 1723, in-4, fig.

BERGER (THÉOD.), prof. de droit et d'hist. à Cobourg, m. en 1773, a donné; *Hist. univ. synchronistique* des principaux états de l'Europe, depuis la création jusqu'à nos jours, Cobourg, 1729, in-fol., en allemand.

BERGER (J.-GODEFROY-EMMANUEL), théolog. allem., mort en 1803, dont on a : l'*Hist. de la philos. des religions*, ou *Tableau histor. des opinions des penseurs de tous les temps sur Dieu et la religion*, Berlin, 1800, in-8.

BERGERAC (SAVINIEN-CYRANO de), né vers 1620, dans un château du Périgord, servit comme cadet dans le régiment des gardes et se fit une grande réputation de bravoure. Il ne se passait point de jour qu'il n'assistât à quelque duel; servait de témoin à tous ceux qui se battaient, et se battait souvent pour son propre compte. Ayant reçu deux blessures graves à la guerre, il se retira du service et se mit à cultiver les lettres. On a de lui une tragédie d'*Agrippine*, et une comédie; *le Pedant joué*, c'est la première qui ait été écrite en prose. Molière a emprunté beaucoup à Bergerac; Fontenelle, dans ses *Mondes*, Voltaire dans *Micromegas*, et Swift dans les *Voyages de Gulliver*, se sont approprié plusieurs idées du *Voyage dans la lune* et de *l'Hist. comique des états* et *empires du soleil*, ouvrages de cet auteur. Il mourut en 1655.

BERGERET (J.-PIERRE), méd., chirurg. et botan. distingué, m. à Paris en 1813, est aut. d'un ouvr. incomplet intitulé; *Phytonomatotechnie universelle*, c.-à-d. l'art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères, Paris, 1783—84, 3 vol. in-fol. fig.

BERGERON (NICOLAS), natif de Béthisy (Oise), devint avocat au parlement, et fut l'un des plus savans hommes de son temps. Nous avons un extrait de ses recherches sur le duché de Valois sous ce titre : *le Valois royal*, Paris, 1583, in-8.

BERGERON (PIERRE), fils du précédent, se livra à une étude profonde de la géographie; on estime son *Traité* de la navigation et des voyages, des découvertes et des conquêtes modernes, et principalement des Français, Paris, 1629, in-8; il donna en 1634 un *Traité des Tartares*, et un *Abrégé de l'Hist. des Sarasins*, à la suite de sa traduction française des *Voyages en Tartarie*, de Guill. de Rubruquis et autres, in-8. On retrouve ces ouvr. dans la collection de van der Aa, intitulée : *Recueil de voyages curieux en Tartarie*, Leyde, 1729, 2 vol. in-4, ou, avec un nouveau frontispice : *Voyages* faits principalement en Asie, etc., La Haye, 1735, 2 vol. in-4.

BERGHE ou MONTANUS (ROBERT van den), né vers la fin du 16e S., est aut. d'un ouvrage intit. *Diætema seu salubris victûs ratio*, etc., Louvain, 1640, in-12.

BERGHE (TH. van den), fils du préc., né en 1615, fut également méd. et pub. un ouvr. intit.; *Qualitas Loïmodea, seu Pestis Brugana*, Bruges, 1669, in-4.

BERGHE (HENRI comte de), général espagnol, né en Flandre, servit contre les Hollandais en plusieurs rencontres dans la Gueldre en 1624, à Clèves, devant Breda. Mécontent de l'Espagne, il se retira auprès du prince d'Orange, auquel il fut très-utile par ses conseils, et mourut en Hollande.

BERGHEICK (ARNOLD van), Brabançon-Dominique Hylvius, son ami, a pub. sous le nom d'Oridrius sa *Summa linguæ grecæ*, Paris, 1538, in-4. M. en 1533.

BERGHEM (NICOLAS), peintre, un des plus célèbres paysagistes flamands, né à Harlem en 1624, fut d'abord élève de son père, artiste médiocre, et ensuite de van Goyen; personne n'a réussi mieux que lui dans les compositions variées. Il rendait également bien la feuillée, les animaux et les figures, dont il formait un ensemble parfait. Le musée royal possède neuf tableaux de lui, parmi lesquels une *vue des côtes de Nice*.

BERGHEM (GERARD van), méd., né à Anvers en 1583, a pub. : *de Pestis præservatione*, Anvers, 1565, 1585, in-8, 1587, in-16; *de præservat. et curat. morb. articuli et calculi*, 1584, in-8; *de consult. medic.*, ibid., 1586, in-8.

BERGIER (NICOLAS), profess. dans l'université de Reims, sa patrie, et ensuite avocat, m. en 1623, est surtout connu par son *Hist. des grands chemins de l'empire romain*, Bruxelles, 1736, 2 vol. in-4, très-estimé et indispensable à ceux qui étudient l'histoire romaine. Il est fâcheux que la mort l'ait empêché de terminer son histoire de Reims, qu'il avait conçue sur un plan vaste. Les 14 premiers livres ont paru sous le titre de *Dessein de l'histoire de Reims*, 1735, in-4. Il a aussi pub. une *Vie de St Albert* et des *poésies* latines estimées.

BERGIER (NIC.-SILVESTRE), né à Darnay en Lorraine, en 1718. Ses *Elemens primitifs des langues*, découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français, commencèrent sa réputation. En 1768, il fit paraître la *Certitude des preuves du christianisme*. Ce livre est dirigé contre *l'Examen critique des apologistes du christianisme*, attribué à Fréret, mais qui est de Burigny. Le clergé de France lui donna une pension de deux mille francs; il fut nommé chanoine de l'église de Paris, et Mesdames, tantes de Louis XVI, le choisirent pour confesseur. Il publia successivement d'autres ouvrages pour la défense de la religion, parmi lesquels il suffit de citer; *la Réfutation du système de la nature; le Tr. dogmatique de la vraie religion*, 1786, 12 vol. in-12, et le *Diction. théolog.*, faisant partie de l'*Encyclopedie méthodique*. Il est mort à Paris en 1790.

BERGIER (ANT.), né en Franche-Comté en 1704, m. en 1748, a traduit, du latin en français l'ouvrage d'Et.-Fr. Geoffroi sur la *Matière medicale*, etc., Paris, 1743, 7 vol. in-12.

BERGIUS (JEAN-HENRI-LOUIS), écriv. allem., né en 1718, a donné en allem.; *la Bibliothèque des administr.* ou *Catalogue des livres d'economie politique*, *de finance*, *d'administr.*, etc., Nuremberg, 1760, in-8; *Magasin de police*, 1767, et Leipsig, 1780; *Collection des ouvrages* allem. relatifs à l'administration, 4 vol., Francfort, 1780.

BERGIUS (P.-JONAS), médecin et botaniste suédois, m. en 1791, est auteur d'une *Descrip. des plantes du cap de Bonne-Espérance*, Stockholm, 1767, in-8; d'une *matière medicale* tirée du règne végétal, ib., 1778, in-8; *Traité* sur les arbres fruitiers, Stockholm, 1780.

BERGIUS (BENOIT), frère du précéd., se livra comme lui à l'étude de l'hist. nat., et mourut en 1784. On trouve plusieurs de ses écr.ts dans les Mémoires academ. de Stockholm, et on a pub. de lui, après sa mort, un *Traité* sur les friandises de tous les peuples, ibid., 1785, in-8, traduit en allem., Hall, 1792, in-8.

BERGKLINT (OLAUS), ministre suédois du 18e S., cultiva l'histoire, la philosophie et la poésie. On a de lui des ouvrages de morale et de littérature

à l'usage de la jeunesse et des poésies, entre autres l'*Ode sur le revers*, que tout le monde sait par cœur en Suède.

BERGLER (ETIENNE), savant helléniste, né en Transylvanie, quitta de bonne heure sa patrie, et vint à Leipsig, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, se rendit à Amsterdam, où il dirigea les belles édit. d'*Homère* et de l'*Onomasticon de Pollux*, 1706 et 1707. Il retourna ensuite à Leipsig, et passa en Turquie, où il mourut après avoir, dit-on, embrassé le mahométisme. On a de lui une *trad.* latine du *Tr. des Offices*, du célèbre Maurocordato, Leipsig, 1722, in-4; une édition grecque et lat. des *Lettres* d'Alciphron, avec d'excellentes notes; des *Comment.*; des *Versions* d'auteurs; des *Notes* sur Aristophane, Leyde, 1760.

BERGMANN (TOBERN), célèbre chimiste suéd., né en 1735, mort en 1784. Une grande partie de ses ouvr. a été pub. sous ce titre: *Opuscula physica et chimica*, Ulm, 1779-90, vol. in-8, traduit en partie en franç. par Guyton de Morveau, Dijon, 1780, 2 vol. in-8, fig.; son autre écrit le plus important est: *Descript. physique du globe terrestre*, en suédois, 1770 et 74, 2 vol. in-8, trad. en allem. et imp. à Greifswald, 1780; *Manuel du minéralogiste*, trad. en franç. par M. Mongez, Paris, 1792, in-8; l'*Analyse du fer*, 1782; *Mém. sur le gaz*, Lausanne, 1782; *Tr. des affinités*, Paris, 1788. Ce sav. est le prem. qui ait découvert l'acide carbonique et hépatique, et imaginé les eaux minérales factices.

BERICHAU (H...), peintre allemand. du 17e S., né et m. à Hambourg, dont on a des compositions riches et vigoureuses, mais manquant de grâce. La plus remarquable est le tableau *du Jugement dernier*, qui se voit dans la cathédrale de Brême.

BERIGARD ou BEAUREGARD (CLAUDE de), né à Moulins en 1578, prof. de philos. à Pise, puis à Padoue, où il m. en 1663, cultiva avec succès les lettres, les mathématiques, la langue grecque. On a de lui: *Dubitationes in dialogos Galilæi pro immobilitate terræ*, 1632, in-4; *Circulus Pisanus*, Padoue, 1661, in-4; c'est un comment. sur la philosophie d'Aristote.

BERIGARD (PIERRE de), neveu du précéd., né à Florence, a mis en vers léonins les *Aphorismes* d'Hippocrate.

BERIGARD (N......), a donné, en 1684, une comédie int.: *le Docteur extravagant*, non impr.

BERING ou BEERING (VITUS), navigat. danois du 18e S., entra au service de la Russie sous Pierre-le-Grand, et se distingua dans toutes les expéditions nav. contre la Suède; il reconnut ensuite, dans un voyage de découvertes, toute la côte septentrionale du Kamtschatka; mais y étant retourné en 1741 pour décider la question de savoir si les terres à l'opposé du Kamtschatka faisaient partie ou non de l'Amérique, il échoua sur une île déserte, et y périt malheureusement. La postérité a donné son nom au détroit qui sépare les deux continens.

BERING (VITUS), historiographe du roi de Danemarck et poète du 17e S., a donné *Florus danicus, sive Danicarum rerum à primordio regni ad tempora usque Christiani I Breviarium*, Odensée, 1698, in-fol.; ses *poésies* ont été en partie réunies dans le tom. 2 des *Deliciæ poetarum quorumdam Danorum collectæ à Frid. Rostgnard*, Leyde, 1693, in-12.

BERINGER (J.-BARTH.-ADAM), professeur de méd. à Wurtzbourg, au 18e S., a publié sous le nom de G.-L. Humber, un ouvr. intit.: *Lithograph. Wirceburgensis*, Wurtzbourg, 1726, in-fol. Un libr. de Leipsig en a donné une 2e édit. avec le nom du véritable aut. en 1767; mais la première est plus recherchée.

BERINGHEN (JACQUES-LOUIS, marquis de), premier écuyer de la petite écurie de Louis XIV, d'une famille du duché de Gueldre, attachée à la maison des rois de France depuis Henri IV; il obtint successivement un régiment de cavalerie, le cordon bleu, rendit à la paix de grands services à Louis XIV pour l'embellissement de l'intérieur de Versailles, et mourut en 1723, laissant un cabinet d'estampes des plus précieux. Ce fut lui qu'un parti de Hollandais, lors des guerres malheureuses de Louis XIV, eut la hardiesse d'enlever entre Paris et Versailles, croyant s'emparer du dauphin.

BERKEL (ABRAHAM van), humaniste holland., m. en 1688, recteur du collége de Delft, a donné de savantes *Notes* sur le *Manuel* d'Epictète, sur le *Fragm.* de Stephanus concernant Dodone, avec une édit. de ce géographe.

BERKELEY (S. WILLIAMS), vice-amiral anglais, fit des prodiges de valeur au combat contre les Hollandais en juin 1666, où il fut écrasé par le nombre.

BERKELEY ou BERKLEY (GEORGE), théologien, philosophe, métaphysicien et écrivain angl., né en Irlande en 1684, fit ses études au collége de Dublin, dont il devint associé en 1707; le comte de Péterborough l'emmena en qualité de secrétaire dans son ambassade en Sicile et en Italie. Il obtint à son retour le doyenné de Derry, se rendit peu après aux îles Bermudes, afin d'y établir un collége pour l'instruction et la conversion des sauvages; mais le gouvernement ne lui envoyant point les fonds nécessaires, il revint en Irlande et fut nommé à l'évêché de Cloyne, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée à Oxford en 1753. On a de lui: *Théorie de la vision*, 1709; *Principes des connaissances humaines*, 1710; *Dialogues d'Hylas et de Philonous*, 1713, traduit en fr. par l'abbé du Gua de Malves, 1750, in-12: *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*, 1721; *Alciphron*, ou *Apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme esprits forts*, traduct. franç. par de Joncourt, La Haye, 1734, 2 vol. in-12; *Maximes sur le patriotisme*, 1750, et des *poésies* assez estim.

BERKELEY (.....), fils du préc., hérita de son esprit et de ses belles qualités, et fut de plus bon prédicateur. Il fut chanoine de Cantorbéry et mourut en 1795, après avoir publié quelques *Sermons*, entre autres celui sur l'anniversaire de la mort de Charles Ier, imprimé pour la 6e fois en 1794.

BERKEN ou BERQUEN (LOUIS de), né à Bruges, découvrit en 1476 la manière de tailler le diamant au moyen d'une roue et de la poudre de diamant. Son petit-fils, Robert de Berquen, a publié les *Merveilles des Indes-Orientales*, ou *Traité des pierres précieuses et perles, de leur nature*, etc., Paris, 1661, in-4.

BERKENHOUT (JEAN), écrivain anglais, aut. d'un journal appelé *Cabinet de la cour*, qui parut pour la première fois en 1642, et qui est encore aujourd'hui fort recherché. Mort en 1679.

BERKENHOUT (JOHN), écrivain, né dans le Yorkshire. Après être resté quelque temps au service de Prusse et ensuite d'Angleterre, il se fit recevoir docteur en médecine à Leyde en 1765, et publia à Edimbourg son ouvrage intitulé: *Clavis anglica linguæ botanicæ*. En 1778, il fut envoyé par le gouvern. anglais en Amérique, et mourut à son retour en 1791. Ses autres ouvrages sont: *Pharmacopœa medicæ*; *Biographia litteraria* ou *Histoire bibliographique de la littérature*, 1 vol. in-4; *Traité sur les maladies hystériques, sur la morsure du chien enragé*; *Symptomatologie*; *Premiers élémens de chimie*; *Lettres sur l'éducation*; *Suite de Campbell*; *Vie des amiraux*.

BERKEY ou BERCKHEY (JEAN LEFRANCQ van), botaniste hollandais dont on a: *Expositio characteristicæ structuræ florum*, etc., Leyde, 1761, in-4, ainsi qu'un gr. nombre de *Mémoires* insérés dans le recueil de la société de Flessingue et de l'académie de Harlem.

BERKHEYDEN (JOB), peintre de Harlem, réussit dans le paysage et le portrait, travailla long-temps pour l'électeur de Cologne avec son frère, et revint ensuite dans sa ville natale, où il fut très-occupé. Il se noya malheureusement à 70 ans en 1698. Le Musée royal possède de lui *Diogène cherchant un homme*.

BERKHEYDEN (GUÉRARD), frère du précédent, vécut et travailla constamment avec lui, exempt de toute jalousie et dans une union inaltérable, jusqu'à sa mort, arrivée en 1693. Ses deux tableaux du Musée royal représentent les vues de la *Colonne trajane*, et de *Notre-Dame de Lorette*, à Rome.

BERKLEY (GUILL.), gouverneur de la Virginie, m. en Angleterre en 1667, a donné *Descript. de la Virginie*, et un *Recueil des lois qui y sont en usage*.

BERKLEY (GEORGE, comte de), descendant d'une famille d'origine danoise, m. en 1698, conseiller privé de Charles II. On a de lui : *Applications historiques* et *Méditations accidentelles sur différens sujets*.

BERKLEY (N.), fut un des derniers gouverneurs de la Virginie sous la domination anglaise, et mourut en 1770.

BERLICHINGEN (GOETZ ou GODEFROI de), guerrier allemand du 16e S., surnommé Main-de-Fer, se rendit redoutable et célèbre par sa bravoure dans les guerres intestines de l'Allemagne, et mourut en 1562. Il a écrit sa *Vie*, imprimée pour la deuxième fois, avec des notes, à Nuremberg, 1775, in-8. Le poète Gœthe en a fait le sujet d'un drame qui a eu un très-grand succès.

BERLICHINGEN (JEAN-FRÉDÉRIC de), général au service de l'empereur d'Allemagne, m. en 1751, servit dans les guerres de la succession d'Espagne et de celle d'Autriche. On pense qu'il était de la famille du précédent.

BERLIKOM (BAUD. van), mort à La Haye en 1605, est aut. d'un rec. de poésies latines int. : *Hierosticon*, etc., lib. IX, Leyde, 1598, in-8, etc.

BERLIN (JEAN-DANIEL), habile organiste et compositeur allem., inventeur du monochorde, m. à Drontheim en 1775. On a de lui : des *Elémens de musique à l'usage des commençans*, 1744; *la Tonométrie*, Leipsig, 1767; *Sonates* pour le clavecin, Augsbourg, 1751.

BERLINGHIERI (FRANCESCO), géographe et poète de Florence, a donné une *Geografia en terza rima*, 1478, avec des cartes assez bien imprimées pour le temps, dédiée au duc d'Urbin. Ce livre, devenu très-rare, est aujourd'hui recherché des curieux.

BERMINGHAM (MICHEL), membre de l'académie de chirurgie de Paris, a donné : *Manière de bien nourrir et soigner les enfans nouveau nés*, Paris, 1750, in-4.; *Traduct.* des statuts des doct. régens de la faculté de Paris, 1754, in-12.

BERMUDE ou VÉRÉMOND Ier, surnommé le Diacre, fut élevé en 788 sur le trône des Asturies au préjudice d'Alphonse II, fils de Froila; mais il garda ce jeune prince auprès de lui, et lui rendit sa couronne en 791.

BERMUDE II, fils d'Ordogno III, roi de Léon et des Asturies, vainquit Ramire III en 982, et resta seul possesseur du trône qu'il avait usurpé injustement sur lui. Il ne put d'abord résister aux forces d'Almanzor, lors de l'invasion des Maures. Mais le danger commun ayant rapproché les princes chrétiens, il s'unit avec les rois de Navarre et de Castille, et contribua puissamment à la victoire remportée sur Almanzor dans les plaines d'Osma en 998.

BERMUDE III, fils et successeur d'Alphonse III. Forcé de céder aux armes de Sanche-le-Grand, il lui abandonna une partie des Asturies, qu'il consentit ensuite par un traité à donner en dot à sa sœur, à condition qu'elle épouserait Ferdinand, fils de Sanche; ce qui fut d'un grand avantage à la maison de Navarre, et lui assura la possession des trois royaumes de l'Espagne chrétienne. Mais à la mort de Sanche-le-Grand, Bermude, espérant reconquérir ce que la nécessité l'avait forcé de céder, il livra bataille aux rois de Castille et de Navarre, et fut défait et tué en 1037. Avec lui finit la postérité de Pélage et celle des anciens rois goths descendant de Récarède, qui avait régné trois siècles en Espagne.

BERMUDEZ (JERÔME), religieux de l'ordre de St-Jacques et professeur de théologie dans l'université de Salamanque, un des premiers poètes tragiq. espag. du 16e S., est aut. de *Nise malheureuse* et *Nise couronnée*, impr. à Madrid en 1577 sous le nom d'Antonio de Sylva, son Mécène, et réunies dans le *Parnasse espagnol*; *la Esperodia*, poème dont le duc d'Albe est le héros, 1589, en vers latins et espagnols.

BERMUDEZ (JEAN), médecin portugais, né en 1520, suivit l'ambassadeur du roi Emmanuel en Abyssinie, et s'insinua tellement dans l'esprit du roi de ce pays, alors catholique, qu'il lui donna le titre d'ambassadeur et de patriarche d'Abyssinie, dans lesquels il fut confirmé par Paul III en 1538; il montra un grand talent, beaucoup de courage et de fermeté pendant 30 années de résidence dans ce pays, et eut à souffrir un grand nombre de persécutions, qui l'obligèrent enfin de passer à Macao, et ensuite à Lisbonne, où il mourut vers 1575. Il a laissé une *Relat.* sur ce royaume, dédiée au roi Sébastien.

BERNACCHI, chanteur ital. du 18e S., élève de Pistocchi, reçut de Bologne, sa patrie, le titre de roi des chanteurs. Il se fit admirer successivem. en Allemagne, en France et en Angleterre, et revint en 1736 à Bologne, où il établit une école de chant qui est devenue célèbre.

BERNARD, petit-fils de Charlemagne et roi d'Italie, fut à sa mort persécuté par Louis-le-Débonnaire. Ce dernier ayant associé son fils Lothaire à l'empire malgré les droits de Bernard, ce malheureux prince rassembla une armée pour les faire valoir; mais il fut vaincu et jugé par Louis, qui lui fit crever les yeux. Ses partisans eurent le même sort.

BERNARD, duc de Septimanie, fut en grande faveur à la cour de Louis-le-Débonnaire. Ayant été accusé d'un commerce criminel avec l'impératrice, il perdit son crédit, se lava ensuite de l'accusation, mais ne put rentrer en grâce. Il prit cependant le parti de l'empereur contre ses enfans révoltés, et le fit rétablir de concert avec Pépin, roi d'Aquitaine, ce qui lui valut les duchés de Toulouse et de Septimanie; mais ayant cherché à s'y rendre indépendant sous Charles-le-Chauve, ce prince convoqua une assemblée en Aquitaine, dans laquelle il fut condamné au dernier supplice; il subit sa sentence en 844, et ne fut point regretté de ses peuples, dont il avait été le fléau par ses exactions et ses rapines.

BERNARD DEL CARPIO, héros espagnol dont les historiens de cette nation rapportent des faits incroyables, le mettant en parallèle avec le fameux Roland qu'il tua, selon eux, dans les plaines de Roncevaux, naquit d'un mariage secret entre don Sanche et la sœur d'Alphonse-le-Chaste. La colère du prince, qui n'épargna point le père, ne s'étendit point jusque sur le fruit de cette union malheureuse. Mais il eut beau rendre des services signalés à l'état sous ce règne et les suivans, il ne put jamais obtenir la liberté de son père, qu'Alphonse-le-Grand fit périr. Don Bernard quitta l'Espagne, et mourut en France.

BERNARD DE MENTHON (St), archidiacre d'Aoste, né en 923, près d'Annecy, d'une famille noble et puissante de Savoie, s'est rendu célèbre

par son zèle apostolique et la fondation de deux établissemens hospitaliers appelés de son nom le gr. et le petit St-Bernard, qu'il établit sur les débris de deux temples dédiés à Jupiter. Il en confia le soin à des chanoines réguliers de St-Augustin, qui ont, depuis 900 ans, fidèlement rempli les vues du saint fondateur, en exerçant généreusement l'hospitalité envers les voyageurs que l'instinct admirable de leurs chiens arrache souvent à la mort.

BERNARD de Thuringe, ermite fanatique de la fin du 10e S., qui, s'appuyant sur ces mots de l'évangile, *mille ans et plus*, annonça la fin du monde et alarma toute l'Europe. Il persuada tellement ses contempor. par ses prédications, qu'un gr. nombre abandonnèrent leur état et leur commerce pour émigrer en Terre Sainte. L'autorité fut obligée d'intervenir, et rassura les peuples; mais les craintes ne furent calmées que vers la fin du 11e siècle.

BERNARD (St), premier abbé de Clairvaux, né à Fontaine en Bourgogne en 1091, de parens nobles, prit l'habit religieux à Citeaux à 23 ans, fut envoyé à l'abbaye de Clairvaux, qui venait d'être fondée en 1115, pour en être le premier abbé, y attira en peu de temps jusqu'à 700 novices, dont un gr. nombre se signala dans la suite, et dont on vit sortir un pape, six cardinaux, et plus de trente évêques; enfin il s'acquit une si grande réputation, que les papes, les évêques, et les rois eux-mêmes, le prenaient pour arbitre de leurs différens. Il fit nommer pape Innocent II, et força l'antipape Victor d'abdiquer. St Bernard écrivit contre Abailard, Pierre de Bruis, Arnaud de Bresse, Gilbert de la Porée, Eon de l'Etoile; combattit le moine Raoul qui excitait à tuer tous les Juifs, donna des règles aux Templiers, prêcha une croisade sous Louis-le-Jeune, fonda jusqu'à 160 monastères, et mourut en 1153 à soixante-trois ans. On lui attribue des miracles. Il a laissé des *Sermons* écrits en franç. qui passent pour des chefs-d'œuvre de sentiment et de force, et que Henri de Valois préférait à tous ceux des anciens. Ses *Œuvres* complètes ont été pub. au Louvre, 1642, 6 vol. in-folio, par le père Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol., et Antoine de St Gabriel les a toutes traduites en français, Paris, 1678.

BERNARD DE VENTADOUR, troubadour du 12e S., né en Limousin, chanta successiv. dans ses vers Agnès de Montluçon, Eléonore de Guienne, et d'autres maîtresses moins illustres. Il se fixa ensuite à la cour de Raimond V, et se retira dans l'abbaye de Dalon en Limousin. On a de lui cinquante chansons et deux tensons.

BERNARD D'AURIAC, troubadour du 13e S., né près de Toulouse, est auteur de quelques pièces dont la plus importante est une *Sirvente* sur la croisade pub. par le pape Martin IV pour tirer vengeance des *vêpres* siciliennes.

BERNARD DE LA BARTHE, archev. d'Auch et troubadour du 13e siècle, dont il existe une *Sirvente* sur les bienfaits d'une paix qu'il croyait prochaine, et où règne un esprit de modération contraire aux desseins de la cour de Rome d'alors, qui le fit déposer dans la guerre des Albigeois.

BERNARD-PTOLOMEI (St), né en 1272, d'une des premières familles de Sienne, fondat. des relig. olivétans en Italie, fut autorisé par Jean XII à établir cet ordre sous la règle de St-Bernard. Il fut érigé en 1319 sous le nom de *Congrégation de la vierge Marie du Mont Olivet*.

BERNARD le Trévisan, fameux alchimiste du 15e S., né à Padoue en 1406, travailla beaucoup sur le grand œuvre. Ses ouv., alors fort recherchés, sont aujourd'hui inintelligibles; ce sont: *De philosophiâ hermeticâ*, *lib. 4*, Strasbourg, 1682; *Tractatus de secretissimo philosophorum opere*, etc., Leipsig, 1605; le *Livre de la philos. naturelle des métaux* dans le tome 1er de la *Biblioth.* de Salmon.

BERNARD (CL.-BARTH.), né à Riom dans le 16e S., a traduit du latin en fr. une *hist.* de cette ville, Lyon, 1559, in-16, selon Duverdier, qui ne parle point de l'auteur original, et attribue encore à notre Bernard des paraphrases en rimes franç. de l'*Epître de St Paul aux Romains*, des *poésies sacrées*, des *odes*, des *épigrammes*, etc.

BERNARD (ETIENNE), né à Dijon en 1553, avoc. et ensuite conseiller au parlement de cette ville, se montra zélé pour les intérêts de la ligue; puis, par un retour honorable, il servit fidèlement Henri IV, et mourut le 28 mars 1609 à Châlons-sur-Saône, où le roi l'avait nommé lieutenant-général du bailliage. Il a laissé quelques écrits politiques.

BERNARD (JEAN), fils aîné du précédent, hérita de sa place de lieutenant-général du bailliage. Il avait le goût des voyages, et séjourna long-temps à Rome et à Naples. On a de lui des *harangues* et des *poésies* médiocres.

BERNARD (CLAUDE), né à Dijon en 1588. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, il se consacra 20 ans de suite au service des pauvres et des malades à l'Hôtel-Dieu, et se fit appeler le pauvre prêtre. Il alla continuer le même exercice à l'hôpital de la Charité, et s'établit sur la place publique, où il prêchait avec un zèle à toute épreuve. Ses exhortations étaient soutenues par d'abondantes aumônes, pour lesquelles il trouva des ressources dans le produit d'un héritage de 400,000 fr. qu'il vendit pour soulager les malheureux, et dans les quêtes qu'il faisait à la cour et à la ville. L'activité de son zèle s'étendait aux prisonniers qu'il visitait, aux criminels qu'il accompagnait à l'échafaud. Ce digne émule de St Vincent-de-Paul mourut en 1641.

BERNARD (CH.), conseiller du roi et historiog. de France sous Louis XIII, m. en 1640, est aut. de l'*Hist. de Louis XIII contre les religionnaires rebelles*, Paris, 1646, in-fol.; *Carte généalogique de la maison de Bourbon*, ibid., etc., et autres écrits indiqués dans le père Niceron.

BERNARD (EDOUARD), astron., philologue et critique angl., né dans le Northamptonshire en 1638, élève de Wallis, prof. l'astron. à Oxford, qu'il quitta ensuite pour voyager en France et en Hollande et se livrer à l'étude de la théologie. Il mourut peu après son retour en 1684. Le sav. Huet, év. d'Avranches, fait l'éloge de sa probité, de sa modestie et de son érudition. On a de lui plusieurs ouvr. d'érudition, des écrits sur l'astron. estimés, insérés dans les *Transactions philosophiques*.

BERNARD, prêtre d'Utrecht au 12e S., auquel on attribue un *Comment. sur le Theoduli Ecloga* qui se trouve en MS. dans la bibliothèque du roi, à celle de Leyde, etc.

BERNARD, abbé du Mont-Cassin vers 1340, est auteur d'une règle de St-Benoît: *Speculum monachorum*, etc.

BERNARD (JACQUES), cordelier, prit une grande part à la réforme à Genève, où il fut pasteur en 1535.

BERNARD (RICHARD), théolog., né en 1641, passe pour être auteur d'un *Thesaurus Biblicus*.

BERNARD (JACQUES), ministre de la religion réformée. A la révocation de l'édit de Nantes, il alla s'établir à La Haye, où il ouvrit une école pour la philos., les belles-lettres et les mathématiques. En 1693, il se chargea de continuer *la République des lettres*, journal que Bayle avait rendu célèbre. Il y travailla jusqu'en 1710, le reprit en 1716, et ne l'abandonna plus qu'à sa mort. Il était très-laborieux, mais son style était incorrect, diffus et plein de locutions triviales. Il mourut d'une fluxion de poitrine occasionée par un excès de travail en 1718, âgé de 60 ans.

BERNARD (CATH.), née à Rouen, de l'acad. des Ricovrati de Padoue, se distingua par son talent

pour la poésie, et fut souvent couronnée à l'académie franç. et à celle des Jeux floraux. Elle a donné au théâtre *Laodamie* et *Brutus*, représ. en 1689 et 1690, où Voltaire a puisé plus d'une fois; *Inès de Cordoue*, Paris, 1696, et deux autres romans. Morte à Paris en 1712.

BERNARD (Salomon), connu sous le nom du PETIT, peintre et grav. sur bois du 16e S., fut élève de Jean Cousin; ses figures de la *Bible* et des *Métamorphoses* d'Ovide sont assez estimées.

BERNARD (Jean-Fréd.), sav. et laborieux libr. d'Amsterdam, écriv. plus profond qu'élégant, mais assez impartial et vrai. Ses plus importantes productions comme auteur et éditeur sont: *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, 1715-38, 10 vol.; *Cérémonies et coutumes relig. de tous les peuples du monde*, représ. par des fig. de B. Picart, 1739-43, 11 vol. in-fol.; édition de Banier, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.; 3e édit. de M. Prudhomme considérab. augmentée, mais d'après les mêmes dessins, Paris, 1807, 13 vol. in-folio; une bonne édition des *OEuvres* de Rabelais, Amsterd., 1741, 3 vol. in-4. Bernard m. dans cette ville en 1752.

BERNARD (Samuel), peintre et graveur, né à Paris en 1615. Il a fait plusieurs gouaches et miniatures, et divers sujets d'histoire. Sa grav. d'Attila d'après Raphaël a du mérite. Il fut profess. de l'académie de peinture, et mourut en 1687.

BERNARD (Samuel), fils du précédent, fut un des plus riches banquiers de l'Europe. Sa fortune s'élevait à 33,000,000 de capital. Louis XIV eut besoin d'avances, Bernard les accorda après s'en être fait prier toutefois par le roi lui-même; et en usa de même envers Louis XV. Il acheta plusieurs terres titrées. Un de ses fils, président à l'une des chambres du parlement, portait le nom de Rieux; l'autre s'appela le comte de Coubert. Son petit-fils, Anne-Gabriel-Henri Bernard, prévôt de Paris, fut marquis de Boulainvilliers. Sa famille se trouva par la suite alliée à de très-grands noms. Il mourut en 1739.

BERNARD (Pierre-Jos.), fils d'un sculpteur de Grenoble, naquit dans cette ville en 1710, et fut élevé au collége des jésuites de Lyon. Ses maîtres, satisfaits de ses heureuses dispositions, l'engagèrent, quand ses cours furent terminés, à se livrer à l'instruction publique; mais, ami de l'indépendance et impatient de faire briller son talent pour la poésie, il vint à Paris, se lia avec le marquis de Pesay, qui l'emmena en Italie, alors le théâtre de la guerre. Quelques traits de valeur le firent remarquer du maréc. de Coigny, qui se l'attacha en qualité de secrét., mais avec la défense expresse de faire des vers. Bernard obéit, et à la mort du maréc. reprit ses goûts pour la poésie et les plaisirs. Recherché, accueilli dans toutes les sociétés pour cette finesse, cette grâce d'esprit, cet épicuréisme qui respirent dans ses vers, il passait de joyeux instans lorsqu'en 1771 sa mémoire s'aliéna, et la fin de sa vie ne fut plus qu'une longue enfance. Il mourut le 1er novembre 1775 au château de Choisi, dont il était biblioth. Voltaire lui a donné le surnom de Gentil que la postérité lui conserve et qu'il a justifié par son opéra de *Castor et Pollux*, son *Art d'aimer*, son poème de *Phrosine et Mélidor*, sa jolie *Ode à la rose*. On a encore de lui *les Surprises d'amour*, ballet donné en 1757. On a recueilli en 1776, en un vol. in-8, les poésies de Bernard; plusieurs éditions de ses *OEuvres* ont été publiées; on a surtout réimprimé son poème de l'*Art d'aimer*.

BERNARD de Bruxelles. V. Arlay.

BERNARD (J.-B.), chan. régulier de Ste-Geneviève, m. en 1772, dont on a l'*Oraison funèbre de Henri de Condé*, un *Panégyrique de St Louis*, des *Odes*, etc.

BERNARD (J.-B.), prof. de méd. à Douai vers 1746, est connu par un ouvr. intitulé: *Problema physiologicum, seu Demonstratio corporis humani*, etc.

BERNARD (Franç.), gouv. de Massachusetts, États-Unis, fut rappelé en Angleterre en 1769 pour cause de vexations et d'actes arbitraires, et mourut en 1779. On a de lui: *Lettres choisies sur le commerce et le gouv. de l'Amérique*, Londres, 1774. On avait pub. d'autres lettres de lui en 1768 et 69.

BERNARD de Marigny. V. Marigny.

BERNARD (Jean-Étienne), méd., naquit en 1718 à Berlin, où son père était ministre de l'église calviniste. Il étudia en Hollande, et projeta une édition des méd. grecs, qu'il commença par Démétrius sur la goutte, pub. en 1743. Il mourut en 1793. L'année suivante parut son édition de *Nonnus de Curatione morborum*.

BERNARD (Jean-Bapt.), libraire de Paris, m. en 1808, auquel on doit l'édition des *OEuvres posthumes* de Montesquieu, Paris, Plassan, 1798, avec des notes. Il est auteur de l'*Abrégé de l'Hist. de la Grèce*, 1799, 2 vol. in-8.

BERNARDEZ (Diego), poète portugais, mort en 1596, surnommé par ses compatriotes le Théocrite portugais. Le recueil de ses poésies pastorales, intitulé *le Lyma*, parut à Lisbonne en 1596, et a eu depuis de nombreuses éditions. Ses autres poésies sont *les Fleurs de Lyma*, Lisbonne, 1597; *Rimas Portug. et Castellan.*, ib. 1601; *Rimas devotas*, ib. 1616.

BERNARDI (Jean), né à Castel-Bolognèse, mort à Faenza en 1555, excella dans la gravure des pierres fines, et fut le premier dans son genre qui marcha sur les traces des anciens. Il existe de lui deux morceaux curieux gravés sur cristaux, représentant *la Chute de Phaeton*, et *Tityus auquel un vautour ronge le cœur*.

BERNARDI (Barth.), prêtre saxon, suivit l'exemple de Luther, et donna le premier l'exemple du mariage des prêtres en 1521.

BERNARDI (Joseph-Elzéar-Dominique), né à Monjeu en Provence, le 16 mars 1751, se livra de bonne heure à l'étude de la jurisprudence. Son *Discours sur la justice criminelle* fut couronné en 1780 par l'acad. de Châlons-sur-Marne; il publia en 1782 un *Essai sur les révolutions du droit français*, in-8. La révolution de 1789 ne le compta jamais parmi ses défenseurs; en 1797, il fut nommé député de Vaucluse au conseil des cinq-cents; mais ce choix fut annulé par suite de la révolut. du 18 fructidor. A l'avènement de Bonaparte, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la justice; on le vit long-temps chef d'une des divisions de ce ministère, et il eut assez de loisir pour publier de médiocres *Commentaires* sur différentes lois, ainsi qu'un *Cours de droit civil*, 1803, 1805, 4 vol. in-8: ces ouvrages n'eurent point de succès. Il y a une assez vaste érudition dans le vol. qui a pour titre: *De l'Origine et des progrès de la législation française*, 1816, in-8. Bernardi cultiva aussi le champ de la littérat.; on lui doit *la République de Cicéron*, 1800, in-8; 1807, 2 vol. in-12, avec les textes latins. Cette espèce de *Centon cicéronien* fit assez de plaisir aux amateurs, mais la découverte des véritables fragmens de l'ouvrage de Cicéron rend inutile la compilation de notre érudit. Bernardi fut nommé membre de l'institut dès 1812. Il est mort en 1824 dans le pays de sa naissance.

BERNARDIN (saint), né à Sienne en 1380, entra dans la confrérie de la Scala de cette ville et fit éclater sa charité dans la peste de 1400, prit deux ans après l'habit de St-François, réforma l'étroite observance, et fonda plus de 300 monastères. Il mourut à Aquila en 1444, épuisé de fatigues et après avoir refusé les év. de Ferrare, de Sienne et d'Urbin. Nicolas V le mit au nombre des saints en

1430. Le P. J. de Labaye donna en 1626, 2 vol. in-fol., une édition de ses *sermons*, *Traités de spiritualité* et *Commentaires sur l'Apocalypse*, avec une *Vie* du saint.

BERNARDIN DE CARPENTRAS (Henri-Antoine, dit le Père), né en cette ville en 1640, prof. la phil. et la théol., entra ensuite dans l'ordre des carmes, et mourut à Orange en 1714. On a de lui *Antiqua priscorum hominum philosophia*, Lyon, 1690, 3 vol. in-8.

BERNARDIN DE TOME, dit le Petit, pieux et savant religieux mineur italien, mort à Pavie en 1494, établit à Padoue un mont-de-piété, au moyen duquel il déjoua la rapacité des usuriers. Il se fit une grande réputation par ses *sermons*, qui furent publiés à Brescia en 1542, en italien.

BERNARDIN DE PECQUIGNI, capucin estimable par sa piété et son savoir, né en Picardie, professa avec succès la théologie dans son ordre; on lui doit un des meilleurs *Commentaires des épîtres de St Paul*. 1703, in-fol., et des *quatre Evangiles*, Paris, 1726, in-fol., en lat.; le premier ouvrage a été trad. en franç., 1714, 4 vol. in-12.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Jacques-Henri), célèbre écrivain français, né au Havre, en 1737, d'un descendant du fameux Eustache de St-Pierre, maire de Calais. La vie de cet homme célèbre jusqu'à la publication de ses *Etudes de la nature* ne fut qu'une suite d'événemens dont son amour pour l'humanité le rendit constamment victime. Entré à vingt ans dans l'arme du génie, il passa en qualité d'ingénieur à Malte, d'où il revint bientôt abreuvé de dégoûts. Dans l'espoir de réaliser ses projets de législation au fond de la Russie, il accepta de l'impératrice Catherine II une lieutenance dans le génie; mais ses projets n'ayant pas été goûtés, il donna sa démission après quatre ans de service, et se rendit en Pologne dans l'espérance de concourir à la défense de ce royaume déchiré par les factions. Son zèle ayant failli lui coûter la vie, il se défendit avec intrépidité les armes à la main et parvint à rentrer en France. Peu de temps après, le baron de Breteuil lui fit obtenir un brevet de capitaine ingénieur pour l'Ile-de-France; mais cette mission ne fut pas plus heureuse que les autres: il revint trois ans après sans rapporter autre chose que des coquillages, des insectes, et la relation de son voyage, qu'il publia en 1773. Ce fut son coup d'essai dans la carrière littéraire; on y reconnait le germe d'un talent qui devait bientôt se développer. Dès ce moment, d'Alembert le produisit chez mademoiselle de L'Espinasse, le rendez-vous des beaux esprits et des philosophes du temps. Mais sa courageuse fermeté à combattre tout système irréligieux lui ayant attiré l'animadversion et les sarcasmes de cette société, où il n'avait fait que paraître, il chercha la retraite, se lia avec Rousseau, et acheva dans la solitude ses *Etudes de la nature*, dont, après bien des démarches, M. Didot jeune consentit à se charger. Le livre parut en 1784 et eut cinq édit. successives. *Paul et Virginie*, ce charmant épisode, vit le jour en 1788, et eut en moins d'un an plus de cinquante contrefaçons, outre les éditions avouées par l'auteur, que le produit de ces deux ouvrages mit enfin dans l'aisance. Il publia ensuite en 1789 *les Vœux d'un solitaire*, et deux ans après, *la Chaumière indienne*. Nommé en 1792 intendant du jardin des plantes et du cabinet d'histoire naturelle par Louis XVI, il préparait ses *Harmonies de la Nature* et travaillait à réaliser des projets utiles qui ne le furent que plus tard, lorsqu'il perdit sa place et ses pensions, et n'échappa que par miracle à la proscription révolutionnaire. Il était en 1794 prof. de morale à l'école normale, lorsqu'il fut appelé l'année suivante à l'institut, où il eut à lutter contre l'esprit irréligieux de la plupart de ses collègues. A cette époque, Bernardin, veuf de mademoiselle Didot, ayant épousé en deuxième noces, à 64 ans, mademoiselle de Pelleport, ce dernier mariage, une pension de 2000 fr. du gouvern., et une de 6000 fr. de Joseph Bonaparte, mirent sa fortune dans une situation beaucoup plus avantageuse, et lui permirent de se fixer à Éragny près de Pontoise, où il finit ses jours en 1814, à 77 ans. Les ouvrages de cet homme célèbre sont pleins d'une morale pure et religieuse qui pénètre l'âme et porte à la vertu, fait admirer les merveilles de la Providence, et allège les maux de l'humanité; tels sont les sentimens qui l'animent toujours: son style, qu'on a comparé, soit à Rousseau, soit à Fénélon, a un caractère qui lui est propre, et je ne sais quoi de tendre et d'affectueux qui gagne tous les cœurs. Comme physicien, il s'attira de nombreuses critiques et les mérita, mais il a droit à tous nos éloges comme écrivain. M. Aimé Martin, qui a épousé sa veuve, a donné en 1815 une fort belle édit. de ses *Harmonies de la nature*, ouvrage de la vieillesse de l'auteur. Le même éditeur a publié une édition des œuvres complètes de Bernardin de St-Pierre, 1818-20, 12 vol. in-8, fig.

BERNARDONI (Pierre-Ant.), poète italien, né dans le Modénois en 1672, se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie. Il fut nommé en 1701 poète impérial à la cour de Vienne, place qu'il remplit sous les empereurs Léopold et Joseph Ier. Mort à Bologne en 1714. On a de lui deux tragédies, *Irène*, Milan, 1695; *Aspasie*, Bologne, 1706; des *Drames* en musique, des *Oratorios*, des *Rimes variées*, des *Poésies sacrées, morales*, etc., Bologne, 1694.

BERNARET (Nicaise), habile peintre d'animaux dans le goût de F. Suyders son maître, qu'il égala quelquefois.

BERNAWERIN (Anne), Allemande d'une grande beauté, plut au prince Albert de Bavière, qui après la mort de sa femme déclara à son père Ernest l'intention où il était de l'épouser. Ce dernier, insensible aux grâces et aux précieuses qualités de cette maîtresse, eut la barbarie de la faire jeter dans le Danube, ce qui pensa causer la mort d'Albert.

BERNAZZANO, peintre milanais du 16e S., excellait dans le paysage et les tableaux de genre, travailla presque toujours avec son ami César da Cesto, qui faisait les figures de ses tableaux.

BERNEGGER (Mathias), prof. d'histoire à Strasbourg, où il mourut en 1640, est aut. d'un grand nombre d'ouvrages latins dont la liste se trouve au tome 27 des *Mémoires de Nicéron*; le plus important est *de Jure eligendi reges*, Strasb., 1627. Il a donné des édit. de *Tacite*, 1638; de *Pline-le-Jeune*, 1635, et trad. de l'italien en latin *le Tr. du système du monde* de Galilée.

BERNHARD, musicien allem., et organiste de la chap. de Venise dans le 15e S., perfectionna l'orgue, dont il augmenta le nombre des tuyaux.

BERNHARD (J.-Adam), laborieux compilateur, pasteur et archiviste d'Hanau sa patrie. Mort en 1771. On a de lui: *Fr. Irenici Ettlingiacensis exegesis historiæ Germanicæ, nunc denuò recognita ac notis illustrata*, Hanovre, 1728; *Antiquitates Wetteraviæ*, Francfort, 1745, in-4.

BERNHARDT (N...), conserv. de la biblioth. royale de Munich, mort dans cette ville en 1821, s'est fait connaître par ses *Essais sur l'hist. de l'imprimerie; Codex traditionum ecclesiæ Ravennensis*, etc.

BERNHOLD (J.-Balthazar), prof. de théol. à Altdorf, né en 1647, m. vers 1750; bon helléniste, dont on a des dissertations et des programmes.

BERNHOLD (J.-Godefroy), fils du préc., prof. d'hist. dans la même ville, est aut. de deux trag. *Irène* et *Jeanne d'Arc*, Nuremb., 1752, et d'une

table des matières des *Récréations numismatiq.* de Kœhler, ibid., 1765.

BERNHOLD (J.-MICHEL), écriv. allemand, exerçait la médecine à Uffenheim, où il mourut en 1797, a pub. avec des notes et comment. div. édit. d'aut. latins, entre autres *Dyonisii Catonis distichorum de moribus*, lib. 4; *de Arte coquinariâ* d'Apicius, etc.

BERNI (FRANÇ.), un des plus célèbres poètes italiens du 16e S., né en Toscane, excella dans le style plaisant et enjoué; c'est le meilleur modèle en ce genre, à part la licence qui règne dans ses vers, comparables pour la facilité à ceux de l'Arioste. Il fut long-temps secrétaire de Giberti, dataire de Léon X, et plut ensuite pour son malheur aux Médicis (le cardinal Hippolyte, et Alexandre, duc de Florence); heureux s'il se fût contenté de son canonicat! Il mourut empoisonné en 1536, un an après le cardinal, victime comme lui de la perfidie d'Alexandre. On a réuni ses *Rime burlesche* avec celles de poètes du même genre, Venise, 1538, in-8: son meilleur ouvr. est *Orlando inamorato*, Paris, 1768, préférable pour la grâce du style à celui de Bojardo; ses *Poésies latines* sont insérées dans le *Carmina illustrium poetarum italorum*, Florence, 1719, in-8.

BERNI (le comte FRANÇOIS), jurisconsulte, orateur et poète né en 1610, à Ferrare, où il prof. les belles-lettres, fut en grande faveur auprès des papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IV, et des ducs de Mantoue. Il s'exerça surtout dans le genre dramatique. On a réuni dans un seul vol. onze de ses drames sous le titre de *I drami del sig. conte Francesco Berni*, Ferrare, 1666, in-12; et un recueil de ses *Discours*, *Caprices*, *Problèmes*, etc., intit.: *Accademia*, ibid., 2 vol., 1658.

BERNIER (FRANÇ.), né à Angers, se fit d'abord recevoir docteur en médecine; mais se livrant bientôt à son penchant pour les voyages, il partit en 1654 pour la Terre-Sainte, d'où il se rendit en Egypte, au Caire, dans les Indes où il résida douze ans, dont huit en qualité de médecin d'Aureng-Zeb. Il retourna en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, et revint mourir à Paris en 1688. On a de lui ses *Voyages* en 2 vol. in-12, Amsterdam, 1699; c'est ce qu'il y a de plus exact sur l'état du Mogol, de l'Indoustan et du royaume de Cachemire; il en a paru une trad. angl., Londres, 1673, in-8; un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 7 vol., 1684; *Traité du libre et du volontaire*, Amsterd., 1685, in-12, etc.

BERNIER (JEAN), médecin à Paris, né à Blois dans le 17e S., est auteur d'une *Hist. de la ville de Blois*, 1682, in-4; *Essais de médec.*, 1689, in-4; *Hist. chronol. de la méd.*, 1693, in-4; *Antimenagiana*, 1693, in-12; *Jugement sur Rabelais*, 1697; un *Recueil de reflex.*, *pensées et bons mots* sous le nom de J. de POPINCOURT, 1696, in-12 Mort en 1698.

BERNIER (NICOLAS), né en 1664, maître de musique de la chapelle du roi, mourut à Paris en 1734, alla se former à Rome sous Caldara, habile compositeur de son temps avec lequel il contracta une liaison intime. Ce fut un des musiciens les plus versés dans la science du contre-point, et son école en France eut long-temps de la réputation. On estime surtout de lui des *Motets*, son *Miserere*, ses *Cantates*, etc.

BERNIER (PIERRE-FRANÇ.), né à la Rochelle en 1779, annonça de bonne heure des dispositions pour les sciences et vint étudier l'astron. à Paris en 1800, à l'école de Lalande. La même année, il fit partie de l'expédition du capitaine Baudin, en qualité d'astron., et recueillit pendant tout le cours du voyage d'importantes remarques nautiques, qui ont été depuis transmises à l'institut. Il mourut en 1803 à la fleur de l'âge, au moment où il donnait les plus grandes espérances.

BERNIER (l'abbé), né à Daon en Anjou, l'an 1764. Au commencement de la révolution il était curé de St-Laud à Angers. Dès que l'insurrection eut éclaté au mois de mars 1793, il se rendit à l'armée d'Anjou, et fut nommé membre du conseil supérieur d'administ. Il acquit d'abord un ascendant universel; mais bientôt on s'aperçut qu'il cherchait à rendre sa domination absolue, et qu'il semait la discorde partout, flattant les uns aux dépens des autres pour plaire davantage et gouverner plus sûrement. Le respect qu'on avait pour lui allait toujours en s'affaiblissant; toutefois on conservait une haute idée de son esprit et de ses talens. Lorsque la déroute de Savenay eut rendu tout-à-fait l'armée fugitive, il traversa périlleusement la Loire, revint en Poitou, et arriva à l'armée de Charette, d'où il passa dans l'armée d'Anjou que commandait Stofflet, et dès ce moment il devint le vrai chef de l'armée. A la mort de Stofflet, il eut la même influence sur d'Autichamp, et fut même alors nommé agent général des armées catholiques près des puissances étrangères. Il entretenait beaucoup de correspondances au dedans et au dehors, et faisait sans cesse des plans d'insurrection; mais vers la fin, il n'inspirait plus la moindre confiance. En 1799, on reprit les armes: il ne put jouer aucun rôle. Lorsque le premier consul voulut faire cesser les troubles, il s'établit auprès du gouvernement comme le représentant de la Vendée; il fut ensuite l'un des plénipotentiaires chargés de traiter du concordat avec l'envoyé du pape; on lui donna l'évêché d'Orléans où il mourut en 1806.

BERNIGEROTH (J.-MARTIN), grav. allem., mort à Leipsig en 1763, dont on a beaucoup de portraits d'après différens maîtres.

BERNINI (PIERRE), peintre et sculpteur ital., né en 1562, décora avec A. Tempête, pour le card. Farnèse, le château de Caprarole, et exécuta ensuite pour les papes Paul V et Urbain VIII divers morceaux de sculpture.

BERNINI (J.-LAURENT), connu sous le nom de cavalier BERNIN, habile peintre, sculpteur et architecte, né à Naples en 1598, s'est surtout immortalisé dans ce dernier genre par des compositions d'un génie vaste et élevé. Ces chefs-d'œuvre sont à Rome, la fontaine de la place Navone, la chaire et le baldaquin de St-Pierre, la superbe colonnade de la place, les statues de Constantin et de Ste Thérèse. Ardent et infatigable, il fut, dans le cours de sa longue carrière, continuellement employé par les papes Urbain VIII, Alexandre VII et Innocent X, qui le récompensèrent dignement. Louis XIV, l'ayant appelé en France, ne le traita pas moins généreusement; et quoiqu'il n'adoptât point ses dessins du Louvre, dont l'exécution entraînait de trop grandes difficultés, il n'en rendit pas moins justice à son mérite, et lui fit les offres les plus magnifiques pour le retenir. Bernin revint à Rome travailler à de nouveaux chefs-d'œuvre jusqu'à sa mort arrivée en 1680, à 82 ans. Il eut sur son siècle la plus grande influence, et comme il s'éloigna souvent des règles de l'art pour n'écouter que son génie, il en résulta malheureusement une direction vicieuse parmi ses imitateurs.

BERNINI (JOS.-MARIE), capucin, missionn., à Carignan (Piémont), mort dans l'Indoustan en 1753, est auteur d'une description de la province de Nerpale dans l'Inde, traduite en anglais et insérée dans les *Asiatick Researches*; des *Dialogues* en langue indienne. Parmi les MSs. de la Propagande, à Rome, on lui attribue la traduction de plusieurs ouvr. concernant la religion des brames. Ses *Memoires* ont été publiés à Verone, 1767.

BERNIS (FR.-JOACHIM de PIERRES de), né à St-Marcel de l'Ardèche en 1715. D'abord chanoine de

Brioude et comte de Lyon, il se fit connaître par des poésies galantes, qui plurent à mad. de Pompadour. Une fois protégé reconnu de la favorite, il obtint une pension sur la cassette, un logement au Louvre, une place à l'acad. franç., le titre d'ambass. à Venise, ensuite en Espagne. De retour à Versailles, il eut part au traité de 1756 avec la cour de Vienne, fut nommé ministre des affaires étrangères, et reçut deux ans après le chapeau de card. Les revers de l'armée franç. en Allem. lui firent désirer la paix; mad. de Pompadour ne la voulait point, il fut exilé à Soissons. Cette disgrâce dura six ans. En 1764, le roi lui donna l'archev. d'Alby, et cinq ans après il l'envoya comme ambass. à Rome. La révolution vint interrompre le cours de ses prospérités; dépouillé de ses abbayes, il perdit 400,000 francs de rente et son traitement de France. Le chevalier Azara, son ami, obtint pour lui de la cour d'Espagne une pension de 60,000 fr. Il survécut 3 ans à cette faveur, et mourut à Rome en 1794. Son *Poème de la relig.*, qui ne parut qu'après sa mort, est bien inférieur à celui de Racine. On reproche à ses autres poésies une grande affectation, trop de fleurs et d'images mythologiques. Ses lettres à Voltaire ne méritent pas la même censure; elles se font lire avec plaisir, et soutiennent fort bien la comparaison.

BERNITZ (MARTIN-BERNARD), chirurgien du 17e S., est aut. de plusieurs mémoires insérés dans le recueil des *Curieux de la nature*, et d'un catalogue latin des plantes du jardin royal de Varsovie et de div. parties de la Pologne, Dantzig, 1652, in-12; Copenhague, 1653, in-16.

BERNON (....), 1er abbé de Cluny et réformat. de plusieurs autres monastères, donna sa démission en 926 et partagea les abbayes qu'il gouvernait entre Vidon, son parent, et Odon qui fut le fondateur de l'ordre de Cluny.

BERNOU (le P.), missionnaire français, mort à Nîmes au commencement du 18e S., est auteur de la *Conduite à l'Eternel; Manuel de l'écolier chrétien; Jeux histor. sur l'Anc. Testament; Cantiques des familles chrétiennes; Paraboles de l'Evangile* mises en vers franç. avec un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*.

BERNOULLI (JACQUES), né à Bâle en 1654, sav. géomètre, prof. de mathém. à l'univ. de Bâle, et associé à l'acad. des sciences de Paris et de Berlin. L'énumération des recherches de Bernoulli serait trop longue; on peut consulter *Jacobi Bernoulli Basileensis opera*, Genève, 1744; *Jacobi Bernoulli ars conjectandi, opus posthumum, accedit tractatus de seriebus infinitis*, Bâle, 1713. Il mourut en 1705, laissant un fils et une fille.

BERNOULLI (JEAN), frère du précédent, né à Bâle en 1667. Il prof. les mathém. à Groningue, remplaça son frère à l'univ. de Bâle, et fut memb. des acad. de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de la société royale de Londres et de l'institut de Bologne. Il partagea avec Jacques l'honneur de plusieurs découvertes, fut le maître d'Euler, et m. à Bâle en 1748.

BERNOULLI (NICOLAS), neveu des précédens, né à Bâle en 1687, fut l'édit. de l'*Ars conjectandi* de son oncle Jacques; il résolut plusieurs des problèmes proposés aux géomètres par Jean Bernoulli. Il a été professeur de mathém. à Padoue, ensuite professeur en logique, et enfin en droit à Bâle. Il était memb. de l'académie de Berlin, de la société royale de Londres et de l'institut de Bologne. Mort en 1759.

BERNOULLI (NICOLAS), né à Bâle en 1695, fils aîné de Jean, dès l'âge de 16 ans soulageait son père dans sa correspond. avec les géomètres. Il fut profess. de droit à Berne, membre de l'institut de Bologne et profess. de mathém. à Pétersbourg, où il mourut en 1726. On trouve quelques-uns de ses mémoires dans le prem. vol. des *Acta eruditorum*.

BERNOULLI (DANIEL), second fils de Jean, né en 1700, prit le grade de docteur en médecine, mais se livra aux mathém., dont son père lui avait donné des leçons. Il professa les mathém. à Pétersbourg, remplit une chaire d'anatomie et de botanique, puis une chaire de physique à Groningue, et s'était fait une sorte de revenus des prix décernés par l'académie des sciences de Paris, qui depuis 1699 jusqu'en 1790, c'est-à-dire pendant 91 ans, compta sur la liste si peu nombreuse de ses associés étrangers le nom de Bernoulli. Il est l'auteur du premier traité d'hydrodynamique qui ait été publié, et fut membre des académies de Saint-Pétersbourg, de Berlin et de la société royale de Londres. Il mourut en 1782.

BERNOULLI (JEAN), frère des deux précéd., né à Bâle en 1710, membre de l'acad. des sciences de Paris et de celle de Berlin, prof. de mathém. à Bâle. Plusieurs de ses mémoires ont été couronnés. Il mourut en 1790.

BERNOULLI (JEAN), fils du précédent, né à Bâle en 1744, fut membre des académies de Pétersbourg, de Stockholm et de la société royale de Londres, astronome royal de Berlin, et directeur de la classe des mathém. de l'acad. Il s'était voué à la philosophie, aux mathém., à l'astron., et a laissé un assez gr. nombre d'ouv. Mort en 1807.

BERNOULLI (JACQUES), frère du précédent, né à Bâle en 1759, fut le disciple de son oncle Daniel, occupa une place de prof. de mathém. à Pétersbourg, et épousa une petite-fille d'Euler. Il fut membre de l'acad. de Pétersbourg, de la société de physique de Bâle et corresp. de la société roy. de Turin. Il a laissé plusieurs mémoires. Mort en en 1789.

BERNSTORF (JEAN-HARTWIG-ERNEST, comte de), ministre d'état en Danemarck, né dans le pays d'Hanovre en 1712. Ses talens fixèrent l'attention du gouvernement danois; et après avoir été employé dans diverses ambass., il fut mis par Frédéric V à la tête des affaires étrangères. Il suivit un système de neutralité qui favorisa le commerce et la prospérité des Etats-Unis. A la mort du roi Frédéric, il fut remplacé dans le ministère par le célèbre Struensée (*v.* ce nom), et il se retira à Hambourg. Il allait revenir à Copenhague pour reprendre le ministère, lorsqu'il mourut en 1772.

BERNSTORF (ANDRÉ-PIERRE, comte de), neveu du précédent, fut comme lui ministre d'état en Danemarck. Son principal titre à la célébrité est d'avoir fait affranchir les paysans danois et cesser la traite des nègres. Il mourut à Copenhague en 1797. On a de lui plusieurs pièces diplomatiques dont l'*exposé des principes de la cour de Danemarck*, etc., remis aux puissances belligérantes en 1780, et la *déclaration* aux cours de Vienne et de Berlin, remise en 1772, sont les plus remarquables.

BERO (AUG.), jurisc. italien, m. à Bologne en 1554, a laissé des *Questions familières*, des *Conseils* et des *Leçons sur les Décrétales*.

BEROALD ou BEROALDE (MATTHIEU), théol. du 16e S., né à St-Denis près Paris. En 1550, il se trouvait à Agen précepteur d'Hector Frégose, depuis évêque de cette ville, lorsqu'il embrassa la réforme avec Jules-César Scaliger et d'autres savans. Persécuté pour ses opinions religieuses et arrêté à Coutances, on le condamna à être brûlé; un offic. favorisa son évasion et l'envoya à Montargis d'où il se sauva à Orléans. En 1574, il était à Genève ministre et prof. de philos. Il y mourut en 1576. On a de lui : *Chronicon sacræ scripturæ auctoritate constitutum*. Vossius et J. Scaliger ont fait l'éloge de cet ouvrage.

BEROALD DE VERVILLE (FRANÇOIS), fils du précédent, né à Paris en 1558. Après la mort de son père, il rentra dans l'église romaine et prit

l'habit ecclésiastique; il obtint même un canonicat à St-Gratien de Tours. Il est surtout connu par son *Moyen de parvenir*, très-souvent réimpr. en 2 vol. in-12. C'est un recueil de puérilités et de contes licencieux, où il se moque de toutes les religions et tourne le genre humain en ridicule. On présume qu'il mourut vers 1612.

BEROALDO (PHIL.) l'ancien, d'une illustre famille de Bologne, l'un des plus célèbres littér. du 15e S., a donné de bonnes éditions des auteurs latins et les a éclaircis par ses comment. Il remplit à Bologne la chaire de prof. de b.-lett, fut député par le sénat auprès du pape Alexandre VI, et pendant plusieurs années remplit la charge de secrét. de la république. Il mourut en 1505.

BEROALDO (PHIL.) le jeune, de la même famille, né en 1472, disciple du précédent, devint prof. de b.-lett. à Rome et président de l'académie. Le card. Jean de Médicis le prit pour secrét., et lorsqu'il fut devenu pape sous le nom de Léon X, il le nomma bibliothéc. du Vatican. Ses ouv. sont : une *édition* des cinq premiers livres des *Annales* de Tacite, et quelques *odes* et *épigrammes*. Il mourut en 1518.

BEROALDO (VINCENT), fils de Beroaldo l'ancien, est mis au nombre des écriv. bolonais pour avoir fait une explication de tous les mots employés par le Bolognetti dans son poème int. : *Il Costante*. Bolognetti était frère utérin de Beroaldo.

BEROALDO (JEAN), né à Palerme, mort en 1566, fut év. de Ste-Agathe, et assista au concile de Trente. Les *harangues* qu'il y prononça ont été imprimées.

BEROLDINGEN (FRANÇOIS de), minéralogiste allemand, né en 1740. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes, parcourut diverses contrées pour observer la nature du sol, la structure des montagnes, et leurs produits minéraux. Ses principaux ouvrages sont : *Observ. sur la minéralogie en général, et sur un système naturel des minéraux en particulier; Observat. faites dans les mines de vif-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts; les Volcans des temps anciens et des temps modernes; Nouvelle théorie sur le balsate; Descript. de la fontaine de Dribourg*. Tous ces ouvrages sont en allemand. Il mourut en 1798, chanoine d'Osnabruck.

BERONIE (NICOLAS), ex-jésuite et professeur au collége de Tulle, né dans cette ville en 1742, m. en 1820, est auteur d'un *Diction. du patois du Bas Limousin*, etc., publié après sa m., par M. Vialle, Tulle, 1823, in-4.

BÉROSE, astron. et histor. chald. né à Babylone, était prêtre de Bélus et viv. vers le temps d'Alexandre ou de Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit une *Hist. de Chaldée*, dont Josèphe a cité quelques fragm., et dans laquelle il remontait jusqu'à la naissance du monde, et parlait d'un déluge universel. Il se distingua aussi dans l'astronomie, fit connaître le cadran solaire aux Athéniens, et se fit tellement admirer chez eux qu'ils lui élevèrent une statue.

BERQUEN (LOUIS de). V. BERKEN.

BERQUIN (LOUIS), gentilhomme artésien, conseiller de François Ier, fut dénoncé en 1523, comme fauteur du luthéranisme, au parlement, qui le condamna à faire abjuration et fit brûler ses livres; mais François Ier le fit relâcher. Il ne fut pas plus tôt en liberté qu'il recommença à dogmatiser, fut pris de nouveau et brûlé en place de Grève en 1529. On a de lui *le vrai Moyen de bien se confesser*, in-16; *Le chevalier chrétien*, Lyon, 1542. Ces deux ouvrages sont traduits du latin d'Erasme.

BERQUIN (ARNAUD), écrivain élégant et facile, né à Bordeaux en 1749, consacra sa plume à l'instruction de la jeunesse et surtout de l'enfance, qu'il affectionnait particulièrement. Il publia successivement : *L'ami des Enfans, des Adolescens; l'Introduction famil. à la connaissance de la nature; Sandfort et Merton; Le petit Grandisson; Le livre de famille*, etc., édition complète, 1803, Renouard, en 20 vol. in-18, et 17 in-12. *L'ami des enfans* valut à son auteur, en 1784, le prix décerné par l'académie à l'ouvrage le plus utile. C'est à la vérité une imitation du savant Weiss, mais les charmes de son style et la candeur de ses sentimens en ont fait un ouvrage entièrement neuf. Sa traduction des *Tableaux anglais*, ses romances, et ses idylles pleines de sensibilité, ne lui font pas moins d'honneur. Berquin a publié aussi une *Bibliothèque des Villages*, 3 part. in-12. M. en 1791.

BERRAIN (JEAN), graveur français, mort à Paris en 1711, réussissait dans le genre des décors et des ornemens; son œuvre forme un vol. in-fol.

BERRI (ducs de). Titre donné à plusieurs princes de la maison de France.

BERRI (JEAN, duc de), 3e fils du roi Jean, et de Bonne de Luxembourg, né en 1340, porta d'abord le titre de comte de Poitou. Il se trouva à la bataille de Poitiers, et fut donné ensuite en otage aux Anglais par suite du traité de Brétigny. Après être resté neuf ans en Angleterre, il revint en France sur un congé d'Edouard, pour négocier sa rançon, et différa ensuite son retour sous différens prétextes. Notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans tous les détails de la vie de ce prince; il nous suffira de dire qu'elle fut un tissu d'inconséquences, de profusions et d'injustices, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant l'histoire de France. Il mourut à Paris en 1416, à l'âge de 76 ans.

BERRI (CHARLES, duc de), 3e fils de Louis dauphin, fils de Louis XIV, naquit en 1686. Ce prince, d'un caractère doux et aimable, d'un sens plus droit qu'étendu, n'eut pas une carrière très-heureuse. Marié à la fille aînée du duc d'Orléans, depuis régent, il eut beaucoup à souffrir de la conduite scandaleuse de cette princesse. Il creva un œil au duc de Bourbon, par accident à la chasse, et mourut en 1714 des suites d'une chute de cheval, à l'âge de 28 ans.

BERRI (CHARLES-FERDINAND DE BOURBON, duc de), fils de S. A. R. Mgr comte d'Artois, aujourd'hui le roi Charles X, naquit à Versailles en 1778. Ce prince, qui annonça de bonne heure un heureux naturel, n'avait qu'onze ans lorsque son père crut devoir quitter la France, après les premiers événemens de la révolution de 1789. Il fit ses premières armes dans l'armée du prince de Condé, qui lui donna le commandement d'un corps de gentilshommes appelés *Chasseurs nobles*, avec lesquels il passa depuis au service de la Russie. La paix de 1801 décida le duc de Berri à rejoindre son auguste père en Angleterre. Le 12 avril 1814, le prince débarqua sur les côtes de France, et le 21 il était à Paris. Les militaires ne tardèrent point à reconnaître en lui la bienveillance et la franchise guerrière qui lui étaient naturelles. Le 11 mars 1815, le duc de Berri prit le commandement des troupes réunies sous Paris, pour s'opposer à la marche de Napoléon Bonaparte sur cette capitale. Les événemens trahirent ses espérances et sa confiance, et il suivit le roi et sa famille dans leur retraite en Belgique. Il rentra à Paris le 8 juillet, et l'année suivante il épousa la fille aînée du prince royal des Deux-Siciles, Marie-Caroline-Thérèse. Il continuait, depuis cette époque, à signaler le caractère le plus loyal et les dispositions les plus populaires, lorsqu'un horrible attentat vint détruire l'espoir que tous les Français amis de la monarchie et de l'ordre public avaient placé en lui. Le 13 février 1820, un monstre fanatique, Louvel, nouveau Ravaillac, frappa d'un coup de poignard le digne descendant de Henri IV. Le duc

de Berri expira dans la matinée du lendemain. Les profonds regrets qu'excita cette perte inattendue furent adoucis quelques mois après, lorsque la nouvelle se répandit de la grossesse de la duchesse de Berri, qui mit au jour, le 29 septembre de cette même année, un prince auquel le roi Louis XVIII donna le titre de duc de Bordeaux.

BERRIAIS (René le), économiste et agriculteur, m. en 1807, a donné un *Traité des jardins*, ou *le Nouveau la Quintinie*, Paris, 1775, 4 vol. in-8.

BERRIMAN (Guill.), théologien anglais, m. en 1750, a laissé 2 vol. de *sermons* publiés par son père, après sa mort, avec les siens propres.

BERROYER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris, m. le 7 mars 1755, a publié les *Arrêts* de Bardet, Paris, 1709, in-fol.; la *Coutume de Paris* de Duplessis, Paris, 1709, in-fol.; *Bibliothèque des Coutumes*, en société avec Laurière, ib. 1699, in-4.

BERRUER, sculpteur, profess. de la ci-devant académie de peinture et sculpture au Louvre en 1797, a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue la statue de d'Aguesseau, au Museum; les deux bas-reliefs de la façade de l'Ecole de Médecine de Paris; l'Amour lançant une flèche, etc.

BERRUGUETE (Alonzo), sculpteur et architecte espagnol, et gentilhomme de la chambre de Charles-Quint, m. à Madrid en 1545, fut élève de Michel-Ange. Il contribua à ramener le goût des arts dans sa patrie. On voit de lui à Tolède une Transfiguration, en marbre, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ses autres compositions sont dans les églises de cette ville.

BERRUYER (Philippe), archevêq. de Bourges de 1236 à 1260, dont D. Martenne a publié la vie écrite par un auteur contemporain.

BERRUYER (Joseph-Isaac), jésuite, né à Rouen en 1681, mort à Paris en 1758, est surtout connu par l'*Hist. du Peuple de Dieu*. Le texte sacré y est revêtu des couleurs de nos romans modernes. Il est à regretter que cet auteur ait manqué de jugement. Son histoire mêlée de traits singuliers et brillans, écrite avec élégance, tissue avec art, est une preuve évidente qu'il était né avec beaucoup d'esprit. L'évêque de Montpellier, l'archevêque de Paris et d'autres prélats en défendirent la lecture. Benoît XIV et Clément XIII la condamnèrent; le parlement de Paris cita l'auteur à comparaître, mais toutes ces condamnations n'empêchèrent pas Berruyer et ses confrères de multiplier les éditions et les traductions d'un ouvrage qui faisait tant de bruit, et qui trouve encore des lecteurs.

BERRUYER (Jean-François), général de division, né à Lyon en 1737, parvint du rang de soldat au grade de lieutenant-colonel, avant la révolution. Colonel du régiment de Guyenne en 1791, il fut appelé l'année suivante au commandement de la brigade des carabiniers, et devint successivement maréchal-de-camp, lieutenant-général et général-en-chef de l'armée de l'Ouest en 1793. Ayant éprouvé divers échecs contre les Vendéens, il fut suspendu de ses fonctions; mais, en 1796, le directoire le nomma commandant de l'hôtel des Invalides, place qu'il occupa jusqu'en 1804, époque de sa mort. Il avait fait 17 campagnes depuis 1756 jusques en 1793, et reçu trois blessures graves.

BERRUYER, fils du précédent, élevé de grade en grade jusqu'à celui de maréchal-de-camp, est mort en 1816, des suites d'une blessure reçue à la bataille de Waterloo une année auparavant. C'était un officier distingué par sa bravoure et ses connaissances militaires.

BERRYAT (Jean), médecin français et inspecteur des eaux minérales de France, mort en 1754, a publié les deux premiers volumes du recueil intitulé: *Collection académique; Observations physiques et médicinales sur les eaux minérales d'Epoigny*.

BERRYER (Nicolas-René), fils d'un procureur-général du grand-conseil, fut successivement maître des requêtes, lieutenant de police en 1747, conseiller d'état, et ministre de la marine; enfin garde-des-sceaux en 1761. Il dut toutes ces places éminentes au crédit de madame de Pompadour dont il fut constamment la créature, mais il ne s'en montra digne ni par son courage ni par son habileté. Mort en 1762.

BERSENEW (Iwan), habile graveur russe, m. en 1798, fut pendant son séjour à Paris, en 1787, employé au travail des gravures de la galerie du duc d'Orléans.

BERSMANN (George), savant allemand, m. en 1611, s'appliqua surtout à la médecine, dont il se délassait par la poésie, et fut prof. de poésie et de grec à Wittemberg et Leipsig. Il a laissé des *poesies latines*, une *trad. en vers* des Psaumes, et des *comment.* sur Virgile, Horace, Cicéron, etc.

BERTA (Franç.), littérateur et antiquaire piémontais, né vers 1719, m. vers 1787, embrassa l'état ecclésiastique, fut bibliothécaire du roi de Sardaigne; travailla ensuite à la rédaction du catalogue raisonné des MSs. de cette bibliothèque, qu'il enrichit de livres précieux et rares. Il possédait la connaissance du style lapidaire. On lui doit une suite très-curieuse des princes de Savoie, et une édition du *Cartulaire d'Oulx*, publiée à Turin en 1733.

BERTAIRE (St), né au commencement du 9e S., de la famille des rois de France de la deuxième race, fut abbé du Mont-Cassin en 856. Mort en 884, lors de la prise de ce monastère par les Sarasins.

BERTALDO (Jacob), jurisconsulte vénitien, fut notaire et chancelier de la cour ducale et év. de Veglia. On lui doit une *Compilation des coutumes de Venise*.

BERTANI (Lucie), femme poète italienne, florissait vers 1550. Ses poésies sont éparses dans les recueils du temps; elle écrivait également bien en prose, comme le prouvent ses lettres à Annibal Caro. — Une autre dame poète de ce nom, de l'acad. de Reggio, sa patrie, florissait vers la fin du 16e S.

BERTANO (J.-B. Ghizi dit), habile peintre et architecte italien, élève de Jules Romain, né à Mantoue en 1568, avait un dessin hardi et élégant, et servit long-temps de modèle aux artistes par ses cartons. On lui doit aussi une *lettre* à Martin B., architecte de Milan, sur une contestation au sujet des proportions du dôme de la cathédrale de cette ville, et des *observations* savantes et instructives sur Vitruve, Mantoue, 1558.

BERTANO (J.-B.), poète italien, né à Venise en 1596, se lia avec Le Marini, dont il prit le genre, et ne valut pas mieux que lui; ce qui ne l'empêcha pas d'être en grande réputation de son temps, et recherché de l'empereur Matthias, qui le créa chevalier. On a de lui: *Tormenti amorosi*, pastorale, réimp. à Padoue en 1641; quelques autres pastorales et tragédies, imprimées à Venise, des *Idylles* dans le goût de celles de Marini, etc.

BERTAUT (Jean), poète français, né à Caen en 1552, fut successivement secrétaire et lecteur du roi, évêque de Seez, et premier aumônier de Marie de Médicis, et dut à son talent ces postes éminens. Imitateur de Ronsard, mais moins ampoulé et plus élégant, ses vers sont pleins de sentiment. On a recueilli ses *œuvres poétiques*, en 1 vol. in-8, Paris, 1620 et 1623. Il a traduit le 2e

livre de l'*Enéide*, et laissé quelques *sermons* et une *oraison funèbre* de Henri IV.

BERTEL (JEAN), bénédictin allemand, m. en 1607, abbé des monastères de Luxembourg et d'Echternach. Fait prisonnier par les Hollandais, il ne racheta sa liberté qu'au moyen d'une grosse somme. On a de lui un ouvrage sur la *Règle de St-Benoît*, Cologne, 1581; et une *Hist. de Luxembourg*, Cologne, 1605, in-4.

BERTELOT (PIERRE), premier pilote et cosmographe de Portugal aux Indes Orientales, né à Honfleur en 1600, entra dans l'ordre des carmes, où il prit le nom de père Denis de la Nativité, sans discontinuer son service de cosmographe. Ayant été envoyé comme interprète de l'ambassade portugaise, près du roi d'Achem dans l'île de Sumatra, il y perdit la vie par la trahison de ce prince, qui voulut forcer les Portugais à se faire mahométans.

BERTERA (BARTH.-ANT.), Italien, interprète du roi et maître des langues, m. à Paris en 1782. On a de lui : *Methode abrégée de la langue ital.*, 1746; id. *de la langue espag.*, 1764; id. *de la langue française*, 1782, in-12.

BERTHAULD (PIERRE), oratorien, prof. de rhétorique au collége de Marseille, chanoine de Chartres, où il mourut en 1681. Il est aut. du *Florus Gallicus* et du *Florus Francicus*, un des meilleurs abrégés de notre histoire; d'un tr. *de Arâ*, ouvr. plein d'érudition, imprimé à Nantes en 1633, et de vers latins estimés. Il ne doit pas être confondu avec l'abbé Berthauld, auteur du *Quadrille des enfans*, ou *Système nouveau de lecture*, 1743, in-8, souvent réimprimé.

BERTHAULT (LOUIS), arch., m. en 1823, dans la force de l'âge, s'est acquis quelque réputation par la construction de plus. châteaux et maisons de campagne aux environs de Paris, et par les dessins d'un grand nombre de parcs et jardins à la manière anglaise. On lui doit entre autres ceux de la Malmaison, de St.-Leu-Taverny, de Pontchartrain, de Baville, etc.; et les châteaux de la Jonchère, de M. Nanteuil à Clichy, etc.

BERTHE, nom commun à plusieurs princesses dont les plus remarquables sont : Une fille de Caribert, comte de Laon; elle épousa Pepin le Bref, fut reine de France en 751, et mourut en 783. Une fille de Charlemagne. Une 3e fille de Pepin Ier, roi d'Aquitaine. Une 4e, fille de Lothaire, roi de Lorraine, femme de Théobalde II, comte de Provence, et ensuite d'Adalbert II, mère de Hugues, roi d'Italie, et de Gui, duc de Toscane. C'est d'elle que vient l'expression proverbiale : *Au temps que Berthe filait*, pour indiquer le temps de la simplicité des mœurs.

BERTHEAU (CH.), théologien protestant, né à Montpellier en 1660, et m. en 1732, à Londres, où il s'était réfugié après la révocation de l'édit de Nantes, et où il exerça les fonctions de ministre. On a de lui deux vol. de *sermons* en français.

BERTHELEMY (J.-SIMON), peintre d'histoire, remporta le grand prix de peinture. L'académie de Paris l'admit à son retour de Rome. Il réussissait surtout dans les plafonds, et embellit les palais de Fontainebleau, du Luxembourg, du Museum. Mort en 1811.

BERTHELET (GRÉG.), bénédictin de Saint-Vannes. Mort en Normandie en 1754, est auteur d'un traité sur *l'abstinence des viandes*, Rouen, 1731.

BERTHELIER (PHILIB.), né à Genève en 1470, martyr de la liberté de sa patrie, était membre du conseil de cette ville dans le temps que Charles III, duc de Savoie, entreprit de la soumettre à son autorité; il était parvenu à conclure en 1519, avec Fribourg, une alliance tendante à protéger l'indépendance de Genève contre les efforts du duc. Cependant, les hostilités ayant commencé, et les secours des Fribourgeois n'arrivant pas assez vite, après une vive résistance, la ville fut quelque temps en son pouvoir, et le vertueux Berthelier, incapable de fuir, paya de sa tête le service important qu'il avait rendu à sa patrie.

BERTHELIN (P.-CH.), littérateur, né à Paris, au commencement du 18e S., fut d'abord ecclésiastique, puis avocat au parlement, et ensuite professeur à l'école royale militaire. On a de lui une *Ode* lat. sur le siége de Berg-op-Zoom, Paris, 1747, in-4; *Recueil* d'énigmes, etc., ibid., in-12; *Recueil* de pensées ingénieuses tirées des poètes lat., trad. ou imitées en vers français, Paris, 1752; *Supplément* au dictionnaire de Trévoux, ibid., 1752, in-fol; *Abrégé* du même dictionnaire, 1763, 3 vol. in-4. Il a aussi donné une édit. du *Dictionnaire* des rimes de Richelet, 1751.

BERTHELOT (....), poète satirique, contempor. et ami de Regnier, le prit pour modèle. On a de lui des *satires*, des *épigrammes*, etc., qui sont remplies de naturel et d'abandon, mais trop licencieuses; on les a recueillies avec celles de Regnier et autres satiriques dans le *Cabinet satirique*, 1666, in-12.

BERTHEMIN (DOMINIQUE), né en Normandie en 1580, m. en 1635, a le premier fait connaître la vertu des eaux minérales de Plombière, dont il régla l'usage dans un *discours*, Nancy, 1603, in-8, réimpr. à Mirecourt en 1738.

BERTHEREAU (dom GEORGE-FRANÇ.), savant bénédictin, né à Bélesme en 1732, professeur de grec et d'hébreu à l'abbaye de St-Lucien de Beauvais et à celle de St-Denis. Il quitta ensuite la carrière de l'enseignement pour s'associer aux autres bénédictins chargés de la collection des historiens de France, qui le choisirent pour compulser à la biblioth. du roi et à celle de St-Germain-des-Prés les MSs. orientaux, travail qu'il fit pendant trente années avec une patience et une ardeur incroyables, surmontant toutes les difficultés et bravant tous les obstacles. Ses *Extraits* n'avaient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsqu'il mourut en 1794. Les traductions des meilleurs aut. arabes ont la plupart rapport à l'*Histoire des Croisades*. M. Sylvestre de Sacy a donné sur cet estimable religieux une *notice* intéressante insérée dans *le Magasin encyclopédique*.

BERTHET (JEAN), jésuite, m. en 1692, enseigna avec succès la philosophie et la théologie dans les colléges de sa société. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits sur la théologie et l'histoire, de *Dissertat.* savantes; il écrivit également bien en italien, en français, en espagnol, etc. Son dernier ouvrage est la traduction de l'opéra d'*Armide*, en vers ital.—Son frère JEAN, capucin, m. en 1709, s'est fait un nom par ses *Sermons*, dont plusieurs sont impr. à Lyon, 1693 et 1694.

BERTHIER (GUILL.-FRANÇ.), jésuite, né à Issoudun en 1704. Ses supérieurs le choisirent en 1742 pour remplacer le P. Brumoy dans la continuation de l'*Histoire de l'église gallicane*; il en publia 6 vol., dont le dernier, qui est le 18e, va jusqu'en 1629. Il fut ensuite chargé de la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea pendant 17 ans à la satisfaction du public et des gens de lettres. Après la dissolution de sa compagnie, le dauphin, père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, voulut l'attacher à l'éducation de ces princes, et lui fit assigner une pension de 4000 fr. sur l'abbaye de Molesme; mais en 1764 les jésuites ayant été bannis de la cour, il fut obligé de se retirer au-delà du Rhin, à Offenbourg. Après dix ans d'exil il obtint la permission d'aller demeurer à Bourges, où il avait un frère et un neveu chanoines. Il m. dans cette ville en 1782. On lui doit encore : *Com-*

ment. sur les psaumes et sur Isaïe, Paris, 1785-1789, 13 vol. in-12; *Œuvres spirituelles*, dernière édit., 1811, 5 vol. in-12; et les *Observations sur le contrat social*, publ. par Querbœuf en 1789, in-12.

BERTHIER (Jean), sculpteur du 16ᵉ S., auquel on doit les plans en relief des fortifications des principales places de l'Europe; on les voit aujourd'hui aux Invalides.

BERTHIER (Louis-Bénigne-François), conseiller d'état et intend. de Paris en 1789, une des premières victimes de la révolution, fut, après la prise de la Bastille, arraché de l'hôtel-de-ville par des forcenés qui le pendirent à une lanterne, après lui avoir fait baiser la tête de Foulon, son beau-père, qui venait d'avoir le même sort.

BERTHIER (Alexandre), maréchal de France, vice-connétable, prince de Neuchâtel et de Wagram, naquit à Versailles en 1753. Son père, officier dans le corps des ingénieurs-géographes, le destina à suivre la même carrière. Il y entra en effet, mais il obtint ensuite une compagnie dans les dragons de Lorraine. Il servit comme officier d'état-major dans l'armée que le général Rochambeau commanda en Amérique lors de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, s'y fit remarquer, et obtint le grade de colonel aide-major-général. De retour en Europe, il fut nommé, en 1789, major-général de la garde nationale de Versailles. Il se rendit à Metz vers la fin de 1791 avec le grade d'adjudant-général, et devint, en 1792, maréchal-de-camp, chef de l'état-major du maréchal Luckner. Il servit ensuite dans la Vendée, et eut trois chevaux tués sous lui en défendant Saumur contre les royalistes insurgés le 13 juin 1793. Il était alors chef d'état-major du général de Biron. Nommé en 1796 général de division, et placé chef de l'état-major de l'armée d'Italie sous le général Bonaparte, il se fit remarquer aux combats de Millesimo, Ceva, Mondovi, au passage du pont de Lodi, à la bataille de Rivoli; et il fut chargé d'apporter au directoire exécutif le traité de Campo-Formio. Il prit ensuite le commandement de l'armée d'Italie en décembre 1797, marcha sur Rome, occupa cette ville, et y établit un gouvernement républicain. Il suivit Bonaparte en Egypte, toujours comme chef d'état-major, et partagea la gloire et les travaux de l'armée d'Orient. A son retour en France, Bonaparte, devenu premier consul, le nomma ministre de la guerre. Berthier quitta ce poste le 2 avril 1800 pour prendre le commandement de la nouvelle armée qui se portait en Italie; mais il ne fut, dans le fait, que chef de l'état-major de Bonaparte pendant les opérations de la campagne dite de Marengo, à cause de la mémorable bataille de ce nom. La fortune de Berthier s'éleva en proportion de celle de Bonaparte. Le 19 mai 1804 il fut créé maréchal de l'empire, puis grand-veneur, prince souverain des pays de Neuchâtel et de Valangin en Suisse. Il accompagna le nouvel empereur dans toutes ses campagnes, fut admis à ses secrets, reçut l'épée de vice-connétable de l'empire français, et le nouveau titre de prince de Wagram après la bataille de ce nom. A la restauration de 1814, l'ex-confident de Bonaparte ne fut point un des derniers à rendre hommage au roi Louis XVIII, qui le nomma pair de France, et lui confia le commandement d'une des deux compagnies de gardes-du-corps ajoutées aux quatre qui existaient en 1789. A l'époque du retour de l'ex-empereur, le 20 mars 1815, Berthier se retira à Bamberg, où il m. le 1ᵉʳ juin de la même année. On ne connaît pas les causes précises de cette mort; elle fut attribuée dans le temps à un accès de fièvre chaude, qui porta le prince à se précipiter d'un balcon de sa maison dans la rue. On lui doit la *Relat. des campagnes du général Bonaparte en Egypte et en Syrie*, 1800, in-8.

BERTHIER (Victor-Léopold), général de division, frère du précédent, naquit à Versailles en 1770. Sous-lieutenant en 1785, ingénieur-géographe et chef de bataillon en 1794, adjudant-général en 1795, il fit, dans les années 1796-97-98, toutes les campagnes d'Italie contre les Autrichiens et les Russes. Général de brigade et chef de l'état-major de l'armée de Naples en 1799, il assista à la bataille de la Trebia, et s'y distingua. Employé en 1803 à l'armée d'Hanovre, il en fut le chef d'état-major, avec le grade de général de division, fit en cette qualité les campagnes de 1805 et 1806, et se distingua à la bataille d'Austerlitz, ainsi qu'à la prise de Lubeck. Il mourut à Paris en 1807.

BERTHIER (César), lieutenant-général, frère des précédens, né en 1772, et m. en 1809, s'est fait peu remarquer sur les champs de bataille, mais on lui attribue des qualités administratives. Il a été gouverneur de la colonie de Tabago et de la Corse.

BERTHIER. V. Bertier.

BERTHOD (Claude), savant et laborieux bénédictin des académies de Besançon et de Bruxelles, recueillit dans les archives de cette dernière ville de précieux extr. relatifs à l'*Hist. de France*, et continua, après la suppression des jésuites, la collection importante des *Acta sanctorum* de Bollandus; il eut part au 51ᵉ vol. Mort à Bruxelles en 1768.

BERTHOIS (N. de), colonel du génie et directeur des fortifications de Lille, lors de la déclaration de guerre de l'Autriche en 1792. Les échecs éprouvés alors irritèrent les soldats, qui se révoltèrent contre leurs chefs, et mirent à mort Berthois dans son domicile. L'assemblée constituante honora sa mémoire, en faisant une pension de 1500 francs à sa veuve.

BERTHOLD, premier général des carmes.

BERTHOLD, né à Florence au 16ᵉ S., élève de Donato, réussit surtout dans l'art de fondre en bronze de petits sujets de bataille, et fut garde de la fameuse collection de vases, statues et bas-reliefs antiques de Laurent de Médicis, et directeur de l'académie de dessin, où il eut la gloire de former Michel-Ange.

BERTHOLLET (Jean), jés., né dans le duché de Luxembourg, m. à Liège en 1755, a donné une *Histoire civile et ecclésiastique* de ce duché, 1743, 8 vol. in-4; *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu*, 1746.

BERTHOLET-FLÉMAEL, peintre flamand, élève de Jordans, alla se former en Italie et en France. Il peignit à Paris *l'Enlèvement d'Elie*, *l'Adoration des rois*, etc. Après avoir amassé une grande fortune par le produit de ses nombreux ouvrages, il retourna à Liège, et y m. en 1675, chanoine de la cathédrale de St-Paul.

BERTHOLLET (Claude-Louis), savant chimiste, né à Talloire en Savoie en 1748, fut reçu docteur à Turin, et nommé médecin du duc d'Orléans, aïeul du prince actuel. Mais, la chimie devenant son occupation exclusive et sa passion dominante, il contribua puissamment, en société avec Lavoisier, Fourcroy, Guyton-Morveau, à consommer une véritable révolution dans cette science, et à en changer la face en Europe. Reçu à l'académie des sciences en 1780, il fut nommé successivement membre de la commission des monnaies et de celle d'agriculture et des arts, professeur de chimie aux écoles polytechnique et normale, et membre de l'institut en 1795. Bonaparte l'ayant emmené avec Monge à son expédition d'Egypte, il y déploya toutes les ressources du génie et du zèle pour assurer l'existence de l'armée. Sa noble conduite fut dignem. récompensée par les croix d'offic. de la lég.-d'honn., de la réunion, et par la dignité de sénateur. Il fut cepend. un des prem. à consentir à la déchéance de son bienfaiteur. Conservé par le

roi à la restauration, Berthollet, n'ayant pas été porté sur la liste des pairs des cent jours, fut réintégré au retour de Louis XVIII dans la chambre-haute, où il a voté depuis avec les défenseurs des principes constitutionnels. Toujours entouré dans sa maison d'Arcueil d'une foule d'élèves distingués, qu'il associait à ses belles expériences et à ses découvertes chimiques, il mettait la dernière main à ses importans ouvrages, lorsqu'il fut emporté en trois jours par une fièvre adynamique en octobre 1822. Les plus remarquables de ses nombreux écrits sont : *Elémens de l'art de la teinture*, 1791 et 1804, in-8, trad. en anglais et en allemand ; *Recherches sur les lois de l'affinité*, 1801, in-8 ; *Essai de statique chimique*, 1803, 2 vol. in-8 ; il a joint un discours préliminaire et des notes à la traduction française du *Système de chimie de Thompson*, ib., 1809, 9 vol. in-8. Son *Cours de chimie des substances animales* a été imprimé dans le *Journal* de l'école polytechnique.

BERTHOLON (N.), lazariste, né à Lyon, m. en 1799, professeur de physique à Montpellier et d'histoire à Lyon, est aut. d'un grand nombre de *Mémoires* sur des questions de physique, l'électricité, les paratonnerres, dont il fit propager l'usage à l'imitation de Franklin. On estime davantage sa *Théorie des incendies et des moyens de les prévenir*, 1787, in-4.

BERTHONIE (Hyacinthe la), dominicain, a donné : *Defense de la religion contre les incrédules et les juifs*, 1777, in-12 ; des *Sermons*, etc. Mort en 1774.

BERTHOUD (Ferdinand), horloger-mécanicien de la marine pour la construction et l'inspection des horloges à longitudes, membre de l'institut, de la société royale de Londres et de la légion-d'honneur, né en 1727. Ses horloges-marines ont obtenu la préférence sur toutes les autres, et elles ont servi au perfectionnement de la géographie. On a de lui : *Essai sur l'horlogerie*, 1763 et 1786 ; *Eclaircissemens sur l'invention d'une nouvelle machine pour déterminer les longitudes en mer* ; *Traité des horloges-marines*.

BERTHOUD (Louis), neveu et élève du précédent, a fait des montres marines fort estimées des navigateurs, qui les préfèrent même à celles de Ferdinand.

BERTI (Alexandre-Pompée), religieux de la congrégation de la Mère de Dieu, né à Lucques en 1686, enseigna la rhétorique, la philosophie, la théologie, jusqu'en 1739. Il alla ensuite s'établir à Rome, où il fut nommé assistant général et historien de son ordre. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons la traduction en italien de l'*Abrégé de l'Histoire de France* du P. Daniel, Venise, 1737, et celle d'une grande partie des *OEuvres de Nicole*, ibid., 1729-52, et parmi ceux restés inédits ses *Memorie degli scrittori Lucchesi*, etc.

BERTI (Jean-Laur.), savant théologien augustin de la même ville, né en 1686, fut successeur assistant de son général à Rome, garde de la bibliothèque Angélique, et professeur de théologie à Pise, où il m. en 1766. On a de lui *de Theologicis disciplinis*, Rome, 8 vol. in-4 ; *Historia ecclesiastica*, 7 vol. in-4 ; des *dialogues*, des *dissertations* et des *discours* académiques, etc.

BERTIER (N.), contemporain de maître Adam Billaud, menuisier, son ami, dont il publia le *Vilebrequin*, qu'il a fait précéder d'une épître en vers, où il fait le portrait de plusieurs de ses compatriotes.

BERTIER (P.-Ant.), prêtre, m. à Paris en 1784, a publ. : *Projet d'une pompe publique pour la ville de Paris*, 1769, in-8.

BERTIER (Jos.-Et.), savant oratorien, m. à Paris en 1783, s'est fait un nom par ses connaissances en physique. On a de lui des *Lettres* sur l'electricité ; *la Physique des corps animés*, 1755 ; *Principes de physique*, 1764 ; *Histoire des premiers temps du monde d'accord avec la physique et l'histoire de Moïse*, 1784, in-12.

BERTIN (St), né dans le 7e S., m. en 709, fut fondateur du monastère de son nom au territoire de St-Omer. L'église l'honore le 5 septembre.

BERTIN (N.), musicien, m. en 1727, a fait la musique des opéras de *Cassandre*, *Diomède*, *Ajax*, du *Jugement de Pâris*, et des *Plaisirs de la campagne*.

BERTIN (Nicolas), peintre, m. à Paris en 1736, élève de Jouvenet et de Bon Boullongne, fit beaucoup de tableaux pour les églises de Paris, le château de Trianon, les électeurs de Mayence et de Bavière, etc. *St Philippe baptisant l'eunuque de la reine Candace*, à St-Germain-des-Prés avant la révolution de 1789 est un de ses meilleurs tableaux.

BERTIN (Exupère-Jos.), membre de l'académie des sciences et médecin de Paris, né en 1712, et m. en 1781. On a de lui : *Traité d'ostéologie*, 1754, 4 vol. in-12 ; *Lettres* sur le nouveau système de la voix, La Haye, 1745-48, 2 vol. in-8 ; *Consultations* sur la légitimité des naissances tardives ; *Mémoire* sur la structure des os pariétaux, inséré dans le *Journal de médecine* de 1756. Condorcet a écrit son éloge.

BERTIN (Antoine), chevalier de St-Louis, capitaine de cavalerie, né à l'île Bourbon le 10 octobre 1752. La même île avait vu naître Bertin et Parny, amis et émules ; les mêmes goûts les rassemblaient, et jamais le plus léger nuage de jalousie ne s'éleva entre eux. Venu en France en 1761, Bertin fit ses études au collége du Plessis. Après avoir publ. en 1773 un petit volume de *poésies*, qui obtint peu de succès, il donna en 1782 quatre livres d'élégies, intitulé *les Amours*. On y applaudit à une imagination brillante, à une poésie gracieuse, à des images voluptueuses, que rend plus séduisante encore la délicatesse avec laquelle elles sont voilées. Ses poésies offrent quelques-unes des beautés et plusieurs des défauts de Properce, qu'il semblait avoir pris pour modèle. A la fin de 1789 Bertin passa à l'île St-Domingue, et épousa une jeune créole qu'il avait connue à Paris. La surveille du jour où le mariage devait être célébré, il éprouva des mouvemens de fièvre ; le jour même où il devait se rendre à l'autel il demanda que la cérémonie eût lieu dans sa chambre. A peine eut-il prononcé le *oui* d'une voix très-faible, qu'il s'évanouit : il mourut dix-sept jours après, en juin 1790. Les œuvres de Bertin ont été recueillies en 2 vol. in-18, 1782, et réimprimées en 1802. Elles contiennent, outre *les Amours*, un *Voyage en Bourgogne*, dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont, et plusieurs pièces fugitives.

BERTIN D'ANTILLY (N.), littérateur français, m. à Pétersbourg en 1804, est aut. de quelques pièces de théâtre qu'on ne joue plus. Après avoir rédigé en 1797 le journal intitulé *le Thé*, et s'être retiré à Hambourg, il y publ. une autre feuille intitulée *le Censeur*, et un poème à la louange de l'empereur Paul Ier.

BERTIN (Théodore-P.), né dans le 18e S., introduisit en France vers 1792 l'art de la sténographie, et inventa une lampe docimastique utile pour l'essai des métaux. M. en 1819. Il est aut. de nombreux écrits presque tous traduits de l'angl. Les plus connus sont la *Vie de Bacon*, traduct. de Mallet, Paris, 1788, in-12 ; *Satires d'Young*, 1798, in-12 ; *Reflexions sur l'établissement des cures*, Paris, 1789 et 1791, in-8 ; *Système complet de sténographie*, 4e édit. en 1803, in-8, et autres ouvrages consacrés à l'éducation.

BERTIN (Antoine), curé du diocèse de Reims, né en Champagne en 1761, m. en 1823, est auteur

de plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, tels que : *Elémens d'histoire naturelle*, extrait de Buffon, Valmont-Bomare, etc., Reims, 1801, 1809, in-12; *Elémens de géographie*, etc., 1802, in-12; *le jeune Cosmographe*, etc., 1790, in-12; *Esquisse d'un tableau du genre humain*, etc., 1 vol. in-12. Il a publ. encore un *Discours* prononcé en 1814 au service de LL. MM. Louis XVI et Louis XVII, de la reine Marie-Antoinette, etc.; des *Instructions religieuses*, et un *Memoire* sur le sacre, de 1814 à 1819, in-4 et in-8.

BERTINAZZI (Ch.-Ant.), plus connu sous le nom de Carlin, né à Turin en 1713, fils d'un offic. dans les troupes du roi de Sardaigne, fut lui-même à 14 ans porte-enseigne dans un régiment. Le jeune Bertinazzi, resté sans fortune à la mort de son père, donna d'abord des leçons de danse et d'escrime : bientôt le désir de jouer la comédie s'empara de lui : il obtint du succès dans les rôles d'arlequin, parcourut plusieurs villes d'Italie, et fut enfin engagé à la comédie Ital., où pendant 42 ans il charma les spectateurs par la grâce, la bonhomie, la gaîté de son jeu. On cite de cet acteur charmant une foule de plaisanteries très-spirituelles. Deux personnes seulement se trouvaient un jour à la comédie italienne; on n'en fut pas moins obligé de jouer pour elles. Quand le spectacle fut fini, Carlin s'avança sur le bord du théâtre, et invita un des deux spectateurs à s'approcher; ce qu'il fit : « Monsieur, lui dit alors Arlequin, si vous rencontrez quelqu'un en sortant d'ici, faites-moi le plaisir de lui dire que nous donnerons demain une représentation d'*Arlequin*, etc. » Carlin a donné à la comédie italienne : *les Nouvelles métamorphoses d'Arlequin*, comédie en 5 actes, 1763, in-8.

BERTINI (George), médecin napolitain du 16e S., est aut. d'un *Cours de medecine méthodique* en 22 liv. et en lat., Bâle, 1587, in-fol., et de *Consultations medicinales*, en lat., ib., 1586, in-8.

BERTINI (Antoine-François), méd. ital., né à Florence en 1658; m. en 1726. Il a écrit : *La medicina difesa contra le calumnie degli uomini volgari e dalle opposizione de' dotti*, Lucques, 1699.

BERTINI (Joseph-Marie-Xavier), médecin, est l'auteur d'un *Discours* sur l'usage extérieur et intérieur du mercure, Florence, 1744, in-4, réimp. dans un *Recueil* ital. sur les fièvres malignes et contagieuses, Venise, 1746, in-8.

BERTIPAGLIA, (Léonard), chirurgien de Padoue, m. en 1460, est aut. d'un ouvr. lat. sur le 4e can. d'Avicenne imp., à Venise en 1519, in-fol.

BERTIUS (Pierre), cosmographe et historiographe du roi Louis XIII, et profess. de mathém., né en Flandre, avait été d'abord régent du collége des Etats à Leyde, qu'il fut obligé de quitter à cause de son attachement à la secte d'Arminius; étant passé en France, il y embrassa le cathol. et fut amplement dédommagé de ses pertes. Le meilleur de ses ouvr. géographiques est : *Theatrum geographiæ veteris*, 2 vol. in-fol., 1619, Elzevir. On estime aussi : *Introductio in universam geographiam*, in-12; le *Commentariorum rerum germanicarum lib. I*, Amst., 1635, in-12; *De aggeribus et pontibus*, Paris, 1629, etc.; *Illustrium virorum Epistolæ*, etc., 1617, in-8, où il traite des matières de politique, d'hist., de théol., de jurisprudence et de médecine.

BERTHOLDUS ou BERTOUL, prêtre du diocèse de Constance, au 11e S., a continué la chronique d'Hermannus Contractus, de 1054 à 1100, insérée dans le *Recueil* des historiens latins d'Allemagne, St-Blaise, 1792, 2 vol. in-4.

BERTOLI (J.-Domin.), littér. et antiq. italien, du 18e S., chanoine d'Aquilée, consacra tout son temps et ses revenus à recueillir les médailles, les inscriptions et les monumens des environs de cette ville, et publia *Le antichità di Aquileja profane e sacre*, Venise, 1739, in-fol.

BERTON (Pierre-Montan), habile musicien et compositeur, surintendant de la musique du roi et directeur de l'Opéra de Paris, m. dans cette ville en 1780. Sous son administration s'opéra en France une véritable révolution musicale due aux chefs-d'œuvre des Gluck et des Piccini. On lui doit la musique de l'opéra d'*Erosine*, représenté en 1764, et le *Divertissement de Cythère assiégée*.

BERTON (J.-B.), maréchal de camp, né près de Sedan en 1774, entra, au sortir de l'école militaire, dans la légion des Ardennes en qualité de lieutenant, fit la campagne des armées de Sambre-et-Meuse, et obtint le grade de capitaine. Il se distingua par sa bravoure à Austerlitz, en Prusse en 1806 et en 1807 à Friedland, et fut attaché aux états-majors des généraux Bernadotte et Victor. Il fit la campagne d'Espagne sous les ordres du général Sébastiani, avec le grade de colonel et chef d'état-major, prit Malaga et en fut nommé gouverneur par le général Soult. Promu en 1813 au grade de maréchal de camp, il commanda une brigade à la bataille de Toulouse en 1814, et les dragons du général Excelmans à celle de Waterloo. Ses pamphlets et ses opinions politiques, après la seconde restauration, l'ayant fait rayer des contrôles de l'armée, il ne tarda pas à s'engager dans un complot qui lui devint funeste. La cour royale de Poitiers instruisit son procès, et, après 17 jours de débats, Berton et cinq de ses coaccusés furent condamnés à mort et exécutés le 5 octobre 1822. Il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure cause. On a de lui : *Précis histor., milit. et critiq. des batailles de Fleurus et de Waterloo*, 1818, in-8, etc.

BERTOUX (Guill.), chanoine de Senlis, né en 1723, aut. de diverses compilations utiles : *Hist. poétique* tirée des poètes français, Paris, 1786; *Anecdotes françaises jusqu'au règne de Louis XV*, ibid., 1767; *Anecdotes espagnoles et portugaises*, ibid., 1773.

BERTRADE, femme de Foulques, comte d'Anjou, inspira une passion si violente à Philippe Ier, roi de France, que ni l'opposition d'Yves, év. de Chartres, ni l'excommunication prononcée contre lui par le pape, dans le concile d'Autun de 1094, ne purent l'empêcher de l'épouser. Il promit bien d'y renoncer, mais ne put jamais s'en séparer.

BERTRAM (Corn.-Bonav.), orientaliste et prof. d'hébreu à Genève et à Lausanne, où il mourut en 1594. Ses ouvrages, qui annoncent une connaissance profonde des dialectes de l'Orient, sont : *de Politiâ judaicâ tam civili quàm ecclesiasticâ*, Genève, 1580, in-8; Parallèle de la langue hébr. et arménienne, ibid., 1574, in-4; *Explication du Nouveau-Testament*, Spire, 1588; *Revis. de la Bible franç.*, sur le texte hébreu, 1588, in-fol., in-4 et in-8.

BERTRAM (Philippe-Ernest), prof. de droit à Hall, et secrét. d'état à Weimar, dont on a en allem.: *Essai d'une histoire de l'erudition*, Gotha, 1764, in-4; *Histoire de la maison et de la principauté d'Anhalt*, 1780, in-8; *Histoire d'Espagne*, de Ferreras, continuée jusqu'à nos jours, Hall, 1772, in-4.

BERTRAND D'ALAMANON, troubadour et poète provençal du 13e S., fit, selon Nostradamus, des vers satiriques et des sirventes contre les souverains de son temps, et composa un poëme intit. *les guerres intestines*. Mort en 1295.

BERTRAND DE GORDON, troubad. du 13e S., d'une famille de Querci, est connu par un *tenson* ou dialogue entre un jongleur et un grand seigneur, dans le genre de la scène de Vadius et Trissotin de Molière.

BERTRAND (Pierre), cardinal, m. à Avignon en 1349, professa d'abord avec réputation le droit civil et canon., entra ensuite dans les ordres, et fut successivement chancelier de la reine Anne de Bourgogne, évêque de Nevers et d'Autun et card.

Il est connu par l'influence qu'il exerça dans l'assemblée de Vincennes, en 1329, sous Philippe de Valois, tendant à restreindre l'autorité du pouvoir ecclésiastique. Il y fut décidé en sa faveur, et Bertrand eut le chapeau de cardinal pour récompense. La *Relat.* de cette discussion a été imprimée pour la première fois avec exactitude en 1731, par Brunet, dans son *Recueil* des libertés gallicanes. On lui doit aussi le *Tractatus de jurisdictionum origine*, etc., Paris, 1551, in-8.

BERTRAND (FRANÇ.), poète d'Orléans au 16e S., a laissé un livre d'*Eglogues* et de *Melanges*, Orléans, 1599, in-8; *Priam*, tragédie, ibid., 1611.

BERTRAND (ETIENNE), jurisc. né en Dauphiné au 16e S., a laissé un *Rec. de conseils*, imp. en 1622, 6 vol. in-fol. avec des notes du célèbre Dumoulin.

BERTRAND (PHILIPPE), sculpteur, m. à Paris en 1724, travailla pour les église de Paris et les maisons royales, et fut reçu à l'académie sur un groupe en bronze de l'*enlèvement d'Hélène*. L'église Notre-Dame de Paris possède quelques-uns de ses ouvrages.

BERTRAND (ALEX.) mécanicien et directeur des spectacles de la foire, m. en 1740. Les comédiens le poursuivirent inutilement, il éluda toujours la défense, et n'en attira pas moins la foule.

BERTRAND (J.-B.), médec., né en Provence en 1700, m. en 1752, déploya un grand zèle dans la peste de Marseille en 1720. Atteint lui-même de ce fléau, il parvint à lui échapper; il en donna la *Relation*, Cologne, 1721, in-12, Lyon, 1728, augmentée d'*Observations* sur le même sujet; *Dissert. sur l'air maritime*, 1724, in-4.

BERTRAND (THOMAS-BERNARD), médec., né à Paris en 1682, et m. en 1751, a composé plusieurs *Thèses* estimées; une *Pharmacie*, une *Chimie*, et plusieurs *Vies* d'hommes illustres.

BERTRAND (NICOLAS), fils du précédent, né à Paris en 1715, m. en 1780; est aut. d'*Elémens de physiologie*, Paris, 1756, in-12, et *d'Elémens d'Orycthologie*, Neuchâtel, 1770, in-8.

BERTRAND (FR.-SÉRAPHIQUE), avoc. m. à Nantes en 1782, a donné des *poesies diverses*, et des *Ruris deliciæ*, 1736, in-12.

BERTRAND (ELIE), pasteur et théolog., né en Suisse en 1712, conseiller privé du roi de Pologne et des académies de Berlin, Stockholm, Florence, Lyon, est aut. d'un gr. nombre d'écrits sur l'*Hist. naturelle; Dictionn. des fossiles*, 1763, 2 volumes in-8; des *Sermons; Confess. de foi des églises réformées de Suisse*, etc., traduite de Bullinger; *les Journées de la montagne*, 1780, 2 vol. in-8.

BERTRAND (JEAN), frère du précédent, fut aussi pasteur en Suisse, et mourut vers 1786. On a de lui un *Tr. de l'irrigat. des prés*, Avignon et Lyon, 1764, in-8; *Elem. d'agric.*, etc, 1773; des traductions de plusieurs ouvr. angl. impr. à Bâle, La Haye et Amsterdam.

BERTRAND (J.-ELIE), prédic. et prof. de b.-lett., né en 1737 en Suisse, a laissé 2 vol. de *Sermons*, Neuchâtel, 1773; *Morale évangélique*, ib., 1775; un autre recueil de *Sermons*, Iverdun, 1777, in-8; une édit. lat. d'Eutrope avec des notes, Neuchâtel, 1768; une édit. des *voyages* de Lalande en Italie, Verdun, 1769, et de la *Descript. des arts et metiers* approuvée par l'acad. des sciences de Paris, Neuchâtel, 1771-83, 19 vol. in-4. Mort à Neuchâtel en 1779.

BERTRAND (ANT.-MARIE), négoc. et maire de Lyon en 1793, à l'époque où Chalier et son parti dominaient, fut un de ses plus ardens sectaires, vint à Paris figurer dans le club des cordeliers: il fut depuis compromis dans l'affaire de Babeuf, puis dans l'attaque du camp de Grenelle, par suite de laquelle il fut arrêté, condamné à mort et exécuté en octobre 1796.

BERTRANDI (JEAN), d'une famille de capitouls de Toulouse, premier président du parlement de Paris en 1550 et garde-des-sceaux l'année suiv. Il embrassa ensuite l'état ecclés. et devint év. de Comminges, archev. de Sens et card. en 1557. Mort à Venise en 1559.

BERTRANDI (JEAN), neveu du précédent, fut aussi premier président au parlement de Toulouse. Il mourut le 1er novembre 1594. — Son fils, François BERTRAND, a écrit sa vie à la tête de son livre intit.: *de Viris juris peritorum*, Toulouse, 1617.

BERTRANDI (NICOLAS), de la même famille, prof. de droit et av. au parlement de Toulouse, est auteur de *De Tholosorum gestis*, 1515, in-folio, traduit en franç., 1517.

BERTRANDI (JEAN-AMBR.-MARIE), célèbre anatomiste, né à Turin en 1723. Il se destinait à la prêtrise; mais un chirurgien de sa connaiss. l'en dissuada et lui fit étudier la médec.; il profita tellement, qu'à 22 ans il écrivit une dissertation sur l'ophtalmographie. En 1747, il fut associé au collége de chirurgie, et la même année il pub. une dissert. sur le foie. Nommé membre de l'acad. de médec. de Paris en 1754, il se rendit à Londres, et à son retour à Turin, le roi fonda pour lui une nouv. chaire de chirurgie, et fit bâtir un amphithéâtre dans l'hôpital. Bertrandi fut aussi profess. de chimie et premier chirurgien du roi. Il mourut en 1765. Son principal ouvr. est: *Trattato delle operazione di chirurgia*, 2 vol. in-8. Tous ses ouv. ont été pub. en 13 vol. in-8.

BERTRANT DE PARIS, DE ROUERGUE, mentionné par l'abbé Millot comme aut. d'une *Sirvente* qu'on croit être la même pièce que possède la biblioth. du roi.

BERTRATIUS ou BERTUCCIUS (NICOLAS), médecin de Bologne dans le 14e S., dont il reste *Compendium artis medic.*, Lyon, 1509, et Cologne, 1507; *In Medicinam practicam introductio*, Strasbourg, 1535; *Methodus cognoscend. morbor.*, Mayence, 1534, in-4.

BERTUCCIO (FRANÇ.), minime sicilien du 16e S., dont on a un *Traité sur les êtres surnat. et la conception.*

BERTUCH (FRÉDÉRIC), géogr. et compilateur saxon, mort à Weimar, sa patrie, en 1822. Secrét. de cabinet du duc de Saxe-Weimar et conseiller de légation, il n'en cultiva pas moins avec ardeur les lettres et les sciences. Ses ouvr. les plus remarquables sont des traductions de l'*Histoire de Fr. Gerundio*, Leips., 1777; de *Don Quichotte*, ibid., 1780; *Théâtre espagnol et portugais*, 1782; des ouvr. d'éducation; un gr. nombre de journaux et recueils périodiques dont il a été l'éditeur.

BERULLE (PIERRE), né en 1575 au château de Sérilly, fond. de l'oratoire de France dont il fut le premier général. Il refusa plusieurs évêchés considérables; Urbain VIII le nomma card., et Marie de Médicis le choisit pour chef du conseil de régence. Richelieu, jaloux de la confiance qu'avait en lui la reine mère, multiplia les intrigues pour décrier le card. de Berulle dans l'esprit du roi, et parvint à l'éloigner de la cour. Il tomba mort en disant la messe le 2 octobre 1629. Richelieu fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Ses *œuvres* de controverse et de spiritualité ont été pub. par les PP. Bourgoing et Gibieuf, 1644, in-fol. Son meilleur ouv. est le *Discours de l'etat et des grandeurs de J.-C.*, Paris, 1623, in-8. Sa *vie* a été écrite par Habert de Cerisy, Paris, 1646, in-4, et par Caraccioli, 1754, in-12. M. Tabaraud en a pub. une nouv. qui est bien supérieure aux précéd., 1817, 2 vol. in-8.

BERURIA, femme juive du 2e S. de l'ère chrétienne dont on trouve une notice détaillée dans un ouvr.: *De Beruriâ Judæorum doctissimâ fœminâ*, *præside* G.-G.-Y. Zeltner, in-4, Altdorf, 1714.

BERVIC (Ch.-Clém. BALVAY), grav. célèbre, memb. de l'institut, chev. de la légion d'honneur, mort en 1822, est surtout estimé pour la pureté et la délicatesse de son burin, et le bel arrangement des tailles. Tout le monde connaît l'*Éducat. d'Achille ; l'Enlèvement de Déjanire* d'après le Guide ; *le groupe de Laocoon*, son chef-d'œuvre, des portraits de Louis XVI et de M. de Vergennes.

BERWICK (Jacques FITZ-JAMES, duc de), maréchal de France, fils naturel du roi Jacques II, naquit à Moulins en 1671. Il fit ses premières armes en Hongrie, et fut blessé au siége de Bude en 1686. Il suivit ensuite son père en Irlande, puis servit success. en Flandre sous le maréc. de Luxembourg, le duc de Bourgogne et le maréchal de Villeroi, et développa dans ses diverses campagnes un grand talent milit. Louis XIV lui confia en 1704 le comm. des troupes franç. en Espagne, et l'année suivante celui des troupes destinées à agir contre les protestans insurgés, ou *camisards*, du Languedoc. Maréc. de France en 1706, Berwick retourna en Espagne et gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V. Appelé ensuite à commander en Dauphiné, il défendit avec succès cette province pendant quatre campagnes consécutives contre les attaques de l'ennemi ; passé de là en Catalogne, il assiégea et prit Barcelonne. Après plusieurs années de repos, la guerre s'étant rallumée en 1733, Berwick reçut le comm. de l'armée française sur le Rhin, fit le siége de Philipsbourg, et fut tué d'un boulet de canon devant cette place le 12 juin 1734. Lord Bolingbroke a appelé ce maréc. le meilleur gr. homme qui ait jamais existé. Un sieur Margon a pub. en 1737 des *Mémoires* informes du maréc. de Berwick, 2 vol. in-12 ; mais le duc de Fitz-James, petit-fils du maréc., a pub. les véritables *Mémoires* de Berwick, revus par l'abbé Hook, 1778, 2 vol. in-12.

BERWICK (François de FITZ-JAMES), fils du précéd., né en 1709, et mort en 1764, fut abbé de St-Victor et évêque de Soissons en 1739. On a pub. ses *Œuvres posthumes*, 1769-70, 3 vol. in-12, avec sa *Vie*.

BERYLLE, évêque de Bostres en Arabie vers l'an 240, soutint que J.-C. n'avait été dieu qu'en naissant de la Vierge. Mais Origène le réfuta, et, convaincu par ses raisons, il se rétracta.

BERZEVICZY (Grég. de), écriv. protest. hongrois, m. en 1822, dont on a *de Indole et conditione rusticorum in Hungariâ ; de Commercio et industriâ Hungariæ*, Lentchau, 1797, in-8.

BESARD (J.-B.), médecin, né à Besançon vers 1576, pratiqua son art en Allem., et pub. *Antrum philosophicum*, etc., Augsbourg, 1717, *Thesaurus harmonicus*, Cologne, in-fol. ; *Arcana chimica*, etc.

BESARD (Raimond), méd., né à Vesoul vers la fin du 16e S., dont on a un *Discours sur la peste*, Dôle, 1630, in-8, estimé.

BESBORODKO (Alex.), ministre d'état russe sous les régnes de Catherine II et de Paul Ier, m. à Pétersbourg en 1799, dut son avancem. à la promptitude extraordinaire avec laquelle il rédigeait les actes du cabinet. Il porta cette activité dans l'administration, et eut toute la confiance de Catherine II. Paul Ier le fit prince et le chargea en 1697 de négocier le traité conclu cette même année entre la Russie et l'Angleterre contre la France.

BESCHEN (myth.), le deuxième des êtres créés, selon les brames, avant la formation de l'univers.

BESCHEFER (L.-F.-Xav.), chanoine de Châlons-sur-Marne, né en 1708, est auteur d'un *Mémoire en forme de lettres sur le jeu d'arquebuse*, 1754, in-4.

BESCLÉEL, fils d'Uri et de Marie, sœur de Moïse, qui l'employa avec Ooliab au ciselage des métaux du tabernacle, travail dans lequel ils excellaient.

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), lieut.-gén. au service de France, né à Soleure en 1722, entra à l'âge de 9 ans dans le régim. des gardes suisses, dont son père était colonel. Son nom, sa valeur, sa belle figure et son esprit, le firent parvenir assez rapidement aux prem. emplois milit. Il était en 1789 lieut.-gén., inspect. gén. des Suisses et Grisons et comm. des troupes réunies autour de Paris. Dans ce dernier poste, il ne prit que des mesures timides, ne donna que des ordres vagues, et finit par s'éloigner avec des passe-ports qu'il s'était ménagés. Arrêté dans sa fuite et traduit au trib. du châtelet, il fut déclaré innocent, et resta oublié dans Paris, où il mourut tranquillement en 1794. Le vicomte de Ségur a pub. les *Mémoires de Besenval*, 1805-1807, 4 vol. in-8 ; mais cette public. a été désavouée par la famille du baron. Le gr. père du baron de Besenval, m. à Soleure en 1713, avait laissé une mémoire honorable parmi ses concitoyens. — Un autre Besenval (Jean-Victor), fils du précédent, père de Pierre-Victor, m. en 1736, avait été lieutenant-général et colonel des gardes suisses ; il fut envoyé extraord. auprès de Charles XII, et montra quelque habileté dans cette mission.

BESIERS (Michel), chan. du St-Sépulcre et des acad. de Cherbourg et de Caen, où il est mort en 1782, a donné : *Chronol. histor. des baillis et gouv. de Caen*, 1769, in-12 ; *Hist. somm. de la ville de Bayeux*, 1773, in-12, etc.

BESLER (Basile), apothicaire et botaniste, né à Nuremberg en 1561 et mort en 1629. Ses principaux ouvr. sont : *Hortus Eystettensis*, Nuremberg, 1640, 1750, 4 vol. in-folio ; *Icones florum et herbarum*, ibid., 1622, etc. ; *Fasciculus rariorum*, etc., ibid., 1616.

BESLER (Mich.-Robert), neveu du précéd., habile méd. comme lui, né à Nuremberg en 1607, et m. en 1661, fut quatre fois doyen du collége. On lui doit *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium delineatio*, Nuremb., 1640, in-8 ; *Observ. anatomico-medicæ*, ib., 1642 ; *Gasophylacium rerum naturalium*, ib., 1642, avec des planches, et Leipsig, 1716, in-fol. ; *Mantissa ad viretum Stirpium Eistettense*, ib., 1646-1648, etc.

BESLY (Jean), né à Coulonges-les-Royaux en 1572, avocat du roi à Fontenay-le-Comte, mort en 1644. Il s'était distingué aux états de 1614, par son opposition à la réception du concile de Trente. Ses ouvrages sont : *Hist. des comtes de Poitou et des ducs de Guienne*, Paris, 1647, in-fol. ; *des évêques de Poitiers*, 1647 in-4.

BESNIER (N......), médecin et botaniste du 17e S., est auteur du *Jardinier botaniste*, Paris, 1705, in-12 ; et une édition de la *Nouvelle maison rustique*, ibid., 1721, 2 vol. in-4.

BESOIGNE (Jérôme), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1686, m. en 1763. Il se distingua par son opposition à la bulle *Unigenitus*. Parmi ses ouvrages il suffit de citer l'*Hist. de l'abbaye de Port-Royal*, 1756, 8 vol. in-12 ; les *Principes de la perfection chrétienne et religieuse*, 1748, in-12, et plusieurs autres ouvrages théologiques et sur les affaires ecclésiastiques du temps.

BESOLD (Christ.), historien allemand érudit, m. en 1638, à Ingolstadt, où il professa le droit, est auteur de *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, 1538 ; *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4 ; *Documenta rediviva monasteriorum*, etc., Wirtemberg, 1636, in-4 ; *Ecclesiæ Stuttgard et Backenang*, in-4, Tubinge, 1636, très-rare, etc. ; *Historia imperii Constantinopolit.*

BESOMBES DE SAINT-GENIÈS (Pierre-Louis de), conseiller à la cour des aides de Montauban et de l'acad. de cette ville, est auteur du *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, 1787, traduction française, ibid., 2 vol. in-12.

Il a laissé aussi une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, non publiée.

BESOZZI (JOSEPH), musicien, né à Parme, dont les quatre fils se sont fait une grande réputation sur le basson et le hautbois, et ont fondé une école toute nouvelle de ces deux instrum.—ALEXANDRE et JÉRÔME furent attachés à la cour de Sardaigne. ANTOINE et FRANÇOIS atteignirent la même supériorité, et se fixèrent à Dresde et à Turin, mais furent encore surpassés par leurs fils CHARLES et GAETAN, qui eurent les plus grands succès en France, en Italie et en Allemagne.

BESOZZI (AMBR.), peintre et architecte de Milan, où il mourut en 1706, excella dans les bas-reliefs et les décors, et grava aussi à l'eau-forte.

BESPLAS (JEAN-MARIE-ANNE GROS DE), prédicateur célèbre, né à Castres en 1734, m. à Paris en 1783. Son sermon sur *la Cène*, prêché devant Louis XV, offrit un tableau si frappant du mauvais état des prisons, que l'ordre fut donné de combler les cachots pour leur en substituer de plus sains et de moins incommodes. La maison de la Force date de cette époque. Son *Traité des causes du bonheur public*, 1774, 2 vol. in-12, manque de méthode, mais il est plein de bonnes vues politiques et morales. On lui doit encore *Essais sur l'éloquence de la chaire*, 1778, in-12; *Rituel des esprits forts*, etc., 1763, in 8.

BESSARION (JEAN), né à Trébizonde en 1395, fut d'abord religieux de l'ordre de Saint-Basile, et passa vingt-un ans dans un monastère du Péloponnèse. En 1438, lorsque l'empereur Jean Paléologue eut formé le projet de se rendre au concile de Ferrare, pour réunir l'église grecque à l'église latine, il tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'amena en Italie avec plusieurs autres savans. L'union fut prononcée, et le pape Eugène IV, pour récompenser le zèle de Bessarion, le fit cardinal. Les Grecs schismatiques conçurent une telle aversion pour lui, qu'il fut obligé de rester en Italie. Il fixa son séjour à Rome, et sa maison fut le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres. Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople; à la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut un grand nombre de voix pour obtenir la tiare. La cour de Rome lui donna quatre légations importantes, mais il ne réussit pas dans celle de France, où Sixte IV l'avait envoyé pour obtenir des secours contre les Turks, et pour réconcilier Louis XI avec le duc de Bourgogne. Il reprit le chemin de Rome, et mourut à Ravenne en 1472. Les écrits de ce cardinal sont nombreux, et tiennent un rang parmi ceux qui marquèrent la renaissance des lettres. La plupart de ses ouvrages de théologie sont restés MSs. On a imprimé ses quatre livres en latin contre les calomniateurs de Platon (George de Trébizonde), Rome, 1469 (*circà*), in-folio, rare, Venise, 1503 et 1516, in-fol.; *Orationes de bello Turcis inferendo*, Paris, 1471, in-4; une *trad.* latine des 4 livres de Xénophon sur Socrate, Louvain, 1533, in-4; une *trad.* latine de la métaphysique d'Aristote, imprimée à Paris en 1516, in-fol., à la suite de la nouv. édit. de l'ouvr. contre G. de Trébizonde; et plusieurs autres écrits insérés dans la Bibliothèque des pères, et dans les collections des PP. Labbe et Hardouin.

BESSASIRI, esclave persan, s'éleva par son courage au commandement des armées du sulthan Baha Eddoulah, et le rendit maître de Bagdad en 454 de l'hégyre.

BESSE (PIERRE de), docteur de Sorbonne et prédicateur de Louis XIII, m. à Paris en 1639. Ses *sermons* imprimés à Paris en 1686 et 1609, 6 vol. in-8, estimés de son temps, ne sont guère lus aujourd'hui, pas plus que son *Démocrite* et son *Héraclite chrétien*. On consulte encore ses *Concordantiæ bibliorum*, Paris, 1611, in-fol.

BESSE (JEAN de), médecin, disciple de Chirac, reçu docteur à Paris en 1704, connu par ses démêlés avec le médecin Helvétius, contre lequel il publia: *Lettre critique sur l'idée générale de l'économie animale*, Paris, 1723, in-12; *Réplique* au sujet de la critique du livre de l'*Econ. animale et de la petite-vérole*, etc., ibid., 1726, in-12.

BESSÉ (HENRI de), inspecteur des bâtimens royaux sous Louis XIV, a publié: *Relation des campagnes de Rocroi et de Fribourg*, en 1643 et 1644, impr. à la suite des *Mémoires pour servir à l'hist. du grand Condé*, 1693, 2 vol. in-12.

BESSEL (GODEFROI de), bénédictin autrichien, savant surtout en histoire et en diplomatie, fut employé par l'électeur de Mayence, en diverses ambassades à Rome et à Vienne; l'empereur Charles VI l'employa également à terminer plusieurs différens qui s'élevèrent à Kempten en 1720. Il fut un des collaborateurs du *Chronicon Gottwicense*, Tégernsée, 1732, in-fol., et il a publié les lettres de St Augustin à Optat de Milève: *De pœnis parvulorum qui sine baptismate decedunt*, Vienne, 1733.

BESSENHEI DE BESSENYE ET GALANTYA (GEORGE), littérateur hongrois du 18e S., a écrit dans la langue de son pays quelques *tragédies* estimées, et a donné une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et un *Discours sur la vérité de la religion chrétienne.*

BESSER (JEAN de), poète allemand, mort en 1729, à Dresde, fut conseiller intime et introduct. des ambassadeurs de Frédéric Auguste II, électeur de Saxe. J. V. Konig, a publié ses *poesies*, Leipsig, 1732, 2 vol. in-8; *Relat. du couronnem. de Frédéric Ier*, Berlin, 1722, in-fol.

BESSIÈRES (J.-B.), duc d'Istrie, maréchal de l'empire, colonel-général de la garde impériale, etc., né en Poitou en 1769, entra au service en 1792, et devint capitaine; se distingua à la bataille de Rivoli, et fut nommé peu après commandant des guides du général Bonaparte, qu'il accompagna en Egypte, où il fut nommé général de brigade. Il devint général de division sous le consulat, et maréc. de l'empire lors de l'établissement du gouvernement impérial. Les batailles d'Austerlitz, de Jéna et d'Eylau, lui assignèrent un rang distingué parmi les chefs de l'armée française. Il passa ensuite en Espagne en 1810, et commanda un des corps d'armée; fit partie de l'expédition de Russie, où il commandait la cavalerie de la garde impériale. Il servait en la même qualité dans la campagne de 1813, en Saxe, lorsqu'il y fut tué le 1er mai, au combat qui précéda la bataille de Lutzen. Son fils a été élevé à la dignité de pair de France, en récompense des services et du noble caractère de son père.

BESSIN (dom GUILLAUME), bénédictin, m. à Rouen en 1726, a donné l'édition la plus complète des *Concilia Rotomagensis provinciæ*, 1717, in-fol., et il eut part à l'édition des *œuvres de St Grégoire le Grand*, des PP. de Sainte-Marthe et de Lacroix, Paris, 1705, 4 vol. in fol.

BESSON (JACQUES), mathématicien, né à Grenoble en 1569, professa les mathématiques à Orléans. Il est auteur du *Theatrum machinarum*, publié après sa m., et trad. en plusieurs langues, Lyon 1578, in-fol., fig. On lui doit encore un *Traité* sur la manière d'extraire les huiles et les eaux des médicamens simples, 1559, in-8; *Description et usage du compas d'Euclide*, Paris, 1571, in-4. Quelques biographes lui attribuent l'*Art de trouver les eaux souterraines.*

BESSON (JOS.), jésuite missionnaire, mort à Alep en Syrie en 1691, est auteur *Des missions des jésuites en Syrie*, Paris, 1661, in-8.

BESSUS, gouverneur de la Bactriane pour Da-

rius III, fit périr ce prince par trahison, après la bataille d'Arbelles, et prit le titre de roi de la Bactriane. Alexandre le poursuivit, le prit, et le livra à un frère de Darius, qui lui fit subir les plus cruels tourmens.

BEST (Guill.), professeur de droit, mort à Harderwick en 1719, dont on a des *dissertations académiques* sur la jurisprudence des harangues, Utrecht, 1707, in-8.

BESTIA, surnom d'une branche de la famille Calpurnius, dont l'un des membres, Lucius Calpurnius Bestia, fut tribun du peuple vers l'an de Rome 631, et obtint le rappel de Popilius, exilé à la demande de Caius Gracchus, pour avoir fait punir pendant son consulat les complices de Tiberius Gracchus. Bestia devenu consul se laissa corrompre par Jugurtha, avec lequel il conclut un traité honteux pour les Romains, dont il fut puni par un exil perpétuel.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Alexis, comte de), chancelier et sénateur, né à Moskou en 1693, et m. à Petersbourg en 1766. Entré à 19 ans dans la carrière diplomatique, il accompagna Pierre-le-Grand au congrès, fut envoyé en Angleterre, où il resta jusqu'en 1717, passa de là en Suède, puis en Danemarck, et fut chargé de diverses négociations par l'impératrice Anne. Disgracié comme partisan du régent Biren (*v.* ce nom), il rentra en faveur sous l'impératrice Elisabeth, qui le nomma chancelier. Il fut exilé vers la fin de ce règne; mais Catherine II le rappela, lui rendit ses places, et lui accorda une pension de 20,000 roubles. Pendant son exil, il avait écrit un livre de piété, composé de divers passages de la Bible, de psaumes et d'autres prières qu'il fit imprimer en plusieurs langues à son retour.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Michel, comte de), frère du précédent, suivit comme lui la carrière diplomatique, et fut successivement ambassadeur en Suède, en Prusse, en Pologne, en Autriche, en France, où il mourut en 1760. Dévoué aux principes politiques de son frère, il les soutenait et les faisait réussir dans les cours étrangères, soit par l'audace, soit par l'intrigue.

BÉSUCHET (Elisabeth), femme poète, née à Paris en 1704, morte en 1784, est auteur de quelques pièces fugitives et de stances sur le *Miserere*, publiés dans les recueils du temps.

BETBEDER (J.), professeur de médecine à l'université de Bordeaux, membre de l'académie et médecin de l'hôpital de St-André de cette ville, est auteur d'une *Dissert.* sur les eaux minérales de Mont-de-Marsan, Bordeaux, 1750, in-12; et d'une *Hist. de l'hydrocéphale* de Bègle, ib., 1755, in-12. Mort vers la fin du 18ᵉ siècle.

BETFORD. V. Bedfort.

BÉTHENCOURT (Jean de), célèbre aventurier français, né en Normandie dans le 14ᵉ S., d'une famille noble. Il était chambellan du roi Charles VI, lorsque les troubles civils de la France le décidèrent à aller former un établissement aux îles Canaries, qui n'étaient alors fréquentées que par des marchands ou pirates espagnols. Ayant réuni un corps d'aventuriers, il descendit dans une de ces îles, s'y établit, et entreprit la conquête des autres; mais ayant éprouvé des défections, et n'ayant plus assez de monde pour effectuer cette entreprise, il vint demander des secours au roi d'Aragon, Henri III, qui lui concéda la souveraineté des Canaries, à condition qu'il en ferait hommage à la couronne d'Aragon. Il soumit au moyen de ces renforts les trois principales de ces îles. Pour achever sa conquête, il eut encore besoin de recourir à la France. Il y réunit une nouvelle troupe d'individus de toutes les classes, dont plusieurs avec leurs femmes et leurs enfans, les emmena et les colonisa dans ses nouveaux états. Il réussit à s'emparer de la totalité des îles. Son dessein étant de finir ses jours en France, il distribua les terres à tous ceux qui l'avaient aidé dans sa conquête, nomma son neveu Maciot de Béthencourt, gouverneur général, en qualité de son lieutenant; lui enjoignit de rendre la justice suivant les coutumes de France et de Normandie; et partit en 1405, pour se rendre d'abord en Espagne, où il renouvela son hommage, et ensuite à Rome, où il obtint du pape un évêque pour les Canaries. Il revint en 1406 dans ses terres de Normandie, et y mourut en 1425. Son frère Regnauld fut son seul héritier; après lui la seigneurie des Canaries resta à Maciot de Béthencourt, que Jean avait nommé gouverneur, comme on l'a vu.

BÉTHENCOURT (Jacques de), médecin, né à Rouen au 16ᵉ S., est regardé comme le premier Français qui ait écrit sur le mal vénérien; il publia à ce sujet en 1527 un traité intitulé: *Nova poenitentialis quadragesima*, Paris, 1527, in-8.

BÉTHISAC (Jean), conseiller et favori de Jean de France, frère de Charles VI, duc de Berri et gouverneur du Languedoc, opprimait au nom de son maître les habitans de cette province. Charles VI l'ayant fait arrêter, un faux ami lui conseilla de se déclarer hérétique, pour être renvoyé à la justice des évêques, dont le duc de Berri le délivrerait plus facilement. Il donna dans le piége, et fut condamné par la justice ecclésiastique à être brûlé vif; ce qui fut exécuté en 1389.

BÉTHISY (J.-Laurent de), musicien et compositeur, né à Dijon en 1702, dont on a un bon ouvrage: *l'Exposition de la théorie et de la pratique de la musique*, Paris, 1764. La musique de l'opéra de l'*Enlèvement d'Europe* est aussi de lui, ainsi que l'*ode* sur la campagne du prince de Conti en Italie, 1745, in-8.

BÉTHISY (Henri-Ben.-Jules de), év. d'Urès, né près d'Amiens en 1744, fut député du clergé aux états génér. en 1789, et s'opposa constamment aux innovations qu'on voulait introduire dans l'église gallicane; forcé de quitter la France en 1792, il se retira en Allem., puis dans les Pays-Bas, et enfin en Angleterre. Il fut chargé par le gouvern. britannique de l'administ. des secours accordés aux émigrés. De retour à Paris en 1814, il retourna peu de temps après à Londres, où il est mort en 1817.

BETHLEM-GABOR, prince de Transylvanie dans le 17ᵉ S., était fils d'un gentilhomme pauvre et calviniste. Il chassa, avec l'aide des Turks, le prince Gabriel Battori, son bienfaiteur, et se fit proclamer à sa place en 1613. Ayant fait ensuite plusieurs conquêtes en Hongrie, il prit le titre de roi en 1618. L'empereur Ferdinand II fit marcher contre lui une armée commandée par le comte de Tilly, qui le força à demander la paix. Il l'obtint à condition qu'il renoncerait au titre de roi de Hongrie. Il allait reprendre les armes contre l'empereur lorsqu'il mourut en 1629. La principauté de Transylvanie passa après sa mort à la maison d'Autriche.

BETHLEN (Wolfgang, comte de), chancel. de la principauté de Transylvanie vers le milieu du 17ᵉ S., m. en 1679. Il est aut. de l'ouvr. intitulé: *Historiarum Pannonico-Dacicarum lib. X*, in-fol. Des feuilles de cet ouvr. furent trouvées un siècle après dans un caveau du château de Kreusch en Transylvanie; on ne put former des feuilles intactes que deux exemplaires déposés dans deux bibliothèques d'Allemagne. C'est sur l'un d'eux qu'une nouv. édit. a été pub. en 1796 par M. Hochmeister.

BETHLEN (comtesse de), de la même famille, m. vers 1760, a laissé en langue hongroise un ouv. intit.: *le Bouclier du chrétien* et des *Mémoires* sur sa vie.

BETHLEN (Jean), chancel. transylvain, a donné un abrégé de l'*Histoire de Transylvanie* de 1629 à 1663, Amsterdam, 1664.

BETHSABÉE, femme d'Urie, enlevée par David après la mort de son premier mari, fut mère de Salomon.

BÉTHUNE (Philippe de), comte de Selles et de Charost, frère puîné du célèbre Sully, et 6e fils de François, baron de Rosny, m. en 1649 à 88 ans, s'est acquis de la réputation par ses ambassades en Ecosse, à Rome, en Savoie et en Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. Il avait été gouv. de Gaston, duc d'Orléans. On a de lui un ouvr. intit. : *Div. observ. et maximes politiques pouvant utilement servir au maniement des affaires publiques.* Cet écrit se trouve à la suite de l'*Ambassade* de Mgr le duc d'Angoulême, pub. par Henri, comte de Béthune, en 1667, in-folio.

BÉTHUNE (Hipp. de), fils du précéd., suivit Louis XIII dans ses plus importantes expéditions, servit avec distinction, et mourut en 1665, âgé de 62 ans, après avoir légué à Louis XIV deux mille cinq cents manuscrits dont douze cents regardent l'hist. de France. Ils furent tous déposés à la bibliothèque royale. Il légua encore au même prince un gr. nombre de tableaux, de statues et bustes antiques en marbre et en bronze.

BETHUNE-CHAROST (Armand-Joseph, duc de), pair de France et gouvern. de Picardie, né en 1737 et mort en 1800, employa sa vie entière à des œuvres de bienfaisance. Peu occupé de politique et peu attaché à ses dignités, il échappa aux proscriptions révolutionn. et créa dans sa terre de Meillant, en Berri, une société d'agricult. et d'économie rurale; il publia en 1799 le *Résumé des vues et des prem. travaux de cette société.* Après l'établissement du gouv. consulaire, il fut nommé l'un des douze maires de Paris, et mourut dans l'exercice de cette fonction. On a encore de lui des *Vues générales sur l'organisation de l'instruction rurale*, Paris, 1795, in-8.

BÉTHUNE-CHAROST (Louis-Franç. de), de la famille du précédent, ayant élevé des prétentions sur la souveraineté de Brabant en 1790, fut condamné à mort par un trib. de ce pays comme perturbateur du repos public, et se réfugia en France où il ne put éviter la faux révolutionnaire. Il fut décapité en 1794, à l'âge de 23 ans.

BÉTIS ou BATIS, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit courageusement cette place contre Alexandre. Ce prince s'étant rendu maître de la ville, il le fit attacher à un char par les talons et traîner autour des murs, 332 av. J-C.

BETTA (François dal TOLDO), juriscons., naquit à Roveredo en 1526. Après avoir été employé à réformer les statuts municipaux de sa patrie, il obtint divers emplois honorables, et fut nommé comte palatin en 1561 par le pape. Betta mourut à Parme en 1599. Il a laissé 4 vol. de *consultations* qui n'ont jamais été imprimés.

BETTA (Félix-Jos.), parent du précéd., archiprêtre de Roveredo, mort en 1765, cultiva les lettres; ses poésies lat. et ital. sont conservées dans les archives de l'académie des Agiati de cette ville.

BETTA (J.-B.), de la même famille et académie, pub. deux recueils en prose int. : *Journées pastorales*, où il s'attachait à imiter l'*Arcadie* de Sannazar.

BETTELINI (Pierre), grav. ital. dans le genre du pointillé, excellait dans les vignettes.

BETTERTON (Thomas), fameux acteur tragique angl. du règne de Charles II, m. à Londres en 1710, excellait par l'expression et le jeu de sa physionomie dans les rôles à grandes passions, tels que Hamlet et les autres pièces de Shakespeare. On cite de lui quelques comédies médiocres dans sa langue.

BETTI (Ant.-Marie), médecin, né à Bologne au 16e S., m. en 1562, est aut. d'un *Comment.* sur Avicenne; d'un traité *de prandio et cœnâ*, et d'un autre *de Causâ conjunctâ deque bilis coctione*, Bologne, 1566, in-8.

BETTI (Zacharie), poète italien du 18e S., fut le fondat. de l'acad. d'agricult. de Vérone, et membre de celle des Géorgophiles de Florence. Son poème du *Ver à soie*, en quatre chants, est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation. Mort en 1688.

BETTINELLI (Xavier), jésuite, l'un des plus célèbres littérateurs italiens, né en 1718, enseigna les belles-lettres à Brescia, se fit connaître des savans qui formaient une académie dans cette ville par quelques poésies composées pour les exercices scolastiques, et fut admis à l'académie de Bologne qui, récemment fondée, fixait alors les regards du monde littér. A Venise, où il professa la rhétor., il se lia avec tout ce que l'état possédait de plus illustre. Il eut la direction du collége des nobles à Parme, voyagea en Italie, en Allem., en France, alla en Lorraine à la cour du roi Stanislas, et visita Voltaire aux Délices, près de Genève. Lorsque Mantoue fut rendue aux Français, il s'occupa d'une édit. complète de ses *OEuvres*, Venise, 1801, 24 vol. in-12; elle contient des discours philosophiques qui forment un cours de morale religieuse, un discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts chez les différens peuples, des *Dialogues* sur l'amour et un *Eloge de Plutarque*, des morceaux d'histoire littéraire à la gloire de Mantoue, sa patrie; des *Lettres sur Virgile*, ouvrage qui fit du bruit, lui attira beaucoup d'ennemis et le brouilla avec Algarotti; des *poésies* diverses et les tragédies de *Xerxès*, *Démétrius-Poliorcète*, *Rome sauvée*, trad. de Voltaire; des *Lettres* à Lesbie et un *Discours* sur la tragédie italienne et sur les tragédies d'Alfiéri; un *Essai sur l'éloquence*; enfin l'*Eloge du P. Granelli, jésuite.* Il mourut en 1808.

BETTINI (Ant.), év. de Foligno, né à Sienne en 1399, m. en 1487. La biblioth. Ghisi possède un MS. contenant les écrits théol. de ce prélat, dont plusieurs ont été imp., entre autres l'*Exposition de l'Oraison dominicale* en ital., Brescia, 1586, Gênes, 1686; *il monte santo di Dio*, Florence, 1477, in-4, 1491, in-folio. C'est le premier livre qui ait été orné de gravures en taille-douce.

BETTINI (Mario), sav. jésuite italien, né en 1582, fut prof. de morale, de mathém. et de philosophie à Parme. Il a composé en lat. des drames ou tragédies pastorales, des poésies lyriques et des ouvr. sav. int. : *Apiaria universæ philosophiæ mathematicæ*, etc.; *Euclides explicatus*; *Ærarium philosophiæ mathematicæ.* Il mourut en 1657.

BETTINI (Dominique), peintre ital., a excellé à représenter des animaux et des fruits. M. en 1705.

BETTINI (Sébastien-Bastiani), peintre ital., né en 1707. On cite de lui un *St-François de Paule*, un plafond du palais Salviati à Florence où il a peint l'Aurore précédant le char du soleil, et une vie du prophète Elie, dans le cloître des carmes de Florence.

BETTS (Jean), méd. angl. du 17e S., est auteur d'une dissertation int. : *de Ortu et naturâ sanguinis*, Londres, 1669, in-8. On y trouve l'hist. de la dissection de l'Anglais Thom. Parr, qui vécut 152 ans et 9 mois.

BÉTULÉE (Sixte), né en 1500 à Memmingen en Souabe, enseigna la philos. et les b.-lett., fut principal du collége d'Augsbourg, et composa div. ouvr. en prose et en vers dont les principaux sont : des *Notes sur Lactance*, Bâle, 1563, in-fol.; des commentaires sur le traité *de Naturâ deorum* de Cicéron, ibid., 1550, in-8; quelques pièces dramatiques, telles que *Susanne*, *Judith*, *Joseph*. Il mourut en 1554.

BETUSSI (Joseph), célèbre litt. ital., né vers le commencement du 16e S., publia dès sa première

jeunesse des poésies qui lui firent une réputation précoce. Ses mœurs, qu'il régla sur celles du fameux Pierre Arétin, son guide dans ses études, furent toujours un obstacle à son avancement. On a de lui : *Dialogo amoroso e rime*, Venise, 1543, in-8; des trad. ital. de trois ouvr. lat. de Boccace : *de Casibus virorum et fœminarum illustrium; de Claris mulieribus; de Genealogiâ deorum.* Cette dernière a eu treize éditions; une *Vie de Boccace* en ital., Venise, 1546, in-8; *la Léonora*, 1557, in-8; *Ragionamento sopra il Catajo, luogo del signor Pio Enea Obizzi*, Padoue, 1567, in-4, Ferrare, 1669; *L'immagine del tempio di Dorina Giovanna d'Aragona*, Venise, 1557, in-8, mort vers 1580.

BEUCKELS ou **BEUKELIUS** (Guill.), pêcheur holl., trouva vers l'an 1476 la manière de saler et caquer les harengs, afin de les rendre transportables au loin. Cette découverte fut justement appréciée par ses compatriotes, qui honorèrent la mémoire de l'inventeur.

BEUGHEM (Corneille de), fameux bibliogr. et libr. du 17e S. à Emmerich, a pub. div. ouvr. de bibliographie : *Bibliographia juridica et politica*, Amsterd., 1680, in-12; *Medica et physica*, 1696; *Bibliogr. Eruditorum Critico-curiosa*, 1689; *la France savante*, ibidem, 1683, etc.

BEUMLER, théol. allem., m. à Zurich en 1611, a pub. un gr. nombre d'ouvr. de théol., philologie et philosophie, qui ont eu beaucoup de succès, impr. à Zurich de 1580 à 1620. Sa *Gramm.* et sa *Rhetor.* l'ont été en 1629.

BEURÉE (Denis), instituteur, né en France dans le 16e S., fut chargé de l'instruction d'Eric, fils aîné de Gustave Wasa. A l'avènement de son élève au trône, il fut anobli, admis au sénat du royaume et au conseil du roi; mais Eric, dans un accès de démence, le fit poignarder par ses gardes en 1557.

BEURNONVILLE (Pierre Riel, comte de), maréchal de France, né en Bourgogne en 1752, s'appliqua de bonne heure à l'étude des mathématiques et de la géographie, s'embarqua ensuite avec M. de Suffren, et fit ses premières armes dans l'Inde où il se maria richement. Nommé ensuite major de l'île de Bourbon, et destitué injustement, il revint en France, et se fit remarquer dès les premières années de la révolution. Parvenu au grade de lieutenant-général, il servit sous Dumouriez, mais ne fut pas heureux contre les Autrichiens. Il fut chargé en 1793 du portefeuille de la guerre, et n'échappa aux séides des jacobins qu'en escaladant les murs de son hôtel. A cette époque, chargé d'une mission pour l'armée de Dumouriez soupçonné de vouloir renverser la convention, Beurnonville fut arrêté avec quatre membres de cette assemblée, incarcéré à Olmutz jusqu'en novembre 1795, et conduit de là à Bâle (avec ses compagnons), où ils furent échangés contre *Madame*, fille de Louis XVI. A son retour en France, il eut le commandement des armées de Sambre-et-Meuse, de la Hollande, et fut nommé inspecteur des armées sous le consulat, ambassadeur à Berlin et à Madrid et grand-officier de la légion d'honneur, comte et sénateur sous l'empire. Il vota la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Napoléon, et parla pour le rappel des Bourbons. Créé pair de France et min.-d'état par Louis XVIII, Beurnonville le suivit à Gand dans les cent jours, fut rétabli dans ses dignités à son retour, et présida la commission chargée d'examiner les titres des anciens officiers. Le roi le nomma, en 1816, commandeur de l'ordre de St-Louis, et lui donna le bâton de maréchal de France. Mort en avril 1821.

BEURRER (J.-Ambroise), pharmacien, né à Saremberg, en 1716, et mort en 1754, a donné à la société royale de Londres plusieurs *Mémoires* sur les sciences naturelles insérés dans le tome 42 des *Transactions philosophiques*.

BEURRIER (Louis), religieux célestin, né à Chartres, mort en 1645. Outre des ouvrages de dévotion, il a laissé *l'Hist. du monastère des Celestins de Paris*, Paris, 1634, in-4.

BEURRIER (Vincent-Toussaint), supérieur du grand séminaire de Rennes, fit toute sa vie des missions dans la Normandie, la Bretagne, les diocèses de Blois, Chartres, Paris, etc., et mourut à Blois en 1782. On a de lui : *Remarques théologiques sur l'administration des sacremens*, suivi de *Conférences ecclésiastiques*, Paris, 1779, in-8.

BEURS (Guill.), peintre hollandais, né à Dordt, en 1656, élève de Drillenburg, était très-habile dans le portrait et le paysage.

BEUTHER (Michel), prof. d'hist. à Strasbourg, vers 1565, dont on a un grand nombre de traités historiques, entre autres : *Animadversiones histor. et chronolog.*; *fasta antiq. roman., hæbr. athen. et Animadversiones in Tacit, Tiv., Sallust., Velleium Paterculum*, etc.

BEUTLER (Clément), peintre suisse, bon paysagiste. On cite comme ses chefs-d'œuvre *le Jardin d'Eden*; une chute des *Anges rebelles*; *St Antoine prêchant au bord de la mer.*

BEUVELET (Matthieu), né en Franche-Comté, prêtre du séminaire St-Nicolas-du-Chardonnet, dans le 17e S., auteur d'un *Manuel* pour les ecclésiastiques, de *Méditations sur les vérités chrétiennes*, et d'un autre ouvr. pub. après sa mort, intit. *Symbole des Apôtres*, Paris, 1668, in-8.

BEVERIDGE (Guill.), év. de St-Asaph, né en 1638, à Barrow dans le comté de Leicester. Il s'appliqua surtout aux langues orientales, et mérita l'estime des savans. Bossuet était en commerce de lettres avec lui. Ses principaux ouvrages sont : *Synodicon, sive Pandectæ canonum Apostolorum, et concil. ab ecclesiâ græcâ receptorum*, Oxford, 1672, 2 vol. in-fol. Il n'existe que cette édit., et par conséquent elle est rare. *Institutionum chronologic. libri II*, Londres, 1669, in-4, et Utrecht, 1734, in-8. Ce livre renferme d'excellens principes de chronologie; c'est un des premiers que doivent lire ceux qui s'occupent de cette science. On a encore de lui : *Pensées sur la religion*, Londres, 1709, in-12, trad. en français, Amsterd., 1731, 1744, 1756, 2 vol. in-12.

BEVERINI (Barthélemi), l'un des plus savans littérateurs italiens du 17e S., né en 1629. Dès l'âge de 15 ans, il avait fait sur les principaux poètes du siècle d'Auguste des commentaires qui méritèrent l'approbation des savans. Il entra dans la congr. dite de la mère de Dieu à Rome, professa la théologie dans cette ville, et la rhétorique à Lucques. Il était en correspondance avec d'illustres personnages, et Christine, reine de Suède, lui demandait souvent des vers. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tant en latin qu'en italien; les principaux sont : des *Poésies dédiées à Christine, reine de Suède*, Rome, 1666, in-12; une trad. de l'*Enéide*; Lucques, 1680, in-12; *Syntagma de ponderibus et mensuris*, ibid., 1711, in-8; suivi d'un *Traité des Comices des Romains, et les annales de la ville de Lucques*, ouvrage manuscrit qui est conservé dans cette ville. Mort en 1686.

BÉVERLAND (Adrien), disciple de Vossius, né à Middelbourg en Zélande, l'an 1654. Lorsqu'il fit paraître son traité *de Stolatæ virginitatis jure lucubratio*, Leyde, 1680, in-8, il travaillait en même temps à un ouvrage plus licencieux intitulé : *De prostibulis veterum*, ses amis l'empêchèrent de le publier. L'ouvrage de Beverland qui a fait le plus de bruit est le *Peccatum originale philologicè elucubratum*, Eleutheropolis, 1678, in-8,

trad., ou plutôt imité en franç., et dont la première édition est de 1714. L'université de Leyde le raya de la liste de ses étudians, l'enferma dans une prison, et ne lui rendit la liberté qu'après avoir exigé de lui le serment de ne plus rien écrire de semblable. Méprisé dans sa patrie, il passa en Angleterre, où il mourut en 1712, après avoir publié une espèce d'amende honorable, intit. : *de Fornicatione cavendâ*, Londres, 1697.

BEVERLEY (Jean de), savant archevêque d'York, mourut en odeur de sainteté en 721 à Beverley, où il s'était retiré dans sa vieillesse; laissant au rapport de Bède, son disciple, une mémoire très-révérée en Angleterre, où il avait, par ses écrits et son pouvoir, ramené l'étude des saintes écritures. Il avait composé : *Homiliæ in Evangelia*; *Epistolæ ad Hildam abbatissam*, etc.

BEVERLEY (R....), écrivain américain du 18e S., aut. d'une *Histoire de la Virginie*, imprimée à Londres en 1705, quatre parties, et en 1722, avec les gravures de Gibelin. Cet ouvrage assez étendu ne satisfait pas sous le rapport historique sur tous les points qu'il embrasse.

BEVERNING (Jérôme van), négociateur et diplomate holland., conclut en qualité d'ambassadeur extraordinaire la paix entre la Hollande et l'Angleterre en 1654, eut part à la paix de Nimègue en 1678, et à divers autres traités importans; il se retira ensuite dans une de ses terres près Leyde, où il se livra à la culture des plantes, et contribua puissamment aux progrès de la botanique.

BEVERWICK (Jean de), médecin danois, né à Dordrecht en 1594, mort en 1647, dont les principaux ouvrages sont : *De termino vitæ fatali et mobili*, Dordrecht, 1644, 1 vol. in-8, et 1651, in-4; *De excellentiâ sexûs fœminei*, ibid., 1636-39, in-8, trad. en flamand en 1741; *De Calculo*, Leyde, 1638-41, in-8; *Introductio ad medicinam indigenam*, ibid., 1663. Plus. autres de ses *OEuvres médicales* en flamand ont été publiées à Amsterdam, 1656, in-4.

BEVILACQUA (J.-Dominique), poète italien du 16e S., qu'on croit auteur d'une trad. en vers du poème de l'*Enlèvement de Proserpine* de Claudien.

BEVIS (Jean), savant médecin et astronome anglais, né dans le comté de Witt en 1695. En 1745, il publia par souscription un ouvrage intit. : *Uranographia Britannica*, semblable à celui de Bayes. Le docteur Bevis publia *Hallay astronomical tables*, et *Recherche expérimentale sur la vertu des eaux minérales de Baymye Wells*. On a mis son nom à un petit dictionnaire anglais, quoiqu'il n'en ait écrit que la préface. Il mourut en 1771; le docteur Bevis était membre de la société royale, et laissa en mourant le manuscrit de la traduction de l'*Astronomie* de Lalande. Cet ouvr. n'a jamais été publié.

BEWICK (Jean), graveur anglais sur bois, mort en 1795, a publié *History of quadrupeds*, Newcastle, 1790, in-8; *History of britisch bird., with fig. engrav.*, 1797.

BEXON (G.-L.-C.-Amé), chanoine et grand chantre de la Ste-Chapelle à Paris, où il est mort en 1784, a publié d'abord plusieurs *Opuscules* sur l'hist. naturelle et l'agriculture, et fut un des collaborateurs de Buffon; mais il dut son élévation à son *Hist. de Lorraine*, dont il ne parut qu'un volume, 1777, in-8.

BEYER (George), jurisconsulte allemand, mort en 1714 à Wittemb., où il ouvrit le premier un cours de bibliographie et de droit. Ses principaux ouvr. sont : *Notitiæ auctorum juridicorum*, etc., Leipsig, 1758, in-8; *Declinatio juris divini naturalis et positivi universalis*, ibid., 1726, in-4.

BEYER (Jean de), peintre, né en Suisse, en 1705, peignit presque toute sa vie, en Hollande, des *Vues de villes*, *châteaux*, etc, assez estimés.

BEYER (Auguste), ministre protestant, mort en 1741, dont on a *Memoriæ historico-criticæ libror. rariorum*, Dresde, 1734, in-8; *Arcana sacra Bibl. Dresdensium*, ibid., 1738, in-12.

BEYERLINCK (Laurent), architecte d'Anvers où il mourut en 1627, a donné : *Biblia sacra variarum translationum*, Anvers, 1616, etc.

BEYGTACH (Hadjy), religieux musulman m. en 1367 (769 de l'hég.), fond., sous Amurath Ier, l'ordre des derviches, appelés de son nom Beygtachites.

BEYLING (Albert), officier hollan., défendit avec intrépidité la citadelle de Schoonhoven; mais obligé de capituler avec le chef des assiégeans, il fut excepté de la capitulation et condamné à être enterré vif. Ayant demandé et obtenu un délai d'un mois pour mettre ordre à ses affaires, s'engageant à se reconstituer prisonnier au bout de ce terme, il revint en effet; mais sa conduite héroïque ne put fléchir son implacable ennemi.

BEYMA (Jules de), jurisconsulte allemand, m. en 1598, professa le droit à Wittemberg, Leyde et Franecker, et fut conseiller de la cour de Frise; ses *Dissert. de jurisprudence* ont été recueillies en 1 vol. in-4, Louvain, 1645.

BEYS (Charles de), aut. dramatique, mort à Paris en 1659, a donné : *le Jaloux sans sujet*, 1635; *l'Hôpital des fous*, ibid.; *Celine*, 1636; *les illustres fous*, 1652; des *OEuvres poétiques* et un *poème* sur les victoires de Louis XIII, 1651.

BEYS (Gilles), imp. du 16e S. à Paris, employa le premier dans l'imprimerie les consonnes *j* et *v*, déjà distinguées par Ramus.

BEYSSER (J.-Michel), général français, né en Alsace en 1754, était chirurgien de marine à l'époque de la révolution. Entré au service de la république en 1792, il parvint rapidement au grade de général en chef de l'armée des côtes de la Rochelle, et obtint d'abord d'assez brillans succès contre les Vendéens; mais ayant essuyé deux déroutes complètes, le tribunal révolutionnaire le condamna à mort en 1794.

BÈZE ou BES-ZE, (Théodore de), né à Vezelay en 1519, m. à Genève en 1605. Dès l'âge de 20 ans, ses épigrammes et ses pièces latines lui firent un nom parmi les poètes. Sans être engagé dans les ordres, il possédait des bénéfices et jouissait d'un revenu considérable. En 1548, à la suite d'une maladie grave, il abandonna ses bénéfices, sa famille et ses espérances, pour aller à Genève, où il épousa une femme d'une naissance inégale, à laquelle il était attaché depuis long-temps. La même année il embrassa la réforme, et l'année suiv. il fut nommé prof. de grec à Lausanne. De tous les ouvrages qu'il fit impr. pendant son séjour dans cette ville, le plus remarquable est le petit traité *de Hæreticis à civili magistratu puniendis*. C'est une apologie du supplice de Servet, brûlé comme hérétique. En 1559, il quitta Lausanne pour venir s'établir à Genève, où Calvin lui fit donner la chaire de théologie. Deux ans après il fut appelé au colloque de Poissy. On sait que cette conférence solennelle, à laquelle assistèrent les princes et les plus célèbres docteurs des deux communions, n'éteignit point la guerre civile. Bèze se rendit auprès du prince de Condé, qui fut battu et fait prisonnier à la bataille de Dreux, et prit part aux affaires de France jusqu'à la paix de 1563. C'est alors seulement qu'il retourna prendre sa place à l'académie de Genève. Après la mort de Calvin, héritier de tous les emplois de son maître, et regardé comme le premier pasteur des églises réformées, il remplit les fonctions de sa chaire, et conserva jusqu'après 80 ans une santé robuste. On a de lui beaucoup d'ouvrages

en vers, en prose, en latin, en français. Les citoyens de Genève le surnommèrent le Phénix de son siècle.

BÈZE (le père de), jésuite français, missionn. aux Indes dans le 17 S., a consigné ses observat. sur la physique et l'hist. nat. du pays des Malais, dans un écrit int. : *Descrip. des arbres et des plantes de Malaca*, inséré dans les mémoires de l'académie des sciences, 1666 à 1699, in-4.

BEZONS (Armand BAZIN de), archevêque de Rouen, membre du conseil de la régence, m. en 1721, eut la faiblesse de permettre que le scandaleux abbé Dubois fût ordonné dans son diocèse.

BEZONS (Jacq.-BAZIN, comte de), maréchal de France, fils d'un conseiller d'état, se distingua par sa bravoure et son habileté, sous le maréchal de Schomberg et le duc de la Feuillade, en Portugal, en Allemagne, etc., de 1667 à 1709, reçut le bâton de maréchal, fut ensuite du conseil de régence, et mourut en 1733, généralement estimé.

BEZOUT (Étienne), célèbre mathématicien, membre de l'académie des sciences, examinateur des gardes de la marine et des élèves du corps de l'artillerie, né à Nemours le 31 mars 1730, mort dans une petite terre qu'il possédait en Gâtinois le 27 septembre 1783. Il se fit connaître de bonne heure par plusieurs *Mémoires scientifiques*. Placé en 1763 par M. de Choiseul à la tête de l'instruction de la marine royale, il composa pour les jeunes officiers des gardes-du-pavillon un cours complet de mathématiques, qui fit époque par sa profondeur et sa clarté; l'auteur y aborde les questions les plus difficiles. Ce fut en 1768 que Bezout prépara pour les élèves du corps de l'artillerie une édition de son *Cours*, dans laquelle il substitua des applications tirées du service de cette arme, à celles qui concernaient la marine. Il publia enfin en 1779 sa *Théorie générale des équations algébriques*. Se renfermant dans l'exercice de ses fonctions et dans la société de sa famille, Bezout mena une vie paisible, jouit d'une considération méritée et d'une réputation que les nombreuses éditions de ses cours avaient rendue populaire. Ses ouvrages sont : *Cours de mathématiques* à l'usage des gardes-du-pavillon et de la marine, Paris, 9 vol. in-8, y compris un *Traité* de navigation. La dernière édition est de 1781 et 82; *Cours de mathématiques* à l'usage du corps royal de l'artillerie, Paris, in-8, 4 vol. La 1re édition fut faite à l'imprimerie royale dans les années 1770-1772; *Théorie générale* des équations algébriques, Paris, 1779, in-4, 1 vol.

BIACCA (F.-M.), littérat. ital., m. à Parme, sa patrie, en 1735. Ses principaux ouvr. sont: *Ortografia manuale*, Parme, 1714, in-12; un *Traité* historique et chronologique, Milan, 1728, où il soutient la concordance de l'histoire des antiquités judaïques de Josèphe avec l'Écriture; des *Trad.* de Catulle, des *Sylves* de Stace, des *Satires* et des *Epîtres* d'Horace, insérées dans les tomes 3, 9 et 21 de la grande collect. des traduct. en vers italiens.

BIAGI (J.-Marie de'), savant grammairien et professeur d'éloquence à Roveredo, sa patrie, m. en 1777. On lui doit la préface d'une édition de *St Jean Chrysostôme*, Roveredo, 1753; quelques livres de piété, et un petit traité *de Situ Austriæ subjectarumque regionum*, 1772.

BIALOBOCKI, poète polonais du 17e S., a traduit du latin quelques *Hymnes*, Cracovie, 1648, et composé un *Poème* sur la guerre des Cosaques, ibid., 1653; un *Recueil* de vers sur les rois et princes de Pologne.

BIANCA (....), femme du gouvern. de Bassano, tué à la prise de cette ville en 1253 par le tyran Accelino, dont elle eut le malheur d'attirer les regards par sa beauté : elle devint bientôt victime de sa brutalité. Ne pouvant supporter sa honte, elle s'ensevelit toute vivante dans la tombe de son époux.

BIANCANI (Joseph), jésuite, mathématicien et astronome italien, m. à Parme en 1624, était de plus savant dans l'histoire, la philosophie et les belles-lettres. Ses ouvrages les plus importans sont : *Aristotelis loca mathematica ex omnibus ejus operibus collecta*, Bologne, 1615; *Brevis introductio ad geographiam; Sphera mundi, seu cosmographia demonstrativa*, ibid., 1620.

BIANGARDO (Ugolotto), général ital. du 14e S., au service de Jean Galéas Visconti, qui s'en servit pour la ruine des maisons de Carrare et de la Scala.

BIANCHI (Marc-Antoine), avocat célèbre par son éloquence, fut nommé professeur de droit à l'université de Padoue, où il était né en 1498. Il mourut le 8 octobre 1548. Il a laissé : *Tractatus de indiciis homicidii ex proposito commissi*, Venise, 1545, in-fol.; *Practica criminalis aurea*, ibid., 1547, in-8; *Tractatus de compromissis*, etc., ibid., 1547, in-8.—Un cardinal du même nom fut envoyé comme légat en Sicile par le pape Martin IV; il s'y trouvait à l'époque des Vêpres siciliennes. M. à Rome en 1302.

BIANCHI (Fr.-Ferrari), peintre et sculpteur modénois, passe pour avoir été le maître du Corrège. Ses tableaux se voient encore dans les églises de Modène. Mort en 1510.

BIANCHI (Pierre), peintre italien, né en 1694, réussit dans l'histoire, les paysages, les portraits, les marines, les animaux. L'église de St-Pierre de Rome possède un de ses tableaux, qui a pour sujet un *Trait de l'histoire de la Vierge*; dans la galerie du roi de Prusse on voit une *Vénus couchée sur le dos*, qu'il peignit dans le genre du Corrège. Mort en 1739.

BIANCHI (Jean-Baptiste), célèbre anatomiste, né à Turin en 1681, fut reçu docteur à 17 ans, et nommé profess. d'anatomie de cette ville, où il mourut en 1761. Ses ouvr. sont : *Ductus lacrymales novi; de Lacteorum vasorum positionibus et fabricâ; Storia del monstro di due corpi; Lettera sull' insensibilità; Historia hepatica; de naturali in humano corpore, vitiosâ, morbosâque generatione historia*. Turin, 1761, in-8.

BIANCHI (Jean-Antoine), religieux des frères mineurs de Lucques, né en 1686; professa la théologie et la philosophie, fut l'un des conseillers de l'inquisition à Rome, et examinateur du clergé romain. Il cultiva les belles-lettres, composa des poésies dramatiques, et fut nommé à ce titre membre de l'académie des Arcades. On a de lui des *Tragédies* sacrées en prose et en vers; plusieurs comédies, un écrit dans lequel il défend les théâtres, qui avaient été attaqués comme contraires à la religion et aux mœurs, et un ouvrage composé par ordre de Clément XII, dans lequel il prétend réfuter les opinions contraires au pouvoir temporel de la cour de Rome. Mort en 1758.

BIANCHI (Jean), naturaliste italien, né en 1693, plus connu par le nom latin de *Janus Plancus*, sous lequel il a publié plusieurs ouvrages, étudia à Bologne la botanique, l'histoire naturelle, les mathématiques et la physique, se fit recevoir docteur en médecine, et se dévoua au service des pauvres. Ses écrits roulent sur la médecine et sur l'anatomie. Il fit revivre l'académie des *Lincei* à Rimini, et publia une notice historique sur cette société. Divers *Mémoires* qu'il composa ont été imprimés dans les *Actes de l'académie* de Sienne, dans les *Mémoires de l'institut de Bologne* et dans le *Journal littéraire de Florence*. Mort en 1775.

BIANCHI (Vendramino), noble padouan, diplomate et négociateur habile au service de la république de Venise, conclut en 1706 l'alliance des cantons de Zurich et de Berne, et en 1707 celle des Grisons. Il fut ensuite nommé à l'ambassade d'An-

gleterre, où il résida 20 mois, et où il donna des preuves d'habileté.

BIANCHI (Ant.), simple garçon gondolier à Venise au 18e S., n'avait jamais fait d'études, et cependant composa deux poèmes : *Il Davide, re d'Israele*; *Il tempio, ovvero il Salomone*, canti x. On y trouve de l'imagination, de la verve, de la vraie poésie.

BIANCHINI (Barthélemi), auteur italien du 15e S., eut beaucoup de goût pour la peinture et les médailles antiques. Il n'a laissé que deux opuscules : la *Vie d'Antoine Codrus Urcéus* et celle de Philippe Beroald. Ce dernier avait été son maître.

BIANCHINI (Franç.), savant italien, né en 1662. Le savant Montanari fut son maître de mathématiques et de physique, et légua en mourant à son élève tous ses instrumens. Bianchini entra dans la carrière ecclésiastique, mais sans abandonner ses travaux sur la physique expérimentale, les mathématiques et l'astronomie. Il se lia à Rome avec les savans les plus distingués, et ajouta à ses connaissances celles du grec, de l'hébr., du franç. et des antiquités; il dessinait avec habileté tous les monumens, et assistait à toutes les fouilles. Les papes Alexandre VIII, Clément XI et Innocent XII, le protégèrent constamment; le sénat l'agrégea lui, toute sa famille et les descendans qu'elle pourrait avoir, à la noblesse romaine et à l'ordre des patriciens. Il fut secrétaire de la commission pour la réforme du calendrier, chargé de tirer une ligne méridienne, et de dresser un gnomon dans l'église de Ste-Marie-des-Anges, afin de fixer avec la plus grande exactitude les points équinoxiaux pour régler avec précision le cours de l'année. Nommé président des antiquités, il proposa au pape de former une collection d'antiquités sacrées ou musée ecclésiastique, destinée à fournir les matériaux d'une histoire ecclésiastique par les monumens. L'épuisement du trésor pontifical le força d'abandonner ce projet. Il offrit à l'académie des sciences, dont il était associé étranger, une machine qu'il avait perfectionnée et destinée à corriger dans les lunettes du plus grand foyer les imperfections des tubes dont la courbure avait paru jusqu'alors inévitable. Il m. en 1729, laissant un grand nombre d'ouvrages savans, parmi lesquels on distingue la nouvelle édition des *Vitæ roman. pontificum*, par Anastase le bibliothécaire, Rome, 1718-1728, 3 vol. in-fol. Son neveu pub. le 4e vol. en 1735.

BIANCHINI (Joseph), né à Vérone en 1704, neveu et héritier du précédent, et prêtre de l'oratoire. Ses travaux furent dirigés vers l'histoire et les antiquités ecclésiastiques; il composa plusieurs ouvrages sur ce sujet, et donna ses soins à des éditions estimées, tant des productions de son oncle que de celles de quelques autres écrivains.

BIANCHINI (Joseph-Marie), célèbre littérateur italien, né en 1685, membre de plusieurs académies. La plupart de ses écrits sont des opuscules qu'il lisait dans l'académie florentine. Il mourut en 1749.

BIANCHINI (Jean-Fortunat), philosophe et médecin italien, né en 1720, professeur de médecine pratique à l'université de Padoue, a laissé des *opuscules* qui prouvent beaucoup d'érudition et de savoir. Mort en 1779.

BIANCO (André), géographe du 15e S., aut. de *Cartes hydrographiques*, long-temps oubliées dans la bibliothèque de St-Marc à Venise, portant en tête *Andreas Bianco de Venet. me fecit* 1439.

BIANCO (Barthél.), architecte génois, m. en 1656, environna la ville d'une nouvelle enceinte, fortifia le môle, et bâtit un grand nombre de magnifiques palais.

BIANCO (J.-B.), fils du précéd., non moins habile dans l'architect., fut aussi sculpteur et peintre distingué. On cite de lui comme son chef-d'œuvre à Gênes un *Groupe d'anges et de la Vierge*, en bronze. Mort en 1657.

BIANCO (Ant.), frère du précédent, se livra également à l'architecture, et promettait un grand talent, lorsqu'il mourut à la fleur de l'âge.

BIANCOLINI (J.-B.-Joseph), littérateur italien de Vérone, m. en 1780, travailla toute sa vie, malgré ses occupations commerciales, à l'étude de l'histoire et à la recherche des MSs. de sa patrie. On lui doit une édition augmentée de *la Chronique de la ville de Vérone*, par Pierre Zagata, très-estimée, Vérone, 1745-49, 2 vol. in-4; *Notice historique des églises, des evêques et des gouverneurs de Vérone*, 1757. Il travailla également à la collection des traductions des historiens grecs.

BIANCONI (Jean-Louis), médecin, né à Bologne en 1717, est aut. d'une traduction italienne de l'*Anatomie de Winslow*, 1744, 6 vol.; *Dissertation sur l'électricité*, Amsterdam, 1748; *Lettres sur la Bavière et sur l'Allemagne*, 1763, *Lettres sur Celse*, 1779, pleines de goût et d'érudition; *Dissert.* sur le cirque de Caracalla, imprimée à Rome en 1790. Mort en 1781.

BIARD (Pierre), sculpteur et architecte parisien, mort en 1609, travaillait beaucoup pour Henri IV, dont il avait représenté l'entrée dans un bas-relief placé sur la grande porte de l'hôtel-de-ville, qui fut entièrement détruit pendant la révolution de 1793.

BIARD (Paul), jésuite, missionnaire en Amérique, et professeur de théologie à Lyon, a donné : *Relation de la Nouvelle-France et du voyage que les jésuites y ont fait*, Lyon, 1616, in-12.

BIAS, un des sept sages de la Grèce, né à Priène, florissait vers l'an 565 avant J.-C. Priène ayant été prise, il se retira sans rien emporter, et dit *qu'il portait tout avec lui*, faisant allusion à son savoir.

BIBARS, 4e sulthan de la dynastie des mamlouks-baharites en Egypte, connu dans les anciennes chroniques des croisades sous le nom de *Bondoucdâr*, qui était son surnom et qui signifie chef des arbalestriers. Il vivait dans le 13e S., et fut proclamé, suivant l'usage, par la milice, après avoir assassiné son prédécesseur. Il donna une forme stable à l'empire des mamlouks, repoussa les Tatars, rétablit la puissance des musulmans, combattit les Francs établis en Syrie avec un grand succès, leur enleva un grand nombre de places et de postes importans, et détruisit leurs églises; mais il échoua à deux reprises devant St-Jean-d'Acre. Il m. de poison en 1277 (de l'hég. 676), après un règne de 19 ans.

BIBAUTIUS ou BIBAUT (Guill.), 35e général des chartreux, gouverna avec beaucoup de sagesse, et m. en 1535. Ses *Orationes capitulares* ont été publiés à Anvers, 1654, in-4.

BIBBIENA (Bernard DOVIZI, connu sous le nom de), né de parens obscurs à Bibbiena, petite ville du Casentin, en 1470. L'un de ses frères, secrétaire de Laurent de Médicis, lui donna l'entrée dans cette maison, et parvint à l'attacher à Jean de Médicis, l'un des fils de Laurent. L'élève, devenu pape sous le nom de Léon X, fit son maître cardinal en 1513, et l'envoya cinq ans après comme légat en France pour engager François Ier à faire prêcher la croisade contre les Turks. Il s'était flatté de réussir lorsque les différens survenus entre les deux cours rompirent la négociation. Le cardinal revint à Rome à la fin de l'année suivante, et fut enlevé par une mort imprévue en 1520, au moment où il avait lieu d'espérer de nouvelles récompenses. Paul Jove dit qu'il mourut de poison qui lui fut donné dans des œufs frais.

Bibbiena est compté parmi les restaurateurs du théâtre en Italie. Sa comédie intit. *Calandria* est la première pièce composée en italien à l'imitation et suivant les règles des anciens.

BIBBIENA (Ferdinand), peintre et architecte bolonais, m. en 1745, se distingua de bonne heure par son talent pour les décorations théâtrales et la perspective, et travailla toute sa vie pour l'empereur Charles III. On lui doit un *Traité d'architecture et de perspective* estimé, Parme, 1711, in-8.

BIBBIENA (François-Galli), frère du précédent, né à Bologne, et m. en 1739, fut également bon peintre d'architecture, et réussit comme lui dans les décorations théâtrales. Attaché à l'empereur Joseph II, il n'en voyagea pas moins en France, en Italie, où son mérite fut reconnu. On lui doit les belles salles de Vienne, de Vérone, de Nanci, le manége de Mantoue, etc.

BIBBIENA (J.-Galli), de la même famille que les précédens, né à Nanci, et m. à Paris en 1779, est auteur de plusieurs romans, entre autres de ceux intitulés : *Histoire des amours de Valérie et de Barbarigo*, Lausanne, 1761 ; *la force de l'exemple*, La Haye, 1748 ; *le triomphe du sentiment*, ibid., 1750 ; *la nouvelle Italie*, comédie, 1762.

BIBIANE (Ste), vierge romaine dans le 4e S., souffrit le martyre sous Julien l'Apostat, à Rome, dans l'emplacement où est aujourd'hui Ste-Marie-Majeure, à laquelle a été réunie l'église auparavant sous son nom, qui avait été reconstruite en 1628, par le pape Urbain VIII.

BIBLIA (Fabrice), arithméticien napolitain du 17e S., a laissé un *ouvrage* sur les monnaies et les changes du royaume de Naples.

BIBLIANDER (Théodore), dont le vrai nom était Buchman, professeur de théologie, né en 1504, mort de la peste à Zurich, avec la réputation d'un homme très-savant dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont une nouvelle édition de l'*Alcoran*, avec des notes marginales, Rostock, 1638, in-4; un *Recueil d'anciens écrits sur le mahométisme*, Bâle, 1543, in-folio. Ce recueil est curieux et rare.

BIBLIS (Ste), martyre de Lyon pendant la persécution de Marc-Aurèle.

BIBULUS (M. Calpurn.), consul avec César, l'an 59 avant J.-C., laissa usurper toute l'autorité par son collègue.

BICAISE (Honoré), médecin provençal, né à Aix en 1590, rendit de grands services à sa patrie pendant les deux pestes de 1629 et 1649. On a de lui *Manuale medicorum ex aphorism. Hippoc.*, Londres, 1659, Paris, 1739, in-12.

BICCHIERAI (Alexandre), médecin de Florence, né au commencement du 18e S., m. en 1795, fut professeur de clinique aux universités de Pise et de Florence, rendit l'école pratique de l'hôpital de cette dernière ville un foyer d'instruction. On regrette que ses observations météorologiques et médicales, très-savantes, n'aient pas été imprimées.

BICHAT (Marie-François-Xavier), médecin physiologiste de la fin du 18e S., fit faire des pas de géant à la science dans la courte carrière de sa vie. Né à Thoisette en Bresse le 11 novembre 1771, il fit ses études élémentaires et ses premiers cours de médecine à Lyon, sous Marc-Antoine Petit. Les troubles de 1793 l'amenèrent à Paris, où Dessault le distingua bientôt de la foule d'élèves qui suivaient sa clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu. Il en fit et son disciple et son émule, et à sa mort Bichat continua les travaux de son illustre maître. Ses propres expériences en anatomie, en physiologie et en chirurgie, furent celles d'un homme de génie : son système des forces vitales est un ingénieux commentaire de ses fécondes observations. Ses analyses des tissus, des organes et des fonctions vitales, composent un corps complet de doctrine fondé sur des faits et non sur des hypothèses comme la plupart des systèmes. C'est lui qui a fait une science de l'anatomie pathologique. Professeur en 1797, il joignit à l'exposition orale de ses découvertes et à ses vues nouvelles des mémoires non moins utiles, sur *les membranes synoviales*, sur *les membranes en général*, sur *les organes symétriques*, ouvrages fondus depuis dans son beau *Traité des membranes*, publié en 1800, et où il est déjà le Bichat de *l'Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*. Ce vaste travail en 4 vol. in-8, 1801, est le vrai titre de gloire de Bichat ; il avait été précédé des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, un vol. in-8, qui suffirait seul à sa réputation comme physiologiste. Ardent à la recherche de nouveaux faits, Bichat multipliait ses expériences, et enrichissait tous les jours la med. d'observat. nouv., lorsqu'il succomba à une fièvre putride maligne, suite peut-être de ses nombreuses dissections anatomiques, et que fit déclarer une chute sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu. Il expira dans les bras de la veuve de Dessault qu'il n'avait jamais abandonnée. Sa mort causa un deuil général. Il fut honoré jusque dans les écoles étrangères, et un monument qu'il partage avec son maître à l'Hôtel-Dieu est salué tous les jours encore avec respect par les jeunes médecins, qui retrouvent à chaque pas dans leurs études le flambeau de son génie. Il laissa incomplète son *Anatomie descriptive*, achevée par MM. Roux et Buisson, 5 vol. in-8.

BICHI (Pie), femme poète du 16e S., dont les *œuvres* ont été recueillies dans les *Rime di cinquanta poetesse* à Naples.

BICHI (Alexandre), cardinal italien, termina par son esprit conciliateur les longs démêlés survenus entre les Barberini, le duc de Parme et Venise.

BIDDLE (Jean), théologien anglais socinien, né en 1615, un des écrivains distingués de la secte des unitaires, en faveur de laquelle il publia de nombreux écrits sous le protectorat de Cromwell, et le règne de Charles II. Tour à tour emprisonné et relâché pour ses opinions, il mena la vie la plus agitée, fut quelque temps pasteur d'une congrégation d'indépendans à Londres, et finit par mourir en prison en 1662. Son *Traité contre le Saint-Esprit* et son *double Catéchisme*, Londres, 1647 et 1654, furent brûlés par le bourreau.

BIDERMANN (Jean-Gottlieb), écrivain allemand, né en 1703, recteur des colléges de Naumbourg et de Fridberg, m. en 1772. Il est auteur d'un grand nombre de *Dissertations philologiq.*, imprimées à Naumbourg, de 1740 à 1770; *Acta scholastica*, 8 vol., 1741 ; *Otia litteraria*, Freib., 1751, etc.

BIDERMANN (J.-Godef.), curé dans l'évêché de Bamberg au 18e S., a donné : *Généalogie des comtes de Franconie*, Erlangen, 1746 ; *De la noblesse du Voigtland*, Culmbach, 1752, in-fol., et autres *Tables généalogiques*, etc.

BIDERMANN (Jacques), jésuite, auteur d'un recueil de poésies assez estimé, intitulé : *Heroum epistolæ et Sylvulæ hendecasyllabarum*, lib. III, Lyon, 1636, in-12.

BIDLAKE (Jean), théologien et poète angl., né à Plymouth, en 1755, m. en 1814. Il a publié entre des *sermons*, imprimés séparément, deux volumes de *discours*, une *Introduction à l'étude de la géographie* ; *Eugénio*, ou *préceptes de Prudentius*, conte ; *Virginie*, tragédie ; et quatre poèmes intitulés : *la Mer*, *la Soirée d'été*, *la Jeunesse*, et *l'Année*.

BIDLOO (Godefroi), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1649, fut successivement professeur d'anatomie à La Haye et à Leyde, médecin du roi Guillaume, et m. en 1713. Son ouv. le plus important est *Anatomia corporis humani*, Amsterdam, 1685, Leyde, 1739, in-fol., format d'atlas avec 114 planches, Utrecht, 1750, in-fol., avec un supplément.

BIDLOO (Lambert), frère du précédent, pharmacien à Amsterdam, a laissé des poésies hollandaises, et quelques écrits dont le plus remarquable est une *dissertation* intitulée *de Re herbariâ*, imprimée à la suite du catalogue du jardin d'Amsterdam, Leyde, 1709.

BIDLOO (Nicolas), fils du précédent, fut médecin de Pierre-le-Grand, et inspecteur du grand hôpital de Pétersbourg.

BIE (Jacques de), célèbre graveur, né à Anvers en 1581, est connu par plusieurs ouvrages, mais principalement par la *France métallique*, Paris, 1636, in-fol.

BIE (Adrien de), peintre flamand, né en 1594, se perfectionna à Rome, et exécuta sur des plaques d'or et d'argent et sur des pierres précieuses, un grand nombre de sujets en petit. Il fit pour l'église de Saint-Gommer à Lière, sa patrie, *un saint Eloi*, qui passe pour le meilleur de ses tableaux.

BIE (Corneille de), fils du précédent, fut notaire, et a laissé *une Vie des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs*, en vers flamands, et avec portraits.

BIEL (Gabriel), théologien et bon prédicateur allemand, un des meilleurs scolastiques du 15e S., né à Spire, et m. en 1495 à Tubinge, où il était professeur de théologie. On lui doit *Lectura super canonem missæ*, Rutlingue, 1488, in-fol.; *Explicatio missæ litteralis et mystica*, Tubinge, 1499, in-fol.; Lyon, 1517, in-4.

BIEL (J.-Christ.), prédicateur et théologien allemand, m. en 1745, dont on a quelques *dissertations* insérées dans le *Thesaur. antiq.* d'Ugolin; *Novus thesaurus philologicus*, La Haye, 1779-80, 3 vol. in-8.

BIEL (Louis), professeur de philosophie à Vienne, est auteur de *Utilitas rei nummariæ*, Vienne, 1733, in-8.

BIELFELD (Jacq.-Fréder. de), né à Hambourg en 1717, écrivain allemand, fut d'abord secrétaire de légation et ministre de Prusse à Londres, sous Frédéric II; mais ce prince, ne le reconnaissant pas propre à la carrière diplomatique, le nomma précepteur du prince Ferdinand, son frère, curateur des universités, et conseiller privé en 1748. Son meilleur ouvrage est: *Institutions politiques*, 1774, 3 vol. in-8, en français, réimprimé plusieurs fois. On a encore de lui: *Lettres familières*, 1763; *Progrès des Allemands dans les belles-lettres*, 1768, etc. Mort en 1770.

BIELINSKI (François), grand maréchal de Pologne, m. en 1766, s'attacha d'abord à la fortune du roi Stanislas (*v.* ce nom), et se soumit ensuite au roi Auguste III; il réorganisa sous ce prince, auquel il dut le poste de grand maréchal, la police de Varsovie et de tout le royaume, et la dirigea avec sévérité. On a de lui, en polonais, une *traduction* d'un écrit tiré du grand recueil de Rousset, concernant les prétentions de la Pologne, sur la Livonie et la Courlande, imprimée à Varsovie en 1751.

BIELKE (Sténon-Charles, baron de), vice-président du trib. d'Abo, né à Stockholm en 1709, se montra très-zélé pour le progrès des sciences et surtout de l'hist. naturelle dont il étendit le domaine par ses observations curieuses et savantes insérées dans les *Mémoires* de l'académie.

BIELKE (Nicolas, comte de), de la même famille que le précéd., sénateur sous Gustave III et direct. des mines, dont il tira un parti tout nouveau par la sagesse de son administration, était aussi membre de l'acad. de Stockholm, protect. éclairé des sciences et possesseur d'une riche bibliothèque et d'une précieuse collection de minéraux. Mort vers 1789.

BIELKE (N.), de la même famille que les préc., impliqué dans l'assassinat de Gustave III, avoua son crime et s'empoisonna.

BIELSKI (Martin), histor. polonais du 16e S., auteur du *Chronicon rerum polonicarum, ab origine gentis ad* 1587.

BIELSKI, fils du précédent, écrivit en polonais les *Annales de Pologne*, et fit quelques *épigrammes* latines.

BIENNAISE (J.), chirurgien franç., né dans le comté de Foix en 1601, m. en 1681, acquit une grande réputation par le succès de ses cures et de ses opérations. On a de lui un ouvr. posthume int.: *Opérations de chirurgie par une méthode courte et facile*, Paris, 1688 et 1693, in-12.

BIENNASSIS (Paul), méd. poitevin, mort en 1563, auquel on attribue un *Comment. sur Dioscoride*.

BIENNÉ (Jean), en latin *Benè natus*, libraire et impr. de Paris, se distingua par la beauté et la correct. de ses édit., succéda à G. Morel, habile typographe, et imprimeur pour le grec. Ses édit. les plus estim. sont le *Démosthène* tout grec, 1570, in-fol.; le *Lucrèce*, ibid., in-4; le *Nouveau-Testament* en syriaque, grec et latin, in-4, etc. — Sa fille possédait assez bien le grec et l'hébreu pour conduire l'imprimerie consacrée à ces langues.

BIENVENU (Jacq.), écriv. protestant genevois du 16e S., a traduit du latin de J. Foxus en rimes franç. *le Triomphe de J.-C.*, drame apocalyptique, Genève, 1562; une *Satire* contre les divers états et les médecins surtout, ibid., 1568, sous ce titre: *la Comédie du monde malade et mal pansé*, etc.

BIENVILLE (D.-T. de), méd. franç., exerça à La Haye dans le 18e S., et pub. la *Nymphomanie*, Amsterdam, 1771, in-8; *Le pour et le contre de l'inoculation de la petite-vérole*, 1770; *Recherches sur la petite-vérole*, 1772.

BIERBRAUER (J.-Jacob), conseiller et juge criminel à Cassel, où il mourut en 1760, avait un gr. talent pour interroger les criminels et découvrir leurs complices. Il contribua puissamment à délivrer la Hesse des fameuses bandes de brigands qui l'infestaient, et pub. deux *Descriptions* de cette contrée en 1755 et 1758 à Cassel.

BIERKANDER (Claude), pasteur en Westrogothie, m. en 1795, auteur de plusieurs ouv. sur l'*Hist. naturelle*, entre autres de la transpiration des plantes, 1773; de l'action du froid sur les végétaux, 1798, etc., en suédois.

BIERLING (Gasp.-Théophile), méd. allem. né dans le 17e S., a écrit en mauvais latin les ouvr. suivans: *Adversar. curiosorum centuria prima*, Jéna, 1679, in-4; *Consilium pestifugum*, Magdebourg, 1680, pub. en allem. à Helmstadt la même année; *Problema pharmaceutico-medicum*, etc., ibid., 1684, in-4; *Thesaurus theoretico-practicus*; Magdebourg, 1693, in-4; Jéna, 1697, in-4.

BIERLING (Fréd.-Guill.), sav. théol. et prédicateur allem. de Rinteln, m. en 1728, pub. un gr. nombre de dissert.: *de Pyrrhonismo historico*, Leipsig, 1724, in-8; *Observationum specimina in Genesim*, Rinteln, 1728, etc.

BIERLING (C.-Fréd.-Ern.), fils du précéd., m. en 1753 à Rinteln, où il était profess. de théol., de logique et de métaphysique. On a de lui: *Fasciculus dissert. logic.*, Rinteln, 1740, et un gr. nombre d'écrits insérés dans la collection des dissertations historiques relatives à l'hist. d'Allemagne.

BIESELINGHEN (Chrétien-Jean van), peintre holland., né en 1560, réussit dans le portrait et en peignit un gr. nombre en Hollande et en Espagne, entre autres celui de Guillaume, premier prince d'Orange. Il m. à Middelbourg à 42 ans.

BIESIUS (Nicolas), méd., philos. et poète, né à Gand en 1516, m. en 1572, fut prof. de médec. à Louvain et méd. de l'empereur Maximilien II. Il a publié : *Theoreticæ medicinæ lib. sex*, Anvers, 1558, in-4; *in artem medicam Galeni comment.*, ib., 1550, in-8; *de Methodo medicinæ*, ib., 1560, in-8; Louvain, 1564, in-8; *de Naturâ lib. V*, Anvers, 1572-73, 1613, in 8.

BIET (René), abbé de Saint-Léger de Soissons, m. en 1767, est aut. d'un *Eloge du maréchal d'Estrées*, 1739, in-8, et d'une *Dissert. sur l'établissem. des Francs dans les Gaules*, 1736, in-12.

BIEVRE (N. MARÉCHAL, marquis de), ancien mousquetaire et bel esprit, né à Paris en 1747, m. en 1789, est moins connu par son mérite milit. que par ses reparties ingénieuses et ses calembours. Quoique entiché de cette manie des calembours qui n'annonce que trop souvent un esprit incapable de s'élever, M. de Bièvre n'était pas sans un certain mérite; il a donné au théâtre, en 1783, *le Seducteur*, comédie en 5 actes et en vers, pièce qui fut beaucoup trop louée dans le temps, et qu'on attribua à Dorat et même à *Monsieur*, depuis Louis XVIII : elle est bien loin de valoir la comédie du *Méchant*, à laquelle on n'a pas craint de la comparer. *Les Réputations*, autre comédie de M. de Bièvre, en 5 actes, fut reçue froidem., et n'eut qu'une seule représentation. Les autres ouv. de ce facétieux aut. sont : *Lettre écrite à madame la comtesse Tation, par le sieur de Bois flotté, étudiant en droit fil*, (Paris), 1770, in-8; *Lettre sur cette question* : Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux ? *etc.*, réimpr. dans le *Cours de Littér. de La Harpe*, à la suite de l'analyse de *Zaïre*; *Vercingetorix*, trag. burl. en un acte, 1770, in-8; *les Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, 1772, in-32, très-rare : cette facétie fut attribuée à *Monsieur*, frère du roi Louis XVI; *Almanach en Calembours*, 1771, in-18. Bièvre sollicita vivement une place vacante à l'académie : on lui dit qu'il avait été prévenu par l'abbé Maury : « En ce cas, répondit-il, *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori* (à Maury). » Dans un vol. in-18 pub. par Maradan en 1800, M. A. Deville a recueilli sous le titre de *Biévriana* tous les calembours du marquis de Bièvre.

BIEZ (N. OUDART du), maréchal de France, né dans le 15e S., doit être compté parmi les grands capitaines qui illustrèrent les règnes de Franç. Ier et de Henri II. Après avoir servi avec une haute distinction en Italie, il reçut le bâton de maréchal en 1542. Sa réputation était telle que le dauphin, depuis Henri II, voulut être armé chevalier de sa main, comme François Ier l'avait été de celle de Bayard. Du Biez partagea avec le connétable de Montmorenci la gloire d'avoir déconcerté les projets de Ch.-Quint. Il battit deux fois les Anglais; mais une faute de son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, qui rendit à ces mêmes Anglais la place de Boulogne, lui fit perdre la confiance du roi. Mis en jugement avec Coucy, ils furent condamnés l'un et l'autre à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui, après une détention de 3 ans au château de Loches, mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575.

BIFFI (Jean), poète latin, né dans le Milanez en 1464, mort vers 1515, a publié : *Miraculorum vulgatum B. virginis Mariæ in carmen heroicum trad., ad Sixtum IV*, Rome, 1484, in-4; *Carmina in laudem B. virginis Mariæ*, Milan, 1493, in-4; d'autres poésies latines adressées à Laurent de Médicis, ibid., 1512, etc.

BIFFI (J.-Ambr.), poète ital., mort à Louvain en 1618, a laissé : *il Dolore del peccatore pentito*, etc., Milan, 1605, in-12; *la Risorgente Roma*, ib., 1610, 1611, in-12; *Versi*, ib., 1616, in-12.

BIGELOT (Franç.-Emmanuel Siméon), ancien administr. et homme de lettres, né en 1789 à Nancy, où il m. en 1820, avait occupé de 1810 à 1818 div. emplois administr. à Paris, et à cette dern. époque il retourna dans sa ville natale où il racheta une étude de notaire qu'avait possédée son père. Bigelot a travaillé pour le *Mercure* de 1815 à 1818, et a publié entre autres opusc. poétiques : *Ode sur la Poésie*, etc., Paris, 1816, in-8 de 14 pages; *Satire sur le dix-neuvième Siècle*, ibid., 1817, in-8.

BIGLIA (André), moine augustin, né à Milan vers 1375, m. à Sienne en 1435, a laissé : *De ordinis Eremit. propag.*, Parme, 1601, in-4, et *Histor. rerum Mediolanensium*, de 1402 à 1431, dans les *Script. rer. ital.* de Muratori, et un *Traité* sur l'origine des Turks (en ital.).

BIGNE (GACÉ de La), né en Normandie vers 1428, fut chapelain de Philippe de Valois et du roi Jean, avec lequel il passa en Angleterre après la malheur. journée de Poitiers, et m. postérieurem. à 1473. Il a laissé en MSs. le *Romant des Oyseaulx* poème qui fut imprimé avec des suppressions à la suite de l'ouv. de Phœbus G. de Foix (*v.* ce nom).

BIGNE (MARGUERIN de La), de la même famille que Gacé, grand-doyen de l'église du Mans, né vers 1546 à Bernières-le-Patry en Normandie, pub. de 1575 à 1578 une *Biblioth. des Pères* en 8 v. in-fol., le premier ouvr. qui ait paru en ce genre. Député du chap. de Bayeux en 1581 au concile prov. de Rouen, il soutint vivement les droits des chan. contre l'év. Le prélat l'ayant cité devant l'official, il s'ensuivit un procès si long que La Bigne aima mieux abandonner ses bénéfices que ses études, et se retira à Paris, où il mourut vers 1590.

BIGNICOURT (Simon de), cons. au présidial de Reims, où il était né en 1709, mort à Paris en 1775, a donné un *Rec. de Poesies latines et franç.*, 1754, 1767, in-12; *l'Homme du Monde et l'Homme de Lettres*, Orléans, 1774, in-12.

BIGNON (Jérôme), célèbre avocat du barreau de Paris, né dans cette ville en 1589, mort en 1656, avait été successiv. av.-gén. au gr.-conseil, cons.-d'état, puis av.-gén. au parlem. Ce sav. magistrat a laissé, entre autres ouvr. : *Chorographie de la Terre-Sainte*, Paris, 1600, in-12 : l'auteur n'avait que 10 ans lorsqu'il pub. cet ouvr.; *Traité de l'excellence des Rois et du roy. de France*, etc., in-8; *Marculfi monachi Formulæ*, 1613, in-8; 1655, in-4, réimp. par les soins de son fils, 1666, in-4; *la Grandeur de nos Rois et de leur souver. puissance*, 1615, in-8. — Jérôme, son fils, lui succéda dans la charge de maître de la librairie, dont le marquis de Louvois le força de se démettre pour la donner à son neveu l'abbé de Louvois, âgé de huit ans.

BIGNON (J.-Paul), petit-fils du prem. Jérôme, né à Paris en 1662, m. en 1743, bibliothéc. du roi, membre de l'acad. franç., de celle des sciences et de celle des inscript., cultiva et protégea les lettres. On a de lui une *Vie de François Lévesque, prêtre de l'Oratoire*, Paris, 1684, in-12; un roman intit. *les Avent. d'Abdalla*, ouv. achevé par Colson, 1773, 2 v. in-12. J.-P. Bignon travailla au *Journ. des Sav.*, aux *Explications des Médailles*, et est auteur d'une *Descript. du sacre de Louis XV*. Le savant Tournefort, dont il fut le protecteur, a donné le nom de Bignonia à un genre de plantes, arbres et arbustes exotiques, remarq. par la beauté de leurs fleurs.

BIGNON (Armand-Jérôme), neveu du précéd., intendant de Soissons, né en 1711, m. en 1772, fut bibliothécaire du roi après la mort de son oncle, et se démit de cette place en faveur de son fils Jean-Frédéric, mort en 1784 membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

BIGOT (Guillaume), poète franç. et latin, né dans le Maine en 1502, mena une vie fort agitée et

malheureuse par suite de l'inconduite de sa femme. Il est aut. d'un poëme intit. *Catoptron*, ou *le Miroir*, en latin, Bâle, 1556, in-4; d'autres *poésies* lat., imp. à Bâle, 1556, in-4; d'un *poëme* latin sur l'expulsion de Charles-Quint de France, Paris, 1537, in-8; et de *Christianæ philos. preludium*, Toulouse, 1549, in-4. On ignore l'époque de sa mort.

BIGOT (Emery), érudit, né en 1626 à Rouen, m. en 1689, doyen de la cour des aides de Normandie, avait fait, en Hollande, en Anglet., en Allem., et en Italie, différ. voy. qui le mirent en correspondance avec tous les savans de l'Europe. Il découvrit dans la biblioth. de Florence le texte grec de la *Vie* de St Chrysostôme par Palladius, et c'est à lui qu'on en doit l'édit. (1680) en grec et en latin. Son père lui avait laissé une biblioth. de plus de 6,000 vol., parmi lesquels il y avait environ 500 MSs.; l'abbé de Louvois les acheta pour la biblioth. du roi.

BIGOT DE MOROGUES (N...), capit. de vaisseau, membre de l'acad. de marine et corresp. de celle des sciences, m. vers la fin du 18e S., a pub.: *Tactique navale*, Paris, 1763, in-4, et un *Disc.* sur l'application des forces centrales.

BIGOTIÈRE (René PERCHAMBAULT de La), président aux enquêtes, mort à Rennes, sa patrie, en 1727, était un magistrat laborieux et intègre. Son *Comment. sur la Coutume de Bretagne*, 1702, in-4, est estimé et a été réimp. plus. fois.

BIHERON (Marie-Cather.), née en 1719, fille d'un apoth. de Paris, apprit le dessin sous le célèbre Basseporte, et se livra ensuite à l'étude de l'anatomie. Elle réussit à faire un corps entier de femme dont on pouvait déplacer à volonté les parties intérieures, et composa un cabinet de personnages en cire qui fut acheté par l'imp. Catherine II.

BIKHAM (George), grav. angl., né à Lincoln en 1722, a gravé, d'après Rembrandt et Rubens, *la Paix et la Guerre*, *l'Age d'or*, *l'Age de fer*, etc.

BILHIN (Ant.), avocat au parlement de Paris, où il m. en 1672, publia en société avec l'abbé de Bourzéis un manifeste intitulé *Traité des droits de Marie-Thérèse d'Autriche sur les Pays-Bas et la Franche-Comté*, 1667, in-4, traduit dans presque toutes les langues vivantes.

BILCHILDE, née esclave, fut achetée par la reine Brunehault, qui lui fit épouser son fils Théodebert, roi d'Austrasie. Ce dern., après en avoir eu 2 fils et une fille, s'en dégoûta, et la fit assassiner en 709.

BILDERBECK (Christophe-Laur. de), jurisc., né à Schwerin en 1682, mort en 1749, avait été nommé conseiller à Zell; il a trad. en allem. le tr. d'Abbadie, *De la vérité de la religion chrétienne*, dont la dern. édition est celle de Leipsig, 1748, in-4. On a aussi de lui quelques ouv. de jurisprudence, imp. à Leipsig en 1707 et 1720, in-4.

BILFINGER (George-Bern.), sav. universel, écriv. et homme d'état, né dans le Wurtemberg en 1693, professa le philos. à Pétersb., et devint cons. privé à Tubingue. Ce fut lui qui remporta le prix sur la quest. de la cause de la pesanteur des corps, proposée par l'académie des sciences de Paris en 1726. Il m. à Stuttgard en 1750, après avoir rendu les plus grands services au commerce, à l'instruct. publique, à l'agriculture. C'est un des plus grands hommes qu'ait produits le Wurtemberg, et un excellent modèle pour les gens de lettres et les hommes d'état. Il a laissé, outre plus. *Dissertat. théol. et morales*, imp. à Tubingue de 1720 à 1760. *Dilucidationes philosophicæ*, etc., Tubingue, 1725, in-4; *Elementa physices*, Leipsig, 1742, in-4; quelq. écrits sur l'art des fortifications, auquel il fit faire un grand pas, etc.

BILGUER (Jean-Ulric de), chirurgien suisse, né à Coire en 1720, m. en 1796, servit dans les armées prussiennes en qualité de chirurgien-général, et fut reçu docteur à Halle en 1761. On a de lui une dissert. inaugurale intit.: *De membrorum amputatione rarissimè administrandâ, aut quasi abrogandâ*, Berlin, 1761, in-4; trad. en fr. par Tissot, 1764, in-12. Il a laissé en outre des *Instructions sur la prat. de la chirurgie dans les hôpitaux milit.*, en allemand, Leipsig, 1763, in-8; et *Conseils aux hypocondriaques*, en allem., Copenhague, 1767, in-8, 2e édit.

BILIOTTI (Ivo), d'une famille patricienne de Florence, fut le dern. défenseur de la liberté de sa patrie, et un des meilleurs capitaines de son temps. Après avoir résisté aux armes de Charles-Quint en Italie, il passa au service de France avec Strozzi, et fut tué au siége de Dieppe. — Au 18e S., le chef de cette famille, Jos.-Joach., marquis de Biliotti, fut la dern. victime du tribunal révolut. d'Orange, en 1794.

BILKINE ou BELKME, prince sage et guerrier, succéda à son père dans le gouv. de la province de Sunik (Perse orientale), obtint de grands avantages sur l'armée persane, commandée par Omar, et en 1428 remporta la victoire la plus complète sur les troupes de Skander. Il m. en 1438.

BILLAINE (Louis), imprimeur de Paris, mort en 1681, savait le grec, le latin, l'ital., l'espagnol et le flamand. Ses édit. les plus estimées sont: *le Glossaire de Ducange*; *les Familles byzantines*; *la Diplomatique du P. Mabillon*.

BILLARD (Cl.), secrétaire des command. de la reine Marguerite de Valois, né en 1560 à Sauvigny (Bourbonnais), m. en 1618, est aut. de plus. tragédies, rec. et imp. à Paris par Huby en 1610, in-8; *Henri-le-Grand*, réimp. en 1808, in-8, avec celle de Legouvé. Billard fut un des prem. qui mirent sur la scène des évènemens nationaux.

BILLARD (Pierre), orat., né en 1653, m. en 1726, est aut. de *la Bête à sept têtes*, ouv. dirigé contre les jésuites, et qui le fit mettre à la Bastille; du *Chrétien philosophe*, 1701, etc.

BILLARD (J.-Pierre), médecin, m. à Vesoul en 1790, est auteur de plus. *dissertations* intéressantes sur son art, écrites en lat., et qui ont été pub. par son fils, aussi médecin.

BILLAUD-VARENNES (François), né à La Rochelle en 1762, m. à Philadelphie en 1819, était entré de bonne heure à l'Oratoire, et fut très-jeune préfet des études au coll. de Juilly. Nommé memb. de la commune de Paris en 1792, il fut généralem. regardé comme l'un des plus ardens instigateurs des massacres de septembre; et porté ensuite à la convention, non-seulement il y vota la mort du roi, mais il s'opposa à ce qu'on lui donnât des défenseurs. Il entra dans le comité de salut public, dont il partagea, dont il exagéra même les fureurs. Après le 9 thermidor il fut, avec Collot d'Herbois, déporté à Cayenne. Depuis ce moment sa vie fut une suite continuelle d'aventures romanesques. Echappé du lieu de sa captivité, il se rendit dans le Mexique, entra comme profès sous le nom de Polycarpe Varenas dans le couvent des dominicains de Porto-Rico: c'était le moment où les colonies espagnoles se soulevaient contre la métropole. Billaud-Varennes embrassa le parti des insurgés, et plus d'une fois il faillit partager le sort destiné à leurs chefs lorsqu'ils étaient prisonniers. Obligé de fuir le continent, il alla demander un asile à Péthion, alors président d'Haïti, qui le nomma son secrétaire. Après la mort de Péthion, Boyer, son success., qui méprisait Billaud-Varennes, refusa de l'employer. Celui-ci crut devoir se retirer, et il choisit les États-Unis, où il subsista jusqu'à sa m. de la pension que lui avait assurée Péthion. On a publié en 1821, sous le nom de cet homme odieux, des *Mém.* (2 v. in 8) qui ne sont pas de lui. Outre ses *Rapports* à la commune et à la convent., Billaud-Varennes a fait paraître quelq. autres écrits parmi lesquels nous citerons seulem.: *Despotisme des Ministres*, 1790, in-8; *Élémens de Républicanisme*, 1793, in-8; etc.

BILLAUT (Adam), menuisier à Nevers, où il m. en 1662, est célèb. sous le nom de *Maître Adam*

par des poésies moins remarquables sous le rapport de la correction et de l'élégance du style que par la verve, la naïveté et l'espèce de génie qu'elles décèlent. La plupart des compositions du menuisier-poète, qui les divisa en 3 rec., savoir, les *Chevilles*, le *Vilebrequin* et le *Rabot*, ont été pub. par parties à différentes époques; elles ont paru collectivement en 1806, par les soins de M. Bissot, sous le titre suiv.: *Œuvres de Maître Adam*, 1 vol. in-12. Les plus grands seigneurs de son temps ne furent pas insensibles aux louanges de sa muse un peu rustique, et il eut le bonheur assez rare de trouver des admirateurs parmi ceux de ses contemporains dont les critiques eussent pu le réduire à ne point faire entendre ses joyeux chants hors de l'enceinte de sa cave ou de son atelier. La jolie comédie-vaudeville intitulée *les Chevilles du Maître Adam*, 1805, est de MM. Francis et Moreau.

BILLBERG (JEAN), prof. de mathémat. à Upsal et évêque de Strengnes, fut envoyé par Charles XI à Torneo pour y observer le phénomène qu'y présente le soleil au solstice d'été, et m. en 1717. On a de lui: *Tractatus de Cometis*, Stockholm, 1682; *Elementa geometriæ*, Upsal, 1687; *Tractatus de reform. calend. Jul. et Gregor.*, 1699.

BILLERBEK (CONSTANTIN de), lieutenant-gén. prussien, né à Janikow en 1713, entra en 1737 dans le nouv. régim. du prince Henri, et y devint successivement lieut., capit., major, lieut.-colonel; il se distingua au siége de Prague, à Pirna, aux batailles de Reichenberg, de Kollin et de Cunnersdorf, à l'affaire de Nimbourg, où il reçut l'ordre de mérite, fut nommé major-général en 1772, chef du régiment de Kosen, et en 1784 lieutenant-gén. et chevalier de l'Aigle-Noir. Mort en 1785.

BILLEREY (CLAUDE-NICOLAS), méd., né vers 1667 à Besançon, m. en 1759, prof. à l'univ. de cette ville, a laissé: *Tr. sur la maladie pestilentielle qui depeuploit la Franche-Comté en* 1707, Besançon, 1721, in-12; *Tr. du régime*, 1748, in-12, et un *Tr.* (en lat.) *sur les medicam.*, MS. à la bibliothèque de Besançon.

BILLET (PIERRE), né en 1656, ami et condisciple d'Hersen, se livra comme lui à l'instruct. publ., fut prof. de rhétor. au collége du Plessis, et rect. de l'univ. Il m. en 1719, après avoir fait dans l'enseignement des améliorations sensibles.

BILLICHIUS (ANT.-GUNT.), chimiste allem. du 17e S., est aut. de plus. ouv. et *dissert.* de chimie peu utiles, imp. à Helmstadt, Francfort, Lyon, etc., de 1622 à 1643.

BILLICK (EVERARD), religieux carme allem., m. en 1587, parut avec éclat au concile de Trente, où il prononça un *Discours sur la Circoncision*, ins. dans le recueil du P. Labbe. Il a laissé en MS. une *Histoire du Concile de Trente*.

BILLINGSLEY (HENRI), mathémat. anglais, m. en 1606, shérif, alderman et lord-maire de Londres, a publié les *Elémens d'Euclide*, en anglais, Londres, 1570, in-fol.

BILLIONI (N. BUSSA, femme), née en 1751, renonça à la danse, où elle excellait, pour se livrer au chant, au théâtre de la comédie italienne de Paris, et se fit une réputation par la légèreté de sa voix et le goût de son chant. Morte en 1783.

BILLON (FRANÇ. de), aut. du 16e S., suivit en qualité de secrét. le card. Jean du Bellay à Rome, où il composa un ouv. bizarre intit.: *Le fort inexpugnable de l'honneur du sexe feminin*, Paris, 1555, in-4, réimpr. en 1564, sous un nouv. titre.

BILLOT (JEAN), prêtre et prédicateur distingué du diocèse de Besançon, né en 1709, m. en 1767. Ses *Prônes réduits en prat. pour les dimanches et fêtes de l'année*, Lyon, 1785, 5 v. in-12, sont estim.

BILLUART (CH.-RENÉ), théol. dominicain, né en 1685, m. en 1757, a laissé un *Cours de Théol.*, Liége, 1751, 19 vol. in-8; et un *Abrégé* de ce gr. ouvrage, ibid., 1754, 6 vol. in-8. Ce cours a été réimp. à Venise et à Wurtzbourg, 3 vol. in-folio.

BILLY (JACQ. de), abbé de Saint-Michel-en-Lern, né en 1535, mort en 1581, a laissé une *traduct.* des pères grecs en latin, des *poésies* françaises, 1579; *Observationes sacræ*, 1585, in-fol.

BILLY (JACQ. de), jés., m. en 1679, est aut. d'un grand nombre d'ouv. de mathématiques, de l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4, etc.

BILLY (ANT. et NIC.), deux frères qui ont gravé à Rome plus. sujets de dévotion d'après les grands maîtres d'Italie. On ignore le temps où ils vécurent.

BILON ou PILON, écriv. arménien, né en 643, cons. de Nerseh, qui en était gouv. général, a continué en arménien l'*Hist. ecclés.* de Socrate jusqu'au deuxième concile d'Ephèse. On a aussi de lui une *Histoire des patriarches d'Arménie*.

BILOTTA, nom d'une famille de Bénévent, dont plusieurs membres se sont fait remarquer comme jurisconsultes et littérat. SCIPION, le plus ancien de tous, est aut. de *Conclusions sur des questions féodales*, imprim. après sa mort, en 1637, par les soins de son fils Octave. — BILOTTA (J.-B.), est aut. de *décisions* latines de jurisprudence, Naples, 1645, in-fol. — BILOTTA (Vincent), secrétaire et camérier intime de Paul V, m. à Bénévent au 17e S., a laissé des *odes* ou *canzoni* et une *tragi-comédie*, Naples, 1638. — BILOTTA (Jean-Camille), frère de Scipion, juge criminel à Naples, est aut. d'un *Tr. sur le Serment judiciaire*, Naples, 1610, in-fol. — BILOTTA (Oct.), a pub. une *Vie de Barthélemy Camerarius*, et une *Dissert. hist. sur la patrie de St Janvier*, Naples, 1636, in-fol. — BILOTTA (Barthélemy), autre gentilhomme du Bénévent dans le 17e S., est aut. d'un poème intit.: *Pianto di Teone con* 350 *descrizioni dell' aurora*, pub. sous le nom de A.-M. Sannito, Naples, 1660, in-8.

BILS ou BILSIUS (LOUIS de), anatom. holland. du 17e S., s'est donné pour auteur d'une nouvelle méthode de disséquer, et d'un secret pour préserver les cadavres de la corruption et conserver aux membres leur flexibilité; mais les préparations qu'il fit pour l'univ. de Louvain ne subsistèrent pas long-temps dans leur entier. On a de lui entre autres écrits: *Epist. ad omnes veræ anat. studiosos*, Rotterdam, 1660, in-4; *Specimina anat.*, ib., 1665, in-4; *Auditûs organi anat.*, ib., 1661, in-4. Tous ont été rec. et pub. à Amsterdam, 1692, in-4.

BILSON (THOM.), sav. prélat ang., l'un des écriv. les plus clairs et les plus élégans de son temps, m. en 1616, év. de Winchester, avait été chargé, conjointement avec le doct. Miles Smith, de la révision de la *Traduct. de la Bible*, faite sous le règne de Jacques Ier. Ses ouv. les plus estimés sont: *Tableau des souffrances de J.-C. pour la redemption du genre humain*, Londres, 1604, in-fol.; *le Gouvernement perpétuel de l'Eglise chrét.*, ib., 1593, etc.

BIMET (N.), chir. de Lyon, a pub. un *Traité d'Ostéologie*, en vers franç., Lyon, 1664, in-8.

BINASCO (PHILIPPE), poète italien du 16e S., m. à Pavie en 1576, fut un des fondat. de l'acad. des Affidati de cette ville. Le vol. de ses *rime* ou *poésies div.* parut à Pavie en 1588 et 1589, in-8.

BINCK (JACQ.), graveur allemand, né en 1520, m. à Rome en 1560, est principalem. connu par une estampe représ. *des femmes qui forgent un cœur*.

BINE. V. BYNÆUS.

BINER (N...), jésuite allemand, mort en 1778, est auteur d'un *Apparatus eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiastic.*, dont la dern. édit. est d'Augsbourg, 1767, 7 vol. in-4.

BINET (FRANÇ.), prem. général des minimes, m. à Rome en 1520, avait été d'abord bénédictin et fut ensuite disciple de St François de Paule, dont il imita les vertus et qu'il contribua à faire canoniser.

BINET (ÉT.), jésuite, né vers 1568, m. à Paris en 1639, rect. du collége de Clermont, a pub.: *Essai sur les merveilles de la nature*, Rouen, 1621, livre qui a eu plus de 20 édit.; *Vie de plusieurs Saints*,

Anvers, 1634, in-4; *Quel est le meilleur gouvern., le rigoureux ou le doux?* 1636, in-8, 1776, in-12.

BINET (Cl.), avocat au parlement de Paris, fut l'admirat. et l'ami de Ronsard, qui le choisit pour donner une édition complète de ses œuv. On a de lui une foule de petites pièces de vers mentionnées dans les bibliothèques de Duverdier et Lacroix du Maine; un *Discours de la vie de P. Ronsard*, Paris, 1586, in-4. Il a encore trad. du latin de Dorat *les Oracles des douze Sybilles*, Paris, 1586, in-fol. — Jean Binet, son oncle, et jurisc. comme lui, faisait passablement des vers en latin et en franç.

BINET (Pierre), frère de Claude, mort vers 1584, est aut. de quelques *Sonnets*, d'un *Poème sur la truite;* du *Vœu du pêcheur à Neptune*, et de quelq. autres pièces ins. dans l'ouv. de son frère intit.: *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583.

BINET (Et.), chirurgien-major des hôpitaux d'armée, m. au siége de La Rochelle en 1628, a recueilli et pub. en franç. les *Leçons anatomiques* de Germain Courtin, Paris, 1612, in-fol.

BINET (Nic.), avocat au parlement de Paris dans le 17e S., est aut. de plus. trad. qui eurent dans leur temps une certaine vogue, notamment celle des *Méditations* du père Busée, jésuite, Paris, 1669, in-12; celle de la *Perfection chrét.* de Rodrigues, Paris, 1674, 2 vol. in-4, revue par Alex. Varet.

BINET (Nic.-Jos.), rect. de l'univ., a pub. la *Rhétorique des prédicateurs*, trad. de l'espagnol de don L. de Grenade, Paris, 1678, in-8; les *Serm.* traduits du même, Paris, 1698, 3 vol. in-8, etc.

BINET (René), ancien professeur de l'université et proviseur du lycée Bonaparte, mort à Paris en 1812, a traduit en prose les *Œuvres* de Virgile, celles d'Horace et une grande partie des *discours* de Cicéron.

BINGHAM (Jos.), sav. ecclés. angl., né en 1668, m. en 1723 curé de Headbourn-Worthy, près de Winchester, est aut. des *Origines eccles.*, Lond., 1708-22, 8 vol. in-8; ib., 1726, 2 vol. in-fol., trad. du latin par J.-H. Grichow, Halle, 1724-38, 11 vol. in-4, ouv. estimé et d'un travail immense. On lui doit encore des *serm.* et différens *ecrits* de controv. — Bingham (Jos.), le dern. de ses fils, m. à 22 ans d'un excès de travail, avait préparé une édit. de la guerre de Thèbes, qui parut après sa mort.

BINGHAM (George), théol. angl., né en 1715, m. en 1800, rect. à Pimpern, a laissé des *serm.* et *dissert.* sur l'Apocalypse, Lond., 1804, in-8, remarquables par les opinions singulières qui y règnent.

BINI (Séverin), chanoine et profess. de théol. à Cologne, où il mourut en 1641, est connu par une *Collection des Conciles*, Paris, 1636, 10 vol., peu estimée à cause de son inexactitude.

BINKES (Jacq.), marin hollandais et commandant du fort de Tabago, résista aux forces supérieures de l'amiral d'Estrées, et continua, malgré ses pertes, à défendre sa position; mais une bombe ayant éclaté dans le magasin à poudre, Binkes périt avec toute la garnison en 1677.

BINNING (Hug.), théol. écossais, m. en 1654, fut prof. de philos. au collége de Glascow. On a de lui des *serm.* et des *traités* pub. en 1 vol. in-4 à Edimbourg en 1735.

BINNINGER (J.-Nicolas), médec., né à Montbelliard en 1628, prof. à l'univers. de cette ville, fut prem. méd. du duc son souverain. On lui doit un livre intit.: *Observat. et curat. med. centuriæ quinque*, Montbelliard, 1673, in-8. C'est par erreur que, sur la foi du biogr. Prudhomme, on a consacré à ce méd. un article d'ailleurs incomplet sous le nom de Benninger, p. 233 *suprà*.

BINOS (N.), chanoine de Comminges, sa patrie, partit en 1777 pour l'Orient, et publia en 1786 son *Voy. par l'Italie en Egypte, au mont Liban et en Palestine*, 2 vol. in-12, qui ont été trad. en allem. Il m. en 1803, curé de sa ville natale, âgé de 70 ans.

BINS (Anne de). V. Byns.

BINSFELD (Pierre), chanoine et grand-vicaire de Trèves, m. en 1606, est aut. de l'*Enchiridion theolog. pastoralis*, in-8; et d'autres ouv. théol.

BINTINAYE (A.-M.-René de La), officier de marine, né à Rennes en 1758, servait comme enseigne au combat d'Ouessant le 7 oct. 1779, et y eut un bras cassé. Il n'en continua pas moins ses services, et était parvenu par son talent et son courage au grade de major de vaisseau, lorsqu'il périt en mer en 1792. On a de lui un opuscule intit.: *Observ.*, etc., oublié aujourd'hui.

BIOERN. Quatre rois de Suède ont porté ce nom. Bioern Ier, Côte-de-Fer, régna dans le 8e S., et fit plus. expédit. par terre et par mer. — Bioern III, au 9e S., envoya des ambassad. à Louis II, roi de France, relativement à l'introduction du christianisme en Suède, et accueillit St Anschaire, l'apôtre de la Scandinavie.

BIOERNER (Eric-Jules), antiquaire suédois, interprète du roi et assesseur de la chancellerie, né en 1696, m. en 1750, est aut. d'un grand nombre d'ouv. latins et suédois sur l'hist. et la géographie du nord, les monumens scandinaves, les monnaies suédoises, etc., peu connus en France.

BIOERNKLOW (Matth.), savant suédois, né en 1607, professa d'abord la logique à Upsal, puis devint successiv. secrét. de légat., ambassad. près plusieurs cours, enfin sénateur, et m. en 1671, avec la réputation d'un habile politique. On cite de lui, entre autres écrits: *Oratio de revolutâ periodo bellor. Goth. extra patriam sub Gustavo Adolpho.*

BIOERNSTAHL (Jacob-Jonas), voyageur suédois, né en 1731, parcourut la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Italie, et fut nommé à son retour professeur de langues orient. à Lund. Il entreprit ensuite, par ordre de Gustave III, un voy. en Grèce, qu'il ne put terminer, étant m. à Salonique en 1779. La relat. de ses voyages, publ. en allem. à Stockholm en 1778 sous le titre de *Lettres de Bœrnstahl*, 3 vol. in-8, est très-curieuse.

BION, poète bucolique grec, était de Smyrne; il fut contemporain de Théocrite et ami de Moschus, malgré la rivalité du talent, et la conformité du genre dans lequel les deux poètes s'exerçaient. Il nous reste un monument bien précieux de cette remarquable liaison; c'est l'*Idylle* consacrée par Moschus à la mémoire de son ami. Nous y apprenons que Bion mourut empoisonné; mais par qui, pour quelle raison, et dans quel lieu, voilà ce que nous ignorons complètement. On ne sait pas même où ce poète aimable passa sa vie, ni quel âge il avait quand il périt d'une manière aussi malheureuse. Il ne nous reste de lui que quelq. pièces; mais ce sont autant de chefs-d'œuv. de grâce, de délicatesse et de sentiment: elles prouvent la flexibilité d'un talent qui, sans sortir de son genre, sait l'enrichir de beautés nouvelles. Rien de plus brillant que son idylle sur l'*Enlèvement d'Europe;* rien de plus tendre, de plus touchant que son *Tombeau d'Adonis*. Aussi ce petit nombre d'ouv. a-t-il suffi pour consacrer à jamais le nom de Bion à côté de ceux de Théocrite et de Moschus. Presque aussi souvent réimp., aussi souvent traduit que le prince des bucoliques grecs, il l'accompagne dans presque toutes les éditions, et dans celles surtout qui jouissent d'une estime méritée. Nous signalerons entre autres celles de Walckenaer, Leyde, 1779; de Jacobs, Gotha, 1795, et celle que vient de publier M. Boissonnade, dans la jolie collect. in-32 des poètes grecs, Paris, Lefèvre, 1823; trad. en franç. par Gail, 1795, in-18.

BION, philosophe grec, embrassa d'abord la secte cynique, puis reçut les leçons de Théodore l'athée, de Théophraste, et finit par se créer un système propre de philosophie, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Par une réponse franche et hardie, il plut à Antigone Gonatas, dans l'esprit duquel on avait cherché à lui nuire; et ce prince lui donna deux esclaves pour le servir pendant la

BIESELINGHEN (Chrétien-Jean van), peintre holl., né en 1560, réussit dans le portrait et en peignit un gr. nombre en Hollande et en Espagne, entre autres celui de Guillaume, premier prince d'Orange. Mort à Middelbourg à 42 ans.

BIESIUS (Nicolas), méd., philos. et poète, né à Gand en 1516, m. en 1572, fut prof. de médec. à Louvain et méd. de l'empereur Maximilien II. Il est aut. de *Theoretica medicinæ lib. sex*, Anvers, 1558, in-4; *In artem medicam Galeni comment.*, ib., 1550, in-8; *de Methodo medicinæ*, ib., 1560, in-8; Louvain, 1564, in-8; *de Naturâ, lib. V*, Anvers, 1573-93, 1613, in-8.

BIET (René), abbé de Saint-Léger de Soissons, m. en 1767, auteur d'un *Eloge* du maréc. d'Estrées, 1739, in-8, et d'une *Dissert.* sur l'établissement des Francs dans les Gaules, 1736, in-12.

BIÈVRE (N. MARÉCHAL, marquis de), né à Paris en 1747, et m. en 1789, petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, servit dans les mousquetaires; mais il est moins connu par son mérite militaire que par ses reparties ingénieuses, ses calembourgs qui firent alors grande fortune dans le monde, et le public fut très-étonné que le même homme, entiché de cette manie des calembourgs qui n'annonce que trop souvent un esprit incapable de s'élever, allât faire jouer sur la scène franç. une comédie de caractère en cinq actes et en vers, *le Séducteur;* aussi hésita-t-on à lui attribuer cet ouvr. donné pour la première fois le 8 novembre 1783. Dorat passa long-temps pour en être l'auteur. Le bruit courut aussi qu'elle était de *Monsieur*, frère du roi Louis XVI. Quoique ce soit une pièce assez mal conçue et que l'auteur ait peint plutôt un homme à bonnes fortunes qu'un séducteur, cette comédie obtint un brillant succès. La versification en est facile, presque toujours élégante; mais elle est bien loin de valoir celle du *Méchant*, à laquelle on n'a pas craint de la comparer. Le 13 janvier 1788, de Bièvre fit représenter une autre comédie en cinq actes, *les Réputations*, qui fut reçue froidement, et n'eut qu'une seule représentation. Bièvre sollicita vivement une place vacante à l'académie. On lui dit qu'il avait été prévenu par l'abbé Maury: « En ce cas, répondit-il, *Omnia vincit amor et nos cedamus amori* (à Maury). » On a encore de M. de Bièvre plus. facéties qui, lorsqu'elles parurent, eurent une grande vogue: *Lettre écrite à madame la comtesse Tation*, par le sieur de Bois flotté, étudiant en droit fil, Paris, 1770, in-8; *Lettre sur cette question: Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux?* réimpr. dans le *Cours de littérat. de la Harpe*, à la suite de l'analyse de *Zaïre; Vercingentorix*, tragédie en un acte, 1770, in-8; *les Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, 1772, in-32, très-rare. Le bruit courut aussi que cette facétie était de *Monsieur*, frère du roi Louis XVI; *Almanach en calembourgs*, 1771, in-18. Dans un vol. in-18 publié par Maradan en 1800, on a recueilli, sous le titre de *Biévriana*, tous les calembourgs du marquis de Bièvre.

BIEZ (OUDART DU), maréchal de France, né dans le 15e siècle, doit être compté parmi les grands capitaines qui illustrèrent les règnes de François Ier et de Henri II. Après avoir servi avec une haute distinction en Italie, il reçut le bâton de maréchal en 1542. Sa réputation était telle que le dauphin, depuis Henri II, voulut être armé chevalier de sa main, comme François Ier l'avait été de celle de Bayard. Du Biez partagea avec le connétable de Montmorenci la gloire d'avoir déconcerté les projets de Charles-Quint. Il battit deux fois les Anglais; mais une faute de son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, qui rendit à ces mêmes Anglais la place de Boulogne, lui fit perdre la confiance du roi. Mis en jugement avec Coucy, ils furent condamnés l'un et l'autre à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui fut enfermé au château de Loches. Il en sortit au bout de trois ans, et mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent rehabilitées en 1575.

BIFFI (Jean), poète ital., né dans le Milanais en 1464, mort vers 1512, aut. de *poés.* latines à la louange de la Vierge et sur divers sujets de piété, Milan, 1493, in-4; d'autres adressées à Laurent de Médicis, ib., 1512, etc.

BIFFI (J.-Ambr.), poète ital., mort à Louvain en 1618, dont on a: *il Dolore del peccatore pentito*, Milan, 1605, in-12; *la Risorgente Roma*, ib., 1611; *Versi*, ib., 1616.

BIGLIA (André), moine augustin, né à Milan vers 1375, savant dans les langues lat., grecq. et hebr., m. à Sienne en 1435. On a de lui deux ouvr. imprimés: *De ordinis Eremitarum propagatione*, Parme, 1601, in-4, et *Histor. rerum Mediolanensium*, de 1402 à 1431, inséré dans les *Script. rer. ital.* de Muratori, et un *Traité* sur l'origine des Turks (en italien).

BIGNE (GACÉ de la), né en Normandie vers 1428, fut chapel. de Philippe de Valois et du roi Jean, avec lequel il passa en Angleterre après la malheureuse journée de Poitiers. On a de lui un *ouvr.* sur la chasse; le poème ou roman des *Oiseaux*, 1520, écrits d'un style facile et naïf.

BIGNE (MARGUERIN de la), de la même famille que Gacé, grand doyen de l'église du Mans, né vers 1546 à Bernières-le-Patry en Normandie. En 1575, il publia une *Biblioth. des Pères* en 8 vol. in-folio; c'est le premier ouvrage de ce genre. Député du chap. de Bayeux en 1581, au concile provincial de Rouen, il soutint vivement les droits des chanoines contre l'évêque. Le prélat l'ayant cité devant l'official, il s'ensuivit un procès si long, que la Bigne aima mieux abandonner ses bénéfices que ses études, et se retira à Paris, où il mourut vers 1590.

BIGNICOURT (Simon de), conseil. au présidial de Reims, où il était né en 1709, mort à Paris en 1775, a donné un *Rec.* de poésies latines et franç., 1767, in-12; l'*Homme du monde et l'homme de lettres*, 1774.

BIGNON (Jérôme), célèbre avocat du barreau de Paris, était né dans cette ville le 24 août 1589. Pourvu en 1620 d'une charge d'avocat-général au grand-conseil, le roi, pour récompenser son mérite, le nomma conseiller-d'état, puis avocat général au parlement. Il mourut le 7 avril 1656. « Ce grand magistrat, dit Costar, a été l'un des plus savans hommes en toutes choses, et celui qui l'a été le plus tôt. Ses principaux ouvrages sont: *Chorographie de la Terre-Sainte*, Paris, 1600, in-12. L'auteur n'avait que 10 ans lorsqu'il publia cet ouv.; *Traité de l'excellence des rois de France*, etc., in-8; *Marculfi monachi formulæ*, 1613, in-8, réimpr. par les soins de son fils, 1666, in-4; *de la Grandeur de nos rois et de leur souveraine puissance*, 1615, in-8.

BIGNON (Jérôme), fils du précédent, lui succéda dans la charge de maître de la librairie, dont le marquis de Louvois le força de se démettre pour la donner à son neveu l'abbé de Louvois, âgé de huit ans.

BIGNON (J.-Paul), petit-fils du premier Jérôme, né à Paris en 1662, mort en 1743, fut bibliothécaire du roi, membre de l'académie française, de celle des sciences et de celle des inscriptions, cultiva et protégea les lettres. On a de lui une *Vie du P. Franç. Lévêque, oratorien*, Paris, 1684, in-12; un roman intitulé *les Aventures d'Abdallah*, achevé par Colson, 1773, in-12. Il a travaillé au *Journal des savans*, aux explications des médailles, et est auteur d'une *Descript.* du sacre de Louis XV.

Le savant Tournefort, dont il fut le protecteur, a donné le nom de Bignonia à un genre de plantes, d'arbres et arbustes exotiques, remarquables par la beauté de leurs fleurs.

BIGNON (Armand-Jérôme), neveu du précéd., intendant de Soissons, né en 1711, m. en 1772, fut bibliothécaire du roi après la mort de son oncle, et se démit de cette place en faveur de son fils Jean-Frédéric, mort en 1784 membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

BIGNON (Franç.), peintre et graveur du roi, né à Paris en 1640, a gravé les *portraits* des plénipotentiaires et agens diplomatiques au congrès de Munster. On a encore de lui divers *portr.* d'illustres Français, d'après la *Collect.* des tableaux de Vouet.

BIGOT (Guillaume), poète français et latin, né dans le Maine en 1502, mena une vie fort agitée et malheureuse par suite de l'inconduite de sa femme. Il est aut. d'un poème intit. : *Catoptron ou le Miroir*, en lat., Bâle, 1536, in-4; d'autres *poésies* latines, imprimées à Bâle, 1556, in-4; d'un *poème* latin sur l'expulsion de Charles-Quint de France, Paris, 1537, in-8; et de *Christianæ philosophiæ præludium*, Toulouse, 1549, in-4. On ignore l'époque de sa mort.

BIGOT (Emery), né à Rouen en 1626, mort en 1689, doyen de la cour des aides de Normandie. Ses voyages en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, le mirent en correspondance avec tous les savans de l'Europe. Il découvrit dans la bibliothèque de Florence le texte grec de la *Vie* de St Chrysostôme par Palladius, et c'est à lui qu'on en doit l'édit. 1680, in-4, en grec et en latin. Son père lui avait laissé une bibliothèque de plus de 6000 vol., parmi lesquels il y avait environ 500 MSs.; l'abbé de Louvois les acheta pour la bibliothèque du roi.

BIGOT DE MOROGUES (N...), capitaine de vaisseau, membre de l'académie de marine et correspondant de celle des sciences, mort sur la fin du 18e S., a publié : *Tactique navale*, Paris, 1763, in-4, et un *Disc.* sur l'application des forces centrales.

BIGOTIÈRE (René PERCHAMBAULT de la), président aux enquêtes, m. à Rennes, sa patrie, en 1727, était un magistrat laborieux et intègre. Son *Comment.* sur la coutume de Bretagne, 1702, in-4, est estimé et a été réimprimé plusieurs fois.

BIHERON (Marie-Cather.), née en 1719, fille d'un apoth. de Paris, apprit le dessin sous le célèbre Basseporte, qui lui conseilla de se livrer à l'étude de l'anatomie. Elle y réussit au point de faire un corps entier de femme dont on pouvait déplacer à volonté les parties intérieures. Elle avait aussi formé de sa composition en cire un cabinet qu'elle montrait au public pour de l'argent, et qu'acheta Catherine II, impératrice de Russie.

BIKHAM (Georges), graveur anglais, né à Lincoln en 1722, a gravé d'après Rembrandt et Rubens : *la Paix et la guerre*, *l'Age d'or*, *l'Age de fer*, etc.

BILAIN (Ant.), avoc. au parlement de Paris, où il mourut en 1672, pub. en société avec l'abbé de Bourzéis un manifeste intit. : *Tr. des droits de Marie-Thérèse d'Autriche sur les Pays-Bas et la Franche-Comté*, 1667, in-4, trad. dans presque toutes les langues vivantes.

BILCHILDE, née esclave, fut achetée par la reine Brunehaut, qui lui fit épouser son fils Théodebert, roi d'Austrasie. Ce dernier, après en avoir eu deux fils et une fille, s'en dégoûta, et la fit assassiner en 709.

BILDERBECK (Christophe-Laur de), jurisc., né à Schwerin en 1682, et m. en 1749. Nommé conseiller à Zell, il traduisit en allemand le traité d'Abbadie, *De la vérité de la religion chrétienne*, dont la dern. édit. est celle de Leipsig, 1748, in-4. On a aussi de lui quelques ouvr. de jurisprudence, impr. à Leipsig en 1707 et 1720, in-4.

BILFINGER (Georges-Bern.), sav. universel, écriv. et homme d'état, né dans le Wurtemberg en 1693, profess. de philos. à Pétersbourg et conseiller privé à Tubingue. Ce fut lui qui remporta le prix sur la question de la cause de la pesanteur des corps, proposée par l'académie des sciences de Paris en 1726. Il m. à Stuttgard en 1750, après avoir rendu les plus grands services au commerce, à l'instruction publique, à l'agriculture. C'est un des plus grands hommes qu'ait produits le Wurtemberg et un excellent modèle pour les gens de lettres et les hommes d'état. Il a laissé un gr. nomb. de *Dissert. théol. et morales*, imprimées à Tubingue de 1720 à 1760. *Dilucidationes philosophicæ*, etc., Tubingue, 1725, in-4; *Elementa physices*, Leipsig, 1742, in-4; quelques écrits sur l'art des fortifications, auxquelles il fit faire un grand pas.

BILGUER (Jean-Ulric de), chirurgien suisse, né à Coire en 1720, m. en 1796, servit dans l'armée prussienne, et fut reçu docteur à Halle en 1761. Il se fit remarquer par une dissert. inaugurale, *sur la nécessité de l'amputation dans les plaies d'armes à feu*, traduite en français par Tissot, 1764, in-12. On a encore de lui des *Instructions sur les hôpitaux militaires*, en allem., Glogau et Leipsig, 1763, in-8; et *Conseils aux hypocondriaques*, en allem., Copenhague, 1767, in-8.

BILIOTTI (Ivo), d'une famille patricienne de Florence, le dernier défenseur de la liberté de sa patrie, et un des meilleurs capitaines de son temps. Après avoir résisté aux armes de Charles-Quint en Italie, il passa au service de France avec Strozzi, et fut tué au siége de Dieppe. — Au 18e S., le chef de cette famille, Jos.-Joach., marq. de Biliotti, fut la dernière victime du tribunal révolutionnaire d'Orange, en 1794.

BILKINE ou BELKME, prince sage et guerrier, succéda à son père dans le gouvernement de la province de Sunik (Perse orientale), remporta de grands avantages sur l'armée persane, commandée par Omar, et en 1428 la victoire la plus complète sur les troupes de Skander. Il gouverna ses peuples avec sagesse et se fit aimer au-dedans et respecter au dehors. Mort en 1438.

BILLAINE (Louis), imprimeur de Paris, mort en 1681, savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et le flamand. Ses édit. les plus estimés sont : *le Glossaire de Ducange*; *les Familles byzantines*; *la Diplomatique du P. Mabillon*.

BILLARD (Cl.), secrétaire des command. de la reine Marguerite de Valois, né en 1550, mort en 1618, est aut. de plusieurs tragédies, recueillies et impr. à Paris par Huby en 1610, in-8; *Henri-le-Grand*, impr. en 1808, in-8, avec celle de Legouvé. Ce fut un des premiers qui mirent sur la scène des événemens nationaux.

BILLARD (Pierre), orator., né en 1653, m. en 1726, auteur de *la Bête à sept têtes*, ouvrage dirigé contre les jésuites, et qui le fit mettre à la Bastille; du *Chrétien philosophe*, 1701, etc., productions médiocres.

BILLARD (J.-Pierre), méd., m. à Vesoul en 1790, est aut. de plusieurs *dissertations* intéressantes sur son art, écrites en latin, qui ont été pub. par son fils, aussi médecin.

BILLAUT (Adam). V. Adam (Billaut).

BILLBERG (Jean), profess. de mathémat. à Upsal et évêque de Strengnes, fut envoyé par Charles XI à Torneo, pour y observer le phénomène qu'y présente le soleil au solstice d'été, m. en 1717. On a de lui : *Tractatus de cometis*, Stockholm, 1682; *Elementa geometriæ*, Upsal, 1687, *Tract. de reform. calend. Jul. et Gregor.*, 1699.

BILLERBEK (Constantin de), lieutenant-gé-

néral prussien, né en 1713, entra en 1737 dans le nouveau régiment du prince Henri, où il devint successivement lieutenant, capitaine, major, lieutenant-colonel, se distingua au siége de Prague, à Pirna, aux batailles de Reichenberg, de Kollin et de Cunnersdorf, à l'affaire de Nimbourg, où il reçut l'ordre de mérite, fut nommé major-général en 1772, chef du régiment de Kosen, et en 1784 lieutenant-général et chevalier de l'Aigle-Noir. M. en 1785.

BILLEREY (Claude-Nicolas), méd., né à Besançon en 1667, m. en 1759, fut profess. à l'univ. de Besançon. On a de lui : *Tr. sur la maladie pestilentielle de 1707 en Franche-Comté*, Besançon, 1721, in-12; *Tr. du régime*, 1748, in-12; et un *Tr. sur les médicamens*, MS. déposé à la bibliothèque de Besançon.

BILLET (Pierre), né en 1656, ami et condisciple d'Hersant, se livra comme lui à l'instruct. publ., fut profess. de rhétor. au collége du Plessis, et rect. de l'univ. M. en 1719, après avoir fait dans l'enseignement des améliorations sensibles.

BILLICHIUS (Ant.-Ganth.), chim. allem. du 17e S., est aut. de plusieurs ouvr. et *dissert.* de chimie peu utiles, impr. à Helmstadt, Francfort, Lyon, etc., de 1622 à 1643.

BILLICK (Everard), religieux carme allemand, m. en 1587, parut avec éclat au concile de Trente, où il prononça un *Discours sur la circoncision*, inséré dans le rec. du P. Labbe. Il a laissé en MS. une *Hist. du concile de Trente.*

BILLINGSLEY (Henri), mathémat. anglais, m. en 1616, schérif, alderman et lord-maire de Londres, a pub. les *Elémens d'Euclide*, en anglais, Londres, 1570, in-fol.

BILLIONI (N. BUSSA, femme), née en 1751, renonça à la danse, où elle excellait, pour se livrer au chant, au théâtre de la comédie italienne de Paris, et se fit une réputation par la légèreté de sa voix et le goût de son chant. Morte en 1783.

BILLON (Franç. de), aut. du 16e S., suivit en qualité de secrét. le card. Jean du Bellay à Rome, où il composa un ouvr. bizarre intit. : *Le fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, Paris, 1555, qu'on ne lit plus aujourd'hui.

BILLOT (Jean), prêtre et prédicateur distingué du diocèse de Besançon, né en 1709, m. en 1767. Ses *Prônes réduits en pratique pour les dimanches et fêtes de l'année*, Lyon, 1785, 5 vol., in-12, sont estimés.

BILLUART (Ch.-René), théol. dominicain, né en 1685, m. en 1757, dont on a un *Cours de théologie*, Liége, 1751, 19 vol. in-8; et un *Abrégé* de ce grand ouvr. ibid., 1754, 6 vol. in-8. Ce cours a été réimprimé à Venise et à Wurtsbourg, 3 vol. in-fol.

BILLY (Jacques de), abbé de St-Michel-en-l'Herm, né en 1535, m. en 1581, dont on a une *traduct.* des pères grecs en latin, des *poésies* françaises, 1579; *Observationes sacræ*, 1585, in-fol.

BILLY (Jacques de), jésuite, m. en 1679, aut. d'un grand nombre d'ouvr. de mathématiques, de l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4, etc.

BILLY (Ant. et Nic.), deux frères qui ont gravé à Rome plusieurs sujets de dévotion d'après les grands maîtres d'Italie. On ignore le temps où ils vécurent.

BILOCTA, nom d'une famille de Bénévent, dont plusieurs membres se sont fait remarquer comme jurisconsultes et littérateurs. Scipion, le plus ancien de tous, est aut. de *Conclusions sur des questions feodales*, impr. après sa mort, en 1637, par les soins de son fils Octave.

BILOCTA (J.-B.), est aut. des *décisions* latines de jurisprudence, Naples, 1645, in-fol.

BILOCTA (Vinc.), secrétaire et camérier intime de Paul V, m. à Bénévent au 17e S. On a de lui des *odes* ou *canzoni*, et une *tragi-comédie*, Naples, 1638.

BILOCTA (Jean-Camille), frère de Scipion, juge criminel à Naples, est aut. d'un *Tr. sur le serment judiciaire*, Naples, 1610, in-fol.

BILOCTA (Oct.), a pub. *Vie de Barthélemy Camérarius*, et une *Dissert. histor. sur la patrie de St Janvier*, Naples, 1636, in-fol.

BILON ou PILON, écriv. arménien, né en 643, cons. de Nerseh, qui en était gouv. général, a continué en arménien l'*Hist. eccles.* de Socrate jusqu'au deuxième concile d'Ephèse. On a aussi de lui une *Hist. des patriarches d'Arménie.*

BILOTTA (Barthél.), gentilh. de Bénévent, aut. d'un poème intit. : *Pianto di Theone con 350 descrizzioni dell' aurora*, pub. sous le nom de A.-M. Sannito, Naples, 1660, in-8.

BILS ou BILSIUS (Louis de), anatomiste holl. du 17e S., s'est donné pour aut. d'une *Nouvelle méthode de disséquer*, et d'un secret pour préserver les cadavres de la corruption et conserver aux membres leur flexibilité; mais les préparations qu'il fit pour l'univ. de Louvain ne subsistèrent pas long-temps dans leur entier. Il a pub. sur sa découverte et sur l'anatomie en général plusieurs ouvr. dont les plus remarquables sont : *Epist. ad omnes veræ anatomiæ studiosos*, Rotterdam, 1660, in-4; *Specimina anatomica*, ib., 1665, in-4; *Auditûs organi anatomia*, ib., 1661, in-4. Tous ont été recueillis et pub. à Amsterdam, 1692, in-4.

BILSON (Thom.), savant prélat angl. m. en 1616, un des écriv. les plus clairs et les plus élégans de son temps, év. de Winchester, fut chargé, conjoint. avec le docteur Miles Smith, de la révision de la *Traduction de la Bible*, faite sous le règne de Jacques Ier. Son ouvr. le plus estimé est le *Tableau des souffrances de J.-C. pour la rédemption du genre humain*, Londres, 1604; *le Gouvernement perpétuel de l'église chrétienne*, ib., 1593, etc.

BIMET (N.), chirurg. de Lyon, a pub. un *Traité d'astrologie*, en vers franç., Lyon, 1664, in-8.

BINASCO (Philippe), poète italien du 16e S., m. à Pavie en 1576, fut un des fondateurs de l'acad. des Affidati de cette ville. Le vol. de ses *rime* ou *poésies div.* parut à Pavie en 1588 et 1589.

BINCK (Jacq.), grav. allemand, né en 1520, m. à Rome en 1560, dont les œuvres sont recherchés, surtout une estampe allégorique représentant *des femmes qui forgent un cœur.*

BINE (Ant.), théol. allemand protestant, né en 1654, mort en 1698, dont on a plusieurs ouvrages : *Christus crucifixus; de Nativitate Christi; de Calceis Hebræorum*, etc.

BINER (N....), jésuite allemand, m. en 1778, est aut. d'un *Apparatus eruditionis ad jurisprudent. præsertim ecclesiasticam*, dont la dern. édit. est d'Augsbourg, 1767, 7 vol. in-4.

BINET (Franç.), premier général des minimes, m. à Rome en 1520, avait été d'abord bénédictin et fut ensuite disciple de St François de Paule, dont il imita les vertus et qu'il contribua à faire canoniser.

BINET (Et.), jésuite érudit, m. à Paris en 1639, recteur du collége de Clermont, a publié : *Essai sur les merveilles de la nature*, Rouen, 1621, livre qui a eu plus de vingt édit.; *Vie de plusieurs saints*, Anvers, 1634, in-4; *Quel est le meilleur gouvernement, le rigoureux ou le doux*, 1636, in-8, 1776, in-12.

BINET (Cl.), avoc. au parlement, ami et admirateur de Ronsard, qui le choisit pour donner une édit. complète de ses œuvres. On a de lui une foule de petites pièces de vers mentionnées dans les bibliothèq. de Duverdier et Lacroix du Maine; un *Discours de la vie de P. Ronsard*, Paris, 1586, in-4. Il a encore trad. du latin de Dorat *les Oracles des douze Sibylles*, Paris, 1586, in-fol.

BINET (Jean), oncle du précédent, assez bon jurisconsulte, faisait des vers latins et français.

BINET (Pierre), frère de Claude, mort vers 1584, est auteur de quelques *sonnets*, d'un *Poème sur la truite*; du *Vœu du pêcheur à Neptune*, et de quelques autres pièces insérées dans l'ouvr. de son frère; *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583.

BINET (Etienne), chirurg. major des hôpitaux d'armée, m. au siége de la Rochelle en 1628, est aut. d'une trad. française des *Leçons de médecine* de Germain Courtin, Paris, 1612, in-fol.

BINET (Nicolas), avoc. au parlement de Paris; on lui doit des traductions qui ont eu de la vogue dans leur temps, entre autres celles des *méditations* du P. Busée, jésuite, Paris, 1669, in-12; celle de la *Perfection chrétienne* de Rodrigues, revue par Alexandre Varet, ami de Port-Royal, Paris, 1674, 2 vol. in-4, excita de vives réclamations.

BINET (Nicolas-Joseph), recteur de l'université, a pub. la *Rhétorique des prédicateurs*, trad. de l'espagnol de Grenade, Paris, 1678, in-8; les *sermons*, trad. du même, Paris, 1698, 3 vol. in-8, etc.

BINET (René), profess. de rhétorique et recteur de l'univ. de Paris, né dans le 18e S. et m. à Paris en 1812, a trad. en prose les *OEuvres de Virgile*, celles d'Horace et une grande partie des *discours* de Cicéron.

BINGHAM (Jos.), sav. ecclés. angl., né en 1668, m. en 1723, fut curé près de Winchester, et auteur des *Origines eccles.*, Londres, 1726, trad. du lat. par J.-H. Grichow, Halle, 1724-58, 11 vol. in-4, ouvrage estimé et d'un travail immense; de *sermons*, d'*écrits* de controverse.

BINGHAM (Jos.), le dernier des fils du préc., m. à 22 ans, d'un excès de travail. On publia de lui après sa mort une édition de la guerre de Thèbes.

BINGHAM (Georges), théol. anglais, né en 1715, m. en 1800 à Pinpern, dont il était recteur. On a de lui des *sermons* et des *dissert.* sur l'Apocalypse, Londres, 1804, in-8, remarquables par les opinions singulières qui y règnent.

BINI (Séverin), chanoine et profess. de théol. à Cologne, où il m. en 1641, connu par une *Collect. des conciles*, Paris, 1636, 10 vol., peu estimée à cause de son inexactitude.

BINKES (Jacq.), marin hollandais et commandant du fort de Tabago, résista aux forces supérieures de l'amiral d'Estrées, et continua malgré ses pertes de défendre sa position; mais une bombe ayant éclaté dans le magasin à poudre, Binkes périt avec toute la garnison, en 1677.

BINNER (Jos.), jésuite du Valais au milieu du 18e S., fut un des meilleurs prédicat. de son temps Il a pub. en allemand des *traités* de controverse.

BINNING (Hug.), théol. écossais, m. en 1654, fut profess. de philos. au collége de Glascow. On a de lui des *sermons* et des *tr.* pub. en 1 vol. in-4, à Edimbourg en 1735.

BINNINGER (J.-Nicolas), médecin, né à Montbelliard en 1628, profess. à l'univ. de cette ville, et fut 1er médecin du duc son souverain. On lui doit un livre intit.: *Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque*, Montbelliard, 1673, in-8.

BINOS (N.), chanoine de Comminges sa patrie, partit en 1777 pour l'Orient, et pub. en 1786 son *Voyage par l'Italie en Egypte, au mont-Liban et en Palestine*, 2 vol. in-12, qui ont été traduits en allemand. Il m. en 1803, curé de sa ville natale, âgé de 70 ans.

BINS (Anne de), née à Anvers. Elle refusa de se marier pour se livrer à son goût pour la poésie et la littérature. Ses *vers* sont en flamand, et peu connus en France.

BINSFELD (Pierre), chanoine et grand-vicaire de Trèves, m. en 1606, est aut. de l'*Enchiridion theolog. pastoralis*, in-8; et d'autres ouvr. théol.

BINTINAYE (A.-M.-René de la), officier de marine, né à Rennes en 1758, servait comme enseigne au combat d'Ouessant en octobre 1779, et y eut un bras cassé. Il n'en continua pas moins ses services, et était parvenu par ses talens et son courage au grade de major de vaisseau, lorsqu'il périt en mer en 1792.

BIOERN. Quatre rois de Suède ont porté ce nom. Bioern Ier, Côte-de-Fer, règna dans le 8e S., et fit plus. expéditions par terre et par mer. Bioern III, au 9e S., envoya des ambass. à Louis II, roi de France, relativement à l'introduction du christianisme en Suède, et accueillit St Anschaire, l'apôtre de la Scandinavie.

BIOERNER (Eric-Jules), antiquaire suédois, interprète du roi et assesseur de la chancellerie, né en 1696, mort en 1750, auteur d'un grand nombre d'ouvr. latins et suédois sur l'hist. et la géographie du nord, les monumens scandinaves, les monnaies suédoises, etc.

BIOERNKLOW (Matth.), né en 1607, savant suédois, prof. d'abord la logique à Upsal, devint ensuite successiv. secrét. de légat., ambass. près de plusieurs cours et sénateur. M. en 1671, avec la réputation d'un habile politique. Son ouvrage le plus remarquable est: *Oratio de bellis goth. extra patriam sub Gustavo Adolpho*.

BIOERNSTAHL (Jacob-Jonas), voyageur suédois, né en 1731, parcourut la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Italie, et fut nommé à son retour profess. des langues orient. à Lunden. Il entreprit ensuite, par ordre de Gustave III, un voyage en Grèce, qu'il ne put terminer, étant m. à Salonique, en 1779. La relation de ses voyages a été publiée en allemand à Stockholm en 1778, sous le titre de *Lettres de Biœrnstahl*, 3 vol. in-8, très-curieuse.

BION, poète bucolique grec, était de Smyrne; il fut contemporain de Théocrite et ami de Moschus, malgré la rivalité du talent, et la conformité du genre dans lequel les deux poètes s'exerçaient. Il nous reste un monument bien précieux de cette remarquable liaison: c'est l'*Idylle* consacrée par Moschus à la mémoire de son ami. Nous y apprenons que Bion mourut empoisonné; mais par qui, pour quelle raison, et dans quel lieu, voilà ce que nous ignorons complètement. On ne sait pas même où ce poète aimable passa sa vie, ni quel âge il avait quand il périt d'une manière aussi malheureuse. Il ne nous reste de lui que quelq. pièces; mais ce sont autant de chefs-d'œuv. de grâce, de délicatesse et de sentiment: elles prouvent la flexibilité d'un talent, qui, sans sortir de son genre, sait l'enrichir de beautés nouvelles. Rien de plus brillant que son idylle sur l'*Enlèvement d'Europe*: rien de plus tendre et de plus touchant que son *Tombeau d'Adonis*. Aussi ce petit nombre d'ouvr. a-t-il suffi pour consacrer à jamais le nom de Bion à côté de ceux de Théocrite et de Moschus. Presque aussi souvent réimpr., aussi souvent traduit que le prince des bucoliques grecs, il l'accompagne dans presque toutes les éditions, et dans celles surtout qui jouissent d'une estime méritée. Nous signalerons entre autres celles de Walckenaer, Leyde, 1779; de Jacobs, Gotha, 1795, et celle que vient de publier M. Boissonade, dans la jolie collection in-32 des poètes grecs, Paris, Lefèvre, 1823, trad. en franç. par Gail, 1795, in-18.

BION, philosophe grec, embrassa d'abord la secte cynique, puis reçut les leçons de Théodore l'athée, de Théophraste, et finit par se créer un système propre de philosophie, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Par une réponse franche et hardie, il plut à Antigone Gonatas, dans l'esprit duquel on avait cherché à lui nuire; et ce prince lui donna deux esclaves pour le servir pendant la

maladie dont il mourut. Il avait composé plusieurs ouvrages que le temps n'a pas respectés, et dont les fragmens conservés dans Stobée font regretter la perte. On cite de lui quelques mots ingénieux et plusieurs plaisanteries sur les dieux de la mythologie, qui lui attirèrent la réputation d'athée. — Un autre BION, de Soli en Cilicie, a écrit sur les plantes et sur leurs usages : on ignore le siècle où il vécut ; Pline en fait mention, mais ses ouvr. ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

BION, mathématicien d'Abdère, vécut 400 ans environ avant Jésus-Christ, et assura le premier, au rapport de Diogène Laerce, qu'il est un lieu sur le globe où l'année se partage en un seul jour et une seule nuit d'égale durée. Il ne reste aucun écrit de ce mathématicien astronome.

BION (JEAN), né à Dijon en 1668, professait la religion catholique, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant été nommé aumônier de la galère *la Superbe*, la vue des tourmens que l'on faisait endurer aux protestans sur les galères de France, le décida à renoncer au catholicisme. Il a pub. une intéressante *relation* de ces tourmens, Londres, 1708, in-8. Cet écrivain habita assez long-temps la Hollande, où il fit imprimer plusieurs traductions de l'anglais. On le regarde comme l'auteur des *Essais sur la providence et sur la possibilité de la résurrection*, (soi-disant) traduits de l'anglais du docteur B***, La Haye, 1719; Amst., 1731, in-12.

BION (NIC.), ingénieur, m. à Paris en 1733, a pub. : *Tr. de la construction des instrumens de mathématiques*, 1752, in-4; *De l'usage des globes ou sphères*, 1752, in-4.

BIONDI (JEAN-FRANÇ.), écriv. ital., né en 1572, s'attacha à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui le fit chevalier et le nomma gentilhomme de sa chambre; son *Hist. des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre*, écrite en italien, Bologne, 1647, estimée pour la correction du style, ne l'est point pour l'exactitude des noms; trad. angl., Londres, 1724; un de ses romans, *Eromène*, a été trad. en franç., 1633, 3 vol. in-8. Mort en 1644.

BIONDO ou BLONDUS (MICHEL-ANGE), médecin, né à Venise en 1497. Ses ouvrages furent recueillis à Rome en 1 vol. in-4. Nous citerons : *Epitome ex libris Hippocratis*, Rome, 1528, in-4; *Libellus de morbis puerorum*, Venise, 1539, in-8; *de origine morbi gallici*, Venise, 1542, Rome, 1539; *de canibus et venatione liber*, Rome, 1544, in-4.

BIRAGO (FRANÇ.), né en 1562, antiquaire ital., d'une grande autorité dans les questions relatives à la noblesse, aux lois de la chevalerie, etc. On a imprimé à Bologne en 1686, les *Opere cavalleresche distinte in IV lib.*; *Discorsi, consigli, lib. I et II e decisioni*, in-4.

BIRAGO (J.-B.), historien et jurisconsulte génois du 17e S., a laissé différens ouvrages sur l'histoire et la jurisprudence, entre autres : *Storia africana della divisione dell' imp. degli Arabi d'all' anno 770 fin al 1007*, Venise, 1650, in-4, trad. en franç. par l'abbé de Pure sous le titre d'*Histoire africaine*; *Istoria della disunione del regno di Portogallo e della corona di Castiglia*, Amst., 1647, in-8.

BIRAGUE (RENÉ de), chancelier de France, né en 1507 à Milan, hérita de l'attachement de sa famille pour la France, et échappa au ressentiment de Louis Sforce, duc de Milan, en se réfugiant près de François Ier, qui le fit conseiller au parlement de Paris, surintendant de la justice et commandant de Lyon. Devenu garde-des-sceaux sous Charles IX, il fit partie de l'atroce conseil qui décida la St-Barthélémi, et fut récompensé de son lâche acquiescement par la charge de chancelier qu'il conserva sous Henri III, et fut enfin élevé au cardinalat par Grégoire XIII. Mort en 1583 avec la réputation d'un politique habile, mais pour qui rien n'était sacré, se servant au besoin du poison pour se débarrasser de ses ennemis et de ceux de la reine-mère. — Deux autres BIRAGUE servirent, l'un, neveu du cardinal, sous le marquis de Brissac, et l'autre, surnommé *Sacremore*, sous Mayenne, qui le tua de sa propre main.

BIRAGUE (FLAMINIO de), neveu du cardinal René de Birague, gentilhomme ordinaire du roi, cultiva, quoique italien, la poésie française, prit Ronsard pour modèle, et en copia les défauts. Ses premières œuvres poétiques, dédiées à son oncle, ont été publiées à Paris en 1585, in-12; et, en 1597, parut l'*Enfer de la mère Cardine*, etc., satire réimpr. en 1793 par Didot l'aîné.

BIRAGUE (CLÉMENT), grav. italien en pierres fines au 16e S., auquel on doit l'invention de la gravure sur le diamant.

BIRCH (THOM.), théologien et historien anglais, né en 1705, de la société royale de Londres, et ministre de deux paroisses de cette ville, travailla avec d'autres littérateurs au *Dictionnaire général historique et critique*, trad. de Bayle, mais considérablement augm., 10 vol. in-fol., 1741. Ses autres ouvrages les plus importans sont : *Esquisses biographiques des personnages distingués*, avec leurs portraits, 2 vol. 1752; *Mémoires du règne d'Elisabeth*, 1754, 2 vol. in-4°; *Histoire de la société royale de Londres*, 1756-57; la *Vie de l'archevêque de Tillotson*, 1753; *du prince de Galles, fils de Jacques Ier*, 1760, etc. Mort en 1766.

BIRD (WILLIAM), habile compositeur et musicien anglais, organiste de la reine Elisabeth, m. en 1623, âgé de 80 ans. On a de lui un ouvr. sur la musique, en société avec Tallis, son maître, Londres, 1571.

BIRÉ (PIERRE), avocat du roi au présidial de Nantes, aut. d'une *Relation de l'origine et de la noblesse de l'ancienne Armorique*, ouvr. curieux et savant, Nantes, 1637, in-4.

BIREN (JEAN-ERNEST de), duc de Courlande et de Sémigalle, né en 1687 d'un paysan courlandais, suivant les historiens russes. Quoi qu'il en soit, son éducation ne fut pas négligée, puisque son esprit orné, joint à un extérieur agréable, captivèrent la duchesse de Courlande, Anne Iwanowa. Lorsque cette princesse monta sur le trône de Russie, en 1730, Biren l'accompagna à Pétersbourg, malgré l'opposition des grands de l'empire, et régna bientôt sous le nom de sa souveraine. Son administrat. tyrannique lui ayant fait de nombreux ennemis, il résolut de prévenir les effets de leur haine, en se donnant une existence indépendante. Il employa l'influence de l'impératrice pour se faire élire duc de Courlande ; et cette élection fut confirmée par le roi de Pologne. Il ne quitta point cependant la cour de Russie ; et Anne, dont il était plutôt le maître que le favori, lui donna à sa mort, en 1740, la régence de l'empire. Biren fit prêter serment par les armées, et conçut le projet de faire passer la couronne de Russie dans sa famille, en mariant son fils à la princesse Elisabeth, et sa fille au duc de Holstein, depuis empereur sous le nom de Pierre III. Mais un complot vint renverser ce plan. Le maréchal Munich, un de ceux à qui Biren devait la régence, le fit arrêter dans son lit. La commission nommée pour le juger lui fit grâce de la vie, en le privant de ses biens et de la liberté. Il fut conduit en Sibérie ; mais l'année suivante, 1741, une révolution nouvelle ayant placé la princesse Elisabeth sur le trône, Munich fut exilé à son tour en Sibérie, et Biren rappelé. Ils se rencontrèrent à Casan, et se saluèrent sans se dire un mot. Biren eut la permission de s'établir à Jaroslaw. Catherine II, à son avènement au trône de Russie, rendit à Biren le duché de Courlande. Instruit par le malheur et l'expérience,

l'ancien favori de l'impératrice Anne ne vécut plus qu'en philosophe et ne s'occupa que de gouverner avec modération un peuple qu'il avait autrefois opprimé. Six ans après sa réinstallation, en 1766, il remit le pouvoir souverain à son fils Pierre, et m. à Mittau en 1772. Quatre ans après, le duc Pierre fut dépossédé par la Russie, et la Courlande devint une province de l'empire.

BIRGER DE BIELBO, comte du palais et régent de Suède, né vers l'an 1210, d'une famille la plus puissante du royaume, et chez laquelle la charge de comte ou maire du palais était devenue héréditaire. Devenu beau-frère du roi Eric XI, dit le Bègue, il ajouta à l'illustration de son nom la gloire d'avoir sauvé la ville de Lubeck, assiégée par les Danois, et acheva la conquête ainsi que la conversion au christianisme de la Finlande. A la mort d'Eric-le-Bègue, Birger fut nommé régent pendant la minorité de son propre fils, élu roi par les états. Il mourut dans l'exercice de cette autorité en 1266. Il donna à la Suède des institutions et des lois qui firent époque dans l'existence sociale des peuples de ce royaume.

BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, monta sur le trône en 1284 à l'âge de 4 ans. On lui donna pour tuteur Thorkel Canutson, maréchal du royaume, qu'une cabale puissante fit ensuite condamner à mort comme traître à la patrie et à l'église, après plusieurs années d'une administration sage, pendant lesquelles la Suède, jouissant du calme et de la paix, avait vu croître sa prospérité. Après cette condamnation, les ennemis de Canutson, à la tête desquels se trouvaient deux des frères du roi, se montrèrent plus exigeant; et, Birger ayant refusé de souscrire à de nouvelles prétentions de leur part, fut emprisonné ainsi que la reine son épouse. Il parvint à recouvrer la liberté, et se vengea de ses frères, en les faisant mourir de faim dans un cachot. Mais ce prince fut bientôt forcé de chercher un asile en Danemarck, où il mourut en 1321.

BIRINGUCCIO (VANUCCIO), mathématicien italien, m. vers le milieu du 16e S., fut successivement au service des ducs de Parme et de Florence, et de la république de Venise. Il s'occupa surtout de l'art de fondre et de couler les métaux et des divers emplois de la poudre dont il traita dans sa *Pirothecnia*, Venise, 1540, in-4, qui eut en son temps un grand succès, fut traduite en latin, 1572, et en français, Rouen, 1627, mais qu'on ne recherche plus aujourd'hui que comme objet de curiosité.

BIRKENHEAD ou BERKENHEAD (JEAN), écrivain politique anglais, né vers 1615, fut d'abord secrétaire de l'archevêque de Cantorbéry, rédigea ensuite un journal en faveur de la cause royale intitulé : *Mercure aulique*, et devint professeur de philosophie morale sous Charles Ier, auquel il conserva une inébranlable fidélité. Les persécutions qu'il souffrit sous le protectorat ne l'empêchèrent pas de publ. de nombreux écrits contre les hommes alors en autorité. Charles II l'en récompensa par le titre de professeur en droit civil à l'université d'Oxford et le créa chevalier; nommé membre du parlement et maître des requêtes, la société de Londres se l'agrégea, et il continua d'être en faveur jusqu'à sa mort, arrivée en 1679.

BIRMAH, le premier des anges créés par l'Être Suprême chez les Indiens, est chargé d'exécuter les actes de puissance et de gloire. On le confond avec Brahma.

BIROAT (JACQ.), jésuite, né à Bordeaux, ensuite prieur de Beussan, de l'ordre de Cluny et prédicateur du roi. Mort en 1666. Ses *Sermons* et *Panégyriques* ont été publiés in-8.

BIRON (ARMAND DE GONTAUT, baron de), maréchal de France, naquit vers l'an 1524 d'une famille ancienne du Périgord. Il commença à se signaler dans les guerres du Piémont, où il fut blessé d'un coup d'arquebuse qui le rendit boiteux. A l'époque où commencèrent les guerres civiles de religion en France, Biron resta dans le parti catholique, bien qu'il eût une affection secrète pour le parti protestant; il se trouva aux journées de Dreux, de St-Denis et de Moncontour, et fut nommé en 1569 grand-maître de l'artillerie. L'année suivante il conclut avec de Mesme, seigneur de Malassise, entre les catholiques et les protestans, la paix qui fut nommée *Boiteuse et Malassise*, par allusion à l'infirmité de Biron et au titre de de Mesme. Peu aimé des Guises, Biron n'échappa au massacre de la St-Barthélemi qu'en se renfermant dans l'Arsenal, où il avait son logement, et où l'on n'osa point l'attaquer. Maréchal de France en 1577, il commanda successivement en Guyenne, dans les Pays-Bas et en Saintonge. Après la mort d'Henri III, Biron fut un des premiers qui reconnurent Henri IV. Il fut tué au siége d'Epernai en Champagne le 26 juillet 1592, à 68 ans. Il était l'un des plus grands capitaines de son temps, et il ne dut qu'à son maître tous les honneurs qu'il obtint.

BIRON (CHARLES DE GONTAUT, duc de), fils du précédent, pair, amiral et maréchal de France, naquit en 1561. Il fit ses premières armes sous son père; et lorsque Henri IV monta sur le trône en 1589, il le servit avec autant de dévouement que d'intrépidité, se couvrit de gloire à la bataille d'Arques, à celle d'Ivry, l'anée suivante, 1590, aux siéges de Paris, de Rouen, au combat d'Aumale en 1592. Le roi érigea pour lui la baronnie de Biron en duché pairie, le nomma maréchal de France en 1594, lui donna le gouvernement de Bourgogne en 1595, et cette année même lui sauva la vie au combat de Fontaine-Française. Il fut nommé ambassadeur en Suisse, dans les Pays-Bas, en Angleterre. Cependant, malgré toutes ces grâces, ces honneurs, ces distinctions, et la franche amitié que lui portait Henri, Biron conspira contre ce digne monarque. Il traita secrètement avec l'Espagne et la Savoie, qui lui promettaient la souveraineté des duché et comté de Bourgogne avec la main d'une infante espagnole; il fut trahi par son confident Lafin, qui l'avait entraîné dans ce crime. Arrêté par suite des révélations de cet homme, Biron désavoua d'abord son projet; mais il s'en déclara coupable ensuite, et fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée dans l'intérieur de la Bastille, en 1602.

BIRON (CHARLES-ARM. de), petit-neveu du préc., né en 1663, fut maréc. de France, et m. en 1756.

BIRON (LOUIS-ANT., duc de), fils de Charles-Armand, également maréchal de France, et colonel des gardes-françaises, né en 1701, et m. en 1788, a laissé en manuscrit un *Traité de la guerre*. Il introduisit dans le régiment des gardes-françaises une discipline sévère que son successeur le duc du Châtelet ne sut point maintenir; et ce relâchement eut des suites bien fâcheuses pour la monarchie, à l'époque où commença la révolution.

BIRON (ARMAND-LOUIS DE GONTAUT, duc de), neveu du précédent, et connu d'abord sous le nom de duc de Lauzun, lieutenant-général, naquit en 1747. Entouré dès le berceau de tous les prestiges de la naissance et de la fortune, doué des grâces du corps et de l'esprit, il eut une jeunesse très-orageuse. En 1778, il passa en Amérique pour y servir la cause de l'indépendance des colonies anglaises, s'y fit remarquer par sa valeur et sa conduite chevaleresque. A son retour en France, il se flattait d'obtenir la survivance de son oncle dans le poste de colonel des gardes; mais à la mort du maréchal, il n'hérita que de son titre de duc de Biron, et resta colonel des hussards de Lauzun. Par ressentiment de son attente déçue, le nouveau duc

de Biron, élu député de la noblesse aux états-généraux, embrassa avec chaleur les principes de la révolution de 1789. Il fut accusé d'avoir pris part, avec le duc d'Orléans, dont il était l'ami, aux évènemens des 5 et 6 octobre de cette même année. En 1792 il fut mis à la tête d'une des armées françaises sur le Rhin, et ensuite sur les frontières du Brabant. Il remplaça ensuite le général Anselme à l'armée de Nice, et passa de là au commandement de l'armée employée dans la Vendée. Rappelé et destitué comme noble, il fut mis en prison et bientôt traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 31 décembre 1793. On a publié ses *Memoires*, Paris, 1822, in-8 et 2 vol. in-18.

BIROTEAU (J.-B.), né à Perpignan, député des Pyrénées Orientales à la convention, vota dans le procès de Louis XVI pour l'appel au peuple, et s'opposa ensuite inutilement à l'établissement du tribunal révolutionnaire. Arrêté au 31 mai lors du triomphe des montagnards, auquel il avait coopéré, il s'échappa, et se rendit à Lyon, dont il exaspéra les malheureux habitans, et ne les abandonna pas moins pendant le siége pour se cacher dans les environs de Bordeaux, où le décret contre les proscrits l'atteignit et le conduisit à l'échafaud en octobre 1793.

BIRR (Ant.), professeur de grec à Bâle, où il naquit en 1693, m. en 1762, a publ. un *Essai sur l'histoire helvétique*, en latin, Bâle, 1730, in-4, et une édition du *Trésor de la langue latine*, de Robert Etienne, ib., 1741, 4 vol. in-fol.

BISACCIONI (le comte MAJOLINO), général, diplomate et historien italien, né à Ferrare en 1582 d'une famille noble, se mit d'abord au service de la république de Venise, fit une campagne en Hongrie sous les ordres d'Alexandre Gonzague, qu'une affaire d'honneur l'obligea de quitter. Il exerça ensuite la profession d'homme de loi dans le duché de Modène, devint podestat et administrateur civil et militaire des états du prince de Correggio, et gouverneur de Trente. Rentré dans la carrière militaire, il servit en qualité de lieutenant-général du prince de Moldavie au siége de Vienne en 1618, traita en 1622 près la cour de Rome des intérêts de plusieurs princes, s'attacha au duc Victor-Amédée de Savoie, et se retira enfin à Venise, où il m. en 1663. Il y composa ses principaux ouvrages : *Mémoires sur les guerres d'Allemagne*, publiés de 1633 à 1642 ; *Istoria delle guerre civile di questi tempi : cioè d'Inghilterra, Catalogna, Francia*, etc., Venise, 1653-55, in-4 ; des *drames* en musique, ibid., 1650-51 ; des *romans et nouvelles*, ibid., 1638 à 1670, in-12 ; des traductions italiennes de *Clélie*, de Mlle Scudery, et de *Cassandre*, de La Calprenède, ibid., 1656, etc.

BISAGNI (Franç.), chevalier de Malte et écrivain sicilien, dont on a un *Traité sur la peinture*, 1642.

BISCAINO (Barth.), peintre et graveur genois, fils d'André Biscaino, peintre d'un mérite médiocre, s'était déjà fait remarquer par des morceaux d'une belle exécution, et donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il périt à 25 ans, de la peste, à Gênes avec toute sa famille, en 1657. On voit de lui au Muséum roy. une *Adoration des bergers*. Ses gravures ne sont pas moins estimées.

BISCHOFBERGER (Barth.), ministre à Trogen en Suisse, né en 1622, m. en 1678, a donné en allemand une *Histoire du canton d'Appenzell*, Saint-Gall, 1682, estimée de son temps.

BISCHOFSWERDER, gentilhomme saxon et ministre de Prusse sous Frédéric II et Frédéric-Guillaume, tout-puissant à la cour de Berlin, fut plénipotentiaire au congrès de Systhove, aux conférences de Pilnitz, et ambassadeur de France en 1794. Mort près Berlin en 1803.

BISCHOP (Nicolas), habile imprimeur de Bâle de la fin du 15e S., savant dans le grec et le latin, publia la *Collection des pères grecs*, 1529, très-estimée, pour la correction et la netteté du caractère. Son fils se distingua comme lui dans la même carrière.

BISCIOLA (Lelio), jésuite italien, m. à Ferrare en 1613, est auteur d'un *Abrégé des annales ecclésiastiques* de Baronius.

BISCIOLA, frère du précédent, aussi jésuite, a laissé des ouvrages de piété et de controverse peu estimés.

BISCIONI (Ant.-Marie), littérateur italien, né à Florence en 1674, entra dans les ordres, se livra d'abord à la prédication, et en remplit surtout le ministère dans la basilique de St-Laurent, où il exerça ensuite les fonctions de curé de 1698 à 1700. Nommé en 1713, garde de la bibliothèque Laurentienne, il devint enfin bibliothéc. royal en 1741, et mourut en 1756, sans avoir pu terminer plusieurs travaux littéraires importans. Les plus remarquables consistent en *notes*, *commentaires*, *préfaces*, *dissertations* sur les éditions du *Dante*, de *Boccace*, Florence, 1713, 1728, in-4, et autres auteurs de sa patrie ; une *Histoire de la famille des Panciatichi*, de Florence, manuscrite ; une satire intitulée *Hecatombe*, une comédie intit. *Regolo*, etc. Il avait commencé l'impression du catalogue de la bibliothèque Laurentienne, dont le premier volume, Florence, 1752, in-fol., contient les manuscrits orientaux.

BISET (Charles-Emmanuel), peintre, né à Malines en 1633, directeur de l'académie d'Anvers. Il était paresseux à l'excès, et tint une conduite crapuleuse ; ces vices le firent mourir dans la misère. Ses tableaux représentent des *bals*, des *concerts*, des *assemblées galantes* et des *toilettes*. Ses compositions sont riches et spirituelles, mais souvent un peu libres ; son dessin est assez correct, mais sa couleur tire un peu sur le gris.

BISHOP (Guillaume), vicaire apost. en Angleterre, sous le titre d'évêque de Calcédoine, né en 553 dans le comté de Warwick. Par suite de la dispute élevée entre les catholiques angl. relativement à la promotion de Blackwell à la dignité d'archiprêtre, on le députa à Rome ; mais il y fut confiné dans le couvent des jésuites, et n'y put rien terminer. A son retour en Angleterre il fut de nouveau renfermé pour avoir refusé le serment d'allégeance exigé des catholiques par Jacques Ier à l'occasion de la conjuration des poudres. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, où le clergé le jugeant propre à rétablir le régime épiscopal dans l'église catholique d'Angleterre, il fut sacré en 1623 sous le titre d'évêque de Calcédoine à 70 ans. Il travaillait avec zèle à donner une organisation régulière à l'église catholique anglaise lorsqu'il mourut en 1624. On a de lui : *Defense de l'honneur du roi et de son titre au royaume d'Angleterre ; Prestation de loyauté des treize ecclésiastiques la dernière année du règne d'Elisabeth*, et d'autres *écrits* sur la juridiction de l'archiprêtre Blackwell.

BISHOP (Samuel), théologien anglais, né à Londres en 1731, devint maître de l'école des Marchands Tailleurs, et mourut en 1795. Il publia une *ode* au comte de Lincoln ; *Feria poetica* ; 1 vol. de pièces en vers latins. Ses ouvrages ont été recueillis après sa mort en 2 vol. in-4, avec la *vie* de l'auteur.

BISI (Bonaventure), prit l'habit de l'ordre de St-François, après avoir commencé la carrière des beaux-arts dans l'école de Lucio Massari. Il reste de lui quelques gravures à l'eau-forte. M. en 1622.

BISOGNO (Genaro del), philosophe et médecin

du 17e S., né à Naples, fut professeur de méd. à l'université de cette ville. On lui attribue un ouvrage intitulé : *Doctrina morborum particularium censura sceptica.*

BISSARIO (MATTHIEU), jurisconsulte du 17e S., né dans l'état de Venise. Il est resté de lui quelques discours MSs. dans la bibliothèque du Vatican.

BISSARO ou BISSARI (PIERRE-PAUL), gentilhomme et docteur en droit de Vicence au 17e S., poète facile et fécond, et savant dans la science appelée chevaleresque. On a de lui un grand nombre de drames mis en musique, entre autres *la Torilda*, Venise, 1650 ; *Bradamante*, ibid., poème ; *la Romilda*, drame, Vicence, 1659, et des recueils de poésies diverses, Venise, 1650.

BISSCHOP ou BISKOP (JEAN de), dessinateur au lavis du 17e S., très-estimé en Hollande, exécuta d'après Paul Véronèse, Tintoret, Rubens, van Dyck, et grava à l'eau-forte des principes de dessin d'après les maîtres d'Italie.

BISSENDORFF (JEAN), pasteur de Godringen au 17e S., écrivit en allemand sur des matières religieuses ; le *Solatium jesuiticum*, en vers allemands, 1624, et *Nodii Gordii solutio*, ibidem, in-8, dans lequel il se déchaîne contre l'église romaine. Arrêté et jugé à Cologne, il fut condamné au feu en 1629.

BISSET (ROBERT), écriv. écossais de l'univ. d'Edimbourg, né vers 1759, se consacra entièrement à l'instruction publique et à la culture des lettres. On a de lui : *Essai sur la démocratie*, 1796, in-8 ; *Vie d'Edmond Burke*, Londres, 1800, in-8, estimée ; une édition du *Spectateur* avec des notices biographiques. Mort en 1805.

BISSET (CHARLES), médecin et ingénieur dans les armées anglaises, m. en 1791, âgé de 75 ans, a laissé : *Essai sur la théorie des fortifications*, 1751, in-8 ; *Essais et observations de médecine*, Londres, 1767, en anglais.

BISSO (FRANÇOIS), médecin du 16e S., né à Palerme, m. dans cette ville en 1598. Il fut nommé par Philippe II premier médecin du roy. de Sicile. On a de lui quelques ouvrages, entre autres : *Epistola medica de eresypelate*, Messine, 1589, in-4 ; une *pièce* qui fut représentée à Palerme, aux dépens du public, pendant le carnaval de 1573.

BISSON (CH.-LOUIS), né en 1742 à Geffosses (Manche), où son père était laboureur, embrassa l'état ecclésiastique, et prêta le serment exigé par l'assemblée constituante. Lors de la suppression du culte, il fut mis dans une maison d'arrêt, pour avoir refusé de donner ses lettres de prêtrise. Nommé en 1799 évêque de Bayeux, il assista au concile national de 1801, donna cette année même sa démission, et passa le reste de ses jours à Bayeux, où il mourut en 1820. On a de lui : *Almanach de Coutances*, 1770, 1776 ; *Préservatif contre la séduction*, 1801, etc.

BISSON (N......), général français, né le 25 août 1767, s'acquit de bonne heure une grande réputation aux armées d'Allemagne et d'Italie, dans les campagnes de Prusse et de Pologne, et fut successivement gouverneur général de Brunswick, de la Navarre, du Frioul et du comté de Gorice. Il mourut à Mantoue en 1811.

BITAUBÉ (PAUL-JÉRÉMIE), né à Kœnisberg en 1732, d'une famille de réfugiés franç., se livra de bonne heure au ministère évangélique ; il est connu par sa *traduct.* d'Homère et son poëme de *Joseph*. Mort en 1808. On a recueilli ses *œuvr.*, Paris, 1804, 9 vol. in-8.

BITHNER (VICTOR), méd. polon., m. en 1664, prit ses deg. en Angleterre et exerça la médecine à Cambridge. On lui attribue *Lyra prophetica Davidis regis, sive Analysis critico-practica psalmorum*, in-4.

BITHYNIENS, peuples de l'Asie-Mineure, originaires de Thrace, furent long-temps soumis aux Perses, s'affranchirent de leur joug lors de l'invasion d'Alexandre, et eurent des rois qui se succédèrent dans l'ordre suivant :

Bias	378-328	av. J.-C.
Zypoétas ou Zypéthès. .	328-281	
Nicomède Ier	281-246	
Zélas	246-232	
Prusias Ier	232-192	
Prusias II	192-149	
Nicomède II	149- 92	
Nicomède III	92- 77	

Les Bithyniens furent souvent en guerre avec les rois de Cappadoce, de Pont et de Pergame. Leur dernier roi légua ses états au peuple romain.

BITON, mathématicien grec, écrivit vers l'an 335 av. J.-C., un *Traité* des machines de guerre qu'on trouve dans les *Mathematici veteres*, Paris, 1693, in-fol.

BIUMI (PAUL-JÉRÔME), médecin et professeur d'anatomie à Milan en 1699, mort dans cette ville en 1731, est auteur de plusieurs *ouvr.* d'anatomie et de médecine vétérinaire, imprimés dans cette ville de 1701 à 1717 ; celui auquel il dut sa réputation fut : *Esamina di alcuni canaletti chiliferi*, etc., Milan, 1717, in-8.

BIVAR (D. RODRIGUE DIAS DE), surnommé le Cid, célèbre héros espagnol, né à Burgos vers l'an 1040. Issu d'une famille noble de la Vieille-Castille, il fut armé chevalier à l'âge de vingt ans par le roi Ferdinand Ier, roi de Léon et de Castille ; se distingua à la fin du règne de ce prince et sous celui de Sanche II, son successeur. Après la mort de ce dernier il fut disgracié par Alphonse VI, parce qu'il voulut faire prêter à ce monarque le serment de n'avoir pas trempé dans le meurtre de don Sanche, son frère. Rodrigue, en quittant la cour, ne cessa point d'être dévoué à son souverain et à son pays. Une armée commandée par cinq chefs maures ayant envahi la Castille, le héros disgracié, à la tête d'une faible réunion de ses amis et de quelques Castillans, vainquit les infidèles et leur imposa un tribut au nom de son roi. Cet important service lui valut son rappel à la cour de Castille, et c'est alors que les ambassadeurs des rois vaincus le saluèrent du nom de Seid (seigneur) ou Cid, suivant la prononciation et l'orthographe espagnole. Banni une seconde fois par les intrigues des envieux de sa gloire, le Cid défit de nouveau les Maures en de nombreuses rencontres, aidé seulement de quelques braves chevaliers que sa réputation avait attirés sous ses drapeaux. Il s'établit avec eux à Valence, après avoir conquis cette ville, et y mourut en 1099, sans avoir oublié un seul moment qu'il était né sujet du roi de Castille.

BIVAR (FRANÇOIS), procur. général de l'ordre de Cîteaux à Rome, né à Madrid dans le 16e S., m. dans la même ville en 1636. Entre autres ouvrages on a de lui : un *Traité* des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux ; un *Comment.* sur la philosophie d'Aristote ; une *Chronique* de Flavius Lucius Dexter, que plusieurs critiques traitent de supposée.

BIVERO (PIERRE), jésuite espag., né en 1572, m. en 1656, prédic. des archid. Ferdinand et Isabelle-Claire-Eugénie, en Flandre, et ensuite recteur du collége de Madrid. Ses ouvrages de piété sont en espagnol.

BIZARDIÈRE (MICHEL-DAVID, seigneur de la), auteur franç. du 17e S., dont on a : *Hist. des diètes de Pologne pour les élections des rois*, Paris, 1697, in-12 ; *Hist. de la scission et division arrivée en Pologne en* 1697, Paris, 1699, in-12 ; *Caractères des auteurs anciens et modernes*, 1704, in-12 ; *Hist. de Louis-le-Grand*, 1712 ; *d'Erasme*, 1721, etc., etc.

BIZARI (Pierre), histor. ital. du 16e S., a publié : *Senatus populique Genuensis rerum gestarum annales*, Anvers, 1579, in-fol.; *Hist. rerum Persicarum*, ibid., 1583, in-fol., et autres *écrits* sur les guerres de son siècle, *Mémoires*, *Opuscules*, etc.

BIZAS, sculpteur grec de l'île de Naxos, tailla le premier le marbre en forme de tuile pour couvrir les temples. Mort 560 ans avant J.-C.

BIZOT (Pierre), chanoine de St-Sauveur d'Herisson au diocèse de Bourges, m. en 1696, a laissé : *Hist. métallique de la républ. de Holl.*, Paris, 1687, in-fol., effacée par celle de Gérard van Loon. — Un autre Bizot (Denis), prêtre, mort à Paris en 1752, est auteur d'une *traduct.* en vers latins des chants Ier et Ve du *Lutrin* de Boileau, 1768, in-8. Elle parut dès 1737 dans la trad. lat. de Boileau, par Godeau.

BLAARER (Jean de WARTENSÉE de), né à Zurich en 1685, se livra de bonne heure à l'étude des classiques, et pub. en 1707 un *Mémoire* sur les causes de la décadence des lettres ; ses plans de réforme furent réalisés par la suite. Il ne fut pas moins utile à son pays par ses découvertes en minéralogie, et mourut en 1757 généralement estimé.

BLACAS, chev. et troub. du 13e S., originaire d'Aragon selon Nostradamus. Il reste de lui quelques poésies qui ne donnent qu'une faible idée de ses talens. S'il faut en croire le troub. Sorel (*v.* ce nom), ce poète avait d'ailleurs de grandes qualités et un courage à toute épreuve.

BLACASSET, fils du préc., également troub., suivit Charles d'Anjou à la conquête de Naples et a laissé quelques poésies insignifiantes. Il avait écrit un petit *Tr.* sur la manière de guerroyer, qui s'est perdu.

BLACK (Joseph), né en 1728 à Bordeaux, habile prof. de médec. et de chimie à Edimbourg, où il mourut en 1799, s'est rendu célèbre par ses découvertes en chimie. Sa dissertation *de Humore acido à cibis orto et magnesiâ albâ*, est regardée comme le germe de toutes celles faites sur la magnésie et les autres alkalis. Il éclaircit la théorie de la chaux et contribua surtout à répandre la science par les nombreux élèves qu'il forma. Ses leçons de chimie ont été pub. par le docteur Robinson en 1803.

BLACKALL (Offspring), théol. angl. et év. d'Exeter, né à Londres en 1654, fut fait recteur de Ste-Marie-Aldermary à Londres, chapelain du roi Guillaume, et en 1707 év. d'Exeter, où il mourut en 1710. Son *Sermon* pour l'anniversaire de l'avènement de la reine Anne en 1708 passe pour son chef-d'œuvre ; il a été imprimé avec les autres qu'il composa, réunis en deux volumes in-folio, Londres, 1723.

BLACKBOURN (Guill.), archit. angl., né en 1750, membre de la société royale, fut particulièrement employé à la construction des prisons et maisons de correction pour lesquelles ses plans furent constamment préférés. Mort en 1790.

BLACKBURNE (François), théol. anglican, né à Richmond dans le comté d'York en 1705, m. en 1787. Il fut d'abord chapelain du doct. Huston, archev. d'York, qui le nomma chanoine de Bilton, et archidiacre de Cleveland ; c'est alors qu'il se fit connaître comme défenseur de la liberté religieuse. En 1766 parut le plus célèbre de tous ses ouv. : *le Confessionnal*, ou libre examen des droits, de l'utilité, de l'établissement et du succès d'un système de confession de foi ou de doct. à établir dans les églises protestantes. Les opinions de l'auteur parurent tellement opposées à la doctrine de l'église anglicane, qu'une congrégation de dissidens voulut le prendre pour pasteur ; mais il s'y refusa. On lui doit encore une *Notice* sur l'état intermédiaire, dans laquelle il soutient que l'âme reste dans le sommeil et l'insensibilité jusqu'à la résurrection.

BLACKETT (Marie-Davec), anglaise, a pub. en 1789 un poème int. *le Suicide*, Lond., in-8.

BLACKLOCK (Thomas), théologien et poète écossais, né en 1721, perdit la vue par l'effet de la petite-vérole six mois après sa naissance. Une édit. de ses *poésies*, faite par souscription à Londres, le mit en état de vivre agréablement. Il prit les ordres dans l'église d'Ecosse vers l'année 1759 et se fit une réputation comme prédicateur. En 1764, il ouvrit à Edimbourg une espèce de pension pour les jeunes élèves de l'univ. dont il dirigeait les etudes, et mourut en 1791, généralement estimé. On a de lui, outre le recueil de ses poésies, *Paraclesis*, ou *Consolations tirées de la relig. naturelle et revelée*, 1 vol. in-8; deux *discours* sur les preuves du christianisme, de l'*Education des Aveugles*, trad. du fr. de Kaüy. Dans un de ces ouv., il soutient que la première langue fut une véritable musique.

BLACKLOE (Thomas), né dans le 17e S., prof. de théol. au collége anglais de Douay et chanoine de Londres, se fit un gr. nombre d'ennemis par la hardiesse de ses opinions et de ses écrits, qui furent tous condamnés à Rome et par le parlement, entre autres son traité *de Medio animarum statu*.

BLACKMORE (sir Richard), médecin et poète, né dans le Wiltshire, passa en Italie au sortir de l'université, et prit le grade de docteur en médecine à Padoue. A son retour, il fut nommé membre du collége des médecins et commença à pratiquer à Londres. Le roi Guillaume en fit son médecin ordinaire et le nomma chev. ; il fut aussi méd. de la reine Anne, et mourut en 1729. Ses principaux ouvr., jadis trop vantés et trop décriés depuis, sont : *le prince Arthur*, poème héroïque ; *Paraphrase du livre de Job ; Satire sur l'esprit ; la Création*, poème, c'est le meilleur de ses ouvrages.

BLACKSTONE (Jean), botaniste et apothicaire à Londres, mort en 1753. Il a écrit : *Fasciculus plantarum circa Harefield sponte nascentium*, avec un appendice contenant des notes sur Harefield ; *Specimen botanicum quo plantarum plurium rariorum Angliæ indigenarum loci natales illustrantur*, 1746.

BLACKSTONE (Guillaume), né à Londres en 1723, fit ses études au collége d'Oxford où il se distingua par son application au travail et la rapidité de ses progrès. Reçu avocat à Londres en 1746, il quitta le barreau après sept ans de pratique qui n'avaient récompensé aucuns succès, et se retira à Oxford où il obtint une place d'associé dans un collége. Ce fut le commencement de sa fortune. Frappé du mauvais système adopté dans les universités d'Angleterre, qui n'avaient pour but que l'instruction des ecclésiast., Blackstone résolut d'agrandir le cercle de l'enseignement, et ouvrit un cours public sur le gouv. et les lois anglaises. Cette innovation obtint le plus heureux succès ; une gr. affluence d'auditeurs accourut à ses leçons ; et en 1758 une chaire spéciale de droit civil ayant été créée à l'univ., Blakstone fut nommé tout d'une voix. Ses leçons acquirent alors une nouvelle importance et un plus gr. mérite. Il ne se borna plus à une simple explication des lois ; mais, remontant à leur origine, il en dévoila l'esprit et l'influence sur les mœurs, et rapprocha ainsi sa législation de la politique et de la morale. Le nom de Blackstone se répandit alors dans toute l'Europe. Le roi d'Angleterre fit demander les leçons écrites du savant prof. ; et voulant récompenser son mérite, l'éleva à div. emplois aussi honorables que lucratifs. Blackstone était juge au trib. des plaids communs quand il mourut en 1780. Les *Comment.* qu'il a laissés sur les lois d'Angleterre ne renferment que la collection des diverses leçons qu'il fit sur ce sujet à l'université d'Oxford. Cet ouvr. a été traduit plusieurs fois en franç. La dernière traduct. est celle de 1823 par M. Chompré, 6 vol. in-8.

BLACKWAL (Ant.), théol. anglais, né dans le comté de Derby, m. en 1730, est auteur d'une trad. en latin des *Sentences morales* de Théognis; d'une introduct. à la *Lecture des Classiques*; d'une *Gramm.* latine, et des *Classiques sacrés defendus et éclaircis*, 1728-31, 1 vol. in-8.

BLACKWELL (George), né en 1545 dans le comté de Middlesex. Après la mort du card. Alan, l'église catholique d'Angleterre était tombée sous la domination des jésuites. Ils firent nommer Blackwell, qui était leur créature, protecteur de la nation anglaise à Rome, et supérieur du clergé sous le nom d'archiprêtre d'Angleterre. Il se laissa gouverner par le fameux Garnet, proviseur des jésuites, et lança des interdits contre ses adversaires. Sa conduite dans l'affaire du serment d'allégeance lui fit plus d'honneur. En 1605, à l'occasion de la conspiration des poudres, il adressa aux cathol. anglais une lettre pastorale pour leur déclarer que toute atteinte portée au roi, à la famille royale, à ses ministres était un scandale digne des censures de l'église. Bientôt après Jacques Ier exigea des catholiques le serment d'allégeance qui excita une grande fermentation. Blackwell ne fit pas difficulté de le prêter, et la plupart des catholiques suivirent son exemple. Le card. Bellarmin lui écrivit pour l'engager à se rétracter; sur son refus, il fut destitué de sa dignité d'archiprêtre, et mourut subitement en 1613. On a de lui plusieurs pièces relatives à sa juridiction.

BLACKWELL (Alex.), médec., né en Ecosse dans le 17e S., étudia la médec. à Leyde sous Boerhaave, et alla exercer son art en Suède; mais ayant trempé dans une conspiration qui avait pour but de changer l'ordre de la succession au trône suédois, il fut décapité en 1747. — Sa femme Elisabeth étudia la botanique, dessina, grava et coloria un grand nombre de plantes qui ont été recueillies sous le titre de *Curious herbal* (herbier curieux), Londres, 1737, en trois gros vol. in-fol., qui a eu deux autres éditions avec le texte, trad. en allem. et en latin, Nuremberg, 1750 et 1760, 5 vol. in-fol.

BLACKWELL (Thomas), sav. écriv. écossais, né à Aberdeen en 1701, y fut professeur de langue grecque, et mourut en 1757. On a de lui: *Mémoires de la cour d'Auguste*, Edimbourg, 1752-55-57, 3 vol. in-4, traduits en français par Feutry, 1781, 3 vol. in-12; *Recherches sur Homère*, Edimbourg, 1757, in-8, traduit en franç. par Quatremère de Roissy, Paris, 1799, in-8; *Lettres sur la mythologie*, Edimbourg, 1748, trad. en franç., Leyde, 1779, 2 vol. in-12.

BLACKWOOD (Adam), né en 1539 à Dumferling en Ecosse, suivit en France Marie Stuart qui le fit conseiller au présidial de Poitiers et son conseiller secret. Il passa et repassa souvent la mer pour lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, et m. à Poitiers en 1613. Ses œuvres lat. et franç. ont été recueillies par Gabriel Naudé, chez Cramoisy, 1644, in-4. On trouve dans ce recueil sa *Relation* du martyre de Marie Stuart, où il déclare aux rois de l'Europe qu'ils sont indignes de régner s'ils ne vengent point sa mort.

BLACKWOOD (Henry), médecin, neveu du précédent, étudia son art à Paris, où il exerça ensuite avec succès ainsi qu'à Rome, et mourut à Rouen en 1634. On a de lui: *Hippocratis quædam cum MSs. collata*, 1625. Il eut un fils qui portait ses deux noms et fut aussi médecin.

BLACONS (le marquis de), député de la noblesse de Dauphiné aux états généraux de 1789, fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers qui demandait l'abolition des privilèges et des costumes des ordres, et resta constamment lié au parti de l'opposition. Rentré en France de l'émigration, il ne put faire honneur à ses nombreux créanciers, et se suicida en 1805.

BLADEN (Martin), écriv. angl. du temps de la reine Anne, servit d'abord en qualité de lieut. colonel sous le duc de Marlborough, auquel il dédia une trad. des *Comment. de César* encore estimée en Angleterre, fut membre de cinq parlemens, contrôleur de la monnaie en 1714, et m. en 1746. Il est aussi aut. de deux mauvaises pièces: *Orphée et Euridice*, et *Solon*, 1705.

BLÆSUS (C.-Sempron.), fut deux fois consul, l'an de Rome 501, avec Cn. Serv. Cœpio, et 9 ans après avec A.-Man. Torquatus. Pendant son premier consulat, il fit voile pour la Sicile avec 260 galères, fut repoussé par Amilcar Barcas, et perdit dans une tempête 160 galères et un grand nombre de bâtimens de transport. Les Romains, attribuant cet échec à la volonté des dieux, lui accordèrent les honneurs du triomphe à l'exclusion de son collègue, et le sénat décréta qu'on n'entretiendrait plus qu'une flotte de 50 galères.

BLAEUW (Guill.), disciple et ami de Tycho-Brahé, imp., édit. et aut. de cartes géographiques, né en 1571 à Amsterdam, m. en 1638, a pub. un *Grand-Atlas* ou *Theatrum mundi*, Amsterdam, 1663-67, 14 vol. in-folio; *Instruction astronomique, de l'usage des globes et sphères celestes et terrestres*, ibid, 1642, in-4, et *Theatrum Urbium et munimentorum*.

BLAEUW (Jean), fils du précédent, suivit la même carrière, fut son collaborateur et donna un très-gr. nombre de belles éditions des auteurs classiques, de cartes géographiques et sphères dont les catalogues parurent à Amsterdam en 1655-59-60, in-8. On a de sa composition les *Théâtres de Belgique*, 1649, 2 vol. in-fol., *d'Italie*, La Haye, 1724, 4 vol., *de Piémont*, ibidem, 1735, 2 vol. in-folio. — Son frère Cornelis, m. avant l'an 1650, homme de grand talent au rapport de Vossius, fut associé à ses travaux.

BLAGRAVE (Jean), sav. mathém. angl., m. à Reading en 1611, a donné *Bijou mathém.*, Lond., 1585, in-fol.; *De la construction et de l'usage du bâton géométrique*, ibid., 1590; *Astrolabium Uranicum generale*, ib., 1596; *L'art de faire les cadrans solaires*, ib., 1609, in-4.

BLAINVILLE (C.-H.), musicien et compositeur franç., m. vers 1768, dont on a *Essai sur un troisième mode*, 1750; *l'Esprit de l'art musical*, 1554, *Hist. generale, critique et philos. de la musique*, 1761, in-4, figures.

BLAIR (Jean), aut. écoss. du 14e S., et chapel. du chevalier Wallace, dont la mort a imprimé une tache ineffaçable sur la mémoire d'Edouard Ier. Il a laissé un *poëme* latin sur la mort de Wallace, et avait aussi composé les mémoires de son héros, mais le temps a détruit cet ouvrage.

BLAIR (Robert), poète écoss., né en 1699, m. en 1746, montra du talent comme prédicat. Il avait des connaissances étendues dans l'histoire naturelle et dans la physique. On ne connaît de lui d'autre ouvrage qu'un poëme intitulé *le Tombeau*. Il avait fait des recherches et des expériences sur l'optique et beaucoup d'observations microscopiques.

BLAIR (Patrice), médecin écossais, membre de la société royale de Londres, a publié sur la botanique des ouvrages importans, insérés pour la plupart dans les *Transact. philos.* Mort en 1728.

BLAIR (Jacques), théologien écossais. Envoyé en qualité de missionnaire dans la Virginie, et nommé commissaire dans cette colonie, il y fonda un collége, le dirigea pendant 50 ans, et mourut en 1743. On a de lui: *Explication du divin sermon prononcé par notre Sauveur sur la montagne*.

BLAIR (Jean), ministre et professeur de théol. au collége de New-Jersey en Pensylvanie, m. en 1771, a publié quelques *Traités théologiques* et des *sermons*.

BLAIR (Jean), savant chronologiste écossais, mort en 1782, membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. Il fut chapelain de la princesse douairière de Galles et précepteur du duc d'York pour les mathématiques. On a de lui *des Tables chronologiques* et *des Leçons sur les canons de l'Ancien Testament*, pub. après sa mort.

BLAIR (Hugues), littérateur écossais, né en 1718, entra dans les ordres, et par le ton noble et mesuré de son éloquence, il opéra une révolution dans la manière des prédicateurs écossais qui, à cette époque, ne cherchaient à se distinguer que par un mélange de trivialité et de mysticisme. Il ouvrit en Ecosse le premier cours qu'on eût fait *sur les principes de la composition littéraire*. On a de lui : une *Dissertation critique sur les poèmes d'Ossian ;* des *Sermons*, traduits en français par M. Frossard, et par l'abbé de Tressan, 1807, 5 vol. in-8 ; un *Cours de littérature* qui a été réimprimé six fois, et traduit en plusieurs langues. La traduction française par M. Prévost, Genève, 1808, 4 vol. in-8, est estimée. Blair est mort en 1800.

BLAIR (Jean), juge assesseur de la cour suprême des Etats-Unis, m. dans la Virginie en 1800, fut membre de la convention générale qui détermina la constitution de l'Amérique.

BLAISE (St), fut, à ce que l'on croit, évêque de Sébaste, où il souffrit le martyre vers 316.

BLAISE (Pierre), dit Chevalier de St-Blaise, écrivain, géomètre et membre de l'académie des *Arcadi* de Rome, né à Remiremont en 1707, a donné *Œuvres de mathématiques*, 1740, in-12 ; *Nouveaux élémens d'algèbre et de géométrie*, 1743 ; in-4 ; *Traité de gnomonique*, 1744 ; *d'agriculture*, 1788, in-8, etc.

BLAKE (Robert), né dans le Sommerset en 1599, servit d'abord avec succès pour le *long parlement*, à la tête d'une compagnie de dragons qu'il avait levée contre le parti royaliste, fut ensuite chargé avec les colonels Deane et Popham du commandement de l'escadre armée contre la flotte roy., que les princes Rupert et Maurice dirigeaient sur Lisbonne. Blake fit des prises importantes et funestes au commerce portugais ; brûla presque tous les vaisseaux du prince Rupert à Carthagène et Malaga ; réduisit les îles de Scilly et de Guernesey ; résista ensuite en 1652, aux forces supérieures de Van-Tromp et Ruyter, dans la rade de Douvres et près des sables de Godwin, et en 1653 à Portland. Envoyé par Cromwell en 1654 dans la Méditerranée pour protéger le commerce angl., il força les états de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Malte, à demander la paix, et en imposa à toute l'Italie ; il bloqua ensuite Cadix et s'empara, avec l'amiral Montague, de deux flottes espagnoles chargées des trésors des Indes occidentales, et les conduisait triomphant en Angleterre, lorsqu'il mourut en arrivant à Plymouth en 1657. Cromwell lui fit faire des obsèques magnifiques.

BLAKE (James), prédicateur de Dorchester au Massachusetts, m. en 1711, à peine âgé de 21 ans. Ses *sermons* ont été publiés après sa mort.

BLAMONT (Franç. COLIN de), surintendant de la musique du roi, né en 1690, m. en 1760. On lui doit la musique de la célèbre cantate de *Circé* de J.-B. Rousseau ; des *Fêtes grecques et romaines*, 1723, opéra de Fuselier ; du *Caprice d'Erato*, 1730, ib. ; d'*Endymion*, 1731, pastorale de Fontenelle ; des *Amours du Printemps*, de Bonneval, 1739, etc.

BLAMPIN (Thomas), bénédictin de St-Maur, né en 1640 à Noyon, m. à St-Benoît-sur-Loire en 1710. C'est à lui qu'on doit la belle édition des *Œuvres de St Augustin.*

BLANC (....), mécanicien, mort en 1801, fut entrepreneur de la manufacture nationale d'armes à Roane, et confectionna le fusil *modèle* 1777 encore usité aujourd'hui.

BLANCARD (Nicolas), bibliographe et historien, né à Leyde en 1625, professa d'abord l'histoire à Steinfurt et Middelbourg, ensuite les langue et histoire grecque à Franeker, où il mourut en 1703. On lui doit une édition de *Quinte-Curce* avec des notes, Leyde, 1649 ; de *Florus*, ib. *et variorum*, Francfort, 1690 ; de l'*Hist. d'Alexandre*, et de la *Tactique d'Arrien*, Amsterdam, 1668, 1683, in-8 ; *Thomæ Magistri dictionum atticarum eclogæ*, 1757, etc.

BLANCARD (Etienne), fils du précédent, embrassa la médecine, fut reçu docteur à Franeker, puis alla pratiquer son art à Amsterdam. Il est aut. d'écrits qui, pour la plupart, ont eu de nombreuses éditions et ont été traduits en plusieurs langues ; entre autres : *Anatomie réformée*, en hollandais, 1686 ; en latin, 1695, in-8, avec 84 planches ; en allemand, Leipsig, 1691, in-4 ; en français, par Willis, Amsterdam, 1688 ; en anglais, Londres, 1690 ; *Lexicon medicum græco-lat.*, etc., Amst., 1679, in-8 ; Jéna, 1683 ; Leyde, 1690-1756 ; Francfort, 1705, in-8 ; avec la préface de Buchner, Hal. Magd., 1748, in-8 ; Louvain, 1754, 2 vol. in-8 ; en anglais, Londres, 1708, 1726, in-8. On a recueilli ses principaux ouvrages sous le titre d'*Opera medica, theoretica, practica et chirurgica*, Leyde, 1701, in-4.

BLANCAS (Jérôme de), historien espagnol du 16e S. Mort à Saragosse en 1590. Ses ouvr. les plus estimés sont : *Arragonensium rerum commentarii*, Saragosse, 1588, in-fol. ; une dissertation intit. : *Coronaciones de los reyes de Aragon*, etc., 1641, in-4 ; et un grand nombre d'autres savantes productions historiques.

BLANCAS (Franç. ou Jos.), missionnaire espagnol, né aux îles Philippines vers 1560, mort en 1614, a donné l'*Art d'apprendre la langue tagale*, et divers liv. de piété dans cette langue, à l'usage des Indiens convertis.

BLANCHA (Juan), était consul de Perpignan lorsqu'en 1474, pour la troisième fois, les Français mirent le siége devant cette ville. Son fils, dans une sortie, était tombé au pouvoir des assiégeans, qui crurent ébranler la constance du consul espagnol en le menaçant d'égorger le prisonnier sous ses yeux, si les portes de la place ne leur étaient ouvertes. Blancha répondit que sa religion, son roi et sa patrie lui étaient plus chers encore que son fils, et les Français accomplirent leur menace. Cette cruauté, loin d'abattre le courage de ce père malheureux, ne servit qu'à l'animer. Malgré l'autorisation du roi d'Aragon de rendre la place plutôt que de l'exposer aux dernières extrémités, il y tint encore huit mois. Cette défense l'immortalisa, et valut à Perpignan le titre de très-fidèle.

BLANCHARD (Jacques), peintre, surnommé le *Titien français*, né à Paris en 1600, mort dans cette ville en 1638, était excellent coloriste. Ses tableaux les plus estimés sont : *Saint André à genoux devant la croix ; la Descente du St-Esprit*, un des meilleurs de l'école française.

BLANCHARD (Franç.), avocat de Paris, m. en 1660, a publié : *Eloge des premiers présidens du parlement de Paris*, 1645 ; *des présidens à mortier*, 1647 ; *des maîtres des requêtes*, 1670.

BLANCHARD (Guillaume), fils du précédent, avocat comme lui, mort en 1724, a laissé un *Compilation chronologique des ordonnances des rois de France*, Paris, 1715, 2 vol. in-fol., édition défectueuse.

BLANCHARD (Elie), né en 1672, membre de

l'académie des inscriptions et belles-lettres, dans les mémoires de laquelle se trouvent quelques *dissertations* de lui. Il avait été élève de Dacier, et mourut en 1753.

BLANCHARD (Charles-Antoine), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Réthel en 1737, mort à Caen en 1797, a laissé en MS. une *Histoire de l'abbaye de Saint-Etienne* de Caen, qui renferme des matériaux précieux sur l'origine et les mœurs des peuples de l'Armorique.

BLANCHARD (J.-B.), jésuite français, né en 17[illegible], m. en 1797, a laissé : *le Temple des Muses*, ou *Recueil des meilleurs fables des fabulistes français ; l'Ecole des mœurs*, Lyon, 3 vol. in-12, réimpr. en 6 vol. in-12.

BLANCHARD (Nicolas), aéronaute français, s'est fait un nom par ses expériences aérostatiques. Une des plus remarquables est celle qu'il fit le 7 janvier 1785, en traversant la mer avec le docteur Geffries, de Douvres à Calais. Ses observations et ses remarques importantes ont beaucoup perfectionné la science de l'aérostat, et l'invention des parachutes lui appartient entièrement. Mort au commencement du 19e S. — Madame Blanchard, son épouse, a, dans cette carrière difficile, montré la même intrépidité. Mais après avoir complètement réussi dans toutes ses nombreuses expériences, toujours de plus en plus périlleuses, elle périt malheureusement victime de la dernière qu'elle fit à Tivoli, en juillet 1819, emportant le regret et l'estime générale.

BLANCHE DE CASTILLE, reine de France, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, femme de Louis VIII, et mère du roi saint Louis. Elle fut régente du royaume en 1226, pendant la minorité de son fils et l'expédition de ce monarque dans la Terre-Sainte et en Afrique. Secondée par le cardinal Romain qu'elle investit de sa confiance, elle sut triompher des ligues formées contre elle et contre l'état. Retirée à Melun, vers la fin de sa carrière, elle y mourut en 1252, à l'âge de 65 ans.

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, épouse de Henri Ier, roi de Navarre, en 1270, se remaria à Edmond, comte de Lancastre, et mourut en l'an 1300.

BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, épousa le roi Pierre, dit le Cruel, en 1353, à l'âge de 15 ans. Ce mariage ne fut pas heureux. Pierre, amoureux d'une dame castillane, traita Jeanne avec mépris, et s'en sépara le troisième jour après sa première entrevue ; il la fit enfermer ensuite à Médina-Sidonia, où elle mourut empoisonnée en 1361.

BLANCHE, reine de Navarre, hérita de ce royaume après la mort de Charles III, son père. Mariée en secondes noces à Jean d'Aragon, fils du roi Ferdinand Ier, elle associa son époux à la couronne. A sa mort, qui arriva en 1441, elle laissa le trône à don Carlos son fils, ce qui occasiona de grands démêlés entre ce prince et Jean d'Aragon, son père. V. Jean II, roi d'Aragon et de Navarre.

BLANCHE DE NAVARRE, fille aînée de la précédente et de Jean d'Aragon, épousa en 1440, don Henri, depuis roi de Castille, dont elle n'eut point d'enfans. Cette stérilité, dont la cause était imputable au mari, fut le prétexte du renvoi de Blanche à la cour de son père, où elle devint victime des persécutions de sa belle-mère, Jeanne Henriques. Héritière de la Navarre, après la mort de son frère don Carlos, elle fut arrêtée et livrée à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui la fit empoisonner, dans le château d'Orthez, en 1464.

BLANCHE, comtesse de la Marche, morte vers l'an 1340, avait épousé Charles le Bel, alors 2e fils de France et comte de la Marche. Ses désordres la firent d'abord renfermer au château Gaillard, près des Andelys, en Normandie. Elle fut répudiée par son mari, sous prétexte de parenté, et ne sortit de prison que pour prendre le voile à l'abbaye de Maubuisson, où elle finit ses jours dans la pénitence.

BLANCHELANDE (Phil.-Franç. ROUXEL de), maréchal-de-camp, né en 1735, était gouverneur de l'île Saint-Domingue, à l'époque de la révolution, en 1789. Après avoir fait de vains efforts pour maintenir la paix et le bon ordre dans cette colonie, il fut destitué, renvoyé en France, incarcéré, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 11 avril 1793. Son fils, arrêté comme complice des prétendus délits de son père, dont il avait été l'aide-de-camp, subit le même sort le 20 juillet 1794, à l'âge de 20 ans.

BLANCHEROSE (Claude), médecin du 15e S., né en Franche-Comté, est auteur d'un ouvrage singulier intitulé *Salutifère et utile conseil, avec un regime bien bref pour pourvoir aux maladies ayant cours en l'an* 1531, Lyon, in-12.

BLANCHET (Pierre), né à Poitiers en 1452, suivit d'abord le barreau, puis embrassa l'état ecclésiastique à 40 ans. Il se délassait de ses devoirs avec la poésie, et est auteur de la farce de *Pathelin*, 1490, in-4, gothique, rajeunie par Brueys en 1715, et restée au théâtre ; trad. lat. par Reuchlin, Paris, 1512, in-12.

BLANCHET (Thomas), peintre, né à Paris en 1617, membre de l'académie de peinture, se fixa à Lyon à son retour d'Italie, et y fit un grand nombre de tableaux d'histoire, de plafonds, etc., ainsi que des portraits. Il possédait assez bien le dessin, l'expression et le coloris, mais surtout la perspective. Mort à Lyon en 1689.

BLANCHET (Jean), médec. et littérat., né à Tournon en 1724, m. en 1778, aut. de l'*Art philosophique du chant*, Paris, 1750, in-12 ; *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs ; Logique de l'esprit et du cœur*, ib., 1760, in-12.

BLANCHET (l'abbé Franç.), né en 1707, parcourut d'abord avec honneur la carrière de l'éducation et fit d'excellens élèves ; il fut ensuite nommé interprète et censeur à la bibliothèque du roi, et garde de son cabinet à Versailles ; mais il quitta toutes ces places pour s'ensevelir dans sa retraite de Saint-Germain-en-Laye, où il mourut en 1784. On a de lui : *Variétés morales et amusantes*, 1784, 2 vol. in-12 ; *Apologues et contes orientaux*, 1785 ; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12 ; quelques *poésies* qui n'ont pas été imprimées. Il possédait à un degré supérieur l'art de raconter avec grâce et de donner du prix aux moindres bagatelles.

BLANCHETTI (Jeanne), savante italienne, née à Bologne dans le 16e S., parlait latin, allemand et bohémien, et composa divers ouvrages cités par Léandre Alberti qui a écrit son éloge.

BLANCHON (Joachim), né en 1553, poète dont on a un recueil dédié à Henri II, roi de France, int. : *Premières œuvres poétiques*, Paris, 1583, in-8.

BLANCKHOF (Ant.), bon peintre de marine, né à Alkmaër en 1628, dont les tableaux, peu connus en France, sont très-estimés en Hollande. Mort en 1670.

BLAND (Elisabeth), savante Anglaise, née à Londres en 1660, était très-versée dans la langue hébraïque. La société royale a conservé quelques-uns de ses écrits.

BLAND (Richard-Thomas), écriv. polit. de la Virginie au 18e S., a publ. : *Essai sur les droits des colonies*, 1780, en réponse aux *Règlemens sur les colonies et considérations sur les taxes auxquelles elles sont imposées*.

BLAND (Théodore), homme d'état et médecin,

né en Amérique au 18e S., prit une part active dans la révolution des colonies anglaises, parvint au rang de colonel, et se signala par des actions brillantes, fut membre de congrès des Etats-Unis en 1780, et ensuite de la législature de Virginie. M. à New-York en 1790, âgé de 89 ans.

BLANDINE (Ste), souffrit le martyre à Lyon dans le 4e siècle.

BLANDINIÈRE (J.-P. COTELLE DE LA), curé de Soulaines en Anjou, de l'acad. d'Angers, mort en 1793, aut. des *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Angers*, publ. par Babin, 1785, 18 vol. in-12, et de *Discours* académiques, 1749.

BLANDRATA (GEORGES), né dans le marquisat de Saluces au 16e S., méd. de Jean Sigismond et d'Etienne Battory, roi de Pologne, abandonna de bonne heure la religion catholique, et embrassa successivement le luthéranisme, le calvinisme, le socinianisme, l'arianisme, etc. Sa manie de dogmatiser l'exposa plus d'une fois à perdre la vie dans les prisons de l'inquisition; son avarice causa enfin sa perte: un neveu qu'il avait menacé de déshériter l'étrangla à la suite d'une rixe, vers 1590.

BLANENSTEIN, dit GERUNG (NICOLAS), chapelain du chapitre de Bâle vers 1460, est aut. d'une *Chronique abrégée des écrivains de Bâle*, et de 3 vol. sur la *Guerre des Suisses contre Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne*, restés MSs.

BLANES (HENRI-BARTHÉL. de), mestre de camp de cavalerie, m. en 1754, dont on a: *Nemir et Melhoe*, roman oriental, Paris, 1755.

BLANKENBURG (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC de), littérateur allemand, né en 1744, et m. à Leipsig en 1796, servit d'abord comme lieutenant dans l'armée prussienne pendant la guerre de 7 ans. Sa mauvaise santé lui fit solliciter sa retraite, qu'il obtint après 21 ans de service. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages angl.; celle du 4e vol. de *la Monarchie prussienne*, par Mirabeau; un *Essai sur le roman*, Leipsig et Liegnitz, 1774, in-8; un *Supplément* à la théorie universelle des beaux-arts, Leipsig, 1792-94, 4 vol. in-8; et un *Essai sur la langue et la littérature allemande*, inséré dans *le Magasin d'Adelung*.

BLANQUET (ANTOINE-AMABLE), physicien et agronome, subdélégué de l'intendant de Bourgogne, né en 1734, m. en 1803, est aut. de div. ouv., de 3 poëmes latins sur l'économie rurale: *Oporotheca seu pomarium Mimatense; Ludicra stirpium genesis; Psyche, seu hortorum origo.*

BLARU (PIERRE de), né en 1437, chanoine de St-Diez en Lorraine où il m. en 1505, est aut. d'un poëme lat. sur le siége de Nanci, par Charles-le-Téméraire, 1518, in-fol., trad. en vers franç. par Nic.-C. Romain.

BLASCO-NUNEZ-VELA, navigateur espagnol, découvrit le premier l'isthme de Panama, qui réunit les deux Amériques, et forma des établissemens vers le commencement du 16e S. Accusé à la cour d'Aragon d'avoir voulu usurper la souveraineté des terres qu'il avait conquises, il eut la tête tranchée. C'est sa découverte qui fraya le chemin du Pérou à François Pizarre et à Diégo d'Almagro en 1525.

BLASI, avocat de Palerme, fut condamné à mort en 1795 comme chef d'un complot contre le roi et le gouvernement napolitain.

BLASIUS ou BLAES (GÉRARD), médecin, né en Flandre vers le commencement du 17e S., m. en 1682, fut professeur de médecine à Amsterdam, et a laissé sur son art beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont: *Anatome medullæ spinalis*, Amsterdam, 1666, in-12; *Anatome contracta*, ib., 1666; *Observata anatom.*, etc., Leyde, 1674, in-8; *Zootomiæ pars prima*, ib., 1676, in-12; *Medicina generalis*, ib., 1661, in-12; un *Traité* en flamand sur le moyen de guérir la peste, ibid., 1663, in-12; *Institut. medic. compendium*, 1667, in-12, etc.

BLASIUS (ABRAHAM), fils du précédent, né à Amsterdam vers 1660, fut également médecin et traduisit du flamand en latin les *Observations médico-chirurgicales* de Job van Meeckren, publ. à Amsterdam en 1682, in-8.

BLASSET (NICOLAS), sculpteur et architecte du roi, né à Amiens au 17e S., dont on cite comme chef-d'œuvre l'*Enfant pleureur*.

BLASTARES (MATTHIEU), moine grec de l'ordre de St-Basile au 14e S., auteur d'un recueil de *Constitutions ecclés.*, qui peut servir à faire connaître la discipline de son temps. La bibliothèque royale possède trois de ses manuscrits.

BLASTIUS, hérétique du 2e S., professa les opinions des gnostiques; sa doctrine avait pour objet le rétablissement du judaïsme.

BLAU (FÉLIX-ANT.), professeur de théologie et ensuite juge criminel à Mayence, né en 1751, m. en 1798, a donné en allem.: *Histoire critique de l'infaillibilité ecclésiastique*, Francfort-sur-le-Mein, 1791, in-8; *Critique des ordonnances rendues en France sur la religion*, depuis la révolution, Strasbourg, 1797, etc.

BLAURER (AMBROISE), théologien et sectateur de Luther, né en 1492, prêcha sa doctrine à Constance, sa patrie, à Ulm, et au duché de Wirtemberg. Mort en 1567. Il est aut. d'ouvrages de piété peu lus par les luthériens.

BLAVET (MICHEL), né en 1700, music. ordin. du roi Louis XV et surintend. de la musique du prince de Carignan, excellait sur la flûte. Il préféra sa patrie aux offres brillantes de Frédéric, qui l'aimait beaucoup. M. en 1768. On estime sa musique des opéras de *la Fête de Cythère* et du *Jaloux corrigé*, de Collé; des *Jeux olympiques*, ballet du comte de Senneterre, etc.

BLAVET (l'abbé J.-LOUIS), fils du précédent, bibliothécaire du prince de Conti, censeur royal, et écrivain économiste, né en 1719, a donné: *Essai sur l'agriculture moderne; Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne*, traduction de l'anglais de J. Dalrymple, Genève, 1782; *Recherches sur la nature et la cause de la richesse des nations*, trad. de l'angl. de Smith, Paris, 1800, 4 vol. in-8, oubliée depuis celle de M. Garnier.

BLAYNEY (BENJAMIN), théologien du 18e S., né à Oxford, fut professeur d'hébreu et ministre de Polshot dans le Wiltshire, où il m. en 1801. Le docteur Blayney fut un excellent critique, et publia plusieurs *Sermons*, une *Dissertation* sur les soixante-deux semaines de Daniel, et une édition estimée de la Bible d'Oxford.

BLEAMIRE (WILLIAM), écrivain angl., m. à Londres en 1805, a donné: *Remarks on the poor laws and the maintenance of the poor*, 1800.

BLEDDIN, barde anglais du 13e S., dont on trouve beaucoup de pièces dans l'*Archeologie welche*.

BLEEKER (ANNE-ELISA), née à New-York en 1752, dont les écrits ont été impr. en 1793 sous le titre d'*Œuvres posthumes*. La guerre du Canada, qui ravagea ses possessions en 1777, fut cause de sa mort, arrivée en 1783.

BLEEK (PIERRE van), peintre hollandais, m. à Londres en 1764. On cite comme ses meilleurs portraits ceux de Johnson et de Griffin, acteurs célèbres.

BLEFKEN (DITHMAR), voyageur et historien danois du 16e S., aut. de *Islandia, sive populorum et mirabilium quæ in eâ insulâ reperiuntur descriptio*, Leyde, 1607, in-8, trad. allemande, Leipsig, 1613, devenue rare.

BLEGNY (NICOLAS de), chirurgien français et

empirique, né à Paris dans le 17e S., éditeur d'un journal imprimé à Amsterdam et intitulé : *le Mercure savant*, eut l'adresse, par quelques obscures compilations et ses intrigues, d'en imposer assez long-temps à la cour, et se fit nommer médecin du roi. Il fut enfin démasqué et relégué au château d'Angers, où il resta huit ans. Mort à Avignon en 1722. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, quoique souvent réimprimés; le plus connu est : *L'art de guérir les maladies vénériennes*, qui a eu 5 édit., dont la première édit. est de Paris, 1673, in-12, et la dernière d'Amsterdam, 1693, in-12.

BLEISWICK (Pierre van), grand pensionnaire de Hollande jusqu'en 1787, né en 1724, m. à La Haye en 1790, est aut. d'un ouvrage intitulé *de Aggeribus*, Leyde, 1745, in-4; trad. hollandais, ibid., 1778.

BLEKER, peintre et graveur flamand né en 1608. On estime de lui un *Christ* avec la Vierge, St Jean et les saintes femmes, d'après Corneille Poelembourg.

BLEKERS (N.), peintre, né à Harlem, vers 1635; son meilleur ouvrage est *le Triomphe de Vénus*, dédié au prince d'Orange.

BLENDE (Barthél. de), né à Bruges en 1675, fit ses études chez les jésuites de Malines, se distingua par son intrépidité et par son zèle dans les missions du Paraguay, dont il devint enfin la victime, ayant été massacré par les Layaguas en 1715.

BLES (Henri de), peintre paysagiste flamand né en 1480, avait une imagination bizarre, et plaçait presque toujours une chouette dans ses tableaux, ce qui les fait distinguer en Italie, où ils sont recherchés.

BLÉSUS (Junius), oncle de Séjan, et lieuten. de Germanicus en Pannonie, quand la sédition de Percennius éclata. Il fut envoyé quelques années après comme proconsul en Afrique, où il défit Tacfarinas, obtint à Rome le triomphe par le crédit de Séjan, mais fut enveloppé dans la disgrâce de ce favori.

BLETTERIE (J.-P.-René de la), oratorien, écriv. judicieux et élégant, né à Rennes en 1696, fut prof. d'éloquence au collége royal, et membre de l'académie des belles-lettres. Ses ouvr., qui sont ceux d'un homme de bien et d'un esprit droit, ont toujours été justement estimés : son *Histoire de Julien l'Apostat*, Paris, 1735-46, in-12, et celle de *l'empereur Jovien*, sont des modèles d'impartialité, de précision, d'élégance et de jugement. Sa traduct. de *quelques ouvrages de Tacite*, Paris, 1755, 2 vol. in-12, avec une *Vie* de ce grand historien, est aussi élégante que fidèle. On estime moins sa traduction des six premiers liv. des *Annales de Tacite*, Paris, 1768, 3 vol. in-12. On a encore de lui quelques *Dissertat.* très-estimées dans les mémoires de l'académie des belles-lettres. L'abbé de la Bletterie mourut en 1772.

BLEULAND, méd. hollandais du 18e S., a donné un traité : *De sanâ et morbosâ œsophagis structurâ*, Leyde, 1787, in-4, et *Difficulté du passage des alimens dans le duodenum*, 1787, in-4. Mort à la fleur de l'âge.

BLEVILLE (J.-B.-Thomas), né à Abbeville en 1692, m. en 1783, est aut. d'un *Traité des changes*, 1754, in-8 : *Traité du toisé*, 1758, in-12; *le Banquier* ou *Négociant universel*, 1760. Ces ouvrages sont estimés.

BLIN de SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), né à Paris le 15 février 1733. Ayant perdu toute sa fortune à peine à l'entrée de sa carrière littéraire, les charmes de l'étude le consolèrent des rigueurs du sort; il s'avança par son seul mérite et fut successivement censeur royal, correspondant de le grande duchesse de Russie, garde des archives, secrétaire et historiographe, décoré des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, enfin conservateur de la bibliothèque de l'arsenal; il mourut dans cette dernière place, le 28 septembre 1807. On doit à ce littérateur plein de goût et d'esprit : *la Mort de l'amiral Byng*, poème, Londres, 1752, in-8; *Sapho à Phaon*, 1759, in-12; 1760, in-8; *Lettres de Gabrielle d'Estrées à Henri IV*, 1761, in-8; *Jean Calas à sa femme et à ses enfans*, héroïdes, Toulouse, 1765, in-8; *Epître à Racine*, 1771, in-8; *Lettre de la duchesse de la Vallière à Louis XIV*, précédée d'un *abrégé de sa vie*, Londres et Paris, 1773, in-8; *Requête des filles de Salency à la reine*, 1774, in-12; *Eloge historique de Ph. Thiebault*, patriarche évêque de Bourges, 1788, in-8; *Hist. de Russie depuis l'an 802 jusqu'au regne de Paul Ier*, représenté par figures gravées par David, 1798, 2 vol. in-4; *Joachim* ou *le triomphe de la pieté filiale*, drame en 3 actes et en vers, suivi d'un *choix de poésies fugitives*, 1775, in-8. Il a fait jouer au théâtre français en 1773 *Orphanis*, tragédie en cinq actes qui obtint le plus grand succès : cet ouvrage est sagement conduit, écrit avec peu d'élévation, mais avec une correction rare; les caractères sont très-bien tracés, et il offre deux situations du plus haut intérêt. Ses héroïdes, ses épîtres, ses poésies fugitives, impr. pour la dern. fois et réunies en 1 vol., Paris, 1774, se distinguent par une manière pure, un naturel exquis, et une sensibilité vraie; mais elles ne sont pas exemptes de langueur, de monotonie; presque toujours le ton en est faible. Blin de Sainmore a, dit-on, laissé en portefeuille : *Isimberge*, ou *le divorce de Philippe-Auguste*, tragédie en 5 actes, reçue à la comédie française en 1786; *Œdipe roi*, tragédie de Sophocle traduite en vers français; *Traité* sur la poésie ancienne et moderne.

BLIOUL (Jean du), cordelier et théologien de Besançon au 16e S., aut. d'un *Voyage à Jérusalem*, et *Pèlerinage des saints lieux*, Cologne, 1600, in-8; on lui attribue aussi un *Tr. de libero arbitrio*, non-imprimé.

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, fut massacrée ainsi que son époux et l'aîné de ses fils par un parti de mécontens, à la tête desquels se trouvait Bodillon, seigneur qui, par les ordres du roi, avait été battu de verges pour lui avoir adressé des remontrances.

BLIZON (Thibaut de), troubadour du 13e S., dont on trouve trois pièces dans les MSs. de la bibliothèque du roi. Il ne faut pas le confondre avec Thiébaut de Blizon, autre troubadour attaché à la cour de Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre.

BLOCH (Marc-Eliézer), naturaliste, né à Anspach en 1723, se livra à l'étude de l'anatomie et de toutes les branches de l'histoire naturelle, exerça la médecine à Berlin et fut membre de la société des *Curieux de la nature*. On a de lui une *Histoire naturelle générale et particulière des poissons* avec 432 planches, trad en franç. par M. Lavaux, Berlin, 1785-88, 12 vol. in-fol. avec 216 planches : c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre. Un *Traité* sur la génération des vers des intestins, et sur les moyens de les détruire, lui valut un prix proposé par la société royale de Danemarck. Il a fait aussi un *Traité* sur les eaux médicales de Pyrmont. Mort en 1799.

BLOCH (George-Castaneus), évêque de Ripen, en Danemarck, né en 1717, cultiva la botanique sous les rapports de la littérature sacrée et de l'érudition. Il a fait une *Dissertation latine* sur le palmier-dattier de la Palestine et de l'Idumée, dont il est souvent parlé dans la Bible, Copenhague, 1767, in-8. Mort en 1773.

BLOCH (Jean-Erasme), jardinier danois connu par un *traité latin* sur la culture des jardins en Danemarck, 1647, in-4.

BLOCHWITZ (Martin), médecin allemand du

17e S., aut. de *Anatomia Sambuci*, etc., Leipsig, 1631; Londres, 1650, in-12 : c'est la même édit.

BLOCK (Jacq.-Reugers), peintre, né à Gouda, vers 1580, savant dans la partie de l'architecture et de la perspective; était directeur des fortifications du roi de Pologne et de l'archiduc Léopold.

BLOCK (Benjamin), peintre, né à Lubeck en 1631, voyagea en Hongrie, en Saxe, en Italie, et y fut recherché pour son talent dans le portrait. Il fit entre autres celui du P. Kircher, des ducs et duchesses de Saxe. De retour dans sa patrie, il y épousa Anne Catherine Fischer, qui peignait habilement les fleurs.

BLOCK (Joanne-Koerten), née à Amsterdam en 1650 et morte en 1715, s'est fait un nom par le fini et la délicatesse de ses découpures, d'un dessin très-correct, exécutait les paysages, les marines, les animaux, les fleurs, etc., et même des portraits ressemblans, entre autres celui de Léopold Ier et autres princes de son temps.

BLOCK (Magnus-Gabriel de), secrétaire du grand-duc de Toscane, et sav. médecin, né en 1669 à Stockholm, où il m. en 1722, a laissé : *Traité des phénomènes de la rivière de Motala et du lac Veter*, Stockholm, 1708; *Observ. sur les prédictions des astrologues et des enthousiastes*, Linkoping, 1708.

BLOEMAERT (Abraham), peintre flamand né en 1564, se perfectionna à Paris et à Amsterdam, et se retira à Utrecht, où il peignit les sujets historiques et le paysage. Le musée royal possède de lui *les Noces de Thétis et de Pelée*. Mort en 1647, laissant quatre fils, habiles artistes.

BLOEMAERT (Henri et Adrien), fils du précédent, se distinguèrent par leur talent dans la peinture, et travaillèrent pour les bénédictins de Saltsbourg.

BLOEMAERT (Corneille), leur frère, fit faire un grand pas à l'art de la gravure, et se fit surtout remarquer par le moelleux de son burin et la savante dégradation des ombres. Il est le chef de l'école des Natalis, des Rousselet, etc. M. à Rome en 1680. Ses meilleurs morceaux sont : *une Ste-Famille*, d'après A. Carrache; *une Adoration des Bergers*, d'après Crotone; *Méléagre*, d'après Rubens, etc.

BLOEMAERT (Frédéric), frère aîné des préc., a gravé plusieurs fig. et paysages d'après son père.

BLOEMEN (J.-Franç. van), peintre, né à Anvers en 1656, se fixa en Italie, et peignit les sites admirables de la campagne de Rome. Ses tableaux furent très-recherchés des Anglais, surtout pour la savante dégradation des plans. M. en 1740, à Rome, où il était membre de l'académie de peinture.

BLOEMEN (Pierre), frère du précéd., cultiva la peinture avec succès en Italie, fut reçu dans la même académie, et mourut directeur de celle d'Anvers, sa patrie, en 1699.

BLOEMEN (Norbert van), passa comme ses frères en Italie, où il fut également agrégé à l'académie de Rome, et revint à Amsterdam où il mourut. Ses tableaux sont des *portraits* et des *conversations galantes*.

BLOMBERG (Barbe), d'une famille distinguée de Nuremberg, maîtresse de Charles-Quint, passa pour avoir donné le jour à don Juan, qui la regardait en effet comme sa mère; mais il est certain qu'elle ne fit que se prêter aux désirs de Charles-Quint et d'une grande princesse, véritable mère de don Juan.

BLOND (Jehan le), est auteur d'un recueil de poésies qu'il opposa à celles de Marot; mais la postérité a mis une grande différence entre ces deux poètes.

BLOND (Jacq.-Christ. Le), peintre en miniature, né en 1670. On le croit inventeur de la manière de graver en couleur. Mort en 1741.

BLOND (J.-B.-Alexandre Le), architecte français, né en 1679, est aut. des *Dessins de la théorie et pratique du jardinage* de d'Argenville. Il mourut en 1719, architecte du czar Pierre-le-Grand.

BLOND (Guill. Le), né en 1704, maître de mathématiq. des enfans de France en 1751. Il a comp. l'*Arithmétique et la géométrie de l'officier; Elémens de la guerre des sièges, des fortifications, l'attaque et la défense des places*, et plusieurs autres ouvrages de stratégie. Mort en 1781.

BLOND (Gaspard-Michel Le), né en 1738, bibliothéc. du collége Mazarin, membre de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, de la commission des monumens, instituée par l'assemb. constituante, et du corps législatif. Il fut chargé du dépouillement des diverses bibliothèques supprimées, et enrichit la bibliothèque Mazarine de plus de 30,000 vol. On a de lui des *Observations sur les médailles du cabinet de Pellerin*, in-4; la *Description des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 2 vol. in-fol., et plusieurs *Mémoires*. Mort en 1809.

BLONDEAU (Claude), avocat, né à Paris au commencement du 17e S., commença en 1672, avec Guéret, le *Journal du Palais*, qui va jusqu'en 1700; après la mort de son confrère, il composa seul les tomes 11 et 12 de l'édition in-4. En 1689, il publia sous le titre de *Biblioth. canonique*, une nouvelle édition de *la somme bénéficiaire* de Laurent Bouchel, enrichie de notes, d'arrêts et de réglemens, Paris, 2 vol. in-folio. Il mourut au commencement du 18e siècle.

BLONDEAU (Charles), avocat au Mans, m. en 1680. On a de lui : *Portraits des hommes illustres de la province du Maine*, le Mans, 1666, in-4.

BLONDEAU (Claude), chanoine de Besançon au 17e S., est aut. du *Triomphe de la charité*, etc., Besançon, 1664, in-12.

BLONDEAU (Jacques), né à Langres en 1649, a gravé au burin une partie des peintures de P. de Cortone dans le palais Pitti à Florence, et plusieurs autres sujets d'après différens maîtres.

BLONDEAU DE CHARNAGE (Cl.-Franç.), écrivain fécond, né en 1710, mort à Paris en 1776, auteur de diverses brochures sur la littérat., l'hist. et la noblesse française, réunies en 2 vol. in-12, sous le titre : *d'Œuvres du chevalier Blondeau*, Avignon, 1745.

BLONDEL DE NEESLES, ou BLONDIUS, troubadour du 12e S., attaché au service de Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et son confident, découvrit, selon la chronique anglaise, la prison où Léopold Ier, duc d'Autriche, avait renfermé ce prince, en chantant une romance qu'il avait composée avec lui, situation dont Grétry a tiré un si grand parti. La bibliothèque royale possède les manuscrits de ce loyal serviteur.

BLONDEL (David), ministre protestant né à Châlons-sur-Marne en 1591. Appelé en 1650 à Amsterdam pour succéder à Vossius dans la chaire d'histoire, l'air de cette ville lui fit perdre la vue; il y mourut en 1655. Ses nombreux ouvrages annoncent une vaste érudition; il suffira de citer : *De formulæ regnante Christo in monumentis usu*, Amsterdam, 1646, in-4; c'est un traité curieux sur la puissance des rois; *Amandi Flaviani commonitorium adversùs Innocentii X bullam in tractatum Monasteriensem*. Eleutheropolis (Amsterd.), 1651, in-4. C'est un ouvrage assez rare en faveur de la liberté de conscience.

BLONDEL (Moïse), frère du précéd., ministre comme lui, a laissé : *Jérusalem au secours de Genève*, Sedan, 1624.

BLONDEL (Pierre-Marin), médecin né à Calais, pratiquait à Londres dans le 16e S. On a

de lui un commentaire sur Hippocrate, intitulé : *Divi Hippocratis Coi prognostic. lat. Ecphrasis*, Paris, 1575, in-4. Mort vers 1584.

BLONDEL (Jacques), chirurgien de Lille du 16e S., auquel on doit la traduction du traité *De chirurgiâ militari* de Nicolas Godin, Anvers, 1558, in-8.

BLONDEL (François), médecin, né à Liége en 1613, fut premier médecin de l'électeur de Trèves, et m. en 1682. On a de lui : *Lettres sur les eaux minérales d'Aix et de Borset*, Bruxelles, 1662, in-12; et une traduction du même ouvrage en latin, Aix, 1671, in-4.

BLONDEL (François), architecte français, né en 1617, fut l'un des hommes qui contribuèrent le plus à la gloire de l'architecture française. Envoyé extraordinaire du roi de France à Constantinople, cette mission lui valut le titre de conseiller d'état, et il fut choisi pour enseigner au dauphin, fils de Louis XIV, les belles-lettres et les mathématiques; il fut aussi professeur au collége royal et membre de l'académie des sciences. On lui doit *l'arc triomphal de la porte Saint-Denis*. Il rédigea, sous le titre du *Cours d'architecture*, les leçons qu'il donnait à cette académie, dont il fut directeur. On a encore de lui : *Comparaison de Pindare et d'Horace*; *l'Histoire du calendrier romain*, *des Notes sur l'architecture de Savot*; *un Cours de mathématiques pour le dauphin*; *l'Art de jeter les bombes*; *Nouvelle manière de fortifier les places*; *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture*. Louis XIV, pour le récompenser de ces deux derniers ouvrages, le nomma maréchal-de-camp. Mort en 1686.

BLONDEL (François) né à Paris, et m. en 1682, fut docteur en médecine de la faculté de cette ville, dont il devint doyen en 1658; c'est à lui qu'on doit l'édition des trois derniers volumes des *Commentaires* de Chartier sur Hippocrate; et *Epistola de curâ carcinomatis, absque ferro et igne*, Paris, 1666, in-4.

BLONDEL (Jacques de), baron de Creinchy, m. au 17e S., n'est connu que par des vers en l'honneur de J. Loys, qui se trouvent dans le recueil des *œuvres poétiques* de ce dernier, imprimés en 1612.

BLONDEL (Jacques-Auguste), médecin anglais, né de parens français, qui s'établirent en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il fut membre du collége des médecins de Londres, et en 1727, quand l'affaire de Marie Toftz fit un si grand bruit, il publia un livre intitulé : *La force de l'imagination d'une femme enceinte*, traduite en français, Leyde, 1737, in-8. La réponse de Daniel Turner lui fournit l'occasion d'en faire paraître un autre intitulé : *Influence de l'imagination d'une mère sur le fœtus*. Turner répliqua l'année suivante, et la controverse finit là.

BLONDEL (Pierre-Jacques), proche parent du précédent, m. en 1730, a publié *Relation des séances de l'académie des belles-lettres et des sciences*, insérée dans les mémoires de Trévoux, 1702 à 1710. On a encore de lui les *Vérités de la religion enseignées par principes*, Paris, 1705, in-12.

BLONDEL (Laurent), savant biographe et érudit, né en 1671, mort à Evreux en 1740, auteur des *Vies des saints*, Paris, 1722, in-fol.

BLONDEL (N......), médecin de Pithiviers et intendant des eaux minérales de Segrais en Beauce, m. en 1759, a donné : *Dissertation sur la nature des eaux minérales de son département*, 1749, in-12; *sur la maladie épidémique des bestiaux*, 1748, in-12.

BLONDEL (Jacques-François), neveu du précédent, né en 1705, ouvrit à Paris une école publique d'architecture, fut reçu à l'académie et nommé professeur. Il a fait les articles de l'Encyclopédie qui traitent de l'architecture. On a encore de lui. *l'Architecture française*; *un Cours d'architecture civile*, avec des planches dont plusieurs furent gravées par lui-même; *l'Architecture moderne*; *De la distribution des maisons de plaisance*. Il fit élever à Metz le portail de la cathédrale, le palais épiscopal, les casernes, l'hôtel-de-ville, et donna des plans généraux pour Strasbourg. Il mourut en 1774.

BLONDEL (Jean), né à Reims, fut reçu avocat à Paris en 1760, se fit connaître par ses plaidoyers dans les procès du maréchal de Richelieu et de mademoiselle d'Oliva, lors de l'affaire du collier, devint secrétaire du sceau en 1787, et fut fait président de la cour d'appel sous l'empire. Mort en 1810. Il eut part à la rédaction du Code criminel.

BLONDIN (Pierre), botaniste et de l'académie des sciences, né en 1682, mort à Paris en 1713, fut élève et suppléant de Tournefort dans sa place de démonstrateur au jardin royal, y rassembla de nouvelles plantes, et composa des herbiers très-amples et très-exacts, et des matériaux pour un nouveau système de plantes, qui n'ont pas été réunis.

BLONDUS (Flavius), ou BIONDO, secrétaire d'Eugène IV, et de quelques-uns de ses successeurs, m. à Rome en 1463. On a de lui : *Italia illustrata*, Rome, 1474, in-fol.; *Hist. rom. ab inclin. imperii ad annum* 1440, Venise, 1488, et Bâle, 1531; cette dernière édition contient aussi ses dissert. *de Româ triumphante, et Româ instauratâ*, etc.

BLONDUS (Michel-Ange), ou BIONDO, médecin italien, parent du précédent, a publié : *De ventis et navigatione*; *Eloge de la patience*; *Traité sur la peinture*, Venise, 1546. Ses *oeuvres médicales* furent recueillies à Rome, 1564.

BLONDY, habile danseur et compositeur de ballets, fit long-temps les délices du public de l'Opéra de Paris, et mourut en 1747.

BLOOD (Thomas), homme entreprenant et audacieux, colonel licencié de l'armée de Cromwell, n'ayant pu s'emparer du château de Dublin à cause de la vigilance du duc d'Ormond, parvint à se saisir de sa personne dans l'intention de le pendre à Tyburn; mais le duc fut délivré par ses domestiques. Il essaya ensuite d'enlever de la tour de Londres la couronne et les attributs royaux; mais ayant échoué, il fut arrêté et conduit à Charles II, à qui son assurance et ses menaces en imposèrent tellement que non-seulement ce prince le fit mettre en liberté, mais lui accorda une pension de 500 liv. sterling. Il mourut en 1680.

BLOSIUS, ou DE BLOIS (François-Louis), d'une maison alliée à plusieurs souverains, né en 1506, se fit bénédictin de Liesses en Hainaut. Il en devint abbé en 1530, et refusa l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournai. Il introduisit la réforme dans son monastère, lui donna des règles approuvées par Paul III en 1545, et y mourut saintement en 1563. Son meilleur ouvrage est *Speculum religiosorum*, où il déplore le relâchement des religieux. Le P. de la Nauze, jésuite, en a donné une bonne traduction française, intitulée le *Directeur des âmes religieuses*, Paris, 1726. On en doit une nouvelle à M. de la Mennais, Paris, 1809, in-18, et dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*.

BLOT (N....), baron de Chauvigny, gentilh. de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, poète et chansonnier agréable, surnommé l'Esprit, m. à Blois en 1655, se fit une réputation momentanée par ses *poésies*, dont Lancelot, de l'académie des inscriptions, possédait un MS. Oublié du cardinal

Mazarin, à l'élévation duquel il avait contribué, il s'en vengea par des épigrammes et des couplets satiriques. Une pension de ce ministre le fit taire.

BLOT (Maurice), grav. de Paris, né en 1754, dont on estime deux estampes d'après Fragonard : *le Verrou* et *la Promesse de mariage*.

BLOTELING, autre grav. d'Amsterdam, au 17e S., recherché pour ses compositions en manière noire.

BLOUNT (Jean), en latin *Blondus*, théologien du 13e S., membre de l'univ. d'Oxford et chancelier de la cathédrale d'York. En 1232, il fut nommé archevêque de Cantorbéry, mais il ne jouit pas de sa dignité, le pape ne voulut point approuver sa nomination. Alors il se retira à Oxford, où il mourut. Il a écrit : *Summarium sacræ facultatis*, et plusieurs commentaires.

BLOUNT (Ch.), comte de Dévonshire, d'une illustre famille d'Angleterre, gouverneur de Portsmouth, vice-roi d'Irlande, et chevalier de la jarretière, fut un des favoris d'Elisabeth, et passa après sa mort dans le conseil privé du roi Jacques. M. en 1606.

BLOUNT (sir Henri), écriv. et voyageur anglais, né en 1602, grand-scherif du comté d'Hertford, pub. à son retour d'Asie, *Relation d'un voyage au Levant par Venise, la Dalmatie*, etc., 1636, souvent réimpr. ; ses autres ouvr. sont : *la Promenade de la bourse*, satire, Londres, 1647 ; *Epître sur le tabac et le café*, 1657. Il a publié des comédies de J. Lilly, sous le titre de *Comédies de la cour*, Londres, 1632. Mort en 1682.

BLOUNT (sir Thomas POPE), fils aîné du préc., membre du parlement sous Charles Ier, Cromwell et Charles II, qui le créa baronnet, se montra constamment l'ami de la liberté et le protecteur des lettres, mort en 1697, âgé de 48 ans. Il est aut. de *Censura celebriorum authorum*, compilation utile, Genève, 1710, in-4 ; *Essais sur différens sujets*, Londres, in-8, comparés à ceux de Montaigne ; *Hist. nat.*, 1692, in-12.

BLOUNT (Charles), frère de sir Thomas, né en 1654, fut aussi élevé par son père, et fut comme lui un déiste hardi. En 1678, il imprima son *Anima mundi*, auquel son père avait travaillé. Il fit paraître quelques *tr.* sur le compte des papistes, en 1680. *La Vie d'Apollonius de Tyane*, traduite en franç. par Castilhon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12 ; en 1684, *le Janua scientiarum* ou *Introduction à toutes les sciences*. Après sa mort parut son *Oracle de la raison*. Ses divers ouvr. excitèrent de grandes rumeurs parmi les théologiens. La chambre des communes n'accueillit pas mieux son *pamphlet*, dans lequel il prétendait que Guillaume et Marie régnaient par droit de conquête. Charles Blount ayant perdu sa femme, voulut la remplacer par la sœur de celle-ci ; mais n'ayant pu vaincre ses scrupules, il se tira un coup de pistolet, et mourut au bout de trois jours.

BLOUNT (Thomas), sav. écriv. anglais, né en 1619, quitta l'étude du droit pour celle des lettres et suppléa par son génie au défaut d'éducation. On a de lui : *l'Académie de l'éloquence* ; *Glossographie*, ou *Dictionnaire des mots hébreux-grecs, lat. ital.* etc., *les plus difficiles*, Londres, 1681 ; *Dict. des lois*, ib., 1691 ; *Hist. de l'évasion de Charles II après la bataille de Worcester*, Londres, 1660, et plusieurs ouvrages en faveur des catholiques anglais. Mort en 1678.

BLOW (C.-Jean), musicien anglais, né en 1648, dans le comté de Nottingham, compositeur du roi Jacques II, maître des chœurs de la cathédrale de Saint-Paul et organiste de l'abbaye de Westminster. Mort en 1708. Ses compositions séculaires ont été réunies en 1 vol. in-fol., 1700, sous le titre d'*Amphion anglais*.

BLOWER (Elisabeth), romancière anglaise, a donné : *Maria* ou *Lettres d'un gentilhomme anglais à une religieuse*, traduit en français, Paris, 1787, in-12 ; *George Bateman*, 3 vol. in-12, 1782, trad. en français par Durand, Paris, 1804 ; *Tabl. d'après nature*, 1788, trad. par M. La Montagne, Paris, 1788, 2 vol. in-12.

BLOWERS (Thomas), né à Cambridge en 1677, pasteur de Beverly au Massachusetts, mort en 1729. On a de lui un *sermon* sur la m. du révérend Joseph Green, 1715.

BLUCHER DE WAHLSTATT (le prince), feld-maréchal, né en 1742 à Rostock, dans le duché de Mecklembourg Schwerin. Après avoir servi dans la guerre de sept ans sous Frédéric-le-Grand en qualité de capitaine, il quitta le service pour quelque mécontentement, n'y rentra qu'au bout de 15 ans, à l'avènement de Frédéric-Guillaume, et fut successivement, depuis 1793, général-major, lieutenant-général, chef d'avant-garde à Auerstaedt, commandant d'un corps d'armée en 1813, à la bataille de Lutzen, où il se distingua, général en chef de l'armée de Silésie à Katzbach, où il battit les généraux Macdonald et Sébastiani, et à la bataille de Leipsig, au gain de laquelle il contribua. Nommé alors feld-maréchal, il pénétra en France jusqu'à Brienne, d'où Napoléon le força de sortir. Blucher fit une retraite habile, et arriva sous les murs de Paris le 30 mars. L'année suivante, après la fuite de l'île d'Elbe, il se porta entre la Moselle et la Meuse, et fut battu par l'armée française à Ligny et à Sombreffe, mais il lui causa beaucoup de mal à Waterloo. Parvenu aux environs de Paris il se montra difficile sur la capitulation de cette ville, dont il voulait faire sauter le pont d'Jéna. Mort en 1820.

BLUM (Jean), archit. de Zurich, aut. d'*Elémens d'archit.*, Zurich, 1596, in-fol., souvent réimpr. et traduit en français et en anglais.

BLUM (Joach.-Christ.), littérat. et poète allem., né en 1739, dans la marche de Brandebourg, a donné des *poésies lyriques*, des *épigrammes*, des *idylles*, Leipsig, 1776 ; *la Délivrance de Rathenau*, drame, ib. 1775 ; *Mes promenades*, ib., 1784-1785 ; *Dictionnaire des proverbes allemands*, ib., 1782. La pureté de son style et la sagesse de son esprit l'ont mis au rang des classiques de sa nation.

BLUMAUER (Aloys), poète satirique et burlesque allemand, né à Steyer en Autriche en 1755. Avec une imagination originale et une gaîté piquante, il ne sut point se garantir du mauvais goût et de la trivialité presque inséparable de son genre. Ses œuvres complètes ont été impr. à Leipsig, 8 vol. in-8, 1801 ; ses ouvrages les plus estimés sont : *l'Adresse au diable* ; *l'Eloge de l'âne* ; *l'Enéide travestie*, fort répandue en Allemagne, 1784-88 ; traduct. russe, Pétersbourg, 1791-93. M. en 1798.

BLUMBERG (Chrét.-Gotthelf), théol. luth., pasteur en Saxe, né en 1664, m. à Zwickau en 1735. Le nombre de ses écrits est considérable ; les plus remarquables sont : *Fundamenta linguæ copticæ*, 1716 ; *Diction. linguæ copt.*, non impr. ; *Grammatica turcica* ; *Institut. ling. arab.* ; *Diction. hebr.* ; une *Bible* complète avec des remarques.

BLUMENSTEIN (Franç. de), né à Strasbourg, en 1678, m. en 1739, obtint en 1717 la permission de faire usage d'un nouveau procédé pour l'exploitation des mines du Forez, et en peu de temps il en porta le produit de 100 quintaux de minerai par an à 3,000. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse.

BLUNTHLI (Jean-Henri), écriv. suisse, né en 1656, m. à Zurich en 1722, aut. de : *Memorabilia Tigurina* ou *Descript. topogr. du canton de Zurich*, en allemand, 1740, ouvr. curieux et estimé.

BLUTEAU (dom Raphael), sav. théatin, très-versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes, parcourut l'Angleterre, la France, le Portugal, fut prédicateur de la reine Marie, épouse de Charles Ier, et qualific. du saint office. Ses ouvrages sont : *Dictionn. portugais et latin*, Coimbre, 1712-1728, 10 vol. in-fol., abrégé par Moraès de Silva, Lisbonne, 1789, 2 vol. in-4; *Vocabulaire des dictionnaires portugais, castillan, italien, français et latin*, Lisbonne, 1728; des serm. et panégyriq. intit. : *Primicias evangelicas*, 1685, in-4. Mort à Lisbonne en 1734, âgé de 91 ans.

BOABDIL ou ABOUABOULLAH, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei Hassem, se révolta contre son père en 1481, le chassa de sa capitale et prit le titre de roi. Mais ayant été vaincu et fait prisonnier par les troupes réunies du roi Ferdinand d'Aragon et de la reine Isabelle de Castille, il racheta sa liberté à des conditions honteuses, et ne s'en servit que pour reprendre les armes contre son père, qui en mourut de douleur. Sa conduite envers lui et sa tyrannie l'ayant rendu odieux à ses peuples, Ferdinand marcha de nouveau contre lui et le força de se retirer en Afrique, où il périt en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

BOADICÉE, femme de Prasutagus, qui régnait du temps de Néron sur les Icènes, peuple de la côte orientale de l'Angleterre. Son mari avait institué en mourant l'empereur des Romains pour son héritier conjointement avec ses filles, espérant assurer à sa famille la protection de ce prince. Mais les officiers romains s'étant emparé de la succession firent fouetter la veuve et outragèrent les filles. Aussitôt Boadicée, à la tête de 120,000 hommes, s'empara de Colchester et fit massacrer les Romains au nombre, dit-on, de 80,000. Mais le gouverneur Suetonius mit bientôt les Bretons en déroute, l'an 61. Boadicée en mourut de douleur.

BOAISTUAU (Pierre), surnommé Launay, écrivain médiocre, m. à Paris en 1566, passait de son temps pour bon orateur. On a de lui : *Théâtre du monde*, Paris 1598, 6 vol. in-16; *Hist. tragiques*, traduites de l'italien de Bandel, ib., 1616; *Hist. prodigieuses*, extraits de divers auteurs, 1561, in-8, etc.

BOATE (Gérard), méd. holl., se fixa en Irlande au 17e S. Il pub. l'histoire naturelle de cette contrée sous le titre de *Ireland's natural history*, etc., Londres, 1652, traduct. franç. de P. Briot, Paris 1666, et Dublin, 1753.

BOATON (N....), né à Aubonne, au pays de Vaux, en 1734. Après avoir servi comme capitaine dans les troupes du roi de Sardaigne, il fut gouverneur de l'école militaire de Berlin et ensuite maître de pension et précepteur. On a de lui *Essais* en prose et en vers, Berlin, 1783; *Oberon*, poème, traduct. libre de Wieland, ib. 1784; une traduct. libre en vers de *la Mort d'Abel* de Gessner, ibidem, 1785, in-8, Hambourg, 1791. Mort en 1794.

BOBART (Jacq.), méd. et botan., surintendant du jardin botan. de l'université d'Oxford, dont il publia le catalogue, Oxford, 1658, in-8, m. en 1679, âgé de 81 ans. — Son fils, nommé aussi Jacq., lui succéda dans sa place et acheva la dernière partie de l'*Histoire universelle des plantes* de Morison, Oxford, 1699, in-fol. Mort vers 1704.

BOBRUN (Henri et Ch.), peintres habiles dans le portrait, travaillèrent toujours en commun et aux mêmes tableaux sans qu'on pût distinguer deux mains différentes. Ils peignirent Louis XIV, Anne d'Autriche, un grand nombre des personnages de cette cour brillante, où ils étaient recherchés à cause de leur goût et de leur talent pour diriger les fêtes qui s'y donnaient. Les Bobrun étaient de l'académ. de peinture, et moururent en 1677 et 1692.

BOCACE. V. Boccace.

BOCCARRO (Ant.), histor. portugais, a fait la 13e décade de l'ouvr. de Jean de Barros, intit. : *l'Asie portugaise*.

BOCCARRO (Emman.), écrivain portugais du 17e S., aut. d'*Anacephaleosis Indicæ historiæ*, 1624, estimé; *Quinta essentia aristotelica*, 1632, etc.; *Fœtus astrologicus*, Rome, 1626, Hambourg, 1643; *Carmen intellectuale*, Amsterdam, 1639.

BOCAUD (Jean), méd. de Montpellier au 16e S., a pub. : *Tabula curationum et indicationum*, etc., Lyon, 1554, in-fol.

BOCCACCINI (Ant.), chirurgien ferrarais au 18e S., a donné : *Cinque disinganni chirurg. per la cura delle ferite, delle ulcere de seni*, Venise, 1713-14 et 15, in-8.

BOCCACE (Jean), né en 1313 à Paris, d'un père flor. qui le destinait au commerce. Dès sa jeunesse, il s'occupa de poésie; il s'était flatté d'obtenir le second rang parmi les poètes, son admiration pour le Dante ne lui permettant pas d'aspirer au premier; mais dès qu'il connut les poésies italiennes de Pétrarque, son ami, il perdit tout espoir et jeta au feu la plus grande partie de ses vers lyriques, *sonnets*, *chants* et autres *poésies* amoureuses. De tous les ouvr. de Boccace, *le Décameron ou Recueil de cent nouvelles*, composées pour la reine Jeanne, est celui qui lui donne droit à l'immortalité. Les libertés qu'on y trouve circulèrent sans obstacle en MS. pendant plus d'un siècle; ce livre fut prohibé par les papes Paul IV et Pie IV; des académiciens furent chargés de réformer le *Décameron*, mais les éditions complètes se multiplièrent tellement depuis la fin du 16e S., qu'on ne parla plus ni de prohibition ni de réforme. La Fontaine a imité un gr. nomb. de ces nouvelles. Boccace composa dans la retraite plusieurs autres ouvrages parmi lesquels on distingue le traité *De genealogiâ deorum*. C'est le premier ouvrage moderne où l'on ait rassemblé toutes les notions mythologiques qui sont éparses dans les écrits des anciens. Les premières copies de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* sont dues à Boccace, qui les fit venir de Grèce. Il fut chargé de deux ambassades importantes pour la république de Florence auprès du pape Urbain V, et mourut en 1375. Les *Œuvres diverses* de Boccace ont été recueillies à Florence ou plutôt à Naples en 1723 et 1724, 6 vol. in-8; il faut y joindre le *Décameron*, dont l'édit. la plus précieuse est celle de Florence, 1527, in-4. On peut se contenter de l'édition de Paris, 1768, 3 vol. in-12, ou de celle de Milan, 1803, 4 vol. in-8. On recherche encore l'ancienne traduct. française de Jean Martin, réimprimée à Paris en 1757, 5 vol. in-8; l'abbé Sabatier de Castres a rajeuni le style de cette traduction, 1779, 10 vol. in-18, réimpr. en 1804. On peut lire aussi la traduction de Mirabeau, Paris, 1802, 4 vol. in-8.

BOCCADIFERRO (Louis), noble bolonais du 16e S., savant méd. et philos., et profess. de logique et de phil. dans l'univ. de sa patrie et à Rome : ce fut un des meilleurs logiciens et philos. de son temps. M. en 1545. On a de lui des *Comment. latins sur les livres d'Aristote*, Venise, 1613.

BOCCADIFERRO (Jérôme), neveu du préc., jurisconsulte bolon., m. en 1623, a donné des *Leçons sur le droit civil, des consultations*, 1645, in-fol.

BOCCAGE (M.-A. LEPAGE, épouse de FIQUET du), née à Rouen en 1710, m. en 1802, réunit aux charmes de la figure les agrémens de l'esprit et du caractère. La couronne qui lui fut décernée pour le prix de poésies par l'acad. de Rouen commença sa réputation, qui s'accrut bientôt par le *Paradis perdu*, poème en VI chants, imité de Milton, 1748; *la Mort d'Abel; la Colombiade*; sa tragédie des *Amazones*, représ. avec succès en 1749; des traductions de Pope, et d'autres de l'italien, etc. réunies dans ses œuvres complètes, impr. à Lyon,

1762, 3 vol. in-8. Malgré les éloges de Voltaire et des poètes du temps, les vers de madame du Boccage ne sont guère au-dessus des poètes du troisième ordre, et elle était plus faite pour des compositions légères que pour les vastes conceptions de l'épopée et de la tragédie. Ses qualités douces et bienfaisantes lui attirèrent jusque dans l'âge le plus avancé les hommages et la vénération de ses contemporains.

BOCCAGE (P.-J. FIQUET DU), mari de la précéd., né en 1700, mort en 1767, receveur des tailles à Dieppe, cultiva aussi la littérature. On a de lui : *Oronoko ou le Prince nègre* et *l'Orpheline*, coméd. trad. de l'anglais et insérées dans le *Melange de pièces trad. de l'angl.*, Berlin et Paris, 1751, 3 parties in-12.

BOCCALINI (TRAJAN), écriv. satirique italien, né à Lorette en 1556, gouverneur de plusieurs villes dans l'état de l'église; obligé de quitter Rome, où la liberté de ses écrits lui avait fait de nombreux ennemis, et craignant le ressentiment de l'Espagne, il se retira à Venise, où il mourut en 1613. On a de lui : *Ragguagli di Parnaso*, Amsterdam, 1669, trad. franç., Paris, 1615; *Pietra del paragone politico*, Amsterdam, 1653, traduct. franç., Paris, 1629, et dans la *Bilancia politica di tutte le opere di Traj. Boccalini*, Castellane, 1678, 3 vol. in-4; *il secretario d'Apollo*, Amsterdam, 1653, in-24.

BOCCANERA (GUILL.), d'une famille illustre de Gênes, s'étant mis à la tête du parti démocratique en 1257, le peuple le choisit pour chef et le mit pour dix ans à la tête du gouvernement. Mais devenu odieux par sa tyrannie, il fut déposé de sa seigneurie en 1262.

BOCCANERA (SIMON), petit-fils du préc., fut le premier doge de Gênes, élu en 1339. Il résista longtemps aux Spinola, aux Doria et aux Grimaldi et Fieschi, chefs du parti guelfe, qui s'emparèrent enfin de Gênes et le forcèrent de se démettre de sa dignité. Retiré à Pise, il y travailla à se rétablir, et fut de nouveau élu doge en 1355. Ses flottes remportèrent de grands avantages sur les Turks, les Tatars et les Maures d'Espagne. Mort empoisonné en 1363.

BOCCANERA (GILLES) frère du préc., fut envoyé par lui au secours d'Alphonse XI, roi de Castille, contre les Maures, sur lesquels il remporta deux victoires signalées, ce qui lui valut le titre d'amiral et le comté de Palma. Il ne se distingua pas moins sous Henri II, par ses victoires sur les Portugais, les Anglais, et m. vers 1372, avec la réputation du plus grand homme de mer du 14e S. — Son fils, BAPTISTE, que le peuple de Gênes avait mis à la place du gouverneur français à la suite d'une sédition, fut décapité par ordre de Boucicault. — Un autre BOCCANERA (Marin), architecte génois de la même famille, a construit des aquéducs à Gênes dans le 14e S., agrandi le port et achevé l'arsenal des Galères.

BOCCANGELINO, méd. de Philippe III, roi d'Espagne, né dans le 16e S., a pub. en espagnol un ouvrage sur les fièvres, Madrid, 1600, in-4; trad. en lat., ib., 1604, in-4.

BOCCAPADULI (ANT.), né dans le 16e S. d'une famille illustre de Rome, fut secrétaire des papes Grégoire XIII et XIV.

BOCCAPADULI (JACQ.), un des ancêtres du précéd., fut général des troupes du peuple romain contre Ladislas, roi de Naples.

BOCCAPADULI (ANT.), fut gouverneur de Tivoli en 1617. — Dans le 17e S., il y eut en France BOCCAPADULI, év. de Sulmone et nonce apostolique de Suisse.

BOCCHERINI (LOUIS), célèbre compositeur de musique, né à Lucques en 1740, m. à Madrid en 1806. Après avoir fait ses premières études musicales, il alla se perfectionner à Rome, puis revint dans sa patrie. Quelques-unes de ses productions qu'il y exécuta ne tardèrent pas à se répandre et à lui faire un nom dans toute l'Italie et en Espagne. S'étant ensuite rendu à Madrid, le roi l'accueillit avec distinct., ce qui l'engagea à s'y fixer. Attaché à l'acad. royale sous la condition de composer annuellement neuf morceaux, il publia successiv. 58 *OEuvres* de symphonies, sextuors, quintetti, qui l'ont placé au premier rang parmi les auteurs de musique instrumentale. Admirable surtout dans les *adagio*, son chant est toujours noble, suave et gracieux, et a quelque chose de céleste; ce qui a fait dire que si Dieu voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. On n'a cependant de lui en musique religieuse qu'un *Stabat mater* gravé.

BOCCHI (ACHILLE), littérat. bolon., né en 1488, est auteur de *Symbolicarum quæstionum libri V*, Bologne, 1555, in-4, réimpr. en 1574; *Apologia in Plautum*, ib., 1508; *Carmina in laudem J.-B. Pii*, ib. Il a laissé MS. l'*Histoire de Pologne*, en 17 liv.; la Bibliothèque du roi en possède une copie.

BOCCHI (FRANÇ.), l'un des écriv. les plus féconds de Florence, où il naquit en 1548, m. en 1618. Il a laissé un gr. nomb. d'écrits en latin et en langue toscane; les principaux sont des *discours* sur différens sujets, de littérature, de musique, de politique et de morale, impr. de 1573 à 1680; une *Description des beautés de la ville de Florence*, 1592, 1677, 1678, in-8; des *Eloges des hommes illustres de Florence*, et de plusieurs autres personnages, ibid., 1607; une *Hist. de Flandre*, quelques lettres et autres ouv. histor. moins importans.

BOCCHI (FAUSTINO), peintre italien, né en 1659, fut élève d'Ange Everard, dit *il Fiamminghino*, grand peintre de batailles. Il se fit connaître par des tableaux d'un goût bizarre, se plaisait à composer des figures de nains et les introduisait dans des compositions d'une assez grande dimension. Un de ses tableaux représente une *fête populaire* en l'honneur d'une idole. Pour faire juger la petitesse de ses pygmées, Bocchi a placé près d'eux un *cocomero* (espèce de melon) de grandeur naturelle, qui paraît comme une colline à côté de ces nains. Il m. vers 1742.

BOCCHORIS, roi d'Egypte, 781 av. J.-C., régna 44 ans, et fut, dit-on, le législateur des Egyptiens, dont il encouragea l'industrie. Trogue-Pompée et Tacite attribuent à ce prince l'expulsion des Juifs de l'Egypte; ce qui pourrait porter à croire qu'il fut le Pharaon dont parle Moïse dans le Pentateuque.

BOCCHUS, roi de Numidie, s'allia d'abord avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains, fut vaincu par Marius, et livra Jugurtha pour obtenir l'amitié des Romains.

BOCCONE (PAUL-SYLVIUS), botaniste du grand duc de Toscane, né à Palerme en 1633, et mort à Florence en 1704. Il n'a rendu à la science que des services peu importans, et on ne doit le compter qu'au troisième rang. Il a publié un petit nombre d'ouvrages de botanique; ils traitent des plantes de la Sicile, de la France, de l'Italie, de l'île de Malte, de la Corse, du Piémont et de l'Allemagne. On a encore de lui des *Recherches* sur le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna; et il a fourni quelques observations à l'académie des curieux de la nature dont il était membre.

BOCCONIO (MARIN), né à Venise, entreprit de renverser dans sa patrie l'aristocratie héréditaire, et de rétablir l'ancienne égalité; mais, prévenu par la vigilance du doge Gradenigo, il périt sur l'échafaud avec ses complices en 1299.

BOCH (JEAN), poete, né à Bruxelles, en 1555, surnommé le *Virgile belgique*, s'attacha d'abord aux cardinaux Radzivill et Bellarmin; il parcourut ensuite l'Italie, la Pologne, la Livonie, la Russie,

et revint mourir à Bruxelles en 1609. Ses poésies, recueillies par son fils, ont été publiées à Cologne, 1615. — Son fils, Ascagne Boch, s'adonna à la jurisprudence et à la philosophie, et mourut pendant un voyage en Calabre. Ses poésies sont à la suite de celles de son père.

BOCHART (Samuel), ministre protestant, né à Rouen en 1599, neveu par sa mère du célèbre Pierre Dumoulin. Sa *Géographie sacrée* lui fit une telle réputation, que Christine, reine de Suède, lui écrivit de sa propre main, pour l'engager à venir à Stockholm. Bochart fit ce voyage avec Huet, en 1652. De retour à Caen, il s'y maria, et n'eut de son mariage qu'une fille qui fut attaquée d'une maladie de langueur. Le chagrin qu'il en ressentit lui glaça le sang, et il mourut d'apoplexie dans une dispute qu'il eut avec Huet dans l'académie de cette ville. Il possédait la plupart des langues orientales; mais, comme tous les érudits enthousiastes de la langue qui fait l'objet de leurs études, il ne voyait que du phénicien partout, même dans les mots celtiques; de là le grand nombre d'étymologies chimériques dont fourmillent ses ouvrages, qui ont été recueillis à Leyde, 1712, 3 vol. in-fol.

BOCHART de SARRON (J.-B.-Gaspard), né en 1730, premier président du parlement de Paris, en fut un des membres les plus dignes par sa vertu et sa profonde connaissance des lois, à laquelle il réunissait la culture des sciences; il s'occupa spécialement du calcul des comètes, et fut reçu à l'académie des sciences en 1779. On lui doit l'édit. de l'ouvrage de M. Laplace, intitulé : *la Théorie* du mouvement elliptique et de la fig. de la terre, 1784, in-4; son éloge a été publié par Cassini et Montjoie, 1800, in-8. Son mérite éminent ne put le sauver de l'échafaud révolutionnaire, qui fit tomber sa tête avec celle des autres membres de la chambre des vacations du parlement.

BOCHAT (Charles-Guill.-Loys de), philologue et antiquaire, prof. de droit et d'histoire, né à Lausanne en 1695, mort en 1754. On a de lui : *Mémoires* sur le différend entre le pape et le canton de Lucerne, Lausanne, 1727, in-8; *Traité pour et contre les services étrangers*, ibid., 1738, in-8; *Mémoires critiques sur l'hist. ancienne de la Suisse*, ibid., 1749, 3 vol. in-4; *Dissert. sur le Conventus helveticus*.

BOCK (Jérôme), botaniste célèbre, né en 1498, et plus connu sous le nom de *Tragus*, doit être regardé comme un des fondateurs de la botanique chez les modernes; il a ouvert à cette science une nouvelle route et lui a donné une nouvelle impulsion dans son ouvrage sur les plantes qui croissent en Allemagne. Il est le premier qui, comparant les plantes entre elles, les distingua par des notes caractéristiques tirées de leurs formes, et détermina les noms qu'elles portent dans les écrits des anciens. Mort en 1554.

BOCK (Jean ou Jérôme), peintre suisse du 16e S., auquel on a faussement attribué la fameuse *Danse des morts*, qu'on voit à Bâle, et qui est bien réellement du peintre Holben.

BOCK (Frédéric-Samuel), naturaliste, prof. de théologie et de grec à l'université de Kœnigsberg, où il était né en 1716. Ses ouvrages roulent sur la théologie, l'instruction et l'histoire naturelle. Les plus remarquables sont : *Specimen theologiæ naturalis*, Zulichau, 1743, in-4; *Histoire abrégée de l'ambre de Prusse*, Kœnigsberg, 1767, in-8, en allemand; *Manuel d'éducation*, ibid., 1780, in-8; *Essai d'une histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale*, Dessau, 1782-83-84, 4 vol.; *l'Ornithologie prussienne; Essai sur l'hist. naturelle et le commerce des harengs*, et quelques écrits historiques et théologiques sur le socinianisme en Prusse, Kœnigsberg, 1753 à 1784, in-4 et in-fol. Mort en 1786.

BOCK (Jean-Nicolas-Etienne), gouverneur de Gierck en Lorraine, mort à Arlon dans les premières années du 19e S., est auteur d'une *Histoire de la guerre de sept ans*, 1789; *Mémoire sur Zoroastre et Confucius*, 1787, in-8; *Vie du baron de Trenk*, Paris, 1788; *Mem. hist. sur le peuple nomade*, ibid., 1788, in-8; *Recherches philos. sur l'origine de la pitié*, ibid., 1788, in-12; *Œuvres diverses*, ibid., 1789, in-2; *Hermann de Hunna*, trad. de l'allemand, Paris, 1791, in-12.

BOCKELIUS (Jean), médecin né à Anvers en 1535, mourut en 1605, à Hambourg, fut prof. d'anatomie à Helmstaldt, et a laissé plusieurs ouvrages dont les plus importans sont : *De philtris*, etc., Hambourg, 1599; *Synopsis novi morbi*, etc., Helmstadt, 1580, in-8; *De peste Hamburgi anni* 1565, Hambourg, 1577, in-8.

BOCKENBERG (P. van), historiographe des états de Hollande et de West-Frise, mort à Leyde, en 1617, a laissé *Prisci Bataviæ et Frisiæ reges*, etc., Leyde, 1589, in-12; *Hist. et généal. Brederod.*; *Egmundanor.*, *Vassenarorum*, ibid., 1587-89, 3 vol. in-12; *Catal.*, *genealogia regulorum Hollandiæ*, etc., 1584, in-12, etc.

BOCKORST (Jean van), surnommé *Langhen-Jan* (Jean-le-Long), peintre, né à Munster en 1610. Ses principaux tableaux ont été exécutés pour les églises d'Anvers, de Lille, de Gand, de Bruges, etc.; on l'a comparé, pour le coloris, à Rubens et à Van-Dyck.

BOCKORST (Jean van), né à Dentekoom en 1661, passa fort jeune à Londres, travailla chez Kneller, peintre de portraits, fit plusieurs tableaux pour le duc de Pembroke; vint en Allemagne, exerça son talent pour le portrait à la cour de Brandebourg, et mourut en 1724.

BOCKSBERGER (Jean), peintre allemand, né à Saltsbourg dans le 16e S., a peint des batailles et des sujets de chasse et gravait aussi très-bien sur bois. On a de lui 122 planches d'après les dessins de J. Amman, pour une Bible imprimée en 1569 à Francfort, et d'autres pour un Tite-Live allem. d'après les dessins de T. Himmer.

BOCQUET de CHANTERENNES (J.-Jos.), avocat au conseil, mort en 1773, a publié un *Traité* des lois sur la chasse, intit. : *Plaisirs*, *Varennes*, *et capitaineries*, Paris, 1744, in-12.

BOCQUILLOT (Lazare-André), né à Avalon en 1649, de parens pauvres, qui lui donnèrent une bonne éducation. En 1670, il suivit Nointel, ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avocat à Bourges, et se livra d'abord à la dissipation avec l'emportement de son âge. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, et fut curé de Châtelux, ensuite chanoine d'Avalon, où il mourut en 1728. On a de lui plusieurs vol. d'*Homelies*, Paris, 1688, in-12; un *Traité* de la liturgie sacrée ou de la messe, 1701, in-8, livre intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiastiques; *Nouvelle hist. du chevalier Bayard*, 1702, in-12, sous le nom de Lonval; des *Lettres* et des *Dissert.*, in-12. Sa *vie* a été écrite par Letors, lieutenant civil et criminel d'Avalon, sans nom de ville, 1745, in-12.

BOCTHOR (Ellious), né dans la Haute-Egypte en 1784, fut attaché à l'armée française d'Orient en qualité d'interprète. Revenu avec elle en Europe, il eut beaucoup de succès dans l'étude de la langue et de la littérature française; succéda à don Raphaël dans la place de professeur d'arabe vulgaire à la bibliothèque du roi, où ses cours très-suivis furent malheureusement de peu de durée. M. en 1821. On lui doit un *Alphabet* arabe accompagné d'*exemples*, Paris, 1820, in-4; *Dict. franç. et arabe vulgaire*, MS. La *Notice* de ses livres turks, persans, arabes, coptes, etc., a été publiée à Paris, 1821.

BOCTONER ou **BUTONER** (N.), méd., histor. et mathémat. anglais du 15e S., a écrit un *livre* des antiquités d'Angleterre; quelques *traités* d'astrologie et d'autres de médecine peu estimés.

BOD (Pierre), ministre protestant en Transylvanie au 16e S., est auteur d'un ouvrage dont le MS. se trouve à la bibliothèque de Leyde, sous le titre : *Historia Hungar. et Transylv. ecclesiastica Nic. Barclay*.

BODART DE TEZAY (Nic.-Marie-Félix), né à Bayeux en 1758, débuta dans la carrière littéraire par quelques pièces jouées sur les petits théâtres, et dont la plus connue est le *Ballon* ou *la physicomanie*. Il suivit M. Laumont, consul général à Smyrne, et fut nommé commissaire des relations commerciales à Gênes, et remplaça quelque temps Faypoult à Naples. M. à Paris en 1823. Outre un grand nombre de *comédies* et *drames*, on lui doit l'*Electricité*, ode couronnée; le *Siècle des ballons*, satire, et autres *pièces* de poésies insérées dans les journaux du temps.

BODASCH (Jean), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Prague, m. en 1772, aut. d'une *Descript.* de plusieurs plantes utiles pour l'économie domestique et la teinture en Bohême, Prague, 1755-58; *De quibusdam animalibus marinis*, Dresde, 1761, in-4.

BODE (Christophe-Auguste), savant orientaliste allemand, né en 1722, possédait l'arabe, le syriaque, le chaldéen, le samaritain, l'éthiopien, l'hébreu des rabbins, l'arménien, le turk et le copte. Il occupa la chaire de philosophie de l'université d'Helmstadt. Ses principaux ouvrages sont : une *Trad.* éthiopienne de St Matthieu, Hall, 1748, in-4; des *Traduct.* persanes de St Matthieu, mises en latin; de St Marc, de St Luc, de St Jean, Helmstadt, 1750, in-4; une *Traduct.* arabe de St Marc, Lengo, 1752, in-4; le *Nouv.-Testam.* éthiopien, trad. en latin, 2 vol. in-4, Brunswick, 1753-55; et un écrit intitulé : *Pseudo-critica Millio-Bengeliana*, Hall, 1767, in-8, ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints; il mourut en 1796.

BODE (Jean-Joachim-Christophe), né à Brunswick en 1730. Il a fait des traductions allemandes du *Tom Jones* de Fielding; du *Voyage sentimental* de Sterne, du *Vicaire de Wakefield*, des *Incas* de Marmontel, des *Pensées* de Montaigne. On a encore de lui plusieurs ouvrages polémiques contre les francs-maçons.

BODEKKER (N.), peintre, né en 1760 au pays de Clèves, mort à Amsterdam en 1727, se fit une réputation par ses portraits.

BODEL ou **BODIAUS** (Jean), trouvère et fablier français, né à Arras au 13e S., sous le règne de St Louis. On connaît de lui des *Chansons*, les *Adieux* de la ville d'Arras, imprimés dans la nouvelle édition de Barbazan, t. 1; un MS. de la biblioth. de la Vallière, intitulé *le Jeu de St Nicolas*, trad par Legrand d'Aussy dans le *Rec.* de ses fabliaux, tom. 1er.

BODENSCHATZ (J.-Christophe-George), orientaliste et antiquaire allemand, né à Off en 1717, m. en 1797, est aut. d'une *Constitut. ecclesiast. des Juifs modernes*, etc., Erlangen et Cobourg, 1748-49, in-4, avec 30 planches; *Explicat. des livres du Nouv.-Testam. d'après les antiquités judaïques*, Hanovre, 1756, in-8.

BODENSTEIN (André), plus connu sous le nom de **CARLSTAD**, chanoine archidiacre et professeur de théologie, né à Carlstad dans le 16e S., fut le maître et l'ami de Luther, et le premier ecclésiastique en Allemagne qui se maria publiquement. On a de lui beaucoup d'*ouvr.* de controverse, qu'on ne lit plus maintenant. Mort dans le malheur à Bâle en 1541.

BODENSTEIN (Adam), fils du précédent, m. à Bâle en 1577, fut partisan de la doctrine de Paracelse, dont il traduisit les ouvrages, sur lesquels il fit des *Commentaires*.

BODIN (Jean), né à Angers vers l'an 1630, vint à Paris dans l'intention de suivre le barreau; mais sans talent pour la plaidoierie, ne réussissant pas même dans la consultation, il résolut de faire des livres. Ses premiers ouvrages lui firent une grande réputation; Henri III l'admit dans ses conversations familières. Son opposition aux volontés du monarque, dans les états de Blois, lui fit perdre ses bonnes grâces. Le duc d'Alençon, qui voulut épouser la reine Elisabeth, et se faire déclarer souverain des Pays-Bas, fit Bodin secrétaire de ses commandemens, et son grand-maître des eaux et forêts. Tous ces titres s'évanouirent à la mort prématurée de son protecteur. En 1578 il alla se fixer à Laon, où il épousa la sœur d'un magistrat, et devint procureur du roi. Député aux états-généraux par le tiers-état de Vermandois, il mit obstacle à l'aliénation du domaine, qu'il regardait comme une opération funeste, et s'opposa de toutes ses forces, mais sans succès, aux projets de ceux qui voulaient faire révoquer les édits de pacification, et replonger la France dans la guerre civile. De retour à Laon, il fit déclarer cette ville pour la ligue en 1589; mais ensuite il la fit rentrer sous l'obéissance de Henri IV, et il y mourut de la peste en 1596. Sa *République* est l'ouvrage qui contribua le plus à faire sa réputation. Avant lui plusieurs avaient écrit sur la politique, mais aucun ne l'avait fait avec autant d'étendue. Son livre parut un code complet sur cette matière, et c'est ce qui fit sa prodigieuse fortune. On s'empressa de le traduire en plusieurs langues. Il le traduisit lui-même en Latin, Paris, 1586, in-fol., édition plus complète que les précédentes, et souvent réimprimée.

BODIN (Henri), juric. allemand, m. à Hall en 1720, dont on a un grand nombre de *Dissertat.* de jurisprudence, qui ne sont connues qu'en Allemagne.

BODLEY (Thomas), gentilhomme anglais, né dans le 16e S., fut chargé par la reine Elisabeth de plusieurs négociations diplomatiques; mais avant éprouvé quelque disgrâce, il s'occupa du rétablissement de la bibliothèque d'Oxford, et l'enrichit d'une immense quantité de livres; il lui légua aussi ses biens. C'est aujourd'hui une des plus belles bibliothèques de l'Europe; elle porte le nom de biblioth. Bodleyenne. Hearne a recueilli quelq. écrits de cet ami des lettres sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, Londres, 1703, in-8.

BODLEY (Laurence), chanoine d'Exéter, né dans cette ville en 1546, et mort en 1615, est aut. d'une *Elégie* sur l'évêque Gwel.

BODLEY (Jean), médecin anglais du 18e S., a publié un *Essai critique* des différens médecins, Londres, 1741, in-8.

BODMER (Samuel), boulanger de profession à Berne, s'appliqua à la géométrie, fut chargé de lever une carte de l'état de Berne et des différentes parties de la Suisse. Il dirigea les travaux de construction d'un nouveau lit qu'on donna au torrent de Cander, au-dessus de Thun, opération qui préserva une contrée étendue d'inondations et de l'infection des marais. On conserve dans les archives de Berne les ouvrages de Bodmer : il mourut vers 1721.

BODMER (Jean-Jacques), né à Zurich en 1698, cultiva la poésie et les sciences historiques. Il occupa pendant 50 ans la chaire d'histoire dans sa patrie, et publia un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse, et qui tous respirent l'amour le plus ardent des institutions propres à affermir et à protéger la liberté de la république. L'étude des poètes grecs et latins et la lecture des

meilleurs ouvrages de critique et de littérature de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, lui donnèrent la hardiesse de publier une feuille périodique dans laquelle il critiqua quelques poètes allemands qui jouissaient alors d'une grande réputation. De la lutte qui s'éleva entre ce jeune littérateur et Gottsched, célèbre aristarque, est sortie la période la plus brillante de la littérature allemande. Il publia deux *Collect.* des poëtes allemands du moyen âge, traduisit *Homère* et *Milton*, composa des *poèmes* épiques et des *tragédies* patriotiques. Il mourut en 1783.

BODOEUS A STAPEL (JEAN), médecin hollandais, a écrit un livre latin sur l'*Hist. des plantes de Théophraste*, publié après sa mort par Egebert, autre médecin hollandais, Amsterdam, 1644, in-fol.

BODONI (JEAN-BAPTISTE), typographe célèbre d'Italie, né en 1740 à Saluce en Piémont, mourut à Parme le 30 novembre 1813, âgé de plus de 73 ans. Ce rival quelquefois heureux de nos Didot fut animé de bonne heure d'une vive passion pour l'art typographique. Il eut d'abord la direction de l'imprimerie ducale à Parme; plusieurs de ses chefs-d'œuvre y ont été imprimés; mais vers 1790, grâce à la générosité de son illustre protecteur le chevalier d'Azara, Bodoni monta une imprimerie de quelques presses, y donna les soins les plus assidus, et l'on en vit sortir successivement les somptueuses éditions qui mirent le comble à sa réputation, heureux si sa rivalité avec les chefs de l'imprimerie française ne l'eût pas rendu quelquefois injuste à leur égard. Tous les amateurs connaissent les magnifiques éditions données par Bodoni d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Boileau, de Lafontaine, etc., ainsi que ses *Epithalamia linguis exoticis reddita*, Parme, 1775, in-fol., et son *Oratio dominica in CLV linguis versa*, Parme, 1806, in-fol. Il est peut-être à regretter que Bodoni ait donné un si grand nombre d'éditions de luxe, et qu'il ne se soit pas occupé d'éditions vraiment utiles, soit par des recherches littéraires sur les auteurs, soit par des éclaircissemens sur les ouvrages. Les éditions de Bodoni se payaient fort cher de son vivant : c'était une noble manière d'encourager un artiste aussi habile; mais depuis sa mort les prix de ses plus belles éditions vont toujours en diminuant, grande leçon pour ceux qui hériteront de ses talens; malgré les encouragemens de toute espèce qui furent accordés à Bodoni, cet imprimeur travailla plus pour sa gloire que pour sa fortune; Napoléon lui fit une pension de 3000 fr., et peu de temps après il ajouta à cette faveur une gratificat. de 18000 fr. Bodoni sut écrire sur l'art qu'il illustra. Dès 1785, il pub. une *Lettre* au marquis de Cubière, contenant des détails sur ses travaux typographiq., in-4, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Long-temps il eut l'intention de publier un *Essai general* de l'immense série de ses beaux caractères. La passion du beau le força continuellement à différer cette importante publicat. Son estimable veuve a donné cet ouvr. sous le titre de *Manual tipografico del cavaliere Giambattista Bodoni*, Parma, 1818, 2 vol., petit in-fol. On trouve d'intéressans détails sur Bodoni dans l'ouvrage consacré à sa mémoire par son ami Joseph de Lama, et suivi du catalogue chronolog. de ses édit., Parme, 1816, 2 vol. in-4, en italien.

BOÈCE (ANICIUS-MANLIUS-TORQUATUS-SÉVÉRINUS), philosophe, homme d'état et écrivain latin du 5e S., né peu avant la prise de Rome par Odoacre, alla étudier à Athènes; de retour à Rome, élevé aux plus hautes dignités par Théodoric, roi des Visigoths, il fut trois fois consul en 487, 510 et 511; des remontrances qu'il eut le courage de faire au roi sur ses violences contre les catholiques le firent disgracier, condamner sans jugement comme coupable d'intelligence avec Justin, empereur grec; il fut mis à mort en 525, après une longue captivité. Ce courageux magistrat fut aussi l'écrivain et le philosophe le plus distingué de son siècle. Il embrassa la doctrine d'Aristote, et commenta ses ouvrages. On estime surtout sa *Consolation de la philosophie*, qu'il composa en prison. La meilleure édition a été publ. à Leyde, *cum notis variorum*, 1671, in-8, trad. en fr., Paris, 1744, par Francheville.

BOECE (CHRIST.-FRÉD.), graveur, né à Leipsig en 1706, m. à Dresde en 1778, a gravé plusieurs sujets d'après Temeri, Rubens Wouvermans et autres peintres.

BOECKER (PHILIPPE-HENRI), médecin, né à Strasbourg en 1718, mort en 1759, se distingua à la fois dans la pratique de la médecine et de la chirurgie, et surtout dans l'art des accouchemens. On a de lui plusieurs *Dissert. academ.*, insérées dans les recueils du temps.

BOECKH (CHRIST.-GODEF.), écrivain allemand, né à Memmingen en 1732, m. en 1792, a laissé plusieurs ouvr. estimés sur l'instruction de la jeunesse, tels que *Difficulté de la discipline des écoles*, Norling, 1766, in-4; *Journal d'educat.*, Stuttgard, 1771-72, in-8; *Gazette des enfans*, Nuremberg, 1780-83. Il a été un des rédacteurs de la *Biblioth. univers. d'educat. publiq. et particul.*, 11 vol. in-8, Nordling, 1774-80, et a publié avec Grœter un *Journal* sur l'ancienne littérat. allem., 1791-92, 1 vol. in-8.

BOECKLER (GEORGE-ANDRÉ), mécanicien allemand, architecte de la ville de Nuremberg; il publia en allemand un *Recueil* de moulins et autres inventions de mécanique, et composa le texte de l'architecture hydraulique, publié en 1663 avec 200 planches en taille-douce. On a encore de lui l'*Ecole de l'économ. domestiq. et rurale*, ornée de planches, Francfort, 1666-1699, in-4; *Architect. hydraulique*, Nuremberg, 1663, in-4, trad. en latin par Christ. Sturm en 1664.

BOECLER (JEAN-WOLFGANG), théologien allemand, remplit plusieurs fonctions ecclésiastiques dans la communion luthérienne, les quitta et vint à Cologne abjurer la religion protestante et se faire prêtre catholique. Il a publié divers écrits en faveur de sa nouvelle communion, et un écrit int.: *Rites superstitieux, mœurs et coutumes des Estoniens*, Cologne, 1631. Mort en 1617.

BOECLER (JEAN-HENRI), historiographe, né en 1611 à Cronheim, en Franconie, fut l'un des hommes les plus savans que l'Allemagne eût produits jusqu'alors dans la littérature grecque, latine, hébraïque, dans l'histoire et dans la théorie de la politique et du droit public. Il fut comblé de bienfaits par l'électeur de Mayence dont il fut conseiller, par la reine Christine de Suède, qui le nomma son historiographe, par Louis XIV, qui lui fit une pension, et par l'empereur Ferdinand III. Il a fait des *Commentaires* sur un grand nombre d'auteurs dont il a donné des éditions; sur Hérodien, Suétone, Manilius, Térence, Cornélius Nepos, Polybe, Tacite, Velleius-Paterculus, Virgile, Hérodote, Ovide, et a laissé plusieurs écrits d'histoire, de politique, de morale, de critique, et discours oratoires, des poésies et des programmes académiq. Son éloge historique et la liste de ses ouvrages se trouvent dans les *Acta eruditorum* de Leipsig, 1783.

BOECLER (JEAN), médecin, né à Ulm en 1651, exerça son art avec succès à Strasbourg, où il mourut en 1701.

BOECLER (JEAN), né en 1681, professeur de médecine, de botanique et de chimie à Strasbourg, auteur de quelques *dissertations*, est connu surtout par une troisième édition de la *Matière médicale* de Paul Hermann, Strasbourg, 1726-31, 3 vol

in-4, ouvrage qu'il augmenta de 2 vol. On a encore de lui des *Observations* sur la peste de Marseille de 1721, ib., 1721, in-8. Mort en 1733.

BOECLER (Jean-Philippe), fils du précédent, né en 1719, fut docteur de philosophie et de médecine, professeur de chimie, de botanique et de matière médicale à Strasbourg. Il a laissé plusieurs *Dissertations* de chimie, et une nouvelle édition de la *Pharmacopée* de Strasbourg, 1745-54, 3 vol. in-4. Mort en 1759.

BOEDIKER (Jean), grammairien allemand, né en 1695, cultiva avec succès la poésie allemande et latine. Il est aut. de principes de la langue allemande, souvent réimprimés; *Vestibulum linguæ latinæ*, *epigrammata juvenilia*, et un *Recueil* de mélanges int. *Opuscula*.

BOEHM (Jacob), chef de la secte des Boehmistes, espèce d'*illuminés*, né en 1575, m. en 1624. On a de lui plusieurs ouvrages tels que l'*Aurore naissante*, *les trois principes*; *la triple vie*, imp. à Amsterdam, 1682 et 1730, in-8, sous le titre de *Theosophia revelata*, trad. en franç. par le *Philosophe inconnu* (de Saint-Martin). Sa vie a été publ. en allemand par Franckenberg (*v.* ce nom).

BOEHM (André), prof. de philosophie et de mathématiques, né à Darmstadt en 1720, m. vers 1792, fut disciple du célèbre Wolff et suivit sa doctrine. On a de lui *Logica ordine scientifico*, etc. Francfort, 1749-62-69, in-8; *Metaphysica*, Giessen, 1963-67, in-8; *Nouvelle bibliothèque militaire* en allemand, Marpurg, 1790, 4 vol. Magasin pour les ingénieurs et les artilleurs, Giessen, 1777-85, 12 vol. in-12.

BOEHME (J.-Eusèbe), prof. d'histoire et historiographe de l'électeur de Saxe, né à Wurtzen en 1717, m. en 1780; est auteur de plusieurs *Dissert.* latines sur l'histoire de Saxe, imp. à Leipsig, 1751, 6 vol. in-4; et de *Matériaux pour servir à l'hist. de Saxe*, en allemand, Augsbourg, 1782, in-8., etc.

BOEHMER (Juste-Henning), l'un des hommes qui ont rendu les plus grands services à la jurisprudence allemande, né en 1674. Il a beaucoup écrit sur le droit canonique. Mort en 1749.

BOEHMER (Jean-Samuel), fils du précédent, né en 1704, professa le droit, fut conseiller intime de Frédéric II, et reçut de lui des lettres de noblesse. Il a laissé un grand nombre d'écrits *sur le droit*, et principalement *sur le droit criminel*.

BOEHMER (Georges-Louis), frère du précédent, né en 1715, fut professeur ordinaire à Goettingue, conseiller aulique, doyen de la faculté de jurisprudence, et s'occupa beaucoup de l'étude du droit canonique et du droit féodal. On a de lui des ouvr. qui ont contribué à en faciliter l'étude.

BOEHMER (Philippe-Adolphe), frère des précédens, né en 1717, médecin et anatomiste, s'est distingué dans l'art de l'accouchement. Il a composé plusieurs *Dissertations* sur diverses matières et un *examen* critique des instrumens employés alors dans les accouchemens. Mort en 1789.

BOEHMER (J.-Benjamin), médecin et chirurg. allemand, né à Leignitz en 1719, et m. en 1753, a donné quelques *Dissertations* insérées dans le *Rec.* de Thèses de Haller, *Bibliotheca medico-philosophica*, 1753, in-8; *de Ossium callo*, 1748, in-4; *de Cortice Cascarillæ*, Hall, 1738, et une nouvelle édition de la *Chirurgie* de Platner.

BOEHMER (Georges-Rodolphe), né en 1723, professeur de botanique et d'anatomie à Wittemberg; il publia un grand nombre d'ouvrages sur diverses parties de la physique végétale et de la botanique théorique et littéraire. Mort en 1803.

BOHEM (Antoine-Guill.), théol. allemand, m. en 1732, était chapelain du prince George de Danemarck, à Londres, et ministre de la chapelle allemande à St-James. Ses *Sermons* ont été traduits en anglais.

BOERHAAVE (Herman), célèbre médecin, né à Voorhoot, en Hollande, en 1668. Ce grand homme était à lui seul une encyclopédie de toutes les sciences, et une école de médecine. Il s'était adonné à la philosophie et à la théologie, avant de préférer à ces sciences celle de la médecine. Enfant précoce, les études de sa jeunesse annoncèrent déjà son immense génie. On peut dire qu'il fut son propre maître; professeur, on accourait de toutes parts à Leyde pour l'entendre. Eloquent dans la chaire, il devina aux hôpitaux toute l'utilité d'un cours clinique. Ses cours de chimie, de botanique, étaient également brillans. On pourrait l'appeler le Voltaire de la science. L'influence de son génie s'étendit jusque sur l'anatomie, qu'il n'avait étudiée que dans les livres. Son système, dont les bornes de ce dictionnaire ne permettent pas d'exposer les vues, a régné 40 ans dans les écoles. Infidèle quelquefois aux doctrines d'Hippocrate dans la théorie, il ne s'en écartait jamais dans la pratique. En 1722, une attaque de goutte le força d'interrompre les immenses travaux qui avaient si bien rempli sa vie. Il se démit peu à peu de toutes ses chaires et renonça même au titre de recteur de l'université: il mourut après quelques mois de souffrance dans l'année 1738. La musique et le jardinage avaient été ses seuls amusemens. Son jardin, près Leyde, était rempli de tous les végétaux exotiques qu'il avait pu se procurer. Ses restes furent déposés dans la grande église de Leyde, sous une urne de marbre, qui portait cette inscription: *Salutifero Boerhaavi genio sacrum.* Ses principaux ouvrages sont: *Institutiones medicæ in usus exercitationis annuæ domesticos.* Cet ouvrage a été traduit en arabe; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis in usum doctrinæ medicinæ*, Leyde, 1715, in-12, trad. en franç. par La Mettrie, 1745, in-12; *Index plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo reperiuntur*, 2 vol. in-4. *Libellus de materiâ medicâ et remediorum formulis; Epistola ad Ruischium prosententia Malpighianâ de glandulis; Atrocis nec descripti prius morbi historia secundum medicæ artis Leges conscriptæ; Atrocis rarissimique morbi historia altera; Elementa chimiæ quæ anniversario labore docuit in publicis, privatisque scholis*, Leyde, 1732, in-4, trad. en franç. par Allamand, augmenté par Tarin, 1754, 6 vol. in-12. Boerhaave publia des *éditions* d'un grand nombre d'ouvrages; plusieurs ont été imprimés sous son nom. Van Swieten et Haller publièrent un *commentaire* de sa pratique de médecine.

BOERHAAVE (Abraham-Kaw), neveu d'Herman Boerhaave, né à La Haye en 1715. Il étudia à Leyde, sous Gaubius, et fut nommé docteur dans la ville où il étudiait. En 1740 il se rendit à Pétersbourg, où il fut professeur de médecine et membre de l'académie impériale. Il mourut en 1753. Ses ouvrages sont: *Perspiratio dicta Hippocrati*, 1738, in-12; *Impetum faciens dictum Hippocrati per corpus consentiens, philologicè et phisiologicè illustratum*, 1745, in-8.

BOERNER (Christ.-Fréd.), né en 1683, prof. de théol. à Leipsig, homme d'une grande érudition et savant surtout en histoire ecclésiastique, m. en 1753. Parmi ses nombreux écrits, on estime: *De exulibus græcis in Italiâ*, Leipsig, 1750, in-8; *De ortu et progressu philosophiæ moralis*, ib., 1707; *Institutiones theologiæ symbolicæ*, ibid., 1751, in-4; *Dissertat. sacræ*, ibid. 1752; des écrits sur Luther. Il publia aussi une nouvelle édit. de la Bibliothèque sacrée du P. Lelong, corrigée et augm., Anvers, 1709, 2 vol. in-8.

BOERNER (Fréd.), frère du précéd., médecin et écrivain de Leipsig, né en 1723, m. en 1761, a donné: *Relationes de libris medico-physicis antiquis, raris*, et *Instructiones medicæ legales*, Wittemberg, 1756, in-8; *Notices* sur les médecins

et les naturalistes de son temps, en allemand, Wolfembuttel, 1748-64, 3 vol. in-8, etc.

BOERNER (Fréd.-Ch.), fils de Christ., prof. de médecine à Brunswik et Wolfembuttel; auteur d'un *Traité pratique* sur l'Onanisme, Leipsig, 1775, in-8.

BOESCHENSTEIN (Jean), sav. hébreu, né en Autriche en 1471, un des restaurateurs de la langue hébraïque en Allemagne après Reuchlin, l'enseigna à Augsbourg et Wittemberg. Sa *Grammaire hébraïque*, Augsbourg, 1514; Ses corrections et additions au *Rudiment hebreu* du rabbin Mosche Kimchi; ibid., 1520, et sa version allemande et lat. des *Psaumes de la pénitence* d'après le texte hébreu, ibid., 1526, in-4, sont ses meilleurs ouvrages.

BOESEEL et OLIAB, sculpteur et graveur hébreu, travaillèrent les métaux les plus précieux pour l'ornement du tabernacle du temple de Jérusalem.

BOETHIUS (Hector), historien écossais d'une extrême crédulité, mais qui ne manque pas de force ni de pureté, né vers 1470, mort vers 1550, professa la philosophie à Paris et à Aberdeen où il fut principal du collége. Il est surtout connu par son *Hist. d'Ecosse*, Paris, 1526, traduct. écoss. de J. Bullanden, 1536.

BOETHIUS (Jacob), écriv. suédois, né en 1647, professeur de grec et de théologie à Upsal et archid. de Mora en Dalecarlie, mourut à Vesteras en 1718. La hardiesse de ses sermons et de ses écrits contre le gouvernement causa sa perte.

BOETHIUS (Chrét.-Fréd.), habile peintre d'histoire, de l'académie de Dresde, né à Leipsig en 1706. Ses meilleurs ouvrages sont dans la galerie de Dresde.

BOETHUS, nom de quatre philosophes de l'antiquité: le premier, stoïcien cité par Cicéron et Diogène Laërce; le deuxième, péripatéticien né à Sidon, disciple d'Andronicus, fut l'un des plus célèbres philosophes de son temps; le troisième, Flavius, né à Ptolémaïs, contemporain de Gallien, et disciple d'Alexandre de Damas; le quatrième, épicurien et mathématicien, est l'un des interlocuteurs du dialogue de Plutarque sur l'*Oracle de la Pythie*.

BOËTIE (Etienne de la), né à Sarlat dans le Périgord en 1530, conseiller au parlement de Bordeaux dont il fut regardé comme l'oracle. Doué de grandes dispositions naturelles, il avait déjà traduit Xénophon et Plutarque à 16 ans, et composé à 18 un *Discours de la servitude volontaire*, qui fit grand bruit en France. Il mourut en 1563 à 33 ans sans avoir rien publié. Le célèbre Montaigne son ami, auquel il avait légué ses manuscrits, publia en 1572: ses *Traductions de Plutarque*; *vers français* de feu E. de la Boetie, Paris, 1572; vingt-neuf *sonnets*, etc. Baillet l'a mis au nombre des enfans célèbres.

BOETIUS-EPO (....), jurisconsulte des Pays-Bas, mort à Douai en 1599, est aut. de plusieurs ouvrages de droit peu c nnus et peu estimés aujourd'hui.

BOETON, chargé avec Diognète de diriger et préparer la marche des armées d'Alexandre, en avait écrit l'*Itinéraire*, qui ne nous est pas parvenu.

BOETTCHER (Jean-Frédéric), chimiste allemand, né dans le Brandebourg vers la fin du 17e S. Placé chez un apothicaire à Berlin, il fut forcé de fuir parce qu'il passait pour avoir trouvé la pierre philosophale. Réfugié en Saxe, l'électeur Frédéric-Auguste le fit renfermer dans une forteresse avec ordre de continuer ses recherches sur les moyens de faire de l'or. En y travaillant, Boetcher trouva, dit-on, le secret de la composition de la porcelaine, ignoré jusqu'alors en Europe, et ouvrit ainsi à la Saxe une source de richesses. L'électeur, roi de Pologne, lui donna des lettres de noblesse. Il mourut en 1719.

BOETTCHER (Ernest-Christophe), négociant, né en 1697, consacra sa fortune à la fondation d'une école gratuite à Hanovre, d'un séminaire d'instructeurs, et d'autres établissemens utiles.

BOFFRAND (Germain), architecte français, né en 1667. Entre les édifices qu'il a construits, on remarque à Paris l'hôpital des Enfans-Trouvés, et le puits de Bicêtre. A sa mort, en 1754, il était doyen de l'académie d'architecture, pensionnaire des bâtimens du roi et premier ingénieur des ponts et chaussées. On a de lui des remarques sur ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris en 1699, et un *Livre d'architecture* renfermant les principes généraux de cet art.

BOGAERT (Adam), né à Dordrecht en 1413, fut nommé sept fois recteur de l'université de Louvain et y occupa pendant 36 ans une chaire de médecine. Mort en 1483.

BOGAERT (Jacques), fils du précédent, né en 1440. Il remplit à Louvain les mêmes fonctions que son père et a laissé des *Commentaires* sur Avicenne qui sont conservés manuscrits dans la bibliothèque d'Anvers. Mort en 1520.

BOGAERT (Adam), fils du précédent, né en 1486; il fut, comme son père et son aïeul, professeur de médecine, chanoine et recteur de l'université de Louvain. Il est auteur d'une épître sur la goutte. Mort en 1550.

BOGAN (Zacharie), théologien anglais, mort en 1659, est surtout connu par son *Homeri comparatio cum scriptoribus sacris*, Oxford, 1658, traité savant mais systématique. On lui doit aussi des *Additions à l'archeologie attique de Rous*, en anglais, Londres, 1685, in-4; et des *OEuvres ascétiques*.

BOGARDUS (Everad), ministre de l'église réformée à New-York (Etats-Unis d'Amérique).

BOGDAN, prince de Moldavie, en 1529, fit hommage de ses états au sulthan Soliman Ier, et y maintint ainsi la tranquillité. Après sa mort les Moldaves perdirent le droit d'élire eux-mêmes leurs souverains, et c'est de son nom que la Moldavie est appelée Bogdanie par les Turks.

BOGDANUS (Martin), médecin, né à Dresde en 1630, défendit son maître Bortholinus contre Rudbeck qui lui disputait la découverte de quelques vaisseaux limphatiques: la postérité a prononcé en faveur de Rudbeck. Il écrivit aussi un *Traité* en latin sur les *Rechutes dans les maladies* d'après Hippocrate, Bâle, 1660, in-8.

BOGÈS ou BUGÈS, gouv. persan d'Eïone après la défaite de Xercès par les Grecs, se défendit jusqu'à la dernière extrémité, après quoi il fit égorger sa femme, ses enfans et ses amis, les fit jeter dans les flammes, et s'y précipita lui-même avec tous ses trésors.

BOGIN (J.-B.), né en 1701, ministre d'état de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne et gr.-chanc., rendit d'import. services à ce prince par son habileté dans les négociations, et surtout lors des hostilités contre la France en 1742, où il eut le porte-feuille de la guerre; il eut ensuite le département de la Sardaigne et y fit beaucoup de bien. Le Piémont lui dut le rétablissement des écoles de génie et d'artillerie, et la fondation de celle de minéralogie. Mort à Turin en 1784.

BOGORIS, roi des Bulgares, voulut faire la guerre à l'impératrice Théodora; mais cette princesse réussit à le détourner de ce projet injuste, et lui envoya un évêque qui le convertit au christianisme vers 841.

BOGUD, roi de la Mauritanie tingitane, unit ses forces à celles de César et eut part à son triom-

phe sur Pompée. Il prit ensuite le parti d'Antoine, et fut tué après la bataille d'Actium : ses états furent réduits en provinces de l'empire romain.

BOGUET (Henri), né dans le 16e S., à Pierre-Court, grand juge de la terre de Saint-Claude, et conseiller au parlement de Dôle, mourut le 23 février 1619. On a de lui : *Discours sur les sorciers*, Osmond, 1606, in-12; *les Actions de la vie de St Claude*, Lyon, 1627, in-12; *in Consuetudines generales comitatûs Burgundiæ observationes*, 1725, in-4.

BOGUPHALUS, évêque de Posnanie, mort en 1253, auteur d'une *Chronique de Pologne* jusqu'en 1252, continuée jusqu'en 1271 par Godislas Basko, custode de l'église de Posnanie, Varsovie, 1752.

BOGUSLAS BARANOWSKI, gentilhomme polonais, pauvre et obscur, profita des troubles survenus en 1696, après la mort de J. Sobieski, pour exciter l'armée polonaise à la révolte, se fit proclamer général et causa d'affreux dégâts en Russie et en Pologne, que les Tartares ravageaient d'un autre côté; mais l'amnistie proclamée par la diète ayant ramené les révoltés dans leur devoir, il rentra lui-même dans l'obscurité.

BOHADIN ou BOHA EDDYN, célèbre histor. arabe né à Massoul en 539 de l'hégyre (1145 de J. C.), fut cadhylasker ou juge de l'armée sous Saladin, et très en faveur auprès de ce prince dont il écrivit la *Vie* ou plutôt le *panégyrique*, publié en arabe et en latin, à Leyde, 1732, par Schultens. Il avait rétabli les études à Alep, et fondé un collége où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 550 de l'hég. (1235 de J.-C.).

BOHADSCH (J.-B.), prof. d'hist. naturelle et de botanique à Prague, mort en 1779, a laissé en allem. la *Description des plantes de la Bohême*, etc., Prague, 1755, in-8; *De quibusdam animalibus marinis*, Dresde, 1791, et quelques autres ouvr. de botanique.

BOHA EDDAULAH, prince de la dynastie des Deïlémites, succéda en 379 de l'hég. (989 de J.-C.) à son frère Cherf-Eddaulah dans le gouvernement de Baghdâd, accrut sa puissance par ses conquêtes du Farez, du Kerman et de l'Ahwaz. Mort en 403 de l'hég. (1013 de J.-C.).

BOHÊME. La Bohême tire son nom des Boiens, colonie des Gaules qui s'y établit 600 ans av. J.-C. Soumis par les Marcomans sous le règne d'Auguste, par les Slaves ou Tcheques au 6e S., et par Charlemagne en 812, ils devinrent par suite membres de l'empire germanique. L'histoire des ducs de Bohême n'offre qu'un intérêt très-médiocre, même sous Borzivoi, premier duc chrétien; après la conversion de la Bohême au milieu des règnes insignifians de la plupart de ses ducs, on remarque Vinceslas se déclarant vassal de la Germanie, et Wratislas recevant de l'empereur Henri IV l'investiture de la Lusace, de la Silésie et de la Moravie, et le titre de roi qu'il ne put transmettre à ses successeurs. Prémislas ou Ottocar Ier fut nommé roi par l'empereur Philippe. Ottocar II, après le grand interrègne, eut de grands démêlés avec Adolphe de Hapsbourg, qui, malgré ses prétentions, obtint la dignité impériale et tua son rival à la bataille de Markfeld, en 1278. Venceslas son fils obtint la paix, régna après lui, et laissa le trône à son fils Vinceslas V, en qui finit la dynastie slave de Prémislas et de Borzivoi.

Depuis ce temps, la Bohême, presque toujours réunie à l'empire, changea souvent de souverains et joignit la couronne de Pologne et celle de Hongrie. Gouvernée par la maison de Luxembourg, elle fut ravagée au commencement du 15e siècle par la guerre des hussites. Après l'extinction de la famille de Luxembourg, la maison d'Autriche, qui monta sur le trône impérial, réunit la couronne de Bohême sous Albert Ier. Ladislas, fils posthume de ce dernier, fut déclaré roi de Bohême sous le règne de Georges Podiébrard, qui vit ses états conquis presque entièrement par le grand Mathias Corvin, roi de Hongrie; mais après la mort de ce héros, la Bohême reconquit le pays qui lui avait été enlevé. Ferdinand, frère de Charles-Quint, obtint le royaume de Bohême et y réunit ensuite l'empire. La Bohême ne fut plus séparée qu'une seule fois du trône impérial sous Mathias. Après lui elle y fut réunie pour toujours, et fait encore aujourd'hui partie des états héréditaires de l'empereur d'Autriche, François Ier.

BOHÉMOND (Marc), fils de Robert Guiscard, aventurier normand, duc de la Pouille et de la Calabre, s'embarqua avec Tancrède à la tête des croisés, vers 1096, et se distingua par son habileté et son courage impétueux. Chargé de la conduite du siége d'Antioche, il s'en empara par ruse en 1097, et en fit la capitale d'une principauté qui, dans une suite de neuf princes, subsista 190 ans. Il en reçut à Jérusalem l'investiture des mains du patriarche Daimbert. Étant tombé au pouvoir des Turks, il demeura 2 ans leur prisonnier, et ne fut pas plus tôt libre qu'aidé du secours de Tancrède il étendit ses états par de nouvelles conquêtes, entreprit de renverser l'empire grec, se fit passer pour mort, parcourut l'Europe, et rassembla des forces considérables qui firent trembler l'empereur Alexis. Mais la peste et la famine, combattant pour les Grecs, rendirent inutiles tous ses efforts. Il mourut en 1111, tandis qu'il préparait contre Alexis un nouvel armement.

BOHIER (Nicolas), né à Montpellier en 1470, fut successivement avocat à Bourges, conseiller au grand conseil, et président à mortier à Bordeaux; il mourut en 1536. Son ouvrage le plus estimé est celui qui a pour titre : *Decisiones in senatu Burdigalensium discussæ ac promulgatæ*, Lyon, 1567, in-fol.

BOHN ou BOHNIUS (Jean), médecin, né à Leipsig en 1640, m. en 1718, professa l'anatomie et la thérapeutique. On a de lui un traité latin intitulé : *De acide et alcali insufficientiâ*, Leipsig, 1675, in-8; *Exercitationes physiologicæ XXVI*, ibid., 1668; *Circulus anatomicus*, ibid., 1710.

BOHUN (Edmond), écrivain anglais, vivait du temps de la reine Anne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : une *Défense de la déclaration de Charles II; Dictionnaire géographique; Histoire de la désertion, ou recit de toutes les affaires publiques de l'Angleterre*, 1689; *Grand Dictionnaire historique, géographique et poetique; Caractère de la reine Elisabeth.*

BOICEAU (Jean), seigneur de la Borderie, cultivait la poésie latine et française. On a de lui le *Monologue de Robin*, traduit du grec en français, latin, poitevin, etc., Poitiers, 1555; *Satire contre les plaideurs*; des *églogues*, *sonnets*, et autres compositions; un *Commentaire latin sur l'article 54 de l'ordonnance de Moulins*, 1566, *sur la preuve par témoins*, ibid., 1582, in-4, augmenté et réimprimé en 1715. Son *Commentaire sur la coutume de Poitou* a été publié en 1659.

BOICHOT (Jean), statuaire du roi, membre de l'ancienne académie de peinture, correspondant de l'institut, né à Châlons-sur-Saône en 1738, m. à Paris en 1814, sut allier la grâce et l'élégance des formes à la sévérité du style. Ses principaux morceaux sont : *la statue de saint Roch; le groupe de saint Marcel; les bas-reliefs des fleuves* qui décorent l'arc de triomphe des Tuileries.

BOIENS, peuple originaire de la Gaule celtique. Ils firent de fréquentes incursions, et formèrent des établissemens dans la Gaule cisalpine, vers le 4e siècle avant Jésus-Christ, en Germanie vers

la même époque, dans les pays qui ont pris d'eux les noms de Bohême et de Bavière; en Italie, où ils fondèrent la cité de *Bolonia* (Bologne).

BOILEAU (Gilles de Bullion), écrivain du 16e S., né en Flandre, a traduit de l'espagnol les *Commentaires de dom Loys d'Avila et de Cuniga*, Paris, 1551, in-8; le 9e livre d'*Amadis de Gaule*, Paris, 1551, in-fol.; le livre d'*Albert Durer sur la fortification*. On a aussi de lui: *Traité des causes criminelles*, extrait des lois impériales, Anvers, 1555, et Lyon, 1570.

BOILEAU (Gilles), né à Paris en 1584, fut greffier de la grand'chambre du parlement, et se distingua par sa probité et son expérience dans les procédures. Il mourut en 1657.

BOILEAU (Jacques), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1635. Nommé doyen et grand-vicaire de Sens, il remplit ces deux places pendant plus de vingt ans. En 1694, il fut pourvu d'un canonicat à la Sainte-Chapelle, et mourut en 1716, dans sa 82e année. Celui de ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est le livre des flagellans, intitulé: *Historia flagellantium, sive de recto et perverso flagellorum usu apud christianos*, Paris, 1700, in-12. Il y prouve que l'usage des flagellations volontaires a été inconnu aux chrétiens pendant les dix premiers siècles, qu'il est dangereux pour la santé et pour les mœurs, et qu'il donna naissance à l'erreur des flagellans, qui attribuaient à la flagellation plus de vertus qu'aux sacremens pour effacer les péchés. Cet ouvrage a été traduit en français.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, membre de l'académie française, prédicateur de Louis XIV, né à Beauvais, m. à Paris en 1704. Il est connu par des *homélies*, des *sermons* et des *panégyriques*, imprimés après sa m. D'Alembert dit qu'on y trouve sinon de l'éloquence, au moins de l'esprit.

BOILEAU DESPRÉAUX (Nicolas), frère des deux précédens, naquit à Crône près Paris, en 1636, ou suivant d'autres biographes à Paris même. Ce législateur du Parnasse n'annonça pas dès son enfance ce qu'il devait être un jour. La faiblesse de sa constitution, les malheurs et les accidens qu'il éprouva, ne contribuèrent pas peu à retarder ses études. Il les avait commencées au collège d'Harcourt; mais ce ne fut qu'à celui de Beauvais, étant à sa troisième, qu'il se fit remarquer par sa passion pour la lecture des grands poètes de l'antiquité. Après avoir, au sortir de ses classes, suivi quelque temps le barreau et s'être fait recevoir avocat, il abandonna Cujas et Alciat au grand scandale de sa famille et surtout de son beau-frère Dongois, le greffier, qui jugea dès-lors qu'il ne serait qu'un sot toute sa vie. La scolastique n'eut pas plus d'attraits pour ce disciple d'Horace, et il se livra dès lors tout entier aux lettres. Sa première satire, qui annonça tout ce qu'on pouvait attendre de son talent, parut dans un temps où, malgré les chefs-d'œuvre de Corneille et de Molière, Chapelain était encore l'oracle de la littérature. Mais personne n'avait encore si bien écrit en vers, ni développé comme lui toutes les ressources de la langue poétique; les sept autres qui la suivirent en 1666 furent accueillies par le public avec un succès prodigieux, mais en même temps déchirées par les auteurs que le jeune poète avait critiqués. La IXe satire *à son esprit* fut sa réponse, et il se surpassa lui-même dans ce chef-d'œuvre où l'élégance du style et une plaisanterie piquante et toujours de bon ton se trouvent réunies; on n'y rencontre pas en effet la monotonie qui règne dans celle contre les *femmes*, et celles de *l'équivoque* et sur *l'homme*, ses deux plus faibles. Ce fut dans la maturité de l'âge qu'il composa ses *épîtres*, qui l'ont mis au-dessus d'Horace, auquel il est inférieur pour les *satires*. Mais il montra sa supériorité sur lui dans la composition de son *Art poétique*, où il surmonte de nombreuses difficultés et s'élève plus haut qu'on ne devait l'attendre d'un tel sujet. Rien n'égale la régularité du plan et l'élégance ferme et soutenue du style. Il définit chaque genre avec précision et pureté, et donne les règles du beau en même temps qu'il en offre le modèle. Le *Lutrin* suivit bientôt l'*Art poétique*, et ce charm. badinage, que l'auteur avait entrepris pour plaire au président de Lamoignon, devint entre ses mains un autre chef-d'œuvre qui n'a rien de comparable en aucune langue, et répondit à ceux qui l'accusaient de manquer de fécondité. Des productions d'un si haut mérite, la réputation de probité et la pureté des principes et des mœurs de l'homme célèbre qui rendait sa patrie fière de posséder tant de trésors, ne pouvaient être méconnues de Louis XIV. Une pension de 2,000 livres, le privilége pour l'impression de ses ouvrages, et l'honneur d'être associé à Racine pour écrire l'histoire du grand règne, furent la récompense de ses travaux. En 1684, l'académie française et celle des inscriptions et belles-lettres lui ouvrirent leurs portes. Les deux grands poètes suivirent quelque temps Louis dans ses triomphes, mais ne laissèrent rien d'important sur les événemens dont ils furent témoins. Après la mort de Racine, Boileau ne revint que rarement à la cour, et il y conserva toujours la dignité de son caractère. Dégoûté du monde, il ne sortait plus guère de sa retraite d'Auteuil, où il ne recevait que des amis. Passant ainsi le reste de ses jours dans la retraite, il gémissait sur les malheurs de sa patrie; il supportait en philosophe chrétien les infirmités de l'âge et le dépérissement d'une santé qui avait toujours été délicate, lorsqu'il fut enlevé aux lettres le 13 mai 1711, à la suite d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de 75 ans. Il laissa en mourant presque tous ses biens aux pauvres. Comme poète, Boileau mérite à jamais la reconnaissance de la postérité pour le service qu'il rendit à ses concitoyens en les désabusant du mauvais goût qui régnait encore de son temps, et en fixant d'une manière invariable les lois et les ressources de la véritable poésie. Élevé à l'école des grands poètes de l'antiquité, qu'il défendit toujours contre les attaques de l'ignorance ou de l'injustice, il en avait surtout appris à travailler lentement, et ce fut d'après eux qu'il eut la gloire de former Racine. Rarement injuste dans ses satires, genre où il est si facile de l'être, ses décisions ont fait loi dès l'époque, et sont encore admirées aujourd'hui pour la justesse, la solidité et le goût le plus pur qui y règnent. Ce qui caractérise surtout ce grand poète est de savoir conserver à chaque genre la couleur qui lui est propre, d'être vrai dans ses tableaux comme dans ses jugemens, de faire valoir les mots par leur arrangement, relever les petits détails, agrandir son sujet, enchâsser des pensées fortes et énergiques dans des vers harmonieux et pleins de choses, mais toujours dominés par la raison, qui ne l'abandonne jamais dans ses écrits. Tant de qualités portées à un si haut degré lui assureront toujours, malgré l'injuste prévention des philosophes du siècle dernier, la première place sur le Parnasse français. La bonté, la générosité et la solidité de son caractère, sa probité rigide et religieuse, comme citoyen, son désintéressement, sa modestie, son impartialité, ne lui font pas moins d'honneur. Il n'était vraiment cruel qu'en vers, comme le disait Mme de Sévigné, et l'on était surpris de la douceur de sa conversation. Sa conduite était tellement irréprochable qu'elle le mit toujours à l'abri des attaques des nombreux ennemis que ses satires ne pouvaient manquer de lui faire. Un des meilleurs éloges de Boileau est celui de M. Auger, couronné par l'institut en 1805. Les principales éditions des *œuvres de Boileau* sont celles de Brossette, son ami, publiée par Souchay, Paris, 1740; de Didot à l'usage du Dauphin, Paris, 1789, 2 vol. in-4; de P. Didot, 1819, 2 vol. in-fol.; de M. Daunou, Paris, 1809, 3 vol., et 1825, 4 vol.

in-8 de M. Amar, Paris, 1825, 4 vol. in-8. Cependant l'édit. de 1747, avec les remarques de Lefevre de St-Marc, est encore recherchée.

BOILEAU (Jean-Jacques), prêtre, né près d'Agen en 1649, chanoine de Saint-Honoré à Paris, où il mourut en 1735. On a de lui des *lettres sur différens sujets de piété.*

BOILEAU (Jacques-René), né à Amiens en 1715, m. en 1772. Il fut directeur de la porcelaine de Sèvres, sous le règne de Louis XV.

BOILEAU (Jacques), juge de paix à Avalon, député à l'assemblée législative, ensuite à la convention nationale. Mis hors la loi après le 31 mai 1793, il périt sur l'échafaud, avec les girondins, le 31 octobre de la même année, à l'âge de 41 ans.

BOILEAU (Marie-Louis-Joseph de), jurisconsulte, né à Dunkerque en 1741, m. à Paris en 1817, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: *les Embarras du père de famille*, comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1787; *Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès*, dont la 3e édition est de 1806; *Histoire du droit français*, 1806, in-8; *Code des faillites*, 1806; *Histoire ancienne et moderne des departemens belgiques*, quelques petits *poèmes et épîtres en vers*, cinq écrits en faveur de la liberté individuelle, imprimés en 1816, etc.

BOILLOT (Joseph), a publié *Modèles, artifices de feu et divers instrumens de guerre*, Chaumont, 1598, in-4, etc.

BOILLOT (Jean), minime, né en 1658, mort à Semur en 1728, a laissé: *Lettres sur le secret de la confession*, 1703; *La vraie pénitence*, Dijon, 1707.

BOILLOT (Philib.), oratorien, auteur d'un poème latin intitulé *Passeres*, et d'une pièce de vers français, insérées dans le tome 8 des *Mémoires de littérature.* Mort à Dijon en 1729.

BOILLOT (Henri), jésuite, né en 1698, professa la théologie dans les maisons de son ordre, et fut recteur du colléges de Grenoble, puis de Dôle où il mourut en 1733. On a de lui: *Explication latine et française du deuxième livre des Epitres d'Horace; le Noyer*, élégie d'Ovide, expliquée en français, avec une traduct. en vers, Lyon, 1712; *Maximes chrétiennes et spirituelles*, extraites des œuvres du P. Nieremberg, ibid., 1714; *Sermons sur divers sujets*, ibid., etc.

BOINDIN (Nicolas), fils d'un procureur du roi au bureau des finances auquel il succéda, naquit à Paris en 1676, et fut reçu en 1706 à l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'athéisme qu'il profess. publiquement l'empêcha d'entrer à l'acad. française. Ses *OEuvres* ont été publiées à Paris, 1753, 2 volumes in-12; on y trouve ses pièces de théâtre, *les trois Gascons; le Bal d'Auteuil; le Port de Mer*; et des *dissertations académiques.*

BOINEBOURG (J.-Christ.), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né en 1622 à Eisenach, siégea dans la diète de Ratisbonne, et acquit une réputation méritée d'habile négociateur et homme d'état. Il cultiva aussi les lettres, et possédait une riche bibliothèque chargée de notes de sa main.

BOINEBOURG (Philippe-Guillaume), fils du précédent, ne s'illustra pas moins dans la même carrière, et devenu gouverneur d'Erfurt, y fonda une chaire d'histoire et de droit politique, et enrichit la bibliothèque de précieux ouvrages. Mort en 1717.

BOIORIX, roi des Boiens, dans la Gaule-Cisalpine, se souleva contre les Romains, vers l'an 194 avant J.-C. C'est la seule particularité que l'on ait recueillie sur son existence.

BOIREL (Antoine), né en 1625, chirurgien français, est auteur d'un *Traité des plaies de tête*, Alençon, 1677, in-8, où il suit la doctrine d'Hippocrate, de Galien et d'Ambroise Paré.

BOIREL (Nicolas), frère du précédent, médecin de la ville d'Argentan, a donné *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes*, Paris, 1711, in-12.

BOIS DE LA PIERRE (L. M. DE LANFERNAT, épouse de N. de), née en Normandie en 1730, cultiva la poésie et l'histoire, et fit d'utiles recherches sur celle de sa patrie. On a d'elle en MSs. *Chronologie historique des prieures de la Chaise-Dieu*; des *poésies* non-imprimées, etc.

BOIS-BÉRENGER (C.-H.-T.-M., marquise de), une des victimes de la révolution, donna l'exemple de toutes les vertus et de la résignation la plus grande dans la prison du Luxembourg, d'où elle fut arrachée avec son père, sa mère et sa sœur pour mourir sur l'échafaud en 1793.

BOISGELIN (Jean-de-Dieu-Raymond DE CUCE), né à Rennes en 1732, archev. d'Aix en 1770. Il a laissé dans ce diocèse des souvenirs qui ne sont point effacés. La Provence lui doit la construction d'un canal qui porte son nom, une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres qui subsiste encore à Lambesc, et plusieurs autres établissemens utiles. En 1765, il avait prononcé l'oraison funèbre du dauphin, père de notre roi actuel, Charles X; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne; en 1769, celle de Madame la dauphine. Lorsque Louis XVI fut sacré à Reims, M. de Boisgelin prononça le discours du sacre; il fut interrompu deux fois par de nombr. applaudissemens. En 1776, il fut appelé au fauteuil de l'abbé de Voisenon à l'académie française. Député du clergé aux états généraux, à la fin de l'assemblée constituante, il sortit de France pour aller en Angleterre, d'où il revint à l'époque du concordat. C'est alors qu'il fut nommé archevêque de Tours; bientôt après il obtint le chapeau de cardinal. Il m. en 1804. Outre ses lettres pastorales et ses discours académiques, nous avons de ce prélat la traduct. en vers des *Heroïdes du galant Ovide*, Philadelphie (Paris), 1784, in-8, très-rare, réimpr. en 1825 dans la collection des *OEuvres de Saint-Ange; le Psalmiste*, traduction des *Psaumes* en vers français, précédé d'un *Discours sur la poésie sacrée*, Londres, 1799, in-12. L'aut. la publia pour venir au secours de quelques familles d'émigrés.

BOISGELIN (l'abbé), neveu du précédent et agent-général du clergé, fut une des victimes de septembre 1792, lors du massacre des prisons.

BOISGELIN (Gilles-Domin.), de la même famille, maréchal-de-camp, fut incarcéré avec L. Bruno de Boisgelin, son oncle, et périt avec lui à 40 ans, sur l'échafaud révolutionnaire.

BOISGERARD (M.-A.-F. BARBUAT de), gén. de brigade, ingénieur, né en 1767, m. en 1799. Entré au service comme lieutenant du génie militaire, il se distingua aux siéges de Mayence, de Charleroi, Landrecies, Valenciennes, du Quesnoy et de Maestricht. Il dirigea le passage du Rhin en 1797, et fut chargé des travaux du fort de Kehl et de la tête de pont d'Huningue; passé ensuite à l'armée de Naples, en 1799, il fut blessé mortellement au combat de Capoue, et mourut quelques jours après des suites de ses blessures.

BOIS-GUILLEBERT (P. LE PESANT, sieur de), lieutenant-général au bailliage de Rouen, m. en 1714. On lui doit les traduct. de *l'Hist. de Dion-Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin*, du grec en franç., Paris, 1674; de *l'Hist. d'Hérodien*, en franç., ib., 1675; *Marie Stuart*, nouv. histor., ib., 1675; *Détail de la France sous Louis XIV*, Rouen (Hollande), 1707, réimpr. sous le titre de *Testament politique de M. de Vauban*, Bruxelles, 1712.

BOIS-GUILLEBERT (J.-P.-Adrien-Augustin LE PESANT de), petit-neveu du grand Corneille, est auteur d'un *poème* sur la sédition d'Antioche,

couronné par l'académie de l'immaculée conception de Rouen, 1770, in-8.

BOIS-MESLÉ (J.-B. TORCHET DE), avocat au parlement de Paris, a pub. en 1749 : *Hist. du chevalier du soleil*, Paris 1749, 2 vol. in-12. Il est plus connu par son *Hist. generale de la marine*, Amsterdam (Paris), 1754 à 58. Les deux premiers vol. sont de lui en société avec le P. Théod. de Blois ; le troisième est de M. de Richebourg.

BOISMONT (NICOLAS THYREL DE), prédicateur du roi, né en 1715, remplaça Boyer, év. de Mirepoix à l'academ. franç. en 1755, et prit pour sujet de son discours de réception, *De la necessite d'orner les vérités évangeliques*. Il avait éprouvé lui-même cette nécessité de se plier au goût du siècle, et de cacher l'instruction pour la faire recevoir ornée de la broderie du style. Le sermon qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il prononça en 1782, dans une assemblée des dames de la charité. Depuis quelques années, des personnes bienfaisantes sollicitaient l'établissement à Paris d'un hospice pour les militaires en grade et les ecclésiastiques délaissés dans leurs maladies. La quête faite à la suite de ce discours rapporta 150,000 liv., et l'hospice fut fondé et construit à Montrouge. Boismont joignait au talent d'orateur celui de poète ; on rapporte même qu'il jouait très-bien la comédie, et qu'il excellait dans les rôles de Crispin. Il m. à Paris en 1786. On à pub. les *OEuvres de l'abbé de Boismont*, Paris, 1805, in-8.

BOISMORAND (CLAUDE-JOSEPH CHÉRON), né à Quimper vers 1680. D'abord jésuite, il quitta cet ordre, quoique revêtu de la prêtrise, et rentra dans le monde. Il fut connu sous le nom de l'abbé Sacre D***, parce que sacre D*** était son jurement ordinaire. C'était un joueur déterminé ; les hôtels de Gesvres et de Carignan, alors privilégiés pour les jeux de hasard, étaient ses galeries. Il vendait volontiers sa plume à qui voulait la payer. La traduct. du *Paradis perdu*, publiée sous le nom de Dupré de St-Maur, est de lui, quoiqu'il ne sût pas l'anglais. Dupré de St-Maur, assisté de son maître, lui rendait le sens littéral des phrases, que l'abbé mettait en bon français. Cet homme singulier mourut sous la haire et le cilice en 1740. On a de lui plusieurs *mémoires*, entre autres ceux pour les jésuites dans l'affaire de La Cadière et du P. Girard, et une *Hist. amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, 1720, in-12.

BOIS-MORTIER (N. BODIN DE), compositeur de musique attaché à l'Opéra, né en 1691, mort à Paris en 1765, aut. de la musique de trois opéras : *les Voyages de l'Amour*, paroles de La Bruyère, 1736 ; *Don Quichotte chez la Duchesse*, paroles de Favart, 1743 ; *Daphnis et Chloé*, paroles de Laujon, 1747, son meilleur ouvrage.

BOIS-MORTIER (SUZANNE), fille du préced., a laissé : *Mémoires de la comtesse de Marienberg*, 1751, 2 vol. in-12, et autres romans historiques.

BOISOT (l'abbé JEAN-BAPTISTE), né à Besançon, en 1638, acquit dans ses voyages en France, en Italie et en Allemagne, un gr. nomb. de tableaux, de médailles, de bronzes et d'autres raretés, qu'il céda aux religieux de l'abbaye de St-Vincent de Besançon, dont il était abbé. Il leur légua la biblioth. du card. Granvelle, qu'il avait augmentée de MSs. précieux, parmi lesquels on distinguait la fameuse collection en 80 vol. in-fol. connue sous le nom de *Memoires du cardinal de Granvelle*. Boisot avait passé dix ans à les déchiffrer et à les mettre en ordre. Il mourut en 1694.

BOISROBERT (FRANÇ. METEL DE), né à Caen vers 1592. Les agrémens de sa conversation le rendirent nécessaire au card. de Richelieu. Personne ne contrefaisait mieux que lui le geste et les manières de ceux qu'il fréquentait. Il était passionné pour la comédie, et surtout pour le jeu et la table. Pour prix de ses bons mots, il obtint de riches et nomb. bénéfices, entre autres l'abbaye de Châtillon-sur-Seine ; il devint conseiller d'état et membre de l'académie, dont il avait donné la première idée au ministre, et fut un des cinq auteurs qui travaillèrent aux pièces de théâtre du card. de Richelieu. Il en a fait pour son compte dix-huit, dont les titres même sont oubliés, quoique sa *Belle plaideuse* ait fourni à Molière, suivant quelques auteurs, deux belles scènes de *l'Avare*. Boisrobert mourut après une courte maladie, en 1662.

BOISSARD (JEAN-JACQ.), antiquaire et poète latin, né à Besançon en 1528. Pendant un séjour de plusieurs années en Italie, il avait formé de riches collections d'antiquités ; elles furent pillées lors des ravages de la Franche-Comté. On a de lui un ouv. sur les *antiquites romaines*, et quelq. *poesies latines*. Mort en 1602.

BOISSAT (PIERRE DE), sav. jurisc. français et helléniste, vivait sous le règne de Henri III ; il n'a laissé aucun ouvrage. — BOISSAT (P. de), son fils, a laissé une *Hist. des chevaliers de l'ordre de St-Jean de Jérusalem*, traduite en partie de l'italien de Bosio ; une *Hist. généalogique* et des *Recherches sur les duels*. M. en 1613. — Un troisième BOISSAT (P. de), fils du précéd., né en 1603, se distingua dans la carrière militaire. On a de lui quelques ouvrages en français et des poésies latines. Il fut membre de l'académie française et m. en 1662.

BOISSET (JOS.), né à Montelimart vers 1740, député à la convention nationale, vota la mort de Louis XVI, poursuivit avec acharnement celle de la reine Marie-Antoinette, fut un des députés proscrits au 31 mai, fit partie des assemblées législatives jusqu'en 1799, et m. dans l'obscurité dont il n'aurait jamais dû sortir.

BOISSIÈRE (CL.), mathémat. français du 16e S. On a de lui un *Tr. d'arithmétique*, des *Principes d'astronomie et de cosmographie*, et un ouvr. curieux sur un ancien jeu mathématique appelé *Rhythmomachia*.

BOISSIÈRE (SIMON HERVIEUX DE LA), prêtre du diocèse d'Evreux, m. en 1777, a écrit plusieurs ouvrages pour la défense de la religion. Les principaux sont : *Tr. des miracles*, 1763, 2 vol. in-12 ; *Contradictions du liv. intit.* : De la philosophie de la nature, 1775, in-12.

BOISSIEU (DENIS SALVAING DE), né en 1600 à Vienne en Dauphiné. Il quitta la carrière des armes pour la magistrature, accompagna à Rome M. de Créquy en 1633, et fut chargé de haranguer le pape. Le cardinal de Richelieu le chargea de quelq. négociations avec la république de Venise et le nomma conseiller d'état. On a de lui quelq. écrits sur *les merveilles du Dauphiné*, sur les *droits seigneuriaux*, et un rec. de pièces en vers et en prose. Mort en 1683.

BOISSIEU (BARTH.-CAMILLE), jeune méd. fr., né en 1734, est connu par deux dissertations qui méritèrent le prix de l'académie de Dijon, l'une en 1767, sur les *anti-septiques* : l'autre en 1769, sur les *methodes echauffante et rafraîchissante*. Mort en 1770.

BOISSIEU (JEAN-JACQ. de), grav. français, né en 1736. Il voyagea en Italie et y fit une ample moisson de dessins, dont il enrichit ses portefeuilles. Son *œuvre* gravé monte à 107 pièces ; plusieurs sont dans le genre de Rembrandt. Ses dessins rappellent Van de Velde, Ostade et Ruisdaël. Il est mort en 1810.

BOISSIN DE GALLARDON (JEAN), poète dramatique du 18e S., a donné au théâtre *les Urnes vivantes ; Andromède* ; *la Conquête du sanglier de Calydon*, etc.

BOISSY (J.-B. THIAUDIÈRE DE), membre de l'academ. des inscriptions et belles-lettres, mort

en 1729, fit l'éducation des princes de Soubise-Rohan, disposa et mit en ordre la fameuse biblioth. de de Thou, dont il avait déterminé le card. de Rohan, son protecteur, à faire l'acquisition. Ses *Dissert. sur des sujets d'antiq.* sont citées avec éloge dans le tome Ier de l'*Histoire de l'academie.*

BOISSY (Louis de), né en 1694, memb. de l'acad. fr., succéda à Destouches, et fut chargé en 1755 de la rédaction de la *Gazette de France* et de celle du *Mercure*, il s'occupa plutôt du dernier, et y réussit bien. Mais sa réputation se fonde sur plus de 40 comédies qu'il donna aux Français et aux Italiens. Les seules qui soient restées au théâtre sont: *le Français à Londres*; *le Sage étourdi*; *l'Epoux par supercherie*, et *l'Homme du jour*, une des meilleures du siècle dern. après *la Metromanie*. Ecrites d'un style élégant et facile, il leur manque la connaissance approfondie de l'homme et du monde. Son théâtre a été impr. à Paris, 1758, 9 vol. in-8.

BOISSY (Ch. DESPREZ de), homme de lettres, né à Paris vers 1730, mort en 1787, a donné: *Lettres sur les spectacles*, suivies du *Catalogue raisonné des ouvr. écrits pour et contre les spectacles*, 4e édit., Paris, 1777, 2 vol. in-12. Cet écrit lui valut d'être reçu dans plusieurs académies de France et d'Italie.

BOISSY (Louis-Michel de), fils de Louis de Boissy, m. en 1788, a pub.: *Hist. de la vie de Simonide*, etc., 1755, in-12, réimpr. en 1788; *Dissertat. histor et critiq. sur la vie du grand-prêtre Aaron*, 1761, in-12; *Dissertations critiques sur l'hist. des Juifs avant et depuis J.-C.*, 1784, 2 volumes in-12.

BOISTE (Pierre-Cl.-Victorin), ancien avoc., né à Paris en 1765, a publié *l'Univers*, poème en prose, 1801, in-8, 2e édit., 1805, 2 vol. in-8. Cet ouvrage n'eut pas de succès. *Dictionn. de géogr. universelle*, 1806, in-8; *Dictionn. universel de la langue franç.* (avec son beau-père J.-F. Bastien), 1800, in-8, oblong et in-4, 6e édit., 1823, 2 vol. in-8 et in-4; *Nouveaux principes de grammaire*, 1820, in-8; *Dictionn. des belles-lettres*, T. 1, 1821, T. 5, 1824. Il publiait ces trois ouvrages sous le titre d'*Art d'ecrire et de parler français*, lorsqu'il mourut en 1824. Le meilleur ouvrage de cet auteur est son *Dictionn. de la langue française*, où il a eu l'heureuse idée de placer une espèce de concordance de l'orthographe de l'académie française et de celle de Richelet; mais l'on doit préférer les édit. qui ont précédé l'année 1814 à celles qui ont suivi cette mémorable époque.

BOISY (Artus de GOUFFIER de), gouverneur de François Ier sous Louis XII. A son avènement au trône, son royal élève l'en récompensa par la charge de grand-maître de sa maison. Il conclut en 1516 le traité entre le roi et Charles-Quint, et était sur le point d'en terminer un plus avantageux pour la France et qui aurait épargné le sang des peuples, lorsqu'il mourut en 1519.

BOIT (Ch.), peintre suédois sur émail au 18e S. On cite de lui un plateau d'or à Vienne, où il a exécuté en émail les portraits de la famille impériale.

BOITEL D'WELLEZ (J.-B. Robert), trésorier de France à Amiens, au 17e S., a pub. deux *tragédies*, des *poésies*, une *Epître à Racine*, 1736; une *Ode à M. Turgot*.

BOITEL (Pierre), sieur de Gaubertin, aut. du 17e S., a laissé: les *Tragiques accidens des hommes illustres depuis le premier S. jusqu'en* 1616, in-12; le *Théâtre du malheur*, 1621, in-12; *Tableau des merveilles du monde*, 1617; *Histoire de ce qui s'est passé en France depuis la mort de Henri-le-Grand jusqu'à l'assemblée des notables*, en 1642, Rouen, 1647, etc.

BOITET DE FRAUVILLE (Cl.), avoc. au parlement, m. en 1625, a laissé *les Dyonisiaques*, ou *les Voyages, les amours et les conquêtes de Bacchus aux Indes*, trad. du gr. de Nonnus, Paris, 1625, in-8; *l'Odyssée* d'Homère, trad. du grec en français, 1619, in-8; *le Fidèle historien des affaires de France*, ib., 1623.

BOIVIN (Fr. de), baron de Villars, cons. des reines douarières Elisabeth et Louise de France, fut d'abord secrétaire du maréchal de Brissac, le suivit dans toutes ses campagnes pendant 9 ans, et fut chargé par lui d'importantes négociations près d'Henri II. Il a laissé le détail de ces campagnes sous le titre de *Mémoires sur les guerres de Piemont*, etc., Paris, avec la continuation par Malingre, 1630, curieux et recherché. Mort en 1618.

BOIVIN (Louis), de l'académie des inscriptions, né en 1649. Ses ouvrages imprimés se réduisent aux mémoires qu'il lut à l'académie; ils roulent sur des matières de chronologie. La bibliothèque royale possède une édition de *Josèphe*, sur laquelle Boivin a écrit des notes fort nombreuses et fort étendues, fruit de trente années de travail. M. en 1724.

BOIVIN (Jean), de Villeneuve, frère du précédent, né en 1663, fut membre de l'academie française, de celle des inscriptions, et professeur de grec au collége royal. Il était attaché à la bibliothèque du roi, et y découvrit un manuscrit de la Bible de douze à treize siècles d'antiquité. Il a publié plusieurs ouvrages, quelques traductions du grec, et de vers grecs. Mort en 1726.

BOIZARD (Jean), conseiller à la cour des monnaies de Paris, m. au commencement du 18e S., auteur d'un *Traite des monnaies, de leurs circonstances et dépendances*, 1714, avec le *Dictionnaire des termes en usage dans le monnayage*.

BOIZOT (Louis-Simon), sculpteur français, né en 1743. On lui doit la statue de Miltiade, en plâtre, placée à la chambre des pairs, les figures allégoriques de la colonne de la place du Châtelet; et les modèles de vingt-cinq des panneaux fondus en bronze pour la colonne de la place Vendôme. Il fut membre de l'académie, et attaché comme statuaire à la manufacture de Sèvres. Mort en 1809.

BOJARDO (le comte Matth.-Marie), l'un des plus célèbres poètes du 15e S., gouverneur de Reggio, réussit dans la poésie latine et italienne. Son poème d'*Orlando innamorato*, Venise, 1500, est un des plus importans de la littérature italienne; mais il n'eut pas le temps de l'achever. *Orlando Furioso* de l'Arioste n'en est qu'une continuation. Il ne le cède point à ce dernier pour l'invention des épisodes. Nicolas Agostini, qui le continua, n'eut pas l'art d'intéresser comme lui. Le Domenichi le retoucha et le publia à Venise, 1545, in-4. Bojardo est encore aut. d'*églogues* latines, estimées, Reggio, 1500, in-4; de *sonnets*, ib., 1501; de *Timon*, comédie en cinq actes et en vers, trad. du *Timon* de Lucien, Venise, 1508, in-4, rare; de traductions en ital. d'*Hérodote*, Venise, 1538; d'*Apulée*, ib., 1509. Mort à Reggio en 1494. La meilleure édition de l'*Orlando innamorato* est de Venise, 1544; et, réformé par Le Berni, Venise, 1541; trad. en franç. par Le Sage, Paris, 1717, 2 vol. in-12; abrégé par le comte de Tressan, 1780, in-12.

BOJOCALUS, chef des Ansibariens, peuples de Germanie qui, chassés de leurs possessions par les Causses, vinrent sous sa conduite s'établir sur les terres que les Romains s'étaient réservées. Ne pouvant toucher par la force de ses raisons le général romain Avitus, il fallut en venir aux armes; et les Ansibariens, trop faibles, furent tous massacrés.

BOKHARY, surnommé Abbou Abdallah Mohammed, célèbre théologien musulman, m. près Samarcande en 870 (256 de l'hégyre). Il doit surtout sa célébrité à un *Recueil* des sentences et pa-

roles de Mahomet, intitulé : *Al djâmi al-sahyh*, dont l'autorité est presque égale à celle du Koran.

BOL ou BOLL (Hans ou Jean), peintre, né à Malines en 1534. Son chef-d'œuvre est un petit livre d'heures in-24 qu'il fit pour le duc d'Alençon et d'Anjou, 5e fils de Henri II : il contient onze grandes miniatures et quarante-une petites ; on peut les voir à la bibliothèque royale. On a de Bol un ouvrage intitulé : *Venationis, piscationis et aucupii typi*, 47 feuillets. Mort en 1583.

BOL (Ferdinand), peintre, né à Dordrecht au commencement du 17e S. Il fut élève de Rembrandt et saisit souvent sa manière. Il fit des tableaux d'histoire et un grand nombre de portraits. Le musée possède deux de ses tableaux. Il mourut en 1681.

BOLANA (Laurent), médecin de Catane au 16e S., a publié une *Dissertation* sur les éruptions du mont Gibel.

BOLDETTI (Marc-Ant.), chanoine de Ste-Marie d'au-delà du Tibre, et gardien des saints cimetières de Rome sous Clément XI, né en 1663, était savant dans les mathématiques, la philosophie morale, l'hébreu, et chargé de revoir tous les écrits en cette langue. On a de lui en ital. : *Observations sur les cimetières des martyrs et des chrétiens inhumés à Rome*, Rome, 1720. Mort en 1749.

BOLDONI (Sigismond), noble Milanais, né vers 1597, méd. et prof. de philosophie dans l'univ. de Pavie, m. en 1630. On lui doit : *Apotheosis in morte Philippi III, regis Hispaniæ*, poème, Anvers, 1621 ; un autre *Poème* et des *Lettres* publ. par son frère en 1636 et 1651 ; *Larius*, Lucques, 1660 ; *Oration. academ. XXIII*, ib., 1660, etc.

BOLDUC (Jean), peintre et grav. en médailles, né à Uri en Suisse au 15e S., fut un des premiers qui aient gravé sur l'acier.

BOLDUC (Jacques), religieux capucin, né à Paris en 1580, bon théologien et prédicateur pour son temps, est auteur d'ouvrages théologiques, imprimés de 1620 à 1640, pleins de paradoxes et d'idées singulières, de *Commentaires* sur l'épître de St Jude, Paris, 1620, et sur le livre de *Job*, 1638, en latin.

BOLESLAS, premier roi de Pologne, monta sur le trône en 999. Jusqu'à lui les souverains de ce pays n'avaient porté que le titre de duc. Ce fut l'empereur Othon III qui donna à Boleslas celui de roi, en affranchissant la Pologne de la dépendance de l'empire. Boleslas eut de grandes qualités, vainquit les Moscovites, conquit la Moravie, agrandit ses états, et m. en 1025. Il fut surnommé *le Grand*.

BOLESLAS II, surnommé *le Hardi*, roi de Pologne en 1058, à l'âge de seize ans. Ses vices et ses cruautés le rendirent odieux à la nation polonaise, qui, déliée par le pape Grégoire VII du serment de fidélité, le déposa et le força de s'enfuir en Hongrie, et de là en Carinthie, où il entra dans un couvent, et y mourut en 1090. Ce ne fut qu'à sa mort qu'il révéla le secret de sa naissance et de ses malheurs : il avait tué de sa propre main l'évêque de Cracovie, Stanislas, mis depuis au rang des saints.

BOLESLAS III devint souverain de la Pologne en 1103 ; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire au pape, qui, depuis l'excommunication de Boleslas II, avait interdit le titre de roi en Pologne. Il mourut en 1139, après avoir vu son armée complètement défaite par les Moscovites.

BOLESLAS IV, duc de Pologne, 2e fils du précédent, parvint au trône en 1147, après la déposition de son frère Uladislas, auquel il donna pour domaine la Silésie, qui ne rentra plus, depuis cette époque, sous la domination des rois de Pologne. Boleslas mourut en 1173 à Cracovie.

BOLESLAS V, dit *le Chaste*, duc de Pologne en 1227, ne monta cependant sur le trône qu'à sa majorité, en 1237, à l'âge de 17 ans. Il m. en 1279, méprisé de la noblesse, et détesté du peuple pour n'avoir pas su défendre la Pologne de l'invasion des Tatars, qui la pillèrent et la ruinèrent à deux reprises différentes sous ce règne honteux.

BOLEYN. V. Boulen (Anne de).

BOLINGBROKE (Henri ST-JEAN, lord, vicomte de), né en 1672, à Battersea, comté de Surry. La vivacité de son esprit et de son imagination le fit remarquer de bonne heure. Membre de la chambre des communes, il frappa tous les esprits par son éloquence et par la profondeur de ses vues. La reine Anne le nomma secrétaire de la guerre et de la marine ; et c'est pendant son ministère que l'on vit tous les exploits de Marlborough. Renversé du ministère par le parti des wighs en 1708, il passa deux années dans la retraite et l'étude. Il rentra au ministère des affaires étrangères ; et la paix d'Utrecht, signée en 1713, est le plus glorieux de ses travaux. Ayant éprouvé beaucoup de persécutions de la part de ses ennemis, il vint chercher le repos en France ; après un séjour de plusieurs années, il la quitta pour se retirer dans son château de Battersea. Il ne cessa jusqu'à sa mort, en 1751, de s'occuper des affaires publiques ; mais, après la mort de la reine, sa versatilité lui fit jouer un rôle moins brillant. On a de lui des *Lettres* sur l'esprit de patriotisme, sur l'histoire ; des *Mémoires* sur les affaires d'Angleterre ; et des *pensées* sur différens sujets d'histoire, de philosophie et de morale. Il existe des traductions françaises de plusieurs de ses ouvrages.

BOLIVAR (Grégoire de), religieux observantin du 17e S., parcourut le Mexique, le Pérou et des régions alors inconnues, et y prêcha l'Evangile. Il passa ensuite aux îles Moluques, où il continua ses missions.

BOLLAN (Guill.), agent du conseil de la province de Massachusetts (Etats-Unis), m. en Angleterre en 1776, a laissé : *Coloma anglicana illustata*, 1742 ; *Considerations sur les intérêts mutuels de la Grande-Bretagne et des colonies*, 1765, etc., et autres écrits politiques peu importans.

BOLLANDUS ou BOLANDUS (Pierre), poète latin du 15e S., dont les ouvrages sont indiqués par Paquot, qui ne sait pas s'ils ont été imprimés.

BOLLANDUS ou de BOLLANDT (Sébastien), recollet, né à Maëstricht dans le 16e S., m. à Anvers en 1645, éditeur de quelques ouvrages de théologie.

BOLLANDUS (Jean), jésuite, né dans les Pays-Bas en 1596, fut choisi par sa compagnie pour recueillir les monumens des vies des saints sous le titre d'*Acta sanctorum*, commission dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il fit paraître en 1643 les saints du mois de janvier ; en 1658 ceux du mois de février, et avait commencé ceux de mars lorsqu'il mourut en 1665. Le père Papebroch lui succéda ; il eut ensuite un grand nombre de continuateurs, auxquels on a donné le nom de bollandistes. Cette collection immense contient actuellement 53 vol. in-fol. Cet ouvrage, interrompu par la suppression des jésuites, a été repris en 1779, mais il fut de nouveau interrompu en 1794, lors de l'entrée des Français dans la Belgique, et il est à craindre que cette collection ne soit jamais achevée.

BOLLANI (Candiano), littérateur et savant magistrat né à Venise en 1413, est auteur d'un *Commentaire* sur la rhétorique de Cicéron, d'un *Eloge de François Sforce*, d'un *Traité d'astronomie*, et d'*Observations sur le livre des météores d'Aristote*.

BOLLET (Philippe), député du Pas-de-Calais à la Convent., vota la mort de Louis XVI. Nommé commissaire du gouvernement près l'armée du Nord, il fut adjoint à Barras pour marcher au 9 thermidor contre la commune de Paris.

BOLLIOUD-MERMET (Louis), secrétaire de l'académie de Lyon, sa patrie, né en 1709, et mort en 1793, a donné : *De la corruption du goût dans la musique française*, 1745; *de la Bibliomanie*, 1761; *Essai sur la lecture*, 1765, in-8, etc.

BOLMA (Abraham), médecin napolitain au 16e S., savait l'hébreu, et a publ. une *Grammaire* de cette langue, traduite depuis en latin.

BOLOGNA. Plusieurs religieux dominicains ont porté ce nom.

BOLOGNA (Ant.), chevalier napolitain, né à Palerme, conseiller d'Alphonse Ier d'Aragon, président de la chambre royale et poète lauréat en 1449. On a impr. de lui 5 liv. d'épîtres, de harangues et de poésies lat., Venise, 1553. — Un autre Bologna de Palerme, savant jurisconsulte, m. en 1633, a laissé des *Allégations* et des *Sentences*.

BOLOGNA (Balthazar), auteur sicilien, m. en 1633, a publié des écrits sur le cérémonial des états de Palerme, et sur l'hist. de Sicile, etc.

BOLOGNANO (Bazile), né dans l'Abbruzze ultérieure au 18e S., a publ. deux ouvrages lat. sur la métaphysique de Raimond Lulle, et un *Commentaire* sur le même auteur.

BOLOGNE (Jean de), sculpteur français, né en 1524. Il reçut les conseils de Michel Ange, et fit un long séjour en Italie. Parmi ses ouvrages on cite *le Groupe du soldat romain enlevant une Sabine*, à Florence ; *la Fontaine de la place majeure de Bologne* ; un *Neptune* et *Jupiter pluvieux*, statues colossales à Florence. En France on voit un *Esculape* de sa main à Meudon, et un *Groupe de l'amour et de Psyché* à Versailles. Il avait commencé la statue équestre de Henri IV, qui a été détruite à la révolution. A Rome on admire le *Mercure*, qu'il fit pour la maison de plaisance de Médicis. Il est mort en 1608.

BOLOGNE (Laurenzo-Sebastiani, dit Lorenzino ou Laurentin de), peintre et graveur ital. du 16e siècle, surintendant de la peinture sous Grégoire XIII, estimé pour la correction du dessin et l'expression des figures. On recherche surtout ses *saintes Familles*, et sa gravure d'un tableau de *St Michel*.

BOLOGNE (Pierre de), secrétaire du roi, des académies de La Rochelle, de Marseille et de Cologne, né à la Martinique en 1706, réussit dans les odes sacrées, où il sut remplacer heureusement l'enthousiasme par la pureté, l'élégance et l'harmonie. Ses œuvres ont été recueillies en 1758, 2 vol. in-12.

BOLOGNETTI (Franç.), sénateur et gonfalonier de Bologne, et poète italien du 16e S. On a de lui : *Il Costante*, poème héroïque estimé, Paris, 1654; *Rime*, Bologne, 1566, etc.

BOLOGNETTI (Pompée), médecin bolonais, a écrit : *Consilium de præcautione ab insultibus contagii*, etc., Bologne, 1630, in-fol.

BOLOGNI (Jérôme), poète latin, né en 1457, mort à Trévise en 1517, fut d'abord avocat, et dirigea ensuite les éditions du célèbre imprimeur Manzolo. On a de lui : *Apologia pro Plinio*, Trévise, 1479, in-fol., en tête d'une édition de l'*Histoire naturelle*, qu'il corrigea; un *Recueil* considérable de poésies latines, dont il n'a été publié que le poème d'*Antenor*.

BOLOGNINI (Louis), né en 1447, jurisconsulte de Bologne, où il m. en 1508, est aut. de *Interpretationes novæ in jus civile*, Bologne, 1494; *Consilia*, ibid., 1499, *Interpretationes ad omnes ferè leges*, ibid., 1495, in-fol.; *Collect. juris canonici*, etc., ibid., 1496.

BOLOGNINI (Barthélemy), fils du précédent, jurisconsulte et littérateur, a donné un *Abregé des Métamorphoses* d'Ovide, Bâle, 1544, in-8.

BOLOGNINI (Ange), médecin et professeur de chirurgie à Bologne dans le 16e S., fut un zélé partisan de la doctrine d'Avicenne. Son traité de *Curâ ulcerum* a été imprimé avec d'autres pièces Bâle, 1536, in-4.

BOLOGNINI (J.-B.), peintre, élève du Guide, né à Bologne en 1612, m. en 1689, marcha avec succès sur les traces de son maître. On cite de lui un *St Ubald*, dans l'église de St-Jean in Monte, à Bologne.

BOLOGNINI (Jacq.), neveu et élève du précédent, né en 1651, a laissé quelques tableaux moins estimés que ceux de son maître, mais dans lesquels on remarque une certaine correction de dessin. Mort vers 1734.

BOLOMIER (Guill.), chancelier de Savoie et secrétaire d'Amédée VIII, s'éleva par son mérite au rang de premier ministre, mais le mauvais usage qu'il fit de son ascendant le perdit, et le rendit odieux au duc Louis, fils et successeur d'Amédée, qui le fit juger comme concussionnaire, et condamner à mort en 1446.

BOLSEC (Jérôme-Hermès), aumonier de la duchesse de Ferrare, quitta le catholicisme et alla exercer la médecine à Genève, où il se brouilla avec Calvin qui le poursuivit à Berne où il s'était retiré. Forcé de rentrer en France, il fit abjuration à Autun, et mourut à Lyon où il était médec. en 1585. On a de lui *l'Hist.* de J. Calvin, Paris, 1664, in-8, et celle de Théodore de Bèze, ibid., 1582, pleines d'invectives et de fiel, traduites en latin et en allemand.

BOLSWERT (Schette de), graveur, né en Frise, s'établit à Anvers dans le 17e S.; il était de l'école de Rubens, et rendait très-bien la touche de ce maître. Son *Christ au roseau*, d'après van Dyck, est très-recherché, ainsi que le *Christ à l'éponge* et la *chasse au lion* d'après Rubens.

BOLSWERT (Boèce de), frère du précédent, grava également d'après Rubens ; on cite de lui *la Cène* et *la résurrection du Lazare*.

BOLTON (Edmond), antiquaire anglais du 17e S., dont on a : *Neron césar* ou *la Monarchie corrompue*, Londres, 1624, curieuse pour l'histoire du commerce sous cet empire ; *Vie de Henri II*, et un ouvrage sur les antiquités de Londres, intit. *Vindiciæ britannicæ*, resté MSs.

BOLTON (Robert), né en 1571, professeur de philosophie naturelle à l'université d'Oxford, savant théologien et helléniste, m. en 1631, est aut. d'un *Traité* sur le bonheur, souvent réimprimé.

BOLTON (Robert), théologien anglais, fut vicaire de Ste-Marie de Reading, m. en 1763. Son meilleur écrit est *l'Emploi du temps*, 1750, in-8.

BOLTS (Guill.), né en Hollande en 1740, passa dans les Indes au service de la compagnie anglaise, et se fixa à Calcutta, où il fut alderman. Victime de l'injustice du gouverneur du Bengale et conduit prisonnier en Angleterre, il publia pour sa justification : *Considerations of Indian affairs*. Cette lutte ayant absorbé sa fortune, il passa au service de Marie-Thérèse, qui le nomma colonel et lui donna pouvoir sur ses établissemens des Indes orientales. Il en avait déjà formé six sur les côtes de Malabar et de Coromandel, lorsque la mort de l'impératrice renversa encore ses espérances. Il mourut à Paris en 1808. *Son état civil*, *politique et commerçant du Bengale* a été traduit en franç. par Demeunier, Paris, 1775, 2 vol. in-8.

BOMBARDINI (Ant.), noble padouan, né en 1666, prof. de droit civil et canonique dans sa patrie, m. en 1726, a laissé la première partie d'un ouvrage int. : *De carcere et antiquo ejus usu*, etc., Padoue, 1713, in-8.

BOMBART (l'abbé de), m. à Paris en 1777, a publié : *Eloge* de Stanislas, roi de Pologne, et de Marca, archevêque de Paris.

BOMBASIO (GABRIEL), poète et orateur, né à Reggio, s'attacha au duc de Parme Octave-Farnèse, qui l'employa dans diverses affaires importantes, et lui confia l'éducation du jeune Farnèse, depuis cardinal. On lui doit *Alidoro*, pièce jouée à Reggio devant la duchesse de Ferrare, et *l'Oraison funèbre* d'Octave-Farnèse, Parme, 1587, in-8.

BOMBELLES (HENRI-FRANÇ. comte de), né en 1681, fit la campagne d'Afrique, en qualité de garde de la marine, passa dans le régiment de Vendôme et se distingua aux batailles de Friedlingen et Munderkirchen, au siége d'Ausbourg, à Oudenarde et à la bat. de Malplaquet, aux siége et bat. de Belgrade, en 1717 contre les Turks. Nommé en 1718 par le régent gouverneur du duc du Chartres, il eut ensuite le commandement de Bitch, fut créé lieut.-gén. et commandant de l'ordre de St-Louis en 1744. Mort en 1760, généralement regretté. On a de lui un *Mémoire* pour le service de l'infanterie, 1719, et un *Traité* des évolutions militaires, 1754. — Un de ses ancêtres, Simon de Bombelles, fut doté de la baronnie de la Mothe St-Lié, pour avoir sauvé la vie à saint Louis, dans une action périlleuse.

BOMBELLES (MARC-MARIE, marq. de), maréch.-de-camp, et ambassad. à Venise avant la révolution, fut ensuite envoyé par le roi dans les cours du Nord et fit les campagnes de Condé jusqu'au licenciement. Retiré quelque temps en Allemagne, il entra dans les ordres, revint en France en 1814, fut nommé premier aumonier de madame la duchesse de Berri en 1816, et évêque d'Amiens en 1812, âgé de 78 ans. Mort en 1823. On lui doit un ouvrage intitulé : *la France avant et depuis la révolution*, 1795.

BOMBELLI (RAPH.), célèbre algébriste ital. du 16e S., inventeur d'une méthode uniforme pour résoudre les équations, exposée avec d'autres découvertes dans son *Traité d'algèbre*, Bologne, 1579.

BOMBELLI (SÉBASTIEN), peintre, né à Udine en 1635, élève du Guerchin et grand imitateur de Paul Véronèse, excella aussi dans le portrait, et parcourut les cours d'Allemagne, de Danemarck et de l'empereur Léopold Ier, où il fut dignement récompensé. Il mourut en 1585.

BOMBERG (DANIEL), célèbre imprimeur en caractères hébreux, mort à Venise en 1549, a publié plusieurs Bibles estimées, 1518 et 1526; Concordance hébraïque d'Is. Nathan, 1524, in-fol., trois édit. du *Thalmud* avec ses commentaires, 12 vol., in-fol., 1520-35.

BOMBINO (BERNARDIN), jurisconsulte et gentilhomme de Cosence, né en 1523, mort en 1588, a publié des *Commentaires* sur le texte du Code civil; deux discours, *de Verborum significatione*, et *Discorsi intorno al governe della guerra*, etc., Naples, 1566, in-8.

BOMBINO (PIERRE-PAUL), né vers 1575, d'abord jésuite et prof. de philosophie au collége de Rome, entra ensuite dans la congrégation de Somasque, et mourut en 1648; on a de lui des *Oraisons funèbres* de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, roi et reine d'Espagne, de Cosme II, grand duc de Toscane, etc.; *Vie de St Ignace de Loyola*, Rome, 1622, en italien; *Vie de St Edmond*, Mantoue, 1620, etc.

BOMBOURG (JEAN de), horloger de Lyon, a publié en 1709 des *recherches* curieuses sur la vie de Raphael d'Urbin et une *Notice* des monumens de Lyon. Le premier morceau est une traduct. de Vasari, publ. par P. Daret, à Paris, en 1651, et pillée par l'horloger Lyonnais.

BOMILCAR, général carthaginois, fut mis en croix par ses concitoyens pour avoir voulu usurper l'autorité pendant qu'Agathocle assiégeait Carthage, vers 308 avant J.-C.

BOMILCAR, amiral carthaginois, chargé de secourir Syracuse contre les Romains, prit la fuite à la vue de la flotte commandée par Marcellus et abandonna la défense de cette place.

BOMILCAR, favori de Jugurtha, fit périr par son ordre le petit-fils de Massinissa; mais ayant voulu ensuite assassiner Jugurtha lui-même, ce prince le fit mettre à mort ainsi que ses complices.

BOMMEL (HENRI), directeur du couvent des filles de Ste-Madelaine à Utrecht, mort en 1542, auteur de *Bellum ultraject. inter Geldriæ ducem Carolum et Henricum Bavarum episcopum ultrajectinum*, Marpourg, 1542, in-8.

BOMPART (MARCELLIN-HERCULE), conseiller médecin du roi Louis XIII, auteur du nouveau *Chasse-Peste*, Paris, 1630; *Conférences d'Hippocrate et de Démocrite*, trad. du grec en franç., ib., 1632, *Miser homo*, ibid., 1653; ses autres livres de médecine manuscrits ont passé dans la biblioth. de Vallot, premier médecin de Louis XIV.

BOMPART DE SAINT-VICTOR (N.), memb. de la société littéraire de Clermont, auteur des *Mémoires* sur la vie du précédent, sur la vie et les œuvres de Lavarron, et d'une *Ode* à l'honneur de la ville de Clermont, pièces conservées dans les registres de sa société.

BOMPART (JEAN), a donné : *Provinciæ regionis Galliæ vera descriptio*, Anvers, 1694, in-fol.

BOMPIANO (IGNACE), jésuite, né à Frosinone en 1612, enseigna au collége rom. les belles-lettres et l'hébreu, et mourut en 1675. Il a laissé : *Elogia sacra et moralia*, Rome, 1651; *Historia pontific. Gregorii XIII*, ibid., 1655; *Historia rerum christian. ab ortu Christi*, 1665, etc.

BON (JEAN-PHIL.), profess. de philosophie dans l'université de Padoue, poète et érudit du 16e S. On a de lui : *De concordantiis philosophiæ et medicinæ*, Venise, 1573, in-4.

BON (FLORENT), jésuite de Reims, auteur d'un *Recueil* de vers sur la réduction des Rochellois par Louis-le-Juste, Reims, 1629, in-4.

BON (JEAN LE), médecin du roi Henri III, a publié : *Therapeia puerperarum*, Paris, 1577, avec le *Thesaurus sanitatis; Abrégé* des propriétés des eaux de Plombières et de Lorraine, Paris, 1616, in-12.

BON DE SAINT-HILAIRE (FR.-XAVIER), premier président de la cour souveraine de Montpellier, membre de l'académie des inscriptions et belles-Lettres de Paris, de la société royale de Londres, né en 1678, apprit des meilleurs maîtres la jurisprudence, les mathématiques, les belles-lettres, les beaux-arts, et les cultiva toute sa vie. Mort en 1761. L'académie des inscriptions et celle de Montpellier possèdent de lui quelques *Mémoires* sur des objets d'antiquité, et des observations météorologiques; mais son écrit le plus remarquable est la *Dissertation sur l'araignée*, trad. en italien, en latin, 1710, 1748, et en chinois.

BON (N.), général français, né à Valence vers 1750, servit d'abord dans l'armée des Pyrénées sous le général Dugommier, accompagna Bonaparte dans ses premières campagnes, et se couvrit de gloire surtout à la journée d'Arcole et dans l'expédition d'Egypte où il commandait une division. Il fut blessé mortellement au siége de St-Jean-d'Acre, et mourut à la tête des grenadiers de sa division, le 10 mai 1800, après avoir fait des prodiges de valeur.

BONA (JEAN), né en 1609, mort en 1674, pieux et sav. cardinal, joignait à une profonde érudition une vaste connaissance de l'antiquité. Il méritait la tiare et ne l'obtint pas, ce qui donna lieu au jeu de mot de Pasquin et à l'épigramme du P. Daugières. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis à Turin en 1747, in-fol. Les plus connus sont : *De rebus liturgicis; De principiis vitæ christianæ*, traduit en

français par le président Cousin et l'abbé Goujet; *De sacrâ psalmodiâ*. Le cardinal Bona était en correspondance avec la plupart des savans de l'Europe.

BONA (Jean de), né dans le 18ᵉ S. à Vérone, professa la médecine à l'université de Padoue. On a de lui : *Historiæ aliquot curationum, mercurio sublimato corrodente perfectarum*, etc., Vérone, 1758, in-4; *Tractatus de scorbuto*, ibid., 1761; *Dell' uso e dell' abuso del caffe*, etc., Venise, 1796; *Observationes medicæ*, Padoue, 1766.

BONAC (J.-L. d'USSON, marquis de), conseiller d'état et lieutenant-général au gouvernement du pays de Foix, grand diplomate et homme d'état sous Louis XIV, fut successivement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Hollande, à Brunswik, en Saxe, en Pologne, où il reconnut au nom de son souverain l'électeur Stanislas Lesczinski, près de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il détermina à faire sa paix avec l'Angleterre; ambassadeur à Constantinople où il jouit d'une considération extraordinaire; devint médiateur entre Achmet III et le czar Pierre Iᵉʳ, et conclut en 1724 un traité qui fixa les limites entre la Porte et la Russie, et parvint à faire rétablir le St sépulcre de Jérusalem qui tombait en ruines. Comblé des faveurs et des présens de ces deux cours, Bonac quitta l'ambassade de Constantinople pour celle de Suisse; mais le délabrement de sa santé le força de revenir en France, où il mourut en 1738, à 66 ans. Ce fut lui qui détermina le grand-seigneur à envoyer une ambassade en France, la première que nos rois aient reçue.

BONAC (J.-L. d'USSON de), évêque d'Agen en 1768, député du clergé de son diocèse aux états-généraux de 1789, vota avec le côté droit dans l'assemblée constituante, et donna le premier à la tribune l'exemple du refus de prêter serment à la nouvelle constitution du clergé. Emigré en Allemagne, il se fixa à Munich, et fut à son retour en France nommé premier aumônier du roi. Mort en 1821.

BONACCIOLI (Louis), professeur de philosophie et de médecine à Ferrare au 16ᵉ S., cultiva la poésie grecque et latine. On a de lui : *De Uteri partiumque ejus confectione*, Strasbourg, 1537, in-8; Bâle, 1566, in-4; *De conceptionis indicus*, etc., Strasbourg, 1538, in-8, Lyon, 1639, 1660, in-12; Amsterdam, 1663, in-12; *Annotationes in lib. Galeni de methodo*, sans date.

BONACCIUOLI (Alph.), savant hellén. italien attaché au duc Hercule II, mort vers 1593, a laissé : *Geogr. di Strabone*, trad. du grec en italien, Venise et Ferrare, 1562 et 1565; *Descrizione della Grecia di Pausania*, trad. du grec en italien, Mantoue, 1594, estimé pour l'exactitude.

BONACINIA (Martin), doct. en théologie et en droit canon de Milan, comte palatin et chevalier de la Toison-d'Or, mort en 1631, nonce du pape Urbain VIII, à Vienne. On a de lui : *Théologie morale*, Lyon, 1645, in-fol.; *traités* de l'élect. des papes, des bénéfices, etc., ibid., et Venise, 1754, 3 vol. in-fol.

BONACORSI (Barthel.), médecin né à Bologne au 17ᵉ S., enseigna d'abord la logique et ensuite la médecine théorique. On a de lui : *De humano sero seu de Urinis liber*, Bologne, 1650, in-4; *de malis externis*, etc., ibid., 1656, in-4.

BONACORSO (Hippolyte), jurisconsulte né à Ferrare, dans le 16ᵉ S., est auteur du *Repertorium alphabeticum de præsumptione*, et de plusieurs traités de jurisprudence.

BONACOSSI (Pinamonte), d'une famille puissante de Mantoue, parvint à la souveraineté en 1272, passa du parti guelfe au parti gibelin, s'allia avec la maison de Vérone et de la Scala, vainquit les Padouans, les Vicentins, et se maintint jusqu'en 1293, malgré plusieurs séditions du peuple irrité de sa tyrannie. — Bardellone, son fils, d'un naturel cruel et jaloux, s'étant emparé du palais, le resserra avec son frère Taino dans une dure prison et se fit proclamer par le peuple, qu'il s'était gagné par le rappel des guelfes exilés; mais il ne put résister aux forces du marquis de Vérone et de son troisième frère.

BONACOSSI (Bottesilla), usurpa la seigneurie de Mantoue en 1299, s'associa ses deux autres frères Passerino et Bectirone, s'allia au parti gibelin qu'il dirigea jusqu'à l'entrée d'Henri VII en Italie.

BONACOSSI (Passerino), frère du précédent, lui succéda, et fut constitué vicaire impérial par Henri VII. Ce fut un des meilleurs politiques et capit. d'Italie, et le chef du parti gibelin. L'insolence de son fils François causa la perte de tous les deux. Les Gonzague offensés soulevèrent le peuple en 1328, et Passerino fut tué en se défendant. Son indigne fils fut massacré dans la tour de Castellero où il avait laissé mourir de faim, en 1319, Pic de la Mirandole et deux de ses fils.

BONACOSSUS ou BUONACOSSA (Hercule), méd. ferrarais du 16ᵉ S., prof. de médecine à Bologne, où il m. en 1578. Ses principaux ouvr. sont : *de Affectu quem Latini tormina apellant*, 1552; *de Humorum exuperantium signis*, etc., Bologne, 1553; *de Curatione pleuritidis*, ib., 1553, in-4.

BONACURSI (Jean), religieux franciscain sous le règne de Louis XII, ayant écrit que le pape était au-dessus du roi dans les affaires temporelles, fut condamné par le parlement à être dépouillé de ses habits religieux et à faire amende honorable devant l'image de la Vierge de la Ste-Chapelle, et banni du royaume.

BONAFIDE (François), botaniste italien des 15ᵉ et 16ᵉ S., fondateur et prem. direct. du jardin de botanique de Padoue, y professa jusqu'en 1547, année de sa mort. On lui doit un petit traité *de Pleuritidis curâ per venæ sectionem*, 1533, in-4.

BONAFOND D'ALBRET (Madeleine), femme poète, morte à la fin du 18ᵉ S., a pub. dans les journaux du temps diverses poésies et séparément un conte allégorique intitulé : *Tanastès*.

BONAIR (Henri STUARD, sʳ de), historiogr. du roi et gentilhomme de la garde écossaise au 17ᵉ S., aut. d'un gr. nombre d'ouvr. historiques, dont le plus considéré est le *Sommaire royal de l'Hist. de France*, Paris, 1682, traduit du *Florus Francicus* de P. Berthault avec une continuation de vingt années; des *Factums* et *Mémoires* pour la maison de Vendôme.

BONAMI (Franç.), méd. et botaniste, né en 1710 à Nantes, où il mourut en 1786, entretint un jardin des plantes et fit un cours de botanique à ses frais, fonda la société d'agriculture de Bretagne, la prem. établie en France. On a de lui *Floræ Nannetensis prodromus*, Nantes, 1782, et une suite en 1785 estimée.

BONAMY (Pierre-Nicolas), bibliogr. et érudit du 18ᵉ S., bibliothéc. et historiogr. de la ville de Paris, membre de l'acad. des inscriptions et belles-lettres dont il enrichit les Mémoires d'un gr. nomb. de *dissert.* historiques; les plus estimées sont celles sur l'introduction de la langue lat. dans les Gaules, les antiquités et la topographie de Paris, la langue tudesque, etc. Ce sav., estimé sous tous les rapports, rédigea aussi le *Journal de Verdun*, depuis 1749 jusqu'à sa mort, arrivée en 1770.

BONANI (Antoine), Sicilien, a publié sous son nom un gr. ouvr. des plantes de Sicile intitulé : *Panphyton Siculum*, Palerme, 1713; le véritable auteur est le P. Cupani, dont Bonani ne fut que l'élève.

BONANNI (Philippe), sav. jésuite, m. à Rome en 1725, âgé de 87 ans. Il a laissé beaucoup d'ouv.

dont la plupart roulent sur l'histoire naturelle ou sur les antiquités, entre autres l'*Hist. de l'église du Vatican* avec les plans anciens et nouveaux, Rome, 1692, 2 vol. in-fol. en latin; *Recueil* des médailles des papes, depuis Martin V jusqu'à Innocent XII, Rome, 1699, 2 vol. in-fol. en latin.

BONAPARTE. V. Buonaparte.

BONARDI (J.-B.), docteur de Sorbonne et bibliothéc. du card. de Noailles, m. à Paris en 1756, a laissé manuscrit: *Bibliothèque des écrivains provençaux*; *Hist. des écriv. de la faculté de théol. de Paris*; *Dictionn. des écriv. anonymes et pseudonymes*.

BONARELLI della ROVERE (Guidubalde), littérat. et diplomate italien, né à Urbin en 1563, s'annonça de bonne heure par de brillantes études; s'attacha successivement aux ducs de Ferrare et de Modène qui le chargèrent d'importantes négociations dont il se tira bien; fut un des fondateurs de l'académie des Intrépides à Ferrare, et mourut en 1608, majordome du card. d'Este. Sa *Filli di Sciro*, (*Phylis de Sciros*), historiette pastorale, Ferrare, 1607, et Amsterdam, Elzevir, 1678, est placée en Italie après l'*Aminta* et le *Pastor fido*. Nous en avons en français cinq traduct. dont la dernière est de Dubois de St-Gelais, Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12.

BONARELLI della ROVERE (Prosper), frère du précédent, littér. et poëte dramatique ital., m. en 1659 à Ancône, sa patrie, président de l'académie des Caliginosi, qu'il avait fondée en 1624, s'attacha au duc de Toscane et à la cour de Vienne pour lesquels il composa *Il Solimano*, tragédie, Florence, 1620, une des meilleures de son temps, neuf *drames* en musique, Anvers, 1647; des *comedies* en prose, Macerata, 1646; des *lettres*, *poésies* diverses et autres pièces éparses dans plusieurs recueils.

BONARELLI della ROVERE (Pierre), fils aîné du précédent, cultiva aussi la poésie dramatique, fut très-utile aux card. Barberin et Mazarin avec lesquels il vint en France. De retour à Ancône, sa patrie, il y soutint l'académie des Caliginosi. On a de lui: *Poesie drammatiche*, Rome, 1657, in-12; *Poesie liriche*, Ancône, 1651; *Discorsi academ.*, Rome, 1658.

BONAROTA. V. Michel-Ange.

BONART (Jean), chirurgien de Paris, et prévôt de l'ancien collége de chirurgie de cette ville, m. en 1638, est auteur d'une *Semaine des médicamens*, Paris, 1629, dans laquelle il donne une idée des connaissances nécessaires pour la maitrise dans l'ancienne communauté de St-Côme.

BONASIO (Barthélemy), sculpteur, né à Modène au 16e S., travaillait sur bois et en marqueterie. On admire de lui les stales du chœur des Augustins de Modène, où il a sculpté des animaux et des arabesques avec légèreté.

BONASONI (Jules), peintre et graveur à l'eau-forte et au burin, né à Bologne, mort à Rome vers 1564, connu aussi sous le nom de Jules Bolognèse, a gravé d'après Raphaël, Michel-Ange, Jules Romain et dans le genre de Marc-Ant. Raimondi.

BONATI (Gui), astron. ou plutôt astrol. florentin du 13e S., fort en réputation dans son temps et en faveur auprès du duc de Montferrat, se retira sur la fin de sa vie chez les franciscains, et mourut vers 1300. Ses ouvr. d'astrol. ont été pub. à Augsbourg, 1491, in-4, sous le titre de *Liber astronomicus*.

BONAVENTURE (St), célèbre doct. de l'église, né en 1221 à Bagnaréa en Toscane; son nom véritable était Jean Fidenza; reçu dans l'ordre de St-François en 1243, et devenu gén. de l'ordre en 1525, il gouverna avec prudence et se concilia tellement la confiance générale, qu'après la mort de Clément IV, les card. s'engagèrent à élire pape celui qu'il désignerait. Sa voix fut pour Thibaud, depuis Grégoire X, qui, en reconnaissance, le nomma cardinal en 1272. Il mourut en 1274 à Lyon, où il assistait à un concile. On a de saint Bonaventure des *Comment.* sur le maître des sentences et des *ouvr.* de piété qui lui ont valu le surnom de docteur séraphique.

BONAVENTURE de Padoue, gén. des augustins et card., a composé l'*Oraison funèbre de Pétrarque*, son ami, et plusieurs *ouvr.* de piété. M. vers la fin du 14e siècle.

BONAVENTURE (Frédéric), gentilhomme, né à Urbin au 17e S., était sav. en médecine quoiqu'il ne l'exerçât pas. On lui doit un traité *de Partu*, et un autre sur le flux et le reflux de la mer.

BONAVENTURE de St-AMABLE, carme déchaussé d'Aquitaine, auteur d'une *Hist. ecclés. et civile du Limousin*, la plus complète qu'il y ait, Clermont et Limoges, 1676-85.

BONAVENTURE de SISTERON, prédicateur capucin, a composé une *Hist.* de la ville et principauté d'Orange, Avignon, 1741; le premier vol. seulement a paru.

BONAVIDIUS ou BONAVITI (Marc.-Mantua), prof. de jurispr. à Padoue, sa patrie, où il mourut vers 1589. On a de lui: *Illustrium jurisconsultorum imagines*, Rome, 1566; *Collectanea super jus Cæsareum*, Venise, 1584.

BONCERF (Pierre-Franç.), né en Franche-Comté en 1745, d'abord av. au parlement de Besançon, entra dans les bureaux de Turgot, et pub. sous son approbation une brochure int.: *les Inconvéniens des droits féodaux*, Paris, 1776, in-8, ouv. qui fut condamné à être brûlé, et lui attira des poursuites, mais qui n'en eut que plus de célébrité, et servit de base aux décrets rendus le 4 août 1789 par l'assemblée constituante; secrét. du duc d'Orléans lorsque la révolution commença, il accepta la place d'offic. municipal de la ville de Paris; mais sa conduite franche et ferme et la sévérité de ses principes lui attirèrent des ennemis; il fut traduit au trib. révolutionn., et n'échappa à la mort que d'une voix. Le chagrin qu'il en eut le conduisit au tombeau en 1794. Ses autres ouvr. roulent sur l'économie politique et commerciale.

BONCHAMP (Arthus de), célèbre gén. vendéen, né en 1759 en Anjou, servit d'abord avec distinction dans la guerre que la France soutint pour l'indépendance des Etats-Unis, et fut ensuite choisi avec d'Elbée comme chef des armées de la Vendée lors de l'insurrection de cette province. Il contribua aux prises de Bressuire, de Thouars, de Fontenai, de Saumur et d'Angers, et se distingua constamment par son zèle et sa valeur, malgré l'injustice qui lui fit préférer d'Elbée pour le commandement en chef de cette armée, qu'il mena presque toujours à la victoire jusqu'au moment où la mésintelligence entre les chefs lui fut si funeste. En 1793, Bonchamp cependant tentait encore d'effectuer un passage de la Loire lorsqu'il fut assailli par des forces républicaines supérieures et blessé mortellement ainsi que d'Elbée. Il fut regretté des deux partis. Mad. de Bonchamp, son épouse, sauva la vie à cinq mille soldats républicains que des Vendéens exaspérés par leur défaite récente voulaient massacrer à St-Florent.

BONCIARIO (Marc-Ant.), sav. littérat., né en 1555, et élève du sav. Marc-Antoine Muret, directeur et profess. de belles-lettres du séminaire de Pérouse, où il avait fait ses premières études. Malgré ses infirmités et la cécité qui l'atteignit de bonne heure, on lui doit un gr. nomb d'ouvr. lat., estimés pour la composition et le style. Les principaux sont: *Grammatica*, Pérouse, 1603, in-8; *Epistolæ*, ib., 1604; *Pia poemata*, ib., 1606; *Idyllia*, ibid., 1607; *Opuscula decem*, ibid., 1607, in-12, etc.

BONCOMPAGNI (Ign.), card. et secrét. d'état

sous Pie VI, se signala par son esprit innovateur et ses galanteries, auxquelles il donna un éclat scandaleux. Mort à Lucques en 1790, des suites de ses excès.

BONCORE (Thom.), doct. en philos., en médec. et en droit de l'univ. de Naples, auteur d'un ouvr. italien sur une *maladie épidémique du royaume de Naples*, Naples, 1622, in-4.

BONCORTESE, plus connu sous le nom de Bona Gratia, francisc. de Bergame, fut un des religieux de cet ordre dont le pape Jean XII foudroya l'opinion en faveur de la non-possession des biens en commun par J.-C. et les apôtres.

BOND (Jean), méd. et philologue anglais, né en 1550. Après avoir consacré plus de 20 années de sa vie à l'instruction publique, il exerça la médecine. On lui doit une édition complète des *OEuvres d'Horace*, accompagnée de petites notes marginales assez faibles, qui néanmoins obtint une multitude de réimpressions. Il a fait sur Perse le même travail, mais avec beaucoup moins de succès. Mort en 1612.

BOND (Olivier), Irlandais du 18e S., accusé d'avoir conspiré contre la vie de George III, roi d'Angleterre, et d'avoir engagé le gouvernement français à faire une invasion. Les nombreuses sollicitations et pétitions des Irlandais en sa faveur ne purent empêcher sa condamnation. Il mourut subitement dans sa prison.

BOND (Th.), médec. et professeur de clinique à Philadelphie au 18e S. On lui doit plusieurs mémoires assez importans insérés dans les *Recherches médicales*, Londres, 2 vol.

BONDAM (Pierre), professeur de l'université d'Harderwick et d'Utrecht, né en 1727, mort en 1800. On a de lui : *Specimen animadv., critic. ad loca quædam juris civilis depravata*, Franecker, 1746; des dissertations latines *sur la jurispr. des Grecs*, Zutphen, 1755 et 63; *quatre Harangues acad.*, 1762-79.

BONDE (Gust.), sénateur suédois, né en 1682, président de la société littér. et chancelier de l'université d'Upsal, était sav. dans la théol., la chim., l'hist., les antiquités, et protecteur éclairé des sciences. Il a laissé des *Mémoires sur la Suède* pendant le règne de Frédéric Ier, dont il a paru un extrait à Stokholm, en 1779. Mort en 1760.

BONDI (l'abbé Clément), jésuite ital., se fixa à Vienne après l'abolition de sa soc., et devint bibliothécaire et gouverneur des enfans de l'archiduc Ferdinand, en 1795. M. en 1821. Il est surtout connu par sa traduct. de *l'Enéide* en vers sciolti, Parme, 1793, in-8, qu'on a préférée à tort à celle d'Annib. Caro. Ses autres *poésies* ont été insérées dans le *Parnasso degli Italiani vivanti*.

BONDT (Nic.), écrivain hollandais, né en 1732, m. en 1792, auteur d'une *Hist. de la confédération des Provinces-Unies*, Utrecht, 1756; d'un traité *de Polygamiâ*, ib., qui lui mérita le degré de docteur en droit, et édit. du recueil des harangues de Burmann (senior), La Haye, 1759, in-4.

BONEIL (Jacq.), né à Londres, direct. de la commission des comptes généraux de l'Irlande, m. à Dublin en 1699, aut. de *Méditations* insérées dans l'histoire de sa vie, écrite par l'archidoyen Hamilton, 1703, in-12.

BONELLI (Georges), professeur de médec. à Rome, est connu pour avoir rédigé le texte et distribué les plantes de l'*Hortus romanus juxta systema Tournefort.*, Rome, 1772-84, in-fol.

BONELLO (André), professeur de jurispr. au 13e S., et cons. du roi à Naples, auteur d'un *Comment. sur les lois lombardes*.

BONELLO (Mich.), né en 1541, dominicain ital. et cardinal légat sous Pie IV, son oncle, parcourut l'Espagne, le Portugal, la France, pour engager les princes chrétiens à une nouvelle croisade. Mort évêque d'Albe, en 1598.

BONER, fabuliste allemand des 13e et 14e S., dont on a un *Rec. de fables rimées*, tirées des aut. satiriques, Bamberg, 1461, et Strasbourg, 1782. C'est peut-être ce qui nous reste de plus précieux des minnesinger (troubadours allemands).

BONET ou BONT (St), chancelier de St Sigebert III, roi d'Austrasie, gouverneur de la province de Marseille sous Thierry III, en 680, et év. de Clermont en 689. M. au retour d'un pèlerinage de Rome, en 710, à 86 ans.

BONET DE LATES, méd. et astrologue provençal du 16e S., connu comme inventeur d'un *anneau astronomique* pour mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, et autres usages qu'il détaille dans un traité dédié au pape Alexandre VI, Paris, 1534.

BONET (J.-Paul), Aragonais attaché au service secret de Charles II, s'occupa avec zèle des moyens de rendre la parole aux muets, et pub. : *Reduccion de las letras y artes para enseñar á hablar á los mudos*, Madrid, 1620, in-4.

BONET (Nic.), religieux franciscain du 14e S., surnommé le Docteur profitable, fit du bruit par ses opinions singulières. On lui doit *Interpretationes in præcipuos libros Aristotelis præsertim metaphysicam*, Venise, 1505, et autres écrits.

BONET DE TREYCHES (Ant.-Jos.), juge mage de la sénéchaussée de Velay, fut successivement député aux états-généraux de 1789, président du tribunal criminel de son département, se fit remarquer par sa modération et ses lumières, échappa à la mort et ne dut son salut qu'à la révolution du 9 thermidor. Il fut de nouveau persécuté en 1798, et m. quelque temps après, regretté des gens de bien.

BONFADIO (Jacq.), célèbre littérateur italien, au 16e S., fut secrétaire du cardinal Mérinos, à Rome. Après la m. de ce prélat, il obtint à Gênes la chaire de philosophie, et fut chargé de continuer l'histoire de la république. Il en composa 5 livres *Ab anno* 1528 *ad annum* 1550. Sa mort interrompit ce travail. Accusé d'un crime honteux, dont la peine était le feu, il obtint, par grâce, d'avoir la tête tranchée avant d'y être jeté, en 1550. On a encore de lui 43 *lettres* familières, une traduction italienne du discours de Cicéron *pro Milone*, et un petit nombre de vers latins et italiens.

BONFANTE (Ange-Matth.), poète, philosophe et botaniste sicilien, m. en 1676, a laissé quatre ouvrages imprimés : un *poème héroïque*, un *poème lyrique*, un *recueil* de vers; une *Epître sur la botanique*. Ses ouvrages restés MSs. sont : des *Discours académiques*; un *Vocabulaire botanique*, et quelques autres écrits. Il était l'ami de Boccone, célèbre botaniste.

BONFINI (Ant.), histor. lat., né en 1427, fut élève d'Hénoc d'Ascoli, gouv. et maître de Béatrix d'Aragon, épouse de Mathias Corvin, roi de Hongrie, et m. en 1502. On a de lui : *Rerum Hungaricarum decades tres*, Bâle, 1568, in-fol., Cologne, 1690, in-fol., estimé pour l'exactitude des faits; *Flavii Philost. Lemnii libri II de vitis sophistarum*, 1516, Paris, 1608, in-fol., dans l'édit. des *OEuvres de Philostrate*; *In Horatium Flaccum commentarii*, réunis à ceux de Bad. Ascensius, Paris, 1519, in-fol.; un écrit à la louange de Matthias Corvin et de son épouse, et un autre sur la prise de Belgrade, en 1456.

BONFOS (Manahem), juif de Perpignan, auteur d'une espèce de manuel lexique intit. : *Michâl-Jofi* (*perfection de beauté*); le texte hébr. a paru à Salonique, 1567, in-4.

BONFRÈRE (Jacq.), jésuite, profess. de philos., de théologie et d'hébreu à Douai, né en 1573, mort en 1643. On a de lui des *Comment. sur le Penta-*

teuque, Anvers, 1625, in-fol., estimés; *Onomasticon* ou *Descript. des lieux et des villes de l'Ecriture-Sainte*, Paris, 1707, in-fol., estimée.

BONGARS (Jacq.), calviniste savant et habile critique, né en 1546, conseil. et maître d'hôtel de Henri IV, fut très-utile à ce prince par ses négociations dans les cours d'Allemagne. M. en 1612. Ses ouvr. impr. sont : *Gesta Dei per Francos*, etc., ou *Rec. des histor. des Croisades*, Hanau, 1611; *Epistolæ*, Leyde, 1641, trad. en franç. par l'abbé de Brianville, La Haye, 1695. *Collectio Hungaric. rerum scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol.; une édit. de Justin avec de savantes notes, Paris, 1581; des *Notes* sur Pétrone, des *Variantes* de Paul Diacre, etc.

BONGARS (Jacques, le chevalier de), lieutenant-de-roi à l'école militaire dans le 18e S., est aut. d'une traduction française des *Institut. militaires* de Végèce, Paris, 1772, in-12; et d'une autre de l'éloge de Philippe V, roi d'Espagne, 1785, in-8.

BONGARTEO (Anichius), gentilhomme et capitaine allemand, ravagea l'Italie en 1359, à la tête d'une troupe d'aventuriers, et se mit ensuite à la solde des princes, vendant ses services au plus offrant. On ignore l'époque de sa mort.

BONGIOVANNI (Ant.), littérateur italien, né en 1712, travailla aux catalogues des MSs. grecs, latins et italiens de la bibliothèque de St-Marc à Venise, et reçut du sénat, à titre de récompense, une médaille d'or de grand poids. Il a publié plusieurs traduct. du grec en latin, et les a accompagnées de notes et d'observations savantes.

BONGO (Pierre), chanoine et chantre de la cathédrale de Bergame, sa patrie, m. en 1601, savant dans les langues latine, grecq., hébr., les belles-lettres, la théologie, les mathémat., l'hist., etc. Il est aut. d'un tr. curieux intit. : *Numerorum mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*, Paris, 1618, in-4.

BONH (Jean), savant médecin et profess., né à Leipsig en 1640, et m. en 1718. On a de lui un ouvrage lat. intit. : *De officio medici duplici*, publié à Leipsig, 1704, in-4.

BONHOMME DUPIN (Pierre-J.-B.), conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1737, fut traduit avec d'autres membres de sa compagnie au tribunal révolutionnaire de Paris en 1793, et fut condamné à mort en juin de l'année suivante.

BONICHON (Franç.), oratorien et vertueux curé de St-Michel d'Angers, m. en 1662, est connu par les deux ouvr. suivans : *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol.; l'*Autorité episcopale défendue contre les entreprises de quelques religieux mendians*, ib., 1658.

BONIFACE, comte de l'empire romain au 5e S., ami de St Augustin, était gouverneur de l'Afrique quand les Vandales firent une irruption dans ce pays. Il en fut chassé, et mourut en 432. Saint Augustin l'avait détourné d'embrasser la vie monastique, en lui persuadant qu'il valait mieux vivre dans le monde pour y faire du bien.

BONIFACE (St), né en Angleterre vers 680, enseigna d'abord l'Ecrit. Ste dans un monastère de ce pays; puis, voulant prêcher l'Evangile aux nations barbares, il parcourut, vers 710, plusieurs pays de l'Allemagne, la Thuringe, la Hesse, la Frise et la Saxe, où il fit un grand nombre de conversions, vint à Rome, où il fut sacré évêque par Grégoire II en 723, retourna en Allemagne, convertit les Bavarois, et fut massacré en 755 par les barbares. On a de ce saint des *Lettres* recueillies par Serrarius, 1605, in-4, et des *Sermons* insérés dans le tom. 3 du *Thesaurus anecdotorum*, publ. par dom Bernard Pese, Augsbourg, 1729, et dans le *Spicilege* de dom d'Achery, un *Recueil* de ses canons.

BONIFACE Ier, pape, élu en 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius contre son compétiteur Eulalius. Ce fut sous son pontificat que mourut S. Jérôme, et c'est à lui que St Augustin a dédié son ouvrage contre les Pélagiens. Mort en 422.

BONIFACE II, Romain, élu en 530, mort en 532, voulut en vain nommer d'avance son successeur. On lui opposa l'antipape Dioscore, qui mourut peu après.

BONIFACE III, Romain, élu en 606, m. le 12 novembre suivant, obtint de l'empereur Phocas que le titre d'évêque universel ne serait donné qu'à l'évêque de Rome.

BONIFACE IV, élu en 607, m. en 614, était fils d'un médecin de Valéria. C'est lui qui convertit en église le panthéon de Rome, aujourd'hui Notre-Dame.

BONIFACE V, Napolitain, élu le 29 décembre 617, mort en 625, maintint le privilége des asiles dans les églises.

BONIFACE VI, Romain, élu en 696, et chassé quinze jours après, comme n'ayant pas été élu canoniquement.

BONIFACE VII, antipape, surnommé *Francon*, fit étrangler Benoît VI en 974, emporta à Constantinople les trésors de l'église, après l'élection de Benoît VII, revint ensuite en Italie, et y fit périr Jean XIV. Il mourut en 985.

BONIFACE VIII (Ben-Caïetan), né à Anagni, élu pape en 1294, étudia d'abord la jurispr. civile et canonique, fut nommé de bonne heure avocat consistorial, protonotaire apostolique, créé cardinal en 1281 sous le nom de Caïetan. Il détermina par ruse le pape Célestin V à une abdication, à la faveur de laquelle il se fit lui-même nommer pape, et placé sur le saint siége, il fit enfermer dans un château Célestin, qui mourut peu après; il eut de vifs démêlés avec les Colonne, avec l'empereur, et surtout avec Philippe-le-Bel, au sujet d'une croisade projetée, et parce qu'il voulait élever la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle. Boniface fut arrêté à Anagni par Sciarra, Colonne et Nogaret; et, quoiqu'il eût été délivré quatre jours après par le peuple, il fut si affligé de cet affront qu'il en tomba malade, et mourut en 1303. C'est sous son pontificat que fut canonisé St. Louis.

BONIFACE IX, noble napolitain, fut nommé cardinal en 1381, et pape en 1389. C'est lui qui institua les annates. On dit qu'il aima mieux mourir que d'employer un remède contre la chasteté; mais on lui reproche son avarice et sa complaisance pour les déréglemens de sa famille. Il mourut en 1404.

BONIFACE, duc de Toscane, le premier dont le nom soit connu, mort en 823.

BONIFACE II, fils du précéd., lui succéda, défendit la Corse contre les invasions des Sarasins, et fit une descente sur les côtes d'Afrique. Mais ayant contribué à rendre la liberté à Judith, femme de Lothaire, il s'attira la haine de l'empereur, et fut obligé de se retirer en France auprès de Louis-le-Débonnaire.

BONIFACE III, fils du marquis Théodald, soumit la Toscane en 1027. Il fut un des premiers à se déclarer pour Henri II lors de la division du royaume d'Italie. La fameuse comtesse Mathilde recueillit son immense héritage.

BONIFACE (Hyacinthe), syndic des avocats et rect. de l'univ. d'Aix, né en 1612, m. en 1699, procur. des trois états de Provence, est connu par un *Recueil* des arrêts notables du parlement de Provence, Lyon, 1708, 6 vol. in-fol.

BONIFACIO (Jean), littérateur, historien, membre des académies de Vérone, Trévise, Padoue, Venise, poëte et jurisconsulte italien, né

en 1547, m. à Rovigo, sa patrie, en 1635, est surtout connu par les ouvrages suivans : *Storia Trivigiana, divisa in libri XII*, Venise, 1748; l'*Art de parler par signes*, en ital., Vienne, 1616; *de Epitaphiis componendis*, Rovigo, 1629, in-4; *Componimenti poetici*, ib., 1625, in-4; des *Leçons*, des *Discours* académiques, des *Lettres*, etc.

BONIFACIO (Balthazar), savant littérateur, neveu du précédent, archiduc de Trévise, et év. de Capo-d'Istria, né en 1584, m. en 1659. Ses principaux ouv. de poésie sont : *Stichidicon, lib. XVIII*, Venise, 1619, in-16; *Musarum pars prima*, ib., 1626, in-8; *Amata*, tragédie estimée, ib., 1622, in-8; *Historia ludicra*, Bruxelles, 1656, in-4; des *Discours*, des *Lettres*, des *Harangues*, des *Panégyriques*, etc.

BONIFACIO (Gaspard), frère jumeau du précédent, ne cultiva que la poésie. On a de lui : *Amor venale, favola boschareccia*, Venise, 1616; *Il vaticinio delle muse, opera scenica*, Rovigo, 1631, in-4; des *Rime* et *Rime piacevoli*, éparses dans les recueils divers.

BONIFAZIO BEMBO, peintre de Crémone, florissait vers 1461.

BONIFAZIO (.....), peintre, né à Venise en 1491, mort en 1553, connu par ses belles compositions des *Marchands chassés du temple*, dans le palais ducal à Venise. Ses *Triomphes* d'après les poésies de Pétrarque, en Angleterre, sa *Ste famille*, à Rome, etc.

BONIFAZIO (Franç.), peintre, né à Viterbe en 1637, exécutait dans le genre de Piètre de Cortone, son maître.

BONIZONE, év. de Putri et de Plaisance, aut. d'un *Abregé de l'histoire des papes*.

BONJOUR (Guill.), né en 1670, relig. august., sav. mathémat. et orientaliste, directeur du séminaire de Montefiascone, et missionnaire à la Chine en 1710, leva, d'après les ordres de l'empereur Kang-hi, avec les PP. Bouvet, Jartoux et Fridéli, les cartes de ce vaste empire. Il m. en 1714 dans la province de l'Yun-Nan, avant de les avoir terminées. On a de lui des *Dissert.* sur l'Ecrit. sainte, sur les monumens coptes de la biblioth. du Vatican; et en MSs. une *Hist. des dynasties d'Egypte; Grammaire, Lexique, Psautier Copte-arabe*, etc.; *Traité des cérémonies chinoises*.

BONNAFOX DE MALET (Julien), médecin, mort à Paris en 1807, a publ. : *Memoires sur le croup*, Paris, 1801, in-8; *Traité sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, 1804, in-8.

BONNAL (Franç. de), év. de Clermont, député du clergé du bailliage de cette ville aux états-généraux, se prononça avec force contre le plan de spoliation du clergé, la suppression des ordres monastiques, refusa de prêter le serment du 9 juillet sans restriction, et signa la protestation du 12 septembre 1791. Ayant ensuite émigré, il mourut en Angleterre.

BONNAIRE (Jean-Gérard), maréchal-de-camp, né en 1771 en Picardie, parvint successivement par sa bravoure et son intelligence au grade de général de brigade, et fit en cette qualité la campagne d'Espagne en 1810. Il envoya en 1814 son adhésion au rétablissement de la maison de Bourbon; mais ayant accepté dans les cent jours le commandement de la place de Condé, il fut accusé d'avoir donné ordre à son aide-de-camp Micton de fusiller le colonel Gordan, envoyé en parlementaire par les Autrichiens. Celui-ci fut condamné à la peine capitale, et le général à la dégradation et à la déportation, qui ne purent avoir lieu à cause de sa mort, survenue peu de temps après. Il a paru une *Hist.* de son procès, par M. Maurice Méjean, 1 vol. in-8.

BONNARD (Bernard, chevalier de), né à Semur en Auxois le 22 octobre 1744, m. à Paris en 1784, fut d'abord officier d'artillerie, puis colonel de dragons, et enfin sous-gouverneur des enfans du duc d'Orléans. On a de lui : *Poésies* diverses, 1791, in-8, un grand nombre de *pièces* insérées dans l'*Almanach des muses*. Bonnard était doux, aimable, sans prétentions; il parlait peu dans la société. « Comme poète, dit M. de La Harpe, il était de la bonne école et du petit nombre de ceux qui ont su faire de bons vers. » Il a écrit avec pureté et élégance; mais son expression pourrait être plus poétique. On cite surtout son *Epître à Zephirine* et celle *à un ami revenant de l'armee*. M. Garat a donné un précis historique de la vie de Bonnard, 1785, in-18. Il en existe un contrefaçon qui porte la date de 1787, et où l'on trouve des pièces ajoutées et contenant des traits satiriques contre madame de Genlis.

BONNATERRE (l'abbé P.-J.), naturaliste, un des collaborateurs de l'*Encyclopédie methodique*. On lui doit l'*Ornithologie*, l'*Ichthyologie*, l'*Insectologie*, etc., 1788-92, avec planches, format gr. in-4, très-estimés. Né à St-Geniez; mort en 1804, à 52 ans.

BONNAUD (J.-B.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Marseille en 1684, mort en 1758, a laissé : *Vie de St Victrice, év. de Rouen*, et une continuation de la *Description géographique et historique de la haute Normandie*, par dom Duplessis.

BONNAUD (J.-B.), jésuite, grand-vicaire de M. de Marbœuf, archevêque de Lyon, fut massacré dans l'église des Carmes en 1792. On a de lui : *Herodote, historien du peuple hebreu sans le savoir*, 1786; *Decouverte importante sur le vrai système de la constitution du clergé*, décrétée par l'assemblée nationale, 1791, in-8; *Discours à lire au conseil en présence du roi*, par un ministre patriote, 1788, in-8; violente philippique contre les protestans et les disciples du Port-Royal, etc.

BONNAVERA (Dominique), grav. de Bologne au 17e S., dont on a un *Baptême de J.-C.*, d'après l'Albane.

BONNE, paysanne de la Valteline, maîtresse et femme du capitaine Pierre Brunoro, général vénitien, l'accompagna et servit vaillamment avec lui contre François Sforce, duc de Milan, se distingua au siége de Négrepont, qu'elle fit lever aux Turks, et m. à son retour en Morée en 1466.

BONNE (comte de Savoie). V. Savoie (maison de).

BONNE SFORCE, fille de J. Galéas Sforce, épouse de Sigismond Ier, reine de Pologne, survécut à ce prince, qui mourut en 1548, se retira dans le duché de Bari, fatiguée des dissensions domestiques qu'elle éprouvait à la cour de Sigismond-Auguste, son fils. Morte en 1557.

BONNE (Rigobert), ingénieur hydrographe de la marine, né en 1727, a publié un grand nombre de cartes géographiques et d'atlas estimés. Dans ce nombre on distingue : *Atlas pour la geographie de Lacroix; petit Atlas maritime des côtes de France; Tableau de la France; Atlas pour l'hist. philosophique de Raynal*, un autre pour l'*Encyclopedie méthodique*, un troisième pour la *Géographie de l'abbé Grenet*; *Carte du golfe du Mexique*. Son meilleur ouvr. est le *Neptune américo-septentrional*, en 18 cartes. Mort en 1794.

BONNEAU (J.-Alex.-Yves), né en 1739, consul général de France en Pologne pendant les dernières troubles, fut soupçonné par Catherine II d'avoir servi les intérêts de la Pologne, et détenu dans les prisons de St-Pétersbourg, jusqu'à l'avènem. de Paul Ier. Mort à Paris en 1805.

BONNECORSE (Balthazar de), consul de

France au Kaire, à Seïde en Phénicie. Ses œuvres, publ. à Amsterdam et Marseille, 1686, contiennent la *Montre d'Amour*; le *Lutrigot*, et autres poésies qui justifient l'épigramme que Boileau a faite contre l'auteur,

Venez, Pradon et Bonnecorse, etc.

BONNEFILLE (Charles), écrivain du 17ᵉ S., aut. d'un livre intéressant très-rare : l'*Homme irréprochable dans la conversation*, etc., impr. à Leyde chez les Elzevir, 1661, in-12.

BONNEFOI (Ennemond), jurisconsulte protestant, né à Chabeuil le 20 octobre 1536, professa le droit à Valence. Cujas, professeur à la même faculté, disait que, s'il avait à se choisir un successeur, il n'hésiterait pas à désigner Bonnefoi. Sorti de France à l'occasion de la St-Barthélemi, Bonnefoi se retira à Genève, où il mourut professeur de droit le 8 février 1574. On a de lui : *Juris orientalis libri III*, 1573, in-8.

BONNEFOI (J.-B.), chirurgien de Lyon, né en 1756, m. en 1790, a publ. divers ouvr., couronnés à l'académie de chirurgie, sur l'*Influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales*, *sur le magnétisme*, etc., Lyon, 1783, in-8.

BONNEFOI DE BOUION (l'abbé de), député aux états-génér. et habile pamphlétaire, passait pour mener une vie licencieuse; toutefois il la termina sans crainte le 10 août, en se jetant d'un premier étage sur les baïonnettes des révolutionnaires qui l'assaillaient près la place Louis XV. Sa tête fut promenée au bout d'une pique.

BONNEFONS (Jean), poète latin érotique, né en 1554, à Clermont en Auvergne, m. en 1614, avait étudié le droit sous Cujas, et occupé la charge de lieut.-génér. du bailliage de Bar-sur-Seine. Ses poésies érotiq., que l'on a comparées à celles de Catule, ont paru sous le titre de *Pancharis*, Amsterdam, 1767, traduite en français par Durant, 1613, in-8.

BONNEFONS (Jean), fils du précédent, hérita de sa charge et de son talent pour la poésie latine. On a de lui; *David renatus*, 1613, in-8, poème à la louange du cardinal Duperron, un éloge semblable du maréchal d'Ancre, qu'il outragea ensuite dans un autre, imp. en 1617, sous le titre de *l'Evanouissement de Conchine*; peu estimé.

BONNEFONS (Amable), jésuite. de Riom, m. à Paris en 1653, a publié : *Année chrétienne*, 2 vol. in-12; *la Vie des Saints*, 2 volumes in-8.

BONNEFONS (Dom Elie-Benoit), bénéd. de la congrég. de St-Maur, né en 1622, m. à St. Vandrille en 1702, a laissé deux ouv. est. : *Hist. civile et ecclésiastique de la ville de Corbie*, 2 gros volumes in-fol.; *Vies des saints religieux de l'abbaye de Fontenelle*, 3 vol. in-4.

BONNEFOUS (Pierre), supérieur général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne et administrateur des établissemens de bienfaisance de la ville de Paris, m. en 1805, se distingua par de rares talens dans la carrière de l'instruction publique, par la fondation d'un grand nombre d'établissemens de son ordre, et mérita d'être associé aux travaux de M. l'abbé Sicard.

BONNEGARDE (N... abbé de), mort au commencement du 19ᵉ S., a donné un *Dictionnaire* historique et critique, tiré de Bayle et de Chaufepié, Lyon, 1771, 4 vol. in-8, peu estimé.

BONNEL DU VALGUIER, écrivain du 18ᵉ S., auquel sont attribués; *Etat abrégé* des lois, revenus, usages et productions de la Grande-Bretagne, 1757, in-8, etc.

BONNER (Edmond), évêque de Londres, s'attacha d'abord au cardinal de Wolsey, devint ensuite chapelain d'Henri VIII, fut un de ses agens les plus actifs dans l'affaire de son divorce, et dans les changemens qu'il fit dans l'église anglicane, remplit diverses missions délicates près des cours de Rome, Vienne, Paris, Copenhague, etc. Nommé à son retour évêque d'Héreford et ensuite de Londres en 1539, il fit paraître peu de zèle pour la nouvelle liturgie, et beaucoup de tolérance pour les catholiques, ce qui le fit déposer et renfermer en 1549, à Marshalsea, où il resta jusqu'en 1553, que la reine Marie le rétablit sur son siége; renfermé de nouveau par Elisabeth pour la même cause, il mourut dans sa prison en 1569, avec la résignation et la fermeté d'un chrétien. On a de lui : l'*Exposition du symbole et des sept sacremens*, 1554, in-4, et autres écrits sur les matières du temps.

BONNET (Guillaume), fondateur du collége de Bayeux à Paris, en 1308. Philippe-le-Bel employa ses services en 1307, et le pape Clément V le choisit pour assister au procès des templiers. Mort en 1312.

BONNET (Jean), né en 1615, habile méd. de Genève, où il mourut en 1688, avait commencé un traité *de Catharris*, que celui de Schneider, sur le même sujet, lui fit interrompre.

BONNET (Théophile), médecin, né à Genève en 1620 et mort en 1689, est regardé comme le créateur de l'anatomie pathologique, science qui a, depuis, fait la gloire de Morgagni. Ses principaux ouvrages sont : *Pharos medicorum*, 2 vol., 1668, réimprimé en 1679; intitulé *Labyrinthus medicus extricatus*; *Prodromus anotomiæ practicæ*; *Sepulchretum*, *seu anatomia practica*, 2 vol. in-fol., Genève, 1679. Cet ouv. a été dans la suite publ. par Manget; *Cours de médecine et de chirurgie*; *Medicina septentrionalis*, 2 vol. in-fol.; *Mercurius compilatitius*, *seu index medico-practicus*, in-fol.

BONNET (Antoine), jésuite et recteur du collége de Montpellier, né en 1634, m. en 1701, fut envoyé deux fois en mission à la cour de Rome. On a de lui une *Vie* du P. Régis, fort estimée.

BONNET (Jean de St-), jésuite et mathématicien, né à Lyon et mort en 1703, a laissé quelques écrits sur les mathématiques, particulièrement dans les portefeuilles de l'académie de Lyon, dont il était membre. Il fut le fondateur de l'observatoire de Lyon; cet édifice a été détruit pendant le siége de la ville.

BONNET (Pierre), médecin, né à Paris en 1638, m. en 1708. A la mort de son oncle, M. Bourdelot, il ajouta son nom au sien. Tous deux s'étaient long-temps occupés des beaux arts et surtout de la musique et de la danse. — Bonnet (Jacques), son frère, publ. leurs MSs., c'est-à-dire; *l'Hist. de la musique et de ses effets*, etc., 1715; *Histoire de la danse sacrée et profane*, etc., 1723; les travaux de l'abbé du Bos ont fait oublier ces ouvrages. Jacques Bonnet croyait avoir un génie familier comme Socrate. Il mourut en 1724, âgé de 90 ans.

BONNET (l'abbé N.), mort à Paris vers 1752, a donné au Théâtre-Français l'*Etranger*, comédie jouée en 1745, et un *Essai poétique* sur quelques pièces du théâtre italien.

BONNET (Charles), philosophe et naturaliste, né à Genève en 1720. Dès l'âge de 20 ans il avait fait sa belle découverte sur la fécondité des pucerons. Ses yeux affaiblis par l'usage du microscope le forcerent de renoncer à ses observ. sur l'hist. nat., et il s'occupa de la philos. générale. On a de lui : *Traité d'insectologie*; *De l'usage des feuilles*; *Considérations sur les corps organisés*; *Contemplation de la nature*; *Essai de psycologie*; *Essai analytique des facultés de l'âme*; *la Palingénésie philosophique*; *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme*. Il mourut en 1793. Ses ouvrages ont été recueillis en 1779, 8 vol. in-4 et 18 vol. in-8.

BONNET (Louis-Marin), né à Paris en 1735. Il a gravé plusieurs estampes d'après Boucher, Lagrenée et quelques autres maîtres.

BONNEVAL (Cl.-Alex. comte de), né en 1675, d'une ancienne famille du Limousin, se distingua d'abord aux combats de Dieppe, de la Hogue, de Cadix, sous Tourville, servit ensuite sous Catinat et Vendôme en Italie. Son emportement l'ayant brouillé avec le ministre Chamillard, il alla honteusement servir contre sa patrie en qualité de général major dans les lignes autrichiennes, fit les campagnes de Flandre avec le prince Eugène et eut part à ses succès contre les Turks, surtout à la bataille de Peterwaradin, en 1716, où il fut fait lieutenant-général. Mais sa fougue et sa présomption l'ayant encore perdu à la cour de Vienne, il se sauva à Venise, passa en Turquie et prit le turban en 1720, et le nom d'Achmet pacha, avec la charge de topigibachi (maître de l'artillerie); il essaya inutilem. de mettre sur un pied régulier les nombreuses milices otthomanes, surtout dans l'arme de l'artillerie; tomba sur la fin en disgrâce, et songeait à rentrer en France lorsqu'il mourut en 1747. On montre encore son tombeau dans le faubourg de Pera à Constantinople. Les Mémoires qui ont paru sous son nom ne sont pas de lui. L'édition la moins romanesque est celle qui a été publiée par Guyot des Herbiers, Paris, 1806, 2 vol in-8. On doit mettre plus de confiance dans le *Mémoire sur le comte de Bonneval*, par le prince de Ligne, Paris, 1817, in-8.

BONNEVAL (René de), écrivain fécond, mais médiocre, mort en 1760, a donné : *Momus au cercle des Dieux*, 1717; *Epître* à M. Gresset, 1737; *Elémens de l'éducation*, 1743; *Apologie de la musique et des musiciens franç.*; *Mémoires* de madame Rapalli, 1736, in-12, et beaucoup d'autres *Dissert. et critiques* sur les ouvrages du temps.

BONNEVAL (Michel de), ancien intendant des menus plaisirs, m. en 1766, a donné à l'Opéra les *Amours du printemps; les caractères de l'amour; Jupiter vainqueur des Titans. Le Langage de la nature*, épître, 1760, est aussi de lui.

BONNIER D'ARCO (Antoine-Samuel), président de la cour des aides de Montpellier, a publié un *Discours sur la manière de lever les tailles en Languedoc*, 1746, in-8.

BONNIER D'ARCO (Ange), fils du précéd., présid. de la cour des comptes de Montpellier et député de l'Hérault à l'assemblée législative et à la convention, fut employé par le directoire dans la diplomatie, se distingua par sa fermeté au congrès de Rastadt, et ne le quitta qu'à la dernière extrémité, ce qui lui coûta la vie. Roberjot et lui furent assassinés sur la route de Strasbourg le 28 avril 1799. Le gouvernement institua une fête funéraire en leur honneur.

BONNIÈRES (Alex.-Jul.-Benoît de), né en 1750, avocat consultant du comte d'Artois, maître des requêtes en son conseil, et intendant de sa maison, échappa au massacre de septembre 1792, devint membre des cinq-cents, et subit la proscription du 18 fructidor. M. à Paris en 1801, généralement regretté.

BONNIVET (Guill. GOUFFIER de), amiral de France, se signala d'abord au siége de Gênes en 1507, et à la journée des Eperons en 1513. François Ier l'envoya près de Henri VIII pour le gagner à la France, et ensuite dans les cours d'Allemagne pour travailler à le faire élire empereur. Son peu de succès ne l'empêcha pas de revenir à la cour, où il remplaça son frère dans la faveur du roi, mais n'imita ni ses vertus ni sa prudence. Il commanda successivement les armées françaises en Espagne et dans le Milanais, et fut toujours opposé à la paix; prit Fontarabie, et eut quelques succès, mais fit de grandes fautes par son imprudence, qui causa la mort de Bayard; conseilla le malheureux siége de Pavie en 1524, et eut au moins le courage de ne pas survivre à ce désastre; il périt sur le champ de bataille le 24 février 1525. Avec des qualités brillantes, il manquait de vertus, et sacrifia la France à son intérêt, ou à ce qu'il croyait sa gloire personnelle.

BONNOR (Honoré), prieur de Salon au 14e S., fit par l'ordre de Charles V, pour le Dauphin, un ouvrage intitulé *l'Arbre des batailles*, Lyon, 1481; Paris, 1493, in-fol.

BONNYCASTLE (Jean), mathématicien angl., et professeur de mathématiques à l'établissement royal de Woolwich, m. en 1821, dont les ouvrages élémentaires sont devenus classiques en Angleterre. Nous citerons : *The scholar's guide to arithmetic*, qui a eu 13 éditions, dont la dernière est de 1811; *Introduction à la géométrie pratique, à l'algèbre, à l'astronomie*, en anglais, 1786; *Euclid's elements of geometry*, 1789; *Histoire générale des mathématiques*, trad. de Bossut, 1803; *Traité de trigonométrie*, 1806; *Traité d'algèbre*, 1813.

BONOMI (Jean-François), né à Crémone en 1536, évêque de Verceil, fut élevé à ce siége par le crédit de St Charles-Borromée qui le sacra à Milan. Les papes Grégoire XIII et Sixte V lui confièrent les légations des Suisses et Grisons, en 1579; d'Allemagne, en 1581; de Flandre en 1585. Il mourut à Liége en 1589, après avoir montré dans toutes ces places beaucoup d'activité et de fermeté. Il cultiva l'histoire, les antiquités romaines et la poésie latine, et a laissé : *Vita et obitus Caroli Borromæi*, Cologne, 1587; *Borromaidos*, Milan, 1589, poème latin, et autres poésies latines.

BONOMI (Jean-François), littérateur et poète bolonais, de l'académie de la Crusca. On a de lui : *Poesie varie*, Bologne, 1655; *Epigrammatum collectio*, 1662; *Epistolarum miscellanea*, 1666; ouv. qui ne sont pas dépourvus d'imagination. Il a laissé d'autres poésies oubliées aujourd'hui.

BONOMI ou **BONOMINUS**, médecin de Bergame au 14e S., est auteur d'un *Livre sur les poissons*, dont Trithème, écrivain du même siècle, fait l'éloge.

BONONCINI (J.-Marie), de Modène, compositeur du 17e S., auteur d'un ouvrage intitulé : *Il musico pratico*, 1673; traduction allemande, 1701, in-4, Stuttgard.

BONONCINI (Jean et Antoine), deux fils du précédent, se distinguèrent aussi comme compositeurs, et donnèrent ensemble 19 *operas* sur les théâtres de Venise, de Londres, de Vienne et de Berlin. Antoine était d'ailleurs excellent violoncelle.

BONOSE (St), capitaine romain, fut martyrisé sous Julien l'apostat pour n'avoir pas voulu ôter du *Labarum* la croix que Constantin y avait fait mettre.

BONOSE, lieutenant de Probus dans les Gaules, se fit proclamer empereur; mais il fut défait, et puni de mort vers l'an 280 de J.-C.

BONOSIAQUES, sectat. d'un hérétique nommé Bonose, qui nient la virginité de la mère du Sauveur.

BONOURS (Christophe de), capitaine au service d'Espagne, né vers 1590, a publié : *le Siége mémorable d'Ostende*, ouvrage estimé, Bruxelles, 1633, et un *Discours de la vraie noblesse*, Liége, 1616.

BONS ou **BONOEUS** (François de), professeur de droit et de philosophie à Gênes, où il mourut en 1614, a publié *Tractatus de ratione discendi et docendi*, Strasbourg, 1615; *De naturâ et jure bonorum ecclesiasticorum*, etc.

BONSI (Lelio), noble florentin, littérateur et jurisconsulte, né vers 1532, chancelier de l'ordre de Saint-Etienne, membre de l'académie Florentine. On a de lui cinq *leçons académiques*; un *Traité de la comète*, et un *sermon* pour le vendredi saint, recueillis à Florence, 1560, in-8.

BONSI (J.-B.), cardinal, né à Forence en 1554, d'une famille noble, fut reçu doct. à Padoue. Nommé au siége de Béziers par Henri IV, il traita de son mariage avec Marie de Médicis, devint aumônier du roi et cardinal en 1611. Mort à Rome en 1621.

BONSTETTEN (ALBERT, baron de), né à Zurich, doyen de l'abbaye d'Einsidlein dans le 15e S., a laissé en manuscrit l'histoire de cette maison; *Vie de l'ermite Nic. d'Underwald*; *Description de la Suisse*, etc.

BONTALENTI (BERNARD), né à Florence en 1536, mort en 1608, apprit la peinture sous Salviati, la sculpture sous Michel-Ange, l'architecture sous Vasari. Il excella dans ce dernier art et peupla l'Italie de ses chefs-d'œuvre.

BONTEKOE (GUILLAUME-ISBRAND), navigateur hollandais, partit en 1618, en qualité de capitaine du vaisseau *la nouvelle Hoorn*, pour les Indes orientales. Le feu prit au bâtiment, qui sauta près de Batavia; il y périt une partie de l'équipage. Bonteckoe eut le bonheur d'échapper, et de sauver le reste après des souffrances inouïes. Sa *relation* curieuse et naïve a été publiée en hollandais et traduite en français, Amsterdam, 1681, in-12.

BONTEKOE (CORNEILLE), médecin hollandais et professeur à Francfort-sur-l'Oder, dont les écrits ont été traduits en français par Devaux, sous le titre de *Nouveaux elemens de medecine*, etc., Paris, 1698, avec la *vie* de l'auteur. M. en 1685, à l'âge de 38 ans.

BONTEMPI (GAB.-ANDR.-ANGELINI), mus. de Pérouse au 17e S., a laissé une *Histoire de la musique en Italie*, Pérouse, 1695; *Nova quatuor vocibus componendi methodus*, Dresde, 1660.

BONTEMPS (M.-J. DE CHATILLON, épouse de PIERRE-HENRI, ancien trésorier des troupes), née en 1718 à Paris, où elle mourut en 1768, a donné une traduct. anonyme des *Saisons de Thompson*, en prose, 1759, 1788, estimée. On doit à son fils un choix des *poesies de Milton et de Gay*, 1803, in-18.

BONTEMS, sculpteur français du 16e S., auquel on doit les bas-reliefs du tombeau de François Ier, d'une grande perfection

BONTEVILLE (MARIE-ANNE-HENRI HAY DE), ancien évêq. de Grenoble, ayant outragé le card. de Loménie dans une séance des états provinciaux en 1788, ne put obtenir la non-insertion de son discours au procès-verbal; son cerveau, déjà très-faible, en fut tellement dérangé, qu'il se suicida peu de temps après dans sa maison de campagne.

BONTIUS (GÉRARD), savant érudit et helléniste, né dans le pays de Gueldres, professeur de médecine à l'université de Leyde, où il mourut en 1599. Il est l'inventeur des pilules connues sous le nom de *pilules hydragogues de Bontius*.

BONTIUS (JEAN), fils du précédent, fut un savant médecin de Rotterdam.

BONTIUS (REGNIER), frère du précédent, né à Leyde en 1576, fut professeur de physique et recteur à l'université de cette ville. Mort en 1623.

BONTIUS (JACQUES), de la même famille que les précédens, voyagea dans les Indes orientales et professa la médecine à Batavia. Mort en 1631. On a de lui: *De medicinâ Indorum*, lib. IV, Leyde, 1642, in-12, et Paris, 1646, in-4; *Historia naturalis Indiæ orientalis*, Amsterdam, 1658.

BONUS (JACQUES), poète latin de Raguse au 16e S., dont on a: *De raptu Cerberi*, imprimé à la suite de l'édition des *Metamorphoses d'Ovide* de B. Bolognini, Bâle, 1538, in-8; *De vitâ et gestis Christi*, Rome, 1526, in-fol.

BONZES, moines ou prêtres de la Chine, divisés en plusieurs sectes. Ceux de Foë recommandent les œuvres de miséricorde et surtout la charité envers les monastères, et pratiquent en public les plus rudes austérités; ils abusent cependant de la crédulité des filles et des femmes dévotes pour les déshonorer. Ils se perpétuent en achetant de jeunes enfans qu'ils élèvent, et qu'ils initient à leurs mystères, après de rigoureuses épreuves. Les Bonzes de la secte de Lao-Kium font vœu de chasteté, et sont punis par un rigoureux supplice quand ils sont convaincus d'incontinence. Les Bonzes de Foë président aux cérémonies funèbres, ceux de Lao prédisent l'avenir et exorcisent les démons.

BOODT (ANSELME BOËCE DE), écrivain et médecin flamand à la cour de l'empereur Rodolphe II, mort vers 1634, a publié la continuation des *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum*, etc., Prague, 1603, in-fol.; *Traité sur les gemmes et sur les pierres*, Leyde, 1636; trad. franç. intitulée: *le parfait Joaillier*, Lyon, 1649; *Traité sur les plantes*, Bruges, 1640, in-4, avec le *Lexique* de L. Vossius.

BOON (GERTRUDE), célèbre danseuse de corde de Paris, surnommée la *belle Tourneuse*, morte à Paris au commencement du 18e siècle.

BOONAERTS (OLIVIER), jésuite, né en 1570, à Ypres, où il mourut en 1655, a publié en latin *de l'Institution des heures canoniques*, Douai, 1634; *Accord de la science et de la foi*, La Haye, 1665; *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1634; ibid. *sur Esther*, Cologne, 1647, in-fol.

BOONEN (ARNOLD), peintre flamand, très-habile dans le portrait, né en 1669 à Dordrecht, où il mourut en 1729. On cite ses *portr.* du czar Pierre, de la czarine, de Marlborough, du prince d'Orange, de Van-Huysen, etc.

BOONEN (GASPARD), frère du précédent, né en 1677 à Rotterdam, peignit également le portrait et se fit une réputation honorable dans sa ville natale, où il mourut en 1729.

BOOT (EVERARD), né en 1575, m. en 1610, ministre d'Utrecht, a traduit en flamand du latin de G. Perkins le *Catholique reformé*, Middelb., 1604, in-12.

BOOT (GÉRARD), de la famille du précédent, né en 1604 à Gorcum en Hollande, médecin de Charles Ier, roi d'Angleterre, m. à Dublin en 1650, a laissé: *Philosophia naturalis et reformata*, Dublin, 1641.

BOOT (ARNOLD), frère puîné du précéd. et méd. comme lui, né en 1606, m. en 1653, s'occupa des langues anciennes et de la critique sacrée. Forcé de quitter Dublin où il s'était établi, il se retira à Paris pour ne s'occuper que de littér. On lui doit de sav. remarques sur le texte hébraïque de l'*Anc.-Test.*; *Observationes medicæ de affectibus à veteribus omissis*, Londres, 1649, in-12.

BOOTH (HENRI), comte de Warrington et lord Delamer, memb. de plusieurs parlemens; son zèle contre les catholiques le rendit odieux à la cour sous Charles II et Jacques II; il fut enfermé jusqu'à trois fois à la Tour de Londres; mais à l'avènement de Guillaume III, il reprit faveur et fut nommé chancelier et sous-trésorier de l'échiquier, lord lieut., etc., places qu'il perdit bientôt par son opposition aux mesures de la cour. Mort en 1694, âgé de 41 ans.

BOOTH (GEORGE), fils du précédent, a pub. en 1739: *Considérations sur l'institution du mariage*, etc., où il penche pour le divorce. Mort en 1758.

BOOTH (BARTON), né dans le Lancashire en 1681, mort en 1763, fut acteur distingué et directeur du théâtre de Londres.

BOOTH (ABRAHAM), ministre non conformiste, né dans le Derbyshire en 1734, prédicat. des ana-

baptistes et pasteur de la congrégation de Goodman's Fields ; il exerça cette dernière place jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. On a de lui une *Elégie sur M. James Hervey* ; *le Règne de grâce* et autres ouvrages de théologie.

BOOZ, fils de Salmon et de Raab, épousa Ruth vers l'an 1254 avant J.-C., et en eut Obed, aïeul de David.

BOPA VEDA, grammairien indien, aut. d'une *Gramm.* samskrite usitée dans le Bengale.

BOR (PIERRE-CHRÉTIEN), écriv. et histor. holl., né en 1559, dont nous avons une *Hist. des Pays-Bas*, Leyde et Amsterd., 1621, 8 vol. in-fol., et 1679, très-estimée ; deux *Tragédies* médiocres, et le sixième vol. de la *Chronique* de Carion, Amsterd., 1632, in-fol. Mort en 1635.

BORAC HAGL, ambass. du roi de Mogol près de Mohammed, sulthan de Karisme, s'empara des états du sulthan de Kerman, et fut le prem. prince de la dynastie des Cathaïens. M. en 632 de l'hég.

BORASTUS (GRÉG.-LAUR.), écriv. politique, né en Suède vers 1584, quitta sa patrie, embrassa le cathol. et écrivit pour appuyer les prétentions du roi de Pologne plusieurs ouv. lat. impr. à Dantzig. 1656. Il possédait à fond la littérat. latine. On doit le distinguer d'Etienne BORASTUS, autre Suédois qui, dit-on, joua un rôle important à la cour de Rome.

BORBETZY (NARSÈS), relig. arménien, év. de Bitlis, m. en 1317, a laissé une *Logique* ; l'*Explic. des livres de Moïse* ; cinquante *Sermons* ou *Homélies*, en manuscrit dans la bibliothèque du roi.

BORCHOLTEN (JEAN), né à Lunebourg en 1535, prof. le droit à Rostock, et ensuite à Helmstadt, où il mourut en 1593. L'ouvr. le plus estimé de Borcholten est celui qui est int. : *Commentarii in IV libros institutionum Justiniani imp.*, Paris, 1646, in-4.

BORCHT (HENRI van der), peintre et grav. holl., né à Bruxelles en 1583. Sa meilleure gravure est un Christ soutenu par Joseph d'Arimathie d'après le Parmésan.

BORCHT (PIETER van der), grav. du 17ᵉ S., a laissé un grand nombre de petits paysages composés à la manière d'Hans Bol.

BORCK (GASP.-GUILL. de), feld-maréchal au service de Prusse, et ministre instruit et vertueux, curateur de l'académie des sciences de Berlin, m. en 1747, a laissé une traduction de la tragédie de la *Mort de César* de Shakspeare et un essai de trad. en vers de la *Pharsale* de Lucain.

BORCK (N.), frère du précéd., gén. de cavalerie et surintend. de Frédéric Guillaume II, a laissé une excellente description de l'agric. de Stargardt en allemand, Berlin, 1783.

BORCULOO (HERMANN), écriv. flamand, pub. en 1538 une *Descript.* et des *Dessins* de Jérusalem et de la Palestine, où il avait long-temps voyagé.

BORDA (JEAN-CH.), membre de l'académie des sciences, de l'institut, cap. de vaisseau et chef de divis. au minist. de la marine, né à Dax en 1733, entra dans le génie et s'appliqua à l'étude des mathém., et surtout à l'hydraulique. Ses recherches dans cette dern. partie le firent appeler au service de mer ; il fit sa prem. campagne en 1768, et s'embarqua avec Pingré sur la frégate *la Flore* pour l'examen des montres marines : détermina la position des îles Canaries, et sa méthode servit de modèle pour la constr. des meilleures cartes. Nommé ensuite major-gén. sous d'Estaing et command. du vaisseau *le Solitaire*, il fut obligé d'amener après une défense héroïque contre des forces angl. supérieures. Ce fut dans le même temps qu'il inventa son cercle à réflexion, qui est devenu indispensable aux marins, et avec lequel il mesura un arc du méridien de Dunkerque aux Iles Baléares, en société avec MM. Méchain et Delambre. C'est à Borda qu'on doit la renaissance de la véritable physique en France. Ses ouv., imprimés séparément, sont : *Voyage fait par ordre du roi en 1771 et 72 en Europe et en Amérique*, etc., 1778, 2 vol. in-4 ; *Descript. et usage du cercle de réflexion*, 1787 ; *Tables trigonométriques décimales*, 1804, in-4. Mort à Paris en 1799. MM. Lefèvre Gineau et Rœderer ont fait son éloge.

BORDAZAR (ANT.), né en 1671, l'un des plus sav. impr. et bibliogr. d'Espagne. Doué de beaucoup de jugement et sans cesse occupé de l'utilité publique, loin d'être secondé par son gouvernement, il fut éloigné par l'intrigue, et mourut en 1744, sans avoir pu terminer le plan topographique du roy. de Valence, qu'il avait entrepris. On a de lui : *Ortografia española*, Valence, 1730 ; *Latina*, ibid. ; *Plantificacion de la imprenta de el Rezo sagrado*, 1732, in-fol., et en MS. *Gramm.* et *Dictionn.* espag. ; *Dictionn. des sciences*, *Tables astronomiques*, etc.

BORDE (ANDRÉ), méd. d'Henri VIII et memb. du collége de Londres, où il mourut dans la misère en 1549, a donné *Manuel de santé*, 1547, et autres ouvr. de médec. en angl. ; les *Contes joyeux des fous de Gotharn*, souvent réimpr. ; *Introduct. aux sciences*, Londres, 1542.

BORDE (VIVIEN LA), oratorien, mort en 1748, supérieur de la maison de St-Magloire, à Paris, a donné : *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, in-12 ; *Principes sur la distinction des deux puissances*, 1753 ; *Conférences sur la pénitence*, ibid., etc.

BORDE (J.-B. de la), jésuite, m. en 1777, est aut. du *Clavecin électrique*, 1761, in-12.

BORDE (JEAN-BENJAMIN de la), né en 1734, premier valet de chambre de Louis XV, dont il fut le favori, fermier-général à la mort de ce prince, cultiva les lettres et les beaux-arts. Sa fortune lui permit de faire imprimer somptueusement plusieurs ouvr. On a lui un choix de *Chansons* mises en musique ; un *Essai* et un *Mémoire* sur la musique ancienne et moderne ; un *Essai* d'histoire chronologique ; un *Voyage* pittoresque de la France ; *Hist. abrégée de la mer du Sud* ; *Mémoires* historiques sur Raoul de Coucy ; un *Recueil* de vers ; des cartes géographiques et diverses autres pièces. Il a mis en musique plusieurs pièces de théâtre. Il périt en 1794 victime de la révolution. Voltaire, avec qui il fut très-lié, fit des vers pour son portrait.

BORDE (J.-JOS. de la), né en Espagne, acquit en France une fortune considérable dans le commerce, et devint banquier de la cour. Il fut victime de la révolution en 1794. Deux de ses fils, embarqués dans l'expédit. de La Peyrouse, périrent dans le port des Français avec d'Escures, lieut. de vaisseau, et dix-huit de leurs compagnons.

BORDE (FRANÇOIS-LOUIS-JOSEPH de la), fils aîné de J.-Joseph, fut député à l'assemblée constituante et signataire du serment du jeu de paume. Il mourut à Londres en 1801. En 1789, il avait proposé l'établissement d'une banque publique.

BORDELON (LAURENT), doct. en théol. et aut. dramatique, né en 1653, m. à Paris en 1730, a pub. un grand nombre d'ouvr. ; les plus connus sont : *les Diversités curieuses*, Paris, 12 vol. in-12 ; *les Imaginations extravagantes de M. Ouffle*, 1753 ; *Dialogues des vivans*, 1717, in-12 ; des *Nouvelles*, des *Comédies*, des *Romans* médiocres oubliés aujourd'hui.

BORDENAVE (TOUSSAINT), prof. et directeur de l'académie de chirurgie de Paris, né en 1728 et m. en 1782, était membre de l'acad. des sciences. Il traduisit en franç. les *Elémens de physiologie* de Haller, et publia des *Dissert.* sur les antiseptiques, in-8 ; *Mémoires* sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies, 1744, in-8.

BORDERIE, écriv., originaire de Normandie au 16e S., disciple de Marot, dont on a deux poèmes : l'*Amie de court*, Lyon, 1547, in-8 ; et le *Discours des voyages de Constantinople*, ib., 1549, in-16

BORDES (Charles), oratorien, né à Orléans, mort en 1706, éditeur du *Traité historique et dogmatique*, etc., du P. Thomasin, Paris, 1703, 2 vol. in-4, auquel il ajouta un vol. supplémentaire, a composé sur ce dernier une notice qu'il a mise en tête de son *Glossaire hébraïque*. Il est encore éditeur du *Recueil des Oraisons funèbres* de Mascaron, 1704.

BORDES (Louis), célèbre mécanicien, né à Lyon, en 1700, membre de l'académie de cette ville, a perfectionné le cabestan. On lui doit, entre autres inventions utiles et ingénieuses, des moulins à queue sur le Rhône, qui préviennent les dangers de la navigation. Mort en 1747.

BORDES (Charles), fils du précédent, poète et philosophe, réfuta le discours de J.-J. Rousseau contre les sciences, et composa de petites *épîtres* en vers dont quelques-unes eurent l'honneur d'être attribuées à Voltaire. On a encore de lui une *Tragédie*, des *Comédies* et des *Proverbes*. M. en 1781. Il était membre de l'académie de Lyon. Ses œuv. ont été recueillies en 4 vol. in-8, Lyon.

BORDEU (Théophile de), fils d'Antoine Bordeu, né en 1722 à Iseste (Béarn), fit ses études médic. à Montpellier. Il rattachait tous les actes de l'économie vivante à une force spéciale, la sensibilité. Ses *Dissert.* sur les eaux minér., sur le pouls, sur les glandes et leur action; ses *Thèses* soutenues à la faculté de Paris et ses recherches sur le tissu muqueux, composent une série d'observ. et d'aperçus ingénieux qui a favorisé les progrès de la médecine et de la physiologie depuis le 18e S. La grande réputation de Théophile Bordeu a rejailli sur son père (Antoine de Bordeu), dont le nom est joint au sien en tête de l'ouv. du fils relatif aux maladies chroniques, et sur son frère (François Bordeu), qui lui doit de n'être pas tout-à-fait oublié dans les dictionn. histor. Théophile Bordeu, atteint d'une goutte vague, mourut presque subitement à Paris en 1776, comme il l'avait prédit lui-même. Nous joignons ici la note de ses princip. ouvr. : *Chilificationis historia*; *Recherches* sur les glandes; *Dissertatio physiologica de sensu generice considerato*, 1 vol. in-8; *Lettres* contenant des essais sur l'histoire des eaux minérales du Béarn; *Recherches anatomiques* sur la position des glandes, in 8; *Recherches* sur le pouls par rapport aux crises; *Recherches* sur le tissu muqueux et l'organe cellulaire; *Hommage à la vallée d'Ossau*, en patois basque. Son éloge a été écrit par Roussel et par Gardans.

BORDIER (N.), comédien de l'un des théâtres secondaires de Paris vers 1789, périt à Rouen du supplice de la corde, comme moteur des désordres commis contre l'autorité; on a prétendu qu'il était agent d'un personnage puissant de l'époque, mais rien n'a prouvé cette assertion.

BORDING (Jacq.), médecin, né à Anvers en 1511, fut reçu docteur à Bologne, et appelé près de Christian III, roi de Danemarck. Mort à Copenhague en 1560. On a de lui : *Physiologia, hygiena, pathologia*, etc., Rostock, 1593, in-4; *Enarrationes in sex lib. Galeni*, etc., ibid., 1604, in-4.

BORDINGIUS (André), poète danois, dont les *poésies* ont été imprimées à Copenhague, 1738.

BORDLEY (J.-B.), avocat américain, mort à Philadelphie en 1804, âgé de 77 ans, membre du conseil exécutif de la province de Maryland, défendit avec courage la cause de la liberté de sa patrie. On a de lui des *Essais d'agriculture*, Philadelphie, 1799, science dont il s'occupait beaucoup.

BORDONE (Paris), peintre, né à Trévise, vers l'an 1500, fut élève du Titien. Son plus bel ouvrage, l'*Anneau de St Marc*, est au musée. Bordone vint en France en 1538, sur l'invitation de François Ier; il peignit le roi et les plus belles dames de la cour. Mort vers 1570.

BORDONI (Benoit), peintre en miniature et géographe italien, fleurit aux 15e et 16e S. On croit qu'il fut père du célèbre Jules-César Scaliger. A son talent comme artiste il joignit des connaissances littéraires; on lui doit un recueil de traductions latines de quelques dialogues de Lucien, faites par plusieurs auteurs, et qui étaient encore inédites; il fit aussi une *Descript. de l'Italie*, et sous le titre d'*Isolario*, il a donné la description de toutes les îles connues. Cet ouvrage est celui qui a le plus contribué à sa célébrité. Mort en 1531.

BORDONIO (Joseph-Antoine), jésuite, né en 1682, professeur de belles-lettres, ensuite de théologie à Gênes et à Turin sa patrie, mort en 1742, fut un religieux distingué par son savoir et sa piété. Ses *Disc.* impr. à Venise, 1753, 3 vol. in-4, sont estimés : il y règne la charité la plus pure. On a aussi de lui : *La Liguria in pace*, pastorale, Gênes, 1702; l'*Eduino*, tragédie, Turin, 1703, in-4.

BORE (Catherine de), femme de Luther, qui l'épousa en 1525. Elle quitta le voile avec huit autres religieuses, après avoir lu les écrits de ce réformateur, et mourut en 1552, âgée de 53 ans

BORÉE, dieu du vent du N. E., fils d'Astreus, ou, selon d'autres mythologues, du Strymon, enleva Orithyie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes.

BORÉE (Vincent), jurisconsulte et littérateur savoisien du 17e S., dont on a une *Florus de la maison de Savoie*, Lyon, 1654; *Les princes victorieux*, tragédies françaises, ibid., 1627, in-8.

BOREL (Pierre), médecin français, membre de l'acad. des sciences, né à Castres, en 1620, m. en 1689 dans cette ville, où il avait fondé un beau Muséum de curiosités naturelles dont il publia le catalogue en 1635, 1 vol. in-4. On a de lui : *Les Antiquités de Castres*, 1649, in-8; *Historiarum et observationum medico-physicarum centuria prima et secunda*; *Bibliotheca chemica*; *De vero Telescopii inventore*; *Poème à la louange de l'imprimerie*; *Carmina in laudem regis*, etc., *Auctarium ad vitam Peirescii*; *Commentum in antiquum philosophum syrum*; *hortus, seu armamentarium*, etc., 1 vol. in-8; *De curationibus sympatheticis*; *Discours* prouvant la pluralité des mondes : cet ouvrage a été trad. en anglais; *Vita Renati Cartesii*.

BOREL (N.), garde-du-corps de Louis XVI, commandant de la garde nationale de Mende, se montra tout dévoué à la cause royale, eut part à la formation du camp de Jalès. Ayant été impliqué en 1802 dans la découverte d'une agence de royalistes, il fut arrêté et envoyé à l'île d'Elbe, où il est mort.

BORELL (Adam), novateur de Zélande et fondateur d'une secte qui se rapproche des memnonites, rejetait les sacremens et les prières, et n'admettait que la Bible.

BORELLI (Jean-Alphonse), né en 1608 à Naples. Professeur de médecine à Pise et à Florence, il fut le chef de la secte *Iatro-mathématicienne* qui cherchait à soumettre au calcul tous les phénomènes de l'économie vivante. Il voulut évaluer en chiffres la force des muscles. On a de lui un ouvrage intitulé : *De motu animalium*, qui fait seul aujourd'hui sa réputation. Il mourut en 1679.

BORGARUCCI (Prosper), médecin italien du 16e S., dont on a un *Traité d'anatomie*, Venise, 1564, trad. en latin; *Trattato di peste*, ibid., 1565; *De morbo gallico methodus*, ibid., 1567. On lui doit une édition de la *grande Chirurgie* de Vésale, ibid., 1569.

BORGHÈS ou **BOURGESIUS** (Jean), médecin flamand, né en 1562, fit une étude sérieuse de l'astrologie et de ses rêveries absurdes. Il est auteur de *Præcepta et insigniores sententiæ de imperandi ratione*, etc., Anvers, 1587, in-12, d'une traduction latine du livre des *Erreurs populaires de la medecine* de Laurent Joubert, médecin de Henri III, ibid., 1600, in-12, et d'une autre du grec de Demétrius Pepagomenus *de Podagrâ*, sur une version française de Jamot.

BORGHÈS ou **BOURGESUS** (Jean), écrivain français, né en 1592, mort à Maubeuge en 1653, est auteur de *Cato major, christianus, sive de Senectute christianâ*, Douai, 1633, in-12; *De amicitiâ christianâ*, ibid.; 1633, in-12.

BORGHES ou **BOURGEOIS** (Jean), docteur en médecine et professeur de mathématiques, né en 1618, mort à Groningue, sa patrie, en 1652, a donné : *Disputatio de catharro*, Angers, 1645, in-4, et *Oratio de Mercurio*, Groningue, 1646, in-4.

BORGHÈSE (Elisa, princesse). V. l'article Buonaparte.

BORGHÈSE, famille romaine originaire de Sienne, fut élevée aux honneurs à Rome par le pape Paul V, qui en était issu. Marc-Antoine Borghèse, prince de Sulmone, est le chef de la puissante famille Borghèse dont les palais font aujourd'hui l'ornement de Rome, et dont l'hérit. s'est allié à la famille Buonaparte.

BORGHESI (Diomède), littérateur italien mort en 1598, orateur éloquent, bon poète et savant dans la langue toscane, fut un des plus fermes soutiens de l'académie des *Intronati*, et des meilleurs professeurs de Sienne sa patrie, où il revint enfin se fixer après une vie errante et peu réglée. On a de lui : *Rime, libri V*, Padoue, 1566, Pérouse, 1570, Viterbe, 1571; *Lettere famigliari*, Padoue, 1578; *Lettere discorsive*, Rome, 1701, in-4, regardées comme classiques par les Italiens.

BORGHESI (Paul-Guidotto), peintre, sculpteur, littérateur et poète de Lucques, mort à Rome en 1626, dans la misère où l'avait conduit son orgueil. Ses product. dans les beaux-arts et dans les lettres annoncent quelque génie, mais point d'art ni d'étude.

BORGHESI (Ambroise), poète et savant, mort à l'âge de 26 ans, en 1651, à Palerme, sa patrie. On n'a de lui qu'une comédie int. *l'Ambrosia;* mais elle suffit pour faire regretter sa mort prématurée.

BORGHESI (Jean), médecin italien de la fin du 17e S., s'attacha aux missions envoyées par la Propagande dans les Indes pour y exercer sa profession. Crescimbeni a traduit de lui une lettre latine en italien, sous le titre de *Lettera scritta da Pondisceri*, où il fait la relation de son voyage.

BORGHINI (Vincent-Marie), savant bénédictin, né en 1515 à Florence, où il mourut en 1580, directeur de l'hôpital de Ste-Marie-des-Innocens qu'il administra près de 30 ans avec un zèle et un désintéressement rares. Savant dans les antiquités et la langue de sa patrie, il fut un des commissaires choisis par Cosme Ier pour la correction du Décameron ordonnée par le concile de Trente, et il y eut la principale part. Deux vol. de ses *Discorsi* sur les antiquités et les orig. de Florence ont paru dans cette ville en 1584 et 85, in-4.

BORGHINI (Raphael), poète et littérateur florentin du 16e S., dont l'ouvr. le plus connu est intit.: *Il Riposto in cui si tratta della pittura e della scultura de' più illustri professori antichi e moderni*, Florence, 1730, in-4.

BORGIA (César), duc de Valentinois, second fils naturel d'Alexandre VI et de Vannozia, ne démentit pas sa naissance, porta l'immoralité, la perfidie et l'atrocité à un degré jusqu'alors inconnu, et érigea le crime en système. Elevé par son père au cardinalat, en 1492, il s'irrita de la préférence et des honneurs accordés à son frère, le duc de Candie, le fit assassiner et jeter dans le Tibre. Déposant aussitôt la pourpre pour revêtir la casaque militaire, il vint en France apporter au roi Louis XII des bulles de divorce et des dispenses de mariage qui lui valurent le duché de Valentinois, et la main d'une fille de J. d'Albret, roi de Navarre. Il leva 2000 chevaux et 6000 fantassins avec lesquels il se proposait de tenter la conquête de la Romagne. Entré en Italie à la suite du roi de France, il enleva successivement les villes d'Imola, Césène, Pisaro, Rimini, Faenza. La principauté de Piombino, les duchés d'Orsain et de Camerino tombèrent également en son pouvoir, après un tissu de perfidies et de cruautés calculées, que la plume se refuse à tracer. La mort de son père, et l'avènement de Jules II qui le fit enfermer au château St-Ange ruinèrent ses projets ambitieux, et délivrèrent l'Italie de ce monstre. Il racheta sa liberté en livrant ses forteresses, et se sauva en Espagne où Gonzalve de Cordoue l'arrêta de nouveau. Echappé de sa prison, il se réfugia auprès de J. d'Albret, son beau-frère, et se fit tuer au siége du château de Viana en 1507.

BORGIA (Jérôme), neveu du précédent, né à Naples, fut créé en 1544 évêque de Massa, et mourut en 1549; il cultiva avec succès la poésie latine. Le *Recueil* de ses poésies a été imprimé à Rome en 1525.

BORGIA (Lucrèce), fille d'Alexandre VI et de Vannozia, dame romaine, et sœur de César Borgia, s'est acquis une célébrité presque égale à celle de ces deux infâmes personnages, dont elle partagea les désordres.

BORGIA (Alexandre), né en 1582, originaire d'Espagne, archev. de Formo, remplit un gr. nomb. de charges éminentes dans l'église et seconda les intentions de Benoît XIV pour la suppression des fêtes qui surchargeaient l'industrie. Mort en 1764. On distingue parmi ses ouvrages : *l'Homélie pour l'éducation chrétienne des garçons*, Naples, 1766; *Vie du pape Benoît XIII*, Rome, 1741; *de St Geraldo*, Veletri, 1658; ses autres écrits sont mentionnés dans Mazzuchelli : *Script. ital.*

BORGIA (Etienne), cardinal, neveu du précédent, né à Veletri en 1731, fut secrétaire de la Propagande à laquelle il consacra ses veilles et ses revenus sous le pape Pie VI, et cardinal sous Pie VII qu'il accompagna en France. Mort à Lyon en novembre 1804. Il a laissé : *Istoria della cità di Tadino nell' Umbria*, Rome, 1751; *Della cita di Benevento*, Rome, 1769, 3 vol. in-4; *Vaticana confessio*, etc., ibid., 1776, et autres ouvrages restés manuscrits.

BORGIANI (Horace), dessinateur et peintre d'hist., né à Rome en 1577, m. dans cette ville en 1615. On a de lui des *Tableaux* et des *Estampes* à l'eau-forte très-estimés.

BORGO (Tobie dal), poète et orateur véronais du 15e S., était attaché au prince Sigismond Malatesta, dont il décrivit élégamment les belles actions, dans une *Chroniq.* conservée avec ses *Lettres* et ses *Poesies*, dans les bibliothèques d'Italie.

BORGO (Louis dal), secrétaire du sénat et du conseil des dix à Venise, composa vers 1548 les deux premiers livres de l'histoire de cette république, qui n'ont jamais été publiés.

BORGO (Pierre-Baptiste), né à Gênes dans le 17e siècle, suivit en même temps la carrière des armes et celle des lettres, servit en Allemagne dans l'armée suédoise, et écrivit l'*Hist.* de cette guerre jusqu'à la mort de Gust.-Adolphe. Il l'a publiée sous

le titre de *Commentarii de bello Suecico*, Cologne, 1644, traduction française, Paris, 1653; c'est le plus estimé de ses ouvrages.

BORGT (Henri van der), bon peintre et antiquaire, né à Bruxelles en 1583, séjourna plusieurs années en Italie, et se fixa ensuite en 1627 à Francfort-sur-le-Mein. Il est très-estimé des Anglais.

BORGT (Pierre van der), peintre, né à Bruxelles en 1625, est estimé comme paysagiste.

BORHAN EDDYN (Ibrahym), surnommé Bacai, écriv. arabe, m. en 885 de l'hégyre (1480). est aut. d'un roman très-célèbre en Orient, intitulé: *les Amours de Medjnoùn et Leila*, en vers et en prose. On en trouve deux traduct., en persan et en turk, à la bibliothèque du roi.

BORHAN EDDYN, surnommé Zernoudjy, aut. d'un *Traité* arabe sur la manière d'étudier, dont nous avons deux traductions latines, la première, d'Abraham Echellensis, sous le titre de *Semita sapientiæ*; la 2e de Fredér. Rostgardt, Utrecht, 1709.

BORIE CAMBORT (Jean), député à la convention nationale, vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, et fut un digne émule des Carrier, des Lebon, des Maignet, en brigandage et en atrocité pendant sa miss. dans le départ. du Gard, où il fit répandre à grands flots le sang des protestans et des catholiques. Ce féroce proconsul est cependant mort paisiblement en 1806 à Sarlat, où il était juge.

BORJA ou BORGIA (Franç. de), petit-fils du pape Alexandre VI, poète espagnol, né à Madrid en 1580, mort en 1658. Nommé vice-roi du Pérou en 1614, le prince Borja y fit avancer la civilisation, autant par l'influence de son aménité, que par celle de ses talens; il réunit en 1618 la province de Maynas à la couronne espagnole, laissant son nom à l'une des ville de cette riche contrée. A la mort de Philippe V, il donna sa démission, revint dans sa patrie, et se livra dans la retraite à la culture des lettres, dont il fut le protecteur et le modèle. Sa meilleure production est un *Recueil de poesies espagnoles*, Madrid, 1663.

BORKHAUSEN (Maurice-Bathazar), naturaliste et assesseur de la députation économique du pays de Darmstadt, m. au commenc. du 17e S., a contribué à l'avancem. des sciences physiq. par ses nombreux ouv. sur la zoologie et la botanique, dont les principaux sont: *Hist. naturelle des papillons d'Europe*, Francfort, 1794, in-8; *Description des arbres fruitiers de Hesse-Darmstadt*, ib., 1792; *Tentamen Floræ Germanicæ*, Francfort, 1811; *Hist. nat. des animaux d'Allemagne*, ib., 1797, et un grand nombre d'*observat.* et de *Mémoires* insérés dans les *ouvr.* périodiques allemands.

BORLACE (Edmond), méd. et écrivain anglais du 17e S., m. à Chester en 1682. On a de lui: *la Réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8; *Hist.* de la rébellion d'Irlande, ib., 1680; *les Eaux de Spa et les cures remarquables qu'elles ont opérées*, 1670, in-8.

BORLASE (Guill.), sav. antiq. et natural. anglais, né en 1696 dans le comté de Cornouailles, vicaire de St-Just, fut reçu membre de la société royale en 1750, et mourut en 1772, docteur de l'université d'Oxford. On a de lui les *Antiquités de Cornouailles*, 2e édit., Londres, 1769, fig.; *Observat.* sur l'état et l'importance des îles Sorlingues pour le commerce anglais, Oxford, 1756; *Histoire nat. de Cornouailles*, ibid., 1758, sav. et curieux.

BORN (Bertrand de), troubadour et guerrier; il était vicomte d'Hautefort au 12e S., et se distingua par sa haine contre Richard, comte de Poitou, et fils de Henri II, roi d'Angleterre. Richard s'empara deux fois de son château et de sa personne, et deux fois il lui rendit ses biens et sa liberté. Born mourut dans un cloître après avoir pris l'habit de moine.

BORN (Bertrand de), fils du précédent, rendit hommage à Philippe-Auguste en 1212, et suivit ce prince en 1214 à la bataille de Bouvines, où l'on croit qu'il fut tué.

BORN (Ignace de), savant minéralogiste, né en Transylvanie en 1742, parcourut l'Allemagne, la France, la Hollande, et revint occuper à Vienne la place de conseill. aulique au départ. des mines et monnaies de l'empereur. Il fit ensuite un voyage minéralogique en haute et basse Hongrie, dont le résultat fut publié en Allemagne par son ami Ferber en 1774, in-8; traduit en français par M. Monnet, 1780. L'impératrice Marie-Thérèse le rappela à Vienne pour mettre en ordre et décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle. La description qu'il en fit parut à Vienne, 1778 et 80, latin et allem., in-fol. Mort à Vienne en 1791. Les autres ouvrages qui ont fait sa réputation sont: *Lithophylacium Bornianum*, Prague, 1775; *Mém. d'une société de savans* établie à Prague pour l'avancement des mathémath. et de l'histoire naturelle, ib., 1775-84; l'*Amalgamation*, 1786, in-8, et en franç. sous le titre de *Méthode d'extraire les métaux parfaits par le mercure*, Vienne, 1788, etc.

BORNEIL (Giraud de), surnommé le maître des troubadours, né à Exideuil au 12e S., souvent cité par le Dante dans son *Purgatoire*. Il nous reste de lui 82 pièces, *tensons*, *sirventes*, etc., en MS. à la bibliothèque du roi.

BORNER (Pierre-Paul), graveur en médailles de Lucerne, vint s'établir à Rome, où il mourut sur la fin du 17e S. Il a gravé sur grandes et petites médailles très-bien exécutées, les portraits des papes Innocent XI, Alexandre VIII et Innocent XII.

BORNIER (Philippe), lieutenant au présidial de Montpellier, m. en 1711, a laissé *Conférences des ordonn. de Louis XIV*, in-4, souvent réimpr.; *Comment. sur les conclusions de Ranchin*, en lat., Genève, 1711.

BORNO (Baptiste), peintre sur verre d'Arezzo, dans le 16e S., élève et imitateur de Guillaume de Marseille, a travaillé pour les plus belles églises des états de Florence.

BORREL (Jean), mathématicien connu sous le nom de Buteo, chanoine de St.-Antoine, né en Dauphiné en 1492, m. à Canar en 1572, a laissé des *Traités* de géométrie, Lyon, 1554, in-4.

BORRELLO (Charles), religieux minime napolitain, dont on a *Vindex nobilitatis napoletanæ*, etc.

BORRI (Christ.), jésuite milanais, un des premiers missionnaires à la Cochinchine, y travailla 5 ans à la conversion des âmes, et publia la *Relation* en italien à son retour à Rome, 1631, in-8, traduct. franç., Rennes, ib.; latine à Vienne, 1633, et angl. à Londres, 1633, in-4. Il professa les mathémat. à Coïmbre et Lisbonne. Croyant avoir trouvé un procédé utile à la navigation par le moyen de l'aiguille aimantée, il se rendit à Madrid afin d'exposer sa découverte; mais ses supérieurs le soupçonnèrent de tramer quelques projets contre son ordre et l'en exclurent. Mort en 1632.

BORRI (Jos.-Franc.), chimiste imposteur et sectaire, né à Milan en 1627, se livra d'abord à Rome à tous les excès, puis, changeant tout à coup de conduite et fréquentant les églises, il se prétendit inspiré du Très-Haut, et appelé à rétablir son culte dans toute sa pureté. Il exigeait de ses disciples entre autres vœux celui de fraternité et de pauvreté, qui le rendait dépositaire de leurs biens. Forcé bientôt de sortir de Rome, il alla s'établir successivement à Milan, où il fut condamné au feu, à Strasbourg, où il fut bien accueilli, à Amsterdam, que ses friponneries le forcèrent de quitter, à Ham-

bourg, où la reine Christine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philosophale, puis à Copenhague, enfin en Hongrie, où le nonce du St Siége le réclama et le fit transférer à Rome, dans les cachots du St Office. M. en 1695, au château St-Ange. Son ouvrage le plus connu est *la Chiave del gabinetto*, Cologne, 1681, in-12.

BORRICHIUS (OLAUS), médec. danois, né en 1626, profess. de médec. à Copenhague, et ensuite conseiller de la chancellerie royale. Il m. en 1690. Ses principaux ouvrages sont : *De ortu et progressu chemiæ ; Hermetis, Ægyptiorum et chemicorum sapientia vindicata*, 1 vol. in-4; *Conspectu schemicorum scriptorum illustriorum*, in-4; *Cogitationes de variis linguæ latinæ ætatibus ; Analecta philologica*.

BORRO (JÉR.), écrivain italien du 16e S., dont on a : *De motu levium et gravium*, Florence ; *Méthode d'enseigner des péripatéticiens*, ibid., 1584

BORROMÉE (St CHARLES), cardinal, archev. de Milan, issu d'une illustre famille de la Lombardie, né au château d'Arone, sur les bords du lac Majeur dans le Milanais, le 2 octobre 1538. Par un de ces abus qu'il était appelé à réformer dans la suite, il fut pourvu à l'âge de 12 ans d'une riche abbaye, regardée comme l'héritage de sa famille ; peu de temps après d'une autre abbaye et d'un prieuré que lui résigna le cardinal de Médicis, son oncle, en montant sur le St siége, sous le nom de Pie IV. Décoré de la pourpre à l'âge de 23 ans, il réussit, par son influence sur le pontife, à donner le mouvement au concile de Trente, dont la langueur prolongeait les séances au-delà de toute mesure, en faisant consentir son oncle à laisser procéder les pères à la réforme de la cour romaine. Il était protonotaire apostolique, chargé de trois légations, protecteur de trois couronnes et d'autant d'ordres religieux. Une sage distribution de son temps lui permettait de suffire à la multiplicité des affaires ; il en trouvait encore pour l'étude, car il se plaisait à lire les anciens philosophes; il convenait même avoir beaucoup profité de l'Enchiridion d'Epictecte. Le concile, en terminant sa session, avait recommandé au pape de faire composer un abrégé de la doctrine chrétienne, dégagé de tout sytème scolastique. St Charles, chargé par son oncle de cette entreprise délicate, s'associa Fr. Forciro, théologien portugais, Léonard Marini, archevêque de Lanciano, et Gilles Foscarari, év. de Modène. Ce fut de leur travail combiné que sortit, en 1566, le catéchisme connu sous le nom de *Catechismus tridentinus*, dans lequel on admire l'exactitude, l'élégance et la simplicité du style. Après la mort de son frère, en 1562, ses parens le pressèrent de se marier afin de perpétuer sa famille. Ce fut pour leur ôter tout espoir de succès à cet égard qu'il s'engagea dans les ordres sacrés, qu'il reçut la prêtrise et se fit sacrer évêque ; mais le pape ne lui accorda qu'en 1565 la permission d'aller résider dans son diocèse. Il y fut accueilli comme aurait pu l'être St Ambroise, le plus illustre de ses prédécesseurs. Aux vertus des pères de l'église il ajouta l'austérité des pères du désert. Il se démit de ses autres bénéfices, abandonna ses biens patrimoniaux à sa famille, et ne se réserva qu'une terre qui lui appartenait en propre, dont la vente, ainsi que celle de sa vaisselle et de ses effets les plus précieux, lui servit à faire des bonnes œuvres de toute espèce. St Charles avait trouvé son diocèse dans l'état le plus déplorable; scandale dans toutes les classes des fidèles, pratiques superstitieuses dans le culte, abus grossiers dans toutes les parties du St ministère. Pour remédier à tant de maux, il tint des synodes, fit de sa maison un séminaire d'évêques, établit des oratoires, des colléges, des communautés, renouvela son clergé et les monastères, et créa des établissemens pour les pauvres et les orphelins, pour les filles exposées à se perdre ou qui voulaient revenir à Dieu après s'être égarées. L'ordre des *humiliés*, qu'il voulut réformer, excita contre le saint archevêque un frère Farina, qui se mit à l'entrée de la chapelle archiépiscopale, où il faisait sa prière avec toute sa maison ; l'assassin, placé à cinq ou six pas, tira un coup d'arquebuse sur saint Charles, à genoux devant l'autel. La balle ne fit que l'effleurer; le meurtrier fut puni de mort, malgré les sollicitations du cardinal. Pie V prononça la dissolution de l'ordre entier des humiliés, qui existait depuis le 11e S., et ses revenus furent employés par le prélat à fonder des séminaires, des hôpitaux, des colléges, à réparer des églises et des couvens. L'immense charité de Charles fut mise à de nouvelles épreuves dans la peste qui dévasta pendant six mois la ville de Milan. On le vit accourir du fond de son diocèse, où il était alors en visite, se porter au centre de la contagion, prodiguer les secours spirituels et temporels, vendre ses meubles pour soulager les malades et faire des processions auxquelles il assistait pieds nus et la corde au cou. A peine sorti de cette longue épreuve, il reprit le cours de ses visites pastorales ; une fièvre lente qui le minait l'obligea de s'arrêter au milieu de ses courses évangéliques et de revenir à Milan, où il termina sa carrière la nuit du 3 au 4 novembre 1584, âgé de 46 ans. Sa fête se célèbre le lendemain. Pie V le canonisa en 1610. Il avait recueilli en 1 vol. in-fol. la première partie de ses conciles; la deuxième partie ne le fut qu'après sa mort. Le savant Jos.-Ant. Saxius a donné en 1747 à Milan une belle édition de ses œuvres, avec de bonnes notes, 5 vol. in-fol. On y trouve ses *Instructions aux confesseurs*, que l'assemblée générale du clergé de France, de 1657, avait fait impr. à ses frais, pour servir de règle dans l'exercice du saint ministère ; des *sermons* que St Charles avait fait traduire en latin, où l'on remarque un style simple et naturel, de la méthode et de l'élégance. La bibliothèque ambrosienne conserve 31 vol. de ses lettres. On lui a élevé, en 1697, à Arone une statue colossale en bronze qui fait l'admiration des étrangers ; elle a 66 pieds de haut. Le P. Touron a écrit sa *Vie*, 1760, in-4, et 3 vol. in-12.

BORROMÉE (FRÉDÉRIC), cousin germain du précéd., fait cardinal en 1587, archevêque de Milan en 1595, mourut le 22 décembre 1631, âgé de 68 ans. Il s'est rendu célèbre par la fondation de la fameuse bibliothèque Ambrosienne. Ant. Olgiati, auquel elle fut confiée, y rassembla 9 à 10,000 MSs., dont un grand nombre d'orientaux, qu'il était allé chercher en Grèce et ailleurs. Le cardinal Borromée avait fondé à Milan deux académies, l'une pour les ecclésiastiques, l'autre pour les nobles, et s'est lui-même illustré par plusieurs ouvrages : *De episcopo concionante, libri III*, Milan, 1632, in-fol.; *Sacra colloquia*, 1632, 10 vol. in-12. 1636, 4 vol. in-4; *Meditamenta litteraria*, ib., 1633, in-fol. On trouve la liste de ses ouvr. tant MSs. qu'impr. à la fin de l'hist. littéraire de Milan, par le P. Saxi.

BORROMINI (FRANÇ.), célèb. archit. ital., né à Bissone dans le Milanais en 1599, fut élève de Maderno, lui succéda dans la place d'architecte de St-Pierre de Rome, et renchérit encore sur le mauvais goût introduit par ce maître dans les ornemens entortillés, les formes bizarres dans les plans et les coupes, genre vicieux qui de ce nom a été appelé en italien *borrominesco*. Les édifices qu'il éleva sont très-nombreux et lui acquirent de son vivant une réputation qui ne s'est pas soutenue. Cependant on estime encore la façade de l'église de Ste-Agnès, place Navone, à Rome ; le collége de la Propagande. Son ambition lui coûta la vie ; l'extrême application qu'il mit à former un recueil des gravures propres à faire connaître la fécondité de son génie le fit tomber dans des accès hypocondriaques tels, qu'il se tua lui-même en 1697. Son *Œuvre* a été pub. en 1727 à Rome, in-fol.

BORTOLI ou BARTOLI, né à Venise en 1695, sav. théologien, canoniste et évêque de Nazianze, est aut. d'un *écrit* sur l'abolition de l'ordre des jésuites, Florence, 1799. Mazzuchelli le mentionne honorablement dans ses *Scritt. ital.*

BORUL (GUILL.), magistrat et négociateur distingué de Hollande, né en 1628, m. à Paris en 1668, s'est fait un nom par ses talens diplomatiques.

BORY (N. de), secrét. de l'académie de Lyon et gouverneur du château de Pierre-en-Scize, m. en 1791, a laissé *la Mort d'Eglé*, élégie; *Ode sur l'immortalité de l'âme.*

BORY (GAB.), membre de l'institut, chef d'escadre et gouverneur des Iles-sous-le-Vent, m. en 1801, a pub. *Mém. sur l'administ. de la marine et des colonies.*

BORZIUS (FRANÇ.), oratorien du 17e S., a pub. *De temporali Ecclesiæ monarchiâ*, Rome, 1661.

BORZONE (LUC.), peintre d'hist. et de portraits, né à Gênes en 1590, m. en 1645, élève de Bertalotto pour le portrait, se forma ensuite sous les meilleurs maîtres pour l'hist., et la gravure. Il apprit aussi l'anatomie, l'escrime, la musique; devint un artiste estimé et fut toujours occupé pour l'Italie, la France et l'Espagne. On estime surtout ses portraits et son St François recevant les *stigmates.*

BORZONE (J.-B.), fils du précédent, termina les tableaux de son père et m. en 1657. — CHARL., son frère s'attacha au portrait, et m. de la peste en 1657.

BORZONE (MARIE-FRANÇ.), né en 1625, dernier des fils de Lucien, excella dans le paysage du genre de Salvator Rosa et Claude Lorrain; ceux qu'il fit au Louvre pour les bains de la reine, sous Louis XIV, sont estimés. Mort en 1679.

BOS (JÉR.), peintre français, né en 1450, fut un des premiers artistes qui peignirent à l'huile. La singularité de ses compositions donnait du prix à ses ouvrages.

BOS (JEAN-LOUIS de), fut bon peintre de fleurs et de fruits; on remarquait surtout la fraîcheur de son coloris. Il vécut à la même époque que Jérôme.

BOS (LAMBERT), né à Workum, en Frise, en 1670. Erudit consommé dans toutes les parties de la critique sacrée et profane. On a de lui plusieurs discours, remarques, observations et autres écrits. M. en 1717. L'ouvrage le plus estimé est *Antiquitatum græcar. præcipuè atticar. descriptio brevis*, Leipsig, 1749, in-8, trad. en français par La Grange, Paris, 1769, in-12.

BOSC (OLIVIER du), abbé de Beaulieu sous Paul V, avait une grande éloquence. Ses vives déclamations contre les ordres religieux le firent enfermer au château St-Ange.

BOSC (JACQUES du), cordelier, né en Normandie, a laissé: *l'Honnête femme*, 1632, in-8; *la Femme héroïque*, 1645, in-4, et cinq autres écrits dirigés contre les jansénistes, publiés de 1651 à 1663.

BOSC (JEAN du), président de la cour des aides de Rouen, décapité en 1562, comme un des principaux auteurs de la révolte des protestans, a publié: *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septenaire.*

BOSC (PIERRE THOMINES du), ministre protestant, fils d'un avocat du parlement de Rouen, né en 1623, m. à Rotterdam en 1692. Il a laissé des *sermons*, 1701, 4 vol. in-8, et des *lettres* impr. avec sa *vie*, 1716.

BOSC D'ANTIC (PAUL), médecin français, né en 1726, étudia la physique avec l'abbé Nollet, l'histoire naturelle avec Réaumur, et fut désigné en 1755, par l'académie des sciences dont il était correspondant, pour rétablir la manufacture de glaces de St-Gobin. Il a composé sur l'art de la verrerie plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux perfectionnemens que cet art a reçus en France. Mort en 1784.

BOSC (CLAUDE), né vers 1642, m. en 1715, procureur-général de la cour des aides, prévôt des marchands et conseiller d'état. On a de lui plusieurs traductions du latin d'Erasme, savoir: *Manuel du soldat chrétien*, 1711; *Aspirations à Dieu*, *Traité de l'infinie miséricorde de Dieu*, 1712, in-12; *Du mépris du monde*, 1713, in-12; *le Mariage chrétien*, 1715.

BOSCAGER (JEAN), jurisconsulte de Béziers, né en 1601, m. en 1687, succéda à son oncle Laforêt, dans la chaire de droit et y professa avec éclat. On a publié de lui: *Institut. au droit français et au droit romain*, avec des notes de Delaunay, 1686, in-4; *De justitiâ et jure*, ib., 1689, in-12.

BOSCAMP (de), conseiller privé du roi de Pologne, périt dans le soulèvement du peuple à Varsovie contre les Russes en 1794.

BOSCAN-ALMOGAVER (JUAN), poète espag., né vers 1500, introduisit dans la poésie espag. ainsi que dans la prose une harmonie inconnue avant lui, le vers indécasyllabique. Il fut en grande faveur auprès de Charles-Quint, se fixa au retour de ses voyages à Barcelone sa patrie, et s'y maria avantageusement. Ses *poésies* réunies à celles de Garcilasso ont été publiées à Venise, 1553, in-12. Sa traduction du *Courtisan*, de Balthazar Castiglione, son ami, Tolède, 1559, n'a pas moins de mérite.

BOSCAWEN (GUILLAUME), écrivain anglais, et neveu d'un amiral du même nom, né en 1752, et m. en 1811, est auteur des ouvrages suivans, *Treatise of convictions on penal statutes*; *Traduct d'Horace*, 2 vol. in-8; *The progress of satire, an essay, containing remarks on the pursuits of literature.*

BOSCH (HIPPOLYTE), professeur de médecine à Ferrare sa patrie au 16e S., a laissé: *De vulneribus à bellico fulmine illatis*, Ferrare, 1593; *De læsione motûs digitorum*, etc., dans le recueil de Joseph-Lauterbach; *De vulneribus capitis*, etc., Ferrare, 1609, in-4.

BOSCH (BALTHAZ. van den), peintre et directeur de l'académie d'Anvers, où il naquit en 1675, m. en 1715, réussit dans le portrait. On estime surtout celui du duc de Marlborough à cheval, et le tableau qu'il fit pour la confrérie des jeunes arbalétriers d'Anvers.

BOSCH (JACOB), peintre hollandais, né en 1636, à Amsterdam, où il mourut en 1675, excellait dans le genre des fruits.

BOSCH (JÉRÔME de), poète latin et savant helléniste, né à Amsterdam en 1740, d'un père bourguemestre de cette capitale, qui lui fit avoir la place de premier commis dans la maison-de-ville. Ses poésies les plus remarquables sont: *De æqualitate hominum*, Amsterdam, 1793, in-4; *Laudes Bonapartii*, réimprimé en hollandais, français et allemand, 1801, Utrecht, où le recueil complet de ses *poemata* a paru en 1803. Nommé en 1800 curateur de l'université de Leyde, il cicatrisa en partie les plaies de la révolution de 1795, et s'y fit estimer par sa justice et son intégrité jusqu'en 1811, année de sa mort. Outre ses poésies, M. de Bosch a publié *l'Anthologia græca, cum versione latinâ H. Grotii*, Utrecht, 1795-1810, 4 vol. in-4; ouvrage important auquel il a joint ses *observations* sur les deux prem. liv.; la mort l'empêcha de publier le cinquième.

BOSCH (ANDRÉ), docteur en droit dans l'université de Perpignan sa patrie, est auteur d'un *Sommaire des titres d'honneur de Catalogne, Roussillon et Cerdagne*, Barcelone, 1628, in-fol.

BOSCHA (PIERRE-PAUL), ecclésiastique mila-

nais, né en 1632, savant et érudit, conservateur de la bibliothèque Ambrosienne et protonotaire apostolique, m. en 1699. On a de lui *De origine et statu biblioth. Ambros.*, Milan, 1672, in-4.

BOSCHERON, écrivain du 18e S., a publié : *Varillasiana*, 1734; *Vie de Quinault*, en tête de ses œuvres, 1715, in-12; *Poésies diverses*, 1728, in-8, et autres écrits peu importans.

BOSCHETTI (PHILIPPE), évêque de Modène en 1187, calma les partis guelfe et gibelin, et procura à Obizzo III, marquis d'Est, la souveraineté de Modène.

BOSCHINI (MARC), peintre, graveur et poète vénitien du 17e S., fit un grand nombre de tableaux pour l'emp. Léopold Ier, l'archiduc d'Autriche, Alphonse IV, duc de Modène. Ces travaux, dont il fut dignement récompensé, ne l'empêchèrent pas de se livrer à la poésie et à la littérature. On a de lui : *Il regno tutto di Candia delineato*, Venise, 1651; *la carta del navegar pittoresco*, ib., 1658; *Dialogue en vers*; *le Miniere della Pittura*, 1720, 2 vol. in-fol., etc.

BOSCHIUS (JEAN), médecin liégeois et professeur de langues et belles-lettres à Ingolstadt dans le 16e S., a laissé : *De peste liber*, Ingolstadt, 1562, in-4; *Concordia philos. et medic. de humano conceptu*, 1588, etc.

BOSCOVICH (ROGER-JOSEPH), jésuite, né à Raguse en 1711, mort à Milan en 1787, fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques au collége Romain, avant d'avoir terminé le cours de ses études. Il fit partie de la commission chargée de faire le plan du dessèchement des marais Pontins, et plusieurs papes l'employèrent à trouver les moyens de soutenir le dôme de Saint-Pierre, qui menaçait de crouler. Ensuite il voyagea dans diverses parties de l'Europe, et se fit connaître par plusieurs dissertations sur l'astronomie. Après la suppression de son ordre, le grand-duc de Toscane le nomma professeur à l'université de Pavie. En 1773, il fut appelé à Paris, pour diriger l'optique de la marine, avec une pension de 8,000 livres. Les désagrémens qu'il essuya l'obligèrent de renoncer à cette place et de se retirer à Milan, où l'empereur le chargea d'inspecter la mesure du degré en Lombardie. Il y jouit jusqu'à sa mort de la considération que méritaient ses connaissances. Ses principaux ouvrages sont : *Elementa universæ matheseos*, Rome, 1754, 3 vol. in-8, avec figures; *Philosophiæ naturalis theoria, redacta ad unicam legem virium in naturâ existentium*, Vienne, 1758, in-4, avec figures; *Rog. Jos. Boscovich opera ad opticam et astronomiam maximâ ex parte nova et omnia huc usque inedita*, Bassano, 1785, 5 vol. in-4; un beau poeme sur les éclipses, en 5 chants, sous ce titre, *De solis ac lunæ defectibus*, Londres, 1760, in-4. On admire dans cet ouvrage le style élégant du poète, le talent avec lequel il a su rendre des détails appartenant aux sciences exactes et au calcul.

BOSE (GASP.), sénateur de Leipsig et professeur de botanique en cette ville au 18e S., possédait un des jardins les plus riches de l'Allemagne, dont Probot publia le *catalogue* en 1747. On a de lui *Dissertatio de motu plantarum*, Leipsig, 1728, in-8; *De calice Tournefortii*, ib., 1733, in-4.

BOSE (J.-J.), contemporain du précéd., est auteur du traité *De potionibus morbificis ad varios scripturæ locos*, Leipsig, 1736-37, in-4.

BOSE (ADAM-HENRI et CHRISTOPHE-DIETRICH), deux frères, le premier général saxon, m. en 1749, le second diplomate et ministre de Saxe au congrès de Ryswick, mort en disgrâce en 1741.

BOSE (JEAN-ANDRÉ), professeur d'histoire à Jéna, né en 1626, se distingua comme érudit et comme philologue après avoir donné une édition de *Cornelius Nepos*, avec des notes et des variantes; il mourut en 1674, au moment où il se disposait à publier une édition de *Fl. Josèphe* et un comment. sur les historiens byzantins. On a de lui un grand nombre d'opuscules et de dissertations.

BOSE (GEORGES-MATHIAS), profess. de phys. à Wittenberg, né à Leipsig en 1710. Il fit des recherches multipliées sur l'électricité, et les consigna dans plusieurs écrits en latin, en français et en anglais. On lui doit aussi des observations, quelques ouvrages astronomiques, et des mélanges de littérature et d'histoire naturelle. Mort en 1761.

BOSE (ERNEST-GOTTLIEB), professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipsig, né en 1723, acquit de la réputation comme médecin et comme botaniste; on a de lui des dissertations sur ces deux sciences. Il mourut en 1788.

BOSE (ADOLPHE-JULIEN), médecin à Leipsig, né en 1742, m. en 1770. On connaît de lui 3 dissert. : *De motu humorum in plantis vernali tempore*, etc., Leipsig, 1764; *de Differentiâ fibræ in corporibus trium naturæ regnorum*, Wittemberg, 1768.

BOSIO (JACQUES), secrétaire et agent de l'ordre de Malte près du St Siége, sous Grégoire XIII, écrivit et publia *l'hist. de cet ordre*, en italien, Rome, 1521-32, 3 vol. in-fol., précieux, et quelques autres ouvrages relatifs à la même cause.

BOSIO (ANT.), nev. du précéd., lui succéda dans sa charge, et m. en 1629; on a de lui un très-bon ouvrage d'archéologie, que le cardinal Aldobrandini publia après sa mort, sous le titre de *Roma sotterranea*, 1632, in-fol; trad. en lat. et augmenté, Cologne, 1695.

BOSON, roi d'Arles ou de Provence, fondateur de cette courte monarchie, était frère de l'impératrice Richilde, femme de l'empereur Charles-le-Chauve, qui le créa duc de Milan lorsqu'il eut été proclamé roi d'Italie; peu satisfait de ce gouvernement, l'ambitieux Boson enlève Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, la plus riche héritière de l'Europe, et se fait proclamer roi de Provence en 879, dans un concile tenu à Mantale. Il se maintint dans cette indépendance, par son habileté et son courage jusqu'en 888 année de sa mort, et ce fut la première secousse qui ébranla le trône des carlovingiens.

BOSPHORE Cimmérien, petit empire établi sur les côtes du détroit qui porte ce nom, eut long-temps des rois particuliers dont les plus connus sont : Spartacus, vers 439 avant J.-C.; Leucon, 350. Le royaume fut conquis par Mithridate Eupator, roi de Pont, et passa ensuite aux Romains.

BOSQUET (GEORGE), avocat de Toulouse, auteur de *Hugoneorum hereticorum Tolosæ conjuratorum profligatio*, Toulouse, 1563, in-4.

BOSQUET (FRANÇOIS de), l'un des plus savans et des plus illustres prélats de l'église de France dans le 17e S., né à Narbonne en 1605. Il ne s'était pas destiné à l'état ecclésiastique, et fut successivement procureur général par *interim* du parlement de Rouen, intendant de Guyenne, de Languedoc, et conseiller d'état. Il pouvait espérer d'autres faveurs dans la même carrière, lorsqu'en 1650 il se démit de toutes ses places, pour accepter l'évêché de Lodève que Jean Plantavit de la Pause, son ami, venait de lui résigner. La même année, il fut député à Rome par le clergé, pour traiter l'affaire des cinq propositions. L'évêché de Montpellier étant venu à vaquer, par la démission du titulaire, Bosquet y fut nommé; il en prit possession en 1657. Il administra ce diocèse pendant près de 20 années, et mourut extrêmement regretté en 1676. On a de ce savant prélat, entre autres ouvrages, *Pontificum romanorum qui è Galliâ oriundi in eâ sederunt, historia, cum notis*, Paris, 1632, in-8. Cette édit. est remplie de fautes. Baluze en a donné une plus correcte, augmentée de moitié; *Ecclesiæ gallicanæ*

historiarum liber primus, Paris, 1633, in-8. C'est un essai de l'histoire ecclésiastique de France. Il en parut une deuxième édit. en 4 liv., Paris, 1636, in-4; mais on en a retranché un passage très-hardi contre les fables inventées par les moines pour relever le mérite de leurs églises.

BOSQUIER (Phil.), religieux récollet, né à Mons en 1561, fut envoyé à Rome par ses supérieurs, où il s'attacha au cardinal Baronius. De retour en Flandre, il y publia ses ouvrages de *Théologie*, Cologne, 1621, 3 vol. in-folio. M. à Avesnes en 1636.

BOSQUILLON (Edouard-Fr.-Marie), médecin distingué, né à Montdidier en 1744, m. à Paris en 1814, fut nommé en 1774 professeur au collége de France. On a de lui : *Lettre sur la nouvelle édition in-12 des aphorismes d'Hippocrate*, 1779, in-18; *Mém. sur les causes de l'hydrophobie*, 1803, in-8. Il est édit. du *Télémaque* avec les variantes, Paris, 1799, 2 vol. in-18; et d'*Hippocratis aphorismi et prænotionum liber*, 1784, 2 vol. in-18. Il a trad. de l'anglais *la Physiologie* de Cullen, 1785, in-8; *Elémens de médec. pratique*, du même, 1785, 2 vol. in-8; *Tr. théor. et pratique des ulcères*, par Bell, 1788, in-8, 1803, in-8; *Remarques sur la teigne*, par le même, 1789, in-8; *Tr. de matière medicale*, par Cullen, 1789-1791, 2 vol. in-8; *Cours complet de chirurgie*, par Bell, 1795, 6 vol. in-8; *Tr. de la gonorhée virulente et de la maladie vénérienne*, par Benj. Bell, 1802, 2 vol. in-8. Il a augmenté et revu pour les termes de médec.. d'anatomie, d'hist. nat., le *Nouveau vocabul.* de MM. de Wailly.

BOSSART (Victor), né à Bar, dans le canton de Zug, m. dans la même ville en 1772, se distingua dans l'art de faire des orgues. On lui doit celles des églises de Lucerne, de Zug, de Schwitz, de l'abbaye de St-Vincent à Berne. Il eut un fils célèbre dans la même profession, qui m. à Bar en 1781.

BOSSCHAERT (Thomas-Willerord), né en 1613, peintre flamand, fut élève de Ger. Seghers, directeur de l'académie de peinture d'Anvers, m. en 1656. Ses Tableaux sont répandus dans les églises de Flandre et fort estimés. — Un autre peintre du même nom, né à Anvers en 1696, élève de Crépu, excellait dans le genre des fleurs.

BOSSCHAERT (Willebrord), abbé de Tongerloo, a publié ; *De primis Veteris Frisiæ Apostolis*, Malines, 1650.

BOSSE (Abraham), graveur, né à Tours en 1611. Reçu à l'académie de peinture, il fut le premier professeur de perspective, chaire qui venait d'être fondée à l'école spéciale de dessin. Le genre de graver au vernis dur, qu'il avait adopté, le mit à portée de faire des planches assez finies et d'un bon ton de couleur, sans le secours du burin. Il joignit au talent de dessinateur et de graveur celui d'écrivain. On lui doit, entres autres ouvrages : *Leçons de géométrie et de perspective*, faites à l'académie, Paris, 1665, in-8; *Guidonis Brossæi icones posthumæ, seu reliquiæ historiæ plantarum ab Abr. Boss. incisæ*, in fol., ouvrage tiré seulement à 24 exemplaires. Il a gravé, de concert avec N. Robert et L. Châtillon, le précieux *Recueil d'estampes* pour servir à l'histoire des plantes, exécuté par ordre de Louis XIV, en 3 vol. in-fol., Robert avait peint les originaux qui font partie des vélins du Musée. Bosse, d'un caractère indépendant, et qui ne pouvait s'accorder avec Lebrun, alors tout-puissant dans les arts, se permit quelques pamphlets injurieux pour ses confrères qui flattaient le directeur général ; il fut rayé de la liste des membres de l'académie, se retira dans sa province, et mourut à Tours en 1678.

BOSSI (Bénigne), graveur, né en 1727, au duché de Milan, se perfectionna à Dresde dans son art. On a de lui des *petits sujets*, *des vases*, *des vignettes* à l'eau forte.

BOSSINHAC (Pierre de), troubadour du 17e S. et gentilhomme d'Hautefort, composa des *Sirventes* sur les femmes de mauvaise vie. Il en existe une à la bibliothèque du roi, fonds de la Vallière, n° 2701, in-folio.

BOSSO (Matthieu), littérateur, orateur et philosophe italien, né à Vérone en 1428, entra dans la congrégation des chan. rég. de St.-Jean-de-Latran, dont il devint visiteur et procureur général à Rome et abbé de Fiézole; il fut très en faveur près de Léon X et Laurent de Médicis, dont il était le confesseur. Mort à Padoue, en 1502. Ses ouvrages sont : *Epistolæ familiares et secundæ*, Mantoue, 1498; *de Veris et salutaribus animi gaudiis dialogus*, Florence, 1491; *Recuperationes Fesulanæ*, Bologne, 1493, in-fol.; *De instituendo sapientiâ animo*, ib. 1495, etc.

BOSSO (Donat), avocat et historien milanais du 15e S., a laissé une *Chronique* des évêques et archevêques de Milan, Milan, 1492, in-fol.

BOSSO (Jérome), jurisconsulte, historien et poète, professeur de belles-lettres dans l'université de Pavie, né dans cette ville en 1588, membre des acad. savantes d'Italie, se livra surtout aux antiquités romaines. On a de lui : *de Togâ romanâ commentarius*, Pavie, 1612, in-4; *Epistolæ*, en 3 recueils, publiés à Pavie et Milan, 1613-23, et autres *Dissert.* sur les antiquités romaines.

BOSSU (N...), voyageur du 18e S., fut envoyé dans la Louisiane en 1750, et de nouveau en 1757. On a de lui des observations sur les mœurs des naturels du pays, publiées sous le titre de *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, Paris, 1768, trad. en anglais, Londres, 1771, 2 vol. in-8. Son troisième voyage a été publié à Amsterdam (Paris), 1777, in-8.

BOSSU (René Le), génovéfain, né en 1631, mort sous-prieur de l'abbaye de Saint-Jean-de-Chartres, en 1680, a laissé : *Parallèle de la philosophie d'Aristote et de Descartes*, Paris, 1674, in-12; un *Traité du poème épique*, La Haye, 1714, in-8.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), évêque de Meaux, né à Dijon en 1627, d'une famille considérée dans la robe, m. à Paris en 1704. Il avait six ans lorsque son père alla s'établir à Metz, pour être reçu conseiller au parlement que le roi venait d'établir. A quinze ans il fut envoyé à Paris et placé au collége de Navarre. En 1652, après avoir reçu la prêtrise et le bonnet de docteur, il quitta Paris et ses espérances, pour aller se fixer à Metz, où il avait été nommé chanoine. Les affaires de son chapitre l'attirèrent souvent dans la capitale. Il prêcha un avent et un carême devant la reine-mère et devant le roi. Nous avons perdu la plupart de ces discours; presque tous n'ont jamais été écrits. Quelques heures avant de monter en chaire, il méditait sur son texte, jetait sur le papier quelques paroles, quelques passages des pères, pour guider sa marche ; quelquefois il dictait rapidement de plus longs morceaux, puis se livrait à l'inspiration du moment, et à l'impression qu'il produisait sur ses auditeurs. En 1669, il fut fait évêque de Condom. Deux mois après, il prononça l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Trois ans auparavant il avait été chargé de remplir le même devoir pour Anne d'Autriche. Les oraisons funèbres, dont la voix publique a fait son premier titre à la gloire, ne sont qu'au nombre de six ; ce sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modèle dans l'antiquité, et que personne n'a égalée depuis. Bossuet ne s'y sert pas de la langue des autres hommes ; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvemens, construction, harmonie, tout

lui appartient. En 1670, il fut nommé précepteur du dauphin. Ce fut pour l'éducation de ce prince qu'il composa le *Discours sur l'histoire universelle*. On fut étonné, dit Voltaire, de cette force majestueuse avec laquelle il a décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroissement et la chute des grand empires, et de ces traits rapides d'une vérité énergique, dont il peint et juge les nations. En 1681, lorsque l'éducation du dauphin fut finie, le roi nomma Bossuet évêque de Meaux. Dans l'assemblée du clergé de 1682, il rédigea les quatre propositions qui sont demeurées une loi de l'état; le pape en fut très-irrité et les fit brûler. La conversion des protestans et la controverse avec leurs docteurs étaient encore sa principale affaire; le meilleur ouvrage qu'il ait composé sur ce sujet est son *Histoire des variations*; il repose tout entier sur ce principe: La véritable simplicité de la doctrine chrétienne consiste à toujours se déterminer, en ce qui regarde la foi, par ce fait certain: hier on croyait ainsi, donc aujourd'hui il faut croire de même. Une nouvelle lutte occupa ses dernières années; il engagea Louis XIV à faire condamner *les Maximes des saints*, où Fénélon soutenait la doctrine de l'amour de Dieu pour lui-même, sans aucun mélange de cette crainte que les théologiens appellent *servilement servile*. Il existe plusieurs recueils des œuvres de Bossuet. L'un des plus complets est celui qui fut imprimé à Paris, 1743-1753, 20 vol. in-4. Une nouvelle édition a été publiée à Versailles, 1813 et années suivantes, 43 vol. in-8. Elle est la plus complète; mais à la honte des éditeurs, on n'y trouve pas l'excellente traduction française de la *defense de la declaration de* 1682, par Le Roy. On supplée en partie à cette perfide omission en prenant pour 44e vol. le très-bon abrégé de la *Defense* de Bossuet, par l'abbé Coulon, prédicateur du roi, Londres et Paris, 1813, in-8.

BOSSUET (JACQUES-BÉNIGNE), neveu du précédent, obtint, en 1716, l'évêché de Troyes, dont il se démit en 1742. Outre plusieurs ouvrages de son oncle dont il fut l'éditeur, il a fait imprimer diverses *Lettres pastorales*, entre autres un *mandement* très-solide et bien raisonné au sujet de l'*Office de St-Grégoire VII*, 1729, in-4: c'est un abrégé de l'ouvrage du grand Bossuet sur les quatre articles de la déclaration du clergé de 1682. Il mourut à Paris en 1743, âgé de 82 ans.

BOSSUT (CHARLES), l'un des plus profonds mathématiciens modernes, né dans le Lyonnais, d'une famille originaire de Liége. Ayant perdu son père au berceau, il fut élevé par un oncle paternel qui commença son éducation et le fit entrer à 14 ans au collége des jésuites à Lyon, où il termina ses études et se fit remarquer par un goût très-vif pour les mathématiques. Fontenelle, à qui il avait demandé des conseils, l'accueillit avec bonté, lui prédit ses succès prochains, et le présenta à Clairaut et à Dalembert. Ce dernier lui donna une attention toute particulière, et se plut à aplanir les difficultés qui pouvaient retarder ses progrès; bientôt même il ne vit plus dans son élève qu'un ami, qu'un confident de ses pensées auquel il renvoyait ceux qui lui demandaient des éclaircissemens. Le jeune Bossut ne tarda pas à gagner l'affection d'un autre membre de l'académie des sciences, Camus, qui, en 1752, obtint pour lui du comte d'Argenson, ministre de la guerre, la place de professeur de mathématiques à l'école du génie à Mézières. Vers la fin de la même année, ayant publié un mémoire intitulé *Usage de la différentiation des paramètres*, etc., dans lequel il résolvait plusieurs problèmes proposés par J. Bernoulli, il fut admis au nombre des correspondans de l'académie des sciences. Dès-lors il se fit connaître dans le monde savant par un grand nombre d'ouvrages estimés que ses fonctions de professeur lui laissèrent le temps d'écrire; il remporta, tantôt seul, tantôt en commun avec d'autres savans, un grand nombre de prix proposés par diverses académies sur différentes questions mathématiques. Après la mort de Camus, son protecteur et son ami, il lui succéda comme membre de l'académie des sciences, et comme examinateur des élèves de l'école d'artillerie et du génie; il obtint successivement plusieurs autres emplois qu'il conserva jusqu'à l'époque de la révolution, et les perdit alors: heureux toutefois puisque dans son humble retraite il traversa sans périls ces temps de troubles, qui ont été si funestes à un grand nombre de savans. A la formation de l'institut, il fut rétabli dans une partie de ses emplois qu'il continua à exercer pendant quatre années, et au bout de ce temps il obtint sa retraite, en conservant son traitement. Mais Bossut n'abandonna pas ses travaux; et dans sa paisible solitude, il composa son *Histoire des mathematiques*, qui eut deux éditions en moins de deux ans, et fut traduite en grec. Il mourut le 14 janvier 1814. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, sa passion pour les mathématiques l'empêcha de s'y consacrer entièrement, mais du moins il en conserva toute sa vie les sentimens. Il publia, en 1779, *les OEuvres complètes de Pascal*, auxquelles il joignit un *Discours* sur la vie de ce grand géomètre dont il était admirateur. C'est dans ce dernier ouvrage, le plus soigné sous le rapport du style de tous ceux qui soient sortis de sa plume, que Bossut a déposé ses sentimens et ses opinions en matière de littérature, de science et de religion; mais celui qui a eu le plus de vogue, est son *Cours de mathématiques*, Paris, 1800-8, 3 vol. in-8. Le *recueil* de ses mémoires de mathématiques a été publié en 1817.

BOSTAR, général carthaginois, battu et fait prisonnier par Régulus l'an 255 av. J.-C., périt dans les supplices, à la demande de Marcia, femme de Régulus, qui crut ainsi venger la mort de son époux.

BOSTAR, général carthaginois, commandait la citadelle d'Olbie, en Sardaigne, lorsqu'il fut égorgé avec toute la garnison par les mercenaires révoltés, 241 ans avant J.-C.

BOSTAR, général carthaginois, fut envoyé par Annibal à Philippe 215 ans avant J.-C. pour confirmer l'alliance qu'il venait de faire avec ce prince.

BOSTKAI (ETIENNE), chef des Hongrois révoltés contre Rodolphe II, fut élu par eux souverain de Hongrie. Courageux et habile autant que prudent et sage, il n'ambitionna pas le titre de roi, se contenta de ménager ses alliés et de se faire craindre de ses ennemis. Ce fut ainsi qu'il obtint de Rodolphe II des conditions de paix avantageuses et la principauté de Transylvanie, dont la possession lui fut confirmée par le traité de Comore. Il mourut en 1606.

BOSTON (THOMAS), presbytérien écossais, né à Dunse en 1676, m. en 1732, ministre d'Etterick. Son meilleur ouvr. est un *Traité sur la nature humaine dans ses quatre états*.

BOSTON, ville principale et port de l'état de Massachusetts dans l'Amérique septent., est céléb. dans l'histoire de l'indépendance des colonies anglaises du Nouveau-Monde. Toute l'Europe a retenti de l'éclat de ces guerres de civilisation, où l'on vit des peuplades, faibles encore, dépourvues de tout approvisionnement, résister aux troupes aguerries de la puissante Angleterre, et secouer enfin son joug. Boston en fut le premier théâtre. On sait qu'en 1774 un bill du parlement frappa ce port d'interdit, après une émeute dans laquelle le peuple avait jeté à la mer plusieurs caisses de thé, sur lequel le gouvernement avait mis une taxe. Indépendamment du prétexte commun de l'insurrection imminente dans toutes ces colonies, les Bostoniens avaient un motif particulier d'irritation: on exigeait d'eux un impôt

pour l'entretien d'une garnison ajournée à Cambridge après avoir occupé militairement leur ville en punition de ce que les premiers ils avaient donné le signal de l'agitation et de la révolte, et que ses rixes continuelles avec les bourgeois de Boston avaient déterminé le gouverneur à en éloigner momentanément. Mais après le combat de Lexington, gagné par les Américains sur les Anglais, ceux-ci se virent assiégés dans Boston, et ne purent longtemps soutenir les attaques de leurs ennemis, dont le nombre allait toujours croissant. C'est dans ce prélude de la guerre d'Amérique que les Anglais appelèrent par dérision les Bostoniens *Yankies*, du nom d'une peuplade qui habitait cette contrée avant sa colonisation; plus tard ils étendirent ce surnom à tous les Américains du sud.

BOSTWICK (David), savant ministre presbytérien de New-York, né en 1720, m. en 1763, a publ. plusieurs *Sermons*, Philadelphie, 1752; un *Précis historique* sur le président Davies, 1761, etc.

BOSWEL (Jacques), justicier d'Ecosse, né à Edimbourg en 1740, parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse, la Hollande, et revint s'établir à Londres. Il est surtout connu comme auteur d'une *Vie de Samuel Johnson*, très-estimée, 1791, 2 vol. in-4; *Lettres au peuple écossais*, 1782; *Journal d'un Voyage aux Hébrides*, 1785, etc. Mort à Londres en 1795.

BOTAL (Léonard), médecin du roi Henri III, introduisit en France la méthode de la fréquente saignée, ce qui lui attira la censure de la faculté de Paris. Ses *OEuv.* ont été impr. à Leyde, 1660, in-8.

BOTELLO (don Nuno-Alvarez de), vice-roi des Indes portugaises en 1628, répara par son habileté les malheurs causés par la lâcheté et la corruption des généraux de sa nation. Il avait déjà reconquis Malaca, et fait trembler les Hollandais, lorsque dans une rencontre, en 1619, il fut écrasé par le choc d'un vaisseau ennemi.

BOTELLO (Michael), poète espagnol auquel on attribue une imitation dans sa langue de la fable de Pyram et Thysbé.

BOTERO (Jean), écrivain politique italien, abbé de Saint-Michel de la Chiusa, secrétaire de saint Charles Borromée, et précepteur des enfans de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie, naquit en 1540 à Bène en Piémont, et mourut en 1617. Son ouvrage le plus connu est *la Ragione di stato*, lib. X, Turin, 1596, traduit dans toutes les langues. La traduct. française par Deymier parut en 1606, in-12; on estime aussi ses *Relazioni universali*, Rome, 1595, 4 parties seulement.

BOTH (Jean et André), peintres flamands, nés à Utrecht vers l'an 1610, tous deux morts en 1650, l'un à Anvers et l'autre à Venise. L'union de ces deux frères fut si étroite, qu'ils firent non-seulement leurs études et leurs voyages ensemble, mais même leurs tableaux. Jean peignait le paysage, André les figures et les animaux; leurs ouvrages, quoique faits par des mains différentes, paraissaient sortir de la même: on les payait fort chèrement.

BOTHAIS ou BOTHÆUS, l'un des plus anciens géographes connus. Marcien d'Héraclée nous apprend qu'il avait composé en grec un *Périple*, ou description des côtes. Ce périple est perdu.

BOTHWIDI (Jean), né en 1575 à Linkoping, aumônier de Gustave Adolphe, qu'il suivit dans toutes ses campagnes. Ce monarque le nomma évêque de Linkoping, puis il le chargea de la direction des affaires ecclésiastiques en Allemagne. De retour dans son diocèse, il y mourut en 1635. On a de lui plusieurs oraisons funèbres, entre autres, l'*Oraison funèbre* de Gustave-Adolphe, Stockholm, 1634, en suédois.

BOTICELLI (Alexandre), peintre et graveur, né à Florence en 1437, mort en 1515. Ses tableaux et gravures sont recherchés pour la correction du dessin. On estime surtout ses figures d'une édition du Dante, publiée à Florence en 1488.

BOTIN (André de), historien suédois, né en 1724, mort en 1790, conseiller du roi de Suède, et membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui une *Histoire de la nation suédoise, depuis l'origine de la monarchie, jusqu'au règne de Gustave Ier*, 1789, à 1792; ouvrage important dans lequel l'auteur considère l'histoire sous un point de vue neuf et philosophique.

BOTON (Pierre), auteur du 16e S., né à Mâcon. Parmi ses ouvrages, nous citerons: *Camille, ou les Rêveries d'un amant désespéré*, Paris, 1573, in-12; *Les trois visions de Childéric, 4e roi de France*, ibid, 1595. Il a laissé manuscrit un poème sur la ligue.

BOTON (Abraham), rabbin, né dans le 17e S., a commenté les livres de Maimonide, et publié des réponses à plusieurs questions sur divers cas de la loi hébraïque.

BOTT (Thomas), théologien anglais, né à Derby en 1688. Il fut d'abord dissident, mais il quitta ce parti pour rentrer dans l'église anglicane. Fortement attaché aux principes des wighs, il disait qu'il n'avait jamais éprouvé de plus grande joie, qu'à la mort de la reine Anne. On a de lui quelques *Sermons* et des *Traités de religion*. Mort en 1754.

BOTT (Jean de), architecte, né à Florence de parens réformés, quitta de bonne heure sa patrie, et passa au service de Guillaume d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince; il fut attaché à l'électeur de Brandebourg qui lui donna une place de capitaine dans ses gardes. Il ne cessa pas pourtant de faire les fonctions d'architecte. Son premier édifice fut l'arsenal de Berlin, un des plus beaux de l'Allemagne. Après la mort de Frédéric Ier, Frédéric-Guillaume l'éleva au rang de major-général. Les fortifications de Wesel, dont il était commandant, sont un de ses ouvrages. En 1728, il passa au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, en qualité de lieutenant-général et de chef des ingénieurs, et mourut à Dresde en 1745.

BOTTA ADORNO (Alexandre), poète italien du 18e S., a composé des poésies légères, dont la plupart ont été impr. en différens recueils. Muratori lui a dédié son livre: *Della perfetta poesia*.

BOTTA ADORNO (Ant., marquis de), fils du précédent, né en 1688. La maison d'Autriche lui confia plusieurs négociations importantes; en 1743, il était ministre de la reine de Hongrie à Pétersbourg. Accusé par la czarine d'intriguer pour exciter un soulèvement en faveur du prince de Brunswick Bevern, père de l'infortuné Iwan, et détenu comme lui dans une forteresse, il fut désavoué par Marie-Thérèse qui le fit conduire au château de Spielberg. Il mourut peu après à Neustadt en 1745.

BOTTA (N. de), de la même famille, commandait les troupes autrichiennes à la place du prince de Lichtenstein, le 10 août 1746, lorsqu'elles attaquèrent au-dessus du Tidon l'armée combinée de France et d'Espagne. Il s'empara de Gênes, et fut établi gouverneur de cette ville, le 7 septembre de la même année. Mais le 5 décembre suivant, les Génois, maltraités par les impériaux, se révoltèrent et chassèrent la garnison autrichienne, qui fut repoussée jusqu'aux frontières. Le marquis de Botta mourut à Pavie en 1774.

BOTTALLA (Jean-Marie), peintre, dit *il Rafaellino*, né à Savone en 1613, fut envoyé de bonne heure à Rome. Un des premiers tableaux qui commencèrent sa réputation fut une *Reconciliation de Jacob avec Esaü*, placé aujourd'hui au Capitole. Appelé à Naples, il reçut l'ordre d'y composer plus. fresques d'une grande dimension; mais un évènement malheureux causé par une intrigue d'amour l'obligeant à quitter cette ville, il se rendit à Gênes, ensuite à Milan, où il mourut dans sa 34e année, en 1644. Ses compositions se distinguent par la vérité du dessin, et par un

charme de couleur qui font regretter que ce peintre ait été sitôt enlevé aux arts.

BOTTANI (JOSEPH), peintre, né à Crémone en 1717, alla étudier à Rome, et s'établit ensuite à Mantoue. Il passait pour imiter les paysages du Poussin, et les figures de Carle Maratte. Cet artiste ne revoyait pas assez ses ouvrages, et s'empressait trop de les terminer. Il mourut en 1784.

BOTTANI (JEAN), directeur de l'académie des beaux arts de Mantoue, m. dans cette ville en 1801, est surtout connu par la restauration des tableaux de Jules Romain.

BOTTARI (JEAN-GAETAN), l'un des plus savans prélats de la cour romaine, né à Florence en 1689, célèbre surtout par la pureté de son langage, et la connaissance parfaite qu'il avait acquise du dialecte toscan. Il fut chargé par l'académie della Crusca de la refonte de son dictionnaire, et s'associa dans cette pénible entreprise le marquis Andréa Alamanni et Bosso Martini. Ce travail dura plusieurs années; la nouvelle édition parut enfin, avec un applaudissement universel. Le grand duc de Toscane mit alors Bottari à la tête de son imprimerie, et l'on en vit bientôt sortir plusieurs ouvr. dont il dirigeait les édit. avec le plus grand soin. Clément XII lui confia la bibliothèque du Vatican, dans laquelle il fit disposer un cabinet de médailles. Après la mort du pontife, il entra dans le conclave avec le card. Neri Corsini. Il y termina l'édition de Virgile du Vatican, à laquelle il joignit une préface, les différentes versions, et des notes savantes pour les variantes, qui suffiraient seules pour faire juger de son érudition, puisqu'il les composa dans l'état de réclusion où le retenait sa position de conclaviste, et presque sans livres. Le cardinal Lambertini, devenu pape sous le nom de Benoît XIV, lui donna le canonicat de Sainte-Marie de Transtevère, et voulut absolument l'avoir auprès de lui en qualité d'aumônier. Il conserva sous Clément XIII, ses places, son crédit et son ardeur pour le travail. Sous Clément XIV, parvenu à une extrême vieillesse, il n'avait plus besoin que de repos. Il mourut à Rome, en 1775. Ses principaux ouvr. sont : *Sculture e pitture sacre estratte da' cimeterj di Roma*, 3 vol. in-fol., Rome, 1737, 1747, 1753; *Vocabolario della Crusca*, Florence, 1738 et années suivantes, 6 vol. in-fol.; *Del Museo Capitolino*, 3 vol. in-fol.; *Vite de' pittori, scultori e architetti, scritte da Georgio Vasari, corrette da molti errori, e illustrate con note*, 1760, 3 vol. in-4. Les notes ajoutent des circonstances intéressantes au texte du Vatican. On peut voir dans Mazzuchelli la liste complète de ses ouvrages.

BOTTEFANGO (JULES-CÉSAR), d'Orvietto, mort en 1626, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, *l'Art de reconnaître les écritures par la comparaison*. Ses livres de *droit* et de *théologie* sont oubliés.

BOTTER (HENRI), né à Amsterdam dans le 16e S., professeur de médecine dans l'université de Marpurg. On lui doit entre autres un traité *de Scorbuto*, Lubeck, 1646, in-4.

BOTTI (FRANÇ.), peintre, né à Florence en 1640. Parmi ses différens tableaux répandus dans les églises d'Italie, on distingue *St Stanislas*, et le *martyre de Ste Lucie*. Le grand duc de Toscane, Ferdinand, fit l'acquisition de tous ses dessins pour les joindre à la collection de la galerie de Florence.

BOTTIGLIERO (CHARLES-ANTOINE), vécut dans le 18e S. Nous avons de lui un traité *de Successionibus ab intestato*; un autre intit. : *Dissertatio cum decisionibus supremorum tribunalium regni Neapolitani*, Naples, 1670.

BOTTINI (PROSPER), patrice de Lucques, et chanoine de la basilique du Vatican au 17e S. Clément X le fit son auditeur, avocat du fisc, et promoteur de la foi. Il eut encore à remplir d'autres charges dans l'état ecclés. sous les pontificats d'Innocent XI, de Clément XI, et mourut en 1712.

BOTTONI (ALBERTINO), né à Padoue au commencement du 16e S., obtint en 1555 une chaire de médecine dans l'université de cette ville. Il mourut en 1596, et laissa les ouvrages suivans : *De vitâ conservandâ*, Padoue, 1582, in-12; *De morbis muliebribus*, ibid., 1585; *De modo discurrendi circa morbos, eosdemque curandi tractatus*, Francfort, 1607, in-12, avec les Pandectes de J.-George Schenck.

BOTTONI (DOMINIQUE), né en 1641 à Leontini en Sicile, nommé médecin de l'hôpital de Messine en 1692, puis de celui de Naples, élevé même au rang de protomédecin du royaume, admis dans la société royale de Londres en 1697, mort en 1731. Il jouit d'une grande réputation, et nous a laissé les ouvrages suivans : *Febris rheumaticæ malignæ historia medica*, Messine, 1712; *Idea historico-physica de magno Trinacriæ terræ motu*. Il envoya ce mémoire à la société royale d'Angleterre.

BOTTONI (MARC-XAVIER), fils du précédent, né à Messine en 1669, fut reçu doct. en droit à Catane, et devint ensuite page d'honneur de la reine Christine de Suède. Employé dans différentes négociations à Rome, puis à Naples, il se fixa dans cette ville près du marquis de Villena, qui le fit son secrét., bibliothéc., antiq., et gouverneur de son fils. Il cultiva les lettres, la poésie, les antiquités, et savait jusqu'à dix-sept langues. Ses *Orazione poliglotte*, écrites en douze langues, ont été pub. à Naples en 1705, ses *Rime* et *Prose* en dix-sept langues ne l'ont pas été faute de caractères.

BOTTRIGARI (JACQ.), jurisc. bolonais, m. en 1547, a laissé des *Leçons* sur le Code et le Digeste. — Deux autres BOTTRIGARI (Paul et Barthélemy), ont été jurisconsultes de Bologne.

BOTTRIGARI (HERCULE), mathém. estimé, poète, musicien, dessinat. de Bologne, mort en 1612 dans son palais de St-Albert, où il possédait une riche bibliothèque et un cabinet précieux d'instrumens de mathém. Ses nombreux ouvr. n'ont pas été tous imprimés. Ils roulent sur des sujets d'algèbre, de mathém., d'astronomie, de musique, etc. *Trattato della descrizione della sfera di Claud. Tolomei*, Bologne, 1572; *Il desiderio, ovvero de' concerti di varii strumenti musicali*, Venise, 1594; et des traduct. des *Traités* de musique, par Boèce, Macrobe, etc.

BOTTSCHILD (SAMUEL), peintre de l'électeur de Saxe, directeur de l'académie de Dresde, m. en 1707. Il mettait beaucoup de noblesse dans ses compositions d'histoire.

BOTZARIS (MARC), né en Albanie, dans les montagnes de Souli, l'un des héros grecs qui se sont immortalisés dans l'insurrection contre les Turks en 1821, célèbre surtout par sa mort glorieuse près de Missolonghi. Nommé stratarque de la Grèce occidentale, il avait fait travailler, dès le mois de janvier, à fortifier cette place regardée, en attendant la conquête des châteaux de Patras, de Lépante et des petites Dardanelles, comme le rempart du Péloponaise. Les détails des mouvemens qui annonçaient l'invasion générale de l'Etolie par les barbares étaient parvenus à la connaissance de Marc Botzaris dans la nuit du 2 août 1823 (14, *v. s.*), il résolut de marcher à l'ennemi. Les Turks, qui avaient été repoussés d'abord reparaissaient en force de toutes parts, lorsqu'il arriva, le 7 du même mois, à l'entrée des gorges du mont Collidrome, avec 450 guerriers de la Selleïde, et 300 Hellènes recrutés dans le mont Aracynthe. Réunissant aussitôt ces Étoliens aux autres corps, il leur assigna les différens postes qu'ils devaient occuper pour inquiéter l'armée turke, en les prévenant d'en suivre les mouvemens, de la harceler, et de cesser toute espèce d'attaque pendant la nuit suivante, jusqu'à un signal convenu qu'il leur donnerait. Chacun obéit, et les Hellènes, au nombre de près de 250, rendus aux embuscades

qui leur étaient désignées, le héros avec 450 braves, seuls devant une armée de plus de 20,000 barbares, résolut de s'opposer à ce torrent. Marc Botzaris, vêtu de sa clamyde bleue, signe distinctif des stratarques parmi les Hellènes, leur exposa son dessein en ces termes : « Cette nuit, mes frères, cette nuit même, j'ai résolu d'entrer dans le camp des infidèles sans brûler une amorce : le poignard et le sabre seront nos seules armes.... L'entreprise est audacieuse, je le sens avec orgueil ; que chacun de vous en considère le danger, et se décide librement, car je n'admets au partage d'aussi nobles périls, que des hommes de bonne volonté. » A ces mots, 250 braves sortis des rangs s'écrièrent : « Nous marcherons cette nuit avec toi, et nous espérons que la divine Providence nous assistera. » Il était minuit, quand Botzaris et ses compagnons surprennent l'avant-garde ennemie, dont les soldats, épars sur la pelouse, dormaient sans avoir pris aucune mesure de sûreté. Dans une heure plus de 500 barbares sont égorgés, et Marc, satisfait d'avoir répandu l'alarme de ce côté, se replie sur sa réserve qui l'avait suivi à une distance convenue. Il prêtait l'oreille aux cris qui commençaient à se faire entendre, lorsqu'une vive fusillade éclata dans l'armée ennemie : les Scodrians et les Epirotes, s'accusant de trahison, étaient aux prises et se fusillaient réciproquement. Rassemblant tous ses braves il envoie l'ordre aux Hellènes embusqués sur les flancs de l'armée ennemie de se mettre en mouvement, afin d'attaquer les Turks. Frappant de toutes parts, en répétant : *où sont les pachas ?* Botzaris pénètre avec une partie des siens au quartier-général : tout tombe sous leurs coups ; il immole successivement le *selictar* ou porte-glaive de Moustaï-pacha, et sept des principaux beys de la fertile province du Zadrina, mais un nègre auquel il avait dédaigné d'ôter la vie lui tire un coup de pistolet, au moment où il sortait de la tente du Serasker pour atteindre d'autres infidèles. Retiré à l'écart pour panser sa blessure, il ordonne à ses trompettes de sonner la charge. A ce bruit les Turks faisant une décharge générale du côté où le son se fait entendre, Marc Botzaris, atteint d'une balle à la tête, tombe privé de sentiment. Les premières lueurs du jour qui commençaient à paraître permettent aux mahométans de distinguer l'étendard de la croix arboré au milieu de leur camp ; un combat terrible s'engage autour du héros étendu sur la terre ; 26 Souliotes sont tués auprès de leur chef ; 6 reçoivent de graves blessures ; les autres réunissant leurs efforts parviennent à l'enlever du champ de bataille. Il était atteint d'un coup mortel ; les Grecs furent obligés de songer à la retraite tandis qu'il en était temps encore. Le lendemain, on dirigea vers Missolonghi Marc Botzaris dont la garde fut confiée à un détachement de cent guerriers, et le jour même, 23 août 1823, il rendit le dernier soupir, à l'âge de 43 ans. Ce héros avait fait ses prem. armes au service de France, dans un régiment albanais, où son père et son oncle étaient majors en 1807.

BOUCANIERS, nom sous lequel on désigna des aventuriers qui, vers la fin du 16ᵉ S., s'établirent à l'île de St-Christophe dont ils infestèrent les côtes. Leurs pirateries forcèrent, en 1630, la cour de Madrid à envoyer pour les détruire l'amiral Frédéric de Tolède, avec une flotte nombreuse qui avait été destinée à faire voile pour le Brésil contre les Hollandais. Quelques-uns des bandits parvinrent à s'échapper, et se réfugièrent à l'île de la Tortue, où, réduits à la vie de sauvages, ils se nourrissaient de viandes de taureaux qu'ils allaient chasser dans les plaines de Saint-Domingue, et qu'ils faisaient sécher à la fumée dans leurs huttes afin de les conserver. C'est de là que leur vint le nom de Boucaniers, sous lequel ils firent encore par la suite trembler les Espagnols. Ceux-ci pour se défaire des Boucaniers se virent réduits à détruire entièrement la race des bœufs sauvages, qui s'était prodigieusement multipliée dans ces contrées depuis qu'elle y avait été importée par Christophe Colomb. Ce moyen réussit : privés de leur unique moyen d'existence, ces bandits devinrent stationnaires, et fondèrent une espèce de société à l'instar des peuplades sauvages. Dès lors le gouvernement français consentit à les reconnaître ; on leur envoya des femmes et un gouverneur (Bertrand d'Ogeron). Telle est l'origine de la colonie française de St-Domingue.

BOUCHARD (Amaury), chancelier du roi de Navarre, maître des requêtes et président à Saintes, aut. de *Fœminei sexûs apologia*, Paris, 1522, in-4, et *de Architecturâ orbis*, manuscrit inédit qui se trouve à la bibliothèque du roi.

BOUCHARD (Alain), avocat au parlement de Rennes, le premier qui ait donné une *Hist.* complète de la Bretagne, Paris, 1531, édition augm.

BOUCHARD (François), professeur en médecine à l'université de Besançon, et membre de l'académie des Curieux de la nature, a donné : *Judicium de metallicis aquis Vesuntione inventis*, etc.; Besançon, 1677, in-4.

BOUCHARD (Alexis-Daniel), théol. et protonotaire apostolique, fils du précédent, né vers 1680 à Besançon, où il mourut en 1758, a donné : *Juris Cœsarei, seu civilis, institutiones breves*, Paris, 1713 ; *Summula conciliorum general. cathol. eccles.*, ib., 1717, in-12.

BOUCHARD (David). V. Aubeterre (d').

BOUCHARDON (Edme), sculpteur franç., né en 1698. Parmi les bustes qui sortirent de son ciseau, il faut distinguer ceux du pape Clément XII, des cardinaux de Polignac et de Rohan. On lui doit une partie des figures qui décorent la fontaine de Neptune à Versailles, les statues qui ornent le chœur de l'église de St-Sulpice, la fontaine du Faubourg St-Germain, rue de Grenelle, et l'*Amour adolescent*, figure faite pour le roi. Il avait été chargé d'exécuter la statue équestre de Louis XV ; mais il mourut en 1762 avant d'avoir terminé ce travail.

BOUCHAUD (Matthieu-Antoine), né à Paris en 1719, d'un père av. au conseil, fit de tels progrès dans l'étude du droit qu'il fut reçu docteur agrégé de la faculté en 1747. Les art. *Concile*, *Décret de Gratien*, *Décrétales* et *fausses Decretales*, qu'il fit dans l'*Encyclopédie*, l'éloignèrent pour un temps de la chaire de droit qui était l'objet de son ambition. Mais en 1766, ayant été reçu à l'acad. des inscript., il obtint peu de temps après une chaire de droit, puis au collége de France celle du droit de la nature et des gens que le roi venait de créer. Cette double tâche ne l'empêcha pas de s'adonner à la littérature, qu'il cultiva avec succès jusqu'à sa mort arrivée en 1804. Ses écrits les plus importans sont des *Mémoires* sur la jurispr. romaine, impr. de 1760 à 1780 ; *Théorie des traités de commerce entre les nations ; Recherches historiques sur la police des Romains ; Comment.* sur la loi des douze tables, 1803. Son éloge a été prononcé par M. Dacier.

BOUCHE (Honoré), théolog. et historiogr. de Provence, né à Aix en 1598, aut. d'une *Chorographie* ou *Descript. de la Provence* et *Hist.* du même pays, très-estimée pour l'exactitude et les recherches d'antiquités, Aix, 1664, 2 vol. in-fol. M. en 1671.

BOUCHE (Balthazar), frère du précéd., procureur des états de Provence, a pub. la *Provence considérée comme pays d'état*, très-recherché.

BOUCHE (Ch.-Franç.), av. au parlement d'Aix, député aux états généraux de 1789, se signala par son attachement à la révolution, vota pour la liberté des cultes et la monarchie, passa aux jacobins, devint ensuite présid. des feuillans et mourut en 1794 membre de la cour de cassation. On a de lui : *Essai sur l'hist. de Provence*, Marseille, 1785, 2 vol. in 4 ; *Droit public de la Provence*, 1788, in-8.

BOUCHEL (Laurent), avocat au parlement de

Paris, né à Crespy en 1559, mort à Paris en 1629. On a de lui des compilations estimées de jurisprudence; *Decretorum ecclesiæ gallicanæ ex conciliis, statutis synodalibus, lib. VIII*, Paris, 1609 et 1621, in-folio; *Somme bénéficiale*, 1689, Paris, 2 vol. in-fol., publié sous le titre de *Bibliothèque canonique* réimprimé en 1628 par les soins de Charles Blondeau qui l'a augmentée de plus d'un tiers; *Biblioth.* ou *Trésor du droit français*. On dit qu'elle fut composée dans les prisons du Châtelet, où l'aut. était retenu par ses créanciers. Elle fut réimp. avec les augmentations de Jean Beschefer, Paris, 1671, 3 vol. in-fol. Cette édition est la plus estimée.

BOUCHEL (Arnold), jurisc., né à Utrecht, y mourut en 1641. Il a laissé: *Descriptio urbis Ultrajectinæ*, Louvain, 1605; *Historia Ultrajectina*, Utrecht, 1643, in-folio.

BOUCHER (Nicolas), évêque de Verdun, né en 1528 à Cernai, diocèse de Reims, m. en 1593, combattit la doctrine de Calvin par ses écrits et ses sermons. Sa reconnaissance pour le card. de Lorraine l'engagea dans le parti de la ligue. Ses ouv. les plus connus sont: *Apologie de la morale d'Aristote*, Reims, 1562; l'*Oraison funèbre du card. de Lorraine*, ibid., 1579, in-4.

BOUCHER (Jean), né à Paris en 1548, curé de St-Benoît, un des plus fougeux apôtres de la ligue, fut successivement recteur de l'université de Paris et prieur de Sorbonne. Il fut un des premiers à faire sonner le tocsin de son église en septembre 1587, et répandit une foule de libelles séditieux mêlés des calomnies les plus atroces pour exciter le peuple à la révolte, exalta comme une action méritoire l'assassinat de Henri III, et redoubla de fanatisme à l'avènement de Henri IV. Ses *sermons*, qu'il prêcha dans l'église St-Merry, furent brûlés par la main du bourreau après la reddition de Paris. Il obtint cependant sa liberté de la clémence de Henri IV, se retira à Tournay, dont il était archid., continua à s'y signaler par la violence de son zèle, et mourut en 1644 à 96 ans. Son *Apologie de Jean Châtel* a été imp. en 1595 et 1620 avec quelques autres de ses *Libelles* fanatiques.

BOUCHER (Jean), cordelier, né à Besançon dans le 16e S., fit le voyage de la Terre-Sainte. A son retour il en pub. la relation sous ce titre: *le Bouquet sacré*, composé des roses du Calvaire, des lis de Bethléem, des jacinthes d'Olivet, Paris, 1616, in-8, très-souvent réimpr. Il décrit hardiment ce qu'il n'a vu que de loin. Ce qu'il dit de la ville du Kaire, des pyramides d'Egypte, du puits de Joseph d'Alexandrie, fait assez voir qu'il n'a jamais visité ces lieux.

BOUCHER (Gilles), sav. jésuite, m. à Tournay en 1665 après avoir été recteur des colléges de Bethune et de Liége. Ses principaux ouvr. sont: *Belgium Romanum eccles. et civile*, Liége, 1655, etc., et autres ouvr. de disp. théologiques. Il a débrouillé un des premiers l'hist. des rois de la première race, et a laissé manusc. des notes sur Grégoire de Tours.

BOUCHER (Pierre), gouv. des Trois-Rivières en Canada, un des prem. colons de cette contrée, fut député en France vers 1665 pour exposer les besoins de la colonie. Il pub. pendant son séjour à Paris l'*Hist. naturelle des mœurs et des product. de la Nouvelle France*, Paris, 1665, in-12.

BOUCHER-BEAUVAIS (Jean), a publié un *Abrégé histor. et chron. de la ville de la Rochelle*, 1673, in-8.

BOUCHER (Philippe), né à Paris en 1691, fit ses études au collége de Beauvais, et se destina à l'état ecclés.; mais il ne fut jamais que diacre. Il est surtout connu comme un des aut. des *Nouvelles ecclésiastiques* ou *Mémoires sur la constitution Unigenitus*, 1727; par ses *Lettres* en faveur du diacre Pâris, 1731; une analyse de l'*Epître aux Hébreux*, 1732, et plusieurs ouvr. MSs. sur l'Ecrit.-Sainte. Mort à Paris en 1768. — Un autre Boucher (Elie-Marcoul), mort en 1754, donna les cinq dern. vol. des *Assemblées de Sorbonne*. C'est mal à propos qu'on lui attribue d'avoir travaillé aux *Nouvelles ecclésiastiques*.

BOUCHER (François), peintre français, né en 1704, et m. en 1770, obtint, à son retour d'Italie, des succès de société, devint le peintre à la mode, l'objet des éloges universels, et succéda à Carle-Vanloo dans la place de premier peintre du roi. Il travaillait avec une extrême facilité, et se vantait d'avoir gagné jusqu'à 50,000 francs par an. Ses tableaux, qui accusent le mauvais goût et les mœurs de l'époque, sont peu estimés aujourd'hui.

BOUCHER (Pierre-Joseph), médecin et chirurgien, né à Lille en 1715, correspondant de l'académie des sciences de Paris, associé étranger à celle de chirurgie, a donné: *Methode abrégée pour traiter la dyssenterie*, etc., 1751, in-4, et plusieurs *mémoires* et *Dissertations* sur son art, insérés dans le *Journal de médecine* et dans le *Recueil* de l'académie de chirurgie.

BOUCHER D'ARGIS (Antoine-Gaspard), né en 1708, exerça la profession d'avocat à Lyon, sa patrie, fut nommé conseiller au conseil souverain de Dombes en 1753, ensuite conseiller au Châtelet de Paris, et mourut en 1780. Il a laissé: *Traité* des gains nuptiaux et de survie, Lyon, 1738, in-4; *Code rural*, Paris, 1774, 3 vol. in-12.

BOUCHER D'ARGIS (A.-J.), fils du précéd., né à Paris en 1750, devint conseiller au Châtelet et refusa la place de lieutenant civil, qui lui était offerte par le roi. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionn. le 23 juillet 1794. On a de lui: *Lettres* d'un magistrat de Paris à un magistrat de province, Paris, 1782, in-12; *Observations* sur les lois criminelles de France, 1781, in-8; *la Bienfaisance dans l'ordre judiciaire*, 1788, in-8, un *Recueil* d'ordonnances, 18 vol. in-32.

BOUCHER-SAINT-SAUVEUR (Antoine), avocat de Paris et député à la convention, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, et devint sous le directoire membre du conseil des anciens. Il est mort dans l'obscurité, vers l'an 1800.

BOUCHER (Jonathan), théol. angl. de la société des antiquaires de Londres, né en 1737, passa en Amérique où il exerça le ministère jusqu'à l'époque de la révolution qu'il retourna en Angleterre, et mourut en 1804. On a de lui treize *Discours* sur les causes et les conséquences de la révolution d'Amérique, 1797, des *Sermons*, des *Notices* biographiques, etc.

BOUCHERAT (Louis), chancelier de France, né à Paris en 1616, fut d'abord conseiller au parlement puis intendant de diverses provinces, ensuite chancelier et garde-des-sceaux en 1685. Il se distingua dans tous ses emplois par son intégrité et sa vigilance. Il mourut en 1699.

BOUCHET (Jean), procureur de Poitiers, sa patrie, né en 1476, mort en 1550, s'est fait connaître par les *Annales d'Aquitaine*, imprimées à Poitiers, 1644, in-fol.

BOUCHET (Henri du), conseiller au parlement de Paris, laissa sa bibliothèque aux chanoines réguliers de Saint-Victor avec un revenu considérable, à condition qu'elle serait rendue publique. Mort en 1534, âgé de 61 ans.

BOUCHET (René), composa au 16e S. des *poésies* qui passent pour supérieures à celles de presque tous ses contemporains. Il exerçait une charge de judicature dans une province éloignée de Paris.

BOUCHET (Jacques), frère du précédent, avocat au parlement de Bretagne, fit aussi des vers, mais ils n'ont pas été imprimés.

BOUCHET (Pierre), poète français du 16e S., connu par une traduction en vers français du poème latin de Jean Olivier, évêque d'Angers, intitulé: *la Pandore*, ou description de la fable et fiction

poétique de l'origine des femmes, cause des maux qui sont survenus au monde.

BOUCHET (Guillaume), libraire et juge-consul à Poitiers, né en 1526, est aut. d'un recueil de discours remplis de méchantes plaisanteries et de quolibets, publiés sous le titre de *Soirées de Guill. Bouchet*. Rouen, 1634. Mort vers 1606.

BOUCHET (Jean du), historien savant dans l'histoire des grandes familles, surtout de celles d'Auvergne, sa patrie. Il a composé plusieurs ouvrages généalogiques sur la maison de France et sur quelques-unes des premières familles du royaume. Mort en 1684. Il publia l'*Hist.* de Louis de Bourbon, 1er duc de Montpensier, par Coustureau, et y joignit des additions plus amples que la vie même.

BOUCHET-LA-GETIÈRE (Ant.-Franç.), né à Niort, inspect. des haras sous Louis XV, aut. de plusieurs plans pour la régénération des haras de France. On a de lui : *Observations* sur les qualités du sol de la France pour la propagation des meilleures races de chevaux, 1798. Mort en 1801.

BOUCHETEL (Guill.), originaire du Berry, succéda à son père dans la place de secrétaire du roi François Ier, qui le chargea en 1546 avec le maréchal d'Annebaut de traiter de la paix avec les Anglais. Il eut la surveillance de l'exécution des conditions sous Henri II, et mourut en 1558.

BOUCHEUL (Joseph), avocat poitevin, mort en 1706, a donné : *Comment.* sur la coutume de Poitou, 1727, 2 vol. in-fol.; *Traité* des conventions contractuelles, ib., in-4.

BOUCHIER (Thomas), archevêque de Cantorbéry, m. en 1486, introduisit l'imprimerie en Angleterre en 1464, et sacra les rois Edouard IV, Richard IV et Henri VII.

BOUCICAUT (Jean LE MAINGRE de), maréc. de France, né à Tours en 1364 d'un père qui avait occupé le même poste et dicté le traité de Bretigny en 1360. Le jeune Boucicaut fit sa 1re campagne à 12 ans sous le connétable Duguesclin, fut armé chevalier par Charles VI, près duquel il fit des prodiges de valeur à la bataille de Rosbec, ensuite nommé capitaine de 100 hommes d'armes et maréchal de France à 25 ans. Son grand courage ne put l'empêcher de tomber vivant entre les mains des Turks à la bataille de Nicopolis en 1396, où il se défendit presque seul contre une armée entière. Il n'en retourna pas moins l'année suivante délivrer des mains de Bajazet l'empereur Manuel, qu'il ramena en France. Gênes, qui s'était donnée à la France, l'eut ensuite pour gouverneur jusqu'en 1409, que, las d'être heureux sous son administration prudente et ferme, ces turbulens républicains massacrèrent la garnison française, pendant que Boucicaut terminait un traité avantageux avec Jean-Marie Visconti, duc de Milan, et qu'il protégeait leur commerce au dehors contre les Vénitiens et les Turks. Toujours fidèle à son prince, l'intrépide maréchal est près du dauphin à la bataille d'Azincourt, qui se donne contre son avis. Fait prisonnier à cette funeste journée et conduit en Angleterre, il y languit long-temps loin d'une patrie qui avait tant besoin de son bras, et mourut en 1421. La France n'eut pas de guerrier plus brave et en même temps plus vertueux.

BOUCQUET (Victor), peintre flamand, né en 1619, mort en 1677. Ses tableaux d'histoire sont estimés pour l'ordonnance de la composition.

BOUDART (Jacques), né en 1622, chanoine de St-Pierre à Lille, où il est m. en 1702, est auteur d'une *Théologie*, publiée à Lille, 1706, in-8.

BOUDDHAH, législateur indien du 4e S. avant J.-C., réforma la religion des brames et fit abolir les sacrifices humains.

BOUDET (Ant.), imprimeur-libraire de Paris, m. en 1789, un des collaborateurs du *Journal économique* et fondateur du *Journal des affiches de Paris*, qui commencèrent en 1745.

BOUDET (Claude), frère du précédent, chanoine de St-Antoine à Lyon, a donné *la Vraie sagesse*, traduite de l'italien de Segneri, 1744, in-18; *Vie* de M. Rossillion de Bernex, évêque de Genève, 1751, 2 vol. in-12. Mort en 1774.

BOUDEWYNS (Michel), médecin, né à Anvers, successivement professeur d'anatomie et de chirurgie, syndic et président du collége de cette ville, a laissé quelques ouvrages de médecine et de piété dont le plus connu est : *Ventilabrum medico-theologicum*, etc., Anvers, 1666. Mort en 1681.

BOUDEWYNS (A.-F.). V. Bout (Pierre).

BOUDIER DE LA JOUSSELINIÈRE (René), né à Treilly, près de Coutances, en 1634, m. à Mantes-sur-Seine en 1723, savait à quinze ans le latin, le grec et l'espagnol; mais il ne soutint pas de si beaux commencemens. Ce qu'on connait de ses *poésies* a été inséré dans l'*Almanach littéraire* de 1788 et 89. Il a laissé aussi une *Hist. rom.*, une *Hist. de France*; des *Traduct.* de l'*Ecclesiaste* et des *Satires* d'Horace et de Juvénal, etc.

BOUDIER DE VILLEMERT (Pierre-Joseph), né en 1716, mort vers 1809, avocat au parlement de Paris, dont les meilleurs écrits sont : *l'Ami des femmes* ou *la Morale du sexe*, 1791, in-8; *Abrégé* histor. et généalog. de la maison de Seyssel, 1739; *le Monde joué*, 1753, et autres productions peu importantes. — Un autre Boudier (Pierre-Franç.), né en 1704, de la congrégation de St-Maur, dont il fut supérieur en 1770, a laissé MSs. : *Hist. de l'abbaye de St-Vigor de Bayeux*, et quelq. autres écrits.

BOUDON (Henri-Marie), né à La Fère en 1624, eut pour marraine la princesse Henriette, fille de Henri IV, depuis reine d'Angleterre. Devenu prêtre et docteur en théologie, il se livra aux missions en diverses provinces, et fut nommé archidiacre d'Evreux, où il mourut en 1702. Il a laissé plusieurs ouvrages de dévotion, qui se réimpriment souvent.

BOUDOT (Paul), docteur de Sorbonne, évêque de St-Omer et d'Arras, né en 1571, m. en 1635, était savant dans les langues. On a de lui : *Summa theologica divi Th. Aquinatis recensita*, Arras, in-fol.; *Traité* du sacrement de pénitence, Paris, 1601, in-12, etc.

BOUDOT (Jean), imprimeur du roi et de l'académie des sciences, mort à Paris en 1706, est connu par le *Dictionnaire latin-français*, publié en 1704, très-souvent réimprimé et dont on s'est servi long-temps dans les colléges. C'est l'extrait qu'il fit d'un autre en 14 vol.

BOUDOT (Jean), fils du précéd., né en 1685, libraire célèbre et imprimeur du roi, était un savant bibliographe. Ses *catalogues raisonnés*, surtout celui de M. de Boze, Paris, 1745, in-fol., sont très-estimés. Mort en 1754.

BOUDOT (Pierre-Jean, l'abbé), deuxième fils du précédent, bibliographe instruit et savant écrivain, né à Paris en 1689, censeur royal et attaché à la bibliothèque du roi, en rédigea le catalogue avec l'abbé Sallier. Il est auteur, avec L.-F.-C. Marin, de la *Bibliothèque du théâtre français*, Paris, 1768; *Examen des objections faites à l'abregé chronologique de l'histoire de France*, Paris, 1756, in-8. Sa traduct. complète des œuvres d'Horace et ses lettres sur Bayle sont restées inéd. M. en 1771.

BOUELLES (Charles de), écrivain religieux, profess. de théologie et chan. de St-Quentin, né vers 1470, m. en 1553, a laissé un grand nombre d'ouvrages sur des matières de métaphysique et de mathématiques, oubliés aujourd'hui. *Liber de sensu, de intellectu*, etc., Paris, 1510, in-fol.; *La vie de Raimond Lulle*, ibid., 1514, est curieuse, ainsi que le *Liber de differentiâ vulg. ling. et gallici sermonis varietate*, Paris, 1533, in-4.

BOUETTE DE BLEMUR (Jaqueline), née en 1618, entra dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen, où elle prit l'habit de bénédictine à l'âge de

11 ans. Elle mourut en 1696. Nous citerons parmi ses ouvrages l'*Année bénédictine*, ou les vies des saints de l'ordre de S.-Benoît pour tous les jours de l'année, 1667-73, 7 vol. in-4; *les Grandeurs de la mère de Dieu*, 1681, 2 vol. in-4. Ces ouvrages sont aussi bien écrits qu'on peut l'exiger d'une femme qui a passé sa vie dans les cloîtres.

BOUFFEY (Louis-Dom.-Amable), médecin, auteur d'un *Traité sur les fièvres intermittentes et sur l'influence de l'air dans les maladies*. Nommé en 1808 membre du corps législatif, il y siégea jusqu'en 1814, et mourut en 1820.

BOUFLERS (Louis de), né en 1534, d'une ancienne famille de Picardie, surnommé *le Robuste*, à cause de sa force, qui égalait celle de Milon de Crotone; sa vitesse à la course et son agilité n'étaient pas moins étonnantes au rapport de Loisel et de la Morlière, qui le font porter un cheval sur ses bras à une grande distance, et en devancer un autre à la course dans l'espace de deux cents pas. Il périt à 19 ans au siége de Pont-sur-Yonne, où il servait en qualité de guidon au régiment d'Enghien.

BOUFLERS (Adrien, seigneur de), grand bailli de Beauvais en 1532, servit sous Henri III et Henri IV, et cultiva les lettres. On a de lui *Choix d'histoires*, etc., Paris, 1608, in-8; *Traité sur les œuvres admirables de Dieu*, Beauvais, 1621, in-8. Mort en 1622.

BOUFLERS (Louis-Franç., duc de), pair et maréch. de France, de la même famille que les précéd., né en 1644, servit avec distinction sous les maréchaux de Créqui et de Turenne, s'immortalisa par la défense de Lille en 1708, qui lui valut la survivance du gouvernement de Flandre et la dignité de pair. Sa retraite après la bataille de Malplaquet ne lui fut pas moins glorieuse. Sa magnificence égalait sa grandeur d'âme et sa bravoure; il en donna la preuve lors du fameux camp de Compiègne, que Louis XIV forma pour l'instruction du duc de Bourgogne. Cet habile général mourut en 1711, à Fontainebleau.

BOUFLERS (Joseph-Marie, duc de), fils puîné du précédent, né en 1706, hérita de sa valeur et de ses vertus. Devenu maréchal de France, il fit lever en 1747 le blocus de Gênes par les Autrichiens; mais il mourut de la petite vérole le jour même de la retraite de l'ennemi.

BOUFLERS (M.-F.-C. de BEAUVAU-CRAON, marquise de), femme du marquis de Boufflers-Rémiancourt, maréchal-de-camp et capitaine des gardes du roi de Pologne, duc de Lorraine, fit par son esprit et ses grâces les délices de la cour du bon roi Stanislas, et fut célébrée par Voltaire. Elle mourut à Paris en 1787.

BOUFLERS (Stanislas, marquis de), fils de la précédente, né à Lunéville en 1737. Destiné dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, il déclara que son penchant pour les plaisirs l'éloignait de cette profession. Sa mère avait trop de prudence pour forcer l'inclination de ce fils. On le vit bientôt accueilli, fêté, recherché de tout ce que la France et l'Europe comptaient de personnages éminens, d'hommes de lettres distingués, et surtout de toutes les femmes, que séduisaient sa gaîté vive, ingénieuse, la grâce de ses manières. Successeur de Chaulieu, qu'il surpassa pour la correction du style, par les charmes du langage, Boufflers s'illustra dans plus d'un genre de littérature; le noble métier des armes, la politique, la diplomatie, l'administration, il sut tout concevoir, tout embrasser avec une égale facilité. Soit qu'on le voie grand bailli de Nanci, membre de l'académie de Berlin, de l'académie française, chevalier de Malte, capitaine de hussards, gouverneur du Sénégal et de Gorée, membre des états-généraux, chef de la colonie française d'émigrés qui devait s'établir en Pologne, dans tant de positions différentes on le trouve toujours digne d'éloges; comme poète et comme prosateur, il occupe dans la république des lettres une place distinguée. Il règne dans tous ses ouvrages ce ton naturel de gaîté, de badinage, ce *molle atque facetum* si précieux dans la littérature légère; mais il est à regretter que plusieurs de ses poésies ne puissent pas être mises entre les mains de la jeunesse. On a de cet écrivain: *Aline*, conte, 1761, in-8; *les Cœurs*, poème érotique, 1765, in-8; *Lettres de madame sa mère sur son voyage en Suisse*, 1770, in-8; *Poésies et pièces fugitives*, Paris, 1782, in-8; *œuvres*, Londres, 1782, in-18; *Discours prononcé à sa réception à l'académie française*, in-4; — *sur la propriété des auteurs de nouvelles découvertes et inventions en tout genre d'industrie*, 1791, in-8; *le Libre arbitre*, 1800, in-8; *Eloge du maréchal de Beauvau*, 1805, in-4; *Eloge de l'abbé Barthélemy*, 1806, in-4. Sa correspondance, datée de Genève et de Ferney, contient des détails curieux sur Voltaire, qui l'aimait beaucoup. L'*Almanach des muses* et beaucoup d'autres recueils semblables renferment un grand nombre de poésies de Boufflers. Ses *œuvres* ont été recueillies en 4 volumes in-18, Paris, 1817. Le marquis de Boufflers est mort le 18 janvier 1815.

BOUG (Nade), premier président du conseil souverain d'Alsace, m. en 1775, a laissé un *Recueil*, en 2 vol. in-fol., des *édits* et *ordonnances* concernant l'Alsace.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre de), né à Paris en 1722, mort à Loches en 1763, fut secrétaire de l'acad. des inscriptions et membre de l'académie française. On a de lui une traduction de *l'Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, 2 volumes in-8, avec un *discours préliminaire*, plein d'esprit et de raison; *Parallèle de l'expédition d'Alexandre-le-Grand dans les Indes, avec celle de Thamas Koulikhan*, 1752, in-8.

BOUGAINVILLE (Louis-Antoine de), frère du précédent, né à Paris en 1729, célèbre navigateur français, quitta l'étude du droit pour celle des mathématiques et la carrière militaire. Après avoir été secrétaire d'ambassade à Londres, il devint aide-de-camp du maréchal de Montcalm, chargé de la défense du Canada, se couvrit de gloire dans toutes les actions où il se trouva jusqu'à la paix de 1762, ce qui lui valut le grade de colonel et le don de deux pièces de canon. Mais il est surtout célèbre par son voyage autour du monde, qu'il termina en 1769, et dont il rapporta les documens les plus précieux. Il fut nommé en 1779, chef d'escadre et maréchal-de-camp des armées de terre, et en 1790, commandant de l'armée navale à Brest, où il ne put ramener l'ordre, ce qui le détermina à se retirer après 40 ans de service. Depuis il accepta sous l'empire une place de sénateur, fut appelé à l'institut, à la société royale de Londres, et termina en 1811 sa longue carrière, illustrée par de nobles travaux et par d'importans services rendus aux sciences. On a de lui: *Traité du calcul intégral*, Paris, 1752, 2 volumes in-4; *Voyage autour du monde*, ibid., 1772, 2 vol. in-8, figures, traduit en anglais et en allemand, 1772; ce dernier ouvrage eut un succès prodigieux.

BOUGEANT (Guillaume-Hyacinthe), jésuite, né à Quimper en 1690. Son premier ouvrage, intitulé *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, eut en Allemagne, en Angleterre, les honneurs de la traduction; mais il excita des plaintes, et les supérieurs de Bougeant l'exilèrent momentanément à La Flèche. Il publia ensuite l'*Histoire du traité de Westphalie*, 1744, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12; et celle *des guerres et des négociations* qui précédèrent ce fameux traité. Il prit une part active aux divisions qui éclatèrent entre le clergé et le parlement, et attaqua les adversaires de la bulle *Unigenitus* dans des comédies où l'on remarque de la gaîté, des scènes plaisantes et des intentions dramatiques. Les chagrins que son ordre lui fit éprou-

leur origine à la terreur dont le déluge avait pénétré les hommes, qui se soumirent à des souverains absolus, et les regardèrent comme des représentans de la Divinité.

BOULANGER. V. Boulenger, Boullanger et Boullenger.

BOULARD (Catherine-François), archit. de Lyon, servit en qualité d'ingénieur au siége de cette ville, en 1793, et fut condamné à mort après la prise de la ville en 1794. On a de lui *Mém. sur la forme et la nature des jantes pour les roues de voitures*, 1781, et 2 autres sur des questions d'archit., couronnés par l'académie de Lyon, en 1778.

BOULARD (Henri-Franç.), né à Paris en 1746, m. à la Rochelle en 1793, ancien chevalier de St-Louis, major du régiment de la vieille marine, puis général dans les armées républicaines et commandant de la division des Sables dans la Vendée, où il fit preuve de talens militaires.

BOULARD (Ant.-Marie-Henri), né à Paris le 5 septembre 1754, y mourut au mois de mai 1825. Il exerça pendant long-temps les fonctions de notaire, et les quitta en 1809 pour se livrer plus librement à sa passion pour la littérature. Cette passion lui a fait consacrer des sommes considérables à la formation de la bibliothèque la plus nombreuse que jamais particulier ait possédée, à l'impression des ouvrages qu'il traduisait de l'anglais et à la réimpression de quelques ouvr. qu'il croyait utiles. La nombreuse bibliothèque qu'il a laissée ne peut être considérée que comme un amas de livres achetés pour satisfaire son penchant à la bienfaisance plutôt que pour éclairer son esprit. Parmi ses traductions multipliées de l'anglais, on peut citer: les trois premiers vol. de l'*Hist. du docteur Henry*, 1788, 6 vol. in-4 : les trois derniers ont été trad. par Cantwell; le *Précis sur le droit romain*, trad. de Schomberg, 1793, 1808, in-12; les *Bienfaits de la religion chrétienne*, trad. de Ryan, 1807, 2 vol. in-8, 1810 et 1823, 1 vol, in-8; *Hist. littér. des 15 premiers S. de l'ère chrét.*, trad. de Berington, 1814-1822, cinq parties, in-8. Il a traduit du même auteur l'*Hist. littér. des Grecs dans le moyen âge*, 1822, in-8; et l'*Hist. littér. des Arabes ou des Sarazins dans le moyen âge*, 1823, in-8. Parmi les ouvrages dont la réimpr. est due à M. Boulard, on distingue la *Harangue* faite au nom de l'université de Paris devant Charles VI et tout le conseil, en 1405, par Gerson, chancelier de l'église de Paris, Paris, 1824, in-8. Les liaisons de M. Boulard avec Laharpe l'ont rendu dépositaire de son testament et de ses principaux manuscrits. Il a fait un grand tort à la mémoire de cet ami en publiant la *Philosophie du 18e siècle*, dans l'état d'imperfection où elle se trouvait; un éditeur soigneux devait corriger ou faire corriger les fausses assertions qui dominent dans cet ouvrage. (V. le *Nouv. suppl.* au *Cours de littérature* de Laharpe, par M. Barbier, Paris, 1818, in-8.) M. Boulard a été un des hommes les plus vertueux de l'époque actuelle. Il était toujours disposé à obliger de sa bourse ou de son crédit les infortunés qui s'adressaient à lui; aussi a-t-il joui constamment de l'estime publique. Il a rempli avec un noble désintéressement les fontions de maire et de membre du corps-législatif. On doit à un libraire du même nom un *Traité élémentaire de bibliogr.*, Paris, 1804 et 1805, 2 parties in-8, et quelques romans.

BOULAY (Edmond du), dit Clermont, héraut d'armes, né à la fin du 15e S. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, la plupart sur des sujets historiques; plusieurs d'entre eux sont utiles pour l'histoire de Lorraine. Les principaux sont : *Dialogue* (en vers) *des trois états de Lorraine sur la nativité du prince Charles, fils aîné du duc François; les Généalogies des princes de Lorraine.* Il avait entrepris une *Histoire générale de Lorraine* qu'il n'a point achevée.

BOULAY (César Egasse du), professeur au collége de Navarre à Paris, recteur, greffier, historiographe de l'université, m. en 1678. L'*Histoire de l'université de Paris*, en lat., 6 vol. in-fol., est l'ouvrage auquel il doit sa réputation. On a encore de lui plusieurs écrits sur l'université; une *Traduction des antiquités romaines de Rosin*, et des vers latins, qui ne sont pas sans mérite.

BOULAY (Pierre Egasse du), parent du précédent, fut profess. au collége de Navarre, et a publié entre autres écrits : *Gemmæ poetarum ex Ovidio, Catullo, Tibullo et Propertio*, 1662, in-12.

BOULAY (Jacq.), chanoine d'Orléans et bachelier en droit, m. vers 1730, a laissé : *Manière de bien cultiver la vigne et de vendanger*, 1723, écrit très-piquant et curieux.

BOULAY (N. du). V. VOYER, marquis d'Argenson.

BOULAY (Michel du), secrétaire du grand prieur de Vendôme, né à Paris, mort à Rome, a donné les opéras d'*Orphée* et de *Zéphire et Flore*, dont Lully fit la musique.

BOULAY (Ch.-Nic. MAILLET du), né en 1729, cons. de la cour des comptes de Normandie, secrét. perpétuel de l'académie de Rouen, et membre de plusieurs sociétés savantes, m. en 1769. On a de lui dix-huit *éloges* académiques; des *Mémoires* de littérature et de grammaire; une *Histoire de Guillaume-le-Conquérant*, etc.

BOULDUC (Simon), professeur de chimie au jardin du roi, pharmacien, etc., fut reçu en 1694 comme membre de l'académie des sciences, et y lut plusieurs *mémoires* et *observations* qui ont été imprimés dans la collection de cette académie. Mort en 1729.

BOULDUC (Gilles-Fr.), fils du précéd., né à Paris en 1675, mort à Versailles en 1742, succéda à son père dans la chaire de chimie au jardin du roi, et fut premier apothicaire du roi et membre de l'académie des sciences. On a de lui un grand nombre d'*Observations*, *Mémoires*, et autres écrits, insérés dans les *Mémoires de l'académie* de 1699 à 1735.

BOULE (André-Ch.), peintre, sculpteur et graveur ordinaire du sceau, né à Paris en 1642, mort en 1732 dans cette ville, embellit le palais de Versailles de meubles, de tableaux en mosaïque, de bronzes du meilleur goût.

BOULÉE (Étienne-Louis), architecte du roi, membre de l'académie et de l'institut, né à Paris en 1728. L'hôtel de Brunoy, qu'il éleva aux Champs-Élysées, fait époque dans l'histoire de l'architecture française, comme le premier morceau qui ait ramené le beau style. Il a construit un grand nombre de jolies maisons à la chaussée d'Antin, et a laissé un portefeuille rempli de plans et de magnifiques projets, dont il n'a pas eu le temps de former un œuvre complet. Boulée a écrit sur son art avec la même vivacité de conception et la même profondeur qu'on retrouve dans toutes ses compositions. On a de lui : *Essai sur l'architecture.* Il est mort en 1799.

BOULEN, BOLEYN ou BULLEN (Anne de), fille de Thomas de Boulen, comte d'Ormond, née en 1499, une des victimes des débauches et des cruautés d'Henri VIII, roi d'Angleterre. Elle accompagna en France en 1514, comme fille d'honneur, Marie d'Angleterre, femme de Louis XII, roi de France, s'attacha ensuite successivement à madame Claude de France et à la duchesse d'Alençon, sœur de François Ier; puis abandonnant cette cour, où d'ailleurs il paraît que la licence de ses mœurs était extrême, elle vint se fixer auprès de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII. Elle réussit à plaire à ce prince faible et versatile, et le détermina à prononcer son divorce, qui entraîna la séparation de l'église anglicane de la communion romaine. Henri, dont la brutale passion ne connais-

sait plus de frein, l'épousa secrètement en 1532, avant même la dissolution de son premier mariage par sa nouvelle église, et la fit couronner avec un éclat extraordinaire l'année suivante, 1533, où elle mit au monde Elisabeth. Mais bientôt le prince inconstant, enflammé d'une nouvelle passion pour Jeanne Seymour, fait déclarer nul son mariage avec Anne de Boulen, et cette malheureuse eut la tête tranchée en 1536. Si l'infortune de cette femme ambitieuse et hypocrite mérite peu de pitié, son bourreau n'en fait pas moins horreur.

BOULEN ou BOLEYN (George de), frère de la précéd., fut élevé, lors du mariage de sa sœur avec Henri VIII, à la dignité de connétable, créé garde des cinq ports, et vicomte de Rochefort. Mais quand le tyran voulut se défaire de la reine, le lord Boleyn fut accusé d'inceste avec elle et eut la tête tranchée à la Tour de Londres en 1536. Il avait écrit quelques poésies.

BOULENGER (Pierre), habile grammairien du 16e S., et professeur de théologie dans l'université de Pise, où il m. en 1598. On a de lui une *Hist. de France*, restée manuscrite; de petits *Traités de piété*, et un *Discours* imprimé en 1566.—Jules-César son fils, jésuite, professeur et prédicateur à Pise, m. en 1628, est auteur de *Ecloga ad Arnobium*, Toulouse, 1612, in-8; des *Traités* philologiques insérés dans les *Antiq. grecques et romaines* de Grævius; *Historiarum sui temporis libri XIII, ab an.* 1568 *ad an.* 1610, Lyon, 1619, etc.

BOULLAND (J.-B.-Vincent), ancien architecte de la cathédrale de Paris, né à Troyes en 1739, m. à Paris en 1813, était élève du célèbre Blondel. Il fut chargé de diriger les travaux de l'hôtel des monnaies. On lui doit aussi divers embellissemens de la basilique.

BOULLANGER (André), plus connu sous le nom de *Petit Père André*, augustin réformé, fils d'un président au parlement, né à Paris en 1582, m. dans cette ville en 1657, se fit un nom comme prédicateur. Pour réveiller ses auditeurs, il mêlait ordinairement la plaisanterie à la morale, et les comparaisons les plus simples aux plus sublimes vérités du christianisme. Il ne fit imprimer que l'*Oraison funèbre de Marie-Henriette de Bourbon*, abbesse de Chelles. C'est une production très-médiocre.

BOULLEMIER (Charles), historiographe et bibliothécaire de Dijon, où il naquit en 1725, mort en 1803, s'occupa toute sa vie de recherches historiques, particulièrement sur la Bourgogne. Ses *Mémoires* sont insérés dans le recueil de l'académie de Dijon, dont il était membre. On a aussi de lui des *Notices biographiques* sur plusieurs personnes célèbres de son temps.

BOULLENGER DE RIVERY (Claude-Fr.-Félix), memb. de l'acad. d'Amiens, où il naquit en 1725, fut pendant quelque temps avocat à Paris. On a de lui : *Apologie de l'Esprit des lois; Fables et contes; Momus philosophe*, comédie; *Recherches sur les mimes et pantomimes; Traité de l'électricité; Daphnis et Amalthée*, pastorale héroïque; et des *Remarques* sur quelques ouvrages nouveaux. Mort en 1758.

BOULLENOIS (Louis), avocat au parlement de Paris, m. en 1762, à 84 ans, a donné : *Questions sur les démissions de biens*, 1727, in-8; *Traité de la personnalité et de la rivalité des lois, coutumes et statuts*, 1766.

BOULLIAU (Ismael), né à Loudun en 1605, sav. théolog. et mathémat., membre de la société royale de Londres, abjura le protestantisme pour prendre l'habit ecclésiastique à Paris, où il m. en 1694. Il cultiva aussi l'histoire, les belles-lettres, la jurisprudence. On a de lui : *Opus novum ad arithmeticam infinitorum*, 1682, 1 vol. in-fol.; *Discours sur la reformation des quatre ordres religieux*, resté manuscrit; une édition de l'*Histoire de Ducas*, en grec, avec une version latine et de sav. notes, 1649, in-fol., et une autre de *Théon de Smyrne*, Paris, 1644, in-4.

BOULLIER (David-Renaud), ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, originaire d'Auvergne, né à Utrecht en 1699, m. en 1759. Ses ouvrages sont consacrés à la défense de la religion et sont très-estimés, quoiqu'ils sentent le style réfugié. Voici les principaux : *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, 1728, in-12 et 1737, 2 vol. in-8; *Lettres sur les vrais principes de la religion*, où l'on examine le livre de la religion essentielle à l'homme, 1741, 2 vol. in-12; *pièces philosophiques et littéraires*, 1759, 2 vol. in-12.

BOULLIER (N.), fils du précéd., pasteur à Amsterdam, a laissé un volume de *Reflexions* sur l'éloquence extérieure. M. à La Haie en 1797.

BOULLONGNE (Louis), peintre du roi et membre de l'académie, originaire de Picardie, né en 1609, mort à Paris en 1674, excella surtout dans l'art de copier et d'imiter parfaitement les anciens tableaux, genre que les Italiens appellent *postiches*. Ses fils le surpassèrent dans son art.

BOULLONGNE (Bon), peintre français, fils du précédent, né en 1649, pensionnaire du roi à Rome, et à son retour membre de l'académie. Il étudia particulièrement le Corrège, les Carraches, le Dominiquin et le Guide. Le musée possède son tableau de réception à l'académie : *Hercule contre les centaures*. Il a travaillé à Versailles, à Trianon, et a peint à fresque aux Invalides la chapelle de St-Jérôme et celle de St-Ambroise. Il m. en 1717.

BOULLONGNE (Louis), frère du précédent, né en 1654, mort premier peintre du roi en 1733. Il a fait plusieurs tableaux pour la chapelle de Versailles, et *la Présentation de J.-C. au temple* pour l'église de Notre-Dame.

BOULOGNE (Godefroi de), évêque de Paris et chancelier de France de 1074 à 1087, arrière-petit-fils du premier comte de Boulogne de sa famille et oncle du fameux Godefroi de Bouillon. Un des frères de ce dernier, Eustache, était aussi comte de Boulogne, et maria Mathilde, sa fille, avec Etienne de Blois, roi d'Angleterre.

BOULOGNE (Etienne-Ant.), év. de Troyes et pair de France, né à Avignon le 26 décembre 1747, m. à Paris au mois de mai 1825. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il se fit d'abord connaître par un *discours* qui remporta le prix à l'académie de Montauban en 1772 sur cette question : « Il n'y a point de meilleur garant de la probité que la religion, » et se rendit ensuite à Paris, où il fut successivement prêtre habitué de l'église de Ste-Marguerite et de celle de St-Germ.-l'Auxerrois. En 1779 une société d'amis de la relig. et des lettres couronna son éloge du dauphin, père du roi régnant. Ce fut alors que commença la réputation de l'abbé de Boulogne. Après la mort de M. de Beaumont il fut nommé archidiacre, vicaire-général, et prédicateur du roi. Il prononça en 1782, devant les deux académies des sciences et des belles-lettres, un panégyrique de St Louis, qui, malgré les suffrages d'hommes distingués, fut jugé par les meilleurs critiques inférieur à son éloge du dauphin. A l'époque de la révolution, il perdit tous les avantages qu'il devait à son mérite, et refusa toute espèce d'adhésion aux décrets de l'assemb. constituante sur le clergé; mais dès que les temples furent ouverts, il signala son zèle dans les chaires de la capitale, et se soumit, sans hésiter, au concordat. Napoléon le fit d'abord grand-vicaire à Versailles, ensuite son chapelain, l'un de ses aumôniers en 1805, et lui donna l'évêché de Troyes en 1809. Sa reconnaissance pour tant de bienfaits inspira plusieurs fois au nouveau prélat des éloges qui lui ont été souvent reprochés. « Puisse le souverain maître

des rois, disait-il dans un de ses mandemens de la première année de son épiscopat, veiller d'une manière particulière sur la nouvelle dynastie, et rendre son trône immuable comme le soleil! » Lorsque le souverain pontife fut conduit à Fontainebleau, l'évêque de Troyes fit de vives représentations à l'empereur, et donna sa démission. Il fut arrêté, et le prélat traîné de prison en prison dans le château de Vincennes, ne fut mis en liberté qu'en 1814. Il fut alors rétabli sur son siége, et le quitta lorsque Buonaparte revint de l'île d'Elbe; mais il le reprit après le retour du roi. Dans le mois d'avril 1816, M. de Boulogne pub. une *Instruct. pastorale* sur l'amour que nous devons au roi, et sur le rétablissement de la religion catholique. Les mandemens qu'il fit ensuite paraître contre la philosophie moderne, les sermons qu'il prononça dans ses dernières années, ont un caractère trop marqué de violence et d'amertume; mais ils attestent encore la vigueur de son premier talent. Le roi l'avait nommé archevêque de Vienne; mais le projet de concordat qui rétablissait ce siége, soumis d'abord à la chambre des députés, fut retiré par le gouvernement. Toutefois M. de Boulogne garda son titre d'archevêque, et reçut les honoraires de cette dignité. Bientôt après il fut appelé à la chambre des pairs.

BOULTER (Hug.), prélat anglais, mort en 1742, fut chapelain de George Ier, précepteur du prince Frédéric, évêque de Bristol et archevêque d'Armagh, consacra sa fortune et ses soins à soulager l'infortune, à fonder et à doter des hospices.

BOULTON (Matthieu), célèbre mécanicien anglais, membre de la société royale de Londres, né en 1728, a fait construire la fameuse manufacture de quincaillerie de Soho, près de Birmingham, dont les produits, tels que vases et candélabres, décorent les plus beaux appartemens de l'Angleterre. Il fit élever une machine à vapeur qu'il appliqua à un moulin propre à la fabrication des médailles et de la monnaie. Ce moulin fait mouvoir huit machines particulières, qui estampent chacune de 70 jusqu'à 90 pièces en une minute. Boulton fit passer à Pétersbourg tous les objets nécessaires pour élever deux ateliers de monnaies. Il mourut en 1809.

BOUMA (Jean Acronius), profess. de théologie à Franeker, m. en 1627, aut. de *Syntagma theologiæ*, Groningue, 1605; et *Elenchus orthodoxus pseudo-religionis romano-catholicæ*, 1615.

BOUMA (Dominique ACRONIUS de), fils du précédent, professeur d'éloquence à Franeker, m. en 1656, a donné *Historia civitatis*, 1651.

BOUNIEU, peintre et graveur, né à Marseille en 1744. Parmi les morceaux qu'il a gravés à la manière noire, on distingue: *le Supplice d'une vestale*, *la Naissance de Henri IV* et *Adam et Eve dans le paradis terrestre*.

BOUNYN (Gabriel), conseiller du duc d'Alençon au 16e S. Il donna en 1561 *la Soltane*, tragédie. Cette pièce est la première qui ait été puisée dans l'histoire turke; la mort de Mustapha, fils de Soliman, qui en fait le sujet, était un événement dont les principaux acteurs vivaient encore. Cet auteur a donné en outre quelques *poésies* françaises et latines.

BOUQUES (Charles de), seigneur de Vons, près Montpellier, né au 16e S., est connu par la première partie des *Merveilles de J.-C.*, imprimée à Paris en 1642, in-8.

BOUQUES (Charles de), avocat du 16e S., a travaillé avec Despeisses au *Traité des successions testamentaires et ab intestat*.

BOUQUET (dom Martin), bénédictin de St-Maur, né en 1685 à Amiens, m. à Paris en 1754, eut part aux *Recueils* de Montfaucon. On a de lui la *Collection* des historiens de France jusqu'au 8e vol., à Paris, 1738 et années suivantes, in-fol. Il en a paru 10 vol. depuis sa mort. Il exécuta avec l'exactitude d'un homme laborieux cette entreprise, que le gouvernement lui avait confiée, et pour laquelle il avait une pension. Bouquet avait plus d'amour pour le travail que d'esprit et de discernement.

BOUQUET (Pierre), neveu du précédent, avocat, mort en 1781, a publié: *le Droit public* de la France éclairci par les monumens de l'antiquité, 1756, in-4; *Tabl. histor. et généal.* des trois cours souveraines de France, 1772, etc.

BOUQUET (Henri), lieutenant-colonel dans l'armée anglaise au Canada, se distingua par de savantes manœuvres, et réduisit les Indiens de l'Ohio et autres peuplades. M. à Pensacola en 1766.

BOUQUEY (Angélique), belle-sœur de Guadet, député de la Gironde à l'assemblée législative et à la convention nationale. Ayant caché son beau-frère avec d'autres proscrits après la journée du 30 mai, dans sa maison de Saint-Émilien, elle fut arrêtée et conduite avec eux sur l'échafaud révolutionnaire de Bordeaux; mais elle opposa une telle résistance à ses bourreaux, qu'ils eurent beaucoup de peine à y traîner cette généreuse victime. La hardiesse et l'énergie de ses réponses avaient également fait trembler ses juges.

BOUQUIER (Gabriel), député de la Dordogne à l'assemblée nationale, président de la société des jacobins, vota la mort de Louis XVI. Sa fureur révolutionnaire se porta jusque sur les tableaux du Muséum, dont il voulait exclure ceux relatifs à la monarchie. Il fit avec Moline un opéra intitulé: *la Réunion du 10 août*, sansculotide en 5 actes, représentée en 1793 et 1794. Il mourut en 1811.

BOUQUIN (Charles), religieux dominicain, né à Tarascon en 1622, se distingua pendant 40 ans comme prédicateur et comme théologien. Il mourut en 1698. On a de lui: *Solis Aquinatis splendores circa sanctum eucharistiæ mysterium*, Lyon, 1677, in-fol.; *Sermones apologetici quibus sanctæ catholicæ ac romanæ ecclesiæ fides contra novatores defenditur*, ibid., 1689, in-fol. Ses *Sermons* latins restèrent MS. dans les archives du couvent de Buix.

BOURBON (Robert de FRANCE, comte de Clermont, seigneur de), sixième fils de St Louis et de Marguerite de Provence, est la tige de la famille de ce nom qui monta sur le trône de France en la personne de Henri IV, et plus tard sur ceux d'Espagne, de Naples et de Parme. Robert, né en 1256, mort en 1318, épousa Béatrix de Bourbon, fille d'Agnès, héritière du gr. fief de Bourgogne, qui fut érigé en duché-pairie l'an 1327 en faveur de Louis, fils aîné de Robert de France.

BOURBON (Charles, duc de), si célèbre sous le nom de connétable de Bourbon, né en 1489, était fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague. Il reçut à 26 ans l'épée de connétable de François Ier, et se distingua par une haute valeur, surtout à la bataille de Marignan et dans les campagnes du Milanais, dont il fut nommé vice-roi. Rien ne manquait à son bonheur et à sa gloire lorsqu'une injustice l'enleva malheureusement à la France. Trop fier pour se voir dépouillé de ses biens par la mère d'un roi qu'il avait tant aidé de son épée, le connétable oublia son devoir et sa patrie, écouta les propositions de Charles-Quint, parut contre les armées de France à la tête de celles de l'empereur, et eut le malheur de contribuer au gain de la bataille de Pavie. Il suivit le malheureux François Ier en Espagne, non pour veiller à ses intérêts, mais pour être compris dans le traité. Trompé dans ses espérances, et dissimulant son dépit, il retourna à la tête de cette armée qui avait fait trembler l'Italie. Ne pouvant plus suffire à la paie de ses soldats, il les mena au siége de Rome, dont il leur promit le pillage; mais il fut

frappé d'un coup mortel en montant le premier à la brèche, le 6 mai 1537, à 38 ans.

BOURBON (Charles de), fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, card., archevêque de Rouen et légat d'Avignon, prêta sans le vouloir son nom à la faction opposée à l'avènement de Henri IV au trône. Après la mort de Henri III, qui l'avait fait enfermer à Tours, le duc de Mayenne, chef de la ligue, le fit déclarer sous le nom de Charles X, vrai et légitime roi de France. Mais le cardinal, exempt d'ambition, et ne se faisant aucune illusion, fit passer à Henri IV une lettre dans laquelle il le reconnaissait pour son légitime souverain. On ne laissa pas de frapper de la monnaie en son nom. Mais au milieu du choc des factions, qui ne l'avaient mis en avant que pour masquer leurs intérêts, le card. de Bourbon, toujours prisonnier à Tours, m. de la gravelle en mai 1590 âgé de 67 ans. Le nom de Charles X fut rayé par le parlement de tous les actes où il se trouvait.

BOURBON (Charles de), neveu du précédent, connu sous le nom de card. de VENDOME, et après la m. de son oncle sous celui de BOURBON, se crut chef du parti qui ne voulait reconnaître Henri IV qu'à condition qu'il rentrerait dans le sein de l'église. Mais l'entreprise méditée en sa faveur ayant été découverte, il en tomba malade de chagrin, et mourut en juillet 1594.

BOURBON-CONDÉ (Louis, duc de), fils de Henri-Jules, prince de Condé, et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, hérita de la valeur de ses ancêtres, servit sous le gr. dauphin au siége de Philipsbourg, suivit le roi à ceux de Mons en 1669 et de Namur en 1692, se distingua aux batailles de Stenkerque et de Nerwinde, fit la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris en 1710, à 42 ans.

BOURBON (Louis-Henri, duc d'Enghien et de), fils du précédent, né à Versailles en 1692, fut chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, surintendant de l'éducation de ce prince et premier ministre d'état après la mort du duc d'Orléans, régent en 1723. Jeune, aimant les plaisirs, et surtout trop confiant, le duc de Bourbon, avec de bonnes intentions, n'eut pas un gouv. heureux. tout se faisait par la jeune marquise de Prié, sa maîtresse, l'instrument du fameux financier Pâris Duverney, surintendant du prince, qui dirigeait toutes les affaires sans avoir le titre de ministre. Cependant leurs exactions, principalement les édits bursaux, irritèrent la noblesse comme le peuple, et le cardinal de Fleury fit exiler le duc à Chantilly, où il mourut en 1740, à 48 ans.

BOURBON (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'ORLÉANS, duchesse de). A peine sorti de l'enfance, le duc de Bourbon devint épris de cette princesse, plus âgée que lui de six ans. L'amour du jeune duc et l'impatience qu'il témoigna de devenir son époux fournirent à Laujon le sujet de l'agréable opéra-comique *l'Amoureux de quinze ans*, qui fut joué sur le théâtre de Chantilly pendant les fêtes du mariage, et l'année d'après (le 18 août 1771) à la Comédie italienne. On avait résolu de faire voyager le prince une année ou deux avant de le laisser tête-à-tête avec son épouse, mais il trompa la vigilance de ses Argus, et l'enleva du couvent où elle était. La duchesse de Bourbon accoucha en 1772 du duc d'Enghien. Un triste accident faillit signaler la naissance de cet enfant, qui fut le seul fruit de cette union. Il vint au monde noir et sans mouvement, après avoir causé à sa mère des souffrances inouies pendant 48 heures. On l'enveloppa de linges trempés dans de l'esprit de vin pour ranimer chez lui la chaleur vitale; une étincelle vola sur ses langes inflammables, le feu y prit et ne fut arrêté que par les soins de l'accoucheur et du médecin. Les deux époux ne tardèrent pas à se refroidir l'un et l'autre; ils se séparèrent à la fin de 1780. La duchesse ne quitta point la France à l'époque de la révolution. En 1793 elle fut détenue à Marseille par suite des décrets de la convention nationale. Le 17 octobre de la même année, elle écrivit à la convention qu'elle faisait don à la nation de tous ses biens. Après le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), le corps législatif ordonna que le décret pour le transfèrement des Bourbons hors de France serait exécuté à son égard, et cette princesse partit pour l'Espagne. Lorsque les armées françaises entrèrent en Catalogne, l'an 1809, elle était encore à Barcelone, et n'eut qu'à se louer des procédés des généraux français. Revenue à Paris après la rentrée des Bourbons, elle passa les dernières années de sa vie dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, et mourut frappée d'une apoplexie foudroyante en 1822, tandis qu'elle suivait une procession de Sainte-Geneviève. Elle a fait imprimer en Espagne plusieurs ouvrages renfermant des détails sur sa vie privée et sur ses opinions religieuses qui tenaient beaucoup de celles de madame Guyon.

BOURBON. V. Condé et Angoulême.

BOURBON (Nic.), l'Ancien, né à Vandeuvre, près de Bar-sur-Aube, en 1503. Marguerite, reine de Navarre, lui confia l'éducation de Jeanne d'Albret, sa fille, mère de Henri IV. Après avoir séjourné quelques années à la cour, il prit le parti de se retirer à Cande, petite ville sur les confins de l'Anjou et de la Touraine, où il avait un bénéfice. La poésie latine avait été le principal délassement de sa vie, qu'il termina dans la retraite: il vivait encore en 1550.

BOURBON (Nicolas), dit le Jeune, petit-neveu du précédent, né à Vandeuvre en 1574, successivement professeur de rhétorique dans les colléges de Calvi, des Grassins et d'Harcourt. Le card. du Perron, pour le récompenser de sa belle imprécation contre les assassins de Henri IV, en sa qualité de grand-aumônier, le nomma prof. de grec au collége royal, chaire qu'il occupa depuis 1611 jusqu'en 1620, époque à laquelle il entra dans l'Oratoire. Trois ans après il fut nommé chanoine de Langres. En 1637 il fut appelé à l'académie franç. Bourbon, qui écrivait aussi mal en franç. qu'il écrivait bien en latin, convenait de bonne foi que jamais il n'avait porté ses prétentions jusqu'à l'acad. Ce poète mourut dans la maison de l'Oratoire de St-Honoré en 1644. Ses œuvres furent recueillies pour la première fois en 1630 sous le titre de *Poematia*, etc.; elles ont été réimprimées après sa mort en 1651 et 1654 avec des augmentations.

BOURBOTTE, né à Vaux, près d'Avallon, fut député de la convention en 1792, vota la mort de Louis XVI, et eut part à tous les excès du parti de la Montagne. Envoyé en 1794 dans les départemens de l'ouest, il ordonna avec Rossignol des mesures d'extermination qui dévastèrent la malheureuse Vendée. De retour à la convention, il eut l'audace de prendre la défense de l'atroce Carrier; mais il ne tarda pas lui-même à le suivre sur l'échafaud en 1795.

BOURCET (Pierre-Joseph de), né en 1780 à Usseaux en Dauphiné, lieut.-gén. des armées du roi, commandeur de St-Louis et commandant en second du Dauphiné, se distingua dans le génie et l'artillerie aux campagnes de 1733 et 41 en Italie et 1756 en Allemagne, et se fit surtout une réputation pour la guerre de montagnes. M. en 1780. On a de lui des *Mémoires* sur cette dernière guerre, Paris, 1792, et une belle *Carte topographique* du haut Dauphiné, 1758, en 9 feuilles, très-exacte.

BOURCHENU (Jean-Pierre MORET de), marquis de Valbonnais, né à Grenoble en 1651, de l'académie des sciences. Entraîné par son goût décidé pour les voyages, il parcourut l'Italie, la

France, la Hollande, les Pays-Bas, l'Angleterre; mais s'étant trouvé sur la flotte anglaise au combat de Solbaye, il en fut tellement frappé que, renonçant à son goût pour les aventures, il revint en France, s'adonna à l'étude du droit et des lettres, et fut nommé président de la chambre des comptes et conseiller d'état. Mort en 1730. Son meilleur ouvrage est une *Histoire du Dauphiné*, Genève, 1722, 2 vol. in-fol.

BOURCHIER (JEAN), lord BERNERS, chancelier de l'échiquier et gouverneur de Calais sous Henri VIII, auquel il rendit de grands services à la guerre et dans les négociations. Mort en 1532. On estime sa traduction de Froissart, 1523.

BOURCHIER (THOMAS) a écrit: *Hist. ecclesiastica de martyrio fratrum ordinis S. Francisci in Angliâ, Belgiâ et Hyberniâ, à 1536 ad 1582*, Paris, 1582, in-8.

BOURCIER-MONTUREUX (J.-LÉONARD, baron de), né à Vezelise en 1646, issu d'une famille du Languedoc. Appelé en 1698 par le duc Léopold pour remplir la place de procureur-général de la cour souveraine de ses états, il en devint le législateur; le code qu'il rédigea fut même en partie adopté en Russie. Il fut ensuite plénipotentiaire à La Haye, à Utrecht, ambassad. à Rome, et mourut en 1726.

BOURCIER-MONTUREUX (JEAN-LOUIS, comte de), né à Luxembourg en 1697, fils du préc. lui succéda dans toutes ses places, et rendit d'importans services à l'empereur François Ier lors du traité de Vienne et dans diverses négociations. M. en 1749, laissant à la postérité ainsi que son père le véritable modèle des grands magistrats.

BOURCIER (N.), cousin germain du préc., premier président de la cour souveraine de Nancy, auquel on attribue. *De la nature du duché de Lorraine, de son origine, de sa succession masculine*, 1 vol. in-4.

BOURDAILLE (MICHEL), docteur de Sorbonne, théologien, aumônier et grand-vicaire de La Rochelle, où il mourut en 1694. On a de lui: *Défense de la doctrine de l'église sur l'Eucharistie*, 1676; *Défense sur le culte des saints*, 1677; *Théol. morale de St-Augustin*, 1687, in-12, et autres ouvrages théologiques.

BOURDAISIÈRE (J. BABOU de la), se trouva aux états de Blois, où il tua Chicé en duel en 1588, s'attacha ensuite à la ligue, devint lieut.-gén. de cavalerie sous Mayenne, et fut tué à la journée d'Arques en 1589.

BOURDAISIÈRE (J. BABOU de la), fils d'un seigneur de ce nom et de Marie Gaudin, la plus belle femme de son temps, épousa une fille de Florimond Robertet, secrét. d'état sous Louis XII et François Ier. Il en eut un fils et trois filles dont la destinée mérite d'être connue.

BOURDAISIÈRE (FRANÇOISE BABOU de la), fille aînée du précéd., épousa Antoine d'Estrées, gr.-maître de l'artillerie, et fut mère de Gabrielle d'Estrées.

BOURDAISIÈRE (ISABELLE BABOU de la), 2e fille de JEAN, femme de Franç. d'Escoubleau, marquis de Sourdis, fut mère du card. de Sourdis et de Henri, archev. de Bordeaux. — La dernière sœur des précéd., Marie BABOU, eut de Claude de Beauvilliers, gouvern. d'Anjou, Marie de Beauvilliers, qui fut aimée de Henri IV.

BOURDALOUE (LOUIS), jésuite, né à Bourges en 1632. Il prêcha d'abord en province; ses supérieurs l'appelèrent ensuite à Paris. C'était en 1669, à l'époque la plus brillante du siècle de Louis XIV. Ses premiers sermons eurent un succès prodigieux. Mad. de Sévigné écrivait à sa fille qu'elle n'avait jamais rien entendu de plus beau, de plus noble que les sermons du père Bourdaloue. Louis XIV voulut l'entendre; il prêcha devant le roi l'avent en 1670, et le carême en 1672. Rarement le même prédicateur était appelé trois fois à la cour; Bourdaloue y parut dix fois, et fut toujours accueilli avec le même empressement. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut envoyé en Languedoc pour faire goûter aux nouveaux convertis les vérités de la relig. catholique. Vers les dern. années de sa vie, il abandonna la chaire pour se consacrer aux assemblées de charité, aux hôpitaux, aux prisons. Ses discours pathétiques et ses manières insinuantes ne manquèrent jamais leur effet. Il exerça jusqu'à sa mort une sorte d'empire sur tous les esprits, et cet empire il le devait autant à l'aménité de ses mœurs qu'à la force de ses raisonnemens. Il m. en 1704. La meilleure édition de ses œuvres est celle du p. Bretonneau, jésuite, en 14 vol. in-8, Paris, imprimerie royale, 1707 et années suivantes. Ses *Sermons* ont été traduits en plusieurs langues, et sont dans toutes les bibliothèques de l'Europe.

BOURDEILLES (HÉLIE de), pieux et savant cardinal, évêque de Périgueux, archevêque de Tours, né en 1410, mort en 1484, est surtout connu par l'interdit qu'il mit sur la ville de Périgueux, dont la corruption était alors excessive. Ce fut lui qui intercéda auprès de Louis XI mourant pour le card. Palue et autres prisonniers d'état. Il a laissé: *Opus pro pragmaticæ sanctionis abrogatione*, Toulouse, 1518; *Defensorium concordatorum*, Paris, 1520, in-4.

BOURDEILLES (PIERRE de). V. BRANTÔME.

BOURDEILLES (CLAUDE de, comte de Montrésor). V. MONTRÉSOR.

BOURDELIN (CLAUDE), chimiste et pharmacien, membre de l'acad. des sciences, né en 1621 à Villefranche, près Lyon, m. en 1699, possédait de vastes connaissances en minéralogie. Fontenelle fit son éloge.

BOURDELIN (CLAUDE), fils du précéd., né à Senlis en 1667, s'adonna dès sa jeunesse à l'étude du grec et à celle des mathématiques, fit de tels progrès dans ces sciences, qu'à 18 ans il avait traduit tout Pindare, tout Lycophron, et que, sans aucun secours, il entendait l'ouvrage de La Hire sur les sections coniques. Ses succès ne furent pas moins brillans dans l'étude de la médecine; il devint premier médecin de la duchesse de Bourgogne, et mourut en 1711, membre de l'académie des sciences à laquelle il consacra tous ses travaux. Il n'a pas laissé d'écrits.

BOURDELIN (FRANÇOIS), frère du précéd., né en 1668, se livra à l'étude des langues, et fut membre de l'académie des inscriptions. Mort en 1717. On a de lui: *Description de quelques anciens monumens*. Il avait entrepris deux ouvrages assez considérables: l'*Explication* de toutes les médailles modernes frappées depuis deux ou trois siècles, et la traduction du *Système intellectuel de l'univers* par Cudworth.

BOURDELIN (LOUIS-CLAUDE), fils du précéd., né en 1696, fut professeur de chimie au jardin des plantes, médecin de *Mesdames*, membre de l'académie des sciences, de l'académie de Berlin et de celle des Curieux de la nature. Mort en 1777.

BOURDELIN (l'abbé), né en 1725, fut instituteur à Lyon. On a de lui: *Nouveaux élémens de la langue latine*, ou *Cours de thèmes français-latins*. Mort en 1783.

BOURDELOT (JEAN), maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, sav. dans les langues et la jurisprudence. Mort en 1638. Nous avons de lui des *Notes* sur Lucien, une édition estimée d'Héliodore, 1619, in-8. On trouve aussi de ses notes dans l'édit. de Pétrone, Paris, 1677, in-12, publ. par Adrien de Valois.

BOURDELOT (EDME), frère du précédent, fut méd. du roi, et très en réputation de son temps.

BOURDELOT (l'abbé). V. MICHON.

BOURDIC (baronne de). V. VIOT, qui est le nom du dernier mari de cette dame, dont le nom de famille est M.-A.-H. PAYAN DE L'ETANG.

BOURDIGNÉ (CH. de), ecclésiastique angevin du 16e S., auteur d'un ouvrage en rimes intitulé : *la Legende de maître Pierre Faifeu*, écolier d'Angers, 1532, réimprimée en 1723.

BOURDIGNÉ (JEAN de), frère du préc., chan. d'Angers, auteur d'une histoire des *Annales et chroniques de l'Anjou et du Maine*, Angers, 1529.

BOURDIN (MAURICE), antipape en 1118, sous le nom de *Gregoire VIII*, était auparavant archevêque de Brague. Excommunié dans un concile, il se renferma dans Sutri où il se défendit quelque temps; mais le peuple l'ayant livré aux troupes de Calixte II, ce pape le retint prisonnier à Fumone, où il mourut en 1122.

BOURDIN (GILLES), né à Paris en 1517, m. en 1570, proc.-gén. au parlem. de Paris. Homme relig., magistrat éclairé et intègre, il était de plus versé dans les langues hébraïque, grecque et latine. On a de lui un *Commentaire* grec sur la comédie d'Aristophane intitulée : *Cereris sacra celebrantes*, Amsterd., 1710, in-fol., et un autre lat. sur l'édit. de 1539, Paris, 1628, in-8.

BOURDIN (JACQ.), seigneur de Vilaines, secrétaire d'état sous Henri II, François II et Charles IX, dressa les instructions pour soutenir les droits de l'église gallicane au concile de Trente; on les trouve dans le recueil des *Actes* de ce concile, Paris, 1654. Il fut ensuite employé aux négociations de Troyes pour la conclusion de la paix avec l'Angleterre, et mourut en 1567.

BOURDIN (NIC.), petit-fils du précéd., mort en 1676, gouverneur de Vitry-le-Français, a laissé quelques écrits sur les mathématiques et l'astrologie, Paris, 1654, 1644, in-4°.

BOURDIN (CH.), archidiacre et grand vicaire de Noyon, a publié : *l'Histoire de N. D. de Fieulaines*, St-Quentin, 1662.

BOURDIN (MATTHIEU), religieux minime, mort en 1692, a publié : *Vie de Madeleine Vigneron*, du tiers-ordre de St-François-de-Paule, Rouen, 1689, in-12

BOURDIN (MICHEL), habile sculpteur, né à Orléans dans le 16e S., fit le tombeau et la statue de Louis XI qui se voyaient au musée des monumens français.

BOURDOISE (ADRIEN), vert. ecclés., né en 1584, mort en réputation de sainteté en 1655, institut. de la communauté des prêtres de St-Nicolas-du-Chardonnet, ressuscita en France l'esprit du sacerdoce presque éteint par suite des guerres civiles, et passa sa vie entière dans les missions, aux catéchismes, aux conférences, et prit une part très-active avec St Vincent de Paule aux entreprises et fondations religieuses qui furent faites de son temps.

BOURDON (SÉBASTIEN), peintre et graveur, directeur de l'académie de peinture, né à Montpellier en 1616, apprit son art en Italie et se rendit habile dans tous les genres, mais surtout dans le paysage. Peignant avec une facilité et une vitesse extraordinaires, il ne mettait guère de fini et de correction dans ses ouvrages, qui n'en étaient pas moins recherchés. D'un naturel inquiet et inconstant, il voyagea long-temps dans le Nord, où Christine de Suède le combla de bienfaits et essaya vainement de le fixer près d'elle. Il revint dans sa patrie travailler pour Louis XIV, aux Tuileries, et mourut en 1671, à 55 ans. Ses tableaux les plus estimés sont le *Martyre de St Pierre*, *le Supplice de St Gervais et St Protais*, son *Portrait*, *le Repos de la sainte famille*; *Jesus benissant ses disciples*; une *Descente de croix*, une *Halte de Bohémiens*, etc., qui sont tous au musée royal.

BOURDON (AIMÉ), médecin, fils d'un ingénieur du roi d'Espagne, né à Cambrai en 1638, mort en 1706. Il a laissé : *Tables anatomiques*, 1678, grand in-fol, et la *Description anatomique du corps humain*, dont la dernière édition est de Paris, 1683, in-12.

BOURDON DE SIGRAIS (CLAUDE-GUILL.), membre de l'académie des inscriptions, né en 1715, mort en 1791, quitta de bonne heure la carrière militaire pour se livrer entièrement à la littérature. On a de lui : *Histoire des Rats*, 1738, in-8, traduction des *Institutions militaires* de Vegece, 1759, in-8; *Considérations sur l'esprit militaire des Gaulois*, 1774; *des Germains*, 1781; *des Français sous Clovis*, jusqu'à la fin du règne de Henri IV, 1786; et *Dialogue sur les orateurs*, traduit du latin de Tacite.

BOURDON (FRANÇOIS-LOUIS), connu sous le nom de Bourdon-de-l'Oise, procureur au parlement de Paris, embrassa d'abord la révolution, et devint député du département de l'Oise à la convention nationale; mais les excès commis dans la Vendée, où il fut en mission, modifièrent son exaltation révolutionnaire. Il revint à l'assemblée, et contribua à y renverser successivement les divers partis de la Gironde, de Danton, de Robespierre même. Nommé membre du corps législatif après la chute de ce dernier, il se rangea dans le parti de Clichy contre le directoire, et fit rapporter la loi qui bannissait tous les nobles. N'ayant pas été compris sur la liste de déportation de ses collègues, il demanda à partager leur sort, subit son exil avec fermeté, et mourut à Sinamary, conservant jusqu'au dernier moment un courage qui tenait de l'exaltation.

BOURDON (LOUIS-GABRIEL), né à Versailles en 1741, secrét. interpr. au départ. des affaires étrang., mort en 1795, consacra ses loisirs à la littérature. On a de lui : les *Mânes de Flore*, Paris, 1773, in-12; *Les enfans du pauvre diable*, Paris, 1765, in-16; *Lettres à Emma*, Paris, 1784, in-8; *Voyage d'Amérique*, 1786; un grand nombre de chansons, de poésies et comédies de société, etc.

BOURDON (LÉONARD-L.-J.-JOSEPH), né vers 1540, vint s'établir à Paris comme instituteur quelques années avant la révolution. Sa conduite dans le cours de cette époque mémorable offre un tissu de crimes et de frénésie. Membre de la Convent., il prit une grande part au procès de Louis XVI, et vota pour la peine de mort dans les 24 heures. La plus rapide esquisse de la vie politique de ce séide, serait trop hideuse pour qu'on se résigne à la tracer. Il mourut à Paris dans l'obscurité; il avait publié : *Memoire* sur l'instruction et sur l'éducation nationales, 1789, in-8; *Recueil* des actions civiques des républicains français, 1794, in4; *le Tombeau des Imposteurs*, sans-culotide (œuvre dram.) en 3 actes, 1794, in-8.

BOURDOT DE RICHEBOURG (CHARLES-ANTOINE), avocat au parlement de Paris, mort en 1735, âgé d'environ 75 ans, a publié un *Coutumier général de France*, Paris, 1724, 8 vol. in-fol.

BOURDOT DE RICHEBOURG (CLAUDE-ET.), homme de lettres, né à Paris en 1699, suivit d'abord la carrière du barreau et celle des armes. On a de lui : *Evander et Fulvie*, histoire tragique, Paris, 1726, in-12; *Invention de la poudre*, poème en trois chants, 1732, in-8; *Hist. de l'église de Vienne* sous le nom de Charvet, Lyon, 1751, etc.

BOURET (N....), célèbre financier, mort en 1778, fils d'un valet de chambre du comte de Fériol, entra dans les affaires, y gagna des sommes considérables, devint fermier général et secrétaire du roi, du grand collége, et s'acquitta de ses fournitures avec intelligence et désintéressement. Rien n'égalait son luxe et sa magnificence; le pavillon de Croix-Fontaine qu'il fit bâtir pour recevoir Louis XV

dans un rendez-vous de chasse, et qui lui coûta quatre millions, ses dépenses et sa facilité à obliger, lui firent anéantir une fortune de 600,000 fr. de rente, et il mourut presque dans le besoin.

BOURETTE (CHARLOTTE REYNIER, femme), connue aussi sous le nom de la *Muse limonadière*, née à Paris en 1714, morte dans cette ville en 1784, tenait à Paris un café devenu le rendez-vous des beaux esprits, qui lui inspirèrent le goût de la poésie. On a d'elle le *Recueil* de ses vers en 2 vol. in-12, 1755, et une comédie en un acte et en vers, jouée en 1779, intitulée la *Coquette punie*.

BOURETTE (N.), mort en 1783, comédien de l'opéra-comique de la foire, passa ensuite au Théâtre-Français, où il remplissait les grotesques, rôles auxquels son extérieur le rendait parfaitement propre.

BOURG (ETIENNE de), avocat, né à Lyon dans le 16e S., a écrit un ouvrage sur *l'Autorité du parlement de Paris*.

BOURG (LAURENT de), fils du précédent, conseiller du roi, avait composé une *Elegie sur les malheurs de Lyon durant les guerres civiles*, Paris, 1569.

BOURG (ANNE du), conseiller-clerc au parlement de Paris, neveu d'Antoine du Bourg, chancelier sous François Ier, se fit d'abord connaître par son savoir, et ensuite par son attachement au calvinisme. Ayant parlé en faveur de cette opinion religieuse dans une assemblée du parlement, il fut mis à la Bastille, jugé, condamné à être dégradé, pendu et brûlé en place de Grève, ce qui fut exécuté en 1559; il n'avait que 38 ans. Son supplice, au lieu d'intimider les hérétiques, en fit de nouveaux, et amena la conspiration d'Amboise et les guerres qui la suivirent.

BOURG (ELÉONORE-MARIE DU MAINE, comte du), né en 1655, d'une famille noble et militaire, servit avec distinction sous Louis XIV, commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, gagna la bataille de Rinnetsheim sur les impériaux, et fut créé maréchal de France en 1724. Mort en 1739.

BOURGEAT (LOUIS-ALEXANDRE-MARGUERITE), né à Grenoble, mort à Paris en 1814, à l'âge de 28 ans. Il était l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, l'un des rédacteurs du *Mercure*, où il fit insérer ses poésies et des articles de critique en divers genres. Il était aussi un des collaborateurs du *Mercure etranger* et du *Moniteur;* il se proposait de donner la traduction de l'ouvrage de M. Grabert Hemso, intitulé : *Essai sur les Scaldes*, et avait partagé le prix adjugé en 1813 par l'académie de Grenoble.

BOURGELAT (CLAUDE), fut le fondateur des écoles vétérinaires en France et le créateur de l'*hippiatrique*, ou médecine des animaux domestiques. Il établit à Lyon, en 1762, la première école vétérinaire que l'on ait vue en Europe. Il a laissé des ouvrages remplis de recherches profondes. Ce sont : *un Traité de cavalerie; Nouveaux principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux; Anatomie comparée du cheval, du bœuf et du mouton; Elémens de l'art vétérinaire*, sur les maladies contagieuses du bétail; un règlement pour les écoles vétérinaires de France et les articles de l'Encyclopédie relatifs à l'art vétérinaire et au manége. Il mourut en 1779, âgé de 67 ans.

BOURGEOIS (JACQUES), écrivain sous François Ier, est connu par sa comédie des *Amours d'Erostrate et de Polymneste*, traduit de l'italien, Paris, 1545, in-8.

BOURGEOIS (JACQUES), trinitaire, a donné : *Amortissement de toutes perturbations, et Réveil des mourans*, Douai, 1576.

BOURGEOIS (LOUISE), dite *Boursier*, sage-femme ou accoucheuse des 16e et 17e S., attachée à Marie de Médicis, femme de Henri IV, est aut. d'un ouvrage semé de contes et secrets ridicules, mais où se trouvent de bonnes choses, intit. : *Observations sur la stérilité, perte de fruits*, etc., 1609-44, trad. en latin, allemand, hollandais, etc.; *Récit véritable de la naissance des enfans de France*, Paris, 1625, in-12. — Madame BOURSIER DU COUDRAI (Angélique-Marguerite), de la même famille, a publié : *Abrégé de l'art des accouchemens*, Paris, 1759.

BOURGEOIS (FRANÇ.), jésuite, d'abord professeur de théologie à Pont-à-Mousson, ensuite missionnaire à la Chine, supérieur de la résidence des jésuites français à Pékin, s'y occupa ardemment de la direction des chrétiens de cette capitale et des provinces voisines. On a de lui un grand nombre de *lettres* répandues dans les recueils des *Lettres édifiantes*, dans les *Memoires sur l'hist., les arts et les mœurs des Chinois*.

BOURGEOIS (N...), musicien de l'Opéra et surintendant de la musique des princes, né en 1675, m. en 1750, avait une haute-contre agréable. On a de lui des *cantates*, la musique *des Amours deguisés* et des *Plaisirs de la paix*, ballets.

BOURGEOIS DE CHATEAU-BLANC (DOMINIQUE-FRANÇOIS), né à Château-Blanc en Franche-Comté, mort à Paris en 1681 âgé de 83 ans, ingénieux mécanicien, mais presque toujours dupe d'intrigans qui, surprenant sa confiance, lui enlevaient l'honneur et le profit de ses découvertes. En 1744, il avait inventé des lampes à réverbères, dont des copies furent présentées vingt et un ans après par Bailli et Leroy au concours du prix proposé par l'académie des sciences, pour la meilleure manière d'éclairer les rues d'une grande ville. Les deux copistes partagèrent le prix avec l'inventeur, qui put bien se venger de ses ineptes concurrens par de nouvelles découvertes, mais qui ne sut jamais trouver le chemin de la fortune.

BOURGEOIS DE CHASTENET (N...), censeur royal, écriv. du 18e S., dont on a les ouv. suivans : *Les interêts des princes d'Allemagne*, trad. du latin de Transée (B.-P. de Chemnitz), Freistadt, 1712, 2 vol. in-12; *Hist. du concile de Constance*, Paris, 1718, in-4. Il a aussi publié une nouvelle édition de l'*Histoire du monde* de Chevreau, en 8 vol. in-12, 1717.

BOURGEOIS (ANTOINE), né près d'Amiens, fut curé de Saint-Germain et principal du collége de Crépy en Valois. On a de lui : *Pub. Virgilii Maronis opera cum interpretation., annotat. et diction.*, etc. Senlis et Paris, 1755, 2 vol. in-8.

BOURGES (JEAN de), médecin de Charles VIII et de Louis XII, docteur en 1473, a trad. le livre *de Naturâ humanâ* d'Hippocrate, Paris, 1548, in-8.

BOURGES (LOUIS), fils du précédent, né à Blois en 1482, mort en 1555, fut méd. de François Ier, et hâta sa délivrance en persuadant à Charles-Quint que l'air du pays était mortel pour son prisonnier; l'empereur, craignant de perdre sa rançon, traita promptement avec le prince français à des conditions moins onéreuses.

BOURGES (SIMON de), mort en 1566, méd. de Charles IX, était un savant helléniste.

BOURGES (JEAN de). Le père et le fils furent échevins de Paris, doyens de la faculté et médecins de l'Hôtel-Dieu. Le père mourut en 1661; le fils en 1684.

BOURGES (CLÉMENCE de), nommée par Duverdier la Perle des Lyonnaises, fut célèbre par son esprit et sa beauté dans le 16e S. Morte à Lyon, sa patrie, en 1562.

BOURGET (Dom JEAN), supérieur de l'abbaye du Bec en Normandie, né en 1724, m. en 1776, était membre de la société des antiquaires de Londres. On a de lui : *Hist. des antiquités des abbayes de Normandie*, inédite.

BOURGOGNE, ancienne province du royaume de France. Les Bourguignons, peuple de l'ancienne Allemagne, habitaient primitivement les bords de la Vistule; poussés par les peuples de la Scythie, et s'étant établis dans le Palatinat du Rhin, il passèrent ce fleuve en 406, lors de la grande invasion des Vandales, des Suèves et des Alains, dont ils faisaient partie. S'étant séparés de leurs alliés, qui se dirigeaient vers l'Espagne, ils s'arrêtèrent dans la *Maxima Sequanorum*, et sous Gondicaire, y fondirent un royaume qui reçut bientôt de grands accroissemens, aux dépens de l'empire d'occident, et s'étendit jusque sur le Rhône et la Saône. Leur roi Gondebaud, célèbre par la loi Gombette et le meurtre de ses frères, s'était ménagé par des mariages l'alliance de Théodoric et de Clovis, mais après lui, son fils Sigismond fut vaincu et tué par les fils de Clovis en 523. Son frère Gondemar repoussa ses vainqueurs, mais en 534 il fut défait définitivement et la Bourgogne se trouva réunie à la France. Ce royaume, devenu le partage de Gontran, après la mort de Clotaire Ier, affecta une grande indépendance sous les successeurs de Clovis. Réprimé, sous Charlemagne, il profita du démembrement de cette maison et se divisa en trois parties. Bozon se fit créer duc de la Bourgogne cisjurane en 879; Rodolphe, comte d'Auxerre, fut couronné roi de la Bourgogne transjurane en 888. Ces deux royaumes furent réunis sous Conrad Ier, et joints à l'empire d'Allemagne à la mort de Rodolphe III, en 1033. Mais déjà la plupart des seigneurs s'étaient rendus indépendans, et ils ne furent réunis que peu à peu à l'empire ou à la France. Une 3e partie de la Bourgogne était demeurée à la France; le 1er duc fut Richard-le-Justicier; l'un de ses successeurs, Raoul, usurpa la couronne sur Charles-le-Simple. Bientôt après le duc de France, Hugues-le-Grand, subjugua la Bourgogne. A sa mort, Hugues-Capet, son fils aîné, ayant obtenu le trône, abandonna ce duché successivement à ses deux frères, qui moururent sans postérité. Robert de France, son neveu, en fit la conquête et la donna en apanage à son fils Henri, qui, à son avènement, la céda à son frère Robert, tige de la 1re maison héréditaire de Bourgogne, éteinte en 1361, dans la personne de Philippe. Une 2e maison lui succéda, fit le sort de la monarchie dans ses guerres contre l'Angleterre, étendit ses possessions au point que Charles-le-Téméraire, son dernier duc, faillit fonder un puissant royaume après sa mort; ses vastes possessions furent démembrées entre Louis XI et Maximilien. Le duché de Bourgogne, l'Artois, la Picardie, disputés long-temps par Charles-Quint, restèrent à la France; mais le comté de Bourgogne ou la Franche-Comté ne fut définitivement soumis à la couronne que par les conquêtes de Louis XIV. L'histoire des ducs de Bourgogne est une des parties les plus intéressantes de nos annales; on peut voir à ce sujet l'excellent ouvrage de M. de Barante.

PREMIER ROYAUME DE BOURGOGNE.

Gondicaire, mort en	435
Gundioc ou Gondéric	474
Godemar	476
Chilpéric	476
Godégisile	500
Gondebaud	516
Sigismond	524
Gondemar ou Godomar	534

ROIS FRANCS DE LA BOURGOGNE.

Gontran	561
Childeberg	593
Thierri	596
La Bourgogne devient province de la monarchie française en	613
Démembrement	843
Charles, fils de Lothaire	855
Rodolphe, fils de Conrad	888
Rodolphe II	911
Conrad le Pacifique	937
Rodolphe III	993
Conrad, empereur d'Allemagne	1033

DUCS ET COMTES BÉNÉFICIAIRES OU PROPRIÉTAIRES DE BOURGOGNE.

Richard	877
Raoul, roi de France	921
Giselbert	923
Hugues-le Noir	938
Hugues-le-Grand	938
Othon	956
Henri	965
Robert, roi de France	1002
Henri II, roi de France	1015
Robert le Vieux	1032
Hugues Ier	1075
Eudes Ier	1078
Hugues III	1102
Eudes II	1142
Hugues IV	1162
Eudes III	1193
Hugues V	1218
Robert II	1272
Hugues VI	1305
Eudes IV	1315
Philippe	1350
Réunion à la monarchie	1361
Philippe-le-Hardi	1363
Jean-sans-Peur	1404
Philippe-le-Bon	1419
Charles-le-Téméraire	1467
Réunion définitive à la couronne de France	1477

BOURGOGNE (LOUIS, duc de), né à Versailles en 1682, du dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Anne G. de Bavière, eut le bonheur, si rare pour un prince, de recevoir la plus excellente éducation. Né avec de funestes penchans, il devint bientôt entre les mains de Fénélon, de Fleury et de Beauvilliers, un prince affable, humain, modeste et doué de toutes les vertus, comme de tous les talens, dès l'âge le plus tendre. Ce fut pour l'éducation de son royal élève que le digne archevêque de Cambrai composa son immortel *Télémaque*, et il lui destinait ce chef-d'œuvre, lorsque les disputes du quiétisme vinrent interrompre son projet. Vainement le duc se jeta aux pieds du roi pour obtenir sa grâce; en 1697, il épousa Adelaïde de Savoie, princesse pleine de grâces et d'esprit, et qu'il chérit toute sa vie de l'amour le plus tendre. Louis XIV, qui se plaisait à continuer son éducation, lui donna successivement le commandement des armées de Flandre et d'Allemagne, et le fit généralissime dans la deuxième campagne de Flandre, après la défaite d'Hochstett et de Turin, sous la dépendance du duc de Vendôme, dont l'emportement occasionna la mésintelligence qui se mit entre eux et fut la principale cause des défaites d'Oudenarde et de la prise de Lille. La tache que le mauvais succès de cette campagne imprima à la mémoire du jeune prince n'en est vraiment pas une, si l'on considère les talens et l'activité d'Eugène et de Marlborough ses adversaires, ainsi que son peu d'expérience dans l'art de la guerre, qu'il n'avait appris que dans les livres. Devenu dauphin en 1711 par la mort de son père, Louis XIV l'associa à l'empire; il s'instruisait de l'état du royaume, voyait les maux et en cherchait les remèdes pour les appliquer quand il serait sur le trône. Toute la France attendait de lui son repos et son bonheur, lorsqu'une cruelle maladie enleva à la patrie ce modèle des princes, et un mois après la dauphine son épouse, catastrophe inexplicable qui plongea le peuple dans la consternation. Le P. Martineau, jésuite, son confesseur, a publié *les Vertus du duc de Bourgogne*, 1712, et l'abbé Fleury son *portrait*, 1714,

l'abbé Proyart a écrit sa *Vie*, 2 vol. in-12, Lyon, 1783. — Le frère aîné de Louis XVI, m. à 9 ans, portait aussi le nom du duc de Bourgogne.

BOURGOIN (EDMOND), prieur des jacobins de Paris, pendant les troubles de la ligue, osa faire en chaire l'éloge de Jacques Clément, l'assassin de son roi. Animé du plus ardent fanatisme, il prit les armes contre Henri IV, fut fait prisonnier à l'assaut d'un des faubourgs de Paris, en 1589, condamné par le parlement en 1590, et tiré à quatre chevaux.

BOURGOING (NOEL), président de la chambre des comptes et conseiller au parlement de Paris, fut un des principaux rédacteurs de la *Coutume du Nivernois*, qui parut en 1535, avec une préface de sa façon.

BOURGOING (JEAN), avocat-général du bailliage de Nevers, est aut. d'une *Histoire de Louis de Gonzague*, et de différens ouvrages relatifs aux finances, publiés de 1623 à 1629.

BOURGOING (FRANÇ.), dit d'Agnon, d'abord chanoine de Nevers, embrassa la réforme à Genève en 1556, et fut pasteur des réformés à Troyes, où il est mort. On lui doit la traduction de toutes les *Œuvres de Fl. Josèphe*, Paris, 1570; *Histoire ecclésiastique* extraite des *Centuries* de Magdebourg, Genève, 1560—63, 2 vol. in-fol.

BOURGOING (FRANÇ.), troisième général de l'oratoire, né en 1585, m. en 1662, succéda au P. Gondrin. On lui doit une édition des *Œuvres* du cardinal de Bérulle, Paris, 1642, in-8. Nous avons de lui les *Homélies des saints*, 1651, in-8; *les Homélies chrétiennes*, ibid., 1642, in-8, et quelques ouvrages en latin, qu'il écrivait assez purement. Bossuet prononça son oraison funèbre.

BOURGOING (JEAN-FRANÇOIS, baron de), de la même famille, né à Nevers en 1748, servit de bonne heure dans le régiment d'Auvergne, fut ensuite successivement secrétaire de légation à la cour de Bavière, chargé d'affaires à Ratisbonne, à Madrid, ministre plénipotentiaire à Hambourg, envoyé de Louis XVI en Espagne jusqu'à la révolution, et depuis le 18 brumaire (9 novembre 1799), ambassadeur à Copenhague, à Stockholm, et enfin à Dresde, où il mourut en 1811; ce diplomate, qui s'occupait de littérature, a mis au jour un grand nombre d'écrits: les plus importans sont: *Nouveau voyage en Espagne*, 1789, 3 vol. in-8, réimpr. plusieurs fois sous le titre de *Tableau de l'Espagne moderne*, avec un atlas in-4; *Mémoires* historiques et philosophiques sur Pie VI, 1800, 2 vol. in-8; *Histoire* de l'empereur Charlemagne, trad. de l'allemand, 1805, in-8.

BOURGUEIL, né à Paris en 1763, mort à la fleur de l'âge en 1802; travailla pour le Vaudeville. Ses pièces les plus remarquables sont: *Pour et contre*; *Le peintre français à Londres*; *M. Guillaume*, avec MM. Barré, Radet et Desfontaines. Il joignit à un esprit gai et naturel un goût pur et sain.

BOURGUET (LOUIS), né à Nîmes en 1678. Son goût pour l'archéologie le conduisit six fois en Italie, dans l'espace de vingt ans. Il publia: *Dissertation* sur les pierres figurées; *Lettres philosophiques* sur la formation des sels et des cristaux et sur la génération organique des plantes et des animaux, avec un *mémoire* sur la théorie de la terre; *Traité* des pétrifications; et quelques autres ouvr. insérés dans les mémoires de l'académie des sciences. On lui doit la découverte de l'alphabet étrusque. Il fut membre de l'académie de Berlin et de celle de Cortone. Mort en 1742.

BOURGUEVILLE (CHARLES de), lieut. général du bailliage de Caen, où il naquit en 1504, s'attacha aux rois François Ier et Charles IX, auxquels il fut utile par ses conseils, et cultiva toute sa vie les lettres. Mort en 1593. On a de lui: *Version française de Darès de Phrygie*, Caen, 1573; *Recherches et antiquités de la Neustrie et plus spécialement du diocèse de Caen*, Rouen, 1705, in-4, très-estimées.

BOURIGNONISTES, secte protestante de faux spirituels, eurent pour chef Antoinette Bourignon. V. ce mot.

BOURIGNON (ANTOINETTE), née à Lille en 1616. Elle était tellement disgraciée de la nature, que son esprit ne put lui faire pardonner sa laideur. Les livres mystiques et l'histoire des premiers chrétiens enflammèrent de bonne heure son imagination ardente; elle eut des visions, des extases, et se crut appelée à rétablir l'esprit évangélique. La mort de son père et de sa sœur l'ayant rendue maîtresse d'une fortune assez considérable, elle fut nommée directrice de l'hôpital de Notre-Dame des Sept-Plaies. Les nombreux détails dont elle était chargée calmèrent un moment l'activité de son esprit; mais les visions ne tardèrent pas à recommencer, et le désordre fut tel que la police en prit connaissance. Mad. Bourignon quitta la ville, parcourut la Flandre, le Brabant, la Holl. Elle séjourna quelque temps à Amsterdam, et sa maison fut le rendez-vous de tous les réfugiés et de tous les illuminés. Obligée de quitter la Hollande, elle se retira dans le Holstein à Nord-strandt, île conquise sur la mer, où elle avait acheté un bien. A près de 60 ans, l'âge n'avait encore rien fait perdre à l'activité de son esprit; elle fit imprimer sous ses yeux presque tous ses ouvrages en français, en allemand et en flamand. On lui défendit de faire usage de l'imprimerie qu'elle avait chez elle; ayant persisté, on la chassa. Elle partit emportant son imprimerie et ses papiers dans un chariot. A Strasbourg, elle faillit être lapidée par le peuple comme sorcière. Chassée de Hambourg où elle s'était réfugiée, elle alla dans l'Oost-Frise, où un baron de Lutzbourg la mit à la tête d'un hôpital. Son esprit turbulent la fit encore chasser de cet asile. Elle mourut en 1680, à Franeker, en retournant en Hollande. Elle avait composé jusqu'à 22 gros volumes. Le but de ses ouvrages était de conduire ses sectateurs à une perfection imaginaire, et de les faire renoncer à toute liturgie, pour un culte intérieur et mystique. Le ministre protestant Poiret, dans son *Economie divine*, Amsterdam, 1687, 8 vol. in-8, a tâché de réduire en système les rêveries de cette femme; il a aussi pub. sa *Vie* en deux vol. in-8.

BOURIGNON (FRANÇOIS-MARIE), né à Saintes en 1755, se livra avec succès à l'étude de l'antiquité, de la chirurgie, de la poésie dramatique, et s'associa avec Pis et Barré dans la composition de plusieurs *vaudevilles*. Rédacteur du *Journal de Saintonge*, il y mêlait agréablement des sujets de littérature et d'érudition; mais la révolution l'ayant séduit, cette feuille devint l'écho des plus virulentes déclamations républicaines. M. en 1796. Il a laissé un grand nombre de manuscrits contenant des *Recherches* sur les antiquités de son pays. Ceux qu'il avait publiés sont: *Observations* sur quelques antiquités romaines déterrées au Palais-Royal, 1789, in-8; *Recherches topographiques* sur les antiquités gauloises et romaines de la Saintonge et de l'Angoumois, ibid.

BOURKE (EDMOND, comte de), d'une famille originaire d'Irlande, conseiller intime du roi de Danemarck et son ministre près la cour de France, mort aux bains de Vichi en 1821, entra à l'âge de 30 ans dans la carrière diplomatique, et fut successivement ministre de Danemarck en Pologne, en Suède, à Naples, à Madrid, à Londres, et enfin à Paris. Il eut grande part au traité de Kiel en 1814, qui réunit la Norwège à la Suède, et à ceux de Hanovre, de Liége et de Londres, avec la Russie, l'Angleterre et l'Espagne conclus la même année.

BOURLÉ (JACQUES), curé de St-Germain-le-Vieil de Paris, au 16 S., aut. d'un grand nombre

d'ouvrages de piété, dont Lacroix du Maine donne la liste, et qui se ressentent de son zèle peu éclairé et de sa conduite peu modérée.

BOURLIE (ANTOINE DE GUISCARD, abbé de la), né en 1658. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il fut de bonne heure pourvu de riches bénéfices; mais poussé par une folle ambition, il s'écarta de ses devoirs, et en fut puni par ses malheurs. En 1702, l'abbé de la Bourlie parut au milieu des protestans des Cévennes, leur fournit des armes et de l'argent, et tenta de soulever en leur faveur les habitans du Rouergue. N'ayant point réussi dans ce dessein, il passa en Angleterre, fut présenté à la reine Anne, et ses ministres lui accordèrent même une pension considérable. Bientôt il voulut se ménager les moyens de rentrer en France, et crut les avoir trouvés en trahissant la confiance du ministère anglais; ses papiers furent saisis; on le mena devant le conseil d'état pour être interrogé. Il se borna d'abord à nier tous les faits; mais le chancelier Harley lui ayant montré ses lettres, il devint furieux, saisit sur la table un long canif et en porta deux coups au chancelier. Il voulut en frapper le duc de Buckingham, présent à l'interrogatoire; mais ce seigneur se mit en défense, et le blessa de deux coups d'épée. Il fut traîné dans les prisons de Newgate pour y attendre son supplice; mais il mourut en 1711, pendant l'instruction de l'affaire, soit des suites de ses blessures, soit du poison qu'il avait avalé.

BOURLIER (FRANÇ.), peintre, né en 1672, élève de L. Boullongne, a gravé d'après Jules Romain et autres.

BOURLIER (JEAN-BAPTISTE), né à Dijon en 1731, chanoine et vicaire-général de Reims avant la révolution. Il obtint l'abbaye de Varenne au diocèse de Bourges, et parut avec éclat aux assemblées du clergé de 1770 et de 1788. A l'époque de la constitution civile du clergé, il adopta les idées nouv., et néanmoins il subit quelques mois de prison sous le règne de la terreur. Après le concordat de 1802, le prince de Talleyrand le fit nommer évêque d'Evreux. Elu député de son département au corps législatif, il en sortit au bout de cinq années, fut réélu au mois de janvier 1813, et nommé sénateur au mois d'avril de la même année. Au mois de juin 1814, le roi lui conféra les honneurs de la pairie. N'ayant rempli aucune fonction pendant les cent jours, il rentra dans la chambre des pairs et mourut en 1821.

BOURN (VINCENT), poète anglais, m. en 1747, est auteur d'un volume de *poésies* latines, Cambridge, 1772, composé de petites pièces de vers agréables et badines assez estimées.

BOURN (SAMUEL), théologien anglais du 18e S., pasteur des dissidens de Birmingham et de Coseley, m. à Norwick en 1796, est auteur de *Sermons* estimés. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1808, in-8.

BOURNE (RICH.), missionnaire chez les Indiens à Marshpée, m. à Sandwich en 1685. Il fut pasteur de cette église, et son fils lui succéda.

BOURNE (JOSEPH), de la même famille, fut écuyer du Marshpée.

BOURNE (EZRA), fut chef de justice de la cour des plaids communs, et mourut en 1764, à 88 ans.

BOURNE (JOSEPH), fils du précédent, prit ses degrés au collége de Harvard, fut pasteur de Marshpée, et mourut en 1787.

BOURNISSAC (M. de), prévôt de Marseille, signalé en 1789 comme ennemi de la révolution par Mirabeau, fut une des victimes révolutionnaires, et périt le 30 décemb. 1793.

BOUROTTE (dom FRANÇ.-NICOL.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1710, travailla à la continuation de l'*Histoire du Languedoc*, que dom Vaissette n'avait pu finir; il en composa le tome 6e, qui n'a point été pub., ainsi que d'autres pièces relatives au Languedoc. M. à Paris en 1784. Il a publié: *Mémoires* sur la description historique et géographique du Languedoc, 1759, in-4; *Recueil* de lois, Paris, 1765.

BOURRÉE (EDME-BERNARD), oratorien, né en 1652, mort à Dijon, sa patrie, en 1722, fut longtemps professeur de théologie à Langres et à Châlons. Ses principaux ouvr. sont: *Confér. ecclés.* du diocèse de Langres, 1693; *Explicat.* des épîtres et évangiles des dimanches et fêtes de l'année, 1697; 17 vol. de *sermons*, 4 d'*homelies*, 5 de *panégyriques*, 1703; *Abrégé* de la *Vie* du P. Franç. de Cluni, oratorien, 1698; etc.

BOURRELIER DE MALPAS (NICOLAS), conseiller au parlement de Franche-Comté, né à Dôle en 1606, mort dans la même ville en 1681, dédia au pape Urbain VIII un ouvr. intit.: *Thiara pontificalis*, et prononça l'*Oraison funèbre de Cleriadus de Vergy*, gouv. de Franche-Comté.

BOURRELIER (NICOLAS), prêtre de Besançon, né vers 1630, m. vers 1700, est auteur d'un poème intitulé: *Barcelone assiegée par terre et par mer en 1652*, Besançon, 1657. Il avait été témoin des évènemens qu'il raconte, servant comme soldat dans l'armée espagnole.

BOURRIT (MARC-THÉODORE), né à Genève en 1739, mort en 1819, fut pendant quelque temps chantre de la cathéd. de sa ville natale, et fit plusieurs voyages dans les Alpes et surtout au Mont-Blanc. On a de lui: *Voyage* aux glaciers de Savoie, 1772, in-8; *Nouvelle descript.* des glacières et glaciers de Savoie, 1785, in-8, réimprimés en 1789, avec la *Nouv. descript.* des vallées de glace et des Alpes pennines et rhétiennes, 3 vol. in-8; *Itinéraire* de Genève, 1808, in-12.

BOURRON (COIGNÉE DE); aut. de la pastorale d'*Iris* en 5 actes, jouée avec succès en 1680.

BOURRU (LOUIS-BÉNIGNE), oratorien, curé de Grury en Bourgogne, a laissé des *Panégyriques* et *Discours* de piété, 1726, in-12. Mort en 1738.

BOURRU (EDME-CLAUDE), médecin, biblioth. et doyen de la faculté de Paris, m. en 1823, à 96 ans, est auteur d'une traduct. des *Observat. et recherches médicales*, par une société de médecins anglais, Paris, 1763-65, 2 vol. in-12; *De aquis medicatis*, ibid., 1765, in-4; *Utilité des voyages* pour la cure de diverses maladies, etc., traduit de l'anglais de Gilchrist, Londres et Paris, 1770, in-12; l'*Art* de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, 1770-71, in-8; *Recherches* de remèdes pour dissoudre la pierre, trad. de l'anglais de Blakrie, 1775, in-8; d'un *discours* pour l'ouverture du cours de chirurgie en 1786, in-4, et d'un *Eloge funèbre* du docteur Guillottin, 1814, in-4.

BOURS (PIERRE), ministre épiscopal à Marblehead, signala sa ferveur et son zèle pour la propagation de l'évangile, et mourut en 1762, à 36 ans.

BOURSAULT (EDME), né à Muci-l'Évêque en 1638, mort receveur des tailles à Mont-Luçon le 15 septembre 1701, parvint, sans la moindre instruction, à l'aide de la lecture de tous nos bons auteurs, à écrire le français avec quelque élégance. Un ouvrage assez mauvais d'ailleurs qu'il fit paraître sous le titre de *la Véritable étude des souverains*, plut tant à Louis XIV, que l'auteur eût sans doute été nommé sous-précepteur de monseigneur, s'il eût su le latin. Devenu secrétaire de la duchesse d'Angoulême, il faisait tous les huit jours une gazette en vers qui amusait fort la cour, et lui valut une pension de 2000 fr.; mais dans un de ses numéros s'étant trop égayé aux dépens de l'ordre de St-François, il fut menacé de la Bastille et se tut. Il travailla alors pour le théâtre: ses meilleures comédies sont: *la Comédie sans titre* ou le *Mercure*

galant, en vers, 1683; les *Fables d'Esope*, comédie en 5 actes, en vers, avec un *Prologue*, 1660; *Phaéton*, comédie en 5 actes, en vers, 1691; les *Mots à la mode*, comédie en 1 acte, en vers, 1694; *Esope à la cour*, comédie en 5 actes, en vers, 1701. Son théâtre, qui a été impr. plusieurs fois, contient les pièces que nous venons de citer, 3 vol. in-12, Paris, 1725. On a encore de Boursault *le Prince de Condé*, 1675, 1691, in-12, 1690, 2 vol. in-12; *le Marquis de Chavigni*, 1670; ces deux romans sont écrits avec chaleur. *Artémise et Polianthe*, 1670; *Ne pas croire ce qu'on voit*, 1670, 2 vol. in-12; *Lettres* de respect, d'obligation et d'amour, connues sous le nom de *Lettres à Babet*, 1666, in-12; *Lettres nouvelles*, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes (ces épigrammes ont presque toujours le mérite de la précision), de remarques et de bons mots, 3 vol. in-12, Paris, 1709.

BOURSIER (Laurent-François), docteur de Sorbonne, né en 1679 à Ecouen, diocèse de Paris. Le premier fruit de ses veilles fut l'*Action de Dieu sur les créatures*, imprimé en Hollande sans nom d'auteur, débité peu après à Paris avec privilége, 1713, 2 vol. in-4 et 6 vol. in-12. Cet ouvrage, tout de raisonnement, écrit avec noblesse, précision et suivant la méthode des géomètres, fit beaucoup de bruit dans un temps où ces matières occupaient tous les esprits. Le docteur Boursier fut l'âme de tous les mouvemens qui eurent lieu en Sorbonne au sujet de la bulle *Unigenitus*, dirigea les démarches qui conduisirent à l'appel, et composa le fameux mémoire qui parut sous le nom des *quatre évêques*, pour justifier cet acte. Obligé pour se soustraire aux recherches de la police de changer souvent de demeure et de se loger dans des appartemens étroits et malsains, sa santé en fut altérée; il mourut en 1749, entre les bras du curé de St-Nicolas-du-Chardonnet, qui, quoique non appelant, fut exilé à Senlis pour l'avoir administré, et lui avoir donné la sépulture ecclésiastique.

BOURVALAIS (Paul POISSON de), de laquais parvint, avec la protection de M. de Pontchartrain, aux charges les plus importantes de finance, fut secrétaire du conseil et contrôleur des finances de Bourgogne, etc. Il possédait une partie de la Brie et plusieurs châteaux dignes de souverains. Ce fut ainsi que depuis 1688 il jouit avec magnificence d'une prospérité et d'une fortune qui passerait toute croyance, suffisant à une effrayante multitude d'affaires, voyant tout par lui-même; mais en 1716 sa conduite fut recherchée; il fut mis à la Conciergerie et ses biens furent confisqués; on lui en redit une partie en 1718, à cause des services qu'il avait rendus à l'état par son crédit; mort en 1719 sans postérité. C'est un des plus riches parvenus qui aient existé dans la finance.

BOURZEIS (Amable de), né à Volvic près de Riom, en 1606. Louis XIII lui donna l'abbaye de St-Martin de Cores, et le cardinal de Richelieu le choisit pour un des premiers membres de l'académie française. Colbert, qui avait pour lui la plus grande estime, le mit à la tête, non-seulement de l'académie des inscriptions, mais encore d'une assemblée de théologiens qui se tenait dans la bibliothèque du roi. Bourzeis mourut en 1672. On a de lui des *Sermons*. Il avait travaillé au *Journal des savans*.

BOUSCAL (Guyon GUÉRIN de), auteur dramatique du 17ᵉ S., conseiller du roi et avocat au conseil. On a de lui l'*Amant libéral*, tragi-comédie, 1642; la *Mort de Brutus et de Porcie*, tragédie, 1637; *Cléomène*, la *Mort d'Agis*, 1648; quelques *pièces* tirées de l'histoire de *Don Quichotte* et de différens sujets, qui n'ont pas survécu à leur auteur.

BOUSMARD (.... de), servit d'abord en France dans le génie et ensuite en Prusse, où il se fit naturaliser en 1792, et fut nommé major-général. On a de lui un ouvrage très-estimé intit.: *Essai général* de fortifications, d'attaque et de défense des places, 4 vol. in-4, Berlin et Paris, 1797-1803; une *Défense et justificat. de Vauban*, dont il était grand admirateur. Il fut tué au siége de Dantzig en 1807 d'un éclat de bombe, la veille de la reddition de la place. Il était âgé de 60 ans.

BOUSSANELLE (Louis de), de l'acad. de Béziers, brigadier de cavalerie au régiment de St-Aignan, mort vers 1796, a laissé *Commentaire sur la cavalerie*, ouvrage estimé, Paris, 1758; *Observations et réflexions militaires*, ib., 1761-64, etc. Il a travaillé pendant 30 ans au *Mercure*.

BOUSSARD (Geoffroi), né au Mans en 1439, fut député en 1511 par l'Univ. au concile de Pise, transféré à Milan, et se retira dans sa patrie, où il m. vers l'an 1522, avec la réputation d'un des plus savans hommes de son temps. Ses principaux ouv. sont: *De continentiâ sacerdotum*, Paris, 1505, rare et curieux, dans lequel il examine si le pape peut dispenser les prêtres du célibat, et se décide pour l'affirmative, en certains cas particuliers: ce livre est très-savant; *Interpretatio in septem psalmos pœnitentiales*, Paris, 1519-1521, in-8. L'archev. de Sens et l'év. de Paris prétendirent que, dans la préface, il les avait censurés comme possédant un grand nombre de bénéfices; ils lui intentèrent un procès dont il sortit avec honneur.

BOUSSARD (J.-A.), pilote lamaneur à Dieppe, se signala par son courage en 1777, et sauva au péril de sa vie un grand nombre de personnes dans un danger imminent. Louis XVI l'en récompensa dignement et le fit manger à sa table. M. en 1795, à soixante et un ans.

BOUSSEAU (Jacques), né en 1681, à Chavaigne en Poitou, sculpteur de Paris, élève de Nicolas Coustou, fut profess. de l'académie de sculpture, et m. en 1740 à Madrid, où il était sculpteur en chef du roi d'Espagne. On cite de lui à Versailles une statue de *la Religion*; le grand autel de la cathédrale à Rouen; *Jésus-Christ donnant les clefs à Pierre*, à Notre-Dame de Paris, bas-relief, etc.

BOUSSET (J.-B. du), maître de musique de la chapelle du Louvre, né à Dijon en 1662, m. à Paris en 1725, fit jouir le public pendant 34 ans d'un *Recueil d'airs sérieux et à boire*.

BOUSSET (René DROUARD du), compositeur et organiste de St-André-des-Arcs, né à Paris en 1703, mort dans cette ville en 1760, marcha sur les traces des d'Aquin et des Calvière.

BOUSSU (Gilles-Jos. de), d'une ancienne famille du Hainaut, m. en 1775, s'appliqua à l'hist. de sa patrie. On a de lui: *Hist. de la ville de Mons ancienne et moderne, depuis son origine jusqu'à présent*, Mons, 1725, in-4; *Hist. de la ville d'Ath*, de 410 à 1749, Mons, 1750, etc.

BOUSSUET (Franç.), habile méd. et poète latin médiocre, né en 1520, à Seurre en Bourgogne, mort à Tournus en 1572, a laissé: *De arte medendi lib. XII*, Lyon, 1557, in-8, en vers; *De naturâ aquatilium carmen*, ib., 1558.

BOUSSUT (Nic. de), méd. de Louvain, au 14ᵉ S. On a de lui: *Trium quæstionum medic. definitio*, etc., Louvain, 1528, in-4.

BOUSSY (Pierre de), né à Tournay, donna en 1682 la tragédie de *Méléagre*.

BOUSYRY, poète arabe originaire d'Afrique, né en 608 de l'hégyre (1211 de J.-C.), mort vers l'année 695, est auteur de plusieurs poèmes en l'honneur de Mahomet: mais il doit surtout sa réputation à celui intit. *Bordah*, qui signifie manteau, à cause du don de ce manteau fait au poète par le prophète. Ce poème, que la plupart des musulmans savent par cœur, a été trad. en persan, en turk et en latin, Leyde, 1771.

BOUT ou **BAUT** (Pierre), peintre de figures en petit dans le genre de Téniers, né en 1660, fut constamment lié avec Boudewins, qui embellit presque toutes ses compositions de charmans paysages ; leurs jolis tableaux se trouvent dans les galeries de Dresde, en Hollande, à Rouen, etc.

BOUTARD (Franç.), poète latin, né à Troyes en Champagne en 1664, gagna la protection de Bossuet par une ode latine qu'il lui adressa. Ce prélat l'ayant engagé à entrer dans les ordres, lui fit avoir l'abbaye de Bois-Groland et une place à l'académie des belles-lettres. Il ne laissait guère passer d'évènement important sans le célébrer par une ode, et s'intitula poète des Bourbons. On a aussi de lui les trad. lat. de la *Relation sur le quietisme*, 1698, et de l'*Histoire des Variations* de Bossuet, 1710.

BOUTARIC (Franç. de), savant profess. de droit français à l'université de Toulouse, naquit à Figeac en 1672. Il m. en 1733 à Toulouse, où il avait été capitoul et chef du consistoire. On a de lui : *les Institutes de Justinien, conférées avec le droit franç.*, Toulouse, 1738, in-4 ; *Explication des ordonnances sur les matières civiles, criminelles et de commerce*, 1673, 2 vol. in-4 ; *Explication de l'ordonnance de 1731 sur les donations*, Toulouse, 1737, in-8 ; *Explication de l'ordonnance de Blois, du concordat et des Institutions du droit canonique*, Toulouse, 1745, in-4 ; *Tr. des droits seigneuriaux et des matières feodales*, ibid., 1751, in-4 ; *Tr. sur les libertés de l'église gallicane*, 1747, in-4 ; *Explication du concordat*, Toulouse, 1747, in-4.

BOUTAULD (Mich.), jésuite, né à Paris en 1607, s'y distingua dans le ministère de la chaire, qu'il exerça pendant 15 ans, et m. à Pontoise en 1688. On lui doit les *Conseils de la sagesse ou Recueil des maximes de Salomon, les plus necessaires à l'homme*, Paris, 1677, 2 vol. in-12.

BOUTEILLER (N. de), né en 1746, était conseiller à la cour souveraine de Nancy vers 1788, et fit paraître à cette époque un écrit intit. : *Examen du système de législation*, etc., en faveur du parlement. Il fut successivement membre du corps législatif sous l'empire, député à la chambre de 1815, et président de la cour royale de Nancy, où il est mort en 1820.

BOUTEMONT (N...), grav. en bois, m. en 1720, a laissé des morceaux d'un beau fini qui font regretter qu'il ait abandonné cet art pour un emploi dans la marine.

BOUTEROUE (Mich.) médecin de Chartres au 17e S., aut. d'un ouvr. sur les fièvres, intit. : *Pyretologia divisa in duos libros*, etc., Paris, 1629, in-8 ; et d'une description des jardins de la reine Marguerite de Valois, à Issy, intit. : *le Petit Olympe d'Issy*.

BOUTEROUE (Cl.), savant antiquaire, né à Paris dans le 17e S., m. vers 1680, dont on a un ouvr. fort estimé intit. : *Recherches curieuses des monnaies de France depuis l'origine de la monarchie*, Paris, tome 1er et unique, 1666, in-fol.

BOUTEROUE (N....), présumé frère du précédent, procureur de Paris, dont on fait un grand éloge comme homme d'honneur et plein d'équité, dans l'ouvr. intitulé : *Découverte des mystères du palais*, Paris, 1690.

BOUTEVILLE (Franç.), gouverneur de Senlis, vice-amiral de France sous Henri IV, acquit une malheureuse célébrité par son adresse et son intrépidité dans les duels. Cette infernale passion finit par conduire sur l'échafaud, en 1627, celui qui avait donné tant de fois le coup mortel, et ce fut sa fameuse affaire avec Beuvron, où l'on se battit 3 contre 3, qui causa sa perte. Louis XIII fut inflexible et résista à toute la noblesse à ses pieds.

BOUTEVILLE DUMETZ, avocat estimé de Péronne, fut député à l'assemblée constituante, où il se fit remarquer par une grande loquacité, membre du tribunat après le 18 brumaire, président de la cour royale d'Amiens en 1811, et député à la chambre de 1815 pour le collége d'arrondissement de Péronne. Mort en 1821.

BOUTHILIER (Cl. Le), ministre sage et laborieux, mais d'un génie peu élevé, fut secrétaire d'état en 1618, et surintendant des finances sous le ministère de Richelieu. A la mort de ce card., par le crédit duquel il s'était élevé, Bouthilier tomba dans la disgrâce de la reine Anne d'Autriche, et mourut en 1655.

BOUTHILIER (Léon Le), fils du précédent, comte de Chavigny, fut également secrétaire d'état sous le même ministère, et ensuite ministre des affaires étrangères, plénipotentiaire du roi avec son père pour le traité d'alliance avec les Provinces-Unies et avec la Suède. Nommé par le testament de Louis XIII, ainsi que son père, membre du conseil de régence, il ne put supporter le mépris de la reine et se retira des affaires. M. en 1652. Son oraison funèbre fut prononcée par le P. Yves Bodin, augustin, Saumur, 1652, in-4.

BOUTHILIER (Victor Le), oncle du précéd., évêque de Boulogne et archevêque de Tours, premier aumônier de Gaston de France, duc d'Orléans, mourut en 1670. Le P. Martel, jésuite, prononça son oraison funèbre, Blois, 1670.

BOUTIÈRES (Guigues-Guiffrey de), lieutenant-général pour le roi en Piémont, né dans la vallée de Grésivaudan, patrie de Bayard, dont il fut le lieutenant et l'émule, se distingua au siége de Padoue, dans les guerres d'Italie, à la défense des Mézières, délivra Marseille des mains de Charles-Quint et du connétable de Bourbon, devint gouverneur-général de Turin, qu'il sauva deux fois en 1537 et 1543 ; mais sa négligence ayant été cause de la prise de Carignan, François Ier nomma le duc d'Enghien à sa place, ce qui ne l'empêcha pas de contribuer au gain de la bataille de Cérisolles, où il reconquit la bienveillance du roi. Il termina sa carrière par l'expédition de l'île de Wigt.

BOUTIGNY (Roland LE VAYER de), maître des requêtes et intendant de Soissons, mort en 1685, a laissé une *Dissertation sur l'autorite des rois en matière regale*, Paris, 1753, avec une suite en 1756 ; *De l'autorite du roi sur l'âge necessaire à la profession religieuse*, 1669 ; *Traité de la peine du péculat*, 1669.

BOUTILLER (Jean), conseiller au parlement de Paris, né à Mortagnes, près de Valenciennes, mort vers 1503, est connu par un ouvrage estimé intitulé la *Somme rurale*, revue et pub. par Charondas en 1603.

BOUTON (Fr.), jésuite, né en 1578 à Chamblay, près de Dôle, se donna d'abord aux missions dans le Levant, et revint, après avoir échappé aux plus grands dangers, professer la philosophie et la rhétorique au collége de la Trinité à Lyon, où il m. en 1628, victime de son zèle à secourir les pestiférés. Parmi ses nombreux écrits, qui sont conservés manuscrits dans la bibliothèque de Lyon, on distingue : *Commentarii in Deuteronomum* ; une *Théologie spirituelle* en 6 liv. ; un traduction du grec en latin des *OEuvres de S. Dorothée* ; un *Dictionnaire latin-hebreu*, etc. — Bouton (Jacq.), jésuite, m. en 1658, est auteur d'une *Relation de l'etablissement des Français à la Martinique*, depuis l'an 1635, Paris, 1640, in-8, très-estimée.

BOUTRAIS ou BOUTTERAIS (Raoul), *Bothereius*, avocat au grand conseil et écrivain, né à Châteaudun vers 1552, mort à Paris en 1630, a laissé un grand nombre d'ouvrages latins peu importans. Les princip. sont : *De rebus in Galliâ et toto penè orbe gestis ab* 1594 *ad* 1610, liv. 16, Paris, 1610 ; *Henrici Magni vita*, ib., 1611, 3 poèmes lat. en l'honneur de Paris, Orléans et Châteaudun, etc.

BOUVARD (Charles), né à Montoire, près de Vendôme en 1572, médecin, professeur au

collége royal en 1625, fut surintendant du jardin des plantes et premier méd. de Louis XIII. Il exerça un pouvoir despotique sur la faculté de Paris. Mort en 1658. On a de lui : *Historicæ hodiernæ medicinæ*, etc., in-4, sans date ni nom d'auteur, ouvrage extrêmement rare ; et autres *écrits* hérissés de termes barbares.

BOUVARD (François), né à Lyon, mort vers 1618, se destinait au théâtre de l'Opéra-Comique, lorsqu'à 16 ans il perdit sa voix, l'une des plus belles qu'on eût entendues, et se consacra à la composition. Parmi les pièces de musique qu'il a laissées, nous citerons celle des opéras de *Cassandre* et de *Méduse*. Il avait épousé la veuve du célèbre peintre Coypel, et était chevalier de l'ordre du Christ.

BOUVARD (Michel-Philippe), médecin français, né en 1717 à Chartres, où il avait l'inspection d'un hôpital, vint à Paris, et en 1743 fut nommé professeur du collége royal. Mort en 1787. Bouvard, l'un des médecins les plus renommés de son temps, n'était point partisan de l'inoculation.

BOUVET (Joachim), jésuite français, fut l'un des six premiers missionnaires mathématiciens que Louis XIV fit partir à ses frais pour la Chine en 1685. Il obtint l'estime et la confiance du monarque chinois, le célèbre Kang-hi, et fut autorisé à bâtir une église et une résidence dans l'enceinte du palais. C'est à ce titre qu'il est regardé comme l'un des fondateurs de la mission française à Pékin. On a de lui quatre *Relations* de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions; *Etat présent de la Chine*, en fig. grav. ; une *Lettre* qui fait partie des *Lettres édifiantes* ; quelques morceaux dans les *Mémoires de Trévoux*, et un *Portrait historique de l'empereur Kang-hi*. Il mourut en 1732.

BOUVIER (Gilles Le), dit *Berry*, né à Bourges en 1386, premier héraut d'armes de Charles VII, roi de France, est auteur d'une *Chronique de Charles VII* de 1402 à 1455, réunie aux *Histoires de Charles VI et Charles VII*, publiées en 1653 et 1661.

BOUVINES, village de Flandre dont le nom est à jamais célèbre par l'éclatante victoire que Philippe-Auguste remporta près de ce lieu en 1214. C'est dans les champs de Bouvines qu'on vit pour la première fois une ligue européenne armée contre la France, dont l'indépendance et le pouvoir naissant avaient blessé l'orgueil d'un puissant empereur. Une poignée de braves terrassèrent cette ligue ; serrés autour de leur roi, lui faisant un rempart de leurs corps, les nobles français fondèrent en cette journée le premier monument de notre gloire nationale. V. Philippe-Auguste.

BOUVOT (Job), avocat de Châlons-sur-Saône, sa patrie, né en 1558, m. en 1636, avait acquis une grande réputation au parlement de Dijon, où il avait long-temps plaidé. Bouvot était protestant. Il a laissé un *Recueil d'arrêts notables du parlement de Bourgogne*, Cologne, 1628, 2 vol. in-4 ; un *Commentaire sur la coutume de Bourgogne*, Genève, 1632, in-4.

BOUX (Guill. Le), né dans l'Anjou 1621, fut successivement balayeur de collége, capucin, oratorien, curé, professeur de rhétorique et prédicateur très en vogue du temps de la fronde. Nommé à l'évêché d'Aqs, et ensuite de Périgueux, il occupa dignement ce siége pendant 37 ans, et m. en 1693. Ses *Sermons* ont été impr. à Rouen, 1766.

BOUYS (J.-B.), prêtre du diocèse d'Arles, aut. d'un ouvrage sur les antiquités de cette ville intitulé; *Histoire de l'ancien royaume d'Arles*, etc., Avignon, 1644.

BOUYS (Jean), peintre, né en 1692, élève de F. de Troy, a laissé quelques tableaux estimés.

BOUZONIE (Jean), jésuite, né à Bordeaux vers 1546, mort en 1726, exerça le ministère de la prédication, et s'adonna à la poésie latine avec assez de succès. Il a laissé deux recueils de poésies latines renfermant des hymnes, des cantiques, des oraisons funèbres, etc.; *Hist. de l'ordre des religieuses de Notre-Dame-de-Poitiers*, 1697.

BOVA (Masiano), grav. ital. m. à Naples en 1758, fut disciple de Bartolozzi. On a de lui entre autres le portrait de Couway, peint par cet artiste.

BOVADILLA (don Franç. de), commandant de Calatrava, fut envoyé par Ferdinand et Isabelle en 1500 à St-Domingue avec ordre d'examiner la conduite de Christophe Colomb, de le déposer et de se charger lui-même du gouvernement. C'était trop accorder. Arrivé en Amérique, il s'empara du gouvernement, dressa contre Colomb, qu'il fit mettre aux fers, un acte d'accusation sur les dépositions de délateurs infâmes, et le renvoya en Espagne. Ainsi maître du gouvernement, il y exerça une tyrannie qui menaçait la colonie d'une ruine prochaine, lorsque Ferdinand, indigné d'une telle conduite, envoya N. Ovando pour le remplacer et le faire repartir pour l'Espagne, afin de lui faire son procès. Bovadilla fut en effet contraint de s'embarquer ; mais il périt en route avec toute la flotte, chargée d'or, en 1502.

BOVADILLA (Jérôme de), peintre espagnol, né en 1620, de l'école de Zurbaram, excella à peindre des petits sujets d'histoire et de perspective. Il entendait bien la perspective et la magie des couleurs, mais péchait par la correction du dessin.

BOVARINI (Léandre), né à Pérouse à la fin du 16e S., prince de l'académie des *insensati* de cette ville, conseiller du duc de Savoie, qu'il accompagna en Espagne lors de son mariage avec Catherine d'Autriche. Il avait composé un poème intit. : *les Fruits de l'automne*, et une tragédie int. *Casimir*.

BOVERIK, célèbre horloger et mécanicien anglais du 18e S., se distingua par de petits sujets en ivoire d'une délicatesse et d'un fini achevés.

BOVERIUS (Zacharie), capucin, né à Saluce en 1568, professa la philosophie et la théologie dans son ordre, dont il devint définiteur général. M. en 1638. Il est surtout connu par son *Hist. des capucins*, en lat., Lyon, 1639, qui fut supprimée par l'index, mais reparut ensuite avec des corrections. Elle a été traduite en français, en italien et en espagnol.

BOVES (Jean de), ancien poète français, dont il nous reste des *Fabliaux*, insérés dans le *Recueil des fabliaux et contes des 12e et 13e S.* de Legrand d'Aussy.

BOVIO (Jean-Charles), archevêque de Brindes au 16e siècle, fit partie du concile de Trente et traduisit du grec en latin les *Œuvres* de St-Grégoire-de-Nazianze.

BOVIO (J.-B.), jurisconsulte de Vérone vers 1640, dont Mazzuchelli parle avec éloge, ainsi que de plusieurs autres personnages illustres de ce nom.

BOWDOIN (Jacq.), gouverneur de Massachusetts, philosophe et homme d'état, né en 1727, m. à Boston, sa patrie, en 1790, fut membre des sociétés royales de Londres et de Dublin, et président de l'académie américaine, qu'il fonda à Boston en 1780. Son gouvernement sage et ferme a mis sa mémoire en vénération.

BOWER (Archibald), Ecossais, né à Dundée en 1686, d'abord jésuite, professeur d'humanités et conseiller de l'inquisition à Macerata, revint ensuite en Angleterre, où il embrassa la réforme, et se fit antiquaire par nécessité. Mort en 1766, bibliothécaire de la reine Caroline. Il travailla neuf ans à l'*Hist. universelle*, et fit toute la partie de l'*Hist. romaine*. Il écrivit ensuite l'*Hist. des papes*, 1748 ; mais ce dernier ouvrage, qu'on pourrait plutôt qualifier de critique violente, ne lui fit point honneur.

BOWLES (Guill.), Irlandais, m. en Espagne en 1780, a pub. une *Introduccion à la historia natural y à la geografia fisica de España*, Madrid, 1775, trad. française, par le vicomte de Flavigny, Paris, 1776 : trad. italienne plus estimée que l'original, Parme, 1784. On lui doit aussi une *Histoire des sauterelles d'Espagne*, Madrid, 1781.

BOWLES (Jean), théologien anglais à qui l'on doit une belle édition de *Don Quichotte* en espagnol. Mort en 1788.

BOWYER (Guill.), le plus savant imprimeur anglais de son temps, né à Londres en 1699, a donné un grand nombre d'éditions d'excellens ouvrages avec des notes de lui qui sont estimées. Il fut imprimeur de la société royale, et membre de celle des antiquaires. Ses principales éditions sont les *Œuvres de Selden*, 3 vol. in-fol., 1726, *Novum Testamentum græcum*, 2 vol. in-12; 1763; une traduct. de la *Vie de l'empereur Julien* de La Bletterie, 1746. Mort en 1777. Il avait fait la plus grande partie de l'*Origine de l'imprimerie*, ouvr. estimé terminé par J. Nichols, 1776.

BOXHORN (Henri), ecclésiastique hollandais, doyen de Tillemont, embrassa le protestantisme, et fut ministre à Woerden et Bréda. Il a laissé quelques livres de controverse.

BOXHORNIUS (Marc-Zuerius), né à Berg-op-Zoom en 1612, mort en 1653, professeur d'éloquence à Leyde. On a de lui : *Historia universalis ; Virorum illustrium elogia ; Chronologia sacra ; Scriptores latini minores historiæ Augustæ; Poetæ satirici minores ; Metamorphosis Anglorum ; Questiones romanæ ; Origines gallicæ*, et quelques autres ouvrages.

BOY (Pierre), habile orfèvre et peintre sur émail, mourut en 1717 à Dusseldorf, où il était inspecteur de la galerie de peinture. Entre autres ouvrages précieux, on cite de lui *le St Ciboire* de la cathédrale de Trèves.

BOY (Simon), chirurgien francomtois, m. en 1789 à Champlitte, sa patrie, a laissé un *Abrégé sur les maladies des femmes grosses et accouchées*, Paris, 1788, in-12.

BOY (Adrien-Simon), fils du précédent, chirurgien en chef de l'armée du Rhin, m. en 1795 à Alzey. On lui doit : *Traitement des plaies d'armes à feu*, et l'hymne fameux : *Veillons au salut de l'empire*.

BOYCE (Guill.), célèbre compositeur anglais, né à Londres en 1710, fut reçu docteur en musique à Cambridge et premier organiste de la chapelle du roi en 1757. Mort en 1779. Sa musique se distingue par un caractère original, une grande force et une grande clarté sans aucun mélange de style étranger. Ses morceaux les plus remarquables sont une admirable *Sérenade de Salomon*, 1743; *la lyre britannique*, et *la Loterie du berger*. Sa collection de musique d'église, tirée des anciens maîtres, et surtout de Greene, dont il fut élève, est un ouvr. classique en Angleterre.

BOYCEAU (Jacq.), seigneur de la Baraudière, intendant des jardins de Louis XIII et Louis XIV, a donné : *Traité du jardinage*, Paris, 1638; un autre sur la manière de faire les pépinières, de greffer et enter les arbres, ib., 1707.

BOYD (Robert), chef d'une famille noble et puissante d'Ecosse, se fit déclarer régent du royaume après la mort de Jacques II pendant la minorité de Jacques III, s'allia à la famille royale, et parvint au plus haut degré de puissance. Mais il en fut bientôt déchu : Jacques III, sans attendre sa majorité, mit un terme à ses exactions et à son administration despotique. Accusé de haute trahison, Boyd échappa, ainsi que le comte d'Arran, aux poursuites, et termina sa carrière orageuse dans l'obscurité en 1470 ; mais son autre frère, sir Alexandre, fut exécuté par ordre du roi.

BOYD (Marc-Alex.), autre Ecossais d'une famille illustre, né à Galloway en 1562, d'un caractère et d'un esprit turbulens, eut une jeunesse extrêmement agitée. Etant venu en France vers 1585, il s'appliqua à l'étude et se distingua dans les lettres. Embrassant ensuite la carrière des armes, il n'y recueillit pas de moins brillans succès. Quinze ans plus tard, il retourna en Ecosse, et y mourut en 1601. On lui attribue une traduction en grec des commentaires de César, plusieurs petits *poëmes* lat. Ses pièces les plus connues sont des *Epistolæ heroidum*, et des hymnes lat. impr. dans les *Deliciæ poetarum Scotorum* à Amsterdam, 1637.

BOYD (Hugues), écrivain politique, né en 1746 en Irlande, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences politiques, et vint à Londres où il se jeta dans le parti populaire qu'il soutint avec chaleur par différens écrits en forme de lettres sous des noms supposés, et dont quelques-unes lui ont été attribuées sans preuves suffisantes, telles que les *lettres de Junius*, publiées en 1769, 70, et 71, écrites avec un rare talent et qui sont encore aujourd'hui l'ouvrage politique le plus éloquent de l'Angleterre ; M. Parisot les a traduites en français, 1823, 2 vol. in-8. La fortune de Boyd étant extrêmement délabrée, il accompagna lord Macartney en qualité de secrét. à Madras, et y mourut en 1794.

BOYD (Guillaume), ministre de Lamington, dans le New-Gersey, né dans le comté de Franklin en 1758, d'une famille écossaise qui avait émigré en Pensylvanie. Homme d'une grande piété, prédicateur apostolique, il termina en 1808, dans la retraite, une vie à laquelle ses talens auraient dû donner plus d'éclat.

BOYDELL (Jean), artiste ingénieux et lord-maire de Londres, né en 1730, d'un riche fermier, cultiva et protégea les beaux-arts, mais surtout la gravure et la peinture. Il est le fondateur de la galerie de Shakspeare, célèbre école de peinture d'Angleterre, qui lui coûta des millions, et qu'il fut ensuite autorisé à mettre en loterie lorsqu'il eut été ruiné par suite de la révolution de France. Mort en 1804.

BOYENVAL (Pierre-Joseph), scélérat obscur que Fouquier-Tinville employait dans la prison du Luxembourg pour dénoncer ses victimes. Ce misérable, après en avoir grossi le nombre, eut le sort de son complice atroce et le suivit à l'échafaud en 1795.

BOYER DE NICE (Guillaume), troubadour auquel Nostradamus attribue un *Traité d'histoire naturelle* et des *chansons* qui ne nous sont pas parvenues. Mort à un âge très-avancé vers 1355.

BOYER (Paul), né dans le Condomois vers 1615, fit partie de l'expédit. de M. de Brétigny pour la possession de la Guiane en 1644 ; revenu en France, il en publia la relation à Paris, 1654, in-8, estimée.

BOYER (Pierre), ministre réformé, a fait un *Abrégé de l'histoire des Vaudois*, La Haye, 1691, in-12.

BOYER (Claude), abbé, né à Alby en 1618, de l'académie française, travailla toute sa vie pour le théâtre, et m. à Paris en 1698. On a de lui un gr. nombre de tragédies, comédies, pastorales ; etc., représentées et imprimées de 1640 à 1700, on ne se souvient guère que de *Jephte* et de *Judith*, tragédies, composées pour les demoiselles de Saint-Cyr, et qu'une épigramme de Racine a immortalisées.

BOYER DE SAINTE-MARTHE (Louis-Anselme), dominicain, auteur de l'*Histoire de l'église cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, Avignon, 1710, in-4; *Histoire de l'église cathédrale de Vaison*, ibid., 1731, in-4.

BOYER D'AGUILLES (Jean-Baptiste, trisaïeul du marquis d'Argens, mort en 1637, doyen des conseillers du parlement d'Aix, était beau-

frère du poète Malherbe, dont les livres et les manuscrits restèrent dans sa famille.

BOYER (J.-B.), marquis d'Aguilles, né à Aix vers 1640, conseiller au parlement de Provence, célèbre par son goût éclairé pour les arts qu'il cultivait lui-même, forma à Aix un cabinet de curiosités les plus riches et de tableaux des meilleurs maîtres. Il en fit faire les gravures par Jacques Coëlmans et Sébastien Barras. Cette collection de 118 planches, Paris, 1744, est très-recherchée. Mort en 1709.

BOYER (J.-B. de), petit-fils du précédent, président à mortier au parlement d'Aix, mena en 1745 un secours à l'armée du prétendant en Ecosse. Mort en 1783.

BOYER (ABEL), né à Castres en 1664, sortit de France lors de la révocation de l'édit de Nantes, se réfugia en Angleterre, et mourut à Chelsey en 1729. On a de lui un *Dictionnaire anglais-franç., et français-anglais*, dont on fait grand cas; l'édition la plus estimée est celle de Londres, 1796; l'*Abrégé* en 2 vol. in-8, a eu plus de vingt éditions, ainsi que sa *grammaire française et anglaise*. Ses autres ouvrages, tels que l'*Histoire de Guillaume-le-Conquérant*, en anglais, Londres, 1702, in-8, etc., sont moins connus.

BOYER (MICHEL), peintre français, né au Puy, fut membre de l'académie de peinture en 1701, et excella dans la perspective et l'architecture.

BOYER (PIERRE), oratorien, né à Arlanc en 1677, fut un des opposans à la bulle *Unigenitus*, et mourut en 1755. Il est aut. de la *Vie d'un parfait ecclésiastique*, 1731, qui est celle du diacre Pâris; on a de lui d'autres ouvrages contre les jésuites.

BOYER (JEAN-FRANÇOIS), évêque de Mirepoix, né à Paris en 1675 d'une famille originaire d'Auvergne, de l'académie franç., de celles des sciences et des belles-lettres, où il remplaça le cardinal de Polignac, fut précepteur du dauphin père de Louis XVI, qui conserva toujours pour lui le plus tendre attachement. Modèle de vertus et de charité il se conserva pur à la cour, refusa de riches abbayes et jouit de la confiance de son maître jusqu'à sa mort, survenue en 1755.

BOYER (J.-B.-NICOLAS), médecin, né à Marseille en 1693. Sa belle conduite dans la peste qui ravagea sa ville natale lui mérita une pension et le titre de médecin d'un régiment des gardes. S'étant trouvé dans plusieurs villes où régnaient des fièvres contagieuses, il y exerça utilement son expérience, obtint des lettres de noblesse, et fut nommé membre de l'ordre de St-Michel. Il mourut à Paris en 1768. Ses ouv. sont: *Methode indiquée contre la maladie épidémique qui vient de régner à Beauvais; Méthode à suivre dans le traitement de différentes maladies épidémiques qui règnent le plus ordinairement dans la généralité de Paris; Mémoires des maladies des bêtes à cornes; Codex medicamentarius.*

BOYER-BRUN (J.-M.), substitut du procureur de la commune de Nimes; il y défendit avec courage la cause de la monarchie et des catholiques du Gard. Forcé de fuir à Paris en 1791, il rédigea quelques journaux royalistes, fut arrêté comme complice des conspirateurs d'Arles, et condamné à mort en 1793, par le tribunal révolutionnaire.

BOYER-FONFRÈDE (J.-B.), né à Bordeaux en 1766, d'abord missionnaire, ensuite commerçant, se maria et se retira en Hollande. De retour en France à l'époque de la révolution, il en embrassa les principes avec ardeur, fut nommé député de la Gironde à la convention, lutta contre la montagne et surtout contre Marat; échappé à la première proscription des girondins, il ne put éviter la seconde, et périt à 27 ans sur l'échafaud révolutionnaire avec vingt autres députés.

BOYER (PASCAL), né à Tarascon en 1742, fut l'un des rédacteurs de la *Gazette universelle*, en faveur de la monarchie. Traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort en juillet 1794.

BOYER (JEAN), médecin de Turin, convaincu d'avoir voulu renverser le trône de Sardaigne, en révolutionnant le Piémont, fut jugé et fusillé en septembre 1797. Il avait composé un *Traité d'Anatomie* en 4 vol. in-8.

BOYER (N.... de), né en 1734, entra au service en 1748, et devint colonel du régiment de La Fère avec lequel il passa en Amérique où il rendit de grands services à la cause de l'indépendance; nommé maréchal-de-camp à son retour, il se retira à la campagne, ne prit aucune part à la révolution, et mourut en 1805.

BOYLE (ROBERT), célèbre philosophe anglais, né à Lismore en Irlande, l'an 1626, septième fils de Richard, comte de Cork et d'Orrery. Après la mort de son père, héritier d'une fortune assez considérable, il se livra plus particulièrement à l'étude de la physique et de la chimie. Ennemi de tous les systèmes, il s'éleva contre la doctrine alors reçue par les chimistes, qui reconnaissaient comme principes essentiels des corps le sel, le soufre et le mercure, et il démontra par expériences la futilité de cette hypothèse. Il n'admettait dans la matière que des propriétés purement mécaniques. C'est à lui que l'on doit la première connaissance exacte de l'absorption de l'air dans les calcinations et les combustions, et de l'augmentation de poids des chaux métalliques, observations qui long-temps après ont servi de base à la chimie moderne. En général, il a été le premier guide de ceux qui ont étudié les phénomènes chimiques de l'air, et le précurseur de Hales, de Cavendish et de Priestley. Il mit à la défense de la religion la même ardeur qu'aux progrès de la philosophie. Voulant connaître par lui-même les ouvrages originaux qui en font la base, il se mit à étudier les langues orientales, et surtout l'hébreu. Il fonda des leçons publiques, pour fournir de nouvelles preuves des principes de la religion chrétienne, et c'est à cette fondation qu'on doit les discours de Clarke sur l'existence de Dieu. Il contribua, par ses dons, à l'établissement des missions fondées pour aller prêcher l'évangile aux Indiens. Boyle joignait à ses principes religieux des mœurs pures, une rare modestie, une bienfaisance active, un extrême désintéressement. Il mourut à Londres en 1691, et fut enterré dans l'église de l'abbaye de Westminster. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, ont été recueillis à Londres, en 5 volumes in-fol., 1744. On estime encore davantage l'édit. de 1772, 6 volumes in-4.

BOYLE (ROGER), habile général, comte d'Orrery et cinquième fils de Richard comte de Corke, frère du précédent, et baron de Broghill, né à Lismore en 1621, servit d'abord sous Charles Ier, ensuite sous Cromwell, et contribua puissamment à la restauration. Charles II le récompensa de sa fidélité par la place de conseiller privé d'Angleterre et d'Irlande. Mort en 1679. On a de lui plusieurs ouvrages anglais, en vers et en prose, assez bien écrits, entre autres *la Parthénice*, roman, Londres, 1665, 3 vol. in-4; *l'Art de la guerre*, Londres, 1677, etc.

BOYLE (CHARLES), fils du précédent et comte d'Orrery, né en 1676 à Chelsa, servit dans la guerre de la succession, et obtint le grade de maj.-génér. à la bataille de Malplaquet. Accusé ensuite de conspiration contre l'état, il fut enfermé à la Tour de Londres, sans qu'on pût le convaincre. Mort en 1731. Le *Planétaire* du célèbre Graham, qui le lui dédia, a conservé le nom d'Orrery. On a de lui une traduct. latine des *Lettres de Phalaris*, 1695, in-8.

BOYLE (Jean), comte de Corke et d'Orrery, fils unique du précédent, né en 1707, m. en 1762, publia les *Œuvres dramatiques* de son grand-père, en 1738, in-8. Il est auteur d'une traduction des *lettres de Pline*, 1751, 2 vol. in-4; *Observations sur la vie et les écrits de Swift*, ibid., in-8; *Histoire de Toscane*; sa *vie* et ses *lettres* ont été publiées par Duncombe en 1774.

BOYLEAUX ou BOYLESVE (Etienne), issu d'une noble famille d'Angers (dont est descendu Boileau Despreaux), célèbre prévôt de Paris, fut nommé à cette charge par St Louis, lorsqu'à son retour de la Terre-Sainte, ce prince en abolit la vénalité. Le choix fut digne du saint roi, et jamais magistrat plus intègre ne rendit la justice. Il commença par établir une police dans Paris, la discipline dans le commerce, dans les arts, dans la perception des droits royaux, fixa les impôts sur le commerce et les marchandises, et rangea les artisans en différens corps et confréries. Ses sages et simples statuts, qui n'ont pas été imprimés, et dont l'original fut brûlé en 1737, dans l'incendie de la chambre des comptes, ont servi de base à la législation municipale de France. Mort en 1269.

BOYLSTON (Zabdiel), membre de la société royale de Londres, savant médecin, né en 1680 à Brookline, aux Massachusetts, introduisit le premier en Amérique l'inoculation de la petite-vérole, et mourut en 1766. On a de lui plusieurs articles insérés dans les *Transactions philosophiques*; un *ouvrage* sur l'inoculation de la petite-vérole, Londres, 1726, etc.

BOYLSTON (Nic.), bienfaiteur du collége de Harward, m. à Boston en 1771, légua à l'université de Cambridge 1500 liv. sterl. pour y fonder une chaire de rhétorique et d'éloquence.

BOYM (Mich.), jésuite polonais, missionnaire aux Indes et à la Chine, où il est m. en 1659. On a de lui *Flora Sinensis*, Vienne, 1656, in-fol., trad. en franç.; une traduct. des 4 liv. de *Wang-Choho*, faite d'après les aut. chinois, et contenant 289 articles sur les médicamens, les signes des maladies, etc., Francfort, 1682, in-4, pub. sous le nom d'André Clever de Cassel, premier méd. de la compagnie des Indes, éditeur plagiaire qui y joignit quelques autres morceaux traduits du chinois.

BOYM (Benoît), autre jésuite polonais, né à Lemberg en 1629, mort à Wilna en 1670, a trad. du franç. une *Théol. chrétienne* et quelq. liv. ascétiques.

BOYSE (Jean), sav. théol. et critique anglais, né en 1560 à Nettlestead, dans le comté du Suffolk, m. en 1643, fut un des six théol. nommés par Jacques I, pour la révision de la traduction de la *Bible*, et fut adjoint à Henri Saville dans la publication des *Œuvres de St Chrysostôme*. Il en fut récompensé par une prébende dans l'église d'Ely. On ne connaît de lui qu'une défense de la Vulgate, Londres, 1655, in-8.

BOYSE (John), théol. et doyen de Cantorbery, m. en 1628, a pub. une *Exposition sur les Psaumes*, en anglais, Londres, 1628, etc.

BOYSE (Jos.), autre théol. dissident, ministre d'une congrégation de Brownistes à Amsterdam et ensuite à Dublin, né en 1660 à Leeds, comté d'York, mort en 1728, a laissé des *sermons*.

BOYSE (Samuel), fils du précédent, poète et écrivain anglais, né en 1708, m. en 1749, dont les meilleures product. sont une trad. du *Tr. de l'existence de Dieu* de Fénélon, et un poème intitulé *la Divinité*, 1752, in-8. Il joignait au talent poétique celui de la musique et de la peinture, la connaissance du blason, et quelque peu de théologie.

BOYSEAU (Pierre de), marq. de Châteaufort, général espagnol, né près de Namur en 1659. Il n'était encore que capitaine et s'était déjà distingué aux batailles de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde, lorsqu'une action d'éclat au siége de Charleroi, en 1693, lui valut une compagnie de cavalerie. Il se distingua ensuite successivement dans les campagnes de 1704 et 1705 sous Philippe V, dans la guerre de la succession à Oudenarde et Malplaquet, en 1708 et 1709, à la sanglante bataille de Sarragoce, au siége de Barcelone, sous le duc de Berwick, dans les expéditions de Majorque en 1715, et d'Afrique en 1732. Tant de services lui méritèrent d'être nommé capitaine-général de la Vieille-Castille. M. en 1741. Peu d'hommes de guerre se sont trouvés à un plus grand nombre de batailles. Il était couvert de blessures et avait eu 11 chevaux tués sous lui.

BOYSEN (Pierre-Adolphe), théol. luth. allem., né en 1690, mort en 1743 à Halberstadt, où il était professeur. On a de lui plusieurs ouvrages de philologie, d'histoire, de théologie, et entre autres, *De viris eruditis qui serò ad litteras admissi magnos in studiis fecerunt progressus*, Vittemberg, 1711.

BOYSEN (Frédéric Eberhard), fils du précéd., né à Halberstadt en 1720, mort en 1800, suivit la même carrière que son père. On a de lui une bonne *version* allem. du *Koran*, avec des notes, Halle, 1775, in-8; *Hist. univers.*, *Hist. anc.*, ib., 1767-72, 10 vol. in-8; ce dernier ouvr. est un *Abrégé* de la grande *Hist. univers.* publiée en Angleterre.

BOYSSIÈRES (Jean de), né en Auvergne en 1555, quitta l'étude des lois pour suivre son goût pour la poésie. On a de lui un grand nombre d'*élégies*, de *sonnets*, publ. sous le titre de *prem.*, *secondes et troisièmes œuvres*, Paris, 1579, et la *traduct.* en vers des 3 premiers chants de la *Jérusalem délivrée*.

BOYVE (Jonas), ministre et pasteur de Fontaines, petite ville de la principauté de Neuchâtel, mort en 1739, âgé de 85 ans, a beaucoup travaillé sur l'histoire de sa patrie. On lui doit : *Annales histor.* des comtes de Neuchâtel et Valangin, depuis les Romains jusqu'en 1772; des *Dictionn.* histor., monétaire, des antiquités suisses, etc. — Son petit-fils, Jérome-Emmanuel, conseiller d'état et chancelier du roi de Prusse, est auteur de : *Recherches sur l'indigénat helvetique*, Neuchâtel, 1778, in-8.

BOYVE (J.-Franç.), autre petit-fils du préc., avocat de Vevai. Son *Histoire* du droit civil et féodal du pays de Vaud; ses *Remarques* sur les lois et statuts de ce pays, Neuchâtel, 1756, sont très-estimées, ainsi que ses *Institutions* au droit coutumier de Neuchatel, 2 vol. in-fol., etc.

BOYVIN (Jean), né à Dôle en 1580, fut successivement avocat-général, conseiller et président au parlement de cette ville, et mourut le 13 septembre 1650. Il a laissé des *Notes* sur la coutume de Franche-Comté, qui sont estimées des jurisconsultes.

BOZE (Claude Gros de), né en 1680, m. en 1753, fut à 26 ans, et malgré sa jeunesse, élu secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions; peu de temps après, il remplaça Fénélon à l'académie franç. Il fut chargé de haranguer Louis XV, lorsque ce prince vint visiter l'académie des inscriptions en 1719, et fut nommé garde des médailles et des antiques. Ce fut lui qui rédigea et publia les 15 premiers volumes des *Mémoires* de l'académie des inscriptions. Il a enrichi ces *Mem.* de plusieurs *dissert.*, parmi lesquelles on distingue celle sur les rois du Bosphore cimmérien, et son *Hist.* de l'empereur Tétricus, éclaircie par les médailles. On a en outre de lui : *Explicat.* d'une inscript. antique trouvée à Lyon; *Médailles* sur les principaux évènemens du règne de Louis-le-Grand; *Traité histor.* du jubilé des juifs; *Demétrius Soter*, ou le *Rétablissement* de la famille royale sur le trône de Syrie; *Dissertations* sur le Janus des anciens et sur la

déesse Santé; il a travaillé à l'*Histoire métall.* de Louis XV.

BOZE (François de), chirurgien de Lyon au 17e S., publia la traduction franç. de l'*Arsenal de Chirurgie* de Scultet, Lyon, 1672, in-4.

BOZIO (Thomas), prêtre de l'oratoire d'Italie, natif d'Eugubio, m. à Rome en 1610. On lui doit entre autres les ouvrages suivans : *de Imperio virtutis; de Robore bellico*, Rome, 1593, in-4, rare. Ces deux livres, qui sont ordinairement réunis, ont pour objet de réfuter Machiavel; *De signis ecclesiæ Dei*, *lib. XXIV*, Rome, 1591, 2 vol. in-fol.

BOZIO (François), frère du précédent, de la même congrégation, est auteur d'un ouvrage intit. : *De temporali ecclesiæ monarchiâ*, Cologne, 1602, in-4, où les doctrines ultramontaines sont portées aux derniers excès.

BRA (Henri de), connu sous le nom de *Henricus à Bra*, médecin, né à Dockom, ville de Frise, en 1555, pratiqua son art dans sa patrie; mais ensuite il alla s'établir à Zutphen, où il était encore au mois de mars 1604. Il a fait quelques ouvr. de médecine; mais ce sont de pures compilations.

BRABANT (*Henri-le-Guerroyeur*, premier duc de). Cette province des Pays-Bas, d'abord soumise par Clovis, fit partie successivement de l'ancien royaume d'Austrasie et de l'empire de Charlemagne. En 1004, elle devint le partage de Gerberge, fille de Charles de France, duc de Lorraine, mariée à Lambert Ier, comte de Mons et de Louvain, qui doit être considéré comme la tige des souverains du Brabant; mais Henri-le-Guerroyeur, fils de Geoffroi-le-Courageux, est le prem. qui ait pris le titre de duc. Il alla deux fois dans la Terre-Sainte pour combattre les infidèles. La première expédition eut lieu en 1183, et la deuxième en 1197. Il maria sa fille avec l'empereur Othon en 1214, et la même année (23 juillet) il combattit à la bataille de Bouvines, où l'armée impériale fut mise en déroute. le duc Henri mourut à Cologne le 5 sept. 1235, après un règne de 50 ans.

BRABANT (Henri II, duc de), dit le *Magnanime*, fils et successeur du précédent, contribua puissamment à faire élire empereur Henri, landgrave de Thuringe, son gendre, et fut le bienfaiteur de ses sujets, qu'il délivra de la *main-morte* sous laquelle ils gémissaient. Il mourut le 1er fév. 1248, à l'âge de 59 ans, après en avoir régné douze. Il fut inhumé à l'abbaye de Villers, où l'on voit encore son tombeau.

BRABANT (Henri III, duc de), surnommé le *Débonnaire*, fils et successeur du précédent, fut aussi l'héritier de ses vertus et de ses belles qualités. Il fit élire emp. Guillaume, comte de Hollande, son parent. Quelques démêlés avec l'év. de Liége le firent pour un temps excommunier par ce prélat. Henri maintint l'abolition de la *main-morte*. Il avait beaucoup de goût pour la poésie française, et composa des chansons dans cette langue. Il mourut le 22 février 1261, à Louvain.

BRABANT (Jean Ier, duc de), dit le *Victorieux*, né en 1250, fils du précédent, et son successeur au préjudice de son frère aîné, qui se fit moine à l'abbaye de Saint-Etienne à Dijon, à la persuasion d'Alix, sa mère. En 1268, Jean prit les rênes du gouvernement, et l'année suivante il épousa Marguerite, fille de Saint Louis. Ayant été informé que Marie, sa sœur, reine de France, était accusée d'avoir empoisonné le prince Louis, son beau-fils, pour faire régner ses propres enfans, et qu'on l'avait confinée dans un château, il se déguisa en cordelier, se rendit auprès d'elle, et l'interrogea pour s'assurer de la fausseté de l'accusation. Il accourut ensuite à Paris défier au combat quiconque oserait accuser la reine, fit déclarer son innocence et poursuivit avec acharnement Pierre La Brosse, son accusateur, qui fut pendu au gibet de Montfaucon. Il revint dans ses états, et s'empara du duché de Limbourg après la bataille décisive de Waringen donnée le 5 juin 1288. Ce prince aimait beaucoup les tournois; il avait assisté à soixante-dix des plus fameux; à celui qui eut lieu pour les noces du duc de Bar avec Léonore, fille du roi d'Angleterre, il eut pour adversaire Pierre de Beauffremont, qui lui fit au bras une blessure dont il mourut le 14 mai 1294.

BRABANT (Jean II, duc de), surnommé le *Pacifique*, fils du précédent, successeur de son père à l'âge de 13 ans, rendit l'ordonnance dite du *bien public*, portant que lui et ses héritiers maintiendraient les villes du Brabant dans leurs libertés, lois et priviléges. On lui dut aussi l'établissement du conseil souverain de Brabant. Il mourut le 27 octobre 1312.

BRABANT (Jean III, duc de), dit le *Triomphant*, fils et successeur du précédent. En 1350, il confirma les priviléges de ses sujets, et fit reclamer auprès de l'emp. Charles IV la Bulle d'or. Il mourut le 5 décembre 1355 à l'âge de 59 ans. Ses fils légitimes étant morts de son vivant sans laisser de postérité, sa fille Jeanne, qui avait épousé Venceslas, frère de l'empereur Charles IV, fut son héritière.

BRABANT (Antoine, duc de), deuxième fils de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et de Marguerite de Flandre, fut mis, l'an 1404, en possession du duché de Brabant par le duc, son père, en vertu des droits de sa mère. Il épousa Jeanne, fille de Venceslas de Luxembourg, et devint ainsi duc de Luxembourg. Il fut tué à la bataille d'Azincourt le 25 octobre 1415, en combattant pour la France.

BRABANT (Jean IV, duc de), fils et successeur du préc., fut un prince indolent et faible. En 1418, il épousa Jacqueline de Bavière, qui l'abandonna pour le duc de Glocester. Dépouillé de ses états, il n'y fut rétabli que par son cousin, le duc de Bourgogne. C'est à Jean IV que l'université de Louvain doit sa fondation. Il mourut le 17 avril 1427 sans laisser d'enfans. Son frère, le comte de St-Paul, lui succéda sous le nom de Philippe Ier, et m. bientôt après sans héritiers en ligne directe. On croit qu'il fut empoisonné. En lui finit la ligne des ducs de Brabant de la branche cadette de Bourgogne.

BRABUS CHAMICUS (Jean). V. Bravo-Chamizo.

BRACCESCO DAGLI ORZI NOVI (Jean), natif de Brescia, prieur des chanoines réguliers de St Ségond, vivait au milieu du 16e S., et s'adonna surtout à la philosophie hermétique. Il commenta Geber, et sa glose n'est guère plus intelligible que le texte du chimiste arabe. La plupart de ses ouv. ont été traduits en latin, et se trouvent dans le tome prem. de la *Biblioth. chimique* de Manget.

BRACCI (l'abbé Dominique-Augustin), antiquaire, né à Florence en 1717, se livra de bonne heure à l'étude des antiquités, et cultiva toute sa vie cette branche de littérature avec une sorte de passion. Le premier volume de son *Traité des graveurs* qui ont mis leur nom sur des pierres gravées et sur des camées parut à Florence en latin et en italien, 1784, in-fol., et le deuxième dans la même ville en 1786. Cet ouvr. ne satisfit pas entièrement les savans; ils y trouvèrent moins de critique que d'érudition. Il est utile à cause des faits qu'il rappelle et des monumens inédits dont il offre les gravures; mais on doit se tenir en garde contre les décisions de l'auteur, quelquefois hasardées. Il mourut dans sa patrie vers l'an 1792.

BRACCIO DE MONTONE (André), génér. italien, né à Pérouse en 1368 d'une famille noble et puissante de cette ville qui portait le nom de Fortebracci. Il embrassa le parti des armes, servit dès l'âge de dix-huit ans sous les ordres du comte de Montefeltro, et alla se perfectionner dans l'art

de la guerre sous les drapeaux du célèbre Frédéric Barbiano, puis entra successivement au service de plusieurs souverains, et se fit une réputation brillante. Après avoir tenté plusieurs fois de rentrer dans sa patrie, d'où sa famille, ainsi que toute la noblesse, avait été bannie par une faction populaire, il ne put accomplir son dessein qu'en 1416. Il battit l'armée de Charles Malateste, assiégea Pérouse, entra par capitulation dans cette ville, dont il fut déclaré seigneur, et qui lui rendit les plus grands services dans les guerres qu'il eut à soutenir. Il eut souvent Sforze pour antagoniste, et vainquit même cet illustre rival près de Viterbe en 1419. Mais la fortune lui fut contraire en 1424 au siège d'Aquila; il eut à combattre une armée quatre fois plus forte que la sienne, et balança long-temps la victoire; à la fin il fut mis en déroute, et reçut plusieurs blessures. Désespéré de ce revers, il refusa toute espèce de nourriture et tous les secours de l'art, de sorte que ses blessures, qui d'abord n'étaient pas mortelles, s'enflammèrent et le mirent au tombeau.

BRACCIO (Alex.), noble florentin, secrétaire d'état de la république de Florence au 15e S. et au commencement du suivant, traduisit en italien les trois livres d'Appien-Alexandrin qui furent imprimés à Rome en 1502. Il avait fait cette traduct. sur la version latine de Pierre Candide.

BRACCIOLINI DALL' API (François), poète italien, né à Pistoie en 1566, fut d'abord secrét. du card. Maffeo Barberini, qui parvint à la tiare sous le nom d'Urbain VIII, ensuite de son frère, le cardinal Antoine Barberini. A l'occasion d'un poëme en vingt-trois chants qu'il avait composé sur l'élection d'Urbain, ce pape voulut qu'il ajoutât à son nom le surnom d'*alle Api*, et à ses armes trois abeilles qui forment celles des Barberini. On a de Bracciolini des poésies de divers genres; mais le plus remarquable de ses poëmes est : *il Scherno degli dei*, dont la première édition complète parut à Florence en 1618, in-4, et la dernière à Rome en 1626. Après la mort d'Urbain VIII, il se retira dans sa patrie, où il mourut peu de temps après en 1645.

BRACELLI (Jacques), né vers la fin du 14e S. à Sarzane, petite ville de Toscane, chancelier de Gênes, mort en 1460, a laissé manuscrits quelques ouvr. dont le plus remarquable est une *Hist.* de la guerre que les Génois avaient soutenue avec succès contre Alphonse V, roi d'Espagne. Cette hist. commence à l'an 1412 et finit à 1444; de sorte que l'auteur ne parle que d'évènemens dont il avait été témoin. Elle fut imprimée à Milan vers 1477, in-8, sous ce titre : *De bello hispanico libri V*. Philippe Beroalde en compare le style à celui des *Comment.* de César que Braccelli avait pris pour modèle.

BRACH (Pierre de), poète, né à Bordeaux en 1549, mort au commencement du 17e S., a trad. en vers l'*Aminte* du Tasse, et quatre chants de sa *Jerusalem delivrée*.

BRACHI (Jacques), médecin, né à Venise, exerça d'abord sa profession dans cette ville, ensuite à Milan, où il mourut en 1737. On lui doit les ouvr. suivans : *Pensieri fisico-medici circa gli animali che muojono nei recipienti vacui d'Aria, e nei ripieni d'arie fattizie*, Venise, 1685, in-8; *Saggio de osservazioni circa alcuni fenomeni del baroscopio*, 1707, Venise, in-8.

BRACHMAN, instituteur des brachmanes. Son âme, suivant la mythologie indienne, passa successivement dans 80,000 corps différens, et finit par animer un éléphant blanc.

BRACHMANES, anciens philosophes indiens, disciples de Brachman, se distinguaient par leur austérité. Pour être admis dans cette secte il fallait garder un profond silence, s'abstenir de toute chair d'animaux, rester presque nu exposé aux injures de l'air, enfin jeûner et prier sans cesse. Après 37 ans d'épreuve, ils se dédommageaient en se livrant à tous les plaisirs de la vie. Les brachmanes croyaient à la métempsycose, reconnaissaient une intelligence suprême qui gouverne et conserve le monde, regardaient l'âme comme destinée à une autre vie où elle devait être récompensée ou punie.

BRACHT (Tielman van), pasteur de la communion mennonite à Dordrecht, né dans cette ville en 1625, mort en 1664. Son principal ouvrage est intitulé : *Théâtre sanglant des Mennonites et des Chretiens sans défense*, in-folio, 1660. C'est un martyrologe de sa secte.

BRACKETT (Josué), président de la société médicale de New-Hampshire, né à Greeland en 1733. Il étudia d'abord la théol., et se mit à prêcher; mais la faiblesse de sa santé le détermina de bonne heure à étudier la médecine. Il se distingua par son zèle dans la cause de l'indépendance américaine, et devint membre du comité de sûreté pendant la guerre de la révolution. Après une vie consacrée à l'exercice de toutes les vertus, il mourut à Portsmouth le 17 juillet 1802.

BRACQ (Martin-Joseph), né en 1743, curé de Ribecourt (Flandre), député aux états généraux de 1789, prêta serment à la constitution civile du clergé, mais n'en conserva pas moins l'estime de ses concitoyens pour ses vertus civiles et religieuses, et mourut en 1801 juge de paix du canton de Ribecourt.

BRACTON (Henri de), célèbre jurisconsulte anglais du 13e S., né dans le Dévonshire, a laissé un traité *de Consuetudinibus Angliæ*, Lond., 1640, in-4; ouvr. utile pour l'histoire de son siècle.

BRADBURY (Thomas), ministre dissident, et célèbre prédicateur, né à Londres en 1672, m. en 1757. Il avait pub. de son vivant deux vol. de *Sermons* sous le titre de *Mystères de la pieté*; on en a publié deux autres après sa mort.

BRADBURY (Théophile), juge de la cour supérieure de Massachusetts, prit ses degrés au collége de Harward en 1757, et consacra ses premières années à la profession d'avocat; mais ensuite il accepta les fonctions de juge. Mort en 1803, âgé de 63 ans.

BRADDOCK (Edouard), major gén., et command. en chef des troupes anglaises en Amérique, arriva dans la Virginie avec deux régimens d'Irlandais en février 1755, entreprit de conduire en personne l'expédition contre le fort Duquesne. Il atteignit Monongahéla le 8 de juillet avec douze cents hommes; le jour d'après il se proposait d'investir le fort. En conséquence il fit dès le matin toutes ses dispositions. Trois cents hommes de troupes anglaises régulières composaient son avant-garde. Elle fut soudain attaquée à la distance d'environ sept milles du fort par un ennemi invisible caché par la hauteur des herbes. L'armée entière fut jetée dans la confusion; le brave général fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes rompues et dispersées par un feu terrible; mais ils furent sans succès. Tous ses officiers à cheval, excepté son aide-de-camp, le gén. Washington, furent tués; et lui-même, après avoir perdu trois chevaux sous lui, reçut une blessure mortelle. L'armée s'enfuit vers le camp de Dunbar, éloigné d'environ quarante milles, où Braddok, qui avait été relevé du champ de bataille, fut transporté dans un tombereau. Il mourut de ses blessures.

BRADFORD (Jean), théologien protestant, né à Manchester au commenc. du règne de Henri VIII. Peu de jours après l'avènement de la reine Marie, il fut mis à la Tour, jugé par une commission et condamné à mort. Il refusa le pardon qu'on lui offrait à la condition de ne plus enseigner la religion protestante, et fut exécuté le 1er juillet 1555 à Smithfield au milieu d'une grande foule de peuple. Deux de ses *Sermons* seulement ont été impr. Plusieurs de ses ouvr. ont été composés en prison.

BRADFORT (Guill.), né en 1588 à Austerfield

deuxième gouverneur de la colonie de Plymouth, et l'un des premiers fondateurs de la Nouvelle-Angleterre. Il avait écrit une *Hist. des habitans de Plymouth et de la colonie;* mais le MS., qui avait été déposé dans la riche collection de papiers de la bibliothèque de la vieille église du sud à Boston, fut, en 1775, détruit par l'armée anglaise, qui fit un manége de cette église. Les mémoires de Morton sont un abrégé de l'*hist.* de Bradfort. On a de lui quelques ouvr. contre les anabaptistes.

BRADFORT (Guill.), fils du précéd., né en 1624, député gouverneur de la colonie après la m. de son père, m. à Plymouth, âgé de 80 ans. Plusieurs de ses descendans ont été membres du conseil de Massachusetts; l'un d'eux fut député gouverneur de Rhode-Island, et sénateur au congrès.

BRADFORD (Samuel), prélat anglais, fut d'abord précepteur des enfans de l'arch. Tillotson, et obtint ensuite un canonicat de Westminster. En 1718 il fut nommé évêque de Carlisle, d'où il passa en 1728 au siége de Rochester. Il mourut en 1731. Il a donné quelques *Sermons*, et pub. les ouvr. de Tillotson.

BRADFORD (Jean), professeur au collége des Bardes du Glamorgan. Mort en 1780. On a de lui plusieurs écrits de morale très-estimés.

BRADFORT (Guill.), procureur-général des Etats-Unis, né à Philadelphie le 14 septembre 1755, mort le 25 août 1795, a pub. des poésies qui ont paru dans le *Philadelphia magazines*. Un essai intit. : *A quel degré la peine de mort peut-elle être necessaire dans la Pensylvanie?* enrichi de notes. A la suite de cet essai, il inséra une *relation* des prisons de Philadelphie par Caleb Lownes. Les Etats-Unis doivent à ces deux ouvr. les améliorations faites dans le nouveau code criminel.

BRADICK (Gauth.), marchand anglais, échappé au tremblement de terre de Lisbonne, où il avait tout perdu, fut reçu à la Chartreuse comme pensionnaire, et fit un poëme intit. : *le Predicateur royal.* Mort en 1794.

BRADLEY (Jacques), né en 1692 à Shireborn, dans le comté de Glocester, astronome du roi d'Angleterre et professeur d'astronomie à Oxford, découvrit l'aberration des étoiles fixes, et fit une suite d'observations qui servirent à porter les tables de la lune au dernier degré de perfection. Il fut membre de la société royale de Londres, des académies de Berlin, de St-Pétersbourg et de Bologne. Le résultat de ses travaux a été publié sous le titre d'*Observations astronomiques*.

BRADLEY (Rich.), profess. de botan. au collége de Cambridge, né vers la fin du 17e S., m. en 1732. On lui doit un grand nombre d'ouvr. sur la physiologie végétale, sur la médecine, sur l'agriculture, et des considérations presque théologiques sur les différens degrés de vie qui ont été départis à chacun des êtres qui composent les trois règnes de la nature. Nous citerons : *Plantæ succulentæ decades V*, Londres, 1739, anglais-latin, avec 50 figures. C'est la description et la figure des plantes grasses. L'exécution des planches est parfaite. *Nouvelles recherches sur l'art de planter et sur le jardinage, précédées de quelques découvertes sur le mouvement de la sève et sur la génération des plantes*, Londres, 1717, in-8, en anglais. Cet ouv. de Bradley et son système furent très-bien accueillis; en 1724, il en parut une 4e édit., où il ajouta quelques détails sur la culture de chaque espèce d'arbre d'ornement, Paris, 1739, in-8; *The plague of Marseille considered*, Londres, 1721, in-8. Il prétend que toutes les maladies pestilentielles sont produites par des insectes venimeux qui sont transportés par l'air; *Tr. d'agric. et de jardinage*, Londres 1724, 3 vol. in-8, par livraisons. C'est une sorte de journal dont il donnait un cahier chaque mois; il y indiquait tous les travaux qu'il faut faire durant ce mois. Il a été trad. en français par Puisieux, sous le titre de *Calendrier des jardiniers*, avec une description des serres, 1743, in-12; mais on a eu tort de l'abréger. L'original est préférable.

BRADSHAW (Henri), poète anglais du 16e S., bénédictin de Chester. On a de lui plusieurs ouv., tant en vers qu'en prose, les uns en latin, les autres en anglais. Il mourut sous Henri VIII, en 1513.

BRADSHAW (Jean), né au comté de Derby, en 1586, était président de la haute cour de justice qui fit le procès à Charles Ier et condamna ce prince à perdre la tête sur un échafaud. Nommé président du parlement, on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de 5,000 livres sterl. avec des domaines considérables. Il ne jouit pas long-temps de ces récompenses, se retira du parlement et m. dans l'obscurité, une année après le protecteur, si l'on en croit des pamphlets du temps conservés au musée britannique.

BRADSHAW (Guill.), dit l'Ancien, théol. anglais, parent du précédent, a pub. quelq. ouvr. ascétiques et théologiques, tous en angl.; le plus connu est son *traité* de la justification.

BRADSHAW (Guill.) le Jeune, m. évêque de Bristol, en 1732, n'a publié que des sermons.

BRADSTREET (Sim.), gouverneur de Massachusetts, né en 1603, dans le comté de Lincoln à Horblin, m. à Salem à l'âge de 89 ans. Il avait été pendant 50 ans assesseur de la colonie.

BRADSTREET (Sim.), minist. de Charles-Row (état de Massachusetts), que le gouverneur Burnet, très-savant lui-même, regardait comme un des meilleurs prédicateurs. Il prêchait sans notes; ses sermons respiraient cette onction évangélique qui subjugue les esprits. Après avoit rempli 40 années les fonctions pastorales, il m. le 31 déc. 1741, âgé de 72 ans.

BRADWARDIN (Th.), surnommé le Docteur profond, archevêque de Cantorbéry, né en 1290 à Hartfield, dans le Cheshire, avait étudié à Oxford. Il fut nommé confess. d'Edouard III, et m. quelques semaines après sa promotion à l'archiépiscopat, en 1349. Son ouvr. *De causâ Dei* atteste sa profonde science en théologie. Cet ouvrage est écrit contre les pélagiens. Henry Saville en pub. une édit. en 1 vol. in-fol., 1618. Bradwardin était aussi un grand mathématicien. Plusieurs de ses ouvr. sur cette science ont été pub., tels que : *Geometria speculativa cum arithmetice speculativâ*, 1495; *De proportionibus; De quadraturâ circuli*.

BRADY (Rob.), historien et médecin angl., né en 1643, dans le comté de Norfolk, fut nommé, vers 1670, gardien des archives de la Tour de Londres, et peu de temps après profess. de médec. à Cambridge. Il représenta cette université dans les deux parlemens successifs, en 1681 et 1685, fut un des médecins de Jacques II, et m. en 1700. On a de lui sur la médecine une lettre adressée au docteur Sydenham; mais il est bien plus connu comme auteur d'une *hist.* complète d'Angleterre, et d'un *tr.* sur les bourgs anglais. Brady, favorisé par la cour, affaiblit, pour lui plaire, les droits de la nation, fait dériver ses libertés des concessions des princes et cherche à prouver que le royaume a toujours été héréditaire.

BRADY (Nic.), théol., né en 1659 à Bandon en Irlande, mort en 1729, montra beaucoup de zèle pour la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône, et sut par son crédit sur Mc Carty, général de l'armée du roi Jacques, sauver trois fois la ville de Bandon, malgré les ordres réitérés de ce monarque pour la livrer aux flammes. Il a donné conjointement avec un autre poète nommé Rate une traduct. des psaumes que l'on chante encore dans les églises d'Angleterre et d'Irlande.

BRAEN (Nic.), grav. holland. d'après plusieurs maîtres, surtout d'après Charles van Mander.

BRAGADINI (Marc), surnommé Mamugna, aventurier candiot, Vénitien d'origine, se fit capucin, et quitta le froc pour jouer le rôle d'alchimiste. Jacques Contarini, qui lui avait donné asile dans son palais, crut lui voir transformer en or une très-petite quantité de mercure. De Venise il se rendit à Padoue, où ses artifices attirèrent la foule; mais obligé bientôt prendre la fuite, il se réfugia en Bavière, où le duc Guillaume le fit arrêter. Il eut la tête tranchée à Munich en 1590.

BRAGADINO (Marc-Ant.), noble vénitien, était adjoint à Baglioni (*v.* ce mot) pour le gouvernement de Famagouste, dans l'île de Chypre, lorsqu'en 1570 cette ville fut assiégée par Mustapha, général des Turks. Celui-ci, après avoir accordé une capitulation honorable aux Chypriotes qui avaient défendu la place, viola ses conditions. Non content d'avoir fait massacrer devant lui la plupart des officiers de la garnison, d'avoir fait trancher la tête au gouverneur Baglioni, le cruel Mustapha fit écorcher Bragadino tout vif, et sa peau fut portée en triomphe dans les villes de l'Asie-Mineure.

BRAGANCE (don Constantin de), prince du sang royal de Portugal, montra de bonne heure tant de prudence et de valeur, qu'il fut revêtu, jeune encore, de la charge de vice-roi des Indes, sous Sébastien. Il partit de Lisbonne en 1557, usa de son autorité avec autant de modération que de discernement, ne se prévalut jamais de sa haute naissance, fit régner la justice et couronna toutes ses entreprises par des succès. Sa vice-royauté, dont l'administration fut citée avec éloge, finit en 1561. Il revint en Portugal, où il m. sans postérité.

BRAGANCE (don Jean de), duc de Lafoens, né à Lisbonne en 1719, de don Michel, frère du roi Jean V de Portugal, et de l'héritière de la maison d'Arrauches, que ce prince, le plus jeune des frères du roi, avait épousée. Don Jean, qui était le cadet, fut destiné par le roi son oncle à l'état ecclésiastique, dont il prit l'habit dès l'enfance; mais arrivé à l'âge d'entrer dans les ordres, il manifesta sa répugnance, ce qui lui fit perdre un peu des bonnes grâces du roi, qui cependant ne voulut pas insister. Jacques Ier, son cousin-germain, étant monté sur le trône, lui témoigna une froideur qui le força de demander une permission de voyager, qu'il n'eut pas de peine à obtenir. Il passa d'abord en Angleterre, ensuite en Allemagne, où il fit la guerre de sept ans dans l'armée autrichienne en qualité de volontaire, et se distingua surtout à la bataille de Maxen. La mort de son frère aîné le rendait héritier du duché de Lafoens, apanage de sa maison; mais le roi Joseph Ier refusa de lui en laisser prendre possession, ce qui détermina don Jean à rester hors du Portugal pendant tout ce règne. Deux fois il visita la France, l'Italie et la Suisse; il voyagea dans la Grèce, l'Asie min. et l'Egypte. Quelques années après il alla en Pologne, en Russie, en Laponie, en Suède et en Danemarck. Ses voyages dans les états autrich. et dans les différens cantons de l'Allemagne étaient annuels, et lui tenaient lieu de séjour à la campagne. Enfin, Marie Ire monta sur le trône: la jeune reine n'avait pas pour don Jean le même éloignement que son père; elle se hâta de lui rendre son apanage, et celui-ci rentra dans sa patrie. De retour à Lisbonne, il chercha d'abord à connaître ceux qui s'y distinguaient par leurs lumières, leur proposa de former une société consacrée aux progrès des sciences; et onze mois après son retour, il présidait déjà l'académie royale des sciences de Lisbonne, qui s'était ainsi formée sous ses auspices. En 1801, il s'éloigna de toutes les affaires, conservant le titre de président de cette académie, et vécut dans la retraite jusqu'à sa m., arrivée en 1806. V. pour les autres princes de la maison de Bragance, Jean, Alphonse VI, Pierre, Marie, Joseph, ainsi que l'art. Portugal.

BRAGELONGNE (Christ.-Bernard de), géomètre de l'acad. des sciences, embrassa l'état ecclés., et l'un de ses oncles, doyen du chapitre noble de Brioude, lui résigna le doyenné et le prieuré de Lusignan. Il m. à l'âge de 56 ans, en 1744. Son éloge fut prononcé à l'académie des sciences par Grand-Jean de Fouchy. On a de lui un *Memoire* sur la quadrature des courbes, présenté à l'acad. en 1711; *Examen des lignes du quatrième ordre*, 1730-31. Il comptait parmi ses amis le card. de Polignac et le chancelier d'Aguesseau.

BRAGELONGNE (Emery), de la même famille, év. de Luçon, après le cardinal de Richelieu, quand ce ministre fut mis à la tête du gouvernement. Il pub. des *Ordonances synodales*. Mort en 1645.

BRAGELONGNE (N., marquis de), maj.-génér. des troupes de débarquement de l'escadre française qui partit de Dunkerque le 15 octobre 1759 pour effectuer une descente en Irlande. Il rédigea le *Journal de navigation* de cette escadre, Bruxelles et Paris, 1778, in-12 de 56 pages.

BRAHE (TYGE ou TYCHO de), fils d'Otto-Brahé, grand bailli de la Scanie occidentale, province alors soumise au Danemarck, naquit le 13 déc. 1546, d'une illustre maison originaire de Suède. Une inclination extraordinaire pour l'astronomie, qui le distingua dès l'enfance, annonça ce qu'il serait un jour. Après avoir visité pendant cinq ans tous les observatoires d'Allemagne et de Suisse, après avoir pris connaissance de toutes les méthodes alors usitées, il retourna dans sa patrie. L'apparition de la fameuse étoile nouvelle dans la constellation de Cassiopée, en 1572, et les observations que Tycho pub. sur ce sujet, fixèrent sur lui les regards de sa nation. Le savant chancelier Pierre Oxe se déclara son admirateur; le roi Frédéric II le chargea d'enseigner l'astronomie et lui donna l'île de Hwen, située dans le détroit du Sund, entre Elseneur et Copenhague. Cette île est une belle position pour un observatoire astronomique. Le roi Frédéric II ajouta au don de ce local une pension de 5,000 écus, un fief situé en Norwège, et un bénéfice de chanoine, dont les revenus, évalués à 2,000 écus, devaient servir à l'entretien d'un observatoire construit aux frais du roi. Grâce à cette munificence, jusqu'alors sans exemple en Europe, on vit s'élever sur le sommet de l'île de Hwen un superbe édifice, nommé *Uranienborg*, c'est-à-dire palais d'Uranie. Outre les sommes fournies par le roi, Tycho dit y avoir dépensé 100,000 écus de sa propre bourse. Un pavillon situé plus au midi portait le nom de *Stelleborg* (château des étoiles); il servait aux observations astronomiques faites pendant le jour. Uranienborg fut le séjour de Tycho-Brahé pendant 17 ans, la métropole de l'astronomie européenne et la merveille du Danemarck. L'amour vint encore embellir cet agréable asile: une paysanne, ou selon d'autres la fille d'un curé, nommée Christine, et douée d'une belle figure, subjugua le cœur de l'astronome; elle devint son épouse, grâce à l'intervention du roi qui comprima les persécutions suscitées contre Tycho-Brahé à cause de ce mariage, premier sujet de querelle entre lui et la noblesse. La jalousie des nobles attendait la mort de Frédéric II et la minor. de Christian IV pour lui ravir les bienfaits du roi. Une commiss. de prétendus sav. chargée d'examiner l'établissem. d'Uranienborg déclara, dans un rapport insidieux, que cet observatoire n'était qu'un objet de curiosité plus brillant qu'utile. Tycho-Brahé, obligé de transporter à Copenhague le siége de ses travaux, se vit abreuvé de tous les désagrémens que la puissance pouvait lui faire essuyer. En 1597, il quitta sa patrie, emportant ses instrumens et son mobilier. En 1599, il se rendit dans la Bohême, sur l'invitation de l'empereur Rodolphe II, qui cultivait l'astronomie, et qui d'ailleurs partageait avec

Tycho-Brahé la croyance dans les rêveries astrologiques et le goût d'une vie solitaire. L'empereur lui donna une pension de 3,000 ducats, et le choix entre trois châteaux du domaine impérial. Tycho choisit celui de Benateck, à cause de sa belle situation sur une colline riante, au milieu des eaux de l'Isar. Après un séjour d'un an, il demanda à être logé dans la ville de Prague. Rodolphe acheta pour lui une belle maison et la fit arranger selon ses goûts et ses besoins. Tycho ne jouit que peu de temps de ce nouveau bienfait; il m. d'une rétention d'urine le 14 octobre 1601, et fut enterré à Prague dans l'église dite de Tein, où son monument se voit encore. Ce savant astronome a mérité le titre de *Restaurateur de l'astronomie*. On lui doit la découverte de deux nouvelles inégalités dans le mouvement de la lune, la variation et l'équation annuelle. Cette dernière ne fut bien expliquée que par Kepler; mais il la prouva par les observations de son maître. Tycho rectifia un autre élément essentiel de théorie de la lune, il détermina l'inégalité principale de l'inclinaison de l'orbite lunaire, par rapport au plan de l'écliptique, et il en donna une explication adroite, qui rendait en même temps raison d'une autre inégalité qu'il aperçut dans le nœud. Il dut ces découvertes au perfectionnement des instrumens astronomiques, objet dont il s'occupa sans relâche et qui forme le sujet de son ouv. intit. : *Astronomiæ instauratæ mechanica*, Vandesburg, 1598, in-fol., Nuremberg, 1602, in-fol. C'est Tycho qui le premier a introduit dans le calcul astronomique l'effet de la réfraction, deviné vaguement par les anciens. On lui doit les premiers élémens de la théorie des comètes, qu'on regardait comme de simples météores. Il démontra par un grand nombre d'observations que ces corps célestes sont soumis à des mouvemens réguliers, et leur fit décrire un cercle autour du soleil. Il n'observa pas avec moins de succès la grande étoile qui parut subitement en 1572. Cette fameuse apparition lui fournit l'occasion de combattre Ptolémée sur la quantité précise de la précession des équinoxes, et de réfuter Copernic sur les prétendus mouvemens des étoiles fixes. Ses raisonnemens et ses observations à ce sujet, ainsi que sur les comètes et sur la lune, sont consignés dans le livre des *Progymnasmata*, impr. en partie à Uranienborg, 1587 et 1589, 2 vol. in-4. La plupart des exemplaires ont un titre de Prague, 1602 et 1611, ou de Francfort, 1610. Ce grand observateur méconnut le vrai système du monde, renouvelé par Copernic. Peut-être craignait-il de se compromettre avec les prêtres, qui déjà persécutaient les partisans du mouvement de la terre. Il la plaça au centre du monde et fit tourner autour d'elle le soleil et la lune, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, devaient tourner autour du soleil. On a encore de lui : *De mundi ætherii recentioribus phænomenis*, 1588, in-4; cet ouvr. ne fut publié qu'en 1610. Tycho-Brahé a laissé peu d'écrits; mais ses innombrables observations furent recueillies par ses disciples, et publiées en 1666, *Historiæ celestis XX libris*, etc., à la réserve des observations de 1693, dont le MS. était égaré, et qui ont paru depuis dans les *mémoires* de l'académie des sciences.

BRAHÉ (Pierre, comte de), sénateur et grand sénéchal de Suède, fut associé au gouvernement en qualité de tuteur pendant la minorité de Christine et pendant celle de Charles XI. Nommé gouv. de la Finlande, il créa dans ce pays des écoles, des collèges, fonda l'université d'Abo et rassembla de riches collections de livres et de MSs. dans plusieurs de ses terres. Il mourut en 1680, dans un âge très-avancé.

BRAHÉ (Ebba, comtesse de), femme célèbre par sa beauté, née en Suède l'an 1596, de la même famille que le précédent. Ses charmes firent tant d'impression sur le cœur de Gustave-Adolphe, qu'il fut sur le point de lui donner sa main. Elle épousa le comte de la Gardie, sénateur et connétable de Suède. Morte en 1654.

BRAHMA ou BRAMA, une des trois personnes de la trinité indienne, ou plutôt l'Être-Suprême considéré en tant que créateur. Les mythologues le font sortir d'un œuf d'or, étincelant comme mille soleils, après y être resté une longue suite d'années. Ayant eu l'orgueil de se préférer à Vishnou et à Shiva, il eut à soutenir contre eux un combat terrible, où il fut vaincu et perdit une de ses cinq têtes.

BRAHMES ou BRAHMINES, prêtres et docteurs des Indiens, se prétendent issus de Brahma. Ils forment la première et la plus noble des tribus de l'Indostan, s'occupent à instruire le peuple de la religion et de la morale, et sont entretenus aux dépens de l'état. Comme les brachmanes, ils s'abstiennent de tout ce qui a eu vie et ne se nourrissent que de légumes, de riz et de lait. Ils se regardent comme supérieurs à tous les hommes et se croiraient souillés par leur contact. Ils croient que l'âme des hommes est de même nature que celle des brutes, reconnaissent néanmoins une autre vie, attendent des peines ou des récompenses, et se livrent aux plus dures austérités pour mériter le bonheur après la mort. Les Brahmes sont généralement habiles dans la science des nombres et l'astronomie.

BRAILLIER (Pierre), prétendu apothicaire de Lyon au 16e S.; c'est le nom masqué sous lequel Pierre Palissy publia contre Sébastien Colin le livre curieux dédié au comte de Maulevrier, grand-écuyer de France, et intitulé : *Déclaration* des abus et ignorances des médecins, Lyon, 1557, in-16.

BRAINERD (David), prédicateur et missionnaire, célèbre par son courage et par son éloquence, baptisa un grand nombre d'Indiens et brava toutes les fatigues et tous les dangers au milieu des bois entre Stockbridge et Albany, et près de la Susquehannah. Sa *vie*, écrite par le président Edouard, est une compilation de son propre journal. Né à Haddam, état de Connecticut, en 1718, m. en 1747 à Northampton.

BRAITHWAITE (N.), secrétaire du cons.-génér. d'Angleterre dans l'empire de Maroc, fut témoin de la révolution qui s'opéra dans cet état en 1727 et 1728; il en publia la *Relation*, qui est très-intéressante, Londres, 1729, in-8, trad. en français, Amsterdam, 1731, in-12.

BRAKAL (Guill.), pasteur à Rotterdam, né à Leuvarde en 1636. On lui doit entre autres un ouv. intitulé : *De la religion raisonnable*, 2 vol. in-4.

BRAKEL (Jean van), marin hollandais, né en 1618, entra au service à l'âge de 22 ans, et commanda pour la première fois en 1665 une frégate dans la flotte de l'amiral Ruyter. Deux ans après, ce fut lui qui s'avança le premier vers la chaîne de fer, soutenue par des bateaux que les Anglais avaient formée pour fermer l'entrée de la Tamise, et malgré le feu très-vif des vaisseaux et de deux batteries, il attaqua une frégate ennemie, s'en rendit maître, et pendant ce temps la chaîne fut coupée par quelques matelots. Il reçut une chaîne en or et 30,000 florins pour lui et son équipage, et on lui fit don de la frégate qu'il avait prise. Il y eut encore plusieurs engagemens entre les Anglais et les Hollandais : chaque fois Brakel s'avança au plus près de l'ennemi, et ne cessa de combattre que lorsque son vaisseau fut hors d'état de tenir la mer. Il était contre-amiral lorsqu'il fut tué dans la défaite des flottes anglaise et hollandaise par Tourville le 11 juillet 1690.

BRAKEL (Pierre van), autre amiral hollandais, fut tué en 1661 devant la baie de Cadix, où il escortait un convoi qui fut attaqué par les Anglais.

BRAKEL (Théod. van), théolog. holland., ministre du St Evangile, né en 1608 à Enkuizen, m.

à Mackum en Frise l'an 1669. Il a laissé quelques ouvrages de piété.

BRAKENBURG (REINIER), peintre, né à Harlem en 1649. Son caractère et sa manière de vivre lui firent souvent choisir des sujets licencieux, et ses tableaux ne s'en vendirent pas moins bien. Il habitait la province de Frise, où il se livra sans réserve à son goût pour les plaisirs, et cultiva la poésie. On ignore en quelle année il mourut.

BRALION (NICOLAS de), natif de Chars dans le Vexin français, entra dans la congrégation des oratoriens en 1619, fut envoyé en 1625 à St-Louis de Rome, où il résida pendant 15 ans, revint se fixer à Paris dans la maison de l'Oratoire, et y mourut en 1672. Durant son séjour à Rome il avait publié en italien les *Elévations* du cardinal de Berulle sur Ste-Madeleine, et un *Choix des vies des saints* de Ribadeneira. Ses autres *ouvr.* depuis son retour en France roulent sur l'hist. ecclésiastique.

BRAMANTE D'URBIN (FRANÇOIS-LAZZARI), célèbre architecte italien, né à Castel-Durante en 1444, fit pour le pape Jules II un grand nombre de travaux, parmi lesquels on cite : le *Cloître* des pères de la paix ; la *Fontaine* de Transtevère ; le petit *Temple* qui est au milieu du cloître de St Pierre, *in montorio*, et la *Basilique* de St-Pierre. Jules II ayant adopté le plan de ce grand maître, l'église fut élevée avec une incroyable diligence jusqu'à l'entablement; mais il n'eut pas la consolation d'en voir l'achèvement, étant mort en 1514 ; il en laissa la direction à Michel-Ange. Ce fut Bramante qui amena à Rome le fameux Raphaël d'Urbin, auquel il enseigna l'architecture. Raphael reconnaissant plaça le portrait de son maître dans son tableau de l'école d'Athènes.

BRAMANTINO (BARTHÉLEMI SUARDI, dit IL), peintre et architecte milanais, vivait en 1529. On a de lui un ouvr. dans lequel il donne les mesures de toutes les antiquités de la Lombardie. Un des plus beaux monumens qu'il ait élevés comme architecte est l'église de St-Satyre, dont l'intérieur et la façade sont ornés de colonnes.

BRAMER (LÉONARD, peintre d'hist., né à Delft en 1596, débuta par exécuter pour le duc de Parme plusieurs tableaux en grand et en petit, qui commencèrent sa réputation ; il la soutint par ceux qu'il exécuta ensuite à Venise, à Florence, à Mantoue, à Naples et à Padoue. Parmi ses ouvrages faits en Italie on remarque une *Résurrect. de Lazare*, et *St Pierre* reniant J.-C. Il a peint encore un grand nombre de tableaux sur cuivre et en petit, représentant des nuits, des incendies, des cavernes, des souterrains éclairés par les flambeaux.

BRAMER (BENJAMIN), architecte et mathématicien hessois, dont les écrits contribuèrent beaucoup à perfectionner les connaissances géométriques en Allemagne au 17e S. Les principaux sont : *le Guide géométrique* ; *Descript.* d'un instrument fort commode pour la perspective et pour lever les plans, et *Explicatio et usus linealis proportionalis*.

BRAMES (MARIE de), dame poète, née dans le Bourbonnais dans le 16e S., a publié en 1597, in-8, une *elegie* consacrée à la mémoire de son père assassiné par des séditieux près Cusset, ville dont il était gouverneur pour Henri III. On y admire plus la piété filiale que le talent poétique.

BRAMHALL (JEAN), né à Pontefract dans le comté d'York, vers 1593, m. en 1663, fut persécuté sous le règne de Cromwell, et obligé de s'expatrier; mais après la restauration il revint en Angleterre, fut nommé en 1661 archevêque d'Armagh, primat et métropolitain d'Irlande. Ses *ouvr.*, destinés presque tous à défendre la réformation contre les catholiques romains, ont été réimprimés avec sa vie à Dublin en 1677, en un vol. in-fol.

BRAN, père de Caractacus, roi de la Grande-Bretagne, est regardé comme un des trois princes qui ont consolidé la forme élective en Angleterre. Il introduisit la religion chrétienne dans ses états après l'avoir embrassée lui-même à Rome, où il avait été conduit prisonnier avec son fils.

BRANCACCI, illustre famille napolitaine qui a donné à la France les seigneurs de Brancas, et à l'église plusieurs cardinaux dans le 14e S.

BRANCACCI (FRANÇ.-MARIE de), cardinal, fut successivement évêque de Viterbe, de Porto et de Cappacio, et mourut en 1675, à 84 ans. Il a laissé un recueil de *Dissert.* latines, une entre autres dans laquelle il soutient que le chocolat pris à l'eau ne rompt pas le jeûne ordonné par l'Eglise. Hecquet l'a réfuté dans son *Traité* des dispenses du carême. Le *Recueil* de ses autres ouvrages a paru à Rome en 1672, in-4.

BRANCACCIO (LELIO), chevalier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, mestre-de-camp et conseiller de guerre pour S. M. Catholique dans les états de Flandre au 16e siècle, est auteur d'un traité sur l'art militaire intit. : *Della nuova disciplina e vera arte militare, libri VIII*, Venise, 1582, in-folio.

BRANCADORI PERINI (JEAN-BAPT.), noble de Sienne où il était né en 1674, se rendit en 1695 à Rome, et se lia d'amitié avec les hommes les plus distingués par leurs connaissances et par leurs talens. Le cardinal Ottoboni, qui avait pour lui beaucoup d'estime, le fit chanoine de St-Laurent *in Damaso.* Il desservait depuis six ans ce canonicat, lorsqu'il mourut subitement en 1711, âgé de 37 ans. On lui doit une *Chronologie* des grands maîtres de l'ordre de Malte, à Rome, chez Dominique de Rossi, 1709, grand in-fol. Ce qui rend ce volume précieux, ce sont 66 portraits de grands maîtres très-bien gravés par Jer. Rossi, frere de l'imprimeur, d'après les dessins envoyés de Malte.

BRANCALASSO (JULES-ANTOINE), de Tursi dans la Lucanie, vécut dans le 14e S. Il est auteur d'un ouvr. écrit d'abord en latin, puis traduit en espagnol, intitulé : *Laberinto de corte.*

BRANCALEONE DANDOLO, premier podestat nommé en 1253 par le peuple romain, réprima les brigandages des nobles, força le pape Innocent IV à reconnaître le pouvoir du peuple, et mourut en 1258, chéri de ce dernier et abhorré de la noblesse.

BRANCALEONE (J.-FRANÇ.), médecin, né à Naples, professa à Rome vers 1535. On a de lui : *De balneorum utilitate*, etc., Rome, 1534, Nuremberg, 1536, in-8.

BRANCAS (VILLARS, LAURAGUAIS, FORCALQUIER, CERESTE). Tous ces noms appartiennent à la famille Brancacci, originaire du royaume de Naples.

BRANCAS (BUFILE), fut le premier de son nom qui s'établit en France sous le règne de Charles VII, après avoir soutenu en Italie les intérêts de la deuxième maison d'Anjou, qu'il n'abandonna point dans ses malheurs. Il la suivit en Provence, où il fut doté de plusieurs fiefs considérables, tels que la baronie d'Oyse, le marquisat de Villars et le comté de Lauraguais.

BRANCAS (BARTHÉLEMI de), petit-fils de Bufile, épousa une fille du comte de Forcalquier et de Toulouse, ce qui donna lieu aux Brancas de prendre quelquefois le nom de Forcalquier. La famille de Brancas s'étant divisée en deux branches, on vit vers le milieu du 16e S. naître de la seconde Gaspard, André et Georges.

BRANCAS (ANDRÉ de), connu sous le nom de l'amiral de Villars, vécut sous Henri IV. Il s'était jeté dans le parti de la ligue et commandait à Rouen, dont la possession était si importante pour les armées roy. Sully raconte dans ses *Memoires* tous les moyens qu'il employa pour gagner un homme aussi

brave que l'amiral, et ce succès lui paraît un de ses plus glorieux services. André garda une fidélité inébranlable à son nouveau maître, et paya sa loyauté de sa vie. Au siége de Doulens, il fut pris et massacré par les Espagnols, qui se vengèrent ainsi de sa défection.

BRANCAS (George de), frère puîné du précédent, lui survécut, et obtint en 1626 le brevet d'érection du marquisat de Villars en duché-pairie. Il ne faut pas confondre ce duché de Villars avec celui qui fut érigé en faveur du vainqueur de Denain. Celui-ci n'avait rien de commun avec la famille de Brancas. Le duché-pairie de Villars-Brancas appartenait à la branche cadette, qui portait aussi le nom de Lauraguais (*v.* ce nom), et le dern. duc de Villars-Brancas est mort dans un âge très-avancé en 1793, laissant plusieurs héritiers de son nom. La branche aînée, qui prenait aussi le titre de comte de Forcalquier et le nom de Céreste, comme duc à brevet, possédait aussi la grandesse d'Espagne. Elle s'est éteinte dans la personne du duc de Céreste, mort en 1802.

BRANCAS (Louis de), autre descendant de cette famille, marquis de Céreste, servit sur terre et sur mer sous Louis XIV et sous Louis XV. Il fut fait maréchal de France en 1740, et mourut en 1750, âgé de 79 ans.

BRANCAS-VILLENEUVE (André-François de), né dans le comtat Venaissin à la fin du 17e S., fut abbé d'Aulnay, et mourut en 1758. Il a laissé plusieurs ouvrages de physique et d'astronomie, peu estimés.

BRANCIFORTE (François), noble sicilien du 15e S., a laissé plusieurs ouvrages estimés, entre autres un *Traité* de l'amour honnête et deux *comedies*.

BRANCOVAN (Constantin), hospodar de Valachie. V. Bassaraba.

BRAND (Bernard), professeur de droit romain à Bade en 1548, abandonna sa chaire pour venir se fixer en France. Dégoûté de sa nouvelle résidence, il retourna en Suisse, où il fut appelé aux premières magistratures de Hombourg. Il mourut de la peste le 15 juillet 1594. Brand a écrit une *Hist. univers.* depuis la création jusqu'en 1553, Bâle, 1553, in-8.

BRAND (Chrétien HELFGOTT), paysagiste, né à Francfort-sur-l'Oder en 1695, passa sa vie à Vienne, où l'on voit plusieurs de ses paysages.

BRAND (Christian), fils du précédent, né à Vienne en 1722, peintre de la chambre et directeur de l'académie de paysage, était surtout remarquable par la vérité de son coloris et l'art avec lequel il groupait ses figures. Il ne sortit jamais de Vienne, et mourut dans cette ville en 1795.

BRAND (John), théologien et antiquaire, né à Newcastle sur Tyne en 1743. On a de lui : un *Poème* sur l'amour illicite, 1775 ; *Observat.* sur les antiquités populaires renfermant les antiquités vulgaires de Bourne, avec de grandes additions : il travailla à cet ouvr. jusqu'à sa mort ; on en publia alors une 2e édition ; *Hist. et antiquités* de la ville et du comté de Newcastle. Brand mourut en 1806.

BRAND (Jean), Anglais, m. en 1808, théolog. et écriv. politique, auteur d'essais intitulés : *la Conscience : Observat.* sur la dette nationale, etc., 1776, et plusieurs autres *pamphlets*.

BRANDANO (Antoine), moine portugais de l'ordre de Cîteaux, abbé du monastère d'Alcobaça, fut chargé de continuer le grand ouvrage intitulé : *Monarquia Lusitana*, qui avait été interrompu par la mort de Bernard de Britto, moine cistercien, arrivée en 1617. Ce fut lui qui publia la troisième et la quatrième partie de cette grande histoire à Lisbonne en 1632, 2 vol. in-fol. Il mourut à Alcobaça en 1637, âgé de 59 ans.

BRANDANO (François), neveu du précédent, comme lui de l'ordre de Cîteaux, et le deuxième continuateur de la *Monarquia Lusitana*, dont il publia la cinquième et la sixième partie à Lisbonne en 1650 et 1672, 2 vol. in-fol. Il mourut à Lisbonne en 1683, âgé de 82 ans.

BRANDANO (Alexandre), auteur d'une *Histoire* en italien de la révolution qui plaça sur le trône de Portugal la maison de Bragance en 1640, Venise, 1689, 2 vol. in-4.

BRANDEBOURG (Frédéric Ier, margrave et électeur de), né à Nuremberg en 1372. Ce prince contribua puissamment à l'élection des trois empereurs Sigismond, Albert II et Frédéric III ; ce fut en récompense des services rendus au premier de ces trois empereurs qu'il reçut le titre d'électeur de Brandebourg. Il conserva son crédit dans l'empire jusqu'à sa mort arrivée en 1440. Au lit de la mort, il partagea ses états entre ses quatre fils, dont le deuxième et le troisième furent successivement électeurs.

BRANDEBOURG (Frédéric II, électeur de), fils du précédent, surnommé *Dent-de-fer* à cause de sa force extraordinaire, refusa la couronne de Bohême que le pape lui offrait pour en dépouiller Podiebrad. Les peuples de la Lusace, admirant une action si généreuse, se donnèrent de leur propre mouvement à Frédéric ; mais Podiebrad, ne voulant pas que la Lusace, qui était un fief de la Bohême, passât entre les mains de Frédéric, vint attaquer le prince, qui le punit bientôt de son ingratitude. Accablé d'infirmités dans sa vieillesse, Frédéric abdiqua en faveur de son frère Albert dit *l'Achille*, et mourut en 1471.

BRANDEBOURG (Joachim II, électeur de), fils de Joachim Ier, né l'an 1505, successeur de son père en 1530, embrassa la doctrine de Luther en 1539 ; ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. Il n'entra point dans l'union que les princes protestans firent à Smalkalde, et maintint la tranquillité dans son électorat, tandis que les guerres de religion désolaient les pays voisins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Crossen dans la Silésie, et son beau-frère Sigismond-Auguste, roi de Pologne, lui accorda en 1569 le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Son règne fut doux et paisible. On l'accusa d'avoir le faible de l'astrologie judiciaire. Il mourut en 1571, du poison que lui donna, dit-on, un juif de sa cour qui craignait d'être forcé de rendre ses comptes.

BRANDEBOURG (Joachim-Frédéric, électeur de), petit-fils du précédent, archevêque de Mayence, était âgé de 52 ans lorsqu'il parvint à la régence. Il établit dans le Brandebourg un conseil d'état, et donna des bases à l'instruction publique. Né en 1546, mort en 1608.

BRANDEBOURG (Jean Sigismond, électeur de), né en 1572, épousa la fille aînée d'Albert, duc de Prusse ; et plus tard hérita de ce duché. Il eut avec le duc Wolfgang-Guillaume de Neubourg, à l'occasion de la succession de Clèves, de longs démêlés qui ne furent terminés qu'après sa mort. Son rival eut dans ses intérêts les Espagnols et la ligue catholique ; Jean Sigismond eut pour lui les princes protestans qui formaient l'alliance dite l'*Union*. Il mourut en 1519.

BRANDEBOURG (Frédéric-Guillaume, dit *le Grand*, électeur de), fils du précédent, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonais avec avantage. Elle finit par le traité de Braünsberg en 1657. Dans la guerre de 1674, contre la France, il s'unit avec l'Espagne et la Hollande, vint dans l'Alsace, et fut contraint de se retirer pour s'opposer aux Suédois qui s'étaient emparé de ses meilleures places. Frédéric les mit en fuite, et fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il fit creuser un

canal pour joindre la Sprée à l'Oder, et mourut en 1688, à 68 ans, avec cette indifférence héroïque qu'il avait eue sur le champ de bataille. Il eut pour héritier son fils Frédéric III, qui fut le premier roi de Prusse.

BRANDEL (PIERRE), peintre d'histoire et de portraits, né à Prague en 1660, mort en 1739. Ses tableaux, qui décorent les églises de Prague et de Breslau, sont admirés pour la hardiesse du style, la correction du dessin et la beauté du coloris.

BRANDENBERG (JEAN), peintre, né à Zug en Suisse dans l'année 1660, mort dans sa patrie en 1729, se distingua par ses tableaux d'histoire; son dessin assez correct est d'un bon style, et son coloris vigoureux. Il a peint aussi des batailles qui sont très-vantées.

BRANDER (GEORGES-FRÉDÉRIC), habile mécanicien, né en 1713 à Ratisbonne, construisit, en 1737, les premiers télescopes en Allemagne. L'invention des microscopes sur verre lui appartient. Il est mort en 1783, après avoir publié la description des instrumens qu'il a inventés ou perfectionnés.

BRANDES (J.-CHRÉTIEN), né à Stettin en 1735, m. à Berlin en 1799, fut en même temps aut. et act. dramat. Le dialogue de ses pièces est facile et naturel; l'intrigue en est bien soutenue. Il était pour les Allemands ce que Goldoni fut pour les Italiens. Ses ouvrages dramatiques sont imprimés en 8 volumes, Hambourg et Leipzig, 1791, in-8. Il a écrit lui-même ses *mémoires*, avec les plus grands détails et beaucoup de franchise.

BRANDÈS (ERNEST), homme d'état et littérateur, né à Hanovre en 1758, fut nommé conseiller intime du cabinet de Hanovre, et garda cette charge jusqu'en 1803, époque de l'invasion des Français dans sa patrie. La réputation dont il jouissait le fit mettre au nombre des députés qui conclurent la capitulation avec le chef de l'armée française : il fut membre du gouvernement jusqu'au moment où une commission fut établie à la place des états du pays. Il mourut en 1810. Brandès était bon observateur et critique judicieux. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, sont : *Remarques sur les femmes*, 1787, in-8; dans cet ouvrage la critique est sévère, mais juste; *Considérations politiques sur la révolution française*, traduites en français, Paris, 1791, in-8, *De l'influence exercée par la révolution française en Allemagne*, 1792. Ce livre et le précédent prouvent que l'auteur avait bien jugé la révolution. Son *éloge* a été prononcé par le célèbre Heyne, son beau-frère, dans la société royale de Gottingue.

BRANDI (HYACINTHE), peintre, né à Poli, suivant d'autres à Gaëte dans le royaume de Naples, fut élève de Lanfranc. Il travaillait avec beaucoup de rapidité, préférant les plaisirs à la gloire. Il négligea la correction du dessin, et n'arriva jamais à la hauteur du style de son maître. Mort à Rome en 1691, âgé de 68 ans.

BRANDI (DOMINIQUE), Napolitain, peignit les animaux, et mourut en 1736, à 53 ans.

BRANDINO (N.), né à Padoue, poète antérieur au Dante, qui dit l'avoir connu personnellement, et en parle avec éloge dans son livre *De vulgari eloquentiâ*. Allacci a publié deux *sonnets* de Brandino dans son recueil de *poésies*.

BRANDIS (JEAN-FRÉDÉRIC), jurisconsulte, né à Hildesheim, le 11 septembre 1760, mourut en 1790 à Gottingue, où il professait le droit féodal. Son principal ouvrage est un *Traité du droit féodal impérial et de ses sources*, 1788.

BRANDMULLER (JEAN), ministre et professeur d'hébreu à Bâle, mort en 1596, âgé de 63 ans, a laissé des *Oraisons funèbres*, des *Sermons* pour des mariages et des *Dialogues* en allemand.

BRANDMULLER (JACQUES), fils du précédent, mort en 1629, connu par 3 vol. in-4, intitulés : *Analysis typica librorum Veteris et Novi Testamenti.*

BRANDMULLER (JACQUES), petit-fils de JEAN, professeur de jurisprudence à Bâle, mort dans cette ville en 1677, à l'âge de 60 ans, faisait des vers médiocres avec la plus grande facilité. On a de lui, entre autres ouvrages : *Manuductio ad jus canonicum et civile*, et beaucoup de *dissertations* sur des matières de droit.

BRANDMULLER (GRÉGOIRE), peintre, né à Bâle en 1661, eut pour maître Lebrun, qui le fit travailler au château de Versailles. Ses succès à l'académie de Paris, où il remporta les premiers prix, l'exposèrent aux attaques de l'envie; les désagrémens qu'il essuya le déterminèrent à retourner dans son pays; il s'y maria en 1686, mais sa trop grande assiduité au travail le conduisit au tombeau en 1691. Il a laissé en Allemagne la réputation d'un peintre distingué.

BRANDOLINI (AURÈLE), dit *Lippo*, parce qu'il avait été presque aveugle dans sa jeunesse, enseigna les belles-lettres, d'abord à Florence, ensuite à Bude et ailleurs. Il mourut en 1490. On a de lui plusieurs *ouvrages*.

BRANDT (SÉBASTIEN), né à Strasbourg en 1454, professa successivement le droit à Bâle et à Strasbourg. Il devint conseiller, ensuite chancelier de cette dernière ville et mourut en 1520. On lui doit *Varia carmina*, Bâle, 1498, in-4; et *Stultifera navis*, trad. de l'allemand en latin par Jacques Locher, ibid., 1497, in-4, par Badius Ascensius, Paris, 1505, in-4, en français par P. Rivière, Paris, 1497, in-fol.

BRANDT (N.), alchimiste allem. du 17[e] S., passa une partie de sa vie à chercher la pierre philosophale : il prétendit l'avoir trouvée, et en fit un secret; mais Kunkel devina facilement la substance, qui était de la nature du phosphore.

BRANDT (GÉRARD), théologien, né à Amsterdam en 1626, pasteur des arminiens ou remontrans à Nieukoop, ensuite à Amsterdam, mort en 1685. Ses principaux ouvrages sont *la Vie du grand amiral Michel Ruyter*, traduite en français par Aubin, Amsterdam, 1690, 1698, in-folio; *l'Histoire de la réformation des Pays-Bas*, abrégée et traduite en français, La Haye, 1726-1730, 3 volumes in-8.

BRANDT (GASPARD), fils aîné du précédent, né en 1653, pasteur arminien à Amsterdam, où il mourut en 1696. Il a aussi composé des *poésies latines et flamandes*; des *sermons* estimés; une *Vie de Grotius*. Mais le plus connu de ses ouvrages est le suivant : *Historia vitæ Jac. Arminii*, Amsterdam, 1724, in-8; *idem*, avec une *préface* et des *notes* de Mosheim, Brunswick, 1725, in-8.

BRANDT (GÉRARD), né en 1657, frère du précédent, mourut à l'âge de 27 ans, ministre arminien à Rotterdam. Il a laissé des *sermons*, avec une *Histoire des années 1674 et 1675*, écrite en flamand.

BRANDT (JEAN), autre frère du précédent, né à Nieukoop en 1660, mourut pasteur à Amsterdam en 1708. Outre une *Vie de St Paul*, il a publié le recueil intitulé : *Clarorum virorum epistolæ centum ineditæ de vario eruditionis genere*, Amsterd., 1702, in-8.

BRANDT (GEORGES), conseiller au départ. des mines en Suède, né dans la province de Westmanie en 1694, a fait plusieurs expériences importantes dont il a donné les résultats dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Stockholm, qui le comptait parmi ses membres. Il mourut en 1768.

BRANDT (ENEVOLD, comte de), favori du roi de Danemarck, déclaré complice de Struensée, et condamné comme lui à être décapité en 1772.

BRANDT (le colonel), fameux chef des Indiens

de Mohawk, ainsi que dans la guerre d'Amérique, se réunit au parti anglais, ravagea les établissemens de Susquehannah, l'état de New-York, où il fit d'horribles massacres, et m. en 1807 dans le haut Canada, où il s'était retiré. Il a traduit en langue mohawk, *l'Evangile* de St Marc et la *Liturgie* de l'église anglicane.

BRANICKI, grand général du royaume de Pologne sous Auguste III, signa l'acte de confédération de Grodno, dans lequel on accusait le roi de violer les droits de la noblesse polonaise. En 1752, protégé par la France, il eut un moment l'espoir de monter sur le trône; mais la Russie fit élire Poniatowski, son beau-frère. Des mesures rigoureuses furent prises contre Branicki; celui-ci se défendit pendant quelq. temps, puis se réfugia dans le comté de Zipos, d'où il sortit pour rentrer en Pologne. La cour de France exigea qu'il ne fût point inquiété. Il mourut en 1771, dans un âge très-avancé. Voy. PONIATOWSKI.

BRANKER (THOMAS), ministre évangélique, né en 1636 dans le Devonshire, mort professeur de mathématiques à l'école de Macclesfield, en 1676. On lui doit une traduct. anglaise de l'*Algèbre* de Rhonius; le doct. Jean Pell l'aida dans ce travail.

BRANQUIER et FERDIN. DE MELIORI, artistes florentins que Colbert fit venir pour travailler à des ouvr. de rapport, inconnus jusqu'alors en France. Leur travail consistait dans l'assemblage des pierres précieuses, de cornalines, de lapis lazulli, de jaspe et autres incrustées, avec lesquelles ils formaient des paysages, des fleurs et des fruits. On voit de ces tables précieuses au Musée et aux Tuileries.

BRANTOME (PIERRE DE BOURDEILLES, seigneur de l'abbaye de), gentilhomme ordinaire de chambre des rois Charles IX et Henri III, naquit à Périgord vers 1527, et mourut en 1614. Descendant d'une famille noble, dont l'ancienneté remonte à Charlemagne, ainsi qu'il a pris soin de le faire connaître à la postérité dans un long testament, surtout par une épitaphe, dont il ordonna l'inscription sur sa tombe, et dans laquelle il étale avec une complaisance presque burlesque ses titres à partager la gloire de ses ayeux, cet écrivain plaisant et naïf passa une partie de sa vie dans différentes cours d'Europe, apprit le métier des armes sous François de Guise, courut les combats et les aventures, et fut enfin homme de bien, d'honneur et de valeur (toujours d'après la même épitaphe, qui peut être après tout fort véridique, bien que le nom de notre seigneur gascon ne se rattache à aucun évènement historique). On est tenté de croire que Pierre de Brantôme ne jouit pas jusqu'à la fin de sa vie de la faveur des princes qu'il se vante d'avoir servi avec beaucoup de réputation. Après la mort de Charles IX il se retira dans ses terres, et c'est dans cette retraite qu'il se livra à la composition des nombreux ouvrages qu'il a laissés. Si les écrits de ce courtisan du 16e S. accusent les mœurs de son époque, du moins la lecture en est attrayante; la naïveté du style est piquante, et ce sont d'utiles mémoires pour l'histoire de France. On a de lui: *Vie des hommes illustres et grands capitaines français; la Vie des grands capit. étrang.*; *la Vie des dames illustres; la Vie des dames galantes; les Anecdotes touchant les duels; les Rodomontades et juremens des Espagnols*. Ces ouvrages ont été recueillis à La Haye en 1740 et 1741, 15 vol. in-12, avec des remarques de Le Duchat; Bastien les a réimpr. en 1787, 8 vol. in-8; ils l'ont encore été par Foucault, Paris, 1822-25, 8 vol. in-8.—André de BOURDEILLES, son frère aîné, fut chargé de missions importantes par Charles IX, Henri III et Catherine de Médicis; il dédia à Charles IX un *Traité* sur l'art de s'apprêter à la guerre, réuni aux ouvrages de Brantôme.

BRANTS (JEAN), né à Anvers en 1559, fut reçu docteur en droit à Bourges, où professait Cujas, et contribua beaucoup au progrès des sciences dans sa patrie. Mort à Anvers le 28 août 1639. Le célèbre Rubens épousa sa fille. Il a laissé: une *Vie* de Philippe de Rubens, Anvers, 1615; des *Notes* sur les *Comment.* de César, dans l'édit. de Cambridge, 1716; *Elogia ciceroniana Romanorum domi militiæque illustrium*, Anvers, 1612, in-4.

BRASBRIDGE (THOMAS), médecin anglais dans le comté de Northampton, et élevé au college de la Madelaine, à Oxford, dont il était membre. Il était dans les ordres, quoiqu'il pratiquât la médecine. Ses ouvrages sont: *The poor man's jewell*, ou *Traité* de la peste, 1578; *Quæstiones in officia M. T. Ciceronis*, 1615, in-8.

BRASCHI (JEAN-BAPT.), antiquaire, né à Césène en 1664, mort en 1727, évêque de Sarsina et archevêque titulaire de Nisibe. Il a laissé plusieurs *dissert.* sur les antiquités de sa patrie.

BRASIDAS, général spartiate, se signala pendant la guerre du Péloponèse, s'empara d'Amphipolis vers 426 avant J.-C., fit une sortie sur les Athéniens qui voulaient reprendre cette place, et les tailla en pièces; mais il mourut lui-même des blessures qu'il avait reçues dans le combat.

BRASSAC (JEAN DE GALARD, comte de), ambassadeur à la cour de Rome sous le gouvernement de Richelieu. On a de lui deux recueils MSs. de *lettres* et *dépêches*, depuis le 20 octobre 1630 jusqu'au 2 juillet 1641, 2 vol. in-fol.

BRASSAC (LAURENT-BARTHÉLEMY de), aumônier du roi, est aut. de l'*Oraison* funèbre de François, duc de Lesdiguières, Grenoble, 1677, in-12.

BRASSAC (chevalier de), maréchal des camps et armées du roi, musicien amateur, a fait la musique de *Leandre et Hero*, de Lefranc de Pompignan, 1750, et de l'acte de *Linus*, 1750.

BRASSANI (ISRAEL-BENJAMIN), rabbin de Reggio, est auteur de *poésies hébraïques* estimées. Mort en 1790.

BRASSART (JEAN-JOSEPH), médecin directeur des eaux minérales de St-Amand, a publié: *Observations* sur la fontaine minérale de St-Amand, Tournay, 1698, in-8; *Traité* des eaux minérales de la fontaine de Bouillon-lez St-Amand, Lille, 1714, in-8.

BRASSAVOLA (ANTOINE-MUSA), célèbre médecin, né à Ferrare en 1500, fut successivement premier médec. de plusieurs papes, et favorisé de tous les autres princes d'Italie. Ce fut après avoir soutenu à Paris pendant trois jours consécutifs une thèse de *Omni scibili*, que le surnom de Musa lui fut donné. Il a laissé différens ouvrages sur la médecine, entre autres: *des Commentaires* sur les aphorismes d'Hippocrate et de Galien, imprimés à Bâle en 1542, in-fol.; *Index refertissimus in Galeni libros*, Venise, 1550, très-estimé.

BRASSAVOLA (JÉRÔME), compatriote du précédent, a publié les ouvrages suivans: *De officiis medici libellus*, Ferrare, 1570, in-4; *In primum aphorismorum Hippocratis librum expositio*, ibid., 1595, in-4.

BRASSAVOLA (JÉRÔME), médecin du 17e S. On a de lui plusieurs *Dissert.*, entre autres une sur les lavemens dans laquelle il soutient que ce remède peut nourrir un malade.

BRASSONI (FRANÇOIS), jésuite missionnaire au Canada, eut beaucoup à souffrir surtout chez les Hurons où il prêcha l'évangile. De retour à Rome, sa patrie, il s'appliqua à la prédication. Il a laissé une *Relation* de sa mission, Rome, 1653, in-4.

BRATHWAXTE (RICHARD), poète anglais, né à Warcop près Appleby dans le Westmoreland en 1588. En quittant l'université, il fut capitaine d'une compagnie, et député lieutenant du Westmoreland.

Il mourut à Appleton, près Richemond dans l'Yorkshire, en 1673. On a de lui : *la Toison d'or* et quelques autres poëmes; *la Santé du poète*, ou *le berger passionné*, 1 vol. in-8; *Larmes du dissipateur; Essai* sur les cinq sens, in-8. *Nature's embassy, or the Wild man's measures; Time's curtain drawn; le Gentilhomme anglais; Discourse of detraction; La Princesse arcadienne; Survey of History; a Curtain Lecture; Mercurius Britannicus*, ou le Nouvelliste angl., tragi-comédie; *Itinerarium Barnabii; Time's treasury; Poëme* sur la restauration de Charles II; *le Régicide*, tragi-comédie.

BRATTLE (Guill.), fils de Guill. Brattle, homme d'un caractère et d'un talent extraordinaires. Nommé l'un des représentans de Cambridge à la cour générale, il devint ensuite membre du conseil. Il étudia la théologie et prêcha souvent avec succès. Sa science comme avocat lui donna beaucoup de cliens; comme médecin, sa pratique était devenue célèbre. Il exerça aussi l'état milit., obtint la place de major-général de la milice, et se fit aimer du peuple et du gouvernement. Il mourut à Halifax en 1776.

BRATTLE (Thomas), riche négociant de Boston, un des principaux fondateurs de l'église de Brattle-Street, dont Guillaume Brattle, son frère, était pasteur. Il mourut en 1713, à l'âge de 69 ans. Plusieurs de ses *Observations* sur l'astronomie ont été publiées dans les *Transactions philosophiques*.

BRAULION ou BRAULE (St.), évêque de Saragosse, contribua puissamment avec St Isidore de Séville à réformer l'église d'Espagne dans le 7ᵉ S. Son corps fut découvert en 1270, et se conserve à Rome dans la basilique de Ste-Marie-Majeure. On a de lui un *Eloge* de St Isidore, son ami, la *Vie de St Emilien*, avec un hymne en son honneur, en vers ïambiques, avec d'autres écrits recueillis à Madrid, 1632, in-4. St. Braulion mourut l'an 646.

BRAUN (George), archidiacre de Dortmund, mort doyen de la collégiale de Cologne au commencement du 17ᵉ S. Son principal ouvrage est un *Theatrum urbium præcipuarum mundi*, en 6 volumes in-fol. Il recueillit les homélies de Corn. Jansenius sur tous les dimanches de l'année.

BRAUN ou BRAUNIUS (Jean), professeur de théologie et de langues orientales, né dans le Bas-Palatinat en 1628, mort à Groningue en 1709. Son principal ouvrage est un savant traité sur les antiquités judaïques, intitulé : *Vestitus sacerdotum hebræorum*, Leyde, 1680, 2 vol. in-8, avec des gravures, idem, Amsterdam, 1721, 2 vol. in-4.

BRAUN (Salomon), médecin, né à Kiel dans le Holstein. Il pratiqua son art dans la Souabe, d'abord à Nordlingen, puis à Biberach, où il mourut en 1675. On lui doit un ouvrage écrit en allemand *sur les bains de cette ville*.

BRAUN (Jean-Frédéric de), savant distingué, né à Jena en 1722, servit d'abord dans les armées d'Autriche et de Hollande, et se retira ensuite à Langensalza, où il mourut en 1799, dans une misère absolue. On a de lui un ouvrage très-estimé, *Histoire des maisons électorales de Saxe*, originaires de Thuringe et de Misnie, 3 vol. in-4, Langensalza, 1778-81.

BRAUN (Ch.-Adolphe), frère du précédent, conseiller d'empire à Vienne, a laissé quelques écrits sur les lois.

BRAUN (Henri), savant bénédictin, membre de l'académie des sciences de Munich, né en 1732, m. en 1792, est auteur d'un grand nombre d'ouvr. dont voici les principaux : *Plan* pour la nouvelle organisation des écoles en Bavière, Munich, 1770, in-8; *Elémens de latin*, ibid., 1778, in-8; *Synonymes latins*, Augsbourg, 1790, in-8. Tous ces ouvrages sont en allemand.

BRAUNBOM (Frédéric), protestant d'Allemagne, publia en 1613 un livre intitulé : *Florum Flaminiorum Romanensium papalium decas*, in-4, dans lequel il fixe chaque période du règne de l'antechrist. Il trouve l'antechrist dans le pape, et prouve que le monde devait finir en 1711.

BRAUWER (Adrien), peintre, né à Harlem en 1608. Le Musée possède trois de ses tableaux : celui qui est connu sous le nom *du Jeu de cartes* suffirait seul pour justifier l'estime que Rubens lui témoigna; mais Brauwer, livré à la débauche et à l'inconduite, mourut à l'hôpital d'Anvers à l'âge de 32 ans.

BRAVO (Jean), écrivain espagnol, né à Ciudad-Real dans le 16ᵉ S., fut précepteur des enfans de l'impératrice et reine Elisabeth. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'une traduction en prose castillane du poëme latin d'*Alvare Gomez* sur la toison d'or, 1546, in-4.

BRAVO (Jean), né à Piedrahita dans la Castille, professeur de médecine à la fin du 16ᵉ S. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *De Hydrophobiæ naturâ, causis atque medelâ*, Salamanque, 1576-1588, in-4; *In libros prognosticorum Hippocratis commentaria*, ibid., 1578-1583, in-8; *De simplicium medicamentorum delectu libri duo*, ibid., 1592, in-8.

BRAVO-CHAMIZO (Jean), profess. de médec. à Coimbre, a écrit un ouv. de chirurgie intit. *De medendis corporis malis per manualem operationem*, Coimbre, 1605, in-12. Celui *de Capitis vulneribus* est d'une plus grande étendue; il a paru en 1610, in-fol. Cet auteur, qui était de Serpa, ville du Portugal dans l'Alentejo, mourut vers 1615.

BRAVO DE SOBRAMONTE RAMIREZ (Gaspar), né près de Burgos, médecin de Philippe IV et de Charles II, rois d'Espagne, est auteur des ouvrages suivans : *Resolutionum medicarum circa universam totius philosophiæ doctrinam, tomus primus*, Valladolid, 1649, in-fol.; *Operum medicinalium tomus tertius*, Lyon, 1674, in-fol.

BRAVO (Barthélemi), jésuite espagnol, né près d'Avila en 1576, rhéteur et grammairien. Ses principaux ouvrages sont : *De conscribendis epistolis*, Burgos, 1601, in-8; *Thesaurus verborum ac phrasium*, Madrid, 1611; *De arte rhetoricâ*, 1632; *Varia poemata*, Valence, 1636.

BRAWE (Joachim-Guill.), poète dramatique, né Weinenfels en 1739, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour la poésie, et présenta à 17 ans à un concours son poëme tragique intit. : *l'Esprit fort*, qui obtint un accessit : il est dirigé contre les incrédules; cette pièce fut suivie de *Brutus*, tragédie écrite en vers ïambiques qui eut un grand succès. Après avoir donné au théâtre les plus hautes espérances par ces brillans essais, l'auteur fut enlevé par la petite-vérole en 1758. Ces deux tragédies ont été publiées à Berlin, 1798, in-8.

BRAY (Réginald), homme d'état anglais, mort en 1501, contribua à placer Henri VII sur le trône d'Angleterre, et jouit d'une grande faveur auprès de ce monarque. Sir Réginald fut également bon architecte; la chapelle de Westminster, élevée d'après ses dessins et sous sa direct., de même qu'une autre chapelle qu'il fit bâtir à Windsor et où il fut enterré, attestent encore ses talens en architecture.

BRAY (Salomon de), peintre, né à Harlem en 1579, mort en 1664, eut deux fils, Jacob et Jacques; ce dernier surpassa son père et son frère, fut regardé comme l'un des plus habiles peintres de Harlem, et mourut quelques semaines avant son père, en 1664.

BRAY (Thomas), missionnaire, né en 1656 à Marton dans le Shrosphire, m. en 1730, connu surtout comme fondateur d'une société pour la pro-

pagation de l'évangile, et pour le soulagement des prisonniers. Outre des *Leçons* sur le catéchisme, on a de lui des *Lettres circulaires* au clergé de Maryland, où il rend compte de l'état de cette église.

BRAZOLO (PAUL), né à Padoue au commencement du 18e S., mort à Tribano en 1769, âgé de 60 ans, a traduit en vers italiens l'*Iliade d'Homère*, une partie de l'*Odyssée*; les *Œuvres* et les *Jours d'Hesiode*.

BREARD (ETIENNE), poète latin moderne, né au Mans en 1680, de parens si pauvres, que, n'ayant pu fournir un titre clérical de 50 livres de rente, il fut forcé de renoncer à l'état ecclésiastique, et resta toute sa vie ouvrier en étamine. Breard devint paralytique à 64 ans; le chancelier d'Aguesseau, qui entendit parler de son talent poétique, lui ayant fait avoir une pension, il traduisit divers ouvrages français en vers latins, entre autres le poème de *la Religion*, dont il a paru plusieurs morceaux dans le *Mercure* de France de 1748. Mort en 1749.

BREARLEY (DAVID), chef de justice de l'état de New-York dans l'Amérique septentrionale, et juge de la cour fédérale pour le district de New-Jersey, fut un des membres de la convention qui fixa en 1787 la constitution des Etats-Unis.

BRÉAUTÉ (PIERRE), brave capitaine normand au service du prince Maurice contre les Espagnols, périt victime de la perfidie de Grosbendoncq, gouverneur de Bois-le-Duc, dans un combat de vingt contre vingt, défi qui avait été accepté par ce dernier.—ADRIEN, son frère, voulut venger sa mort; mais Henri IV, roi de France, lui intima l'ordre de rentrer en France.

BRÉBEUF (JEAN de), jésuite, né à Bayeux en 1593, fut du nombre des premiers missionnaires envoyés au Canada par les soins et la générosité de la comtesse de Guercheville. Il s'embarqua en 1625 avec Champlain. Se trouvant chez les Hurons, il fut pris par les Iroquois leurs ennemis, qui lui jetèrent de l'eau bouillante sur la tête en dérision du baptême, et le brûlèrent à petit feu, l'an 1649.

BRÉBEUF (GUILLAUME de), neveu du précéd., né en 1618, à Thorigny, dans la basse Normandie, est surtout connu par sa trad. en vers de la *Pharsale*. On sait que Boileau, très-peu partisan de Lucain, faisait encore moins de cas de son traducteur, qui a en effet exagéré les défauts de l'original. Des critiques ont trouvé le jugement de Boileau trop sévère. Voltaire remarque qu'il y a toujours dans Brébeuf quelques vers heureux; Boileau lui-même en convient. Mazarin fit de grandes promesses au traducteur; mais, suivant son usage, il ne les tint point, et le laissa dans l'indigence. Brébeuf fut obligé de se retirer à Venoix, près de Caen, et m. en 1661. Une fièvre opiniâtre le tourmenta plus de vingt ans, et c'est dans ses accès qu'il composa *la Pharsale*. Il fit beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels on distingue une *Traité de la défense de l'église romaine*, et *Entretiens solitaires ou prières et méditations pieuses*, en vers français.

BREBIETTE (PIERRE), peintre et graveur, né à Mantes en 1609, est plus connu par ses estampes par ses tableaux. Il a gravé plusieurs pièces d'après Raphaël, André del Sarto et Paul Véronèse.

BRÈCHE (JEAN), avocat du 16e S. au présidial de Tours, où il était né, a laissé: *Manuel royal*, Tours, 1541, in-4; *le Promptuaire des lois municipales de France*, etc.

BRECHTUS (LÆVINUS), frère mineur, né à Anvers, m. en 1558 à Malines, où il était gardien du couvent de son ordre. Il est auteur d'une tragédie en vers lat. intitulée: *Euripe vel de inconstantiâ vitæ humanæ*, Louvain, 1549 et 1550, in-12; *Sylva piorum carminum*, ib., 1550, in-8; l'*Histoire de quelques martyrs*, ib., 1551, in-8.

BRECK (ROBERT), ministre de Marlborough (Massachusetts), né à Dordrecht en 1682, mort en 1731, était très-versé dans la connaissance de l'hébreu. Il a publ. des *Sermons* en 1728.

BRECKENRIDGE (JEAN), procureur-général des Etats-Unis, mort à Lexington (Kentuky) en 1806, se distingua dans les résolutions qu'il soumit au sénat; elles donnèrent lieu aux discussions les plus animées et à tous les efforts de l'éloquence.

BRECLING (NICOLAS), ministre dans le duché de Holstein et ensuite à Jever, fut un des enthousiastes les plus extravagans du 17e siècle.

BRECLING (FRÉDÉRIC), théologien, né en 1629 dans le pays de Flensbourg, fut pasteur à Handewith et à Zwol; mais ses opinions fanatiques et son esprit inquiet lui suscitèrent des tracasseries qui le forcèrent de se retirer à La Haie, où il m. en 1711. On a de lui plusieurs écrits de théologie mystique en latin et en allemand.

BRECOURT (GUILL. MARCOUREAU DE), poète dramatique médiocre et bon comédien du 17e S., réussissait dans les rôles de héros tragiques et dans ceux dits à manteau. Voulant faire valoir sa pièce de *Timon*, il fit de si grands efforts qu'il se rompit une veine. Mort en 1685, des suites de cet accident.

BREDA (JEAN van), peintre, né à Anvers en 1683, élève de son père Alexandre van Breda, paysagiste estimé. Il copia long-temps avec fidélité et avec une perfection capable de tromper l'œil le plus exercé les tableaux de Breughel de Velours et de Wouvermans. Il composa ensuite, dans le genre de ces deux maîtres, des tableaux très-recherchés, et fut directeur de l'académie d'Anvers. Louis XV, à son entrée dans cette ville, en 1746, l'honora de ses éloges et lui acheta plusieurs tableaux. Il mourut en 1750.

BREDAEL (PIERRE van), né en 1630 à Anvers, quitta cette ville pour aller à la cour d'Espagne; ses paysages y furent recherchés, mais rien ne put l'y retenir. Il revint à Anvers où il fut directeur de l'académie en 1689. On remarque dans ses tableaux de l'harmonie et une belle couleur.

BREDAL (NIELSKROG), poète et compositeur danois, mourut à Copenhague en 1778, à l'âge de 46 ans. Il avait été d'abord vice-bourgmestre à Drontheim en Norwège. On connaît de lui quatre *opéras*, imprimés à Copenhague en 1758, et une traduct. en vers danois des *Métamorphoses* d'Ovide, ibid., 1758, in-8.

BREDENBACH (JEAN de), écrivain allemand du 16e S., né à Dusseldorf, est auteur de *Militia christiana*, etc., Dusseldorf, 1560, et *de Armeniorum ritibus, moribus et erroribus*, ib., 1577.

BREDENBACH (MATHIAS), théologien, principal du collége d'Emmerick, m. en 1559, à 70 ans. On a de lui des *Traités* de controverse, et des *Commentaires* sur les psaumes.

BREDENBACH (TILMANN), fils du précédent, né à Emerick en 1544, mort en 1587, chanoine de Cologne, a laissé: l'*Histoire de la guerre de Livonie* en 1558, et plusieurs livres de controverse et de piété.

BREDENBACH. V. BREYDENBACH.

BREDENBOURG (JEAN), de Rotterdam, a publ. en 1675 un *Traité* fort rare, qui est une réfutation du système de Spinosa. Quelquefois il est joint aux œuvres de ce dernier.

BREDEROC ou BREDERODE (GERBRAND), fils d'Adrien, poète hollandais du 16e S., né à Amsterdam en 1585, m. en 1618, à la fleur de son âge, a travaillé surtout pour le théâtre. Son genre est celui de la farce ou du bas comique.

BREDERODE (RENAUD de), bourgrave d'Utrecht dans le 15e S., chevalier de la Toison-d'Or. David de Bourgogne, fils naturel de Philippe, duc de

Bourgogne, nommé évêque d'Utrecht, irrité contre les deux frères Brederode, fit enfermer Renaud dans une tour, et fit ensuite arrêter son frère Gysbregt. Il se saisit aussi des quatre fils naturels de Renaud. Pour justifier cette conduite, il publia que les frères Brederode avaient voulu l'assassiner, et qu'ils avaient même formé le projet de chasser de la Hollande le duc Charles de Bourgogne. Il fit mettre Renaud à la torture pour le forcer à s'accuser lui-même, et les tourmens qu'il éprouva furent si violens qu'on le reporta demi-mort dans sa prison. Ces cruautés parvinrent aux oreilles de Charles de Bourgogne, qui fit prendre Renaud au château de Wyk, et ordonna qu'il fût transporté à Rupelmonde. L'année suivante, en 1472, il nomma un conseil de chevaliers de la Toison-d'Or pour juger l'accusé, qui fut déclaré innocent et fut mis en liberté. Brederode vécut encore quelques années, et mourut à Harlem après un gr. repas qui incommoda tous ceux qui y avaient assisté; ce qui fit soupçonner que le vin y avait été empoisonné. Son frère mourut peu de temps après être sorti de prison.

BREDERODE (François de), né en 1466, se rendit fameux en se mettant à la tête du parti des Hoeksen qui, pendant quelque temps, désolèrent leur patrie par une guerre civile. Avec huit cent cinquante hommes, pendant une nuit d'hiver, il s'empara de la seconde ville de la Hollande sans qu'il en coûtât la vie à un seul homme. Il fit aussitôt travailler aux fortifications, et les mit dans un bon état de défense. Maximilien, comte de Hollande et roi des Romains, ordonna le siége de Rotterdam, et le commandement de l'armée fut confié au stathouder, comte d'Egmont. La ville assiégée, réduite à la famine, fut obligée de se rendre, et le comte d'Egmont fit décapiter les principaux Hoeksen tombés en son pouvoir. Brederode, bientôt après, fut pris dans un combat où il avait reçu deux blessures; transporté à Dordrecht dans la tour de Puttok, il y mourut en 1490, âgé de vingt-quatre ans.

BREDERODE (Henri, comte de), se réunit à Guillaume de Nassau et aux comtes d'Egmond et de Horn, contre le parti espagnol, en 1565. Il signa le premier le traité d'association, d'abord connu sous le nom de *Compromis*, et présenta l'année suivante, à la tête de trois cents gentilshommes, à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, la fameuse requête qui fut le signal de l'insurrection. Il fut ensuite banni par le duc d'Albe, et mourut dans son exil en 1568, à l'âge de 36 ans.

BREDERODE (Pierre CORNEILLE de), né à La Haye dans le 16e S., fut long-temps ambass. des états-généraux dans les provinces d'Allemagne. On a de lui plusieurs ouvr. de jurisprudence.

BREDERODE (Rheinhard de), a laissé en holl. un *Journal de l'ambassade en Moscovie*, rédigé dans les années 1615 et 1616, La Haye, 1619, in-4.

BREDOW (A.-E. de), général prussien et membre de l'académie de Berlin, né en 1693, servit avec distinction dans les guerres de Silésie, et sut allier avec succès les lettres à la profession des armes. Mort en 1756.

BREDOW (Joach.-Léopold de), autre général prussien, né en 1699, se fit une réputation par son étude constante à maintenir la discipline militaire, et mourut en 1759, après avoir fait les campagnes de Silésie et de Bohême.

BREENBERG (Barthol.), peintre et graveur, né à Utrecht en 1614, excellait dans les paysages et les animaux, et gravait ses propres desseins à l'eau-forte. Le muséum royal possède sept ou huit de ses tableaux, entre autres *un Repos de la sainte famille*, des *Vues de Rome*, le *Martyre de St-Etienne*, *Diane au bain et Actéon*, etc.

BRÉGEON (Angélique), élève de Tardieu. Elle avait épousé le graveur Tilliard, et aurait acquis beaucoup de talent, si une mort prématurée ne l'avait enlevée en 1782, à l'âge de 29 ans.

BRÉGY (Charlotte SAUMAISE de CHAZAN, comtesse de), nièce de Saumaise, fut une des dames d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Elle se distingua dans cette cour par son esprit et sa beauté. On a d'elle un *Recueil* de lettres et de vers, 1666, et 1668, in-12, dans lequel on trouve quelques pensées ingénieuses. Elle mourut à Paris, en 1693, âgée de 74 ans.

BREGY (de FLECELLES), religieuse de Port-Royal, dite la sœur de St Eustochie, a écrit une *Vie de la mère Marie des anges*, abbesse de Maubuisson, ensuite de Port-Royal, Amsterdam, 1754, 2 part. in-12. On a encore une relation de sa captivité, dans le recueil intitulé : *Divers actes, lettres et relations des religieuses de Port-Royal*, 1724, in-4.

BREITHAUPT (J.-Frédéric), mort en 1713, conseiller du duc de Saxe-Gotha, a laissé une traduction de Joseph Ben Gorion, hist. hébreu, qu'il confond avec l'historien Josèphe.

BREITHAUPT (M.-Chrétien), neveu du précédent, né en 1689, mort en 1749, professeur de philosophie et d'éloquence à Helmstadt, a laissé : *De principiis human. actionum*, Hall, 1714; *De stilo Sulpitii Severi*, ibid., 1713, in-4; *Disquisitio historica de variis modis occultè scribendi veterum et recentior.*, etc., Helmstadt, 1727, in-4; *De linguæ anglicanæ pronunciatione*, ibid., 1740.

BREITINGER (J.-Jacq.), né à Zurich en 1575, mort en 1645. Après avoir rempli différentes charges de pasteur et de professeur, il devint, en 1613, chef du clergé du canton de Zurich. Ses vertus et la loyauté de son caractère lui avaient mérité un crédit extraordinaire; aussi exerça-t-il une grande influence dans les affaires ecclésiastiques et politiques de sa patrie : ses ouvrages imprimés sont une trad. allemande du Nouveau-Testament, des dissertations et des sermons. On trouve ses mémoires manuscrits dans la bibliothèque de Zurich.

BREITINGER (J.-Jacq.) chanoine et professeur de grec et d'hébreu à Zurich, né dans cette ville en 1701, y mourut en 1776. On lui doit, entre autres ouvrages, une édition de *la Bible des septante*, Zurich, 1730, 4 vol. in-4; une *Critique de l'art de la poésie*, 1740, 2 vol. in-8, en allemand.

BREITKOPF (Jean-Gottlieb-Emmanuel), imprimeur célèbre, né à Leipsig, en 1719, sa vie entière fut employée à perfectionner l'imprimerie, à faire des recherches sur l'histoire de l'invention et des progrès de cet art. Il donna aux caractères allemands une élégance inconnue avant lui, combina les matières de fonte assez heureusement pour rendre ses types deux fois plus durables que les types ordinaires, fit d'utiles recherches sur les meilleurs moyens d'imprimer la musique, les figures mathématiques, les cartes géographiques, les portraits même avec des caractères mobiles, et réussit enfin à imprimer avec des caractères de ce genre les livres chinois qu'auparavant on était obligé de graver sur des tables de bois. Son imprimerie était une des plus complètes de l'Europe; on y voyait les poinçons et les matrices de 400 alphabets différens, et une grande quantité de beaux caractères. Sa fonderie, composée de 12 fourneaux, occupait seule 39 ouvriers; aussi envoyait-il des caractères en Pologne, en Russie, en Suède et jusqu'en Amérique. Ses principaux ouvrages sont : *un Essai sur l'hist. de l'invention de l'imprimerie*, Leipsig, in-4, 1774; *un Essai sur l'origine des cartes à jouer, l'introduction du papier de linge, et les commencemens de la gravure en bois en Europe*, 2 parties in-4, 1784-1801 en allemand. Il mourut à Leipsig en 1794.

BRELIN (Nicolas), musicien suédois, né en 1690, membre de l'acad. des sciences de Stockholm, mécanicien et facteur d'instrumens, mort pasteur à Carlstadt en 1733, a laissé de bonnes dissertations sur le perfectionnement des claviers.

BREMBATI (Isotta), femme poète du 15e S., mariée à Jér. Grumello, connaissait les langues latine, italienne, française et espagnole. Elle possédait si bien cette dernière, qu'elle était en état de se mesurer avec les meilleurs poètes de cette nation. Ses ouvrages n'ont point été réunis, ils sont épars en divers recueils. Elle mourut subitement en 1586.

BRÊME (L.-A. Gattinara de), ecclésiastique, né en 1781, fils du marquis de Brême, ancien ambassadeur de Naples et de Sardaigne, et depuis sénateur du royaume d'Italie, chevalier de l'ordre de la couronne de fer, fut aumônier du vice-roi Eugène Beauharnais, conseiller d'état et gouverneur des pages, places qu'il perdit en 1814. Il n'en resta pas moins à Milan, où il cultiva les lettres et la poésie jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. On a de lui : *Novelle litterarie*, Milan, 1820.

BREMOND (Gabrielle), née à Marseille vers 1630. A cette époque, les pélerinages de Jérusalem excitaient le zèle des fidèles ; dans le nombre des femmes qui les entreprirent, il n'en est aucune qui ait poussé plus loin ses excursions que Gabrielle Bremond, dont le voyage fut traduit du français et publié en italien à Rome, en 1673, in-4, ibid., 1679, in-8.

BRÉMOND (Gabriel), littérateur français du 17e S., réfugié en Hollande, où il fut mis en prison pour ses opinions politiques. On ignore l'année de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *une Trad. du Gusman d'Alfarache* de Matheo-Aleman, Paris, 1709, 3 vol. in-12 ; *Hattigé, ou les amours du roi de Tamaran*, Cologne, 1676, in-12.

BREMOND (Ant.), général de l'ordre de St-Dominique, né à Cassis en Provence, en 1692. On lui doit la publication du *Bullaire de l'ordre de St-Dominique*, qui parut de 1729 à 1740, en 8 vol. in-fol. Ce religieux mourut à Rome en 1755.

BREMOND (François de), né à Paris en 1713, mort dans la même ville en 1742, membre de l'académie des sciences. Le plus vaste champ où il se soit exercé, dit Fontenelle, est sa *Trad. des Transactions philosophiques de la société de Londres*, Paris, 1738, 4 vol. in-4, traduction enrichie de notes, d'avertissemens, et de réflexions savantes. On a encore de lui quelques autres traductions de *Mémoires* sur la physique.

BRÉMONT (Etienne), d'abord chanoine de Chartres, ensuite de Paris, né à Châteaudun en 1714. A l'époque où la bulle *Unigenitus* troublait la France, il prit part à ces querelles, fut décrété de prise de corps par le parlement ; obligé d'errer pendant quatre ans, il ne reparut qu'en 1778. Son principal ouvr. intit. : *De la raison dans l'homme*, 6 vol. in-12, Paris, 1785-1787, lui mérita un bref de Pie VI, et les complimens des plus illustres prélats français. On ne peut y reprendre qu'un peu de prolixité et des citations trop fréquentes. L'auteur voulait l'étendre encore bien davantage ; mais un érysipèle goutteux sur les jambes, et des chagrins devenus plus cuisans par la captivité de Louis XVI, le mirent au tombeau en 1793.

BREMONTIER (Nicol.-Thom.), naturaliste et physicien, né en 1738, mourut à Paris en 1809, inspecteur-général des ponts et chaussées. On lui doit la fixation des sables et la plantation des dunes du golfe de Gascogne, et la fertilisation de ces terres sablonneuses qu'il rendit propres à la végétation. Il rédigea avec MM. Mésaize, Varin et Noël, *un Rapport sur l'existence des mines de fer dans le département de la Seine-Inférieure*, inséré dans le *Magasin encyclopédique*, 3e année, tome 6.

BREMUNDANO (Francisco-Fabro), historien espagnol, auteur d'une *Histoire des hauts faits de don Juan d'Autriche dans la Catalogne*, Saragosse, 1663, in-fol. ; et d'un essai historique *sur la guerre de Hongrie*, Madrid, 1684 et suiv., 5 vol. in-4, (rare). Ces ouvrages sont écrits en espagnol.

BRENDAN (St), né en Irlande vers la fin du 5e S., fut le fondateur du monastère d'Ailech en Angleterre, bâtit une église dans les îles Shetland, établit plusieurs couvens et plusieurs écoles dans sa patrie, et contribua par ce moyen à la civilisation de l'Irlande. Il mourut le 16 mai 578.

BRENDEL (Zacharie), docteur en médecine, né à Iéna dans la Thuringe, en 1592, mort dans cette ville en 1638, est auteur des traités suivans : *Chimia in artis formam redacta*, Jena, 1630, in-12 ; *De medicinâ, arte nobilissimâ*, Jéna, 1635, in-4.

BRENDEL (Jean-Philippe), médecin allemand. Il n'est connu que par un recueil de *Consultations* des plus célèbres médecins de son pays, publié en latin à Francfort, 1614, in-4. Ce recueil ne donne aucun aperçu nouveau.

BRENDEL (Adam), professeur d'anatomie et de botanique à Wittemberg, a publié plusieurs *Dissertations* en forme de thèses qui parurent dans cette ville, in-4, en 1715 et 1718. On a encore publié à Wittemberg trois décades de ses *Observations astronomiques*.

BRENDEL (Jean-Godefroi), né à Wittemberg en 1712, professeur de médecine à Goettingue, a donné en 1738, in-4, une nouvelle figure et description de la valvule d'Eustachi. On lui doit encore quelques *Dissertations académiques*, dont le recueil a paru à Gottingue en 1740, in-4, sous le titre de *Fasciculus observationum medicinalium*. Il mourut dans cette ville en 1758. Plusieurs de ses ouvrages ont paru après sa mort.

BRENIUS (Daniel), arminien et socinien, disciple d'Episcopius, né à Harlem en 1594, mort en 1664, a composé un grand nombre d'ouvrages qui forment un vol. de *la Bibliothèque des frères polonais*.

BRENKMANN (Henri), né à Rotterdam, exerça la profession d'avocat à La Haye. Il conçut le projet de mettre en ordre les Pandectes de Justinien, et fit un voyage en Italie pour consulter le manuscrit original des Pandectes florentines ; mais il n'eut pas le temps d'achever le travail qu'il avait commencé, et mourut dans sa 56e année au mois d'avril 1736. On a de lui plusieurs ouvrages de droit qui ne sont pas sans mérite.

BRENNEISEN (Ennon-Rodolphe), jurisconsulte, né à Essen en 1670, devint conseiller intime, ensuite chancelier du prince d'Ost-Frise, et mourut à Aurich, le 22 septembre 1734.

BRENNER (Elie), antiquaire suédois, né en 1647, s'appliqua avec succès au dessin, et fut nommé peintre en miniature de la cour. Ayant rassemblé un grand nombre de médailles et de monnaies de son pays, il publia, avec le secours du graveur Sartorius, le *Thesaurus nummorum Sueco-Gothicorum*, Stockholm, 1691, in-4. Il mourut en 1717. — Sa 2e femme, Sophie-Elisabeth Weber, dont il eut quinze enfans, se distingua par ses connaissances et ses talens pour la poésie. Ses ouvrages ont été publiés en deux volumes, dont le premier parut en 1713, et le deuxième en 1732.

BRENNER (Henri), né en Suède l'an 1669, accompagna l'ambassadeur de Charles XI en Perse. A son retour, il obtint la place de bibliothécaire du roi. On a de lui une *relation* en suédois de l'expédition de Pierre Ier contre la Perse. Il mourut en 1732.

BRENNUS, général des Gaulois-sénonais, entra en Italie vers 391 av. J.-C., avec une puissante

armée, y fit de grandes conquêtes, et assiégea Clusium en Toscane, battit sur l'Allia les Romains, qui étaient venus au secours de cette ville, marcha sur Rome, la prit et la pilla, 388 ans avant J.-C. Le tribun Sulpitius, voulant sauver le Capitole, proposa mille livres d'or aux Gaulois s'ils voulaient sortir des terres de la république, cette offre fut acceptée; on commençait à peser l'or quand Brennus, prétendant que les poids étaient faux, jeta son épée et son baudrier dans la balance en disant: « Malheur aux vaincus! » Camille, survenu au même instant, annula le traité, fondit sur Brennus et expulsa les Gaulois de l'Italie.

BRENNUS, autre général gaulois, fit une expédition en Grèce dans le 3e S., à la tête d'une armée de 175,000 hommes, et se préparait à piller le temple de Delphes, quand ses soldats, suivant le récit de Tite-Live, saisis d'une terreur panique, prirent la fuite et s'entretuèrent. Effrayé de ce malheur, Brennus s'empoisonna.

BRENT (Nathanael), né en 1573 à Little-Woolford, suivit d'abord le barreau, obtint la place de gardien du collége de Merton à Oxford, et mourut à Londres en 1652, après avoir éprouvé plusieurs disgrâces. Il a publié une *Défense de l'église d'Angleterre*.

BRENTANO (Dominique de), théologien, né en 1740, près de Zurich, mort en 1797, est auteur d'une *Traduction* allemande du Nouveau-Testament, Francfort, 1798, in-8, 3e édition. Il avait entrepris aussi une *Traduction de l'Ancien-Testament*, qui fut continuée après sa mort par Th. de Reser, Francfort, 1796 et 1801, gr. in-8.

BRENTANO, général autrichien, fit la guerre contre les Turks, et commanda dans le pays de Trèves en 1792, sous les ordres du prince d'Hohenlohe. Il mourut quelque temps après.

BRENTANO (Sophie), autrefois connue sous le nom de Chéreau. Elle fit des vers, des romans, des traductions de l'italien et du français, et mourut à la fleur de son âge en 1807.

BRENTEL (Frédéric), célèbre peintre en miniature, né à Strasbourg vers 1586, fut élève de Guillaume Bawr. Son dessin est pur, son coloris agréable, et ses couleurs sont vives. La bibliothèque du roi possède un *Livre d'heures*, avec 40 miniatures, dans lequel ce maître a réduit en petit, avec une entente admirable, les plus beaux tableaux des écoles hollandaise et flamande. Il mourut en Allemagne dans un âge fort avancé.

BRENTZEN (Jean), en latin *Brentius*, célèbre coopérateur de Luther, né à Weil en Souabe, l'an 1499. Ses opinions diffèrent à quelques égards de celles de son maître. Il soutenait que le corps de J.-C. était dans l'eucharistie, non-seulement avec le pain, mais partout, comme sa divinité, depuis l'ascension. On a de lui 8 vol. in-fol. d'ouvrages de controverse. Il mourut à Stuttgard en 1570.

BRENWELD (Henri), prévôt du chapitre d'Embrach, et protonotaire apostolique, né à Zurich en 1478, m. dans la même ville en 1551. Il a laissé en MS. une *Histoire de la Suisse* en 2 vol.

BRENZIUS (Samuel-Frédéric), juif allemand, qui embrassa le christianisme en 1601, et publia les motifs de sa conversion dans un ouvrage où il reproche aux juifs les crimes les plus odieux. Un autre juif, nommé Salomon Zébi, se chargea de lui répondre, et donna la *Thériaque judaïque*, où il accuse les chrétiens de pratiques abominables. Ces deux ouvrages écrits en allemand furent traduits en lat. par Jean Wulfer, qui fit imp. sa traduction à Nuremberg en 1680, in-4. Il en parut une seconde édition, ibid., 1715, in-12. L'une et l'autre sont très-rares.

BRÉQUIGNY (Louis-George-Oudard Feudrix de), de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Granville en 1716, m. à Paris en 1795. L'étude de l'histoire et de l'antiquité fut l'objet constant de ses travaux. Envoyé en Angleterre pour y rechercher tout ce que le dépôt de la Tour de Londres offrait de curieux sur l'histoire de France, il en rapporta une ample moisson. En 1791, il publia avec Laporte du Theil: *Diplomata, chartæ, epistolæ et alia monumenta ad res francicas spectantia*, 3 vol. in-fol. Bréquigny fut aussi chargé de continuer la *Collection des ordonnances des rois* de la troisième race, commencée d'abord par Laurière, continuée ensuite par Secousse, qui avait poussé l'ouvrage jusqu'au neuvième volume. Bréquigny donna successivement cinq nouveaux vol.; le dernier parut en 1790. Cette importante collection, qui se continue, doit former un chartrier général de l'ancien droit public et particulier de la France, de ses anciens établissemens civils, ecclésiastiques et militaires. Les mémoires de l'académie des inscriptions renferment beaucoup d'écrits de ce savant, qui fut encore chargé d'achever la publication des *Mémoires sur les Chinois* dont l'abbé Batteux avait rédigé une partie, d'après les relations des missionnaires.

BRERETON (Jane), fille de M. Thomas Hughues, née en 1685, épousa en 1711 M. Thomas Brereton, qui dissipa sa fortune et celle de sa femme, ce qui amena le divorce des deux époux. Elle mourut à Vrexham dans le Denbighshire en 1740. Mistriss Brereton publia plusieurs poèmes dans *le Gentleman magasine*, et on imprima après sa mort un vol. de ses ouvrages tant en prose qu'en vers, 1744.

BREREWOOD (Edouard), antiquaire et mathématicien anglais, né à Chester en 1565, premier prof. d'atron. du collége de Gresham à Londres, où il m. en 1613. Il avait beaucoup écrit, mais n'avait voulu faire imprimer aucun de ses ouvrages. Parmi ceux qui furent pub. après sa mort, il suffit de citer: *De ponderibus et pretiis veterum nummorum, eorumque cum recentioribus collatione*, 1614, in-4, réimprimé dans le 8e vol. des *Critici sacri*, et en tête du 1er vol. de la Bible polyglotte de Londres; *Recherches* sur la diversité des langues et des religions, dans les principales parties du monde, en anglais, Londres, 1614. Cet ouvrage savant et curieux a été traduit en français par Jean de la Montagne, Paris, 1640 et 1662, in-8.

BRES (Guy de), m. à Valenciennes en 1567, est compté par les protestans au nombre de leurs martyrs. Il exerça le ministère de pasteur à Lille, à Valenciennes, et fut le principal auteur de la *Confession de foi des églises réformées des Pays-Bas*, imp. en langue wallone en 1561 ou 1562, souvent réimprimée en dernier lieu, à Leyde, 1769, in-4.

BRÈS (Jean-Pierre), m. à Paris le 29 novembre 1814, à l'âge de 50 ans, est auteur de plusieurs romans et de quelques poésies: *La Trémouille, chevalier sans peur et sans reproches*, Paris 1806, 3 v. in-12; *Reconnaissance et repentir*, 1809, 2 vol. in-12; *les Indous, ou la fille à deux pères*, 1809, 6 vol. in-12; *Platon devant Critias*, 1811, in-16; *la bataille d'Austerlitz*, poème en dix chants (ouvrage anonyme) Paris in-8. Il avait entrepris un poème en 25 chants intitulé *Gaston*.

BRESCE (J.-Marie), religieux carme, peintre et graveur du 15e S., a gravé des sujets de dévotion.

BRESCIANI (Antoine), né à Parme en 1710, a gravé plusieurs pièces d'après les Carrache, Cignani et autres.

BRESMAL (J.-Fr.), docteur en médecine, né à Tongres en 1669, exerça son art avec distinction à Liége. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres l'*Hydrographie des eaux minérales d'Aix et de Spa*, Liége, 1699 et 1718, in-12; *Description des eaux acides et ferrugineuses des fontaines de Ni-*

velles, ibid., 1701, in-12; *Parallèle des eaux minérales chaudes et actuellement froides du diocèse et pays de Liège*, ibid., 1721, in-8.

BRESSANI (Jean), poète italien, né à Bergame en 1490, fut lié avec les littérateurs les plus célèbres de son temps, et leur amitié pour lui est attestée par le grand nombre de vers qui furent faits à sa mort, arrivée en 1560. Les recueils de ces temps-là contiennent beaucoup de ses poésies; un plus grand nombre est resté entre les mains de ses descendans.

BRESSANI (Fr.-Joseph), jésuite, né à Rome en 1612, enseigna quelque temps au collége romain, puis se dévoua aux missions étrangères, et demanda d'être envoyé au Canada. Après neuf ans de travaux chez les Hurons, il tomba entre les mains des Iroquois, leurs ennemis, qui, après lui avoir fait souffrir de cruels tourmens, le vendirent aux Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam (New-York). Ceux-ci pansèrent ses plaies, et le ramenèrent à La Rochelle, où il arriva vers la fin de 1644. Il leur fit rendre le prix de sa rançon; et l'année suivante, quand ses blessures furent guéries, il retourna chez les Hurons; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de revenir en Italie. Il pub. une *Relation de la mission des jésuites dans la Nouvelle-France*, en italien, Macerata, 1653, in-4, et continua d'exercer avec succès le ministère de la chaire dans les principales villes d'Italie jusqu'à sa mort, arrivée à Florence en 1672.

BRESSANI (Grégoire), philosophe et philologue italien, né à Trévise en 1703. Les efforts que son goût éclairé opposa à la corruption de la langue italienne, qui commençait à s'altérer par l'imitation de la nôtre, contribuèrent à lui conserver sa pureté native. Comme philosophe, il fut moins heureux en luttant contre la révolution que Galilée avait introduite, et ce fut en vain qu'il s'efforça de rendre à la manière de philosopher d'Aristote et de Platon la vogue qu'elle avait perdue. Bressani a laissé deux ouvrages sur ce sujet: *Il modo di filosofare introdotto dal Galilei ragguagliato al saggio di Platone e di Aristotile*, 1753, in-8. L'auteur y prétend réfuter le premier des dialogues de Galilée sur le système du monde; *Discorsi soprà le Obbiezioni fatte da Galileo alla doctrina di Aristotile*, 1760, in-8. On lui doit aussi, en italien, un très-bon *Discours sur la langue toscane* et un *Essai de philosophie morale sur l'éducation des enfans*. Il mourut à Padoue en 1771.

BREST (Vincent), chirurg. français, se rendit à Londres en 1732, après avoir étudié pendant deux ans son art à Montpellier; quelques années après, il alla s'établir en Portugal. Avant de quitter l'Angleterre, il avait publ. une *Dissertation sur l'usage du mercure dans les maladies vénériennes et autres, et sur la manière de s'en servir avec succès, sans exciter la salivation.*

BRET (Henri le), prévôt de la cathéd. de Montauban, sa patrie, mort vers 1700, se distingua par son savoir, ses vertus et sa charité. Son principal ouv. est une *Hist. de Montauban*, Montauban, in-4, divisée en deux livres. Le premier contient plusieurs choses curieuses sur la situation et l'origine de l'église de cette ville; le second renferme un sommaire des guerres de relig. dans lesquelles Montauban a joué un rôle: on y désirerait moins de partialité.

BRET (Ant.), né à Dijon en 1717, m. à Paris en 1792, connu par des poésies légères, des comédies, et d'autres écrits. Ses *poésies* fugitives n'ont rien de remarquable; ses comédies sont écrites avec pureté; le dialogue en est facile, mais elles manquent de verve. On ne les joue plus. Le meilleur de ses ouvrages est son *Commentaire sur les œuvres de Molière*, Paris, 1773, 6 vol. in-8.

BRETAGNE (dom Claude), bénédictin de St-Maur, né à Semur en Auxois en 1625, m. à Rouen en 1694, auteur des *Méditations sur les principaux devoirs de la vie religieuse*, Paris, 1689.

BRETAGNE (Claude), né à Dijon en 1523, mort en 1604, conseiller au parlement de Bourgogne, a laissé quelq. opuscules de jurisprudence.

BRETAGNE. Cette province fut soumise aux Romains, et prit le nom d'Armorique après que les Bretons s'y furent établis. Vers la fin du 4e S. elle commença à être gouvernée par des rois, dont l'histoire est très-obscure; ensuite elle obéit à différens chefs qui voulurent s'ériger en souverains; mais Charlemagne les soumit en 786, et reçut, dans l'assemblée de Worms, le serment par lequel ils se reconnaissaient vassaux de la couronne. Après la mort de ce prince, les Bretons, toujours remuans, reprirent leur indépendance; mais Louis-le-Débonnaire marcha contre eux en personne, et les soumit de nouveau en 824. Il érigea cette province en duché. Les Bretons se rendirent encore indépendans sous les fils de Louis. Leur pays fut ensuite partagé en plusieurs comtés jusqu'en 1213, époque du mariage de Pierre de Dreux avec Alix, héritière de Bretagne. Ce comte, arrière-petit-fils de Louis-le-Gros, prit le titre de duc, qui ne changea plus depuis. Anne de Bretagne, fille et héritière de François II, dernier duc, recherchée par les alliances les plus brillantes, épousa successivement Charles VIII, mort sans enfans, et Louis XII. Par ce mariage la Bretagne fut pour toujours réunie à la couronne de France en 1532.

Souverains de la Bretagne.

ROIS.

Noménoé, mort en	851
Erispoé.	857
Salomon III.	874
Pasquiten et Gurvan	877
Alain Ier et Judicaël II.	907
Gurmhaillon.	930
Jubel Bérenger.	937
Alain II.	952

COMTES.

Drogon.	953
Loël IV.	980
Guérech.	987
Conan le Tort.	992

DUCS.

Geoffroi.	1008
Alain II.	1040
Conan II.	1066
Hoel V.	1084
Alain III.	1112
Conan III.	1148
Eudes et Hoël VI.	1156
Conan IV.	1171
Geoffroi II.	1196
Artus Ier et Constance.	

DUCS HÉRÉDITAIRES.

Pierre de Dreux.	1250
Jean Ier.	1286
Jean II.	1305
Artus II.	1312
Jean III.	1341
Jeanne, céda à Jean le duché	1344
Jean IV.	1345
Jean V.	1399
Jean VI.	1443
François Ier.	1450
Pierre II.	1457
Artus III.	1458
François II.	1488
Anne.	1514

BRETECHE (N. de La), gentilhomme breton, entra au service dans les premières années du règne de Louis XIV. Quelques années après, se

trouvant réformé avec le grade de lieutenant, il passa au fort Dauphin à Madagascar, pour y chercher de l'avancement. En 1671, il fut nommé major-général à la place de Lacase, aventurier, qui jusqu'alors avait soutenu cet établissement par son courage et par ses talens, et qui venait de mourir par suite de l'insalubrité du climat. La Bretêche obtint cette place, et celle de capitaine des troupes en épousant une fille que Lacase avait eue de son mariage avec Diannoue, souveraine du canton d'Amboule. Bientôt les maladies qui moissonnèrent un grand nombre de Français, et les dissensions qui s'élevèrent entre les chefs, réduisirent cet établissement à un état de détresse d'autant plus imminent, que les insulaires, poussés à bout par les violences exercées contre eux, épiaient le moment pour se défaire de leurs hôtes. La Bretêche vit l'orage se former, et résolut de le braver; une grande partie des Français quittèrent Madagascar pour se retirer à l'île Bourbon. La Bretêche fit embarquer sa famille, et de pied ferme attendit les évènemens. Le complot tramé contre les Français éclata bientôt après: ils furent tous massacrés vers 1672.

BRETEL ou BRETIAUS (JÉHAN), poète du 13e siècle, né dans l'Artois, composa, plus qu'aucun autre auteur de son temps, des *jeux-parties*, sortes de questions subtiles sur des sujets d'amour, qu'entre confrères on s'envoyait réciproquement pour s'embarrasser. Fauchet en cite trente-sept. Les manuscrits de la bibliothèque du roi contiennent quatre chansons de Bretel.

BRETEL (NICOLAS), sieur de Grémonville, président au parlement de Rouen, fut ambassadeur de France à Venise depuis 1643 jusqu'en 1647. On voyait dans la bibliothèque St-Germain-des-Prés la *Relation* manuscrite de son ambassade en 1 vol. in-fol. L'extrait de ses négociations à Vienne, en 1671, se conserve à la bibliothèque du roi.

BRETEUIL (LOUIS-AUGUSTE LE TONNELIER, baron de), né en 1733 à Preuilly en Touraine. Un caractère tranchant, un jugement droit, une conception prompte, mais surtout une activité infatigable, le firent remarquer de Louis XV, qui le nomma son ambassadeur successivement à Pétersbourg, à Stockholm, à Vienne. Revenu en France en 1783 et fait ministre d'état, il fut appelé, dans le mois d'octobre de la même année, au département de la maison du roi et de Paris. Son premier pas dans cette carrière fut marqué par la mise en liberté des prisonniers victimes du despotisme ministériel de ses prédécesseurs, et par la conversion du donjon de Vincennes en grenier d'abondance. Ce fut par ses soins que les maisons de la capitale, bâties sur les ponts, commencèrent à être abattues. L'opinion publique lui attribua plusieurs propositions énergiques, faites à la cour de Versailles, pour arrêter les progrès de l'esprit d'insurrection en juin et juillet 1789. Sur le refus de Louis XVI d'exécuter un projet de retraite à Compiègne avec les troupes cantonnées à Versailles, le baron de Breteuil crut devoir céder à l'orage, et ne tarda pas à quitter la France. A l'époque de sa rentrée, en 1802, il se trouvait dans une situation voisine de l'indigence; mais un héritage qu'il recueillit quelques mois après adoucit l'amertume de ses dernières années. Il mourut à Paris en 1807.

BRETHOUS (N.), fils d'un chirurg. de Bordeaux, anatomiste et lithotomiste distingué de Lyon au commencement du 18e S., a laissé: *Lettres sur differens points d'anatomie*, Lyon, 1723, in-12.

BRETIN (PHILIBERT), né à Auxonne en 1540, mort en 1595, agrégé au collége des médecins de Dijon, a publié: *Poésies amoureuses*, etc., Lyon, 1576, in-8; une *Traduction des œuvres de Lucien*, Paris, 1583, in-fol., oubliée; on lui attribue encore d'autres traductions.

BRETIN (CLAUDE), ancien aumônier de Monsieur, frère de Louis XVI, est auteur de *contes* en vers et autres *poésies*. M. en 1807, à l'âge de 81 ans.

BRETOG (JEAN, sieur de SAINT-SAUVEUR), poète franç. du 16e S., a laissé une *tragédie* à huit personnages, traitant de l'amour d'un serviteur envers sa maîtresse et de ce qui en advint, Lyon, 1561, in-8.

BRETON (GUILL. ou GABRIEL), seigneur de la Fond, né à Nevers dans le 16e S., composa cinq *tragédies*, des *sonnets* et des *élégies*, pour une jeune personne qu'il aimait. Du Verdier cite au nombre de ses productions une pièce intit.: *Paradoxe: que les dames doivent marcher le sein découvert.*

BRETON (FR.), avocat, né à Poitiers, fut pendu le 22 novembre 1586, comme auteur d'une satire contre Henri III.

BRETON (RAYMOND), religieux dominicain, né à Beaune en 1609, partit en 1635 avec quelques-uns de ses confrères pour les missions de l'Amérique, où il resta près de vingt ans. De retour en France, il y mourut en 1679. On lui doit un *Dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français*, mêlé de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue, Auxerre, 1665-67, 2 vol. in-8.

BRETON (LUC-FR.), sculpteur, né à Besançon en 1731, se rendit à Rome, remporta le premier prix à l'école de St-Luc en 1758, et fut admis en qualité de pensionnaire. Il revint ensuite dans sa patrie, où il fut chargé de différens ouvrages; quelques-uns ont été détruits pendant la révolution, entre autres *le Tombeau des La Baume* que l'on voyait à Pesmes. Cet artiste était membre associé de l'institut. Il est mort en 1800.

BRETON (LE). V. LEBRETON.

BRETON (NICOLAS), né dans le Staffordshire, se fit connaître sous le règne de la reine Elisabeth par des pastorales, sonnets et madrigaux. L'évêque Percy, qui a conservé une de ses pastorales intit.: *Ballade de Phillide et Corydon*, parle d'un autre ouvrage de lui intitulé: *Leçon d'un vieillard et amour d'un jeune homme.*

BRETONNAYAU (RENÉ), médecin, né à Vernantes en Anjou, exerça sa profession à Loches en Touraine dans le 16e S. Il est auteur d'un ouvrage en vers français intitulé *la Génération de l'homme et le siége de l'âme*, *avec autres œuvres poétiques* Paris, 1583, in-4. Lacroix du Maine, dans sa bibliothèque française, en parle avec éloge.

BRETONNEAU (JEAN), auteur du 16e siècle, a laissé une *Complainte des sept arts libéraux sur les misères de ce temps*, Poitiers, 1576.

BRETONNEAU (GUY), chanoine de St-Laurent de Plancy au commencement du 17e S., ensuite archidiacre de Brie, et principal du collége de Pontoise, mort vers 1656, est auteur d'une *Méthode curieuse pour acheminer à la langue latine par l'observ. de la langue française*, Rouen, 1653; Paris, 1668, in-12. Cette méthode fut bien accueillie. Il avait pub. dès 1620 une *Histoire généalogique de la maison de Briçonnet*, in-4.

BRETONNEAU (FRANÇ.), jésuite, né à Tours en 1660, mort à Paris en 1741, a écrit des *sermons*, des *panégyriques* et des *discours* sur les mystères, qui furent impr. à Paris en 1743, 7 vol. in-12. Le style en est simple, clair et correct, mais sans élévation. Il a été l'éditeur des sermons du père Cheminais, du père Giroust, et du père Bourdaloue.

BRETONNIER (BARTHÉLEMI-JOSEPH), avocat, né près de Lyon en 1656, mourut à Paris en 1722. Quoiqu'il eût une nombreuse clientelle, il ne laissa pas de composer dans ses loisirs des ouvrages qui demandaient beaucoup de temps et de soin. On a de lui une édition des œuvres de Claude Henrys, 2 vol. in-fol., 1708, avec des observations qui ont

perfectionné cet ouvrage; *Recueil par ordre alphabétique des principales questions de droit qui se jugent dans différens tribunaux du roi*, 1 vol. in-12, réimpr. avec des additions par Boucher d'Argis en 1785, in-4. Tous les principes du droit civil et des coutumes y sont renfermés avec autant de netteté que de précision.

BRETONNERIE (DE LA), cultivateur, mort vers la fin du 19e siècle, s'est beaucoup occupé de l'économie rurale, et a publ. : l'*Ecole du jardin fruitier*, Paris, 1784, 3 vol. in-12; *Délassemens de mes travaux de la campagne*, Londres et Paris, 1785, 2 gros vol. in-12. Il a fourni des augmentations à *la Maison rustique*, édit. de Paris, 1790, 2 vol. in-4.

BRETONVILLIERS (madame la présidente), vécut à la fin du 17e S. Elle fut surnommée l'*Admirable* lors de son admission à l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Cette société la jugea digne de succéder à la savante Cornaro, qui savait sept langues différentes. Madame Bretonvilliers a composé une comédie en proverbes, des contes, des poésies galantes et sérieuses, et des devises.

BRETT (RICHARD), théologien anglais, né à Londres en 1561, fut recteur de Quainton dans le Bergshire, et en 1604, fut nommé traducteur de la Bible. Il mourut à Quainton en 1637. Ses ouvrages sont : *Vitæ sanctorum evangelist. Joannis et Lucæ, à Simeone Metaphraste concinnatæ; Agatarchidis et Memnonis historicorum quæ supersunt omnia; Iconum sacrarum decas, in quâ è subjectis typis compluscula sanæ doctrinæ capita cernuntur*

BRETTEVILLE (ETIENNE DUBOIS, connu sous le nom d'abbé de), naquit à Bretteville-sur-Bordel, près de Caen, en 1650. Il entra chez les jésuites en 1667, les quitta en 1678, et mourut en 1688. On a de lui : *Essais* de sermons pour tous les jours de carême, Paris, 1685, 3 vol. in-8, sur *l'éloquence de la chaire et du barreau*, selon les principes de la rhéthorique sacrée et profane, Paris, 1689, in-12, et un autre ouvrage posthume. Ce dernier est une espèce de rhétorique complète, mais l'auteur instruit bien moins par les règles que par les exemples. Le livre est d'ailleurs bien écrit.

BREUGHEL ou BREUGEL (PIERRE), peintre, né près de Bréda en 1510, fut surnommé le Drôle, parce qu'il introduisait ordinairement dans ses compositions quelques scènes comiques. Il mourut en 1570, membre de l'académie d'Anvers.

BREUGHEL (JEAN), fils du précédent, surnommé Breughel *de velours*, parce qu'il affectait de se vêtir de cette étoffe, né en 1568 à Bruxelles, fut peintre de paysages. Son tableau *d'Adam et Eve dans le paradis terrestre*, qui fait partie du musée, passe pour son chef-d'œuvre. Mort vers 1642.

BREUGHEL (PIERRE), surnommé d'*Enfer*, parce qu'il se plaisait à peindre des sabbats et des scènes de voleurs, né à Bruxelles en 1567, mort en 1625, était frère du précédent. La galerie de Florence possède un de ses tableaux représentant *Orphée qui joue de la lyre devant Pluton et Proserpine*.

BREUGHEL (ABRAHAM), surnommé le *Napolitain*, né à Anvers, vers 1672, fut peintre de fleurs et de fruits; ses tableaux lui acquirent à la fois de la réputation et de la fortune. Il travailla à Rome où il était allé de bonne heure et où il s'était marié.

BREUNING (J.-JACQUES), voyageur allemand, né à Buchenbach en 1552, parcourut l'Europe, l'Egypte, la Palestine, la Syrie et plusieurs autres pays, revint dans sa patrie en 1580, et fut nommé en 1595 gouverneur de Jean Frédéric, duc de Wurtemberg. Ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il publia la *relation* de ses courses sous le titre de *Voyage en Orient*, Strasbourg, 1612, 1 vol. in-fol., en allemand, avec figures. Il mourut vers 1620.

BREUNING (CHRÉTIEN-HENRI), né en 1719 à Leipsig, où il professa le droit civil, m. en 1780, a beaucoup écrit sur *le droit naturel et politique*. Ses ouvrages sont peu estimés.

BREVAL (JOHN DURAND), écrivain anglais, fils du doct. Breval, servit dans les armées du duc de Marlborough, qui le fit capitaine, et l'employa dans ses négociations. Mort en 1739. Breval a publié *des Voyages* en 4 v. in-fol.; *Hist. de la maison de Nassau; le Panier*, poème; *The art of Dres*, poème; *M. Dermot* ou *le Cherche-fortune irlandais; Calpe* ou *Gilbraltar*, poème; il a aussi composé quelques pièces dramatiques.

BREVENTANO (ETIENNE), auteur italien du 16e S., a composé un ouvrage sur les *Antiquités de Pavie* imprimé dans cette ville, 1570, in-4; un *Traité* sur les misères de l'homme, Paris 1575, in-8. On voit dans la bibliothèque ambrosienne de Milan plusieurs de ses ouvrages MSs.

BRÈVES (FRANÇOIS SAVARY DE), né en 1560, fut nommé à diverses ambassades sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et résida à Constantinople pendant vingt-deux ans. A son retour, vers la fin de l'année 1606, il fut envoyé par Henri IV à Rome, où il fit imprimer en arabe, *le Catéchisme* de Bellarmin, et un *Psautier* arabe avec une traduction latine; deux maronites du mont Liban, Scialac et Sionita, présidèrent à l'édition. En 1615, il revint à Paris, où il amena Sionita et l'imprimeur Paulin. On y publia cette même année avec les mêmes caractères *les Articles du traité* fait en l'année 1604, entre Henri-le-Grand, roi de France, et le sultan Amurat, de l'imprimerie des langues orientales, en turc et en français par Etienne Paulin, 1615; petit in-4 de quarante-huit pages. La reine-mère chargea Savary de l'éducation du frère du roi, place qu'il perdit en 1618, mais en conservant les bonnes grâces de la cour. Il mourut en 1628. Les Anglais et les Hollandais marchandèrent ses caractères et ses MSs. orientaux; le roi les fit acheter, et peu de temps après on établit à Paris une typographie orientale. Pendant près d'un siècle, on crut ces caractères perdus. Ce fut M. de Guignes qui retrouva les poinçons et les matrices dans un dépôt de l'imprimerie royale où ils sont encore aujourd'hui. Savary fit imprimer à Paris la relation de ses *Voyages* par les soins de du Castel son secrétaire. Paris, 1628, in-4.

BREVET (N....), né à La Rochelle, passa jeune à St-Domingue, où il fut secrét. de la chambre d'agriculture au Port-au-Prince. Il y a publié un *Essai* sur la culture du café, 1768, in-8, qui est le résultat de 35 années d'observations.

BREVET DE BEAUJOUR (L.-C.), né à Angers, député d'Anjou aux états-généraux, et commissaire national près le département de Mayenne-et-Loire, sous le régime de la convention. Il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 26 germinal an 2 (15 avril 1794); il était âgé de 30 ans.

BREVINT (DANIEL), né à Jersey en 1616, passa en France le temps de la révolution, et retourna dans sa patrie à la restauration. Il mourut en 1696 à Lincoln, où il était chanoine. On a de lui un *Traité de l'Eucharistie*.

BREVIO (JEAN), prélat vénitien, vivait dans le 16e S., et composa 1 vol. de *poésies* et de *prose*.

BREWER (ANTOINE), écrivain dramatique sous le règne de Jacques Ier. Sa vie n'est point connue, quoiqu'il ait passé pour un des beaux esprits de son temps. On a de lui six pièces dramatiques, dont l'une a pour titre : *Lingua ou les cinq sens*.

BREWER (SAMUEL), botaniste, né à Trowbridge

dans le Wiltshire où il avait une manufacture de laine. En 1728, il s'établit à Bradford dans le Yorkshire, où il travailla à un ouvrage intitulé *Le guide de la botanique*, qui n'a jamais été imprimé.

BREYDEL (CHARLES), surnommé le Chevalier, né à Anvers en 1677, peintre célèbre. Il composait facilement, et fit une très-grande quantité de tableaux. Sa touche est ferme, son dessin assez correct, et ses ouvrages seraient sans prix, s'il eût consulté plus souvent la nature. Il mourut à Gand en 1744.

BREYDEL (FRANÇOIS), né à Anvers en 1679, peignit d'abord le portrait avec succès, ensuite des *assemblées*, des *fêtes*, des *carnavals*; ses tableaux sont bien composés et d'une bonne couleur; on recherche ceux où il a varié les figures et dont les habillemens sont à la mode du temps. Il mourut à Anvers en 1750.

BREYDENBACH (BERNARD de), doyen de l'église de Mayence dans le 15e S., fit un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï dont il fit imprimer *la relation* en latin à Mayence, 1486, in-fol. On croit que c'est le plus ancien livre où se trouve l'alphabet arabe. Il contient aussi un petit vocabulaire de 230 mots turks, les plus usuels.

BREYER (REMI), chanoine de Troyes, où il naquit en 1669, m. en 1749 dans la même ville. On a de lui : *Catéchisme des riches*, à l'occasion de l'hiver de 1709; *Traduction* des lettres de saint Loup, évêque de Troyes, et de saint Sidoine, évêque de Clermont; *Mémoire* où l'on prouve que la ville de Troyes en Champagne est la capitale de la province. Ce mémoire, plein de recherches, termina le différend à l'avantage de la ville de Troyes contre celle de Reims.

BREYN (JACQUES), botaniste, né à Dantzig en 1637, mourut dans la même ville en 1697. Il a donné : *Plantarum exoticarum centuria*, Gedani, 1678 et 1699, in-fol. fig.; *Prodromus 1 et 2 plantarum rariorum*, 1680 et 1689, in-4; ces ouvrages sont devenus rares.

BREYN (JEAN-PHILIPPE), naturaliste et méd., fils du précédent, né à Dantzig en 1680, et mort en 1764, fut membre de l'académie des curieux de la nature et de la société royale de Londres. Il a donné à ces deux sociétés savantes plusieurs *Mémoires* intéressans. En 1703, il fit un voyage en Italie pendant lequel il s'occupa surtout à faire des recherches sur la botanique et sur l'histoire naturelle de ces belles contrées. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *De fungis officinalibus*, Leyde, 1702, in-4. C'est un traité des champignons comestibles; *Historia naturalis cocci radicum tinctorii*, etc., Dantzig, 1731, in-4. C'est l'histoire naturelle de la cochenille de Pologne, nommée *cocus polonicus*, insecte vivant sur la racine d'une plante; on y trouve aussi la description des espèces de l'Amérique qui produisent la cochenille du commerce. J.-Phil. Breyn est aussi l'auteur de la savante préface de l'édit. de la *Flore prussienne*, publ. par Helwing.

BREZ (JACQUES), ministre protestant né à Middelbourg en 1771, m. en 1798, a publié : *Voyage intéressant pour l'instruction de la jeunesse*, etc., Utrecht, 1789; *Hist. des Vaudois*, ib., 1796; *Flore des insectophiles*, etc., ib., 1791.

BREZÉ (PIERRE de), comte de Maulevrier, grand-sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, jouit d'une grande faveur sous Charles VII; mais Louis XI ne le traita pas avec autant de bienveillance que son père. Ce prince le fit enfermer au château de Loches, d'où il ne sortit qu'après avoir consenti au mariage de son fils, Jacques de Brezé, avec une sœur naturelle du roi (Charlotte, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel), que son mari surprit depuis en adultère et tua de sa propre main. En 1465, lorsque la guerre du bien public fut allumée, le roi le consulta, et son avis fut qu'on allât chercher le comte de Charolais au lieu de l'éviter, et qu'on lui livrât bataille; mais le soupçonneux Louis XI craignit qu'il ne fût d'intelligence avec ses ennemis et le lui laissa apercevoir. Brezé, qui tournait tout en plaisanterie, ne se défendit que par une réponse de ce genre, qui parut satisfaire le roi. Louis lui donna le commandem. de l'avant-garde à la fameuse journée de Montlhéri, et Brezé chargea avec si peu de ménagement qu'il fut tué des premiers, le 14 juillet 1465. Il était vêtu de la cotte-d'armes du roi, qu'il avait prise pour donner le change à l'ennemi.

BREZILLAC (JEAN-FRANÇOIS de), bénédictin de St-Maur, né à Fanjaux, diocèse de Mirepoix, en 1710. On lui doit la traduction du *Cours de mathématiques* de Wolf, qu'il fit avec dom Pernetti, et le second volume de l'*Hist. des Gaules*, dont son oncle Jacques Martin avait publié le premier en 1752. Mort en 1780.

BREZOLLES (IGNACE MOLY DE), docteur de Sorbonne, est aut. d'un traité sur la *juridiction ecclésiastique*, 1768, 2 vol. in-4. Il mourut en 1788.

BRIANDE D'AGOULT, comtesse de Lême, fit l'ornement de la célèbre cour d'amour établie à Avignon, lorsque cette ville était sous la domination des papes.

BRIANT (dom DENYS), bénédictin de St-Maur, auteur de quelques ouvrages qui sont restés MSs. : *Mémoire sur l'abbaye de St-Vincent du Mans*; *Cenomania*, histoire de la province du Maine et de ses comtés. On en trouve des copies dans plusieurs bibliothèques. Il mourut en 1716.

BRIANVILLE (CL.-ORONCE FINÉ DE), abbé de St-Benoît de Quincy en Poitou, m. en 1675. On a de lui : *Abrégé méthodique de l'histoire de France, avec les portraits des rois*, Paris, 1664, in-12. Les gravures en sont estimées. *Projet de l'histoire de France en tableaux pour monseigneur le dauphin*, Paris, 1665, in-fol.; *Hist. sacrée en tableaux, avec leur explication*, Paris, 1670-71-75, 3 vol. in-12, recherchée pour les figures de Séb. Leclerc.

BRIARD (JEAN), natif de Bailleul en Hainaut, m. en 1520, vice-chancelier de l'université de Louvain, ami d'Erasme. On a de lui plusieurs *traités* en latin, un *sur la loterie*, un autre *sur la cause des indulgences*, etc.

BRIARD (LAMBERT), président de Malines, auteur de quelques ouvrages de droit. Mort en 1547.

BRIARD (GABRIEL), peintre d'hist., né à Paris. Ayant gagné le grand prix en 1749, il partit pour l'Italie. De retour à Paris, Briard fut agréé à l'académie en 1761, et reçu membre de cette compagnie en 1768, sur un tableau représentant *Herminie au milieu des bergers*. Il dessinait assez correctement, surtout sur le papier; il peignait peut-être trop facilement, et n'était point coloriste. Il y avait environ un an qu'il avait été nommé professeur, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1777.

BRICCI, mais plus exactement BRIZZIO (FRANÇOIS), peintre, élève de Passaroti et plus tard de Louis Carache, gravé différens sujets à l'eau-forte. Il était né à Bologne, où il mourut en 1623, âgé de 49 ans.

BRIARÉE (myth.), un des géans qui attaquèrent le ciel, avait cent mains et cinquante têtes. Il fut vaincu par Neptune, qui l'emprisonna sous l'Etna.

BRICCIO (JEAN), né à Rome en 1581, m. dans la même ville en 1646, est un des écrivains les plus féconds de l'Italie. Son père, qui était matelassier, le destinait à la même profession; mais le jeune Briccio, employant à s'instruire tous les instans qu'il pouvait dérober au travail, parvint à apprendre seul toutes les sciences. La peinture ne lui fut point étrangère; le célèbre Frédéric Zucchari lui enseigna cet art. On cite de lui plus de 80 ouvr., parmi

lesquels on distingue des *comédies*, des *Vies des saints*, des *écrits ascétiques*, des *histoires*, des *poésies diverses*.

BRICCIO (Plautille), fille du précédent, avait de grandes connaissances dans l'architecture. On lui doit le plan du petit palais français bâti hors et près de la porte de St-Pancrace. C'est elle aussi qui donna le dessin de la chapelle de St-Benoît, dans l'église de St-Louis des Français.

BRICCIO (Paul), d'une ancienne famille de Brà en Piémont, religieux recollet, eut le titre de théologien de la duchesse de Savoie, fut élu évêque d'Albe en 1642, et m. en 1665. Il a publié quelques ouvrages sur l'histoire ecclésiastique de l'Italie.

BRICE (St), évêque de Tours, d'une famille distinguée de cette ville. Quoique élevé par St Martin, sa jeunesse fut très-orageuse; il revint de ses égaremens et succéda vers l'an 400 à son maître, qui l'avait désigné pour son successeur. Des ennemis jaloux de son mérite dirigèrent contre lui des calomnies qui trompèrent le peuple de Tours; il fut chassé de son siége, obligé de se retirer à Rome, mais fut rappelé quelques années après, et mourut au milieu de son troupeau le 13 novembre 444. Sa fête fut long-temps célébrée en France.

BRICE (Germain), en latin *Brixius*, né à Auxerre, mort en 1538, chanoine de la cathédrale de Paris et aumônier du roi, a laissé des *vers* latins et une traduction de plusieurs ouvrages de St Chrysostôme.

BRICE (Germain), né à Paris en 1652, m. en 1727, est auteur d'une *Description de Paris*, 1685, 2 vol. in-12, qui a eu environ dix édit. La dernière est de 1752, 4 vol. in-12; ouvrage curieux, quoique mal écrit et quelquefois inexact.

BRICE (dom Et.-Gabriel), neveu du précédent, bénédictin de Saint-Maur, né à Paris en 1697, fut chargé, depuis 1731, de diriger la nouvelle *Gallia christiana*, 13 vol. in-fol., et mourut en 1755.

BRIÇONNET (Guill.), cardinal, né à Tours dans le 15e siècle, fut d'abord commis à la généralité du Languedoc, puis nommé par Louis XI directeur des finances de cette province. Il remplit les devoirs de sa charge avec tant d'exactitude et d'intégrité que ce prince en mourant le recommanda vivement à Charles VIII, son successeur. Briçonnet sut flatter l'ardeur guerrière du nouveau roi, qui, à sa persuasion, ne tarda pas à entreprendre, contre l'avis de son conseil, la conquête du royaume de Naples. Gagné par Ludovic Sforce, il engagea le jeune monarque à signer un traité secret avec le duc de Milan, et promit de rassembler l'argent nécessaire pour l'expédition d'Italie. Le roi le nomma surintendant des finances, lui accorda la première place en son conseil, et ne se dirigea que par ses avis. Devenu veuf, il était entré dans les ordres, il avait même obtenu l'évêché de St-Malo; Alexandre VI, qui l'avait d'abord excité à la guerre, lui promit le chapeau de cardinal s'il parvenait à détourner le coup qui menaçait l'Italie. Mais Briçonnet n'en pressa pas moins l'expédition; et, malgré le mauvais état des finances, il vint à bout de faire face aux besoins des deux armées de terre et de mer qui devaient attaquer le royaume de Naples. Malgré cette apparence de désintéressement, sa conduite politique, pendant le cours de cette expédition, ne fut pas toujours conforme à la bonne foi. Charles VIII, qui venait d'entrer à Rome en vainqueur irrité, se réconcilia avec Alexandre VI, d'après le conseil de Briçonnet, ce qui valut à celui-ci le chapeau de cardinal. La mort prématurée du monarque trompa son ambition et fut pour lui un coup de foudre. Se voyant déchu du ministère, il se retira à Rome, après avoir toutefois sacré Louis XII, en sa qualité d'archevêque de Reims. Le roi le chargea de convoquer à Pise un concile composé des cardinaux ennemis de Jules, pour corriger les mœurs du chef et des membres de l'église. Ce concile fut transféré à Milan, puis à Lyon. Briçonnet y déploya beaucoup de vigueur; aussi fut-il cité à Rome, excommunié et privé de la pourpre. Louis XII ne tarda pas à le récompenser de son zèle, en lui donnant la riche abbaye de St-Germain-des-Prés et le gouvernement du Languedoc. Après la mort de Jules, il fut absous des censures fulminées contre lui, et mourut en 1514, dans un âge très-avancé.

BRIÇONNET (Robert), archevêque de Reims, frère du précédent, m. à Moulins en 1497, après avoir exercé la charge de chancelier pendant 22 mois.

BRIÇONNET (Denis), autre frère de Guillaume. fut évêque de Toulon et de St-Malo. Il servait tous les jours treize pauvres à sa table. Vers la fin de sa vie, il se démit de ses évêchés, ne conservant que ses abbayes. Il mourut en 1536.

BRIÇONNET (Guill.), fils du cardinal-ministre, fut évêque de Meaux en 1516, et appela près de lui quelques savans qui tenaient secrètement aux opinions nouvelles, afin qu'ils les répandissent dans son diocèse. Ce prélat cultiva les lettres et enrichit la bibliothèque de St-Germain-des-Prés. Il mourut en 1533, à 65 ans.

BRIDAINE (Jacq.), missionnaire célèbre, né près d'Uzès en 1701. A peine revêtu des premiers ordres, il fut inopinément envoyé à Aiguemortes pour y prêcher le carême. Le mercredi des cendres, après avoir vainement attendu des auditeurs à la porte de l'église, il en sort, couvert d'un surplis, en agitant une sonnette qu'il fait retentir de carrefour en carrefour. A ce spectacle chacun s'arrête, la foule grossit à la suite du missionnaire, et, curieuse de voir où doit aboutir cette singulière scène, se précipite sur ses pas dans le temple. Bridaine alors monte en chaire, entonne un cantique sur la mort, et pour toute réponse aux éclats de rire qu'il excite, paraphrase ce terrible sujet avec une véhémence qui fit bientôt succéder à une bruyante dérision le silence, l'attention et l'effroi. On assure qu'il employa souvent des moyens encore plus extraordinaires pour attirer le peuple à ses exercices. Sa voix, si forte et si sonore, qu'elle pouvait facilement être entendue de 10,000 personnes, ajoutait beaucoup à la puissance de ses discours; il ne manquait pas, pour en augmenter l'impression, de la rattacher à celle que produit toujours sur la multitude le matériel du culte, la solennité des fêtes, la pompe des cérémonies. Il fit, avec le même éclat et le même succès, 256 missions dans le cours de sa vie, et quelques provinces du nord exceptées, il n'y a pas en France, pour ainsi dire, une ville, un bourg, un village, où il n'ait porté le soin de son apostolat. Le pape Benoît XIV lui conféra le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté. Cette marque insigne de confiance redoubla la ferveur de son zèle. Il venait encore d'en donner de nouvelles preuves dans une mission à Villeneuve-les-Avignon, quand la mort le frappa à Roquemaure en 1767. Ses cantiques, d'abord intit. : *Cantiques spirituels à l'usage des missions du diocèse d'Alais*, et ensuite simplement *Cantiques spirituels*, ont été impr. 47 fois. M. l'abbé Carron a, dans la vie de Bridaine, publiée sous le titre de *Manuel des prêtres*, inséré plusieurs extraits de ses *sermons* écrits.

BRIDAN (Charles-Ant.), statuaire, né à Ravière en Bourgogne l'an 1730, remplit pendant 32 ans les fonctions de professeur à l'académie de peinture et de sculpture, et mourut à Paris en 1805. Son groupe de l'*Assomption*, exécuté en 1776, est dans la cathédrale de Chartres. Ses statues de Vauban et de Bayard ornent la galerie des Tuileries, et son Vulcain est placé dans le jardin du Luxembourg.

BRIDAULT (Jean-Pierre), maître de pension à Paris, mort en 1761, a composé pour l'usage de ses élèves deux ouvrages classiques justement estimés; *Phrases et sentences* tirées des comédies de Térence, Paris, 1755, in-12; *Mœurs et coutumes* des Romains, Paris, 1755, 2 vol. in-12.

BRIDGE (Guillaume), théolog. puritain, né en 1600. D'abord pasteur à Rotterdam, ensuite membre de l'assemblée du clergé à Westminster, et ministre à Yarmouth. Il mourut en 1670. Ses *Discours* sont estimés.

BRIDGES (Noé), littérateur anglais du 17e S., fut secrétaire du parlement qui se rassembla en 1643. On lui doit quelques ouvrages devenus rares, et qui sont recherchés des curieux; *The art of short and secret writing*, Londres, 1659, in-12. C'est un des plus anciens traités que nous ayons sur la tachygraphie; on y traite aussi de l'écriture en chiffres; *Lux mercatoria, arithmetik natural and decimal*, Londres, 1661.

BRIDGEWATER (Jean), théologien, né dans la Yorkshire, archidiacre de Rochester. Pressé par les remords de sa conscience, qui lui reprochait son adhésion extérieure à la nouvelle religion, il abandonna tous ses bénéfices, et se retira au collége anglais de Douai, emmenant avec lui plusieurs de ses disciples qu'il avait élevés secrètement dans les principes du catholicisme. Il se rendit ensuite à Rome, puis en Allemagne, où il était encore en 1594. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Concertatio ecclesiæ cath. in Angliâ contra calvino-papistas et puritanos sub Elisabethâ reginâ*, Trèves, 1694, in-4. Ce livre contient la relation des souffrances et de la mort de plusieurs catholiques en Angleterre.

BRIDGEWATER (François EGERTON, duc de), né en 1736, m. en 1808, est le premier qui ait formé le projet et supporté les dépenses d'un canal navigable en Angleterre. Ce canal commence à Worsley, à environ sept milles de Manchester, où le duc fit creuser un bassin capable de contenir tous les bateaux. Il traverse une montagne au moyen d'une passage souterrain assez large pour que les barques, bâties à la sole, y soient remorquées près d'un mille sous la montagne. Alors le passage se divise en deux parties, qu'on peut suivre à volonté. Il est taillé dans le roc vif en certains endroits, et dans d'autres il est voûté en briques; des conduits pour la circulation de l'air sont ménagés d'espace en espace, dans la voûte, jusqu'au sommet de la montagne, l'arcade de l'entrée a six pieds de largeur, et s'agrandit d'espace en espace, pour que les barques puissent se croiser. Le canal, dans les autres endroits, est traversé par les grandes routes, au moyen d'arcades en ponts. Mais un des travaux les plus étonnans de cette construction, c'est l'aquéduc depuis la rivière d'Irwel, où le canal passe plus de 40 pieds au dessus de la rivière, de sorte que l'on voit les barques passer dans le canal, et les vaisseaux au-dessous, dans la rivière, à pleines voiles. Cet aquéduc commence à Bostonbridge, à 3 milles de Worsley, et se continue l'espace de 200 verges, au travers d'une vallée. Depuis, le duc a prolongé son canal jusqu'à Mersey. Ces constructions lui coûtèrent des sommes énormes, mais elles lui ont procuré une fortune immense.

BRIDGMAN (Sir Orlembo), jurisconsulte anglais. A la restauration, il fut fait 1er baron de l'échiquier, ensuite lord garde du grand sceau. Mais cette place lui fut ôtée en 1672. On a de lui un *Traité des cessions*.

BRIDPORT (lord Henri-Hood), vice-amiral anglais, né dans le Devonshire, entra dans la marine, et se distingua dans la guerre de la révolution d'Amérique. En 1793, chargé du commandement de la flotte de la Méditerranée, il occupa la ville de Toulon au nom de Louis XVII, mais il ne put se maintenir contre les forces républicaines; obligé de l'évacuer à la hâte, il fit incendier avec les arsenaux tous les vaisseaux qu'il ne put emmener. Il cingla vers la Corse, s'en empara, et fut aussi forcé de l'abandonner. Ensuite il commanda une division de la grande flotte qui combattit l'escadre française près d'Ouessant, et protégea la descente de Quiberon en 1795. Il mourut le 26 janvier 1816, âgé de 92 ans.

BRIDOUL (Toussaint), jésuite, né à Lille en 1595, m. en 1672, a écrit la *Vie* de François Cajétan et quelques autres *ouvrages de piété*.

BRIE (Jehan de), né à Coulommiers en Brie, connu sous le nom du Bon-Berger. Il vint à Paris, et servit en qualité de domestique chez un chanoine de la Ste-Chapelle. Ce fut alors qu'il écrivit son livre : *le Vrai régime des bergers et bergères, par le rustique Jehan de Brie*. Cet ouvrage, composé en 1379, ne fut imp. qu'en 1530. Les premiers exemplaires ne portaient aucune date; on en voit un à la bibliothèque de l'Arsenal.

BRIE (N. de), fils d'un chapelier de Paris, m. en 1716, plus connu par les épigrammes de J.-B. Rousseau contre lui que par *les Héraclides*, trag., et *le Lourdaut*, comédie en un acte qu'il fit représenter, mais qui ne fut pas imp. On a de lui un roman d'un assez bon goût, intit. *le duc de Guise*, surnommé le Balafré.

BRIE (Edme-Wilquin, sieur de), fut l'un des acteurs de la troupe de Molière. Mort en 1675.

BRIE (Catherine LECLERC de), femme du précédent, jouait dans le grand tragique et dans le noble comique; elle excellait surtout dans le rôle d'*Agnès* de *l'Ecole des femmes*. Quelques années avant sa retraite, on voulut l'engager à céder ce rôle à mademoiselle Ducroisi, nouvellement admise, mais le parterre demanda si hautement madame de Brie, qu'on l'alla chercher chez elle, et on l'obligea de jouer dans son habit de ville. Dès lors elle garda ce rôle jusqu'à sa sortie du théâtre, à l'âge de 65 ans. Elle mourut en 1706.

BRIEN, surnommé *Boroïhmh*, ou le vainqueur qui impose des tributs, souverain célèbre de l'ancienne Irlande, né en 926. Il donna son nom à sa postérité, et fut successiv. et pendant 56 années, roi de Thomond ou de la Momonie septentrionale, des deux Momonies, de la moitié méridionale de l'Irlande entière. Il remporta quarante-neuf victoires sur les Danois, qui infestaient l'Irlande, et qui avaient établi leur domination dans plusieurs parties de cette île. A mesure qu'il avançait dans ses conquêtes, il rétablissait partout l'ordre et le culte du vrai Dieu. Les monarques de Dublin et de Lagénie conjurèrent contre Brien, et menaçaient de faire renaître de leurs cendres les usurpateurs danois. Il fut obligé de combattre pendant deux années, mais ensuite il en passa dix dans une paix profonde, s'occupant plus efficacement que jamais à relever les églises, à fonder des universités, des écoles; il régénéra sa nation, protégea les sciences et les arts. Des villes furent entourées de murailles; des routes, des ponts, furent construits pour la commodité des voyageurs; des hospices les recevaient, tandis que des détachemens armés veillaient à leur sûreté sur les chemins. Une nouvelle armée de Danois, aidée par quelques habitans du pays, vint attaquer Dublin. Brien la rencontra le 23 avril 1014, dans les plaines de Cloutar. Il était alors âgé de 88 ans, et avait autour de lui ses quatre fils dont l'aîné en comptait 63, et un de ses petits-fils 16. C'était le vendredi-saint. A la tête de 30,000 hommes, tenant d'une main l'épée et de l'autre un crucifix, il s'élança sur les ennemis : la bataille fut sanglante, et dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les Danois prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille 14,000 morts; la

plupart de leurs princes, et de leurs généraux étaient de ce nombre. Brien eut la gloire d'anéantir la domination danoise en Irlande, mais cette gloire fut chèrement achetée : son fils aîné, Morrough, fut tué par un Danois blessé auquel il venait de sauver la vie; son petit-fils Turlogh avait péri dans l'action; et tandis que Brien lui-même, retiré dans sa tente, rendait grâces au Dieu des armées, un Danois lui lançant à la tête sa hache, l'étendit raide mort. Sa postérité continua de régner pendant 500 ans. Teige et Donough, ses fils, non contens de régner sur la Momonie, prétendirent à la monarchie suprême. Donough, cédant à son ambition féroce, suscita une émeute dans laquelle Teige fut tué, et il gouverna seul l'Irlande méridionale.

BRIEN (Turlogh-Mac-Teige o), fils de Teige, vengea la mort de son père; après dix ans de guerre, il détrôna son oncle Donough en 1063. Celui-ci se rendit à Rome, déposa la couronne aux pieds du souverain pontife, et fit pénitence dans un couvent de la même ville. Les deux Momonies reconnurent Turlogh pour leur suzerain : il prit alors le titre de monarque d'Irlande. Il sut maintenir la paix dans ses états, eut toutes les vertus de son aïeul, et mourut en 1086, âgé de 77 ans.

BRIEN (Morierthach ou Marthogh-Mac-Turlogh o), surnommé le Grand, deuxième fils du précédent, perdit son frère aîné presque en même temps que son père, et fut proclamé roi de Momonie. Il déclara la guerre à tous les souverains de l'Irlande, fit prisonnier en 1088 le roi de Lagénie, et tua deux rois de Midie dans le combat qu'il leur livra en 1094 et en 1106. Après la première de ces victoires, le Shannon et le lac Rée furent couverts de ses vaisseaux, et ses soldats inondèrent la Connacie. Il vainquit et tua l'héritier de cette couronne dont il s'empara. Morthog avait encore à résister à de puissans ennemis. Son frère Dermod avait excité la guerre civile dans le sein de la Momonie, sur laquelle le roi d'Ultonie, son compétiteur, ne lui céda jamais la suzeraineté. L'Irlande allait être déchirée par ces partis différens; mais le clergé sut prévenir les maux qui menaçaient la patrie. Après avoir soumis quatre provinces sur cinq, Morthogh crut son ambition satisfaite, et se fit couronner à Zéamor. Depuis ce moment, il se montra juste et l'ami de la religion. Il fut en correspondance avec Henri Ier, roi d'Angleterre, et le pape Pascal II eut pour la première fois un légat auprès du roi d'Hibernie. Les derniers jours de Morthogh furent malheureux. Il fut atteint en 1114 d'une maladie de langueur. Son frère Dermod, auquel il avait tant de fois pardonné, usurpa la couronne de Momonie. La guerre intestine désola ce royaume pendant une année. Enfin Dermod fut livré par son propre parti entre les mains de son frère, qui lui pardonna encore, et même abdiqua en sa faveur l'an 1116.

BRIEN (Connor na-Catharacht o), fils de Dermod, successeur de son père en 1120. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, de nouvelles factions s'élevèrent, et il eut à reconquérir le domaine de ses ancêtres; mais enfin il obtint la monarchie de l'Irlande méridionale, et même le titre du roi de l'Irlande entière. Dès lors il ne songea plus qu'au bonheur de ses sujets, et bâtit en Momonie des cités, des châteaux, des églises, des hospices. Il m. en 1142. Avec ce prince, non moins habile dans le cabinet que redoutable sur le champ de bataille, expira la gloire et la dignité du nom de Brien.

BRIEN (Turlogh-Mac-Dermod o), frère du précédent, et son successeur au trône de Momonie, fut dépouillé de ce royaume en 1151; il ne lui resta que son royaume patrimonial de Thomond qu'il mit sous la protection du Ier O Connor, souverain de l'Irlande en 1156. Il m. en 1167, laissant cinq fils dont trois se disputèrent la couronne.

BRIEN (Donal-More o), le deuxième des cinq fils du précédent, s'établit sur le trône paternel en 1168, après une lutte sanglante entre ses frères et lui. Ce fut un prince brave et belliqueux. Ayant eu l'imprudence de favoriser l'entrée des Anglais dans la Momonie, en 1170, pour combattre avec eux Toderic o Connor, il ne tarda pas à trouver des ennemis dans ces alliés dangereux; il remporta sur eux, en 1192, la victoire de Thurles qui lui mérita le surnom de More ou de Grand. Il mourut en 1194.

BRIEN (Donogh-Cairbréach-Mac-Donal-More, et Donogh-Mac-Connor o), regnèrent sur le Thomond à trois siècles de distance. Le premier, soutenu par les Anglais, détrôna l'un de ses frères, Morthogh-Fionn, en 1211, et rendit hommage au roi Jean, qui lui accorda l'investiture du Thomond. Il m. en 1242. Dix-neuf o Brien, c'est-à-dire petits-fils de Brien, tant en lignes collatérales qu'en lignes directes, se succédèrent au trône de Thomond, entre le Donogh-Cairbréach, dont nous venons de parler, et l'autre Donogh, surnommé le Gras, qui en fut dépouillé par Henri VIII en 1543. Depuis cette époque on a vu sortir de cette famille deux branches, dont l'aînée s'est éteinte dans la personne de Ant.-Th.-M.-Septimanie o Brien, fille de lord Jacobite Ch. o Brien, vicomte de Clare, depuis comte de Thomond, qui servit dans les armées françaises et obtint le bâton de maréchal : la branche cadette subsiste encore avec éclat en Irlande. (Ces détails sur les o Brien sont empruntés de M. le comte de Lally Tolendal, pair de France.)

BRIENEN (Abraham van), né à Utrecht en 1606, mort en 1682, théol. catholique hollandais, fit plusieurs voyages à Rome pour les affaires de l'évêché d'Utrecht, dont il était premier vicaire. On a de lui, sous le nom supposé de van der Mat, plusieurs *Dissertations théologiques*, réimprimées à Leyde en 1709.

BRIENNE (Gautier de), d'une illustre famille, qui tirait son nom de la ville de Brienne-sur-Aube en Champagne, signala son courage à la défense de la ville d'Acre contre les Sarasins en 1188. Il fut ensuite roi de Sicile et duc de la Pouille, par son mariage avec Marie Alberic, et mourut d'une blessure qu'il avait reçue en défendant les droits de sa femme, l'an 1205.

BRIENNE (Gauth.), le-Grand, fils du précéd., fut comte de Brienne et de Jaffa. Il passa dans la Terre-Sainte, où il se distingua contre les Sarasins; mais ceux-ci, l'ayant fait prisonnier, le firent mourir cruellement en 1251.

BRIENNE (Jean de), fils d'Erard II, comte de Brienne, et d'Agnès de Montbelliard, né dans la seconde moitié du 12e S. Les chrétiens de la Palestine ayant fait demander à Philippe-Auguste un époux pour Marie, fille d'Isabelle et de Conrad de Montferrat, héritière du royaume de Jérusalem, le roi de France choisit Jean de Brienne, qui réunissait toutes les qualités d'un vrai chevalier français. Il partit pour la Terre-Sainte en 1209, épousa Marie, et se fit sacrer roi de Jérusalem dans la ville de Tyr. Son arrivée dans la Palestine fut signalée par quelques avantages remportés sur les Sarasins; mais comme il n'avait amené avec lui qu'un petit nombre de chevaliers, ses succès ne furent que passagers. Le pape lui conseilla, pour intéresser l'empereur Frédéric II au sort du royaume de Jérusalem, de lui donner sa fille Yolante en mariage. Jean de Brienne y consentit, et Frédéric prit d'avance le titre de roi de Jérusalem, mais ne partit point pour la Palestine. Dès lors l'Occident fut troublé par les querelles du pape et de l'empereur, et Jean de Brienne commanda les armées du souverain pontife contre son gendre. Il eut bientôt un autre empire, celui de Constantinople, auquel il fut élevé par les barons français en 1229. Il défendit sa capitale contre les Grecs et les Bulgares, ruina

leur flotte, les défit une seconde fois, et les épouvanta tellement qu'ils n'osèrent plus reparaître. Il mourut en 1237. Il était brave et prudent; mais son avarice ternit ces belles qualités et hâta la ruine de l'empire.

BRIENNE (Gauthier de), arrière-petit-fils de Gautier-le-Grand, était fils de Gauthier et de Jeanne de Châtillon. Il fut élevé à la cour de Robert-le-Bon, roi de Naples. Le prince Charles, fils de Robert, l'envoya à Florence, l'an 1326, en qualité de son lieutenant-général. Brienne tenta ensuite de reprendre le duché d'Athènes; mais cette entreprise ne réussit point; il vint en France, et fut très-utile au roi Philippe de Valois, dans la guerre que ce prince soutint contre les Anglais, en 1340. Comme il revenait, en 1342, de la cour de ce monarque pour se rendre à Naples, il passa de nouveau à Florence, au moment où le peuple, irrité de la perte de Lucques, accusait son gouvernement. Gauthier profita de l'occasion pour se faire nommer seigneur de Florence. Il séduisit tous les partis par de vaines promesses, et les trompa par de faux sermens; mais il n'eut pas plus tôt obtenu le pouvoir souverain qu'il s'abandonna aux passions les plus honteuses. Il amassa des sommes énormes par les plus criantes exactions, fit périr sur l'échafaud un grand nombre de citoyens respectés, et provoqua de tant de manières la haine des Florentins, que toutes les classes du peuple se déclarèrent en même temps contre lui. La multitude prit les armes et vint l'assiéger dans son palais. Après s'y être défendu huit jours, il fut obligé de capituler, d'abandonner aux vengeances du peuple les ministres de ses cruautés, de renoncer à la seigneurie de Florence et de sortir de la ville; ce qu'il fit le 26 juillet 1343, et dès lors ce jour a été solennisé chaque année à Florence. Gauthier de Brienne revint en France, où le roi lui donna, au mois de mai 1356, la charge de connétable. Il fut tué le 19 septembre suivant à la bataille de Poitiers, sans avoir eu d'enfant. Sa sœur Isabeau, héritière de sa branche, épousa Gautier d'Enghien, et Marguerite d'Enguien, fille d'Isabeau, porta tous les biens de sa mère dans la maison de Luxembourg.

BRIENNE LOMÉNIE. V. Loménie.

BRIET (Philippe), jésuite bibliothécaire du collége de Paris, né à Abbeville en 1601, m. en 1668. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Parallela geographiæ veteris et novæ*, Paris, 1648 et 1649, 3 vol. in-4, avec 125 cartes en taille-douce; *Annales mundi, sive chronicon ab orbe condito ad annum Christi* 1660, Venise, 1693, 7 vol. in-12. Cette édition est la meilleure et la plus complète. L'auteur suit, à peu de chose près, la chronologie du P. Pétau.

BRIEUC (St), en latin *Briochus*, né dans la Grande-Bretagne vers l'an 409, fut un des principaux disciples de St Germain l'Auxerois, lors de la mission de ce prélat, qui l'emmena en France et lui conféra le sacerdoce. Quelque temps après, Brieuc retourna en sa patrie, fit de nombreuses conversions, et fonda l'église connue sous le nom de *Gironde-Lann*. A 70 ans il passa dans l'Armorique (Bretagne), y bâtit un monastère au pays de Léon, sur un terrain que lui donna le comte de Lewil, son parent, souverain d'un canton de l'Armorique. Ce monastère, où mourut le fondateur en 502, a été l'origine de la ville de St-Brieuc.

BRIEUX (Jacq. MOISANT de), natif de Caen, fondateur de l'académie de cette ville, conseiller au parlement de Metz, m. en 1674, âgé de 60 ans. On a de lui des *lettres* et des *poésies latines* qui ne sont guère au-dessus du médiocre; un essai sur l'*Origine de quelques coutumes anciennes, et de plusieurs façons de parler triviales*, Caen, 1672, in-12, livre très-curieux et fort rare, qui mériterait les honneurs d'une 2e édition.

BRIGA (Melchior della), savant mathém. jés., né à Césène en 1686, m. à Sienne en 1749. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophiæ veteris et novæ concordia*, Florence, 1725; *Scientia eclipsium ex imperio et commercio sinarum illustrata*, Rome et Lucques, 1744-45-47, 3 vol. in-4, d'environ 800 pages.

BRIGANT (Jacques Le), glossographe né à Pontrieux en 1720. L'étude des langues fut l'objet principal de ses travaux; il les faisait dériver toutes du celtique. Il s'occupa aussi de minéralogie, et découvrit en Bretagne des carrières de marbre qui n'ont point été exploitées. Il avait été marié deux fois et avait eu 22 enfans; mais vers la fin de sa vie il en avait perdu plusieurs; le reste de ses fils était à l'armée, il se trouvait isolé lorsque le brave Latour-d'Auvergne-Corret (*v.* ce nom), son compatriote et son ami, proposa de prendre la place du plus jeune de ses fils et le remplaça en effet à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le Brigant mourut en 1804. Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés et d'autres en MSs. La plupart sont relatifs à l'origine des langues, à la langue primitive, et à l'origine des sociétés et du langage. Le plus remarquable est celui intitulé : *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, ou *prospectus de l'ouvrage intit. : la Langue primitive conservée*, Paris, 1787, in-4.

BRIGANTI (Annibal), médecin et naturaliste du 16e S., né à Chieti dans le royaume de Naples, est auteur de plusieurs *Traités* de médecine peu remarquables. Il avait fait un *ouvrage* sur la production de la manne et sur la manière dont on en fait la récolte. Cet ouvr., resté MS., servit beaucoup à Donato Altomare pour la composition de son traité *De mannæ vicibus*, 1562, in-4.

BRIGENTI (Ambroise), capucin, auteur d'un ouvrage savant intitulé : *Glossographia onomatographica*, etc., Mantoue, 1702, in-fol.; l'ouvr. devait avoir 3 vol.; mais on n'a imprimé que le premier.

BRIGENTI (Andrea), de Padoue, auteur du 18e S. On lui doit quelques *Opuscules*, entre autres une description poétique de la villa Borghèse.

BRIGGS (Henri), mathématicien anglais, né vers 1556, professeur de géométrie à l'université d'Oxford. Dès qu'il eut connaissance de l'invention des logarithmes, trouvée par Jean Néper, il sentit l'étendue des progrès que cette ingénieuse découverte allait faire faire à toutes les sciences fondées sur le calcul. Il en développa la théorie dans ses cours, et en simplifia les calculs, après avoir fait deux fois le voyage d'Ecosse pour en conférer avec l'inventeur. L'ardeur avec laquelle il se livra au travail finit par déranger son cerveau; il mourut en 1630. Il a publié des *Tables* pour perfectionner la navigation; un *Mémoire* sur le passage à la mer du Sud par le nord-ouest et la baie d'Hudson, et plusieurs autres *ouvr.* sur les logarithmes.

BRIGGS (William), médecin anglais, né à Norwich en 1650, et élevé à Cambridge, étudia l'anatomie sous Vieussens à Montpellier, retourna en Angleterre, et publia en 1676 son *Ophtalmographie*. L'année suivante il fut reçu docteur, et bientôt après membre du collége des médecins. En 1683 il fut nommé médecin de l'hôpital de St-Thomas. Il fut aussi médecin ordinaire du roi. Mort en 1704. Il a préparé deux autres traités : *De usu partium oculi; De ejusdem affectibus*. Ces ouvrages n'ont été trouvés qu'après sa mort, et n'ont pas été réimprimés.

BRIGHAM (Nicolas), avocat et poète, né à Coversham, fut élevé à Hart-Hall à Oxford, et mourut en 1559. Ses ouvrages sont : *Memoires* des personnes de qualité; *Memoires* sous forme de diurnal; *Miscellaneous poems*.

BRIGHMAN (Thomas), théol. anglais, recteur

du collége de Hawnes au comté de Bedford. On a de lui des *Comment.* en latin sur le *Cantique des cantiques* et sur l'*Apocalypse*. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit ; il y prétend que l'église d'Angleterre est celle de Laodicée, et que l'ange aimé de Dieu représente les églises de Genève et d'Ecosse.

BRIGIDE (Ste), vierge, abbesse et patrone d'Irlande, née à Fochard dans le comté d'Armagh au 6e S. Elle se construisit sous un gros chêne une cellule qui fut depuis appelée Kill-Dara, ou cellule du chêne, autour de laquelle vinrent se ranger plusieurs personnes de son sexe qui la prirent pour mère et pour fondatrice. Sa règle fut suivie par un grand nombre de monastères d'Irlande. Son corps fut découvert en 1185, et porté dans la cathédrale de la ville de Down-Patrick.

BRIGITTE (Ste), ou BIRGITE, fille de Birger, prince de Suède, née en 1302, princesse de Suède et femme d'Ulf-Gudmarson, prince de Néricie. Après avoir eu huit enfans, les deux époux firent vœu de continence. Ulf mourut dans le monastère d'Alvastre, et Brigitte fonda l'abbaye de Wadstena, diocèse de Lincoping. Son ordre était composé de religieux et de religieuses, comme celui de Fontevrault. Leur église était commune : les femmes faisaient l'office en bas et les hommes en haut. L'abbesse avait l'autorité suprême. L'ordre subsiste encore en Allemagne, en Italie et en Portugal. Brigitte partit ensuite pour Jérusalem, sur une vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans. Elle visita les lieux saints. De retour en Occident, elle mourut peu de temps après à Rome en 1373. Son corps fut transféré au monastère de Wadstena. Le concile de Constance, tenu en 1415, confirma sa canonisation.

BRIGLIA (JEAN-BON), peintre, né à Rome en 1737, étudia Raphaël, Le Titien, van Dyck et Rembrandt, mit dans ses tableaux beaucoup d'expression et de goût, et sut les embellir d'un coloris vif et brillant.

BRIGNOLE-SALE (ANTOINE-JULE), sénateur de Gênes, né en 1605, était fils d'un doge de cette république, où il obtint lui-même d'honorables emplois. A l'âge de 47 ans il perdit sa femme, qui lui laissa plusieurs enfans, se fit prêtre, et composa divers ouvrages. Il entra ensuite dans l'ordre des jésuites, se livra presque entièrement à la prédication, et mourut à Gênes en 1666. On a de lui des *pièces* de théâtre, des *discours* politiques, et des *panégyriques sacrés.*

BRIGNON (JEAN), jésuite, mort dans un âge avancé en 1725, a traduit ou composé divers ouvrages de piété. On lui doit entre autres une *traduction* de *l'Imitation de J.-C.*, Paris, 1694, in-12, souvent réimprimée, et celle du *combat spirituel*, Paris, 1688, in-24, reimprimée plus souvent que la précédente.

BRIGHT (TIMOTHÉE), médecin et théologien, recteur de Mentley en 1591, mort en 1615, a écrit : *De la mélancolie*, 1586 ; *De Dyscrasiâ corporis humani therapeuticâ ; Hygiene, seu de sanitate tuendâ, medicinæ pars prima ; Therapeutica, hoc est de sanitate restituendâ, medicinæ pars altera.*

BRIGUET (SÉBASTIEN), chanoine à Sion dans le Valais, m. en 1780, fit de laborieuses recherches sur les antiquités de son pays. On lui doit, entre autres : *Vallesia christiana*, Sion, 1744, ouvr. auquel on reproche un manque de critique et des inexactitudes.

BRIL (MATTHIEU), peintre né à Anvers en 1550, fit, très-jeune encore, le voyage de Rome. Grégoire XIII apprécia ses talens, et le fit travailler dans les galeries et les salons du Vatican. Matthieu Brill y peignit à fresque des paysages qui furent généralement estimés, et qui lui valurent une pension. Il mourut à Rome en 1584.

BRIL (PAUL), frère du préc., dut surtout ses progrès à l'étude qu'il fit des paysages du Titien et d'Annibal Carrache. Après la mort de Matthieu, il fut chargé, par ordre de Sixte V, de l'achèvem. des ouvrages qui leur étaient destinés à tous deux, et obtint la pension dont avait joui son frère. Il m. à Rome en 1626, âgé de 76 ans.

BRILLON (PIERRE-JACQ.), conseiller au conseil souverain de Dombes, substitut du procureur général du grand conseil, né à Paris en 1671, y mourut en 1736. Il entreprit dans sa jeunesse un ouvr. dans le genre de La Bruyère, sous le titre de *Théophraste moderne*, et bien qu'il fût inférieur à son modèle, on en fit plusieurs éditions. Mais il renonça de bonne heure à la littérature, pour s'occuper de son état, et publia le *Dictionnaire des arrêts*, ou *Jurisprudence* universelle des parlemens de France et autres tribunaux, Paris, 1727, 6 vol. in-fol.

BRINCLAIR (ÉLISABETH), née à Paris en 1751. Elle a gravé, à la manière du crayon, des *Ornemens d'architecture*, et autres, choisis dans les meilleurs modèles.

BRINDLEY (JACQ.), célèbre mécanicien anglais, né en 1716, à Wormhill, dans le comté de Derby. Son éducation fut négligée au point qu'il n'avait appris ni à lire ni à écrire ; dans la suite il n'apprit qu'à signer son nom. On le mit d'abord en apprentissage chez un charpentier. Après avoir fait quelques moulins, il exécuta pour le duc de Bridge-Water le canal de Wersley à Manchester, qu'il prolongea jusqu'à Mersey (V. Bridge-Water). Il fut ensuite employé dans le comté de Stafford à la construction d'un autre canal, qui, avec la rivière de Saverne, établit une communication entre le port de Bristol et celui de Liverpool. Ces travaux lui firent une si grande réputation qu'ils lui en procurèrent une infinité d'autres du même genre en différentes parties du royaume. Sa dernière invention fut une machine pour élever les eaux. Lorsqu'il avait à construire quelque ouvrage difficile, il se mettait au lit un jour ou deux pour y refléchir, et par la seule force de son génie, il en trouvait les moyens. Il mourut en 1772.

BRINON (PIERRE), conseiller au parlement de Rouen, né dans le 16e S., mort vers l'an 1620. On a de lui quelques pièces de théâtre, entre autres des tragédies traduites en vers du latin de Georges Buchanan.

BRINVILLIERS (MARIE-MARGUERITE de), fille de Dreux d'Aubrai, lieutenant civil, épousa en 1651 le marquis de Brinvilliers, fils d'un président à la chambre des comptes. Son mari, mestre de camp du régiment de Normandie, introduisit dans sa maison un jeune officier de cavalerie du régiment de Tracy, nommé Gaudin de Ste-Croix, natif de Montauban, bâtard d'une famille illustre qui ne l'avouait pas. Ce jeune homme était d'une fort belle figure ; la marquise conçut pour lui la plus violente passion. Son père, le lieutenant civil, fit enfermer cet aventurier à la Bastille, où il demeura près d'un an. Il sortit de prison, et continua de voir secrètement sa maîtresse, qui changea de manière de vivre au dehors. Elle fréquentait les hôpitaux, et donnait publiquement dans plusieurs autres marques extérieures de piété. Cependant elle méditait avec son amant des projets de vengeance. Pendant le séjour que Ste-Croix avait fait à la Bastille, il avait appris d'un Italien nommé Exili l'art de composer des poisons. Le père de la marquise et ses frères furent empoisonnés en 1670. On ignora l'auteur de ces crimes ; la mort de Ste-Croix les découvrit. En travaillant à un poison violent et prompt, il laissa tomber un masque de verre dont il se servait pour se garantir de ses effets, et mourut sur-le-champ. Le scellé ayant été apposé dans son appartement, la marquise de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer une cassette qui s'y trouvait, la justice en ordonna l'ouverture, et l'on

trouva qu'elle était pleine de petits paquets de poison étiquetés, avec l'effet qu'ils devaient produire. Dès que mad. de Brinvilliers fut instruite de ce qui se passait, elle se sauva en Angleterre, et de là dans le pays de Liége, où elle fut arrêtée. On trouva dans ses papiers une confession générale écrite de sa main; elle s'y accusait d'avoir perdu sa virginité à sept ans, et d'avoir brûlé une maison. Elle fut conduite à Paris, et brûlée le 16 juillet 1676, après avoir eu la tête tranchée. Le lendemain on cherchait ses os, parce que le peuple disait qu'elle était sainte. On montre sa tête au musée de Versailles.

BRIOCHÉ (Jean), arracheur de dents, établit vers l'année 1650 un spectacle aux foires St-Germain et St-Laurent, où il faisait jouer les marionnettes. Après avoir long-temps amusé Paris et les provinces, il passa en Suisse, et ouvrit son théâtre à Soleure. La figure de Polichinelle, son attitude, ses gestes, ses discours, épouvantèrent les spectateurs. Dénoncé au magistrat, Brioché fut arrêté comme magicien. Un capitaine au régiment des gardes suisses, nommé Dumont, qui se trouvait à Soleure pour y faire des recrues, vint à bout de le faire élargir en expliquant aux magistrats le mécanisme des marionnettes. Il quitta promptement la Suisse, et revint à Paris, où il mourut regretté des habitans qu'il avait long-temps amusés.

BRION (l'abbé de), laborieux écrivain du commencement du 18e S., s'est fait connaître par plusieurs ouvrages de piété. Il partageait les opinions de madame Guyon.

BRIOSCO (Andrea, dit Il Riccio), célèbre archit., sculpt. et fond., né à Padoue en 1460, m. en 1532, eut l'honneur d'achever l'église de Ste-Justine de cette ville, qui passe pour une des plus belles d'Italie. Elle est ornée de huit coupoles dont la plus grande a cent soixante-seize pieds de hauteur; mais il manque à ce monument une façade.

BRIOT (Nicolas), tailleur gén., et graveur des monnaies de France sous Louis XIII, s'est immortalisé par l'invention du balancier. Avant lui, toutes les monnaies se frappaient au marteau, d'où résultait une grande inégalité d'empreinte très-favorable aux faux-monnayeurs. Cette fabrication ne fut absolument proscrite que par un édit de mars 1645.

BRIOT (Simon), bénédictin, m. en 1701, aut. d'une *histoire* de l'abbaye de Molesme, diocèse de Langres. Elle se conservait en manuscrit dans la bibliothèque de cette abbaye.

BRIOT (Pierre), se fit connaître vers le milieu du 17e S. par plusieurs traductions estimées, entre autres: *Hist. naturelle d'Irlande*, traduite de l'anglais de Gérard Boate, Paris, 1666, in-12; *Hist. de la religion des Banians* traduite de l'anglais de Henri Lord, Paris, 1667, in-12; *Hist. de l'état présent de l'empire ottoman*, traduit de l'anglais de Ricault, Paris, 1670, in-4 et in-12, avec des fig. de Sébastien Leclerc.

BRIQUEMAUT et CAVAGNES, gentilshommes franç. protest., furent exécutés sur la fin du règne de Charles IX. L'arrêt qui les condamna au gibet fut rendu le 27 octobre 1572, deux mois après le massacre de la St-Barthélemi. Le premier, vieillard septuagénaire, offrit, si le roi voulait lui faire grâce, de faire connaître un moyen infaillible de prendre la Rochelle, principal boulevard des confédérés. Sa proposition fut rejetée; on le mena au supplice avec Cavagnes, condamné aussi comme complice de Coligny. Briquemaut s'attendrissant au souvenir de ses enfans, Cavagnes suspend le récit des psaumes qui l'occupe et dit à son ami: « Rappelle en ton cœur ce courage que tu as si souvent montré dans les combats. » L'effigie de Coligny fut attachée au poteau où ils furent pendus. Charles IX était avec sa mère à une des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, et le jeune roi de Navarre (depuis Henri IV), placé près de Catherine, fut forcé d'être témoin de cette exécution.

BRIQUEVILLE (Franç. de), baron de Colombières, né à Colombières en basse Normandie, servit avec honneur sous François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Il embrassa le parti des calvinistes par complaisance pour la princesse de Condé, dont il était parent, et fut à la tête des Normands avec le comte de Montgommery au rendez-vous général des huguenots de France à la Rochelle. Il mourut sur la brèche de St-Lô en 1574, ayant ses deux fils à ses côtés, pour sacrifier, disait-il, tout son sang à la vérité évangélique.

BRISACIER (Jean de), né à Blois en 1603, jésuite en 1619, enseigna les humanités et la philosophie dans plusieurs colléges, se livra ensuite à la prédication, et fut employé aux missions dans le diocèse de Castres. Son zèle contre Port-Royal lui donna un grand crédit dans sa société. Il fut successivement recteur de plusieurs maisons, provincial en Portugal, recteur du collége de Clermont à Paris, et mourut à Blois en 1668. Parmi ses ouvrages, d'ailleurs peu remarquables, on cite l'écrit intitulé: *le Jansénisme confondu*, Paris, 1651, in-4. Ouvrage censuré par l'archevêque de Paris, M. de Gondy.

BRISACIER (Jacq.-Charles de), de la même famille que le précédent, supérieur du séminaire des Missions étrangères pendant soixante-dix ans, mort en 1736 à quatre-vingt-quatorze ans, jouissait d'une grande considération à la cour, et refusa plusieurs évêchés.

BRISACIER (Nicolas de), docteur de Sorbonne, neveu du précédent, publia en 1737 une lettre adressée à l'abbé gén. des Prémontrés pour venger la mémoire de son oncle contre les injures que M. Hugo lui avait adressées dans les *Annales de l'ordre de Prémontré.*

BRISEUX (Ch.-Etienne), célèbre architecte du 18e S., né vers 1680 à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, mort en 1754, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art, dont le principal est un traité d'*architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4. Ch.-Ant. Jombert en a donné une nouvelle édition augmentée du double, 1764, 2 vol. in-4.

BRISÉIS, fille de Brisès, prêtre de Lyrnesse, devint, après la prise de sa ville natale, captive d'Achille, à qui elle fut ensuite enlevée par Agamemnon. C'est à l'occasion de ce rapt qu'Achille entra dans cette fureur terrible décrite par Homère, dans le poëme de l'*Iliade*, avec tant de génie. Le jeune héros, retiré dans sa tente, refusait de combattre pour les Grecs, quand, à la mort de Patrocle, Agamemnon lui rendit Briséïs.

BRISSAC (Albert GRILLET de), mort en 1713 à 86 ans. Successiv., lieutenant et capitaine au régiment d'Harcourt-Elbeuf, il se distingua particulièrement en 1652 à la bataille des Dunes. Créé, en 1667, lieutenant de l'une des quatre compagnies des gardes-du-corps, il servit en cette qualité au siége de Tournai et à celui de Douai. Il eut, dans la même année, la cuisse cassée d'un coup de fauconneau en allant reconnaître un chemin par lequel le roi voulait passer. Il se trouva en 1668 à tous les siéges que le roi fit en Franche-Comté, et servit en 1673 au siége de Maëstricht. Ayant obtenu, peu de temps après, la charge de major des gardes-du-corps, il ne quitta plus le roi. Successivement brigadier des armées, maréchal de camp et lieutenant général, son gr. âge l'obligea de se démettre de l'emploi de major des gardes en 1708. Louis XIV l'honorait d'une confiance intime, et n'accordait aucune grâce dans ses gardes sans le consulter. Il n'était ni parent ni allié des Cossé-Brissac.

BRISSAC (Louis-Hercule-Timoléon de COSSE), pair de France, gouv. de Paris, capi-

taine-colonel des cent suisses, né en 1734, fut nommé en 1791 commandant général de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Décrété d'accusation en 1792, il fut transféré à Orléans, puis mené à Versailles, où il fut massacré dans les premiers jours de septembre avec les autres prisonniers. Il s'était toujours distingué par son dévouement à Louis XVI. « Je ne fais, disait-il, que ce que je dois à ses ancêtres et aux miens.»

BRISSAC. V. Cossé pour les autres personnages de ce nom.

BRISSECOP (Jean de), peintre et dessinateur, né à La Haye en 1646, mort en 1686, copiait si bien à l'aquarelle ou au lavis de plusieurs couleurs, sur du papier blanc, les tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse, du Bassan et de Rubens, que l'on y remarquait la couleur et la manière de ces différens maîtres. Il composa depuis dans le goût de ceux qu'il n'avait fait qu'imiter. Les amateurs font grand cas de ses dessins, qui sont corrects et pleins de goût.

BRISSEAU (Pierre), médecin, né à Paris en 1631, mort à Douai en 1717, servit dans les hôpitaux militaires, tant à Mons qu'à Tournai, et donna plusieurs ouvr., entre autres, *Lettres* à M. Fagon, premier médecin du roi, touchant une fontaine minérale découverte dans le diocèse de Tournai (c'est celle de St-Amand); *Nouvelles observations sur la cataracte*, Tournai, 1706, in-12. L'auteur doit être regardé tout au moins comme un des premiers qui aient mis le siége de la cataracte dans le cristallin; et bien que d'autres aient voulu lui contester la priorité de cette découverte, c'est à lui qu'elle appartient.

BRISSEAU (Michel), fils du précédent, né à Tournai, prof. de la faculté de Douai, et médecin des hôpitaux du roi, est auteur d'*Observations anatomiques* imprimées à Douai, 1716, in-12, et depuis avec l'*Anatomie chirurgicale* de J. Palfin. Il mourut en 1743.

BRISSET (Roland, sieur Du SAUVAGE), né à Tours, fut avocat au parlement de Paris. L'étude qu'il avait faite des anciens tragiques grecs et latins lui inspira le désir de les traduire. Il fit imprimer ses essais sous ce titre : *Premier livre des œuvres poétiques de R. B. G. T.*, Tours, 1589 et 1590, in-4. Ce volume contient cinq tragédies : *Hercule furieux*, *Thyeste*, *Agamemnon* et *Octavie*, traduites librement de Sénèque, sans distinction de scènes, et *Baptiste ou la calomnie*, trad. du lat. de Buchanan. Mort vers la fin du 16e siècle.

BRISSON (Barnabé), avocat au parlement de Paris, fut nommé avocat-général en 1575, et président à mortier en 1583. Après la journée des barricades, les ligueurs lui donnèrent la présidence du parlement, que l'emprisonnement du célèbre Achille de Harlay laissait vacante. Mais Brisson ne tarda pas à devenir suspect aux ligueurs; il fut arrêté, et pendu à une poutre de la chambre du conseil le 15 novembre 1591. On a de lui : *le Code de Henri III*, 1583, in-fol.; *Observationum divini et humani juris liber*, 1564, in-4; *de Formulis et solemnibus populi romani verbis libri octo*, 1754, in-fol.; *de verborum quæ ad jus pertinent significatione*, 1743, in-fol.; *de Regio Persarum principatu*, Strasbourg, 1710, in-8; un *Recueil de plaidoyers notables*, 1634, in-8.

BRISSON (Pierre), né dans le 16e S., m. vers 1620, fut conseiller au parlement de Normandie, et a laissé trois pièces de théâtre : l'*Ephésienne*, *Baptiste* et *Jepthé*.

BRISSON (Mathurin-Jacques), naturaliste, né à Fontenay-le-Comte en 1723, s'était destiné au sacerdoce, qu'il abandonna pour étudier sous Reaumur. Il entra à l'académie des sciences en 1759, et devint maître de physique des enfans de France. On a de lui les ouvr. suiv. : *Système du règne animal*, Paris, 1756, in-4, fig.; *Dictionnaire raisonné de Physique*, ibid., 1780, 2 vol. in-4, et 1 de planches, 2e édit. revue et augmentée, ibid., 1800; *Pesanteur spécifique des corps*, ibid., in-4, fig.; *Traité élémentaire de physique*, etc., ibid., 1789, 3 vol. in-8, 3e édit., 1800. On doit encore à Brisson plusieurs autres livres élémentaires de physique, d'histoire naturelle et de chimie à l'usage des écoles centrales; une *Instruction* sur les nouveaux poids et mesures; enfin plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie des sciences. Il mourut en 1806. Tous ses ouvrages ont été adoptés comme livres classiques en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en Russie.

BRISSON (Marcou), procureur-général-syndic du département de Loir-et-Cher, fut élu en 1791 député à l'assemblée législative, et l'année suivante à la convention. La session terminée, il fut commissaire du directoire dans son département. Il était juge au tribunal criminel de Blois à sa mort.

BRISSOT (Pierre), médecin, né à Fontenay (Poitou) en 1478, étudia la philosophie à Paris, et chercha à réformer la pratique de la medecine. La faculté s'étant soulevée contre lui, il se retira en Portugal, où il eut encore des démêlés avec Denys, médecin du roi. Il écrivit à cette occasion une *Dissertation apologétique*, en latin, qui parut 3 ans après sa mort, arrivée en 1522.

BRISSOT DE WARVILLE, l'un des chefs de la révolution de France, naquit au village de Warville, près Chartres, en 1754. Il vint de bonne heure à Paris, et se fit mettre à la Bastille pour la hardiesse de ses écrits contre l'inégalité des rangs. Rendu à la liberté par le crédit du duc d'Orléans, que madame de Genlis avait intéressé en sa faveur, il épousa une des femmes de la duchesse, et passa bientôt en Angleterre avec des instructions secrètes du lieutenant de police. De retour en France, il alla chercher fortune en Amérique; mais au commencement de l'anné 1788 il revint à Paris, où il coopéra à la publication d'un journal int. *le Patriote français*, qui lui acquit en même temps de la réputation et une certaine influence. Après le 14 juillet 1789, il devint membre de la commune et président du comité des recherches de la ville. Lors de la fuite du roi, en 1791, il rédigea, de concert avec Laclos, la pétition du Champ-de-Mars, dans laquelle on demandait la déchéance du roi, et qui fut le signal d'une insurrection violente. Nommé député à l'assemblée législative, il fit nommer Roland ministre de l'intérieur; et, sur son rapport fait au nom du comité diplomatique, Louis XVI fut obligé de déclarer la guerre à l'empereur d'Allemagne le 20 avril 1792. Brissot n'eut point une part directe à la révolution du 10 août; elle fut combinée et dirigée par Danton et ses amis. Devenu membre de la convention, il n'y fut guère remarqué que par l'acharnement de Robespierre, qui rappela son enthousiasme pour les constitutions américaines, et l'accusa de vouloir, avec ses partisans, établir le gouvernement fédératif. Cependant, en qualité de rapporteur du comité diplomatique, il fit déclarer la guerre à l'Angleterre et à la Hollande le 1er février 1793; depuis cette époque, il ne fut plus occupé qu'à se défendre contre ses nombreux ennemis. Proscrit le 31 mai, il tenta de gagner la Suisse sous le nom d'un négociant de Neufchâtel; mais il fut arrêté à Moulins, envoyé à Paris, et décapité le 31 octobre 1793, à l'âge de 39 ans. Parmi ses nombreux écrits, on distingue une *Bibliothèque philosophique du Législateur*, 1782-1786, 10 vol. in-8, et un *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique*, 1791, 3 vol. in-8.

BRISTOW (Richard), écrivain catholique, né à Worcester en 1538, vint à Douai, et y fut reçu docteur en théologie. Le cardinal Alan le prit sous sa protection, et, en son absence, le mit à la tête du collége. Il ruina sa santé à force de travail;

ea lui conseilla l'air natal, et il m. dans sa patrie en 1681. On a de lui : *Motifs de ma conversion; réplique au docteur Falke sur le purgatoire ; Cinquantene demandes proposées aux hérétiques par les catholiques ; Veritates aureæ S. R. eccles.; Tabula in summam theol. Thom. Aquinatis.*

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude et de Messaline, fut privé de l'empire par les artifices d'Agrippine, seconde femme de Claude II, mere de Néron. Celui-ci, craignant qu'il ne fît valoir ses droits, le fit empoisonner, après une feinte réconciliation, dans sa 15e année, l'an 55 de J.-C.

BRITANNICUS (JEAN), professeur de belles-lettres à Palazzolo, sa patrie, dans le Bressan, m. en 1510. On a de lui des *Commentaires* estimés sur Juvenal, Perse, Stace, Ovide ; il a également écrit le *Panégyrique* du cardinal Cajetan.

BRITIUS (FRANÇOIS), en franç. *Brice*, capucin de Rennes qui, dans le 17e siècle, resta plusieurs années comme missionnaire dans le Levant. La Propagande le rappela à Rome pour le charger de plusieurs traductions importantes en arabe, langue dans laquelle il s'était rendu habile. Il a donné en arabe un abrégé des *Annales* de Baronius et de son continuateur Sponde, Rome, 1653, 1671, 3 vol. in-4; on lui doit aussi un abrégé en latin et en arabe des *Annales sacrées*, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C., Rome, 1655, in-4.

BRITO (BERNARD de), religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Almeida en 1569, m. dans la même ville en 1617. Habile dans les langues hébraïque et grecque, il se perfectionna dans celles de France et d'Italie. Il exerçait avec succès le ministère de la parole évangélique, lorsqu'il conçut le projet d'illustrer sa patrie en écrivant, d'après les chartes et les monumens, l'*Histoire generale de l'antique Lusitanie et du roi de Portugal.* C'est un ouvrage rare, curieux, mais un peu diffus. Il eut plusieurs continuateurs, et forme 7 vol. in-fol.

BRITO FREYRE (FR. de), général portug., fit impr. à Lisbonne en 1675, in-fol., l'*Histoire de la guerre du Brésil.* Il y rapporte les campagnes de l'armée qu'il commandait en 1655 et 1656.

BRITO (DIÉGO), né à Almeida, chanoine de Coïmbre, professeur de droit canon dans l'université de cette ville, m. presque octogénaire en 1635, a laissé des ouvrages de jurisprudence.

BRITOMARTE, roi gaulois, fit une irruption en Italie l'an 222 avant J.-C., et fut vaincu et tué par le consul Marcellus.

BRITTON (THOMAS), connu en Angleterre sous le nom du *Charbonnier-Musicien*, né vers 1650, dans le Northamptonshire. Après avoir gagné quelque argent dans le commerce du charbon, il acheta des livres, étudia la musique et la chimie, et fit plusieurs découvertes. Il établit une société d'amateurs qui se réunissait dans son grenier à certains jours ; on y vit les plus brillantes dames et les plus grands maîtres. Sa mort ne fut pas moins extraordinaire que sa vie. Un habitué de ses concerts, voulant un jour s'amuser à ses dépens, s'avise d'y amener un ventriloque ; tout à coup dans un intermède on entend une voix, qui paraît venir du ciel, annoncer au pauvre Britton qu'il va mourir, et qu'il doit à l'instant réciter son *pater* à genoux. Il obéit en tremblant, va se mettre au lit, et meurt peu de jours après en 1714.

BRIVES (MARTIAL de). V. MARTIAL.

BRIZ-MARTINEZ (don JUAN), né à Sarragosse, abbé d'un monastère de St-Jean-de-la-Peña dans les Pyrénées, a écrit l'*Histoire de la fondation et des antiquités* de cette maison, Sarragosse, 1620, in-folio ; et la *Relation des obsèques de Philippe Ier d'Aragon*, 1599, en espagnol.

BRIZARD (J.-B. BRITARD, dit), comédien, né à Orléans en 1721, étudia d'abord le dessin sous Carle Vanloo, premier peintre du roi, puis se livra à son goût pour le théâtre, obtint quelques succès en province, et vint ensuite à Paris remplir les premiers rôles dans le tragique. Sa figure et sa taille avaient quelque chose de grand, et sa voix mâle et sonore se prêtait parfaitement à la déclamation. Un jour qu'il voyageait sur le Rhône, la barque chavira sous le pont St-Esprit ; la frayeur qui le saisit fut telle, qu'elle lui blanchit subitement les cheveux. Cet accident lui fit quitter les rôles de jeunes princes, pour prendre ceux de roi et de père, dans lesquels il excellait. Brizard mourut à Paris le 30 janvier 1791.

BRIZARD (GABRIEL), avocat au parlement, et premier commis à la chancellerie de l'ordre du St-Esprit, n'était point abbé, comme il voulait qu'on le crût dans le monde ; il ne fut même jamais tonsuré ; c'était par économie qu'il avait adopté l'habit violet. Le plus considérable de ses ouvrages est l'*Histoire généalogique de la maison de Beaumont en Dauphiné, avec les pièces justificatives*, Paris, de l'imprimerie du cabinet du roi, 1779, 2 vol. in-fol. Il fut imprimé aux frais de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, adressé par ce prélat aux maisons souveraines de l'Europe, et envoyé à toutes les grandes bibliothèques. On croit que sans la révolution Brizard aurait succédé à Cherin, généalogiste des ordres du roi. Il mourut de chagrin en 1793. On estime son *Discours historique sur le caractère et la politique de Louis XI*, Paris, 1790, in-8 ; et sa *Dissertation sur le massacre de la St-Barthélemi*, Paris, 1790, 2 parties in-8.

BRIZÉ (CORNEILLE), peintre hollandais, né vers 1635, excellait à peindre des objets inanimés, tels que des bas-reliefs, des instrumens de musique, des casques, des boucliers, etc. On ne connaît point l'année de sa mort.

BRIZIO (FRANÇOIS). V. BRICIO.

BROCARD ou BURCARD, religieux dominicain, envoyé, vers l'an 1232, dans la Terre-Sainte, y vécut dix ans au monastère du Mont-Sion. Sa relation, malgré les traits fabuleux dont elle est entremêlée, offre de l'intérêt ; il voit bien, observe avec sagacité, et décrit avec exactitude : ce qu'il dit de plusieurs végétaux étrangers aux contrées froides de l'Europe est si clair et si précis qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il ne les indique pas par leurs noms. Cette relation fut imprimée pour la première fois dans le livre intitulé : *Catena temporum, seu rudimentum novitiorum*, espèce d'histoire universelle, qui parut à Lubeck en 1475, 2 vol. in-fol., et qui a été traduit en français gothique, sous le titre de *Mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition de Brocard est la meilleure.

BROCARIO (ARNAUD-GUILLAUME de), célèbre imprimeur espagnol, imprima dans l'université d'Alcala en 1514-1516, les 6 vol. in-fol. de la fameuse *Bible polyglotte*, dite de Ximenes, ou de Complute, ou d'Alcala. Les quatre premiers vol. contiennent l'Ancien Testament, en hébreu, en chaldéen et en grec, avec une version latine ; le cinquième vol. comprend le Nouveau-Testament, imprimé pour la première fois en grec et en latin. Le sixième contient un vocabulaire hébraïque et chaldaïque. Le prix de la Polyglotte, en feuilles, fut fixé, par ordre de Léon X, à 6 ducats et demi d'or ; ce qui revient à 40 fr. de notre monnaie de ce temps là. Cette Polyglotte est rare, et le prix en est plus élevé que celui des Polyglottes de le Jay et de Walton ; un exempl., imp. sur vélin, a été acheté 11,200 liv., par M. Maccarthy, à la vente de Pinelli. Le même exemplaire a été revendu 16,000 francs en 1815. V. le catalogue de Maccarthy.

BROCCHI (JOSEPH-MARIE), recteur du sémi-

naire de Florence, né dans cette ville en 1687, mort en 1751. On a de lui les *Vies des Saints*, et d'autres ouvrages relatifs à son état.

BROCHARD (Bonav.), cordelier, entreprit le voyage de la Terre-Sainte en 1533, avec Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles, chevalier du St-Sépulcre. Il écrivit en français la relation de ce voyage, dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque du roi. Brochard a été souvent confondu avec Brocard.

BROCHARD (l'abbé Michel), professeur au collége Mazarin, m. en 1728 ou 1729, littérat. instruit, est un de ces amateurs éclairés qui passent la plus grande partie de leur vie à se former une collection de livres précieux. Il a beaucoup contribué, avec Gabriel Martin, à perfectionner la bibliographie, ou l'art utile de dresser des catalogues de bibliothèque, par ordre de matières. C'est lui qui dressa la *Bibliotheca Fayana*, que G. Martin imprima, Paris, 1725, in-8, en y joignant une bonne table des auteurs. Il avait fait aussi le catalogue de sa propre bibliothèque, qui fut publié de même par Martin, avec une table d'auteurs, sous le titre de *Musæum selectum*, Paris, 1725, in-8.

BROCHET (Jean-E.), ancien garde de la connétablie, juré au tribunal révolutionnaire, et l'un des plus fougueux du club des Cordeliers. Après le 9 thermidor, il fut poursuivi, mis en arrestation, puis relâché, et réincarcéré sur la demande de sa section : le 13 vendémiaire lui rendit la liberté. Il s'établit épicier; mais, compris dans le sénatus-consulte de déportation, à la suite du 3 nivose an 9, il fut conduit à Oleron, puis embarqué en 1804, et mourut dans la traversée, âgé de 52 ans.

BROCK (Jean), pasteur de Reading, état de Massachusetts, né en Angleterre en 1620, passa en Amérique vers l'année 1637, et prêcha l'évangile d'abord à Roweley, ensuite à l'île de Shoals. Après avoir résidé dans cette dernière place jusqu'en 1662, il se rendit à Reading, où il enseigna la morale jusqu'à sa mort, arrivée en 1688, à l'âge de 68 ans.

BROCKE (Henri-Christian de), né en 1713, mort en 1778, écrivit sur l'économie rurale, principalement sur l'entretien et l'administration des forêts. On a de lui : *Vraies bases physiques des sciences forestières*, Leipsig, 1768-75, in-8.

BROCKE (Adrien de), auteur d'une *Relation de Madagascar*, en allemand, Leipsig, 1748, in-8.

BROCKLESBY (Richard), médecin, né en 1722, dans le comté de Sommerset, étudia successivement à Edimbourg et à Leyde sous le célèbre Gaubius; il fut reçu docteur en 1745, et soutint à cette occasion, une thèse *de salivâ sanâ et morbosâ*, Leyde, 1745, in-4. De retour à Londres, il publia en 1746 un *Essai sur la mortalité parmi les bêtes à cornes*, in-8. En 1758, nommé médecin de l'armée anglaise, il l'accompagna dans la guerre de sept ans, et revint en 1763, acquérir à Londres, dans la pratique de son art, une grande fortune et une grande considération. Il mourut en 1797, à l'âge de 75 ans. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : *Observat. medicales et économiques, depuis 1738 jusqu'en 1763*, etc., 1764, in-8; *Eulogium medicum, sive oratio anniversaria Harveiana*, etc., 1760, in-4; plusieurs *Mémoires* insérés dans les Transactions philosophiques, savoir : *Essai sur la plante vénéneuse trouvée récemment mêlée avec la gentiane*, n° 486; *Cas d'une femme attaquée des diabètes*, n° 111; *Expériences relatives à l'analyse et aux qualités de l'eau de Selts*, ibid, vol. 4; *Cas d'une tumeur enkistée dans l'orbite de l'œil; dissertation sur la musique des anciens; Expériences sur la sensibilité et l'irritabilité de diverses parties des animaux*, vol. 45; *Sur le poison des Indiens dont parle La Condamine*, ibid., vol. 44.

BROCKES (Barthold-Henri), poète estimé de son temps, né à Hambourg en 1680, mort dans la même ville en 1747. Ses poésies forment un recueil de 9 vol. in-8; elles roulent sur des sujets de morale et de religion.

BRODEAU, nom d'une famille originaire de Tours, d'où sont sortis plus. hommes de lettres.

BRODEAU (Victor), secrétaire et valet de chambre de François Ier et de la reine de Navarre, sa sœur, mort en 1540, fut ami de Marot. Il composa un poème en vers de dix syllabes, intitulé : *Louanges de Jésus-Christ*, Lyon, 1540, in-8, plusieurs fois réimprimé.

BRODEAU (Jean), un des meilleurs littérateurs du 16e siècle, a laissé des *Commentaires sur l'Anthologie*, in-fol., et des *Notes* sur les tragédies d'Euripide, sur les *poésies* de Martial, etc.

BRODEAU D'OISEVILLE (Julien-Simon), conseiller au parlement de Paris, ensuite lieut.-génér. à Tours, et enfin conseiller au conseil suprême de Roussillon, a traduit le *Divorce celeste de Ferrante Pallavicino*, 1695, in-12.

BRODEAU (Julien), savant jurisconsulte, né à Tours, avocat au parlement de Paris, a laissé : *Notes sur les arrêts de Louet*, 1712, 2 vol. in-fol.; *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 1669, 2 vol. in-fol.; *Vie de Dumoulin*, 1654, in-4. Tous ces ouvrages sont estimés. Brodeau mourut à Paris en 1653.

BRODEAU (Jean), marquis de Châtres, est aut. des *Jeux d'Esprit et de Mémoire*, Cologne, 1694, in-12; des *nouveaux Entretiens des Jeux d'Esprit et de Mémoire*, 1698, in-12; des *Moralités curieuses*, Tours, 1702, in-12.

BRODEAU DE MONCHARVILLE (Pierre-Julien), devint insp.-gén. des fortifications. On a de lui : *nouveau Système de l'Univers*, 1702, in-8.

BRODERIC (Etienne), évêque de Watzen en Hongrie, servit avec zèle le jeune Louis II, roi de Hongrie, attaqué par les Turks, et qui périt sous leurs coups à la bataille de Mohatz. Broderic servit ensuite le parti de Jean Zapol, prêta son ministère à son inauguration, et mourut en 1540. On lui doit une relation curieuse de la bataille de Mohatz, où périt presque toute la noblesse hongroise.

BRODERSON (Abraham), gentilhomme suédois du 14e S. Il aima la princesse Marguerite, fille de Waldemar, reine de Danemarck et de Norwège, qui parvint à réunir sur sa tête les trois couronnes du nord. Marguerite le combla d'honneurs. Éric de Poméranie, arrière-neveu de cette reine, qui avait été désigné pour lui succéder, ne put voir sans jalousie la haute faveur et la puissance dont jouissait Broderson; lorsqu'il eut été admis à partager le gouvernement, le premier acte de son autorité fut de faire arrêter le ministre favori de Marguerite, et de lui faire trancher la tête au château de Sonderbourg, en 1410.

BROECKE (Crespin), né à Anvers en 1530, fut aussi bon peintre que bon architecte. Il plaçait toujours dans ses tableaux des figures nues qu'il dessinait et peignait bien en grand. Il mourut en Hollande.

BROEK (Elie van der), peintre de fleurs, né à Anvers en 1657, mourut dans la même ville en 1711. Ses ouvrages, d'une grande vérité, d'une belle couleur, et touchés avec esprit, manquent un peu de transparence et de légèreté.

BROECKHUISEN (Jean van). V. Brouckhusius.

BROECKHUISEN (Benjamin), professeur de

médecine et de philosophie à Bois-le-Duc, né en Hollande, mort vers 1686. On a de lui l'ouvrage suivant : *Rationes philosophico-medicæ, theoretico-practicæ*, La Haye, 1687, in-4. On y voit qu'il professait les opinions cartésiennes.

BROEN (JEAN), professeur de médecine à Leyde, vers la fin du 17e S. Ses ouvrages ont été publiés sous le titre d'*Opera medica*, Roterdam, 1703, in-4.

BROEUCQUEZ (JEAN-FRANÇOIS du), médecin, né à Mons en 1690, mort dans cette ville en 1749, est auteur d'un livre intitulé : *Preuves de la necessité de regarder les urines et de l'usage que le médecin en doit faire pour la guérison des maladies*, Mons, 1723, in-12.

BROEUCQUEZ (ANT.-FRANÇ.), quatrième fils du précédent, né à Belloeil en 1723, fut médecin à Mons, jusqu'à sa mort arrivée en 1767. On lui doit entre autres : *Réfutation des erreurs vulgaires, sur le régime que la médecine prescrit aux malades*, 1757, in-12.

BROGHILL. V. BOYLE-ROGER.

BROGI (JOSEPH), secrét. de l'acad. des arcades à Rome, composa des *poésies italiennes et latines*, qui se trouvent en divers recueils. On lui doit un volume de vers des arcades, recueil commencé par ses prédécesseurs : *Arcadum carmina pars tertia*, Rome, 1768. Il mourut en 1770.

BROGITARUS, de Galatie, gendre du roi Dejotarus, gagna le tribun Clodius, qui lui fit donner le titre de roi dans une assemblée du peuple, et le mit en possession de Pessinunte, d'où il fut chassé par son beau-père.

BROGLIE (VICTOR-MAURICE, comte de), d'une famille originaire de Piémont, n'avait que trois ans lorsqu'il fut pourvu d'un régiment d'infanterie anglaise. Il fit, en 1667, la campagne de Flandre avec le roi, et se trouva au siége de Douai, de Lille, en 1668, à ceux de Dôle et de Gray en Franche-Comté. Il leva, en 1674, un régiment de son nom, combattit à Seneff, où il chargea plusieurs fois les ennemis à la tête de la gendarmerie, et conduisit l'arrière-garde après le combat. Brigadier en 1675, il servit en Flandre sous le prince de Condé, au siége de Limbourg. Il se trouva en 1676 aux siéges de Condé et de Bouchain, et eut un cheval tué sous lui en repoussant une sortie au siége d'Aire. Sous le maréchal de Schomberg, il chargea avec succès l'arrière-garde du prince d'Orange qui leva le siége de Maëstricht. Maréchal-de-camp dans la même année, il se distingua sous le maréchal de Créqui, au siége de Fribourg. Il servit au siége de Luxembourg en 1684, fut créé lieutenant-général et commandant en Languedoc, en 1688. Il était le plus ancien des lieutenans-généraux, lorsqu'il fut créé maréchal de France en 1724. Il mourut trois ans après, dans son château de Buhy.

BROGLIE (FR.-MARIE), troisième fils du préc., naquit en 1671. D'abord connu sous le nom de comte de Broglie, il entra dans la compagnie des cadets de Besançon en 1685, et parcourut successivement tous les grades. Créé lieutenant-général en 1710, il servit en Flandre sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou. En 1711, il chargea la garde avancée des ennemis, pendant qu'on attaquait d'un autre côté un corps de troupes qui couvrait les travailleurs du poste d'Arleux, s'empara du poste de l'Ecluse sur la Sensée, battit 700 chevaux et en prit 250. A l'attaque de Denain, il commanda 40 escadrons, força un côté des lignes, tomba ensuite sur un convoi de 500 chariots de pain, escortés par 500 hommes de pied et 500 chevaux, qui furent tous tués ou pris. Il se rendit maître de Marchiennes, investit Douai, et se trouva aux siéges du Quesnoi et de Bouchain. On le fit, en 1719, directeur-général de la cavalerie et des dragons. Nommé ambassadeur à Londres, il y conclut, le 3 sept. 1725, entre la France, l'Angleterre et la Prusse, un traité par lequel ces trois puissances contractaient une alliance pour le maintien de la paix générale, et se garantissaient leurs états. Il fut nommé chevalier des ordres du roi en 1731. Employé à l'armée d'Italie, en 1733, il fut créé maréchal de France en 1734, commanda l'armée avec le maréchal de Coigny, et donna les plus beaux exemples d'intrépidité à la bataille de Parme ; s'emparant ensuite de Guastalla, il y fit 1200 prisonniers : le succès de cette journée était le fruit de sa prévoyance ; il avait habilement su reconnaître quel côté des lignes l'ennemi se disposait à attaquer avec le plus de vigueur. Chargé depuis 1739 de divers commandemens successifs, il eut en 1742 un pouvoir pour commander l'armée de Bavière qu'il ne put rejoindre, parce qu'il fut obligé de s'enfermer dans Prague avec l'armée de Bohême. Il en sortit le 27 octobre 1742, pour prendre le commandement de l'armée de Maillebois, qui n'avait pu pénétrer en Bohême, et contraignit, le 9 décembre, le prince Charles à lever le siége de Braunau. Aussi bon citoyen que grand général, il eut le courage de résister au conseil du roi, qui voulait qu'avec des forces très-inférieures il défendît la Bavière ravagée, et où ses troupes auraient péri par le fer des ennemis, les maladies et la disette. Il prit sur lui de ramener sur les frontières de France, en juillet 1743, son armée, dont il remit ensuite le commandement au comte depuis maréchal de Saxe, et fut exilé à Broglie, où il mourut en 1745.

BROGLIE (VICTOR-FRANÇ., duc de), maréc. de France, fils aîné du préc., naquit en 1718. Capitaine de caval. en 1734, il combattit à Parme, à Guatalla ; envoyé au roi pour annoncer le gain de cette bataille, il obtint le régiment de Luxembourg, et servit en Italie jusqu'à la rentrée des troupes en France. Il escalada Prague à la tête de trois détachemens de Piémontais, conjointem. avec Chevert, et s'empara de la Porte-Neuve, par laquelle on fit entrer les troupes. Aide-major-général de l'armée de Bohême en 1742, il porta au roi la nouvelle de la prise d'Egra, et fut fait brigadier. Il se distingua au combat de Sahai, où il eut un bras cassé, et à la défense de Prague. Major-général de l'armée de Bavière, il rentra en France en 1743, fut employé à l'armée de la haute Alsace, sous le maréchal de Coigny, et à l'armée du Rhin en 1744 et 1745. Maréchal-de-camp dans la même année, il devint duc de Broglie par la mort de son père. Il passa à l'armée de Flandre en 1746, fut créé inspecteur-général de l'infanterie, combattit à Raucoux etait Laufeld, servit au siége de Maëstricht, et fut créé lieutenant-général en 1748. Employé à l'armée de Soubise en 1758, il y servit comme premier lieutenant-général, commandant l'avant-garde ; il occupa Marbourg le 16 juillet, joignit le 23 à Sunderhausen un corps de 8,000 hommes, le mit en fuite, en tua 2500, et fit un grand nombre de prisonniers : le roi lui fit présent de quatre pièces de canon prises dans cette bataille. Le 10 octobre, il contribua puissamment au gain de la bataille de Lutzelberg. En 1759, le duc de Broglie fut créé prince de l'empire pour lui et ses descendans, par diplôme de l'empereur, nommé commandant en chef de l'armée d'Allemagne, le 23 octobre, et maréchal de France le 16 décembre de la même année, à l'âge de 42 ans. Il continua de commander pendant les campagnes de 1760 et de 1761. Le 10 juillet de la première année, il battit les ennemis à Torbach, et vers le milieu de la dernière, l'armée de Soubise se réunit à la sienne. Le défaut de concert entre les deux généraux nuisit aux opérations de nos armées. Le maréchal fut exilé en 1762. Rappelé en 1764, il reçut du roi le gouvernement général du pays Messin. En 1789, Louis XVI lui confia le

portefeuille de la guerre et le commandement d'une armée de réserve, dissoute presque aussitôt qu'elle fut établie, près de Paris et de Versailles; il se vit lui-même exposé aux dangers qui menaçaient le trône, et forcé d'aller chercher un asile hors de la France. Il se retira d'abord à Luxembourg, où il fut reçu par le maréchal de Bender. Sa dernière campagne fut l'expédition de Champagne en 1792, où il commandait un corps d'émigrés. Il est mort à Munster en 1804, âgé de 86 ans.

BROGLIE (CH. FRANÇOIS, comte de), frère du précédent, né en 1719, fut en 1752 nommé ambassadeur auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Revêtu des plus grands pouvoirs, il correspondait directement avec Louis XV, et l'informait des projets et de la politique des puissances rivales de la France. Mais la cour de Versailles, à la suite de différentes intrigues, renversa toutes les mesures de l'ambassadeur, qui fut rappelé. Il fut employé à l'armée d'Allemagne, et servit dans le corps de réserve que commandait son frère. Il obtint le grade de lieutenant-général en 1760, et se fit remarquer par la belle défense de Cassel en 1761. Après la guerre, le roi lui confia la direction du ministère secret qui avait pour objet de lui proposer directement des plans et de l'éclairer sur l'état de l'Europe. Les conseils qu'il faisait parvenir à ce prince étaient quelquefois opposés aux vues de ses ministres; le monarque n'osait se décider entre des avis contraires, et cette faiblesse mettait le comte dans une position difficile. Il fut exilé par ordre du roi, et, par un second ordre du même prince, continua sa correspondance du fond de son exil. Rappelé ensuite à la cour, il se montra avec ardeur dans le parti qui fit exiler le duc de Choiseul, fut exilé de nouveau quelque temps avant la mort de Louis XV, et mourut en 1781, dans une espèce d'oubli, après avoir dirigé la correspondance secrète pendant 17 ans.

BROGLIE (CL.-VICTOR, prince de), fils du troisième maréchal de France de ce nom, député de la noblesse de Colmar aux états généraux, où il se réunit au tiers-état, et vota presque toujours avec le parti dominant dans l'assemblée. A la fin de la session, il fut employé comme maréchal-de-camp à l'armée du Rhin. Lorsqu'on lui présenta les décrets du 10 août, qui suspendaient le roi, il refusa de les reconnaître, et fut destitué par les commissaires de l'assemblée. Il se retira d'abord à Bourbonne-les-Bains, ensuite à Paris, où il fut arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 27 juin 1794. Il était âgé de 37 ans.

BROGLIE (MAURICE-JEAN-MADELEINE de), év. de Gand, né en 1766, était fils du maréc. Vict.-Franç. de Broglie. Au commencement de la révolution, il suivit son père en Prusse, et passa quelques années à la cour de Berlin. A peine rentré en France, il fut un des aumôniers de Napoléon, qui lui donna l'évêché d'Acqui, au mois de mai 1805. Il fut transféré à Gand, au mois de mars 1807, et parut au concile national de 1811, assemblé pour trouver un moyen d'instituer les évêques sans avoir besoin des bulles du pape. Il s'y distingua par son opposition aux vues du gouvernement, fut enfermé au donjon de Vincennes, et n'en sortit qu'après avoir donné sa démission. En 1814 il reprit le siége de Gand, mais il refusa de prêter serment de fidélité au roi Guillaume et à la constitution des Pays-Bas. Ses motifs furent développés dans une *adresse au roi*, qui fut signée des évêques et des administrateurs capitulaires de la Belgique. La cour de Rome approuva ce refus: « La nouvelle loi fondamentale » des Pays-Bas contenant des erreurs contraires » aux principes de la religion catholique, disait la » note officielle du cardinal secrétaire-d'état, la » résistance des prélats ne peut être blâmée avec jus» tice. » Il n'en fut pas de même à l'égard du refus de l'évêque de Gand d'ordonner des prières publiques pour le roi. Un bref du pape les autorisa, M. de Broglie s'empressa de les ordonner. L'organisation des tribunaux occasiona de nouveaux troubles. Quelques magistrats refusèrent de prêter un serment qui pouvait les compromettre dans l'opinion publique aveuglée, et plusieurs prêtres déclarèrent qu'ils refuseraient les sacremens de l'église à quiconque se rendrait coupable de ce qu'ils appelaient une apostasie. Un mandat d'arrêt fut lancé contre l'évêque de Gand; il s'y déroba par la fuite, et protesta contre la procédure. La cour d'assises de Bruxelles passa outre, et, par arrêt du 8 novembre 1817, condamna le prélat à la déportation. Il revint en France, et mourut à Paris en 1821.

BROGNI (JEAN ALLARMET, connu sous le nom de cardinal de *Viviers* et d'*Ostie*), né en 1342, était fils d'un paysan du village de Brogni à une lieue d'Annecy. Il était occupé à garder un troupeau, lorsque des religieux qui lui demandaient le chemin furent frappés de sa physionomie spirituelle, et lui proposèrent de l'emmener avec eux. Il les suivit à Genève, et se fit bientôt distinguer par ses talens. Le pape Clément VII, qui résidait à Avignon, instruit de son mérite, lui confia l'éducation de son neveu, le nomma cardinal en 1385, lui donna l'évêché de Viviers, et quelque temps après l'archevêché d'Arles. Malgré son grand âge, il se rendit à Constance, au mois d'août de l'année 1414, pour s'y concerter avec les magistrats sur la tenue du concile. Il le présida depuis la sixième session jusqu'à la quarante-unième (1415-1417). Sa présidence fut marquée par de grands évènemens: il prononça la sentence de déposition contre le pape Jean XXIII, qui avait convoqué le concile; il reçut l'abdication de Grégoire XII, et lut la sentence de déposition contre l'anti-pape Benoît XIII (Pierre de Lune), qui fut déclaré parjure, hérétique et schismatique. Le card. de Brogni, qui présidait le conclave, eût pu facilement réunir les suffrages en sa faveur; mais, éloigné de toute vue ambitieuse, il fit tomber le choix sur le card. Colonne, et le couronna le 14 nov. 1417, sous le nom de Martin V. Avant de procéder à cette élection, le concile voulut terminer l'affaire de Jean Hus. Le cardinal Brogni montra pour cet infortuné la tendresse d'un père, mais ce novateur demeurant inflexible, le cardinal prononça la sentence qui condamnait sa doctrine, et qui abandonnait sa personne au bras séculier. Après la session du concile, en 1418, il accompagna Martin V à Rome. En 1422, il fut transféré du siége d'Arles à celui de Genève. Son grand âge l'empêcha de venir en prendre possession; il mourut à Rome en 1426, âgé de 84 ans. Le cardinal de Viviers s'est distingué par des fondations pieuses, entre autres par celles de l'hôpital d'Annecy, et du grand collège de St-Nicolas à Avignon. L'abbé Giraud Soulavie a fait son éloge, sous le titre d'*Histoire de J. Allarmet de Brogni, cardinal de Viviers*, Paris, 1774, in-12. L'auteur ne fit tirer que douze exemplaires de cette brochure qui n'est pas connue.

BROHON (JEAN), médecin, né à Coutances au 16e S., a laissé: *De stirpibus vel plantis ordine alphabetico digestis epitome*, Caen, 1541, in-8: ce n'est autre chose qu'une réimpression de l'*Epitome in Ruellium*, publié en 1539, par Leger-Duchêne; *Description d'une merveilleuse et prodigieuse comète*, etc.; un *Traité présagique des comètes*, Paris, 1568, in-8; *Almanach ou journal astrologique, avec les jugemens prognostiques pour l'an 1572*, Rouen, 1571.

BROHON (JACQUELINE-AIMÉE), morte à Paris le 18 octobre 1778, composa deux romans: *Les amans philosophes ou le triomphe de la raison*, 1745, in-12; *Les tablettes enchantées*. Dégoûtée

tout à coup de la réputation que lui avaient valu ces ouvrages, elle se retira dans la solitude, et s'y livra pendant quatorze ans à la prière et à la contemplation. On a publié en 1791 ses *Instructions édifiantes sur le jeûne de J.-C. au désert*, in-12, et en 1799 un extrait de ses ouvrages, sous le titre de *Manuel des victimes de Jésus*, etc., in-8.

BROKES (HENRI), professeur de droit à Wittemberg, mort à Lubeck en 1773, âgé de 67 ans, a laissé *Historia juris romani succincta*, 1742, in-8; *Selectæ observationes forenses*, 1765, in-4, etc.

BROKESBY (FRANÇOIS), ecclésiastique anglais non-conformiste, né à Stoke dans le comté de Leicester, mort vers 1718, fut recteur de Rowley dans le comté d'York. On a de lui une *Vie de J.-C.*; une *Histoire du gouvernement de la primitive église*, et d'autres ouvrages estimés en Angleterre.

BROME (RICHARD), auteur comique anglais, avait été, dans sa jeunesse, domestique de Ben Johnson. Ses pièces, au nombre de quinze, se font remarquer par la régularité du plan et la peinture des caractères. Il mourut en 1652.

BROME (ALEXANDRE), poète angl., et procur. près la cour du lord-maire de Londres, sous le règne de Charles II, né en 1620, mort en 1666, fut un des plus chauds partisans de la cause royale. Il est auteur d'une traduction d'*Horace*, faite en commun avec d'autres, et de plusieurs *épigrammes ou Chansons* contre les républicains, sous le protectorat de Cromwell.

BROME (JACQUES), auteur de quelques relations de voyages, imprimées à Londres en 1700 et 1712.

BROMEL (OLAUS), botaniste et médecin suédois, né en 1639, mort en 1705, a laissé plusieurs ouvrages de médecine et de botanique, parmi lesquels nous citerons : *Catalogus generalis, seu prodromus indicis specialioris rerum curiosarum Olai Bromelli*, 1698, in-8. Plumier a donné le nom de *Bromelia* à un genre de plantes auquel Linné a réuni l'ananas.

BROMEL (MAGNUS von), premier médecin du roi de Suède, fils du précédent, né à Stockholm en 1679, mort en 1731, contribua beaucoup aux progrès des sciences physiques dans sa patrie. On trouve dans les *Acta litteraria Suecicæ* un *Lithogr. Suecanæ specimen* dont il est auteur, et *Historia numismatica senatorum et magnatum Suecicæ*, 1730.

BROMFIELD (EDOUARD), fils d'Edouard Bromfield, riche négociant de Boston, né en cette ville en 1723, prit ses degrés au collége de Harward en 1732, et s'était exercé avec tant de succès à écrire d'après la manière abregée de Weston, qu'il ne perdait pas une syllabe de ce qu'avait dit un professeur au collége, et qu'il copiait, en l'écoutant, un sermon tout entier. Il dessinait habilement la carte, et était bon musicien ; par manière de récréation, il imitait avec ses doigts, à l'aide de deux rangs de clefs et de plusieurs tuyaux, les airs harmonieux de l'orgue. Les ouvrages qu'il exécuta de ses propres mains surpassèrent tous ceux de la même espèce qui avaient été apportés d'Angleterre. Il perfectionna les microscopes dont on se servait alors, polit avec une plus grande perfection les miroirs, et donna une nouvelle puissance aux instrumens d'optique. Bromfield mourut à la fleur de son âge, en 1746.

BROMFIELD (WILLIAM), célèbre chirurgien, né à Londres en 1712, fut le premier chirurgien du Lock-Hospital, fondé par Martin Madan. Pour augmenter un peu le revenu de cet établissement, il imagina de faire représenter à Drury-Lane, au bénéfice de ses malades, une vieille comédie intitulée *the City match*. Il fut aussi chirurgien de l'hôpital St-Georges, et mourut en 1792. Il a publié *Description de la Morelle; Narration du fait physique de M. Aylet, chirurgien de Windsor; Réflexions sur la methode d'inoculer la petite-vérole; Observations sur des cas de chirurgie*, 2 vol. in-8.

BROMPTON (JEAN), bénédictin anglais, abbé Jorevall, au comté d'York, est connu par une chronique à laquelle il a donné son nom. Elle comprend un espace de 600 ans, depuis l'an 588 jusqu'en 1198. Il vivait encore après le règne d'Edouard III.

BRONCHORST (JEAN), né à Nimègue vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Nimègue, et fut ensuite recteur de l'école de Deventer, où il embrassa les nouvelles opinions. Il m. à Cologne en 1570. On a de lui : *Bedæ presbyteri opuscula*, Cologne, 1537, in-fol.; Paris, 1539, in-4; une traduction latine de *la Géographie de Ptolémée*, Cologne, 1540, in-12.

BRONCHORST (EVERARD), fils du précédent, né à Deventer en 1554, professeur de jurisprudence à Wittemberg, à Erfut et à Leyde, où il m. en 1627. Nous avons de lui des ouvrages de droit. Le plus connu a pour titre : *Controversiarum juris centuriæ*, Leyde, 1621, in-4. Il a donné une trad. latine des proverbes grecs recueillis par Jos. Scaliger.

BRONCKHORST (PIERRE van), peintre d'histoire, né à Delft en 1588, m. en 1661. On cite comme ses principaux ouvrages deux tableaux représentant l'un *le Temple où Salomon prononce son premier jugement*, l'autre *le Temple d'où J.-C. chasse les marchands*.

BRONCKHORST (JEAN van), peintre, né à Utrecht en 1603. On voit de lui, dans le chœur de l'église d'Amsterdam, trois tableaux d'histoire, peints sur verre, et trois autres à l'huile. L'année de sa sa mort est inconnue.

BRONCKHORST (JEAN), peintre, né à Leyde en 1648, perdit son père à l'âge de 13 ans, et fut placé chez un pâtissier. En 1670, il exerçait ce métier, lorsqu'il se maria dans la ville de Horn. Bronckhorst disait que s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, il peignait pour son amusement. Il a copié d'après nature tous les oiseaux et tous les animaux avec une vérité singulière. La finesse de son travail représente le luisant et la légèreté des plumes.

BRONGNIART (AUG.-LOUIS), apothicaire du roi Louis XVI, se fit connaître par des cours particuliers de physique et de chimie à une époque où ces deux sciences comptaient à Paris peu de professeurs. Il remplit la chaire de chimie appliquée aux arts, et fut collègue de Fourcroy. Pendant la révolution, il exerça les fonctions de pharmacien militaire, puis de professeur au muséum d'histoire naturelle. Il a pub. un *Tableau analytique* des combinaisons et des décompositions de différentes substances ou procédés de chimie pour servir à l'intelligence de cette science. Mort en 1804.

BRONIOVIUS ou BRONIOWSKI (MARTIN), ministre de Pologne en Tartarie au commencement du 17e S. On lui doit une *Description de la Moldavie et de la Valachie*, et une *Description* en latin *de la Tartarie*, insérée dans le *Moscovia* d'Ant. Possevin, Cologne, 1695, in-fol.

BRONZERIO (JEAN-JÉRÔME), médecin, né en 1577, mort à Venise, sa patrie, en 1630, a écrit : *De innato calido et naturali spiritu in quo pro veritate rei Galeni doctrina defenditur; Disputatio de principatu hepatis ex anatome Lampetræ; de Principio effectivo semini insito*, 1 vol. in-4.

BRONZINI (CHRISTOPHE), né dans la marche d'Ancône en 1640, camérier du cardinal de Toscana, a écrit un *Eloge des femmes*, imprimé à Rome en 1683, in-12.

BRONZINO (AGNOLO), peintre italien, né en Toscane en 1501, réussit également dans l'hist. et le portrait. On voit la plupart de ses ouv. à Pise, à

Florence et dans la galerie de Dresde. Il mourut à Florence en 1570.

BROOKE (Raoul), antiquaire anglais, juge d'armes du comté d'York, né en 1552, mort en 1625, a publié deux *Lettres* souvent réimprimées, où il relève les erreurs commises dans le *Britannia* de Cambden. V. ce nom.

BROOKE (Henri), poète anglais, né en 1706, fut lié avec la plupart des beaux esprits de son temps. Son prem. ouv. fut un poëme intitulé : *la Beauté universelle*, dont Pope a fait l'éloge. En 1737, il donna une tragédie de *Gustave Vasa*, pièce remarquable par les sentimens de liberté dont elle est remplie, et qui produisit un tel effet, que le parlement crut devoir en défendre la représentation. Il composa ensuite d'autres tragédies, plusieurs romans, entre autres *le Fou de qualité*, publié en 1766, ouvrage ingénieux, d'un ton original et bizarre, qui obtint un grand succès ; Griffet-la-Baume l'a traduit en français, 1789, 2 vol. in-12. *Juliette Grenville*, imp. en 1774, composé vers la fin de sa vie, et traduit en français, 1801, 2 vol. in-12, indique le déclin de ses facultés, que des malheurs avaient contribué à affaiblir. La mort de sa femme, et la perte de celui de ses enfans qu'il aimait le plus, achevèrent de l'accabler. Il languit quelque temps dans un état d'enfance presque absolue, et mourut en 1783. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol. in-8, Dublin, 1780.

BROOKE (Françoise), fille d'un ecclésiastique anglais nommé Moore. Son mari, recteur de Colney, avait été chapelain de la garnison de Quebec. Ils moururent à trois jours de distance l'un de l'autre, en 1789. La prem. production de mistriss Brooke fut *la Vieille Fille*, ouvr. périodique commencé le 15 novembre 1755, et continué jusqu'à la fin de juillet 1756. Elle publia ensuite plusieurs autres productions, entre autres l'*Histoire de Julie Mandeville*, trad. en français par Bouchaud, qui eut un grand succès ; l'*Histoire d'Emilie Montague*, trad. en français par Robinet, où elle décrit les scènes pittoresques qu'elle avait admirées au Canada. La littérature anglaise lui doit une trad. des *Elémens de l'histoire d'Angleterre* par l'abbé Millot. Elle était liée avec ce que Londres possédait de plus distingué dans le monde et dans la littérature, notamment avec le docteur Johnson.

BROOKE (miss), dame anglaise qui a publié : *Reliques de la poésie irlandaise, poëmes héroïques, odes, élégies et chansons*, traduits en vers angl., 1 vol. in-4, Dublin, 1789. Les poëmes sont partie anciens, partie du moyen âge ; la première des odes passe pour être de Fergus ; frère d'Ossian ; les élégies sont moins anciennes, et les chansons sont modernes.

BROOKES (Robert), juge anglais, né dans le 16e S., est auteur d'un *Extrait des Journaux annuels jusqu'au temps de la reine Marie*, 1 vol. in-fol. ; *Causes et Jugemens singuliers depuis Henri VIII jusqu'à la reine Marie*, in-8 ; *Instruct. sur les règlemens des limites*, in-8. Il ne faut pas confondre Robert Brookes avec un greffier du même nom, auteur d'une *Instruction sur le règlement de la grande Charte*, imp. à Londres, 1641, in-8.

BROOKES (Richard), médecin anglais du 18e S., a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Histoire de la Chine, de la Tartarie chinoise et de la Corée*, Londres, 1741, 4 vol. in-4, fig. ; *Pratique générale de médecine*, 1751, 2 vol. in-12 ; *Précis des pharmacopées de Londres et d'Edimbourg*, traduit en allemand, Berlin, 1770.

BROOKS (Fr.), né à Bristol, marin de profession, fut pris par un corsaire de Tanger, emmené captif à Salé, ensuite à Mequiñez. Sa captivité dura onze ans. Il a donné la relation de son voyage sous ce titre : *Navigation faite en Barbarie par François Brooks*, trad. de l'anglais, Utrecht, 1737, in-12 ; elle est rare.

BROOKS (Eléazar), général américain, né dans le Massachusetts en 1726. Nommé représentant à la cour générale en 1774, il y resta 27 ans, et fut ensuite successivement sénateur et membre du conseil. Il prit une part active dans la révolution américaine, se trouva à la bataille de la plaine Blanche en 1776, et à la deuxième action près de Stillwater, le 7 octobre 1777, où il se distingua par son sang-froid et sa bravoure. Depuis l'année 1801, il quitta la société pour vivre dans la retraite, et m. à Lincoln, état de Massachusetts, en 1806.

BROOME (William), ecclésiastique et poète anglais, né vers la fin du 17e S., fut chargé de faire des extraits d'Eustathius pour les notes de la traduct. de l'*Iliade* du célèbre Pope, qui lui donna aussi quatre chants de l'*Odyssée* à traduire. Fenton était son collaborateur ; et Pope retouchait leurs vers, qu'il est difficile de reconnaître parmi les siens. Mécontent de sa part du profit, Broome se plaignit hautement, et Pope s'en vengea en lui donnant une place dans sa *Dunciade*. Il fut reçu docteur en droit à Cambridge, et un peu plus tard nommé recteur de Sturston dans le comté de Suffolk. Broome mourut à Bath en 1745. Il a publié un volume de *Poésies* et deux *Sermons*.

BROSIUS (Jean-Thomas), conseiller de l'électeur palatin, mort dans le 17e S., est auteur des *Annales des duchés de Juliers et de Berg*, en lat., publiés après sa mort par Ad.-Mich. Mazzius à Cologne, 1731, 3 vol. in-fol.

BROSSARD (Sébastien de), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, ensuite de celle de Meaux, et chanoine de cette église, m. en 1730, âgé de plus de 70 ans, a été un des plus savans musiciens de France sous le rapport de la théorie et de la pratique. Son *Dictionnaire de musique* a fourni à J.-J. Rousseau la plus grande partie des articles que ce philosophe a insérés dans le sien. Brossard avait une nombreuse bibliothèque de musique qu'il donna au roi.

BROSSARD (N. ...), chirurgien de la Châtre en Berri, se fit connaître par un topique propre à arrêter sans ligature les hémorragies. Ce topique est l'*agaric*, plante parasite qui croît sur les vieux chênes. L'académie de chirurgie approuva cette découverte. Il obtint pour ce procédé une pension de Louis XV. Brossard mourut vers l'an 1770.

BROSSE (Pierre de la), d'abord barbier de St Louis, ensuite chambellan et favori de Philippe-le-Hardi, naquit en Touraine. Craignant l'ascendant de la reine Marie sur le roi, il accusa cette princesse d'avoir empoisonné Louis, fils aîné de Philippe du premier lit. Une devineresse de Nivelles en Flandre, qu'on alla consulter, ne répondit rien que de vague et d'obscur. On répandit bientôt le bruit que La Brosse était le seul coupable de la mort du prince. Il fut arrêté et condamné à être pendu en 1276.

BROSSE (Jean de), connu sous le nom de maréchal de Boussac, naquit vers 1375. Chambellan de Charles VII, revêtu de la dignité de maréchal de France, il n'exécuta pas moins l'ordre que lui donna le connétable de Richemont de tuer Le Camus de Beaulieu, favori du roi. Ce prince, par modération et par politique, ne punit que le connétable qu'il éloigna de la cour. Le maréchal de Boussac rendit ensuite des services plus honorables ; il se distingua au siége d'Orléans et à la bataille de Patai en 1429, et mourut en 1433. La famille de Brosse s'éteignit en 1565 dans sa postérité masculine.

BROSSE (Jacques de), architecte de Marie de Médicis, bâtit le palais du Luxembourg, le portail de St-Gervais et le temple de Charenton. Sa dernière construction fut l'aquéduc d'Arcueil, achevé

en 1624, dont la voûte, couverte de grandes pierres de taille, est comparable aux ouvrages des Romains en ce genre. L'époque de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues. On a de lui un livre intitulé : *Règles générales d'architecture*, Paris, 1619, in-fol.

BROSSE (Gui de la), botan., méd. ordinaire de Louis XIII, donna à la couronne le terrain où fut établi le Jardin des Plantes de Paris, dont il fut le prem. intendant en 1626. Le nombre des plantes y était assez considérable en 1633 pour que ce médecin en donnât la description ; et il se trouvait encore augmenté lorsque La Brosse mourut en 1641. Il est auteur des ouvrages suivans : *Traité de la peste*, Paris, 1623 ; *De la nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du jardin royal de médecine*, ibid., 1640, in-fol., avec 50 fig. en cuivre ; *Description du jardin des plantes medicinales, ensemble le plan du jardin*, ibid., 1636, 1641 et 1665, in-4. Le P. Plumier a consacré à la mémoire de La Brosse un genre de plantes de l'Amérique, auquel il a donné le nom de *Brossæa*.

BROSSE (N... de), auteur dramatique du 17e S., dont les pièces, au nombre de cinq, parurent dans l'intervalle des années 1644 à 1649. Il suffira de citer *l'Aveugle clair-voyant*. Ce n'est pas cette comédie, mais celle de Le Grand, sous le même titre, qui est restée au théâtre.—Un frère de Brosse est auteur du *Curieux impertinent*, ou *le Jaloux*, Paris, 1645. Il était mort lorsque sa pièce fut imprimée.

BROSSE (Dom Louis-Gabriel), bénédictin, né à Auxerre en 1619, mort à l'abbaye de Saint-Denis en 1685, a publié différens ouvrages de piété en vers français, entre autres *le Paradis des muses saintes*, et des *Hymnes sur divers sujets*, impr. à Paris de 1650 à 1672.

BROSSE (Louis-Philippe de la), chanoine de Notre-Dame-de-Foy de Giroviller, a donné un *Traité du baromètre*, Nancy, 1717, in-12.

BROSSE (Nicolas de la), est aut. d'une *Description* de la terre et baronie de Ricey en Champagne, Paris, 1554, in-12.

BROSSES (Robert des), né en Allemagne dans le 17e S., a composé la *musique* d'un gr. nombre d'opéras représentés aux Italiens de 1747 à 1755, époque vers laquelle il mourut.

BROSSES (Charles de), premier président au parl. de Bourgogne, naquit en 1709. Ses fonctions dans la magistrature ne l'empêchèrent point de cultiver les lettres ; à la suite d'un voyage qu'il fit en Italie, il publia ses *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum*. C'est le premier écrit qui ait paru sur ce sujet ; il fut traduit en italien et en anglais. Ses autres ouv., qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances, sont : une *Dissertation sur le culte des dieux fétiches* ; une *Histoire des navigations* aux terres australes ; un *Traité* de la formation mécanique des langues ; enfin l'*Hist.* du 7e S. de la république romaine, précédée d'une savante vie de Salluste. On lui doit un grand nombre d'articles de l'*Encyclopédie* sur la grammaire générale, l'art étymologique et la musique théorique. Il mourut en 1777.

BROSSETTE (Claude), né à Lyon en 1671, mort dans la même ville en 1743, est surtout connu par son édition des *Œuvres de Boileau avec des éclaircissemens historiques*, Genève, 1716, 2 vol. in-4. C'est de Boileau lui-même qu'il tenait la plupart de ses notes. Cependant il faisait de son côté des recherches, et Boileau, à qui il fit part de ses découvertes, lui dit un jour : « A l'air dont vous y » allez, vous saurez mieux votre Boileau que moi-» même. »

BROSSIER (Marthe), fille d'un tisserand de Romorantin, attaquée d'une maladie de nerfs singulière, se fit exorciser comme possédée, à l'âge de vingt ans. Son père courut le monde avec elle pour partager l'argent que le peuple lui donnait. Le parlement la fit arrêter à Romorantin, par arrêt du 24 mai 1599, avec défense d'en sortir sous peine de punition corporelle. Les prédicateurs de la ligue, qui avaient déjà publié souvent en chaire « qu'on étouffait une voix miraculeuse dont Dieu voulait se servir pour convaincre les hérétiques, » déclamèrent encore plus haut. Elle trouva le moyen de s'échapper de la maison paternelle ; un abbé de St-Martin amena la prétendue possédée à Clermont, où son frère était évêque, pour faire recommencer les exorcismes. Un nouvel arrêt du parlement mit l'abbé en fuite. Il se rendit à Rome avec sa démoniaque ; mais le cardinal d'Ossat avait si bien pris ses mesures, qu'à leur arrivée cette fille fut enfermée dans une communauté, où elle cessa d'être tourmentée de démonomanie. On joue encore aujourd'hui sur le théâtre espagnol une pièce dont Marthe Brossier est l'héroïne, et qui est intitulé : *Marta la Romorantina, comedia nueva, de un ingenio de esta corte*. Elle est imprimée et paraît avoir été écrite dans le 18e S.

BROTIER (Gabriel), jésuite, né à Tannay dans le Nivernais, en 1723, fut bibliothécaire du collége Louis-le-Grand. Après la suppression de son ordre, il passa chez son ami Latour, imprimeur, les vingt-six dernières années de sa vie, et mourut à Paris en 1789. Il s'était appliqué à l'étude des langues anciennes, et lisait tous les ans, dans le texte original, les livres de Salomon et ceux d'Hippocrate, ne connaissant pas, disait-il, de meilleurs ouvrages pour guérir les maladies de l'esprit et du corps. On lui doit : *Corn. Taciti opera*, Paris, 1771, 4 vol. in-4, et 1776, 7 vol. in-12. C'est la base la plus solide de sa réputation. Il y joignit des notes et de savantes dissertations ; *C. Plinii secundi hist. nat.*, Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, avec des notes. Cette édition n'est qu'un abrégé de celle qu'il avait préparée pour augmenter, en la corrigeant, l'édition du P. Hardouin.

BROTIER (André-Charles), neveu du précédent, né en 1751, à Tannay, fut d'abord profess. de mathématiques à l'école militaire de Paris. En 1797, il se trouva impliqué dans une conspiration, comme agent des Bourbons, avec La Ville Heurnois et Duverne-de-Presle, fut compris dans la déportation qui suivit le 18 fructidor (4 sept. 1797), et mourut à Synnamari l'année suivante. On lui doit une traduction du *Manuel d'Epictète*. Il finit avec Vauvilliers la belle éd. du *Plutarque d'Amyot*, commencée par son oncle, et avec Laporte du Theil, celle du *Théâtre des Grecs* à laquelle il fournit la traduction du *Théâtre d'Aristophane*.

BROUCHIER (Jean), poète latin moderne, né à Troyes. On ignore et la date précise de sa naissance et celle de sa mort. Maittaire indique une édition de ses *Poésies latines*, Paris, 1534, in-8. Gruter en a inséré quelques-unes dans ses *Deliciæ poet. gall.*

BROUE (Pierre de la), évêque de Mirepoix, né à Toulouse en 1643, se joignit aux évêques de Montpellier, de Sens et de Boulogne, pour former l'acte d'appel qu'ils interjetèrent de la bulle *Unigenitus* en 1717. Il mourut à Bellestat, village de son diocèse, en 1720. C'était un prélat d'une vie exemplaire.

BROUE (Claude de la), jésuite, est auteur d'une *Hist. de J.-F. Régis*, au Puy, 1650.

BROUE (F.-Ant. de la), baron de Vareilles, officier d'artillerie, a publié un *Tableau historique et chronologique du corps royal de l'artillerie*, 1762, in-12

BROUE (Salomon de la), a donné *le Cavalèrice franç.*, Paris, 1602, ouvrage estimé et qui peut encore être utile.

BROUERIUS VAN NYEDEK (Daniel), théologien hollandais, missionnaire dans l'Inde, avait si bien appris le *malais*, qu'il traduisit le Nouveau-Testament et une partie de l'Ancien dans cet idiome. Il mourut dans l'Inde en 1673.

BROUERIUS VAN NYEDEK (Matthieu), né à Amsterdam en 1667, cultiva la littérature ancienne, la jurisprudence, l'histoire et la poésie hollandaise et latine. Il mit la dernière main au grand ouvrage de Van Halma, intitulé : *Théâtre des Provinces-Unies*, en hollandais, 2 vol. in-fol., 1725, et de 1727 à 1703 ; il a pub. en hollandais, avec Lelong, *le Cabinet des antiquités des Pays-Bas et de Clève*, 6 parties in-4, et mourut en 1735.

BROUGHTON (Hugues), théologien anglais, né en 1549 dans le comté de Shrop, fut ennemi déclaré des presbytériens et de Théodore de Bèze, jusqu'à sa mort, arrivée en 1612. La plus grande partie de ses ouvrages, écrits en anglais et en latin, ont été imprimés à Londres en 1662, 1 vol. in-fol., et sont aujourd'hui oubliés.

BROUGHTON (Richard), missionnaire, né dans le comté de Huntington, devint vicaire-général de Smith, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre, et mourut en 1634, après 42 ans de mission. Ses ouvrages roulent sur les antiquités ecclésiastiques, et sont plus recommandables par l'érudition que par le style.

BROUGHTON (Thomas), théologien anglais, né à Londres en 1704, fils d'un curé, fut curé lui-même. Il est surtout connu comme un des principaux collaborateurs de la *Biographia britannica*, et comme auteur d'un *Dictionnaire historique de toutes les religions*. Il mourut en 1774.

BROUGHTON (Guill.-Robert), navigateur angl., commandant en chef temporaire de la marine britannique dans les Indes orientales, et colonel des *Royales-Marines*, mort à Florence en 1821, commanda successivement *le Chatam*, *le Batavia*, *la Pénélope*, *l'Illustre*, *le Royal souverain*, etc., rendit d'importans services à sa patrie dans l'expédition contre l'île de Java et de Batavia dont il méritait d'avoir le principal honneur. Ses découvertes et remarques, utiles pour la navigation, ont été consignées dans la relation de ses voyages, intitulée : *Voyage of discovery to the North pacific Ocean*, Londres, 1804, in-4.

BROUKHUSIUS (Jean BROEKHUISEN), poète lat., naquit à Amsterdam en 1649. Embarqué sur la flotte de Ruyter en 1674, il parcourut les mers de l'Amérique, charmant toujours ses loisirs par la culture des muses, témoin, entre autres, sa pièce intitulée : *Céladon*, ou *le Desir de la patrie*. De retour à la fin de cette année, il prit son service de terre. Réformé après la paix, en 1697, la ville d'Amsterdam lui conserva une partie de ses honoraires. Il se retira à la campagne, où il mourut en 1707. Ses poèmes latins ont été imprimés en 1711, in-4. On lui doit une édition de Properce, 1702, in-4, et une de Tibulle, 1708, in-4.

BROUSSE (Joachim BERNIER de la), que quelques biographes nomment François, était av. dans le 16e S., et cultiva également la jurisprudence et les lettres. Ses œuvres poétiques ont été réunies en 1 vol. in-12.

BROUSSE (Pascal-François de la), conseiller au parlement de Bordeaux, auteur d'un ouv. int. : *pro Clemente V. pont. Max. Vindiciæ, seu de primatu Aquitaniæ*, in-4, Paris, 1657. Cette dissertation est écrite avec concision et clarté ; elle contient de savantes recherches sur les antiquités de la Guienne.

BROUSSE DES FAUCHERETS (Jean-Louis), mort à Paris en 1808. Nommé d'abord après le 14 juillet 1789 lieutenant de maire au bureau des établissemens publics, il fut en 1791 élu membre du directoire de département, destitué sous le règne de la terreur, puis devint un des administrateurs des hospices civils. En 1806, il fit partie du conseil de censure établi près le ministère de la police. On a de lui plusieurs comédies, entre autres *l'Avare cru bienfaisant*, *les Dangers de la présomption*, *le Mariage secret* ; cette dernière, seule, est restée au théâtre.

BROUSSELL (Pierre), reçu conseiller au parlement de Paris en 1637, joua un rôle pendant les troubles de la fronde. Il s'acquit une grande popularité par son opposition aux vues de la cour dans les discussions relatives aux impôts. La régente Anne d'Autriche le fit arrêter ; mais le carrosse sur lequel on le conduisait en prison s'étant deux fois rompu en chemin, la multitude reconnut Broussell, et marcha vers le palais en criant : « Broussell et liberté ! » Anne d'Autriche ne se laissa point intimider par ces vociférations, et conserva sa fermeté pendant les trois journées dites des barricades. L'année suivante, 1649, lorsque la populace s'empara de la Bastille, gardée par une compagnie d'invalides, il fut nommé gouverneur de cette forteresse, et ne fit qu'une réponse évasive au héraut que la cour lui avait envoyé avec des paroles de paix. Lorsque Mazarin fut exclu du ministère, Broussell demanda que cette mesure fût appliquée à tous les cardinaux. En 1651, les frondeurs destituèrent le prévôt des marchands pour élever Broussell à cette charge. La fin des troubles le fit rentrer dans l'obscurité. Il mourut au commencement du règne de Louis XIV, dans un âge avancé.

BROUSSON (Claude), min. protestant, naquit à Nîmes en 1647. Ce fut chez lui que se tint, en mai 1683, l'assemblée des députés de toutes les églises réformées, dans laquelle on décida de continuer les réunions, quand bien même on en viendrait à démolir les temples. Cette assemblée posa les premiers fondemens de ce qu'on nomma depuis les assemblées du désert. Averti qu'on devait l'arrêter, Brousson se rendit d'abord à Genève, ensuite à Lausanne, où il publia divers écrits. Il rentra secrètement dans le royaume, suivi de plusieurs ballots remplis de ses ouvrages, exerça quatre ans le ministère dans les Cévennes, exposé à mille dangers, et passa en 1693 en Hollande, où son dévouement fut récompensé par une pension des Etats-Généraux. S'étant hasardé dans une troisième mission en France, malgré l'avis qu'on lui avait fait donner que s'il était pris il n'y aurait pas de grâce pour lui, il fut arrêté à Oleron, au moment où il se sauvait en Espagne, fut traduit à Montpellier, et on lui fit son procès. Condamné à être rompu vif, il fut exécuté le 4 novembre 1798. Les états de Hollande ajoutèrent, en faveur de sa veuve, 600 florins de pension aux 400 qu'ils lui faisaient de son vivant.

BROUSSONET (Pierre-Auguste-Marie), naturaliste français, né à Montpellier en 1761, soutint, à l'âge de dix-huit ans, sa thèse inaugurale avec tant d'éclat, qu'il fut nommé à la survivance de la chaire de son père ; six ans après il fut reçu membre de l'académie des sciences. Ce fut pendant un séjour en Angleterre qu'il commença son ouvr. sur les poissons. A son retour à Paris, il fut nommé secrétaire de la société d'agriculture, et en 1789 membre du collège électoral. En 1791 il quitta la France et fut à Madrid, d'où il se rendit à Lisbonne. Sir Joseph Banks le fit recevoir médecin de l'ambassade envoyée par les Etats-Unis à l'empereur de Maroc. Il fut ensuite consul français à Ténériffe, et en 1796 il retourna à Montpellier, où il fut professeur de botanique. Il est mort en 1807. Ses ouvrages sont : *Variæ positiones circa respirationem* ; *Ichthyologia sistens piscium descriptiones et icones* ; *Essai* sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines décrites à la manière de Linnée, traduit du latin de l'ouvrage de M. de Born intitulé : *Specimen monachologiæ*, Paris, 1784, in-8 ;

Année rurale ou *Calendrier* à l'usage du cultivateur; *Notes* pour servir à l'histoire de médecine de Montpellier; *la Feuille du cultivateur*, 8 vol. in-4. Broussonet fut le premier qui transporta dans la zoologie le système de nomenclature et de description de Linné, dont l'application jusqu'alors avait été restreinte à la botanique; on lui doit aussi le premier troupeau de mérinos venu d'Espagne et les chèvres d'Angora. Il a fourni des pièces intéressantes aux mémoires de l'institut, et a laissé des manuscrits précieux, entre autres : *une Histoire abrégée des animaux; la Flore économique des Canaries* et *une Relation de ses voyages.*

BROUZET (N.), né à Béziers, fut reçu docteur en médecine à Montpellier vers l'an 1736. Il vint ensuite à Paris, et après quelque séjour dans cette capitale, obtint la direction de l'hôpital de Fontainebleau, où il mourut. On ignore la date de sa mort. Il est auteur d'un *Essai* sur l'éducation médicale des enfans et sur leurs maladies, publié à Paris en 2 vol. in-12, 1754.

BROWALLIUS (JEAN), évêque d'Abo en Finlande, né à Westeras en 1707, m. en 1755. L'académie des sciences de Stockolm l'admit au nombre de ses membres. On a de lui plusieurs écrits sur la botanique, entre autres : *Examen epicriseos in systema plantarum sexuale, clariss. Linnæi*, Abo, 1739, in-4. Linné a donné le nom de ce prélat à un genre de plantes.

BROUWER ou BRAUWER (HENRI), navigateur hollandais du 17e S., obtint en 1613 le commandement d'une escadre destinée pour l'Inde, et jeta dans ce voyage les fondemens du commerce de ses compatriotes avec le royaume de Siam. En 1632, il fut nommé gouverneur-général des possessions hollandaises en Asie; et 9 ans après, la compagnie des Indes occidentales lui confia une entreprise dirigée contre le Chili. Il mourut en 1644, pendant cette expédition.

BROWER (CHRISTOPHE), savant jésuite hollandais, m. à Trèves en 1617, âgé de 58 ans, a pub. les *Antiquites de Fulde*, Anvers, 1612, in-4, ouvrage exact et fort estimé; les *Annales de Treves*, avec les notes de Masen, en latin, 1670, 2 vol. in-fol., à Liége. La première édition, faite en 1626, fut supprimée et n'est pas commune.

BROWER (JACQUES de), religieux dominicain, né dans le Brabant, m. en 1637 à Anvers, prieur du convent de son ordre. Il avait donné en 1613, à Douai, une édition corrigée des *Comment. de Dominique Soto sur la physique d'Aristote*, ouvrage oublié.

BROWN (ROBERT), théologien anglais, vivait dans les 16e et 17e S., et donna son nom à la secte des brownistes. Leurs dogmes, semblables à ceux des puritains, ne s'en distinguaient que par une grande exagération de sévérité et de républicanisme. Ils ne connaissaient point de hiérarchie, refusaient même de reconnaître dans le sacerdoce un caractère ineffaçable, regardaient le mariage comme un contrat purement civil, et rejetaient, dans l'administration des sacremens, les formes adoptées par l'église anglicane, ainsi que presque toute forme extérieure de culte. Brown, cité devant l'évêque de Norwich, et plusieurs autres commissaires ecclésiastiques, soutint sa doctrine, et se conduisit avec tant d'insolence, qu'il fut mis en prison. Le ministre Cécil, son parent, ayant obtenu qu'il fût relâché, le fit venir à Londres; mais Brown s'échappa et passa en Zélande, où lui et ses sectateurs fondèrent une église, dont il développa les principes et le plan dans un ouvrage publ. in-8 à Middelbourg en 1582 sous le titre de *Traité de la réformation sans aucune concession.* C'est un livre curieux et bien écrit. Brown repassa en Angleterre, se soumit, obtint son absolution, et par la protection du comte d'Exeter, son parent, fut nommé recteur d'une paroisse du comté de Northampton, bien qu'il n'eût jamais rétracté formellement ses opinions. Il m. en 1630, âgé de 81 ans.

BROWN (EDOUARD), théologien anglais, dont on a : *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, Londres, 1690, 2 vol. in-fol., estimé. C'est un recueil de pièces sur le concile de Bâle.

BROWN (THOMAS), écrivain satirique anglais, fut d'abord maître d'école à Kingston; mais, dégoûté de cette profession, il alla chercher fortune à Londres, s'y fit connaître par ses bons mots, et vécut de sa plume. Ses *dialogues*, ses *lettres*, ses *poèmes* offrent de nombreux exemples de cette espèce de gaîté anglaise appelée *humour*. Il mourut en 1704. Ses ouvr. ont été réunis et impr. en 4 vol. à Londres en 1707.

BROWN (ULYSSE-MAXIMILIEN), feld-maréchal au service d'Autriche, né à Bâle en 1705, d'une famille originaire d'Irlande, fit ses premières armes contre les Turks en 1737, et donna des preuves de bravoure et d'habileté dans la campagne d'Italie, en particulier dans les batailles de Parme et de Guastalla. Promu en 1739 au grade de feld-maréchal, il fut opposé à Frédéric II, et rendit à l'impératrice Marie-Thérèse d'importans services. En 1744, il repassa en Italie avec le prince de Lobkowitz, gagna, le 15 juin 1769, la bataille de Plaisance, s'empara de Gênes, et retourna en Allemagne, où il obtint, en 1752, le gouvernement de Prague. Le roi de Prusse ayant tenté, en 1756, de pénétrer en Bohême par la Saxe, Brown repoussa ce prince à la bataille de Lowositz, et entreprit, sept jours après, cette marche célèbre, qui avait pour objet de délivrer l'armée saxonne bloquée dans le camp de Pirna. Il réussit à chasser les Prussiens de la Bohême; ce qui lui valut l'ordre de la Toison-d'Or. Le 6 mai de l'année suivante, se livra la fameuse bataille de Potschernitz ou de Prague, dans laquelle il fut mortellement blessé. Quelques jours après, il mourut à Prague de ses blessures.

BROWN (JEAN), ministre anglican, né en 1715 à Rothbury dans le Northumberland, occupait un emploi dans l'église, lorsque pendant la rebellion de 1745, il prit les armes pour la défense de son roi, et se conduisit avec beaucoup d'intrépidité au siége de Carlisle. Un *Essai sur la satire*, en trois chants, composé à l'occasion de la mort de Pope, lui procura la protection de plusieurs personnes éminentes, et commença sa fortune. Ses *Essais sur les caractères de Shaftesbury*, pub. en 1751, furent encore plus favorablement accueillis. Il fut nommé par le lord Hardwicke en 1754 ministre de Great-Horkesley, dans le comté d'Essex. En 1755, parut sa tragédie de *Barberousse*, représentée avec un très-grand succès; en 1756, la tragédie d'*Athelstan*, qui en eut un peu moins; mais l'ouvrage qui le rendit particulièrement célèbre, c'est l'*Appréciation des mœurs et des principes du temps*, in-8, 1757, écrit à l'occasion du découragement qui s'était emparé de la nation, et fut bientôt suivi d'un réveil funeste à ses voisins. Voltaire attribue ce réveil à l'ouvrage de Brown, qu'il regarde en grande partie comme la cause des succès qu'obtinrent alors les Anglais sur toutes les parties du globe. On en fit sept édition, dans l'année; il a depuis été trad. en franç. par Chais sous ce titre : *les Mœurs anglaises appréciées*, etc., La Haye, 1758, in-8. Le second vol. de l'ouvrage, qui parut en 1758, ne fit qu'aigrir les esprits; Brown se vit obligé, pour laisser apaiser l'orage, de se retirer à la campagne. En 1760, il publia un *Dialogue des morts entre Périclès et Aristide*, pour servir de suite au *Dialogue entre Periclès et Cosme de Medicis*, par le lord Lyttelton. Ce dialogue fut suivi en 1763 d'une ode sacrée intitulée *la Guerison de Saul*, et la même année d'une *Dissertation sur l'origine, l'union, les progrès, la séparation et la corruption de la poesie et de la musique.* A ces productions il ajouta dans ses dernières années un vol. de *sermons*, 1764; des *Pensees sur la liberté*

civile, *la licence et les factions*, 1766; un *poème* sur la liberté, avec quelques pamphlets anonymes. Il fut invité par l'impératrice de Russie à se rendre à Pétersbourg pour diriger l'organisation de l'instruction publique dans cet empire. Tout était prêt pour son départ lorsqu'il tomba dans l'abattement et le dégoût de la vie : un jour, plus abattu qu'à l'ordinaire, il prit un rasoir, se coupa la gorge, et mourut en 1766, dans sa 51e année.

BROWN (MOISE), auteur anglais, chapelain du collége de Morden, dont on connaît, entre autres ouvrages, une tragédie intitulée *Polidius ou l'amour malheureux*; un volume de *poésies*, et quelq. *sermons*, mourut en 1787, âgé de 84 ans.

BROWN (JOHN), peintre écossais et littérateur, né à Edimbourg en 1752, m. en 1787, voyagea en Italie pour perfectionner ses talens, et revint à Londres, où il demeura jusqu'à sa mort. Ses *Lettres sur la poésie et la musique de l'opéra italien* furent publiées en 1789, 1 vol. in-12, par le lord Monboddo, à qui elles étaient adressées.

BROWN (JOHN), médecin écossais, célèbre par le système auquel il attacha son nom, né en 1752 à Buncle, comté de Berwik. Ses parens, pauvres, favorisèrent son penchant à l'étude, parce qu'ils espéraient utiliser ses talens pour les progrès d'une secte de presbytériens (*seceders*) dont ils faisaient partie. Il se rendit à l'âge de 15 ans à Edimbourg pour y étudier la théologie; obligé de pourvoir lui-même à ses dépenses, il donnait des répétitions de langue latine aux élèves. Ayant traduit avec une supériorité qui fut remarquée une thèse de médecine, et étant favorisé par le fameux docteur Cullen, il entreprit l'étude de cette science et y fit de rapides progrès. Admis dans la société médicale d'Edimbourg, il conçut de bonne heure son système exposé dans ses *Elementa medicinæ*, système en opposition avec les idées de Cullen, pour lequel le jeune novateur aurait dû conserver plus d'égards. La faculté tout entière combattit le système de Brown, et refusa de l'admettre au nombre de ses professeurs. Brown se retira à Londres, où l'imprudence de sa conduite et ses excès lui firent bientôt contracter des dettes. Mis en prison, il y traduisit ses *Elementa medicinæ* en anglais. Le roi de Prusse voulut l'attirer à Berlin, mais il était encore en pourparler avec l'ambassadeur du roi lorsqu'il mourut frappé d'apoplexie. Son intempérance, ses expériences avec l'opium et les excitans, hâtèrent probablement sa fin. La simplicité de son système est séduisante; il repose sur les vicissitudes d'une force cachée, d'où découle le principe de la vitalité, qu'il appelle excitabilité. Nous avons en français : *Elémens de médecine de Brown*, trad. du latin et de l'anglais par R. J., Bertin, 1805, in-8; la même année M. Fouquier publia une autre trad. du même ouvrage.

BROWN (ANDRÉ), éditeur de la *Gazette de Philadelphie*, né en Irlande vers l'année 1744, vint en Amérique en 1773, et s'établit dans l'état de Massachusetts. Il s'engagea dans la cause des Anglo-Américains dès le commencement de la guerre, et déploya un grand courage dans les batailles de Lexington et de Bunkersh'hill. Quelques années après la fin de la guerre, il entreprit la *Gazette federale*, dont le premier numéro parut le 1er octobre 1788. Il se rendit à Philadelphie en 1793, et changea le nom de sa *Gazette* en celui de *Gazette de Philadelphie*; les profits de son établissement s'étaient accrus, quand tout à coup sa maison fut incendiée, le 27 janvier 1797. Il fit de vains efforts pour sauver sa famille de la fureur des flammes, et en reçut lui-même de telles atteintes, qu'il ne lui survécut que peu de jours. Son épouse et ses trois enfans furent placés dans le même tombeau.

BROWN (MOSES), brave officier de la marine des Etats-Unis, mort en décembre 1803 à l'âge de 62 ans, avait suivit la profession de marin les 48 dernières années de sa vie. Pendant la guerre de la révolution, sa réputation lui fit obtenir le commandement de plusieurs vaisseaux armés en corsaires. Quand la petite marine des Etats fut formée, plusieurs années après la fin de la guerre, les marchands de Newburyport firent construire un brick pour en faire don au gouvernement, et exprimèrent le vœu que le capitaine Brown en fût commandant.

BROWN (THOMAS), professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, mort en 1822, s'est acquis de la réputation comme métaphysicien et poète. On a de lui : *Observations on Darwin's Zoonomia*, 1798, in-8; *Poems*, 2 volumes, 1804.

BROWN (CHARLES-BROCKDEN), romancier américain, surnommé *le Godwin des Etats-Unis*, né à Philadelphie, vécut long-temps obscur et ignoré. Il est mort à l'âge de 35 ans, en 1813, laissant plusieurs romans qui ont été réimprimés en Angleterre. Les plus estimés sont : *Arthur Mervyn*, *Edgar Huntly*, *Clara Howard*, *Wieland*, *Jane Tabor* et *Ormond*.

BROWNCKER (GUILLAUME), l'un des premiers membres de la société royale de Londres, né en Irlande en 1620, mort en 1684, est auteur de l'ouvrage intitulé : *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4, c'est une correspondance avec Wallis sur les mathématiques. Le *Recueil des transactions philosophiques* offre plusieurs de ses *Mémoires*.

BROWNE (THOMAS), chanoine de Windsor, et recteur d'Oddington, né en 1604 dans le comté de Middlesex, se retira en Hollande durant le protectorat de Cromwell. Au rétablissement de Charles II, il rentra en possession de ses bénéfices, mais ne retint que le canonicat de Windsor, où il mourut en 1673. Il a laissé une traduction anglaise du deuxième volume des *Annales de la reine Elisabeth*, par Campden, Londres, 1629, in-4; un écrit polémique intitulé : *la Clef du cabinet du roi*, Oxford, 1645, in-4, en anglais; une réponse sous le nom de *Justus Pacius* à une critique par Saumaise d'un *Traité* posthume de Grotius touchant l'eucharistie.

BROWNE (GEORGE), prélat anglais, fut d'abord moine dans un couvent d'augustins à Londres; son savoir le fit nommer provincial de son ordre, et son goût pour la doctrine de Luther lui fit donner, en 1534, l'archevêché de Dublin. Peu de mois après son arrivée en Irlande, il reçut l'ordre de disposer ses diocésains à renoncer à la soumission au pape, et à reconnaître la suprématie du roi d'Angleterre. Il eut beaucoup de peine à faire passer au parlement de Dublin l'acte de suprématie, et plus encore à le faire exécuter. Nommé en 1551 primat d'Irlande à la place de l'archevêque d'Armagh, Doudal, il fut privé de ce titre et de sa dignité d'archevêque en 1554 par la reine Marie, et mourut en 1556. On n'a de lui qu'un *sermon* contre le culte des images et l'usage de prier en latin, impr. à la suite de sa vie, Londres, 1681, in-4, et quelques *lettres* relatives aux affaires d'Irlande.

BROWNE (GUILL.), poète anglais, né en 1590, m. vers 1645, est auteur de *poésies*, dont Davies a pub. une édition en 1772, trois petits vol. in-12. Elles sont défigurées par les pointes et les jeux de mots.

BROWNE (THOMAS), médecin et antiquaire, né à Londres en 1605, passa sur le continent en 1629, et visita les principales universités. Il séjourna pendant quelque temps à Leyde, où il prit le bonnet de docteur, puis il rentra dans sa patrie en 1631, et s'établit à Norwich. Admis au nombre des membres honoraires du collége des médecins de Londres, Browne vécut heureux dans le sein de sa famille, et termina tranquillement ses jours en 1682 à l'âge de 77 ans. Son premier ouv., qui a pour titre *Physician's religion*, fut publié en 1642, in-8, eut un gr. nomb. d'édit. et a été trad. en latin, par J. Mer-

riweather, Leyde, 1644, in-12; Strasbourg, avec des notes de L.-N. Moltke, 1652, in-12, en français par Nicolas Lefebvre, d'après la traduction latine, La Haye, 1668, in-12. Il en a paru aussi une trad. allem. Browne accrut sa réputation littéraire par un *Essai* sur les erreurs vulgaires, Londres, in-fol. Ce traité, résultat d'un savoir immense, fut généralement accueilli, et l'auteur ne fut pas exposé aux imputations d'irréligion qu'il s'était attirées par son premier ouvrage; il eut plusieurs éditions; l'abbé Souchay en a donné une traduction en franç. sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, Paris, 1733, 2 vol. in-12. Ce livre, qui était nécessaire au temps où il parut, n'a plus aujourd'hui le même degré d'utilité, parce que la plupart des erreurs qu'il combat se sont dissipées. Brown n'a laissé qu'un seul écrit sur sa profession: c'est une lettre très-courte sur l'étude de la médecine, dans laquelle il montre plus d'érudition que de jugement. Ses œuvres réunies parurent de son vivant en 1666. Ses *Dissertations* sur des antiquités furent imprimées dans l'édition complète pub. à Londres en 1686, in-folio. L'archevêque Tenisson avait recueilli tous ses manuscrits.

BROWNE (Edouard), fils de Thomas, né en 1642, mort en 1718, a laissé deux relations de ses voyages. La première contient les observations qu'il avait faites en Hongrie, en Servie, en Bulgarie, en Macédoine, en Thessalie, en Autriche; la deuxième a pour objet ce qu'il avait vu de plus remarquable en Allemagne. Charles II le nomma son médecin; il fut aussi président du collége de médecine.

BROWNE (Simon), ecclésiastique anglais dissident, né en 1680 à Shepton-Mallet, dans le comté de Sommerset. Après avoir été successivement pasteur d'une congrégation à Portsmouth et à Londres, il perdit en même temps, en 1723, sa femme et son fils unique: ce malheur l'affecta au point de troubler sa raison; il résigna ses fonctions, et ne voulut plus se soumettre à aucune pratique religieuse. Il se retira dans son lieu natal, où, tout en assurant que ses facultés intellectuelles étaient pour jamais éteintes, il composa divers ouvrages où l'on trouve autant de savoir que d'esprit et de talent: notamment deux défenses du christianisme contre Woolston et Tindal, écrites dans les deux dernières années de sa vie. Avant son malheur il avait publié quelques *Sermons*, ainsi qu'un recueil d'*Hymnes* et de *Cantiques*. Browne mourut en 1732.

BROWNE (Pierre), évêque de Corke, réforma par ses instructions et son exemple le mauvais goût des prédicateurs de son temps. Ses revenus furent employés à de fréquentes aumônes et à rebâtir une belle maison destinée à recevoir des écoles de charité, ainsi qu'une bibliothèque qu'il fonda pour le service du public. Il mourut à Coke en 1735, laissant un grand nombre d'écrits, tous relatifs à la défense de la religion.

BROWNE (Isaac HAWKINS), poète anglais, né en 1706, mourut en 1760. On a de lui plusieurs poëmes qui ne sont pas sans mérite. Le plus considérable est le poëme intitulé: *De animi immortalitate*, qui eut un très-grand succès en Angleterre; il en fut fait en très-peu de temps plusieurs traductions anglaises. Browne fut choisi en 1744 et 1748 pour représenter au parlement le bourg de Venlock dans le comté de Shrop.

BROWNE (William), méd., né en 1692, fut reçu docteur en médecine à Cambridge en 1721. Bientôt après il s'établit à Lynne, où il publia les élémens de catoptrique et de dioptrique du docteur Grégory, trad. du latin. Il mourut à Londres en 1774. Sir William a publié plusieurs ouvrages en vers et en prose, des *Discours* et des *Traductions*. Il a fondé trois prix d'une médaille d'or de la valeur de cinq guinées en faveur des élèves de Cambridge: la première destinée à l'auteur de la meilleure ode; la seconde à la meilleure ode latine à l'imitation de celles d'Horace; la troisième à l'aut. de la meilleure épigramme grecque ou latine. Il a aussi fondé une école à Peter-House.

BROWNE (Patrice), médecin et botaniste, né à Crosboyne en Irlande, l'an 1720, était encore fort jeune lorsqu'on l'envoya chez un parent à l'île d'Antigoa; mais, le climat ne convenant pas à sa santé, il revint en Europe en 1737, étudia cinq ans la médecine à Paris, prit le bonnet de docteur à Leyde, et se rendit à Londres, où il fut en liaison avec plusieurs savans. Il retourna en Amérique, et s'établit à la Jamaïque. De retour en Angleterre, il donna en 1775 une carte très-exacte de cette île, qu'il avait tracée de sa main. L'année suivante, il publia un excellent livre sous ce titre: *Histoire naturelle et civile de la Jamaïque*, Londres, 1756, in-folio, en anglais, enrichie de superbes figures dessinées par le célèbre Ehret. Il retourna ensuite aux Antilles, et séjourna quatre ans à Antigoa et à Montserrat. Revenu en Angleterre en 1782 après avoir fait six fois le voyage des Indes, il se retira dans le comté de Mayo, en Irlande. Là, oubliant, pour ainsi dire, les richesses végétales des tropiques et des îles qu'il avait parcourues, il s'attacha spécialement à l'étude des mousses et des autres végétaux criptogrammes. Il s'occupait aussi à faire une Flore de l'Irlande qu'il allait livrer à l'impression lorsqu'il mourut en 1790, à Rushbrook.

BROWNE (Jean), anatomiste du 17e siècle, chirurgien ordinaire de Charles II, est aut. d'une *Myographie* dont les planches sont tirées de Cassenius, en anglais, 1691 et 1692, in-fol., trad. en lat. sous ce titre: *Myographia nova*, etc., Londres, 1684, in-fol. On lui doit encore un *Tr.* complet des plaies, et le *Traité anatomico-chirurgical des glandes et des écrouelles*. C'est dans ce dernier ouvrage qu'il parle des guérisons qu'ont faites, pendant 640 ans, les rois d'Angleterre par la seule imposition des mains.

BROWNE (André), auteur d'un ouvrage sur les fièvres, intit.: *De febribus tentamen theoretico-practicum*, Edimbourg, 1695, in-8.

BROWNE (Jean), auteur d'*Institutes de médecine*, en anglais, Londres, 1714, in-8.

BROWNE (Joseph), auteur d'un *Recueil* de toutes les épidémies pestilentielles du 17e siècle, en anglais, Londres, 1720, in-8.

BROWNE (Richard), auteur d'un *Essai* sur les effets du chant, de la musique et de la danse sur le corps humain, en anglais, 1729, en latin, à Londres, 1735, sous ce titre: *Medicina musica*.

BROWNE (Guill.), agrégé au collége de la Madeleine, à Oxford, mort en 1678, âgé de 50 ans, a publié le catalogue du jardin de botanique de cette ville: *Catalogus horti Oxoniensis*, Oxford, 1658, in-8.

BROWNE (Alex.), chirurgien anglais, qui a voyagé aux Indes orientales vers la fin du 17e S., recueillit beaucoup de plantes de ces contrées, et les envoya à Plukenet, qui les a pub. dans ses ouvr.

BROWNE (Samuel), chirurgien anglais, établi à Madras sur la fin du 17e S., était en correspondance avec les savans botanistes de l'Angleterre, et leur envoya des herbiers composés de plantes de l'Inde. Pétiver a donné un catalogue de celles qu'il avait découvertes.

BROWNE (Jean), chimiste de Londres, mort en 1735. On voit quelques-uns de ses *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

BROWNE (George, comte de), général au service de Russie, né en Irlande l'an 1698 d'une famille catholique. Ne pouvant espérer de l'avancement dans son pays à cause de sa religion, il se rendit en Allemagne, et s'engagea au service de l'électeur palatin. Il suivit le gen. Keith en Russie, et fut fait en 1730 major dans le rég. d'infanterie de

Narva. A l'époque où la garde conspira contre l'impérat. Anne Iwanovna, il fondit sur les rebelles l'épée à la main, et, par ce trait de dévouement, sauva les jours menacés de la princesse. Depuis cette époque, il se trouva dans toutes les guerres de la Russie. Lasey, Munich, Keith, parurent avec des forces considérables sur le Rhin et le Wolga; Browne prit part à leurs succès; il fit des marches savantes, et arrêta avec trois mille hommes l'armée turke sur les bords du Wolga. Tombé ensuite entre les mains des ennemis, il fut conduit à Andrinople et vendu comme esclave. Ayant recouvré la liberté par les bons offices d'un officier français, et s'étant instruit des plans de campagne des Turks, il s'échappa de Constantinople, et se rendit à Pétersbourg, où l'on tira parti des renseignemens qu'il donna. Pendant la guerre de sept ans, il se trouva aux batailles de Prague, de Collin, de Jaegerndorf, de Zorndorf. Il eut à cette dernière bataille un commandement en chef, et en décida l'issue en ralliant les Russes; mais en même temps il fut fait prisonnier par les Prussiens. S'étant dégagé par sa présence d'esprit, il reçut cinq coups de sabre à la tête, et resta sur le champ de bataille parmi les morts. On l'en retira pour lui donner les premiers secours, puis il fut transféré à Petersbourg. La mort de l'impératrice avait ramené la paix; néanmoins, Pierre III, jaloux de garder à son service un aussi habile général, le nomma peu après son avènement gouverneur de Livonie. Le comte de Browne servit trente ans dans ce nouveau poste. Quelques années avant sa mort il demanda sa retraite; Catherine II lui répondit: « Il n'y a plus que la mort qui puisse nous séparer. » Il mourut en 1792, âgé de 94 ans.

BROWNE (Arthur), membre du clergé épiscopal, né à Drogheda en Irlande, fut ordonné par l'évêque de Londres pour diriger une société dans la ville de Rhode-Island (Amérique du nord), où il fit sa résidence jusqu'en 1736, époque à laquelle il vint à Porstmouth (New-Hampshire). Il fut ensuite envoyé comme missionnaire chez les sauvages, et resta dans cette mission jusqu'à sa mort en 1773; il était âgé de 74 ans. Arthur Browne était bon prédicateur; il a laissé quelques *sermons*.

BROWNISTES, branche des presbytériens disciples de Robert Brown. V. ce mot.

BROWNRIG ou BROMRIG (Raoul), théolog. anglais, né en 1592 à Ipswich, dans le comté de Suffolk, était évêque d'Exeter lorsqu'éclata la révolution anglaise. Il conseilla, dit-on, à Cromwell de rétablir sur le trône Charles II. On n'a de lui que quatre *Sermons* imprimés après sa mort, Londres, 1662-1664, 2 vol. in-fol.

BROWNRIGG (William), célèbre médecin, né dans le Cumberland en 1711, reçut son instruction médicale à Leyde, sous Albinus et Boerhaave; ayant pris le grade de docteur, il se fixa à Whitehaven, où il acquit une grande fortune, et se retira à Ormathwaite, où il m. en 1800. Auteur de presque toutes les découvertes que réclame le docteur Priestley, on prétend que Brownrigg était trop modeste pour soutenir ses droits. Il a écrit: *De praxi medicâ ineundâ*; *Traité sur l'art de faire le sel*: cet ouvrage le fit recevoir dans la société royale; *Manière de prevenir la contagion de la peste*; *Recherches sur les eaux minérales spiritueuses de Spa*, impr. dans les *Transactions philosophiques*.

BRU (Moyse-Vincent), peintre espagnol, né à Valence en 1682, y peignit trois bons tableaux, *le Passage du Jourdain*, un *S. François de Paule*, et celui de *tous les Saints*. Il mourut en 1703, à l'âge de 21 ans.

BRUAND (N.....), curé de Mousson, né à Nancy dans le 16e S., a composé un assez mauvais *discours en vers* sur l'ancienne maison de Lorraine.

BRUAND (Pierre-François), médecin distingué, membre des facultés de médecine de Paris et de Montpellier, né à Besançon en 1716, mort dans cette ville en 1786, consacra sa vie au soulagement des malades et surtout des pauvres de sa patrie, pour lesquels il refusa les offres les plus brillantes du roi de Prusse. On a de lui: *Moyens de rappeler les noyés à la vie*, Besançon, 1763; *Mémoires sur les maladies des bêtes à cornes*, ib., 1766, 2 vol. in-12, réimprimés en 1782 sous le titre de *Traité des Maladies epizootiques*.

BRUAND (Anne-Joseph), membre de l'acad. de Besançon, où il naquit en 1787, fut d'abord soldat, puis avocat défenseur au conseil spécial de guerre de sa ville natale, sous-préfet dans plusieurs départemens, et mourut à Belley en 1820. On a de lui: *Annuaire de la prefecture du Jura, pour les années* 1813 *et* 1814; *Melanges litteraires*, Toulouse, 1815, in-8; *Essai sur les effets de la musique chez les anciens et chez les modernes*, Tours, 1815, in-8; *Exposé des motifs qui ont engagé en* 1808, *S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, Paris, 1816, in-8, traduit librement de l'espagnol, etc. Bruand a fourni plusieurs articles à la *Biographie des hommes vivans*.

BRUANT (Libéral), architecte du 17e S., auquel on doit les dessins de la première église et des bâtimens de l'Hôtel des Invalides et ensuite de la Salpêtrière. Il a continué l'église des Petits-Peres de Paris, terminée depuis par Artaud. On a de lui *Visite des ponts de Seine, Yonne, Armançon et autres, faite en* 1684, in-4, MS.

BRUANT (N.....), fils du précédent, professeur d'architecture à l'académie royale, bâtit en 1721 l'hôtel de Bellé-Isle, qui est encore très-estimé des connaisseurs.

BRUANT (N.....), frère aîné du précédent, et architecte. On cite de lui la porte du bureau des Marchands Drapiers, rue des Déchargeurs, à Paris.

BRUANT (Pierre), de la même famille, et aussi architecte, a enrichi de plusieurs de ses compositions l'ouvrage de Libéral Bruant.

BRUCÆUS (Henri), médecin, né à Alost en 1531, fut d'abord professeur de mathématiques à Rome; reçu ensuite docteur à l'université de Bologne, il alla en 1567 enseigner les mathématiques et pratiquer la médecine à Rostock, où il mourut très-considéré en 1593. On a de lui: *de Motu primo*, 1580, in-12; *Institutiones sphæræ*, 1584, in-8, et quelques ouvrages sur la médecine, peu remarquables aujourd'hui.

BRUCE (Robert), comte de Cléveland en Angleterre et d'Arundel en Ecosse, réunit ses troupes à celles d'Edouard, roi d'Angleterre, pour disputer en 1285, à Baliol, le trône où celui-ci venait de s'asseoir après la mort d'Alexandre III. Ce dernier fut vaincu par les armées confédérées à la bataille de Dumbar, fait prisonnier et détenu dans la Tour de Londres. Mais Wallace (*v.* ce nom), simple gentilh. écoss., ayant entrepris de délivrer sa patrie, obtint d'abord des succès contre les Anglais, et fut proclamé régent. Accusé ensuite d'aspirer au trône, il lui fallut résister à la fois aux troupes de Robert Bruce et de J. Cumyn, cousin de Baliol, ainsi qu'à celles d'Edouard Ier, qui le battirent, à la sanglante journée de Falkirk en 1298. Wallace parvint cependant à rallier les débris de son armée, et se retrancha derrière un fleuve profond, où il eut cette célèbre explication avec Robert Bruce, qui, touché de sa grandeur d'âme, jura d'expier la victoire qu'il venait de remporter sur ses concitoyens. Wallace abdiqua alors la régence et Cumyn en fut revêtu. Bruce mourut peu de temps après cet événement.

BRUCE (Robert), fils du précédent, d'abord comte de Carrick, puis roi d'Ecosse sous le nom de Robert Ier. Depuis long-temps dupes des promesses perfides d'Edouard Ier, J. Cumyn et Robert résolurent de travailler à soulever l'Ecosse qu'ils de-

vaient se partager. Mais un des deux cachait un traître. Robert Bruce, se voyant trahi par son rival, vole en Écosse, le poignarde de sa propre main à Dumfries, et se fait couronner roi à Scône. Vaincu ensuite par Édouard, il reprit bientôt l'avantage, et la mort de ce dernier consolida son entreprise. Cependant Edouard II, après avoir adressé un manifeste à tous les aventuriers de l'Europe, pour les convier au partage du territoire écossais, entre dans ces contrées à la tête d'une armée de cent mille hommes, mais il essuie la plus sanglante défaite à la bataille de Bannockburn, où Robert avec trente mille Ecossais taille en pièces cette multitude et manque de faire prisonnier le prince anglais. Une autre victoire non moins mémorable remportée sur celui-ci dans les plaines de Byland en 1323, affermit le trône de Robert, qui dès lors mit tous ses soins à rendre l'Ecosse riche et puissante, et termina sa glorieuse carrière par un traité célèbre avec le jeune Édouard III, qui reconnut l'indépendance absolue de l'Ecosse, et donna la princesse Jeanne, sa sœur, en mariage au prince David, fils du roi. Robert mourut l'année suivante, 1329, après avoir assuré la couronne dans sa famille, laissant un nom consacré par les bénédictions de sa patrie et l'admiration des étrangers.

BRUCE (David II), fils du précédent, lui succéda en 1329. Son alliance avec la France ne le mit pas à l'abri des entreprises de son redoutable voisin Edouard III. Chassé par lui de ses états, il contracta un traité offensif et défensif. Rentré en Ecosse en 1342, il envahit les terres anglaises, ravagea par représailles le Northumberland, le pays de Galles, et assiégea le château de Salisbury. On sait que la constance héroïque avec laquelle la belle et sage comtesse de ce nom soutint le siége, sauva l'Angleterre, en donnant à Edouard le temps d'arriver avec des forces supérieures qui lui permirent de conclure une trève de deux ans. David la rompit bientôt pour faire diversion en faveur du roi de France, pendant que le prince anglais assiégeait Calais. Mais, vaincu à Newcastle par les vieilles milices commandées par la reine d'Angleterre, il fut fait prisonnier et détenu dix années entières à la Tour de Londres, jusqu'à ce que son épouse, sœur d'Edouard, obtînt enfin sa liberté et son rétablissement sur le trône d'Ecosse. David, devenu plus sage par ses malheurs, travailla à réparer les malheurs de la guerre, fit alliance avec Charles V, roi de France, et mourut en 1370, laissant sa couronne à Robert Stuart, son neveu.

BRUCE (Edouard), frère de Robert Ier, roi d'Ecosse, se maintint par son secours pendant trois ans sur le trône d'Irlande; mais sa prudence ne répondant pas à sa bravoure, il livra imprudemment bataille aux Anglais près de Dundalk, fut vaincu et tué après des prodiges de valeur.

BRUCE (Pierre-Henri), officier du génie, né en Westphalie en 1692, d'une famille écossaise, qui du temps de Cromwell avait quitté sa patrie, servit en Flandre sous le prince Eugène, passa au service de Russie et fit la campagne de Perse en 1722. Il remplit également des fonctions diplomatiques à Constantinople. De retour en Ecosse, il eut une mission en Amérique et répara les fortifications de toutes les places de guerre des colonies anglaises. Mort en 1757. Il a laissé une *relation* de ses voyages, impr. à Londres, 1752, in-4.

BRUCE (Guillaume), écrivain du 16e siècle, a écrit la *Relation d'un voyage en Tartarie*, en latin, Francfort, 1598.

BRUCE (Edouard), fut le principal éditeur de la belle collection des poëtes latins qui ont écrit sur la chasse, publiée à Leyde en 1728, in-4.

BRUCE (Jacques), célèbre voyageur, né en Ecosse en 1730, et m. en 1794, a contribué par ses découvertes et ses recherches à rectifier et à étendre les notions qu'avaient laissées de l'Abyssinie les voyageurs des 16e et 17e siècles. Après avoir suivi quelque temps la carrière du commerce et perdu sa femme et son beau-père, il accepta le consulat d'Alger, qu'il garda un an, puis il passa en Asie, fit faire à ses frais les dessins de Palmyre, Balbec, et d'autres restes d'antiquités, qui furent depuis déposés dans la bibliothèque de Kew. Il entreprit ensuite son voyage en Abbyssinie, où il resta quatre ans. Il prétendit avoir enfin le premier découvert les sources du Nil; mais cette prétention ne saurait être admise, car il est certain qu'elles n'ont encore été visitées par aucun Européen, et que c'est Brown qui, jusqu'à présent, s'en est le plus approché. Ayant regagné le Kaire à la suite de dangers et de fatigues inouïes, Bruce s'embarqua pour l'Angleterre où on le croyait mort. Il s'y remaria pour se venger de ses parens qui avaient déjà recueilli sa succession. Sur la fin de ses jours il se retira dans sa terre de Kinnaird, et y mourut en 1794. La *Relation de ses voyages*, publiée à Edimbourg, 1790, 5 vol. in-4, a été traduite en français par M. J. Castera, Paris, 1791, 5 vol. in-4, ou 10 vol. in-8, avec atlas, et abrégée par M. Henry en 1799, 9 vol. in-18. Au milieu de faits souvent inexacts, et de prétendues preuves pour la découverte des sources du Nil, on y trouve de riches matériaux pour l'histoire naturelle des contrées qu'il a parcourues.

BRUCIOLI, ou BRUCCIOLI (Antoine), né à Florence vers la fin du 15e siècle, entra dans une conspiration formée contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernait cette république au nom de Léon X. Il fut obligé de s'expatrier, et vint chercher un asile en France. Mais lorsque les Médicis eurent été chassés de Florence en 1527, il se hâta de revenir dans sa patrie. La liberté avec laquelle il parla contre les moines et les prêtres l'ayant fait soupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions, il fut emprisonné, et n'échappa au supplice que par le crédit de quelques amis, qui firent commuer la peine en deux ans d'exil. Il se retira à Venise avec ses deux frères, qui étaient imprimeurs, et y publia des ouvrages dont le plus connu est *la Bible traduite en italien*, avec des comment. Elle fit beaucoup de bruit et fut mise au nombre des livres hérétiques de première classe. Aussi les reformés en firent paraître plusieurs éditions. Ses autres ouvrages sont des traductions d'Aristote et de Cicéron. On ne connaît point l'année de sa mort. L'édition la plus rare de la *Bible* de Bruccioli est celle de Venise, 1546 et 1548, 3 vol. in-fol.

BRUCK (Jacques de), architecte flamand, fit construire à Mons, en 1634, le superbe monastère de Saint-Guillain.

BRUCKER (J.-Jacques), savant distingué, né à Augsbourg en 1696, mort dans la même ville en 1770, fut pasteur de l'église de St-Ulric. Le grand ouvrage qui a fait sa réputation est intit. : *Historia critica philosophiæ à mundi incunabilis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipzig, 1741-44, 5 vol. in-4, réimprimée avec augmentation d'un 6e vol. en 1767, ibid. C'est une vaste compilation, fruit d'une érudition fort exacte et très-étendue, où la vie et les opinions des philosophes sont exposées avec détail et fidélité. L'aut. en publ. lui-même un *Abregé* en latin, dont la 2e édition parut à Leipsig, 1756, in-8. Les autres ouvrages de Brucker, d'ailleurs peu remarquables, traitent de la littérature allem.

BRUCKER (Jean-Henri), né à Bâle en 1725, m. dans cette ville en 1754, était prof. à l'université de cette ville, et se distingua par une érudition variée. On a de lui *Scriptores rerum Basileensium minores*, tome 1, Bâle, 1752, in-8. Cette collection est faite avec choix, et les notes de l'éditeur ont du mérite; l'ouvrage n'a pas été continué.

BRUCKMANN (François-Ernest), médecin-botaniste allemand, né à Marienthal en 1697, herborisa dans presque toute l'Allemagne, et se fixa ensuite à Brunswick, où il mourut en 1753. Il a publié : *Specimen botanicum, exhibens fungos subterraneos vulgò tubera terræ dictos; Historia naturalis curiosa lapidis τοῦ ἀσβέστου ejusque præparatorum, Chartæ lini lintei et ellychniorum incombustibilium*, 2 vol. in-4.

BRUCKNER (Isaac), géomètre et mécanicien célèbre, né à Bâle en 1686, mort dans la même ville en 1762. Après avoir séjourné plusieurs années à Paris, il accepta la place de mécanicien de l'académie de St-Pétersbourg. Seize ans après il quitta la Russie, voyagea en Hollande et en Angleterre, demeura quelque temps à Berlin, et revint en 1750 à Paris, où il s'occupa de travaux récompensés par l'académie des sciences, pour déterminer les longitudes. Il retourna à Bâle en 1752. On a de lui : *Nouvel atlas de marine*, Berlin, 1749; *Des tables de longitude des principaux lieux*, 1752; *Carte du globe terrestre*, Bâle, 1755, in-fol.

BRUCKNER (Daniel), neveu du précédent, a continué la *Chronique bâloise* de Wursteisen, de 1580 à 1620, Bâle, 1765-79, 3 vol. in-fol. Il mourut dans cette ville en 1781.

BRUCKNER (Jérôme), a publié quelques relations de ses voyages à Genève en 1668, et des voyages du prince H. Albert de Saxe-Gotha en Danemarck et en Suède, 1670.

BRUCKNER (John), mort à Norwick en 1805, élève de Hemsterhuis, de Valknenaer et de Schultens. Il est auteur de *la Théorie du système animal*; on lui doit aussi quelques poésies qui ne sont pas sans mérite.

BRUCKNER (Jean-Jacques), ministre à Bâle sa patrie, a publié : *Disputatio theologica de morientium apparitione*, 1704, in-4, où il avance plusieurs absurdités; il a laissé quelques *sermons* en allemand.

BRUCOURT (Ch.-Fr.-Ol. ROSETTE de), né près de Valognes, mort en 1755, est auteur d'un *Essai sur l'education de la noblesse*, 1747, 2 volumes in-12.

BRUDO (Abraham), rabbin de Constantinople, est auteur d'un *Commentaire sur la Génèse*, impr. à Venise en 1696. Mort en 1710. — Il y a un autre Abraham Brudo, rabbin à Prague, en Bohême, auquel on attribue des écrits qui n'ont pas été imprimés. Il vivait au commencement du 18e siècle.

BRUE (André), directeur et commandant-général pour la compagnie du Sénégal et d'Afrique en 1696, rendit de grands services au commerce français dans cette contrée, sut habilement lier des relations utiles avec les princes africains dont les états bordaient les rives du Sénégal, et y forma des établissemens de commerce. Il a écrit une *Nouvelle relation de la côte occidentale d'Afrique*, publiée en 1729 par le père Labat.

BRUEL (Joachim), religieux augustin, provincial de son ordre, né à Vorst, village du Brabant, au commencement du 17e S., mort en 1653, est aut. de plusieurs ouvrages de piété, et de différentes traductions de l'espagnol en latin, entre autres, une *Histoire de la Chine*, Anvers, 1655, in-4. C'est une traduction faite sur l'espagnol de Mendoza.

BRUELE (Gauthier), médecin et mathématicien du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage très-recherché de son temps, mais oublié aujourd'hui, intitulé : *Praxis medicinæ theorica et empirica*, etc., Anvers, 1585, in-fol., Venise, 1602, in-8.

BRUÈRE (Charles-Antoine LECLERC de la), né à Paris en 1715, est auteur d'une *Vie de Charlemagne*, ouvr. très-superficiel, et de plus. pièces dramat. Son opéra de *Dardanus* est seul resté au théâtre. Le fond du sujet est plus noble qu'intéressant; mais le style a plus de force que n'en a d'ordinaire l'opéra : dans la dernière scène il va jusqu'à égaler celui de la tragédie. La Bruère accompagna le duc de Nivernais, lorsqu'il fut nommé ambassadeur à Rome en 1743, et mourut de la petite-vérole, dans cette ville, en 1754.

BRUEYS (David-Auguste de), né à Aix en 1640, mort à Montpellier en 1723, travailla avec Palaprat, son intime ami, et de cette association naquirent plusieurs comédies remplies d'esprit, d'une gaîté vive, originale. On a de Bruéys avec Palaprat : *le Grondeur*, comédie en 3 actes, précédée d'un prologue int. *les Sifflets*, 3 févr. 1691, impr. en 1771, in-12, restée au théâtre; *le Muet*, comédie en 5 actes, imitée de *l'Eunuque* de Térence, 22 juin 1691, imprimée dans la même année, in-12; *l'Important de cour*, comédie en 5 actes, 15 décembre 1693, neuf représentations. (Seul) *l'Avocat patelin*, comédie en 3 actes tirée de l'ancienne farce du temps de Louis XII, 4 juin 1706, impr. en 1715. « Cet ancien monument de la naïveté gauloise, qu'il rajeunit, le fera connaître, dit Voltaire, tant qu'il y aura un théâtre en France. » *Les Empiriques*, comédie en 3 actes, 4 juin 1697, imprimée en 1698; *le Sot toujours sot, ou le Marquis paysan*, comédie en 1 acte, 3 juillet 1693, impr. en 1725, in-12; *Gabinie*, tragédie, en 1699, impr. dans la même année, tirée d'une tragédie latine intitulée *Susana*, du P. Bourdain; *l'Opiniâtre*, comédie, en 3 actes, 19 mai 1722, impr. en 1725, in-12; *Asba*, tragédie impr. en 1735, non représentée; *Lisimachus*, tragédie non représentée; *le Quiproquo*, comédie en 1 acte, non représ., impr. en 1737. M. Auger a pub. les *Œuv.* de Bruéys, Paris, 1812, 2 vol. in-18. Bruéys, qui dans sa jeunesse s'était voué à l'étude de la théol. et était devenu un des plus sav. membres du consistoire de Montpellier, publia en cette qualité : *Réponse à l'exposition de la doctrine catholique* de Bossuet, 1681, in-12. Devenu ensuite un des plus zélés défenseurs du catholicisme, il donna successivement : *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestans*, 1682; *Défense du culte extérieur de l'église catholique*, Paris, 1686; *Réponse aux protestans*, etc., 1686, in-8; *Traité de l'Eucharistie* en forme d'entretiens, 1686; *Traité de l'église*, Paris, 1687; *Traité de la Ste messe*, Paris, 1685; *Traité de l'obéissance des chrétiens aux puissances temporelles*, 1709, in-12; *Histoire du fanatisme de notre temps*, 4 vol. in-12, 1692; *Traité du légitime usage de la raison, principalement sur les objets de la foi*, Paris, 1717, in-16.

BRUEYS (Claude), écuyer d'Aix dans le 17e S., est aut. d'un recueil singulier de pièces provençales, intit. : *Jardin deys musos provensalos*, Aix, 1628.

BRUEYS (François-Paul), né vers 1750, lieutenant de la marine royale avant la révolution, et contre-amiral au service de la république française, eut le commandement de la flotte qui sortit en juin 1797 de Toulon, et conduisit en Égypte l'armée aux ordres de Bonaparte. Persuadé qu'une flotte embossée était inattaquable, et que les Anglais n'oseraient l'approcher, il resta plus long-temps qu'il ne fallait sur les côtes, où l'amiral Nelson le joignit et l'attaqua près d'Aboukir. Son escadre fut presque entièrement défaite et prise; blessé à la tête, à la main, il continua de commander et d'animer l'équipage du vaisseau l'*Orient* qu'il montait, jusqu'à ce qu'il fut atteint d'un boulet. Il vécut encore un quart d'heure, et mourut en disant à ceux qui voulaient le conduire au poste des blessés : « Un amiral français doit mourir sur son banc de quart. » L'amiral Bruéys avait servi avec distinction jusqu'au combat d'Aboukir, livré le 1er août 1798.

BRUGES (van EYCK, dit Jean de). V. Eyck (Jean de).

BRUGES (vicomte de), était lieutenant de marine au commencement de la révolution de 1790. Il émigra à cette époque avec son père et deux de ses frères, fit dans l'armée des princes la campagne de 1792, et prit ensuite du service dans les troupes anglaises à St-Domingue. Rentré en France en 1814, il rendit de grands services à la famille royale pendant les cent-jours; fut nommé lieutenant-général et commandant de la 8e division militaire. Après s'être acquitté avec distinction de plusieurs missions importantes, le vicomte de Bruges fut mis à la retraite. Il est mort à Bâle en 1820.

BRUGGEN (JEAN van der), a gravé dans le 18e S. plusieurs morceaux en manière noire, d'après Rembrandt et van Dyck.

BRUGIANTINI ou BRUSANTINI (VINCENT), poète italien du 16e S., d'une ancienne noblesse de Ferrare. Le poème qui lui a fait quelque réputation, est intitulé : *Angelica innamorata;* c'est une suite du *Roland furieux*. Le style en est lourd, froid et sans grâces. Il a montré moins de talent encore dans le *Decaméron de Bocacce*, qu'il prétendit traduire en vers italiens et qu'il ne fit que défigurer. Ce poète mourut en 1570.

BRUGIÈRE (CLAUDE-IGNACE), sieur de Barente, né à Riom en 1670, donna dans sa première jeunesse quelques comédies à l'ancien théâtre italien. On lui doit aussi une traduction des *Amours de Cupidon et de Psyché* d'Apulée; des *Observations sur le Petrone trouvé à Belgrade* en 1688; enfin, un *Recueil des plus belles épigrammes des poètes français depuis Marot*, avec des notes historiques et critiques. On y trouve la traduction du latin de MM. de Port-Royal, du *Traité* de la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. Il mourut en 1745.

BRUGIÈRE (PIERRE), était curé constitutionnel de St-Paul à Paris, lorsque dans un écrit qu'il signa avec 3 autres curés, il attaqua la conduite de l'évêque Gobel, qui avait approuvé le mariage d'un prêtre. Cette conduite le fit mettre en prison en 1793, et traduire au tribunal révolutionnaire qui l'acquitta; mais il ne tarda pas à être de nouveau arrêté, parce qu'il continuait à exercer son ministère clandestinement. Il adressa encore du fond de sa prison des instructions pastorales à ses paroissiens. Il fut un des adhérens au concile de Paris en 1798, et mourut en 1803. On a de lui quelques ouvrages, et un *Mémoire apologétique* qui offre peu d'intérêt aujourd'hui : il est précédé de sa vie écrite par le frère Renaud, et par Massy, prêtre de Paris.

BRUGUIER (JEAN), né à Nîmes au commencement du 17e S., l'un des pasteurs de l'église réformée de cette ville. Parmi les atteintes qu'on portait à l'édit de Nantes avant sa révocation, il faut compter la défense faite aux calvinistes de chanter les psaumes dans les lieux où l'exercice de leur culte était autorisé. Bruguier entreprit de justifier cette pratique. Il publia dans cette intention un *Discours sur le chant des Psaumes*, 1663, in-12. Un arrêt du conseil condamna le livre au feu, suspendit Bruguier des fonctions du ministère, l'exila de la province, et bannit l'imprimeur. Bruguier ne reparut sur la scène qu'en 1673 par sa réponse au livre d'Arnauld, intitulé : *Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, et mourut à Genève en 1684.

BRUGUIÈRES (JEAN-GUILLAUME), naturaliste et voyageur français; né en 1750, partit en 1773, avec l'expédition que Louis XV envoyait dans la mer du Sud pour faire des découvertes. Le résultat de ses recherches est consigné dans des mémoires insérés dans le *Journal de Physique*. Il rédigea pour l'Encyclopédie le premier volume de l'*Histoire naturelle* des vers. A la fin de 1792, le ministre Roland lui fit entreprendre un voyage au Levant, mais Bruguières, dont la santé était déjà altérée avant son départ, ne put prendre aux recherches d'histoire naturelle autant de part qu'il l'espérait. Il mourut en 1799 à son retour en France : il était correspondant de la 1re classe de l'institut.

BRUHESIUS (PIERRE), médecin de la reine Eléonore d'Autriche, douairière de François Ier, et sœur de Charles-Quint, mort à Bruges, où il s'était retiré vers 1571, est auteur d'une dissertation de *Thermarum Aquisgranensium viribus*, etc., Anvers, 1552, in-12; *De ratione medendi morbi articularis*, etc., Francfort, 1592, in-8; *De usu et ratione cauteriorum*, inséré dans le recueil de Garet sur la goutte; mais l'ouvrage qui fit le plus de bruit est son *grand et perpétuel Almanach*, qu'il composa en 1550 pour la ville de Bruges.

BRUHIER D'ABLAINCOURT (JEAN-JACQUES), médecin, né à Beauvais et mort en 1756, publia : *Observations sur le Manuel des accouchemens; la médecine raisonnée* d'Hoffmann, 9 vol.; *Caprices d'imagination; Mémoires pour servir à la vie de M. Silva; Traité des fièvres*, tiré d'Hoffmann, 3 vol.; *Politique du médecin*, tiré du même; *Traité des alimens*, par Lemery, 3e édit., 2 vol.; *Dissertations sur l'incertitude des signes de la mort*, 3 vol. in-12.

BRUHL (HENRI, comte de), ministre d'Auguste III, roi de Pologne, né dans la Thuringe en 1700, entra d'abord comme page au service de la duchesse Elisabeth. Sa gaîté, l'agrément de sa conversation et de ses manières lui valurent d'abord la faveur de cette princesse, et bientôt après celle du roi Auguste II, qui le prit pour son page favori, le nomma ensuite chambellan, et s'en faisait accompagner dans tous ses voyages. Lorsque le roi m. à Varsovie en 1733, la couronne et les joyaux de Pologne ayant été confiés à sa garde, Bruhl part brusquement pour Dresde, va remettre ce dépôt au nouvel électeur Auguste III, et contribue puissamment, par ses intrigues, à lui assurer le trône. Dès-lors la fortune ne cessa plus de favoriser le comte de Bruhl, qui enchaîna son maître, en s'asservissant à tous ses goûts; et le principal soin de sa vie fut d'écarter de la personne du roi tous ceux qui pouvaient en approcher; aucun employé, aucun serviteur même n'était admis sans son approbation. Auguste était catholique, Bruhl abandonna la religion protestante, et fit sa cour au P. Guarini, directeur du roi et de la reine. Le roi prenait plaisir à être servi par un ministre fastueux. « Bruhl, ai-je de l'argent ?—Oui, sire. » Ce fut toujours là sa réponse. Et pour pouvoir répondre de la sorte, il abusa tellement du crédit de l'état, chargea tellement la banque de billets de caisse, augmenta tellement les dettes du gouvernement, qu'une banqueroute honteuse pour le roi et ruineuse pour les sujets fut le seul moyen d'échapper aux embarras de son administration. Pour suffire à ses extravagantes dépenses, il avait réduit l'armée, et lorsque la guerre de sept ans vint à éclater, la Saxe, que Bruhl avait engagée dans l'alliance de l'Autriche et de la Russie, n'eut que 17,000 hommes mal organisés et mal payés à opposer aux troupes du grand Frédéric. Les grands polonais que l'insolent favori avait dédaignés se plaignirent, et lorsqu'il revint à Dresde, après la paix de Hubertsbourg, il offrit à l'Europe le spectacle d'un ministre malade, accompagnant un roi mourant, et quittant une nation dont il emportait le mépris et la haine, pour aller en retrouver une autre qui lui reprochait ses malheurs. Auguste expira le 5 octobre 1763. Bruhl vint travailler avec le jeune électeur, mais ce prince lui demanda sa démission, et lui conserva, par respect pour la mémoire du roi, une pension considérable. Le comte mourut le 28 octobre suivant.

BRUHL (FRÉDÉRIC-LOUIS, comte de), fils du précédent, payeur général de la couronne de Pologne, né à Dresde en 1739, acquit de bonne heure des connaissances variées, surtout dans les

arts mécaniques qu'il aimait de prédilection, et passa un an à Augsbourg, dans une fonderie de canons, pour en étudier les procédés. Ses voyages accrurent et perfectionnèrent cette instruction. Il visita toutes les cours de l'Europe. De retour en Saxe, il servit pendant la guerre de sept ans, fut un moment éloigné des affaires à la mort de son père, et finit par se retirer dans ses terres, où il passa les huit dernières années de sa vie, au milieu de l'éclat d'un luxe ruineux. Il donnait des fêtes somptueuses, avait un théâtre, et composait lui-même des comédies où il paraissait comme acteur. Ces pièces ont été recueillies et publiées de son vivant, sous le titre de *Divertissemens de théâtre*, 1785-90, 5 vol. in-18. Il a laissé MSs. quelques traités de tactique. Il mourut subitement à Berlin en 1793.

BRUHL (Ch.-Adolphe de), frère du précédent, né à Dresde en 1741, entra au service de France, et fut adjudant de Chevert et du comte de Broglie. En 1762, il eut un régiment de cavalerie au service de Saxe. En 1786, appelé en Prusse par le roi Frédéric-Guillaume II, qui le nomma général et gouverneur des princes; il se distingua par une érudition variée, et mourut à Berlin en 1802.

BRUHL (Jean-Maurice, comte de), né en Saxe, l'an 1736, conseiller privé de l'électeur de Saxe, se fit remarquer par ses talens dans la mécanique appliquée à l'horlogerie et aux observations astronomiques, et s'occupa beaucoup des diverses méthodes proposées pour la recherche des longitudes en mer. On a de lui plusieurs mémoires insérés dans les recueils des académies de l'Europe, ou impr. à part.

BRUITSMA (Reiner), médecin, pensionnaire de Malines dans le 17e S., mort dans cette ville, se délassa de la pratique de son état dans la culture des lettres. On a de lui quelques *Poésies;* une édition de l'*Ecole de Salerne*, augmentée au moins de 400 vers, Malines, 1633, et Louvain, 1635, in-8; *Iatricum votum in medicinæ tutelam*, 1617, in-4.

BRUIX (le chev. de), né à Bayonne en 1728, mort en 1780, a laissé quelques ouvrages de littérature peu remarquables, entre autres, *Les après soupers de la campagne*, Paris, 1759, 3 vol. in-12.

BRUIX (Eustache), vice-amiral et ministre de la marine française, né en 1759 à St-Domingue, servit, pendant la guerre d'Amérique, sous les amiraux d'Orvilliers, de Grasse et d'Estaing, et fut ensuite nommé capitaine en second d'une frégate. A l'époque de la révolution, il obtint le commandement d'un vaisseau de 80 canons, et fut nommé après le règne de la terreur, successivement major-général d'escadre, major-général de la marine et chef des mouvemens du port de Brest. Il devint ensuite, sous le gouvernement de Bonaparte, vice-amiral, ministre de la marine, et commandant général de la flottille de Boulogne. Mort en 1805. On a de lui un écrit intitulé : *Essai sur les Moyens d'approvisionner la Marine*, etc., Paris, 1794, in-8. Une *Notice* sur la vie de cet amiral a été publiée à Paris en 1805, in-8.

BRULART (N.), chanoine de Paris à la fin du 16e S., a écrit un *Journal de la ligue*, qui se trouve dans le premier vol. des *Mémoires de Condé*, recueillis par Lenglet du Fresnoy.

BRULART (Nicolas), seigneur de Sillery en Champagne, fut conseiller au parlement en 1573, ambassadeur en Suisse en 1589, 1595 et 1602, président à mortier au parlement de Paris en 1595, plénipotentiaire à Vervins en 1598, ambassadeur en Italie l'an 1599 pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, et pour en conclure un autre avec Marie de Médicis. Après la mort de Pomponne de Bellièvre, en 1607, Sillery fut chancelier de France. Son crédit, toujours puissant sous Henri, diminua sous Marie de Médicis. On lui ôta les sceaux en 1616, on les lui rendit sur la fin de janvier 1623; il fut bientôt après obligé de les remettre. Il mourut à Sillery en 1624, âgé de 80 ans.

BRULART (Pierre), marquis de Puisieux, fils du précédent, ambassadeur en Espagne pour la conclusion du mariage de Louis XIII, fut éloigné de la cour en 1616, et rappelé l'année d'après. Il mourut en 1640, âgé de 57 ans. C'était un homme intègre et d'une fermeté inébranlable.

BRULART de SILLERY (F.), né dans la Touraine en 1655, évêque d'Avranches, ensuite de Soissons, membre de l'académie de cette ville et de celle des inscriptions. Il mourut en 1714. On a de ce prélat des *Reflexions* sur l'éloquence, 1700, in-12, et plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres.

BRULART, comte de Genlis. V. Sillery.

BRULEFER (Et.), frère mineur de St-Mâlo, professeur de théologie à Mayence et à Metz, est auteur de plusieurs ouvrages de *scolastique*. Il vivait dans le 15e S.

BRUMMER (Jean), poète dramatique allemand du 16e S., né dans le duché d'Hoya en Westphalie, recteur des écoles latines de Kaufbeuren en Souabe, fit représenter en 1592 par la bourgeoisie de cette ville une tragi-comédie en vers allemands faciles et bien rimés, dont le sujet est l'histoire des actes des apôtres; on compte dans ce drame singulier deux cent quarante-six personnages. Ce n'est pas la seule pièce du même genre composée par cet auteur, à qui l'on doit une édition des *Lettres* de St Ignace d'Antioche, grec et latin, 1559, in-folio.

BRUMMER (Frédéric), jurisconsulte allemand, naquit à Leipsig en 1642, et mourut le 3 décembre 1668, aux environs de Lyon. Il a laissé : *Commentarius in legem Cinciam;* cette loi est relative aux honoraires des avocats. *Disputatio de locatione, conductione; Declamatio contra otium.*

BRUMOY (Pierre), jésuite et littér. disting., né à Rouen en 1688, prof. d'abord les humanités en province, et vint ensuite à Paris, où il fut chargé de l'éducation du prince de Talmont, et de quelques articles pour *le Journal de Trevoux*. Edit. de l'*Hist. de Tamerlan*, par son confrère Margat, Paris, 1739, 2 vol. in-12, il se vit obligé de quitter la capitale; à son retour, ses supérieurs lui conférent la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, que les pères de Longueval et Fontenay avaient conduite jusqu'au 10e volume inclusivement. Il en publia le 11e, et achevait le 12e lorsqu'il mourut à Paris le 16 avril 1742. Le meilleur de tous ses ouvrages est le *Théâtre des Grecs*, contenant des *Traductions* et *Analyses* des tragédies grecques, des *Discours* et des *Remarques* sur le théâtre grec, Paris, 1730, 3 volumes in-4, et 1747, 6 volumes in-12. Il serait à désirer que le traducteur eût apporté dans son style un peu moins de recherche, et qu'il se fût attaché davantage à rendre ses auteurs fidèlement : il aurait par ce moyen évité des inexactitudes nombreuses, et souvent même de la diffusion que ne sauraient racheter les ornemens prétentieux de l'élégance; on est également tenté de reprocher à cet écrivain sa tendance à déprécier notre théâtre, qu'il était si capable de bien apprécier, par sa juste admiration pour le théâtre grec. L'édition donnée par MM. de Rochefort, de la Porte du Theil, Prévost et Brotier neveu, Paris, 1785-89, 13 vol. in-8, fig., de même qu'une autre plus récente, par M. Raoul-Rochette, 16 vol. in-8, Paris, 1825, ont été purgées des imperfections qui déparaient la précédente. Nous citerons encore le recueil de diverses pièces en prose et en vers, 4 vol. petit-8, Paris, 1741. On y trouve deux poèmes latins : le premier sur les *Passions*, plein d'imagination et de poésie, recommandable par l'élégance et la pureté du style; le deuxième sur la *Verrerie*, qui présente des fictions ingénieuses et de beaux vers. A la suite de ces deux poèmes, que l'auteur a traduits en prose très-inférieure à ses vers, sont des discours,

des épîtres, des tragédies, « pièces qui prouvent, dit Voltaire, qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens, que d'égaler par ses propres productions les grands modèles. » Le père Brumoy possédait aussi les mathématiques ; il les professa depuis 1725 jusqu'en 1731, et c'est à cette occasion qu'il prononça son *Discours* sur l'usage des mathématiques par rapport aux belles-lettres que l'on trouve dans son *Recueil de pièces diverses*.

BRUN (RODOLPHE), premier bourgmestre de Zurich, fut investi en 1339 d'une sorte de dictature, et fit adopter une forme de gouvernement qui a existé presque entièrement jusqu'en 1798. Sa sévérité contribua d'abord à la maintenir ; mais ayant ensuite exercé de cruelles vengeances contre les familles des magistrats qui avaient gouverné auparavant dans Zurich, il s'aliéna tous les esprits. Il venait de contracter avec le duc Albert d'Autriche un traité onéreux à sa patrie pour résister à ses ennemis, lorsqu'il mourut en 1360.

BRUN (ANTOINE), né à Dôle en 1600, exerça d'abord la charge de procureur général au parlement de cette ville, et fut ensuite plénipotentiaire de Philippe IV, roi d'Espagne, au congrès de Munster en 1643. Il y conclut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Son maître le nomma bientôt après son ambassadeur auprès de cette république. Il mourut à La Haye en 1654. On a de lui quelques pièces de vers et des ouvrages de littérature et de politique.

BRUN (MARIE-MARGUER. de MAISON-FORTE, plus connue sous le nom de madame), née à Coligny en 1713, unissait aux grâces extérieures un esprit vif et des connaissances variées. Sa maison devint le rendez-vous de toutes les personnes de la province distinguées par leur naissance ou leur goût pour la littérature. Cette dame mourut à Besançon en 1794. On a d'elle plusieurs pièces de poésie, entre autres, *l'Amour maternel*, qui obtint une mention au concours pour le prix de l'académie franç. en 1773, *l'Amour des Français pour leur roi*.

BRUN (CHARLES LE). V. LEBRUN.

BRUNACCI (JEAN), naquit à Montselice dans le Padouan en 1711. Presque tous ses écrits regardent les antiquités religieuses, les anciens monastères, les anciennes chartes. Le cardinal Rezzonico, archevêque de Padoue, ensuite pape sous le nom de Clément XIII, lui fit une pension, et le chargea d'écrire l'histoire de son église. Il s'occupa de ce grand travail, et le poussa jusqu'à la moitié du 12ᵉ S. Il le composa d'abord en italien, et voulut ensuite le traduire en latin; mais sa mort, arrivée en 1772, l'empêcha de terminer cette traduction.

BRUNACCI (GAUDENCE), médecin italien du 17ᵉ S., est aut. d'un *Traité sur le quinquina*, en italien, Venise, 1661, in-8.

BRUNASSI (LORENZO), duc de St-Philippe, né à Naples en 1709, a composé des tragédies sur des sujets sacrés, et traduit en italien les *Entretiens sur la Religion* du père du Tertre.

BRUNCK (RICHARD-FRANÇOIS-PHILIPPE), né à Strasbourg en 1729, membre associé de l'académie des inscriptions, a rendu à la littérature grecque des services signalés. Il a publié des éditions de plusieurs poètes grecs et une édition de Térence. Il en avait préparé une de Plaute ; mais sa mort, arrivée en 1803, arrêta l'impression de cet ouvrage. La bibliothèque royale possède des copies qu'il fit lui-même d'Aristophane et d'Apollonius, et une lettre sur le *Longus* de Villoison.

BRUNE (JEAN de), conseiller pensionnaire de la province de Zélande, né à Middelbourg en 1589, mort en 1658, s'est distingué dans la carrière de la jurisprudence et de la magistrature. Il a laissé quelques ouvrages.

BRUNE (JEAN de la), pasteur de l'église wallone de Tournai, est auteur des ouvr. suiv. : *Voyage de Suisse*, La Haye, 1686 ; *Mém. pour servir à l'Hist. du duc de Bourbon, prince de Condé*, Amsterdam, 1693 ; *Vie de Charles V, duc de Lorraine et de Bar*, Amsterdam, 1691 ; *Traduction du Traité de la justification de Jean Calvin*, Amsterdam, 1705, in-12; *Mélanges historiques*, 1718 ; *Histoire du Vieux et du Nouveau-Testament* en vers, Amsterdam, 1731, in-8 ; *Entretiens historiques et philosophiques de Philarque et Polydore*, Amsterdam, 1733, etc.

BRUNE (GEORGE-M.-A.), maréchal de France, né à Brive-la-Gaillarde en 1763. Son père, avocat au présidial de cette ville, l'envoya achever ses études à Paris. Le jeune Brune embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et abandonna l'étude du droit pour suivre l'état de typographe ou imprimeur. Il se fit connaître d'abord par quelques brochures sur les affaires du temps, fut l'un des fondateurs du fameux club des cordeliers, et se lia particulièrement avec Danton. Il rédigea un journal depuis 1791 jusqu'au 12 août de l'année suivante, et fut envoyé par le conseil exécutif provisoire, commissaire civil en Belgique après l'invasion du général Dumouriez dans ce pays. De retour à Paris en 1793, il prit du service dans les armées républicaines, parvint en très-peu de temps au grade de général de brigade, fut employé dans l'intérieur, et passa ensuite à l'armée d'Italie à l'époque où Bonaparte en obtint le commandement en chef. Il s'y distingua en plusieurs occasions, notamment à la bataille d'Arcole, et devint général de division. Appelé en 1799 au commandement de l'armée française en Hollande, il déploya dans cette campagne des talens militaires qui lui firent prendre place parmi les généraux les plus distingués de cette époque. Après avoir vaincu les Anglo-Russes en plusieurs combats et batailles, notamment à Alckmaer, il força S. A. R. le duc d'York, général en chef de l'armée britannique, à une capitulation aussi humiliante pour l'orgueil anglais qu'honorable pour la valeur française et l'habileté de celui qui l'avait dirigée. A l'établissement du gouvernement consulaire en 1800, Brune fut chargé du commandement des troupes employées dans les départemens insurgés, sous la dénomination de Vendée, et eut une très-grande part à la pacification générale de ces pays, ravagés depuis sept ans par la guerre civile. Immédiatement après, il fut nommé par le premier consul général en chef de l'armée d'Italie, et ne se montra pas au-dessous d'un poste aussi important. Envoyé en 1803 comme ambassadeur à Constantinople, il exerça cette mission pendant deux ans, et revint à Paris en 1805. Pendant son absence, Bonaparte, monté sur le trône, l'avait nommé l'un des maréchaux de l'empire. En 1807, il fut chargé du gouvernement général des villes anséatiques, s'empara de la place de Stralsund, et traita avec le roi de Suède. Disgracié par Napoléon Bonaparte, par suite de sa gestion administrative dans les villes anséatiques, et pour s'être approprié, dit-on, des sommes considérables, le maréchal Brune cessa d'être employé jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Le 1ᵉʳ avril 1814, il envoya au sénat son acte d'adhésion aux changemens politiques que l'invasion des alliés et leur entrée dans Paris venaient d'opérer. Mais n'ayant pas été accueilli comme il le désirait par le gouvernement royal, il se rangea bientôt parmi les mécontens, et se déclara en faveur de Bonaparte à son retour de l'île d'Elbe. Celui-ci lui donna un commandement dans le midi de la France, et l'admit dans sa nouvelle chambre des pairs. Brune remplit avec dévouement la mission dont il était chargé jusqu'au moment de la seconde déchéance de Napoléon. Il fit de nouveau sa soumission au roi ; et il se disposait à revenir à Paris, lorsqu'en traversant Avignon, le 2 août 1815, il fut assassiné par des individus de la populace de cette ville ameutés contre lui. Ce crime, qu'on a essayé de

justifier par les allégations les plus fausses et les plus révoltantes, est resté impuni. Les meurtriers ont échappé à toutes les recherches et aux poursuites juridiques ordonnées contre eux par le roi Louis XVIII, sur les instances de la veuve de l'infortuné maréchal. Brune est auteur de quelques *Mémoires* sur la révolution, sur les campagnes d'Italie et sur son ambassade à Constantinople, qui sont restés manuscrits. Il avait publié en 1788 un *Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs provinces occidentales de la France*, en prose et en vers, Londres et Paris, in-8, réimprimé en 1802 et 1806, in-18

BRUNEAU (ANTOINE), avocat au parlement de Paris dans le 17e S., dont on a : *Traité des criées*, 1704, in-4, estimé; *Observations et maximes sur les matières criminelles*, in-4. — Un autre Bruneau a donné : *Etat présent des affaires d'Allemagne*, Paris et Cologne, 1675, in-12; estimé seulement pour la relation de la campagne de Turenne en Allemagne en 1674.

BRUNEAU (FRANÇOIS), auteur d'une *Vie* de St Phalier, patron de Chabry en Berri, Paris, 1643, in-8.

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi d'Espagne, qui la donna en mariage, l'an 568, à l'un des quatre fils de Clotaire Ier, Sigebert, roi d'Austrasie (*v.* ce nom), fut une princesse pleine de grâces, de courage et d'esprit; quant à son caractère, les anciennes chroniques en font des rapports si contradictoires, qu'on est forcé de s'abstenir sur son compte de tout jugement positif, pour ne s'arrêter qu'à ce qui paraît vraisemblable. Elle eut le malheur de vivre dans le même temps que Frédégonde, femme atroce, dont l'audace, la scélératesse et le génie exercèrent sur sa destinée la plus funeste influence. La postérité, sans preuves suffisantes, a confondu ces deux reines dans la même réprobation; il est vrai que leurs querelles, bien que la vengeance de l'une eût pour motif les assassinats commis successivement par l'autre sur Galsuinte, sa sœur (*v.* ce mot), et sur son époux Sigebert, allumèrent entre les fils de Clovis des guerres sanglantes dont la France eut long-temps à gémir. La reine d'Austrasie avait eu de Sigebert deux filles et un fils, Childebert (*v.* ce mot), qui à l'âge de 4 ans fut élevé au trône de son père, après avoir été sauvé de la fureur de Frédégonde par le dévouement d'un seigneur austrasien; lors de l'avènement de son fils, Brunehaut était retenue prisonnière par sa rivale, qui, dans la crainte d'attirer sur elle-même les armes de l'Austrasie et de la Bourgogne, épargna ses jours et la relégua avec ses deux filles dans un monastère de Meaux. Le renom de beauté de la reine d'Austrasie enflamma du désir de la voir Mérovée, celui des fils de Chilperic et d'Audovère que la haine de Frédégonde menaçait d'un plus prochain trépas : ce jeune prince commandait l'armée de Neustrie. L'adroite Brunehaut ne négligea rien pour s'attacher plus sûrement sa conquête : en faisant briller aux yeux de son amant l'espoir d'une couronne, elle lui donnait la certitude de gouverner l'Austrasie pendant la minorité de Chilpéric; elle-même en s'unissant à Mérovée, que ses artifices avaient complètem. séduit, portait le trouble dans la famille de ses ennemis, et armait le fils de Childebert contre ce digne époux de la cruelle Frédégonde. Bientôt la guerre éclata. Après des succès variés dans lesquels Brunehaut déploya toute l'ardeur de la vengeance, et tour à tour une valeur surprenante, une constance que la haine seule pouvait soutenir, parfois même une générosité peu compatible avec la violence de son caractère; après de longues intrigues et d'amères humiliations, elle tomba entre les mains de Clotaire II, fils de Frédégonde, qui lui fit subir, dans d'horribles tourmens, la mort la plus infâme. Les malheurs de cette princesse auraient dû faire excuser ses torts nombreux; cependant sa mémoire fut noircie de crimes invraisemblables par les écrivains du règne de Clotaire II. On doit à Brunehaut la fondation d'un assez grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux, la construction de superbes chaussées dans la Flandre et dans la Picardie, dont il reste des traces, et de grandes levées en Bourgogne qui portent encore son nom.

BRUNEL (N.), maire de Béziers, fut d'abord député-suppléant à l'assemblée législative, et devint membre de la convention en 1792. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il vota pour la détention perpétuelle, ou, si l'on jugeait convenable de prendre cette mesure, pour le bannissement. Envoyé à Lyon après le 31 mai, il fut arrêté par les autorités insurgées; relâché peu de temps après, une dénonciation de Chabot le fit décréter d'accusation, comme ayant eu des relations avec les fédéralistes de Bordeaux. Remis en liberté après le 9 thermidor an 2, il fut envoyé dans le midi, se trouva à Toulon lors de l'insurrection de cette ville en faveur des Marseillais révoltés, et se suicida après avoir eu la faiblesse de signer l'ordre de mettre en liberté leurs partisans détenus dans cette ville, et désespéré de ne pouvoir les empêcher d'enlever les armes de l'arsenal.

BRUNELLESCHI (PHILIPPE), architecte célèbre, né à Florence en 1377, fut d'abord apprenti orfèvre, puis se livra à l'étude des mathém. Un voyage qu'il fit à Rome lui inspira le goût de l'architecture, art dans lequel il ne tarda pas à acquérir de grandes connaissances, puisées dans l'étude des monumens antiques. Ses dessins furent préférés à ceux de tous les autres artistes que les Florentins avaient appelés à concourir au plan de la célèbre coupole de l'église de Santa-Maria-del-Fiore, objet de l'admiration de Michel-Ange, et il fournit success. les dessins d'une foule d'autres ouvr. de différens genres, parmi lesquels on cite la citadelle de Milan, et les digues du Pô à Mantoue. C'est surtout l'église du Saint-Esprit à Florence qui révèle tout le talent de Brunelleschi; les proportions générales de cet édifice seront toujours un sujet d'étude. On distingue encore au premier rang de ses compositions les plans de l'abbaye de Fiesole, de l'église de St-Laurent, et la façade extérieure ainsi que les principaux appartemens du palais Pitti à Florence. Il mourut dans sa patrie en 1444.

BRUNELLI (JÉRÔME), jésuite, professeur de grec et d'hébreu au collége romain, né à Sienne en 1550, mort en 1613, a publié une édition des *Hymnes de Synesius*, Rome, 1609.

BRUNELLI (GABRIEL), sculpteur, né à Bologne dans le 17e S., dont on voit les ouvrages dans presque toutes les villes d'Italie; ils consistent en statues, bas-reliefs, tombeaux, bains et fontaines publiques, avec des figures gigantesques terminées avec une rare perfection.

BRUNET (HUGUES), troubadour du 17e S., né à Rhodez, est auteur de quelques poésies, dans lesquelles il se plaint de la rigueur des dames et de la dépravation des mœurs. Trahi par la belle Galiana, il se retira de désespoir dans un monastère de chartreux, où il passa le reste de ses jours. Il mourut en 1223.

BRUNET (CLAUDE), philosophe et médecin, né à Paris dans le 17e S., mort au commencement du suivant, fut le premier écrivain de sa profession qui introduisit l'idéalisme dans ses ouvrages. On a de lui : *Traité raisonné sur la structure des organes destinés à la génération*, 1696; *Le progrès de la médecine*, Paris (Anisson), 1695, et années suivantes; *Projet d'une nouvelle métaphysique*, 1703 et 1704, etc.

BRUNET (JEAN-LOUIS), savant canoniste, né à Arles en 1688, fut avocat au parlement de Paris, et mourut dans cette ville en 1747. Il a laissé : *le Parfait notaire apostolique*, etc., Paris, 1730, et

Lyon, 1775; *Histoire du droit canonique et du gouvernement de l'Eglise*, Paris, 1720, in-12, et 1750, ouvrage curieux et assez bien écrit; il a en outre publié des édit. de plus. ouvr. de droit, revues et augmentées, et un *Recueil des Libertés de l'Eglise gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol.

BRUNET (Pierre-Nicolas), né à Paris en 1733, mort en 1771, a composé plusieurs comédies et opéras oubliés aujourd'hui; *Minorque conquise*, Paris, 1756, in-8; un poëme en 4 chants, et un *Abrégé chronologique des grands fiefs de la couronne de France*, inexact, qu'il fit en société avec son père.

BRUNET (Jean-Baptiste), général de division, né à Valensol en Dauphiné, prit en 1798 le commandement de l'armée française sur le Var, fut repoussé par les Piémontais, les 12 et 17 juillet, aux attaques des camps retranchés des Fourches et de Saorgio; peu de temps après, accusé d'avoir eu des intelligences avec les principaux auteurs de la reddition de Toulon, il fut arrêté dans le camp devant cette ville, transféré à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 6 nov. 1793.

BRUNET (N.), fils du précédent, général de brigade, commanda l'avant-garde de l'armée du général Rochambeau dans l'expédition de Saint-Domingue, et fit prisonnier le général noir Toussaint Louverture. Il mourut de maladie dans cette île en 1802.

BRUNET (François-Florentin), assistant-général des Lazaristes, né à Vitel en Lorraine, vers le milieu du siècle dernier, accompagna en qualité d'assistant-général Cayla de la Garde, le dernier supérieur de la mission à Rome, lorsqu'il y fut chercher un asile contre les persécutions révolutionnaires. Cayla, en mourant, le désigna pour être son vicaire-général, et lorsqu'en 1804 les missionnaires furent rétablis en France, Brunet revint à Paris où il mourut en 1806. Il s'est fait connaître par une savante compilation intitulée: *Parallèle des religions*, Paris, 1792, 5 vol. in-4. Cet ouvrage, écrit avec simplicité, est un modèle de méthode et de modération.

BRUNET (Jean), dominicain, mort dans le 18e S., a composé un *Abrégé des Libertés de l'Eglise gallicane*, Paris, 1765, et a traduit de l'anglais des *Lettres de miladi Worthey Montague*, Paris, 1763, in-12.

BRUNETTO-LATINI (N.), né à Florence au commencem. du 13e S., eut part au gouvernement, d'abord comme secrétaire de la république, ensuite comme chargé de plusieurs ambassades. L'armée des Florentins ayant été défaite par le comte Jourdain, général de Mainfroy, cet usurpateur bannit tous les guelfes, et notamment Brunetto, qui en était l'appui, et qui, cédant à l'orage, vint, en 1260, se fixer à Paris, où il résida plusieurs années. C'est dans cette ville qu'il composa son *Trésor* en français. Rappelé dans sa patrie après la mort de Mainfroy, Brunetto y recouvra ses emplois, et mourut à Florence en 1294. Ses écrits sont: *le Livre de bonne Parleure*, MSs. de la Bibliothèque royale, no 7930, et *le Trésor de toutes choses*, autre MSs. qui a été trad. en italien et imprimé à Trévise, 1474, petit in-fol., et à Venise, 1533, in-8.

BRUNFELS (Othon), médecin et botaniste, né à Mayence, prédicateur zélé de la religion réformée, s'établit à Strasbourg où il devint régent du collége. Il étudia ensuite la médecine, et fut reçu docteur à Bâle. Ayant été nommé médecin de Berne, il mourut dans cette ville en 1534. Ses principaux ouvrages sont: *Catalogus illustrium medicorum*, Strasbourg, 1530, in-4, *Herbarum vivæ Eicones, ad naturæ imitationem*, etc., ib., 1530-31-36, 3 vol. in-fo; *Theses, seu communes loci totius rei medicæ*, etc., ibid., 1532, in-8; *Onomasticon medicum*, etc., ibid., 1534, 1543, in-fol. On a de cet auteur plusieurs autres *ouvrages* sur la médecine, la théologie, l'astrologie, et un *Comment.* sur Dioscoride.

BRUNI (Léonard), célèbre littérateur italien, et l'un des restaurateurs des lettres grecques et latines, né en 1369, fut surnommé *Aretino*, du nom d'Arezzo sa patrie. Il exerça avec distinction la charge de secrétaire apostolique sous les papes Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V et Jean XXII, se retira sur la fin de sa vie à Florence, où il accepta la place de chancelier, et était sur le point d'être nommé gonfalonier, lorsqu'il mourut subitement en 1444. Nous ne citerons de ses nombreux écrits que les plus importans: *De bello Italico adversùs Gothos*, lib. 4, Foligno, 1470, Paris, 1534, in-8; *De bello punico*, ib., et Paris, 1512; *Histoire de Florence*, en latin, Florence, 1672, les traductions latines de plusieurs des *vies* de Plutarque, des *économiques* d'Aristote, et des deux *harangues* de Démosthène et d'Eschine (*pro coronâ*), etc.; enfin un recueil de *lettres latines* excellentes pour la connaissance de l'histoire littéraire du 15e S., Florence, 1732, 2 vol. in-8.

BRUNI (Antoine), poëte italien, né vers la fin du 16e S., à Casal-Nuovo dans la terre d'Otrante, fut lié avec les poëtes les plus célèbres de son temps, et surtout avec le Marini, dont il imita trop le mauvais style; mais comme ce style était alors seul à la mode, il eut de son vivant une grande réputation. Bruni était gai, bon convive, mais si gourmand qu'il abrégea ses jours par des excès de bonne chère. Il mourut à Rome en 1635. On a de lui des *poésies mêlées*, des *épîtres héroïques*, des *tragédies* et des *pastorales*, imprimées à Venise de 1615 à 1636.

BRUNI (Théophile), Vénitien, s'appliqua aux mathématiques et à la gnomonique, au commencement du 17e S., et publia *Harmonia astronomica è geometrica dove s'insegna la ragione di tutti gli orologi*, Venise, 1622, in-4.

BRUNI (Dominique), né à Pistoie dans le 16e S., est auteur d'un petit traité intitulé: *Difese delle donne*, imprimé à Florence, 1552, in-8.

BRUNINGS (Chrétien), théologien protestant, né à Brême en 1702, mort à Heidelberg en 1763, a laissé plusieurs ouvrages estimés, entre autres, *Compendium antiquitatum græcarum è profanis sacrarum*, Francfort-sur-le-Mein, 1734-1759; *Compendium antiquitat. hebraic.*, 1763; *Observ. gener. dll orat. dominic.*, etc., Heidelberg, 1752.

BRUNINGS (Godefroy-Chrétien), fils du précédent, prédicateur distingué, né à Creutznach en 1727, mort en 1793, a donné en allemand des *sermons* estimés, 1770, in-8; et des *Principes d'homilétique*, Manheim, 1776, in-8.

BRUNN (Lucas), mathématicien allemand, m. en 1640 à Dresde, où il était inspecteur du Musée, a laissé *Praxis perspectivæ*, Nuremberg, 1615, et Leipsig, 1626; *Euclidis elementa practica*, Nuremberg, 1625.

BRUNN (Jean-Jacques), habile médecin, né à Bâle en 1591, professa l'anatomie et la botanique avec un grand succès dans l'université de sa patrie jusqu'à sa mort arrivée en 1660. On a de lui une *Matière médicale* (*Systema materiæ medicæ*), qui a eu un grand nombre d'éditions. Les meilleures et les plus complètes sont celles d'Amsterdam, 1659, 1665 et 1680, in-12; une édition revue et augmentée de l'ouvrage de P. Morel, intitulé *Methodus prescribendi remediorum formulas*, etc.

BRUNNEMANN (Jean), jurisconsulte, né à Cologne sur la Sprée en 1608, professa le droit à Francfort, où il mourut le 5 décembre 1672. Son principal ouvrage est un *Commentaire sur le code et les pandectes*, 4 vol. in-fol.

BRUNNEMANN (Jacques), neveu du précéd.,

né à Colbert en 1674, mort à Stargard en 1735, a publié : *Introductio in juris publici prudentiam*, Hall, 1702, in-4.

BRUNNER (André), jésuite allemand, né à Halle dans le Tyrol en 1589, m. en 1650, était très-versé dans la connaissance des antiquités et de l'histoire. On a de lui, *Annales virtutis et fortunæ Boiorum*, etc., Munich, 3 vol. in-8, 1626-37, ouvrage qui lui valut le surnom de *Tite-Live bavarois*; *Excubiæ tutelares Ferd. Mariæ ducis Bavariæ cunis appositæ*, 1637. On y trouve soixante portraits des ducs de Bavière, gravés par Kilian.

BRUNNER (Jacques), ministre de Zurich, né à Toggembourg dans le 16e S., embrassa le culte catholique à Ingolstadt en 1575, et publia dans cette ville sa *Profession de catholicité* en 1682. On a en outre de lui une traduction des *épîtres* de saint Ignace d'Antioche, Bâle, 1559, in-fol.; *Rudimenta hebraicæ linguæ*, Fribourg, 1604.

BRUNNER (Balthazar), médecin du 16e S., né à Hall en Saxe, m. dans cette ville en 1604, a laissé un *Traité sur le scorbut*, inséré dans le recueil de Sever. Eugalenus, et un recueil de consultations sous le titre de *Consilia medica*, Francfort, 1727, in-4.

BRUNNER (Martin), professeur de langue grecque à Upsal, mort dans cette ville en 1679, a publié une bonne édition du traité de Paléphate *de Incredibilibus*, grec-latin, Upsal, 1663, in-8.

BRUNNER (Jean-Conrad), savant médecin, né en Suisse en 1653, mort à Manheim en 1727, fut lié avec les savans et les anatomistes les plus distingués de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *Experimenta nova circa pancreas, accedit diatribe de lymphâ et genuino pancreatis usu*, Amsterdam, 1682, in-8; *De glandulis in duodeno intestino detectis*, 1687; *De glandulâ pituitariâ*, 1688.

BRUNO (St), fondateur de l'ordre des Chartreux, naquit dans le 11e S. à Cologne. Après avoir passé par les dignités de l'église, il se retira aux environs de Grenoble, dans un désert appelé la Chartreuse du Dauphiné, dont son ordre prit le nom. Urbain II, son disciple et son ami, l'appela en Italie vers 1089 et lui offrit un archevêché qu'il refusa pour aller fonder dans la Calabre un nouveau monastère, où il mourut en 1101. Ce qu'on a dit du motif qui détermina ce saint à quitter le monde est une fable ridicule, qu'Urbain VIII fit retrancher du Bréviaire romain (*v.* Diocre). On a de saint Bruno deux *Lettres* et des *Commentaires* sur les Psaumes et sur saint Paul, qui ont été impr. avec d'autres ouvr. de St Bruno d'Asti et de Bruno de Wurtzbourg (*v.* ces noms). La *vie* de saint Bruno a été écrite par le P. de Tracy, Paris, 1785, in-12.

BRUNO ou BRUNON D'ASTI (St), né à Soléria près d'Asti, en Piémont, assista au concile de Rome en 1079, devint évêque de Segni, fut ensuite abbé du Mont-Cassin, puis reçut du pape l'ordre de rentrer dans son diocèse, où il mourut en 1125. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise en 1652. Ce sont des *sermons*, *homélies* et *commentaires* sur l'Écriture-Sainte, dont quelques-uns ont été mal à propos attribués au saint fondateur des Chartreux. —Un autre St Bruno, évêque et apôtre de la Prusse, fut martyrisé en 1008.

BRUNO, dit le Grand, archevêque de Cologne, troisième fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère d'Othon Ier, eut une grande influence dans les affaires de son temps. Othon lui confia l'administration du duché de Lorraine, l'employa dans diverses négociations, et lors de son voyage en Italie, le mit à la tête des affaires de l'état. Bruno s'étant rendu en France, pour concilier les différends qui s'étaient élevés entre son frère et le roi Lothaire, tomba malade à Compiègne, et se fit transporter à Reims où il mourut en 965.

BRUNO, ou BRUNON, évêq. de Wurtzbourg, oncle paternel de l'empereur Conrad II, était fils de Conrad, duc de Carinthie; il naquit en Saxe, et fut élevé en 1033 à l'épiscopat. C'était un prélat recommandable par sa science et par sa vertu. Il fut écrasé en 1045, sous les ruines de sa salle à manger. On a de lui, dans la *Bibliothèque des Pères*, des *Commentaires* sur le Pentateuque, sur le Psautier, etc., et quelques traités de piété, dont quelques-uns ont été mis à tort sous le nom de saint Bruno le Chartreux.

BRUNO, bénédictin allemand, vivait vers la fin du 11e S., et a écrit une histoire intéressante *De bello Saxonico*, de 1073 à 1082, qui se trouve dans les *Script. rer. Germanicarum* de Freher.

BRUNO, d'Affringues, né à Saint-Omer en 1550, avait de grandes connaissances dans l'histoire ecclésiastique et dans les langues. Il fut d'abord chanoine de l'eglise de Carpentras; mais en 1591 il prit l'habit de chartreux, fut nommé deux ans après prieur de la Chartreuse d'Avignon, et devint général de son ordre en 1600; il reçut la visite de Henri IV dans sa retraite, et y mourut en 1632.

BRUNO (Giordano), en latin *Brunus*, né à Nole dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16e S., se fit d'abord dominicain; mais, bientôt dégoûté de son nouvel état, il abandonna son couvent, sa patrie, pour se retirer à Genève vers l'an 1580. Ayant embrassé le calvinisme dans cette ville, il la quitta au bout de deux ans, et se rendit à Paris, si toutefois cette allégation peut être validement fondée sur la publication dans cette ville de plusieurs de ses écrits. Les désagrémens que lui attirèrent ses opinions le contraignirent à passer en Angleterre en 1583. Après y avoir fait imprimer plusieurs de ses ouvrages, il passa en Allemagne, Pressé par le désir de revoir sa patrie, il osa se rendre à Venise en 1598, mais il y fut arrêté et renfermé dans les prisons de l'Inquisition. Transféré ensuite à Rome, il languit dans les cachots de cette ville pendant deux années, au bout desquelles il fut conduit dans le lieu ordinaire des *auto-da-fe* (*Campo de' Fiore*), et brûlé comme hérétique. Bruker qualifie Bruno de *semi-pythagoricien*, et cette appréciation paraît juste. On suppose qu'il croyait à la métempsycose, et l'on assure que ses spéculations métaphysiques ont été fort utiles à Descartes. Le détail de ses opinions philosophiques excéderait notre cadre. Parmi les nombreux ouvrages de Giordano Bruno, sur lesquels on peut au reste consulter Bayle, Chaufepié et le P. Niceron, nous citerons : *Spaccio della bestia trionfante*, Paris (Londres), 1584, in-8; *de la Causa, Principio e Uno*, Venise (Londres), 1584, in-8; *de l'Infinito, universo*, etc., ibid., 1584, in-8; *de Monade, numero et figurâ*, etc., Francfort, 1591, et 1614, in-8.

BRUNO ou BRAUN (Samuel), né à Bâle vers 1580, fit plusieurs voyages en Afrique. La relation en a été donnée en allemand dans la *Collection* des *petits Voyageurs*, publ. par les héritiers de Debry en 1623; il en existe une trad. latine avec figures, Bâle, 1625.

BRUNO (Jacq.-Pancrace), habile médecin, né en 1629, pratiqua son art avec succès à Nuremberg et à Altorff sa patrie, où il mourut en 1709. Les plus remarquables de ses nombreux écrits sont : *Castellus renovatus*, Nuremberg, 1642, et Genève, 1748, in-4; *Elementa veræ medicinæ*, Altorff, 1699; *Miscellenea medica*, ib., 1698, etc.

BRUNO (Nicolas), professeur de médecine et de physique à Marpurg dans le 15e S., a laissé des *Comment.* sur la deuxième et la troisième partie de l'*Hist. des plantes* de Taberna Montanus.

BRUNQUELL (Jean-Salomon), jurisconsulte, né à Quedlimbourg en 1693, fut successivement avocat ordinaire de la cour provinc. de Saxe, professeur extraordinaire en droit, conseiller aulique

des ducs de Saxe-Gotha et Saxe-Eisenach, et prof. de droit canon à l'université de Gottingue. Son ouvrage le plus important est une *Histoire du droit romain germanique*, Jena, 1727, et Amsterdam, 1740, augmenté de la *Vie* de l'auteur et de plusieurs *Dissertations*.

BRUNSCHWYG (Jérôme), chirurgien et apothicaire de Strasbourg, m. au commencement du 16e S. dans un âge très-avancé, est aut. d'un *Traité du chirurgien* en allemand, Strasbourg, 1497, in-fol., livre rare, et d'un autre; *De arte distillandi*, in-fol. qui a eu plusieurs éditions.

BRUNSWICK (Othon Ier, duc de), fut surnommé l'*Enfant*, parce qu'à la mort de son père il n'était âgé que de 10 ans. Il s'empara de la ville de Brunswick en 1227, du consentement des citoyens, et prit le titre de duc, avant d'avoir reçu de l'empereur l'investiture de ce duché. Il fit sa paix avec l'empereur, en 1235, à la diète de Mayence, et en reçut l'investiture de ses états, comme fiefs de l'empire, avec le titre de duc de Brunswick et de Lunebourg. Il mourut en 1252, laissant plusieurs enfans. Ses deux fils aînés, Henri et Jean, se partagèrent ses états, et furent la tige l'un de la maison des ducs de Brunswick, et l'autre de celle des ducs de Brunswick-Lunebourg.

BRUNSWICK (Othon de), prince cadet de cette maison, n'ayant point d'héritage à espérer en Allemagne, passa en Italie, en 1363, pour y faire le métier de *condottiere*, comme faisaient alors ses compatriotes. Jeanne Ire de Naples ayant perdu son troisième mari, l'infant d'Aragon, résolut de passer à de quatrièmes noces, pour avoir un appui contre le roi Louis de Hongrie, ou contre les princes du sang de sa cour. Elle fit choix d'Othon de Brunswick, qui passait pour le plus habile général de l'Italie, et l'épousa en 1376, sans toutefois partager avec lui son trône. Lorsqu'elle fut attaquée par Charles de Durazzo son cousin, secondé par le roi de Hongrie et par le pape Urbain VI, Othon vint à son secours; mais, abandonné par la noblesse et les milices de Naples, ce prince fut obligé de se retirer devant son adversaire, et de le laisser entrer dans la capitale sans livrer de combat. Cependant lorsqu'il sut que Jeanne, réfugiée dans le Château-Neuf, avait promis de se rendre, si elle n'était pas secourue dans huit jours, il vint présenter la bataille à Charles de Durazzo, le 25 août 1381, devant le château de St-Elme. Il lui était resté si peu de soldats qu'il fut bientôt battu et fait prisonnier; Jeanne, obligée de se rendre, fut sacrifiée à la défiance cruelle de son vainqueur. Trois ans après, Charles, ne redoutant plus de dangers, rendit la liberté à Othon, qui prit Naples en 1387, fit punir tous ceux qui avaient contribué au meurtre de la reine, et mourut sans enfans en 1399.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Eric, dit l'*Ancien*, duc de), né en 1470, fit, à l'âge de 13 ans, un voyage en Palestine, pour visiter les lieux saints, se rendit ensuite à la cour de Maximilien Ier, et obtint bientôt sa faveur. A la mort de cet empereur, il fut attaqué et fait prisonnier par Jean, évêq. de Hildesheim, né duc de Saxe-Lauenbourg. Charles-Quint, parvenu à l'empire, le fit relâcher, mais Eric perdit la plus grande partie de ses états. Dans les querelles de religion qui s'élevèrent, il se conduisit avec tolérance, demeurant fidèle au culte de ses pères, mais ne gênant en rien la liberté de ceux de ses sujets qui voulaient adopter une nouvelle croyance. Il s'était trouvé à 12 batailles, et avait monté en personne à 20 assauts. Il mourut en 1540.

BRUNSWICK (Eric de), dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1528, fut élevé dans la religion luthérienne, mais il ne tarda pas à revenir au culte catholique. Il servit l'empereur Charles-Quint contre les princes de la confession d'Augsbourg, et de retour dans ses états, s'efforça d'y arrêter les progrès de la réforme; mais le besoin qu'il eut des villes anséatiques, et les avis de sa mère l'engagèrent à changer de conduite. Il relâcha les prédicateurs protestans qu'il avait fait emprisonner, et en 1553 il permit, par un édit spécial, l'exercice du nouveau culte. Philippe II, auprès duquel il jouissait d'une grande réputation, l'employa dans ses guerres avec la France. Mort à Padoue en 1584.

BRUNSWICK-VOLFENBUTTEL (Henri, duc de), né en 1489, s'engagea dans des querelles avec ses voisins; chassé à diverses reprises de ses états, tantôt intriguant pour y rentrer, tantôt forcé d'en sortir encore pour de nouvelles intrigues qui lui suscitaient de nouveaux ennemis, il passa sa vie dans une agitation continuelle. Son inconstance ou quelque secret motif lui firent enfin abandonner la religion catholique pour embrasser le luthéranisme. Il mourut dans cette communion en 1568.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Ernest, dit *le Confesseur*, duc de), fils de Henri le Jeune, né en 1497, signa la confession d'Augsbourg, établit dans son duché la nouvelle doctrine, et s'engagea dans la ligue de Smalkade. C'était d'ailleurs un prince sage et vaillant, qui ne négligea rien pour assurer la prospérité de ses états; il rebâtit des villes, fonda des écoles, et mourut en 1546. Ses deux fils, Henri de Daneberg et Guillaume le Jeune, furent la tige des deux nouvelles maisons de Brunswick et de Lunebourg.

BRUNSWICK (Jules de), de la deuxième maison de Brunswick, né en 1528, était le troisième fils du duc Henri et de Marie de Wurtemberg. Parvenu à la souveraineté, il donna tous ses soins à l'établissement du luthéranisme dans ses états, et mourut en 1589.

BRUNSWICK (Frédéric-Ulrich de), fils du précédent, embrassa d'abord le parti de l'empereur, à l'époque de la guerre de trente ans, et entra ensuite dans l'alliance de Gustave-Adolphe, qui, ne s'annonçant que par des victoires, lui promettait plus de sûreté et d'avantages. Il mourut en 1634, à la suite d'une chute où il s'était cassé la jambe. Comme il ne laissa point d'héritier, ses états échurent à la maison de Brunswick-Lunebourg.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Christian, duc de), évêque de d'Alberstadt, né en 1599, se rendit célèbre, dans la guerre de trente ans, par son activité, son courage, et son attachement à la cause du malheureux électeur palatin, Frédéric V, roi de Bohême. A la bataille de Fleury, le 19 août 1622, il reçut un coup de feu au bras gauche; la gangrène s'étant déclarée, il se fit amputer en présence de l'armée, au son des tambours et des trompettes, et à peine guéri, alla faire le siége de Berg-op-Zoom. Rentré en Allemagne, la guerre qu'il recommença ne fut pas heureuse; battu par le général Tilly, il se vit forcé de fuir et d'aller chercher des secours en Hollande et en Angleterre. Après avoir obtenu à son retour quelques succès, de concert avec le comte de Mansfeld, il mourut à Wolfenbuttel en 1626. On répandit le bruit qu'il avait été empoisonné.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Auguste de), né en 1568, avait quatre frères, Ernest, Christian, Frédéric et George : ils étaient convenus qu'un seul d'entre eux se marierait publiquement. Le sort tomba sur George, le plus jeune, et Auguste contracta un mariage de la main gauche avec la fille d'un bourgeois de Zelle, dont il eut plusieurs enfans qui furent regardés comme de simples gentilshommes, et appelés seigneurs de Lunebourg. Il mourut subitement, en 1636.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Auguste II, duc de), dit *le Jeune*, pour le distinguer du précédent, naquit en 1579. Le bonheur de ses sujets fut

le principal objet de ses soins; il remit sur pied les travaux des mines de métal et de sel, accorda aux lettres une protection éclairée, et transporta en 1643 à Wolfenbuttel son immense bibliothèque. Ce vertueux prince mourut en 1666. On a de lui plusieurs ouvrages estimés en Allemagne, entre autres des *Traites* sur le jeu d'échecs, sur la culture des vergers, et sur la sténographie, imprimés à Lunebourg et Leipsick.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (RODOLPHE-AUGUSTE, duc de), né en 1627, fils du précédent, partagea le pouvoir avec son frère Antoine-Ulrich et son successeur. Il se rendit maître, en 1671, de la ville de Brunswick, devant laquelle plusieurs princes de sa maison avaient échoué. Mort en 1704

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (ANTOINE-ULRICH, duc de), né en 1633, frère du précédent, fut uni avec lui par une amitié si tendre, que l'on frappa à ce sujet une médaille portant pour inscription : *Dulce est fratres habitare in unum*. La supériorité d'esprit du duc Antoine lui assurait presque toujours la prépondérance. A la mort de son frère, il resta seul souverain du duché, devint un des plus zélés défenseurs de la maison d'Autriche, et donna sa fille Elisabeth en mariage à l'empereur Charles VI. Il embrassa publiquement en 1710, à Bamberg, la religion catholique romaine, à l'occasion du mariage de sa petite-fille Elisabeth-Christine avec le roi d'Espagne, Charles III; mais il assura à ses sujets le libre exercice de leur religion, déclarant que son changement de croyance n'en introduirait aucun dans l'état, et se contenta de faire bâtir une église catholique à Brunswick. Il mourut en 1714. On a de ce prince deux romans intit. : *Aramène* et *Octavie*, impr. à Nuremberg, et quelques opéras.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (FERDINAND-ALBERT, duc de), fils d'Auguste, dit *le Jeune*, né en 1639, voyagea dans toute l'Europe, dès l'âge de 22 ans, et fit impr., à son retour à Bevern, la relation de ses voyages, ouvrage plus mystique qu'instructif, et qui décèle dans son auteur moins de raison que de piété, de savoir et de bonté. La faiblesse de son esprit augmenta avec l'âge, et il finit par s'imaginer que ses enfans en voulaient à sa vie. Il fut le fondateur de la branche de Bevern, et mourut en 1687.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (CHARLOTTE de), née en 1684, épousa en 1711 le czarowitz Alexis, fils du czar Pierre-le-Grand, et ne fut point heureuse dans cette union. Le chagrin ne tarda pas à détruire sa santé; elle mourut de douleur en 1715, après avoir donné le jour à un fils qui monta sur le trône sous le nom de Pierre II.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (GEORGE-GUIL., duc de), né en 1624, prit une part active aux guerres qui désolèrent l'Europe vers la fin du 17[e] siècle. La succession de son père, le duc George, et de son frère aîné, le duc Christian Louis, le jeta dans de longues querelles avec son troisième frère, le duc Jean-Frédéric, qui s'était emparé illégalement des principautés de Calenberg. L'intervention de l'électeur de Brandebourg les termina en 1666, et les deux princes se partagèrent leurs états héréditaires dans un traité conclu à Hildesheim. L'empereur lui avait offert le rang d'électeur; mais, comme il n'avait qu'une fille, il le refusa; et cette dignité fut conférée à son frère Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Hanovre. George-Guillaume mourut en 1795.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (ERNEST-AUG., duc de), 1[er] électeur d'Hanovre, naquit en 1629. Les services qu'il rendit à l'empereur dans ses guerres contre la France et la Hongrie lui valurent, en 1692, la dignité électorale; mais le collége des électeurs et plusieurs autres princes protestèrent contre cette innovation. Il mourut en 1698, laissant plusieurs enfans, entre autres George-Louis, son successeur à l'électorat, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de George I[er]. Ernest-Auguste avait épousé Sophie, fille de Frédéric, électeur palatin, et petite-fille, par Elisabeth sa mère, de Jacques I[er], roi d'Angleterre. Lorsque le parlement dut désigner un successeur à la reine Anne, il y avait cinquante-quatre princes ou princesses qui pouvaient prétendre à la succession, les uns descendans de Charles I[er], les autres issus de Frédéric et d'Elisabeth; mais Sophie de Hanovre l'emporta, parce qu'elle était protestante. Cette princesse mourut avant la reine Anne, et ce fut son fils, George-Louis, qui alla régner sur les bords de la Tamise.

BRUNSWICK-LUNEBOURG-ZELL (SOPHIE-DOROTHÉE de), fille du duc George-Guillaume, et de mademoiselle d'Olbreuse, épousa George-Louis de Hanovre, fils aîné d'Ernest-Auguste, et de Sophie. Isolée dans cette nouvelle cour, et livrée à l'ennui, elle revit avec intérêt un voyageur dont elle avait fait la première connaissance dans le palais de son père; c'était le comte de Kœnigsmarck, issu d'une famille illustre, et frère de la comtesse Aurore Kœnigsmarck, laquelle ayant fixé le cœur d'Auguste, roi de Pologne, devint mère du maréchal de Saxe. On fit à l'époux des rapports qui l'irritèrent; il montra d'abord de l'humeur et se livra ensuite à des traitemens violens. Un soir, le comte, sortant du château, fut assailli dans une allée obscure par quatre hommes qui le renversèrent à coups de pique, et jetèrent son corps dans un égout. George-Louis désapprouva hautement cet acte de barbarie, mais il consentit à ce que sa femme fût exilée, et demanda le divorce. Les enfans furent cependant reconnus et maintenus dans leurs droits. Sophie-Dorothée eut pour résidence le vieux château d'Ahlden. Son père ne voulut jamais la revoir, mais elle fut souvent consolée par sa mère, et mourut dans son exil. Son histoire a été chargée de plusieurs circonstances plus singulières qu'authentiques.

BRUNSWICK-BEVERN (ANTOINE-ULRICH, duc de), fils du duc Ferdinand Albert, né en 1714, épousa, en 1739, la princesse Anne, fille de Charles-Léopold, duc de Mecklembourg, et de Catherine, nièce de Pierre-le-Grand. En 1740, il en eut pour fils le prince Iwan, que la czarine Anne, sa grande tante, nomma son héritier, mais en le plaçant sous la tutelle de son favori, Jean-Ernest de Biron, duc de Courlande. Celui-ci fut bientôt chassé par la mère du jeune empereur, qui s'était déjà fait régente, lorsqu'une nouvelle révolution, opérée par Elisabeth, dernière fille de Pierre-le-Grand, vint lui enlever le pouvoir, et précipiter son fils du trône. Elle fut envoyée en Sibérie avec son mari, le duc Antoine, qui, après avoir passé sa vie dans la captivité, mourut à Kolmogori en 1775.

BRUNSWICK-LUNEBOURG-BEVERN (AUGUSTE-GUILLAUME, duc de), né à Brunswick en 1715, entra en 1731 au service de Prusse, fut blessé en 1740 à la bataille de Molwitz, remporta le 21 avril 1757 la victoire de Reichemberg, et ne cessa de donner des preuves d'habileté et de vaillance jusqu'au 27 novembre 1757, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens à la reconnaissance de Breslau. Sorti de captivité en 1758, il marcha contre les Russes et les Suédois, eut divers commandemens, et se retira sur la fin de sa vie à Stettin, où il mourut en 1781.

BRUNSWICK (FERDINAND duc de), l'un des généraux les plus célèbres de la guerre de sept ans, et l'oncle du dern. duc de Brunswick, naquit en 1721. Après avoir voyagé en Hollande, en France et en Italie, il entra, en 1740, à l'âge de dix-neuf ans, au service de Frédéric-le-Grand. Lors de la reprise des hostilités en 1744, sa conduite fut telle que le

roi de Prusse le combla d'éloges, et lui donna des biens considérables dans les provinces qu'il avait conquises. Mais ce fut dans la guerre de sept ans que Ferdinand prit sa place au premier rang des chefs de l'armée. Le roi d'Angleterre, George II, le demanda à Frédéric pour le mettre à la tête des troupes anglaises et hanovriennes. Il obligea les Français à repasser le Rhin, les défit à Crevell, et reçut ensuite un échec à Berghen; mais l'année suivante il s'empara de Minden, et remporta près de cette ville une victoire éclatante. En 1762, il parvint à chasser les Français de la Hesse. La paix de 1763 termina sa carrière militaire; il déposa le commandement d'une armée nombreuse, sans y avoir fait sa fortune comme tant d'autres, et mourut à Brunswick en 1792.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Charles-Guil.-Ferdinand, duc de), né à Brunswick en 1735, emporta, dès l'âge de 22 ans, l'épée à la main, une batterie française à la bataille d'Hastembeck, et par ce trait de bravoure, préserva d'un désastre inévitable l'armée du duc de Cumberland. En 1758, il passa le Weser à la tête d'un faible détachement, devant l'armée française toute entière, et ouvrit ainsi la campagne du Bas-Rhin, pendant laquelle il commanda, et où il ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer, de même que dans les campagnes suivantes. En 1780, successeur de son père dans le gouvernement de son duché, il fonda plusieurs établissemens utiles et protégea les lettres. La Prusse et l'Autriche lui conférèrent, en 1792, le commandement des armées destinées à marcher contre la France. Les alliés entrèrent en Champagne, où de vastes plaines et la supériorité de leur cavalerie leur promettaient des succès faciles; mais 60,000 Français les attendaient au camp de Sainte-Ménehould. Le duc de Brunswick n'osa pas tenter les hasards d'une bataille décisive. Après avoir publié une *declaration* qui fut très-mal accueillie dans l'intérieur de la France, il entama une négociation avec Dumouriez, et peu de jours après il capitula pour la retraite de son armée. Le conseil exécutif n'ayant pas voulu ratifier toutes les clauses de cette convention, le roi de Prusse se vit obligé de rester sur le Rhin avec son armée, et les Français s'étant retirés sur la rive gauche, ce prince s'empara de Mayence. L'armée prussienne ne fit plus rien de remarquable jusqu'à la paix de Bâle, en 1795, et depuis ce temps le duc de Brunswick resta paisible dans ses états. Vers la fin de 1806, porté de nouveau au commandement général, au moment où la Prusse prit une attitude hostile, il conduisit son armée en Franconie, avec toute la lenteur et l'hésitation qu'il avait montrée en 1792. La grandeur du péril lui rendit cependant quelque vigueur; le 14 octobre il se mit à la tête des grenadiers, pour repousser l'attaque principale près d'Auerstadt. A peine le feu eut-il commencé qu'il fut atteint d'une balle dans les yeux. On le transporta à Brunswick, puis à Altona, où il mourut le 10 novembre 1806. On a publié : *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en 1792*, et *Portrait biographique du duc de Brunswick*, Tubinge, 1809; 1 vol. in-8

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL-OELS (Frédéric-Auguste de), frère du précédent, né en 1740, membre honoraire de l'académie de Berlin, se livra avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres. Il a traduit du français en italien les *Considerations sur la grandeur et la decadence des Romains*, et composé dans cette dernière langue une *Histoire* d'Alexandre-le-Grand, traduite en français par Erman. Il a fait aussi, pour le théâtre de la cour, plusieurs pièces en allemand et en français, dont quelques-unes ont ensuite été jouées à Berlin et à Strasbourg. Ce prince est mort à Weimar en 1805. — Son frère, Guillaume-Adolphe, né en 1745, fut aussi de l'académie de Berlin. Il a publié *une Traduction de Salluste*, et un *Discours sur la guerre*, qui fut très-agréable à Frédéric. Il mourut en 1771, en allant combattre les Turks avec l'armée russe, dans laquelle il avait pris du service.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Maxim.-Jules-Léopold, duc de), frère des précédens, né en 1752, entra en 1776 au service de Prusse, et prit le commandement d'un régiment en garnison à Francfort-sur-l'Oder. Léopold employait ses journées à visiter les malades, les pauvres, et à leur faire donner des secours. Outre des aumônes extraordinaires, il distribuait par mois 500 fr. pris sur sa cassette, somme considérable pour un prince peu riche, et pour une ville peu étendue. En 1780, Francfort fut préservé par ses soins d'une inondation qui eût rompu les digues et détruit les faubourgs; mais une nouvelle inondation étant survenue avec plus de violence, en 1785, occasiona d'affreux désastres. Le duc Léopold s'élance dans une barque avec deux rameurs qui consentent à le suivre, et parvient jusqu'à deux infortunés qui luttent encore contre la mort; il les recueille, mais le retour est impossible; l'impétuosité du fleuve entraîne l'embarcation, et le peuple a la douleur de voir périr un prince, qui seul avait cru devoir exposer sa vie pour sauver deux citoyens. Le comte d'Artois proposa un prix pour la meilleure pièce de vers sur ce sujet, que l'académie mit au concours.

BRUNULFE, oncle de Charibert et de Dagobert Ier, soutint les prétentions du premier dans le partage des états de Clotaire II. Forcé de céder à la politique et à la force des armes de Dagobert, Brunulfe le suivit en Bourgogne, où ce prince le fit arrêter et mettre à mort vers 636.

BRUNUS ou BRUN (Conrad), savant jurisconsulte allemand né à Kirchen en 1491, mort à Munich en 1563, dressa avec Visch les règlemens de la cour impériale d'Augsbourg. Ses principaux écrits sont : *De legationibus*, etc., Mayence, 1518; *De hæreticis*, ibid., 1549, etc.; *un Traité de l'autorité et la puissance de l'eglise catholique*, Dillingen, 1559, in-fol. en allemand.

BRUNUS (Albert), sénateur de Milan, et avocat fiscal du duc de Savoie en 1541, a écrit : *Consilia feudalia*, Venise, 1579, in-fol., et plusieurs *Dissertations* de jurisprudence insérées dans les tomes 2, 12, 17, et 18 du *Tractatus juris*.

BRUNUS (Matthieu), est auteur du traité *de Cessione bonorum*, inséré dans le t. 3 du *Tractatus juris*.

BRUNUS (N.), médecin du 14e S., est auteur de la *Chirurgia magna et parva*, insérée dans un recueil de plusieurs autres traités sur ce sujet, impr. pour la première fois à Venise en 1490, in-fol. C'est une compilation des médecins grecs et arabes, écrite d'un style barbare.

BRUNYER (Abel), médecin des enfans de Henri IV et de Gaston d'Orléans, né à Uzès en 1573, mort en 1665, fut protégé, quoique protestant, par le cardinal Richelieu, qui lui confia souvent des négociations importantes. Il publia, en société avec Marchant, une *Description* du jardin de botanique fondé à Blois par Gaston d'Orléans, 1653, in-fol.

BRUNYER (Pierre-Edouard), médecin des enfans de France, descendait du précédent et avait hérité de son mérite. Mort à Versailles en 1811.

BRUSANTINI. V. Brugiantini.

BRUSATI (Tébaldo), seigneur brescian attaché au parti guelfe, défendit sa patrie avec le plus grand courage contre les attaques de l'empereur Henri VII. Mais ayant été pris dans une sortie, il périt dans les derniers supplices, en exhortant ses citoyens à combattre pour leur liberté.

BRUSCH ou BRUSCHIUS (Gaspard), histo-

rien et poète allemand du 16e S., naquit en Bohême l'an 1518. Son talent pour la poésie latine lui valut, en 1552, l'honneur d'être couronné poète lauréat par Ferdinand, roi des Romains, qui le créa de plus comte palatin. Il mourut assassiné en 1559. Ses deux principaux ouvrages sont : *de Germaniæ episcopatibus epitome*, Nuremberg, 1549, in-8. Ce n'est là que le premier volume d'une grande entreprise qui devait comprendre tous les évêchés d'Allemagne ; *Monasteriorum Germaniæ præcipuorum chronologia*, Ingolstad, 1551, in-fol. Le *recueil* de ses poésies latines a été impr. à Bâle, 1563, in-8. — Un autre BRUSCHIUS (François), médecin, né à Mantoue dans le 17e S., a fait impr. un ouvrage sur la chimie, intitulé : *Promachomachia iatrochimica*, etc., Mantoue, 1623, in-fol.

BRUSLÉ DE MONTPLAINCHAMP (J.-CHRISOSTOME), né à Namur dans le 17e S., chanoine de Bruxelles, et prédicateur de l'emper. Charles VI, fut un écrivain laborieux, mais peu scrupuleux de publier sous son nom les ouvrages des autres. Il a laissé un gr. nomb. de compilations mal écrites, et oubliées aujourd'hui. Les plus importantes sont : *Histoire de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur*, Cologne, 1689, in-12 ; *Histoire de don Jean d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint*, Amsterdam, 1690 ; *Histoire d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie*, ibid., 1692 ; *Histoire d'Alexandre Farnèse, duc de Parme*, ib., 1692, etc.

BRUSONI (D.-B.), écrivain italien du 16e S., est auteur de *Facéties* impr. à Rome pour la première fois en 1518, réimp. sous le titre de *Speculum mundi*. La première édition est seule recherchée.

BRUSONI (JÉRÔME), d'une famille noble de Legnago, dans le Véronais, né en 1610, prit l'habit de chartreux, le quitta, le reprit et le quitta encore. A cette deuxième émancipation, que l'on traita d'apostasie, il fut arrêté à Venise, et mis en prison. Remis en liberté, il vécut tranquillement dans cette ville, où il publia beaucoup d'ouvrages, et se fit un assez grand nombre d'amis, parmi lesquels on remarque Ferrante Pallavicino et Jean-François Loredano. On ignore l'époque précise de sa mort. Il vivait encore en 1679, puisque son *Histoire d'Italie*, le meilleur de ses ouvrages, s'étend jusqu'à cette année.

BRUSQUET (N.), né en Provence, success. de Triboulet dans l'emploi de fou du roi sous les règnes de François Ier, de Henri II, de François II, et de Charles IX, se donna d'abord pour chirurgien, et pouvait avoir 25 ans quand il commença à exercer son métier au camp d'Avignon en 1536. « Les hommes qu'il traitait, dit le naïf Brantôme, allaient *ad patres* dru comme mouches. » Le connétable de Montmorenci voulut le faire pendre ; le dauphin, depuis Henri II, lui sauva la vie, le trouva plaisant et le prit à son service. Sa gaîté, son esprit, son originalité, le firent devenir promptement valet-de-chambre du roi, ensuite maître de la poste aux chevaux de Paris. « Le pauvre diable, dit encore de lui l'écrivain auquel nous avons emprunté la précédente citation, jouissait d'une fortune assez considérable, était bien à la cour, lorsqu'on s'avisa de le soupçonner de huguenotisme. » Sa maison fut pillée aux premiers troubles de 1562. Il sortit de Paris, et se sauva chez madame de Valentinois, qui ne refusa pas un asile à un homme que le roi avait honoré de sa protection. Il mourut en 1563, selon les apparences, au château d'Anet.

BRUSSEL (PIERRE VAN), jésuite, né en 1612 à Bois-le-Duc, fut profess. de philosophie et de rhétorique, et missionnaire dans le duché de Berg. M. à Hildesheim en 1664. On a de lui *la Résurrection spirituelle, ou défense d'un médecin nouvellement converti*, etc., Colone, 1664, in-8.

BRUSSEL (NICOLAS), auditeur des comptes et conseiller du roi, mort en 1750 à Paris, sa ville natale, est auteur d'un *Nouvel examen de l'usage général des fiefs en France pendant les* 11e, 12e, 13e et 14e *S.* Paris, 1727 et 1750, 2 vol. in-4 ; et de *Recherches* sur la langue latine, ibid, 1747, 2 vol. in-12.

BRUSSEL (PIERRE), neveu du précédent et auditeur des comptes, m. vers 1781, a laissé *la Promenade utile et récréative de deux jeunes Parisiens*, Avignon et Paris, 1768 ; *Suite du Virgile travesti*, La Haye (Paris), 1767, ouv. burlesque.

BRUTÉ (JEAN), né à Paris en 1699, m. en 1762, curé de St-Benoît à Paris. On a de lui quelques ouvrages, entre autres une *Chronologie historique des curés de St-Benoît*, Paris, 1752, in-12 ; un *Discours* sur le mariage, ibid., 1762, in-4.

BRUTÉ DE LOIRELLE (N....), abbé et censeur royal, m. en 1783, a laissé un poème en quatre chants intit. : *l'Héroïsme de l'amitié, David et Jonathas*. Il est auteur *des Ennemis réconciliés*, pièce en trois actes et en prose, pub. sous le nom de G. de Merville, dont le sujet est tiré d'une des anecdotes les plus intéressantes de la ligue ; il a traduit des poésies de l'allemand et de l'anglais.

BRUTEL DE LA RIVIÈRE (J.-B.), ministre de l'église wallonne à Amsterdam, né à Montpellier en 1669, m. en 1742, publia une édition du *Dictionnaire de Furetière*, fort augmentée, La Haye, 1725, 4 vol. in-fol. ; ses *Sermons* ont paru en 1746, in-8. On lui doit, en société avec du Soul, la trad. française de l'*Histoire des Juifs de Prideaux*.

BRUTIDIUS-NIGER, édile et sénateur romain, disciple d'Apollodore, est cité par Sénèque comme auteur d'une *histoire* qui n'est pas venue jusqu'à nous.

BRUTO ou BRUTI (J.-MICHEL), histor. et humaniste, né à Venise vers 1515, voyagea pendant la plus grande partie de sa vie en France, en Italie, en Allemagne ; s'attacha d'abord à Etienne Battori, roi de Pologne, et ensuite à Rodolphe II, empereur d'Allemagne, qui le fit son historiographe. M. en 1593. Ses principaux ouv. sont : *Histoire de Florence*, très-estimée, Lyon, 1562, première édit., Venise, 1764, in-4 ; *Epistolæ*, Cracovie, 1593, 1597 ; *Vita Callimachi experientis*, P. Buonaccorsi (*v.* ce nom) placée en tête de l'édition de l'*Histoire de Ladislas* de ce dernier ; *Oratio de rebus à Carolo V, imperat. gestis*, Anvers, 1555 ; etc. On a de plus de Bruto plusieurs édit. d'auteurs anciens auxquelles il a joint des *commentaires* et des *notes*.

BRUTUS (L.-JUNIUS), Romain célèbre par son amour pour la liberté, fils de Tarquinie, seconde fille de Tarquin-l'Ancien, vit de bonne heure son père et son frère assassinés par Tarquin-le-Superbe, et, craignant le même sort, contrefit l'insensé pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable pour se venger. Après l'outrage fait à la chaste Lucrèce par Sextus Tarquin, Brutus, levant le masque, harangua le peuple, fit chasser les tyrans 509 avant J.-C., et fit changer le gouvernement en république. Il fut nommé consul avec Collatin, mari de Lucrèce, et montra dans l'exercice de cette charge tant de zèle pour la liberté, qu'il ne balança point à condamner et à faire exécuter ses propres fils qui avaient conspiré pour rétablir les Tarquins. Il périt quelques mois après dans un combat singulier avec Aruns, fils de Tarquin : son adversaire eut le même sort.

BRUTUS (LUCIUS-JUNIUS), Romain séditieux, se mit à la tête du peuple lorsqu'il se retira sur le mont sacré. Il ne consentit à se rendre aux propositions du sénat, représenté par Agrippa, qu'à condition que les plébéiens auraient le droit de nommer chaque année des magistrats chargés de veiller à la défense de leurs droits. Telle fut l'origine des *tribuns*.

BRUTUS (DAMASIPPUS), préteur de Rome en l'absence des consuls l'an 82 av. J.-C. Dévoué au

parti de Marius, il fit massacrer une partie des sénateurs qu'il avait convoqués dans ce but. Sylla vengea ces victimes en plaçant le préteur sur la première de ses listes de proscription.

BRUTUS (Junius), fut d'abord attaché au parti de Marius, puis fut défait par Pompée, et commanda ensuite dans la Gaule cisalpine pour Lépide qui avait recommencé la guerre civile, après la mort de Sylla. Pompée le vainquit de nouveau au siége de Modène, et, après l'avoir contraint à se rendre, il le fit assassiner par Germinius. J. Brutus avait épousé Servilie, sœur de Caton d'Utique, et il en eut Marcus Brutus et deux filles appelées Junie : l'une fut femme du triumvir Marc Lépide, l'autre de Lucius Cassius.

BRUTUS (Marcus-Junius), fils du précédent et neveu de Caton, suivit le parti de Pompée dans la guerre civile. Après la bataille de Pharsale, César, qui l'aimait, l'appela auprès de lui et le combla de faveurs. Les caresses du dictateur ne l'empêchèrent point d'entrer dans la conspiration formée contre lui par les républicains. César, au moment de mourir, le voyant au nombre des conjurés, ne lui reprocha son ingratitude qu'en s'écriant: *Et toi aussi, mon fils!* Après ce meurtre, Brutus, poursuivi par Antoine, se réunit à Cassius, et livra bataille à Antoine et à Octave dans les plaines de Philippes en Macédoine, fut vaincu, et se tua de désespoir l'an 42 av. J.-C. Antoine a rendu de cet illustre Romain ce témoignage, que de tous les assassins de César il était le seul qui n'eût point été guidé par la haine, la jalousie et l'ambition. Brutus avait composé un éloge de Caton d'Utique et d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus; il ne reste de lui que quelques lettres à Cicéron et à Atticus. Les autres qu'on lui attribue sont supposées.

BRUTUS (Decimus-Junius-Albinus), parent du précédent, fut au nombre de ceux qui s'engagèrent dans la conspiration contre César, après la mort duquel il se renferma dans Modène. Il força Antoine à lever le siége de cette ville, le chassa de l'Italie, et fut honoré du triomphe; mais vaincu à son tour par ce triumvir, il fut assassiné en se retirant dans les Gaules.

BRUTUS (Pierre), évêque de Cattaro en Dalmatie, travailla avec zèle à la conversion des Juifs. Son ouvrage le plus important est *Victoria contra Judæos*, 1489, in-fol., seule édition de cet ouvrage. Ses autres écrits sont indiqués dans la *Bibliothèque de Trithème*.

BRUUN, surnommé *Candidus*, moine de l'abbaye de Fulde, peintre et poète du 19ᵉ S., embellit de peintures l'église de son couvent, et célébra, dans un poëme lat. pub. par d'Achery et Mabillon, la beauté de ce monument et la magnificence des abbés qui le firent construire. Son portrait se trouve avec celui de Modestus, autre peintre et religieux au même monastère, dans le *Recueil des antiquités* de Fulde, de Brower, Anvers, 1612, in-fol.

BRUXIUS ou BRUGHIUS, médecin silésien du 17ᵉ S., s'est fait connaître par de savantes recherches sur l'art de la Mnémonique et par deux ouv. importans où il traite de cette science, intit. : *Ars reminiscentiæ*, Leipsig, 1608, in-8; *Simonides redivivus seu ars memoriæ*, ibid., 1640, in-4. C'est un des traités les plus complets sur cette matière; mais sa nomenclature mnémonique n'est qu'une puérilité.

BRUYÈRE (Jean de La), écriv. célèbre, naquit près de Dourdan en 1644. Il ne nous reste que peu de détails sur sa vie. On sait seulement qu'il fut trésorier de France à Caen, et chargé ensuite d'enseigner, sous la direction de Bossuet, l'histoire au duc de Bourgogne, qu'il passa le reste de ses jours auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres avec une pension de mille écus, qu'il fut reçu à l'acad. franç. le 15 juin 1693, et qu'il mourut d'apoplexie à Versailles le 10 mai 1696. C'était un philosophe qui ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres, toujours disposé à une joie modeste, ingénieux à la faire naître, poli dans ses manières et sage dans ses discours, fuyant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. Lorsqu'il eut composé le liv. des *Caractères*, il montra son manuscrit à Malezieux qui lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Cet ouvrage ayant paru en 1687, fut lu avec avidité, non-seulement parce qu'il était excellent, mais parce qu'on supposait à l'auteur des intentions qu'il n'avait pas eues : on voulut connaître dans la société les personnages qui sortaient du pinceau de La Bruyère; on plaça des noms au bas de ses *Caractères* et de ses *portraits*. La malignité contribua d'abord au succès de l'ouvrage, autant peut-être que le mérite réel qu'on y trouvera toujours, et qui le fera rechercher dans tous les temps. La vérité de ses *caractères*, dit l'abbé Delille, a été chaque jour mieux connue, et sa manière plus appréciée. Pour le peindre, il faudrait avoir son génie, et ce talent inimitable qui renferme tant de sens dans une phrase, tant d'idées dans un mot, exprime d'une manière si neuve ce qu'on avait dit avant lui, et d'une manière si piquante ce qu'on n'avait pas encore dit. Son ouvrage est de tous les livres de morale celui qui donne le mieux à la jeunesse la connaissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelques changemens passagers de costumes, de modes et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent. Boileau félicitait ou plutôt accusait La Bruyère de s'être affranchi de la gêne et du travail des transitions. Son art est de surprendre le lecteur, et de se jouer des règles de l'art. Il n'appartenait qu'à un homme de génie d'intéresser de cette manière; un homme médiocre aurait pu mettre plus d'ordre et de méthode dans un livre, mais il aurait fait un ouvrage ennuyeux. Le livre de La Bruyère, qui nous représente le monde tel qu'il est et tel qu'il sera toujours, est comme ce monde lui-même, où tout change, tout se renouvelle sans cesse, où tout semble jeté au hasard, où chaque jour amène un nouveau sujet d'observation, de surprise et d'intérêt. On a de La Bruyère *les Caractères de Théophraste*, traduits du grec avec les caractères et les mœurs de ce siècle, Paris, 1687, in-12. Il y a eu des augmentations considérables dans les éditions suivantes, parmi lesquelles nous citerons celles de Paris, 1697, 1 vol. in-12, et 1740, 2 vol. in-12, avec les notes de Coste, ibid., 1750, 2 vol. petit in-12, et 1765, in-4. Belin de Ballu, qui a donné une édition des *Caractères*, Paris, Bastien, 1790, 2 vol. in-8, a fait aussi imprimer la traduction de *Théophraste* par La Bruyère, Paris, Bastien, 1790, in-8, à laquelle il a ajouté la traduction des chapitres 29 et 30 de l'auteur grec, imprimés pour la première fois en 1786 à Rome. Madame de Genlis a publié une édition des *Caractères* avec de nouvelles notes critiques, 1812, in-12. *Les Dialogues posthumes sur le quiétisme*, continués par L. Ellies Dupin, furent donnés en 1699, in-12. Cette dispute théologique était assez étrangère à La Bruyère pour qu'il pût se dispenser d'y prendre part; mais, ainsi que l'a remarqué M. le cardinal de Bausset, « une juste admiration réunie à la reconnaissance ne permettait pas à La Bruyère d'hésiter entre Bossuet et Fénélon. »

BRUYERIN (Jean-Baptiste), médecin de François Iᵉʳ et d'Henri II, né à Lyon vers 1510, est auteur du traité *de Re cibariâ*, Périgueux, 1560, in-8; Francfort, 1600 et 1606; *Collectanea de sanitatis functionibus*, Lyon, in-4. On lui doit

aussi une version latine du traité d'Avicenne, *De corde ejusque facultatibus libellus*, Lyon, 1559, in-8; une autre d'une partie du *Collyget* d'Averrhoès; une édition de la version latine de Dioscoride, par Ruel, Lyon, 1550, in-8.

BRUYN ou BRUIN (ABRAHAM van), né à Anvers, et mort vers le milieu du 16e S., a laissé un ouv en latin et en allemand dans lequel on remarque son talent comme dessinateur, comme graveur et comme érudit; il est intitulé: *Diversarum gentium armatura equestris*, et se compose de cinquante-deux planches. Il a publié aussi: *Imagines omnium penè gentium*, 1577, in-fol.

BRUYN ou BRUIN (NICOLAS van), fils du précédent, graveur, né à Anvers en 1562, a exécuté un grand nombre de sujets dans le genre de Lucas de Leyde, qu'il cherchait à imiter. Son dessin est dans le goût gothique. Ses pièces principales sont: *l'Age d'or* d'après Abraham Bloërmaert; *la Vision d'Ezéchiel*; une suite de *sujets* tirés de la vie de J.-C., et divers grands *paysages* et *foires* d'après Vinckbons.

BRUYN (JEAN van), né en 1620 à Gorcum en Hollande, mort en 1675 à Utrecht, où il remplissait à l'académie une chaire de professeur de mathématiques et de physique, était aussi bon anatomiste et cultivait la philosophie. On a de lui: *Défense de la philosophie cartésienne contre Vogelang*, 1670, in-4; des *Dissertations académiques*, etc. — Un autre BRUYN (Christian), en latin *Brunonius* ou *Brunighius*, né à Utrecht, a laissé, en vers latins, *Breviarium philosophiæ barbaricæ*, qui se trouve avec le *Traité d'Otto Heurnius* sur la même matière, Leyde, 1600, in-12.

BRUYN (GAUTHIER), né à Amersdoot en 1618, m. dans sa trente cinquième année, remplit successivement à l'académie d'Utrecht, la chaire de philosophie et celle de théologie. Outre ses deux harangues inaugurales, la première *de Malo*, etc., la deuxième *sur les mœurs d'un véritable théologien*, il a laissé plusieurs *Dissertations et Thèses académiques*.

BRUYN (CORNEILLE LE), peintre habile et voyageur célèbre, né à La Haye en 1652, quitta sa patrie à l'âge de 22 ans pour se rendre à Rome, où il étudia son art pendant deux ans et demi. Entraîné par un goût très-vif pour les voyages, il visita successivement Naples et quelques autres villes de l'Italie, s'embarqua pour Smyrne, parcourut l'Asie-Mineure, l'Égypte et les îles de l'Archipel, décrivant et dessinant tout ce qui lui paraissait digne de remarque. De retour en Europe, il se fixa quelque temps à Venise pour faire de nouvelles études en peinture, puis il revint dans sa patrie, où il publia ses *Voyages* en 1698. Le succès de cet ouvr. l'ayant déterminé à recommencer ses courses lointaines, il passa en Russie, se rendit ensuite dans la Perse, dans l'Inde, et visita Ceylan ainsi que quelques-unes des îles asiatiques. Presque toutes ces contrées ont été mieux décrites depuis, mais il est un des prem. qui aient donné quelques notions sur le pays et les mœurs des Samoyèdes. On ne connaît point l'époque de sa mort. On doit à l'abbé Banier une bonne édit. des deux voyages de Le Bruyn, Rouen, 1725, 5 vol. in 4.

BRUYN (CORN.-CLAERZ), pasteur anabaptiste en Hollande, a laissé quarante-cinq *Sermons*, imprimés en 1692.

BRUYN (NICOLAS), poète hollandais d'une verve très-féconde, né en 1671 à Asmterdam, fils du précédent, fut teneur de livres chez un marchand, et exerça cette profession jusqu'à sa mort, arrivée en 1752. Le théâtre d'Amsterdam, qu'il enrichit de ses compositions dramatiques, conserve dans son répertoire plusieurs de ses tragédies, parmi lesquelles on distingue celle qui a pour titre: *Fondation de la liberté romaine*. Les œuvres de ce poète, qui s'exerça sur différens sujets, mais se distingua surtout dans le genre moral et descriptif, ont été recueillies, et ne forment pas moins de 11 vol., dans lesquels se trouvent deux jolis poèmes: *Arcadie de Clèves* et de *Sud-Hollande*, et *Arcadie de Nord-Hollande*, que ses amis publièrent après sa mort avec des notes historiques.

BRUYN (JEAN de), célèbre accoucheur, né en 1681 à Amsterdam, m. dans cette ville en 1753, eut dans la pratique de son art de grands succès, qui lui attirèrent l'envie de ses confrères, et cette circonstance diminua le nombre des services qu'il eût pu rendre dans sa profession.

BRUYS (PIERRE de), hérésiarque du 12e S., prêcha d'abord ses opinions dans le Dauphiné sa patrie, ensuite dans la Provence et le Languedoc. Il rebaptisait les peuples, fouettait les prêtres, emprisonnait les moines, profanait les églises, renversait les croix et les autels. Les catholiques de Saint-Gilles le brûlèrent en 1147.

BRUYS (HENRI), ermite du 12e S., adopta et répandit les erreurs de Pierre de Bruys, prêcha au Mans, en fut chassé par l'évêque et par St Bernard, prit la fuite, fut arrêté, et mourut dans les prisons de Toulouse.

BRUYS (FRANÇOIS), littérateur, né en 1708 dans le Mâconnais, quitta sa patrie à l'âge de 22 ans pour se rendre à La Haye, où il embrassa la religion protestante, qui avait été celle de ses pères. L'indigence le fit auteur. Il entreprit un journal qui fut supprimé par la cour de Hollande, sur la dénonciation du synode wallon. Le désir de revenir au sein de l'église romaine le ramena en France en 1736, et il fit son abjuration à Paris en 1738. Il a laissé une *Histoire des Papes*, La Haye, 1732, 5 vol. in-4., ouv. qui eut quelque vogue parmi les protestans. On a publié depuis sa mort ses *Memoires historiques*, *critiques et littéraires*, Paris 1752, 2 vol. in-12.

BRUYSET (J.-M. et P.-M.) Ces deux frères, imprimeurs à Lyon, furent incarcérés après le siége de cette ville, en 1793. L'aîné s'était chargé du papier monnaie, dit *papier obsidional*. Malade à cette époque, il fut transporté dans une infirmerie: son frère, Pierre-Marie, parut seul devant les juges. On lui présenta les billets signés *Bruyset*; il répondit que cette signature était véritable, et se laissa condamner. Il avait une femme et plusieurs enfans qu'il fit recommander à celui auquel il sacrifiait sa vie. Cette recommandation ne fut point vaine, et J.-M. Bruyset regarda comme ses propres enfans ceux de son frère. Il était de l'académie de Lyon, et a pub. plusieurs traduct. de l'angl. et de l'allem. Ses édit. les plus estimées sont: *Abrégé de l'hist. romaine deduis la fondat. de Rome jusqu'à la chute de l'empire romain en Occident*, trad. de l'anglais de Goldsmith, à l'usage des jeunes personnes des deux sexes, Lyon, 1816; *Abrégé de l'histoire de la Grèce*, traduit de l'anglais de Goldsmith, 1817, in-12, avec un *Vocabulaire*; *l'Ecole des mœurs*, par Blanchart, 1801, 6 vol. in-12; le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, par Valmont de Bomare, 15 vol. in-8. Il avait travaillé à la rédaction de la *Gazette littéraire*, du *Journal étranger* et du *Dictionnaire historique* de Chaudon et de Delandine. Il se disposait à publier une *traduction de Tite-Live*, lorsqu'il mourut le 16 avril 1817, âgé de 74 ans.

BRUZEAU (PAUL), prêtre de Saint-Gervais à Paris, est auteur de plusieurs livres de controverse, entre autres, *La foi de l'église catholique touchant l'eucharistie*, 1684, in-12; *Conference du diable avec Luther, contre le sacrifice de la Messe*, 1 vol., 1673. Ces écrits sont beaucoup moins remarquables par le style que par l'érudition.

BRY (THÉODORE de), graveur et libraire, né à Liége en 1528, a laissé plusieurs gravures parmi

lesquelles on distingue *l'Age d'or*, d'après Abr. Bloëmaert, et le *Bal vénitien*, qui lui sert de pendant; *la petite Foire de Village; la Fontaine de Jouvence; le Triomphe* d'après Jules Romain. Il mourut en 1598.

BRY (JEAN-THÉODORE de), fils du préc., et graveur comme lui, né à Liége en 1561, m. à Francfort en 1623, est moins connu par ses gravures et ses dessins que par *la Collection des grands et petits Voyages*. C'est un recueil en plusieurs vol. in-fol. qui renferment des relations de voyages, déjà pub. ou inédits, faits aux Indes orientales et aux Indes occidentales.

BRY DE LA CLERGERIE (GILLES), lieutenant-général au bailliage du Perche dans le 16e S. a laissé : *Histoire du comté du Perche, et du duché d'Alençon*, Paris, 1620-21; *Coutume du bailliage du grand Perche*, Paris, 1737.

BRYAN (GEORGES), juge de la cour suprême de Pensylvanie, né à Dublin en Irlande, vint très-jeune en Amérique, et parvint par son mérite à être placé à la tête du gouvernement en 1778. S'il est recommandable pour son zèle, son humanité et sa prudence dans la guerre de l'indépendance, il mérite surtout la reconnaissance de ses concitoyens pour avoir rédigé l'acte de l'entière abolition de l'esclavage. Mort à Philadelphie en 1791.

BRYAN (AUGUSTIN), critique anglais, entreprit vers 1723 une édition grecque et latine des *Vies* de Plutarque, avec des corrections et des notes de plusieurs savans. Sa mort, arrivée en 1726, l'empêcha d'achever cette utile entreprise, qui fut continuée par Moyse du Soul, et parut à Londres en 1729, 5 vol. in-4.

BRYAN ou BRYANT (FRANCIS), poète anglais, né et élevé à Oxford, suivit le comte de Surrey dans son expédition contre la France, fut ensuite employé dans diverses ambassades, et nommé gentilhomme de la chambre d'Henri VIII et d'Edouard VI. En 1549 il était gouverneur de l'Irlande, où il épousa la comtesse d'Ormond, et mourut à Waterford en 1550. Sir Francis composa des *chansons* et des *sonnets* imprimés avec ceux du comte de Surrey et de sir Thomas Wyatt.

BRYANT (JACQUES), antiq. et écriv. anglais du 18e S., fut successivement précepteur et secrét. du lord Marlborough, fils du grand général de ce nom qui lui fit obtenir une place à l'amirauté. On a de lui plusieurs ouvrages en anglais. Voici les principaux : *Observations et recherches relatives à différentes parties de l'histoire ancienne*, Cambridge, 1 vol. in-4; *Nouveau système, ou analyse de la mythologie ancienne*, Londres, 1773-74, 3 vol. in-4 : sur lequel repose surtout sa réputation; *Traité de l'authenticité de l'Ecriture sainte, et de la vérité de la religion chrétienne*, Londres, 1795, in-8. Ce dernier a eu onze éditions dans la même année. Bryant mourut par accident en 1804 à l'âge de 80 ans.

BRYANT (MICHEL), mort à Londres en 1821, a coopéré à la formation de la belle galerie de Mgr. le duc d'Orléans. On lui doit un *Dictionnaire biographique et critique des peintres et des graveurs*.

BRYAXIS, sculpteur grec, contemporain de Phydias, travailla au fameux tombeau de Mausole. Ses chefs-d'œuvre étaient un *Esculape*, cinq *fig. colossales* à Rhodes, un *Bacchus* à Gnide.

BRYCHAN, petit-fils de Cormach, roi d'Irlande et seigneur de Cormarthen, que les Anglais ont depuis appelé de son nom Brecknock, fut le chef d'une des trois familles saintes de la Bretagne. Mort en 450 de J.-C.

BRYENNE (NICÉPHORE), habile général de l'empire d'Orient, sous Michel Parapinace, leva l'étendard de la révolte, et se fit proclamer empereur à Dyrrachium, vers 1075. Il fut vaincu par Nicéphore Botoniate, qui lui fit crever les yeux en 1080.

BRYENNE (NICÉPHORE), fils du précédent, né à Orestias en Macédoine, fut en faveur auprès d'Alexis Comnène, qui lui donna sa fille Anne en mariage, et l'honora du titre de césar dès qu'il fut monté sur le trône impérial. Bryenne ne fut pourtant pas son successeur, malgré les sollicitations de l'impératrice Irène et les intrigues de sa femme. Ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, il échoua dans cette entreprise, et mourut à Constantinople en 1137. Il reste de lui des *Mémoires historiques sur Alexis Comnène*, écrits à la sollicitation de sa belle-mère.

BRYLINGER (NICOLAS), imprimeur de Bâle dans le 16e S., n'est connu que pour avoir supprimé dans les anciens poètes, dont il fut éditeur, tout ce qui s'y trouvait de contraire aux mœurs.

BRYNTESSON (MAGNUS), chevalier et sénateur de Suède, d'une des plus anciennes familles, chef d'une insurrection, en 1529, contre Gustave Vasa, prit le titre de roi. Mais le peuple s'étant déclaré pour Gustave, il eut la tête tranchée à Stockholm.

BUACHE (PHILIPPE), premier géographe du roi, né à Paris en 1700, devint gendre de Guillaume Delisle, des talens duquel il hérita en partie. Successeur du même Delisle, et prédécesseur de d'Anville à l'académie des sciences, Buache, sans avoir rendu à la science d'aussi grands services que ces deux hommes célèbres, n'a pas laissé cependant de contribuer à son avancement par ses nombreux travaux. Son ingénieux système de géographie physique et naturelle fut à la vérité beaucoup trop généralisé, et donna lieu à de funestes erreurs par l'abus que l'on en a fait. Ses efforts pour suppléer au défaut de connaissances géographiques de son temps sont assurément très-louables; mais la plupart de ses conjectures ne se sont pas réalisées; et le rêve de son continent austral, dont il puisa l'idée dans les anciens auteurs, n'est aujourd'hui qu'une chimère. Mort en 1773. Buache a publié successivement : *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes de la grande mer*, Paris, 1753, in-4. On les trouve également dans l'*Histoire de l'académie des sciences*, année 1753, page 587. *Atlas physique*, 1754, 20 pl. in-fol. Il a de plus revu et publié un grand nombre de cartes de son beau-père.

BUAT NANÇAY (L.-G., comte du), savant historien et écrivain politique, estimé surtout des Allemands, né en 1732 près de Livarot en Normandie, mort en 1787, fut élève du chev. Folard, auprès duquel il puisa une rigidité de principes qui ne l'abandonna jamais. Après avoir été ministre de France à Dresde et à Ratisbonne, il quitta les affaires, se fixa en Allemagne, et s'y maria. Ses principaux écrits sont : *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772, 12 vol.; *Les Origines, ou l'ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne, de l'Italie*, etc., La Haye, Paris, 1789, 3 vol.; *Les élémens de la politique*, Londres, 1773; *les Maximes du gouvernement monarchique*, ibid., 1778, 4 vol. in-8.

BUBASTE (mythol.), divinité d'Egypte adorée dans la ville de ce nom.

BUBENBERG (ADRIEN), patricien de Berne au 15e S., exerça dans sa jeunesse la profession des armes, puis, occupant successivement divers emplois dans le gouvernement, fut député en 1470 auprès du duc Charles, dont les témoignages d'estime l'attachèrent secrètement au parti de Bourgogne. Il était avoyer de sa ville natale lorsque des divisions s'élevèrent entre les premières familles du pays; l'influence d'un riche patricien dévoué aux

intérêts de la cour de France l'ayant fait écarter des conseils, il se vit obligé de quitter sa patrie. Cependant Charles, dont les projets se trouvaient contrariés par l'éloignement de Bubenberg, vint en 1476 à la tête de 60,000 Bourguignons investir Morat, ville au sort de laquelle celui de toute la Suisse semblait être attaché. Les Bernois en péril se souvinrent de leur avoyer, le rappelèrent de l'exil en lui offrant le commandement qu'il eut la générosité d'accepter, quoi qu'il lui en coûtât. Cette marque insigne de dévouement à sa patrie fut couronnée d'un éclatant succès; et les mesures de prudence et de sagesse que lui inspira le noble sentiment dont il était animé, en décèlent toute l'énergie. Louis XI attribua principalement à Bubenberg le mérite de la victoire qui en fut le résultat. Député l'année suivante à la cour de France, le noble Bernois, voyant que ses collègues s'étaient laissé séduire, et s'indignant des tentatives qu'on faisait pour le corrompre lui-même, revint clandestinement, sous un déguisement grossier, dans sa patrie, où il mourut en 1479.

BUBOCCI (JEAN-NICOLO), évêque de Sagone, dans l'île de Corse, à la fin du 15e S., est auteur d'un traité *de Origine et rebus gestis Turcarum*, publié à Naples.

BUBNA (N., comte de), feld-maréchal-lieutenant, né en Bohême vers 1770, mort en 1825, servit avec quelque distinction dans les armées autrichiennes, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de feld-maréchal-lieutenant. Il fut chargé de missions diplomatiques en 1812 et 1813 auprès de Napoléon, et nommé au commandement du corps d'armée qui pénétra en France par Genève dans le mois de décembre de cette dern. année (1813). En 1815, il commanda un autre corps d'armée, et fut opposé au maréchal Suchet, qui l'avait repoussé jusqu'en Savoie lorsque la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo força les troupes françaises à se retirer sur Lyon. On a dit de ce général qu'il possédait des qualités plus propres à la diplomatie qu'à l'art militaire. Il était à sa mort gouv. général de la Lombardie.

BUC ou BUCK (GEORGE), historien anglais du 17e S., né dans le comté de Lincoln, fut gentilh. de la chambre de Jacques Ier, qui le créa chevalier, et le fit intendant des menus-plaisirs. Il a écrit une *Histoire apologétique de Richard III*, que les critiques attribuent indistinctement à George Buck ou à son fils. On a aussi de lui: *la Troisième université d'Angleterre*, et quelques poésies. Il mourut en 1623.

BUC (J.-B. du), naquit à la Martinique en 1717, d'une famille noble. Ayant été nommé député d'une des chambres d'agriculture de cette colonie, il vint à Paris, où le duc de Choiseul le nomma chef de ses bureaux et intendant des deux Indes. Ses *Mémoires* ont rendu un grand service au commerce en amenant dans le système colonial une réforme de laquelle date la prospérité de nos colonies. Mort à Paris en 1795 avec la réputation d'un des hommes les plus spirituels et des meilleurs économistes de son temps.

BUCALO (DOMINIQUE), jurisconsulte de Messine du 18e S., a laissé un recueil de *Décisions de droit* en latin, Venise, 1648, in-4.

BUCCA (DOROTHÉE), savante Bolonaise du 15e S., professa la philosophie avec éclat dans l'université de sa patrie.

BUCCI ou BUCCIUS (DOMINIQUE), méd. piémontais, est auteur de: *Quæsita quatuor medicinalia juxta Hippocratis et Galeni sententiam examinata*, Lyon, 1557, in-12.

BUCCI (M.-AUG.), fils du précédent, a donné deux *Traités sur la peste*, Turin, 1585, in-4; *De Partium corporis principatus, et de spiritûs vitalis animatione*, ibid., 1583, in-4.

BUCELIN (GABRIEL), bénédictin et savant historien allemand, prieur de Veldkirch, mort en 1691. Ses principaux ouvrages sont: *Annales Benedicti*, Augsbourg, 1656; *Benedictus redivivus*, ibid., 1679; *Germania topo-chrono-stemmatographica sacra et profana*, Francfort, 1671, et une *Description du pays des Grisons et des environs du lac de Constance*, en latin, assez exacte.

BUCELIN (JEAN), jésuite de Cambrai, mort en 1629, est auteur de: *Annales Flandriæ*, et de *Gallo-Flandria sacra et profana*, Douai, 1625, 2 vol. in-folio.

BUCER (MARTIN), un des plus ardens propagateurs du luthéranisme, né à Strasbourg en 1491, sortit des dominicains en 1521 pour embrasser la nouvelle réforme, et devint l'apôtre de Strasbourg, où il exerça pendant vingt ans le double emploi de ministre et de professeur de théologie. On remarque dans ses écrits une grande subtilité et une adresse extraordinaire à trouver les distinctions scolastiques les plus raffinées. Il contribua par son éloquence et son astuce à la trêve qui eut lieu à la suite des conférences de Marbourg en 1529, ainsi qu'à l'accord de Wittemberg en 1536. Il professa ensuite la théologie en Angleterre, et mourut à Cambridge en 1551, après avoir flotté toute sa vie entre la doctrine de Luther et celle de Zwingle. Son *Commentaire sur les Psaumes et les Evangiles*, Strasbourg, 1529, in-4, et ses *Scripta anglicana*, Bâle, 1577, sont encore estimés des protestans.

BUCERUS (GERSON), ministre et écrivain zélandais, mort à Leyde en 1631, fut un des traduct. de l'*Ancien-Testament* en hollandais, qu'il ne put achever.

BUCH (CH.-LOUIS), jurisconsulte et écrivain allemand, mort en 1821 à Munster, est auteur de plusieurs écrits politiques qui firent sensation en 1814.

BUCHAN (GUILLAUME), médecin écossais, né en 1729, dirigea l'hôpital des enfans trouvés à Ackworth (Yorkshire). De retour à Edimbourg en 1770, il y publia son ouvrage, devenu si populaire, intit.: *Médecine domestique*, qui a eu de nombreuses éditions, et dont nous avons une bonne traduct. en français par Duplanil, Paris, 1789, 5 volumes in-8. Il pratiqua depuis à Londres et publia: *Traité des maladies vénériennes*, et *Avis aux mères*. Il mourut en 1805, laissant une fille, et un fils qui fut aussi un médecin célèbre, auquel on doit des *Observations pratiques sur les bains de mer*.

BUCHAN (ELISABETH), fille d'un aubergiste, née en 1738, illuminée écossaise, fonda la secte des buchanistes, espèce de millénaires, dont les prosélytes diminuent de jour en jour.

BUCHANISTES. V. l'article précédent.

BUCHANAN (GEORGES), poète et histor., né à Killerny en Ecosse en 1506, fit ses études à Paris, professa au collége de Ste-Barbe, et trad. la *Grammaire* de Linacer de l'angl. en lat. A son retour en Ecosse, il devint précepteur du fils naturel de Jacques Ier, l'abbé de Kelso. Il écrivit alors deux poëmes satiriques contre les moines franciscains. La protection du roi ne put le dérober à la vengeance du clergé, et il se réfugia en France. Il professa à Bordeaux, où il connut André Govea, savant Portugais. En 1544, il retourna à Paris, composa ses tragédies latines, et suivit bientôt son ami Govea, qui allait dans sa patrie fonder la célèbre université de Coimbre. Ayant perdu son protecteur, la liberté de ses opinions le fit enfermer dans une prison, où il commença sa *Paraphrase des Psaumes* en vers latins. Rendu à la liberté en 1551, il s'embarqua pour l'Angleterre; mais son inclination le ramena en France, où il fut pendant cinq ans précepteur du fils du maréchal de Brissac. De retour dans sa

patrie, il obtint une pension de l'infortunée Marie Stuart, qu'il paya d'ingratitude en s'attachant bientôt au comte de Murray, et en publiant contre elle divers ouvrages, entre autres : *Detectio Mariæ Reginæ*, en 1571, et son traité *de Jure regni apud Scotos*. Son *Histoire d'Ecosse* parut en 1582. Il mourut le jour même de sa publication. Ses deux tragédies lat. sont : *Jephte, sive votum ; Baptista, sive calumnia*. Il a aussi traduit la *Medée* et l'*Alceste d'Euripide*. Elzevir a donné une belle édition de ses *OEuvres poetiques*, 1628. Ses ouvrages furent publiés ensemble à Edimbourg en 2 vol. in-fol., 1714.

BUCHE (Henri-Michel), surnommé *le Bon Henri*, mort en 1666, fut le fondateur des frères cordonniers et tailleurs, artisans rassemblés pour travailler en commun et employer une partie de leur salaire au soulagement des pauvres. Les règlemens de cette société philanthropique sont encore en vigueur aujourd'hui.

BUCHE (Christian de), secrétaire de l'empereur Fréderic Barberousse, et archev. de Mayence, mort vers la fin du 12e S., passe pour être aut. de la *Vie* de ce prince, ainsi que de *Lettres* et *Sermons*.

BUCHEL (Arnold), littérateur et historien hollandais, né à Utrecht en 1565, est auteur d'une *Historia Ultrajectina*, 1643, in-fol. Ses *Lettres* et *Opuscules* sont dans le recueil d'Isaac Vossius.

BUCHEL (Jean de), curé de St-Quentin de Tournay, et chanoine doyen de N.-D., fut élevé à l'épiscopat en 1662, se signala par sa charité ardente, et mourut en 1666 après avoir fait de nombreuses fondations.

BUCHER (Urbain-Godefroi), écrivain allemand, dont on a : *Description de la source du Danube et du pays de Furstemberg*, Nuremberg, 1720; *Histoire naturelle de la Saxe*, Dresde, 1723, in-8.

BUCHER (Michel-Gottlieb), auteur d'un prospectus du *Calendrier d'Agriculture*, Leipsig, 1765, in-8, sur le plan du *Calendrier des Jardiniers* de Bradley; et d'un *Tableau des qualités d'un bon régisseur* (en allem.), ibid., 1765, in-8.

BUCHER (Sam.-Fréd.), a publié : *Antiquitates hebraicæ et Græcæ*, 1717, in-12; *de Monetis Veterum*, 1753, in-4.

BUCHET (Germain-Colin), né à Angers au 16e S., fut ami de Marot et secrét. de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de Malte. On trouve des extraits de ses *Lettres* dans la bibliothèque fr. de l'abbé Goujet, tome 11, page 349.

BUCHET (Pierre-François), abbé, né en 1679 à Sancerre, rédacteur du *Mercure de France*, jusqu'en 1721, époque de sa mort, a écrit la *Vie du czar P. Alexiowitz*, Paris, 1717, in-12.

BUCHET (N.....), auteur d'un ouvrage anonyme intitulé : *Les finances considérées dans le droit naturel et politique*, etc., Amsterdam (Paris), 1762, in-12.

BUCHHOLZ (André-Henri), écrivain allemand, né en 1607 à Scheningen, mort en 1671, surintendant général et inspecteur des écoles de Brunswick, est aut. de romans chevaleresques qui eurent de son temps un grand succès, mais qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. On a publié à Leipsig, en 1783, une édit. entièrement refondue du premier sous ce titre : *Les princes allemands du 3e S.*, et à Francfort, 1715, celle du second intitulé : *Histoire merveilleuse du prince Herculisque et de la princesse Herculadiska*. On a encore de lui des *Poésies* et une *Traduction* allemande des *Psaumes*, Rinteln, 1640.

BUCHHOLZ (Samuel), écrivain et historien allemand, recteur d'Havelsberg, né en 1717 dans la marche de Prignitz, mort à Cremmen en 1774, a donné : *Essai d'une histoire du duché de Mecklembourg*, Rostock, 1754; *Essai d'une histoire de la marche electorale de Brandebourg*, 1765-1775; *Constantin-le-Grand*, ibid., 1772, in-8.

BUCHHOLZ (Guill.-Henri), né à Bernbourg en 1734, méd. et conseiller des mines à Weimar, où il mourut en 1798, est auteur d'un *Essai sur la médecine légale et son histoire*, Weimar, 1782-92; d'un autre *sur les bains de Buhla*, Eisenach, 1795, in-4, et d'un grand nombre de *Dissertations* sur la médecine et la chimie.

BUCHNER (Auguste), né à Dresde en 1591, professeur de poésie et d'éloquence dans l'univ. de Wittemberg, où il mourut en 1661, a donné : *Dissertationes et orationes academicæ*, Francfort, 1678 et 1727; *Poemata selectiora*, Leipsig, 1694; *Epistolæ*, ibid., 1720.

BUCHNER (Jean-André-Elie), né à Erfurt en 1701, professeur de médecine dans cette ville et à Hall, fut conseiller méd. du roi de Prusse et président de l'académie des curieux de la nature. Mort en 1769. Ses principaux ouvrages sont : *Miscellanea physico-medico-mathematica*, 1731, in-4; *Fundamenta physiologiæ*, Hall, 1746; — *Pathologiæ*, ibid., 1746; — *Therap.*, 1747; — *Pathol. specialis*, 1748; — *Semiolog. medicæ*, 1748; *Histor. acad. curios. nat.*, ibid., 1755.

BUCHNER (Jean-Godefroy), écrivain saxon sur l'agriculture, a donné en allemand : *Dissert. sur une touffe de 97 épis de blé provenus d'un seul grain*, Schneiberg, 1718, in-4; *Dissert. de Memoralib. Voigtlandiæ subterraneis*, Plauen et Reitz, 1743, in-4, où l'on trouve le détail des minéraux fossiles, marbres, etc., du Voigtland, et autres dissertations insérées dans les vol. 2, 4 et 7 des *Miscel. nat. curiosor.*

BUCHNER (Ph.-Fr.), musicien allem., est auteur de *Plectrum musicum harmonicis fidibus sonorum*, Francfort, 1662, in-fol.; de *Chants sacrés*, à plusieurs voix, Constance, 1656, et de *Sonates* pour instrument, Francfort, 1660, in-fol.

BUCHNER (J.-Sigismond) a donné en allem. : *Théorie et pratique de l'artillerie*, Nuremberg, 1682. — Un théolog. allem. du même nom a pub. quelques écrits peu estimés.

BUCHOLTZER (Abraham), né en 1529, théologien et écrivain protestant, ministre de Freistadt, où il mourut en 1584, a donné : *Index Chronologicus*, Francfort, 1634, in-8; *Catalogus consul. roman.*, Gorlitz, 1590, in-4; *Epistolæ chronolog.*; *Idea boni pastoris*, etc.

BUC'HOZ (P.-Jos.), naturaliste et botaniste, l'un des plus laborieux compilateurs qui aient existé, membre de plusieurs acad., né à Metz en 1731, m. à Paris en 1807, quitta l'étude du droit pour celle de la médecine et l'histoire naturelle. Il eut ensuite le titre de médecin ordinaire de Stanislas, roi de Pologne, mais n'en remplit pas les fonctions : il se livra tout entier à la botanique et à la matière médicale, et publia successivement une *Histoire des plantes de la Lorraine*, en 13 vol. in-8 et in-12, Nanci et Paris, 1762 et années suiv.; *Histoire naturelle de la France*, en 14 vol. in 8; *Histoire universelle du règne végétal*, Paris, in-8 et in-fol., orné de plus de 1200 planches, compilation énorme et au-dessus des forces de l'auteur. Il serait trop long d'indiquer ici les titres de ses autres ouvrages, qu'un volume entier pourrait à peine contenir. On lui doit plusieurs collections de figures coloriées, entre autres celle de cent plantes médicinales de la Chine, Paris, 1788-1791, in-fol. Il suffira de dire que chaque année il faisait paraître de nouveaux ouvrages avec de nouveaux *Prospectus*; des *Traductions*, des *Extraits* de mémoires de sociétés savantes, et des journaux de France et d'Allemagne, compilations faites à la

hâte et remplies d'erreurs; une foule de *Dissertations* sur des plantes étrangères. Tous ces ouvrages, dont la plupart sont oubliés, forment plus de 300 vol., dont 95 in-fol., et les autres in-8 et in-12. M. Deleuze a donné sur Buc'hoz une *Notice* détaillée dans le *Magasin encyclopédique*.

BUCHWALD (Jean de), médecin de Copenhague, né en 1658, mort en 1738, est auteur de *Specimen medico-practico-botanicum*, etc., Copenhague, 1720, in-4.

BUCHWALD (Balth.-Jean de), fils du précédent, et comme lui médecin à Copenhague, né en 1697, mort en 1763, a donné une traduction allemande de l'ouv. de son père sous le titre d'*Herbier vivant*, Copenhague, 1721, in-8.

BUCHWALD (Frédéric), écriv. danois, est auteur d'un *Extrait* du journal d'un voyage en Poméranie, Holstein, Mecklembourg; Copenhague, 1784, traduit en allemand, 1786, in-8.

BUCIGNAC ou ROSIGNAC (Pierre de), troubadour, clerc et gentilhomme d'Hautefort, est auteur d'une espèce de *Satire* contre les femmes en général.

BUCKARIDGE (Jean), évêque de Rochester, puis d'Ely, mort en 1631, a donné : *de Potestate papæ in rebus temporalibus, adversùs Bellarminum*, Londres, 1614, et des *Sermons*, ibid.

BUCKHOL (Jean), boucher de Leyde, fanatique séditieux du 16e S., devint chef des anabaptistes de Munster, et périt sur un échafaud après la prise de cette ville en 1536.

BUCKHURST (N..... de), fils du millionnaire Rich. Sackville, dépensa des sommes énormes dans un voyage d'Italie, et dans ses ambass. de France et des Pays-Bas sous la reine Elisabeth, dont il était parent. Il fut nommé en 1599 grand trésorier, chancelier de l'université d'Oxford, et comte de Dorset. Mort en 1608 avec la réputation d'un homme d'état aimant les lettres, et surtout la poésie, et y réussissant assez bien.

BUCKINCK (Arnold), graveur et imprimeur de cartes géographiques sur cuivre, le premier qui se soit livré à cette partie de l'art, atteignit à un très-haut degré de perfection, exécuta avec Sweynheym, et termina les cartes de la prem. édit. de *Ptolemée*, Rome, 1478, in-fol. Ce sont encore les meilleures de cet auteur, malgré toutes les éditions des 16, 17 et 18e siècles.

BUCKINGHAM (Georges VILLIERS, duc de), naquit en 1592 au comté de Leycester, en Angleterre d'une famille originaire de Normandie. Doué des grâces de l'esprit et du corps, il plut à Jacques Ier, qui le fit son échanson. Bientôt le roi se dégoûta du comte de Sommerset pour se livrer au penchant qui l'entraînait vers ce nouveau favori. En moins de deux ans, Georges-Villiers fut fait chevalier, gentilhomme de la chambre, baron, vicomte, marquis de Buckingham, gardien des cinq ports et dispensateur absolu des offices et revenus des trois royaumes; mais il n'usa de sa puissance que pour satisfaire son ambition et sa cupidité. Après avoir fait échouer, par son impudence et son arrogante grossièreté, le mariage avantageux du prince de Galles (Charles Ier) avec l'infante d'Espagne, il ramena brusquement ce prince de Madrid, trompa la nation sur sa situation avec la péninsule, et leva d'onéreux subsides pour soutenir contre elle une guerre malheureuse dans le Palatinat. Ministre encore plus tyrannique de Charles Ier qu'il ne l'avait été de Jacques, il acheva d'épuiser la nation par des emprunts forcés, des taxes illicites pour soutenir sa ridicule et honteuse entreprise sur Cadix, et son attaque de la Rochelle sous prétexte de secourir les protestans : il s'y déshonora comme ministre et comme amiral. De retour en Angleterre, il fut attaqué par les chambres du parlement, et succomba dans cette lutte politique. Toutefois le faible Charles mit de nouveau Buckingham à la tête d'un armement immense contre la Rochelle. Le duc, au moment de s'embarquer, fut poignardé le 23 août 1628 par un homme obscur.

BUCKINGHAM (G.-Villiers, duc de), l'aîné des fils du précédent, né à Londres en 1627, se rangea avec son frère sous les drapeaux du comte Holland, qui tenait pour le roi; mais, défaits par Fairfax, que le parlement avait envoyé contre eux, François fut tué, et George parvint à se sauver en France pour mettre sa vie en sûreté. Il suivit ensuite Charles en Ecosse, se trouva à la bataille de Worcester, repassa en France, et se distingua aux sièges d'Arras et de Valenciennes. Accueilli par Fairfax en Angleterre, il épousa sa fille, et rentra en possess. de ses biens à la restauration. Charles II le fit gentilhomme de sa chambre, membre du conseil privé, grand écuyer, ambassad. de France, et chancelier de l'université d'Oxford. M. en 1688 sans postérité légitime. On lui doit *la Repetition*, comédie, contre le mauvais goût des auteurs de son temps; des *Poèmes*, des *Satires*, des *Lettres*, des *Discours*, etc., publiés à diverses époques.

BUCKINGHAM (Thomas), savant ministre d'Hartfort (Connecticut), m. en 1731, s'est fait un nom par ses *Sermons* écrits d'un style abondant en images.

BUCKINGHAMSHIRE (Jean SHEFFIELD, duc de), fils d'Edmond comte de Mulgrave, né en 1649, servit d'abord sous Charles II dans la guerre de Hollande, et commanda devant Tanger un corps de deux mille hommes contre les Maures qu'il força à la retraite. Nommé membre du conseil privé et grand-chambellan par Jacques II qui l'aimait, il demeura fidèle à ce prince tant que l'intérêt de la patrie ne s'y opposa point. Le roi Guillaume ne l'en créa pas moins marquis de Normanby et conseiller de cabinet; et il fut enfin élevé, par la reine Anne, au rang de duc de Buckinghamshire, garde du sceau privé et président du conseil. Retiré de la cour à l'avènement de Georges Ier, il écrivit ses deux *tragédies* et s'occupa de littérature jusqu'à sa mort, arrivée en 1721. On a pub. à Londres, 1729, 2 vol. in-8, ses *Œuvres poétiques*, et ses *Mémoires sur la révolution* assez estimés.—Son fils unique, après avoir servi quelque temps dans l'armée française sous le duc de Berwick, quitta le métier des armes après la mort de ce fameux général, à cause de sa mauvaise santé, et mourut à Rome en 1735. En lui s'éteignit la maison de Sheffield.

BUCKLAND (Ralph), missionnaire anglais, né en 1564 dans le comté de Sommerset, mort en 1611, est auteur d'une *Vie des Saints* trad. de Surius; *de la persécution des Vandales*, traduit du latin de Victor de Vite; des *sept Étincelles de l'âme enflammée*, etc.

BUCQUET (Louis J.-B.), né à Beauvais en 1731, procureur du roi au présidial de cette ville, de l'académie d'Amiens et de la société d'agriculture de Paris, mort en 1801, concilia l'étude des lettres avec les devoirs de sa charge. On a de lui entre autres ouvrages : *Histoire du Beauvoisis*, MS.; *Essai sur la souveraineté*, Paris, 1767, in-8; deux *Discours académiques*, couronnés : l'un sur le moyen de rendre la justice en France avec le plus de célérité, 1789, in-4, et l'autre sur celui de prévenir et éviter les incendies, Beauvais, 1788, in-4.

BUCQUET (J.-B.), chimiste, membre de l'académie des sciences, et censeur royal, né en 1746 à Paris, y professa la chimie pendant dix ans. Sans y avoir fait lui-même de découvertes remarquables, il avait préparé la révolution qui s'est opérée dans cette science, et formé d'excellens élèves, entre autres Fourcroy, lorsqu'il mourut en 1780 à 33 ans. On a de lui : *Introduction à l'étude des corps matériels tirés du règne minéral*, Paris,

1771, 2 vol. in-12, et du *règne végétal*, ibid., 1773, 2 vol. in-12.

BUCQUOI (CHARLES-BONAV. DE LONGUEVAL, comte de), habile général, se distingua dans la guerre de 30 ans d'abord au service d'Espagne sous Philippe III, qui le décora de l'ordre de la Toison-d'Or, et ensuite à celui de l'empereur Ferdinand II. Il défit complètement en 1620, devant Prague, avec Maximilien, duc de Bavière, l'armée des protestans, exerça d'affreux ravages, et réduisit la Moravie; mais ayant été envoyé en Hongrie contre Bethlem Gabor, il fut tué en 1622, pendant le siége de Neuhausen, dans une embuscade où l'avait attiré un parti de la garnison de cette place; son fils et son petit-fils occupèrent aussi des postes éminens.

BUCQUOY (J.-A. D'ARCHAMBAUD, comte de), désigné plus souvent sous le nom de l'abbé Bucquoy, et connu parla singularité de ses aventures, naquit en Champagne vers l'an 1650. Dabord militaire, ensuite religieux trapiste, puis maître d'école à Rouen, fondateur d'ordre à Paris, il finit par donner dans le scepticisme, et se permit contre le despotisme et l'abus du pouvoir des déclamations continuelles qu'aurait dû faire excuser le dérangement de son cerveau, mais pour lesquelles il fut cependant enfermé au fort l'Evêque et à la Bastille. Parvenu à s'en échapper, il se fixa en Hanovre où il eut une pension de George Ier, qu'il amusait par ses saillies. Mort en 1740. On a de lui: *l'Histoire* de son évasion, 1719; *de la vraie et fausse religion*, Hanovre, 1732; *Préparatifs à l'antidote à l'effroi de la mort*, traduit en allemand, 1734, *Essai de méditation sur la Mort et sur la Gloire*, 1736, etc.

BUCY (SIMON de), fut le premier jurisconsulte qui porta le titre de premier président du parlement de Paris, par ordonnance de Philippe de Valois en 1344; il travailla au traité de Brétigny, et mourut en 1368.

BUDA, frère d'Attila, gouverna la Hongrie tandis que celui-ci dévastait l'Europe. On lui attribue la fondation de la ville de Bude, capitale du royaume.

BUDDÆUS (J.-FRANÇOIS), savant théologien luthérien, né en Poméranie en 1667, m. en 1729, professa la philosophie avec succès à Halle et à Jéna, et publia un grand nombre d'ouvr. utiles pour la philosophie et l'histoire; les principaux sont: *Historia juris naturæ*, etc., Halle, 1717, in-8; *Dissertationes academicæ de stoic. philos.*, etc. Jena, 1696; *Elementa philosophiæ practicæ*, Halle, 1697; *Elementa philosophiæ instrumentalis*, souvent réimprimé et très-estimé en allemand; la dernière édition est de 1727; *Selecta juris naturæ et gentium*; *Historia ecclesiastica veteris testamenti*, Halle, 1720; *Theses theolog. de atheismo et superstitione*, trad. en franç., Amsterdam, 1740, in-8; *Institut. theol. dogmat.*, Leipsig, 1726; *Compendium historiæ philosophicæ*, Halle, 1731; *Miscellanea sacra*, Jena, 1727, et autres dissertations de droit et de politique sur les évènemens de son temps.

BUDDÆUS (CH.-FR.), fils du précédent, né à Halle en 1695, conseiller aulique du prince de Saxe-Gotha, occupa plusieurs postes importans à la cour de Weimar, et m. à Gotha en 1753. On a de lui: *Essai* sur le principe d'où découle l'autorité du prince sur l'église, Halle, 1719, in-8; *Memoire* sur sa vie, à l'usage de ses enfans, Gotha, 1748.

BUDDÆUS (AUG.), né en 1695, méd. du roi de Prusse, professeur d'anatomie à Berlin et membre de l'académie de cette ville, m. en 1753, a publié: *Disput. inaugur. de musculorum actione et antagonismo*, Leyde, 1721, et des dissertations académiques insérées dans les *Miscell. Berolin.*

BUDE (GUILL.), né à Paris en 1467, m. dans la même ville en 1540, fut appelé, de son temps, le *Prodige de la France.* Le recueil de ses ouvrages renferme des *Traités*, des *Dissertations*, des *Commentaires*, et partout ce savant répand avec profusion les connaissances qu'il avait puisées chez les anciens. Il a traduit plusieurs livres de Plutarque qui prouvent tout à la fois combien il était versé dans la langue grecque, et combien la nôtre était éloignée de la perfection où elle est parvenue depuis. Son ouv. de *l'institution d'un prince*, adressé à François Ier, n'a que le mérite d'exposer des maximes assez communes, mais c'est toujours beaucoup de savoir s'attacher à celles qui sont avouées de tout le monde. On a encore de lui des *Commentaires* sur les langues grecque et latine; un *Dictionnaire* grec estimé des savans; un *Tractatus de Asse*, où il rappelle presque toutes les monnaies des anciens. Budé contribua par ses sollicitations à la fondation du collége royal. — LOUIS et JEAN, ses fils, se firent calvinistes et se retirèrent à Genève, à l'exemple de leur mère; ils cultivèrent les lettres avec succès. Louis était professeur des langues orientales et a laissé une *traduction française* des psaumes, Genève, 1551, in-8. Jean fut envoyé avec Farel et Bèze auprès des princes d'Allemagne, pour traiter des affaires des calvinistes de France; il a traduit en français les *Leçons de Jehan Calvin sur Daniel*, Genève, 1552, in-fol. Cette famille existe encore à Genève.

BUDÉE (GUILL.), médecin ordinaire du duc de Brunswick-Lunebourg, m. en 1625, s'occupa de recherches historiques. Ses principaux ouvrages sont: *Chronicon Halberstad. episcoporum*; *Vita Alberti II, episcopi XXIX Halberstad.*, Halberstad, 1624, in-4; *Series imperat. roman.*, etc.

BUDÉE (N.), profess. de médecine à Paris, m. à Orléans sa patrie en 1555, a donné *De curandis articularibus morbis*, Paris, 1539.

BUDÉE (THÉOPHILE), médecin, né en Saxe en 1664, fut premier médecin du duc de Saxe-Mersbourg, et fonda en 1704 un collége de médecine à Bautzen, où il était médecin provincial. Il y mourut en 1734. On a de lui: des *Observations* insérées dans les Mémoires de l'académie des curieux de la nature, dont il était membre; des *Traités* sur la peste, les convulsions, les eaux minérales de Radeberg.

BUDEL (RENÉ), jurisconsulte du 16e S., né à Ruremonde, était directeur des monnaies du duc de Bavière et des électeurs ecclésiastiques. On lui doit: *De monetis et de re nummariâ lib. duo*, Cologne, 1591, in-4, ouvrage curieux et savant.

BUDER (CHRISTIAN-GOTTLIEB), né en 1693, à Kittlitz, professa avec succès la jurisprudence dans l'université d'Iéna, et mourut en 1763. Il est auteur des ouvrages suivans: *Bibliotheca juris Struviana adaucta*, 8e édit., Jena, 1756, in-8; *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum selectæ*; *Tableau abrégé de l'Histoire moderne de l'empire depuis 1714 jusques en 1730*; *Bibliotheca historica selecta Struvii in suas classes distributa*, Leipsig, 1740, 2 vol. in-8.

BUDES (SILVESTRE), seigneur breton, parent de du Gueselin, se distingua aux batailles d'Auray, de Navarette et de Montiel. Le pape Grégoire XI l'appela en Italie, et il y rétablit les affaires de ce pontife, qui mourut peu de temps après. La France ayant pris parti pour Clément VII, celui des deux compétiteurs qui se disputaient la tiare, Budes accourut près de lui; puis, marchant sur Rome, il s'en empara, y tint garnison pendant près d'un an, et en peu de temps se rendit maître de Viterbe et d'Anagni. Cependant Urbain VI ayant eu le dessus, Budes repassa en France, où Clément l'accusa d'intelligence avec son compétiteur, et réuni au cardinal d'Amiens, dont le chevalier breton avait pillé les trésors en Italie, le fit condamner à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté à Avignon en 1379.

BUDGELL (EUSTACHE), écriv. anglais, spirituel et élégant, né en 1685, près d'Exeter, d'une ancienne famille du comté de Devon, fut un des col-

laborateurs du *Tatler*, du *Guardian* et du *Spectator* d'Addison, son proche parent. Celui-ci ayant été nommé secrétaire d'état en Irlande, Budgell l'accompagna dans le pays, y occupa successivement divers emplois, et fut recherché pour son esprit par les gens du bon ton. Il avait obtenu, en 1717, la place de contrôleur des revenus d'Irlande; mais un écrit satirique la lui ayant fait perdre, il ne put long-temps supporter ce revers, et se noya en 1736.

BUDNÉE ou BUDNY (SIMON), disciple de Servet, chef d'une des sectes d'unitaires sorties de la réforme, se fit de nombreux prosélytes dans la Lithuanie, la Pologne, la Prusse, et fut excommunié dans le synode de Luclan en 1582; la crainte des supplices le rendit plus circonspect, et on ne sait plus ce qu'il devint depuis. On a de lui une traduction polonaise de *l'Ancien et du Nouveau Testament*, Zaslaw, 1572, et Zelko, 1574, et quelques ouvr. en faveur de sa doctrine, oubliés maintenant.

BUDOWEZ (VENCESLAS), conseiller imp., né en Bohême en 1551 de parens calvinistes, quitta la cour sous prétexte de suivre entièrement l'éducation de ses enfans, mais dans le fond pour se livrer à la dispute, dont il avait puisé le goût parmi les théologiens de sa secte. Ayant, dans son *Abregé d'histoire universelle*, bizarrement intitulé *Circulus horologii*, Hanau, 1616, in-4, avancé des propos hétérodoxes, il fut arrêté et condamné à mort à 70 ans.

BUEIL (JEAN de), conseiller et chambellan de Charles VI, fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt après des prodiges de valeur.

BUEIL (JEAN de), fils du précédent, comte de Sancerre, surnommé le Fléau des Anglais, fut associé à la gloire de Jeanne d'Arc dans la délivrance d'Orléans, accompagna Charles VII à son sacre de Reims; se trouva aux siéges de Pontoise, de Rouen, de Montivilliers, de Caen, et de Cherbourg, en 1450. Ses services signalés lui valurent la charge d'amiral, que Louis XI lui ôta ensuite. Bueil prit parti contre lui dans la guerre du bien public, rentra en grâce en 1469, et m. vers 1480.

BUELER (FR.-MICHEL), jurisconsulte, chancelier du bailliage de Baden et secrétaire catholique des diètes de Frawenfeld, est aut. d'un *Traité* allem. de la souveraineté et de l'indépendance du corps helvétique, Baden, 1680; et *Traité* politique et théorique sur la Suisse, Zug, 1692, in-8.

BUELL (SAMUEL), savant ministre presbytérien de Long-Island (Etats-Unis), né en 1716 à Coventry dans le Connecticut, m. en 1798, fut le père et le soutien de l'académie de Clinton dans Est-Hampton. Ses *Discours* ont été publiés de son vivant.

BUFALUS (ANNIBAL), médecin et philosophe sicilien du 16ᵉ S., passe pour avoir mis en vers les *Aphorismes* d'Hippocrate.

BUFFALMACCO, peintre italien, né à Florence, est plus célèbre par ses bons mots et ses facéties recueillis par Boccace et Saccheti, que par ses peintures. Ses meilleurs tableaux ont été détruits par le temps; quelques-uns ont été conservés à Pise et Campo-Santo. Généreux et obligeant, il m. pauvre à l'hôpital de Florence en 1340.

BUFFARD (GAB.), savant canoniste, recteur de l'université de Caen et chancelier de Bayeux, où il naquit en 1683, m. à Paris en 1763, a donné une *Traduction* française, peu estimée, de la Défense de la déclaration du clergé de 1682, par Bossuet, avec le latin à côté, 1735, in-4; *Essai* de dissertation sur l'inutilité des nouveaux formulaires, etc.

BUFFET (MARGUERITE), a pub. dans le 17ᵉ S.: *Observations* sur la langue française, avec *l'Eloge* de plus. femmes célèbres; elle vivait encore en 1680.

BUFFIER (CLAUDE), jés., né en Pologne d'une famille franç. en 1661, devint profess. de théol. au collége de Rouen, où il avait fait ses études et pris les ordres. Le premier écrit qui le fit connaître est une brochure contre les sujets de conférences ecclésiastiques proposés aux curés du diocèse de Rouen par l'archev. Colbert: elle fut condamnée par ce prélat dans une lettre pastorale du 28 mars 1697. Le P. Buffier n'en persista pas moins dans ses opinions, et fit un voyage à Rome, où il séjourna quatre mois, au bout desquels il se rendit à Paris; il y fut associé au *Journal de Trévoux*, et publia successivement un assez grand nombre d'ouvrages, soit en prose, soit en vers, sur la religion, l'histoire et la morale: quoiqu'on y rencontre parfois plus de singularité que de profondeur, plusieurs d'entre eux néanmoins ont été d'un grand secours aux écrivains qui ont traité des mêmes sujets après cet auteur, d'ailleurs élégant, rempli d'esprit et d'instruction. Nous citerons de lui: *Cours des Sciences*, etc., recueil qui contient différens estimés; *Pratique de la Mémoire artificielle*, etc.: l'auteur y emploie le secours de la méthode des vers techniques; quelques ouvrages historiques, et plusieurs traités de religion et de piété.

BUFFON (GEORGE-LOUIS LECLERC de), de l'académie française et de celle des sciences, né à Montbard en 1707, m. à Paris en 1788; fut l'un des écrivains dont la réputation augmenta la gloire de la France, après le beau siècle de Louis XIV. Son *Histoire naturelle* est un monument d'éloquence et de génie qui nous est envié par toute l'Europe. Les hommes distingués de toutes les nations rendirent à l'auteur des hommages unanimes, des souverains étrangers lui prodiguèrent les témoignages de leur considération, et il jouit de la plus grande faveur près du gouvernement français. Louis XV érigea sa terre de Buffon en comté. D'Angivillers, surintendant des bâtimens, lui fit élever, sous Louis XVI, de son vivant, une statue à l'entrée du cabinet du roi, avec cette inscription: *Majestati naturæ par ingenium*. A l'exception de quelques critiques obscurs, dit un de ses biographes, aucune voix ne troubla le concert de ces louanges. Si les savans ont été divisés sur le mérite de Buffon comme physicien et comme naturaliste, si Voltaire, d'Alembert, Condorcet, ont jugé sévèrement ses hypothèses, et cette manière vague de philosopher d'après des aperçus généraux de l'esprit, sans calculs et sans expériences; si enfin plusieurs naturalistes étrangers ont attaqué avec aigreur certaines erreurs de détail qui lui sont échappées, et ont déversé tant de blâme sur l'éloignement qu'il témoigne pour les méthodes de nomenclature, sans priser assez les services qu'il a rendus à la science en l'enrichissant d'une multitude de faits, personne du moins ne lui conteste le mérite d'avoir fait sentir généralement que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changemens dont il est possible de suivre les traces. C'est lui qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changemens. Quant à son système sur les molécules organiques et sur le moule intérieur pour expliquer la génération, on ne peut disconvenir que son exposition manque de clarté comme de suite, et que le fond même paraisse directement réfuté par les observ. modernes, surtout par celles de Haller et de Spallanzani; mais son éloquent tableau du développement physique et moral de l'homme n'en est pas moins un très-beau morceau de philosophie, digne d'être mis à côté de ce que l'on estime le plus dans le livre de Locke. Il a eu le tort de vouloir substituer à l'instinct des animaux une sorte de mécanisme plus inintelligible peut-être que celui de Descartes, mais ses idées concernant l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature des diverses espèces sont des idées de génie qui feront désormais la base de toute *Histoire naturelle philosophique*, et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes, qu'elles doivent faire pardonner à leur auteur le mal qu'il a dit de cet art. Enfin, ses idées sur

la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découvertes qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe dont elles manquaient absolument auparavant. On a deux édit. in-4. de *l'Histoire naturelle*, faites à l'imprimerie royale : l'une en 36 volumes, parut de 1749 à 1788, c'est la plus estimée; aucune des nombreuses réimpressions que l'on a faites depuis ne peut la remplacer pour les naturalistes. Malgré son étendue, *l'Histoire naturelle* a été traduite en anglais, en italien, en espagnol, en hollandais; il y en a deux traductions allemandes, avec des additions de divers genres.

BUFFON (PIERRE LECLERC, chevalier de), frère de l'illustre naturaliste de ce nom, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de St-Louis et de la légion d'honneur, né à Buffon près Montbard en 1734, entra, en 1757, en qualité de volontaire dans les grenadiers du régiment de Navarre, infanterie, obtint successivement les grades de major et de lieutenant-colonel à celui de Lorraine, fit en cette qualité la guerre de sept ans, et reçut de Louis XV, en récompense de ses services, la croix de St-Louis et le grade de maréchal-de-camp en 1770. A la restauration, en 1814, Louis XVIII le décora de la légion d'honneur. Le chevalier de Buffon mourut en 1825, âgé de 91 ans.

BUGATO (GASPARD), dominicain milanais du 16e S., auteur de *Storia universale; Istoria e origine della terra di Meda; I fatti della città di Milano, contro la peste degli an.* 1576 et 1577.

BUGENHAGEN (JEAN), ministre luthérien à Wittemberg, né en 1485, dans la Poméranie, propagea, de concert avec Luther, la réforme à Brunswick, Lubeck, Copenhague, et Hambourg. M. en 1558. On a de lui une *Chronique latine de Poméranie*, Greifswald, 1728, in-4; et une multitude d'ouvrages de théologie, relatifs à sa secte, impr. à Francfort, 1614-20.

BUGIARDINI (JUL.), peintre, né à Florence en 1481, mort en 1556, était doué d'une grande facilité. La galerie de Vienne possède un de ses tableaux représentant *Simon et Lévi vengeant leur sœur Dina sur les Sichemites.*

BUGLIO (LOUIS), né en 1606 d'une famille noble de Palerme, jésuite, missionnaire à la Chine, jouit d'une grande considération près de l'empereur Kang-hi, travailla quarante ans à la conversion de ses peuples, obtint le rappel des autres jésuites exilés, et mourut à Pekin en 1682. Parlant et écrivant le chinois avec une grande facilité, il a publié en cette langue un grand nombre d'ouvrages pour les missions, outre des traductions chinoises du *Missel et Rituel romain*, Pekin; un abrégé de *la Somme théologique de St Thomas.*

BUGLIONI (FRANÇOIS), sculpteur florentin, mort en 1520, travailla pour le pape Léon X auprès duquel il fut très en faveur.

BUGNET (JEAN-PIERRE), médecin du 18e S., a publié un *Traité contre les charlatans.*

BUGNON (DIDIER), premier ingénieur et géographe du duc de Lorraine, est aut. des *Mémoires* contenant le *Pouillé géographique des duchés de Lorraine et de Bar, et des trois Evêchés*, restés manuscrits; d'une *Relation des caravanes des marchands d'Asie*, Nanci, 1707, in-8.

BUGNOT (dom GABRIEL), bénédictin de la congrégation de St-Maur, mort prieur de Bernay en 1673, a donné : *Vita et regula sancti Benedicti versib. reddita*, Paris, 1669; *Sacra elogia sancti Benedicti versib. reddita*, ib., 1663; une continuation de l'*Argenis*, roman allégorique de Barclay, ibid., 1669, etc. On lui doit les belles éditions latines de l'*Argenis* et de l'*Euphormion*, qui se joignent aux *Variorum.*

BUGNOT (ETIENNE), gentilhomme ordinaire du roi, est aut. de la *Vie d'André Bugnot*, colonel d'infanterie, son frère et parent comme lui de dom Gabriel, Orléans, 1665, in-12.

BUGNYON (PHILIBERT), écrivain et poète, né à Mâcon, m. en 1590, est beaucoup moins connu par ses compositions lyriques que par un traité latin des *Lois abrogées en France*, Bruxelles, 1704, in-fol. trad. en franç., Paris, 1602. Il publié aussi en lat. une *Chronique de Mascon*, Lyon, 1559; trad. en franç., ib., 1560, petit ouvrage dont le plus grand mérite est son extrême rareté, et autres écrits relatifs aux conférences de Blois.

BUHAHYLYHA BYNGEZLA, surnommé *Ibn Djazlah*, médecin arabe, mort à Baghdâd, en 493 de l'hégire (1099 de J.-C.), est aut. de *Traités de médecine*, écrits pour le khalife Moctady By Amrillah, traduits en latin par le juif Sarraguth, Strasbourg, 1532; et d'un *Dictionnaire arabe des drogues*, non publié.

BUHAN (J.-M.-PASCAL), bâtonnier des avocats de Bordeaux, et membre de la société philotechnique, m. en 1823, a laissé plusieurs ouvrages; *Revue des auteurs vivans grands et petits*, 1796, in-18; *Réflexions sur l'étude de la législation.*

BUHLE (J.-THÉOPHILE-GOTTLIEB), philologue allemand, professeur de philosophie à l'université de Gottingue et ensuite de Moskou en 1804, mort à Brunswick en 1821, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont le plus connu est son *Histoire de la philosophie*, Gottingue, 1806, 6 vol. in-8, traduit en français par Jourdan, Paris, 1816, 6 vol. in-8.

BUHY (FÉLIX), né à Lyon en 1634, carme et docteur de Sorbonne, m. en 1687, osa soutenir le premier les dix articles de doctrine publiés en 1682 par le clergé de France sur la nature et l'étendue de la puissance ecclésiastique. On lui attribue aussi un *Abrégé des conciles généraux*, Paris, 1699.

BUIAH. V. IMAD EDDAULAH.

BUIL ou BUEIL, Catalan, bénédictin du Mont-Serrat, est regardé comme le premier patriarche des Indes occidentales. S'étant embarqué en 1493 avec Christophe Colomb, lors de son second voyage, il eut avec lui de grands démêlés à la suite desquels il le frappa d'un interdit, puis il revint en Espagne justifier sa conduite aux dépens de l'amiral, ce qui put contribuer à attirer à celui-ci les traverses qu'il essuya par la suite. Philoponus, bénédictin allem., publia en 1621, en latin, une *Relation de la mission de Buil en Amérique.*

BUISERO (THIERRY), gentilhomme flamand, né à Flessingue en 1640, mort en 1721, parcourut avec distinction la carrière administrative, protégea et cultiva lui-même les lettres, et publia à La Haye et à Middelbourg un grand nombre de *tragédies* et de *comédies*, vers la fin du 17e S. Il a traduit en hollandais plusieurs pièces de Molière.

BUISSIÈRE (PAUL), chirurgien français établi à Pétersbourg, membre de la société royale de Londres et correspondant de l'académie des sciences de Paris, est auteur d'une *Lettre au docteur Slaone sur l'opération de la pierre*, 1699, et d'autres fort curieuses sur des matières chirurgicales.

BUISSON (MATTHIEU-FRANÇOIS-RÉGIS), médecin, né à Lyon en 1776, élève, parent, ami et collaborateur du célèbre Bichat, rédigea seul une partie du tome 3 de l'*Anatomie descriptive* de ce grand physiologiste, et le tome 4 en entier; on n'estime pas moins sa *Dissertation sur la division des phénomènes physiologiques dans l'homme*, Paris, 1802, in-8. Il travaillait à un *Traité complet de physiologie*, lorsqu'il mourut en octobre 1805.

BUISSON (JEAN), théologien flamand, mort en 1595 à Douai, où il était docteur de l'université, a publié une *Version de la logique d'Aristote*, Cologne, 1572, in-4; *Historia et harmonia evangelica*, Liége, 1503, in-12.

BUISTER (Phil.), sculpteur, né à Bruxelles en 1595, vint à Paris vers 1740, et fut employé à faire pour Versailles *un groupe des deux satyres*, *une Flore*, et plusieurs autres morceaux estimés. Son meilleur ouvrage est *le Tombeau du cardinal de La Rochefoucauld*, placé originairement à Sainte-Geneviève. Il mourut à Paris en 1688.

BUKENTOP (Henri de), professeur de théol. dans l'université de Louvain, où il mourut en 1716, a publié un grand nombre d'ouvrages de controverse ; le principal est *Lux de luce*... lib. 3, où il s'étend beaucoup sur les diverses éditions de la *Bible*.

BULARQUE, peintre grec, dont, au rapport de Pline, Candaule, roi de Lydie, acheta au poids de l'or, un tableau représentant la *Défaite des Magnètes*.

BULFINGER (George-Bern.), professeur de théologie à Tubingue, né en 1693, mort en 1750, a publié *Specimen doctrinæ veterum Sinarum mor. et polit.*, Francfort, 1724, in-8 ; et plusieurs *Mémoires sur la physiologie végétale*, aux progrès de laquelle il a beaucoup contribué. Ils ont été réunis en 1 vol. in-8, sous le titre de *Varia in fasciculos collecta*, Stuttgard, 1743. Plusieurs de ses *Opuscules* se trouvent dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Pétersbourg.

BULGARINI (Bélisaire), écrivain italien du 16e S., est auteur de plusieurs *poèmes* et *écrits* dans lesquels il prétend prouver que le Dante ignoroit les règles du poème dramatique.

BULGARES, peuples de la Sarmatie, habitaient le long du Volga et du Palus-Méotide. Ils envahirent les frontières de l'empire sous Anastase et Justinien, se répandirent jusque sur celles de France, où Dagobert extermina une partie d'entre eux en 631. Au 10e S., ayant pénétré de ces contrées en Bourgogne et en Italie, ils se confondirent avec les habitans, et perdirent leur nom.

BULIDON (Nicolas), poète, né à Paris en 1754, a laissé, entre autres compositions peu importantes, *la Redoute chinoise*, poème éphémère, 1784 ; *Méditations sur la mort*, ibid., etc.

BULIFON (Antoine), né en France et libraire à Naples, s'occupait d'histoire et d'antiquités. Il a publié un grand nombre d'ouvrages assez savans, entre autres : *Compendio delle vite di re di Napoli*, 1690, in-12 ; *Cronic. istoric. della città e regno di Napoli*, ibid., ibid. ; *Compendio istor. degl' incendj del Vesuvio*, 1701 ; *Le guide des étrangers pour voir Pouzzole et ses environs*, traduction de P. Sarnelli ; *Journal du voyage d'Italie de Philippe V*, Naples, 1704, in-12.

BULIUS ou BÆLENSZ, habile médecin et poète, né à Horn en Westfrise en 1550, pratiqua longtemps avec succès dans sa patrie, où il fut grand-bailli jusqu'à sa mort, arrivée en 1615. On lui attribue des *épigrammes* latines.

BULKLEY (Gershom), ministre au Connecticut, m. en 1713, âgé de 78 ans, était à la fois théologien, avocat, médecin, chimiste et savant dans les langues.

BULKLEY (Jean), fils du précédent, ministre de Colchester au Connecticut, m. en 1731, s'appliqua également à la théol., la jurispr., la médec. et pub. : *De la nécessité de la religion dans la société*, 1724 ; *Essai sur le droit des Aborigènes d'Amérique à proportion des fonds de terres*. — Son fils Jean Bulkley pratiqua avec succès la médec. en Angleterre, et m. à Londres à l'âge de 70 ans.

BULKLEY (Charles), ministre non-conformiste, né à Londres en 1719, m. en 1797. Outre des *sermons*, il a écrit : *Discours sur divers sujets* ; *Vengeance du lord Shaftesbury ; Notes sur Bolingbroke ; Observations sur la religion naturelle et le christianisme ; Economie de l'Evangile ; Discours sur les paraboles et les miracles*, in-4 ; *Exercices catéchistiques ; Notes sur la Bible* avec une *préface*, 8 vol. in-8.

BULL (George), né à Wels en 1634, sav. théol. et prélat vertueux. m. évêque de St-David en 1710, défendit l'orthod. des anc. pères sur la divinité de J.-C. et pub. : *Defensio fidei Nicænæ*, Oxford, 1685, in-4 ; *Judicium ecclesiæ catholicæ trium priorum sæcul.*, ib., 1694, in-4, estimé de Bossuet lui-même, qui entreprit de le ramener à la communion romaine. On doit au même auteur d'autres ouvrages théolog. estimés. Tous ont été réunis à Londres sous le titre de *G. Bulli opera omnia*, 1703, in-fol.

BULL (Guill.), fils d'un lieutenant-gouverneur de la Caroline du sud, qui portait les mêmes noms, fut un des premiers Américains gradués en médec. Elève de Boerhaave, il revint pratiquer dans sa patrie et fut nommé membre du conseil en 1768, orateur de la chambre représ. en 1774, lieutenant-gouverneur de la Caroline du sud, et commandant en chef. M. à Londres en 1791, à l'âge de 82 ans.

BULLANDE (Gabriel de), religieux capucin, a pub. un écrit de mathématiques intitulé : *Tabulæ Ambianenses*, Paris, 1648, in-4.

BULLANT (Jean), sculpt. et archit. de Paris, m. en 1578, apprit son art en Italie. Le château d'Ecouen, qu'il bâtit sous François Ier, celui des Tuileries et l'hôtel de Soissons, qu'il éleva avec Philibert de Lorme sous Catherine de Médicis, ont établi sa réputation. On lui doit *Règle générale d'archit.*, Paris, 1568 ; *Recueil d'horlogéographie*, ib., 1608.

BULLART (Isaac), né à Roterdam en 1599, devint préteur de l'abbaye de Waast et m. en 1672. Il est aut. d'un ouvrage non terminé intit. : *Académie des sciences et des arts, contenant la biogr. des hommes illustres de diverses nations*, très-curieux, Bruxelles, 1696, in-fol.

BULLER (Franç.), savant juriscons. et membre du parlement anglais, juge du banc du roi, m. en 1800, a publié : *Introduction à la loi de Nisi prius*, très-estimé.

BULLET (Pierre), archit. du 17e S., élève de F. Blondel, fournit les plans et dirigea l'érection de la porte St-Denis, à Paris, puis, s'appliquant à la théorie d'un art dans la pratique duquel il avait déjà, par diverses constructions, signalé son habileté, il y acquit des connaissances qui le firent nommer membre de l'académie et architecte de la ville. Paris lui doit entre autres la porte St-Martin, l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le quai Pelletier, bâti sur voûte. Bullet a écrit : *Architecture pratique*, dont la dernière édition a paru à Mons en 1811 ; *Traité de l'usage du pantomètre*, Paris, 1675 ; *Tr. du nivellement*, ib., 1688, etc. — Son fils, connu sous le nom de Chamblin, exerça avec succès la même profession.

BULLET (Jean-Bapt.), prof. de théol. à l'univ. de Besançon, né dans cette ville en 1699, m. en 1775, a laissé plusieurs ouvr. ; nous citerons : *Hist. de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, etc., ouvr. écrit avec méthode, et qui ne manque, dans la partie raisonnée, ni de clarté ni de force : il a été traduit en anglais par Will. Salisbury ; *l'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1768, 2 vol. in-12 ; *Mémoires sur la langue celtique, contenant l'histoire de cette langue et un dict. des termes qui la composent*, Besançon, 1754, 1759 et 1770, 3 vol. in-fol. C'est celui de ses ouvrages qui lui a donné le plus de célébrité.

BULLET (Jacq.), dominicain, né à Besançon dans le 17e S., fut grand pénitencier à Naples. On a de lui : *Vie du père Dominique de St-Thomas ; Histoire d'Ottoman, fils d'Ibrahim, empereur des Turcs*, Besançon, 1719, in-12.

BULLEYN (William), médec. anglais, né dans l'île d'Ely, voyagea en Allemagne. Nommé recteur de Blox-Hall à Suffolk en 1550, il s'établit deux ans après médecin à Durham, et se rendit ensuite à Londres, où il devint membre du collége des mé-

decins. Il jouissait de la protection de sir Thomas Hilton, quand celui-ci vint à mourir d'une fièvre maligne. Accusé par le frère du défunt d'être l'auteur de sa mort, Bulleyn justifia de son innocence; mais son persécuteur trouva le moyen de le faire mettre en prison pour dettes. C'est durant cette détention qu'il écrivit une grande partie de ses ouvrages sur la médecine, dont le plus connu a pour titre : *l'Art de vivre en bonne santé*. Il m. en 1579.

BULLIARD (Pierre), botaniste, né dans le Barrois vers 1742, m. à Paris en 1793, réunit les talens de l'artiste à ceux de l'auteur et apprit à graver sous Fr. Martinet. On estime de lui sa *Flora parisiensis*, Paris, 1774, 6 vol. in-8, rare; *Aviceptologie*, ib., 1796, in-12; *Herbier de la France*, ib. 1793; *Dict. élément. de botanique*, revu par M. Richard de l'institut, 1799 et 1802; *Histoire des plantes vénéneuses de la France*, ib., 1778; *Hist. des champignons de la France*, 1791-1812, in-fol. Il fit lui-même le dessin et la gravure de tous ses ouvrages.

BULLINGER (Henri), né en 1504 à Bremgarten en Suisse, mort à Zurich en 1575, résolut d'abord de se faire chartreux; mais ayant fréquenté les théologiens de Zurich, il changea de religion, devint zwinglien, combattit avec succès les anabaptistes et succéda à Zwingle comme premier pasteur de Zurich. Il fut un des auteurs de la confession helvétique et dressa avec Calvin le *formulaire* de 1549. Ses ouvrages impr. forment 10 vol. in-fol., comprenant 80 *traites* de théologie. Son *Histoire des persécutions de l'église* a été traduite du lat. en franç., 1577, in-12.

BULLINGER (J. Balth.), né à Zurich en 1690, m. en 1764, professa l'histoire de la Suisse dans sa patrie. Il a donné une édit. de la *Chronique de Zurich* de Blunth, qu'il a continuée jusqu'en 1740.

BULLINGER (J.-Balth.), peintre, né à Langnan, canton de Zurich en 1713, apprit son art à Venise sous le célèbre Tiépolo, étudia ensuite les grands maîtres d'Italie, et revint dans sa patrie pour se livrer entièrement à la peinture de paysage dans le genre flamand. Il gravait aussi à l'eau forte.

BULLION (Cl. de), successeur de Bonelles, surintendant des finances et ministre d'état sous Louis XIII, m. en 1640, fut employé dans diverses négociations importantes sous le ministère de Richelieu. Le roi récompensa son zèle et ses services en le faisant garde-des-sceaux de ses ordres, et créa pour lui une nouvelle charge de président à mortier. Mort en 1640.

BULLION (Noel de), parent du précédent, lui succéda dans la place de garde-des-sceaux, et m. en 1670. — Son fils, Charles-Denis, était prévôt de Paris en 1685.

BULLIOUD (Symphorien), né à Lyon en 1480, évêque de Glandève en 1508, de Bazas en 1520, et de Soissons en 1528, gouverneur de Milan sous Louis XII et grand-aumônier sous François Ier, m. en 1553, après avoir assisté aux conciles de Pise et de Latran. Ce prélat, qui aimait les sciences et protégeait les sav., a pub. : *Statuta synodalia* pour le diocèse de Soissons, Paris, 1532.

BULLIOUD (Maurice), cousin du précéd., fut conseiller au parlement de Paris, doyen du chapitre de St-Marcel, et m. en 1541; c'est à lui que Bened. Curtius dédia son *Comment.* sur les *Arresta amorum*.

BULLIOUD (Pierre), parent des précéd., procureur-général du parlement de Dombes, était très-versé dans les langues hébraïque, syriaque, grecq. et latine, et m. à Paris en 1593. Son ouvr. le plus connu est *Fleur des explications anciennes et modernes sur les quatre évangiles*, Lyon, 1596, in-4.

BULLIOUD (Pierre), jésuite, fils du précéd., né en 1588 à Lyon, m. en 1661 dans la même ville, est aut. de *Notes sur la vie de St Trivier*, d'une *Vie de Symphorien Bullioud*, assez curieuse, Lyon, 1645, in-4; *Lugdunum sacro-profanum*, ib., 1647. — Un autre Bullioud (Chevalier de), capitaine de carabiniers, né en 1741, m. à l'âge de 22 ans, s'illustra par une valeur héroïque dans la guerre de 7 ans. On a de lui *Voyage de sire Pierre en Dunois*, badinage en vers, Paris, 1763, in-12.

BULLOCK (Henry), savant théologien, né dans le Berkshire en 1520, écrivit contre Luther, sous les auspices du cardinal Wolsey. Selon Erasme, avec lequel il avait une correspondance, c'était un savant helléniste. Il mourut en 1530. Ses principaux ouvrages sont : *De captivitate babylonicâ*; *Epistolæ et orationes*; *De serpentibus siticulosis*, etc.

BULONDE (Henri), jésuite, prédicateur de la reine de France, m. à Dinan en 1772. Ses *sermons* ont paru à Liége en 1770, 4 vol. in-12.

BULOW (Fréd.-Ern. de), né en 1736, abbé du couvent de St-Michel à Lunebourg et directeur de la société d'agriculture de Zelle, m. en 1802, rendit de grands services à la principauté de Lunebourg par ses soins pour l'agriculture et l'amélioration des salines. Il a laissé une mémoire en vénération pour ses vertus bienfaisantes.

BULOW (Henri-Guill. de), né à Falkenberg en Prusse, entra d'abord au service, obtint une place dans un régiment lors de l'insurrection des Pays-Bas contre Joseph II en 1789, et revint à Berlin dès qu'elle fut apaisée. Son caractère inquiet et ambitieux lui fit parcourir successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Amérique, sans pouvoir réussir en aucune manière. Enfin étant devenu suspect à la police, il fut obligé de quitter la France et revint à Berlin, où il composa plusieurs ouvrages pour vivre. Ses *Considérations sur l'art militaire*, remplies de conséquences bizarres, ont été réfutées par le général Jomini. Tranchant de Laverne en a donné une traduction, Paris, 1803, in-8; ses autres ouvr. de stratégie et de tactique, peu est., ont été pub. à Berlin en 1804 et 1805. M. en 1807 dans les prisons de Riga, où le conduisit l'extrême licence de ses écrits, dans lesquels il avait offensé la cour de Russie.

BULOW (N.), ancien conseiller à la chancellerie de la cour de Brunswick, m. à Hambourg en 1810, âgé de 67 ans, fut un publiciste célèbre et a donné plusieurs ouvrages distingués, tant en histoire qu'en jurisprudence. — Un général prussien du même nom commandait un corps de l'armée coalisée dans la campagne de 1814 : l'année suivante il contribua par son arrivée opportune sur le champ de bataille à décider la journée de Waterloo. Il mourut en 1825.

BULSTRODE (Rich.), auteur anglais du 17e S., d'abord avocat à Londres, prit ensuite les armes pour la défense de son roi et mérita le grade d'adjudant-général de l'armée royale; après la restauration, Charles II l'envoya comme résid. à Bruxelles, emploi qu'il garda sous Jacques II, dont il suivit la fortune en France. Il y composa des *tr.* sur *la retraite*, *le bonheur*, *les femmes*, *la religion*, *l'éducation*, *la vieillesse*, etc., publ. par son fils, Londres, 1715, in-8. Bulstrode vécut jusqu'à l'âge de 101 ans.

BULTEAU (Louis), pieux et savant écrivain, né à Rouen en 1625, d'une famille distinguée dans la magistrature, m. à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1693; s'occupa spécialement de l'histoire monastique. Il pub. en 1678, in-8, celle de l'Orient; il n'y date l'origine du monachisme que de St Antoine, et prouve que les anciens moines avaient des prêtres parmi eux et des églises où ils se rassemblaient pour leurs prières communes : cette histoire est estimée; il ne la conduisit que jusqu'au 7e S. Il donna, en 1684-1694, l'*Abrégé de l'hist. de St Benoît et des moines d'Occident*, 2 vol. in-4, d'après les actes, chroniques et chartres. La mort le surprit au moment où il mettait la dernière main à l'*Hist. du 10e S.*, du même ordre, qui est restée MS. et qu'il estimait plus que ses autres ouvrages.

Doué d'une modestie tout évangélique, ce savant laborieux ne mit son nom à aucun de ses écrits.

BULTEAU (Charles), frère du précéd., m. doyen des secrétaires du roi en 1710, âgé de 84 ans, est aut. d'un *tr.* de la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne, Paris, 1674, in-4.

BULWER (Jean), écriv. angl., a laissé : *Traite sur l'instruct. des sourds-muets*, Londres, 1648, in-8; *Anthropometamorphosis*, où il décrit l'étonnante variété de l'habillement de l'espèce humaine, ib., 1653; *Chironomia ou le langage de la main*, ib., 1644, in-8.

BULYOUZKI (Michel), philol., théol., jurisc., math., poète et mus. hongrois du 17e S., quitta sa patrie désolée par la guerre, pour se fixer en Allemagne, devint recteur du collége de Dourlach. Il est l'inventeur d'un instrument de mus. à clavier, dont il publia la description en allem., Strasbourg, 1680 et auteur de *Hoenloici gymn. hodegus calendariographus*, et de *Speculum libr. polit. Justi Lipsii*, Dourlach, 1705.

BUNAU (Henri, comte de), né en 1607 à Weissenfels, mort dans le duché de Weimar en 1762, cons. intime de l'électeur de Saxe, roi de Pologne (Auguste III), et de l'empereur Charles VII, fut un habile négociateur, protecteur éclairé des lettres, qu'il cultiva lui-même avec succès, et possesseur d'une magnifique bibliothèque. Il est surtout connu par son *Histoire des empereurs et de l'empire d'Allemagne, jusqu'à Conrad Ier*, inclusivem. (918), Leipsig, 1728-43, 4 vol. in-4.

BUNCKEN (Christian), médecin hambourgeois, directeur des bains d'Ems en Vetéravie, premier médecin du duc de Hesse-Darmstadt, mourut en 1659, après avoir professé quelque temps à Giessen. Il a laissé : *Speculum optimi et perfecti medici*, Giessen, 1651, in-4.

BUNDEREN ou BUNDERE (J.), dominicain, prédicateur et inquisiteur général de la foi pour le diocèse de Tournai, né en 1481 à Gand, où il mourut en 1557; combattit avec ardeur les opinions des réformés. On a de lui : *Compendium rerum theologicarum*, Paris, 1577, in-8; *Scutum fidei*, Anvers, 1574, traduction flamande, Gand, 1577, et autres ouvrages contre Luther.

BUNEL (Pierre), écrivain élégant pour son siècle, né à Toulouse en 1499, s'attacha au président du Faur, et faisait l'éducation de ses fils, lorsqu'il mourut dans un voyage d'Italie en 1546. Son principal ouvrage est un recueil de lettres publiées par H. Etienne, sous le titre d'*Epistolæ Ciceroniano stylo scriptæ*, 1581, in-8, écrite avec une grande pureté et pleines d'intérêt. — Un autre Bunel (Guillaume), qu'on croit père du précédent, fut un savant professeur de médecine dans l'université de Toulouse; il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine en vers qu'il fit imprimer en 1513, sous le titre d'*OEuvre excellente*.

BUNEL (Jacob), peintre du roi, né à Blois en 1558, exécuta avec Dubreuil la voûte de la petite galerie du Louvre brûlée en 1660, quatorze tableaux à fresque à Fontainebleau, et autres compositions pour les églises de Paris.

BUNEMANN (J.-Ludolphe), directeur de l'école de Hanovre, né à Calbe en 1687, mort à Hanovre en 1759, est auteur de quelques ouvrages intéressans sur la bibliographie et l'imprimerie : *de Bibliothecis Mindensibus antiquis et novis*, Minden, 1719; *Notitia scriptorum editorum et in editorum artem typographicam illustrantium*, Hanovre, 1740, etc.

BUNNEY (Edmond), théologien anglais, né en 1540, dans le comté de Buckingham, fut chapelain de l'archevêque Grindall qui le nomma recteur de Bolton-Percy, mort en 1617. On a de lui (en angl.): *Precis de la religion chrétienne; Abrégé des institutions calvinistes; Sceptre de Juda; Couronnement de David; Traité contre les jésuites; La pierre angulaire, ou manière de prêcher.*

BUNNIK (Jean), peintre, né à Utrecht en 1654, élève de H. Zaftléven, et de l'école d'Italie, se fixa d'abord auprès du duc de Modène, et s'attacha ensuite à Guillaume III, qui lui fit décorer le château de Loo. Les Hollandais le regardent comme un bon paysagiste. Mort en 1717.

BUNNIK (Jacob), frère et élève du précédent, peignit avec succès les batailles et surtout le paysage, mais n'égala point son maître. Mort en 1725.

BUNO ou BUNON (Jean), d'abord prof. d'hist. et de géographie, ensuite de théologie à Lunébourg, mort en 1697, se fit de son temps une grande réputation par sa méthode d'enseignement pour laquelle il publia un grand nombre d'ouvrages oubliés aujourd'hui; d'autres plus estimés sont : *Cluverii introductio in geographiam emendata*, Amsterdam, 1729; *Germania antiqua contracta*, du même Cluvier, Wolfenbuttel, 1663, in-4; quelques écrits de politique et de jurisprudence, etc.

BUNON (Robert), chirurgien dentiste de Paris et celui de *Mesdames* de France, né à Châlons-sur-Marne en 1702, mort en 1748 a laissé : *Dissertation sur le prejugé concernant les maux de dents qui surviennent aux femmes grosses*, Paris, 1741; *Essai sur les maladies des dents*, 1743; *Recueil raisonné de démonstrations faites à la Salpétrière*, etc., ibid., 1746, in-12, etc.

BUNOU (Philippe), jésuite, né à Rouen vers 1680, mort en 1739, professeur de théologie, et recteur du collége de Rennes ou de Nantes, a donné un *Traite sur les baromètres*, Rouen; 1710; *Abrégé de géographie*, avec un *Dictionnaire géographique* français et latin, ibid., 1716, in-8. Il cultiva aussi la poésie et a traduit plusieurs pièces latines du P. Commire.

BUNTING (Henri), théologien luthérien, pasteur à Grunow et Goslar, né en 1545 à Hanovre, mort en 1606, dont on a : *De monetis et mensuris scripturæ sacræ*, Helmstadt, 1583, in-8; *Itinerarium biblicum*, Magdebourg, 1718, in-4; *Chronique du duché de Brunswick*, Lunebourg, 1722, etc.

BUNYAN (Jean), écrivain populaire d'une secte de non conformistes anglais, né en 1628, près de Bedford, d'un pauvre chaudronnier. Il continua le métier de son père jusqu'à ce que les troubles d'Angleterre ayant éclaté, il se fit soldat dans l'armée du parlement. En 1655, il fut reçu membre de la congrégation des anabaptistes de Bedford, et se distingua tellement par son enthousiasme, qu'après la restauration il fut jugé comme promoteur de rassemblemens séditieux, et condamné à un bannissement perpétuel. Cette sentence ne fut pas exécutée, mais il demeura douze ans et demi en prison, faisant des lacets pour vivre, lui, sa femme et ses enfans, prêchant et s'occupant de la composition de plusieurs ouvrages de piété, dont le plus connu est son *Voyage du pèlerin*, ouvrage allégorique, bizarre, mais très-célèbre en Angleterre, où il a eu plus de cinquante éditions. Il a été traduit en plusieurs langues, entre autres en français. En 1671, la congrégation de Bedford le choisit pour son pasteur, et l'évêque de Lincoln, Barlow, ayant obtenu son élargissement, il voyagea en Angleterre pour maintenir dans leur foi ses frères non conformistes, ce qui le fit nommer *l'évêque Bunyan*. Il mourut en 1688.

BUONACCORSI (Philippe), historien, né en Toscane dans le 15e siècle, fonda avec Pomponius Lætus et d'autres savans une académie dont les membres changèrent leurs noms en noms grecs et latins; il prit lui-même celui de *Callimachus*, auquel sa grande expérience des affaires fit ajouter le surnom d'*Experiens*, et fut appelé dans sa langue *Callimaco Esperiente*. Cette réunion de savans qui travestissaient ainsi leurs noms parut suspecte à Paul II, successeur de Pie II, sous lequel elle s'é-

tait formée ; le nouveau pape la persécuta avec une grande vigueur. Callimaco parvint néanmoins à s'échapper, et se réfugia vers 1473 en Pologne, où il réussit à se concilier l'estime du roi Casimir III, qui le chargea de l'éducation de ses enfans, le fit son secrétaire, et lui confia successivement plusieurs négociations importantes à Constantinople. Il jouit de la même faveur sous le règne de son fils Jean-Albert, et mourut à Cracovie en 1496. Nous citerons parmi ses ouvrages historiques, généralement estimés : *Attila*, ou *de Gestis Attilæ*, Haguenau, 1531, in-4, puis inséré dans le rec. des histor. hongrois da Bonfinius; *Historia de rege Uladislao*, etc., Augsbourg, 1519 : Michel Bruto (*v.* ce nom) en donna une édition sous un nouveau titre, et y joignit une *vie* de l'auteur. On a de lui en MSs. une *hist.* de ses voyages, des *poésies* lat., etc.

BUONACORSI. V. PERRIN DEL VAGO.

BUONACOSSA (HERCULE). V. BONACOSSUS.

BUONAFEDE (P.-APPIANO), philosophe et publiciste italien du 18e S., professeur de théologie à Naples, né en 1716 à Commachio dans le Ferrarais, mort à Rome en 1793, auteur de *Ritratti poetici, storici e critici di varj uomini di lettere*. Naples, 1745, in-8; *Istoria della indole di ogni filosophia*, Venise, 1783, 7 vol. in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages de philosophie, de critique et d'histoire publiés à Lucques, Bologne et Venise, de 1740 à 1790.

BUONAMICI (LAZARE), né à Bassano en 1479, savant professeur d'éloquence grecque et latine dans l'université de Padoue, embrassait à la fois la philosophie, les mathématiques, les belles-lettres, la musique, et fut recherché de tous côtés pour la profondeur et l'étendue de ses connaissances. Mort à Padoue en 1552. On a de lui : *Carmina*, Venise, 1572; *Concetti della lingua latina*, ibid., 1562.

BUONAMICI (FRANÇOIS), médecin florentin du 16e S., a publié : *De motu*, Florence, 1591; *De alimento*, ibid., 1603; *Discorsi poetici in difesa d'Aristotile*, ibid., 1597.

BUONAMICI (PHILIPPE), écrivain, né à Lucques en 1705, fut secrétaire des brefs de Clément XIV, et agent de sa république près du St-siége. Mort en 1780. Ses principaux ouvrages sont : *De claris pontificiarum epistolarum scriptoribus*, 1753; *Vie d'Innocent XI*, 1776; ses autres écrits en latin et en italien, en prose et en vers, ont été imprimés avec ceux de son frère à Lucques, 1784, 4 vol. in-4

BUONAMICI (CASTRUCCIO), l'un des plus élégans écrivains latins du 18e S., naquit à Lucques en 1710. N'ayant pas réussi dans la carrière ecclésiastique, il entra au service du roi de Naples qui, appréciant son mérite, l'éleva au poste de commissaire extraordinaire d'artillerie et trésorier de la ville de Barlette. Les deux ouvrages qui lui ont fait sa grande réputation pour la beauté et l'élégance du style, la force et la profondeur des pensées, sont: *De rebus ad Velitras gestis commentarius*, Leyde, Lucques, 1746, traduit en italien; *Commentarii de Bello Italico*, Leyde (Gênes), 1750-51. Ses autres productions en prose et en vers se trouvent dans l'édition ci-dessus citée de Lucques, 1784. il mourut en 1761.

BUONANNI (JACQUES), noble syracusain, duc de Montalbano, mort en 1636, publia en 1624, in-4, les antiquités de sa patrie sous le titre de *Syracusa illustrata*, ouvrage curieux réimprimé à Palerme en 1617, par les soins de François Buonanni, duc de Montalbano, duc de Milan.

BUONANNI (PHILIPPE). V. BONANNI.

BUONAPARTE ou BONAPARTE (NAPOLÉON), général, puis chef du gouvernement français sous les dénominations successives de premier consul et d'empereur, roi d'Italie, etc., naquit à Ajaccio, dans l'île de Corse, le 15 août 1769, de Charles Buonaparte, issu d'une famille noble de Toscane, et de Letizia Ramolino. Elevé à l'école militaire de Brienne, et passé de là à celle de Paris, il fut nommé lieutenant en second au 4e régiment d'artillerie le 1er septembre 1785, et devint capitaine le 6 février 1792. C'est dans ce grade qu'il servit au siége de Lyon en 1793 sous les ordres du général Kellermann. Employé après ce siége à celui de Toulon, il fut promu au grade de chef de bataillon, et commanda l'artillerie de l'armée jusqu'à la prise de la place. A cette époque, l'activité, la bravoure, et les talens qu'il avait déployés pendant la campagne, le firent nommer adjudant-général chef de brigade. En mai 1794, une expédition fut dirigée sur la Corse, qui avait secoué le joug français, et Bonaparte en eut le commandement; mais il fut obligé de revenir à l'armée sur le Var, après avoir échoué dans ses tentatives pour reprendre Ajaccio sur les insurgés corses, soutenus par les Anglais. Toujours placé à la tête de l'artillerie, il se distingua à la prise de Saorgio, dans le comté de Nice, et fut récompensé par le grade de général de brigade. Mais la révolution du 9 thermidor faillit compromettre sa fortune naissante, parce qu'il s'était prononcé pour le parti dit de la montagne. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui : il fut incarcéré, puis remis en liberté peu de temps après. Il éprouva encore quelques persécutions et contrariétés jusqu'au 5 octobre 1795 (13 vendémiaire an 4), époque où éclata l'insurrection parisienne contre la convention. Cette journée mémorable devait fixer la destinée de Bonaparte. Nommé général en second des troupes de la convention, il eut une grande part au succès qu'elles obtinrent sur les insurgés ; le poste de général en chef de l'armée d'Italie lui fut confié peu de mois après. Sur ce théâtre, plus vaste et plus honorable, il allait développer les grandes conceptions qu'il avait seulement laissé entrevoir jusqu'alors, et atteindre, en moins d'un an, les plus hautes renommées militaires anciennes et modernes. Avec des forces inférieures à celles de ses adversaires, il gagne successivement les batailles de Montenotte, Millesimo, Mondovi, les 12, 15 et 22 avril 1796; force le passage du pont de Lodi le 10 mai; entre dans Milan le 17 du même mois; triomphe à Castiglione le 5 août; à Arcole le 17 novembre, après trois jours de combat; à Rivoli et sous Mantoue les 14 et 15 janvier 1797; sur les rives du Tagliamento le 16 mars; signe les préliminaires de la paix avec l'Autriche à Léoben le 18 avril, et conclut le traité définitif à Campo-Formio le 17 octobre. Dans le cours si rapide de ces succès, le général vainqueur fit voir que son génie et ses vues n'étaient point bornés à la direction et à l'emploi des troupes sur le champ de bataille : les pays conquis furent organisés et administrés par lui ; il conclut des armistices, et signa des traités. Son nom avait jeté dans l'Europe un éclat qui devait alarmer le directoire exécutif, c'est-à-dire le gouvernement que la France avait alors; mais ce même gouvernement, menacé dans l'intérieur par le parti antirévolutionnaire, sentit la nécessité de se ménager l'appui du vainqueur de l'Italie par une condescendance calculée sur la prépondérance que celui ci pouvait donner à la majorité des deux conseils législatifs formant l'opposition. C'est ainsi que le coup d'état du 18 fructidor de l'an 5 (3 septembre 1797) fut frappé par le directoire, de concert avec le général Bonaparte, qui, pour en effectuer la partie militaire, détacha le général Augereau de l'armée d'Italie, sous le prétexte d'un envoi de drapeaux. Quelque temps après la paix de Campo-Formio, le directoire nomme Bonaparte général en chef de l'armée des côtes de l'Océan, destinée à agir contre l'Angleterre, et lui donne l'ordre de se rendre préalablement au congrès de Rastadt pour y présider la légation française. Le 5 décembre 1797, Bonaparte vient à Paris et y est accueilli en triomphateur par le gouvernement, les deux conseils et le peuple. Au bout d'un

séjour de deux mois, il visite les côtes de l'Océan, et reparaît dans la capitale, où sa présence et ses prétentions jettent de nouveau le directoire dans l'embarras. Lui-même croyait avoir à se plaindre de la conduite du gouvernement, qui, disait-il, ne reconnaissait ses services que par d'injustes défiances. C'est à cette position respective du directoire et du général qu'est due l'expédition d'Egypte. Le projet en avait été déjà conçu par Bonaparte à la lecture d'un mémoire déposé sous Louis XIV au ministère des affaires étrangères, et tendant à former dans cette contrée d'Afrique une colonie destinée à l'entrepôt du commerce de l'Inde. Il avait conféré de ce projet avec M. de Talleyrand-Périgord, alors ministre des relations extérieures. Le plan de l'expédition fut adopté par le directoire et les moyens réunis pour l'exécuter. Le 3 mai 1798, Bonaparte partit de Paris, arriva à Toulon le 9, y trouva les troupes destinées à l'embarquement, les transports nécessaires, et la force maritime qui devait protéger le convoi. L'armée étant à bord, les transports et l'escorte mirent à la voile le 19 mai, et arrivèrent devant Malte le 9 juin. La ville fut occupée le 13 en vertu d'une convention, et un gouvernement de l'île organisé à la place de celui des chevaliers de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem. Le 1er juillet, treize jours après le départ de Malte, l'expédition parut en vue des côtes d'Egypte, non loin d'Alexandrie. L'armée, débarquée dans la nuit du 1er au 2, s'empara dans la matinée de la ville et du port que nous venons de nommer. Trois jours après, elle se mit en marche sur le Kaire, capitale de l'Egypte, battit les mamelouks pour la première fois à Chebreiss, et les défit complètement le 23 juillet entre Embabeh et Giseh, sur la rive gauche du Nil, en vue des célèbres pyramides qui portent le nom du dernier de ces villages. Le Nil fut traversé par les troupes françaises dans la journée du lendemain, et Bonaparte fit son entrée au Kaire le 25. On n'attend point ici les détails de cette expédition chevaleresque et aventureuse qui ne peuvent trouver place dans le cadre du présent dictionnaire : il suffira de savoir qu'après avoir conquis l'Egypte jusqu'aux cataractes, par lui-même ou par ses lieutenans, Bonaparte échoua dans son entreprise en Syrie contre la ville d'Acca ou St-Jean-d'Acre, résidence du fameux pacha Ahmed Djezar (v. ce nom), et que cet échec ne fut pas compensé par le mémorable succès obtenu sur l'armée du pacha de Damas au pied du Mont-Thabor. Forcé de revenir en Egypte par les pertes que la peste et les divers combats qui eurent lieu pendant cette campagne avaient fait éprouver à son armée, le vainqueur des mamelouks le fut aussi des troupes du sulthan de Constantinople à la bataille d'Aboukir, livrée le 15 juillet 1799. Un mois après, le 22 août, laissant le commandement de son armée au général Kléber, l'un de ses lieutenans (v. ce nom), Bonaparte s'embarque à Alexandrie pour revenir en France, soit qu'il y fût appelé par la nouvelle des progrès de la coalition européenne au-dehors, et des désordres qui affligeaient la patrie au-dedans, ou par des ouvertures qui lui auraient été faites avant l'expédition pour le placer à la tête d'un complot contre le directoire. Débarqué à Fréjus le 9 octobre, et, par un exception étrange, affranchi des délais de la quarantaine que prescrivent les lois sanitaires, annoncé par le télégraphe, il arriva à Paris le 16 octobre. Le complot dont on vient de parler s'ourdit, ou se renoua : le directoire succomba le 9 décembre (18 brumaire an 8), non sans de vives oppositions de la part du conseil législatif dit des cinq cents, et Bonaparte fut nommé premier des trois consuls institués en remplacement du directoire. Dès lors tout prit une face nouvelle en France : un système de modération succéda au régime oppressif de la pentarchie ; l'ordre se rétablit dans l'intérieur ; et la victoire, passée depuis plus d'un an du côté de l'ennemi, rappelée un moment par le vaillant Masséna dans les champs de Zurich, revint se fixer pour long-temps sous les drapeaux français, en signalant ce retour dans l'étonnante journée de Marengo. Mais la première place dans une république ne put point satisfaire l'ambition d'un nouveau César. Sans passer brusquement le Rubicon comme le héros romain, Bonaparte prépara, avec une lenteur habilement calculée, les voies qui devaient le conduire à l'empire, et il ne rencontra point de Pompée pour le lui disputer sur un champ de bataille. On verra dans d'autres articles (v. ENGHIEN (duc d'), MOREAU, PICHEGRU, CADOUDAL, etc.) sous quels auspices finit le consulat et commença le régime impérial (30 novembre 1804). Bonaparte fit venir le pape de Rome à Paris, afin de se faire sacrer par lui le 2 décembre. Sous son règne le rêve de la liberté politique cessa de bercer l'imagination des Français de bonne foi; mais une gr. partie de la nation devait rester pendant 9 années sous le charme d'une gloire militaire, achetée par des flots de sang versé dans des guerres à l'extérieur sans cesse renaissantes. Les troupes françaises, dirigées par le vainqueur de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Mantoue, du Tagliamento, triomphent à Ulm, Austerlitz, de l'Autriche et de la Russie. Cependant le nouvel empereur ajoute une nouvelle couronne à celle de Charlemagne. Reconnu roi d'Italie par le traité de Presbourg (25 décembre 1805), il élève à la même dignité les ducs de Bavière et de Wurtemberg, ses alliés, avec un accroissement de territoire pris sur la maison d'Autriche; il réunit Venise au royaume d'Italie; la Toscane, Parme et Plaisance à l'empire français. Deux jours après (27 décembre), il appelle son frère Joseph Bonaparte au trône de Naples, dont il expulse la famille des Bourbons par une simple proclamation. A la même époque il venait de créer son beau-frère Murat grand-duc de Berg. Le 17 janvier de l'année suivante (1806), il marie le fils du premier lit de sa femme Joséphine, Eugène de Beauharnais, avec la princesse Amélie, fille du nouveau roi de Bavière, l'adopte pour son fils, et le nomme vice-roi d'Italie. Le 5 juin, il crée un trône en Hollande pour y placer son frère Louis. Le 12 juillet, il signe à Paris, avec tous les souverains allemands du second ordre, un traité qui les sépare de l'empire germanique, et les réunit sous la dénomination de confédération du Rhin, dont il se déclare le protecteur. La conquête de la Prusse est le fruit de la bataille d'Jéna ; les victoires d'Eylau et de Friedland (1807) sont suivies de l'entrevue de Tilsitt. C'est là, sur un bateau, au milieu du Niemen, que l'empereur de Russie et le roi de Prusse se présentent devant le soldat couronné qui les a vaincus, et qui, deux ans auparavant, avait reçu l'empereur d'Allemagne dans la même attitude à son bivouac d'Austerlitz. Ils reconnaissent ses trois frères Joseph, Louis, Jérôme, comme rois de Naples, de Hollande et de Wesphalie, et ils accèdent à toutes les mesures relatives au blocus continental. Napoléon (Bonaparte avait pris ce nom patronimique en montant sur le trône impérial) signalait presque toujours son retour de l'armée à la fin d'une campagne par l'abolition de quelques-unes des institut. libérales qu'il n'avait point osé détruire complètement à son avènement à l'empire. C'est ainsi qu'il supprima le tribunat le 19 août 1807. Le 2 février 1808, il créa un gouvernement général des départemens situés au-delà des Alpes, formés de l'ancien Piémont, du marquisat de Saluces, etc., pour en investir son beau-frère Camille Borghèse. Le 1er mars, un sénatus-consulte donne une noblesse à la monarchie impériale, et rétablit les majorats supprimés par l'assemblée constituante en 1790 avec tous les titres, armoiries et insignes de la féodalité. Cette même année (1808), Napoléon commit la plus grande des iniquités, en

enlevant encore l'une des plus importantes couronnes de l'Europe, celle d'Espagne, à son légitime possesseur, pour la donner à son frère Joseph, qui dut céder le trône de Naples à Joachim Murat, en même temps que celui-ci remettait le grand-duché de Berg au fils aîné du nouveau roi de Hollande (Louis Bonaparte). « Les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe, avait dit l'audacieux dispensateur de trônes dans une proclamation aux Espagnols, et je chasserai les Anglais de la péninsule. » Les Anglais, forcés d'abandonner l'Espagne, mais vainqueurs en Portugal, envahi dès 1807 par une armée française, ne sont point chassés de la péninsule, où ils feront échouer plus tard les desseins de Napoléon; et cette guerre, malgré de nombreux et brillans succès, est pour lui, suivant les expressions d'un biographe, «comme une plaie dévorante qui consume la plus pure substance de ses armées, inquiète ses jours de prospérité, et doit bientôt humilier ses jours de revers.» L'Autriche, croyant avoir trouvé le moment favorable d'effacer la honte du traité de Presbourg pendant qu'une gr. partie des forces franç. étaient occupées en Espagne, envahit subitement le territoire bavarois. Napoléon part de Paris le 13 avril 1809, et, par une réaction aussi rapide que l'agression autrichienne a été imprévue, n'ayant alors à sa disposition que des troupes inférieures en nombre, presque toutes de la confédération germanique, il ouvre la campagne le 19, bat l'archiduc Charles à Ratisbonne le 23, et entre dans Vienne le 12 mai. Une bataille sanglante, indécise, est livrée le 22 dans les plaines d'Essling, sur la rive gauche du Danube: l'armée française y fait des prodiges de valeur; Napoléon y perd l'un de ses plus fidèles compagnons d'armes, son plus sincère ami, le maréchal Lannes. La victoire de Wagram, gagnée le 5 juillet, met la monarchie autrichienne entièrement à la disposition du vainqueur. Soit modération, soit prévoyance, celui-ci n'abuse point de sa fortune, et la paix est signée le 14 octobre. Pendant la suspension d'armes qui précède ce dernier traité avec l'Autriche, la France est gouvernée du château de Schœnbrunn, où Napoléon avait établi son quartier-général. Ce n'est pas la première fois qu'il affectait de dater ses décrets sur l'administration intérieure de son empire des résidences royales des monarques auxquels il faisait la guerre. De retour en France, il fait dissoudre son mariage avec Joséphine Beauharnais, qu'il avait épousée en 1796, pour contracter une nouv. union avec l'archiduch. Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche. Cette alliance fut célébrée à St-Cloud le 1er avril 1810. Napoléon avait rendu à la religion catholique une grande partie de son lustre par le concordat fait avec le pape pie VII (*v.* ce nom) en 1801; mais il eut depuis des querelles avec le clergé, qui parut déployer dans cette lutte la fermeté et la circonspection qui constituent le courage relig. Sans entrer dans les détails des tracasseries ecclésiast. de l'intérieur, il suffira de dire qu'un décret impérial du 17 mai 1809 enleva d'abord au successeur de St Pierre la souveraineté temporelle de Rome, et qu'un sénatus-consulte réunit le 18 février 1810 cette capitale du monde chrétien, ainsi que les états de l'église, à l'empire français. Dans la même année, la Hollande et le Valais subissent le même sort; les villes anséatiques perdent leur indépendance en 1811, et le titre de roi de Rome, donné par Napoléon à son fils, annonce combien son union avec la fille de François II (qui lui-même n'a point encore renoncé officiellement au titre de roi des Romains) a exalté son ambition. Cependant un concile du clergé français trompe, par sa résistance, les vues du dominateur qui l'a convoqué pour réunir illégitimement dans ses mains les deux puissances spirituelle et temporelle. La Russie, cédant aux conseils du gouvernement anglais, se dispose à reprendre les armes en 1812; Napoléon veut la prévenir: il resserre son alliance avec la Prusse et l'Autriche, déclare le premier la guerre à l'empereur Alexandre, et prétexte le rétablissement du royaume de Pologne. Le Niemen est franchi; la bataille de Smolensk ouvre à l'agresseur la route de Moscou; la bataille de la Moskowa lui livre cette ancienne capitale de l'empire moscovite; il y entre le 11 sept. pour la voir bientôt consumée par un incendie allumé par ses propres habitans. Le 17 oct. commence la plus désastreuse des retraites, pendant laquelle une conspiration éclate à Paris pour renverser du trône le monarque déjà vaincu par les élémens. Le 3 déc., Napoléon remet le commandement des déplorables débris de son armée, naguère si menaçante, au roi de Naples Murat, et le 18 il arrive à Paris, où il se fait féliciter par toutes les autorités. Le théâtre de la guerre est reporté en 1813 au cœur de l'Allemagne. Napoléon a créé une nouvelle armée, avec laquelle il gagne les batailles de Lutzen et de Bautzen les 2, 20 et 21 mai. Un armistice est convenu entre le vainqueur et les alliés vaincus; mais ceux-ci rentrent en campagne au moment où la paix parait près de se conclure. L'empereur d'Autriche se déclare contre son gendre; ses troupes sont battues devant Dresde. Bientôt Napoléon est contraint par les manœuvres de l'un de ses anciens lieutenans, Bernadotte, devenu prince royal de Suède, de quitter la ligne de l'Elbe et de rétrograder. Il accepte une bataille générale dans les plaines en avant de Leipsick; mais l'armée française, après avoir fait des prodiges de valeur, ayant épuisé presque toutes ses munitions, continue son mouvement rétrogade vers la frontière du Rhin. Le désordre qui accompagne cette retraite est réparé glorieusement par Napoléon devant Hanau, où l'armée bavaroise est défaite. De retour à Paris, désespérant de conserver l'Espagne, Napoléon rend la couronne à Ferdinand VII; et, dans la situation critique où se trouve la France, il cherche à ramener l'opinion qui s'éloigne de lui, en annonçant des dispositions pacifiques au sénat et au corps législatif. Bientôt il dissout cette dernière assemblée, et se prépare à repousser les ennemis qui déjà ont envahi le territoire français. Mais il a négligé de rappeler convenablement l'énergie de la nation que des revers successifs ont abattue, et à laquelle il n'offre qu'un joug de fer pour prix de nouveaux sacrifices. Les efforts de son génie, les prodiges de valeur et de dévouement qu'il obtient encore des débris de son armée, ne peuvent empêcher les alliés de pénétrer jusqu'à Paris, et d'entrer dans cette capitale, où se rétablit spontanément (31 mars 1814) le trône légitime des Bourbons. Un traité conclu le 11 avril proclame l'abdication de Napoléon. Une île de la Méditerranée est accordée à l'homme qui avait voulu l'empire du monde. Il la quitte après un séjour de 9 mois, traverse la France avec un corps de cinq cents hommes, que de nombr. défections transforment bientôt en une armée formidable, et rentre dans Paris le 20 mars 1815. En peu de temps le gouvernement impérial est reconnu presque sans opposition sur tous les points du royaume; mais, à peine relevé, ce gouvernement, à quelques mesures et mouvemens militaires près, reste comme frappé de paralysie, et, ajoute le biographe auquel nous empruntons ce passage (M. Mahul), Bonaparte, en considérant les dispositions que manifestent les nombreux partisans de la doctrine politique dite *libéralisme*, ne voit qu'un danger pressant là où la nouvelle révolution pouvait seule puiser des forces. Il se refuse aux concessions que ce parti demande, et le 21 avril, il publie l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, espèce de charte nouvelle qui consacre le régime impérial de 1812, et tous les abus que l'on avait reprochés à la monarchie de 1788. Cet acte excite l'indignation générale, et dès lors l'opinion n'est plus divisée qu'en deux partis: celui de la royauté sous les Bourbons, et celui de la

révolution sans dictateur. Il ne reste plus guère à Bonaparte que l'armée. Il part avec elle pour combattre la coalition sur les frontières du nord, et il est vaincu à Waterloo. De retour dans la capitale, il est forcé d'abdiquer l'empire en faveur de son fils, et de reconnaître l'autorité d'un gouvernement provisoire qui le presse de quitter la France. Escorté jusqu'à Rochefort, il s'y embarque pour aller implorer l'hospitalité des Anglais. Elle lui est refusée; le gouvernement britannique le constitue prisonnier et le fait conduire à l'île de St-Hélène, rocher de l'océan indien. Il y reste six années sous la garde des troupes anglaises, et y meurt le 5 mai 1821. Ainsi finit Napoléon Bonaparte. Après avoir, pendant 12 ans, tenu entre ses mains les destinées de l'Europe, de cette *vieille Europe* qu'il trouvait trop étroite pour s'y mouvoir: dévoré de regrets, accablé sous le poids de toutes les humiliations de l'ambition déçue, il expire sur un rocher...... Mais son âme s'est élancée dans l'avenir avec l'espoir, si consolant pour l'orgueilleux enfant de la terre, de remplir les pages les plus remarquables de l'histoire de son siècle, et de vivre bien long-temps encore dans la mémoire des hommes. On ne doit pas s'attendre à trouver dans un cadre aussi resserré que le nôtre aucune autre réflexion sur cet homme extraordinaire. Les documens ne manqueront point d'ailleurs à ceux des lecteurs dont cette notice ne satisferait point la curiosité. Nous croyons devoir placer ici les ouvr. qu'on peut attribuer à Bonaparte et les plus importans de ceux qui le concernent. Ouvr. de Bonaparte: I. *Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de Corse à l'assemb. nation..*, 1790, in-8, réimpr. dans le n° 5, ci-après. II. *Le Souper de Beaucaire*, Avignon, 1793, in-8 (anonyme), réimpr. dans le n° 5, ci-après. III. *Collection générale et complète de lettres, proclamations, discours, messages*, etc., classés suivant l'ordre des temps avec des notes par Charles-Aug. Fischer, Leipsig, 1808 et 1813, 2 vol. in-8. IV. *Correspondance inédite, officielle et confidentielle* (publiée d'après les copies authentiques recueillies et rassemblées par Napoléon lui-même), Paris, Panckoucke, 1819 et 1820, 7 vol. in-8. Ce recueil mérite toute confiance. V. *Œuvres de Napoléon Bonaparte*, Paris, Panckoucke, 1821 et 1822, 5 vol. in-8. Quelques volumes de la précédente collection font partie de celle-ci. VI. *Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815, avec le plan de la bataille de Mont-Saint-Jean*, Paris, Barrois l'aîné, 1820, in-8. VII. *Manuscrit de l'île d'Elbe; — des Bourbons en 1815*, pub. par le comte *** (écrit par le comte de Montholon, pub. par M. O'Meara), Londres, 1818, in-8. L'édition de Bruxelles porte à tort sur le frontispice le nom de M. le comte Bertrand. On sait aujourd'hui que M. Bertrand, officier et parent de M. le comte Siméon, est auteur du *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*, Londres et Bruxelles, 1817, in-8. VIII. *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon, publiés par le général Gourgaud et le comte de Montholon*, Paris, Bossange frères, 1822-1825, 8 vol. in-8. Les ouvrages sur Bonaparte sont: I. *Quelques Notices sur les premières années de Bonaparte, recueillies en anglais par un de ses condisciples; mises en français par le citoyen B...* (Bourgoing), Paris, 1797, in-8. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte*, etc., par M. Salgues, Paris, 1814-1825, 4 vol. in-8. III. *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815*, par M. Fleury de Chaboulon, Londres et Paris, 1820, 2 vol. in-8. IV. *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène*, avec des notes de M. Regnault-Warin, Paris, Corréard, 1822, 10 vol. in-8. V. *Napoléon en exil, ou l'Echo de Sainte-Hélène, ouvrage contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événemens les plus importans de sa vie*, recueillis par Barry E. O'Meara, trad. de l'anglais, Paris, 1822, 2 vol. in-8. Les éditions anglaises sont plus complètes. VI. *Mémorial de Ste-Hélène*, par M. le comte Las-Cases, Paris, 1823, 8 vol. in-8 et in-12, réimpr. en 1825. VII. *Mémoires du docteur F. Antommarchi, ou les derniers momens de Napoléon*, Paris, Barrois l'aîné, 1825, 2 vol. in-8. IX. *Vie politique et militaire de Napoléon* par M. Arnault, Paris, Babeuf, 1822, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage n'est pas encore terminé en novembre 1825. X. *Histoire de Napoléon Bonaparte, offrant le Tableau complet des premières opérations militaires, politiques*, etc. par S. F. H. (Henry). XI. *Galerie militaire de Napoléon Bonaparte*, gravée au trait par Normand père et fils, Paris, Panckoucke; in-fol., 40 livraisons. XII. *Victoires et conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815* (par M. le général Beauvais et autres, Paris, Panckoucke, 1817-1824, 28 vol. in-8. XIII. *Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne* par le général Pelet, Paris, Roret, 1824, 2 vol. in-8. Cet ouvrage doit avoir 6 vol. XIV. *Histoire de Napoléon et de la grande-armée pendant l'année 1812*, par M. le gén. comte de Ségur, Paris, 1825, 2 vol. in-8. XV. *Napoléon et la grande-armée en Russie, ou Examen critique de l'ouvrage de M. le comte Ph. de Ségur*, par le général Gourgaud, Paris, Bossange frères, 1825, in-8. XVI. *Histoire métallique de Napoléon*, Londres et Paris, Treuttel, 1819, in-4. XVII. *Les quatre Concordats, suivis de Considérations sur le gouvernement de l'église en général et sur l'église de France en particulier*, par M. de Pradt, Paris, 1818-1820, 4 vol. in-8. XVIII. *Précis des contestations qui ont eu lieu entre le St-Siège et Napoléon Bonaparte*, par Schoell, Paris, 1819, 2 vol. in-8.

BUONAPARTE (Marie-Anne-Elisa), sœur de Napoléon, née à Ajaccio le 8 janvier 1777, épousa en 1797 M. Bacciocchi, d'une famille noble de Corse, qui dut à cette alliance la principauté souveraine de Piombino, puis celle de Lucques. Après l'abdication de l'empereur, son frère, elle avait fixé sa résidence à Bologne; mais en 1815, elle fut forcée d'accepter une retraite en Allemagne, se rendit d'abord auprès de la reine Caroline, sa sœur, réfugiée elle-même en Bohême, et obtint ensuite la permission d'habiter Trieste, où elle mourut en 1820.

BUONAPARTE (princesse BORGHÈSE, Marie-Pauline), deuxième sœur de Napoléon, née à Ajaccio le 20 octobre 1780, fut célèbre par sa beauté avant d'être connue comme sœur d'un souverain. Elle épousa d'abord le général Leclerc, dont elle eut un fils, et s'embarqua avec lui pour St-Domingue quand son mari fut appelé à prendre le command. de l'expéd. contre cette île. On sait quel en fut le résultat: la princesse Pauline y perdit un mari dont elle était tendrement aimée, et qu'elle-même chérissait; dans cette circonstance elle montra que la beauté de son caractère égalait ses charmes extérieurs. De retour en France après la mort du gén. Leclerc, Pauline fut mariée par Napoléon au prince Camille Borghèse, et peu de temps après elle eut la douleur de perdre son fils, qui mourut à Rome. Ses goûts autant que l'espèce d'antipathie qu'elle conserva toujours pour l'impératrice Marie-Louise, devant laquelle sa fierté n'aurait point consenti à se courber, la tinrent presque toujours éloignée de la cour: elle était encore dans la disgrâce de l'empereur quand, en 1814, il fut renversé de son trône; mais, depuis cette époque, elle lui consacra toute la tendresse d'une sœur. Elle mourut en 1825 à Rome où elle s'était fixée.

BUONARROTI. V. MICHEL-ANGE.

BUONARROTI (MICHEL-ANGE), le *jeune*, neveu du grand Michel-Ange, né à Florence en 1558, des académies florentines et de la Crusca, fit construire dans sa maison une superbe galerie à la gloire de son oncle sur les dessins de Pietro de Cortone, protégea et cultiva avec un zèle constant l'étude des belles-lettres et des antiquités de sa patrie, jusqu'à sa mort arrivée en 1646. Les ouvr. qui l'ont fait connaître comme littér. sont : deux comédies intit. *la Tancia* et *la Fiera*, Florence, 1726, in-fol.; deux pièces mythologiques : *Il Giudizio di Paride; Il Natale d'Ercole*, ibid., 1605, 1608. On lui doit aussi l'édition des Poésies de *Michel-Ange*, ibid., 1623, in-4.

BUONARROTI (PHIL.), de la famille des précéd., sav. antiq. et sénateur de Florence, sa patrie, mort en 1733, est auteur des *Observations sur une medaille du cardinal Carpegna*, Rome, 1698, estimée ; une autre sur *les Fragmens d'un vase antique trouvé dans le cimetière de Rome*, Florence, 1716, etc.

BUONCONSIGLIO (JEAN), né à Vienne vers 1460, un des plus anciens peintres de l'école vénitienne, élève de Bellini, travailla beaucoup pour Venise et Vicence, où l'on voit de lui une *Madona* d'une grande beauté. Il excellait surtout dans la perspective.

BUONDELMONTE ou **BUONDELMONTI**, gentilhomme de Florence au 13ᵉ S., célèbre par sa mort, qui fut, dans sa patrie, le prélude des rixes entre les deux factions connues sous le nom de *guelfes* et de *gibelins* : les premiers étaient pour le pape, les autres pour l'empereur. Depuis un siècle déjà l'Allemagne avait été le théâtre de leurs guerres. Quoique attaché au premier de ces partis, Buondelmonte allait épouser, vers 1215, la fille d'un Amidei, dévoué aux gibelins, lorsqu'il s'éprit des charmes d'une demoiselle Donati, dont la famille était attachée aux guelfes, et la prit pour épouse, rompant ainsi l'alliance entamée avec les Amidei. Ceux-ci ne pouvaient manquer de trouver parmi leurs partisans quelques vengeurs de cette offense commune ; et bientôt un parti de gibelins, à la tête desquels était Lambertini, assaillit et massacra Buondelmonte, dont le meurtre fut sinon l'origine de la guerre qui se prolongea pendant trente-trois ans, du moins le prétexte du premier combat que se livrèrent, dans l'enceinte même de Florence, les partisans des deux factions.

BUONDELMONTI (JOSEPH-MARIE), né à Florence en 1713, mort en 1757, était de la famille du précéd. La plupart des écrivains de son temps parlent de lui avec les plus grands éloges, et ne vantent pas moins l'excellence de son caractère et de ses mœurs que l'étendue de son savoir. Il a laissé des *Discours* et des *Poésies* insérées dans divers recueils.

BUONFIGLI (JOS.-CONSTANT), chev. sicilien, fut attaché au service de l'Espagne, puis se retira pour se livrer à l'étude des lettres et de l'histoire. Il mourut vers 1613. On a de lui : *Parte prima e seconda dell' historia Siciliana*, jusqu'à la mort de Philippe II, Messine, 1613; la troisième partie parut la même année. *Messina, città nobilis. descritta in otto lib.*, Venise, 1606, in-4, traduit en latin, etc.

BUONFIGLI (ONUPHRE), premier médecin du roi de Pologne, était originaire de Livourne. Il a publié à Cracovie, en 1720, *de Plicâ polonicâ*.

BUONGIORNO (FERDINAND), jurisconsulte sicilien du 16ᵉ S., a laissé un grand nombre de décisions qui se trouvent réunies dans divers *Recueils*, entre autres, les *Conciliorum VIII decisiva*, insérés dans celui de Pierre de Lune.

BUONGIOVANNI (THOMAS), dominicain de Palerme, au 14ᵉ S., professa avec succès la philosophie et la théologie dans les couvens de son ordre. On ne connaît de lui qu'une dissertation intitulée : *de Rerum proprietate*, estimée de son temps.

BUONINCONTRO (LAURENT), né en 1411, d'une famille de Toscane, s'adonna à l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de la poésie et de l'histoire. Après avoir quitté le service, il se rendit auprès du roi Alphonse Iᵉʳ, à Naples, où il professa avec succès l'astronomie de Manilius, ensuite à Florence et à Rome, où il mourut. On a de lui : *Comment. in C. Manilii astronomicon*, Florence, 1484; *Rerum naturalium et divinarum, lib. III*; Bâle, 1540, in-4; *de Ortu regum neapolit.*, jusqu'en 1414, impr. dans les *Deliciæ erudit.*, Florence, 1740, in-8.

BUONMATTEI (BENOÎT), grammairien italien de l'académie de la Crusca, né à Florence en 1581, entra dans les ordres en 1608, fut successivement bibliothécaire et secrétaire intendant du cardinal Guistiniani, curé près de Trévise, professeur de langue toscane à Florence, et recteur du collége de Pise. Il mourut en 1647 dans sa patrie. Le plus estimé des ouvrages de ce laborieux et infatigable écrivain est sa grammaire *della lingua toscana*, réimprimée avec des notes de A.-M. Salvini, Florence, 1714, in-4.

BUONO, architecte et sculpteur du 12ᵉ S., éleva le fameux *campanile* de Saint-Marc, l'église de Saint-André à Pise, le castel Capuano à Naples, et autres monumens considérables, etc.

BUONO (BARTHÉL.), aussi architecte et sculpteur, né à Bergame, mort en 1529, bâtit l'église de St-Roch à Venise en 1495. On lui doit aussi plusieurs statues estimées.

BUONO (PAUL del), machiniste, né à Florence en 1625, s'appliqua aux mathématiques et fut célèbre par son génie inventif qu'il exerça principalement à étendre les découvertes que Galilée, son maître, avait faites dans l'hydrostatique. L'empereur Léopold l'appela à Vienne pour y être président de la monnaie, et il y mourut à l'âge de 37 ans.

BUONO (CANDIDO del), frère du précédent, né en 1618, et mort en 1670, s'occupa aussi de physique et inventa quelques instrumens pour cette science.

BUONTALENTI (BERNARD). V BONTALENTI.

BUONTEMPI (G.-A.-ANGÉLINI). V BONTEMPI.

BUPALUS, célèbre architecte et sculpteur de Chio dans le 6ᵉ S. avant J.-C. Ayant représenté Hiponax sous une figure ridicule, le poète lança contre lui une satire si mordante, qu'il se pendit de désespoir. Pline met en doute ce fait.

BUQUET (CÉSAR), meûnier de l'hôpital-général de Paris, a rendu d'importans services pour le perfectionnement des moûtures. On lui doit : *Manuel du charpentier des moulins et du meûnier*, 1775; *Traité de la conservation des grains*, 1783.

BURANI (FRANÇOIS), peintre de Reggio, né en 1648, dont on a des tableaux dans le goût de ceux de l'Espagnolet.

BURCH (ADRIEN-van der), d'une famille distinguée de Flandre, était, en 1572, greffier de la cour à Utrecht, et fut forcé, ainsi que son frère, par la faction Leicester, de quitter cette ville. Il fut se réfugier à Leyde et ne retourna que vers 1600 dans sa patrie, où il mourut en 1606. Il protégeait et cultivait les lettres, et réussit assez bien dans la poésie latine sacrée : *Pii lusus*, *Pii amores*, *Solatia*, etc., sont les titres de quelques-unes de ses productions. On lui doit une édition avec des notes du poème de B. A. Collatius, *de Excidio hierosolymitano*, Anvers, 1586, in-8.

BURCH (LAMBERT van der), frère du précédent, né à Malines en 1542, était doyen du chapitre de Ste-Marie, et mourut à Utrecht en 1617. Il a donné

un ouvrage historique sur la Savoie, sous ce titre : *Sabaudorum ducum principumque hist.*, Anvers, 1609; *une Histoire de l'origine de l'église de Ste-Marie à Utrecht, Preces rytmicæ*, etc.

BURCHARD (St), premier évêque de Wurtzbourg, convertit les Germains, et rendit d'importans services à Pépin, roi de France. Mort en 752.

BURCHARD, canoniste du 12e S., précepteur de Conrad le *Salique*, et évêque de Worms en 1108, se signala par ses immenses charités et une vie exemplaire; il fut un des plus savans prélats de son temps. Il est surtout célèbre dans l'histoire de l'église par un recueil de canons intitulé : *Magnum volumen canonum*, en 20 livres, Cologne, 1548, in-fol.

BURCHARD, évêque d'Halberstadt, fameux dans le 11e S. par l'acharnement avec lequel il combattit Henri IV, à qui il devait sa fortune. Il prit les armes, se mit en rébellion ouverte contre lui et se souilla par d'affreuses cruautés. Il périt les armes à la main vers 1080.

BURCHARD, abbé d'Ursperg, maison de Prémontrés et de Schussenriedt, passe généralement pour l'auteur de la *Chronique d'Ursperg*, qui contient l'histoire de l'empereur Frédéric Ier, dit Barberousse, et des princes de sa maison. Mort en 1226.

BURCHARD (Jean), évêque de Città di Castello, mort en 1505, est auteur du *Journal* ou *Diarium* d'Alexandre VI, ouvrage curieux publié par Eccard à Leipsig, 1732, dans le tome 2 de ses *Scriptores medii ævi*.

BURCHELATI (Barthélemy), médecin, philosophe et littérateur italien, né à Trévise en 1548, mort en 1632, fonda l'académie *de' Cospiranti* en 1585. Il a laissé plusieurs ouvr. lat. et ital. en prose et en vers imprimés par lui, et dont Mazzuchelli fait mention (*Scritt. ital.*, vol. 2, p. 4). — Son fils, J.-B., mort en 1598 à la fleur de l'âge, s'était adonné au droit et à la poésie, et faisait concevoir les plus grandes espérances.

BURCHIELLO (Dominique), poète bizarre et obscur de Florence où il était barbier, mort à Rome en 1448, a laissé un recueil de poésies qui offrent un singulier mélange d'élégance de style et d'un sens presque toujours inintelligible. Il est peut-être le seul écrivain cité comme autorité qui ne soit pas compris. La meilleure édition de ses *OEuvres* sans commentaires est de Florence, 1568, et avec des notes de Venise, 1556, in-8.

BURCKHARD (Jacques), né à Bale en 1642, professa le droit à Sedan, à Herborn et à Bâle, et mourut en 1720. Il a publié quelques *Dissertations* de jurisprudence, telles que : *De modernâ juris germani facie; De exemptionibus imperii; de tutelâ*, etc.

BURCKHARD (Franç.), conseiller-intendant et chancelier de l'électeur de Cologne, mourut en 1584. Il est aut. d'un ouvr. qui fit beaucoup de bruit dans son temps, intitulé : *de Autonomiâ*, ou du *Libre état des croyances diverses*, Munich, 1602.

BURCKHARD (J.-Henri), Botaniste et antiquaire allemand. Le catalogue de sa bibliothèque, publiée à Helmstadt en 1743, prouve ses connaissances variées ainsi que sa *Lettre* latine à Leibnitz, publiée en 1762, in-12, qui annonce de la profondeur, un esprit d'observation très-rare, et où il indique le premier la division sexuelle des plantes.

BURCKHARD (Jacques), sav. distingué, bibliothécaire et conseiller du duc de Brunswick, mort à Wolfenbuttel en 1753, s'appliqua à l'étude des antiquités et des médailles. Ses principaux ouvrages sont : *De linguæ latinæ in Germaniâ per XVII secula fatis*, 1721; *Histor. biblioth. Wolfenbuttell.*, 1744-45, in-4; *Musæi Burckhardiani tom. I et II*, 1750, etc.

BURCKHARDT (Jean-Charles), savant astronome, né à Leipsig en 1773, mort en juin 1825, étudia les mathématiques dès son enfance; la lecture des ouvrages de notre célèbre astronome Lalande décida sa vocation. Une lunette qu'il trouva chez son père servit à ses premières observations, et il se livra avec ardeur aux calculs, surtout aux éclipses du soleil et de certaines étoiles pour la détermination des longitudes géographiques. Il étudia presque toutes les langues vivantes de l'Europe, pour se trouver en état de lire les ouvrages de tous les astronomes modernes. Entré en relation avec le baron de Zach, ce seigneur savant le reçut dans son observatoire du mont *Seeberg* près de Gotha. C'est là que le jeune astronome eut la facilité de connaître tous les instrumens de l'astronomie moderne et de s'en servir. Après un séjour de deux ans au Seeberg, Burckhardt eut le désir de voyager et de connaître plus particulièrement les savans étrangers, surtout les Français. M. de Zach le recommanda vivement à Lalande qui l'accueillit avec empressement, le logea chez lui, et le traita à l'égal de son neveu Le François Lalande. Ses importans travaux et les vives démarches de son digne patron lui firent obtenir, en 1799, des lettres de naturalisation en France, où déjà il avait été nommé astronome adjoint du bureau des longitudes. L'année suivante, Burckhardt obtint de l'institut (classe des sciences physiques et mathématiques,) le prix d'astronomie qui avait pour sujet, cette année, la théorie de la comète de 1770. Son *Mémoire* a été imprimé dans les mémoires de l'institut, année 1806. Cette même année, il fut reçu membre de la classe des sciences physiques et mathématiques, section d'astronomie. A la mort de Lalande, il accepta l'observatoire de l'école militaire, et fut nommé en 1818 membre du bureau des longitudes. On a de lui : *Methodus combinatorio-analytica evolvendis fractionum continuarum valoribus maximè idonea*. Leipsig, 1794, in-4; *la Mécanique céleste* de Laplace, traduite en allemand, Berlin, 1801-1802, 2 vol. in-4; *Tables de la lune*, insérées dans les *Tables astronomiques*, publiées en 1812 par le bureau des longitudes, Paris, in-4; *Tables des diviseurs pour tous les nombres du deuxième million*, etc., etc., Paris, 1814, in-4; *Tables* des nombres premiers et des diviseurs du troisième million, etc., etc., ibid., 1816, in-4; *les Ephémérides* du baron de Zach contiennent plusieurs articles d'un grand intérêt du savant Burckhardt.

BURE ou BUROEUS (André), né en 1571, le père de la géographie en Suède, membre du département de la guerre et chef du cadastre, dressa par ordre de Charles IX une carte générale de tout le royaume, et créa une nouvelle géographie du Nord. Il avait déjà publié ses *Tabula regni Sueciæ*, 1626, et *Descriptio Sueciæ*, 1630; et se disposait à publier séparément chaque carte des provinces de Suède, lorsqu'il mourut en 1646.

BURE (Jean), né en 1568, bibliothécaire du roi de Suède et antiquaire du royaume, mort en 1652. Parmi ses nombreux ouvrages d'antiquités du nord nous citerons : *Runa Bansioms hoc est Elementa runica*, etc.; 1599; *Libellus alphabetarius runicus*, 1608; *Specimen linguæ scantzianæ*, 1636; *Runa redux*, etc., 1636, etc.

BURE (Olaus-Engelbert), médecin suédois du 17e S., s'appliqua aux mathématiques. On lui doit la description d'un instrument de son invention sous le titre de *Arithmetici instrumentalis Abacus*, etc., Helmstadt, 1609.

BUREAUX DE PUSY (Jean-Xavier), savant ingénieur, né en Franche-Comté en 1750, fut député à l'assemblée constituante, s'y fit remarquer par sa modération, et rédigea d'excellens rapports sur la situation des places de guerre. Injustement accusé de trahison avec le général Lafayette, il fut

enfermé dans la forteresse d'Olmutz jusqu'en 1797, que Bonaparte l'en délivra en vertu du traité de Campo-Formio. S'étant embarqué pour Philadelphie, il y exécuta un plan de défense de la côte de New-York, revint en France au 18 brumaire, et fut nommé préfet à Moulins, Lyon et Gênes, où il avait fait d'utiles réformes, lorsqu'il mourut en 1806, vivement regretté de ses administrés.

BURELL (lady), dame anglaise du 18e S., auteur de quelques productions lyriques qui décèlent peu de vigueur de style, mais où parfois on rencontre du pathétique et quelque vivacité d'imagination. Elle s'est principalement exercée à des traductions libres et imitations. Ses *Poésies* ont paru en 1793.

BURETTE (PIERRE), fils d'un chirurgien habile, qui cultiva aussi la musique avec de grands succès, naquit à Paris en 1665. La faiblesse de la santé du jeune Burette ne permettant pas à ses parens de l'envoyer au collége, sa seule étude fut d'abord la musique; et dès l'âge de huit ans il parut à la cour de Louis XIV, exécutant sur une petite épinette des morceaux que son père accompagnait avec la harpe. Ses progrès dans cet art furent tellement rapides, qu'à dix ans il donnait des leçons de clavecin, et pouvait à peine suffire au nombre des écoliers que la vogue lui amenait. Employant une partie du produit de ces leçons à acheter des livres, le jeune virtuose ne tarda pas à étendre le cercle de ses connaissances; il apprit le latin, le grec, et obtint de ses parens, à force de prières, la permission d'étudier la médec. Il avait 18 ans quand, pour la prem. fois, il parut sur les bancs; mais, apportant à l'étude une rare persévérance, il obtint successiv. le baccalauréat, la licence, et fut reçu docteur régent dans sa vingt-cinquième année. C'est alors qu'il embrassa l'étude des langues orientales; plusieurs de celles de l'Europe lui étaient familières. Nommé en 1698 premier professeur en matière médicale, il composa sur ce sujet un *Traité* qui réunit les suffrages de tous ses confrères, puis il réduisit en tables les *Elémens de botanique* de Tournefort, travail dont se servit dans la suite l'auteur même de cet ouvrage; enfin professeur de chirurgie latine, le cours qu'il dicta fut adopté par ses successeurs. Devenu censeur royal sous les auspices de l'abbé Bignon, les portes de l'académie des inscriptions lui furent ouvertes en 1705; il eut d'abord le titre d'associé; mais en 1718 il en devint pensionnaire; c'est dans ce temps qu'il fut chargé de la recherche des livres d'histoire naturelle et de médecine pour la bibliothèque du roi, dont son protecteur avait été créé garde. Le *Journal des Savans*, qui le compta au nombre de ses rédacteurs peu de temps après son entrée à l'académie, et auquel il coopéra pendant trente-trois ans, contient de lui des *Extraits* et autres pièces qu'on évalue à 8 vol. in-4. Les productions dont il enrichit les *Mémoires* de l'académie des inscriptions ne sont pas moins nombreuses; elles se composent en grande partie de *Dissertations* sur la gymnastique et l'harmonie chez les anciens, sur le rythme et les gammes de leur musique, etc. Burette mourut en 1747, laissant une riche bibliothèque, dont il ordonna, par son testament, la vente en détail, afin que chacun pût profiter de ses longues et pénibles recherches.

BURG (ADRIEN van der), peintre, né à Dordrecht en 1693, élève d'Arnold Houbraken, se rendit habile dans le portrait et dans le genre des tableaux dits de chevalet. Les siens sont d'un fini précieux. Le Musée royal n'en possède qu'un seul. Mort en 1733.

BURG (JEAN-FRÉD.), théologien allemand, né à Breslau en 1689, mort en 1766, a laissé: *Elementa oratoria ex antiq. et recent. delecta*, Breslau, 1736, in-8, traduit en russe, et adopté dans les écoles de Russie; *Institutiones theologicæ theticæ*, ib., 1766; un *Recueil de Sermons*, Breslau, 1750-56.

BURGER (GODEFROY-AUG.), poète allemand, né dans la principauté d'Halberstadt en 1748, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la poésie, et n'eut point d'autre but dans ses études. Né avec beaucoup d'imagination et de sensibilité, il excella surtout dans le genre qu'il appelait *épico-lyrique*, s'essaya à la vérité dans tous les genres, mais ne réussit éminemment que dans la romance et la chanson. Des malheurs domestiques que lui attirèrent ses passions ardentes et l'imprudence de sa conduite nuisirent à son génie, qui s'éteignit avant l'âge, et le réduisirent enfin à un dénuement absolu qui le conduisit au tombeau en 1794. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de M. Charles Reinhart, 4 vol., 1796-98, Gottingue. Les pièces les plus estimées sont, le morceau intitulé: *Mænnerkeuschheit (Chasteté de l'homme)*; *la Léonore*, romance, traduite en anglais, en danois, en français, etc.; *le Cantique des cantiques*; *Hymne* à la louange de Molly, sa deuxième femme; une excellente traduction de *Macbeth* de Shakspeare, etc. Il a été l'éditeur de l'*Almanach des Muses* de Gotting de 1779 à 94. — Sa troisième femme s'est montrée digne de lui par son goût pour la poésie. Sa pièce du *Badinage d'une mère*, insérée dans un recueil littéraire de 1780, prouve son talent poétique.

BURGERMEISTER (JEAN-ETIENNE), jurisconsulte allemand, né en 1663, mort en 1722, fut conseiller impérial de l'empereur Charles VI. Ses principaux ouvrages sont: *Corps de droit de la noblesse de l'empereur*, Ulm, 1707, in-4; *Corps de droit public et privé de l'Allemagne*, Ulm, 1717; *Bibliotheca equestris*, ib., 1720. — Son fils WOLFGANG PAUL, né en 1692, mort en 1756, se distingua dans la même carrière. On a de lui: *Collatio capitulationum Cæsarearum post pacem Westphaliensem*, Tubingue, 1718; *Libera Wormatia pressa suspirans*, 1739, in-fol.

BURGERSDYK (FRANÇOIS), né à Delpht en 1590, professeur de philosophie à l'université de Leyde, a laissé des *Abrégés de physique, de morale et de logique*, imprimés vers 1630.

BURGES (CORNEILLE), théologien puritain, né au comté de Sommerset, était chapelain du roi Charles Ier, lorsqu'entraîné par les désastres de la guerre civile, il se réunit au parti presbytérien, et partagea avec lui les dépouilles de l'église; mais on les lui fit rendre à la restauration. Mort en 1665. Ses *Sermons* ont été imprimés.

BURGGRAVE (J.-ERNEST), médecin du 17e S., né dans le Palatinat, partageait la doctrine de Paracelse. Nous ne citerons de ses nombreux ouvrages que les plus importans: *de acidulis Swalbacensibus epistola*, Francfort, 1631, *Introductio in vitalem philosophiam*, etc., ib., 1643, etc.

BURGGRAVE (J.-PHILIPPE), médecin, né à Darmstardt en 1701, mort à Francfort en 1775, exerça successivement sa profession dans ces deux villes. On a de lui: *Lexicon medicum universale*, Francfort, 1733, in-fol., qui ne contient que les lettres A et B; *De existentiâ spirituum nervosorum*, ib., 1725; *de Aere, aquis, et locis urbis Francof. ad Mænum commentatio*, ib., 1751, in-8; *De indole vermiculorum spermaticorum*, etc.

BURGH (JACQUES), écrivain écossais, né à Madderty dans le comté de Perth en 1714, fut successivement dans le commerce, correcteur d'imprimerie à Londres, et maître d'école dans le comté de Buckingham; c'est là qu'il publia le pamphlet intitulé, *Britain's remembrancer*, qui eut cinq éditions. En 1746, il fonda une école à Stoke-Newington, qu'il dirigea 19 ans avec succès, et se retira ensuite à Islington, où il mourut en 1775. Il a écrit: *Dignité de la nature humaine*, 2 vol.

in-8; *L'art de la parole*, in-8; *Crito, or essays on various subjets; Recherches politiques*, 3 vol. in-8; *Avis aux buveurs de liqueurs fortes; Hymne au Créateur; Direction des jeunes personnes.*

BURGH (Guill.), membre du parlement anglais, né en Irlande en 1741, se fit un nom par ses *Réfutations* imprimées à York en 1778 en faveur de l'église anglicane contre les unitaires qui attaquaient le dogme de la trinité; on lui doit aussi le *Commentaire* et les *Notes* du *Jardin anglais* de Mason, 1761, in-4. Mort en 1808 à York, où il avait presque passé toute sa vie.

BURGHO (Hubert de), comte de Kent, descendait d'un frère utérin de Guillaume-le-Conquérant. Il servit le roi Jean de ses armes et de ses conseils avec une fidélité et un courage inébranlables que ne méritait pas un tel tyran, et ne se démentit point au milieu des orages politiques et de la révolte des barons qui appelèrent à leur secours un prince français depuis Louis VIII. Tant de services reçurent d'abord les récompenses qu'ils méritaient: il épousa la sœur du roi d'Écosse, fut nommé grand justicier; et il ne lui manquait de la royauté que le titre, lorsqu'une exécrable persécution dirigée par l'évêque de Winchester, prélat ambitieux et jaloux de sa puissance, vint le plonger dans une suite de maux, et mettre sa vie dans le plus grand danger, jusqu'à ce que son roi, désabusé et reconnaissant la malice de ses ennemis, le réhabilita dans ses biens et ses charges à sa cour, où il mourut saintement vers 1235.

BURGHO (Guill. Fitz Adelm de), cousin germain du précédent, fut loin de lui ressembler; il était haut-shérif sous Richard Ier. Il porta le fer et la flamme en Irlande, et y commit d'affreux ravages, se révoltant contre son roi, et sacrifiant à son ambition les droits les plus sacrés; il périt enfin d'une maladie effroyable au milieu de ses brigandages.

BURGHO (Richard de), fils du précédent, fut son digne émule, et le surpassa encore en audace; brava les ordres de Henri II, et dépouilla entièrement de leurs domaines les O'Connor, dont son père avait commencé la ruine. Il mourut en 1243 à son arrivée à Bordeaux, où il venait braver en face le roi Henri.

BURGHO (Walter de), réunit sur sa tête les domaines de Connacie et d'Ultônie, dont il avait épousé l'héritière, et surpassa encore en rapines et en cruautés ses ancêtres, et chassa une troisième fois les O'Connor; mais il succomba enfin vaincu par Aodh O'Connor en 1271.

BURGHO (Guill. de), dernier comte d'Ultônie et dernier rejeton de cette branche. Il était parvenu au plus haut degré de puissance, avait épousé Mathilde Plantagenet, arrière petite-fille de Henri III, et se rendait à Dublin lorsqu'il fut assassiné à 21 ans au milieu de ses parens, à l'instigation d'une autre branche de la même famille; cette mort fut vengée par un massacre de plus de trois cents personnes, et fut une source d'affreuses représailles, ce qui n'empêcha pas cette famille ambitieuse, divisée en MacWilliams, Mac David, etc., de rester pendant deux siècles souveraine de leurs principautés irlandaises de Clanricard.

BURGKMAIR (Hans ou Jean), peintre et graveur né à Augsbourg en 1474, élève d'Albert Durer, s'est surtout fait un nom par ses gravures en bois, genre dans lequel il égala son maître. On cite de lui soixante-dix-huit pièces détachées: *L'empereur Maximilien Ier à cheval; St George à cheval; le Martyre de St Sébastien*, etc. Il a eu la plus grande part à quatre collections de gravures en bois sur *le Triomphe de Maximilien* et autres sujets historiques, exécutées avec une rare perfection sur ses propres dessins et ceux d'A. Durer. Mort vers 1550.

BURGIUS (Jean), né à Colata-Girone en Sicile, fut d'abord médecin dans sa patrie, prit ensuite l'habit ecclésiastique et devint évêque de Sipponto en 1449, et archevêque de Palerme en 1467. Mort en 1468. On lui attribue un manuscrit intitulé: *Secreta verissima ad varios morbos curandos.*

BURGOS (Alphonse de). V. Abnner, rabbin.

BURGOS (Antoine), né à Salamanque, référendaire à Rome de l'une et l'autre signature, professeur de droit canon à Bologne et signataire de grâce sous Léon X, Adrien VI, Clément VII, mourut en 1525. Il a écrit sur le texte de plusieurs *décrétales*, Venise et Lyon, 1575.

BURGOS (Alponse), médecin de l'inquisition, docteur de l'université d'Alcala, exerça à Cordoue au 17e siècle.

BURGOS (Jean), médecin espagnol, a composé *De pupillâ oculi*, in-8.

BURGOYNE (Jean), général anglais, fils naturel de lord Bingley, était conseiller privé et membre du parlement, lorsqu'il fut chargé du commandement d'une armée envoyée contre le congrès américain. Il débuta en 1777 par une proclamation où il offrait le pardon aux insurgés, mais les menaçait des plus grands châtimens s'ils persistaient dans leur résistance, remporta ensuite un léger avantage, poursuivit imprudemment l'ennemi sans s'assurer des communications et des subsistances, et fut réduit à capituler à Saratoga, ce qui décida la France à reconnaître l'indépendance de l'Amérique. De retour en Angleterre, Burgoyne y fut mal accueilli par le roi, et fut obligé de renoncer à son traitement. Plus fait pour les rôles de courtisan et de bel esprit que pour celui de général d'armée, il partagea son temps entre la cour et la société des gens de lettres. Mort en 1792. Il a laissé quelques *pièces de vers* et des *comédies* médiocres.

BURGSDORF (Ernest-Frédéric de), ingénieur prussien du 17e S., est auteur d'une *Méthode nouvelle de fortifications*, Ulm, 1682; *Le plus sûr boulevard d'un état*, Nuremberg, 1687.

BURGSDORF (Conrad de) né en 1595, mort en 1652, organisa le premier des troupes réglées en Prusse au commencement du 17e siècle.

BURGSDORF (Frédéric-Auguste-Louis de), naturaliste, né à Leipsig en 1747, grand-maître des forêts de la marche de Brandebourg, de l'académie des sciences de Berlin, où il professa les sciences forestières, et où il mourut en 1802, est auteur d'ouvrages allemands sur les forêts et l'économie rurale, tous classiques en Allemagne; *Essai d'une histoire complète des natures de bois les plus avantageuses*, Berlin, 1787; *Manuel du forestier*, Berlin et Leipsig, 1788; *Introduction à l'histoire de la dendrologie*, ib., 1800, etc.

BURGUNDIO ou BORGONDIO (Horace), jésuite, né en 1679 à Brescia, se consacra à l'enseignement des lettres et des mathématiques, fut bibliothécaire du musée Kircher et recteur du collége Romain, mort en 1741. On lui doit quelques poésies latines, et un grand nombre d'opuscules mathématiques: *Mapparum constructio in planis sphærum tangentibus*, Rome, 1718; *Telescopium Geodeticum*, ib., 1728; *De computo ecclesiastico*, 1723; *Constructionum anatomicarum theoria et praxis; De situ telluris*, 1725; *De circuli dimensione*, 1726; *Constructio calendarii Gregoriani*, 1729; *De maris æstu*, 1731; *Hypothesis planetarum elliptica*, 1732; *De coherentiâ calculi astron. cum æquationibus Gregorianis*, 1734, in-4; six *poëmes latins* dont les quatre premiers ont été imprimés à Rome, 1721. Le P. Boscovich fut son élève.

BURGUNDIUS ou BOURGOIGNE (Nicolas), célèbre jurisconsulte, né à Enghien le 29 septembre

1586, professa le droit civil à Ingolstad, et devint conseiller et historiographe du duc de Bavière. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Belgica ab anno* 1558 *ad annum* 1567 ; *Ad consuetudines Flandriæ tractatus*. Tous les ouvrages de ce savant jurisconsulte ont été recueillis en un volume in-4, Bruxelles, 1674.

BURIDAN (Jean), recteur de l'université de Paris. En 1345, elle le députa pour demander à Philippe de Valois l'exemption de la gabelle qu'elle ne put obtenir ; il fut envoyé à Rome pour y défendre ses intérêts. Il est moins connu par ses *Commentaires sur Aristote*, Paris, 1518, in-fol., que par son sophisme de l'âne. Il supposait un de ces animaux, également pressé de la faim et de la soif, entre une mesure d'avoine et un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes, et demandait : Que fera cet âne ? Si on lui répondait il demeurera immobile, — Donc, concluait-il, il mourra de faim et de soif. Si un autre répliquait : cet âne ne sera pas assez âne pour se laisser mourir, — Donc, concluait-il, il se tournera d'un côté plutôt que d'un autre, donc il a le libre arbitre. Ce sophisme embarrassa les dialecticiens de son temps, et son âne est devenu fameux dans les écoles. Il légua en 1358 à la nation de Picardie une maison qui a long-temps porté son nom. On croit que cette date est celle de sa mort.

BURIDAN (Jean-Baptiste), professeur de droit à Reims, où il mourut en 1633, est auteur d'un *Commentaire sur la Coutume de Vermandois et sur celle de Reims*.

BURIGNY (Jean Lévesque de), né à Reims en 1692, vint à Paris en 1713, avec Champeaux et Levesque de Pouilly, ses deux frères ; travaillant de concert, lisant ensemble, ils se partagèrent l'universalité des connaissances humaines, et passèrent ainsi plusieurs années. Burigny, le plus robuste des trois, était le bibliothécaire et le secrétaire de cette espèce d'académie, et le résultat de leurs travaux communs fut une sorte d'encyclopédie manuscrite en 12 gros volumes in-fol., qui lui fournirent les matériaux de la plupart de ses ouvrages. Il alla en Hollande vers 1717, s'y lia avec St-Hyacinthe, et rédigea une grande partie du journal intitulé *l'Europe savante ;* son *Traité de l'Autorité du Pape* parut à La Haye en 1720, 4 vol. in-12. Ce fut vers cette époque qu'il composa le fameux *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, imprimé plus tard sous le nom de Freret. En 1756, sa réputation lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions ; il lut un grand nombre de mémoires dans les séances de ce corps littéraire. A la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine, il joignait celle de l'histoire ancienne et moderne, de la philosophie, de la théologie. Sa mémoire était prodigieuse, mais il ne mettait point assez de chaleur et de concision dans ses écrits. La *Vie de Grotius*, celle *d'Erasme*, celle de *Bossuet*, sont le fruit de ses travaux, c'est-à-dire qu'il a pris la peine de recueillir différentes pièces qui peuvent servir de matériaux à ceux qui voudront traiter les mêmes sujets d'une manière intéressante. Il n'a pas mieux réussi dans *l'Histoire de la philosophie payenne*, ni dans celle *des Révolutions de Constantinople*, ni dans *l'Histoire générale de Sicile*, ouvrages qui attendent une plume mieux exercée et plus piquante. Ce doyen de la littérature française mourut à Paris en 1785, âgé de 94 ans.

BURKE (Edmond), né à Dublin le 1er janvier 1730, était fils d'un célèbre avocat protestant. On croit qu'il termina ses études au collége des jésuites de Saint-Omer ; cette circonstance et celle de son mariage avec une catholique l'ont fait plus d'une fois soupçonner en Angleterre d'attachement pour cette religion. Arrivé à Londres en 1753, il s'y fit bientôt remarquer comme avocat et surtout comme littérateur. Il avait déjà publié quelques ouvrages politiques, entre autres sous le nom de Bolingbroke, un *Coup d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, traduit en français en 1776, sous le titre d'*Apologie de la société naturelle*, in-8, lorsque son *Essai sur le sublime et le beau*, qui parut en 1757, fixa sur lui l'attention de plusieurs personnages illustres, et fut utile à sa fortune. Nous avons deux traductions françaises de cet ouvrage, la dernière par Lagentie de Lavaisse, 1803, in-8. Il développa bientôt sur un plus noble théâtre ses talens d'orateur et d'homme d'état ; ayant été nommé représentant du bourg de Wendover, et secrétaire du marquis de Rockingam, premier lord de la trésorerie, ses discours au parlement firent admirer son éloquence et la profondeur de ses vues politiques ; aussi, malgré la modération de ses principes les whigs de Bristol l'élurent en 1774, et ses justes réclamations contre les impôts lui acquirent la faveur de ses commettans. Il occupa successivement plusieurs emplois importans, suivit les chances du ministère, et éleva au plus haut dégré sa réputation parlementaire. La perte d'un fils qu'il chérissait avança la fin de sa carrière dans la soixante-huitième année de son âge, en 1797. Ses *Réflexions sur la révolution française*, trad. en franç. par Dupont, sont également célèbres en France et en Angleterre. Burke, ami d'une sage liberté, semble avoir pressenti tous les maux de notre révolution. Il a écrit aussi divers ouvrages de littérature et de politique, souvent réimprimés et traduits en français. Robert Bisset a publié sa *Vie* à Londres, 1798-1800. On a publié en 1823 un ouvrage intitulé : *Essai sur la vie et les ouvrages de Burke*.

BURKHARD ou BURCARD (Jean-Balthazar), né à Bâle en 1710, mort vers 1779, savant orientaliste, fils de Jérôme Burkhard, professa la théologie dans sa patrie. On a de lui : *Dissertatio de Judæis corruptionis Veteris Testamenti falsò insimulatis*, etc., Bâle, 1732, in-4 ; *Oratio de criminibus Josepho patriarchæ à Morgano impactis*, ib., 1746.

BURKITT (Guill.), théologien anglais et vicaire de Bedham au comté d'Essex, né dans celui de Suffolk en 1650, mort en 1703, est auteur d'une *Exposition pratique du Nouveau Testament*, assez répandue en Angleterre.

BURLAMAQUI (Fabrice), savant bibliographe, né en 1626 à Genève, fut pasteur de l'église italienne de cette ville en 1653. Mort en 1693. On a de lui : *Synopsis theologiæ*, Genève, 1678, in-4.

BURLAMAQUI (Jean-Jacques), naquit dans le mois de juillet 1694 à Genève, où il professa ensuite le droit avec beaucoup d'éclat. Le prince de Hesse-Cassel, son disciple, l'emmena avec lui dans ses états en 1734, et le retint auprès de lui pendant quelques années. De retour à Genève, Burlamaqui fut nommé conseiller d'état. Il mourut dans le mois d'avril 1748. Les ouvrages qui lui font le plus d'honneur sont ceux intitulés : *Principes du droit naturel et politique*, Genève, 1763 in-4, et 1764, 3 vol. in-12 ; *Principes du droit naturel et des gens*, Yverdun, 1766-68, 8 vol. in-8 publiés avec des notes de Felice ; *Elémens du droit naturel*, Lausanne, 1774.

BURLE DE CURBAN (Balthazar de), né à Sisteron en 1701, mort en 1774. On lui doit une *Dissertation* sur le vrai nom de famille de la maison de Bourbon, 1762, in-4 ; et l'édition d'un grand recueil intitulé : *Science du gouvernement*, 8 vol. in-4.

BURLEIG (Anne), comtesse d'Oxford, morte à Greenwich en 1588, cultivait la poésie, ainsi que Edouard Vère, comte d'Oxford, son mari. On ne connait d'elle que quatre *sonnets élégiaques* insérés dans l'*European magasine*.

BURLET (Claude), médecin, né à Bourges, fut successivement médecin de Philippe V, roi d'Espagne et du dauphin de France. Mort en 1731. On a de lui des *Dissertations académiques* sur l'usage des eaux minérales, etc.

BURLEY (Gautier), ecclésiastique anglais, commentateur d'Aristote, mort en 1357, était de la secte des nominaux et grand adversaire des Scotistes. Outre ses volumineux *Commentaires sur Aristote*, imprimés à Oxford dans le 16e S., on a de lui *De vitâ et moribus philosophorum*, Nuremberg, 1477.

BURLINGTON (Richard, comte de), pair anglais, mort en 1760, était amateur éclairé des arts et cultiva lui-même l'architecture. Enthousiaste de Palladio, il a été l'éditeur d'un de ses grands ouvrages.

BURMANIA (Downe-Bothnia van), botaniste-minéralogiste flamand, m. en 1726, est auteur de deux ouvrages estimés : *De methodo ratiocinandi de more cœli dubio*, Louvain, 1713, in-4; *Nieuwe manier en onderstellinge over weer*, ib., 1715.

BURMANIA (Upko), noble hollandais, confédéré contre les Espagnols, fut banni de Hollande. Il avait composé plusieurs *ouvrages généalogiques* sur la noblesse de Frise.

BURMANIA (Etienne), est auteur d'un livre intitulé : *De bello Anglicano injustè Belgis illato*, 1652, in-4.

BURMANN (Franç.), né en 1628, professeur de théologie à Utrecht, mort à Leyde sa patrie en 1679, a écrit, en hollandais, des *Commentaires sur le Pentateuque*, *Josué*, *Ruth*, *les Juges*, Utrecht, 1660-75; *sur les Rois*, *les Paralipomènes*, *Esdras*, *Esther*, *Nehémie*, Amsterdam, 1683 : *Synopsis theologica*, ib., 1699.

BURMANN (Pierre), né à Utrecht en 1668, fils du précédent, savant et érudit philologue, professeur d'histoire et d'éloquence dans les universités d'Utrecht et de Leyde, a rendu d'importans services aux lettres latines par ses belles et nombreuses éditions, ornées de préfaces, notes, discours, vers latins, etc. Celles d'*Ovide*, 4 vol. in-4, 1756; de *Virgile*, 4 vol. in-4, 1746; de *Quintilien*, 1720; de *Pétrone*, 1743; de *Phèdre*, 1745, in-8, sont dans ce genre des ouvrages de premier ordre; ainsi que les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731; *Horace*, 1699; *Claudien*, 1760; *Lucain*, 1740, et un gr. nombre d'éditions d'autres classiques dont on fait encore aujourd'hui le plus grand cas. Mort en 1741.

BURMANN (Gaspard), membre du sénat d'Utrecht, mort en 1755, a donné un recueil de divers écrits relatifs à Adrien VI, intitulé *Hadrianus VI*, Utrecht, 1727; et *l'Histoire litteraire* de sa patrie en latin, ib., 1738, in-4.

BURMANN (Franç.), fils de François, frère de Pierre et oncle de Gaspard, né à Utrecht en 1671, pasteur en Hollande et professeur de théologie dans l'université d'Utrecht, mourut en 1719. On lui doit : *Theologus*, discours latin sur les qualités d'un bon théologien, Utrecht, 1715; *La concordance des évangelistes*, en holland., Amsterdam, 1713; *Dissertation latine sur la poésie sacrée*, etc.

BURMANN (Jean), fils aîné du précédent, né en 1707, mort en 1780, médecin, disciple de Boerhaave et professeur de botanique du jardin de botanique d'Amsterdam, publia en 1736 une édition du *Traité de botanique de Weinman*; et l'année suivante un ouvrage intitulé : *Thesaurus Zeylandicus*, *exhibens plantas in insulâ Zeylandæ nascentes*, *iconibus illustratas*, in-4, pour lequel il fut aidé par Linné ; *Rariorum Africanarum plantarum decades decem*, 1 vol. in-4. Il traduisit aussi en latin l'ouvrage de Rumphius, *Everhardi Rumphii herbarium Amboinense*. Ce dernier ouvr. n'est qu'une collection de gravures représentant des plantes américaines.

BURMANN (Pierre), frère du précédent, né en 1714 à Amsterdam, fut élevé par son oncle Pierre Burmann le philologue, marcha sur ses traces comme érudit et poète, publia ses poésies latines, et l'aida dans ses excellentes publications. Il fut successivement professeur d'éloquence et d'histoire dans l'université de Franeker, de poésie à l'athénée d'Amsterdam, garde de la bibliothèque et inspecteur du gymnase de cette ville en 1753. Il se distingua surtout par ses belles éditions des poètes latins, parmi lesquelles nous citerons *Properce*, 1780; *les Comédies d'Aristophane*, avec des notes de Bergher et de Duker, Leyde, 1760; ses propres poésies latines, ibid., 1778. Mort en 1778.

BURMANN (Nicolas-Laurent), né en 1734, médecin et professeur de botanique à Amsterdam, était fils de Jean, et lui succéda dans sa chaire en 1780. Mort en 1793. Il rendit de grands services à la botanique par des correspondances suivies et la protection qu'il accordait aux savans. On a de lui : *Specimen botanicum de Geraniis*, 1759; *Florula Corsica*, dans les *Acta soc. Upsalensis*; *Flora Indiæ*, Leyde, 1768, in-4.

BURMANN (Gottlob-Guillaume), poète, né à Lauban dans la haute Lusace en 1737, mort en 1805, avait du naturel et de la grâce ; mais ses ouvrages manquent de plan et de convenance, et partent d'une imagination peu réglée. Ses *Fables*, son *Choix de poésies* et ses *Chants patriotiques* ont été imprimés à Dresde, 1769, et à Berlin, 1783, etc.

BURN (Richard), auteur anglais, vicaire d'Orton et chancelier du diocèse de Carlisle, mort en 1785, s'est fait un nom par ses *Devoirs d'un juge de paix* ; et son *Droit ecclésiastique*, Londres, 1767, 4 vol. in-8, qui font autorité en Angleterre.

BURN (Jean), fils du précédent, étudia la jurisprudence. On a de lui des *Additions* au code de justice de paix. Mort en 1802.

BURNABY (André), ecclésiastique anglais, voyagea en 1759 et 1760 en Virginie et dans les colonies du milieu de l'Amérique septentrionale, et publia à Londres en 1775 une *Relation* assez exacte et intéressante; elle a été traduite en allem. et en français.

BURNET (Gilbert), évêque de Salisbury, naquit à Edimbourg en 1643 d'une famille noble et ancienne. Il se distingua dès sa jeunesse par la facilité de son esprit et l'étendue de ses connaissances. Il voyagea et perfectionna ses études dans la société des savans de l'Angleterre, de la France et de la Hollande. A son retour, il fut successivement curé de Salson en Ecosse et professeur de théologie à Glascow. Partisan zélé de la réformation, il encourut la disgrâce des Stuart et fut obligé de quitter sa patrie. Après avoir parcouru plusieurs contrées de l'Europe d'où le fit proscrire ce même esprit d'hostilité contre la religion catholique, il vint en Hollande. Admis dans la faveur et les secrets du prince d'Orange, il contribua par ses écrits et ses intrigues à l'élévation de la maison d'Hanovre sur le trône d'Angleterre. Guillaume III récompensa ses services par l'évêché de Salisbury en 1689. Il passa les dernières années de sa vie dans l'exercice paisible de ses fonctions épiscopales, et mourut en 1775. Ses ouvrages se ressentent de l'esprit d'intolérance qui l'animait contre le catholicisme. Les principaux sont : *Histoire de la réformation d'Angleterre*; *Relation de la mort et de la vie du comte de Rochester*. Il fut marié trois frois. — Cuningham, et Gilbert Burnet, un des fils de l'auteur, ont publié l'ouvr. fameux connu sous le nom d'*Histoire de mon temps*,

2 vol. in-fol. Il existe deux trad. franç. du 1er vol.; la première est intit. : *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande-Bretagne*, La Haye, 1725, 3 vol. in-12. On n'en connaît pas l'auteur; le style en est faible, languissant, barbare même. La seconde a pour titre : *Histoire des dernières Revolutions d'Angleterre*, La Haye, 1725, 2 vol. in-4. Elle est du fameux La Pillonnière; on l'a réimpr. à La Haye (Trévoux), 1727, 4 vol. in-12, et à La Haye, 1735, 2 vol. in-4; elle forme le 1er vol. de cette édition. Le 2e contient la *Traduction* du second vol. de *l'Original anglais*. On l'a aussi impr. en 3 vol. in-12.

BURNET (Elisabeth), anglaise, née en 1661, morte en 1709, femme de Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, employa sa fortune à la fondation d'hôpitaux et de colléges dans sa patrie. Elle a laissé quelques *livres* de dévotion.

BURNET (Thomas), théologien anglican, fils de la précédente et de l'évêque G. Burnet, mourut en 1753. Ses ouvrages sont : *Réponse à Tindal sur son ouvrage int. le Christianisme aussi ancien que le monde; A treatise on scripture politics; Sermons at Boyle's lectures; Essai sur la trinité.*

BURNET (Guillaume), autre fils de l'évêque Burnet, fut gouverneur de Massachusetts et de New-Hampshire aux Etats-Unis, protégea et cultiva les lettres, et possédait la plus riche bibliothèque d'Amérique. On a de lui des *Observations astronomiques*, insérées dans les *Transactions* de la société royale de Londres; *Essai sur les prophéties de l'Ecriture*, 1724, in-4.

BURNET (Thomas), médecin écossais, m. en 1715, a laissé : *Thesaurus medicæ practicæ*, Londres, 1672, Genève, 1678; *Hippocrates contractus*, etc., Edimbourg, 1685, Leyde, 1686.

BURNET (Thomas), jurisconsulte et théolog., né à Crost en Ecosse en 1635, mort à Londres en 1715, fut directeur de l'hôpital de Sutton de cette ville. On a de lui : *Telluris theoria sacra*, 1689, in-4, ouvrage assez bien écrit, mais rempli de paradoxes; *Archeologiæ philosophicæ*, Amsterdam, 1699, in-4, qui pèche par les mêmes défauts; *De statu mortuorum et resurgentium*, 1726, in-8, traduit en français, 1731, in-12, réfuté par Muratori; *De fide et officiis christianorum*, Londres, 1723, etc., tarduit en franç., Amsterdam, 1729, in-12.

BURNETT (Jacques), lord Monboddo, écrivain, né en Ecosse, étudia les lois civiles en Allemagne. De retour dans sa patrie en 1738, il fut reçu avocat. A la mort de son parent, lord Milton, il occupa une place dans la haute judicature à cause de son titre de lord Monboddo, et mourut paralytique à Edimbourg en 1799. Il avait fait paraître en 1773 : *Origine et progrès des langues*, et en 1778 la première partie de l'*Ancienne métaphysique* : cet ouvrage s'étendit jusques à six volumes.

BURNS (Robert), né en 1769, fils d'un cultivateur du comté d'Ayr en Ecosse, ne reçut qu'une éducation très-bornée, et se livra de bonne heure avec son père aux travaux champêtres; il faisait des vers par instinct, chantait ses amours et toutes les émotions vives qui l'agitaient. Il était ce que les Anglais appellent un *poète naturel*. A la mort de son père il prit une ferme avec son frère. N'ayant pas fait ses affaires dans cette exploitation, il résolut de quitter l'Ecosse pour aller à la Jamaïque; mais l'argent lui manquant pour payer son passage, il s'avisa de faire imprimer ses vers par souscription; son *Recueil* eut du succès, et il se rendit à Edimbourg pour en faire une deuxième édition; mais au moyen de quelque argent et à l'aide de protecteurs, il prit encore une ferme près de Dumfries et se maria. Peu heureux dans sa nouvelle entreprise, il obtint une place dans l'*excise*; cet emploi l'humiliait, il se livra à la boisson, et mourut à Dumfries en 1796. Sa gloire est chère à l'Ecosse; car il a écrit dans le dialecte que Walter Scott emploie dans ses romans. Ses *poésies* et ses *vers* ont été souvent réimprimés; l'édition la plus estimée est celle du docteur Currie, en 4 vol. in-8.

BURONZO (Ch.-Louis), grand vicaire de Verceil, où il naquit en 1731, évêque de Novare, archevêque de Turin et grand aumônier du roi de Sardaigne, qui le chargea des affaires les plus importantes, ainsi que les papes Pie VI et Pie VII, fut un savant canoniste et critique, et se montra par sa conduite digne des beaux siècles de l'église. Ce qui l'a fait surtout connaître comme savant est une édition des *OEuvres complètes d'Atton*, évêque de Verceil, l'une des rares lumières du 10e siècle, dont on ne connaissait qu'une partie des ouvr. publ. par D. Louis d'Achery. Les éclaircissemens et les notes sont de la critique la plus sage. Cet important ouvrage parut à Verceil, 1768, in-fol. M. en 1806.

BURR (Jonathan), ministre de Dorchester (Massachusetts), né en Angleterre en 1604, fut un prédicateur zélé et fervent; mais ses opinions et ses propositions causèrent de grands troubles dans les églises de sa communion. Mort vers 1644.

BURR (Aaron), né en 1714 à Fairfield en Connecticut, mort en 1757, président du collége de New-Jersey, dont il fut un des fondateurs, a laissé un *Traité de théologie*, Boston, 1791, des *Discours*, des *éloges funèbres*, etc.

BURRHUS (Afranius), précepteur de Néron et préfet du prétoire. Néron, qui, pendant quelques années, avait été le meilleur des princes lorsqu'il suivait ses conseils, le fit mourir l'an 62 de J.-C., pour se défaire d'un censeur importun.

BURRHUS (Antistius), beau-frère de l'empereur Commode, fut mis à mort par ce prince vers 186 de J.-C., à la sollicitation de Cléandre, dont Burrhus avait révélé les concussions et les violences.

BURRIEL (André-Marc), jésuite espagnol, né en 1719, mort dans sa 43e année en 1762, a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Hist. naturelle et civile de la Californie*, Madrid, 1758, 3 vol. in-4, avec des cartes. Cette histoire, trad. en français sur la version anglaise par Eidous, 1767, 3 vol. in-12, donne sur la Californie des notions plus exactes et plus détaillées que celles que l'on avait eues jusqu'alors; l'auteur s'étend peut-être trop sur les travaux des missionnaires; mais on y remarque en général une critique judicieuse; *Paléographie espagnole*, in-4; *Traité* sur l'égalité des poids et mesures, in-4, savant et curieux.

BURRILL (Jean), orateur et membre du conseil du Massachusetts, juge du comté d'Essex, se signala par son intégrité et mourut en 1721.

BURROUGH (Etienne), navigateur anglais, dont les observations sont nombreuses et exactes, est le premier marin de l'Europe occidentale qui ait été aussi avant dans le nord-est, et qui ait vu les Samoyèdes. La *Relat.* de son voyage, entrepris pour découvrir un passage aux Indes par le nord, nous a été conservée par Hackluyt.

BURROUGH (Guill.), fit le premier voyage de Russie avec Chancellor, et devint contrôleur de la marine sous Elisabeth.

BURROUGH, fit au 16e S. un voyage dans la Perse, dont la *Relat.* se trouve aussi dans Hackluyt.

BURROUGH (Edouard), un des premiers propagateurs de la secte des quakers, se signala par son zèle à répandre ses opinions; ses indiscrètes prédications, sous Cromwell et Charles II, finirent par le conduire à Newgate, où il mourut en 1672.

BURROUGHS (Jérémie), théol. anglais non conformiste, mort en 1646, fut prédicateur d'une congrégation à Rotterdam, puis à Stepney et à Cripplegate, dans sa patrie. On a de lui des *Sermons* sur la patience et la résignation, in-4.

BURROUGHS (GEORGE), prédicateur de Salem, au district du Maine (États-Unis), une des victimes des illusions de la sorcellerie, fut condamné à mort et exécuté vers 1590, par suite d'accusation de magie.

BURROW (JACQ.), écrivain anglais, mort en 1782, membre de la société royale et de la société des antiquaires à Londres, a publié : *Anecdotes et observat.* relat. à Oliv. Cromwell et à sa famille, insérées dans l'*Historia gymnasii Patavini*, 1763, in-4 ; *Decisions de la cour du banc du roi*, de 1732 à 1772, 1776, in-4 ; *Essai* sur la ponctuation, 1775.

BURRUS ou DE **BURRE** (PIERRE), né à Bruges en 1430, mort en 1505, chanoine d'Amiens, cultiva toute sa vie les lettres et la poésie latine, et jouit d'une grande considération. On a de lui : *Moralium carminum libri novem*, Paris, 1503, rare ; *Cantica de omnibus festis Domini*, 1506, qu'on loue pour la douceur et l'harmonie des vers.

BURRY, peintre irlandais du 18ᵉ S., dont on cite une *Vénus* sortant de la mer ; *les Progrès de la civilisation*, etc.

BURSER (JOACHIM), médec. et botan. allemand, mort en 1644, professa à Sora la médecine et la physique. On lui doit un *Herbier* de plantes sèches en 25 vol. in-fol., maintenant à Upsal ; *Dissertatio de Venenis*, Leipsig, 1725, in-8 ; *Comment. de febri epidemicâ*, Leipsig, 1621, in-8.

BURSERIUS (JEAN-BAPTISTE), médecin, né à Trente d'une ancienne famille, pratiqua pendant quelques années à Florence, et fut en faveur auprès de plusieurs papes. Clément XIV le nomma professeur de médecine de l'université de Ferrare, puis à Pavie, et enfin à Milan, où il mourut en 1785. On publia en latin à Leipsig, en 4 vol., ses *Institutions de médecine pratique ;* sa *Vie* est en tête de l'ouvr.

BURTIUS (NICOLAS), poète parmesan, a laissé des *Poésies* lat., imprimées à la suite du *Bononia illustrata*, Bologne, 1494, in-4.

BURTON (ROBERT), célèbre auteur d'un ouvr. très-original sur la mélancolie, naquit à Lindley dans le comté de Leicester en 1576. Son caractère comme son livre était un singulier mélange de mélancolie et de gaîté. Burton croyait, dit-on, à l'astrologie. Il mourut le jour qu'il avait prédit lui-même en 1639, et fut enterré au collége de Christ-Church, où son *Anatomie de la melancolie* fut imprimée d'abord in-4 et ensuite in-folio. Burton s'était surnommé lui-même Démocrite le jeune (*Democritus junior*).

BURTON (GUILL.), frère du précédent, né à Lindley en 1575, exerça la profession d'avocat, et publia une compilation intitulée : *Description* du comté de Leicester, de ses antiquités, de son armorial, etc. G. Burton mourut en 1645.

BURTON (GUILL.), topographe, philologue et antiquaire, né à Londres en 1609, mort en 1657. Ses ouvrages sont : *Græcæ linguæ historia ; Commentaire sur l'itinéraire d'Antonin*, ou *l'Empire romain jusqu'à l'origine de la Grande-Bretagne ;* ce dernier ouvrage est très-estimé. — Il ne faut pas le confondre avec un autre BURTON (Guill.) auteur de : *Laudatio funebris in obitum D. Thomæ Alleni*, Londres, 1632, in-8, et d'une *Traduction angl.* de la première épître de saint Clément aux Corinthiens, Londres, 1647, in-8.

BURTON (GUILL.), médecin, a publié une *Dissertat.* sur la morsure du serpent, dans les *Transactions philosophiques*, 1736 ; une *Histoire de Boerhaave*, Londres, 1736. Il mourut à Yarmouth le 30 juillet 1757.

BURTON (JEAN), sav. médecin angl. du 18ᵉ S., dont on a un *Traité théorique et pratique* des accouchemens, traduit en français par Lemoine, sous le titre de *Système* nouveau et complet de l'art des accouchemens, Paris, 1771-1773, 2 vol. in-8.

BURTON (HENRI), ministre puritain anglais, né en 1579, recteur de la paroisse de St-Matthieu à Londres, s'attira de fâcheuses persécutions par ses *Sermons* contre l'épiscopat ; il fut condamné à une amende de 5,000 fr., et à avoir les oreilles coupées et à être exposé au pilori, ce qui fut exécuté. Mais sa femme ayant obtenu la révision de son procès, il revint triomphant à Londres, obtint du dédommagement, et rentra dans la cure de St-Matthieu, où il mourut en 1648. Outre ses *Sermons*, on a de lui *Jejunium israeliticum*, 1628, in-4 ; *Expositio capit. XV et XVI*, *Apocalypseos*, 1628, in-4.

BURTON (JEAN), ministre anglican, né dans le Dévonshire en 1696, fut successivement vicaire de Maple Derham et recteur de Worplesdon dans le comté de Surrey. On a de lui des *Miscellanea* composés de *Sermons*, *Dissertat.*, *Poésies et écrits div.;* une *édit. critiq.* de cinq tragédies grecques, Oxford, 1779, 2 vol. in-8.

BURY (ARTHUR), principal du collége d'Exeter, en l'université d'Oxford. A l'époque où Guillaume III avait formé le projet de réunir toutes les sectes qui divisent la Grande-Bretagne, pour faire cesser les troubles qui l'avaient dechirée sous ses prédécesseurs, Bury composa un livre devenu fameux, intitulé : *The Naked Gospel*, l'évangile nu. Il y prétendait que l'évangile ne nous est point parvenu dans sa pureté originelle, et qu'il a été considérablement altéré par les anciens pères, à l'occasion des premières hérésies, d'où il concluait que le meilleur moyen pour réunir les chrétiens dans une même profession de foi était de rétablir ce livre divin dans son intégrité primitive, et de n'admettre dans la nouvelle édition qu'il proposait que les articles nécessaires au salut, c'est-à-dire que ceux qui sont exprimés en termes si clairs, si positifs, que les hommes les plus simples peuvent les comprendre. Les pères lui semblaient avoir exagéré les avantages de la foi, en avoir trop étendu l'empire, et s'être mal à propos arrogé le droit de prononcer sur des questions au-dessus de leur pouvoir, surtout dans la condamnation d'Arius, dont il entreprenait l'apologie. Il fit imprimer son livre à ses dépens, et n'en distribua des exempl. qu'aux membres de l'assemblée du clergé, convoquée pour délibérer sur le projet de Guillaume III. On jeta les hauts cris contre l'ouvrage et contre l'auteur ; le livre fut condamné au feu, et Bury perdit sa place par un décret de l'université. Il eut beaucoup de partisans, soit en Angleterre, soit en Hollande. Le Clerc prit fortement sa défense, et soutint qu'il ne pouvait être traité de socinien, parce que, sans nier formellement la divinité de J.-C., il disait que la croyance de ce dogme n'est pas nécessaire au salut.

BURY (GUILL.), né à Bruxelles en 1618, orat. et chanoine de Malines, où il mourut en 1700, est aut. d'un grand nombre de petites *poésies* latines sur les évènemens de son temps et de son pays, où il mêlait le sacré et le profane. Il est connu comme auteur ecclés. par l'ouvr. intit. : *Brevis romanorum pontificum notitia*, Augsbourg, 1727. Cette édition va jusqu'à Benoît XIII.

BURY (ÉLISABETH), savante anglaise, née en 1644, morte à Bristol en 1720, était versée dans la connaissance de l'hébreu, de l'histoire et de l'anatomie. Son *journal* parut en 1721.

BURY (N. de), avocat de Paris au 18ᵉ S., est aut. de plusieurs ouvr. historiques médiocres : *Hist. de J. César*, Paris, 1758 ; *d'Alexandre-le-Grand*, 1760, *de Henri IV*, 1766 ; *de Louis XIII*, 1767, etc.

BURY (N. de), neveu de Colin de Blamont, surintendant de la musique du roi, a composé *les Caractères de la folie*, ballet en 3 actes, paroles de Duclos, 1743 ; *Jupiter vainqueur des Titans*, 5 actes, 1745 ; *les Fêtes de Thétis*, 2 actes, 1750 : ces deux derniers en société avec son oncle.

BURZOUYÉH ou **BOURZEVYÉH**, mage et

médecin de la cour de Khosru Nouchyrvân, florissait au commencement du 17e S., et fut très en faveur à la cour de ce prince, pour lequel il traduisit du sanscrit en persan les *Fables* attribuées à Pidpay, qu'on sait aujourd'hui être de Brahman Vichnou Sarma. Son livre est intitulé *Djavidan-khurd* (sagesse éternelle).

BUS (César de), vénérable instituteur de la congrégation de la doctrine chrétienne, né en 1544 à Cavaillon, mena d'abord, dans les camps et à la cour, une vie très-dissipée, embrassa ensuite, à trente ans, l'état ecclésiastique, et se voua à l'instruction des enfans et du peuple, s'associa plusieurs prêtres qu'il envoyait cathéchiser dans les campagnes, ce qui donna naissance en 1592 à la congrégation de la doctrine chrétienne approuvée par Clément VIII en 1597, et ensuite à celle des filles de la doctrine chrétienne, sous le nom d'*Urselines*, destinées à l'instruction des personnes du sexe. Mort en odeur de sainteté en 1607. Ses *Instructions* ont été impr. à Paris, 1666; sa *vie* a été écrite par le P. Dumas, 1703, in-4.

BUS (Balthazar de), jésuite, neveu du précédent, né en 1587, m. 1657, contribua beaucoup à la propagation de l'institut des urselines, et professa la rhétorique et la philosophie. On a de lui: *Préparations à la mort*, 1660; *Motifs de contrition*, 1652, et autres ouvrages de piété.

BUSA, dame riche de l'Apulie, nourrit à ses frais, au rapport de Valère Maxime, cent Romains après leur défaite à la bataille de Cannes.

BUSBECQ (Augier-Ghislen de), diplomate et gouvern. des enfans de Maximilien II, né en 1522 à Commines en Flandre, conduisit en France Elisabeth, leur sœur, destinée à Charles IX. Il resta en France jusqu'à sa mort, arrivée en 1592. Il avait été ambassadeur à Constantinople pour Ferdinand, roi des Romains, et avait voyagé dans le Levant. On lui doit le *Monumentum Ancyranum*, marbre précieux trouvé à Ancyre. Ses *lettres* sur son ambassade de Turquie, en 4 liv., ont été traduites en France par Gaudon, Paris, 1649, et ensuite par l'abbé de Foy, 3 vol. in-12: elles sont pleines de naïveté et d'intérêt, surtout pour les négociateurs, ainsi que son *Consilium de re militari contra Turcas*, Anvers, 1582, et réuni avec ses *lettres*, Elzevir, Leyde, 1633.

BUSBY (Richard), savant maître d'école, né à Lutten, dans le Lincolnshire en 1606, fut nommé maître de l'école de Westminster, et mourut en 1695. Il avait composé plusieurs livres à l'usage de son école.

BUSCA (Ignace), cardinal, né à Milan en 1713, était nonce dans les Pays-Bas avant la révolte contre Joseph II. Elevé ensuite au cardinalat par Pie VI, il se rendit à Milan pour plaider sa cause; mais il ne put rien obtenir de Cacault, l'envoyé français, et le cardinal Joseph Doria fut envoyé à sa place. Mort en 1803 à Rome.

BUSCH (Jean ou Arnold), né à Zwollen en 1400, chanoine de Wendeshem, et prieur de Sulten en Saxe, travailla à la réforme de divers ordres dans les Pays-Bas. On connaît de lui deux ouvrages lat.: *De origine cœnobii et capituli Windesemensis* et *Chronicon Windesemense*, Anvers, 1621, in-8.

BUSCH (J.-George), né en 1728 dans le pays de Lunebourg, professeur de mathématiques au gymnase de Hambourg, fondateur et directeur de l'académie de commerce, et président de la société des arts et métiers, savait toutes les langues de l'Europe, et possédait surtout les sciences exactes et commerciales. Il fut animé toute sa vie d'un zèle ardent pour le bien de sa patrie, et Hambourg lui doit l'organisation de son école des pauvres, le plus bel établissement de ce genre en Europe. Mort en 1800. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus importans sont: *Théorie du commerce*, 1792-99; *Bibliothèque du commerce*, 1784-86; *Encyclopédie des sciences mathématiq.*, Hambourg, 1795, etc.

BUSCHE (Herman de), savant allemand, naquit dans l'évêché de Minden en 1468. Après avoir mené une vie errante et agitée, il embrassa la doctrine de Luther, qui le fit nommer professeur d'histoire à Harbourg. Mort en 1534. On a de lui des *Commentaires* sur Sil. Italicus, Juvenal, Petrone, Martial, et un ouvrage sur l'utilité des belles-lettres, intit. *Vallum humanitatis*.

BUSCHER (Statius) ecclésiastique hanovrien, publia en 1639 contre George Calixte: *Cryptopapismus novæ theologiæ Helmstadiensis*.

BUSCHETTO (N), archevêque et sculpteur grec, né à Dulicchio vers 1030, fut appelé en Italie par les Pisans pour reconstruire leur cathédrale. Il en dressa le plan et on commença l'exécution en 1064; ce vaste et riche monument n'est point dans le goût gothique; on y retrouve encore la manière grecque, mais dégénérée. C'est de son école que sortit Nicolas Pisan, le régénérateur de l'art statuaire en Italie.

BUSCHING (Ant.-Fréd.), un des créateurs de la géographie moderne et de la statistique, né en 1724 en Westphalie. Après avoir fait d'excellentes études et publ. son *Epitome theologiæ*, qui lui fit perdre une chaire de théologie à Gottingue, il se rendit à Pétersbourg, où il était attendu pour être pasteur de l'église luthérienne de St-Pierre. Son zèle et ses succès lui gagnèrent l'estime générale, surtout lorsqu'il eut fondé son établissement d'instruction le plus florissant du Nord. Mais les persécutions qu'il y éprouva de la part du comte de Munich, l'ayant rendu à sa patrie malgré les instances de l'impératrice Catherine II, il se fixa dans la ville de Berlin, à laquelle il rendit le même service qu'à Pétersbourg, et où Frédéric II le nomma recteur du gymnase. Ce savant et laborieux écriv. m. à Berlin en 1793, au milieu de ses élèves. Ses nombreux ouvrages se divisent en livres pour la jeunesse, écrits de religion, ouvrages de géographie et d'histoire, et biographie. Mais les services qu'il a rendus à la géographie l'ont surtout rendu célèbre. Ses ouvrages les plus importans sont: *Géographie universelle*, Hambourg, 1754, traduit en franç., 1768-1779, 14 vol. in-12; *Magasin pour l'histoire et la géographie des temps modernes*, 22 vol. in-4, 1767-88; *Introduction à la géographie, la politique, le commerce et les finances des états de l'Europe*, 1784, trad. en franç.

BUSÉE (Jean), jésuite, né à Nimègue en 1547, professa plus de vingt ans la théologie à Mayence, et mourut dans cette ville en 1611, après avoir donné plusieurs livres de controverse et des ouvr. de piété, entre autres des *Méditations* traduites en français par plusieurs auteurs dans le 17e siècle. Il eut deux frères.

BUSÉE (Pierre), jésuite, frère du précéd., né vers 1540, m. en 1587 à Vienne, où il était professeur d'hébreu, est auteur d'un *Commentaire sur le catéchisme de Canisius*, Cologne, 1577, in-fol.

BUSÉE (Gérard), né vers 1538, frère des précédens, docteur à Louvain, précepteur du duc de Clèves, qui lui fit obtenir un canonicat à Xanten, eut de grands succès dans la prédication. Il composa un *Catéchisme* flamand, et une *Réponse à Flaccius illyricus*, touchant la communion sous les deux espèces.

BUSEMBAUM (Herman), jésuite, né en 1600 à Nottelen, dans la Westphalie, m. en 1668, est célèbre par les évènemens auxquels a donné lieu, dans le dern. siècle, son livre int. *Medulla theologiæ, ex variis probatisque auctoribus concinnata*. C'était un in-12 en vogue dans les séminaires des jésuites, et qui avait eu plus de cinquante éditions lorsque le P. Lacroix et le P. Collendall en firent 2 vol. in-fol. Cette édit. reparut en 1729 à Lyon avec

avec de nouvelles additions par le P. Montausan. Elle fut reproduite à Lyon en 1757 avec un nouveau frontispice sous la rubrique de Cologne. Alors on y releva sur l'homicide et le régicide des propositions qui se trouvaient, dit-on, dans quelques moralistes et casuistes contemporains ou prédécesseurs de Busembaum, mais qui parurent d'autant plus répréhensibles que ce nouveau titre paraissait à l'époque de l'attentat de Damiens sur Louis XV. Les parlemens de Paris et de Toulouse condamnèrent le livre. Le P. Zacharia, jésuite italien, publia, avec la permission de ses supérieurs, l'apologie de Busembaum et de Lacroix contre les deux arrêts. Cette apologie fut condamnée au feu par un nouvel arrêt du parlement de Paris du 10 mars 1758. Zacharia avait donné en 1756 une nouv. édition de l'ouvrage de ses deux confrères. La dernière édition de la *Medulla theologiæ moralis* est celle d'Ingolstadt, 1768, 2 vol. in-8.

BUSENNIUS (ANT.-THOMAS), médecin pensionnaire de Bréda et d'Anvers, vers 1550, a laissé des *Commentaires* sur le livre de *Inæquali temperie* de Galien, 1 vol. in-12, dédié à P. Balsanus, jurisconsulte, son contemporain.

BUSHELL (THOMAS), maître des mines royales des pays de Galles sous Charles Ier, mort en 1694, âgé de 80 ans, a publié des *Discours*, des *Chansons* dédiées à la reine; trois extraits de la *Théorie philosophique de l'exploitation des mines.*

BUSI (NICOLAS), sculpteur de Philippe IV, roi d'Espagne, était italien d'origine. Ses nombreuses productions furent très-estimées. De son temps les bustes du roi et de la reine mère passaient pour ses chefs-d'œuvre. Mort en 1709.

BUSIRIS, fils de Neptune et de Libye, régnait sur l'Egypte, et immolait les étrangers. Hercule en délivra la terre.

BUSIUS (PAUL), jurisconsulte de Zwoll, sa patrie, obtint en 1610 une chaire de droit civil à l'université de Francker, où il mourut subitement en 1617. Il a écrit quelques ouvrages de droit.

BUSKAGRIUS (JEAN-PIERRE), savant orientaliste suédois, voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande, et fut professeur de langue hébraïque à Upsal, où il mourut en 1692. On lui doit : *De usu et necessitate linguarum orientalium*, Upsal, 1654, in-4; *De deorum gentilium origine et cultu*, 1655.

BUSKAGRIUS (PIERRE), n'est connu que par un petit ouvr. : *De legione veterum Romanorum*, Amsterdam, 1662.

BUSLEYDEN (JÉRÔME), chanoine de Malines, né dans le duché de Luxembourg, fut employé avec succès en qualité d'ambassadeur auprès de Jules II, de François Ier et d'Henri VIII. Mort à Bordeaux en 1517. La ville de Louvain lui doit la fondation de son collége des trois langues.

BUSMANN (JEAN-EBERHARD), théologien luthérien allemand, né à Verdun en 1644, mort en 1692, professa la théologie et les langues orientales. Son principal ouvrage est : *De antiquis Hebræorum litteris ab Esdrâ in Assyriacas mutatis.*

BUSMANSHAUSEN (FRANÇ.-JOSEPH de), capucin allemand et professeur de théologie dans un couvent de son ordre en Autriche dans le 17e S., a laissé en allemand et en latin un grand nombre de *sermons*, un *panégyrique* du marquis de Bade à l'occasion de sa victoire sur les Turks, Kempten 1693, in-fol.

BUSON (CLAUDE-ANTOINE), négociateur et jurisconsulte, né à Besançon dans le 16e S., fut député de cette ville près d'Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, et conseiller au parlement de Dôle en 1630. On a de lui un traité latin sur *les Prétentions respectives de l'archiduc Albert au sujet de Montbéliard*, Besançon, 1613.

BUSON (J.-B.), né à Besançon vers la fin du 16e S., fut prédicat. et chanoine de la métropole. Il ne nous reste de lui que deux oraisons funèbres, dont l'une sur la mort de Ferdinand II, empereur, fut prononcée en présence de Charles IV, duc de Lorraine. On peut juger de l'éloquence de ce siècle par la citation suiv.; les trois couronnes de fer, d'argent et d'or, ont fourni à l'orateur le sujet de sa division. « L'honneur, l'intérêt et l'ambition sont trois frères, les trois Horaces qui combattent pour l'empereur romain. Ces trois frères en nos jours ont paru sur le pré, Ferdinand, Louis et Gustave. L'empire ne peut se partager; il faut être César ou rien. Ferdinand a été César, et les deux autres rien. Au premier le juge a donné la pomme, préférant à l'ambition de la France, à l'intérêt de la Suède, le but de Ferdinand. Le vertueux est l'arche, et l'honneur est le but. » J.-B. Buson vivait encore en 1654.

BUSSÆUS (ANDRÉ), antiquaire, philologue et historien danois, né en 1679, mort en 1755, bourgmestre d'Elseneur, est surtout connu comme éditeur de deux ouvrages importans pour la littérature scandinave : *Arngrimi Jonæ Groenlandia in linguam danicam translata; Arii Frodæ polyhistoris schedæ, sive libellus de Islandiâ*, Copenhague, 1733, in-4. Ses manuscrits sont à la biblioth. de Copenhague.

BUSSATO, écrivain vénitien, a donné sur l'agriculture, *Giardino d'agricoltura*, Venise, 1592, in-4.

BUSSI (FELIZIANO), né vers 1679, d'abord jésuite, entra ensuite dans la congrégation des infirmiers dévoués au service des malades à Viterbe et à Rome sa patrie, où il mourut en 1741. On a de lui : *Istoria della città di Viterbo*, Rome, 1742, in-fol.

BUSSI (le comte JULES de), poète italien, chambellan du pape Clément XI, mort à Viterbe en 1714, a publié entre autres une traduction d'Ovide, intitulée : *Epistole eroiche d'Ovidio translate in terza rima*, Viterbe, 1703-11, 2 parties in-12.

BUSSIÈRES (JEAN de), jésuite, né en 1607 à Ville-Franche près de Lyon, s'est distingué dans la poésie latine. Il ne manquait ni d'imagination ni d'enthousiasme, et l'on rencontre dans ses ouvrages des traits d'un ordre supérieur; mais il ne savait point attendre l'inspiration, et son style est inégal. Son poème sur *l'île de Rhé delivrée des Anglais*, applaudi lorsqu'il parut, est encore estimé. Il soumit celui de *Scanderberg*, son premier titre littéraire, au jugement de Chapelain, qui lui conseilla de le rendre plus régulier. Le P. de Bussières avait encore écrit en latin un *Abrégé de l'hist. de France*, trop loué par ses confrères, et un autre de *l'Hist. univ.*, oublié, malgré sa précaution de le traduire en Français. Il mourut en 1678.

BUSSIÈRES (Mlle de la), morte en 1730, a publié : *Mémoires de Gourville*, 1724, 2 vol. in-12.

BUSSING (GASPARD), né dans le Mecklenbourg, en 1658, professeur de mathématiques à Hambourg, où il mourut en 1732, a publié un grand nombre d'ouvrages de mathém., d'histoire, de blason, etc. Nous citerons seulement : *Mathematica pura in tabulas redacta; De situ telluris paradisiacæ*, etc.

BUSSOLARI (frère JACQUES des), citoyen de Pavie, se fit d'abord remarquer par un grand talent pour la prédication dont il se servit pour réveiller le courage de ses concitoyens contre le joug des seigneurs de Milan, se mit lui-même à la tête d'un petit corps d'armée et enleva toutes les redoutes des Milanais; mais les Beccaria, famille puissante et corrompue, effrayés de la réforme qu'il établissait dans les mœurs, recoururent aux Visconti qui s'emparèrent de Pavie et firent périr Bussolari dans un cachot infect vers 1356.

BUSSON (JULIEN), médecin, né en 1717, à Dinant en Bretagne, mort à Paris en 1781, fut un des collaborateurs du *Dictionnaire universel de*

médecine, 1746, 6 vol. in-fol., traduit de l'anglais de James, par Diderot, Eidous et Toussaint.

BUSSONE (Franç.). V Carmagnole.

BUSSY-d'AMBOISE (Louis de Clermont de), né vers le milieu du 16e S., signala sa fureur aux massacres de la St-Barthélemy, assassina Antoine de Clermont son parent, et s'empara de son château de Renel, que l'édit en faveur des protestans lui enleva bientôt. Nommé commandant du château d'Angers, il devint en exécration à la province et fut assassiné par le comte de Montsoreau, dont il avait voulu séduire la femme.

BUSSY LECLERC (Jean), un des chefs les plus fougueux de la faction des seize pendant la ligue, commandant de la Bastille, s'est rendu fameux par ses excès et son fanatisme, sa rage contre le parlement et ses affreuses listes de proscription. Il échappa au supplice en ne rendant la Bastille qu'à condition qu'on lui sauverait la vie, et finit misérablement à Bruxelles une vie digne de l'échafaud.

BUSSY (Philippine-Louise de), née à Paris en 1719, est auteur d'un ouvrage rare et singulier, intitulé : *la Méprise du mort qui se croit vivant*, Paris, 1776, in-12.

BUSSY-CASTELNAU (Ch.-J. PATISSIER, marquis de), passa de bonne heure dans les Indes orientales, et servit avec distinction sous Dupleix, contribua à faire lever aux Anglais le siége de Pondichéry en 1748, et fut récompensé de ses services par les grades de maréchal-de-camp, de lieutenant-général et de commandant des armées de terre et de mer au-delà du Cap-de-Bonne-Espérance. Il concerta ses opérations avec le bailli de Suffren et lutta avec avantage contre un ennemi fort supérieur en nombre. Mort en 1785 à Pondichéry, peu après la paix.

BUSSY RABUTIN (Roger de), né en 1618, maréch.-de-camp, comm. du Nivernais et mestre de camp, gén. de la cavalerie légère, servit avec honneur jusqu'à la paix des Pyrénées; s'attacha pendant les troubles de la régence au parti du grand Condé contre le parlement, puis contre le roi après l'arrestation des princes qu'il abandonna enfin pour faire sa paix avec la cour. Son *Histoire amoureuse des Gaules* et ses chansons contre les amours du roi et de Mlle La Vallière, le privèrent bientôt de sa charge, le firent mettre à la Bastille, et envoyer en exil où il resta seize ans : il revint un moment à la cour; mais s'apercevant qu'il ne regagnerait jamais les bonnes grâces du roi, il se retira dans une de ses terres où le chagrin le conduisit au tombeau en 1693. Son esprit et ses agrémens personnels étaient gâtés par sa jactance, sa vanité et son égoïsme, qui percèrent partout et causèrent le malheur de sa vie. Outre son *Hist. amoureuse des Gaules*, qu'on recherche encore, on a de lui : *Histoire abrégée de Louis-le-Grand*, 1699; *ses Lettres*, qu'il croyait supérieures à celles de madame de Sévigné sa cousine; ses *Mémoires* réimprimés plusieurs fois, 1731, etc.

BUSSY-RABUTIN (M.-C.-R., comte de), fils du précédent, évêque de Luçon et membre de l'académie française, hérita de son esprit, mais non de ses défauts et de ses ridicules. Il passait pour le plus aimable des hommes de la cour et pour un excellent juge des productions des autres, quoique de lui-même il n'eût rien produit; mais sa mondanité et son goût pour la société, où il brillait de tous ses avantages, en en faisant un vrai prélat de cour, le rendirent nul pour l'église. Mort en 1736.

BUSSY-RABUTIN (Louise-Françoise de), sœur du précédent, épouse en secondes noces de Henri-François de la Rivière, mort en 1716, n'eut pas moins d'esprit que son père et composa, sans y mettre son nom, *un Abrégé de la vie de St François de Sales*, 1699, in-12; un autre de la vie de madame de Chantal sa tante, ibid., 1697.

BUSTAMANTE (Barthélemy de), frère mineur, né à Lima, capitale du Pérou, a laissé un traité intitulé : *Tratado de las primicias del Perú en santidad y letras*.

BUSTAMANTE (George), antiquaire espagnol du 16e S., a traduit *Justin* en espagnol.

BUSTAMANTE (Jean Ruiz de), contemporain du précédent, est auteur de *Formulas adagiales latinas y españolas*, Sarragosse, 1551, in-8.

BUSTAMANTE (Jean Alonzo), ecclésiastique espagnol, est auteur d'un *Traité du gouvernement ecclesiastique*, en manuscrit dans la bibliothèque de Madrid.

BUSTAMANTE (Benoît), médecin de Salamanque, a pub. : *Methodus in VII aphorismorum lib. ab Hippocrate observata*, Venise, Alde, 1559, in-4.

BUSTAMENTE DE LA CAMARA (Jean), né à Alcala de Henares au 16e S., enseigna la médecine dans cette ville. On a de lui un traité curieux : *De reptilibus verè animantibus sacræ Scripturæ*, Lyon, 1620, in-8.

BUSTAMENTE, auteur espagnol du 17e S., dont on a : *De las ceremonias de la misa*, Madrid, 1655; *Rubricas del oficio divino*, ibid., 1649.

BUSTIS ou BUSTO (Bernardin de), capucin ital. du 15e S., se fit une grande réputation par des sermons du genre des Menot et des Barlette, et fut un des fondateurs de la fête du saint nom de Jésus. Ses *Sermons et œuvres diverses* ont été imprimés à Cologne, 1607.

BUSTO (Alexis-Vanégas), savant espagnol, professeur de philosophie et de langue latine à Tolède. Son ouvrage de philosophie int. : *Diferencia de libros que hay en el universo*, Pincia, 1583, est très-utile aux Espagnols de même que le *Tratado de ortografia en las tres lenguas principales*, Tolède, 1592, in-4.

BUSTO (Barnabas), précepteur des enfans de Charles-Quint, a laissé une *Introduction à la grammaire*, Salamanque, 1533, in-8.

BUSTON ou BUSTEN (Thomas-Etienne), né en 1549, jésuite anglais, missionnaire aux Indes orientales, y exerça quarante ans le ministère évangélique, fut recteur d'un collége dans l'île de Salcet, et mourut en 1619 à Goa, dont il est regardé comme l'apôtre. On a de lui : *Arte da lingoa canarina da F.-Th. Estevano*, Rachol (Goa), 1640, in-8. C'est une grammaire de la langue qui se parle sur la côte de Canara; un *Catéchisme indien; Purana*, choix de poésie en langue vulgaire de l'Indostan sur les principaux mystères du christianisme.

BUSTON (Henri), théologien puritain, né en 1576 à Bridsal dans le comté d'York, fut d'abord secrétaire du cabinet du prince Charles, ensuite recteur de St-Matthieu. Un sermon séditieux le fit mettre au pilori, enfermer dans la prison de Lancastre, et condamner à une amende de 5,000 liv. sterling. En 1640, le parlement le mit en liberté, et lui rendit sa place. Il mourut en 1648. On a de lui des pamphlets sur des matières de controverse.

BUSTON (Jean), savant théologien, né à Wemworthy dans le Devonshire, professeur de grec, ensuite principal du collége de Corpus Christi à Oxford. Dans ses dernières années, il a rassemblé ses ouvrages qui n'étaient que des pièces fugitives, et les a donnés sous le titre de *mélanges*. Il mourut en 1771.

BUSY (Richard), savant ministre anglican, recteur de Cudworth, au comté de Sommerset, chanoine et doct. de Westminster, mourut en 1696. On a de lui quelques ouvrages sur la grammaire.

BUTACIDE (myth.), athlète dont la beauté éga-

lait la vigueur, naquit à Crotone et fut souvent vainqueur aux jeux olympiques. Après sa mort, les habitans d'Egeste, ses ennemis, lui élevèrent un tombeau et lui rendirent les honneurs divins.

BUTE (JEAN STUART, comte de), ministre d'état anglais, né au commencement du 18e S., entra dans le conseil à la mort de George II, en 1760, eut l'entière direction des affaires lors de la retraite de Pitt, et jouit d'une confiance sans bornes sous George III, qui le fit son premier ministre. La paix signée à Fontainebleau en 1763, si avantageuse à l'Angleterre, fut en partie son ouvrage, et donna lieu à tout le développement de son talent dans la chambre-haute. Il eut pour successeur George Grenville, mais conserva encore long-temps une grande influence jusqu'au moment de sa retraite, à son magnifique château de Lutton dans le Berkshire, où il ne s'occupa plus, jusqu'à sa mort, arrivée en 1792, que de sciences, et surtout de botanique. On recherche pour sa beauté d'exécution et le luxe typographique ses *Tables de botanique*, qui ne furent tirées qu'à 12 exemplaires, et pour lesquelles il dépensa 10,000 liv. sterl. Buffon, auquel il en avait envoyé un exemplaire, le déposa à la bibliothèque du roi.

BUTEL-DUMONT (GEORGE-MARIE), né à Paris en 1725, mort en 1788, avocat, censeur royal et secrétaire d'ambassade à Pétersbourg, a laissé *Mem. histor.* sur la Louisiane, Paris, 1753; *Hist. et commerce des colonies angl.*, 1755; *idem des Antilles*, 1758; *Essai* sur l'état présent du commerce d'Angleterre, 1755, traduit de l'anglais; *Théorie du luxe*, 1771; *Essai* sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France, Paris, 1776; ces deux derniers couronnés par l'acad. des inscript.

BUTEO (JEAN). V. BORREL.

BUTINI (PIERRE), né à Genève en 1678, ministre protestant, fut appelé en 1700 comme pasteur à l'Eglise de Leipsig, y resta trois ans et revint dans sa patrie. Il y desservit une église de campagne, et mourut en 1706, d'une dyssenterie qu'il prit en visitant plusieurs de ses paroissiens attaqués de la même maladie. Quoique enlevé aux lettres à l'âge de 29 ans, il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres des *sermons* et des *livres* de piété.

BUTINI (ISAAC), médecin génevois du 16e S., a publié à Lyon, 1580, une édit. des *Aphorismes* d'Hippocrate, grec et latin; les trois livres des *Pronostics* et les *Sentences* de Celse.

BUTINI (GABRIEL), pasteur de Genève en 1619, cultiva les muses latines. On a de lui: *Carmina in liberationem urbis Genevæ*, 1602, etc.

BUTINI (JEAN-ROBERT), méd. et écriv., né à Genève en 1681, mort en 1714, est un des aut. du *Traité* de la maladie du bétail, Genève, 1711, et a écrit une *Dissert.* savante sur les *Comment.* de César, jointe à l'édition de Londres, 1712, fol.

BUTINI (J.-ANT.), méd. et écrivain, né à Genève en 1723, membre du conseil des deux-cents, mort en 1758, a donné: *Abrégé* de la chronologie des anciens royaumes, traduit de l'anglais de Newton, Genève, 1743; *Traité* de la petite-vérole communiquée par l'inoculation, Paris, 1752; *Lett.* sur la cause de la non-pulsation des veines, Lausanne, 1761, etc.

BUTKENS (CHRIST.), moine cistercien d'Anvers, mort en 1650, est aut. de *Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant*, La Haye, 1724-26, 4 vol. in-fol., rare et recherché; *Annales généalogiques de la maison de Linden*, Anvers, 1626, in-fol., très-rares, même en Flandre, peu connu et dignes de l'être.

BUTLER (GUILLAUME), alchimiste renommé, né au comté de Clare en Irlande dans le 16e siècle, inventa un spécifique qu'il appliquait à tous les maux de l'humaine espèce, et avec un succès infaillible, si l'on en croit van Helmont ainsi que l'abbé Rousseau qui ont écrit sur les propriétés de cette merveilleuse découverte, et qui ont pris soin d'en transmettre la recette à la postérité. Les charlatans n'ont pas laissé perdre ce trésor, qui se recommande encore aux bonnes gens, sous le nom de *pierre de Butler*. Intéressé à faire partager les bienfaits de sa découverte au plus grand nombre possible de crédules patiens, il se rendait en Espagne dans ce but, ou peut-être aussi pour échapper à quelques poursuites, quand il mourut sur mer en 1618, âgé d'environ 90 ans.

BUTLER (CHARLES), auteur anglais, né en 1560 à Wicombe, dans le comté de Buckingham, m. en 1647, vicaire d'une paroisse de campagne, a donné plusieurs ouvrages, entre autres la *Monarchie des femmes*: c'est un traité sur les abeilles, ouvrage ingénieux et qui a été souvent réimprimé, Oxford, 1609, in-8, 1634, in-4; *les Principes de la musique* pour le chant et la composition, Londres, 1636, in-4.

BUTLER (SAMUEL), poète anglais, naquit dans le Worcestershire en 1612. On pourrait appeler son *Hudibras* le Don Quichotte du puritanisme. Selden l'avait employé comme copiste; il habita depuis avec sir Samuel Luke, zélé puritain et commandant sous Cromwell. Ce fut chez ce chef républicain que Butler conçut le plan d'*Hudibras*, dont le principal personnage était sir Samuel lui-même. Après la restauration il fut secrétaire du comte de Carberry. C'est à cette époque qu'il épousa mistress Herbert. En 1663 il publia la première partie de son *Hudibras*, la seconde en 1664, en 1678 la troisième et dernière, et mourut à Londres en 1680. Townlay, officier anglais, est auteur d'une trad. en vers franç. d'*Hudibras*, impr. à Paris en 1757, 3 vol. in-12, avec le texte anglais, et des remarques de Larcher; elle a été réimpr. en 1819. Dans le 18e S., des admirateurs de Butler firent élever un monument en son honneur dans l'abbaye de Westminster.

BUTLER (JOS.), théol. anglais, naquit en 1692 à Wantage, dans le comté de Berk. Ses *Sermons* et son *Traité* sur l'analogie de la religion naturelle et révélée avec la constitution et le cours de la nature publ. en 1736, in-4, sont regardés comme de très-bonnes études théologiques. Après avoir possédé différens bénéfices, et avoir été environ un an secrétaire du cabinet de la reine Caroline, il fut nommé en 1737 évêque de Bristol, en 1750 évêque de Durham. Les premières instructions qu'il donna à son clergé, en arrivant dans son diocèse, eurent pour objet la nécessité du culte extérieur. Il mourut en 1752.

BUTLER (ALBAN), principal du collége anglais de St-Omer, naquit en 1710 dans le comté de Northampton. L'ouv. par lequel il a établi sa réputation est la *Vie* des saints en anglais, trad. en fr. par Godescard, chanoine de St-Honoré, et Marie, professeur de mathém. au collége Mazarin, 1763 et suiv., 12 vol. in-8. La partie des fêtes mobiles était restée en MS., l'auteur se proposant de la réduire; mais sa mort, arrivée en 1773, l'empêcha d'accomplir ce projet, qui fut exécuté par les soins de M. Challoner, vicaire apostolique de Londres. Cette partie a été traduite en franç. par M. Nagot, Versailles, 1811, in-8.

BUTLER (RICH.), officier américain, se distingua par sa bravoure dans la guerre de l'indépendance. Il périt en 1791, à la bataille de Mianas, contre les Indiens, célèbre par la défaite de Saint-Clair.

BUTLER (THOMAS), frère du précédent, après avoir servi avec distinction dans la guerre de l'indépendance, avait repris les armes en 1791, et commandait un bataillon dans la journée où son

frère fut tué. Chargé successiv. de diverses fonctions par Washington, il s'en acquitta avec prudence ; il eut le commandement des troupes en 1803, après avoir été déchargé d'une accusation mal fondée, mais dont les poursuites et les désagrémens hâtèrent sa mort, arrivée en 1805.

BUTRET (C.), gentilhomme français du 18e S., fit d'abord de bonnes études, puis entraîné par un goût très-vif pour l'agriculture et le jardinage, en même temps que les idées religieuses du martinisme dominaient son imagination, il céda son droit d'aînesse à son frère pour se confondre presque dans la dernière classe des artisans, où son penchant le conduisait. Voulant se familiariser au travail manuel, afin de joindre la pratique d'un art dont ses connaissances acquises lui permettaient d'apprendre à fond la théorie, il se mit sous la direction de Pepin, l'un des meilleurs jardiniers de Montreuil, sous lequel il devint surtout habile dans la culture des arbres fruitiers. Cherchant ensuite à établir une école pratique dans les environs de Strasbourg, il avait déjà garni d'espaliers 1590 toises de murs, lorsque la révolution survint et le contraignit à émigrer. Il se réfugia près de l'électeur palatin, qui lui confia la direction de ses jardins, et par ses soins ils devinrent les plus beaux de l'Allemagne. Son petit ouvrage de *la Taille des arbres fruitiers* est un résumé excellent de la pratique des jardiniers de Montreuil. Mort vers 1806.

BUTRIO (ANTOINE), jurisconsulte bolon., mort en 1417, est auteur de *Repertorium juris canonici et civilis ; Commentaria in decretales et Clementinas*, Venise, 1578, assez estimés de son temps.

BUTTER (GUILL.), médecin, né dans le Derbyshire en 1726, avait pris ses degrés à Edimbourg. Il pratiqua quelque temps à Derby, et se fixa à Londres, où il mourut en 1805. Ses ouvrages sont : *Méthode* pour la guérison de la pierre ; *Dissertatio de frigore quatenùs morborum causa; Dissertatio medica et chirurgica de arteriotomia ; An account on puerperal fever*, telle qu'elle parut dans le Derbyshire en 1782 ; *A treatise on the worm fever ; Méthode* pour ouvrir l'artère des tempes ; *A treatise on the angina pectoris ; A treatise on the venereal rose.*

BUTTERFIELD, mécanicien allemand établi à Paris sous le règne de Louis XIV, fut ingénieur du roi pour les instrumens de mathématiques, qu'il perfectionna, et il construisit des cadrans solaires à boussole, qui ont gardé son nom. Mort en 1724. On lui doit : *Niveau d'une nouvelle construction*, Paris, 1677, in-12 ; *Odomètre nouveau*, 1681.

BUTTET (MARC-CLAUDE de), écrivain fécond, né à Chambéry dans le 16e S., s'appliqua aux mathématiques et à la littérature grecque et latine. Ses principaux ouvrages sont : *Apologie de la Savoie*, Lyon, 1554, en vers latins; l'*Amalthée*, recueil de 128 sonnets, ib., 1575 ; des *Eloges des princes de Savoie*, manuscrits, etc.

BUTTET (LOUIS de), seigneur de Malatret, chevalier de Saint-Maurice, entreprit d'écrire en 30 livres l'*Histoire de Savoie ;* mais il n'acheva que les vies de Berold et de Humbert, restées MSs. dans la bibliothèque de Turin.

BUTTET (MARC-ANT. de), chevalier comme le précédent, avocat au sénat de Chambéry, et historiographe de Savoie, publia quelques *écrits* polémiques pour soutenir le droit de cette maison, Chambéry, 1605 et 1606 ; *Discours* sur l'extraction des princes de Savoie, manuscrit dans la bibliothèque de Turin.

BUTTINGHAUSEN (CHARLES), professeur de théologie et prédicateur de Hidelberg, m. en 1786, a éclairci par ses recherches l'histoire du palatinat et de l'université de Heidelberg. On a de lui, outre un grand nombre de *thèses* et de *dissert.* théolog., *Supplément* à la chronique d'Aventin, Francfort, 1758 ; *Délassemens tirés de l'histoire du Palatinat et de la Suisse*, Zurich, 1766, 3 part., in-8 ; *Matériaux pour servir à l'histoire du Palatinat*, Manheim, 1773-1782, 2 vol., 8 part. ; *Hist. univers. Heidelbergensis*, Heidelberg, 1786.

BUTTNER (DAVID-SIGISMOND-AUG.), né en 1724, mort en 1768, professeur de botanique à Gottingue, succéda au savant Haller. Il est auteur d'un ouvrage en vers latins intitulé : *Enumeratio methodica plantarum*, Amsterdam, 1750. Il passe pour avoir fait connaître le premier le nectaire en forme de tuyau du pédoncule des geraniums d'Afrique, et le vrai caractère des genres des tulipiers.

BUTTNER (DAVID-SIGISMOND), diacre de Querfurt, mort au commencement du 18e S., a publié en allemand un ouvrage cité par les géologues, intitulé : *Signes du déluge d'après l'état présent de notre globe*, Leipsig, 1710, in-4.

BUTTNER (FRÉD.), né en 1622, mort en 1701, professa les mathématiques à Dantzig. Ses principaux ouvrages sont : *Sciagraphia arithmeticæ logisticæ ; Tabulæ-mnemonicæ geometricæ.*

BUTTNER (CHRÉT.-GUILL.), naturaliste et philologue allemand, né à Wolfenbuttel en 1716, exerça d'abord l'état de pharmacien, auquel son père l'avait destiné, et pour lequel il fit plusieurs voyages dans presque tous les états d'Allemagne, en Ecosse et en Angleterre, s'attacha à l'étude des différens dialectes des pays qu'il visitait, puis, abandonnant les travaux pharmaceutiques, il se rendit à Gottingue, où il se livra à d'immenses recherches sur l'histoire primitive des peuples, et sur la filiation des langues. Buttner avait acquis de profondes connaissances, cependant ses écrits sont peu nombreux : mais il n'en a pas moins laissé des traces profondes dans la science qu'il cultiva ; la plupart de ses émules et ses disciples puisèrent dans ses entretiens d'ingénieux aperçus ; il leur prodiguait généreusement le fruit de ses veilles, et l'on peut croire que sans son secours les Schœlzer et les Gatterer ne seraient pas parvenus sitôt à débrouiller le chaos dans lequel s'était comme enveloppée l'hist. des migrations des anciens peuples du nord. C'est à lui qu'on doit les premières ébauches de glossologie qui soient satisfaisantes. Ce savant estimable et laborieux s'imposa pendant toute sa vie la privation de ce qu'on pourrait nommer la plus modique aisance ; consacrant tout ce qu'il avait à l'achat des livres et des objets d'histoire naturelle les plus précieux, il ne faisait qu'un seul repas, dont la dépense ne s'élevait qu'à environ 3 sous. Cependant il jouit toujours d'une santé robuste, et conserva jusqu'au dernier moment toute la fraîcheur d'esprit d'un jeune homme. Il mourut le 8 octobre 1801, à l'âge de 85 ans. Il avait été profess. à la société royale de Gottingue pendant 25 ans, et avait le titre de professeur de l'université d'Iéna et celui de conseiller aulique. On a de lui, en allemand : *Tableaux* comparatifs des alphabets des différens peuples, etc., Gottingue, 1771 et 1779, deux parties in-4, dont malheureusement l'impression n'a pas été terminée; *Explication* d'un almanach impérial du Japon, 1773 ; *Observat.* sur quelques espèces de tenia, 1774 ; *Listes* des noms d'animaux usités dans l'Asie méridionale, 1780 ; *Tabula alphab. hodiern.*, 1776.

BUTTON (THOMAS), navigateur et mécanicien anglais du 17e S., fut chargé par Jacques Ier de continuer les découvertes faites au nord-ouest par Hudson. Il découvrit la nouvelle Galles, la terre de Carey's-Svans-Nest, les caps de Southampton, de Pembroke, les îles Mansfield ; parvenu jusque vers le 65e degré de latitude, il se convainquit de la possibilité d'un passage au nord. Il revint en Angleterre en 1612, et fut créé chevalier.

BUTTS (GUILLAUME), médecin anglais et favori du roi Henri VIII, qui le créa chevalier, fut

un des fondateurs du collége royal de médecine à Londres, et l'un des plus hardis défenseurs de Crammer. Mort en 1545.

BUTTSTEDT (J.-André), professeur de théol. et prédicateur à Erlangen, né en 1701, mort en 1765, a laissé en Allemagne la réputation d'un profond théol. On a de lui en allemand : *Pensées raisonnables* sur la nature de Dieu, Leipsig, 1735, in-8 ; *idem* sur la création du monde, Wolfenb., 1737 ; *idem* sur la création de l'homme, Leipsig, 1738, etc.

BUXBAUM (Jean-Chrét.), botaniste allemand, né en 1694 à Mersebourg, passa en Russie et créa, par ordre du czar Pierre Ier, un jardin de botanique à Pétersbourg, devint membre de l'académie des sciences de cette ville, et professeur du collége impérial. Mort en 1730. On lui doit la connaissance des plantes de la Sibérie, de la Turquie, etc. Son ouvrage le plus important est *Centuriæ quinque plantarum minus cognitarum circa Byzantium et in Oriente observatarum*, Pétersbourg, 1728-40.

BUXTON (Jedediah), paysan d'Elmton près de Chesterfield, né en 1704, mort en 1774, résolvait avec la plus grande promptitude les questions d'arithmétique les plus difficiles, et mesurait exactement avec une vitesse extraordinaire les plus grandes distances.

BUXTORF (Jean), chef d'une famille qui pendant deux siècles s'est rendue célèbre dans la littérature hébraïque, naquit en 1564 à Camen en Westphalie, d'un ministre protestant de cette petite ville. Après avoir voyagé dans plusieurs contrées de l'Allemagne et de la Suisse, pour se perfectionner dans les langues savantes, il alla se fixer à Bâle, y devint professeur d'hébreu, occupa trente-huit ans cette chaire, et jouit de la plus haute considération. Il logeait et nourrissait chez lui plusieurs juifs savans, avec lesquels il s'entretenait des difficultés de leur langue. Ce fut ainsi qu'il acquit une grande réputation parmi les hébraïsans ; ils lui écrivaient de toutes parts pour le consulter. Ses travaux eurent surtout pour objet les livres des rabbins, dont il acquit une connaissance très-étendue ; il transmit ce goût à ses descendans, et mourut à Bâle en 1629. Ses principaux ouvrages sont : *Manuale hebraïcum et chaldaïcum* ; la meilleure édition de ce manuel, composé des mots de la Bible seulement, est celle de Bâle, 1658, in-12, due aux soins de son fils ; *Biblia hebraica rabbinica*, 4 vol. in-fol., Bâle, 1618-19. On y trouve les commentaires des rabbins, la paraphrase chaldaïque et la massore ; *Lexicon chaldaïcum, thalmudicum et rabbinicum*, Bâle, 1639, in-folio, ouvrage qu'après vingt ans de travail il laissa imparfait, et qui coûta encore dix années à son fils, pour le mettre en état de paraître. Ce dictionnaire, bien qu'il soit loin d'être parfait, est encore aujourd'hui le meilleur que l'on ait en ce genre.

BUXTORF (Jean), fils du précédent, né à Bâle en 1599, succéda à son père en 1630, dans la chaire des langues savantes à Bâle. Il mourut dans cette ville en 1664. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Lexicon chaldaicum et syriacum*, Bâle, 1622, in-4. C'était le fruit de son séjour dans les académies étrangères ; *Maimonidis liber more Nevochim*, ib., 1629, in-4. Ce livre, dont il fit une traduction latine qui surprit les rabbins les plus savans, a pour objet d'expliquer les endroits difficiles de l'écriture sainte, et contient des discussions sur beaucoup de questions théologiques et philosophiques ; *Dissertationes philologico-theologicæ*, ibid., 1659, in-4. C'est un recueil de dissertations sur l'origine de la langue hébraïque, sur la confusion et la propagation des langues, sur le Décalogue, sur l'institution et les rites de la pâque.

BUXTORF (Jean-Jacques), fils du précédent, né à Bâle en 1645, mort dans cette ville en 1704, professa l'hébreu, ainsi que son père. Il n'a rien fait imprimer de son vivant, si ce n'est une préface à la *Tiberias* de son grand père, dont il publia une nouvelle édition en 1665, mais il a laissé en MS. quelques traductions des livres des rabbins, et un supplément fort considérable à la bibliothèque rabbinique.

BUXTORF (Jean), neveu du précédent, fut aussi profess. d'hébreu à Bâle, et mourut en 1732, laissant un fils qui suivit la même carrière. On a de lui plusieurs ouvrages dans le même genre d'érudition.

BUY DE MORNAS (Claude), géographe du roi et des enfans de France, mort à Paris en 1783, est auteur d'un *Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire*, Paris, 1762-70, 4 vol. in-4 ; *Cosmographie méthodique et élémentaire*, 1770, in-4.

BUYER (Barthélemy), conseiller de ville à Lyon sa patrie, y fit le premier connaître l'imprimerie. Il mit sous presse en 1476 une *Légende dorée*, à deux colonnes, en caractères gothiques, avec des lettres initiales tracées à la main, et sans aucun chiffre aux pages ; l'année suivante la *Pratique de chirurgie de Chauliac*, in-fol. Les *Pandectes de médecine de Sylvaticus* ne parurent qu'en 1478.

BUYSEN (Antoine), médecin, professa son art à l'université de Louvain dans le 16e siècle. Ses *Œuvres médicales* ont été publiées dans cette ville en 1548.

BUYS (Guillaume du), poète et écrivain du 16e S., est auteur d'un recueil de poésies intitulé : *l'Oreille du prince*, Paris, 1588, in-12.

BUZANVAL (Nicolas CHOART de), né à Paris en 1611, fut successivement conseiller au parlement de Bretagne, maître des requêtes et ambassadeur en Suisse. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et fut pourvu de l'évêché de Beauvais. Il se montra digne des premiers siècles de l'église par sa piété, sa charité sans borne, ses vues éclairées et sa fermeté même à l'égard de Louis XIV, qui sut toujours l'apprécier. Mort en 1679.

BUZELIN. V. Bucelin.

BUZOT (Franç.-Léonard-Nic.), né à Evreux an 1760, député en 1789 aux états-généraux, et en 1792 à la convention, où il se montra un des chefs du parti de la *Gironde*, fut vice-présid. du trib. criminel de Paris, dénonça Robespierre, et ne cessa de l'attaquer, mais ne poursuivit pas avec moins d'acharnement Louis XVI, son infortunée famille et tous les émigrés. Proscrit lui-même au 31 mai 1793, il erra de département en département, et fut trouvé mort avec Péthion dans un champ près de Bordeaux.

BUZUR DJEMIHR, vizir de Nouchyrvan, qui avait pour lui une grande vénération, fut gouverneur d'Hormouz, son fils, sous lequel il conserva ses charges et jouit de la même considération jusque dans une grande vieillesse. On lui attribue l'invention du *jeu de dames et d'échecs*.

BUZUR DJUMBER, khalyfe égyptien dans le 12e S., avait pour maxime que le meilleur des rois est celui dont les bons n'ont rien à craindre, et que les méchans redoutent.

BYDBAY ou PIDPAY, brahme et ministre de Débéhelim, roi des Indes, est le premier, selon les Orientaux, qui ait écrit des fables ou apologues, et, en admettant cette assertion, on supposerait qu'il a servi de modèle à Esope et à Lockman. Mais on est encore incertain lequel des trois a eu l'honneur de l'invention, ou si Esope, Bydbay et Lockman ne font qu'un. Celles de Bydbay diffèrent des deux autres en ce que l'exemple n'est donné que pour appuyer la morale. Son fameux livre de la *Sagesse des siècles*, le plus ancien de ce genre,

composé de quatorze chapitres, a changé de nom chaque fois qu'on l'a traduit.

BYE (Jacques de). V. Bie.

BYE (Marc de), peintre et graveur, né à La Haye en 1634, élève de Jacques Vander Does, a gravé plusieurs suites d'animaux d'après Paul Potter.

BYFIELD (Nicolas), théologien puritain, né dans le comté de Warwick, m. en 1622, fut successivement ministre à Chester et à Isleworth dans le Middlesex. Il a laissé un grand nombre d'ouvr. de théologie. — Son fils Adoniram fut secrétaire de l'assemblée du clergé de Westminster.

BYFIELD (Nathaniel), né en 1653, juge de la vice-amirauté et membre du conseil des Massachusetts, fut un des théologiens de l'assemblée de Westminster, après laquelle il passa en Amérique, acquit une grande fortune dans le commerce, fut un des quatre fondateurs de la ville de Bristol (Rhode-Island), et siégea comme orateur pendant trente-huit ans dans l'assemblée des représentans. Mort à Boston en 1733.

BYLES (Matthieu), ministre de Boston, né en 1706, mort en 1788, fut un orateur éloquent et un littérateur instruit pour son temps. On a de lui un grand nombre d'*Essais* dans le *Journal hebdomadaire de la Nouvelle-Angleterre*; un *poème* sur la mort de Georges Ier et l'avènement de Georges II au trône; des *epîtres*, des *sermons*, des *melanges*, en 1 vol., etc.

BYNÆUS (Antoine), orientaliste, ministre protestant, né à Utrecht en 1654, mourut à Dewenter en 1698. On estime encore son traité *De calceis hebræorum*, Dordrecht, 1695, in-4; *Christus crucifixus*, Amsterdam, 1692-99; *Explicatio evangelica*, etc., ibid., 1689; des *sermons*, La Haye, 1737, in-4.

BYNG (Georges), vicomte de Torrington, et amiral anglais, né en 1663 au comté de Kent, s'éleva par son mérite et son courage aux grades les plus importans et obtint celui d'amiral, après avoir réussi à porter secours à Barcelone assiégée par le duc d'Anjou. Il s'opposa avec succès aux invasions tentées à diverses reprises par la France et la Suède en faveur du prétendant, et remporta, en qualité de commandant en chef dans la Méditerranée, une victoire signalée sur la flotte des Espagnols aux côtes de Sicile, dont ils étaient près de s'emparer. Créé successivement trésorier et lord de l'amirauté, chevalier du Bain et baronnet, enfin comte de Torrington, il soutint sa réputation d'habileté et de prudence dans l'action et le conseil, jusqu'à sa mort arrivée en 1733.

BYNG (Jean), quatrième fils du précédent et amiral anglais, célèbre par ses malheurs, parvint rapidement aux premiers grades et se montra digne de son père; mais ayant échoué en 1756 contre l'escadre de France, commandée par la Galissonnière, il fut accusé de trahison, jugé à Londres et condamné à perdre la tête; cette sentence cruelle fut exécutée en 1757, sans égard au courage malheureux et au zèle de Byng, qui ne s'était jamais démenti.

BYNKERSHOECK (Corneille van), célèbre avocat de La Haye, né en 1673 à Middelbourg, mourut le 16 avril 1743. La plupart de ses ouvr. sont si estimés, qu'on en a fait une édit. complète, Genève, 1761, in-folio.

BYNS (Anne), religieuse et maîtresse d'école à Anvers, fut une des premières à cultiver les muses flamandes, de 1520 à 1540; deux liv. de ses *Refruins* (*Refereinen*) parurent en 1529. Eligius Eucharius les traduisit en vers.

BYRADIAN (Sempad), général arménien, rétablit, après une longue suite de victoires, Ardaschès sur le trône de son père, tué par Erovane l'an 68 de J.-C. Nommé gouverneur du palais du jeune prince et commandant de toutes ses armées, il remporta de grands avantages sur les Alains et sur les armées de l'empereur Trajan. M. en 127, dans un âge très-avancé.

BYRD (Guillaume), savant américain, né en Virginie au commencement du 18e S., consacra sa fortune aux progrès des sciences, et rassembla une des plus riches bibliothèques qu'on eût encore vues dans sa patrie. Il a laissé quelques *Traites*.

BYRGE (Juste), habile constructeur d'instrumens de mathématiques du 18e S., né en Suisse, passe pour l'inventeur du *Compas de réduction*. (V. la *Notice sur les savans Hessois*, par Strieder, Gottingue, 1783, in-8.)

BYRNE (Guillaume), graveur anglais, né à Cambridge en 1746, m. à Londres en 1815, se perfectionna à Paris sous J. Aliamet et Wille. On a de lui : les *Antiquités de la Grande-Bretagne* et une *suite de vues de lacs*.

BYROM (John), méd. et poète ingénieux, naquit à Kersall près Manchester en 1691. Sa pastorale de *Colin et Phébé* lui valut la protection du docteur Bentley. La Phébé de sa pastorale était la fille de Bentley. En 1724 il fut élu membre de la société royale, et mourut à Manchester en 1763. Ses *poèmes* furent publiés en deux volumes.

BYRON (Jean), célèbre navigateur anglais, né en 1723, mourut à Londres en 1786. Après avoir fait partie de la flotte de l'amiral Anson dans son voyage à la terre de Magellan, où il fut exposé aux plus grands dangers, il servit avec éclat dans la guerre contre les Français en 1758; il entreprit en 1764, avec deux frégates, un nouveau voyage autour du monde, et découvrit dans la mer du sud l'île qui porte son nom. La *Relation* de son voyage, publiée à Londres en 1766, in-4, a été traduite en français par M. Suard, Paris, 1767, in-12. Cantwell a trad. le *premier Voyage de Byron à la mer du Sud*, Paris, 1800, in-8.

BYRON (Georges GORDON, lord), petit-fils du préc., né à Douvres le 22 janv. 1788, m. à Missolonghi, en Grèce, le 19 avril 1824. Il nous en coûte de respecter les bornes de cet ouvr. pour parler de lord Byron, au moment où toute l'Europe, émue de sa mort récente et prématurée, s'entretient de sa double gloire comme poète et comme héros de la liberté grecque. Né avec un nom illustre, mais orphelin de bonne heure et héritier d'une fortune dissipée par son père, le jeune Byron passa sa première enfance en Écosse auprès de sa mère. A la mort de son oncle, homme bizarre et morose qui ne laissa pas d'enfans, il succéda au titre de lord Byron, et fut envoyé à l'école d'Harrow, d'où il alla achever ses études à l'université de Cambridge; après s'y être distingué par quelques bizarreries de caractère, plus que par des succès académiques, le jeune lord vint joindre sa mère à l'abbaye de Newstead; l'amour l'avait rendu poète lorsqu'il n'était encore qu'écolier à Harrow. Il recueillit ses vers et les publia sous le titre d'*Heures de loisir*. La caustique *Revue d'Edimbourg* s'empara de ces essais d'un jeune homme, et mêla des personnalités grossières à d'amères critiques, en conseillant au poète de renoncer à la poésie. Exaspéré contre ses zoïles, Byron répondit par une satire imitée de Juvénal, de Pope et de Gifford, immolant par un ressentiment aveugle les principales réputations littéraires de l'époque. C'était repondre à une injustice par une autre, mais le génie est facilement absous; la plupart de ceux qui étaient attaqués dans les *Poètes anglais* et les *Critiques écossais*, sont devenus les amis de Byron, entre autres Th. Moore et son illustre rival sir Walter Scott. Après avoir passé quelque temps dans la dissipation à Newstead et puis à Londres, où il dédaigna les honneurs de la pairie, malgré le succès de son discours de début à la chambre haute, lord Byron, tourmenté de bonne

heure de l'ennui de la satiété, alla promener ses rêveries en Espagne, en Portugal et en Grèce. A son retour il publia le récit poétique de son voyage, sous le titre du *Pélerinage de Childe-Harold*. Le héros de ce poème est Byron lui-même, avec la vague mélancolie qui ne l'a pas quitté, l'énergie de ses émotions, et un singulier mélange de scepticisme et d'enthousiasme. Ce poème appela sur Byron l'intérêt vif avec lequel ses différens ouvrages ont depuis été reçus. On n'a pas cessé d'identifier le poète, peint sous divers attributs, avec ses héros, qui, dans des situations nouvelles, reproduisent toujours à peu près le même caractère : expression de son âme sans cesse agitée, passionnée, exaltée, la poésie de Byron est naturelle jusque dans son exagération. Il faut admirer aussi une grande vérité de description dans le *Giaour*, la *Fiancée d'Abydos*, le *Corsaire*, *Lara*, le *Siége de Corinthe*, *Parisina*, *Manfred*. Ces derniers poèmes sont postérieurs au mariage que Byron contracta en 1816 avec miss Milbank Noel : cette union est devenue trop fameuse par la séparation des deux époux. Byron voyant ses torts exagérés par la calomnie, et dédaignant de se justifier devant la haute société anglaise, abandonna volontairement l'Angleterre et sa fille, visita le champ de Waterloo, se fixa quelque temps auprès du lac de Genève, et plus tard en Italie. Ces div. contrées sont décrites dans le troisième et le quatrième chant de *Childe-Harold*. A Venise, lord Byron composa aussi son *Beppo* et une partie de son *Don Juan*, espèce d'odyssée satirique laissée incomplète ; c'est une brillante galerie de portraits, où les mœurs et les opinions de l'époque sont passées en revue avec une rare facilité. Les *tragédies* de lord Byron sont aussi datées d'Italie ; ce sont peut-être les moins heur. de ses créations ; ses *Mystères*, *Cain* et *le Ciel et la terre*, sont des ouvrages à part où il prouva que le climat de la patrie du Dante n'avait point énervé son talent. Amoureux de la liberté, partout et surtout en Grèce, lord Byron répondit au premier cri d'indépendance des Hellènes. Il consacra sa fortune à venir à leur secours, et se rendit lui-même en Italie pour contribuer de son bras et de ses lumières à leur affranchissement. Sa présence avait rallié les partis; il se préparait à diriger un siége important, lorsque la mort le frappa. Il mourut après avoir composé un dernier chant de liberté, et en prononçant les noms de son épouse inexorable, de sa sœur et de sa fille, qu'il avait toujours tendrement chérie sans être connu d'elle. La Grèce l'a pleuré et honoré comme un citoyen des temps de sa gloire, et a déclaré qu'elle adoptait sa fille. Byron avait laissé des mémoires dont son ami Thomas Moore a sacrifié le dépôt à des exigences de famille. Ses *Œuvres* ont été traduites en français et réimprimées plusieurs fois. La dernière édit., 8 vol. in-8, contient un *Essai* sur son génie et son caractère par M. Amédée Pichot, que lord Byron lui-même avait remarqué. L'édition la plus complète et la plus belle du texte de ses *Œuvres* a été publiée en France; c'est celle du libraire Baudry, 7 vol. in-8, Paris, 1825.

BYS (Jean-Rodolphe), peintre habile, né à Soleure en 1660, mort à Wurtzbourg en 1739, se perfectionna dans son art en Italie, et devint peintre de l'empereur et ensuite de l'électeur de Mayence. Ses compositions les plus remarquables sont à Vienne dans la grande salle d'audience et dans la bibliothèque de l'empereur ; on voit au château de Genbach un *Paradis perdu* de sa composition.

BYTEMEISTER (Jean-Henri), théologien luthérien, né à Zell en 1698, professa la théologie à Helmstadt, et mourut en 1746. Ses principaux ouvrages, écrits en latin, sont : *De præstantiâ et vero usu historiæ litterariæ*, etc., Wittemberg, 1720, in-4 ; *Comment. de vitâ præsulum in ducat. Luneburgensi*, ibid., 1728-30 ; *Catalogus bibliothecæ Lautensachianæ*, etc., Helmstadt, 1737, in-8.

BYWALD (L.-B.), jésuite et naturaliste allem. du 18e S., a publié : *Selectæ ex amœnitatibus acad. Car. Linnæi; Dissertationes ad hist. nat. pertinentes, et additamentis auctæ*, Gratz, 1764-69, estimés.

BYZANCE (Louis de), né à Constantinople en 1647, d'un juif qui le força de prendre le turban, parvint à passer en France, où il se fit instruire de la religion chrétienne, et baptiser, en 1674, à St-Germain-en-Laye, ayant pour parrain et pour marraine le roi et la reine, représentés par le cardinal Mazarin et madame de Colbert. Il entra ensuite dans la congrégation de l'oratoire, et, possédant, outre les langues anciennes et modernes, une parfaite connaissance de la théologie, il y fit avec beaucoup d'habileté des conférences ecclésiastiques. Dans l'une d'elles il confondit un fanatique musulman, qui s'introduisit ensuite dans sa chambre pour l'assassiner : cette scène lui fit une impression si forte que son esprit s'aliéna. Il mourut en 1722 à Charenton, après y être resté vingt ans sans qu'on pût le guérir. On a de lui : *la Goutte curable par le remède turc*, Paris, 1703, in-12 ; et quelques *écrits* sur les mathématiques, ainsi qu'une traduction d'une partie du *Koran*, restés manuscrits, et déposés à la bibliothèque royale.

BYZAS, chef des Mégaréens, auquel on attribue la fondation de Byzance, aujourd'hui Constantinople, vers l'an 658 avant J.-C.

BZOVIUS ou BZOWSKI (Abraham), dominicain polonais, né à Proszovic en 1567, voyagea en Italie, et s'établit à Rome, où il fut chargé de la continuation des *Annales de Baronius*. Il en composa neuf vol. (XIII à XXI), imprimés à Cologne de 1616 à 1630, et à Rome, 1672, et resta fidèle aux principes de son prédécesseur. Les jésuites et les cordeliers se plaignirent de son dévouement exclusif aux dominicains, et l'électeur de Bavière lui fit intenter un procès pour avoir mal parlé de l'empereur Louis IV de Bavière. Plusieurs volumes in-4 et in-fol. furent publiés par d'habiles écrivains, pour défendre l'empereur Louis. Bzovius fut contraint de se rétracter publiquement. Outre sa continuation des *Annales de Baronius*, on a de lui plusieurs ouvr., tous en latin. Il mourut en 1637.

C

CAAB. V. Kaab.

CAATH, fils de Levi, aïeul de Moïse, mérita que ses enfans fussent choisis pour porter l'arche et les vases sacrés dans le désert.

CABADES ou COBAD, roi du second empire persan, l'an de J.-C. 486, fut détrôné l'an 497, parce qu'il voulait, dit-on, rendre les femmes communes dans ses états; il remonta quatre ans après sur le trône par l'artifice de sa femme, qui le fit sortir de prison, sous les habits de son sexe. Il fit la guerre à l'empereur Anastase, et prit sur lui Armède en 502, mais il fut quelque temps après battu par Bélisaire et forcé à demander la paix. Il mourut en 531.

CABAL (J.-M.), chimiste de l'Amérique méridionale, résidait à Santa-Fé de Bogota, et périt victime de son amour pour la liberté lors de la reprise de cette ville par les troupes du général Morillo en 1816.

CABALLINUS (Gaspard), jurisconsulte de l'Abruzze au 16e S., noms masqués sous lesquels ont été publ.: *De evictionibus et milleloquia juris*, etc., ouvrages du célèbre Charles du Moulin.

CABALLO (Emmanuel), s'illustra au siége de Gênes, sa patrie, par les Français en 1513, et les força par son courage héroïque à en lever le siége.

CABALLO (François), médecin du 16e S., né à Brescia, professa avec succès dans les écoles de Padoue, et mourut en 1540. On a de lui: *Libellus de theriacâ*, etc., Venise, 1497 et 1503, imprimé avec les *Opera medica* de Montaguana, Nuremberg, 1652, in-fol.

CABANE (Philippine), surnommée la Catanaise, parvint, par son adresse et ses intrigues, de simple nourrice d'un fils de la duchesse de Calabre, au rang de dame d'honneur et de grande sénéchale. On l'accusa d'avoir conseillé à Jeanne Ire le meurtre de son mari, André de Hongrie, qui fut assassiné en 1345; arrêtée avec son fils Robert de Cabane, elle périt avec lui dans les supplices.

CABANIS (J.-B.), agronome, né dans le Limousin en 1723, mort à Brives en 1786, a rendu de grands services à l'agriculture par ses nombreux essais et perfectionnemens. On lui doit: *Essai sur les principes de la greffe*, Paris, 1803; c'est la troisième édition d'un mémoire couronné par l'académie de Bordeaux en 1764.

CABANIS (Pierre-Jean-Georges), fils du préc., médecin, philosophe et littérat. franç., né à Conac en 1757, fut élevé au collége de Brives qui était tenu par des doctrinaires. L'indépendance de son caractère ne pouvant pas s'accorder avec l'obéissance que ses maîtres exigeaient de lui, il prit le parti de se faire chasser. Son père l'envoya alors à Paris, où Cabanis profita de la liberté dans laquelle il vivait pour se livrer avec fureur à l'étude. Une place de secrétaire, qu'on lui offrit auprès d'un seigneur polonais, le décida à se rendre en Pologne; c'était en 1773, époque du premier partage de ce malheureux pays. Il s'agissait de faire approuver par la diète du royaume une mesure qui devait en consommer la ruine. Le spectacle de terreur et de corruption qui se passa sous les yeux de Cabanis, à peine âgé de seize ans, lui fit contracter un mépris précoce des hommes, et comme il l'a dit lui-même, une mélancolie que sa bonté naturelle avait peine à maîtriser. Revenu à Paris après deux ans d'absence, il se lia avec le poëte Roucher qui jouissait alors d'une grande célébrité, et commença une traduction en vers de l'*Iliade*, dont quelques fragmens furent imprimés à la suite du poëme *des Mois*. Ses relations s'étendirent; il obtint l'amitié de la plupart des hommes de lettres et des savans de son siècle. Son père le pressait de choisir un état qui pût assurer son existence. Cabanis se décida pour la médec., dont les études variées offraient une ample pâture *à l'activité de son esprit*, et entra dans cette nouvelle carrière sous les auspices du savant docteur Dubreuil qui devint son guide et son ami. Les premiers travaux du jeune médecin confirmèrent les espérances qu'il avait données. Voué tout entier à son nouvel état, il y appliquait toutes les forces de son esprit, et explorait les sciences médicales avec cette supériorité que donne le génie. La révolution de 1789 éclata. Cabanis et le comte de Mirabeau, attachés aux mêmes principes, se lièrent d'une étroite amitié. L'orateur de la tribune eut souvent recours aux conseils du philosophe, et se servit, pour le soutien de la cause qu'il avait embrassée, de sa plume et de ses avis. La mort de Mirabeau laissa un vide affreux dans les affections de Cabanis. L'amitié de Condorcet vint lui offrir quelques dédommagemens, et prépara son mariage avec mademoiselle Charlotte de Grouchy, qui fut célébré peu de temps après que ce philosophe eut péri de la manière la plus déplorable. Depuis cette époque Cabanis ne mit plus son bonheur que dans les affections domestiques, et trouva dans le caractère et les qualités de son épouse des consolations pour les pertes qu'il avait essuyées. Il reçut, sans les avoir sollicités, les honneurs qui lui furent accordés par le gouvernement après le règne de la terreur, fut nommé membre de l'Institut en l'an 4, professeur de clinique à l'école de médecine en l'an 5, représentant du peuple en l'an 6, et membre du sénat conservateur après la révolution du 18 brumaire. Des indices incontestables et nombreux annonçaient sa fin prochaine. Il se retira alors dans une maison de campagne près de Meulan, employa à faire le bien le peu de temps qui lui restait à vivre, et attendit la mort avec la tranquillité d'âme et la sérénité d'esprit qui sont le résultat d'une bonne conscience. Il mourut le 5 mai 1808, à l'âge de cinquante-deux ans. Les ouvrages qu'il a laissés sont: *Observations sur les hôpitaux; Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau; Mélanges de littérature allemande; Du degré de certitude de la médecine; Observations sur l'organisation sociale en général; Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine; Observations sur les affections catharrales*; et des *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Ce dernier ouvrage, qui a le plus contribué à la gloire de l'auteur, a donné lieu contre lui à des accusations dont nous n'apprécierons pas le mérite. Nous nous contenterons de faire observer que si ces accusations étaient fondées, elles seraient la seule tache d'un beau talent et d'une vie honorable. Ses *Œuvres complètes et inédites*, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. Thurot, ont été publiées en 7 vol. in-8, 1823.

CABARRUS (Fr., comte de), né à Bayonne en 1752, a laissé la réputation d'une grande capacité en matière de finances. Lors de la guerre de l'indépendance en Amérique, l'Espagne, privée des ressources du Mexique, rétablit ses finances par des billets royaux que Cabarrus créa. Il fonda la banque de St-Charles, fut conseiller des finances, ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt en 1797, et chargé de missions particulières en France et en Hollande, puis enfin ministre des finances. On a de lui plusieurs *Mémoires* sur les finances et le commerce; des *Lettres* au *Prince de la Paix*;

traité sur le système de contributions le plus convenable à l'Espagne; l'*Eloge de Charles III*, et celui de D. M. Musquéz, ministre des finances. Il mourut en 1810.

CABASILAS (NIL), savant archevêque de Thessalonique au 14e S., auteur de deux traités contre les latins, intit. : *De causâ dissidii eccles. lat. et græc.*, et *de Primatu papæ*, Bâle, 1544, et Leyde, 1595, avec la version latine de Bonaventure Vulcanius.

CABASILAS (NICOLAS), neveu du précédent, lui succéda à l'archevêché de Thessalonique, en 1350. Ce prélat politique et courtisan, fut un des plus ardens adversaires des latins, contre lesquels il écrivit une *Exposition de la liturgie grecque*, ouvrage publié en grec à Paris en 1524 dans l'*Auctuarium* de la Bibliothèque des Pères, traduit en lat. par G. Hervet, Venise, 1548, et Paris, 1560; une *Vie de J.-C.*, en six livres, trad. en lat. par Pontanus, Ingolstadt, 1604; un *Commentaire* sur le troisième livre de l'*Almageste* de Ptolémée, trad. en lat., Bâle, 1538, in-fol. Presque tous ses ouvrages se trouvent dans la *Biblioth. des Pères*.

CABASSOLE (PHILIPPE), card. sous Urbain V, chancelier de Sicile et patriarche de Constantinople, fut l'ami et le corresp. de Pétrarque, et mourut en 1372. On lui attribue : *De nugis Curialium*, et *la Vie et les Miracles de Ste Marie Madeleine*.

CABASSUT (JEAN), orator., né à Aix en 1604 ou 1605, mort en 1685, apprit sans le secours d'aucun maître le grec ancien et moderne, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, et s'appliqua plus particulièrement à l'étude du droit canon. Le card. de Grimaldi, archevêque d'Aix, l'emmena avec lui à Rome en 1660, et le choisit pour son conclaviste lors de l'élection d'Alexandre VII. Pendant les dix-huit mois qu'il demeura dans cette capitale, il s'acquit l'estime des sav. d'Italie, et y recueillit les matériaux des ouv. qu'il publia depuis. En voici les principaux : *Notitia conciliorum*, dont l'édit. la plus ample et la plus correcte est celle de 1685, in-fol. C'est un bon abrégé de la collect. des conciles; les principaux canons y sont rapportés en entier; *Juris canonici theoria et praxis*, Lyon, 1675, in-4. Le sav. canoniste Gibert en a donné une nouvelle édit. avec des sommaires et des notes, Poitiers, 1738, in-folio, Venise, 1757, in-fol.

CABBEDO DE VASCONCELLOS (MICHEL), parvint aux premières charges de Lisbonne, et mourut en 1577. On lui doit une élégante traduct. latine du *Plutus* d'Aristophane, Paris, Vascosan, 1547; des *Lettres* et autres ouvrages, Rome, 1597, in-8.

CABBEDO (GEORGES), fils du précéd., devint chancelier du royaume et conseiller d'état, et mourut en 1604. On a de lui : *Decisiones Lusitaniæ senatûs*, 1604, in-4; *de Patronatibus eccles. Lusitan.*, in-4.

CABEL (ADRIEN van der), habile peintre de paysages et de marines, se perfectionna en Italie, et s'etablit ensuite à Lyon, où il mourut en 1695. Il gravait aussi à l'eau-forte des sujets de sa composition; les meilleurs sont un *St Bruno* et un *St Jerôme*.

CABELIAU (ABRAHAM), riche négociant hollandais, se rendit en Suède et fut intendant des pêcheries sous Gustave Adolphe; ayant attiré dans ce pays plusieurs de ses compatriotes, il jeta, au commencement du 17e S., les bases du commerce de la nouvelle ville suédoise de Gottembourg.

CABESTAN ou CABESTAING (GUILL. de), gentilh. provençal, troubadour du 13e S. On raconte que s'étant attaché au service du seigneur Raimond, celui-ci le nomma écuyer de Marguerite, son épouse. Epris des charmes de cette belle, Guillaume la célébra dans ses vers, et fut payé de retour. Raimond, jaloux, le tua, lui arracha le cœur et le fit manger à Marguerite, qui, pour échapper à sa fureur, se précipita d'un balcon et périt de sa chute. Millot attribue cent chansons à ce troubadour; les MSs. de la bibliothèque du roi en contiennent cinq qui sont précédées de sa vie, où l'on a inséré le conte que nous venons de rapporter. Cabestaing est le héros d'un petit roman de Mayer, 1784, in-18, à la suite de *Laure et Felino*.

CABEZA DE VACCA (ALVAR-NUNEZ), gouv. du Paraguay, reçut ordre en 1539 de continuer la découv. de cette contrée, mit à la voile de St-Lucar le 9 nov. 1540 avec quatre vaisseaux et cinq cents soldats, mouilla successivem. à Cananca, dont il prit possession, et à Santa-Catalina, d'où il fit différentes reconnaissances. Mais ayant perdu deux vaisseaux, il se rendit par terre au Paraguay, traversa en nov. 1541 des chaînes de montagnes désertes, et rencontra, au bout de dix-neuf jours de marche, des plaines peuplées d'Indiens Guaranès, dont il prit possession au nom du roi d'Espagne. Il continua sa route par terre, et le 4 mars 1542 il fit son entrée dans la ville de l'Assomption, dont il prit le commandement. Ses troupes, fatiguées de son avarice et de sa tyrannie, s'unirent aux mécontens, et nommèrent un autre gouverneur. Cabeza fut mis aux fers et embarqué pour l'Espagne avec son confident, le greffier Pedro Fernandez. A leur arrivée, ils furent condamnés par le conseil des Indes à être déportés en Afrique. Pendant l'instruction du procès, ils publièrent en forme de mémoire le premier ouvr. qui ait paru sur le Paraguay, imp. à Valladolid, 1555, in-4, réimpr. dans le recueil de Barca, int. : *Historiadores primitivos de las Indias occidentales*, Madrid, 1749, 3 vol. in-fol.

CABEZALERO (J.-MARTIN), peintre espagnol, élève de don Juan de Carreno, né en 1633, mort à Madrid en 1675, ne peignit guère que des tableaux de dévotion, entre autres une *Assomption de la Vierge*; un *Père éternel*, et autres ouvrages estimés qui ornent encore les églises de Madrid.

CABIAC (CLAUDE DE BANE, seigneur de), né à Nîmes en 1578 d'une famille calviniste, se convertit chez les jésuites de Tournon, et fut dès lors un zélé catholique. On a de lui l'*Ecriture abandonnée par les ministres réformés*, 1658, ouvr. qui produisit beaucoup d'effet sur les religionnaires.

CABIEN (M.....), marin retiré du service dans un village de Normandie, où il était garde-côte. Les Anglais ayant tenté une descente sur ce point en 1761, Cabien prit un tambour, battit la générale, et fit de grands bruits de commandement; l'ennemi, dupe de ce stratagème, se rembarqua précipitamment. Le roi lui accorda une pension de 300 fr. et une médaille.

CABILEAU (BAUDOUIN), jésuite d'Ypres, mort en 1652, cultiva avec succès la poésie lat. On a de lui quelques *Tragédies*, *élégies*, *épîtres*, etc. sur des sujets tirés de l'Ecriture-Sainte.

CABIRES (myth.), divinités du paganisme qu'on suppose originaires de Phénicie. Les Grecs néanmoins pour se les approprier, leur ont fixé une multitude de généalogies toutes différentes les unes des autres : chez eux toutefois la version la plus commune en fait Castor et Pollux. Mais le nom de dieux Cabires finit par être générique, et dans leur classe on comprit même des déesses. Le culte des Cabires fut apporté en Italie par Enée; d'Albe, ces dieux passèrent à Rome, qui leur éleva trois autels dans le cirque, et les fêtes instituées en leur honneur furent désignées sous le même nom.

CABISSOL (G.-B.-N.), membre de la société d'émulation de Rouen, né dans cette ville en 1749, mort en 1820, cultivait les lettres et encourageait les sav. Il a laissé une précieuse collect. de *Mémoires* et de *gravures*.

CABIZ, docteur turc de la classe des ulemas, ayant démontré publiquement les absurdités du mahométisme et la supériorité du christianisme, fut

jugé par le divan, condamné à mort et exécuté en 334 de l'hégyre (945 de J.-C.).

CABOT ou GABOTTO (JEAN), surnommé le *Nocher*, Vénitien qui vint en Angleterre peu de temps après la découverte de l'Amérique demander au roi Henri VII d'être envoyé à la découverte de nouvelles terres, et à la recherche d'un passage par le nord-ouest pour aller au Cathai oriental. Le roi lui donna trois vaisseaux marchands avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. Nous n'avons aucune relation authentique des navigations de Jean Cabot et de ses trois fils.

CABOT (SÉBASTIEN), deuxième fils du précéd., né à Bristol en 1467, avait environ 24 ans lorsqu'en 1497 il fit avec son père le voyage où fut découvert le nouv. monde. En 1517 il entreprit un second voyage, ne put réussir dans son dessein de trouver une route aux Indes orientales, et revint en Angleterre. Il passa en Espagne en 1526; on lui donna des navires avec lesquels il remonta très-avant dans la rivière de la Plata. On dit aussi qu'il fit d'autres voyages sur des vaisseaux espagnols. Quoi qu'il en soit, il vint chercher le repos en Angleterre; il y fut nommé grand pilote du royaume et gouv. de la comp. des marchands formée pour découvrir des terres inconnues. Edouard lui accorda une pension de 166 liv. 13 sous 4 deniers sterl. Cette somme, qui revient à 4000 fr. de notre monnaie, était considérable à cette époque, et fait juger de l'importance des services qu'il avait rendus. On ignore l'époque précise de sa mort. Quelques histor. ont pensé que les découvertes des Cabot étaient fabuleuses. Il n'est pas possible, à la vérité, de reconnaître les terres qu'ils ont vues; mais tout porte à croire qu'elles font partie de l'extrémité de l'Amérique septentrionale.

CABOT (VINCENT), jurisconsulte du 16e S. né à Toulouse, professa le droit à l'université pendant quatorze ans, et ensuite dans sa patrie pendant vingt-deux ans. Cabot mourut au commencement du 17e S. Ses principaux ouvr. sont : *Variarum juris publici et privati disputationum libri duo*, Orléans, 1592, in-4; *Traité des bénéfices; les Politiques de Vincent Cabot*, ouvrage non achevé.

CABOTIN (N.....), avocat et rimeur obscur du 17e S, cité par quelques-uns de ses contemporains, entre autres par Richelet, l'auteur du *Dictionnaire des Rimes*. On a de lui un *Commentaire* ou *Paraphrase* en vers burlesques des vingt-six *Aphorismes* d'Hippocrate.

CABOUS (CHAMS-EL-MA'LA), souver. du petit royaume de Jorjan, enclavé dans l'empire de Perse, naquit au 10e S. Les historiens et poëtes orientaux font un grand éloge des qualités de ce prince. Chassé de ses états par le sulthan Mouyad-Eddaulah, il y rentra après une absence de dix-sept ans, et ajouta à son royaume les provinces de Guilan et de Tabarestan. Sa sévérité le fit déposer ensuite par les grands, qui placèrent son fils sur le trône; et il mourut empoisonné en l'an 1012. Il a laissé quelques *Poésies* estimées de ses contemp. Il avait été le protecteur et le bienfaiteur du célèbre Avicenne. (Abou-Sina).

CABRAL (PIERRE-ALVAREZ), navigateur portugais, command. de la deuxième flotte envoyée par Emmanuel aux Indes orient. en 1500, découvrit sur sa route le Brésil, alors inconnu, qu'il nomma *Terre de Ste-Croix*, et se dirigea ensuite vers les Indes, fit alliance avec le roi de Cochin et de Cananor, et revint chargé de richesses en 1501.

CABRAL ou CAPRALIS (FRANÇOIS), jésuite portugais, né en 1528, enseigna la philosophie et la théologie à Goa, en Chine, au Japon, où il contribua beaucoup à la propagation de la foi, et convertit le roi de Bungo, qui, vingt ans auparavant, avait reçu saint François Xavier. On trouve de ses *lettres* dans les *Litteræ annuæ Soc. Jesu*.

CABREIRA (GIRAUD GARAUD DE), troubad. catalan, contemp. de Pierre III, roi d'Aragon, n'est connu que par des *Instructions* adressées à son jongleur Cabre, où il entre dans un détail ennuyeux de toutes les histoires et romans en vogue de son temps.

CABRERA (dom BERNARD de), général et homme d'état sous Philippe-le-Cérémonieux, roi d'Aragon, fit la conquête de Majorque, et se distingua par de brillans exploits dans la guerre que fit ce prince à la république de Gênes, au sujet de la possession de l'île de Sardaigne. Dégoûté des grandeurs, ou fatigué des attaques de l'envie, contre laquelle il trouvait peu de garantie dans ses droits à la reconnaissance du monarque, il se retira dans un monastère, dont celui-ci le vint retirer en 1349, pour lui faire prendre place au conseil. Bientôt ayant osé improuver la formation d'une ligue entre Henri de Transtamare et les rois de Navarre et d'Aragon, dans le but de détrôner le roi de Castille, et se voyant sur le point d'être la victime de l'intrigue des grands, Cabrera voulut se retirer en France; il n'en eut pas le temps : arrêté d'abord et jeté dans les fers, il subit la question; puis sur la demande des membres de la ligue, irrités de sa noble résistance à leurs desseins, injustes autant qu'impolitiques, il fut décapité à Saragosse en 1364. Plus tard la cour, honteuse de l'indignité de cette condamnation, réhabilita la mémoire de Cabrera, et rendit ses biens à Bernard de Cabrera, son petit-fils.

CABRERA (BERNARD de) voulut s'emparer de la couronne de Sicile, en 1410, après la mort du roi Martin, dont il avait été le favori. Blanche, veuve de ce prince, refusa de l'épouser; il lui déclara la guerre et fut fait prisonnier. Renfermé dans une citerne qu'on avait mise à sec, puis dans une tour environnée d'un filet, il tenta vainement de s'échapper. Enfin Ferdinand, success. de Martin, lui fit grâce à condition qu'il quitterait la Sicile. Il mourut peu de temps après.

CABRERA (LOUIS de), histor. espagnol, né à Cordoue vers la fin du 16e S., mort vers 1655, a écrit : *Tratado de historia, para entenderla y escrivirla*, Madrid, 1611, in-4; *Filipe segundo, rey de España*, ou *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol.

CABRERA (PIERRE de), né à Cordoue, contemp. du précéd., fut religieux de l'ordre de St-Jérôme, et composa un commentaire sur la 3e partie de la *Somme de St Thomas*, Cordoue, 1602, 2 vol. in-fol.

CABRERA (MELCHIOR), imprimeur espagnol au 17e S., est auteur d'un ouvr. sur l'art typographique intitulé : *Discurso legal, historico y politico en prueba del origen, progresos, utilidad, nobleza y excelencia del arte de la imprenta*, Madrid, 1675, in-fol., assez rare.

CABRERA (D. JUAN, THOMAS HENRIQUEZ de), homme d'état espagnol, né dans le 17e siècle, descendait d'Alphonse XI, roi de Castille. Appelé à la cour de Charles II, roi d'Espagne, il y jouit d'une grande faveur par la protection de la reine, seconde épouse de ce monarque, et fut successiv. duc de Medina-del-Rio-Seco, amiral de Castille et min. d'état. A l'époque où le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, fut appelé au trône d'Espagne, Cabrera, refusant de servir ce nouveau monarque, se retira à Lisbonne, et se déclara pour le parti de l'archiduc Charles d'Autriche. Il mourut du chagrin de voir ses avis négligés par les généraux et les conseillers de ce prince en 1705. Cabrera est souvent désigné par les histor. de son temps sous son titre d'*almirante* (amiral).

CABRISSEAU (NICOLAS), théologal de Reims, né à Réthel en 1680, et mort en 1750, se fit connaître par une charité ardente et son opposition à la bulle *Unigenitus*, qui lui attira des persé-

cutions. Il a publié : *Réflexions* sur le livre de Tobie, Paris, 1736; *Instruct. chrétiennes* sur les huit béatitudes, Paris, 1732, in-12; — sur le symbole, 1728, in-12; — sur le sacrement de mariage, 1737; *Serm.* sur le sacre de Louis XV, 1724, in-4.

CABROL (Barth.), chirurgien, né à Gaillac (Languedoc), dans le 16e S., fut professeur d'anatomie à l'école de Montpellier. On a de lui diverses *Observat.*, insérées dans un recueil de plusieurs anatomistes, imprimés à Francfort en 1668, in-4; un *Alphabet anatomique*, Tournon, 1594, in-4; Montpellier, 1603; *id.*, Lyon, 1614 et 1624; *id.*, Genève, 1624, même format : traduit en latin et imprimé à Genève, 1604; Montpellier, 1606, in-4; Leyde, 1648, in-fol. Les progrès de l'anatomie dans les 18e et 19e S. ont singulièrement diminué l'importance et le mérite de cet ouvrage, qui a eu une grande vogue jusqu'à la fin du 17e.

CACAULT (François), négociateur et érudit, naquit à Nantes en 1742. Après avoir obtenu, en 1764, une chaire de mathématiques à l'École-Militaire, il l'abandonna en 1769, et entreprit le voyage d'Italie, d'où il ne revint qu'en 1775 : devenu à cette époque secrétaire du président des états de Bretagne, il fut nommé en 1785 secrétaire d'ambassade à Naples. En 1791, il fut chargé d'affaires du gouvernement français dans cette résidence, et reçut bientôt l'ordre d'aller remplir les mêmes fonctions à Rome. Plus tard (1796) il fut envoyé à Gênes comme ministre de la république française, et signa le traité de Tolentino, conjointement avec le général Bonaparte. Appelé par le départem. de la Loire-Inférieure au conseil des cinq-cents en 1798, il fit partie du nouveau corps-législatif, après la révolution du 18 brumaire. Chargé par le premier consul d'aller, en mars 1801, négocier à Rome le concordat avec le saint-siége, il fut remplacé en juillet 1803, par le cardinal Fesch. Sénateur le 6 avril de la même année, il mourut à Clisson le 18 novembre 1805. On a de lui : *Poésies lyriques de Ramler*, traduites de l'allemand, Berlin, 1777; *Dramaturgie*, ou *Observations critiques* sur plusieurs pièces de théâtre, traduit de l'allem., de Lessing, par un Français, et publié par M. J. (G. A. Juncker), Paris, 1785, 2 vol. in-8.

CACCIA (Guill.), né à Novarre en 1568, fut un habile peintre à fresque et ne travailla que sur des sujets religieux. Mort vers le milieu du 17e S. Ses cinq filles ont également cultivé la peinture avec assez de succès pour qu'on ne puisse distinguer leurs ouvrages de ceux de leur père.

CACCIA (Jean-August.), servait dans les armées de Charles-Quint vers le milieu du 16e S. On a de lui deux volumes de *poésies*, dont l'un est dédié à la reine de France, Marie de Médicis.

CACCIA (Franç.), né à Mantoue en 1617, fut, au rapport de Facciolati, un savant littérateur.

CACCIA (Ferd.), laborieux écrivain, né en 1689, mort en 1778, perfectionna les méthodes destinées à l'étude de la langue latine. Il a laissé une *gramm.*, une *prosodie*, des *Règles d'orthographe*, un *Vocabulaire*, imprimés à Bergame de 1719 à 1776, et en manuscrit un *Traité d'architecture* et un autre *sur les fortifications*.

CACCIALUPI (J.-B.), jurisconsulte italien, professeur à Sienne, a laissé : *de Justitiâ et jure; de Debitore; de Pactis; de Transactionibus.*

CACCIANEMICI (Franç.), peintre bolonais du 16e S., accompagna le Primatice en France et l'aida dans ses beaux ouvrages de Fontainebleau.

CACCIANIGA (Franç.), peintre, né à Milan en 1700, élève de Franceschini et de Babiena, remporta à Rome le premier prix dans l'académie de St-Luc, travailla avec succès pour le comte Calderi, et fit entre autres belles composit. un *Pilate montrant J.-C. au peuple (Ecce homo)*, et pour la ville d'Ancone *la Mort de St André Avellin*, *Jésus-Christ communiant ses apôtres*, etc., et quatre tableaux pour le roi de Sardaigne; la *Mort de Lucrèce*, celle de *Virginie*, etc. Il mourut en 1781.

CACHET (Christ.), médecin, né en 1572, se déclara contre les alchimistes de son temps. On a de lui : *Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata*, Tulli (Toul), 1614, in-12. Cet ouvrage n'est qu'une traduction de Mousin (*voy.* ce nom), qui a traité le même sujet en français; *Apologia dogmatica in hermetici cujusdam anonymi scriptum*, etc., ibid., 1617, in-12; *Vrai et assuré preservatif de petite-vérole et rougeole*, Toul, 1617, in-8; Nancy, 1623, in-8; *Epigrammata et elegiæ*, Nancy, 1622, in-8; *Controversiæ theoricæ*, etc., *in primam sectionem aphorismorum Hippocratis*, Toul, 1612. Cachet mourut en 1624.

CACHET (Paul), bénédictin, frère du précédent, est auteur d'un *Memoire* de l'état et qualité de l'abbaye de St Mihiel. Il mourut en 1652.

CACHET (Jean), jésuite, parent des précédens, mort à Pont-à-Mousson en 1633, est auteur d'une *Vie* de J. Berchmans, jésuite, Paris, 1630, in-8; *Vie* de St Isidore, Verdun, 1631, in-12; *Vie* de saint Joseph, prémontré, Pont-à-Mousson, 1632, in-12.

CACHET DE GARNERANS (N...), premier président au parlement de Trevoux, de l'académie de Lyon, mort en 1787, est auteur de quelques écrits littéraires inédits, et entre autres d'un drame intitulé *Charles-Quint*, dont on vante l'originalité.

CACHETS, famille origin. du bourg de Raon-l'Etape, en Lorraine, est citée dans l'histoire pour un trait de générosité à l'égard de René II, duc de Lorraine. Ce prince ayant été insulté et retenu prisonnier par un corps de lansquenets (soldats allemands), qu'il avait pris à son service, et dont il ne pouvait acquitter la solde, les Cachets, riches bourgeois de Raon, s'empressèrent de lui fournir les moyens de satisfaire cette soldatesque et de la congédier.

CACHIN (Joseph-Marie-François), inspecteur-général des ponts-et-chaussées, né le 2 oct. 1757 à Castres, dép. du Tarn, m. à Paris le 23 fév. 1825, dirigea pendant 20 ans les travaux de la digue de Cherbourg, et a rendu son nom célèbre par l'achèvement de ce port, ouvert à l'Océan depuis le mois d'août 1813. Cet habile ingénieur s'était proposé de consigner dans un ouv. étendu la description générale de tous les travaux projetés et approuvés par le gouvern. depuis 1792, relativ. à la création de la digue de Cherbourg, mais la mort l'empêcha de le mettre au jour. Il a publié quelques *Memoires* et en a laissé d'autres MSs.; parmi les premiers nous citerons : *Memoire sur la Navigation de l'Orne-Inférieure*, Paris, an 7, in-4; *Mém. sur la Digue de Cherbourg*, comparée au *Breakwater* ou jetée de Plymouth, Paris, 1820, in-4. Dans ce dernier ouvrage, particulièrement destiné à réfuter quelq. aut. angl. qui avaient prétendu exhausser le mérite des constructions de la digue de Plymouth, en déprimant celui du port de Cherbourg, M. Cachin a très-bien répondu aux imputations de ses critiques.

CACUS (mythol.), fameux brigand de l'Ausonie, habitait un antre dans le mont Aventin. La fable dit qu'il fut tué par Hercule, dont il avait enlevé les troupeaux.

CADALOUS (Pierre), évêque de Parme, concubinaire et simoniaque, élu pape en 1061, sous le nom d'Honorius II, par la faction de l'empereur Henri IV contre Alexandre II, fut condamné par les évêque d'Italie en 1062, et déposé par le concile de Mantoue en 1064.

CADALSO (D. Joseph), poète espag. du 18e S., réussit surtout dans la poésie légère. Il suivait la profession des armes et périt à la fleur de l'âge au siége de Gibraltar en 1783. On a de lui (sous le nom de Joseph Vasquez), une satire intitulée : *los Eru-*

dites à la violeta (les savans à la violette), Madrid, 1772, in-8.

CADA MOSTO (Aloise da), navigateur célèbre par ses découvertes, naquit à Venise vers 1432. La *Relat.* de ses voyages, la plus ancienne des navigations modernes, peut être comparée pour l'exactitude des observations nautiques à celles des navigateurs de notre temps. Il a joint à cette relation le *Precis* de la navigation de Pietro di Cintra, qui a continué la découverte de la côte d'Afrique. Ces relations se trouvent dans la collection italienne de Ramusio, et en français à la suite de l'*historiale Descript. de l'Afrique*, Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.

CADARTS (Ozils de), poète du 13e S., et écuyer de Philippe-le-Long roi de France. On ne connaît de lui qu'une pièce de vers galans.

CADELL, alderman et imprimeur de Londres, mort en décembre 1802. Les éditions sorties de ses presses sont très-recherchées en Angleterre.

CADENET, troubadour provençal et templier de St Gilles, tué en Palestine en combattant contre les Sarasins en 1280. Les MSs. de la bibliothèque du roi contiennent neuf *pièces* de Cadenet, où il célèbre le vin et l'amour.

CADENET (Antoinette de), dame de Lambèse, se rendit célèbre dans le 13e S. par ses *chansons*.

CADER BILLAH, vingt-cinquième khalife abbasside, eut un règne des plus longs et des plus heureux. Il fit régner la justice et l'ordre dans ses états par sa conduite sage et mesurée avec les grands et avec le peuple. Mort à Bagdhâd en 1032, après avoir régné 41 ans (422 de l'hégyre).

CADET (Claude), chirurgien, membre du collége de chirurgie à Paris, mort dans cette ville en 1745, âgé de 50 ans, a laissé: *Observat.* sur les maladies scorbutiques, Paris, 1742; *Dissertat.* sur le scorbut, 1744.

CADET DE GASSICOURT (Louis-Claude), fils du précédent, né à Paris le 24 juillet 1731, devint à 22 ans apothicaire-major des Invalides, et bientôt après pharmacien en chef des armées françaises en Allemagne et en Portugal. Ses profondes connaissances en chimie le firent admettre au nombre des membres de l'académie des sciences en 1766. Sa bienfaisance le rendit cher aux indigens. Il a publié une *Analyse des eaux de Passy*, 1757, in-12, qui peut servir de modèle en ce genre; et grand nombre de *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie. A l'époque de la révolution, il fut employé à la monnaie avec Lavoisier pour la fixation du titre des espèces et la fonte du métal des cloches. Cadet de Gassicourt mourut en octobre 1799. M. Eusèbe Salverte a donné une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Paris, 1800, in-8.

CADET DE GASSICOURT (Charles-Louis), fils du précédent, né à Paris en 1769, fut d'abord avocat, et abandonna cette profession après la mort de son père, pour se faire recevoir pharmacien: il cultiva avec un égal succès les sciences, la littérature, la philosophie, et joua un rôle honorable dans la révolution française. Membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés savantes et littéraires, on lui doit la création du conseil de salubrité pour la ville de Paris, et il a contribué à la fondation du lycée, aujourd'hui Athénée royal. Il a publié un grand nombre d'ouvrages en divers genres, dont les plus remarquables sont: *le Tombeau de Jacques Molai*, ou *Hist. secrète des templiers*, *francs-maçons*, etc.; *Formulaire magistral*, in-8; *Dictionnaire de chimie*, 4 vol. in-8; plusieurs éditions de la *Pharmacie domestique* de son père, in-8; *Voyage* en Autriche, en Moravie et en Bavière, in-8. Cadet de Gassicourt est également auteur de beaucoup de *brochures* politiques et critiques, de *vaudevilles*, etc., dont on peut voir le catalogue dans l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul; Les recueils périodiques de sciences naturelles contiennent plusieurs de ses *Mémoires*, presque tous d'un grand intérêt. Il mourut à Paris en 1821, laissant deux fils, dont l'aîné, médecin et pharmacien comme son père, a hérité de ses qualités et de ses talens; et le second, avocat à la cour royale, a la réputation d'un savant helléniste. M. Salverte a aussi publié une intéressante *notice* sur la vie et les ouv. de C. L. Cadet-Gassicourt, Paris, 1822, in-8.

CADET (Mme), femme du chirurgien de ce nom, surnommé le *Saigneur*, second frère de Louis-Claude Cadet, possédait dans un degré supérieur le talent de la peinture sur émail, qui lui valut le brevet de peintre de la reine. Elle mourut en 1801.

CADHERD ou CAROUT-BEY, prince persan de la race des Seljoucides, et souverain du Kerman dans le 11e S. de l'ère chrét. (5e de l'hégyre). On a peu de détails sur sa vie et sur son règne.

CADHOGAN (Guillaume, comte), général anglais, né vers 1680, fut attaché à la fortune du duc de Marlboroug, partagea sa disgrâce et l'accompagna dans les Pays-Bas. Après la mort de la reine Anne en 1714, son protecteur recouvra son crédit, et Cadhogan fut nommé colonel d'un des régimens de la garde. En 1717, il négocia une alliance entre la Hollande, l'Angleterre et la France, fut créé pair, et revint en Hollande, comme ministre extraordinaire. A la mort de Marlboroug, il lui succéda dans la charge de grand-maître de l'artillerie, et mourut à Londres en 1726.

CADOGAN (Guillaume-Bromley), petit-fils du précédent, né en 1751, prit les ordres sacrés à Oxford en 1774, fut vicaire de Saint-Gilles, et ministre à Chelsea; mais ayant embrassé le calvinisme, il abandonna tous ses avantages et fut un zélé méthodiste et maître ès-arts. Sa vie offre une série non interrompue de bonnes actions et de vertus chrétiennes. Mort en 1796; on a publié de lui après sa mort des *Discours*, *Lettres* et *Mémoires*, avec sa vie en tête, Londres, 1798, 1 vol. in-4.

CADMUS (mythologie), fils d'Agénor, roi de Phénicie, fut envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter, se fixa, après d'inutiles recherches en Béotie, où il fonda la ville de Thèbes, vers l'an 1519 av. J.-C. On croit que c'est lui qui apporta l'écriture de Phénicie en Grèce.

CADMUS, né à Milet dans le 6e S., av. J.-C. écrivit *l'Histoire* des antiquités de sa patrie. Cet ouvrage fut abrégé par Bion de Proconèse.

CADMUS, abdiqua la souveraineté de l'île de Cos pour se retirer en Sicile, où il fonda la ville de Zancle, appelée depuis Messine. Il fut envoyé par Gelon, tyran de Syracuse, à Delphes, pour offrir de riches présens à Xercès; mais ce prince ayant été vaincu par les Grecs, Cadmus revint en Sicile avec les richesses dont il devait faire hommage.

CADOC (St), fils de Gontrée, prince de Galles, se retira dans la solitude après s'être démis du pouvoir et mourut en odeur de sainteté. Sa vie se trouve dans les *Antiquités* d'Usserius.

CADOG, barde du 6e S. surnommé *le Sage*, est le premier qui ait fait un *Recueil* de proverb. angl.

CADONICI (Jean), prêtre, chanoine de la cathédrale de Crémone, né à Venise en 1705, mort en 1786, publia un grand nombre d'ouvrages contre les molinistes et la cour de Rome qui supposent une grande connaissance de l'écriture et des pères. Les plus curieux sont une *Explication* de ce passage de St Augustin: L'église de J.-C. sera dans la servitude sous les princes séculiers, Pavie, 1784, in-8, avec une préface de l'édit. M. Zola, professeur de théolog.; des *Dissertations* et divers *Traités polémiques*.

CADOUDAL. V. Georges.

CADROY (Pierre), d'abord avocat, puis administrateur, fut élu en 1792 député à la con-

vention nationale et s'attacha au parti de la Gironde. Dans le procès de l'infortuné Louis XVI, il reconnut son incompétence comme juge, et rejeta l'appel au peuple, mais vota, comme législateur, pour la détention et le sursis. Envoyé peu de temps après dans le midi pour y pacifier les troubles, il ne jugea pas devoir employer dans cette mission l'esprit de modération qu'elle paraissait lui prescrire; aussi encourut-il à ce sujet les reproches les plus sanglans. Lorsqu'après la formation du conseil des cinq-cents il en eut été élu membre, de nombreuses et violentes accusations s'élevèrent contre lui; mais il parvint à les repousser tant que le parti auquel il s'était lié conserva l'influence dans l'assemblée. Cependant compris sur la liste de déportation qui suivit le 18 fructidor, il ne rentra en France qu'à l'établissement du consulat. Cadroy vint alors se fixer à Saint-Sever, département des Landes, et y remplit les fonctions de maire jusqu'à sa mort arrivée au mois de novembre 1813.

CADRY (J.-B.), théologien, né en 1680 à Tretz, diocèse d'Aix, vint à Paris en 1710, fut successivement vicaire de St-Etienne-du-Mont et de St-Paul, où il se fit une grande réputation par ses prônes, et devint théologal de Laon, emploi dont il fut destitué en 1721, par arrêt du conseil, à cause du parti qu'il prit dans la bulle *Unigenitus*. Son zèle contre ce décret l'obligea de fuir de retraite en retraite, jusqu'à ce qu'enfin il trouva un asile auprès de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Après la mort de ce prélat en 1748, il se retira à Savigny aux environs de Paris, où il m. en 1756. Il a laissé divers écrits relatifs à la querelle de la bulle.

CADWALDYR, fils de Cadwallon, lui succéda en 660, et fut le dernier qui prit le titre de roi des Bretons. Il mourut en 705 à Rome, où il s'était retiré après l'invasion des Saxons dans la Grande-Bretagne.

CADWALDYR (Césail). Deux poètes gallois, assez estimés, ont porté ce nom dans le 16e siècle; leurs ouvr. sont restés MSs.

CADWALLADER, habile médecin de Philadelphie, a publié vers 1740 un *Traité de médecine*, le premier qui ait paru en Amérique. Il combat l'usage du mercure et des purgatifs violens.

CADWALLON, fils de Cadvan, d'abord vaincu par Edwin, prince de Nortumberland, et rétabli ensuite par son neveu Braint-Hir en 653, prit alors le titre de roi des Bretons, et se maintint dans ses états malgré les guerres continuelles des Saxons. Il fut le père de Cadwaldyr.

CADWGAN, fils de Bleddyn, régnait dans le nord du pays de Galles, vers 1107; forcé de fuir en Irlande avec son fils, qui avait enlevé la femme de Gérald, autre prince gallois, il n'y rentra que l'année suivante, et fut assassiné par son neveu.

CÆCILIUS-STATIUS, poète comique, affranchi, né dans la Gaule, ami d'Ennius et de Térence, composa plus de trente *comédies*, dont il ne reste que des fragmens insérés dans le *Corpus poetarum*, Londres, 1713, 2 vol. in-fol. Il mourut un an après Ennius, l'an 586 de Rome, 174 avant l'ère vulgaire.

CÆLIUS, orateur romain, prit des leçons de Cicéron, et mourut fort jeune. Accusé d'être entré dans la conjuration de Catilina, et d'avoir empoisonné la sœur de Claudius, il avait été défendu par Cicéron et renvoyé absous.

CÆLIUS (Vibenius), roi des Toscans, amena des secours à Romulus dans la guerre contre les Antemnates, et donna son nom au mont Cælius, que le roi Tullus Hostilius comprit ensuite dans l'enceinte de Rome.

CÆLIUS-AURELIANUS, ancien médecin méthodiste, était né en Afrique. On ignore en quel temps il vécut; Leclerc fixe l'époque de son existence au 5e S., mais c'est une pure supposition. Ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, et particulièrement à Amsterdam en 1722, in-4, par les soins de Conrad Amman.

CÆSALPIN (André), médecin et botaniste, né à Arezzo en 1517, devint premier médecin du pape Clément VIII et mourut à Rome en 1593. On suppose qu'il avait soupçonné la circulation du sang, et qu'il a été un des premiers à faire cette découverte dont l'importance a changé la face de la médecine. Son *Traité des plantes* a été publié à Florence en 1583; il a aussi fait quelques ouvrages assez estimés sur la pratique de la médecine.

CÆSAR. V. César (Jules).

CÆSAR (Aquilinius-Julius), sav., né à Gratz en Styrie en 1720, m. en 1792, est auteur des *Annales ducatûs Styriæ*, Vienne, 1768-99; *Description de la Styrie*, en allemand, 1773: *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, 1788, 7 volumes; *Droit canonique national de l'Autriche*, 1788-90, 6 vol. in-8.

CÆSARIUS (Jean), philosophe et médecin, né à Juliers en 1450, m. à Cologne en 1551, professa la médecine dans cette dernière ville et y fut persécuté pour cause de luthéranisme. On a de lui des *Traités philosophiques*; une édition de *l'Abrégé de médecine pratique et spéculative* de Nicolas Bertratius, corrigé et mis en ordre; des notes sur Celse, sous ce titre: *In Celsum castigationes*, in-8.

CÆSARIUS (N.), relig. de l'ordre de Cîteaux, né à Cologne, mort vers le milieu du 13e S., s'est rendu fameux par un recueil intitulé: *Illustrium miraculorum et historiarum memorablium libri XII*, Coloniæ Agripp., 1591, in-8. On y trouve l'histoire de *Conaxa*, qui fait le sujet de la comédie *des Deux Gendres*. Le père Bertrand Tissier a inséré la compilation de Cæsarius dans sa *Bibliotheca Cisterciensis*, 1662, in-folio, tome 2, après avoir corrigé les articles qui lui ont paru *mal-sonnants*, et signalé ceux qui étaient peu certains et fabuleux. Son travail a dû être long et pénible.

CÆSIUS-BASSUS, poète latin sous Néron, dont on a des fragmens dans le *Corpus poetarum* et le *Collectio pisaurensis*.

CÆSIUS (Bernard), jésuite mantouan, m. en 1630, a pub. une *Mineralogie*, Lyon, 1636, fort estimée de son temps.

CAFFA (Melchior), habile sculpteur et dessinateur, né à Malte en 1631, connu sous le nom de Maltais, fut élève du Bernin, auquel il a été souvent comparé: son chef-d'œuvre est le *groupe de St Thomas de Villeneuve* dans l'église des Augustins de Rome. Mort en 1687.

CAFFARELLI (Prosper), sav. évêque d'Ascoli en 1464, m. à Rome en 1500, contribua beaucoup à la paix entre Mathias Corvin, roi de Hongrie, et l'empereur Frédéric III.

CAFFARELLI (Fauste), archevêque de San-Severino, né à Rome, m. en 1661, fut successivement référendaire du St siége, vicaire de l'église du Vatican, archevêque et nonce apostolique, remplit avec honneur ces hautes dignités ecclésiastiques et rendit de grands services à l'église.

CAFFARELLI-DU-FALGA (Louis-Marie-Jos.-Maximilien), associé de l'institut de France, et général de division du génie, né au château de Falga dans le haut Languedoc en 1756. Officier d'artillerie à l'armée du Rhin, il refusa seul, après la journée du 10 août, de reconnaître l'autorité de l'assemblée nationale, à l'égard de la déchéance du roi, fut suspendu de ses fonctions en 1793, et se retira dans ses foyers, où il subit une détention de 14 mois. Réintégré dans son grade, lors de la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, il fut atteint, à côté du général Moreau, d'un boulet à la jambe gauche dont

il souffrit l'amputation. Il revint à Paris, où il languit dans l'obscurité, jusqu'au moment où le général Bonaparte partit pour l'Égypte. Employé à l'armée d'Orient, en qualité de commandant du génie, il rendit de grands services au débarquement des Français dans le port et le voisinage d'Alexandrie, se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu ensuite, et fit partie de l'expédition de Syrie. Blessé au bras pendant le siége de St-Jean-d'Acre, on lui fit l'amputation de ce membre; mais il mourut des suites de l'opération le 27 avril 1799. M. Degerando a publié la *Vie* de L.-M.-J.-M. Caffarelli du Falga, Paris, 1801, in-8.

CAFFARELLI (J.-B.-MARIE), frère du précédent, né en 1773, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de l'église de Montpellier; mais il crut devoir cesser les fonctions sacerdotales pendant la révolution et ne les reprit qu'après la signature du concordat de 1802. C'est à cette époque qu'il fut nommé par le consul Bonaparte évêque de St-Brieuc, où il mourut en 1805.

CAFFARO (N...), le plus ancien historien de la ville de Gênes, né vers 1080, fut revêtu à plusieurs reprises de la magistrature suprême, et m. en 1166. Ses *Annales*, écrites en latin barbare, mais où respire beaucoup de franchise et de loyauté, s'étendaient depuis 1100 jusqu'à 1163. Elles ont été continuées jusqu'en 1294 et insérées dans le tome 6 de la gr. Collect. des *Scriptor. rer. ital.* de Muratori.

CAFFARO (le père), religieux théatin du 17e S., est connu par une lettre en faveur des spectacles qu'il publia en 1694; Boursault la mit en tête de son théâtre, et Bossuet la réfuta dans ses *Maximes sur la comédie*.

CAFFARO (CONSTANTIN), jurisconsulte italien du 16e S., est aut. d'un *Speculum peregrinar. qq. Forensium decis.*

CAFFARO (PASCAL), habile musicien né dans l'état de l'église en 1706, entra au conservatoire della Pieta à Naples, où il fit de tels progrès sous le célèbre Léonad Leo, qu'il fut choisi pour lui succéder, et devint ensuite maître de la chapelle royale. Caffaro a travaillé à la fois pour l'église et pour le théâtre; dans toutes ses compositions, il a su réunir et combiner heureusement le chant et l'harmonie, à l'exemple de son maître Leo. M. à Naples en 1787.

CAFFIAUX (dom PHILIPPE-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de St-Maur, historiographe de Picardie, né à Valenciennes en 1712, mort subitement à l'abbaye St-Germain-des-Prés en 1777, a publié le premier volume d'un ouvrage plein de recherches curieuses int. : *Trésor généalogique*, etc., Paris, 1777, in-4, qui n'a pas eu de suite. On lui attribue aussi, *Mémoires hist., philos. et critiq.*, pour servir d'apologie aux femmes, Paris, 1753, in-12.

CAFFIERI (PHILIPPE), sculpt. ital., naquit en 1634. Le cardinal Mazarin l'appela en France et l'employa à divers travaux pour les maisons royales. Colbert le fit nommer sculpteur et dessinateur des vaisseaux du roi et inspecteur de la marine de Dunkerque. Il mourut en 1716, laissant 4 fils, savoir : CAFFIERI (François-Charles), sculpteur des vaisseaux du roi à Brest en 1695. — CAFFIERI (Philippe), directeur des postes à Calais. — CAFFIERI (François), mort à Londres. — CAFFIERI (Jacq.), sculpteur et fondeur, né en 1678. On a de lui plusieurs bustes en bronze, parmi lesquels on remarque celui du baron de Bezenval.

CAFFIERI (PHILIPPE), fils de Jacques, naquit en 1714. Il travailla avec son père à la boîte en bronze destinée à renfermer la fameuse sphère de Passemant qui avait 7 pieds de hauteur.

CAFFIERI (JEAN-JACQUES), 2e fils de Jacques, et sculpteur comme lui, né en 1723, fut profess. à l'acad. de Rouen. Il a fait un grand nombre de bustes : *Corneille* et *Piron* qui ornent le foyer du Théâtre-Français; *Quinault*, *Lulli* et *Rameau*, que l'on voit au foyer de l'Opéra; une statue de *sainte Sylvie* aux invalides, et la statue de *Molière*, sont ses principaux ouvrages. Il mourut en 1792.

CAGLIOSTRO (JOSEPH BALSAMO, prétendu comte de), naquit à Palerme en 1743 d'une famille obscure dont le véritable nom était Balsamo. Accusé de vol, il fut dès sa première jeunesse obligé de fuir sa patrie; après avoir visité successivement, sous différens noms, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, Malte, Rhodes et les îles de l'Archipel, il se maria à Rome. Bientôt après il vint en France (septembre 1780), et la première ville où il fixa sa résidence fut Strasbourg. Précédé par la réputation que lui avaient faite quelques cures dues au hasard ou à des connaissances très-superficielles en médecine et en chimie, Cagliostro arriva à Paris au mois de janvier 1785. A cette époque venait d'éclater la malheureuse affaire du collier. Les liaisons du célèbre voyageur avec le cardinal de Rohan parurent suffisantes pour motiver son emprisonnement à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après l'arrêt du parlement du 31 mai 1786, qui le déchargea, ainsi que le cardinal, de toute accusation. Cagliostro passa bientôt en Angleterre, et après trois ans de voyages en diverses contrées de l'Europe, il revint à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, comme suspect de franc-maçonnerie; jugé et condamné le 7 avril 1791 à un emprisonnement perpétuel, il mourut en 1795 au château de Saint-Léon. On a attribué à Cagliostro une *Lettre au peuple anglais* et quelques *pamphlets* contre le gouvernement de France. On a publié une *Vie de Joseph Balsamo*, in-8, Paris, Onfroy, 1791 : c'est une traduction de l'italien.

CAGNACCI (GUIDO-CANLASSI, dit), peintre italien du 18e S., mort à Vienne à 80 ans, fut élève de Guide, dont il imita la manière.

CAGNACCI (ALPHONSE), auteur des *Antiquités de Ferrare*, qui se trouvent trad. en latin dans le *Trésor des antiquités de* Grœvius.

CAGNATI (MARSILIO), médecin, né à Vérone, étudia à Padoue et à Rome la philosophie et la médecine, et mourut en 1610. Ses ouvrages sont : *Variarum observationum libri IV; De sanitate tuendâ; De aeris romani salubritate; Opuscula varia*, 1603.

CAGNATI (GILBERT), aut. italien du 16e S., né à Nocera au royaume de Naples, a laissé un petit ouvr. int. : *De hortorum laudibus*, Bâle, 1546.

CAGNOLI (JÉRÔME), jurisc. de Venise, cons. du duc de Savoie, m. en 1551, a laissé : *Variæ legum enarrationes; De vitâ boni principis*, etc.

CAGNOLI (BELMONT), ecclésiastique vénitien, de la famille du précédent, a composé un *poème* sur la destruction d'Aquilée, Venise, 1725, in-8; un *Eloge de St Grégoire-le-Grand*, etc.

CAGNOLI (ANT.), astron. ital., correspond. de l'Institut de France, établit à Vérone en 1782, dans sa maison même, un observatoire qu'il munit des instrumens nécessaires, et se livra avec succès à de savantes études dans son art. Il se rendit ensuite à Modène en qualité de profess. d'astron. de l'Ecole-Militaire, et y resta jusqu'à 1814, époque à laquelle il retourna à Vérone, où il mourut en 1816. On a de lui, sous le titre de *Dissertat.*, un traité élém. d'astron.; *Traité de Trigonometrie rectiligne et sphérique*, trad. en fr. par Chompré, 1786, Paris, in-4; et une traduct. ital. de *l'Efficacité medicale de l'alcali volatil*, de Sage.

CAHAGNES (JACQ.), prof. de médec. à l'université de Caen, sa patrie, né en 1548, mort en 1612, a laissé *la Première Centurie des hommes celèbres de Caen*, en latin, 1609, in-4 de 152 pag., peu estimé; deux *traites* en latin sur les fièvres, 1616, et sur les maladies de la tête, 1618, dans lesquels on reconnaît le bon praticien. — Un autre CAHAGNES (Étienne), parent du préc., n'a laissé aucun ouvrage sur la médecine, qu'il professait. Il avait étudié la peinture, et fit le portrait de Scaliger. Le savant Huet parle des deux Cahagnes avec éloge.

CAHER BILLAH (MOHAMMED-BEN-MOTADHED),

19e khalyfe abasside, fut mis sur le trône par des séditieux le 4 de moharem 317 (17 janvier 929) à la place de Moctader, son frère, qui trois jours après triompha des révoltés, fit grâce de la vie à Caher, et lui donna le palais de leur mère pour prison. Il en sortit trois ans après pour succéder à Moctader qui venait d'être tué. A peine parvenu au khalyfat, Caher ne mit plus de frein à ses passions, l'avarice, l'ingratitude et la cruauté. Mais enfin les crimes de ce monstre trouvèrent un terme. Une nuit où l'ivresse l'avait plongé dans un profond sommeil, ses portes furent enfoncées; on le mit en prison, et on lui creva les yeux, après dix-huit mois d'un règne de sang, l'an 933. Il survécut longtemps à son châtiment. Rendu ensuite à la liberté, la plus affreuse misère fut son partage. On le voyait venir à la porte des mosquées comme les autres aveugles, et demander l'aumône, en disant: « Ayez pitié de celui qui fut votre khalyfe autrefois, et qui implore aujourd'hui votre assistance. »

CAHONHERIUS (Pierre-André), médecin à Gènes au 17e S., s'occupait également de jurisprudence. On a de lui: *Epistol. laconic. lib. IV*, Florence, 1607, in-8; *In septem aphorismorum Hippocratis lib..... interp.*, etc., Anvers, 1612; *Flores epitaphiorum illustrium*, ib., 1627, in-8, etc.

CAHUSAC (Louis de), écuyer et secrétaire des commandemens du comte de Clermont, fit la campagne de 1743 avec ce prince, le quitta ensuite pour se livrer à la littérature, et mourut à Paris en 1759. On a de lui: *le Comte de Warwick*, tragédie, 1742; *Zeneide* et l'*Algérien*, comédies, 1744; *Pharamond*, tragédie médiocre, Paris, 1736, in-8; *Grigri*, 1749, in-12; *Histoire de la danse ancienne et moderne*, La Haye, 1754, 3 vol. in-12; plusieurs opéras, entre autres ceux d'*Anacréon*, et des *Amours de Tempé*, mis en musique par Rameau et Dauvergne.

CAIGNART DE MAILLY, avocat, l'un des administrateurs du département de l'Aisne au commencement de la révolution, fut poursuivi comme terroriste après le 9 thermidor, et se rendit à Paris, où il fut l'un des rédacteurs du journal intitulé l'*Ami de la patrie*. Il devint ensuite chef du bureau des émigrés au ministère de la police. Après le 18 brumaire Caignart perdit son emploi, et suivit la carrière des tribunaux comme avocat. Il mourut à Paris le 2 janvier 1823. M. Barbier (*Dict. des anonymes*, tom. 2, pag. 87, 2e édition) lui attribue les tomes 16e et 17e (édit. in-8) de l'*Histoire de la Révolution* par deux amis de la liberté. Il a laissé manuscrit un ouvrage sur la législation militaire.

CAILHAVA DE L'ESTANDOUX (N.....), écrivain dramatique, né à Toulouse en 1730, mort à Paris en 1815, est auteur d'un grand nombre de comédies et de vaudevilles, oubliés aujourd'hui, et qu'il n'a pas prétendu, sans doute, donner comme exemple des préceptes tracés par lui dans un autre ouvrage int.: l'*Art de la comédie*, Paris, 1772, 4 vol. in-8, et 1786, 2 vol. in-8. De toutes ses pièces, une seule (*la Maison à deux portes*, comédie en 5 actes et en prose), est restée au théâtre.

CAILLA (Albert), troubadour du 13e S., est aut. d'une *Sirvente* contre les femmes qui ne fait pas regretter la perte du reste de ses productions.

CAILLARD (Abraham-Jacques), jurisconsulte, né à Paris le 4 juillet 1734, fut l'élève et l'ami du célèbre Pothier (*v.* ce nom). Ses premiers pas dans la carrière du barreau furent marqués par des triomphes. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit droit, d'une abondance d'élocution que la présence d'une auditoire excitait en lui subitement et comme par inspiration, il joignait à ces avantages une profonde connaissance des lois. Les affaires les plus compliquées étaient simplifiées par sa méthode, et la facilité avec laquelle il les traitait lui avait fait donner au palais le surnom de *Moule à affaires*. Caillard, mort en 1776, a laissé quelques ouvr. de jurisprud. qui sont encore en manuscrit.

CAILLARD (Ant.-Bernard), né à Aignay en Bourgogne le 28 septembre 1737, m. à Paris le 6 mai 1807, fut successivement secrétaire de légation à Parme, à Cassel, à Copenhague, chargé d'affaires dans cette dern. ville, et ensuite à Pétersbourg. Il revint à Paris en 1784, et fut envoyé l'année suivante en Hollande. En 1795, il était ministre plénipotentiaire à Berlin. De retour en France, il occupa jusqu'à sa mort la place de garde des archives des relations extérieures. On lui doit des *Mémoires sur la révolution de la Hollande* en 1787. — Un autre écrivain de ce nom a été l'un des traducteurs des *Essais sur la physiognomonie* par J.-G. Lavater, in-4 de 1781 à 1787.

CAILLAU (Jean-Marie), médecin et littérateur, né à Gaillac le 4 octobre 1765, entra d'abord dans la congrégat. de la doctrine chrétienne, puis en sortit pour se charger de plusieurs éducations particulières. Vers l'année 1789, il se livra à l'étude de la médecine, principalement à la partie de cet art qui concerne les maladies des enfans, et fut reçu docteur à Paris en 1803. Il fit à Bordeaux des cours de médecine, et fut nommé, en 1819, directeur de l'école de médecine de cette ville, à la formation de laquelle il avait concouru. Mort en 1820. Un grand nombre de ses écrits furent couronnés par les sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont: *Avis aux mères de famille sur l'éducation physique, morale, et sur les maladies des enfans*, Bordeaux, 1796, in-12; *Journal des mères de famille*, Bordeaux, 1797 à 1798, 4 vol. in-8.

CAILLAVET (N.), sr de Montplaisir, né à Condom dans le 16e S., a laissé des *poésies* impr. pour la deuxième fois en 1634. Elles sont divisées en deux livres. Le premier contient des vers érotiques, et le second des odes, sonnets, élégies, épigrammes, etc.

CAILLE (André), pharmacien et docteur en médecine de Lyon au 16e S., a trad. en fr. la *Pharmacopée* de J. Sylvius en 3 liv., Lyon, 1544, in-8; *le Guide des apothicaires* de Valerius Cordus, ib., 1572, in-16; *Jardin médic.* d'Antoine Mizaud, 1578, in-8.

CAILLE (Jean de La), savant libraire et imprimeur de Paris, mort en 1720, est connu par une *Hist. de l'imprimerie*, 1689, in-4; et par une *Description de Paris*, 1714, in-fol.

CAILLE (N.-Louis de La), diacre du diocèse de Reims, né en 1713 à Rumigny, étudia d'abord la théologie, et se livra ensuite à l'astronomie, science vers laquelle il était entraîné par un penchant décidé. Il fut présenté au célèbre Cassini qui lui procura un logement à l'observatoire. Il partagea avec le fils de cet astronome le travail de la projection du méridien, qui, passant par l'observatoire, traverse tout le royaume. Il fut nommé, dès l'âge de 25 ans, en son absence et sur la réputation qu'il s'était acquise, professeur de mathém. au collége Mazarin. Ses *Leçons élément.* de mathém., de mécanique, d'astronomie et d'optique, qui se succédèrent en peu d'années, prouvent avec quelle assiduité il remplissait ses fonctions de professeur; ses *éphémérides* et les nombreux *mémoires* qu'il publia dans les volumes de l'académie des sciences, ses calculs d'éclipses pour 1800 ans, insérés dans la prem. édit. de l'*Art de vérifier les dates*, démontrent avec quelle ardeur il poursuivait ses travaux astronomiques. Animé de plus en plus du désir d'acquérir une connaissance détaillée du ciel, il entreprit en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du cap de Bonne-Espérance dans le dessein d'examiner les étoiles australes qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Dans l'espace de deux ans, il détermina la position de 9800 étoiles jusqu'alors inconnues; il indiqua la methode la plus facile et la plus commode pour connaître la longitude en mer par l'observation de la lune, méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, et qui

ne permet jamais qu'on se trompe de plus d'un demi-degré ou dix-huit lieues marines. De retour en France, il ne cessa d'éclairer le public sur les apparitions des comètes et sur d'autres objets importans de l'histoire du ciel. En 1755, il publia un plan d'opérations et de calculs pour faire un almanach nautique qui dirigeât nos navigateurs. Il faisait impr. le *catalogue* des étoiles, et les *observations* sur lesquelles il est fondé, lorsque la mort le surprit le 21 mars 1762. Ses divers ouvrages sont très-répandus; il suffira de citer le livre *Astronomiæ fundamenta*, Paris, 1757, in-4, rare, où l'on trouve tous les fondemens de ses recherches sur la théorie du soleil, sur les étoiles et les réfractions.

CAILLEAU (GILLES), cordelier de la province d'Aquitaine, est aut. d'une *traduct.* franç. de deux lettres de St Jérôme et de St Basile, Lyon, 1543.

CAILLEAU (ANDRÉ-CH.), libraire, né à Paris en 1731, m. dans cette ville en 1798, a donné une foule d'*Almanachs* chantans, d'étrennes badines et plaisantes; la *Vie de Lesage* en tête du *Bachelier de Salamanque*, 1759, 2 vol. in-12; *le Spectacle historique*, 3 vol. in-12; la collection des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard* (v. ce dernier nom); *les Soirées de la campagne*, 1766, in-12; *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares*, composé en gr. partie par un abbé Duclos, Paris, 1790, 3 vol. in-8. Un 4e vol. a été publié par M. Brunet fils en 1802, et vaut mieux que les premiers. Ce dictionnaire est beaucoup moins recherché depuis que ce dernier a fait paraître son *Manuel du Libraire*, Paris, 1820, 4 vol. in-8.

CAILLET (GUILLAUME), paysan du Beauvaisis, se mit à la tête de l'insurrection dite *la Jacquerie*, qui se forma en 1358 dans le nord de la France, notamment en Picardie, pendant la captivité du roi Jean en Angleterre. Le nom de jacquerie fut donné à ce rassemblement, parce que ceux qui le composaient, presque tous paysans, s'étaient déclarés les mandataires du peuple appelé *Jacques Bonhomme*, soit par les nobles, soit par les séditieux eux-mêmes. Les *Jacques*, au nombre de près de cent mille hommes, divisés par bandes, et armés de bâtons ferrés, après avoir égorgé un grand nombre de gentilshommes, pillé et brûlé les châteaux, furent vaincus, dispersés ou anéantis par les seigneurs de Picardie, de Flandre et de Brabant, confédérés, et ayant à leur tête le dauphin, depuis roi sous le nom de Charles V. Caillet, fait prisonnier par le roi de Navarre (Charles-le-Mauvais), eut la tête tranchée en 1359.

CAILLET (JEAN), jésuite, né à Douay en 1578, mort en 1628, a laissé un ouvr. intitulé: *Illustria sanctorum virorum exempla, etc., per singulos anni dies*, 6 vol. in-8.

CAILLET (PAUL), médecin français du 17e S., n'est connu que par un livre de sa composition assez singulier, et ayant pour titre: *Tableau du mariage représenté au naturel*, Orange, 1635, in-12.

CAILLET (BÉNIGNE), professeur de belles-lettres au collége de Navarre à Paris, né à Dijon en 1644, mort en 1714, est auteur de plusieurs petites pièces de vers latins et français, impr. dans divers recueils, et d'ouvrages dramatiques manuscrits, dont le recueil, en 2 vol. in-8, faisait partie de la bibliothèque du duc de La Vallière, comme le prouve le catalogue de cette bibliothèque. Ce sont des tragédies, comédies et opéras. On en trouve la liste dans la *Bibliothèque des théâtres* de Maupoint, et dans celle de Bourgogne.

CAILLETTE (N...), fou de la cour des rois de France Louis XII et François Ier, ne mériterait aucune mention dans cet ouvrage, si plusieurs écrivains de son temps, tels qu'Erasme, Rabelais, et B. Desperriers, n'en eussent parlé.

CAILLY (JACQUES de), plus connu sous le nom d'*Aceilly*, né à Orléans en 1604, se disait de la famille de la Pucelle, qui délivra cette ville. Il cultiva les lettres, et m. en 1673, gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui beaucoup d'*epigrammes*, dont quelques-unes sont fines, et plusieurs autres triviales, mais naturellement versifiées. Les différentes pièces de ce poète se trouvent dans un recueil en 2 vol. in-12, publ. par Bernard de La Monnoye en 1714 (Paris), sous le titre de La Haye.

CAILLY (A.-G.), l'un des collaborateurs du *Journal des Muses*, m. en 1800, a laissé des *contes en vers*, *chansons* et *pièces* fugitives, publ. cette même année en 1 vol. in-18.

CAIM BIAMRILLAH, 26e khalyfe abasside, succéda, en 422 de l'hég. (1030 de J.-C), à Cader-Billah, son père. Il fut d'abord contraint d'abandonner Bagdad: Bessassyry, l'un de ses principaux officiers, s'en était emparé quand le sulthan du Koraçan, Thogroul-Bey, dont Caim avait imploré l'assistance, rétablit ce prince. Après la mort de Thogroul, Caim reçut du fils et du petit-fils de ce sulthan plusieurs autres services qu'il paya par un entier asservissement à leurs volontés. Il mourut l'an 467 de l'hégyre (1075 de J.-C.). Il a laissé quelques vers estimés.

CAIME ou CAIMO (POMPÉE), médecin, né à Udine, dans le Frioul, en 1568, exerça son art dans plusieurs villes de l'Italie, et m. à Titiano en 1638. On a de lui: *De calido innato lib. III*, 1626, in-4; *de Febrium putrid. indicationibus juxta Galeni methodum*, etc., Padoue, 1628, in-4.

CAIN, fils aîné d'Adam et d'Eve, fut le prem. qui laboura la terre, et qui la souilla du sang humain en assassinant son frère Abel, dont il était devenu jaloux. Maudit de Dieu pour ce crime, Caïn erra long-temps sur la terre, et se fixa enfin dans le pays de Nod, où il bâtit la ville d'Enoch.

CAINAN, 4e patriarche, fils d'Enos, et père de Malaléel, m. à 910 ans, vers l'an du monde 1235.

CAINAN, patriarche, fils d'Arphaxad, et père de Salé, selon la Bible.

CAIPHE, grand-prêtre des Juifs, de la secte des sadducéens, fit condamner à mort le divin fils de Marie, et fit arrêter les apôtres qui prêchaient la résurrection de leur maître. Privé de sa charge par l'empereur Vitellius, il se tua de désespoir.

CAIRELS. V. CAYREL.

CAIRO (FR.), peintre italien, né à Milan en 1598, fut pensionné et créé chevalier par le duc de Savoie. Il a composé un grand nombre de tableaux d'histoire, dont les plus estimés sont ceux qui représentent des sujets pieux, et que l'on trouve dans plusieurs églises du Piémont et de la Lombardie.

CAIRON (THÉRÈSE LE BOUCHER DE), dame poète, m. en Normandie en 1790, s'est acquis quelq. réputation par plusieurs pièces de poésie ingénieuses et faciles, dont une seule, *Ode à l'insensibilité*, a paru dans les journaux du temps.

CAISOTTI (PAUL-MAURICE), prélat piémontais, né à Turin le 2 décembre 1726, fut nommé en 1761 à l'évêché d'Asti, qu'il refusa d'abord, et n'accepta ensuite que sur les instances réitérées du roi de Sardaigne et du pape. Il fit bâtir un magnifique séminaire, releva les études, et forma un clergé digne de lui. Ce prélat, mort en 1786, est auteur d'une très-bonne *Instruction à la jeunesse ecclésiastique*, en italien, publ. en 1775, 1 vol. in-12.

CAIT-BEY, sulthan d'Egypte et de Syrie, originaire de Circassie, était né esclave. Elevé au trône par les mamelouks, il défit près de Tarse l'armée de l'empereur des Turks, vainquit Assem-bey qui régnait en Mésopotamie, et faisait des courses bien avant dans la Syrie, soumit les Arabes, et dissipa les esclaves éthiopiens qui s'étaient assemblés en très-grand nombre pour attaquer l'Egypte. Il mourut l'an 1449 et le 33e de son règne.

CAIUS, prénom très-usité dans les familles de l'ancienne Rome. Voy. GRACCHUS, AGRIPPA, CALIGULA, etc.

CAIUS-MUTIUS, architecte romain, bâtit, environ cent ans avant l'ère chrétienne, le temple de l'honneur et de la vertu, dont on croit qu'il existe encore quelques ruines dans l'ancienne enceinte de Rome, près de l'église moderne de Saint-Eusèbe.

CAIUS POSTHUMIUS, affranchi d'Auguste, se fit un nom dans l'architecture, et fut chargé, avec Corceïus, son élève, qui le surpassa, des travaux souterrains de la route de Naples à Pouzzole, ainsi que de celle connue sous le nom de grotte de Pausilippe.

CAIUS ou GAIUS, Macédonien, reçut St Paul dans sa maison à Corinthe, se fit disciple de cet apôtre, le suivit dans ses voyages, et partagea ses persécutions.

CAIUS, fils de Marcus Agrippa, et de Julie, fille d'Auguste, né à Rome en 734, fut adopté par Auguste. Désigné consul à quatorze ans et élu prince de la jeunesse, après avoir servi en Germanie sous Tibère, il fut envoyé en Asie en qualité de proconsul, soumit deux fois l'Arménie, et mourut à l'âge de 23 ans. On soupçonna Tibère d'avoir hâté sa mort.

CAIUS (JULIUS-LUCERUS), habile architecte romain, vivait sous le règne de Trajan; parmi ses nombreuses constructions, on cite un temple à Alcantara en Espagne, un pont surmonté d'un arc de triomphe sur le Tage. Ces monumens avaient été érigés en l'honneur de l'empereur Trajan.

CAIUS (TITIUS), jurisconsulte romain, contemporain d'Adrien et de Marc-Aurèle, rédigea les *Institutes* en 4 livres, dont on a retrouvé des fragmens considérables, publiés avec les *Institutes de Justinien*, Paris, 1822, in-12.

CAIUS, auteur ecclésiastique latin, vivait au 3e S., sous le règne de Caracalla et le pontificat de Zéphyrin. Il eut une dispute à Rome contre Proclus ou Proculus, un des chefs des montanistes (*v.* ce nom), et en écrivit les détails dans un *Dialogue* dont Eusèbe nous a conservé des fragmens.

CAIUS (ST) pape élu en 283, était originaire de Dalmatie, et parent de Dioclétien. Il mourut en 295.

CAIUS-KEY (JEAN), médecin d'Edouard VI, et des reines Marie et Elisabeth, né en 1510, et mort en 1573, fit rebâtir à ses frais le collége de Goaneville à Cambridge et y fonda vingt-trois places d'étudians. On a de lui un *Traité de la suette anglaise*, maladie qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551, Londres 1721; *de Canibus britannicis*, ibid., 1729; *Stirpium historia*, ibid., 1570, etc.

CAIUS (JEAN), écrivain anglais du 15e S., est auteur d'une *Histoire de l'île de Rhodes*, dédiée à Edouard IV.

CAIUS (THOMAS), savant anglais du 16e S., a traduit en anglais une *Paraphrase* d'Erasme sur St-Marc, 1596, et quelques classiques grecs et latins.

CAIUS (BERNARDIN), médecin vénitien du 17e S., a publ. : *de Vesicantium usu*, Venise, 1606, in-4; *de Sanguinis effusione*, 1607; *de Alimentis*, etc., 1608 et 1610, in-4.

CAIUS-VALGIUS, médecin de l'empereur Auguste, est cité par Pline comme auteur d'un *Traité des propriétés et de l'usage des plantes en médecine*, ouvrage qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

CAJADO (HENRI), poète latin portugais du 16e S., a laissé des *Eglogues*, des *Sylves*, des *Epigrammes*, Bologne, 1501, réimprimées en 1745; elles ne manquent ni de facilité ni d'élégance.

CAJANI (ANGE), écrivain de Florence, fut le premier qui traduisit *Euclide* en italien. Son ouvrage, qu'il dédia à A. Altoviti, parut en 1535.

CAJETAN (THOMAS DE VIO, dit), cardinal, né en 1469, à Gaëte dans le royaume de Naples, entra dans l'ordre de St-Dominique en 1484, et fut nommé général de son ordre en 1508. Il rendit des services importans au pape Jules II et à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, et le fit l'année suivante son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther, mais son zèle et son éloquence furent inutiles. Nommé en 1519 à l'évêché de Gaëte, il fut envoyé légat en Allemagne, l'an 1523, et retourna bientôt après à Rome, où il mourut en 1534. Malgré les affaires dont il était chargé, il s'était fait un devoir de ne laisser passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude; et c'est ainsi qu'il trouva le temps de composer un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : des *Commentaires sur la Bible* (en lat.), imprimés à Lyon en 1639, 5 vol. in-fol.; *De Comparatione papæ et concilii*, livre où domine la théologie ultramontaine.

CAJETAN (HENRI), cardinal, fut envoyé en France par le pape Sixte-Quint, après la mort de Henri III, en qualité de légat *à latere*, pour contribuer à l'élection d'un roi catholique. Il se jeta dans le parti de la ligue, se réunit aux seize, et soutint avec chaleur la cause de l'Espagne. Sixte-Quint, mécontent de ce cardinal, qui attisait le feu de la sédition au lieu de l'éteindre, le rappela. Il fut ensuite envoyé en Pologne, pour déterminer le roi Sigismond à se joindre aux impériaux contre les Turks. Sa mission ne lui réussit pas plus que celle de France. Il mourut en 1599, âgé de 49 ans. Pendant son séjour à Paris, il y avait publié : *Lettre à la noblesse de France*, 1590, in-8; *Lettre aux archevêques, évêques et abbés du royaume*, 1590, in-8; *Missive à la faculté de théologie*, 1591, in-8, et d'autres écrits dans le sens de la ligue.

CAJETAN (OCTAVE), jésuite sicilien, né en 1566 à Syracuse, mort à Palerme à l'âge de 34 ans, était de la famille des Partini, et a écrit une *Introduction à l'histoire ecclésiastique de Sicile*, imprimée à Palerme en 1707, in-4; *des remarques sur les lettres de Theodose, moine*; des *Vies* des saints de Sicile, Palerme, 1752, in-fol. (en lat.)

CAJETAN (CONSTANTIN), bénédictin sicilien, né à Syracuse en 1560, était fils du marquis de Sortino, prince de Cassagno. Il entra dans l'ordre de St-Benoît à Catane, où il se distingua par ses travaux littéraires, et surtout par un zèle outré pour la gloire de son ordre, qu'il chercha à illustrer par les noms d'une foule de personnages célèbres, tant anciens que modernes, dont il fit des bénédictins. Paul V l'appela à Rome et le fit son secrétaire pour les lettres sacrées. Clément VIII le nomma bibliothécaire du Vatican; il mourut à Rome en 1650. Il avait fourni beaucoup de matériaux à Baronius pour ses annales, publié lui-même un grand nombre d'éditions d'auteurs ecclésiastiques avec des notes, et quelques écrits, dans l'un desquels il veut démontrer que le livre de l'*Imitation de J.-C.* est d'un bénédictin italien nommé Gersen.

CAJETAN (SÉBASTIEN), provincial des mineurs observantins dans la province de Labour, au commencement du 17e S., a laissé un *Commentaire* latin des décrets de la congrégation des rites sur la célébration de la messe.

CAJOT (dom JEAN-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né à Verdun en 1726, mort à l'abbaye St-Airi de cette ville en 1779, réunissait à des qualités estimables une vaste érudition et des connaissances étendues, surtout dans l'histoire moderne. Son principal ouvrage, *les Antiquités de Metz, ou recherches sur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8, suppose beaucoup de savoir, mais il est écrit d'un style lourd qui en rend la lecture fatigante.

CAJOT (dom CHARLES), né à Verdun en 1731, frère du précédent, entra dans le même ordre, et mourut en 1807, laissant quelques écrits dont le plus curieux est intitulé : *Recherches sur l'esprit*

primitif et les anciens colléges de l'ordre de St-Benoît, etc., Paris, 1787, 2 vol. in-8.

CAL (VAHAN), prince arménien de la famille des Mamgoniens (*v.* Mamgon), dans les 6e et 7e S., fit la guerre à Khosrou II (Cosroès), roi de Perse, battit ses troupes, et mourut empoisonné vers l'an 606.

CALA (FER. SCOCCO, connu sous le nom de), né à Cosenza en Calabre, est cité dans un *Dictionn. historique italien* comme l'auteur d'une *Histoire de Souabe*, devenue fort rare, parce qu'elle fut condamnée par l'inquisition de Rome dans le 16e S.

CALABER (QUINTUS ou COINTUS-SMYRNÆUS), poète épique grec, est plus généralement connu sous le premier de ces noms, parce que le manuscrit de son ouvrage fut retrouvé au 15e S. par le cardinal Bessarion, dans un monastère de la Calabre. Cet ouvrage est une espèce d'épopée en 14 liv.; c'est une continuation de l'Iliade, jusques et y compris la destruction de la ville de Troie. Ce poète, qui paraît avoir écrit vers la fin du 3e S. de notre ère, ne manque en général ni de correction ni d'élégance dans son style, mais il a peu d'imagination, et la force poétique l'abandonne totalement, pour peu que l'identité du sujet le rapproche d'Homère ou de Virgile : il est incapable de soutenir long-temps le parallele. La dern. et meilleure édition de ce poète est celle de Th.-Ch. Tychsen, Strasbourg, 1807, in-8. Nous avons sous le titre de *La guerre de Troie*, une trad. estim. de Quintus Calaber; elle est due aux soins du sav. M. Tourlet, également connu par sa traduction de Pindare.

CALABRE (EDME), prêtre de l'oratoire, directeur du séminaire de Soissons, né en 1665, mort en 1710, est auteur d'une *Paraphrase du Miserere*, réimpr. plusieurs fois, et de *Sermons* qui sont restés manuscrits.

CALACE ou CALADÈS, peintre grec, est cité par Pline comme ayant composé ses tableaux d'après des scènes représentées sur le théâtre. Le passage de l'auteur latin à ce sujet est très-obscur, et a donné lieu à divers commentaires qui n'ont pas entièrement éclairci le texte.

CALAGES (MARIE DE PECH DE), dame poète, née à Toulouse dans le 17e S., est auteur d'un poème de *Judith*, publié en 1 vol. in-4, après sa mort, par Mlle de Villandon, qui le dédia à la reine, mère de Louis XIV, alors régente du royaume; réimprimé dans le *Parnasse des dames*, avec des corrections de style faites par Sauvigny. On y trouve des passages pleins de noblesse qui contrastent avec le mauvais goût du temps.

CALAIS (mythologie), fils de Borée, accompagna, avec son frère Zéthès, les Argonautes en Colchide, et tous les deux chassèrent les harpies de la Thrace.

CALAMINUS (GEORGE), né en 1547 en Silésie, de parens pauvres, portait d'abord le nom de sa famille Rorich (roseau), qu'il latinisa suivant l'usage des savans de son siècle. Il obtint une chaire de grec à Lintz, en 1578. On lui doit une traduction des *Phéniciennes* d'Euripide, en vers latins, Strasbourg, 1577, in-8, et des traductions d'autres tragédies grecques. Il mourut en 1595.

CALAMIS, statuaire et ciseleur d'Athènes, vivait dans le 5e S. avant J.-C. Cicéron le met au-dessus de Praxitèle. Ses ouvrages les plus célèbres étaient la statue d'*Apollon liberateur* à Athènes; le *Colosse du même dieu*, transporté de l'Attique dans les jardins de Servilius à Rome, par Lucullus; une statue d'Esculape, et plusieurs fig. ciselées, en or.

CALAMY (EDMOND), théol. anglais non conformiste, né à Londres en 1600, fut nommé par la chambre des lords membre du comité de religion. Il prononça dans la chambre des communes plusieurs sermons, toujours suivant l'esprit du temps; toutefois il paraît que, refusant de se joindre à ceux qui voulaient renverser le gouv., il s'opposa de tout son pouvoir à la condamnation de Charles Ier. Lors de la restauration, il fut un des députés envoyés à Charles II en Hollande pour le complimenter, et resta quelq. temps en faveur auprès de ce monarque, qui, en 1660, le fit son chapelain ordinaire; mais n'ayant pas voulu se soumettre à l'acte d'uniformité, il fut destitué de toutes ses fonctions, et mourut en 1666 par suite de l'extrême affliction que lui causa l'incendie de Londres. On a de lui plusieurs *Sermons* et des *Traités religieux*, impr. à Londres, 1683, in-12.

CALAMY (BENJAMIN), fils du précéd., fut chapelain du roi, chanoine de St-Paul, et mourut en 1686, laissant quelques *Sermons* estimés pour le fond et pour le style.

CALAMY (EDMOND), fils de Benjamin, né en 1671, mort en 1732, desservit la congrégation des non-conformistes de Westminster, et laissa quelques *Traités* et deux vol. de *Sermons*.

CALANDRA (J.-B.), peintre en mosaïque, né à Verceil en 1589, mort en 1648, exerça son art à Rome, où l'on voit de lui, dans l'église de Saint-Pierre, les quatre docteurs de l'église et un *saint Michel* d'une belle exécution.

CALANDRINI (J.-L.), profess. de philosophie et conseiller d'état, mort à Genève, sa patrie, en 1758, fut un sav. modeste et un bon administ. On lui doit l'édit. lat. des *Principes mathématiques* de Newton avec les *Commentaires* des pères Le Sueur et Jacquier, Genève, 1739, 3 volumes in-4; *Theses de vegetatione et generatione plantarum*.

CALANDRUCCI (HYACINTHE), peintre, né à Palerme en 1646, mort en 1707, fut élève de Carle Maratte, et suivit sa manière. On remarque de lui dans les églises de Rome un *St-Jean-Baptiste*, une *Ste-Anne*, la *Vierge*, etc.

CALANNA (PIERRE), religieux, né à Termini dans le 16e S., cultiva les lettres et la philosophie, et se fit connaître par un sav. ouv. intit. : *Philosophia seniorum sacerdotia et platonica, à junioribus et laicis neglecta philosophis*, Palerme, 1599, in-4. Partisan déclaré de la doctrine de Platon, l'auteur se plaint de la préférence que les jeunes gens accordaient à celle d'Aristote; la même hardiesse avait été la première cause de la mort funeste de Ramus.

CALANO (PROSPER), méd., né dans l'état de Gênes, prof. à Rome et à Bologne vers le milieu du 16e S, a pub. une *Paraphrase* lat. du livre de Galien, *de inæquali tempetie*, Lyon, 1538, in-8.

CALANO (MAURICE), de Ferrare, méd. du 17e S., se fit une réputation dans sa patrie, où il professa successiv. la philos., la médec. et l'anat. On a de lui un traité *De proprietatibus individualibus*, Ferrare, 1645.

CALANSON (GIRAULT de), troub. gascon du 13e S., auteur de *Chansons* d'amour et de morale contre les vices de son temps. L'abbé Millot lui attribue quinze pièces pleines de détails curieux. La bibliothèque du roi en possède dix, entre autres le MS. intit. les *Deux bordeors ribaux*, n° 1830 (fonds de l'abbaye St-Germain).

CALANUS, philosophe indien, accompagna Alexandre dans son expédit. des Indes. Se sentant malade pour la prem. fois à 83 ans, il résolut de mourir, fit préparer un bûcher devant toute l'armée d'Alexandre, et s'y laissa consumer sans donner le moindre signe de douleur. On lui demandait avant de mettre le feu s'il n'avait rien à dire au roi : « Non, répondit il, je le verrai dans trois mois à Babylone; » ce qui fut regardé comme la prédiction de la mort d'Alexandre, qui arriva en effet trois mois après.

CALANUS (JUVENCUS-COELIUS), év. de Cinq-Eglises en Hongrie au 12e S., est auteur d'un ouv. int. : *Attila, rex Hunnorum*, Venise, 1502, in-fol.

CALAS (JEAN), négociant de Toulouse, né en 1698 dans le bourg de Lacaparède, diocèse de

Castres, était de la religion réformée, et père d'une nombreuse famille. Le 13 oct. 1761, Marc-Antoine, son fils aîné, fut trouvé étranglé dans la maison paternelle. On devait croire qu'Antoine Calas, d'un esprit sombre, inquiet et déréglé, s'était donné la m.; mais le bruit s'accrédita dans la ville de Toulouse qu'à l'exemple de l'un de ses frères il avait voulu se faire catholique, et bientôt mille voix répétèrent qu'un père barbare avait prévenu par le meurtre de son fils l'abjuration qu'il voulait faire. Le capitoul, nommé Jean David, fait arrêter Jean Calas et sa femme, et dirige contre eux une procédure dans laquelle de nombreux témoins se présentent plutôt comme les échos d'une accusation que comme des accusateurs directs. Le parl. de Toulouse, à la pluralité de huit voix contre cinq, condamne Calas père au supplice de la roue, et ce jugement est exécuté le 9 mars 1762. Le plus jeune de ses fils fut condamné au bannissement perpétuel, sa femme et le fils d'un av. de Toulouse, nommé Lavaysse, qui assuraient n'avoir pas quitté l'accusé au moment où son fils était mort, furent renvoyés absous, ainsi qu'une servante catholique impliquée dans la procédure. La veuve et les enfans de cet infortuné vieillard se rendirent au pied du trône pour faire revoir son procès au conseil du roi. Cinquante maîtres des requêtes, assemblés pour cette gr. affaire, déclarèrent Calas et sa famille innocens. Cet arrêt mémorable fut rendu le 9 mars 1765, et le roi voulut que le trésor public indemnisât cette famille, dont tous les biens avaient été confisqués. Voltaire contribua plus que personne à cette réhabilitation. Le 4e vol. des *Causes célèbres* de Richer contient la procédure de cet infortuné, dont la fin tragique a fourni le sujet de plusieurs compositions dramat. représentées en 1790 et 1791.

CALASIO (MARIO de), franciscain, né dans la petite ville de ce nom, près d'Aquila, vers 1550, est surtout connu par l'ouv. des *Concordances hebraïques* qui lui coûta 40 ans de travail. Il était près de le livrer à l'impression lorsqu'il mourut en 1620. Michel Ange de St-Romule, son confrère, et profess. d'hébreu, fut chargé de surveiller cette édit., qui parut en 1621 à Rome sous ce titre : *Concordantiæ sacrorum Bibliorum hebraicæ cum convenientiis ling. arab. et syr.*, 4 gros vol. in-folio. Guill. Romaine a revu tout le travail de Calasio, et en a donné une nouv. édit. à Londres en 1747, en 4 vol. in-fol. Au moyen de ces améliorations, les *Concordances* sont devenues l'ouv. le plus parfait qu'on ait en ce genre. Calasio avait acquis une telle habitude de la langue hébraïque, qu'elle lui était aussi familière que sa langue maternelle.

CALATAGIRONE (BONAVENTURE), né en Calabre, gén. des cordeliers et patriarche de Constantinople, fut un habile négociateur, et eut une grande part à la paix de Vervins sous Henri IV, roi de France.

CALATRAVA, ville d'Espagne (Nouv.-Castille), est le chef-lieu d'un ordre milit. de ce nom, qui fut institué en 1158 par don Sanche II, roi de Castille (*v.* ce nom).

CALAU (BENJAMIN), peintre de portraits, et peintre de l'acad. royale des beaux-arts à Berlin, passe pour avoir retrouvé la composition de la cire punique, ou *eléodorique*, dont les anciens se servaient au lieu d'huile pour la peinture. Cet artiste mourut en 1785.

CALBI (ROGER), méd. et poète, né à Ravenne en 1683, mort en 1762, a pub. quelques ouvr. de médec., une *Philosophie morale et naturelle* en sonnets, et un *Poème* sur la mort.

CALCAGNI (TIBERIO), sculpt. florentin du 16e S., mérita d'être associé à la gloire de Michel-Ange en terminant quelques morceaux de sculpture que le grand âge de ce dernier ne lui permettait plus de continuer.

CALCAGNI, sculpteur ciseleur, surnommé *le Ferrarais*, m. en 1595, a fait pour l'église de Lorette les statues en argent des douze apôtres.

CALCAGNINI (CELIO), protonotaire apostolique, mort à Ferrare, sa patrie, en 1541, a laissé quelques écrits peu remarquables sur des matières de grammaire, de morale, d'anatomie, etc., réunis en 1 vol. in-fol., Bâle, 1614. Il avait légué sa bibliothèque aux jacobins de Ferrare, où il fut enterré. Le *Catalogue* des médailles d'or antiques du musée de la famille d'Este, conservé manuscrit dans la bibliothèque de Modène, a été rédigé par ce même Calcagnini.

CALCAGNO (LAURENT), sav. jurisc. de Brescia au 15e S., est aut. des ouvr. suiv. : *de Commendatione studiorum*; *de septem peccatis mortalibus*; *de Conceptione Sanctæ Mariæ*, etc., et de quelques autres.

CALCAR ou KALCKER (JEAN de), peintre, ainsi nommé parce qu'il était d'une petite ville de ce nom dans le duché de Clèves, mort à Naples dans un âge peu avancé en 1345, fut l'élève du Titien; il est arrivé à d'habiles connaisseurs de confondre ses tableaux avec ceux de son maître. Celui qui représente *la Nativité de J.-C.* fut acheté par le célèbre Rubens, qui ne voulut jamais le revendre. C'est à Calcar qu'on doit les *figures anatomiques* des œuvres de Vésal, et les *portraits des peintres*, en tête de leurs *Vies* par Vasari.

CALCEOLARI (FRANÇOIS), natural. et pharm. de Vérone dans le 16e S., forma un superbe cabinet de curiosités en tous genres, dont François Calceolari, son petit-fils, dédia au duc de Mantoue la descript., imp. à Vérone, 1622, in-fol. de 746 pages, avec des fig. bien exécutées. Elle est rare et recherchée. On doit à ce natural. un abrégé en lat. des *Commentaires de Matthiole sur Dioscoride*, Venise, 1586, in-4, fort rare.

CALCHAS, sacrificateur et devin, suivit les Grecs au siége de Troie, prédit que ce siége durerait dix ans, et que la flotte grecque ne sortirait du port d'Aulide qu'après que le roi Agamemnon aurait sacrifié sa fille Iphigénie sur les autels de Diane. Homère dit que Calchas, après la prise de Troie, mourut de dépit de se voir surpassé dans l'art des augures par Mopsus.

CALCO (JACQUES), carme et théologien, né à Pavie dans le 16e S., a laissé les écrits suivans : *De divorcio Henrici VIII Anglor. regis*; *De purgatorii loco*; *De impunitione spiritûs*; *De genealogiâ Christi*; *De filio hominis*.

CALDARA (POLYDORE), dit *le Caravage*, peintre célèbre, né en 1495 à Caravaggio, bourg du Milanais, d'où il prit son dernier nom, exerça le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans, et fut employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier pour la peinture à fresque : c'est alors qu'il révéla sa vocation et que Raphaël l'admit au nombre de ses élèves; il fut même celui d'entre eux qui eut le plus de part à l'exécution des loges du Vatican. Il eut ensuite à Messine la direction des arcs de triomphe qui furent dressés à Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Il allait revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable qu'il venait de recevoir, et l'assassina dans son lit en 1543. Le Caravage a travaillé principalement à fresque. Son style est généralement correct. On remarque beaucoup de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées, sont pinceau moelleux; et l'on peut le regarder comme le seul de l'école romaine qui ait connu la nécessité du coloris, et qui ait bien entendu la pratique du clair-obscur. Ses *paysages*, et surtout ses *dessins*, sont très-estimés. On a beaucoup gravé d'après lui.

CALDARONE (J.-J.), médecin, chimiste et botaniste, né à Palerme en 1651, m. vers 1730, a publié : *Pretia simplicium*, etc., Palerme, 1697.

CALDENBACH (CHRISTOPHE), sav. critique allemand né à Shwibul en 1615, fut profess. d'his-

toire, d'éloquence et de poésie dans sa patrie, et mourut en 1698. On a de lui un *Compendium rhetoric.*, long-temps estimé ; des *Notes* sur Horace, *Commentar. rhetoric.*, etc. ; des *Dissertat. latines* sur l'olivier et la vigne. Tubinge, 1679 et 1685, in-8.

CALDERA DE HEREDIA (Gaspard), méd. espagnol du 17ᵉ S., a laissé : *Tribunal magicum, medicum et politicum, pars prima*, Leyde, Elsevir, 1658 ; *Tribunalis medici illustrationes practicæ*, Anvers, 1663.

CALDERARI (le comte Ottone de), membre des princip. acad. d'Italie, associé de l'Institut de France, né à Vicence vers 1730, m. en 1803, s'était de bonne heure adonné à l'étude des lettres et des beaux-arts, principalem. à celle de l'architect., pour laquelle il avait un penchant décidé : la lecture des ouvrages du célèb. Palladio dévelopa son goût, et les rapides progrès qu'il fit dans cette science, le firent admettre très-jeune encore à l'ac. olympique de Vienne. Outre une foule d'élégantes maisons de campagne dont cet habile architecte embellit le pays vicentin, nous citerons de lui les palais *Loschi*, *Bonini* et *Cordellina* à Vicence, et le *séminaire* de Vérone, qui passe pour un chef-d'œuvre. Le comte Calderari a écrit sur son art plus. *ouvr.* recommandables, et il a laissé différens morceaux de *poésie*.

CALDERINA (Bittina), morte à Bologne vers la fin du 16ᵉ S., était fille d'un jurisconsulte de cette ville, et avait fait de tels progrès dans la science du droit, qu'elle en donna des leçons dans l'université de Padoue. pour suppléer Jean de Saint-Georges, son mari, qui y était professeur.

CALDERINO (Domizio), né vers l'an 1447 à Torry dans le territoire de Vérone, près de Caldiero, d'où il prit le nom de Calderinus, fut professeur de belles-lettres à Rome sous Paul II et Sixte IV, et mourut en 1477 d'un excès de travail, ou selon d'autres de la peste. On a de lui plusieurs éditions d'auteurs anciens, tels que *Martial*, Rome, 1474, in-fol.; *Juvénal*, Venise, 1475, grand in-8, très-rare, et plusieurs autres où ses notes se trouvent confondues avec celles d'autres commentateurs.

CALDERINO (Jean), de Bologne, jurisconsulte du 14ᵉ S., a donné des *Commentaires* sur les Décrétales. et d'autres ouvrages de droit canonique.

CALDERINO (Gaspard), fils du précédent, écrivit aussi sur les Décrétales et fit un traité *de Interdicto ecclesiastico*.

CALDERON (don Rodrigue de), favori du duc de Lerme, né à Anvers vers la fin du 16ᵉ S., eut part à la disgrâce de son patron, arrivée en 1618, et fut une des victimes sacrifiées à l'ambition d'Olivarez, ministre de Philippe IV: faussement accusé de meurtre et condamné à être décapité, il reçut la mort avec courage en 1621.

CALDERON DE LA BARCA (don Pedro), célèbre poète dramatique espagnol, né en 1600, fut d'abord soldat comme l'avait été Cervantes. Ses premiers essais dramatiques attirèrent sur lui les regards de Philippe IV, qui l'appela à sa cour en 1636, le fit chevalier de St-Jacques, et voulut fournir à toutes les dépenses qu'exigeait la représentation de ses pièces. En 1652, Calderon embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Tolède. Dès cette époque il renonça au théâtre, et mourut en 1687. Ses productions sont extrêmement nombreuses, et on ne les a pas toutes conservées. On prétend qu'il composa plus de 1500 pièces : les œuvres de cet auteur ont été réimprimées à Madrid en 1726 et 1760, 10 vol. in-4. On a également publié à Madrid, en 1759, un recueil de ses *Autos sacramentales* (pièces dans le genre de nos anciens *mystères*), 76 vol. in-4.

CALDERON DE LA BARCA (don Fernando), parent du précédent, est auteur de *El sano consejo y eficaz auxilio*, etc., Madrid, 1715, in-fol.

CALDERON DE MONTALVAN, poète comique espagnol du 17ᵉ S., a publié *Comedias de varios ingenios*, Madrid, 1653, 3 vol. in-4.

CALDERON (don G. Diaz-Varca), évêque de Cuba, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Grandezas de la ciudad de Roma*. Madrid, 1677, in-fol.

CALDERON DE ROBLES (Jean), écrivain espagnol, a laissé : *Privilegia selectiora militiæ S. Juliani de Pereiro, hodiè de Alcantara*, Madrid, 1662, in-fol.

CALDERON (Antoine), m. évêque de Grenade en 1654, avait été chargé de l'éducation des infans d'Espagne. — Un autre Calderon (Jean), fut le premier éditeur des *Chroniques* supposées de Flavius Lucius Dexter, St Braulion, et d'Hélécan, Saragosse, 1619.

CALDERWOOD ou CALDWOOD, théologien anglais presbytérien, m. vers l'an 1638, s'opposa vivement au projet qu'avait Jacques VI de réunir l'église d'Ecosse avec celle d'Angleterre. Banni à perpétuité, il se retira en Hollande, où il publia un livre curieux intit. : *Altare Damascenum*. Etant retourné ensuite secrètement dans sa patrie, il écrivit une *Hist. ecclesiastique d'Ecosse*, dont il n'a paru qu'une partie : on présume que l'auteur mourut avant d'avoir terminé cet ouvrage.

CALDIERA ou CALDERIA (Jean), écrivain italien du 15ᵉ S., est auteur d'un ouvrage assez curieux intit. : *Concordantiæ poetarum, philosophorum et theologorum*, *opus verè aureum*, Venise, 1547, in-8, fort rare. Il a cherché à prouver, dans ce livre singulier, que les vérités dogmatiques de la religion chrétienne se retrouvent dans la mythologie, et que sous les noms des dieux du paganisme on n'a entendu parler que des objets de notre culte.

CALDORA (Jacques), Napolitain, chef d'aventuriers, vainquit à Aquila, en 1424, Braccio de Montone, et fut élevé aux plus hautes dignités sous Jeanne II. René d'Anjou le nomma grand connétable du royaume. Mort en 1439.

CALDWALL (Richard), médecin anglais, né dans le comté de Stafford en 1513, fut censeur et président du collége de Londres, où il fonda une chaire de chirurgie et mourut en 1585. Il a traduit en anglais *les Tables de chirurgie* d'Horatius More.

CALDWALL (Jean), graveur anglais dont on estime l'apothéose de Garrick d'après Carter.

CALEB, patriarche hébreu, fut envoyé par Josué pour reconnaître le pays de Chanaan, et fut, avec ce juge des Juifs, de tous ceux qui étaient sortis d'Egypte, le seul qui entra dans la terre promise. Il eut en partage la montagne et la ville d'Hébron, et s'empara de Dabir avec le secours d'Othoniel, son neveu.

CALEF (Robert), négociant de Boston, mort dans cette ville en 1720, est auteur d'un ouvrage intitulé : *les Merveilles encore plus étonnantes du monde invisible*, contre un livre sous le même titre du docteur Cotton, Londres, 1700.

CALENDARIO (Philippe), sculpteur et architecte du 14ᵉ S., éleva à Venise les beaux portiques de la place de St-Marc.

CALENDUS, citoyen romain qui, selon Tzetzès, nourrit Rome pendant dix-huit jours, et obtint en récompense qu'on donnerait son nom à un pareil nombre de jours dans la division du mois, d'où est venu le nom de calendes.

CALENTYN (Pierre), prêtre et écrivain flamand, mort vers 1563, a publié: *Via crucis à domo Pilati ad Calvariæ montem*, Louvain, 1568 ; *les Sept heures de la sagesse eternelle*, ib., 1572, in-12; une traduction de l'ouvrage latin intitulé *Methode de faire spirituellement le voyage en Terre-Sainte*, de Paschasius, ib., 1563, in-12; et plusieurs autres écrits mystiques.

CALENUS, patricien romain, eut le courage d'enfreindre les lois triumvirales, et de cacher dans

sa maison les proscrits, entre autres le philosophe Varron. Il commanda ensuite une légion jusqu'à la ruine du parti d'Antoine par Octave.

CALENZIO (Elysée), bon poète latin du 15e S., fut précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples, ville où il m. en 1503. Ses *Œuvres* ont été impr. à Rome, 1503, in-fol., éd. estimée. Son poème du *Combat des rats contre les grenouilles*, trad. et imité d'Homère, a été réimp. en 1738 à Rouen dans une édition des *Fables choisies de La Fontaine*, mises en vers latins, et publ. par l'abbé Saas.

CALEPINO ou D'A CALEPIO (Ambroise), religieux augustin, ainsi nommé du village de Calepio, près de Bergame en Italie, où il naquit en 1435, a obtenu de la célébrité par son *Dictionnaire des langues latine, italienne*, etc., connu sous le nom de Calepin, impr. pour la première fois en 1502, augmenté depuis par Passerat, La Cerda, Chifflet et d'autres. La meilleure édition était celle de ce dernier à Lyon en 1681, 2 vol. in-fol., avant que celle de Jacques Facciolati, professeur à Padoue, eût paru 1758, 2 vol. in-fol. L'édition la plus complète de ce dictionnaire est celle de Bâle, 1590 ou 1627, in-fol. Elle est en onze langues, y compris le polonais et le hongrois. Passerat en a donné un abrégé très-commode, en huit langues, Leyde, 1654, in-4. Calepin mourut en 1511, privé de la vue.—Un autre Ambr. Calepin a publié en 3 vol.: *Praxis ecclesiastica crimin.* Il vivait dans le 16e S.

CALIARI (Paul), bien plus connu sous le nom de *Véronèse*, peintre célèbre, naquit à Vérone en 1528 ou 1530, selon divers biographes. Fils d'un sculpteur, le jeune Paul fut élevé par un de ses oncles, peintre. Ses premiers essais révélèrent son génie. S'élevant bientôt à la hauteur du Titien et du Tintoret (voyez ces noms), il les surpassa par une élégance plus recherchée et une variété d'ornemens plus abondante. Son imagination vive et féconde laisse cependant à désirer plus de choix dans ses poses, plus de finesse dans ses expressions, et, nous devons le dire, plus de goût dans le dessin et dans le costume de ses personnages. Il faut lui reprocher aussi d'avoir beaucoup trop négligé dans ses compositions l'unité de temps, de lieu et d'action. Paul Veronèse a travaillé principalement pour la ville de Venise, où l'on retrouve aujourd'hui celles de ses productions, dont la guerre nous avait rendu possesseurs sous le régime républicain. Le muséum royal de Paris a conservé *les Noces de Cana*, tableau remarquable par la multitude des figures, la beauté du coloris, la hardiesse de l'ordonnance; *Loth et ses filles; Suzanne et les deux vieillards; Esther devant Assuérus; la Vierge et l'enfant Jésus*; enfin quelques cadres renfermant des sujets de la passion de J.-C. Veronèse mourut en 1588. Le célèbre Guide (voyez ce nom) a dit de lui « que s'il avait à choisir entre tous les peintres, il voudrait être Paul Véronèse; que dans les autres on reconnaissait l'art, au lieu que dans celui-ci la nature se montrait dans toute sa vérité. »

CALIARI (Benoît), frère du précédent et son élève, naquit en 1538. Il aida Paul en ce qui concernait les ornemens, la perspective et l'architecture, et s'occupa aussi de sculpture. Mort en 1598.

CALIARI (Charles, dit Carletto), fils aîné de Paul Véronèse, fut élève de son père et de Jacques Bassan. Il eût pu égaler ses maîtres, mais l'ardeur de l'étude abrégea ses jours. Il mourut en 1596, âgé de 24 à 26 ans.

CALIARI (Gabriel), frère du précédent, naquit en 1568. Les deux frères terminèrent quelques tableaux que Paul n'avait pu achever. Benoît se chargeait de la partie de l'architecture. Après la mort de Charles, Gabriel se livra au commerce et mourut en 1631. On a de lui quelques tableaux de chevalet et des portraits au pastel.

CALIDASA, poète indien, est auteur de *Sacontala*, ou *l'Anneau fatal*, drame samskrit en 6 actes, trad. en anglais par M. Jones, Londres, 1792, in-4; Ant. Bruguière en a donné une traduct. fr. faite sur la précéd., Paris, 1803, in-8.

CALIGNON (Suffrey de), né en Dauphiné en 1550, fut chancelier de Navarre sous Henri IV, qui l'employa avec succès dans les négociations les plus difficiles, et l'eût fait chancelier de France s'il eût été catholique. Calignon travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes, et mourut en 1606. On a de lui: *Journal* des guerres faites de 1585 à 1597 par le duc de Lesdiguières, dont il avait été secrétaire, manuscrit in-fol. conservé à la bibliothèque royale; *Histoire des choses remarquables et admirables advenues en ce royaume de France ès années 1587 à 1589*, 1590, in-4.

CALIGULA (Caius-César), empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine, et petit-fils de Tibère, fut successeur de ce dernier empereur en l'an 37 de J.-C. Après avoir d'abord annoncé d'assez heureuses dispositions, il se livra bientôt à tous les excès de l'orgueil, de la débauche et de la férocité. Il se fit adorer comme Dieu, se bâtit un temple, institua des prêtres pour le desservir, établit des lieux de prostitution jusque dans son palais, déshonora les Romaines les plus illustres, et vécut dans un commerce incestueux avec ses sœurs. Il fit périr un grand nombre de citoyens, même de ses plus proches parens, sous les plus vains prétextes, et aurait voulu, disait-il, que le peuple romain n'eût qu'une tête, afin de la trancher d'un seul coup. Un cheval qu'il aimait et qu'il honorait plus que les hommes fut logé dans un palais, eut un grand nombre de serviteurs, et peu s'en fallut que son maître ne lui décernât les faisceaux consulaires. Cassius Chéréa, tribun des gardes prétoriennes, soit mécontentement particulier, soit indignation de tant de folies et de crimes, résolut d'y mettre un terme en assassinant Caligula dont les fureurs s'étaient étendues jusque sur les morts. Il avait voulu anéantir les ouvrages d'Homère, de Virgile et de Tite-Live.

CALINI (César), jésuite italien, né à Brescia, mort à Bologne en 1749, a laissé plusieurs ouvr. sur la théologie, la morale, l'Écriture sainte, et des *Dissertations* très-étendues sur le gouvernement des Hébreux.

CALIPPE, astronome grec, vivait dans le 4e S. av. J.-C. Il fut l'inventeur d'un nouveau cycle, dont la durée était de 76 ans, pour remédier à l'inexactitude et à l'insuffisance du nombre d'or, ou période inventée par Méton.

CALIPSO. V. Calypso.

CALISTO (mythol.), fille de Lycaon, et nymphe de Diane, fut séduite par Jupiter, et en eut un fils nommé Arcas. Junon la changea en ours, et elle allait être tuée par son fils dans une chasse, lorsque Jupiter les transforma en deux constellations, connues sous les noms de grande et de petite ourse.

CALIXTE Ier (St), pape, élu en 217, souffrit le martyre en 222. On lui attribue la construction de la catacombe qui existe à Rome sous la dénomination de St-Sébastien.

CALIXTE II, pape, fils de Guillaume, comte de Bourgogne, fut d'abord archevêque de Vienne, et appelé ensuite au trône pontifical en 1119. Il fit enfermer l'antipape Grégoire (Maurice Bourdin), tint le premier concile général de Latran en 1123, et mourut en 1124.

CALIXTE III, élu en 1455, mort en 1458, se nommait d'abord Alphonse de Borgia; il était né à Xativa, près Valence en Espagne. — Un autre Calixte, aussi 3e du nom, fut élu pape en 1159, concurremment avec Alexandre III (voyez ce nom); mais ce dern. fut seul reconnu par l'église romaine.

CALIXTE (George), théologien luthérien, né à Médelby dans le Holstein en 1586, fut professeur de théologie à Helmstad. Le duc Frédéric-Ulrich

de Brunswick le retint dans cette ville, malgré les offres avantageuses qu'on lui faisait ailleurs, et peu après le duc Auguste le nomma abbé de Kœnigslutter. A la demande de l'électeur de Brandebourg, il se rendit au colloque de Thorn convoqué en 1645, pour opérer la réunion des luthériens et des autres réformés. L'éloquence de Calixte y fut sans succès. Ce théologien a donné son nom à une secte de luthériens qui croyaient pouvoir réunir les autres sectes de cette croyance, et qu'on a nommé aussi syncrétistes. Il mourut en 1656.

CALIXTE (Fréd.-Ulric), fils du précédent, professa également la théologie, s'occupa beaucoup des travaux de son père, et eut des querelles avec plusieurs docteurs sur divers points de théologie. Il m. en 1701. On a de lui : *Historia immaculatæ conceptionis B. Virg. Mariæ*, Helmstadt, 1696, in-4.

CALIXTINS ou SYNCRÉTISTES. V. Calixte (George).

CALL (Jean van), graveur, né à Nimègue en 1655, voyagea en Allemagne et en Italie, pour se perfectionner dans son art, et revint se fixer à La Haye, où il m. en 1703. Son œuvre le plus estimé est une suite de *Vues du cours du Rhin* en 72 planches.

CALL (Pierre van), fils du précéd., s'appliqua au paysage, à la topographie militaire, et dessina pour le roi de Prusse les places fortes, les plans et champs de bataille de la guerre de Flandre, de 1745 à 1748. Cet artiste mourut vers 1760.

CALLANDER (James ou Jacques), historien anglais, né en Ecosse, m. dans l'état de Virginie (Amérique) en 1805, s'est fait connaître par un ouvrage sur les abus du gouvernement anglais en Europe, en Asie et en Amérique, depuis 1688 jusqu'au temps présent (1800); publié en anglais sous ce titre : *Political progress of Britain, or an impartial history of abuses in the governement*, etc., et par des *Recherches sur l'histoire d'Amérique*, impr. à Philadelphie, 1798, in-8.

CALLARD DE LA DUQUERIE (Jean-Bapt.), professeur de médecine et membre de l'académie de Caen, m. dans cette ville en 1718, à l'âge de 88 ans, est auteur d'un livre estimé, ayant pour titre : *Lexicon medicum etymologicum*, dont la dernière édition est celle de 1692, in-12. Il en préparait une autre très-augmentée, mais la mort l'empêcha de terminer ce travail. C'est à lui que la ville de Caen est redevable de son jardin de botanique; il avait publié en 1714 : *Catalogus plantarum in locis paludosis nascentium*, Paris, in-8.

CALLENBERG (Gérard), amiral hollandais, né à Willemstadt en 1642, m. à Wlaerdingue en 1722, était capitaine à bord du vaisseau que montait Ruyter dans le fatal combat à la suite duquel ce grand marin fut enlevé à la république, en 1676. Il eut en 1702 une très-grande part au succès glorieux des armes hollandaises dans le port de Vigo. En 1701, il commandait la flotte qui, réunie à celle des Anglais, sous l'amiral Cooke, attaqua et prit Gibraltar.

CALLENBERG (Jean-Henri), savant orientaliste, né en 1694 dans le pays de Saxe-Gotha, professa la théologie à Hall, et consacra son temps et sa fortune à fournir aux missionnaires de sa communion les livres dont ils avaient besoin pour leurs travaux apostoliques. L'alphabet arabe étant assez généralement employé dans les différentes langues de l'Inde, il commença par établir chez lui et à ses frais une imprimerie arabe et une hébraïque; car son zèle s'étendait aussi à la conversion des juifs répandus dans tout le Levant. Il y fit imprimer sous ses yeux des traductions de la *Bible*, des livres ascétiques, et beaucoup d'autres, dont quelques-uns ne sont pas sans intérêt pour les Européens. Il m. en 1760. L'institut qu'il avait fondé continua de faire imprimer la traduction des livres religieux et de les distribuer aux juifs et aux musulmans; mais le zèle de ces nouveaux apôtres se refroidit peu à peu, et vers 1792 l'entreprise fut tout-à-fait abandonnée.

CALLENBERG (Gaspard), jésuite, né dans le comté de la Marck en 1678, m. à Cosfeld en 1742, fut professeur de théologie dans plusieurs villes d'Allemagne, et a laissé quelques livres de science canonique, écrits en latin, mais auxquels il n'a pas mis son nom. On en trouve la liste dans la *Biblioth. Colon.* de Harziem.

CALLENBERG (G.-A.-H. HERMANN, comte de), né en 1744, m. en 1795, conseiller intime de l'électeur de Saxe, a traduit en allemand quelques ouvrages suédois, et en français l'ouvrage allemand de l'histor. Muller, intit. : *la Ligue des princes*, etc.

CALLENDER (Elysée), m. à Boston en 1738, fut ministre de la première église bapt. de cette ville, et acquit une grande réputation de savoir et de piété dans l'exercice de ses fonctions pastorales.

CALLENDER (Jean), neveu du précédent, fut pasteur de l'église de New-Port (Rhode-Island), et m. en 1748. On a de lui un *discours* historique sur les affaires civiles et religieuses de la colonie de Rhode-Island, depuis son établissement jusqu'à la fin du 17e S.; et quelques *sermons*.

CALLESCHROS, architecte grec, né à Athènes dans le 6e S. avant l'ère chrétienne, fut chargé par Pisistrate de la construction du temple de Jupiter Olympien, monument qui ne fut terminé qu'un gr. nombre d'années après la mort de son fondateur.

CALLET (J.-F.), mathématicien, né à Versailles en 1744, m. à Paris en 1798, avait pub. en 1783 une édition des *Tables de Gardiner*, fort exacte, et aussi commode qu'utile, et en 1795 la nouvelle édition des *Tables des logarithmes*, considérablement augmentée avec des tables de logarithmes des sinus pour la nouvelle division décimale du cercle. L'année de sa mort, il publia encore un bon mémoire sur les longitudes en mer, sous le titre modeste de *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation de Bezout*.

CALLET (Nicolas), avocat à Guéret dans la Marche, est auteur d'un *Comment.* sur les lois et coutumes de son pays sous ce titre : *Callæus in leges Marchiæ municipalis*, 1573, in-4.

CALLIACHI (Nicolas), grec, né dans l'île de Candie en 1645, professa les belles-lettres et la philosophie à Padoue, où il m. en 1707. On a de lui les traités suivans : *De ludis scenicis mimorum; de Gladiatoribus; de Suppliciis servorum; de Osiride; de sacris Eleusiniis mysteriis*. Le premier de ces ouvrages se trouve dans le recueil de Sallengre. V. ce nom.

CALLIAS, Athénien, riche propriétaire de mines dans l'Attique, remporta le prix de la course des chevaux en la 54e olympiade (564 ans avant l'ère chrétienne), et le second prix de la course des chars. Chef de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent au roi Artaxerce, il conclut avec ce prince le traité qui assura l'indépendance des colonies grecques en Asie. On doit à Callias la découverte du minéral appelé *cinabre*, qu'il trouva en cherchant à séparer l'or qu'il supposait existant dans le sable rouge du minerai d'argent.

CALLIAS, architecte grec, né à Rados en Phénicie, dans le 3e S. av. l'ère chrétienne, avait construit pour les Rhodiens une grue au moyen de laquelle on pouvait enlever de terre une tour roulante, appelée hélépole, dont les assiégeans se servaient pour battre les murs des villes. Mais cette machine ayant été impuissante contre l'hélépole que Démétrius fit établir pour renverser les murs de Rhodes, les habitans recoururent à leur premier ingénieur Diognètes, qu'ils avaient injustement disgracié pour donner sa place et son traitement à Callias. Diognètes fit écrouler, au moyen d'une mine, la terrible hélépole de Démétrius; le siége

de Rhodes fut levé; et Callias perdit ainsi tous les droits qu'il croyait avoir acquis à la reconnaissance des Rhodiens par son invention imparfaite.

CALLIAS, poète dramatique grec, composa plusieurs tragédies et comédies, parmi lesquelles on cite *les Cyclopes*, *Atalante*, etc. — Un autre CALLIAS de Syracuse a écrit une *Histoire des guerres de Sicile*, dont on ne connaît que quelques fragmens.

CALLICLÈS, statuaire de Mégare, dans le 5e S. av. l'ère chrétienne, est cité par Pausanias comme l'auteur d'une belle statue de l'*athlète Diagoras*, vainqueur aux jeux olympiques. Le père de Calliclès, nommé Théoscome, avait exécuté, suivant le même Pausanias, la belle statue que l'on admirait à Mégare de son temps. — Un autre CALLICLÈS, peintre grec, du 4e S. av. J.-C., paraît avoir travaillé dans le genre appelé *miniature*, puisque ses tableaux n'avaient pas, dit-on, plus de 3 pouces de circonférence.

CALLICRATES, architecte grec, vivait à Athènes dans la 84e olympiade. Il construisit, de concert avec un autre architecte nommé Ictinus, le temple dit *Parthénon*, dont Phidias dirigea les sculptures et la décoration. — Un autre CALLICRATÈS, sculpteur grec, se rendit célèbre par la finesse de ses figures. Il grava, dit-on, des vers d'Homère sur des grains de millet, et fit un char d'ivoire avec son attelage, qu'une seule aile de mouche pouvait couvrir.

CALLICRATES, né à Leontium, ville de l'Achaïe, fit exiler plus de mille Achéens, trahit les intérêts de sa patrie en se vendant aux Romains, et m. à Rhodes en l'an 147 av. l'ère chrétienne.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, prit Méthymne sur les Athéniens, défit Conon et fut à son tour battu par ce général près des îles Arginuses dans un combat naval, 402 avant l'ère chrét.

CALLIER (RAOUL), poète français de la fin du 16e S., né à Poitiers, était neveu de Nicolas Rapin, dans les œuvres duquel on trouve diverses *poésies* de sa composition, quelques-unes en vers mesurés, à l'exemple des anciens. On lui attribue *les Infidèles fidèles*, fable bocagère qui parut en 1603, sous le nom supposé de Calianthe.

CALLIER (SUZANNE), fille ou sœur du précéd., composa sur la mort de Nicolas Rapin des vers imprimés dans les œuvres de ce dernier.

CALLIÈRES (JACQUES de), maréchal de bataille des armées du roi, est auteur d'une *Hist. de Jacq. de Matignon*, *maréchal de France*, ouvr. curieux mais inexact qui fut publié à Paris en 1661, in-fol. Il mourut commandant à Cherbourg en 1697.

CALLIÈRES (FRANÇOIS de), fils du précéd., né en 1645 à Thorigny, membre de l'académie française, m. en 1717, fut plénipotentiaire de France au congrès de Riswick, et soutint avec honneur les intérêts de son pays. Louis XIV lui donna à son retour une gratification de dix mille livres, avec une place de secrétaire du cabinet. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, entre autres le *Traité de la manière de négocier avec les souverains*, 1716, in-12. La forme du livre a fait tort au fond, le style n'en est ni précis ni élégant. Il a été traduit en anglais et en italien, et réimprimé à Paris en 1750, sous le titre de Londres, 2 volumes in-12 : *De la science du monde*, 1717, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles, mais présentées avec trop peu d'agrément. Ce livre a été traduit en allemand et en hollandais.

CALLIÈRES DE L'ETANG (P.-J.-G.), était avocat au parlement de Paris à l'époque de la révolution. Presque septuagénaire, il embrassa la cause de la liberté avec la chaleur d'un jeune homme, et donna l'idée d'un bataillon de vieillards, dont il fut nommé commandant. Il remplit ensuite divers emplois civils, fut un des jurés du tribunal révolutionnaire du 10 août 1792, et commissaire de la commune dans la Vendée en 1793. Il mourut à Paris en 1795.

CALLIERGI ou CALLOERGI (ZACHARIE), né dans l'île de Crète, imprimeur célèbre de la fin du 15e et du commencement du 16e S., pub. à Venise en 1499, en société avec Musurus, le grand *Dict. étymologique de la langue grecque*, et fit paraître ensuite à Rome des éditions de *Pindare*, de *Théocrite*, etc.

CALLIERGI (GEORGE), contemporain du préc., professa le grec à Venise.

CALLIGNOTE fut le premier qui fit connaître aux Mégalopolitains les mystères d'Eleusis. On lui éleva une statue dans la principale place de Mégalopolis.

CALLIMACHUS-EXPERIENS. V. BUONACCORSI (Philippe).

CALLIMAQUE, général athénien, fit des prodiges de valeur à Marathon et fut trouvé debout percé de flèches sur le champ de bataille.

CALLIMAQUE, architecte, peintre et sculpteur de Corinthe, passe pour avoir inventé le chapiteau corinthien, dont il prit, dit-on, l'idée d'une plante d'acanthe poussée autour d'un panier recouvert par une tuile.

CALLIMAQUE, naquit à Cyrène, ville grecque de Libye. On ne sait rien de précis, sur l'époque de sa naissance ni sur celle de sa mort; mais elles se placent naturellement 300 ans environ avant J.-C. Grammairien érudit, critique profond et poète, il se distingua également dans des genres si divers. Cette prodigieuse réunion de connaissances et de talens lui méritèrent la protect. de Ptolémée Philadelphe, qui l'appela auprès de lui, et lui confia la direction du musée qu'il venait de fonder. Callimaque y ouvrit un cours public d'enseignement qui ne tarda pas à former de brillans élèves, et entre autres le célèbre auteur de l'Argonautique, Appollonius de Rhodes. Le disciple eut le malheur de se montrer ingrat, et le maître le tort de se venger trop exemplairement, en lançant contre Apollonius, désigné sous le nom d'*Ibis*, la plus violente et la plus injurieuse des satires. Elle ne nous est point parvenue, et il faut en féliciter les deux poètes; mais il n'en est pas de même de cette foule immense d'ouvrages (Suidas en compte jusqu'à huit cents) que Callimaque avait composés, et dont un seul est arrivé jusqu'à nous. Ce sont ses *hymnes*, qui, destinés aux solennités du culte en Grèce et dans l'Egypte, sont, sous ce rapport, un monument précieux de l'état de la religion dans ces contrées et à cette époque. C'est un vaste répertoire de traditions historiques et mythologiques; mais cette érudition même y nuit quelquefois à la clarté. Aussi peu de poètes ont plus souvent et plus savamment exercé la sagacité des interprètes : Bentley, entre autres, a recueilli et expliqué ses *fragmens*, et Spanheim a donné sur les *hymnes* un excellent *commentaire*, dont la meilleure édition est celle publiée par Auguste Ernesti, Leyde, 1761, 2 vol. in-8. Nous avons en prose française une bonne traduction de Callimaque; c'est celle de feu M. de la Porte du Theil, Paris, 1775, réimprimée dans la collection de M. Gail.—Un autre CALLIMAQUE est cité par Pline comme auteur d'une *dissertation* sur les couronnes dont on faisait usage dans les festins.

CALLIMÉDON, orateur athénien, contemporain de Demosthènes, acquit quelque célébrité comme président d'une assemblée de joyeux convives comme lui, où l'on tenait note des plaisanteries et bons mots qui s'y disaient.

CALLINICUS, deuxième fils d'Antiochus, dernier roi de Comagènes, ne pouvant résister aux forces des Romains, abandonna ses états, et fut ensuite bien accueilli à Rome avec ses fils, qui cependant avaient fait une plus longue résistance.

CALLINICUS, sophiste et rhéteur grec, enseigna l'éloquence à Rome sous le règne Gallien vers 260 de J.-C. Suidas rapporte qu'il avait composé 10 liv. de l'*Histoire d'Alexandrie*.

CALLINIQUE, archit. d'Héliopolis, en Egypte, né au 7e S., fut l'inventeur de la composition chimique appelée *feu grégeois*, dont l'empereur Constantin-Pogonat se servit pour brûler la flotte des Sarasins, et que ses successeurs employèrent avec le même avantage.

CALLINUS, ancien poète grec d'Ephèse, vivait dans le 8e S. av. l'ère chrétienne, et passe pour l'inventeur de la poésie élégiaque. Stobée nous a conservé quelques-uns de ses vers que l'on trouve dans les *Analecta* de Brunck.

CALLIOPE (myth.), muse qui préside à l'éloquence et à la poésie héroïque. On la représente sous la figure d'une jeune fille, couronnée de laurier, tenant d'une main une trompette, de l'autre un volume, et ayant à ses pieds l'Iliade, l'Odyssée et l'Enéide.

CALLIPATIRA, Athénienne, fille de Diagoras de Rhodes dans le 5e S. av. J.-C., s'était déguisée en maître d'escrime pour accompagner son fils Pisirhodus aux jeux olympiques, dont l'entrée était interdite aux femmes sous peine de mort; les juges lui firent grâce, mais ordonnèrent qu'à l'avenir les maîtres seraient nus comme les athlètes.

CALLIPIDES, acteur tragique, contemporain de Sophocle, fut surnommé *le Singe*, parce qu'il surchargeait sa déclamation de gestes forcés et contre nature.

CALLIPPUS, Athénien, disciple de Platon, seconda Dion, son ami, dans le projet de rendre la liberté à Syracuse; mais, oubliant bientôt les leçons de son maître, il fit assassiner lâchement le vertueux citoyen qu'il avait aidé dans sa noble entreprise. Il en fut puni la même année par deux des soldats qui lui avaient servi à s'emparer de l'autorité, et qui le tuèrent avec les mêmes armes dont ils avaient frappé Dion. Cet événement eut lieu en l'an 351 av. J.-C. — Un autre CALLIPPUS, Athénien, sauva ses compatriotes attaqués par les Gaulois aux Thermopyles l'an 279 av. J.-C., en les faisant embarquer sur les vaisseaux qu'il avait amenés à cet effet dans le golfe Maliaque.

CALLIRHOÉ (myth.), jeune fille de Calydon, fut aimée de Corésus, grand-prêtre de Bacchus, qui ne put la rendre sensible. Le dieu invoqué par son prêtre affligea les Calydoniens d'un mal qui ne devait finir que quand on lui aurait sacrifié Callirhoé. Mais au moment du sacrifice, Corésus se frappa lui-même, au lieu d'immoler la victime. Callirhoé, touchée d'une compassion tardive, ne voulut point survivre au grand-prêtre. — La Fable mentionne trois autres CALLIRHOÉ: l'une fille du fleuve Achéloüs; la seconde, fille du fleuve Scamandre; la troisième, fille de Lycus, tyran de Libye.

CALLISIO (MARIN), franciscain, professeur d'hébreu à Rome, a composé une *Concordance de la Bible*, impr. dans cette ville en 1621, in-4, format in-fol.; elle est très-curieuse et recherchée des amateurs.

CALLISTE, affranchi et favori de l'empereur Claude, se fit remarquer par un luxe et une insolence que Sénèque a signalés.

CALLISTHÈNES, philosophe et historien grec, disciple et neveu d'Aristote, suivit Alexandre dans ses conquêtes. Il ne dissimula point le mépris que lui inspiraient les flatteurs du roi, et refusa de le reconnaître pour Dieu. Accusé de conspiration, et enfermé dans une cage de fer, il mourut dans les tourmens à Cariate, en Bactriane, 328 av. J.-C. Il avait écrit une *Histoire de la Grèce*.

CALLISTHÈNES, ayant eu la témérité de mettre le feu aux portes du temple de Jérusalem le jour même qu'on célébrait la victoire remportée par Judas Machabée sur Nicanor, fut arrêté et brûlé vif.

CALLISTHÈNES, orateur athénien, contemporain de Démosthènes, partagea sa haine contre Philippe de Macédoine, et s'exposa à être victime du ressentiment d'Alexandre; mais on parvint à apaiser ce prince.

CALLISTHÈNES, général athénien, ayant vaincu Perdiccas, roi de Macédoine, et fait une paix avantageuse, n'en fut pas moins condamné à mort par ses concitoyens ingrats.

CALLISTRATE, fils d'Empedus, vaillant capitaine athénien, s'immortalisa par une habile retraite sur Catane et Syracuse, après sa défaite près du fleuve Asinarus, en Sicile, dans le 5e S. av. J.-C.

CALLISTRATE, orateur athénien, exerçait une telle influence par son éloquence, que le peuple ombrageux le bannit à perpétuité. Il se retira en Thrace, et fonda la ville de Datus, où il attira beaucoup de ses concitoyens.

CALLISTRATE, jurisconsulte, vivait sous les empereurs Sévère et Caracalla. On trouve quelques fragmens de ses ouvrages dans les *Pandectes*.

CALLISTRATE, acteur grec, contribua avec Aristophane à étendre le domaine de la comédie.

CALLISTUS (JEAN-ANDRONIC), un des restaurateurs des sciences au 15e S., né à Thessalonique, enseigna le grec à Rome. On trouve quelques manuscrits de ce savant du moyen âge à la bibliothèque du roi.

CALLIXÈNE, orateur athénien, fit condamner à mort, par le peuple, les généraux qui avaient vaincu aux îles Arginuses, parce qu'ils avaient laissé les morts sans sépulture. Bientôt le peuple, revenu de son erreur, força Callixène de fuir. Cet orateur mourut misérablement.

CALLIXÈNE, célèbre courtisane de Thessalie, fit un vain essai de ses charmes sur le jeune fils de Philippe, Alexandre-le-Grand, qui fut assez maître de lui pour résister à des séductions par lesquelles la reine Olympia voulait éprouver la vertu de son fils.

CALLON, sculpteur grec, vivait dans le 5e S. av. l'ère chrétienne. On cite de lui une *Minerve* en bois, placée dans l'Acro-Corinthe, et une *Proserpine* dans la ville d'Amiclée.

CALLON DE SAINT-REMI, né à Reims en 1712, mort à Paris en 1756, ancien secrétaire d'ambassade à la cour de Turin, est auteur d'un roman où l'on trouve de l'intérêt, et qui a pour titre: *Angelina, ou Histoire de don Matthéo*, Milan (Paris), 1752, 2 parties, petit in-8.

CALLOT (JACQUES), peintre, graveur et dessinateur, né à Nancy en 1593, fut élève de Jules Parigi pour le dessin, et de Philippe Thomassin pour la gravure. Son œuvre contient environ 1600 pièces; les plus remarquables sont: *les Supplices; les Misères de la guerre; les Gueux contrefaits; les Deux Tentations de St-Antoine*. Il paraît être le premier graveur qui ait employé avec succès le vernis des luthiers, nommé par les Italiens *vernice grosso de lignaiuoli*. Après la prise de Nancy par Louis XIII, en 1633, Callot résista aux offres séduisantes de ce prince, qui l'engageait à éterniser par la gravure le souvenir de cette conquête. « Je me couperais le pouce, dit-il, plutôt que de faire quelque chose de contraire à l'honneur de mon prince (Henri, duc de Lorraine) ou de ma patrie. Il mourut en 1635.

CALLOT (FR.), méd., né à Nancy en 1690, est auteur d'un traité intitulé *L'idée et le Triomphe de la vraie médecine*, Commercy, 1742, in-8. Il a aussi publ. quelques *pièces* de vers qui prouvent son zèle pour l'honneur de sa patrie.

CALLY (PIERRE), professeur d'éloquence et de philosophie à Caen, mourut dans cette même ville

en 1709, étant principal du collége des arts. On a de lui une éd. de l'ouv. de Boëce : *De Consolatione philosophiæ* (ad usum Delphini), avec un long commentaire, Paris, 1680, in-4. Il s'est fait plus particulièrement connaître par l'ouv. intitulé : *Durand commenté, ou l'accord parfait de la philosophie avec la théologie, touchant la transsubstantiation*, Cologne (Caen), 1700, in-12. Il y renouvelle le sentiment de Durand (voyez DURAND DE ST-POURÇAIN) qui avait avancé une opinion nouvelle sur l'eucharistie. On a encore de Cally un *Cours de philosophie* en latin, dédié à Bossuet, 1675, 4 tomes en 2 vol. in-4.

CALMET (dom AUGUSTIN), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né en 1672 à Mesnil-la-Horgne, près de Commercy en Lorraine, a écrit une *Hist. de l'Ancien et du Nouveau-Testament;* des *Comment. sur la Bible*, et un *Dictionn. de la Bible*, qui lui firent une grande réputation. Il fut récompensé de ses travaux, en obtenant l'abbaye de St-Léopold de Nancy en 1718; dix ans après il fut transféré à celle de Senones, où il passa le reste de sa vie dans l'exercice des devoirs de son état, et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il m. en 1757. Considéré comme écrivain, on ne peut nier que ses ouvrages ne soient utiles; mais le style en est lourd, diffus, souvent incorrect : aussi sont-ils moins lus que consultés. Outre les écrits que nous venons de citer, dom Calmet en a composé plusieurs autres, tels que : *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, la meilleure qu'on ait publiée sur cette province : *la Bibliothèque des écrivains lorrains* en fait partie; *Histoire universelle sacrée et profane; Comment. litt., histor. et moral sur la règle de St-Benoît*, etc. Il déposa à la bibliothèque royale, en 1733, une copie exacte du *Vedam*, qu'il s'était procurée par l'intermédiaire des jésuites missionnaires dans l'Inde.

CALMETTE (FRANÇOIS), né à Rhodez, dans le Rouergue, fut reçu docteur à Montpellier en 1684, et fit avec succès des cours dans cette ville. On a de lui un *Abrégé de médecine thérapeutique*, Lyon, 1690, Genève, 1710.

CALMETTE (LOUIS-CASTOR MATTHIEU DE LA), né à Nîmes en 1713, fut chanoine de Cambrai. On lui attribue l'*Abrégé du service de campagne*, La Haye, 1752, in-8; et l'on trouve quelques poésies sous son nom, insérés dans les *Etrennes lyriques*.

CALMO (ANDRÉ), poète et acteur vénitien du 16e S., a laissé quelques *comédies* pleines de gaîté, et qui eurent de la vogue en leur temps. On a encore de lui un recueil de lettres sous ce titre : *Lettere piacevoli*, Venise, 1572, in-8.

CALOCER, né dans l'île de Chypre, au 3e S., fut d'abord conducteur de chameaux, puis chef de brigands, et finit par prendre le titre de roi de Chypre. L'empereur Constantin, dit le Grand, envoya contre lui le césar Dalmatius, son neveu, qui le fit brûler vif vers l'an 324.

CALOGERA (ANGE), né à Padoue en 1699, d'une famille originaire de Corfou, étudia d'abord chez les jésuites, et entra à l'âge de 17 ans dans la congrégation des camaldules, où il acquit de vastes connaissances en théologie et en littérature. Il entreprit en 1729 un ouvrage qu'il continua périodiquement jusqu'en 1766, sous ce titre : *Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques* (en ital.), il avait déjà publié 51 vol. de ce recueil et une *Suite*, lorsqu'il mourut en 1768. On a encore de lui une traduct. du Télémaque de Fénélon en ital.; *Il nuovo Gulliver*, Venise, 1731, in-8. Il avait travaillé avec Apostolo-Zeno, à la rédact. du journal *la Minerva*.

CALONA (THOMAS), capucin, né à Palerme en 1599, mort en 1644, est auteur d'un livre intitulé : *Sacra aristocratici principatûs idea, sive Samuel expositus in libris historialibus Judicum.*

CALONNE (CHARLES-ALEXANDRE de), ministre d'état français, né en 1734, à Douai, où son père était premier présid. du parlem., fit des études brillantes à la communauté de Ste-Barbe à Paris. Son esprit, ses talens et sa position sociale, le portèrent successivement aux places de conseiller, de procureur-général au parlement de Douai, de maître des requêtes, d'intendant de Metz, de Flandre, de contrôleur-général des finances et de ministre d'état. Successeur de M. Necker au ministère des finances, M. de Calonne commença sa gestion par chercher les moyens de pourvoir au remplacement de cent soixante-seize millions dépensés par anticipation sur les revenus publics, indépendamment des emprunts et des arriérés accumulés par les ministres précédens. Dédaignant la ressource des économies, il solda l'arriéré du moment, soutint les effets publics par des avances secrètes, rapprocha le paiement des rentes sur l'état, obtint des bonifications sur les baux des fermes et des régies, assura le crédit de la caisse d'escompte, projeta des fonds d'amortissement, et fit exécuter une refonte des monnaies d'or. Mais le vide du trésor était immense, et la dette de l'état ne reposait sur aucun gage assuré. Il n'y avait qu'un nouveau système de contributions qui lui offrît le moyen de l'affermir, et Calonne le proposa. D'après ses conseils, le roi convoqua l'assemblée des notables, dont la première séance eut lieu à Versailles le 22 février 1787. On attendait avec impatience le compte du ministre des finances. Il le rendit avec toute la dextérité dont il était capable, mais il ne put empêcher la mauvaise impression de ses révélations fâcheuses. On l'accusa d'avoir confondu et bouleversé toute la comptabilité antérieure dans le dessein de couvrir ses prodigalités; et la reine se laissa persuader d'abandonner Calonne qui fut exilé en Lorraine, et passa bientôt après en Angleterre. La révolution était commencée. L'émigration des princes, frères du roi, appelait autour d'eux une foule de mécontens, dont la force principale devait être dans l'appui des cabinets étrangers. Il se lança dans ce nouveau tourbillon avec une ardeur qui semblait au-dessus de ses forces. Ses négociations, ses voyages en Allemagne, en Italie, en Russie, son zèle, son dévouement le rendaient précieux à la cause roy. Il y déploya de nouv. talens et l'esprit le plus fécond en ressources; il dépensa la fortune qui lui restait, enfin il courut risque de la vie. Tant d'efforts et de sacrifices furent cependant inutiles; en 1795, il disparut de la scène polit., et vécut à Londres, occupé des beaux-arts qu'il avait toujours cultivés. Au mois de septembre 1802, il quitta l'Angleterre, et vint à Paris, où il mourut le 29 octobre suivant. Ses ouvrages politiques sont écrits avec modération, et souvent avec élégance. Il suffira de citer ses *Observations sur les finances*, Londres, 1790, in-4; *De l'état de la France*, 1791, in-8; le *Tableau de l'Europe en novembre* 1795, Londres, in-8. — L'abbé de Calonne, son frère, qui l'avait suivi dans tous ses voyages, rédigeait à Londres *le Courrier de l'Europe*. Il partit pour le Canada en 1799, se dévoua aux fonctions les plus pénibles du ministère ecclésiastique, et mourut le 16 octobre 1823, âgé de plus de 80 ans. Il avait mené une vie fort dissipée avant la révolution de 1789.

CALOUST, savant prélat arménien, mort en 1660, fut élu patriarche d'Arménie en 1703. On a de lui un *Recueil de poésies arméniennes*.

CALOV (ABRAHAM), théologien luthérien, né en Prusse en 1612, fut recteur de Dantzig et professeur de théologie à Kœnigsberg et Wittemberg où il mourut en 1686. Il porta une aigreur et une animosité excessives dans les querelles théologiques, et publia contre ses adversaires un grand nombre de pamphlets, thèses et réfutations. On ne remarque aujourd'hui parmi tous ses ouvrages que les suivans : *Biblia illustrata*, contre Grotius; *Tractatus de*

methodo docendi et disputandi, Rostock, 1637, in-8; *Considerationes arminianismi.*

CALPHURNIUS (JEAN), savant critique italien, né à Brescia, professa le grec à Venise et à Padoue de 1478 à 1502. Il a écrit un commentaire sur le *Heautontimorumenos* de Térence, imprimé pour la première fois à Trévise en 1474, in-fol., avec les œuvres de Térence.

CALPRENÈDE (GAUTHIER DE COSTES, sieur DE LA), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, né en Périgord, au commencement du 17e S., mort en 1667, est auteur de romans qui ont eu une grande vogue dans le temps, et que personne ne lit aujourd'hui. Il a fait aussi un grand nombre de tragédies également oubliées. Nous nous bornerons à mentionner les romans suivans : *Cassandre*, Paris, 1642, 10 vol. in-8; *Cléopâtre*, ibid., 23 vol. in-8; *Faramond*, ou *l'Histoire de France*, 1661, 7 vol. in-8. Mme de Sévigné avoue que jusque dans sa vieillesse elle se plaisait à lire les romans de La Calprenède. Quelques poètes connus y ont puisé les situations et les sujets mêmes de leurs compositions théâtrales.

CALPURNIE, fille de Pison, et quatrième femme de César, rêva, dit-on, la veille de la mort de ce dernier qu'on le poignardait, lui fit part de ce songe, et voulut, mais en vain, le détourner d'aller au sénat.

CALPURNIUS FLAMMA (MARCUS), tribun romain, sauva, par son dévouement héroïque, l'armée romaine commandée par Attilius qui l'avait engagée dans un défilé dangereux. Cet évènement eut lieu vers l'an 494, pendant la première guerre punique. Calpurnius, après le combat, fut trouvé parmi les morts.

CALPURNIUS-PISO. V. PISON.

CALPURNIUS (TITUS), poète bucolique latin, (appelé quelquefois mal à propos Calphurnius), né en Sicile, paraît avoir vécu sous le règne de Carus et de ses fils, et avoir été, par conséquent, contemporain de Némésien, auquel il dédia ses *Eglogues*; elles sont au nombre de onze. Imitateur plus heureux de Théocrite que de Virgile, il a su éviter la rusticité, quelquefois grossière, que le premier de ces poètes prête à ses bergers; mais il est loin d'atteindre à la pureté, à l'élégance harmonieuse du second. Cependant ses églogues étaient, dit-on, classiques du temps de Charlemagne; et on ne les relit pas sans intérêt, même après celles de Virgile. On les trouve souvent imprimées à la suite de Némésien, et notamment dans l'*Anthologia latina* de Burmann, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff, dont M. Lemaire publie en ce moment une nouvelle édition dans sa *Bibliotheca classica latina*. Les pastorales de Némésien et de Calpurnius ont été traduites en français avec des remarques, et un discours sur l'églogue, par M. Mairault, Bruxelles, 1744, in-8. On estime cette traduction.

CALUSO (THOMAS VALPERGA DE CONTI DI MARSINO), abbé piémont., sav. et litt. distingué, corresp. de l'Institut de France, membre de la soc. ital. et de l'ac. de Turin, où il naquit en 1737, fut d'abord page du gr.-maître de Malte, prit du serv. dans la marine de l'ordre, puis se rendit à l'âge de 24 ans à Naples, où il embrassa l'état ecclésiast. De retour dans sa ville natale, il y devint successivem. membre du gr.-conseil, direct. de l'observ. astron. et profess. de grec et de langues orient., place qu'il perdit en 1814. M. le 1er avril 1815. Caluso fut lié avec Alfieri, qui se plaisait à l'appeler le *nouveau Montaigne*. On a de lui un grand nombre d'écrits en ital., en lat. et en franç. Ces derniers, concernant l'astron. et les mathém., sont dans les *Mémoires* de l'acad. de Turin.

CALVAIRE (les filles du), ordre de religieuses fondé par Antoinette d'Orléans, sous la direction du célèbre P. Joseph du Tremblai. V. ce mot.

CALVART (DENIS), peintre né à Anvers en 1565, ouvrit une école à Bologne, en Italie, d'où sortirent *le Guide*, *l'Albane et le Dominiquin*, et mourut dans cette ville en 1519. Ses ouvrages les plus remarquables se voient à Bologne, Rome, Reggio. Ils sont moins estimés pour le caractère et la disposition des figures, que pour le coloris; ils ont été gravées par Gil. Sadeler et Auguste Carrache.

CALVERT (GEORGE), plus connu sous le nom de comte de Baltimore, né en 1578 à Kiplin, comté d'York, fut le fondateur de la province de Maryland. Après un voyage dans lequel il traversa tout le continent de l'Europe, il revint en Angleterre au commencement du règne de Jacques Ier, entra dans les bureaux de sir Robert Cécil, secrét. d'état, et par le crédit de ce seigneur obtint la place de secrét. du conseil privé, l'ordre de la Jarretière, ensuite le titre de secrét. d'état avec une pension de 1000 liv. st. sur les douanes. Il embrassa la religion catholique en 1624, déclara ce changement au roi, et lui donna la démission de sa place; toutefois il resta au conseil privé, et fut créé baron de Baltimore. Il occupait encore la place de secrét. d'état lorsqu'il fut constitué propriétaire de la Péninsule méridionale de New-Foundland, qu'il nomma province d'Avalon; il avança 25,000 liv. st. pour cette plantation qu'il visita deux fois en personne; mais le voisinage des Français l'incommodait tellement que, quoiqu'il les eût repoussés d'abord, il fut contraint d'abandonner le territoire. Il retourna en Angleterre, et obtint de Charles Ier la concession de vastes terres au nord de la Virginie; mais avant qu'il en reçût les titres de propriété, il m. à Londres en 1632. Après sa mort, les lettres furent accordées à son fils aîné Cécil, qui succéda à tous ses titres. Le pays fut dès-lors appelé Maryland en l'honneur d'Henriette Marie, femme de Charles Ier. La tolér. relig. établie par les lettr.-patent. fut respectée par Cécil, qui exécuta tous les projets de son père.

CALVERT (LÉONARD), gouverneur du Maryland, était fils du précéd., et frère cadet de Cécil Calvert, le propriétaire, qui l'envoya en Amérique en 1633 pour administrer la colonie. Après un voyage prolongé autour des côtes de l'Amérique, il arriva en Virginie le 24 fév. 1634 avec son frère Cécil, et environ deux cents personnes de bonnes familles, toutes catholiques. Il avança le 3 de mars dans la baie de Chesapeack, au nord, vogua sur le Patowniac, et jeta l'ancre dans une île qu'il appela St-Clément, et dont il prit possession au nom du roi d'Angleterre. De là, il poursuivit seize lieues plus haut sur la ville de Patowniac, aujourd'hui Marlborough, où il fut reçu en ami par le régent qui gouvernait pour le prince du pays, alors mineur. Il poursuivit encore douze lieues plus haut, vers la ville de Piscataway, sur la côte de Maryland, où il trouva un Anglais nommé Henri Fleet qui demeurait depuis plusieurs années avec les naturels du pays, et qui en était fort estimé. Il en tira de grands services comme interprète, fit ses présens au prince, ne négligea rien pour se concilier l'affection des habitans; et le 20 mars 1634, il prit possession du Maryland, donna à la ville le nom de Ste-Marie, et à la baie celui de St-George. Le gouv. fut établi sur les bases de la sûreté des propriétés et de la liberté de conscience. Cinquante acres de terre furent concédés à chacun des colons, et tout chrétien fut admis sans aucune prééminence de secte particulière. Cette sage politique fit de cette colonie un asile pour tous les catholiques romains et autres chassés de l'Angleterre. Le gouv. fut chargé des intérêts de toute la colonie jusqu'au temps des guerres civiles, où le nom de catholique devint si odieux aux Anglais, que le parlement s'empara du gouv. de la province. On ne sait rien de plus sur Léonard Calvert. — A la restauration du roi Charles II, en 1660, Cécil Calvert recouvra ses droits sur le Maryland, dont un an après son fils Charles fut nommé gouverneur.

CALVERT (JACQUES), théol. non conformiste, né à York, fut élevé à Cambridge avec Tillotson (*v.* ce nom), et mourut en 1698. Il a écrit un ouv. sav. intit. : *Nephtali, seu colluctatio theologica de reditu decem tribuum, conversione Judæorum, et mens Ezechielis*, Londres, 1672, in-4. — Son oncle Thomas, né à York en 1606, mort en 1679, fut également théol. et vicaire de l'une des églises de sa patrie. On a de lui une traduct. anglaise d'un ouvrage écrit en arabe sur le Messie; une autre du *Christus triumphans* de Fox, et deux ouvrages asiatiques peu dignes de remarque.

CALVERT (FRÉDÉRIC), plus connu sous le nom de lord Baltimore, né en Angleterre en 1731, et mort à Naples en 1771, est auteur d'un *Voyage dans le Levant, avec des remarques sur les Turks et Constantinople*. On a encore de lui un recueil de vers intit. : *Gaudia poetica, in latinâ, anglicâ et gallicâ linguâ composita*, Naples, 1769, in-8; *Cœlestes et inferi*, ibid., 1771. Ces deux ouvrages, tirés à un petit nombre d'exemplaires, sont extrêmement rares.

CALVET (N.), méd. antiq. et numismate, mort en 1806 à Avignon, légua à cette ville, que par un testament du reste assez singulier il institua son héritière universelle, une collection de médailles et d'antiques pourvue de dotations suffisantes à son administrat. et à son entret. Telle est la fondat. du *musée Calvet* qu'on voit encore avec autant d'intérêt que de plaisir à Avignon.

CALVI (LAZARE), peintre ital., né à Gênes en 1502, travailla aux fresques du palais d'Antoine Doria et à d'autres édifices de sa patrie.—Son frère PANTALÉON, également bon peintre, laissa quatre fils, Marc-Antoine, Aurèle, Benoît et Félix, qui suivirent la même carrière.

CALVI (DONAT), vicaire général de la congrégation de Lombardie et de l'ordre de St-Augustin, né à Bergame dans le 17e S., a laissé un ouv. curieux intit. : *Scena letteraria degli scrittori Bergamaschi*, Bergame, 1664, in-4.

CALVI (MAXIMILIEN) est auteur d'un ouvrage en espagnol intit. : *De la Hermosura, y del Amor*, Milan, 1576, in-12.

CALVI (JEAN), méd. ital., né à Crémone vers 1715, exerça son art à Florence, où il fut nommé membre de l'académie; passa ensuite à Milan, puis à Pise, où il obtint une chaire de professeur, et m. vers 1768. On a de lui les ouvr. suiv. : *de medicamentis pro nosocomiorum levamine moderandis*, Pise, 1765; *de Hodiernâ etruscâ Clinice*, Florence, 1748; *Lettera, sopra l'uso medico interno del mercurio*, etc., Cremone, 1763.

CALVIÈRE (N...., marquis de), ne s'est fait connaître que par cinq fables et trois madrigaux imprimés à La Haye en 1715, dans un recueil intit. : *Nouveau choix de pièces de poésie*.

CALVIN (JEAN), second chef de la réforme religieuse au 16e S., né à Noyon en 1509, d'une famille obscure dont le nom était Cauvin, fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique, et possédait à l'âge de 12 ans un bénéfice simple dans la cathédrale de sa ville natale. Pourvu six ans après des revenus et du titre d'une cure qu'il permuta ensuite pour une autre, sans résider ni dans l'une ni dans l'autre, il continuait ses études à Paris, et avait obtenu la protection de la reine de Navarre, sœur de François Ier, quand il fit connaissance avec Pierre-Robert Olivetan, son compatriote, et reçut de lui le germe de la nouvelle doctrine, qu'il ne tarda pas à embrasser ouvertement. Abandonnant alors l'étude de la théologie, il alla suivre des leçons de droit à Orléans, puis à Bourges, d'où il fut contraint de fuir pour éviter l'emprisonnement. Il se retira d'abord à Angoulême, où il enseigna le grec, puis se rendit à Poitiers, y fit un grand nombre de prosélytes, revint à Paris en 1534, et fut bientôt forcé d'en sortir de nouveau pour se réfugier à Bâle, où il acheva son livre de l'*Institution chrétienne*. C'est vers cette époque que son nom de Cauvin, qu'il avait latinisé, fut changé en celui de Calvin. Après avoir obtenu en 1538 la chaire de théologie à Genève, il fut renvoyé de cette ville en 1538, et passa à Strasbourg, où il enseigna et propagea sa doctrine, et se maria. Il assista en 1540 à la conférence de Worms, puis à celle de Ratisbonne. Rappelé à Genève avec honneur en 1541, il y dressa un formulaire de confession de foi qu'il fit passer comme loi de l'état, et qui devint la base de la croyance religieuse appelée de son nom CALVINISME. Son crédit était tel qu'on l'appelait le *pape de Genève*; il s'en servit pour satisfaire ses vengeances et pour faire condamner au feu, comme hérétique, le médecin Michel Servet (*v.* ce nom). Calvin mourut à Genève en 1564. Il a composé un gr. nombre d'écrits dont les principaux sont : le livre de l'*Institution chrétienne*, écrit en latin, et publié d'abord à Bâle, 1536, in-folio de 514 pages; trad. ensuite en franç. par l'aut. en 1541. Il y a eu un gr. nombre d'édit. lat.; la meilleure est celle de Robert Etienne, Genève, 1559, in-fol. de 564 pag. : la dédic. de cet ouv. à Franç. Ier passe pour un chef-d'œuv.; des *Commentaires sur l'Ecriture*; un *Traité* pour prouver que les âmes ne dorment pas jusqu'au jour du jugement, pub. à Paris, 1558. On ne peut refuser à Calvin de grands talens, une profonde érudition, un style grave et quelquefois entraînant; il était réglé dans ses mœurs; mais il avait un orgueil, une ambition excessive, une opiniâtreté, une aigreur et un emportement indignes d'un honnête homme. Sa doctrine consiste principalement à nier la présence réelle du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie, ainsi que le libre arbitre; il veut la suppression du culte extérieur, de l'invocation des saints, de la prière pour les morts, de l'épiscopat, etc., et n'admet que deux sacremens, le *Baptême* et la *Cène* ou communion; il anéantit les indulgences, le purgatoire, la messe, etc. On peut voir à l'article LUTHER la différence qui existe entre la doctrine de celui-ci et celle de Calvin. Les *œuvres* de Calvin ont été recueillies à Amsterdam, 1667-1671, 9 vol. in-fol. Sa *vie* a été écrite par Théod. de Beze, en franç. et en latin. V. l'art. CALVIN dans l'*Histoire littéraire de Genève* par Senebier.

CALVINISME. V. l'art. précédent.

CALVINUS (JEAN), né dans le 16e S., prof. de droit à Heidelberg, a laissé : *Lexicon juridicum*, Genève, 1759, 2 vol. in-fol.; *Themis hebræo-romana seu jurisprudentia mosaica et romana*, Hanau, 1595, in-8. On a aussi de Calvinus, dont le vrai nom, suivant certains biographes, est Kahl, quelques autres ouvrages de jurisprudence.

CALVISIUS (SETH.), astronome, musicien, poète et chronologiste allemand, né dans la Thuringe en 1556, mort en 1617 à Leipsig, a écrit un grand nombre d'ouvrages dont on ne peut guère mentionner aujourd'hui que celui intitulé : *Opus chronologicum*, réimpr. à Francfort en 1685, in-fol., et cité par Scaliger comme une production estimable.—Le fils et le petit-fils de CALVISIUS, ministres de l'Evangile en Saxe, ont laissé des *Sermons* et quelques autres livres de piété, en allemand, peu remarquables.

CALVO (MARCUS-FABIUS), médecin, né à Ravenne, mort à Rome en 1527, traduisit, par ordre du pape Clément VII, *les Œuvres d'Hippocrate* en latin, Rome, 1525, in-fol.

CALVO (JEAN), professeur de médecine au 16e siècle dans l'université de Valence en Espagne, travailla à y ramener l'étude des anciens et la lecture des bons ouvrages. Il a traduit du français en espagnol *la Chirurgie de Guy de Cauliac*, Valence, 1596, in-fol. On lui doit aussi un *Traité de chirurgie* en espagnol, Séville, 1580, Madrid, 1626 :

Brice Gay a donné la traduction d'une partie de cet ouvrage dans son *Epitome des Ulcères*, Poitiers, 1624, etc.

CALVO (BONIFACE), poète provençal du 13 S., quitta Gènes, sa patrie, pendant les troubles civils et se réfugia près d'Alphonse X, roi de Castille. Nostradamus lui attribue un traité intitulé : *Dels Courals amadours*, etc.

CALVO (JEAN-SAUVEUR de), connu sous le nom du brave Calvo, né à Barcelone en 1625, passa au service de France, suivit Louis XIV dans la conquête de la Hollande, fut gouvern. de Maëstricht, qu'il défendit avec intrépidité, et dont il contraignit le prince d'Orange à lever le siége. On rapporte comme caractéristique la réponse qu'il fit aux ingénieurs qui le pressaient de rendre cette place, dont les ouvrages extérieurs, suivant eux, n'étaient plus tenables. « Messieurs, je n'entends rien à la défense matérielle d'une place ; mais tout ce que je sais et ce que je puis vous dire, c'est que je ne veux pas me rendre. » Nommé lieutenant-général, Calvo se signala de nouveau en Catalogne en 1688 et 89, et mourut en 1690 à Deinse.

CALVOER (GASPARD), théologien protestant, surintendant de la principauté de Grubenhagen, né à Hildesheim en 1650, a laissé beaucoup d'écrits théologiques, entre autres : *de Musicâ et sigillatim ecclesiasticâ*, Leipsick et Gosslar, 1708, in-4.

CALVOER (HENRI), fils du précédent, m. octogénaire à Altenau, où il était pasteur, est auteur des ouvrages suivans : *Programma de historiâ recentiori Hercyniæ superioris mechanicâ*, Clausthal, 1726, in-4 ; *de Domûs Brunswicensis claritate*, 1727, in-4 ; *Acta historico-chronologico-mechanica*, Brunswick, 1763, 2 parties in-fol., avec 48 planches.

CALVUS (CORNEL.-LICIN.), orateur et littérateur romain, est cité par le poète Catulle, qui lui attribue des traits satiriques contre César et Pompée.

CALVUS A SALONIA (MICHEL), philosophe et médecin, né à Avila en Espagne, mort en 1575, eut une grande réputation de son temps. On ne connaît cependant de lui qu'un ouvrage sur les prédicamens d'Aristote, Venise, 1575, in-8.

CALVUS (FÉLIX), chirurgien du 17e S., professa son art avec succès à Milan et à Bergame, sa patrie, où il mourut en 1661. On a de lui plusieurs *traités* ou *dissertations*, en italien, sur l'anévrisme, les ulcères cancéreux, les plaies de tête, etc.

CALVY (NIC. de), poète provençal, juge de la ville de Grasse, n'est connu que par un article du *Supplément de Moreri*, édition de 1749, où l'on trouve quelques vers de lui sur le poète Montreuil (voyez ce nom).

CALYPSO (myth.), fille d'Atlas ou de l'Océan, et déesse du Silence, habitait, suivant Homère, l'île d'Ogygie, où elle reçut Ulysse, que la tempête y avait jeté. Elle aima le héros, et le retint sept ans, après lesquels Ulysse la quitta pour rejoindre Pénélope. L'illustre Fénélon, par son roman poétique de *Télémaque*, a beaucoup ajouté à la célébrité de cette déesse.

CALZA (ANTOINE), peintre italien, né à Vérone dans le 17e S., fut élève de Carlo Cignani, dont il a imité avec succès les tableaux de bataille. Il peignait également le paysage.

CALZOLAI (PIERRE), bénédictin ital. du Mont-Cassin, mort en 1581, a écrit une *Istoria monastica*, en 5 liv., Florence, 1561, et Rome, 1575, in-4.

CAMALDULES, ordre religieux ainsi appelé du monastère de Camaldoli, situé près d'Arezzo, en Toscane, et dont le fondateur fut Romuald (St). V. ce nom.

CAMANUSALI, ou CENAMUSALI, ou encore ALCANA MOSALI, noms divers sous lesquels est connu un médecin né à Bagdad, dans le 13e S., auteur d'un *Traité sur les maladies des yeux* (en arabe), dont une traduction latine fut imprimée à Venise en 1499, in-fol., avec la *Chirurgie* de Guy de Cauliac (v. ce nom), sous ce titre : *De passionibus occulorum liber.* Cette traduction parut la même année, dans la même ville, avec des additions, et fut ensuite réunie à la *Chirurgie* d'Albucaris, sous cet autre titre bizarre : *Liber super rerum præparationibus quæ ad oculorum medecinas faciunt, et de medicaminibus ipsorum rationabiliter terminandis.*

CAMANYAS (PIERRE), médecin, né en Roussillon, vers le milieu du 16e S., exerça son art en Espagne. On a de lui un *Commentaire* sur Galien, publié sous ce titre : *In libri II artis curativæ Galeni ad Glauconem commentaria*, Valence, 1625, in-4.

CAMARA Y MURGA (CHRISTOPHE de la), savant prélat espagnol, né aux environs de Burgos, fut évêque des îles Canaries et de Salamanque, et mourut en 1641. Il a écrit : *Constituciones sinodales del obispado de Canaria*, etc., Madrid, 1634, in-4.

CAMARA (LUCIUS) est auteur d'un ouvrage intitulé : *de Teate antiquo Marrucinorum in Italiâ metropol. libri tres*, Rome, 1651, in-4.

CAMARGO (ALPHONSE de), navigateur espagnol, entreprit, en 1539, de se rendre au Pérou en passant par le détroit de Magellan. Cette tentative lui coûta le meilleur des trois vaisseaux dont se composait son expédition ; les autres furent très-endommagés, mais il réussit à gagner le port d'Arequipa sur les côtes péruviennes.

CAMARGO (M. A. CUPPI dite), célèbre danseuse, née à Bruxelles en 1710, débuta dans cette ville, vint ensuite à Rouen, puis à Paris, où elle parut avec le plus grand succès sur le théâtre de l'Opéra, depuis 1734, jusqu'en 1751, année de sa retraite. Elle mourut en 1770.

CAMARIOTA (MATTHIEU), savant grec du Bas-Empire, né à Thessalonique, enseignait la philosophie à Constantinople, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Turks en 1453. Une lettre qu'il écrivit sur ce grand événement se trouve en grec et en latin dans le recueil de Crusius (v. ce nom), intitulé : *Turko-Græcia.* On a encore de Camariota, qui paraît s'être réfugié en Italie après la prise de Constantiople, deux *Discours* sur le traité *De fato* de Gemistius Pletho, impr. à Leyde en 1722, in-8, et quelques manuscrits.

CAMASSEI ou CAMACE (ANDRÉ), peintre italien, élève d'André Sacchi, s'est fait connaître par un tableau de *Vénus et les Grâces*, qui se trouve en Angleterre, et par quelques autres que l'on voit dans diverses églises de Rome.

CAMBACÉRÈS (N...), archidiacre de l'église de Montpellier, né dans cette ville en 1721, vint à Paris en 1758, et prononça, cette même année, le panégyrique de St Louis devant l'académie française. Appelé l'année suivante à prêcher le carême devant le roi, il se fit remarquer par l'éloquence énergique avec laquelle il retraça les désordres publics et les progrès de l'irréligion. On voulut réprimer son zèle en lui offrant des bénéfices ; mais satisfait du revenu modeste de son archidiaconat, il refusa les faveurs de la cour. L'abbé Cambacérès, protégé sans doute par le crédit populaire de l'un de ses neveux (v. l'art. J.-J.-R. Cambacérès), ne fut point inquiété pendant la révolution, et mourut à Montpellier en 1802. On a de lui un recueil de *Sermons*, Paris, 1781, 3 vol. in-12, réimprimé en 1807 ; et le *Panégyrique de St Louis*, ibid., 1758, in-4. — Un autre CAMBACÉRÈS, docteur de Sorbonne, mort en 1758, a écrit un *Eloge de Pierre Gayet*, inséré dans le recueil de l'académie de Béziers.

CAMBACÉRÈS (ETIENNE-HUBERT), neveu de l'archidiacre, cardinal et archevêque de Rouen, né en 1756 à Montpellier, était chanoine de l'église de cette ville avant la révolution. Il vécut dans

l'obscurité jusqu'à l'époque du gouvernement consulaire ; mais en 1802, après le concordat, il fut nommé à l'archevêché de Rouen, cardinal l'année suivante, et sénateur en 1805. Retiré dans son diocèse en 1814, il s'empressa d'envoyer, le 8 avril, son adhésion à l'acte du sénat qui prononçait la déchéance de Napoléon Bonaparte. Celui-ci n'en conserva aucun ressentiment, puisque l'on vit le nom du cardinal-archevêque placé sur la liste du nouveau sénat de 1815 ; mais ce même nom ne reparut point sur la liste de la chambre des pairs que le roi réinstalla au mois de juillet de cette même année. Le cardinal Cambacérès mourut à Rouen en 1818.

CAMBACÉRÈS (J.-JACQ.-RÉGIS), avocat, député à la convention nationale, ministre de la justice, enfin archichancelier de l'empire, naquit à Montpellier en 1753. Issu d'une famille de robe, il se livra de bonne heure à l'étude des lois, y fit des progrès rapides, et fut, en 1771, reçu conseiller à la cour des aides et comptes de Montpellier. Au commencement de la révolution, il exerça quelques fonctions administratives, et fut en 1791 nommé président du tribunal criminel de l'Hérault. Appelé l'année suivante à la convention nationale, il travailla beaucoup dans les comités, s'occupa particulièrement de la partie judiciaire, déclara le roi coupable, et contesta néanmoins à l'assemblée le droit de le juger. Il vota ensuite pour les peines déterminées par le Code pénal, contre l'appel au peuple et le sursis. Deux mois après, Cambacérès proposa de réunir le pouvoir exécutif à la puissance législative, jusqu'à la mise en activité de la constitution. Un decret rendu sur la proposition des comités de gouvernement le chargea, conjointement avec Merlin de Douai, de revoir toutes les lois rendues et de les réunir en un seul Code. Après la révolution du 9 thermidor, il fut placé au comité de salut public et chargé de la direction des relations extérieures. Dans la suite de sa carrière législative, il parla plusieurs fois au conseil des cinq-cents, notamment sur le jury, sur le projet de loi relatif à la répression de la calomnie, sur la contrainte par corps, sur le Code civil, et fut élu président le 1er brumaire an 4 (22 oct. 1796). Quelques mois après, sorti du conseil, il reprit la profession de jurisconsulte et s'y livra exclusivement, jusqu'à ce qu'il fut appelé par le directeur Syeyes au ministère de la justice, d'où il passa ensuite aux fonctions de second consul. A l'avènement de Napoléon au trône impérial, Cambacérès, nommé archichancelier de l'empire, grand officier de la Légion d'Honneur, fut particulièrement chargé de l'organisation du système judiciaire, et se montra toujours l'instrument docile des volontés de l'empereur. Sous la régence de Marie-Louise, Cambacérès suivit cette princesse au-delà de la Loire. Après l'abdication de Napoléon, l'impératrice ayant été remise entre les mains des aides-de-camp des trois empereurs, Cambacérès revint à Paris. Quoiqu'il eût envoyé, le 7 avril 1814, son adhésion aux actes du gouvernement provisoire, il fut exclu de la chambre des pairs. Au retour de Napoléon, en mars 1815, Cambacérès reprit le titre d'archichancelier de l'empire, fut nommé ministre de la justice, et après le règne des cent jours, rentra dans la retraite, et n'en sortit que pour quitter la France, en vertu de la loi du 12 janvier 1816. Par décision du 13 mai 1818, le roi, en son conseil, le rétablit dans ses droits civils et politiques : il revint de Bruxelles à Paris, où il mourut en 1824.

CAMBAULES, général gaulois, commanda la première expédition que les peuples des Gaules firent hors de leur territoire, et pénétra jusqu'en Thrace, l'an 472 de Rome (280 avant J.-C.).

CAMBERT (N....), musicien français, mort en 1677, donna le premier en français des opéras, conjointement avec François Perrin, introducteur des ambassadeurs près de Gaston, duc d'Orléans. Mais Lully l'ayant éclipsé, il passa en Angleterre et devint sur-intendant de la musique de Charles II; il a composé les opéras d'*Ariane*, de *Pomone*, la *Mort d'Adonis*, des *divertissemens*, etc., oubliés aujourd'hui.

CAMBIASO (LUC), peintre disting., né dans l'état de Gênes en 1527, mort en 1585, travailla beaucoup pour sa patrie, pour le pape Grégoire XIII et le roi d'Espagne Philippe II. Il peignait des deux mains et avec une facilité extraordinaire. Ses principaux ouvrages se voient à Gênes dans les églises de Ste-Marie-des-Anges et de Ste-Catherine, dans la chapelle Spinosa et dans le chœur des Annonciades. A Bologne, on remarque sa *Nativité* dans l'église de St-Dominique; à Naples, son *Christ* dit *à la Colonne*, chez les chartreux ; à Milan, sa *Ste famille*; enfin dans le palais de l'Escurial, ses nombreuses peintures à fresque. Le Guide a gravé quelques-uns des tableaux de ce maître.

CAMBIATORE (THOMAS), jurisconsulte et poète, né à Parme, vers la fin du 14e S., fut couronné des mains de l'empereur Sigismond. On lui doit une traduction en vers de *l'Eneide*: elle fut revue et publiée en 1532, à Venise, par Jean-Paul Vasio, qui y fit beaucoup de changemens, en prévenant qu'elle était de Cambiatore. Il a laissé un traité intitulé : *De judicio libero et non libero*, faisant partie des manuscrits de la bibliothèque de Modène.

CAMBIS - VELLERON (JOSEPH-LOUIS - DOMINIQUE, marquis de), colonel-général de l'infanterie du comtat venaissin, né à Avignon en 1706, m. dans la même ville en 1772, avait formé une nombreuse bibliothèque qu'il allait rendre publique lorsque la mort le surprit; il a publié le *Catalogue raisonné des manuscrits de son cabinet*, Avignon, 1770, 1 vol. in-4, rare et recherché. Il avait réuni beaucoup de matériaux pour l'histoire de sa patrie.

CAMBIS (MARGUERITE de), baronne d'Aigremont en Languedoc, morte à la fin du 16e S., a traduit une *Lettre de Boccace sur la consolation*, et un ouvrage de George Trissino intitulé : *Devoirs du veuvage*.

CAMBIS (RICHARD-JOSEPH de), seigneur de Fargues, est auteur d'un *Recueil des saints qui sont honorés dans Avignon*, in-12 ; et de *Memoires sur les troubles et seditions arrives dans Avignon jusques et inclus l'annee* 1665, manuscrits.

CAMBOLAS (JEAN de), savant arrêtiste du 17e S., fut président au parlement de Toulouse, et réunit sous le titre de *Decisions notables du parlement de Toulouse* les principaux arrêts de son siècle. Ce recueil était estimé dans l'ancien barreau.

CAMBOLAS, chanoine de St-Sernin à Toulouse, mourut en odeur de sainteté, le 12 mai 1668, à l'âge de 69 ans.

CAMBON (JOSEPH), né en Languedoc en 1756, fut député du département de l'Hérault à la convention nationale. Il organisa le système de confiscation contre les émigrés, en dirigea l'exécution, et fut en quelque sorte le ministre des finances de la convention. C'est à lui qu'on doit la formation du grand livre de la dette publique. Il perdit toute son influence après le 9 thermidor. Impliqué dans la conspiration de prairial 1795, il fut mis hors la loi. L'amnistie du 4 brumaire lui permit de se montrer; il se retira dans ses foyers. Pendant toute la durée du gouvernement impérial, il vécut au sein de sa famille, dans un bien de campagne qu'il avait près de Montpellier. En 1815, il fut nommé membre de la chambre des représentans, et forcé de sortir de France au second retour du roi. Il mourut en 1820 à St-Jost, près de Bruxelles.

CAMBRA, fille de Belin, un des anciens rois bretons, vivait dans le 5e ou 6e S., et fut célèbre, suivant les chroniques, par son instruction et par sa beauté. Jean Pits (*v.* ce nom), dit qu'elle in-

vans la manière de construire et de fortifier les citadelles.

CAMBRIDGE (Richard Owen), poète et écrivain distingué, né à Londres en 1714, commença ses études au collége d'Eton et les finit au collége d'Oxford. Il était encore écolier dans ce dernier collége, quand le prince de Galles (depuis George II) se maria. Cambridge fit, à cette occasion des vers qui méritèrent d'être insérés dans la collection des poésies auxquelles cet hymen avait donné lieu. Il étudia la jurisprudence, mais il n'en fit jamais la profession. S'étant marié, il alla s'établir à Westminster dans le comté de Glocester où il écrivit son poème qui a pour titre : *the Scribleriad*. Il retourna se fixer à Londres en 1748, et mourut en 1802. Cambridge est auteur de plusieurs poèmes estimés, outre sa *Scribleriad*, et d'une *Histoire de la guerre sur les côtes de Coromandel*, 1761. Ses œuvres ont été réunies et publiées en 1803, 2 vol. in-4, avec sa vie en tête. Il avait travaillé à un journal intitulé *The World*; et il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

CAMBRY (Jeanne de), religieuse augustine, née à Tournay vers la fin du 16e S., renonça de bonne heure au monde, où sa beauté, son esprit et ses rares qualités lui assuraient de grands succès, pour entrer dans un des couvens de la règle de St-Augustin, où elle mourut en 1639. Elle y composa plusieurs ouvrages de piété, dont le plus connu a pour titre : *Traité de la ruine de l'amour-propre*, 1 vol. in-12, qui a eu 3 éditions.

CAMBRY (Jacques), savant glossographe, né à Lorient en 1749, fut l'un des fondateurs et le premier président de l'académie dite *celtique*; en 1799, il devint administrateur du département de Paris, puis préfet du département de l'Oise. Il mourut en 1807, au moment où il venait d'être nommé président du collége électoral du département du Morbihan et candidat au sénat impérial. On a de lui : *Essai sur la vie et les tableaux du Poussin*; *Contes et Proverbes, suivis d'une notice sur les troubadours*; *Réponse au mémoire de M. de Calonne*; *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le département du Finistère*; *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*; *Description du département de l'Oise*; *Monumens celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres*; *Manuel interprète de correspondance pour le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, le hollandais, et le celto-breton*; *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois*, et quelques autres écrits moins importans.

CAMBYSE, père de Cyrus-le-Grand, était, selon Justin, d'une famille obscure de Perse. Astyage lui donna en mariage sa fille Mandane, dont il eut Cyrus. V. Mandane et Cyrus.

CAMBYSE II, fils et successeur du grand Cyrus, monta sur le trône de Perse l'an 580 av. J.-C., soumit l'Egypte, et voulut pénétrer jusqu'à Carthage, mais son armée fut ensevelie dans les sables. Tous les historiens s'accordent à représenter ce second Cambyse comme un tyran furieux. Bourreau de ses sujets, il le fut de sa propre famille. Après avoir tué son frère dans un accès de frénésie, et Atossa (ou Méroé), sa sœur, devenue sa femme, qui était enceinte, il mourut d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse en montant à cheval, l'an 525 av. J.-C.

CAMDEN (Guill.), célèbre antiquaire anglais, naquit en 1551. Son ouvr. intit. *Britanniæ descriptio* lui mérita les surnoms de *Varron*, de *Strabon*, de *Pausanias* anglais, et lui acquit l'estime des personnages les plus puissans et des savans du royaume. En 1615, il publia la première partie de *Annales du règne d'Elisabeth*; mais l'histoire d'un temps si récent éleva contre l'auteur un grand nombre de réclamations qui l'empêchèrent de pub. la deuxième partie, qui ne fut impr. qu'en 1625, après la mort de Camden. Il fut en correspondance avec le président de Thou depuis 1606; et les notes de l'antiquaire anglais furent très-utiles à de Thou pour la composition de son histoire, relativement aux affaires d'Angleterre. Camden m. en 1623. On a de lui quelques autres ouvrages, entre autres une *Collection des anciens historiens anglais, écossais, irlandais et normands*, 1602, in-fol., et un *Recueil* de lettres imprimé à Londres, 1691, in-4, avec sa *vie* en tête.

CAMELI (Fr.), antiquaire du 17e S., fut garde des antiques du cabinet de Christine, reine de Suède, à Rome. On a de lui *Nummi antiqui et in thesauro Christinæ reginæ asservati*, Rome, 1690, in-4, ouvrage rare, mais d'une érudition médiocre.

CAMELI ou KAMEL (George-Joseph), né à Brünn, jésuite missionnaire aux îles Philippines vers la fin du 17e S., a écrit des *Mémoires* relatifs à l'histoire naturelle de ces contrées, insérés dans les *Transactions philosophiques*.

CAMERARIUS (Barthélemy), professeur de droit féodal à Naples dans le 16e S., se retira en France pour éviter les persécutions de Pierre de Tolède, qui l'avait fait déclarer rebelle. On a de lui un traité *De jejunio*, Paris, 1556; *De purgatorio igne*, 1557; et quelques *Dissertations* sur des matières féodales. Il mourut à Paris vers 1560, étant conseiller du Charles V.

CAMERARIUS (Joachim Ier), savant littérateur, né à Bamberg en 1500, fils de Jean Camérarius, sénateur, dont le nom de famille était Liebhard, et qui prit celui de Camérarius parce qu'un de ses ancêtres avait été chambellan. Joachim possédait les langues anciennes, l'histoire, les mathématiques, la médecine, la politique et l'éloquence. On a de lui des essais de traductions de Démosthène, de Xénophon, d'Homère, de Lucien, de Galien, etc. Il mourut en 1574 à Leipsig, où il avait été recteur de l'université.

CAMERARIUS (Joachim II), fils du précédent, né à Nuremberg en 1534, et mort en 1598, se livra à l'étude de la chimie et de la botanique, et refusa les offres de plusieurs princes qui voulaient l'attirer près d'eux. On a de lui plusieurs ouvrages, surtout de botanique : *Hortus medicus*, Nuremberg, 1654, in-4; *De plantis*, 1586, in-4; *Eclecta georgica, sive opuscula de re rusticâ*, ibid., 1577, in-4; 1596, in-8. Ce dernier livre est recherché; *la Vie de Ph. Mélanchthon*, aussi en latin, 1655, in-18 : la meilleure édition est celle de Strobelius, Halle, 1777, in-8, avec des notes fort curieuses.

CAMERARIUS (Phillippe), frère du précédent, né à Nuremberg en 1537, m. en 1624 dans cette même ville, où il était conseiller, a écrit un ouvrage intitulé : *Horarum subcesivarum centuriæ tres*, Francfort, 1624, 3 vol. in-4, trad. en franç. par Goulart, Lyon, 1610, 3 vol. in-4.

CAMERARIUS (Louis-Joachim), fils de Joachim II, né en 1566 à Nuremberg, mort en 1642, fut médecin du prince d'Anhalt, puis revint à Nuremberg, où il fut doyen du collége de médecine. Il a donné une nouvelle édition de l'ouvrage de son père intitulé *Symbolorum et emblematum centuriæ tres*, avec des augmentat., Francfort, 1605, in-4.

CAMERARIUS (Jean-Rodolphe), célèbre médecin d'Allemagne au commencement du 17e S., est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Disputationum medicarum in academiâ Tubingensi habitarum decas prima*, Tubinge, 1611, in-8; *Sylloge memorabilium medicinæ et mirabilium naturæ arcanorum centuriæ*, ibid., 1683, in-8, édition augmentée de huit centuries, dont quatre posthumes.

CAMERARIUS (Elie-Rodolphe), fils du précédent, méd., né à Tubinge en 1641, mort dans la même ville en 1695, est auteur de quelques *Dissertations académiques*, enrichies de remarques intéressantes.

CAMERARIUS (RODOLPHE-JACQ.), fils d'Elie Rodolphe, né à Tubinge le 17 fév. 1665, contribua beaucoup à établir la distinction du sexe des plantes, sur lequel Linné a fondé depuis son système. Pour étendre ses connaissances en médecine, il voyagea dans une partie de l'Europe, et revint à Tubinge en 1687. Bientôt après il reçut le bonnet de docteur en médecine, et fut en 1688 nommé professeur du jardin de botanique. Il mourut le 11 septembre 1721. Nous avons de lui : *De Sexu plantarum epistola*, Tubinge, 1694 : c'est surtout à cet ouvr. qu'il dut sa réputation ; *Specimen experimentorum circa generationem hominis et animalium*, ibid., 1715, in-4 ; et quelques autres écrits de botanique.

CAMERARIUS (ELIE), frère du précédent, né à Tubinge en 1673, prit le bonnet de docteur dans l'université de cette ville, où il obtint ensuite une chaire, et se fit remarquer par la singularité de ses paradoxes; il les soutint dans ses ouv., dont les principaux sont : *Specimina quædam medicinæ eclecticæ*, Francfort, 1713, in-4 ; *Medicinæ conciliatricis conamina*, ibid., 1714, in-4 ; *Dissertationes Taurinenses, epistolicæ medico-physicæ ad illustres Italiæ ac Germaniæ quosdam medicos scriptæ*, Tubinge, 1712, in-8. Ces lettres furent écrites pendant son séjour en Italie avec le prince Louis de Wurtemberg. Il mourut dans sa patrie en 1734.

CAMERARIUS (ALEXANDRE), fils de Rodolphe-Jacques, né en 1695, fut professeur et directeur du jardin de botanique de Tubinge, et mourut en 1736. Il a laissé, entre autres ouvrages, *de Botanicâ*, Tubinge, 1717, in-4. — Un autre CAMERARIUS ou CAMERER (J.-Frédéric), est auteur d'un ouvrage écrit en forme de lettres sur des objets remarquables dans le Holstein, Leipsig, 1756, in-4.

CAMERATA (JOSEPH), peintre en miniature et graveur, né à Venise en 1728, quitta sa patrie pour venir se fixer en Saxe, où il a gravé un grand nombre de planches fort estimées. Mort à Dresde en 1760 (?), professeur de gravure à l'académie de cette ville. Ses estampes, très-répandues, ornent entre autres la galerie de Dresde. On remarque principalement les suivantes : *la Dragme perdue ; le Père de Famille* (d'après le Féti); *le David* (du même); *St Roch secourant les pestiférés* (d'après C. Procaccini); *l'Assomption de la Vierge* et *l'Aumône de St Roch* (d'après Annibal Carrache), etc.

CAMERINO (FRANÇOIS de), frère prêcheur et missionnaire, né en Italie au 14e S., fut envoyé en 1333 par le pape Jean II à Constantinople pour travailler à la réunion des églises grecque et latine, d'après le désir qu'en avait manifesté l'empereur Andronic; mais cette mission échoua par l'opposition du patriarche Nicéphore Grégoras.

CAMERON (JEAN), théol. protestant écossais, né vers la fin du 16e S., mort en 1626, professa en France le grec, le latin, la philosophie et la théol. On a de lui quelques écrits théologiques dans lesquels il se montre ennemi de l'intolérance et du despotisme des principaux ministres de sa secte. On distingue son *Myrothecium evangelicum*, Saumur, 1677, 3 vol. in-4 ; ses *Leçons de théologie*, Genève, 1659.

CAMERS (JEAN), sav. cordelier du 15e S., né à Camerino en 1448, professa la philos. à Padoue, et la théol. à Vérone, et mourut vers 1545 après avoir beaucoup contribué à la restauration des bonnes études. On lui doit les éditions de *Claudien* avec des notes, Vienne, 1512, in-4 ; de *Florus et Sextus Rufus*, Bâle, 1518, in-fol. ; de *Justin, d'Eutrope*, etc.

CAMILLA, sœur du pape Sixte-Quint, vint à Rome après l'élection de son frère en 1585. Les cardinaux de Médicis firent habiller cette paysanne en princesse pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnaître sous ses habits magnifiques. Le lendemain, étant retournée au Vatican vêtue avec plus de simplicité, Sixte-Quint lui dit en l'embrassant : « Vous êtes à présent ma sœur. » Il la logea à Ste-Marie-Majeure et lui donna une pension.

CAMILLA (JACOMA-ANTONIA-VERONÈSE, plus connue sous le nom de), née à Venise en 1735, entra à la comédie italienne. La pièce des *Tableaux*, par Pannard, lui fit recueillir tous les suffrages, soit comme danseuse, soit comme actrice. On la voyait aussi avec plaisir dans *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. Elle mourut à Paris en 1768.

CAMILLE (personnage fabuleux de l'*Enéide*), était, selon Virgile, une jeune fille du pays des Volsques élevée dans les bois et exercée aux fatigues. Elle conduisit au secours de Turnus contre Enée une armée considérable, se signala dans cette guerre par sa valeur, et fut tuée par trahison.

CAMILLE (M. FURIUS), général romain dans le 4e S. avant J.-C., triompha quatre fois, fut cinq fois dictateur, six fois tribun militaire et une fois censeur, défit les Veiens, les Volsques et les Falisques, et se signala dans la guerre contre ces derniers par sa générosité en refusant les offres d'un maître d'école qui voulait lui livrer les enfans des premières familles. Après la prise de Véies, étant accusé par un des tribuns d'avoir détourné une partie du butin, Camille indigné s'exila sans attendre le jugement, et fut condamné à une forte amende. Mais quelques années plus tard, Rome ayant été prise par les Gaulois, sous la conduite de Brennus, le peuple crut devoir invoquer le secours de l'illustre exilé. Oubliant alors son injure, Camille rassembla quelques troupes, vint fondre sur les Gaulois, et les chassa de Rome et de l'Italie. Il mourut de la peste l'an 365 avant l'ère chrétienne.

CAMILLE (FURIUS), proconsul d'Afrique sous le règne de Tibère, remporta une victoire éclatante sur les Maures et les Numides révoltés ayant à leur tête Tacfarinas.

CAMILLE (FRANÇOIS), peintre espagnol d'un genre gracieux et bon coloriste, mort en 1671, élève de Pierre de Las Cuevas, fut choisi par le duc d'Olivarez pour exécuter les belles peintures du palais royal de Madrid. C'est de lui que sont les portraits des rois d'Espagne dans la salle de la comédie, et les belles fresques représentant les *Métamorphoses d'Ovide* dans la galerie de ce palais. Il excellait surtout dans les tableaux de dévotion et les vierges. On remarque en ce genre à Alcala de Henarez sa *Ste Marie Egyptienne* dans l'église des Capucins; à Salamanque son *St Charles Borromée* ; à Ségovie une *Descente de Croix* ; à Madrid sa *Notre-Dame de Belen*.

CAMILLI (CAMILLO de'), poète italien du 16e S., auquel on doit un recueil d'épithètes dans la belle édit. de *l'Orlando furioso* de Venise, 1584, in-4 ; cinq chants pour servir de continuation à la *Gerusalemme liberata* du Tasse dans l'édition de Ferrare, 1585, in-12 ; *Imprese illustri di diversi con discorsi*, ib., 1586, in-4 ; *le Epistole de Ovidio tradott. in terza rima*, ib., 1587 ; une édit. augm. du *Vocab. des langues toscane et castillane*, 1591.

CAMILLIANI (FRANÇ.), sculpteur florentin du 16e S., excella dans les morceaux de sculpture destinés à l'embellissement des jardins ; les figures dont il orna ceux de don Louis de Tolède à Florence sont justement estimées des connaisseurs.

CAMILLO (JULES), surnommé Delminio du nom d'un village de Frioul où il naquit en 1479, enseigna la logique à Bologne avec succès, et mourut à Milan en 1550. Ses œuvres en prose et en vers ont été recueillies à Venise par Thom. Porcacchi, 1552, 1579, 1581 et 1584. Ses poésies latines se trouvent dans les *Deliciæ poetar. ital.* La lecture de ses divers ouvrages fait connaître qu'il était plus propre à enseigner les principes de l'art d'écrire qu'à les pratiquer lui-même.

CAMINATZIN, neveu de Montezuma, empereur du Mexique, souverain de Texcuco qui relevait de cet empire, entreprit inutilement de délivrer sa patrie du joug des Espagnols; combattit long-temps à la tête des Mexicains révoltés et périt les armes à la main au siége de Mexico en 1521.

CAMINO, nom d'une famille noble d'Italie, du parti guelfe, et qui avait acquis la souveraineté de Trevise au 13e S.

CAMINO (BIACHINO DE), souverain de Trévise, contemporain du féroce Ezzelin da Romano, fut dépossédé de cette principauté par Albéric, frère de ce dernier, qui la conserva jusqu'en 1260; mais Ghérard de Camino y fut reintegré en 1294, et eut pour successeurs Richard et Gucello de CAMINO; celui-ci, dernier de sa maison, fut dépouillé de cette souveraineté en 1329 par Cane de la Scala.

CAMISARDS. V. CAVALIER (Jean).

CAMMA, veuve de Sinatus, prince de Galatie, s'est rendue célèbre par la vengeance qu'elle exerça contre Sinorix, meurtrier de son époux. Ce trait historique a fourni à Thomas Corneille le sujet de sa tragédie de *Camma, reine de Galatie*, 1661, sujet déjà traité par Jean de Hays en 1578, dans une pièce dramatique en sept actes.

CAMMAS (LAMBERT-FRANÇ.-THÉRÈSE), peintre, architecte et professeur de l'académie de Toulouse, né dans cette ville en 1743, alla se perfectionner à Rome, voyagea long-temps dans l'Italie, où il se livra à de grandes recherches sur l'architecture des peuples antiques, et fut admis à l'académie de St-Luc. A son retour dans sa patrie, il fut chargé de travaux importans, et mourut en 1804. Il est auteur des décorations de l'église des Chartreux à Toulon, et parmi ses tableaux on remarque *l'Apparition de la Vierge à St-Bruno*, et un autre représentant par allégorie *le Rappel des parlemens sous le règne de Louis XVI*; ce dernier obtint le prix extraordinaire proposé par l'académie de peinture, sculpture et architecture de Touloute. Cammas a laissé en outre quelques *Mémoires* et MSs.

CAMO (PIERRE), marchand de Toulouse, et l'un des sept troubadours fondateurs de l'académie des jeux floraux, qui prirent au 13e S. le titre de *la gaie compagnie des troubadours de Toulouse*. L'ouverture de ce premier concours littéraire eut lieu en 1324; le prix était une violette d'or à laquelle les capitouls ajoutèrent ensuite une églantine et un souci d'argent; les statuts en étaient écrits en languedocien sous le titre singulier de *Lois d'amour:* ceux qui avaient remporté les trois principales fleurs étaient créés docteurs ou maîtres en la gaie science.

CAMOENS (LOUIS), célèbre poète portugais né d'une famille noble, originaire d'Espagne, naquit à Lisbonne vers 1517. La vivacité de son imagination et l'ardeur que dès son enfance il témoigna pour la gloire et la poésie, révélèrent de bonne heure l'élévation de son esprit. Destiné par sa naissance à vivre à la cour, il y parut jeune encore et essuya des disgrâces qui humilièrent sa fierté. Son amour pour une dame du palais, nommée Catherine d'Attayde, lui attira, de la part des seigneurs de la cour, des querelles auxquelles il répondit avec l'emportement de la jeunesse et de l'amour. Un ordre du roi l'exila à Santaren dans l'Estramadure. Le Camoens se vengea de son exil dans des poésies qui exprimaient l'irritation de son cœur: ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui allait secourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans une bataille, et revint dans sa patrie, dont il fut forcé de sortir une seconde fois par suite des intrigues qui l'en avaient déjà banni. Il s'embarqua alors pour l'Inde, et vint s'établir à Goa, un des plus beaux établissemens des Portugais dans cette partie de l'Asie. Une satire qu'il fit contre le vice-roi l'exposa à un nouvel exil. Il fut envoyé à Macao sur les frontières de la Chine; c'est là qu'il composa le poème des *Lusiades*, (*os Lusiadas*) et se plaça par cette épopée à la tête de tous les poètes de sa nation. Au bout de cinq ans d'exil, Camoens revint à Goa: assailli par une tempête dans la traversée, il se sauva à la nage, tenant son poème de la main droite et nageant de la main gauche. De Goa il repassa en Europe et publia *ses Lusiades*; l'apparition de cet ouvrage, recherché avec ardeur, applaudi avec transport, lui attira les plus grands éloges, mais rien de plus; enfin le roi Sébastien lui accorda une pension de 20 écus, faible secours qui laissa Camoens dans la misère. On dit que, forcé de se montrer à la cour, il y paraissait le jour comme un poète indigent, et que le soir il envoyait un esclave pour mendier de porte en porte. Plus sensible que les compatriotes du poète, cet esclave, qui l'avait suivi des Indes au Portugal, ne le quitta jamais. Le chagrin et l'indigence hâtèrent la fin de Camoens; il mourut en 1579, âgé d'environ 62 ans. M. de Sousa fit imprimer à ses frais une magnifique édition de Camoens, Paris, Didot, 1817, gr. in-4. La Harpe, qui savait bien peu la langue portugaise, comme il l'a prouvé en traduisant *os Lusiadas* par *la Lusiade*, a revu une imitation inexacte de ce poème par d'Hermilly. Il vient d'être retraduit avec exactitude par M. Millié, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

CAMOSIO (J.-B.), prof. de théologie de Bologne, ensuite de Macerata, et l'un des plus savans hellénistes de son temps, fut chargé par Pie IV d'interpréter les pères grecs de l'église. Il m. en 1581. On a de lui une *Version* latine du Traité de M. Psellus sur la physique d'Aristote, Venise, 1554, in-fol.; des *Commentaires* grecs sur la métaphysique de Théophraste; des *Traductions* latines de la métaphysique d'Aristote et des *Commentaires* d'Olympiodore sur les météores; des *poésies* grecques, etc.

CAMOUX (ANNIBAL), centenaire, plus connu sous son prénom, naquit à Nice en 1638, et mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de 121 ans et 3 mois. Il avait servi sur les galères en qualité de soldat; l'exercice et la sobriété l'ayant préservé des infirmités de la vie, il atteignit sa 100e année sans avoir été malade. Louis XV lui accorda une pension de 300 livres. Il attribuait sa longévité à la racine d'angélique qu'il mâchait habituellement. Il avait près de 117 ans lorsque M. de Belloy fut nommé évêque de Marseille. Ce prélat le visita sur son lit de mort. Annibal lui dit. « Monseigneur, je vous lègue mon grand âge. » Le cardinal se rappelait ce legs singulier, et disait en riant qu'il l'avait accepté. Joseph Vernet a peint Annibal Camoux dans une vue du port de Marseille qu'on voit au musée.

CAMPAGNOLA (DOMINIQUE), peintre, élève du Titien, s'appliqua à l'histoire et au paysage, mais fut plus habile dans ce dernier genre.

CAMPAGNOLA (JULES), peintre et graveur italien, parent du précédent, a laissé quelques tableaux et des planches gravées à l'eau-forte.

CAMPAN (HENRIETTE GENET, femme), fille d'un premier commis des affaires étrangères, reçut sous les yeux de son père l'éducation la plus soignée. La duchesse de Choiseul la fit nommer à 15 ans lectrice de mesdames Victoire, Sophie et Louise, filles du roi Louis XV. En 1770, Marie-Antoinette eut l'occasion de la voir chez les princesses ses tantes apprécia ses talens, et la maria, pour se l'attacher, au fils de M. Campan, son secrétaire intime. Quand les excès de la révolution exposèrent la famille royale à de nombreux périls, madame Campan donna des preuves réitérées de dévouement à sa protectrice. Elle ne la quitta point durant la journée du 10 août, la suivit aux Feuillans, et le refus que Pétion lui fit de la laisser entrer au Temple put seul la séparer de cette reine infortunée. Après le 9 thermidor, elle ouvrit à St-Germain un pensionnat qui ne tarda pas à jouir d'une juste célébrité. Le premier consul visita l'établiss. de St-Germain, et y plaça Caroline Bonaparte sa plus jeune sœur,

et Stéphanie de Beauharnais sa fille adoptive, depuis grande-duchesse de Bade. Parvenu à l'empire, Napoléon mit madame Campan à la tête de la maison d'Ecouen, instituée par lui pour l'éducation des filles des officiers de la Légion-d'Honneur. La nouvelle directrice fit régner dans cet établissement l'ordre le plus sévère, et s'y acquit de justes titres à la reconnaissance de ses élèves, durant sept années de soins et de la plus sévère surveillance. Au retour du roi, la maison d'Écouen fut supprimée, les jeunes filles qui s'y trouvaient furent placées à St-Denis, et les fonctions de madame Campan cessèrent. Elle s'était retirée à Mantes, lorsqu'un dernier malheur vint l'accabler : elle y vit mourir son fils unique. Tante du maréchal Ney, elle avait vu depuis quelques années sa famille en butte à des revers imprévus. Une maladie cruelle ne tarda pas à se déclarer; les secours de l'art furent inutiles; elle m. le 16 mars 1822, âgée de 70 ans. On a d'elle des *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France*, Paris, 1822, 3 vol. in-8, où elle n'a voulu raconter que les choses dont elle avait une connaissance immédiate; *de l'Educat. des Femmes*, 2 vol. in-8, Paris, 1824. On trouve à la suite du *Journal anecdot., etc.*, pub. par M. Maigne, une *Corresp. inéd.* très-intér. de Me Campan avec son fils.

CAMPANA (César), historien ital., né dans le 16e siècle à Aquila, mort en 1606, est auteur des ouvrages suivans : *Alberi delle famiglie che hanno signoreggiato in Mantova*, Mantoue, 1590, in-4; *Delle famiglie di Baviera, e delle reali di Spagna*, Vérone, 1592, in-4; *Dell' istoria del mondo*, Venise, 1591-99, 2 vol. in-4, ibid., 1607; *Storia delle guerre di Flandria*, Vicence, 1602, in-4; *la Vita di Philippo II*, ibid., 1608, in-4.

CAMPANA (Albert) philosophe et théologien, né à Florence vers la fin du 16e S., enseigna à Pise et à Padoue, et m. dans cette dernière ville en 1639. On a de lui une *traduction* ital. de la *Pharsale* de Lucain, Venise, 1640, in-2. Il avait composé quelques ouvrages qui sont restés manuscrits.

CAMPANA (Pierre), graveur, né à Rome en 1727, a travaillé d'après différens maîtres. On trouve plusieurs de ses estampes dans le Recueil de la galerie de Dresde, et entre autres celle de *saint Pierre délivré de prison par un ange* d'après le tableau de Mathias Preti.

CAMPANELLA (Thomas), dominicain, né à Stillo, bourg de Calabre, en 1568, se distingua, jeune encore, dans une thèse contre un vieux professeur de son ordre. Le vieillard, irrité d'avoir été embarrassé par un jeune homme, alla l'accuser d'avoir voulu livrer Naples aux ennemis de l'état, et de professer des sentim. erronés. Campanella expia le tort d'avoir raison par une détention de 27 ans. Le jugement l'avait condamné à une prison perpétuelle; il y essuya jusqu'à sept fois la question 24 heures de suite, et n'en sortit qu'à la prière du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, fut protégé par le cardinal de Richelieu, et mourut en 1639. Celui de tous ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est son *Atheismus triumphatus*, Rome, 1631 (Paris), in-fol.; 1636, in-4. L'auteur, tout en combattant les athées, semble les favoriser; car il répond très-faiblement aux argum. qu'il leur prête. On a encore de lui *Civitas solis*, roman politique dans le genre de l'utopie, impr. souv., et en dern. lieu à Utrecht en 1648, in-16, à la suite du *Mundus alter et idem* de Jos. Halle; *de Monarchiâ hispanicâ discursus*, Amsterdam, 1653. L'auteur y indique au roi d'Espagne les moyens de parvenir à la monarchie universelle.

CAMPANELLA (Basile), dominicain de Palerme, vivait en 1617. Il a traduit de l'espagnol : *Trattato de' scrupoli e de' suoi rimedj del P. Alfonso Cabrera*, etc.

CAMPANELLO (N.), grav., connu surtout par une figure d'*Artemise*, qu'il a gravée à Rome d'après une statue de Poncel. Il a fait aussi d'autres gravures d'après différens maîtres.

CAMPANI (Jean-Antoine), né en 1427 à Cavelli, village de la terre de Labour (Campania, d'où il prit son nom), d'une paysanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous son nouv. maître pour être précepteur à Naples. Ses talens lui ayant fait une réputation, Pie II le nomma évêque de Crotone, et ensuite de Terramo. Paul II et Sixte IV l'employèrent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife, le soupçonnant d'être entré dans une conspiration contre lui, le bannit de toutes les terres de l'église. Campani, consumé par la maladie et le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avait signalé plusieurs fois son éloquence en public, entre autres à la diète de Ratisbonne. Ses principaux écrits sont : *Epistolæ et poemata*, Leipsig, 1707, in-8; *Titi-Livii decades, ex edit. Camp.*, Rome, 1471-72, 3 vol. in-fol.; *Opera varia*, in-fol., Rome, 1495, rare. On doit encore à Campani des édit. de *Justin*, des *Philippiques* de Cicéron, et des *Vies* de Plutarque, toutes en latin, in-fol., sans date, mais antérieures à 1477.

CAMPANI-ALIMENIS (Matthieu), curé d'une paroisse de Rome au 17e S., sous le pontificat d'Alexandre VII, employait ses loisirs aux travaux de l'optique et de l'horlogerie, et fut surtout célèbre par son adresse à tailler et à polir des lentilles d'une convexité très-peu sensible; il en fit trois pour Louis XIV; l'une d'elles avait 136 pieds de foyer. Elles servirent à Cassini dans la découverte des deux satellites les plus voisins de Saturne. Campani est auteur d'un ouvrage latin où il décrit une invention qu'il croit sûre pour remédier à l'irrégularité des vibrations du pendule, provenant des altérations de l'air.

CAMPANI (Joseph), frère du précédent, s'occupait aussi d'optique et d'astronomie; on a de lui deux *Mémoires* sur des observations astronomiques.

CAMPANI (Nicolas), écriv. siennois du 16e S., auteur de quelques comédies villageoises dans le goût de celles de Rodolphe Martinelli (*v.* ce nom), était comme lui membre de la société des Rozzi, fondée à Sienne vers la fin du 15e siècle.

CAMPANILE (Philibert), écrivain napolitain du 17e S., a publié les ouvrages suivans : *Idee ovvero forme dell' eloquentia, etc.*, Naples, 1606, in-4; *Armi ovvero insegni de' Nobili*, ib., 1681, in-fol., 3e édit.; *Istoria della famiglia di Sangro*, ib., 1615, in-fol.

CAMPANILE (Jean-Jérôme), parent du précédent, docteur en droit et évêque de Lacerdone, puis d'Isernie, mort à Naples en 1626, est auteur de *Diversorium juris canonici*, Naples, 1620, in-fol.

CAMPANILE (Joseph), né à Naples vers 1630, s'attira un grand nombre d'ennemis par ses *Notices* sur la noblesse, où il calomniait la plupart des familles napolitaines les plus puissantes; convaincu d'avoir falsifié les titres sur lesquels il les appuyait, il fut renfermé dans une étroite prison jusqu'à sa mort, arrivée en 1674. On a de lui : *Lettere capricciose*, Naples, 1660, in-12; *Prose varie*, ib., 1666; *Dialogi morali*, 1666; *Notizie di Nobilità*, 1672, in-4.

CAMPANILE (Jean-Bapt.), prêtre, né à Palerme dans le 17e S., a publié des *sermons*, des *panegyriques*, et un ouvr. intitulé : *Palermo antico riscontrato al moderno*.

CAMPANIUS (Thomas), savant suédois, né dans le 17e S., est aut. d'une *Description* de la nouvelle Suède en Amérique, appelée aujourd'hui Pensylvanie (en suédois), Stockholm, 1702, ouvr. curieux où Campanius indique les causes qui firent perdre cette colonie à la Suede.

CAMPANO (Jean), mathématicien milanais du

13e S., a publié *Euclidis data*, Venise, 1482, in-fol.; *Euclidis elementa*, Bâle, 1546, in-fol. Cette dernière traduction a été faite sur le texte arabe, la version grecque n'étant pas encore retrouvée à cette époque.

CAMPANUS (JEAN), disciple de Luther, né dans le duché de Juliers, renouvela à Wittemberg, où il enseignait la théologie, les erreurs de l'arianisme. On trouve une de ses *Dissertations* dans le tome II des *Amænitates litterariæ* de Schelhorn.

CAMPANUS (FRANÇ.), littérateur italien du 16e S., a écrit un ouvrage latin intitulé : *Quæstio Virgiliana*, etc., où il justifie l'auteur des *Georgiques* et de l'*Enéide* des négligences qu'on lui a reprochées, Milan, 1540, in-4, Paris, 1541, in-8. Il a composé aussi un *Panegyrique* (en latin) adressé au pape Adrien VI, Pavie, 1523, in-4.

CAMPANUS (APOLLONIUS), était correcteur d'imprimerie à Venise, chez Vincent Valgrisi, au 16e S. Il a enrichi de notes les œuvres de Pétrarque, de Vittoria Colonna et de quelques autres auteurs.

CAMPASPE ou PANCASTE, femme grecque aimée d'Alexandre-le-Grand, et dont Apelles devint épris en faisant son portrait. Le prince eut la générosité de la céder au peintre. Quelques poètes modernes se sont emparés de ce sujet pour le produire sur la scène lyrique.

CAMPBELL (ARCHIBALD), comte, marquis d'Argyle, naquit en 1598. Charles Ier le créa marquis en 1641, quoiqu'il eût montré beaucoup d'opposition au désir qu'avait ce monarque de réunir les deux églises d'Angleterre et d'Ecosse. Le parti du roi ayant été défait à Worcester par un des généraux du parlement, Campbell, fait prisonnier, fut envoyé à Edimbourg. Là, il signa la promesse de se soumettre au nouveau gouvernement, et fut élargi. Emprisonné à la tour de Londres, lors de la restauration des Stuarts, il y fut détenu cinq mois, mais ensuite on le transféra en Ecosse pour y être jugé : il fut condamné à perdre la tête, en 1661.

CAMPBELL (ARCHIBALD), comte d'Argyle. V. ARGYLE.

CAMPBELL (JEAN), second duc d'Argyle et de Greenwich, fils d'Archibald, duc d'Argyle, naquit en 1678. Il servait en 1706 sous le duc de Marlborough, et était brigadier général à la bataille de Ramillies. Il prit part aux batailles d'Oudenarde et de Malplaquet, ainsi qu'aux siéges de Lille et de Gand. Le roi récompensa ses services en lui donnant l'ordre de la Jarretière en 1710. Il avait obtenu en 1712 le commandement militaire en Ecosse; mais il en fut rappelé peu après, pour s'être opposé à quelques mesures de la cour. George Ier, à son avènement au trône, lui rendit ce commandement, auquel il a ajouté d'autres faveurs. En 1715, Campbell combattit le comte de Marr à Dumblain, et contraignit le prétendant à sortir du royaume. En 1718, créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord duc de Greenwich, honoré successivement de plus. emplois importans, il en fut encore privé par suite de son opposition à sir Robert Walpole; mais au renouvellement du ministère, il recouvra toutes ses places; et à sa mort, arrivée en 1743, son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster.

CAMPBELL (GEORGE), né dans le comté d'Argyle en 1696, mourut en 1757, professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de St-André. On a de lui : *un Discours sur les miracles*, traduit en français par J. de Castillon, Utrecht, 1765, in-12; *une Défense de la Relig. chret.* qui, renfermant des opinions contraires au calvinisme, indisposa contre lui le clergé écossais, en sorte que, malgré son mérite, il n'occupa jamais qu'une petite cure dans les montagnes de l'Ecosse.

CAMPBELL (COLIN), architecte anglais, mort en 1734, est auteur des explications des deux cents planches du *Vitruvius britannicus*, Londres, 1715, in-folio, 3 vol.; *ibid.*, 1767-71, 5 vol. in-folio. On voit de lui quelq. beaux édifices au comté de Kent.

CAMPBELL (ARCHIBALD), évêque écossais non conformiste, parent du duc d'Argyle, fut nommé, en 1722, évêque d'Aberdeen, abdiqua ces fonctions en 1724, et mourut en 1744. On a de lui un ouvrage curieux et devenu rare, intitulé : *Doctrine du moyen etat entre la mort et la resurrection* (en anglais), Edimbourg, 1721.

CAMPBELL (JEAN), premier pasteur de l'église d'Oxford, état de Massachusetts (Amérique), né en Ecosse vers la fin du 17e S., passa en Amérique en 1717, et fut appelé par des Français protestans, fondateurs de la ville d'Oxford, à en diriger l'église. Il remplit cette fonction pendant quarante-deux ans, jusqu'à sa mort arrivée vers 1764. Sa mémoire est en grande vénération dans le pays.

CAMPBELL (JEAN), hist. et littér. distingué, né à Edimbourg en 1708, fut destiné par sa famille à la carrière du barreau. Mais la vivacité de son imagination s'accordant mal avec l'aridité des études judiciaires, il renonça entièrement au droit et écrivit son premier ouvrage connu sous le titre d'*Histoire militaire du prince Eugène*. La publication de ce livre fut suivie de près par celle de son *Histoire de la bible*. Il s'engagea en même temps à travailler comme collaborateur à l'*Histoire universelle ancienne*; et malgré les nombreux travaux dont il était chargé, il trouva encore assez de temps pour publier plusieurs autres ouvrages, tels que les *Voyages d'Edouard Browne; les Mémoires du duc de Ripperda; l'Histoire abrégée de l'Amerique espagnole, et ses vies des amiraux*. En 1743, ce laborieux écrivain mit au jour sa traduction anglaise de l'*Hermippus redivivus* de Cohausen, ou le *Triomphe du sage sur la vieillesse et la mort*, et donna l'année d'après une édition de sa collection des voyages d'Harris; il travailla ensuite à sa biographie britannique. En 1748, il publia *l'Introduction à la chronologie, l'etat present de l'Europe*, et coopéra à la publication de l'*Histoire universelle moderne*, dont il a fait la plus grande partie. Sa réputation était si universellement répandue, qu'il correspondait avec les hommes de lettres de toutes les parties du monde. Il mourut à Londres en 1775. Les deux derniers ouvrages sortis de sa plume sont : *Traité sur le commerce de l'Angleterre avec l'Amerique; Description politique de la grande Bretagne*, 1744, 2 vol. in-4.

CAMPÈGE (JEAN), jurisconsulte italien du 16e S., quitta Bologne pour ne pas être forcé d'embrasser le parti des guelfes, et alla professer le droit à Padoue, où il mourut en 1511. On a de lui plusieurs écrits de droit civil.

CAMPÈGE (LAURENT), fils du précédent, et cardinal de la création du pape Léon X, naquit à Bologne en 1474. Il avait eu quatre enfans pendant quinze ou vingt années de mariage avant d'entrer dans l'état ecclésiastique. En 1524, Clément VII l'envoya en Allemagne avec la qualité de légat, pour assister à la diète de Nuremberg. Quatre ans après, il fut envoyé à Londres pour être adjoint au cardinal Wolsey dans le jugement sur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Campège n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, où il mourut en 1539. On trouve plusieurs de ses lettres dans le recueil intitulé : *Epistolarum miscellanearum libri X*, Bâle, 1555, in-fol.

CAMPÈGE (ALEXANDRE), fils du cardinal Laurent, devint coadjuteur de l'archevêque de Bologne, et fut ensuite vice-légat d'Avignon. Fait cardinal en 1551 par Jules III, il mourut 3 ans après, âgé de 50 ans. On lui attribue un traité *de Auctoritate pontificis romani*. — CAMPÈGE (J.-B.), frère

du précédent, évêque de Majorque, a laissé une harangue prononcée au concile de Trente : *De tuendâ religione*, Venise, 1561, in-4.

CAMPÈGE (THOMAS), évêque de Feltri, était neveu du cardinal Laurent auquel il fut adjoint dans le gouvernement de Parme et de Plaisance, et qu'il accompagna dans ses légations. Il se trouva en 1545 à l'ouverture du concile de Trente, et fit décider dans la deuxième session qu'on traiterait ensemble des dogmes et de la réformation. Le plus rare et le plus curieux de ses ouvrages est celui *De auctoritate SS. conciliorum*, Venise, 1561. Il y professe une doctrine où les principes de la théologie romaine sont adoucis. Il suppose que le pape peut tomber dans l'hérésie, et convient qu'en ce cas il peut être déposé; il ne reconnait point son infaillibilité, même pour les faits, et n'admet celle des conciles que pour les décisions de foi. Dans ses autres traités, il raisonne d'après les mêmes principes. Ce prélat mourut à Rome en 1564.

CAMPÈGE (RODOLPHE), jurisconsulte et poète, de la même famille que les précédens, a laissé 2 vol. de *poésies*, parmi lesquelles on distingue un poème intitulé : *Lacrime di Maria Vergine*. Mort en 1624.

CAMPELLO (BERNARDIN DE' CONTI), littérateur né à Spolète en 1595, fut auditeur du St-siége près les nonces du pape à Turin, Madrid, Florence et Urbin, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres avec succès et de tenir une correspondance suivie avec la plupart des littérateurs de son temps. Mort en 1676. On distingue parmi ses nombreux écrits : *Esame dell' opere del cavaliere Marini*, dans lequel il s'élève avec force contre l'enflure et le mauvais goût de ce poète, dont le style formait déjà une école en Italie; *Della storia di Spoleti, e suo ducato*, dont il n'a paru que le premier volume, Spolète, 1672, in-4, qui ne va que jusqu'en 910; les tragédies de *la Jérusalemme Cattiva*, *la Teodora*, etc.; *Discorsi sacri*, Macerata, 1680.

CAMPELLO (PAUL DE' CONTI), fils du précédent, né à Spolète en 1643, entra dans l'ordre religieux et militaire de l'abbaye de St-Étienne et fut successivement conservateur général, chef du débarquement de l'expédition des Vénitiens contre les Turcks en 1684 et 1685, grand prieur de son ordre, et employé par les grands-ducs Ferdinand II, Côme II et Côme III, dans les affaires les plus importantes. Ses connaissances étaient très-étendues; elles embrassaient les mathématiques, l'architecture, la cosmographie, les langues anciennes et modernes, l'histoire, la littérature, la musique. Retiré dans sa patrie sur la fin de ses jours, il y mourut en 1713. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui n'ont point été imprimés.

CAMPELLO (FR.-MARIE), de la même famille, né à Spolète en 1665, mort en 1759, membre de l'académie des arcades, à Rome, exerça la profession d'avocat et se distingua par ses talens oratoires.

CAMPELLO (JEAN), poète vénitien du 17e S., est auteur d'un *poème* latin sur la chasse au chamois, intitulé : *Ibex, seu de caprâ montanâ*, imprimé à Venise en 1697 et 1736, in-8, et devenu très-rare.

CAMPEN (JEAN van der), savant hollandais, né en 1490, près de Campen (Overyssel), d'où il prit son nom, fut professeur d'hébreu à Louvain, de 1519 à 1531, et m. de la peste à Fribourg (Brisgau) en 1538. On a de lui une *Grammaire hebraïque* en latin, Louvain, 1528, ouvrage méthodique, dégagé de toutes les minuties qui se rencontrent dans celles publiées depuis, et souvent réimpr.; un ouvr. lat. dont la trad. fr. a pour titre : *Paraphrase*, c'est-à-dire *claire translation jouxte la sentence, non pas jouxte la lettre sur tous les psalmes*, 1532, in-16, Paris, 1534, et Lyon, 1542, traduit en plusieurs autres langues; une *Paraphrase sur l'Ecclésiaste* qu'on trouve à la suite de quelques éditions de la précédente; un *Commentaire* sur les épîtres de St-Paul aux Galates, Venise, 1534.

CAMPEN ou KAMPEN, l'un des chefs des anabaptistes, avait été créé évêque d'Amsterdam en 1524, par Bécold, dit Jean de Leyde, chef de cette secte, après son expulsion de l'Allemagne. Les magistrats ayant mis sa tête à prix, il fut découvert dans Amsterdam, où il périt dans les supplices.

CAMPEN (JACQUES van), peintre et architecte, né à Harlem, et mort en 1638, a construit le palais du prince Maurice à La Haye, l'ancienne salle de spectacle et l'hôtel de ville d'Amsterdam, les monumens des amiraux Tromp, van Galen, etc. Cet artiste habile avait fait ses études en Italie.

CAMPER (PIERRE), médecin et naturaliste hollandais, né à Leyde en 1722, fit ses études sous le célèbre Boerhaave, fut nommé professeur de philosophie, de médecine et de chirurgie à Francker; de là se rendit à Amsterdam et ensuite à Groningue, où il professa la médecine, l'anatomie et la botanique. Sa nomination au conseil d'état l'obligea de venir résider à La Haye, où il mourut en 1789. Il a composé un grand nombre de *Traités* sur la médecine, la chirurgie, la physiologie, etc., dont les principaux sont : *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri II*, Amsterdam, 1760-62, 2 vol. in-fol.; *Dissertation physique sur les différences des traits du visage*; *Discours* sur l'art de juger les passions de l'homme par les traits de son visage, trad. en français par Quatremère-d'Isjonval, 1791-1792, in-4; *Icones herniarum*, Francfort, 1801, in-fol.; *Description anatomique d'un éléphant mâle*, 1801, in-fol.; *Dissertation* sur les variétés naturelles de l'espèce humaine, trad. par Jansen, qui a publié une traduction de toutes les *Œuvres* de Camper, 1803, 3 vol. in-8, avec un *Atlas* de planches in-fol. Condorcet et Vicq-d'Azyr ont écrit l'éloge du même auteur.

CAMPESANI (BENVENUTO de), né à Vicence vers l'an 1260, composa un *Poème heroïque* dans lequel il chantait le triomphe de Henri VIII en 1311, lorsque cet empereur délivra Vicence du joug des Padouans. Ce poème existait Ms. il y a plus d'un siècle, mais il s'est perdu depuis. L'aut. m. en 1324.

CAMPESANO (ALEXANDRE), né à Bassano en 1521, fut d'abord lecteur dans une chaire de droit à Padoue. Cette place ayant été supprimée par le sénat de Venise, il retourna dans sa patrie, où il cultiva les belles-lettres et la poésie jusqu'à sa mort en 1572. On a de lui des *poésies* insérées dans les *Rime scelte de' poeti Bassanesi*, Venise, 1575, in-4; *Carmina* : ce sont quelques vers latins faits à la gloire de Jeanne d'Aragon, des *lettres* qui se trouvent dans plusieurs recueils.

CAMPESTER (LAMBERT), dominicain saxon, né dans le 16e S., publia sous le nom d'Erasme une édition des *colloques* de cet écrivain, dans laquelle il avait retranché tout ce qui a rapport aux moines, aux vœux monastiques, aux pèlerinages et aux indulgences. Ce moine, qui joignit le scandale des mœurs les plus déréglées à l'impudence d'un faussaire, changea de croyance religieuse, et se fit ministre de l'église luthérienne. On ignore l'époque de sa mort.

CAMPHUYS (JEAN), gouverneur général des établissemens hollandais dans l'Inde à l'âge de 20 ans, parvint de grade en grade, au bout de 30 ans, au poste éminent de gouverneur général, et donna sa démission en 1691, pour se retirer dans une superbe maison de plaisance qu'il s'était fait bâtir près de Batavia. C'est dans cette retraite, où il mourut en 1695, qu'il avait formé la riche collection de plantes que Rumphius a décrite sous le titre de *Herbarium Amboinense*. On a de lui une excellente *Histoire de la fondation de Batavia*; sa vie a été écrite par van Haren en hollandais.

CAMPHUYSEN (Théodore-Raphelz), né à Gorcum en 1586, s'adonna d'abord à la peinture, et acquit même une grande réputation comme paysagiste; mais ensuite il étudia la théologie sous Arminius, et mourut à l'âge de 41 ans; il cultivait aussi la poésie et a laissé en holland. une *Traduct. en vers des Psaumes de David*, ainsi que quelques ouvrages religieux.

CAMPI ou CAMPO (Antonio), architecte et peintre, né dans le 16e S. à Crémone, fut pour nous un des bons historiens de cette ville. La meilleure édition de son histoire, écrite en italien, est celle de 1582, Crémone, in-fol.; elle est rare et recherchée pour les planches au burin d'Augustin Carrache.

CAMPI (Pierre-Marie), chanoine de Plaisance dans le 17e S., est auteur d'une *Histoire ecclesiastique de Plaisance* (en italien), imp. à Plaisance en 1661-62, 3 vol. in-fol.

CAMPI (Bernardin), peintre, né à Crémone en 1522, est connu par des tableaux estimés et par un ouvrage italien sur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4, sous ce titre: *Parere sopra la pittura.*

CAMPI (Michel et Balthazar), frères, botanistes, droguistes et parfumeurs, nés à Lucques dans le 17e S., ont composé et publié en commun les ouvrages suivans: *Nuovo discorso nel quale si dimostra qual sia il vero Mithridato...., con un breve capitolo del vero aspalato*, Lucques, 1623, in-4; *Del balsamo*, Lucques, 1635, in-4; *Spicilegio botanico*, Lucques, 1652, in-4. L'objet de ce traité est de prouver que la *cannelle* des modernes est différente du *cinnamomum* des anciens.

CAMPIAN (Edmond), jésuite, né à Londres en 1540, fut d'abord diacre anglican, et se réfugia ensuite en Irlande, pour y faire profession de la foi catholique. Ses relations avec les personnages de distinction qui désertaient la réforme donnèrent de l'ombrage aux protestans; pour se soustraire à leurs recherches, il repassa en Angleterre, et de là sur le continent en 1570; il enseigna la théologie au collège anglais de Douai, puis se rendit en 1573 à Rome, où il fut admis dans l'ordre des jésuites. Le docteur Allen, qui était à la tête de la mission catholique d'Angleterre, ayant engagé le général des jésuites à lui envoyer des membres de sa compagnie, celui-ci désigna Campian et Parsons. Le gouvernement s'alarma des conversions nombreuses qui s'opéraient dans toutes les classes. Campian fut arrêté et mis en jugement avec d'autres missionnaires. Leur acte d'accusation portait qu'ils avaient juré une obéissance sans bornes à l'évêque de Rome, conspiré contre la vie de la reine, excité les peuples à la rébellion. On leur offrit leur grâce et des bénéfices s'ils voulaient renoncer à leur mission, et reconnaître Elisabeth comme chef suprême de l'église anglicane. Sur leur refus, Campian et trois de ses complices présumés furent pendus à Tyburn, et coupés en quartiers, le premier décembre 1581. On a de ce religieux, entre autres ouvrages, *dix Preuves de la vérité de la Religion catholique*, en latin: elles ont été trad. en franç., Trévoux, 1701, in-12, et une *Histoire d'Irlande*, en anglais, in-folio. Sa fin tragique l'a fait placer au rang des martyrs de la foi apostolique et romaine.

CAMPIANI (Marie-Augustin), fut un des disciples du célèbre Gravina et professeur en droit canon à l'université de Turin. On a de lui: *De officio et potestate magistratuum romanorum; formularum et orationum liber singularis.*

CAMPIGLIA (Alexandre), écrivain italien du 16e S., est auteur d'une *Histoire des troubles de la France* pendant la vie de Henri-le-Grand (en italien), imp. à Venise, 1617, in-4: il s'y montre sincère admirateur de ce monarque.

CAMPIGLIA (Jean-Dominique), dessinateur et peintre, né à Lucques en 1692, suivit d'abord l'école de Joseph Sole à Bologne, et alla ensuite se perfectionner à Rome, où il remporta le grand prix de l'acad. de St-Luc, sur un dessin représ. *le Triomphe d'un guerrier.* Clément XI lui fit commander plusieurs copies des tableaux peints sur les murs de St-Pierre, qui commençaient à dépérir; plus tard il fut chargé de faire les dessins du superbe ouvr. connu sous le nom de *Museum de Florence.* Rappelé à Rome par le pape Clément XII, il y dessina le musée du card. Albani.

CAMPIGNEULLES (Charles-Claude-Florent THOREL de), littérateur, né à Montreuil-sur-Mer en 1737, m. vers 1809, a publié quelques écrits peu remarquables, tels que: *Le temps perdu*, 1756, in-12; *Essais* sur différens sujets, 1758, in-12; *Nouveaux essais sur divers sujets de littérature*, Lyon, 1765, in-12; *Dialogues moraux*, etc., 1768; une *trad.* d'un roman allemand intitulé: *le Nouvel Abailard*, et les quatre premiers volumes d'un Journal des dames en 1759.

CAMPIGNY (Adam), poète français peu connu. On sait seulement qu'il était d'Orléans, et l'on trouve des vers de lui dans un *Recueil de plusieurs inscriptions proposées pour remplir les tables d'attente estant sous les statues du roi Charles VII et de la pucelle d'Orléans*, imprimé pour la première fois en 1613.

CAMPILLO (don Joseph del), fut ministre de Philippe V, roi d'Espagne, et publia en 1742 deux *Mémoires* pleins de sens et de raison: l'un est intitulé, *Ce qu'il y a de trop et de trop peu en Espagne;* l'autre, *l'Espagne réveillée* (en espagnol).

CAMPION (Alexandre de), né en 1610, mort vers 1670, est auteur d'un *Recueil* de lettres qui pourront servir à l'histoire depuis l'an 1631 jusqu'en 1646, et de diverses poésies, Rouen, 1657, in-8: ce recueil est très-rare, parce qu'il n'a été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires. On doit au même auteur un tome 1er et unique d'*Hommes illustres*, Rouen, 1657, in-4.

CAMPION (Henri de), né en 1613, mort en 1663, frère du précédent, a composé des *Mémoires historiques* que le général Grimoard a fait imprimer en 1806, avec des notes et des remarques qui donnent de la valeur à cet ouvrage.

CAMPION (Nicolas de), abbé, frère des deux précédens, né en 1616, a publié des *entretiens* sur divers sujets d'histoire, de politique et de morale, Paris, 1704, in-12, et d'autres écrits dont la rareté d'exemplaires fait tout le mérite.

CAMPION (Hyacinthe), né à Bude en 1725, prit de bonne heure l'habit de St François, professa la philosophie et la théologie dans son ordre, fut nommé provincial, et mourut subitement à Esseck en Esclavonie en 1767. Il a laissé quelques écrits de controverse peu dignes d'être cités.

CAMPION DE TERSAN (N.), abbé, savant archéologue, m. à Paris en 1819, dans un âge avancé, a donné le catalogue des médailles antiques et modernes du cabinet de M. d'Enneri (avec M. Gosselin), 1 vol. in-4, Didot, 1788. Il possédait un riche cabinet toujours ouvert aux savans.

CAMPISI (Dominique), prédicateur dominicain, théologien et musicien, né en Sicile au 17e S., a laissé un *Choix de concerts à deux, trois et quatre voix.*

CAMPISSANO (Frédéric), jurisconsulte sicilien, mort en 1583, a laissé; *Consilia tria*, insérés dans le recueil de Pierre de Lune: *ad bullam apostolicam Nicolai V, et regiæ pragmaticæ Alph. de censibus*, quelques *discours* et *dissertations.*

CAMPISTRON (Jean-Galbert de), poète dramatique, membre de l'académie franç., né à Toulouse en 1656, d'une famille honorable, vint de bonne heure, entraîné par son goût pour la poésie

et les bell.-lettres, à Paris, où la connaissance qu'il fit de l'illustre auteur d'Athalie lui fut avantageuse sous un double rapport. Racine ne se borna point à guider Campistron dans la carrière dramatique; il songea à sa fortune et le proposa au duc de Vendôme pour la composition de sa pastorale héroïque d'*Acis et Galathée*, pièce que le prince fit mettre en musique par Lully, en 1686, et représenter la même année dans son château d'Anet. Les talens et le caractère du protégé, la vivacité et l'enjouement de son esprit, le mirent en faveur auprès du prince, qui le fit secrétaire de ses commandemens, ensuite secrétaire général des galères. Il dut encore à la même bienveillance ses titres de chevalier-commandeur de l'ordre de Saint-Jacques en Espagne, et de marquis de Penango, dans le Montferrat. Le poète, dont la compagnie était devenue en quelque sorte nécessaire au prince, le suivit dans ses différentes campagnes. Le trait suivant caractérise assez l'engouement du patron, et cette nonchalance de l'homme d'esprit dans le client. Secrétaire du duc de Vendôme, il trouvait plus commode de brûler les lettres qu'on écrivait au prince que d'y répondre: celui-ci ne l'ignorait point; et, le voyant un jour devant un grand feu dans lequel il jetait plusieurs papiers, « Voilà, dit-il, Campistron occupé à faire ses réponses. » Son théâtre, dont la meilleure édition est celle de 1750, 3 vol. in-12, prouve beaucoup d'intelligence de l'art, mais le style en est faible et manque de coloris. Campistron s'est en vain efforcé d'imiter Racine; il ressemble à un apprenti qui a devant lui le tableau d'un maître, et qui d'une main timide et indécise crayonne des figures sans mouvemens. Dans ses tragédies, dont aucune ne se joue aujourd'hui, on peut remarquer *Tiridate*, *Acis et Galathée*, tragédies-opéras. Sa comédie du *Jaloux désabusé* est seule restée au théâtre. Les *OEuvres* de Campistron, avec un commentaire, ont été publiées, il y a quelques années, par M. Lepan.

CAMPISTRON (Louis de), frère du précédent, fut jésuite dès l'âge de 15 ans, et cultiva comme son frère les muses françaises. Le duc de Vendôme lui donna des témoignages de son estime en le retenant près de lui dans ses campagnes d'Italie. On a de lui des poésies insérées dans le recueil des *Jeux floraux*, quatre stances sur la *Sympathie*, une assez belle *Ode sur le jugement dernier*, faussement attribuée à Mlle Chéron, et les *Oraisons funèbres* des deux dauphins, fils et petit-fils de Louis XIV. Il mourut à Toulouse, sa patrie, en 1737, à l'âge de 77 ans.

CAMPO (Benoît del), médecin espagnol, vivait au 16e S., et pratiqua son art à Alcala dans l'Andalousie. On lui attribue un ouvrage intitulé: *Commentariolus de lumine et specie ex philosophiæ adytis excerptus*, 1544, in-8.

CAMPO-LONGO (Antoine), peintre napolitain, vivait vers l'an 1480. Il fit avec Jean-Bernard de Lama, son maître, le tableau de la *Conception* qui se voit dans le couvent de San-Diego, dit l'Ospedaletto. Il y en a un autre dans l'église de Ste-Catherine, qui est de sa composition.

CAMPO-LONGO (Emile), philosophe et médecin, né à Padoue en 1550, fut nommé en 1578 l'un des professeurs de l'université de sa ville natale, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée au mois d'octobre 1604. On a de lui, entre autres ouvrages: *Theoremata de humanâ perfectione*, Padoue, 1573, in-4; *Methodi medicinales duæ*, etc., Francfort, 1595, in-8, par les soins de Lazare Susenbet; *Nova cognoscendi morbos methodus*, Viterbe, 1601, in-8, par les soins de Jean Jessénius de Gessen.

CAMPOMANÈS (don Pedro-Rodriguez, comte de), célèbre ministre espagnol né dans les Asturies en 1710, fut nommé en 1765, par Charles III, fiscal du conseil royal et suprême de Castille, président du même conseil en 1788, à l'avènement de Charles IV, et peu de temps après ministre d'état. La nomination du comte de Florida Blanca au ministère fut une époque de disgrâce pour Campomanès qui fut dépouillé de ses emplois, repoussé du conseil d'état et réduit à la condition d'un simple particulier. Il supporta cette disgrâce avec dignité, et m. en 1789. L'élévation de ses vues en politique et les bienfaits de son administration le placent au rang des plus grands hommes de sa nation. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus estimés sont: *Dissertations historiques sur l'ordre des Templiers*, Madrid, 1747; *Antiquité maritime de Carthage, avec le périple d'Hannon*, traduit du grec avec des notes, Madrid, 1756; *un Itinéraire des routes d'Espagne*, etc., 1761; *une Notice géographique sur le Portugal*, 1762; *Traité sur l'amortissement ecclésiastique*, 1765, 1 vol. in-fol., traduit en italien et imprimé à Venise, 1777, 2 vol. in-4, et à Milan même année, 3 vol. in-8; des *Discours* et *Mémoires* sur la police intérieure, les impôts, les manufactures, le commerce, et les moyens de détruire la mendicité, publiés de 1757 à 1778. On doit encore au comte de Campomanès une nouvelle édition des ouvrages du savant bénédictin Feijoo (*v.* ce nom). Il avait composé une *Histoire générale de la marine espagnole*, avec un savant *Discours* préliminaire sur la navigation, le commerce, etc. des Carthaginois; mais cet ouvrage important n'a pas été mis au jour.

CAMPOSANPIERO (Jérôme), jurisconsulte ital. mort en 1556, fut professeur à l'université de Padoue. On a de lui deux traités: *De testamentis ordinandis; de verborum obligationibus;* et un recueil intitulé: *Lectiones criminales.*

CAMPRA (André), musicien né à Aix en 1660, mort en 1744, peut revendiquer avec Lulli et Rameau la gloire d'avoir tiré de la barbarie la musique française. On a de lui: *des Cantates*, *des Motets à une, deux et trois voix*, plusieurs opéras et ballets; mais depuis l'introduction de la musique italienne en France, toutes ces compositions, ainsi que celles de presque tous les musiciens des siècles de Louis XIV et Louis XV sont tombées dans l'oubli, et ne peuvent plus servir qu'à l'histoire des progrès de l'art.

CAMPS (François de), prêtre et antiquaire, né à Amiens en 1643, s'appliqua aux études historiques sous la direction de Bouteroue, de Du Cange, du P. Le Cointe et de dom Mabillon, se livra ensuite à l'étude des médailles, et en forma une très-belle collection qui est passée au cabinet du roi. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*, soit imprimées, soit manuscrites, sur l'histoire de France; on en trouve la liste complète dans l'*Histoire littéraire d'Amiens* par le P. Daire. Ce savant mourut en 1723.

CAMUEL, troisième fils de Nachor, donna son nom aux Camilettes, peuple de Syrie, au couchant de l'Euphrate. — Un autre Camuel, fils de Septhan, de la tribu d'Ephraïm, fut un des députés pour faire le partage de la terre promise aux autres tribus d'Israël.

CAMULOGÈNE, général gaulois, chef des Parisiens (*Parisii*), défendit Lutèce contre les troupes de Labienus, lieutenant de César, et périt dans une bataille livrée près de cette ville (sur le terrain appelé aujourd'hui plaine de Vaugirard), après avoir fait des prodiges de valeur.

CAMUS DE BEAULIEU (N... Le) favori de Charles VII, abusa de son crédit et se fit détester pour ses exactions. Il fut tué en 1426, par les ordres du connétable de Richemont, qui se justifia de ce meurtre auprès du roi, en disant qu'il avait agi pour le bien public et l'honneur du monarque.

CAMUS (Jean-Pierre), évêque de Belley, né

à Paris en 1582, se déclara hautement contre les moines, à une époque où il n'était pas sans danger de les attaquer, puisqu'ils avaient des protecteurs puissans à la cour, et pour appui un homme du caractère de Richelieu. Il les accablait de railleries et même de turlupinades, suivant le mauvais goût du temps; il les comparait, avec leurs courbettes, à des cruches qui se baissent pour mieux se remplir. « J.-C., disait-il, avec cinq pains et trois poissons ne nourrit que trois mille personnes, et qu'une seule fois en sa vie; St François, avec quelques aunes de bure, nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéans. » Après vingt années de travaux dans son évêché, il s'en démit avec l'agrément du roi, qui lui fit accepter en échange l'abbaye d'Aunay en Normandie, où il se retira. Mais l'archevêque de Rouen, de Harlay, qui connaissait le zèle apostolique de Camus, le détermina à quitter sa solitude, pour prendre la direction du diocèse avec le titre de vicaire général. Sentant renaître en lui le goût de la retraite, Camus vint établir sa demeure à l'hôpital des Incurables de Paris, dans le dessein d'y consacrer le reste de ses jours au service des pauvres; mais le roi l'ayant nommé à l'évêché d'Arras, il se soumit à cet ordre, et se disposait à se rendre dans son nouveau diocèse, lorsqu'il mourut en 1652, âgé de 70 ans. Ses ouvrages ne méritent pas, pour la plupart, d'être tirés de l'obscurité; nous nous bornerons à citer : l'*Esprit de St François de Sales*, Paris, 1641, 6 vol. in-8. Il prononça trois discours devant les états-généraux de 1614; ils furent imprimés à Paris, 1615, in-8. Ce volume est rare et fort peu connu.

CAMUS (Etienne Le), cardinal, évêque de Grenoble, né à Paris en 1632, d'une famille illustre de robe, mena d'abord une vie scandaleuse à la cour où il était aumônier du roi. Mais ayant été appelé au siége de Grenoble en 1671, il se livra sans réserve au salut de son troupeau, et retraça par ses austérités et par sa charité envers les pauvres la conduite des évêques de la primitive église. Il mourut en 1707, après avoir institué les pauvres ses héritiers. On a de lui un *Recueil d'ordonnances synodales; Defense perpetuelle de la virginite de la mère de Dieu*, Lyon, 1680, in-12; et plusieurs *Lettres pastorales* aux curés de son diocèse.

CAMUS (Jean Le), frère puîné du précédent, lieutenant civil au Châtelet de Paris, mort en 1710, âgé de 70 ans, exerça pendant plus de quarante années les fonctions de cette magistrature avec la probité la plus austère. Il a écrit des *Observations sur la coutume de Paris*, que Ferrière a insérées dans son *Commentaire*; et les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont Denisart a donné une deuxième édition.

CAMUS DE MELSONS (Charlotte Le), épouse d'André Girard Le Camus, conseiller d'état, composa différentes pièces de vers qui lui méritèrent les éloges des beaux esprits du siècle de Louis XIV. Elle mourut en 1702. On trouve ses poésies dans différens recueils, et notamment dans l'*Histoire littéraire des femmes françaises*, Paris, 1769.

CAMUS (Pierre), peintre né à Issoudun, a publié, en 1531, un poëme dans le genre burlesque, intitulé : *le Débauché converti*, ou *l'Ivrogne repenti*.

CAMUS (Nicolas), né à Troyes, professeur dans l'université de Paris, a publié une édition de Térence *ad usum delphini*, Paris, 1675, une élégie adressée à J.-B. Colbert, et une requête de l'académie de Paris pour le maintien de ses droits contre les employés des fermes : ces deux pièces sont en vers latins.

CAMUS (François-Joseph des), mécanicien français, né en 1672, inventa un carrosse qui ne pouvait verser, et dont les cahots étaient insensibles. On lui doit un *Traité des forces mouvantes*, Paris, 1722, in-8, et un *Traité du mouvement accéléré par des ressorts qui résident dans les corps en mouvement*. Il mourut en Angleterre, où il était passé dans l'espoir d'y trouver un emploi utile de ses talens.

CAMUS (Charles-Etienne-Louis), mathémat. français, né en 1699, a publié plusieurs *Mémoires* lus aux séances de l'académie des sciences, dont il était membre; un ouv. sur l'hydraulique, et un *Cours de mathématiques* pour les écoles du génie et de l'artillerie. La société royale de Londres l'avait admis au nombre de ses associés étrangers. Mort en 1768.

CAMUS DE MEZIÈRES (Nicolas Le), archit. expert, né à Paris en 1721, mort en 1789, est aut. des ouv. suiv. : *le Génie de l'architecture*, ou *l'Analogie des arts avec les sensations*, Paris, 1780, in-8; *Traité de la force des bois*, 1782, in-8; il avait déjà pub. en 1763 une *Dissert. sur le bois de charpente*, 1 vol. in-12 (avec Babuty-Desgodets); *le Guide de ceux qui veulent bâtir*, 2 vol. in-8. La Halle au blé de Paris a été construite sur les dessins et sous la direction de cet architecte; mais l'ingénieuse coupole qui surmonte ce monument est d'un autre artiste.

CAMUS (Antoine Le), méd., frère du précéd., né à Paris en 1722, mort en 1772, a publié : *Médecine de l'esprit*, 2 vol.; *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 4 vol. in-12; c'est une espèce de roman qui a été traduit en anglais; *Mémoires sur divers sujets de médecine*, 1 vol. in-8; *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, in-12; *Projet d'anéantir la petite-vérole*, in-12; *Medecine pratique*, 3 vol. in-12; *Amphitheatrum medicum, poema*, 1 vol. in-4; une traduction de la pastorale de Longus, *Daphnis et Chloé*, 1 vol. in-4. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Paris de 1745 à 1767. A. Le Camus a travaillé au *Journal économique* depuis 1753 jusqu'en 1765.

CAMUS (Armand-Gaston), avocat du clergé de France, député à l'assemblée constituante et à la convention nationale, archiviste de l'état, naquit à Paris en 1740. Destiné au barreau par ses parens, il se livra plus particulièrement à l'étude des lois ecclésiastiques, ce qui le fit nommer av. du clergé. La ville de Paris l'admit au nombre de ses députés aux états-généraux, et il était secrét. de la chambre du tiers-état lorsque celle-ci, réunie à une partie de celles de la noblesse et du clergé, se forma en assemblée constituante. Ce fut lui qui, le premier, dénonça le *Livre rouge*, où étaient inscrites les pensions payées par le trésor royal. Il eut aussi une grande part à la constitution civile du clergé. Nommé archiviste de l'état peu avant la clôture de l'assemblée constituante, il reparut ensuite à la convention nationale de 1792, comme député du département de la Haute-Loire, et se signala dès-lors en proposant des mesures rigoureuses telles que celle de la mise en accusation des ministres du roi (avant le 10 août), auxquels il attribuait le désordre des finances. Étant en mission dans la Belgique à l'époque du procès de l'infortuné roi Louis XVI, il écrivit à la Convention qu'il votait *la mort du tyran*. Nommé l'un des cinq commissaires qui, sur sa proposition, furent envoyés à l'armée pour faire arrêter Dumouriez et les autres généraux suspects, il y fut arrêté lui-même et livré aux Autrichiens, ainsi que ses collègues, par le général en chef. Échangé après deux ans de captivité contre l'auguste fille de Louis XVI, Madame, depuis duchesse d'Angoulême et Dauphine, Camus entra dans le conseil des cinq-cents. Le gouvernement directorial voulut lui confier le ministère des finances, mais il préféra rester législateur et archiviste. Malgré son opposition à l'établissement du gouvernement consulaire, Camus fut confirmé par

Bonaparte dans son poste d'archiviste, où il mourut en 1804. Il a laissé un grand nombre d'ouvr., dont les principaux sont : *Code matrimonial*, Paris, 1770, 2 vol. in-4; *Lettres sur la profession d'avocat*, et *Bibliothèque choisie des livres de droit*, Paris, 1772, 1777, in-12, 1805, 2 vol. in-12, 1818, 2 vol. in-8, avec des addit. par M. Dupin aîné; une traduct. franç. de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, avec le texte grec en regard, 2 vol. in-4; *Manuel d'Epictète et le tableau de Cebes*, Paris, 1796-1803, 2 vol. in-18; *Mémoires sur la Collection des grands et petits voyages*, et sur la *Collection des voyages de Melchisedech Thevenot*, Paris, 1802, in-4; *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage*, Paris, 1802, in-8; *Voyages dans les départemens nouvellement réunis*, Paris, 1803, in-4, et 2 vol. in-18. Camus a pris part à une nouvelle édition de Denizart (*v.* ce nom), Paris, 1783-89, 9 vol. in-4, et à celle de la *Bibliothèque historique de France*. Il a également travaillé au *Journal des Savans*.

CAMUSAT (Jean), imprimeur à Paris dans le 17e S., se fit une réputation par son savoir et le choix des ouvrages sortis de ses presses. L'académie française, à sa création, le choisit pour son imprimeur, et le chargea de répondre pour elle aux lettres qui lui étaient adressées. Il assistait aux séances de cette assemblée littéraire, et y remplissait les fonctions d'huissier. Les académiciens se réunirent plusieurs fois chez lui avant leur installation au Louvre. A la mort de Camusat, arrivée en 1639, l'académie lui donna pour successeur, sa veuve (malgré la demande faite par le cardinal de Richelieu en faveur de l'imprimeur Cramoisi), à la condition que cette dame serait représentée par son parent, le médecin Duchesne, qui prêta serment pour elle. Le recueil intit. *Négociations et Traité de paix de Cateau-Cambresis* a été publié par Camusat.

CAMUSAT (Nicolas), chanoine de l'église de Troyes, né dans cette ville en 1575, mort en 1655, est auteur des ouvrages suivans : *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diœcesis*, Troyes, 1610, in-8; une édit. de l'*historia Albigensium* de P. Desvaux de Cernai, 1615, in-8; *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plusieurs actes, traités, lettres*, etc., depuis 1390 jusqu'en 1580, Troyes, 1619, in-8. Ce dernier ouvrage est curieux et recherché.

CAMUSAT (Denis-François), littérat., petit-neveu du précéd., né à Besançon en 1695, mourut à Amsterdam en 1732, presque dans l'indigence, quoiqu'il eût composé pour les libraires un grand nombre d'ouvrages qui ne sont point sans mérite, et parmi lesquels nous citerons : une *Histoire critique des Journaux imprimés en France*, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12; un vol. d'une *Bibliothèque des livres nouveaux*, ouvr. périodique qui n'a point été continué; quatre vol. de la *Bibliothèque française*, ou *Hist. littéraire de la France*, recueil mieux accueilli du public que le précédent, et qui a été poussé jusqu'à 34 vol.; *Mélanges de littérature*, tirés des MSs. de Chapelain, in-12. Camusat a pub. une bonne édit. de la *Bibliothèque* de Ciacconius (*v.* ce nom), Amst., 1731, 1 vol. in-fol.

CAMUTIUS (André), méd. ital., né à Lugano, mort en 1578, fit ses études à Paris, professa la médecine dans cette ville et à Milan, et fut méd. de l'empereur Maximilien. Il a laissé plusieurs ouvrages qui sont presque oubliés aujourd'hui. Le seul que l'on puisse citer est son traité *de Humano intellectu, lib. IV*. Paris, 1564, in-8.

CAMUZ ou CAMUS (Philippe), littérat. espag., ou (selon Lenglet Dufresnoi) Français wallon, né dans les Pays-Bas vers la fin du 16e S., et réfugié en Espagne, a composé un grand nombre de romans de chevalerie, presque tous sans y mettre son nom. Les principaux sont : le roman de *Clamades et de la belle Claremonde*; *Histoire d'Olivier de Castille et d'Artus d'Algarbe*, etc.; *la Vida de Roberto el diablo*, Séville, 1629, in-fol.

CANACUS, sculpt. grec du 4e S. av. J.-C., natif de Sycione, élève de Polyclète, resta loin de lui et conserva la manière raide des anciens sculpteurs. Ses principaux ouvrages, mentionnés par Pausanias, sont la statue d'*Apollon Dydime*; une *Vénus* assise, en or et en ivoire, et, avec le sculpteur Patrocle (voyez ce nom), les statues de bronze des chefs grecs, vainqueurs au combat d'Ægos-Potamos, qui furent placées dans le temple de Delphes.

CANALE (Fabio), peintre d'histoire, né à Venise, mort vers 1767, élève de Tiepolo, fut, comme son maître, bon coloriste. Presque tous ses ouv. se trouvent à Venise.

CANALE ou CANALETTO (Ant.), frère du précédent, et peintre comme lui, né à Venise en 1697, et m. en 1768, excella dans la perspective et les décors. Ses vues de Venise sont très-recherchées. Le musée royal en possède six, entre autres *le Palais ducal*, et *la Place de St-Marc*, d'un très-bel effet. On a publié d'après lui : *Urbis Venetiarum prospectus celebriores*, en 38 planches gravées par Antoine Viceutini, Venise, 1742, in-fol.

CANALE (Annibal), jésuite italien, recteur du collége des Maronites à Rome, et ensuite de celui d'Aquilée, vivait vers la fin du 16e S., et a laissé *le Vite de' patriarchi, ovvero degli institutori degli ordini*, Rome, 1 vol. in-fol.

CANALE DELLA CAVA (Jean), jurisconsulte et poète italien dont on a des poésies estimées, entre autres : l'*Anno festivo*, ou *I fasti sacri*.

CANALES (Jean), moine ferrarais du 15e S., a laissé : *Traités de la vie céleste*; *de la Nature de l'âme*, et quelques autres, réunis et imprimés en un seul vol., Venise, 1494.

CANALS Y MARTI (Jean-Paul), naturaliste espagnol, directeur-général des teintures d'Espagne, y rétablit la culture de la garance et favorisa différentes branches d'agriculture et de commerce. On a de lui un *Traité sur la garance* (en espagnol), Madrid, 1789, in-4.

CANANI (J.-B.), médecin de Ferrare, mort en 1579, est auteur de : *Dissectio picturata musculorum corporis humani*, Ferrare, 1572, in-8; *Anatomes libri II*, Turin, 1574.

CANAPE (Jean), l'un des médecins-chirurgiens de François Ier, né à Lyon dans le 16e S., enseigna le premier la chirurgie en français. On a de lui des *Traductions* des Ve et IXe livres *des Simples de Galien*, Paris, 1555, in-16; de l'*Anatomie du corps humain*, du même auteur, Lyon, 1541-83, in-8; l'*Anatomie de Jean Vassæus*, Lyon, 1542; *les Tables anatomiques*, du même; *Opuscules de divers auteurs médecins*, Lyon, 1552, in-12; *le Guidon des barbiers et des chirurgiens*, Paris, 1563, in-8.

CANAPLES (N..., sire de), officier-général français du 16e siècle, de l'illustre famille de Créqui, servit avec distinction sous François Ier et Henri II, défendit avec une rare intrépidité la place de Montreuil, dont il était gouverneur, et contribua à chasser les Anglais de la Picardie. Il ne se signala pas moins à la défense de Metz, assiégée par Charles-Quint.

CANAPLES (N... de), mestre de camp du régiment des gardes, fils du maréchal de Créqui, battit, en 1627, le duc de Buckingham qui avait envahi l'île de Rhé avec 3000 Anglais et 2500 Rochelois, et le contraignit à se rembarquer.

CANAVERI (Jean-Baptiste), évêque de Biella, puis de Verceil, aumônier de Mme Letizia, mère de Buonaparte, etc., mort en 1811, était un prélat savant et éclairé. On a de lui des *Panegy-*

riques et *Lettres pastorales* en latin et en italien ; et une *Notice* (dans cette dernière langue) *sur les monastères de la Trappe fondés depuis la révolution de France*, Turin, 1794, in-8.

CANAYE (Jacques), jurisconsulte français du 16e S., travailla à la réforme de la coutume de Paris, et acquit dans cette capitale la réputation d'un avocat distingué.

CANAYE (Phil., sieur DE FRESNE), fils du préc., né à Paris en 1551, fut d'abord avocat comme son père, et ensuite conseiller d'état sous Henri III, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne et à Venise sous Henri IV. Il eut l'honneur d'être nommé médiateur dans le long différend entre les Vénitiens et le pape Paul V, qui lui en témoigna sa reconnaissance. Les *Ambassades* de Philippe de Canaye ont été imprimées à Paris en 1635-36, 3 vol. in-fol., avec la *vie* de l'auteur (en tête), par le P. Robert-Regnault, minime.

CANAYE (Jean), jésuite, parent du précédent, né à Paris en 1594, m. vers 1670, est plus connu par sa prétendue *Conversation avec le maréchal d'Hocquincourt* (spirituelle production de St-Evremond, *v.* ce nom), que par les ouvrages que nous avons de lui. Ceux-ci sont : *un Recueil de lettres des plus saints et meilleurs esprits de l'antiquité touchant la vanité du monde*, Paris, 1628, in-8; *des Pièces de vers* français et latins, imprimées dans le recueil intitulé : *Ludovici XIII Triumphus de Rupellâ captâ*, Paris, 1628, in-4. Le père Canaye, d'abord professeur de rhétorique au collége de Clermont, devint ensuite directeur de l'hôpital de l'armée de Flandre. St-Evremond, qui avait étudié sous ce jésuite, a blessé les convenances en lui prêtant des ridicules qu'il n'eut peut-être pas.

CANAYE (Etienne de), oratorien, membre de l'académie des belles-lettres de Paris, né dans cette ville en 1694, mort en 1782, était de la même famille que les précédens. Il entra dans la congrégation de l'oratoire en 1716, et y passa douze ans. Ami de Foncemagne et de d'Alembert, ce dernier lui dédia son *Essai sur les gens de lettres*. L'abbé de Canaye a composé plusieurs *Mémoires* qui se trouvent dans le *recueil* imprimé de l'académie des belles-lettres dont il fut membre vers 1736. (On estime surtout ceux sur *Thalès*, chef de l'école ionienne, et sur *Anaximandre*, disciple de ce philosophe.) Il possédait une nombreuse bibliothèque dont presque tous les volumes étaient surchargés de ses propres notes, aussi judicieuses qu'instructives.

CANCLAUX (J.-B. CAMILLE, comte de), lieutenant-général des armées françaises, né à Paris en 1740, était major d'un régiment de cavalerie à l'époque de la révol., et devint colonel peu après celle de l'émigrat. Il fut promu au grade de maréc.-de-camp en 1791, et à celui de lieutenant-général l'année suivante. Chargé deux fois du commandement en chef de l'armée de l'ouest de la France, il rendit de grands services à la cause républicaine et sauva Nantes qui était attaquée par 60,000 Vendéens ; envoyé ensuite à Naples en qualité d'ambassadeur, il remplit ces fonctions jusqu'en 1799. Après la révolution du 18 brumaire, le premier consul lui donna le commandement de la 14e division militaire et le fit sénateur. A la restauration, il fut créé pair par le roi, et Napoléon à son retour de l'île d'Elbe le continua dans les honneurs de la pairie. Le 10 août de la même année, Louis XVIII le rappela dans la chambre des pairs, d'où il avait été d'abord exclu. Il m. à Paris le 30 décembre 1817.

CANDACE, reine d'Ethiopie du temps d'Auguste, résista long-temps aux troupes romaines et obtint une paix honorable. l'an 24 av. l'ère chrét. Il y eut plusieurs autres reines du même nom en Ethiopie. Les *Actes des apôtres* mentionnent une d'entre elles, dont un des eunuques fut baptisé par St Philippe.

CANDALE (H. de NOGARET d'EPERNON, duc de), fils aîné du fameux duc d'Epernon, fut en 1596 gouv. d'Angoumois, de Saintonge et d'Aunis, en survivance de son père, place qu'il quitta pour passer au service du grand-duc de Toscane, qui armait contre les Turks. Après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille d'Agliman, il revint en France et obtint la charge de premier gentilhomme du roi Louis XIII, il commanda ensuite successivement un corps de cavalerie sous le prince d'Orange, dans la guerre contre l'Espagne et les troupes vénitiennes, en 1624, dans la Valteline. Mécontent de n'avoir pas obtenu le bâton de maréchal, il retourna à Venise, où le sénat l'élut généralissime. Rentré en grâce avec le cardinal de Richelieu, il commanda les armées de Guienne, de Picardie et d'Italie, en qualité de lieutenant-général sous le cardinal de la Valette, et mourut en 1639.

CANDALE (Louis-Charles-Gaston de NOGARET DE FOIX, duc de), neveu du préc., gouv. de Vienne, se distingua dans les guerres de Catalogne sous le prince de Conti et le maréchal d'Hocquincourt, et commanda ensuite en chef cette armée. Il mourut à Lyon en 1658, avec la réputation du seigneur le plus brillant et le plus galant de son siècle. — Une dame de cette famille, Suzanne Henriette de Foix-Candale, m. en 1706, se distingua par sa piété. Sa *vie* a été écrite par l'illustre M. de Belsunce, évêque de Marseille. V. Belsunce.

CANDAMO (Franç. BANDES Y), poète comique espagnol, travailla avec succès pour le théâtre de Madrid sous Charles II, et m. en 1709. Ses meilleures pièces sont une comédie héroïque intit. : *El esclavo en grillos de oro* (l'Esclave aux chaînes d'or), et une autre sous le titre d'*El duelo contra su dama* (le Duel contre sa dame). Cette dernière pièce fait partie du *Théâtre espagnol* traduit par Linguet.

CANDAULE, roi de Lydie, m. en l'an 735 av. J.-C., était, selon les anciens historiens, si vain de la beauté de sa femme qu'il la fit voir nue au bain à Gygès son favori. La reine, indignée de cette action, fit assassiner son indiscret époux par Gygès, et s'unit ensuite avec le meurtrier.

CANDIAC (J.-L.-P.-E. de MONTCALM), enfant célèbre, né en 1719 au château de Candiac, près de Nîmes, lisait parfaitement le français et le latin à 3 ans, le grec et l'hébreu à 6, faisait des versions latines, possédait l'arithmét., la fable, le blason, la géogr., avait déjà acquis des notions assez étendues sur l'histoire ancienne et moderne, etc., lorsqu'il mourut à Paris d'une hydropisie de cerveau, en 1726. Il était frère du marquis de Montcalm, tué en 1759 au siége de Québec.

CANDIANO, nom d'une famille vénitienne qui a donné cinq doges à la république dans les 9e et 10e S. Le premier, Candiano (Pierre), déjà illustre par de grandes qualités, succéda à Jean Participatio (*v.* ce nom), fit la guerre aux pirates de Narenta, ville sur la côte de Dalmatie, et fut tué dans un combat naval, 5 mois après son élévation à la magistrature suprême, en l'an 887.

CANDIANO (Pierre), deuxième du nom, fils du précédent, fut élu doge en 932, après l'abdication d'Orso Participatio, fit la guerre avec succès aux Tarentins, imposa un tribut à la ville de Capo-d'Istria, et mourut en 939.

CANDIANO (Pierre III), succéda au doge Pierre Badoner en 942. Il était le 3e fils de Pierre Candiano II. Des pirates istriens ayant enlevé au milieu de l'église de Castello de jeunes Vénitiens et Vénitiennes qu'on allait y marier, Candiano rassembla quelques barques, poursuivit les ravisseurs, les atteignit sur la côte du Frioul, détruisit leur flotte et ramena les époux à Venise. Cet événement fut l'origine d'une fête annuelle où 12 jeunes filles étaient mariées aux frais de la république : elle a subsisté

jusqu'en 1797, époque de la destruction du gouvernement vénitien. Ce doge mourut en 952, du chagrin que lui causa la conduite de son fils aîné.

CANDIANO (PIERRE IV), fils du précédent, lu succéda en 952. Ses déportemens, qui avaient fait mourir son père, exaspérèrent les Vénitiens, dont il était le tyran plutôt que le magistrat. Il fut massacré, ainsi que son jeune fils, dans une révolte qui eut lieu en 976.

CANDIANO (VITAL), frère du précédent, fut élu doge en 978, après la retraite de Pierre Urseolo, premier du nom. Il régnait depuis un an lorsqu'une maladie qui mettait ses jours en péril le porta à faire vœu de se consacrer à Dieu s'il recouvrait la santé; et en effet, après sa guérison, il se retira dans un monastère. On ignore l'époque de sa mort.

CANDIDE, prêtre de l'église romaine, envoyé par St Grégoire dans les Gaules pour y administrer le patrimoine de St Pierre, en employa les revenus à soulager les malheureux et à élever de jeunes missionnaires pour la conversion des peuples de la Grande-Bretagne.

CANDIDE, bénédictin de Fulde au 9e S., succéda à Raban Maur dans le gouvernement des écoles de ce monastère. On a de lui la *Vie de St Egile*, abbé de Fulde, pub. en 1616, et celle de *St Bangolfe*, abbé du même monastère, ouvrages très-utiles à l'histoire du 9e S.

CANDIDO (VINCENT), frère prêcheur né à Syracuse, m. en 1653, fut employé par Innocent X dans des affaires importantes. On a de lui : *Illust. disquisit. moral. quibus omnes conscientiæ casus max. practicabiles explicantur, libri IV*.

CANDIDO (MATTHIEU), Sicilien, a écrit une *Hist. de la Sicile*, où il rapporte les évènemens de son temps.

CANDIDUS, historien grec du 5e S., a écrit l'*Histoire des empereurs d'Orient* de 457 à 491. On en trouve des extraits dans la *Biblioth. de Photius* et dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-folio.

CANDIDUS (GEBRARD), écriv. flamand, auteur d'une histoire intitulée : *De rebus Belgicis*, Francfort, 1580.

CANDIDUS (JEAN), jurisc. du 16e S., a écrit : *Commentar. Aquileensium libri VIII*, Venise, 1521, et *De origine regum Galliæ*.

CANDIDUS (PANTALÉON), ministre protest. de la ville de Deux-Ponts, m. en 1608, a pub. : *Belgicar. rerum epitome ab anno 742 ad 1605*; *Tables chronologiques depuis le commencement du monde jusqu'en 1602*, en lat.; *De Gothicis Hispan. regibus*, Deux-Ponts, 1597, in-4.

CANDISH ou CAVENDISH (THOMAS), navigateur anglais, reconnut en 1586 et 1591 la côte des Patagons (Amérique méridion.); mais ayant été battu par les Portugais sur les côtes du Brésil, il mourut de fatigue et de chagrin en 1593.

CANDITO ou CANDIDO (PIERRE DE WITTE, dit), peintre, né à Bruges en 1548, peignait également bien à fresque et à l'huile, et modelait en terre. Il se fixa après son voyage d'Italie à Munich au service du duc de Bavière, et peignit les ornemens de son palais. Les Sadeler ont beaucoup gravé d'après lui.

CANDOLLE (PYRAMUS de), imprimeur-libraire à Genève, à Cologny, et ensuite à Yverdon, dans le 17e S., s'est acquis quelque réputation par des ouvr. dont il n'a été que l'édit. ou l'impr. Parmi ces ouvr. nous citerons la traduction franç. des *Œuvres de Xénophon, docte philosophe et valeureux capitaine, etc.*, Cologny, 1617, in-fol., Yverdon, 1619, in-8. Cette traduct. a été faite par Claude de Seissel et quelques autres écrivains; l'*Hist. des guerres d'Italie*, traduite de Guichardin par Chomedey, nouv. édit. augmentée des *observations politiques, militaires et morales* de Fr. de Lanoue, Genève, 1593, 2 vol. in-8; *Trésor de l'hist. des langues de cet univers*, par Duret (Claude) (*v.* ce nom). La traduction de *Tacite*, publiée à Genève en 1594 et à Anvers en 1596, est de Claude Fauchet et d'Ét. de la Planche (*v.* ces noms). Candolle a revu ces traductions.

CANDOLLE (BERTRAND de), habitant de Marseille, se distingua en 1524 pendant le siége de cette ville par l'armée impériale, commandée par le connétable de Bourbon et le marquis de Pescaire.

CANDORIER (JEAN), maire de La Rochelle, sous le règne de Charles V, réussit, par un tour d'adresse (que raconte l'historien Froissard), à faire sortir, en 1372, la garnison anglaise qui occupait la citadelle de cette ville, dont les portes furent bientôt ouvertes au vaillant Duguesclin. Ce connétable prit possession de la place au nom du roi, après avoir prêté serment de maintenir les priviléges et immunités des habitans. Charles V récompensa la conduite de Candorier par des lettres de noblesse.

CANE (J.-J.), jurisc., orat. et poète ital., né à Padoue, m. en 1490, a laissé plus. ouv. de jurisp., et quelq. poésies lat. de peu d'intérêt.

CANEAUL (SÉBASTIEN), n'est connu que par des vers à la louange de Nicole Bargède (*v.* ce nom) insérés dans le recueil des poésies de ce dernier, imprimé en 1550.

CANEPARI (PIERRE-MARIE), médecin de Crémone, professa son art à Venise au 16e S. On a de lui un ouvrage intit. *de Atramentis cujuscumque generis in sex descriptiones divisum*, 1619, in-8; Londres, 1660, in-4.

CANER (HENRI), fut recteur de la première église épiscopale de Boston jusqu'en 1775, et se retira ensuite en Angleterre, où il mourut vers l'année 1796, à l'âge de 93 ans. Il a laissé un *sermon* sur la grâce et trois *discours* qui sont des espèces d'oraisons funèbres de Ch. Apthorp, de Frédéric, prince de Galles, et du docteur Cutler.

CANETTA (don A.-H. de MENDOZA, marquis de), gouv. de Cuenca sous le règne de Philippe II, fut nommé vice-roi du Pérou en 1557, et rétablit, par sa conduite ferme et habile, le calme qui avait été troublé par les factions de Pizarre et d'Almagro; mais son extrême sévérité l'ayant fait disgracier par le ministère espagnol, il en mourut de chagrin à Lima en 1560.

CANETTI (TH.-MARIE), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Bologne en 1664, mort en 1743, professa la théologie dans cette ville. C'était en même temps un littérateur érudit fort estimé de ses contemporains, et principalement de Prosper Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV. On lui doit le commencement d'un ouvrage achevé par Th. Ferraccioli, et qui a pour titre : *Catena argentea in summam sancti Thomæ*.

CANEVARI (DEMETRIO), littér. et méd., né à Gênes en 1559, a laissé plusieurs écrits (notamment sur l'art de guérir), dont les plus remarquables sont : *Morborum omnium, etc., ex arte curandorum accurata et plenissima methodus*, Venise, 1605, in-8; *Ars medica*, Gênes, 1626, in-fol.; *de Primis naturâ factorum principiis commentarius*, etc., ibid., 1626; *de Hominis procreatione commentarius*, *de Ligno sancto comment.*, Rome, 1602, in-8.

CANGE (CHARLES DUFRESNE, sieur DU), savant glossateur et historien, né à Amiens en 1610, mort à Paris en 1688, consacra sa vie entière à l'étude de l'histoire ancienne et du moyen âge sacrée et profane. Le premier ouvrage qu'il publia fut l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, Paris, 1657, in-fol. Il donna ensuite son *Glossaire de la basse latinité*, 3 vol. in-fol., réimpr. en 6, 1733, et augmenté de 4 nou-

veaux vol. par dom Carpentier, de l'ordre de *Cluny*, Paris, 1766. Cet ouvrage démontre l'immense érudition et la rare sagacité de son auteur. Le savant Adelung (*v.* ce nom) en a donné un abrégé en 6 vol. in-8, à Hall, 1772. Le glossaire latin fut suivi du *Glossaire de la langue grecque du moyen âge*, Lyon, 1688, 2 vol. in-fol. (grec et latin). Ducange fut aussi l'éditeur de l'*Histoire de St Louis* par Joinville, avec des remarques savantes, Lyon, 1688, in-fol.; des *Annales* de Zonare, 2 vol. in-fol.; de la *Chronique pascale d'Alexandrie*, avec notes et dissertations, 1689, in-fol. On a encore de lui: *Historia Byzantina duplici commentario illustrata*, Paris, 1680, in-fol.; *Traité historique du chef de St Jean-Baptiste*, Paris, 1665, et un grand nombre d'autres *Mémoires* ou *Dissertations historiques et critiques*, presque tous restés MSs., et conservés au dépôt de la bibliothèque du roi. L'éloge de Du Cange, écrit par J.-L. Baron sous le nom de Le Sage de Samine, remporta le prix proposé par l'académie d'Amiens en 1764, et fut imprimé la même année dans cette ville.

CANGIAMILA (Fr.-Emmanuel), inquisiteur général de Sicile et chanoine de Palerme, mort en en 1763, est auteur d'un ouvr. latin int.: *Embryologia sacra*, Palerme, 1758, abrégé et traduit en français, Paris, 1766, in-12, et de plus, discours prononcés dans les académies de Palerme.

CANGIANO (J.-Ant.), clerc régulier napolitain du 17e S., a écrit la *Vie du cardinal Paul Arezzi.*

CANIGIANI (Bernard), fut l'un des fondateurs de l'acad. *della Crusca*, à Florence, en 1582.

CANINI (Ange), savant dans les langues grecque, hébraïque et syriaque, né à Anghiari en 1521, enseigna à Venise, Padoue, Bologne, Rome, et fut appelé en France par François Ier pour être profess. à l'univ. de Paris, où il m. en 1557. Il est auteur d'un traité intit.: *de Hellenismo*, impr. d'abord à Paris en 1555, in-4, à Londres en 1613, et à Amsterd. en 1700. On a encore de lui une *Grammaire grecque*, Paris, 1754, in-4; *Institutiones linguæ syriacæ, assyriacæ, atque thalmudicæ*, Paris, 1554, in-4. Il avait pub. à Venise, en 1546, une traduct. latine du *Commentaire* de Simplicius sur Epictète.

CANINI (Jérôme), neveu du précédent, mort vers 1626, a écrit: *Istoria della elezione e coronazione del re de' Romani*, Venise, 1612, in-4; *Aforismi politici cavati dall' istor. di F. Guicciardino*, Venise, 1625, in-12. On a encore de cet écrivain des traductions en italien des *Lettres du cardinal d'Ossat*, et des *Aphorismes sur Tacite*, par Alamo Varienti, Venise, 1618-20, in-4, etc.

CANINI (Jean-Ange), peintre et graveur ital. du 17e S., fut élève du Dominiquin. Il excellait à dessiner les pierres gravées. Etant venu en France à la suite d'un legat du St-siége, il communiqua au ministre Colbert le plan d'un ouvrage qu'il avait déjà ébauché: c'était une suite de portraits des héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinés sur les médailles, les pierres antiques et autres monumens anciens. Ce projet fut agréé par le ministre, qui engagea l'auteur à dédier son travail à Louis XIV: Canini, étant retourné à Rome pour s'y livrer tout entier, mourut peu de temps après vers l'an 1666.

CANINI (Marc-Antoine), frère du précédent, finit l'ouvrage que Jean-Ange avait ébauché (*Suite de portraits des héros et des grands hommes de l'antiquité*), et publia ce recueil en italien, Rome, 1669, in-fol., renfermant 116 pl. et 133 feuillets de texte, traduit en français par Chevrières, et imp. à Amsterdam en 1731 avec 117 pl. et 377 pages. Les figures de l'édition italienne ont été gravées par Etienne Picart le Romain et Guillaume Valet; le texte, qui est des deux frères Canini, annonce les grandes connaissances que ces artistes avaient en histoire et en mythologie.

CANIS ou A CANIBUS (J.-J.), prof. de droit à Padoue, mort en 1494, a laissé *Libellus de Tabellionibus*, Bologne, 1482; *de Modo studendi in jure*; un *Abrégé* en vers latins des *Institutes* de Justinien, Padoue, 1485, in-4; *Carmina duo*, petit vol. in-4, imprimé à Venise vers 1474, et devenu très-rare.

CANISIO (Gilles), littér. italien, né à Viterbe au 15e S., a traduit en vers latins la *Canzone* de Pétrarque intit. *Vergine bella*. Il passe pour l'aut. de cinquante-deux stances intit. *Caccia d'amore*, insérées dans le *Recueil des poètes illustres* de Louis Dolce. Quelques bibliographes attribuent ces mêmes stances à J.-B. Lapini.

CANISIUS (Pierre), jésuite, né à Nimègue en 1521, mort à Fribourg en 1597, professa la théologie à Vienne, devint ensuite prédicateur de l'empereur Ferdinand, provincial de son ordre en Allemagne, et se fit remarquer au concile de Trente par sa science théologique et son zèle contre les hérétiques. Il a laissé plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est intitulé: *Summa christianæ doctrinæ*, souvent réimp. et traduit dans presque toutes les langues. L'édition publiée par le père Busée, Paris, 1585, in-fol., est la plus complète. L'auteur en a donné un abrégé dont la meilleure édition est celle d'Augsbourg, 1762. On trouve la liste des autres écrits de Canisius (latins et allemands) dans les *Mémoires* de Paquot. Sa *vie* a été écrite en français par le père Dorigny, Paris, 1707, in-12; en ital. par les pères Langora et Foligatti.

CANISIUS (Henri), neveu du précédent, jésuite, né à Nimègue, mort en 1609, fut professeur de droit canon à Ingolstadt. Il a laissé: *Summa juris canonici*; *Commentarium in regulas juris*; *Antiquæ Lectiones*, etc. Ce dernier ouvrage a été réimprimé par les soins de Jacques Basnage, avec beaucoup de corrections, sous ce nouveau titre: *Thesaurus monumentorum*, etc., Amsterd., 1725, 4 vol. in-fol.

CANISIUS (Jacques), neveu du précédent, jésuite, professeur d'humanités et de philosophie à Ingolstadt, mort dans cette ville en 1647, est aut. d'un traité du Baptême intit. *Fons salutis*; des *Méditations sacrées sur les vertus et les vices* (en latin), 1628, in-8; et de quelques autres écrits et traductions peu remarquables de l'italien et de l'espagnol en latin.

CANISIUS (Henri), religieux de l'ordre des ermites de St Augustin, né à Bois-le-Duc en 1624, mort en 1689, est auteur des opuscules suivans: *Carminum fasciculus*; *Manipulus sacrarum ordinationum*, Louvain, 1661, in-12; *Pax et una charitas*, Anvers, 1685, in-fol.

CANISIUS (Nicolas), savant hollandais, né à Amsterdam vers le commencement du 16e S., fut d'abord secrétaire d'Erasme, qu'il aida dans sa traduction des ouvrages des pères grecs, et mourut curé d'un village de Hollande en 1555. On a de lui des *Colloques* dans le genre de ceux d'Erasme; quelques *Poésies* grecques et latines; et on lui attribue une *Vie de Corneille Grochus*, savant hollandais de son temps.

CANITZ (Fr-R.-L., baron de), poète allem., mort en 1699, fut conseiller intime des empereurs Frédéric Ier et Léopold. On a de lui un *Recueil d'odes, de satires, d'élégies et de chants religieux*, publié après sa mort sous le titre de *Délassemens poétiques*, Berlin, 1700, in-8. Ce recueil, qui a eu douze éditions successives avec des augmentations et rectifications, a été traduit en italien par un académicien de la Crusca, Florence, 1757. La vie du baron de Canitz se trouve en tête de la 10e édition de ses *Délassemens poétiques*, pub. à Berlin en 1727, par J.-N. Kœnig.

CANIZARÈS (Joseph), poète comique es-

pagnol, vivait à Madrid dans le 17e S. Parmi ses pièces, qui sont indiquées dans le recueil des 4409 *comédias*, publiées à Madrid en 1735, on estime celles qui ont pour titre : *el Musico por el amor; Domine Lucas*; cette dernière se joue encore assez fréquemment.

CANN (JEAN), théol. anglais du 17e S., a pub. une édit. de *Bible* avec des notes marginales, souvent réimpr. à Amsterdam et à Londres.

CANNAMARÈS (JEAN), laboureur catalan qui tenta d'assassiner le roi Ferdinand-le-Catholique en 1492, à Barcelone; il fut arrêté, et son interrogatoire fit connaître que c'était un fou qui s'était imaginé que la couronne d'Aragon lui appartenait, et que Ferdinand la lui avait ravie. Ce prince voulait lui faire grâce, mais le cardinal Ximenès s'y opposa, et fit condamner ce misérable à être écartelé.

CANNEGIETER (HENRI), recteur du gymnase d'Arnhiem et historiog. des états de Gueldre, mort en 1770, a pub. une édit. des *Fables d'Avianus*, Amsterdam, 1731, in-8; *Dissertatio de Brittenburgo*, etc., La Haye, 1734, in-4; *de Mutatâ romanorum nominum sub principibus ratione*, Utrecht, 1758, in-4; une prem. édit. des *Tristes* de Henri Harius, Arnheim, 1766, in-4; et plusieurs *Dissertations* sur des monumens d'antiquités récemment découverts.

CANNEGIETER (HERMAN), fils du précédent, né à Arnheim en 1724, mort en 1804, fut professeur de droit à Franeker. On a de lui deux ouvrages pleins d'érudition, et fort estimés des jurisconsultes. Le premier a pour titre : *Observationes ad collationem legum mosaicarum et romanarum*, Franeker, 1790, in-4; le second est un rec. d'*Observations* sur le droit romain en quatre livres, Leyde, 1772, 1 vol. in-4.

CANNEGIETER (JEAN), frère du précédent, mort vers 1806, professa le droit avec distinction à l'université de Groningue. Parmi les opuscules qu'il a publiés, il faut distinguer son *Oratio de romanorum jurisconsultorum excellentiâ et sanctitate*, Groningue, 1770, in-4; des fragmens latins d'un livre de Domitius Alpianus, etc., avec des notes, Utrecht, 1768, et Leyde, 1774, in-4.

CANNES, ancienne ville de l'Italie méridionale sur l'Aufidus (*Ofanto*), est célèbre par la victoire qu'Annibal y remp. sur les Rom. l'an 216 av. J.-C.

CANNÈS (FRANÇOIS), religieux franciscain et missionnaire apostolique, mort à Madrid en 1797, s'appliqua avec succès aux langues orientales à Damas, où il passa 16 ans. Il publia à son retour en Espagne : *Gramática arabigo-española*, etc., Madrid, 1775, in-4; *Diccionario español latino-arabigo*, ibid., 1787, très estimé. Ce savant religieux était membre de l'académie d'histoire de Madrid.

CANNESIO (J.-ANT.), jurisconsulte, né à Raguse, fut conseiller et av. du fisc à Palerme, où il mourut en 1580. Il a laissé quelques *Opuscules* sur la Sicile, trop peu remarquables pour être cités.

CANNETI (don PIERRE), général de l'ordre des Camaldules, mort en 1730, est auteur d'une *Dissertation* sur le poème des *Quatre règnes* de Frédéric Frezzi, évêque de Foligno, et l'un des pères du concile de Constance.

CANNIZARIO (PIERRE), savant théologien et jurisconsulte sicilien, mort à Palerme en 1640, est auteur d'un ouvrage manuscrit intitulé : *Religionis Christianæ Panormi lib. VI*, etc.

CANO (JACQUES), navigateur portugais, né au 15e S., fut envoyé en 1484, par le roi don Juan, pour pénétrer dans les Indes orientales. Arrivé à l'embouchure du fleuve Zayre, sur les côtes d'Afrique, il découvrit le Congo et revint en Portugal. Renvoyé ensuite sur le même point pour établir des relations avec les souverains du pays, il explora deux cents lieues de terrain au-delà du Zayre. De retour à Lisbonne en 1486, il y mourut quelques années après.

CANO (SEBASTIEN del), navigateur biscayen, né à Guetaria dans le 16e S., s'embarqua comme maître à bord d'un des navires (*la Conception*) de l'escadre de B. Magellan (*v.* ce nom). Après les désastres arrivés à l'expédition de ce célèbre navigateur, Cano, devenu commandant du navire *la Victoire*, contribua à l'établissement d'un comptoir espagnol dans l'île de Tidor (une des Moluques) et reconnut les autres îles, Amboine, Timor, Tolor, etc.; il prit ensuite sa direction sur le cap de Bonne-Espérance, pour revenir en Espagne, en évitant la rencontre des Portugais. Cette navigation ne fut point sans danger pour *la Victoire*; la disette força Cano de relâcher aux îles du Cap-Vert, où il perdit une partie de son équipage, déjà fort diminué par la misère et les maladies; enfin il arriva au port de San-Lucar en Andalousie, après une navigation de plus de 3 ans, et eut ainsi la gloire, étant resté le seul officier de l'expédition, d'être le premier en Europe qui eût fait le tour du monde. Les Espagnols conservèrent long-temps à Séville le navire *la Victoire*, qui périt enfin de vétusté. Cano fut dignement récompensé par le roi d'Espagne, et mourut en 1526, pendant un nouveau voyage qu'il avait entrepris sur la mer du Sud.

CANO (ALONZO), cél. peintre esp., né à Grenade en 1600, peut être considéré comme le Michel-Ange de l'Espagne, parce qu'il fut à la fois, ainsi que l'illustre Italien, peintre, sculpteur et architecte, et qu'il excella dans ces trois genres. Son père, qui était architecte, lui donna les premières notions de son art; il étudia la peinture sous F. Pacheco et Juan del Cartillo; mais il s'exerça seul dans la sculpture. Il n'avait encore que vingt-quatre ans lorsqu'il se fit connaître par trois statues de grandeur naturelle, placées dans l'église principale de Lebrija. Elles commencèrent sa réputation; et bientôt après, protégé par le comte-duc d'Olivarez, il se rendit à Madrid. L'appui constant du ministre, justifié par les progrès de son client, valut successivement à Cano les titres de *maître des œuvres royales* et de *peintre de la chambre*. Comme architecte il donna les plans de plusieurs palais, de portes de ville, d'un arc de triomphe érigé à Madrid lors de l'entrée de la reine Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV; comme peintre il exécuta plusieurs beaux tableaux, notamment la *Madeleine en pleurs*, qu'on admire encore dans une des églises de Madrid. Des chagrins domestiques et des malheurs qu'il s'était peut-être attirés par une conduite irrégulière le portèrent à entrer dans les ordres, et il devint membre du chapitre de Grenade. Il enrichit l'église de cette ville, ainsi que celle de Malaga, de plusieurs peintures et sculptures remarquables, et mourut en 1676. On raconte qu'étant à son lit de mort, il repoussa le crucifix que lui présentait son confesseur, parce que, disait-il, sous le rapport de l'art, c'était un morceau si mal travaillé qu'il n'en pouvait supporter la vue. (Ce trait a été aussi attribué à Watteau; *v.* ce nom.) — Un autre CANO (Jean), peintre, bien inférieur au précédent, a peint la chapelle de N.-D. du Rosaire dans l'église du bourg de Val de Moro, son lieu de naissance, et où il mourut en 1696.

CANOBIO (ALEX.), littérateur italien du 16e S., est auteur d'un *Discours* sur la réforme du calendrier par Grégoire XIII; d'un *Traité* sur la célébration de la Pâque et des fêtes mobiles; et d'une *Genealogie* de la famille des Scaliger.

CANOFILO (BENOÎT), religieux du Mont-Cassin, au commencement du 16e S., a écrit sur quelques questions de droit civil et canonique, applicables aux moines et à leurs règles.

CANOFILO (François), moine italien, de l'ordre des frères mineurs, au 16e S., a publié : *Œconomia concionalis super Evangelia quadragesima.*

CANOFILO (Antoine), de Sulmone, également de l'ordre des frères mineurs, est auteur de *Discours paradoxaux* (en italien) pour tous les jours de carême, et de quelques *Panégyriques* de saints. Il vivait dans le 17e S.

CANONIERI, en lat. CANONHERIUS (Pierre-André), médecin, jurisconsulte et littérateur italien du 17e S., né à Gênes, fut tour à tour militaire, docteur en médecine et en droit, et mourut vers 1636 à Anvers, où il s'était fixé après avoir servi dans les armées espagnoles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : *Delle cause dell' infelicità e disgrazia degli uomini letterati è guerrieri*, Anvers, 1612, in-8 ; *De admirandis vini virtutibus*, *lib. tres*, ibid., 1627, in-8. Il avait d'abord publié cet ouvrage en italien, sous le titre : *Le lodi e biasmi del vino*, Viterbe, 1608, in-8 ; *Dissertationes et discursus ad Taciti annales*, Francfort, 1610, in-4 ; *Introduzzione alla politica, alla ragion di stato ed alla pratica d'el buon governo*, Anvers, 1614, in-4 ; un *Commentaire* latin sur les sept livres des *Aphorismes* d'Hippocrate, ibid., 1618, 2 vol. in-4.

CANOPE (mythol.), nom d'une divinité d'Egypte, qui, dans l'anc. dialecte de ce pays, signifie *terre d'or*. On regardait comme de gr. magiciens les prêtres de ce dieu, adoré, surtout dans la ville du même nom, sous la forme d'un vase couvert de signes hiéroglyphiques et surmonté d'une tête humaine, ou de celle d'un épervier : il est vraisemblable que c'était l'emblème du bon génie du Nil ainsi représenté par un bocal d'une terre extrêmement poreuse, qui servait à filtrer et à rendre potables les eaux de ce fleuve. — Hercule et Sérapis, également adorés à Canope, ont été surnommés *Canopiens*. Le cabinet des antiques de la biblioth. roy. possède un Canope très-bien conservé. — Le stratagème d'un prêtre de cette divinité déconcerta les prétentions des chaldéens qui revendiquaient pour le feu qu'ils adoraient sa prééminence sur les autres dieux. Un défi fut accepté, et Canope mis en présence avec un bûcher embrasé ; mais le prêtre de l'idole avait eu soin de percer à ses parois inférieures plusieurs trous qu'il avait ensuite fermés hermétiquement avec de la cire ; l'action du feu l'ayant fait fondre, il sortit bientôt de l'intérieur du vase une grande quantité d'eau, qui éteignit le feu au grand étonnement des Chaldéens, et ceux-ci dûrent reconnaître alors la supériorité de Canope sur leur propre dieu.

CANOT (Pierre-Charles), graveur français du 18e S., né à Paris, se fixa en Angleterre où il exécuta un grand nombre de *Paysages*, *Marines*, *vues*, etc., d'après Claude Lorrain, Van Goyen, Pillement et autres peintres. On ignore l'époque de sa mort.

CANOVA (Antoine), célèbre sculpteur italien, naquit à Possagno, village de l'état vénitien en 1747. Les dispositions qu'il montra dès l'enfance pour l'art que depuis il enrichit d'un si grand nombre de chefs-d'œuvre, lui attirèrent la protection de Falieri, seigneur de Possagno, qui le plaça à Venise chez Torreti, le plus habile sculpteur d'alors. Le jeune Canova ne tarda pas à se faire remarquer par la hardiesse et l'élégance de ses morceaux d'essai, et remporta plusieurs prix à l'académie des beaux-arts de Venise. Il s'établit d'abord dans un petit atelier ; puis les succès de ses premiers travaux ayant rapidement amélioré sa position, il donna plus d'essor à ses entreprises ; enfin, en 1779, l'ambassadeur Girolamo Zuliano l'appela à Rome. Le goût faux et dégénéré qui dominait alors dans cette grande école des arts, aurait pu mettre obstacle aux progrès de Canova ; mais fréquentant la société de l'ambassadeur de sa nation, il y fut à portée de recevoir de sages indications des amateurs les plus distingués, entre autres du cheval. Hamilton, ambassad. d'Angleterre à Naples, de Winkelman et de Mengs, qui eurent tous trois l'honneur de rappeler par leurs écrits la véritable théorie oubliée, et pour ainsi dire proscrite par l'engouement du public pour le genre maniéré. La première composition de Canova qui porte l'empreinte du beau style qu'il restaura, et dans lequel l'imitation de la nature s'allie aux beautés idéales de l'antique, est le groupe de *Thésée assis sur le Minotaure vaincu*. Il suffira d'indiquer les principaux chefs-d'œuvre qui le mirent ensuite au premier rang des sculpteurs modernes. — *Mausolée de Clement XIV*, en marbre, placé à Rome dans l'église des Saints-Apôtres. Le pontife, du haut de son tombeau, semble bénir, en étendant les mains, ceux qui viennent à lui. Cette tête est de la plus grande beauté. — *Mausolée de Clement XIII*, placé dans la basilique de St-Pierre. Le goût en est plus pur que celui du mausolée de Clément XIV. — *Psyché enfant*, debout, tenant par les ailes un papillon posé dans sa main. — *Madeleine repentante*, statue en marbre, petite nature. Après avoir passé par plusieurs mains, elle est devenue la propriété de M. de Sommariva, et se trouve dans sa belle galerie de Paris. — *Mausolée de Marie Christine, archiduchesse d'Autriche*. Neuf figures de grandeur naturelle sont introduites dans cette vaste composition, dont l'idée est originale, mais dont l'effet est compliqué. — *Venus sortant du bain*. Le caractère et le mouvement de la tête sont à peu près les mêmes que dans la Vénus de Médicis. — *Mausolée d'Alfieri*, dans l'église de *Santa-Croce* à Florence, élevé par les soins de la comtesse d'Albani, l'illustre amie de ce poète. — *Washington*, statue en marbre blanc, drapée à la romaine et destinée pour la salle du sénat de la Caroline. Canova quitta sa patrie en 1798, et voyagea deux ans en Prusse et en Allemagne, accompagnant le pirnce Rezzonico. A son retour à Rome, il y fut nommé par Pie VII inspecteur-général des beaux-arts, et créé chevalier romain. Bonaparte l'ayant appelé à Paris en 1802, il s'y rendit avec l'agrément du pontife, et reçut dans cette capitale un accueil digne de ses talens ; la classe des beaux-arts de l'Institut le mit au rang de ses associés étrangers. Lorsqu'en 1815 les puissances alliées eurent arrêté que les monumens qui décoraient le musée du Louvre seraient rendus à leurs anciens possesseurs, Canova revint à Paris, avec le titre d'ambassadeur du pape, pour présider à la reconnaissance et à la translation de ceux de ces monumens que réclamait le gouvernement pontifical. A son retour à Rome, le pape lui remit le diplôme qui attestait l'inscription de son nom au livre d'or du Capitole, et le fit marquis d'*Ischia*, avec une dotation de 3,000 écus romains, qu'il se proposa de consacrer tout entière à la prospérité des artistes et des arts. Vers les dernières années de sa vie, il voulut faire construire à Possagno une église où il comptait placer la statue colossale de la Religion que l'on faisait difficulté d'admettre dans la basilique de St-Pierre. Cette église est une rotonde sur le modèle du Parthénon, avec cette différence qu'elle est en pierre, et que le Parthénon d'Athènes est en marbre. Il mourut à Venise, avant d'avoir terminé cet édifice, le 22 octobre 1822 ; de magnifiques obsèques furent célébrées en son honneur dans toute l'Italie. Son *Œuvre* a été publ. en 1824 par MM. Reveil et de La Touche.

CANOVAI (Stanislas), savant religieux des *écoles pies* de Florence, né dans cette ville en 1740, professa les mathématiques à Cortone et à Parme, et remporta en 1788 le prix fondé par le comte de Durfort, ambassadeur de France en Toscane pour le meilleur éloge d'Améric Vespuce.

La confiance qu'il s'était acquise par ses vertus était telle, que le célèbre poète Alfieri l'appela auprès de lui à ses derniers momens. Il avait été reçu membre de l'académie étrusque de Cortone. Outre un grand nombre de *Dissert.* sav. sur des points d'hist., d'astron., de géogr. et de littérat., impr. pour la plupart à Florence (de 1771 à 1809), on lui doit une excellente trad. ital. des *Leçons élém. de mathém.* de La Caille, augmentées et revues par l'abbé Marie, 1781. Mort à Florence en 1811.

CANSTEIN (N. RABAN de), ministre d'état prussien, né en 1617, mort en 1680, fut success. agent diplomatique en Hollande, en Angleterre, en France et en Suède, conseiller aulique de la princ. Anne-Sophie de Brunswick, grand-maréchal et ministre du grand électeur Frédéric-Guillaume, dont il perdit la confiance vers la fin de sa carrière.

CANSTEIN (CHARLES-HILDEBRAND de), gentilhomme prussien, né à Lindenberg en 1667, de la famille du précédent, fut d'abord page de l'électeur de Brandebourg, et servit ensuite dans les Pays-Bas ; mais contraint par la faiblesse de sa santé d'abandonner la carrière militaire, il se retira à Halle pour se consacrer presque entièrement à des exercices de piété, et mourut dans cette ville en 1719. Le désir de propager l'instruction religieuse jusque dans les classes les plus pauvres de la société lui avait fait concevoir l'idée de la stéréotypie, si heureusement développée de nos jours, en cherchant un moyen de donner à très-bas prix une édit. des livres saints. Il fit fondre à cet effet en 1712 une quantité de caractères suffisante pour composer sur planches fixes le *Nou. Testam.*, qui eut successiv. 5 édit., à 5,000 ex. chacune. L'année suivante, la Bible fut impr. de la même manière. Ces public. se multiplièrent à un tel point que, d'après un calcul fait à Halle en 1791, il se trouva qu'on avait vendu depuis 1732 jusqu'à cette époque, 1,566,759 *Bibles* complètes, 660,000 *Nouveau-Testam.* avec le *Psautier*, et 60,000 *dito* isolés. M. de Canstein a écrit une *Harmonie des quatre Evang.* (en allem.), Halle, 1718, in-fol. ; une *Vie du docteur Spener*, son ami, pub. en 1729 ; et quelques autres ouvr. de théol. peu remarquables.

CANTACUZÈNE (JEAN), empereur d'Orient, dans le 14e S., obtint d'abord par sa naissance et ses talens la charge de grand domestique, une des premières de l'empire grec, sous le règne d'Andronic Paléologue. Andronic, successeur de ce dernier, trouva dans son grand domestique un ministre habile et vigilant. A la mort de ce prince, en 1341, Cantacuzène, nommé régent de l'empire pendant la minorité de Jean Paléologue, se trouva en butte aux intrigues du proto-vestiaire Apocauque, et du patriarche Jean d'Apri, qui excitèrent contre lui l'impératrice mère, Anne de Savoie. Cet état de choses lui servit de prétexte pour usurper l'empire. Le soin de repousser les Bulgares et les Turks le tenant alors éloigné de Constantinople, il fit déclarer l'armée en sa faveur, entra dans cette capitale les armes à la main, et força Jean Paléologue à épouser sa fille, et à confirmer le titre d'empereur qu'il s'était donné. Cet arrangement rétablit momentanément le calme. Les Génois ayant formé le siége de Constantinople en 1349, Cantacuzène réussit à leur faire accepter la paix qu'il leur proposa. L'empire ne pouvait pas rester long-temps partagé entre deux princes inégaux en âge, en moyens et en expérience. Cantacuzène et Jean Paléologue se brouillèrent et prirent les armes l'un contre l'autre. Cette guerre, qui dura trois ans, finit par un rapprochement ; mais Cantacuzène, s'apercevant que la jalousie de Paléologue contre lui et Matthieu, son fils aîné, allait toujours croissant, prit le parti de renoncer à la couronne en faveur de celui-ci, auquel il supposait assez d'énergie pour assurer une puissance que lui-même désespérait de conserver. Il se retira, en 1355, dans un monastère du mont Athos, et y vécut en sage, jusqu'à sa mort arrivée vers la fin du 14e siècle. Ce prince, que l'histoire a placé au petit nombre des souverains recommandables du Bas-Empire, en raison de ses talens polit. et milit., et de ses autres grandes qualités, a écrit une *Histoire de l'empire d'Orient*, depuis 1320 jusqu'en 1357, traduite du grec en latin par Jacques Pontanus, avec des notes, publiée avec de nouvelles notes par Gretzer, Ingolstadt, 1603, in-fol. Cette 1re édit. de l'ouvr. ne contient que la version lat. Le texte grec, avec cette même version, fut imprimé pour la 1re fois sur un MS. du chanc. Séguier, Paris, 1645, 3 vol. in-fol., et fait partie du corps d'*Histoire Bizantine*. Une nouvelle édit. parut à Venise en 1729 ; et le présid. Cousin en a donné une trad. franç. dans le t. 7 de son *Hist. de Constantinople*. On a encore de Jean Cantacuzène, *quatre apologies*, *ou défenses de la religion chrétienne*, trad. en latin par Rodolphe Gaultier, sous ce titre : *Assertio contra fidem Mohammedicam*, Bâle, 1543, in-fol., et quelq. et autres ouvr. de théol. qui n'ont point été impr., dont les MSs. se trouvent dans plusieurs biblioth., et dont Fabricius a donné la liste dans la *Bibliotheca græca*, lib. V, cap. 5.

CANTACUZÈNE (MATTHIEU), fils du précéd., lui succéda en 1355 ; mais presque aussitôt en guerre ouverte avec Jean Paléologue, il crut devoir suivre le conseil que son père lui donnait de renoncer au trône, pour se retirer comme lui dans un cloître. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'un ouvrage impr. à Rome, avec la version lat. et des notes de Vincent Riccard, sous ce titre : *Expositio in Canticum canticorum*, 1624, in-fol.

CANTACUZÈNE (SERBAN), prince ou hospodar de Valachie, dans le 17e S., forma le dessein de secouer le joug de l'empereur Othoman, et s'allia à cet effet avec l'empereur d'Allemagne et le czar de Russie ; mais il fut empoisonné par deux de ses parens en 1684.

CANTACUZÈNE (DÉMÉTRIUS), frère du précédent, nommé deux fois hospodar de Moldavie, fut un prince sans talens, et se montra le digne vassal du sulthan de Constantinople par la tyrannie qu'il fit peser sur les malheureux Moldaves.

CANTA-GALLINA (REMI), graveur, peintre et ingénieur italien, né en 1556, mort à Florence en 1624, fut le 1er maître du célèbre Callot. Son genre était le paysage, et il dessinait à la plume avec facilité. Il a gravé, d'après ses propres compositions, des vues, des fêtes et des décorations théâtrales.

CANTALICIO ou CANTALYCIUS (JEAN-BAPTISTE), poète latin, ainsi appelé du village de Cantalice dans l'Abruzze, lieu de sa naissance, et surnommé Valentino, fut d'abord précepteur de Louis Borgia, neveu du pape Alexandre VI, ensuite évêque de Penna et d'Atri. Il assista en cette qualité au concile de Trente, et mourut en 1514. On a de lui un recueil d'*epigrammes*, en 12 liv., Venise, 1493, in-4 ; un poëme intitulé, *De Parthenope bis capta*, et dont Gonsalve de Cordoue est le héros, Naples, 1506, in-fol., Strasbourg, 1513, in-4, traduit en prose italienne par Sertorio Quatromani ; *Canones grammatices et metrices*, Rome, 1509, in-4.

CANTARELLI (JOSEPH), graveur italien, né à Bologne dans le 17e S., a publié un grand nombre d'estampes représentant des saints, des saintes, et autres sujets de dévotion.

CANTARINI (SIMON), peintre italien, surnom. *le Pezarese*, parce qu'il était né à Pezaro en 1612, fut l'élève et l'ami du célèbre Guide, imita son style et sa manière, et mourut à Verone en 1648. Il a gravé lui-même plusieurs de ses tableaux qu'on a quelquefois confondus avec ceux de son maître.

CANTEL (PIERRE-JOSEPH), savant et laborieux

jésuite, né en 1645, m. à Paris en 1684, a écrit un bon abrégé des *Antiquités romaines*, sous ce titre : *de Romanâ republicâ, sive de re milit. et civil. romae.*, Paris, 1684, in-12; Utrecht, 1691-96-1707, Venise, 1730, in-8 avec fig. Il avait commencé un grand ouvrage sur *l'Histoire civile et ecclésiastique des villes métropolitaines* (en latin), dont il parut un premier vol. en 1684, in-4, et que sa mort prématurée l'empêcha de continuer. On lui doit dans la collection des classiques, *ad usum delphini*, le *Justin*, Paris, 1677, in-4, et le *Valère-Maxime*, ibid., 1679, même format, enrichis de notes et dissertations estimées.

CANTELLI (GIACOMO), géographe italien né dans le 17ᵉ S., fut bibliothécaire de François II, duc de Modène, et fit pour ce prince deux globes qui sont encore dans la biblioth. ducale; il avait aussi commencé une carte particulière des états du duc de Modène, qui fut achevée après sa mort par Vandetti. Il existe des lettres du ministre Colbert dans lesquelles il sollicite Cantelli de venir en France, pour y consacrer ses connaissances géographiques au service de Louis XIV. Il a pub., avec une préf. lat., 3 dialogues de l'abbé Bachini (dans la même langue) Modène, 1692, in-12, reproduits en 1740.

CANTEMIR (CONSTANTIN), seigneur moldave, d'une ancienne famille originaire de Tartarie, né vers 1630, entra fort jeune au service de Pologne, où il obtint un grade supérieur, puis s'attacha au service du prince ou vaivode de Valachie, George-Ghika; il revint ensuite en Moldavie, et fut élevé successivement aux premiers emplois. Le prince Démétrius Cantacuzène, vaivode de la province, jaloux de son mérite, l'ayant dénoncé au *séraskier* (généralissime) Soliman-pacha; Cantemir réussit à se justifier, et obtint même le poste de son dénonciateur; il s'y maintint avec honneur pendant 8 ans, au bout desquels il mourut en 1693, avec l'assurance d'avoir pour successeur son second fils, Démétrius Cantemir.

CANTEMIR (DÉMÉTRIUS), second fils du précédent, né à Jassi en 1673, se flattait de succéder à son père, d'après la promesse faite à ce dernier par le grand visir, mais il fut supplanté par un concurrent. Toutefois il obtint cette même principauté de Moldavie quelques années plus tard, et il l'occupait pour la troisième fois en 1710, lorsque, soit par mécontentement, soit par séduction, il accepta les propositions que lui fit faire le czar Pierre Iᵉʳ : elles portaient que Cantemir joindrait ses troupes à l'armée russe, et que la Moldavie serait érigée en principauté héréditaire dont il jouirait, ainsi que sa descendance, sous la protection de l'empire russe. Les évènemens de la guerre empêchèrent l'exécution de ce traité. Cantemir suivit le czar en Russie; il eut, en dédommagement de ce qu'il avait perdu, le titre de prince de l'empire russe, des domaines considérables en Ukraine, et tous les droits de suzeraineté sur les nobles moldaves qui l'avaient suivi, et qui obtinrent également des établissemens dans cette province. Après avoir accompagné Pierre-le-Grand dans son expédition contre les Persans, Démétrius Cantemir, attaqué d'un mal chronique, revint mourir dans ses terres de l'Ukraine, en 1723. Ce prince avait reçu une éducation très-distinguée; il parlait ou entendait onze langues (mortes et vivantes), connaissait le dessin, l'architecture, la musique, les mathématiques, etc., et avait été admis au nombre des membres de l'académie. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés dont voici la liste : *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire othoman*, trad. en angl. sur le MS. orignal latin par Nic. Tyndal, et en franç. sur la version angl. par de Jonquières, Paris, 1735, in-4. et 1743, 4 vol. in-12 : il existe aussi une traduction allem.; *Système de la Religion mahométane* (en russe), Pétersbourg, 1722, in-folio; *Histoire ancienne et moderne de la Dacie* (en langue moldave), restée MS.; *Etat présent de la Moldavie* avec une carte de cette province (en latin), impr. en Hollande; *Histoire des familles Brancovan* et *Cantacusène* (en moldave), MS.; *Notice* sur les portes Caspiennes et autres antiquités du Caucase (en russe); *Introduction à la musique turque* (en moldave); *Dialogues moraux* (en moldave); *Hist. de la création*, avec des observ. physiques (en latin). La *Vie* de Démétrius Cantemir a été écrite par Nicol. Tyndall, qui l'a placée en tête de sa traduction anglaise de *l'Hist.* de l'agrandissement de l'empire othoman.

CANTEMIR (CONSTANTIN-DÉMÉTRIUS ou selon quelq. biographes ANTIOCHUS), né à Constantinople en 1709, dernier fils du précédent, reçut une éducation soignée à Moscou et à Pétersbourg. D'abord officier dans la garde impériale russe, il entra ensuite dans la carrière diplomatique, fut ministre de Russie à Londres, puis ambassadeur auprès de la cour de France, et mourut à Paris en 1744. Comme son père il cultiva les lettres, les sciences et les arts, et acquit de grandes connaissances en physique, mathématiques, géographie, histoire, peinture et musique; il était poète et savait plusieurs langues. On a de lui : huit *Satires* qui ont été trad. en allem. et en franç.; cette dernière traduct. (par l'abbé de Guasco) a été impr. avec la vie de l'aut., à Paris, sous le titre de Londres, 1750, in-12; des *Cantiques*, des *Fables*, des *Odes*, un poème intit. *la Petréide*, un *Traité de la prosodie* (tous écrits en russe), et des traductions (dans la même langue) des *Lettres persanes* de Montesquieu, des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, des *Dialogues sur la lumière* d'Algarotti et de quelques autres ouvrages d'auteurs grecs et latins.

CANTENAC (N. de), poète français du 17ᵉ S., est auteur d'un recueil de *Poésies nouvelles et œuvres galantes*, impr. à Paris en 1661 et 1665, in-12. On trouve dans quelques exempl. de la première édit. de ce livre un petit poème de 40 stances, intit. : *l'Occasion perdue et retrouvée*, attribué à tort à Pierre Corneille, et qui, supprimé (par ordre) dans l'édit. de 1665, a été inséré dans d'autres rec. du temps. Cette pièce de mauvais goût est cependant la meilleure du recueil du sieur de Cantenac.

CANTER (GUILLAUME), savant hollandais, né à Utrecht en 1542, m. en 1575, abrégea ses jours en se livrant à l'étude avec trop d'ardeur, et mérita d'être placé au rang des bons critiques par les écrits suivans : *Orationes funebres in obitus aliquot animalium*, Leyde, 1691, in-8 : c'est une trad. de l'ital. d'Ortensio Lando (dont il existe aussi deux traduct. franç., la 1ʳᵉ par Pontoux, Lyon, 1569, in-16; la 2ᵉ par François d'Amboise, sous le faux nom de Thierry de Timophile, Paris, 1583, in-16; *Novæ lectiones*, etc., ouvr. qui a eu 3 édit., dont la dernière et la plus complète est celle d'Anvers, 1571, in-8 : c'est un rec. d'observ. philolog.; *Aristidis orationes*, trad. du grec, Bâle, 1566, in-fol.; *Syntagma de ratione emendandi græcos autores*, Anvers, 1571, in-8; *Aristotelis pepli fragmentum, cum versione latinâ et notis*, Bâle, 1566, in-4, et Anvers, 1571, in-8. On a encore de Guill. Canter des éditions d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, vers, 1571, 1580, in-12, avec des notes, scholies, etc.; des trad. latines de *Lycophron*, de *Stobée*, de *Plethon*, de *Synesius*; des *notes* sur *Properce*, sur les *lettres* et les *offices de Cicéron*; des *leçons latines* sur la *Bible grecque*; et des vers insérés dans les *Deliciæ poetarum Belgicorum*.

CANTER (THÉODORE), né à Utrecht en 1545, mort en 1617, frère du précédent, se livra comme lui à l'étude, mais sans renoncer au commerce des hommes et aux devoirs de la société; on a aussi de lui des leçons, *Variæ lectiones*, pub. à Anvers en 1574, et réimpr. dans le *Thesaurus criticus* de Gruter; une édit. d'*Arnobe*, Anvers, 1582, in-8;

entre autres : *Il Segretario*, Venise, 1599 ; *Il Forastiero*, Naples, 1620 : c'est un guide du voyageur à Naples ; *Mergellina, egloghe pescatorie*, 1598 ; *Neapolitanæ historiæ*, Naples, 1607, in-4 ; *Apologhi è favole*, etc., Naples, 1602. Ses autres écrits traitent de quelques antiquités du royaume de Naples, de sujets de littérature, comme par exemple des *Annotations* sur la *Jérusalem delivrée* du Tasse, etc. ; on peut citer encore celui qui a pour titre : *Illustrium mulierum et illustrium litteris virorum elogia*, Naples, 1608, in-4.

CAPACIUS (PRIAM), savant sicilien du 15e S., né à Mazara, parcourut dans sa jeunesse les universités d'Allemagne, et se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances et son goût pour la poésie, et publia à Leipsig un poëme intitulé *Fridericeidos*, 1488, in-4. De retour dans sa patrie, il fut nommé trésorier du roi, et périt dans une émeute en 1517.

CAPANÉE, l'un des chefs de l'armée d'Argos, se distingua par sa force et son courage au siége de Thèbes ; il escalada le premier les murailles de cette ville, et fut tué sur le haut du rempart.

CAPANNA (PUCCIO), disciple de Gioto, peintre du 14e S., un des plus anciens depuis la renaissance des arts et des lettres. On cite de lui dans l'église de St-Dominique à Pistoie le tableau qui représente le *Christ*, *la Vierge et St-Jean*. Il aida beaucoup son maître dans les peintures qui ornent encore l'église de St-François à Assise.

CAPARANIE, vestale romaine, accusée d'avoir violé son vœu de chasteté, fut condamnée, selon la loi, à être enterrée vivante, mais elle s'étrangla pour éviter ce supplice trop long et trop douloureux. Une maladie contagieuse ravageant alors Rome et ses environs, on avait consulté les livres sibyllins sur la cause de ce fléau ; on crut l'avoir trouvée dans le crime imputé à Caparanie, et on observa envers le corps inanimé de cette vestale les mêmes cérémonies que si elle eût été encore vivante.

CAPASSO (NICOLAS), poëte italien, né en 1671 à Fratta (roy. de Naples), fut prof. de droit canon et de droit civil dans l'université de Naples, et m. en 1746. Ses ouv. de jurisp. sont peu remarquables ; mais il n'en est pas de même de ses *Poesies* ital. et lat. Elles ont eu plus. édit., dont la dernière est celle de Naples, 1780, in-4. Sa trad. de l'*Iliade* est une parodie que les nationaux trouvent remplie de sel et d'originalité, mais qui n'a sans doute pas le même charme pour les lecteurs peu familiarisés avec le génie de l'idiome napolitain dont s'est servi Capasso. — Un autre CAPASSO, de la famille du préc., méd., m. à Naples en 1735, a laissé un ouvr. intit. : *Historiæ philosophiæ synopsis*, etc., dédié au roi de Portugal, Naples, 1728, in-4.

CAPDUELH (Pos de), troubadour, né dans le Vivarais, vers la fin du 12e S., a été confondu avec Pos ou Pons Dubreuil, par Nostradamus. Il existe de lui à la bibliothèque royale, vingt pièces de poésie, précédées d'une notice sur sa vie par un contemporain. On trouve dans cette notice que Capduelh, baron du Vivarais, fit partie de la troisième croisade, et mourut pendant l'expédition.

CAPÈCE (MARIN et CONRAD), gentilshommes napolitains du 15e S., ont acquis quelque célébrité par leur dévouement à la maison de Souabe. Ils servirent Mainfroi et Conradin de leurs conseils et de leur épée contre Charles d'Anjou. Ils avaient même déjà reconquis la Sicile, lorsque la mort de Conradin fit perdre courage à leurs partisans, et ils furent eux-mêmes cruellement mis à mort par les Français.

CAPÈCE (ANTOINE), jurisconsulte napolitain vers le commencement du 16e S., acquit une grande réputation au barreau de Naples, et obtint en récompense de son mérite la première chaire de droit civil du royaume. Chargé par l'empereur Charles-Quint, sur la présentation du vice-roi de Naples, d'une mission importante en Sicile, Capèce la remplit avec une grande habileté, et fut nommé à son retour professeur de droit féodal. Pendant l'exercice de ces dernières fonctions, il publia un recueil de *Décisions* qui n'ont pas conservé le crédit dont elles jouirent dans le 16e S. Capèce mourut en 1545.

CAPÈCE (SCIPION), poète latin du 16e S., fils du précédent, fut comme son père professeur de droit dans l'université de Naples ; mais l'exercice de ses fonctions ne l'empêcha point de cultiver les belles-lettres avec un grand succès. Avant de publier ses propres écrits, qui sont très-estimés, il fit imprimer pour la première fois, d'après un manuscrit qui avait passé de la bibliothèque du célèbre Pontanus (*v.* ce nom) dans la sienne, les *Commentaires* de Donat (*v.* ce nom) sur Virgile, Naples, 1535, in-fol., édition très-rare. Les œuvres de Capèce sont : *De divo Joanne Baptistâ vate maximo libri III*, poëme inséré d'abord dans le recueil de J. Oporinus, intitulé : *Poemata sacra præstantium poetarum*, Bâle, 1542, in-8, et réimprimé à Naples, 1594, in-8 ; *de Principiis rerum libri II*, imprimé avec le précéd. à Venise, chez les fils d'Alde, 1546, in-8. La physique sur laquelle ce poëme est fondé est meilleure que celle de Lucrèce, que Capèce a cherché à imiter ; la versification et la latinité y valent mieux que la philosophie ; des *Poesies* latines consistant en élégies et épigrammes ; un opuscule sur les magistratures du royaume de Naples ; enfin un *Traite* sur la matière des fiefs. Ces écrits, à l'exception du dernier (imprimé à part, et le seul relatif à la jurisprudence que l'auteur ait laissé), ont été recueillis en un seul vol. in-8, Naples, 1594 : la dern. et la meilleure édit. est celle de Venise, 1754, même format. Capèce, suivant les conjectures de M. Ginguené, mourut vers 1562.

CAPECE (MARC-ANTOINE), jésuite italien du 17e S., a laissé un discours intitulé : *Dell' excellenza della Vergine ;* des sermons, et quelques autres opuscules sur des sujets pieux.

CAPÈCE (ISABELLE), dame napolitaine, née dans le 16e S., est auteur d'un livre intitulé : *Consolazione dell' anima.*

CAPECELATRO (HECTOR), jurisconsulte napolitain du 17e S., devint conseiller du roi, et mourut en 1654. On a de lui *Decisioni del regio consiglio*, 1 vol. in-4.

CAPECELATRO (AUGUSTIN), frère du précédent, clerc régulier, a écrit une *Préparation à l'Oraison mentale* (en italien), et quelques autres ouvrages de piété.

CAPECELATRO (FRANÇOIS), parent et contemporain des précéd., est auteur d'une *Histoire de la ville et du royaume de Naples* (en italien).

CAPEL (ARTHUR, lord), seigneur anglais, né au commencement du 17e siècle, fut élu en 1640 membre du parlement qui fut dissous cette même année, et remplacé par celui devenu si célèbre sous le nom de *Long-Parlement*. Capel y fut appelé, et parut d'abord embrasser les nouveaux principes politiques qui dirigeaient cette assemblée ; mais il changea bientôt de sentiment et se voua à la cause de Charles Ier. Il fut créé baron par ce monarque, et parvint à former dans la principauté de Galles et dans les comtés voisins une petite armée qui inquiéta assez sérieusement les troupes du Long-Parlement. Chargé successivement de plusieurs missions importantes, Capel s'en acquitta avec le même dévouement. En 1648, il défendit avec le comte de Norwich et le chevalier Charles-Lucas la ville de Colchester pendant soixante-dix-sept jours contre les forces parlementaires. Contraint de se rendre à discrétion, il fut envoyé prisonnier au château de Windsor, et transféré ensuite à la Tour de Londres, d'où il réussit à s'échapper le jour même où sa mise en accusation venait d'être décrétée par le parlement. Il fut repris, mis en jugement et condamné

à être pendu, tiré à quatre chevaux et écartelé. Mais cette peine ayant été commuée, il eut la tête tranchée le 9 mars 1649. Pendant son séjour à la Tour, il avait composé des *Stances* fort belles et très-touchantes qui ont été souvent réimprimées.

CAPEL (Arthur), fils du précéd., né en 1635, fut créé comte d'Essex par le roi Charles II, en mémoire de la fidélité de son père et pour ses propres services. Il fut envoyé comme ambassadeur en Danemarck; nommé ensuite lord lieutenant d'Irlande, puis premier lord de la trésorerie. Sa grande connaissance des lois, son éloquence, sa haute réputation de probité, le rendirent un des membres les plus influens de la chambre des lords. Son vote pour le bill d'exclusion du duc d'York, à la seconde présentation (à la prem. fois il avait voté contre), le fit rayer de la liste des conseillers privés, et lui attira de nombreux et puissans ennemis. Accusé en 1683 d'avoir trempé dans la conspiration dite de *Rye-House*, il fut envoyé à la Tour, où, plusieurs jours après, il fut trouvé égorgé avec un rasoir. Le magistrat décida qu'il s'était donné la mort; mais l'opinion générale fut qu'il avait été assassiné par un domestique, instrument de hauts personnages.

CAPELL (Edouard), littérateur anglais, mort en 1781, a publié une édition de Shakspeare en 10 vol. in-8, précédée d'une introduction écrite en vieux langage anglais, et qui est regardée comme un morceau très-curieux. Il avait fait sur ce poète célèbre des *Notes* et des *Commentaires* qui n'ont paru qu'après sa mort sous le titre de *Notes et variantes de Shakspeare, suivies de l'école de Shakspeare, ou Extraits de divers livres anglais qui existaient imprimés de son temps, par lesquels on voit d'où il a tiré ses fables*, etc., Londres, 1783, 3 forts vol. in-4. Capell est également l'édit. d'un vol. de poésies anciennes appelées *prolusions*.

CAPELLA (Martianus-Mineus-Félix), écriv. latin, né selon les uns vers l'an 490 avant J.-C., ou selon d'autres dans le 8e S. de l'ère chrétienne sous le règne des deux Gordiens. Cassiodore dit que cet auteur était de Madaure en Afrique; mais sur ses manuscrits il a le surnom de Carthaginois et le titre de proconsulaire (*vir proconsularis*). On a de lui un ouvrage intit. *Satyricon*, espèce de petite encyclopédie latine en neuf livres, mélangés de prose et de vers. Les deux premiers, qui servent d'introduction aux sept autres, sont remplis par un poème allégorique intitulé *de Nuptiis philologiæ et Mercurii*; les livres suivans traitent des sept arts libéraux: *la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la geométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique*. Grotius, n'ayant encore que 14 ans, entreprit de donner une édition du *Satyricon*, qui parut à Leyde, 1599, in-8. C'est une des plus estimées, quoique pleine de fautes typographiques. L'édition *Princeps* avait été publiée un siècle auparavant à Vienne, 1499, in-fol.; et la dern. complete est celle de Lyon, 1619, in-8. Le neuvième livre a été inséré dans le recueil des anciens auteurs qui ont écrit sur la musique, par Meibomius, Amsterdam, 1652; et les deux premiers livres, c'est-à-dire le poème *de Nuptiis philologiæ et Mercurii*, ont été imprimés séparément, Lyon, 1658; Berne, 1793; Nuremberg, 1794, in-8. — Un autre Capella, poète élégiaque, est mentionné avec éloge par Ovide. On ne connaît rien de lui.

CAPELLA (Galeazzo-Flavio-Capra, plus connu sous le nom de), histor. et littérateur ital., né à Milan en 1487, fut secrét. d'état sous le duc François Sforze, qui l'employa dans plusieurs missions diplomatiques. Charles-Quint ayant acquis le duché de Milan, continua Capella dans ses emplois; et celui-ci mourut en 1537. Il est auteur des ouvrages suivans: *de Rebus nuper in Italiâ gestis et de bello Mediolanensi lib. VIII*, Paris, 1533, in-8, Venise, 1535, in-4, réimp. encore plusieurs fois; *Historia belli Mussiani*, imp. avec l'ouvrage précédent, Strasbourg, 1538, in-8; *Vienna Austriæ à Solimanno obsessæ, etc., Historia*, Augsbourg, 1530, in-4; *de rebus gestis à F. Sfortiæ ducis Mediol.*, Venise, 1535, in-4; *Antropologia ovvero ragionamento della natura humana*, etc., Venise, 1533, in-8. Cet ouvrage, imprimé par Alde, est rare et très-recherché. On a encore de Capella des *harangues militaires* imp. à Francfort, 1573, in-8.

CAPELLA (J.-Ant.), méd. ital., né à Naples vers la fin du 16e S., est auteur de quelques *Opuscules* latins sur les vents, l'hydrophobie, etc., peu connus et peu dignes d'être recherchés et consultés.

CAPELLAN ou CAPELLANO (Antoine), graveur italien, mort vers la fin du 17e S., a travaillé à la belle collection connue sous le nom de *Schola italicæ picturæ*, et composée de quarante pièces d'après les différens maîtres de l'école italienne. On a encore de ce grav. quelques estampes d'après des mosaïques trouvées dans les ruines de Rome.

CAPELLEN (Alexandre, van der). V. Aartsbergen.

CAPELLO (Blanche, *Bianca*), seconde femme de François II de Médicis, grand duc de Toscane, née à Venise d'une ancienne famille patricienne, fut d'abord séduite par un jeune Florentin nommé P. Bonaventure, qui l'enleva de la maison paternelle, et la conduisit à Florence après l'avoir épousée à Pistoia. Bien que les deux amans vécussent cachés dans la capitale de la Toscane, le grand duc François ne tarda pas à être informé, par des agens complaisans, des charmes de Bianca Capello; il la vit, en devint épris, et combla de bienfaits et d'honneurs Bonaventure. Celui-ci fut poignardé en 1570 par des ennemis puissans que lui avait attirés la faveur du prince; et quelques années après (1579) le grand duc étant devenu veuf par la mort d'Anne d'Autriche, sa première femme, s'unit solennellement à la belle Vénitienne. L'abus que Bianca fit de son pouvoir, ainsi que la cupidité de son frère, Vittorio Capello, qu'elle avait appelé à Florence, et qui était devenu le seul ministre et le favori du grand duc, excitèrent au dernier degré la haine de la famille de Médicis, déjà indignée de la mésalliance de son chef. Le cardinal Ferdinand de Médicis, frère du grand duc, et son plus proche héritier, était celui qui dissimulait le moins son ressentiment. François II consentit à l'éloignement de Vittorio Capello; mais cette concession ne satisfit point les ennemis de la grande duchesse. Les deux époux, à la suite d'une entrevue amicale qu'ils eurent dans une de leurs maisons de plaisance avec le card. Ferdinand, moururent le même jour de violentes douleurs d'entrailles occasionées, dit-on, par le poison. Le cardinal, qui déposa à l'instant l'habit religieux pour succéder à son frère, et qui régna glorieusement en Toscane, n'a pu échapper à l'accusation d'être l'auteur de cette double mort. La qualification de *detestable reine*, donnée par lui à sa belle-sœur dans quelques actes publics, semble confirmer cette opinion populaire. La *Vie de Bianca Capello* a été écrite en allem. par Siebenkees, Gotha, 1739, in-8: et traduite en anglais par Ludger. Meissner a composé sur le même sujet un roman en dialogue, imité en franç. par Rauquil-Lieutaud, Paris, 1790, 2 vol. in-12, et traduit par de Luchet, Paris, 1788, 3 vol. in-12, avec figures.

CAPELLO (Bernard), noble vénitien du 16e S., banni de sa patrie à cause de son caractère remuant et ambitieux, fut accueilli à Rome par Alexandre Farnèse. Il s'y livra à la culture des belles-lettres, et mourut en 1566. Ses *Poésies* ont été imprimées à Venise, 1560, in-4.

CAPELLUTIUS (Roland), philosophe et médecin du 15e S., est auteur des deux ouvrages

suivans, écrits dans les principes des médecins arabes, *Chirurgia*, Venise, 1490 et 1546, in-fol.; *De curatione pestiferorum apostematum*, Francfort, 1682, Brunswick, 1648, in-4.

CAPELUCHE, bourreau de Paris, fameux par ses crimes sous le malheureux règne de Charles V. Devenu l'instrument des Bourguignons à la tête d'une vile populace qu'il encourageait par son exemple au meurtre et au pillage, il fit égorger sous ses yeux les prisonniers de Vincennes. Mais le duc de Bourgogne, redoutant l'empire qu'il exerçait sur la multitude, le fit arrêter, juger et condamner à mort. On le vit sur l'échafaud donner à son valet, qui le remplaçait comme exécuteur, des leçons sur les mesures qu'il devait prendre pour ne pas le manquer.

CAPESSO (J.-B.), médecin italien, mort à Naples en 1735, a laissé: *Historiæ philosophiæ synopsis*, dédié à Jean V, roi de Portugal, Naples, 1728, in-8.

CAPETAL (HENRI), prevôt de Paris, sous le règne de Philippe V, fut pendu en 1321, comme magistrat prévaricateur. Il avait fait périr un prisonnier innocent, à la place d'un riche, coupable d'homicide, moyennant une somme d'or donnée par ce dernier. Ses juges le firent attacher au même gibet où sa victime avait perdu la vie.

CAPHYRA (mythologie), fille de l'Océan et nourrice de Neptune.

CAPILA. V. KAPYLA.

CAPILUPI (CAMILLE), écrivain italien, né à Mantoue dans le 16e S., n'est guère connu que par son ouvrage intitulé: *Le stratagème de Charles IX contre les huguenots* (en italien), Rome, 1572, in-4, réimprimé en italien et en français sans désignation de lieu, 1574, in-8. (L'auteur de la version française y a joint un avertissement.) C'est une relation de l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi, que l'auteur italien a entrepris de justifier.

CAPILUPI (LELIO), frère du précédent, né comme lui à Mantoue, mort en 1560, est auteur de quelques *poésies latines* et de *centons* composés avec des vers de Virgile, qu'il applique à des matières dont ce grand poète n'a pu avoir l'idée, ainsi que le démontre leur titre: *Cento de vitâ monachorum; in siphillim*, etc. Les centons et les vers de Lelio ont été réunis à ceux de ses frères (Hyppolite, évêque de Fano, et Jules Capilupi, qui se sont livrés à diverses sortes de poésies), sous ce titre: *Capiluporum carmina et centones*, etc., Rome, 1590, in-4, édition rare et de laquelle on a retranché les centons obscènes et ceux contre les moines. — Jules CAPILUPI, neveu des précédens, a fait aussi des centons que quelques critiques préfèrent à ceux de Lelio.

CAPISTRAN (JEAN de), frère mineur, né dans l'Abruzze en 1385, entra en 1415 chez les dominicains de Pérouse, ville où il avait d'abord brillé quelque temps par ses talens, sa fortune et ses exploits. Ses prédications eurent un grand succès en Italie, en Allemagne, en Hongrie et en Pologne. Chargé success. par les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V, et Calixte III, des affaires les plus importantes de l'église et des nonciatures de France, de Sicile, d'Allemagne, il se mit à la tête d'une croisade contre les hussites, convertit quatre mille de ces sectaires, prêcha une nouvelle croisade contre Mahomet II, qui menaçait d'envahir l'Italie et l'Allemagne, s'enferma avec Humade dans Belgrade assiégée par les Turks, et eut la gloire de contribuer par son zèle à la délivrance de la ville, et peut-être de l'empire. Il mourut en 1456, fut béatifié en 1690 par Alexandre VII, et canonisé par Benoît XIII en 1724. On a de lui un grand nombre de *Traités* écrits en latin dont les principaux sont: *Sur l'autorité du pape et du concile* (de Bâle), 1580, in-4; *Sur le jugement dernier, l'antechrist, le mariage, l'excommunication, la conception immaculée, la guerre spirituelle, le droit civil, l'usure, les contrats*, etc.; il avait composé aussi contre les hussites plusieurs ouvrages qui n'ont jamais été imprimés.

CAPISUCCHI (JEAN-ANTOINE), d'abord jurisconsulte, puis évêque de Lodi et cardinal, né à Rome en 1515, mort en 1569, a laissé des *Constitutions* ecclésiastiques qu'il publia dans son évêché de Lodi, où il avait tenu un synode. Son oncle, Paul Capisucchi, évêque de Neocastro et vice-légat en Hongrie, fut chargé de plusieurs négociations importantes par les papes Clément VII et Paul III, apaisa les factions qui déchiraient Avignon, et mourut en 1639.

CAPISUCCHI (RAIMOND), cardinal, né à Rome, en 1616, fut d'abord dominicain et professa la théologie et la philosophie dans cette ville. Son mérite lui valut ensuite la charge de maître du sacré palais, en 1652, et le chapeau de cardinal en 1681, sous Innocent XI. Il mourut en 1691. On a de lui quelques ouvrages de théologie, dont le plus connu est celui qui a pour titre: *Controversiæ theologicæ selectæ*, Rome, 1677, in-fol.

CAPISUCCHI (CAMILLE et BLAISE), deux frères, de la même famille que les précédens, suivirent la carrière des armes. Camille se trouva à la bataille de Lépante, se distingua dans la guerre des Pays-Bas, où le duc de Parme lui confia un régiment, commanda les troupes papales en Hongrie, où il mourut en 1597. Blaise Capisucchi, marquis de Monterio, servit en France, sous Charles IX, contre le parti calviniste, commanda la cavalerie du duc de Parme pendant le temps de la ligue, et ensuite les troupes papales dans le comtat venaissin. Il mourut à Florence en 1613. L'éloge de ces deux frères a été écrit en italien par le jésuite Annibal Adam, et publié à Rome, 1685, in-4.

CAPITEIN (PIERRE), médecin, né à Middelbourg en Zélande, vers 1511, fut professeur de médecine à l'université de Copenhague, premier médecin du roi Christiern III, et mourut à Copenhague en 1557. On a de lui: *Prophilacticum consilium antipestilentiale, ad cives Hafnienses*, inséré dans la *Cista medica Hafniensis* de Th. Bartholin; *de Potentiis animæ*, 1550, in-8; *Calendaria* (espèce d'almanach) dédié au roi Christiern III, et des *Ephémérides* restées manuscrites.

CAPITEIN (JACQUES-ELIZA-JEAN), théologien et littérateur, né en Afrique, sur la côte de Guinée, vers 1715, fut acheté à l'âge de sept à huit ans par un marchand négrier qui l'amena en Hollande, où il apprit promptement la langue du pays, puis le latin, les élémens des langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Il passa ensuite à l'université de Leyde où il étudia la théologie et prit ses grades. Envoyé ensuite comme missionnaire en Guinée, l'an 1742, il y reprit, suivant quelques relations, les mœurs et la croyance de ses compatriotes; mais d'autres révoquent ce fait en doute. L'époque de sa mort n'a pas été connue. On a de lui: *une Elegie* en vers latins sur la mort d'un ministre hollandais, son maître et son ami, composée pour son admission à l'université de Leyde; deux dissertations latines, *de Vocatione ethnicorum et de servitute libertati christianæ non contrariâ* (cette dernière, imprimée à Leyde, 1742, in-4, a été traduite en hollandais); un recueil de *Sermons* en hollandais, Amsterdam, 1742, in-4. On doit ces détails sur Capitein à M. Grégoire, ancien évêque de Blois, qui a écrit un livre *sur la littérature des Nègres*.

CAPITELLI (BERNARDIN), peintre et graveur italien, né à Lucques en 1646, fut élève du Bolognèse (*v.* Grimaldi) et accompagna ce maître en France. On a de lui quelques tableaux assez estimés, et un grand nombre d'estampes gravées à l'eau-

forte, d'après le Corrège, Ventura Salimbeni, Rutilio, Manetti et autres maîtres. On distingue parmi ces gravures *un Repos en Egypte*, où la Vierge assise donne à boire à l'enfant Jésus.

CAPITO (Ateius), célèbre jurisconsulte romain, fut élevé au consulat par Auguste. Sous le règne de Tibère, Capito soutint dans le sénat l'accusation de lèse-majesté portée contre L. Ennius, et par cette lâcheté a flétri, dit Tacite, un caractère que sa conduite publique et particulière avait fait honorer. Capito jouissait à Rome d'une grande réputation comme jurisconsulte. Il a écrit plusieurs ouvrages dont aucun ne nous est parvenu.

CAPITOLINUS (Tit.-Quinctius), frère de l'illustre Cincinnatus, fut six fois consul et une fois *interrex*, dans le 3e S. de Rome (5e av. J.-C.); il fit adopter l'établissement de la magistrature des censeurs, et se fit constamment remarquer par sa modération et sa sagesse.

CAPITOLINUS. V. Manlius.

CAPITOLINUS (Julius), historien latin sous Dioclétien et Constantin, a écrit les *Vies* de Vérus, d'Antonin-le-Pieux, de Cl. Albinus, de Macrin, des deux Maximes, et des trois Gordiens. On trouve des fragmens de ces ouvrages dans le recueil intitulé : *Scriptores histor. romanæ latini veteres*, Heidelberg, 1742, 3 vol. in-fol.

CAPITOLINUS (Cornelius), frère du précédent, avait composé un ouvrage qui s'est perdu, et que Trebellius Pollio (*v.* ce nom), a cité dans *la Vie des trente tyrans*.

CAPITON (Wolfgang-Fabrice), docteur en théologie, en droit et en médecine, né en 1478 ou 80, d'un des magistrats de Haguenau, fut successivement attaché aux évêques de Spire, de Bade, au cardinal Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, embrassa ensuite la réforme luthérienne, se lia très-étroitement avec Æcolampade et Bucer, et devint ministre à Strasbourg. Il assista à presque toutes les diètes de l'empire, convoquées pour pacifier les différends de religion, à toutes les confér. qui eurent lieu pour trouver les moyens de réunir les luthériens et les sacramentaires. Ses liaisons avec Martin Cellarius le firent suspecter d'arianisme; et il semble justifier cette opinion dans la lettre qui sert de préface au livre de son ami : *De operibus Dei*, Carlsbourg, 1568, in-4, et qui lui valut, de la part des ministres unitaires de Transylvanie, l'honneur d'être nommé le premier de leurs hommes illustres. Il mourut de la peste à Strasbourg en 1541. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones hebraïcæ libri duo; Enarrationes in Habacuc*, Strasbourg, 1526 et 1528, fort rare; *Hexameron Dei opus explicatum*, ibid., 1539, in-8. On lui doit aussi une *Vie d'Æcolampade*, Strasbourg, 1617, in-8, en société avec Sim. Grynæus.

CAPIVACCIO (Jérôme), médecin italien du 16e S., né à Padoue, professa la médecine pendant 37 ans dans cette ville, et se livra plus particulièrement au traitement des maladies vénériennes. Il m. en 1589. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 1 vol. in-fol., publié à Francfort par J. Hermann Beyer en 1603, sous le titre de *Hieron. Capivaccio opera omnia V sectionibus comprehensa*, etc.

CAPMANI (Antoine), littérateur, critique et philologue espagnol, né en Catalogne vers le milieu du 18e S., vint s'établir à Madrid, où il acquit une grande réputation, et mourut en Andalousie dans l'année 1810. On a de lui : *Mémoires historiques sur la marine, le commerce et les arts de l'ancienne ville de Barcelonne*, etc. (en espagnol), Madrid, 1779-92, 4 vol. in-4; *L'art de bien traduire du français en espagnol*, etc. (idem), ibid., 1776, in-4; *Philosophie de l'éloquence* (idem), ibidem, 1777, in-8; *Discours analytique sur la formation des langues*, etc. (on n'est pas sûr que cet ouvrage ait été imprimé; mais il existe MS.); *Théâtre historique et critique de l'éloquence espagnole* (idem) Madrid, de 1786 à 1794, 5 vol. in-4; un *Dictionnaire français-espagnol*, Madrid, 1805, in-4; *Discours économique et politique en faveur des artisans*, etc. (en espagnol), ibid., 1778, in-4. Ce dernier ouvrage a paru sous le nom supposé de D. Ramon Miguel Palaccio; mais il est bien certainement de Capmani.

CAPOBIANCO (Joseph), écrivain italien, né à Monteleone, au royaume de Naples, dans le 17e S., est auteur d'un ouvrage sur sa patrie, intit. : *Originis, sitûs, nobilitatis civitatis Mont. Leon. geographica historia*, in-4.

CAPNION. V. Reuchlin.

CAPOCCHI (Nicolas), cardinal, né à Florence vers la fin du 13e S., m. en 1368, était neveu du pape Honorius IV, et fut admis dans le sacré collége par le pape Clément VI, en 1350. Il fonda un collége à Pérouse, la congrégation du Mont-Oliveto, et plusieurs autres établissemens pieux.

CAPOCCHI (Alexandre), religieux dominicain, né à Florence en 1515, de la famille du précédent, se livra à l'étude des langues orientales, et particulièrement de l'hébreu, ce qui le mit à même de faire des prédications aux Juifs dans cette langue, qu'il parlait aussi purement qu'un rabbin. Il n'a laissé aucun ouvrage, et l'on ignore l'époque de sa mort.

CAPO DI LISTA (Jean-François), jurisconsulte italien, né vers la fin du 14e S. à Padoue, professa la jurisprudence dans cette ville, servit la république de Venise dans plusieurs négociations importantes, fut envoyé par elle au concile de Bâle en 1431, et créé comte de l'empire par l'empereur Sigismond. Il m. vers 1450, laissant deux fils, dont l'aîné, Gabriel, docteur en droit et podestat de Bologne, a écrit quelques ouvrages peu remarquables; le second, poète et jurisconsulte, est auteur de *Commentaires sur les lois*. Les biographies italiennes mentionnent plusieurs autres Capo di Lista de la même famille : — Gabriel, jurisconsulte canoniste, qui vivait au commencement du 14e S. — Jean-Frédéric-Barthélemi, jurisconsulte du 15e S. — Jean, poète du 16e S.

CAPONE (Jules), jurisconsulte italien, professeur en droit à l'université de Naples, m. en 1693, possédait dans sa bibliothèque, s'il faut en croire Nicolas Toppi (*v.* ce nom), plus de 550 volumes de leçons ou répétitions faites par les lecteurs les plus célèbres de l'université de Naples. Il a laissé quelq. ouvrages de jurisprudence dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca Napoletana* du même Toppi.

CAPONI (Augustin), Florentin, entra, l'an 1513, dans une conspiration avec P. Paul Barcoli, le célèbre Machiavel et plusieurs autres citoyens de Florence, pour enlever aux Médicis l'autorité que ceux-ci avaient recouvrée l'année précédente avec l'appui d'une armée étrangère. La liste des conjurés s'étant échappée de la poche de l'un d'eux, le complot fut découvert, et Caponi ainsi que Barcoli eurent la tête tranchée; les autres, condamnés à une prison perpétuelle, reçurent ensuite leur grâce du pape Léon X.

CAPONSACCHI (Pierre), religieux franciscain, né en Toscane au 15e S., est auteur des ouvrages suivans, peu connus : *In Johannis apostoli Apocalypsin observatio*, Florence, 1572, in-4; *de Justitiâ et juris auditione*, ibid., 1575, in-4. Il avait publié dans sa jeunesse une dissertation ayant pour titre : *Discorso intorno alla canzone di Petrarca che incomincia : Vergine bella che di sol vestita*, etc., Florence, 1567 et 1590, in-4. Le père Lelong, qui avait mal lu le titre de ce dernier ouvrage, le cite, dans la *Bibliotheca sacra*, comme un *Commentaire* du *Cantique des cantiques*.

CAPORALI (César), poète italien, né à Pérouse en 1531, m. en 1601, est aut. de plusieurs *poèmes*

satiriques dans le style burlesque, recueillis en 1 vol., dont la meilleure et la plus complète édition est celle de Pérouse, 1770, in-4, sous le simple titre de *Rime*. Ces poèmes ont pour titre : *Voyage au Parnasse ; Avis du Parnasse ;* deux chapitres (*capitoli*), sur la cour ; *les Obsèques et les jardins de Mécène*. On a aussi de ce poète une *Vie de Mécène*, publiée par Antimo Caporali, son fils, à Venise, en 1604, in-12. C'est faussement qu'on lui a attribué deux comédies, *lo Sciocco* et *la Ninetta*, impr. à Venise en 1604 et 1628. Ces pièces sont des imitations tronquées et défigurées de *la Cortigiana* et *la Talanta*, comédies de l'Aretin.

CAPORELLA (PAUL), théologien, fut professeur de morale à Naples en 1530, puis évêque de Cortone en 1552, et mourut en 1556. On a de lui quelques traités de théologie peu connus et peu remarquables, entre autres : *De operibus misericordiæ et de purgatorio*.

CAPOUR (VASSAG), prince de Sunik en Arménie, dans le 9e S., épousa la fille d'Achod, et rendit de grands services à ce monarque, qui venait tout récemment de rétablir le royaume d'Arménie, sous la protection d'Ahmed-Tchafr-Macsam, khalyfe de Bagdâd. Les chroniques arméniennes font l'éloge des qualités morales, guerrières et administratives du prince Capour.

CAPPEL (GUILLAUME), théologien français du 15e S., fils d'un avocat-général au parlement de Paris, était recteur de l'université, lorsque le pape Innocent VIII imposa une décime sur ce corps enseignant. Cappel n'hésita point à interjeter appel comme d'abus, dans les quatre facultés, et defendit à tous les suppôts de l'université, sous peine d'en être exclus, de payer cette imposition. Il remplit ensuite une chaire de théologie avec une grande distinction, devint curé de Saint-Côme, et mourut doyen de la faculté de théologie. Il avait publié pendant sa dispute contre Innocent VIII, un *Mémoire* in-fol. qu'on ne trouve plus.

CAPPEL (JACQUES), neveu du précédent, fut avocat général au parlement de Paris, après avoir professé le droit avec distinction à l'univ. de cette ville, et mourut vers le milieu du 16e S. Il a laissé : *Fragmenta ex variis autoribus humanorum litterarum candidatis ediscenda*, Paris, 1517, in-4 ; *In Parisiensium laudem oratio*, Paris, 1520, in-4 ; un *Plaidoyer* prononcé en 1537, en présence du roi de France (tenant son lit de justice), du roi d'Ecosse, et de toute la cour. Ce plaidoyer avait pour objet de faire dépouiller, comme vassal rebelle, l'empereur Charles-Quint de la Flandre, de l'Artois et du Charolois.

CAPPEL (LOUIS), dit l'Ancien, et surnommé Moniambert, né à Paris en 1534, fils du précéd., fut d'abord régent d'humanités au collége du card. Le Moine. Appelé ensuite à Bordeaux pour y occuper une chaire de langue grecque, il fréquenta les nouveaux réformés de cette ville, adopta leurs dogmes, et se rendit ensuite à Genève pour y étudier la théologie suivant la doctrine de Calvin. De retour à Paris, il fut député par les réformés de cette capit., aux états d'Orléans, pour réclamer le libre exercice de leur culte ; mais il échoua dans cette démarche. Après avoir échappé au massacre de la Saint Barthélemi, Cappel alla solliciter en Allemagne les secours des protestans, fut professeur de théologie à Leyde, et finit par exercer le ministère à Sedan, où il mourut en 1586. — Guillaume, son frère, littérateur, docteur et professeur de médecine, mort en 1584, a publié les *Mémoires de Dubellay*, traduit le *Prince* de Machiavel en français, et composé quelques ouvr. oubliés aujourd'hui.

CAPPEL (ANGE), seigneur du Luat, frère des précédens, secrétaire du roi, a traduit de Senèque : le *Traité de la clémence*, Paris, 1578 ; le premier livre *des Bienfaits*, ibid., 1580 ; et divers autres morceaux réunis en 1 vol. intitulé : *Formulaire de la vie humaine*, ibid., 1582. On a encore de lui la traduct. de la *Vie d'Agricola*, par Tacite, Paris, 1574, in-4 ; et un ouvrage intitulé : *Avis donné au roi sur l'abréviation des procès*, Paris, 1562 ; in-fol. La seconde édition publiée en 1604, même format, est dédiée au roi Henri IV.

CAPPEL (JACQUES), seigneur du Tilloy, petit-fils de Louis Cappel, dit l'Ancien, et fils de Jacques Cappel, conseiller au parlement de Rennes, naquit dans cette ville en 1570, y fut ministre protestant, puis professeur d'hébreu et de théologie jusqu'à sa mort, arrivée en 1624. Il a laissé les ouvrages suivans : *Epocharum illustrium thematismi*, etc., Sedan, 1601, in-4 ; *De ponderibus et nummis*, *lib. II*, Francfort, 1606, in-4 ; *De mensuris*, *lib. III*, ibid., 1607, in-4 ; *Scena motuum in Galliâ nuper excitatorum, virgilianis et homericis versibus expressa*, 1616, in-8 ; *Vindiciæ pro Isaaco Casaubono, contra Bosweidum*, Francfort, 1619 ; *Plagiarius vapulans* (contre le père Cotton), Genève, 1620 ; des *Notes* sur l'*Ancien-Testament*, et quelques autres écrits dont on peut voir la liste dans Niceron. — Un autre CAPPEL (Isouard), qui ne parait pas avoir appartenu à la même famille, fut l'un des *seize*, du temps de la ligue, et signa la lettre que ce conseil (qui représentait les seize quartiers de la ville de Paris) envoya au roi d'Espagne Philippe II, par le père Matthieu, jésuite, et dans laquelle ce monarque était prié de donner à la France un roi « de son estoc et de sa main. » Isouard Cappel fut ensuite chassé de Paris.

CAPPEL (LOUIS), dit le Jeune, frère du précédent, et le plus célèbre de cette famille, né à Sédan en 1585, fit ses études à Oxford, devint ministre du culte réformé, professeur d'hébreu et de théologie à Saumur, et m. dans cette même ville en 1658. On a de lui plusieurs ouvrages de critique sacrée, remplis d'érudition et très-estimés des sav. Les princip. sont : *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4. L'auteur cherche à prouver dans ce livre la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, qui, selon le sentiment d'un grand nombre d'hébraïsans, auraient été inventés avec la langue hébraïque même. L'opinion de Cappel, renouvelée du savant rabbin Elias Levita, fut vivement combattue par les théologiens de Genève, et notamment par les Buxtorf père et fils (*v.* ces noms) ; *Critica sacra*, Paris, 1650, in-fol. : cet ouvrage fit encore plus de bruit que le précédent, et c'est le plus savant que l'on ait sur les diverses leçons de l'*Ancien Testament*. Les protestans en arrêtèrent l'impression pendant dix ans, et aucun typographe de leur croyance ne voulut s'en charger. Le fils de l'auteur, Jacques-Louis Cappel, son successeur dans la chaire d'hébreu à Saumur, publia en 1689, Amsterdam, in-fol., les *Commentaires* de son père *sur l'Ancien Testament*, à la suite desquels il mit l'*Arcanum punctuationis*, corrigé et augmenté, avec la défense de cet ouvrage. On a encore de Louis Cappel un *Traité de l'état des âmes après la mort ; De veris et antiquis Hebræorum litteris*, Amsterdam, 1645, in-fol. ; *Histoire apostolique*, précédée d'un abregé de l'*Histoire judaïque* de Josèphe, Genève, 1634, in-4 ; des *Thèses théologiques*, Saumur, 1635, in-4 ; et une *Chronologie sacrée*, Paris, 1655, in-4. — Son fils aîné, Jean Cappel, se fit catholique, entra dans la congrégation de l'oratoire, obtint le privilége du roi pour l'ouvrage de son père, *Critica sacra*, et en dirigea l'édition qui parut comme on l'a déjà dit en 1650. Le fils cadet, Jacques-Louis, dont il est fait mention plus haut, fut obligé, lors de la révocation de l'édit de Nantes, de se réfugier en Angleterre, où il mourut en 1722. Ce fut le dernier de cette famille qui, peu-

dant deux cents ans, s'était illustrée dans la magistrature et dans les lettres.

CAPPELER (Maurice-Antoine), médecin et naturaliste, né à Lucerne en 1685, mort en 1769, était aussi mathématicien et ingénieur, et servit en cette dernière qualité dans les armées impériales. On a de lui : *Pilati montis historia*, Bâle, 1767, in-4, avec planches. Il avait publié en 1723 (Lucerne, in-4) le premier chapitre d'un grand ouvrage, sous le titre de *Crystallographie*, qu'il n'a point achevé.

CAPPELLARI (Janvier-Antoine), jésuite italien, né à Naples en 1655, se livra à l'étude des lettres, et composa plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite deux traités : *De laudibus philosophiæ* et *De fortunæ progressu*; un poëme latin *sur les comètes de* 1664 et 1665, Venise, 1675. On conserve, dans les archives de l'académie des Arcades de Rome, le manuscrit d'une *Histoire de la réunion arcadienne*, écrite en latin par ce jésuite. Crescimbeni lui attribue encore (dans son *Histoire de la poésie vulgaire*) des *drames*, des *sonnets* et des *canzoni*. Cappellari étant à Palerme fut accusé du crime de lèse-majesté, et eut la tête tranchée en 1702. L'iniquité de ce jugement fut, dit-on, prouvée par la suite. — Cappellari (Michel), né à Bulluno, et m. à Padoue en 1706, fut secrétaire de Christine de Suède, pendant le séjour de cette reine à Rome, et composa à sa louange un poëme latin intitulé : *Christina*. On a encore de lui des *pastorales* et des *épigrammes* (en latin), 2 vol. in-12.

CAPPELLI (Marc-Antoine), cordelier italien, né dans le Padouan au 16e S., écrivit d'abord en faveur de Venise contre le pape Paul V les ouvrages intitulés : *Parere delle controversie*, etc., 1606; et *De interdicto Pauli V*, etc., 1607, in-4; puis s'étant rétracté, il composa, contre les ennemis de l'autorité papale, quatre autres livres ayant pour titre : *De summo pontificatu B. Petri*, 1621, in-4; *De appellationibus ecclesiæ Africanæ*, etc., 1622, in-4; *De cœnâ Christi supremâ*, 1625, in-4; *Adversùs prætensum regis Angliæ primatum*, Bologne, 1610, in-4. Cappelli devint général de son ordre et mourut à Rome en 1625.

CAPPERONNIER (Claude), né à Mont-Didier en 1671, vint à Paris en 1688, et fit ses cours de philosophie et de théologie au *séminaire des trente-trois*. Il avait cultivé les langues grecque et latine, et s'occupait des langues orientales, lorsqu'en 1694, on l'envoya à Abbeville pour guider les ecclésiastiques qui s'appliquaient à l'étude de la langue grecque. L'année suivante, il professa les humanités et la philosophie à Montreuil-sur-Mer. Sa santé ne lui permit pas d'y rester : il revint à Paris, y vécut du produit de quelques répétitions, alla, en 1698, recevoir les ordres à Amiens, et revint reprendre ses répétitions, qui avec le revenu très-modique d'une chapelle de l'église St-André, faisaient toute sa fortune. Il enseigna le Grec à Bossuet, en 1704, l'année même de la mort de ce prélat. En 1722, il succéda à l'abbé Massieu dans la chaire de langue grecque au collége de France, et obtint en 1743 la faveur d'avoir son neveu pour successeur dans cette chaire. Il mourut l'année suivante. C'est d'après ses manuscrits qu'a été publiée l'édition des *Rhetores antiqui*, Strasbourg, 1756, in-4. Son principal ouvrage est l'édition de *Quintilien*, Paris, 1725, in-fol., dont il revit le texte, en y ajoutant des notes extraites de divers critiques, et quelques-unes dont il est auteur.

CAPPERONNIER (Jean), neveu du précédent, né à Mont-Didier en 1716, fut appelé à Paris en 1732 par son oncle, qui le fit entrer l'ann. suiv. à la biblioth. du roi, et auquel il succéda dix ans après dans la chaire de grec. Après avoir été commis en second à la garde des livres de la biblioth. royale, puis garde des manuscrits, il fut enfin bibliothécaire en remplacement de l'abbé Sallier. L'académie des inscriptions l'avait admis dans son sein en 1729, et il mourut en 1775. J. Capperonnier a pub. les édit. de *Jules-César*, 1754, 2 vol. in-12; de *Justin*, 1770, in-12; de *Plaute*, 1759, 3 vol. in-12. Il a été aussi l'éditeur de l'*Hist. de St Louis*, par Joinville, 1761, in-fol., édition que Mellot et Sallier avaient disposée. Il copia sur le manuscrit que possédait la bibliothèque du roi *le Lexique de Timée*, et c'est sur cette copie que Ruhnkenius mit au jour son édition de cet ouvrage. Il avait fait des corrections importantes à la trad. de Quintilien par Gedoyn, que M. Adry a insérées dans la 4e édition de cette traduction, Paris, 1803, 4 vol. in-12.

* CAPPERONNIER (Jean-Augustin), neveu du précéd., né à Montdidier en 1745, devint l'un des conservateurs de la bibliothèque du roi, et mourut en 1820. Il a donné des édit. estimées de plusieurs auteurs latins, entre autres : *Virgile*; *les académiques de Cicéron, avec le texte latin de l'édit. de Cambridge et des remarques nouvelles*, trad. en fr. par David Durand, etc., Paris, 1795, 2 vol. in-12.

CAPPIDUS, surnommé *Stauriensis*, du nom de sa ville natale, Stavoren, en Frise, vivait dans le 10e S., et exerçait les fonctions ecclésiastiques. Les chroniqueurs frisons et les savans hollandais lui attribuent les *Vies* de plusieurs saints, et des généalogies des princes et ducs de la Frise, écrits consumés dans l'incendie de la bibliothèque publique de Stavoren.

CAPPONE (François-Antoine), prêtre et littérateur ital., né dans le royaume de Naples au 17e S., a laissé des *Poésies* lyriques et des *Paraphrases* sur toutes les *Odes* d'Anacréon et autres anciens poètes lyriques (en italien).

CAPPONI (Gino), Florentin, d'une des familles de la haute bourgeoisie qui dominait à Florence dans les 14e et 15e S., fut commissaire près des armées de la république, décemvir de la guerre en 1405 et 1406, et contribua beaucoup à la conquête de Pise, dont on le nomma prem. gouv. Il mourut en 1420, honoré des regrets de ses concitoyens. Il avait écrit une *Relation* de l'insurrection des *ciompi* (cardeurs de laine) dirigée contre son parti en 1378. Cette relation et un *Fragment* historique du même auteur sur la conquête de Pise se trouvent dans la collection de Muratori.

CAPPONI (Néri), fils du précéd., fut comme son père un des principaux magistrats de la république, suivit de préférence la carrière militaire, fut commissaire au siége de Lucques, et balança le crédit de Côme de Médicis, avec lequel cependant il demeura toujours uni dans l'intérêt de la république. Néri Capponi mourut en 1457. Il a laissé des *Commentaires* sur son administration, insérés dans la collection de Muratori.

CAPPONI (Pierre), petit-fils du précéd., fut chargé par la république florentine de diverses ambassades en Italie et en France. Lors du passage de Charles VIII à Florence, Pierre Capponi sut imposer au monarque français par sa fermeté, et obtint de lui des conditions plus douces pour le traité qui fut conclu entre le roi et la république. Il fut tué en 1496 d'un coup d'arquebuse devant un petit château que les Florentins assiégeaient dans les montagnes qui avoisinent Pise.

CAPPONI (Laurent), de la famille des préc., quitta l'Italie et vint s'établir à Lyon vers le milieu du 15e S. Il se livra au commerce, acquit une très-grande fortune, et nourrit à ses frais quatre mille indigens pendant une famine qui désola sa nouvelle patrie en 1573. L'estime et la reconnaissance des Lyonnais le suivirent jusqu'au tombeau.

CAPPONI (Séraphin), dominicain, né à Bologne en 1536, mort en 1614, professa la théol dans plusieurs villes d'Italie, et a laissé un grand nombre d'écrits religieux, tous imprimés à Venise. On en trouve la liste dans la *Bibliothèque des aut.*

dominicains des pères Quétif et Echard. Sa *Vie*, par J.-M. Pio, a été impr. à Venise, 1625, in-4.

CAPPONI ou, selon quelques biogr., CAPPONIO (JEAN-BAPTISTE), méd. ital., né à Bologne, mort en 1696, a écrit plusieurs ouvrages peu remarquables de critique et de médecine. Un de ces derniers, publié sous le nom de Charisius-Thermarius Spado, a pour titre : *Animadversiones in J.-C. Sorcii opusculum de febribus.* Ayant envoyé au cabinet des médailles du roi, à Paris, une médaille d'Othon bien conservée, il fit, pour en prouver l'authenticité, un *Traité* latin impr. à Bologne, 1669, in-4.

CAPPONI (GRÉGOIRE-ALEXANDRE), patrice romain, ayant le titre de marquis, né à Rome vers la fin du 17e S., mort en 1746, s'est fait une rép. par son goût éclairé pour les livres et les antiquités. Il consacra sa fortune et ses soins à former une bibliothèque du meilleur choix, et une collection précieuse de camées, de médailles et autres antiquités. Ce fut lui qui fut chargé par le pape Clément XII de disposer les statues, bas-reliefs, bustes et autres monumens rassemblés au Vatican, et qui composent ce beau Muséum, aujourd'hui l'un des principaux ornemens de la métropole du monde chrétien. Le catalogue de la bibliothèque du marquis Capponi, impr. à Rome, 1747, in-4, est très-recherché des bibliographes.

CAPPONI (DOMINIQUE-JOSEPH), dominicain et docteur en théologie, né à Bologne vers la fin du 17e S., a été le premier éditeur des lettres latines de J.-A. Flaminio d'Imola, Bologne, 1744, in-8. Il y a joint la *vie* de l'auteur, des *Notes* et le *Catalogue* de ses écrits tant imprimés que manuscrits. V. FLAMINIO.

CAPRA (MARCEL), méd., originaire de l'île de Chypre, exerça son art à Palerme et à Messine à la fin du 16e S. On a de lui un *Traité* (en latin) sur une maladie épidémique qui ravagea la Sicile en 1591 et 92, imprimé à Messine, 1593, in-4, et quelques autres écrits oubliés aujourd'hui.

CAPRA (BALTHAZAR), méd., astronome (ou plutôt astrologue), né dans le Milanais au 16e S., mort en 1626, a laissé quelques écrits dont les principaux sont : *Tirocinia astronomica*, etc., Padoue, 1606, in-4; *Considerazione astronomice sopra la nuova stella del anno* 1604, ibid., 1605, in-4; *De usu et fabricâ circini cujusdam proportionis*, ibid., 1607, in 4. Il cherche dans cet écrit à enlever à Galilée l'honneur d'avoir inventé le compas de proportion. Galilée répliqua par un autre écrit inséré avec le précéd. dans le tome 1er de ses œuvres.

CAPRA (ALEXANDRE), archit. ital., né à Crémone dans le 17e S., est auteur d'un gr. *Traité* de géométrie et d'architecture civile et militaire, pub. de 1672 à 1683 à Crémone, 3 vol. in-4, avec planches.—Un autre CAPRA (Dominique), de Crémone, contemp. du précéd. et mathém., s'occupa de l'archit hydraulique, et a laissé un ouvr. intit. : *Il vero riparo*, etc., *per.... remediare ogni corrosione e rovine di fiume*, etc., Bologne, 1685, in-4.

CAPRAIS (St), né à Agen dans le 3e S., eut la tête tranchée en 287 par les ordres de Dacien, gouverneur de la Gaule Tarragonaise. Dulcice, évêque d'Agen, fit bâtir une église sous l'invocation de ce saint martyr. — Un autre saint du même nom, que plus. hagiographes appellent CAPRAISE pour le dist. du préc., vivait dans le 5e S. Après avoir étudié l'éloquence et la philos., renonça tout à coup au monde, se retira dans une solitude des Vosges, et accompagna ensuite deux jeunes seigneurs provençaux, Honorat et Venance, dans divers pèlerinages qui se terminèrent à l'île de Lerins, sur les côtes de Provence, où Honorat fonda un monastère de son nom. Caprais y entra comme simple relig.; mais le fondateur suivit toujours ses conseils dans la direction de cette communauté. Les hagiographes, qui lui donnent le titre de prieur de Lerins, placent sa mort au 1er juin 430.

CAPRANICA (DOMINIQ.), év. de Fermo et card. né à Rome en 1400, m. en 1458, eut la réputation d'un des plus savans canonistes de son temps. Les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III, l'investirent de leur confiance. Il avait formé une belle bibliothèque qu'il légua à un collége fondé par lui à Rome. On a de lui plusieurs écrits sur la religion, conservés dans quelques bibliothèques d'Italie et peu consultés aujourd'hui. V. sa *vie* écrite en latin par Michel Catalani, Fermo, 1793, in-4.

CAPRARA (ALEXANDRE), jésuite italien, né à Bologne en 1559, d'une famille noble de cette ville, s'éleva aux premiers emplois de son ordre, et m. en 1625. On a de lui : *Tractatus de benedictione episcopali*, Bologne, 1579; et un éloge de Charles Sigonius (en latin), impr. en tête des œuvres complètes de ce savant V. SIGONIUS.

CAPRARA (ALBERT), comte de l'empire romain, général des armées impériales, chevalier de la Toison-d'Or, né à Bologne en 1631, m. en 1701, était neveu du célèbre Piccolomini. Il entra au service de fort bonne heure, fit 44 campagnes, dans plusieurs desquelles il fut battu par Turenne, se distingua dans les guerres de Hongrie contre les Turks, assista au congrès de Nimègue et fut deux fois ambassadeur extraordinaire d'Autriche à Constantinople. L'activité de sa vie militaire et politique ne l'empêcha point de se livrer à la culture des lettres, et il a laissé des traductions (en italien) des trois *Traités* de Sénèque *sur la clemence*, Lyon, 1664, in-4; *sur la brièveté de la vie*, Bologne, 1664, in-12; *sur la colère*, ibid., 1666, in-12; du *Traité de l'usage des passions*, du père Sénault, Bologne, 1662, in-8; *Il desinganno*, etc., trad. de l'espagnol, Venise, 1681. On a encore de lui quelq. *Opuscules* insérés dans la *Biblioteca volante* de Cinelli. — Enée CAPRARA, frère du précédent et général comme lui, se distingua dans les guerres de Hongrie. C'est par erreur que le savant Adelung lui attribue la 1re ambass. de son frère à Constantinople.

CAPRARA (JEAN-BAPTISTE), cardinal, archevêque de Milan, comte et sénateur du royaume d'Italie, né à Bologne en 1733, était fils du comte de Montecuculli; mais il prit le nom de sa mère, Marie-Victoire Caprara, dernier rejeton de cette famille. Entré fort jeune dans l'état ecclésiastique, il fut bientôt distingué par le pape Benoît XIV, qui le nomma vice-légat à Ravenne, avant qu'il eût atteint sa 25e année. Après avoir été nonce en Suisse et en Autriche, il fut nommé cardinal par le pape Pie VI en 1792, puis évêque d'Iesi en 1800. L'année suivante, Caprara, nommé par le pape Pie VII légat *à latere*, près du gouvernement consulaire de France, conclut avec Napoléon Bonaparte le concordat qui rendit la paix à l'église catholique. L'archevêché de Milan ayant été la récompense de cette négociation, le cardinal sacra l'empereur Napoléon roi d'Italie, dans la cathédrale de cette ville, le 28 mai 1805. Il m. à Paris en 1810. Un décret imp. ordonna qu'il serait inhumé dans l'église de Ste-Geneviève; et son oraison funèbre fut prononcée par M. l'abbé de Rauzan.

CAPRE (FRANÇOIS), président de la cour des comptes du duché de Savoie, m. en 1705, est aut. des ouv. suivans : *Traité historique de la chambre des comptes de Savoie, justifié par titres*, Lyon, 1662, in-4; *Catalogue des chevaliers de l'ordre de l'Annonciade de Savoie depuis son institution*, en 1362, *jusqu'au règne de Charles-Emmanuel*, Turin, 1654, in-fol. avec 542 grav. en bois.

CAPREOLE (JEAN), dominicain, professeur de théologie à Paris, vers le milieu du 15e S., a laissé des *Commentaires sur le maître des sentences*, 1588, in-fol.; et une *Défense de St Thomas*.

CAPREOLUS (ELIE), jurisconsulte italien, m. à Brescia sa patrie en 1519, est auteur d'une *Chro-*

nique de Brescia (en lat.), jusqu'à l'an 1500, in-f°, rare et sans date ; les 12 premiers livres de cet ouv. ont été trad. en italien par Patricio Spina, Brescia, 1585. On connaît encore de lui un traité *de confirmatione christianæ fidei*, impr. avec div. *Opusc.*, Brescia, 1499, in-4 ; *Defensio statuti Brixiensium ; De ambitione et sumptibus funerum minuendis*.

CAPRIATA (PIERRE-JEAN), historien italien, né à Gênes dans le 17ᵉ S., est auteur d'une *Histoire d'Italie*, divisée en 2 parties de 1613 à 1644, Gênes, 1649, in-4, trad. en anglais par Henri, comte de Monmouth, Londres, 1663. Il en avait laissé une 3ᵉ part. qui allait jusqu'en 1660 : elle fut pub. après sa m. par J. Capriata, son fils, Gênes, 1663, in-4.

CAPRIVOLO (CONSTANTIN), jurisc. italien, né dans le royaume de Naples au 16ᵉ S., est auteur d'un *Traité des successions (ab intestat)* en latin.

CAPTAL DE BUCH. V. GRAILLY.

CAPUA (BARTHÉLEMI DA), jurisconsulte ital., né au 13ᵉ S. dans le royaume de Naples, mort en 1300, occupa de hautes places dans la magistrature de son pays. On a de lui : *Singularia juris*, Francfort, 1596, 2 vol. in-4 ; *Glossa ad constitutiones regni Neapolitani*, Lyon, 1533 ; Venise, 1594, et réimpr. à la suite des *Comment. in Capitula regni Neapolit.* de J.-A. de Nigris, Naples, 1605, in-folio. — André da CAPUA de la famille du précéd. et son contemporain, a écrit aussi sur le Digeste, le code et les constitutions du royaume de Naples.

CAPUA (THOMAS DA), napolitain, fait card. par le pape Innocent II dans le 12ᵉ S., est auteur de quelques *Hymnes* et d'une *Antienne à la Vierge* insérées dans le *Bréviaire romain*. — Un autre cardinal du même nom, de la promotion d'Honorius III en 1219, et qui avait professé la théologie dans les écoles de Paris, a laissé : *Epitome sententiarum ; Lexicon concionatorium*, et quelq. autres écrits conservés dans plus. biblioth. relig. d'Italie.

CAPUA (ANNIBAL DA), de la famille de Barthélemi, né dans le 16ᵉ S., fut archevêque de Naples et nonce en Pologne sous le pontificat de Sixte V. On a de lui quelques *Discours* en latin publiés pendant sa nonciature.

CAPUA ou CAPOA (LÉONARD DA), en latin *Capuanus*, méd. italien, né dans le royaume de Naples en 1617, étudia la théologie chez les jésuites, et se livra ensuite à la jurisprudence, qu'il abandonna pour la médecine. Il devint professeur à l'université de Naples, fut un des propagateurs de la philosophie cartésienne en Italie, l'un des fondateurs de l'académie *degli Investiganti*, et membre de celle *degli Arcadi* à Rome, se lia avec la reine Christine de Suède, et mourut en 1695. Il a laissé les ouv. suiv. : *Parere*, *divisato in VIII ragionamenti*, etc., Naples, 1681, in-4 ; il y traite de l'origine, des progrès et de l'incertitude de la médecine. Une *Dissertation* (en ital.) sur l'incertitude des médicamens, ibid., 1689, in-4 ; *Lezioni intorno alla natura della mofete*, ibid., 1683, in-4. Ces 3 ouv. ont été réimp. à Naples (sous l'indicat. de Cologne), 1714, 3 vol. in-8. La vie de ce médecin a été écrite par Nic. Amenta, et son *eloge* par Hyac. Jimma et Nic. Crescenzio.

CAPUGNANO (JÉRÔME-JEAN DE), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Venise dans le 16ᵉ S., est aut. d'un *Office de la semaine sainte* (en lat.), impr. à Venise en 1636, format in-16, et devenu extrêmement rare ; on y trouve la preuve d'un fait imputé comme une calomnie à Maxim. Misson (*v.* ce nom), aut. d'un *Voyage en Italie* : c'est qu'au 17ᵉ siècle, on offrait encore, dans la ville de Gênes, à la vénération des fidèles la queue de l'âne sur lequel J.-C. fit son entrée dans Jérusalem, relique conservée, dit le père Capugnano (dans une note, page 12 de son livre), *senza arte*, *incorruttibile.... presso i miei padri di san Domenico*, etc.

CAPUION (ISSANTE ou ISSÉ DE), dame française que quelques biographes nomment Aprion et Apion, paraît avoir vécu vers le milieu du 13ᵉ S. Elle composa plusieurs poésies dont il ne reste que deux *Sirventes* : l'un est adressé à son amie Almène de Castelnau ; dans la seconde de ces pièces elle déplore la folie des femmes qui préfèrent un grand seigneur à un simple particulier.

CAPYS, capitaine troyen, suivit Enée en Italie, et fut, selon Virgile, le fondateur de la ville de Capoue. — CAPYS, prince troyen, fut père d'Anchise. — CAPYS, 7ᵉ roi d'Albe en Italie, vivait dans le 10ᵉ siècle avant Jésus-Christ.

CARA-MEHEMET, pacha, né dans le 17ᵉ S., se signala aux sièges de Candie, de Kaminieck en Pologne, de Vienne, et dans un combat livré près de choczin. Gouverneur de Bude en Hongrie, il y fit une vigoureuse résistance contre l'armée impériale en 1684, et fut tué d'un coup de canon pendant le siége.

CARA-MUSTAPHA, grand vizir du sulthan Mahomet IV, né dans la Turquie d'Asie, était neveu du célèbre vizir Coprogli ou Kiuprouly, qui le fit élever parmi les icoglans, ou pages du sérail. Il parvint, par la protection de la sulthane Validé, d'emplois en emplois jusqu'au poste de 1ᵉʳ vizir, et épousa la fille du sulthan. Sa conduite dans la guerre de Hongrie, sa lâcheté au siége de Vienne, qu'il leva honteusement en 1683 après y avoir fait périr les meilleures troupes de l'empire othoman, jointes au ressentiment de la sulthane Validé, avec laquelle il s'était brouillé, et qui anima contre lui la colère de Mahomet IV, furent les causes de sa perte. Il eut la tête tranchée à Belgrade en 1683 par ordre de son maître. Ministre suprême pendant vingt-quatre ans, Cara-Mustapha avait amassé des richesses immenses, dont il employa une partie à la construction d'un gr. nombre de mosquées et de fontaines à Constantinople, Andrinople, Djeddah et Merzyfour, sa patrie, qu'il rendit, suiv. les histor. othomans, une des plus belles villes de la Turquie d'Asie.

CARA-YAZYDJY-ABDOULHALYM, chef de rebelles, qui, sous le règne de Mahomet III, donna quelquefois de vives inquiétudes à la Porte othomane, et battit en plusieurs rencontres les troupes qu'on envoya contre lui. Il fut mis en déroute par Hassan-Pacha à la tête des troupes de la province de Diarbeckir. Après avoir perdu les deux tiers de son armée, composée de 30,000 hommes, il en ramassa les débris et se retira dans la province de Djanyk, où il mourut en 1602. — Son frère, DELY-HASSAN, lui succéda, et marcha sur ses traces. Après s'être battu long temps contre les troupes de la Porte, il se laissa gagner par la douceur, et fut chargé du gouv. de la Bosnie ; mais, sur les plaintes réitérées des habitans, il fut transféré au gouv. de Temeswar. Quelque temps après, en 1605, il fut assailli dans une embuscade par des gens armés qui passèrent toute sa suite au fil de l'épée. Obligé de se réfugier à Belgrade, il fut arrêté et mis à mort par ordre du gouv. de cette ville.

CARA YOUSOUF, premier prince de la dynastie des Turcomans, dite du *Mouton noir*, parce qu'ils portaient la figure de cet animal sur leurs enseignes, entra au service d'Avéis II, sulthan de Bagdad, vers la fin du 14ᵉ S., parvint à se rendre puissant dans le Diarbeckir et l'Arménie, et poussa ses conquêtes jusqu'à Tauris. L'arrivée de Tamerlan vint y mettre un terme et le forcer à prendre la fuite. Il alla chercher un asile en Egypte, où il trouva Avéis, fugitif comme lui, avec qui il s'était brouillé. Réconciliés par le malheur, ils se jurèrent une étroite amitié. L'an 807 de l'hégyre (1404 de J.-C.), la mort de Tamerlan les tira de la prison où le sulthan Faradj les avait fait jeter pour complaire au conquérant tatar ; ils reprirent la route de leurs états ; mais le serment qu'ils s'étaient juré fut bientôt oublié. Cara Yousouf sut profiter des

querelles des enfans de Tamerlan pour se former un royaume. Il s'empara de l'Irac, d'une partie de la Mésopotamie et de la Géorgie, prit Tauris, fit prisonnier Ahmed, entra triomphant dans Bagdâd, et mourut dans son camp, près de Tauris, en 823 de l'hégyre (1420 de J.-C.). Ce prince eut trois successeurs : Iskender, qui débuta sur le trône par le meurtre d'un de ses frères, et périt assassiné par son fils ; Djehan-Chah, son frère, fut vaincu et tué par le célèbre Usun-Cassan, en 842 de l'hég. (1496 de J.-C.) : Aly, fils de Djehan Chah, eut le même sort, et en lui finit la dynastie du *Mouton noir*, à laquelle succéda celle du *Mouton blanc*.

CARABANTES (Joseph), missionnaire espagnol de l'ordre de St-François, né en 1628, prêcha d'abord en Galice, parcourut ensuite une partie de l'Amérique, se rendit célèbre par son zèle infatigable, et mourut en 1694. On a de lui des *Instructions* pour ceux qui se destinent aux missions dans les Indes, et un vocabulaire indien : ces deux ouv. sont écrits en latin ; *Práctica de misiones*, Madrid, 1678, in-4 ; *Practicas dominicales*, Madrid, 1686 et 1687, 2 vol. in-4. Diégo-Gonzalès de Quiroga a écrit la *vie* de ce mission., Madrid, 1705, in-4.

CARACALLA (Marc-Aurèle-Antonin), empereur romain, né à Lyon en 188, fils de Septime-Sévère, porta d'abord le nom de Bassianus, puis reçut, à cause de sa préférence à se vêtir d'un habillement gaulois (*caracalla*), celui sous lequel il est connu. Déclaré césar à l'âge de 9 ans par son père, il fut, à la mort de celui-ci, en 211, proclamé empereur par les soldats. Caracalla, monstre non moins odieux que les Néron et les Caligula, n'attendit pas pour dévoiler son penchant à tous les vices et à tous les crimes son avenem. à l'empire ; on prétend même que pour y parvenir plus tôt il avança les jours de son père, et il est certain qu'il avait tenté de l'assassiner peu de temps auparavant. Son frère Géta partageait avec lui l'autorité suprême : il le fit poignarder entre les bras de Julie, leur mère ; et, pour diminuer l'horreur de ce crime, il fit mettre sa victime au rang des dieux, bien que ses soldats, gagnés facilement par une augmentation de paye, eussent publié dans Rome que Géta, ennemi du bien public, avait lui-même tramé la perte de son frère, et qu'en le devançant celui-ci n'avait fait qu'imiter l'exemple de Romulus. Il fallait à Caracalla des apologistes de son fratricide, ou plutôt redoutant, dans le commencement de son règne, le cri de l'indignation publique, il voulait le comprimer en répandant la terreur au moyen de nouveaux crimes. Le jurisconsulte Papinien fut la première victime de cette politique du tyran dont il ne voulut pas justifier le forfait ; bientôt un carnage affreux vengea dans Alexandrie quelques reproches adressés à l'empereur sur le trépas de son frère. Rien ne manqua pour mettre le comble à l'horreur qu'inspirait un tel monstre : il ruina les provinces à force d'impôts, viola les droits des villes ; et, non moins lâche que vain et cruel, il acheta la paix à prix d'argent, lorsque les Cates, les Allemans, les Parthes et d'autres peuples lui eurent déclaré la guerre, ce qui ne l'empêcha pas de prendre le surnom de *Germanique*, de *Parthique* et *d'Arabique*. La cruauté dictait tous ses caprices, et jusque dans ceux que lui inspirait l'orgueil on retrouve son instinct féroce. Entre autres noms, il se faisait donner celui d'Alexandre-le-Grand : ne pouvant imiter la valeur de ce héros, il copiait ses manières, et il fit empoisonner Festus, un de ses favoris, afin de le pleurer comme le vainqueur de Darius avait pleuré Ephestion. La terre fut enfin délivrée de ce monstre, qui périt en 217 sous les coups de Macrin, préfet du prétoire.

CARACCIO (Antoine), poète ital., né à Rome dans le 17e S., est auteur d'un poème épique en quarante chants intit. : *Imperio vendicato*, Rome, 1690, in-4 ; et de plus, tragédies parmi lesquelles on distingue *il Corradino*, impr. à Rome en 1694.

CARACCIOLI (Barthélemi), écriv. ital., né à Naples dans le 14e S., vécut sous le règne de Jeanne Ire. On lui a attribué en entier la *Chronique* publiée sous le nom de J. Villani ; mais il paraît qu'ayant rassemblé les *Mémoires* laissés par ce dernier (mort en 1311), il a simplement continué cette même *Chronique* jusque vers l'an 1360.

CARACCIOLI (Jean), gentilhomme napolit. de la branche cadette de la famille de ce nom déjà illustre à Naples, né dans le 14e S., fut le favori de la reine Jeanne II, qui le combla de bienfaits, et lui abandonna le soin de gouverner le royaume. Il fit arrêter en 1416 Jacques de la Marche, mari de la reine, et le contraignit ensuite à s'enfuir. Plus tard, il trouva un rival dangereux dans Sforza Cotignola, qui lui enleva sinon le cœur de Jeanne II, du moins la puissance. Toutefois, la reine continuant à se laisser gouverner par lui, l'ambition et l'orgueil du favori ne connut plus de bornes. Non satisfait de la charge de grand sénéchal, des duchés de Venuse et d'Avellino, de la seigneurie de Capoue, Caraccioli demandait encore la principauté de Salerne et le duché d'Amalfi, lorsque Jeanne II, lassée de son humeur violente et impérieuse, donna l'ordre de l'arrêter. Chargés d'exécuter cet ordre, les ennemis du favori, prétextant une vive résistance de sa part, le tuèrent dans son lit à coups d'épée et de hache, le 17 août 1432.

CARACCIOLI (Robert), de la même famille que le précédent, né à Luce dans la principauté d'Otrante, en 1425, entra dès sa jeunesse dans l'ordre des frères mineurs, s'y fit une réputation comme prédicat., et fut nommé évêque d'Aquino en 1471 par le pape Sixte IV. On a de lui des *Sermons* écrits dans le style de ceux des prédicateurs français, André Boulanger, Menot, Barlette et Maillard (*v.* ces noms) : ils parurent pour la prem. fois à Venise, 1472, in-4, et ont été depuis souvent réimprimés ; *de Hominis formatione*, Nuremberg, 1479, in-fol. ; *de Incarnatione Christi ; Speculum fidei christianæ*, Venise, 1555, in-fol. ; *de Immortalitate animæ*, ibid., 1496, in-4 ; *de æternâ Beatitudine*, ibid., 1496, in-4. La vie de R. Caraccioli a été écrite par Domenico de Angelis, Naples, 1703, in-4.

CARACCIOLI (Tristan), de la branche des Alleoni, né à Naples dans le 15e S., est auteur de quelques *Opuscules* (en lat.) insérés dans le tome 22 du recueil de Muratori.

CARACCIOLI (Marin), card., de la famille des précéd., né à Naples en 1468, mort en 1538, fit ses études dans sa patrie, et s'appliqua surtout à celle de la politique. S'étant attaché au duc de Milan, qui l'envoya au concile de Latran en 1515, il passa de là au service de Charles-Quint, qui lui confia l'ambass. de Venise. Ce fut à l'issue de cette mission que l'empereur obtint pour Caraccioli, du pape Paul V, le chapeau de card. en 1535. Il fut ensuite nommé gouv. du Milanais, et termina sa carrière dans ce poste avec la réputation d'un négociateur habile.

CARACCIOLI (Charlotte), de la famille des précéd., vivait au commencement du 16e S. Cette dame a laissé un traité *de la felicité humaine*, en 10 livres, ouvr. dans lequel on trouve les principes de philosophie morale tracés par Aristote et autres péripatéticiens.

CARACCIOLI (Ferrante), comte de Biccari, mort dans le 16e S., n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Comment. delle guerre fatte co' i Turchi da D. Giov. d'Austria*, publié à Naples en 1581, et par quelques manuscrits (concernant les maisons Caraccioli et Caraffa, don Juan d'Autriche, le concile de Trente, les familles illustres de Naples, etc., etc.), conservés dans la bibliothèque royale de Naples.

CARACCIOLI (Metellus), jésuite, né à

Naples dans le 16e S., fut lecteur de l'écriture sainte à l'université de cette ville, et a laissé un *Commentaire sur le prophète Isaïe*.

CARACCIOLI (ANTOINE), fils de J. Carraccioli (prince de Melfi, maréchal de France, mort en 1550), naquit à Melfi, dans le royaume de Naples, au commencement du 16e S. Après avoir reçu une éducation brillante, il vint à la cour de François Ier, mais bientôt dégoûté d'un séjour où son rang l'entraînait dans des dépenses au-dessus de sa fortune, il fut conduit par un accès de dévotion, en Provence, où il se mit en retraite chez les dominicains établis dans le désert de la Sainte-Baume. Il revint ensuite à Paris, et entra chez les chartreux; mais avant d'avoir terminé son noviciat, il passa chez les chanoines réguliers de Saint-Victor dont il fut nommé abbé en 1543. Son ambition et quelques tracasseries qu'il eut avec ces religieux lui firent permuter avec Louis de Lorraine, l'abbaye de Saint-Victor contre l'évêché. Piqué de n'avoir pu obtenir le chapeau de cardinal, dans un voyage qu'il fit à Rome en 1557, Caraccioli, qui avait déjà prêché publiquement la réforme de Calvin l'année précédente, eut des conférences avec ce sectaire et Théodore de Bèze, et leva entièrement le masque à son retour dans son diocèse, après le colloque de Poissy, où il avait assisté comme évêque catholique. Forcé d'abandonner son évêché, il reprit son titre séculier de prince de Melfi, et se retira à Châteauneuf-sur-Loire, où il mourut en 1569. On a de lui quelques ouvrages: *Miroir de la vraie religion*, Paris, 1544, in-16: cet écrit fut composé, comme on le voit, avant son apostasie; une *Traduction* italienne de *l'éloge de Henri II*, écrit en latin par Paschasius; quelques *poésies*; et plusieurs *lettres*, dont celle adressée à l'évêque de Bitonto, pour justifier Montgommery de la mort de Henri II, est insérée dans le recueil des *épîtres des princes* de Ruscelli. On a imprimé sous son nom un traité *de Republicâ Venetorum*, mais on sait aujourd'hui que cet écrit est de Trifone Gabrieli. (V. ce nom.)

CARACCIOLI (ANTOINE), religieux théatin, de la famille des précédens, né dans le 16e S., m. dans le 17e, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. remplis d'érudition; nous citerons les princip.: *Synopsis veter. religiosor. rituum, etc., cum notis*, etc., Rome, 1610, in-4, Paris, 1628, in-4; *Nomenclator et propylea in IV antiquos chronologos*, Naples, 1626, in-4, rare; *Biga illustrium controversarium*, etc., ibid., 1618, in-8; *De sacris ecclesiæ Neapolitanæ monumentis*, ibid., 1645, in-fol.

CARACCIOLI (JOSEPH), clerc régulier, né au royaume de Naples dans le 17e S., est auteur d'un *Discours à la louange de saint Antoine de Padoue*, (en italien) Naples, 1632, in-4: et d'une dissertation *De titulo crucis*, ibid., 1643, in-4.

CARACCIOLI (JOSEPH), de l'ordre des frères prêcheurs, a laissé quelques ouvrages de piété, parmi lesquels on cite *la Visita del S. Sacramento, colle meditazioni di S. Giuseppe*.

CARACCIOLI (PAUL), du même ordre que le précédent, mort en 1636, a publié *El triunfo del P. S. Domenico*. On lui attribue encore quelques *comédies* et un *opéra*.

CARACCIOLI (OCTAVE), jurisconsulte italien, né en Sicile, mort en 1671, fut avocat et ensuite juge à Palerme. On a de lui un *recueil des arrêts* du tribunal dont il faisait partie, et un traité *De fori privilegiorum remissione*.

CARACCIOLI (MICHEL), jurisconsulte italien, né à Francavilla (royaume de Naples), mort en 1686, a laissé en manuscrits plusieurs *Traités de droit*; des *décisions juridiques*; quelques *poésies*, et une *Description* topographique et historique de Francavilla sa patrie.

CARACCIOLI (CÉSAR-EUGÈNE), historien napolitain, mort vers 1650, s'est fait connaître par plus. ouvr. dont le plus remarquable est intitulé: *Napoli sacra*, ou Hist. ecclés. de Naples, Naples, 1624, 1 vol. in-4, continuée par Charles de Lellis, Naples, 1654, in-4, livre plus rare que celui de Caraccioli, qui n'est pas commun, même en Italie. Ce dernier a écrit aussi une *Description du roy. de Naples* (en italien), qu'Ottavio Beltrano a recueillie avec quelq. autres, en un vol. in-4, dont la meilleure édit. est celle impr. à Naples en 1671.

CARACCIOLI (JEAN-BAPT.), clerc régulier, né au royaume de Naples, dans le 17e S., a publié les ouvrages suivans: *Religiosus evangelicus, sive spiritual. sermones super dominicarum evangelia; Spiritual. sermon. encomiasticorum de sanctis, partes duæ; de virtutibus in commune*.

CARACCIOLI (JEAN-BAPTISTE), communément appelé Batistela, peintre et poète italien, était de la noble famille du même nom. On voit de lui quelques tableaux assez estimés dans plusieurs églises de Naples; mais ses poésies sont oubliées aujourd'hui.

CARACCIOLI (LOUIS-ANTOINE), littérateur, né Paris en 1721, était fils de N. Caraccioli, issu lui-même d'une des branches de la famille des Caraccioli de Naples, et qui fut ruinée par suite du fameux système de Law. Louis-Antoine, après avoir fait ses études au Mans, où son père était établi, entra dans la congrégation de l'oratoire à l'âge de 18 ans, et s'y fit remarquer par son goût pour les belles-lettres, les agrémens de son esprit, et son talent pour imiter la voix et les gestes de diverses personnes. Conduit en Italie par le désir de voir la patrie de ses ancêtres, il fut bien accueilli à Rome des papes Benoît XIV et Clément XIII, passa ensuite en Allemagne et en Pologne où il devint gouverneur des enfans du prince Rewsky, grand maréchal et premier sénateur du royaume. Ces éducations terminées, il revint en France, où il ne s'occupa plus que de littérature. Il mourut à Paris en 1803 dans un état voisin de l'indigence; les révolutions de Pologne et de France l'avaient privé de ses pensions. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages où l'on trouve plus de prétention à l'originalité que d'invention et de profondeur dans les idées. Nous ne citerons que les plus connus: *Caractères de l'amitié*, Francfort, 1760, in-12; *Conversation avec soi-même*, in-12; *Jouissance de soi-même*, id.; *Le véritable Mentor*, id.; *La grandeur d'âme*, id.; *Tableau de la mort*, id.; *Lettres récréatives et morales*, id.; les *Vies* du card. de Berulle, de Benoît XIV, de Clém. XIV, de Mme de Maintenon, de Joseph II; *les Nuits clémentines*, poème en 4 chants, trad. de l'italien de Bertolo; *Lettres intéressantes de Clém. XIV* (Ganganelli), Paris, 1775, 2 vol. in-12, ibid., 1776, 4 vol. in-12: c'est le plus remarq. de ses écrits; bien qu'il ait soutenu jusqu'à sa mort qu'il n'était que le traducteur de ces lettres, pub. par lui, en italien, dans l'année 1777, comme originales et authentiques, le public n'en persista pas moins à croire qu'il avait fait lui-même cette version sur l'original franç., et cette opinion est générale aujourd'hui.

CARACCIOLO (DOMINIQ., marq.), né à Naples en 1715, fut ministre à Turin, envoyé extraordin. en Angleterre, ambassad. en France et vice-roi en Sicile. Il était très-lié avec la secte des encyclopédistes, dont il prof. les opinions. En 1786, il prit le portefeuille des affaires étrangères à Naples, et ne montra pas assez de fermeté contre les prétent. de la cour de Rome dans l'affaire de la haquenée, ce qui étonna beaucoup ses amis et ses ennemis. M. en 1789. Il a publié un ouvr. intit.: *Riflessioni sull' economia e l'estrazione de' frumenti della Sicilia*, Palerme, 1785, in-8. La *lettre du marquis Caracciolo à M. d'Alembert* est une satire fort spirituelle des opérat. financières de Necker, composée par le général Grimoard et publiée par Daudet de Jossan (*v.* ce nom).

CARACCIOLO (Franç.), amiral napolit., né vers le milieu du 18e S., l'une des plus célèbres victimes de la réaction qui s'opéra dans sa patrie en 1799, avait été chargé en 1794 du command. des vaisseaux napolit. dans l'expéd. contre Toulon, et y avait donné des preuves de talent et d'intrépidité. Se trouvant à Naples à l'époque où les évènemens politiques forcèrent Ferdinand IV à se retirer en Sicile, il fut chargé de commander les bâtimens de guerre destinés à transporter à Palerme le monarque et sa famille ; mais ce fut le vaisseau de l'amiral Nelson qui eut l'honneur de recevoir à son bord les augustes personnages. Cependant une tempête ayant assailli la flotte presque au sortir du golfe, l'équipage anglais, fortement avarié, faillit périr sur les côtes de la Sicile, tandis que les vaisseaux napolit. arrivèrent les premiers sans mésaventure dans le port de Palerme, circonstance qui attira aux Anglais quelques sarcasmes bientôt rapportés à la cour de Londres : ils y furent envenimés quand l'amiral napolit. y parut lui-même, et bientôt il dut retourner à Naples. Peu de temps après son arrivée, une flotte anglo-sicilienne, s'étant emparée de l'île de Procida, tenta un débarquement entre Cume et le cap de Misène : elle fut repoussée par Caracciolo à la tête de quelques felouques. Cependant, à la suite d'une capitulation, et après l'évacuation du royaume par les Français, les forts ayant été remis au card. Ruffo, l'amiral Nelson contesta la validité de la capitulation, et Caracciolo fut condamné à mort comme l'un des agens de la révolut. qui avait pour un instant fondé la répub. parthénopéenne. Son arrêt fut prononcé par la junte, et il subit sa condamnation avec un sang-froid remarquable. Les Napolitains ont reproché amèrement à Nelson les circonstances de son supplice, où l'on crut voir un raffinement de cruauté ; toutefois cet amiral permit deux jours après à des marins de recueillir le corps de Caracciolo qu'on voyait flotter à la surface de la mer ; il fut remis à sa famille, qui lui rendit les derniers devoirs.

CARACTACUS, ou CARADOG suivant la prononciation celtique, roi d'une partie de la Grande-Bretagne, vivait dans le premier S. de l'ère chrétienne. Après avoir résisté pendant 9 ans aux troupes romaines, il fut enfin vaincu, chassé de ses états par le pro-préteur Ostorius, sous le règne de l'empereur Claude, et se réfugia chez les *Brigantes* (ancienne peuplade du duché d'York) ; leur reine Castimandua le livra ensuite au gén. romain avec sa femme et son fils. Conduit à Rome pour orner le triomphe de Claude, et ayant obtenu de cet empereur la vie et la liberté, Caractacus revint dans ses états, et y mourut l'an 54 de J.-C.

CARADOG, histor. breton (angl.), né dans le pays de Galles, mort vers 1150, écrivit l'*Hist. des princes bretons* qui se maintinrent dans les montagnes de Galles et de Cornouailles lorsque les Saxons étaient maîtres de l'Angleterre. Cette chronique, qui commence à l'an 686, et qui a été continuée jusqu'en 1280, est conservée manuscrite dans le collège de St-Benedict (Benoît), à Cambridge.

CARAFFA, famille illustre du royaume de Naples, issue de la famille Sismondi de Pise. Le premier qui porta ce nom était un gentilhomme pisan qui sauva l'empereur Henri VI en se jetant entre lui et un homme qui voulait le blesser. Il reçut ainsi le coup destiné à son maître ; et le sang coulant sur son bouclier, Henri l'essuya en s'écriant : *Cara fè m'e la vostra*. Telle est l'origine du cri de guerre et des armes des Sismondi et des Caraffa.

CARAFFA CARAFFELLO, un des courtisans de Jeanne Ire, entra dans la conjuration contre André son mari, et périt sur l'échafaud.

CARAFFA (Antoine), surnommé *Malizia*, est mentionné par les histor. comme un des politiques les plus habiles de l'Italie. Il conclut en 1420, entre Alphonse d'Aragon et Jeanne II, un traité en vertu duquel Alphonse fut adopté comme héritier du royaume de Naples. — Paul IV, élu pape en 1555, était de la même famille. V. Paul IV.

CARAFFA (Charles, Jean et Antoine), étaient neveux du pape Paul IV, qui, pour les combler de biens et de dignités, dépouilla les familles Colonna et Guidi, et soutint ensuite des guerres sanglantes pour légitimer ces actes d'iniquité. La rapacité des Caraffa et leurs exactions soulevèrent contre eux tous les sujets de l'Eglise. L'ambass. de Toscane étant venu à son tour porter les plaintes de son maître contre leur arrogance, le pape changea tout à coup de conduite à leur égard, leur ôta toutes les dignités qu'il avait accumulées sur leurs têtes, et les bannit de Rome. A la mort de Paul IV, le peuple de Rome, ne trouvant pas que les Caraffa eussent été assez punis, effaça leurs noms et leurs armes de tous les monumens publics, força les prisons pour en tirer leurs ennemis, et brûla le palais de l'inquisition. Le sénat romain abolit par un décret leur mémoire, et le conclave donna la tiare au card. de Médicis, leur ennemi, qui prit le nom de Pie IV. Le nouv. pape fit arrêter les deux card., Charles et Alphonse, et Jean Caraffa, comte de Montorio, et intenta un procès contre eux. Charles fut dégradé, condamné à mort, et étranglé dans sa prison le 4 mars 1561 ; Jean Caraffa eut la tête tranchée le même jour avec ceux qui l'avaient aidé à assassiner sa femme. Le card. Alphonse fut relâché, et mourut de chagrin dans son archevêché de Naples en 1565, à l'âge de 25 ans. Mais Pie V, créature de Paul IV, ayant été élevé en 1566 au pontificat, fit revoir le procès des Caraffa ; la sentence fut déclarée injuste. Le juge rapporteur, Alexandre Pallentière, eut la tête tranchée, et la maison Caraffa fut rétablie dans les honneurs qu'elle a conservés jusqu'à nos jours.

CARAFFA (Antoine), cousin au 3e degré du pape Paul IV, partagea la disgrâce de sa famille, et fut contraint de se réfugier à Padoue, où il se livra à l'étude avec succès. Pie V le rappela à Rome et le fit card. en 1568. Nommé bientôt après chef de la congrégation des bibles, il devint, sous Grégoire XIII, bibliothéc. apostolique, et m. en 1591. C'est lui qui est l'édit. de la *Bible* grecque *des septante*, imp. avec la préface et les scolies de Pierre Morin, Rome, 1587, in-fol., à laquelle il ajouta des notes et une épître dédicatoire à Sixte-Quint.

CARAFFA (Charles), de la famille des précéd., né à Naples en 1551, entra d'abord chez les jésuites, et suivit ensuite la carrière militaire, où il se distingua. Parvenu à l'âge de 34 ans, une inspiration soudaine lui fit quitter le métier des armes pour fonder une congrégation, dite des *ouvriers pieux*, approuvée par le pape Grégoire XV, et dont le but principal était le soulagement des infirmités humaines. Il mourut en 1633.

CARAFFA (Vincent), frère du précéd., entra comme lui chez les jésuites, et devint le 7e général de cet ordre. Il a laissé un ouvr. intit. : *Fasciculus Mirrhæ*. Sa *Vie*, écrite en ital. par Dan. Bartole, Rome, 1651, in-4, a été traduite en français par Th. Leblanc, Lyon, 1652, in-8 ; et en latin par J. Hantin, Liége, 1655, in-8.

CARAFFA (Charles), fils de Fabrice Caraffa, prince de Rocella, fut évêque d'Aversa, nonce apostolique, puis légat du pape Urbain VIII, en Allemagne, et mourut en 1644. On a de lui : *Commentaria de Germaniâ sacrâ restauratâ*, Cologne, 1639, in-8, trad. en franç. par le président Cousin.

CARAFFA (Jean-Baptiste), histor., né à Naples dans le 16e S., est auteur d'un traité *de Simoniis*, Naples, 1566, in-8 ; et d'une *Istoria del regno di Napoli*, ibid., 1572, in-4. Cette hist. s'étend depuis l'an 1er de J.-C. jusqu'en 1481.

CARAFFA (Ferrante), marquis de Santa-Lucida, mort dans le 16e S., est auteur de quel-

ques poésies et autres opuscules insérés dans plusieurs recueils des poètes d'Italie, et notamment dans celui de Ruscelli, pub. à Venise, 1558, in-8.

CARAFFA (PLACIDE), historien, né à Modic, (en Sicile) dans le 17e S., est auteur d'une *Description* générale de la Sicile (en latin), Palerme, 1653, in-4; d'une *Description* particulière de Modica, sa patrie, (*idem*) ibid., 1654, in-4; et d'une *Histoire de Messine* (en italien) sous le titre de *la Chiave dell' Italia*, etc., Venise, 1670, in-4, très-rare.

CARAFFA (N...), marquis, de la famille napolitaine de ce nom, vivait à Rome dans le 17e S., et a laissé quelques poésies manuscrites conservées dans la bibliothèque du Vatican.

CARAFFA (GRÉGOIRE), religieux de l'ordre des clercs réguliers, mort à Naples dans le 17e S., est auteur de *Commentaires* sur St Thomas, sur Porphyre, et de quelques autres opuscules sur des sujets philosophiques.

CARAFFA (JOSEPH), savant italien, mort à Rome dans le 18e S., et sur la vie duquel on n'a aucun détail, est auteur des ouvrages suivans: *De capellâ regis utriusque Siciliæ*, etc., Rome, 1742, in-4; *de Gymnasio romano, etc., ab urbe conditâ usque ad hæc tempora, lib. II*, ibid., 1751, in-4.

CARAFFA (FRANÇOIS), prince de Colobrano, mort dans le 18e S., a laissé des poésies (*Rime varie*), Florence, 1730, in-4. Plusieurs membres de la famille des Caraffa de Naples ont figuré dans les évènemens politiques et militaires de ce royaume pendant les dernières guerres d'Italie, de 1797 à 1815. Un d'eux, Hector CARAFFA, colonel au service de la république dite Parthénopéenne qui avait remplacé le gouvernement royal dans les états de Naples, fut condamné à mort après la restauration du pouvoir royal en 1798.

CARAGLIO, en latin CARALIUS (JEAN-JACQ.), connu dans l'histoire des arts sous le nom de *Jacobus Veronensis*, dessinateur et graveur au burin, né à Vérone dans les premières années du 16e S., fut appelé en Pologne par le roi Sigismond Ier qui le combla de bienfaits, revint ensuite en Italie et mourut à Parme en 1551. Il a gravé d'après Raphaël, Jules Romain, le Titien, le Parmesan, etc.; et l'on a encore de lui des camées, des pierres fines, et des médailles estimées. Ses estampes sont devenues rares.

CARAÏTES, nom de sectaires juifs dont la doctrine est de s'attacher exclusivement au sens littéral de la Bible, et de rejeter les interprétations arbitraires des rabbins. Cette secte est répandue chez les juifs d'Egypte, de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de Constantinople, de Russie et de Pologne.

CARAMAN, V. RIQUET.

CARAMAN, ou plutôt CARA-OSMAN-OGLOU (ALI), bey ou prince du pays de l'Asie-Mineure appelé aujourd'hui Caromanie, reçut ce territoire en partage lors de la destruction de l'empire de Konieh (*Iconium*.) Il épousa la fille d'Amurat ou Mourad Ier, troisième sulthan des Othomans; mais s'étant ensuite brouillé avec ce prince, il fut battu par lui, près de Kounih, en 1386 (an 788 de l'hégyre); et Mourad ne lui pardonna qu'à la prière de sa fille. A la mort du sulthan, Cara-Osman-Oglou ayant recommencé les hostilités sur le territoire othoman, Bajezid (Bajazet), fils de Mourad, vint en Asie, livra bataille à son beau-frère, qui fut mis en fuite et fait prisonnier ainsi que son fils Mohammed. Cara-Osman fut tué ensuite par le pacha Tymour-Tach, à la garde duquel il avait été confié, et qui se vengea ainsi des mauvais traitemens qu'il avait éprouvés lorsqu'il était lui-même prisonnier de ce bey. Bajezid réunit les principales villes de la Caromanie à son empire.

CARAMANICO (MARIN), vivait dans le 13e S., il est aut. de *Notes* et *Remarques* sur la constitution du royaume de Naples, imprimées avec celles d'autres auteurs, à Lyon, 1533, in-4.

CARAMANICO (JEAN), jurisconsulte italien, né dans l'Abruzze au 15e S., fut lecteur de jurisprudence aux écoles de Naples, et a laissé un commentaire sur quelques parties du Code.

CARAMANICO (FRANÇ. D'AQUINO, prince de), né en 1736, fut ministre de Naples à Londres et ambass. en France. Il succéda au marq. Caracciolo dans le poste de vice-roi de Sicile: il voulut essayer plus. réformes, mais il fut contrarié par le prem. ministre Acton (*v.* ce nom), dont il avait été le protecteur. Mort à Palerme en 1795.

CARAMUEL (JEAN), théologien espagnol, né à Madrid en 1606, d'un gentilhomme originaire de Luxembourg, et d'une mère de l'illustre maison des Lobkowitz de Bohême, entra dans l'ordre de Cîteaux; après avoir appris les lettres, la philosophie et les mathématiques, il étudia la théologie à Salamanque et les langues orientales à Alcala, fut successivement abbé de Melros en Ecosse, de Dissemburg dans le bas Palatinat, évêque de Missy, de Konisgratz, de Campana et de Vigevano, et mourut dans cette dernière ville en 1682. Doué d'un zèle très-actif, d'une humeur guerrière, il avait été envoyé par le roi d'Espagne, à la cour de l'empereur Ferdinand III, en qualité d'agent. Cette mission lui ayant valu de la part de l'empereur deux bénéfices, l'un à Vienne et l'autre à Prague, il se trouvait dans cette dernière place lorsque les Suédois en firent le siége, en 1648. On le vit alors prendre les armes qu'il avait déja portées avec distinction dans les Pays-Bas, se mettre à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques exercés par lui et animés par son exemple, et se montrer partout où sa présence pouvait contribuer à repousser l'ennemi. Ses connaissances en mathématiques le mirent à même de faire aussi les fonctions d'ingénieur. A la paix de Westphalie, il reprit ses fonctions apostoliques, et convertit (au rapport du cardinal de Harrach, archevêque de Prague, dont il était grand vicaire) 2500 hérétiques. Caramuel a composé un grand nombre d'ouvrages sur la grammaire, la poésie, l'art oratoire, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la musique, la politique, la logique, la métaphysique, le droit canon, la théologie, et quelques sujets de piété. On en trouve le catalogue dans la *Bibliot. hispana* de Nic. Antonio, dans les *Mémoires pour servir à l'hist. littéraire des Pays-Bas*, par Paquot, et dans le tome 29 des *Mémoires* du P. Niceron. Ces ouvrages au nombre de 262, non compris les MSs., présentent quelques pensées remarquables à travers beaucoup de fatras. « Caramuel, dit un de ses biogr. (M. Tabaraud), avait une vaste érudition, mais mal digérée; une imagination très-vive, mais peu réglée; une prodigieuse facilité de s'énoncer, mais sans justesse; beaucoup d'esprit, mais peu de jugement. Ses ouvrages de théologie ne sont point estimés. Il prétendait résoudre les questions théologiques, même celles de la grâce et du libre arbitre, par des règles d'arithmétique et de mathématiques; il enseignait que les préceptes du décalogue ne sont point immuables; que Dieu peut les changer ou en dispenser, commander le vol, l'adultère, etc. » Parmi les MSs. laissés par Caramuel, Nic. Antonio cite un traité sur *l'Art militaire* en espagnol, et un autre sur le même sujet, en latin.

CARANI (ELIO), littérat. italien, né à Reggio, dans le 15e S., a laissé des *Epigrammes* et des traductions de la *Tactique d'Elien*, de Salluste, et des *Amours d'Ismène et d'Isménias*.

CARANUS, de la race des Héraclides, fonda le royaume de Macédoine, l'an 804 (av. J.-C.)

CARANZA (ALPHONSE), jurisconsulte espagnol du 16e S., est auteur de divers ouvrages (en espagnol et en latin) dont le plus remarquable est le traité *de Partu naturali et legitimo*, qui a été sou-

vent réimprimé. La dernière édition est celle de Genève, 1677, in-4. Ses écrits en espagnol offrent peu d'intérêt, et sont presque oubliés aujourd'hui.

CARANZA DE MIRANDA (SANCHEZ), théologien espagnol du 16e S., né à Naples, étudia la philosophie et la théologie à Paris, professa ensuite ces deux sciences à l'université d'Alcala, et fut chanoine de Calahorra en Espagne. Il est auteur de quelques ouv., parmi lesquels on cite celui *Adversùs errorem ex partu Virginis*. On croit que c'est le même Caranza qui, après avoir écrit contre Erasme, devint ensuite son ami et lui prodigua ses éloges.

CARAUSIUS (MARCUS-AURELIUS-VALERIUS), capitaine romain, né dans la Gaule-Belgique au 3e siècle de l'ère chrétienne, chargé par l'empereur Maximien du commandement d'une flotte destinée à protéger les côtes de l'Armorique et de la Grande-Bretagne, débarqua dans cette dernière île, et s'y fit reconnaître empereur par les troupes sous ses ordres, l'an 287. Ayant gagné la confiance des habitans, il les forma bientôt aux exercices et à la discipline, battit l'empereur Maximien qui vint l'attaquer deux ans après son établissement, et qui fut obligé, par un traité, de lui laisser la possession de la Grande-Bretagne, sous le prétexte apparent de la défendre contre les barbares. Carausius fut en outre associé à l'empire et reçut le titre d'Auguste; mais il ne jouit pas long-temps de sa fortune; un de ses officiers nommé Allectus, l'assassina en l'an 294, et se revêtit de la pourpre impériale. Il existe deux ouvrages sous le titre d'*Histoire de Carausius, prouvée par les médailles*: la première, par Genebrier (*v.* ce nom), Paris, 1740, in-4; la seconde plus complète, par Guill. Stuckeley (*v.* ce nom), Londres, 1757, in-4 en angl.

CARAVACAL (LOUIS), religieux espagnol de l'ordre des Observantins, écrivit un livre contre Erasme, imprimé furtivement à Paris et en Espagne, et où il soutenait, entre autres propositions absurdes, que J.-C., la Vierge et les Apôtres, avaient professé la vie monastique.

CARAVAGE (MICHEL-ANGE MORIGI, plus connu sous le nom de), ainsi appelé d'un château du Milanais, *Caravagio*, où il naquit en 1569, commença d'abord par servir les maçons, et devint ensuite un des peintres célèbres de l'école d'Italie. Peu familiarisé avec l'antique, il a trop souvent copié sans choix la nature; on lui reproche un dessin incorrect et sans noblesse; mais on admire dans ses compositions, la force et la vérité des couleurs, du clair-obscur, et l'éclat de la lumière. Il n'avait d'autre guide que son imagination, souvent déréglée; et de là vient le goût bizarre, irrégulier qu'on remarque dans ses ouvrages: dont les principaux sont: une *Sainte Famille*, *Tobie*, *David vainqueur de Goliath*, (dans la galerie de Vienne); une *Jeune Bohemienne*, un *St Jean-Baptiste*, un *portrait d'Adolphe de Vignacourt*, une *Mort de la Vierge*, un *Christ au tombeau* (au musée royal de Paris); ce dernier tableau passe pour le chef-d'œuvre du Caravage.

CARAVANA (PEYRE), troubadour provençal du 13e S., est aut. d'un *sirvente* dans lequel il exhorte les Lombards à se défendre contre Frédéric II.

CARAVITA (PIERRE), jurisc. napolitain du 16e S., fut prof. de droit à Naples. On a de lui une *Leçon sur le droit feodal* (en latin), Naples, 1586, in-4.

CARAVITA (PROSPER), de la même famille que le précédent, né dans le même S., a publié des *Comment.* (en latin) *sur les rites de la grande cour vicariale*, in-fol.

CARAVITA (GRÉGOIRE), chirurgien italien, né à Bologne vers la fin du 15e S., inventa un remède qu'il donnait comme un antidote infaillible contre le poison; mais l'expérience qu'en fit faire le pape Clément VII à Rome, où Caravita exerçait sa profession, prouva que ce chirurgien différait peu des charlatans ordinaires.

CARAICH (AHMED-BEN-AMROU-AL), général des galères d'Espagne, lors de la domination des Arabes dans cette contrée, au 8e S., se révolta contre le khalyfe Abderrahman, s'empara de Saragosse en 753, et s'y fit déclarer souverain; mais le khalyfe ayant marché contre lui, le contraignit de chercher son salut dans la fuite. Arrêté non loin de Tolède, il fut tué avec son fils, en 755.

CARBAJAL ou CARVAJAL (LOUIS de), peintre espagnol, né à Tolède en 1534, mort à Madrid en 1571, a peint plusieurs tableaux pour la grande église du palais conventuel de l'Escurial, ainsi qu'une des *stations* du cloître, fresque qui est le meilleur de ses ouvrages.

CARBEN (VICTOR de), rabbin allemand, né en 1423, m. à Cologne en 1515, acquit des connaissances étendues dans les langues, les coutumes et les lois de l'Orient. L'archevêque de Cologne ayant entrepris sa conversion, il embrassa la foi catholique à l'âge de 59 ans, quitta sa femme qui ne voulut point renoncer à sa croyance, et abandonna quatre enfans nés de son mariage. Quelque temps après il entra dans les ordres, fut fait prêtre et développa un grand zèle contre les erreurs qu'il avait lui-même partagées si long-temps. On a de lui les deux écrits suivans, devenus très-rares: *Propugnaculum fidei christianæ*, etc., in-4, sans date; *Judæorum errores et mores*, etc., 1509, in-4, traduit en allemand, 1550, in-8.

CARBO ou CARBON (CAIUS), orateur romain, tribun du peuple au temps de Tiberius Gracchus, fut fortement soupçonné d'avoir eu part à l'assassinat de Scipion Emilien, l'an de Rome 632. Consul après la mort de Caius Gracchus dont il avait été le collègue et l'ami, il défendit publiquement le consul Opimius, ennemi du factieux tribun, et qui avait provoqué sa mort. Cette versatilité d'opinion politique ne le mit point à l'abri de l'accusation portée contre lui par L. Crassus; et, pour se soustraire à la condamnation qu'il redoutait, il se donna la mort.

CARBO (ARVINA), sénateur, perdit la vie dans le massacre que fit au sénat le preteur Brutus Damasipus, par l'ordre de Marius le fils. C'était, selon Cicéron, le seul de sa famille qui fût bien intentionné pour la république.

CARBO (CURIUS-PAPIRIUS), fils de Caïus-Papirius, embrassa le parti de Marius, qui lui confia le commandement d'une des quatre armées qui assiégeaient Rome. Il se fit nommer trois fois consul, et soutint assez long-temps la guerre contre Sylla et ses partisans; mais défait dans plusieurs batailles consécutives, et réfugié dans l'île de Comera, il fut arrêté, conduit à Pompée, qui le condamna à mort en l'an de Rome 670.

CARBO (JÉRÔME), poète napolitain, vivait dans le 15e S. Il ne reste lui que deux *pièces de vers* latins, insérées dans l'édit. de Sannazar, publ. par Broeckuisen, Amsterdam, 1689, in-12, où l'on trouve aussi quelques détails sur l'auteur.

CARBON (F.-J.), officier des troupes royales de l'intérieur pendant la révol. de France, passa en Angleterre après la pacification des provinces ou dép. de l'ouest en 1799, et vint l'année suivante à Paris, où il fut arrêté comme ayant pris part au complot de la machine infernale qui éclata le 3 nivose an 9 (24 déc. 1800) dans la rue St-Nicaise. Traduit devant le trib. criminel avec un autre offic. nommé Saint-Régent, l'un et l'autre furent condamnés à mort le 8 avril 1801.

CARBON. V. FLINS DES OLIVIERS.

CARBONARI. Nom d'une société secrète, ou parti politique formé en Italie après la chute de l'emp. Napoléon Bonaparte et celle du roi Joachim Murat, et qui parvint à révolutionner le royaume de Naples ainsi que le Piémont. En 1821, la marche des troupes autrichiennes sur ces deux contrées

anéantit les espérances des carbonari qui se dispersèrent. Quelques-uns furent arrêtés, condamnés à mort ou à une détention perpétuelle.

CARBONARO (Isidore), religieux de l'ordre des frères mineurs de l'ordre de St François (*minimes*) et théol. ital. du 17e S., a laissé les deux ouv. suiv. : *Rationales sacrorum canonum; Consuetudines ordinis Minimorum*.

CARBONDALA (Jean de), chirurg. du 12e S., né à Santhia en Piémont, prof. la chirurgie à Crémone, Pavie, Plaisance, Vérone, et dans les dernières années de sa vie à Santhia, sa patrie. Il reste de lui un traité qui n'est pas sans mérite, surtout si l'on considère l'époque où il a été composé. Il a pour titre *de Operatione manuali*, MS. in-fol. de 520 colonnes. On y trouve des détails précieux sur la chirurgie militaire, et l'auteur y décèle une gr. connaissance de l'anatomie.

CARBONE (Louis), orateur et poète lat., né à Ferrare vers 1439, prof. d'éloquence et de poésie à l'univ. de Ferrare, fut chargé de haranguer Pie II qui se rendait à Mantoue, et sa harangue lui valut le titre de comte palatin. Il composa plus de deux cents *Discours* lat., dont aucun n'a été publié. On en conservait plusieurs en MS. à Rome dans la bibliothèque de Ste-Marie *del Popolo*. Mort en 1483.

CARBONE (Jean-Bernard), peintre génois, né en 1614, a fait un gr. nombre de portraits à l'huile de toute grandeur; il imitait heureusement la manière de van Dyck. A la mort de Valerio-Castello, Jean-Bernard fut chargé d'achever une gr. fresque que ce peintre avait commencée à *Santa Maria del Zerbino*. Il exécuta ensuite pour une chapelle franç. *St Louis en adoration*, et mourut en 1683.

CARBONEL (Bertrand), surn. *de Marcelha*, troub. provençal du 13e S., est auteur de 17 pièces de poésie en langue romane qui font partie des MSs. de la bibliothèque du roi.

CARBONET de la Mothe (Jeanne), relig. ursuline de Bourg-en-Bresse sous le nom de *mère Jeanne de Ste-Ursule*, dans le 17e S., est aut. d'un *Journal des illustres religieuses* de son ordre, etc.. imp. à Bourg de 1684 à 1690, 4 vol. in-4. Le père Groset, jésuite, a eu beaucoup de part à cet ouv., qui a fourni des matériaux aux hagiographes et à plusieurs biographes, et où l'on trouve quelques anecdotes assez intéressantes.

CARBURI (Marin), gentilhomme grec, né dans l'île de Céphalonie vers 1730, s'est acquis de la célébrité par un des plus gr. travaux de mécanique que l'on connaisse dans les temps modernes. Obligé de quitter son pays à cause d'un procès criminel dirigé contre lui, il se réfugia en Russie, où il prit du service sous le nom de chev. Lascary. Ce fut lui qui fit transporter à Pétersbourg le rocher de granit où est placée la statue en bronze de Pierre-le-Grand, ouv. de Falconet. Il reçut en récompense de ses travaux une somme considérable. On voit au conservatoire des arts et métiers à Paris un modèle qu'il avait inventé. Il revint ensuite dans sa patrie, où il essaya d'introduire la culture de l'indigo et de la canne à sucre; mais il y fut assassiné par ses ouvriers en 1782 à la suite d'une querelle qu'il eut avec eux.

CARCANO (François), gentilhomme ital., né à Vicence en 1500, mort en 1580, eut la réputation du plus habile chasseur de son temps, et excella dans l'art de dresser les oiseaux de proie. On a de lui sur ce sujet un ouv. intit. *Tre libri degli uccelli da preda, ne' quali si contiene la vera cognizione dell' arte de struccieri*, etc., Venise, 1568, in-8; Vicence, 1622, in-8.

CARCANO (Archelaus), méd., né à Milan en 1556, fut prof. à l'univ. de Pavie, et mourut dans sa patrie en 1588. On a de lui : *de Peste opusculum*, Milan, 1577, in-4; *In aphorismos Hippocratis lucubrationes*, Pavie, 1581, ouv. à la suite duquel se trouvent deux traités : *de Methodo medendi*, etc., *libri II*; *de Acutorum et diurnorum morborum causis et signis*. Ce dernier a été réimprimé à Paris avec des notes de P. Petit.

CARCANO-LEONE (J.-B.), contemp. du préc., né à Milan, prof. également l'anatomie à Pavie. Il a laissé plusieurs ouv. de medéc. parmi lesquels nous citerons : *Anatomici libri duo*, Pavie, 1574, in-8; *de Musculis palpebrarum ocul. motibus inservientium*, etc., ibid., 1574, in-8, *de Vulneribus capitis*, Milan, 1584, in-4.

CARCANO (Ignace), petit-fils du précéd., membre du collége des méd. de Milan, a publié quelques *Opuscules* de circonstance, relatifs à sa profession.

CARCAVI (Pierre de), né à Lyon dans le 17e S., mort en 1684, d'abord conseiller au grand conseil à Paris, ensuite biblioth. du roi sous le ministère de Colbert qui le chargea de mettre en ordre et de faire copier l'immense recueil des *Memoires du cardinal Mazarin* en 536 vol. Ses connaissances en mathématiques le firent admettre au nombre des premiers membres de l'académie des sciences lors de la création de cette compagnie.

CARCAVI (Ch.-Alexandre), fils du précédent, fut élevé auprès du duc d'Orléans depuis régent, embrassa l'état ecclésiastique, et m. en 1723. Il avait comp. deux comédies en un acte et en prose : *le Parnasse Bouffon*, non représentée, et *la Comtesse de Follenville*, jouée sans succès au théâtre Français, et non imprimée, ainsi que la précéd.

CARCINUS d'Agrigente, poète tragique et comique, était contemporain d'Eschine qu'il vit à la cour de Denys. Il mit au théâtre 98 pièces, entre autres celle intit. : *les Riches*, citée par Athénée; un autre poète tragique d'Athènes du même nom, est également cité par Athénée comme auteur de deux tragédies : *Achille et Semelée*. On lui attribue 160 pièces de théâtre. Son style obscur et énigmatique avait avait donné lieu au proverbe : *C'est du Carcinus*.

CARDAILLAC (Jean de), prélat français du 14e S., d'une ancienne famille du Quercy, entra dans les ordres et fut successiv. év. d'Orense en Galice en 1351, de Braga en Portugal en 1360, patriarche d'Alexandrie, administrateur de l'évêché de Rhodes en 1371, et de celui de Toulouse en 1376. Il contribua éminemment par son zèle et son éloquence à déterminer les habitans de la Guienne à secouer le joug des Anglais en 1368, et facilita les succès de Duguesclin. Ce prélat, qui réunissait au savoir et à l'érudition les vertus de son état et celles d'un bon citoyen, mourut en 1390. Sa vie se trouve dans les *Essais de littérature* (de l'abbé Tricaud), Paris, 1702, in-12.

CARDAN (Jérôme), méd. et mathém., né à Pavie en 1501, fit ses études dans sa patrie, prof. les mathém., puis la médecine à Milan, se rendit ensuite en Ecosse où l'avait appelé l'archidiacre de St-André, atteint d'une maladie qui avait résisté aux moyens curatifs des médecins du pays et de ceux de France. Il guérit le prélat, fit un voyage en Allemagne, en France, et revint ensuite en Angleterre où son inconstance ne lui permit pas de s'établir, ainsi qu'on lui en faisait la proposition. De retour en Italie, il professa à Bologne; mais s'y étant attiré de mauvaises affaires, il passa à Rome, où il fut agrégé au collége des médecins, reçut une pension du pape, et parut enfin se fixer. Cardan, avec beaucoup de science et d'érudition, avait un jugement peu solide et une imagination déréglée. Il croyait à l'astrologie judiciaire; ayant tiré plusieurs fois l'horoscope de sa mort et s'étant trompé dans ses calculs, il répondait qu'il fallait bien moins en accuser l'incertitude de l'art que l'ignorance de l'artiste. Il avait annoncé, par

une dernière supputation astrologique, que sa vie se terminerait à 75 ans, et pour prouver la vérité de cette prédiction, il se laissa, dit-on, mourir de faim lorsqu'il eut atteint ce terme; mais le fait n'a point été constaté. Cardan mourut en 1576. Ses ouv., au nombre de plus de 50, la plupart impr. d'abord sépar., ont été réunis par C. Spon, en 10 vol. in-fol., sous le titre de *Hieronymi Cardani opera*, Lyon, 1663. Les plus remarquables de ses écrits sont: *De subtilitate libri XXI*, Nuremberg, 1545, in-fol: ouv. vivement critiqué par Jules Scaliger; *de Vitá propriá*, publié par Gabriel Naudé, Paris, 1643, in-8. Cardan, par un excès de franchise, ou plutôt d'impudence, trace dans ce livre un portrait hideux de ses mœurs et de son caractère; *De rerum varietate lib. XVII, cum appendice*, Bâle, 1557, in-fol., *Neronis encomium; De Sanitate tuendá et vitá producendá lib. IV*, Rome, 1580.

CARDAN (JEAN-BAPTISTE), fils aîné du précédent, méd. comme son père, eut la tête tranchée à l'âge de 26 ans pour avoir empoisonné sa femme. Il avait écrit deux traités: *de Fulgure;* et *de abstinentiá ciborum fœtidorum*, qui ont été impr. avec les ouvr. de son père.

CARDENAL (PIERRE), troubadour, né dans le Vivarais, m. en 1306, âgé de 100 ans, composa un grand nombre de *Tensons, Sirventes et Chansons*. On trouve 90 pièces de ce genre dans les MSs. de la biblioth. royale; celui côté n° 2701, provenant du fond de la Vallière, en contient 54.

CARDENAS (BERNARDIN de), missionnaire et prélat espagnol, né au Pérou, entra jeune dans l'ordre de St-François, et fut missionnaire apostolique. Nommé en 1643 à l'évêché de l'assomption, et en 1666 à celui de *Santa Cruz de la Sierra*, il se distingua surtout par son zèle pour le maintien des saines doctrines et sa fermeté contre les jésuites qui voulaient se rendre indépendans dans leur mission du Paraguay. Mort vers 1670. On a de lui: *Manual y relacion del las cosas de Perú*, Madrid, 1634, in-4; *Hist. indiana et indigenarum;* un *Mémorial* pour sa défense contre les jésuites, traduit de l'espagnol en franç., 1662, in-12, ouvr. curieux, présenté au roi d'Espagne.

CARDENAS (BARTHÉLEMI de), peintre espagnol, m. à Valladolid en 1606, a composé plusieurs morceaux à fresque et des tableaux très-estimés que l'on trouve dans quelques églises des dominicains à Madrid et à Valladolid. Il faut surtout distinguer parmi ces ouvrages les peintures du cloître de Saint-Paul; le retable du maître autel où Cardenas a peint *la vie de J.-C.;* une *Gloire* de 40 pieds carrés qui occupe tout le fond du chœur de l'église, et une *Céne* dans le réfectoire du même couvent.

CARDER (PIERRE), navigateur angl. du 16ᵉ S., était officier sur l'escadre du célèbre Dracke, qui lui confia la mission d'annoncer en Angleterre la nouvelle de son passage dans la mer du Sud par le détroit de Magellan. Le frêle bâtiment que montait Carder fit naufrage sur les côtes, au N. de la rivière de la Plata, et l'équipage périt, à l'exception de cet officier et d'un matelot. Après avoir vu expier ce dernier de fatigue et de faim, Carder tomba au pouvoir d'une peuplade de cannibales qui épargnèrent sa vie et le traitèrent avec douceur. Il demeura quelques années avec eux, apprit leur langue, et revint en 1586 en Angleterre, où il fut présenté à la reine Elisabeth, qui l'accueillit avec intérêt. On ignore l'époque de sa mort.

CARDI (P.-PAUL-MARIE), né à Reggio en 1692, entra dans l'ordre *de' servi di Maria;* prof. l'éloq. sacrée et la théologie dans les couvens de son ordre à Mantoue, Vérone, Bologne, Modène, Reggio, et mourut en 1705. On a de lui: *Ritualis romani documenta, de exorcizandis obsessis à dæmonio*, Venise, 1733, et d'autres ouvr. impr ou MSs.

CARDILUCIUS (JEAN-HISKIAS), médecin allemand du 17ᵉ S., fut un grand partisan de l'astrologie, de l'alchimie et des doctrines de Paracelse et de van Helmont. Après avoir étudié sa profession en Hollande et à Mayence, il s'établit à Nuremberg, où il eut le titre de comte palatin et de premier médecin du duc de Wurtemberg. Il a publié de nouv. édit. des ouvr. suivans de Barth. Carrichter avec des additions considérables: *Livre de plantes et de medecine* (en allemand), Nuremberg, 1686, in-8; Tubingen, 1739, in-8; *de l'Harmonie, de la sympathie et de l'antipathie des plantes* (idem), Nuremberg, 1686, in-8. Les ouvr. de Cardilucius sont: *Officina sanitatis*, etc, *cui annexus est zodiacus medicus*, Nuremberg, 1677, in-4; *Ecole évangelique des arts et des sciences* (en allem.), ibid., 1685, 4 vol. in-8; *Palais royal de chimie et de medecine*, (idem), ibid., 1684, in-8; *Description du typhus nosocomial et de la dyssenterie*, (idem), ibid, 1684, in-12.

CARDIM (ANT.-FRANÇOIS), jésuite portugais, né à Viana en 1615, m. à Macao en 1659, fut missionnaire au Japon, en Chine, au royaume de Siam et à la Cochinchine. On a de lui: (en portugais) une *Relation* de la mort de quatre missionnaires de sa nation, décapités au Japon pour la foi, Lisbonne, 1643, in-8; une *Relation* (en ital.) de la province du Japon, Rome, 164, in-8; *Fasciculus è Japonicis floribus*, etc., Rome, 1646, in-4; *Catalogus omnium in Japoniá pro Christo interemptorum*, ibid.

CARDINI (IGNACE), méd., né en 1562, à Mariana, en Corse, pub. un ouvr. (en latin) cité dans le *Dictionn.* de Moreri, édit. de 1759, sur la métallurgie et les plantes de la Corse, et où se trouvaient des lettres satyriques contre les moines de cette île. Ceux-ci s'en vengèrent par des persécutions qui forcèrent l'auteur à se retirer à Lucques, où il m. peu de temps après. Les mêmes moines ont détruit tous les exempl. de cet ouvr. qu'ils ont pu trouver; ce qui l'a rendu tellement rare, que les meilleurs bibliog. n'en connaissent pas même le titre exact.

CARDISCO (MARC), peintre ital., né en Calabre dans le 16ᵉ S., a composé plusieurs tableaux et fresques que l'on voit encore à Naples. On remarque surtout sa *Descente de croix*, et son tableau de *la Pieté* dans l'église de St-Pierre de cette ville.

CARDON (HORACE), origin. de Lucques en Italie, s'établit libr. à Lyon, y acquit une gr. fortune, et fut anobli en 1605 par Henri IV en récompense des établissemens utiles que lui devait cette ville, et du courage qu'il avait mis à la défendre contre les ligueurs.

CARDON (ANTOINE), graveur et dessinat., né à Bruxelles en 1772, passa en Angleterre en 1792, s'y perfectionna dans la gravure, et fut choisi de préférence aux artistes angl. pour graver les tableaux du Musée de Londres. Il mourut dans cette ville en 1813. Ses estampes les plus remarquables sont: *le Mariage de Catherine de France avec Henri V, roi d'Angleterre; la Bataille d'Alexandrie; le Combat de Maida;* et *la Femme adultère*, d'après Rubens.

CARDONA (JEAN-BAPTISTE), antiq. et bibligr. espagnol, né à Valence dans le 16ᵉ S., fut success. chanoine du chapitre de cette ville, membre du trib. de l'inquisition, évêque de Perpignan, de Vic et de Tortose. On a de lui: *de Expungendis hæreticorum propriis nominibus*, Rome, 1576, in-8; *de Regiá S. Laurentii Scorial. bibliothecá libellus*, etc., Tarragone, 1587, in-4; et un *Panégyrique* de St Etienne (en lat.), prononcé et imp. à Rome en 1575. Cardona s'était appliqué à rétablir, d'après les MSs., les véritables leçons des Pères; il en avait déjà restitué plus de huit cents dans les œuv. de St Léon-le-Grand et de St Hilaire, lorsqu'il mourut en 1589.

CARDONE (RAIMOND Iᵉʳ de), gén. aragonais, fut

mis par le pape Jean XXII et le roi Robert de Naples à la tête des armées guelfes sur sa réputation de bravoure qu'il ne justifia nullement, ayant depuis éprouvé de continuels revers, et servi enfin au triomphe de Castruccio, qui le battit complètement devant Florence en 1325.

CARDONE (RAIMOND II), de la famille du précédent, fut nommé vice-roi de Naples par Ferdinand-le-Catholique en 1509, commanda les armées du pape et des Vénitiens contre celles de l'emper Maximilien et des Français commandées par Gaston de Foix, et perdit la fameuse bataille de Ravenne, où ce prince fut tué. Devenu plus redoutable par cette mort si fatale à la France, Cardone porta ses armes contre les Florentins et les Vénitiens, et ternit ses succès par des actes de barbarie qui firent abhorrer les Espagnols en Italie. Il rentra, à la paix de 1515, dans sa vice-roy. de Naples, où il mourut vers 1525.

CARDONE (VINCENT), relig. dominic., né dans le roy. de Naples à la fin du 16e S., a laissé un ouv. qui n'a guère d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Comme il avait naturellement de la peine à prononcer la lettre R, il imagina de comp. un livre dans lequel cette consonne ne se trouve pas une seule fois sous le titre de *la R sbandita, sopra la potenza d'amore*; pub. sous le nom de J.-N. Ciminello Carbone, Naples, 1614, in-8. Il avait fait un pareil trav. sur chacune des lettres de l'alphabet, intit. *Alfabeto distrutto*, et il allait présenter ce livre au duc de Savoie, après le lui avoir dédié, lorsqu'il m. en route, à peine âgé de 25 ans.

CARDONE (DENIS-DOMINIQ.), sav. orient., né à Paris en 1720, partit à l'âge de 9 ans pour Constantinople, où il apprit le turk, l'arabe, le persan, et où il acquit (pendant un séjour de 20 ans) de gr. connaiss. sur les mœurs, les usages et le caractère des Orientaux. A son retour en France, il fut nommé successivement prof. des langues turke et persane au collége royal, secrét.-interpr. du roi pour les langues orient., censeur royal et inspect. de la libr. Il mourut en 1783, et a laissé : *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, Paris, 1765, 3 vol. in-12; traduit en allem. par de Murr, Nuremberg, 1768-69, 3 vol. in-8; et par Fæsi, Zurich, 1770, in-8; *Mélanges de littér. orient.*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; et La Haye (Paris), 1771, reproduits en 1796 sous le titre de *nouv. Mélanges*, trad. en angl. et en allem.; *Contes et Fables anciennes*, trad. de Bidpay, 1777, 3 vol. in-12 (ouv. commencé par Galland), trad. en allem. Cardone a donné dans la *Biblioth. universelle des romans* (années 1775 à 1780) l'extrait des principaux romans de l'Orient.

CARDOSO (FERNAND), méd. du 17e S., né en Portugal, prof. son art à Valladolid, vint ensuite l'exercer à Madrid, et se retira ensuite à Venise pour y suivre librement le culte judaïque qu'il avait embrassé. Il est aut. des ouvr. suiv. : *de Febre syncopali tractat.*, etc., Madrid, 1634, in-4; *Utilidades del agua, y de la nieve*, etc., ibid., 1637; *Panegirico del color verde*, ibid., 1635, in-8; *el Vesuvio*, ib., 1632, in-4. Après sa conversion au judaïsme, il pub. à Venise *Philosophia libera in VII lib. distributa*, 1673, in-fol., sous le nom d'Isaac Cardoso.

CARDOSO (FERNAND-RODRIGUE), méd. portugais, né à Lisbonne dans le 16e S., a laissé *Methodus medendi summâ facilitate*, etc., Venise, 1618, in-4; *de Sex rebus non naturalibus*, Lisbonne, 1602, in-4; Francfort, 1620, in-8.

CARDOSO (GEORGE), prêtre portug., né à Lisbonne, mort en 1669, est auteur d'un *Agiologio lusitano dos sanctos e varones illustres do reino de Portugal*, etc., Lisbonne, 1652-66, 3 v. in-fol.

CARDUCCIO (BALTHAZAR), jurisc. ital. du 15e S., prof. le droit à Padoue et à Florence, prit une part très-active dans l'insurrection à la suite de laquelle les Médicis furent chassés de cette dernière ville en 1494, et acquit une fâcheuse célébrité par les cruautés auxquelles il se livra étant à la tête d'une troupe de Florentins. On ne connaît de lui aucun ouvrage.

CARDUCHO (BARTHÉLEMI), peintre ital., né à Florence, m. en 1610, était allé en Espagne avec son maître Zucchero, et fut employé aux peintures du palais-monastère de l'Escurial avec d'autres artistes. Outre les fresques qu'il fit pour ce gr. édifice, on voit plusieurs de ses tableaux à Ségovie, à Valladolid et à Madrid, où l'on distingue dans l'église de St-Philippe la *Descente de croix*, son chef-d'œuvre. Il mourut au chât. du Pardo, où il avait commencé à peindre une galerie, que son frère Vincent termina. Il connaissait aussi la sculpture et l'architecture.

CARDUCHO (VINCENT), frère et élève du précédent, né à Florence en 1568, mort à Madrid en 1638, fut peintre des rois Philippe III et Philippe IV, et comp. un gr. nombre de tableaux dont plusieurs ornent encore le palais du Pardo, où il acheva la galerie commencée par son frère. On cite parmi ses composit. *le Songe de Joseph* et *St Antoine de Padoue ressuscitant un mort*. Carducho est aut. d'un ouvr. sur la peinture int. *Dialogo de la pintura, su defensa, origen, esencia, definicion*, etc., Madrid, 1633, in-4.

CAREL (JACQ.), sieur de Ste-Garde, conseiller et aumônier du roi, né à Rouen vers 1620, est auteur d'un poème intit. *Childebrand*, signalé par Boileau dans son *Art poétique* comme l'œuvre d'un poète ignorant. L'apostrophe du célèbre critique détermina Carel à substituer au nom de Childebrand celui de *Charles Martel* dans la 2e édit. qu'il pub. de ce poème, Paris, 1670, in-12. Sans les deux vers de Boileau qui le concernent, l'aut. de *Childebrand* ou de *Charles Martel* serait complètement oublié aujourd'hui.

CARENA (CÉSAR), théolog. et jurisc. canoniste ital. du 17e S., né à Crémone, fut consulteur et ensuite procur. fiscal du trib. de l'inquisition dans cette ville. On a de lui : *de Modo procedendi in causis fidei*, Lugduni, 1649, in-fol.

CARERIO (LOUIS), jurisc. ital. du 16e S., né à Reggio en Calabre, est auteur d'une *Pratica di causa criminale*, Venise, 1560, in-4, réimprimée avec des additions, Lyon, 1562.

CARETENE, mère de Gondebaud, roi de Bourgogne au 6e S., déroba les princesses Clotilde et Sedeleube aux recherches de son fils, qui les aurait fait périr avec Chilpéric.

CAREW (RICHARD), littér. angl., né en 1555 au comté de Cornouailles, mort en 1620, occupa plusieurs places judiciaires et administratives, et fut membre de la société des antiq. de Londres. Il a laissé une *Description du comté de Cornouailles* (en angl.), Londres, 1602, in-4, réimpr. en 1723 et 1769; *Examen de l'esprit des hommes*, etc., trad. de l'ital. en angl., ibid., 1594 et 1604; une *Methode pour apprendre facilement la langue latine* impr. à la suite du traité de Samuel Hartlib sur le même sujet.

CAREW (GEORGE), frère du précéd., né en 1557, fut successivement maître de la chancellerie d'Angleterre, ambass. en Pologne, commissaire en Ecosse et ambass. en France sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier. De retour en Angleterre en 1609, il obtint la place de maître de la cour de tutelle, et mourut en 1613. Il est auteur d'une *Relation de l'état de la France, avec les caractères d'Henri IV et des principaux personnages de sa cour*, impr. à la suite de l'ouvr. du docteur Birch intit. : *Tableau historique des négociations entre les cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles de 1592 à 1617*, Londres, 1749.

CAREW (sir ALEXANDRE), de la famille du

précéd., fut décapité en 1644 pour avoir tenté de livrer aux troupes du roi Charles Ier, le fort St-Nicolas, à Plimouth, où il comm. pour le parlement.

CAREW (George), officier et histor. angl., né dans le Devonshire en 1557, fut d'abord maître de l'artillerie en Irlande sous le règne d'Elisabeth, et l'un des conseillers privés de cette reine. Jacques Ier le nomma gouv. de Guernesey, le créa baron et le fit maître de l'artillerie pour toute l'Angleterre. Il obtint ensuite le titre de comte de Totness à l'avènement de Charles Ier, et mourut en 1629. Il est auteur d'une histoire des guerres d'Irlande de son temps sous le titre de *Pacata Hibernia*, Londres, 1633, in-folio.

CAREW (Thomas), poète angl., m. en 1639, était gentilhomme de la chambre de Charles Ier. On a de lui quelque poésies et une farce intit. *Cœlum britannicum*, jouée à Witehall en 1633, le jour du mardi gras, par plusieurs seigneurs de la cour. Ces ouv. sont réunis en 1 vol. impr. à Londres, 1640, in-12, et qui a eu plusieurs édit., dont la dernière est de 1772, avec des notes de Th. Davies.

CAREW (Bampfilde-Moore), aventurier, né dans le Devonshire en 1683 d'un père ecclés., eut quelque célébrité en Angleterre comme chef d'une bande de bohémiens. Déporté deux fois en Amérique, il trouva le moyen de revenir autant de fois dans sa patrie, où il continua, dit-on, ses escroqueries et ses vols jusqu'à l'âge de 77 ans.

CAREY (Henri), poète et musicien angl., m. en 1744, est aut. de plusieurs pièces de théâtre et compositions musicales, pub. à Londres en 1740 et 1743. Le chant national *God save the king*, etc., fait partie de ces derniers.

CAREY (George-Saville), fils du prédédent, m. en 1807, suivit la carrière de son père, et comp. plusieurs opéras-comiques (paroles et musique) et des intermèdes ou farces pour les théâtres princip. et du second ordre. On a aussi de lui des *Fragmens* en prose et en vers (en angl.); un *Discours sur la pantomime* (idem.), et quelques autres *Opuscules* peu remarquables.

CAREZ (Joseph), impr. libr. à Toul, mort en 1801, doit être considéré comme l'inv. du *clichage*, procédé qui a amélioré le *stéréotypage*, en rendant son exécution plus facile. Il s'en servit pour impr. un livre d'église avec le plain chant noté, en 2 vol. in-8, et successiv. 20 autres vol. de liturgie, etc., à l'usage du diocèse de Toul, un *Dictionnaire de la fable*, et une *Bible* en nompareille, form. gr. in-8. Il donnait à ses édit. le nom d'*omotypes* pour exprimer la réunion du plusieurs types en un seul. Carez avait été élu député du dép. de la Meurthe à l'assemblée législative de 1791.

CARGLI, gentilh. angl. du 16e S., fut très en faveur à la cour de la reine Elisabeth, qu'il divertissait par ses saillies bouffones et ses réparties hardies et plaisantes.

CARIBDO (Alfonse), jurisc. ital. du 17e S., né à Messine, fut juge dans cette même ville. Il a laissé deux ouvr. intit.: *Consuetudines nobilium civit. Messinæ; Regni Siciliæ capitula.*

CARIBDO (Jacques), né dans la même ville que le précédent, est auteur de quelques ouvr. de piété (en latin).

CARIBERT ou CHEREBERT, l'aîné des fils de Clotaire Ier, roi de France, succéda à son père en 561, et m. en 567. Ami de la paix et des lettres, il montra quelque zèle pour le maintien de la justice; il fut le premier roi de France exclu par son év. de la communion des fidèles, à cause de son incontinence. Il ne faut pas le confondre avec Caribert, roi d'Aquitaine, frère de Dagobert Ier, m. en 631.

CARIGLIANI (Pompée), chanoine de Capoue dans le roy. de Naples au 17e S., a laissé un *Traité de la noblesse*, et quelques autres ouv. peu remarquables (en latin et en italien).

CARIGNAN (Thomas-Fr. de Savoie, prince de), 5e fils de Charles Ier, duc de Savoie, né en 1596, servit d'abord la France avec quelque succès; mais, brouillé ensuite avec le duc de Richelieu, il s'unit en 1635 aux Espagnols, et obtint le comm. de leur armée dans les Pays-Bas. Son début ne fut pas heureux: il perdit cette même année la bat. d'Avein contre les Franç. comm. par les maréc. Châtillon et de Brézé; mais il reprit sa revanche en 1636 sur les Holl., auxquels il fit lever le siége de Breda, et en 1638 sur le maréchal de la Ferté, auquel il fit lever celui de St-Omer. Etant passé dans le Milanais pendant la minorité du prince, son neveu, pour la régence du duché de Savoie, il déclara la guerre à la duchesse sa belle-sœur; il avait traité avec elle et la France en 1640, mais bientôt il l'engagea de nouveau avec l'Espagne. Enfin après un second traité avec sa belle-sœur et le roi Louis XIII, il fut nommé généralissime des armées de Savoie et de France en Italie, où il eut Turenne pour un de ses lieutenans, et où il fit la guerre avec succès. Il vint ensuite à Paris, entra dans l'intimité du card. Mazarin, et fut fait en 1654 gr. maître de la maison du roi à la place du prince de Condé, qui venait d'être déclaré criminel de lèse-majesté. Obligé de retourner en Italie pour secourir le duc de Modene, il mourut à Turin en 1656. Le prince Thomas fut le gr.-père du célèbre prince Eugène de Savoie. Sa vie a été écrite en ital. par A. Codretto sous ce titre: *Il Colosso, histor. panegirica del pr. Th. di Savoia*, etc., Turin, 1663, in-4; et on la trouve en franç. dans l'*Hist. général. de la maison de Savoie*, par Guichenon, Lyon, 1660, 2 vol. in-folio.

CARILLO D'ACUNHA (dom Alphonse), archev. de Tolède dans le 15e S., fut un prélat remuant et ambitieux, qui, appelé par Henri IV, roi de Castille, trompa la confiance de ce prince en encourageant les seigneurs mécontens, et en se vendant au roi d'Aragon. Henri le renvoya du conseil. Pour se venger de sa disgrâce; Carillo leva des troupes contre son souver., le déclara indigne de régner, et proclama roi de Castille Alphonse, frère de Henri, en 1465. A la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, ayant avec lui le nouveau roi, il marcha contre celui qu'il venait de détrôner, et lui livra bat. près de Medina del Campo en 1664: la victoire resta indécise; mais Alphonse étant mort, le roi Henri, qui avait déjà offert lâchement la paix à Carillo, conclut un traité par lequel il déclara Isabelle, sœur de Henri et d'Alphonse, héritière de la Castille, au mépris des droits de Jeanne, fille du premier de ces princes. Devenu tout-puissant à l'avénement d'Isabelle au trône, l'archev. soutint cette princesse contre le parti de la reine Jeanne; mais, jaloux du crédit du card. Mendoza, il passa ensuite dans le même parti, et partagea sa défaite. Isabelle victorieuse fit saisir les revenus du prélat et procéda contre lui comme coupable de rébellion. Après avoir lutté encore long-temps pour soutenir les droits de Jeanne, Carillo se soumit enfin en 1478, remit les places dont il s'était emparé, rentra en grâce, et obtint la restitution de tous ses biens. Il mourut en 1482 dans un couvent qu'il avait fondé à Alcala de Henarès, et où il s'était retiré depuis quelque temps.

CARINUS (Marcus-Aurelius), emp. romain, succéda à son père Carus en 284, conjointement avec Numerianus (Numérien), son frère. Avant son avènement à l'empire, il s'était déjà signalé par des excès de tout genre; il s'y livra avec plus de fureur lorsqu'il fut sur le trône. Il eut à combattre M.-Aurele Julianus, qui avait pris le pourpre en Pannonie, et qu'il défit près de Vérone. Il marcha ensuite contre Dioclétien, proclamé emp. après la mort de Numérien, obtint d'abord quelque succès, puis fut vaincu et assassiné par un de ses tribuns en 285. Le cabinet du roi possède plusieurs

médailles latines et grecques de cet empereur; les dern. paraissent avoir été frappées en Egypte.

CARION (Jean), prof. de mathém. à Francfort-sur-l'Oder, né en 1499, m. en 1538, a pub. des *Ephémérides* qui s'étendent de 1536 à 1550, et qui contiennent des prédictions et des jugemens astrologiques; et *Praticæ astrologicæ;* mais il doit surtout sa réputation à un ouv. dont il n'est pas l'auteur. Il avait composé une *Chronique* (en allem.) qu'il voulut faire corriger par le célèbre Mélanchthon, qui avait été son disciple. Mélanchthon, mécontent de ce travail, le refit en entier, et le pub. à Wittemberg en 1531 sous le nom de Carion. Celui-ci, dans le même temps, faisait impr. la sienne, qui ne vaut pas l'autre. Les deux ont eu divers traducteurs. Herman Bonnus a donné une version lat. de la *Chronique* faite par Mélanchthon, et J. Leblond a trad. en français celle de Carion, 1556, in-12.

CARISSIMI (J.-J.), compositeur célèbre, et le réformateur de la musique moderne en Italie, né à Venise en 1600, fut maître de la chap. pontif. et du collége de Rome en 1649. Des *Messes*, des *Oratorio*, des *Motets* et des *Cantates*, ont fait sa réputation; et c'est surtout dans les deux dern. parties qu'il a excellé. On cite particulièrement deux de ses cantates: *le Sacrifice de Jephté* et *le Jugement de Salomon.*

CARITEO (N.), poète ital. du 15e S., né à Barcelone en Espagne, passa la plus gr. partie de sa vie à Naples, fut lié avec le poète Sannazar, et mourut en 1509. Ses poésies (*Rime*) ont été recueillies en 1 vol. in-4, Naples, 1506, réimpr. en 1509, avec un gr. nombre d'addit. par Summonte.

CARIZZI (Ch.), mathém. ital., né à Bologne dans le 16e S., est auteur d'un ouvr. intit.: *Modo del devidere le alluvioni (d'a quello di Bartholo); e degli agrimentori diversi*, etc.

CARL (Jean-Samuel), médecin allem., né en 1675, fut un des zélés partisans de la doctr. médic. de Stahl, devint prem. méd. du roi de Danemarck, et mourut dans le Holstein en 1757. On a de lui une analyse chimique des os pétrifiés sous le titre de *Lapis lydius philosophico-pyrotechnicus*, etc., Francfort-sur-le-Mein, 1703, in-8; *Praxeos medica therapeia generalis*, etc., Halle, 1718-1720, in-4; *Specimen historiæ medicæ*, etc., ibid, 1727, in-8, réimpr. avec additions sous le nouv. titre d'*Historia medica*, etc., 1737, in-8; *Ichnographia praxeos clinicæ*, 1722, in-8; *Elementa chirurgiæ, etc., ex mente et methodo Sthalianâ*, 1727, in-8; *Diatica sacra*, etc., Copenhague, 1738.

CARL (Ant.-Jos.), prof. de méd. à Ingolstadt dans le 18e S., a pub. *Zymotechnia vindicata*, etc., Ingolstadt, 1759, in-4; *de Oleis*, 1760, in-4; *Jardin botanico-medical* (en allem.), 1770, in-8.

CARLE (Pierre), off. gén. franç., né en 1666 en Languedoc, se retira en Hollande à la révocation de l'édit de Nantes, et servit en Flandre comme ingénieur sous le roi Guillaume, auprès duquel il fut en gr. faveur. Il passa ensuite au service du roi de Portugal dans la guerre de la succession, et devint successiv. mar.-de-camp, lieut.-gén. et ingén. en chef; prit Alcantara, entra dans Madrid, défendit Barcelone. Retiré après la paix à Londres, il y mourut en 1730; il avait tenté d'introduire en Angleterre la culture du mûrier, et essayé d'y élever des vers à soie, mais il ne put réussir dans ces entreprises.

CARLE (Raphael), bijoutier, chef d'un bat. de la garde nat. de Paris, était de service auprès du roi Louis XVI le 10 août 1792 et l'accompagna à l'assemblée nationale, séante au Manége. Ses ennemis usèrent d'un prétexte pour l'en faire sortir et l'attirer dans la cour des Feuillans, où il fut assassiné victime de son zèle et de son dévouement à la personne du monarque.

CARLE-MARATTE. V. Maratte.

CARLE-VANLOO. V. Vanloo.

CARLENIS (Antoine de), dominic. ital., né dans le roy. de Naples, mort en 1560, fut nommé archev. d'Amalfi en 1449, et se rendit au concile de Pise, où il défendit le parti d'Alexandre V (*v.* ce nom). Il a laissé des *Commentaires* MSs. sur la métaphysique.

CARLES (Lancelot de), évêque de Riez, né à Bordeaux au commenc. du 16e S., m. à Paris vers 1570, possédait les langues latine et grecque, et cultivait la poésie franç. Il fut lié avec le chancelier de L'Hôpital, du Bellay et Ronsard. La Croix du Maine a donné la liste des écrits de ce prélat, tant impr. que MSs. Le plus remarquable de ces ouvrages, le plus recherché et le plus rare, est une *Epître contenant le procès criminel fait à l'encontre de la royne Boullan* (Anne de Boleyn) *d'Angleterre*, Lyon, 1545, in-8.

CARLESON (Charles), secrét. d'état de Suède, m. en 1761, était versé dans les langues anciennes et modernes, dans le droit et les sciences économiques. On a de lui (en suédois): *Dictionnaire d'économie*; quelques *Traites* de jurisprudence et de morale, et une trad. du *Traité de la vieillesse* de Cicéron.

CARLESON (Edouard), frère du précédent, secrét. d'état, chancel. de la cour et président au conseil de commerce, envoyé de Suède à Constantinople, membre de l'acad. de Stockholm, etc., m. en 1767, a laissé quelques ouv. (en suédois), dont les principaux sont: *Considerations sur l'état des pêcheries en Suède; Relation du voyage de deux seigneurs suédois en Palestine.*

CARLETON (George), év. angl., né dans le Northumberland en 1559, et m. en 1628, est aut. d'un assez grand nombre d'ouv. (en lat. et en angl.) dont les principaux sont: *les Dîmes dues au clergé examinées et prouvées être de droit divin*, Londres, 1606 et 1611, in-4; *la Jurisprudence royale, papale, episcopale*, etc., ibid., 1610, in-4; *Consensus ecclesiæ catholicæ contra Tridentinos*, etc., Francfort, 1613, in-8; *Astrologimania*, Londres, 1624, in-4; *Heroici characteres* (en vers), Oxford, 1603, in-4.

CARLETON (sir Dudley), né dans le comté d'Oxford en 1573, fut ambasad. du roi Jacques Ier, successiv. à Venise, en Savoie, en France et en Hollande. Charles Ier le nomma secrétaire d'état, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1631. Le comte de Hardwicke publia en 1757 les *Lettres, Memoires* et *Negociations* du chev. Carleton, relatifs à son ambassade de Hollande. Cet ouvr. a été trad. en franç. par G.-Joel Monod, La Haye, 1759, 3 vol. in-12.

CARLETON (George), officier angl., mort vers 1740, fit quelques campagnes de la guerre de la succession, tant dans les Pays-Bas qu'en Espagne. Fait prisonnier dans cette dernière contrée, au siége de Denia (roy. de Valence), il eut l'occasion, dans la résidence qui lui fut assignée, d'observer le caractère, les mœurs et les usages des Espagnols, et il consigna ses observations dans un écrit, en anglais, impr. pour la première fois à Londres, 1743, in-8, sous le titre de *Mémoires concernant entr'autres plus. not. et anecdotes sur la guerre d'Espagne, sous le commandement de lord Peterborough*, réimprimé en 1808, in-8.

CARLETON (N...), officier-général angl. fut gouvern. de Quebec dans le Canada, en 1774, expulsa les troupes anglo-américaines lors de leur invasion en 1776, et donna sa démission l'année suivante; mais le gouvernement anglais lui confia en 1782 le commandement en chef des troupes employées contre les nouveaux états américains; il traita avec ces derniers d'après ses instructions, et retourna en Angleterre, où il m. en 1808.

CARLETTI (François), voyageur ital., né à Florence dans le 16e S., fut d'abord envoyé par son père à Séville, pour y apprendre le commerce, passa en Afrique pour la traite des nègres, et visita ensuite successiv. une partie de l'Amérique espagnole, le Japon, la Chine et l'Indostan. Il revenait dans sa patrie avec de grandes richesses, et un recueil d'observations importantes, lorsque son navire fut pris par les Hollandais à l'île de Ste-Hélène, où il avait relâché. A son retour à Florence, Carletti rédigea l'*Histoire* de ses voyages d'après l'invitation du grand duc Ferdinand Ier, qui lui fit un accueil favorable, et le nomma maître de sa maison. Son ouv. qui a pour titre : *Ragionamenti di F. Carletti Florent. sopra le cose da lui vedute ne' suoi viaggi*, etc., parut pour la première fois à Florence, 1701, 2 vol. in-8. La *vie* de Carletti fut écrite après sa mort par Magalotti et par dom Maria Manesi.

CARLEVARIS (Luc), peintre et grav. italien, né à Udine en 1665, apprit son art sans autre maître que les bons modèles et la nature. On a de lui un œuvre intitulé : *le Fabbriche e vedute di Venezia, disegnate e poste in prospettiva*, qu'il a gravé à l'eau-forte en 100 feuilles, à Venise, et un grand nomb. de petits tableaux qui représentent avec beaucoup de vérité des ports de mer et des paysages.

CARLI (Jean), relig. dominicain ital., mort à Florence en 1505, a pub. (en ital.), les *Vies* de quelques prélats ses contemporains; Dominique, card., archev. de Raguse, Sim. Salterolo, archev. de Pise, Aldob. Cavalcanti, év. de Civitá Vecchia.

CARLI (Denis), relig. ital. de l'ord. de St-François, né à Plaisance, dans le 17e S., fut envoyé en mission au Congo, avec 15 autres relig. du même ordre, par la congrégation de la propagande. Après avoir vu mourir son compagnon de mission et son ami, M.-A. Guattini, il revint à Bologne où il rédigea la relat. de ses voyag. et de ceux de ses co-missionnaires, sous ce titre : *Il Moro trasportato in Venezia, ovvero raconti di costumi, riti e religione de' popoli dell' Africa, America, Asia ed Europa*, impr. à Reggio, 1672, in-12, Bologne, 1674, in-8 et in-12, Bassano, 1687, in-4; une édit. parut à Bologne, en 1678, in-12, avec ce nouv. tit. : *Viaggio de d. M. A. di Guattino e del padre D. Carli, nel regno del Congo*, etc.; trad. en franç., Lyon, 1680, in-12, en angl. et en allem. La relation du p. Carli a été aussi insérée dans plus. *Collections* de voyages, franç. angl. et allem., et on en trouve un extrait dans l'*Histoire générale des Voyages* de l'abbé Prevot.

CARLI (Jean-Jérôme), ecclésiast. ital., né en 1719, m. en 1786, professa l'éloquence dans quelq. villes d'Italie, et fut secrét. perpétuel de l'acad. de Mantoue, où il fit établir un musée et une biblioth. publ. Il avait formé une collect. précieuse de médailles, d'antiquités, livres rares, objets d'hist. naturelle, etc. On a de lui deux *Dissertations* (en italien) sur l'expédition des Argonautes, et sur la Médée d'Euripide, etc., Mantoue, 1785, in-8, un opuscule critique sur un écriv. ital. pseudonyme. (Giano Planco), Florence, 1749, et quelques autres écrits peu remarquables. Il en a laissé un plus grand nombre MSs.

CARLI (Jean-Renaud comte de), né à Capo d'Istria en 1720, présid. du conseil de l'économie publ. et des finances de Milan, où il m. en 1795, est aut. d'un grand nomb. d'ouvr. La collect. entière de ses œuvres a été pub. par lui-même, de 1784 à 1794, Milan, 15 vol. gr. in-8. Son grand *Traité des monnaies* en remplit six, et ses *Lettres américaines* trois. Les six autres renferment beaucoup d'opuscules, et des mélanges d'économie politique, de philologie et de littérat. Les *Antiquités italiennes* ne sont pas comprises dans ces 15 vol., elles forment à part 5 vol. in-4. Lefebvre de Villebrune a traduit en français les deux prem. vol. des *Lettres américaines*, Paris, 1788, 2 vol. in-8.

CARLIER (Henri), méd. du 16e S., est aut. de deux ouvr. intit. : *Castigationes medicæ practicæ, et tractatus de promiscuis erroribus.*

CARLIER (Jean-Guill.), peint., né à Liége en 1640, mort en 1675, a laissé plus. compositions estimables, parmi lesquelles on distingue surtout *le Martyre de St-Denis*, peint au plafond de la collégiale de ce nom, dans la patrie de l'auteur.

CARLIER (Claude), né à Verberie, en 1725, m. prieur d'Andrési en 1787, a cultivé l'hist. nat., principalement dans ses rapports avec l'économie rurale, a fait aussi des recherches sur quelq. parties de l'hist. de France, et fourni un gr. nomb. d'art. au *Journal des sav.*, et à celui de *Physique*. Nous citerons parmi ses ouvr. : *Considérations sur les moyens de retablir en France les bonnes espèces de bêtes à laine*, 1762; *Hist. du duché de Valois*, contenant ce qui est arrivé dans ce pays depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1703, Paris, 1764, 3 vol. in-4, avec cartes et fig. On y trouve l'*Hist. nat.*, les propriétés et produc. des différens territoires du duché de Valois, et des recherches curieuses sur les voies romaines, qu'on a commencé seulement au 13e siècle, à nommer *Chaussées* de Brunehaut.

CARLIN. V. Bertinazzi.

CARLOIX (Vincent), est aut. des *Mémoires de la vie de Franç. de Scepeaux* (*v.* ce nom) *sieur de la Vieilleville* dont il était secrét., pub. pour la première fois par le P. Griffet en 1757, Paris, 6 vol. in-12.

CARLOMAN, fils de Charles Martel, et frère aîné de Pepin-le-Bref, reçut en partage l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, qu'il gouverna en souverain, mais sans prendre le titre de roi. Il fut obligé d'avoir sans cesse les armes à la main; à peine était-il vainqueur des Allemands, qu'il courut apaiser la révolte des peuples d'Aquitaine; et pendant qu'il était occupé à cette expedition, les Bavarois et les Saxons levaient des troupes et attaquaient ses états. Las de combattre et de vaincre, il remit entre les mains de Pépin-le-Bref ses principautés et même ses enfans, sans avoir pris aucune mesure pour leur établissement, et se rendit à Rome en 747, pour se consacrer à Dieu dans l'ordre de St-Benoit. Il fit bâtir un monastère sur le mont Soracte; mais pour éviter les visites des Français qui allaient à Rome, il se retira au mont Cassin. Envoyé en France par l'abbé de son couvent, pour y suivre une négociation qui intéressait le pape, il m. à Vienne en Dauphiné en 755.

CARLOMAN, fils de Pépin-le-Bref, né en 751, devint roi en 768. Pépin-le-Bref ayant partagé ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, celui-ci roi de Neustrie, de Bourgogne et d'une partie de l'Aquitaine, soupçonna toujours Charles de vouloir se rendre maître de la France entière et se tint avec lui dans un état continuel de défiance. Il m. en 771, après un règne de 3 ans. La reine Gebege, son épouse, qui sans doute partageait ses soupçons, s'enfuit avec ses enfans en Italie, et obtint un asile à la cour de Didier, roi des Lombards. Charles (Charlemagne) parut blessé de cette méfiance, s'en plaignit dans une diete tenue à Valencienne, et ne s'empara pas moins du royaume de son frère.

CARLOMAN, fils de Louis-le-Bègue, et frère de Louis III, se vit au moment d'être écarté du trône par les factions qui agitaient la France, mais fut rétabli dans ses droits par le crédit de Boson, usurpateur qui s'était fait roi de Provence, et qui avait donné l'une de ses filles en mariage à ce jeune prince. Carloman ainsi que Louis III furent sacrés l'an 879, le premier roi d'Aquitaine et d'une partie de la Bourgogne, le second roi de Neustrie et d'une

partie de l'Austrasie : le reste de la France était passé sous des dominations étrangères. Carloman et Louis III trouvèrent leur salut dans leur union. Ils furent presque toujours victorieux, mais ces victoires, peu décisives dans un temps où les rois n'avaient que de petites armées levées à la hâte, n'éloignaient pas la nécessité de combattre sans cesse les mêmes ennemis. Louis III étant mort au mois d'août 882, Carloman devint seul roi de France. Il m. au mois de déc. 884, d'une blessure qu'il avait reçue à la chasse, et ne laissa point d'enfans.

CARLONI (JEAN), peintre ital., né en 1591, m. à Milan en 1630, exécuta surtout la fresque avec une grande perfection. Son frère puiné, Jean-Bapt. CARLONI, mort en 1680, à 85 ans, le surpassa dans le même genre. Les plus belles peintures des deux frères se trouvent à Gênes, dans l'église de l'Annonciade *del Guastato*. Celles de J.-B. ont une plus belle entente de clair-obscur, et sont d'un dessin plus grandiose. Il laissa deux fils (André et Nicolas), qui tous deux s'adonnèrent à la peinture. — Un autre CARLONI (Taddée), peintre, sculpt. et architecte, né à Beno près du lac de Lugano, vint s'établir vers la fin du 16e S. à Gênes. Il y m. en 1613.

CARLONI (JOSEPH), sculpt. et frère de Taddée, s'établit également à Gênes, où il exécuta de nombreux ouvr. qui furent envoyés à Mantoue, en France, en Angleterre, en Espagne. Il m. à Rovigo, laissant deux fils, BERNARD et THOMAS, qui furent d'habiles sculpt. Le premier travailla pour la cour de Vienne, et l'on voit de lui *deux Eglises de Gênes*, *une Vierge* et *un St-Etienne*, très-estimés. Le second, THOMAS, a orné de son ciseau plus. églises de Gênes et de Turin.

CARLOS ou CHARLES (don), infant de Navarre, prince de Viane, naquit en 1420, de Jean II, roi de Navarre et depuis d'Aragon, et de la reine Blanche, fille et héritière de Charles III, roi de Navarre. La mort de cette princesse, arrivée en 1441, fut la cause des disgrâces de don Carlos et des malheurs qui fondirent sur le royaume. Jean II s'étant remarié à Jeanne, fille de l'amiral de Castille, cette femme ambitieuse et vindicative, non contente de gouv. le roy. de Navarre, qui appartenait à don Carlos, ne cessait de tourmenter ce prince. Le parti de l'infant le fit couronner; mais son père s'étant joint à ses ennemis, lui livra bataille, le fit prisonnier, et le tint enfermé dans un château fort, d'où il ne sortit qu'après avoir promis de ne prendre le titre de roi de Navarre qu'après la mort de son père. Excité par le roi de Castille à reprendre les armes, don Carlos ne fut pas plus heureux que la première fois, fut battu et passa à Naples, près d'Alphonse, roi d'Aragon, frère aîné de son père. Ce monarque se rendit médiateur entre le père et le fils, et il était près de les accorder lorsqu'il mourut. Sa succession, qui consistait dans les roy. d'Aragon, de Valence, de Sicile et de Sardaigne, appartenait à Jean II, roi de Navarre; mais don Carlos, son fils, se trouvant sur les lieux, les Siciliens et les Sardes lui offrirent la couronne. Ce prince se contenta d'accepter le gouv., au nom de son père, et réconcilié avec lui, en obtint le comté de Barcelone. Jean venait de donner son consentement au mariage de Carlos avec Isabelle, sœur de Henri IV, roi de Castille; mais Jeanne avait en secret destiné cette princesse à son fils Ferdinand : il l'épousa depuis, et par cette alliance tous les royaumes des Espagnes furent réunis (*v.* Ferdinand V *le Catholique*). Le roi envoya son fils prisonnier à Sarragosse; les Catalans et les Navarrois sollicitèrent en vain sa mise en liberté. Tant d'injustices et de rigueurs soulevèrent enfin les peuples et les états de Navarre et de Barcelone, déclarèrent la guerre à Jean II, pour déliv. don Carlos. Le roi fut forcé de lui céder la Catalogne, de le reconnaître pour son héritier, et de consentir à son mariage avec Isabelle de Castille; mais cette union fut empêchée par la mort de don Carlos, en 1461. Le P. Mariana et d'autres histor. espagnols disent qu'il fut empoisonné par la reine Jeanne sa belle-mère. Ce prince joignait à son mérite personnel une vaste érudition. Il a trad. en espagnol l'*Ethique* d'Aristote; il a aussi écrit un *Abrégé chronologique des rois de Navarre jusqu'à son aïeul*, conservé en MSs. dans les archives de Pampelune, et a composé plus. poésies. La *vie* du prince de Viane a été publiée par une dame anon., Lausanne, 1788, in-12.

CARLOS (don), fils de Philippe II, roi d'Espagne, et de Marie de Portugal, né à Valladolid en 1545, annonça dès son bas-âge un caractère violent et vindicatif. Philippe le fit reconnaître solennellement, en 1560, par les états assemblés à Tolède, héritier de sa couronne. Le jeune prince devait épouser Elisabeth de France, fille de Henri II. Philippe, veuf alors, se substitua à son fils qui en conçut et en garda une profonde jalousie. Il aima cette princesse, devenue sa belle-mère, et en fut aimé. En 1665, don Carlos devait épouser l'archiduchesse Anne, sa cousine, fille de l'emp. Maximilien; mais son père s'y opposa et l'épousa depuis après la mort de son fils. Dom Carlos se permit vis-à-vis de son père des railleries déplacées; il traita avec les rebelles de la Hollande, et leur promit de partir dans quelque temps pour se mettre à leur tête. Le roi ayant appris que son fils avait pris ses précautions pour sa sûreté, résolut de le faire arrêter et juger par le St office. Il entra pendant la nuit dans la chambre de don Carlos, avec ses plus intimes conseillers. Le comte de Lerme ôta, sans l'éveiller, le pistolet qu'il tenait sous son chevet, et alla ensuite s'asseoir sur un coffre où étaient d'autres armes à feu. On s'empare de la personne du prince endormi; on saisit une cassette pleine de papiers qui était sous son lit. Dès ce moment, gardé à vue dans son appartement, aucun de ses officiers ne put communiquer avec lui. La saisie de ses papiers ayant découvert ses desseins et ses intelligences au dehors, le roi ordonna qu'on lui fît son procès; il fut condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain; d'autres disent qu'il fut empoisonné. On place sa mort au 24 juillet 1568. La catastrophe de ce jeune prince a fourni le sujet de plus. tragédies franç., angl., allem. et ital., etc., ainsi que d'une *Nouvelle*, ou *Roman hist.*, pub. par l'abbé de St-Réal (*v.* ce nom).

CARLSBERGA (GEORGE-CHARLES), poète lat., né à Prague en 1570, m. en 1612, est auteur d'un livre intit. : *Farrago symbolica perpet. distichis explicata*, imp. avec un *Recueil d'épigrammes* lat. à Prague, 1578, in-8.

CARLYLE (JOSEPH-DACRES), sav. orient. angl., né à Carlisle en 1759, fut élevé dans l'université de Cambridge, s'y livra particulièrement à l'étude de la langue arabe, dont il devint ensuite profess. Il accompagna lord Elgin dans son ambass. à Constantinople en 1799, recueillit des notes précieuses, revint en Angleterre en 1801, et mourut à Newcastle-sur-Tyne en 1804. On a de lui : *Maured ailatofet, etc.*, *seu Rerum Ægyptiacarum annales ab anno Ch.* 971, *usque ad ann.* 1453, Cambridge, 1792, in-4, traduct. lat. avec le texte en regard et des notes d'un MS. arabe; un *Specimen* de poésie arabe, ibid., 1796. Carlyle a beaucoup travaillé à l'édit. de la *Bible* arabe, pub. par la société biblique de Londres, et imp. à Oxford avec des caractères neufs; et il a laissé en MS. les observ. faites pend. son séjour dans le Levant, ainsi qu'une *Dissert.* sur la plaine de Troie.

CARLYLE (THOMAS), sculpt. angl., né à Carlisle en 1734, m. en 1816, de la famille du précéd., est aut. de plusieurs statues, bas-reliefs et autres morceaux estimés. On cite particulièrem. sa statue de sir Hugh de Morville.

CARMAGNOLE (FRANÇ. BUSSONE, dit), cé-

lèbre capit. ital., ainsi appelé du nom d'une ville de Piémont où il naquit en 1390. Issu de parens obscurs et pauvres, il parvint, par son aptitude et ses services milit., de la condition de porcher à la dignité de gén. des troupes du duc de Milan, Phil. Visconti. Disgracié par suite des intrigues des ennemis que lui avait attirés son mérite, il se retira chez les Vénitiens, commanda les armées de cette république, alors en guerre avec le duc de Milan; marcha contre ce prince, et le contraignit à demander la paix. Ses services ne le mirent point à l'abri du soupçon de trahison de la part du gouv. vénitien. Battu dans un combat naval, il fut accusé d'intelligence avec l'ennemi; et sur cette accusation sans preuves, il eut la tête tranchée en 1432. La répub. fit une faible pension aux deux filles de ce général, dont tout le crime était d'avoir dit que la plupart des nobles vénitiens étaient des *superbes dans la paix* et des *lâches dans la guerre*.

CARMATH (HAMDAN-IBER-ALASCHATZ), fond. d'une secte arabe au 10e S., dont la doct. attaquait les dogmes de l'islamisme ou mahométisme. Il prêchait la communauté des biens, celle des femmes, rejetait toute révélation, les jeûnes, la prière, l'aumône, et n'imposait aucun frein aux passions. On croit qu'il périt victime de la vengeance du chef de la secte des ismaéliens, dont il s'était détaché pour fonder la sienne. Selon M. Silvestre de Sacy, les Nosairis, qui subsistent encore aujourd'hui dans quelques contrées de la Syrie, paraissent être un reste de la secte des Carmathes.

CARMATHES. V. l'article précédent.

CARMELI (MICHEL-ANGE), relig. francisc. et sav. helléniste ital. du 18e S., fut prof. de théol. et d'écrit.-Ste à Padoue, et mourut en 1766. On a de lui de nombreux ouv. dont les princip. sont: un *Comment.* latin sur le *Miles gloriosus* de Plaute, avec une traduct. en vers ital., Venise, 1742, in-4, pub. sous le nom de *Lacermi* (anagramme de Carmeli); les *Trag. d'Euripide*, trad. ital. en regard du texte grec, avec des fragmens, notes, etc., Padoue, 1743-1754, 20 parties in-8; *Storia de varj costumi sacri e profani degli antichi*, etc., Padoue, 1750, 2 v. in-8; le *Plutus* d'Aristophane, trad. en vers ital. avec le texte grec, Venise, 1751, in-8; trois *Dissert.* sur un pass. d'Hérodien sur le *Neptune* d'Homère et sur la poésie lyrique, Padoue, 1756, in-8; deux *Interpretations* (*Spiegamenti*) de l'*Ecclesiaste* et du *Cantique des cantiques* sur le texte hébreu, Venise, 1765 et 1767, in-8.

CARMELITES. V. STE THÉRÈSE.

CARMENTA ou CARMENTIS (myth.), prophétesse d'Arcadie, mère du roi Évandre, rendait des oracles en vers (*carmen*), ce qui lui fit donner ce nom. Un médaille de Fabius-Maximus-Eburnus la représente comme une jeune vierge dont les cheveux, retombant en boucles sur ses épaules, sont surmontés d'une couronne de fèves; elle a près d'elle une cythare, emblême de ses chants prophétiques. Cette déesse avait un temple dans le huitième quartier de Rome, et les fêtes instituées en son honneur s'appelaient carmentales.

CARMES, ordre de relig. qui tirent leur nom du mont Carmel en Syrie. C'étaient dans l'origine des cénobites auxquels Albert, patriarche de Jérusalem, donna une règle en 1209 qui fut approuvée par le pape Honorius III en 1224.

CARMES DÉCHAUSSÉS. V. J. de LA CROIX.

CARMICHAEL (JÉRÔME), ministre et théolog. écossais, né à Glascow en 1686, fut prof. de philos. morale dans cette même ville, et y mourut en 1738. Il est aut. de *Remarques* (en angl.) sur le tr. *de Officiis hominis* de Puffendorf. — Fréd. CARMICHAEL, fils du précéd., ministre à Edimbourg, m. en 1751, a pub. un vol. de *Sermons*.

CARMONA (JEAN de), méd. espagnol du 16e S., m. à Séville, a laissé les ouv. suiv.: *Praxis utiliss. ad curandam cognoscendamque pestilentiam*, etc., Séville, 1581, ibid., 1590, in-8; *Tractatus an astrologia sit medicis necessaria*, ibid., 1582, in-8. L'auteur prononce la négative. — Un autre CARMONA (F.-Ximénès de), né à Cordoue vers la fin du 16e S., et méd. à Séville, y a pub. (en esp.) un *Traité de la grande excellence de l'eau*, etc., Séville, 1616, in-4.

CARMONA (ALPH.), écriv. esp.; né en Andalousie dans le 16e S., est cité par Garcilaso de la Véga (*v.* ce nom) dans son *Hist. de la Floride* comme aut. (en société avec Jean Colas, de Zafra) d'une *Relation* de la dévouverte et de la conquête de cette dernière contrée.

CARMONA (SALVADOR), grav. espagnol, né à Madrid vers 1730, fut envoyé a Paris pour perfectionner ses études dans cet art, et revint ensuite dans sa patrie, où il fut nommé grav. de la chambre du roi, et mourut en 1807. On a de lui beaucoup d'estampes, dont les plus estimées sont: *la Vierge et l'enfant Jésus*, d'après van Dick; *L'adoration des Bergers*, d'après Pierre: une *Résurrection du Sauveur*, d'après Carle Vanloo; *L'hist. écrivant les fastes de Charles III*, d'après Solimène.

CARMONTELLE (N.), littér., né à Paris en 1717, mort en 1806, fut lecteur du duc d'Orléans (petit-fils du régent). Ordonnateur des fêtes de ce prince, il comp. des pieces de théât. d'un ou deux actes destinées a être représentées en ces occasions, d'après le nom ou le caractère des personnes qui devaient y jouer un rôle. Ses *Proverbes dramatiques* lui ont assigné une place dans la littér. L'intrigue de ces petites comédies est très-légère et le dialogue naturel. Il peignait aussi avec la même facilité qu'il écrivait, et il a fait le portrait d'un gr. nombre de personnages célèbres du 18e S. Outre les *Proverbes dramatiques*, impr. pour la prem. fois à Paris, 1768-81, 8 v. in-8, on a de lui un *Théât. de campagne*, ibid., 1775, 4 vol. in-8; *Théât. du prince Clenerzow*, trad. en fr. par le baron de Blessing, 1771, 2 vol. in-8 (composé par Carmontelle); *Conversations des gens du monde*, etc., 1786, in-8; cet ouv. devait former 4 vol. pub. en 24 livraisons; il n'en a paru que deux ou trois. *Nouveaux proverbes dramatiques*, pub. après la m. de l'aut., Paris, 1811, 2 vol. in-8; enfin deux romans oubliés aujourd'hui (*le Triomphe de l'amour* et *le duc d'Arnay*) et une comédie en 1 acte (*l'abbé de Plâtre*) jouée au théât. Italien en 1779, et imp. in-8. D'autres *Proverbes dramatiques* de Carmontelle ont été pub. à Paris, 1825, 3 v. in-8, par les soins de mad. de Genlis.

CARNARIUS. V. VLEESCHOUWER (Jean).

CARNÉADE, philos. grec, né à Cyrène dans l'an 218 av. J.-C. (140e olympiade), fut le fond. de la 3e acad., et l'apôtre d'un *pyrrhonisme* plus raisonnable que celui d'Arcesius. Les Athéniens l'envoyèrent en amb. à Rome. Il s'y fit admirer par son éloquence et son habileté à soutenir le pour et le contre, genre de talent que Caton trouva si dangereux, qu'il proposa de renvoyer le négociateur. Carnéade mourut dans la 129e année avant J.-C.

CARNEAU (ÉTIENNE), né à Chartres vers la fin du 16e S., m. à Paris en 1671, fut av. au barreau de cette dern. ville. Doué d'une imagination vive, que l'étude des b.-lett. contribuait à entretenir, il ne fut point exempt de cette instabilité de caractère qui se fait remarquer souvent chez les gens d'esprit. Dégoûté de la carrière du barreau, qu'il pouvait suivre avec distinction, du monde où il était appelé à occuper un rang honorable, Carneau entra en 1630 dans l'ordre des Célestins. Mais il cultiva les muses et les lettres dans la retraite qu'il avait choisie. Il a composé un grand nombre d'écrits en prose et en vers, qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. On peut en voir la liste dans les *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*

de l'abbé d'Artigny, t. 7. Il a été l'un des traduct. des *Voyages de P. Della Valle*, Paris, 1665, 4 vol. in-4.

CARNEGHETZY (GEORGE), théol. arménien, m. vers l'an 1067, a laissé une *Histoire ecclésiast. d'Arménie depuis l'an* 301 *jusqu'à l'an* 1000; dix-sept *Homélies* en l'honneur de divers saints; une *Apologie* du rit arménien. Ces ouv. MSs., en langue arménienne, font partie de ceux de la bibliothèque du roi.

CARNEIRO (MELCHIOR), jésuite portug., né à Coimbre dans le 16e S., fut le premier recteur du collége de son ordre dans cette même ville, et, appelé ensuite à Rome par saint Ignace, il fut nommé par Jules III év. (*in partibus infidel.*) de Nicée, et coadjut. du patriarche d'Ethiopie. Revêtu de ces titres, Carneiro alla en 1555 prêcher la foi aux Indes, fut nommé év. de la Chine et du Japon, et mourut à Macao en 1583. On trouve quelques lettres de lui dans les recueils des missions.

CARNEIRO ou CARNERO (ANT.), chev. de l'ordre de Calatrava, né près d'Elvas au 16e S., fut trésorier de l'armée espagnole dans les Pays-Bas en 1583, et écrivit l'hist. des guerres civiles de ces provinces depuis 1559 jusqu'en 1609. Cet ouv. pub. (en esp.) à Bruxelles, 1612, in-4, et réimp. à Madrid, 1625, in-fol., est estimé et très-rare.

CARNEIRO (ANT.-MARIE), gentilh. portugais, né vers la fin du 16e S., ayant cru trouver le moyen d'empêcher la déclinaison de l'aiguille aimantée de la boussole, fit un voy. aux Indes pour vérifier la bonté de sa découverte, et fut nommé, à son retour en Portugal, cosmographe du roy. On a de lui: *Regimento dos pilotos, e roteiro das navegaçõens da India oriental*, etc., Lisbonne, 1642, in-4, ibid., 1655 et 1666; *Hydrographia curiosa*, etc., St-Sébastien, 1675.

CARNEIRO (DIÉGO-GOMEZ), écriv. portug., né à Rio-Janeiro, mort à Lisbonne en 1676, eut le titre d'historiog. du Brésil; mais on ne connaît de lui aucun écrit qui puisse justifier cette qualification. Il a trad. (du lat. en portug.) l'*Hist. de la conquête de la Chine par les Tatars-Mantchous* du p. Martini (*v.* ce nom), Lisbonne, 1657, in-16; et quelques ouv. étrangers peu remarquables. Le seul ouvr. qui soit de lui est un *Discours* relatif à la révolution de Portugal de 1640, Lisbonne, 1641, in-4.

CARNETZY (JEAN), prêtre et doct. arménien du 13e S., voyagea en Syrie et en Egypte, et découvrit dans un monastère de Baghdad un MS. des *Psaumes de David* en langue arménienne, dont il fit faire plusieurs copies pour les répandre dans son pays. Le patriarche Ciaghetzy (*v.* ce nom), mentionne dans son *Jardin désirable* trois écrits de Carnetsy, qui ne se trouvent guère que dans quelques bibliothèques de couvens orientaux.

CARNOLI (LOUIS), jésuite ital., né à Bologne en 1618, prof. les humanités, la rhétor., la philos. et la théol. dans cette ville, et y mourut en 1693. On a de lui (sous le nom de Jules Loranci) une *Vie du vénérable Jerôme Torelli*, Forli, 1652 (en lat.); un *Discours* (id.) sur la création de l'acad. des *accensi* à Mantoue, Bologne, 1655, sous le nom de Vergilio Nolarci, *idea delle virtù del S. pad. Ignazio de Loyola*, ibid., 1658; et une *Vie* du même saint (en ital.), Venise, 1680.

CARNOT (LAZARE-NICOLAS-MARGUERITE), député aux assemblées législative et conventionnelle pendant la révolution française, lieut.-gén. des armées, etc., né en Bourgogne en 1753, mort à Magdebourg (Prusse) en août 1823. Issu d'une ancienne famille de bourgeoisie de la province, il se destina de bonne heure au service dans le corps du génie milit., où il entra en 1771. Il y était capit. en 1783 lorsqu'il remporta le prix proposé par l'académie de Dijon pour le meilleur éloge du maréc. de Vauban. Le prince Henri de Prusse, frère du gr. Frédéric, lui écrivit alors pour l'engager à entrer au service de l'armée prussienne; mais il refusa les offres avantageuses qui lui furent faites à cet égard. Décoré de la croix de St Louis, et jouissant d'une réputation honorable, à l'époque de la révolution, Carnot en adopta les principes et fut élu en 1791 député du dép. du Pas-de-Calais à la prem. législature. Nommé membre du comité milit. de l'assemblée, il porta souvent la parole en son nom; et, obéissant à cette défiance trop souvent justifiée que tout ami de la liberté nourrit dans son cœur contre le pouvoir milit., il proposa toutes les mesures qu'il croyait pouvoir en arrêter les empiétemens et en réprimer les abus. Après avoir fortem. contribué au licenciement de la garde constitutionnelle du roi Louis XVI pour cause d'incivisme, Carnot appuya la proposition de distribuer trois cent mille fusils aux gardes nationales, à qui l'on voulait confier la police intérieure de la France, et qui se composaient alors en partie d'hommes turbulens et de prolétaires. Le 1er août 1792, il présenta un rapport sur la nécessité d'armer le peuple avec des piques. Ces mesures et quelques autres tendaient évidemment à faciliter le succès de la désastreuse journée du 10 août, aux suites de laquelle Carnot prit en effet une part très-active dans des missions qui lui furent confiées, et qui contribuèrent à le faire réélire par le dép. du Pas-de-Calais député à la convention nationale convoquée pour le 22 septembre suiv. A l'époque du procès de Louis XVI, Carnot vota la déclaration de culpabilité et la condamnation à mort de cet infortuné prince, sans appel et sans sursis. Pour se justifier de ce vote, il l'imputa, dans un écrit pub. après la restauration, à l'empire de la violence et au concours funeste des circonstances. Nommé membre du comité de salut public créé dans le sein de la convention, Carnot y fut plus particulièrement chargé de la direction des affaires milit., et il est constant qu'il eut une grande part dans les succès obtenus à cette époque par les armées républic. sur les ennemis extérieurs. Il résulte des explications données par lui sur sa conduite politique pendant tout le temps de la terreur, qu'il ne peut être assimilé à ces démagogues aussi féroces qu'absurdes dont il partageait le pouvoir révolut.; mais il faut convenir que, soit faiblesse ou entraînement, il s'est condamné lui-même à paraître devant la postérité assis à leurs côtés et dans l'attitude d'un complice. Au surplus, cette même postérité décidera si la présence de Carnot au comité de salut public a été plus profitable que sa retraite eût été fâcheuse aux gr. intérêts de la patrie. Lors de la mise en activité de la constit. de l'an 3, Carnot, sur le refus de Sieyes, fut nommé l'un des cinq membres du gouvern. directorial. Il ne tarda pas à se trouver en opposition avec son collègue Barras, qui lui disputait la direction des affaires milit.; et cette lutte, à laquelle prirent part en sens différens les autres membres du directoire, amena la proscription de Carnot. A l'époque du 18 fructidor, inscrit sur la liste de ceux qu'on désignait à l'opinion publique comme contrerévolut. et royalistes, il se sauva en Allemagne, d'où il écrivit contre ses proscripteurs, mais sans adhérer à la cause des ennemis de la révolution. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut employé par Bonaparte, devenu prem. consul, comme inspect. aux revues, et bientôt après appelé au minist. de la guerre. Mais, différant d'opinions, de principes, de manière d'apprécier les hommes et les choses, Carnot ne pouvait se maintenir long-temps à côté d'un homme aussi absolu et aussi jaloux de l'autorité que le fut toujours Bonaparte, et il se retira au bout de quelques mois. En 1802, il fut appelé au tribunat par le choix des sénateurs, et il y vota constamment avec l'opposition républic. Il parla contre la propo-

61

sition d'élever Bonaparte à l'empire, et refusa de signer le procès-verbal de la séance du tribunat où fut adopté le vote de placer l'ambitieux consul sur un trône illégitime sous tous les rapports. Sa conduite en cette circonstance est un des plus beaux actes de sa vie. Après l'abolition du tribunat, Carnot resta sans emploi, et pendant plusieurs années sans aucune sorte de traitement. Après avoir occupé les postes les plus éminens, et commandé, pour ainsi dire, à l'Europe, il était pauvre, parce qu'au milieu de l'entraînement gén., il avait voulu rester intègre et fier. Une pension lui fut enfin accordée sans qu'il l'eût sollicitée; et retiré à l'institut, il put se livrer uniquement à l'étude des sciences mathém. et des théories de l'art milit. A l'époque des désastres de la campagne de Russie, Carnot eut la générosité d'offrir ses services à l'homme qui les avait si long-temps méconnus, ou plutôt qui avait craint l'indépendance de ses opinions; et la défense d'Anvers lui fut confiée. Il ne négligea rien pour assurer la sûreté intérieure et extérieure de cet important boulev. de la Belgique, et il ne se détermina à le remettre entre les mains des alliés que sur les ordres exprès et réguliers qui lui furent transmis par S. A. R. Monsieur, investi de la lieutenance générale du royaume de France, et conserva par cette mesure de prudence les arsenaux milit. d'Anvers, qui furent ensuite comptés comme compensation d'un gr. prix dans le règlement des frais de guerre qu'il fallut payer aux puissances coalisées. Si la réputation d'homme intègre acquise à Carnot par un grand nombre de preuves avérées pouvait recevoir encore plus de lustre, nous rapporterions un nouveau fait qui, sans être de notoriété publique, repose néanmoins sur des attestations presque irrécusables : c'est que ce citoyen rejeta des offres brillantes que lui firent les agens d'une des puissances coalisées pour le déterminer à devancer de quelques heures l'instant fixé pour la reddition d'Anvers. A la restauration de la famille royale, la position de Carnot devenait difficile; mais la conduite honorable qu'il tint alors parut être appréciée; reconnu dans son grade de lieut.-gén. par le ministère du roi, il reprit la croix de St-Louis qu'il avait avant la révolution. C'est dans les premiers mois de 1815 que parut son fameux *Mémoire au Roi*. L'auteur, voulant garder l'anonyme, avait livré son ouv. à l'impression sous ce titre : *Caractère d'une juste liberté et d'un pouvoir légitime*. Cet écrit offrait, avec la censure de la marche suvie par le minist. de 1814, quelq. insinuat. tendant à pallier les fautes personnelles de l'auteur ou les erreurs qu'il avait partagées. La police intervint, et l'impression fut suspendue. On crut pouvoir soustraire cet écrit à la publicité en invitant son auteur à l'adresser au roi sous la forme de mémoire. Le but fut manqué : en paraissant au gr. jour, l'écrit n'en fit que plus d'éclat, et les résultats en furent désagréables de part et d'autre. Abusé à quelques égards sur les intentions de Bonaparte à son retour de l'île d'Elbe, Carnot accepta le ministère de l'intérieur, se laissa revêtir des plus éminentes distinctions, et, par un compromis inexplicable avec ses anciennes opinions, reçut le titre de comte; mais ayant été compris dans l'organisation de la chambre des pairs, il présenta à cette chambre un *Exposé de la situation de l'empire*, dans lequel il se montrait plus conséquent avec les doctrines politiques qu'il avait toujours professées : le système qu'il y développa parut une réminiscence du gouv. révolut., et ne fut point goûté. Cependant, conservant même après la défaite de Waterloo l'espoir de résister aux baïonnettes des troupes alliées, Carnot, membre du gouv. provisoire, fit les plus grands efforts pour communiquer à ses collègues cette confiance dont il puisait le fonds dans son patriotisme; enfin ce ne fut qu'avec répugnance, et après s'y être d'abord fortement opposé, qu'il signa la capitulation de Paris. Frappé d'exil par la loi du 16 janvier 1816, Carnot se retira d'abord à Varsovie, ensuite à Magdebourg, où l'étude des sciences, à laquelle son âge avancé ne l'empêcha point de se livrer, ainsi que la présence d'un de ses fils, consolèrent l'amertume de la fin de sa vie, qu'il termina dans un état de fortune assez médiocre, gage de la probité sévère qu'il conserva dans les plus hauts emplois. Les princip. ouv. qu'on doit à Carnot sont : *Eloge du maréchal de Vauban*, 1782, in-8; *Essai sur les machines en général*, Dijon, 1786; in-8; *OEuvres mathématiques*, 1797, in-8; *Réponse au rapport fait sur la conjuration du 18 fructidor* par Bailleul, 1799, in-8; *Géométrie de position*, Paris, 1803, in-4; de *la Défense des places fortes*, Paris, 1812, in-4; *Mémoire adressé au Roi en juillet 1814*, in-8; *Opuscules poétiques*, Paris, 1820, in-8, etc. On trouve dans la collection des *Mémoires sur la révolution française*, pub. par les frères Baudouin, des *Mémoires sur Carnot*, précédés d'une *Notice* rédigée par M. Tissot, in-8.

CARO (Annibal), l'un des plus célèbres littér. ital. du 16e S., naquit en 1507 à Città Nova, dans la Marche d'Ancône. D'abord précepteur des enfans d'un riche Florentin, il fut ensuite secrétaire de P.-L. Farnèse, qui devint duc de Parme et de Plaisance en 1543. Ce prince le chargea de plusieurs missions auprès de l'emper. Charles-Quint, et il s'en acquitta avec succès. Après la mort du duc L. Farnèse, qui fut assass. à Plaisance, Caro vint à Rome, et fut successiv. secrét. des card. Ranuccio et Alexandre Farnèse, qui le comblèrent de bienfaits. Il obtint, entre autres bénéfices, deux riches commanderies de l'ordre de St-Jean de Jérusalem. Au milieu de sa prospérité et de ses trav. littér., les observ. d'un critique sur une *Canzone* qu'il avait composée à la louange de la maison royale de France lui causèrent une grande contrariété. Il répondit avec aigreur à ce critique (Castelvetro); celui-ci répliqua : la querelle fut longue et violente. Quelques écriv. ital. reprochent à Caro un tort bien grave dans cette affaire : ils prétendent qu'il accusa Castelvetro (*v.* ce nom) devant le trib. de l'inquisition, et que ce fut lui qui fut cause de sa condamnation et de son exil. Quoi qu'il en soit, Caro, déjà vieux et infirme, quitta ses protecteurs pour habiter la campagne, et termina sa carrière dans l'étude et la retraite en 1566. Sa réputation littér. subsiste encore dans tout son éclat en Italie. Ses princip. ouv. sont : une trad. de l'*Enéide* en vers *sciolti*, Venise, 1581 et 1592, in-4 (il y a beaucoup d'autres édit.; celles de Trévise, 1603, et Paris, 1760, 2 vol. gr. in-8, sont les plus belles). Cet ouv. fonda la réputation méritée de Caro; un *Recueil* de poésies (*rime*), Venise, 1569, 1572, in-4, et souvent réimpr. depuis; un autre *Recueil* de lettres, 1572-74, in-4, ibid., 1581; un *Formulaire* (la dern. édit. est celle de Padoue, 1764-65, 6 vol. in-8); des trad. de la *Rhétorique* d'Aristote, Venise, 1570, in-4; des *Oraisons* de St Grégoire de Nazianze, et d'un *Sermon* de St Cyrille sur l'aumône, ibid., 1569, in-4 : toutes les édit. de Venise ont été imp. par Alde Manuce et les Juntes; une autre de la *Pastorale* de Longus (*Daphnis et Chloé*) restée long-temps inédite, a été impr. pour la 1re fois en 1786, in-4, par Bodoni, qui en donna une 2e édition en 1794, in-8; M. Renouard en a pub. une 3e édit., Paris, 1800, in-12 et in-18, plus correcte que les deux précédentes; enfin une comédie intitulée *gli Straccioni*, Venise, 1582 et 1589, in-4. C'est une des plus originales et des mieux écrites de l'ancien théâtre ital. Les écrits que nous venons de citer furent tous pub. par les neveux de l'aut.; Caro ne fit impr. de son vivant que quelques *Opuscules* de peu d'intérêt, tels qu'un comment. sur un *Capitolo* de Molza (*v.* ce nom) à la louange des figues, etc.

et son *Apologie* contre Castelvetro, Parme, 1558, in-4, réimp. en 1575, in-8. Peu de poètes ital. offrent un style aussi pur, un meilleur choix d'expressions, et autant de verve qu'Annibal Caro.

CARO (Rodrigue), prêtre esp., littér., jurisc. et antiq., né dans l'Andalousie à la fin du 16e S., a composé un gr. nomb. d'ouv. dont les plus remarquables sont : *Antiguedades y principado de la illustrisima ciudad de Sevilla*, Séville, 1654, in-fol. ; *Relacion de las inscripciones y antiguedad de la villa de Utrera*, ibid., in-4. Ce sav. ecclés. a laissé en outre beaucoup de MSs. que l'on conserve dans plusieurs bibliothèques de l'Andalousie.

CARO DE TORRÈS (Fr.), prêtre esp., né à Séville vers la fin du 16e S., voyagea dans les Pays-Bas et dans les Indes occidentales. On a de lui une *Relation des services rendus à LL. MM. les rois Philippe II et III par don Alonzo de Sotomayor dans les états de Flandre, les provinces de Chili et de terre ferme*, etc., Madrid, 1620, in-4 (en esp.); et une *Hist. des ordres militaires de St-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara depuis leur fondation*, ibid., 1629, in-fol. (idem). — Un autre Caro (Jean), est aut. d'un *Traité des oiseaux du nouveau monde* (en esp.)

CAROLET (N.), poète et aut. dramatique, m. en 1739, a composé, soit seul, soit en société avec Pannard (v. ce nom), un gr. nomb. de pièces dont on trouve la liste dans les *Mémoires pour servir à l'hist. des spectacles de la foire*, et dans *l'Hist. du théâtre de l'Opéra-Comique*. La plupart de ces pièces au-dessous du médiocre n'ont pas été imp.

CAROLI (Franç.-Pierre), peintre, architecte et géomètre, né à Turin en 1638, m. à Rome en 1716, fut prof. perpétuel à l'acad. de peinture de cette dern. ville. Il excellait dans la perspective; et il a peint des vues intérieures de plusieurs églises de Rome. On remarque dans ses tableaux, outre l'exactitude et le fini, des détails d'architecture, le dessin, et le coloris des figures.

CAROLINE, femme de George II, roi d'Angleterre, et fille de Jean Frédéric, marquis de Brandebourg-Anspach, née en 1682, fut couronnée épouse du roi d'Angleterre en 1727, et eut de ce mariage quatre fils et cinq filles. George Ier, son beau-père, eut toujours beaucoup d'estime pour elle, et le roi la consulta toujours sur les affaires importantes de l'état. Elle fut après lui régente du roy., et mourut en 1737. Cette princesse pieuse sans affectation protégea toujours les gens de lett.

CAROLINE (Louise), fille de Louis VIII, Landgrave de Hesse-Darmstadt, née en 1723, fut mariée en 1751 à Charles-Frédéric Margrave de Bade, et le seconda dans ses vues bienfais. envers ses sujets. Elle possédait beaucoup d'instruction, surtout en hist. natur., et forma un riche cabinet de cette science que l'on voit encore dans le palais de Carlsruhe : il est principalement orné de pierres rares et de beaux coquillages. La princ. Caroline mourut à Paris en 1783.

CAROLINE, archiduchesse d'Autriche, reine de Naples et de Sicile, dern. fille de François Ier et de l'impér. Marie-Thérèse, naquit à Vienne le 13 août 1762. Unie dès l'âge de quinze ans à Ferdinand Ier, roi de Naples, elle prit bientôt sur le prince un entier ascendant. En 1798, l'invasion des troupes franç. força cette princesse à se retirer en Sicile; mais quelq. succès qu'obtint le card. Ruffo lui rouvrirent les portes de sa capitale. Bientôt une autre fuite en Sicile devint nécessaire, et la reine, dès-lors à la merci du gouv. angl., dont elle avait réclamé les secours, devint la victime de la politique britannique quand elle voulut s'opposer à ses vues. Renvoyée en Autriche en 1812 au moment où le gouvernement représentatif fut établi dans la Sicile, elle mourut d'une attaque d'apoplexie au château d'Hizendorf en 1815.

CAROLINE DE BRUNSWICK-WOLFEN-BUTTEL (Amélie-Elisabeth), reine d'Angleterre, 2e fille de Ch.-Guill.-Ferdinand, duc de Brunswick, née à Brunswick le 17 mai 1768, fut mariée en 1796 à Georges-Fréd.-Auguste, prince de Galles, son cousin, et l'année suiv. eut de cette union une fille (la princ. Charlotte). Peu de temps après cet évènement, qui, en faisant l'espoir de l'Angleterre, devait resserrer les liens des deux époux, ceux-ci se séparèrent d'un commun accord. Les affaires des grands ne manquent jamais de trouver dans le public d'officieux interprètes qui, pour satisfaire sa curiosité, suppléent à la certitude qui leur manque par des conjectures trop souvent calomnieuses. Des bruits de cette nature s'étant élevés en 1806 contre la princesse, devinrent la matière d'une enquête ordonnée par le roi sur certaines déclarations faites par le prince de Galles lui-même; mais la commiss. chargée de cette cause délicate proclama l'innoc. de son épouse, en faisant toutefois à celle-ci quelq. remontrances sur la légèreté de sa conduite. Une décision du conseil privé sous le ministère Portland confirma ce jugement. Les choses restèrent dans cette situation pendant 6 années : les deux époux vivaient toujours séparés d'après leur premier engagement. Le 14 janv. 1813 la princesse de Galles adressa des plaintes à son époux touchant sa position personnelle, l'éducation de la princesse Charlotte, et principalement sur l'éloignement dans lequel on la tenait de sa fille. Le conseil privé d'état, que le prince régent constitua juge de ces réclamations, passa outre et maintint l'état des choses. En août 1814 la princesse de Galles quitta l'Angleterre et voyagea successivement en Allemagne, en Suisse, en Palestine, en Turquie, puis se fixa pend. quelque temps en Italie, vint en France et retourna à Londres pour faire valoir ses droits comme reine. Elle se vit aussitôt frappée d'une nouvelle accusation d'adultère; on l'incrimina de relations illégitimes avec un Italien, qui de son postillon était devenu son chambellan. Des témoins furent appelés d'Italie, d'Allemagne et des autres contrées qu'elle avait parcourues. Son défenseur, M. Brougham, combattit les div. dépositions de ces témoins, et après des discussions longues et orageuses, le parlem. ajourna cette affaire indéfiniment. A l'époq. du couronn. de George IV, Caroline réclama vainement le droit d'assister à la cérémonie du sacre; elle se présenta néanmoins à l'abbaye de Westminster quelq. heures av. sa célébration; mais l'entrée du palais lui fut refusée. Quelques jours après les journaux anglais annoncèrent qu'elle venait de succomber à une maladie inflammatoire, le 7 août 1821. D'après une disposition de son testament, son corps fut transféré à Brunswick.

CARON, nom d'un chef des Celtibériens et des Numantins, qui défit, en Espagne, l'armée du consul Quintus-Flaccus, et fut tué glorieusement en poursuivant les vaincus, l'an 155 av. J.-C.

CARON dit CHARONDAS (Loys le), né à Paris en 1536, suivit la carrière des lettres avant d'entrer dans celle du barreau, à la quelle ses talens et la tournure de son esprit l'appelaient plus particulièrement. Il acquit comme avocat une haute réputation qui le fit nommer lieut. au bailliage de Clermont en Bauvaisis; et il en exerça les fonctions jusqu'à l'époque de sa mort arrivée en 1617. Ses princip. ouvr. sont : une nouv. édit. du *grand Coutumier de France*, illustré d'*annotations*, Paris, 1598, in-4; *Somme rural*, ou le *grand Coutumier de Practique civil et canon*, par J. Bouteiller, illustré de *comment.*, Paris, 1603, 1611 et 1621, in-4; *Coutume de Paris avec des commentaires*, 1598, in-4, 1605 et 1613, in-fol. On a encore de lui un recueil de poésies plus que médiocres, pub. en 1554, in-8. Ses œuv. div. ont été pub. après sa mort, Paris, 1637, 2 vol. in-fol.

CARON (François), direct.-général du commerce, né en Hollande, mort en 1674, passa dans sa jeunesse au Japon, où il apprit la langue du pays, et devint ensuite direct. de la comp. des Indes holland. Mécontent de cette compagnie, il vint en France vers 1666, et fut nom. cette même année, par le minis. Colbert, direct.-général du com. dans l'Inde. Il partit à cet effet, et arrivé à Madagascar, il essaya vainement d'y faire des établissemens commerciaux. Il ne fut pas plus heureux à Trinquemale, dans le Bengale. Rappelé en France par le gouvernement, qui avait reçu des plaintes sur son compte, il voulait se retirer en Portugal, mais le bâtiment qui le ramenait en Europe fit naufrage sur les côtes de ce royaume, et il périt avec tout l'équipage. On a de lui une *Description du Japon*, La Haye, 1636, 1 vol. in-4, avec fig. (en holland.). On la trouve en franç. dans le *recueil* de Thévenot et dans celui *des Voyages au nord*, tom. 4.

CARON (Raymond), relig. recollet irlandais, né en 1605 dans le comté de Westmead, est aut. d'un ouvr. qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et qui a pour titre : *Remonstrantia Hybernorum contra lovanienses et ultramontanas censuras*, Londres, 1665, in-fol.. Ce livre, dédié au roi Charles II, est devenu très-rare, parce que l'édit. en fut consumée en grande partie dans l'incendie de Londres en 1666. On l'a compris dans le recueil des *Traités et preuves des libertés de l'église gallicane*, édit. de 1731.

CARON (Nicolas), grav., né à Amiens en 1700, posséda, outre son art, la géométrie et la mécanique, et se montra supérieur aux artistes de son temps. Il avait composé une *Table géométrique pour faciliter l'extraction des racines*, et une *Méthode pour diviser le cercle*. Ces deux ouvr. sont restés MSs. On trouve plus. de ses grav. à la biblioth. roy., cabinet des estampes. Caron, accusé d'homicide, m. détenu à la Conciergerie de Paris en 1768.

CARON (Augustin-Joseph), lieut.-colonel de dragons, officier de la légion d'honneur, entra fort jeune au service en qualité de volontaire, fit toutes les campagnes depuis 1789, et au licenciement de l'armée en 1815 se retira à Colmar. Il se trouva impliqué dans une conspiration en août 1820, et fut acquitté l'année suiv. par la chambre des pairs, investie de l'instruction de l'affaire. Mis de nouveau en jugement en septembre 1822, comme chef d'un complot tramé dans la ville où il résidait, il fut condamné à la peine de mort, qu'il subit le 1er octobre suivant. Son procès fit quelque bruit à cette époque et donna lieu à plusieurs écrits de circonstance.

CARON. V. Beaumarchais.

CARONDELET (Jean de), né à Dôle en 1469, fut appelé en 1503 aux fonctions de conseiller ecclésiast. au conseil souv. de Malines. Honoré de la faveur de Charles-Quint, Carondelet obtint ensuite à Bruxelles la présidence du conseil ecclésiastique, fut nommé archev. de Palerme, primat de Sicile, chancelier perpétuel de Flandre, et secrétaire de l'empereur. M. à Malines le 8 fév. 1544. Il a laissé des MSs. sur différ. quest. de droit ; et c'est à lui qu'Erasme a dédié son édit. de *St-Hilaire*, en 1522.

CAROPRÈSE (Grégoire), écriv. ital., né dans le roy. de Naples en 1715, est aut. d'une *Réfutation* du livre de Machiavel, intit. : *le Prince* ; d'une trad. de la *Logique de Silv. Regis*, avec des notes, et de quelq. ouvr. de critique peu remarquables.

CAROTTO (J.-Franç.), peintre ital., m. à Vérone en 1546, peignit l'hist. et le portrait. Ses tableaux sont très-rares ; on y remarque l'expression des figures. — Jean Carotto, son frère et son élève, s'établit à Venise, et compta parmi ses élèves Paul Véronèse.

CAROUGE (Bertrand-Augustin), mathémat. et astron. franç., né en 1741, à Dol en Bretagne, s'appliqua à l'étude de l'astronomie, vint à Paris où il se lia avec le célèbre Lalande, et obtint pendant la révolution la place d'administ.-génér. des postes qu'il exerçait encore à sa mort, arrivée en 1798. Il a fait beaucoup de *Calculs* pour l'ouvrage périod. intit. : *Connaissance des temps*, et pour la 2e édit. de l'*Astronomie* de Lalande. On trouve aussi plus. *Mémoires* de lui dans *la Connaissance des temps*, années 1781, 1789 et 1798.

CAROVAGIUS (Bernardin), mécanicien horloger, né en France dans le 16e S., s'acquit de la réputation par ses ouvr. Il fit entre autres, pour le célèb. jurisconsulte Alciat, une horloge dont le marteau, par un ingénieux mécanisme, allumait une bougie à l'heure prescrite.

CARPANI (Joseph), jésuite théol. et poète lat., né à Rome en 1683, professa la rhétor., la philos. et la théolog. au collège germanique de cette ville, où il m. en 1765. Il est moins connu par ses ouvr. théolog., oubliés aujourd'hui, que par sept *Tragédies* en vers lat., jouées au collége dont il était l'un des profess., et impr. à Vienne en 1746, et à Rome en 1750. Il a pub. des *Poésies latines*, sous le nom de *Tirro Creopolita* qui lui était imposé dans l'acad. des Arcades ; elles se trouvent dans le recueil de cette même acad. — Carpani (Gaetan), frère du précéd., musicien composit., m. à Rome en 1780, fut maître de chapelle, et eut de nombr. élèves, dont plusieurs ont acquis une grande réputation en Italie. — Joseph Carpani, de la même famille que les précédens, vivait dans le 17e S., et professa la législation au collége de *la Sapienza* à Rome. On a de lui quelques ouvr. latins peu remarquables, et un autre intit. : *Fasti dell' academia degli intrecciati*, Rome, 1675. — Un autre Carpani (Horace), est aut. d'un ouvr. intit : *Leges et statuta ducatûs Mediolanensis, cum comment.*, Milan, 1616, in-fol.

CARPENTER (Nathanael), ministre anglican, né dans le Devonshire, élève de l'université d'Oxford, devint doyen de l'église d'Irlande, et m. à Dublin en 1635. On a de lui : *Philos. libera*, etc., Oxford, 1622, Francfort, 1631, in-8 ; il attaqua dans cet ouvr. la doctrine d'Aristote ; une *Géographie* (en ang.), ibid, 1625, in-4 ; *Architophel*, etc., en trois parties.

CARPENTER (Richard), ministre anglican, né au commencement du 17e S., fit ses études à Cambridge, passa de là sur le continent, reçut les ordres selon le rit romain, et fut, dit-on, relig. bénédict. en Italie. Etant ensuite retourné en Angl., il abjura le catholicisme pour le culte anglican, et obtint une cure qu'il quitta bientôt pour se faire prédicat. forain. Il abusa de ce ministère pour entretenir les troubles civils qui éclataient sous le règne de Charles Ier. Vers la fin de sa vie, après la restauration de 1660, il rentra dans le sein de l'église romaine et mourut dans cette communion. On a de lui : (en angl.) *Experience*, *Histoire et Théologie*, 1642, in-8, dédié au parlement, réimpr. en 1648, sous le nouv. titre de *la Ruine de l'Antechrist* ; *La loi parfaite de Dieu*, etc., 1652 ; *le Jesuite brouillon*, sans date, mais impr. après le retour du roi Charles II ; *Preuves que l'astrol. est innocente*, etc., Londres, 1653, in-4, et plus. *Sermons* impr. à Londres, de 1612 à 1623, in-4 et in-8. — Un autre Carpenter (Jean), théolog., a pub. à Londres, de 1588 à 1606, in-4 et in-8, des *Sermons*, *meditations*, etc.

CARPENTIER (Pierre), sav. et laborieux bénédictin de la congrég. de St-Maur, né à Charleville en 1697, eut la princip. part à l'édit. du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Ducange, pub. de 1733 à 1736. Ayant obt. le prieuré de Donchery et la libre entrée aux archives de la couronne ; il fut à même de prendre un gr. nomb. de notes par le dépouillement des titres, ce qui lui rendit facile la

composit. de son *Glossarium novum, seu supplementum Gloss. Cangiani*, Paris, 1766, 4 vol. in-fol., et de son *Alphabetum Tyronianum*, Paris, 1747, in-fol. Il fait connaître dans cet ouvr. les signes sténograph. employés par les anciens et dont l'usage s'est conservé jusq. 11e S. M. à Paris en 1707.

CARPENTIER (Ant.-Michel), archit, né à Rouen en 1709, fut memb. de l'acad. d'architect., et eut (à Paris) la direct. des trav. de l'Arsenal, des domaines et des fermes génér. du roi. On cite parmi les construct. faites d'après ses plans et dessins, les *Châteaux* de Courteilles, de la Ferté dans le Perche, de Ballinvilliers sur la route d'Orléans, le palais Bourbon, les bâtim. mod. de l'arsenal, etc. Il mourut en 1772.

CARPENTIER (N...), expert-estimat., né à Beauvais en 1739, m. en 1778, a écrit : l'*Art de l'archiviste expert*, 1769, in-12; *Ebauches des principes sûrs pour estimer le revenu net*, 1775, in-8; *Observ. sur les noms anciens et modernes*, 1768, in-8.

CARPENTIER (Jean le), chanoine régulier de Cambray, m. en Hollande vers 1670, après avoir abandonné la religion cathol. On lui doit une *Hist. de Cambrai et du Cambresis*, Leyde, 1664, 2 vol. in-4 rare. La part. chronolog. est loin d'être exacte.

CARPI (Hugues de), dessinat. et grav. en bois, né à Rome vers 1486, fut un des prem. qui exécuta, en Italie, des gravures sur trois planches qui doivent servir à produire une seule estampe de la manière suiv. : une pour le trait, la seconde pour les demi-teintes, et la dernière pour les ombres. Plus. artistes, parmi lesquels se trouvent le Parmesan, Balthazar Peruzzi, etc., adoptèrent cette manière. Carpi imagina aussi d'imprimer quelques-unes de ses estampes sur du pap. gris, à l'effet de rendre les clairs ou lumières, pour lesquels il faisait une planche séparée, plus marqués et plus brillans. Les Allemands ont revendiqué l'invention de ce procédé, appelé par les Ital. grav. au clair-obscur; et cette prétention serait fondée, puisqu'Albert Durer, Volgemuth et d'autres, qui ont gravé dans ce genre, étaient antérieurs à Carpi. Parmi les ouv. de ce dern., on cite : *David tranchant la tête à Goliath*; *Le massacre des Innocens*; *Ananias puni de mort*, etc., d'après Raphaël, le Parmesan, et autres maîtres.

CARPI (Jérôme de), peint. ital., né à Ferrare en 1511, m. en 1556, avait appris le dessin à Bologne. Il commença d'abord par copier avec exactitude les tableaux des maîtres et surtout ceux du Corrége, puis un voyage qu'il fit à Rome développa en lui le germe d'un talent original, et à son retour à Bologne il exécuta, pour les églises de St-Martin et St-Sauveur de cette ville, deux tabl. représentant l'un, *L'adoration des mages*; l'autre, *la Vierge, l'Enfant Jesus accompagné de plusieurs saints*. Il avait appris aussi l'architect. à Ferrare, et le pape Jules II voulut lui confier les trav. du belvédère, avec promesse d'un beau logement et d'une pension considérable; mais Carpi refusa ces avantages, et préféra se fixer dans sa patrie, où tout en continuant de peindre, il dirigea la reconstruc. d'un pavillon du palais du duc Hercule d'Est. Il fut généreusement récompensé de ce travail par le prince, et m. peu de temps après. Outre les deux tabl. déjà mentionnés, le biographe des peintres, Vasari, en cite plus. autres, et une *Venus nue*, sujet commandé par le roi François Ier en 1540. Les ouvr. originaux de Carpi tiennent beaucoup du style du Corrége, dont il avait été long-temps le fidèle copiste.

CARPIN ou CARPINI (Jean DUPLAN), relig. franciscain, né en Ital. vers l'an 1220, fut envoyé, en 1246, par le pape Innocent IV, près d'un khan de Tatars, qui faisait de fréquentes incursions en Russie, en Pologne et jusqu'en Hongrie, pour le conjurer de cesser ses ravages. Carpin s'acquitta de cette mission avec dévouement et intrépidité, et obtint une réponse du grand khan Ajouck au St père. Après son retour à Rome, il fut successiv. premier custode de son ordre en Saxe, provincial d'Allemagne, et prêcha l'évangile en Bohême, en Hongrie, en Danemarck et en Norwège. Il m. dans un âge très-avancé. On trouve un abregé lat. de son voyage, dans le *Speculum hist.* de Vincent de Beauvais; il a été trad. en angl. par Hakluyt et Purchas (*v.* leurs collect.). Enfin il y en a une version franç. dans le *recueil* de voyages en 2 vol. in-4, pub. par Van der Aa (*v.* ce dern. nom, Hakluyt et Purchas).

CARPIONI (Jules), peint. et grav. ital., né à Venise en 1611, m. en 1674, a composé un grand nomb. de tabl. représentant des *Bacchanales*, des *Danses* et autres sujets de caprice, estim. et fort recherchés des amateurs. Il a peint également des sujets sérieux, tels que *J.-C. au jardin des Oliviers*, et *le Repos en Egypte*; tabl. gravés par lui à l'eau-forte, ainsi que plus. autres de ses productions.

CARPOCRATE, hérésiarque, né à Alexandrie, dans le 2e S., vivait sous l'empire d'Adrien. Il niait la divinité de J.-C. qu'il ne considérait que comme fils de Joseph, et dont l'âme, selon lui, n'avait au dessus de celle des autres hommes qu'un peu plus d'énergie et de vertu, et une surabondance de grâces que Dieu lui avait départie pour vaincre les démons. Il rejetait aussi l'ancien testament, niait la résurrection des morts, et soutenait que le mal n'existe point dans l'ordre de la nature, et que tout dépend de l'opinion. Il fit école, et ses disciples parmi lesquels se confondirent les *Adamites* (*v.* ce nom), s'appelèrent de son nom, *Carpocratiens*.

CARPOV (Jacques), écrivain allemand, né à Gosslar en 1699, étudia les mathémat, la philos., la théologie et le droit à Halle et à Jena, donna des leçons publiques à l'univ. de cette dernière ville, et s'attira des ennemis par l'indépend. de ses opinions en théolog., où il introduisait les méthodes philosophiques. Obligé de quitter Jena par suite de l'animosité de ses adversaires, il vint se fixer à Weymar, où il professa les mathémat., et devint direct. du gymnase public. Il y m. en 1768. On a de lui un gr. nomb. d'écrits de théolog. où il a cherché à introduire le positif et la rigueur des démonstrations philosophiques. Les princip. sont : *Disputatio de rationis sufficientis principio*, Jena, 1725, in-4; *Theologia dogmatica revelata*, etc., 4 vol. in-4, 1735-67; cet ouvr. porte aussi le tit. d'*OEconomia salutis Nov.-Testam.*; *elementa theologiæ naturalis à priori*, Jena, 1742, in-4; un livre écrit en franç., et intit. : *Pensées sur l'avantage de la grammaire universelle*, 1744, in-4.

CARPZOV (Benoit), en lat. *Carpzovius*, jurisc. allemand, né dans le Brandebourg en 1565, était en 1592 doct. et assesseur en droit à Francfort-sur-l'Oder. Devenu ensuite chancelier du comte de Blackembourg à Wittemberg, il fut appelé à une chaire de droit en 1599, puis honoré du titre de chancelier et de conseil. de l'élect. de Saxe; il m. en 1624. Il a laissé plus. ouvr. de droit, sous le titre général de *disputationes juridicæ*. Il eut cinq fils dont 4 suivirent avec distinction la même carrière que lui. — L'aîné, Carpzov (Benoît), né à Wittemberg en 1595, fut conseiller de l'élect. de Saxe, et m. en 1666, avec la réputation d'un très-habile jurisconsulte. On le regarde comme le prem. des praticiens allem. La liste des ouvr. de ce Carpzov se trouve longuem. énumérée dans l'ouvr. de Witten, intitulé : *Memoriæ jurisconsultorum*, où les ouvr. du père sont confond. avec ceux du fils. — Carpzov (Auguste), frère du précéd., né à Colditz, mort en 1683, fut successivement avocat, conseiller, assesseur et chancelier de la haute cour de Saxe. Ses talens pour la diplomatie égalaient ceux qu'il possédait comme jurisconsulte. En 1651, il fut nommé chancelier à Coburg, et en 1675 conseiller intime à Gotha. Il a laissé quelq. ouvr. dont le plus remar-

quable est intit. : *Meditationes passionales.* — CARPZOV (Conrad), frère du précéd., doct. et prof. en droit à Wittemberg, où il était né en 1593, fut chancelier et conseiller intime de l'archev. de Magdebourg. Il m. en 1658. On a de lui des *Tr. de jurisprud.*, dont les principaux sont ; *De regalibus ; De inofficioso testamento ; De interdictis ; De exhæredatione*, etc. — CARPZOV (Christian), 4e fils de Benoît Carpzov, fut profess. de droit à Francfort et m. dans cette même ville en 1642. Ses écrits traitent : *De servitutibus realibus ; De donationibus.* — CARPZOV (Jean-Benoît), le 5e des fils du premier Benoît Carpzov, né à Rochlitz, en Saxe, m. en 1657, fut profess. de théol. à Leipsig. Il a laissé plus. ouv., entre autres : *De Ninivitarum pœnitentiâ*, Leipsig, 1640, in-4; *Introductio in theologiam judaicam*, ibid., etc. Il eut 3 fils qui se distinguèrent comme lui et dont les articles suivent.

CARPZOV (JEAN-BENOÎT), fils aîné du préc., né en 1639, m. en 1699, professa la théol. et la langue hébr. à Leipsig. On a de lui : *Dissert. de nummis Mosen cornutum exhibent.*, Leipsig, 1659, in-4; *Animadversiones ad Schickardi jus regium hebræorum*, ibid., 1674, in-4; une traduct. lat. de *Maimonides sur les jeûnes des Hébreux*, avec une nouv. édit. du texte hébreu, ibid., 1662, in-4; et plus. autres traités sur des questions de philologie sacrée, dont il existe une collect., ibid., 1699, in-4. — CARPZOV (Frédéric-Benoît), frère du précéd., né à Leipsig en 1649, m. en 1699, a donné une édit. des *Amœnitates juris* de Ménage, Leipsig, 1680; et une autre des *Lettres politiques* de Hubert Languet, ibid., 1685. Il est aut. d'une *Dissert. acad. sur la prétendue prédict. de la naissance de J.-C.*, faite par Virgile dans sa 4e églogue, ibid., 1669 et 1700. F.-B. Carpzov faisait partie de la société littéraire qui rédigeait les *Acta eruditorum*, et il a fourni à ce rec. périodique plus. articles remarquables. — CARPZOV (Samuel-Benoît), frère du précéd., né en 1647, m. en 1707, fut profess. de bel.-let. On ne connaît guère de lui qu'un écrit théol. contre le jésuite Masenius, ayant pour titre : *Anti-Masenius, seu examen novæ praxeos orthodoxam fidem discendi et amplectendi*, etc.—CARPZOV (J.-Gottlieb), fils du précédent, né à Dresde en 1679, m. en 1767, a écrit une *Dissert. lat. sur les opinions des anciens philos. touchant la nature de Dieu*, Leipsig, 1699, in-4; *Critica sacra*; ibid., 1708, in-4; il y a eu plus. édit., la dern. est celle de 1748 (ibid.), in-4; une *Introduct.* en lat. aux liv. histor. de l'*Ancien testam.*, ibid., 1714, in-4; une autre pour les liv. canoniques du *Nouveau-Testam.* ibid., 1721, in-4.

CARPZOV (JEAN-BENOÎT), parent des précéd., né en 1720 à Leipsig, y prof. la phil. et eut ensuite une chaire de littérat. anc. à l'univers. de Helmstaedt. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. en latin, dont les principaux sont : *Memcius (meng-sea), sive Mentius Sinensium post Confucium philosophus optimus maximus*, Leipsig, 1743, in-8 (c'est une *dissert.* tirée presque entièrement de la *Philosophia sinica* du P. Noël), ouvr. rare ; *Essai d'obs. philolog.* sur Paléphates, Musée, Achilles Tatius, ibid., 1743, in-8; une *Dissert.* sur Autolycus de Pitane, ibid., 1744, in-8; *Lectionum Flavianarum stricturæ*, etc., ibid., 1748, in-8; *Exercitationes sacræ*, Helmstaedt, 1748, in-8; *Dissert. sur la vie et les écrits de Saxon le gramm.*, ibid., 1762, in-4. Il a publié aussi les traduct. lat. suiv., avec le texte gr. ; *Discours de St Basile sur la nativité de J.-C.*; *Dialogue de Hieronyme* (*v.* ce nom) *sur la Ste Trinité*, ib., 1768, in-4, réimpr. avec un autre *Tr.* du même aut. à Altenbourg, 1772, in-8; *Dial. des morts* de Lucien, avec notes, Helmstaedt, 1773, in-8; une édit. de Musée, impr. pour la 1re fois à Helmstaedt en 1749, in-4, et ensuite avec des addit. à Magdebourg, en 1775, in-8. J.-B. Carpzov m. en 1803. On connaît encore 5 autres personnages de la même famille. — CARPZOV (Benoît-David), théol. réformé, fils de Benoît I, est aut. d'une dissert. *de Pontificum hebræorum vestitu sacro*, Jéna, 1655, in-4, réimpr. dans plusieurs collect. ; et l'on trouve aussi quelq. lett. de lui dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn. — CARPZOV (A.-Benoît), fils de Jean Benoît I, né en 1644, à Leipsig, m. en 1708, prof. de droit dans cette même ville, fut assesseur du consistoire et chan. de Mersebourg. Il a écrit un gr. nomb. de *dissert.* sur le droit civil ; plus. n'ont rapport qu'à des coutumes. — CARPZOV (Jean-Benoît), né en 1670, à Leipsig, m. en 1733, fils de Jean-Benoît II, prof. la langue hébraïque et fut min. luthér. Il pub. un ouvr. de son père, int. : *Collegium rabbinico-biblicum*, Leipsig, 1703, in-4; et on a de lui quelq. *Dissert. sur l'Urim et le Thumim, sur la sépulture du patriarche Joseph*, etc. — CARPZOV (Jean-Benoît), jurisc., né à Dresde en 1675, m. en 1739, a pub. en allemand *Théâtre historique de la ville de Zittau* (dont il était syndic et bourguemestre), Zittau, 1716, in-f. ; *Antiq. les plus remarquables de la Haute-Lusace*, Leipsig, 1719, in-fol. — CARPZOV (Christian-Benoît), méd., est aut. des ouvr. suiv. : *Dissertatio de medicis ab ecclesiâ pro sanctis habitis*, Leipsig, 1709, in-4; *De fluore albo*, Wittemberg, 1711, in-4; *Cattologia (Hist. nat. des chats)*, Leipsig, 1716, in-8, avec fig.

CARR (ROBERT). V. SOMMERSET.

CARR (THOMAS), dont le nom véritable est Miles Pinkney, prêtre catholique anglais, né en 1599, en Angleterre, fut envoyé jeune en France pour faire ses études au collége de sa nation à Douai. Il devint procureur de cet établissement et se rendit ensuite à Paris, où il contribua à la fondation d'un autre collége anglais, et fonda lui-même le monastère des Augustines angl. Il m. en 1674. On a de lui plus. ouvr. en angl. et en latin dont les plus connus sont : *Douces pensées de Jésus et de Marie*, 1665, in-8; *Pietas Parisiensis*, Paris, 1666, in-8 : c'est une description des hôpitaux de cette ville. Il a trad. en angl. le *Tr. de l'amour de Dieu*, de St François de Sales, Paris, 1630, 2 vol. in-8; *le Gage de l'éternité* de Camus, év. de Bellay, Paris, 1632, in-8; *les Soliloques* de Thomas A Kempis, ibid., 1653, in-12; et quelques autres ouvr. du même genre.

CARR (GEORGE), théol. angl., né à Newcastle, en 1704, m. en 1776, a laissé des *sermons*, impr. après sa mort, à Londres, 1779. 3 vol. in-8.

CARR (JEAN), littérat. angl., né dans le comté de Durham en 1732, m. en 1807, fut prof. au collége d'Hertford. On a de lui une traduct. des ouvr. de Lucien, 1774, 5 vol. in-8; il a aussi comp. quelq. *poésies* médiocres.

CARRA (JEAN-LOUIS), député à la convent. nation., né en 1743 à Pont-de-Vesle, fut d'abord secrétaire d'un hospodar de Moldavie et ensuite du cardinal de Rohan ; il vint à Paris dès les premiers momens de la révolut. et rédigea un journal intit. *Annales patriotiques*. Cette feuille ayant eu un gr. succès de circonstance, Carra se crut assez d'influence pour bouleverser toute l'Europe : dès le 22 décemb. 1790, il déclara formellement, à la tribune des jacobins la guerre à l'emper. Léopold, ajoutant que pour soulever tous les peuples de l'Allemagne, il ne demandait que 50 mille homm., douze presses, des imprimeurs et du papier. Malgré toutes ses protestations exagérées de républican., plus. personnes prétendirent qu'il était l'agent d'un parti qui voulait mettre le duc de Brunswick sur le trône de France. Ce soupçon fit fortune auprès de Robespierre, qui le désigna comme un traître. Nommé député à la convention nationale par deux départ., il fut un des prem. à se prononcer dans le procès du roi Louis XVI contre l'appel au peuple ; mais son journal l'occupant presque exclusiv., il se fit peu remarquer dans cette assemblée. Rejeté du parti de Robespierre, il se rangea dans celui de Brissot, et fut nommé, sous le ministère de Roland,

garde de la biblioth. nation. Bientôt les dénonciat. s'étant multipliées contre lui, Marat, Couthon et Robespierre le firent rappeler d'une mission à Blois, le 12 juin 1793. Proscrit par suite des évènemens du 31 mai, il fut condamné à m. le 30 octob. par le tribunal révol., et décapité le lendemain, avec les 21 députés girondins. On a de lui une *Hist. de la Moldavie et de la Valachie*, 1778, in-12, réimpr. à Neufchâtel en 1781; *Nouveaux principes de physique*, 1782, 4 vol. in-8; *Mém. histor. et authent. sur la Bastille*, 1790, 3 vol. in-8, et quelques autres pamphlets ou opuscules de peu d'intérêt.

CARRACH (JEAN-TOBIE), jurisc. allem., né à Magdebourg en 1702, m. en 1775, fut conseiller à la cour de Prusse, prof. de droit à Halle, et comp. plusieurs traités de jurisp. dont les princip. sont: *de Imaginariâ æquitate probationis pro evitando perjurio*, Halle, 1734, in-4; *de Periculo rei immobilis venditæ ante resignationem judicialem*, Halle, 1734, in-4.

CARRACHE (LOUIS), peintre, né à Bologne en 1554, élève du Tintoret, parut d'abord plus propre à broyer les couleurs qu'à les savoir employer; il était lourd et lent dans son travail, ce qui le fit appeler par ses camarades *le Bœuf*. Toutefois il ne tarda pas à se faire un nom: de concert avec ses deux cousins, Augustin et Annibal, il fonda à Bologne l'acad. de peinture dite des *incommunati*, dans laquelle il établit pour principe fondamental que l'observ. de la nature devait s'allier à l'imitation des meilleurs maîtres; et comme pour joindre l'exemple au précepte, il comp. sa *Prédic. de St Jean-Baptiste*, tableau où il introduisit les portraits de plusieurs contemp. Le premier de ces portraits est dans le style de Raphaël, le deuxième dans celui du Titien, et le troisième d'après la manière du Tintoret. Louis excellait dans le dessin. Ses plus beaux ouvr. sont à Bologne. Très-profond dans toutes les parties de son art, il a servi de modèle dans plus d'un genre, et ses cousins eux-mêmes l'honorèrent toute leur vie, et ne cessèrent jamais de s'aider de ses conseils. Après avoir joui long-temps d'une haute renommée, et survécu 18 ans à Augustin et 10 ans à Annibal, il m. à Bologne en 1619 dans un état voisin de la pauvreté. — Son frère PAUL eut part à quelques-uns de ses ouvr. de même qu'à plusieurs de ceux de ses cousins; mais il fut loin de partager leur réputation.

CARRACHE (AUGUSTIN), peintre et graveur, cousin des précéd., exerçait la profession d'orfèvre quand Louis le détermina à s'adonner à la peinture, et il devint bientôt un de ses plus habiles élèves. Doué d'une singulière facilité d'invention, il s'occupait de préférence à graver les sujets qu'il composait; cependant, au retour d'un voyage à Venise où il était allé voir les ouv. du Tintoret, il reprit les pinceaux et exécuta sa *Communion de St Jérôme*, tableau qui passe avec raison pour avoir fourni l'idée prem. de celui du Dominiquin sur le même sujet. Ses succès excitèrent dès-lors la jalousie de son frère, qui parvint à le déterminer sous différens prétextes à abandonner tour à tour les travaux de la palette pour ceux du burin: toutefois cette complaisance du docile Augustin ne put empêcher que la comparaison des ouvr. des deux frères ne fût parfois défavorable à Annibal, surtout lorsqu'ils travaillèrent en commun dans la galerie *Farnèse* à Rome, où le bruit se répandit que le peintre empruntait au graveur ses plus touchantes idées. Toujours soumis à l'influence des jalouses suggestions d'Annibal, Augustin se retira dans le duché de Parme; il y peignit pour un salon *l'Amour céleste*, *l'Amour terrestre et l'Amour vénal*; il travaillait à un *Jugement dernier*, sujet qui sous sa main promettait un chef-d'œuvre, quand il mourut de fatigue à Parme en 1601. Augustin, également distingué comme graveur et comme peintre, bien qu'il se soit plus adonné au prem. de ces arts, avait comp., pour servir aux leçons de son acad., un *Tr. de perspective et d'architecture*.

CARRACHE (ANNIBAL), peintre, frère du précéd., né à Bologne en 1560, suivit d'abord le métier de son père, qui était tailleur; mais il s'adonna ensuite à l'étude du dessin d'après les conseils de son cousin, et fit de tels progrès que Louis voulut le garder dans son atelier. Annibal s'appliqua à faire des copies soignées du Corrège, du Titien, de Paul Véronèse, et, de même que ces maîtres, il comp. beaucoup de petits sujets; bientôt après il acquit de la réput. pour son *Tableau de St Roch*, dont le Guide fit depuis la gravure à l'eau-forte. Appelé à Rome, il s'adonna d'abord au genre de l'antique; mais il sut allier dans ses compositions le style du Corrège au grandiose de Michel-Ange et de Raphaël, et l'on rencontre à chaque pas dans la galerie du palais de Farnèse, qu'il fut chargé d'orner de peintures, des preuves multipliées de son beau talent, trop peu récompensé. Cette galerie est un chef-d'œuvre de l'art, et l'un des plus beaux morceaux de Rome. Il avait passé huit ans à la terminer, et le chagrin que lui causa le prix mesquin qu'il reçut en paiement le conduisit au tombeau en 1609. Il voulut être enterré à côté de Raphaël, m. 89 ans av. lui. Le Poussin a dit que depuis Raphaël on n'avait pas mieux comp. que ne l'a fait Annibal; et bien qu'il existe à Bologne un parti d'amateurs qui lui préfèrent Louis, partout ailleurs on donne la palme au premier, regardé généralement comme plus éloquent et plus noble dans ses créations. Ses principaux tableaux sont à Parme, à Rome et à Paris: le Musée en possédait vingt-huit.

CARRACHE (FR.), peintre, frère d'Augustin et d'Annibal, né en 1595, fut l'élève de ses frères, plus âgés que lui. Après la m. d'Augustin et d'Annibal, il osa lutter contre son cousin Louis, et fit mettre sur sa porte à Bologne: *Ici est la véritable école des Carrache*. Après la mort de Louis, il se rendit à Rome, et fut d'abord reçu comme devait l'être le frère d'Annibal; mais bientôt mieux connu on le méprisa. Le libertinage le conduisit à l'hôpital de cette ville, où il mourut à l'âge de 27 ans en 1622, sans avoir laissé à Rome aucune peinture.

CARRACHE (ANT.), fils naturel d'Augustin et élève d'Annibal, naquit à Venise en 1583. Plein de reconnaissance pour son maître, il reçut ses derniers soupirs à Rome, et lui fit faire de magnifiques funérailles. Les tableaux de ce maître sont très-rares; le Musée en possédait un représentant *le Déluge*. Mort à Rome en 1618.

CARRANZA (BARTHÉLEMI de), archev. de Tolède, né en 1503 à Miranda-del-Ebro, entra dans l'ordre de St-Dominique après avoir fait ses études à Alcala, acquit une gr. réput. comme théolog., et fut envoyé par l'emp. Charles-Quint au concile de Trente, où il se fit remarquer par son zèle et ses écrits. Ayant accompagné en Angleterre l'archiduc Phil. d'Autriche, qui allait épouser la reine Maria, Carranza devint confesseur de cette princesse, travailla par ses ordres au rétablissement de la relig. cathol. dans ce roy., et apporta dans cette mission toute la rigueur d'un ministre du St-office; son zèle alla jusqu'à faire déterrer les corps des hérétiques pour les livrer aux flammes; il en fut récompensé par Philippe. Lorsque ce prince monta sur le trône d'Espagne après l'abdication de son père Charles-Quint, il nomma Carranza, dont il avait été l'élève, archev. de Tolède. Mais l'élévation de celui-ci éveilla la jalousie de plusieurs prélats esp. qui prétendaient à ce poste important. Une cabale se forma contre le protégé du roi. Un catéchisme qu'il avait pub. dans son diocèse fut censuré par l'inquisition, approuvé par la commission du concile de Trente chargée de l'examen des livres, et attaqué de nouv. par l'evêque de Lérida. Carranza avait assisté Charles-Quint dans ses derniers momens; on l'accusa d'avoir perverti les sentimens

religieux de ce prince; il fut arrêté par l'ordre de Philippe II, et renfermé dans les prisons de l'inquisition. Le pape Pie V ayant évoqué le procès à Rome, Carranza y fut conduit, et détenu pendant dix ans au chât. St-Ange; il fut enfin mis en jugem. et déclaré à peu près absous; toutefois la sentence portait qu'il serait suspendu pend. cinq ans de ses fonctions épiscopales, et relégué pend. ce temps au couvent de la Minerve. Il ne survécut que 17 jours à cette décision, et mourut en 1576. Sa longue persécution avait excité la pitié des Romains, et le pape Grégoire XIII fit placer une épitaphe honorable sur sa tombe. Carranza a laissé plus. ouv. en lat. et en esp. dont nous n'indiquerons que les plus remarquables : *Comentarios sobre el catequismo cristiano*, Anvers, 1558, in-fol.; ouv. qui fut la cause de ses malheurs, et qui est devenu très-rare, *Summa conciliorum*, Venise, 1546, in-8; réimpr. plusieurs fois, *de Necessariâ residentiâ episcop. et aliorum pastorum*, ibid., 1547 et 1562, in-8. La vie de ce prélat a été écrite en espag. par Didier de Castejon et P. Salazar de Mendoza.

CARRANZA (Jérôme), né à Séville dans le 16e S., passa en Amérique en 1589, et fut gouv. de la province de Honduras. Il a écrit sur l'art des armes, princip. de l'épée, soit pour l'attaque, soit pour la défense, un *Traité* rare et recherché. Il est int. *de la Filosofia de las armas*, San-Lucar, 1569, in-4, et 1582, même form. — Carranza (Didier), missionn. dominic., né en Espagne dans le 16e S., est auteur d'une *Doctrine chretienne* écrite dans une des langues améric. nommée *chontal*, usitée dans la province de Tabasco au Mexique.

CARRANZA (Michel-Alfonse de), vic.-gén. de l'ordre des carmes en Espagne, m. octogén. à Valence en 1607, a laissé *Vita sancti Ildephonsi*, Valence, 1556, in-8, réimp. à Louvain avec des notes par J. Bollandus dans les *Acta sanctorum*.

CARRARA (Jean-Michel-Albert), écriv. du 15e S., né à Bergame, mort en 1490, fut l'un des hommes les plus instruits de son temps. Il exerça la profession de méd., mais il était à la fois histor., théol., orat. et poète. Il avait servi pend. sa jeunesse dans les troupes de Ph. Visconti contre Fr. Sforce. On a de lui : *de Omnibus ingeniis augendæ memoriæ*, Bologne, 1491; *Oratio in funere Barthol. Coleonis*, Bergame, 1732; et un gr. nomb. de MSs. lat. et ital. conservés dans plusieurs biblioth. d'Italie, et parmi lesquels on cite : *Historiarum italicarum libri IX*; un poème en vers héroïques, intit. : *de Bello veneto per Jac. Marcellum in ital. gesto lib. unus.* — Un autre Carrara (Pierre-Ant.) de Bergame, vivant dans le 17e S., a trad. l'*Eneide* de Virgile, *in ottava rima*, Venise, 1681 et 1701.

CARRARA (Hubert), jésuite et poète lat., né vers le milieu du 17e S. au roy. de Naples, fut prof. de b.-lett. au coll. rom. jusqu'à sa m., arrivée en 1715. Il a comp. un poème héroïque en 12 chants intit. *Columbus, sive de itinere Christop. Columbi*, Rome, 1715, et Augsbourg, 1730; un autre d'un moindre intérêt sous le titre : *in Victoriam de Scythis et Cosacis relatam, sub auspiciis D. D. Joannis in Zolkucia, etc., carmen*, Rome, 1668. Les connaisseurs trouvent plus de style dans ce dern. poème que dans le prem.—Un autre Carrara (Fr. de) dit *il Vecchio*, a écrit en italien une *Chronique de la ville de Padoue*, insérée par Muratori dans le tome 2 des *Rerum italic. scriptores*.

CARRARE, ou plutôt CARRARA, nom d'une famille souveraine de Padoue qui avait donné des magist. suprêmes à cette ville dès le 12e S. — Jacques, Ier du nom, dont les ancêtres avaient été persécutés par les gibelins au commencem. du 13e S., se mit à la tête d'une troupe de séditieux qui chassa ou fit périr les anciens magist. de Padoue en 1314: il devint chef ou seigneur de la républ. en 1318, eut à combattre pend. tout son règne pour maintenir son usurpation, et se vit même forcé d'implorer contre Cane de la Scala (v. ce nom), seigneur de Vérone, les secours de Frédéric, duc d'Autriche, dont il devint le lieut. par le partage qu'il fit avec lui de sa souv. de Padoue. M. en 1324.

CARRARE (Marsilio), neveu du précéd., fut son successeur dans la seigneurie de Padoue, ou plutôt continua d'être le lieut. du duc d'Autriche dans cette ville. Attaqué par un autre de ses oncles, Nic. Carrare, qui, après avoir partagé avec lui les soins de l'administ., était devenu son ennemi, Marsilio se mit sous la protection de Cane de la Scala, ancien ennemi de son père, et lui transféra la seigneurie de Padoue et de son territoire, en conservant toutefois l'autorité administ. Vers la fin de sa vie, il se brouilla avec Albert de la Scala, fils aîné de Cane, son suzerain, et recouvra son ancien pouvoir; mais il m. peu de temps après en 1338.

CARRARE (Ubertino), neveu du précédent, lui succéda en 1338, avec l'approb. de la républ. de Venise, et fut reconnu ensuite par Marsilio de la Scala, qui renonça à la suzeraineté de Padoue. Les Vénitiens virent d'un mauvais œil la paix qui s'établit entre les deux maisons Carrare et de la Scala; ils espéraient qu'Ubertino et Marsilio s'affaibliraient par leurs guerres mutuelles, et leur polit. voulait en tirer profit. Ubertino Carrare, devenu odieux aux Padouans par ses excès, m. en 1345.

CARRARE (Marsilietto-Pappa-Fava), parent éloigné du précéd., fut son success.; mais à peine avait-il été reconnu comme seigneur de Padoue, qu'il m. assassiné par Jacq. Carrare, fils de Nic. et neveu de Jacq. Ier, en 1345, après 2 mois de règne.

CARRARE (Jacques II), tint quelque temps secret l'assassinat de Marsilietto, et profita du sceau de ce prince pour s'assurer de toutes les forteresses de la seigneurie de Padoue. Il annonça ensuite la mort de son parent, réclama la souver. comme un héritage auquel il avait les droits les mieux acquis, et fut reconnu par le peuple. Il gouv. avec plus de sagesse et de modération qu'on ne devait en attendre de lui, d'après les moyens dont il avait fait usage pour parvenir au pouvoir; mais il ne put éviter la catastrophe de sa victime. Il fut assassiné en 1350 par un bâtard de l'un de ses oncles qu'il avait recueilli dans sa maison, et dont il cherchait à réprimer les excès.

CARRARE (Giacomino), frère du précédent, fut proclamé seigneur de Padoue, conjointement avec son neveu François (fils de Jacq. II). L'harmonie se maintint entre ces deux princes pendant cinq ans; mais François, informé que son oncle avait projeté de le faire assassiner, le prévint en arrêtant lui-même Giacomino en 1355, et en le renfermant dans une forteresse, où il mourut en 1372.

CARRARE (Fr.), demeuré seul seigneur de Padoue, après l'emprisonnement de son oncle (v. l'art. précéd.), avait été choisi quelque temps av. cet événement pour comm. l'armée des seigneurs de Mantoue, de Ferrare, de Vérone et de Padoue, ligués sous la protection de la républ. de Venise, contre la maison Visconti, qui voulait soumettre toute l'ancienne Lombardie. Il termina cette guerre par une paix honorable en 1358, et se brouilla peu de temps après avec le gouv. vénitien à cause des liens d'amitié et d'hospitalité qu'il contracta avec le roi Louis de Hongrie, dont l'armée avait envahi le territoire de la répub. Le ressentim. des Vénitiens, long-temps retenu par les circonstances, éclata enfin en 1372. Carrare, malgré les secours qu'il obtint du roi de Hongrie et du duc d'Autriche, fut réduit à conclure une paix honteuse en payant un tribut considér. Il s'allia ensuite avec les Génois, reçut de nouveaux secours du roi de Hongrie, et entreprit cette guerre, dite de *Chiozza*, de 1378 à 1381, qui faillit causer la ruine de la républ. de

Venise. En 1384, Carrare acquit les villes de Trévise, Ceneda, Feltre et Bellune, et parut plus puissant qu'il n'avait jamais été ; mais après avoir été tour à tour l'allié et l'adversaire de J. Galéaz Visconti, vaincu par ce dernier, il lui livra en 1388 les seigneuries de Padoue et de Trévise. Une autre seigneurie dans la Lombardie lui avait été promise en dédommagement de ces cessions ; mais, loin de tenir cette promesse, Jean Galéaz enferma François Carrare dans le chât. de Como, et l'y retint jusqu'à sa mort, arrivée en 1393.

CARRARE (Fr.), fils du précéd., avait d'abord reçu de son père la seigneurie de Padoue en 1388 ; mais obligé de livrer cette ville au gén. de J. Galéaz Visconti, il se rendit à Pavie près de ce dernier prince, qui, après l'avoir fait languir long-temps dans l'attente, lui accorda en dédommagement un mauvais château près d'Asti. Aidé ensuite par les Vénitiens et les Florentins, Carrare rentra dans Padoue en 1390, et sa souver. fut reconnue à la paix de 1392. Il ne tarda pas à exciter la jalousie de ces mêmes Vénitiens qui avaient contribué à son rétablissement. Vaincu par eux après une lutte assez longue, il fut conduit à Venise en 1405, ainsi que ses deux fils, Jacques et François. Le conseil des dix, au mépris du droit des gens et de la foi des sermens, ayant résolu la mort de ces trois princes, ils furent étranglés dans leur prison en 1406. Deux autres fils de François II Carrare eurent leur tête mise à prix ; mais aucun assassin n'attenta à leur vie. L'un, Ubertino, mourut de maladie à Florence en 1407 ; l'autre, après avoir servi contre les Vénitiens, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en 1435. En lui finit la descendance légitime de la maison des Carrare.

CARRARIO (Pierre), littérat. ital., né à Padoue dans le 16e S., est aut. d'une *trad.* ital. des *Disc. d'Isocrate ;* d'un tr. *De tolerandâ exilii fortunâ ;* et de quelq. autres écrits lat. et ital. en prose et en vers.

CARRE ou CARRÉE (François), peintre de l'école hollandaise, né en Frise en 1636, fut prem. peintre de Guillaume-Frédéric, stathouder de cette province. Après la m. de ce prince, il vint s'établir à Amsterdam, où il m. en 1669. Il peignait principalement le genre de Téniers, et l'on voit encore de lui quelq. tabl. représentant des fêtes de village.

CARRÉ (Henri), fils aîné du précéd., né à Amsterdam en 1656, apprit le dessin malgré son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, et le célèbre Jordaens (*v.* ce nom) fut son principal maître. Il commençait à se faire connaître comme peintre, lorsque la princesse Albertine, qui avait été la protectrice de Carré le père, donna au fils une place d'enseigne dans un régiment. Après avoir servi quelque temps avec distinction, Henri renonça à cette carrière pour reprendre la peinture et s'établit à Amsterdam, où il exécuta de nombreux tableaux. On cite les grands paysages dont il orna une des salles du château de Ryswick. Il m. en 1721, laissant 7 enfans, dont 4 se livrèrent à la peint., mais avec moins de succès que leur père.

CARRÉ (Michel), peintre, né à Amsterdam en 1658, frère du précédent, fut élève de Berghem (*v.* ce nom). Après avoir séjourné quelq. années à Londres, sans profit pécuniaire, il passa en Prusse, sur l'invitation du roi Frédéric Ier, qui lui donna une pension, indépendamment du prix de ses ouv. A la mort de ce prince, Michel revint à Amsterdam, où il termina sa carrière en 1726. Parmi ses compositions, on cite avec éloge *la Rencontre de Jacob et d'Esaü*, qu'il peignit pour l'ornement d'une salle à Amsterdam.

CARRÉ, voyageur franç. du 17e S., fut d'abord employé par le gouvernement pour la visite des côtes de Barbarie, et de divers ports de la Méditerranée et de l'Océan. Les *Mém.* qu'il adressa à cette occasion déterminèrent le ministre Colbert à l'employer de nouv. dans l'expédition commandée par François Caron (*v.* ce nom), et destinée à former des établissemens aux Indes orient. Sous le prétexte de porter des nouvelles de cette expédit., Carré fut renvoyé en France par son chef, qui voulait se débarrasser d'un surveillant incommode. Il s'embarqua pour Bender-Abassi, se rendit de ce port à Bagdâd, traversa le désert de Syrie, visita le mont Liban, se rembarqua à Séide, aborda à Marseille en 1671, et fut renvoyé aux Indes l'année suiv. par la voie de terre. On ignore l'époque de sa m. Il pub. une relation sous le tit. de *Voyage aux Indes orient., mêlé* de plus. *hist. curieuses*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On n'y trouve que le récit complet de ses courses, jusqu'à son premier retour en 1671; quant à son 2e voyage, il se borne à en relater quelq. circonstances de peu d'intérêt.

CARRÉ (Louis), géomètre franç., né en 1663, apprit du célèbre Malebranche les principes des mathémat., dont il donna ensuite des leçons, ainsi que de la philosophie de son maître. Il fut reçu membre de l'académie des sciences en 1697, et m. en 1711. Il a laissé un ouv. intit. : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, etc. par l'application du calcul intégral*, Paris, 1710, in-4; plus. *Mém.* dans la collect. de l'acad. des sciences; et, dans le *Journal des savans*, un abrégé d'un *Tr. sur la théorie gener. du son, sur les différens accords de la mus., et sur le monochorde.*

CARRÉ (Remi), bénéd. franç., né à St-Fal près Troyes, en 1706, m. en 1773, est aut. d'un ouvr. intit. : *le Maître des novices dans l'art de chanter*, 1744, in-4; et d'un *Rec. curieux et édifiant sur les Cloches*, 1757, in-8. Il pub. aussi une 2e édit. augm. de *la Clef des psaumes* de Foinard, 1755, in-12.

CARRÉ DE MONTGERON. V. Montgeron.

CARREL (Louis-Joseph), théol., né à Seissel en Bugey, est aut. des ouv. suiv. : *la Pratique des billets*, Bruxelles, 1698, livre où il enseigne que la pratique du prêt à intérêt sur de simples billets n'est point opposée à la loi naturelle, ni par conséquent mauvaise en soi, mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la tradit. : de sav. théol. ne partagent pas cette opinion (*v.* Mignot (Et.) ; *la Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, Lyon, 1700, in-12. On y trouve de bons raisonnemens sur l'obligation où sont les ecclésiastiques de s'appliquer à la science de leur état, mais trop de sévérité à l'égard de l'étude des sciences profanes. On a encore lui quelques *opuscules* de peu d'intérêt.

CARRELET (Louis), curé de Dijon, m. en 1766, a laissé plusieurs écrits qui ont été pub. en 1767, sous le titre d'*Œuvres spirituelles et pastor.*, 7 vol. in-12, réimpr. en 1804.

CARRELET DE ROSAY (Barthélemi), frère du précéd., prédic. distingué, prêcha la cène à la cour de France en 1724, et prononça en 1735 le panégyrique de St Louis en présence de l'académ. franç. Il m. en 1770, étant théologal de l'évêché de Soissons, et membre de l'acad. de cette ville.

CARRENO DE MIRANDA (don Juan), peintre espag., né dans les Asturies en 1614, m. en 1685. Les Espagnols lui assignent son rang comme color entre le Titien et Van-Dick. Philippe IV l'avait nommé peintre de la couronne, et Charles II lui avait donné l'ordre de St-Jacq. On admire à Pampelune son tableau de l'institution de l'ordre des trinitaires, dans le couvent des religieux du même nom. Les villes de Madrid, Tolède, Alcala de Henarès, possèdent plus. autres de ses product. remarquables. Il gravait aussi au burin.

CARRERA (Pierre), prêtre et littérateur sicilien, né en 1571, m. à Messine en 1647, était versé dans les antiquités de son pays, et son savoir le fit rechercher par plusieurs princes d'Italie. Parmi les nombreux ouvr. qu'il a laissés, nous ne citerons

que les suivans : *Variorum epigrammatum lib. III*, Palerme, 1610, in-8; *Il giuoco de' scacchi*, jeu dans lequel il était fort habile. Ce tr. du jeu des échecs, impr. à Militello en 1617, in-4, est rare et très-recher. des curieux; *Delle memorie istoriche della città di Catania*, en 2 vol. in-fol., pub., l'un en 1639, l'autre en 1641; le second ne contient que la vie et les miracles de Ste Agathe. Le prem., trad. en lat. par Abraham Reiger, a été inséré dans le 10e vol. du *Thesaur. antiquit. Siciliæ* de Burmann.

CARRÉRA (François), jésuite sicilien, né en 1629, m. en 1679, est aut. du *Pantheon Siculum, sive sanctorum Siculorum elogia*, Gènes, 1679, in-4. On a aussi de lui quelq. poésies latines.

CARRÉRA (Antoine-Princival), méd., né dans le Milanais, est connu par une sat. contre les médecins, intit. : *le Confusione de' medici, in cui si scuoprono gli errori e gl' inganni di essi*, Milan, 1633, in-8, pub. sous le nom de Raphael Carrare.

CARRÈRE (François), médecin, né à Perpignan en 1622, étudia son art à l'univers. de Barcelone. Appelé à la cour de Madrid, il y fut nommé, en 1667, 1er médecin des armées du roi d'Espagne. Il quitta cette place en 1690 pour se retirer dans sa patrie, et m. à Barcelonne, dans un voyage qu'il y fit en 1695. On a de lui : *De salute militum tuendâ*, Madrid, 1679, in-8. Il n'est point question dans cet ouvr. des maladies des soldats, mais seulement des soins qu'on doit avoir pour leur santé. — Carrère (Joseph), neveu du précéd., et méd. comme lui, né à Perpignan en 1680, fut recteur de la faculté de médec. de cette ville, et y m. en 1737. Il a laissé un *Essai sur les fièvres* (en lat.), 1718, in-4; et autre *Essai sur la méthode du bas peuple pour guérir les fièvres*, 1721, in-12. — Carrère (Thomas), méd., fils de Joseph, né en 1714 à Perpignan, fut profess. et doyen du collége de médec. de cette ville, où il m. en 1764. On a de lui : *Lettres d'un médec. de province*, 1743, in-4; *De hominis generatione*, 1754; *De sanguinis putredine*, 1759, in-4; *Tr. des eaux minérales du Roussillon*, Perpignan, 1756, in-8. C'est le 1er ouvr. qui ait paru sur les eaux minérales de cette province.

CARRÈRE (Joseph-Barthélemi-François), méd., fils du précéd., né à Perpignan en 1740, fut d'abord profess. de méd. dans cette même ville. En 1772, le roi lui donna en fief les eaux minérales des Escludes avec leurs dépendances. L'année suiv. il fut nommé inspecteur-général des eaux minérales du Roussillon. Il vint alors se fixer à Paris et fut nommé membre de la société de méd. Il passa ensuite en Espagne, où il séjourna plusieurs années, et m. à Barcelone en 1802. On a de lui un grand nomb. d'ouvr., parmi lesquels nous citer. : *Bibliot. littér., histor. et crit. de la médec. anc. et mod.*, t. 1er, 1776 in-4; t. 2e, 1776, in-4. Il n'a paru que ces deux vol. *Catalogue raisonné des ouvr. qui ont été pub. sur les eaux minér. en génér., et sur celles de France en particulier*, 1785, in-4; *Man. pour le service des malades*, 1786, 1787, in-12, trad. en allem., Strasbourg, 1787, in-8; *Précis de la matière médicale de Venel*, avec des notes, 1786, in-8, 1802, 2 vol. in-8; *Recherches sur les maladies vénériennes chroniques*, 1788, in-12; *Tableau de Lisbonne en 1796, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état ancien et moderne de ce royaume*, Paris, 1797, in-8, ouvr. anonyme, où l'aut. traite de la manière la plus défavorable la nation portug. et son gouvern. Les autres écrits du docteur Carrère sont des *mém.*, *dissertat.* et *observat. medic.*, impr. séparément ou insérés dans des journaux de médec.

CARRERO (Pierre-Garcias), médec., né à Calahorra au 16e S., profess. à l'acad. d'Alcala de Henarès, obtint par sa réputation la place de 1er méd. de Philippe III. Il a fait preuve, en effet, d'un grand savoir dans les ouv. suiv. : *Disputationes medicæ, et commentarii in primam fen libri quarti Avicennæ*, Bordeaux, 1628, in-fol. L'édit. fut Pr Férriol, disciple de Carrero. *Disputationes medicæ et commentarii in omnes libros Galeni de locis affectatis*, Alcala de Henarès, 1605-1612, in-fol.

CARRET (N.), chirurg. en chef de l'hôpital général de Lyon. En 1798, il fut nommé député du dép. du Rhône au conseil des cinq-cents. Après la révol. du 18 brum. (9 novemb. 1799), il passa au tribunat, et m. en 1807.

CARETTO (Philippe del), officier-supér., né en 1759 à Camérano en Piémont, fut aide-de-camp du roi Charles-Emmanuel IV, se distingua près du gén. autrichien Dewim, lorsque les Français pénétrèrent en Piémont, fut blessé plus. fois dans les différentes affaires de la côte de Gênes. Il avait étudié l'art de la guerre en Prusse, à l'école du grand Frédéric, et s'annonçait comme un tacticien distingué lorsqu'il mourut en 1796.

CARREY (Jacques), peintre franç., né à Troyes en 1646, entra dans l'école de Lebrun, qui le choisit pour accompagner à Constantinople Ollier de Nointel, nommé ambassadeur près de la Porte othomane. De retour en France, il eut part à l'exécution de la galerie de Versailles, et dessina les morceaux les plus curieux du cabinet du roi. En 1690, époque de la m. de Lebrun, Carrey retourna dans sa ville natale, où il fit un gr. nomb. d'ouv., dont le plus important fut la *Vie de St Pantaleon*, en 6 gr. tabl., exécutés pour la paroisse de ce nom. Il m. à Troyes en 1726.

CARRHES, ville de Mésopotamie en Asie, devenue célèbre par la défaite du consul Crassus dans l'expédition des Romains contre les Parthes, l'an 53 av. J.-C.

CARRIARIC, roi des Suèves, régnait vers le milieu du 6e S., sur le Portugal, la Galice et les Asturies. Son fils, Théodomir, attaqué d'une maladie de langueur qui épuisa long-temps l'art des méd., se vit enfin soulagé, et crut avoir obtenu sa guérison par l'intercess. de St-Martin, év. de Tours. Carriaric, qui était arien, embrassa la religion catholique, et fit bâtir en l'honneur du saint la cathéd. d'Orense dans le roy. de Galice. Il m. en 559.

CARRICHTER de RECKINGEN (Barthel.), méd. de l'emp. Maximilien II, se fit remarquer sur la fin du 16e S. par la singularité de ses opinions. Il croyait de bonne foi à l'astrologie judiciaire, et prétendait indiquer sous quel signe du zodiaque et à quel degré d'élév. doit être ce signe pour préparer et cueillir une plante afin qu'elle ait un effet salutaire. Malgré la bizarrerie du sujet et du style, ses ouvr. eurent beaucoup de vogue. Nous ne citerons que les suivans : *Traité des plantes de l'Allemagne*, décrites d'après les influences qu'elles reçoivent des corps célestes, Strasbourg, 1576, in-fol., 1595, in-fol.; *Hygiène allemande*, Nuremberg et Amberg, 1610, in-8.

CARRIER (J.-B.), le plus odieux des révolutionnaires franç., après l'affreux Marat, né en 1756, près d'Aurillac, était procur. avant la révol. Nommé en 1792 député à la conv. nation., il fit décréter, le 9 mars 1793, la créat. du trib. révolutionnaire et fut envoyé quelq. mois après en mission dans les départem. de l'ouest. La guerre civile était alors dans toute sa fureur. Les victoires des Vendéens, la peur qu'ils inspiraient, avaient tourné en rage les sentim. déjà fort exaltés du parti contraire. L'incendie des villages, les massacres avaient déjà commencé. Carrier trouva bientôt que les jugemens informes qui envoyaient chaque jour à la mort une foule de prisonn. exigeaient de trop longs délais; il eut recours aux fusillades, renouvela l'idée de Néron, en faisant construire des bateaux à soupape qui noyaient cent personnes à la fois, et surpassa ce monstre en atrocité par l'invention d'un genre de supplice dans lequel la dérision la plus impie se mêlait au fanatisme de la destruction : il fit nommer *mariages républ.* ces exécutions, qui consistaient à

garrotter ensemble, en face l'un de l'autre, et sans vêtemens, un homme et une femme qu'on précipitait ensuite dans la Loire. Des vieillards dans la décrépitude, des enfans de dix à douze ans, ne furent pas épargnés; les prêtres, les nobles, les riches, furent immolés. Sa mission étant finie au commencement de 1794, Carrier rentra au sein de la conv., où il donna des détails sur ses opérat., à l'except. de ses fusillades et de ses mariages républicains. Au 9 therm. de la même année, il se réunit à ceux qui attaquèrent Robespierre. Les troubles de la Vendée qui duraient encore, le procès de 94 Nantais que Carrier avait envoyés à Paris au mois de nov. 1793, et qui comparurent au moment où ils pouvaient être accusateurs, attirèrent sur lui l'exécration génér., et la voix publique demanda sa tête. Il déclara, le 23 nov. 1794, à la conv. nation., qu'en lui faisant son procès, elle se perdait elle-même; que si on punissait tous les crimes commis en son nom, il n'y avait pas jusqu'à la sonnette du présid. qui ne fût coupable, et prétendit que les cruautés des Vendéens avaient nécessité contre eux de semblables représailles. Trad. au trib. révol., sa défense n'eut pas plus de succès qu'à la conv. Les memb. du comité de Nantes, ses coaccusés, l'accablèrent de dépositions foudroyantes qui firent frissonner d'horreur. Il fut cond. à mort le 15 déc. 1794, « comme convaincu d'avoir fait fusiller des enfans de 13 à 14 ans, d'avoir ordonné des noyades et des mariages républ., et cela dans des intentions contre-révolutionnaires. » Il marcha le lendemain à la mort avec audace, répétant qu'il était innocent et qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres des comités de la convention.

CARRIÈRE (BAUDE DE LA), poète franç. du 13e S., est aut. de quelq. pièces de vers qui se trouvent dans les MSs. de la biblioth. du roi.

CARRIÈRES (LOUIS de), prêtre oratorien, né en 1662 à Auvillé près d'Angers, suivit d'abord la carrière militaire et entra ensuite à l'âge de 27 ans dans la congrégation de l'oratoire, où il remplit divers emplois, et m. à Paris en 1717. Il a écrit un *Comment. littéral de la Bible*, inséré dans la trad. franç. de Sacy avec le texte latin à la marge, en 24 vol. in-12, impr. à Paris depuis 1701 jusqu'en 1716. Cet ouvrage eut beaucoup de succès. C'est la seule version franç. de l'écrit.-ste qui soit autorisée en Italie. On en a pub. une nouv. édit., 6 vol. in-4, à Paris, 1750, avec cartes et figures. Depuis il a été inséré dans la *Bible* de l'abbé de Vence.

CARRIÈRES (FRANÇOIS), cordelier d'Apt en Provence, m. dans le 17e S., est aut. d'un *Commentaire* lat. sur la Bible, Lyon, 1662; d'une *Hist. chronologique* des pontifes romains, idem, Lyon, 1694, in-12, et d'autres ouvr. qui ne méritent guère d'être tirés de l'oubli.

CARRIERO (ALEXANDRE), prévôt de l'église de St-André de Padoue, m. en 1626, a publ. un traité *De potestate summi pontificis*, et *discorso sopra la commedia di Dante* (*la Palinodia*), dans lequel il cherche à démontrer l'excellence de ce poème.

CARRILLO (MARTIN), théol. et histor. espagnol, né à Saragosse dans le 16e S., m. vers 1630, prof. pendant plus de dix ans le droit canon et fut rect. du collége de cette ville. Il a laissé plus. ouv. histor. dont le plus remarquable est: *Annales, memorias cronológicas que contienen las cosas sucedidas en el mundo, señaladamente en España*; Huesca, 1622, in-fol., réimpr. à Saragosse, 1634; un *Eloge des femmes célèbres* de l'Anc.-Testam, (en espag.), Huesca, 1626; une *Hist. de St-Valère, év. de Saragosse*, ibid., 1615, in-4. et quelq. liv. de jurispr. canon., aujourd'hui sans intérêt.

CARILLO (JEAN), frère du précéd., relig. de l'ordre des frères mineurs, fut confess. de la reine Marguerite d'Autriche. On a de lui (en espag.) une *Hist. du tiers-ordre de St-François*, une autre de Ste Isabelle, infante d'Aragon et reine de Portugal, impr. à Saragosse en 1615, in-4.

CARILLO LASSO DE LA VEGA (ALPHONSE), intendant de l'infant Ferdinand, né au 16e S. On distingue parmi ses ouvr.: *Virtudes reales*, Cordoue, 1626; *Soberania del reyno de España*, ib., in-4; *De las antiguas minas de España*, ibid., 1624, in-4. Il a pub. des poésies de son frère Louis, mort à 26 ans, et qui s'était déjà acquis quelque réputation dans le métier des armes.

CARILLO (FRANÇOIS-PEREZ), est aut. d'un ouvr. de piété intit.: *Via sacra, exercicios espirituales, y arte de bien morir*, Saragosse, 1619, in8.

CARRION (LOUIS), juriscon. et sav. flamand, né à Bruges vers l'an 1547, fit ses études avec Juste-Lipse, dont il devint ensuite l'émule, et vint à Paris où il se lia d'amitié avec les doctes personnages du temps. De retour en Flandre, il professa successiv. le droit romain et le droit canon. Il était chanoine du prem. rang de St-Pierre à Louvain, chanoine de la cathédrale de St-Omer, et de St-Germain de Mons. Chargé depuis 1587 de la direction du collége des bacheliers de droit, il se démit de cette place en 1593, et m. à Louvain en 1595. Carrion a pub. des édit. d'aut. lat., entr'autres celle de Valerius Flaccus, de Salluste; des *Nuits attiques* d'Aulugelle, imprimée par les soins de H. Estienne, Paris, 1585, in-8. Les notes ne vont que jusqu'au chap. 25 du 1er livre. Elles se trouvent dans quelq. exempl. à la suite d'Aulugelle. On doit encore à Carrion: *Antiquarum lectionum commentarii tres, in quibus varia scriptorum veterum loca supplentur, corriguntur et illustrantur*, Anvers, 1576, in-12, Francfort, 1604, in-8; *Emendationum et observationum libri duo*, Paris, 1583, in-4. Ces deux ouv. ont été réimpr. dans le tome 3 du *Thesaurus criticus* de Gruter. Il a aussi publ. la prem. édit. des voyages de Busbecq (*v.* ce nom).

CARRION (EMMANUEL-RAMIREZ de), savant espag., né vers la fin du 16e S., entreprit d'enseigner les lettres aux sourds-muets, et de leur donner quelque usage de la parole, et s'il n'inventa point cet art, il fut du moins le seul qui l'exerça de son temps. En 1622, il pub. un livre intit.: *Maravillas de naturaleza en que se contienen dos mil secretos de cosas naturales*, etc.; réimpr. à Madrid, 1629, in-4. Parmi les sourds-muets que Carrion instruisit, on remarque le marquis de Priego, grand d'Espagne, et don Louis de Valasco, frère du connétable de Castille.

CARRION (ANTOINE), poète lyrique espagnol du 15e S., est aut. de plus. odes insérées dans le recueil de celles de Roderic Fernandez de Santa Ella, intit.: *Oda in diva Dei genitricis laudes, eleganti formâ carminis reddita*, Séville, 1504, in-4.

CARRON (GUY-TOUSSAINT-JULIEN), prêtre, né à Rennes en 1760, entra de bonne heure dans l'état ecclésiast., et fonda à Rennes, en 1789, une manufacture de toile à voiles, cotonnades, mouchoirs, etc.; 2,000 pauvres y étaient employés, et des sœurs de la charité instruisaient et surveillaient les jeunes filles ouvrières, soignaient les malades et maintenaient l'ordre dans la maison. Il établit aussi dans un autre quartier de la ville un asile pour les filles arrachées au vice. Lors de la révolution, l'abbé Carron refusa de prêter le serment exigé par l'assemblée constituante, et fut mis en prison à Rennes. Déporté ensuite à l'île de Jersey, il songea à se rendre utile aux familles françaises qui s'étaient réfugiées dans cette terre d'exil, et ouvrit deux écoles, l'une pour les garçons, qu'il dirigeait lui-même, l'autre pour les filles, dont il confia l'instruction à des dames pieuses. Il y établit une biblioth. pour les prêtres déportés, une pharmacie où les émigrés pauvres trouvaient toutes sortes de secours. En 1796, obligé de quitter Jersey et de se rendre à Londres avec la plus grande partie des émigrés et des ecclésiastiques déportés, il rétablit

aussitôt dans cette capitale ses deux écoles et sa pharmacie; il forma deux hospices, l'un pour trente-cinq prêtres infirmes, l'autre pour vingt-cinq femmes. En 1797, il institua un séminaire qui pouvait contenir vingt-cinq élèves. Deux ans après, ses écoles furent converties en pensionnats. Les princes de la famille royale visitèrent plus. fois ses établissemens, et Louis XVIII lui adressa plus. lettres flatteuses. L'abbé Carron établit ensuite une chambre dite de la Providence, où se trouvaient des sœurs pour les malades, où l'on faisait aux pauvres, pendant l'hiver, des distributions de vivres et de charbon. Il ouvrit encore deux autres écoles pour les enfans du peuple. Tels furent ses occupat. jusqu'en 1814, époque de son retour en Fr. Le roi lui donna la direction d'une institution pour des jeunes personnes dont les familles avaient perdu leur fortune pendant la révolution; cette maison prit le nom de l'*Institut de Marie-Thérèse*. Forcé de repasser en Angl. au mois de mars 1815, il ne revint à Paris qu'au mois de nov. de la même année, et reprit aussitôt l'exercice des fonctions qui lui étaient confiées. C'est au milieu de ces soins pieux qu'il m. le 15 mars 1820. On a de cet imitateur des vertus de St Vincent-de-Paule un grand nomb. de livres de piété, tels que *Reflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Winchester, 1796, in-12; *Pensées ecclésiastiques*, Londres, 1800, 4 vol. in-12; *Pensées chrétiennes*, Londres, 1801 et Paris, 1815, 6 vol. in-12 et 12 vol. in-18; *Vies des justes*, etc., Versailles, 1815 et 1816, 4 vol. séparés, in-12; *Vies des justes*, etc., Paris, 1816 et 1817, 6 vol. in-12; *Les confesseurs de la foi dans l'eglise gallicane*, etc., Paris, 1820, 4 vol. in-8. On a encore de l'abbé Carron quelq. autres ouv. publiés presque tous à Londres, de 1796 à 1811, à Paris, à Lille ou à Rennes sa patrie. On en trouve la liste complète dans une *Notice* en tête de son *Ecclésiastique accompli*, Lille, 1822, in-18.

CARROZZA (JEAN), méd., né à Messine en 1678, fut appelé, peu de temps après avoir reçu le doctorat, à Santa-Lucia, ville peuplée de 4,000 habitans. Sa pratique y fut tellem. heureuse, que dans l'espace de trois ans il ne perdit qu'un seul malade. En 1702, il revint à Messine, et pub. la même année un opuscule intit. : *Contra vulgo-scientias acquisitas per disciplinam*. Deux ans après, il fit impr. dans la même ville un ouvr. in-4, dans lequel il proscrit les remèdes galéniques, et donne une préférence exclusive à ceux que fournit la chimie. Voici le titre de ce traité incomplet : *Anthropologiæ tomus primus in quo facilior et utilior medendo theoria et praxis palàm fit*. Plus. autres product. de Carrosa sont restées en MSs.

CARRY. V. CARY et LACARRY.

CARS (LAURENT), grav., né à Lyon en 1703, peut être regardé après Gérard Audran comme le plus habile de sa profession dans le grand genre. Son *Hercule et Omphale*, son *Allégorie sur la fécondité de la reine*, *la Thèse de Ventadour*, sont des chefs-d'œuvre. Il avait été reçu à l'académie de peinture dès 1733, et il m. en 1771. Plus. de ses élèves ont acquis une réputat. méritée.

CARSILLIER (J.-B.), avocat au parlem. de Paris, où il m. en 1760, a laissé quelq. *Memoires* estimés sur des affaires particulières, et des *Pièces de vers* en lat. et en franç., impr. séparément ou dans des recueils du temps.

CARSTARRÈS (N.), théol. presb. né en Écosse en 1649, fit ses études à Utrecht où son père s'était réfugié pendant la révol. de 1641, fut d'abord ministre de la congrég. angl. de Leyde, revint ensuite dans sa patrie où il fut arrêté comme conspirateur. Relâché après des aveux que lui arracha la torture, il retourna en Hollande auprès du prince Guillaume d'Orange dont il était le chapel. particul. Lorsque ce prince monta sur le trône d'Anglet., il nomma Carstarrés son chapelain pour l'Ecosse, où celui-ci eut une influence politique qui ne finit qu'avec la vie de son protecteur. Carstarrés m. en 1715, étant présid. de l'univ. d'Edimbourg et l'un des minist. de cette ville. Ses *papiers d'état* et ses *lettres*, précédés d'une *notice* sur sa vie, ont été publiés par le doct. Mac-Cormick, Edimb., 1774, 1 vol. in-4.

CARSTENS (ASMUS-JACOB), peintre danois né à Schleswick en 1754, m. à Rome en 1798, était fils d'un meûnier. Il montra dès l'âge de 9 ans une vocation décidée pour le dessin, dont sa mère lui enseigna les prem. princ. Conduit à Copenhague par le désir de voir les ouvr. des gr. maîtres, il essaya bientôt ses forces en comp. un 1er tableau représ. *la mort d'Æschyle*; mais n'ayant eu que de faibles encouragemens, il se trouva réduit à faire des portraits pour gagner sa vie. Quelq. tracasseries qu'il essuya à l'acad. de peint. de Copenhague le décidèrent à entreprendre le voyage de Rome. Il était parvenu jusqu'à Milan, après avoir visité Mantoue; mais par le manque de protection et de ressources dans un pays dont il ne connaissait point la langue, il se vit obligé de retourner en Allemagne en traversant la Suisse où il se procura par la vente de quelques dessins les moyens de se rendre à Berlin. Il exécuta dans cette ville plus. composit. remarq. qui le firent recevoir à l'acad. de peint., et obtenir une pension de 2500 f. pour aller perfectionner son talent à Rome où il arriva en 1772. On cite parmi les tabl. et dess. qu'il y mit au jour, *la visite des Argonautes au centaure Chiron*, faisant partie d'une collect. de 24 dessins sur des sujets tirés de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes; le *Mégaponte*, comp. orig. qui fit, dit-on, comparer son aut. à Raphaël et à Michel-Ange, et un *Œdipe roi* qui fut son dern. tabl. La *vie* de Carstens a été écrite en allem., et l'on trouve une *notice* très-détaillée sur ce peintre et ses ouv. dans le *Magasin encycl.*, an. 1808, t. 4.—Un autre CARSTENS (Chrét.-Nic.), jurisc. né en 1736 à Lubeck, y exerça les fonctions de proc. fiscal, et a publié en latin plus. *écrits* sur l'hist. et le droit public de cette ville. On a aussi de lui quelq. *dissert.* impr. dans div. rec. périod.

CARSUGHI, jés. ital. né en Toscane en 1647, m. en 1709, est aut. d'un poème lat. sur l'*art de bien écrire*, Rome, 1709, in-8.

CARTAGENA (ANTOINE), méd. esp. du 16e S., prof. son art à l'univ. d'Alcala. On connaît de lui les traités suiv. : *de signis febrium et diebus criticis*; *de febre pestilente*, Alcala, 1530, in-fol.

CARTARI (VINCENT), littér. et poète ital. né à Reggio dans le commenc. du 16e S., est auteur de plus. ouv. dont les princ. sont : *Fasti d'Ovidio tratti alla lingua volgare*, Venise, 1551, in-8 : cette trad. en vers *sciolti* (libres) est insérée dans le recueil *di tutti gli antichi poeti* (tom. 22), Milan, 1745; *il Flavio intorno a fasti volgari*, Venise, 1553, in-8 : c'est une espèce de comment. de l'ouv. précéd., et l'un et l'autre sont très-rares; *il compendio dell' istoria di M. Paolo Giovo*, *etc.*, ibid., 1562, in-8; *le immagini degli dei degli antichi*, *etc.*, Venise, 1556, 1571, 1580, 1592, 1609, 1647 et 1674 (avec fig.); Lyon, 1581, in-8; Padoue, 1603, 1615 et 1626, in 8. Ces différentes édit. ont été (en partie) revues et augment. par l'aut., et après sa mort par Laurent Piguorio : les dernières sont les plus estim. Il existe une traduction lat. et une traduction franç. de ce traité, par Antoine Duverdier, Lyon, 1581, in-4, avec figures.

CARTARI (JEAN-LOUIS), philos. et méd. ital. du 16e S., né à Bologne, prof. la philos. dans cette ville et à Pérouse de 1561 à 1575. A cette dernière époque il se fixa dans sa patrie où il exerça la méd. jusqu'à sa mort, arrivée en 1593. Ses princip. écrits sont : *Lectiones XXIII præmiales super lib. de physico auditu*, Perouse, 1572, in-4; *Quæstiones de primis principiis universam logicam constituentibus*, Bologne, 1587; *de immortalitate*, *etc.*, *secund. Aristot. tractatus*, ibid., 1587, in-4.

CARTARI (Jules), jurisc. ital. né à Orvieto en 1558 et mort en 1633 à Rome où il était sénateur, écrivit plus. ouv. de jurisp. oubl. dep. long-temps.

CARTARI (Charles), fils du précéd., né à Bologne en 1614, m. en 1697, fut avocat au consistoire de Rome et inspect. des archives du St-Siége. On a de lui : *la rosa d'oro pontificia, racconto istorico*, Rome, 1681, in-4; *la Pallade Bambina, ovvero Biblioteca degli opuscoli volanti, etc.*, Rome, 1694, in-4 : c'est un catalogue de petites pièces singulières pub. séparém., avec une préface très-orig. Cet ouvr. de 120 pag. a été inséré en entier dans le tom. 1er de la 2e édit. de la *Bibliotheca volante* de J. Cinelli (*v.* ce nom). La liste des autres *écrits* de C. Cartari se trouve dans les *Acta eruditorum*, an. 1713, pag. 505. — Son fils, Ant.-Et. Cartari, avait pub. le prospectus (*prodromo gentilizio, etc.*, Rome, 1679, in-12) d'un grand ouv. sur toutes les familles illustres de l'Europe; mais il m. en 1685, avant d'avoir achevé ce travail qu'il avait poussé jusqu'à la lettre M.

CARTAUD DE LA VILLATE (Franç.), chan. né à Aubusson, m. à Paris en 1737, est auteur des ouv. suiv. : *Pensées critiques sur les Mathématiq.*, Paris, 1733, in-12 : l'objet de cet écrit paradoxal est de démontrer que les mathémat. ne sont pas touj. exemptes d'erreurs; *Essai hist. et philos. sur le Goût*, 1736, in-12 : ce livre parut d'abord avec le nom de l'aut.; mais celui-ci, par des motifs qui n'ont pas été bien connus, fit changer (cartonner) le frontispice ou titre; celui qu'on substitua fut sans nom d'aut. et sous la rubrique d'Amst. Une 2e édit. porte la rubrique de Londres (Paris), 1751, avec le nom restitué. C'est encore un écrit paradoxal.

CARTE (Samuel), théol. angl. né à Coventry en 1653, m. en 1740, a pub. un ouv. int. : *Tabula chronologica archiepiscopatuum et episcopatuum Manyliæ et Walliæ, ortus, Divisiones, translationes, etc., indicans*, et deux *sermons*.

CARTE (Thomas), prêtre et historien angl. né en 1686 à Clifton dans le comté de Warwick, refusa de prêter serm. de fidélité au roi Georges Ier, et sacrifia son emploi de vicaire de l'église de Bath à l'attachement qu'il conservait pour les Stuarts. La part qu'il prit à la rébellion de 1715, et sa qualité de secrét. de l'év. Atterbury, l'exposèrent au ressentiment du gouvernement. Une récompense de 1000 liv. fut promise à celui qui le livrerait; mais Carte se réfugia en France où il prit le nom de Philips. Il y trav. à une édit. magnifique de l'hist. du présid. de Thou, qui fut pub. à Lond. en 1733, 7 vol. in-fol. Ayant obtenu ensuite la permiss. de rentrer en Anglet., il pub. la *Vie de Jacques, duc d'Ormond*, Lond., 1735-36, 3 vol. in-fol. L'abrégé de cet ouv. parut en franç. sous le titre de *Mémoires de la Vie de milord duc d'Ormond*, trad. de l'angl., La Haye, 1737, 2 vol. in-12. En 1738 il annonça par souscript. une hist. d'Anglet.; le 1er vol. parut à Londres en 1747, in-fol. L'aut. ayant inséré dans une note (à l'occasion du sacre des rois d'Anglet.) l'hist. d'un certain Lovel qui, disait-il, avait été guéri des écrouelles par le prétendant, une partie des souscript. retirèrent leur engagem.; mais Carte n'en continua pas moins la publicat. de son ouvr., dont les 2e et 3e vol. parurent successiv. en 1750 et 1752; il allait faire impr. le 4e quand il m. en 1754. Ce dern. vol. fut pub. l'année suiv. On a encore de Carte un *Catalogue des Rolles gascons, normands et français, conservés aux archives de la Tour de Londres*, Londres (Paris), 1743, 2 vol. in-folio; *Recueil de Lettres et Mémoires concern. les affaires d'Angl. de 1641 à 1660*, Lond., 1738, 2 vol. in-8; une édit. des *Lettres de Robert Botwell*, auxquelles est joint un *Abrégé prélim. de l'hist. gén. de Portugal*, par l'édit., Londres, 1740, in-8. Le prem. écrit a été trad. en franç. par l'abbé Desfontaines, Paris, 1742, 2 vol. in-12.

CARTEAUX (Jean-Franç.), génér. des armées de la répub. franç., né dans la Franche-Comté en 1751, était fils d'un simple soldat qui, ayant été blessé dans les guerres de Hanovre, fut admis à l'hôtel des Invalides; Carteaux suivit son père dans cet établissem. royal. Le peintre Doyen (*v.* ce nom) travaillant à cette époque aux peint. de l'égl., trouva des dispositions dans ce jeune homme et lui donna des leçons de dessin. Les progrès de l'élève furent assez rapides; mais sa vocation pour le métier des armes était décidée : il entra au service à l'âge de 16 ans comme soldat, et devint sous-offic. A l'époque de la révol., Carteaux ayant quitté son rég., se fit peintre en miniature, fut nommé lieut. dans la caval. de la garde nat. paris., et parvint ensuite au grade d'adj.-gén., après la trop célèb. journ. du 10 août 1792, à laquelle il prit part. Il fut envoyé l'année suiv. à Grenoble, en qualité de commissaire du conseil-exécutif, pour la levée extraordin. de 300,000 h. décrétée par la conv. nation., et obtint à l'issue de cette mission le grade de gén. de brig. Lorsque les Marseillais s'armèrent pour marcher au secours des Lyonnais insurgés contre la convent., Carteaux fut chargé du commandement des troupes réunies pour s'opposer à la jonct. des milices des deux villes. Il battit et dispersa la colonne des Marseillais, et entra dans leur cité le 25 août 1793. Appelé ensuite (en remplacement du gén. Brunet) au commandem. en chef de l'armée qui allait assiéger Toulon, il fut arrêté peu de temps après par ordre de la convent., conduit à Paris, et renfermé à la Conciergerie. Remis en liberté, il commanda sur les côtes de Normandie en 1795, et réussit à apaiser une insurrection dans la ville de Caen. Bonaparte, devenu consul, tira ce général de la carrière militaire, pour lui donner une place d'admin. à la loterie, et ensuite celle de commiss. dans la princ. de Piombino. Carteaux revint en France en 1805, et m. vers l'année 1807.

CARTEIL (Christophe), capitaine angl. né dans la prov. de Cornouailles au 16e S., servit d'abord dans la marine holland. où il se dist.; fut envoyé ensuite par la reine Elisabeth aux Indes occident., avec Franç. Drake, contribua par sa prudence et sa valeur à la prise des villes de Carthagène, Santiago et St-Augustin, et m. à Londres en 1593.

CARTELETTI (Franç.-Séb.), poète italien du 16e S., contemporain du Tasse, est aut. d'un poème *sur le Martyre de Ste Cécile*, qui a eu plus. édit., moins par son mérite poétique que comme livre de piété; la dern. et la meill. est celle de Rome, rev. et augm. par l'aut., 1598, in-12.

CARTER (Franç.), écriv. angl. m. en 1783, a pub. un *Voyage de Malaga à Gibraltar* (en angl.), Londres, 1776 et 1778, 2 vol. in-8 avec pl.

CARTER (Elisab.), dame anglaise distinguée par ses talens litt., naquit en 1717. Son père, ecclés. du comté de Kent, prit lui-même soin de son éducation, et vit développer sous ses yeux les heureuses qualités dont sa fille avait été douée par la nature. Les premiers essais poétiques de la jeune Elisabeth parurent dans le *Gentleman's magasine*. L'ouvr. qui lui fait le plus d'honneur est la *Trad.* complète d'Epictète, en 1 vol. in-4, publ. à Londres par souscription en 1758. Elle traduisit aussi de l'ital. les *Dialogues sur la lumière*, par Algarotti, et fit paraître en 1762 1 vol. de *poésies* dédié à lord Bath, avec qui elle était très-liée, et qu'elle accompagna l'année d'après dans le voyage que ce seigneur fit en Allemagne. On doit aussi à cette dame les nos 54 et 100 du recueil intit. : *The Rambler*. Elle mourut en 1806. Ses *Mém.* ont été pub. à Londres en 1807.

CARTERET (Philippe), navig. angl. du 18e S., fit partie en 1766 de l'expéd. commandée par le cap. Wallis, et qui avait pour objet de découvrir de nouv. terres dans l'hémisphère méridional. Carteret reconnut plusieurs îles au Sud des îles de la société, et l'archipel de Santa-Cruz de Mandona, auquel il donna le nom d'îles de *la reine Charlotte*. Il visita

ensuite des îles qu'il nomma *Gower* et *Carteret*. Après avoir fait plusieurs autres découv., Carteret revint en Angleterre en 1769. On ignore l'époque de sa mort. La *Relation* de son voy. a été pub. avec celle du pr. voy. de Cook, pub. par Hawkesworth.

CARTERET (JEAN), comte de Grandville, m. en 1763, siégeait en 1711 à la chambre des pairs, et se distingua par son attachement à la maison de Hanovre, qui l'avait redemandé à George Ier. Nommé vice-roi d'Irlande en 1724, son administ., dans un temps difficile, fut génér. applaudie. A l'avènement de George II au trône, Carteret fut continué dans ce haut emploi jusqu'en 1730. Il était du parti contraire au lord Walpole, et fut nommé secr. d'état après la révoc. de ce ministre. Il se montra constamment protecteur des arts et des lettres.

CARTHAG, moine irland. du 16e S. sur lequel les légendes ne donnent aucun détail. V. l'art. suiv.

CARTHAG (St), dit le Jeune, et surnommé *Morchuda* ou *le Matinal*, fut disciple de Carthag l'Ancien et de St Comgall en Irlande. Il fonda dans le West-Mead le gr. monastère de Rathenin ou Rateny qui devint l'école la plus célèbre et la plus fréquentée de l'Europe au 7e S. Carthag y gouv. plus de huit cents moines pendant 40 ans; mais les persécutions d'un petit roi voisin l'ayant obligé à prendre la fuite avec ses moines, ils se retirèrent dans le Munster ou Mémonie. Ce saint est regardé comme le prem. év. de Lismore, où il fonda un monastère, une cathéd. et une école. Il mourut le 14 mai 637.

CARTHAGE, ville et contrée située dans la partie occidentale de la côte N. de l'Afrique, est célèbre par les guerres qu'elle soutint contre Rome. On attribue la fondation de Carthage à une petite colonie de Tyriens qui avaient accompagné, l'an 869 av. J.-C., Didon fuyant la tyrannie de Pygmalion, frère et meurtrier de son époux. Les Carthaginois agrandirent leurs états par des conquêtes, et bientôt ils pénétrèrent jusqu'en Sicile et en Italie; mais les Rom., alliés de ces contrées, envoyèrent à leur secours une armée sous la conduite de Fabricius, et en 264 commença la première guerre punique: plusieurs gr. capit. romains, tels que Régulus et Duilius, y ont rendu leur nom célèbre. Elle dura 23 ans (264-241 av. J.-C.), au bout desquels les Carthaginois, forcés d'évacuer la Sicile, furent soumis à un tribut de 2,000, qu'il payèrent à leurs vainqueurs pendant 10 années. Cependant, après avoir réparé ses pertes, Carthage arme des flottes, et, sous la conduite d'Annibal, entreprend de soumettre l'Espagne, dont la conquête est commencée par la prise de Salamanque. Sagonte ayant eu le même sort après un siége de 7 mois en 219, Rome se plaint de la conquête de cette ville qui est son alliée, et demande à Carthage qu'Annibal lui soit livré. Le refus de celle-ci détermine la deuxième guerre punique; et tandis que les Romains envoient Scipion en Espagne, Annibal, plus heureux ou plus habile, traversant les Alpes, passe en Italie, remporte en 217 la victoire de Trasimène, où le consul Flaminius est tué; mais le dictateur Q. Fabrius Maximus, en temporisant, sauve Rome de l'irruption des Carthaginois, qui néanmoins conservent encore l'avantage sur les Romains; enfin cette 2e guerre punique, qui avait duré 17 ans (219-202), est terminée par l'entière destruction des flottes de Carthage et par la perte de ses possessions hors de l'Afrique (*v.* SCIPION L'AFRICAIN). Pendant environ 50 ans de paix, Rome, toujours jalouse de sa rivale, épie le moment de l'anéantir, et saisit, pour lui déclarer une 3e guerre, l'instant où elle est agitée par des dissensions intestines. La dernière guerre punique ne dura que 4 ans (150-146): avec elle se termina l'empire de Carthage, dont le territoire fut réduit en province romaine.

CARTHAGENA (JEAN de), théolog. esp., né dans le 16e S., entra chez les jésuites, d'où il passa ensuite chez les observantins. Il fut prof. de théol. à Salamanque, puis à Rome, où Paul V le chargea de la défense de ses droits dans le démêlé qu'il eut avec la républ. de Venise. Le p. Carthagena fit à cette occasion deux ouv. (*Pro Ecclesiasticâ libertate*, etc., Rome, 1607, in-4; *Propugnaculum catholicum*, etc., ibid., 1609, in-8) dans lesquels il soutint que le pape peut appeler à son secours des troupes infidèles pour protéger les libertés de l'église contre ceux qui voudraient y porter atteinte. Les autres écrits de ce relig. sont des *Homélies* lat. sur les mystères de la relig. chrétienne, impr. à Cologne et à Paris de 1613 à 1618, 5 vol. in-fol.; *Praxis orationis mentalis*, Venise et Cologne, 1618, in-12. Il mourut à Naples en 1617.

CARTHALON, était gr. prêtre d'Hercule et fils de Machée, gén. carthaginois. A son retour d'un voy. qu'il avait fait à Tyr pour offrir des dépouilles à l'Hercule tyrien, trouvant Carthage assiégée par son père, injustement banni de cette ville, il traversa le camp de Machée, revêtu de ses habits sacerdotaux, sans le saluer. Son père, irrité de cette marque de mépris, le fit attacher à une croix, où il expira l'an 53 oav. l'ère chrétienne.

CARTHALON, général carthaginois envoyé en Sicile après la défaite de Régulus pour commander les troupes de terre et de mer, prit Agrigente qu'il réduisit en cendres, et remporta de gr. avantages sur les forces navales des Romains; mais des rigueurs déplacées l'ayant rendu odieux, il fut rappelé par le sénat de Carthage, et remplacé par Amilcar Barca, père d'Annibal, vers l'an 250 av. l'ère chrétienne.

CARTHALON, gén. de la cavalerie carthagin., avait suivi Annibal dans son expédition d'Italie, et commandait la garnison de Tarente lorsqu'il se laissa surprendre par les Romains, et fut passé au fil de l'épée avec la plupart de ses soldats l'an 209 av. Jésus-Christ.

CARTHELIN (LOUIS-JEAN), grav., né à Paris en 1739, fut reçu membre de l'acad. roy. en 1777. On distingue parmi ses ouvr. le portrait de l'abbé Terray, contrôl.-gén. des finances, qui fut sa pièce de réception à l'acad. Sa dern. grav. est le *portrait en pied de Louis XV*, d'après L.-M. Vanloo.

CARTHEUSER (JEAN-FRÉDÉRIC), méd. allem., né en 1704, m. en 1777, fut prof. à Francfort-sur-l'Oder, et opéra une réforme salutaire dans l'emploi des plantes et des médicamens usités jusqu'à lui. Nous citerons entre ses nombreux écrits les suiv., qui sont très-estimés: *Elementa chimiæ medicæ dogmatico-experimentalis*, Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-8; *Fundamenta materiæ medicæ generalis et specialis*, ibid., 1749 et 1750, 2 vol. in-8, trad. en fr. sous le titre de *Matière médic.*, 1755, 4 vol. in-12; *Fundamenta pathologiæ et Therapeiæ prælectionibus suis accommodata*, ibid., 1758; *de Morbis endemicis lib.*, ibid, 1772, in-8. — CARTHEUSER (Frédéric-Auguste), fils du précéd., exerça la médec. comme son père, mais sans l'égaler en célébrité. Il était né à Halle en 1734, et il mourut à Schierstein en 1796. On a de lui: *Elementa mineralogiæ systematicè disposita*, Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-8; *Rudimenta hydrologiæ systematicæ*, in-8, et plusieurs autres écrits peu remarq. — CARTHEUSER (Ch.-Guill.), frère du précéd., médecin comme lui, a laissé des *Réflexions sur la diète*, en allem.

CARTIER (JACQ.), navig. franç., né dans le 16e S. à St-Malo, avait déjà entrepris quelq. courses sur l'Océan, lorsqu'il fit, au grand amiral de France Philippe de Chabot, la proposition d'aller explorer la partie du nord du grand continent américain, alors désignée sous le nom de *Terres-Neuves*. L'amiral accueillit le projet de Cartier, qui fut autorisé

par le roi François Ier à le mettre à exécution. Il partit de St-Malo en 1534, avec deux navires de 60 tonn. et 61 homm. d'équip. chacun, reconnut une grande partie des côtes du golfe St-Laurent et prit possession du pays au nom du roi. Au retour de ce navig. en France, le gouvernement, d'après son rapport, résolut de former un établissement dans cette partie de l'Amérique du nord. Un gr. nomb. de volontaires, parmi lesquels se trouvaient des jeunes gens de distinction, se présentèrent pour faire partie de la nouv. expédition. Cartier remit à la voile le 10 mai 1535, aborda, non sans quelques traverses, les côtes déjà visitées, remonta le fleuve St-Laurent, et s'avança à 7 ou 8 lieues au-delà de l'endroit où depuis fut bâtie la ville de Québec. Les 3 bâtim. qui composaient la flottille mouillèrent près de l'embouchure d'une riv. affluente appelée d'abord *Ste-Croix* par l'explorateur, mais à laquelle on donna depuis le nom de *Jacq.-Cartier*. Celui-ci continua ses découvertes avec des canots à cause des difficultés que le fleuve présentait aux gros bâtim. et parvint jusqu'au lieu où fut bâtie plus tard la v. de *Montreal*, à 150 lieues de l'embouchure du St-Laurent. Il visita la contrée, communiqua avec les habit. et gagna leur amitié. Il revint ensuite hyverner à la rivière Ste-Croix, où les équipages souffrirent beaucoup du froid et du manque de rafraîchissemens. Ils furent attaqués du scorbut, fléau alors peu connu des marins européens; plus. succombèrent, presque tous furent grièvement malades. Un chef du pays enseigna fort heureusement à Cartier un arbre dont les feuilles et l'écorce, prises en infusion, avaient opéré sa propre guérison. Les Français firent usage de ce remède et s'en trouvèrent bien; mais la maladie avait déjà fait de tels ravages que Cartier fut obligé d'abandonner un de ses bâtim., faute d'équip. pour le manœuvrer. Il partit le 6 mai 1536, trouva le passage qu'il avait déjà supposé exister au sud de *Terre-Neuve*, ce qui compléta la découverte du fleuve et du golfe St-Laurent. Il arriva le 16 juillet suiv. à St-Malo et fut renvoyé en 1540 dans le fleuve St-Laurent. Le vice-roi que François Ier avait nommé pour gouverner le pays découvert n'étant parti que 18 mois après Cartier, celui-ci, abandonné à ses propres ressources et pressé par la disette, revint à St-Malo, en 1542. L'époque de sa m. est inconnue. La première relation de ses voyages fut pub. sous ce tit. : *Brief recit de la navigat. faite es isles de Canada, Hochelage, Saguenay et autres*, Paris, 1545, in-8, réimp. à Rouen, 1598. Il en existe une trad. ital. dans le 3e vol. de la collect. de Ramusio, Venise, 1565; on trouve le *Précis du 3e voyage* (celui de 1542) dans le 3e et dern. vol. de la collection d'Hakluyt. V. ce nom.

CARTIER (Dom.-Gall), bénéd., né à Strasbourg dans le commencement du 18e S., m. en 1777, a laissé un ouvr. intit. : *Philosophia eclectica*, Augsbourg, 1756; et quelq. autres écrits peu remarq.

CARTINI (Pierre de), relig. de l'ordre du mont Carmel, vivait au couvent de Valenciennes dans le 16e S. On a de lui quelq. écrits mystiques remarquables par leur singularité; tels sont les *Voyages du chevalier errant de la Grèce; Les quatre novissimes ou fins dernières de l'homme*, Anvers, 1573. Il y a plus. édit. postérieures, dont quelques-unes accompagnées de gravures. On trouve à la fin un opuscule intit. : *la Querelle de l'âme damnée avec son corps*.

CASTIMANDA, reine des Brigantes dans la Gr.-Bretagne, sous l'empire de Claude, embrassa le parti des Romains, vers l'an 43 de J.-C., et quitta Vénusius son mari pour s'unir à son grand-écuyer. Vénusius, ayant levé des troupes, força l'infidèle princesse à chercher un asile dans le camp des Romains; et ceux-ci terminèrent la querelle en prenant possession du territoire des Brigantes.

CARTOUCHE (Louis-Dominique), voleur fameux, dont le nom est devenu populaire, né à Paris vers la fin du 17e S., manifesta de bonne heure ses inclinations vicieuses. Chassé du collége où il étudiait et de la maison paternelle, il s'enrôla dans une troupe de brigands qui infestaient la Normandie et revint ensuite exercer à Paris le métier qu'il avait appris. Il forma dans cette ville une nouvelle bande dont il prit le commandement absolu, et remplit bientôt la capitale et les provinces du bruit de ses vols et assassinats. Après avoir long-temps échappé aux poursuites de la justice, il fut enfin arrêté dans un cabaret, condamné et exécuté en 1721. On trouve dans le *Recueil des procès fameux* de Dessessarts la relat. de celui de Cartouche et des détails sur la vie de cet insigne brigand. On a aussi l'*Hist. de sa vie et de son procès*, souv. réimprimée. Le *Théâtre* de Legrand renferme une coméd. intit. *Cartouche*, qui fut jouée dans le temps même du procès de ce criminel; et Grandval a pub. sous le même titre un poème, impr. à Paris, 1725, in-8, auquel il a joint un petit *Dictionnaire d'argot*, ou langage des voleurs.

CARTWRIGHT (Thomas), théol. angl. de la secte des puritains, né vers l'an 1535 dans le comté de Hertfort, enseigna la théol. à l'univ. de Cambridge; mais comme il professait des principes contraires à la hiérarchie sacerdotale, les év. réussirent à le faire expulser de l'univ. Il passa sur le continent, revint en Angleterre, malgré les persécutions dirigées contre les puritains, pub. même des écrits qui alarmèrent le gouvernement, et se vit obligé de quitter de nouveau le royaume. S'étant hasardé d'y rentrer au bout de cinq ans, il fut arrêté et mis en prison comme séditieux. Délivré par le crédit du lord trésorier Burleigh et du comte de Leicester, il ne jouit pas long-temps de sa liberté, fut encore emprisonné à diverses reprises, et m. en 1603. Outre plus. écrits de controverse, on a de lui des *Comment.* sur l'Ecrit.-Ste, parmi lesquels il faut remarquer la belle édit. de l'*Harmonie de l'évangile*, pub. à Amsterdam par L. Elzevir en 1647, in-4, sous le titre de *Harmonia evangelica commentario analytico illustrata*.

CARTWRIGHT (Guill.), théol. et poète angl., né en 1611, dans le comté de Glocester, et m. en 1644, fut profess. de métaphysique à l'univ. d'Oxford. Il composa des *poesies* grecq., lat. et angl.; et des *pièces* de théâtre, recueillies et pub. sous le titre de *Comédies, tragi-comédies*, etc., Londres, 1651, in-8. Il fut très-loué par les poètes de son temps. — Cartwright (Christophe), autre théol. angl., né en 1602 et m. en 1658, a laissé des *Comm. sur la Genèse et l'Exode*, estimés des hébraïsans.

CARTWRIGHT (Thom.), théol. et prélat angl., né en 1634 à Northampton, fut d'abord chan. de St-Paul à Londres, ensuite év. de Chester; mais il perdit ce dernier bénéfice en embrassant la cause du roi Jacques II, qu'il suivit en France et dans l'expéd. d'Irlande, où il m. en 1689. Plus. de ses *sermons* ont été impr., Londres, 1648 et 1653, 2 vol. in-8.

CARTWRIGHT (le major John), écriv. polit. angl., né en 1740, prit d'abord du service dans les armées du roi de Prusse, et entra ensuite dans la marine angl., où il fit différentes campagnes et obtint le grade de lieut. de vaisseau. Sa santé l'obligeant à quitter le service maritime, il devint par droit d'ancienneté lord lieut. du comté de Nottingham, place qu'il ne conserva pas long-temps; on suppose que c'est au ressentiment de l'injustice qui l'en dépouilla qu'il faut attribuer surtout la véhémence qu'il signale dans ses nombreux *écrits* polit. et de circonstance. Il assistait aux réunions des plus chauds partisans de la réforme parlementaire et y prononça des disc. empreints d'un gr. amour de la liberté. Le major Cartwright est m. en 1825.

CARUS (Marcus-Aurélius), emper. rom., né à

Narbonne dans les Gaules (suiv. Eutrope, Aurel., Victor et Orose) au 3e S., fut élu à l'empire après la mort de Probus. Après avoir défait les Sarmates en Illyrie, il se rendit en Asie pour faire la guerre contre les Parthes, s'empara de la Mésopotamie, des villes de Séleucie et Ctésiphonte, et m. frappé de la foudre dans cette dern. ville, en 282 de J.-C., après 16 mois de règne. — Ses 2 fils, CARINUS et NUMERIANUS, qu'il avait déjà nommés *césars* et *augustes*, lui succédèrent. On a des médailles gr. et lat. de Carus, ainsi que des fragmens de *lettres* et *harangues* dans Vopiscus.

CARUS (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), théolog. réformé allemand, né à Budissin en 1770, m. en 1807, prof. la philos. à Leipsig, où ses *Œuvres* ont été publiées de 1808 à 1810, 7 vol. in-8, par Ferdinand Hand. Les diff. écrits renfermés dans cette collect. sont en allem., à l'exception d'une *Hist. des sentences de l'église grecq.* (en lat.), etc., déjà impr. à Leipsig, 1793, in-4; et d'un *comment.* (idem) sur l'origine de la cosmo-théol. Anaxagor., ib., 1796, in-4.

CARUSO (JÉR.), poète ital., né dans le royaume de Naples au 16e S., a laissé une relation (*in ottava rima*) des guerres auxquelles il avait eu part comme offic. dans l'armée du duc d'Urbin. Cet ouv. a pour tit. *Hist. nella quale si racconta il veris. successo del miser. assedio e arresa della città di Vercelli.*

CARUSO (CHARLES), juriscons. ital., né en Sicile dans le 17e S., m. en 1690, a laissé un traité de *Procédure civile* (en lat.), Palerme, 1654, 1705, in-fol.; un autre de *Procédure criminelle* (idem), ibid., 1655, in-fol. Ce dern. a eu plus. édit. avec des addit. par le fils de l'aut., J. CARUSO, m. à Palerme en 1706.

CARUSO (JEAN-BAPTISTE), histor. ital., parent du précéd., né en Sicile dans l'année 1673, se livra pendant une partie de sa vie à la recherche des monum. histor. de la Sicile, et m. en 1724. On a de lui des *mém.* (en ital.) sur l'hist. de cette île, 3 vol. in-fol., dont le 1er fut pub. à Palerme en 1716, et les deux autres en 1745 (ibid.), par François Caruso, frère de l'auteur.

CARVAJAL (JEAN de), card. espag. év. de Placencia, né à Truxillo en Estremadure dans le 15e S., fut successivement auditeur de rote, gouvern. de Rome, légat, et reçut la pourpre des mains de Paul IV, en 1446. Nommé à diverses reprises légat en Allemagne et en Bohême, il combattit les erreurs des hussites, fut exposé à leur ressentiment, et contribua au succès mémorable que l'armée chrétienne obtint en 1456 sur les troupes de Mahomet Ier, sulthan des Turks. J. de Carvajal m. à Rome en 1469. — CARVAJAL (Bernardin de), neveu du précédent, et év. de Carthagène, reçut le chapeau de card., en 1593, des mains du pape Alexandre VI. Nommé par le roi Ferdinand V et la reine Isabelle ambassad. à Rome en 1511, il prit le parti du roi de France Louis XII et de l'empereur Maximilien contre le pape Jules II, et provoqua la réunion du concile de Pise, qui se prononça contre le pontife. Celui-ci s'en vengea en trad. devant le concile de Latran B. de Carvajal, qui fut excommunié et déclaré indigne de la pourpre. Après la m. de Jules, Carvajal, qui s'était retiré à Lyon, crut pouvoir revenir en Italie; mais Léon X le fit arrêter et conduire à Civittà Vecchia. Il n'obtint sa liberté qu'après avoir sollicité à genoux la rémission de son prétendu délit dans un consistoire tenu la même année (1513). Il rentra alors dans toutes ses dignités, obtint l'évêché d'Ostia, et m. doyen du sacré collége, en 1523. On a de lui quelq. *disc.*, *homélies* et *sermons* (en latin).

CARVAJAL (LAURENT GALINDEZ DE), de la famille des précéd., juriscons., né à Placencia (Estremadure) en 1472, m. en 1527, fut profess. de jurispr. à Salamanque et conseiller du roi Ferdin. V et de la reine Isabelle. Il écrivit plus. ouvr. qui sont restés MSs., sur la vie de Ferdinand et d'Isabelle; l'*Hist. d'Espagne*; et un autre, impr. en 1517, in-fol., sous le titre de *Adiciones á los varones ilustres de Fernan Perez de Gusman*, avec une *Vie de Jean II, roi de Castille*, dont Carvajal n'était que l'éditeur.

CARVAJAL (FRANÇ. de), capit. espagnol, né vers la fin du 15e S., se fit remarquer en Italie, surtout au sac de Rome en 1527, servit ensuite en Amérique, et contribua au succès qu'obtint le gouverneur du Pérou, Vaca de Castro, sur le jeune magro (*v.* ces noms). Ayant embrassé le parti de Gonzales Pizarre, il fut fait prisonnier avec lui, lors de la défection de son armée, en 1548; Carvajal fut condamné à être pendu comme traître, et son corps, mis en quartiers, fut exposé aux portes de Cusco.

CARVAJAL (JEAN de), parent du précéd., suivit comme lui la carrière des armes et servit en Amérique. Il était officier dans la province de Vénézuela (Amér. mérid.) lorsque l'emper. Charles-Quint céda, ou plutôt vendit ce territoire à la famille de Welsers d'Augsbourg, à titre de fief de la couronne d'Espagne. Carvajal fit assassiner le second gouvern., envoyé par cette famille, et fabriq. de fausses lettres-patentes qui le nommaient lui-même à cette place. Charles-Quint, informé de cette usurpation, envoya un nouveau gouverneur, don Juan Pérez de Tolosa, qui fit pendre Carvajal en 1546.

CARVAJAL (don LOUIS-FIRMIN de). V. UNION (comte de la).

CARVALHO (DOMINIQUE), capit. portug., né dans le 16e S., était d'une ancienne famille du roy., et servit avec distinction dans les Indes orientales. Employé par le vice-roi de Goa dans div. expéd. sur les côtes du golfe du Bengale, il avait remporté des succès sur les Indiens Mogores et les troupes du vice-roi d'Astracan; lorsqu'un prince allié des Portugais, et dont il réclamait (à ce titre) les secours, le livra à ce même roi d'Astracan, qui le fit périr dans les tourmens, en 1604.

CARVALHO (ANTOINE), jésuite, de la famille du précéd., né à Lisbonne en 1590, prof. la théol. et la philos. à Evora, à Coimbre, et m. en 1650. Il a laissé des *Comment.* lat. sur la *somme* de St Thomas; et un *disc.* (en portug.) sur cette question: *S'il est convenable que les prédicat. censurent les princes et les ministres*, Lisbonne, 1627, in-4. — Un autre jésuite, CARVALHO (Valentin), est cité par Phil. Alegambe (*v.* ce nom) comme aut. d'un *supplément* aux lettres écrites annuellement par les jésuites en mission au Japon et à la Chine, Rome, 1603, in-8 (en italien).

CARVALHO (LOUIS-ALONZO), jésuite espagn., m. en 1630, est aut. d'un *Art poétique* (en espag.), Médina del Campo, 1602, in-8; et d'un ouv. int.: *Antiquedades y cosas memorables del principado de Asturias*, Madrid, 1695, in-fol.

CARVALHO (JEAN de), jurisc. portug., fut profess. de droit canon. à Coimbre dans le 17e S. On a de lui un tr. *de Quartâ falcidiâ et legitima*, et *In cap. Raynaldi de testamentis*, Coimbre, 1631.

CARVALHO (LAURENT-PÉREZ), est aut. d'un ouv. pub. à Lisbonne en 1693, in-fol., sous le titre de *Enucleationes ordinum militarium Hispaniarum.* — CARVALHO (TRISTAN BARBOSA Y), n'est connu que par quelq. ouvr. ascétiques, dont le plus remarquable a pour tit.: *Ramillete del alma y jardin del cielo* (Bosquet de l'âme et jardin du ciel).

CARVALHO-VILLASBOAS (MARTIN), jurisc. portug., vint s'établir à Milan vers la fin du 16e S., et y pub. un tr. intit.: *Espejos de principes y ministros* (Miroirs des princes et des ministres), Milan, in-4, dédié à Ranuzzio Farnèse, duc de Parme.

CARVALHO (ANTOINE-MONEZ), publiciste por-

tug. du 17e S., est aut. d'un écrit en espagnol, intit. : *Francia interesada con Portugal en la separacion de Castilla*, Barcelone, 1644, in-4.

CARVALHO D'ACOSTA (ANTOINE), ecclésiast. portug., né à Lisbonne en 1650, m. en 1715, a laissé plus. tr. d'astron., de cosmogr. et de géogr. en latin et en portug., dont le plus remarquable a pour titre : *Corographia portugueza e descripção topografica do reino de Portugal*, Lisbonne, 1706, 1708 et 1712, 3 vol. in-fol. Cet ouvr., très-rare en France, est curieux, instructif, et le meilleur que l'on ait sur cette matière. — CARVALHO DE PARADA (Antoine), archiprêtre et garde des archives royales de Portugal, a composé un *Tr. sur l'art de regner* et une *Vie du serviteur de Dieu, Bartholomi d'Acosta, trésorier*, etc.; c'est tout ce que les biogr. portug. nous fournissent sur cet écrivain.

CARVE (THOMAS), prêtre catholique, né dans le comté de Tipperary en Irlande, vers la fin 16e S. aumônier d'une légion au service de l'empire, fit plus. campagnes en cette qualité dans la guerre de 1635, et pub. le récit des évènemens dont il avait été le témoin sous ce titre : *Itinerarium T. Carvæ*. Mayence, 1639 et 1641, 3e partie, Spire, 1646, in-12. On lui doit encore *Lyra, sive anacephalæosis hibernica*, etc., Sultzbach, 1666, in-4. C'est un essai sur l'origine, les mœurs et les coutumes des peuples de l'Irlande, avec les annales de cette île depuis 1148 jusqu'en 1666, Carve m. en 1664, à l'âge de 74 ans.

CARVER (JEAN), fondateur d'un établissement colonial dans l'Amér. du nord, né en Anglet. vers la fin du 16e S., avait quitté sa patrie pour cause de religion et s'était établi à Leyde, lorsqu'il fut envoyé à Londres à l'effet de traiter de l'acquis. d'un terr. en Amérique avec la compag. de Virginie. Il obtint des lettres-patentes et partit en 1620 avec deux bâtimens et 120 colons. Après une navigation pénible, Carver et ses compagnons abordèrent sur une côte déserte, et s'établirent sur un terrain auquel ils donnèrent le nom de Plymouth. Carver gouverna pendant deux ans cette colonie, fit avec les sauvages des traités qui ont été maintenus pend. 50 ans, et m. en 1623. Son épée est déposée à Boston dans le cabinet de la société histor. de Massachusetts.

CARVER (JONATHAS), né en 1732 dans le Connecticut, état de l'Amér. septent., abandonna l'étude de la méd. pour entrer comme enseigne dans un régim. d'infant., où il fit toutes les camp. à la suite desquelles les Anglais restèrent maîtres du Canada. Au retour de la paix, il conçut le projet de reconnaître les parties intérieures de l'Amérique du nord jusqu'à l'Océan pacifique, afin d'ouvrir de nouvelles routes au commerce. Parti de Boston en 1766, il revint en octobre 1768, après avoir fait plus de deux milles lieues, et mit en ordre sa relation. Il s'embarqua ensuite pour l'Angleterre, où il ne fut pas accueilli comme il le méritait. Négligé par le gouvern., il n'avait pour faire exister sa famille que le chétif emploi de commis d'un bureau de loterie. Cette fâcheuse situation altéra sa santé; et il m. en 1780. Sa fin déplorable donna lieu à la fondation, dans Londres, d'une société pour le soulagement des gens de lettres malheureux. La relation des voyages de Carver, impr. à Londres en 1774 et 1780, a été trad. en français par Montucla, sous ce titre : *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septent., pendant les années* 1766, 1767 et 1768, Paris, 1784, in-8. On y trouve des détails curieux sur la géogr. de cette immense contrée, et sur les mœurs des nations qui l'habitent. Carver est encore aut. d'un *Tr. de la culture du tabac*, Londres, 1779, in-8.

CARVILIUS MAXIMUS (SPURIUS), consul romain avec Papirius Cursor l'an 293 avant J.-C., prit Amiterne, tua 2800 hommes, fit 4000 prisonniers, s'empara d'Herculanum et d'autres places. Ces succès lui valurent les honneurs du triomphe. — CARVILIUS, fils du précéd., fut consul comme son père et le premier Romain qui ait répudié sa femme, vers l'an 131 av. J.-C. D'autres attribuent cette innovation à Carvilius Raga, de la même famille.

CARY (HENRI), né à Aldeinham vers la fin du 16e S., mort en 1638, obtint du roi Jacques Ier le titre de vicomte de Falkland, et fut ensuite lord député d'Irlande. On a de lui une *Histoire de l'infortuné roi Edouard II*, et deux *Lettres* adressées à Jacques Ier et au duc de Buckingham.

CARY (LUCIUS), fils aîné du préc. V. FALKLAND.

CARY (ROBERT), sav. ecclés. angl., né dans le Devonshire en 1615, fut d'abord curé à Portlemouth, ensuite archid. d'Exeter, et mourut en 1688. On a de lui un très-bon ouv. int. : *Palæologia chronica* (chronologie de l'antiquité), imp. à Londres, 1677, in-fol.

CARY (FÉLIX), antiq., né à Marseille en 1699, annonça de bonne heure un goût décidé pour la numismatique, s'appliqua à l'étude de l'histoire, et forma un beau cabinet de médailles. Il fut nommé en 1751 associé correspond. de l'acad. des incript. et b.-lett., et mourut en 1754. Ses médailles ont été acquises pour le compte du cabinet du roi par l'abbé Barthélemi. On a de lui : *Dissert. sur la fondation de Marseille*, etc., Paris, 1744, in-12; *Histoire des rois de Thrace et du Bosphore Cimmérien, éclaircie par les médailles*, Paris, 1752, in-4, fig.; et plusieurs autres restés MSs.

CARY (THOMAS), pasteur de Newbury-Port en Amérique (état de Massachusetts), né en 1745, m. en 1808, a laissé des *Sermons* estimés.

CARYATIDES (myth.), fig. de femmes sans bras, vêtues de longues robes, servant de supports aux entablemens, furent, dit-on, originairement employées dans les édifices publics par les architectes grecs pour éterniser le souvenir de la trahison des habitans de Carye, ville du Péloponèse, qui s'étaient ligués avec les Perses contre les autres Grecs; ceux-ci, vainqueurs, prirent et pillèrent Carye, égorgèrent les hommes, et emmenèrent les femmes en esclavage, les contraignant à garder leurs robes et leurs ornemens.

CARYBDE et SCYLLA (mythol.), noms célèbres dans la géogr. ancienne sous lesquels on désigne deux écueils dans le bras de mer ou détroit qui sépare la Sicile du roy. de Naples. CARYBDE fut, suiv. la fable, une femme adonnée à la rapine, et qui ayant volé des bœufs à Hercule, fut précipitée par ce héros dans la mer, où sa chute ouvrit un gouffre horrible. — SCYLLA, fille d'un berger de la Sicile, et digne émule de la magicienne Circé dans l'art de préparer les poisons, ayant abusé de ses connaiss. funestes, fut changée en rocher. Le mug. des flots qui viennent se briser contre ce même rocher a fait imaginer aux poètes que Scylla, sous sa nouvelle forme, était encore entourée de chiens et de loups furieux. Les deux écueils Carybde et Scylla sont rapprochés, mais à l'opposite l'un de l'autre, dans un détroit assez resserré, de sorte qu'il est assez difficile de les éviter tous les deux à la fois; et c'est ce qui a donné lieu au proverbe *tomber de Carybde en Scylla*, pour exprimer qu'en voulant éviter un mal, on se jette dans un autre.

CARYL (JOSEPH), théol. angl. non conformiste, né à Londres en 1602, eut quelq. célébrité comme prédic., et fut employé par Cromwell à div. négoc. pend. les guerres civiles. Obligé de se cacher après la restauration de 1660, il passa dans l'obscurité les dern. années de sa vie, et mourut à Londres en 1673. On a de lui un *Comment.* sur Job, plusieurs fois réimprimé en 2 vol. in-fol., et 13 vol. in-4; et quelques *Sermons*.

CARYL (JEAN), littér. angl., né dans le comté

de Sussex, mort en 1717, fut secrét. de la reine Marie, épouse de Jacques II, se distingua par sa fidélité à la cause de ce monarque, qu'il suivit dans l'exil, et dont il obtint les titres purement honorifiques de baron Dartford, comte Caryl. Il fut très-lié avec le célèbre Pope, auquel il donna, dit-on, l'idée du poème de *Rape of the loch* (la boucle de cheveux enlevée). On a de lui une traduction des *Psaumes de David*, d'après la vulgate, Londres, 1700, in-12; une tragédie, *la Mort de Richard III*, 1667, in-4; une com., *Sir Salomon*, 1671, in-4; et quelques poésies insérées dans div. recueils.

CARYOPHILE (Jean-Matthieu), archevêque d'Iconium en Asie, né dans l'île de Corfou, m. à Rome vers 1636, était très-sav. dans le grec, le latin et les langues orient. Il pub. pour la première fois, sur un MS. du Vatican, les *Lettres grecques de Themistocle*, auxquelles il joignit une trad. lat. et des variantes à côté du texte, Rome, 1626, in-4; une *Version* grecque-latine du concile gén. de Florence, ibid., sans date; *Chaldeæ, seu Æthiopicæ linguæ institutiones*, ibid., 1630; un vol. de vers grecs et latins int.: *Noctes Tusculanæ*; et quelques autres ouv. d'érudition moins remarq.

CASA (Jean della), prélat, orateur et poète ital., l'un des écriv. les plus élégans du 16e S., né à Mugello, près de Florence, entra dans les ordres, et s'attacha aux deux card. Alex. Farnèse, dont le premier fut élu pape sous le nom de Paul III en 1534. Nommé en 1544 à l'archev. de Bénévent, della Casa fut envoyé la même année nonce à Venise, et devint secrét. d'état sous le pontificat de Paul IV. Il avait l'espérance de recevoir le chap. de card., lorsqu'il mourut en 1556. On a de lui plusieurs ouv. en vers et en prose, écrits avec autant d'élégance que de délicatesse, tels que: *Galatée, ou la manière de vivre dans le monde*, Florence, 1560, in-8, très-souvent réimpr., et trad. en div. langues: il en existe une édit. en quatre langues; savoir, en franç., par Belleforest, en lat. et en ital. par un anonyme, et en espagnol par Bezerra, Lyon, 1609, in-18; le livre moins étendu int. *Degli uffizi communi tra gli Amici superiori e inferiori*, en est comme le supplément. Le dern. est la trad. ital. faite par della Casa de son traité lat. *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos*. Ses *Poesies lyriques* italiennes sont comparées, pour l'élégance et la pureté du style, à celles du Bembo, et contribuèrent de même au rétablissement du bon goût en Italie. Les plus estimées de la collect. des *Œuv.* de Jean della Casa sont celles de Florence, 1707, 3 vol. in-4, et Venise, 1752, 3 vol. in-4. Les pièces licencieuses telles que le *Capitolo del Forno*, composées dans la jeunesse de l'auteur, ont été rejetées des édit. génér., mais on les trouve dans les recueils facétieux et satiriques de Berni et de Mauro. V. ces noms.

CASA-BIANCA (Lucien), capit. de vaisseau franç., né en Corse vers 1755, avait déjà servi avec quelque distinction dans la marine roy. lorsqu'il fut nommé député de l'un des deux départ. de la Corse à la convention nationale en 1792. Il y manifesta des opinions modérées, et ne s'occupa guère que des affaires de la marine. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, d'où il sortit bientôt pour prendre le comm. du vaisseau l'*Orient* dans l'expédit. d'Egypte. Il fut tué au célèbre combat naval d'Aboukir livré par l'amiral Nelson à la flotte franç. le 1er août 1798 sur la côte d'Alexandrie. V. Brueys et Nelson. — Pierre-Fr. Casa-Bianca, parent du préc. et fils du gén. comte Casa-Bianca, pair de France, né à Vescovato en Corse en 1784, fut élève à l'école d'artillerie de Metz, et devint successiv. lieut.-capit.-aide-de-camp du maréchal Massena, major et colonel du 31e rég. d'inf. lég. Il se distingua dans les campagnes d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et de Russie, et mourut en 1812 des suites d'une blessure grave qu'il reçut dans un des combats livrés pend. la dern. de ces campagnes.

CASA-BONA (Joseph), botan., né en Flandre vers le commencem. du 16e S., mort à Florence en 1592 dans un âge très-avancé, est appelé aussi *Benincasa* par quelques écriv. Il eut le titre de botaniste du gr. duc de Toscane, Fr. de Médicis, et fut garde du jardin de botanique de Florence. Casa-Bona avait fait un voy. dans l'île de Crète, où il avait observé et recueilli beaucoup de plantes; la mort l'empêcha de pub. ses *Observations*. Le MS. et ses dessins existaient encore au milieu du siècle dernier.

CASAL (Gaspard), théol. portug., né à Leiria dans le 16e S., fut d'abord ermite, prof. ensuite la théol. à Coïmbre vers 1542, et devint conseiller et confesseur du roi Jean III, dont il avait été précepteur. Il assista au concile de Trente, fut nommé év., et mourut à Coïmbre en 1575. Parmi ses ouv. de théol. on remarque: *de Justificatione humani generis*, Venise, 1563 et 1599; *Axiomata christiana*, Coïmbre 1550; Venise, 1563; Lyon, 1593, in-4; *de Cœna*, Venise, 1563; *de usu Calicis*, etc., Venise, 1563, et Anvers, 1566, in-4.

CASAL (Gaspard), méd. esp., né à Oviédo en 1691, mort à Madrid en 1759, est aut. d'une *Hist. naturelle de la principauté des Asturies*, Madrid, 1762, in-4.

CASALANZIO (Joseph de), fond. des écoles pies, né en 1556 à Peralta dans l'Aragon, n'embrassa que fort tard l'état ecclés., fit un voyage à Rome, et forma une espèce d'institut pour instruire les enfans des devoirs de la relig. Paul V l'érigea en congrégation l'an 1617 sous le titre de *Congrégation Pauline*. En 1621, Grégoire lui donna le nom de *clercs réguliers des écoles pies*. Ils eurent bientôt un gr. nombre de colléges en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Hongrie et en Pologne. Le pieux fond. mourut à Rome en 1648, et fut canonisé par Clément XIII en 1757.

CASALI (Ubertino de), frère mineur né en Italie au 14e S., est aut. d'un livre rare int.: *Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, qui a pour but de relever la splendeur de l'ordre de St-Franç., et d'une espèce de *commentaire* sur l'Apocalypse, sous le titre de *de Septem ecclesiæ statibus*.

CASALI (Baptiste), poète latin né à Rome au 16e S., fut chargé par le pape et le roi d'Angleterre Henri VIII de plus. négociations importantes.

CASALI (Grégoire), frère du précéd., fut créé chev. par Henri VIII et nommé son ambassadeur à Rome. Il cultivait aussi les lettres.

CASALI (Jean-Bapt.), sav. antiquaire rom. du 17e S., a écrit: *de profanis et sacris veterum ritibus; de veteribus sacris christianorum ritibus; de Urbis ac romani olim imperii splendore*, imprimé à Rome de 1644 à 1647, et plus. autres *dissertat.* que l'on trouve dans les antiquités de Gronovius.

CASALI (N., comte), mathémat. né dans l'état de l'Eglise au 18e S., s'est aussi distingué comme poète. Ses ouvr. ne sont guère connus qu'en Italie.

CASALI (Jean-Vinc.), relig. servite né à Florence en 1530, archit. et sculpt., fut conduit en Espagne par Franç. Ier, gr.-duc de Toscane. Philippe II le chargea d'aller en Portugal réparer quelques forteresses, et il y mourut en 1593.

CASALINA (Lucia), peintre née à Bologne en 1677, femme de Félix Torelli (*v.* ce nom), un des meilleurs peintres de cette époque, a composé un certain nombre de tableaux que l'on voit dans plus. églises de Bologne, entre autres au couvent des Célestins. Son portrait peint par elle-même lui fut demandé par le gr.-duc de Toscane, pour être ajouté à ceux des plus célèbres peintres de la galerie de Florence.

CASALS (Guill.-Pierre), troubad. du 13e S., que l'on croit originaire de Narbonne, a laissé des *poésies galantes* au nombre de 12, pièces écrites dans un style peu naturel et peu décent; elles se trouvent dans les MSs. de la biblioth. du roi.

CASANATE (Marc-Antoine-Alègre), théol. esp., relig. de l'ordre du Mont Carmel, né à Tarragone en 1590, m. en 1658, a laissé neuf vol. de *Sermons* et quelq. autres ouv. de piété, dont nous ne citerons que celui qui a pour titre : *Paradisus carmelitici decoris*, etc., Lyon, 1639, in-folio, espèce de bibliothèque des relig. carmes célèbres par leur piété ou par leurs écrits, peu estimée, et qui fut censurée par la Sorbonne de Paris.

CASANATE (Jérôme), cardinal, né à Naples en 1620, suivit d'abord le barreau; mais dans un voy. qu'il fit à Rome, il se décida, d'après les conseils du card. J.-B. Pamphili, à entrer dans l'état eccl. Ce même card., devenu pape sous le nom d'Innocent X, nomma Casanate son camerier et lui donna le gouv. de quelq. villes. Altiéri, devenu pape sous le nom de Clém. X, le créa cardinal en 1673, et il fut nommé par Innoc. XII biblioth. du Vatican en 1693. Il m. en 1700, après avoir légué sa bibl. aux dominic. du couv. de la Minerve, à condition qu'elle serait publique, avec un rev. de 4,000 écus rom. pour l'entret. de la biblioth., de 2 bibliothéc. et de 2 professeurs. Le P. Audffredi, l'un des dern. chefs de cette biblioth., a fait paraître de 1761 à 1788, 4 vol. in-fol. du catalogue des livres qui la composent, rangé par ordre alphabét. du nom des auteurs, et par ordre alphabét. des titres des ouvr. anonymes. Malheureusement le 4e vol. finit avec la lettre J.

CASANOVA (Marc-Antoine), poète latin du 16e S., né à Rome, s'attacha à la fam. Colonne, et lança contre le pape Clément VII des épigr. très-mordantes à l'occasion des différends qui s'élevèrent entre cette fam. et le pontife. Arrêté et condamné à mort, Clém. VII lui fit grâce; mais il tomba dans une extrême pauvreté, fut réduit à mendier son pain, et m. de la peste qui désolait Rome, après qu'elle eut été saccagée en 1527 par l'armée du connétable de Bourbon. Le principal talent de Casanova était celui de l'épigramme. Ses *poesies* sont éparses en divers recueils, et surtout dans les *Deliciæ poetarum Italorum*.

CASANOVA (Franç.), peintre de batailles et de paysages, né à Londres en 1730 d'une fam. ital., vint se fixer à Paris après avoir perfectionné son talent en Italie et en Flandre, et fut reçu membre de l'acad. de peint. en 1763. Les tableaux les plus remarq. et peut-être les derniers qu'il ait faits en France, sont ceux qui, demandés par le prince de Condé pour son nouveau palais, représentaient des sujets de batailles gagnées par le héros de ce nom. Casanova, chargé ensuite par l'impér. Catherine II de peindre les batailles et conquêtes des Russes sur les Turks, alla exécuter cette belle entreprise à Vienne, où il fut très-bien accueilli et admis dans la société de personnes de haut rang, à qui sa conv. paraissait fort piquante. Un jour à la table du prince de Kaunitz où l'on parlait de Rubens et de ses talens comme peintre et comme diplomate, un des convives dit : « Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusait de la peinture. — Votre Excellence se trompe, repartit Casanova, c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur. » Il travaillait à un grand tableau qui devait représ. l'inaug. des Inval. par Louis XIV, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il est m. à Brulh, près de Vienne, en 1805.

CASANOVE (N.), littérat. franç. mort en 1783, est aut. d'une comédie représentée à Paris sur le théâtre ital. en 1792, et ayant pour titre *les Thessaliennes*, en 3 actes et en prose.

CASANUOVA (Ant.), Génois né dans le 16e S., s'est rendu célèbre par son dévouement filial. Son père, Léonard de Casanuova, l'un des partis. du héros corse San-Pietro (*v.* ce nom), ayant été fait prisonnier, Antoine, alarmé du sort que l'on préparait à l'auteur de ses jours, prend des habits de femme et s'introduit dans la prison, portant dans une corbeille quelques alimens de 1re nécessité. Il rase son père à la hâte, le revêt des habits dont il s'est servi, lui donne tous les renseign. nécessaires à sa fuite, et le sauve en effet. Les Génois condamnèrent le vertueux Antoine à être pendu, et, par un raffinement de cruauté, lui firent subir cette sentence à l'une des fenêtres du château de Fiani, patrim. de ses ancêtres et lieu de sa naissance. Ce chât. fut ensuite détruit et tout ce qu'il contenait livré aux flammes. Léonard, pour venger son fils, s'unit à Alphonse Ornano, fils de San-Pietro, et tous deux ravagèrent les possessions génoises pendant 2 ans. V. Ornano (Alphonse).

CASAREGI (Jean-Barthélemi), né à Gênes en 1676, m. à Florence en 1755, de l'acad. florentine et de celle de la Crusca, pub. en 1740 une trad. ital. en vers *sciolti* du poème de Sannazar, *de partu Virginis;* en 1741, des *Sonnetti e Canzoni;* en 1751, les *Proverbes de Salomon*, trad. comme le poème de Sannazar, et réimpr. à Verceil en 1774. — Son frère Joseph-Laurent-Marie, jurisc., a laissé quelq. ouvrages de jurisprudence peu remarquables.

CAZARI (Lazare), sculpteur ital. né à Bologne vers 1599, travailla aux ornem. du maître-autel de St-Franç. de cette même ville, et a laissé quelques statues et bas-reliefs assez estimés.

CASAS (Barthélemi de Las), prélat espag. célèbre, né à Séville en 1474, d'une famille noble, s'embarqua à l'âge de 19 ans avec son père qui faisait partie de l'expédit. entreprise par Christophe Colomb, pour la découverte du Nouv.-Monde. De retour en Espagne, le jeune Barthélemi se voua à la carrière ecclés. et entra dans l'ordre des dominicains, afin de pouvoir retourner en Amérique pour y travailler, comme missionnaire, à la conversion des naturels du pays. Débarqué à Saint-Domingue, il y prêcha en même temps l'évangile aux peuplades conquises et l'humanité à leurs oppresseurs. Ses efforts, à l'égard de ces dern., eurent peu de succès; mais il n'en plaida pas avec moins de chaleur et de zèle la cause de ses infortunés néophites, pour le soulagement desquels on le vit successiv. passer d'Amérique en Europe, revenir d'Europe en Amérique, retourner en Europe. Le récit qu'il fit à Charles-Quint des cruautés exercées envers les Indiens, émut le cœur de ce monarque. Des ordonnances sévères furent rendues contre les persécuteurs; mais elles ne furent point exécutées. Dans le même temps, un chanoine de Salamanque, Sepulveda (*v.* ce nom), composa un ouvr. intit. : *Democrates secundus, seu de justis belli causis, etc.*, où il soutenait que d'après les lois de l'église, c'était un devoir d'exterminer quiconque refusait d'embrasser la religion chrétienne. Charles-Quint en défendit l'impression; mais il fut bientôt publié à Rome, et les moines le firent circuler en Espagne, au mépris de l'autorité souver. Les Indiens furent massacrés ou entassés dans les mines. On porte à 15,000,000 le nombre de ceux qui périrent dans l'espace de 10 ans. Le dévouement de Las Casas a donné lieu, d'après le témoignage de l'historien Herrera, à une accusation grave contre cet apôtre de l'humanité : c'est d'avoir conseillé lui-même aux Espagnols la traite des nègres, afin de substituer ces esclaves aux Indiens dans les travaux des colonies. Cette imputation calomnieuse a été réfutée par M. H. Grégoire, dans un écrit intitulé : *Apologie de B. Las Casas, etc.*, insérée dans le 4e vol. des *Mem. de la classe des Sciences morales et polit. de l'Institut*. Après avoir passé 50 ans dans le Nouv.-Monde, où il fut nommé évêque de Chiapa, au Mexique, Las Casas se démit de ce siége, revint dans sa patrie en 1551, et m. à Madrid en 1566. On a de lui : *Brevisima relacion de la destruccion de*

las Indias, Séville, 1552, in-4. C'est une réponse à l'écrit de Sepulveda cité plus haut; elle a été trad. en latin sous le titre de *Narratio regionum Indicarum, etc.*, Francfort, 1598, in-4, fig. Il fut pub. à Séville une collect. des écrits de ce prélat, sous le titre de *las Obras de D. Barth. de Las Casas*, 1552, 5 part. in-4. Cette édit., en caract. gothiq., est rare et recherchée. Il y en a une contre-façon en lettres rondes. Nous possédons une trad. franç. des *OEuvres* de Las Casas, Paris, 1822, 2 vol. in-8. La vie de Las Casas a été écrite en ital. par Mich. Pio, de Bologne, 1618, in-4.

CASAS (Christophe de Las), de la famille du précéd., né à Séville, m. en 1576, est auteur d'un *vocabul.* des deux langues espag. et ital., Venise, 1576, in-8, réimpr. avec des additions de Camillo Camilli, ibid., 1594. Il avait publié en 1573 une *traduct.* espag. de Solin, Séville, in-4.

CASAS (Gonsalve de Las), Espagnol, habitant du Mexique au 16e S., avait le titre de seigneur de la province ou nation de Zonguita. On a de lui un *Traité sur la culture des Vers à Soie dans la Nouv.-Grenade* (en espag.), Grenade, 1581, in-8, réimpr. avec quelq. autres *Traités sur l'Agricult.*, Madrid, 1620, in-fol. Il avait comp. plusieurs autres ouvr. restés MSs.

CASAS (Pons de Las), seigneur languedocien, m. en 1581, avait une origine commune avec l'illustre évêque de Chiapa. Il est appelé, dans une vieille chronique le vrai chevalier, la fleur de noble famille. Cette famille existe encore aujourd. sous le nom de Las Cases.

CASATI (Paul), jésuite ital., né à Plaisance en 1617, m. à Parme en 1707, prof. les mathém. et la théol. à Rome, et fut envoyé par le général de son ordre en Suède, où il acheva de décider la reine Christine à embrasser la religion cathol. rom. Il est auteur des ouvr. suiv. : *Vacuum proscriptum; de terrâ Machinis mota*, Rome, 1668, in-4; *Dissertationes de igne*, Parme, 1668 et 1695, 2 vol. in-4; *Mechanicorum libri VIII; de Angelis disputatio theolog.; Opticæ disputationes*, et de quelq. autres écrits peu importans, dont le père Niceron a donné la liste.

CASATI (Christophe), hist. et jurisc. ital., né à Milan en 1722 et m. dans cette même ville en 1804, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la jurispr., et surtout à celle de l'hist. et des vieilles chartes. Il a composé en ce genre quelq. écrits restés dans son porte-feuille. Le seul qu'il ait fait impr. est une dissertation intit. : *dell' Orgine delle auguste case d'Austria e di Lorena*. Il a démontré dans cet ouv. qu'Eticon, 1er duc de l'Allem. infér., fut la seule souche commune des mais. d'Autriche et de Lorraine, et que les fam. des princes franç., Carloving. et Capét., dérivent aussi de cette même souche.

CASAUBON (Isaac), théol. calv. et sav. critique, naquit à Genève en 1559, où sa famille, originaire du Dauphiné, était venue chercher un refuge, après avoir adopté les principes de la religion reformée. Ses progrès dans l'etude furent si rapides qu'à l'âge de 9 ans il parlait correctement le latin. A 19 ans il quitta la maison de son père, ministre à Crest, pour venir faire son cours académ. à Genève, où il apprit la jurisprud., la théol. et les langues orient. Nommé prof. de gr. en 1582, il ne tarda pas à pub. successiv. des édit. d'aut. gr. et lat., avec des *Comment.* et des *Notes* remplis de critique et d'érudit. Quelq. tracasseries domestiques qu'il éprouva le décidèrent à accepter une chaire de gr. et de b.-let. à Montpellier, où il ne séjourna que deux ans. Henri IV, informé de son mérite, l'appela à Paris et le nomma biblioth. royal. Il fut un des commissaires qui assistèrent à la conférence de Fontainebleau entre le card. Duperron et Duplessis-Mornai (*v.* ces noms), et se prononça en faveur du premier contre le dern. Il ne partageait point les sentimens de ses co-religionnaires sur div. points de leur symbole, et on le soupçonna de penser à se faire cathol. On assure qu'un de ses fils, qui avait embrassé cette croyance et était entré dans l'ordre de St-François (capucins), ayant demandé la bénédiction patern., Casaubon lui dit : « Je vous la donne de bon cœur; je ne vous condamne point, ne me condamnez point non plus : J.-C. nous jugera. » Après la m. de Henri IV, Casaubon passa en Angleterre, où il fut bien accueilli du roi Jacques Ier. Il en obtint 2 prébendes et une pension de 200 liv. sterl., dont il jouit jusqu'à sa m., arrivée en 1614. C'était à la fois un théol. sage, un excellent critique, un savant du premier ordre et un bon traducteur. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont nous nous bornerons à citer les principaux : *In Diogenem Laertium notæ*, 1583, in-8, pub. sous le nom d'*Hortibonus*, qu'avait pris d'abord Casaubon, et qu'il quitta dans la suite. *Polyæni stratagemata cum notis* (gr. et lat.), Lyon, 1589, in-12. Casaubon est le prem. qui ait pub. le texte gr. de cet aut.; *Aristotelis opera gr. et lat.* Lyon, 1590, in-fol., avec des notes en marge; *Theophrasti caracteres*, gr. et lat., dont les meilleures édit. sont celles de Lyon, 1622, de Cambridge, 1712, par Needham, et de Cobourg, 1763, par Fischer; *Suetonii opera cum animadversionibus*, Paris, 1606, in-4; *Persii satiræ cum comment.*, ib., 1605, in-8; *Polybii opera*, gr. et lat., ib., 1609; *de satyricâ Græcorum poesi et Romanorum satyrâ*, etc., ibid., 1605, in-8; *Exercitationes in Baronium*, Londres, 1614, in-fol., Francfort, 1615, in-4, Genève, 1655 et 63, in-4; *de libertate ecclesiasticâ, lib. singularis*, 1607, in-8 (ouvr. entrepris pour soutenir les droits de la puissance temporelle contre les prétentions de la cour romaine); un rec. de lettres (*Casauboni epistolæ*), dont la meill. et la plus ample édit. est celle de Rotterdam, 1709, in-fol.; *Athenæi deipnosophistarum libri XV, cum Casauboni animadversionibus*, Genève et Lyon, 1597 et 1600, in-folio.

CASAUBON (Méric), fils du précéd., né à Genève en 1599, suivit son père en Anglet., acheva ses études à Oxford, et obtint ensuite quelq. bénéfices ecclésiast., qu'il perdit à la m. de l'infortuné roi Charles Ier. Cromwell lui offrit une pension pour écrire l'hist. de cette époque, en lui promettant d'ailleurs de lui laisser liberté entière dans la rédact. et de lui rendre la biblioth. de son père, qui avait été saisie. Méric répondit qu'il ne voulait point se charger d'un travail qui répugnait à ses principes, et il refusa la pension que le protecteur lui faisait remettre sans aucune condition. La reine Christine ne réussit pas mieux dans la démarche qu'elle fit pour attirer à sa cour l'intègre Casaubon, qui, à la restauration des Stuarts, ayant été rétabli dans tous ses bénéfices, les conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1671. Parmi ses nombr. ouvr., remplis d'érud., mais d'un style très-négligé, nous citerons : *Pietas contra maledicos patrii nominis*, etc., Londres, 1621, in-8; *Vindicatio patris*, etc., ib., 1624, in-4. Ces 2 écrits ont pour objet de venger la mémoire de son père, attaquée sur l'art. de la religion et des mœurs; *Comment.* sur Optat, Londres, 1631, in-8; *de Verborum usu*, etc., *diatriba*, ib., 1647, in-12; *de Quatuor linguis commentationis pars prior*, etc., ib., 1650, in-8; la seconde partie n'a pas été impr.; *De la nécessité de la réformation au temps de Luther* (en angl.), ib., 1664, in-4; *De la crédulité et de l'incrédulité* (idem), ib., 1668 et 1670, 2 vol. in-8 (c'est une réponse aux attaques dirigées contre le préc. ouv.); *Cause prem. des biens et des maux*, etc. (en angl.), ib., 1645, in-4. *Tr. de l'enthousiasme* (idem), ib., 1655, in-8. On a aussi de ce savant des notes sur Térence, Epictète, Hiéroclès, Florus, et d'autres ajoutées à celles de son père sur Diogène Laërce, Polybe, Perse, etc. Beaucoup d'autres écrits MSs. du même sont conservés à la bibliothèque d'Oxford.

CASAUX (Charles), consul de la ville de Mar-

seille dans le 16e S., a acquis une honteuse célébrité par sa conduite lors de l'avènement d'Henri IV au trône de France. Ayant traité avec les Espagnols, il allait leur livrer la ville, lorsqu'un habitant nommé Libertat, Corse d'origine, introduisit le duc de Guise par une porte confiée à sa garde, et tua de sa propre main le traître magistrat, en 1596. V. LIBERTAT.

CASAUX (CHARLES, marquis de), propriétaire et cultivat. franç. à l'île de la Grenade, devenu sujet des Anglais, après la cession qui leur fut faite de cette colonie, en 1763, s'occupa beaucoup de la culture de la canne à sucre et d'autres détails agricoles, et vint ensuite en France, où il résida à Paris de 1788 à 1791. Quelq. temps après la journée du 10 août 1792, il passa à Londres, où il m. en 1796, dans un âge très-avancé. Il avait été reçu membre de la société royale de Londres et de celle d'agricult. de Florence. On a de lui : *Système de la petite culture des cannes à sucre*, Londres, 1779, in-4. On trouve cet ouvr. dans le t. 69 des *Trans. philos.* et à la suite du *Tr. du sucre*, par Lebreton, Paris, 1789, in-12; Casaux en publia une nouv. édit. très-augment. sous le tit. d'*Essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre*, Paris, 1781, in-8 de 512 pages; *Consid. sur quelq. parties du mécanisme des sociétés*, Londres, 1785, 1788, 5 parties in-8, trad. en angl. par Parkins Macmahon; un petit écrit sur *la hausse de la paye des ouvriers*, Paris, 1789, in-8; quelq. autres *opuscules*, pub. pendant la révol. de Fr., et dont on trouve la liste dans *la France littér.* de Ersch.

CASCELLIUS, jurisc. rom., mentionné par Cicéron et par Pline, était contemp. du prem., et vécut jusque sous le règne d'Auguste. Quintilien et Pomponius font l'éloge de ses *écrits*, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nos jours.

CASE (PIERRE de), dont le véritable nom est DESMAISONS, né à Limoges dans le 14e S., m. en 1348, fut général de l'ord. du mont Carmel, patriarche de Jérusalem, et admin. de l'év. de Vaison. On connaît de lui 4 liv. sur *le Maître des sentences*; des *Comment. sur la polit. d'Aristote*, et plus. *sermons* écrits en latin, ainsi que les ouv. précéd.

CASE (JEAN), sav. angl., né à Woodstock dans le 16e S., m. en 1600, fut d'abord prof. à l'univers. d'Oxford; mais, soupçonné de conserver intérieur. les principes du cathol., il perdit cette place et d'autres emplois. Comme il avait la réputat. d'un excellent maître, on lui permit cepend. d'élever une école de philos.; il y joignit l'enseignement de la phys., eut de nomb. disciples, surtout parmi les cathol., et m. dans cette commun., qu'il avait confessée quelq. temps av. Il a écrit des *comment.* sur div. tr. d'Aristote, souv. réimpr.; *Apologia musices*, etc., Oxford, 1588, in-8; *Reflexus speculi moralis*, ib., 1596, in-8; *Thesaurus œconomiæ*, etc., ibid., 1597, in-8. Un autre CASE (Jean) succéda au charlatan Lilly (*v.* ce nom), et se fit quelque réputation comme astrologue sous le règne de la reine Anne.

CASE (TH.), théol. angl. non-conformiste, né dans le comté de Kent en 1599, fut exclu de l'assemblée du clergé pour n'avoir pas voulu prêter le serment prescrit par le parlement, lors de la révol. de 1642. Impliqué ensuite dans le complot de Coxe (*v.* ce nom), il fut arrêté, remis en liberté, en promettant de se soumettre, accompagna ensuite le roi Charles II à La Haye, en 1660, et assista à la conférence dite de Savoie. Il m. en 1682. On a de lui quelques *sermons*.

CASE (N. LE VACHER DE LA), aventur. franç., s'était embarqué pour Madagascar en 1656, sans autre dessein que celui de chercher fortune. Le gouverneur de l'établissement franç. dans cette île, jaloux du crédit dont La Case commençait à jouir parmi les autres colons, ayant tenté de le faire périr, celui-ci se retira dans l'intérieur des terres, épousa la fille de l'un des chefs du pays, et ne se servit de son influence sur les indigènes que pour faire du bien à ses compatriotes. Il obtint en récompense, de la cour de France, le titre honorif. de major de Madagascar, et m. en 1670.

CASE (JEAN de la). V. CASA.

CASEARIUS (JEAN), botan. holl. et missionn. à Cochin vers la fin du 17e S., coopéra au magnifique ouv. que Rhéède van Drakenstein pub. sous le titre d'*Hortus Malabaricus*, en 13 vol. in-fol., avec fig. C'est lui qui a tracé le plan de l'ouv., décrit les plantes et rédigé le texte des deux premiers vol.

CASELIUS (JEAN CHESSEL, plus connu sous le nom de), né en 1533 à Gottingue, fit deux voyages en Italie, l'un en 1560 et l'autre en 1566, qui le mirent en relat. avec les hommes les plus disting. de ce pays. Au retour de son prem. voyage, il devint profess. de philos. et d'éloq. à Rostock. Quelq. années après, il se chargea de l'éducation du fils de Jean Albert, duc de Mecklenbourg. Le duc de Lunebourg l'appela ensuite pour remplir une chaire de philos. dans l'univ. d'Helmstaedt, récemment fondée. C'est dans ce dern. poste qu'il m. en 1613. Il s'était fortement prononcé contre la doctrine de Daniel Hoffman et autres, tendante à mettre la philos. en contradiction avec la théolog. Une partie de ses nomb. écrits, dont plus. sont restés MSs., a été recueillie et pub. par Just de Dransfeld, sous ce tit. : *Opus epistolicum exhibens J. Caselii epistolas*, etc., Francfort, 1687, in 8. Le même édit. avait pub. quelq. années auparav. le *Rec. des poésies grecq. et lat.* du même aut., dont on a aussi des traduct. de l'*Agésilas* et de *la Cyropédie* de Xénophon.

CASELLA (PIERRE-LÉON), antiq. et poète latin, né vers l'an 1540 ou 1542 à Aquila dans l'Abruzze, est aut. d'un livre int. : *de Primis Italiæ colonis*, qui parut pour la prem fois à Lyon en 1606, in-8, auquel se trouvent joints quelques *Opuscules* lat. du même sav., tels qu'un *Traité* sur l'origine des Toscans et de la républ. de Florence; des *Eloges* de quelques artistes célèbres, et un *Recueil d'Epigrammes et d'Inscriptions*.

CASENAVE (ANTOINE), député à la convention nationale, vota dans cette assemblée la réclusion de Louis XVI pend. la guerre, son bannissement à la paix, et après le jugement de cet infortuné prince, le sursis à son exécution. Casenave passa au conseil des cinq-cents, ensuite au corps législatif, dont il faisait partie lors de la chute de Napoléon. Il fut aussi membre de la chambre des représentans en 1815, et mourut à Paris en 1818, avec la réputation d'un homme probe et modéré dans ses opinions politiques.

CASENEUVE (PIERRE de), théol., jurisc. et lexicogr., né à Toulouse en 1591, étudia d'abord la théol., puis la jurispr., dont il acquit en peu de temps des connaiss. étendues; mais, ramené par la simplicité de ses goûts à ses premières idées, il embrassa l'état ecclés., et ne se décida que sur les instances de l'archev. de Toulouse à écrire son tr. du *franc-alleu*, qui parut en 1641. Les études spéciales que Caseneuve avait faites des langues anciennes et modernes le portèrent à écrire aussi sur la gramm., et il comp. un *Dictionn. des origines de la langue française* qui se trouve à la suite du *Dictionn. étymologique* de Ménage (*v.* ce nom). Il ne fut pas moins remarquable par son désintéressement que par son savoir, sa modestie et ses mœurs. Les états de Languedoc lui ayant offert une pension pour travailler à l'histoire de cette province, il la refusa, et n'en comp. pas moins *la Catalogne française*, Toulouse, 1644, in-4, ouv. qui renferme l'hist. des comtes de Toulouse. On a encore de lui l'*Origine des jeux floraux*, ibid., 1659, in-4; *la Caritée*, roman in-8; une *Vie de St Edmond*; et quelques ouv. peu importans. Il a laissé en MSs. un *Traité de la langue provençale*;

un autre *sur l'Origine des Français*; et une *Hist. des favoris des rois de France*.

CASERTA (Fr.-Ant.), méd. napolit., m. dans le 17e S., est aut. d'un ouv. intit. *de Naturâ et usu vinorum in sanis, tum in ægris corporibus, potissimum in podagricis*.

CASES (P.-Jacq.), peintre, né à Paris en 1676, m. dans la même ville en 1754, remporta le grand prix de peinture en 1699, et fut reçu membre de l'acad. en 1704. On cite parmi ses nombr. compos. une *Sainte Famille* dans l'église de St-Louis à Versailles, et deux tableaux achetés par le roi de Prusse, remarquables, dit-on, par la correction du dessin et la vigueur du coloris. Le Moine fut un de ses élèves.

CASIMIR Ier, dit le *Pacifique*, fils de Miécislas II, roi de Pologne, était encore enfant lorsqu'il perdit son père en 1034. Sa mère Richsa, nommée tutrice et régente du royaume, souleva les Polonais par son mauv. gouv., et fut obligé en 1036 de s'enfuir en Saxe avec son fils, qu'elle envoya bientôt après en France. Il se retira dans l'abbaye de Cluny, se lia par des vœux, et reçut même le diaconat. Les Polonais, en proie aux dissensions intestines depuis sa retraite, obtinrent de Benoît IX en 1041 que leur roi remonterait sur le trône, et pourrait se marier à condition que chaque Polonais paierait tous les ans à perpétuité une certaine somme pour l'entretien d'une lampe dans l'église de St-Pierre; que la nation entière porterait comme les moines le cheveux courts en forme de couronne; qu'aux gr. fêtes tous les nobles auraient au cou durant la messe une étole de lin semblable à celle des prêtres et des diacres, et que Casimir conserverait l'habit relig. De retour en Pologne, il épousa une fille du gr. duc de Russie, Jaroslaw, se livra tout entier aux soins d'une sage administ., et mourut en 1058. Ce prince eut quatre fils dont l'aîné, Boleslas, lui succéda sur le trône.

CASIMIR II, roi de Pologne, surn. *le Juste*, cinquième fils de Boleslas III, né en 1117, fut appelé sur le trône en 1177 lorsque Miécislas III, son frère, qui avait succédé à Boleslas, souleva les Polonais par sa mauvaise conduite. Ce monarque se distingua par sa valeur et ses victoires. Il était chéri de ses sujets, et il mourut subitement en 1194. Sa dévotion s'alliait avec une passion immodérée pour les plaisirs, et quelques auteurs ont écrit qu'il avait été empoisonné par un femme fatiguée de ses poursuites.

CASIMIR III, dit *le Grand*, né en 1309, fut élu roi de Pologne en 1333 après la m. d'Uladislas Coketek, son père. A peine assis sur le trône, et voulant prolonger la treve que son père avait conclue avec les chev. teutoniques, parce que l'extrême facilité avec laquelle ils se relevaient de leurs défaites faisait craindre une suite continuelle de combats sans résultat, il conquit presque en entier la Silésie, dont il ne retint que Frauenstadt. Le roi de Bohême, suzerain du duc de Silésie, indigné de la conduite de son vassal, fit des préparatifs pour attaquer la Pologne, menacée par les Tatars. Ces barbares s'étaient en effet approchés de Cracovie; Casimir leur disputa le passage de la Vistule, les força à se retirer, marcha ensuite en Silésie, détruisit l'armée du roi de Bohême, et revint dans ses états pour y rétablir l'ordre. Une diète fut convoquée à Wislicza en 1374: ayant réuni les plus habiles gens du roy., Casimir s'occupa avec eux à la réforme de la législat. nation. La sollicitude paternelle qu'il ne cessa de témoigner pour la classe la plus malheureuse de ses sujets lui valut le beau titre de roi des paysans. Après avoir essayé, non sans quelque succès, de ramener dans ses états les arts que les troubles en avaient exilés, il travailla à mettre son roy. à l'abri des insultes de ses ennemis en fortifiant les villes; puis il fonda des hôpitaux, des colléges, des univ. Cepend., la nation polonaise, uniquement occupée de la passion des armes, accusait son souver. d'inertie: celui-ci rassemble alors une armée, enlève aux Lithuaniens tout ce qu'ils possèdent dans la petite Russie, reprend la Russie rouge, et laisse la Volhynie et le Palatinat de Beltz à deux seigneurs lithuaniens à condition qu'ils les tiendront en fief de la Pologne. Cette expédition venait d'ajouter à la gloire de Casimir lorsqu'il mourut en 1370. Ses gr. qualités compensèrent ses nombreux défauts; le plus grave qu'on lui ait reproché a été son penchant déréglé pour les femmes. Parmi le gr. nomb. de ses maîtresses, on remarque une juive nommée Esther, qui obtint de lui les priviléges dont les juifs ont joui depuis cette époque en Pologne. Il ne laissa que deux filles; et en lui finit la dynastie des Piast qui gouv. depuis 528 ans.

CASIMIR IV, roi de Pologne, fils d'Uladislas, était gr. duc de Lithuanie lorsqu'il fut appelé au trône de Pologne en 1447. Il abaissa les chev. de l'ordre teutonique, subjugua la Valachie; mais il sacrifia presque toujours les intérêts des Polonais à ceux des Lithuaniens, qui étaient l'objet de son affection, et son règne fut très-agité. Ce prince ne possédait aucune des qualités qui font un vrai roi: orgueilleux sans ambition, plein de vanité, peu sensible à l'honneur, il ne fut regretté ni des Lithuaniens ni des Polonais. Quand il mourut, en 1492, âgé de 64 ans, il laissa de son mar. avec Elisabeth, fille de l'emp. Albert II, Udalislas, roi de Hongrie et de Bohême, Jean Albert qui lui succéda, Casimir élu roi de Hongrie du vivant de Matthias, et mort en odeur de sainteté en 1483, Alexandre, Sigismond, qui fut aussi roi de Pologne, et Frédéric, archev. de Gnesne et card.

CASIMIR V (Jean), fils de Sigismond III et de Constance d'Autriche, naquit en 1609. A la mort de son père, malgré sa mère Constance, qui voulait lui faire donner la couronne de Pologne, il favorisa l'election d'Uladislas VII, son frère aîné, issu d'un premier lit, et alla ensuite servir dans les armées impériales. Fait prisonnier par les Français à la suite d'un nauf. sur les côtes de Provence, il fut mis en liberté au bout de deux ans de détention dans un chât. près de Marseille, retourna en Pologne, puis voy. en Italie, où il se fit jésuite, et fut nommé card. Appelé au trône de Pologne apres la m. d'Uladislas VII, il renvoya le chap. de card. au pape, qui lui accorda des dispenses pour épouser la veuve de son frère, Louise-Marie de Gonzague. Ce mariage, qui déplut aux Polonais, fut une des causes des traverses qu'il essuya sur le trône: tour à tour vaincu et vainqueur dans les differ. guerres qu'il eut à soutenir contre les Cosaques, les Suédois et les Moscovites, Casimir, ayant perdu son épouse en 1667, résolut d'abdiquer, et accomplit ce dessein dans une diète qui fut convoquée *ad hoc* l'année suiv. Il vint en France après cette abdic., se retira dans l'abbaye de St-Germ.-des-Prés, dont il devint abbé, ainsi que de St-Martin-de-Nevers, et mourut dans cette dernière ville en 1672. Ce prince fut le dern. rejeton mâle de la maison de Vasa. V. ce nom.

CASIMIR (St), gr. duc de Lithuanie, le troisième des treize enf. de Casimir IV, né en 1458, disputa la couronne de Hongrie à Matthias Corvin. Les armes du père n'ayant pu faire triompher la cause du fils, le jeune Casimir se retira au chât. de Dobski, où il se livra à tous les exercices de la piété la plus austère. Il termina sa carrière à Wilna en 1483, victime de sa chasteté. Le pape Léon X le mit au rang des saints par une canonis. solennelle; et dès-lors il fut invoqué comme le patron de la Pologne.

CASINI (Fr.-Marie), card. ital., né à Arezzo en Toscane, m. en 1719, entra d'abord dans l'ordre de St-François, passa par les différens grades du même ordre, obtint, sous le pontif. d'Innocent XII, l'emploi de prédic. apostolique, et sous celui de Clément XI le chap. de card. Il a laissé des *Pane-*

gyriques de divers Sts, des *Discours* (en latin) prononcés dans le pal. du siège apostolique, Rome, 3 vol. in-folio; *Ætas hominis*, Florence, 1682, in-8; et une *Trad.* ital de l'ouv. franç. intitulé *les Conseils de la Sagesse*.

CASINI (Jean), peintre et sculpteur, né à Varlongo, près de Florence, en 1689, m. en 1740, se destina d'abord à la sculpture, et s'y distingua par plusieurs ouv.; mais ensuite il se donna tout-à-fait à la peinture, et s'y fit une gr. réput. On cite de lui un très-beau tabl. de *Ste Luce* dans l'église de St-Jacques-sur-l'Arno, et la coupole qu'il a peinte dans le gr. cloître de Ste-Marie-Novelle, où est représentée l'amb. de St Antonin, archev. de Florence, vers le pape Pie II au nom de la républ. — Casini (Valore et Domenico), peintres ital., viv. dans le 17e S., avaient adopté plus particulièrement le genre du portrait. Valore exécutait surtout, de mémoire, des portr. parfaitement ressemblans. — Il y a eu plusieurs autres artistes italiens du même nom, dont on connait peu les ouvr.

CASIRI (Michel), relig. syro-maronite, sav. orient., né en 1710 à Tripoli en Syrie, vint à Rome pour perfectionner ses premières études, entra dans les ordres sacrés en 1734, et l'année suiv. retourna en Syrie avec son compatriote, J. Assemani (*v.* ce nom). Etant ensuite revenu à Rome, il prof. les langues orient. dans son couvent, puis (en 1748) passa en Espagne, où il fut attaché à la biblioth. roy. de Madrid, nommé membre de l'acad. d'hist., interprète du roi, et quelq. années avant sa mort, arrivée en 1791, bibliothéc. en chef. On a de cet homme laborieux un ouvr. indispensable pour l'étude de la littérature orientale, intit.: *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis*, etc., Madrid, 1760-70, 2 vol. in-fol.: il renferme, en 1851 articles, la suite de tous les MSs. arabes de l'Escurial.

CASLON (Guill.), Angl., grav. et fondeur de caractères d'imprimerie, né en 1692 à Hales-Owen dans le Shropshire, m. en 1766, fut d'abord graveur d'ornemens sur les armes à feu à Londres, essaya ensuite de faire des poinçons à lettres pour les relieurs, que l'imprim. Bowyer et trouva si bien exécutés, qu'il l'engagea à graver des matrices pour les caractères typogr. Ces caractères, bien accueillis dans l'Angleterre, furent bientôt recherchés chez l'étranger, et firent la fortune de Caslon, dont la fonderie devint une des prem. de la Gr.-Bretagne. Les *OEuvres* de Selden (*v.* ce nom) et l'édition du *Pentateuque* de David Wilkins ont été impr. avec les premiers caractères fondus par cet artiste. — Guill. Caslon fils, mort en 1778, a soutenu la réput. de son père.

CASMANN (Othon), écriv. allem. du 16e S., mort en 1607, fut pasteur de la ville de Stade en Hanovre. On a de lui: *Quæstionum marinarum libri II*, Francfort, 1596 et 1607; *Nucleus mysteriorum naturæ enucleatus*, ibid., 1605, in 8; beaucoup d'autres ouvr. ascétiques en latin et en allem. peu dignes d'être cités, et deux éditions du tr. *de Re cibariâ* de Bruyerin. V. ce nom.

CASNODYN, poète gallois du 14e S. dont on conserve plusieurs pièces MSs. dans les archives de la princip. de Galles en Angleterre.

CASONI (Gui), litt. ital., né à Serravalle dans le Trévisan, mort en 1640, fut un des prem. fond. de l'acad. *d'Egli incogniti* à Venise. On a de lui une *Vie du Tasse* (en ital.), *la Magia d'amore*, *il Teatro poetico*, et quelq. autres écrits réunis sous le titre d'*Opere*, dont la onzième édit. est celle de Venise, 1623, in-16. — Un autre Casoni (Phil.), né à Gênes dans le 17e S., est aut. des ouv. suiv.: *Vie du marquis de Spinola*, Gênes, 1691, in-8 (en ital.); *Histoire de Louis-le-Grand* (jusqu'en 1706), Milan, 1706-1720, 3 vol. in-4 (idem); *Annales de la républ. de Gênes du* 16e S., Gênes, 1708, in-fol. (idem).

CASOTTI (J.-B.), littér. ital., né en Toscane en 1669, m. en 1737, fit des études brill. à Florence, et fut envoyé comme secrét. de légation à Paris, où il se lia avec Ménage et Régnier Desmarets (*v.* ces noms). De retour à Florence, il entra dans les ordres, et fut nommé successiv. recteur du collége des nobles, profess. de philos. morale, de géogr., d'histoire sacrée et profane à l'univ. Vers la fin de sa vie, il s'était retiré dans un village de l'évêché de Florence, où il avait obtenu une cure; et il légua ses biens et sa biblioth. au chapitre de Prato, sa patrie, dont il était chanoine. Nous ne citerons parmi ses ouv. que les plus connus en Italie: *Notizie storiche, intorno alla vita, e alla N. ediz. delle opere di Giov. della Casa*, impr. dans le pr. vol. des *OEuvres* de ce dernier (*v.* Casa), édit. de Florence, 1707, 3 vol. in-4; *Vita di Ben. Buonmattei* (*v.* ce nom); *della Fondazione del regio monastere di S. Francesco*, etc., Florence, 1722; des *Memoires historiques* (en ital.) *sur la cure* (la sienne) *de S. Maria dell' impruneta*; *Pratenses olim præpositi nunc episcopi*, etc.

CASPE ou CASPIUS (George), méd., né au 16e S. dans le comté de Hainaut, soutint la doct. de Léonard Botal (*v.* ce nom) sur la saignée dans deux écrits contre Bonaventure Grangier, méd. de Paris; le prem. est intit. *ad Bonaventuræ Grangieri admonitionem*, etc., Bâle, 1580, Paris, 1581, in-8; le deux. *Castigatio Bonaventuræ Grangieri*, etc., Bâle, 1582.

CASSAGNE (Joseph La), ecclés. franç., né au diocèse d'Oleron dans le 18e S., s'occupa beaucoup de la musique, et travailla à en faciliter l'étude. On a de lui un *Recueil de fables* mises en musique, 1754, in-4; *Alphabet musical*, 1765, in-8; *Traité général des élemens du chant*, 1766, in-8; *Uniclavier musical*, pour servir de supplément au tr. gén. des élémens du chant, 1768, in-8. Ce dernier ouvr. est la réponse au musicien Boyer, qui avait attaqué le système proposé par l'auteur de réduire toutes les clés à une seule, celle de *sol* sur la seconde ligne.

CASSAGNES ou CASSAIGNES (Jacq.), garde de la biblioth. du roi, membre de l'acad. franç. et de celle des inscriptions et b.-lettres, né à Nîmes en 1636, mort en 1679, vint de bonne heure à Paris, entra dans les ordres, et se fit connaître par des *Sermons* et des *Poesies* qui furent d'abord favorablement accueillis. Il était sur le point de prêcher dev. Louis XIV lorsque Boileau lança contre lui un trait de satire qui lui imprima un ridicule ineffaçable dans l'opinion de la ville et de la cour; sa raison en fut troublée, au point qu'on fut obligé de l'enfermer au couvent de St-Lazare, où il mourut. L'abbé de Cassaignes avait de l'érudition, et c'est ce qui lui avait valu ses titres acad. Indépendamment des *Sermons* et des *Poesies* dont nous venons de parler, on a de lui: *Traite de morale sur la valeur*, Paris, 1674, in-12; une traduct. des *Dialogues de l'orateur* de Cicéron, pub. sous le titre de *Rhetorique de Ciceron*, Paris, 1673, in-8; une autre de Salluste sous le titre d'*Hist. de la guerre des Romains*, etc., Paris, 1675, in-12, souvent réimpr.; une préface estimée en tête des *OEuvres de Balzac*, édit. de 1665, 2 vol. in-fol.

CASSAN. V. Usun Cassan.

CASSANA (Jean-François), peintre italien, ainsi nommé d'un village de l'état de Gênes où il naquit en 1611, fut élève de Strozzi, dit le *Capucino*, et se fixa à Venise. On voit plus. comp. de cet artiste à la Mirandole, où le duc Alexandre II l'avait attiré, et où il mourut en 1691. On estime sa manière large et facile, son coloris; mais on ne trouve pas son dessin assez correct. — Son fils, Nic. Cassana, dit le *Nicoletto*, né à Venise en 1659, mort à Londres en 1713, peignit l'hist. et le portr., et fut peintre de la reine Anne d'Angleterre

Il a fait le portr. de cette princesse et de beaucoup de seigneurs de sa cour. Le plus remarq. de ses ouvr. est le tabl. de *la Conjuration de Catilina* qui fait partie de la galerie de Florence. — CASSANA (J.-Augustin), deuxième fils de J.-Fr., peignit le portr. avec autant de succès que son frère, et réussit également à peindre les animaux, les fleurs et les fruits. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés à Londres. Il était entré dans les ordres, et il est désigné dans les biogr. italiennes sous le nom d'abbé Cassano.—CASSANA (J.-B.), troisième fils de J.-F., peignit, comme son second frère, les fleurs, les fruits et les animaux. — CASSANA (Marie-Victoire), sœur des précéd., morte à Venise en 1711, a peint quelq. sujets de piété où les figures ne se trouvent qu'en buste, comme dans le tabl. de *la Conjuration de Catilina* du Nicoletto, dont les personnages ne sont pas de grandeur naturelle, ainsi qu'on le dit dans plusieurs *Dictionnaires biographiques*.

CASSANATE. V. CASANATE (MARC-ANTOINE).

CASSANDRE (mythol.), fille de Priam, roi de Troie, et d'Hécube, reçut d'Apollon le don de prophétie à condition que ses faveurs en seraient le prix ; mais elle dédaigna bientôt l'amour du dieu, qui, voulant la punir, décrédita les prédictions qu'il n'était plus en son pouvoir de l'empêcher de faire ; elle passa même pour insensée, et fut enfermée dans une tour lorsqu'elle eut prédit les infortunes de Troie. Pendant l'incendie de cette ville, Cassandre se retira dans le temple de Pallas, et y fut violée au pied même de l'autel par Ajax, prince locrien; emmenée ensuite en Grèce par Agamemnon, que ses charmes avaient séduit, elle eut deux jumeaux de ce prince ; mais Clytemnestre, sa femme, les fit assassiner, ainsi que les deux amans. Cassandre eut un temple à Leuctres ; sa statue y était le refuge des jeunes filles qu'on voulait forcer à épouser des prétendans disgraciés par la nature : elles se faisaient alors prêtresses de Cassandre. Lycophron a écrit un poème qui porte ce nom.

CASSANDRE, roi de Macédoine, fils d'Antipater, succ. à Alexandre-le-Grand vers l'an 316 av. J.-C. Après avoir fait plusieurs conquêtes dans la Grèce, il soumit les Athéniens, et donna le gouv. de leur ville à l'orateur Démétrius de Phalère. Il assiégea ensuite Pydnéa, la prit, et mit à mort Olympias, mère d'Alexandre, ainsi que la femme et le fils de ce prince, pour venger la mort de plusieurs de ses partisans, que la mère du vainqueur de Darius avait fait mourir ; puis, s'étant ligué avec Séleucus et Lysimaque contre Antigone et Démétrius, il remporta sur ces derniers une victoire complète près d'Ipsus l'an 301 av. J.-C., et mourut trois ans après.

CASSANDRE (GEORGE), théol. flam. du 16e S., né en 1515 dans l'île de Cadsand, d'où quelques biogr. prétendent qu'il tira son nom, fut d'abord prof. de théol. à Bruges et à Gand, et alla ensuite se fixer à Cologne, où il se livra à l'étude spéciale des controverses entre les catholiques et les calvinistes, dans le but de chercher à rapprocher les deux partis, et d'essayer, par cette tentative, de rendre la paix à l'église. Le prem. vol. qu'il pub. à ce sujet est int. *de Officio pii viri in hoc dissidio religionis*, Bâle, 1561, in-8 ; ce livre, sans nom d'auteur, fut d'abord attribué à Fr. Baudouin (*v.* ce nom); mais Cassandre se fit connaître par une défense de son écrit, vivement attaqué par Calvin. Le théol. flam. eut le sort de tous ceux qui se présentent comme conciliateurs entre deux partis animés l'un contre l'autre : attaqué par les protestans, il le fut aussi par leurs advers. Toutefois quelques princes d'Allemagne, et l'empereur Ferdin. lui même, le jugèrent propre à terminer les différends religieux entre leurs sujets. C'est à la sollicitation de Ferdinand qu'il écrivit l'ouv. qui a pour titre : *Consultatio de articulis fidei inter papistas et protestantes controversis*. Cassandre mourut en 1566, quelque temps après la public. de ce dernier écrit. Ses œuvres ont été recueillies par de Cordes, Paris, 1616, in-fol. On y trouve, indépendamment de ses ouvr. théologiques, des *hymnes*, des *Annotations* sur les poésies de St Fortunat, des *Dissertations* sur différens sujets, et des *Lettres* adressées au divers personnages. Cassandre, malgré quelqes propositions hardies avancées dans ses écrits, resta constamment attaché à l'unité de l'église. Parmi les abus dont il proposait la réforme, étaient la puissance exorbitante des papes, les pratiques superstitieuses introduites dans le culte des saints, des reliques, etc. ; mais il n'attaqua jamais les dogmes de la foi.

CASSANDRE (FRANÇOIS), écriv. franç. du 17e S., mort en 1695, est auteur d'une traduct. de *la Rhétorique d'Aristote*, très-estimée, et qui a eu de nombreuses édit., tant en France qu'en Hollande. La prem. est celle de Paris, 1654, in-4. La dern., et l'une des meilleures, est celle de La Haye, 1718, in-12. On a encore de Fr. Cassandre, dont Boileau faisait un cas particulier, des *Parallèles historiques*, Paris, 1680, in-12. Il avait entrepris de continuer la traduct. de l'*Hist. de M. de Thou*, par Du Ryer, mais ce trav. n'a point été imprimé.

CASSARD (JACQUES), célèbre marin franç., né à Nantes en 1672, servit d'abord dans la mar. marchande, où il ne tarda pas à se distinguer. Employé dans l'expédition de Pointis (*v.* ce nom) sur les côtes de l'Amérique mérid., Cassard contribua glorieusement à la prise de Carthagène, en 1697, et fut chargé, à son retour en France, du commandement d'un vaisseau armé en course par le comm. de Nantes. Louis XIV, informé des prises considérables faites par cet habile et intrépide marin, le nomma lieutenant de frégate, en lui accordant une gratification de 2000 liv. Cassard se rendit à Dunkerque, prit le command. d'un bât. de l'état, débarrassa la Méditerranée d'un gr. nomb. de corsaires qui l'infestaient, et fit de nomb. prises sur les Angl. Ayant ensuite équipé à ses frais deux vaisseaux avec lesquels il sauva plus. flottes marchandes du danger d'être capturées, notamment un convoi de bâtim. de Marseille, il réclama du commerce de cette ville le remboursement de ses avances. Les magistrats rejetèrent sa demande ; mais il n'en continua pas moins de servir les intérêts de la ville. Nommé successiv. par le roi capitaine de frégate et de vaisseau dans la marine royale, après plus. expéd. brillantes dans les colonies portug. et holl., Cassard fut rendu au repos par le tr. de paix d'Utrecht ; mais la raideur de son caractère lui fit perdre le fruit de ses glorieux services. Mécontent du ministère, qui lui refusait son appui dans le procès qu'il avait avec les Marseillais, il tint des propos injurieux contre le card. de Fleury, alors prem. min., et contre le gouvern. Il fut enfermé au château de Ham, où il m. en 1740.

CASSEBOHM (JEAN-FRÉDÉRIC), méd. allem. du 18e S., prof. l'anat. à Halle et à Berlin, où il m. en 1743. On a de lui plus. tr. sur l'anat. de l'oreille, dont il s'était spécialement occupé, et d'autres ouv. dont voici les titres : *Tractat. de aure humanâ*, Halle, de 1730 à 1735, 3 vol. in-4, fig. : ces *tr.* sont au nomb. de six ; *de Aure internâ*, Francfort, 1730, in-4 ; *de Differentiâ fœtus et adulti*, Halle, 1730, in-4 ; *Methodus secandi musculos*, Halle, 1739, in-8, trad. en allem., ibid., 1740, in-4 ; *de Methodo secandi viscera*, ibid., 1740, in-8.

CASSEL (JEAN-PHIL.), prof. d'éloq. à Brême, né dans cette ville en 1707, m. en 1783, a laissé plus. écrits sur l'hist. de son pays, des *dissert. sav.*, et des *traduct.* d'ouvr. angl., dont on peut voir la liste dans sa *Vie*, pub. par M. Harles. Nous nous bornerons à indiquer *Observat. crit. philol. de columnis Phœniciorum in Mauritaniâ*, Leipsig, 1739, in-4 ; *Disquisitio de Judæorum odio et abstinentiâ à porcinâ*, ib., 1739, in-4 ; *de Navigationibus for-*

tuitis ante Colombum in Americam factis, ibid., 1742, in-4; *Bremensia ou Notices et documens histor. sur la ville de Brême* (en allemand), Brême, 1766-67, 2 vol. in-8, etc.

CASSELIUS ou CESELIUS (AULUS), jurisconsrom., cité avec éloge par Horace dans *l'Art poétique*. On avait conservé de lui un liv. de bons mots, qui n'existe plus aujourd'hui.

CASSENTINO (JACOPO, *Jacques* DA), peintre ital., ainsi nommé du lieu de sa naissance, en 1476, m. en 1586, fut le fondateur de l'acad. de peint. de Flor. On voit encore plus. tabl. de lui dans cette ville et dans quelq. autres d'Italie; ses compositions démontrent les progrès de l'art à cette époque.

CASSERIO, en latin *Casserius* (JULES), célèbre anat. ital., né à Plaisance en 1545, étudia la médec. sous Fabricio d'Aquapendente (*v.* ce nom), dont il était d'abord domestique, et remplaça ce sav. prof. dans la chaire de méd. et d'anat. de l'univ. de Padoue, ville où il m. en 1616. Il fit faire de grands progrès à l'anat. et on a de lui les ouvr. suiv. : *de Vocis auditûsque organis, hist. anatom.*, Venise et Ferrare, 1600, in-fol., avec 33 pl ; *Pentæsthesejon, h. e., de V sensibus liber*, etc., Venise, 1609, 1627, in-fol., fig., Francfort, 1609, 1610, 1612, in-fol., ib., 1632, in-4; Francfort, 1622, in fol., sous cet autre tit. : *Nova anatomia, continens*, etc.; *Tabulæ anatomicæ LXXVIII omnes novæ*, etc., Venise, 1627, in-fol., Francfort, 1632, 1656, in-4, Amsterdam, 1645, in-fol., trad. en allem., ibid., 1707, in-4; *Tabulæ de formato fœtu*, ibid., 1645, in-fol. Une *Notice sur la vie et les ouvr. de Casserio* se trouve dans le *Specimen bibliographiæ anatomicæ* de J. Douglas. V. ce nom.

CASSIANI (JULES), litt. ital., né à Modène en 1712, fut profess. de poésie à l'école des nobles de cette ville, et m. vers 1780. On a de lui : *Centuria di sonetti composta da V rimatori Modenesi*, Modène, 1733; *Azione per musica*, ib., 1750; *Saggio di rime*, etc., Lucques, 1770.

CASSIANUS BASSUS, écriv. grec, originaire de Bithynie, vivait, selon quelq. aut., dans le 3e ou 4e S. On lui attribue un liv. gr. sur l'agric. (Géoponiques), impr. pour la prem. fois à Bâle, 1539, in 8, trad. en lat. par Cornarius, Bâle, 1538, in-8, en franç. par P. de Narbonne, Poitiers, 1545, et Paris, 1550, in-12; en allem. par M. Herren, Strasb., 1545, in-4. On connaît aussi 2 trad. différentes en ital., pub. à Venise. La seule bonne édit. grecq. et lat. des *Geoponiques* est celle de M. Niclas, Leipsig, 1781, 4 vol. in-8. M. Caffarelli a pub. *Abrégé des Geoponiques, extrait de l'edition de Nicolas*, Paris, 1812, in-8, et dans le tom. 13 des *Mémoires* de la société d'agricult. du départ. de la Seine. On a beaucoup disserté dans le 16e S. sur le véritable aut. des *Géoponiques*. Les uns attribuent cet ouvr. à l'emp. Constantin Pogonat; d'autres à Constantin Porphyrogénète, plus. à Cassius Dionysius d'Utique; d'autres enfin à Vindanius, aut. dont parle Photius.

CASSIEN CASSIANUS (JULIUS), hérésiarque du 2e S., fut le chef d'une secte dont la doctrine était que l'intelligence divine (dans le mystère de l'incarnation) ne s'était unie qu'à l'âme, composé mixte d'une substance céleste et de ce qu'il y a de plus subtil dans la matière; de sorte que le fils de Dieu n'avait pris que les apparences d'un corps humain. St Clément d'Alexandrie, dans son liv. des *Stromates*, cite Cassien comme aut. de *comment.* sur la philos. des hébr., et d'un *Tr. sur la continence*; mais ces ouvr. se sont perdus.

CASSIEN (St), maître d'école à Imola en Italie, souffrit le martyre sous l'empire de Dèce ou de Valérien dans le 3e S. Ses *actes* ont été recueillis par don Ruinart. V. ce nom.

CASSIEN (JEAN, dit), relig., né dans le 4e S. en Asie selon Gennadius, ou plutôt en Provence selon d'autres écriv., passa une partie de sa vie dans le monastère de Bethléem en Palestine, alla ensuite à Constantinople, où il reçut les instruct. de St Chrisostôme, vint à Rome, se rendit de là à Marseille, où il fonda 2 monast. de l'un et l'autre sexe, et m. vers l'an 448 selon Baillet. Ses ouvr. rendirent son nom célèbre dans les Gaules, mais y excitèrent des troubles par les opinions qu'ils renferment sur la grâce. On connaît de lui des *Institutions monastiques*, en 12 liv.; des *Conferences* en 24 liv.; un *Tr. sur l'incarnation*, en 7 liv., ouvr. écrits en latin, et dont les 2 premiers ont été trad. en fr. par Nic. Fontaine, sous le nom de Saligny, purgés de tous les endroits qui favorisent le pélagianisme (V. Pélage), et pub. à Paris, 1663, 1667, Lyon, 1685, 1687, 2 vol. in-8. La meilleure édit. des *Œuvres* de Cassien est celle pub. par Alard Gazée, à Douai, 1616, 2 vol. in-8, réimpr. à Arras, 1628, in-fol., avec des notes et des augment., Paris, 1642, in-fol., Francfort, 1722, in-fol.

CASSINI (JEAN-DOMINIQUE), astron. célèb., né en 1625, dans le comté de Nice, fit de bonne heure des progrès si rapides en astron., que dès l'âge de 25 ans il fut choisi par le sénat de Bologne (en 1650) pour remplir dans l'univ. la prem. chaire de cette science, vacante par la m. du P. Cavalieri (V. ce nom). Pendant son professorat, il conçut et exécuta le projet de tracer, dans l'église de St Pétrone à Bologne, une nouv. méridienne, plus longue, plus exacte que celle qui s'y trouvait avant. Les prem. fruits de ses observat. furent des tables du soleil plus parfaites, une mesure très-approchée de la parallaxe de cet astre et une excellente table de réfractions. Les travaux de Cassini furent interrompus; le sénat de Bologne l'envoya à Rome pour défendre les intérêts de la ville, relativement à la navigation du Pô : ce fut pour lui l'occasion de publ. un sav. ouvr. sur le cours de ce fleuve, si changeant et si dangereux. Arrivé à Rome, on fut tellement satisfait du jeune astron., qu'on lui donna la surintendance des fortifications du fort Urbin. Ayant fait d'excellentes observations astronomiques, tant pendant sa mission auprès du pape que pendant d'autres, dont il fut chargé par le sénat de Bologne, Cassini pub., en 1668, ses *ephémerides* des satellites de Jupiter, travail immense et admirable, si l'on considère la multiplicité des élémens qui lui servirent de base, et qu'il fallut alors déterminer pour la prem. fois. Ces tables, comparées avec le ciel, parurent d'une étonnante exactitude. Quand on les compare aujourd'hui avec celles de Delambre, on est encore plus étonné de trouver cette exactitude si parfaite. Colbert fit appeler Dominique Cassini en France, comme il avait déjà fait appeler Huygens. On eut beaucoup de peine à l'enlever à l'Italie; ce fut l'objet d'une négociation. Enfin on l'obtint, mais seulement pour quelq. années, et il vint à Paris, et fut reçu à l'acad. des sciences, en 1669. Le terme de son séjour expiré, l'Italie le reclama, lui-même ne songeait point à rester en France; mais Colbert parvint, non sans peine, à lui faire accepter, en 1673, des lettres de naturalis. Cassini fit dans sa nouvelle patrie, en 1684, la découverte des quatre satellites de Saturne; ce qui en donna cinq à cette planète, au lieu d'un seul que Huygens avait d'abord aperçu. L'année précéd., il avait découvert la lumière zodiacale, et en fit connaître la forme avec exactitude et d'après sa position relativement à l'écliptique, en déterminant les circonstances où elle devait s'observer le plus exactement. Après d'autres belles découvertes successives, Cassini alla en 1695 revoir la méridienne de Bologne, et continua, à son retour, celle commencée en 1669 par Picard, continuée au nord de Paris en 1683 par Lahire, et qui fut enfin poussée par lui, en 1700, jusqu'à l'extrémité du Roussillon : c'est cette même ligne qui depuis a été mesurée de nouveau, 40 ans après, par François Cassini et La Caille, et 100 ans après par Méchain et Delambre,

avec une précision qui ne laisse plus rien à désirer. Cassini m. en 1712 : il avait perdu la vue dans ses dern. années. Sa *vie*, écrite par lui-même, a été pub. par Cassini de Thury, son arrière-petit-fils, dans ses *Mem. pour servir à l'hist. des sciences*, 1810, in-4. On peut voir dans Lalande (*Biblioth. astron.*) le détail des nomb. ouvr. de J.-D. Cassini ; nous ne citerons que les suiv. : *Observationes cometæ*, *anno* 1652 et 53, Modène, 1653, in-fol. de 29 pages : c'est son prem. ouvr.; *Opera astronomica*, Rome, 1666, in-fol. On y trouve tous les *Opuscules* qu'il avait publ. jusqu'alors. Il a laissé en MS. une *Cosmographie* en vers italiens.

CASSINI (JACQUES), fils du précéd., né à Paris en 1677, membre de l'acad. des sciences en 1694, accompagna son père en Italie, voyagea ensuite en Hollande et en Angleterre, s'y lia d'amitié avec Newton, Halley, Flamstead, et fut reçu membre de la société roy. de Londres en 1696. De retour à Paris, il se livra aux travaux de l'académ., dont la collection renferme plus. mémoires écrits de sa main. Mais il est principalem. connu par ses travaux relatifs à la détermination de la figure de la terre. Jacques Cassini, qui, avec son père, avait prolongé en 1701 cette mesure jusqu'au Canigou, et qui en avait exécuté, en 1718, la partie septentrionale jusqu'à Dunkerque, pub. son livre *De la grandeur et de la figure de la terre*, Paris 1720, in-4. Ce résultat, opposé à celui que donnait le principe de l'attraction et de la révolution de la terre sur son axe, excita une réclamation générale. Jacques Cassini m. dans sa terre de Thury en 1756. Outre les ouvr. que nous avons cités, on lui doit encore des *Elémens d'astronomie*, Paris, 1740, in-4, entrepris sur la demande du duc de Bourgogne, et trad. en latin par le P. Hell, prof. à Vienne ; *Tables astronom. du soleil, de la lune, des planètes, des étoiles et des satellites*, Paris, 1740, in-4.

CASSINI DE THURY (CÉSAR-FRANÇOIS), fils du précéd., maître des comptes, directeur de l'observat., né en 1714, n'avait pas 22 ans quand il fut reçu à l'acad. des sciences comme adjoint surnuméraire. Les rec. de cette soc. contiennent beaucoup de mémoires de lui ; mais un gr. ouvr. qui porte le nom de sa famille fut tout l'objet de ses soins. On avait formé le projet de faire une description géométr. de la France : le jeune Cassini conçut le plan plus étendu de ne pas borner cette description à la détermination des points des grands triangles qui devaient embrasser toute la surface du roy., mais de lever le plan topographique de la France entière, de déterminer par ce moyen la distance de tous les lieux à la méridienne de Paris et à la perpendiculaire de cette méridienne. Jamais on n'avait formé en géogr. une entreprise plus vaste et d'une utilité plus générale. Cassini eut la consolation de la voir presque entièrement terminée, et d'en devoir à lui-même tout le succès. Il m. en 1784. Jacques-Dominique Cassini continua la belle entreprise de ces cartes, qui ont servi au travail de la nouv. divis. de la France par départem. Cette précieuse collection, connue sous le nom de *Cartes de l'acad.*, et mieux encore sous celui de *Cartes de Cassini*, avait, en 1815, 182 feuilles, y compris la carte des triangles. Elle s'étend jusqu'à la partie de la Flandre que les troupes françaises avaient occupée dans la guerre de 1741. Ce magnif. ouvr. fit une révolut. en géogr., et servit de modèle à tous les grands travaux exécutés depuis en ce genre. Parmi les autres ouvr. de Cassini de Thury, nous citerons : *Relat. de deux voyages faits en 1761 et 1762 en Allemagne, pour déterminer la grandeur des degrés de longitude, par rapport à la géogr. et à l'astron.*, 1762, in-4 ; *Opuscules divers*, 1771, in-8, cont. un almanach perpétuel, une table pour les étoiles, et deux lettres ; *Descript. d'un instrum. pour prendre hauteur et pour trouver l'heure vraie sans aucun calcul*, 1770, in-4 ; *Description géométr. de la terre*, 1775, in-4 ; *Descript. geometr. de la France*, 1784, in-4.

CASSIODORE, en lat. *Cassiodorus* (AURÉL.), homme d'état et histor. lat., né en Italie ver 470, fut ministre de Théodoric, roi des Goths, préfet du prétoire sous Athalaric, Théodat et Vitigès (*v.* ces noms), et se retira après la m. de ce dern. prince dans un monastère bâti par lui en Lucanie, et où il m. en 1562. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. qu'il composa en partie ou mit en ordre dans sa retraite. En voici la liste : *Hist. tripartite*, ainsi nommée parce qu'elle renferme l'abrégé (en latin) des trois *Hist. ecclesiast.* de Socrate, de Sozomène et de Théodoret (V. ces trois noms) ; une *Chronique* et un *Comput pascal* ; *Tr. de l'âme*, trad. en français par Amaury Bouchard ; *Comment. sur les psaumes* ; 2 liv. d'*Institutions* ; 12 liv. de *Lettres* ; *Tr. du discours* (*De oratione*) ; *Tr. de l'orthogr.* ; 4 liv. des *Arts libéraux* (l'arithmét., la géom., l'astron. et la musique). Il avait écrit des *Commentaires sur l'Apocalypse*, qui sont perdus ; et une *Hist. des Goths*, dont on n'a plus que l'extrait fait par Jornandès (*v.* ce nom). La plus ancienne des édit. de Cassiodore porte la date de 1491 ; la plus exacte est celle de dom Garet, Rouen, 1679, 2 vol. in-fol., réimp. à Venise en 1729. Le marq. Maffey pub. à Vérone en 1702, d'après un MS. existant dans la biblioth. de cette ville, des *Comment.* de Cassiodore *sur les Actes et les Epîtres des apôtres*. D. de Ste-Marthe a pub. la *Vie de Cassiodore*, avec des notes, Paris, 1694, in-12. — Un autre CASSIODORE, antérieur au précéd., fils d'un officier qui avait repoussé les Vandales de la Sicile, sous le règne de Théodose-le-Grand, obtint un emploi distingué à la cour de Valentinien III ; cet emper. l'ayant chargé d'une négociat. auprès du féroce Attila, Cassiodore réussit à détourner l'invasion de ce roi des Huns, refusa les récompenses qui lui furent offertes pour ce service signalé, et se retira quelque temps dans une terre qu'il possédait dans l'Abruzze, et où il m. vers 450.

CASSIUS VISCELLINUS (SPURIUS), Rom., né dans le 3e S. de la républ., fut 3 fois consul, une fois général de la cavalerie, et obtint deux fois les honneurs du triomphe. Accusé d'avoir aspiré à la royauté, bien qu'il eût proposé la loi agraire pour gagner la faveur du peuple, il fut abandonné par celui-ci au ressentiment de la noblesse, et condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéienne.

CASSIUS BRUTUS, jeune Romain, se laissa corrompre à prix d'argent pour ouvrir une porte de Rome à l'ennemi, dans la guerre de la république contre les Latins. Pris sur le fait, il s'enfuit dans le temple de Pallas, regardé comme un asile inviolable ; mais son père en ayant fait fermer les portes, il y périt d'inanition.

CASSIUS SCÆVA (MARCUS), centurion romain, est mentionné par Jules-César pour un trait de valeur remarquable. Faisant partie d'une cohorte à laquelle César avait confié la défense d'un fort élevé près de Dyrrachium, à l'effet de protéger les lignes romaines, Cassius soutint, avec ses dignes compagnons, pendant plusieurs heures, les efforts de 4 légions ennemies ; et, bien que privé d'un œil, la cuisse et l'épaule percées de part en part, son bouclier criblé de traits, on le trouva encore combattant, lorsque deux légions arrivèrent au secours du fort. Ce n'était pas la prem. que ce brave soldat signalait ainsi sa valeur, et César le cite encore dans un autre passage de ses *Comment.* (*de bello civili*).

CASSIUS LONGINUS (CAIUS), l'un des meurtriers de César, fut d'abord questeur sous Crassus dans l'expédition contre les Parthes, sauva par une belle retraite les débris de l'armée romaine après sa défaite, reprit ensuite l'offensive et remporta une victoire signalée. Après la bataille de Pharsale, Crassus, commandant d'une flotte armée pour le parti de Pompée, se rendit à César, et fut bien ac-

cueilli de ce dictateur. Mais bientôt, mécontent d'un passe-droit, ou passionné pour la gloire et la liberté, s'il faut en croire ses apologistes, il devint le moteur et l'un des chefs de la conjuration contre César. Après la mort de ce dernier, il s'opposa à la lecture publique de son testament et à ce que des honneurs funèbres lui fussent rendus. Forcé de quitter Rome et l'Italie, Cassius alla en Syrie, dont il était gouvern., rassembla les troupes qui s'y trouvaient, vainquit le préteur Dolabella, du parti de César, se réunit à M.-J. Brutus, fut vaincu avec lui dans les champs de Philippes, et se fit donner la m. par un de ses affranchis, l'an de Rome 712. Brutus l'appela le dernier des Romains. — Un autre CASSIUS LONGINUS (Lucius), tribun du peuple et préteur romain, vivait vers la fin du 2e S. av. J.-C. Il eut la réputation d'un juge sévère. On lui attribue la maxime *cui bono?* et on présume que c'est le même Cassius, consul en l'an de Rome 645, qui fut tué dans un combat contre les Cimbres.

CASSIUS (HEMINA-LUCIUS), appelé par Pline le plus ancien compilateur des annales rom., viv., suivant Censorinus, vers l'an 608 de Rome. Il avait composé 4 liv. d'*Annales* qui sont cités par Pline, Aulu-Gelle et Censorinus. On en trouve des fragmens dans le recueil d'Ant. Augustin, Anv., 1595.

CASSIUS SEVERUS (CAIUS), poète latin du siècle d'Auguste, surnommé *Parmensis*, de la ville de Parme, lieu de sa naissance, fut un grand partisan du système républicain. Il avait servi dans l'armée de Brutus et de Cassius à la journée de Philippe, dans celle d'Antoine à Actium, et s'était retiré à Athènes. Auguste, dont il était l'ennemi déclaré et qu'il avait invectivé dans ses vers, le fit tuer par Quintilius Varus. On trouve quelq. fragm. de ce poète dans les *epigr. vet.* Paris, 1590, in-12, Lyon, 1596, in-8, et dans l'*Anthologie* latine de Burmann. — Un CASSIUS SEVERUS est cité par Sénèque, qui vante son éloquence. C'est peut-être le même que le précédent.

CASSIUS (FÉLIX), médecin romain du 1er S., est cité par Celse avec éloge. Quelques biogr. lui attribuent, on ne sait sur quel fondement, un ouv. traduit en latin par Conrad Gesner sous le titre de *Naturales et medicinales quæstiones* 84, *circa hominis naturam*, etc., grec et latin, Tiguri, 1562, in-8; Leyde, 1595, in-12, avec les *Questions physiques* de Theophylacte (en lat.), Francfort, 1541, in-4; et Leipsig, 1653, in-4.

CASSIUS (AVIDIUS), capit. romain, viv. dans le 2e S. de l'ère chrétienne sous le règne de Marc-Aurèle, et contribua fortement au succès des armes de cet empereur dans l'Orient. Placé à la tête des troupes romaines en Syrie, il défit les Parthes dans plusieurs gr. batailles, et les mit dans l'impuissance de renouveler leurs agressions contre l'empire. Il remporta ensuite d'autres avantages sur les Sarmates. Ses victoires, et l'influence qu'elles lui acquirent sur ses soldats, lui firent concevoir le projet de s'emparer de l'empire. Profitant de l'éloignement de Marc-Aurèle, que la guerre retenait en Germanie, et qui venait d'y tomber malade, Cassius fit courir le bruit de la mort de l'emper., et se fit proclamer son successeur par les légions qu'il commandait Marc-Aurèle accourut pour combattre l'usurpateur; mais une conspir. prévint tout engagement entre les légions romaines. Cassius fut assassiné dans son camp trois mois après avoir revêtu la pourpre impériale.

CASSIUS (DION). V. DION.

CASSIUS (ANDRÉ), méd. allem., né à Schlesswig dans le 17e S., exerça son art à Hambourg avec succès. On lui attribue l'invention de l'essence de bésoard, qu'on a regardée long-temps comme un préservatif contre la peste; et les arts lui doivent la découverte du précipité d'or, faussement attribuée à son père, qui avait le prénom d'André comme lui. Il a donné le procédé de cette opération chimique dans un tr. intit. *de Extremo illo et perfectissimo naturæ opificio*, etc., Hambourg, 1685, in-8. On a de lui une dissert. inaugurale *de Triumviratu intestinali cum suis effervescentiis*, souvent réimpr. — Chrétien CASSIUS, fils du précéd., fut chancelier de l'év. de Lubeck, et mourut en 1676.

CASSIUS (BARTHÉLEMI), jésuite missionn., né en Dalmatie en 1575, fut d'abord pénitencier de Rome sous le pontific. d'Urbain VIII, fit ensuite une mission dans le Levant, et mourut en 1650. On a de lui : *Institutiones linguæ Sclavonicæ*, Rome, 1604, in-8; une *Histoire de Lorette*, ibid., 1607, in-8; une *Traduct. du Rituel romain* en langue esclavone, 1640, in-4; et une autre des *Epitres et Evangiles* du Missel, 1641, in-folio. Il traduisit aussi quelques vies des saints et d'autres ouv. de piété dans la même langue.

CASSIVÉLANUS ou CASSIBELAN, l'un des princes entre lesquels se partageait le territoire de l'Angleterre au temps de l'invas. de Jules-César. Ces princes étaient tellement multipliés, qu'on comptait alors jusqu'à 4 rois dans le pays qui a été depuis un des sept roy. de l'Heptarchie, et qui compose aujourd'hui le seul comté de Kent. Cassibelan gouverna la région qu'arrose la Tamise, celle où dès-lors le commerce avait commencé à introduire un degré de civilisation et d'opulence moins connus des autres contrées. Son frère aîné, LUC, qui, suiv. les vieux chroniqueurs, a donné son nom à la ville de Lond. (*Luc-Town*, *Lundown*, *London*), était mort après un règne de 30 ans, laissant deux fils mineurs. Sous prétexte que les Bretons avaient secouru les Gaulois contre les Romains, César envoya deux dép. vers ces peuples et leurs chefs pour les sommer de se reconnaître tributaires de Rome. Tous se liguèrent pour faire tête aux ennemis, et Cassibelan eut le comm. des troupes. César fut battu dans la première et la deuxième descente; mais il eut une puissante alliée dans la discorde qui se mit entre les Bretons. La peuplade des Trinobantes passa du côté des Romains, et Cassibelan, malgré son courage et sa prudence, fut obligé de céder à des forces bien supérieures; il se retira dans les bois, et s'y défendit long-temps. Enfin il offrit sa soumission; César, pressé par l'hiver, l'accepta, et se rembarqua sur les vaisseaux qu'avait épargnés la tempête. Cassibelan eut encore sept ans de règne, qui ne furent troublés par aucune invasion étrangère, et pend. lesquels il est plus que douteux qu'il ait payé le tribut promis.

CASTAGLIONE ou CASTIGLIONE (JOSEPH), en latin *Castalio*, sav. italien, né dans le 16e S. à Ancône, cultiva la jurisprudence, la poésie et l'étude de l'antiquité. Il se fixa à Rome, obtint le poste de gouv. de Carneto en 1598, et m. en 1616. On a de lui plusieurs *Dissertations* écrites en latin. La plupart de ses *Opuscules* ont été insérés dans le *Thesaurus antiquitatum* de Grævius, et l'on en trouve la liste dans les *Mem.* de Niceron, tome 42.

CASTAGNARÈS (AUGUSTIN), missionn. esp., né dans le Paraguay en 1687, fut élevé chez les jésuites, et entra dans leur ordre. Destiné par ses supérieurs à prêcher la foi chez les peuplades sauvages qui se trouvaient entre les missions, déjà fondées, des *Chiquitas* et des Guarains, s'appliqua à l'étude de leur idiome; puis, bravant tous les obstacles et les dangers d'une pareille entreprise, il réussit à convertir une partie de la nation des *Samuques*, et fonda au milieu d'eux un établissement religieux auquel il donna le nom de St-Ignace. Etant passé ensuite chez les Mataguais, il avait déjà opéré quelques conversions, et se préparait à faire élever une petite église, lorsqu'il fut tué par le cacique de la peuplade en 1744.

CASTAGNIZA (JEAN de), bénédictin esp. du 16e S., fut prédic. gén. de cet ordre, aumônier de

Philippe II, censeur de théol. auprès des juges apostoliques de la foi, et mourut en 1599 à Salamanque dans le monastère de St-Vincent, où il s'était retiré dans sa vieillesse. On a de lui plusieurs ouvr. parmi lesquels nous citerons : *Insinuationum divinæ pietatis libri V*, Madrid, 1599, in-4 ; c'est une traduction de l'allemand, contenant la vie de Ste Gertrude, etc. ; *De la Perfeccion de la Vida christiana* ; c'est une trad. du *Combat spirituel* ; plusieurs auteurs ont tort de la regarder comme l'orig. de ce livre devenu célèbre parmi les ouvrages ascétiques. Selon Nicolas Antonio, auteur de la *Biblioth. hispana*, Jacques Lorichius, chartreux de Fribourg, vers l'an 1613, traduisit le livre *de la Perfeccion* en latin, imp. à Paris en 1644, in-8. Les religieux Théatins attribuent cet ouvr. à leur confrère Laurent Scupoli (*v.* ce nom). Peu de livres, si l'on en excepte l'*Imitation de J.-C.*, ont eu plus d'éditions. Les autres écrits du P. Castaguiza sont des vies de saints et saintes de l'ordre de St-Benoît.

CASTAGNO (ANDRÉ del), peintre ital., ainsi nommé d'un petit village de Toscane où il naquit en 1406 de parens pauvres, garda d'abord les troupeaux ; mais un gentilh. des environs ayant vu le jeune berger dessiner sur un mur avec du charbon, le mena à Florence pour le faire étudier chez Masaccio (*v.* ce nom). Ses progrès furent rapides, et bientôt il fut en état de peindre les décorations du cloître de St-Miniato-al-Monte. Sa réputation le fit ensuite associer à Baldonoviti et Dominique de Venise, chargés de peindre la chapelle de Santa-Maria-Novella. Dominique ayant apporté à Florence le procédé de la peinture à l'huile, Castagno parvint à se faire communiquer ce secret, et tua ensuite par trahison le confiant ami qui le lui avait révélé. C'est Castagno lui-même qui fit l'aveu de ce crime lorsqu'il mourut en 1480. Les meilleurs ouv. de ce peintre sont détruits. Il ne reste de lui à Florence qu'un seul tabl. dans l'église de Santa-Lucia, et un *Crucifix* entouré de plusieurs saints peint sur un mur du cloître *degli Angeli*. Le dessin de Castagno était assez correct ; mais on trouve l'expression de ses figures exagérée et son coloris trop cru. Son goût prononcé pour les scènes hideuses de bourreaux, de supplices lui fit donner le surnom d'André *degl' impicati* (des pendus).

CASTAING (EDME-SAMUEL), médecin, né en 1796 à Alençon (Orne), fit d'assez bonnes études à Angers, puis vint faire ses cours de médec. à Paris, et y fut reçu docteur en 1821. Il exerçait sa prof. dans cette ville, où la modicité de sa fortune, devenue bientôt incompatible avec une conduite peu réglée, et rendue insupportable par des penchans ambitieux, lui fit concevoir la pensée de chercher dans son art le moyen de s'enrichir ; il se lia à cet effet avec la fam. Ballet, auprès de laquelle il avait su revêtir le masque de l'hypocr. la plus consommée : à la faveur d'un concours singulier de circonstances, il exécuta ses affreux desseins sur les riches héritiers de Ballet père, ancien notaire de Paris. Mis en jugement et condamné à la peine de mort, sinon d'après l'aveu de sa culpabilité, du moins sur une masse de dépositions en forme probante, et sur les plus graves présomptions, il conserva jusque sur l'échafaud le même masque dont il s'était servi pour frapper ses victimes, et subit sa sentence le 6 décembre 1823. On a publié à l'occasion de cette affaire célèbre, *Procès complet d'Ed.-S. Castaing*, Paris, 1823, in-8, et *Castaing, ou la victime des passions*, poème historique, ibid., 1824, in-8, etc.

CASTAIGNE ou CASTAGNE (GABRIEL de), relig. de l'ordre de St-François, né dans le 16ᵉ S., s'adonna à l'étude de l'alchimie, devint aumônier de Louis XIII, et m. vers 1630. On a de lui quelq. ouv. qui ne peuvent intéresser que les partisans de la philosophie hermétique. Ils ont été recueillis en 1 seul vol., Paris, 1661, in-8.

CASTALDI (CORNEILLE), jurisc. et poète ital., né à Feltre en 1480, se fixa à Padoue où il fonda un collége, et m. en 1536. Il a laissé des *poésies* lat. et ital. long-temps ignorées, et pub. pour la prem. fois à Paris, 1757, in-4 et in-8, par l'abbé Conti, avec la vie de l'aut. écrite par Th.-J. Farsetti. Ses poésies lat. sont préférables aux ital.

CASTALION (SÉBASTIEN), théol. calv., né en 1515 dans le Dauphiné, s'appelait Châteillon, nom qu'il crut devoir latiniser suivant l'usage des érudits du temps. Il fut lié avec Calvin, qui le fit nommer prof. d'human. à Genève. S'étant ensuite brouillé avec ce sectaire, qui le fit destituer et bannir de la ville en 1544, Castalion tomba dans la misère et se vit réduit à cultiver de ses mains un modeste champ qui lui restait, et à ne pouvoir consacrer à l'étude que quelq. heures du jour. Il m. de la peste à Bâle en 1563. Son principal ouv. est une *trad.* lat. de la Bible, dont la 1ʳᵉ édit. est de 1551, et la plus estimée de 1573 : l'une et l'autre imprimées à Bâle. Parmi ses autres écrits nous citerons : *de Hæreticis variorum sententiæ, etc.*, Magdebourg, 1554, in-8 ; *Colloquia sacra*, Bâle, 1545, in-8, *de Imitando Christo*, 1563, in-16 : c'est l'*Imitat. de J.-C.*, mise en lat. plus pur, avec des changem. et la suppression du 4ᵉ livre ; *Moses latinus*, ibid., 1546, in-4 : l'auteur s'y déclare contre la peine de mort ; *Theologia germanica*, trad. de l'allemand en latin sous le nom de Jean Théophile, Bâle, 1557, et en français, l'année suivante, sous le voile de l'anonyme ; *dialogues* latins sur la prédestination, l'élection, le libre arbitre et la foi, avec une préface de Fauste Socin, déguisé sous le nom de Félix Turpio, Bâle, 1578, in-8 ; un *poème* grec sur la vie de St Jean-Baptiste, un autre latin qui est une paraphrase du prophète Jonas, et d'autres *poèmes* ; une *traduct.* lat. d'Homère dans les édit. de ce poète, Bâle, 1561 et 1567, in-fol., et plus. autres *traduct.* lat. et franç. Il a laissé en MS. un *Systema theologicum*.

CASTANHEDA (FERNAND-LOPEZ), histor. port., né dans le 16ᵉ S., passa très-jeune dans les Indes, où son père allait remplir les fonctions de juge, s'attacha à recueillir des mém. et docum. relatifs à la conquête de ces contrées par ses compatriotes, fit de pareilles recherches à son retour en Europe, et pub. son travail sous ce titre : *Historia de descobrimento e Conquista da India pe os Portugueses*, Coimbre, en 8 parties, 1552 et 1561, in-fol. Le 1ᵉʳ liv. a été trad. en franç. par Grouchi, Paris, 1553, in-4. On trouve aussi un extrait de l'ouvrage dans l'*Histoire* d'Osorio (*v.* ce nom), trad. en franç. par S. Goulart, Paris, 1581, in-8.

CASTANIER D'AURIAC (N.), avocat-général au grand-conseil, m. en 1762, a passé long-temps pour l'aut. du roman de *Carite et Polidore*, prétendu trad. du grec, impr. à Paris, 1760, in-12. On sait positivement que cet ouvr. est de l'aut. du *Jeune Anacharsis*, l'abbé Barthélemi.

CASTEEL (GERARD), chanoine rég. de l'ordre de Ste-Croix, né à Cologne en 1667, m. en 1722, est aut. de *Controversiæ ecclesiastico-historicæ*, Cologne, 1724 et 1757, in-4.

CASTEELS (PIERRE), peintre flam., né à Anvers en 1684, m. en Angleterre dans l'année 1749, est peu connu par ses tableaux ; mais on a 12 pl. d'oiseaux gravées par lui-même et publ. à Londres en 1726.

CASTEL ou CHASTEL (ROBERT ou ROBIN), trouvère français, né en Picardie vers l'an 1260, a laissé quelq. chansons, conservées dans les rec. du temps, et en marge de chacune desquelles on lit le mot *coronée*, ce qui fait présumer qu'elles lui méritèrent quelque prix.

CASTEL (JEAN de), relig. de l'ordre de Saint-Benoît, vivait dans le 15ᵉ S. On a de lui un ouvr. intitulé : *Mirouer des Pecheurs et des Pecheresses*, en vers, impr. sans date ni désign. de lieu : ce sont

des espèces de médit. sur la mort. Il prend en tête de cet écrit (à la suite duquel se trouvent quelq. *ballades* morales) le titre de *chroniqueur de France*.

CASTEL (Louis-Bertrand), jésuite, géomètre et physicien, né à Montpellier en 1668, s'adonna de bonne heure aux mathématiques et à la physique, et vint en 1720, à Paris, où il exposa dans plus. ouv. pub. successiv. les systèmes qu'il s'était créés sur plus. part. de ces deux sciences. Le P. Castel trav. pendant près de 30 ans au *Journ. de Trév.*, fournit en même temps beaucoup d'articles au *Mercure*, et m. en 1757, sans avoir jamais négligé, au milieu de ses travaux scientifiques, les devoirs de son état. On a de lui : *Traité de la pesanteur universelle*, Paris, 1724, 2 vol. in-12; *Mathématique univers.*, ibid., 1728, in-4; *Plan d'une Mathémat. abrégée*, ibid., 1727, in-4; *Optique des couleurs*, ibid., 1740, in-12; *Réponse à M. d'Anville sur le pays de Kamchatka, etc.*, ibid., 1737, in-12, et plusieurs autres écrits dont on peut voir la liste dans le *Journ. de Trév.*, 2e vol. d'avril, ann. 1757. Le travail qui a le plus contribué à la célébrité du P. Castel est son *Clavecin oculaire*, dont il annonça le projet dans le *Mercure* de nov. 1725, et dont il développa toute la théorie dans les *Journ. de Trév.* de 1735. L'abbé de La Porte a pub. sur ce savant jésuite un écrit intit. *Esprit*, *saillies* et *singularités* du père Castel, Amsterdam (Paris), 1767, in-12.

CASTEL-MELHOR (D.-J. et D.-L. Vasconcellos, comtes de). V. Vasconcellos père et fils.

CASTELA (Henri), relig. Observantin, né à Toulouse dans le 16e S., entreprit le voyage de la Palestine en l'an 1600, et en pub. la relation à son retour sous ce titre : *Le saint voy. de Hierusalem et du mont Sinaï*, etc., Bordeaux, 1603, in-8; Paris, 1612, in-12. On a encore de ce religieux : *Le guide et adresse pour ceux qui veulent faire le voyage de la Terre-Sainte*, Paris, 1604, in-12; *Les sept flammes de l'amour sur les sept paroles de J.-C. expirant sur la croix*, Paris, 1605, in-12.

CASTELETI (Christophe), poète italien, né à Rome dans le 16e S., a laissé des *Poésies spirituelles*, Venise, 1587, in-8; *Amarillis, egl. pastorale*, 1580, in-8; et cinq *Comédies* imprimées séparément, ibid., 1581, 1584 et 1587.

CASTELEYN (Matthieu), poète flam., né à Oudenarde dans le 16e S., a composé une poétique en langue flam. pub. sous le titre de *L'art de la rhétorique*, Gand, 1555, in-12, et qui a eu plusieurs éditions; à la suite de celle de Rotterdam se trouve une *Histoire de Pyrame et de Thisbé*, des *Ballades* et *Chansons* diverses.

CASTELL (Edouard), théolog. angl., célèbre orientaliste, né en 1606 dans le comté de Cambridge, fit de gr. progrès dans l'étude des langues orient. à l'univ. de la ville du même nom, où il avait été élevé. Lorsque Walton (*v.* ce nom) eut conçu le projet de pub. une nouv. *Bible* polyglotte, Castell fut un des collaborateurs de cette entreprise, et comp. pour la compléter son *Lexicon Heptaglotton*, véritable chef-d'œuvre d'érudition. Après avoir sacrifié des sommes considérables, et employé dix-sept années de sa vie à ce travail, Castell se trouvait presque sans ressource (très-peu d'exemplaires de son *Lexique* avaient été placés), lorsque le roi Charles II, instruit de sa position, vint à son secours, le nomma son chapelain, et plus tard prof. de langue arabe à Cambridge; mais ces places, et le revenu d'une prébende qu'il obtint ensuite dans la cathédrale de Cambridge, ne compensèrent pas les sacrifices pécuniaires et les pertes de ce savant orient. Il avait perdu dans l'incendie de Londres sa bibliothèque et ce qui lui restait de biens. Il mourut en 1685. Voici le titre de son important ouvr. : *Lexicon heptaglotton, hebraïcum, chaldaïcum, syriacum, samaritanum, æthiopicum, arabicum conjunctim, et persicum separatim, cui accessit brevis et harmonica grammaticæ omnium præcedent. linguarum delineatio*, Londres, 1669, 2 vol. in-folio. Michaelis a extrait de ce gr. dictionn. heptaglotte celui de la *langue syriaque*, qu'il a pub. en 1788 (*v.* Michaelis); et Trier a pub. celui de la *langue hébraïque* avec le supplément de Michaelis, Gottingue, 1792, in-4. On a encore de Castell un recueil d'*Odes* pub. en 1660, in-4; un *Discours* latin impr. à Londres, 1667, in-4, et inséré dans *Orationes selectæ clariss. virorum*, pub. à Leipsig en 1722 par J.-C. Kappius.

CASTELLANE (Boniface de), troub. provençal du 12e S., est mentionné par César de Nostredame dans son *Hist. et Chronique de Provence* comme ayant eu la tête tranchée pour s'être mis à la tête des Marseillais révoltés contre leur comte. Il avait composé, suiv. le même chroniqueur, des *Poésies* dans le genre galant et satirique; mais les MSs. de la bibliothèque du roi ne renferment aucune de ces pièces.

CASTELLANE (J.-A. de), de la famille du précédent (une des plus anciennes de la Provence), né au pont St-Esprit en 1733, entra de bonne heure dans les ordres, et fut promu à l'évêché de Mende en 1768. Dévoué aux intérêts du trône et de l'autel, ce prélat chercha à arrêter les progrès de la révolution, et fut décrété d'accusation par l'assemblée législative, en 1792, comme auteur des troubles survenus dans le dép. de la Lozère (anc. Vivarais). Transféré dans les prisons d'Orléans, et conduit de là à Versailles, il fut l'une des nombreuses victimes de l'horrible massacre qui eut lieu dans cette ville au mois de septembre de la même année.

CASTELLANUS. V. Chatelain et Duchatel.

CASTELLESI (Adrien), card. italien du 16e S., plus connu sous le nom de CORNETO, qu'il prit d'une petite ville des états de l'église, lieu de sa naissance. N'étant encore que simple prélat attaché à Innocent VIII, il fut envoyé par ce pape auprès de Henri VII, roi d'Angleterre, qui lui conféra les évêchés de Herefort, de Bath et de Wels. Après avoir passé ensuite quelque temps en France, également comme légat, il fut rappelé à Rome par Alexandre VI, qui le fit son secrét. et lui donna le chap. de card. Après la mort de ce pontife, dont il paraît avoir partagé les désordres, Corneto fut exilé par Jules II, et rappelé par Léon X; mais étant entré dans une conjuration tramée contre ce dernier, il s'enfuit de Rome; et l'on n'a jamais su positivement ce qu'il était devenu. Pierius Valerianus rapporte dans son livre *de Infelicitate Litteratorum*, d'après des renseignemens peu certains, que ce card. fut assassiné par un de ses serviteurs qui l'accompagnait dans sa fuite, et qui voulait s'emparer de l'argent que son maître emportait avec lui. Adrien Castellesi, ou Corneto, d'ailleurs peu recommandable comme prince de l'église, fut un des premiers écriv. de l'Italie qui dégagèrent le style latin des locutions barbares du moyen âge, et qui ramenèrent au 16e S. les expressions du S. d'Auguste. On a de lui : *de Sermone latino*, Bâle, 1513; Paris, 1528, in-8. *de Verâ philosophiâ*, etc., Bologne, 1507; *de Venatione*, poème en vers phaleuques, Strasbourg, 1512; Bâle, 1518; Cologne, 1522; Paris, 1532; Venise, 1534; Lyon, 1548, in-8; un recueil de *Poésies* latines, Lyon, 1581, in-8. J. Ferri, dans un ouvrage pub. en 1771 à Faenza, sous le titre de *Pro linguæ latinæ usu epistolæ adversus Alembertium* (d'Alembert), parle des trav. littér. du card. Adrien Castellesi, qu'il appelle en latin *Castellus*.

CASTELLI (Bernard), peintre et dessinateur italien, né à Gênes en 1557, mort en 1629, jouit d'une gr. réput. dans son temps, et fut célèbre par les peintres les plus célèbres de l'époque, avec la plupart desquels il fut lié d'amitié, et notamment avec le Tasse, pour qui il fit des dessins gravés

et placés en tête de chacun des chants de la *Jérusalem délivrée*. On voit plusieurs de ses tableaux à Gênes, à Rome, à Turin. Son coloris est estimé. — Valerio CASTELLI, son fils, né à Gênes en 1625, était trop jeune à la mort de son père pour avoir pu profiter de ses leçons; mais après avoir étudié à Milan les ouv. de Procaccini, de P. del Vaga, à Parme, ceux du Corrège et du Parmesan, il devint lui-même un maître, et s'acquit une réput. plus grande que celle de son père. Les étrangers recherchèrent ses tableaux, dont on trouve un certain nombre en France et en Angleterre. Il a peint surtout des batailles, et dans les sujets qu'il a comp. pour les églises, on retrouve en partie la manière de P. Veronèse. Il mourut en 1652.

CASTELLI (BENOIT), mathém. italien, né à Brescia en 1577, m. à Rome en 1644, fut l'un des disciples du célèbre Galilée, entra dans l'ordre de St-Benoît, ou congrégation du mont Cassin, et enseigna les mathém. à l'univ. de Pise, ainsi qu'au collége de la *Sapienza* à Rome. On a de lui les ouvr. suiv. : *Della misura d'ell' acque correnti*, Rome, 1638, in-4, trad. en fr., Paris, 1664; et quelques autres écrits d'un moindre intérêt. Il avait pris avec chaleur la défense de Galilée dans la querelle que ce gr. géomètre essuya à l'occasion de ses découvertes hydrostatiques.

CASTELLI (BARTHÉLEMI), médecin italien du 16e S. sur lequel on n'a aucun détail biogr., est auteur des ouv. suiv. : *Totius artis medicæ*, etc., *Compendium et synopsis*, Messine, 1597, in-4, 1598, in-8, etc.; Genève, 1746, in-4. *Lexicon medicum græco-latinum*, dont la première édition est celle de Venise, 1607, in-8; c'est sur l'édition de Nuremberg, 1688, in-4, avec les augmentations de J.-N. Stupan et celles bien plus considér. de J.-P. Bruno sous le titre de *Castellus renovatus*, qu'ont été faites les éditions subséquentes jusqu'à celle d'Amsterdam, 1746, toutes in-4.

CASTELLI (PIERRE), méd. ital., né à Messine vers la fin du 16e S., fut prof. de médec. à Rome, et revint ensuite dans sa patrie, où il fut nommé directeur du Jardin des Plantes. Il a laissé un gr. nombre d'écrits en latin et en italien sur différens sujets de médecine, de botanique, de pharm. et d'hist. naturelle. Nous nous bornerons à signaler les princip. : *Epistolæ medicinales*, Rome, 1626, in-4; *de Abusu venæ sectionis*, ibid., 1628, in-8; *de Optimo medico*, Naples, 1637, in-4; *Hortus Messanensis*, Messine, 1640, in-4, avec le plan de ce jardin; *Theatrum floræ*, etc., Paris, 1612, in-fo, avec 69 pl.; *Emetica*, etc., Rome, 1634, in-fol.; *Opobalsamum, examinatum, defensum*, etc., Naples, 1640, in-4; *Opobalsamum triumphans*, Rome, Venise, 1640, in-4; *Discorso delle differenze tra gli semplici freschi e i secchi*, Paris, 1629, in-4; *Annotaz. sopra l'antidotario romano*, Rome, 1629, in-4; *Incendio del monte Vesuvio*, Rome, 1632, in-4; *in Hippocratis aphorism. lib. I, critica doctrina*, etc., Macérata, 1646, in-12, 1648, in-4; *de Smilace aspera*, etc., Messine, 1652, in-4, etc. Castelli mourut vers 1658. — Jean CASTELLI, contemp. du précédent, est auteur de *Pharmacopeia medicamenta in officinis pharmaceutis usitata explicans*, Cadix, 1622, in-4. — Un autre CASTELLI (Onuphre), écriv. italien du 17e S., né à Terni dans l'Ombrie, a laissé : *Geographiche e politiche questioni; Distribuzione univers. della politica; Della religioni degli antichi gentili*; et quelques autres écrits politiques et philosophiques.

CASTELLINI (SILVESTRE), histor. ital., né à Vienne, mort en 1630, a comp., d'après des matériaux recueillis dans les archives de sa patrie, des *Annales de Vicence*, divisées en 19 liv. Cet ouvr. est resté MS. dans les biblioth. de la ville; mais, vers la fin du 18e S., on a pub. successivem. les 11 prem. livres en 8 vol. in-8. Castellini avait joint à ces *Annales* la plupart des généalogies des familles nobles de Vicence; comme ce trav., fait sur des documens authentiques, dévoilait la basse origine de plusieurs de ces familles, l'historien ne put alors obtenir la permission de faire imprimer son ouvrage.

CASTELLINI (LUC), évêque de Catanzaro en Calabre, mort en 1630, av. été vic.-gén. de l'ordre de St-Dominique. Il a laissé : *de Electione et confirmatione canonicâ prælatorum*, Rome, 1625; *de Canonisatione sanctorum*, ibid., 1628; *Tractatus de miraculis*, 1629; plusieurs autres ouvr. où ce prélat prouve qu'il était meilleur canoniste que théologien, et qui sont rédigés, ainsi que les précédens, dans les principes ultramontains.

CASTELLINI (JEAN), médecin italien du 17e S., est auteur d'un écrit sur les adhérences de la dure-mère, intit. *de Durâ cerebri vestiente meninge tractatus*, Venise, 1646, in-8.

CASTELLIONE (CHRISTOPHE), en latin *Castellioneus*, jurisconsulte ital., né à Milan vers la fin du 14e S., enseigna le droit à Pavie, Parme, Turin et Sienne, atteignit la réputation du célèb. juriscons. Balde qui avait été son maître, et m. à Pavie en 1425, étant conseiller du duc de Milan et comte palatin. On croit qu'il est l'aut. de plus. ouvr. qui n'ont pas paru sous son nom, et que Raph. Cumanus et Fulgose (*v.* ces noms) s'attribuèrent, sans que Castellione s'en plaignît.

CASTELLO (N. DA), chroniqueur ital. du 14e S., né à Bergame, a laissé une *Chronique* de Bergame de 1378 à 1407, écrite en lat. d'un style barbare, et insérée dans le recueil de Muratori, *Scriptores rerum italicarum*, vol. 16. — Un autre CASTELLO (Bernard da), relig. de l'ordre des frères prêcheurs, et contemporain du précéd., est aut. d'une *Chronique* de son ordre depuis la fondation jusqu'en 1304; et d'*Annales* des souv. pontifes et des empereurs. (L'un et l'autre ouv. en latin.)

CASTELLO. V. BERGAMASCO (J.-B.).

CASTELLO (FÉLIX), peint. espag., né à Madrid en 1602, m. en 1656, fut élève de Carducho. On voit encore en Espagne plus. de ses tabl. dans lesquels on remarque la correction du dessin plus que le coloris.

CASTELLO (GABRIEL-LANCELOT), antiquaire italien, né à Palerme en 1727, m. en 1794, a laissé : *Osservazioni critiche sopra un lib. stampato in Catanianello*, 1747, in-4, Rome, 1749, in-4; *Storia di Alesa antica citta di Sicilia*, Palerme, 1753, in-4; *Inscrizioni Palermitani*, ibid., 1758, in-fol.; *Siciliæ et adjacent. veter. inscript.*, etc., ibid. 1769; *Siciliæ populorum*, etc.; *Veteres nummi*, ibid., 1781, in-fol. — Un autre CASTELLO (Ignace-Paterne), contemp. du précéd. et antiq. comme lui, a pub. entre autres écrits une *Descript. du terrible tremblement de terre de* 1783 (en ital.), Naples, 1784.

CASTELLOSA (N. dona), dame espag., poète du 13e S., mariée en France, a laissé en langue romane trois pièces de poésies ou chansons de peu d'intérêt.

CASTELNAU (RAIMOND de), troubad. du 13e S., a laissé quelq. *Poésies galantes* et une *Satire* très-amère, spécialement contre les moines et le clergé.

CASTELNAU (PIERRE de), archid. de Maguelone, fut envoyé au commencement du 13e S., par Innocent III, dans le midi de la France, avec la qualité de légat extraordin., et eut pour collègue Rainier, moine de Cîteaux. Ils étaient accompagnés entre autres de Dominique, fondat. de l'ordre des frères prêcheurs. Ces inquisiteurs n'eurent pas en France tout le succès que le St père en avait espéré, et Castelnau lui-même finit par être massacré sur les terres de Raymond VI, comte de Toulouse, que le pape excommunia solennellement à ce sujet.

CASTELNAU (MICHEL), homme d'état et écriv.

franç., né en Lorraine vers 1520, fut employé à d'importantes négociat. sous le règne de Charles IX et d'Henri III, et m. en 1592, après avoir été cinq fois ambassad. en Angl. Ses *Mémoires* ont été pub. pour la prem. fois à Paris, 1621, in-4, réimp. avec des addit. de Le Laboureur, ibid., 1659, 2 vol. in-fol., et à Bruxelles en 1731, 3 vol. in-fol., avec de nouvelles addit. par J. Godefroy. On a en outre de Castelnau une traduct. fr. du *Traité des façons et coustumes des anciens Gauloys*, de Ramus, Paris, 1559 et 1581, in-8.

CASTELNAU (JACQ. DE CASTELNAU-MAUVISSIÈRE, marquis de), maréchal de France, petit-fils du précéd., se distingua dans plus. combats, et eut le commandement de l'aile gauche à la bataille des Dunes, en 1658, fut blessé deux jours après au siége de Dunkerque, et m. de ses blessures à Calais, un mois après avoir reçu le bâton de maréchal de France, en 1658.

CASTELNAU (HENRIETTE-JULIE de). V. MURAT.

CASTELREAGH (ROB. STEWART, marq. de Londonderry, vicomte), diplomate angl., min. d'état, conseiller privé, etc., naquit à Mount-Stewart le 18 juin 1769. Admis dès l'âge de 21 ans à représenter au parlement le comté de Down, il parut d'abord embrasser le parti populaire; mais il ne se proposait sans doute, en plaidant la cause de la réforme parlement., que de donner plus d'éclat à son début dans l'arene politique et d'exercer sa dialectique à la tribune. Il ne tarda pas en effet à dévoiler son attachement inné pour les opinions de M. Pitt. Toutefois il s'abstint pendant les premiers temps de tout engagement explicite avec l'un et l'autre parti. Ce ne fut que quand l'agitation des esprits en Irlande eut atteint le dern. terme qu'il crut devoir se prononcer ouvertement. Le gouvernement se trouvant obligé de résister aux prétentions du parti aristocratique, auquel se rattachaient les catholiques blessés dans le libre exercice de leurs droits, et d'autre part étant contraint d'arrêter le zèle fanatique de ses partisans, connus sous le nom d'*Orangistes*, crut que le moyen le plus efficace de comprimer la rébellion était de lui en imposer par la crainte. Robert Stewart se déclara l'un des plus chauds partisans de ce système, et on lui a reproché amèrement d'avoir attaché son nom aux actes et aux proclamations de cette époque de troubles et d'excès; mais il s'est efforcé de repousser ces accusations comme autant de calomnies. Partageant avec Pitt l'opinion que l'existence à Dublin d'un parlem. séparé était l'une des circonstances qui contribuaient à perpétuer en Irlande l'esprit d'insurrection, il appuya fortement le projet de fusion de ce parlem. dans celui de Londres. Après l'exécution de cette mesure célèbre, appelée l'*Acte d'union*, la place de président du contrôle lui fut conférée, et depuis ce temps il s'achemina rapidement aux honneurs. Quoiqu'en présence d'une violente opposition, et entouré de la plus grave impopularité, il exerça dans le parlem. une influence presque exclusive. Devenu min. dirigeant du cabinet de St-James en 1811, il affermit son crédit par sa liaison avec lord Wellington, son compatriote, qu'il associa constamment aux actes de son administration. En décemb. 1813, il fut envoyé avec de pleins pouvoirs auprès des puissances alliées pour traiter de la paix générale, et au mois de mars 1814 il assista aux conférences de Châtillon. N'étant arrivé à Paris qu'après la conclusion du tr. de Fontainebleau, il reçut de l'empereur de Russie l'invitat. d'en accepter les clauses, et s'y refusa d'abord; mais on trouva le moyen d'écarter les objections qu'il avait élevées. Peu de temps après, lord Castelreagh présenta à la chambre des communes une copie officielle du tr. du 30 mai 1814, qui terminait d'une manière si glorieuse pour l'Angleterre la lutte que pendant 25 ans elle a soutenue avec une constance si opiniâtre. Représentant de la Gr.-Bret. au congrès tenu à Vienne pendant l'année suivante, il eut une grande part aux arrangemens qu'on y régla; et tandis que pour se rendre à Londres il débarquait à Douvres, Napoléon abordait les côtes méridion. de France. Cet événement imprévu appelait toute l'énergie du cab. angl. Lord Castelreagh employa son crédit au parlem., où de vives discussions étaient entamées à cet égard pour entraîner de nouveau sa nation dans la coalition des puissances continent. Après la bataille de Waterloo il vint assister aux négociations qui se traitèrent à Paris, et insista particulièr. pour que les objets d'art accumulés au Muséum de cette capit., fussent rendus aux nations auxquelles ils avaient été enlevés. Nous nous abstiendrons de tout jugement sur sa conduite politique pendant les évènemens postérieurs à ceux dont nous venons de parler: tout ce qu'on en pourrait dire n'ajouterait pas un seul trait au tableau de sa vie, car lord Castelreagh, depuis son entrée dans la carrière administrative, suivit constamment la doctrine qu'il avait embrassée pour règle de conduite. Si la conséquence qui découle de cette remarque ne justifie point les erreurs auxquelles peut conduire une opinion franchement suivie, du moins peut-on dire en passant qu'alors même qu'elle serait une excuse admissible, un bien petit nombre d'hommes politiques la pourraient invoquer. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux causes de la fin malheureuse de ce puissant minist.; trop d'exemples de catastrophes semblables se renouvellent, en Angleterre surtout, pour qu'on ne les puisse expliquer qu'à l'aide de suppositions vagues ou hasardées. Il paraît certain que c'est par suite d'un dérangement au cerveau que, le 12 août 1823, le marquis de Londonderry se suicida. Son corps a été déposé dans l'abbaye de Westminster.

CASTELVETRO (LOUIS), célèbre critique ital., né à Modène en 1505, se distingua de bonne heure par son savoir; mais la sévérité de ses critiques troubla son bonheur et lui fit des ennemis de ses meilleurs amis. Accusé de partager les opinions nouvelles et d'avoir traduit un livre de Mélancthon, il crut devoir se rendre à Rome pour se justifier et rendre compte de sa foi; il y obtint un sauf-conduit et eut pour prison le couvent de Ste Marie *in via*, avec la permission de voir qui il voudrait. Après avoir subi quelq. examens, instruit que l'affaire ne prenait pas une tournure favorable, il s'échappa de Rome et parvint à travers mille dangers en lieu de sûreté. Excommunié à Rome comme hérétique, en 1561, il s'enfuit à Chiavenne avec son frère, condamné aussi comme complice de son évasion de Rome: il passa ensuite à Lyon. Obligé de quitter cette ville, il retourna à Chiavenne, où il m. en 1571. Il écrivait en lat. avec beaucoup plus d'élégance qu'en ital. Ce fut cependant dans cette dern. langue qu'il composa la plup. de ses ouv., dont les princip. sont: *la Poetica d'Aristotile volgarizzata e sposta*, etc., Vienne, 1570, in-4. Cette édit. contenait quelq. passages qui la firent prohiber en Italie; ce qui en rend les exemplaires assez rares et fort chers; *le Rime del Petrarca brevemente sposte*, Bâle, 1581, in-4; *Opere critiche*, Bâle, 1727, in-4; *Esaminazione sopra la rettor. (di Cicerone) a Gaio Erennio fatta*, etc., Modène, 1653, in-4; *Ragioni di alcune cose segnate nella canzone di Annibal Caro: Venite all'ombra*, etc., sans date et sans nom de lieu, in-4, Venise, 1560, in-8. C'est l'écrit qui occasiona entre le critique et A. Caro la querelle dont nous avons parlé dans la notice de ce dernier. V. CARO (Annibal).

CASTERA. V. DUPERRON.

CASTET (DOMIN.), méd. franç., né à Tarbes au commenc. du 18e S., alla s'établir à Bordeaux, devint biblioth. de la ville, et m. en 1764. On a de lui: *Quæstiones medicæ*, Bordeaux, 1755, 2 broch. in-4. Ces questions roulent sur les crises, les eaux minér., sur l'usage de l'opium dans les convulsions,

et sur celui du quinquina dans les fièvres putrides. Castet a encore trad. en 1751, de l'angl. en franç., 2 ouvr. sur la physique.

CASTI (JEAN-BAPTISTE), célèbre poète et littér. ital., m. en 1803, âgé de 82 ans, avait d'abord été prof. de bell.-lett. à Montefiascone, puis chan. de la cathédr. de cette ville. Après quelq. voyages en France et dans l'Italie, il se rendit à Florence, s'y lia avec le gouvern. de Léopold, grand-duc de Toscane, le prince de Rosemberg, et celui-ci, chargé à son retour à Vienne de la direction du théâtre de la cour, y attira l'abbé Casti, qui reçut de Joseph II un accueil distingué. Dominé par le goût des voyages, il sut dès-lors se ménager les moyens de satisfaire ce penchant : à la suite de quelq. ambassades, quoique sans fonctions et sans titres, il visita plus. capit. de l'Europe, et fut présenté à la plupart des souverains. De retour à Vienne et nommé poète de la cour (*poeta cesareo*), il publ. son poème intit. : *Tartaro*, critique voilée de la cour de Catherine II, dont toutefois il avait été accueilli d'une manière flatteuse, et à qui il avait même adressé d'abord un tribut de ses poétiques hommages. La dernière édit. publiée en Italie de cet ouvr., qu'on ne possède pas tel que l'avait fait son aut., est de 1803, Milan, 2 petits vol. in-12. Retiré à Florence après la m. de Joseph II, l'abbé Casti y demeura occupé de trav. littér. jusqu'à la révolut. de Rome, et refusa divers emplois dont on voulait le charger. Il pub. success., sous le titre d'*Apologies*, plus. pièces de vers relatives à la révolut., et composa, à l'âge de 76 ans, son charmant poème intit. : *gli Animali parlanti*, etc., Paris, an X (1802), 3 vol. in-8 : dans ce poème, qui l'a placé au prem. rang des poètes de sa nation, l'aut. se sert, comme dans le précéd., du voile de l'allégorie pour faire la critique des cours ; mais cette fois c'est à des animaux (comme l'indique le titre de cette comp.), qu'il prête son originalité, sa gaîté et sa philosophie. Il en existe deux trad. franç., la première, en prose, par M. Paganel, Liége, 1818, 2 vol. in-18; la seconde, en vers, par M. Mareschal, Paris, 1819, 2 vol. in-8. On doit encore à l'abbé Casti deux opéras bouffons: *la Grota di Trofonio*, et *il re Teodoro in Venezia*, dont Paesiello a fait la musique. Un épisode du *Candide* de Voltaire a fourni le sujet de ce dernier, et l'auteur s'était rendu à Paris en 1799 pour en surveiller l'impression.

CASTIEL-Y-ARTIGUEZ (JUAN-PEREZ), poète espagnol, relig. du tiers-ordre de St-François, né à Valence vers la fin du 17e S., m. vers 1736, montra de bonne heure une grande facilité à faire des vers, et ne lut jamais aucun auteur classique. Un de ses contemporains, Gregorio Mayans (*v.* ce nom), a dit que Castiel aurait composé des ouvr. d'un grand intérêt s'il eût mis dans ses écrits la vivacité et l'enjouement de sa conversation. On a de ce poète ascétique : *Recrea del alma fiel*, Valence, 1722, in-8, poème en 46 aspirations (*gorgeos*); *Politica cristiana*, *aforismos de prudencia*, *en versos de varios metros*, ibid., 1723, in-8; *Empeño de amor divino contra Lucifer*, etc., ibid., 1725, in-8; *Breve tratado de la ortografia española*, ibid., 1727, in-8.

CASTIGLIONE (BALTHASAR), l'un des meilleurs écriv. ital. du 16e S., né dans le duché de Mantoue, en 1478, fut ambassad. du duc d'Urbin auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, et reçut de ce monarque l'ordre de la Jarretière. A son retour en Italie, le pape Léon X le prit en grande affection et voulut, pour le consoler de la perte de sa femme, lui donner le chapeau de cardinal qu'il refusa. Castiglione jouit de la même faveur auprès du successeur de ce pape, Clément VII, qui le chargea de traiter, auprès de l'empereur Charles-Quint, les affaires du St siége. Après la prise et le sac de Rome par l'armée impériale, sous les ordres du connétable de Bourbon, Clément VII ayant reproché à son agent d'avoir négligé ses intérêts et de ne pas lui avoir donné avis de ce qui se préparait contre lui, Castiglione, aussi affligé de l'évènement que de sa disgrâce qui en était la suite, parvint à se justifier auprès du pontife : plus tard il céda aux avances que lui fit Charles-Quint, fut naturalisé Espag., et accepta le riche évêché d'Avila, en conservant l'espoir d'opérer une réconciliation entre le pape et son nouveau souverain ; mais il ne put être témoin de ce rapprochement, et m. à Tolède en 1529. Castiglione a laissé un petit nomb. d'écrits, mais on trouve dans tous un goût parfait et un style élégant et facile : le plus remarquable est celui intit : *Il Cortegiano*, imp. pour la prem. fois à Venise, 1528, in-fol., et qui a eu ensuite un très-grand nomb. d'édit. dont la plus belle est celle de Padoue, 1733, in-4, avec la vie de l'auteur par B. Marliani. Nous avons plus. trad. franç. de cet ouvrage, l'une par Colin d'Auxerre, revue par Dolet, Lyon, 1538, in-8, et l'autre, suivie de celle de *la Dame de Cour*, par un anonyme, Paris, 1691, in-12. Les poésies italiennes et latines de Castiglione ont été impr. pour la prem. fois avec celles de César de Gonzague et d'Ant. Giacopo Corso, Venise, 1533, in-8, chez Alde. Elles ont eu également un gr. nomb. d'édit., et l'abbé Serani y a ajouté des pièces inédites dans l'édit. qu'il a pub. à Rome, 1760, in-12, avec une nouv. vie de l'aut. dans laquelle Serani a corrigé quelques erreurs et suppléé à plusieurs omissions de Marliani et d'autres biographes. Le même édit. a pub. un recueil de lettres de Castiglione avec des notes savantes, Padoue, 1769, 2 vol. in-4.

CASTIGLIONE (BONAVENTURE), inquisiteur général du Milanais, né à Milan en 1480, m. en 1555, a laissé : *De Gallorum Insubrum antiquis sedibus* ; un écrit contre les juifs ; un *Discours* sur l'Ecrit.-Ste., et des *Epigrammes* latines.

CASTIGLIONE (JOSEPH). V. CASTAGLIONE.

CASTIGLIONE (JEAN-BENOÎT et FRANÇOIS). V. BENEDETTE.

CASTIGLIONE (JACQUES), méd. ital., m. à Rome dans les premières années du 16e S., est aut. d'un *Discorso sopra il ber fresco*, Rome, 1602. — CASTIGLIONE (Pierre-Marie), autre méd. ital., m. à Milan en 1629, est aut. des ouvr. suiv. : *Admiranda naturalia ad renum calculos curandos*, Milan, 1622, in-8; *De sale, ejusque virtutibus*, ibid., 1629, in-8. — Un autre CASTIGLIONE (Jean-Honoré), proto-méd. du duché de Milan, m. en 1679, a publié : *Prospectus pharmaceuticus, sub quo antidotarium mediolanense spectandum proponitur*, Milan, 1668, in-fol. — Son fils, B.-François CASTIGLIONE, m. en 1712, fut égalem. proto-médecin du Milanais. On a de lui : *De spiritibus extractis, salibus ac fucis*, Milan, 1698, in-fol. Il publia aussi une nouv. édit. de l'ouv. de son père, *Prospectus*, avec des correct. et des additions.

CASTIGLIONE (N.), frère jésuite, peintre ital., né en 1698, étudia le dessin et la peinture sous des maîtres habiles. Déjà son génie et ses talens acquis pouvaient lui faire tenir un rang distingué parmi les artistes ses contemporains, lorsqu'une première vocation pour l'état religieux le fit renoncer aux espérances mondaines, et préférer la simple condit. de fr. convers dans l'ordre des jésuites. Il fut envoyé à Pékin, où il passa la plus grande partie de sa vie à exécuter les travaux que lui imposait son service à la cour de l'empereur. Il avait précédé en Chine le frère Attiret (*v.* ce nom), et tous deux furent long-temps les seuls peintres européens employés par la cour. Castiglione était aussi architecte, et ce fut d'après ses dessins que furent construits les bâtimens européens dont l'empereur Kien-Long embellit les jardins de sa maison de plaisance. L'espèce de crédit qu'il avait acquis auprès de ce même empereur, qui venait presque tous les jours le voir

travailler, mit le frère Castiglione à portée d'être quelquefois utile à la mission des jésuites de Pékin, dans des circonstances difficiles ; et alors même qu'il échouait dans ses démarches, elles ne lui faisaient aucun tort dans l'esprit de Kien-Long. Castiglione venait de recevoir des honneurs inusités envers les Européens, lorsqu'il m. en 1768. Il avait atteint sa 70e année, et c'est à cette occasion que l'empereur avait voulu lui témoigner sa bienveillance d'une manière éclatante et publique.

CASTIGLIONE (duc de). V. AUGEREAU.

CASTILHON (JEAN), littérat. franç., né à Toulouse en 1718, m. en 1799, fut membre de l'acad. des jeux floraux et le fondat. du lycée Toulousain. Il est auteur des écrits suiv., pub. sous le voile de l'anonyme : *Amusemens philos. et littér. de deux Amis*, 1754, in-12; 2e édit., Paris, 1756, 2 vol. in-12; *Bibliothèque bleue*, entièrement refondue et augmentée, Paris, 1770, 4 vol. in-8 et in-12; *Anecdotes chinoises, japonoises, etc.*, ibid., 1674, in-8; *le Spectateur français*, 1774, 1776, in-8; *Précis hist. de la Vie de Marie-Thérèse*, 1781, in-12. Castilhon a trav. au *Journ. encycl.* depuis 1769 jusqu'en 1793 inclusiv.; au *Journ. de Trév.*, de 1774 à 78; au *Journ. de Jurispr.* de son frère (Jean-Louis), et au *Nécrologe des Hommes célèb. de France*. On lui a attribué un roman intit. *Odazir*, qui est de Carra. — Jean-Louis CASTILHON, frère du précéd., avocat et membre de l'acad. des jeux floraux de Toulouse, m. vers 1793, travailla à un grand nombre d'ouv. périodiques, notam. au *Journ. de Jurispr.* dont il était le direct. Parmi les nomb. ouv. dont il fut seul aut., nous citerons : *Essai sur les Erreurs et les Superstit.*, Amst., 1765, 1766, 2 vol. in-12 et in-8; *Essai de Philos. et de Morale*, Bouillon, 1770, in-8; *Considérat. sur les causes phys. et mor. de la diversité du génie, des mœurs et du gouvern. des nations*, 1770, 3 vol. in-12, trad. en allem., Leipsig, 1770, in-8; *les dernières Revolut. du Globe, etc.*, Bouillon, 1771, in-8. Les autres écrits de J.-L. Castilhon sont des *romans* et des *discours academ.*

CASTILLE (mademois. N. de), m. à Paris, sa patrie, vers la fin du 17e S., a trad. en vers franç. quelq. *odes* d'Horace, et composé une *épître* sur la comète de 1780, ainsi que quelques autres *poésies* sur des sujets pieux.

CASTILLE (FERN.-GONS. de). V. GONSALVE.

CASTILLEJO (CHRISTOPHE de), poète espag., né à Ciudad-Rodrigo dans le 16e S., fut long-temps attaché à l'infant don Ferdinand, frère de Charles-Quint. Dégoûté de la cour, il se retira dans un couvent de bernardins à Tolède, où il m. vers l'an 1596. On a de lui un recueil de poésies en vers de 5 et 6 syllabes, pub. sous le titre d'*Obras poeticas de Cristoval de Castillejo*, Anvers, 1598, in-12; 2e édit., Alcala de Henares, 1615, in-8.

CASTILLO (BERNARD-DIAZ del), historien esp., né à Medina-del-Campo vers la fin du 16e S., fut un des aventuriers qui accompagnèrent Fernand-Cortès au Mexique en 1519. Il resta dans ce pays après la conquête, en écrivit l'histoire, et y m. vers l'an 1560. Son ouv. MS., enseveli dans une bibliot. particulière, n'en fut tiré que long-temps après par un relig. de la Merci, qui le publia sous le titre d'*Historia verdadera de la conquista de Nueva España*, Madrid, 1632, in-fol. Le style de Castillo est celui d'un vieux soldat illettré ; mais sa rusticité est rachetée par une naïveté qui plaît, bien qu'un peu mêlée de cette jactance qu'on a quelquefois reprochée aux Espagnols.

CASTILLO (FERDINAND del), théolog. espag., de l'ordre de Saint-Dominique, m. en 1593, a écrit l'*histoire* de son ordre, 1584, 2 vol. in-fol.

CASTILLO (AUGUSTIN del), peintre espag., né à Séville en 1665, s'établit à Cordoue, où l'on voit encore plus. de ses tableaux, tels qu'une *Conception de la Vierge*, et les peintures à fresque du couvent de Saint-Paul. Son dessin est assez correct, et son coloris a peu souffert des injures du temps.

CASTILLO-Y-SAAVEDRA (ANTONIO del), peintre espag., fils du précéd., né à Cordoue en 1603, m. en 1667, fut d'abord élève de son père, et suivit ensuite celle de F. Zurbaran (*v.* ce nom) avec son frère Saavedra (*v.* ce nom). Sa réputation se répandit bientôt en Espagne ; il en parcourut successivement presque toutes les provinces, en laissant de ses ouvr. dans beaucoup de villes où il avait passé, et revint ensuite se fixer dans sa patrie. On dit que, jaloux de la réputation du peintre Murillo (*v.* ce nom), alors dans toute la force de son talent, Castillo tomba dans une profonde mélancolie qui le conduisit au tombeau. La ville de Cordoue renferme un grand nombre d'ouvr. de ce peintre. Il a achevé les peintures commencées par son père dans le collége de St-Paul, et peint en entier une des chapelles de la cathédrale de Cordoue. On cite parmi ses tableaux : *Ste Hélène et l'Invention de la Croix ; le bon Larron ;* un *Crucifiement de J.-C.;* un *trait* de la vie de St Pelage, etc. Il peignait aussi le portrait et le paysage, et joignait le goût de la poésie à celui de la peinture. Castillo serait au prem. rang des peintres de sa nation si son coloris eût répondu à la pureté de son dessin.

CASTILLO-SOLORZANO (don ALPHONSE del), poète, historien et romancier espag. du 17e S., est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *la Garduña de Sevilla, etc.*, Logroño, 1634, in-8; Madrid, 1661, in-8, trad. en franç. par d'Ouville, sous le titre de *la Fouine de Séville, ou l'Hameçon des Bourses*, Paris, 1661, in-8; *la Quinta de Laura, etc.*, Sarragosse, 1649, in-8 : c'est un recueil de six *Nouvelles ; Sala de Recreacion, Novelas*, ibid., 1629, in-8, trad. en franç. par Vannel, sous le titre de *Divertissement de Cassandre et de Diane, etc.*, Paris, 1683, 3 vol. in-12; *Sagrario de Valencia, etc.*, Valence, 1635, in-8 : c'est une hagiographie du roy. de Valence. Lopez de Vega fait un grand éloge de D. A. Castillo, dans son ouvr. intit. *le Laurier d'Apollon*. V. LOPEZ DE VEGA.

CASTILLO (don ANDRES del), romancier esp., né à Brihuega dans le 17e S., est aut. d'un recueil de six *Nouvelles*, publ. sous le titre bizarre de *la Moxiganga del Gusto* (mascarade du goût), Sarragosse, 1641, in-8.

CASTILLO (MATTHIEU de), dominicain espag., né à Palerme en 1664, m. en 1720, a laissé une *Hist. des Reguliers nes à Palerme, qui se sont rendus célèbres ;* un abrégé de la *Vie de saint Vincent Ferrier;* un *Eloge du P. Ange Marie*, de l'ordre des franciscains, et quelques *Dialogues* en vers. (Tous ces écrits sont en italien.)

CASTILLON (JEAN de). V. MONCHAN.

CASTILLON (JEAN-FRANÇOIS SALVEMINI DE), géomètre et littérat., naquit en 1709 à Castiglione, petite ville de Toscane, d'où il prit son nom qu'il francisa ensuite. Après avoir été reçu docteur à Pise, il passa en Suisse où il fut édit. des *Œuvres* d'Euler. Nommé en 1751 profess. de philosophie et de mathématiques à Utrecht, il y acquit une réputation telle, qu'il fut nommé membre de la société royale de Londres, et que le roi de Prusse Frédéric II l'appela à Berlin pour lui donner la chaire de mathém. de son école d'artillerie. Il m. dans cette ville en 1791. Il avait pub. en 1757 la trad. fr. des *Elem. de physique* de J. Locke, avec les pensées du même aut. *sur la lecture et les etudes*, etc., Amsterdam, in-12; en 1761, une édit. de l'*Arithmetique univ.* de Newton, avec de sav. *Comment.*, ibid., 2 vol. in-4. On a encore de lui : *Discours sur l'inegalité des conditions* (en rép. à celui de J.-J. Rousseau), 1756, in-8; *Vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, avec les Comment. de C. Blount*, trad. de l'angl., Berlin, 1774, 4 vol. in-12, (la préface est

du roi Fréderic II); une traduct. des *Livres académ. de Cicéron* avec notes, Berlin, 1779, 2 vol. in-8, Paris, 1796, in-12; *les Vicissitudes de la littérature*, trad. de l'ital. de Denina, Berlin, 1786, 2 vol. in-8. Castillon a été l'un des rédact. des *Journ. littér. de Berlin*, depuis 1772 jusqu'à la fin de 1776, 27 vol. in-12. — Son fils, Frédéric de CASTILLON, a trad. de l'allem. la *Theorie de l'art des jardins*, par C. L. Hirschfeld, Leipsig, 1779-1785, 5 vol. in-4.

CASTOR et POLLUX (mythol.), enfans jumeaux de Léda, frères d'Hélène et de Clytemnestre, avaient pour père, le prem. Tyndare, et le second Jupiter, ou descendaient tous deux de ce dieu, selon d'autres mytolog. Unis par l'amitié la plus tendre, ces deux frères ne pouvaient vivre séparés; ils firent ensemble de fréquens voyages sur les mers, dont ils chassèrent les pirates, puis accompagnèrent Jason en Colchide et eurent part à la conquête de la Toison-d'Or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci la partagea avec son frère, en sorte qu'ils vécurent et moururent alternativement jusqu'à ce que, métamorphosés en astres, ils devinrent, sous le nom de Gémaux, le 12e signe du zodiaque. On sait que les Gémaux, ou Castor et Pollux, ne se montrent qu'alternativement: c'est ce qui a fourni aux poètes le sujet de cette fiction.

CASTOR de Rhodes, le plus ancien chronologiste connu, vivait, selon quelques probabilités, 200 ans av. l'ère chrét. Apollodore le cite comme aut. d'un *Traité* pour relever les erreurs chronologiques qui avaient échappé à plus. écriv.; et d'un autre ouv. où il présentait la liste des peuples qui avaient eu, en différens temps, l'empire de la mer. Il ne faut pas le confondre avec un autre Castor, rhéteur de Marseille, et qui avait écrit entre autres ouvr.: *La comparaison des instit. des pythagoriciens avec celles des Romains.*

CASTOR, méd. grec, s'établit à Rome et m. dans un âge très-avancé, vers l'an 80 de l'ère chrét. Pline le cite comme possesseur d'un jardin botanique qu'il cultivait lui-même, et qu'il se plaisait à montrer aux amateurs et aux curieux. C'est le prem. exemple d'un établissement de ce genre. Castor avait composé un *Herbarium*, ou livre sur les plantes, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

CASTOR (St), év. d'Apt en Provence, né à Nîmes vers le milieu du 4e S., fut d'abord marié à la fille d'une veuve d'Arles, qu'il avait défendue contre l'oppression d'un homme puissant; mais bientôt les deux époux se séparèrent volontairement pour embrasser la vie religieuse, et fondèrent deux monastères entre lesquels ils partagèrent tous leurs biens. Castor fut ensuite nommé év. d'Apt par le choix du peuple et du clergé, et m. en 419.

CASTOR (JÉRÔME). V. FRACASTOR.

CASTRACANI. V. CASTRUCCIO.

CASTRE D'AUVIGNY. V. AUVIGNY.

CASTREJON (ANTOINE), peint. espag., né à Madrid, en 1625, m. en 1690, a imité la manière de Murillo dans ses compositions. On y remarque une exécution facile, un coloris brillant et de la correction dans le dessin. Son tabl. de *l'Archange Michel combattant le dragon* peut être comparé avec les belles product. de l'école vénitienne.

CASTRICIUS (TITUS), était un rhéteur de Rome, en réputation dans le 2e S. de l'ère chrét.

CASTRICUM (PANCRACE de), pensionnaire de la ville de Groningue, et memb. du haut conseil de la province de Hollande, m. en 1620, a laissé une liste (incomplète) des aut. des provinces de Hollande, de Zelande et d'Utrecht, qui ont écrit en latin. Ce catalogue fut impr. à la Haye, 1601, in-8.

CASTRIES (CH.-EUG.-GABRIEL DE LA CROIX, marquis de), maréchal de France, né en 1727, entra de bonne heure au regiment du roi, infanterie, où il parvint successivement jusqu'au grade de capitaine. Il passa ensuite dans le régiment de cavalerie du même nom et y devint mestre de camp. Nommé brigadier des armées en 1748, il servit au siége de Maestricht après lequel il fut promu au grade de maréchal de camp. C'est en cette dernière qualité qu'il commanda en Corse en 1756, et qu'il fit les campagnes de 1757 et 58 en Allemagne. La prise du château de Rhinsfeld lui valut le grade de lieutenant-général. Nommé mestre de camp général de la cavalerie en 1759, il fit encore les campagnes de 1760, 61, et 62. A la paix de 1763, le général de Castries devint commandant de la gendarmerie française, puis obtint le gouvern. gén. de Flandre et Hainaut, et plus tard le ministère de le marine. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1783. Elu député de la noblesse à l'assemblée des notables en 1787, le maréchal de Castries désapprouva les changemens politiques qui se projetaient, et quitta la France en 1790. Il commandait une division de l'armée dite des Princes, lors de l'expédition des Prussiens en Champagne, dans l'année 1792, et mourut en 1801 à Wolfenbuttel, dans les états de Brunswick. On a reconnu dans le maréchal de Castries des talens militaires, un grand zèle, l'amour de l'ordre et de la discipline, beaucoup d'activité. Pendant son ministère, il fit des efforts pour rendre à la marine son ancienne splend., et se montra aussi probe que sévère dans son administration.

CASTRIOT (GEORGE). V. SCANDERBEG.

CASTRIUS (JACQUES), méd flam. du 16e S., né à Hazebruock, près St-Omer, exerça sa prof. à Anvers. Il est auteur d'une dissert. intit. *de Sudore epidemiali quem anglicum vocant*, Anvers, 1529, in-8, composée à l'occasion d'une maladie épidémique appelée la *suette*, qui fit cette même année (1529) beaucoup de ravage en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne.

CASTRO (INÈS de). V. INÈS.

CASTRO (don ALVAR de), guerrier esp. du 13e S., suivit son père, mécontent du roi de Castille, chez les Maures, qui occupaient alors une partie de l'Espagne, et entra d'abord à leur service; mais, toujours attaché à sa patrie, il parvint à opérer un rapprochement entre le roi Ferdinand III et ses ennemis. Cette conduite généreuse le fit rappeler à la cour de Castille, et bientôt il contribua puissamment aux victoires que Ferdinand remporta ensuite sur les Maures, qui avaient rompu les premiers la trève antérieurement conclue. Alvar de Castro mourut en 1239.

CASTRO (don FERNAND de), seign. castillan, né dans le 14e S., devint le favori du roi d. Pierre ou Pédro, dit le *Cruel*, après avoir combattu contre lui à l'occasion de Jeanne de Castro, sa sœur, d'abord maîtresse, puis épouse de ce prince, qui l'avait répudiée. Après la mort de Pierre-le-Cruel, Castro souleva la Galice contre Henri de Transtamare, successeur de ce monarque, fut vaincu en 1371, et se réfugia en Portugal avec les débris de son armée. Forcé de quitter cet asile après la paix conclue entre la Castille et le Portugal, Castro passa en Angleterre, où il mourut vers 1375.

CASTRO (PAUL de), jurisc. italien du 16e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut d'abord attaché en qualité de copiste auprès du celèbre professeur Balde, et profita des leçons de droit que ce juriscons. donnait à ses enfans; ensuite, sans autre secours que l'étude et la méditation, il parvint à une connaissance profonde du droit romain. Reçu docteur à Avignon, il fut prof. de droit à Padoue, Florence, Bologne, Ferrare, et mourut en 1447 ou 1437. Il a laissé: *Commentarius super codicem*, Lyon, 1527, in-folio; *Aliquot repetitiones juris civilis*, Lyon, 1553, in-folio; *Consilia ex emendatione Leonardi à lege*, Francfort, 1582, 3 vol. in-folio; *Singularia, cum additionibus Sarayna et aliorum*, Francfort, 1596, in-folio; *Responsa sive*

consilia quædam, Amberg, 1607. L'estime des jurisc. pour les écrits de Castro est bien déchue. Ses *Œuvres* ont été réunies en 8 vol. in-folio.

CASTRO (Ange de), fils du précéd., et comme lui jurisc., prof. le droit à Padoue, et fut élevé à la dignité d'avoc. consistor. Son meilleur ouvr. est *Aliquot consilia matrimonialia*, Francfort, 1580.

CASTRO (Emmanuel-Mendez de), jurisc. portug. du 16e S., prof. le droit à Lisbonne, à Coïmbre, et fut reçu av. à la cour roy. de Madrid. Ses ouv. sur le *Code* ont été impr. à Madrid, à Salamanque en 1587 et 1592; et l'écrit int. *Practica Lusitana*, Lisbonne, 1621, in-4.

CASTRO (Gabriel-Pereira de), juriscons. et poète portug., né à Braga dans le 16e S., fut chev. de l'ordre du Christ, et sénateur de Lisbonne. Son princ. ouv. est *de Manu regiâ tractatus*, Lisbonne, 1622, in-folio.

CASTRO (Adrien de), né dans le 16e S., exerça les fonctions de notaire à Grenade. Il a laissé *de los daños que resultan del juego*, Grenade, 1599. — Un autre Castro (Sébastien-Gonzalès de), est auteur d'un ouv. intit. *Declaracion del valor de la plata, y del peso de las monedas antiguas de plata*, Madrid, 1658, in-4.

CASTRO (Jean de), célèbre capit. portugais, vice-roi des Indes, né à Lisbonne en 1500 d'une famille ancienne et distinguée par ses services, fut élevé avec l'infant don Louis, frère de Jean III, roi de Portugal. Après avoir suivi l'emp. Charles-Quint dans l'expédition de Tunis, et s'être distingué dans plusieurs occasions, il fut nommé vice-roi des Indes en 1546, remporta des victoires signalées sur les ennemis de la nation portug. dans cette partie du monde, soumit un très-gr. nombre de places, et récompensa généreusement tous les guerriers qui avaient contribué à ses triomphes. On rapporte à ce sujet que, ayant épuisé ses ressources, il emprunta de l'argent au commerce de Goa, chef-lieu de sa vice-roy., et donna ses moustaches pour caution des sommes qu'il demandait; mais les nég. portug. refusant ce gage chevaleresque, se contentèrent de la parole du héros. Quelque temps après Castro parcourut la côte occidentale du Malabar, brûla 1200 navires ennemis, et fut en mesure d'acquitter sa dette. Le roi de Portugal, instruit des exploits du vice-roi, l'en récomp. en nommant son fils, Alvar de Castro, amiral de l'Inde. Jean de Castro mourut à Ormus en 1548 entre les bras de St François Xavier (v. ce nom). On ne trouva que trois réaux dans son épargne. Son corps fut transporté à Lisbonne pour y être déposé dans le tomb. de ses ancêtres. Castro joignait à ses vertus et à ses talens milit. la connaiss. des langues anciennes et modernes et des mathém. On conserve encore à Lisbonne la collection des lettres qu'il écrivit au roi pend. son séjour aux Indes. Il rédigea aussi une espèce de *Journal* contenant peu de faits historiques, si l'on en juge par un extr. tombé entre les mains de sir Walter-Raleigh, qui le fit trad., en corrigea le style, et y joignit des notes. Cette traduction a été revue et corrigée par Purchas (v. ce nom), qui l'inséra ensuite dans son recueil avec ce titre: *A Rutter of d. Joan de Castro, of the voyage*, etc. On en trouve une trad. franç. dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost; et une holl. dans le rec. de Vander Aa. La *Vie* de Castro, écrite par H. Freire de Andrada, fut pub. à Lisbonne, 1651, in-fol., et a été tr. en lat. et en angl.

CASTRO (Vaca de), magistrat espag., né à Léon dans le 16e S., fut envoyé au Pérou par Charles-Quint, en 1540, pour y comprimer les factions et régler le régime intérieur de cette colonie. Il vainquit Almagro (v. ce nom) en 1542, dans la plaine de Chapas, et lui fit trancher la tête sur le champ de bataille ainsi qu'à tous ceux qui avaient eu part au meurtre de Pisarre. Plus tard, Charles-Quint mécontent de son administration ayant nommé Blasco Nuñez Vela vice-roi du Pérou, celui-ci fit arrêter Vela de Castro; mais les habitans, attachés à ce magistrat, forcèrent le vice-roi à lui rendre la liberté. De retour en Espagne, Castro fut arrêté de nouveau par ordre du conseil des Indes; enfermé pendant 5 ans au château d'Arvealo, jugé enfin, et déclaré innocent. Charles-Quint le rétablit dans la charge d'auditeur du conseil de Castille et donna à son fils une propriété de 20,000 piastres de rente dans le Pérou. Vaca de Castro m. en 1558.

CASTRO (Alphonse de), relig. de l'ordre de St-François, prédicat. et théol. du 16e S., né à Zamora, accompagna Philippe II en Angleterre, lorsque ce prince allait épouser la reine Marie, et vint ensuite dans les Pays-Bas où il séjourna plus. années. Il venait d'être nommé archevêq. de Compostelle, lorsqu'il m. à Bruxelles, en 1568. Ses œuvres théologiques ont été impr. séparément, et plusieurs fois, soit en Espagne, en Flandre ou en France, et ont été réun. en 4 vol. in-fol., Paris, 1565. Hermant a traduit en français le traité: *Adversùs omnes hæreses*, Rouen, 1712, 3 vol. in-12. — Castro (Léon de), chanoine de Valladolid, m. en 1586, est auteur de plus. écrits théolog. parmi lesquels nous citerons: *Commentaria in Esaïam, adversùs aliquot comment.*, etc., Salamanque, 1570, in-fol.; *Apologeticus, etc., pro vulgatâ D. Hieronymi*, etc., ibid., 1585, in-fol.; *Commentaria in Oseam*, etc., ibid., 1586, in-fol. — Castro (Christophe de), jés. et théol. espag., né à Ocaña en 1551, m. en 1615, a laissé plus. ouvr. théol. dont le plus remarquable est un *Comment.* sur les 12 petits prophètes, imp. à Lyon, à Mayence et à Anvers, in-fol.

CASTRO (Alphonse de), jésuite portugais du 16e S., envoyé en mission dans les Indes orientales, fut massacré par les naturels d'une des îles Moluques en 1558. On a une *Relation* de sa mission, impr. à Rome, 1556, in-4. — Castro (André de), franciscain espag., né à Burgos dans le 16e S., m. en 1577, fut missionnaire dans les Indes occidentales et y publia: *Arte de aprender las lenguas mexicana y matlazinga*; *Vocabulario de la lingua matlazinga*; une *Doctrine chrétienne* et des *Sermons* dans la même langue. La vie de ce missionnaire est insérée dans l'ouv. de Fr. Gonzague (v. ce nom), intit.: *De origine et progressu Franciscani ordinis.*

CASTRO (Nicolas-Fernandez de), juriscons., espag., né à Burgos dans le 16e S., fut profess. de droit à l'univ. de Salamanque et avocat fiscal à Milan. Il a laissé quelques *Comment.* sur le Code.

CASTRO (Etienne-Rodriguez de), méd. portugais, né à Lisbonne en 1563, m. en 1637, passa en Italie et fut pendant 22 ans professeur de son art à Pise. On a de lui un grand nombre d'ouv. dont les plus remarquables sont: *De meteoribus microcosmi, lib. V*, Venise, 1621 et 1624, in-fol.; *De complexu mulierum tractatus*, Florence, 1624, in-8; Nuremberg, 1646, in-12; *Comment. in Hippocratem de alimento*, Florence, 1635, in-fol.; *Philomelia*, ibid., 1628, in-8; *Medicæ consultationes*, ibid., 1644, in-4; *Pythagoras*, Lyon, 1651. Après la mort de ce méd., François de Castro pub. un poëme intit.: *De simulato rege Sebastiano*, Florence, 1638, in-4; *Posthuma varietas*, ibid., 1639, in-fol. — Castro (Pierre de), prem. méd. du duc de Mantoue, memb. du collége de Vérone, et de l'acad. des curieux de la nature, m. en 1663, a laissé: *Febris maligna puncticularis*, etc., Nuremberg, 1652, in-8; ibid., 1662, in-12; *Biblioth. medici eruditi*, Padoue, 1654, in-12; Bergame, 1742, in-8, etc. — Castro (Roderic ou Rodriguez), méd. juif portugais, m. dans un âge fort avancé en 1627, à Hambourg, où il avait professé la philosophie et la médec. depuis 1596, est aut. de plus. ouv. estimés, entre autres: *De officiis medico-politicis*, Hambourg et Cologne, 1614, in-4, plus.

fois réimpr. : *de Universâ muliebrium morborum medicinâ*, etc., Hambourg, 1603, in-fol., 1624, in-4; Francfort, 1668, in-4, etc.—Son fils Benoît, méd. de la reine Christine, né en 1597 à Hambourg, m. en 1684, est aut. d'un ouv. intit. : *Certamen medicum de Venæ sectione in febre putridâ, et inflamm.*, Hambourg, 1647, in-4. — Castro (Ezéchiel de), méd. juif, est connu par les deux ouvrages suiv. : *Ignis lambens, rarum pulchrescentis naturæ specimen*, Vérone, 1642, in-8; *Amphitenthrum medicum*, etc., Vérone, 1646, in-8. — Castro-Sarmento (Jacques de), autre méd. juif, né vers 1692, en Portugal, exerça son art à Londres, où il m. en 1762, memb. de la société royale. On a de lui en portugais un *Traité* sur l'usage et l'abus du quinquina, Londres, 1756, in-8; *Matière medicale physico-historico-mecanique*, Londres, 1758, in-4, en deux part. : l'une comprend le règne végétal, l'autre le règne animal; et dans le 37e vol. des *Transact. philos.*, des *Lettres sur les diamans du Bresil*. — Castro (Jean de), historien portugais, a laissé une *Vie du roi St-Sebastien*, Paris, 1602, in-8.

CASTRO (Alvarez-Gomez de), écriv. espag., né dans le 16e S., prof. la rhétor. et le grec à Tolède, fut chargé par Philippe II de revoir et de corriger les œuvres de St Isidore en les conférant avec les anc. MSs., et m. de la peste en 1586. Parmi ses nomb. ouvr. écrits en lat. et en espag., nous citerons les suiv. : *De rebus gestis Franç. Ximenii*, Alcala de Henarès, 1569, in-fol., Francfort, 1581 et 1603; *In St Isidori origines*, impr. dans l'édit. des œuvres de cet aut. pub. à Madrid, par J. Grial; *Edillia aliquot, sive poemata*, Lyon, 1558, in-8, etc. Il a laissé entre autres MSs. : *Antiguedades de la nobleza de Toledo*. Nicol. Antonio fait un gr. éloge des vers d'Alvarez Gomez de Castro.

CASTRO (don Alphonse-Nunez de), histor. espagn. du 17e S., eut le tit. d'historiographe de Philippe IV. On connaît de lui : *Historia eclesiast. y reglar de la ciudad de Guadalaxara*, Madrid, 1653 et 1658, in-fol.; *Corónica gotica, castellana y austríaca*, etc., Anvers, 1708, 4 vol. in-fol. : la partie qui concerne les Goths est de Saavedra Faxardo; elle avait été déjà pub. en 1646, in-4; *Corónica de los reyes de Castilla*, etc., Madrid, 1665, in-fol.

CASTRO (François de), prêtre espagnol, m. vers 1630, fut chapelain de la maison hospitalière de Grenade. On a de lui l'*Hist.* du fondateur de cette maison, sous le tit. de *Miraculosa vida y santas obras del B. Joan de Dio*, Grenade, 1588 et 1613, in-8; Burgos, 1621, in-4, trad. en latin et en italien.

CASTRO (François de), jésuite espagn., né à Grenade dans le 16e S., professa la grammaire et la rhétorique dans les colléges de son ordre, en Espagne et en Portugal, et m. à Séville en 1632. On a de lui : *De arte rhetoricâ, dialogi IV*, Cordoue, 1611, in-8; *De syllabarum quantitate*, etc., Séville, 1627, in-8; *De reformacion cristiana*, Valladolid, 1622, in-8. Fr. de Castro pub. d'abord ce dern. ouv. sous le nom du doct. F. Bermudez de Castro, profess. dans la ville de Coïllas, mais il en donna une autre édit. sous son propre nom, Séville, 1635. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur du sav. bibliog. Nic. Antonio, qui fait deux personnages différens de Fr. de Castro et de Fr. Bermudez de Castro.

CASTRO (Guilhen ou Gislen de), aut. dramatique espagn., fut contemporain de Lopez de Vega qui en fait l'éloge dans son *Laurier d'Apollon*. Nicol. Antonio affirme que ce poète n'est inférieur à aucun des aut. dramat. de sa nation, à l'except. de Lopez de Vega. La plus remarq. des pièces de Castro est la tragi-comédie du *Cid*, sujet déjà traité par Diamante (*v.* ce nom), mais avec bien moins de succès. Corneille confesse qu'il doit une partie des beautés de sa tragédie à G. de Castro. Voltaire cite une autre trag. de ce poète, intit. : *Didon y Eneas*, qu'il regrette de ne pas voir imprimer, et qui ne se trouve pas dans le rec. pub. sous le titre de *las comedias* de D. Guilh. de Castro, Valence, 1621 et 1625, 2 vol. in-4.

CASTRO (don Philippe de), sculpt. espagn., né en 1711 à Noya en Galice, m. en 1775, exécuta à Madrid plus. morceaux de sculpture estimés, et fut nommé en 1752 direct. de l'acad. royale de St-Ferdinand; il avait été précédemm. reçu aux academ. de St-Luc et de Florence. On a de lui une traduction (de l'italien en espagnol) des *Leçons* de Benedetto Varchi *sur diverses matières poétiques et philosophiques* V. Varchi.

CASTRO (don Joseph-Rodriguez de), helléniste et bibliog. espagn., né dans la Galice, en 1739, m. à Madrid en 1799, fut biblioth. des rois d'Espagne, Charles III et Charles IV. On a de lui trois petits poèmes en hébreu, en grec et en lat. sur l'avènement de Charles III, recueillies en un vol. sous ce tit. : *Congratulatio regi*, etc., Madrid, 1759; et le 1er vol. d'une nouv. *Bibliothèque espagn.*, Madrid, 1781. Ce dern. ouv. a été entrepris par l'aut. pour compléter celui de Nicol. Antonio, dans lequel on ne trouve ni les *Vies* des auteurs arabes, ni celles des rabbins espagnols. On ne croit pas que les vol. suiv. aient été pub. Castro eut part à la rédact. de la *Paleogr. grecque* pub. par J. Iriarte.

CASTRUCCIO-CASTRUCCI, gentilhomme, né à Lucques vers la fin du 12e S., devint gouv. de cette princip. vers 1320 pend. les guerres civiles qui embrasaient l'Italie. Attaché au parti des gibelins, il avait suivi ses parens en exil quand la faction contraire l'emporta; et se trouvant orphelin à l'âge de 9 ans, il embrassa le parti des armes, et servit successivement en France, en Angleterre et en Lombardie. Ramené enfin dans sa patrie par les évènemens de la guerre, il fut choisi d'abord pour chef par les gibelins rétablis à Lucques; mais ce choix devint fatal aux deux partis : Castruccio, pour accomplir plus sûrement ses projets de vengeance sur les proscripteurs de sa famille, appelle à son secours Uggione de la Fagginola, seigneur de Pise, qui l'aide en effet à écraser les guelfes, mais qui montre bientôt, en mettant la ville de Lucques au pillage, qu'il a moins été attiré par le désir de servir l'une des factions, que par l'espoir de les réduire sous un même joug. Castruccio reçut bientôt lui-même le prix de sa confiance; arrêté et jeté dans les fers par le fils de son adroit auxiliaire, qu'inquiétait sans doute l'extrême popularité dont il le voyait entouré, le chef des gibelins ne dut sa délivrance qu'à une nouvelle insurrection qui repoussa de Lucques Uggione et tous ses satellites : enfin, après quelq. succès variés entre les partis, les gibelins triomphèrent. Les succès milit. de Castruccio, qui, doué de beaucoup d'adresse, savait, tout en tirant vengeance de ses ennemis, conserver une apparence de générosité chevaleresque, lui avaient concilié les suffrages du peuple. Il fut élu gouverneur, et reçut de l'emp. Louis de Bavière les titres de comte du palais de Latran, de duc de Lucques et de sénateur de Rome; mais le légat du pape vengea la défaite des guelfes avec les seules armes qu'il lui pût désormais opposer : il excommunia Castruccio, qui mourut peu de temps après en 1328. Il laissait plusieurs enfans en bas âge; mais aucun d'eux n'eut une heureuse fin; et la princip. de leur père fut anéantie quand la fortune des guelfes vint à se relever. Machiavel a pub., sous le nom de *Vie de Castruccio*, une espèce de roman, dont ce célèbre capitaine est le héros; elle a été traduite en fr., avec des notes critiques et politiques, par Dreux de Radier, 1753, in-8. La *Vie* de Castruccio a été écrite en latin par

Nicolas Tegrini de Lucques, Modène, 1496, in-4; Paris, 1546, in-16, reproduite dans le tome 11 des *Scriptores italici* de Muratori.

CAT (Le). V. Lecat.

CATALANO (Gaspard), géomètre et arithm. à Palerme vers le commencement du 17e S., est aut. d'un *Discours* sur la comète qui parut le 27 sept. 1607, et d'une *Introduction à l'arithmétique pratique marchande*.

CATALANS (Arnaut), troub. du 13e S., est auteur de six *Pièces* ou *Chansons amoureuses* dans lesquelles il fait l'éloge de la comtesse de Provence, Béatrix de Savoie, épouse du dernier Raimond Bérenger. Crescembeni prétend que ce poète et le Trémosa-Catalans, dont parle le moine Montaudon dans une satire composée vers la fin du 13e S., sont le même personnage. Il n'existe dans les MSs. de la bibliothèque du roi qu'une seule pièce d'Arnaut Catalans.

CATALONI (Pierre), écriv. italien du 17e S., fut secrét. du card. Pallavicino (*v.* ce nom), avec lequel il rédigea une *Histoire abrégée du Concile de Trente.*

CATAN ou CATANES (Christophe), écriv. génois du 16e S., est auteur d'un *Traité de Géomancie* dont Gabriel Dupréau a pub. une trad. fr. en 1558, in-8.

CATANEO (Jérôme), de Novarre, archit. et ingénieur au 16e S., a laissé entre autres ouv. de fortific. et de tactique : *Nuovo Ragionamento del fabbricare le fortezze*, Brescia, 1571, in-4; *Modo di formare con prestezze le moderne battaglie*, ibid., 1671, in-4; et un *Traité de fortific. offensive et défensive*, impr. par les soins de Thomas Bozzola, Brescia, 1564, in-4, dont il existe une trad. fr. par J. de Tournes, Lyon, 1574, in-4, et une autre en latin, Genève, 1600, in-4. — Un autre Cataneo (Pierre), archit. Siennois du 16e S., est auteur d'un tr. d'architecture, impr. en 1564 en 4 livres, réimprimé en 1567, Venise, in-4. — Cataneo (Jacques), en latin *Cataneus*, médecin, né à Gênes dans le 16e S., a pub. vers 1518 un tr. de *Morbo Gallico* inséré dans le 1er vol. de la *Collection* pub. à Venise en 1566 par Luisini. L'auteur fixe à l'an 1494 l'époque de la première invasion de la syphylis.

CATANEO. V. Cattaneo.

CATANI (Damien), amiral génois, né dans le 14e S., fut chargé par son gouvernement de réduire les habitans de Chypre, qui s'étaient révoltés, et avaient pillé et massacré tous les Génois établis dans cette île. Dans cette expédition, entreprise avec J. Galéas seulement, Catani s'empara des places de Nicoséa et de Paphos; et par sa modération, sa générosité envers les vaincus, facilita la conquête de l'île, que Pierre Frégose termina ensuite avec des forces plus considérables.

CATANIO (François), méd. ital., exerça sa profession à Palerme dans le 17e S., et mourut en 1688. On a de lui un ouvr. peu important qui a pour titre *Quæstio de medicamento purgante*, Palerme, 1648, in-8. — Un autre Fr. Catanio, né à Florence en 1466, mort en 1521, a laissé un tr. *de Pulchro lib. III*; et un recueil de *Lettres* div. (en latin).

CATANUTUS (Nic.), pharm. de la ville de Catane dans le 17e S., a laissé un ouvr. sous ce titre : *Isagogicon, sive facilis introductio ad univ. pharmaceuticæ artis praxim*, Catane, 1650, in-4.

CATARINO (Ambroise), jurisc., théolog. et dominic. italien, né à Sienne en 1487, enseigna d'abord le droit civil dans plusieurs universités d'Italie sous le nom de Lancelot Politus, qu'il changea en entrant dans l'ordre de St-Dominique pour prendre celui de Catarino (Ambrosio). Envoyé par ce même ordre au concile de Trente en 1545, il s'y fit remarquer par son savoir en théol. et par la singularité de ses opinions, et fut chargé en 1547 de prononcer le sermon ou discours de la troisième session de ce concile. La réputation qu'il avait acquise le fit appeler au siége épiscopal de Minori dans le roy. de Naples, de là à l'archev. de Conza; et le pape Jules II, qui avait été son disciple, allait l'élever au card. lorsque ce savant théol. mourut subitement à Rome en 1553. Nous n'indiquerons que les principaux de ses nombreux écrits, qui renferment presque tous des systèmes plus ou moins bizarres. Un *Commentaire* sur les premiers chapitres de *la Genèse*, sur St Paul et sur les *Epîtres canoniques*; *Traité de la Grâce*, dans lequel, suiv. le père Serri (*v.* ce nom), Catarino traite les matières de la prédestination plutôt selon le code et le digeste que selon la doctrine des SS. pères; *Traité de la mort et de la résurrection; Traité du sacrifice*; un écrit sur le droit d'absoudre dans le sacrement de la pénitence. On attribue encore à Catarino un livre curieux, recherché et très-rare, int. *Rimedio della pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8. B. Ochino répondit à cet ouvr. par un autre écrit int. : *Risposta da messer B. Ochino alla false, calunnie ed impie Biastemmie di fra Amb. Catarino*, 1546, in-8, liv. également très-rare.

CATEL (Guill.), historien du Languedoc, né à Toulouse en 1570, m. en 1626, fut conseiller au parlement de cette ville, et s'occupa de recueillir les documens de l'histoire de son pays pour en faire disparaître les fables et les erreurs qui l'avaient obscurcie jusqu'alors. On a de lui une *Histoire des comtes de Toulouse*, 1623, in-fol. Elle commence à l'an 710 de J.-C., et finit à l'an 1271, époque de la réunion du comté de Toulouse à la couronne. — Paul Catel, frère du précédent, fut précepteur de *Monsieur*, frère de Louis XIII. Il accompagna, comme protonot. apostolique, le card. de Joyeuse, nommé légat *à latere* pour terminer les différends de Paul V avec la république de Venise. Pendant cette mission, Catel reçut le titre de citoyen romain en 1604.

CATELAN (Laurent), pharm. à Montpellier vers le commencement du 17e S., décida la faculté de cette ville à introduire quelques changemens dans la confection de la thériaque, et défendit son opinion contre un méd. nommé Fontaine dans un écrit pub. en 1609, in-16, 1614, in-12. On a encore de lui : *Discours sur la thériaque*, Montpellier, 1614 et 1626; *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés, etc., de la licorne*, ibid., 1624, in-8; trad. en allem. par G. Fabro, Francfort, 1625, in-8, fig.; *Traité du besoard*, également trad. en allem., ibid., 1607, in-8; *Rare et curieux discours sur la plante appelée Mandragore*, Paris, 1639, in-12.

CATELLAN (Jean de), prélat franç., mort en 1725, fut évêque de Valence en Dauphiné. On a de lui : *Antiquités de l'église de Valence*, 1724, in-4; et des *Instructions pastorales*, adressées aux nouveaux convertis de son diocèse. — Un autre Jean de Catellan, parent du précéd. et conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, a laissé un recueil des *Arrêts notables du parlement de Toulouse* pub. par Fr. Catellan, son neveu, Toulouse, 1703, 1705, 1723 et 1730, in-4. On y joint les *Observations* de Gab. de Vedel, Toulouse, 1733, in-4. — Catellan (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de), de la même famille, m. en 1745, remporta quatre fois le prix à l'acad. des jeux floraux; une *Ode* à la louange de Clémence Isaure est le meilleur de ses ouvr.

CATENA (Vincent), peintre ital., né dans les états de Venise à la fin du 15e S., m. en 1530, a composé des portraits, des tableaux de chevalet et quelques fresques dans le genre du Giorgione; on en voit encore plusieurs à Venise.

CATENA (Jérôme), écriv. ital., né à Norcia dans l'Ombrie, au 16e S., fut secrétaire du cardinal d'Alexandrie, membre de la congrég. des clercs réguliers et de la consulte d'état à Naples. On a de lui : *Vita del papa Pio V, etc.*, Rome, 1586, in-4, et 1587, in-8; un *Discours sur la Traduct. des Ouvr. scientifiques et autres*, Venise, 1581, in-8; des *Poesies lat.* en 8 liv.; un vol. de *Lettres*, et d'autres *Opuscules* dans la même langue.

CATENA (Pierre), écriv. ital. du 16e S., né à Venise, enseigna les belles-lettres à Padoue, et pub. des *Commentaires sur Porphyre et Aristote*, Venise, 1556.

CATENA (François), jurisc. et poète ital., m. à Palerme en 1673, fut avocat et procur. fiscal dans cette même ville. Il a laissé un recueil de *Canzoni siciliane, burlesche e sacre.*

CATESBY (Marc), natural. angl., né en 1680, m. en 1750, fit le voyage de la Virginie en 1712, y rassembla différentes productions intéressantes pour l'hist. nat., et les envoya en Angleterre, où il ne retourna qu'en 1726. Il publia en 1732 le 1er vol. de l'*Hist. natur. de la Caroline, de la Floride et des îles Bahama*, le 2e en 1743, et l'*appendix* en 1748. Les gravures qui accompagnent cet ouvrage ont été faites d'après ses propres dessins et coloriées sous sa direction. Cet ouvrage, qui a été réimpr. en 1754 et 1771, le fit recevoir à la société roy. de Londres. Il a laissé, indépendamment de l'ouvr. ci-dessus mentionné, une *Dissertation sur la migration des Oiseaux*, insérée dans le vol. 44 des *Transactions philos.*, et un autre ouvr. plus important pub. après sa mort sous le titre de *Hortus Britanero-Americanus, etc.*, Londres, 1763, in-fol., avec fig. color.

CATHALA COUTURE (Antoine), avoc., né à Montauban en 1652, suivit avec distinction la carrière du barreau, et m. en 1724. Il a écrit un *Mem. hist. sur la généralité de Montauban.* Il passe aussi pour être l'auteur de l'*Histoire polit., ecclesiast. et littér. du Quercy*, publiée à Montauban en 1785, 3 vol. in-8.

CATHALAN (Jacques), jésuite, né à Rouen en 1671, m. en 1757, professa la rhétorique dans plus. colléges de son ordre. On a de lui les *Oraisons funèbres* de la duch. d'Orléans (femme du régent), de Monseigneur, fils de Louis XIV, et de l'électeur de Trèves, in-4.

CATHARES. V. Novat.

CATHARIN. (Ambroise). V. Catarino.

CATHELINEAU (Jacques), généraliss. des armées roy. dans la Vendée, né en 1758, exerçait au Pin-en-Mauge, près de Beaupréau (dép. de Maine-et-Loire), la prof. de tisserand, de voiturier ou de march. de laine, suiv. différentes versions, lorsqu'en 1793, la convent. nation. ayant décrété la levée de 300,000 homm., une insurrection éclata le 10 mars parmi les jeunes gens appelés à tirer au sort pour fournir le contingent du canton de Saint-Florent. Quoique exempt de service militaire comme homme marié, dès qu'il apprend cet événement, Cathelineau court haranguer ses voisins, et soit par l'entraînement de son éloquence naturelle, soit par suite de la haute confiance dont il jouissait auprès de ceux-ci, il parvient à leur persuader qu'il faut prendre les armes pour se soustraire au châtiment qui va peser sur tout le canton. Ayant réuni deux jours après une centaine d'hommes des villages voisins où il a fait sonner l'alarme, il enlève à Jallais, avec sa petite troupe, un poste défendu par une pièce de six dont il s'empara, prise à laquelle il ajoute, le surlendemain, en se rendant maître du village de Chemillé, trois coulevrines et quelques prisonniers. Les succès de Cathelineau lui avaient amené du renfort : le 15 il attaque Chollet, défait un corps de 500 hommes, et il s'empare de la ville où plusieurs pièces d'artillerie tombent encore entre ses mains. Se réunissant alors au gén. d'Elbée, il combat sous ses ordres, et se distingue dans une seconde affaire à Chemillé, puis à Vihiers. L'insurrection avait fait de rapides progrès dans le pays ; et bientôt on sentit le besoin de former un centre d'opérations, et de déposer le commandement supérieur entre les mains d'un seul ; mais il répugnait aux chefs des divers détachemens de se donner un maître : ainsi naquit la pensée de créer général en chef un homme qui, bien que propre à ces fonctions difficiles par l'élévation de son intelligence, par son dévouement et par son intrépidité, appartenait néanmoins à une condition obscure et imbue de préjugés qui garantissaient individuellem. à chacun des généraux vendéens cette déférence qu'ils pouvaient craindre de ne point rencontrer dans un chef sorti d'une condition élevée. Promu à ce poste éminent, Cathelineau ne se crut en effet qu'appelé à un nouveau devoir, et il ne perdit rien de sa simplicité. Par une suite non moins étrange du déplacement qu'avaient entraîné les évènemens politiques, tandis que cet homme était dépositaire du suprême commandement des armées roy. et cathol. dans la Vendée, un descendant des Biron commandait l'armée républicaine. Voulant justifier le choix dont il avait été honoré, Cathelineau se mit en mesure d'attaquer Nantes : repoussé d'abord avec une perte considérable le 29 juin, il revint plus. fois à la charge; mais, à un dernier assaut, il fut atteint d'une balle qui lui brisa le bras, et aussitôt le général d'Elbée ordonna la retraite. Transporté à St-Florent, Cathelineau y succomba le 10 juillet 1793, des suites de sa blessure que la gangrène avait gagnée. Sa perte fut vivement regrettée par l'armée vendéenne, dont les intrépides partisans se croyaient invulnérables en marchant sous un tel chef, qu'ils appelaient le *Saint d'Anjou.*

CATHELINIÈRE (N. Ripault de La), offic. des armées roy. de la Vendée, né vers 1760, fut choisi en mars 1793 par les paysans insurgés du pays de Retz, pour leur commandant, se rendit d'abord maître de quelques villes et bourgs, et combina ensuite ses opérations avec Charrette (*v.* ce nom), alors chef des insurgés de Machecoul. Après s'être fait remarquer par sa valeur en plus. rencontres, il dut céder à la poursuite pressante des troupes républicain. qui avaient pris le dessus en 1794. Blessé dans un combat et caché dans sa maison de Frossay, il y fut découvert par un soldat, et conduit à Nantes où il périt sur l'échafaud, cette même année 1794.

CATHELINOT (D. Ildephonse), bénéd. de St-Vannes, né à Paris en 1670, m. en Lorraine dans un couvent de son ordre le 16 juin 1756, est aut. d'un *Supplement à la Biblioth. sacrée*, inséré dans le *Dictionn. de la Bible*, de dom Calmet, et, suiv. ce dern. auteur, il aurait en outre composé plusieurs ouvr. sur différens sujets de relig., d'hist., de crit., de biog., de bibliog., trad. et dissert., etc., qui sont restés MSs. On lui doit une édit. des *Lettres spirit.* de M. Bossuet, 1746, in-12; 1748, 2 vol. in-12.

CATHERINE (Ste), vierge et martyre, vivait au commenc. du 4e S., suiv. quelq. hagiographes ; elle était de sang royal, et possédait des connaissances telles qu'elle confondit une réunion de philos. avec lesquels l'emper. Maximin l'obligea de disputer, et qu'elle les convertit au christianisme. Elle eut ensuite la tête tranchée par l'ordre du même tyran. Suivant une autre version, qui n'est pas sans vraisemblance, des chrétiens d'Egypte ayant découvert, vers la fin du 8e S., le corps d'une femme dans la montagne de Jéna, le déposèrent comme celui d'une Ste martyre, dans le monast. que Ste Hélène avait fait construire sur cette montagne, l'honorèrent sous le nom d'*Aia Catharina*, qui, en grec, signifie *sans tache* ou *sans corruption* ; et son culte ne tarda pas à se répandre parmi les Grecs. Dans le 11e S., les Latins ou descendans des croisés apportèrent d'Orient en Occident quelques reliques

de cette Ste, avec la légende de son hist. Son nom fut inséré dans les martyrologes au 13e S.

CATHERINE (Ste), dite *de Sienne*, de la ville de ce nom, où elle naquit en 1347, était fille d'un teinturier, nommé Jacques Benimasa, qui prit un soin particulier de son éducation. Elle entra à l'âge de 20 ans dans l'institution des *sœurs de St-Dominique*, où ses révélations et ses écrits lui acquirent une grande célébrité; et elle joua un rôle remarq. dans le fameux schisme qui éclata en 1378, à l'occasion de la concurrence d'Urbain VI et de Clément VII à la tiare pontificale. Catherine s'était attachée au parti d'Urbain, en s'efforçant de rétablir l'harmonie. Les peines infinies qu'elle se donna dans cette circonstance, jointes aux jeûnes et aux mortifications de tout genre qu'elle s'imposait, la conduisirent au tomb. en 1380, à l'âge de 33 ans. Elle fut canonisée par le pape Pie II, en 1461. On a d'elle des *Tr.* de dévotion, des *lettres* et des *poésies*, qui ont été recueillis sous le titre gén. d'*OEuvres de Ste Catherine*, et impr plus. fois. Jérôme Gigli a pub. l'édit. la plus exacte et la plus complete, sous le titre d'*Opere della serafica S. Catarina*, etc., Sienne et Lucques, 1707-1713, 4 volum. in-4. Cette édit., revue sur les MSs. origin., renferme la vie de la sainte, trad. du lat. de Raymond de Capoue (*v.* ce nom), avec un supplément par Thomas Caffarino, accompagné des observat. de l'édit. Raymond de Capoue n'avait été lui-même que traduct. de la vie, écrite en ital. par le P. Thomas della Fonte, premier confesseur de Ste Catherine. C'est cette trad. lat. qui est insérée dans le rec. des Bollandistes. L'édit. de Jérôme Gigli contient encore l'*Apologie de Ste Catherine*, par Raf. M. Filamondi, év. de Sessa; l'*Examen de sa conduite et de ses miracles*, fait par l'év. Bembo. Les *Lettres de Ste Catherine* ont été trad. en franç. par J. Balesdens, Paris, 1644, in-4. L'élégance et la pureté du style, dans tout ce que cette Ste a écrit en ital., dit M. Tabaraud, l'ont mise au rang des auteurs réputés classiques en cette langue. Sa vie a encore été composée en lat., en ital. et en franç., par d'autres écrivains.

CATHERINE (Ste) *de Bologne*, naquit dans cette ville en 1413, et fut placée à l'âge de 12 ans auprès de la princesse Marguerite d'Este, fille du marquis de Ferrare. Sa vocation religieuse la fit ensuite entrer dans le tiers ordre de St-François, et elle devint abbesse des *Clarisses* de Bologne, lors de la fondation de ce monastère, qu'elle gouverna jusqu'à sa m., arrivée en 1463. Elle ne fut canonisée solennellement qu'en 1724 par le pape Benoît XIII. Cette Ste, qui eut aussi des visions et des révélations comme Ste Catherine de Sienne, les avait consignées dans un écrit remis cacheté à son confesseur, et pub. à Bologne en 1511. On a d'elle quelq. autres ouvr. MSs. en lat. et ital., dont le plus connu est le liv. int. *les Sept armes spirit.*

CATHERINE (Ste) *de Gênes*, née dans cette ville en 1448, de l'illustre famille des Fiesque (*v.* ce nom), fut mariée à Julien Adorno, jeune patricien génois, dont les déréglemens et les profusions ruinèrent bientôt la fortune. Catherine, qui, pour se distraire des peines domestiques, s'était d'abord jetée dans le tourbillon du monde, se voua ensuite à la retraite et opéra la conversion de son mari, qui m. relig. du tiers ordre de St-François. Elle termina elle-même sa carrière en 1510, après s'être consacrée au service des malades dans le grand hôpital de Gênes, en joignant à ces pénibles exercices des austérités et des privations surnaturelles. Elle fut canonisée en 1737 par le pape Clément XII. Elle a laissé deux écrits célèbres parmi les mystiques; le prem. est un *Dial. entre l'âme et le corps, l'amour-propre et l'esprit de J.-C.*; le second est intit. *Traité du purgatoire*. La *Vie* de cette Ste a été écrite en ital., par Miratoli, son confess., Florence, 1580, in-8.

CATHERINE DE FRANCE, fille du roi Charles VI et d'Isabeau de Bavière, née en 1401, épousa Henri V, roi d'Angleterre, après le traité honteux par lequel sa mère, de concert avec Philippe de Bourgogne, ne craignit point de faire passer la couronne de France sur la tête d'un monarque étranger, au préjudice de son propre fils. Après la mort d'Henri V, Catherine s'unit secrètement à Owen Tudor, simple gentilhomme gallois, mais issu de l'anc. maison souv. de ce nom. Elle eut 3 fils, dont l'aîné, Edouard ou Edmond, comte de Richemond, fut père de Henri VII, roi d'Anglet. Cette princesse mourut en 1438.

CATHERINE, reine de Bosnie, avait épousé le 5e et dern. souv. de ce pays, Etienne, que Mahomet II fit écorcher vif en 1465, après avoir conquis ses états. Elle parvint à s'échapper et se réfugia à Rome, où elle m. en 1478. Elle avait laissé, par son testament, le royaume de Bosnie à l'église romaine. Cet acte, ainsi que l'épée et les éperons du roi Etienne, fut déposé par ordre de Sixte IV avec l'acceptation de ce pape, dans les archives pontificales, en attendant l'occasion de faire valoir cette donation.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, fut mariée en 1501 au fils aîné d'Henri VII, Arthur, prince de Galles; mais cet héritier présomptif du trône d'Angleterre étant m. 5 mois après ce mariage, le nouveau prince de Galles, depuis roi sous le nom d'Henri VIII, épousa la veuve de son frère, par les calculs intéressés de son père Henri VII (*v.* ce nom), avec une dispense du pape Jules II, accordée sur la supposition que le prem. mariage n'avait point été consommé. Les époux avaient déjà vécu dix-huit ans dans une union parfaite, lorsque des évènemens politiques et le dégoût de la part du mari vinrent mettre un terme à cette paix conjugale. Pendant cet intervalle, Ferdinand le Catholique avait conclu un traité avec le roi de France François Ier, à l'insu et au grand mécontentement de Henri VIII. Catherine commença dès-lors à éprouver quelques effets du ressentiment de son époux; toutefois celui-ci, dans ses momens d'humeur, ne manifestait encore aucun doute sur la légitimité de son mariage. De plus, enfans qu'il avait eus de Catherine, une seule fille, Marie, avait survécu, et il lui avait assuré la succession à la couronne en la nommant princesse de Galles; mais bientôt la passion que ce monarque conçut pour Anne de Boulen (*v.* BOULEN) le décida à faire négocier son divorce auprès de Clément VII. Ce pape refusa de l'autoriser, et Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage célébré dans toutes les formes civiles et canoniques. Deux card. anglais, Campège et Wolsey (*v.* ces noms), nommés légats *à latere* pour instruire et juger l'affaire, furent récusés par la reine; et, sur son appel, Clément VII cassa la commission, en évoquant le procès au St siége. Henri VIII n'en fit pas moins rendre par l'archev. de Cantorbéry, Crammer, une sentence qui annulait le mariage. Cette sentence fut cassée à Rome, en 1534, et le mariage maintenu et confirmé. Mais ce jugement n'amena aucun changement dans la situation de Catherine. Confinée dans le château de Kimbalton, elle survécut deux ans à son divorce, cherchant des consolations dans la pratique des vertus chrétiennes, et m. en 1536. Ce fut pendant cette retraite qu'elle composa des *Méditations sur les psaumes* et un *Tr. des plaintes des pecheurs*, ouvr. restés MSs. On trouve des pièces originales et curieuses sur les évènemens que nous venons d'esquisser dans l'*Hist. du divorce de Henry VIII*, par l'abbé Legrand, Paris, 1688, 3 vol. in-12.

CATHERINE DE MÉDICIS, épouse de Henri II, roi de France, naquit à Florence en 1519. Elle était fille unique de Laurent de Médicis, duc

d'Urbin, et nièce du pape Clément VII. Un calcul d'intérêt de la part de François Ier décida le mariage de cette princesse avec Henri, le second des fils du monarque que nous venons de nommer, et qui avait besoin d'une forte somme d'argent que lui fournit le duc Laurent. Mariée à Marseille en 1533, elle ne tarda pas à développer à la cour de France ces sentimens de politique et de dissimulation, dont elle avait puisé les élémens dans les petites cours d'Italie, et qui l'ont fait regarder depuis comme un modèle en ce genre; vivant également bien avec la duchesse d'Etampes, maîtresse du monarque, et avec Diane de Poitiers, maîtresse de Henri son époux, devenu dauphin de France. Elle fut 3 fois régente du royaume: la 1re pendant le voyage de Henri II en Lorraine; la 2e pendant la minorité de Charles IX; la 3e, depuis la m. de ce dern. roi jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Son objet principal, pendant sa 2e régence, fut de diviser par l'intrigue ceux qu'elle ne pouvait séduire avec des dignités et de l'argent. Placée entre les catholiques et les réformés, les maisons de Bourbon et de Lorraine, elle tint les partis dans l'agitation pour rester seule maîtresse. Elle accorda, aux instances des réformés, le colloque ou conférence de Poissy en 1561, et, l'année suivante, le libre exercice de leur religion, dans la crainte que la jonction des Guises au roi de Navarre ne rendît ce parti trop puissant. A la majorité de Charles IX, elle se fit continuer l'administration des affaires, et entretint la même division dans les partis. Ayant fait une levée de troupes, sous le prétexte de mettre la France en garde contre les projets du duc d'Albe, mais réellement pour dompter les réformés, ce parti en prit ombrage et la guerre civile éclata dans le royaume. Ce fut en grande partie par les conseils de cette princesse astucieuse que l'horrible massacre de la St-Barthélemi fut ordonné. L'histoire a consacré l'indifférence (pour ne pas dire plus) avec laquelle Catherine contempla ce spectacle de désolation et de déchirante mémoire. Elle se brouilla avec Charles IX vers la fin des jours de ce dernier, ensuite avec Henri III, et m. en 1589. Ceux qui ont accusé cette reine d'avarice l'ont mal appréciée à cet égard. Elle démontra constamment son penchant à la dépense. Prodigue pour ses plaisirs, elle satisfit également son goût éclairé pour les sciences et les arts. Elle fit venir de Florence une partie des MSs. que son bisaïeul, Laurent de Médicis, avait acquis après la prise de Constantinople par Mahomet II. On construisit, par ses ordres, le palais des Tuileries, l'hôtel dit de Soissons, les châteaux de Monceaux, de Chenonceaux et d'autres édifices également remarquables par une architecture dont on ne connaissait point encore les vrais principes avant l'arrivée de cette princesse en France. Catherine joignit encore aux qualités et aux vices que nous avons signalés la superstition et la galanterie; elle tenait peut-être l'une de sa première éducat. en Italie; mais l'exemple de l'autre lui avait été positivement donné à la cour de François Ier.

CATHERINE DE BOURBON, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, née à Paris en 1558, manifesta de bonne heure un goût assez vif pour l'étude et principalement pour celle de la poésie. Elle avait depuis long-temps une vive inclination pour le comte de Soissons, son cousin germain, lorsque des raisons politiques décidèrent Henri IV à unir sa sœur à Henri de Lorraine, duc de Bar, en 1599. Catherine fit de grands efforts pour vaincre le chagrin que lui donnait cette alliance, mais elle y succomba et m. à Nancy en 1604. Fidèle aux dogmes de la religion réformée, dans laquelle elle avait été élevée, elle n'avait point voulu suivre l'exemple de son frère, qui d'ailleurs ne tourmenta point sa conscience. Mlle Caumont de La Force a publié une *Histoire secrète de Cath. de Bourbon, duchesse de Bar, et du comte de Soissons*, Nancy, 1703, in-12, réimpr. sous le tit. d'*Anecdotes galantes et secrètes de la duchesse de Bar*, Amsterdam, 1709, in-12. C'est un roman histor. dans le genre de ceux de Mlle de Lussan et de mad. de Genlis. Ce fut une des aïeules de cette princesse, Catherine de Foix, femme de Jean d'Albret roi de Navarre, auquel Ferdinand V enleva cet état en 1512, qui dit à son faible époux, à cette occasion: « Don Jean, si nous fussions nés, vous Catherine, » et moi don Jean, nous n'aurions jamais perdu la » Navarre. »

CATHERINE DE LORRAINE, fille de Charles duc de Mayence, et nièce du duc de Guise, dit le Balafré, née en 1575, épousa, en 1599, Charles de Gonzagues, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue; elle m. en 1618. On dit qu'Henri IV avait tenté, mais vainement, de lui faire agréer son hommage. — Une autre CATHERINE DE LORRAINE, fille du duc Charles III, née à Nancy en 1573, refusa la main de l'archiduc d'Autriche qui devint ensuite empereur sous le nom de Ferdinand II. Elle se fit religieuse et fut abbesse de Remiremont. Au siége de la ville du même nom par les troupes impériales, elle eut le courage de se mettre à la tête de ses religieuses, et d'aller travailler avec les habitans à la réparation d'une brèche faite aux remparts par le canon ennemi. Elle m. à Paris, en 1648, âgée de 75 ans.

CATHERINE DE PORTUGAL, fille du roi Jean IV, née en 1638, lorsque son père n'était encore que duc de Bragance (*v.* ce nom), fut mariée en 1661 à Charles II, roi d'Angleterre. On a dit de cette princesse qu'elle avait l'âme plus belle que le corps, et que son royal époux n'eut jamais pour elle que de l'estime. Accusée, en 1618, d'être entrée dans des complots contre les catholiques, elle trouva de nombreux défenseurs dans la chamb. des pairs qui rejeta l'adresse incriminante que la chambre du commerce avait votée au roi à ce sujet. Après la mort de Charles II, la reine Catherine se retira en Portugal, bien qu'elle jouît d'une grande considération à la cour de Jacques II, son beau-frère. Arrivée à Lisbonne en 1693, elle y fut bien accueillie; et sept ans après, le roi don Pedre à qui les infirmités rendaient le repos nécessaire, la déclara régente. Elle se montra capable de tenir les rênes de l'état; bientôt l'armée portugaise fut en état de lutter avec avantage contre les Espagnols, et la guerre allait être poussée avec vigueur, lorsque, contrariée dans le conseil par le prince du Brésil, son neveu, Catherine se démit de la régence, et m. peu de temps après, en 1705, laissant à la couronne des épargnes considérables qu'elle avait amassées en Angleterre et en Portugal.

CATHERINE Ire, czarine ou impératrice de Russie, femme de Pierre-le-Grand, naquit dans un village de Livonie, en 1689, de parens pauvres qui la laissèrent orpheline dès son enfance. Elevée par charité dans la maison d'un prêtre luthérien, elle venait d'épouser un soldat suédois de la garnison de Marienbourg, lorsque cette petite place fut prise par le général russe Scheremetow, en 1702. Captive ainsi que tous les habitans, Catherine, dont la beauté était remarquable, plut au prince Menzicow qui la reçut en don du général vainqueur. Quelque temps après, Pierre Ier la vit, et conçut bientôt pour elle une passion très-vive. On pense bien que le favori Menzicow ne refusa point sa jeune esclave à la demande que lui en fit son souverain. Pierre plaça Catherine dans une habitation sans apparence, où il lui rendit de fréquentes visites, et où il venait quelquefois travailler avec ses ministres. C'est dans cette retraite que la belle Livonienne, unie déjà, dit-on, au czar par des nœuds secrets, le rendit père des deux princesses, Anne en 1708, et Elisabeth l'année suivante. Elle accompagna Pierre dans sa campagne contre les Turks en 1711, et l'histoire a consacré le signalé service que cette

femme extraordinaire, dont le mariage était alors déclaré, rendit à son imprudent époux, en le tirant avec une extrême habileté du mauvais pas où il s'était engagé sur les bords du Pruth (v. Pierre Ier). Catherine fut couronnée solennellement comme impératrice en 1724, et l'année suivante, après la mort de Pierre Ier, déclarée sans aucune difficulté autocratice de toutes les Russies. Elle se montra digne du trône, sinon par sa conduite privée qui fut peu régulière, du moins par les grandes qualités politiques et par des principes d'humanité qui avaient été long-temps inconnus à son époux. Le premier acte de sa souveraineté fut l'abolition des supplices du gibet et de la roue. Pendant un règne de 15 à 16 mois, elle continua le plan de civilisation que Pierre-le-Grand avait mûri dans ses voyages, soutint avec beaucoup de zèle et d'activité les établissemens qu'il avait déjà formés, et s'occupa de terminer ceux déjà commencés. Des excès d'intempérance, dont elle avait contracté l'habitude dans la société de son époux, avaient déjà dérangé sa santé depuis quelque temps, lorsqu'elle mourut le 17 mai 1727, d'un cancer suiv. plus. relat., où d'un ulcère au poumon, selon d'autres. Catherine Ire ne savait point écrire; sa fille Elisabeth signait pour elle; et l'on prétend que ce défaut occasiona quelques abus de pouvoir de la part de ceux qui avaient sa confiance.

CATHERINE II, impératrice de Russie, naquit en 1729, à Stettin, dont son père, le prince d'Anhalt-Zerbst, était gouvern. pour le roi de Prusse. Elle reçut d'abord les noms de Sophie-Auguste qui furent changés en ceux de Catherine-Alexiowna, lorsque l'impératrice Elisabeth lui fit épouser en 1745, son neveu Charles-Pierre-Ulric, duc de Holstein-Gottorp, qu'elle avait désigné pour son successeur, et qui lui-même prit le nom de Pierre Alexiowitz quand il eut embrassé la religion grecque, ainsi que son épouse. Le défaut d'éducation dans ce prince, ses inclinations grossières, ses habitudes soldatesques, portèrent la jeune grande-duchesse de Russie à chercher des distractions dans l'étude; et pendant les longs jours de tristesse et d'ennui qu'elle eut à passer près d'un mari si peu digne d'elle, elle acquit les connaissances et la force de caractère qu'on lui vit développer plus tard sur le trône. Mais en même temps, douée comme elle l'était d'une âme ardente, il lui fut impossible de contracter une sévérité de mœurs dont elle n'avait point d'exemple sous les yeux à la cour de St-Pétersbourg. Un jeune chambellan de son époux, le comte Solticow, un séduisant polonais, Stanislas Poniatowski, un officier aux-gardes, Grégoire Orlow, occupèrent tour-à-tour le cœur de Catherine jusqu'au moment où le grand-duc Pierre ceignit la couronne impériale après la mort de l'impératrice Elisabeth. Cet évènement n'amena aucun rapprochement entre les deux époux. Tandis que, livré tout entier à des innovations qui lui étaient suggérées par son enthousiasme ridicule pour les institutions militaires de la Prusse, le nouveau czar, déjà déconsidéré en raison de sa conduite antérieure, s'aliénait de plus en plus l'affection d'une gr. partie de ses sujets, Catherine s'attachait le peuple par des démonstrations de respect pour le culte et les usages nationaux; gagnait les grands par son affabilité, par ses manières aimables et faciles, par les grâces de sa figure, de son esprit, et l'armée par ses largesses. Bientôt une conspiration à la tête de laquelle se mirent le comte Panin, la princesse Daschkow, le favori de la czarine, Grégoire Orlow, priva à la fois Pierre III de l'empire et de la vie. « On a beaucoup vanté, dit un biographe, la modération que Catherine montra à la suite de cet évènement; mais elle avait elle-même plus que des torts à se faire pardonner; et des rigueurs inutiles (envers ses ennemis) lui auraient fait perdre la popularité dont elle avait besoin plus que jamais. La mort d'un seul homme avait paru nécessaire, et Pierre III fut étranglé dans la prison où il avait été renfermé par ordre des conjurés, et du moins avec le consentement de la czarine. » Celle-ci fut sacrée à Moscow, en 1762, avec la plus grande solennité en présence de l'armée, et d'un concours immense de peuple. Son premier soin fut de chercher à justifier les espérances qu'elle avait données à ses nombreux partisans. Elle s'occupa d'abord d'encourager l'industrie et l'agriculture; par ses ordres une activité nouvelle fut donnée à la marine, les chantiers du port se couvrirent de vaisseaux en construction; les arsenaux furent approvisionnés; d'utiles règlemens pour la justice furent publiés; des hôpitaux et d'autres établissemens de bienfaisance furent fondés. La mort d'Auguste III, roi de Pologne, en 1763, fournit à Catherine l'occasion de développer sa politique ambitieuse. Elle réussit à faire couronner à Varsovie l'un de ses anciens amans, Stanislas Poniatowski, et cette élection favorisait le dessein qu'elle avait déjà conçu de rendre la Pologne vassale de l'empire russe, peut-être même de réunir plus tard à ses vastes états une grande portion de ce royaume. Quelq. temps après, elle anéantit, par la mort du jeune prince Ivan (*v.* ce nom), une conspiration qu'avaient formée contre elle une masse formidable de mécontens pour lesquels ce même prince était un point de ralliement. Mais bientôt les vues ambitieuses d'une souveraine qui déjà, par l'effet de son administration intérieure, de ses relations avec les notabilités littéraires de l'époque, occupait toutes les bouches de la renommée, appelerent l'attention de plusieurs cabinets européens, et notamment de celui de Versailles. On parvint à engager le gouvernement turk à déclarer la guerre à la Russie, en réveillant des inquiétudes, d'ailleurs fondées, à l'égard de ses possessions sur la mer Noire. Les Othomans perdirent dans cette lutte tout ce qui leur restait encore de cette réputation redoutable qu'ils avaient eue long-temps en Europe. Ils furent vaincus par les armées de Catherine. 12,000 Tatares sont chassés de la Nouvelle-Servie. Les Russes gagnent des batailles mémorables; celles de Pruth et de Kagoul: les forteresses d'Azof, de Tangarok, de Kinburn, d'Ismael, tombent en leur pouvoir; la flotte turque est anéantie dans la rade de Tchesme; et le grand visir, renfermé dans le camp de Chiumla, est contraint d'implorer la paix par le traité de Kainardgi; Catherine garde les places conquises, obtient la libre navigation de la mer Noire et l'indépendance de la Crimée. La guerre des Turks n'avait point empêché le démembrement de la Pologne. Le roi de Prusse, l'empereur d'Allemagne et Catherine, par le traité de 1772, s'étaient adjugé chacun une partie de cette monarchie élective, et la czarine s'était réservé l'influence sur la portion qui restait à Stanislas Poniatowski de son ancien territoire. Antérieurement elle avait conçu le projet de reformer la législation de ses états; des députés de toutes les provinces s'étaient réunis à cet effet, par ses ordres, à Moscou; mais elle recula bientôt devant quelques propositions hardies que plusieurs de ces mêmes députés, adeptes de la philosophie du 18e S., firent dans les premières séances de cette assemblée; il était question d'abolir la servitude: « Catherine, dit le même biographe que nous avons déjà cité, se hâta de renvoyer des législateurs auxquels il ne manquait qu'une occasion pour devenir des factieux ». Le Code qu'elle avait préparé elle-même, et qui devait être discuté, n'en fut pas moins publié et adressé à tous les souverains de l'Europe; la plupart s'empressèrent de faire complimenter l'illustre auteur en des termes d'exagération bien propres à flatter un orgueil vulgaire; mais ces hommages ne purent suffire à la gloire de Catherine; elle ambitionnait des suffrages

plus étendus. Des savans sont envoyés par elle dans l'intérieur de ses vastes états dont plusieurs parties étaient à peine connues, pour en observer la position, les productions, les ressources. L'académie de St-Pétersbourg obtint de nouveaux priviléges; l'inoculation est adoptée en Russie; la statue de Pierre-le-Grand est élevée et inaugurée de la manière la plus imposante; des banques publiques sont ouvertes à St-Pétersbourg, à Moscou, à Tobolsk, afin de donner plus d'activité au commerce. Tous les établissemens utiles sont encouragés, favorisés; des villes ruinées par la peste, l'incendie, sont rétablies; de nouvelles cités s'élèvent pour renfermer en peu de temps une population nombreuse et florissante. L'autocratice des Russies est à la fois en correspondance avec l'empereur de la Chine et avec Voltaire; le philosophe Diderot reçoit à la cour de St-Pétersbourg le même accueil que le roi de Suède, l'empereur Joseph II et le prince Henri de Prusse, si l'on en excepte toutefois l'étiquette obligée vis-à-vis de ces hauts personnages. Catherine que des considérations politiques (peut-être les mêmes que celles des législat. de l'antiquité) ont décidée à maintenir la majeure partie de ses sujets dans l'esclavage, Catherine cependant ne perdit point de vue leur instruction. Elle établit des commissions d'enseignement, des maisons d'éducation dans toutes les villes et dans les campagnes; des écoles normales sur le plan de celles d'Allemagne; des écoles militaires, de marine, de navigation, de médecine et de chirurgie, des mines, des beaux-arts, des langues étrangères, de l'art théatral furent fondées pour la noblesse et la bourgeoisie. Des ordres de chevalerie furent ajoutés à ceux déjà institués pour récompenser le mérite militaire et civil. Au milieu de ces nombreux détails d'administration, Catherine a pacifié l'Autriche et la Prusse prêtes à en venir aux mains pour l'électorat de Bavière; elle a conçu et exécuté le plan d'une neutralité armée, durant la guerre entre les Etats-Unis d'Amérique, la France et l'Angleterre, par une confédération de la Russie, de la Suède, du Danemarck, de la Prusse, de l'Autriche et du Portugal. Elle veut également exécuter, vers cette même époque, le projet qui depuis long-temps occupe sa pensée, de chasser les Othomans de l'Europe, et de se faire couronner impératrice de l'Orient à Constantinople. La Crimée est envahie, conquise sur les Tartares, et reprend son ancien nom de Tauride; 60,000 Cosaques zaporaviens sont enlevés à leur pays et transplantés sur les côtes de la mer d'Asof et de la mer Noire pour repeupler des contrées à moitié desertes, qui bientôt sont visitées par la czarine. Son voyage est une marche triomphale pour la splendeur de laquelle un favori, ministre suprême, des courtisans empressés de seconder ses vues, ont déployé toutes les ressources de l'imagination la plus féconde en prestiges. A son entrée sur le territoire de Crimée, Catherine lit sur une des portes de la nouvelle ville de Cherson: « C'est ici le chemin de Bizance. » Mais ses espérances ne tardèrent pas à être déçues. La politique de la France et de l'Angleterre vint mettre obstacle à l'achèvement de l'entreprise, et dans le moment même où le succès couronnait sur tous les points les efforts des armées russes, l'altière czarine était forcée de conclure avec les vaincus le traité de paix d'Yassy, en 1792. Elle tourna alors ses regards vers la Pologne à laquelle elle n'a pu pardonner ni l'acte de la diete de 1788, qui avait abrogé la constitution qu'elle avait dictée, ni le nouvel acte constitutionnel qui avait été promulgué à Varsovie, en 1791. Elle déclare la guerre à cet état, détermine et opère le partage définitif de son territoire. La révolution de France poursuivait alors son cours, et Catherine ne songe plus qu'au rétablissem. de la monarchie des Bourbons sur ses anciennes bases, et au moyen d'empêcher les principes révolutionn. de pénétrer dans ses propres états. Le comte de Ségur, amb. franç. à St-Pétersbourg, reçoit l'ordre de quitter cette cour, et elle lui dit lorsqu'il prend congé d'elle: « Je suis fâchée de votre éloignement; mais je suis aristocrate: il faut faire chacun son métier. » Le second frère de l'infortuné Louis XVI, S. A. R. le comte d'Artois, fut accueilli par l'ancienne amie des philos. franç., comme Louis XIV avait reçu le roi Jacques II à Versailles. Catherine venait de promettre aux monarques coalisés contre la France républic. une armée de 80,000 hommes, lorsque le 17 novembre 1796, elle mourut d'une attaque d'apoplexie. Cette illustre souveraine, qui ambitionnait aussi la gloire littéraire, et préférait les écriv. français à ceux des autres nations de l'Europe, a laissé les ouvr. suiv.: *Antidote*, ou *Refutation du voyage en Siberie par l'abbé Chappe*, réimpr. à la suite de ce dernier ouvr. dans l'édition d'Amsterdam, 1769-71, 6 vol. in-12; *le Czarewitz Chlore*, composé en russe, et trad. en fr. par Formey, sous ce titre: *le Czarewitz Chlore*, *Conte moral de main imperiale et de maîtresse*, Berlin, 1782, in-8; *Instruct. pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois*, Pétersbourg, 1765, in-8; idem, en franç., latin, allem. et russe, 1770, in-4; en russe et en grec vulgaire, in-8; des pièces dramatiques insérées dans le *Theâtre de l'hermitage*, St-Pétersbourg, 2 vol. in-8; *Oleg*, drame historique, trad. en fr. de l'original russe de Derschawin; *Correspondance* avec Voltaire, etc.; *Lettres à Zimmermann* insérées dans les *Archives litteraires*, tome III; enfin plusieurs autres écrits en allem. et en russe, sur lesquels on peut consulter *l'Allemagne sav.* de Meusel. La *Vie de Catherine II* a été écrite par M. Castera, Paris, 1798, 3 vol. in-8, ou 4 vol. in-12; et l'*Eloge* de cette impératrice a été pub. par M. d'Harmensen, Paris, 1804, in-8.

CATHERINOT (Nicolas), jurisc., né dans le Berry en 1628, mort en 1689, avait pris ses degrés en droit à l'université de Bourges, et était devenu av. du roi au présidial de la même ville. Atteint de la manie d'écrire, *scribendi cacoethes*, il a laissé un gr. nomb. d'ouv. relatifs à l'hist. du Berry, sur la théolog., le droit romain, canonique et franç., et un recueil d'*Epygrammes* en huit livres. Tous ces écrits, dont le nombre s'élève, d'après la *Biblioth. histor. de la France*, jusqu'au de la de 130, et selon D. Clement jusqu'à 182, méritent le profond oubli dans lequel ils sont tombés. Peut-être faut-il en excepter une *Vie de mademois. Cujas*, réimp. au tome 2 du *Nouv. recueil de pièces fugit. d'hist. et de litter.*, pub. par l'abbé Archimbaud.

CATICH (Moleaz-Korkoroung), Arménien, né dans le 5e S. de l'ère chrétienne, se rendit célèbre par ses tentatives pour le rétablissement du paganisme en Arménie. Depuis long-temps la religion chrétienne était établie dans ce pays, alors gouverné par un lieut. du roi de Perse. Catich entreprit d'y détruire les autels et d'en bannir la doctrine de l'Evangile, et fut secondé par les Persans dont le culte était en opposition avec celui de la majeure partie de la population arménienne. Après avoir brûlé des églises, tous les livres chrétiens qui tombaient sous sa main, et persécuté violemment les prêtres et les moines, il se rendit à la cour du roi pour y accuser le patr. d'Armenie, et réussit à le faire déposer. Les chrétiens arméniens prirent les armes; Catich, à la tête d'une armée composée de Persans et de nationaux infidèles, obtint d'abord quelques succès; mais il fut ensuite vaincu, fait prisonnier, et mis à mort en l'an 487, suivant le chroniqueur arménien Lazar Parbetzy.

CATILINA (Lucius-Sergius), Romain, issu d'une des premières familles patriciennes, successivem. questeur, lieut.-gén. et préteur, s'était d'abord attaché au parti de Sylla; il prétendit ensuite à la dignité consulaire en concurrence avec Cicéron,

qui l'emporta sur lui, et qui vint peu de temps après dénoncer au sénat une conjuration sourdement tramée contre Rome entre Catilina et plusieurs jeunes débauchés de distinction, liés entre eux, dit-on, par un serment atroce. Accablé par l'orateur romain sous une foule d'accusations infamantes, Catilina, qui avait déjà voulu sacrifier Cicéron à sa vengeance, ne répond à ces griefs que par des menaces; et après avoir cherché en vain, en énumérant les services de ses illustres ancêtres, à ramener les esprits des sénateurs soulevés contre lui, il passe en Etrurie, où il rassemble ses partisans, et en forme une armée à la tête de laquelle il s'avance contre Rome; mais, vaincu dans un combat que lui livre Pétréius, lieut. d'Antoine, collègue de Cicéron, il se fait tuer, l'an 62 av. l'ère chrétienne, pour se dérober au supplice. L'*Histoire* de cette conjuration a été écrite par Salluste, et nous avons en fr. deux *Histoires de Catilina*, l'une publiée en 1752 par Bellet, avec une *Traduct. des Catilin.* de Cicéron; l'autre en 1749 par Séran de la Tour (*v.* ces noms).

CATINAT (Nicolas), maréc. de France, naquit à Paris en 1637 d'une famille orig. de la province du Perche. Il commença à suivre la carrière du barreau d'après la volonté de son père, doyen des conseillers du parlement de Paris; mais, découragé par la perte d'une première cause dont la justice lui paraissait évidente, et persuadé qu'il n'aurait jamais les qualités nécess. pour réussir comme avocat, il crut devoir embrasser la profession des armes, vers laquelle un secret penchant l'entraînait déjà au sortir de ses études. Ayant pris du service dans la cav., il chercha toutes les occasions de se faire remarquer. En 1667, une action d'éclat devant Lille le signala à Louis XIV, qui présidait lui-même au siége de cette place; et il reçut de ce monarque une lieut. dans le régiment des gardes. Tous les autres grades auxquels il s'éleva par la suite furent autant de récompenses de nouveaux actes de bravoure et de dévouement devant Maestricht, Besançon, Cambrai, Valenciennes, Saint-Omer, Ypres et Gand. Après la bataille de Senef, Catinat, blessé dans l'action, reçut du gr. Condé ce billet honorable: « Personne ne prend plus de part que moi à votre blessure; il y a si peu de gens comme vous, que l'on perd trop quand on les perd. » Nommé lieut.-gén. en 1688, il vainquit le duc de Savoie, à Staffarde et à la Marsaille, s'empara d'une partie des états de ce prince, et le bâton de maréc. fut le prix de ces exploits. Louis XIV, en parcourant dans son cabinet la liste des maréc., et arrivé au nom de Catinat, avait dit: « Pour celui-ci, c'est bien la vertu récompensée. » Ce mot d'un souver. dont toutes les paroles étaient si avidement recueillies et commentées par des courtisans toujours envieux de faveurs et de grâces, attira au nouv. maréc. de nombreux ennemis qui dès-lors conspirèrent sa disgrâce. Il montra en Flandre la même activité et la même science milit. qui l'avaient distingué en Piémont. Placé une seconde fois à la tête des troupes franç. en Italie, il eut à combattre le prince Eugène, qui comm. pour l'empereur; mais le peu d'intelligence entre lui et le duc de Savoie, alors uni à la France, les dispositions secrètes du même prince, le mauv. état de l'armée, le manque d'argent et de subsist., paralysèrent les efforts du vainqueur de Staffarde. Battu à l'aff. de Carpi (9 juillet 1701), il se vit forcé d'abandonner dans sa retr. tout le pays entre l'Adige et l'Adda. Après le combat de Chiari, l'armée franç., alors comm. en chef par Villeroi (*v.* ce nom), se retira encore jusque derrière l'Oglio. Catinat, blessé dans l'action, s'était efforcé de rallier les troupes pour les ramener à l'ennemi, et avait répondu à un officier qui lui représentait qu'il les conduisait à une mort certaine: « Il est vrai, le trépas est devant nous, mais la honte est derrière. » Ces échecs, que la cour de France s'obstinait à ne vouloir point attribuer à la trahison du duc de Savoie, amenèrent enfin la disgrâce de Catinat. Il la reçut en philos.; et déjà, en servant sous les ordres de Villeroi, il avait prouvé qu'il mettait la gloire d'être utile bien au-dessus du désir de commander. Porté sur une liste de nouv. chev. des ordres du roi en 1705, il refusa cette faveur. Sa famille lui en fit de vifs reproches: « Eh bien! s'écria-t-il, rayez-moi de votre généalogie. » Louis XIV lui ayant demandé un jour pourquoi sa présence était si rare à la cour, et si quelque affaire le retenait dans sa retraite volontaire: « Aucune, Sire, répondit-il; mais la cour est très-nombreuse, et j'en use ainsi pour laisser aux autres la facilité d'offrir leurs hommages à V. M. » La simplicité de son extérieur répondait à son indifférence pour les honneurs. Il s'était élevé jusqu'à la première dignité milit., sans cabale et sans intrigue. Il avait l'esprit éminemment juste; et il ne lui manqua, comme l'a dit avec raison un judicieux écriv. (M. Fiévée), « pour écraser les courtisans jaloux de sa gloire, que de vouloir en prendre la peine. » Catinat mourut célibataire dans sa modeste propriété de St-Gratien, près Montmorenci, le 25 février 1712. Il avait écrit ses *Mémoires* milit., qui ont été pub. avec sa *Correspondance* par un de ses petits nev. du côté des femmes, M. le Bouyer de St-Gervais, Paris, 1819, 3 vol. in-8. Son *Eloge* par La Harpe, qui remporta le prix proposé par l'acad. franç. en 1774, a été imp. en 1775, in-8, ainsi que les discours de plusieurs autres concurrens sur le même sujet. Le marquis de Créqui a pub. la *Vie de Nic. de Catinat, maréc. de France*, Amst., 1772, in-12; Paris, 1775, avec quelq. changem., et sous le nouv. titre de *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat.*

CATINAT (Abdias-Maurel, dit), prit lui-même ce nom, parce qu'il avait servi dans l'armée du maréc. qui le portait. Il était né en Languedoc de cultivateurs protestans. Devenu l'un des chefs des insurgés connus sous la dénomination de camisards, Maurel en fut l'un des plus intrépides, mais aussi le plus féroce. Il n'épargna aucune église, ne fit grâce à aucun prêtre. Ce fut lui qui organisa la cavalerie de son parti avec des chevaux nomades tirés du lieu appelé Camargue. Après avoir accepté l'amnistie proposée aux rebelles du Languedoc, et s'être retiré en Suisse, il se laissa persuader par un agent angl. de retourner dans son pays, et d'y réchauffer la guerre civile. Arrêté à Nîmes, il fut conduit au maréc. de Berwick, envoyé par ce dernier devant les trib., jugé et condamné à être brûlé vif en 1705.

CATOLET (N.), auteur dram., mort en 1762, a donné plusieurs pièces au théâtre de l'Op.-Com., entre autres une parodie de l'op. de *Médée et Jason*, et *les Aventures de la rue Quincampoix.*

CATON (Marcus-Porcius), dit le *Censeur*, célèbre magistr. rom., né à Tusculum (*Frascati*) vers l'an 232 avant l'ère chrétienne d'une famille plébéienne, embrassa de bonne heure le parti des armes, et servit sous Fabius-Maximus dans la deuxième guerre punique. Ayant reçu vers cette époque les leçons du philos. pythag. Néarque, il embrassa la jurisprud. à son retour dans sa patrie; puis, appelé à Rome par Valérius-Flaccus, personnage consulaire, il y fut bientôt élevé aux premières dignités, autant par son éloquence mâle et énergique que pour l'austérité qu'il affectait dans ses mœurs. Nommé successiv. tribun des soldats en Sicile, préteur en Sardaigne, et enfin consul avec Valérius-Flaccus, son protecteur, il se signala dans cette dernière charge par ses efforts pour le maintien de la loi *Oppia*, relative au luxe et à l'habillement des dames romaines, et prononça à ce sujet sa belle harangue rapportée par Tite-Live. Envoyé ensuite en Espagne, où une insurrection avait éclaté, il y reconquit en peu de temps plus de

quatre cents places, puis obtint les honneurs du triomphe et la dignité de censeur, magistrat, qu'il exerça avec une constante sévérité jusqu'à sa mort, survenue l'an 147 avant J.-C. Caton s'était surtout déclaré contre les femmes, et il paraîtrait d'après l'inscription qui fut apposée à sa statue, qu'il parvint en effet à remédier à la corruption des mœurs, bien que jusqu'à l'âge le plus avancé, et à quarante fois différentes, il ait eu lui-même à justifier publiquement de la pureté des siennes. Il ne reste de lui qu'un tr. de *Re rusticâ* inséré dans les *Rei rusticæ script.* V. SABOUREUX de la BONETRIE. Le faussaire Annius de Viterbe a publié quelques fragmens des *Origines* de Caton. — CATON (Marcus), fils de Caton-le-Censeur, et mort avant lui, était parvenu à la charge de préteur, et eut la réputation d'un magistrat intègre et vertueux. Il avait comp. un *Commentaire sur le droit civil*, dont Meursius a conservé quelques fragmens. — Un autre CATON (Marcus ou Nepos), petit-fils de Caton l'Ancien, fut consul l'an de Rome 638.

CATON (MARCUS-PORCIUS), arrière-petit-fils de Caton-le-Censeur, né vers l'an 93 av. l'ère chrét. (660 de Rome), est désigné sous le nom de Caton d'*Utique*, parce que, s'étant renfermé dans cette ville après le triomphe de César sur Pompée, il s'y donna la mort pour ne point survivre à la ruine de la république, dont il s'était montré l'ardent défenseur. On rapporte que, avant de se frapper, il avait lu deux fois le *tr. de l'immortalité de l'âme* de Platon. Doué d'une fermeté d'âme que l'austère pratique du stoïcisme avait encore exaltée, il montra dans l'exercice des fonctions de questeur et de tribun, dont il fut successivem. chargé, un amour de la patrie tout désintéressé d'ambition ou de renommée; et, lié d'abord avec Cicéron contre Catilina, puis avec Pompée contre César, il avait revêtu l'habit de deuil dès le commencement de la guerre civile. La mort de Caton d'Utique a fourni le sujet de plus. tragédies franç., et l'auteur angais Addison y a puisé celui de son chef-d'œuvre. — Marcus-Porcius CATON, fils de Caton d'Utique, et compagnon de Brutus, périt à la bataille de Philippes.

CATON (DIONYSIUS), que l'on croit avoir vécu sous les deux Antonins, est très-connu par des *distiques* moraux en vers latins, qu'il ne faut pas confondre avec les maximes de même genre que Caton avait composées en prose. La meilleure édit. est celle d'Arntzenius, *cum notis variorum*, Amst., 1754, 1759, in-8; on trouve dans cette édition les versions en vers grecs de Caton par Planude, Zuber et Scaliger: l'abbé Salmon les a trad. en vers franç., Paris, 1751, in-12. M. Boulard a pub. en 1798 et 1802 les traduct. en vers grecs, allem. et holland., chacune avec une version franç. littérale et interlinéaire, accompagnée du texte latin et de la traduct. en vers franç., in-8.

CATROU (FRANÇOIS), jésuite, critique et historien, né à Paris en 1659, mort en 1737, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'éloquence de la chaire. Ses supérieurs l'ayant destiné à cette carrière, il prêcha pend. quelq. années avec succès; mais, privé du talent d'improviser, la contrainte d'apprendre par cœur ses compositions pour les réciter lui fit solliciter, auprès de la société à laquelle il appartenait, la faculté de donner un plus grand développement aux connaiss. qu'il avait acquises dans ses études. Il entreprit avec trois de ses confrères, en 1701, le recueil périodique connu sous le titre de *Journal de Trévoux*, et consacra douze années à ce trav., qui lui acquit la réput. de critique judicieux, et qui ne l'empêcha point de se livrer à la composition de plusieurs autres ouvr., tels que: *Hist. du Mogol*, rédigée sur les mémoires portug., MSs., du Vénitien Manucchi, 1705, in-4, et en 3 vol. in-12, avec l'*Hist. du règne d'Aureng-Zeb*, 1715; *Histoire du fanatisme dans la religion protestante*, etc., Paris, 1733, 3 vol. in-12; on y trouve l'*Histoire des Anabaptistes*, que l'aut. avait d'abord publiée séparément en 1695, Paris (Amsterdam), in-12 (nouv. édit., Amsterdam, 1700), et de plus l'*Hist. du Davidisme et des Trembleurs*; *Hist. romaine* (en société avec le père Rouillé), 1725-37, en 21 vol. in-4, réimpr. en 1737, en 24 vol. in-12, avec des notes, des grav., des cartes, des médailles, etc.; cette histoire est la plus complète que l'on ait publiée; mais elle pèche par le style et par des détails inutiles. On l'a traduite en angl. et en ital. Avant cette dern. public., le père Catrou avait mis au jour une *Traduct. de Virgile*, avec des notes crit. et hist.; bien que complètement oubliée aujourd'hui, elle eut plus. éditions dont la meilleure est celle de 1729, 4 vol. in-12.

CATS (JACOB van), gr. pensionn. de Hollande, et l'un des meilleurs poètes de sa nation, né vers la fin du 16ᵉ S., occupa tous les loisirs que lui laissèrent les diverses fonctions politiques dont il fut chargé pend. une vie longue et laborieuse, en cultivant la poésie, qui fit encore dans son extrême vieillesse le charme de son existence. Après avoir été deux fois amb. des états-génér. en Angleterre, et grand pensionn. de Hollande pend. 15 ans (de 1636 à 1651), il se retira dans une propriété rurale qu'il avait près de La Haye, et y mourut en 1660, à l'âge de 83 ans. Ses *Œuvres*, recueillies après sa mort, in-folio et in-4, souvent réimpr., commençaient au bout de cent ans à tomber dans un injuste décri, lorsque plusieurs littér. holl., notamment Bilderdyk et Feith, redressèrent l'arrêt porté par des aristarques trop sévères. Vers la fin du siècle dernier (1790 et années suivantes), il parut de nouv. éditions des *Œuvres* de Cats, in-8 et in-12. Toutes les compositions de ce poète, homme d'état, ont été, à ce qu'on assure, traduites en allemand. Le poème de *l'Anneau nuptial* l'a été en latin par Barlæus et Boyus; et M. Feutry a donné une imitation du poème intit. *les Jeux d'enfans* dans ses *Opuscules poétiques et philos.*, Paris, 1761, in-8.

CATTANEO (JEAN-MARIE), littér. italien, m. à Rome en 1529, est aut. d'un *Comment.* sur les *Lettres* et le *Panégyrique* (de Trajan) *de Pline le jeune*, Venise, 1500, Milan, 1506; de *Traduct.* de div. opuscules d'Isocrate et de Lucien; et d'un *Poème* sur la ville de Gênes, pub. à Rome. Il avait entrepris un autre poème sur la prise de Jérusalem; mais la mort l'empêcha de le terminer.

CATTANEO (LAZARE), jésuite et missionnaire italien, né à Zarzana (dans la rivière de Gênes) en 1560, sollicita avec instance la permission de passer aux Indes en 1588, et devint l'utile coopérateur du célèbre P. Ricci, qui le premier porta l'Évangile en Chine. Ils fondèrent ensemble l'établissement de la mission de Manco. Après avoir exercé pend. 46 ans les pénibles fonctions de son ministère, le P. Cattaneo mourut dans la ville de Hang-Tcheou en 1640. Il a écrit (en chinois) plusieurs ouvr. pour l'instruction des néophytes; on ne connaît d'impr. que celui qui a pour titre: *De la contrition et de la douleur des péchés.* — Un autre jésuite du même nom, Jérôme CATTANEO, né à Barletta (territoire de Gênes) en 1620, occupa les premiers emplois de son ordre, et fut nommé historien de la répub. de Gênes. Il ne paraît pas qu'il ait rempli cette tâche; et l'on ne connaît de lui que quelques *Opuscules* (en italien), dont le plus remarquable est un *Parallèle entre l'ancien monde et le nouveau.*

CATTANEO (DANESE), sculpt. et poète ital., né au 16ᵉ S., fut fait prisonnier au sac de Rome en 1527, et vint ensuite à Florence, où il fit la statue d'*Alexandre de Médicis*. Il travailla à Venise aux embellissemens de la bibliothèque de St-Marc; et l'on trouve encore de ses ouvr. dans quelq. autres villes d'Ital., notamm. à Padoue, où il m. en 1573. Ses travaux comme artiste ne l'empêchèrent pas de

cultiver la poésie. On a de lui un poème intit. *l'Amor di Marfisa*, Venise, 1562, in-4.

CATTANI DI DIACETTO (François), né à Florence en 1446, m. en 1522, professeur de philosophie dans cette ville, a laissé plus. ouvr. presque tous de philos. platonic., qui ont été rec. et publ. à Bâle en 1563. Celui qui a pour titre : *Tre libri di amore* a été impr. séparément à Venise 1561, in-8. On y trouve la vie de l'aut. écrite par Varchi. — Un autre Franç. Cattani da diacetto, probabl. de la même famille, né dans le 16e S., entra dans l'ordre de St-Dominique, devint év. de Fiesole, assista au concile de Trente, et m. en 1595. Il a laissé plus. ouvr. dont les plus connus sont : *Discorso dell' autorità del papa, sopra il concilio*, Florence, 1562, in-8; *Sopra la superstizione dell' arte magica*, ibid., 1562; une traduct. ital. de l'*Hexameron* de St Ambroise, Florence, 1560, in-8, très-rare; une autre trad. des *Offices* du même, ibid., 1558, in-4; une 3e des *Epîtres et évangiles*.

CATTANI (Gaetan), jésuite ital., né à Modène en 1696, fut employé aux missions du Paraguay. On a de lui 3 longues lettres adressées à son frère Joseph Cattani, et insérées par Muratori dans le recueil sur les missions, puis trad. en franç. sous le titre de *Relation des Missions du Paraguay*, Paris, 1754, in-12. Après un séjour de 4 ans au Paraguay, il m. dans cette colonie en 1733.

CATTEAU - CALLEVILLE (Jean - Pierre-Guillaume), littérat. et hist., l'un des collaborat. de la *Biograp. univ.*, pub. par MM. Michaud fr., né vers 1760 à Angermunde, dans le Brandebourg, de parens franç. refugiés protestans, exerça d'abord les fonctions de ministre évangélique en Suède. Passa de là en Suisse, puis en Fr. à l'époque de la révolut. Indépendamment de sa coopération à l'ouvrage précité, ainsi qu'à plus. rec. périodiques et de quelq. essais pub. dans sa jeunesse, on a de lui un *Tableau général de la Suède*, Lausanne, 1789, 2 vol. in-8; deux autres *Tableaux des états danois et de la mer Baltique*; une *Hist. de Christine, reine de Suède*, Paris, 1815, 2 vol. in-8. Il m. à Paris en 1819.

CATTENBURG (Adrien van), théol. holland. de la secte des arminiens, né à Rotterdam en 1664, m. vers 1740, est aut des ouv. suiv. : *Spicilegium theologiæ christ. Philippi à Limborch*, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca scriptor. Remonstrantium*, ib., 1728, in-8; *Syntagma sapientiæ Mosaicæ*, ibid., 1737, in-4.

CATTES, peuples de Germanie, qui occupaient le territoire actuel de la Hesse et de la Thuringe, combattirent long-temps contre les Romains, furent défaits par Germanicus, et rendus tributaires de l'empire par Didius Julianus, sous le règne de Marc-Aurèle.

CATTHO ou CATO (Angelo), méd. et math. ital., né à Tarente dans le 15e S., fut d'abord attaché au duc de Bourgogne, qui lui faisait une pension considérable; mais après la bataille de Morat, gagnée par les Suisses sur les Bourguignons, il demanda son congé et se retira en France, où Louis XI l'accueillit, le nomma son aumônier, et lui donna bientôt après l'archev. de Vienne en Dauphiné. Ce fut à sa prière que Philippe de Commines écrivit ses mémoires, en plusieurs endroits desquels il loue son grand savoir et son habileté à prédire l'avenir. Sa devise était : *Ingenium superat vires*. Il mourut à Vienne en 1497.

CATTI (François-Antoine), chirurg. italien du 15e S., né à Lucques, est aut. d'un ouvr. intitulé : *Anatomes Enchiridion*, Naples, 1551, in-4.

CATTIER (Philippe), avocat au parlement de Paris, pub., vers le milieu du 17e S., une méthode pour l'étude de la langue grecque, intit. *Gazophylacium linguæ Græcorum*. Cet ouv., souvent réimp., et pour la dern. fois à Leyde, en 1809, est estimé des hellénistes. On a encore de ce savant un *Gazophylacium* latin, Paris, 1665, in-4; un *Jardin des racines latines*, ibid., 1667, in-4; plus. autres écrits sur la langue grecque, et une *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, en vers grecs, latins et franç.

CATTIER (Isaac), l'un des méd. de Louis XIV, est aut. de quelques écrits, parmi lesquels on distingue un *Discours sur la poudre de sympathie*, Paris, 1651, in-8; *Observationes medicæ rariores*, ibid., 1656, in-8, avec les observations de Pierre Morel, Leipsig, 1670, in-8.

CATULLE (Caius-Valerius), poète latin cél., naquit à Vérone, ou à Sirmium, suivant quelques-uns, l'an de Rome 667, 86 av. J.-C. Issu d'une famille distinguée par son rang et sa fortune, il se distingua bientôt lui-même par les agrémens de son esprit et le charme de sa société, qui le firent rechercher de tout ce qu'il y avait alors de plus célèbre à Rome parmi les gens de lettres. Il fut particulièrement lié avec Cicéron, avec Plancus, Cinna et Cornélius-Népos : c'est à ce dernier qu'il dédia par la suite le rec. de ses œuvres. Ce recueil n'est pas volumineux, et cependant Catulle y parcourt, en se jouant, presque tous les genres de poésie, depuis le simple madrigal jusqu'à l'épopée, donnant partout des preuves d'une aimable facilité et d'un génie capable de s'élever beaucoup plus haut encore, si les distractions du plaisir lui eussent laissé plus de temps pour cultiver avec plus de soins un talent aussi heureusement né. Il eût certainement fait disparaître quelques négligences de style; il eût sacrifié quelques épigrammes où le goût et la décence sont également blessés. Il a eu la gloire de faire le premier connaître aux Romains ce dont leur langue pouvait être capable, dans les deux genres de poésie qui exigent le plus de noblesse et d'élévation : l'ode et la poésie épique; et d'ouvrir en quelque sorte la route où Horace et Virgile l'ont suivi avec tant de succès. L'opinion la plus commune est que Catulle m. l'an de Rome 697, à peine âgé de 30 ans. La plus récente et la meilleure édit. de ses œuvres est celle du sav. Doering, reproduite fidèlement dans la jolie collection in-32 des *Classiques lat.*, pub. par M. Lefevre, sous la direction de l'auteur de cet article. Les *poésies* de Catulle ont souvent été traduites en prose ou imitées en vers : nous nous contenterons d'indiquer la traduct. en prose de M. Noel, 2 vol. in-8, Paris, 1803; et les imitations en vers des *Noces de Thetis et de Pelée*, par Cournand, Ginguené et Mollevaut, dans son choix des *Poésies de Catulle*, Paris, 1812.

CATULUS. Nom de plusieurs consuls romains signalés dans l'hist. — Catulus (Caïus), consul en l'an 242 avant J.-C., commandait la flotte de la républ. dans le combat livré aux Carthaginois entre Drepani et les îles Agates. Il leur prit 70 navires et en coula 50 à fond. C'est ce brillant succès qui mit fin à la 1re guerre punique. — Catulus (Quintus-Lutatius), consul en l'an de Rome 650, coopéra à la victoire remportée sur les Cimbres par le célèbre Marius son collègue. Celui-ci l'ayant mis au nombre de ses victimes pendant les proscriptions dont il était l'ordonnateur, Catulus s'asphixia avec du charbon, l'an de Rome 665. Il avait laissé plusieurs *Harangues* et une *hist.* de son consulat; mais ces écrits se sont perdus. — Son fils, Catulus (Quintus-Lutatius), fut consul en l'an de Rome 674, avec Æmilius Lépidus. Ce dernier, après la m. de Sylla, ayant proposé de casser les actes et les lois du dictateur, et employé la force des armes pour se faire nommer une 2e fois consul, Catulus, alors procons., marcha contre lui et le défit dans 2 combats. Ce fut ce même Catulus qui fit la dédicace du nouveau capitole, en l'an de Rome 683, et son nom fut gravé sur le frontispice. Il m. en 691, avec la réputation d'un homme d'état ferme dans ses principes politiques, qui étaient ceux de Sylla.

CAT-WALLON, abbé de Rédon, au diocèse de Vannes en Bretagne, m. en 1051, est aut. de deux lettres insérées dans le rec. de dom Bouquet (*v.* ce nom), et dont une, adressée à Hildegrande, comtesse d'Anjou, peut fournir quelques éclaircissemens sur l'histoire de France contemporaine.

CATZ ou CATS (Matthieu), m. provincial des Minimes à Louvain, en 1587, a laissé, sous le nom de Felisius, un *Tr.* (en latin) *de l'instruction chrétienne*, Anvers, 1575, in-4.

CAUCHE (Franç.), voyageur franç. du 17e S., né à Rouen, a publié en 1651 une des premières relat. sur l'île de Madagascar, où il séjourna pendant 3 ans. Comme il avait peu d'instruction, ce fut Morizot de Dijon qui rédigea les récits curieux faits par Cauche à son retour en France. Cette relation a été impr. sous le titre suiv. : *Relat. veritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil : savoir, Relation du voyage de F. Cauche de Rouen en l'île de Madagascar, en* 1638, *et autres pièces*, Paris, 1651, in-4; ces autres pièces sont des voyages de Boulon Baro, de Moreau, de Lambert et d'Abire au Brésil et en Egypte. La relation de Cauche donne une idée plus exacte des indigènes de Madagascar que celle de Flacourt (*v.* ce nom), qui, dans son voyage pub. dix ans après, traite mal ce premier explorateur.

CAUCHON (Pierre), évêque de Beauvais dans le 15e S., a laissé une mémoire à jamais odieuse aux Français de toutes les opinions. Partisan fanatique des Anglais, alors que ces insulaires voulaient soumettre la France au joug de leur roi, et renverser la monarchie des Valois, ce coupable prélat déshonorait encore son ministère par ses vices et sa cruauté. Les habitans de Beauvais le chassèrent de son siége en 1429. Il était à la suite de la cour d'Angleterre lorsque la célèbre Jeanne d'Arc ayant été prise en 1451, dans le ressort de son diocèse, il réclama, en vertu des priviléges ecclésiastiques, le droit de la juger. Le chapitre de Rouen, alors privé de son év., prêta territoire à Pierre Cauchon, c.-à-d. qu'il lui permit d'exercer les fonctions de juge dans ce ressort. L'hist. a consacré la conduite atroce de ce juge inique envers sa victime. Il voulut faire torturer Jeanne pour lui arracher par la douleur l'aveu d'un crime dont il la savait bien innocente; mais la crainte qu'elle ne mourût pendant ce supplice anticipé l'obligea seule d'y renoncer après l'avoir condamnée à une prison perpétuelle, ce qui ne pouvait satisfaire les Anglais, qui avaient juré la mort de l'héroïne. Il trouva un moyen de remplir leurs vues en la forçant, par une ruse infâme, de vêtir des habits d'homme; ce délit constaté, Cauchon déclara Jeanne relapse, excommuniée, rejetée du sein de l'église, et la livra au bras séculier. Il fulmina sa sentence sur un échafaud placé devant le bûcher où la noble fille devait expier la gloire d'avoir sauvé la France et fait couronner le légitime héritier du trône de St Louis. Cauchon m. subitement en 1443. Il fut excommunié par le pape Calixte IV; et son corps, tiré de la sépulture, fut jeté à la voierie.

CAUCUS (Antoine), noble vénit., archev. de Corfou dans le 16e S., chargé par le pape Grégoire XIII de rechercher les erreurs de dogme dans la religion grecq., en découvrit 31, qu'il exposa dans un ouvr. lat. qui se trouve MS. à la Bibliothèque royale.

CAUDERAS (Barthélemi), peintre portug., m. en 1606, se fixa en Espagne, où l'on voit encore plus. de ses compositions, qui ne sont point sans mérite, dans quelq. cloîtres et églises de Madrid et de Valladolid.

CAUDREY (Daniel), théolog. angl. non-conform., m. en 1664, a laissé plus. écrits polémiques contre l'égl. angl., des *Tr. de piété* et des *Serm.*

CAUFAPÉ (Anicet), médec. franç., de la faculté de Montpellier, né dans le 17e S., professa quelq. temps son art en France et passa ensuite en Angleterre, où il m. au commenc. du 18e S. On a de lui : *Observ. singulières sur le fréquent usage de la saignée*, Toulouse, 1667, 1691, in-12; *Nouv. explicat. des fièvres, avec des observat.*, Toulouse, 1696, 2 vol. in-12.

CAULET (Franç.-Etienne), év. de Pamiers, né à Toulouse en 1610, fit son cours de théol. en sorbonne à Paris, et fut l'un des coopérateurs de l'abbé Ollier (*v.* ce nom) dans l'établiss. du sémin. de St-Sulpice. Nommé à l'év. de Pamiers, sur la désignation de St Vincent de Paule, en 1644, il trouva ce diocèse bouleversé par les guerres civiles. Les calvin. y exerçaient encore une grande influence; et les mœurs publiques étaient dans un grand état de dépravation. Caulet donna tous ses soins à faire cesser le désordre, consacra les revenus de l'év. à soulager les indigens, à doter le séminaire, à construire, réparer, décorer les lieux consacrés au service divin; il établit des conférences, renouvela les synodes annuels, etc. Les affaires du jansénisme et du droit de régale vinrent le distraire de ses travaux apostoliques. Ayant refusé, ainsi que l'év. d'Aleth, de se soumettre au droit de régale, qu'une déclaration du roi venait d'imposer (en 1673) aux églises du Languedoc, contre la coutume usitée jusqu'alors, Caulet vit saisir son temporel et celui de son chapitre; mais il n'en persista pas moins à soutenir une cause qu'il croyait celle de l'église, et il en appela au St siége. Cette affaire n'était point terminée lorsqu'il m. en 1680, vénéré comme un St confesseur par ses amis, mais traité comme un homme de parti par les adversaires des jansénistes. On a de ce prélat une *Relation* de son différend avec les jésuites du collége de Pamiers, suivie d'une *Circul. à tous les év. de France*, 1668, in-4; *Inventaire des pièces concernant la régale du diocèse de Pamiers*, 1681, in-4 et in-12; et quelq. autres écrits relatifs aux circonstances. On publia, en 1734, des *Mem. sur la vie de M. Caulet;* sa vie fait partie de l'ouvr. intit. *Vie des quatre évêques engagés dans la cause de port royal*, par Besoigne, Cologne, 1756, in-12. — Caulet (Jean de), petit-neveu du précéd., né à Toulouse en 1693, fut nommé à l'év. de Grenoble, en 1726, et assista au concile d'Embrun, qui déposa (en 1727) le prélat Soanen (*v.* ce nom) du siége de Sénez. Il m. en 1771, pendant qu'il subissait l'opération de la pierre. On a de cet év. : *Instruction sur le sacrement de la penitence et sur la communion*, Grenoble, 1749, in-4; *Discours sur l'attentat commis par Damiens contre la personne de Louis XV*, Grenoble et Paris, 1757, in-4; *Dissert. sur les actes de l'assemblée du clergé de* 1763, en 3 parties, Grenoble, 1767 et 68, in-4; et 3 lettres en réponse aux 3 lettres *Ne repugnate* de Bargeton (*v.* ce nom au supplément).

CAULIAC. V. Chauliac.

CAULINCOURT (Jean de), religieux de l'abb. de Corbie au 16e S., issu d'une famille noble du pays de Vermandois, est aut. d'un MS. déposé à la bibliot. du roi, sous ce titre : *Chronicon Corbeinse ab anno* 662 *ad annum* 1329, in-fol.

CAULINCOURT ou CAULAINCOURT (Auguste-Jean-Gabriel, comte de), général de division des armées franç. sous le régime impérial, gouverneur des pages de Napoléon, né au château de Caulincourt (Picardie) en 1777, entra sous-lieutenant dans le régiment des cuirassiers du roi, en 1792, fit ses premières armes en Italie, et parvint successiv. de grade en grade jusqu'à celui de divisionnaire. Il servit avec une grande distinction dans toutes les campagnes jusqu'à celle de Russie, où il fut tué à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812, en pénétrant à la tête du 5e régim. de cuirassiers dans une des principales redoutes de l'ennemi. Sa m. fut une grande perte pour l'armée fr

CAUMARTIN. Nom d'une famille originaire de Ponthieu, aujourd'hui éteinte, et qui a donné à la magistr. franç. plusieurs personnages distingués. — Louis LEFÈVRE DE CAUMARTIN, né en 1552, fut élevé en 1622 à la dignité de garde-des-sceaux. Après avoir été successiv. intendant de Poitou et de Picardie, amb. en Suisse, conseiller d'état, et président du gr. cons. La prudence et les talens éprouvés de Caumartin avaient décidé le roi Louis XIII à le revêtir de cette importante magistr. Mais il n'en jouit pas long-temps; et mourut en 1623, trois mois après sa nomination. Il a laissé des *Mémoires* et des *Lettres* qui sont déposés à la biblioth. du roi. — Louis-Franç. LEFÈVRE DE CAUMARTIN, petit-fils du précédent, intendant de Champagne, né en 1624, fut ami du card. de Retz, son conseil, son agent même pend. la guerre de la Fronde, où il joua un rôle assez important. Il mourut en 1687.

CAUMARTIN (LOUIS-URBAIN LEFÈVRE DE), fils du précédent, naquit en 1653. Elevé par les soins du célèbre Fléchier, Caumartin puisa dans les leçons de ce gr. maître les principes de sagesse et de modération qui ont constamment honoré sa carrière. Nommé conseiller au parlement, ensuite maître des requêtes, intend. des finances, et enfin conseiller d'état, ce magistrat déploya dans ses diverses fonctions cette élévation de sentimens qui fait les hommes de bien, et qui donne cette rectitude de jugement à laquelle on reconnaît les esprits supérieurs. Il mourut en 1720. C'est à lui que l'on doit la conservation des *Memoires* du card. de Retz et ceux de Joly. — CAUMARTIN (Jean-François-Paul LEFÈVRE de), frère du précédent, fut élevé sous les yeux du card. de Retz, son parrain, qui, avant de mourir, obtint l'agrément du roi pour résigner à son filleul une abbaye considérable qui faisait partie de ses nombreux bénéfices. Caumartin avait à peine 26 ans lorsqu'il fut reçu membre de l'acad. franç. Quelques mois après il fut chargé, en qualité de directeur, d'une reception importante. Le discours qu'il adressa en cette circonstance à M. l'évêque de Noyon (Clermont-Tonnerre) connu presque uniquement par la haute idée qu'il avait de sa naissance et de son mérite, fut pris par le public et par l'académ. elle-même pour une ironie fine et soutenue où le directeur se moquait du récipiendaire en l'accablant de louanges. L'abbé de Caumartin fut nommé en 1717 évêque de Vannes, et passa ensuite à celui de Blois, où il mourut en 1733. Les recueils de l'acad. franç. contiennent plus. discours de ce prélat qui ne sont pas sans mérite. Il était aussi associé honoraire de l'acad. des inscriptions, où son *Eloge* fut prononcé par de Boze.

CAUMONT. V. FORCE (LA).

CAURIANA (PHILIPPE-ANTOINE), méd. et litt. italien du 16e S., né à Mantoue d'une famille distinguée, fut prof. de médecine théorique en l'univ. de Pise. Il avait voyagé en France, où il écrivit un *Commentaire* (en latin) *sur les guerres civiles de* 1567 et 1568, et une *Hist. du siege de la Rochelle en* 1562, ouvrages restés MSs. De retour en Italie, pendant les momens de loisir que lui laissait sa chaire, il comp. et pub. *Discorsi sopra i primi V libri di Tacito*, Florence, 1597, in-4. Il parle souv. dans cet ouvr. des guerres civiles de France.

CAURRES (JEAN des), princ. du coll. d'Amiens et chanoine de l'église de St-Nicolas de la même ville, né en 1540, m. en 1587, avait comp. un gr. nombre d'ouvrages, presque tous sur des sujets de piété, et dont on trouve les titres dans les *Biblioth.* de la Croix du Maine et de Duverdier. Il fit aussi des vers fr.; et l'on a de lui, sur le massacre de la St-Barthélemi, une *Ode* apologétique qui se trouve, ainsi que d'autres vers à la louange des assassins de Coligny, dans le *Recueil des OEuvres morales et diversifiées* de cet aut., impr. en 1575, et réimp. en 1584, in-8, avec de nombreuses additions. Des Caurres a laissé encore quelques écrits en latin; un *Discours* en vers françois sur la conservation de la santé, etc.

CAURROI (FRANÇOIS-EUSTACHE, du), musicien et compositeur, né près de Beauvais en 1549 d'une famille de robe, entra dans les ordres, devint chanoine de la Ste-Chapelle, et fut successivement maître de chapelle des rois Charles IX, Henri III et Henri IV. Il mourut en 1609. Il ne reste de ses nombreuses compositions qu'une *Messe des morts* à quatre parties, sans symphonie.

CAUS (SALOMON de), architecte et ingénieur franç., né en Normandie vers la fin du 16e S., passa en Angleterre, où il fut attaché au prince de Galles, et ensuite en Allemagne, où il devint ingénieur du duc de Bavière, directeur de ses bâtimens et de ses jardins. Après être resté long-temps attaché à ce prince, Caus revint en France, où il mourut en 1630. On a de lui : *la Perspective avec la raison des ombres et des miroirs*, Londres, 1612, in-fol.; *les Raisons des forces mouvantes*, avec diverses machines et plusieurs dessins de grottes et de fontaines, etc., Francfort, 1615; *Instruction harmonique*, ibid., 1615, in-fol. Ce dernier ouvr., assez curieux, a été trad. en allem. avec des notes, additions et corrections, par J. Gaspard Troste; *la Pratique et démonstration des horloges solaires*, Paris, 1624, in-fol. — Isaac CAUS, parent du précédent, né à Dieppe, fut également architecte et ingénieur hydraulique. On a de lui *Nouvelle invention de lever l'eau plus haut que sa source*, Londres, 1644, in-fol., avec fig.

CAUSANS (JOSEPH-LOUIS-VINCENT de MAULEON DE), gentilh. avignonais et mathém., né au commenc. du 18e S., fut chev. de Malte, colonel d'inf. et gouvern. du comte de la Marche, depuis prince de Conti. S'étant particulièrement adonné à l'étude des mathém., il crut avoir trouvé la quadrature du cercle; et, s'élevant de découverte en découverte, il prétendit expliquer par sa quadrature le péché originel et le mystère de la trinité. Il s'était engagé, par un écrit public, à déposer jusqu'à la concurrence de 300,000 fr. chez un notaire pour parier contre ceux qui voudraient nier sa découverte; mais les trib. annulèrent les différens paris qui furent faits à cette occasion; et l'acad. des sciences, appelée à prononcer sur le mérite de cette même découverte, déclara qu'elle était hors de sens. Mauléon de Causans a pub. à ce sujet plusieurs écrits en 1753 et 1754; et d'autres intit. : *le Spectacle de l'homme*, 1751, 2 parties in-12; *La vraie géométrie transcendante et pratique*, 1754, in-4; *Eclaircissemens sur le peché originel*, 1755, in-8. Il mourut en 1770.

CAUSEUR (JEAN), paysan breton, remarquable par sa longévité, naquit en 1638, et mourut le 10 juillet 1775, âgé de 137 ans. Il s'était marié à 40, et sa femme était morte à 93 ans. Les états de Bretagne lui donnaient depuis long-temps une pension de 300 liv. Il avait éprouvé trois gr. maladies dans le cours de sa vie; mais toujours sage, frugal, tempérant, il ne s'était jamais permis aucun excès. Sa mort ne fut précédée d'aucune affection morbide, et il s'éteignit sans apparence de douleur.

CAUSSIN (NICOLAS), jésuite, né à Troyes en 1583, avait enseigné les b.-lett. à Rouen, à Paris et à La Flèche, lorsqu'il fut appelé par le card. de Richelieu à remplacer le P. Gordon, dont le prem. ministre était peu satisfait, dans le poste de confesseur de Louis XIII. Les supérieurs du P. Caussin le jugeaient peu propre à cette place, par les raisons mêmes qui avaient déterminé le card. ministre dans son choix, c.-à-d. la candeur et la simplicité du nouv. confess. Prévenu bientôt par Louis XIII lui-même de l'intelligence qui s'était établie entre son confesseur et Mlle de La Fayette, que ce monarque paraissait aimer, pour faire renvoyer le premier ministre, Richelieu reconnut qu'il s'était

abusé sur les dispositions du P. Caussin ; et celui-ci, en fonctions seulement depuis 9 mois, fut éloigné de la cour, et relégué à Rennes, puis à Quimper. Il n'obtint la permission de revenir à Paris qu'après la mort de Louis XIII, et il rentra en grâce avec sa société, qu'il avait compromise en composant une troisième *Apologie pour les religieux de la compagnie de Jesus* (contre l'université), qu'il pub. à Paris, 1644, in-8. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1651. Le P. Caussin est aut. d'un gr nomb. d'ouvr. de dévot., dont le plus connu est celui intit. *la Cour sainte*, 5 vol. in-8 : la grande vogue qu'obtint cet écrit fit dire dans le temps « que ce jésuite avait mieux fait ses affaires à la cour sainte qu'à la cour de France. » Cet écrit a eu beaucoup d'édit., et a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Quelques personnes recherchent encore un autre ouvr. du P. Caussin int. *Symbolica Ægyptiorum sapientia*, Paris 1618, in-4, et 1634, in-8.

CAUVET (MARTIN et JEAN-BAPTISTE), deux frères, nés à Marseille dans le 14e S., acquirent une fortune si considérable dans le commerce, suivant l'histor. de Provence Notredame (Nostradamus), que, pour la partager, ils ne prirent d'autre division que les quatre points cardinaux. Les biens situés au midi et à l'orient échurent à Martin ; ceux de l'orient et du nord furent le lot de Jean-Baptiste.

CAUVET (GILLES-PAUL), archit. et sculpteur d'ornemens, né à Aix en Provence en 1731, mort en 1788, opéra une réforme importante dans la décoration des appartemens, et substitua au genre appelé *rocaille* des ornemens simples et nobles tout à la fois. On a de lui un ouvr. int. *Recueil d'ornemens à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la decoration des bâtimens*, Paris, 1777, avec 64 planches.

CAUX (GILLES de), seigneur de Montlebert, littérat. et poète dramatique, né près Bayeux en Normandie en 1682, débuta par être précepteur des fils d'un directeur des fermes nommé le Riche, et obtint en récompense de cette éducation une place de contrôleur général des fermes qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. On a de lui : *Marius*, tragédie représentée en 1715, et qui fut attribuée au président Hénault ; *Lysimachus*, tragédie, terminée par le fils de l'aut., et représentée en 1737, sans obtenir le succès de la prem., qui cependant n'est point restée au théâtre. On connaît encore de G. de Caux quelques *Poesies* parmi lesquelles il faut distinguer *l'Horloge de sable*, *fig. du monde*, trad. en vers latins par l'abbé d'Hérouville, et insérée dans divers recueils.

CAUX DE CAPPEVAL (N.), littér. franç., né aux environs de Rouen dans le commenc. du 18e S., entra au service de l'électeur palatin, et pub. à Manheim les ouvr. suivans : *La prise de Berg-op-Zoom*, poème, 1747, in-8 ; *le Parnasse*, ou *Essai sur les campagnes de Louis XV*, poème, 1752, in-12 ; *Apologie du goût françois*, etc. (en vers), 1754, in-8. On a encore de lui une traduct. en vers latins de la *Henriade* de Voltaire, Deux-Ponts, 1772, in-12 ; des *Odes héroïques et morales*, Manheim, 1768, in-8.

CAVACCI (JACQUES), relig. du mont Cassin, né à Padoue vers la fin du 16e S., est auteur d'une *Histoire du monastère de Ste-Justine de Padoue*, Venise, 1606, in-4 ; Padoue, 1696 ; et d'un autre ouv. int. *Illustrium anachoretarum elogia*, Rome, 1661, in-8.

CAVALCABO (UGOLINO), chef d'une famille patricienne de Crémone du parti des guelfes, au 14e S., et qui avait eu la souveraineté de cette même ville en 1315, rentra dans sa patrie, après avoir été retenu six ans prisonnier par Jean Galéas Visconti, à la mort de ce dernier en 1403. Il s'y fit proclamer seigneur, rallia tous les guelfes de la Lombardie, et parvint à former une ligue formid. à la tête de laquelle il combattit les fils de Jean Galéas et les gibelins. Mais il fut surpris et fait prisonn. en 1404. Un de ses parens lui succéda alors dans la souveraineté de Crémone. Ugolino, échappé de sa prison en 1406, revint disputer à son cousin la seigneurie que celui-ci voulait garder. Une guerre civile allait s'engager, lorsqu'un soldat de fortune nommé Gabrino Fondolo, qui s'était élevé au commandement des troupes et des forts, sous la protection des Cavalcabo, se proposa pour médiateur entre les deux partis. Il invita Ugolino et son parent à un grand repas où il les fit massacrer par ses gardes et s'empara lui-même de la seigneurie de Crémone.

CAVALCANTI (GUI), philos. et poète florentin du 13e S., ami du célèbre Dante Alighieri et gibelin comme lui, prit une part très-active aux querelles de son parti, et m. à Florence en 1300. Ses poésies se trouvent dans le *Recueil des anciens poètes italiens*, pub. par les Juntes à Florence, 1527, in-8. Cavalcanti, selon Ginguené, est un des poètes de cette première époque de la littérat. italienne dont les vers approchent le plus du bon style. Sa *Canzone* sur la nature de l'amour est peut-être la meilleure de ses poésies ; et plusieurs savans italiens l'ont enrichie de commentaires, et ont mis Cavalcanti au nombre des philosophes épicuriens.

CAVALCANTI (BARTHÉLEMI), de la famille du précéd., littérat., né à Florence en 1503, m. à Padoue en 1562, porta les armes dans sa jeunesse pendant les troubles de sa patrie, et bien qu'ayant combattu le parti des Médicis, échappa à l'exil quand ce même parti eut obtenu l'avantage. Lorsque Alexandre, bâtard du pape Clément VII, nommé duc de Florence, fut assassiné et remplacé par Cosme Ier, Cavalcanti quitta Florence, se retira d'abord à Ferrare, alla ensuite à Rome, où le pape Paul III le chargea de plusieurs négociations importantes, et finit par se fixer à Padoue où il passa les dernières années de sa vie. On a de lui une *Traduction* italienne de la *Castrametation de Polybe*, etc., insérée dans un recueil de traduct. d'autres ouv. grecs sur l'art militaire par Philippe Strozzi, Florence, 1552, in-8 ; *Trattati*, *ovvero discorsi sopra gli ottimi reggimenti delle republ. antiche e moderne*, etc., ibid., 1555 et 1571, in-4 ; *Rettorica*, Venise, 1559, in-fol. ; Pesaro, 1559, in-4.

CAVALIER ou CAVELIER (JEAN), chef des calvinistes insurgés, connus sous le nom de *Camisards*, naquit en 1679, dans un village des Cévennes. Fils d'un simple paysan calv., il venait d'exercer le metier de garçon boulanger à Genève, lorsque endoctriné par une visionnaire réfugiée dans cette ville, et désigné par elle comme le libérateur d'Israël, il rentra en France pour se joindre aux calvinistes révoltés dans les Cévennes. Sa bravoure, et d'autres prophéties qui confirmaient celle de Genève, lui firent déférer le commandement. Le maréchal de Montrevel (*v.* ce nom) ayant échoué dans ses tentatives pour réduire cette insurrection par la force des armes, son success. le maréchal de Villars, après avoir fait de nouveaux efforts, prit le parti de négocier avec Cavalier, que son audace et les talens qu'il avait acquis dans cette guerre de partisans rendaient toujours redoutable. Ce chef des Camisards promit de faire quitter les armes à son parti, sous la condition de lever un corps dont il serait le colonel. Il lui fut accordé en outre une pension de 1200 livres, un brevet de capitaine pour l'un de ses frères ; et il obtint la liberté de son père et celle de quelques autres détenus pour cause de religion. Appelé ensuite à Versailles, il fut présenté à Louis XIV, qui haussa les épaules en le voyant. Cavalier, humilié de cette réception, et mécontent de la méfiance dont on usait envers lui, passa au service de l'Angleterre. A la bataille d'Almanza, il commandait un régim. de réfugiés

franç., qui se trouva opposé à un autre de la même nation dans l'armée du maréchal de Berwick. Ces deux corps s'étant reconnus fondirent l'un sur l'autre avec un acharnement tel qu'ils furent presque détruits. Cavalier, échappé à cette boucherie, parvint au grade d'officier-général, fut nommé gouverneur de l'île de Jersey, et m. à Chelsea en 1740. Les *Mém. de la guerre des Cevennes sous le colonel Cavalier*, pub. en angl. en 1725, ne sont point de lui. L'aut. est un réfugié nommé Galli.

CAVALIERE (Baptiste del), sculpt. ital., ainsi nommé parce qu'il était élève *del cavaliere* (chevalier) Bandinelli (*v.* ce nom), né en 1518, m. en 1583, a travaillé au mausolée de Michel-Ange; le médaillon qui représente la figure de ce gr. maître est de lui, ainsi que la *statue* de la Peinture.

CAVALIERI (Bonav.), géom. ital., né en 1598 à Milan, m. en 1647, était entré à l'âge de 15 ans dans l'ordre des hiéronymites ou jésuates. Il prof. d'abord la théol.; mais, entraîné par son goût pour les mathém., il alla à Pise chercher une instruct. qu'il ne trouvait point dans sa patrie; lié avec Benoît Castelli (*v.* ce nom), ce sav. le mit en relation avec Galilée. Cavalieri, devenu un des élèves distingués de ce dernier, s'occupa principalement de la détermination des aires et des volumes limités par des lignes et des surfaces courbes. Il découvrit à ce sujet une nouvelle méthode que les anciens géomètres n'avaient point indiquée, et dont Roberval (*v.* ce nom) réclama à tort l'invention, puisque son ouvr. ne parut que deux ans après celui de Cavalieri. Pascal se servit de cette même méthode, appelée des *indivisibles*, parce que dans la mesure des figures curvilignes une de leurs dimensions était supprimée. Cette méthode n'était pas celle des *infiniment petits*, inventée plus tard; mais elle y touche de bien près. L'écrit dans lequel Cavalieri avait consigné ses découvertes, ni les recommandations de Galilée, ne purent pas d'abord lui faire obtenir la chaire de mathém. vacante à Bologne, et qu'il sollicitait du sénat de cette ville; mais il y fut nommé plus tard, et composa alors divers tr. élément. de trigonométrie et d'astron. pour l'usage de ses auditeurs. Il mit ensuite la dernière main à sa *Géométrie des indivisibles*, qui a fondé sa réputat. Voici la liste de ses ouvr.: *Specchio Ustorio, ovvero trattato delle settioni coniche*, Bologne, 1632, in-4; *Directorium generale uranometricum*, etc., ib., 1632, in-4; *Geometria indivisibil. continuor. novâ quâdam ratione promota*, etc., ib., 1635, 1653, in-4; *Rota planetaria* (en ital.), ibid., 1646, publ. sous le nom de *Filomantio*; *Trigonometria plana et spherica*, etc., ibid., 1635, in-4; *Exercitationes geometricæ sex*, ibid, 1647, in-4. L'*Eloge de Cavalieri* a été publié à Bologne en 1776, par le P. Frisi.

CAVALIERI (Jean-Michel), relig. dominic. ital., m. à Bénévent en 1701, a pub. en ital. une *Galerie des papes, patriarches, archev. et év. de l'ordre de St-Dominique*, etc., Bénévent, 1696, 2 vol. in-4; et un *Tr. du rosaire*, dont la 3e et dernière édit. est celle de Naples, 1713, in-8. — Cavalieri (Marcel), frère du précédent, dominicain comme lui, professa la philos. à Naples, fut ensuite vic.-gén. du cardin. V. Orsini, puis év. de Gravina, ville où il m. en 1705. Il est aut. d'un *Tr. sur la messe*, Naples, 1686; d'un autre sur la *Construction des églises*, souvent réimpr.; et de *Statuts synodaux*, pub. en 1693. — Un autre Cavalieri (Jean-Michel), relig. augustin, né à Bergame vers la fin du 17e S., m. en 1757, a laissé plus. ouvr. estimés des théolog., sur les matières ecclés. Les principaux sont: *Comment. in authentica sacræ rituum congregationis decreta*, etc., impr. pour la 1re fois à Bergame, réimpr. à Bassano, 1778, 5 vol. in-8; *Sopra la sacra cintura, e sua origine*, etc. On attribue encore à ce relig. quelq. *Observat. sur l'office de la semaine Ste.*

CAVALIERO (Joseph), théolog. et jurisc. napolitain au 17e S., est aut. de plus. tr. de droit civil et canonique, dont le plus connu est intit.: *Repetitiones ad jura de testamentis foro competenti, judiciis et pactis.*

CAVALLARO (Jean-Baptiste), méd. napolit., a pub. à Naples, en 1602, une *dissertat.* latine sur une épidémie qui venait de ravager la ville de Nole et la Campanie.

CAVALLERII (Jean-Baptiste), dessinateur et grav. ital., né en 1530, m. à Rome en 1597, a exécuté au burin un gr. nomb. de compositions de Michel-Ange, Raphaël, André del Sarto, Bandinelli, Titien et Daniel de Volterre. Ses estampes que l'abbé de Marolles porte à 327, et dont plus. ne sont que des copies d'après d'autres grav., sont en génér. peu estimées, à cause de la défectuosité du dessin et du manque d'expression. On a encore de Cavallerii *Antiquæ statuæ urbis Romæ*, 1685, en 83 pl. in-4; les portraits placés dans l'ouvr. intit.: *Vite de' pontifici*, par Ant. Ciccarelli, Rome, 1588, in-4; et quelq. pl. dans un autre ouv. impr. à Rome sous le titre de *Beati Apollinaris martyris res gestæ*, 1586, in-fol.

CAVALLERINO, grav. en médailles, né à Modène au 16e S., présenta à Charles-Quint, lors de son passage à Bologne, une médaille à l'effigie de cet emper., et en fut magnifiquement récomp. On ne connaît guère d'aut. ouvr. de cet artiste. — Un autre Cavallerino (Antoine), poète, né à Milan dans le 17e S., a laissé plus. trag., parmi lesquelles on cite: *il Telefonte, Rosemonda, Ino*, et *il Conte di Modena*, pièces oubliées aujourd'hui.

CAVALLI (Francesco), célèbre organiste et compositeur ital., né à Venise au commencem. du 17e S., fut maître de chapelle de l'église de St-Marc, et travailla pour la scène, dès que les théâtres publics furent établis à Venise en 1637. Il fut appelé à Paris en 1660 par le cardin. Mazarin, et fit représenter dans la grande galerie du Louvre son opéra de *Xercès*, qui eut peu de succès, soit parce que peu de personnes entendaient la langue ital., soit parce que le card., protecteur du mus., était presque généralement haï. On ignore l'époque précise de la m. de Cavalli, qui vivait encore en 1672. On porte à 38 le nombre d'opéras composés par lui de 1637 à 1668; et on ne connaît d'impr. que celui de *Xercès*, Paris, chez Ballard, 1660, in-4. C'est dans la musique de cet opéra qu'on entendit pour la 1re fois l'*aria* à la fin de quelques scènes, morceau ordinairement détaché et qui est beaucoup travaillé soit pour le chant, soit pour les instrumens.

CAVALLI (Jacques), orient. ital., né à Vérone en 1678, m. en 1758, fut ministre plénipotentiaire du roi de Portugal à Rome, et publ. dans cette ville (en ital.) *le Triomphe de la foi dans l'explication du mystère de la Ste-Trinité*, 1730. On lui doit aussi une *Gramm. élément. des langues hebr. et chaldéenne*, en latin.

CAVALLINI (Pierre), peintre et sculpt. ital., né à Rome en 1259, m. en 1344, fut élève de Giotto (*v.* ce nom), et peut être regardé comme le plus ancien peintre de l'école romaine du moyen âge. Il travailla avec son maître aux mosaïques de l'église de St-Pierre, orna de fresques cette même église et plus. autres. Il peignit encore *l'Annonciation* pour plus. églises de Florence; et ce sujet lui était si familier qu'on lui a attribué toutes les *Annonciations* peintes en cette même ville dans le 14e S. La fresque que l'on voit encore dans l'église de St-Franç. d'Assise passe pour le chef-d'œuvre de Cavallini. Des traditions sur les prétendus miracles opérés par le tableau de *l'Annonciation* peint par lui dans l'église de St-Marc à Florence, et par un crucifix qu'il avait sculpté en ronde bosse dans l'église de St-Paul *extra muros*, ont fait regarder long-temps cet artiste comme un saint.

CAVALLINI (Philippe), méd. ital., exerçait son art à Malte vers la fin du 17e S. Il pub. en 1689, sous le titre de *Pugillus meliteus*, la 1re flore de cette île. Cet opuscule a été réimpr. par Bruckman (v. ce nom) dans son ouvr. intit. : *Epistolæ itinerariæ, centur.* 2.

CAVALLINO (Bernard), peint. ital., né à Naples en 1612, m. en 1656, fut un des meill. dessinateurs de l'école napolit. Son coloris offre un heureux mélange de ceux du Guide, du Titien, et de Rubens ; et Calabrese a nommé ce peintre *le Poussin napolitain.* On fait un cas particulier de son tableau de *Ste Cécile*, placé dans l'église de St-Antoine à Naples.

CAVALLO (François), méd. ital., célèbre dans son temps, né à Brescia, m. en 1540, a laissé des *Comment.* sur Averroès et sur la physique d'Aristote. Il professa, comme presque tous les médec. de l'époque, l'astrologie judiciaire.

CAVALLO (Albert), peintre ital., né à Savone dans le 16e S., fut élève de Jules Romain (v. ce nom). Il ne reste de lui, dans sa patrie, que deux fresques, dont les figures colossales sont encore fraîches et bien conservées.

CAVALLO (François), méd. sicil., né à Girgenti (l'ancienne Agrigente), et m. à Naro en 1660, est aut. des ouvr. suiv. : *De objecto physicæ*, Palerme, 1638, in-8; *De insito morborum*, Catane, 1658, in-8.

CAVALUCCI (Antoine), peint. ital., né à Sermonette en 1752, m. à Rome en 1793, étudia son art dans cette dern. ville, et s'y fit quelq. réputat., après Mengs et Battoni, ses contempor., auxquels cependant il est très-inférieur sous le rapport du dessin, mais qu'il égale peut-être par le coloris. Un de ses tabl. représent. *St François de Paule*, fait pour l'église de N.-D. de Lorette, a été jugé digne d'être exécuté en mosaïque. On estime aussi une autre de ses composit., *Ste Bona prenant l'habit de religieuse*, dans la cathédrale de Pise.

CAVANILLES (Antoine-Joseph), botan. esp., né à Valence en 1745, entra dans les ordres, fut nommé précepteur des enfans du duc de l'Infantado, qu'il accompagna en France, et resta 12 ans à Paris, où il se lia avec le célèbre Bernard de Jussieu (v. ce nom). Il fut nommé en 1801 direct. du jardin royal de Madrid, et m. dans cette ville en 1804. On lui doit : *Icones et descriptiones plantarum quæ aut sponte in Hispaniâ crescunt aut in hortis hospitantur*, Mad., 1791-99, 6 vol. in-fol. avec 601 pl. ; *Observ. sur la culture du riz dans le royaume de Valence* (en espag.), ibid., 1796. Il a inséré quelq. dissert. dans les *Annales des sciences natur.*, impr. à Madrid. Ses leçons publiques de botan. ont été recueill. en 1802 et 1803, et trad. en ital. par le professeur Viviani.

CAVARINUS, roi des Sénonais dans la Gaule Celtique, du temps de Jules-César, fut rétabli par ce dernier sur le trône, que ses sujets l'avaient forcé d'abandonner. Il suivit ensuite le conquérant romain dans son expédit. contre Ambioris et les peuples de Trèves, et reçut de lui le commandem. génér. de la cavalerie gauloise.

CAVARUS, dern. chef des Gaulois qui avaient formé des colonies dans la Thrace, périt dans une guerre avec les peuples voisins, que suscita contre lui Prusias, roi de Bithynie.

CAVAZZA (Jean-Bapt.), peint. ital., né à Bologne en 1620, fut élève de Cavedone (v. ce nom), et imita la manière de ce peintre, ainsi que celle du Guide. Il a gravé quelq.-unes de ses propres composit. que l'on voit encore dans plus. églises de sa patrie. — Un autre Cavazza (Pierre-François), également peintre, né à Bologne en 1675, m. en 1733, fut élève de Jean Viani. On voit dans les églises et oratoires de Bologne et d'autres villes d'Italie ses ouvr., dont le nombre s'élève à plus de 40. Sa manière tient de celle du Guerchin (v. ce nom) pour le coloris, et de celle de Paul-Véronèse pour le style. Il avait formé une des plus complètes collections d'estampes dans tous les genres, rangées chronol. depuis 1460 jusqu'en 1733.

CAVAZZI (Jean-Ant.), missionn. de l'ordre de St-François, né dans le duché de Modène au commencem. du 17e S., fut envoyé avec plusieurs autres religieux de son ordre au Congo, sur la demande faite par le souver. de cette contrée. Arrivée sur les côtes de cette partie de l'Afrique en 1654, la mission se répandit dans différens royaumes ; celui d'Angola échut au P. Cavazzi. Il y séjourna quatre ans, et passa ensuite dans le pays de Matamber, dans les îles de Coanza, et à Loano, d'où il partit en 1668 pour revenir à Rome. Après avoir rendu compte à la congrégation de la propagande de ses travaux apostoliques, il retourna au Congo en qualité de préfet et de supérieur général des missions d'Afrique en 1670, et obtint plus tard son rappel à Rome, où il mourut en 1692. Le P. Alamandini de Bologne fut chargé par le général des capucins de rédiger les *Mémoires* du P. Cavazzi, à qui un long séjour dans les missions avait rendu moins familier l'usage de la langue italienne. L'ouv. parut sous ce titre : *Giov. Ant. Cavazzi descrizione de i tre regni di Congo, Matamba, Angola, etc., nel presente stile ridotta del P. Fortunato Alamandini*, etc., Bologne, 1687, in-fol. ; Milan, 1690, in-4. Le P. Labat a trad. cet ouv. en franç. sous le titre de *Relation histor. de l'Ethiopie occidentale*, Paris, 1732, 3 vol. in-12, avec figures.

CAVAZZONE (Franç.), peintre italien, né à Bologne vers la fin du 15e S., est moins connu par quelques compositions médiocres sur des sujets de piété que par un livre intit. *Trattato di tutte le Madone di Bologna, disegnate e descritte.* L'antiq. Magna-Vacca possédait un autre ouv. du même artiste ayant pour titre : *Trattato del san viaggio di Gierusalemme e di tutte le cose più notabili di quei santi luoghi*, etc., MSs. portant la date de 1616, avec des figures dessinées à la plume.

CAVE (Guillaume), théolog. anglais, né dans le comté de Leycester en 1637, mort en 1713, fut chapelain du roi Charles II, et consacra toute sa vie à l'étude des antiquités ecclésiast. Il a laissé les ouv. suivans : *le Christianisme primitif*, etc. (en angl.), Londres, 1673, in-8 ; trad. en franç., Amst., 1712, 2 vol. in-12 ; *Tabulæ ecclesiasticæ*, etc., ib., 1674, in-8 ; Hamb., 1676. *Antiquit. apostol.*, etc. (en angl.), ibid., 1676, in-fol. ; *Apostolici*, etc., ibid., 1677, in-fol. ; *Dissertation* (en angl.) *sur le gouvernement de l'ancienne église*, ibid., 1683, in-8 ; *Ecclesiastici*, etc., ibid., 1682, in-fol. ; c'est une hist. des pères du 4e S. ; *Cartophylax ecclesiasticus*, ibid., 1685, in-8 ; *Scriptor. ecclesiast., historia litteraria*, ibid., 1688, 1698, in-folio, réimpr. à Genève en 1705 et 1720. La meilleure édition est celle d'Oxford, 2 vol. in-fol, 1740-1743 ; enfin un écrit sur les dissidences de l'église anglicane.

CAVE (Edouard), littér. anglais, né dans le comté de Warwick en 1691, mort en 1754, fut le prem. édit. du recueil périod. int. : *The gentleman's magazine*, commencé en 1733, et qui donna naissance à tous les recueils du même genre qui ont paru depuis. Le docteur Johnson a pub. une *Notice* sur la vie d'Edouard Cave.

CAVEDONE (Jacques), peintre ital., né près de Modène en 1577, mort en 1660, fut élève des Carrache et du Guide, et réussit surtout dans la peinture à fresque. On demandait un jour à l'Albane s'il y avait des tableaux du Titien à Bologne : « Non, répondit-il ; mais nous pouvons regarder comme tels deux tableaux de Cavedone que nous avons à St-Paul : *la Vierge dans l'étable* et *l'Epiphanie.* » La perte d'un fils qui donnait les plus

belles espérances troubla la raison de Cavedone; son talent s'éteignit; et le produit de son travail ne suffisant plus à ses besoins, il fut réduit à la plus profonde misère, et finit ses jours dans une étable où on l'avait reçu par charité.

CAVEIRAC (Jean-Novi de), ecclés. franç., né à Nimes en 1713, m. en 1782, fut employé par les év. du Languedoc à soutenir leur doctrine dans la question de la tolérance à accorder aux protestans, élevée en 1756 par le ministère franç., et pub. à ce sujet les ouv. suivans : *la Vérité vengée, ou Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestans*, 1756, in-12; *Mém. politico-critique*, etc., 1757, in-8; *Apologie de Louis XIV et de son conseil sur la révocation de l'edit de Nantes, avec une dissertation sur la St-Barthelemi*, 1758, in-8. Dans cette dissert., qui a fait beaucoup de bruit, l'abbé de Caveirac, sans se déclarer (comme l'a avancé Voltaire) l'apolog. de cette affreuse journée, prétend que la religion n'eut aucune part aux massacres; que ce fut une affaire de proscription; qu'elle ne fut pas préméditée; qu'elle ne concernait que Paris; que l'amiral de Coligni était un homme sans probité, un conspirateur dangereux, dont il était devenu nécessaire de prévenir les desseins; enfin que la proscription atteignit à peine 2000 individus dans toute l'étendue de la France. Quant à la révocation de l'édit de Nantes, l'auteur s'efforce de prouver que cette mesure ne portait aucun préjudice à l'état; qu'il ne sortit pas du royaume 50,000 indiv.; que les fugitifs n'exportèrent qu'environ 1,250,000 liv.; que la religion cathol. et la religion réformée ne peuvent pas subsister ensemble dans un état monarchique sans en troubler le repos. L'abbé Caveirac prit ensuite la défense des jésuites dans un écrit intit. *Appel à la raison, des écrits publiés contre les jésuites de France*, Bruxelles (Paris), 1762, 2 vol. in-12. Cet ouvr. provoqua la mise en jugement de l'auteur, qui fut condamné (par contumace) au tribunal du Châtelet en 1764 à être mis au carcan et banni à perpétuité. L'abbé de Caveirac chercha un refuge en Italie, où il pub. un *Eloge chrét. du Dauphin* (fils de Louis XV), Rome, 1766, in-8; une *Ode à l'impératrice Marie-Thérèse*; et une idylle latine intitulée *Parthénope*. Rentré en France après la disgrâce du ministre Choiseul et la destruction du parlement, il signala, dit-on, de nouveau son zèle dans un procès scandaleux où une femme protestante, mariée depuis 15 ans, et ayant changé de religion, voulait faire déclarer par les tribunaux son union illégitime. Cet écriv. n'ayant mis son nom à aucun de ses ouv., on lui en a attribué plusieurs auxquels il fut étranger. Toutefois M. Barbier, dans son *Dictionn. des anonymes*, dit que l'abbé de Caveyrac est bien l'aut. de la *Réponse aux recherches historiq.* (de Pfeffel) *concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon*, broch., pub. à Rome, et réimpr. à Paris, 1769, in-8.

CAVELIER (Robert). V. Salle (la).

CAVENDISH, anc. et illustre famille anglaise, dont l'origine remonte à un gentilhomme normand, nommé Robert de Gernon, qui accompagna Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, en 1066. — Cavendish (sir William), lord chef de justice de la cour du banc du roi (trib. suprême), perdit la vie dans une insurrection qui eut lieu à Londres en 1382, sous le règne de Richard II. — Un autre Cavendish (sir William), né en 1505, m. en 1557, attaché au card. Wolsey (*v.* ce nom), lui resta fidèle dans sa disgrâce, et n'en fut pas moins bien traité par Henry VIII, par Edouard VI et la reine Marie.

CAVENDISH (Thomas). V. Candish. — Cavendish (sir William). V. New-Castle. — Cavendish (Willam). V. Dévonshire.

CAVENDISH (Ch.), frère du comte de Dévonshire, né vers la fin du 16e S., défendit avec le plus grand zèle la cause du roi Charles II, et périt les armes à la main, près de Grantham, en 1643, dans un combat où se trouvait Cromwell.

CAVENDISH (lord Frédéric), 3e fils du 3e duc de Dévonshire, né en 1729, mort en 1803, avait suivi avec distinction la carrière des armes, et était parvenu au grade de feld-maréchal. Ayant été fait prisonnier au combat de St-Cast sur les côtes de France, en 1758, il fut renvoyé sur parole; mais il refusa pendant quelq. temps cette faveur pour ne pas violer, disait-il, son engagement, en votant (dans la 2e chambre du parlement, dont il était membre) des subsides pour la continuation de la guerre. — Cavendish (lord John), frère du préc., l'un des lords de la trésorerie sous le ministère du marquis de Rockingham, fut constamment opposé au lord North, auquel il succéda dans la place de chancelier de l'échiquier. Il m. en 1796.

CAVENDISH (Henri), célèbre chimiste, né en 1733, m. en 1810, était neveu du 3e duc de Dévonshire. Réduit par l'effet des lois anglaises à une légitime très-médiocre, il se livra de bonne heure à l'étude des sciences, et fit d'importantes découvertes en chimie; et la géométrie ainsi que la phys. ne lui furent pas moins familières que cette prem. science. Admis depuis long-temps à la société roy. de Londres, il fut nommé en 1803 l'un des huit associés étrangers de la 1re classe de l'institut de France. A cette époque Cavendish jouissait d'une fortune très-considérable qui lui avait été léguée par l'un de ses oncles; mais ce changement dans son existence n'avait rien changé à son caractère et à ses habitudes. Ses écrits (peu nombreux) sont tous insérés dans les *Transact. philos.*, années 1766, 1776, 1792.

CAVICEO (Jacques), écriv. ital., né à Parme en 1443, enseigna les bell.-lett. à Pordenone, fut vic.-gén. à Rimini, à Ravenne, à Ferrare, et m. en 1511. Il est aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, dont les plus connus sont un roman en prose intit. : *il Peregrino*, qui parut pour la 1re fois à Venise, 1526, in-8; trad. en fr. par F. Dassy, 1528, in-8; et une *Hist. de la guerre qui éclata en 1487, entre les Vénit. et l'archiduc d'Autr. Sigismond.*

CAVINO (Jean), surnommé *le Padouan*, du nom de sa patrie, grav. ital. du 16e S., s'appliqua particulièrement à contrefaire les médailles antiques, et s'associa, vers l'an 1565, à Alexandre Bassiano. Ils gravèrent ensemble un gr. nomb. de coins, et inondèrent l'Italie de médailles grecq. et rom. de leur fabrique; Cavino m. en 1570. Th. Lecointe acheta une gr. partie des coins du Padouan, et il les légua en 1670 à l'abbaye de Ste-Geneviève; ils se trouvent actuellement à la biblioth. royale au nombre de 122. Du Moulinet les a fait graver dans l'ouvr. intit. *Cabinet de la Biblioth. de Ste-Genev.*, Paris, 1692, in-fol.

CAVOIE (Louis Oger, marquis de), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, d'une ancienne famille de Picardie, acquit de bonne heure de la réputation par ses duels fréquens, qui firent attacher l'épithète de brave à son nom. Il justifia au surplus cette distinction dans les différentes campagnes où il assista tant sur mer que sur terre; et Louis XIV fit de lui un éloge bien flatteur quand, sur le bruit qui s'était répandu de la m. de Cavoie, au passage du Rhin, il s'écria : « Ah! que M. de Turenne sera fâché! » Cavoie, constamment en faveur à la cour, fut l'ami de Turenne, du maréchal de Luxembourg, de Racine, et m. en 1716.

CAVOLINI (Philippe), jurisc. et natur. ital., né à Naples en 1756, m. en 1810, se montra moins occupé de sa profess. d'avoc. que de l'étude de la nature. Ses ouvr. contiennent quelq. bonnes découvertes, et Abildgaard, natural. danois, a donné à une nouvelle plante le nom de *Cavolinia natans*.

On a de lui : *Memoria sulla generazione de' pesci, et de' granchi*, Naples, 1777, in-8; *Progymnasma de veterum jurisconsultorum philosophiá*, ibid., 1779, in-8; *Memoria per servire alla storia del fico e della proficazione*, ib., 1785, in-8; *Memoria per servire alla storia de' polipi marini*, ibid., 1785, in-8; *Nuove ricerche sulla Gorgonia e sulla Madrepora*, ib., 1783, in-4.

CAVOTO (Jean-Baptiste), relig. de l'ordre de St-François, né dans le royaume de Naples, vers la fin du 16ᵉ S., a laissé des *Serm.* et des *Leçons sur Job* (en latin), Rome, 1617, in-4.

CAWTON (Thomas), théologien angl., né en 1637, m. en 1677, a travaillé à la *Bible polyglotte* de Walton et au *Dictionn.* de Castell. Il a laissé en outre la *Vie* de son père, in-8; une *Dissertat. sur la langue hebr.* et un *Tr. sur la providence divine* (en angl.), pub. après sa m., en 1680.

CAXANES (Bernard), méd. espagn., né en Catalogne, en 1560, est aut. d'un ouvr. intit. : *de Ratione mittendi sanguinem in febribus putridis, adversus Valentinos*, etc., Barcelone, 1592, Venise, 1595, in-8.

CAXES (Patrice), archit. et peint. ital. du 16ᵉ S., né à Florence, fut attaché au service des rois d'Espagne Philippe II et Philippe III, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du Prado, l'*Hist. de Joseph*. On a de lui une trad. espagn. du *Tr. d'archit.* de Vignoles. — Caxes (Eugène), fils du précédent, m. en 1642, a composé plus. tabl. estimés que l'on trouve à Madrid, à Tolède, et dans quelques autres villes.

CAXTON (Guillaume), né dans le comté de Kent, vers 1410, m. à Londres en 1491, fut le premier qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Ayant acquis quelque considération dans le commerce et faisant partie de la corporation des merciers, il avait été chargé par Edouard IV de continuer, en qualité d'agent spécial, le tr. de commerce conclu entre ce monarque et Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, lors du mariage de Marguerite d'York avec Charles, fils de Philippe-le-Bon. Ce fut pendant cette mission qu'il traduisit en angl. et imprima lui-même, d'après les nouv. moyens de l'art dont il s'était instruit antérieurement en Hollande, un livre franç. intit. : *Rec. des hist. de Troye*. Peu de temps après, muni de tout ce qui était nécessaire pour une imprimerie, il vint en établir une dans l'abbaye de Westminster. L'introduction de cette découverte en Angleterre excita de grandes rumeurs parmi le clergé; et l'év. de Londres, dans une assemblée de prélats, alla jusqu'à dire : « Si nous ne parvenons pas à détruire cette dangereuse invention, elle nous détruira. » Caxton imprima, dans l'espace de 20 ans, une soixantaine d'ouvr., parmi lesquels se trouvent ceux de Chaucer (*v.* ce nom); mais la plupart sont des livres trad. du franç., après l'avoir été du latin en cette langue. Le dernier ouvr. de Caxton est une trad. des *Saintes vies des PP. ermites vivant dans le désert*. Il la finit le jour même de sa m., et elle fut impr. en 1495 par Wynkin de Worde, l'un des élèves qu'il avait formés. Plus. autres imprimeries s'étaient établies en Angleterre de son vivant. On peut consulter sur Caxton la *Dissert. sur l'origine de l'impr. en Angl.*, par Midleton, trad. en franç. par G.-G. Imbert, Paris, 1775, in-8.

CAYER (Jean-Ignace), chan. de Fourvières, né à Lyon en 1704, m. en 1754, cultiva les mathém. et l'astron. On a de lui quelq. *Opuscules* sur ces deux sciences, et des *Dialogues des morts*, impr. à Lyon sans date. Il était membre de l'acad. de cette même ville.

CAYET (Pierre-Victor-Palma), ministre protestant, puis prêtre catholique, né en Touraine en 1525, fut élevé par ses parens dans les principes de la religion cathol., et vint à Paris faire son cours de philos. sous le célèbre Ramus. Celui-ci ayant embrassé le calvinisme, Cayet ne tarda pas à suivre cet exemple. Après avoir étudié la théol. à Genève et voyagé quelque temps en France, il fut élevé au ministère évangélique et nommé pasteur d'un village protestant près de Poitiers. Il devint ensuite prédicateur de la princesse Catherine de Bourbon, qui l'amena à la cour d'Henri IV. Ayant eu l'occasion de voir l'abbé, depuis card. Duperron, et de discuter avec lui quelques points de controverse, Cayet, soit par conviction, soit par ambition, conçut le dessein de rentrer dans la communion romaine. Les calvinistes, instruits de ses premières démarches, le déclarèrent (dans un synode) indigne d'exercer le ministère. Cayet fit son abjuration en présence de l'univ. de Paris en 1595, fut ordonné prêtre, et mourut en 1610. Cayet a laissé un gr. nomb. d'ouv. dont on trouve la liste dans le tome XXXV des *Memoires* du P. Niceron. Nous nous bornerons à indiquer les plus remarquables : *Paradigmata de IV linguis orientalibus* (arabe, arménienne, syrienne, éthiopienne), Paris, 1596, in-4; *de Sepulturá, et jure sepulchri*, ibid., 1597, in-8; *Chronologie novennaire*, ou *Hist. de la guerre sous Henri IV depuis* 1589 *à* 1598, 3 vol. in-8; *Chronol. septennaire*, ou *Hist. de la paix entre les rois de France et d'Espagne de* 1598 *à* 1604, Paris, 1605, in-8; il a encore publié l'*Heptameron de la Navarride*, ou *Hist. entière du royaume de Navarre* (par D. Charles, infant de Navarre), trad. de l'espagnol en vers français, Paris, 1602, in-12; *Histoire prodig. et lamentable du docteur Faust*, traduit de l'allemand, Paris, 1603, in-12. On attribue à Cayet une *Apologie pour le roi Henri IV*, etc., Paris, 1596; et *le Divorce satirique*, ou *les Amours de la reine Marguerite de Valois*. Les autres ouv. de Cayet traitent de matières théologiques, de points de controverse d'un bien faible intérêt aujourd'hui.

CAYLUS (Daniel-Charles-Gabriel de), év. d'Auxerre, né à Paris en 1669 d'une famille ancienne et illustre qui, outre le nom ou titre de Caylus, prend ceux de *Tubières*, *Levis*, *Postels et Grimoard*, fut d'abord reçu docteur en Sorbonne, et nommé, sous les auspices de Mad. de Maintenon (dont son frère venait d'épouser la nièce), l'un des aumôniers du roi. Lié avec Bossuet et le card. de Noailles, qui le fit son grand vicaire, il obtint en 1704 l'évêché d'Auxerre. Il fut ensuite l'un des opposans à la bulle *Unigenitus*, refusa d'acceder à l'accommodement de 1720, fut l'un des douze év. qui protestèrent contre la déposition de l'év. de Soanen (*v.* ce nom) et contre la déclaration de 1730, et mourut en 1754. Les ouv. de ce prelat ont été réunis en 10 vol. in-12, dont les 6 premiers parurent en 1750, et les 4 autres en 1752. Sa *vie* a été écrite par l'abbé Dettey, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS (Marie-Marguerite de VILLETTE, marquise de), nièce de Mad. de Maintenon, épousa en 1686 le marquis de Caylus, menin du dauphin, et se fit remarquer à la cour par ses grâces et son esprit. Douée du talent de bien observer, elle a laissé un petit ouvr. intitulé *Souvenirs*, qui est un modèle en ce genre, et dont Voltaire fut le prem. édit., Amsterdam (Genève), 1770, in-8. M. Auger en a donné une nouv. édit., Paris, 1804, in-8 et in-12, avec une *Notice* sur l'auteur.

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe, etc., comte de), antiq., archéologue et littér., fils de la précédente, né à Paris en 1692, suivit d'abord la carrière militaire, entra dans les mousquetaires, et se distingua dans la campagne de 1711 en Catalogne à la tête d'un régiment qui portait son nom. A la paix de Rastadt, il voyagea en Italie, passa de là dans le Levant à la suite de l'ambass. de France, près de la porte othomane, visita les ruines d'Ephèse, de Troie, et d'autres lieux célébrés par Homère, et, sur les instances de sa mère, revint en France en

1717 au moment où il se disposait à pousser ses explorations classiques jusqu'en Egypte et même en Asie. Fixé dans sa patrie après avoir fait encore quelq. voyages en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, il se livra entièrement à l'étude de l'antiquité et à la pratique des arts, tels que la peinture, la sculpture, la musique, et principalement la gravure. Il entreprit un gr. ouv. sur les antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines et gauloises, fut reçu en 1731 amateur honoraire à l'acad. de peinture, et en 1742 associé libre de l'acad. des inscript. et b.-lett., et partagea ses travaux entre ces deux compagnies. « Si l'on peut reprocher au comte de Caylus, dit un judicieux critique (M. Ponce), de n'avoir pas toujours rencontré la vérité, qu'il cherchait de bonne foi, de n'avoir pas toujours mis dans ses recherches toute la profondeur désirable, on ne peut mettre en doute qu'il n'ait été très-utile aux arts, non-seulement par ses talens, mais encore par son rang et sa fortune, en multipliant par son exemple le nomb. des amateurs de la haute société. » Ce savant archéologue, qui était aussi un littér. agréable, a laissé un gr. nomb. d'ouv. qui peuvent se diviser en trois classes : ceux qui traitent spécialement de l'antiquité, ceux relatifs aux arts ; enfin ceux de littér. légère, tels que romans et facéties. Notre cadre ne nous permettant pas de donner la liste de toutes ses productions, nous devons nous borner à indiquer les plus remarquables, et qui ont le plus contribué à la réputation de leur auteur. *Recueil d'Antiquités égyptiennes, grecques*, etc., Paris, 1752 et années suivantes, 7 vol. in-4 ; *Numismata aurea imperat. roman.*, sans date, in-4, très-rare ; *Recueil de médailles du cabinet du roi*, id., in-4, très-rare ; *Recueil de peintures antiques* d'après les dessins coloriés de P. S. Bartoli, Paris, 1757, in-fol., en soc. avec Mariette, et tiré seulement à 30 exemplaires. On remarque dans les écrits de Caylus, relatifs aux arts., les suivans : *Tableaux tirés de l'Odyssée, de l'Iliade, de l'Enéide, avec des observations générales sur le costume*, Paris, 1757, in-8 ; Les *Vies de Mignard et de Lemoine*, dans le recueil de celles *des premiers peintres du roi*, Paris, 1752, in-8 ; la *Vie d'E. Bouchardon*, ibid., 1762, in-12. La plupart de ses romans et facéties ont été réunis sous le titre d'*Œuvres badines du comte de Caylus*, et pub. par Garnier, Paris, 1787, 12 vol. in-8. M. de Caylus avait projeté de faire graver les dessins des antiquités romaines existantes en France, exécutés par Mignard, lorsqu'il mourut à Paris en 1765. Cette belle entreprise est restée imparfaite. Il a encore laissé plusieurs MSs. inédits. *L'Eloge histor. du comte de Caylus* a été pub. par Lebeau, Paris, 1766, in-4.

CAYNE (Claude), aut. oublié d'un ouv. pub. en 1634 sous le titre de *l'Apparition de Théophile à un poète de ce temps sur le désaveu de ses œuvres*.

CAYOT (August.), sculpt., né à Paris en 1667, mort en 1719, fut reçu à l'acad. de sculpt. en 1711. Ses principaux ouvr. sont : *les deux Anges adorateurs* du maître-autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze ; une *nymphe de Diane* en marbre dans le jardin des Tuileries, et une *Didon abandonnée*.

CAYOUMARATH, premier roi de Perse de la dynastie des Pychdadyens, établit sa résidence dans l'Azerbaïjan vers l'an 890 av. J.-C. On lui attribue la fondation d'Isthakhar (Persépolis). Tout le reste de ce qu'on débite sur son règne appartient aux fables orientales.

CAYSSI (Souaz-ben-Hamdoun-al), aventurier arabe du 10e S., rassembla dans les montagnes de Grenade six mille mécontens chrétiens et mahométans, dont il prit le commandement en l'an 276 de l'hégire (889 de J.-C.) sous le califat d'Abdallah. Après s'être déjà emparé de deux provinces, Cayssi s'avançait vers Cordoue mettant tout à feu et à sang sur son passage, lorsqu'Abdallah réussit à gagner une partie des troupes de cet aventurier. Abandonné par elles dans un dernier combat, Cayssi tomba au pouvoir du calyfe, qui lui fit trancher la tête en l'an 890 de l'ère chrétienne.

CAZALÈS (Jacques-Ant.-Marie de), l'un des plus brillans orateurs de l'assemb. constit., né en 1752 à Grenade-sur-la-Garonne, fils d'un cons. au parlem. de Toulouse, embrassa d'abord le parti des armes, et devint capitaine au régiment des chasseurs à cheval de Flandre. Doué de manières élégantes, d'un beau physique, et surtout de beaucoup d'esprit joint à une singulière facilité d'élocution, il ne tarda pas à être recherché par les gentilshommes de sa province avec lesquels ses agrémens et ses goûts le mirent en liaison. Lors de la convocation des états-généraux, en 1789, il y fut élu député par la noblesse de Rivière-Verdun. Cazalès s'y montra l'un des plus ardens défenseurs de la monarchie, et déploya de gr. talens oratoires ; mais il arrivait dans cette assemblée avec des opinions arrêtées sur les hommes et sur les choses, et les évènemens n'y pouvaient apporter aucune modification, ce qui fit que ses efforts pour la cause qu'il défendait avec enthousiasme, mais en même temps avec prudence et discernement, ne furent pas toujours secondés, et ne produisirent point le résultat qu'on devait attendre de son mérite. Une conviction profonde l'avait fait orateur ; elle ne tarda pas à developper en lui le talent de l'improvisation, et peu de questions importantes furent agitées sans que ses éloquens discours y jetassent quelque lumière. Cependant il a encouru le reproche d'être parfois opiniâtre ; et, dans un duel qu'il eut avec Barnave, dont toutefois il ne sortit pas vainqueur, beaucoup de personnes mirent le reproche de son côté. Arrêté par le peuple lors du départ du roi Louis XVI pour Varennes, il fut mis en liberté par ordre de l'assemblée : un mois après cet évènement, il envoya sa démission au président, puis il se retira en Angleterre, d'où il revint à Paris au mois de février 1792. Les évènemens du 10 août l'obligeant à quitter de nouveau la France, il se rendit en Allemagne auprès des princes français, fit avec eux la campagne de 1792 ; mais étant ensuite tombé dans leur disgrâce, il alla se fixer en Angleterre. De retour en France en 1803, il y reçut un accueil favorable des gens qu'on aurait pu croire ses ennemis, et se retira dans une terre près de Grenade, où il mourut en 1805. Les *discours* et *opinions* de Cazalès ont été recueillis en 1 vol. in-8, Paris, 1821.

CAZALET (N.), conseiller à la cour royale de Pau, m. dans cette ville en 1817 à l'âge de 74 ans, avait été lié dans sa jeunesse avec Voltaire, Rousseau et d'Alembert. Il a laissé quelques *Poésies* légères insérées dans les recueils du temps, et plusieurs autres qui n'ont point été imprimées.

CAZALI (Jean-Vincent), sculpt. et architecte italien, né à Florence dans le 16e S., prit l'habit religieux dans l'ordre des serviteurs de Marie (Servites) après avoir étudié la sculpt. et l'archit. sous d'habiles maîtres dans sa patrie, et il n'en continua pas moins de cultiver ces deux arts. Il fit pour l'église des Servites à Lucques les bas-reliefs du maître-autel et plusieurs statues estimées, et contruisit ensuite divers édifices à Naples et dans les environs. Emmené en Espagne par le vice-roi, duc d'Ossuna, Cazali travailla pour Philippe II, qui le combla de faveurs. Il venait d'être chargé de la réparation de plusieurs places fortes en Portugal lorsqu'il mourut en 1593.

CAZALI (Jos.), prélat romain, né en 1746, m. en 1797, s'occupa beaucoup d'antiquités, et forma à Rome un cabinet remarquable par les morceaux précieux, les médailles et les livres rares qu'il contenait. On a de cet antiq. quelq. *Dissert.* sur des monnaies anc., et sur un bas-relief en terre cuite, trouvé à Palestrine en 1793.

CAZES (Pierre-Jacq.), peintre franç., né à Paris en 1676, m. en 1754, avait été reçu à l'acad. de peint. à l'âge de 27 ans, sur un tableau représentant le *Combat d'Hercule et d'Acheloüs*. Depuis il travailla particulièrement à des tableaux d'église, genre de composition qui lui convenait mieux que tout autre, attendu que, par défaut d'imagination, il reproduisait toujours les mêmes pensées et les mêmes figures. Au surplus, son dessin est assez correct et sa couleur ne manque pas d'harmonie. Plus. églises de Paris et celle de St-Louis à Versailles possèdent ses principaux ouvr., dont quelq.-uns avaient été placés, pendant la révol., au Musée de cette dern. ville. Il avait été l'élève de Bon Boullongne. V. ce nom.

CAZICLOU (N. BLADUS, plus connu sous le nom de), vaivode de Valachie, né à Bucharest dans le 15e S., était fils de Dracoula, vaivode ou prince de Valachie, qui s'était mis sous la protection des Othomans, long-temps av. la prise de Constantinople par Mahomet II. Bladus succéda à son père, et reçut le surnom de Caziclou, mot valaque qui signifie *l'Empaleur*, parce qu'il fit empaler en un jour 6,000 de ses sujets. Ce prince féroce ayant refusé d'obéir à l'ordre de Mahomet II, qui l'avait mandé à sa cour pour prêter serment de fidélité, ce sulthan envoya contre lui Hamzeh bey, gouvern. de Nicopolis. Caziclou attaqua les troupes turques pendant la nuit et les tailla en pièces. Alors Mahomet marcha en personne contre le rebelle, mit son armée en déroute et le força à chercher un asile en Hongrie, auprès de Mathias Corvin (fils du célèbre Huniade), qui le fit arrêter à la sollicitation des parens de quelq.-unes des victimes de ce vaivode. Il fut jugé et condamné à une réclusion perpétuelle dans la forter. de Belgrade, où il m. vers l'an 1459.

CAZOTTE (Jacq.), littérat. franç., né en 1720 à Dijon, où son père exerçait la place de greffier des états de Bourgogne, entra de bonne heure dans l'administ. de la marine, y devint commissaire en 1747 et obtint sa retraite avec le titre de commiss.-génér., en 1760. Son esprit, sa gaîté, une conversation vive et piquante, les ouvrages qu'il avait déjà composés pendant les loisirs que lui laissait son emploi dans la marine, lui firent obtenir des succès dans la société; et il soutint la réputation d'homme aimable et spirituel par d'autres productions qui furent également bien accueillies. Il se fit recevoir plus tard dans l'association des *Martinistes* ou *illumines*, et l'on remarqua dès-lors (suivant M. Bergasse, dans sa *Notice sur Cazotte*), que l'évangile devint sa règle jusque dans les détails les plus minutieux de sa vie. Toutefois il conserva son caractère enjoué, et ses relations sociales restèrent les mêmes. Il était maire d'un village près d'Epernai à l'époque de la révolut., et loin d'en accueillir les principes, il s'en déclara l'adversaire. Les aut. de la journée du 10 août 1792, ayant envahi les bureaux de l'intendant de la liste civile au palais des Tuileries, y trouvèrent des lettres de Cazotte à son ami Ponteau, secrétaire de cette même intendance. Cazotte fut arrêté, conduit à Paris et renfermé dans les prisons de l'Abbaye avec sa fille; il fut sauvé par elle des horribles massacres des 2 et 3 septemb. L'héroïque Elisabeth (c'est le nom de la fille de Cazotte) se précipita au-devant des assassins en s'écriant: « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien. » Le fer échappa des mains de ces hommes féroces, qui épargnèrent les deux victimes et les portèrent en triomphe jusque dans leur domicile. Mais Cazotte ne tarda pas à être arrêté une seconde fois, fut trad. devant le tribun. institué pour juger les prétendus crimes du 10 août, condamné à m., et subit son arrêt le 25 septembre 1792. Cazotte, initié comme nous l'avons dit dans le martinisme, avait annoncé dans une conversation, rapportée par La Harpe, mais citée avec infidélité par son éditeur Petitot, que l'infortuné Louis XVI serait un jour entouré d'une légion d'anges qui combattraient pour sa défense; et ce fut cette prophétie qui causa en grande partie sa perte. Ses princip. ouvr. sont: *Ollivier*, poème en 12 chants, Paris, 1763, 2 vol. in-8; *le Lord impromptu*, 1771, in-8; *le Diable amoureux*, 1772, in-8. Ces trois ouvr. ont eu plus. edit., et ont été trad. en allemand. On les a réunis sous le titre d'*OEuvres morales et badines*, Paris, 1776, 2 vol. in-8; on a publ. aussi ses œuvres mêlées de vers et de prose, 1798, 3 vol. in-12, et Londres (Paris), 7 vol. in-18. La meilleure édit. est celle de Bastien, Paris, 1816, 4 vol. in-8. On a encore de Cazotte: *la Pate du Chat*, conte, 1741, in-12: c'est son 1er ouv.; *les Mille et une Fadaises*, contes, 1742, in-12; *la Guerre de l'Opéra*, 1753, in-12; et des *Observat. sur la lettre de Rousseau au sujet de la musique française*. Il a travaillé aussi, avec un moine arabe, nommé dom Chavis, à la suite *des Mille et une Nuits*, formant les tom. 37 à 40 du *Cabinet des Fees*; et on lui doit l'opéra-com. des *Sabots*, qui parut dans le temps sous le nom de Sedaine.

CAZWYNY (Zacharia-ben-Mohammed), natural. arabe, peut être regardé comme le Pline des Orient. Né à Cazwyn (Casbin), ville de Perse, vers l'an 609 de l'hégyre (1210 de J.-C.), d'une famille dont l'origine remontait à l'un des compagnons du prophète Mohamed (Mahomet); il prit le surnom de Caswyny, sous lequel il est devenu célèbre. Les biogr. orient. donnent peu de particularités sur sa vie, et l'on sait seulement qu'il m. en 682 de l'hég. (1283 de J.-C.). Il composa sur l'hist. nat. plus. ouvr., dont le plus remarq. et le plus connu est celui intit.: *les Merveilles de la Nature et les singularites des choses créées*. Il est divisé en 2 parties: la 1re, qui traite des êtres supérieurs, se retrouve dans l'ouvr. d'Alfergan (*v.* ce nom) sur l'astron., dans le *Comment.* de Hyde *sur Oulong bey*, et dans la *Descript. du globe celeste cufique* d'Assemani. Le chapitre qui traite des constellat. arabes a été inséré dans les *Recherches sur l'origine et la signifieat des noms des constellat.* par M. Idler, Berlin, 1809 (en allem.). La 2e partie de l'ouvr. de Cazwyny ayant pour titre: *Des êtres inferieurs*, comprend tous les corps sublunaires et la descr. des 3 règnes de la nature, dont plus. fragmens ont été pub. par divers sav. européens, et entre autres par M. de Chezy, en 1806. Ce même tr. a été trad. en persan et abrégé. On attribue à Cazwyny une géog. intit.: *Merveilles des pays* (Adjaib el Boldan), dont un extr. a été pub. à Copenhague en 1790; et une *Hist. de la ville de Cazwyn*.

CEBA (Ansaldo), poète et littér. italien, né à Gênes en 1565 d'une famille patricienne, se livra entièrement à la culture des lettres jusqu'à sa mort, arrivée en 1623. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. (en vers et en prose), dont nous n'indiquerons que les plus connus: *Rime*, ou poésies lyriques, Rome, 1611, in-4; *Istoria romana italiana; Esercizi academici*, Gênes, 1621, in-4; *il Gonzaga*, poème heroïque, ibid., 1621, in-4; trois tragédies: *le Gemelle capitane, Alcippo* et *la Principessa Silandra*; les deux prem. font partie du *Choix de tragedies* de Maffey, Vérone, 1723, 3 vol. in-8, et la dernière fut impr. à Gênes en 1721, in-8; *Il Cittadino republicano*, Gênes, 1617, in-fol.; plusieurs *Discours* en l'honneur du doge Auguste Doria; et deux vol. de *Lettres*, Gênes, 1623, in-4.

CÉBÈS, philos. grec, né à Thèbes dans le 4e S. avant l'ère chrétienne, fut disciple de Socrate, et assista aux derniers momens de ce gr. homme. Il composa trois dialogues intitulés: *Hebdomades* (la semaine); *Phrynicus; Pinax* (la table). Ce dern., connu sous le nom de *Tableau de Cebès*, est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous. On a élevé des doutes sur l'authenticité de ce dialogue. Wolff (*v.* ce nom), et après lui, l'abbé Sevin, dans les *Memoires de l'acad. des bell.-lettres*, t. 3, ont cherché

à démontrer, contre le sentiment gén. des anciens, que le *Tableau de Cebès* n'était point de ce philosophe. Quoi qu'il en soit, sous le rapport du style et de la morale, cet ouv. est digne d'un disciple de Socrate. Il a été impr. pour la prem. fois sans date à Venise ou à Rome (vers 1500). Les meilleures édit. sont celles de Gronovius, Amsterdam, 1689, in-8, de Heyne, Varsovie, 1770, in-8; de Schweighœuser, Leipsig, 1798, in-8; on en a une *trad.* en vers lat., Oxford, 1715, in-8, et beaucoup d'autres en français. Les meilleures sont celles de Lefebvre de Villebrune, Paris, 1783, in-12, 1795, 2 vol. in-18; de Belin de Ballu, ibid., 1790, in-8; et de A.-G. Camus, ibid., 1796, 2 vol. in-18.

CECCANO (ANNIBAL), card. et légat du pape Clément VI auprès d'Edouard VI, roi d'Angleterre, et de Philippe-Auguste, faillit être assassiné à Rome lors des troubles qui s'y élevèrent pendant la domination de Rienzi (*v.* ce nom), et la frayeur qu'il en conçut fut telle, que le pape, touché de sa perplexité, lui fournit le prétexte de quitter cette ville en lui confiant la légation de Naples; mais il mourut empoisonné en se rendant à cette destination en 1350.

CECCARELLI (ALPHONSE), écriv. italien du 16e S., né à Bevagna en Toscane, est auteur d'un ouv. int. *Dell' istoria di casa Monaldesca, lib. V*, Ascoli, 1580, in-4. Cet écrit, qui renfermait quelq. passages injurieux aux principales maisons d'Italie, fut supprimé par Grégoire XIII, et son auteur condamné à mort, comme ayant falsifié les pièces dont il s'était servi pour sa composition.

CECCHERELLI (ALEXANDRE), écriv. ital., a pub. à Florence, vers le milieu du 16e S., un écrit intitulé : *Ragionamento dell' azioni e sentenze di Alessandro de Medici primo duca di Firenza.*

CECCHI (JEAN-MARIE), poète comique ital. du 16e S., très-peu connu, même en Italie, comp. un gr. nomb. de pièces dont Jules Negri (*v.* ce nom) a donné la liste dans son *Istoria degli scrittori Fiorentini.* Dix de ces pièces ont été imp., cinq sont tirées de Plaute et de Térence; les cinq autres sont de l'invention de l'aut., ou fondées sur des aventures du temps; huit, publiées d'abord par les jésuites, Florence, 1561 et 1585, in-8, ont été réimpr. dans le *Teatro comico fiorentino*, Florence, 1750, 6 vol. in-8; deux parurent à Venise en 1550, in-12, et sont très-rares, ainsi que celles impr. chez les jésuites. D'après la liste donnée par Jules Negri, les ouvr. de Cecchi s'élèvent à cent, dont vingt-cinq comédies et soixante tragédies et représentations sacrées. La meilleure des comédies, sous le rapport de l'intrigue, et aussi la plus libre et la plus indécente, tant pour les mots que pour les choses, fut cependant jouée à Florence en 1515 devant le pape Léon X. Elle a pour titre : *l'Assiuolo* (oiseau de nuit, *duc* ou *chouette*). On ignore l'époque précise de la naissance et celle de la mort de cet auteur.

CECCO D'ASCOLI (FRANCESCO, *Franç.*) STABILI, plus connu sous le nom de), fut ainsi appelé du diminutif de son nom de baptême et de la ville d'Ascoli, où il naquit vers l'an 1257. Il se livra dès sa première jeunesse avec un succès égal aux arts agréables et aux études sérieuses, mais plus particulièrement à l'astrologie, introduite depuis long-temps d'Orient en Europe, et il la prof. publiquem. à Bologne depuis 1322 jusqu'en 1325. Dénoncé au trib. de l'inquisition pour *avoir mal et irrégulièrement parlé de la foi catholique*, il fut condamné à une pénitence publique, à une amende, et privé de ses titres de maître, de docteur, de tous ses livres d'astrologie, *petits et grands.* Le chagrin que lui donna ce jugement l'engagea à quitter Bologne pour se rendre à Florence, où de plus grands malheurs l'attendaient. Traduit de nouveau devant l'inquisition, il fut condamné au feu comme hérétique, et brûlé publiquement en 1327. La cause de cette horrible sentence a été diversement racontée par les historiens qui ont écrit sur Cecco; mais il paraît évident, d'après le texte même du décret rendu par l'inquisiteur de Florence, que le malheureux vieillard (Cecco avait alors 70 ans) fut atteint dans cette seconde ville par la vengeance du trib. qui l'avait condamné dans la première à des peines auxquelles il s'était soustrait. On a de cette déplorable victime des préjugés du temps un poëme plus que médiocre écrit en tercets, *terza rima*, sur la physique et l'histoire naturelle, avec un mélange de philosophie morale et de visions astrologiques; il est intit. *l'Acerba*, par erreur du copiste sur le MS. duquel la prem. édit. a été pub., Venise, 1476, in-4; le titre mis par Cecco était *l'Acerbo* ou *l'Acervo*, du latin *Acervus*, qui signifie monceau, ou amas de choses entassées. La prem. édition de Venise a été suivie de quatre autres, toutes fort rares, ainsi que trois autres publiées à Milan de 1484 à 1521 avec un *Comment.* de Nicolas Massetti, et des fig. gravées sur bois. Cecco avait écrit, antérieurement au poëme de l'*Acerbo*, des *Comment.* lat. *sur la sphère de J. de Sacrobosco.* Ce livre, cité dans la sentence portée par l'inquisition de Florence, fut impr. pour la prem. fois à Bâle, 1485, in-fol.; réimpr. avec les *Comment.* de François de Capoue, et de J. Lefebvre d'Etaples, Venise, 1499, 1559, in-fol. On cite encore un ouv. du même aut. intit. *Prælectiones ordinariæ astrologiæ habitæ Bononiæ*, conservé, dit-on, MS. dans la bibliothèque du Vatican. Les diverses versions qui ont été données sur la vie de Cecco y jettent une grande obscurité. L'excellent critique Tiraboschi (*v.* ce nom) a démontré que beaucoup de détails donnés par plusieurs écrivains ne peuvent être admis : tels, par exemple, que les liaisons de Cecco avec le Dante et Guido Cavalcanti, et son séjour à Avignon auprès du pape Jean XXII en qualité de proto-medecin.

CECIL (GUILL.), baron de Burleigh, secr. d'état sous Edouard VI et Elisabeth, grand trésorier d'Angleterre, né en 1520 à Bourn dans le Lincolnshire, commença à se faire connaître dans la chambre des communes du parlement par sa fermeté et l'indépendance de ses opinions. Il acquit un gr. crédit auprès d'Edouard VI, et fut nommé secret. d'état, membre du conseil privé par Elisabeth. Ce fut lui qui décida cette reine à assembler un parlement, où l'on discuta d'abord un plan de réforme dans la religion. Il eut la plus grande part à la rédaction et à l'adoption des trente-neuf articles qui forment la base de cette réforme. L'Angleterre lui doit aussi le règlement relatif aux monnaies qui, depuis Henri VIII, avaient été altérées. Elisabeth, en récompense des services de Cécil, le créa en 1571 baron de Burleigh, et cette faveur augmenta le nombre des ennemis que son crédit auprès de la reine lui avait attirés. Cet habile et laborieux ministre eut à déjouer plusieurs intrigues ourdies contre lui, et Elisabeth elle-même parut vouloir rejeter sur lui tout l'odieux de sa propre conduite envers l'infortunée Marie Stuart, dont lord Burleigh fut l'un des juges. Exilé pendant quelque temps de la cour, il y reprit bientôt toute son influence. Lorsque l'Angleterre fut menacée de l'attaque de la fameuse flotte de Philippe II, connue dans l'histoire sous la dénomination si mal justifiée d'*invincible armada*, Burleigh dressa le plan de défense, et conclut un traité très-avantageux pour la grande Bretagne avec les états-gén. de Hollande. Il mourut peu de temps après ce dernier acte de son ministère, qui avait duré 40 ans, en 1598. Sa *vie*, publ. par Arthur Collins en 1599, et réimpr. en 1732, renferme des détails d'un grand intérêt.

CECIL (ROBERT), deuxième fils du précédent, né en 1563, fut également secrétaire d'état sous le règne d'Elisabeth, et l'un des commissaires envoyés en France pour négocier la paix entre ce

royaume et l'Espagne en 1597. Antagoniste du célèbre comte d'Essex (*v.* ce nom), Cécil fut un des principaux auteurs de la perte de ce favori. Jacques Ier, qui était attaché à ce ministre sans l'aimer, le continua dans ses emplois, et le fit successivem. baron d'Essendem, vicomte de Cramborn, comte de Salisbury et chev. de la Jarretière. La conduite de cet homme d'état envers Essex et Walter Raleigh lui avait attiré la haine d'un grand nombre d'Anglais; si ces imputations, jointes à d'autres reproches moins graves, mais peut-être mieux fondés, ont entaché sa mémoire, il n'en faut pas moins convenir qu'il fut le plus habile ministre de Jacques Ier. Il m. en 1612. Plusieurs de ses *Lettres* ont été insérées dans les *Mémoires* d'état publiés par Edm. Sawyer, Londres, 1725, 3 vol. in-fol. On a publié la *Correspondance secrète de Robert Cecil avec Jacques VI, roi d'Ecosse*, Londres, 1766, in-12, trad. en français la même année, par Besset de la Chapelle.

CÉCIL (Richard), ministre anglican, né en 1748, m. en 1810, a laissé des *Sermons* et plusieurs écrits littéraires recueillis et publiés après sa mort, Londres, 1811, 4 vol. in-8.

CÉCILE (Ste), vierge et martyre, dont les *actes*, insérés dans *le Martyrologe*, ne paraissent point authentiques aux yeux des plus habiles critiques. Fortunat de Poitiers, le plus ancien auteur qui ait parlé de cette sainte, la fait mourir en Sicile entre l'an 176 et 180, sous les empereurs Commode et Marc-Aurèle; et c'est de là que son corps fut transporté à Rome, probablement vers la fin du 4e S. Le pape Pascal I découvrit ce même corps d'après une vision qu'il eut, dit-on, en songe dans l'église de St-Pierre, et fit rétablir l'église construite au 5e S. sous l'invocation de la sainte, église qui forme aujourd'hui le titre d'un card. prêtre, et auprès de laquelle le même pape fonda un monastère du même nom. Les musiciens ont choisi Ste Cécile pour leur patrone parce que, d'après les *Actes* contestés de cette sainte, en chantant les louanges de Dieu, elle s'accompagnait souvent d'un instrument. Elle a également servi de sujet à plusieurs peintres célèbres, et notamment au Dominiquin, dont le tableau est un des chefs-d'œuvre de l'école italienne.

CÉCILE, princ. de Suède, fille de Gustave Ier, née en 1540, épousa Christophe, margrave de Bade-Rademachern, et mourut dans l'abandon et la détresse à Bruxelles en 1627, par suite des désordres de sa conduite avant et après son mariage.

CÉCILIEN, diacre de Carthage, élu év. de cette ville en 311 après Mensurius, eut pour compétiteur à ce siége Majorin (*v.* ce nom), que les év. de Numidie, mécontens de ne pas avoir été convoqués à son ordination, reconnurent à sa place. Cette contestation, à la suite de laquelle Donat, évêque de Casenoire et fondateur de la secte des Donatistes, leva l'étendard du schisme, fut le motif principal de deux conciles : l'un assemblé à Rome par l'emper. Constantin, en 315, dans lequel Cécilien, accusé par les Donatistes, fut absous et Donat condamné; l'autre tenu à Arles l'année suiv., où la précéd. décision fut maintenue. Cécilien m. vers l'an 347 en possession de son év.; mais les troubles excités par ses adversaires agitèrent long-temps encore l'église d'Afrique.

CÉCILIUS (St), né en Afrique vers l'an 211, fut converti à l'évangile par les exhortations d'Octavius et de Minutius, ses compagnons de débauches av. qu'ils eussent eux-mêmes embrassé la foi. Le card. Orsi, dans le t. 2 de son *Hist. ecclésiast.*, a donné l'analyse d'un dialogue écrit par St Cécilius, où est exposé le résultat des confér. de ces 3 néophytes.

CÉCILIUS. V. Métellus.

CÉCINA (Aulus), cap. rom., l'un des lieut. de Germanicus, obtint les honneurs du triomphe vers la 16e année de l'ère chrét. Command. de 4 légions et des corps auxiliaires, il allait être abandonné par ses troupes, qu'une terreur panique avait saisies, quand il prévint leur fuite en leur opposant pour barrière son propre corps étendu à l'entrée du camp.

CÉCINA (Aliénus), capit. ambitieux et turbulent, né à Vicence dans le 1er S. de J.-C., trahit successiv. Galba, Vitellius et Vespasien, dans les armées desquels il occupa tour à tour des emplois éminens. La conspiration qu'il avait tramée contre le dernier de ces empereurs fut découverte par Titus, qui le fit mettre à m. Cécina n'était pas moins remarquable par sa haute stature et la beauté de son visage que par l'audace qu'il déployait dans les combats. Mais il fut par-dessus tout factieux et inconstant.

CÉCROPS (mythol.), originaire d'Egypte, vint s'établir dans l'Attique, où il épousa Aglaure, fille d'Actée, roi des peuples de cette contrée. Il succéda à son beau-père, et m. après un règne de 50 ans. Fondateur d'Athènes, il poliça les habitans de cette ville, institua des cérémonies religieuses et créa l'aréopage. On place l'époque de sa vie au 16e S. av. J.-C.

CÉCUS-ASCULANS, astrologue du duc de Calabre, fut brûlé en 1327, pour avoir osé soutenir, entre autres absurdités *astrologo-théologiques*, que la condition de J.-C. sur la terre n'était que le résultat de la combinaison des astres sous l'influence desquels il était né.

CÉDITIUS (Quintus), tribun milit. en Sicile vers l'an 254 av. l'ère chrét., sous le consul Attilius Collatin, dégagea l'armée romaine d'une position périlleuse en se mettant à la tête de 400 jeunes soldats dévoués avec lesquels il affronta l'ennemi, et en divisa les forces par cette attaque audacieuse. Céditius, échappé au glorieux trépas où il avait conduit ses jeunes compagnons, fut le seul d'entre eux qui survécût à la délivrance de l'armée.

CEDMON ou CÆDMON, écriv. relig. angl. du 6e ou 7e S., bénédict. du couvent de Sterunashen, est aut. de plus. *Cantiques spirit.*, et de *Versions anglo-saxonnes*, d'une partie de l'Anc. et du Nouveau-Test., pub. à La Haye, 1655, in-4, rare et recherché comme le plus anc. monum. de la langue angl. Cedmon m. vers l'an 676, suiv. le vénérable Bede, qui raconte de lui, entre autres choses merveilleuses, qu'il composait pendant son sommeil des ouv. sublimes et les écrivait à son réveil.

CÉDRÉNUS (Georges), moine grec du 11e S., a laissé une compilation inexacte et tronquée de différens auteurs, sous le titre de *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène* (1057); l'éditeur de cette chron., impr. au Louvre en 1647, 2 vol. in-f., avec la trad. lat. de Xilander, les notes de Goar et le glossaire de Fabrot, fait partie de la *Collection Byzantine*.

CÉDRON, sectaire syrien, vers le 2e S. de J.-C., embrassa d'abord la doctrine de Saturnin (*v.* ce nom), puis créa à son tour un système non moins hétérodoxe, et rentra enfin dans le sein de l'église. Il fut le maître de Marcion, chef de la secte des Marcionites. V. ce nom.

CÉFALO (Jean), jurisc. ferrarais du 16e S., m. en 1580 à Padoue, avait professé successiv. dans les écoles de sa patrie, à Padoue et à Paris. On a de lui 5 vol. de *Consultations avec les réponses*.

CEILLIER (Remi), sav. bénédict., né à Bar-le-Duc en 1688, m. en 1761, président de la congrég. de St-Vannes, a laissé les ouvr. suiv. : *Apologie de la morale des Pères* (contre Barbeyrac), Paris, 1718, in-4; *Hist. générale des aut. sacrés et ecclésiast.*, Paris, 1729-1763, 23 vol. in-4. Il y a un 24e vol. de tables rédigé par Rondet et Drouet, ibid., 1782. Ce

gr. ouvr. est plus complet que celui de Dupin sur le même sujet, mais il lui est inférieur sous le rapport de l'analyse des écrits des divers auteurs.

CÉLADA (Didacus), jésuite du 17e S., est aut. de *Comment.* latins sur plus. livres de la bible, recueillis et pub. à Lyon de 1647 à 1651, 6 vol. in-fol.

CÉLANO (Charles), chan. à Naples dans le 17e S., est l'aut. de plus. *Coméd.* pub. sous le nom d'Hector Calcolone.

CÉLÉNO (mythol.), nom de l'un des monstres femelles appelés harpies. Suiv. la fable, elle prédit aux Troyens, sous la conduite d'Énée, qu'ils n'aborderaient point en Italie avant d'avoir été réduits par la famine à dévorer leurs tables. Virgile, qui nomme Céléno *Furiarum maxima*, a développé cette allégorie dans *l'Enéide.*

CÉLER, architecte romain, construisit, sous le règne de Néron, de concert avec un autre archit. nommé Sévérus, le fameux palais qu'on nomma la Maison-Dorée, et qui fut détruit après la m. du monstre pour lequel il avait été élevé.

CÉLESTA (mythol.), nom d'une divinité de Carthage, dont l'empereur Héliogabale fit transporter la statue à Rome pour l'épouser publiquem., en obligeant les sénateurs à lui faire des présens de noces.

CÉLESTI (André), peintre ital., né à Venise en 1637, m. en 1706, a composé quelques tabl. d'église que l'on voit encore à Venise et dans quelq. villes des états de terre ferme; mais il est plus connu par des paysages qui représentent quelq.-uns des beaux sites de l'Italie septentrionale.

CÉLESTIENS. V. Célestius.

CÉLESTIN Ier (St), né à Rome dans le 4e S., fut élu pape en 422. Il eut à lutter contre les év. d'Afr qui ne voulaient pas reconnaître les appellations interjetées au St siége, fit condamner par le concile de Rome, en 430, la doctrine de Nestorius, envoya des députés au concile général d'Éphèse, et m. en 432. On a de ce pontife quelq. *lettres* insérées dans les *Epistolæ romanor. pontif.* de D. Coustant, in-fol., et dans la collect. des conciles.

CÉLESTIN II (Gui du Chatel), succéda au pape Innocent II en 1143, et m. le 3 mars de l'ann. suiv. Son court pontificat n'offrit rien de remarq.

CÉLESTIN III, fut élu pape en 1191, à l'âge de 85 ans, et succéda à Clément III. On a dit qu'au couronnement de Henri VI, emper. d'Allemagne, ce pape poussa d'un coup de pied la couronne impériale qui allait être mise sur la tête du prince, pour lui montrer qu'il avait le pouvoir de la déplacer. Les card. la relevèrent et la posèrent sur le front de Henri. L'abbé Fleury met en doute cette anecdote. Ce qui est certain, c'est que Célestin, après avoir donné au même prince l'investiture de la Pouille et de la Calabre, lui défendit de s'emparer de la Sicile, dont il protégeait le souverain, Tancrède. Très-zélé pour la croisade, ce pape ne cessait d'animer les princes chrétiens à cette entreprise. Il m. en 1198; on a dix-sept *lettres* de lui dans le rec. de D. Coustant. V. l'art. Croisades.

CÉLESTIN IV, s'appelait Geoffroi de Chatillon avant d'être élu pape en 1141, 30 jours après la m. de Grégoire IX. Il avait été d'abord chancel. de l'église de Milan, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, et ne survécut que 18 jours à son élection: ce qui a donné lieu au bruit qu'il était mort empoisonné.

CÉLESTIN V (St), appelé d'abord Pierre de Moron, né dans la Pouille en 1213, entra dans l'ordre de St-Benoît, puis se retira près de Sulmone, sur une hauteur appelée le mont de Majelle, où il institua une maison dont les religieux reçurent la dénomination de *Célestins*, lorsqu'en 1294, leur fondat. fut élu à la chaire de St Pierre, et prit lui-même ce nom. Célestin abdiqua le pontificat 5 mois après, à l'instigation de Benoît Cajetan, qui lui succéda sous le nom de Boniface VIII, et le fit enfermer dans un château de Campanie, où il m. en 1296. Il fut canonisé par Clément V, en 1313. On trouve divers *opuscules* de ce pape dans la *Biblioth. des Pères.* — Un autre Célestin V, antipape, avait été élu en 1124; mais il ne resta que 24 heures sur le siége pontifical.

CÉLESTINS, ordre religieux, suiv. la règle de St-Benoît, a peu de différence près, fut institué par le pape Célestin V, lorsqu'il n'était encore que simple bénédict., sous le nom de Pierre de Moron, comme on peut le voir dans l'article précéd., et confirmé par le pape Grégoire X au concile de Lyon, en 1273. Cet ordre fut supprimé en 1778.

CÉLESTIUS, disciple ou plutôt collègue de Pélage dans l'établiss. de la secte des *Pelagiens*, appelée aussi de son nom *Célestiens*, naquit dans la Campanie au 4e S. On croit qu'il avait puisé ses erreurs à l'école de Ruffin le Syrien, et qu'il avait écrit sur le péché originel avant Pélage (*v.* ce nom). Condamné pour ces mêmes erreurs au concile de Carthage, Célestius en appela au pape Innocent I, qui confirma la décision du concile. Il avait réussi toutefois à faire croire au pape Zozime, successeur d'Innocent, qu'il avait été victime de la calomnie, lorsque les évêques d'Afrique démasquèrent son hypocrisie, et décidèrent le pontife à confirmer les anathèmes portés par son prédécesseur. Depuis le concile d'Éphèse, en 430, il n'est plus question de cet hérésiarque; et l'on ignore au surplus la date et le lieu de sa mort.

CÉLESTRIS (Antoine), relig. ital. de l'ordre de St-François, né à Palerme en 1649, enseigna la philosophie et la théol. à Rome et dans quelq. autres villes, devint ensuite procureur-général de son ordre, et m. en 1707. On a de lui quelq. écrits théol. et une table des conciles (en latin). — Célestris (Vincent), également né en Sicile dans le 17e S., a laissé: *Theatrum poeticum, in quo referuntur elegia, poemata sacra et epigrammata; Historia sancti Gulielmi; Martiale bellum;* et plusieurs autres écrits ensevelis dans quelq. biblioth. de Sicile. — Un 3e Célestris (Joseph), théol. sicil., m. vers 1680, est auteur d'un écrit intit.: *Aborto di filosofia, all' inclita e real maestà de la reina di Suecia.*

CÉLIDOINE, *Celidonius*, évêque de Besançon (*Vesuntio*), succéda à St Léonce vers l'an 443, et fut déposé peu de temps après par St Hilaire, archev. d'Arles, son métropolitain, sous le prétexte que son élection était irrégulière, attendu qu'il avait été précédemment juge, et marié à une veuve. Célidoine appela de cette sentence au pape St Léon, qui, après avoir convoqué un concile pour examiner l'affaire, rétablit cet év. dans son siége. C'est le premier exemple d'un appel interjeté au pape par un év. On croit que celui-ci fut massacré lors du sac de Besançon, en 415, par Attila: du moins quelq. légendaires donnent à Célidoine le titre de martyr.

CELLAMARE (Antoine-Giudice, prince de), ambass. extraordinaire d'Espagne à la cour de France, etc., né à Naples en 1657, d'une famille distinguée originaire de Gênes, fut élevé à la cour du roi Charles II, et accompagna plus tard Philippe V pour défendre le royaume de Naples contre les impériaux, pendant la guerre de la succession. Après avoir pris une part assez honorable à cette même guerre, où il fut nommé maréchal de camp, il tomba entre les mains des impériaux à la prise de Gaëte en 1707 et demeura prisonnier jusqu'en 1712, époque de son échange. De retour en Espagne, il fut nommé ministre du cabinet, et, 3 ans après, ambass. extraordinaire à la cour de France. Il devint dans ce dern. poste, conformément aux instructions du prem. ministre espagnol Alberoni,

68

l'âme d'une conjuration tramée contre Philippe d'Orléans, régent du royaume, et dont le but était de transférer cette même régence au roi Philippe V. Toutes les mesures étaient prises pour s'assurer de la personne du duc d'Orléans, et pour la réussite du complot, lorsque ce hardi dessein fut découvert par une courtisane. Des lettres que Cellamare envoyait à Madrid furent interceptées entre les mains de l'abbé Portocarrero (*v.* ce nom); on y trouva les détails de la conspiration que l'ambass. espagnol avait tramée avec de hauts personnages de la cour de France. Le prince de Cellamare, arrêté vers la fin de 1718, fut conduit sous escorte jusqu'aux frontières d'Espagne. Philippe V, pour récompenser le zèle de son agent, le nomma capitaine-général de la Vieille-Castille et le combla de faveurs. Cellamare m. à Séville en 1733. On trouve l'hist. de la conspiration contre le duc d'Orléans dans les *Mém. de la regence*, Amsterdam, 1749, 5 vol. in-12. Lenglet Dufresnoi, édit. de ces mém., avait été employé lui-même à la découverte de cette conspiration.

CELLARIUS (MARTIN), surnommé *Borrhœus*, né en 1499 à Stuttgard, étudia avec succès les langues orient., et embrassa tour à tour les opinions hétérodoxes de Luther, des anabaptistes et des sociniens. Ayant entrepris de disputer en faveur du luthéranisme, dont il était devenu d'abord un des plus rigides sectateurs, contre Stork (*v.* ce nom), célèbre anabaptiste, celui-ci le convertit à sa doctrine. Cellarius, pour être plus libre dans sa nouv. croyance, se retira à Bâle, où il professa la théol., et m. de la peste en 1564. Il paraît que sur ses vieux jours il avait abandonné le parti des anabaptistes; car les sociniens de Transylvanie le regardaient comme un homme suscité du ciel pour donner des idées plus justes de Dieu et de J.-C. Cellarius a laissé plus. écrits théolog. qui sont des *Comment.* sur une grande partie de l'*Anc.-Testam.*; d'autres *Comment. sur la politique et la rhetor. d'Aristote*; 2 tr.: *de Censurâ veri et falsi*, et *Cosmographiæ elementa, comment. astron. et geog.*, Bâle, 1541.

CELLARIUS (JEAN), dont le vrai nom allemand était *Kellner*, né en 1496 à Kunstadt, fut profess. de langue hébraïque à Louvain, Tubingen, Heidelberg, Wittemberg et Leipsig, et se livra avec succès dans cette dern. ville au ministère de la chaire. Les luthériens lui assignent le second rang parmi leurs prédicateurs après Luther. Il fut appelé en cette qualité à Francfort et à Dresde, où il m. en 1542. On a de lui quelq. ouvr. de théol. et de grammaire hébraïque.

CELLARIUS (CHRISTIAN), sav. helléniste flam. du commenc. du 16ᵉ S., né à Isemburg près de Furnes, prof. la langue grecq. à Louvain, et devint ensuite recteur des écoles de Berg-St-Vinox. On a de lui: *Oratio contra mendicitatem publicam*, etc., Anvers, 1530, in-8; *Carmen heroicum de bello per Carolum V, etc., adversùs Solimannum Turc. imperat. gest.*, ibid., 1533, in-8; *Carmen de incendio urbis Delphensis*, ibid., 1526, in-8.

CELLARIUS (JACQUES), fut le 1ᵉʳ de sa famille (où se trouvent d'autres sav.) qui latinisa son nom allem. *Keller*, qui signifie cave, cellier. Né vers le milieu du 16ᵉ S., il prof. l'éloquence et la philos. au gymnase de Lauingen, et pub. successivement des édit. classiques des *Epithètes* de Cicéron, du *Thesaurus Ciceronianus* de Nizolius, et de la *Phraseologia latina*, d'Ant. Schorus. Il m. vers 1615. — CELLARIUS (Daniel), contemporain du précéd., est aut. du *Speculum orbis terrarum*, pub. à Anvers, 1578, in-fol. C'est un atlas estimé des meill. cartes géograph. du temps, gravées sur cuivre par J. de Jode. — CELLARIUS (André), autre géographe, cosmogr. et mathémat. du 17ᵉ S., fut recteur du collége de Horn en Hollande. Il a laissé un *Tr.* (en latin) *d'archit. milit.*, 1656; une *Descript.* (idem) *de Pologne et de Lithuanie*, Amsterdam, 1659, in-12; trad. en holl., ibid., 1660; *Harmonia macrocosmica, seu atlas universalis*, etc., ibid., 1661, in-fol., nouv. édit. en 1708. Cette cosmographie se joint à l'atlas de Blaeu (*v.* ce nom). — Il ne faut pas confondre ce Cellarius avec un autre CELLARIUS (André), pasteur dans le Wurtemberg, aut. de quelq. écrits théolog. peu remarq., et qui m. en 1562.

CELLARIUS (CHRISTOPHE), un des plus célèb. philologues allem. du 17ᵉ S., arrière-petit-fils de Jacques Cellarius, naquit en 1638 à Smalcalde, en Franconie, dont son père était surintendant ecclésiastique (dignité épiscopale chez les luthériens). Après avoir étudié dans div. univers. d'Allemagne, il enseigna la philos. et les langues orient. à Weissenfels, et fut nommé en 1673 recteur du collége de Weimar, puis de ceux de Zeitz et de Mersbourg; il m. en 1707 à Halle, où le roi de Prusse l'avait nommé profess. d'éloquence et d'hist. Indépendamment des notes sav., des tables très-exactes dont il a enrichi les nouv. édit. d'un très-gr. nomb. d'aut. latins, tels que Cicéron, Pline, Quinte-Curce, Cornélius-Népos, Eutrope, Velleius Paterculus, Prudentius, Silius Italicus, Zozime, etc., Cellarius a laissé les ouv. suiv.: *Historia antiqua*, Jéna, 1698, in-12; *Orthographia latina*, etc., dont la meilleure édit. est celle d'Altemburg, 1768, in-8; *Anti-barbarus, seu de latinitate mediæ et infimæ ætatis liber*, Jéna, 1695, in-12; *Curæ posteriores de barbarismis sermonis latini*, ibidem, 1700, in-12; *Breviarium antiquit. romanar.*, Halle, 1710, in-8, trad. en franç. par L. Vaslet, La Haye, 1723, in-8; *Notitia orbis antiqui*, Leipsig, 1701, 1706, 1731 et 1773 (avec les addit. de Schwartz), 2 vol. in-4. Les cartes de cet ouvr., gravées sur une échelle beaucoup plus grande, ont été pub. à Rome en 1774, in-fol. oblong, et on a réimpr. en tête de cet atlas un abrégé du texte, publ. en 1764 par Samuel Patrick à Londres, et auquel on a joint quelq. morceaux de Jacquier et du P. Boscovich (*v.* ces noms) sur la géogr. anc. Ces mêmes morceaux de Jacquier et de Boscovich furent réimpr. (avec dix-huit cartes du moyen âge, que Cellarius se proposait de pub. avant sa mort) par les édit. de la dern. édit. de 1773 à Leipsig, sous ce titre: *Appendix triplex notitiæ orb. antiq. Christop. Cellarii, cum tabulis æneis XVIII*, Leipsig, 1776, in-4 de 25 pag., non compris les 18 cartes. Le P. Niceron a donné la liste des autres ouvr. de Cellarius relatifs à la littér. latine classique ou à l'étude élément. des langues hébr., samarit. et syriaque. Le plus remarquable de ces écrits est une dissert. *de Studiis Romanorum litterariis in urbe et provinciis*, insérée dans le t. 3 du *Thesaurus* de Sallengre. D. Walch a pub., de 1712 à 1715, les *dissert.*, *harang.* et *lettres* de Cellarius, auxquelles il a joint l'hist. détaillée de sa vie et de tous ses écrits. — CELLARIUS (Christophe), fils du précéd., fut secrétaire du roi de Prusse pour les affaires de la Basse-Saxe. Il a laissé: *Origines et successiones comitum Wettinensium usque ad Saxoniæ duces et electores*, etc., Halle, 1697, in-4. — CELLARIUS (Salomon), autre fils du 1ᵉʳ Christophe, né à Zeitz en 1676, et m. prématurément en 1700, s'était appliqué particulièrement à l'étude de la médec., et avait commencé, sur l'origine de cette science, un travail très-intéressant qui fut complété par son père et pub. sous ce tit.: *Origines et antiquitates medicæ, post prœmaturum Sal. Cellarii excessum, emendat. auctioresque editæ à Christophoro patre*, Jéna, 1701, in-8.

CELLINI (BENVENUTO), sculpteur, graveur et orfèvre italien, né à Florence en 1500, mort en 1570, acquit une grande réputation, surtout dans sa dernière profession. Après diverses aventures dans lesquelles il signala son caractère bizarre et un esprit querelleur et indépendant, Cellini, attiré en France par François Iᵉʳ, y travailla à plusieurs morceaux remarquables de sculpture pour la résidence royale de Fontainebleau; mais bientôt

desservi par la duchesse d'Étampes, qui protégeait le Primatice (*v.* ce nom), il retourna dans sa patrie. Indépendamment de son mérite bien reconnu comme sculpteur, il avait un talent supérieur pour graver des coins de monnaie, des médailles, ciseler des pièces d'argenterie et monter des pierres fines. On a de lui : deux *Traités* (en italien) sur l'art de l'orfévrerie et sur celui de la sculpture, pub. à Florence, 1568, in-4; deuxième édit., ibid., 1731. Un *Discours* (idem) sur les principes et la manière d'apprendre le dessin. Le style de Cellini, dans ses écrits, est réputé classique et souvent cité dans le vocabulaire *della Crusca*. Il écrivit lui-même l'*histoire* de sa vie, dont il existe une édit. in-4, Cologne, sans date (Naples, 1730); réimprimée à Milan, 1806, in-8. Cet ouvr. a été trad. en franç. par M. T. de Saint-Marcel, Paris, 1822, in-8.

CELLINO (THOMAS de), religieux napolitain du milieu du 13e S., a écrit la *Vie de St François*, et passe pour aut. des trois hymnes suiv. : *Fregit Victor, victualis*, etc., *Sanctitatis nova signa*, etc.; *Dies iræ*, *dies illa*, etc.

CELLOT (LOUIS), jésuite, né à Paris en 1588, m. en 1658 dans la même ville, successiv. recteur du collége de Rouen et de celui de La Flèche, puis provincial des jésuites en France, fut chargé par sa société de défendre les priviléges des réguliers contre les droits des pasteurs, et écrivit à ce sujet son traité *de Hierarchiâ et Hierarchicis lib. IX*, Rouen, 1641, in-fol., qui fut censuré par la Sorbonne. Il a publié en latin des *Poésies*, *Panégyriques*, etc., qui ont paru de 1630 à 1656; et on lui doit en outre quelques écrits histor., entre autres *Historia Goteschalchi*, 1655, in-fol., ouvr. curieux et bien écrit.

CELOTTI (NICOLAS), prêtre séc. de Padoue au 18e S., professa d'abord les b.-lett. dans cette ville, puis alla passer le reste de sa vie au Mont-Cassin, où il écrivit en vers hexamètres la *Vie de St Benoît*. Il a encore laissé quelques autres *écrits* de dévotion en lat., pub. de 1759 à 1764.

CELS (JACQUES-MARTIN), savant cultivateur et botaniste, membre de l'institut de France, né à Versailles en 1743, entra d'abord dans l'administ. des fermes, et devint receveur à l'une des barrières de Paris. Les droits d'entrée ayant été supprimés à l'époque de la révolution, Cels fut obligé de tirer parti de ses connaissances en botanique et en agriculture, sciences qui n'avaient été pour lui jusqu'alors que des objets de délassement. Lié avec d'autres botanistes et amateurs, il s'était formé un jardin très-curieux au moyen des échanges que lui avait procurés sa correspondance. Tous ceux qui visitaient son jardin pour étudier les plantes rares dont il avait fait collection y étaient bien accueillis. Les beaux ouv. de botanique descriptive qui ont paru en France de 1792 à 1806 doivent à Cels plusieurs de leurs importans matériaux. M. Ventenat a pub. *le Jardin de Cels*, et un *Choix de plantes tirées du jardin de Cels*, in-fol. avec de belles grav. (*v.* Ventenat). C'est dans ce même jardin que furent dessinées plusieurs des espèces nouvelles pub. dans les *Stirpes novæ* de l'Héritier, dans les *Plantes grasses* et les *Astragales* de *Decandolle*, et dans les *Liliacées* de Redouté, ouvr. le plus magnifique dont les arts du dessin et de la peinture aient enrichi jusqu'à présent la botanique. Cels mourut en 1806. Il est auteur, en société avec le libraire Lottin, d'un ouvr. intit. *Coup-d'œil éclairé d'une bibliothèque*, à l'usage de tout possesseur de livres, Paris, 1773, in-8. On lui doit encore des notes pour la nouv. édit. d'*Oliv. de Serres*, et quelques autres ouv. d'agriculture; des *Instruct.* sur div. branches de la même science, et il a eu une grande part à la rédaction du projet de code rural.

CELSE (AURÉLIUS-CORNÉLIUS), sav. médecin romain, issu de la famille patricienne *Cornélia*, né à Rome ou à Vérone, selon différentes autorités, qui toutes s'accordent à placer l'époque de sa vie sous les règnes d'Auguste, de Tibère et de Caligula, comp. en vingt livres une sorte d'encyclopédie sous ce titre : *de Artibus*. L'étonnante variété des connaissances de ce savant, qui avait écrit sur la philos., la rhetor., la méd., l'art milit. et l'agriculture, laisse ignorer s'il pratiqua plus spécialement l'une ou l'autre de ces sciences; toutefois on croit qu'il consacra à la médecine les dernières années de sa vie, ou plutôt celles de la maturité de l'âge, et plusieurs aut. le nomment l'*Hippocrate des Latins*, titre bien justifié par son ouvrage *de Medicinâ, lib. VIII*, dont on compte plus de cinquante-neuf éditions. La meilleure est celle de Leipsig, 1766, in-8, donnée par Krause avec beaucoup de notes et de variantes. Ce *Traité*, dont la latinité est d'une élégance remarquable, ainsi que celui *de Arte dicendi*, imprimé en 1569, est tout ce qu'il nous reste de cet auteur. Son *Traité de la Médecine* a été traduit en français par Ninnin, Paris, 1753, 2 vol. in-12, réimpr. par les soins de M. Lepage, en 1821, 2 vol. in-12.

CELSE, philos. épicurien du 2e S., et l'un des plus redoutables agresseurs du christianisme, qu'il combattit dans plusieurs écrits, doit surtout sa célébrité à celui qu'il avait intit. *Discours véritable*, ouvrage qui ne nous est point parvenu, mais dont Origène (*v.* ce nom) rapporte des fragmens considérables dans la *Réfutation* qu'il en a faite. Il ne reste de Celse que ces citations ou fragmens; toutefois ils suffisent pour perpétuer la mémoire de ce sophiste le plus ingénieux et le plus séduisant de tous ceux dont les chrétiens et les juifs convertis aient essuyé les attaques et les sarcasmes. C'est à lui que Lucien dédia son *Pseudomante*.

CELSE. V. CELSIUS ou CELSUS.

CELSIUS (MAGNUS-NICOLAS), mathém. et naturaliste suédois, né en 1621 dans l'Helsingie, professa les mathém. à l'univ. d'Upsal, et mourut en 1679. On a de lui : *de Plantis Upsaliæ*, Upsal, 1647, in-8; *Dissertatio de Thule Veterum*, Stockholm, 1673, in-4.

CELSIUS (OLAUS), botaniste, théol. et orient. suédois, parent du précéd., né en 1670, mort en 1756, membre de l'acad. de Stockholm, avait fait, par ordre de Charles XI, plusieurs voyages dans les principaux états de l'Europe, afin de reconnaître et de déterminer les diverses plantes dont il est parlé dans la *Bible*. Il pub. successivement le résultat de ses recherches en dix-sept *Dissert.* qu'il réunit ensuite sous ce titre : *Hierobotanicon*, etc., Upsal, 1745 et 1747; Amsterd., 1748, in-8; et donna aussi le *Catalogue* des plantes qui naissent spontanément dans les environs d'Upsal, inséré dans les *Acta litt. et scient. Suec.*, 1732 et 1740. On doit en outre à Celsius plusieurs *Dissert.* sur la théol., l'hist. et les antiq., entre autres : *de Linguâ Novi Testamenti originali*, Upsal, 1707, in-8; *de Sculpturâ Hæbreor.*, ibid., 1726, in-8. etc. Ce sav. suédois, regardé comme le fondat. de l'hist. naturelle dans sa patrie, fut le premier maître et le protecteur du célèbre Linné, qui a donné à un nouv. genre de plantes le nom de *Celsia orientalis*. — MAGNUS et OLAUS, ses deux fils, se sont fait connaître par quelques *écrits historiques*. ANDRÉ, leur frère, né en 1701 à Upsal, prof. d'astronomie dans cette ville, et membre des plus célèbres académies et sociétés sav. de l'Europe, fit d'abord, par ordre du gouvernement, plusieurs voyages pour se mettre en état de perfectionner l'astronomie en Suède, accompagna Maupertuis, Clairaut et les autres sav. franç. dans leur voyage à Tornéo; puis de retour dans sa patrie, et pourvu par Louis XV d'une pension de 1000 liv. tourn., il fit construire un observatoire à ses frais. Mort en 1744. Outre plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils des sociétés savantes dont il faisait partie, nous citerons de lui, entre autres ouvr., *Dissert. de novo me-*

thodo dimetiendi distant. solis à terrâ, 1730; un *Recueil de trois cent seize observations d'aurores boréales faites de* 1716 *à* 1732, Nuremberg, 1733, in-4 (en latin); *Disquisit. de observ. pro figurâ telluris determ. in Galliâ habitis*, Upsal, 1738; et en suédois une *Lettre sur les comètes*, ibid., 1744, etc.

CELSUS (JULIUS), écriv. romain de la fin du 1er S. av. l'ère chrétienne, est auteur d'une *Vie de César*, pub. en 1473, in-fol., et insérée dans l'édition de *Cesar cum notis varior.*, Leyde, 1713, in-4. — Un autre Julius CELSUS, aut. d'un *Traité* sur la tactique, paraît avoir vécu postérieurem. au règne de Néron. Il est cité par Laurent Lydus de Philadelphie dans un ouv. sur les magistrats de la répub. rom., pub. en grec et en latin par Choiseul Gouffier. V. ce nom.

CELSUS (JUBENTINUS), juriscons. romain du 1er S. de l'ère chrét., fils d'un magistrat du même nom qui paraît avoir contribué à délivrer sa patrie de l'oppression du cruel Domitien (*v.* ce nom), fut honoré d'un double consulat par l'emper. Adrien, et appelé à faire partie des conseils du prince. Il vécut jusque sous le règne d'Antonin-le-Pieux. On trouve dans le *Digeste* quelq. fragm. des ouv. de ce jurisc.—Un autre CELSUS (Caïus-Titus-Cornélius), trib. milit. en Afrique, fut proclamé empereur l'an 265, et massacré sept jours après par les ordres de Galliène, cousine de l'empereur Gallien.

CELSUS (MINUS), ou *Minio Celsi*, sav. ital. du 16e S., né à Sienne, quitta sa patrie pour se dérober à l'intolérance relig., et se retira dans le pays des Grisons, où il espérait trouver, au sein de la réforme, des sentimens plus pacifiques. Il ne tarda pas à être désabusé : l'opinion de Tobias Eglinus (*v.* ce nom), qui condamnait les hérétiques au dernier supplice, ayant prévalu dans un synode assemblé à Coire en 1571, Minio Celsi écrivit d'abord en ital., puis trad. en latin une réfutation de cette maxime anti-chrétienne; elle ne parut que trois ans après sous ce titre : *In Hæreticis coercendis*, etc., Christingæ (Bâle), 1577 et 1584, in-4, in-8. Daniel Zwicker en a donné un abrégé en flamand, Amst., 1661, in-4. Minio Celsi, se réfugia ensuite à Bâle chez l'imp. P. Perna, près duquel il gagna sa vie à corriger des épreuves, et mourut en 1572.

CELTA. V. l'article suivant.

CELTES. Nom donné dans la plus haute antiquité aux peuples qui habitaient cette partie de l'Europe (la Celtique) appelée depuis Gaule (*Gallia*). Suivant Ammien Marcellin, Celta, roi des Aborigènes, fut tellement aimé et regretté de ses sujets, qu'ils voulurent quitter leurs noms pour prendre le sien; et de celui de Galata, sa mère, dérivèrent les noms de Galates (Γαλάται) chez les Grecs, et Gaulois (*Galli*) chez les Romains. Suivant Diodore de Sicile, Hercule, occupé dans la *Celtique* à bâtir Alesia, eut de la fille d'un prince du pays, nommée Galata, un fils qui porta le nom de sa mère, et le fit prendre à ses sujets. Un gr. nomb. de sav. ont prétendu que la Celtique n'était pas exclusivement la Gaule; mais que le nom de Celtes était commun à plusieurs autres peuples de l'Europe. Le judicieux Schœpflin (*v.* ce nom), dans son ouv. intit. *Vindiciæ Celticæ*, a victorieusement réfuté cette opinion.

CELTES-PROTUCIUS (CONRAD), poète lat., né dans le duché de Wurtzbourg en 1459, mort à Vienne en 1508, se nommait *Meissel*, mot allem. qui signifie *ciseau*, et qu'il latinisa suivant l'usage du temps. On a de lui : *Ars versificandi et carminum*, Nuremberg, 1487, in-4, édit. rare; *Amorum lib. IV*, etc., ibid., 1502, in-fol., fig., très-rare; *de situ et moribus Germaniæ*, réimp. à Strasbourg, 1610, in-8; *Odarum lib. IV*, Strasbourg, 1513, in-4; *de Conscribendis epistolis*, Cologne, 1573, in-8; et plusieurs autres pièces de vers imprimées soit séparément, soit dans les recueils de Schardius, de Pistorius (*v.* ces noms) et dans les *Deliciæ poetarum German.* Suivant Saxius (*v.* ce nom), Celtes a découvert le premier les *Fables de Phèdre* et la *Carte de Peutinger* (*v.* ce nom). Il fut le bibliothéc. de l'emp. Maximilien Ier, et reçut le premier le titre de poète impérial à la cour de Vienne. Il avait réuni un gr. nomb. de matériaux pour l'hist. d'Allemagne, à laquelle il avait pris l'engagement de travailler; mais la mort l'empêcha sans doute d'accomplir ce dessein.

CENALIS ou CENEAU (ROBERT), théol. franç., success. év. de Vence, de Riez et d'Avranches, né à Paris vers la fin du 15e S., mort en 1560, a laissé des ouv. de théol. et de controverse, dont les plus remarquables sont : *Historia gallica*, Paris, 1557 et 1581, in-fol. : ce n'est point une *hist.*, mais bien un recueil de *Dissert.* sur l'origine des Francs et des Bourguignons, où l'auteur adopte toute espèce de récits, vrais ou faux, sur les commencemens de la domination de ces peuples dans les Gaules, etc.; *Tractatus de Utriusque gladii facultate usuque legitimo*, Paris, 1546, in-12, Leyde, 1558; *Pro tuendo sacro Cælibatu*, Paris, 1545, in-8; *Traduct. Larvæ sicophanticæ*, etc., ibid., 1555, in-8; écrit contre les réformés. *Methodus de compescendâ hæreticorum ferociâ*, ibid., 1557, in-8; *Axioma de divortio matrimonii*, etc., ibid., 1549; *de liquidorum, leguminumque Mensuris*, etc., ibid., 1532 1535, 1547, in-8. On a en outre de ce prélat plusieurs *Traités* de controverse, et des *Statuts synodaux du diocèse de Riez*. Tous ces ouv., qui lui acquirent dans son temps de la réputation, sont presque oubliés aujourd'hui, malgré l'érudition que l'auteur y a déployée.

CENATEMPO (DOMINIQUE), né dans le royaume de Naples au 17e S., fut successiv. consulteur du St-Office à Naples et grand inquisiteur. Il a laissé un traité *de Jure Inquisitorum, ac praxis S. Officii*, MS. déposé dans la biblioth. du St-Office, à Rome.

CENCIUS (N.), chanoine de Ste-Marie-Majeure, et camerier du pape Célestin III vers la fin du 12e S., est aut. d'un recueil ou tableau *des revenus et services dus à l'église romaine*, publié à Rome en 1760 par Gaetan Cenni (*v.* ce nom) dans l'ouvrage intit. *Monumenta dominationis pontificiæ*, etc.

CENCIUS (LUC), littérat. ital., né à Capoue dans le 15e S., m. au commencem. du 16e, professa le grec et le lat., d'abord à Naples, ensuite dans sa patrie. Il a laissé une *Histoire de la Campanie*, en lat.; et un autre ouv. intit. *de Paracleto*.

CENNI (JACQUES-MARIE), littérat. et improvisateur italien, né en 1651 près de Sienne, étudia la jurisprud., fut successivem. secrét. de plusieurs cardinaux, cultiva la poésie ital., et se fit remarquer par un grand talent pour l'improvisation. Il mourut à Naples en 1692. On a de lui : *Vita de Gaio Cilnio Mecenate, cavaliere romano*, Rome, 1684 : c'est la vie du célèbre Mécène. Ses autres ouv. sont restés MS. On cite celui qui a pour titre : *Vite de' Critici*.

CENNI (GAETAN), prêtre bénéficier de l'église du Vatican dans le 18e S., a laissé plus. ouvr. parmi lesquels on distingue : *de Antiquitate ecclesiæ Hispanæ dissertationes*, Rome, 1740-41, 2 vol. in-4; *Monumenta dominationis pontificiæ, sive codex Carolinus, et codex Rudolphinus*, etc., 2 vol. in-4, Rome, 1760.

CENNINI (BERNARD), ciseleur et orfèvre ital. à Florence dans le 15e S., fut le premier qui introduisit l'imprimerie dans cette ville. Ses deux fils, Dominique et Pierre, fabriquèrent avec lui les poinçons, formèrent des matrices et fondirent les caractères. Le premier livre sorti de leurs presses, et le seul que l'on connaisse d'eux, fut un Virgile complet, sous ce titre : *Virgilii opera omnia cum commentariis Servii*, Florence, 1471, in-fol. Un avertissement placé à la fin du vol. par les édit. a fait connaître les détails que l'on vient de lire.

CENSORINUS (C. MARCUS), était consul de Rome avec Asinius Gallus, en l'an de Rome 744 (8 ans av. l'ère chrét.), sous le règne d'Auguste. C'est à lui qu'Horace adressa sa 7e ode du 4e livre, dans laquelle il cherche à démontrer que les louanges des poètes sont d'un gr. prix : *Dignum laude virum musa vetat mori.*

CENSORINUS, gramm. et philos. latin du 3e S., composa vers l'an 238 un petit ouvr. intit. *de Die natali.* Cet écrit a beaucoup servi aux chronol. pour déterminer les époques principales des évènemens anciens. L'aut. y traite de plus. sujets instructifs, et montre constamment de l'érudition, du jugement, un style clair, concis, et auquel on ne peut reprocher que quelques expressions peu classiques. Cet ouvr. a été impr. pour la prem. fois à Bologne, en 1497, in-fol., avec le *Manuel d'Epictète*, et d'autr. morceaux anciens. L'édit. pub. par Havercamp, Leyde, 1743, in-8, passe pour la meilleure; elle renferme également des fragmens des satires de Lucilius. Gruber en a pub. une plus récente, Nuremberg, 1805, in-8. Cassiodore parle d'un *Traité des accens* écrit par Censorinus; mais il n'est point venu jusqu'à nous. C'est à tort qu'on a attribué à ce philosophe deux autres écrits : *Indigitamenta* et *de Naturali institutione.* Censorinus nous apprend lui-même l'aut. du premier de ces ouvr. qui s'est perdu; quant au second, impr. à la suite du tr. *de Die natali*, dans quelq. anciennes édit.; tout porte à croire qu'il est d'un aut. incertain, postérieur à Censorinus.

CENSORINUS (APPIUS-CLAUDIUS), sénateur, deux fois consul et préfet du prétoire, trois fois préteur de Rome et quatre fois procons., fut salué emp. malgré lui vers l'an 269 par une partie des troupes romaines, qui voulaient s'opposer à Claude II (*v.* ce nom); mais la sévérité qu'il parut vouloir déployer pour le maintien de la discipline le fit massacrer 7 jours après son élection, par ces mêmes soldats qui venaient de lui conférer la puissance souveraine. On doit suspecter les médailles qui lui sont attribuées par quelq. antiquaires.

CENTAURES (myth.), monstres à figure humaine, moitié hommes et moitié chevaux, enfans d'Ixion et de la Nue, habitaient une contrée de la Thessalie, d'où ils furent chassés par Hercule. On les représente armés d'une massue ou ayant à la main un arc, arme dont ils se servaient avec adresse. Ils soutinrent contre les Lapithes, autre race monstrueuse, un combat célèbre dans la mythol. : leur querelle avait eu lieu aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie.

CENTENERA (D. MARTIN del BARCO), poète et littérateur espagnol, né à Logrosan, dans la Vieille-Castille, fit partie, en 1573, de l'expédition entreprise par les Espagnols dans l'Amérique méridion., sur les bords du fleuve appelé depuis *Rio de la Plata*, et composa sur cette même expéd. le poème intit. : *Argentina, y conquista del Rio de la Plata*, etc., Lisbonne, 1602, in-4, réimpr. dans le t. III des *Historiadores primitivos de las Indias*, de la Barca, Madrid, 1749, in-fol. Il écrivit aussi un ouvr. en prose intit. : *El desengaño del mundo*, resté manuscrit.

CENTENO (DIEGO), noble castillan, né en 1505, fut un des compagnons de Pizarre dans la conquête du Pérou et devint après la mort de ce dern., chef d'une troupe qui combattit quelque temps seule pour le parti royal, et se joignit ensuite à l'armée rassemblée par le président La Gasca, envoyé de Charles-Quint pour le rétablissement de l'ordre dans ces contrées. Peu satisfait des récompenses qui lui furent accordées pour ses services, Centeno se préparait à passer en Espagne pour adresser ses plaintes au roi, lorsqu'il fut empoisonné dans un festin en 1546.

CENTENO (AMARO), écriv. espag. du 16e S., né dans le royaume de Léon, est aut. d'une *Hist. de las cosas del Oriente*, Cordoue, 1595, in-4. On y trouve une description de plus. contr. d'Asie, où il avait voyagé, une hist. des Tatars, une autre de l'Egypte, et des détails sur Jérusalem.

CENTINI (MAURICE), relig. ital. de l'ordre des Frères mineurs, né à Ascoli dans le 16e S., prof. la théol. dans l'univers. de Ferrare, et m. év. de Mileto en Calabre. On a de lui : *Carmen de laudibus Polesii montis Asculani*, Ferrare, in-4.

CENTLIVRE (SUZANNE FREEMAN, connue sous le nom de), femme célèbre en Angleterre par ses aventures romanesques et son talent dramatiq., naquit en 1667 dans le Lincolnshire. Orpheline dès l'âge de 12 ans, les mauvais traitemens qu'elle reçut de ceux à qui son éducation fut confiée l'engagèrent à prendre la fuite sans argent comme sans projet arrêté. Elle rencontra sur la route de Londres un jeune homme, qui, frappé de sa beauté et de sa jeunesse, la prit sous sa protection. Après avoir perdu successiv. deux maris, en moins de 4 ans, réduite à une grande détresse, elle résolut de tirer parti de son talent pour la poésie; talent dont elle avait donné des indices dès l'âge de 7 ans, dans une chanson qui a mérité d'être conservée. Elle composa une tragédie : *l'Époux parjure*, représ. sur le théâtre de Drury-lane en 1700. Cette tragédie fut suivie de plus. coméd., dont quelq.-unes imit. du franç. Enhardie par ses succès litt., Suzanne voulut s'essayer comme actrice; et cette profession devint pour elle l'occasion d'un nouvel hymen qu'elle contracta avec un jeune homme nommé Centlivre, attaché à la maison de la reine : ce dern. mariage assura enfin son existence. Mistriss Centlivre continua toutefois de travailler pour le théâtre, et m. en 1723. Ses com. ont été recueillies en 3 vol. in-12, Londres, 1761; les meilleures sont celles intit. : *The busy-body* (l'Affairé); *A bold stroke for a wife* (un Coup hardi pour une femme); et *The wonder* (la Merveille), jouée en 1714. On a aussi d'elle plus. *pièces* de vers et un *Rec. de lettres*, publié par Boyer.

CENTNER (GODEFROI), écriv. allem., né à Thorn en 1712, m. en 1774, fut prof. d'hist., d'éloquence et de philos. dans sa patrie. Il a laissé, outre quelq. écrits de théolog., quelq. poésies, et beaucoup d'articles dans les feuilles périodiq. du temps, les ouv. suiv. : *Historiographia seu regula scribendi histor. ecclesiast.*, Wittemberg, 1738, in-4; *Histoire des Thorniens qui se sont illustrés hors de leur patrie* (en allemand), 1763, in-4; *Monument à la gloire de Thorn* (idem), ibid., 1765, in-4.

CENTORIO *d'egli Ortensi* (ASCAGNE), écrivain ital. du 16e S., né à Rome, selon Apostolo Zeno (*v.* ce nom), embrassa le parti des armes et servit long-temps dans différ. pays. On a de lui des *Mem.* ou *Comment.*, dont il rassembla les matériaux pendant ses campagnes, et qui, n'ayant point été réimpr. sont devenus très-rares. Ils furent pub. en 2 parties; la 1re a pour titre : *Commentari delle guerre di Transilvania, lib. VI*, Venise, 1565, in-4; et la seconde : *Commentari delle cose d'Europa, lib. VIII*, ibid., 1569, in-4. Cet aut. a écrit en outre cinq *Discours sur l'art de la guerre* (en ital.), impr. séparément à Venise de 1558 à 1562, et que l'on trouve réunis ordinairement en un seul vol.; *Peste di Milano, del 1576 e 1577*, Venise, 1579, in-4; *Amorose rime*, Venise, 1552, in-8. Il a donné aussi une édit. des *Novelle del Bandello*, Milan, 1560, 3 vol. in-8. Il a ajouté des *Sensi morali* (sens moraux) à chacune de ces nouvelles, en retranchant toutefois celles qu'il jugea *indignes* de réimpr. : cette édit., par suite de ces suppressions et de quelq. autres, n'est point estimée.

CEO (YOLANDE de), religieuse portug., née à Lisbonne en 1603, m. en 1693, a laissé deux vol.

in-fol. de pièces de théâtre sur des sujets pieux, composées en très-grande partie dans sa jeunesse; on cite celle qui a pour tit. *la Transformacion por Dios*, qui fut jouée en présence de Philippe III, roi d'Espagne.

CEPARI (VIRGILE), jésuite ital., né près de Pérouse, en 1594, m. en 1631, fut recteur des colléges de son ordre à Florence et à Rome. Il a laissé des ouvr. ascétiq. et d'autres histor., en italien, dont les plus connus sont: *Vie de Ste Françoise, rom.; id. de Ste Madeleine de Pazzi; id. de St Louis de Gonzague; id. de St François de Borgia*, Rome, 1624, in-8; *id. de Jean Berchman*, trad. en fr. par Cachet. V. ce nom.

CEPEDA (JOACHIM-ROMARO de), poète espag. du 16e S., est aut. d'un poème intit. *la Destruccion de Troia*, Tolède, 1583, in-8; d'une traduct. des *Fables d'Esope*, Séville, 1590, in-8; de *Conserva spiritual* (confitures spirituelles), méditations en vers, Medina-del-Campo, 1588, in-8, et enfin, d'autres *œuvres* poétiq. (*obras en verso*), recueillies et pub., ibid., 1582, in-4.—CEPEDA (Ferdin. de), publia à Mexico en 1637, in-fol., une *relation* de la fondation de cette ville (en espagnol). — CEPEDA (Franç. de), né à Oropesa, dans la Nouv.-Castille, au 17e S., curé de Cervera, composa un abrégé de l'*Histoire d'Espagne*, depuis le déluge jusqu'en 1642, impr. à Madrid, 1643 et 1654, in-4. — CEPEDA (Gabriel de), relig. dominicain, né à Ocaña, publia à Madrid, en 1669, une *Histoire de N. S.* (Notre-Dame) *de Atocha*, réimpr. dans la même ville en 1670, in-4.

CÉPÈDE (LA). V. LACÉPÈDE.

CÉPHALAEON ou CÉPHALION, écriv. grec, né dans l'Asie-Mineure, est cité par Denis d'Halicarnasse. Il composa en dialecte dorique un *Abrégé hist.*, renfermant, en 9 liv., dont chacun portait le nom d'une muse, l'histoire univers. depuis Ninus jusqu'à Alexandre-le-Grand. Cet ouvrage existait encore au temps de Phocius.

CÉPHALE (myth.), fils de Mercure et de Hersé, et mari de Procris, fille d'Erechté, pour l'amour de laquelle il brava la vengeance de l'Aurore, dont il dédaigna la tendresse. A l'instigation de cette déesse, Minos fit à Procris le funeste présent d'un dard qu'à son tour elle donna à son mari; bientôt celui-ci eut le malheur d'en percer involontairement sa chère Procris, et de désespoir, il se donna aussi la mort avec l'arme fatale. Jupiter métamorphosa les deux époux en astres.

CÉPHALE, orateur athénien, contemporain de Démosthène, introduisit dans la forme du discours l'usage de l'exorde et de la péroraison; quoiqu'il eût pris beaucoup de part aux affaires publiques, sa probité le mit à l'abri de toute accusation, et il s'en glorifiait avec d'autant plus de raison, que la chose était plus rare dans une république telle qu'Athènes. — Un autre CÉPHALE, originaire de Syracuse, et père de l'orat. Lysias, vint s'établir à Athènes du temps que Socrate y florissait; il reçut dans sa maison ce philosophe, qui y prononça la plupart des discours que Platon a recueillis dans ses livres sur la république. — Un 3e CÉPHALE, de Corinthe, accompagna Timoléon en Sicile vers l'an 339 av. l'ère chrét., et servit de conseil et de guide à ce grand capitaine lorsqu'il entreprit de donner de nouvelles lois à Syracuse.

CÉPHAS, l'un des 72 disciples de J.-C., est cité par St Paul dans l'*Epître aux Galates*.

CÉPHÉE (myth.), prince d'Arcadie, fut aimé de Minerve, qui le rendit invincible en attachant sur sa tête un cheveu de celle de Méduse.—Un autre CÉPHÉE, roi d'Éthiopie, fils de Phénix et père d'Andromède, eut pour femme Cassiope, dont la vanité devint funeste aux états de ce prince: Neptune, à la demande de Junon et des néréides, auxquelles l'imprudente reine avait osé se comparer, y envoya un monstre qui fit d'épouvantables ravages, jusqu'à ce que Céphée, ayant consulté l'oracle, apprit que ces maux finiraient s'il sacrifiait au monstre sa fille Andromède. V. ce nom.

CÉPHISODORE, sculpt. grec, fils de Praxitèle et frère de la 1re femme de Phocion, florissait dans la 105e olympiade, 360 ans av. J.-C. Héritier des talens et des inclinations de son père, il fit les statues des courtisanes *Anyte* et *Myro*, ainsi qu'une foule d'autres beaux morceaux de sculpture, qui sont cités par Pline et par Pausanias. — On connaît deux autres CÉPHISODORE: l'un, statuaire, vivait dans la 120e olympiade, et fit les statues des philosophes; l'autre, peintre, contemporain d'Evenor, fut père de Parrhasius, et vivait dans la 90e olympiade, 420 ans av. J.-C.

CÉPHISODORE, Athénien, jouit d'un grand crédit dans sa patrie, qu'il s'efforça de préserver du joug de Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine, en armant contre lui les nations alliées d'Athènes. Les Romains prirent part à la ligue qu'il forma, et envoyèrent Atilius contre le roi de Macédoine, l'an 200 av. J.-C.: telle fut l'origine des guerres que ce royaume soutint pendant 52 ans contre les Romains, qui finirent par le réduire en province.

CÉPHISODOTE, orateur athénien, l'un des dix ambassad. que la répub. d'Athènes envoya à Sparte l'an 368 av. J.-C., eut le commandem. d'une flotte de dix vaisseaux pour une expédit. dans la Chersonnese; mais ayant conclu un traité qui déplut à ses compatriotes, il fut destitué, mis en jugement, et peu s'en fallut qu'il ne subît la peine capitale. Démosthène vante les talens de cet orateur.

CÉPION (Q. SERVILIUS), consul l'an de Rome 646, issu de la famille de *Servilius*, pacifia l'Espagne, prit Toulouse, où il enleva de grandes sommes d'or et d'argent déposées dans un temple, et fut ensuite vaincu par les Cimbres. Destitué du command. après sa défaite, il revint à Rome, y fut d'abord incarcéré, puis condamné à l'exil; il se retira à Smyrne, où il périt misérablement. Cépion s'était attiré la haine du peuple pend. son consulat; mais il était bien vu du sénat, et Cicéron fait l'éloge de son courage.

CÉPORIN *Ceporinus* (JACQUES), prof. de grec et d'hébreu dans le canton de Zurich, en 1499, avait étudié les langues grecque et hébraïque, les mathématiques et la théologie dans les univers. de Cologne, Ingolstadt et Vienne. Il était correcteur d'imprimerie à Bâle, lorsque Zuingle (*v.* ce nom), auquel il avait appris l'hébreu, le fit appeler à Zurich, comme profess. de théologie, de grec et d'hébreu. Il y mourut la même année, en 1525. Son vrai nom de famille était *Wiesendanger*, qu'il changea, suivant l'usage du temps, en un nom grec analogue. On a de lui: *Scholia in Dionysii Περιήγησιν (descript. orbis) et in Arati astronomicon*, Bâle, 1523, 1534, et 1547, in-8; *Hesiodi georgicon, brevi scholio adornatum, epigrammata græca*, Cologne, 1533; Zurich, 1539; *Compendium grammaticæ græcæ*, souvent réimpr.

CEPPÈDE (JEAN de LA), présid. de la chambre des comptes de Provence, né à Marseille vers le milieu du 16e S., m. à Avignon en 1622, avait fait une étude approfondie de l'écriture sainte et de la théologie scolastique. On a de lui: *Imitation* (en vers) *des Psaumes de la Penitence, avec des Sonnets et des Méditations sur le Mystère de la Rédemption*, Lyon, 1594, in-8, réimpr. sous le titre de *Theorémes spirituels*, avec d'autres poésies, Toulouse, 1615-21, 2 vol. in-4. On trouve dans les notes qui accompagnent le texte une gr. érudit.

CERACCHI (JOSEPH), sculpt., né à Rome vers 1760, fut élève du célèbre Canova; et il était déjà connu par quelques ouvrages remarquables lorsque

l'armée française envahit l'Italie. Ayant adopté les principes de la révolut., il abandonna alors la sculpt. pour se jeter dans les intrigues politiques, et figura dans les évènem. de Rome de 1797 à 1799. Obligé de quitter sa patrie par les changemens qui s'y étaient opérés après l'évacuation de l'Italie par les Français, il vint à Paris, entra dans un complot tramé contre le premier consul Bonaparte, fut arrêté le 10 octobre 1800, jugé, condamné à mort et exécuté le 10 février 1801, avec ses coaccusés Arena, Demerville et Topino-Lebrun. V. Arena.

CERATI (Gaspard), prieur convent. de l'ordre de St-Etienne, proviseur-général de l'université de Pise, né à Parme en 1690, mort à Florence en 1769, avait voyagé utilement en France et dans plusieurs autres états de l'Europe, et avait été associé aux académies de Paris, de Londres et de Berlin. Il a laissé un petit nombre d'ouvr., fruits de ses études théologiques, de ses observations et de ses rapports avec les savans et littérateurs distingués de son temps. Un seul de ces écrits a été impr. après sa mort, sous ce titre : *Dissertazione postuma sull' utilità dell' innesto* (de l'inoculation).

CERATIN *Ceratinus* (Jacques), savant holland., né à Hoorn au 15e S., s'appelait d'abord *Teyng*; puis ayant pris le nom d'*Hornanus* (de celui de sa patrie), il changea ce dernier en *Ceraticus*, du grec κερας, mot qui, comme le mot hollandais, *Hoorn*, signifie *corne*. Ceratinus professa les langues latine et grecque à Tournai, à Louvain, à Leipsig, et m. en 1530. On a de lui : une *Version lat.* des deux premiers *Dialogues* de St Jean Chrisostôme, imprimée à Vienne, 1599, in-8; *de Sono græcar. litterarum*, impr. avec le traité d'Erasme *de Pronuntiatione*, Cologne, 1529, in-8; Paris, 1536, in-8, réimpr. avec le recueil d'Havercamp (*v.* ce nom), Leyde, 1736; *Lexicon græco-latinum*, impr. avec une préface d'Erasme, 1524, in-fol.

CERCAMOUS, jongleur et troubadour de Gascogne au 13e S., est auteur de quelques poésies qui se trouvent parmi les MSs de la bibliothèque du roi, à Paris.

CERCEAU (du). V. Androuet.

CERCEAU (Jean-Antoine du), jésuite et poète français, né à Paris en 1676, se livra de bonne heure à la culture des lettres, et publia successivement un grand nombre de poésies lat. et franç., de drames et de comédies joués dans les colléges dont les jésuites avaient la direction; nommé ensuite précepteur du jeune prince de Conti, il fut tué, en 1730, d'un coup de fusil tiré par son élève, auquel on avait permis très-imprudemment de s'exercer avec cette arme meurtrière : le prince resta long-temps inconsolable de cet accident. Le P. du Cerceau avait pub. en 1695 et 1696, à Paris, les poëmes latins *Papiliones*, *Gallinæ* et *Balthazar*, in-8. Un recueil de ses poésies latines (*Carmina varia*) parut en 1705, in-12, réimpr. en 1724. La dernière édit. du recueil des *Poésies françaises*, souvent impr., est celle de Paris, 1805, 2 vol. in-12; et les poésies de théâtre, impr. d'abord séparément, ont été rassemblées en 3 vol. in-12, Paris, 1807. On a encore de ce jésuite, un assez grand nombre d'ouvr. en prose, en général assez médiocres, comme beaucoup de ses productions poétiques, et dont nous nous bornerons à citer les suiv. : *Reflexions sur la Poésie française*, Paris, 1742, 2 vol. in-12; *Lettres sur l'Hist. des Flagellans, de l'abbé Boileau*, in-12, sans date; *Hist. de Thamas Kouli Kan*, Amsterdam, 1741, 2 vol. in-12 (cet ouv. avait déjà paru en 1728, sous le titre d'*Hist. de la dern. Révol. de Perse*); *la Conjurat. de Rienzi*, achevée par le P. Brumoy, Paris, 1733, in-12. La liste des autres ouvrages se trouve dans l'édit. de Moréri pub. en 1759. Du Cerceau avait été un des rédacteurs du journal de Trévoux.

CERCHI (Umiliana de), religieuse du tiers ordre de St-François, née en 1219, fonda la congrégation des Terzins à Florence. On ignore l'époque de sa mort.

CERCHIARO (Louis), clerc régulier et savant ital., né en 1603 à Vicence, mort à Alexandrie en 1636, a laissé un vol. de *Discours* et de *Poèmes*, et quelq. autres compositions insérées dans le t. 6 des *Ecrivains de Vicence.*

CERCIDAS, poète grec, né à Mégalopolis dans le 3e S. avant l'ère chrétienne, donna des lois à sa patrie, et la mit sous la protection de Philippe, roi de Macédoine; et, en effet, l'alliance de ce prince lui présentait beaucoup plus de garantie que celle d'aucun des autres états du Péloponnèse ou de la Grèce. Cercidas, quelques instans avant de rendre le dernier soupir, dit à ses amis qu'il se réjouissait de mourir dans l'espoir d'aller rejoindre Pythagore, Hécates l'historien, Homère et le musicien Olympus; il voulut qu'on mît dans son tombeau les deux premiers livres de l'*Iliade*. — Un autre Cercidas, aussi Mégalopolitain, et sans doute petit-fils du précédent, fut lié intimement avec Aratus. Il commandait un corps de mille hommes à la bataille de Sellasie, où Cléomène III, roi des Lacédémoniens, fut défait par Antigone, l'an 222 avant J.-C.

CERCYON (mythol.), brigand d'une force prodigieuse établi dans l'Attique, arrêtait les voyageurs, les massacrait s'ils ne consentaient à lutter avec lui; et, après avoir terrassé ceux qui osaient accepter son défi, il leur liait les membres aux branches de deux gros arbres dont il courbait le tronc pour en rapprocher les cimes, qu'il laissait ensuite se redresser. Thésée défit ce bandit, et lui infligea pour supplice le genre de mort qu'il faisait subir à ses victimes.

CERDA (Jean-Louis de La), jésuite espag., né à Tolède vers 1560, mort en 1643, professa pendant plus de 50 ans dans sa patrie la théol., la logique, l'éloquence et la poésie. Il est principalement connu par un *Comment.* sur Virgile, le plus étendu que l'on connaisse. Le prem. vol., contenant les *Bucoliques* et les *Georgiques*, imp. à Madrid en 1608, fut réimp. à Lyon en 1609; et c'est dans cette dernière ville que parurent successessivem. les tomes 2 et 3, renfermant l'*Enéide*, 1612 et 1617, in-fol. Une nouvelle édit. parut en 1619, et c'est la meilleure. Il en existe deux autres pub. à Cologne en 1628 et 1641. Les autres ouv. de La Cerda sont : une édit. des *OEuvres de Tertullien* avec des notes, Paris, 1624, 1630, 2 vol. in-folio; *Adversaria sacra*, etc., Lyon, 1626, in-fol. Cet écrit, le plus estimé de ceux de ce jésuite, éclaircit le texte de plusieurs auteurs sacrés. *De excellentiâ celestium spirituum*, etc., Paris, 1631, in-8; *de Institut. grammaticâ lib. V.* Nicolas Antonio parle de quelques autres ouvrages de La Cerda qui offrent peu d'intérêt. — Cerda (Melchior de La), autre jésuite espagnol, né à Cifuentès dans le 16e S., professa les b.-lett., la philos. et la théol. à Séville pendant 30 ans, et composa les ouv. suivans : *Apparatus latini sermonis*, etc., Séville, 1598, in-4; *Usus et exercitatio demonstrationis*, 1598, in-4; *Campi eloquentiæ*, Lyon, 1614, 2 vol. in-4; *Consolatio ad Hispanos*, etc., 1621, in-4; écrit pub. au sujet de la défaite de *l'Invincible Armada* par les Anglais en 1588; quelq. *Discours* et *Relations* impr. séparément. Melch. de La Cerda mourut en 1615. — Cerda (Jean de La), pub. vers la fin du 16e S. un ouvr. intit. *Vida politica de todos los estados de Mugeres*, Alcala, 1599, in-4. — Cerda (Ferdinand-Murillo de La), colon espagnol de l'Amérique au 17e S., est auteur d'un ouvr. MS. *Sur la connaissance des lettres, des langes du Perou et du Mexique* (en espag.), à la date de 1602, conservé dans la biblioth. roy. de Madrid. — Cerda (Louis Valle de La), né à Cuença dans le 16e S., est auteur d'un écrit intitulé : *Avisos de estado y guerra*, Madrid, 1599, in-4; et d'un *Traité* sur

les monts de piété (en espagnol), ibid., 1600 et 1618, in-4. — CERDA (Pedro de Leyva y de La), comte de Baños, fit impr. à Madrid en 1690 un vol. in-folio sur la maison des seigneurs de Leyva et de La Cerda, où sont exposés les services qu'elle a rendus, et ses droits à la grandesse d'Espagne.

CERDA (dona BERNARDA-FERREIRA de La), dame portugaise, née à Porto au commencem. du 17e S., m. vers 1650, s'est acquis une grande célébrité par ses talens poétiques, l'étendue et la variété de ses connaissances. Selon plusieurs auteurs portugais, elle fut la plus grande musicienne de son temps; elle jouait de tous les instrumens, parlait diverses langues, et était versée dans la rhétorique, les mathém. et la philos. Philippe III, roi d'Espagne, l'attira à sa cour, et lui confia le soin d'enseigner les lettres latines aux infans Charles et Ferdinand. Les ouvr. qui restent d'elle sont : *España libertada*, poème en vers castillans, Lisbonne, 1618, in-4; un volume de *Comédies*; un autre de *Poesies diverses* et *Dialogues* (en espagnol), un poème intit. *Las Soledades de Busaco*; et une espèce de roman (en prose portug.) ayant pour titre *Dos Cristaos de S. Thome, ou preste Joam*.

CERDA Y RICO (d. FRANCESCO, *François*), sav. espag., membre de l'acad. d'hist. de Madrid, né vers 1730, mort en 1792, a été très-utile à la littér. espag., en tirant de la poussière des biblioth. plusieurs bons ouv. espagnols oubliés, et en enrichissant de comment. sav. et judicieux les nouv. éditions qu'il a pub. On cite parmi celles-ci : les *Œuvres de Lopez de Vega*; les *Mémoires histor. d'Alphonse-le-Sage, roi de Castille*; le poème de *la Mosquée* de Villaviciosa; les *Poesies spirituelles* du père Louis de Léon. Il a travaillé aussi à la précieuse collection des documens pour l'histoire d'Espagne qui a pour titre : *Crónicas de Castilla*.

CERDON, hérésiarque du 2e S., né en Syrie, chercha à répandre parmi les chrétiens une nouv. doctrine, dont il avait puisé les germes dans la philos. orientale. Il admettait deux principes indépendans : l'un bon, créateur des génies bienfaisans; l'autre mauvais, auquel il attribuait la création des génies malfaisans. Selon lui, la loi des juifs ne pouvait provenir que du principe du mal; celle des chrétiens tirait son origine du principe du bien, puisqu'elle avait été donnée par J.-C., fils de ce même principe; mais il pensait que le divin Sauveur des hommes n'avait eu que les apparences de la chair, et que ses souffrances n'avaient point été réelles. En conséquence de ces idées, il rejetait l'*Ancien-Testament*, et n'admettait même du nouveau que quelq. parties de l'évangile selon St Luc, et quelq.-unes des épîtres de St-Paul. Étant venu à Rome sous le pontificat du pape Hygin (*v.* ce nom) pour y exposer son système. Cerdon fut forcé d'abjurer ses erreurs; mais ayant été convaincu plus tard de les propager en secret, il fut séparé de la communion des fidèles. L'église romaine, à cette époque, n'avait point assez d'autorité pour infliger une punition plus sévère aux hérétiques. On trouve dans un *Recueil* de diverses *Opuscules* de l'abbé de Longuerne (*v.* ce nom), pub. à Leipsig, 1750, in-4, une *Dissert.* latine sur l'*Origine de l'hérésie de Montanus, de Valentin, de* CERDON *et de Marcion, disciple de ce dernier*.

CÉRÉ (JEAN-NICOLAS), directeur du jardin de botanique de l'île de France, né dans cette colonie en 1737, vint faire ses études en France, entra dans la marine royale, fut fait officier en 1757, fit deux campagnes sur mer sous les ordres du comte d'Aché (*v.* ce nom), et revint en 1759 dans sa patrie, où son père lui avait laissé des biens considérables. Il se livra entièrement alors à son goût pour la culture et l'histoire naturelle. Nommé directeur du jardin royal de l'île en 1775, il fit à ses frais toutes les dépenses nécessaires à l'amélioration de cet établissement, établit des pépinières de poivriers, gérofliers, canneliers et muscadiers, et en distribua les jeunes plantes aux cultivateurs des îles de France et de Bourbon. Le succès couronna ses desseins, au point qu'un seul colon recueillit 28 milliers de clous de gérofle sur son habitation. Céré, non content d'enrichir du produit de son établissement les îles que nous venons de nommer, envoya des caisses de plantes aux Antilles, à la Guyanne, à Cayenne, et la France eut l'espoir de s'affranchir du tribut qu'elle avait payé jusqu'alors à la Hollande pour le commerce des épiceries. La société d'agriculture de Paris reconnut tout le prix des travaux de ce sav. cultivateur, et lui décerna une médaille d'or. On trouve de lui, dans le recueil de cette société, année 1789, un *Mémoire* sur la culture des diverses espèces de riz à l'île de France. Jean-Nic. Céré mourut à l'île de France en 1810. M. Deleuze a composé son *Eloge historique*, qui a été inséré dans le tome XVI des *Annales du Musée d'histoire naturelle*; et son nom a été donné par M. Dupetit-Thouars à un arbre de l'île de France.

CEREALIS ou CERIALIS, général rom. sous le règne de Vespasien, dont il était le proche parent, commanda l'armée qui fut envoyée contre Civilis et Classicus, chefs des Bataves et des Gaulois insurgés, força ces deux rebelles à reconnaître les lois de l'empire. Il fut nommé plus tard gouverneur de la grande Bretagne, où il eut sous ses ordres Julius Agricola, beau-père de l'hist. Tacite. Cerealis doit sa célébrité à ce même histor., qui donne une idée de son caractère et de ses talens militaires en ce peu de mots : « Cerealis donnait peu de temps à l'exécution d'un plan; il prenait sur-le-champ son parti, et amenait un évènement brillant : la fortune le servait souvent quand d'autres moyens lui manquaient. »

CÉRES (mythol.), déesse de l'agriculture, était fille de Saturne et de Cybèle, et mère de Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton. C'est après cet évènement que cette déesse alluma deux flambeaux sur l'Etna afin de pouvoir chercher sa fille la nuit comme le jour; et, pendant les voyages qu'elle fit à ce sujet, accompagnée de Bacchus, elle enseigna l'agriculture aux hommes : le prem. qui reçut ses leçons fut le roi Triptolème. On représentait cette déesse tenant une faucille d'une main, une poignée d'épis et de pavots de l'autre, le front ceint d'une couronne composée des mêmes plantes, et le corps tout couvert de mamelles remplies. Elle avait plusieurs temples très-fameux; son culte consistait en offrandes des prémices de tous les fruits, et on lui immolait un porc : le dernier supplice était infligé à ceux qui troublaient ses mystères. Les fêtes instituées en son honneur se nommaient *céréales*.

CERESO (MATTH.), peintre espag., né en 1635 à Burgos, mort en 1685 à Madrid, avait composé pour cette ville plusieurs tableaux parmi lesquels on cite ceux du *Miracle d'Emmaus, une visitation de Ste Elisabeth, St Thomas-de-Villeneuve donnant l'aumône aux pauvres*.

CERESOLA ou CERASOLA (DOMINIQUE), poète religieux et jésuite italien, né à Bergame en 1683, mort en 1746 au noviciat de St-André de Monte-Cavallo, avait été reçu à l'académie arcadienne en 1738, et il s'y fit souvent applaudir comme improvisateur. Ses poésies ont été recueillies et pub. avec une *Notice* sur sa vie par son confrère Cordara sous ce titre : *Rime sacre di Domenico Cerasola*, Rome, 1747, in-12, plus. fois réimpr. On y rencontre parfois les tours brillans de Pétrarque, dont Ceresola avait fait une étude particulière, et pour lequel son admiration allait jusqu'à l'enthousiasme.

CERETA (LAURA), dame de Brescia, née en 1469, morte av. le commencem. du 17e S., était

demeurée veuve après dix-huit mois de mariage. L'étude de la philos. et de la théol. remplit les loisirs de son veuvage, et la mit en relation avec les sav. On a d'elle soixante-douze *Lettres* publiées avec sa *vie* par Jacq.-Phil. Tomasini, 1640, in-8. — Son frère DANIEL, méd., né à Brescia, a composé en latin, dans le genre des *Métamorphoses* d'Ovide, une pièce de vers estimée qui a pour titre : *Salix*; elle se trouve dans le *Sannasar* d'Amsterdam, 1728, in-8, et dans le *Delic. poetar. ital.* de Gruter.

CERINI (GIOVANNI-DOMENICO), peintre italien, né à Pérouse en 1606, m. en 1681, avait eu pour maître le Guide et le Dominiquin. Il peignit avec habileté plusieurs sujets historiques.

CERINI (JOSEPH), poète ital., né en 1738 dans la province de Gastiglione au duché de Mantoue, étudia l'éloquence et la poésie à Brescia; puis, étant allé faire son droit à Mantoue, il s'y éprit pour une jeune personne sans fortune, qu'il épousa malgré ses parens : ceux-ci lui retirèrent alors la pension qu'ils lui faisaient. Dénué de ressources, il se rendit avec sa femme à Milan, et y vécut d'abord dans une misère profonde, dont ses talens lui fournirent seuls le moyen de se relever. La m. le surprit en 1779, au moment où sa réputation commençait à se répandre dans toute l'Italie. Il avait donné en 1772, au théâtre de Milan, sa *Clary*, comédie en vers libres, qui obtint de grands succès; la *Cattiva matrigna* parut l'année suivante; mais c'est surtout à ses *Poesies anacreontiques*, pub. en 1776 à Milan, qu'il doit sa célébrité. Le comte J.-B. Coriani a pub. l'*Eloge de Cerini*, avec une *Ode* sur sa mort, Brescia, 1779.

CÉRINTHE, hérés. du 1[er] S. de l'ère chrét., disciple de Simon le Magicien, commença vers l'an 54 à publier sa doctrine à Antioche; il niait la divinité de J.-C., soutenait la nécessité de la circoncision et prétendait que le Dieu souverain n'était point le créateur du monde. St Jean, à la prière des fidèles, écrivit son *Evangile* pour réfuter les hérésies de Cérinthe : ce dern. a aussi composé une *Apocalypse* qui a été quelquefois confondue avec celle de l'apôtre bien aimé, surtout par la secte des Millenaires dans les 3[e] et 4[e] S.

CERISANTES (MARC-DUNCAN de), fils d'un gentilhomme écossais établi médecin à Saumur, né dans cette ville vers l'an 1600, fut d'abord précept. du marquis de Fors, fils aîné du marquis de Vigean, puis devint lieuten. au régim. de Navarre, dont son élève avait été nommé colonel. Après avoir assisté à la bataille de Thionville en 1639, et l'année suiv. au siége d'Arras, où le jeune marq. fut tué, il vendit sa lieuten., alla chercher fortune en Suède, et revint ensuite en France avec le titre d'ambass. de la reine Christine; puis rappelé de cette mission en 1647, par suite d'un duel qui fit quelque éclat, il se trouva sans emploi à la cour de Suède. Son esprit inquiet, son ambition, et par dessus tout son goût pour les aventures, le conduisirent alors successivement de contrée en contrée jusqu'à Constantinople, d'où il se rendit à Rome en 1647. C'est dans cette année qu'éclata la révol. de Naples. Le duc de Guise, dont il était connu et qui estimait son intrépidité, avait résolu de porter des secours aux insurgés de cette ville et de se mettre à leur tête : Cerisantes courut aussitôt se joindre au prince, et fut chargé par lui de diriger l'attaque de la porte Chiaia; mais, après avoir signalé sa bravoure dans cette expédition périlleuse, il reçut une blessure au talon et m. au bout de quelq. jours. Il a laissé des *Odes lat.* qui ne sont pas sans mérite.

CÉRISIERS (RENÉ de), jésuite, cons. et aumôn. de Louis XIV, né à Nantes en 1603, est aut. de quelq. écrits d'hist. et de dévotion peu recherchés aujourd'hui; nous ne citerons que son roman spirituel qui a pour titre : *l'Innocence reconnue* ou *Vie de Ste Geneviève de Brabant*, Paris, 1747, in-8. « Ce petit ouvr., qui fait partie de la *Bibliot. bleue*, dit Berquin, écrit en quelq. endroits avec une affectation ridicule, est plein de morceaux de la simplicité la plus noble et la plus onctueuse. » On ignore l'époque de la m. de ce pieux ecclésiastiq., dont les bonnes intentions et la simplicité ne laissent pas que d'avoir un mérite remarquable.

CERMENATI (JEAN), hist. ital., né à Milan vers la fin du 13[e] S., est aut. d'une *Hist. de Milan de 1307 à 1313*, insérée par Muratori dans sa *Collect. des hist. ital.* — Un autre CERMENATI (Jean-Pierre), né à Milan dans le 16[e] S., a pub. un ouvr. intit. : *Rapsodia de rectâ regnorum ac rerumpublicarum administratione*, dédié à un envoyé de France chez les Grisons, Milan, 1561, in-12, trad. en fr. par Guéroult la même année, et dédié au corps des échevins de Lyon. Cet écrit mérite bien son titre de *Rapsodie*, par le décousu des idées et des observations de son aut., s'il faut s'en rapporter au jugement du P. Chaudon.

CERMISONE (ANTOINE), méd. ital. du 15[e] S., m. en 1441, prof. son art dans les univ. de Pavie et de Padoue. On a de lui un liv. int. : *Consilia medica CLV contra omnes ferè corporis humani ægritudines à capite ad pedes*, Brescia, 1476, in-4, bien que cet ouvr. soit peu remarq., il a eu un gr. nomb. d'édit. La dern. est celle de Lyon, 1521, in-4.

CERNITIUS ou plutôt CERNITZ (JEAN), écriv. allem., né à Berlin vers la fin du 16[e] S., employé aux archives électorales du Brandebourg, est aut. d'un livre assez rare intit. : *Decem è familiâ Burggraviorum Nurembergensium electorum Brandenburgicorum icones, cum genealogiis*, etc., Berlin, 1626, in-fol. fig., trad. en franç. par Ant. Teissier, 1707, même format, augmenté de deux portraits d'élect., et rare comme l'original.

CERNUNNOS (myth.), divinité gaul., invoquée par les chasseurs, était représentée ayant de longues oreilles et deux cornes, dans chacune desquelles était passé un anneau. On a trouvé en 1701, dans l'église de Notre-Dame de Paris, un bas-relief qu'on suppose être l'image de cette idole.

CÉRONI (JEAN-ANT.), sculpt. milanais, né en 1579, m. en 1640 à Madrid, s'est fait un nom célèbre en Espagne par plus. beaux ouvr., tels que la *façade* de l'église de St-Etienne à Salamanque, et les *Anges de bronze* qui ornent le nouv. Panthéon de l'Escurial.

CÉROU (NICOLAS), écriv. fr. du 18[e] S., est aut. de la jolie comédie de *l'Amant auteur et valet*, et du *Père desabusé*.

CERQUEIRA, jésuite portug., né à Alvito en 1552, év. au Japon, y conduisit en cette qualité la mission qui fut envoyée par Philippe II, et dirigea pendant 16 ans une maison de son ordre à Nangasacki, où il m. en 1614. On a de lui, entre autres ouvr. relatifs à son ministère, et devenus rares depuis l'expulsion des chrétiens du Japon : *Littera ad Cl. Aquavivam*, 1613; *Manuale casuum conscientiæ*, trad. en langue japonaise et impr. à Nangasacki, in-4, etc.

CERRATO (PAUL), poète latin du 16[e] S., né à Albe en Monserrat, est aut. de différens morceaux de poésie latine, recueillis et pub. à Verceil en 1778 sous ce titre : *Pauli Cerrati Albensis quæ supersunt opera*. Sa *Vie*, écrite par l'abbé Cocchis, se trouve dans les *Piemontesi illustri*, Turin, 1783.

CERRETTI (LOUIS, *Ludovico*), poète ital., né à Modène en 1738, fut successiv. secrét. de l'univ. de Padoue, prof. d'hist. et d'éloquence. Lors de la formation de la républ. cisalpine, en 1796, il fut nommé par le nouv. gouvern. directorial membre de la commiss. d'instruct. publique, puis ambassad. auprès du duc de Parme. Forcé de s'expatrier après l'invasion de l'armée Austro-Russe, en 1799,

il se réfugia en France, et ne rentra en Italie qu'après le tr. de Lunéville, en 1801. Il obtint en 1804 la chaire d'éloquence à l'univers. de Pavie (dont il fut ensuite régent), et m. en 1808. Cerretti réussit dans le genre lyrique, où il avait pris Horace pour modèle; il composa aussi des *satires*, des *épigr.* et quelques écrits en prose. Le 1er rec. de ses poésies, impr. à Pise sans son consentement, parut en 1799. L'abbé Pedroni, un de ses élèves, a donné un choix de ses œuvres, « avouées, dit M. Ginguené, par le goût et la décence. » Ce rec. est en 2 vol. in-8, dont le 1er est intitulé : *Poesie scelte del caval. L. Cerretti*; le second *Prose scelte del*, etc. Milan, 1812. On a aussi de lui : *Instituzioni di eloquenza*, ibid., 1811, 2 vol. in-8.

CERTAIN (N.), demoiselle dont on a imprimé en 1665 (Paris, in-12) un rec. de *poésies* qui méritent le profond oubli dans lequel elles sont tombées. On n'a d'ailleurs aucun détail sur sa vie.

CERTON (SALOMON), poète franç., né vers 1550, m. vers 1610, avait d'abord étudié la médec. et le droit; mais ayant acheté une charge de conseiller-sectaire et secrét. du roi, il se livra tout entier à la poésie. On a de lui une traduct. en vers de *l'Odyssée* d'Homère, Paris, 1604, in-8, rev. et pub. de nouv. par un abbé nommé Terrasson, avec une autre traduct. de *l'Iliade* et des autres *poèmes* attribués à Homère, ibid., 1615, 2 vol. in-8; *Vers leipogrammes et autres œuvres en poésie*, etc., Sedan, 1620, in-12 (on entend par vers leipogrammes ceux dans lesquels on a omis à dessein une lettre de l'alphabet). On attribue à Certon un poème lat. intit. : *Geneva carmen heroïcum*, etc., Genève, 1618, in-4.

CERULARIUS (MICHEL), patriarche de Jérusalem, succéda à Alexis en 1043. Peu de temps après son intronisation, il s'éleva contre l'église romaine, prit le titre de *Patriarche œcuménique* ou *universel*, et prétendit soumettre à sa domination les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. De concert avec Léon, év. d'Acride, métropol. de Bulgarie, il écrivit en grec sur les azimes et le sabbat une lettre dans laquelle il inculpait les lat. du reproche de judaïsme, et l'adressa en 1053 à Jean, év. de Trani dans la Pouille, en l'invitant à la communiquer aux autres év., aux prêtres, aux moines, aux peuples de l'Occident, et au pape lui-même. Cette lettre fut trad. en lat. par le card. Humbert, qui la présenta au pape Léon IX, et le pontife envoya au patriarche une longue réponse dans laquelle il combattait à son tour les hérésies et les erreurs des Grecs. Enfin, après de vifs démêlés, pendant lesquels les partis en vinrent aux injures, l'église d'Orient demeura séparée de l'église rom. L'ambitieux Cerularius avait atteint son but, et bientôt, ne trouvant point l'empereur Michel VI assez docile à ses volontés, il fit soulever le peuple contre lui, et appuya l'élection d'Isaac Comnène, qu'il osa braver plusieurs fois. Son audace ne connaissait plus de frein, et quand il essuyait un refus de la part de l'empereur, il le menaçait d'abattre le nouvel édifice qu'il avait élevé, prétendant qu'il y avait peu ou point de différence entre le sacerdoce et l'empire. Enfin Isaac Comnène indigné fit arrêter l'impudent patriarche en 1058, et l'exila dans l'île Proconèse, où il m. la même année. Baronius nous a conservé 3 *lettres* de Cerularius.

CERUTI (FRÉDÉRIC), sav. ital., né à Vérone en 1541, m. en 1579, a donné une édit. d'Horace, de Perse et de Juvénal, avec une traduct. et pharaphrase. On a de lui quelq. *poèmes*, des *lettres* et *dialogues*.

CERUTTI (JOSEPH-ANTOINE-JOACHIM), l'un des derniers membres de la société des jésuites, né à Turin en 1738, entra de bonne heure dans cet ordre et devint un profess. distingué du collége de Lyon. Dès 1761, il avait remporté à Toulouse et à Turin deux prix academ. Au moment où l'ordre des jésuites fut si vivement attaqué par les cours de justice, Cerutti prit sa défense dans un ouv. intit. : *Apologie de l'institution des jésuites*, qu'il écrivit sur les mémoires des PP. Menou et Griffet, 1762, 3 vol., in-12. Peu de temps après, il fut forcé d'abjurer devant le procureur-gén. du parlem. les principes de la société qu'il avait défendus avec tant d'énergie. Son ouvr. lui valut la faveur particulière du dauphin père des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Accueilli à la cour, une dame d'une famille distinguée lui inspira une passion très-vive; mais, trompé dans ses espérances, il en eut un gr. chagrin; sa santé en fut altérée. Il resta depuis cette époque malade et mélancolique et devint sourd; mais ses facultés morales restèrent les mêmes. Se trouvant à Paris en 1789, il embrassa les principes de la révol., se lia intimement avec Mirabeau, et l'on a prétendu qu'il fut l'un des adeptes à qui cet orateur faisait élaborer quelq.-uns de ses discours sur les hautes questions où son talent improvisateur eût été en défaut. Il fit aussi plus. brochures de circonstance, et fut appelé à l'assemblée législative en 1791, après avoir prononcé l'éloge funèbre de Mirabeau dans l'église de St-Eustache. Cerutti, dont le tempérament était altéré par de longues souffrances et par son ardeur pour le travail, survécut peu de temps à son ami, et m. le 20 janvier 1792. Outre les écrits dont nous avons déjà parlé, on a de lui : *l'Aigle et le Hibou*, apologue en vers, Glascow et Paris, 1783, in-8. Cet écrit, par sa longueur, est plutôt une dissertation philos. qu'un apologue; *Rec. de quelq. pièces de littér.*, en prose et en vers, Glascow et Paris, 1784, in-8; *les Jardins de Betz*, poème, 1792, in-8; *Lettre sur les avantages et l'origine de la gaîté franç.*, Lyon, 1761, in-12, réimpr. à Paris, 1792, in-8; traduct. libre de 3 *Odes* d'Horace, Paris, 1789, in-8; plus. *Discours* sur des sujets acad., sur des questions morales et littér.; une *Correspondance avec Mirabeau*, et des *idées sur les simples assignats*. Cerutti a été l'un des principaux rédacteurs de la *Feuille villageoise*, écrit périodique commencé en 1791 et abandonné en 1796. On a réuni en 1793, sous le titre d'*OEuvres div.*, in-8, quelq. pièces du même aut., déjà pub. et qui ont été mentionnées presque toutes dans cet article.

CERVANTES SAAVEDRA (MIGUEL), un des plus céléb. écriv. de son siècle et de tous les siècles, naquit en 1547 à Alcala de Hénarès, dans la N.-Castille. Entraîné par son goût pour la littér., loin de la carrière où l'appelaient ses parens, il ne fit guère pendant une assez longue vie que changer de misères. D'abord valet de chambre du card. Aquaviva, il s'enrôla ensuite sous les drapeaux de Marc-Ant. Colonne, se trouva comme simple soldat à la bat. de Lépante en 1571, s'y distingua et y perdit la main gauche. Après trois ans de nouveau service dans le royaume de Naples, il fut fait esclave par un corsaire algérien en se rendant en Espagne, et passa cinq ans et demi dans cette dure servitude. Sa famille étant parvenue à rassembler la somme nécessaire pour sa rançon, il rentra dans son pays, et y obtint la réputation d'un des meilleurs aut. dramat. de son temps. Indépendamment de son admirable roman de *Don Quichotte*, devenu classique dans toutes les langues, il a pub. des *Nouvelles* de l'intérêt desquelles on peut juger par celles qui sont éparses dans ce chef-d'œuvre, un roman d'une lecture fort attachante, intit. : les *Travaux de Persilès et Sigismonde*, et une bergerie intit. *Galatée*, qui a été froidement imitée par Florian. Ce grand homme m. à l'âge de 69 ans, le 23 avril 1616, dans une profonde indigence. La meilleure édit. de *Don Quichotte* est celle de Madrid, 1780. La traduct. franç. la plus généralement lue est celle de Filleau de St-Martin et Challes, en 6 vol. in-12. M. du Bouchial en a donné une plus complète en 8 vol.

in-12. La traduct. anonyme (par M. de l'Aulnaye), pub. en 4 vol. in-18, Paris, 1821, Desoer, nous a paru la plus exacte et la plus élégante. L'imitation de Florian en 6 vol. est peu estimée. M. Petitot a donné, en 1809, 4 vol. in-18, une trad. mutilée des *Nouvelles* de Cervantes. Ses *œuvres* complètes, trad. par du Bournial, ont été publiées chez Méquignon-Marvis, Paris, 1820 et suiv., 12 vol. in-8.

CERVANTES DE SALAZAR (Franç.), littér. espagnol du 16e S., n'est connu que par le recueil de ses écrits sur div. sujets de morale, pub. sous ce titre : *Obras que F. Cervantes de Salazar ha hecho, glossado y traducido*, Alcala, 1546, in-4. Les productions de cet aut. sont très-estimées de quelques sav. espag. — Cervantes (Jean-Guillen de), jurisc., né à Séville dans le 16e S., fut profess. de droit canonique dans cette même ville et député aux cortès convoquées à Madrid en 1586. Il avait entrepris un gr. travail sur les lois dites *leges Tauri*, mais il n'en pub. qu'une prem. partie sous ce titre : *Prima pars comment. in leges tauri*, Madrid, 1594, in-fol. — Cervantes (Gonsalve Gomes de), préfet de Tlascala, au Mexique, vers la fin du 16e S., composa un *Memoriale sobre las cosas y gobierno de Mexico, beneficio de la Plata y de Cochinilla*. Cet ouvr. MS., qui porte la date de 1599, est dans la biblioth. de l'Escurial.

CERVATON (Anne), dame espagn. attachée comme fille d'honneur à Germaine de Foix, reine d'Aragon, au commencem. du 16e S., fit l'ornement de la cour de Ferdinand V par ses grâces et son esprit. On trouve dans le recueil épistolaire de Lucius Marcinus (v. ce nom) des lettres écrites en latin par le duc d'Albe à cette dame, et les réponses qu'elle lui fit dans la même langue.

CERVEAU (René), prêtre, né à Paris en 1700, s'est fait connaître par son zèle pour la cause du jansénisme. Son opposition ardente à la bulle *Unigenitus* le fit interdire. Il fut un des principaux rédacteurs du *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité*, publié à Paris, 1760-78, 7 vol. in-12. Cet ouvr. périodique, oublié aujourd'hui, était destiné à faire connaître les talens et les vertus des jansénistes morts de 1605 à 1778. On a encore du même auteur l'*Esprit de Nicole*, Paris, 1765, in-12 ; des *Poèmes* sur des sujets sacrés ; des *Cantiques*, etc., ibid., 1768.

CERVETTO (N.), music. ital., mort à Londres en 1783 à l'âge de 103 ans, était employé au théât. de Drury-Lane, où il jouait de la basse d'une manière remarquable.

CERVI (Joseph), prem. méd. de Philippe V, né à Parme en 1663, m. au palais de Buen-Retiro, près Madrid, en 1748, est auteur d'une *Pharmacopea Matritensis*, pub. en 1739 aux frais de l'académie de méd., qu'il avait fondée, et à laquelle il légua sa riche bibliothèque.

CERVONI (N.), général franç., né dans l'île de Corse en 1768, servit d'abord dans les troupes du roi de Sardaigne, et il y était devenu sous-lieut. lorsqu'il passa au service de France en 1792 à l'époque où la Savoie et le Piémont furent envahis par les troupes des généraux Montesquiou et Anselme. Parvenu rapidement aux grades supérieurs, Cervoni était adjudant-général au siége de Toulon en 1793 ; il y fut nommé général de brigade, et fit avec distinction les campagnes suivantes dans le comté de Nice, la rivière de Gênes, le Piémont et le Milanais. Il se signala ensuite au pont de Lodi, fut appelé au commandem. de Mantoue en 1797. Nommé général de divis. à cette époque, il fit les campagnes de 1798 et 1799 en Italie, commanda une division territoriale en France, fut employé en Allemagne dans la campagne de 1806, devint chef d'état-major du corps d'armée du maréchal Lannes, et fut emporté d'un boulet de canon à la bataille d'Eckmuhl le 22 avril 1807.

CÉSAIRE (St), né vers l'an 330 d'une famille illustre par sa piété, et dont plusieurs membres sont inscrits à la légende, tels que St Grégoire de Nazianze, son père, et Ste Nonne, sa mère, étudia les lettres profanes à Alexandrie, et se distingua par de rapides progrès et par une conduite qui ne démentit point son origine. Devenu habile dans les sciences, il s'appliqua surtout à la médecine, pour laquelle il avait un goût particulier ; puis s'étant rendu à Constantinople, où la réputation de ses talens l'avait devancé, il fut choisi par l'empereur Constance en qualité de premier médecin, place qu'il conserva sous Julien, success. de ce prince. Lorsque les officiers chrétiens furent bannis de la cour de Julien, celui-ci retint son pieux médecin auprès de lui, et tenta même de le gagner au paganisme ; mais, après une controverse qu'il voulut soutenir avec lui en présence des courtisans, il ne put s'empêcher d'exprimer toute l'admiration dont les réponses de Césaire l'avaient frappé. Cependant les sollicitations de St Grégoire de Nazianze le théol., son frère, déterminèrent Césaire à profiter d'une occasion qui s'offrit pour s'éloigner de la cour, et pour rentrer au sein de sa famille. Il reprit ses fonctions sous l'empire de Jovien, devint questeur en Bithynie sous son success., et mourut en 369. C'est à tort qu'on a attribué à ce saint quatre *Dialogues* qu'on trouve dans la *Bibliothèque* des Pères : ils sont d'un auteur plus récent.

CÉSAIRE (St), évêque d'Arles, né en 470, près de Châlon-sur-Saône de parens distingués par leur noblesse autant que par leur piété, répondit parfaitement à leur exemple et aux soins qu'ils prirent de son éducation. Après être resté pendant deux ans auprès de l'évêque de Châlons, qui l'agrégea à son clergé, il se rendit au monastère de Lerins à l'âge de 20 ans ; il y fut chargé de l'emploi de célérier par l'abbé Porcaire ; mais l'exactitude avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions ayant provoqué les murmures de quelques moines de cette congrégation, il se démit de ses fonctions pour se livrer entièrement aux exercices de la vie monastique. Forcé peu de temps après à quitter l'île de Lerins, dont le climat malsain avait dérangé sa santé, il se retira d'abord à Arles, puis dans une solitude aux environs de cette ville, d'où le clergé et le peuple le tirèrent malgré lui pour l'élever à l'épiscopat en 501. Après avoir exercé ses nouv. fonct. avec une ferveur tout apostolique, il se trouva en butte à des calomnies dirigées contre lui auprès d'Alaric et de Théodoric ; mais il en triompha, et fut revêtu solennellement du *Pallium* par le pape Simmaque, qui le nomma en outre vic. du St siége dans les Gaules et en Espagne. Épuisé de travaux, et accablé d'infirmités, ce saint évêque mourut en 542. On a de lui des *Sermons*, des *Homélies*, dont un gr. nomb. sont insérés dans le 5e vol. de l'édit. du *St Augustin* par les bénédictins. Sa *vie*, écrite par ses disciples, a été insérée dans la *Collection des Bollandistes*, et plusieurs de ses *Sermons* ont été trad. en fr. par l'abbé Dujat-de-Villeneuve, Paris, 1760, 2 vol. in-12 ; une trad. de la *Prophétie de St Césaire* (relative à la révol. franç.) a été pub. en 1814 par M. de Roujoux. — Un autre saint du même nom, diacre, subit le martyre en l'an 300, sous l'empire de Dioclétien, qui le fit précipiter à la mer pour avoir exprimé publiquement l'horreur que lui avait inspirée la vue d'un sacrifice humain en l'honneur d'Apollon.

CÉSALPIN (André), méd. ital., né à Arezzo (Toscane) en 1519, mort à Rome en 1603, s'est acquis une grande réputation par l'étendue de ses connaissances, par l'invention d'une méthode de botanique fondée sur l'organisation des plantes, et surtout sur les parties de la fructification. Après avoir long-temps enseigné la méd. et la botanique à l'univ. de Pise, il était devenu premier méd. du pape Clément VIII, et prof. au collége de la Sa-

pienza à Rome. Il fut soupçonné d'*athéisme* parce qu'il manifestait une opinion qu'on a prétendu ressembler à la doctrine qui fut professée depuis par Spinosa (*v.* ce nom). Les ouvr. de Césalpin sont : *Quæstionum peripateticarum libri V*, Florence, 1569, in-4; Venise, 1571 et 1593, id.; *Dæmonum investigatio peripatetica*, etc., Florence, 1580, in-4; *Quæstionum medicarum libri II*, Venise, 1593 et 1604, in-4; *de Medicamentorum facultatibus, lib. II; Ars medica*, Rome, 1601, 1602 et 1603, 3 vol. in-12 (réimp. après la mort de l'aut. sous ces deux titres : *Catoptron, sive speculum artis Hippocraticum*, etc., Francfort, 1605, in-8; Venise, 1609, in-4; Trévise, 1606, in-8; Strasbourg, 1670, in-8. *Praxis universæ artis medicæ*, Trévise, 1606, in-8); *de Plantis, lib. XVI*, Florence, 1583, in-4; *Appendix ad lib. de Plantis et quæstiones peripateticas*, Rome, 1603, in-4 (réimp. dans le *Museo fisico* de Boccone, Venise, 1697, in-4); *de Metallicis, lib. III*, Rome, 1596, in-4; Nuremberg, 1602, in-4. Borel, dans sa *Biblioth. chimique*, cite un ouvr. de Cesalpin, *de Lapidibus*, sans dire s'il est impr. ou MS. Un genre de plantes des climats équatoriaux porte le nom de *Cæsalpinia*.

CÉSAR (CAIUS-JULIUS), 1er empereur rom., issu de la famille *Julia*, qui faisait remonter son origine à Enée, prince troyen, naquit à Rome l'an 654 de sa fondat. (100 ans av. l'ère chrét.), sous le consulat de Marc-Antoine et de Posthumius. Il était très-jeune encore lorsque Marius, son oncle, fut évincé par Sylla, et il n'échappa lui-même à la proscription qu'aux instances des vestales et des amis du dictateur, qui, en lui faisant grâce de la vie, prédit que cet enfant renverserait un jour la républ. En se rendant à Rhodes pour y étudier la rhétor. sous le célèbre Apollonius Mollon, il fut pris par des pirates ciliciens qui mirent à prix sa liberté, et il fixa lui-même sa rançon à 60 talens; mais à peine fut-il échappé de leurs mains, qu'il arma quelques bâtimens, surprit à son tour les pirates, et les voua au supplice de la croix dont il les avait menacés lorsqu'il était en leur pouvoir. Pend. son séjour à Rhodes, il apprend que Mithridate a envahi des provinces alliées de Rome : aussitôt il passe sur le continent, et, quoique sans mission, il rassemble des troupes à la tête desquelles il repousse l'ennemi. Après ce premier exploit, César se rendit à Rome, et il s'éleva successivement, par son éloquence autant que par ses largesses, aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souver. pontife, de préteur, et enfin de gouv. de l'Espagne. Ses dettes s'élevaient alors à environ 38 millions de notre monnaie; il les paya avec les dépouilles de plusieurs provinces qu'il joignit à son gouvern. après les avoir conquises, et il revint en Italie demander le triomphe. Nommé consul l'an de Rome 694 avant l'âge voulu par les lois, il prit bientôt un entier ascendant sur son collègue Tibulus, s'attacha Pompée en lui donnant sa fille en mariage, et il forma ensuite avec lui et M.-Licinius Crassus le premier triumvirat. Le gouvernement des Gaules, avec le commandement de quatre légions, lui fut décerné, et les plus brillans exploits signalèrent son arrivée dans ces provinces romaines. Après avoir triomphé des Helvétiens et soumis les Belges, il porte ses armes jusqu'au-delà du Rhin, puis, traversant l'Océan germanique, il va planter les aigles romaines jusque sur le territoire des îles Britanniques. Rome avait célébré ces triomphes avec la plus grande solennité, quand le conquérant arriva lui-même devant cette ville avec une de ses légions pour recueillir les applaudissemens du peuple ébloui par l'éclat de tant de victoires. Cependant le sénat venait de lancer contre César un décret pour lui enjoindre de déposer le commandem. dans un délai déterminé sous peine d'être *traité en ennemi* de la républ.; en vain trois tribuns de son parti, Marc-Antoine, Curion et Cassius-Longinus, avaient-ils protesté contre cet arrêt suprême : chassés avec violence de l'assemblée du sénat, ils ne purent sortir de Rome pour regagner le camp du général que travestis en esclaves. Deux factions s'étaient dès-lors élevées au sein de Rome, et n'attendaient qu'un signal pour s'attaquer mutuellement : César et Pompée en étaient les chefs, et tous deux invoquaient également la république, qui n'était plus qu'un vain nom. Le peuple formait le parti du premier, et l'autre était soutenu par le sénat. César, qui pendant ses brillantes expéditions dans les Gaules a montré mille fois combien il connaissait le prix de la célérité, va lui devoir encore son triomphe, dans cette circonstance qu'il a préparée depuis si long-temps, et avec tant d'efforts et de fatigues. Après avoir rapidement pesé les ressources et les dangers de sa situation, il s'écrie : *Le sort en est jeté!* Traversant aussitôt le Rubicon avec son armée, il marche contre Pompée, le gagne de vitesse, et le chasse de l'Italie avant qu'il ait eu le temps de rassembler ses forces. L'habile César, après dix ans d'absence, entre enfin dans Rome, dont les portes lui sont ouvertes par ceux des sénateurs qui n'ont point abandonné cette ville, où il est accueilli avec acclamation par un peuple enthousiaste. Les partisans de Pompée avaient, dans le désordre de leur fuite, laissé le trésor public à la discrétion du vainqueur; celui-ci s'en empare malgré la résistance du tribun Metellus, puis laissant à Antoine le commandem. de l'Italie, il se rend en Espagne, et y défait les lieut. de Pompée. De retour à Rome, César est nommé dictateur par le préteur Lépide; il s'empresse de rendre quelques lois populaires pour augmenter le nombre de ses partisans, puis il se rend en Grèce à la poursuite de Pompée, qu'il défait à la journée de Pharsale, l'an 48 avant J.-C. Sa clémence envers les vaincus avait amené de nouv. soldats sous ses drapeaux, il passe alors en Egypte, où Pompée s'était refugié, et où bientôt la tête sanglante de son ennemi lui est présentée : César ne put voir ce dernier gage de sa victoire sans verser des pleurs sur l'infortune d'un grand homme autrefois son ami. Mais il lui reste encore de puissans ennemis à combattre. Après avoir défait Ptolémée et s'être rendu maître de son roy., il va vaincre, dans l'Asie-Mineure, Pharnace, fils de Mithridate, puis en Afrique Scipion et Juba, et le fils de Pompée en Espagne. Il rentre alors dans Rome, y reçoit quatre jours de suite le triomphe, est nommé consul pour dix ans, puis dictateur perpétuel; et enfin le titre d'emp. lui est décerné, ainsi que le nom de père de la patrie. Il possédait l'empire du monde; mais cet empire, il l'avait conquis par les armes, et ne le pouvait conserver que les armes à la main. Cependant, plein d'une imprudente sécurité, il osa écarter de sa personne l'imposant appareil des satellites étrangers, et se présenta sans gardes au milieu du sénat : bientôt une conjuration s'y trama contre lui, et il y fut assassiné par un parti de soixante sénateurs, à la tête desquels étaient Brutus et Cassius, l'an 44 av. J.-C. César, aussi bon écriv. qu'habile politique et grand guerrier, avait composé plusieurs ouvr. tant en prose qu'en vers; mais il ne nous reste de lui que ses *Comment. sur la guerre des Gaules et sur les guerres civiles*, dont les édit. les plus recherchées sont celles d'Elzevir, 1635, in-12. Les *comment.* ont été trad. par Turpin de Crissé, L. Déist de Botidoux, Toulongeon, etc. Une des trad. les plus estimées de cet ouvrage est celle de M. Berlier, publ. en 1825. *La Guerre des Suisses*, trad. du 1er livre des *Comment.* par Louis XIV, a été impr. en 1651, in-fol. Henri IV a également trad. les 5 prem. livres des *Comment.* : une copie manuscrite de cette trad. existe à la bibliothèque du roi, elle renferme les corrections d'un nommé La Gaucherie, précepteur de l'illustre écolier,

alors âgé de 11 ans ; d'où l'on peut conclure que ce sont de simples versions. M. Serieys en a inséré quelq. pages dans la *Nouv. Hist. de Henri IV*, trad. de Raoul Boutrays, Paris, 1816, in-12. Bury a écrit en fr. *l'Hist. et la vie de César*, 1758, 2 vol. in-12.

CÉSAR (Lucius), oncle de Marc-Antoine le triumvir, mis au rang des proscrits par Octave, après la mort de César le dictateur, pour avoir suivi le parti de Pompée. Antoine avait consenti à la mort de son parent, mais celui-ci fut sauvé par Julie, mère du triumvir.

CÉSAR *de Avibus*, graveur allemand, né en 1615, a pub. une suite de *portraits* des souverains, princes et princesses de la maison d'Autriche, depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à l'empereur Rodolphe II.

CÉSAR *Optatus*, médecin italien du 16e S., exerça son art à Venise avec succès. Il a laissé les ouvr. suiv. : *Opus tripartitum de crisi, de diebus criticis et causis critic.*, Venise, 1517, in-fol. ; *de Hectica febre*, ibid., 1517, in-fol., réimpr. avec le traité précéd. et quelq. autres, ibid., 1552, in-fol.

CÉSAR (Jules), jurisconsulte anglais, né dans le comté de Middlessex en 1557, fit ses études à l'université d'Oxford et à celle de Paris, et fut nommé par Elisabeth maître des requêtes et juge de la haute cour de l'université. Jacques Ier l'honora du titre de chevalier, et l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'échiquier, et de conseiller privé de la couronne, et en 1614 à celle de maître des rôles. Après avoir rempli ces divers emplois avec autant de droiture que d'habileté, il m. à Londres en 1636. Il a laissé des MSs. qui furent achetés 8,000 f. en 1757, dans une vente publique. Ils traitent des évènemens du temps et des lois anglaises.

CÉSARA, petite-fille de Noé, se retira, s'il faut en croire une trad. irland., dans l'île d'Erin (l'Irlande), et en fut la première habitante.

CESARI (Alexandre), dit *le Grec*, habile graveur en médailles et en pierres fines, né en Italie au 16e S., était contemporain de Michel-Ange, qui estimait beaucoup ses ouvr. On cite de cet artiste : un camée représentant *la tête de Phocion* ; un *portrait de Henri II, roi de France*, sur une cornaline ; et une médaille représentant d'un côté *le pape Paul III*, et de l'autre *Alexandre-le-Grand prosterne aux pieds du grand-prêtre des Juifs*. — Un autre Cesari (Joseph), peintre d'hist., né à Arpino dans le 16e S., a composé plus. tableaux que l'on voit encore à Rome, et a décoré la sacristie d'une des églises de Naples. Son frère Bernard, peintre comme lui, a joui également de quelque réputation dans son temps.

CESARINI (Virginio), littérateur italien, né à Rome en 1595, m. en 1624, fut attaché en qualité de prélat-chamb. à la maison du pape Urbain VIII, qui se proposait de l'élever à la dignité de cardinal quand la mort le surprit. On a de lui des *Poésies lat. et ital.* insérées dans le recueil qui a pour titre : *Septem illustrium virorum poemata*, Anvers, 1662, in-8. Il avait composé d'autres écrits sur différens sujets de science et de littérature, qui n'ont point été impr. Son buste fut placé au Capitole, avec une inscription à sa louange ; et sa *vie* a été écrite et pub. par le prélat A. Favoriti.

CÉSARINI. V. Julien.

CÉSARION, fils de César et de Cléopâtre, avait 13 ans lorsqu'il fut désigné par sa mère et Marc-Antoine pour succéder à la couronne d'Egypte. Mais après la mort d'Antoine, Auguste craignant un rival dans ce jeune prince, le fit mettre à mort en l'an 30 avant l'ère chrét.

CÉSARIUS (D. Pierre), prieur de l'ordre de Citeaux, à Villers en Brabant, m. vers l'an 1240, est aut. d'un ouvr. curieux intit. : *de Miraculis*, imprimé à Nuremberg en 1481, in-fol., réimpr. à Douai en 1604, in-fol., et inséré, avec des suppressions, dans le tome 2 de la *Biblioth. patrum Cistercensium*, de Bert. Tissier (*v.* ce nom). Cet écrit, en forme de dialogue, contient un grand nombre de prétendus miracles, pour exciter et maintenir la piété des novices soumis à la direction de l'auteur. Il a été mis à l'index en Espagne. On a encore de Cesarius : *de Vitâ et Passione S. Engelberti*, Cologne, 1653.

CESAROTTI (Melchior), célèbre littérateur et poète ital. du 18e S., né à Padoue en 1730, fit ses premières études au séminaire de cette ville, et y annonça, dès l'âge de 12 ans, par son aptitude à l'instruction, les talens qu'il devait développer par la suite. Après avoir appris les langues savantes, et puisé les principes d'une saine philos., moins dans les doctrines qu'on enseignait dans les écoles d'Italie à cette époque, que dans le livre de *la Sagesse* de Charron, il voulut étudier successivem. la jurispr. et la théologie, afin de parcourir dignement l'une ou l'autre de ces carrières ; mais il revint bientôt à celle qu'il s'était déjà ouverte, et dont il ne s'écarta plus. Nommé à l'âge de 19 ans professeur de rhétorique au même séminaire où il avait été élevé, il eut à sa disposition la riche bibliothèque de J.-A. Volpi (*v.* ce nom), et y amassa un immense trésor d'érudition littéraire. Sa réputat., qui commençait à s'étendre, le fit appeler à Venise pour faire l'éducation des enfans de la maison Grimani ; et, plus tard, après la mort du P. Carmeli (*v.* ce nom), il fut appelé à la chaire de grec et d'hébreu en l'université de Padoue. Fixé alors dans sa patrie, il se livra avec plus d'ardeur que jamais aux travaux littéraires dont les premiers essais lui avaient déjà acquis l'estime de ses concitoyens. Après les évènemens politiques de 1796 et 1797 en Italie, Cesarotti pub., par ordre du gouvernement, plusieurs écrits sur l'instruction nationale ; mais « sa vie, dit M. Ginguené, ne cessa point d'être toute littéraire, et il continua de partager son temps entre ses devoirs (comme professeur), ses études, les plaisirs de la campagne, et la société d'un petit nombre d'amis. » Napoléon, qui l'avait connu et apprécié dans ses campagnes d'Italie, le fit chevalier, puis commandeur de l'ordre de la Couronne de Fer, et lui accorda deux pensions extraordinaires. Cesarotti signala sa reconnaissance par un poème en vers libres, intitulé *Pronea* (la providence), qui fut son dernier ouvr., publié in-8, vers la fin de 1807. Il méditait encore de nouveaux travaux, en s'occupant de l'édit. générale de ses œuvres, lorsqu'il m. le 3 novembre 1808, à Padoue. L'édit. générale de ses *œuvres*, en 42 vol. in-8 et in-12, a été pub. à Pise, de 1805 à 1813. Voici la liste des ouvrages de Césarotti avec le nombre de volumes qu'ils ont dans la collection de ses œuvres : *Saggio sulla Filosofia delle lingue*, 1 vol. ; *Ossian*, 4 vol. ; *Iliade in versi*, 4 vol. ; *Iliade in prosa, con indice generale*, 7 tomes en 9 vol. ; *Relazioni Academichi* ; 2 vol. ; *Satire de Giuvenale*, 1 vol. ; *Corso di Litteratura greca*, 3 vol. ; *Demostene*, 6 vol. ; *Prose varie*, 2 vol. ; *Prose latine*, 1 vol. : *Prose italiane*, 1 vol. ; *Versioni di tre tragedie di Voltaire* (ce sont *Semiramis*, *la Mort de César* et *Mahomet*), 1 vol. ; *Epistolario*, 6 vol. ; *I primi Pontifici*, 1 vol.

CESI (Frédéric), prince romain, duc de Aqua-Sparta, né à Rome en 1585, m. en 1639, manifesta dès sa plus tendre jeunesse ses dispositions pour les sciences, et surtout pour l'histoire naturelle. Il institua l'acad. des *Lyncei*, dont l'objet principal était de faire des découvertes dans cette science. Le prince Cesi soutint cet établissement à ses frais, et lui donna un jardin de botanique, un cabinet d'hist. natur. et une biblioth. Mais il paraît que les *Lyncei* ne survécurent pas long-temps à leur fondateur ; et l'on fixe la dissolution de cette société savante à l'année 1651. Cesi découvrit le prem. les graines de la fougère, et publia divers traités, tels

que : *Apiarium* (sur les abeilles), Rome, 1625, in-fol.; *Metallophytum* (sur les bois fossiles); *Prodigiorum omn. physica expositio*; on a encore de lui une édit. de l'*hist. natur. du Mexique*, avec des grav. et des remarq. de plus. savans de l'acad. des *Lyncei*. La biblioth. Albani, à Rome, possède un Ms. de Cesi, en 3 vol. in-fol., contenant les figures d'un grand nombre de champignons très-bien peints d'après nature.

CESI (INNOCENT), religieux de l'ordre du Mont-Cassin, né à Mantoue en 1632, mort à Pavie en 1704, a laissé les ouvr. suiv. : *Universalis harmonia mundi, etc.*, Venise, 1681, in-4; *Ecloga scientiarum*, ibid., 1684; *Metereologia artificialis et naturalis*, Parme, 1687; *Tractat. de Antiq. Romanor. ritibus*, Bologne, 1692, in-4; *de Meteoris dissertatio*, Mantoue, 1700, et plus. MSs.

CESI ou CESIO (BERNARD), jésuite ital., né à Modène en 1581, m. en 1630, enseigna la philos. natur. aux princes de Modène. On a de lui : *Mineralogia, sive natur. philosophiæ thesauri*, *etc.*, Lyon, 1636, in-fol.

CESIO (CHARLES, *Carlo*), peintre et grav. ital., né dans l'état romain en 1626, m. en 1686, fut élève de P. de Cortone, et peignit plus. tabl. dans le genre de ce maître. Il a gravé à la pointe et retouché avec le burin quelques-unes des belles fresques de P. de Cortone (entre autres la *galerie Pamphili*), la *vie de St Augustin*, par Lanfranc, et la *galerie du palais Farnèse*, à Rome. On estime le dessin de cet artiste; mais on lui reproche de n'avoir point soigné l'ensemble de ses composit. et de ses grav.

CÉSON ou CÆSO (QUINTIUS), fils du dictat. Quint. Cincinnatus, fut remarquable par sa taille gigantesque et sa force prodigieuse, autant que par son éloquence et son intrépidité. S'étant opposé à l'exécution de la loi agraire, les tribuns soulevèrent le peuple contre lui, et il faillit à perdre la vie. Il se réfugia en Toscane, d'où il revint quelque temps après. V. CINCINNATUS.

CÉSONIE ou CÆSONIA (MILONIA), femme de Caligula, fut tuée, après la mort de cet empereur, par un centurion, qui écrasa contre une muraille l'enfant qu'elle portait alors entre ses bras.

CESPÉDES (PAUL de), peintre espagnol, né en 1538, mort en 1608, fut chanoine de Cordoue et s'acquit une grande réputation en Espagne, ainsi qu'en Italie, où il fit deux voyages. On trouve que sa manière approche de celle du Corrége. La cathédrale de Cordoue possède un de ses tabl. les plus remarquables, *la sainte Cène*. Ses autres composit. se voient à Séville et dans plusieurs autres villes de l'Andalousie. Cespédes était aussi sculpt. et archit., et savait les langues ital., lat., grecque, hébraïque et arabe.

CESPEDES (ANDRÉ GARCIAS DE), mathém. et géographe espagnol, né à Ségovie en 1560, m. vers 1615, a corrigé les erreurs qui se trouvaient sur les cartes hydrographiq. conservées dans la maison roy. du commerce des Indes, et fut cosmographe du roi. Ses ouvrages sont : *Hydrografia y teóricas de planetas*, Madrid, 1606, in-fol.; *Libro de Instrumentos nuevos de Geometria, etc.*, ibid., 1608, in-4. Il a laissé en MSs. 2 traités *sur la Mecanique* et *sur l'Astrolabe*; et un ouvr. géogr. intit. *Isolario general*, qui traite de toutes les îles connues. — CESPÉDÈS (D. François) a pub. sur l'équitation les ouvr. suiv. : *Tratado de la Gineta*, Lisbonne, 1609, in-8; *Memoria, etc., para tener lucidos los Caballos*, Séville, 1624, in-4.

CESPEDES Y MENEZES (GONSALVE de), hist. espag., né à Madrid vers la fin du 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *Historia de Felipe III*, Lisbonne, 1631, Barcelone, 1634, in-fol.; *Historia apologetica de los sucesos de Aragon en año* 1591 *y* 1592, Madrid, 1622, in-4; *Francia engañada*, et *Francia respondida*, Madrid, 1635, in-4, deux écrits séparés, pub. sous le nom de Gerardo; *Varia fortuna del soldado Pindaro*, Lisbonne, 1626, in-4; Madrid, 1664, in-8; *Historias peregrinas, con el orgien y excelencia de algunas ciudades des España*, Sarragosse, 1623, in-4. Il avait aussi comp. dans sa jeunesse deux poèmes intit. : *Poema tragico del español Gerardo, y desengaños del amor lascivo*, Madrid, 1615, in-4.

CESSART (LOUIS-ALEXANDRE de), insp.-gén. des ponts-et-chaussées, né à Paris en 1719, prit du service à l'âge de 23 ans dans la gendarm. de la maison du roi, fit les campagnes de 1743 à 1746, et entra l'année suiv. dans l'école des ponts-et-chaussées. Nommé en 1751 ingénieur en chef de la généralité de Tours, il coopéra avec l'ingénieur en chef de Voglie à la construction du beau pont de Saumur, commencé en 1756, et le succès du procédé qu'ils employèrent (les *caissons*) fut si satisfaisant, qu'on l'appliqua depuis aux autres travaux de ce genre, et notamment à Paris, aux deux ponts du Louvre et de Louis XVI. Cessart donna par la suite un nouveau développement à son système des caissons dans la construction des quais de Rouen et des écluses de St-Valery, de Dieppe et de Tréport. Choisi après l'exécution de ces grands travaux pour la direction de ceux de Cherbourg en 1781, le projet qu'il présenta à cet effet fut accueilli avec enthousiasme; il fut nommé inspect.-gén., et reçut peu de temps après le cordon de St-Michel; mais il se démit ensuite de ses fonctions et fut remplacé par M. Cachin (*v.* ce nom). Le pont des Arts à Paris est le dernier tribut de ses talens; il m. en 1806. M. Dubois d'Arneuville a pub. la *Descript. des Travaux hydrol.* de L. Alex. de Cessart, Paris, 1806 et 1809, 2 vol. in-4, avec 67 pl. et le portrait de l'aut., ouvr. éminemment utile et fort estimé.

CESSOLES (JACQUES), en lat. *Casolis*, *Cassolis* et *Casulis*, relig. de l'ordre des frères prêcheurs, né dans le 13e S. au village de Cessoles (en Picardie), dont il prit le nom suivant l'usage du temps, composa vers l'an 1290 un ouvr. moral sur le jeu d'échecs, impr. pour la prem. fois sous ce titre : *De moribus hominum et officiis nobilium super ludos scacchorum*, Milan, 1479, in-fol. Il a paru une autre édit. sans date, très-rare, intit. : *Solacium ludi scacchorum*, etc., in-fol. On suppose qu'elle est sortie des presses de Ketelaer, à Utrecht, 1473. Cet ouvr. a été trad. en franç. dans le 14e S. par J. Ferron, dominicain, et dans le 16e par J. de Vignay, sous ce titre : *le Jeu des echecs moralisé*, Paris, 1505, in-4. Il y en a trois autres, en allem., en angl. et en ital.

CESTI (MARC-ANTOINE), relig. de l'ordre des Récollets, né à Arezzo ou à Florence dans le 17e S., m. à Rome en 1688, fut un des musiciens les plus célèbres de son temps. Maître de chapelle du duc Ferdinand III, il contribua puissamment aux progrès de la musique dramatique, et transporta sur la scène lyrique les cantates que son maître Carissimi (*v.* ce nom) avait inventées pour l'église. Il fit représenter sur le théâtre de Venise, de 1649 à 1669, huit opéras, qui, presque tous, eurent du succès et furent joués dans toutes les grandes villes d'Italie. Il excella dans le genre des cantates et en composa un gr. nombre. On croit qu'il mit aussi en musique le *Pastor fido* de Guarini.

CESTIUS, satirique ou critique rom. que M. Tullius, fils de Cicéron et proconsul en Asie, fit châtier en sa présence pour avoir dit du mal de son père.

CESTONI (HYACINTHE), natur. et pharm. ital., né dans la marche d'Ancône en 1637, exerça sa profession à Livourne, et m. en 1718. On rapporte qu'il ne se nourrissait que de fruits et de légumes, à l'exemple des pythagoriciens. Il a laissé les ouvr. suiv. : *Osservazioni intorno alli pellicelli del corpo umano*, etc., Florence, 1687, pub. par Rédi, sous le nom supposé de Cosimo Bonomi; *Vere condizioni*

della salsapariglia, etc.; *Vero modo di dare e preparare la chinachina*, etc.; *Maraviglìose scoperte dell' origine de molti animalucci*, etc., impr. dans un liv. pub. sous ce titre : *Trattato di remedi per le malattie del corpo umano*, Padoue, 1709, in-4; et quelq. autres écrits d'hist. natur. et de pharmacie, dont les plus remarquables sont intit. : *Dell' origine delle pulci dall' uovo, e del seme dell' alga marina*; et *Compendio del balsamo Pinelii*.

CÉTHÉGUS (MARCUS-CORNÉLIUS), Romain, l'un des plus illustres membres de la famille de ce nom, qui, au rapport d'Horace, affectait un costume particulier, fut successivement grand-pontife, préteur en Sicile, et, par une exception aux usages, en faveur de son mérite et de ses vertus, élu censeur avant d'avoir été consul. Il fut élevé à cette dern. dignité l'an 548 de Rome, eut le command. de l'Étrurie, où il comprima d'abord un soulèvement du peuple en faveur de Magon, gén. carthaginois, à la défaite duquel il contribua puissamment l'année suiv., n'étant que proconsul. Cicéron dit qu'il fut le premier Romain qu'on pût appeler éloquent. — Un autre CÉTHÉGUS (CAIUS), Romain avide de factions et de complots, embrassa successiv. les partis de Marius, de Sylla, de Pompée, d'Antoine. Après la m. de ce dernier, ses intrigues lui avaient acquis une assez gr. influence; mais, ayant trempé dans la conjuration de Catilina, il fut arrêté avec les autres complices, et étranglé dans sa prison par ordre du sénat.

CÉTHURA, 2e femme d'Abraham, fut mère de six enfans : Zamram, Jecsan, Madan, Madian, Jesboc et Sué, que le patriarche leur père envoya habiter l'Arabie déserte.

CÉTINA (GUTIERREZ), poète espagnol du 16e S., né à Séville, embrassa l'état ecclés., fut reçu doct. en théol., et exerça pendant quelq. années à Madrid les fonctions de vicaire. Il ne reste de ce poète que quelq. pièces éparses dans div. liv. espag.; mais elles suffisent pour faire regretter que ses ouvr. se soient perdus, et pour justifier les éloges que font de lui plus. de ses contemp., tels que Gonzalez de Argole, Christophe de Mésa et Ferd. de Herrera, qui du reste ne donnent aucun détail sur sa vie.

CÉTRAS, mécanicien de Chalcédoine dont parle Vitruve, perfectionna le bélier, le couvrit d'un abri qui garantit des projectiles de l'ennemi les hommes qui le faisaient mouvoir, et facilita le transport de cette machine de guerre au moyen de roues sur lesquelles il l'établit : on la trouve ainsi représentée sur plus. monumens antiques.

CETTO (BENOÎT), sav. hongrois, né à Bude en 1731, professa successiv. div. sciences dans plus. villes de sa patrie, et devint aumônier d'un régim. de cuirassiers. Lors de la dispute littér. qui s'éleva sur l'origine des Hongrois, entre le jésuite J.-I. Deserits, il remplaça ce dern., m. av. la conclusion du différend, et pub. à cette occasion quelq. écrits, entre autres *Jos. Inn. Desericii Hungari Nitriensis et Georg. Pray, S. J. Dissert. collectæ*, etc., Colosa, 1768, in-fol., etc. V. GUIGNES (de).

CÉVA (THOMAS), jésuite, mathém. et poète, né en 1648 à Milan, mort dans cette ville en 1736, est inventeur d'un instrument propre à exécuter mécaniquement la trisection de l'angle. On a de lui des *Poesies* lat. et ital., et des *Opusc.* mathém. — Son frère JEAN, mathém. distingué, pub. *Geometria motûs*, Bologne, 1692, in-4; *de Lineis se invicem secant.*, Milan, 1678; et quelques autres ouvr. dont on trouve la liste dans la *Biblioth. des écriv. de Milan*. — CHRISTOPHE, frère de Thomas et de Jean, jésuite, mort en Toscane vers 1719, a composé des poesies lat., dont quelques-unes ont été impr. par les soins de son frère Thomas, et une traduct. lat. en vers héroïques de la *Jerusalem delivrée*.

CÉVA (THEOBALDO), religieux carmélite, né en 1697 à Turin, m. dans cette ville en 1746, prof. de b.-lett., a pub. un choix de *Poesies*, Turin, 1735, in-8; Venise, 1737, in-8, avec des notes critiques. Il a laissé en outre quelques ouv. en ital., pub. de 1735 à 1741.

CEYX (myth.), roi de Trachine, ville de Thessalie, était fils de Lucifer et époux d'Alcyone, avec laquelle il était uni par la plus vive tendresse. Ce prince ayant fait naufrage en se rendant à Claros pour consulter l'oracle d'Apollon, les dieux furent si touchés de la douleur d'Alcyone, qu'ils la métamorphosèrent en oiseau; elle vola aussitôt sur la surface de la mer, et se reposa sur le corps inanimé de Ceyx, que ses baisers rendirent à la vie, et qui devint oiseau comme elle.

CEZELLI (CONSTANCE), héroïne du 16e S., née à Montpellier, épouse de Barri de St-Aunez, gouv. de Leucate pour Henri IV, s'est immortalisée l'an 1590 par un trait de courage au-dessus de son sexe. Un parti d'Espagnols venait de débarquer près de Narbonne, et le sode Barri, en se rendant auprès du gouv. de la province, le duc de Montmorenci, pour prendre ses ordres à ce sujet, tomba au pouvoir des ligueurs espagnols, qui se présentèrent avec leur prisonnier devant Leucate, espérant que cette place leur serait remise sans difficulté. Constance préféra le devoir et l'honneur à la tendresse conjugale : elle repoussa les assaillans malgré leur menace de faire périr son mari, dont elle n'avait pu obtenir la mise en liberté par l'offre de tous ses biens. Après un nouvel assaut, les Espag., contraints à lever le siége, mirent à exécution leur sanglante menace, et envoyèrent le corps de Barri à son héroïque épouse, qui eut la généros. de s'opposer à ce que les soldats de la garnison, indignés de la barbarie des ligueurs, usassent de représailles sur la personne de leur chef, qui était tombé en leur pouvoir. Le roi Henri IV, pénétré d'admiration pour la conduite de Constance, lui laissa le gouv. de Leucate jusqu'à ce que son fils Hercule eût atteint l'âge de commander.

CHABAN (FRANÇ.-LOUIS-RENÉ MOUCHARD, comte de), intend.-gén. des finances, né à Bruxelles en 1737, était sous-aide-major aux gardes franç. à l'époque de la révol., dont il adopta les principes avec modération et qu'il traversa dans une position obscure. Maire de la commune des Prés-St-Gervais, près Paris, à l'époque du 18 brum., il fut ensuite nommé sous-préfet de Vendôme, et devint successivem. préfet du Rhin-et-Moselle, puis de la Dyle, départemens qu'il administra avec zèle et intégrité. Nommé conseill.-d'état, il fit d'abord partie de la commiss. établie à Florence pour organiser et administrer la Toscane. De retour à Paris, il fut attaché successiv., dans la même qualité de conseil.-d'état, au service ordinaire de l'intérieur, puis à l'administ. de la guerre, et enfin envoyé avec le titre d'intend.-génér. des finances à Hambourg, où il succomba en 1813 à l'épidémie qui se déclara dans cette ville pendant le siége qu'elle eut à soutenir par suite des désastres de Moscou et de Leipsig.

CHABANNES. Ancienne famille du Bourbonnais dont l'illustration remonte au 14e S. — Jacques de CHABANNES, dont les ancêtres occupaient un rang distingué parmi la noblesse de la province dès le 9e siècle, grand maître de France sous le règne de Charles VII, mourut en 1453 des suites des blessures qu'il avait reçues au siége de Castillon, dans le combat où le brave Talbot et son fils furent tués. — Ant. de CHABANNES, frère du précéd., comte de Dammartin, gr. maître de France; fit la guerre avec une gr. distinction contre les Anglais pendant les premières années du règne de Charles VII; mais il entacha la réputation qu'il s'était acquise, lorsqu'à la suite de ces campagnes il se mit à la tête des brigands appelés *écorcheurs*, et parcourut

avec eux la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, portant partout le pillage et l'incendie. Chabannes servit plus utilement Charles VII en lui révélant les intrigues criminelles du dauphin, son fils (depuis Louis XI). Il présida ensuite la commission chargée de juger Jacques Cœur; et on l'accuse de s'être fait adjuger à vil prix une partie des biens du condamné. Mis en jugem. et condamné à mort comme criminel de lèse-majesté à l'avénem. de Louis XI au trône, Chabannes, dont la peine fut commuée en un bannissement perpétuel par ce même monarque, se réconcilia avec lui à l'issue de la guerre dite *du bien public*, fut réintégré solennellement dans ses biens, dans ses dignités, et par une des plus singulières bizarreries de la fortune, devint l'intime confident du prince, qu'il avait si vivement dénoncé au roi son père et à l'opinion publique. Il lui resta constamment dévoué, et lui rendit les plus signalés services dans la guerre ainsi que dans la paix. Chabannes fut nommé gouv. de la province de l'île de France par Charles VIII, et mourut en 1488. Sa *vie*, ainsi que celle de Jacques, son frère, a été écrite par Du Plessis, gentilhomme bourguignon, Paris, 1617, in-8. On trouve aussi à la biblioth. royale, sous le nº 8437, un MS. int. *Mémoires de la vie d'Ant. de Chabannes*, extraits des titres et généalog. de sa maison. L'abbé de Chabannes a pub. les *Mémoires* de cette maison, Paris, 1759, in-8.

CHABANNES (JACQUES II de). V. PALICE (de LA), nom sous lequel ce personnage est plus généralement connu.

CHABANES (JEAN de), seigneur de Vandenesse, surnommé le *Petit-Lion*, digne frère du célèbre Jacques de la Palice (*v.* ce nom), accompagna le roi Louis XII en Italie, et fit prisonnier de sa main le général Alviano (*v.* ce nom). Il contribua beaucoup aussi au succès de la journée de Marignan, défendit avec opiniâtreté la place de Como contre Pescaire (*v.* ce nom), se signala à la malheureuse affaire de la Bicoque, fut blessé mortellement, ainsi que Bayard, lors de la retraite de Rebec, et mourut des suites de ses blessures en 1524. Brantome le cite avec éloge sous son nom de Vandenesse.

* CHABANON (A. D. de), poète et littér. du 18e S., né à St-Domingue en 1732, m. à Paris en 1792, fut membre de l'acad. franç. et de celle des inscriptions et b.-lett. Il joignait à ses connaissances littéraires celle de la musique, et avait acquis un talent très-distingué sur le violon. Il a laissé un gr. nombre d'écrits dont nous nous bornerons à citer les plus remarquables: *Eloge de Rameau*, 1764, in-8; *Sur le sort de la poesie en ce siècle philos.*, 1764, in-8; *Discours sur Pindare et sur la poesie lyrique, avec la traduct. de quelques odes*, 1769, in-8; *Odes pythiques de Pindare trad., avec des notes*, 1771, in-8; *Vie du Dante*, avec une *Notice* sur ses ouvr., 1773, in-8; *Idylles de Théocrite*, trad. en prose avec quelques imitations en vers, 1775, in-8; *Observ. sur la musique*, etc., 1779, in-8, réimp. avec des augmentations sous ce titre: *De la musique considérée en elle-même*, etc., 1785, 2 vol. in-8; *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, etc., publié après sa mort par Saint-Ange, 1795, in-8. Les *OEuv. de théâtre* de Chabanon ont été impr. avec quelques-unes de ses *Poésies*, Paris, 1788, in-8. — CHABANON DE MAUGRIS (N.), frère du précéd., né en 1736, m. en 1780, a pub. une traduct. en vers de trois livres des *Odes d'Horace*, 1773, in-12; *Alexis et Daphné*, pastorale, 1775, in-8; *Philémon et Baucis*, ballet, 1774, in-8, et quelques pièces de musique pour le clavecin.

CHABAUD (JOSEPH), membre de la congrégat. de l'orat. m. en 1762, a pub.: *Pièces d'éloquence et de poésie* couronnées à l'acad. de Pau, 1746, in-12; *le Parnasse chrétien*, 1748 et 1760, in-12; une 3e édit. a été donnée avec quelq. changem. par M. Lablée, sous le titre de *Nouveau Parnasse chrétien*, 1806, 1807, in-12. Le P. Chabaud avait remporté le prix d'éloquence à l'acad. fr. en 1760.

CHABAUD (ANTOINE), colonel directeur du génie milit. de France, né à Nîmes en 1727, servit d'abord dans l'infanterie, passa ensuite dans le corps royal du génie, et fut envoyé à Constantinople en 1783 pour fortifier cette ville, le détroit des Dardanelles, et donner des conseils aux Turks sur les div. parties de l'art de la guerre. De retour en France, il embrassa avec modération les principes de la révol., devint administrat. du départem. du Gard, sans quitter le génie milit., dont il devint colonel direct. à la résidence de Cette, où il m. en 1791. Il a laissé des *Observ.* sur la maçonnerie qui se trouve baignée par des masses d'eau et plus particul. par celles de la mer, 1787, in-4; *Mém. sur les volcans et tremblem. de terre*, 1785.

CHABERT (JOS.-BERN., marq. de), chef d'escadre, associé de l'acad. des sciences et membre du bureau des longitudes, né à Toulon en 1723, entra dans la marine à l'âge de 18 ans, y servit avec distinction, et obtint en 1748, en récompense d'une action d'éclat, la croix de St-Louis, qu'il préféra à une pension. Lorsque la paix fut rétablie, il présenta un projet de voyage d'observations au gouvernement, qui lui fournit les moyens de l'exécuter, et il partit sur une frégate en 1750. La *Relat.* de ce premier voyage, pendant lequel il fit une *carte* des côtes de l'Acadie et de Terre-Neuve, des bancs et des îles du golfe St-Laurent, fut impr. à Paris en 1753, in-4; elle renferme plus. détails aussi intéressans qu'utiles. Admis à l'acad. en 1758, il y lut l'année suiv. son *Projet de cartes pour la Méditerranée;* et ayant mis à la voile au mois de mai 1764, il détermina dans cette expédition les côtes orient. de l'Espagne, celles de Sardaigne, de Fez, d'Alger et de Tunis. Après quelq. autres voyages relatifs aux sciences et à la géographie, la guerre de l'Amérique le rappela sous le pavillon milit.; attaché à l'escadre du comte d'Estaing, il commanda *le Vaillant* en 1778; deux ans après, il passa sur *le St-Esprit*, à bord duquel il soutint en 1781, près de la Chésapeak, l'attaque de 5 vaisseaux anglais, et ramena en France un convoi de 130 voiles: le grade de chef d'escadre et le cordon rouge furent la récompense de ces brillans services. Lors de la révol., il se retira en Angleterre, d'où il revint en 1802, et deux ans après il fut élu membre du bureau des longitudes. M. à Paris en 1805. Outre les écrits déjà mentionnés, ainsi que plus. *Mémoires* insérés dans la collection de ceux de l'acad., il a laissé quelques ouvrages MSs.

CHABERT (PHILIBERT), direct. de l'école vétérinaire d'Alfort, correspondant de l'institut, né à Lyon en 1737, m. à Alfort en 1814, a laissé plus. ouvr. sur la méd. vétérin., et eut part à la rédact. de celui qui a pour titre: *Instruct. et observ. sur les maladies des animaux domestiq.*, 6 vol. in-8.

CHABOT (PHILIPPE de), seigneur de Brion, amiral de France, gouv. de Bourgogne et de Normandie, se distingua par de brillans faits d'armes, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie en 1525 avec le roi François Ier, dont il était le favori. Envoyé en Piémont à la tête d'une armée en 1535, il y poursuivait les plus rapides conquêtes, lorsque Montmorency et le card. de Lorraine, jaloux de son crédit, et profitant de son éloignement de la cour, l'accusèrent de malversation, on ne sait sur quel fondement. Livré à une commission présid. par le chancel. Poyet, il fut destitué de sa charge en 1541 et condamné à une forte amende qu'il ne put acquitter. Après plus de deux ans de détention, il obtint, par les instantes sollicitations de la duchesse d'Estampes, la révision de sa cause, présenta à la commission quelques pièces justificatives qui n'avaient pu lui être soumises dans le cours de la procédure, et, bien qu'en définitif le premier jugem.

fût maintenu quant au 1er grief, il fut élargi, et rentra en grâce peu de temps après. Il m. en 1543. Les *Cartes manst.* de l'amiral Chabot, dressées av. l'invention de l'art de la gravure, font des *Monumens de l'Hist. de France en estampes et dessins*, div. en 887 sect., depuis Pharamond jusqu'à l'établissem. de l'empire, et reliés en 152 vol. in-fol.— CHABOT (Éléonore de), comte de Charny, gouv. de la Bourgogne en 1572, a mérité un souvenir honorable en refusant son adhésion aux ordres barbares de Charles IX.

CHABOT (JEANNE), abbesse du Paraclet au 16e S, m. en 1593, se fit remarquer en embrassant publiq. la relig. protestante, sans toutefois abandonner son habit de recluse.

CHABOT (FRANÇOIS), né dans le Rouergue vers le milieu du 18e S., fut d'abord capucin et profita du décret de l'assemblée constituante qui ordonnait la sécuralisat. des moines. Nommé député à l'assemblée législat. et par suite à la convent. nat., il devint l'un des plus fougueux révolut. de cette époque et le dénonciat. des personnages des partis les plus opposés. Après s'être prononcé contre l'avis de donner des défenseurs au roi Louis XVI, il demanda une nouvelle loi contre les émigrés plus rigoureuse que la première. Cependant plusieurs prêtres lui durent la vie aux 10 août et 2 septembre, entre autres l'abbé Sicard. Enfermé au Luxembourg comme complice de Danton, il fut condamné à m. et exécuté en avril 1794. Chabot fut le principal rédact. d'une feuille int. : *Journal populaire ou le Catéchisme des sans-culottes*, Paris, 1792, 12 cahiers.

CHABOT (GEORGES-ANT.), inspect.-général de l'univ., né en 1758 à Montluçon dans le Bourbonnais, exerçait la prof. d'avoc. avant la révolut., dont il embrassa les principes avec modération. Il fit successiv. partie de la convent. nat. et des div. assemblées législatives, s'y montra constamment fidèle aux mêmes principes, et fut nommé sous l'empire membre de la cour de cassation et inspecteur-général de l'univ., place qu'il conserva sous le gouvernem. du roi. M. en 1819. On a de lui : *Tableau de la législat. anc sur les success., et de la législ. nouvelle établie par le Code civil*, 1804 et 1806, in-8 ; *Comment. sur la loi du 25 germinal an 11, relative aux success.*, 1805, in-8, 1811, 2 vol. in-8 ; *Questions transit. sur le Code Napoléon*, 1809, 2 vol. in-4.

CHABOT. V. JARNAC et GAULTIER.

CHABOUH, guerrier et histor., né dans le Bas-Empire, m. vers 824, a écrit une *Hist.* des évènemens milit. survenus pendant son siècle en Arménie, où il avait combattu contre Poughu, gén. persan.

CHABRÉE (DOMINIQUE), en lat. *Chabræus*, méd. et botan. suisse, né à Genève dans le 17e S., m. vers l'an 1667, dirigea la publ. de l'*Hist. plantarum* de Jean Bauhin, Iverdun, 1651 et 1652, 3 vol. in-fol., et en donna depuis un abrégé sous ce titre : *Stirpium Icones et sciagraphia*, Genève, 1666, 1668 et 1677, in-fol.

CHABRIAS, général athén., défit les Lacédém. dans un combat naval, 367 av. J.-C., défendit les Béotiens contre Agésilas, rétablit le roi Nectanebo sur le trône d'Égypte, et périt vers l'an 357 devant l'île de Chios, qu'il assiégeait. Ses concitoyens lui érigèrent une statue, que quelq. sav. ont cru reconnaître dans celle qu'on désigne commun. sous le nom du *Gladiateur*.

CHABRIT (PIERRE), avocat au parlem. de Paris et conseiller au conseil souverain de Bouillon, né en Auvergne vers le milieu du 18e S., m. à Paris en 1784, est aut. d'un ouvr. intit. : *de la Monarchie franç. et de ses lois*, Bouillon, 1784, 2 vol. in-8, qui a joui d'une célébrité dont quelques auteurs ont contesté le mérite ; toutefois si cet ouvr. est à présent peu connu et peu recherché, c'est moins l'effet de la médiocrité qu'on lui a reprochée que celui du changement que la révolut. a apporté dans nos codes judiciaires.

CHABROL (CHARLES), poète obscur du 17e S., a fait impr. en 1633 une tragi-comédie pastorale plus que médiocre int. : *L'Orizelle*, etc. : l'aut. n'a pas montré plus de talent dans les 38 *stances* au maréc. de Bassompierre, qu'il a jointes à cette méchante pièce, ainsi que dans quelq. *sonnets* où il décrit le siége de la Rochelle.

CHABROL (GUILLAUME-MICHEL), avoc. du roi au présidial de Riom, né dans cette ville en 1714, d'une famille féconde en magistr. et en milit. distingués, reçut de Louis XV, en 1767, des lettres de noblesse, et fut appelé par Louis XVI au conseil d'état. M. en 1792. Il a laissé un *Comment. sur les coutumes d'Auvergne*, 1784, 4 vol. in-4, ouvr. curieux et qui eut du crédit sous l'ancienne législat.

CHABROUD (N.), avocat distingué, député aux état-génér. pour la province du Dauphiné, fut l'un des membres de l'assemblée constituante qui se signalèrent le plus dans les discussions de l'ordre judiciaire, et eut une très-grande part à l'organisation du tribunal de cassation. Le dernier acte de sa carrière législative, qui se termina avec la cession de l'assemblée constituante, fut de faire décréter qu'un *Portrait du roi, acceptant la constitution*, serait placé dans le lieu des séances. Après avoir fait partie pendant 4 ans du tribunal de cassation, dont il était l'un des principaux membres, il ouvrit en 1797 un cabinet de consultation, et m. en 1816. Il avait publié, pendant sa législ., un écrit int. : l'*Acte d'union des Français*, ouvr. où sont déposées ses opinions polit. et qui porte l'empreinte de son caractère.

CHABRY (MARC), peintre et sculpt. distingué, m. en 1727, à Lyon, sa patrie, y avait laissé, entre autres ouv., le *maître-autel* de l'église St-Antoine ; la *figure de Louis XIV*, et le *piedestal* de la statue équestre qui décorait la place Bellecour, morceaux qui n'ont point échappé aux désastres dont cette ville fut le théâtre pendant la révolut. Une *figure d'Hercule* et une *statue de la Vierge*, présentées à Versailles, lui avaient mérité le titre de sculpteur du roi.—MARC, fils du précéd., suivit avec distinct. la même carrière, et orna Lyon, sa patrie, de plus. ouvrages de sculpture qui ont eu en grande partie le même sort que ceux de son père.

CHACABOUT, solit. japonais, chef d'une secte connue sous le même nom, et principalement répandue dans les îles du Japon, au Tunquin et dans le roy. de Siam, fit un code de sa doctrine, qu'il renferma dans une espèce de *decalogue*. Il admet une autre vie, un purgatoire ; enseigne que les âmes impures passent, pendant 3,000 ans, par différens corps, avant d'être admises à la région du bonheur ; et, enfin, il met au rang des plus grands crimes le mensonge, l'homicide et la perfidie, en même temps qu'il condamne l'indiscret emploi des lumières pour chercher à pénétrer les secrets que Dieu s'est réservés.

CHACON (PIERRE), en latin *Ciacconius*, prêtre espag., né en 1525 à Tolède, m. à Rome en 1581, fut employé par le pape Grégoire XIII, avec d'autres savans, à la correction de l'ancien Calendrier. Uniquement occupé de ses livres, qu'il appelait *ses fidèles compagnons*, cet homme érudit et laborieux s'adonna surtout à corriger les anciens aut., à en expliquer les passages difficiles, et à rétablir ceux qui étaient tronqués. On doit à ses veilles de précieuses *notes* sur Salluste, César, Arnobe, Cassien, Tertulien, Pompéius Festus, Pomponius Méla, et sur St Isidore. Il avait en outre comp. les ouvr. suiv., qui ont été pub. après sa mort : *de Triclinio Romano*, Rome, 1588, réimp. à Amsterd., 1689, in-12, avec les *traites* de Fulvio Orsini et de Mercurialis, sur la même matière ; *Opuscula : in columnas rostratæ, C. Duilii inscript. explicatio* ;

de ponderibus et mensuris et nummis tam Græcorum et Latinorum, etc., Rome, 1608, in-8.

CHACON (Alphonse), relig. espagnol de l'ordre des Prêcheurs, né en 1540, dans le roy. de Grenade, m. à Rome en 1590, gr.-pénitencier apostolique, a composé un gr. nombre d'ouvr. en lat., dont les principaux traitent de l'histoire rom. et de l'hist. ecclésiast. Nous citerons sa *Bibliot. scriptor ad ann.* 1583, Paris, 1731, in-fol., et Amsterdam, 1743, compilation imparfaite, rangée par ordre alphabétique, mais qui se termine à la lettre *E*; *Vitæ et gesta Roman. Pontif. et Cardin.*, Rome, 1601, in-fol., réimpr. en 1677, 4 vol. in-fol.; il y a une continuation, par Marius Guarnacci, depuis Clément IX jusqu'à Clément XII, ibid., 1751, 2 vol. in-fol., etc.

CHACON, chirurg. espag. du 17e S., né à Valladolid, est cité par D. Antonio, dans sa *Biblioth. d'Espagne*, comme aut. d'un ouvr. intit.: *de Chirurgiæ theoriâ et praxi*, pub. à Valladolid en 1605, in-fol., réimpr. à Madrid en 1626, 2 vol. in-fol.: cet ouvr., suivant de Haller, est écrit partie en lat., partie en espag. — Un autre Chacon (Ferdin.), chev. de l'ordre de Calatrava au 16e S., a laissé un traité intit. *de la Caballeria de la Gineta*, Séville, 1551, in-4.

CHADERTON (Laurent), premier recteur du collége Emmanuel à Cambridge, profess. émérite de cette université, né en 1536, mort à l'âge de 104 ans, en 1640, conserva l'usage de ses facultés intellectuelles jusqu'à la fin de sa vie, et jouit d'une réputat. dist. comme prédicat. du rite angl. dont il avait embrassé les ordres. Il a laissé MSs. plus. écrits théolog., entre autres, une *Critique de Baronius*; le seul de ses ouvr. qui ait vu le jour a pour titre, *de Justific. coram Deo, etc.* Sa *vie*, écrite en lat., a été pub. à Cambridge, 1700, in-8.

CHADJAR-EDDOUR, sulthane d'Égypte d'une beauté rare, et pleine de courage et d'habileté, fut élevée sur le trône en 648 de l'hég. (1250 de l'ère chrét.) par Touran-Chah, et rendit de grands services à ses états. A la mort du sulthan, le peuple décerna la couronne à Aïbeck, fondat. de la dynastie des Mameloucks, et peu de temps après, Chadjar-Eddour, informée que le nouveau sulthan se proposait de la répudier, le fit poignarder par ses esclaves; mais les Mamelouks ne tardèrent pas à venger le trépas d'Aïbeck par celui de l'ambitieuse sulthane.

CHADUC (Louis), né en 1564, conseiller au parlement présidial de Riom, fut en même temps un des plus savans antiquaires de son temps. Le cabinet d'antiquités qu'il avait composé, vendu après sa mort arrivée le 19 septembre 1638, a été réuni au cabinet du roi.

CHADUC (Blaise), oratorien et célèbre préd., né à Riom en 1608, mort à Paris en 1695, a laissé des *sermons* impr. à Paris et à Lyon en 1682; *Panégyrique de St Amable*, évêque de Riom; *Lettre d'un Theologien, tc., sur l'usure*, e1672, in-4.

CHAFÉI (Mohammed ben Idrys), savant musulman, né à Gaza en Syrie, l'an 150 de l'hég. (767 de l'ère chrét.), m. en 204, fut le fondat. de l'un des 4 rites orthodoxes du mahométisme, et composa 3 *traités* sur les fondem. de cette relig.

CHAFFAULT DE BESNÉ (comte du), lieut.-général des armées navales de France, s'était démis de cette charge après la campagne de 1778, et vivait retiré dans son château de Montaigu, lorsqu'il fut arrêté en 1793 par ordre du comité révol. de Nantes, et renfermé au château de Luzançai, où il m. après 10 mois de captivité. Il s'était distingué au combat d'Ouessant, où il commandait l'avant-garde de la grande flotte sous les ordres du comte d'Orvilliers, et y avait reçu une blessure honorable. — Pierre du Chaffault, l'un de ses ancêtres, fut élevé au siége épisc. de Nantes en 1477, et m. en 1487.

CHAH-AALEM, dern. souv. de la dynastie de Tamerlan dans l'Inde, né en 1723, monta sur le trône en 1759, et fut pend. le cours de son règne tour à tour le jouet des Anglais et des Marattes, dont sa faiblesse et son irrésolution accrurent de plus en plus l'audace. Un rohillah nommé Ghôlam tenta de le détrôner, et, après s'être emparé de sa personne, lui creva les yeux avec la pointe d'un poignard; mais il subit bientôt le châtiment de son crime. Remis en possession de sa couronne, l'infortuné souverain occupa ses longs ennuis par la culture des muses, jusqu'à sa mort survenue en 1806. Il se nommait *Aly Goher* avant de monter sur le trône.

CHAH-DJIHAN (Chehab ed-Dyn, *lumière de la religion*), souv. de l'Indostan, fils de Djihan-Guyr, qu'il avait essayé, en 1622, de renverser de son trône, s'y éleva en 1628, après avoir fait périr trois de ses frères qui, à la mort de leur père, lui disputaient l'empire; il fut à son tour détrôné par son fils Aureng-Zeb, qui le fit renfermer en 1626 dans le palais d'Agra, où il mourut au bout de 10 ans de captivité. Ce prince, d'une prodigalité excessive, et adonné à tous les plaisirs, avait, dans le commenc. de son règne, entrepris de détruire le brahmisme dans ses états, où une famine affreuse avait exercé de grands ravages; mais les Indous, plus enclins aux pratiques de dévotion qu'aux travaux agricoles, lui opposèrent une résistance devant laquelle il recula d'abord; plus tard, et secondé par les Hollandais et les Anglais, il n'exécuta cette mesure qu'en faisant couler des flots de sang.

CHAH-ROUKH-MYRZA, 4e fils de Tamerlan, né en Samarcande en 1377, reçut de son père le gouvernement du Khoraçan, l'administra avec sagesse, et s'y rendit indépendant après la mort du conquérant tatare. Il m. en 1448. Ses grandes qualités n'étaient déparées par aucun des vices des princes orientaux.

CHAHAN, général armén., né en 1341, gendre et ministre de Léon VI, roi d'Arménie, vainquit plus. fois les armées égyptiennes; mais succomba enfin après la résistance la plus héroïque aux nombreuses armées du kalife Aboulabet Hadjy-Theryfe, qui le fit prisonnier avec son beau-père. Après avoir obtenu sa liberté par l'entremise de Jean Ier, roi de Castille, Chahan vint près de lui en Espagne et ensuite en France, où il m. vers la fin du 14e S.

CHAHYN-GUERAI, dernier Khan de Crimée, descendant de Gengis-Khan, fut d'abord lieut. de son frère, le khan Saheb-Gueraï; ensuite, étant parvenu, avec le secours des Russes, à repousser Devlet-Gueraï, autre khan que la Porte othomane avait substitué à celui-ci, il monta lui-même sur le trône. Son règne fut de courte durée. Avant que son autorité fût affermie, il avait tenté d'introduire plus. innovations dans la discipline de son armée, de même que dans l'adm. de ses états; le peuple murmura, et bientôt éclatèrent de nombreuses révoltes auxquelles les intrigues des Turks ne furent pas étrangères. En effet, l'influence que devait conserver le Russie, sa rivale, sur un souverain qu'elle avait aidé à s'élever au trône de Crimée, ne laissait pas que de porter ombrage à la sublime Porte, qui proclama de nouveau un autre khan. Il fut défait et repoussé par Chahyn; mais un traité conclu le 21 juin 1783 entre les deux empires le déposséda lui-même de sa couronne. Obligé de signer une renonciation formelle et irrévocable pour lui et pour ses héritiers au trône de la Crimée, désormais soumise à la domination russe, Chahyn reçut en dédommagement la promesse d'une pension annuelle de 100,000 roubles. Il se rendit peu de temps après à Constantinople; mais un firman du gr. seigneur, qu'inquiétait sans doute la présence d'un descendant de Gengis-Khan dans cette ville, lui intima l'ordre d'en sortir et de se rendre

à l'île de Rhodes, où il ne tarda pas à être étranglé. Sa tête fut envoyée à Constantinople.

CHAILLON (JACQUES), méd. franç. du 17e S., né à Angers, a pub. les ouvr. suiv. : *Questions de ce temps*, Angers, 1663, in-8; écrit dont l'auteur reproduisit les idées dans un nouv. liv. intit. : *Recherches de l'origine et du mouvement du sang*, Paris, 1664, in-8, réimp. en 1677 et 1699, in-12.

CHAIS (PIERRE), théol. protest., né à Genève en 1701, fut pasteur à La Haye en Hollande, et mourut dans cette ville en 1785. On a de lui : *La Ste Bible avec un comment. littéral*, etc., La Haye, 1742 à 1790, 8 vol. in-4; *Le sens littéral de l'écrit.-Sainte*, trad. de l'angl. de Stakouse, ibid., 1738, 3 vol. in-8; *Les Mœurs anglaises*, trad. de Brown, ibid., 1758, in-8; *Catéchisme historique et dogmatique*, ibid., 1755, in-8; *Théologie de l'Ecrit.-Sainte*, etc., ibid., 1752, 2 vol. in-8, *Instruction abrégée sur les premiers principes de la religion chrétienne*, ibid., 1752, in-12.

CHAISE. V. FILLEAU et LACHAISE.

CHAIX (THOMAS), relig. de l'ordre du mont Carmel, né à Tarascon en 1696, enseigna pendant plusieurs années la théol. et la philos. dans cette ville, et se retira ensuite au monastère de Mazargues, près Marseille, où il mourut en 1768. Il est aut. d'un livre intit. : *De l'excellence de la dévotion au St Scapulaire de N.-D. des Carmes*, in-12. On connaît aussi de lui deux odes : l'une couronnée à l'acad. de Marseille en 1736 *sur la mort du maréchal de Villars*; l'autre, *sur le jugement dern.*, a remporté le prix des jeux floraux.

CHAIX (DOMINIQUE), curé de Baux, près Gap, né en 1731, m. en 1800, s'occupa beaucoup de botanique. Il a composé une *Flore Gapençaise* qui a été insérée dans l'*Histoire des plantes du Dauphiné* par M. Villars.

CHALARD (JOACHIM), av. au gr. conseil, né dans la province de la Marche au 16e S., est auteur d'un *Comment.* sur les ordonnances de Charles IX, Paris, 1568; et on lui attribue un ouvr. intit. *De l'origine des erreurs de l'église.* Duverdier (*v.* ce nom) cite aussi quelques pièces de vers du même auteur.

CHALCIDIUS, philos. platonic. du 3e S., est aut. d'un *Comment.* estimé sur le *Timée* de Platon, trad. du grec en lat., Leyde, 1617, in-4. Les critiques sont partagés sur la religion que professait ce philosophe.

CHALCOCONDYLE (LAONIC ou NICOLAS), histor. grec du 15e S., plus connu sous le nom de *Chalcondyle*, né à Athènes, florissait vers 1490. Il a écrit une *Hist. des Turcs et de la chute de l'empire grec*, depuis 1298 jusqu'à 1462, ouv. important pour l'histoire du 15e S., bien qu'écrit dans un style trivial et barbare. La première édit. du texte grec parut à Genève en 1615, in-fol., et la meilleure est celle de Paris, 1650, in-folio. Il en existe une trad. fr. avec *comment.*, par Blaise de Vigenère, Paris, 1577 et 1584, in-4. La continuat. de cette histoire, depuis 1612 jusqu'à 1649, par Artus Thomas et Mézerai, a été plusieurs fois réimp.

CHALCONDYLE (DÉMÉTRIUS), profess. d'éloquence grecque, né à Athènes vers 1424, se réfugia en Italie après l'invasion des Turks, et fut appelé à Florence par Laurent de Médicis pour y enseigner le grec; mais il trouva dans Polien un concurrent dont la supériorité de talens nuisit au succès de son école. Il alla ensuite professer dans plusieurs autres villes d'Italie, et mourut à Rome en 1511. On a de lui une *Grammaire grecque*, dont la prem. édit. parut à Milan vers 1493, sans date et fort rare; elle fut réimprimée à Paris en 1525, in-4, et à Bâle, 1546, in-8.

CHALDÉENS. V. BABYLONIENS et NESTORIENS.

CHALGRIN (JEAN-FRANÇ.-THÉRÈSE), habile architecte, membre de l'institut de France, né à Paris en 1739, développa de bonne heure son goût et ses connaissances en architect., remporta le gr. prix à l'âge de 18 ans, se perfectionna à Rome dans le dessin, le style et la composition, et, de retour à Paris, se fit remarquer par la construction d'une salle de bal et de festin à l'occasion du mariage du dauphin en 1770. Il fut nommé peu de temps après prem. architecte et intend. des bâtim. de *Monsieur*. Ses travaux les plus importans sont : *l'hôtel de St-Florentin*, *le collège de France*, *l'une des tours*, *la chapelle des fonts et le buffet d'orgues à St-Sulpice*, *l'église de St-Philippe du Roule*, *la restauration du Palais et du gr. escalier du Luxembourg*, *et l'Arc de Triomphe de l'Etoile*. Il était membre du conseil des bâtim. près du ministre de l'intér., lorsqu'il mourut en 1811.

CHALIER (MARIE-JOSEPH), autre *Marat*, né en 1747 à Beaulard, près de Suze en Piémont, fut successiv. prêtre, voyageur, négociant et président du club révolutionn. de Lyon. Se trouvant dans cette ville à l'époque des premiers troubles de la révol., il s'y était fait connaître d'abord par la violence de ses discours et de ses écrits; mais ce ne furent pas les seuls moyens qu'il employa pour fixer les regards de la multitude : les démonstrations d'une sorte de délire révolutionn. le rendirent bientôt son idole. On le vit tour à tour baisant avec transport et distribuant aux plus exaltés des pierres de la Bastille, dont il s'était muni après le renversement de cette forteresse, dans un des voyages qu'il fit à Paris pour y venir *admirer la montagne et Marat*; s'agenouillant dans les rues et couvrant de ses larmes les affiches qui contenaient des décrets ou proclamations conformes à ses idées; enfin, prenant à la tribune du club les attitudes les plus grotesques, et y débitant avec une éloquence emphatique les phrases banales de l'époque, traduites en jeux de mots et en lazzi italiens, qu'il accompagnait d'une hideuse pantomime. D'une semblable exagération à l'atrocité il n'y avait qu'un pas : bientôt il ne parla plus que d'égorger 20,000 citoyens, désignant ces victimes dans toutes les classes, et donnant le titre fatal d'*aristocrate* aux dern. artisans; il forma des listes de proscription qu'il faisait placarder, et enfin il s'efforça d'exciter la multitude à imiter les massacres de Paris. Après avoir essayé dans ce but de créer un *tribunal révolutionn.* qui tînt ses séances sur le pont Morand, où l'échafaud serait dressé afin de juger toutes les personnes détenues pour cause d'opinions, et de jeter ensuite dans le Rhône le corps des suppliciés (complot affreux qui heureusement fut déjoué), il continua pendant plus. mois encore d'agiter la ville, où tant de fureurs avaient poussé l'indignation à son comble. Enfin, le 29 mai 1793, à la suite d'un combat sanglant qui fut livré au milieu de la ville, Chalier fut arrêté, traduit devant le tribunal-criminel, et condamné à m. le 17 juillet. Il reçut son arrêt avec sang-froid, et pressentit, avec une joie atroce, les vengeances dont sa mort allait être l'objet.

CHALIEU (N.), prêtre franç., antiquaire, né en 1733 à Tain en Dauphiné, étudia d'abord chez les jésuites au collège de Tournon, devint secrét. de l'év. de St-Pons, et obtint ensuite une chaire de théol. dans le même diocèse. Il revint à Tournon après la suppression de l'ordre des jésuites professer quelque temps la théologie dans le collège de cette ville, et prit sa retraite pour se livrer tout entier à son goût pour l'archéologie. Il était parvenu à se former une collect. nomb. de statues, bas-reliefs, médailles et autres morceaux de l'antiquité, dont Millin a donné la description dans son *Voyage au midi de la France*, lorsqu'il mourut en 1810. On a de lui des *Mémoires sur les antiquités du département de la Drôme*, impr. après sa mort à Valence, 1811, in-4.

CHALIGNY (FRANÇOIS de), sieur *des Plaines*, né en Lorraine, m. en 1723, est auteur d'une tra-

gédie de *Coriolan*, représentée sans succès à Paris en 1722. On le croit issu d'une famille du même nom qui a produit plusieurs fondeurs dans les 16e et 17e S. Un d'entre eux avait coulé cette gr. coulevrine de 22 pieds de long et ce cheval de bronze que Louis XIV fit transporter en France après la prise de Nancy, en 1670.

CHALIN DE VINARIO (RAYMOND), méd. du 14e S., né à Vinas, en Languedoc, exerça sa profession à Avignon. Il a donné une descript. exacte de la peste qui désola cette même ville en 1347, 1360, 1373 et 1382, et ses observat., moins celles qui ont trait à l'astrologie judiciaire, sont encore estimées des méd. modernes. Cet ouvr., comp. en mauvais lat., a été remis en lat. meilleur par Jacq. Daléchamp, Lyon, 1552, in-12.

CHALINIÈRE (JOSEPH-FRANÇOIS AUDEBOIS DE LA), chanoine, prof. de théologie, et membre de l'académie d'Angers, mort dans cette ville en 1759, est aut. de 3 vol. des *Conférences du diocèse d'Angers*, sur la Grâce. V. BABIN.

CHALIPPE (LOUIS-FRANÇOIS), relig. francisc. de l'ordre des Récollets, où il prit le nom de P. Candide, né à Paris en 1684, m. dans cette ville en 1757, a comp. une *Vie de St François d'Assise*, Paris, 1729, in-4, dont le *Journal de Trevoux* fit de gr. éloges. Il a laissé en outre plus. *sermons*.

CHALKLEY (TH.), préd. chez les quakers de la Pensylvanie, m. en 1741 dans l'île de Tortola, a pub. un gr. nombre d'ouv. sur différens sujets de religion, et a laissé un *Journal* de sa vie qu'on ne lit pas sans intérêt.

CHALLE (CHARLES-MICHEL-ANGE), prof. à l'acad. de peinture de Paris, né dans cette ville en 1718, m. en 1778, a enrichi divers édifices de la capitale d'excellens tableaux, dont le plus estimé représ. *le Clergé de Rome félicitant St Hippolyte sur sa conversion*. Cet habile peintre, que plus. souv. d'Europe tentèrent vainement d'enlever à sa patrie, cultivait aussi les lettres. Il a laissé MSs. une *Trad. des OEuvres de Piranesi*, et un *Voyage d'Italie*.

CHALLES (CLAUDE-FRANÇ. MILLET DE), jés. mathémat., né en 1621 à Chambéri, m. à Turin en 1678, professa success. les hum., la rhétor. et les mathémat. dans différentes écoles de son ordre, et a pub. une sorte de compilation intit. : *Cursus, seu mundus mathem.*, Lyon, 1690, 4 vol. in-fol., qui n'est pas sans quelque mérite.

CHALMERS (GUILL.), en lat. *Camerarius*, jés. du 18e S., disciple du vénérable P. Berulle, a laissé entre autres ouvr. une *Hist. ecclésiast. d'Ecosse*, Paris, 1646.

CHALMERS (LIONEL), sav. méd. de la Caroline mérid. au 18e S., est surtout connu comme aut. d'un *Essai sur les fièvres*, pub. à Charles-Town en 1797. Le 1er vol. des *Observ. et recherches* de la société méd. de Londres contient quelq.-unes de ses productions.

CHALONER (THOMAS), homme d'état et écriv. angl., né en 1515, m. en 1565, à Londres, sa patrie, avait accompagné Charles-Quint dans son expéd. d'Alger, où il faillit périr dans un naufrage, et fut ensuite employé par la reine Elisabeth à diverses ambass. On a de lui : *De rep. Anglorum instaurandâ*, Londres, 1579, in-4; un *Poème latin* à la louange de Henri VIII; et une trad. angl. de l'*Eloge de la Folie*, par Erasme. — Son fils, CHALONER (sir Thomas), précept. du prince de Galles, né en 1559, m. en 1615, possédait des connaissances assez étendues en physique et en chimie, et découvrit des mines d'alun dans le comté d'York. On a de lui en angl. un *Tr. de la vertu du nitre*, pub. à Londres en 1584, in-4. — THOMAS et JACQ., fils de sir Thomas, embrassèrent avec ardeur le parti du parlem. pendant la révolut. qui renversa de son trône l'infortuné Charles Ier, dans le procès duquel ils furent l'un et l'autre choisis pour juges. Lors de la restauration, Thomas se réfugia à Middelbourg en Hollande, où il m., après avoir publié en 1657 une prétendue *Découverte du tombeau de Moïse sur le sommet du mont Nébo*, dont le temps a fait justice; à la même époque Charles, que Fairfax avait nommé gouvern. du château de Peel, dans l'île de Man, termina sa vie par le poison, lorsqu'on venait pour l'arrêter. Il a laissé un petit ouvr. sur l'île de Man.

CHALONER (EDOUARD), théol. angl., chapel. du roi Jacques Ier et principal de St Albans, né en 1581, m. de la peste à Oxford en 1625, eut de son temps beaucoup de vogue pour ses *sermons*.

CHALONER (RICHARD), év. cathol. de Debra, né de parens protestans dans le diocèse de Chichester en 1691, embrassa le catholic., entra dans les ordres au collége de Douay, et y devint doct. et profess. de théol. Envoyé comme mission. dans sa patrie, il fut choisi pour coadjuteur par le vicaire apostol. du district de Londres, puis fut consacré en 1758 év. *in partibus* de Debra. Il exerçait ce ministère en 1780, lorsque les prosélytes de Georges Gordon (v. ce nom), connus sous le nom d'*Association protestante*, exercèrent de coupables excès contre les cathol. Chaloner m. l'année suiv. Il a pub., entre autres ouvr., comp. pour la plupart en réfutation des attaques de div. écriv. protestans : *The catholic christian instructed; Britannia sacra*, 1745, 2 vol. in-4; et 2 vol. de *Mém. des prêtres missionn.* Sa *Vie* a été pub. en angl. par J. Bernard, 1784, brochure in-8.

CHALONS (VINCENT), orator., né à Lyon vers 1642, m. en 1674, chan. de la cathéd. du Mans, a pub. un *Abrégé de l'hist. de France*, 1720, 3 vol. in-12 : ouvr. trop peu connu et digne de l'être, que l'aut. composa à la demande de présid. de Harlay, pour servir à l'éducation de son fils.

CHALONS-SUR-MARNE, *Catalaunum*, ville de France dans la ci-devant province de Champagne, et aujourd'hui chef-lieu du départem. de la Marne, est mentionnée dans l'hist. pour avoir été le théâtre de la mémorable bataille livrée en 451, par Mérovée, roi des Francs, Aétius, général romain, et Théodose, roi des Visigoths, au roi des Huns, Attila, qui y fut complètement défait; toutefois, suivant quelq. critiques, ce ne serait point dans les plaines de Châlons (*campi Catalaunici*), mais bien dans celles de Bologne (*campi selaunici*) que ce gr. engagement aurait eu lieu.

CHALOTAIS (LOUIS-RENÉ DE CARADEUC DE LA), né à Rennes le 6 mars 1701, remplissait les fonctions de procur.-gén. au parlem. de Bretagne lorsque les premières plaintes s'élevèrent en France contre les jésuites. Lié avec Duclos, d'Alembert, l'abbé de Mably, et plusieurs autres gens de lettres du 18e S., dont il partageait les principes, La Chalotais, qui brûlait du désir de signaler son éloquence, se porta leur accusateur, et ne déploya pas moins d'animosité que de talent dans cette accusation. Après une longue procédure les jésuites furent expulsés La Chalotais en jouit comme d'un triomphe; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Des divisions éclatèrent entre le ministère et les états de Bretagne. Les états prétendaient que les franchises de leur province avaient été violées à l'occasion de certains édits bursaux et le parlement refusait de les enregistrer. On se plaignait de part et d'autre : La Chatolais se présenta dans la lutte avec l'énergie de son talent et l'inflexibilité de son caractère. L'exasperation devint plus grande par l'assentiment de 12 conseillers qui consentirent à l'enregistrement demandé, tandis que les autres persistaient dans leur opposition. Ces derniers donnèrent leur démission et en signèrent l'acte le 22 mai 1765. Le duc d'Aiguillon, qui gouvernait alors la Bretagne, crut devoir traiter militairement cette

affaire. Il fit arrêter La Chalotais, son fils, cinq des conseillers les plus obstinés, et les fit transférer dans les prisons de St-Malo. Une commission choisie parmi les membres du conseil du roi fut aussitôt nommée pour juger les magistrats rebelles. La Chalotais était accusé d'avoir écrit au comte de St-Florentin un billet aussi injurieux pour le roi que pour son ministre. A cette accusation s'en joignait une autre qui avait pour objet de présenter La Chalotais comme coupable de complot contre l'autorité du roi. L'emprisonnement des accusés fut accompagné des rigueurs que l'imperfection des lois de cette époque permettait dans les procédures criminelles. On dit même qu'elles furent redoublées avec un raffinement de cruauté. Mais La Chalotais parvint à se faire entendre, et la pitié qu'inspira son sort l'emporta sur toute autre considération. On ne vit plus qu'un magistrat honoré par 36 ans de haute magistrature, enlevé à son domicile, incarcéré, et poursuivi avec la dern. rigueur. Le *mémoire* que La Chalotais trouva le moyen d'adresser au roi redoubla l'indignation du public contre ses juges, qui furent dès-lors regardés comme ses persécuteurs. Ce *mémoire* avait été écrit avec un cure-dent sur des papiers d'enveloppe de sucre et de chocolat, et l'encre, qui lui manquait, avait été remplacée par un mélange de suie, de sucre et d'eau. Cet écrit, impr. secrètement et distribué avec profusion malgré les efforts de la police, fut suivi d'un second, ensuite d'un troisième. Pendant ce temps le nouveau parlem., qui avait été établi à Rennes, réclamait l'affaire comme de sa compétence. Sa commission fut congédiée, les cours souveraines intervinrent dans le procès pour faire des remontrances; la fermentation des esprits redoubla. Alors le roi ordonna la suspension des procédures et exila à Saintes La Chalotais, son fils, et quatre des conseillers arrêtés. Mais cette mesure ne parut pas suffisante, l'anc. parlement de Rennes, qui avait été réintégré, réclamait la réintégration de La Chalotais. Le roi persista dans sa résolution et la lutte continua. Les pamphlets se succédaient de part et d'autre, Voltaire, d'Holbach, publ. des brochures. Louis XV m. dans ces entrefaites; et l'infortuné Louis XVI, ennemi de l'oppression autant que de tout ce qui pouvait en présenter l'apparence, fit cesser l'exil de La Chalotais, qui fut rendu à ses fonct. en 1775. La Chalotais vécut encore quelques années. Il s'occupait à revoir son *Essai d'éducation nationale*, publ. en 1763, quand il m. le 12 juillet 1785. Cet ouvrage a été réimprimé en 1825. On a de La Chalotais : *Compte rendu des Constitutions des Jésuites*, 1761-1762, in-4 et in-12; *Mémoire sur les dispenses de mariage*, impr. en 1768 dans le recueil intit. : *Avis aux Princes catholiques*, ou (seize) *Mémoires de Canonistes célèbres*. Le *Procès instruit extraordinairement contre MM. de La Chalotais, etc.*, a été imprimé en 1767, 3 vol. in-4 ou 6 vol. in-12.

CHALOTAIS (AIMÉ-RAOUL DE CARADEUC DE LA), né en 1729, fils du précéd., et comme lui procur.-gén. au parlem. de Rennes, après avoir partagé les disgrâces de son père, périt victime de la révolution, le 17 janvier 1794.

CHALUCET (ARMAND-LOUIS BONIN DE), év. de Toulouse en 1684, ne fut sacré qu'en 1692, par suite des différends qui s'étaient élevés entre Louis XIV et la cour de Rome. Il signala son zèle pastoral pendant le siége de la ville métropolitaine de son diocèse, formé en 1707 par le duc de Savoie, et mourut en 1712. Les habitans de Toulouse ont consacré, par un monument honorable dans l'Hôtel-de-Ville, le souvenir de l'attachement que leur montra ce prélat en refusant de s'éloigner d'eux dans le danger, bien que treize bombes fussent tombées sur le palais épiscopal. On a de lui quelq. *ouv.* de controverse, et d'excellentes *Ordonn. synodales*, impr. à Toulon en 1704, in-12.

CHALVET (MATTHIEU de), conseil. au parlem. de Toulouse, né en 1528 en Auvergne, d'une anc. famille de cette province, fut nommé conseill.-d'état par Henri IV, et m. à Toulouse en 1607. Il fit impr. à Paris, en 1604, une traduct. franç. des *Œuvres de Sénèque*, in-fol.; elle a été réimpr. en 1638, même format, avec des correct. et addit. de Baudouin, qui y a joint une *Notice* sur la vie du traduct. — Son petit-fils, CHALVET (Hyacinthe de), relig. domin., profess. de théol. à l'univ. de Caen, né en 1605 à Toulouse, m. dans cette ville en 1683, a laissé quelq. ouvr. relatifs à sa profess.; le plus important a pour titre : *Theologus ecclesiastes*, l'impress. en fut commencée à Toulouse, contin. à Lyon, et terminée à Caen, 1659, 6 vol. in-fol.

CHALVET (PIERRE-VINCENT), prof. d'hist. et écriv., né à Grenoble en 1767, était dans les ordres au commenc. de la révolut., en embrassa les principes, et rédigea, depuis le 15 août 1791 jusqu'en 1792, une feuille périodique intit. : *Journal chrét.* ou *l'Ami des mœurs, de la religion et de l'égalité*; la collection de ce journal, assez rare, forme 2 vol. in-8. Lors de la formation de l'école Normale, Chalvet y fut envoyé comme élève, puis fut nommé prof. d'hist. à l'école centrale de l'Isère; il devint ensuite conserv. de la bibl. publique de Grenoble, où il m. en 1807. Outre la collect. de sa feuille périodiq., Chalvet a pub. : *Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, 1797, in-8, ouvr. qu'il donna comme une nouv. édit. de celle d'Allart; mais qui, bien qu'imparfait, contient beaucoup d'articles neufs assez bien rédigés; et de plus une nouv. édition des *poésies* de Charles d'Orléans, Grenoble, 1803, in-12. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

CHAM, l'un des 3 fils de Noé et père de Chanaan; celui-ci fut maudit par le patriarche en punition de l'irrévérence de Cham, qui, l'ayant un jour trouvé endormi dans une posture indécente, après un excès de vin, courut en prévenir ses deux frères, qu'il comptait égayer par ses railleries impudentes envers son père. Quelq. sav. ont exercé leur sagacité sur la destinée postérieure de Chanaan; les uns le regardent comme le premier instituteur de l'idolâtrie en Égypte et en font Jupiter Ammon; d'autres croient le reconnaître dans Zoroastre, l'inventeur de la magie, l'Osiris et le Saturne des Égyptiens, etc.

CHAMON (JEAN-JOSEPH), peintre du 18e S., et habile sculpt. en décorat., né dans un village près de Nancy, fit le voyage de Rome et travailla en plusieurs villes d'Italie. De retour en Lorraine, il y exécuta différens travaux pour les souverains, puis en 1737 se rendit à Florence, s'y fixa, et devint prof. et consul de l'acad. de peinture et de sculpt. de cette ville. Quelques-uns de ses ouvrages ont été gravés.

CHAMBER (JEAN), médecin, un des fondateurs du collége royal de Londres, prit ses grades à l'université de Padoue, et se fixa à Londres, où il devint médecin de Henri VIII. Il obtint en 1518, conjointement avec Linacre et quelq. autres sav., l'autorisation de fonder un collége. Il était entré dans les ordres sacrés, et mourut doyen de la chapelle du roi en 1549.

CHAMBERLAYNE (ROBERT), poète anglais du 17e S., né dans le duché de Lancastre, est auteur de plus. pièces de vers, telles qu'*élégies pastor.*, *épigrammes*, *pastorales*, *etc.*

CHAMBERLAYNE (HUGUES), chirurgien angl., célèbre par son habileté dans l'art des accouchem., sur lequel il a pub. un ouvr. intit. *Practice of Midwifery*, Londres, 1665, in-8. Il a aussi traduit en anglais le traité de Mauriceau, sur les maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées; mais ce qui a contribué davantage à sa réputation est l'invention de son *forceps*, sur lequel Philippe-Adolphe Bœhmer a écrit une *dissertation*

spéciale. — Un autre CHAMBERLAYNE (Pierre), a pub., en 1649, une *médecine des pauvres* (en ang.).

CHAMBERLAYNE (ÉDOUARD), écriv. publiciste angl., né à Odington dans le comté de Glocester en 1616, parcourut diverses contrées de l'Europe pendant la guerre civile et la révolut. de 1642, et revint en Angleterre à la restaurat. Il fut nommé membre de la société royale de Londres, accompagna lord Carlisle dans son ambassade en Suède, en 1670, fut précepteur des enfans du duc de Grafton, enseigna le latin au prince George de Danemarck, et mourut à Chelséa en 1702. Il voulut qu'on enterrât avec lui quelques-uns de ses livres, après les avoir couverts de cire, afin qu'ils pussent être utiles dans les âges à venir. On a de lui : *Relat. des cinq ans de guerre civile sous Henri III*, Londres, 1647; *Besoins de l'Angleterre; le Presbytérien converti* (ces trois ouvr. écrits en angl.); *Angliæ notitia*, en 2 part., Londres, 1668 et 1671 : cet ouvr. sur l'état ancien et moderne de l'Angl., a été souvent réimpr., et la 36e édit. est de 1747. Il a été trad. en franç. par de Neuville, La Haye, 1692-1698, 2 vol. in-12. Chamberlayne est encore auteur d'un *Projet d'académie* ou école protestante pour les dames, d'un *dialogue* entre un Angl. et un Danois, et de quelq. *traduct.* angl. d'ouvrages modernes, franç. et allem. — Son fils Jean CHAMBERLAYNE, m. en 1724, fut membre de la société royale de Londres. On a de lui quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : la continuation de l'ouvrage de son père sur l'*état actuel de l'Anglet.*; des *Dissertat. histor., crit. et théol. sur l'Ancien et le Nouveau-Testament*, Londres, 1723, in-fol; *Argument du liv. et chap. de l'Ancien et Nouveau-Testam.*, trad. du franç., d'Ostervald, Lond., 1716, 3 vol. in-8; *Vies des Philos. franç.*, trad. de Fontenelle, 1721, in-8; *le Philosophe religieux*, trad. du holland., ibid., 1718, 3 vol. in-8, réimprimé plus. fois in-8 et in-4; *Hist. de la Réforme dans les Pays-Bas, etc.*, trad. du holland. de G. Brandt, ibid., 1721, 4 vol. in-fol.; *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa*, Amst., 1715, in-4, recueil très-recherché malgré les fautes qu'il renferme. On dit que Chamberlayne connaissait seize langues différentes.

CHAMBERS (EPHRAIM), né dans le comté de Westmoreland, en Anglet., vers la fin du 17e S., m. en 1740, s'est fait un nom célèbre par son *Dictionnaire des Arts et des Sciences*, ou encyclopédie, publié par souscription en 1728, 2 vol. in-fol., et qui lui valut, l'année suivante, son admission à la société royale de Londres. Ce grand ouvrage, dont quatre autres éditions parurent successivement de 1738 à 1746, et qui donna l'idée de l'*Encyclopédie française*, malgré ses défauts et le *Lexicon technicum* de Harris, qui l'avait précédé, cet ouvrage, disons-nous, était le plus étendu et le plus complet qui eût paru jusqu'alors; et c'est ce qui justifie le succès qu'il obtint. Augmenté par le docteur Lewis et plusieurs autres savans, le dictionnaire de Chambers parut de nouveau en 1778, par cahiers pub. toutes les semaines et formant 4 vol. in-fol., La dern. édit. de Londres, 1788, 5 vol. in-fol., est la plus recherchée. Chambers a travaillé aussi au *Magasin littéraire*, commencé en 1735, ainsi qu'à la traduct. abrégée du recueil de l'acad. des sciences de Paris, pub. par M. Martyr en 1742.

CHAMBERS (GUILLAUME), habile architecte anglais, originaire de Suède, né vers 1725, reçut sa prem. éducation dans une petite ville du comté d'York. Un voyage en Chine, qu'il entreprit dès l'âge de 18 ans, lui donna l'occasion d'étudier l'architecture des Chinois, et leur manière de disposer les jardins. A son retour à Londres, il se livra entièrement à cette partie, et obtint la place de maître de dessin du prince de Galles, depuis Georges III. Son prem. ouvrage fut la *Villa* de lord Belborough à Rochampton. Il publia ensuite ses *Dessins d'Architecture chinoise*, Londres, 1757, in-fol., et l'année suiv. un *Traité d'Architecture civile* (en anglais), ibid., 1759, in-fol. Chargé de l'arrangem. des jardins de Kew, il y déploya son goût pour le style chinois, et fit paraître peu de temps après, les *plans*, *élévations*, *coupes et vues perspectives des bâtimens et jardins* de ce même établissement, 1763, in-fol., avec 43 pl. On a encore de lui : une *Dissertation sur les Jardins orientaux*, Londres, 1772, in-4, trad. en franç. et en allem.; un *Traité de la partie décorative de l'Architecture civile* (en angl.), Lond., 1791, in-fol., avec 53 pl. Ce livre, annoncé comme une 3e édit., paraît être un nouveau titre ajouté au texte retouché et à toutes les planches des ouvr. précédens. Chambert m. en 1796.

CHAMBERT (ROBERT), chef de justice au Bengale, né en 1737 à Newcastle-sur-Tyne en Anglet., fut d'abord prof. et principal du nouveau collége de justice à l'université d'Oxford. Nommé en 1773 second juge à la cour suprême de justice au Bengale, il devint le chef de ce tribunal en 1791, et quelques années après il fut élu président de la société asiatique de Calcutta. Il revint en Angleterre en 1779; et, des raisons de santé l'ayant décidé à passer en France après le traité d'Amiens, il m. à Paris en 1802. Sir Robert Chambert était un savant distingué. On a de lui plus. morceaux sur la littérature et les antiquités orientales, insérés dans les *Asiatic Miscellany* (mélanges asiatiques); et il avait fait une collection précieuse de MSs. orientaux.

CHAMBERT (GUILLAUME), médecin du 18e S., est aut. d'une *Dissertat. de ribes arabum et ligno rhodio*, Leyde, 1729, in-4. Ces deux plantes exotiques ont été mieux décrites depuis, la prem. par M. Loniche des Fontaines, la seconde par Broussonet, tous deux botanistes français.

CHAMBERT (PIERRE), avocat, né à Versailles en 1745, fut secrétaire du lieut.-civil du Châtelet de Paris, greffier des criées au même tribunal, et m. en 1805. On a de lui un ouvr. sur l'éducation, intit. : *Démétrius, ou l'Educat. d'un Prince*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, et quelq. autres *opuscules* en vers et en prose.

CHAMBERT (GERMAIN), peintre et grav., né en 1784 à Grisolles, départ. de Tarn-et-Garonne, fut choisi pour dessin. et grav. par l'acad. des sciences de Toulouse, et établit l'un des premiers une imprimerie lithograp. M. en 1821. La pièce la plus remarquable de son œuvre est un *ecce homo*, et parmi ses tableaux on distingue une Assomption.

CHAMBON (JOSEPH), méd., né en 1647 à Grignan, reçu à la faculté d'Avignon en 1678, s'établit d'abord à Marseille, et alla ensuite successivement exercer sa profession dans presque tous les états de l'Europe. De retour à Marseille, il y devint méd. des galères, et m. vers 1732. On a de lui : *Principes de Physique rapportés à la médec.-prat.*, Paris, in-12, en 3 part., 1712-14-16; *Traité des Métaux et Minéraux*, Paris, 1714, in-12.

CHAMBON (ANTOINE-BENOÎT), député du département de la Corrèze à la conv. nat., s'y lia avec les girondins, dénonça le ministre Pache; et ensuite, ayant traité Robespierre de factieux, de scélérat, il fut provoqué en duel par Bourdon de l'Oise. Dans le procès de Louis XVI il vota la mort et l'appel au peuple, et combattit la proposition de statuer, séance tenante, sur la question du sursis. A la formation du comité de sûreté générale, il en fut élu membre; enfin, enveloppé dans la proscription des girondins au 31 mai 1793, il se retira à Lubersac, aux environs de Brives, et y fut massacré dans une grange.

CHAMBONNIÈRE (FRANÇ. CHAMPION DE), musicien franç., m. en 1670, composa pour le clavecin quelques *pièces* qui eurent dans le temps beaucoup de succès.

CHAMBORS (Guillaume de La Boissière, comte de), né à Paris en 1666, apprit le latin dans une pension où l'on ne parlait que cette seule langue, passa ensuite au collége du Plessis, où il acheva ses études avec beaucoup de succès. Il forma ensuite une liaison intime avec le prince Eugène à l'hôtel de Soissons, où il fut admis par la princesse de Savoie-Carignan, mère de ce même prince, devenue depuis si célèbre. Entré dans les mousquetaires, Chambors fit une partie des campagnes de la guerre de 1668, obtint ensuite une compagnie de cavalerie, avec laquelle il servit en Allemagne et en Italie, jusqu'en 1701. Ces services n'auraient point tiré son nom de l'obscurité, s'il n'avait su concilier les devoirs de sa profession avec l'étude des belles-lettres. Il fut reçu membre associé de l'académie des inscript. et belles-lettres en 1721, et m. en 1742. On a de lui : un *Mémoire sur la Considération que les anciens Germains avaient pour les Femmes de leur nation* : ce fut le sujet de son disc. de récept. à l'académ. : *Explicat. de quelq. passages d'Auteurs latins*, et *Recherches sur la Vie de Titus Labienus*. Ces écrits ont été impr. dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, tom. 5, 9, 10, 12 et 13. Il a laissé aussi des *Mém.* MSs. sur mad. et madem Deshoulières.

CHAMBRAI (Robert de), abbé de St-Etienne de Caen au 14e S., issu d'une ancienne famille de Normandie, mort en 1393, avait obtenu du pape Clément VII le droit de porter les ornem. pontificaux dans son monastère et dans les autres églises qui en dépendaient, même en présence de l'évêque diocésain et de tout autre prélat. — Chambray (Jacques-François de), grand croix de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, né à Evreux en 1687, de la famille du précédent, acquit une grande réputation par ses exploits contre les Musulmans, et fut nommé, en récompense, par le gr. maître de Malte, vice-amiral, command. général des troupes de terre et de mer de la relig. C'est lui qui fit construire à ses frais, dans l'île de Gozo, près celle de Malte, la forteresse qui porte son nom. Il mourut à Malte en 1758. — Son neveu, Louis de Chambrai, marquis de Conflans, né en 1713, m. en 1775, est auteur des ouv. suiv. : *Mémoires de la translation de l'Abbaye d'Almanesche dans la ville d'Argentan*, Evreux, 1739, in-4; *Art de cultiver les pommiers, les poiriers, et de faire du cidre*, etc., Paris, 1765, in-12; réimp. en 1803 à la suite de l'*Essai sur la greffe* de Cabanis. Il avait fait insérer auparavant dans le *Journal de Verdun*, mars, 1755, une *Réponse à quelq. questions pour perfectionner l'hist. et la geogr. de la France*.

CHAMBRAI (Roland Fréard, sieur de), appelé aussi *Cantelou*, architecte, né à Cambrai, mort en 1676, parent et ami de Desnoyers, secrét. d'état, est plus connu pour avoir amené de Rome en France le célèbre Poussin, que par les ouvrages suiv. peu lus aujourd'hui : *Parallèle de l'architecture ancienne avec la moderne*, Paris, 1650 et 1702, gr. in-fol., fig.; une trad. du *Traité de la peinture* de Léonard, de Vinci, ibid., 1651, in-fo; une autre des *Quatre liv. d'architecture d'André Palladio*, ibid., 1650, in-folio.

CHAMBRE (Louis, comte de La), gouv. de la Savoie et du Piémont en 1478, pend. la minorité du duc Philibert, auquel il tenta, à deux reprises successives, d'enlever la souveraineté, fut enfin chassé de ses états, et se réfugia en France auprès du roi Charles VIII, qui lui obtint sa grâce et la restitution de ses biens. Ce seigneur ambitieux et turbulent mourut vers l'an 1600.

CHAMBRE (Marin Cureau de La), méd., membre de l'acad. franç. et de celle des sciences, né au Mans en 1594, m. en 1669, méd. ordinaire du roi Louis XIV, qui l'honorait d'une gr. confiance comme physionomiste, et le consultait souvent sur les choix qu'il voulait faire. Ce sav. joignit la culture des lettres à l'étude de la médec. et de la philos., et il a laissé plusieurs écrits dans ces différens genres. Nous citerons entre autres : *Les caractères des passions*, 5 vol. in-4, qui ont eu un gr. nomb. d'édit. : celle d'Amst., Michiels, 1663, 4 vol. in-12, est fort belle. *L'art de connaître les hommes*, Amsterdam, 1660, 1666, in-12; *Conjectures sur la digestion*, 1636, in-4; *La connaissance des bêtes*, Paris, 1648, in-4; et ses *Observations et conjectures sur l'Iris* (l'arc-en-ciel), Paris, 1650, in-4. Sa *Correspondance secrète* avec Louis XIV est mentionnée dans le t. 4 des *Pièces intéress. et peu connues* de M. de La Place. — Son fils puîné, Pierre Cureau de La Chambre, membre de l'acad. franç., m. en 1693, curé de St-Barthélemi à Paris, était un homme fort instr. et d'une humeur aimable; s'il a peu écrit lui-même, il n'en a pas moins rendu de grands services aux sciences et aux lettres par la protection éclairée et les encouragemens qu'il prodigua aux jeunes écriv. On n'a de ce respectable ecclésiastique qu'un recueil de *Panégyriques* et d'*Oraisons funèbres*.

CHAMBRE (François Ilhart de La), doct. de Sorbonne et chan. de St-Benoît, né en 1698 à Paris, m. dans cette ville en 1753, a laissé un gr. nomb. d'ouv. sur différ. matières ecclésiast. parmi lesquels nous citerons : *Traité de la véritable religion*, Paris, 1737, 5 vol. in-12; *Traité de la grâce*, 4 vol. in-12; *Traité du formulaire*, 4 vol. in-12; plusieurs autres écrits contre le baïanisme, le jansénisme et le quesnellisme.

CHAMBROY (N.), chirurg. à Lyon, mort en 1715, s'était acquis de la réput. dans son art. On a de lui un *Traité des maladies vénériennes*, Lyon, 1680, in-8.

CHAMFORT (Sébastien-Roch-Nicol.), poète et littér., membre de l'acad. fr., né en 1741, près de Clermont, en Auvergne, d'un père inconnu et d'une paysanne, fut placé en qualité de boursier, sous le nom de *Nicolas*, au collége des Grassins, à Paris, y fit de brillantes études, et remporta, étant en rhétorique, les 5 prix de l'univ. Il prit le nom de *Chamfort* à son entrée dans le monde, où, avec son esprit vif, sa jolie figure, et surtout son amour pour l'indépendance, il ne tarda pas à commettre des fautes dont le résultat immédiat fut l'infortune; toutefois il entrevit bientôt quelles devaient être ses ressources, et il les sut employer. Ses prem. travaux utiles dans la carrière des lettres furent des articles dans le *Journal Encyclopédique*, ainsi que la rédaction du *Vocabulaire français*, dont plusieurs vol. sont de lui; ensuite l'*Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils* couronnée par l'acad. franç. en 1764, puis sa *Jeune Indienne*, applaudie la même année au Théâtre-Français, fondèrent sa réput., qui fut rapidement accrue par de nouvelles product. Enfin parut son *Éloge de La Fontaine*, qui y mit le comble, et enleva au célèbre La Harpe le prix proposé par l'académie de Marseille. La santé de Chamfort se trouvait dès-lors gravement altérée par la vie dissipée qu'il menait. Cependant il fit paraître son *Dictionnaire dramatique*, 1776, 3 vol. in-8, et mit la dernière main à sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*, qui fut jouée la même année avec un gr. succès au théâtre de Fontainebleau, et lui valut la place de secrét. des command. du prince de Condé. Son caractère était peu compatible avec de semblables fonctions : il ne tarda pas à s'en démettre pour s'établir à Auteuil, auprès de Mad. Helvétius, dont il avait reçu des bienfaits dans le temps de sa mauvaise fortune. En 1781 il fut reçu à l'académie française en remplacement de Ste-Palaye, et quelque temps après nommé lecteur ou secrétaire des command. de Mad. Elisabeth, sœur du roi. C'est pour cette princesse qu'il écrivit son *Comment.* sur les *Fables* de La Fontaine, travail précieux dont une très-faible partie a été publiée dans le recueil de

M. Gail, intitulé *les Trois Fabulistes*. Lié par des relations littér. avec le célèbre Mirabeau, Chamfort, lors de la révolut., en embrassa les principes, et il perdit ses places; mais sous le ministère de Roland il fut nommé bibliothéc. à la biblioth. nation. Arrêté et conduit aux Madelonnettes sous le régime de la terreur, il ne resta que peu de jours dans cette prison; cependant un mois après son élargissement, comme il allait de nouv. y être enfermé, il se suicida, ainsi qu'il se l'était promis pend. sa première détention, et expira le 13 avril 1794. Chamfort est auteur des *Precis des revol. de Naples et de Sicile*, impr. en tête du *Voyag. de Naples et de Sicile* de l'abbé de St-Non. M. Ginguené a recueilli et publié ses *Œuvres*, avec une notice sur la vie de l'auteur, Paris, an III (1795), 4 volumes in-8; il en a paru en 1824 une édition en 4 vol. in-8, dont M. Auguis et l'éditeur.

CHAMIER (Daniel), théolog. protestant, né en Dauphiné vers 1575, fut d'abord ministre à Montelimart, puis prof. de théol. à Montauban, où il fut tué en 1621, sur un bastion, en servant comme simple soldat la cause de sa religion. On a de lui plusieurs écrits de controverse dont les plus remarquables sont: *Panstratie catholique*, ou *Guerre de l'Eternel*, Genève, 1610, 4 vol. in-folio, abrégé ensuite et publié sous le titre de *Chamierus Contractus*, 1642, in-fol.; *Epistolæ jesuiticæ*, ibid., 1599, in-8; ouvrage assez curieux pour l'histoire du temps.

CHAMILLARD (Michel de), l'un des ministres de Louis XIV, né en 1751, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, puis successiv. maître des requêtes, conseiller d'état, contrôleur général des finances en 1679, et secrét. d'état au départ. de la guerre en 1701. Son adresse au billard fut, dit-on, la cause prem. de cet avanc. et de la faveur dont il jouit constamment auprès de Louis XIV. Il n'avait voulu se charger des financ. et de la guerre qu'après que le roi lui eut dit: « Je serai votre second »; mais les plaintes du public l'obligèrent à se démettre de ces deux emplois: des finances en 1708, de la guerre en 1709. Il s'était servi de tous les expédiens auxquels on a recours dans les temps malheureux: augmentation d'impôts, création d'effets publics (discrédités dès leur première émission), vénalité des places et même des récompenses honorifiques, etc. Il mourut en 1721. Peu de ministres ont été aussi mal traités que Chamillard par l'opinion publique. On cite cependant de lui un trait qui peut donner une haute idée de sa probité: n'étant encore que conseiller au parlement, il avait été nommé rapporteur d'un procès qui fut perdu par sa négligence; mais il la répara sur-le-champ en rendant à la partie condamnée la somme de 20,000 l., qui faisait le fond de la contestation, action d'autant plus louable, que la fortune de Chamillard était alors très-médiocre.

CHAMILLARD (Etienne), jésuite et antiq. né à Bourges en 1656, enseigna d'abord les humanités et la philosophie avec succès dans les colléges de son ordre, et se livra ensuite à la prédication sans négliger l'étude de l'antiquité, dont il s'était occupé dès sa jeunesse, et qui fit le charme de sa vieillesse. Il mourut en 1730. On a de lui une édition de *Prudence (ad usum Delphini)*, avec une interprétation et des notes, Paris, 1687, in-4, devenue rare; *Dissertat. sur plusieurs médailles, pierres gravees, et autres monumens d'antiquité*, ibid., 1711, in-4; deux *Lettres* sur quatre médailles rares, Amsterdam, 1701, in-8.

CHAMILLART (Gaston), docteur de Sorbonne, m. à Paris en 1690 dans un âge assez avancé, joua un rôle dans la querelle du jansénisme. On a de lui un ouv. intit. *de Coronâ, tonsurâ et habitu Clericorum*, Paris, 1659, in-8.

CHAMILLY (Noel BOUTON, marquis de), maréchal de France, né en Bourgogne en 1636, entra de bonne heure au service, passa successivement par tous les grades, se signala en 1675 par la belle défense de la place de Grave, obtint le bâton de maréchal en 1703, le cordon bleu en 1705, et mourut en 1715. Ce fut dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions militaires pendant la campagne de 1693 en Portugal, où il servait en qualité de capitaine de cavalerie dans l'armée du maréch. de Schomberg, qu'il devint amoureux d'une jeune religieuse ou chanoinesse. Celle-ci partagea les sentimens de Chamilly, et lui adressa les douze lettres connues depuis dans la littérature sous le nom de *Lettres portugaises*. De retour en France, Chamilly confia ces lettres à Subligny (*v.* ce nom) pour les traduire et publier. Elles ont été souv. réimp.; mais la plupart des édit. contiennent des pièces ou prétendues réponses controuvées. La meilleure est celle de Paris, 1824 (pub. par M. de Souza), in-12. On trouve au commencement une notice bibl. dans laquelle l'éditeur prouve clairement que des douze lettres qui ont été données jusqu'ici pour être de la religieuse, cinq seulement ont été écrites par elle. Le libr. Delance, en 1806, avait publié une jolie édit. des *Lettres port.* avec une notice hist. et bibl. de l'abbé de St-Léger et des notes de M. Barbier. La prem. édition est de Paris, Barbin, 1669, et ne contient que les cinq lettres. — Hérard Bouton, comte de Chamilly, frère du précédent, fut attaché au célèbre prince de Condé, qu'il accompagna dans toutes ses guerres en France et à l'étranger. Nommé ensuite gouverneur de Dijon par Louis XIV, il suivit ce monarque en qualité d'aide-de-camp dans la campagne de Franche-Comté en 1668, et commanda l'armée comme lieut.-général. Il mourut en 1673.

CHAMILLY (Cl.-Christophe LORMIER d'ETOGE de), premier valet de chambre du roi Louis XVI, demanda à partager la captivité de son infortuné maître à la tour du temple, et obtint cette faveur. Transféré ensuite dans la prison de la Force, puis dans celle du Luxembourg, il fut condamné à mort, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, à l'âge de 62 ans. L'honorable mention qu'a faite de Chamilly le roi martyr dans son testament suffit seule à l'éloge de ce loyal serviteur.

CHAMIR (Eléazar), sav. arménien, né près d'Ispahan vers l'an 1720, suivit la carrière du commerce, sans négliger l'étude des sciences et des lettres et principalement celle de l'histoire de son pays. Après la m. de Nadir-Chah, Chamir voulant se soustraire à l'anarchie qui désolait la Perse, vint s'établir à Madras, où son mérite et ses richesses lui acquirent à la fois l'estime des habitans et la protection des Anglais. Il fonda dans cette ville une imprimerie armenienne, une école, un hospice, un hôpital pour ses compatriotes qui se trouvaient dans cette partie des Indes, et y m. vers 1790. Il a pub. les ouvr. suiv.: *Hortorag* ou *Exhortation aux Armeniens* (il les engage à secouer le joug des Turks) (en arménien), Madras, 1772, in-8; *Hist. de ce qui reste d'Armeniens et de Georgiens* (id.), ibid., 1775, in-4, par fragmens. Ce livre renferme deux ouvr. d'aut. différens, dont un se trouve en double exemplaire MS. à la biblioth. du roi, numéros 95 et 99: une grande carte d'Arménie, qui parut à Venise en 1770, par les soins des religieux mekhitaristes de cette ville.

CHAMOUSSET (Claude-Humbert PIARRON de), maître des comptes de la chambre de Paris, né dans cette ville en 1710, m. en 1773, s'est acquis une gr. renommée par son zèle pour le bien public et son amour de l'humanité. Il consacra sa fortune à la pratique de ces vertus. Il avait fait de sa maison un hôpital, où tous les jours une centaine de malades de tout sexe et de tout âge recevaient tous les secours désirables. Tous ses momens étaient consacrés aux malheureux, il pourvoyait à leurs besoins en santé, comme il les traitait dans leurs maladies.

Non satisfait du résultat de ses soins bienfaisans, il s'efforça de solliciter auprès du gouvernement, par des mémoires et autres écrits remplis d'excellentes vues, un gr. nomb. d'établissemens utiles que sa fortune ne lui permettait pas d'entreprendre. C'est à lui que l'on doit la création de la petite poste pour la distribution des lettres dans Paris. Ses *Mémoires et projets*, impr. d'abord séparément, ont été recueillis et pub. par l'abbé des Houssayes, sous le titre : d'*Œuvres complètes de M. de Chamousset*, Paris, 1783, 2 vol. in-8.

CHAMPAGNE (PHILIPPE de), l'un des plus habiles peintres de l'école flamande, né à Bruxelles en 1602, apprit dans sa patrie, auprès de deux artistes de peu de réput., les prem. élémens de la peinture ; puis, à l'âge de 19 ans, il se rendit à Paris, et s'y perfectionna sous le Poussin, avec lequel il fut ensuite employé aux travaux du Luxembourg par Duchesne, qui, en qualité de peintre de la reine, en avait la direction. A la m. de celui-ci, Champagne le remplaça, et épousa sa fille. Plus. beaux ouvr. avaient dès-lors solidement établi sa réputation ; et, à la formation de l'acad. de peint., il y entra des premiers, puis y fut nommé successiv. prof. et recteur ; mais il ne put soutenir la concurrence de Lebrun à la place de prem. peintre du roi. Doué d'un caractère non moins digne d'éloges que ses talens, Champagne ne fut point blessé de cette préférence ; et cependant il était plein d'activité et d'ardeur : poussant jusqu'à la minutie les pratiques de dévotion, la circonstance la plus urgente ne l'eût point déterminé à prendre les pinceaux un jour de fête ; mais les autres jours il se mettait au travail de très-grand matin et employait les soirées à dessiner à l'acad. Cette extrême assiduité lui avait acquis une prodigieuse facilité d'exécution, aussi serait-il difficile d'énumérer tous les ouvr. dont il a orné les édifices publics, les églises et les maisons particulières de la capitale et des provinces. La décence la plus sévère préside à toutes ses compositions, qui n'offrent jamais l'expression séduisante de la beauté idéale, mais dont l'ordonnance est sage, le dessin ferme et correct, le coloris d'un beau ton, d'une grande fraîcheur et surtout d'une vérité frappante. Peut-être Champagne manquait-il de cette touche large qui décèle le génie, de cette verve animée qui répand la chaleur et la vie dans les créations poétiques du peintre ; mais aussi jusqu'à quel point ne sut-il pas s'élever dans les parties principales de son art : ressemblance frappante dans ses portraits, illusion parfaite dans ses morceaux de perspective, fini précieux dans ses figures ; en un mot, le genre de son talent lui mérite le premier rang parmi les peintres de l'école flamande, bien que l'école franç. puisse à beaucoup d'égards revendiquer la gloire de le compter parmi les plus habiles sujets qu'elle a formés. Ses tableaux tiennent la prem. place au Musée royal parmi les peintres du 17e S. ; nous ne citerons que quelq.-uns de ceux qui ont été le plus généralement admirés, tels que : *le Vœu de Louis XIII ; la Réception des chevaliers du St-Esprit ; l'Apparition de St Gervais et de St Protais à St Ambroise ; une Cène ; la Madeleine aux pieds de J.-C., chez Simon le Pharisien ; un Crucifix*, dans l'église des Carmelites du faubourg St-Jacques, chef-d'œuvre de perspective ; et *les Religieuses*, celui de ses tableaux dans lequel il s'est surpassé lui-même, et dont le sujet lui fut fourni par un évènement qui l'avait profondément ému ; il représente sa fille aînée, religieuse à Port-Royal, qui, réduite à l'extrémité par l'effet d'une fièvre continue, se met en prières avec la mère Catherine-Agnès et recouvre la santé. Il le fit à 60 ans dans sa retraite à Port-Royal, où il m. en 1674.

CHAMPAGNE (JEAN-BAPTISTE), neveu et élève du précéd., né à Bruxelles en 1643, m. en 1688, profess. de l'acad., avait fait le voyage d'Italie, mais sans y rectifier le genre lourd de l'école flamande. Quoique très-inférieur à son oncle, il s'était néanmoins assez approché de sa manière pour qu'à la mort de celui-ci on le chargeât de terminer les ouvrages qu'il laissait imparfaits. La plupart de ses tableaux furent placés dans les différentes églises de Paris, ainsi qu'à Vincennes et aux appart. des Tuileries.

CHAMPAGNE (GILLES de), chan. de Lisieux, a pub. en 1660 un petit livre intit. : *Devoirs du Chrétien*, etc.

CHAMPAGNE (JEAN-FRANÇOIS), membre de l'institut, né à Semur en 1751, entra de bonne heure chez les bénéd. de St-Maur, congrégat. consacrée à l'étude et à l'enseignement, et fut successiv. pendant l'espace de 55 ans, élève, maître et supérieur dans une de leur maison. M. à Paris en 1813. Il est fondat. de l'établissement d'instr. publ. connu sous le nom de *Prytanée français*, et a laissé, outre plus. *discours* comp. pour des solennités relatives à l'instr. publ., une trad. est. de la *Politique d'Aristote*, une autre du *Mare clausum et apertum* de Grotius ; et des *Vues sur l'organis. de l'instruction publ. dans les écoles destinées à l'enseignem. de la jeunesse*, 1800.

CHAMPCENETZ (LOUIS de), écrivain satir. et chansonn., né en 1759, fils d'un gouv. des Tuileries, était, avant la révolut., officier aux gardes franç., corps dont il ne suivit point le sort à l'époque de son licenciement. Déjà connu avant 1789 par plus. couplets ou chansons satiriques qui lui avaient attiré l'animadversion du gouvernem., il ne fit que changer de matière lors de la révolut., et poursuivit le même genre de célébrité, en société avec les beaux esprits d'alors, entre autres Rivarol, Mirabeau et Pelletier, que distinguait la gaîté de leurs saillies. Après avoir concouru à la rédaction de l'écrit intit. *le petit Almanach de nos grands hommes*, 1783, petit in-12, il devint l'un des collaborateurs les plus actifs des *Actes des Apôtres*, ouvr. périod. en vers et en prose, et le plus piquant des pamphlets dirigés contre l'assemblée nation. ; ensuite il publia seul la *Réponse aux Lettres de mad. de Staël sur le Caractère et les Œuvres de J. J. Rousseau*, Genève (Paris), 1789, in-8, et autres productions du même genre, telles que les *Gobes-Mouches au Palais-Royal*, 1788, in-8, dans lequel il se peint lui-même à l'article *Gobe-Mouche sans-souci*. Echappé au 10 août et réfugié à Meaux sous la protection du chev. de St-Méard, auprès duquel il pouvait vivre en sûreté, il céda au désir de retourner à Paris, et de revoir ses livres, qu'il appelait *ses meilleurs amis*. Arrêté bientôt dans ses appartemens, où il se tenait enfermé, il fut conduit au tribunal révolut., et condamné à mort en 1794.

CHAMPCOUR (ANDRÉ de), littér. et poète, m. en 1823, a laissé : *Pièces fugitives et légères ou Mélange d'historiettes et d'anecdotes récentes*, Paris, 1820, in-18 ; *Hist. morale de l'Eléphant*, etc., Paris, 1821, in-8 ; *Poésies légères*, 1822, in-12, etc.

CHAMPDIVERS (ODETTE de), fille d'un march. de chevaux, fut choisie, à cause des agrémens de sa figure et de son esprit, pour récréer le roi Charles VI pend. sa maladie mentale ; elle parvint à prendre sur lui assez d'ascendant pour lui faire exécuter les ordonnances des médec., et eut de ce prince une fille qui fut reconnue par Charles VII, et mariée au seigneur de Belleville.

CHAMPEAUX (GUILLAUME de), archidiacre de Paris dans le 12e S., entra dans la communauté des chanoines réguliers de St-Victor-lès-Paris, y prof. la rhétorique, la dialectique, la théologie, et compta parmi ses disciples le célèbre Abeilard, qui devint ensuite son rival, et disputa vivement avec lui. Il fut pendant quelque temps év. de Châlons-sur-Marne, et m. religieux de l'ordre de Citeaux en 1121. Il a laissé un traité *de l'Origine de l'Ame* ; un *Livre des Sentences*, et quelques autres ouvr. théolog. MSs. On trouve l'histoire de la vie et des

écrits de Champeaux dans le 10ᵉ vol. de l'*Histoire littéraire de la France.*

CHAMPFLOUR (N....), prieur de l'abbaye de St-Robert-de-Montferrand, en Auvergne, vers la fin du 16ᵉ S., composa quelques vers sur la mort d'Henri IV, qui se trouvent dans un recueil de *pièces de poésies* sur le même sujet, pub. à Paris en 1611, in-12.

CHAMPIER (SYMPHORIEN), médecin et historien franç, né dans le Lyonnais, en 1472, fit ses études à Paris, puis à Montpellier, et vint s'établir à Lyon, où le duc de Lorraine, Antoine, qui se rendait en Italie avec le roi Louis XII, en 1509, le choisit pour son médecin. Il accompagna ce prince dans plusieurs campagnes, combattit à ses côtés, et reçut de lui le titre de chevalier. De retour à Lyon, il fut nommé échevin de cette ville, y fonda le collége de médecine qui subsiste encore aujourd'hui, et m. en 1539. On a de lui un grand nombre d'ouv. dont nous ne citerons que les princip. : *les grans Chroniques des Princes de Savoye et de Piedmont, ensemble les généalogies et antiquités de Gaule*, Lyon, 1516, in-fol., ouvr. mal écrit, mais plein de recherches, et devenu rare; *la Vie du capitaine Bayard*, Paris, 1525, in-4; ibid., 1526, in-8; Lyon, 1528, in-4, traduit en latin; Bâle, 1550, in-8; *de Orig. et Commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507 et 1537, in-fol., ouvr. dont il donna une trad. intit. : *Traité de l'ancienneté et noblesse de l'antique ville de Lyon, etc.*, sous le nom de Théophraste du Mas, Lyon, 1529, in-8 : une autre édit., revue et corrigée par Léon. de la Ville, a été publiée sous le titre d'*Histoire des Antiquités de la ville de Lyon, etc.*, Lyon, 1648; *la Nef des Dames vertueuses, etc., etc.*, Lyon, 1503, in-4, rare; Paris, 1515, in-4 : ouvr. écrit en prose mêlée de vers; *la Nef des Princes et des Batailles de Noblesse, etc.*, Lyon, 1602, in-4; Paris, 1525, in-8 : comme le précéd., mêlé de prose et de vers; *Rosa gallica, etc.*, Paris, 1514, in-8; *Castigationes pharmacopolarum*, 1532, in-8; *Hortus gallicus, etc.*, Lyon, 1533, in-8; *Campus elysius Galliæ, etc.*, ibid., 1533, in-8; *de Dialecticâ, Rhetoricâ, Geometriâ*, Bâle, 1537; *petit Livre du royaume des Allobroges*, sans date, in-8; *Periarchon, id est de principiis utriusque philosophiæ*, Lyon, 1533, in-8; *de triplici disciplinâ*, Lyon, 1506 : ouvrage curieux; *Chroniques de Lorraine*, Lyon, 1509, in-4, etc., etc. On a soupçonné Champier d'être l'auteur du fameux livre *de tribus Impostoribus*, et ce qui a donné lieu à cette supposition est un passage d'un autre ouvr. de ce médecin, intit. : *de Legum divinarum et humanarum Conditoribus*, imprimé à la suite de son écrit *de Medicinæ claris scriptoribus*, Lyon, 1506 et 1531, in-8. On trouve dans *les Lyonnais dignes de Mémoire*, ouvrage de l'abbé Pernetti (*v.* ce nom), une *notice* sur Symphorien Champier; mais elle renferme des inexactitudes, et la suite des ouvr. de cet auteur y est fort incomplète. — Claude CHAMPIER, fils du précédent, né à Lyon en 1520, n'avait que 18 ans quand il composa un ouvr. *sur la Singularité des Gaules* : cet écrit est impr. à la suite du *Catalogue des villes et cités assises ès trois Gaules*, de Gilles Corrozet, Paris, 1540, in-16. Ce vol. contient en outre un petit *Traité des Fleuves et Fontaines admirables des Gaules*, trad. du latin de Symphorien Champier, par son fils, et un *Traité des Lieux saints des Gaules, où N. S., par l'intercession des Saints, a fait plusieurs Miracles* : cet écrit est de Claude Champier. Ce recueil, dont on a une 2ᵉ édit., Lyon, 1556, in-16, a été trad. en italien, Venise, 1558, in-8.

CHAMPIER (JEAN BRUYERIN). V. BRUYERIN.

CHAMPIGNY (N., chev. de), colonel et littérat., frère d'un personnage du même nom qui fut l'un des princip. agens qu'employa à l'étranger Frédéric, prince de Galles, pour opérer une révol. en Angl., a laissé : *le Maître et le Serviteur, ou les devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, trad. de l'allem. de Frédéric-Charles de Moser, Hamb., 1760, in-8; *Examen du Ministère de M. Pitt*, trad. de l'angl. (Z. Almon), La Haye, 1764, in-8; *Lettres angl.*, pour servir de continuat. au fameux roman de Clarisse, 1774 et 1775, St-Pétersbourg et Francf.; *Hist. des Rois de Danemarck*, trad. de l'allem. de Schlégel, Amsterd., 1776, 2 vol. in-4 : le 3ᵉ vol., Amst., 1778, in-4, etc.

CHAMPION (PIERRE), jésuite, né à Avranches en 1631, m. en 1701, a écrit : *Vie du P. Rigouleuc*, Paris, 1686, in-12, 4ᵉ édit.; Lyon, 1739; *Vie du P. Lallemand*, Paris, 1694; *Vies des Fondateurs des Maisons de retraite*, Nantes, 1698, in-8 (sous le nom anagrammatique de Phonamic). Il avait commencé à faire impr. une *vie* de Palafox, évêque d'Osma. L'impr. en fut arrêtée à la 7ᵉ feuille. Le doct. Arnaud se servit de ces sept feuilles dans son *Hist. de Palafox*; et l'abbé Dinouart, qui eut communication du MS. entier, employa ces matériaux pour la *Vie de Palafox*, qu'il donna en 1767.— CHAMPION (Franç.), autre jésuite du 17ᵉ S., est aut. d'un poëme latin intitulé *Stagna*, publié à Paris en 1689. On le trouve aussi dans le t. 2 des *Poemata didascalica.*

CHAMPION (JOSEPH), anglais, prof. d'écriture et de calcul, né à Chatam en 1709, m. vers 1760, tint une école à Londres. Il a laissé quelques écrits d'enseignement, tels que : *Arithmétique pratique; Ecriture comparative*, avec 24 pl.; *nouvel Alphabet complet, etc.*—Un autre CHAMPION (Antoine), littérat. angl., né à Croyden en 1725, m. en 1801, a publié des *Mélanges en prose et en vers* (en angl. et en latin).

CHAMPION DE CICÉ (JÉRÔME-MARIE), né à Rennes en 1735, embrassa de bonne heure l'état ecclésiast., fut ordonné prêtre en 1761, et appelé la même année, par l'évêque d'Auxerre, son frère, pour le seconder dans l'administ. de son évêché, et fut nommé en 1765 agent du clergé. A l'expiration de ses cinq années d'exercice dans ces fonctions, il obtint l'évêché de Rhodez, et en 1781 il passa à celui de Bordeaux. Devenu membre de l'assemblée constituante après la convocation des états-génér., il y manifesta des opinions populaires, et fut un des premiers à se réunir aux représentans des communes. Le roi, voulant à cette époque composer le ministère d'hommes agréables à la nation, nomma de Cicé garde-des-sceaux, et celui-ci n'hésita point à revêtir des sceaux de l'état les différens décrets de l'assemblée. Mais, dès les premières secousses de la tourmente révolutionnaire, il quitta le ministère et la France, et ne reparut qu'au bout de 10 années. Il se démit alors du siége de Bordeaux, et fut nommé à celui d'Aix en 1802. Surpris par une maladie cruelle au milieu de ses occupations pastorales, il m. en 1810, après avoir fondé plusieurs séminaires et autres établissemens de religion et de charité dans son diocèse.

CHAMPIONNET (JEAN-ÉTIENNE), gén. franç., né en 1762 à Valence en Dauphiné, d'un avocat nommé Legrand et d'une fermière, reçut le nom de *Championnet* (en provençal *petit champignon*), par allusion à sa naissance. Il se fit soldat à l'âge de 14 ans, et assista au siége de Gibraltar en qualité de volontaire dans le régiment de Bretagne. Les premières guerres de la révolution lui fournirent l'occasion de signaler sa bravoure de la manière la plus éclatante; et il mérita d'être élevé aux prem. grades. Après avoir décidé, en 1794, le succès de la journée de Fleurus, où il commandait une division au centre de l'armée, et plus tard (1798), fait, en qualité de général en chef, la conquête du royaume de Naples, où le général Mack et tout son état-major tombèrent entre ses mains, il se vit injustement accusé, appelé en jugement et destitué, par suite de son opposition avec Faypoult, com-

missaire envoyé par le directoire. Réintégré dans ses fonctions l'année suivante, et mis à la tête de l'armée des Alpes, il battit les Autrichiens à Fenestrelles : bientôt après il remplaça Moreau à l'armée d'Italie, et y remporta de nouveaux avantages; mais un échec l'attendait à Genola : son armée, alors attaquée d'une épidémie, fut battue par les Austro-Russes supérieurs en nombre. Il mourut lui-même à Antibes en 1799, des suites de la contagion.

CHAMPLAIN (SAMUEL), navigat. franç., fondateur et gouvern. de la ville de Québec au Canada, né en Saintonge dans le 16e S., fit, vers l'an 1600, sur un vaisseau qu'il commandait, un voyage aux Indes orientales, dans lequel il acquit la réputation d'un navigateur habile, d'un officier plein de zèle et d'activité. A son retour en France, il fut chargé par le gouvernement de continuer les recherches et les découvertes déjà commencées par Cartier (v. ce nom), dans le Canada, sur les deux rives du grand fleuve de St-Laurent. Arrivé à sa destination, Champlain remonta le fleuve jusqu'à l'extrémité du pays déjà découvert par Cartier en 1535. Après avoir fait une reconnaissance exacte des deux rives du St-Laurent, il partit pour la France à l'effet de communiquer ses observations. Ayant reçu de nouvelles instructions, il remit à la voile en 1604, et entra dans le fleuve St-Laurent au mois de mai. Il y recommença ses explorations, fit de nouvelles découvertes, et s'occupa principalement de la recherche d'un emplacement convenable pour la fondation d'un chef-lieu des divers établissemens déjà formés dans cette partie de l'Amér. septentr. Il se détermina pour une position qui lui parut réunir les avantages requis, au confluent de la rivière appelée depuis St-Charles, et du fleuve St-Laurent. Ce fut dans cet endroit, où le fleuve se retrécit tout à coup, et qui, par cette raison, était nommé *Quebec* (détroit) par les naturels du pays, que Champlain jeta, en juillet 1608, les fondemens de la ville du même nom, destinée à devenir la capitale du Canada. Les hommes qu'il avait avec lui, rebutés du travail qu'exigeait ce premier établissement, voulurent à plusieurs reprises se défaire de sa personne; mais il découvrit et réprima leurs complots. Le scorbut fit, pendant l'hiver de cette même année, de grands ravages parmi les nouveaux colons; mais Champlain sut braver tous les dangers et surmonter tous les obstacles. Il fit alliance avec les Hurons et les Algonquins, peuplades de son voisinage, et les secourut dans leurs guerres avec les Iroquois. Pend. les intervalles que lui ménagèrent ses succès sur cette dern. peuplade, Champlain fit deux nouveaux voyages en France, et revint la dern. fois avec le titre de lieuten. du prince Charles de Bourbon, nommé par la reine régente Marie de Médicis, gouverneur général de la *Nouvelle-France* (Canada). Il recommença la guerre avec les Iroquois, fit de nouvelles découvertes, traversa encore plusieurs fois la mer pour solliciter en personne les secours et les encouragem. du gouvernement. En 1620, il revint accomp. d'une mission des jésuites, dont quelq.-uns l'aidèrent dans ses opérations militaires. Cependant les Iroquois ayant réclamé l'appui des Anglais de la colonie de New-York, l'une de celles fondées sur le littoral de l'Océan, dans le voisinage du Canada, ceux-ci leur fournirent un détachement de troupes qui, sous la conduite de sir David Kerk, força Champlain à capituler dans Québec. Cet homme actif, peu découragé par un pareil revers, repassa en France, fixa l'irrésolution du ministère sur la conservation d'une colonie qui avait déjà coûté à la France des sommes considérables, sans aucun profit jusqu'alors. Par le traité de St-Germain en 1632, le Canada fut rendu à la France avec l'Acadie et le cap breton. En 1633, Champlain fut nommé gouverneur par la compagnie à laquelle Louis XIII avait confié l'exploitation de la colonie de la Nouv.-France. Il y revint en 1635 avec une nouv. mission des jésuites, et tout ce qui était nécessaire pour donner de la consistance à ce gr. établissement long-temps négligé, et que la France eût perdu peut-être irrévocablement sans lui. C'est à dater de cette époque que la colonie reçut de grands degrés d'accroissement; mais Champlain n'eut point la satisfaction de voir les premiers effets de ses nouv. efforts; il m. à la fin de cette même année, 1635. Il avait pub. la relation de son 1er voyage en 1604, la collection entière fut impr. à Paris en 1632, in-4; mais la meilleure édit. est celle de Paris, 1640, in-4, avec une carte. Elle comprend ses navigat. et ses découvertes par terre, depuis 1603, époque du 1er voyage, jusqu'à la prise de Québec, en 1629. Les faits y sont racontés avec simplicité et l'on y trouve tout ce qui caractérise un homme capable et de bonne foi. Champlain a écrit aussi un *Tr. de la marine et du devoir d'un bon marinier*, qui est impr. à la fin de l'édit. de ses voyages, pub. en 1640.

CHAMPMESLÉ (MARIE DESMARES), actrice céléb., née en 1644 à Rouen, issue d'une famille honorable, fut forcée par la misère d'embrasser la profession de comédienne. Marie Desmares joua d'abord dans sa ville natale, où elle épousa le sieur Champmeslé, avec lequel elle se rendit à Paris. Ils y débutèrent en 1669 au Théâtre du Marais, et la Champmeslé, qui ne dut d'abord son admission dans cette troupe qu'aux talens de son mari, ne tarda pas elle-même à y jouer les premiers rôles tragiques de manière à contenter les amateurs les plus exigeans. S'étant engagée en 1670 dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, elle y débuta par le rôle d'Hermione, qui lui valut les suffrages unanimes; enfin, lorsqu'en 1680 les diverses troupes furent réunies, elle se trouva à la tête de l'emploi des premiers rôles, et le conserva jusqu'à sa m., survenue en 1698. Cette actrice réunissait à une belle taille et à une physionomie pleine de sensibilité, l'organe le plus expressif. Elle fut en relation avec les gens de lettres les plus distingués de son temps, surtout avec La Fontaine, qui lui dédia son *Belphégor*; mais plus particulièrem. avec J. Racine, dont elle avait reçu des leçons de déclamation. Les princip. rôles qu'elle a créés, pendant les 30 années de son séjour au théâtre, sont ceux de Bérénice, Roxane, Monime, Iphigénie, Phèdre, Ariane et Médée.

CHAMPMESLÉ (CHARLES CHEVILLET, sieur de), mari de la précéd., né à Paris, m. en 1701, réussissait surtout dans les rôles comiques, et jouait passablement les rois dans la tragédie; mais il n'égala point les talens de sa femme, qu'il suivit dans les différentes troupes où elle s'engagea successiv. Champmeslé aida La Fontaine dans la composition de plus. *pièces* de théâtre, et en a donné quelques-unes qui lui appartiennent en propre, entre autres : *les Grisettes*; *l'Heure du Berger*; *la Rue St-Denis*; et *les Fragmens de Molière*. On a impr. son *Théâtre* en 1742, 2 vol. in-12, et ses *Chefs-d'œuvre dramat.* en 1789, in-12. L'exercice journalier de la scène lui avait acquis une très-grande facilité : il en a quelquefois abusé dans ses compositions, dont le style du reste est incorrect, mais dont le dialogue est facile et naturel, les incidens heureux et plaisans et les situations neuves et intéressantes.

CHAMP-REPUS (JACQUES de), écriv. du 16e S., est aut. d'une tragédie d'*Ulysse*, impr. en 1600, avec quelq. *Poësies diverses*.

CHAMPS (ETIENNE AGARD DE), jésuite, né à Bourges en 1613, professa la théol. à Reims et à Paris, donna des leçons au jeune prince de Conti, que son père destinait à l'état ecclésiastique, fut 3 fois provincial de son ordre, et m. à La Flèche en 1701. Il avait acquis quelq. réputation par ses écrits contre le jansénisme; et, député à Rome pour les intérêts de sa société, il avait reçu du pape et des

cardinaux de grands témoignages d'estime. On a de lui : *Disputatio theolog. de libero arbitrio* (sous le nom d'Antoine Ricard), Paris, 1642, in-12, 1646, in-4, avec des augment.; *de Hæresi janseniana*, etc., Paris, 1654, in-fol. : nouv. édit. pub. par le P. Souciet, Paris, 1728, 2 parties, in-fol., avec une *Vie* de l'aut.; *Quæstio facti*, Paris, 1660; *Lettres sur la grâce*, Cologne (Hollande), 1689, in-12; *Responsio ad theriacam Vincenti Lenis*, Paris, 1648, Cologne, 1650, in-4; *le Secret du jansenisme découvert*, Paris, 1651, in-fol.

CHAMPS (des). V. Deschamps.

CHAMPY (Jacques), avocat au parlem. de Paris, né dans le 17e S., est aut. des deux *Coutumes de Melun et de Meaux commentées*, Paris, 1687, 2 vol. in-12.

CHANAAN. V. Cham.

CHANCEL (Jean-Nestor), général franç., né à Angoulême en 1754, commença par être simple soldat, et s'éleva successiv. aux grades supérieurs par son intelligence, sa bonne conduite et sa bravoure. Nommé général de brigade en 1793, il servit sous les ordres de Dumouriez (*v.* ce nom), défendit avec résolution la place de Condé, assiégée par les Autrichiens, mais se vit contraint de capituler. Ayant eu ensuite le commandement de Maubeuge, il fut destitué par les commissaires de la convent. près de l'armée du Nord, envoyé à Paris, traduit au tribunal révol., et condamné à m., comme traître, le 3 mars 1794. On lui faisait un crime d'être resté dans l'inaction pendant l'engagement des troupes franç. avec celles des alliés, qui étaient venues attaquer le camp retranché de Maubeuge.

CHANCELLOR (Richard), navig. angl., fut nommé commandant en second de l'expéd. que la compag. formée d'après les conseils de Sébast. Chabot envoya en 1553, sous le commandem. en chef de Willoughby, pour explorer la mer du Nord-est et y découvrir un passage aux Indes. Le vaisseau qu'il montait ayant été séparé de la flotte par une tempête, il fut poussé sur un parage inconnu (la mer Blanche), et mouilla près d'un monastère dédié à St Nicolas. Peu de temps après qu'il en eut déterminé les passages et la situation, la Russie y fit jeter les fondemens de la ville et du port d'Archangel. C'est de l'époque de la découverte de Chancellor que datent les relations commerciales de la Moscovie avec l'Angleterre. Ce navig. périt dans une tempête qui l'assaillit à la vue des côtes d'Ecosse, où deux des vaisseaux de son expédition firent naufrage. On trouve la Relat. de son voyage dans la nouvelle *Collect. des Voyages en Europe*, de Pinkerton, Londres, 1808-14, 17 vol. in-4.

CHANDELIER (René), poète obscur du 16e S., n'est connu que par les vers qu'il adressa à Charles Fontaine (*v.* ce nom), et qui se trouvent dans le recueil des poésies de ce dernier. — Il ne faut pas le confondre avec Chandelier (Baptiste Le), conseiller au parlement de Normandie dans le 15e S, dont on a aussi quelq. vers dans un rec. de *poésies* de J. Bouchet.

CHANDEVILLE (N. de), est aut. de quelq. *élégies*, *stances* et *sonnets*, insérés dans un rec. de *poésies* impr. à Paris en 1651, chez. Et. Loyson.

CHANDIEU (Antoine LA ROCHE de), ministre protestant, né vers 1534, dans le Mâconnais, d'une anc. famille du Forez, présida au premier synode des églises réformées qui se tint à Paris, et où l'on dressa la confession de foi, qui fut présentée au roi Henri II par l'amiral de Coligny; attaché ensuite au roi Henri IV, qui le considérait beaucoup, il remplit ses fonctions de ministre à la bataille de Coutras et fut chargé d'une mission auprès des princes protestans d'Allemagne. S'étant retiré à Genève en 1589, il y continua ses fonctions de ministre et y professa la langue hébraïque jusqu'à sa m., arrivée en 1591. Il a composé un gr. nomb. d'écrits, pub. sous les noms hébreux de *Sadeel* et *Zamariel*, qui signifient *Chant* et *Champ de Dieu*. Tous ces ouvr. ont été réunis sous ce tit. : *Ant. Sadeelis Chandæi, nobilissimi viri, opera theologica*, Genève, 1592, 1 vol. in-fol. Il en a été pub. successivem. 3 autres édit. dans la même ville, de 1593 à 1615. Chandieu a pub. aussi l'*Hist. des persécutions et des martyrs de l'église* (protestante) *de Paris*, etc. (sous le nom d'Ant. Zamariel), Lyon, 1563, in-8 : ouvr. non compris dans le recueil précité. Sa *Vie*, écrite par Jacques Lectius, se trouve dans les dernières édit. de ce même rec., mais elle a été aussi impr. séparément, Genève, 1593, in-8.

CHANDLER (Samuel), théol. angl. non-conformiste, né dans le comté de Berk, en 1693, fut nommé en 1716 pasteur d'une congrégation presbytérienne à Pecklam, près de Londres, et ouvrit ensuite un magasin de librairie dans cette dern. ville, sans abandonner toutefois ses fonctions pastorales, puisqu'il devint, en 1726, ministre de l'une des congrégations presbytériennes de la capitale. Il m. en 1766, après avoir exercé jusqu'au dernier moment son ministère. Il a composé et pub. les ouvr. suiv. : *Discours contre Antoine Collins*, etc., 1725, in-8; *Réflexions sur la conduite des déistes modernes*, 1727, in-8; *Preuves de la résurrection de J.-C.*, 1744, in-8; trad. (en anglais) de l'*Hist. de l'inquisit.*, par Limborch, 1731, 2 vol. in-4; *Hist. des persécutions*, 1736, in-8; *Hist. critique de la vie de David*, 2 vol. in-8, très-est.; *Paraphrase et notes sur les Epîtres de St Paul aux Galates et aux Ephésiens*, etc., pub. en 1777 par le docteur Amory.

CHANDLER (Marie), dame anglaise poète, née en 1687 à Malmesbury, au comté de Wilt, m. en 1745, a laissé, entre autres productions lyriques qui eurent un grand succès en Angleterre, un poème sur le *Bain*, dont le célèbre Pope fait l'éloge.

CHANDLER (Edouard), sav. prélat angl., né vers 1670, m. en 1750, év. de Durham, a laissé, outre plus. de ses discours qui ont été pub. : *Défense du christianisme par les prophéties de l'Anc.-Testam.*, dont il a paru 3 édit.; une *Dissertation chronol.* placée en tête du comment. d'Arnold sur l'Ecclésiaste, et une *Préface biogr.* très-curieuse en tête du *Tr. de morale* du docteur Cudworth.

CHANDLER (Richard), sav. helléniste anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1738, pub. en 1763 une magnifique édit. des *Marbres d'Arundel* ou *Marbres d'Oxford (Marmora Oxoniensia)*, plus exacte et plus complète que celles qu'en avaient précédemment données Selden, Prideaux et Maittaire. Choisi par la société des *Dilettanti*, conjointement avec le docteur Revett et Pars, pour aller en Orient faire des recherches sur les monumens d'antiquités, et chargé spécialement de la direction du voyage, il parcourut pendant les années 1764, 1765 et 1766, l'Ionie, l'Attique, l'Argolide, l'Elide, et y recueillit une ample moisson de matériaux qu'il apporta en Angleterre. On lui doit : *les Antiquités ioniennes*, Londres, 2 vol. in-fol. : le 1er parut en 1769, et le 2e ne fut imprimé qu'en 1800; *Inscrip. antiq....., in Asiâ minori et Græciâ præsertim Athenis collectæ*, Oxford, 1774, in-fol.; *Voyages en Asie mineure et en Grèce*, pub. en 1775-76 à Oxford, 2 vol. in-4, trad. en franç. par MM. Servois et Barbié du Boccage, Riom, 1806, 3 vol. in-8; *Hist. d'Ilium ou de Troie*, Londres, 1802, in-4, etc. Chandler, m. en 1810, recteur à Tilehurst, au comté de Berk. Il avait préparé avec soin une édition de Pindare, pendant un séjour qu'il fit à Rome et à Florence.

CHANDLER (Thomas BRADBURY), ministre épiscopal améric. et doct. de l'univ. d'Oxford, né vers le milieu du 18e S. à Woodstock dans le Connecticut (Amér. septent.), m. en 1790, rect. de l'église de St-Jean à Elisabeth-Town, a pub. dans sa

patrie, en faveur de l'église épiscopale, dont il fut l'un des plus zélés défenseurs, quelq. écrits, tels que des *sermons*; *Appel en faveur de l'église d'Angleterre en Amér.*, Boston, 1767; et une *Vie du doct. Johnson*, New-York, 1815.

CHANDOS (Jean), célèbre capitaine angl. du 14e S., fut nommé par Edouard III, lieut.-gén. des provinces que l'Angleterre possédait sur le continent. Ce fut lui qui fit prisonnier Bertrand Duguesclin à la bataille d'Auray en Bretagne, en 1364. Lorsqu'Edouard III érigea l'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de Galles, son fils, Chandos devint le connétable de ce dernier. Il fut tué au combat de Lussac, près Poitiers, en 1369. Les Anglais le considéraient comme le plus habile de leurs généraux après le Prince Noir (Edouard); et il s'était concilié également l'estime des Français.

CHANDOUX (N.), philos. hermétique du 17e S., accusé d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, fut pendu sur la place de Grève à Paris, en 1651.

CHANET (N.), médecin franç., établi à La Rochelle vers le milieu du 17e S., est auteur d'un écrit intit.: *de l'Intérêt et de la Connaissance des Animaux*, contre Cureau de la Chambre (*v.* ce nom), et de *Considérations* (critiques) *sur le livre de la Sagesse*, par Charron.

CHANFARY, poète arabe du 6e S., antérieur au prophète Mohammed (Mahomet), était si léger à la course, s'il faut en croire les biographes arabes, que sa célérité est passée en proverbe. Il reste de lui un poëme intit. *Lamyat el-arab*, publié à Paris en 1806, par M. Sylvestre de Sacy, avec la traduct. française, dans sa *Chrestomathie arabe*, Paris, 1806, 3 vol. in-8.

CHANGE. V. Duchange.

CHANGEUX (Pierre-Nicolas), grammairien et mathématicien, né en 1740 à Orléans, mort en 1800, a laissé, entre autres écrits, dont le fonds vaut mieux que le style: *Traités des extrêmes, etc.*, Amsterdam, 1762, 2 vol. in-12; *Biblioth. grammaticale abrégée, etc.*, 1773, in-8, recueil composé de 9 mém. relatifs à la Grammaire générale; plus. *lettres* ou *dissert.* insérées dans le *Journal de Physique* de l'abbé Rosier: on lui doit l'invention des *Barométrographes*, ainsi que de quelq. autres instrumens de physique, et on lui attribue en outre quelques articles de métaphysique dans l'ancienne encyclopédie. Il a laissé en MSs. une volumineuse *collection de Fables*, et de nombreuses *addit.* pour son Traité des extrêmes.

CHANG-CO (myth.), divinité chinoise, honorée surtout par les célibataires, ainsi que par les lettrés, qui la regardent comme leur protectrice.

CHANG-TI (myth.), *Roi d'en haut*, nom sous lequel les Chinois désignent quelquefois le Dieu créateur, ou souverain principe. V. Tien.

CHANLER (Isaac), ministre angl., né à Bristol en 1701, passa dans la colonie de la Caroline méridionale (Amérique du nord) en 1733, et y fut pasteur d'une église sur la rivière d'Ashelty en 1736, jusqu'à sa mort arrivée en 1749. On a de lui un *Sermon sur la doctrine de la Grâce*, *améliorée par la pratique* (en angl.), Charlestown, 1744, in-4, et quelques autres écrits théologiques peu remarq.

CHANORRIER (Antoine), ministre protest. du 16e S., fut d'abord pasteur en Suisse, puis chargé de la direction de l'église calviniste de Blois, d'où il passa, en 1559, à Orléans, en la même qualité. On a de lui un ouvrage satirique intit. *la Legende dorée des Prêtres et des Moines, decouvrant leurs impiétés secrètes, composée en rimes et divisée en chapitres*, Genève, 1556, in-16; 1560, in-8.

CHANTAL (Jeanne-Françoise FRÉMIOT, dame de), fondatrice de la communauté religieuse de femmes désignée sous le nom de *la Visitation*, naquit à Dijon en 1572. Son père, président à mortier, avait refusé la charge de prem. président du parlem. de Bourgogne que lui offrit Henri IV. Madem. Frémiot, mariée à Christophe de Rabutin, baron de Chantal, perdit cet époux, tué à la chasse par accident, et fit vœu de ne point contracter une nouvelle union, quoiqu'elle n'eût alors que 28 ans. L'éducation de ses enfans, la pratique des vertus chrétiennes, le soin des pauvres et des malades, devinrent les seules occupations de sa vie. Elle fit, en 1604, la connaissance de S. François de Sales, et se mit sous sa direction. Ce fut d'après les vues et les conseils de ce prélat, qu'elle jeta les premiers fondemens de l'ordre de la Visitation, à Annecy, en 1610. Elle étendit ensuite le nombre des maisons de cet ordre, les édifia par ses vertus et son zèle, et m. en 1641, à Moulins, où ses religieuses et la voix du peuple la proclamèrent sainte. Le pape Benoît XIV confirma ce jugement en la béatifiant en 1751, et Clément XII en la canonisant dans l'année 1767. Madame de Chantal fut l'aïeule de madame de Sévigné. Elle a laissé des *lettres* qui ont été imprimées en 1660, in-8; sa *vie* a été écrite par le P. Fichet, jésuite, par Maupas de la Tour, par le P. Beaufils, et par les abbés Marsollier et Cordier.

CHANTELOU (Claude), en latin *Cantalupus*, bénédictin de la congrég. de St-Maur, né en 1717 à Vions en Anjou, acquit de grandes connaissances dans l'histoire ecclésiast. et la chronologie. Outre une édit. lat. des *Sermons* de St Bernard, précédée de sa *vie*, écrite par Alain, évêque d'Auxerre, etc., Paris, 1662, in-4, ainsi qu'une édit. du *Brev. des Benedict.*, il donna la *France Benedictine*, *etc.*, Paris, 1726, in-fol., et eut beaucoup de part aux quatre prem. vol. de la *Biblioth. ascétique*, pub. par dom Luc d'Achery (*v.* ce nom). Il a également travaillé au *Spicilège* du même auteur, et a laissé imparfaits plusieurs autres ouvr. que sa mort survenue subitement en 1664 l'empêcha de terminer.

CHANTELOUVE (Jean-Fr. GROSSOMBRE de), gentilhomme et poète bordelais, chevalier de Malte, né vers le milieu du 16e S., est auteur de la *tragédie de feu Gaspard de Coligny, jadis admiral de France, conten. ce qui advint à Paris le 27 aoust 1572*, Lyon, 1575, in-8, édition très-rare, mais réimpr. depuis. On la trouve aussi dans le tom. 1er du *Journal de Henri IV*, édit. de 1744. Cette tragédie est dirigée contre Coligny et ses coreligionnaires. On a encore du même auteur la *tragedie de Pharaon, et autres œuvres poetiques, publiées par frère G. Vigerius, religieux recollet*, Paris, 1576, in-8, et Lyon, 1582, in-16. Ces deux éditions sont également rares.

CHANTERAC (N...., abbé de), ami et parent de Fénélon, fut chargé par lui de ses intérêts à la cour de Rome, dans l'affaire du livre des *Maximes des Saints*. V. Fénélon.

CHANTEREAU LE FÈVRE (Louis), intendant des duchés de Lorraine et de Bar, né en 1588, m. en 1658, a laissé, entre autres écrits, des *Mémoires sur l'origine des Maisons de Lorraine et de Bar*, 1642, in-fol.; un *Traité des Fiefs et de leur origine, avec preuves*, publ. en 1662, in-fol., par son fils Denis, qui a laissé lui-même quelques MSs. déposés à la bibliothèque du roi.

CHANTEREINE (N....), était officier supérieur dans la garde à pied du roi Louis XVI, lorsque, détenu dans les prisons de l'Abbaye à Paris, après la journée du 10 août, il se donna volontairement la mort, 12 jours après (le 22), ayant eu connaissance du projet de l'horrible massacre qui eut lieu plus tard dans les prem. jours de septemb. C'était un officier distingué, et entièrement dévoué à la cause royale.

CHANTOCÉ. V. Gilles de Bretagne.

CHANTREAU (Pierre-Nicolas), littér. franç., né à Paris en 1741, fut prof. de langue franç. dans une école militaire en Espagne, où il publia une grammaire sous le titre d'*Arte de hablar frances*, Madrid, 1797, in-4: cet ouvr. fit recevoir son aut. à l'acad. de Madrid. De retour en France, Chan-

treau fut nommé prof. d'histoire à l'école centrale du départ. du Gers, et fut appelé ensuite à l'école militaire de Fontainebleau. Il m. à Auch en 1808. On a de lui les ouvr. suiv. : *Dictionn. national et anecdot. des mots et usages introduits par la révolution*, Politicopolis (Paris), 1790, in-8, pub. sous le nom de M. *de l'Epithète, élève de feu M. Beauzée; Voyage dans les trois royaumes d'Anglet., d'Irlande et d'Ecosse, en 1788 et 1789*, Paris, 1792, 3 vol. in-8; *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté qui voyage en Allemagne*, ou *Voyage en Espagne*, etc., 1792, 1793 et 1796, in-8; *Voy. philos., polit. et littér., fait en Russie dans les années 1788 et 1789, trad. du hollandais, avec des augment.*, 1794, in-8; *Tables chronol. publiées en angl. par John Blair, trad. en franç.*, 1795, in-4, ouvr. où l'aut. angl. s'était arrêté à l'année 1768, et que le trad. a continué jusqu'au 22 juillet 1795, date de la paix entre la France, la Prusse et l'Espagne; *Système analyt. des notions qu'il faut acquérir pour connaître complètement l'hist. d'une nation, etc.*, 1799, in-12; *Table analyt. et raisonnée des matières contenues dans les œuvres de Voltaire*, 1801, 2 vol. in-8, rédigée sur l'édit. en 70 vol. donnée par Beaumarchais, et à laquelle ce travail fut destiné; *Science de l'Histoire*, 1804, 1806, 3 vol in-4; *Mappemonde chronol., etc.*, 1803, in-fol.; *Elémens de l'hist. milit.*, 1808, in-8; *Hist. de France abrégée et chronol........, jusqu'en septembre* 1808, Paris, 1808, 2 vol. in-8, etc.

CHANUT (PIERRE), sav. diplomate, né vers l'an 1600 à Riom, d'abord trésorier de France en cette ville, et ensuite résident, puis ambass. en Suède, auprès de la reine Christine, depuis 1650 jusqu'à 1653, obtint de Louis XIV, après différentes autres légations, une place dans son conseil. Ce fut sur sa recommandat. que Descartes fut appelé en Suède par Christine. Cette reine, qui estimait beaucoup les talens diplomat. et littér. de Chanut, entretenait avec lui un commerce de lettres qui ne cessa point lorsqu'elle eut abdiqué le trône; quelques auteurs même prétendent qu'il contribua beaucoup à sa conversion au catholicisme. Il vint la trouver à Anvers, la suivit à Compiègne, et ne la quitta point pendant son séjour dans cette ville. Il m. à Paris en 1662. Ses *Mém. et Negociat. de* 1645 *à* 1655, ont été pub. à Paris, 1676 (Cologne, 1677), 3 vol. in-12, par P. Linage de Vaucienne, qui en a gravement altéré ou défiguré plus. passages. Le MS. de l'aut. existe à la bibliothèque royale. — CHANUT (Martial), fils du précéd., aumônier d'Anne d'Autriche et abbé d'Issoire, m. en 1695, après avoir été plus de 31 ans visiteur-général des Carmelites, a donné des trad. plus fidèles qu'élégantes, entre autres : *Seconde Apologie de Justin pour les chrétiens*, trad. du grec, Paris, 1670, in-12, sous le nom de *P. Fondet*, et réimpr. en 1686, sous le nom de l'auteur; *Vie de Ste Thérèse*, écrite par elle-même, trad. de l'espag., 1691, in-8, etc.

CHANVALON (N. de), oratorien, m. en 1765 en Provence, a publié : *Manuel des Champs*, etc., Paris, 1764, réimpr. en 1769 avec des corrections et additions par les soins du P. d'Ardennes.

CHAO-HAO, 4e emper. de la Chine, l'un des neuf souverains qui régnèrent avant la 1re dynastie, succéda, l'an 2598 av. l'ère chrét., à Hoang-ti son père, et m. à Kio-Feou, après un règne de 84 ans. Il institua divers usages qui subsistent encore en Chine; mais les lettrés ont flétri sa mémoire, parce que c'est sous son règne que l'idolâtrie s'est introduite dans la religion des Chinois, qui avaient jusque-là conservé la pureté du culte primitif, c'est-à-dire l'adorat. d'un Dieu unique et suprême, seul dispensateur des biens et des maux.

CHAO-KANG, 6e empereur de la 1re dynastie chinoise, appelée *Hia*, naquit en l'an 2118 av. l'ère chrét., suiv. les chronol. chinois. Son père, Ti-siang, avait péri dans une bataille que lui avait livrée un chef de rebelles nommé Han-tsou. Sa mère ayant échappé aux assassins envoyés par l'usurpateur pour égorger tout ce qui restait de la famille de l'empereur défunt, se cacha dans une ville de l'empire, appelée Yu-yang, et y accoucha de Chao-kang. Elle eut ensuite les plus grandes peines à dérober ce fils aux recherches des émissaires de Ti-siang, qui, informé de son existence, avait ordonné à plusieurs reprises qu'on le lui amenât mort ou vif. Enfin, reconnu par le gouvern. de Yu, nommé *Mi*, sincèrement attaché à la famille *Hya*, et dans la maison duquel sa mère l'avait placé, sous un nom supposé, en qualité de domestique, secondé par ce sujet fidèle et par le gouverneur de Yu-yang, Chao-kang quitta sa retraite et vint se mettre à la tête d'une armée levée et déjà organisée pour lui rendre sa couronne. Han-tsou, vaincu et fait prisonnier, périt du dernier supplice, et sa mort fit disparaître tous ses partisans. Chao-kang remonté sur le trône de ses pères, exerça le pouvoir suprême avec justice et modération, et m. dans la 61e année de son âge, après 22 ans d'un règne heureux et paisible. Il laissa l'empire à son fils Ti-chou.

CHAO-YONG, philos. et littér. chinois, né vers le commencem. du 11e S. de l'ère chrét., acquit dès sa jeunesse une érudition immense, s'ensevelit ensuite dans la retraite afin de s'y livrer presque exclusivement aux études et méditations nécessaires pour expliquer les *Koua* ou *Trigramme* de Fou-hi (*v.* ce nom), le plus ancien des monumens écrits des Chinois. Ils prétendent que le fondateur de leur empire a caché, dans les lignes mystérieuses dont se compose ce *trigramme*, de sublimes instructions, des vérités du premier ordre et la clef secrète de toutes les opérations de la nature. Chao-yong a pub. sur ce texte énigmatique un commentaire très-étendu, que tous les savans de son temps ont admiré comme un chef-d'œuvre, et que l'on regarde encore aujourd'hui comme ce qui a été donné de mieux sur cette matière. Cet ouvr. est en 60 vol. et a pour tit. : *Hoang-ki-hing-ché*. Les Chinois possèdent encore de ce philos. un gr. nombre d'écrits estimés qu'il a réunis dans un rec. en 20 vol. intit. : *Ki-jang-ki*. Ce sont des mélanges de vers et de prose sur div. sujets de morale et de philosophie. Chao-yong m. en l'an 1077 et reçut après son trépas des distinctions et des honneurs qu'il avait refusés pendant sa vie. L'empereur lui décerna le titre de *Docteur sans tache*.

CHAPEAUVILLE (JEAN), théol., né à Liége en 1551, m. en 1617, enseigna la théol. dans plus. monastères de sa patrie, fut inquisiteur de la foi, chanoine de la cathéd., gr. pénitencier, archidiacre et prévôt de son chapitre. On a de lui plus. ouv. dont la liste se trouve dans le P. Niceron. Le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Historia sacra et profana*, etc., Liége, 1612, 1616, 3 vol. in-4. Cet ouvr. contient un rec. des histor. originaux de la ville de Liége. On cite encore les deux traités : *De casibus reservatis*, Liége, 1596 et 1603, in-8; et *De necessitate et modo ministrandi sacramenta, tempore pestis*, Mayence, 1612, in-8, réimpr. à Cologne, à Louvain, etc.

CHAPELAIN (sire JEHAN LI), poète franç. du 13e S., est aut. d'un conte facétieux en vers, int. : *le Secretain* (sacristain) *de Cluny*, qui se trouve MS. avec la version en prose de Claude Fauchet (*v.* ce nom), à la biblioth. du roi. Legrand d'Aussy en a donné une autre version en prose dans son rec.; et l'on trouve dans la nouv. édit. des *Fabliaux* par Barbazan, Paris, 1808, 4 vol. in-8, deux imitations de ce même conte.

CHAPELAIN (JEAN), poète franç., né à Paris en 1595, fut placé, presqu'au sortir de ses études, auprès d'un jeune seigneur pour lui enseigner l'espagnol, qu'il avait appris lui-même sans maître, et ensuite auprès des deux fils du gr. prévôt de France

pour faire leur éducation. S'étant fait connaître par la traduct. du roman espagn. de *Gusman d'Alfarache* et par une préface qu'il mit en tête du poème d'*Adone* (Adonis) du cavalier Marini, Chapelain fut admis par le card. de Richelieu dans cette réunion d'hommes de lettres qui devint ensuite l'acad. franç. Le card. le nomma l'un des commissaires chargés de rédiger les statuts de cette société sav., lui fit une pension de mille écus pour le récompenser d'une ode qu'il avait composée à sa louange, et lui accorda une pleine autorité sur tous les poètes qu'il (lui card.) avait à ses gages. Chapelain devint dès-lors l'oracle de tous les écriv. contemp., et surtout des poètes. Il fut chargé par Colbert de dresser la liste des savans et des littérateurs tant nationaux qu'étrangers auxquels Louis XIV voulait donner des pensions. Depuis long-temps Chapelain s'occupait d'un poème dont la pucelle d'Orléans était l'héroïne; il le publia enfin après 30 ans de travail, en 1656. Cet ouvrage, qui eut 6 édit. en 18 mois, n'en devint pas moins le sujet d'une foule d'épigrammes sanglantes; et la duchesse de Longueville, malgré la haute protection dont son époux honorait l'aut., ne put s'empêcher de dire à la lecture de *la Pucelle*: « Cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux. » Boileau mit ce mot en vers, et couvrit le poème et le poète d'un ridicule ineffaçable. Chapelain m. en 1674. On trouva chez lui une somme de 150,000 livres, fruit des plus sordides économies, car il était d'une avarice extrême. Outre *la Pucelle*, pub., comme nous l'avons dit, en 1656, in-fol., et sa traduct. de *Gusman d'Alfarache*, on a encore de Chapelain une *Paraphrase sur le Miserere*, 1636, in-4; et des *Mélanges de littérature*, pub. par D. F. Camusat. V. ce nom.

CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste Le), jésuite, né en 1710 à Rouen, acquit quelq. célébrité par ses prédications à Versailles, en Lorraine, à Vienne et à Paris. Appelé en Autriche, après la dissolution de son ordre, par l'impératrice Marie-Thérèse, il prononça à Vienne l'*Oraison funèbre de l'empereur François Ier*, qui fut impr. en 1766, in-4. Il pub. ensuite le *Panégyrique de Ste Thérèse*, 1770, in-12, et m. d'apoplexie en 1779, à Malines, où il s'était retiré auprès du card. archev. Outre les ouvr. que nous venons de citer, on a encore de l'abbé Le Chapelain des *Discours sur quelq. sujets de piété et de religion*, Malines, 1760, in-12; et un *Rec. de sermons*, pub. par l'abbé de Londres, 1767, 6 vol. in-12.

CHAPELIER (Isaac-René-Gui Le), né à Rennes en 1741, fils d'un avoc. et avoc. lui-même, épousa la défense du parlement de sa province dans les troubles qui divisèrent la cour et le parlem. de Bretagne. Elu député aux états-généraux en 1789, il s'y fit remarquer par son éloquence, et concourut à toutes les opérations de cette assemblée. Mais son dévouement aux idées républicaines ne le sauva point des fureurs révolut. Il fut arrêté en 1794 et condamné à mort le 22 avril. C'est à lui que l'on doit le plan d'organisation de la cour de cassation et plusieurs innovations importantes dans l'ordre judiciaire. Il avait coopéré avec Condorcet à la rédaction de la *Biblioth. d'un homme public*, 1790-92, 28 vol. in-8.

CHAPELLE (Nicolas-Pierre BESSET de La), abbé, ancien 1er commis des affaires étrangères vers le milieu du 18e S., a donné div. trad. d'ouv. angl. assez importans, entre autres l'*Hist. d'Ecosse* de Robertson, Londres et Paris, 1764, 3 vol. in-12; *Tableau hist. et polit. de la Suisse* de Stanyan, Paris, 1766, in-12, etc.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LUILLIER), poète fran., fils naturel de François Luillier, maître des comptes à Paris, naquit en 1626 dans le village de La Chapelle (entre Paris et St-Denis), d'où lui vint le surnom sous lequel il est désigné. Doué d'une singulière vivacité d'esprit, il se trouva de bonne heure à portée de profiter des entretiens de plus. savans, dont la maison paternelle était le rendez-vous, et principalement de Gassendi, sous lequel il apprit la philosophie avec Molière et Bernier. Devenu possesseur d'une fortune assez considérable à la m. de son père, qui l'avait fait légitimer en 1642, Chapelle se livra sans réserve à son amour pour le plaisir et pour l'indépendance. Lié avec les littérateurs les plus célèbres, tels que La Fontaine, Molière, Racine et Boileau, dont il était le conseil et l'ami, il fut également recherché par les personnes de distinction, bien qu'il ne leur épargnât pas plus qu'aux précéd. les saillies piquantes et les traits mordans. Après avoir mené la plus joyeuse vie pendant de longues années, et avoir tour à tour égayé et fâché ses amis par ses plaisanteries aimables et ses piquans bons mots, il m. à Paris en 1686. On a de lui, outre son *Voyage* composé avec Bachaumont (*v.* ce nom), quelques petites *pièces fugitives* en vers et en prose. Racine lui dut plus. traits de sa comédie des *Plaideurs*, et c'est à lui que Saumaise dédia son excellente édit. grecque et lat. du roman d'*Achille Tatius*.

CHAPELLE (N., abbé), direct. de l'hôpital de la Salpêtrière à Paris, m. en 1789, a pub. l'*Hist. véritable des temps fabuleux confirmée*, etc., Liége et Paris, 1779, in-8, en réfutation des critiques que de Guignes, Anquetil, l'abbé Du Voisin, Voltaire et La Harpe avaient faites de l'ouvr. de son ami Guérin du Rocher. V. ce nom.

CHAPELLE (madame La). V. Lachapelle.

CHAPERON (N.), frere jacobin, né dans le 16e S., est aut. de quelq. vers recueillis à la fin du liv. intit.: *Thrésor immortel trouvé et tiré de l'Escripture Ste.* — Chaperon (Jean), autre poète du 16e S., est aut. des ouv. suiv.: *le Dieu garde-marot et autres poesies*, Paris, 1537, in-16; *le Courtisan, traduit de langue ytalicque en vulgaire françois*, ibid., 1737, in-8; *le Chemin de longue estude de dame Christine de Pise, trad. de langue romane en prose franç.*, ibid., 1549, petit in-12.

CHAPERON (Nicolas), peintre et grav. franç., né à Châteaudun vers 1596, fut élève de Vouet (*v.* ce nom), et fit ensuite le voyage de Rome, où il grava les peintures du Vatican, connues sous le nom de *Loges de Raphael*; œuvre composé de 52 pl., pub. en 1638. On a encore de cet artiste, qui m. à Paris en 1647, quelq. autres pièces estimées, entre autres deux *Portraits d'Henri IV*.

CHAPMAN (George), un des plus anc. poètes dramat. angl., et le premier traduct. de tous les *poèmes* d'Homère, né en 1557, fit quelq. études à Oxford et se rendit de bonne heure à Londres, où il fut lié avec Shakespeare, Ben Johnson et les autres littérat. distingués de cette époque. M. en 1634. Outre sa trad. complète des œuvres d'Homère, qui parut de 1595 à 1614, et celle du livre de Musée, *de Amoribus Herois et Leandri*, 1616, in-12, on a de lui un poème intit.: *Ovide's banquet of sauce*, 1595, in-4; et, en commun avec Ben Johnson et Jean Marston, une com. int.: *Eastward Hoe*, etc. — Un instituteur du même nom, né en Ecosse en 1723, m. à Edimbourg en 1806, a pub. plus. ouvr. élément. sur l'éducat., et un poème latin intitulé: *Collegium Bengalense*.

CHAPMAN (Jean), sav. théol. et minist. angl., né en 1700, m. en 1784, a laissé (en angl.) un ouv. int.: *Eusèbe ou défense du christian.*, 1749, 2 vol. in-8.

CHAPMAN (Frédéric-Henri de), vice-amiral suédois, présida à la construction des vaisseaux que Gustave III fit établir pour relever la marine suédoise, entièrement détruite sous Charles XII. L'invention de la méthode qu'il suivit dans cette construction a été revendiquée sans fondement par les Anglais, desquels il avait appris les premiers élém. de l'archit. navale. Il m. en 1808. On a de lui un *Tr. sur l'archit. nav.*, trad. en franç. sous le titre

de *Tr. de la construction des vaisseaux*, par Lemonnier, 1779, in-fol. Une autre traduct. du même ouv. pub. en 1781, in-4, par Vial de Clairbois, est plus estimée. Ses travaux lui avaient mérité des titres de noblesse et celui de commandeur de l'ordre de *l'Epée*.

CHAPONE (ESTHER), dame angl., née en 1726 dans le comté de Northampton, d'une famille dont le nom était Mulso, montra dès sa plus tendre jeunesse des dispositions littéraires dont sa famille voulut d'abord arrêter les développemens. On dit qu'à 9 ans elle avait déjà composé un roman. Malgré les entraves mises à son instruction la jeune Esther n'en apprit pas moins l'ital. et le franç., et se livra entièrement à la littér. Unie assez tard au mari dont elle a conservé le nom, M. Chapone, elle le perdit au bout de dix mois. Mistress Chapone doit sa réputation à son ouvr. intit. : *Lettres sur la culture de l'esprit, adressées à une jeune personne*, impr. en 1775. On a encore d'elle un vol. de *mélanges*, qui contient des *poésies* et un *Essai de morale*. Elle m. en 1801, dans un état voisin de l'indigence. Ses *Œuvres* ont été recueil. et pub. à Londres, 1807, 4 vol. in-12, avec une *Notice* sur sa vie.

CHAPONIER (ALEXANDRE), peintre en émail et grav. au pointillé, né à la fin du 18e S., est connu par plus. estampes d'après Huet, Challes et autres peintres.

CHAPOTON (N.), écriv. dramat. du 17e S., est aut. des ouvr. suiv. : *le Véritable Coriolan*, tragéd. représentée en 1638 sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne ; *le Mariage d'Orphée et d'Euridice*, pièce à machines, jouée en 1640 et 1648 sur le théâtre du Palais-Cardinal, depuis Palais-Royal.

CHAPOUR ou CHAPPHOUR. V. SAPOR.

CHAPPE D'AUTEROCHE (JEAN), célèbre astronome franç., membre de l'académ. des sciences, né à Mauriac en Auvergne en 1722, prit de bonne heure l'état ecclésiastique et se consacra à l'astron. Admis à l'acad. des sciences, cette société le choisit, en 1760, pour aller à Tobolsk, en Sibérie, observer le passage de la planète Vénus sous le disque du soleil, fixé précédemment au 6 juin 1761. Il fit cette observation à travers mille périls, et revint en France après avoir terminé son travail. En 1768, il partit pour aller observer en Californie le même phénomène annoncé pour le 3 juin 1769. Une maladie épidémique ravageait cette contrée inculte ; Chappe y succomba le 1er août 1769, après avoir rempli sa mission. Il avait fait imprimer en 1768 la *Relation* de son voyage en Sibérie, Paris, 2 vol. in-4, avec un atlas gr. in-fol. Cet ouvr. traite de la minéralogie, de l'hist. natur., politique et civile, et présente le tableau des mœurs et des usages de la Sibérie ; l'aut. a enrichi l'atlas d'excellentes cartes géograph. tracées ou rectifiées par lui-même. L'impératrice Catherine II, mécontente de quelq.-unes des observations faites par l'abbé Chappe sur l'état présent de l'empire russe, ne dédaigna pas de faire elle-même la critique de sa relation, qu'elle publia sous le titre d'*Antitode ou Examen du liv. intit. Voyage en Sibérie*, etc. (*v.* Catherine II) Les observations faites par Chappe dans son second voyage ont été pub. par Cassini, Paris, 1772, in-4, sous le titre de *Voyage en Californie*. Son éloge fut prononcé par M. Grandjean de Fouchy, à la séance de l'acad. des sciences, le 14 novemb. 1770. — CHAPPE (Claude), neveu du précéd., né en 1763, prit, comme son oncle, l'habit ecclés., se livra à l'étude de la physique et fut l'inventeur du *Télégraphe*, machine composée de parties mobiles et très-faciles à apercevoir de loin : procédé ingénieux au moyen duquel on peut transmettre à une grande distance, avec la rapidité de la lumière, une correspondance dans une espèce de langue nouvelle, simple, exacte, et qui rend l'expression d'un mot et d'une phrase par un seul signe. Ce procédé fut mis pour la 1re fois à l'épreuve en 1793, et le succès couronna le travail de Claude Chappe, bien secondé par ses frères qu'il avait associés à sa découverte. Vivement affecté de la malveillance qui s'efforça plus tard de déprécier le mérite de cette même découverte, et qui, en présentant des modifications ou de nouveaux systèmes, semblait vouloir lui en ravir la récompense, Chappe ne put résister à un violent accès de mélancolie, et se jeta dans un puits de la maison où était établi l'atelier du télégraphe. Cette catastrophe eut lieu en 1805.

CHAPPEL (GUILLAUME), sav. prélat angl., né en 1582 au comté de Nottingham, fut successivem. doyen de Cashel, prévôt du collége de la Trinité à Dublin et év. de Corck en Irlande. Après avoir éprouvé de grandes persécutions pendant les guerres civiles, il m. en 1649 à Derby, où il s'était retiré. On a de lui les ouvr. suiv. : *Methodus concionandi*, trad. en angl. et pub. en 1656 ; *Tr. sur l'usage de l'Ecrit.-Ste* ; et des *Memoires* sur sa vie.

CHAPPELAIN (N.), poète très-obscur du 17e S., dont on trouve quelq. vers dans le rec. pub. en 1622 par l'Escalle, et int. *le Temple de l'Honneur*.

CHAPPELAW (LÉONARD), théol. angl., profess. de langue arabe à l'univers. de Cambridge, né en 1683, m. en 1768, est aut. des ouvr. suiv. : *Elementa linguæ arabicæ*, Cambridge, 1730, in-8 ; *Comment. sur le livre de Job* (en angl.), 1752, 2 vol. in-8 ; *le Voyageur*, poème, trad. de l'arabe en angl., 1758, in-8 ; *Conversations de savans arabes* (en angl.), 1766, in-4. Il avait pub. en 1727 une édit. de l'ouvr. de Spencer intit. : *de Legibus hebræorum* ; et en 1765, 2 *Sermons sur l'état de l'âme* par l'évêque Bull, avec une préface.

CHAPPONEL D'ANTESCOURT (RAIMOND), chanoine régulier de la congrégation de France, m. en 1700, est aut. des ouvr. suiv. : *Tr. de l'usage de célébrer le service divin dans l'église en langue non vulgaire*, Paris, 1687, in-12 ; *Hist. des chan. réguliers, ou Recherches histor. et crit. sur l'ordre canonique*, ibid., 1699, in-4 ; *Examen des voies intérieures*, ib., 1700, in-12.

CHAPPOTIN DE SAINT-LAURENT (MICH.), littérat. attaché à la Biblioth. royale, m. à Paris en 1775, est auteur d'une *Traduct.* du *Tr.* (en angl.) *des diamans et pierres précieuses* de Jeffries, Paris, 1752, in-8.

CHAPPUYS (ANTOINE), né à Grenoble dans le 16e S., a traduit de l'ital. les ouvr. suiv. : *Descript. de la Limagne d'Auvergne en forme de dialogue*, par Gab. Symeoni, Lyon, 1591, in-4, avec fig. ; *Combat de Hieron. Mutio Justi, Napolitain, avec les réponses chevaleresques du même aut.*, ibid., 1561, in-4, et 1582, in-8.

CHAPPUZEAU (SAMUEL), littérat., né à Genève dans le 17e S., m. à Zell en 1701, fut successivement précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, et gouv. des pages du duc de Brunswick-Lunébourg. On a de lui les deux prem. vol. des *Voyages de Tavernier*, mis en ordre et pub. en 1682, in-4 : le 3e vol. fut rédigé par La Chapelle, secrétaire du président de Lamoignon ; *Théâtre franç.*, en 3 liv., Lyon, 1674, in-12 ; *Lyon dans sa splendeur*, 1656, in-4 ; une traduct. française des *Colloques d'Erasme*, Paris, 1662, in-12 ; plusieurs *coméd.*, réunies sous le titre de *la Muse enjouée ou Théâtre com.*, Lyon, 1667. Chappuzeau avait entrepris un *Nouv. Diction. histor., géogr. et philosop.*, qu'il ne put terminer ; s'il faut l'en croire, Moreri aurait profité de son travail MS.

CHAPT. V. CHAT et RASTIGNAC.

CHAPUIS (CL.), poète, né au commencem. du 16e S. à Amboise en Touraine, d'abord valet-de-chambre du roi François Ier, et garde de sa biblioth., ensuite gr. chantre, puis chanoine de l'église de Rouen, m. vers 1572, a laissé plus. *Pièces* de poésies dans le rec. intit. : *Blason anat. du corps féminin*, Lyon, 1537, in-16, très-rare ; *Dis-*

cours de la court (en vers), Paris, 1543, in-16; Rouen, in-8; *Le sacre et couronnement de Henri II à Reims*, Paris, 1594, in-4; quelq. *pièces* satir. etc. — Son neveu, GABRIEL, historiogr. de France, et secret.-interprète du roi, né en 1546 à Amboise, m. à Paris vers 1611, a laissé un très-gr. nomb. de trad. de l'ital. et de l'espagn., qui ont eu beaucoup de réputation dans le temps, et dont quelques-unes sont encore recherchées, mais qui se ressentent de la précipitation avec laquelle il les a écrites. Le P. Niceron, dans son t. 30e en cite 68, mais sa liste est encore incomplète. Nous n'indiquerons que quelq.-uns de ces ouvr., dont il a écrit une grande partie en société avec d'autres trad. : *Disc. polit. et milit.* (de différens aut.), Paris, 1595, in-8; *Hist. de Primaléon de Grèce*, etc. (de l'espagn.), Paris, 1572-83, 4 vol. in-16; *Amadis de Gaule*, (idem), divisé en 24 liv., dont il a trad. le 15e jusqu'au 21e, Lyon, 1575-81, 21 vol. in-16; *les Mondes célestes, terrestres et infernaux; le Monde petit, grand, imaginé, etc., augmenté du monde des ingrats, tiré des Mondes de Doni*, Lyon, 1583, in-8, édit. la plus complète et la plus recherchée; *les Facétieuses journées*, etc., Paris, 1584, in-4; *le Théâtre des div. cerveaux du monde* (de l'ital. Garzoni), Paris, 1586, in-8, etc. — Un autre CHAPUIS (Fr.), méd. de Lyon dans le 18e S., a pub. un *Tr. sur la peste*.

CHAPUYS (CL.), chirurg., né dans le 16e S., à St-Amour en Franche-Comté, exerça son art avec succès dans sa patrie, où il m. vers 1620. On a de lui : *Tr. des cancers, tant occultes qu'ulcérés*, Lyon, 1607, in-12. On lui a attribué mal à propos un tr. intit. : *De infelicissimo successu cauterii potentialis brachio applicati*, etc., qui est de Fabrice de Hilden (v. ce nom), son ami, et à qui il adressait fréquemment d'intéressantes remarques, dont une a été insérée dans ce rec. — Un autre CHAPUYS (Jean), jésuite, né à Vesoul dans le 17e S., a publié l'*Eloge funèbre du chancelier Boucherat*, prononcé à Die le 30 janvier 1700, et des *Méditations pour tous les jours de la semaine*, Paris, 1724, 3 vol. in-12.

CHARAS (MOÏSE), habile méd. et pharm., né à Uzès en 1618, vint s'établir à Paris, après avoir étudié la préparation des remèdes et la chimie à Orange. La capitale du royaume lui ayant fourni les moyens d'étendre le cercle de ses études, il ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Sa réputation le fit nommer démonstrateur de chimie au Jardin royal des plantes, et il occupa cette chaire pendant 9 années à la satisfaction générale des étudians qui suivaient ses cours. Elevé dans la religion calviniste, Charas fut obligé de quitter la France à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes; il passa en Angleterre, de là en Hollande, et ensuite en Espagne avec l'ambass. de cette puissance, qui le menait au secours du roi Charles II, dont les infirmités prenaient de jour en jour un caractère plus grave. Les méd. de la cour, jaloux du mérite de Charas, qui ne partageait point leur doctr. et leur pratique superstitieuse, le déférèrent à l'inquis.; et il ne sortit des prisons du St-office qu'après avoir été contraint d'abjurer la croyance de ses pères; il avait alors 72 ans. Son retour en France ne présentant plus d'obstacles, Charas revint à Paris, fut agrégé à l'acad. des sciences, et m. en 1698. On a de lui les ouvr. suiv. : *Pharmacopée royale galénique et chimique*, Paris, 1676, in-4; 1682, in-8, 2 vol., fig., Lyon, 1753, in-4, fig., ou 2 vol. in-12 : édit. augmentée par Lemonnier (v. ce nom) : cette pharmacopée a été traduite dans toutes les langues de l'Europe et en chinois; *Tr. de la thériaque*, Paris, 1668, in-12; *Nouv. expériences sur les Vipères*, Paris, 1669, in-8, plus. fois réimpr. avec des augmentations, et suivi d'un poëme latin intit.: *Echiosophium*; une *Relation* de son voyage en Espagne, insérée dans le *Journ. de Verdun*, année 1776, mois de mars et suiv. On trouve de lui dans les *Mém.* de l'académie des sciences plus. *dissertat.* sur l'opium, les vipères, la préparation de l'encre de la Chine, etc.

CHARBONIER (FRANÇ.), poète obscur, né en Anjou dans le 16e S., est auteur de deux pièces de vers impr. à la suite d'une traduct. de l'*Iliade* d'Homère par Salel (v. ce nom), édit. de 1571.

CHARBONNEL (MICHEL-BENOIT, comte de), officier d'artillerie, né en 1749 au château de Cussac en Velay, servit avec distinction pendant la guerre de l'indépendance d'Amérique, et eut le commandem. de l'artillerie et des fortifications de la Martinique. De retour en France, en 1782, il fut nommé suppléant aux états-généraux, lors de leur convocation, et m. en 1793.

CHARBONNIER (ANT.-RENÉ), anc. procur. au parlement de Paris, membre de la société d'agric., sciences et arts de la Marne, m. en 1820, âgé de 79 ans, fut le fondat. et le direct. du *Journ. d'ann. et nouv. de Châlons-sur-Marne*, qui, en 1811, prit le titre de *Journ. du départ. de la Marne*. On a de lui : *Théorie pratique du Code de procéd. civile et du Code civil*, etc., Paris, 1807, 2 vol. in-8; l'*Art d'améliorer les mauvaises terres*, etc., Châlons-sur-Marne, 1815, in-8.

CHARBONNIÈRES (A. de), littér. et poète fr., membre de l'acad. des sciences de Turin, m. à Paris en 1819, s'est fait connaître par quelq. poésies élégantes et faciles. Ses deux ouvr. les plus importans sont : une traduct. en vers des *Essais sur la critique, etc.*, de Pope, Roscommon et Buckingham, 1812; et l'*Indécis*, comédie représ. la même année au Théâtre-Français. Charbonnières était neveu du célèbre Delille.

CHARBUY (FRANÇ.-NICOLAS), littérat., né à Paris vers 1715, m. en 1788, fut lié avec d'Alembert, et prof. long-temps la rhétor. au collége d'Orléans. On a de lui plus. liv. élément. assez estimés, et quelq. autres ouvr. de littérat., dont les princip. sont : une *Traduct. des Partitions oratoires* de Cicéron, Paris, 1756, in-12; *Abrégé chronol. de l'hist. des Juifs*, ibid., 1789, in-8; *Aurelia liberata* (Orléans délivrée), poëme en 3 chants, Orléans, 1752, in-8, avec la traduct. franç. en regard, par de Meré.

CHARCE (N., demoiselle de LA), née dans le 17e S., composa quelq. pièces de vers insérées dans les rec. du temps, et qui ne justifient point le pompeux éloge qu'a fait de cette dame l'aut. du *Dict. portatif des femmes célèbres*.

CHARDIN (JEAN), commerçant voyageur, né en 1643 à Paris, fils d'un bijoutier protestant de cette ville, se rendit de bonne heure en Perse et dans les Indes orient. pour y faire le commerce des pierres fines, et y recueillit en même temps des renseignemens précieux sur le système polit. et milit. de ces contrées. Pendant un séjour de 6 ans à Ispahan, où le titre de marchand du roi, qu'il avait reçu peu de temps après son arrivée dans cette capitale de la Perse, le mit en relation avec tous les grands de la cour, il visita deux fois les ruines de Persépolis et rassembla les matériaux les plus curieux sur les antiq., les monum. et l'hist. Revenu dans sa patrie, en 1670, et s'y voyant, en raison de la religion qu'il professait, exclu des honneurs auxquels il avait droit d'aspirer, il se détermina à retourner en Asie. Après un nouveau séjour de 10 années dans ces pays, il en partit avec une riche cargaison, et se rendit à Londres, où il fut bien accueilli par le roi Charles II, et honoré de fonctions diplomatiq. importantes. Il pub. en 1686, à Londres, la prem. édit. de la *Relat.* de ses voyages, dont il parut deux autres édit. en 1713, année de la m. de l'auteur : il avait pub. à Paris, au retour de son prem. voyage, *le Couronnement de Soliman III, roi de Perse*, etc., 1671, in-8. La véracité de ses récits, ainsi que la profondeur de ses observat., ont été confirmées par tous les voyageurs qui ont après lui visité la Perse

72

et les Indes orient. M. Langlès a pub. en 1811 une édit. des *Voyages* de Chardin, en 10 vol. in-8, avec atlas in-fol. et une *Carte* de la Perse, dressée par M. Lapie; l'éditeur y a joint une *Notice* sur ce pays, destinée à suppléer à l'*Abrégé de l'histoire de la Perse*, que Chardin devait publier, mais qui n'a pas vu le jour, non plus que des *Notes* sur div. endroits des Ecrit.-Stes, celui de ses ouvr. auquel il paraissait attacher le plus d'importance.

CHARDIN (JEAN-BAPTISTE-SIMÉON), peintre franç., né à Paris en 1699, m. en 1779, avait été reçu à l'acad. en 1728. Cet artiste, dont les compositions sont encore recherchées à cause de la vérité du coloris, ne s'est guère exercé que sur de petits sujets domestiques. Le Musée royal possède un de ses tableaux représentant *l'Intérieur d'une cuisine*, qui fut son morceau de réception à l'acad. On cite encore son *Benedicite* et son *Jockey*; et on a beaucoup d'estampes d'après lui.

CHARDON (MATHIAS), bénéd. de la congrégat. de St-Vannes, né à Yvoi-Carignan (dans le pays de Luxembourg) en 1693, eut, en entrant dans son ordre, son prénom changé en celui de Charles, ce qui l'a fait connaître sous la dénomination de *dom Charles Chardon*. Il possédait le grec, l'hébreu, le syriaque, et une grande connaissance de l'hist. ecclésiast. Après avoir prof. long-temps la rhétor., la philos. et la théol. dans div. colléges et maisons de sa congrégation, il m. à Metz en 1771. On a de lui une *Hist. des sacremens*, etc., Paris, 1745, 6 vol. in-12, ouvr. d'une grande érud., trad. en italien, Brescia, 1758, 3 vol. in-4. Il avait été destitué de sa dern. chaire de théol. à cause de son opposition à la *bulle Unigenitus*; et il a laissé en MS. une *Hist. des variations dans la discipline de l'église*.

CHARDON (PIERRE), jésuite mission., né dans le 17e S., fut envoyé dans le Canada en 1697, présida pendant 30 ans la mission de son ordre, établie sur la rivière St-Joseph, et porta la parole de l'évangile chez la plupart des tribus indiennes, voisines des lacs, et principalement de celui de Michigan. Comme il avait appris les diverses langues de ces mêmes peuplades, ses prédications obtinrent un gr. succès. Le P. Chardon m. dans le cours de ses travaux apostoliques, vers 1730.

CHARDON (ordre du). V. JACQUES IV, roi d'Écosse.

CHARENCY (GUILLAUME), conseiller au parlement de Grenoble, m. dans le 17e S., est aut. d'un ouvr. de jurisprudence intit. : *Pratique judiciaire tant civile que criminelle*, Grenoble, 1658, in-8, peu estimé des juriscons. — Un autre CHARENCY (Guillaume), contemporain du précéd. et peut-être de la même famille, chanoine de Crest en Dauphiné, sa patrie, a laissé un ouvr. devenu fort rare, int. : *Clef du sens littéral et moral de quelq. psaumes de David*.

CHARENTON (JOSEPH-NICOLAS), jésuite, né à Blois en 1640, m. à Paris en 1735, a trad. en franç. l'*Hist. générale d'Espagne* du P. Mariana, augm. du sommaire du même aut. et des fastes jusqu'en 1720, avec des notes histor., géogr. et critiques, des médailles et cartes, Paris, 1725, 5 vol. in-4, avec atlas. On a encore du même : *Entretiens de l'âme dévote sur les principes de la vie intér. de Th. A Kempis*, Paris, 1706, in-12.

CHARÈS, gén. athén. dans le 4e S. av. l'ère chrétienne, eut d'abord le command. de quelques troupes étrangères que la républ. avait à Corinthe, et remporta, l'an 367 av. J.-C., un léger avantage sur les Argiens et les Sicyoniens; il fut ensuite envoyé à la tête d'une escadre contre Alexandre, tyran de Phérès, et, bien que dans cette expédit. ses fautes autant que ses exactions eussent jeté la mésintelligence entre les Athéniens et leurs alliés, il n'en fut pas moins nommé général en chef. Il mit en vain le siége devant la ville de Chios; après avoir fait rappeler à Athènes les chefs d'une nouvelle escadre envoyée à son aide par la répub. et n'ayant pas de quoi payer ses troupes, il se mit à la solde d'Artabaze, qui venait de se révolter contre le roi de Perse, et défit les troupes envoyées contre lui. Rappelé à Athènes par suite des menaces que le roi de Perse fit à la république, Charès fut envoyé peu de temps après en Thrace pour reprendre Amphipolis sur Philippe, et en même temps pour négocier les armes à la main un nouv. tr. avec Cersobleptès. Celui-ci ayant besoin des secours des Athéniens pour se défendre contre Philippe, Charès lui fit sans peine accepter ses conditions : mais il devait échouer quant au principal objet de sa mission; et, loin de reprendre Amphipolis, il se laissa enlever d'autres villes et ne ramena que 48 vaisseaux, de 150 qui lui avaient été confiés. De retour à Athènes, il ne dut son salut qu'au crédit des orateurs, à la tête desquels se trouvait Démosthènes; mais ce crédit était alors tout-puissant à Athènes, et Charès fut encore chargé de différens command., soit qu'il fût envoyé au secours des Byzantins, qui, sur sa mauvaise réputation, refusèrent ses services; soit qu'il assistât à la bataille de Chéronée, où il partagea, pour ne rien dire plus, la mauvaise fortune de ses concitoyens. Le dern. épisode connu de la vie de ce général, est son expulsion de Mitylène, où il s'était rendu, lorsqu'après la prise de Thèbes Alexandre lui fit grâce de la vie et lui permit de retourner à Athènes. — CHARÈS de Mythilène, isangèle (office corresp. à celui d'huissier) d'Alexandre-le-Grand, avait composé sur la vie de ce prince un ouvrage dont il ne reste que quelques fragmens qui en font regretter la perte.

CHARÈS, statuaire grec, né à Lindes, disciple de Lysippe, éleva, vers la 121e olympiade, dans l'île et près du port de Rhodes cette fameuse statue colossale en bronze, placée par les anciens au rang des sept merveilles du monde. Il employa 12 ans à cet ouvr., qui fut renversé au bout de 56 par un tremblement de terre. On en voyait encore les débris en l'an 667 de notre ère, lorsqu'un juif les acheta et en forma la charge de 900 chameaux. Les doigts seuls de ce colosse, représent. Apollon haut de 70 coudées, étaient aussi grands qu'une statue ordinaire. Ce ne fut pas le seul ouvr. de Charès, car Pline lui attribue une tête colossale, que le consul Lentulus avait placée au Capitole.

CHARETTE DE LA CONTRIE (FRANÇ.-ATHANASE), général de l'armée royale dans la Vendée, né en Bretagne en 1763, d'une famille ancienne, entra de bonne heure dans la marine royale, parvint au grade de lieut. de vaisseau, et fut fait chef de légion de son arrondissement, à l'époque de la levée des gardes nationales, en 1789. Il quitta ensuite la France, lors de l'émigration, et y revint dans les commenc. de 1793, au moment où l'insurr. se déclarait dans le départ. de la Vendée contre les actes conventionnels et en faveur de la monarchie. Proclamé chef du canton de Machecoul, Charette fit partie du grand rassemblement commandé par Cathelineau, et après quelq. attaques partielles, dont les chances furent variées, il se présenta avec les autres troupes vendéennes devant Nantes. L'échec éprouvé par les royalistes dans l'attaque de cette ville ne tint nullement à la conduite de Charette, qui fit, au contraire, les plus gr. efforts à la tête de sa division. Entraîné dans la retraite commune, il ne ralentit point son zèle pour la cause qui lui avait fait prendre les armes; et, peu de temps après, il combina avec deux autres chefs royalistes, Lescure et d'Elbée, l'attaque de la ville de Luçon, entreprise dans laquelle les Vendéens échouèrent complètement par l'incapacité de d'Elbée, s'il faut en croire quelq. relat., ou plutôt par la supériorité de l'artillerie de leurs adversaires. Charette, concentré ensuite sur la Sèvre nantaise, avec plus. autres chefs, répara l'échec de Luçon, dans le célèbre combat de Torfou, où le nombre

l'emporta sur la discipline et l'expérience des troupes de la garnison de Mayence, envoyées depuis peu par la convention sur le théâtre de la guerre civ. Ce succès fut suivi de celui obtenu à Montaigu; mais bientôt la discorde se mit entre Charette et les autres chefs royalistes. Le premier quitta tout à coup la grande armée pour aller attaquer l'île de Noirmoutier. Il réussit dans cette entreprise, qui lui ouvrit une communication avec les Anglais. Dans le même temps, l'armée vendéenne, battue à Cholet, avait repassé la Loire. Les républicains ne tardèrent pas à reprendre Noirmoutier. Charette poursuivi vivement, bloqué dans les marais de Bouin par le général Haxo, n'échappa qu'avec la plus grande difficulté à ses adversaires, et, dès ce moment, ne combattit plus qu'à la manière des Parthes, en fuyant. C'est ainsi qu'il parcourut tout le bas Poitou, et s'avança même jusqu'à Maulevrier au-delà de la Loire, où le peu de troupes qui l'avait suivi l'abandonna pour se ranger autour du jeune Larochejacquelein. Après la mort de ce dernier, Charette tenta vainement de se faire déclarer généralissime. L'armée royale resta divisée en 3 parties; mais il fut convenu que ces trois corps combineraient ensemble leurs mouvemens autant que possible. Ce fut peu de temps après cet arrangement que le brave Marigny, un des meilleurs chefs vendéens, fut traduit, pour cause d'insubordination envers Stofflet, général de l'armée dite d'Anjou, à un conseil de guerre, et, sur les conclusions de Charette, rapporteur, condamné à être fusillé. Au mois de juin 1794, Charette, se trouvant en mesure de reprendre l'offensive, attaqua trois camps retranchés des troupes républicaines, et les emporta avec la plus grande vigueur. Mais à cette même époque, il ne pouvait plus être secondé par les autres corps royalistes. La plupart des chefs avaient péri; ceux qui restaient, ou n'avaient point d'expérience, ou étaient abandonnés par une grande partie de leurs soldats; Charette seul ne pouvait pas résister aux masses employées contre lui. Sur ces entrefaites, la convention voulant mettre un terme à cette guerre odieuse, envoya des mandataires à Nantes pour proposer un accommodement. Charette ne s'y prêta qu'avec répugnance. Cependant un traité de pacification fut conclu. Les conditions en furent bientôt enfreintes de part et d'autre. Charette n'avait pas pu renoncer à ses intelligences secrètes avec les princes français, dont il avait alors toute la confiance. Les républicains n'ignoraient point cette correspondance; un détachement fut envoyé à Belleville pour enlever Charette, qui y tenait son quartier-génér. Les Vendéens reprirent les armes, Charette obtint plus. avantages signalés; les princes le nommèrent alors lieut.-gén., en le comblant d'éloges et de faveurs. Mais la fortune ne tarda pas à l'abandonner de nouveau. Il s'était approché des côtes dans l'espoir d'y recevoir des secours des Anglais; et même il se flattait qu'un prince auguste viendrait exalter au plus haut degré, par sa présence, le dévouement des Vendéens, et opérer un soulèvement général. Les troupes royalistes, malgré tous leurs efforts, furent vaincues à St-Cyr. Charette, abandonné des siens, fut poursuivi sans relâche par les troupes du général Hoche; des traîtres qui avaient servi sous lui guidaient les colonnes républicaines. Charette, blessé assez grièvement, fut atteint, forcé de rendre les armes, jugé par une commission militaire et transféré à Nantes pour y être fusillé. Il donna lui-même le signal de sa m., et la reçut avec l'intrépidité et la résignation religieuse qu'on devait attendre d'un tel chef. Il a paru une *Réfutation des calomnies pub. contre le génér. Charette*, etc., par M. Lebouvier Desmortiers, 1809, en 2 parties, in-8, avec portrait.

CHARIDÈME, capitaine grec, né dans l'île d'Eubée vers la fin du 3e S. av. J.-C., fut chef de l'une des bandes qui, après la guerre du Péloponèse se mettaient indifféremment à la solde de ceux qui les payaient davantage. Il servit tour à tour les Athéniens, Philippe, roi de Macédoine, Cotys, roi de Thrace, et le satrape Artabane, qui s'était révolté contre le roi de Perse. Il revint ensuite à Athènes, où le peuple voulut le nommer général de la république, après la bataille de Chéronée; mais l'aréopage s'y opposa, attendu qu'il était étranger. Redoutant la vengeance d'Alexandre-le-Grand, auquel il avait osé résister dans Thèbes, Charidème se sauva en Perse, auprès de Darius; mais ayant blessé l'orgueil de ce monarque et des grands du royaume, pour avoir dit que les Perses n'étaient pas en état de résister aux armes d'Alexandre sans le secours d'un corps auxiliaire grec, il fut condamné à perdre la vie, et marcha au supplice en s'écriant qu'il serait bientôt vengé par l'illustre fils de Philippe. Sa m. eut lieu en l'an 333 av. J.-C.

CHARILAUS, roi de Sparte, neveu du célèbre Lycurgue, né dans le 8e S. av. l'ère chrét., vainquit les Argiens, mais fut battu ensuite, fait prisonn. par les Tégéates, racheta sa liberté par un traité de paix avec ce même peuple, et m. peu de temps après, vers l'an 770 av. J.-C. — Un autre CHARILAUS, Lacédémonien, est cité dans l'hist. pour la concision et la brièveté de ses réponses. On lui demandait un jour pourquoi Lycurgue avait fait si peu de lois: « A ceux qui parlent peu, dit-il, peu de lois suffisent. »

CHARISIUS, grammairien, cité par Priscien (*v.* ce nom), a composé un écrit qui se trouve dans le *Rec. des anciens grammairiens* de Putschius, Hanovre, 1605, in-4.

CHARITÉ (les Frères de la). V. JEAN DE DIEU.

CHARITÉ (les Filles de la) ou *Sœurs grises*. V. GRAS et VINCENT DE PAULE (St).

CHARITON, écriv. grec du Bas-Empire, dont l'époque est inconnue, est aut. du roman grec intit. *les Amours de Chæreas et de Callirhoé*, pub. pour la première fois en grec et en latin, avec des notes étendues par Jacq. Philippe Dorville, Amsterdam, 1750, in-4, réimpr. à Leipsig, 1783, in-8, trad. en franç. avec des notes par Larcher (*v.* ce nom), Paris, 1763, 2 vol. in-12, réimpr. dans la *Bibliot. des romans grecs*, Paris, 1797, 12 vol. in-18.

CHARKE (CHARLOTTE CIBBER, mistress), comédienne anglaise, m. en 1759, dans la plus extrême misère, a pub. des *Mem.* ou histoire de sa vie, Londres, 1755, in-8.

CHARLAS (ANTOINE), prêtre, supérieur du séminaire de Pamiers, né vers 1630, m. à Rome en 1698, fut un des plus zélés partisans et défenseurs de la cause des év. du Languedoc dans leur procès avec la cour de France, au sujet de la régale (*v.* CAULET). Poursuivi par suite de cette querelle, Charlas se réfugia à Rome, où il se signala encore par plus. écrits contre la déclaration de l'assemblée du clergé de France de 1682. Il a publié: *Causa Regaliæ penitùs explicata*, 1679, in-4, Liége, 1685, in-4: *Tractatus de libertatibus ecclesiæ gallicanæ*, Rome, 1684, in-4, réimp., ibid., 1720, 3 vol. in-4, augmenté du *Causa Regaliæ*, etc., du *Primatus jurisdictionis romanorum pontificum assertus*, et d'un tr. intit. *du Concile général*, etc.; un *Traité de la puissance de l'église*, contre le P. Maimbourg; un *Discours* (lat.) *sur la nomination des évêques*.

CHARLEMAGNE. V. CHARLES Ier.

CHARLES, nom commun à plus de 50 personnages historiques, tant empereurs que rois, souver. ou princes. On trouvera ces noms classés dans l'ordre suivant: 1° France, ses rois, dans l'ordre chronol., ses princes souver. et autres; 2° Espagne, ses souver.; 3° Italie, idem; 4° Autriche, ses empereurs, etc.; 5° Suède, ses rois; 6° Anglet., id.

CHARLES MARTEL, duc d'Austrasie, fils de Pépin d'Héristal, maire du palais, régna lui-même,

sous ce titre, pendant plus de 25 ans. Guerrier intrépide, il fut l'un des plus grands héros dont la France honore la mémoire, et m. à Querci-sur-Oise le 12 octobre 741. Il fut père de Pépin-le-Bref, 1[er] roi de la 2[e] race.

CHARLES I[er], dit *Charlemagne*, roi de France, empereur d'Occident, né en 742 au château de Salzbourg dans la haute Bavière, fût couronné roi en 758, après la m. de Pépin-le-Bref, son père, et partagea d'abord la France avec son jeune frère Carloman, puis en demeura seul possesseur à la m. de celui-ci, survenue en 771. Après avoir renversé la monarchie des Lombards, il fut couronné empereur en 800, et en peu de temps renouvela l'empire des Césars. Il m. en 814, laissant à ses peuples un code de lois, qui de nos jours mérite encore l'admiration et la reconnaissance. On ne saurait faire un plus bel éloge de ce prince, non moins grand par son amour pour les sciences et les lettres, dont son palais fut l'asile, que par ses victoires, égales à celles de César en rapidité comme en étendue; on n'en saurait faire un plus bel éloge, disons-nous, qu'en rappelant que sous son sceptre la France fut exempte, pendant près d'un demi-siècle, et de révolutions et de calamités, quoiqu'il possédât un si vaste empire. Outre ses *Capitulaires*, dressés pour la plupart à Aix-la-Chapelle en 805 et 806, et recueillis par deux eccles., Ansegise et Benoît le Lévite (la 1[ere] édit. en fut donnée avec des notes par Amerbach en 1549, in-8, et la meilleure est celle d'Etienne Baluze, Paris, 1677, 2 vol. in-fol.), Charlemagne a laissé des *lettres* qui se trouvent dans le t. 1[er] de la collect. de D. Bouquet; une *Grammaire*, dont il nous reste des fragmens dans la *Polygraphie* de Trithème; son *Testament*, recueilli par Bouchel dans le t. 3 de sa *Biblioth. du droit franç.*, Paris, 1667, in-fol. On lui attribue aussi quelq. *Poésies lat.*, telles que *l'Epitaphe du pape Adrien*, le *Chant de Rolland*, etc. Il n'est point aut. des *Livres Carolins*, mais il permit qu'on les publiât sous son nom. Mis au nombre des saints par l'antipape Pascal III, l'an 1165 ou 1166, l'église univ. n'a jamais autorisé son culte, mais n'a pas non plus rapporté le décret de sa canonisation; et sa mémoire est honorée par plus. églises d'Allemagne. Louis XI fixa sa fête au 28 janv., et en 1661 l'univ. de Paris le choisit pour son patron, sans toutefois le désigner sous le nom de *saint*, qu'il porte dans toutes les cérémonies de l'élection et du sacre de Maximilien, roi des Romains. Une *Hist. de Charlemagne* a été écrite en lat. par Eginhard (*v.* ce nom), et en franç. par Gaillard, Paris, 1785, 4 vol. in-12: il en existe une pub. en allem. par M. Hegewisch, trad. en franç. par Bourgoing, 1805, in-8.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de Louis-le-Débonnaire et de Judith de Bavière, né en 823 à Francfort-sur-le-Mein, fut élu roi de France en 840, couronné empereur et décoré du titre d'*auguste* en 875 par le pape Jean VIII, successeur d'Adrien II, avec lequel il avait eu de violens démêlés. Après avoir, à diverses reprises, employé l'argent et les promesses pour soustraire la France aux dévastations des hommes du Nord (Normands), moyen indigne d'un roi, et plus propre à perpétuer les invasions qu'à les prévenir ou les faire cesser; après avoir soutenu des guerres longues et sanglantes pour conserver l'Aquitaine, royaume qu'il possédait au préjudice de son neveu Pépin II, et qu'il perdit et reprit tour à tour, il s'était rendu en Italie pour concerter avec le pape les moyen de repousser les violentes attaques des Sarasins, quand, rappelé en France par l'apparition de Carloman, roi de Bavière, sur les terres de la Lombardie, à la tête d'une armée nombreuse, il fut, pendant son retour, saisi d'une maladie violente, et m. en 877 au village de Brios en Bresse, dans la chaumière d'un paysan. C'est de l'époque du règne de Charles-le-Chauve que datent et la ruine de la maison carlovingienne, et la puissance de la féodalité qui brava si long-temps le sceptre des rois de France. Il a laissé des capitulaires qui ont été joints à ceux de Charlemagne.

CHARLES III, dit *le Simple*, fils posthume de Louis-le-Bègue, né en 879, monta sur le trône en 898, en fut dépouillé en 929, et m. prisonnier au château de Péronne dans la même année. La France, pendant le long règne de ce prince, fut saccagée par les Normands, accablée sous le despotisme d'un ministre tout-puissant, et déchirée par les soulèvemens que fomenta la noblesse contre un trône sans force et sans appui. Charles-le-Simple laissa un fils, Louis-d'Outremer, qu'il avait eu d'Ogive, sa 4[e] femme.

CHARLES IV, surnommé *le Bel*, 3[e] fils de Philippe-le-Bel, monta sur le trône en 1322, après la m. de son frère Philippe-le-Long. A son avènement il trouva le trésor royal épuisé et la levée des impôts devenue impraticable par suite des opérations financières de Philippe-le-Bel (*v.* ce nom): s'empressant de chasser de ses états les spéculateurs italiens connus sous le nom de *Lombards*, après toutefois les avoir dépouillés des profits immenses qu'ils avaient accumulés pendant l'administr. de ses prédécesseurs, il obtint le double résultat d'apaiser les mécontentemens du peuple et de se créer une ressource qui fut sans doute alors regardée comme légitime; les Français se crurent indemnisés des exactions de la maltôte par les châtimens exemplaires que subirent ses principaux fauteurs. Ce fut en vain que le désir d'avoir un héritier engagea ce prince dans plus. hymens; il n'eut que des filles; et, à sa m., survenue en 1328, à Vincennes, sa couronne passa à une branche collatérale dans la personne de Philippe de Valois. Charles-le-Bel eut avec le roi d'Angleterre, Edouard II (*v.* ce nom) de sanglans démêlés au sujet de l'hommage que lui devait ce prince comme à son suzerain; le pape tenta vainement de placer sur sa tête la couronne impériale, et ce fut pendant son règne qu'eut lieu la guerre dite des *Bâtards*.

CHARLES V, dit *le Sage*, fils aîné du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, né à Vincennes le 21 janvier 1337, fut couronné à Reims en 1364, et m. le 3 septembre 1380. Secondé par des min. fidèles, qu'il savait choisir et surtout consulter; servi par de vaillans capitaines qu'il honorait de son estime et récompensait avec magnificence, sans leur permettre jamais de rien entreprendre au-delà de ses ordres, ce prince, instruit de bonne heure dans l'art de gouverner, fit consister toute la gloire de son règne dans la prospérité de ses états, et mérita le beau surnom de *Sage*. Aimé des grands, que sa politique sut ménager, redouté de ses voisins, quoiqu'il ne se montrât jamais à la tête de ses armées, il fut le 1[er] de nos rois qui ait connu toute l'importance d'une bonne administration appliquée à l'art milit., et qui ait en même temps associé l'intérêt d'un trône florissant à l'indépendance nationale. Pend. son règne les états-généraux furent fréquemment assemblés; les prétentions du roi d'Angleterre, Edouard III, furent abaissées; et, malgré les guerres dans lesquelles il fut engagé, soit avec ce dern. prince, soit avec Pierre-le-Cruel, guerres presque toujours couronnées de succès, quoiqu'enfin il eût pris à sa solde plus. de ces bandes de guerriers mercenaires connus sous le nom de *compagnies*, autant, il est vrai, pour en purger ses états que pour s'aider de leurs armes, on trouva dans ses coffres, à sa m., 17 millions, somme énorme pour cette époque: il faut ajouter que de semblables économies n'avaient pas empêché qu'il se montrât toujours magnifique, et il est aisé de s'en convaincre par la réception qu'il fit, en 1378, à l'empereur Charles IV (*v.* la *Relat.* de cette curieuse entrevue, pub. à Paris en 1613, in-4, par Théodore Godefroi

d'après une chronol. MS. de la biblioth. du roi). Charles V fut le premier enfant des rois de France qui reçut le titre de *Dauphin*; et par une ordonnance qu'il rendit en 1374 (les prélats, seigneurs et bourgeois notables assemblés), ordonnance qu'il confirma au lit de mort, il fixa la majorité de ses successeurs à 14 ans. Il ne se montra pas moins occupé de ses sujets que de sa famille, en supprimant formellement à cette même époque la plupart des impôts auxquels les peuples avaient consenti pendant son règne. Ami des lettres et protecteur des sav., il fut le fondateur de la biblioth. royale. Paris lui dut plus. édifices, et il fit construire la Bastille, forteresse qu'il ne destinait qu'à la garde du trésor roy. L'abbé de Choisy a pub. l'*Hist. de Charles V*, Paris, 1689, in-8. V. la *Biblioth. hist. de France* pour les autres historiens de ce règne et des suivans.

CHARLES VI, dit *le Bien-Aimé*, fils et successeur du précéd., né à Paris le 3 décembre 1368, reçut à sa naissance le Dauphiné pour apanage, et monta sur le trône en 1380. Le mouvement que Charles V avait imprimé à la monarchie ne tarda pas à être arrêté par l'ambition et la cupidité des ducs d'Anjou, de Bourgogne et de Berri, oncles paternels et régens de cet infortuné prince, qui n'avait pas 13 ans accomplis lorsque la mort de son père le mit en possession de la couronne, trop tôt pour son bonheur comme pour celui de la France. Les divisions des régens, non moins que leur avidité, entraînèrent le peuple dans la révolte; on vit à Paris des séditieux, qu'on nomma *maillotins*, assommer les financiers avec des maillets de fer, tandis que d'autres villes se soulevaient contre l'autorité royale; enfin des guerres sanglantes au dedans, funestes au dehors, des factions (connues sous le nom de *Bourguignons* et *d'Armagnacs*), dont la peste et la famine ne purent ralentir les fureurs, désolèrent tour à tour la France et signalèrent le règne de Charles VI. Il m. en démence le 21 octobre 1422, laissant le royaume dans l'état le plus déplorable; mais la compassion qu'il inspirait aux peuples, toujours prompts à oublier leurs propres misères pour plaindre de hautes infortunes, suffit pour lui conserver leur amour. Par un traité honteux conclu par la reine et le duc de Bourgogne avec Henri V, roi d'Angleterre, ce prince avait été nommé régent des états de France pendant la vie de Charles VI, et son successeur au trône après sa m., à l'exclusion de l'héritier légitime de la couronne. V. l'article suivant.

CHARLES VII, dit *le Victorieux*, fils du précéd., né à Paris le 22 févr. 1403, devint dauphin en 1416 par la m. de son frère Jean, et se déclara régent en 1418, pendant la maladie de son père, au nom duquel il gouverna quelque temps, jusqu'à ce que, forcé de fuir Paris, où le parti des Bourguignons avait le dessus, il se retira à Bourges, puis à Poitiers, et y fut rejoint par un gr. nomb. de gentilshommes dévoués à leur légitime souver. Déshérité en 1420 par suite de l'odieux traité de Troyes, et banni du royaume comme fauteur du meurtre du duc de Bourgogne, qu'un parti de la faction des Armagnacs avait assassiné sur le pont de Montereau, le dauphin ne se laissa point abattre; après avoir parcouru les provinces mérid. et s'être emparé de plus. places, il obtint, au moyen d'un secours qui lui fut envoyé d'Écosse, quelq. avantages contre les Anglais sur la Loire, et il eut ensuite le temps d'organiser son armée pendant la querelle qui s'éleva au sujet de la possession de la Flandre entre les Bourguignons et les Anglais. Cependant la m. du malheureux Charles VI avait suivi de près celle de Henri V; la reine Isabeau de Bavière, toujours plus courroucée contre son fils, venait de faire proclamer Henri VI roi de France: Charles, proscrit, avait en même temps à combattre, pour s'emparer d'un sceptre légitime, les factions intestines et les troupes étrangères. Son sort allait être décidé par le succès du siége d'Orléans, que poursuivaient avec vigueur les Anglais et les Bourguignons réunis: les habitans de cette ville, dont le duc était alors prisonnier en Angleterre, étaient attachés au même parti que le roi, et se défendaient avec le plus grand courage; mais le manque de vivres allait les contraindre à se rendre, quand une jeune paysanne, nommée Jeanne d'Arc, et à jamais célèbre sous le nom de la *Pucelle d'Orléans*, vint ranimer les espérances de Charles VII, en lui promettant, au nom du ciel, de faire lever le siége d'Orléans et de le conduire à Reims pour y être sacré. Cette fille extraordinaire exécute en effet ses desseins: Orléans est délivré le 8 mai 1429, et Charles est sacré à Reims le 17 juillet suiv. Dès lors sa fortune change de face; les Anglais, dont la domination pesait sur la France, en sont repoussés par les comtes de Dunois, de Penthièvre, de Foix et d'Armagnac, généraux de Charles VII, qui leur enlève toutes leurs possessions dans ce royaume, à l'exception de Calais; Paris se rendit de lui-même au roi, l'an 1436. Les dernières années de ce prince furent troublées par l'humeur turbulente de son fils; frappé de la crainte d'être empoisonné par ses ordres, il se laissa mourir d'inanition, et succomba le 22 juillet 1441, à Meun-sur-Yèvre en Berri. Ce prince, dont la jeunesse avait été dissipée, et qui, aux genoux de la belle Agnès, semblait promettre un prince efféminé plutôt qu'un souv. habile, mérita ce dern. titre dans son âge mûr. Il institua les milices, et son administration lui concilia l'amour des grands, du peuple et des guerriers. La *Pragmatique sanction* fut établie sous son règne, dont l'*Hist.* a été écrite par Jean et Alain Chartier et par Baudot de Juilly. Martial de Paris, dit d'*Auvergne*, publia à Paris, en 1493, in-4, un poème bizarre intit.: *les Vigiles de la m. du feu roi Charles VII*, etc., réimp. en 1724, ib., Coustellier, 2 vol. in-8.

CHARLES VIII, dit *l'Affable et le Courtois*, fils de Louis XI, né à Amboise le 14 juin 1470, monta sur le trône le 30 août 1483, et fut sacré à Reims le 15 juin 1484. Ce prince, écarté de la cour dès son enfance par le défiant Louis XI, fut élevé dans une si grande ignorance qu'il ne savait pas lire lorsqu'il devint possesseur de la couronne: c'est à ce défaut de sa première éducation, défaut racheté d'ailleurs par une bonté parfaite, qu'il faut attribuer la répugnance insurmontable qu'il conserva toujours pour les affaires. Ayant atteint, lors de la m. de son père, l'âge voulu par l'ordonnance de Charles V (14 ans) pour gouverner, il n'eut point de régent, mais fut confié aux soins de sa sœur aînée (*v.* Anne de France), à qui Louis XI avait remis en même temps la principale autorité dans le gouvern., et qui sut s'en montrer digne. Les commencem. du règne de Charles VIII, dont la majorité fut reconnue par les états-généraux assemblés à Tours au mois de janvier 1484, furent troublés par une révolte à la tête de laquelle se trouvait le duc d'Orléans, depuis roi sous le nom vénéré de Louis XII; mais la réconciliation de ce prince avec le roi, et le mariage de celui-ci avec Anne de Bretagne (*v.* ce nom), ramenèrent la tranquillité dans le royaume et accrurent sa puissance. Cependant, jaloux d'illustrer son règne, le jeune roi, moins prudent que brave, résolut bientôt de conquérir Naples. Après deux années de préparatifs, pendant lesquels l'Italie semble frappé d'inertie, le roi de France part à la tête d'une armée de 30,000 hommes, sans argent, sans crédit, sans magasins: une maladie (la petite-vérole) suspend d'abord sa marche, mais il entre triomphant à Florence le 14 novembre 1494, se rend ensuite à Rome, puis à Naples; le pape Alexandre VI, qu'il a contraint de capituler, lui donne l'investiture de ce royaume et de celui de Jérusalem, le couronne empereur d'Orient, et enfin est forcé de le reconnaître comme souverain dans Rome. Charl. VIII devait moins son triomphe à la force des armes qu'à

la haine des Napolitains pour leur roi : il fallait songer à gagner l'affection de ces peuples ; mais, tandis qu'il n'est occupé que de revenir en France, il se trame sourdement contre lui une ligue entre les principaux états d'Italie. Parti de Naples le 21 mai, il traversait avec précaution l'Italie, lorsque, rencontrant l'armée confédérée, il lui livre, le 6 juillet, la célèbre bataille de Fornovo, dans laquelle 8,000 Français triomphèrent de 40,000 Italiens ; mais le seul fruit qu'il recueillit de cette victoire fut la délivrance du duc d'Orléans, assiégé dans Novarre, et la possibilité d'effectuer sa retraite ; Ferdinand d'Aragon, chassé de Naples 3 mois auparavant, y rentrait aux acclamations du peuple. De retour dans ses états, Charles VIII m. au château d'Amboise le 7 avril 1498, pendant les apprêts d'une seconde expédition. Les *Mém.* de Commines renferment de curieux détails sur ce règne ; on en trouve également des particularités intéressantes dans les *Recherches et éclaircissemens histor.* de Foncemagne, t. 16 et 17 du recueil de l'acad. des inscrip.

CHARLES IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à St-Germain-en-Laye le 27 juin 1550, monta sur le trône le 15 déc. 1560, après la m. de François II, son frère. Sacré à Reims par le card. de Lorraine, le 15 mars 1561, Charles IX, quoique mineur, n'eut point de régent titré, tant les factions avaient affaibli l'ordre politique du royaume à cette funeste époque ; mais il se trouva par le fait sous la tutelle de sa mère, qui, après s'être assurée que l'autorité ne lui pût être enlevée, feignit de la recevoir du jeune roi avec l'agrément du parlement, et consentit ensuite à partager l'administration de l'état avec Antoine de Bourbon, roi de Navarre, nommé dès-lors lieuten.-gén. du royaume. Catherine tenta de rétablir le pouvoir royal sans le secours des Bourbon ni des Guise ; et ne reculant devant aucun moyen, elle résolut de détruire les deux partis l'un par l'autre : bientôt en effet la guerre civile fut rallumée. La réunion des états-généraux, convoqués à Orléans le 31 décembre, n'avait eu d'autre résultat que d'animer les deux factions en les mettant en présence ; la conférence ou dispute théolog. entre les docteurs des deux religions autorisée en août 1561, sans la participation du pape, et connue sous le nom de *Colloque* de Poissy, eut d'abord le même résultat ; mais bientôt la reine, effrayée de la nouvelle force qu'allait donner au parti catholique la réunion du roi de Navarre à ses principaux chefs, s'empressa de rétablir l'équilibre en favorisant les religionnaires qui, après l'édit de janvier 1562, se crurent assez puissans pour ne plus rien ménager. Enfin une rixe survenue près de Vassy en Champagne, entre les gens du duc de Guise et les protestans, qui chantaient des cantiques dans une grange, devint, par les circonstances où l'on se trouvait, le signal de la guerre sur presque tous les points de la France. Cependant, au milieu de ces dissensions intestines, devenues plus terribles par l'alliance des calvinistes avec les Anglais, Charles IX, déclaré majeur en 1563 par le parlement de Rouen, conclut l'année suiv. la paix avec l'Angleterre, et s'efforça vainement, en parcourant les diverses provinces de son royaume, d'y apaiser les troubles ; il fut même sur le point d'être enlevé par les huguenots. Après une série de combats tristement mémorables, et dans lesquels on vit figurer avec éclat le duc de Guise, le connétable de Montmorency, le prince de Condé et l'amiral de Coligni (*v.* ces noms), la guerre fut supendue par une paix avantageuse aux réformés ; mais les principaux chefs de ceux-ci ne laissèrent pas que de suspecter les intentions postérieures du roi, que les leçons du card. de Lorraine et de Catherine de Médicis avaient formé à la perfidie. Enfin la défiance s'apaisa peu à peu, et le mariage du jeune Henri, roi de Navarre, avec la sœur de Charles IX, avait fait disparaître tout ombrage, quand le 24 août 1572, fut donné le signal de la St-Barthélemi. Les massacres horribles dont cette triste journée fut suivie ont souillé à jamais la mémoire de Charles IX, qui m. déchiré de remords et en proie à une maladie affreuse le 31 mai 1574. Quatre fois la guerre civile éclata en France sous le règne de ce prince fourbe et cruel ; et cependant c'est à cette même époque que s'élevait le palais des Tuileries, et que le chancel. de l'Hôpital faisait rendre les plus sages lois, et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public. Charles IX cultivait et favorisait les lettres ; il aimait avec passion la chasse, et a laissé un ouvrage publié en 1625, in-8, sous ce titre : *la Chasse royale composée par Charles IX* : c'est l'unique édition.

CHARLES X. V. BOURBON (Charles de).

CHARLES DE FRANCE, 2e fils de Philippe-le-Hardi, né en 1270, eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon et du Perche en Parisis, et fut investi en 1283 du vain titre de roi d'Aragon, auquel le pape Boniface VIII ajouta celui de vicaire du St-siége ; quelques exploits qu'il fit ensuite en Italie lui valurent le surnom de *Défenseur de l'Eglise.* Envoyé vers l'an 1320 par Charles-le-Bel, son neveu, pour enlever la Guienne et la Flandre au roi d'Angleterre Richard II, il contribua, par la prise de plusieurs villes, à accélérer la paix qui, peu de temps après, fut conclue entre le roi de France et sa sœur Isabelle, reine d'Angleterre. Il mourut l'année suivante à Nogent, laissant, de la prem. de ses trois femmes, Marguerite de Sicile, un fils qui monta sur le trône de France sous le nom de Philippe VI, dit *de Valois.*

CHARLES II, dit le *Mauvais*, roi de Navarre, comte d'Evreux, né en 1332, fils et héritier de Jeanne de France et de Philippe III, fut couronné en 1350 après la mort de son père, et signala son avènement au trône par la rigueur avec laquelle il réprima une révolte qui venait d'éclater dans ses états. Peu de temps après, s'étant rendu à la cour de France sous le prétexte de faire valoir ses droits sur plusieurs fiefs considérables, il obtint du roi Jean la main de sa fille, avec les villes de Mantes et de Meulan pour apanage. Depuis cette alliance, qui lui fournissait les moyens de se créer un parti en France, où sa naissance lui permettait d'aspirer un jour à la couronne si les droits de la maison de Valois venaient à s'éteindre, il ne ménagea ni les intrigues ni les crimes pour souffler le feu de la discorde dans ce royaume. L'assassinat du connétable de France, Charles de la Cerda, récemment investi du comté d'Angoulême, qu'il avait lui-même brigué comme complément de l'apanage de la princesse Jeanne, sa femme, fut le premier pas de Charles dans l'odieuse carrière qui lui mérita le surnom de *Mauvais.* Ce prince, qui dès sa jeunesse s'était fait admirer à la cour de Philippe de Valois, autant par son esprit et son savoir que par les grâces de sa figure, entraîné par l'ambition, devint le fléau de son siècle ; recherchant l'alliance des princes rivaux de celui dont sa politique était intéressée à conjurer la perte, on le vit tour à tour braver le roi Jean et son fils, sous la protection de l'Angleterre ; uni avec Pierre-le-Cruel contre le roi d'Aragon, s'en séparant ensuite, et tournant ses armes contre cet allié digne de lui ; enfin, après s'être attiré le ressentiment de ses voisins à force d'intrigues et de perfidies, il se trouva accablé à la fois par les Castillans et les Français sans que l'alliance du roi d'Angleterre Richard III pût empêcher que son petit royaume fût mis à feu et à sang. Il obtint cependant la paix par la médiation de Henri de Transtamare en 1379 ; l'année suivante il apaisa une révolte avec sévérité, mais sans injustice ; et comme l'autorité royale, raffermie par Charles V, se trouvait alors assez puissante pour imposer aux grands vassaux, il ne s'occupa plus qu'à gouverner ses états, où depuis cette époque il

fut obéi et respecté jusqu'à sa m., arrivée en 1387, mort affreuse au rapport des chron. franç., et châtiment terrible par lequel Dieu le punit de ses crimes.

CHARLES III, surnommé *le Noble*, fils et successeur du précéd., fut couronné à Pampelune le 29 juillet 1390 dans sa 25e année. Il s'empressa de réformer les abus qui s'étaient introduits dans le royaume, et mit tous ses soins à vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Doué des talens et des qualités de son père sans en avoir les vices, il sut négocier avec l'Angleterre, l'Aragon et la France, divers accommodemens avantageux, dont le résultat fut de conserver la paix à son royaume alors que tous les états voisins étaient déchirés par des discordes. Ce prince mérita la reconnaissance de la France, où il contribua à la paix publique en conciliant les deux factions d'Orléans et de Bourgogne. L'infortuné Charles VI et la famille royale trouvèrent en lui un soutien après l'assassinat du duc d'Orléans par Jean de Bourgogne, et il eut beaucoup de part aux deux traités de Chartres et de Bicêtre. L'industrie, les arts et les lettres fleurirent sous son sceptre paternel, et il mourut à Olite le 8 septembre 1425, regretté de ses sujets et laissant chez ses voisins une mémoire vénérée.

CHARLES DE NAVARRE, prince de Viane. V. Don Carlos.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, fils de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal, né à Dijon le 10 nov. 1433, se distingua sous le nom de *comte de Charolais* à la bataille de Rupelmonde avant d'avoir atteint sa 19e année. La violence de son caractère se manifesta d'abord par l'aversion qu'il conçut pour les seigneurs de la maison de Croï, favoris de son père, et ensuite par la haine profonde qu'il voua au roi Louis XI. Un parti de mécontens s'étant formé contre ce monarque, il en prit le commandement, puis, traversant la Flandre et l'Artois, il arriva devant Paris à la tête de vingt-six mille combattans; l'évêque de cette ville, Alain Chartier, député par le roi, s'étant présenté pour lui adresser des remontrances sur l'injustice de la guerre qu'il déclarait à son souverain: « Dites à votre maître, lui répondit-il, qu'on a toujours trop de motifs contre un prince qui sait employer le fer et le poison; et qu'on est bien sûr, en marchant contre lui, de trouver nombr. compagnie en route. Au reste je n'ai pris les armes qu'à la sollicitation des peuples, de la noblesse et des princes: voilà mes complices.» La bataille de Montlhéri fut bientôt engagée, et la victoire demeura à l'héritier de Bourgogne, qui conçut dès-lors pour *ses talens milit.* cette aveugle présomption à laquelle on peut attribuer ses revers. Charles succéda à son père en 1467; presque aussitôt après il vainquit à St-Tron les Liégeois, et déploya contre eux la dernière rigueur; ensuite il vengea d'une manière non moins terrible sur les Gantois les concessions que ceux-ci lui avaient extorquées avant cette expédition. L'année suivante, ayant épousé Marguerite d'York, sœur du roi d'Angleterre, il résolut de renouveler la guerre civile en France; cependant il s'était laissé désarmer par une somme de 120,000 écus d'or que lui avait donnée Louis, quand, pendant une entrevue à Péronne, où s'était rendu ce monarque, il est informé que les Liégeois, excités par lui, viennent encore de se soulever, et de se rendre maîtres de Tongres. L'artificieux Louis XI, pris dans le piége qu'il a tendu, se voit forcé à la condition humiliante d'accompagner à Liége son implacable adversaire, et d'être témoin du châtiment terrible que subit cette malheureuse ville en punition de la révolte qu'il a fomentée. On a remarqué que c'est surtout depuis ce triomphe que le caractère du duc de Bourgogne prit les derniers traits de cette cruauté farouche qui le rendit le fléau de ses voisins et l'artisan de sa propre ruine. Après avoir laissé en Suisse un triste monument de sa folle cruauté et de ses sanglantes défaites (l'ossuaire de Morat), il trouva la mort le 5 janv. 1477 dans une plaine voisine de Nancy, place qui lui avait été enlevée par le duc René de Lorraine (*v.* ce nom), et devant laquelle une partie de son armée tenait le siége sous le commandement d'un certain Campo-Basso, dont la trahison causa sa perte. Ce prince, le dernier champion de la féodalité en France, n'était cruel qu'à la guerre; la droiture et la justice n'étaient pas exclues de l'administrat. de ses états, et rien dans son gouvernement ne se ressentait de la dureté avec laquelle il se traitait lui-même.

CHARLES DE BLOIS ou DE CHATILLON, frère puîné de Louis, comte de Blois, épousa en 1337 Jeanne de Penthièvre, fille de Gui de Bretagne, et par une des conditions de ce mariage fut reconnu solennellement par la plupart des seigneurs et barons comme héritier présomptif de la souverain. du duc Jean III, qui n'avait point d'enfans. Mais, à la mort du duc, son héritage lui fut contesté par Jean, comte de Montfort, frère du duc de Bretagne, et il s'ensuivit une guerre sanglante qui dura vingt-trois ans. Pendant ce long démêlé, auquel les cours de France et d'Angleterre prirent part, et qui ne se termina qu'à la mort de Charles de Blois, tué le 29 sept. 1364 à la bataille d'Auray, on vit surgir le grand caractère de la comtesse de Montfort (*v.* ce nom), et cette époque est devenue mémorable par plusieurs combats dans lesquels se signalèrent surtout Gautier de Mauni, Beaumanoir, Duguesclin et Jean Chandos (*v.* ces noms). Charles ne manquait ni de bravoure ni de générosité; mais il poussa si loin les pratiques de dévotion que les seigneurs même de son parti disaient qu'il était plutôt né pour être moine que pour gouverner un état. Un jour qu'il faisait célébrer la messe en pleine campagne, quelques personnes lui annoncèrent que l'ennemi attaquait une place voisine: « Nous aurons toujours, répondit-il, des villes et des châteaux; et, s'ils sont pris, nous les recouvrerons; mais si nous manquons la messe c'est une perte que nous ne pourrons réparer. » Après sa mort, il fut trouvé revêtu d'un cilice de crin blanc. On fit, sous le pontif. d'Urbain V, des enquêtes pour sa canonis.; elles furent interrompues sous Grégoire XI à la requête de Jean de Montfort, alors duc de Bretagne, qui appréhendait que la mémoire du vainqueur ne souffrît de la gloire du vaincu.

CHARLES D'ANJOU, premier du nom, comte du Maine, troisième fils de Louis II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et beau-frère de Charles VII, dans la faveur duquel il remplaça Georges de la Trémouille; il sut conserver son crédit jusqu'à la mort de ce prince, qu'il accompagna dans diverses expéditions de 1449 à 1452. Lors de l'avènement de Louis XI, il parut s'attacher à ce monarque, qui le chargea de régler ses différends avec le duc de Bretagne; mais sa négociation n'aboutit qu'à envenimer la haine des deux partis. Après avoir tenu une conduite encore plus équivoque pend. la fameuse ligue dite *du bien public*, soit en Normandie, où il devait, à la tête d'une armée nombr., empêcher l'invasion des Bretons sur cette province: ce qu'il manqua de faire quoiqu'il en eût les moyens; soit à la bataille de Montlhéri, où il abandonna le roi, entraînant dans sa fuite un tiers de l'armée sans être même poursuivi, ce seigneur, dont la lâcheté ou la perfidie paraissait devoir être punie du dernier supplice par Louis XI, ne subit que la disgrâce de ce politique monarque, intéressé à ménager le roi de Sicile René, son frère. Charles m. oublié en 1472.

CHARLES D'ANJOU, 2e du nom, duc de Calabre, comte du Maine, fils du précédent, fut investi du duché de Provence par le testament de son oncle René, m. en 1480, et il succomba lui-même le 11 déc. 1481 à la douleur que lui causa la perte de sa femme, à laquelle il était tendrement attaché. Il légua sa souveraineté de Provence à Louis XI

et à ses successeurs ; et la réunion de cette province à la France fut effectuée en 1486 par Charles VIII.

CHARLES DE DANEMARCK, dit *le Bon*, comte de Flandre, fils de St Canut, roi de Danemarck, succéda en 1119 à Beaudoin qui l'avait institué son héritier, et fut assassiné, l'an 1127, dans l'église de St-Donatien de Bruges. Ce comte, l'ami des pauvres, pour lesquels il vida ses trésors, mérita par ses vertus le titre de *Vénérable* : il laissa une mémoire honorée comme celle d'un saint.

CHARLES DE FRANCE, fils de Louis IV *d'Outremer*, né en 953, un an avant la mort de son père, fut exclu du trône par son frère Lothaire, qui, en s'emparant de la couronne, lui laissa, à titre de fief, le duché de la Basse-Lorraine. Charles tenta de faire valoir ses droits, lorsqu'après la mort de Louis V, Hugues Capet se fut emparé du trône ; mais il tomba par trahison au pouvoir de l'usurpateur en 991, et fut enfermé avec sa famille dans la tour d'Orléans, où il mourut deux ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, fils du duc Jean, se signala dans plus. combats, fut connétable en 1418, et m. le 25 janvier 1431. Il eut pour successeur René d'Anjou, son gendre.

CHARLES III, surnommé *le Grand*, fils de François Ier, duc de Lorraine, et de Christine de Danemarck, né à Nancy le 15 février 1543, m. le 14 mai 1608, laissant pour successeur le duc Henri, son fils. Protecteur paisible des arts et des lettres, et le bienfaiteur de ses sujets, Charles mérita comme législateur le surnom que l'histoire lui a conservé : ce fut lui qui institua les coutumes de Lorraine, de Bar, de Bassigny et de St-Mihiel ; et il rendit un grand nombre d'ordonnances, de réglemens et d'édits qui ont fait la base de la législation de cette ancienne province, jusque vers la fin du 18e S. ; il fonda l'université de Pont-à-Mousson, fortifia plus. places de ses états, entre autres Luneville, Clermont, Stenay, et arrêta le plan de la ville neuve de Nancy, dont l'exécution fut commencée en janvier 1604. L'*Eloge* de Charles III a été publ. à Francfort, 1764, in-8, par François Costes, de Nancy.

CHARLES D'ORLÉANS, comte d'Angoulême, fils aîné de Louis de France et de Valentine de Milan, né à Paris en 1391, assista en 1415 à la bataille d'Azincourt, y tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut retenu prisonnier en Angleterre pendant 25 ans. De retour en France, il entreprit vainement de se mettre en possession du duché de Milan, qui lui revenait du chef de sa mère, ne put se rendre maître que du comté d'Asti, et mourut à Amboise en 1465, laissant, entre autres enfans, Louis d'Orléans, depuis Louis XII. Le prince Charles, qui, dans les longs jours de sa captivité, s'était adonné à la culture des lettres, laissa un rec. de *poésies*, dont quelq.-unes ont été insérées dans les *Annales poét.* La 1re édit. du recueil de ces *poésies* fut imprimée par les soins de P.-V. Chalvet (*v.* ce nom). De sav. critiques ont pensé que plusieurs poètes du 15e S., entre autres St Gelain et Blaise d'Auriol, se sont impudemment attribué plusieurs des composit. de ce prince, dont les MSs. existent à la biblioth. du roi et de l'Arsenal. L'abbé Sallier est le prem. qui les ait fait connaître dans un *mémoire* inséré dans le tom. 13 du recueil de l'académie des inscriptions et b.-lett.

CHARLES, duc de Bourbon. V. BOURBON et CLERMONT.

CHARLES Ier, roi d'Espagne. V. CHARLES V, empereur.

CHARLES II, roi d'Espagne et des Indes, né en 1661, fils de Philippe IV, fut proclamé en 1665, sous la tutelle d'Anne d'Autriche, sa mère ; et lorsqu'il eut atteint sa 15e année, il se jeta dans les bras de dom Juan d'Autriche, bâtard ambitieux qui se montra le digne continuateur de l'administration embarrassée de la reine-mère. L'alliance du jeune roi avec la princesse Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, en assurant la paix de Nimègue, paraissait devoir relever la fortune de l'Espagne ; mais, élevé dans la plus crasse ignorance, Charles II n'en voulut point sortir ; et tandis qu'il passait sa vie au fond de son palais, la cour était agitée par les intrigues : bientôt, la jeune reine étant morte, des ministres inhabiles entraînèrent le faible monarque dans la ligue que l'Europe forma contre la France. Louis XIV, vainqueur, châtia l'Espagne, mais il lui accorda un traité avantageux, formant dès-lors l'espoir de placer un jour dans sa maison cette vieille monarchie chancelante. La santé de Charles s'affaiblissait chaque jour : désespérant d'avoir désormais des enfans, il s'occupa du soin de se donner un successeur. Par un testament fait en 1698, il légua son trône au prince de Bavière, neveu de sa femme ; mais, celui-ci étant mort, le faible roi, dicta, le 1er octobre 1700, après de longues répugnances, un nouveau testament par lequel il institua héritier de toute la monarchie espagnole Philippe de France, duc d'Anjou. Charles languit encore un mois, et expira le 1er novembre. Avec ce prince superstitieux et stupide, mais plein de douceur et de bonté, finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait depuis deux siècles sur l'Espagne : il est moins célèbre dans l'histoire par son règne languissant et malheureux, que par son testament qui causa tant de troubles en Europe.

CHARLES III, roi d'Espagne et des Indes, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, né en 1716, fut appelé à la succession de Toscane par la mort d'Antoine Farnèse, dernier rejeton de la célèbre maison de Médicis, et s'empara de ses états en 1731, malgré l'empereur d'Autriche. Quatre ans après il fut élu roi de Naples, battit les Impériaux à Parme ; puis, ayant assuré son autorité dans toutes les provinces napolitaines, il passa en Sicile, et soumit cette île en moins d'une année. Reconnu en qualité de roi des Deux-Siciles par Louis XV, Don Carlos, digne de sa fortune, fut confirmé dans la possession de son trône en 1738, par la paix de Vienne. Il ne déploya pas moins de bravoure et d'activité lorsque la guerre se ralluma : l'Italie se trouvant foulée par les armées françaises, espagn., autrichiennes et piémontaises, il joignit ses forces à celles de son père, et contribua à la défaite des Impériaux, après avoir couru lui-même quelq. dangers. Cette camp. terminée, Charles continua de gouv. paisiblem. le roy. de Naples pend. 15 ann. : au bout de ce temps, appelé au trône d'Espagne par la m. de son frère Ferdin. VI, il laissa la couronne de Naples à Ferdinand, son 3e fils. Peu de temps après son avènement, Charles conclut avec Louis XV le pacte de famille (1761), qui assurait les droits et réunissait toutes les forces de la maison de Bourbon. Il se joignit à la France dans les deux guerres qu'elle eut à soutenir contre l'Angleterre, en 1762 et 1778, et plus. expedit. partirent d'Espagne, soit pour reconquérir d'anciennes possessions dans l'Amérique septentrionale et dans la Méditerranée, soit pour punir l'insolence des pirates algériens. Charles retira son royaume de la léthargie où il languissait depuis Philippe III, et l'Espagne lui doit tout ce qu'elle peut montrer au voyageur en fait d'établissemens utiles et de monumens publics. Ce prince mourut à Madrid le 14 décembre 1788. Doué d'un bon jugement, d'une fermeté sage, et, par-dessus tout, homme de bien, il n'avait point reçu de la nature ces qualités brillantes qui caractérisent un héros ; mais il sut mériter l'amour de ses peuples. On rapporte qu'il disait souvent : « Mes sujets sont comme des enfans qui pleurent quand on les nettoie ; » et lorsqu'on lui rendait compte de quelque discussion de famille, sa première question était : « Quel moine y a-t-il dans cette affaire ? »

CHARLES IV, fils et successeur du précédent, né à Naples le 11 novembre 1748, fut proclamé prince des Asturies lorsque son père monta sur le trône d'Espagne, et épousa, le 4 septembre 1765, Marie-Louise, infante de Parme. Le jeune don Carlos, dont le caractère était d'une vivacité excessive et d'une très-grande irritabilité, poursuivit un jour, l'épée à la main, le marquis d'Esquilache, à l'influence duquel il attribuait la détermination du roi son père, qui, après avoir accueilli d'une manière sévère ses réflexions touchant certains abus introduits dans le gouvern., lui avait enjoint formellem. de ne prendre aucune part aux affaires publiques. Depuis lors le prince des Asturies, dont la force musculaire était prodigieuse, ne s'occupa plus que d'exercices violens, où il brillait par sa supériorité, jusqu'à ce que la mort de son père l'appelant au trône en 1788, son caractère parut totalement changé. A ses emportemens succéda un calme imperturbable, et malheureusement pour lui et pour ses sujets, il devint bon jusqu'à la faiblesse; toutefois, la cause même de cette faiblesse fait honneur au caractère de ce prince, qui ne put jamais, sans frémir, apposer sa signature aux arrêts de mort émanés de la justice répressive. Charles IV fut de bonne heure subjugé par sa femme, et ce fut sur la présentation et par la faveur de la jeune reine que don Manuel Godoï, connu depuis sous le nom de *Prince de la Paix*, obtint l'entière confiance du monarque, qui le créa son 1er ministre, à l'époque où la révolution franç. devenait menaçante pour tous les trônes (1792). Mais ni les conseils de ce puissant favori, ni les sollicitations des autres cours, ne purent déterminer le roi d'Espagne à entrer dans la coalition formée contre la France. Cependant, aussitôt que la nouvelle du danger que courait Louis XVI fut parvenue en Espagne, ce gouvernement, le seul allié qui restât à la France, s'empressa d'aviser aux moyens de rendre sa médiation utile dans cette affaire. Charles IV fit remettre à la convention nationale, par son ministre à Paris, une lettre dans laquelle il exprimait beaucoup d'estime pour la nation française, et d'intérêt pour son infortuné parent : ce fut la veille de son supplice (20 janv. 1793), que la lettre fut remise à l'assemblée; mais elle ne fut point ouverte, et l'on sait assez d'après quelle influence et dans quelles appréhensions. Refuser d'obtempérer, c'était rompre avec l'Espagne : Charles IV déclara aussitôt la guerre à la France; et, dès le mois suivant, ses troupes entrèrent en campagne. Après une lutte de deux ans, dans laquelle les succès et les défaites furent balancés, le prem. ministre se brouilla avec l'Anglet.; accédant alors aux proposit. faites par la république franç., le cabinet espagnol conclut successiv. avec la France un traité de paix, puis une alliance offensive et défensive; et enfin, après divers arrangem. pour lesquels le roi fut à peine consulté par ceux sur lesquels il s'en reposait du soin de gouverner son royaume, la guerre fut déclarée au Portugal en avril 1801 : les hostilités étaient à peine entamées, lorsque le roi ordonna que la paix fût conclue. Sur ces entrefaites l'Angleterre, sans aucune déclaration préalable, et considérant l'Espag. comme ennemie, vu son alliance avec la France, autorisa contre la marine espagnole quelques agressions dont la conséquence, funeste aux deux puissances alliées, fut la bataille de Trafalgar, livrée en nov. 1805 (*v.* Nelson). Charles IV, au mois d'octobre de la même année, avait pub. un édit contre l'émigr. espagnole; au commencement de 1806, il s'empara d'une partie des biens ecclésiastiques pour subvenir aux besoins de l'état, et un appel fait à la générosité des sujets du roy. accorda des secours ou des récompenses aux soldats blessés à Trafalgar, ainsi qu'aux familles de ceux qui avaient succombé dans ce combat glorieux en même temps que funeste à la marine espagnole. La suite des principaux événemens de la vie de ce prince se trouve liée à celle de plus. personnages sur lesquels l'histoire n'a pas encore le droit de prononcer. Victime surtout de la politique de Napoléon, dont les troupes avaient envahi ses états, sous le prétexte apparent de continuer la guerre contre le Portugal, Charles IV, contraint de se rendre en France, y fut considéré comme prisonnier, après avoir abdiqué la couronne en faveur de son fils par un acte que sanctionna toute la famille royale à Bordeaux le 12 mai 1808. Il séjourna successivement à Fontainebleau, à Compiègne; puis, ayant obtenu la faculté d'aller habiter un climat plus chaud, il se retira, avec la reine Marie-Louise, Godoï, la reine d'Etrurie et l'infant don François de Paule, à Marseille, dont les habitans eurent pour lui le respect que commande une grande infortune : il se concilia leur estime par la douceur et l'aménité de son caractère autant que par de nombreux bienfaits; enfin, il se rendit à Rome en 1811, et y occupa le palais Barberini avec sa famille et sa modeste suite. Pendant un voyage qu'il fit à Naples auprès de son frère Ferdinand IV, il mourut le 21 janv. 1816, par suite du chagrin que lui causa la nouvelle du décès de la reine sa femme.

CHARLES Ier D'ANJOU, roi de Naples, né en 1220, était fils de Louis VIII, roi de France, et de Blanche de Castille, et avait d'abord reçu en apanage le comté d'Anjou. Ayant épousé ensuite Beatrix, 4e fille de Raimond Béranger, dernier comte de Provence, la succession à ce comté lui fut assurée du chef de cette princesse, dont les trois sœurs aînées, par leur mariage avec les rois de France, d'Allemagne et d'Angleterre, n'avaient plus, aux yeux de leur père, droit à cet héritage. Charles d'Anjou accompagna son frère St Louis en Egypte, et fut fait prisonnier avec lui à l'affaire de Damiette, en 1250. Mis en liberté, il revint dans son comté de Provence, d'où il fut appelé en 1264, par le pape Urbain IV, pour combattre Mainfroi, roi de Naples, à qui le St-siége voulait ôter la couronne. Charles entra à Rome le 24 mai 1265, et fut déclaré roi de Naples, par les ordres du pape Clément IV, successeur d'Urbain, et né sujet du comte de Provence. A la tête d'une armée nombreuse, levée à grands frais, il envahit le royaume napolitain au commencement de janvier 1266, livra bataille à Mainfroi, qui fut vaincu et périt le 26 février, entra à Naples et fut reconnu roi par les habitans des deux Siciles. Mais ceux-ci eurent bientôt à regretter leur dernier souverain : le nouveau les accabla d'impôts et de vexations de tout genre. Impatiens de ce joug odieux, ils recoururent au neveu de Mainfroi, le jeune Conradin (*v.* ce nom); et ce prince accourut de l'Allemagne en Italie, vers la fin de 1267, à la tête d'une petite armée, que renforcèrent en peu de temps tous les gibelins d'Italie, ainsi que des troupes sarasines et allemandes. Le succès ne couronna point les armes du compétiteur de Charles; complètement défait, le 23 août 1268, dans les plaines de Tagliacozzo, Conradin fut arrêté dans sa fuite, condamné à mort, et périt à Naples sur un échafaud le 26 octobre. Charles, après cette dernière victoire, devint encore plus odieux à ses sujets, par ses actes sanguinaires et son ambition démesurée. Ayant tenté d'amener le St siége à une dépendance absolue de sa volonté, il s'attira la haine de Grégoire X; et ce pontife, après avoir réprimé les prétentions du monarque, encouragea les sujets dans leur ressentiment. Quelques années après (en 1282) eut lieu le massacre connu sous la dénomination de *Vêpres siciliennes*, à la suite d'un complot tramé par Jean de Procida (*v.* ce nom) contre les Français établis dans ce royaume. Dès-lors ce prince n'éprouva plus que des revers. Il échoua dans tous ses plans de vengeance, ne put débarquer en Sicile (dont les habit. avaient reconnu l'autorité de Pierre d'Aragon), et m. en 1285.

CHARLES II, dit *le Boiteux*, fils du précédent, né en 1248, fut fait prisonnier en 1284 par Roger de Loria, dans un combat qu'il livra à celui-ci, malgré les ordres positifs que lui avait donnés son père en lui laissant le commandement de Naples. Conduit en Sicile, puis envoyé en Aragon par la reine Constance (*v.* ce nom), qui s'opposa à ce que les Siciliens vengeassent sur lui la mort de Conradin, il y était encore retenu lors de la mort de son père; mais ayant été rendu à la liberté par l'entremise du roi d'Angleterre, moyennant un traité dont le pape Nicolas IV le dispensa d'exécuter les conditions, il fut sacré à Rome le 29 mai 1289, et continua la guerre contre le nouveau roi de Sicile, Jacques, quoiqu'il eût laissé 3 de ses fils comme otages en Aragon. Doué de meilleures qualités que son père, Charles II n'avait point hérité de ses talens milit., et il ne put parvenir à recouvrer la Sicile, ni à chasser les Siciliens de la Calabre. Il eut de Marie, fille du roi de Hongrie Ladislas, 14 enfans, dont les mariages l'allièrent à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe, et il m. à Naples le 5 mai 1309, chéri de ses peuples, qu'il avait gouvernés avec justice et humanité, et auxquels il laissait de bonnes lois.

CHARLES III ou DE DURAZ, dit *le Petit* ou *de la Paix*, petit-fils du précéd., né en 1345, fut appelé à la conquête du royaume de Naples par le pape Urbain, qui le couronna le 2 juin 1381, sous des conditions avantageuses au St-siége, et plus encore à sa propre famille. Le nouveau roi ne devait le trône qu'au ressentiment du violent pontife contre la reine Jeanne; mais il voulut régner, et ne tarda pas à avoir de vifs démêlés avec Urbain, qui l'excommunia. Charles parvint ensuite, comme seul héritier mâle du sang d'Anjou, à s'élever au trône de Hongrie que se disputaient deux reines; celles-ci, après avoir abdiqué en sa faveur, apostèrent dans le même temps des assassins qui le massacrèrent, ainsi que tous ses partisans (1389). Charles laissa sous la tutelle de sa femme deux enfans, Ladislas et Jeanne, qui tous deux montèrent après lui sur le trône.

CHARLES, ducs de Mantoue. V. GONZAGUE.

CHARLES-EMMANUEL III, roi de Sardaigne, fils de Victor-Amédée II, naquit à Turin le 27 avril 1701, et monta sur le trône le 3 septembre 1730, après l'abdication volontaire de son père, qui parut presqu'aussitôt s'en repentir. Le jeune roi prit des mesures de sûreté pour conserver le pouvoir; puis, se livrant tout entier aux soins de l'administration, il prouva qu'il savait régner. Persuadé que l'agrandissement de ses états était nécessaire à leur prospérité, il se montra également habile à saisir l'occasion d'atteindre ce but. Le Novarrais, le Tertonais et quelques fiefs de l'empire furent les fruits qu'il recueillit de son union avec la France et l'Espagne, lorsqu'en 1733, commandant les troupes confédérées contre l'Allemagne, il fit la conquête du Milanais et vainquit les impériaux à Guastalla: la promesse d'une augmentation de territoire l'ayant déterminé en 1742 à prendre parti pour la reine de Hongrie contre ces deux puissances, il s'empara de Modène, puis de la Mirandole, et enfin il se couvrit de gloire par les talens milit. et la prudente activité qu'il déploya dans cette campagne; mais il avait versé des larmes devant Coni sur le trépas de 5000 hommes de ses troupes, et le souvenir de cette perte lui fit refuser de prendre part à la guerre de 1756. Après avoir été le médiateur de la paix de 1763, qui assura le repos de l'Europe, Charles, désormais uniquement occupé du soin de soulager ses peuples, termina cette tâche glorieuse en 1768; il en exprima sa joie en adressant ces paroles à l'un de ses courtisans: « C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; je viens de supprimer le dernier impôt extraordinaire. » Charles-Emmanuel m. le 20 février 1773. Roi législateur et guerrier, l'un des plus sages dont le Piémont honore la mémoire, il a laissé un code dont l'édition originale parut à Turin sous ce titre: *Lois et constitutions*, 1773, 2 vol. in-4 (ital.-franç.), réimpr. en franç. seulem., Paris, 2 vol. in-12.

CHARLES-EMMANUEL IV, roi de Sardaigne, né le 24 mai 1751, fils du roi Victor-Amédée III, devint possesseur de la couronne peu de temps après que, par suite de la guerre dans laquelle son père s'était trouvé engagé contre la France, ce prince eut perdu (1792) la plus grande partie de ses états. Charles-Emmanuel était attendu sur le trône par des épreuves plus pénibles encore: associé aux infortunes de l'auguste famille des Bourbons, à laquelle il était uni par une triple alliance, il fit d'infructueux efforts pour comprimer dans son royaume les fermens révolut. qui s'y étaient glissés; mais il renonça bientôt à chercher contre tant d'orages tout autre refuge que celui de la religion: les saintes maximes lui en avaient été de bonne heure inculquées par le sav. et pieux card. Gerdil. Après avoir eu la douleur de perdre sa femme, Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, sœur de l'infortuné Louis XVI, il abdiqua, en 1802, une couronne dont il n'avait senti que le poids, et m. à Rome le 16 octobre 1819.

CHARLES III, dit *le Gros*, empereur, né vers l'an 832, 3e fils de Louis-le-Germanique, fut élu roi de Souabe en 876, et devint, en 881, possesseur de tout l'héritage de son père, après la m. de Carloman, roi de Bavière, et de Louis, roi de Saxe, ses deux frères, dont il avait partagé la révolte contre le trône paternel, plus. années auparavant. A peine eut-il reçu la couronne impériale, que des bandes allemandes étant venues ravager son royaume de Lorraine, il en acheta lâchement la paix, au prix de 24,000 liv. pesant d'argent, alors même que ces pillards se voyaient réduits eux-mêmes à se reconnaître prisonniers; bientôt les nombreuses injustices, les spoliations et les cruautés qu'il commit, soit envers ses grands vassaux, soit envers ses peuples ou sa propre famille, achevèrent de lui attirer le mépris et la haine universelle. Nommé régent de France pendant la minorité de Charles-le-Simple, il céda la Normandie aux hommes du Nord par un traité humiliant que ceux-ci lui arrachèrent après avoir défait les armées qu'il avait envoyées contre eux. Enfin, cet inepte et lâche empereur mit le comble à son ignominie en livrant aux nations de son empire, dont il crut pouvoir ainsi calmer le ressentiment, son premier ministre, l'év. Luitward, qu'il accusa d'avoir eu un commerce criminel avec l'impératrice Richarde (depuis canonisée par le pape Léon IX). Renversé du trône par son neveu Arnoul, duc de Carinthie, il fut déposé à l'abbaye de Reichenau, où il m. le 21 janvier 888, dans la dernière misère, étranglé, dit-on, par ses propres domestiques.

CHARLES IV, empereur, né le 16 mai 1316, fils et successeur de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fut élu empereur le 19 juillet 1346, en concurrence avec Louis V (*v.* ce nom). A la m. de celui-ci, survenue le 21 octobre suiv., il se fit couronner à Aix-la-Chapelle; mais les princes de l'empire qui s'étaient proclamés indépendans du pape, ne voyant dans le comte de Luxembourg (Charles n'était pas encore monté sur le trône de Bohême) qu'une créature et un servile instrument de Benoît XII, déclarèrent son élection nulle et abusive, et lui opposèrent successivement de nouveaux antagonistes: le plus dangereux et le plus puissant de ceux-ci fut le comte Gonthier ou Gontram de Schwartzbourg, que Charles parvint à faire empoisonner. Délivré de ses rivaux, il employa l'or et les faveurs pour séduire ses ennemis, et, reconnu enfin par tous les électeurs à une nouvelle diète, il fut couronné le 25 avril 1355. Mettant dès-lors en usage la rapacité et la mauvaise foi pour

étendre, au moyen d'injustes acquisitions, le domaine féodal de la Bohême (afin de parvenir plus tard à asservir toute l'Allemagne), il avait déjà trafiqué dans ce but avec la plupart des états de l'empire, lorsqu'il se rendit en Italie pour recevoir la couronne impériale des mains du pape lui-même. Après avoir acheté cette faveur à de honteuses conditions qui le rendirent l'objet de la risée de l'Europe et du mépris de ses vassaux, il essuya toutes sortes d'insultes et d'injures en parcourant les différentes villes de cette contrée, où il venait chercher des couronnes; puis, ayant prêté entre les mains du légat du pape le serment de ne jamais revenir en Italie sans la permission du souverain-pontife, il retourna en Allemagne, chargé de la malédiction des peuples, mais emportant des sommes immenses, prix des concessions qu'il avait trafiquées. A son arrivée il publia la fameuse *Bulle d'or*, qui jusqu'à nos jours a été la loi fondamentale de l'empire germanique. Cette constitution, qui tendait à mettre de l'ordre dans les affaires les plus importantes, eût valu à l'emper. la reconnaissance publique, si l'apparition n'en eût été en quelque sorte liée intimement avec les propositions que fit le nonce du pape à la diète de Mayence, propositions soutenues par l'empereur et tendantes à établir, en faveur du St-siége, un impôt égal au 10e de tous les revenus ecclés. Un moment ébranlé par l'opposition violente que manifestèrent les membres de la diète, Charles, pour apaiser les princes de l'empire, annonça qu'il proposerait à l'assemblée de s'occuper de la réforme du clergé d'Allemagne; mais, rappelé bientôt à la soumission par les menaces du pape, il ne se montra pas moins empressé de calmer son ressentiment; il renonça dès-lors aux améliorations qu'il avait promises aux peuples, et alla jusqu'à pub. (1359) une constitution par laquelle il affranchissait le clergé de toute autorité temporelle. L'esquisse de son gouvernement n'offre qu'une série de honteux trafics d'immunités ou de priviléges; constant dans sa seule faiblesse ou dans son empressement à sanctionner la force et la violence, en quelque lieu et sous quelque forme qu'elles s'offrissent, il confirma à Milan les Visconti dans la jouissance de leurs usurpations; il céda à la république vénitienne les villes de Padoue, Vienne et Vérone; enfin, après avoir marché contre les bandes de pillards ou *grandes compagnies* qui ravageaient l'Allemagne, il demeura impassible témoin de leurs brigandages, et les laissa se retirer ensuite chargés du fruit de leurs rapines. Il m. le 29 novembre 1379, après avoir partagé ses provinces entre ses trois fils, dont deux portèrent la couronne impériale (*v.* WENCESLAS et SIGISMOND). Il avait eu de 4 mariages 4 fils et 6 filles. C'est pendant son règne, célèbre dans les annales religieuses par un horrible massacre des Juifs, que furent fondées les universités de Prague et de Vienne. Charles a laissé (en lat.) des *Comment.* sur sa vie, qui se trouvent dans le *Rec. des histor. de Bohême* de Freher; ce dernier a inséré, dans le t. 2 de ses *Scriptores rerum germanicarum*, les *Apophthegmes de Charles IV*, recueillis par le Pogge.

CHARLES V, dit communément *Charles-Quint*, empereur et roi d'Espagne, né à Gand le 24 février 1500, fils aîné de Philippe, archiduc d'Autriche, succéda en 1516 à son aïeul maternel Ferdinand V, sur le trône d'Espagne, dont l'administration fut confiée au célèbre card. Franç. Ximenès; puis, à la m. (12 janv. 1519) de l'empereur Maximilien, son aïeul paternel, il fut élu pour son successeur et couronné à Aix-la-Chapelle le 25 décembre 1520. Songeant aussitôt à se ménager l'alliance du St siége pend. la guerre qu'il allait engager avec la France, dont le roi, François Ier, évincé dans ses prétentions à la couronne impériale, n'en était pas moins préparé à défendre long-temps ses droits sur l'Italie, les Pays-Bas et la Navarre, il eut l'occasion d'atteindre ce but en assemblant à Worms une diète, à l'issue de laquelle un édit rigoureux fut porté contre Luther, qui, muni d'un sauf-conduit, y était venu plaider la cause de la réforme; Charles d'ailleurs servait en même temps ses propres intérêts par cette mesure. Les hostilités commencées en 1521 étaient poursuivies avec des succès variés; après un congrès tenu à Calais pour y traiter de la paix, et dont le résultat fut d'animer davantage les partis, Henri VIII se déclarait pour Charles-Quint, en même temps que ce prince trouvait un nouvel allié dans son ancien précepteur, Adrien, successeur de Léon XII; enfin le roi de France, après des prodiges de valeur, venait d'être fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525), et ce succès extraord. donnant à Charles le droit de dicter les conditions de la paix, il imposait au monarque captif de si dures conditions que celui-ci avait fait le serment de n'y jamais souscrire. Cependant, n'ayant pu triompher de la constance de François Ier, l'empereur consent à des modifications, et le traité de Madrid est signé (janvier 1526); sur ces entrefaites éclate une nouvelle guerre dont les conséquences ne sont rien moins que la prise et le sac de Rome, ainsi que la captivité du pape Clément VII (*v.* Charles, duc de BOURBON), qui n'obtient sa liberté qu'en promettant de payer pour sa rançon 400 mille écus d'or à l'emper., bien que celui-ci, désavouant comme sacrilége l'expédition dont il retirait un si bon profit, eût pris le deuil ainsi que sa cour, et eût même ordonné des prières publiques pour la délivrance du souverain pontife. Ces indications des premiers évènemens du règne de Charles-Quint font connaître suffisamment le caractère adroit et dissimulé de ce prince. D'ailleurs l'exposé le plus succinct de ses expéditions postérieures excéderait nos limites: nous nous bornerons à faire remarquer que, peu sensible à la gloire militaire jusqu'à l'époque où éclata la fameuse ligue de Smalkade, il ne s'était pas encore montré à la tête de ses troupes; ce fut après une expédition qu'il conduisit contre les Turks, et dans laquelle il força Soliman à la retraite, qu'il voulut diriger en personne celle qu'il entreprit en 1535 contre Barberousse II (*v.* ce nom). Ce fut aussi peu de temps après avoir aboli en Espagne l'anc. constitution des cortès que Charles V, voulant se rendre dans les Pays-Bas, traversa la France, et fit à Paris ce mémorable séjour pendant lequel François Ier déploya envers son adversaire tant de générosité chevaleresque et de loyauté. Des revers instantanés renversèrent en peu de temps l'éclatante fortune de Charles V: accablé par ses ennemis et en proie aux souffrances de la goutte, il résolut d'ensevelir sa honte et sa tristesse dans un monastère, où il attendrait la mort, et fit élire roi des Romains son frère Ferdinand, en faveur duquel il se démit de la couronne impériale le 15 septembre 1556, puis il passa en Espagne, où régnait son fils Philippe, qu'il avait mis en possession de ce trône l'année précéd. Retiré au monastère de St-Just, dans l'Estremadure, Charles ne s'y occupa plus que de pratiques de piété, et parut d'abord goûter dans cette retraite charmante un bonheur qu'il n'avait jamais rencontré, comme il le dit lui-même, au sein de la puissance et des grandeurs; mais bientôt de nouvelles attaques de goutte le plongèrent dans un tel accès de mélancolie que sa raison en fut atteinte. Il m. le 21 sept. 1558. Quelq. aut. prétendent que sa m. fut la suite d'une fièvre causée par la violente agitation où le jeta la cérémonie de ses obsèques qu'il avait voulu célébrer lui-même quelq. jours auparavavant, mais tout porte à croire que le principe de la fièvre fatale existait avant la cérémonie: on est également partagé sur la question de savoir si le regret d'avoir abdiqué l'autorité suprême empoisonna ses derniers instans. La *Vie de Charles-Quint* a été écrite en italien, en espag., en lat.; celle qu'a don-

née Robertson (en angl.) est un des plus beaux morceaux de la littér. moderne; M. Suard en a publié une traduct. franç. aussi élégante que fidèle, Paris, 1771, 2 vol. in-4, et Amsterdam, 1788, 6 vol. in-12; la meilleure et la dernière édit. est de 1822, 4 vol. in-8. Ant. Teissier a pub. une trad. franç. des *Instruct. de Charl.-Quint à Philippe II*, La Haye, 1700, in-12.

CHARLES VI, empereur, né le 1er octobre 1685, 2e fils de Léopold Ier, se fit d'abord couronner roi d'Espagne à Vienne en 1703, puis à Madrid en 1706, sous le nom de Charles III, en concurrence avec Philippe V (*v.* ce nom); ce dernier l'emporta en terminant les démêlés connus sous le nom de guerres de la succession. Élu empereur par les soins du prince Eugène (*v.* ce nom), après la m. de l'empereur Joseph Ier son frère, Charles VI fut couronné à Francfort le 22 déc. 1711, et reçut à Presbourg, l'année suiv., la couronne de Hongrie. De continuelles agitations signalèrent le règne de ce prince, qui dut la fortune et l'éclat passager de son trône à la valeur et à l'habileté de ses capitaines. A la m. du prince Eugène les Turks se relevèrent de leurs défaites, et Charles VI ne survécut pas longtemps à ses revers. Il m. à Vienne le 20 octobre 1740, au moment où il tentait de faire élire roi des Romains son gendre le grand-duc de Toscane, afin de confirmer la *Pragmatique sanction*, qu'il était parvenu en 1724, après plus. contradictions tant de la part de la diète que de celle des puissances de l'Europe, à faire reconnaître comme loi fondam. de l'état. Les autres traités les plus mémorables qui furent conclus pendant son règne sont ceux d'Utrecht et de Rastadt, ainsi que la quatruple alliance signée à Londres le 2 août 1718, qui renversa les projets du card. Albéroni (*v.* ce nom). Charles VI fut le 16e et dernier empereur de la maison d'Autriche, dont la tige masculine s'éteignit avec lui.

CHARLES VII, empereur, né à Bruxelles en 1697, fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, lui succéda en 1726 (sous le nom de *Charles-Albert*), et fut un des princes qui protestèrent contre la pragmatique sanction garantie par le traité de Ratisbonne en 1732. Soutenu par un corps considérable de troupes que lui envoya le roi de France, il parvint, en 1741, à se faire reconnaître à Lintz comme archiduc d'Autriche, s'appuyant, pour contester l'héritage de Charles VI à Marie-Thérèse, sur un testament de Ferdinand Ier. Les obstacles que lui avait suscités la politique du card. Fleury, non moins que le manque de munitions, l'avaient empêché de s'emparer de Vienne; mais il se fit couronner roi de Hongrie à Prague, lorsque cette ville eût été prise par le comte Maurice de Saxe (*v.* ce nom). Élu roi des Romains dès les premiers jours de l'année suiv., il fit son entrée solennelle à Francfort et y reçut la couronne impériale des mains de son frère, l'électeur de Cologne. De prompts revers ne tardèrent pas à renverser la fortune de Charles VII : dépouillé de ses états héréditaires par sa rivale, dont les troupes avaient repris l'avantage, ce malheureux prince se réfugia à Francfort après avoir erré quelq. temps en Allemagne; puis, une diversion opérée sur la Bohême, en 1744, par le roi de Prusse lui ayant fourni l'occasion de reconquérir la Bavière, il rentra dans Munich, où il m. le 20 janv. de l'année suiv.

CHARLES D'AUTRICHE (l'archiduc). V. LORRAINE.

CHARLES-LOUIS, comte-palatin du Rhin, né en 1617, fils de Frédéric V (*v.* ce nom), rentra en possession du bas Palatinat après le traité de Westphalie (1648), et obtint, en dédommagement du reste des états de son père, la charge de grand-trésorier de l'empire, ainsi que l'investiture d'un 8e électorat qui fut créé en sa faveur. Quoiqu'il eût reçu un service important de la France, qui, par sa médiation, avait fait régler à l'avantage de cet électeur un différend dans lequel la validité de ses droits était contestée par les armes depuis 9 ans, il n'entra pas moins, en 1672, dans la ligue formée contre cette puissance. L'année suiv., Turenne ayant châtié, par l'incendie de 30 bourgs ou villages du Palatinat, des excès auxquels ses habitans s'étaient livrés envers les Français, l'électeur lui fit porter, dit-on, un défi en combat singulier. Charles-Louis m. en 1680. — CHARLES, son fils et son successeur, m. en 1685, fut le dernier électeur de la maison de Simmeren.

CHARLES-THÉODORE, prince de Sultzbach, électeur palatin, né en 1724, fut investi des duchés de Juliers et de Berg en 1742, prit parti pour la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche; et au rétablissement de la paix, en 1748, ne s'occupa plus que du bien-être de ses sujets. Ami des arts et des sciences, qu'il cultivait lui-même, il acheva le palais de Manheim, orna cette ville de plus. autres édifices, et y fonda, en 1757, une académie de dessin et de sculpt., puis, en 1763, une acad. des sciences et un cabinet d'antiq. Appelé comme chef de la branche cadette de la maison palatine à la souveraineté des états de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, m. sans enfans, il fut proclamé duc de Bavière à Munich en 1777; mais il ne conserva qu'une partie de la Bavière, dont l'autre fut cédée à l'Autriche par le traité de Teschen (13 mai 1779), qui mit fin aux préparatifs d'une guerre à peine commencée, dont cette success. avait été le prétexte entre le roi de Prusse et la maison d'Autriche. Secondé dans ses vues bienfaisantes et philanthropiques par un ministre auquel la postérité donnera le surnom de l'*Ami des indigens*, le comte de Rumfort, il administrait ses états avec la sollicitude d'un père, lorsqu'en 1793, obligé d'entrer dans la coalition contre la république franç., il eut la douleur d'être témoin des désastres que la guerre fit peser sur ses états, et ne vit point le rétablissement de la paix. Il m. sans postérité le 16 février 1799, et ses états échurent à la maison de Deux-Ponts.

CHARLES, landgrave de Hesse-Cassel. V. HESSE-CASSEL.

CHARLES-FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN-GOTTORP. V. HOLSTEIN.

CHARLES VII, roi de Suède, fils de Sverker Ier, lui succéda en 1151 sur le trône de Gothie; puis, ayant défait, près d'Oerébro, Magnus Henrikson, meurtrier de St Eric, et vengé en même temps, par la m. de ce prince danois, le trépas de son père, il fut élu roi de Suède vers 1160, au préjudice de Canut, fils de St Eric (*v.* ce nom). A la persuasion du pape Alexandre III, il déclara la guerre aux habitans de l'Ingrie et de l'Estonie pour les contraindre à embrasser le christianisme, puis il fit élever un grand nombre d'églises et de monastères qu'il dota richement; mais, effrayé bientôt de l'extension que donnaient au pouvoir du clergé ses richesses immenses, accrues de jour en jour par les immunités que s'arrogeait cet ordre de l'état, il allait y mettre un terme, lorsqu'il fut assassiné à Visingsoe, île du lac Wetter, par Canut Ericson, que des factieux avaient rappelé de Norwège. Les anciennes chroniques nous apprennent que la Suède goûta le bonheur et la tranquillité sous le règne de Charles VII, qu'on devrait plutôt appeler *Charles Ier*, puisque tous les savans regardent comme imaginaires les autres rois de ce nom, que Jean Magnus, histor. du 16e S., fait exister avant celui-ci.

CHARLES VIII, roi de Suède, fils de Knut-Bonde, et pour cela désigné souvent sous le nom de *Canutson*, descendait d'Eric IX, dit *le Saint*. Élu roi de Suède en 1448, après la m. de Christophe, il monta l'année suivante sur le trône de Norwège; mais ce royaume ne tarda pas à lui être enlevé par

Christian de la maison d'Oldenbourg, et choisi par les Danois pour succéder à Christophe : peu de temps après, le même prince, aidé par l'ambitieux Benoît, archev. d'Upsal, le força d'abandonner le trône de Suède, qu'il reprit et perdit de nouveau. Remis une troisième fois en possession de sa couronne, il la conserva jusqu'à sa m., survenue en 1470; mais les troubles dont la Suède avait été agitée par suite de ces révolutions, ne furent point apaisés à cette 3e époque de l'élévation de Charles VIII : ils continuèrent jusqu'à l'avènement de Stenon Sture, son neveu.

CHARLES IX, roi de Suède, 4e fils de Gustave Wasa, contribua d'abord, avec son frère Jean, à faire déposer Eric, son autre frère, successeur de Gustave, leur aîné; mais n'ayant point recueilli de sa coopération le fruit qu'il en attendait, et replacé au rang des vassaux par Jean, reconnu seul roi, il saisit pour exécuter ses projets ambitieux l'occasion que lui offrit la m. de celui-ci (1592). Sigismond, fils et héritier de Jean, avait été élu roi de Pologne, et régnait sur ce royaume depuis l'année 1587 : Charles profita de son absence pour se faire décerner l'administration de l'état; puis, ayant convoqué les états du royaume à Upsal, il fit décréter solennellement, en 1595, que le luthéranisme serait la seule religion tolérée en Suède, et que Sigismond ne serait reconnu qu'après avoir signé ce décret. L'espoir de Charles ne fut point déçu par l'adhésion de son neveu à cette mesure : il savait que ce roi, zélé catholique, ne tarderait pas à manifester sa prédilection pour ce culte, et il machina de nouvelles intrigues pour atteindre son but; bientôt les rivaux en vinrent aux armes pour décider la querelle. Celles de Charles triomphèrent, et en 1599 les états déclarèrent Sigismond déchu de sa couronne, ajoutant néanmoins une condition relative à Ladislas son fils, dont Charles fut provisoirement nommé régent. Enfin, après avoir pris toutes les précautions propres à assurer son triomphe, il assembla à Norkoeping, en 1604, les états, qui décrétèrent que la couronne lui était dévolue, à lui et à ses descendans. A peine monté sur le trône, Charles se jeta dans des entreprises qui ne furent pas heureuses; mais l'un de ses généraux, Jacob de la Gardie, originaire de France, releva la fortune de ses armes. Il m. le 30 octobre 1611. Ce prince, qui le premier fit entreprendre les travaux géodésiques pour dresser les cartes du pays et fonda des lycées en Suède, a composé une *Chronique* rimée de ce royaume, dont il existe plus. édit. : on a aussi recueilli et pub. en allem. plus. de ses lettres, *sur les moyens de faire la paix avec Sigismond, roi de Pologne*, Amsterdam, 1608, in-8.

CHARLES X ou CHARLES-GUSTAVE, roi de Suède, né en 1622, à Nikoeping, fils de Jean Casimir, prince palatin du Rhin, monta sur le trône en 1654, après l'abdication de Christine, sa cousine, dont il avait été nommé successeur 5 ans auparavant par le sénat, à l'invitation de cette reine, et il m. à Gothembourg le 13 fév. 1660. Le règne de prince, qui avait appris l'art de la guerre sous le fameux général Torstenson, et dont la jeunesse avait été partagée entre l'étude et les voyag., offre une succession d'entreprises audacieuses, de brillans exploits et d'évènemens extraordinaires. Forcé d'abord de prendre les armes pour repousser les prétentions que Jean Casimir, roi de Pologne, rejeton de la tige des Wasa, élevait sur la couronne de Suède, il méditait la conquête de l'empire du Nord, lorsqu'une m. subite le frappa. La plus étonnante des guerres que fit cet intrépide souverain est celle de 1658 : ayant à combattre à la fois Jean Casimir, roi de Pologne, qui, soutenu par l'Autriche, se flattait de recouvrer sa couronne que Charles lui avait enlevée, et le Danemarck qui croyait le surprendre sans défense, on le vit, conduisant ses armées sur les glaces et traversant ainsi la mer d'île en île, vainqueur de ses ennemis arriver enfin à Copenhague, et réunir la Scanie à la Suède. L'*Hist.* de ce prince a été écrite en latin par Puffendorf; et le général Skjoeldebrand a pub. (en franç.) à Stockholm celle de ses campagnes, avec plus. grav., dont les dessins avaient été faits par le comte Dahlberg, l'un des meill. gén. de ce prince.

CHARLES XI, fils du précéd., né en 1655, fut proclamé roi de Suède à l'âge de 5 ans, et ne prit qu'en 1672 les rênes du gouvernement, que les états, en recomposant le conseil de régence nommé par Charles X avant sa mort, avaient confiées aux mains de la reine douairière, investie de l'administ. du royaume, conjointement avec les 5 grands dignitaires et le sénat. Plus. négociations habilement conduites par cette régence avaient eu pour résultat le rétablissement de la paix, ainsi que la conservation de la plupart des conquêtes faites pend. le précéd. règne, et semblaient devoir assurer la prospérité de la Suède; mais cette même force qui l'avait pour ainsi dire reconstituée avait donné naissance à des divisions dans le sénat : deux partis s'y étaient formés; l'un, appuyé par toutes les familles titrées, aspirait à former un gouvernement oligarchique; l'autre ne demandait que le maintien des prérogatives garanties aux ordres inférieurs par les lois constitutives du royaume. Dans cet état de choses, il était presque impossible que la conduite du jeune roi ne se ressentît de l'influence du premier de ces partis; et Gabriel de la Gardie, qui en était le chef, ne tarda pas en effet à déployer son crédit dans les négociations que Pompone, envoyé à Stockholm par Louis XIV, parvint à nouer avec la Suède, alors engagée contre lui dans une triple alliance avec l'Angleterre et la Hollande; leur résultat fut la conclusion d'un traité par lequel Charles s'engagea à fournir, en échange d'un subside annuel, des troupes au monarque français. Dès les premières hostilités, la Suède éprouva des revers (*v.* Charles-Gustave WRANGEL); et bientôt ils furent accrus par l'attaque instantanée de plus. puissances voisines, ses anciennes rivales; les succès que Charles, à la tête d'une armée, obtint à Helmstad, à Lund et à Landscrona, n'étaient pas assez décisifs pour conjurer l'orage qui menaçait son royaume : heureusement Louis XIV, dont les armes avaient conservé l'avantage, comprit son allié dans les stipulations du traité de Nimègue (1678), et dès l'année suiv. les relations pacifiques, déjà rétablies, furent confirmées par l'union de Charles avec Ulrique-Eléonore, sœur du roi de Danemarck. Cepend. l'agitation à l'intérieur du royaume avait atteint le dernier terme : Charles convoque les états en 1680, et les plus hautes questions y sont agitées sans que le roi semble y prendre part; mais la diète, sur le point de se dissoudre, lui ayant remis un acte où elle le déclare souverain absolu, dispensé de toute responsabilité, il se prononce alors pour la cause populaire, et bientôt ce même sénat, qui jusqu'alors formait entre le souverain et les représentans du peuple une puissance intermédiaire, est réduit en simple conseil du monarque : peu de temps après les relations extérieures de la Suède sont réglées sur un système de neutralité à l'égard de toutes les puissances de l'Europe. Dès-lors, appliquant tous ses soins à l'administration intérieure du royaume, Charles en embrassa toutes les parties et n'en continua pas moins à convoquer les états pour régler les impositions : une armée nation. est organisée; le cadastre détermine l'impôt territorial; une banque est fondée à Stockholm; les lois maritimes sont perfectionnées; la police médicale et celle des grandes routes sont établies; le port de Carlscrona s'ouvre, et le commerce de la Suède possède enfin des canaux. Avec un jugement droit, une raison mâle et forte, ce prince suppléa au défaut de sa première éducation; il protégea les

sciences, les lettres et les arts, et l'astronomie dut surtout à ses encouragemens de notables progrès. Laissant à son fils un royaume florissant, une armée et une flotte respectables, enfin un trésor tel que n'en avait jamais possédé aucun monarque du Nord, ce prince m. le 15 avril 1697, à l'instant où l'Europe entière l'appelait comme médiateur dans les négociations qui amenèrent la paix du Ryswick.

CHARLES XII, fils et successeur du précéd., né à Stockholm le 27 juin 1682, se fit déclarer majeur en 1697, 3 ans avant l'âge fixé par le testament de son père, d'après une disposition duquel la régence du royaume était confiée à Hedwidge-Eléonore, son aïeule; mais, presque entièrement occupé d'exercices violens, il montra d'abord peu de disposition à s'occuper des affaires publiques : ce ne fut que lors de l'invasion des troupes danoises sur le territoire de son beau-frère, le duc de Holstein-Gottorp, prélude de la guerre que méditaient les puissances du Nord, rivales jalouses de la Suède, contre son jeune roi, que celui-ci, sortant tout à coup de cette indifférence qui avait donné le change à ses ennemis, déploya le caractère inébranlable, l'esprit élevé et le courage surprenant qui devaient rendre son nom si célèbre. Depuis sa prem. expédit. (1700), qui ne dura que quelq. mois, et dont le but avait été de rétablir le duc de Holstein dans ses droits en réduisant le Danemarck à des condit. de paix qu'il traça avec autant de loyauté que de désintéressem., Charles XII, impatient de repousser les attaques du roi de Pologne et du czar de Russie, prêts à fondre sur la Suède à la tête d'armées consid., s'empressa de faire passer 20,000 hommes en Livonie, où Auguste tenait le siége devant Riga, et il alla lui-même à la rencontre des Russes sous les murs de Narwa. Après avoir remporté sur le czar la mémorable victoire où 30,000 Russes furent tués, pris ou dispersés (30 novembre 1700). Charles, qui n'avait pas revu sa capitale (et ne devait la revoir jamais), marcha contre le roi de Pologne, dont les troupes, abandonnant le siége de Riga, s'étaient répandues en Courlande : il les atteignit bientôt et les défit complètement. Si Charles XII, alors à peine âgé de 19 ans, eût pu s'arrêter à l'entrée de la carrière glissante où l'entraînait la victoire, s'il eût écouté les avis d'un prudent ministre (le comte Benoît Oxenstiern), il devenait l'arbitre du Nord et peut-être de l'Europe entière; mais, ébloui par les triomphes, il se confia à la fortune, qui, fidèle à ses armes pendant 10 années, le trahit à Pultava (27 juillet 1709). Perdant à ce premier revers une armée aguerrie et d'habiles généraux, grièvement blessé lui-même, il n'échappa aux poursuites des Russes qu'en se réfugiant à Bender, sur le territoire de la Porte othomane, qui l'accueillit d'abord avec la distinction due à sa renommée et à son infortune. Charles, après sa défaite, conserva son courage et sa fierté; mais les ennemis de la Suède, mettant à profit la situation critique de ce royaume, lui enlevèrent ses conquêtes; et la régence de Stockholm, puissamment secondée par le dévouem. de la nation et par les talens et la bravoure du génér. Stenbock (*v.* ce nom), parvint à peine à garantir l'ancien territoire de l'invasion de la Russie, dont les intrigues atteignirent le roi captif à Bender. Nous ne parlerons pas ici du bizarre combat que soutint Charles contre les Turks; c'est dans l'histoire qu'il faut en lire les détails, qui, de même que la longue querelle de ce prince avec Auguste II, roi de Pologne, qu'il renversa de son trône pour y placer Stanislas Leczinski, ne pourraient être tracés que d'une manière incomplète dans ce Dictionn. Charles XII ne prit la résolution de revenir dans ses états que lorsqu'il eut vu échouer toutes ses tentatives pour intéresser la sublime Porte au sort de la Suède. Après avoir traversé, à la faveur d'un déguisement et accompagné d'un de ses officiers également travesti, les états de l'Allemagne et plusieurs provinces de l'empire, il arriva le 11 nov. 1714 aux portes de Stralsund, où peu de temps après une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes vint mettre le siége. Cette ville ayant été contrainte de céder au nombre (13 décembre 1715), Charles, qui pendant le siége avait fait des prodiges de valeur, se jeta dans une barque, arriva en Suède, et fixa son séjour à Lund en Scanie, où il travailla à relever la fortune de son royaume, en combinant de vastes projets avec le baron de Goertz (*v.* ce nom) : leur exécution allait peut-être changer la face de l'Europe; mais il fut frappé, le 30 novembre 1718, d'une balle de fauconneau partie du côté des Suédois, tandis qu'il pressait les travaux du siége de la forteresse de Frédéricshall. Telle fut la fin de ce prince, qui, corrigé par les revers, n'eut pas le temps de réparer les fautes où l'avaient entraîné son ardeur bouillante et surtout une confiance aveugle dans la fortune. Il fut cher au peuple, malgré les maux qu'il lui attira : c'est dire qu'il aimait la justice; mais il y avait dans sa constitution physique une surabondance d'énergie qui lui fit outrer les qualités brillantes dont la nature l'avait doué. On a publié dans presque toutes les langues des écrits historiques sur la vie ou les voyages de ce héros; mais le plus intéressant des ouvrages qui le concernent est celui qu'a écrit Voltaire. Son *Hist. de Charles XII* est un modèle de clarté, de précision et d'élégance : cependant il est à regretter que plusieurs détails curieux insérés dans les mémoires pub. depuis en Suède, ne lui aient pas été connus avant la composition de son ouvr.; ce savant historien y eût redressé des inexactitudes géograph., ainsi que des erreurs de dates et de noms.

CHARLES XIII, roi de Suède, né le 17 octob. 1758, 2e fils d'Adolphe-Frédéric, et neveu par sa mère de Frédéric-le-Grand, s'appliqua de bonne heure à l'étude théorique et pratique de la marine, et justifia, par l'habileté qu'il déploya dans l'expédit. de 1788 contre la Russie, le titre de grand-amiral que lui avaient décerné les états lorsqu'il n'était encore que prince de Sudermanie. Nommé régent après la m. malheureuse de Gustave III, son frère, il ne poursuivit point les projets de ce prince, qui, au moment où il fut assassiné, se disposait à marcher contre la France (1792); l'administration intérieure occupa tous ses soins, et il fit fleurir dans le royaume l'industrie, le commerce et les arts. A la majorité de Gustave IV, le duc de Sudermanie se retira dans ses châteaux, d'où il fut bientôt rappelé par la révolution qui renversa le nouveau roi : il fut alors nommé administrateur-général de la Suède, et peu de temps après proclamé roi et sacré à Stockholm (29 juin 1809). La paix avec la France, la Russie et le Danemarck suivit son avènem.; et peu de temps après, de concert avec les états, il nomma pour son successeur au trône le prince de Holstein-Augustenberg. A la m. de ce prince royal, survenue l'année suiv., un nouveau choix le remplaça par le général français Bernadotte. Charles XIII m. le 5 février 1818. La Suède conservera long-temps en vénération la mémoire de ce prince sage et ami de l'humanité, dont on ne peut mieux faire l'éloge qu'en rapportant les paroles qu'il adressa en 1815 au prince royal Oscar : « N'oublie jamais, mon fils, lui dit-il, que le bonheur des peuples est le soutien le plus assuré des rois! Respecte la dignité des hommes dans quelq. rang que tu les trouves, etc. »

CHARLES-PHILIPPE, duc de Sudermanie, etc., né en 1601 à Revel en Estonie, fils du roi de Suède Charles IX, et frère de Gustave-Adolphe, fut appelé au trône des czars par la régence de Nowogorod en 1611, alors que la Russie, en proie aux divisions, avait laissé envahir plus. de ses provinces par Jacob de la Gardie (*v.* ce nom); mais, pend. que les négociations entamées à ce sujet traînaient en longueur, Michel Romanow fut proclamé à

Moscow, et le duc de Sudermanie revint en Suède. Il m. en 1622 à Narwa.

CHARLES-AUGUSTE, prince royal de Suède, de la maison de Holstein-Soenderbourg-Augustenberg, né en 1764, se voua de bonne heure à la carrière des armes, fit quelq. camp. en Allemagne, puis, nommé commandant-génér. en Norwège par le roi de Danemarck, il eut le commandement en chef des troupes norwégiennes en 1808, pendant la guerre qui éclata entre les Danois et la Suède. Sa conduite lui concilia l'estime des adversaires qu'il avait à combattre; et après la révolution qui porta sur le trône Charles XIII, qui n'avait pas d'enfans, il fut appelé à la succession de la couronne, par le choix unanime du roi, des grands et de la nation. Il entra sur le territoire suédois le 7 janvier 1810, et fut adopté solennellement par le roi, qui lui donna le nom de *Charles* au lieu de celui de *Christian*, qu'il avait porté jusqu'alors; mais, après cette adoption, sa santé s'altéra. Des doutes sur la nature de sa maladie s'étant aussitôt répandus dans le public, sa m. accidentelle et imprévue causa une émeute populaire dont plus. personnes de distinction furent victimes, entre autres le grand-maréchal comte Axel de Fersen. Ce fut tandis qu'il passait en revue un corps de troupes rassemblé en Scanie qu'il tomba de cheval et m. à l'instant, le 18 mars 1810.

CHARLES (STUART), 1er du nom, roi d'Angleterre, né à Dumferlingen en Ecosse le 29 novemb. 1600, fils de Jacques VI, devint prince de Galles en 1616, par la m. de ses deux frères aînés, Henri et Robert, et monta sur le trône le 6 avril 1625. A son avènement Charles avait à soutenir contre l'Espagne une guerre récemment allumée par suite de la mauvaise issue des négociations relatives à son mariage avec l'infante, résultat de l'arrogance du duc de Buckingham : pour son malheur le jeune prince avait admis dans son intimité la plus grande ce courtisan odieux à la nation anglaise; et, pour surcroît, ce fut immédiatement après que son alliance avec une princesse catholique, Henriette de France, fille de Henri IV, eut été célébrée qu'il ouvrit son premier parlement. Il n'en put obtenir des subsides suffisans à l'entretien de la guerre d'Espagne, et recourut, ainsi que cela avait été pratiqué en pareil cas pendant les précéd. règnes, aux *bienveillances*, aux *compositions* et autres impôts de ce genre; le parlement fut dissous. C'est de cette époque que commença la lutte terrible qui devait plus tard renverser de son trône l'infortuné monarque; et il convient de remarquer que les premiers torts furent ceux des représentans des communes : en abandonnant ainsi le roi au milieu d'une guerre qu'ils avaient pour ainsi dire exigée du roi Jacques, ils manquaient au respect et à la fidélité due au souverain, trahissaient les intérêts de l'état et violaient leurs devoirs envers la nation. L'année suiv., et après que le pavillon anglais eut été humilié devant Cadix, le roi convoqua une 2e législature qui ne fut pas moins indocile; mais cette fois de justes plaintes appuyaient ses refus; cette fois on put légalement appeler Buckingham le corrupteur du roi; et en effet la chambre des communes le mit en accusation, en l'incriminant, entre autres griefs, d'avoir, par un message royal, recommandé à la chambre haute de refuser un conseil au comte de Bristol, indignement accusé de haute trahison par le ministre favori, qui, croyant se dérober lui-même à l'animadversion générale, avait résolu la perte de ce fidèle négociateur, ainsi récompensé de 20 ans de services par la disgrâce, l'exil et la persécution. Le roi, en rétractant son message, n'effaça point la mauvaise impression que la découverte des odieuses menées de son favori avait produite sur tous les esprits. Cependant, loin de calmer l'irritation qui, en passant des communes à la chambre haute, allait enlever a la couronne l'appui de ce premier ordre de l'état, dont la conduite avait présenté à la fois pendant ces débats tant de justice et de fermeté, tant de noblesse et de modération, Charles menaça de supprimer tout-à-fait l'assemblée, et fit emprisonner deux de ses membres, les cheval. Dudley Digs et John Elliot. Les communes s'obstinèrent, et le roi accorda l'élargissement des deux prisonniers; mais bientôt le parlement, après avoir soulevé d'autres questions que celles relatives à Buckingham, fut cassé de nouveau, tandis que la chambre haute se voyait enlever deux de ses membres, le comte de Bristol, enfermé à la Tour de Londres, et le lord Arundel (*v.* ce nom), exilé dans une terre. Le défaut de subsides légaux entraîna dès-lors le gouvernement du roi dans un système de contributions qui en peu de temps répandit en Angleterre la terreur ou la sédition; cette époque funeste est peinte fidèlement dans ce peu de mots du célèbre Clarendon : « La sérénité ne se rencontrait plus sur le visage d'un Anglais capable de penser et de prévoir. » Sur ces entrefaites une rupture avec la France, fruit de l'extravagante galanterie de Buckingham, vint augmenter la détresse du gouvernement; bientôt la désastreuse expédition de la Rochelle, en la portant à son comble, acheva de plonger la nation angl. dans le deuil. Un 3e parlement fut réuni (17 mars 1628): c'est celui qui dressa l'acte célèbre connu sous le nom de *Petition de droits*, passée en loi avec la sanction roy. Cette époque est célèbre par la joie que manifesta l'Angleterre à la nouvelle de la concession qu'elle venait d'obtenir de son roi : malheureusement on ne sut pas en profiter pour obtenir le bill des subsides; les puritains politiques, qui depuis l'éloignement de Wentworth et de Seymour (*v.* ces noms) avaient passé successivement de l'enthousiasme au fanatisme le plus grotesque, n'auraient pas donné, sans ce prétexte, le spectacle scandaleux d'une chambre de représentans révoltée contre l'autorité émanée du trône, et offrant, au milieu du vacarme, la scène tristement ridicule de furieux se colletant dans l'enceinte du sanctuaire des lois. Le roi vint lui-même faire cesser cette parodie de parlement, dont la loi ne lui permettait de punir les membres qu'en les dispersant. Ici commence le gouvernement purement royal de Charles Ier : il dura douze années, pendant lesquelles Charles, usant avec sagesse de la puissance absolue, s'appliqua tout entier à l'administration de l'Angleterre; et pendant cette période remarquable il ne manqua au bonheur du royaume que les débats d'un parlement. Destiné par son père à la primatie et à l'archev. de Cantorbéry, Charles avait reçu dès sa jeunesse, avec une instruction soignée, la semence de la piété la plus vive; et de même que Jacques VI, il avait le malheur d'être théologien : l'évêque de Londres, Laud, son conseiller le plus intime, ne tarda pas à lui suggérer le projet de soumettre l'Ecosse à la hiérarchie et à la liturgie anglicanes. Après s'être fait couronner à Edimbourg (1633), il fit adopter l'épiscopat au parlement écossais; mais Laud fit en vain les plus grands efforts pour déterminer le roi à ne pas s'arrêter en si beau chemin, et à proposer sur-le-champ la liturgie anglicane : Charles craignit d'en trop faire à la fois, et revint à Londres. Ce ne fut qu'en 1637 qu'arriva subitement en Ecosse l'ordre d'y suivre dans toutes les églises la nouvelle liturgie; une insurrection terrible succéda au plus affreux tumulte, et produisit ce fameux covenant, monument bizarre de l'*illuminisme puritain*. Ces troubles, auxquels les intrigues du card. de Richelieu n'étaient pas demeurées étrangères, furent à peine réprimés par deux expéditions successives, dans lesquelles on voit surtout figurer avec éclat le loyal et fidèle Wentworth; ce fut d'après son conseil que Charles assembla le dernier parlement de son regne, dit le *long-parlement*. Les précédentes

législatures avaient fondé leur résistance sur les plaintes ; celui-ci débuta par une attaque : Wentworth était l'unique soutien du faible roi ; ce fut donc contre lui que les presbytériens, forts de leur nombre et déterminés à renverser l'église, le trône et la constitution de l'Angleterre, dirigèrent leurs efforts. Les communes avaient porté le bill *d'attainder* : la chambre haute, intimidée par la fureur du peuple, l'approuva, et le roi, qui manqua de forces pour le signer, s'en référa à la décision de 4 commissaires qu'il nomma à cette effet (1641). Deux ans après, Charles fut contraint à s'échapper de Londres : le trône était renversé, et ce fut en vain que le monarque livra aux parlementaires plusieurs batailles ; la perte de celle de Nazerbi (1645) lui porta les derniers coups. Il avait cru trouver un refuge assuré auprès de l'armée écossaise ; mais celle-ci le livra au parlement anglais. Bientôt une cour de justice, composée de Fairfax, de Cromwell, d'Ireton son gendre, de Waller et de 147 juges, procéda à l'instruction de son procès, et l'infortuné Charles Ier, après avoir comparu trois fois devant ses juges et avoir trois fois décliné leur juridiction, fut condamné à m. le 30 janvier 1649, par 70 votans. L'échafaud fut dressé devant son palais même de Whitehall, et sa tête fut tranchée par un homme masqué, et montrée au peuple, qui ne protesta contre la violence des bourreaux de son vertueux roi que par une morne et profonde douleur. Quatre de ses conseillers avaient en vain offert de mourir comme responsables, et plusieurs puissances avaient intercédé pour lui. L'Angleterre honore sa mémoire comme celle d'une martyr, et le jour de sa mort est un jour de deuil religieusement observé. Charles Ier, outre l'intéressant journal qu'il écrivit dans le long cours de ses infortunes, a laissé quelq. écrits dont il existe plus. édit. : la plus complète (en angl.) parut à Londres en 1662, in-fol. On a attribué à Charles Ier l'*Eikôn Bazilikè*, ou *Portrait du roi d'Angleterre dans ses souffrances ;* mais il est certain que l'auteur de ce livre est le docteur John Gaudon, évêque d'Exeter, et qu'il a été seulement approuvé par l'infortuné monarque. Cet ouvr. a été inséré dans les *Mémoires relatifs à la Revolution d'Angleterre*, publiés par M. Guizot, Paris, 1823-1825, 25 vol. in-8. On trouve également dans cette collection le *Procès de Charles Ier* (dont une trad. franç. a été publ. séparément, Paris, 1816, in-8), et plus. ouvr. relatifs à cette époque de l'histoire d'Angleterre.

CHARLES II, fils du précéd., né le 29 mai 1630, se trouvait à La Haye lors de la m. de son père, et, bien que réduit à la nécessité d'être pensionnaire du prince d'Orange, il prit le titre de roi. Reconnu en cette qualité par les Ecossais, il fut couronné à Scone en 1651 ; peu de temps après, défait par les armées de Cromwell, il fut contraint à se retirer en France, où il ne parvint qu'à travers les plus grands périls. Après plusieurs années de séjour dans ce royaume, où ses malheurs excitèrent peu l'intérêt de la cour, il se rendit à Cologne et y vécut deux ans dans l'obscurité, puis, à la m. de Cromwell, il vint solliciter de nouveau l'appui de Mazarin, dont il ne put même obtenir une entrevue. Cependant le général Monk travaillait à le rétablir sur son trône, et, le 29 mai 1660, il fit son entrée à Londres et y trouva tous les partis disposés à l'obéissance. Charles II se concilia les esprits dès le commenc. de son règne, en admettant indifféremment des presbytériens et des royalistes dans son conseil ; les régicides furent seuls exceptés de l'amnistie générale, et dix-sept d'entre eux subirent la peine capitale ; il licencia ensuite l'armée de Cromwell, et pressa le rétablissem. de l'épiscopat, qui fut réintégré en Ecosse, où un soulèvement de fanatiques (*millenaires*) fut réprimé, et le *covenant* cassé. La prodigalité de ce souverain le mit dans la dépendance de Louis XIV, qui lui fit une pension après lui avoir acheté Dunkerque. Une guerre avec la Hollande, commencée sous d'heureux auspices, se termina par un revers éclatant, et ce désastre, ainsi que la peste de 1665 et l'incendie de Londres en 1666, sont les évènem. les plus remarquables de ce règne, du reste l'un des moins glorieux qu'offre l'hist. d'Angleterre ; on y remarque encore le ministère connu sous le nom de *la cabale*, qui remplaça le vertueux Clarendon (*v.* ce nom) ; le fameux acte du *test*, en vertu duquel tous les fonctionnaires civils et milit. furent obligés de prêter serment par écrit contre la *transsubstantiation*, etc., de communier à la paroisse de l'église anglicane ; la ridicule invention d'une conspiration *papiste* (*v.* OATÈS) ; la belle loi de l'*habeas corpus*, garantie de la liberté individuelle des Anglais ; enfin les querelles entre les partis qui se qualifièrent réciproquement du sobriquet de *Whigs* et de *Torys*. Charles souilla par la dépravation de ses mœurs les qualités aimables et brillantes dont la nature l'avait doué. Il m. le 6 février 1685. Le portrait de ce prince est tracé de main de maître par M. Mazure, dans son *Hist. de la Révolut. de* 1688, *etc.*, et par Walter Scott dans le roman historique intit. *Peveril du Pic.* M. J. Bertlevin a pub. un *Essai histor. sur le règne de Charles II*, Paris, 1819, in-8, et M. Boulay (de la Meurthe) le *Tabl. des règnes de Charles II et de Jacques II*, Paris, 1822, 2 vol. in-8.

CHARLES DE ST-PAUL, év. d'Avranches, fut élevé sur ce siége en 1640, après avoir été supérieur-gén. de la congrég. des Feuillans, et m. en 1644. Son nom de famille était Vialart. Le plus estimé des ouv. de ce prélat a pour titre : *Geograph. sacra, seu Notitia antiqua episcopatuum eccles. univ.* Paris, 1641, plus. fois réimp. : la meilleure édit. est celle d'Amsterdam, 1703, in-fol. (avec les notes de Luc Holstenius) ; mais ce sont ses *Mem. du card. de Richelieu*, etc., Paris, 1649, in-fol., imprim. dans la même ville sous le titre d'*Hist. du card. de Richelieu*, 1650, in-fol., qui ont fait le plus de bruit ; l'ouvr. fut condamné par un arrêt du parlement de Paris à être brûlé, ce qui empêcha la publ. du reste des mémoires, qui existent en MSs. — CHARLES DE ST-BERNARD, religieux feuillant, m. en 1621, à l'âge de 24 ans, fut le fondateur du monastère de Fontaine. Sa *Vie* a été pub. en 1622, in-8, par un de ses confrères, sous le nom supposé de *Tournemeul.*

CHARLES (RENÉ), méd. du 18e S., né à Preny-sur-Moselle, fut successiv. direct. des eaux minér. de Bourbonne-les-Bains, membre, puis recteur de l'univ. de Besançon, et m. en 1752. Les plus remarquables de ses ecrits, qui tous ont pour objet les eaux minér., les épid. et les épizooties, sont : *Quæst. med. circa acidulas Bussanas*, Besançon, 1741, in-4 ; *Observat. sur differ. espèces de fièvres*, etc., ibid., 1743, in-12 ; *Quæst. med. circa fontes medicatos Plumbariæ*, ibid., 1746, in-4. — Son fils, CHARLES (Claude-Aimé), jésuite, né en 1718 à Besançon, m. en 1769 dans cette ville, a fait impr. quelq. discours, entre autres, *Oraison funèbre du comte de Gisors*, *etc.*, prononcée le 9 août 1758 dans la cathédrale de Metz, in-4. — CHARLES (Claude), né en 1576 à Paris, m. en 1631, profess. de chirurg. au collége de France et doct. de la faculté, a laissé plus. MSs. dignes de l'oubli où ils sont restés. Il existe à la biblioth. royale un cahier de ses leçons au collége de France en 1613. — Un méd. du même nom, profess. à Clermont-Ferrand dans le 18e S., a laissé en MS. une *Hist. des plantes d'Auvergne.* — CHARLES (Claude), peintre lorrain, né dans le 17e S. à Nancy, professa à l'acad. de peint. et de sculpt. de cette ville, et fut héraut d'armes de Léopold Ier. Cet artiste laborieux m. en 1747, à l'âge de 86 ans, ayant, pour ainsi dire, le pinceau à la main.

CHARLES (JACQ.-ALEX.-CÉSAR), profess. de phys. au Conserv. des arts et métiers, membre de

l'acad. des sciences et de l'institut, se fit d'abord connaître à Paris par des cours de physique expérimentale. Lorsqu'en 1783 la découverte des ballons par les frères Montgolfier vint étonner la France, ce fut lui qui, de concert avec MM. Robert, mécanicien, et Pilâtre de Rozier, construisit l'aérostat: la force ascensionnelle qu'il employa fut le gas hydrogène (dont la densité n'est qu'un quinzième de celle de l'air commun), et il choisit pour enveloppe de la machine un taffetas vernissé de gomme élastique dissoute à chaud dans l'huile de térébenthine; ces moyens sont encore employés pour les aérostats. Le roi Louis XVI fit une pension de 2,000 fr. à Charles, et invita l'acad. à joindre son nom à celui de Montgolfier dans le dessin de la médaille qui consacra l'invention de la navigation aérienne. Il m. le 7 avril 1823. Le superbe cabinet de physique qu'il avait formé fut acheté par le gouvernement, qui lui en laissa la jouissance durant sa vie. On le voit maintenant au Conservat. des arts et métiers.

CHARLES-BORROMÉE (St). V. Borromée.

CHARLES DE LORRAINE. V. Lambesc (prince de).

CHARLETON (Walter), médecin anglais, né dans le comté de Sommerset en 1619, se déclara pour la cause royale lors des guerres civiles, fut nommé médecin du roi Charles Ier, et accompagna le roi Charles II dans son exil, en la même qualité. A l'époque de la restauration, il fut nommé membre de la société royale et président du collége des médecins de Londres. Il m. en 1707. On a de lui un grand nombre d'ouvr. sur la médecine, l'anatomie, la physiologie, la morale, la méthaphysique, etc., dont nous nous bornerons à citer les principaux: *Physiologia epicuro-gassendo charletoniana*, Londres, 1654, in-fol.; *l'Immortalité de l'Ame démontrée par des raisonnemens naturels, etc.*, ibid., 1657, in-4 (en angl.); *OEconomia animalis, etc.*, ibid., 1658, in-12, Leyde, 1678; *Natural History of nutrition, life, and voluntary motion*, Londres, 1658, in-4; *Exercitationes physico-anatomicæ, pathologicæ, etc.*, ibid., 1659, 2 vol. in-8; *Chorea gigantum, etc.*, ibid., 1663, in-4; *Onomasticon Zoicon, etc.*, ibid., 1668-1671, Oxford, 1677, in-fol. (c'est un des meilleurs ouvr. de l'auteur); *de Scorbuto liber singularis*, Lond., 1671, in-8; Leyde, 1672, in-12. Charleton a laissé en outre plus. MSs.

CHARLEVAL (Charles-Faucon de RIS, sieur de), littérat. du 17e S., né en Normandie en 1612, m. en 1693, eut dans son temps la réputation d'un homme aimable et d'un écriv. gracieux. Il a laissé quelques *poésies*, impr. en 1759, dans un recueil in-12, par les soins de Lefèvre de St-Marc. Voltaire est le prem. qui ait avancé, sans en fournir aucune preuve authentique, que la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, impr. dans toutes les édit. des *OEuvres de St-Evremond*, est de Charleval, jusqu'à la petite dissert. *sur le Jansénisme et le Molinisme* exclusivement; on a donné comme positive, dans plus. dictionn. historiques, cette assertion de Voltaire; mais il est permis de douter d'une allégation qui n'est appuyée d'aucuns détails justificatifs.

CHARLEVOIX (Pierre-Franç.-Xavier de), jésuite-missionnaire, né à St-Quentin en 1682, professa d'abord les humanités et la philosophie dans les colléges de son ordre, et fut désigné ensuite pour faire partie des missions dans l'Amérique septentrionale. Il parcourut le Canada et les contrées environnantes, passa à Saint-Domingue, revint en Europe, fit un voyage en Italie, finit par se fixer en France, où il travailla pendant 22 ans au *Journal de Trévoux*, et m. à La Flèche en 1761. Il a publié: *Hist. et Descript. du Japon*, Rome, 1715, 3 vol. grand in-12, entièrement refondue, Paris, 1736, 2 vol. in-4, ou 9 vol. in-12; ibid., 1754, 6 vol. gr. in-12, avec cartes et fig.: c'est une compilation bien faite de l'ouvrage de Kempfer (*v.* ce nom); *Hist. de l'Ile de St-Domingue*, Paris, 1730, 2 vol. in-4; Amsterd., 1733, 4 vol. in-12; *Histoire de la Nouv.-France*, Paris, 1744, 3 vol. in-4 ou 6 vol. in-12, avec cartes et fig.; *Hist. du Paraguay*, Paris, 1756, 3 vol. in-4, 1757, 6 vol. in-8, avec cartes, par d'Anville; *Vie de la mère Marie de l'Incarnation*, Paris, 1724, in-8, et 1725, in-4; *Eloge du cardinal de Polignac*, inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, octobre, 1742.

CHARLIER. V. Gerson (Jean).

CHARLIER (Gilles), docteur de Sorbonne, né à Cambrai dans le 15e S., se distingua au concile de Bâle en 1433, et m. doyen de la faculté de théologie de Paris, en 1472. On a de lui quelques écrits peu remarquables sur des *cas de conscience*, réunis et impr. à Bruxelles, 1478-79, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Carlieri Sporta et Sportula*.

CHARLIER (Charles), avocat, député aux assemblées législative et conventionnelle par le département de l'Aisne, né vers 1760, mort en 1797, vota la mort de Louis XVI, défendit Marat lorsque celui-ci fut attaqué par le parti *de la Gironde*, et prit lui-même une part très-active à la journée du 31 mai. Il se réunit ensuite au parti des *thermidoriens* contre Robespierre, provoqua l'arrestation de Joseph Lebon (*v.* ce nom). Devenu membre du conseil des anciens, après la constitut. de l'an III, il demanda que les membres de ce conseil eussent toujours le poignard à la main pour frapper celui qui voudrait servir la royauté. Cette proposition annonçait les prem. symptômes d'une aliénation d'esprit qui le porta, peu de temps après, à se brûler la cervelle, à la suite d'un violent accès de fièvre chaude.

CHARLONIE (Gabriel de La), sieur Delavergne, né à Angoulême dans le 16e S., est auteur de quelques vers insérés dans les *Essais poétiques* de Guillaume du Peyrat, impr. en 1593.

CHARLOTTE DE BOURBON, reine de Chypre, née dans le 15e S., fille de Jean de Bourbon Ier, comte de La Marche, épousa en 1489 Jean II, roi de Chypre, et fut, suivant les historiens, une des princesses les plus accomplies de son temps.

CHARLOTTE, reine de Chypre, m. à Rome en 1487, était fille de Jean III de Lusignan, roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie: elle avait épousé d'abord Jean de Portugal, duc de Coimbre, et en secondes noces, Louis, duc de Savoie, comte de Genève. Couronnée reine de Chypre, après la mort de son père, elle fut privée de ses états par Jacques, bâtard de son père, qui avait imploré les secours du sulthan ou soudan d'Egypte. Elle fit donation, en mourant, du royaume de Chypre au duc de Savoie, son neveu, en présence du pape et de plus. cardinaux; et c'est sur cette donation que s'appuient les prétentions des rois actuels de Sardaigne, sur la souveraineté de l'île de Chypre, qui fait partie de leurs titres.

CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE, fille de Charles-Louis, électeur-palatin du Rhin, née en 1652, fut la seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV. Cette princesse, mère du duc d'Orléans, qui fut depuis régent de France, était fort laide, comme elle l'avoua elle-même, mais vive, enjouée et spirituelle. Elle aimait beaucoup Louis XIV, qui dit d'elle dans sa vieillesse: « Il n'y a que Madame qui ne s'ennuie jamais avec moi. » Elle m. à St-Cloud, en 1722. Son oraison funèbre, prononcée par le P. Cathalan, jésuite, a été publ. à Paris, 1723, in-4. Il a paru des *Fragmens*, ou *Lettres originales de Madame, etc.*, écrites de 1715 à 1720, au duc Ulric de Bavière et à la princesse de Galles, Paris, 1788, in-8, réimp.; ibid., 1807, sous le titre de *Melanges historiques, anec-*

dotiques et critiques, etc. : cette édition est entièrement défigurée et mutilée ; la meilleure est celle de 1823, pub. par M. Schubart, et qui a paru sous le titre de *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la Régence, extraits de la correspondance allemande de madame Elisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans*, Paris, in-8.

CHARLOTTE-AUGUSTA D'ANGLETERRE, princesse de Galles, fille de Georges-Frédéric, prince de Galles (devenu roi d'Angleterre sous le nom de Georges IV), et de la princesse Caroline de Brunswick (*v.* ce nom), née en 1796, eut pour instituteur l'évêque d'Exeter, prélat recommandable par son savoir et sa piété. Elle épousa en 1816 le prince Léopold de Cobourg, et mourut en couches l'année suivante, 1817, après avoir donné le jour à un enfant qui ne lui survécut point. Cette princesse emporta dans la tombe les regrets de la nation anglaise, dont elle était chérie ; la Grande-Bretagne eût goûté sous son sceptre la douceur d'un règne paternel.

CHARLOTTE DE BRUNSWICK. V. BRUNSWICK.

CHARLOTTE DE MONTMORENCY. V. MONTMORENCY.

CHARLOTTE DES ESSARTS. V. ESSARTS.

CHARMETTON (JEAN-BAPTISTE), chirurgien, né en 1710 à Lyon, eut la direction de l'un des deux hospices de cette ville, y institua les premiers cours de chirurgie et d'accouchement, s'appliqua à découvrir le traitement le moins incertain de plusieurs maladies, principalement de celles appelées scrophuleuses, et présenta pour les écrouelles la méthode curative la plus simple en même temps que la plus efficace. Il composa à ce sujet un *Mémoire* qui remporta, en 1752, le prix proposé par l'académie de chirurgie de Paris. Charmetton m. à Lyon en 1781, après avoir légué une partie de sa fortune aux pauvres et aux hospices de cette ville. On a de lui : *Mémoires sur les Ecrouelles* (le même dont nous venons de parler), Lyon, 1752, in-12, reimpr. en 1755, in-12, sous le titre de *Traité des Ecrouelles*. M. Figuet a publié un *Précis de la vie de Charmetton*, Lyon, 1781, in-8.

CHARMIDÈS, oncle de Platon, fut l'un des disciples de ce philos. Ayant embrassé le parti de Critias, son parent, et l'un des trente tyrans d'Athènes, il périt avec lui dans le 1er combat qui fut livré à ces mêmes tyrans par les exilés sous la conduite de Thrasybule (*v.* ce nom). L'un des dialog. de Platon porte le nom de Charmidès, et Xénophon a introduit le même personnage dans son *Banquet des Philosophes*.

CHARMIS, médecin empirique, né à *Massilia* (Marseille), vers la fin du dernier siècle avant l'ère chrétienne, vint s'établir à Rome sous le règne de Néron, et se fit un nom en attaquant les différens systèmes de médecine alors pratiqués à Rome, et en leur substituant celui qu'il avait créé. Sénèque a fait connaître ce médecin dont il suivait rigoureusement les ordonnances ; et c'est lui qui nous apprend que Charmis les faisait payer un prix exorbitant.

CHARMOYS (MARTIN de), sieur de Lauzé, né en 1605, fut secrétaire du maréchal de Schomberg. Son goût pour les arts lui fit entreprendre le voyage d'Italie, et il se lia à Rome avec Le Poussin, Stella et autres grands artistes de l'époque. De retour en France, il contribua avec le peintre Lebrun à l'établissement de l'académie de peinture et de sculpture, en 1648. Ce fut lui qui présenta au conseil une requête signée de plus. artistes demandant à se réunir pour conférer sur les objets de leurs travaux. Le chancelier Séguier fit admettre cette requête, et la réunion eut lieu chez Charmoys, qui dressa les premiers statuts de l'académie naissante. Il y établit de ses propres deniers un cours gratuit de géométrie, un autre d'anatomie, et un troisième de perspective, dont les premiers profess. furent Chauveau, Quatroulx et Abraham Bosse. Charmoys mourut en 1661.

CHARNACÉ (HERCULE-GIRARD, baron de), habile diplomate, né vers la fin du 15e S. en Bretagne, fils d'un conseiller au parlement de Rouen, dut son élévation au cardinal de Richelieu, qui le fit nommer en 1628 ambassadeur près du roi de Suède, Gustave-Adolphe. Il négocia dans ce poste le traité de Berwalde en 1631, et jeta ainsi les fondemens de l'utile alliance qui a existé si longtemps entre la France et la Suède. Il passa ensuite en la même qualité à la cour de Bavière, puis en Hollande, où il réussit à empêcher les états-génér. d'écouter les propositions de trève faites par les Espagnols. La France s'était engagée à entretenir, au service des états, un régiment d'infanterie et une compagnie de cavalerie. Charnacé, qui avait suivi la carrière militaire avant d'entrer dans celle de la diplomatie, réunit le commandement de cette troupe auxiliaire à ses fonctions d'ambassadeur. C'est ainsi qu'il se trouvait au siége de Breda, entrepris, contre son avis, par le prince d'Orange, lorsqu'un jour il représenta à ce dernier qu'il s'exposait trop : « Si vous avez peur, repartit le prince, vous pouvez vous retirer. » Charnacé, piqué de cette réponse, courut sur-le-champ à la tranchée, et y périt d'un coup de mousquet le 1er sept. 1637. On trouve parmi les MSs. de la biblioth. du roi, un recueil in-fol. de *Lettres des sieurs de Charnacé, Brasset et de la Thuillerie, au sieur de Rorté, employé pour le service du roi en Allemagne, Suède, Pologne et Danemarck, depuis* 1635 *jusqu'en* 1643. L'ancien évêque de Troyes, Bouthillier, avait dans sa biblioth. huit rec. de mémoires, de minutes de lettres, de dépêches du baron de Charnacé, et des lettres qui lui furent adressées depuis 1525 jusqu'en 1637, par le card. de Richelieu, le fameux P. Joseph du Tremblay, Léon de Bouthillier, et Sublet Desnoyers, secrétaire d'état.

CHARNES (JEAN-ANTOINE de), doyen du chap. de la collégiale de Villeneuve-lès-Avignon, né en 1641, mort en 1728, se fit une réputation par les agrémens de son esprit et le caractère facile et gai de ses productions. On a de lui : *Conversations sur la princesse de Clèves*, Paris, 1679, in-12. Cet ouvr. parut dans le temps de la vogue du roman qui porte ce nom, par Mme de La Fayette ; *Vie du Tasse*, ib., 1690, in-12. Charnes a eu une grande part aux *Nouvelles de l'ordre de la Boisson*, espèce de gazette, pleine de sel et de gaité, qui fut publiée dans les premières années du 18e S.

CHARNIERES (N. de), officier de marine, m. vers 1774, est auteur des écrits suivans : *Memoire sur l'observation des longitudes en mer*, pub. par ordre du roi, Paris, 1767, in-8 ; *Experiences sur les longitudes faites à la mer en 1767 et 1768*, pub. par ordre du roi, ibid., 1768, in-8 ; *Theorie et pratique des longitudes en mer*, ib., 1772, in-8.

CHARNOCK (ETIENNE), théologien angl. non-conformiste, né à Londres en 1628, fut chapelain de Henri Cromwell, et desservit ensuite une congrégation. On a recueilli en 2 vol. in-fol. tous ses ouvr., dont le plus estimé est un *Discours sur la Providence*.

CHARNOCK (JEAN), écriv. angl., né en 1756, m. en 1807, est auteur des ouvr. suiv. : *les Droits d'un peuple libre* (en angl.), satire contre les principes démocratiques de l'époque ; *Biographia navalis*, Londres, 1794, 6 vol. in-8 ; *Lettre sur les finances et sur la defense nationale* (en anglais), 1798, in-8 ; *Histoire de l'Architect. navale* (id.), 3 vol. in-4 ; *Vie de Nelson*, 1806, in-8 ; *la Loyauté*, tragédie, impr. après la mort de l'auteur.

CHARNOIS (JEAN-CHARLES LE VACHER DE), littérateur franç. du 18e S., né à Paris, et m. dans

cette même ville le 2 sept. 1792, victime des horribles massacres qui eurent lieu dans les prisons de l'Abbaye, où il était renfermé pour cause d'opinion politique. Il avait travaillé au *Mercure de France*, au *Journal des Spectacles*, et à une feuille politique intit. *le Modérateur*. Il a laissé quelques romans, dont le moins oublié a pour titre : *Hist. de Sophie et d'Ursule*, Paris, 1788, 2 vol. in-12; *Recherches sur les Théâtres et Costumes anciens*, ibid., 1790, 2 vol. in-4; *Costumes et Annales des grands Théâtres de Paris*, avec figures, 1788-89, 7 vol. in-4.

CHAROBERT ou CHARLES ROBERT, 25e roi de Hongrie, né vers la fin du 13e S., de la maison d'Anjou, neveu de St Louis, roi de France, et de Charles, roi de Naples, ne fut reconnu roi par les Hongrois qu'après de grandes difficultés, parce que ce peuple, jaloux du droit d'élection, répugnait à accepter un monarque de la main du pape. Charobert, monté sur le trône, défit Mathieu, comte palatin, qui s'était révolté contre lui. Ayant été battu à son tour en Valachie, où son armée fut anéantie, il se retira d'abord à Naples, puis il revint dans ses états. Il y mourut en 1342, des suites d'une attaque de goutte. Ce fut sous son règne que la Hongrie parvint à son plus haut degré de puissance et de force. Ce prince eut son fils Louis pour successeur.

CHAROLAIS. V. CHARLES, dit *le Téméraire*.

CHARON (mythol.), nautonier des enfers, fils d'Erebe et de la Nuit, ne recevait dans sa barque, pour les transporter sur l'autre rive du Styx ou de l'Achéron, que les ombres des morts qui avaient eu les honneurs de la sépulture, et en exigeait une obole : impitoyable envers les autres âmes, il les laissait errer cent ans sur le rivage, quelques instances qu'elles lui fissent, avant de les passer aux enfers. Suivant l'opinion de quelques savans, Charon fut un prince puissant qui donna des lois à l'Égypte, et leva le premier sur la sépulture une taxe avec le produit de laquelle il fit construire le célèbre labyrinthe qui était autrefois regardé comme le vestibule des enfers. Il existe encore des débris de ce monument, appelé par les Arabes *Quellai Charon* (l'édifice de Charon).

CHARON DE LAMPSAQUE, historien grec, vivait, suivant Denis d'Halicarnasse, un peu avant Hérodote, dans le 5e S. avant J.-C. Il composa une *Histoire de Perse*, divisée en 2 liv., dont il ne reste plus que des fragmens; une autre *Histoire d'Ethiopie, de Libye et de la Grèce*, en 4 liv.; et une 3e, *de l'île de Crète*, en 3 liv. L'abbé Sévin a pub. des *Recherches* sur la vie et les écrits de cet histor., et a réuni et traduit les fragmens de ses diverses hist., en y joignant des remarques critiq. Ce travail est inséré dans les *Mém. de l'acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, tome 14. M. Creuzer a aussi réuni ces mêmes fragmens avec plus d'exactitude, et les a pub. dans son rec. int. : *Historicor. græcorum antiquissim. fragmenta*, Heidelberg, 1806, in-8.

CHARON, citoyen de Thèbes, partagea avec Mélon et Pélopidas la gloire d'avoir délivré sa patrie des tyrans que les Lacédémoniens lui avaient imposés pour gouverneurs. Thèbes reconnaissante conféra la charge de *bœotarques* (princip. magistrats), à ses trois libérateurs. V. PÉLOPIDAS.

CHARONDAS, philosophe grec, législateur, né à Catane en Sicile, dans le 5e S. avant J.-C., donna des lois aux habitans de sa patrie et à diverses autres colonies siciliennes, venant de Chalcis en Eubée. C'est à tort que quelques auteurs disent qu'il avait écrit ces lois pour les habitans de Thurium, autre ville de Sicile, dont la fondation est postérieure au temps où vivait Charondas. Ces lois étaient en vers comme celles de tous les anciens législateurs; elles se chantaient, et on les faisait apprendre aux jeunes gens. Ce législateur avait défendu, sous peine de mort, de se présenter armé aux assemb. du peuple, et il fut, dit-on, lui-même victime de cette loi. Un jour, étant allé à la poursuite de quelq. malfaiteurs, il rentra dans la ville, et se présenta dans l'assemb. du peuple, sans s'apercevoir qu'il était armé; on lui fit remarquer qu'il violait la loi : « Hé bien, je la confirme! » s'écria-t-il, en se frappant d'un coup mortel avec son épée. Cette action est attribuée par quelques auteurs à Dioclès, législateur des Syracusains; et peut-être l'anecdote n'est-elle pas plus vraie de l'un que de l'autre. M. de Ste-Croix a donné, dans le tome 42 des *Mém. de l'acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, des détails sur les lois de Charondas; et l'on en trouve aussi de très-curieux dans les *Opuscules academ.* de M. Heyne.

CHARONDAS. V. CARON (LOYS LE).

CHAROST. V. BÉTHUNE CHAROST.

CHARPENTIER (JACQUES), médec. franç., né en 1524 à Clermont en Beauvoisis, fit ses études à Paris, et y professa d'abord la philosophie avec succès au collége de Bourgogne. Après 16 ans de professorat, il reprit l'étude de la médecine, qu'il avait commencée avant d'occuper sa chaire de philosophie, fut reçu docteur à la faculté, et devint médecin de Charles IX. Il m. de phthisie en 1574. On a de lui : *Descriptio univ. naturæ ex Aristotele, etc.*, Paris, 1562, in-4; *de Methodo*, ibid., 1564, in-4; *Orationes contra Ramum*, ibid., 1566, in-8; *Orationes IV*, ibid., 1569, in-8; *Lib. XIV qui Aristotelis esse dicuntur, etc.*, 1573, in-4; *Comparatio Platonis cum Aristotele, etc.*, 1573, in-4; *Commentaire* (latin) *sur Ramus*, 1573, in-4. Suivant l'usage du temps, Charpentier avait latinisé son nom, *Carpentarius*.

CHARPENTIER (N....), auteur dramatique, m. à Paris, sa patrie, en 1730, est auteur de quelques opéras-comiques dont voici les titres : *les Aventures de Cythère*, 1715; *Qui dort dine*; 1718; *Jupiter amoureux d'Io*, 1720.

CHARPENTIER, provinc. de l'ordre des Petits-Augustins, né en 1699, mort en 1773, est auteur d'un *Poème* (latin) *sur l'Horlogerie*; d'une trad. de l'*Histoire du siège et de la prise de Rhodes*, par Guichard, 1765, in-8, qui se trouve dans le *Mercure* d'avril 1766, et de la *Lettre encyclique du général des Augustins sur les affaires d'Espagne*, trad. du latin, 1767, in-12. Il avait aussi traduit le poème d'*Imberdis*, sur la *fabricat. du papier* (*Papyrus, carmen*), qui devait être inséré avec le lat. dans l'*Essai d'une nouvelle Hist. de l'Imprimerie*; mais cet ouvr. n'a pas paru.

CHARPENTIER (PIERRE), jurisconsulte du 16e S., né à Toulouse, professa le droit à Strasbourg, puis à Genève en 1566. Il avait embrassé le calvinisme; mais, s'étant brouillé avec Théodore de Bèze et autres chefs de la réforme, il rentra en France, et vint à Paris quelques jours avant les massacres de la Saint-Barthélemi, auxquels il n'échappa qu'en se réfugiant dans la maison de Bellièvre, un de ses amis. Bientôt après, on le vit se déchaîner publiquement, non contre les auteurs de cette affreuse journée, mais contre ce qu'il appelait *la cause*, c'est-à-dire le parti des protestans. La cour jugea, d'après les discours de Charpentier, qu'il serait un bon apologiste des massacres à l'étranger, et le chargea, conjointement avec Bellièvre, de cette singulière mission. Il se rendit à Strasbourg et y publ. un écrit en latin et en franç., sous le titre de *Lettre de P. Charpentier, juriscons., adressée à F. Portes Candiois, par laquelle il monstre que les persécutions des églises de France sont advenues, non par la faute de ceux qui faisoient profession de la religion, mais de ceux qui nourrissoient les factions et conspirations qu'on appelle* LA CAUSE, Strasbourg, 1572, in-8. Il pa-

rut, sous le nom de F. Portes Candiois, une réponse très-violente, qui renferme des détails peu honorables de la vie de Charpentier. La lettre de celui-ci était tombée dans l'oubli, lorsque le père Denis de Ste-Marthe l'inséra, on ne sait par quelle raison, dans ses *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange sur l'Angleterre*, Paris, 1689. On a encore de Charpentier un ouvr. intit. : *Pium et christianum de retinendis armis, et pace repudiendâ consilium*, Paris, 1575, in-8, trad. en franc. sous le titre d'*Advertissement sainct et chrestien, touchant le port des armes, etc.*, ibid., 1575, in-8. Charpentier fut nommé avocat du roi au grand-conseil, en récompense de son zèle. On ignore l'époque de sa mort. Il ne faut pas le confondre avec un autre Charpentier, avocat (fils de Jacques Charpentier, médecin), qui fut condamné au supplice de la roue en 1596, pour avoir entretenu des intelligences avec l'Espagne dans la guerre de la France contre cette puissance.

CHARPENTIER (HUBERT), prêtre, né à Coulommiers en 1565, fut le fondateur de l'établissement des prêtres du Calvaire, sur le mont Valérien, près de Paris, sous l'invocation de Jésus crucifié. Il en fonda deux autres pareils en Béarn et dans le diocèse d'Auch, et m. à Paris en 1650. Il avait été très-lié avec l'abbé de St-Cyran (*v.* ce nom), et avec les solitaires de Port-Royal.

CHARPENTIER (FRANÇOIS), doyen et directeur perpétuel de l'acad. franç., 1er directeur de celle des inscript. et belles-lettres, né à Paris en 1620, m. en 1702, possédait les langues savantes, et avait une grande connaissance de l'antiquité. On lui doit, en grande partie, cette belle suite de médailles frappées sur les princip. évènemens du règne de Louis XIV. Toutefois les ouvr. qu'il a laissé ne répondent pas à la réputation dont il jouit de son vivant; voici les principaux : *la Vie de Socrate*, accompagnée des *dits memorables* de ce philosophe, trad. du grec de Xénophon, in-12; *Trad. de la Cyropedie*, in-12; *Defense de la langue française, etc.*, Paris, 1683, 2 vol. in-12; *Traité de la Peinture parlante; Explication des Tableaux de la galerie de Versailles, etc.*, ibid., 1684, in-4; *Discours d'un fidèle sujet au Roi, etc*, Paris, 1664, in-4, trad. par l'aut. en allem.; des *harangues*, des *discours*, insérés dans le *Recueil de l'Academie française; Voyage du Vallon tranquille* (Fontenay, dans le département de l'Aisne), nouv. historique, ibid., 1673; idem, 1796, in-12, avec une *preface* et des *notes* par MM. Adry et Mercier de St-Léger; quelques *poesies* plus que médiocres, et qui justifient ce que Boileau écrivait à Brossette : « Toute sa vie, il (Charpentier) a eu le style le plus écolier. » Boscheron (*v.* ce nom), a pub., en 1724, un *Carpentariana*, où l'on trouve quelques anecdotes curieuses sur cet académicien, grand faiseur d'inscriptions et de devises. Charpentier a été l'édit. des *Voyages* de Chardin et de Duloir, qui ont beaucoup gagné à passer par ses mains. Il est l'auteur de l'*Epître dédicatoire* et de la *Preface* du *Dictionnaire de l'Acad. franç.*, édit. de 1694. Il a laissé en MSs. une trad. de Xénophon; une *Dissertation sur la Cyropedie*, et une version en prose de quelques comédies d'Aristophane.

CHARPENTIER (MARC-ANTOINE), compositeur de musique, né à Paris en 1634, m. en 1702, avait voulu suivre d'abord la carrière de la peinture; mais s'étant rendu à Rome, pour étudier cet art, un *motet* de Carissimi, qu'il entendit dans une église, décida sa vocation pour la musique. Après avoir été long-temps l'élève de ce même composit. italien, il revint en France, se montra le rival de Lulli, et devint successivement intendant de la musique du duc d'Orléans (depuis régent, et auquel il donna des leçons de composition) et maître de musique de la Ste-Chapelle. On a de lui quelq. opéras, tels que *Medée*, qui eut beaucoup de succès dans le temps; *Philomèle*, représ. 3 fois au Palais-Royal, et auquel le duc d'Orléans avait travaillé plus. morceaux de musique, des *messes, etc., etc.* les airs du *Malade imaginaire*, attribués à Lulli, sont de Charpentier.

CHARPENTIER. V. BEAUVARLET CHARPENTIER.

CHARPENTIER (RENÉ), sculpteur, né à Paris en 1680, m. en 1723, fut élève de Girardon (*v.* ce nom), et membre de l'acad. de peinture et sculpt. On estime les ouvr. que cet artiste a faits pour l'église de St-Roch à Paris, et son *Tombeau du comte Rangoni*, qui y était placé avant la révol. de 1789.

CHARPENTIER (LOUIS), littérateur, né à Brie-Comte-Robert, dans le 18e S., est auteur des ouv. suivans : *Lettres critiques sur divers Ecrits contraires à la religion et aux mœurs*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; *Nouv. Contes moraux*, ibid., 1767, in-12; *Vos Loisirs*, contes moraux, 1768, in-12; *l'Orphelin normand, etc.*, 1768, 3 vol. in-12; *le Nouveau Père de Famille*, trad. de l'angl., 1768, in-12; *Essai sur les Causes de la Décadence du Théâtre*, 1768, in-12; *Mémoires d'un Citoyen*, 1770, 2 vol. in-12; *Essais historiques sur les Modes, etc., en France*, 1776, in-12.

CHARPENTIER (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), minéralogiste allem., né à Dresde en 1738, mort dans la même ville en 1803, fut intendant des mines de Freyberg, et profess. à l'acad. de Dresde. Il a laissé les ouvr. suiv. : *Géographie mineralog. de l'electorat de Saxe* (en allem.), Leipsig, 1778, in-4; *Observat. sur les Gîtes des minerais* (id.), ibid., 1800, in-4, fig.; *Mémoire géologique sur les montagnes des Géants en Silésie*, ibid., 1804, in-4, fig., et plus. *Mem.* insérés dans divers recueils.

CHARPENTIER (PIERRE-FRANÇOIS), graveur, né à Blois en 1739, m. vers 1810, fut d'abord compositeur dans une imprimerie; mais, ayant appris le dessin, il s'appliqua ensuite à la gravure, et publ. plusieurs planches imitant le dessin au lavis, d'après Berghem, Vanloo, Boucher, Doyen, Greuze et autres peintres.

CHARPENTIER COSSIGNY. V. COSSIGNY.

CHARPY (NICOLAS), écrivain franç. du 17e S., né dans la Bresse, fut secrétaire du grand-écuyer Cinq-Mars, favori de Louis XIII. Accusé d'avoir contrefait un sceau, il trouva les moyens de se soustraire aux poursuites de la justice, qui le condamna à être pendu en effigie. Réfugié en Savoie, il profita des troubles de la Fronde pour revenir à Paris; et ayant embrassé ensuite l'état ecclésiast., il m. en 1670. On a de lui : *le Hérault de la fin des temps*, ou *Hist. de l'Eglise triomphante*, Paris, in-4, sans date; *l'Ancienne nouveauté de l'Ecrit.-Sainte, etc.*, Paris, 1657, in-8; *le Juste Prince*, ou *le Miroir des Princes en la vie de Louis XIII*, ibid., 1638, in-4; *Eloge du cardinal Mazarin* (en vers latins), ibid., 1658, in-4; *Catechisme ecclésiastique, etc.*, ibid., 1668, in-8. — Louis de Ste-Croix CHARPY, de la famille du précéd., est auteur d'une *Paraphrase du psaume* 71, sur la naissance du dauphin, fils de Louis XIV; des *Saintes ténèbres*, en vers franç., Paris, 1670, in-12; d'une *Epître à l'Hiver;* d'un *Abrégé de la Vie de ceux qui ont porté le nom de Grand*, en vers latins et français, Paris, 1689, in-4. — L'abbé de Marolles cite un autre CHARPY (Jean), abbé de Ste-Croix, auquel il attribue une *Paraphrase* (en vers) *des Lamentations de Jérémie*, et quelques *poésies* à la louange de Louis XIII.

CARPY (GAETAN), supérieur de la maison des religieux Théatins, à Paris, m. dans cette ville en 1683, a publié une traduct. franç. de l'*Histoire de l'Ethiopie orientale*, de Jean de Santo, dominicain portugais, Paris, 1684, in-12, et une *Vie de saint Gaëtan de Thienne, fondateur des Clercs réguliers*, ibid., 1657, in-4. Il a laissé quelques MSs., parmi lesquels on remarque une traduct. de la *Relation*

en latin) *de la Mission faite en France par les Théatins*, en 1644.

CHARRIER (Marie-André), avocat, député du bailliage de Mende aux états-généraux de 1789, fut condamné à mort, en 1794, par le tribunal criminel du département de l'Aveyron, pour avoir opéré une insurrection dans le département de la Lozère, en faveur de la monarchie, contre le gouvernement conventionnel.

CHARRIÈRE (Joseph de La), chirurgien né à Annecy en Savoie vers le milieu du 17e S., est auteur d'un *Traité des Opérations de Chirurgie*, Paris, 1690, 92, 1706, 1721, et 1723, in-12, trad. en allem., en angl. et en holland., et d'une *Anatomie nouv. de la tête de l'homme*, ibid., 1703, in-12.

CHARRIÈRE (Mad. de St-HYACINTHE de), dame auteur, née en Hollande vers 1746, m. en 1806, avait épousé un gentilhomme du pays de Vaud, et habitait un village de la principauté de Neuchâtel. Elle a publié les ouvr. suiv. : *Calliste, ou Lettres écrites de Lausanne*, 1786, in-8; *Mistress Henley; Lettres neuchâtelloises; œuvres* pub. sous le nom *de l'abbé de la Tour*, Leipsig, 1798, 3 vol. in-8 : c'est un recueil de nouvelles et de pièces de théâtre. Presque tous ces ouvrages ont été traduits en allemand par L.-F. Herder.

CHARRON (Pierre), moraliste et théologien franç., né à Paris en 1541, fils d'un libraire qui fut père de 25 enfans, étudia le droit à Orléans, puis à Bourges, se fit recevoir avocat au parlement, et exerça cette profession pendant 5 à 6 ans, au bout desquels il embrassa l'état ecclésiastique. La réputation qu'il s'acquit bientôt dans la chaire évangélique le fit rechercher par plus. évêques qui l'attirèrent dans leur diocèse et lui procurèrent des bénéfices. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Aqs, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom et de Bordeaux. Il se lia dans cette dernière ville avec le célèbre Montaigne, qui, en témoignage de son amitié et de sa haute estime, lui donna, par son testament, le droit de porter les armes de sa maison. Charron, par reconnaissance de cet honorable souvenir, légua tous ses biens, montant à 15,000 liv. tournois, au beau-frère de ce philosophe. Nommé en 1595 député à l'assemblée générale du clergé, séante à Paris, il en devint le secrétaire, et mourut quelques années après dans la même ville, frappé d'apoplexie, le 16 novembre 1603. Il avait montré pendant toute sa carrière autant de sagesse que de piété. Le premier ouvrage qu'il a pub. est son *Traité des Trois Vérités*, impr. à Cahors, 1594, sans nom d'aut., réimpr. l'année suivante à Bruxelles, sous le nom de Benoit Vaillant, et à Bordeaux, sous son nom, la même année, 1695, in-8. Ces *trois vérités* forment la division de l'ouvr. : par la prem., il combat les athées, en démontrant qu'il y a une religion ou un culte de Dieu; par la seconde, il prouve, contre les païens, les juifs, les mahométans, que de toutes les religions, la chrétienne est la seule véritable; par la troisième, il établit, contre les hérétiques et les schismatiques, que de toutes les communions, il n'y a de salut que dans l'église catholique et romaine. Le second et le plus connu des écrits de Charron est le *Traité de la Sagesse*, en trois livres, imprimé pour la première fois à Bordeaux, 1595, in-4, puis en 1601, in-8; nouv. édit., avec des corrections du président Jeannin, Paris, 1604, in-8. Le peu de débit de cette édit. mutilée décida un libraire à en pub. une autre, ibid., 1607, in-8, conforme à l'édition originale, augmentée des observat. du présid. Jeannin. Les plus recherchées des édit. postérieures sont celles des Elzevir, Leyde, 1646, in-12, celle de Bastien, Paris, 1784, in-8, avec la vie de l'auteur, et celle qui a été publiée par M. Amaury-Duval, dans la *Collection des Moralistes franç.*, Paris, 1820. Charron avait composé, peu de temps avant sa mort, un *abrégé* et une *apologie* de ce *Traité de la Sagesse*, qui fut pub. sous le même titre, Paris, 1608, in-8, réimpr. à la suite du 1er ouvr. dans l'édit. de Rouen, 1644, grand in-12, et dans plus. autres, où l'on trouve aussi les discours chrétiens du même moraliste, impr. pour la prem. fois à Bordeaux, en 1600, in-4.

CHARRY (Jacq. PREVOST, sieur de), gentilhomme de Languedoc, né dans le 16e S., se distingua dans les armées franç. sous les règnes d'Henri II et de Charles IX. Il commandait en 1563 dix compagnies ou enseignes d'infanterie, qui furent choisies par le roi pour former sa garde franç., et organisées ensuite en régiment du même nom (gardes franç.). Charry en fut le 1er colonel ou mestre-de-camp, et m. dans la même année (1563), assassiné sur le pont St-Michel, par plus. gentilshommes, à la tête desquels était Chatelier Portant, dont, quelques années auparavant, il avait tué le frère en duel. Charry est cité par le maréchal de Montluc, Brantôme et Boivin du Villars (*v.* ces noms), comme l'un des meilleurs officiers de l'époque.

CHARTIER (Alain), écriv. et poète franç. du 15e S., né à Bayeux en Normandie en 1386, vint faire ses études à l'univ. de Paris, et y obtint des succès précoces. Il avait à peine 16 ans lorsqu'il conçut le projet d'écrire l'histoire de son temps. Déjà ses condiscip. et même ses maîtres lui avaient décerné les titres de bon orateur, de noble poète et de savant rhétoricien. Charles VI, informé des talens du jeune Alain, le nomma clerc-notaire et secrétaire de sa maison; et il fut continué dans cette place par Charles VII. Quelq. biogr. ont avancé, sans aucune preuve, qu'il fut archidiacre de Paris et conseiller au parlem.; et l'époque précise de sa m. est ignorée. Duchesne la place à l'année 1458; La Monnaye avant 1457; enfin d'autres veulent qu'il ait terminé sa carrière en 1449 à Avignon, où l'on voyait, disent-ils, son épitaphe dans l'église des Antonins de cette ville. Pasquier rapporte, pour donner une preuve du degré d'estime dont Alain Chartier avait joui de son vivant, que ce *Père de l'éloquence française* (nom qu'on lui avait donné) s'étant un jour endormi sur une chaise, à la cour de Charles VII, Marguerite d'Ecosse, épouse du dauphin (depuis Louis XI), s'approcha de lui et lui donna un baiser sur la bouche. Les seigneurs et dames de la suite de cette princesse s'étonnant de cette action, elle leur dit « qu'elle ne baisoit pas la personne, mais la bouche dont estoient sortis tant de beaux discours. » Tous les ouvr. d'Alain Chartier ont été réunis et publiés par Duchesne, Paris, 1617, in-4, 2 parties. La prem. renferme les ouvr. en prose tels que l'*Hist. de Charles VII*, attribuée à Gilles Bouvier, qui paraît n'en avoir été que le continuateur; *l'Esperance; le Curial* (le Courtisan); *le Quadrilogue invectif; Dialogus familiaris super deploratione gallicæ calamitatis*, et quelq. autres écrits lat. La seconde partie contient les *poésies*. M. Barbier, dans son *Dictionn. des anonymes*, indique, comme étant de Chartier, un ouvr. en prose, intit. : *Demande d'amour*, Paris, in-8, sans date. Une partie des ouvr. recueillis par Duchesne avaient déjà été publiés, et l'on recherche encore l'édit. de Paris chez Galliot Dupré, 1529, in-8. Elle contient les *faicts, dits et ballades*, pub. antérieurement, en 1484, 1489 et 1526, in-fol. gothique. — Chartier (Jean), frère du précéd., bénédictin, chantre de l'église de St-Denis, né à Bayeux comme Alain, qui le fit connaître à Charles VII, fut nommé par ce monarque historiogr. de France. Chargé de mettre en ordre les chroniques que l'on conservait dans le trésor de St-Denis, Jean Chartier remplit cette tâche avec autant de zèle que d'intelligence, et accompagna ensuite le roi dans ses guerres contre les Anglais. On ignore l'époque de sa m.; mais on croit qu'elle suivit de près celle de Charles VII, arrivée en 1461. Les *Grandes chron. de France*, débrouillées par Chartier, et augment.

par lui de l'*Histoire du règne de Charles VII*, ont été publiées à Paris, 1476 et 1493, 3 vol. in-fol., réimp. pour la 3e fois avec une continuation jusqu'à l'an 1513, Paris, 1514, 3 vol. in-fol., et insérées ensuite dans la collect. des histor. de France de dom Bouquet (*v.* ce nom). L'*Hist. de Charles VII* a été imprim. séparém. à Paris, 1661, in-fol. On trouve à la Biblioth. royale un MS. in-fol. du même aut., contenant les *Différends des rois de France et d'Angleterre*. — CHARTIER (Guill.), év. de Paris, parent, ou, suiv. quelq. aut., frère d'Alain et de Jean, fut élevé à la cour de Charles VII, et nommé en 1447 à l'évêché de Paris. Plus tard, il fit partie de la commission chargée de la révision du procès qui réhabilita la mémoire de Jeanne d'Arc. Il encourut, vers la fin de sa vie, la disgrâce de Louis XI pour avoir été député de la bourgeoisie de Paris vers les princes ligués pendant la guerre dite du bien public. Le roi, conservant son ressentiment jusqu'à la mort du prélat, arrivée en 1472, ordonna qu'on insérât dans son épitaphe les sujets de plainte qu'il avait contre lui; mais ce monument de vengeance fut supprimé sous le règne de Charles VIII.

CHARTIER (René), méd. franç., né à Vendôme en 1572, se fit d'abord connaître par quelq. tragéd. et autres poésies lat., enseigna les bell.-lett. à Angers, alla ensuite à Bordeaux, puis à Bayonne, où il prof. la rhétor. Le voisinage des Pyrénées lui inspira le goût de la botanique, et cette étude l'ayant conduit à celle de la médecine, il vint à Paris pour acquérir de nouv. connaissances dans cet art, fut reçu doct. de la faculté en 1608. Nommé profess. de pharmacie en 1610, il devint successiv. méd. des dames de France, méd. ordin. du roi, profess. de chirurgie au collége royal, et m. en 1654 d'une attaque d'apoplexie qui le surprit à cheval. On a de lui une édit. complète des *Œuvr. réunies d'Hippocrate et de Galien*, texte grec et latin, Paris, 13 vol. in-fol., dont 10 seulement furent impr. du vivant de l'aut., savoir : les 6 premiers, le 8e et le 13e en 1639, le 7e et le 12e en 1649; les 9e, 10e, 11e furent pub. en 1679, par les soins de deux autres méd. de Paris, Blondel et Lemoine. Chartier a publié aussi : des *Scholies* latines sur le livre de Jacq. Holler *de Morbis internis*, Paris, 1611, in-4, et une édit. de la *Medicina universa*, ouvr. posthume de Barthelemi Perdoulx, ibid., 1630, in-4. — Son fils, CHARTIER (Jean), né à Paris en 1610, fut reçu docteur en 1634, devint médec. ordin. du roi, et profess. au collége royal. Il est aut. de *la Science du plomb sacré des sages, ou de l'antimoine*, Paris, 1651, in-4, trad. en lat. et inséré dans le *Theatrum chimicum* (pub. à Strasbourg en 1659), sous le titre de *Scientia plumbi sacri sapientum*, etc. Gui Patin (*v.* ce nom), adversaire des partisans de l'antimoine, se déchaîna avec la dernière violence contre Chartier et le fit rayer du tableau de la faculté; mais ce méd. y fut rétabli en 1653 et m. en 1662. — CHARTIER (Philippe), frère du précéd., fut reçu doct. en 1656, obtint (au concours) la chaire de profess. au collége royal, et m. en 1669. Il revendiqua l'ouv. de son frère sur l'antimoine, et s'en déclarait publiquement l'auteur.

CHASDAI (Abraham-Levita-ben), rabbin des juifs de Barcelone vers la fin du 12e S., a trad. de l'arabe en hébreu un livre dans lequel Aristote mourant est supposé s'entretenir avec d'autres philos. sur l'excellence et l'immortalité de l'âme. Cette traduct., dont l'original est évidemment une imitation du *Phedon* de Platon, parut à Venise en 1519, in-4, et a eu plus. autres édit., dont la dern., celle de Giessen, 1706, est accompagnée d'une version lat. de Jean-Juste Tosius.

CHASLES, CHALES ou CHALLES (Grégoire ou Robert de), littérat., né à Paris en 1659, obtint un emploi dans la marine, visita successivement l'empire othoman, les Indes, le Canada, et fut fait prisonnier dans cette dernière contrée. De retour à Paris, il en fut banni pour des propos et des écrits satiriques, et m. à Chartres, lieu de son exil, vers l'année 1730. Il est aut. des *Illustres Françaises*, recueil de nouvelles, Paris, 1725, 3 vol. in-12, 1739, 1748, 1750, 4 vol. in-12; *Journal du voyage fait aux Indes orient. par l'escadre de Duquesne en 1690-91*, La Haye (Paris), 1721, 3 vol. in-12; trad. du 6e vol. de l'*Hist. de Don Quichotte*, Paris, 1713, in-12, attribué comme les précéd. à Filleau de St-Martin, mais revendiqué par Chasles.

CHASLES (Franç.-Jacq.), avoc. au parlem. de Paris, pub., au commencement du 18e S., un *Dictionn. universel, chronol. et histor. de justice, police et finances, distribué par ordre de matières*, etc. Paris, 1725, 3 vol. in-fol.

CHASOT DE NANTIGNY (Louis), généal., né en 1692 en Bourgogne, fit d'abord l'éducation de quelq. jeunes gens de famille noble, et se livra ensuite spécialement à l'étude des généalogies. C'est à lui que l'on doit tout ce qui est relatif à cette partie dans les supplémens de Moreri; et il a pub. en outre les ouvr. suiv. : *Tablettes géograph.*, Paris, 1725, in-12; *Généalogies histor. des anciens patriarches, rois, empereurs, et de toutes les maisons souveraines jusqu'à présent*, Paris, 1736-38, 4 vol. in-4. Ce grand ouvr. n'a point été terminé *Tablettes histor., généal. et chronol.*, Paris, 1749, 1757, 2 vol. in-24; *Tables généal. de la maison de France et de celles qui en sont sorties*, in-4, extr. du grand ouvr. des *Généalog. histor.*; *Tablettes de Themis*, 1755, 2 vol. in-24; *Abrégé de la généal. des vicomtes de Lamagne*, etc., Paris, 1757, in-12.

CHASSAGNE (Ignace-Vincent GUILLOT de La), né à Besançon au commencement du 18e S., mort à Paris en 1750, a composé quelques romans peu estimés : *le chevalier des Essars et la comtesse de Bercy*, Paris, 1735, 2 vol. in-12; *Histoire du chevalier de l'Étoile*, 1740, in-12; *les Amours traversés*, 1741, in-12; *Mémoires d'une fille de qualité qui s'est retirée du monde*, 1742, in-12; *la Bergère russienne*, 1745, in-12.

CHASSAIGNES (Antoine de La), doct. de Sorbonne, né à Châteaudun (Berry), en 1682, m. en 1760, écrivit en faveur des jésuites des ouv. qui sont aujourd'hui sans intérêt. On lui attribue la *Vie de Nic. Pavillon, év. d'Aleth*, St-Mihiel (Chartres), 1739, 3 vol. in-12, Utrecht (Rouen), 1740, 2 vol. in-12, divisé en 2 parties : La Chassaigne n'a écrit que la seconde, qui traite des affaires du jansénisme et de la régale, auxquelles l'évéq. d'Aleth eut part; la première partie appartient à Lefèvre de St-Marc, qui l'a rédigée sur des mém. fournis par Duvaucel, théologal du chapitre d'Aleth.

CHASSANÉE. V. Chasseneux.

CHASSANI (N.), écriv. du 18e S., sur lequel on n'a d'ailleurs aucun renseignement, est aut. des ouvr. suiv. : *Morale universelle*, tirée des liv. sacrés à l'usage de la jeunesse, Paris, 1792, in-8; *Essai histor. sur l'insuffisance et la vanité de la morale des anciens, comparée à la morale chrét.*, trad. de l'italien, 1792, in-8.

CHASSANION (Jean de), écriv. protestant, né à Monistrol en Velai dans le 16e S., est aut. d'une *Hist. des Albigeois, touchant leur doctrine et leur religion, etc.*, Genève, 1595, in-8; *de Gigantibus eorumque reliquiis, etc.*, Bâle, 1589, Spire, 1587, in-8; *Hist. memorables des grands et merveilleux jugemens et punitions de Dieu*, 1586, in-8.

CHASSÉ (Claude-Louis-Dominique de), seigneur du Ponceau, né à Rennes en 1698, d'une famille noble de la Bretagne, entra d'abord dans les gardes-du-corps du roi; mais le mauvais état de sa fortune ébranlée par le système de Law, et complètement renversée par le terrible incendie de Rennes, ne lui permettant plus de se soutenir au service, il se décida à tirer parti des dons qu'il avait reçus de la nature : une taille avantageuse, une

figure agréable, une voix pleine et sonore; et débuta sur le théâtre de l'Opéra en 1721. Il y remplit les premiers rôles avec un grand succès jusqu'en 1757, époque de sa retraite. Il m. en 1786. Chassé est aut. de plusieurs chansons bachiques, dont la musique, qu'il avait composée pour lui-même, excède l'étendue de la voix de la plupart des chanteurs.

CHASSEL (CHARLES), sculpt., né à Nancy en 1612, passe pour un des plus habiles artistes dans la sculpt. de petite dimension. Il existe de lui au musée de Nancy un *Crucifix* en bois, qui est un véritable chef-d'œuvre en ce genre. Appelé à Paris par la reine, mère de Louis XIV, il exécuta pour le monarque enfant les modèles d'une armée mobile composée de fantassins et de cavaliers, avec tout l'attirail des combats. On croit que ce jouet d'une nouvelle espèce fit naître ou développa en Louis XIV le caractère guerroyant qui fit en partie la gloire de son règne.

CHASSENEUX (BARTHÉLEMI de), président au parlem. de Provence, né à Issy-l'Évêque (Bourgogne) en 1480, fut d'abord avocat du roi à Autun, puis conseiller au parlem. de Paris. Il était à la tête du parlem. de Provence lorsque fut rendu le fameux arrêt du 18 novembre 1540, qui condamnait à m. par contumace un certain nombre d'habitans des villages de Cabrières, Mérindol et lieux circonvoisins; qui bannissait les autres et ordonnait la ruine de leurs maisons, etc. Ces habitans étaient un reste des anciens Vaudois (*v.* ce nom), que la fermentation causée par la nouvelle doctrine de Luther avaient rendus suspects. Chasseneux suspendit l'exécution de cet arrêt en demandant au roi que les habitans de Mérindol fussent entendus, et en obtenant un ordre de la cour à cet égard. Mais il ne survécut qu'une année à cette généreuse démarche, et m. en 1541. Son successeur, le présid. d'Oppède (*v.* ce nom), entraîné, dit-on, moins par l'intérêt de la religion que par la haine qu'il portait aux seigneurs de Cabrières et de Mérindol, fit exécuter l'arrêt dans toute sa rigueur. Chasseneux a laissé plus. ouvr., dont les principaux sont: *Consilia*, Lyon, 1531, in-fol. Ce sont des consultations sur des matières de droit; *Catalogus gloriæ mundi*, Lyon, 1529, in-fol. L'aut. règle dans cet ouvr. les rangs, les préséances, etc., dans le royaume; *Comment. sur les coutumes de Bourgogne*, etc. (en latin). La dern. édit. est de 1647, in-fol.; il est aut. des vers latins dans les *Epitaphes des rois de France depuis Pharamond jusqu'à François Ier*, Bordeaux, sans date, in-8. La *Vie* de Chasseneux a été écrite par Bouhier, en tête de son *Comment. sur la coutume de Bourgogne*.

CHASSIGNET (JEAN-BAPTISTE), écriv. fr. du 16e S., né à Besançon vers 1515, fut avocat fiscal au bailliage de Gray en Franche-Comté. On a de lui: *le Mepris de la vie et consolation contre la mort*, Besançon, 1594, in-12: c'est un rec. d'odes et de sonnets; *Paraphrases en vers franç. sur les 12 petits prophètes*, ibid., 1601, in-12; *Paraphrases sur les 150 psaumes de David*, Lyon, 1613, in-12. Il a trad. du latin en franç. l'*Histoire de Besançon*, de J.-J. Chefflet: cet ouvr. est resté Ms. — CHASSIGNET (N.), bénédictin, né vers la fin du 16e S., a composé une *Hist. de tous les monastères du comté de Bourgogne*, restée MS. et citée avec éloge par dom Martenne (*v.* ce nom) dans son *Voyage littéraire*.

CHASSIRON (PIERRE-CHARLES-MARTIN de), maître des comptes, né à la Rochelle en 1750, fut successiv. trésorier au bureau des finances dans cette ville, député au conseil des anciens, dont il devint secrét. (28 août 1797), membre du tribunat, qu'il présida en 1800; et enfin il fut nommé en 1807 maître des comptes, place qu'il conserva après la restauration. Mort en 1825. On a de lui: *Lettres sur l'agriculture du district de la Rochelle et des environs*, 1796, in-12; *Lettres aux cultivateurs franç. sur les moyens d'opérer un gr. nomb. de dessèchemens*, etc., 1800, in-8; *Richard converti ou entretien sur les objets les plus importans du Code rural*. Il a aussi travaillé au *Nouveau cours complet d'agriculture*, en 13 vol. in-8.

CHASTANET (LÉONARD), chirug. franç., né dans le Périgord en 1713, est aut. d'une *Lettre sur la lithotomie*, Londres (Paris), 1768, in-8; et d'une autre *Lettre à M. Chambon, chirurg. de la princesse de Lorraine*, sans date et sans indication de lieu.

CHASTE (N. de), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, fut envoyé par la reine Catherine de Médicis, en 1583, avec une compagnie d'infanterie dans l'île de Tercère (une des Açores), pour y soutenir les intérêts d'Antoine, prieur de Crato, récemment élu roi de Portugal. Cette expédition ne fut pas heureuse; de Chaste en remit, à son retour, une relation circonstanciée à la reine-mère. Il forma ensuite, avec des négocians de Rouen, une compagnie pour continuer les découvertes déjà faites au Canada, et dont Champlain (*v.* ce nom) dirigea le 1er armement. Il m. en 1603, au moment où il se disposait à partir lui-même pour cette contrée. La relation du *Voyage de de Chaste à Tercère* a été insérée dans la 2e partie du 2e vol. du recueil de Thévenot.

CHASTEAU-VIEUX (COSME de LA GAMBE, dit), valet-de-chambre du roi Henri III, est aut. de plus. pièces de théâtre dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que les titres: *Jodès; Roméo et Juliette; Edouard*, d'après des nouvelles de Bandello (*v.* ce nom); *Alaigre; le Capitaine Bouboufle*, etc.

CHASTELAIN (CLAUDE), chan. de Paris, né dans cette ville en 1639, acquit une grande érudition dans la liturgie, et fut placé par l'archevêque de Harlay à la tête d'une commission d'ecclésiast., chargée de revoir et de corriger les livres liturgiq. du diocèse. Il fit ensuite le même travail pour plusieurs év. et ordres religieux avec le même zèle et le même succès, et m. à Paris en 1712. On a de lui un *Vocabulaire hagiologique*, inséré dans les *Etymologies de la langue franç.* de Ménage; une *Vie de St Chaumont*, Paris, 1699, in-12; *Martyrologe romain*, trad. en franç. avec des addit. et des notes, ibid., 1705, in-4; *Martyrologe universel*, ibid., 1709, in-4, avec addit. et notes; *Relat. de l'abbaye d'Orval*, insérée dans l'*Hist. des ordres monastiq.* du P. Helyot. Chastelain est aussi le principal aut. du *Bréviaire de Paris*, pub. en 1680. Ce livre ayant été l'objet de quelques critiques, le même publia, sous le voile de l'anonyme, une *Reponse aux remarques*, etc., Paris, 1681, in-8. Il a laissé en MS. un *Voyage dans le diocèse de Paris*, et un *Journal* de sa vie.

CHASTELAIN. V. CHATELAIN (George).

CHASTELARD (PIERRE DE BOSCOSEL DE), gentilhomme dauphinois, petit-neveu ou (suivant de Thou) petit-fils de Bayard, né vers 1540, se fit d'abord connaître par plus. actions d'éclat. Ses parens l'avaient attaché à la maison de Montmorency, alors très-puissante à la cour d'Henri II. Ayant conçu une violente passion pour Marie Stuart, épouse de François II, il l'accompagna une première fois en Ecosse, après la m. de son mari, revint en France, puis passa de nouveau en Ecosse, avec l'agrément des Montmorency, qui lui donnèrent des lettres de recommandation. La reine l'accueillit avec bonté, mais son imprudence fut la cause de sa perte. Surpris un jour dans la chambre de Marie Stuart, où il était parvenu à s'introduire secrètement, il fut livré aux tribunaux et condamné à perdre la tête. Chastelard cultivait la poésie, et avait composé pour l'illustre objet de sa passion plus. pièces de vers, dont une seule a été conservée par le Laboureur (*v.* ce nom) dans les *Mémoires* de Castelnau.

CHASTELER (Jean, marquis de), général au service de l'empereur d'Autriche, né dans le Hainaut en 1750, entra fort jeune dans le corps du génie militaire, se fit remarquer dans la guerre de l'Autriche contre la Russie, en 1788. Envoyé ensuite dans les Pays-Bas pour réparer les fortifications de Namur, il fut fait prisonnier par les Français en 1792, échangé quelq. mois après, et nommé major-général. Il fit en cette qualité la campagne de 1793, et reçut plus. blessures au siége de Valenciennes. Lorsque la guerre recommença entre la France et l'Autriche, en 1809, le marquis de Chasteler eut la mission d'organiser l'insurrection générale du Tyrol, alors cédé à la Bavière; mais il fut complètement battu par le maréchal Lefèvre (*v.* ce nom), qui commandait alors une armée franco-bavaroise. Il fit ensuite la campagne de 1813, et celle d'Italie en 1815, contre le roi Joachim Murat, devint gouverneur de Venise, et m. dans une de ses terres près d'Ath, dans le royaume des Pays-Bas, en 1820.

CHASTELET (Jean du), ancien poète franç., est mentionné dans la liste de ceux qui ont écrit avant le 14e S., comme ayant mis en vers (dans la langue du temps), les *Dicts moraux de Caton*. Cet ouvr. ne se trouve dans aucun recueil, et on n'en connaît pas même le MS.

CHASTELET (Paul HAY, sieur du), né en Bretagne en 1592, fut avocat-général au parlement de Bretagne, maître des requêtes, conseiller d'état, et, dans ces diverses magistratures, déploya autant de fermeté de caractère que d'habileté. Choisi pour être un des premiers membres de l'académie franç. lors de sa fondation, du Chastelet en fut le premier secrétaire, jusqu'à sa m. arrivée en 1636. Il a écrit plus. ouvr., dont les seuls remarquables sont : un *Recueil de diverses Pièces pour servir à l'Histoire*, Paris, 1625, 1626, 1635, in-fol., et *l'Histoire de Bertrand Duguesclin*, Paris, 1666, in-fol. — Chastelet (Paul Hay, marquis du), fils du précédent, est auteur d'un *Traité de l'Education de M. le Dauphin*, Paris, 1664, in-12; *de la Politique de la France*, Cologne, 1669, in-12.

CHASTELET (Gabrielle-Emilie le TONNELIER DE BRETEUIL, marquise du), dame illustre par son esprit et son savoir, née à Paris en 1706, mourut à Lunéville en 1749. Douée des dispositions les plus heureuses, elle apprit au sortir de l'enfance, le latin, l'italien et l'anglais, et se rendit familiers les grands écrivains de ces trois langues. On a conservé les fragmens MSs. d'une trad. de Virgile qu'elle avait commencée à l'âge de 16 à 17 ans. Elle se livra ensuite à l'étude des sciences, acquit des connaissances assez étendues en géométrie, en astronomie et en phys., et concourut, en 1738, pour le prix de l'académie des sciences, qui avait proposé de *déterminer la nature du feu*. Elle publia en 1740 des *Institutions de Physique*, suivies de l'*Analyse de la Philosophie de Leibnitz*, et s'occupa ensuite d'une traduct. du *Livre des Principes de Newton*, qui ne fut pub. qu'après sa mort, arrivée en 1749. Très-jeune encore, la savante Emilie avait épousé le marquis du Chastelet-Lomont, lieut.-général, issu d'une ancienne famille de Lorraine. Elle fut très-liée avec Voltaire; et cette liaison, qui n'a pu échapper aux remarques de la critique et de la malignité, a plus contribué peut-être à la célébrité de cette dame que ses écrits, aujourd'hui presqu'oubliés. Le *Livre des Principes*, *de Newton*, revu et corrigé par Clairaut, fut impr. à Paris, 1756, 2 vol. in-4. M. Hochet a pub. les *Lettres inédites de la marquise du Chastelet à M. le comte d'Argental*, précédées d'une *notice* sur la vie de cette dame, et suiv. de deux *traités* de la même *sur l'existence de Dieu et sur le bonheur*, Paris, 1806, in-8. MM. Serieys, Echard et Pommereul ont pub. aussi : *Lettres inédites de madame la marquise du Chastelet*. Voltaire a écrit l'*éloge* de mad. du Chastelet, placé en tête de la *Traduct. des Principes de Newton*.

CHASTELET D'HARAUCOURT (Louis-Marie-François, duc du), fils de la précédente, né en Bourgogne vers 1740, entra de bonne heure au service, devint colonel du régiment du roi, puis de celui des gardes-franç., après la mort du maréchal-duc de Biron, fut élevé au grade de lieut.-général, et nommé, en 1789, député de la noblesse du Barrois aux états-généraux. On a prétendu que les innovations introduites par lui dans la discipline des gardes-françaises furent, en grande partie, la cause de l'insurrection de ce régiment, à l'époque de la révolut. Le duc du Chastelet, emprisonné après la journée du 10 août 1792, fut ensuite trad. devant le tribunal révolut., qui le condamna à m. le 13 décembre 1793. Il avait été ambassadeur en Angleterre, avant la révolution, et il a laissé, sur cette mission, des *Mémoires* qui ont été publ. vers la fin du dernier siècle.

CHASTELLAIN (Jean-Claude), né en 1757, député à la convent. nat. par le départ. de l'Yonne, opina dans le procès de Louis XVI pour la détention et le bannissement à la paix, et, dans le dernier appel, il se prononça pour le sursis. Mis en arrestation comme l'un des signataires de la protestation du 31 mai, il recouvra sa liberté à la m. de Robespierre, devint membre du conseil des cinq-cents, puis, après le 18 brumaire, fut nommé juge au tribun. de Sens, place qu'il ne conserva que peu de temps. Il m. à Subligny, près de Sens, en octob. 1824. On a de lui *Pacte social combiné sur l'intérêt phys., polit. et moral de la nation française et autres nations*, Paris, an III (1795), in-4, avec tableaux.

CHASTELLUX (Claude DE BAUVOIR, seigneur de), maréchal de France, sous le gouvernement du duc de Bourgogne, pendant les troubles civils du règne de Charles VI, né vers la fin du 14e S. en Bourgogne, était de la famille de Beauvoir, déjà ancienne et illustre dans cette même province. Attaché en qualité de chambellan au duc Jean-sans-Peur, son suzerain, Chastellux le servit avec le plus grand zèle, gouverna en son nom le Nivernais, les villes de Mantes, Pontoise, Meulan, Poissy, surprit la ville de Paris, le 29 mai 1418, et reçut, en récompense de ce fait d'armes, le bâton de maréchal. Nommé, peu de temps après, lieutenant et capitaine-général dans le duché de Normandie, il fut défait, et tomba au pouvoir des Armagnacs; mais le roi de France, à la sollicitation du duc de Bourgogne, paya sa rançon. Il se signala encore par plusieurs autres exploits, assista, au nom du duc de Bourgogne, aux assemblées tenues à Auxerre, en 1451, et m. en 1453. L'aîné de la maison de Beauvoir-Chastellux avait le privilége d'être premier chanoine d'Auxerre; et l'on voyait, dans la cathédrale de cette ville, avant la révolut., la statue de Claude Castellux, à genoux, armé de toutes pièces, l'aumusse de chanoine sur le bras, et tenant de la main droite un faucon.

CHASTELLUX* (François-Jean, marquis de), maréchal-de-camp des armées du roi, membre de l'académie franç., etc., né à Paris en 1734, de la même famille que le précédent, entra au service à l'âge de 15 ans, fut six ans après colonel du régim. de dragons qui portait son nom, fit les campagnes d'Allemagne de 1756 à 1763, et passa, en 1780, en Amérique, où il remplit les fonctions de major-général dans l'armée sous les ordres du marechal de Rochambeau. A son retour, il fut gouverneur de Longwi, inspecteur d'infanterie, et m. en 1788. Il s'était lié en Amérique avec le célèbre Washington, et il avait constamment uni, dès sa jeunesse, la culture des sciences et des lettres aux devoirs et aux fonctions de son état. On a de lui : *de la Felicité publique*, 1772, in-8; idem, augmenté, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-8 : M. A.-A. Renouard

en a donné en 1822 une nouv. édit., précéd. d'une *Notice* par M. Alfred de Chastellux fils ; *Voy. dans l'Amérique septentr.., dans les années* 1780-81-82, Paris, 1782, 1788, 2 vol. in-8, avec cartes et fig. ; *Essai sur l'union de la Poesie et de la Musique*, La Haye (Paris), 1763, in-12 ; *Essai sur l'Opera*, trad. de l'ital. d'Algarotti, suivi d'un opéra d'*Iphigenie en Aulide*, par le traduct., Paris, 1773, in-8 ; *Eloge d'Helvétius*, 1774, in-8 ; *Discours sur les avantages et désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique*, Londres (Paris), 1787, in-8 ; *Discours en vers adressés aux officiers et soldats des différentes armées américaines*, traduit de l'anglais de David Humphreys, Paris, 1786, in-8, et un grand nombre d'articles dans l'Encyclopédie et journaux littér. du temps.

CHASTENET. V. Puységur.

CHASTILLON (Renaud de), seigneur franç., accompagna en Palestine le roi Louis VII, dit *le Jeune*, en 1147, devint prince d'Antioche, du chef de son épouse Constance, et fut tué par Saladin, qui le regardait comme un de ses plus redoutables adversaires.

CHASTILLON (Hugues de), comte de St-Pol et de Blois, au 13e S., fut l'oncle d'Yolande, qui, ayant épousé Archambaud de Bourbon *le Jeune*, donna le jour à une fille, laquelle fut mariée à Robert de France, comte de Clermont, 6e fils de St Louis, et tige de la maison de Bourbon, aujourd'hui régnante. — Jean de Chastillon, comte de Chartres et de Blois, de la famille du précédent, reçut, en 1271, de Philippe-le-Hardi, le titre de gardien, tuteur et défenseur des enfans de France et de l'état. Sa fille épousa, en 1272, Pierre de France, comte d'Alençon, 5e fils de St Louis.

CHASTILLON (Gaucher de), sénéchal de Bourgogne et bouteillier de Champagne, né dans le 12e S., suivit le roi Philippe-Auguste en Palestine, se distingua au siége d'Acca (St-Jean-d'Acre), en 1191, prit part à la conquête de la Normandie en 1200, fit la guerre en Flandre, se rendit maître de Tournai et contribua au gain de la bataille de Bovines. Il accompagna plus tard le comte de Montfort en Languedoc, contre les Albigeois, et m. en 1219. — Chastillon (Gaucher de), comte de Crecy et de Porcéan, arrière-petit-fils du précéd., né en 1250, se distingua à la guerre, fut créé connétable de Champagne en 1286, commanda les troupes de cette province, et fit des prodiges de valeur à la désastreuse journée de Courtrai, en 1302. Philippe-le-Bel le récompensa de son zèle et de son dévouement, en lui confiant l'épée de connétable de France, après la mort de Raoul de Clermont de Nesle, tué à cette dernière bataille. Chastillon, après avoir eu une grande part à la victoire de Mons-en-Puelle, en 1304, conduisit en Navarre le prince Louis, fils aîné du roi, le fit couronner à Pampelune, et devint son principal ministre. Il commanda l'armée franç. à la bataille de Mont-Cassel, en 1328, et m. en 1329, comblé d'honneurs et de gloire.

CHASTILLON. V. Coligny.

CHASTILLON (Alexis-Madeleine-Rosalie, duc de), de la famille du précédent, né en 1690, prit de bonne heure le parti des armes, fut mis, en 1705, à la tête d'un régiment de dragons portant son nom, et devint successivement mestre-de-camp, maréchal-de-camp, commissaire-inspect.-général de cavalerie, et enfin lieut.-général dans les campagnes de 1733 et 1734, en Italie. Ayant été blessé grièvement à la jambe à la bataille de Guastalla, il rentra en France ; et sa réputation le fit nommer, en 1735, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XV. Il fut créé duc et pair de France en 1736, et nommé lieuten.-général au gouvernement de Bretagne en 1739. Tant de faveurs lui suscitèrent des ennemis, dont les sourdes menées amenèrent sa disgrâce. Une maligne interprétation fut donnée aux motifs qui lui firent conduire son royal élève à Metz, pendant la maladie du roi, sans l'autorisation de ce dernier, qui ne pouvait pas la donner. Le duc de Chastillon reçut l'ordre de s'éloigner de la cour, et n'y reparut plus jusqu'à sa mort arrivée en 1754. — Louis-Gaucher de Chastillon, son fils, fut le dernier mâle de cette maison qui tirait son nom de la ville de Chastillon ou Châtillon-sur-Marne, entre Epernay et Château-Thierry.

CHASTRE (Jean de), chanoine de St-Nizier de Lyon, aumônier du roi, né au commencement du 17e S., pub en 1647 une *Méthode pour accommoder le Bréviaire de Lyon avec le Bréviaire romain*. On lui doit encore : *Compendium theologicæ veritatis Alberti magni*, Lyon, 1649, in-12.

CHASTRE. V. Chatre.

CHAT ou CHAPT, nom d'une ancienne famille du Périgord, qui fait remonter son origine aux sires de Chabanois, connus par les chroniques dès la fin du 11e S. — Aymeri Chat ou Chapt, m. en 1390, fut trésorier du St-Siége, évêque de Volterre, gouverneur, puis archevêque de Bologne, transféré ensuite à l'évêché de Limoges, et nommé gouvern. de toute la vicomté de cette ville. V. Rastignac.

CHATAM. V. Pitt.

CHATEAU (Guillaume), graveur, né à Orléans en 1633, m. à Paris en 1683, avait perfectionné son talent en Italie. On a de lui plus. planches estim., dont les principales sont : une *Assomption de la Vierge*, d'après Annibal Carrache ; *la Manne du Désert ; la Guérison des Aveugles de Jéricho ; le Ravissement de St Paul ; la Mort de Germanicus, etc.*, d'après Le Poussin. Il a aussi gravé d'après Raphaël, le Corrège, l'Albane, Carle Maratte et autres maîtres. Les estampes gravées par lui en Italie portent la signature *Castelli*. Le ministre Colbert, qui fut son protecteur, l'avait fait admettre à l'académie de peinture. — Un autre graveur du même nom (Louis-Charles), né à Paris en 1757, mort au commencement du 19e S., est auteur de quelques *vignettes* et *petites gravures à l'eau-forte*, qui ne sont point sans mérite.

CHATEAU (N.), général franç., né vers 1780, entra de bonne heure au service, après avoir fait de brillantes études, et s'éleva assez rapidement, par ses qualités, au grade de chef de bataillon. Devenu prem. aide-de-camp du maréchal Victor, duc de Bellune, il fit, en cette qualité, les campagnes d'Espagne de 1809 à 1812, se distingua en un grand nombre d'occasions, passa ensuite à la grande armée de Russie, avec le même maréchal, et, à l'issue de cette campagne désastreuse, fut nommé général de brigade. Il justifia cet avancement par de nouvelles preuves d'intrépidité et de talent militaire, dans les campagnes de 1813 et 1814, se couvrit de gloire à la bataille de Brienne, reçut, au combat de Montereau (18 fév. 1814), une blessure mortelle, et expira quelques heures après la victoire. Il était devenu gendre du maréchal de Bellune, qui a long-temps déploré la perte d'un officier aussi distingué.

CHATEAUBRIANT (Franç. de Foix, comtesse de), née vers l'an 1475, morte en 1537, était fille de Phœbus, comte de Foix, et sœur du comte de Lautrec, ainsi que du maréchal de Foix. Mariée très-jeune à Jean de Laval-Montmorency, seigneur de Châteaubriant, elle fut remarquée de Franç. Ier, qui engagea son époux à l'amener à la cour. Nous n'entrerons point dans les détails de la liaison de cette dame avec le monarque, parce que plus. aut. l'ont niée, et que d'autres, tels que Bayle, Moreri, Hévin, etc., ont discuté ce point d'histoire sans l'éclaircir. Varillas a publié en 1686 : *Réfutation de la pretendue Histoire du comte et de la comtesse de Châteaubriant* ; et on a, sur le même sujet, deux romans historiques intit. : *Histoire amoureuse de*

Franç. Ier, ou *Histoire tragique de la comtesse de Châteaubriant* (par Lesconvel), Amsterdam, 1695, in-12; *François Ier et madame de Châteaubriant*, par madame Gottis, 1816, 2 vol. in-12.

CHATEAUBRUN (JEAN-BAPTISTE VIVIEN DE), littérateur, membre de l'acad. franç., né à Angoulême en 1686, mort en 1775, fut sous-précepteur, puis maître-d'hôtel ordinaire du duc d'Orléans, et composa quelques tragédies : *Mahomet II*, jouée en 1714; *les Troyennes*, composée long-temps après la précédente et jouée en 1754; *Philoctète*, 1755; *Astianax*, 1756. La pièce des *Troyennes* est la seule qui soit restée au théâtre.

CHATEAUFORT. V. BOYSEAU.

CHATEAU-GIRON (GEOFFROI de), gentilh. breton, né vers la fin du 14e S., acquit quelque célébrité par sa bravoure, fut l'un des chefs de l'armée que Jean VI, duc de Bretagne, envoya en Flandre, au secours du comte Louis, son cousin, et se trouva à la bataille de Rosbec, gagnée par le roi Charles VI, sur les Flamands. Il prit ensuite les armes en 1415, pour délivrer le duc Jean VI, que les Anglais avaient fait prisonnier, vainquit ces derniers dans un combat naval, et signa l'accord qui fut fait entre eux et le duc son suzerain, en 1427.

CHATEAUNEUF (RENÉE DE RIEUX, demois. de), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, fut aimée du duc d'Anjou (depuis Henri III), qui la quitta pour épouser la princesse Louise de Lorraine. Elle fut unie ensuite à un italien, puis au baron de Castellane, et causa la mort de ces deux époux, par suite de sa conduite scandaleuse.

CHATEAUNEUF (l'abbé de), m. en 1709, est plus connu comme parrain de Voltaire, que comme auteur d'un *Traité de la Musique des Anciens*, pub. après sa m., par Morabin, Paris, 1725, in-8, remis en vente avec un nouveau frontispice, en 1734 : ouvrage inexact et superficiel, au rapport de Burette (v. ce nom), qui en a fait la critique.

CHATEAUNEUF-RANDON (N., comte de), conventionnel, était, en 1789, capitaine dans les dragons du comte d'Artois, et gentilhomme de ce prince. Député par la noblesse de la sénéchaussée de Mende aux états-généraux en remplacement du marquis d'Aschier, il adopta dès cette époque les principes de l'opposition; puis, ayant été porté à la convent. nation. par le départ. de la Lozère, il vota la m. du roi sans sursis et sans appel. Après avoir signalé son zèle ardent à la Montagne, il devint membre du comité de salut public, eut plus. missions dans les départem. de l'est de la France, fut employé sous le directoire en qualité de général de brigade, obtint en 1798 le command. de Mayence, et au 18 brum. fut envoyé à Nice comme préfet des Alpes marit., fonct. qu'il abandonna peu de temps après. Il m. dans l'obscurité, et frappé d'une sorte d'aliénation mentale, vers 1816.

CHATEAU-REGNAUD (FRANÇOIS-LOUIS DE ROUSSELET, comte de), vice-amiral et maréchal de France, né en 1637, servit d'abord en Flandre, et se trouva à la bataille des Dunes, aux siéges de Dunkerque et de Berg-St-Vinoc, sous les ordres de Turenne. Passé ensuite dans la marine royale, enseigne de vaisseau, en 1661, il fut nommé capit. en 1672, chef d'escadre l'année suiv., et cet avancement fut la récompense de plus. actions remarquables. Il battit, avec deux vaisseaux seulement, le célèbre Ruyter, et prit et dispersa un convoi de 130 navires, que cet amiral hollandais escortait avec huit bâtimens de guerre. En 1678, Château-Regnaud, commandant 6 vaisseaux, soutint pendant un jour entier les efforts de l'amiral Eversen, dont la flotte était composée de 16 vaisseaux de ligne et 9 brûlots, força ce même amiral à se retirer en désordre dans le port de Cadix, et à retourner ensuite en Hollande sans avoir secouru la Sicile, ce qui était le but de son expédition. Le roi ayant nommé Château-Regnaud, en 1688, lieut.-général des armées navales, ce brave marin partit de Brest l'année suivante, avec une flotte de 24 vaisseaux, 2 frégates et 2 brûlots, pour porter des secours au roi Jacques II, alors en Irlande; il éloigna la flotte anglaise, débarqua les troupes, les munitions et l'argent qu'il avait à bord, s'empara à son retour de 7 navires hollandais, richement chargés, et rentra avec cette prise dans le port de Brest; il n'avait mis que 12 jours à cette expédition. Lors de la guerre de la success. d'Espagne, Château-Regnaud fut nommé capitaine-général de l'Océan, par Philippe V, roi d'Espagne, en 1701; et, par Louis XIV, vice-amiral du Levant, à la mort de Tourville (v. ce nom). Il passa ensuite dans les Indes occidentales, pour défendre les établissem. espagnols des entreprises des Anglais et des Hollandais, et convoya en Europe la flotte du Mexique. Ce fut contre son avis que le commandant espagnol, au lieu d'aborder dans un port de France, relâcha dans celui de Vigo en Galice, et causa ainsi le désastre de cette même flotte, dont 6 vaisseaux et 9 galions tombèrent au pouvoir des alliés, après que Château-Regnaud eut ordonné lui-même qu'on en brûlât 7 et qu'on fit échouer les autres, pour ravir cette riche proie à l'ennemi. Château-Regnaud reçut le bâton de maréchal de France en 1703, et le collier du St-Esprit en 1705. A l'époque de sa mort, arrivée en 1716, il était lieutenant-général et commandant de la province de Bretagne.

CHATEAUROUX (MARIE-ANNE, duchesse de), née en 1719, épousa, à l'âge de 16 à 17 ans, le marquis J.-H. de la Tournelle, dont elle devint veuve en 1742. Louis XV ayant vu cette dame chez sa sœur, la marquise de Mailly, en devint épris, lui donna le duché de Châteauroux, et la fit dame du palais de la reine. Disgraciée à l'époque de la maladie du roi à Metz en 1744, la duchesse de Châteauroux rentra bientôt en faveur par l'entremise du duc de Richelieu. Elle venait d'obtenir la promesse de la place de surintendante de la maison de la dauphine, lorsqu'elle mourut le 8 décembre de cette même année, 1744. On a répandu le bruit qu'elle avait été empoisonnée; mais ce bruit n'a été appuyé d'aucune preuve. Il a paru un *Recueil de Lettres de madame la duchesse de Châteauroux*, à différentes personnes, Paris, 1806, 2 vol. in-12.

CHATEIGNERAIE (FRANÇOIS DE VIVONNE, seigneur de LA), né en 1520, fils puîné d'André de Vivonne, grand-sénéchal du Poitou, eut pour parrain le roi François Ier, à la cour duquel il parut avec distinction. S'étant brouillé avec Gui de Chabot, seigneur de Jarnac, à l'occasion de propos indiscrets tenus contre ce dernier, ils demandèrent l'un et l'autre au roi la permission de se battre à outrance; mais François Ier, tant qu'il vécut, refusa son consentement. A la mort de ce monarque, Jarnac demanda cette permission à Henri II, qui l'accorda. Le combat eut lieu en champ clos dans le parc de St-Germain-en-Laye, en présence du roi, du connétable de Montmorenci et de plusieurs autres seigneurs, le 10 juillet 1547. La Châteigneraie, contre l'attente des spectateurs, succomba, par l'effet d'un coup très-dangereux que son adversaire lui porta au jarret, d'un revers de son épée, et qui est passé depuis en proverbe, sous la dénomination de *coup de Jarnac*. Sa vie était au pouvoir du vainqueur, qui supplia le roi d'accepter le don qu'il lui faisait de la personne de son adversaire. Le roi, après quelques difficultés, permit qu'on portât La Châteigneraie dans sa tente pour être pansé; mais l'humiliation que celui-ci éprouvait de se voir vaincu le jeta dans un tel désespoir qu'il arracha tous les appareils, et m. 3 jours après. Ce combat en champ clos fut le dernier duel autorisé. Le regret qu'eut Henri II de cet événement lui fit jurer qu'il n'en permettrait plus. —

CHATEIGNERAIE (l'abbé de La), a publié, à la fin du 17e siècle, un ouvrage intitulé : *Connaissance des Arbres fruitiers*, Paris, 1692, in-12, dédié à Louis XIV.

CHATEIGNIER. V. ROCHEPOSAY.

CHATEILLON. V. CASTALION.

CHATEL (Jean), né vers 1572, à Paris, fils d'un marchand de draps de cette même ville, trouva le moyen de pénétrer dans l'appartement d'Henri IV, au Louvre, le 27 décembre 1594, avec un couteau caché dans son pourpoint; tandis que le roi, accompagné de plus. seigneurs, se baissait pour relever les sieurs de Ragno et de Montigny, qui lui étaient présentés, Chatel lui porta à la lèvre supérieure, du côté droit, un coup de couteau qu'il dirigeait à la gorge, et disparut un moment dans la foule; mais le comte de Soissons arrêta bientôt l'assassin, qui n'avait pu sortir de la salle d'audience, parce que les portes en avaient été fermées. Se voyant pris, Chatel avoua son crime, fut conduit sous bonne escorte au fort l'Évêque, ensuite à la Conciergerie, appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, et condamné, par le parlement, à être tenaillé, écartelé, brûlé, et ses cendres jetées au vent. Il avait dit, dans un de ses interrogatoires, qu'il avait eu un jésuite, le P. Gueret, pour régent au collége, et que, deux jours avant son attentat, il avait consulté ce même père, sur un cas de conscience. Des commissaires furent chargés par le parlement de faire l'inventaire des livres des jésuites, et l'examen de leurs papiers. On trouva des écrits séditieux composés par le P. Guignard (*v.* ce nom), qui fut pendu; le P. Gueret, mis à la question, n'ayant rien avoué, fut seulement banni du roy., ainsi que ses autres confrères. La maison de Chatel père, située devant le Palais-de-Justice, fut rasée; et l'on éleva, sur l'emplacement, une pyramide, qui fut abattue en 1605, à la sollicitation du père Cotton, jésuite, devenu confesseur d'Henri IV. On trouve le procès de J. Chatel dans le 6e vol. des *Mémoires de Condé*; mais il avait été déjà imprimé séparément en 1595, Paris, in-8.

CHATEL (FRANÇ. du), peintre, né à Bruxelles en 1626, élève de Téniers, a peint si exactement dans la manière de son maître, que l'on peut aisément s'y tromper. Son tableau le plus important représente *le roi d'Espagne qui reçoit le serment de fidélité des états de Brabant et de la Flandre*. on y compte plus de mille figures.

CHATEL (DU). V. DUCHATEL.

CHATELAIN (GEORGE), *Castellanus*, littérat. flamand du 15e S., né à Gand en 1404, voyagea en Espagne, en France, en Italie et en Angleterre, où il se fit remarquer par son adresse et sa bravoure en diverses occasions. De retour dans sa patrie, il fut bien accueilli du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, qui l'attacha à sa personne en qualité de pannetier, puis d'écuyer, le fit membre de son conseil privé, et le créa chevalier. C'est alors que Chatelain se livra plus particulièrement à la culture des lettres. Il m. à Valenciennes en 1474. On a de lui les ouv. suiv. en prose et en vers : *Recollection des merveilles advenues de mon temps*, continuée par Jean Molinet (*v.* ce nom) et impr. avec les *faits et dits* de ce dernier, Paris, 1531, in-fol. réimpr. plus. fois; *Les Epitaphes d'Hector, fils de Priam, et d'Achille, fils de Peleus*, Paris, 1525, in-8, en prose et en vers; *Hist. du bon chevalier Jacques de Lalain, frère et compagnon de la Toison-d'Or* (mis au jour par Jules Chifflet), Bruxelles, 1634, in-4; *la Vie du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon*, MS.; La Croix du Maine attribue encore à Chatelain : *le Temple de la ruine d'aucuns nobles malheureux*, etc., etc., Paris, chez Galliot-Dupré, 1517; *l'Instruction des jeunes princes*, contenant huit chapitres. S'il faut en croire J. Molinet, Chatelain aurait composé un grand nomb. d'autres ouv., tels que *Chansons orpheynes*, *Proverbes salomoniques*, tragédies, comédies, *mètres virgilianes et sentences prosaïques*; mais il paraît que ces écrits se sont perdus.

CHATELAIN (JEAN-BAPTISTE), dessinat. et grav. à la pointe et au burin, né à Londres en 1710, m. en 1771, s'est exercé principalement dans le genre du paysage. On a de lui un gr. nomb. d'estampes d'après Gasparel, Poussin, Marco, Ricci, Pietro de Cortone, Nicolas Poussin, et plus. autres gravures à l'eau-forte, de divers paysages de sa composition. Il a travaillé à plus. pièces en société avec Vivarès, son ami et élève de Lebas.

CHATELAIN (HENRI), ministre protestant, né à Paris en 1684, fut pasteur de l'église wallone d'Amsterdam, et m. en 1743. Il a laissé un recueil de *Sermons*, Amsterdam, 1759, 6 vol. in-8.

CHATELAIN (JEAN LE), religieux augustin, né à Tournai dans le 15e S., prêcha avec un grand succès dans les principales villes de France et de Lorraine. Mais ayant adopté en secret les principes du luthéranisme, qu'il chercha à propager par ses prédications, il fut arrêté en 1524, comme il s'éloignait de Metz, dont il n'avait point ménagé les ecclésiastiques dans ses discours. Malgré la protection des magistrats de cette ville, ses partisans, des juges furent désignés par le pape Clément VII, que l'on avait instruit de cette affaire, et Chatelain fut condamné par eux à être brûlé, comme hérétique et relaps, en 1525. On lui a attribué une *Chronique de la ville de Metz*, en rimes, imp. dans cette même ville, en 1598, in-12, réimpr. dans le tome 3 de l'*Hist. de Lorraine* de dom Calmet, qui l'a continuée depuis 1471 jusqu'en 1550. On en connaît des MSs. qui vont jusqu'en 1620.

CHATELAIN (DOMINIQUE), grav. angl., a concouru à la collect. des 44 paysages, pub. à Londres d'après le Gaspre et autres maîtres; son travail est soigné, et son dessin correct.

CHATELLARD (JEAN-JACQUES), jésuite, né à Lyon en 1693, professa d'abord les belles-lettres et les mathématiques dans les colléges de son ordre, et fut ensuite professeur d'hydrographie à Toulon, et m. en 1757. On a de lui un *Recueil de Traités de mathématiques* à l'usage des élèves de la marine, Toulon, 1749, 4 vol. in-12.

CHATELUS. V. CHASTELLUX.

CHATILLON (NICOLAS de), ingénieur et constructeur français, né à Châlons-sur-Marne en 1549, m. à Paris en 1616, acquit de la célébrité sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, qui l'employèrent à diverses constructions publiques. C'est d'après ses dessins que fut bâtie la place Royale dans le quartier du Marais à Paris. Il fut chargé de l'achèvement du Pont-Neuf, commencé sous le règne d'Henri III, et de la direction des travaux de l'hôpital St.-Louis, dont la première pierre fut posée le 18 juillet 1607.

CHATILLON (LOUIS de), peintre en émail, dessinateur et graveur de l'académie des sciences, né à Ste-Menehould, m. à Paris en 1734, fit pour Louis XIV différens portraits en émail, et grava une partie de la collection des *Conquêtes* de ce monarque d'après le Clerc. On a encore de lui, d'après Rubens, une gravure représentant les *Parques filant la destinée de Marie de Médicis*.

CHATILLON. V. CHASTILLON et COLIGNI.

CHATRE (PIERRE de LA), archevêque de Bourges, fut élu en 1141, mais le roi Louis VII s'opposa à son installation malgré l'approbation du pape Innocent II : saint Bernard concilia cette affaire. P. de la Châtre m. en 1171. Il est auteur de quelques *Lettres* adressées à Louis VIII et à l'abbé Suger, insérées dans le tome IV du recueil d'André Duchesne (*v.* ce nom).

CHATRE (CLAUDE, baron DE LA), maréchal

de France, né en 1526, d'une famille noble du Berri, fut élevé comme page dans la maison du connétable Anne de Montmorenci, suivit ce seigneur à la guerre et se distingua de bonne heure par sa bravoure. Il assista au siége de Thionville en 1558, à la bataille de Dreux en 1561, fit les fonctions de colonel-général de l'infanterie, dans la campagne de Piémont en 1567, sous le duc de Nevers. Devenu gouverneur de la ville de Bourges et commandant dans le Berri, il assiégea vainement, à plus. reprises, la ville de Sancerre dont les habitans, après avoir donné l'exemple de la résistance la plus opiniâtre, ne se rendirent qu'au bout de dix-neuf mois d'un second siége converti en blocus. S'étant ensuite jeté dans le parti des Guise et de la ligue, il refusa de reconnaître Henri IV jusqu'en 1594, et ne se soumit qu'aux conditions de conserver le gouvernement du Berri, de l'Orléanais, de recevoir une gratification de 900,000 liv., et d'être confirmé dans la dignité de maréchal de France qu'il avait obtenue du duc de Mayenne pendant la guerre civile. Il mourut en 1614. On lui doit plusieurs relations historiques dont on trouve le détail dans la *Nouv. Biblioth. hist. de France*. C'est Claude de la Châtre qui a commencé l'illustration de la famille de ce nom, dont il rattachait l'origine à Ebbes, prince de Déoles, en Berri, vivant dans le 10e S. — CHATRE (Louis de La), fils du précédent, m. en 1630, suivit le parti de la ligue, et se soumit à Henri IV en même temps que son père. Il eut la survivance du gouvernement du Berri, fut nommé capitaine de cent hommes d'armes, en 1601, et obtint en 1616, en échange de son gouvernement qu'il avait cédé au prince de Condé, une somme d'argent et le bâton de maréchal de France, dignité qu'il n'avait méritée d'ailleurs par aucune expédition militaire.

CHATRE (EDME, comte de LA), connu aussi sous le nom de comte de Nancy, de la famille du précédent, né vers la fin du 16e S., fut nommé colonel-général des Suisses et Grisons, en 1643, se distingua à la bataille de Nortlingen où il fut blessé et fait prisonnier. Il m. à Philipsbourg en 1645, des suites de sa blessure. On a de lui des *Mémoires* qui ont été plusieurs fois réimprimés, et notamment avec ceux de La Rochefoucault, Leyde, 1662, in-12. Ils renferment des détails assez curieux sur la fin du règne de Louis XIII, et se terminent aux derniers mois de l'année 1643. Le comte de Brienne en a fait une réfutation insérée dans un *Recueil de diverses pièces curieuses relatives à l'Histoire*, Cologne, 1664, in-12.

CHATTERTON (THOMAS), littér. et poète angl., célèbre par la précocité de son talent, la bizarrerie de son caractère, et les malheurs qui en furent la suite, naquit à Bristol en 1752, et manifesta dès l'enfance une humeur inquiète, un caractère taciturne. Il n'avait encore que 15 ans, lorsqu'il fit imprimer dans le journal de Bristol, à l'occasion du nouveau pont construit dans cette ville, un morceau détaché ayant pour titre : *Description de moines passant pour la première fois sur le Vieux-Pont*. C'était, selon lui, un extrait d'un vieux MS. qu'il avait découvert dans une des églises de la ville. Ce fragment excita la curiosité publique. Chatterton déclara qu'il était possesseur d'un grand nombre de poésies d'un ancien moine nommé Rowley et de plus. MSs. non moins curieux que celui dont il avait extrait le morceau publié dans le journal de Bristol. Quelque temps après, il partit pour Londres, sans argent, sans recommandations; et, à son arrivée, il écrivit à Horace Walpole (*v.* ce nom) pour l'informer de ses découvertes et solliciter la protection de ce seigneur. Walpole ayant exprimé des doutes sur l'authenticité des pièces tombées entre les mains du solliciteur, Chatterton ne lui pardonna point la conduite indifférente qu'il tint à son égard : dès lors commença pour le jeune poète une série de désappointemens et de malheurs; bien qu'il affectât les dehors de l'aisance, il vécut dans une profonde misère. Enfin, après avoir passé plusieurs jours sans manger, il s'empoisonna avec de l'arsenic, le 25 août 1770, avant d'avoir atteint sa dix-huitième année. Ses ouvrages se répandirent avec l'histoire de son infortune qui excita une pitié tardive. Ses écrits, recueillis avec soin, ont été réunis et pub. pour la première fois, en 1771, 1 vol. Il y a eu plus. autres édit., parmi lesquelles nous citerons celle de Londres, 1803, 3 vol. in-12, avec une notice par MM. Cattle et Southey, poètes, compatriotes de l'auteur. Des ouvr. de Chatterton en prose et en vers, les meilleurs sont ses *Satyres*, écrites avec toute la verve d'amertume qui était dans son caractère. On trouve dans ses autres écrits de l'imagination, et souvent une heureuse invention.

CHAUCER (GEOFFROI), poète anglais, né à Londres en 1328, fit ses études à Cambridge, puis à Oxford, passa ensuite sur le continent, et revint étudier les lois à Londres. Dégoûté de cette carrière, il se tourna du côté de la cour, fut admis au nombre des pages d'Edouard III, et gagna les bonnes grâces de ce monarque, ainsi que celles de son fils, le duc de Lancastre, qui le maria à la sœur de sa maîtresse, lady Catherine Swynford. Chaucer obtint, par suite de cette alliance, diverses places honorables, entre autres celles d'envoyé auprès de la république de Gênes et de commissaire auprès du roi de France Charles V. Plus tard il suivit le roi Edouard en France lors de l'expédition de ce prince, qui se termina par la levée du siége de Reims. Les grâces et pensions obtenues par Chaucer sous le règne d'Édouard III lui furent confirmées par Richard II, successeur de ce monarque; mais ayant embrassé les opinions théologiques de Wiclef (*v.* ce nom), il devint en butte aux persécutions du clergé d'Angleterre, fut forcé de s'enfuir sur le continent, où il vécut assez tranquille dans le comté de Hainaut. Étant retourné secrètement en Angleterre, il y fut arrêté, emprisonné, et n'obtint son pardon et la liberté qu'au prix de plus. révélations nuisibles à son parti, auquel il devint dès-lors très-odieux. Après la révolution qui plaça Henri de Lancastre, fils de son ancien patron, sur le trône d'Angleterre, Chaucer se retira de la cour; où le mariage du duc Jean de Lancastre avec cette même Catherine Swynford, sœur de sa femme, l'avait mis en posture brillante, et il alla jouir tranquillement de sa fortune dans son château de Dunnington. Ce fut dans cette retraite qu'il composa celui de ses ouvr. qui a conservé le plus de réputation, les *Contes de Cantorbéry*, écrits en vers dans la forme du *Décameron* de Boccace. Chaucer m. en 1400. Ses *OEuvres*, parmi lesquelles nous citerons encore *la Cour d'Amour, la Maison de la Renommee, le Testament de l'Amour*, ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Londres, 1721; et depuis M. Tyrwhist en a pub. une meilleure édit. en 5 vol. in-8. La *Vie de Chaucer* a été écrite par Godwin, Londres, 2 forts vol. in-4. — CHAUCER (Thomas), fils aîné du précéd., occupa des places importantes sous les règnes d'Henri IV et d'Henri V. Alix, fille de celui-ci, épousa en 3e noces Guillaume de la Pole, comte, puis duc de Suffolk, et de ce mariage sortirent les ducs de Suffolk, dont le dernier fut décapité sous Henri VII.

CHAUCHEMER (FRANÇOIS), relig. bénédictin, théol. et prédicateur, né à Blois en 1640, m. en 1713, fut provincial de son ordre à Paris et prêcha plus. fois devant Louis XIV. On a de lui quelques ouvr., dont les plus remarquables sont : *Traité de piété sur les avantages d'une m. chrétienne*, Paris, 1707, 1714, 1721, 2 vol. in-12; *Sermons sur les mystères de la relig. chrét.*, ibid., 1709, in-12.

CHAUDET (ANTOINE-DENIS), habile sculpteur,

né à Paris en 1763, fut l'élève de Stouf (*v.* ce nom), et devint assez promptement l'un des artistes de l'école franç. qui ont le plus contribué à la régénération de l'art statuaire en cherchant dans l'antiquité les modèles à suivre. Il avait à peine 19 ans lorsqu'il remporta le grand prix de sculpt., par un bas-relief représentant *Joseph vendu par ses frères*. Peu de temps après son retour de Rome, il fut reçu à l'acad. royale de peint. et de sculpture (en 1789). Pendant le cours de la révolution le talent de Chaudet eut à s'exercer sur plus. sujets qui lui furent commandés par les divers gouvernemens de cette époque; mais de ces différens ouvr., il n'est resté qu'un beau groupe colossal qu'on a vu long-temps au Panthéon, représ. *Minerve montrant à un jeune homme, qu'elle protège de son égide, la couronne de l'Immortalité*. D'autres productions, telles que les statues d'*Œdipe*, de *la Paix*, de *Cincinnatus*, de *Napoléon, etc.*; les figures de *Cyparisse*, de *l'Amour*, de *la Sensibilité*, de *Bélisaire*, de *Paul et Virginie*, etc., placèrent ensuite Chaudet au rang de nos premiers statuaires; peut-être eût-il occupé une place encore plus élevée sans sa mauvaise santé et les fréquens vomissemens de sang qui le forçaient souvent d'interrompre brusquement son travail et qui l'ont conduit au tombeau dans toute la maturité de son beau talent. Il ne se distingua pas moins par la correction et la pensée de ses dessins, et, entre autres, de ceux qu'il fit pour la magnifique édit. de Racine, publ. par P. Didot. Un tableau de sa composition, représentant *Enée et Anchise au milieu de l'incendie de Troie*, peut fournir la preuve que cet artiste aurait été également un des grands peintres de l'époque s'il se fût adonné d'une manière plus spéciale à la culture de cette branche des beaux-arts. Les principaux dessins de Chaudet sont : *l'Amitié consolatrice*, et *le Triomphe de Psyché*, qui a été exposé au salon. Nommé professeur aux écoles de peinture et de sculpture, il se livra avec ardeur aux fonctions de l'enseignement; et ce fut, pendant plusieurs années, une heureuse distraction à ses souffrances physiques que d'exposer à de nombreux élèves la saine doctrine de son art, et de leur en communiquer le sentiment par son propre enthousiasme. Il avait été appelé à l'institut en 1805, pour remplacer dans la 4e classe de cette société savante le sculpteur Julien (*v.* ce nom), m. l'année précéd. Il y fit partie de la commission du *Dictionnnaire de la langue des beaux-arts*, et déploya dans les discussions de ce travail toute la sagacité et la justesse de son esprit. Chaudet mourut en 1810, laissant une veuve douée d'un talent non moins remarquable dans l'art de peindre que celui de son mari comme sculpt., et qui appelle les mêmes éloges.

CHAUDON (Louis-Mayeul), littér. franç., né à Valensoles, bourg de Provence, en 1737, mort en 1817, était bénédictin de la congrégation de Cluny, qui fut sécularisée en 1787, et prit depuis le titre d'abbé sous lequel il a été désigné jusqu'à sa m. On a de lui : *Lettres à M. le marq.* *** *sur un prédicateur du 15e S.*, 1755, in-4; *Ode sur la calomnie*, 1756, in-4; *Ode aux échevins de Marseille*, 1757; *le Chronologiste manuel*, Avignon, 1766; *l'Homme du monde éclairé*, 1774, in-12; *Nouveau dictionn. histor.* par une société de gens de lettres, Avignon, 1766, 4 vol. in-8, réimp. plus. fois avec addit. : la 7e édit. à Caen, 1789, 9 vol. in-8; la 8e (avec Delandine), Lyon, 1804, 13 vol. in-8; la 9e, donnée par Prudhomme, Paris, 1810 et années suiv., 20 vol. in-8 : pendant la publ. de cette édit., Chaudon habitait le Languedoc, et il n'eut aucune part à cette réimpr.; aussi est-elle très-incorrecte : le peu de soin qui a été mis, soit aux retranchemens, soit aux additions, font considérer cette édit. comme le propre ouvr. de l'édit.; M. Ginguené la regardait comme le recueil le plus complet des quiproquo bibliographiques qu'on ait jamais donné; la 10e, pub. par Ménard et Desenne (sans mention des noms de Chaudon et Delandine), Paris, 1821-23, 30 vol. in-8, avec de nombreuses additions (par Goigoux); *Leçons d'histoire et de chronol.*, Caen, 1781, 2 vol. in-12; *Elémens de l'hist. ecclésiast. jusqu'au pontificat de Pie VI*, Caen, 1785, in-8, et 1787, 2 vol. in-12. Chaudon a eu part à quelq. autres ouvr. tels que : *Dictionn. anti-philos.*, impr. pour la 1re fois en 1767, in-8, 3e édit., 1776, 2 vol. in-8; *Dictionnaire hist. des Auteurs ecclésiast.*, Lyon (Avignon), 1767, 4 vol. in-8 (*v.* le no 3817 de la 2e édit. du *Dictionn. des Anonymes*); *les Grands hommes vengés* (publ. sous le nom de M. des Sablons), 1769, 2 vol. in-8; *Biblioth. d'un homme de goût*, 1772, 2 vol. in-12. Le *Dict. histor.* de Chaudon, malgré ses nombreux défauts, est bien préférable à celui de l'abbé Feller (*v.* ce nom), sous le double rapport de la rédaction et de l'esprit de l'ouvrage.

CHAUFFEPIÉ (Jacques-George de), ministre calviniste, né à Leuwarde en Frise en 1702, de parens franç. réfugiés dans ce pays après la révocation de l'édit de Nantes, exerça successivement les fonctions de ministre et pasteur dans les églises protestantes de Flessingue, de Delft, d'Amsterdam, et m. dans cette dern. ville en 1786, après s'être livré, presque jusqu'au dern. moment, à la prédication, qu'il regardait comme une des parties les plus importantes de son ministère. On a de lui : *Sermon sur l'état du peuple juif*, Amsterdam, 1756, in-8; *Tableau des vertus chrétiennes*, ibid., 1760, in-8, trad. de l'angl. de Basker; *Vie de Pope* (placée en tête des *Œuvres divers.* de cet aut. imprimées à Amsterdam, 1754, 7 vol. in-12, et 1767, 8 vol. in-12); *Nouv. dictionn. histor. et critiq.* pour servir de supplément au *Dictionn. histor. et crit. de P. Bayle*, Amsterdam, 1750-56, 4 vol. in-fol. (Sur 1400 articles, environ, dont se compose ce dictionn. plus de 600 sont trad. de l'angl. par Chauffepié, sans additions. Il en a retouché 280, et les autres sont entièrement de lui.) Chauffepié a encore trad. de l'angl. le 2e vol. de l'*Hist. du monde, sacrée et profane*, par Samuel Shuckford, Leyde, 1738 et 1752, 3 vol. in-12 (le 1er vol. est trad. par J. P. Bernard, et le 3e par Toussaint); les tomes 15 à 24 de l'*Histoire univ. depuis le commencement du monde*, trad. de l'angl., Amsterdam, 1770, 1792, 46 vol. in-4. — Chauffepié (Samuel), neveu de Jacques-Georges, a pub. de nouv. *Sermons* de ce dernier sur différens sujets, Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8; et, dans l'éloge (qu'il y a joint) de son oncle, il mentionne quelques autres de ses ouvr. peu importans.

CHAUFOURRIER (Jean), peintre franç., né en 1672, m. à Paris en 1757, n'est connu que par quelq. tableaux médiocres, tels que : *la Cascade de St-Cloud*; une *Mer calme au clair de la lune*; un *Coup de vent qui surprend une barque de pêcheurs, etc.*, gravés par Sylvestre. Ce peintre professait la perspective, et entendait assez bien cette partie de son art.

CHAULIAC (Gui de), méd. franç. du 14e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance (village dans le Gévaudan), étudia l'art de guérir à Montpellier, se rendit ensuite à Bologne, dont l'univers. était alors célèbre, et revint dans la première ville pour y recevoir le bonnet de docteur. Après avoir exercé long-temps la médecine à Lyon, puis à Avignon, où il fut successiv. méd. des papes Clément VI, Innocent VI et Urbain V, il termina son existence dans cette dernière cité. La date précise de sa m. n'est pas plus connue que celle de sa naissance. Il a laissé un gr. tr. de chirurg. int. : *Inventarium, sive collectorium partis chirurgicalis medicinæ*, impr. pour la prem. fois (suiv. Haller), à Bergame, 1498, in fol., ou (selon Merklein) à Venise, 1490, même format. Il y a eu un gr. nomb. d'autres édit., parmi

lesquelles nous citerons celles de Venise 1499 et 1546, in-fol., de Lyon, 1518, in-4, et 1572, in-8. Cet ouvr. a été trad. en franç. par Laurent Joubert (*v.* ce nom) sous le titre de *Grande chirurgie*, et beaucoup de médecins célèbres, tels que Symph. Champier, J. Faucon, Fr. Ranchin, etc., ont consacré leurs veilles à expliquer et à commenter cette chirurgie. L. Verduc en a pub. un abrégé in-12, souv. réimpr. Astruc et Lorry (*v.* ces noms) ont parlé de Gui de Chauliac dans les termes les plus propres à faire connaître tout son mérite. Il doit, suiv. Lorry, tenir une place distinguée entre les bienfaiteurs de l'humanité, porter éternellement le titre de restaurateur de la chirurgie, et conserver son autorité, même dans notre siècle éclairé. On lui est redevable, ainsi qu'à Chalin de Vinario (*v.* ce nom), de la connaissance exacte de cette horrible peste qui, dans le 14e S., dépeupla notre hémisphère du quart de ses habitans. Les étrangers ont rendu à Chauliac la même justice que les Français.

CHAULIEU (Guill. AMFRYE), un des prem. poètes lyriques franç., et celui qui par la délicatesse de son esprit et le gracieux abandon de sa gaîté a le plus approché d'Anacréon, naquit à Fontenai dans le Vexin normand en 1639. Elève de Chapelle et de Bachaumont (*v.* ces noms), il brilla dans cette société de voluptueux du bon ton, où les règles de la décence n'étaient pas toujours observées. Une fortune de 30,000 liv. de rente sur des bénéfices que lui avait valu l'amitié du duc de Vendôme lui permit de se livrer entièrement à ses penchans; il conserva les mêmes goûts jusque dans un âge avancé, les chanta jusqu'à son dernier jour, et m. en 1720, entouré de tous ceux qui comme lui réunissaient l'amour des plaisirs à celui des lettres. La 1re édit. de ses *OEuvres*, avec celles du marquis de Lafare, son ami, est celle d'Amsterdam (Lyon), 1724: celles de Paris, 1730 et 1774, sont plus complètes. L'édition stéréot. (d'Herhan) des *OEuvres* de Chaulieu et de Lafare est précédée d'une notice sur ces deux aut. par M. Fauriel.

CHAULMER (Charles), écrivain médiocre du 17e S., s'est exercé dans différens genres de littérature, mais n'a réussi dans aucun. Voici la liste de ses principaux ouv.: *Abrégé de l'Hist. de France*, Paris, 1665, 2 vol. in-12; *la Mort de Pompée*, Paris, 1668, in-4; *Tabl. de l'Europe et de l'Asie*, Paris, 1652, 2 vol. in-12; *Tableau de l'Afrique*, Paris, 1654, in-12; *le Nouveau-Monde*, ou *l'Amérique chrétienne*, Paris, 1659, in-2; *Magnus apparatus poeticus*, Parisiis, 1666, in-4; *Annales ecclesiastici Baronii*, ibid., 1665, 3 vol. in-12; *Abrégé des Annales ecclésiastiques de Baronius*, trad. du latin de Sérusin, Paris, 1673, 12 vol. in-12; *les Epîtres familières de Cicéron*, Paris, 1669, 1674, 2 vol. in-12.

CHAULNES (Honoré d'ALBERT, duc de), maréchal de France, né vers la fin du 16e S., était frère de Charles d'Albert de Luynes (*v.* ce nom), qui fut favori de Louis XIII et connét. de France. Honoré d'Albert parut à la cour sous le nom de Cadenet; et le crédit de son frère le fit bien accueillir du roi. Déjà au service, il devint successiv., à de courts intervalles, mestre-de-camp, lieut.-génér. au gouvernement de Picardie, chevalier des ordres du roi et maréchal de France en 1619. Créé duc de Chaulnes et pair de France en 1621, il prit le nom de maréchal duc de Chaulnes. Il commanda avec le maréchal de la Force l'armée de Picardie en 1625, maintint cette province dans le devoir et en fut nommé gouverneur en 1633; il commanda ensuite en Artois, et fit, avec le maréchal de Châtillon, le siége d'Arras, qui se rendit en 1640. S'étant démis de son gouvernement de Picardie, en 1643, il obtint celui d'Auvergne, qu'il garda jusqu'à sa m., arrivée en 1649. Il avait épousé l'unique et riche héritière de la maison d'Ailly, à condition que lui et sa postérité prendraient le nom, les armes et le *cri* de cette maison. — D'Albert d'Ailly (Charles), fils du précéd., né en 1625, prit le titre de duc de Chaulnes après la m. de son frère aîné, fut lieutenant-génér. en 1653, chevalier des ordres du roi en 1661, ambassadeur à Rome pour l'élection du pape Clément IX en 1667, et gouverneur de Bretagne en 1670. Il retourna encore deux fois à Rome en qualité d'ambassadeur, et dans l'intervalle fut ministre plénipotentiaire du roi à Cologne en 1673. S'étant démis, en 1695, du gouvernement de Bretagne en faveur du comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, il obtint celui de Guyenne qu'il occupait lorsqu'il m. en 1698.

CHAULNES (Michel-Ferdinand D'ALBERT DAILLY, duc de), petit-neveu du précéd., pair de France, lieut.-gén. des armées du roi et gouvern. de Picardie, né en 1714, manifesta de bonne heure son goût pour les sciences, surtout pour la phys. et l'hist. natur. Il employa une grande partie de son revenu à faire construire des instrumens et à former des collections. Il fut reçu en 1743 membre honoraire de l'acad. des sciences, et se rendit digne de ce titre par ses travaux académ. Il m. en 1769, par suite des chagrins que lui causèrent des malheurs domestiques dont Louis XV chercha vainement à le consoler par ses bienfaits. On a de lui: *Nouvelle méthode pour diviser les instrumens mathémat.*, *etc.*, suivie d'une *Description d'un microscope*, Paris, 1768, in-fol. de 18 pages avec 6 pl.; six *Mémoires* dans le recueil de l'acad. des sciences; et plusieurs articles dans le *Journ. de physique*.

CHAULNES (Marie-Joseph-Louis D'ALBERT D'AILLY, duc de), fils du précéd., né en 1741, porta jusqu'à la m. de son père le titre de duc de Pecquigny. Entré fort jeune au service, il s'en retira à l'âge de 24 ans, avec le grade de colonel, pour se livrer entièrement à l'étude des sciences naturelles, et fut reçu membre de la société royale de Londres. On lui doit plus. découvertes importantes en chimie, telles que les moyens d'extraire et de purifier les sels de l'urine, l'art de faire cristalliser les alcalis, un moyen de secourir les asphyxiés, dont il ne craignit point de faire l'expérience sur lui-même. Il voyagea dans plus. contrées de l'Europe et en Egypte, où il se trouvait en 1765. Il m. vers 1791, dans un état d'obscurité que la révolut. franç. lui avait fait désirer. On a de lui un *Mémoire sur la véritable entrée du monument égyptien qui se trouve à quatre lieues du Caire, dans la plaine de Sakara*, Paris, 1785, in-4, fig.; et une *Méthode pour saturer l'eau d'air fixe* in-4, sans date. — Chaulnes (Anne-Josèphe Bonnier, duchesse de), mère du précéd., avait fait des progrès rapides dans les sciences sous la direction de son mari et des savans qu'il rassemblait dans sa maison; mais, entraînée par une imagination ardente et déréglée, cette même dame donna dans tous les excès. Après avoir causé la ruine de sa maison par de folles dépenses, fait mourir de chagrin son vertueux époux, après s'être affichée dans la société, de la façon la plus scandaleuse, et avoir contracté, à l'âge de 65 ans, un second mariage qui la couvrit de honte et de ridicule, elle m. vers l'année 1787.

CHAUMEIX (Abraham-Joseph de), litt. franç., né dans l'Orléanais au commencement du 18e S., fut d'abord maître d'école et embrassa avec ardeur la doctrine des jansénistes, s'il faut en croire Voltaire. A l'époque de la publication de l'*Encyclopédie*, Chaumeix se fit connaître par quelq. écrits comme un des plus violens adversaires des auteurs de cette entreprise. Voltaire, qui en était le patron, prit la plume, accabla le critique de ses plaisanteries et de ses sarcasmes amers, et lui imprima un ridicule ineffaçable. Chaumeix, presque généralement bafoué, par suite de l'influence

qu'exerçait alors le parti des philosophes sur la société, se retira à Moskow, où il se livra à l'enseignement et où l'on croit qu'il est m. sur la fin du dern. S. On a de lui : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, 1758, 8 vol. in-12 (le style de cet ouvr., les détails minutieux dans lesquels entre l'aut., les bévues nombreuses qu'on y trouve, l'ont fait tomber dans un juste oubli); *Sentimens d'un inconnu sur l'oracle des nouveaux philosophes*, 1760, in-12; *les Philosophes aux abois*, 1760, in-8; *Nouveau plan d'études ou Essai sur la manière de remplir les places dans les colleges que les jésuites occupaient*, Cologne (Paris), 1762, 2 vol. in-12. Chaumeix a fourni aussi plus. art. aux journaux littéraires de l'époque.

CHAUMETON (François-Pierre), médecin, né en 1775, à Chouzé-sur-Loire en Touraine, m. à Paris en 1819, a été employé pendant plusieurs années dans les armées franç., et était très-instruit dans la bibliographie médicale. On a de lui : *Essai médical sur les Sympathies*, Paris, 1803, in-8; *Essai d'Entomologie médicale*, Strasbourg, 1805, in-4; *Flore médicale*, publiée par Panckoucke, Paris, 1820. Il a été l'un des collaborateurs au *Dictionnaire des Sciences médicales*, au *Journal universel des Sciences médicales*, à la *Bibliothèque médicale* et à la *Biographie universelle*. On trouve dans le tome 16 du *Journal* ci-dessus désigné, une *notice* sur sa vie et ses ouvr., par M. Virey.

CHAUMETTE (Antoine), habile chirurg. du 16e S., né dans le Velay, s'établit au Puy, et fut le contemporain et l'ami de Rondelet (*v.* ce nom). Il est aut. de l'ouvr. intit. : *Enchiridion chirurgicum externorum morborum remedia, tùm universalia, tùm particularia brevissimè complectens, etc.*, Paris, 1560, in-12, plus. fois réimpr. et trad. en plus. langues. Astruc, dans son traité *de Morbis venereis*, fait l'éloge de ce chirurg., qu'il place au rang des plus célèbres de son temps.

CHAUMETTE (Pierre-Gaspard), procureur de la commune de Paris, et l'un des plus violens révolutionn. de la France, né à Nevers en 1763, se destinait à l'état ecclés. lorsque la révolut. de 1789 changea sa vocation. Il fit deux voyages sur mer, revint à Nevers en 1791, et se rendit ensuite à Paris pour y chercher les moyens d'existence qu'il ne trouvait point dans sa ville natale. Après avoir travaillé quelque temps chez l'imprimeur-libraire Prudhomme, il obtint (à la recommandation de ce dern.) du ministre de l'intérieur, Roland (*v.* ce nom), une mission dans les départ. relative aux affaires révolutionnaires. De retour à Paris au mois de novembre 1792, il fut nommé procureur de la commune, fonction municipale créée par la nouvelle constitution de 1791. Ce fut alors qu'il se livra à toute la fougue de son imagination déréglée. Les idées les plus extravagantes, les projets les plus absurdes sortirent de son cerveau. Non content de tout ce qui avait été fait jusqu'alors et de ce qui se préparait encore en suite de l'impulsion donnée par les principes révolutionn., Chaumette dépassa toutes bornes : après s'être élevé contre ce qu'il appelait les abus de la civilisation, il professa solennellement l'athéisme, provoqua l'abolition de tous les cultes religieux, fit consacrer des fêtes connues sous le nom de *Fête de la Raison*, et fut l'ordonnateur de la première qui eut lieu dans l'église de Notre-Dame. Nous ne parlerons point de toutes les abominables profanations qui eurent lieu à cette occasion : elles révoltèrent jusqu'aux premiers meneurs du parti jacobin. Danton et Robespierre, déjà divisés à cette époque, se réunirent en cette circonstance pour faire arrêter Chaumette. Il fut enfermé dans la prison du Luxembourg, traduit quelq. jours après au tribunal révolut., condamné à m. et exécuté le 13 avril 1794. Il travailla au journal intit. *les Révolutions de Paris*, publié par Prudhomme.

CHAUMOND (St), né dans le 7e S., porta d'abord le nom d'Ennemond, et vint à Paris sous le règne de Clovis II, qui le choisit pour parrain de son fils (depuis Clotaire III). Nommé ensuite à l'archevêché de Lyon, Chaumond se rendit dans cette ville, y fonda l'abbaye de St-Pierre, et m. assassiné près de Châlons-sur-Saône par des émissaires d'Ebroin, maire du palais de France. La légende attribue cet acte du suprême ministre à son ressentiment des reproches que le saint prélat lui avait adressés sur ses vexations.

CHAUMONOT (Joseph), jésuite missionnaire, né vers la fin du 16e S., d'origine italienne, fut envoyé par sa société dans le Canada, et y remplit sa mission apostolique pendant plus de 50 ans, avec un zèle infatigable. On ignore l'époque de sa mort; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était encore, en 1655, doyen des missionnaires de la Nouvelle-France, dans la contrée habitée par la tribu des Onondagas. Il a composé une *Grammaire* de la langue des *Hurons* assez estimée.

CHAUMONT (Charles d'AMBOISE, seigneur de), neveu du card. d'Amboise (*v.* ce nom), fut nommé par le roi Louis XII, gouverneur de Milan en 1500, se distingua au siége de Bologne en 1506, aux batailles de Castallacio (1507), et d'Aignadel, dans la guerre de 1509 contre les Vénitiens. Il investit, en 1510, Jules II dans Bologne, et l'aurait enlevé si le souverain pontife n'eût recouru à des négociations trompeuses pour échapper au danger. Ce même pape s'étant ensuite rendu maître de la Mirandole, Chaumont, tombé malade à Coreggio, mourut en 1511, du chagrin, dit-on, que lui avait causé la prise de cette place, qu'il aurait pu conserver sans son imprudente confiance. L'histoire accorde du courage et quelq. talens militaires à ce capitaine, mais elle l'accuse d'opiniâtreté et de jalousie envers des hommes qui lui étaient supérieurs.

CHAUMONT (Jean), seigneur de Bois-Garnier, conseiller d'état, né en 1580, fut garde des livres du cabinet du roi de France, et m. en 1667. Il composa quelq. ouvr. dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que celui qui a pour titre : *la Chaîne de diamans*, écrit bizarre dans lequel l'aut. s'attache à réfuter ceux qui attaquent ces paroles de la consécration : *ceci est mon corps, etc.* — Chaumont (Paul-Philippe), fils du précéd., embrassa l'état ecclés., et succéda à son père dans la place de garde des livres du cabinet, auquel il joignit celui de lecteur du roi. Il fut admis à l'académie franç. en 1654, sans avoir présenté jusqu'alors aucun titre littér., obtint ensuite de Louis XIV l'évêché d'Acqs, dont il se démit en 1684 pour se livrer à son goût pour l'étude, et m. en 1697. On a de lui un seul ouvrage intit. : *Reflexions sur le christianisme enseigné dans l'eglise catholique*, 2 vol. in-12. L'abbé d'Olivet et le P. Niceron en parlent avec éloge.

CHAUMONT (N...., chevalier de), capitaine de vaisseau, né vers 1640, entra de bonne heure dans la marine royale et s'y distingua. Il fut envoyé, en 1685, par Louis XIV en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Siam. Il fut bien accueilli de ce souverain, reçut de grands honneurs et signa avec les ministres siamois un traité dans lequel étaient stipulés les intérêts du commerce franç. et ceux de la religion catholique dans ce royaume étranger. Peu de temps après, il prit à bord de son vaisseau deux ambassadeurs du roi pour les conduire en France, et arriva à Brest le 18 mai 1686. L'époque de la m. du chevalier de Chaumont est ignorée. Il avait écrit la *relation* de son voyage, impr. à Paris, 1686, et trad. en angl. et en holland. Elle contient des détails intéressans qui ne se trouvent point dans celles que le P. Tachard et l'abbé de Choisy (*v.* ces noms) ont pub. sur même sujet.

CHAUNCEY (Charles), théologien anglais non-

conformiste du 17ᵉ S., passa d'Angleterre dans les colonies de l'Amérique du Nord, devint président du collége de Harward, et m. en 1671. On a de lui un recueil de *Sermons*, Boston, 1659, in-4. — Son fils CHAUNCEY (Isaac), revint en Angleterre, exerça quelq. temps les fonctions de pasteur dissident dans une petite ville du comté d'Essex, se fixa ensuite à Londres, où il pratiqua la médec., et m. en 1700. Il a laissé un *Essai sur les prophéties de Daniel et autres* (en angl.). — Il ne faut pas le confondre avec un autre CHAUNCEY (Ichard), qui fut expulsé d'une cure de Bristol vers cette époque et exerça ensuite la médec. dans la même ville.

CHAUNCY, CHANCY ou CHANNY (MAURICE), religieux du couvent de Chatter-House, à Londres, dans le 16ᵉ S., fut mis en prison sous le règne de Henri VIII pour avoir refusé de reconnaître la suprématie religieuse du roi. Etant parvenu à s'échapper, il se réfugia en Flandre, où il fut nommé prieur d'un nouveau monastère fondé pour lui et ses compagnons par le roi d'Espagne, Philippe II. Il y m. en 1581. On a de lui : *Historia aliquot nostri sæculi martyrum, etc.*, Mayence, 1550, in-4.

CHAUNCY (HENRI), antiquaire anglais, né en 1632, m. en 1719, fut fait chevalier par Charles II après avoir exercé les fonctions de juge dans un des tribunaux de Londres. On a de lui : *Historical antiquities of Hertfordshire*, Londres, 1700, in-fol. — Un autre CHAUNCY (Charles), non-conformiste, né en 1592 dans le comté d'Hertford, m. en 1671, joua un rôle dans la révolut. de 1642, dont il avait embrassé les principes.

CHAUNCY ou CHAUNCEY (CHARLES), pasteur de la 1ʳᵉ église de Boston, né en 1705, m. en 1787, était, s'il faut en croire les biographes américains, de la famille de Charles Chauncey (qu'ils écrivent aussi Chauncy), président du collége d'Harward, et se montra zélé partisan de l'indépendance. Il a laissé un gr. nomb. d'écrits (en angl.) dont plus. n'ont qu'un intérêt local. Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Pensées sur l'état de la religion dans la Nouvelle-Angleterre*, Boston, 1743, in-8; *Vues complètes sur l'épiscopat depuis les pères*, ibid., 1771, in-8; *Tableau véritable des souffrances et des malheurs de la ville de Boston*, ibid., 1774, in-8; *Considérations sur la bonté de Dieu*, ibid., 1785, in-8; *Dissertations sur la chute* (du premier homme) *et ses suites*, ibid., 1785, in-8.

CHAUSSARD (PIERRE-J.-B.-PUBLICOLA), littér. et poète, né à Paris en 1766, adopta les principes de la révolut., et fut nommé successiv. commiss. civil en Belgique auprès du général Dumouriez (*v.* ce nom), secrét. de la mairie de Paris, puis du comité de salut public et enfin secrét.-gén. de la commission de l'instr. publ. Plus tard il professa les b.-lett. au lycée de Rouen, d'où il passa à Orléans, et ensuite à la chaire de poésie lat. de la faculté des lettres de Nîmes. Il m. à Paris le 1ᵉʳ oct. 1823, sans emploi ni pension, après avoir rempli honorablement depuis 1803 div. fonctions de l'enseignement public. Chaussard a pub. un grand nombre d'écrits de tous les genres; on remarque parmi ses ouvrages en prose *l'Esprit de Mirabeau*, 1797 et 1804, 2 vol. in-8; *Hist. des Expéditions d'Alexandre*, par Flave Arrien de Nicomédie, trad. nouv., Paris, 1803, 3 vol. in-8, et atlas in-4; *les Fêtes et les Courtisanes de la Grèce*, dont la 3ᵉ édit. est de Paris, 1820, in-8, et *Héliogabale, etc.*, an XI (1803), in-8, romans licencieux qu'il fit paraître sous le voile de l'anonyme : il est fâcheux que l'obscénité dépare l'érudition que l'on remarque dans ces ouvr. Ses principales productions comme poète sont une *Ode sur l'industrie et les arts*, 3ᵉ édit., 1806, in-4; et son *Epître sur quelq. genres dont Boileau n'a pas fait mention dans son Art poétique*, Paris, 1811, in-4, réimpr. avec des augmentat. considérables sous ce titre : *Poétique secondaire*, etc., Paris, 1817, in-12. Par une des clauses de son testam., Chaussard chargea M. Lemercier, son ancien ami, du soin de pub. au profit de quelq. élèves du collége de France un choix de ses œuvres en 4 ou 5 vol. Il a laissé en MS. une trad. des *Odes d'Horace*.

CHAUSSE (JEAN), en latin *Calceatus*, relig. bénéd. du 16ᵉ S., a laissé un *Poème* lat. assez médiocre sur la passion de N.-S.-J.-C., Paris, 1513, petit in-4, réimpr. à Lyon en 1550.

CHAUSSE (MICHEL-MARIE de LA), en latin *Causeus*, antiquaire, né à Paris vers la fin du 17ᵉ S., voyagea de bonne heure en Italie pour cultiver avec plus de fruit l'étude de l'antiq. à laquelle il s'était voué, et se fixa à Rome, où il m. vers 1710, après avoir pub. les ouvr. suiv. : *Romanum museum, sive thesaurus eruditæ antiquitatis, etc.*, Rome, 1690, in-fol., avec 170 pl. grav. sur cuivre, ibid., 1707, in-fol.; ibid., 1747, 2 vol. in-fol., avec 218 pl. : c'est la meilleure et la plus complète édit.; trad. en franç., sous ce titre : *le Cabinet romain ou Recueil d'antiquités avec les explicat.*, Amsterd., 1706, in-fol. (Grævius, dans son *Thesaurus antiquitat. romanarum*, a inséré la plus grande partie de ce qui est contenu dans le *Romanum museum*); *Gemme antiche figurate ed intagliate in rame da Pietro Santi-Bartoli, con le annotazioni de M. A. de la Chausse*, Rome, 1700, in-4; *Aureus Constantini Aug. nummus, de urbe, devicto ab exercitu gall. Maxentio, liberatâ, explicatus*, Rome, 1703, in-4; *Due lettere in cui si parla della colonna......... di Antonino pio*, Naples, 1704 et 1705, in-8, pub. par Nicol. Bulifon; *Pitture antiche delle grotte di Roma e del sepolcro de' Nasoni*, Rome, 1706, in-fol., terminé, augmenté et pub. en lat. par Franç. Santi-Bartoli, fils de Pietro, sous ce titre : *Picturæ antiquæ cryptarum romanarum et sepulchri Nasonum à P. Bellorio et M. A. Causeo*, Rome, 1738, 1 vol. in-fol.

CHAUSSÉE (PIERRE-CLAUDE NIVELLE DE LA), poète dramatique, membre de l'acad. franç., né à Paris en 1692, se fit d'abord connaître par une critique des fables de La Motte avec qui il était lié. Il pub. ensuite une *Epître à Clio* (1732, in-12) dans laquelle il dirige contre le même aut. (La Motte) des traits qui passent souvent les bornes d'une critique franche et amicale. La Chaussée avait plus de 40 ans lorsqu'il se décida à travailler pour le théâtre, où il fit jouer successiv. *la Fausse antipathie; le Préjugé à la mode; l'Ecole des amis; Maximien; Mélanide; l'Ecole des mères; la Gouvernante*. On ne peut nier que les situations, dans la plupart de ces pièces dramatiques, soient combinées avec art; mais ces mêmes compositions laissent trop à désirer sous le rapport de la vigueur et du coloris. Les autres ouvr. de La Chaussée d'une exécution bien inférieure, sont oubliés aujourd'hui, à l'exception, peut-être, de la comédie intit. : *Amour pour amour*, dont le sujet est à peu près le même que celui de l'opéra de *Zémire et Azor* par Marmontel, et qui a été reprise à différentes époques. La Chaussée m. en 1754. Ses *OEuvres* ont été pub. en 5 vol. in-12, Paris, 1760. Il a coopéré aux recueils de facéties connus sous le nom de *Recueil de ces Messieurs*.

CHAUSSON (MAURICE), poète très-obscur du 16ᵉ., n'est connu que par des vers insérés par Ch. de Sainte-Marthe dans son recueil intit. *Livre de mes amis*, Lyon, 1540, in-12.

CHAUVEAU (FRANÇ.), peintre, grav. et dessin. franç., né à Paris en 1613, m. en 1676, avait étudié le dessin sous Laurent de La Hire. On a de lui un gr. nomb. d'estampes, dont les plus remarquables sont les figures des poèmes de *la Pucelle* et d'*Alaric*; celles des *Métamorphoses* de Benserade, et une partie de l'*OEuvre de St-Bruno* par Lesueur. Il peignit aussi quelques tableaux dont Lebrun fit l'acquisition. Chauveau avait été admis à l'acad. de peinture lors de sa création.

CHAUVEAU (RENÉ), sculpt. et architecte, fils du précédent, né à Paris en 1663, élève de Philippe Caffieri (*v.* ce nom), obtint de très-bonne heure un logement à l'établissement des Gobelins, et fut chargé, à 26 ans, de faire tous les projets et les esquisses relatifs aux divers travaux pour le compte du gouvernement. Il passa ensuite en Suède, où il séjourna 7 années et exécuta différens travaux. De retour en France, il fut chargé, pour les maisons royales, de divers ouvr. dont il existe quelques-uns à Versailles. Ce fut lui qui imagina le groupe, depuis exécuté en bronze, du soleil (devise de Louis XIV), sous la figure d'Apollon, placé au milieu des 4 Saisons et présidant sur elles, le tout enrichi d'attributs et d'ornemens. Chauveau fit encore pour beaucoup de seigneurs des travaux dont on peut lire les détails dans l'éloge que D.-P.-J. Papillon de La Ferté (*v.* ce nom) a pub. de cet artiste. Il m. à Paris en 1722.

CHAUVELIN (GERMAIN-LOUIS de), né en 1685, avoc.-gén. au parlem. de Paris, s'éleva par son mérite à la dignité de garde-des-sceaux de France, en même temps qu'à la place de secrét. d'état au départem. des affaires étrangères, et porta dans ces deux emplois les mêmes talens et la même habileté qu'il avait déployés dans le premier. Une intrigue de cour le fit disgracier par le cardinal de Fleury, premier ministre, aux yeux duquel on le représentait comme un homme avide de lui succéder. Exilé d'abord à Bourges, puis à Issoire en Auvergne, il mourut en 1762 à Paris, où il avait obtenu la permission de rentrer peu de temps av. — Le marquis de CHAUVELIN (François-Claude), fils du précéd., servit avec distinction en Italie, sur le Rhin et en Flandre, fut nommé maréchal-de-camp en 1745, ministre plénipotentiaire du roi et commandant des troupes françaises envoyées en Corse, lieuten.-gén. en 1749, ambassad. à la cour de Turin en 1753, et obtint, en 1760, une des deux charges de maître de la garde-robe du roi. Il m. subitement en 1774 à Versailles, dans l'appartem. et sous les yeux de Louis XV, dont il faisait la partie de jeu. On connaît du marq. de Chauvelin quelques vers faciles et agréables.

CHAUVELIN (HENRI-PHILIPPE de), frère du précédent, abbé de Montier-Ramey, chanoine de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, né vers 1716, mort en 1770, acquit de la célébrité par la hardiesse avec laquelle il attaqua, le premier, la redoutable société des jésuites. Regardé dans le parlement comme le coryphée du parti janséniste, et ayant pris une très-grande part aux procédures concernant le refus des sacremens, l'abbé Chauvelin avait été successivement renfermé par lettre de cachet, avec trois de ses collègues, au mont St-Michel, aux châteaux de Ham, de Pierre-Encise et des îles Ste-Marguerite. Rendu à la liberté, il ne tarda pas à se venger des jésuites, qu'il considérait comme ses ennemis et les auteurs de sa persécution. En 1761, il prononça, au parlement, un discours sous le titre de *Compte rendu par un de Messieurs sur les Constitut. des Jésuites*, et qui fut bientôt suivi d'un second, sous le titre de *Compte rendu, etc., sur la Doctrine des Jésuites*. On connaît les suites de cette grande affaire, dans laquelle l'abbé Chauvelin prit, comme on vient de le voir, l'initiative, et dont on lui attribua tout l'honneur. En 1767, il prononça encore un discours (qui fut imprimé in-4) au sujet de la *pragmatique sanction* du roi d'Espagne, concernant les jésuites, et 10 jours après (9 mai), un arrêt bannit ces mêmes jésuites du royaume. Quelques bibliogr. attribuent à l'abbé de Chauvelin un ouvr. anonyme intit. : *Tradition des faits qui manifestent le système d'indépendance que les évêques ont opposé dans différens siècles aux principes invariables de la justice souveraine du roi sur tous ses sujets*, 1753, in-12.

CHAUVIN (ETIENNE), ministre de la religion réformée, né à Nîmes en 1640, quitta sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, passa en Hollande, puis en Prusse, où il occupa, à Berlin, une chaire de philosophie, et m. en 1725. Il a laissé les ouvr. suiv. : *de Cognitione Dei*, in-12; *Lexicon nationale, sive Thesaurus philosophicus*, Rotterdam, 1692, in-fol.; Leuwarden, 1713, in-fol., avec fig.; *de Naturali religione*, 1693; *Eclaircissemens sur un livre de la Religion naturelle*, 1693; *Nouveau Journal des Savans*, commencé à Rotterdam en 1694, continué à Berlin jusqu'en 1698; *de novâ circa vapores hypothesi*, mémoire inséré dans les *Miscellanea Berolinensia*. Il fut un des collaborateurs de la *Décade philosophique* et de la *Revue encyclopédique*.

CHAUVIN (PIERRE), médecin, a publié, au commencement du 18e S., une édit. des *OEuvres d'Ettmuller* (*v.* ce nom), 1692, 2 vol. in-fol., et *Lettre sur la Baguette divinatoire de J. Aymar* (*v.* ce nom), Lyon, 1693, in-12.

CHAUX (N. de LA), demoiselle fort instruite, existait vers le milieu du 17e S. Diderot, qui en fait un brillant éloge et rapporte plus. particularités de sa vie dans le tom. 12 de ses *œuv.*, p. 373 (édit. de Naigeon, Paris, 1795, 15 vol. in-8), lui attribue une traduction (revue par lui-même), des *Essais sur l'Entendement humain* de Hume; mais elle n'a pas vu le jour (*v.* le no 5913 de la 2e édition du *Dictionnaire des Anonymes*) : c'est à mademoiselle de La Chaux que ce philosophe a dédié son *Addit.* à la lettre sur les sourds et muets. Elle avait comp. un petit roman hist. intit. : *les Trois Favorites*, qu'elle n'osa publ. parce qu'il contenait une multitude de traits applicables à madame de Pompadour. Diderot lui conseilla de l'envoyer tel qu'il était à la maîtresse de Louis XV, et en effet, au bout de trois mois elle reçut de la marquise, avec un rouleau de 50 louis, une réponse à la lettre charmante qu'elle avait jointe à cet envoi, et l'invitation de se rendre à Versaille; soit par crainte, soit par modestie, mademoiselle La Chaux différa toujours ce voyage, et mourut dans la plus profonde misère.

CHAVAGNAC (GASPARD, comte de), né en Auvergne en 1624, d'une ancienne famille de cette province, servit long-temps en France, passa en Espagne et ensuite en Autriche, où l'empereur le nomma son ambassadeur en Pologne. Il revint en France à la paix de Nimègue, et m. dans un âge fort avancé et sans postérité. On a de lui des *Mem.* publ. après sa mort, Besançon, 1699, 2 vol. in-12, Paris (3e édit.), 1700; Amsterdam (4e édit.), 1701, 2 vol. in-8, augmentés de *Notes critiques*, par le marquis de *** (Sandras de Courtils), colonel au service de France. Ces mémoires contiennent ce qui s'est passé de plus remarquable depuis 1624 jusqu'en 1695. — Christophe de CHAVAGNAC, grand-père du précéd., commandait dans Issoire, pour Henri IV, alors roi de Navarre, et se distingua par sa belle défense, lorsque cette ville fut prise par le duc de Guise en 1577.

CHAVES (NUFLO de), capitaine espagnol, employé dans la colonie du Paraguay, pénétra le prem. dans le pays appelé aujourd'hui province de Chiquitos (Amérique méridionale), y prit connaissance des mines d'or qui s'y trouvaient, battit plusieurs peuplades qui vinrent l'attaquer, et se rendit ensuite à Lima, où il obtint du vice-roi le titre de son lieutenant dans ce même pays. Il fut en prendre possession avec un fort détachement de troupes, y fonda la ville de Santa-Cruz de la Sierra, s'y établit avec sa famille, et gouverna la nouvelle colonie jusqu'à sa mort.

CHAVIGNY (JEAN-AIMÉ de), né à Beaune vers 1524, fut docteur en droit et en théologie, se livra à l'astrologie judiciaire, dont il prit des leçons sous le célèbre Nostradamus, et m. vers l'année 1604.

On a de lui : *l'Androgine né à Paris le 20 juillet 1570*, trad. du latin de J. Dorat, avec quelques autres traductions, tant du grec que du latin, sur le même sujet, Lyon, 1570, in-8 ; *les Larmes et Soupirs sur le trépas très-regretté de M. A. Fioncé, Bizontin*, Paris, 1582, in-8, fort rare ; *la première face du Janus français, contenant les troubles de France, depuis 1534 jusqu'en 1589* ; *Fin de la maison Valesienne, extraite des Centuries et Commentaires de Michel Nostradamus*, Lyon, 1593, in-4 ; *les Pleyades divisées en sept livres, où est l'exhortation des antiques Propheties, conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603, in-8. Aimé de Chavigny a fait aussi des vers français, latins, et même grecs. On en trouve de lui en tête des ouvr. de Gabriel Chapuis, de Fougerolles, de Duverdier (*v.* ces noms) et d'autres auteurs contemporains. L'article de cet auteur, inséré à la lettre A sous le nom *Aimé de Chavigny*, page 56 de ce Dictionnaire, doit être considéré comme nul.

CHAVIGNY (Théodore de), né à Beaune au commencement du 18e S., entra de bonne heure dans la carrière dramatique, et fut successivement envoyé extraordinaire du roi en Italie, en Espagne et en Angleterre, ministre plénipotentiaire à la diète de l'empire, ministre en Angleterre en 1731, envoyé extraordinaire en Danemarck, ambassadeur en Portugal, à Venise et en Suisse. Il acquit dans ces différentes missions la réputation d'un des plus grands politiques et négociat. de l'Europe. Ce fut lui qui négocia à Francfort, en 1744, le traité d'alliance défensive entre l'empereur Charles VII, le roi de Prusse, l'électeur palatin et la régence de Hesse-Cassel, à l'effet de contraindre la reine de Hongrie, Marie-Thérèse, à reconnaître Charles VII en qualité d'empereur, et à lui restituer ses états héréditaires. On ignore l'époque de la mort de ce diplomate.

CHAVIV (Jacob ben), rabbin des habitans juifs de la ville de Zamora, au 15e S., obligé de quitter l'Espagne lors de l'expulsion des juifs de ce roy., en 1492, se retira à Salonique en Macédoine, où il m. au commencement du 16e S. Il est auteur d'un ouvr. intit. : *Hain Israel* (fontaine d'Israel), où sont expliquées brièvement les histoires hyperboliques des deux *Talmuds*. Ce livre, fort estimé des Hébreux, et souvent réimpr. avec des comment., parut pour la prem. fois à Constantinople en 1511. On recherche l'édit. de Salonique, pub. à peu près à la même époque, et qui est fort rare. — Levi ben Chaviv, fils du précéd., se distingua comme rabbin dans les écoles de Safet et de Jerusalem en Syrie. On a de lui des *Consultations légales* (en hébreu), Venise, 1565, in-fol. Il acheva le *Hain Israel* de son père, et m. vers 1550. — Chaviv (Moïse), rabbin portugais, réfugié dans le roy. de Naples, publia en 1488 le *Comment.* d'Aben-Ezra, sur le Pentateuque. Il composa aussi divers ouvrages de grammaire, de philosophie et de théologie, dont on peut voir le détail dans le *Dizionario degli Autori Ebrei*, de l'abbé de Rossi (*v.* ce nom).

CHAWER, capitaine arabe (dont le nom a été corrompu par les anciens chroniqueurs des croisades, en celui de *Sanar*), fut élevé par le grand-visir Thelaï-Saleh, vice-roi d'Égypte, dans le 12e S., à la dignité de gouverneur du Saïd ou Égypte supérieure. Ce poste ne satisfit point son ambition, et il laissa percer des desseins que le visir Adel, fils de Thelaï, crut prévenir, en lui ôtant son emploi. Mais Chawer s'étant porté rapidement sur le Kaire, fit mourir le fils de son bienfaiteur, et s'empara du gouvernement général de l'Égypte. Toutefois il ne put s'y maintenir qu'avec le secours d'un corps de troupes que le sulthan Noradin mit à sa disposition. Ayant manqué aux conditions du traité qu'il avait passé avec ce prince, dont les troupes se tournèrent contre lui, Chawer sollicita l'appui des croisés ; ceux-ci, qui échouèrent d'abord dans leurs tentatives en sa faveur, firent ensuite un traité avec le lieutenant de Noradin, s'emparèrent de Peluse, et brûlèrent la ville du Kaire. Chawer négocia de nouveau avec eux et avec les généraux du sulthan, Chyrkoùh et Saladin son neveu, devenu depuis si célèbre. Ces derniers vinrent trouver le visir au Kaire, où il était rentré après la retraite des croisés ; il avait formé le dessein de se défaire de ces hôtes incommodes ; mais il fut prévenu par Saladin et quelques autres officiers, qui le poignardèrent vers l'an 575 de l'hégyre (1169 de l'ère chrét.).

CHAYER (Christophe), curé dans le diocèse de Sens, né à Villeneuve-le-Roi en 1723, m. vers 1770, est auteur des ouvr. suiv. : *le Commentateur amusant*, 1759, in-12 ; *les Vues et les Entreprises des Citoyens charitables*, 1759, in-12 ; *l'Amour décent et délicat*, 1760, in-12 ; *les doux et paisibles Délassemens de l'Amour*, 1760, in-12 ; *Journal de la Charité*, 1760, in-12 ; *le Chansonnier agréable*, 1760, in-12 ; *le Théâtre du Grand-Monde*, 1760, in-12 ; *Paraphrase en vers du Stabat Mater*, in-12.

CHAZELLES (Jean-Matthieu de), astronome, professeur d'hydrographie, membre associé de l'académie des sciences, né à Lyon en 1657, commença dès l'âge de 18 ans à travailler sous la direction de J.-D. Cassini, l'aida à tracer sur le pavé de la tour occidentale de l'Observatoire, la grande carte géographique, en forme de planisphère, qui a 27 pieds de diamètre, et coopéra avec lui au prolongement de la méridienne. Nommé professeur d'hydrographie à Marseille, en 1685, Chazelles prouva, dans les campagnes de 1686, 87 et 88, qu'il était aussi habile dans la pratique que savant dans la théorie de son art : il dressa une nouvelle carte des côtes de Provence, et donna pour la première fois, en 1690, le spectacle de galères qui naviguèrent sur l'Océan et allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre. Après avoir recueilli une foule d'observations importantes sur les côtes du Ponent, il visita la Grèce, la Turquie et l'Égypte, mesura les Pyramides dans le but de constater l'invariabilité des méridiennes, et crut reconnaître, suivant Fontenelle, « que les quatre côtés de la plus grande étaient exposés aux quatre régions du monde ; » mais les mesures récentes et plus exactes de M. Nouet prouvent que l'alignem. des côtés de cette pyramide décline vers l'ouest de 0° 19′ 58″. Les fonctions du professorat, les travaux académiques et le projet d'un ouvrage qui devait présenter une description générale des côtes de la Méditerranée, occupèrent les neuf dern. années de sa vie. Il m. à Paris en 1710. On a de lui un grand nomb. de *Cartes* pub. à la fin du 17e S. dans le *Neptune français*.

CHAZELLES DE PRISY, né dans le 18e S., était président à mortier à la cour souveraine de Metz, quand il fut appelé, en 1790, à la présidence de la comptabilité nationale, commission qui remplaçait l'ancienne chambre des comptes, récemment abolie. Il fut massacré au château des Tuileries, où son sincère attachement au roi l'avait conduit, dans la triste journée du 10 août 1792. On lui doit le *Dictionnaire des Jardiniers*, Paris, 1788, 8 vol. in-4, Metz, 1790, 12 vol. in-4, traduit de l'anglais de Miller, et publ. sous le nom d'une société de gens de lettres.

CHAZOT (Claude), commiss. de police à Paris, m. dans cette ville en 1814, est aut. des ouvr. suiv.: *des Empereurs romains, dissertat. hist., critique et littér.*, Paris, 1807, in-8 ; *la Gloire de l'Aigle, emblême, symbole, enseigne militaire et décoration chez les peupl. anciens et modernes*, Paris, 1 v. in-8.

CHEBYB-BEN-ZEID, guerrier arabe du 1er S. de l'hég., se fit proclamer khalyfe à Mossoul en l'an 76 de l'hég., fut vaincu par Hedjahj (*v.* ce nom), lieut. du khalyfe Merwan Ier, et se noya en traversant le Tigre, l'année suiv. La mém. de ce guerrier

s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Arabes, et les poètes orientaux le citent comme un modèle de vaillance extraordinaire.

CHECKLEY (Samuel), pasteur de l'église de Boston, né vers la fin du 17e S., fut nommé prem. ministre de la nouvelle église méridionale en 1719, et m. en 1769, dans la 74e année de son âge. On a de lui plus. *Sermons*, dont les plus remarquables sont ceux sur la mort de Georges Ier (Boston, 1727), et sur celle de mistress Lydia Hutchinson (ibid., 1748).

CHEDEL (Quentin-Pierre), graveur français, né à Châlons-sur-Marne en 1705, perfectionna ses études à Paris, et s'y fit bientôt remarquer par ses dessins et la gravure à l'eau-forte. Après avoir pub. dans la capitale un grand nombre d'estampes, soit d'après ses propres dessins, soit d'après des maîtres, dans les trois genres du paysage, de l'histoire et des scènes familières, il se retira à Châlons, où il m. en 1762. On cite parmi ses productions : *l'Ouvrage du Matin*, *l'Heure du Dîner*, *l'Après-Midi* et *les Adieux du Soir*, d'après Téniers, des paysages d'après Watteau et Wouvermans, des sujets historiques d'après Van der Meulen, Jean Breughel et autres peintres de l'école flamande, et des portraits d'après les maîtres des écoles française et flamande. L'œuvre de cet artiste est très-considérable; mais on reproche à la plupart de ses estampes de manquer d'effet.

CHEESMAN (N.), graveur anglais du 18e S., m. vers 1792, fut élève de Bartolozzi, et a gravé d'après sa manière, au pointillé, plus. estampes assez estimées.

CHEEVER (Ézéchiel), instituteur anglais, né à Londres en 1615, passa en 1637 dans les colonies de l'Amérique du nord, où il établit différentes écoles à Newhaven, à Ipswick et à Charlestown. Il se fixa ensuite à Boston, où il m. en 1708. Il est auteur d'un *Essai sur le Millenium*, qui a eu vingt édit., et qui est encore fort estimé dans les différens états de l'union américaine. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Cheever (Samuel), prem. pasteur de l'église de Marble-Head, dans l'état de Massachusetts (Amérique septent.), m. en 1724, et dont on a un *Sermon* impr. à Boston en 1712.

CHEFFANT (N.), prêtre habitué de l'église de St-Gervais, à Paris, dans le 17e S., a laissé une tragédie *de St Gervais*, impr. en 1670.

CHEFFONTAINES (Christophe de), en latin, *A Capite Fontium*, en bas-breton, *Penfentenion* (il prit ces deux noms, qui ont la même signification que le prem., dans ses ouvr. latins et dans plus. de ceux qu'il a pub. en franç.), né en Basse-Bretagne vers 1532, d'une famille noble et ancienne, entra de bonne heure dans l'ordre religieux des Frères-Mineurs, devint docteur en théologie et fut élu général de son ordre en 1571. Plus. années après (1586), ayant été nommé archevêque de Césarée (*in partibus infidelium*) par le pape, il exerça les fonctions épiscopales dans le diocèse de Sens, en l'absence du cardinal Pellevé (*v.* ce nom), titulaire. Il alla ensuite à Rome, où il m. en 1595. Cheffontaines possédait les langues hébraïque, grecque, latine, italienne et espagnole, indépendamment d'une connaiss. approfondie du langage bas-breton. Ses ouvr., la plupart écrits en latin, sont rares et recherchés. Nous indiquerons les princip. : *Defense de la Foi de nos Ancêtres, contenant quinze chapitres, etc.*, Paris, 1570, in-8 ; *Defense de la Foi de nos ancêtres, où la présence du Corps de N. S. est prouvée par trois cent cinquante raisons*, ibid., 1571 et 1586, in-8 : ces deux ouvrages, qui doivent être réunis, ont été traduits en latin par l'auteur, sous le titre de *Defensio fidei majorum nostrorum lib. I*, Anvers, 1575; Venise, 1581, in-8 ; *Lib. II*, Rome, 1576 ; Cologne, 1587, in-8 ; *Reponse familière à une epître ecrite contre le libéral-arbitre, etc.*, Paris, 1571, in-8, traduit en latin par l'auteur, sous le titre de *Consultatio epistolæ cujusdam contra liberum arbitrium, etc.*, Anvers, 1576, in-8 ; *chrétienne Confutation du Point-d'Honneur, etc.*, Paris, 1568, 1571 et 1579, in-8 : c'est un écrit théologique contre le duel; *Varii tractatus et disputationes correctionis nonnullarum commun. opinionum theolog. scholasticæ*, Paris, 1586, in-8 ; *Perpetuæ Mariæ virginis ac Josephi sponsi ejus virginitatis catholica defensio*, Lyon, 1578, in-8 ; *Epitome novæ illustrationis Christianæ fidei adversùs impios, etc.*, Paris, 1586, in-8 ; *Compendium privilegiorum fratr. minorum*, ibid., 1578, in-8 ; *Apologie de la Confrérie des Pénitens, etc.*, ibid., 1583, in-8 ; *de la Vertu des Paroles par lesquelles se fait la Consécration*, 1585, in-8. Les autres écrits de Cheffontaines sont des *Sermons*, d'autres *Traités moraux et dogmatiques*, moins estimés et moins recherchés.

CHEFNEUX (Mathias), religieux de l'ordre des Ermites-de-St-Augustin, né à Liége, m. vers l'an 1670, est auteur d'une *Explicat. des Psaumes* (en latin), Liége, in-8, et d'une *Chronique* (en latin) *de la vraie Religion, depuis la création jusqu'au 17e S.*, Liége, 1670, 3 vol. in-fol.

CHEHAB-EDDYN (Abdel-Rahman), historien arabe, né à Damas en Syrie, l'an 599 de l'hég. (1300 de J.-C.), m. en 665 (1267), a écrit, sous le titre de *Ahzar al-roudahtaïn* (fleurs de deux parterres), l'histoire de Noradin et de Saladin, ouvr. qui renferme des matériaux précieux pour l'histoire des Croisades. On a du même auteur une *Chronologie de Damas*, une *Histoire des Obaidites*; et on trouve dans Aboûl-Fédâ (*v.* ce nom), quelques fragmens de ses poésies. — Il ne faut pas le confondre avec Ibrahim Chehab-Eddyn, autre histor. arabe, m. en 642 de l'hégyre, et dont la chronique est souvent citée par Aboûl-Fédâ.

CHEHAB-EDDYN (Ahmed), histor. arabe, né à Fez en Mauritanie, dans le 9e S. de l'hég., est auteur d'un *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont M. de Sacy a donné un extrait détaillé dans le t. 2 de ses *Notices et Extraits de MSs. de la Biblioth. du Roi*.

CHEIBANY, surnom commun à plus. écrivains arabes, dont le plus remarquable est Aboul-Abbas-Ahmed-ben-Yahia, cité souvent aussi sous le nom de *Tsalab-el-Nahoui*. Ce dernier, né vers l'année 200 de l'hégire (815 de J.-C.), fit une étude approfondie des anciens auteurs arabes, du *Corân* et des traditions prophétiques, et fut souvent consulté de toutes les parties de la domination musulmane sur les points difficiles. Il m. en 291 de l'hégyre (910 de J.-C.). Les principaux des ouvr. pub. par ce savant, et dont Ibn-Khilcan (*v.* ce nom) a donné la liste complète, sont un *Tr. de l'eloquence arabe*, sous le titre de *Fassyh*; *Recueil de proverbes*; *Explication des poètes* (arabes anciens) : *Recueil des mots que le monde prononce mal*; *Traité de lecture*; *Comment. sur le Corân*; plus. *Traites sur différentes parties de la Grammaire arabe*.

CHEKE ou CHEEKE (Jean), écriv. angl., né à Cambridge en 1514, fut élevé dans l'univ. de cette ville, s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue grecque et y fit de tels progrès que le roi Henri VIII institua pour lui une chaire de profess. Mais les réformes qu'il voulut introduire dans la prononciation de cette langue lui attirèrent une violente opposition de la part de l'év. Gardiner (*v.* ce nom), connu pour l'un des adversaires de la réformation religieuse; ce prélat défendit, sous les peines les plus sévères, d'adopter la nouvelle prononciation dans l'univ. Cheke embrassa la réforme, se maria, et fut appelé, en 1544, à la cour pour donner des leçons de latin au jeune prince Edouard, depuis roi. Nommé ensuite membre des deux commissions créées pour examiner les anciennes lois ecclésiast. et en former un code propre

à la nouv. situation de l'église d'Angleterre, Cheke vit sa faveur augmenter sous ce règne et le suiv. Il fut appelé en 1550 au conseil privé d'Edouard VI, fait chevalier l'année suivante et secrét.-d'état en 1553. Mais sa fortune changea à l'avènement de la reine Marie. Accusé de trahison, il fut arrêté et dépouillé d'une partie de ses biens. Ayant été remis en liberté, il obtint la faculté de voyager sur le continent, parcourut l'Italie et vint se fixer à Strasbourg, où la religion anglicane avait une église. Cette démarche déplut à la cour d'Anglet., il perdit le reste de ses biens, et le parti catholique voulant le convertir de gré ou de force eut assez de crédit pour le faire arrêter, comme il allait chercher sa femme à Bruxelles. Amené à Londres et renfermé à la Tour, il résista d'abord aux tentatives que l'on fit pour le déterminer à abjurer la réforme; mais comme le dernier argument employé était sa *conversion ou le bûcher*, sa fermeté succomba. Il fit alors une espèce de rétractation, en garantie de laquelle on le contraignit d'assister au procès et à la condamnation de plus. hérétiques dont la plupart étaient ses amis. Il en m. de chagrin le 13 septemb. 1557. Ses contemporains lui ont rendu la justice de dire que c'était un homme d'un esprit éclairé, d'un grand savoir, d'un caractère bienveillant et charitable. Il a laissé un gr. nomb. d'ouvr., parmi lesquels nous citerons les suiv. comme les plus remarquables: *De pronunciatione græcæ potissimùm linguæ disputationes*, Bâle, 1555, in-8; *de Superstitione, ad regem Henricum VIII*, trad. en angl. et pub. par Strype, à la fin de la *Vie de Cheke*, Londres, 1705. Ses autres écrits sont relatifs aux circonst. du temps, ou sont des traduct. du grec en latin; parmi ces dern. il faut remarquer les *Homélies de St Jean Chrysostôme*, Londres, 1543, 1547, 2 vol. in-4.

CHELEBY. V. TCHELEBY.

CHELLERI (FORTUNÉ), musicien et composit. ital., né à Parme en 1668, d'une famille allemande qui avait italianisé son nom de *Keller*, étudia son art sous la direction d'un de ses oncles, maître de chapelle de la cathédrale de Plaisance, et se fit connaître par un opéra intit.: *la Griselda*, qui fut représenté pour la première fois sur le théâtre de Crémone, puis par plus. autres qui établirent sa réputation. Il voyagea ensuite en Suède, en Angleterre, en Espagne, et revint se fixer en Allemagne, où il m. conseiller de cour et maître de musique du landgrave de Hesse-Cassel en 1758. Il avait été reçu membre de la société royale de Londres.

CHELLES (JEHAN de), architecte franç. du 13e S., travailla à la construction de l'église de Notre-Dame de Paris. Le portail du côté de l'archevêché est de sa façon.

CHELUCCI (PAULIN DE ST-JOSEPH), génér. des clercs régul. des écoles pies, né à Lucques en 1682, fut d'abord profess. d'éloquence, et m. à Rome en 1754. Il a pub. *Institutiones analyticæ*, Rome, 1736, in-8; *Institutiones arithmeticæ, cum appendice de naturâ atque usu logarithmorum*, ibid., 1743. Ces deux ouvr. ont eu plus. édit.

CHEMERAUT (MADELEINE de), dame poète du 16e S., a laissé quelques écrits en prose et en vers, parmi lesquels on remarque plusieurs *sonnets*.

CHEMIN (JEAN-BAPTISTE), curé du diocèse d'Evreux, né en 1726, m. en 1781, a pub. les *Vies de St Vénérand et de St Maur, martyrs*, et a laissé en MS. des *Recherches sur l'hist. de Normandie*.

CHEMIN DE LA CHENAYE (N.), avoc. et littérat., né en Normandie, m. vers 1775, a laissé un *Essai sur le caractère du magistrat*, 1767, in-4; *Discours sur les devoirs de l'avocat*, 1769, in-8; *des Obligations de l'avocat envers la partie*, 1770, in-8; des *élégies*, *stances* et autres pièces de vers insérées dans les recueils littéraires du temps.

CHEMINAIS DE MONTAIGU (TIMOLÉON), jésuite, né à Paris en 1652, entra dans la société de Jésus à l'âge de 15 ans, et professa d'abord les humanités et la rhétor. au collége d'Orléans, se livra ensuite à l'éloquence de la chaire et y acquit une grande réputation; mais la faiblesse de sa santé ne lui permettant plus de suivre une carrière pour laquelle il semblait né, on le vit, faible et languissant, aller instruire les pauvres dans les campagnes. Epuisé par de longues souffrances, il m. en 1689. Le P. Bretonneau pub. en 1690 les *Sermons du P. Cheminais*, 2 vol. in-12; il en donna une 3e édit. l'année suiv., et deux autres en 1729. Ces sermons ont eu plus. édit.; la meilleure est celle de Paris, 1764, 5 vol. in-12. Le P. Bretonneau fut également l'édit. d'un aut. ouv. du P. Cheminais intit.: *Sentimens de piété*, Paris, 1691, in-12, réimp. en 1734 et 1736, même format.

CHEMNITZ (MARTIN), théolog. protestant du 16e S., né en 1522 dans le Brandebourg, fut disciple de Melanchthon (*v.* ce nom), et acquit par ses talens et son caractère l'estime et l'affection des princes protestans d'Allemagne, qui l'employèrent utilement dans les affaires de l'église et de l'état. Il m. en 1588. On a de lui: *Examen concilii tridentini*, Francfort, 1585, 4 vol. in-fol. et in-4 (cet ouvr., qui a le plus contribué à la célébrité de Chemnitz, est un cours de théol. à l'usage des églises protestantes); *Tr. des indulgences* (en lat.), trad. en franç. et impr. à Genève, 1599, in-8; *Harmonia evangelica*, 5 parties in-4, pub. à Francfort-sur-le-Mein par Pol. Lyserus, de 1600 à 1611, *Theologiæ jesuitarum præcipua capita*, La Rochelle, 1589, in-8. — CHEMNITZ (Christian), petit-neveu du précéd., né à Konigsfeld en 1616, m. en 1666, fut ministre évangélique à Weimar, et prof. de théol. à Jéna. Il a laissé plus. ouvr. de théolog., dont les deux plus remarquables sont: *Brevis instructio futuri ministri ecclesiæ; Dissert. de prædestinatione*. — CHEMNITZ (Boleslas-Philippe), histor. et publiciste allem., petit-fils de Martin, né à Stettin en 1605, fut anobli par la reine Christine de Suède, en récompense de l'un de ses écrits historiques, et m. en 1678. Il a laissé une *Hist. de la guerre des Suédois en Allemagne, sous le grand Gustave-Adolphe* (en allem.), Stockholm, 1648-1653, 2 vol. in-fol. Le 1er vol. a été trad. en latin par l'aut. lui-même en 1648. On conserve dans les archives royales de Suède la suite du MS. original de cet ouvr., dont le 2e vol. de l'édit. allem. a été détruit en partie par un incendie, en 1697. On a encore de Ph. Chemnitz un ouvr. pub. sous le nom d'*Hippolyte à Lapide*, intit.: *Dissertatio de ratione statûs in imperio nostro romano-germanico*, Freystadt (Amsterdam), 1647, in-18, trad. en franç. par Bourgeois de Chastenet sous ce titre: *des Intérêts des princes d'Allemagne*, Freystadt, 1712, 2 vol. in-12, et par Samuel Formey, sous le titre des *Vrais intérêts de l'Allemagne*, La Haye, 1762, 3 vol. in-8, avec des notes relatives aux changemens opérés en Allemagne depuis un siècle, et aux conjonctures où cette contrée se trouvait alors. — CHEMNITZ (Jean), méd., frère du précéd., né en 1610, m. en 1651, cultiva la botan. et composa un catalogue des plantes qui se trouvent aux environs de la ville de Brunswick. Cet ouvr., qui n'a paru qu'après la m. de l'aut., a pour titre: *Index plantarum circa Brunswigam nascentium*, etc., Brunswick, 1652, in-4, avec 7 planches.

CHEMNITZ (JEAN-JÉRÔME), natur., né à Magdebourg en 1730, m. en 1800, fut pasteur de l'église des militaires à Copenhague, et s'attacha particulièrement à l'étude des coquillages. Il a pub. sur cette matière un gr. nomb. de *Mem.* academ., des ouvr. écrits en allem., et dont les princip. sont: *Petit essai de testacéothéologie, etc.*, Francfort, 1760, in-4, avec une pl.; *Sur un genre de coquillages nommé Chiton par Linné*, Nuremberg, 1784, in-4, avec 2 pl. coloriées; *Nouveau cabinet systé-*

mat*ique de coquillages*, 12 vol. gr. in-4, avec pl. coloriées; *Description d'un voyage à Faxa et Stevens Klint*, 1776. Les autres écrits de Chemnitz sont des *extraits* des meill. ouvr. de conchyologie; des *mémoires*, insérés dans la collection de la société des curieux de la nature à Berlin, de 1776 à 1791; quelq. *sermons* pub. séparément; des *notices* et des *articles* dans plus. feuilles périodiques.

CHEMNIZER (IVAN-IVANOWITCH), poète fabuliste russe, né à Pétersbourg en 1744 d'une famille d'origine allemande, entra de bonne heure au service dans la garde impériale, fit plus. campagnes, passa ensuite dans le corps des mineurs, voyagea avec un de ses supérieurs en Allemagne, en Hollande, en France, et, de retour en Russie, demanda son congé pour se livrer à la culture des lettres, dont il avait pris le goût dans les différentes contrées qu'il venait de parcourir. Il m. en 1784 à Smyrne, où l'impératrice Catherine l'avait envoyé comme consul génér. pour réparer l'injustice de la fortune à son égard. Les Russes donnent à Chemnizer non-seulement le talent, mais encore la bonhomie, l'insouciance et la naïveté de notre La Fontaine (*v.* ce nom). Il a laissé un recueil de *Fables* en trois parties, dont la meilleure édit. est celle pub. à St-Pétersbourg, sous le titre (en russe) de *Fables et contes de I.-I. Chemnizer*, 1799, in-8.

CHEMS-EDDYN, chef tartare, fondateur de la dynastie connue sous le nom de *Molouk-curt*, succéda à son père dans le gouvernement du Koràçân, l'an 643 de l'hég. (1245 de J.-C.), et fut confirmé dans cette place par Djenghuyz-Khân (Gengis-Kan). Il agrandit bientôt ses domaines, se déclara indépendant et m. à Tauris l'an 676 (1278 de J.-C.). Huit princes sortirent de la dynastie Molouk-curt; le dernier, fait prisonnier par Tamerlan, périt avec tous ses enfans par l'ordre de ce conquérant en l'année 1383 de l'ère chrét.

CHÉNIER (LOUIS), agent diplomatique et consul-gén. français, né en Languedoc en 1723, passa de bonne heure à Constantinople, où il dirigea d'abord une maison de commerce et fut attaché au comte Desalleurs, ambassadeur de France près la porte othomane, et devint, après la m. de ce dern., chargé des affaires de la marine et du commerce avec le titre de consul-gén. De retour en France, en 1765, il accompagna en Afrique, 2 ans après, le comte de Brugnon, envoyé par le roi pour conclure un traité avec l'empereur de Maroc. Chénier, nommé consul-gén. et chargé d'affaires auprès de cette puissance, conserva ce poste jusqu'en 1784, époque à laquelle il reçut sa retraite. Lors de la révolution, il fut nommé membre du 1er comité de surveillance de la ville de Paris; mais il est juste de dire qu'il y joua le rôle d'un homme de bien et qu'on ne peut lui reprocher aucun acte arbitraire. La m. de l'un de ses fils, André CHÉNIER (*v.* l'article suiv.), abrégea ses jours, et il m. à Paris en 1796. On a de lui : *Recherches histor. sur les Maures, et Hist. de l'empire de Maroc*, Paris, 1787, 3 vol. in-8; *Révolution de l'empire othoman et observat. sur ses progrès, etc.*, Paris, 1789, in-8. Ces deux ouvr., écrits avec pureté et élégance, renferment des détails intéressans sur le commerce, les mœurs et le gouvernement des musulmans d'Afrique et des Othomans; mais il sont peu exacts dans ce qui a rapport à l'hist. de ces peuples. Louis Chénier est également auteur d'une brochure de circonstance int. : *Réclamations d'un citoyen*. Il a laissé en MSs. : *Lettres sur les Turcs*, où il relève plus. fausses assertions du baron de Tott. (*v.* ce nom).

CHÉNIER (MARIE-ANDRÉ de), poète, 3e fils du précéd., né à Constantinople en 1762, fit ses études à Paris au collège de Navarre, et développa de bonne heure son goût pour la poésie. A 16 ans, il savait le grec, il traduisit en vers une ode de Sapho, et ce 1er essai annonça un talent original. Entré à 20 ans dans un régiment d'infanterie comme sous-lieut., il se dégoûta du service et revint 6 mois après à Paris pour se livrer exclusivement à la culture des lettres. L'excès du travail ayant altéré sa santé, il voyagea en Suisse, en Angleterre, et vint de nouveau se fixer dans la capitale de la France. C'est alors qu'il mit dans ses travaux littéraires une suite et un ordre constant. Il composa ou traça le plan de plus. poèmes; mais loin de vouloir mettre au jour les premiers essais de sa muse, il ne les communiquait qu'en secret à sa famille et à un petit nombre d'amis. La révolut. de 1789 le surprit au milieu de ces douces occupations, et il prêta son appui aux principes d'une sage liberté. Plus. lettres qu'il fit insérer dans le *Journal de Paris*, et par lesquelles il cherchait à ramener les esprits à des idées plus calmes, plus modérées, le signalèrent à la haine et à la vengeance des odieux dominateurs de l'époque. En vain ses amis l'avaient-ils fait éloigner de Paris, vers 1793 il fut arrêté en allant porter à la famille d'un proscrit quelques paroles de consolation. Traduit au trib. révolut., il fut condamné à m. et périt courageusement sur l'échafaud le 25 juillet 1794. Ses poésies, dont un bien petit nombre avaient paru isolément dans quelq. rec. du temps, ont été recueillies en 1 vol. in-18, précédé d'une notice fort intéressante sur l'aut. par M. H. de Latouche, Paris, 1819, 2e édit., 1822, même format. Ses *Œuv.*, réunies à celles de son frère, ont été publ. in-8, Paris, 1824-25.

CHÉNIER (MARIE-JOSEPH de), poète, frère puîné du précéd., né à Constantinople en 1764, fut amené en France dès l'âge le plus tendre, et fit ses études à Paris. Destiné par son père à la carrière des armes, il obtint, en 1781, une sous-lieuten. dans un régiment de dragons, et quitta le service au bout de deux ans pour se consacrer tout entier à la littérature. Il n'avait encore que 22 ans lorsqu'il présenta aux comédiens franç. sa tragédie d'*Azémire*, qui fut jouée à Fontainebleau le 4 novembre 1786, et deux jours après à Paris. Cette pièce, dans laquelle on remarque pourtant quelq. traits heureux et une versification facile, n'obtint pas de succès. Chénier crut devoir consacrer à des études plus approfondies de l'art et des effets dramatiques trois années, au bout desquelles il mit au jour une seconde tragédie intit. : *Charles IX*, représentée le 4 novembre 1789. L'esprit de parti s'empara de cette nouvelle production qui fut par conséquent jugée diversement. Toutefois elle eut un très-grand succès et fut trad. en plus. langues. En 1791, Chénier fit représenter les tragédies de *Henri VIII* et de *Jean Calas*, et l'année suivante celle de *Caïus Gracchus*. Porté à l'assemb. conv. après le 10 août, il s'attacha au parti dém.; mais ce ne fut sans doute que pour être en posit. de lutter plus efficacem. contre son exagérat. Peu satisfait de l'infruct. succès de sa trag. de *Fenélon*, applaudie sans être appréciée, et surtout sans produire l'effet moral qu'en attendait l'aut., il donna celle de *Timoleon*, dont les applicat. hardies portèrent ombrage au comité de salut pub.; la représ. en fut défendue, et les copies saisies et brûlées : une seule échappa et servit à reproduire la pièce, imprim. en 1795. Membre de toutes les assemblées législatives qui se succédèrent de 1792 à 1802, Chénier, qui n'avait pas cessé d'y montrer son zèle pour l'enseignement de la jeunesse, fut appelé aux fonctions d'inspecteur-général de l'instruction publique. Destitué ensuite au sujet de la publication de son *Epître à Voltaire*, il ne trouva que dans ses talens le moyen de se dérober à un dénûment total; mais il ne jouit pas long-temps de la pension que lui avait accordée le chef du gouvernement, et succomba, le 1er janvier 1811, à une maladie qui le consumait depuis 12 ans. Il est dif-

ficile de prononcer sur le mérite de quelq.-uns des reproches adressés à Chénier par ses ennemis politiques ; mais celui de n'avoir rien entrepris pour empêcher la mort de son frère André est une calomnie dont la réfutation même serait une injure à la mémoire de ce poète philosophe. Son imagination ardente fut mue constamment, il est vrai, par une émulation active, qui put le rendre parfois coupable d'injustes outrages ; mais son âme, ouverte aux passions violentes, ne le fut pas moins aux sentimens généreux, et sa conduite envers sa famille fait l'éloge de son cœur. La situation de Chénier, autant que son génie, en firent le chantre de la liberté, qu'il eût plus dignement célébrée s'il eût vécu jusqu'à nos jours : membre du conseil des cinq-cents, il se trouva chargé de comp. des hymnes et chants patriotiques pour les fêtes républicaines. Outre les ouvr. dont nous avons parlé, Chénier a laissé plus. autres écrits tant en prose qu'en vers, quoique composés pour la plupart à une époque où les convulsions politiques étendaient leur fatale influence sur presque toutes les productions littér., plus. de ces mêmes écrits offrent à la fois une élégance de style et une pureté de goût qui prouvent que leur auteur sut conserver, dans les rangs même du parti qu'il avait embrassé, cette délicatesse de sentimens et d'expression qui forme, avec les emphatiques déclamations des orateurs de la démocratie, un étrange contraste ; il faut convenir cependant qu'il n'a pas toujours évité ce travers dans ses discours politiques, où l'on reconnait trop l'esprit et les passions du temps. Le *Nouvel almanach des Muses* renferme ses poésies les plus gracieuses : il en avait lui-même pub. un recueil en 1797. Chénier a fourni un gr. nomb. d'articles littér. à différens journaux, mais principalement au *Mercure de France*, dont il fut l'un des rédacteurs pendant les années 1809 et 1810. Le recueil des discussions de l'institut, dont il était membre de la 2e classe, et où il eut pour successeur M. le vicomte de Châteaubriand, contient un morceau sur les prix décennaux : c'est son dernier écrit. Les *Œuvres de M.-J. Chénier*, précéd. d'une *notice* par M. Daunou, et ornées du portrait de l'aut. d'après Horace Vernet, ont été publ. en 9 vol. in-8, Paris, 1824-1825 ; trois vol. de cette édit. contiennent les *Œuv. posthumes*. Le tom. 9 renferme les *Œuvres* de M.-A. Chénier.

CHENU (Jean), né en 1659 à Bourges, m. en 1627, avoc. au parlem. de cette ville, a laissé, sur l'hist. et la jurispr., plus. écrits dont on trouve la liste dans les mém. du P. Niceron (t. 40, p. 163). — Un autre Chenu (Pierre), grav., né en 1730 à Paris, élève de Le Bas, a pub. différens sujets, entre autres : *les Amusemens des matelots*, d'après Téniers ; *le Boulanger flamand*, *etc.*, d'après Van Ostade ; *Bacchus et Prométhée*, d'après Pierre, etc.

CHÉOPS, roi d'Égypte vers l'an 1178, qu'on croit le même que Chembès dont parle Diodore de Sicile, fit élever pour sa sépulture *la grande Pyramide d'Égypte*, et m. après un règne de 51 ans, laissant le trône à son frère Chéphren, dont l'hist. n'est pas moins incertaine.

CHEOU-SIN ou TCHEOU, dern. emper. de la 2e dynastie chinoise, appelée Chang, parvint à l'empire l'an 1151 av. l'ère chrét., et en fut précipité en 1122 à la suite d'une révolution provoquée par les atrocités qui souillèrent son règne. Le nom de Cheou-sin est aussi abhorré à la Chine que l'est celui de Néron dans l'Occident, et celui de Tan-ki, sa femme, n'y est pas moins odieux. C'est à l'instigation de cette femme féroce que l'empereur adopta pour maxime de son gouvernement que la terreur est la plus sûre garde des souverains, maxime qu'il mit à exécution en inventant, de concert avec Tan-ki, les plus horribles supplices. Une dissolution effrénée occupait tous les instans que ces deux monstres ne donnaient pas aux exécutions sanglantes qui formaient leur spectacle favori, et c'est à leurs orgies nocturnes que quelques aut. rapportent l'institution de la fête annuelle des lanternes, si célèbre à la Chine. Enfin Ou-ouang, prince vertueux et puissant, délivra l'empire chinois du joug où il gémissait depuis 32 ans sous le sceptre de ce couple abhorré ; défait par les troupes de Ou-ouang, le lâche Cheou-sin s'enferma dans le palais de sa capitale, où il périt sous les décombres de cet édifice auquel il avait lui-même fait mettre le feu pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Après avoir arrêté l'incendie qui menaçait de consumer la ville entière, Ou-ouang fit mettre à m. l'atroce impératrice ; et cette révolut., qui mit fin à la longue dynastie des Chang (l'an 1122 av. J.-C.), donna naissance à celle des Tchéou.

CHERADAME (Jean), né à Sees en Normandie vers la fin du 15e S., est aut. d'un ouvr. intit. : *Introductio sanè quam utilis græcarum musarum adyta compendio ingredi cupientibus*, Paris, 1527, in-12.

CHERBURY (N.... lord). V. Herbert.

CHÉRÉA. V. Caligula.

CHÉREAU (Franç.), grav., né à Blois en 1680, m. à Paris en 1729, est aut. de plus. grav. estimées, parmi lesquelles il faut remarquer *St Jean dans le désert*, d'après Raphaël. Chéreau avait été reçu membre de l'acad. de peinture, et le roi l'avait nommé grav. ordinaire de son cabinet. — Chéreau (Jacques), son frère, né en 1694, m. en 1759, se fit aussi connaître avantageusement dans l'art de la gravure, qu'il quitta ensuite pour se livrer au commerce. On cite de lui une *Ste Famille*, d'après Raphaël ; *David tenant la tête de Goliath*, d'après Le Féti ; *le Lavement des pieds*, d'après Nicol. Bertin ; et autres pl. d'après divers maîtres.

CHÉRÉBERT. V. Caribert.

CHÉRÉPHON, poète tragique grec, né à Athènes vers la fin du 4e S. av. J.-C., fut l'ami de Socrate et de Démosthènes. Aristophane s'est moqué de sa maigreur, qui était passée en proverbe chez les Grecs. On ne connait pas même un seul fragm. de ce poète.

CHÉRIER (N....), avoc. et littérat. obscur du 17e S., n'est guère connu que par une comédie en un acte et en prose, intit. : *les Barons ou les copieux Flechois*, impr. en 1664, in-12.

CHÉRILE, poète grec, né vers la 73e olympiade, célébra dans un poème la victoire remportée par les Athéniens sur Xercès. On en trouve des fragm. dans Aristote, dans Strabon et dans Josèphe. Les Athéniens ordonnèrent par un decret que les vers de Chérile seraient récités avec les poésies d'Homère. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Chérile, poète très-médiocre, qui obtint d'Alexandre la permission de le suivre en Asie pour chanter ses victoires, et m., dit-on, de misère parce qu'Alexandre ne s'étant engagé qu'à lui payer un philippe d'or pour chaque bon vers, il ne s'en trouva que sept dans un poème fort long qu'il avait composé. Suivant d'autres versions, il aurait été plus généreusement récompensé de son travail par le vainqueur de Darius. — Suidas fait mention d'un Chérile, poète tragique d'Athènes, aut. (selon lui) de 150 pièces de théâtre, et qui fut couronné 13 fois. Le même critique attribue à ce poète l'invention des masques et du costume théâtral.

CHÉRIN (Bernard), généalog. et historiogr. des ordres de St-Lazare, St-Michel et du St-Esprit, m. à Paris en 1785, a acquis de la réputation par l'équité qu'il apportait dans l'examen des titres, où plus. de ses prédécesseurs n'ont mis souvent que de la complaisance. On a dit de lui que dans ses recherches « il était injuste à force de justice. »

CHÉRIN (Louis-Nicolas-Henri), fils du préc., né vers 1769, succéda à son père dans la place de généalog. des ordres du roi. Il prit le parti des armes à l'époque de la révol., parvint de grade en

grade jusqu'à celui de général de brigade dans les deux premières campagnes de l'armée du Nord. En 1795, il fut nommé chef de l'état-major-génér. de l'armée de l'ouest, commandée par le général Hoche, son ami, et eut une grande part à la 1re pacification de la Vendée. Choisi, en 1797, pour commander la garde du directoire exécutif, il déplut à l'un des *Pentarques* (directeurs), et il reprit du service dans l'armée active avec le grade de général de division. Peu de temps après, il fut appelé au poste de chef de l'état-major génér. de l'armée du Danube, sous les ordres du célèbre Masséna; et, blessé grièvement dans une des actions qui précédèrent la mémorable bataille de Zurich, il m. de ses blessures le 14 juin 1799. Sa mémoire fut honorée par les regrets de l'armée et du corps législatif de France. Chérin possédait en effet les qualités qui constituent le bon officier et l'honnête homme. On a de lui : *Généalogie de la maison de Montesquieu-Fezensac*, Paris, 1784, in-4; *la Noblesse considérée sous ses différens rapports, etc.*, ibid., 1788, in-8; *Abrégé chronol. d'édits, déclarations, réglemens, arrêts et lettres-patentes des rois de France de la troisième race, concernant le fait de noblesse*, ibid., 1788, in-12 : c'est un code de jurisprudence nobiliaire, précédé d'un discours sur l'origine de la noblesse, ses différentes espèces, ses prérogatives, etc.

CHERLER (Paul), poète latin, né à Bâle dans le 16e S., a laissé : *Encomium urbis Basileæ, carmine heroico*, Bâle, 1577, in-4; *Ecclesiæ et acad. Basil. luctus, etc.*, ibid., 1565, in-4 : livre rare et curieux, contenant les épitaphes de 32 personnages, morts de la peste qui ravagea le canton de Bâle dans l'année 1554. — Un autre Cherler (Jean-Henri), méd. et botan. à Bâle dans le 17e S., aida Jean Bauhin (*v.* ce nom), son beau-père, dans la composition d'une hist. gén. des plantes, dont il fit paraître l'esquisse 6 ans après la m. de ce sav.; mais il est difficile de préciser la part qu'il eut à la grande hist., qui ne parut qu'en 1650 et 1651, époque où Cherler avait lui-même cessé de vivre. Le nom de *Cherlena*, donné par Haller à un nouveau genre de plante, a consacré la mémoire de ce botaniste.

CHÉRON (Charles), graveur, né à Lunéville en 1635, fut appelé en France par Louis XIV et chargé de graver les médailles frappées à la gloire de ce monarque. Il m. en 1699.

CHÉRON (Elisabeth-Sophie), née à Paris en 1648, réunit différens genres de talent, obtint des succès dans la musique, dans la poésie, la peinture et la gravure. Sa *descente de Croix*, d'après Zumbo; son *Livre de principes à dessiner*, en 36 planches; ses *pierres gravées*, en 41 pl., sont ses principaux ouvr. dans ce dern. genre. Elle fut membre de l'academ. de peint. et de l'acad. *de' Ricovrati* de Padoue. On a d'elle un *Essai en vers de psaumes et de cantiques; les Cerises renversées*, petite pièce en 3 chants; et une *Ode sur le jugement dernier*. Elle m. en 1711.

CHÉRON (Louis), peintre et grav., frère de la précéd., né à Paris en 1660, m. à Londres en 1723, a laissé plus. tableaux estimés parmi lesquels on remarque : *Herodiade tenant la tête de St Jean; le Prophète Agabus devant St Paul;* et une *Visitation*. Dans le nombre de ses grav. à l'eau-forte, on cite 3 pièces principales : *l'Eunuque baptisé par St Philippe, St Pierre guérissant un boiteux, Ananias et Saphyra frappés de mort.*

CHÉRON (Louis-Claude), littér., né à Paris en 1758, fut nommé, en 1790, administ. du dép. de Seine-et-Oise, siégea en 1791 à l'assemblée législat., où il manifesta des opinions sages et modérées, fut incarcéré pendant la terreur, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor, et refusa, en 1798, d'entrer au conseil des cinq-cents, dont il avait été élu membre. Il m. à Poitiers le 13 oct. 1807, préfet du départ. de la Vienne, après deux années d'exercice de ces fonctions. La culture des lettres remplit tous ses loisirs, et il a laissé plus. ouvr., dont le plus connu est une imitation de la meilleure pièce du théâtre comique anglais, *School for scandal* (l'École de la médisance), de Shéridan : après avoir paru d'abord en 5 actes sous le titre de *l'Homme à sentimens* (1789), puis en 3 actes sous celui du *Moraliseur* (1801), ensuite de *Valsin et Florville*, cette pièce fut remise en 5 actes (1805), et l'aut. la fit jouer sous le titre du *Tartufe de mœurs*, qu'elle a définitivement gardé. Chéron avait débuté dans la carrière dramatique par *le Poète anonyme*, coméd. en 2 actes et en vers, 1785, in-8, qui ne fut point représentée; et cette pièce fut suivie de *Caton d'Utique*, tragédie en 3 actes, imitée d'Addison, 1789, in-8. On lui doit, entre autres traduct. de l'angl., les *Leçons de l'Enfance* de miss Edgeworth, 1803, 5 vol. in-16 : celle qu'il a donnée du roman de *Tom Jones*, par Fielding (Paris, 1804, 6 vol. in-12), est très-estimée. Moins doué peut-être du talent de créer que de celui de coordonner et de polir les créations d'autrui, Chéron ne s'est pas borné à ce genre où il excellait; il a laissé de nombreux MSs. qui n'ont pas vu le jour : de ce nombre sont deux pièces admises au répertoire du Théâtre-Franç.; plusieurs comédies en vers; une trag. d'*Othello;* une traduct. des meilleures odes d'Horace, et un grand nombre de poésies fugitives.

CHÉRONÉE, ville de Béotie au N.-O., fut le théâtre de plus. combats célèbres dans l'hist. de la Grèce : les Athéniens y furent défaits par les Béotiens, l'an 447 av. l'ère chrét., et Philippe y remporta sur les troupes réunies d'Athènes et de Thèbes une victoire éclatante, l'an 338 av. J.-C.

CHERPITEL (N.), archit., né à Paris vers le milieu du 18e S., m. dans cette ville en 1809, membre de l'acad. d'architect. et de plus. sociétés sav. *L'Eglise du Gros-Caillou*, à Paris, ainsi que plus. hôtels dans le faub. St-Germain, attestent les talens de cet artiste.

CHERRIER (Sébast.), curé du diocèse de Toul, né à Metz en 1699, est aut. de plus. écrits élément., principalement sur la manière d'apprendre à lire aux enfans. Nous ne citerons que celui qui a pour titre : *Méthodes nouvelles pour apprendre à lire aisément et en peu de temps, etc.*, 1755, in-12, le plus complet et le meilleur des différens traités qu'on a de cet estimable aut., dont l'époque de la m. est inconnue. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Claude Cherrier, censeur de la police, qui signait ses approbations du nom de *Passart*, par respect sans doute pour le caractère sacerd., mort en 1738, aut. anonyme du *Polissonniana ou Recueil de turlupinades*, etc., Amsterd., 1722, nouv. édit., 1725, in-12, et à qui l'on attribue *l'Homme inconnu ou les équivoques de la langue, etc.*, Paris, 1722, in-12.

CHERSIPHRON, ou, suiv. divers aut. anciens, CTESIPHON, ARCHIPHRON, etc., archit., né à Gnosse dans l'île de Crète, traça le plan et commença (environ l'an 684 av. l'ère chrét.) la construction du temple d'Ephèse, compté plus tard au rang des sept merveilles du monde; et il détermina les proportions de l'ordre ionique dans un écrit qu'il composa de concert avec Métagènes, son fils et le continuateur de son magnifique ouvr., qui, dans le cours de tant de siècles, a excité une si vive admirat. Le temple d'Ephèse, qui avait été incendié une prem. fois par Erostrate, la prem. année de la 106e olympiade (356 ans av. l'ère chrét.), et restauré dans l'espace de 22 ans par Dinocrate aux frais des Ephésiens, fut détruit par les Goths sous le règne de Gallien (vers l'an 265); des fragmens de marbre épars sur une circonférence de plus. milles indiquent seuls l'emplacement de ce merveilleux

édifice, dont plus. belles colonnes gisant naguère au sein de ces ruines ont été enlevées par les sulthans Bajazet et Soliman pour servir d'ornem. à leurs mosquées. Vitruve a décrit les machines que Chersiphron employa pour le transport des énormes blocs de marbre dont chaque pièce devait former une colonne d'ordre ionique. Léon Alberti a fait graver les dessins de ces mêmes machines dans son traité d'architecture pour l'hist. et la descript. de ce monument. V. la *Dissert.* de Gio. Poleni insérée dans les *Mémoires de l'acad. de Cortone*, et le *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier.

CHÉRUBIN (le P.), relig. francisc., né à Orléans dans le 17e S., cultiva avec succès les sciences exactes, devint habile dans la mécanique et perfectionna la construction de div. instrumens d'optique, science à laquelle il s'était principalement livré et sur laquelle il a laissé plus. écrits qu'on peut encore consulter avec fruit. tels sont : *la Dioptrique oculaire*, *etc.*, Paris, 1671, in-fol. ; *la Vision parfaite*, *etc.*, Paris, 1677, in-fol., qu'il pub. l'année suiv. en lat. sous ce titre : *de Visione perfectâ*, in-fol. On a encore du même aut. plus. autres ouv. sur différentes branches de la physique ; le P. Chérubin s'était appliqué à perfectionner l'acoustique, et il fit à ce sujet de curieuses découvertes à l'aide de procédés dont on ignore aujourd'hui le mécanisme.

CHÉRUBIN SANDOLINI (le P.), capucin d'Udine au 16e S., a pub. sur la gnomonique un ouvr. intit. : *Taulemma Cherubicum catholicum, univ. ac partic. continens principia*, *etc.*, Venise, 1598, 4 vol. in-fol., div. en 12 liv. ; ce relig. a laissé en MSs. quelq. autres ouvr. sur les mathém. — CHÉRUBIN DE MORIENNE (le P.), capucin missionn., m. en 1606 à Turin, en réputation de sainteté, avait composé, au sujet de la conversion des calvinistes du Chablais, un gr. nomb. de discours et de controverses, dont il n'a été impr. que ses *Acta disputat. habitæ cum quodam ministro hæretico, circa div. eucharistiæ sacramentum*, 1593.

CHÉRUBINI (LAERZIO), compilat. ital., du 16e S., né à Norcia, dans le duché de Spolette, a le premier conçu l'idée de recueillir les bulles et constitutions des papes. Cette vaste collection, commençant à Léon Ier, parut à Rome en 1617 sous le titre de *Bullarium*, réimpr. à Lyon en 1655 et 1673 ; la dern. édit., qui est aussi la plus estimée, fut donnée à Luxembourg en 1742 et années suiv. ; elle s'étend jusqu'à Benoît XIV et comp. 19 tomes. — Son fils, et son principal collaborat., CHÉRUBINI (Angelo-Maria), relig. du mont Cassin, pub. à Rome, en 1638, les *Constit.* d'Urbain VIII. — CHÉRUBINI (Flavio), donna un *Compendium* du bullaire, Lyon, 1624, in-4.

CHÉRUSQUES, ancien peuple de la Germanie, occupait le pays situé à l'E. du Visurgis (aujourd'hui les duchés de Lunebourg et de Brunswick) ; après avoir bravé long-temps l'effort des armes romaines, les Chérusques furent soumis par Germanicus.

CHÉRYF-ÉD-DYN-ALY, docteur persan, né à Yiezd, l'un des historiens de Timur, florissait vers l'an 828 de l'hég. (1425 de notre ère). Les écrits de *ce mollá*, que Khondemyr nomme le plus aimable des sav., offrent des détails précieux pour la géogr. de la haute Asie. Pétis de la Croix, le fils, a donné une traduct. de son *Zefer Námeh* sous le titre d'*Hist. de Timur-Bec, etc.*, Paris, 1722, 4 vol. in-12.

CHÉSEAUX (JEAN-PHILIPPE-LOYS de), physicien suisse, né en 1718, m. en 1751, membre associé ou correspondant des académ. des sciences de Paris et de Gottingue et de la société royale de Londres. Il a laissé entre autres ouvr. : *Essais de physique ; Tr. de la comète de* 1743-1744, Paris, 1744, in-8 ; *Dissertat. critiques sur la partie prophétique de l'Ecrit.-Ste*, Paris, 1751 ; *Mémoires posthumes sur divers sujets d'astron. et de mathémat. ; Essai sur la population du canton de Berne*, 1766. Il est presque entièrement l'auteur de la *Carte de l'Helvétie ancienne ;* Seigneux de Correvon a publ. la vie de Chéseaux avec une dissert. de cet auteur sur l'*Année de la Naissance de J.-C.*, dans le 3e vol. de sa trad. du *Traité de la Religion* d'Addison, Genève, 1771, in-8.

CHÉSEL (JEAN van), peintre flam., né en 1644, fit à Madrid, pour la reine Louise, femme de Charles II, l'*Hist. de Psyché* sur des planches en cuivre, et réussit dans le paysage, les fleurs, les fruits et l'hist. Il fut peintre de Marie-Anne de Neubourg, 2e femme de Charles II, et m. en 1708 à Paris, où il était venu pour peindre Philippe V.

CHÉSELDEN (WILLAMS), célèbre chirurg. anglais, né à Burrow dans le comté de Leicester en 1688, commença par exercer la chirurgie à Leicester. En 1703, il devint élève de Cowper et fut nommé membre de la société royale après avoir étudié la chirurgie pratique à l'hôpital St-Thomas. Son *Anatomie du corps humain*, qu'il pub. en 1713, lui fit donner la direction chirurg. de plus. hôpitaux de Londres. Il pub. en 1723 un *Tr. de la Taille au haut appareil*, ouvr. que la grande réputation de l'aut. comme lithotomiste fit rechercher de tous les gens de l'art. Chéselden ajouta à sa renommée en faisant à un enfant l'opération de la cataracte. Il fut alors nommé membre correspondant de l'acad. des sciences de Paris, honneur qu'aucun étranger n'avait encore reçu. Le docteur Douglas critiqua sévèrement *l'ostéographie ou anatomie des os* que Chéselden fit paraître en 1733 ; mais ce célèbre anatomiste fut vengé par Heister, qui prit la défense de son ouvr. et en démontra toute la supériorité. Chéselden m. en 1752.

CHESNAYE (NICOLE de LA), écrivain français, né vers la fin du 15e siècle, vécut sous le règne de Louis XII. On a de lui un ouvrage très-recherché et fort rare, divisé en 4 parties, et ayant pour titre : *la Nef de Santé, avec le gouvernail du corps humain, la condamnation des banquets, à la louange de diepte* (diète) *et sobriété, et Traité des passions de l'Ame qui sont contraires à la santé*, Paris, in-4, sans date ; il y a deux autres éditions également in-4, ibid., 1507 et 1511, avec fig. goth.

CHESNAYE-DESBOIS (FRANÇ.-ALEXAND. AUBERT DE LA), littér., né à Ernée dans le Maine en 1699, m. à Paris dans un hospice de vieillards en 1784 ; il était entré d'abord dans l'ordre religieux de St-François (Capucins), puis, ayant quitté son cloître, il se mit à la solde des abbés Desfontaines et Granet, et fit pour ces deux journalistes des articles littéraires auxquels ils mettaient leurs noms après les avoir revus. Chesnaye travailla ensuite pour son propre compte, et publia successivement un grand nombre d'ouvr. médiocres, principalem. des *Dictionnaires*. Nous nous bornerons à indiquer les principaux : *Dictionn. militaire*, 1758, 3 vol. in-8 ; *Dictionn. d'Agriculture*, 1751, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire universel et raisonné des Animaux*, 1759, 4 vol. in-4 ; *Dictionnaire domestique*, Paris, 1762-1763, 3 vol. in-8 ; *Dictionn. historique des mœurs, usages et coutumes des Français*, 1767, 3 vol. in-8 ; *Dictionn. de la Noblesse, etc.*, 1770 et 1784, 12 vol. in-4, avec un *supplém.* en 3 vol. Parmi les autres ouvr. de La Chesnaye, nous citerons encore : *Lettres amusantes et critiques sur les romans en général, etc.*, 1743, in-12 ; *Correspondance philos. et critiq. pour servir de réponse aux Lettres juives*, 1739, 3 vol. in-12 ; *Lettres hollandaises, etc.*, 1747, 2 vol. in-12 ; *Système du règne animal, etc.*, 1754, 2 vol. in-8.

CHESNEAU (NICOLAS), en latin *Querculus*, littérateur et poète, né en 1521, dans un village de Champagne, fut d'abord profess. de belles-lettres au collége de La Marche, à Paris, puis devint cha-

moine et doyen de St-Symphorien de Reims, où il m. en 1581. On lui doit la 1re édit. de l'histor. Flodoard, dont le texte latin n'avait point encore été publ., lorsqu'il en donna une trad. franç. sous le titre d'*Hist. de l'Eglise de Reims*, 1581, in-4. Il avait pub. antérieurement : *Hexastichorum moralium libri II*, Paris, 1552, in-fol. ; *Epigrammatum lib. II*, ibid., 1552, in-4 ; *Poëtica Meditatio de vità et morte D. Francisci Picart*, 1556, in-4 ; *N. Querculi in fortunam jocantem carmen heroicum, etc.*, Paris, 1558, in-8 ; *Avis et Remontrances touch. la censure contre les anti-trinitaires*, trad. du latin du cardinal Hosius, Reims, 1573, in-8 ; *Psalterium decachordon Apollinis et IX musarum*, ibid, 1575 ; une traduction du *Traité de la Messe évangélique*, de Fabri d'Heilbronn.

CHESNEAU (Jean), secrétaire du chevalier d'Aramont, ambassadeur de François Ier à Constantinople, en 1546, est auteur d'une *Relation* de cette mission, dont le Ms. se trouve à la Biblioth. royale.

CHESNEAU (Nicolas), en latin *Quercetanus*, médecin franç., né à Marseille en 1601, mort vers 1675, fut l'oncle du célèbre grammairien Dumarsais (*v.* ce nom). On a de lui : *Discours et Abrégé des vertus et des propriétés des Eaux de Barbotan, en la comté d'Armagnac*, Bordeaux, 1628, in-8 ; *Pharmacie théorique*, Paris, 1660, in-8, et 1682, in-4 ; *Observationum medicinal. lib. V, etc., etc.*, Paris, 1672, 1683, in-8 ; Leyde, 1719, 1743, in-4.

CHESNECOPHORUS (Nicolas), né en Suède dans la prov. de Néricie vers le milieu du 16e S., fut élevé à la chancellerie du roy. par Charles IX, et envoyé en qualité de ministre à Copenhague, et dans plusieurs cours d'Allemagne pour des négociations importantes (1610 et 1611). Chesnecophorus a écrit plus. ouvr., dont le plus important est son *Exposé des motifs qui ont engagé les Etats de Suède à ôter la couronne au roi Sigismond.*

CHESNECOPHORUS (Jean), médecin suédois et 1er prof. de l'université d'Upsal, mort en 1635, a laissé un *Recueil de Dissertations sur l'Histoire naturelle*, 1620-26, in-4.

CHESSEL (Jean). V. Caselius.

CHESTERFIELD (Philippe DORMER STANHOPE, comte de), homme d'état, orat., et l'un des bons écrivains de l'Angleterre, naquit à Londres en 1694. Après avoir fait d'excellentes études à l'université de Cambridge, il voyagea sur le continent, revint en Anglet. à l'avènem. de Georges Ier, fut d'abord nommé membre de la chambre des communes, et passa ensuite dans celle des pairs, à la mort de son père, le comte de Stanhope, en 1726. Il s'était déjà fait un nom dans la carrière parlementaire, lorsque la mort de Georges Ier le plaça dans une situation plus remarquable, et ouvrit un nouveau théâtre à ses talens. Il fut nommé ambassadeur en Hollande en 1728, et sa conduite dans cette mission lui valut, avec l'ordre de la Jarretière, la place de grand-maître de la maison du roi Georges II. Rappelé de La Haye en 1732, il y retourna bientôt avec le même titre d'ambassadeur, et s'y conduisit avec la même habileté : il devint ensuite vice-roi d'Irlande, et occupa à son retour à Londres, en 1748, le poste de secrétaire d'état ; quelques années après, sa santé commençant à s'altérer, il prit le parti de renoncer aux affaires et à l'administration, pour consacrer le reste de sa vie à la retraite, à l'étude et au commerce de quelques vrais amis. Il m. en 1773, après avoir eu le rare bonheur d'obtenir tous les genres de succès qu'il avait recherchés. « Le talent de Chesterfield comme écrivain, dit M. Suard, ne s'est montré que dans un petit nombre d'essais de morale, de critique ou de plaisanterie, insérés la plupart dans quelques ouvr. périodiques du genre du *Spectateur*, dans ceux de ses discours parlementaires qui ont été impr., mais surtout dans le recueil de ses *Lettres* à son fils, pub. en 1774, et qui ont fait tant de bruit dans toute l'Europe. » Ce rec. a suffi pour placer lord Chesterfield au rang des prem. écriv. de sa nation, bien plus toutefois sous le rapport du style que sous celui de la morale. Les *OEuvres complètes* de Chesterfield ont été impr. à Londres, 1774, 1777, 1778, 4 vol. in-4, et ont eu plus. autres édit. dans le même format et in-8. Il n'existe qu'une trad. anonyme de ses *Lettres* à son fils, Amsterd., 1777, 4 vol. in-12, réimpr. en 1796, 12 vol. in-18. La trad. franç. ne contient point certains passages qui ont paru répréhensibles. Chesterfield a aussi publié sous le masque d'Adam Fitz-Adam un recueil intit. *le Monde*. Cet ouvr. a été trad. par Monod en 1757, 2 vol. in-12, et par St-Symphorien, 1761, in-12.

CHÉTARDIE (Joachim TROTTI de La), théologien, curé de St-Sulpice de Paris, né en 1636, m. en 1714, avait été nommé évêque de Poitiers en 1702, mais refusa ce siége par humilité. On a de lui plus ouvr., dont les princip. sont : *Homélies* (en latin) pour tous les dimanches de l'année, Paris, 1705 et 1708, 2 vol. in-4 ; *Homélies* (en français), ibidem, 1707-8-10, 3 vol. in-4, et 4 vol. in-12 ; *Catéchisme de Bourges*, in-4, ou 4 vol. in-12, réimprimé sous le titre d'*Abrégé de la Doctrine chrétienne*, Paris, 1708, 6 vol. in-12 ; *Entretiens ecclésiast. tirés de l'Ecrit.-Sainte, etc.*, 4 vol. in-12 ; *Explication de l'Apocalypse, etc.*, Bourges, 1692, in-8, et Paris, 1701. Avant d'obtenir la cure de St-Sulpice, La Chétardie avait été supérieur des séminaires sulpiciens du Puy-en-Velai et de Bourges. — Le chevalier de La Chétardie, frère ou neveu du précéd., mort en 1700, est auteur d'une *Instruct. pour un jeune seigneur, ou Idée d'un galant gentilhomme*, Amst., 1685, in-12, réimpr. à la suite du *Traité de l'Education des Filles*, par Fénélon.

CHÉTARDIE (Joachim-Jacques TROTTI, marquis de La), de la famille du précédent, né en 1705, entra de bonne heure au service, devint colonel en 1734, et fut nommé en 1739 ambassad. de France en Russie, où il gagna les bonnes grâces de l'impératrice Elisabeth. Rappelé en France en 1742, il obtint de retourner au même poste en 1743, et, soit par indiscrétion de sa part, soit par les intrigues des ministres et courtisans russes, il perdit tout à coup les faveurs de l'impératrice, qui lui ordonna de quitter l'empire dans 24 heures, et le dépouilla des ordres russes dont elle l'avait décoré dans sa prem. mission. La cour de France, entrant dans le ressentiment d'Elisabeth, accueillit mal La Chétardie à son retour, et l'envoya prisonnier à la citadelle de Montpellier. Il sortit quelques mois après pour rentrer au service, fut employé successivement aux armées d'Italie et d'Allemagne, et m. en 1758 à Hanau, dont il était gouverneur. C'était un des plus beaux hommes de son temps.

CHETWOOD (N.), théologien anglais, m. en 1720, fut nommé évêque de Bristol par le roi Jacques II ; mais il ne put prendre possession de ce siége. On a de lui quelques *poésies*. Il avait écrit une *Vie de lord Roscommon*, qui n'a jamais été impr. — Un autre Chetwood (William-Rufus), auteur dramatique anglais, m. en 1766, avait été d'abord libraire et ensuite souffleur du théâtre de Drury-Lane à Londres. Il a laissé plus. pièces de théâtre qui ne sont plus au répertoire, et une *Hist. générale du Théâtre anglais*, Londres, 1749.

CHEVALET (Antoine). V. Chivalet.

CHEVALIER (N.), poète obscur du 16e S., dont on ne connaît qu'une pastorale intit. *Philis*, précédée d'un prologue dont la Mort est le personnage, et impr. en 1609.

CHEVALIER (Ant.-Rodolphe), d'une famille protest., profess. de langue hebr., né en Normandie en 1507, vint étudier l'hébreu à Paris, et se fit

bientôt remarquer par ses connaissances en cette langue. Il voyagea ensuite en Angleterre et en Allemagne, fut appelé en qualité de profess. à Strasbourg et à Genève, et acquit le droit de cité dans cette dernière ville. L'amour de la patrie l'ayant ramené en France, il se rendit à Caen, où on le sollicita de reprendre ses leçons d'hébreu. Forcé de s'expatrier de nouveau à l'époque des massacres de la St-Barthélemi, il se réfugia à l'île de Guernesey, où il m. en 1572. On a de lui une gramm. hébraïque sous le titre d'*Antonii Rodolphi Cevalerii linguæ hebraïcæ rudimenta*, Paris, 1567, in-8; et plusieurs traduct. de l'hébreu en latin, insérées dans la Bible polyglotte de Walton (*v.* ce nom). Chevalier fut l'interprète de Calvin pour les livres hébreux dont ce dernier avait besoin. Il travailla avec Bertram et Mercerus (*v.* ces noms), au *Thesaurus linguæ sanctæ* de Pagnini, et fut en relation avec les hommes les plus savans de son temps.

CHEVALIER (GUILLAUME), poète franç., né dans le Nivernais au commencement du 17e siècle, exerça la médecine à Niort, où il fit imprimer un ouv. intit.: *OEuvres ou Mélanges poétiques, où les plus curieuses raretés et diversités de la nature divine et humaine sont traitées en stances, rondeaux, sonnets et épigrammes*, Niort, 1647, in-8. On a du même un autre recueil intit. *la Poésie sacrée*, ou mélanges poétiques en vers latins et français, élégies, etc., traitant des mystères de N. S. J.-C., etc., etc., Paris, 1669, in-12. On suppose aussi qu'il est l'auteur d'un *Nouveau cours de Philos.* en vers, avec des *remarques* en prose, ibid., 1655, in-12. On trouve des détails sur Chevalier dans les *Vies des Poètes français*, par collect. Ce MS. se trouve dans la bibliothèque de A.-A. Barbier. — Il ne faut pas confondre ce poète avec un autre Guillaume CHEVALIER ou CHEVALLIER, qui publ., en 1584, un recueil de quatrains moraux sous ce titre: *le Décès*, ou *Fin du Monde*, *divisé en trois versions*, in-4.

CHEVALIER (JEAN), jésuite, né à Poligny en 1587, fut, pendant 30 ans, grand-préfet du collége de La Flèche, et m. dans cette ville en 1644. On a de lui: *Lyrica in patres Societ. Jesu in oram Canadensem transmittendos*, La Flèche, 1635, in-4; *Prolusio poetica, seu libri carminum heroicorum, etc., etc.*, ibid., 1638, in-8, réimpr. avec changem. et augmentat. sous le titre de *Polyhymnia, seu variorum Carminum, lib. VII*, ibid., 1647, in-8. — Un autre jésuite du même nom, né dans le Perche en 1627, mort aux Antilles (Amér.) en 1649, est auteur des ouvr. suiv.: *Réponse d'un Ecclésiastique à une Dame religieuse de Fontevrault, etc.*, Paris, 1641, in-4 (publ. sous le nom de Fr. Chrétien); *Vie de Robert d'Arbrisselles, fondat. de l'ordre de Fontevrault*, trad. du lat. de Baulderic, La Flèche, 1647, in-8.

CHEVALIER (N.), comédien de la troupe dite *du Marais*, m. en 1673, est auteur de plus. pièces de théâtre, dans le genre burlesque, et dont aucune ne se joue aujourd'hui. Ces farces, écrites en vers, et remplies de pointes triviales et d'indécentes équivoques, sont cependant recherchées des amateurs qui veulent connaître l'état de la comédie avant Molière. Devenues rares, on trouve difficilement à les compléter.

CHEVALIER (NICOLAS), protestant réfugié en Hollande au commencement du 18e S., a publ. les ouvr. suiv.: *Histoire de Guillaume III, roi d'Angleterre, par médailles, inscriptions et autres monumens*, Amsterd., 1692, in-fol., fig.; *Description d'une antique pièce de bronze, etc.*, ibid., 1694, in-12; *Dissertation sur des Médailles frappées à l'occasion de la paix de Ryswick*, Amsterd., 1700, in-8; *Relation des Campagnes de l'an 1708 et 1709*, Utrecht, 1709, in-fol.; 1711, in-4; *Relation des Fêtes données par le duc d'Ossone, en 1713, pour la naissance du prince Ferdinand de Castille*, ibid., 1714, in-8, fig.; et plus. autres *Descriptions et Dissertations* sur des objets d'antiquité et d'histoire naturelle que renfermait la chambre des raretés possédée par l'auteur à Utrecht, et dont il publ. la descript. en 1664 et 1707: cette dernière est in-fol. avec 36 planches.

CHEVALIER (JEAN-DAMIEN), médecin, né à Angers, m. en 1770, avait exercé son art à Saint-Domingue pendant plusieurs années. On a de lui: *Réflexions critiques sur le Traité de Sylva, concernant les Saignées*, Paris, 1730, in-12; *Lettre à M. Desjean sur les Maladies de Saint-Domingue*, 1752, in-12; *Lettres sur les Plantes de Saint-Domingue*, Paris, 1752, in-8; *Chirurgie complète*, Paris, 1752, 2 vol. in-12; *An vini potus salubris?* 1745, in-4.

CHEVALIER (LOUIS), avocat, né en Touraine en 1663, m. en 1745, fut d'abord novice chez les religieux de la Trappe, et quitta ce monastère pour suivre le barreau. On a de lui plusieurs *Plaidoyers pour les Chanoines de Reims*, impr. en 1716.

CHEVALIER (FRANÇOIS-FÉLIX), littérateur français, né à Poligny en 1705, fut maître des comptes à la chambre de Dôle, membre de l'acad. de Besançon, de la société d'agriculture d'Orléans, et m. en 1800. On a de lui des *Mémoires histor. sur la ville de Poligny*, Lons-le-Saunier, 1767 et 1769, 2 vol. in-4.

CHEVALIER (PAUL), professeur de théologie et d'hist. ecclésiastique à Groningue, m. dans cette ville en 1796, est auteur de *six Discours* (ou sermons) *sur quelques Vérités fondamentales de la Morale*, Groningue, 1770, in-8.

CHEVALON (CLAUDE), imprimeur de Paris au 16e S., a publié plus. édit. soignées, telles que les *OEuvres* de St Jérôme, de St Augustin, et le *Droit civil*, avec des *commentaires*.

CHEVANES (NICOLAS), avocat au parlement de Bourgogne, né à Autun, mort à Lyon vers 1654, est auteur des ouvrages suivans: *de duplici unius episcopi in eâdem diœcesi sede disquisitio*, inséré par La Marre (*v.* ce nom), dans son *Conspectus histor. Burgundiæ*; *Mausolée à la mémoire de César-Auguste de Bellegarde, baron de Termes*, Lyon, 1621, in-4, et plus. *factum* pour la défense des religieux de l'ordre de Cîteaux. — Jacques-Auguste de CHEVANES, fils aîné du précéd., né à Dijon en 1624, fut reçu avocat au parlement de Bourgogne en 1645, et occupa pendant 24 ans la charge de secrétaire du roi à la chancellerie de Dijon. Il acquit une grande réputation au barreau, surtout dans les matières ecclésiastiques, et m. en 1690. On a de lui: *Coutumes générales du pays et duché de Bourgogne, etc.*, Châlons, 1665, in-4; des *vers* grecs et latins, en tête des dialogues de C. Fevret (*v.* ce nom); *de claris fori Burgundici oratoribus*, et quelques autres pièces impr. en tête du *Traité de l'Abus* du même Fevret; les *Vies* (en latin) *de Nicolas Chevanes*, son père, *de Ch. Fevret, de Jean Lacurne*; celle (en franç.) *de J.-B. Le Menestrier*; une *Histoire de la Sainte-Chapelle de Dijon*, et quelques *factum*. Philippe-Louis Joly a publié un *Chevaneana*, ou Mélanges de J.-A. de Chevanes. — Jacques CHEVANES, frère puîné du précédent, se fit capucin (religieux franciscain), fut connu dans cet ordre sous le nom de *Père Jacques* d'Autun, et m. à Dijon en 1678. On a de lui l'*Amour eucharistique*, Lyon, 1633, 1666, in-4; *les Entret. cur. d'Hermodore et d'un Voyag. inconnu*, Lyon, 1634, in-4; *justes Espérances du Salut, etc.*, ibid., 1649, 2 vol. in-4; idem, en lat., ibidem, 1649, in-4; *Conduite des Illustres*, ou *Maximes pour aspirer à la Gloire, etc.*, Paris, 1657, 2 vol. in-4; *Oraison funèbre de J.-B. Gaston de France, fils d'Henri-le-Grand*, Lyon, 1660, in-4; *Harangue funèbre de H.-G.-Ch. de Foix de La Valette, duc de Candale*, Dijon, 1658, in-4;

l'*Incrédulité savante et l'Incrédulité ignorante, etc.*, Lyon, 1671, in-4; *Vie de St François d'Assise*, Dijon, 1676, in-4.

CHEVASSU (Joseph), prêtre, né à St.-Claude en 1674, entra au séminaire de St-Irénée à Lyon, fut ensuite curé d'une paroisse du diocèse de St-Claude, et m. en 1752. On a de ce modeste pasteur, qui remplit ses fonctions avec un zèle admirable, les ouvrages suiv. : *Catéchisme paroissial*, Lyon, 1726, in-12; *Méditations ecclésiastiques*, Lyon, 1737, 4 vol.; 1743, 5 vol. in-12; *Meditat. sur la Passion*, ibidem, 1746, in-12; *Abregé du Rituel romain, etc.*, ibid., 1746, in-12; *le Missionnaire paroissial, etc.*, ibid., 1753, 4 vol. in-12, souvent réimpr.; l'*Eloge de J. Chevassu* se trouve dans l'*Histoire de la Prédication*, du père Joly (*v.* ce nom).

CHEVERT (François de), lieutenant-général des armées du roi, né à Verdun en 1695, d'une famille obscure, perdit ses parens presqu'en naissant, entra au service comme soldat, et s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. Il n'était encore que lieutenant-colonel lors de la campagne de Bohême, en 1741, lorsqu'il commanda la colonne de grenadiers destinée par le comte de Saxe à l'escalade de la place de Prague. Au moment de poser les échelles contre le rempart, Chevert appelle les sergens de sa colonne et leur dit : « Vous êtes tous braves; mais il me faut ici un *brave à trois poils* (expression militaire); » puis s'adressant à l'un d'eux dont il connaissait le dévouement intrépide : « Pascal, continue-t-il, monte le premier, je te suivrai; quand tu auras atteint le sommet du rempart, la sentinelle criera sur toi : ne réponds pas; il tirera son coup de fusil et te manquera; tu tireras sur lui, tu le tueras; tu marcheras en avant, et je serai là pour te soutenir. » Tout réussit comme il l'avait prévu. La place fut prise, et Chevert en fut nommé commandant sous les ordres du comte de Bavière. Le roi le créa brigadier, en récompense de cette belle action. Lorsque le maréchal de Belle-Isle (*v.* ce nom) sortit de Prague en 1742, il y laissa Chevert avec une garnison de 1800 hommes, les malades et les convalescens de l'armée. C'est avec ces faibles moyens que Chevert résista à l'armée autrichienne pendant 18 jours, au bout desquels il obtint la capitulation la plus honorable. Employé ensuite en Dauphiné et à l'armée d'Italie, il fut nommé maréchal-de-camp en 1744, lieut.-général en 1748, et contribua puissamment au gain de la bataille d'Hastenbeck, en 1757. Il resta employé jusqu'à la paix, obtint la grand'-croix de l'ordre de St-Louis, et m. à Paris en 1769. On lui éleva dans l'église de Saint-Eustache un monument sur lequel on lisait avant la revolution une épitaphe (attribuée à Diderot) terminée par ces mots : « Le titre de maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. » On trouve dans le *Mercure de France* de 1769 un *Eloge histor. de Chevert*. Son éloge se trouve aussi dans le vol. intit. *Eloges de quelques-uns des plus célèbres Guerriers franç.*, Strasbourg, 1797, in-8.

CHEVILLARD (André), religieux domin., né à Rennes en 1682, mission. en Amérique, avait pub., pendant un voyage qu'il fit en Europe, une brochure où l'on trouve quelques documens sur les missions des Antilles depuis 1635; elle a pour titre : *Desseins de S. Em. de Richelieu pour l'Amerique, etc.*, Rennes, 1659, in-4.

CHEVILLARD (Jean), généalogiste, né dans le 17ᵉ S., publia *le Grand Armorial*, ou *Carte de Blason, de Chronologie et d'Histoire*, et a laissé, en Ms., un *Recueil de Blasons et Armoiries de la ville de Paris, depuis* 1268 *jusqu'en* 1729. — Chevillard (Jacques), son fils, composa un grand nombre de *généalogies* et de *cartes chronologiques* qu'on a réunies pour en faire des nobiliaires de provinces. — Chevillard (Louis), autre généalogiste, m. en 1751, a laissé un *Nobiliaire de Normandie* très-recherché pour sa rareté, et a pub. de 1690 à 1730 un *Dictionn. héraldique*, 1723, in-12, etc. — Chevillard (Franç.), chanoine de l'église d'Orléans, puis curé de St-Germain au 17ᵉ S., a fait imprim. : *Portraits parlans*, 1646, in-8. : c'est un recueil de *poesies* dans lesquelles on trouve les anagrammes de tous les chanoines d'Orléans. Il est aussi aut. de l'*Entrée pompeuse.... d'Alphonse d'Elbène en son eglise*, etc., 1638, in-4, et de l'*Epitaphe de Michel Lefèvre*, 1659, in-4. Cette épitaphe est un poème hist. de plus de deux cents vers.

CHEVILLET (N.), graveur, né à Francfort en 1729, a donné la *Santé portée et son pendant*, par Terburg; *le Bon Exemple et son pendant*, d'après Hellmann; *la Mort de Montcalm*, d'après Vatteau.

CHEVILLIER (André), docteur et bibliothéc. de Sorbonne, né à Pontoise en 1636, m. en 1700, fut un ecclésiast. aussi savant que pieux, modeste et charitable. On lui doit la conservation du précieux MS. intit. : *Speculum humanæ salvationis*, qui fait partie de ceux de la bibliothèque du roi, et qu'il acheta de ses propres deniers; et il est aut. des ouvrages suiv. : *in Synodum Chalcedonensem dissertatio, etc.*, Paris, 1664, in-4; *Origine de l'Imprimerie de Paris*, ibid., 1694, in-4; *le grand Canon de l'Eglise grecque, etc.*, ibid., 1699, in-12; *Traité du Vœu de Continence pour ceux qui aspirent aux ordres sacrés*, 2 vol. in-8. Il a laissé plusieurs autres ouvrages MSs.

CHEVOTET (Jean-Michel), architecte du roi, né à Paris en 1698, fut élève de Leblond (*v.* ce nom), et atteignit bientôt la réputation de son maître. Ses belles constructions le firent admettre à l'académie d'architecture. Il acquit surtout une grande réputation dans l'art de distribuer et de décorer les jardins. Il m. en 1772. Les châteaux de Mareuil et de Champlâtreux ont été construits sur ses dessins.

CHEVREAU (Urbain), né à Loudun en 1613, manifesta de bonne heure un goût pour les voyages qui l'empêcha de choisir un état. La reine Christine de Suède lui donna le titre de secretaire de ses commandemens, et l'électeur palatin le nomma l'un de ses conseillers. Ayant vu à Heidelberg la princesse Charlotte-Elisabeth, il l'instruisit en secret de la religion catholique, et prépara ainsi son mariage avec *Monsieur*, frère de Louis XIV. Chevreau revint à Loudun, où il passa le reste de ses jours dans la retraite, et m. en 1701. On a de lui : *Considérations fortuites* et *de la Tranquillité d'Esprit*, deux ouvr. trad. de l'angl. de Joseph Hall, et imprim. ensemble, Paris, 1648, in-12; *l'Ecole du Sage*, ou *le Caractère des Vertus et des Vices*, Paris, 1645, in-12; *Lettres*, ibidem, 1646, in-8; *Scanderberg*, 1644, 2 vol. in-8, *Hermogène*, 1648, in-8; *Tableau de la Fortune*, Paris, 1651, in-4; *Instr. chrét. trad. de St Chrisostôme*, Paris, 1654, petit in-12; *Traite de la Providence trad. de Theodoret*, Paris, 1652, in-12; *Poesies*, 1656, in-8; *Histoire du Monde*, Paris, 1686, 2 vol. in-4, La Haye, 1687, 4 vol. in-12; Paris, 1689, 5 vol. in-12; La Haye, 1698, 5 vol. in-12 (c'est la meilleure édit.); Amsterdam, 1717, 8 vol. in-12. Chevreau a composé aussi plus. pièces de théâtre, oubliées aujourd'hui. Sa *vie* a été écrite par Ancillon, dans les *Memoires concernant les Vies et les Ouvr. de plus. Modernes*, Amsterdam, 1709, in-12.

CHEVREMONT (Jean-Baptiste de), ecclésiastique, d'origine anglaise, né en Lorraine vers 1640, voyagea en Europe, en Afrique et en Asie, et fut nommé, à son retour, secretaire du duc de Lorraine, Charles V. Après la mort de ce prince, il vint se fixer à Paris, où il m. en 1702. On a de lui : *Histoire et Avent. de Kemiski, géorgienne*, Bruxelles, 1697, in-12 (publiées sous le nom de

madame D....); *Testament politique du duc de Lorraine*, Leipsig, 1696, in-8; *Etat actuel de la Pologne*, Cologne, 1702, in-12; *la Connaissance du Monde; la France ruinée, par qui, et comment; le Christianisme éclairci, relativement au quiétisme* (trois brochures sans indication et sans date). Il a laissé en MSs.: *l'Académie des Voyageurs et des Politiques; l'Art de régner par maximes*; et *le Ministre d'Etat par maximes*.

CHEVRET (Jean), littérateur, employé à la bibliothèque royale, né en 1747 à Meulan, m. dans cette ville en 1820, a publié, dans le cours de la révolution, diverses brochures politiques dans lesquelles il se montre l'ami enthousiaste de la liberté, sans s'écarter jamais des principes religieux dont il demeura constamment imbu; on en trouve la liste dans le *Journal de la Librairie*, 1820, p. 698. Il a réuni ses écrits les plus importans sous ce titre: *OEuvres philos., polit., morales et d'éducation*, 1789-93, in-8, etc.

CHEVREUSE (Marie de ROHAN, duchesse de), dame célèbre par son esprit et sa beauté, épousa, en 1617, le duc Albert de Luynes, connétable de France, et, après la mort de celui-ci, contracta un second mariage avec Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Son caractère, porté à l'intrigue, se développa surtout dans les guerres de la Fronde, et lui attira successivement la haine de Louis XIII, des cardinaux Richelieu et Mazarin. Accusée d'avoir cabalé contre le premier de ces ministres, et près d'être arrêtée, elle passa en Angleterre, revint ensuite en France, après la mort de son ennemi, y jeta de nouveaux germes de troubles et de confusion, et m. en 1679. « Je n'ai jamais vu qu'elle, dit le cardinal de Retz dans ses *Mémoires*, en qui la vivacité suppléât au jugement. Elle avait des saillies si brillantes et si sages, qu'elles n'auraient pas été désavouées par les esprits les plus judicieux. »

CHEVRI (N., demoiselle de), religieuse du couvent de Saint-Pierre à Lyon, vers la fin du 17e S., était fille d'un président à la chambre des comptes de Paris. On a d'elle un *Poème à la louange de Louis XIV*, inséré dans le recueil intitulé *la Nouvelle Pandore*.

CHEVRIER (François-Antoine), écriv. satir., né à Nanci au commencement du 18e S., travailla à Paris pour le théâtre, et inonda la capitale de brochures virulentes qui lui firent un grand nombre d'ennemis. Il fut forcé de se retirer en Allemagne, puis à La Haye et à Rotterdam, où il m. en 1762. On trouve une notice de ses ouvr. dans *la France littéraire*, ainsi que dans le *Dictionn. des Anonymes* de M. Barbier, et dans l'*Examen critique des Dict. histor.* du même. L'impudence, l'obscénité, l'irréligion, dominent dans la plupart des productions de cet auteur, auquel on ne peut toutefois refuser de l'esprit, quelque imagination et de la facilité.

CHEVRIÈRES (J.-H. de), Français réfugié en Hollande, né vers la fin du 17e S., se livra à la composition et à la trad. de plus. ouvr. On a de lui: *Abrégé chronologique de l'Hist. d'Anglet.*, Amst., 1730, 7 vol. in-12; *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, trad. de l'ital. de Grégorio Léti, Amsterd., 1734, 6 vol. in-12; *les Images des Héros et des grands hommes de l'antiquité*, trad. de l'ital. de Canini, Amst., 1731, in-4. On lui attribue aussi une *Hist. de Stanislas*, Lond., 1741, 2 vol. in-12.

CHEYNE (George), célèbre médecin angl., né en Ecosse en 1671, était destiné, par sa famille, à l'état ecclésiastique; mais sa vocation pour les sciences médicales prévalut sur les désirs de ses parens. Il prit le bonnet de docteur et alla s'établir à Londres. Cheyne, adonné aux plaisirs de la table acquit bientôt tant d'embonpoint qu'il lui était impossible de faire aucun mouvement sans se mettre hors d'haleine. Un régime sévère et l'usage d'une diète végétale rétablirent entièrement sa santé. Il reprit l'usage de ses facultés intellectuelles, et écrivit plusieurs ouvr. qui obtinrent du succès. Il m. à Bath en 1743. Ses ouvr. sont: *Nouv. Théorie des Fièvres aiguës et des Fièvres lentes* (en angl.), qui eut plusieurs édit., et dont la 4e est de 1724; *Fluxionum methodus inversa, etc.*: écrit relatif au calcul différentiel, et qui fut vivement critiqué par Moivre et par Jean Bernouilli; *Principes philos. de la Religion naturelle; Essai sur la véritable nature de la Goutte, et la manière de la traiter, etc.; Essai sur la Santé et la Longévité*, dont la 4e édit. est de 1725, in-8: l'auteur en donna une édition latine, avec des augmentations considérables, et celle-ci a été trad. en franç., Paris, 1755, in-12; *la Maladie anglaise*, le plus célèbre de ses ouvr., et dont la 1re édition parut en 1733: il roule sur une théorie absolument hypothétique, et que les gens de l'art appellent principes des *mécaniciens*; l'aut. a consigné spécialement ce système dans son opuscule *de Fibræ naturâ ejusque laxæ morbis*, Londres, 1725, in-8; un *Essai sur le Régime, etc.*, 1740, et *Methode naturelle pour guérir les maladies et les désordres de l'esprit qui en dépendent*, trad. en franç. par de Lachapelle, Paris, 1749, 2 vol. in-12.

CHEYNELL (François), théologien anglican, né à Oxford en 1608, joua un grand rôle dans les querelles religieuses et politiques qui agitèrent l'Angleterre sous les rois Jacques Ier et Charles Ier, et fut un des plus fougueux zélat. du parti dit *des Independans*. Après avoir obtenu un bénéfice de 700 liv. sterl. de revenu, et exercé les fonctions de président du collége de Saint-Jean à Oxford, il se retira dans une petite ferme patrimoniale, où il m. en 1665. On trouve une *notice* sur sa vie dans les *OEuvres* de Johnson (v. ce nom).

CHÉZY (Antoine), directeur de l'école des ponts-et-chaussées de France, né à Châlons-sur-Marne en 1718, passa ses prem. années dans la congrégation de l'Oratoire, et la quitta à l'âge de 30 ans. Admis à l'école des ponts-et-chaussées en 1748, il fut nommé sous-ingénieur en 1761, ingénieur en chef en 1763, inspecteur-général du pavé de Paris, puis directeur de l'école des ponts-et-chaussées. Il m. en 1798. Adjoint du célèbre Perronet (v. ce nom), dans la construction du pont de Neuilly, il en dirigea tous les travaux, et construisit seul les ponts de Meaux et de Tréport. Il composa un grand nombre de *Mémoires*, dont un seul, *sur les Niveaux*, a été publié dans les *Mém. des Savans etrangers*.

CHIABERGE (Joseph-Ignace), jésuite ital. du 18e S., a laissé des *poesies latines*, des *discours*, *oraisons funèbres*, etc.

CHIABRERA (Gabriel), poète ital. des 16e et 17e S., né en 1552, à Savone (état de Gênes), m. dans cette ville en 1637, est célèbre par sa fécondité dans tous les genres de poésie, et a mérité le surnom de *Pindare italien*, par la profondeur de génie et la richesse de style qu'il a déployées dans le genre lyrique. Confié dès sa prem. enfance aux soins de son oncle Jean Chiabrera, bourgeois de Rome, il fut de bonne heure placé au collége des jésuites, et n'en sortit qu'à l'âge de 20 ans; il suivit ensuite les leçons pub. de Marc-Ant. Muret, se lia avec Paul Manuce, puis, étant entré au serv. du card. Cornaro, camerlingue du pape, il fut, peu de temps après, contraint à revenir dans sa patrie, pour se dérober aux suites fâcheuses d'une querelle qu'il avait vidée avec un gentilhomme. C'est vers cette époque, que pour la prem. fois, son imagination ressentit les atteintes du feu poétique qui, pendant le cours de 50 années, devait consacrer chaque instant de sa vie par de nouvelles productions. L'étude des poètes ital. remplit d'abord ses loisirs; entraîné bientôt par le désir d'apprendre les principes de la science dans les écrits

des premiers maîtres, il donna la préférence aux poètes grecs, et Pindare surtout devint l'objet de son admiration et de son culte. Mais, si ce fut d'après ce grand modèle qu'il tenta de former son style et sa manière, il ne s'efforça pas moins d'imiter le naturel ingénieux et les grâces d'Anacréon. Ses premières productions répandirent promptement sa renommée dans toute l'Italie; et il ne fut pas insensible au désir d'aller y recueillir pendant plusieurs voyages, ces tributs d'admiration qu'il reçut, plus qu'aucun autre poète, de ses contemp.; presque tous les princes d'Italie, comme il a pris soin de le rapporter dans sa *Vie* qu'il a écrite lui-même, lui prouvaient efficacement leur estime. Ses *poesies lyriques* ont eu un gr. nomb. d'édit.; la meilleure est celle de Rome, 1718, 3 vol. in-8, et la plus jolie et celle de Livourne, 1781, 3 vol. in-12. Ses autres product. les plus remarquables sont 4 poëmes épiques, des tragéd., des coméd. (pub. à Venise et à Florence de 1582 à 1620), etc. Il a paru à Gênes, en 1794, un rec. posthume de ses poésies inédites sous ce titre : *Alcune poesie di Gabriele Chiabrera*, etc., in-8.

CHIANA (Jérôme), jésuite, né en 1664 à Palerme, a écrit : *Opusc.*, *quod probat subst. corporis Christi*, *quæ sub speciebus panis continetur, non posse appellari imaginem corporis Christi.*

CHIAPPE (Jean-Baptiste), peintre génois, né en 1625, m. à Novi en 1667, peignait passablem. le portrait, mais les tableaux d'hist. qu'il a laissés pèchent par le coloris.

CHIARAMONTI (Scipion), mathémat et philos., né à Césène en 1565, m. en 1652, avait fondé, dans sa patrie, l'académie des *offuscati*. On a de lui, outre divers écrits de mathém. et d'astronom., une *Hist.* (lat.) *de Cesène*, en 16 liv., Césène, 1641, in-4; Helmstadt, 1665, in-4; et un traité *De conjectandis cujusque moribus*, etc., Venise, 1625, in-4; ouvr. qui a beaucoup servi à Cureau de La Chambre (*v.* ce nom) pour la composition de son ouvr. sur l'art de connaître les hommes.

CHIARAMONTI (Jean-Baptiste), littér. et jurisc., né en 1731 à Brescia, m. dans cette ville en 1796, s'est distingué dans cette double carrière. On a de lui des *opuscules* remarquables par l'élégance du style et la piquante originalité des idées. — Chiaramonti (Horace), son frère, mort en 1794, a pub. quelq. ouvr. ascétiques.

CHIARANTANO (Paul), jésuite, censeur du saint office et recteur du collége de Piazza, sa patrie, né en 1613, m. en 1701, fut très-versé dans la connaissance des mathém. et des langues orient. Il professa la théol. scolastique et la morale. On a de lui : *Piazza città di Sicilia nova ed antiqua*, Messine, 1654, in-4, et plusieurs ouvr. de mathématiques et d'astronomie restés manuscrits.

CHIARI (Fabrizio), peintre et grav., né à Rome en 1621, m. en 1695, a laissé quelq. *tableaux*, et plusieurs *pièces* gravées à l'eau-forte. — Chiari (Joseph), peintre, né en 1654 à Rome, mort dans cette ville en 1727, élève de Carle Maratte, mérita d'être chargé de l'exécution de l'un des *douze prophètes* de St-Jean de Latran. On voit encore de lui, dans la galerie de Dresde, deux gr. tableaux représentant l'*Adoration des Mages*, et une *Ste Famille*; un petit tableau du même artiste représente *Ste. Anne apprenant à lire à la Vierge*.

CHIARI (François-Rainier), ecclés. et écriv. ital. du 18e S., né à Pise, m. en 1750, à Venise, a publié en lat. et en ital. des ouvr. de piété, de morale et de médec., entre autres : *Homiliæ et orat. aliquot sacræ*; *Il penitente illuminato*; *La med. statica di Santorio*, etc. (trad. du lat.). On lui doit en outre une trad. ital. des *Lettres choisies de Cicéron*.

CHIARI (Pierre), ecclés. ital. du 18e S., littér. et poète, m. à Brescia, sa patrie, donna au théât. de Venise, ville où il résidait habituellement, plus de 60 coméd. dans le cours de 10 ou 12 années. Rival de Goldoni, avec lequel, s'il faut en croire les préfaces de ses propres ouvr., il partagea les suffrages du public, alors divisé en deux factions littér., il emprunta à ce célèbre aut. l'idée de plusieurs de ses coméd., et adopta, de même que lui, le vers rimé *martellien*, ou de 14 syllabes. Malgré l'attestation de l'abbé Chiari, il est difficile de croire à l'éclat de ses triomphes dramatiques; ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la lecture ses comédies ne peuvent supporter la comparaison avec celles de son prétendu rival, dont toutefois les pièces elles-mêmes perdent aussi beaucoup de l'effet qu'elles eurent autrefois sur la scène. Le théâtre de Chiari, comprenant 10 vol. de pièces en vers et 4 en prose, a eu 2 édit. à la fois, Venise et Bologne, 1759-1762, in-8. Ce trop fécond auteur avait voulu s'élever jusqu'à la trag.; il n'en composa que 4, dont le mauvais succès le dégoûta de ce genre au-dessus de ses forces. Outre plusieurs romans, dont les moins faibles sont *la Giuocatrice di Lotto*; *la Ballerina onorata*; *la Cantatrice per disgrazia* et *la Bella Pellegrina* (tiré de *l'Ecossaise* de Voltaire), on lui doit encore différens écrits, tels que des *Lettres philos.* et autres; une *Hist. sainte* par demande et par réponse, etc. De La Grange a pub. en 1768, sous le titre d'*Adrienne*, ou *les Aventures de la marquise de NN.*, une trad. de la *Cantatrice per disgrazia*.

CHIARINI (Marc-Antoine), peintre bolonais du 17e S., élève de François Quaini et de Dominique Santi, excella dans la perspective, l'architecture et les arabesques. Ses princip. ouvr. se voyaient à Modène, à Milan, à Lucques, et surtout à Vienne où il travailla pour le prince Eugène. Il a pub., avec des remarques, les *dessins* de la Fontaine de la place de Bologne, dont il a mesuré tous les aquéducs.

CHIAULA (Thomas), poète lauréat du 14e S., né à Chiaramonte en Sicile, m. à Raguse, a laissé *Tragædiarum opus*, *Bellum Macedonicum versu heroico XXIV lib. feliciter absolutum.* On lui attribue en outre un ouvr. intit. : *Thomæ Chauli Siculi Claramont.*, *de bello Cimbrico à C. Mario Arpinate gesto*, *lib. X.*

CHIAVETTA (Jean-Baptiste), vicaire général du diocèse de Montréal, m. en 1664 à Palerme, sa patrie, a écrit en ital. l'examen critique d'un ouvr. de controverse de Jos. Ballo. V. ce nom.

CHIAVISTELLI (Jacob), peintre florentin, du 17e S, réussit surtout dans la perspective.

CHICHELY (Henri), archev. de Cantorbery, né en 1362 à Higham-Ferrars, au comté de Northampton, fut chargé de missions importantes à Rome par les rois Henri IV et Henri V, et m. en 1443. Ce prélat est surtout célèbre comme fondat. du collége de *Toutes les Ames* à Oxford.

CHICHESTER (sir Arthur), lord député d'Irlande, et membre de la haute chambre d'Angleterre, se distingua, sous le règne d'Elisabeth, par la valeur et la prudence qu'il déploya contre les révoltés d'Irlande; il m. en 1624, après avoir été ambassadeur dans le Palatinat. — Edouard, son frère, m. en 1648, se distingua également en Irlande, où il rendit d'importans services à la cause royale, par son zèle et sa fidélité. — Sir John Chichester, frère puîné des précéd., gouv. de Carrickfergus en 1597, périt malheureusement après être tombé dans une embuscade que lui tendit un des chefs de l'insurrection irlandaise.

CHICOT (N.), gentilhomme gascon, bouffon de Henri IV, se distingua par sa bravoure et son zèle pour la cause de ce prince, autant que par l'originalité de ses plaisanteries, et le sel qu'il joignait à ses avis burlesques aux gens de la cour.

Ayant fait prisonnier le comte de Chaligny au siége de Rouen (1591), il reçut de ce seigneur, indigné de ses rodomontades, un coup d'epée sur la tête, dont il m. 15 jours après. On rapporte que quelq. instans avant d'expirer, Chicot voulut se précipiter de son lit pour assommer un curé, partisan fanatique de la ligue, qui refusait de donner l'absolution à un soldat mourant, parce qu'il était au service d'un roi huguenot; la défaillance de ses forces l'empêcha seule d'exécuter ce dessein.

CHICOYNEAU (François), médecin et cons. d'état du roi de France, naquit à Montpellier en 1672. Il fut envoyé à Marseille par le duc d'Orleans à l'époque où la peste ravageait cette ville; le zèle qu'il mit dans ses fonctions lui fit avoir une pension de ce prince. Nommé médec. des enfans de France et inspecteur des eaux minérales du royaume en 1731, il mourut à Versailles l'année suiv. On a de lui : *Observ. et réflex. touchant la nature, les évènemens et le traitement de la peste de Marseille*, ouvrage dans lequel il soutient que cette maladie n'était pas contagieuse. Cette opinion a été depuis adoptée par plusieurs médecins.

CHICOYNEAU (Aimé-François), fils du préc., né à Montpellier en 1702, étudia la médec. sous Chirac, l'anatomie sous Winslow, et la botanique sous Vaillant. Il fut successiv. prof. et chancel. de l'université de Montpellier, et mourut dans cette ville en 1740.

CHIERICATO (Jean-Marie), prêtre ital., sav. canoniste, né à Padoue en 1633, est aut. de plus. ouvr. théologiques dont les principaux sont : *Decisiones sacramentales*, Padoue, 1757, 3 vol. in-fo; *Via lactea, sive institutiones juris canonici; Discordiæ forenses*, réimp. à Venise en 1787; *Ragionamenti sopra la sacra Genesi.*

CHIESA (Geoffroi della) marq. de Saluces, né à Saluces en 1394, m. à Paris en 1453, est aut. d'une *Chronique* de sa patrie, conservée à la bibliothèque du roi. — Augustin della Chiesa, de la famille du précéd., jurisconsulte, né à Saluces en 1520, m. 1572, a laissé : *Consilia feudalia; De privilegiis militum; Tractatus variorum decisionum, senatûs Pedemontis.* — Louis, comte della Chiesa, fils du précéd., né à Saluces en 1568, fut sénateur, et conseiller d'état du duc Charles-Emmanuel Ier. On a de lui : *Compendio delle storie di Piemonte*, Turin, 1601, in-4; *De vitâ et gestis marchionum Salucensium, Viennensium*, etc., ibid., 1604; *De privilegiis religionis*; un discours *sur la sagesse civile et mondaine*, et quelq. *poesies* (en ital.). — François-Augustin della Chiesa, neveu du précéd., né à Saluces en 1593, m. en 1663, devint évêq. de cette ville, et fut historiogr. et conseiller de Victor-Amédée Ier. On a de lui les ouvr. suiv. : *Catalogo di tutti gli scrittori Piemontesi*, etc., Turin, 1614, in-4; *Cardinalium chronologica historia*, ibid., 1640; *Teatro delle donne letterate*, etc., Mondovi, 1620, in-8; *Corona reale di Savoya*, etc., Coni, 1655, 2 vol. in-4; *Relazione dello stato di Piemonte*, Turin, 1655-57, in-4. — Jean-Antoine della Chiesa, frère du précéd., né à Saluces en 1594, fut président du senat de Turin, premier presid. du sénat de Nice, et m. en 1657. Il a laissé des *Observ. pratiques du barreau* (en latin).

CHIESA (Silvestre), peintre italien, né à Gênes en 1623, m. en 1657, fut élève de Borzoni, et réussit principalem. dans le portrait.

CHIÈVRES (Guillaume de Croy, seigneur de), duc de Soria, né en 1458, d'une tres-ancienne famille de Picardie, fut nommé, sur la désignation du roi Louis XII, gouverneur de Charles d'Autriche, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, devint ensuite ministre de ce prince, et fut envoyé en qualité de vice-roi en Espagne, où il ternit sa réputation par son avidité concussionnaire. Il m. à Worms en 1521. Sa *vie* a été écrite par Varillas, Paris, 1684, in-12.

CHIFFLET (Claude), jurisconsulte, né en 1541 à Besançon, m. en 1580, professeur de droit à Dôle, a laissé plusieurs ouvr. de critique et de jurisp. dont les principaux ont pour titre : *De substitutionibus; De portionibus legitimis; De jure fideicommissorum; De secundo capite legis Aquiliæ disquisitio*, Lyon, 1584, in-8; *de Antiquo numismate*, Louvain, 1628, in-8; *de Amm. Marcellini vitâ*, Louvain, 1627, in-8.

CHIFFLET (Jean), frère du précéd., doct. en méd., l'un des co-gouv. de Besançon, sa patrie, m. dans cette ville en 1610, a laissé quelq. écrits recueillis et pub. à Paris en 1612, sous ce titre : *Singulares ex curat. et cadav. sectionib. observ.*, in-8, par l'aîné de ses 4 fils, dont les art. suivent.

CHIFFLET (Jean-Jacques), méd. et antiq., fils du précéd., né en 1588 à Besançon, fit ses études à l'univ. de Dôle, puis se rendit successiv. à Paris, à Montpellier et à Padoue, pour y suivre les cours de méd. des plus habiles maîtres; enfin, entraîné par son goût pour la recherche des antiquités, il fit un nouveau voyage en Italie, dont il visita les principales villes, se rendit ensuite en Allemagne dans le même but, puis revint dans sa patrie où il obtint des places éminentes et fut chargé d'importantes missions. Il m. en 1660, ayant le titre de prem. méd. de la princesse Isabelle-Claire-Eugénie, gouv. du comté de Bourgogne, et du roi d'Espagne Philippe IV, qui l'avait chargé d'écrire l'hist. de l'ordre de la Toison-d'Or. Le P. Niceron, dans le tome 25e de ses mémoires, donne la liste des ouvr. de J.-J. Chifflet, au nombre de 35; les moins connus des biographes sont : *Vesuntio, civitas imperialis, Sequanorum metropolis*, Lyon, 1618, in-4, qui n'a eu qu'une édit., bien que quelques exemplaires portent sur un nouveau frontispice, la date de 1650 : le *Magasin encycloped.* de nov. 1810 avait annoncé que M. Coste se proposait de traduire cet ouvr.; mais il n'a pas encore été pub.; *De loco legitimo concilii Eponensis observ.*, Lyon, 1621, in-4; *De linteis sepulchralibus Christi crisis historic.*, Anvers, 1624, in-4, trad. en franç. sous ce titre : *Hiérotomie de J.-C.*, etc., Paris, 1631, in-8 : c'est une dissert. dans laquelle l'auteur cherche à prouver la verité du St-Suaire que l'on conservait à Besançon; 17 ans après il pub. à Anv., un *Traité contre la Ste Ampoule* (en latin); *Opera polit. et hist.*, Anvers, 1652, 2 vol. in-fol., recueil de tous les ouvr. qu'il avait publ. contre la France en faveur de l'Espagne et de la maison d'Autriche; *Pulvis febrifugus orbis Americani ventilatus*, Anvers et Paris, 1653, in-8 et in-4 : déclamation contre le quinquina; *Anastasis Childerici I*, etc., Anvers, 1655, in-4, le plus curieux et le plus recherché des ouv. de J.-J. Chifflet, bien qu'il soit un peu surchargé d'érudition, comme la plupart des écrits de cet aut. : il a rapport (ainsi que l'indique son titre) à la decouverte du tombeau de Childéric Ier, faite en 1653 à Tournai. Chifflet a pub., sans y mettre son nom, le *Recueil des Traités de Paix entre les couronnes d'Espagne et de France depuis 1526 jusqu'en 1611*, Paris, 1645, in-8. Il a laissé plusieurs enfans dont trois se sont distingués par leur savoir et leur érudition. V. les art. Jules, Jean et Henri-Thomas, ci-après.

CHIFFLET (Pierre-Franç.), jésuite, né en 1592 à Besançon, frère de Jean-Jacques, professa d'abord la philos., la langue hébraique et l'écrit. sainte dans différens colleges de son ordre, puis fut appelé en 1675 à Paris, par Colbert, qui lui confia la garde du médailler du roi, et il m. dans cette ville en 1682. Ses princip. ouvr. sont : *Fulgentii Ferrandi opera cum notis*, Dijon, 1649, in-4; *Scipt. vet. de fide catholicâ quinque opuscula cum notis*, Dijon, 1656, in-4; *Lettre touchant Beatrix, comtesse de Châlons*, Dijon, 1656, in-4,

ouvr. précieux, réimpr. en 1809, in-4, à Lons-le-Saunier, par M. Delhorme, sous la date de 1556; les exempl. réimp., au nombre de 25 seulement, se distinguent de l'édit original, par l'absence de grav. en cuivre représentant des sceaux et armoiries; *de Ecclesiæ S. Stephani antiquitate*, Dijon, 1657, in-8; *Histoire de l'abbaye et de la ville de Tournus*, Dijon, 1664, in-4. Le P. Chifflet a donné en outre des édit. de plus. anciens aut. avec des notes et des dissert. latines, dont la plus connue est relat. à St. Denis l'Aréopagite; l'auteur y montre plus d'érudition que de discernem. et de critique.

CHIFFLET (Philippe), frère du précéd., né à Besançon en 1597, entra de bonne heure dans les ordres, et fut nommé chanoine de Besançon et gr. vicaire de l'archev. de cette ville. Sa fortune s'étant accrue par la réunion de plus. autres bénéfices, il l'employa à former une bibliothèque des livres les plus précieux. M. en 1657. Les princip. ouvr. qu'il a publ. sont : *l'Hist. du siège de Breda*, trad. du latin de H. Hugon, Anvers, 1631, in-fol.; des *notes* et *préfaces* sur le concile de Trente, très-estimées, ib., 1640, in-12; l'*Imitat. de J.-C.*, trad. en franç., Anvers, 1644, in-8; *Thomæ à Kempis de Imitatione ex recensione Chifflet*, Anvers, 1647, 1671, in-12 : assez bonne edition du livre de *l'Imitation de J.-C.* Ses *Lettres touchant le véritable Auteur* de cet excellent ouvrage sont imprimées avec l'avis de G. Naudé, sur le *factum* des bénédictins, Paris, 1651, in-8 (*v.* les pag. 37, 38, 161 et 162 de la *Dissertation sur les traduct. franç. de l'Imitation de J.-C.*, par A.-A. Barbier, Paris, 1812, in-12.

CHIFFLET (Laurent), jésuite, 3e frère de J.-J., né à Besançon en 1598, se fit le plus grand honneur par sa conduite à Dôle, pendant le siége de cette ville par le prince de Condé en 1636. Ses nombreux ouvr. ascétiques en français et en latin, ont été trad. de son temps en espagn. et en ital.; sa *grammaire franç.*, Anvers, 1659, in-8, a été très-utile, quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, mais est abandonnée depuis qu'il y en a de meilleures Il m. à Anvers en 1658.

CHIFFLET (Jules), sav. écriv., fils aîné de J.-J., naquit à Besançon vers 1610. Après avoir été reçu doct. en droit à l'université de Dôle, il fut nommé successiv. chanoine de la cathédrale de Besançon, chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, abbé de Balerne, et enfin conseiller-clerc au parlement de Dole, où il m. en 1676. Il a pub. entre autres ouvr., *l'Hist. du bon chev. Jacq. de Lalain*, Bruxelles, 1634, in-4; *Crux Andreana victrix*, etc., Anvers, 1642; *Traité de la maison de Rye*, 1644, in-fol.; *Les marques d'honneur de la maison de Tassis*, Anvers, 1645, in-fol.; *Advis de droit sur la nomin. de l'archev. de Besançon en faveur de S. M.*, Dole, 1663, in-4; *Breviarium ordinis Velleris aurei*, Anvers, 1652, in-4, réimpr. dans la *Jurisp. heroica* de Chrystin, Bruxelles, 1668, in-fol. — Jean Chifflet, son frère, né à Besançon vers 1611, entra dans les ordres fort jeune, et fut nommé en 1632, à un canonicat de sa ville natale. Il m. en 1666, à Tournai, chanoine de cette ville, avec le titre de prédicateur du roi d'Espagne, Philippe IV. Il a laissé, entre autres écrits, des *Dissertat.* (en latin), imprimées de 1642 à 1662, et réimpr pour la plupart dans divers recueils : l'une d'elles intitulée : *Judicium de fabulâ Johannæ papissæ*, Anvers, 1666, in-4, est insérée dans la *Nova librorum collectio* de Groschuffius, Halle, 1709, in-8. — Henri-Thomas, 3e fils de J.-J., antiq. et numis., embrassa l'état ecclés. comme ses frères, et devint aumônier de la célèbre Christine, reine de Suède. On a de lui une *Dissert.* latine qu'il pub. en 1658, in-4, avec le traité de Claude Chifflet, son grand oncle, *de Antiquo numismate*, et insérée dans le 1er vol. du *Thes. antiq. roman.* de Sallengre. — Un autre Chifflet (Gui-François), petit-fils de Claude, chanoine à l'église de Dôle, et profess. de droit-canon à l'univers. de cette ville, a pub. *Dissert. canonica*, etc., Dôle, 1652, in-12, ouvr. dans lequel il soutient avec force les prétentions de son chapitre contre les archevêques de Besançon.

CHIGI ou GHISI, riche siennois, m. à Rome en 1520, se montra l'émule des Médicis, ses contemporains, par ses libéralités envers les savans et les artistes.

CHIGI (Fabio), pape. V. Alexandre VII.

CHILD (Josias), baronnet anglais, né en 1630, mort en 1699, devint, sous Charles II, le tyran de la compagnie des Indes, dont il était le directeur, et se rendit célèbre, à cette époque, par sa conduite infâme. On lui doit différens *Discours sur le Commerce*, écrits en angl. en 1669, et impr. en 1694, in-12, trad. en franç. (par de Gournay) sous ce titre : *Traité sur le Commerce et sur les avantages qui résultent de la reduction de l'intérêt de l'argent*, 1754, in-12.

CHILDEBERT Ier, 3e fils de Clovis, et le second de son mariage avec Clotilde, eut en partage le royaume de Paris, qui lui échut en 511. La bravoure jointe à la cruauté forme le principal trait du caractère de ce prince, qui cependant signala son zèle pour la religion par un gr. nomb. de fondations pieuses : des guerres d'ambition occupent tout son règne, pendant lequel on remarque surtout le démembrement de la Bourgogne (524), qui, depuis près de 120 ans était constituée en royaume (*v.* Sigismond); l'assassinat des deux fils de Clodomir, héritiers du royaume d'Orléans, que Childebert se partagea avec Clotaire son frère; enfin ses démêlés avec celui-ci, dont il ravagea les états (Champagne rémoise), après la mauvaise issue d'une expedition qu'ils avaient faite ensemble en Espagne, et dans laquelle ils avaient perdu la moitié de leurs troupes. Childebert m. à Paris en 553, ne laissant que des filles : leur exclusion du trône en faveur de Clotaire, que l'extinction de la famille royale d'Austrasie mit en possession de tout l'empire des Francs, est le premier exemple de l'exécution de la loi ou coutume française qui n'admet que les mâles à la succession de la couronne. Le tombeau et la statue de Childebert se voyaient au musée des monumens français.

CHILDEBERT II, roi d'Austrasie, fils de Sigebert et de Brunehaut, né vers 570, fut proclamé en 575, sous la tutelle de sa mère, qui, lors de sa captivité, fut remplacée dans l'administration du royaume par un conseil de régence composé de seigneurs austrasiens. Peu de temps après que Childebert eut pris lui-même les rênes de l'état, la m. de son oncle Gontran l'appela à la succession des royaumes de Bourgogne, d'Orléans et d'une partie de celui de Paris; mais son règne fut de courte durée. Il m. empoisonné à l'âge de 26 ans. Les chroniques, sans la moindre vraisemblance, imputent ce crime à Brunehaut (*v.* ce nom); toutefois, si l'on en juge par l'événement, il dut être l'œuvre de l'atroce Frédégonde, dont le fils devint seul possesseur du trône de France, après l'extinction de la branche royale d'Austrasie.

CHILDEBERT III, dit *le Juste*, fils de Thierri Ier, né vers 1683, devint roi de France en 695, par la m. de Clovis III son frère, et ne fut, comme ses deux prédécesseurs, que l'esclave couronné de Pépin-le-Gros, qui régnait sous le nom de maire du palais. Childebert III m. en 711, laissant le trône à son fils Dagobert.

CHILDEBRAND, fils de Pépin-le-Gros, dit d'Héristal (*v.* ce nom), né dans le 8e S., accompagna son frère Charles Martel lorsque celui-ci marcha contre les Sarasins qui avaient surpris Avignon, et qui désolaient la Provence et le Lyonnais. Les deux princes emportèrent Avignon d'assaut, et livrèrent, sous les murs de Narbonne, une bataille

où leurs adversaires furent mis en déroute complète et en partie tués ou noyés avant d'avoir rejoint leurs vaisseaux. Les historiens ont beaucoup parlé de Childebrand sans le faire mieux connaître, et quelq.-uns même ont nié son existence ou l'ont confondu avec un autre Childebrand, prince lombard. Les bénédictins, dans la *Nouv. collection des historiens de France*, préface du t. X, reproduisent les div. opinions débattues sur ce prince, que l'on a voulu faire considérer comme la tige des Capétiens, en rattachant leur origine à Clovis dont Childebrand semblerait être issu. Cette question n'a point encore été résolue.

CHILDÉRIC Ier, 4e roi de France de la prem. race, succéda à son père Mérovée en 458. La dissolution des mœurs de ce prince ayant provoqué les ressentimens des hommes libres du royaume, il se vit forcé de quitter ses états et de chercher un asile dans la Thuringe, auprès d'un roi dont il séduisit la femme; et la royauté fut déférée, suivant les vieilles chroniques, au maître de la milice des Romains. Mais Childéric avait conservé un ami fidèle qui se fit le confident de l'usurpateur, afin d'avancer sa chute par les conseils qu'il lui donnerait. Quand cet homme vit les grands mécontens du monarque de leur choix, il en informa l'exilé, qui revint aussitôt, fut reçu avec acclamation, et rentra dans tous ses droits. L'épouse du roi de Thuringe, Basine, abandonna son mari pour rejoindre son séducteur, qui la prit pour femme. De ce mariage naquit Clovis (*v.* ce nom). Les historiens placent la m. de Childéric en l'année 482. Il fut enterré près de Tournai, où il faisait sa résidence, et son tombeau fut découvert en 1653. On voit au cabinet des antiques de la biblioth. royale le cachet, une partie des armes de ce prince, et des médailles qui furent trouvés dans cette sépulture.

CHILDÉRIC II, second fils de Clovis II, eut en partage le royaume d'Austrasie, après la m. de son père, et commença à régner en 660, à l'âge de 7 ans. A la m. de Clotaire III, son frère aîné, il réunit à sa couronne les royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Il existait un 3e fils de Clovis II qui n'avait été point appelé au premier partage des roy. Ebroïn, maire du palais sous Clotaire III, sentant que la m. de ce prince le livrait au ressentiment de la cour d'Austrasie, où ses nombreux ennemis avaient été chercher un refuge contre sa tyrannie, prit la résolution de faire monter sur le double trône de son maître défunt le jeune Thierri, moins pour réparer l'injustice commise envers ce prince que dans ses propres intérêts. Mais Childéric, secondé par les grands du royaume de Bourgogne, s'avança à la tête d'une armée contre l'ambitieux Ebroïn, se saisit de sa personne, et le fit enfermer dans le monastère de Luxeuil; Thierri fut rasé et confiné dans l'abbaye de St-Denis. Rentré en possession de l'héritage de Clotaire III, Childéric se fit détester par son ingratitude envers ceux qui l'avaient aidé dans cette occasion (*v.* Léger, évêque d'Autun), et par ses violences. Un seigneur, nommé Bodillon, qu'il avait fait attacher injustement à un poteau, s'unit à plusieurs autres mécontens et profita d'une chasse qui eut lieu dans la forêt de Livry pour tuer le roi de sa propre main, tandis que ses complices massacraient la reine Blitilde et l'aîné de ses fils, nommé Dagobert. Childéric avait à peine 24 ans lorsqu'il périt ainsi, en 673.

CHILDÉRIC III, dernier roi de France de la 1re race, fils de Chilpéric II, fut placé sur le trône, en 742, par Pépin-le-Bref, alors maire du palais, qui l'en fit descendre bientôt pour le confiner dans le couvent de Sithin (depuis abbaye de St-Bertin, dont on voit encore les ruines) à St-Omer. Childéric y fut reçu moine en 750 ou 752, et mourut quelques années après. Il eut pour successeur ce même Pépin-le-Bref, chef de la dynastie dite des Carlovingiens.

CHILDREY (Josué), ecclés. et natur. anglais, né en 1623, fut élevé au collége d'Oxford, et m. en 1670. On a de lui : *Indago astrologica*, 1652, in-4; *Syzygiasticon instauratum, etc.*, Londres, 1653, in-8; *Britannica Baconica, etc.*, Londres, 1660 et 1662, in-8, trad. en franç. sous ce titre : *Hist. natur. des singularités d'Angleterre et d'Ecosse*, trad. par P. Briot, Paris, 1667, in-12.

CHILLAC (Timothée de), poète obscur, né dans le 16e S., a laissé un rec. de poésies, contenant, entre autres pièces, *les Amours d'Angélique; les Amours de Lauriphile*, et un poème intit. : *la Ellinde française*, dont Henri IV est le héros, etc.; ce recueil, impr. à Lyon, 1599, in-12, est orné d'un portrait de l'auteur couronné de laurier. C'est à tort que quelq. bibliogr. lui ont attribué la *Comédie des chansons*, qui est de Charles Beys (*v.* ce nom).

CHILLIAT (Michel), imprim.-libr. de Lyon, qui vint s'établir à Paris vers 1695, a pub., sous le voile de l'anonyme, divers ouvrages ascétiques et historiques, dont les plus connus sont : *le Triomphe de la miséricorde de Dieu sur un cœur endurci, etc.*, Paris, 1682, 1686, in-12; *l'Amour à la mode*, satire, Paris, 1695, in-12; *la Censure des vices et des manières du monde*, Lyon, 1699, in-12; *Méthode facile pour apprendre l'hist. de Savoie*, etc., Paris, 1697, 1698, in-12, compil. superficielle rédigée par demandes et par réponses; *Méthode facile pour apprendre l'histoire de la république de Hollande*, etc., Paris, 1701, 1705, in-12. M. Barbier, dans son *Examen critique des Dictionn.* (tom. 1er, p. 197), pense que Chilliat fut seulement le fabricateur et non l'auteur de ces divers ouvrages.

CHILLINGWORTH (Guillaume), écriv. controversiste, né à Oxford en 1602, fut élevé au collége de cette ville, dont son père était principal, et fut admis lui-même comme profess. de cette univ. en 1628, après avoir pris ses degrés. D'abord converti au catholicisme par le jés. Fisher, puis retiré au collége de Douai, il se rebuta des épreuves du noviciat, et rentra dans son ancienne communion, qu'on assure qu'il quitta et reprit de nouveau. A son retour en Angleterre, il s'y montra l'un des plus zélés adversaires de la religion romaine, qu'il attaqua principalement dans son ouvr. intit. : *la Religion des protestans, moyen sûr de salut*, Oxford, 1637, plus. fois réimpr. en Angleterre, et trad. en franç., Amsterdam, 1730, 3 vol. in-12. Sa méthode de raisonnement, qui fut considérée comme un modèle de justesse et de précision, le fit suspecter de socinianisme et même de déisme. Mais il montra, jusque dans sa vieillesse, la même indécision, et une sorte de propension à se contredire lui-même. Ayant accompagné le roi Charles Ier au siége de Glocester, il y fut pris par les rebelles dans le château de Sussex, où il m. peu de temps après, en 1644. Ses *serm.* ont été impr. en 1644.

CHILMEAD (Edouard), prof. de mathémat., né en 1616 à Stow, au comté de Glocester, prit ses degrés au collége de la Madeleine à Oxford, et devint chapelain de l'église du Christ dans la même ville. Ayant perdu ce bénéfice pendant la rébellion, et se trouvant réduit à chercher un moyen d'existence dans ses talens pour la musique, il vint professer cet art à Londres, où il m. en 1653. Il a laissé, outre plus. trad. angl. de différens ouvr. latins, espagnols et franç., un tr. *de Musicâ antiquâ græcâ*, impr. à la suite de l'édit. d'Aratus, Oxford, 1672; un *Catalogue des MSs. gr. de la Biblioth. bodleienne*, resté MS., etc.

CHILON, philos. lacédém., l'un des sept sages de la Grèce, devint éphore à Sparte en 556 av. l'ère chrét., et m. de joie dans un âge très-avancé, en embrassant son fils qui avait été couronné aux jeux olympiques. Quelques-unes des maximes de ce philos. sont parvenues jusqu'à nous et justifient sa réputation.

CHILONIS, fille de Cléadas et femme de Théopompe, roi de Sparte, employa pour délivrer son mari captif en Arcadie, un subterfuge qui a été depuis imité par d'autres héroïnes du dévouement conjugal. Etant venue solliciter la permission d'entrer dans la prison où Théopompe était retenu, elle le couvrit de ses vêtemens et le fit évader : peu de temps après, elle fut délivrée elle-même par son mari, qui obtint sa liberté en échange d'une prêtresse de Diane Hymnis, dont il avait trouvé moyen de s'emparer. On rapporte cet évènement à l'an 730 av. l'ère chrét. — CHILONIS, fille de Léonidas II, roi de Sparte, et épouse de Cléombrote, refusa de partager avec lui le trône lorsqu'il l'eut usurpé sur son père, qu'elle suivit en exil. Léonidas ayant été replacé ensuite sur le trône, elle en obtint, à force de sollicitations, qu'il fit grâce de la vie à son gendre, et quoiqu'il imposât à sa reconnaissance l'obligation de demeurer près de lui, elle voulut partager l'exil de son époux.

CHILPÉRIC Ier, le plus jeune des fils de Clotaire, eut en partage, à la m. de son père, le roy. de Soissons, par la décision du sort auquel les deux princes ses frères le contraignirent de s'en remettre : son règne, qui date de 563, est un tissu d'exactions, de querelles et de massacres. Chilpéric avait répudié sa première femme, Andouaire, pour l'amour de Frédégonde; s'étant un instant dégoûté de cette femme digne de lui, il obtint d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, la main de sa fille Galsuinde, sœur de Brunehaut (*v.* ce nom), qu'il sacrifia bientôt pour revenir à Frédégonde. Ce fut surtout par les instigations de cette mégère que Chilpéric s'abandonna aux excès et aux crimes qui lui ont valu le surnom de *Néron* et d'*Hérode* de son temps. Il fut assassiné à Chelles, l'an 584, par les ordres de Frédégonde, si l'on en croit quelq. histor. qui n'appuient cette assertion d'aucune preuve suffisante.

CHILPÉRIC II, le plus jeune des fils de Childéric II, eut le bonheur d'échapper au massacre de sa famille (*v.* Blitilde), et fut élevé dans un cloître sous le nom de Daniel, qu'il quitta en 715, pour monter sur le trône, à l'âge de 41 ans. La valeur de ce prince, le seul qui, depuis l'élévation des maires du palais, se soit montré à la tête de ses armées, ne put le garantir de la même infortune. Après avoir remporté quelq. avantages sur Charles Martel, il finit par tomber entre les mains de cet infatigable adversaire, qui, en l'accablant de vains honneurs, le dépouilla de l'autorité. Chilpéric ne doit pas être confondu parmi les rois fainéans. Il avait régné 3 ans sans maître, et m. en 720 à Attigny, n'ayant survécu que deux ans à la honte d'être dominé.

CHIMARON, év. de la prov. de Sissagan, dans la haute Arménie, né en 1392, m. vers 1449, a laissé en MSs. quelq. écrits théol. ou comment. sur l'Ecrit.-Ste. Ce prélat est mentionné dans le MS. arménien de la Biblioth. royale n° 96.

CHIMENTELLI (VALÈRE), antiq. et hellén. ital. dans le 17e S., professa l'éloquence et la langue grecque aux univ. de Florence et de Pise. On n'a de lui qu'une dissert. intit. : *Marmor pisanum de honore bisellii* (et non pas *Biselii*), insérée dans le 7e vol. du *Thes. antiq. roman.* de Grævius.

CHIMÈNE, prétendue épouse de Rodrigue Dias de Bivar (*v.* ce nom), surnommé le *Cid*, n'est qu'un personnage imaginaire que Mariana et autres histor. espag. ont introduit dans leurs écrits plus fabuleux que véridiques. La fiction des amours du Cid et de la belle Chimène a fourni à Corneille le sujet d'une des plus belles tragéd. du Théâtre-Français.

CHIMÈRE (myth.), monstre que les anciens poètes ont imaginé, sans doute, comme emblème d'une montagne de la Lycie, qu'Ovide nomme *Chimerifera*, et au sommet de laquelle était un volcan. Ce monstre, né en Lycie, de Typhon et d'Echidna, avait, selon la fable, une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de dragon, et vomissait feu et flamme; il désola long-temps la Lycie, et fut enfin exterminé par Bellérophon. D'autres supposent que la Chimère était un vaisseau de pirates dont les diverses parties répondaient à la structure de ce monstre par lequel on l'aurait représenté.

CHIMINELLO (VINCENT), né en 1741, à Marostica dans le Vicentin, succéda à son oncle Toaldo dans la place d'astronome de l'observatoire de Padoue. Il a pub. des ouvr. relatifs à la science qu'il professait, et est m. en 1815.

CHINARD (J.), sculpt. franç., né en 1765, remporta à Rome, en 1786, le prem. prix de sculpture, et m. à Lyon en 1813, membre de l'acad. et du cercle littér. de cette ville. Il a laissé un grand nombre de *statues* et de *bustes*, et eut quelque part aux sculpt. de l'Arc-de-Triomphe de la place du Carrousel.

CHINCHON (BERNAD-PEREZ de), chan. de l'église colleg. de Valence, né à Gandia ou à Jaen dans le 16e S., pub. les ouvr. suiv. : *le Miroir de la vie humaine* (en esp.), Grenade, 1587, in-8, et Alcala de Henarès, 1589, même format; *Historia y guerras de Milan*, 1536 et 1552, in-fol., réimpr. à Valence en 1630 sous un nouveau titre : c'est une traduct. du lat. de Galeaz Capella. On a encore du même aut. un ouvr. lat. contre les sectat. de Mahomet.

CHINE. La Chine est la partie la plus peuplée de l'Asie, et la plus anciennement soumise à une forme de gouvernement, qui est monarchique. L'origine de l'empire chinois est très-obscure; on croit que les fondateurs de la monarchie furent Yao et Chun, qui, à l'époque de la confusion des langues, amenèrent une colonie dans la Chine. Quoi qu'il en soit, ce peuple est très-civilisé; quand les Portugais le découvrirent, ils ne furent pas moins surpris de la beauté et de l'opulence de son empire que de l'industrie et de la politesse de ses habitans. Ils sont régis par de sages lois auxquelles l'empereur, tout absolu qu'il est, doit se conformer; il consulte mais décide seul. L'ancienne religion des Chinois paraît avoir été l'adoration d'un seul Dieu, créateur de l'univers; ils ont la plus grande vénération pour la mémoire de Confucius, qui appuya ce dogme sur la morale. Les missionnaires s'étaient flattés de faire asseoir sur le trône la religion chrétienne qui commençait à se répandre dans la Chine; mais toutes les anciennes croyances se sont réunies contre elle. La nation chinoise est divisée en trois classes, les mandarins, les lettrés et le peuple. Vingt-quatre dynasties ou familles ont possédé l'empire jusqu'à nos jours.

DYNASTIES.

Les Hia, dès 2207 ou 2198 av. J.-C.
Les Cham ou Chang, dès 1767 ou 1766 av. J.-C.
Les Tcheou, dès 1122 ou 1110 av. J.-C.
Les Tsin, dès 258 ou 246 av. J.-C.
Les Han, dès 207 ou 203 av. J.-C.
Les Heou-han ou Han postérieurs, dès l'an 221 depuis J.-C.
Les Tsin, dès l'an 265.
Les Song, dès l'an 420.
Les Tsi, dès l'an 479.
Les Léang, dès l'an 502.
Les Tchin, dès l'an 557.
Les Soui, dès l'an 589.
Les Tam ou Tang, dès l'an 619.
Les Héou-leang ou Leang postérieurs, dès l'an 907.
Les Héou-tang ou Tang postérieurs, dès l'an 923.

Les Héou-tcin, dès l'an 937.
Les Héou-han, dès l'an 947.
Les Héou-tcheou, dès l'an 951.
Les Sum ou Song, dès l'an 960.
Les Mogols ou Tuen, dès l'an 1280.
Les Mim ou Ming, dès l'an 1368.
Les Tsim ou Tsing, dès l'an 1643 ou 1649.
Chun-tchi, sa famille était maîtresse ne l'empire dès 1643.
Kam-hi ou Kang-hi, fils, en 1661.
Yum-tchim ou Yong-tching, fils, en 1722.
Kien-long, en 1735; il abdique en 1796 et meurt en 1799.
Ka-hing, fils, en 1796.

CHING ou TCHING-OUANG, empereur de la Chine vers l'an 1115 av. l'ère chrét., donna à l'ambassad. de Cochinchine un instrument propre à servir de guide aux voyageurs sur terre et sur mer : cette machine inclinait de son propre mouvement vers le midi, et quelq. écriv. ont pensé que c'était la boussole.

CHING-KI ou TSIN-CHI-HOANG-TI, emper. de la Chine vers l'an 240 av. J.-C., régna avec éclat pendant 37 années, et déploya plus de vigueur que d'humanité ou de justice. Après avoir limité l'indépendance de toutes les principautés de la Chine, qu'il avait pacifiée par un gr. nomb. de victoires, il préserva les provinces occid. contre les incursions des Hiong-nou, qui, plus tard, descendirent en Europe, où ils sont appelés les Huns; il avait fait bâtir à ce sujet une grande muraille (le tschan-tchung), qui, dans une longueur d'environ 500 lieues, ferma les passages des montagnes, dont quelq.-unes s'élèvent à près de mille toises : ce rempart, qui n'a pas empêché les Tatars de subjuguer la Chine, subsiste encore; sa largeur est de 20 pieds et sa hauteur de 30. Il avait été refait en grande partie, à ce qu'on suppose, au temps de Djenguyz-khân. Ching-ki ne manquait pas de talens; il fit des réformes dans les calculs astronomiques; mais sa mémoire est odieuse aux lettrés à cause de ses violences, et surtout parce qu'il eut la faiblesse de suivre les avis de Lissé, son premier ministre, qui lui conseilla de faire brûler tous les livres, à l'exception de l'histoire de la famille impériale.

CHING (JUDAS), sav. rabbin, né en Arabie dans le 10e S., est aut. d'une *Gramm. hebr.* : c'est une des plus anciennes que l'on connaisse.

CHINIAC DE LA BASTIDE (MATTHIEU), littérateur, né en 1739, m. en 1802, entreprit avec un autre littér., Dussieux (*v.* ce nom), un *Abrégé de l'hist. littér. de la France* des bénédictins de St-Maur (*v.* Rivet), publ. sur un plan beaucoup trop étendu pour les gens du monde. Les deux prem. vol. de l'abrégé parurent à Paris, 1772, in-12, sous ce titre : *Hist. de la littérat. franç. depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, *etc.* Cet ouvr., enrichi de notes, citations et tables presqu'aussi étendues que le texte, ne va que jusqu'à l'an 425, et n'a pas été continué. Chiniac avait entrepris une trad. des *Comment. de César*, mais il n'en a pub. que le tom. 1er de la 2e partie, avec ce faux titre : *Dissert. sur les Basques*, Paris (sans date), in-8, ouvr. rare et curieux par les recherches qu'il renferme. — Un autre CHINIAC DE LA BASTIDE (Jean-Baptiste), m. en 1768, a pub. un ouvr. intit. : *le Miroir fidèle ou Entretiens d'Ariste et de Philindre*, Paris, 1766, in-12.

CHINIAC DE LA BASTIDE DUCLAUX (PIERRE), né dans le Limosin, en 1741, fut d'abord destiné par sa famille à l'état ecclésiast., mais préféra bientôt celle du barreau et fut reçu avocat au parlement de Paris. Devenu lieut.-gén. de la sénéchaussée d'Uzerches, il perdit cette charge en 1790, occupa ensuite plus. places de judicature, et entre autres celle de président du tribunal civil de la Seine. Il m. vers 1804. On a de lui un *Discours de l'abbé Fleury sur les libertés de l'église gallicane, avec commentaires*, au-delà des monts (Paris), à l'enseigne de *la Vérité*, 1765, in-12 : l'aut. étudiait en droit quand il pub. cet écrit, où l'on trouve la doctrine du parti janséniste exposée avec peut-être trop de vivacité; *Dissertation sur la prééminence de l'épiscopat sur la prêtrise*, Paris, 1766, in-12; *Disc. sur la nature et les dogmes de la religion gauloise*, *servant de préliminaire à l'hist. de l'église gallic.*, Paris, 1769, in-12; une nouv. édit. de l'*Hist. des Celtes*, par Pelloutier, revue, corr. et augm., Paris, 1770-71, 8 vol. in-12 et 2 vol. in-4; une traduct. de la préface latine de la collection de Baluze, sous le titre d'*Hist. des capitulaires des rois de la 1re et 2e race*, 1779, in-8; une nouv. édit. du *Tr. de l'autorité du pape*, de Burigny, Vienne (Paris), 5 vol. in-8; *Essai de philosophie morale*, Paris, 1802, 5 vol. in-8. C'est à tort qu'on lui a attribué une trad. (de l'espagnol en français) du *Traité du pouvoir des évêques*, d'Ant. Pereyra, Paris, 1772, in-8 : cette trad. est de Pinault.

CHINIL-ADDAN, roi d'Assyrie, success. de Saosduchin, vers l'an 667 av. J.-C., défit et tua Phraortes, roi des Mèdes; mais Cyaxare, fils et successeur de ce dernier, assiégea Ninive et força Chinil-addan de se brûler dans son palais. Quelq. aut. ont confondu ce prince avec Sardanapale; plus. commentat. de la bible veulent qu'il soit le même que le Nabuchodonosor dont il est fait mention au livre de Judith.

CHIN-NONG, empereur de la Chine, fut, selon les histor. de ce pays, le 2e des 9 monarques qui précédèrent l'établissement des dynasties. Il fut l'ami et le conseil de Fou-hi, qui passe pour le fondateur de l'empire chinois, et lui succéda. On lui attribue la découverte du blé, l'invention du labourage par la charrue, qui porte encore aujourd'hui son nom, et les premiers médicamens empruntés aux végétaux. Cet empereur eut à soutenir le poids des premières guerres civiles qui éclatèrent au sein de la Chine; elles furent suscitées par plus. gouverneurs de province qui aspiraient secrètement au trône, et qui choisirent pour chef l'un d'entre eux, Souan-juen, depuis empereur sous le nom d'Hoang-ti (*v.* ce nom). Chin-nong, ayant été vaincu dans une bataille qui dura trois jours, ne put survivre à cette défaite, et m. peu de jours après, l'an 2699 av. l'ère chrét. Son vainqueur, Souan juen, s'empara de l'empire.

CHIN-TSONG ou OUAN-LI, 13e empereur chinois de la dynastie de Ming, monta sur le trône en 1572, à l'âge de 13 ans. Il eut le bonheur d'être entouré de ministres sages et habiles qui lui apprirent l'art de gouverner. Ce fut sous son règne que le jésuite Matthieu Ricci, envoyé en Chine par le pape, parut à la cour de Pé-king, après avoir éprouvé mille obstacles. Chin-tsong permit au missionnaire de se fixer dans ses états et d'y prêcher la foi. Aimé de ses sujets et redouté de ses ennemis, cet empereur m. en 1620, après un règne de 48 ans. Les Tatars-mantcheoux qui, en 1618, n'étaient encore qu'une horde obscure, ne tardèrent pas, après la m. de Chin-tsong, à commencer la révolution mémorable qui renversa 26 ans plus tard la dynastie de Ming.

CHIOCCARELLI (BARTHELEMI), juric. ital., né à Naples en 1580, m. en 1646, est aut. des ouv. suiv. : *Antistitum ecclesiæ neapolitanæ catalogus ab apostolorum tempore ad annum* 1643, in-fol., sans date; *de Illustr. scriptoribus qui in civitate et regno Neapolis, ab orbe condito ad ann.* 1646, *floruerunt*, pub. (d'après le MS. de l'aut.) par J.-V. Meola, Naples, 1780-81, 2 vol. in-4. On y trouve une courte notice sur la vie de l'auteur.

CHIOCCO (ANDRÉ), méd. ital., né dans le 16e

S. à Vérone, y professa son art avec succès, et mourut en 1624. On a de lui : *de Balsami naturâ et viribus juxta Dioscoridis placita, carmen*, Vérone, 1596, in-4 ; *de Cæli Veronensis clementiâ*, ibid., 1597, in-4 ; *Psoricon, seu de scabie lib. II, carmine conscripti*, ibid., 1593, in-4 ; *Commentarius quæstion. quarumd. de febre mali moris et de morbis epidemicis*, etc., ibid., 1604, in-4 ; *Museum Francisci Calceolarii junioris*, ib., 1622, in-fol. ; *de Collegii Veronensis illustribus medicis et philosophis*, etc., ibid., 1623, in-4.

CHION, né à Héraclée (royaume de Pont) dans le 4e S. avant J.-C., vint étudier la philosophie à Athènes, et fut l'un des disciples de Platon. Ayant appris que Cléarque, son concitoyen et son condisciple, venait de s'emparer de l'autorité dans sa patrie, il y retourna, s'associa à quelques jeunes gens comme lui, et frappa d'un coup d'épée l'usurpateur, qui mourut peu de temps après. Mais il fut mal récompensé de son dévouement. Satyrus, frère de Cléarque, fit périr Chion et ses complices sans éprouver le moindre obstacle de la part du peuple d'Héraclée. Il existe dix-sept *Lettres* sous le nom de Chion insérées dans div. collect., et imp. séparément en grec, Venise, 1499 ; grec et latin, Dresde, 1765, in-8. Il est permis de croire que ces *Lettres* ne sont pas plus de Chion d'Héraclée, qu'il n'est authentique que la plupart de celles attribuées à plusieurs grands hommes de l'antiquité leur appartiennent effectivement.

CHIRAC (PIERRE), méd. français, né dans le Rouergue en 1652, fit ses études à Montpellier, y fut reçu doct., et y enseigna son art pendant cinq ans avec le plus grand succès. Sa réputation le fit appeler par le maréch. de Noailles au poste de premier méd. de l'armée française en Catalogne. Il y rendit un service signalé en arrêtant les progrès d'une épidémie qui avait déjà exercé de grands ravages, et à laquelle il arracha de nombreuses victimes. De retour à Montpellier, il reprit les fonctions de professeur ; mais il les quitta bientôt une seconde fois pour aller remplir celles de médecin du duc d'Orléans, qu'il suivit dans ses campagnes d'Italie et d'Espagne en 1706 et 1707. Devenu premier médecin du même prince à l'époque de la régence, Chirac obtint le même poste auprès du roi Louis XV, après avoir reçu des lettres de noblesse, et mourut en 1732. Il avait été admis à l'académie des sciences en 1716, et avait succédé au médecin Fagon dans la surintendance du jardin royal des plantes. On a de lui quelq. ouv. peu remarquables dont nous nous bornerons à indiquer les suivans : *Lettre sur la structure des cheveux et des poils*, Montpellier, 1688, in-12 ; *Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les equipages des vaisseaux, et la manière de les traiter*, Paris, 1724, in-8 ; plusieurs *Dissertations* latines sur l'incube ou cauchemar, sur la passion iliaque, etc., trad. par Brubier, et réunies aux dissertations ou consultations de Silva (*v.* ce nom), Paris, 1744, 2 vol. in-12. La plupart des théories de ce médecin sont erronées ; il refusait de reconnaître comme maladies contagieuses la peste, la variole, la gale même, et n'estimait ni Hippocrate ni Galien.

CHIRAGATZI (ANANIA), sav. arménien, né vers le commencement du 7e S., perfectionna ses études à Constantinople, voyagea en Grèce, en Syrie, en Egypte, et vint se fixer en Arménie, où il devint un des docteurs les plus renommés, et où il mourut en 682. On a de lui les MSs. suivans qui font partie de ceux de la biblioth. roy. : *Calendrier arménien*, comparé aux calendriers de douze nations différentes ; un *Traité de mathématiques* ; un *Livre de rhétorique* ; *Grammaire arménienne* ; un *Livre sur l'astronomie* ; et plusieurs *Homélies* ou *Panégyriques de saints*.

CHIRAM, sculpteur juif, fut employé par Salomon aux ornemens du temple de Jérusalem.

CHIRCO (JACQUES), jurisc. sicilien, né à Palerme dans le 15e S., fut juge à la cour suprême de cette ville et conseiller du roi. Il a laissé un ouv. qui a pour titre *Apostillæ super capita 139 et 140 ad bullam apostol. Nicolai V, et regiam pragmaticam Alphonsi de censibus annotationes*.

CHIRINOS (PIERRE), jés. espag., né à Ossuna vers la fin du 16e S., fut envoyé dans les îles Philippines, et mourut à Manille en 1634. Il est auteur d'une relation de la mission des Philippines (*Relacion de Filipinas*, etc.), Rome, 1604, in-4. — CHIRINOS (Jean), religieux trinitaire espagnol, né à Grenade dans le 16e S., fut conseiller juge de la foi dans cette ville et à Cordoue. On a de lui (en espagnol) un *Abrégé historique des persécutions que l'Eglise a souffertes depuis son origine*, Grenade, 1593, in-4. — Un autre CHIRINOS Y SALAZAR (Ferdinand), jés., né à Cuença, professa l'écrit.-ste. à Alcala de Henarès, fut prédicateur de Philippe IV, et mourut en 1640. Il est auteur d'un *Commentaire* latin sur les proverbes de Salomon, Paris, 1619, in-fol. ; et d'un traité *de Immaculatâ Deiparæ Virginis conceptione*, Alcala, 1618 ; Paris, 1625 ; Cologne, 1621 et 1622, in-8.

CHIRON (myth.), fils de Saturne et de Phyllire, naquit, suiv. la fable, sous la forme monstrueuse de centaure, parce que son père, surpris dans ses amours par Ops, sa femme, se changea tout à coup en cheval. Dès que Chiron fut grand, il se retira dans les montagnes et dans les forêts, où il s'adonna à l'étude des astres et des plantes. Ce dut être un des plus anciens personn. célèbres de la Grèce, puisque son existence paraît être antérieure à la conquête de la toison d'or et à la guerre de Troie. Suidas rapporte qu'il avait composé un livre sur la médecine des chevaux ; quelques savans le regardent comme l'inventeur de la médecine ; d'autres lui attribuent l'invention de la chirurgie ; plusieurs enfin lui rapportent la découverte des plantes médicinales, et, parmi ces derniers, quelques-uns croient qu'il a donné son nom à la *centaurée*. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, il paraît que Chiron se rendit recommandable par ses talens dans la médecine, dans la chirurgie ; c'est de lui qu'Esculape apprit ces sciences, suiv. la mythol., qui lui donne aussi pour élèves un gr. nomb. de héros ou demi-dieux, entre autres Achille, Castor et Pollux, ainsi qu'Hercule. Une flèche que ce dernier lui laissa tomber involontairement sur le pied lui ayant fait une blessure incurable, Chiron conjura les dieux de le rendre mortel, et de terminer avec sa vie les violentes douleurs qu'il endurait. Jupiter exauça sa prière, et le plaça dans le ciel, où il forme, sous le nom du *Sagittaire*, le 9e signe du zodiaque. Un tableau antique trouvé à Herculanum représente Chiron donnant des leçons de musique à Achille.

CHISHULL (EDMOND), antiquaire anglais, né dans le comté de Bedford vers 1680, voyagea dans le Levant, et séjourna plusieurs années à Smyrne en qualité de chapelain de la factorerie anglaise, revint en Angleterre, où il fut nommé chapelain de la reine Anne, et mourut en 1733. On a de lui : *Antiquitates asiaticæ christianam æram antecedentes*, Londres, 1728, in-folio, fig. ; plusieurs poésies latines, et des ouvr. de controverse peu remarquables. C'est à tort qu'on lui attribue une *Dissertation sur les médailles frappées à Smyrne en l'honneur des médecins* ; elle est du docteur Mead, qui, à la vérité, l'a rédigée d'après des documens communiqués par Chishull. Le même Méad a pub. la *Relation du voyage de Chishull en Turquie, et de son retour en Angleterre*, Londres, 1747, in-folio.

CHISON ou KISON (JACQUES de), poète troubadour français du 13e S., a composé des *Chansons* qui se trouvent, au nombre de dix-sept, parmi les MSs. de la bibliothèque du roi.

CHITTENDEN (Thomas), premier gouvern. de Vermont, dans l'Amérique septentrionale (Etats-Unis), né en 1730 dans la colonie du Connecticut, embrassa la cause de l'indépendance (qu'il servit plus par ses conseils que par ses armes), et fut mis en 1778 à la tête du gouvernement du nouvel état de Vermont. Il mourut en 1797. On a de lui plusieurs *Lettres* adressées au congrès et au président Washington imp. à Philadelphie.

CHI-TSONG, deuxième emper. chinois de la dynastie de Ming, né en 1507, mort en 1566, fut un de ces princes apathiques et nuls que le titre seul de la naissance appelle pour le malheur des peuples au gouvernement d'un empire. Faible, crédule, superstitieux, tout entier à l'oisiveté et à la mollesse, il montra une insouciance absolue pour les affaires de l'état. Les Tatars, les pirates du Japon et des îles environnantes, profitèrent de cet ordre de choses pour insulter et ravager les côtes et les frontières de l'empire. Chi-Tsong employa une partie de sa vie à la recherche d'un breuvage qui pût lui donner l'immortalité; près de descendre au tombeau, il reconnut, dit-on, ses erreurs, et en fit une déclaration solennelle, avec invitation à ses ministres de la publier après sa mort.

CHI-TSOU ou HOUPILAI ou KOUBLAI-KHAN, fondateur de la 20ᵉ dynastie chinoise, dite des *Yuen*, petit-fils de Djenguis-khân (Gengis-kan), né en 1214, fut proclamé, en 1260, empereur des Moghols ou Mongous, qui étaient déjà maîtres de toute la partie septentrionale de la Chine. Après une guerre de 12 ans, Houpilai (c'était le nom que portait alors l'empereur des Moghols) acheva la conquête de ce vaste pays, fit prisonnier le jeune empereur chinois, dernier rejeton de la dynastie des Song, et, s'emparant de la couronne de ce prince, prit le nom de Chi-tsou. Aucun prince n'a régné sur une monarchie aussi vaste, ni commandé à tant de peuples. L'empire de Chi-tsou, au moyen de nouvelles conquêtes qu'il ajouta à celle de la Chine, comprenait, outre cette immense contrée, la Tatarie chinoise, le Pégu, le Thibet, le Tonquin, la Cochinchine, d'autres pays à l'occident et au midi de la Chine, ainsi que le Leao-tong et la Corée au nord; de plus, il avait pour vassaux ou tributaires tous les princes de sa maison, qui régnaient alors en Perse, en Assyrie, dans le Turkestan, dans la grande et petite Tatarie, depuis le Dnieper jusqu'à la mer du Japon, et depuis l'Inde jusqu'à la mer glaciale. Les histor. chinois ne font point l'éloge de ce monarque parce qu'il avait conquis leur patrie; mais les Moghols le regardent comme l'un des plus sages et des plus célèbres de leurs souverains. Il adopta les mœurs civilisées des Chinois, encouragea l'agriculture, le commerce, les sciences, les lettres, les arts, publia un nouveau code par lequel il donnait aux Chinois des lois plus sages et plus humaines que celles auxquelles d'autres conquérans les avaient assujétis; et si on peut lui reprocher plus. défauts, ils furent effacés par les qualités qui constituent les grands monarques. Ce fut sous son règne que le célèbre voyageur vénitien Marco Polo (*v.* ce nom) vint à la Chine et y passa 17 ans. Chi-tsou m. en 1294 dans la 34ᵉ année de son règne comme empereur des Moghols, et dans la 14ᵉ comme empereur de la Chine.

CHIUSOLE (Antoine), géomètre ital., né près de Roveredo en 1679, fit ses études à Salzbourg, et devint profess. de mathémat. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie et revint se fixer dans sa patrie où il reprit l'enseignement des mathém. et celui des langues. Il m. en 1755. On a de lui: *la Geometria comune, legale, ed aritmetica, etc.*; *la Genealogia moderna delle case più illustri di tutto il mondo, distesa sino all' anno 1746, etc.*; *il mondo antico, moderno e novissimo, etc.*; *Compendio di tutti tre i tomi della geografia antica, etc.* Tous ces ouvr. ont eu plus. édit. Il a laissé en MS. *la Storia politica, universale, ridotta in compendio*, en 9 gros vol. in-4.

CHIUSOLE (Marc-Azzon), juriscons. et poète ital., né à Arco, dans le Trentin, en 1728, fut conseiller du prince év. de Trente, et m. en 1765. Il a laissé des poésies médiocres, impr. sous les titres suiv.: *Saggio poetico di sacre traduzioni e morali sonetti, etc.*; *la Passione di N.-S. Jesu-Cristo, etc., in ottava rima, con alcuni sonetti morali.* — Chiusole (Adam), parent du préc., né en 1728, apprit la peinture à Rome sous Battoni, et acquit des connaissances étendues en archit., en anat. et dans la plastique. Après avoir passé plus. années à Rome, vivant dans la familiarité des princes Borghèse, Albani et autres grands seigneurs, et avoir refusé la place d'inspecteur de la galerie royale de Berlin que lui fit offrir le roi Frédéric II, il se retira dans sa patrie, où il m. en 1787. Chiusole avait aussi cultivé la poésie avec succès. On a de lui: *Componimenti poetici sopra la pittura trionfante*; *Dell' arte pittorica lib. VIII, etc.*; *Itinerario delle pitture, sculture ed architetture, più rare di molte città d'Italia*; *Il perfetto modello del valor militare, raffigurato in Federigo-il-Grande, etc.*; *Componimento drammatico in lode di Catterina II*; — *per il felice arrivo del conte Cesar da Castelbarco*; et plus. autres dans le même genre; *Della vita nobile e cavalleresca*; *Notizie antiche e moderne della valle Lagarina, etc.*; *Componimento poetico, alla santità di Benedetto XIV.*

CHIVALET (Antoine), gentilhomme dauphinois du 15ᵉ S., est aut. d'un mystère intit.: *Sen suyt la vie de St Christofle, elegamment composé en rimes franç. et par personnaiges*, représenté à Grenoble en 1527 et impr. dans la même ville en 1530. On conjecture que l'aut. était m. long-temps avant l'impression, puisqu'il y est qualifié « jadis souverain maître en telle composition, » ce qui indique aussi qu'il a dû composer plus. autres pièces du même genre qui se sont probablement perdues.

CHIVERNY (Philippe HURAULT, comte de), chancel. garde-des-sceaux de France, né en Bourgogne en 1528, fut d'abord conseill. au parlem. de Paris, ensuite maître des requêtes, et parvint aux premières dignités de la magistrature, après avoir épousé la fille du président de Thou. Nommé chancelier du duc d'Anjou, depuis Henri III, il suivit ce prince dans ses expéditions militaires; mais il ne l'accompagna point à Varsovie. Ses liaisons avec les ligueurs le firent disgracier par Henri III, après la journée des barricades; mais il fut rappelé par Henri IV, et ce fut lui qui fit tous les préparatifs pour le sacre et le couronnement de ce monarque, et il fut chargé de rétablir le parlement de Paris, ainsi que les autres cours souveraines du royaume. Après avoir joui constamment depuis cette époque de la confiance du roi, Chiverny m. en 1599. De Thou Scevole de Ste Marthe et Nicol. Rapin ont loué la prudence et la dextérité de ce magistrat, qui n'était cependant pas inaccessible à la corruption, s'il faut en croire le *Journal de l'Etoile*. On imprima à Paris, en 1636, les *Memoires d'estat de messire Phil. Hurault, comte de Chiverny, etc.* avec deux *Instructions à ses enfans*, et la *Genealogie de la maison des Hurault*, in-4, réimpr. en 1644, 2 vol. in-12; La Haye, 1664 et 1720, 2 vol. in-12. Ces mém. commencent à l'an 1567 et finissent à 1599. — Chiverny (Philippe de), fils du précéd., fut év. de Chartres, et m. en 1620. Il est aut. de la *Relat.* de la dern. maladie et de la m. de son père, impr. à la suite des mém. mentionnés plus haut.

CHIVOT (Marc-Antoine-Franç.), helléniste et poète latin, né en Picardie en 1752, m. en 1786, fit ses études à Paris, devint profess. d'humanités dans l'un des colléges de l'univ. de cette même ville, et se fit une réputation par ses talens pour

l'enseignement, ainsi que par plus. compositions grecq., lat., franç., à l'occasion de div. évènemens qui intéressaient la nation. Une partie de sa vie fut consacrée à la rédaction d'un grand ouvr. intit. : *de l'Esprit ou de la filiation des langues*. On n'a pu conserver de tous les matériaux qu'il avait préparés à ce sujet qu'un exemplaire des *Racines gr.*, chargé de notes intercallaires. Les autres pieces, envoyées par les héritiers de Chivot à M. de Villoison, ne se sont pas retrouvées dans les papiers de ce dern. On doit aussi à ce profess. la traduct. de quelq. fragm. de Ménandre, insérés dans l'hist. des théâtres. M. Crouzet profess. à l'univers. de Paris, a pub. en 1787 l'*éloge* de Chivot, qui fut son collégue et son ami.

CHLADNY (Martin), théol. protestant, né en 1669 à Cremnitz en Hongrie, professa la théolog. à Wittemberg, où il m. en 1725. Il a laissé un grand nombre d'écrits dont nous ne citerons que les suivans : *de Fide et ritibus ecclesiæ græcæ hodiernæ*; *de Diptychis veterum*; *de Abusu chemiæ in rebus sacris*; *de Ecclesiis colchicis, earumque statu, doctrinâ et ritibus*, Wittemberg, 1702, in-4; *Dissertatio theologica quâ revelationes Brigittæ excutit*, Wittemberg, 1715, in-4. — Chladny (Jean-Martin), fils du précéd., né en 1710, fut professeur de théol. à Erlang, où il m. en 1759. Il a pub., de 1754 à 1756, un *Journal hebdomadaire de questions sur la Bible*, et plus. autres ouvr. en latin et en allemand, dont les plus remarquables sont : *Logica practica, seu problemata logica*, Leipsig, 1741, in-8; *Programma de fatis bibliothecæ Augustini, in excidio Hipponensi*, ibid., 1742, in-8; *Opuscula acad.*, ibid., de 1741 à 1750, 2 vol. in-8; *Vindiciæ amoris Dei puri, etc.*, Erlang, 1757, in-4. — Chladny (Ernest-Martin), frère du préc., né en 1715, fut profess. de droit féodal à Wittemberg, où il m. en 1782. On a de lui quelq. *Dissert. academ.* peu remarquables.

CHMIELECIUS (Martin), médecin, né à Lublin en 1559, vint achever ses études à Bâle, embrassa la carrière de la médecine, fut reçu docteur en 1587, obtint, en 1589, une chaire de logique qu'il occupa pendant 21 ans, et ensuite celle de physique qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1632. Il était membre du collége de philosophie et de médecine de Bâle, et avait été promu plus. fois au décanat de l'une et l'autre de ces facultés. On a de lui : *Dissertatio de humoribus*, Bâle, 1619, in-4; *de Elementis*, ibid., 1623, in-4; et des *Lettres sur la méd.* (en latin), insérées dans la *Cista medica* de Jean Hornung, Nuremberg, 1625, in-4.

CHODKIEWICZ (Charles, comte de), général polonais, né en 1560, fils de Jean, palatin de Wilna, voyagea de bonne heure dans la plus gr. partie de l'Europe, où il puisa le goût et les principes milit. à l'école des plus célèbres guerriers de l'époque. De retour dans sa patrie, il se signala dans plusieurs guerres, et eut une grande part aux victoires que Zaymoyski remporta sur Michel, prince de Valachie. Le roi Sigismond III lui confia en 1600 la charge de grand maréchal de Lithuanie. Pendant la guerre avec les Suédois, il défendit la Livonie, et remporta une victoire complète à Kirckolm sur le roi de Suède Charles IX, qui avait une armée quatre fois plus forte que la sienne. Il obtint ensuite sur les Moscovites des succès qui valurent à la Pologne la cession de plusieurs districts, en 1619. Il ne fut pas moins heureux contre les Turks; il battit à plusieurs reprises l'armée formidable du sulthan Osman, et mourut en 1621. Sa vie a été écrite par A. Narusewicz, évêq. de Luck, 2 vol. in-12. C'est un des meilleurs ouv. de la littérature polonaise.

CHODORLAHOMOR, roi de l'Elymaïde, vers l'an 1925 avant J.-C., avait étendu ses conquêtes jusqu'à la mer Morte lorsqu'il fut vaincu par Abraham, qui était accouru, à la tête de ses nombreux serviteurs et de ses voisins, pour délivrer des mains de ce prince, Loth, son neveu, et un grand nomb. d'autres captifs.

CHODOWIECKI (Daniel-Nicolas), peintre et grav., direct. de l'acad. des arts et des sciences mécaniques de Berlin, né en 1726, mort en 1801, avait été destiné au commerce par son père, et n'eut, dans la nouvelle carrière où son goût l'entraîna, et où il ne tarda pas à acquérir la plus gr. réputation, d'autres secours que ceux de son aptitude extraordinaire et son ardeur pour le travail. Les compositions de cet artiste, dont l'œuvre comprend plus de trois mille pièces, ont en général beaucoup d'expression et de vérité; elles ont été recherchées par tous les libraires de son temps, et enrichissent, entre autres, des éditions de l'Arioste, de Gessner, et du roman de *Don Quichotte*. On trouve le catalogue de ses ouv. dans le *Dictionnaire des artistes* du baron de Heinecken, dans les *Miscallaneen artistischen Inhalts* de Meusel (t. 1er, nº 131), et dans le *Manuel des amateurs de l'art*, par M. Hubert, etc.

CHOFFARD (Pierre-Philippe), dessinat. et grav. français, né à Paris en 1730, m. en 1809, est aut. d'une *Notice* historique sur l'art de la grav., Paris, 1805, in-8. Il a gravé les planches d'Herculanum pour le *Voyage pittoresque* de l'abbé de Saint-Non; la *Vue du pont d'Orléans*; une des pl. des *Batailles de la Chine* d'après le dessin du père Jean Damascenus, missionn.; des vignettes et culs de lampe pour les *Œuvres* de J.-J. Rousseau, les *Contes* de La Fontaine, les *Métamorphoses* d'Ovide, le *Voyage de la Grèce*. M. Ponce a pub. une *Notice* sur P.-P. Choffard, dans l'*Annuaire de la société des arts graphiques*.

CHOIN (Marie-Emilie JOLY de), favorite du dauphin, fils de Louis XIV, qui, dit-on, l'épousa secrètement comme son père avait épousé Mad. de Maintenon, naquit à Bourg-en-Bresse d'une famille noble originaire de Savoie, et fut d'abord placée auprès de la princesse de Conti vers la fin du 17e S. Douée de moins de beauté que de douceur et d'esprit, elle ne fit usage de son entier ascendant sur le prince que pour opérer dans sa conduite de notables réformes; et cette circonstance pourrait expliquer jusqu'à un certain point la distinction et les égards dont elle jouit à la cour, où toutefois elle ne se rendait que fort rarement, faisant de Meudon son principal séjour. Après la mort du dauphin, Mlle de Choin vécut dans la retraite avec une fortune très-médiocre, et m. en 1744, ou en 1730 suivant Duclos, qui, dans ses *Mémoires*, appuie fortement l'opinion du mariage secret, contre laquelle Voltaire s'est élevé avec chaleur.

CHOIN (Louis-Albert JOLY de), savant et vertueux prélat, de la même famille que la préc., né en 1702 à Bourg-en-Bresse, dont son père était gouverneur, fit ses études en théol. au séminaire de St-Sulpice, à Paris, et devint doyen de la cathédrale de Nantes, puis grand-vicaire de ce diocèse. Appelé en 1738 au siége épiscopal de Toulon par le cardinal de Fleury, auquel il opposa d'abord une modeste résistance, il rappela par son zèle vif et pur les premiers temps de l'église, et institua de sages réformes dans son diocèse, qu'il édifia par la simplicité de ses mœurs et par la constante pratique d'une ardente charité. Après avoir été plusieurs fois député aux assemblées du clergé, il mourut en 1759, laissant, outre un gr. nomb. de *Mandemens* et autres écrits, une excellente *Instruction sur le rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4, ib., 1790 : ouv. devenu classique pour le clergé, et qui peut, en quelque sorte, tenir lieu de bibliothèque à un ecclésiastique.

CHOISEUL. Nom d'une famille dont l'ancienneté remonte, par les comtes de Langres, à Raynard III, sieur de Choiseul, qui épousa, en 1182,

Alix de Dreux, petite-fille de Louis-le-Gros ; elle compte un gr. nomb. d'illustres rejetons.— Ch. de CHOISEUL, comte du Plessis-Praslin, maréch. de France, apprit le métier des armes sous le maréch. de Matignon, qu'il suivit un instant sous les drapeaux de la ligue ; puis reconnaissant bientôt dans les Guise une faction armée contre les intérêts du trône, il se retira en Champagne, où sa prudence et son zèle maintinrent l'autorité royale et celle des lois, de même que dans le Bassigni et une partie de la Bourgogne. Il fut l'un des premiers à reconnaître pour roi Henri IV, qui le nomma en 1594 capitaine de la prem. comp. franç. des gardes, puis gouv. de Troyes, et lui conféra l'ordre du St-Esprit. Ce fut sous Louis XIII qu'il obtint le bâton de maréchal. Charles de Choiseul, l'un des prem. capit. de son temps, mourut en 1626, âgé de 63 ans. Il avait eu, en différentes fois, le command. de neuf armées, s'était trouvé à quarante sept batailles ou combats, avait conquis au roi sur les rebelles cinquante-trois villes, et pendant cinquante années qu'il porta les armes, il avait reçu trente-six blessures. Son oraison funèbre fut prononcée par Denis Lantrecey, et imp. à Troyes, in-4. Turpin a écrit sa *vie*, qui se trouve dans le 26e vol. des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigny et Pérau.

CHOISEUL (CÉSAR, duc de), sieur du Plessis-Praslin, maréch. de France, neveu du précéd., né à Paris en 1598, fut placé par Henri IV, en qualité d'enfant d'honneur, auprès du dauphin, puis, à l'âge de 14 ans, il obtint un régiment qu'il résolut de conduire lui-même à pied, et fit ses premières armes en Champagne sous les yeux de son oncle. Son goût précoce pour les combats lui fit rechercher les exercices qui y rendent propre ; il devint habile dans l'escrime, et il fit bientôt parler de lui par ses duels : le plus remarquable est celui qu'il eut avec l'abbé de Gondi, depuis si connu sous le nom de card. de Retz. Choiseul se fit une réputation plus honorable par sa valeur et l'habileté qu'il déploya à la guerre. Après avoir suivi Louis XIII au siége de St-Jean d'Angely, où les soldats français se servirent pour la dernière fois du bouclier, il fut renvoyé avec son régiment dans l'île d'Oléron pour s'opposer à la descente des Anglais, dont il fit échouer les efforts ; il eut part aux expéditions qui suivirent celle de 1628, et réussit dans plusieurs négociations difficiles. Son exploit le plus éclatant est la bataille de Réthel, où il défit, en 1650, le maréch. de Turenne, qui commandait l'armée espagnole. Il fut fait chev. du St-Esprit en 1662, créé duc et pair l'année suivante, et m. en 1675, âgé de près de 78 ans. Il avait perdu trois de ses fils au champ d'honneur. Louis XIV, à qui Choiseul avait exprimé, trois ans auparavant, le regret de n'avoir point de commandement, alors que la France avait sur pied trois armées, lui répondit en l'embrassant : « Monsieur le maréchal, on ne travaille que pour approcher de la gloire que vous vous êtes acquise ; il est agréable de se reposer après tant de victoires. » La biblioth. royale possède deux recueils MSs. de *Lettres* de Choiseul, ambassad. en Savoie, et commandant en Piémont depuis 1632 jusqu'en 1651, et on a de lui des *Mémoires*, depuis 1628 jusqu'en 1671, Paris, 1676, in-4. — Gilbert de CHOISEUL DUPLESSIS-PRASLIN, son frère, embrassa de bonne heure l'état ecclés., devint évêque de Comminges en 1644, assista six ans après à l'assemblée des notables tenue à Paris relativement à la convocation des états-généraux, et prononça une harangue imprimée en 1657, in-8. Transféré à l'évêché de Tournai en 1670, son zèle pour l'instruction des peuples et pour le soulagement des pauvres ne se démentit point, et il mourut à Paris en 1689. Il avait été chargé, en 1666, de l'*Oraison funèbre d'Armand de Bourbon*, prince de Conti, imp. à Paris (la même année), in-4 ; et en 1672, il prononça celle de *Charles-Pâris d'Orléans, fils de Henri II, duc de Longueville*, ibid., in-4. Outre le *Rapport* qu'il fit au sujet de la célèbre déclaration du clergé de France, à laquelle il avait coopéré, et qui se trouve imp. avec la trad. franç., par Le Roy, de la défense de cette déclaration écrite en latin par Bossuet, dont il eut l'honneur d'être l'intime ami (Paris, 1745, 3 vol. in-4 ; dans le *Rec. sur les libertés de l'église gallic.*, Paris, 1811, in-8, etc.), on a de ce savant et pieux prélat : *Éclairciss. touchant le sacrem. de Pénitence*, Lille, 1679, in-12 ; *Mém. touchant la relig.*, Paris, 1681-85, 3 vol. in-12 ; une *Traduction des Psaumes*, *des Cantiques et des Hymnes de l'église ; Lettre pastorale sur le culte de la Vierge*, qui se trouve en tête des *Avis salutaires de la Vierge à ses dévots indiscrets* de Baillet, et la rédaction des *Mémoires* de son frère. — CHOISEUL-BEAUPRÉ (Gab.-Florent de), né en 1685 à Dinant, sacré en 1718, év. de St-Papoul, nommé en 1723 au siége de Mende, a publié des *Statuts synodaux* pour ce dernier diocèse, Mende, 1739, in-8, et mourut en 1767, doyen des év. de France. — CHOISEUL-STAINVILLE (Léopold-Charles de), né en 1724 au chât. de Lunéville, m. en 1781, archev. de Cambrai, a publié les *Statuts synodaux du diocèse d'Alby* (dont il avait été sacré archevêque en 1759, et où il fut remplacé cinq ans après par le card. de Bernis), 1763, in-8. — La même famille a fourni plusieurs autres prélats : Claude-Ant. de CHOISEUL-BEAUPRÉ, év., comte de Châlons-sur-Marne, dont le chevalier de la Touche a publié la *Relation d'entrée solennelle dans sa ville épisc.* ; — Antoine-Cleriadus de CHOISEUL-BEAUPRÉ, archevêque de Besançon, né en 1707, sacré en 1755, cardinal en 1761, et m. en 1774, dont l'*Éloge historique*, par l'abbé de Canne, est conservé dans les registres MSs. de l'acad. de Besançon.

CHOISEUL-FRANCIÈRES (CLAUDE, comte de), maréch. de France, de la famille des précéd., né en 1632, se distingua dans la guerre de Hongrie en 1664, et décida le gain de la bataille de St-Gothard. Sur sa réputation de valeur et d'habileté, les Vénitiens le demandèrent à Louis XIV, et en 1669 il défendit pour eux l'île de Candie contre les Musulmans. Il fut nommé lieut.-gén. en 1676 en récompense de ses hauts-faits au combat de Senef (1674), et obtint le bâton de maréchal en 1693, après avoir déjoué les projets de l'électeur de Bavière, qui, à la tête d'une armée nombreuse, menaçait la France et ses alliés. Il mourut en 1711, doyen des maréchaux de France.

CHOISEUL (ÉTIENNE-FRANÇOIS de), duc de Choiseul et d'Amboise, colonel-génér. des Suisses, ministre d'état, duc et pair, né en 1719, entra de bonne heure au service sous le nom de *comte de Stainville*, et s'y éleva rapidem. aux prem. dignités. Son alliance à une riche héritière, sœur de la duchesse de Goutaut, lui procura le seul avantage qui parût lui manquer, et sa liaison avec la marq. de Pompadour lui fournit les moyens de satisfaire son ambition. Ayant été chargé, pour son début dans la carrière politique, de l'ambassade de Rome, très-importante alors, il plut au pape Benoît XIV, de qui il obtint la lettre encyclique relat. aux disputes sur la bulle *Unigenitus*, ainsi que la promesse du chapeau de cardinal pour l'abbé comte de Bernis, alors ministre des affaires étrang., qu'il ne croyait pas devoir sitôt remplacer dans ces importantes fonctions : ce fut à son retour de l'ambassade de Vienne, dont il avait été chargé à la fin de 1756, que le duc de Choiseul reçut le portefeuille des affaires étrang. Créé en même temps duc et pair, le nouveau ministre s'éleva bientôt au plus haut degré de faveur ; à la m. du maréchal de Belle-Isle, il lui succéda au minist. de la guerre, se démit du portefeuille des affaires étrangères, qu'il remit à son cousin, le comte de Choiseul, égalem. créé duc et pair sous le nom de *duc de Praslin* ; et

2 ans après il eut le minist. de la marine. L'affaire des jésuites occupait alors tous les esprits : le duc de Choiseul, qui s'était constamment montré leur adversaire, se joignit au parlement pour consommer leur perte ; et l'appui du vertueux dauphin, père de Louis XVI, ne prévalut point auprès du roi contre la puissante opposition du minist. favori. Sur ces entrefaites fut conclue la paix de 1763, et les pénibles conditions auxquelles le concours des circonstances réduisit la France avaient fourni un prem. motif de récriminations aux ennemis du duc, lorsqu'il perdit, en 1764, par la mort de Mme de Pompadour, une auxiliaire puissante et une amie sincèrement attachée ; l'année suivante le dauphin succomba à une maladie de poitrine, et fut suivi dans la tombe par son épouse, atteinte du même mal. Le deuil général de la France parut à de vils agens une occasion favorable pour accréditer une imputat. odieuse contre le puiss. ministre ; mais cette abomin. calomnie fut étouffée par ceux mêmes qui désiraient le perdre. Ceux-ci eurent recours à des moyens d'une autre nature, et qui ne remplirent leur but qu'aux dépens de la dignité du trône (*v.* M. J. Gomart de Vaubernier, comtesse du Barry) : le duc de Choiseul encourut dans cette lutte scandaleuse, que suscitèrent, dit-on, le duc d'Aiguillon, l'abbé Terray, contrôleur général, et le chancelier de France, Maupeou, l'inexcusable reproche d'avoir oublié envers Louis XV les témoignages extérieurs du respect dont les écarts du souverain n'affranchissent jamais le sujet. Sa disgrâce lui fut annoncée, le 24 décembre 1770, par une lettre sévère, qui le reléguait à Chanteloup ; il y fut accompagné par les acclamat. publ. : heureux, pend. les trois années de cette brillante disgrâce, s'il se fût borné aux pures jouissances dont il était entouré dans sa retraite charmante ! Rappelé de son exil après la mort de Louis XV, le duc de Choiseul reçut de son infortuné success. un accueil honorable ; mais il ne put ressaisir le pouvoir, et parut se consoler à l'aide de son inépuisable gaîté et surtout de sa légèreté naturelle ; toutefois on lui reproche avec raison d'avoir laissé percer ses dépits ambitieux dans des plaisanteries trop caustiques sur le compte de ses successeurs. Il mourut en 1785, avec des dettes immenses, et ne laissant que de faibles débris de la fortune de sa femme, qui se fit un devoir de garantir les dons excessifs que son prodigue époux léguait, par son testament, aux personnes qui l'avaient servi, puis se retira dans un des plus pauvres couvens de Paris, emportant l'estime et l'admiration universelle. La prodigalité du duc de Choiseul ne s'est point bornée, dit-on, à la fortune de sa femme ; on l'accuse d'avoir peu épargné le trésor royal ; et cependant il est certain que sous son administration les dépenses de l'état furent diminuées de plusieurs millions. Nous croyons devoir tracer une esquisse rapide des travaux politiques de ce ministre, sur lequel les opinions sont fort opposées. Appelé au ministère de la guerre après la guerre de sept ans, il changea l'organisation de l'armée, donna au corps de l'artillerie et du génie militaire une nouvelle forme nécessitée par les progrès que le grand Frédéric avait opérés dans l'art stratégique ; d'excellentes écoles furent fondées, et de sages économies compensèrent, à beaucoup d'égards, le surcroît de dépenses dont le trésor royal se trouva grevé par une foule de pensions généreusement accordées aux anciens officiers qui, mécontens de l'ordonnance du 10 décembre 1762, demandèrent leur retraite : ils furent remplacés par une jeunesse active et belliqueuse qui adopta avec zèle le nouv. système, dont elle reconnaissait l'utilité ; les Antilles (seules possessions que la France eût conservées en Amérique depuis le traité de paix de 1763) furent l'objet d'un intérêt spécial ; enfin le rétablissement de la marine franç. sur un pied respectable, la conquête de l'île de Corse, l'entrave un instant opposée aux projets ambitieux de la Russie sur la Pologne par la déclarat. de guerre de la Turquie, les prem. idées d'émancipation répandues dans les colonies américaines de l'Angleterre, etc., furent l'ouvrage du comte de Choiseul comme ministre de la guerre : l'un des actes les plus importans de son administrat. comme ministre des aff. étrang. est le *Pacte de Famille* (*v.* Charles III, roi d'Espagne). Les divers écrits du duc de Choiseul, qui ont paru, n'avaient point été destinés par lui à voir le jour : son épouse les a désavoués avec raison. Ils ont été publ. à Paris (par Soulavie l'aîné), 1790, 2 vol. in-8, et renferment des détails que l'aut. ne voulait faire connaître au public que 50 ans après sa mort.

CHOISEUL-GOUFFIER (MARIE-GABRIEL-AUGUSTE-LAURENT), pair de France, membre de l'acad. française, né en 1752, prit le nom de *Gouffier* en épousant l'héritière de cette maison. Entraîné de bonne heure par le désir de visiter la Grèce, il s'embarqua dans ce but, en 1776, avec l'expéd. commandée par le marq. de Chabert (*v.* ce nom), et recueillit pendant ce voyage des matériaux précieux pour les sciences et les arts. De retour en France, il fut admis, en 1779, à l'acad. des inscript., puis, en 1784, il remplaça d'Alembert à l'accad. française. C'est dans l'intervalle de ces deux nominations qu'il pub. le 1er vol. de son *Voyage pittoresque en Grèce*. Nommé ambassadeur de France près la Porte Othomane, peu de temps après son admission à l'acad. franç., et au moment où il se disposait à retourner en Grèce sans mission, il emmena avec lui, entre autres littérat. et savans, l'abbé Delille, dont il fut toujours le protecteur et l'ami. Dans le cours de cette légation le comte de Choiseul continua ses importantes recherches, et fit en même temps de généreux efforts auprès de plusieurs personnages éminens de la Sublime Porte avec lesquels il s'était lié, pour leur inspirer le désir de faire participer leur nation à la civilisation de l'Europe ; mais il faillit perdre, par la malveillance ou la jalousie d'un ministre étranger, le crédit dont il jouissait en Turquie : on fit remettre au divan un exemplaire de son *Voyage en Grèce*, en signalant comme séditieux, un passage du disc. prélimin. où l'aut. indiquait aux Grecs les moyens de ressaisir leur indépendance. Il s'empressa de détourner le coup, en remplaçant, par un carton qu'il eut le moyen de faire imprimer promptement, le passage signalé, et en remettant au grand-seigneur l'ouvr. ainsi corrigé. Le duc de Choiseul conserva son crédit jusqu'au moment où éclata la révolution française. Nommé, en 1791, ambass. à Londres, il ne s'y rendit point, et resta à Constantinople, d'où il adressait aux princes français en Allemagne ses dépêches qu'il ne pouvait plus faire parvenir au roi. Cette correspondance ayant été saisie par l'armée républicaine en Champagne, le comte de Choiseul, décrété d'accusation, quitta Constantinople et passa en Russie, où il jouit d'honorables distinctions, et trouva, avec l'utile emploi de ses talens, l'occasion de satisfaire son empressement à répandre le goût des arts et des sciences. Ramené en France, en 1802, par le désir de revoir sa patrie, il fut admis, l'année suiv. à la 2e classe de l'institut, en qualité d'ancien membre de l'acad. des inscript., et en 1809 il publia le 2e vol. de son *Voyage* (le 3e et dernier a été publié par Blaise en 1824). Il rentra à l'acad. franç. après la restauration, et fut nommé par le roi membre de la chambre des pairs. Mort à Aix-la-Chapelle en 1817. Les pièces les plus remarquables des différens mémoires qu'il a lus à l'acad. des inscript. à différentes époques, sont sa *Dissert. sur Homère*, ses *Mémoires sur l'Hippodrome d'Olympie*, ses *Recherches sur l'origine du Bosphore*

de Thrace, etc. Il a fourni des *notes* au poème de l'*Imagination* par Delille, Paris, 1816, 2 vol. in-8.

CHOISEUL, duc de Praslin. V. PRASLIN.

CHOISY (FRANÇOIS-TIMOLÉON de), grand-doyen de la cathédrale de Bayeux, et l'un des 40 de l'académie franç., né à Paris en 1644, fut dès le berceau gâté par sa mère, qui se plaisait à l'habiller en femme, soit pour singer la manière dont on élevait le dauphin, frère de Louis XIV, et faire ainsi sa cour au cardinal de Mazarin, soit parce que son petit abbé, dont elle était idolâtre, lui semblait plus beau sous ce travestissement. ce qu'il y a de certain, c'est qu'il favorisa la conduite licencieuse de sa jeunesse, dont les aventures sont consignées dans l'ouvr. anonyme (écrit par l'abbé lui-même) pub. pour la première fois en 1736, Bruxelles (Paris), in-12, sous ce titre : *Hist. de madame la comtesse des Barres*, nom qu'il avait pris pour compléter son déguisement. Attaqué par une maladie dangereuse, à son retour de Rome, où il avait accompagné, en qualité de conclaviste le card. de Bouillon pour l'élection du pape Innocent XI, il résolut de se convertir; et, pour effacer le souvenir de sa conduite passée, il publia *quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, la provid., l'existence de Dieu et la religion*, Paris, 1684, in-12 (Dangeau est aut. du 1er de ces dialogues, et eut part à la composition du 2e) : il se fit nommer ensuite coadjuteur de l'ambassade qui fut envoyée au roi de Siam pour le convertir à la foi catholique. C'est pendant ce voyage, dont il a pub. la relation à son retour (Paris, 1687, in-4, et in-12), que l'abbé de Choisy se fit ordonner prêtre. Le reste de sa vie se ressentit de ces antécédens; il ne cessa d'être le jouet de ses passions, et fut constamment tourmenté par les remords. Il m. à Paris en 1724, doyen de l'acad. franç. Ses autres ouvr. les plus remarquables, dont l'abbé d'Olivet a donné un catal. raisonné avec une *vie* de l'aut., Lausanne, 1748, in-8, sont : une *vie de David*, et une *vie de Salomon*, panégyriques du roi de France, sous le nom des deux rois d'Israel : la 1re est accompagnée d'une paraphrase des Psaumes; plus. autres *vies*, pub. d'abord séparément, in-4, puis reimpr. en 4 vol. in-12, 1750; une *trad.* de l'*Imitation de J. C.*, Paris, 1692, in-12 (*v.* le *Dictionnaire des anonymes*, no 8547, 2e édit.); l'*Hist. de l'Eglise* en 11 vol. in-4; *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* (pub. par Camusat), 2 vol. in-12, etc.

CHOKIER (ERASME DE SURLET, sieur de), jurisc., né à Liége en 1569, m. en 1625, a laissé deux tr. de jurisp.; *De jurisd. ordin. in exemptos*, en 2 vol.; et *De advocatis feudalib.* — Son frère, Jean-Ernest CHOKIER, vicaire-général du dioc. de Liége, sa patrie, né en 1571, m. en 1650, fondat. d'une *maison des filles repenties*, et d'un hospice pour les incurables, a laissé, en latin, des *notes* ou *comment.* sur plus. aut. anciens, tels que Sénèque, Juste Lips, Heidelmann, Onosander, etc., pub. de 1607 à 1625. On lui doit en outre : *De re nummariâ prisci ævi collatâ ad æstim. præsentis*, Liége, 1619, in-8; un *Tr. des cas réservés*, et plus. *écrits* de controverse. — CHOKIER (Jean-Frédéric), doct. en théol., chancel. de Liége, m. en 1635, oncle des précéd., n'est connu que comme auteur d'un *Recueil de prières*, en latin, Liége, 1636, in-12.

CHOLET (JEAN), dit Nointel, card. légat en France, et fondateur du collége des Cholets, né dans le 13e S., à Nointel, fut d'abord chanoine de la cathédrale de Beauvais, puis fut fait card. du titre de Ste-Cécile, en 1281, par le pape Martin IV, qui le chargea de diverses légations, ainsi que son success. Nicolas IV. Les nombreux legs que fit ce card. par son testament, daté de 1289, font supposer qu'il possédait une fortune immense. Il m. en 1291, et fut inhumé à l'église de St-Lucien, près Beauvais, dans un magnifique tombeau sur lequel on voyait son effigie d'argent massif, enrichie de pierreries.

CHOLIÈRES (NICOLAS), avocat au parlement de Grenoble dans le 16e S., a laissé plus. opuscules fort rares, et qui n'ont guère d'autre mérite. Ils ont pour titre : *Les neuf matinées du seigneur de Cholières*, etc., Paris, 1585, in-8; suivi des *Après-dînées*, 1587, in-12 : ils ont été réunis en 1611 et 1613, par Ant. du Breuil, sous ce titre : *Contes et discours bigarrez du sieur de Cholières*, 2 vol. in-12; *la guerre des masles contre les femelles*, pub. avec les *Mélanges poétiques de l'aut.*, 1588, in-12; *la Forêt nuptiale*, 1600, in-12.

CHOLIN (PIERRE), savant hélléniste et théol. suisse, né vers la fin du 15e S. à Zug, professa les belles-lettres à Zurich, et m. en 1542. Il fut précepteur de Théodore de Bèze, et a trad. du grec en latin les livres réputés apochryphes parmi les protestans. Cholin, dont Budé faisait beaucoup de cas, a participé avec Léon de Juda, Bibliander, Pellican et R. Gautier, à la *Bible* dite *de Zurich*, très-estimée des protestans : elle est chargée de notes littérales et de scholies sur les marges.

CHOMBART (N.), cultivateur propriétaire à Erlyes (Nord), parut, sans reproche comme sans bruit, sur la scène politique en qualité de député à l'assemblée nationale pour le bailliage de Lille, puis comme membre du conseil des cinq-cents : il m. dans sa patrie en 1805.

CHOMEL (NOEL), curé de St-Vincent de Lyon, m. en 1712, est aut. d'un *Dictionn. économique*, Lyon, 2 vol. in-fol., Paris, 1718, et Amsterdam, 1732, in-fol. Cet ouvr., qui n'est qu'une compilation d'autres écrits surannés sur l'économie domestique et l'agriculture, a eu un gr. nomb. d'édit., dont la plus récente est celle de Paris, 1767, 3 vol. in-fol., avec des augment. par de Lamase. Il a été traduit en allem., Leipsig, 1750; en angl., par Robert Bradley, Lond., 1722 et 1735; en flamand, Leyde, 1743.

CHOMEL (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), neveu du précéd., méd. et botan., né à Paris en 1671, suivit d'abord les leçons et les herborisations de Tournefort (*v.* ce nom), dont il devint l'ami; et fut reçu doct. en médec. en 1697. Tournefort ayant formé le projet d'écrire l'hist. générale des plantes du royaume, Chomel se chargea de l'aider dans ce travail en faisant avec lui toutes les recherches nécessaires. Il donna successiv. à l'acad. des sciences 7 mémoires qui contiennent la description et l'hist. de diverses plantes, et il communiqua à la même société plus. observat. sur les eaux minérales et sur des maladies extraordinaires. Devenu méd. du roi par quartier, Chomel fut reçu à l'acad. des sciences en 1720, élu doyen de la faculté en 1738, et m. en 1740. On a de lui un résumé des leçons qu'il donnait aux étudians sur les vertus des plantes d'usage, pub. sous ce titre : *Abrégé des plantes usuelles, dans lequel on donne leurs noms différents, tant français que latins, la manière de s'en servir, etc.*, Paris, 1712, 1715 et 1725, 3 vol. in-12, Amsterdam, 1730. Il a pub. un supplém. à cet ouvr., ibid., 1730, in-12. Son fils en a donné une édit. en 1761, 3 vol. in-12, où le supplém. se trouve refondu. M. Maillard a pub. une nouv. édit. avec addit., Paris, 1810, 2 vol. in-8, auxquels il faut joindre un recueil de 650 pl., pub. en 1809 par M. Dubuisson, in-8.

CHOMEL (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), fils du précéd., méd. de la faculté de Paris, m. en 1765, est aut. des ouvr. suiv. : *Lettre sur une maladie de bestiaux*, Paris, 1745, in-8; *Dissert. sur un mal de gorge gangreneux*, ibid., 1749, in-12; *Essai hist. sur la méd. en France*, ibid., 1762, in-12 : ouvr. curieux et estimé; *Eloge histor. de Jacq. Molin, dit Dumoulin*, ibid., 1761, in-8; *Eloge de Duret*,

ibid., 1765, in-12. — CHOMEL (N....), frère du précéd., est aut. des ouvr. suiv., pub. sous le voile de l'anonyme : *Tablettes morales et histor.*, Paris, 1762, in-12; *les Nuits parisiennes, à l'imitation des Nuits d'Aulu-Gelle*, ibid., 1769, 2 vol. petit in-8; *Aménités littéraires ou Recueil d'anecdotes*, Paris, 1773, 2 part. in-8. — CHOMEL (Jacq.-François), parent des précéd., né à Paris vers la fin du 17e S., et reçu doct. à Montpellier en 1708, a pub. : *Universæ medicinæ theoricæ pars prima, seu physiologia ad usum scholæ accomodata*, Montpellier, 1709, in-12; *Traité des eaux minérales, bains et douches de Vichy*, Clermont-Ferrand, 1734 et 1738, in-12, Paris, 1738, in-12.

CHOMENTOWSKY (N.) gentilhomme polonais, né vers 1735, se joignit au célèbre Kosciusko, lors de l'insurrection d'une partie de la Pologne contre les Russes, en 1794, combattit glorieusement pour l'indépendance de sa patrie à la tête des levées des districts de Lublin et de Chelm, et m. dans la bataille livrée près de cette dernière ville dans la même année.

CHOMORCEAU (MENU de). V. MENU.

CHOMPRÉ (PIERRE), instituteur, né en Champagne, m. à Paris en 1760, à l'âge de 62 ans, fonda dans cette ville une maison d'éducation que son zèle et sa capacité rendirent très-florissante. On a de lui plus. écrits, tous inspirés par le désir d'être utile à la jeunesse, et parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de la fable pour l'intelligence des poètes*, etc., Paris, 1727, petit in-12. Cet ouvr. a eu un gr. nomb. d'édit. La meill. est celle donnée par M. Millin, an IX (1800), tellement augmentée qu'elle peut passer pour un ouvr. neuf; *Dictionn. abrégé de la Bible, etc.*, ibid., 1755, petit in-12, souv. réimpr. : la meill. édit. est celle de M. Petitot, 1806, in-8 et in-12, avec des augm.; *Introd. à l'étude de la langue latine*, ibid., 1753, in-12; *Vocabulaire universel latin-franç.*, 1754, in-8; *Vie de Brutus, prem. consul de Rome*, 1730, in-8; *Vie de Callisthène, philosophe*, 1730, in-8; *Selecta latini sermonis exemplaria*, 1771, 6 vol. in-12 : trad. en franç. par l'aut, 1746, 1774, 6 vol. in-12. — CHOMPRÉ (Etienne-Martin), frère du précéd., et maître de pension comme lui, né à Paris en 1701 et m. en 1784, est aut. des ouvr. suiv. : *Apologues ou Réflexions morales sur les attributs de la fable*, 1764, 1766, in-12; c'est un supplém. au dictionn. de son frère, et qui est devenu fort rare; *Recueil de fables*, 1779, in-8; *Tables des matières de l'hist. des Voyages de l'abbé Prevost*, ibid., 1761, in-4. Il est égal. aut. de la petite *Gramm. franç., lat. et grecq.*, insér. dans le *Cours d'études pour l'école militaire*, et il a donné de nouv. édit. des deux ouv. de son frère, *Introd. à la langue lat.* et *Selecta latini sermonis exempl.*

CHOMPRÉ (NICOLAS-MAURICE), écriv. labor. et érudit, ancien consul de France à Malaga, ancien conseiller au conseil des prises, fils de Pierre Chompré, né à Paris en 1750, m. le 24 juillet 1825 à Ivry-sur-Seine (près de Paris), est aut. de plus. ouv. estimés, dont quelq.-uns ont été jusqu'ici attribués à son père ou à son oncle par les biogr., sans qu'il ait réclamé contre cette méprise. Voici la liste des productions de ce modeste auteur, non moins recommand. par ses qualités personnelles que par ses connaiss. variées : *Elémens d'arith., d'algèbre et de géom.*, 1776, 2 vol. in-12, pour le cours d'étude de l'école milit. (l'édit. de 1785 est augmentée des *Sections coniques*); *Table des angles horaires, Trigonom. rectiligne et sphér.*, trad. de l'ital. de Cagnoli, Paris, 1808, in-4, 2e édit.; des *Tables de réduct. des mesures et poids*, souvent reproduites dans div. ouvr. de chimie; un *Calendrier perpetuel*, présentant d'un coup-d'œil les dates hist.; *Nouveau Dictionn. portatif des langues franç. et angl.*, par Nugent, revu par J.-F. Charrier, nouv. édit. corrigée et augmentée, etc., Paris, 1805, 2 vol. in-8; *Méthode la plus natur..... pour enseigner à lire*, Paris, 1813, in-8 (sans nom d'aut.); une traduct. franç. très-estimée des *Comment. sur les lois angl.* de W. Blackstone, Paris, 1823, 6 vol. in-8. On lui doit encore plus. mém. lus à l'acad. et impr. dans div. rec. des sciences auxquelles ils sont relatifs.

CHOPIN (RENÉ), juriscons. franç., né près de La Flèche en 1537, fut avoc. au parlem. de Paris, et m. dans cette ville en 1606. Il est aut. de deux *Tr. du domaine et de la police ecclesiast.*, d'un *Comment. de la coutume de Paris*, et de plusieurs autres écrits, tous en latin, pub. d'abord séparém. puis recueillis en 6 vol. in-fol., Paris, 1663, avec la trad. franç. par Tournet. On trouve la liste de tous les ouvr. de Chopin dans les *Lettres sur la profession d'Avocat* de A.-G. Camus (*v.* ce nom), 4e édition, publ. par M. Dupin. Chopin jouissait, dans son temps, d'une grande réputation qui s'est affaiblie de nos jours; mais on ne peut lui refuser une doctrine profonde et un jugement solide.

CHOQUEL, avocat au parlement d'Aix, m. en 1761, est aut. d'un ouvr. int. : *la Musique rendue sensible par la mécanique*, Paris, 1759, 1762, in-8.

CHOQUET (LOUIS), poète franç. du 16e S., n'est connu que par un ouvr. dramatique ou mystère int. : *l'Apocalypse par St Jean Zebédée, où sont comprises les visions et révélations qu'icelui St Jean eut en l'île de Pathmos*, Paris, 1541, in-fol., à la suite des *Actes des apôtres* des frères Griban (*v.* ce nom).

CHOQUET DE LINDU (N.), ingénieur en chef des fortificat. et bâtimens civils de la marine, né à Brest en 1713, m. dans cette ville en 1790, a pub. l'ouvr. suiv. : *Description des trois formes du port de Brest, bâties, dessinées et gravées en 1757*; *Descript. du bagne de Brest*, 1757-1759, gr. in-fol., avec 12 pl.

CHORICIUS, sophiste grec, vivait sous l'empire de Justinien vers l'an 520 de J.-C. et se fit une gr. réputation par des discours et des déclamations dont on trouve quelq. fragm. dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius et dans le 2e vol. des *Anecdotes* de Villoison. M. Yriarte, dans le *Catalogue de la biblioth. de Madrid*, indique un MS. qui contient 19 déclamations inédites du même sophiste.

CHORIER (NICOLAS), histor., né à Vienne (Dauphiné) en 1609, fut avoc. au parlem. de Grenoble, mais négligea le barreau pour se livrer à l'étude de l'hist. du Dauphiné. Il m. en 1692. On a de lui : *Eloge de 3 archev. de Vienne, du nom de Villars*, Vienne, 1640, in-8; *Magistratûs causarumque patroni icon absolutissima*, ibid., 1646, in-8; *la Philosophie de l'honneste homme, etc.*, Paris, 1648, in-4; *Projet de l'hist. du Dauphiné*, Lyon, 1654, in-4; *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne, etc.*, Lyon, 1659, in-12; *Hist. générale du Dauphiné*, Grenoble et Lyon, 1661 et 1672, 2 vol. in-fol., ouvr. devenu rare, mais qui ne doit être consulté qu'avec précaution parce que l'aut. a adopté sans examen beaucoup de traditions absurdes; *Hist. généalog. de la maison de Sassenage, etc.*, Grenoble, 1669, Paris, 1696, in-12; *Nobiliaire du Dauphiné*, ibid., 1697, 4 vol. in-12; *Hist. du Dauphiné, abrégée pour Mgr. le Dauphin, etc.*, ib., 1674, 2 vol. in-12; *de Petri Boessatii equitis et comitis Palatini.... vitâ, etc.*, ib., 1680, in-12; *de D. Salvagnii Boessii Delphinati viri illustris vitâ, etc.*, ib., 1680, in-12; *Hist. de la vie de Charles de Créqui de Blanchefort, duc de Lesdiguières, etc.*, ibid., 1683 et 1693, 2 vol. in-12; *la Jurisprud. de Guy, pape, dans ses decisions, etc.*, Lyon, 1692, in-4 : cet ouvr., le meilleur de ceux de l'aut., a été réimpr. en 1769, in-4. Chorier est aussi l'aut. du livre infâme pub. d'abord sous le titre d'*Aloysiæ Sigeæ Toletanæ satyra sotadica*, et ensuite sous celui de *J. Meursii latini sermonis elegantiæ*, pub. pour la prem. fois à Grenoble, sans date, 2 vol. in-12. L'édit. la plus recherchée est

de Grangé, Paris, 1757, 1 vol. in-8. Cet ouvr. ordurier a été trad. en franç.; mais nous n'indiquerons aucune des nomb. édit. de cette version.

CHOSROES. V. KHOSROU.

CHOUDJAA-ED-DOULAH, surnommé *Djélal éd-dyn Hayder*, l'un des *Nababs* ou vice-rois de l'empire mogol dans l'Inde, né à Dehly en 1729, hérita du gouvernement occupé par son père. Irrité de l'arrogance des Anglais, il leur déclara la guerre en 1763, et son armée fut mise dans une déroute complète. Il se vit contraint de faire la paix à des conditions onéreuses et fut rétabli dans ses états. Mais, nourrissant au fond du cœur un vif ressentiment contre ses vainqueurs, dont il voulait secouer le joug, aidé par des Français que la prise de Pondichéri et de leurs autres comptoirs privaient de toute ressource, il organisa ses troupes à l'européenne, établit un arsenal et un parc parfaitement approvisionnés. Il sut tromper les regards inquiets des Anglais sur ses préparatifs hostiles en manifestant l'intention d'attaquer les Mahrattes et autres peuples de l'Inde, et il obtint même du gouverneur britannique un corps de troupes auxiliaires pour cette expédition. Vainqueur avec ce secours, il songeait à secouer le joug de ses puissans alliés, lorsqu'il m. au commencement de l'année 1775. Il a laissé la réputation d'un des plus adroits adversaires que les Anglais aient eus jusqu'à nos jours dans l'Inde et du meilleur ami des Français dans cette même contrée.

CHOUÉDÉ, 1er ministre de l'empereur de la Chine, Kien-long, dans le 18e S., était Tatar mantcheou d'origine. Après avoir exercé pendant plus. années la charge de gouvern. de Pé-king, des envieux l'ayant desservi auprès de son souverain, il fut envoyé, bien qu'il n'eût jamais suivi la carrière militaire, à l'armée chinoise alors occupée de la conquête du pays des Eleuths. Le commandant en chef, qui connaissait la grande capacité de Chouédé, sut tirer d'utiles services de ses talens en le plaçant à la tête de l'administ. de l'armée et en lui confiant la direction spéciale des subsistances. Les ennemis du disgracié ne le laissèrent point tranquille dans son nouveau poste et réussirent même à le faire condamner à m. par l'empereur. Mais il trouva un puissant protecteur dans le second des ministres de la cour, qui obtint en sa faveur un sursis dans l'intervalle duquel son innocence fut parfaitement reconnue. Il reçut sa grâce, et les nouvelles preuves de zèle et de fidélité qu'il donna le firent combler d'honneurs à son retour de l'armée. C'est à cette époque qu'il fut nommé premier ministre, et il jouit constamment de l'entière confiance de son maître jusqu'à sa m., arrivée en 1777.

CHOUET (JEAN-ROBERT), sav. protestant, né à Genève en 1642, vint terminer ses études à Nîmes, obtint, à 22 ans, la chaire de philosophie de Saumur, et fut appelé à celle de sa patrie en 1669. Un gr. nomb. de ses élèves le suivit dans cette dern. ville. Il fut fait conseiller de la républ. en 1686, rendit d'importans services comme négociateur avec les cantons suisses, l'ambassadeur de France près la diète helvétique et la cour de Sardaigne, fit adopter de sages règlemens, mit en ordre les archives de la ville, les registres du conseil, et m. en 1731. Ce sav., qui compta le célèbre Bayle au nombre de ses disciples, est aut. d'une *logique* en latin, Genève, 1672, in-8; *de Variâ astrorum luce*, 1674, in-4; *Lettre sur un phénomène céleste*, insérée dans les *Nouvelles de la republique des lettres*, mars, 1685. On a encore de lui un *Memoire succinct sur la reformation*, 1694; et *Reponses à des questions de milord Townshend sur Geneve anc.*, pub. pour la prem. fois en 1774. Il a laissé un MS. intit.: *Diverses recherches sur l'hist. de Genève, etc.*, et dont on trouve un extrait dans le *Journal helvétique*, janvier, 1755. Spon (*v.* ce nom) a puisé dans ce même MS. les documens nécessaires pour son *Hist. de Genève.*

CHOUPPES (AIMARD, marquis de), lieuten.-gén. des armées du roi, né en 1612, entra au service en 1628, s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de colonel, et fit toutes les campagnes de la fin du règne de Louis XIII. Ayant embrassé le parti du prince de Condé, lors des guerres de la Fronde, il fit sa paix avec la cour, fut nommé lieutenant-gén., obtint le gouvernement du Roussillon, commanda à Belle-Isle-en-Mer, fit la campagne de Portugal en 1668, et m. en 1677. Il a laissé des *Mem.* pub. par M. Duport-Dutertre (*v.* ce nom), Paris, 1753, 2 parties, in-12; ils commencent en 1625 et ne vont que jusqu'à 1660.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire Ier (*v.* ce nom), se révolta contre lui, fut vaincu et brûlé, ainsi que toute sa famille, dans l'asile où il s'était retiré, en 560.

CHRESTIENS (N.), surnommé *de Troyes*, du lieu de sa naissance, poète franç. et l'un des romanciers les plus féconds du 12e S., fut orateur et chroniqueur de madame Jehanne, comtesse de Flandre. Aucun poète n'a été plus loué par ses contemporains, et il paraît l'avoir mérité par l'invention, la conduite et le style de ses ouvr., dont il ne reste plus que six qui font partie des MSs. de la biblioth. du roi. En voici les titres: *Perceval-le-Vieil*, dédié à Philippe d'Alsace, comte de Flandre, translaté de prose en vers; d'un épisode de *Tristan de Léonnois*, par Luce du Gast. Gautiers de Denet en fut le continuateur, et Manessier, poète de la comtesse de Flandre, y mit la dernière main. Il a été trad. en prose et impr. en 1550, in-fol., sous le tit. de *Perceval le Gallois*; *le Chevalier au lion*; le roman de *Guillaume d'Angleterre*; le roman d'*Erec et d'Enide*, contenant les aventures de la table ronde; le roman de *Cliget*; et celui de *Lancelot du Lac* ou de *la Charette*. On a faussement attribué à Chrestiens les romans du *Chevalier à l'espée*, du *Graal de Troye*, de *Parthenopex de Blois*, de *Blanchandin*, et la continuation de celui des *Chevaliers de la table ronde*. Les ouvr. de ce romancier ont le mérite de faire connaître les mœurs et les usages du 12e S., et de faciliter la comparaison de la langue franç. à ses différentes époques.

CHRETIEN (GERVAIS), plus connu sous le nom de *maître Gervais*, né près de Caen, en Normandie, dans le 14e S., fut prem. méd. du roi Charles V, chantre de Bayeux, chanoine de Paris, fonda, en 1370, dans cette dern. ville, un collége qui a porté son nom jusqu'en 1790, quoiqu'il fût depuis long-temps sans exercice. Gervais Chrétien m. en 1383.

CHRÉTIEN (GUILLAUME), méd. des rois François Ier et Henri II, né dans le 16e S., a traduit en franç. quelq. ouvr. d'Hippocrate, de Galien et de Jacq. Sylvius, entre autres le traité *de Genitura* du prem. de ces médec., Paris, 1559, in-8. Il est également aut. de *Philalèthes sur les erreurs anatomiques, etc.*, Orléans, 1536, in-12. La liste des autres ouvr. de ce méd. se trouve dans le t. 34 des *Mem. de Niceron* et dans la *Biblioth. de Duverdier*.

CHRÉTIEN (FLORENT), fils du précéd., poète, né à Orléans en 1541, fut élevé dans la religion protestante, et nommé précepteur du jeune prince de Béarn, depuis Henri IV. Il m. en 1596. On a de lui div. ouv. en vers et en prose, tels que: *Hymne genethliaque sur la naissance du fils du comte de Soissons*, Paris, 1567, in-8; *le Jugement de Paris*, dialogue joué à Enghien à la naissance du fils du prince de Condé, ibid., 1567, in-8; *le Cordelier ou le St François* de Buchanan mis en vers franç., Genève, 1567, in-4; *Jephte ou le Vœu*, trag., trad. du latin de Buchanan en vers franç., Paris, 1566, in-4.

souv. réimp. ; *les 4 livres de la vénerie* d'Oppien, trad. du grec en vers franç., ibid., 1575, in-4; *Fabri Pibracii tetrasticha, græc. et lat. versibus expressa*, ibid., 1584, in-4; *Epigrammata ex anthologiâ græcâ selecta, etc.*, Paris, 1608, in-8, *Hist. de notre temps, etc.* Chrétien est encore aut. de plus. autres traductions et poésies lat. et franç. Il eut part à la fameuse *Satyre Ménippée*.

CHRÉTIEN (PIERRE), principal du collége de Poligny en Franche-comté, mort en 15:4, a laissé un ouvr. intit. : *Lucanici centones, ex Pharsaliæ libris desumpti, etc.*, Besançon, 1588, in-4, Brux., 1590, in-8, fort rare : c'est un tableau assez fidèle des troubles qui agitaient la Flandre à cette époque ; mais l'aut. s'y montre trop partisan du gouv. espag.

CHRÉTIEN (NICOLAS), sieur des Croix, poète dramat. du 16e S., né à Argentan en Normandie, fit représenter en 1608 une pièce traduite de l'ital., et intit. *le Ravissem. de Céphale* ; il donna ensuite successivem. : *les Portugais infortunés*, *Amnon et Thamar*, *Alboin* ou *la Vengeance*, et *les Amantes* ou *la Grande Pastorelle*. Toutes ces pièces ont été impr. à Rouen, de 1608 à 1613, et le recueil en est rare et recherché par les amateurs. On connaît encore du même poète une pièce de vers intit. *les Royales Ombres*, Rouen, 1611, in-8. — Un autre CHRÉTIEN (Jehan), poète provençal, contemporain du précédent, n'est connu que comme auteur de quelques *pièces de vers* qu'on trouve insérées dans les rec. de J. du Bellay, de La Roque, Nic. Rupin, etc.

CHRÉTIEN (GILLES-LOUIS), musicien de la chapelle du roi, né à Versailles en 1754, fut prem. violoncelle à l'Opéra. Privé de sa place pendant la révolution, il se créa une ressource en faisant des portraits à l'aide d'un instrument, nommé par lui *physionotrace*, et qu'il avait d'abord imaginé pour son amusement. C'est à tort que cette invention lui a été contestée par le sieur Quenedey. Chrétien m. en 1811. Il est aut. d'un ouvr. intit. : *la Musique étudiée comme Science naturelle, certaine et comme art*, ou *Grammaire et Dictionnaire musical*, Paris, 1811, in-8, avec un cahier de pl. in-4. Cet ouvr. a obtenu le suffrage de trois compositeurs estimés, MM. Grétry, Martini et Le Sueur.

CHRÉTIEN. V. PLESSIS (Toussaint du).

CHRIST (JEAN-FRÉDÉRIC), savant allem., né à Cobourg en 1700, fut chargé d'abord de plus. éducations particul., obtint ensuite une chaire de prof. d'histoire à Jéna, puis fut appelé à une chaire de poésie à Leipsig, où il m. en 1756. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste dans Meusel et dans Adelung (*v.* ces noms). Nous nous bornerons à indiquer les plus importans : *Dictionn. des Monogrammes* (en allem.), Leipsig, 1747, in-8 ; trad. en franç. et augm. de plus. suppl. par Sellius, Paris, 1750, in-8 ; *Noctes academicæ*, Halle, 1727-29, 4 part. in-8 ; *Origines Longobardicæ*, Halle, 1728, in-4 ; *de Nic. Machiavello lib. III*, Leipsig, 1731, in-4. Christ, doué d'une complexion vigoureuse, avait altéré sa santé par l'excès du travail qui le conduisit au tombeau à l'âge de 56 ans.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN, nom commun à plusieurs rois de Danemarck que nous allons faire connaître successivement. — CHRISTIAN Ier, fils de Thierri, dit *le Fortuné*, comte d'Oldenbourg, succéda à Christophe de Bavière (*v.* ce nom), décédé sans postérité en 1448, fut couronné roi de Suède en 1459, et renonça à cette couronne en 1465. Ce monarque, dont le caractère dominant était une dissimulation profonde, sut cependant se concilier l'amour de ses sujets, par sa douceur et sa charité envers les pauvres. Il soutint avec fermeté les droits de la couronne contre la noblesse, supprima plus. usages féodaux, et encouragea l'agriculture et le commerce. L'ordre de l'*Eléphant* fut fondé par lui en 1478, et il m. en 1481. Son fils Jean lui succéda.

CHRISTIAN II, surnommé *le Cruel*, roi de Danemarck, fils du roi Jean, et petit-fils du préc., né en 1481, succéda à son père en 1513. Il épousa en 1515 la princesse Isabelle, sœur de Charles-Quint, et signala bientôt son règne par une conduite violente et sanguinaire envers la noblesse danoise. Voyant que la Suède, dont le trône se trouvait vacant depuis la renonciation de Christian Ier, était en proie à plus. factions, Christian résolut de ressaisir ce sceptre échappé des mains de son grand-père. En conséquence il entra en Suède à la tête d'une armée, défit les troupes que voulut lui opposer Stenon Sture, administrateur du royaume, et, unissant l'intrigue à la force, il réussit à se faire couronner roi de Suède, vers la fin de 1520, par l'archevêque d'Upsal. Devenu le tyran de ses nouveaux sujets, il souleva par ses cruautés tous les états du royaume. C'est alors que Gustave Vasa (*v.* ce nom), prit la résolution de délivrer sa patrie d'un pareil monstre. Cependant Christian, après avoir laissé de fortes garnisons dans les principales villes de Suède, revint en Danemarck où il n'était pas moins odieux à ses peuples. Ceux-ci, excités par Frédéric, duc de Holstein, lui firent signifier en 1523 l'acte de sa déposition par le premier magistrat du Jutland. Christian, après avoir erré dix ans, et fait de vains efforts pour remonter sur le trône, fut pris et enfermé pendant douze années dans un donjon dont la porte fut murée, et où il ne recevait le jour que par une lucarne. Christian III, son successeur sur le trône de Danemarck, le fit sortir de cette prison, lui assigna pour résidence le château de Callundborg, où il fut traité honorablement jusqu'à sa mort, arrivée en 1559. Jean Swaning (*v.* ce nom) a publ. un ouvr. intit. *Christiernus II, Daniæ rex, seu speculum regis magni crudelis, infelicis, exulis*, Francfort, 1658, in-12. M. Riegels a pub. en 1788 une *Apologie* de Christian II (en danois).

CHRISTIAN III, fils et success. de Frédéric Ier, né en 1503, ne parvint à se faire reconnaître comme roi dans Copenhague qu'en 1536, 3 ans après la m. de son père, dont il poursuivit et exécuta l'entreprise, en introduisant le luthéranisme dans ses états. Les évêq., qui s'étaient violemment opposés à son avènement ainsi qu'à la réformation, furent tous arrêtés et mis en jugement ; cependant ils obtinrent leur grâce, à l'exception d'un seul nommé *Ronnow* (*v.* ce nom), lors du couronnement du roi, qui eut lieu peu de temps après la trève que celui-ci conclut avec Charles-Quint. Les troubles qui agitaient le nord depuis la déposition de Christian II ayant été terminés par le traité de Spire, en 1543, il tourna toute son attention vers la prospérité de ses états, et passa les dern. années de son règne dans une paix profonde. Protect. des sciences et des lettres, ce prince m. en 1559 à Colding, vénéré de ses peuples, auxquels il avait donné de bonnes lois, et laissant le trône à son fils Fréd. II.

CHRISTIAN IV, roi de Danemarck, petit-fils du précéd., né en 1577, monta sur le trône en 1588, à la m. de Frédéric II son père, et fut couronné en 1596. Plein de zèle et d'activité, il se montra de bonne heure occupé de la prospérité de ses états ; mais, peu secondé par la fortune dans les guerres où il se trouva souvent engagé, et surtout contrarié dans ses projets par la noblesse et les états, dont il s'efforça en vain d'obtenir, dans les dernières années de son règne, la substitution d'une armée soldée au service féodal, il ne réussit pas toujours, malgré sa bravoure et son habileté, à préserver son royaume de l'agression de voisins puissans : la paix conclue avec la Suède en 1645, sous la médiation de la France, fit perdre au Danemarck l'île de Gotland, ainsi que deux provinces à l'est des montagnes de Norwège, et l'île d'Oesel, cédées à la Suède, qui obtint aussi l'exemption du péage du Sund. Christian m. en 1648, emportant l'affection

de ses sujets et l'estime de l'Europe. Il avait été élu en 1625 chef des protest. contre l'emp. pour le rétabliss. du prince palatin. Le Danemarck dut la fondation de plus. villes nouvelles et forteresses à ce prince protecteur de l'industrie, des arts et du commerce ; on lui reproche cependant d'avoir été peu réglé dans ses mœurs.

CHRISTIAN V, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1646, succéda en 1670 à Frédéric III son père, et parut d'abord préparer à ses états un règne paisible. Après avoir fait divers règlemens relatifs à l'administr. intérieure et à l'organis. des tribunaux, il créa une compagnie des Indes, à laquelle il céda l'île de St-Thomas, achetée aux Anglais, et ses soins pour exciter ses sujets à ce genre de commerce, de même qu'à celui de la côte de Guinée, obtinrent d'heureux succès ; Copenhague lui dut plusieurs embellissemens, et une noblesse titrée fut établie dans le royaume. Cependant son caractère ardent et ambitieux ne tarda pas à se trahir : malgré tous les efforts de ses ministres, et les offres avantageuses de Terlon, ambassadeur de France, il s'allia avec les Hollandais contre cette puiss., par un traité conclu en 1673, et renouvelé l'année suiv. Ayant porté ses forces dans le Holstein, et demandé vainement des subsides aux Etats pour l'entretien de la guerre, il eut recours à la violence pour lever des taxes sur les duchés dont il était suzerain ; ensuite, de concert avec l'électeur de Brandebourg, il poussa vivement la guerre en Poméranie, chassa les Suédois, sur lesquels l'amiral Juel remporta des avantages signalés vers les côtes de Scanie, après leur avoir enlevé l'île de Gotland. Les traités de paix signés à Fontainebleau et à Lund en septembre 1679 n'avaient fait que suspendre les projets ambitieux de ce prince, lorsqu'il m., au milieu de nouveaux préparatifs, en 1699, des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la chasse. Son affabilité autant que ses largesses l'avaient rendu cher au peuple, aux yeux duquel il ne dédaignait pas de faire briller son adresse aux exercices du corps ; mais les sciences et les lettres ne lui durent que de faibles encouragemens. C'est à lui que le Danemarck doit le code pub. en 1693, et qui, sous le nom de *Code de Christian*, régit encore la législation danoise : il avait égalem. donné en 1688 un code civil à la Norwège, dont les églises reçurent de lui un rituel uniforme. Christian V laissa de son mariage avec Charlotte-Amélie, fille du landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric IV, son successeur, et d'autres enfans, m. sans postérité.

CHRISTIAN VI, fils et success. de Frédéric IV, né en 1699, monta sur le trône en 1730, et m. en 1746. Ce prince pacifique, et observateur zélé de la religion protestante, avait mis tous ses soins à conserver la paix à son royaume ; mais il n'en laissa pas moins les finances dans le plus déplorable état, malgré des subsides considérables qu'il avait reçus de plusieurs puissances. Son goût pour le faste lui fit consacrer des sommes immenses à l'embellissement des quartiers de Copenhague détruits par l'incendie de 1728, ainsi qu'à la construction du palais de cette capitale, devenu la proie des flammes en 1795. Son fils, Frédéric V, lui succéda sur le trône.

CHRISTIAN VII, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1749, fils et success. de Frédéric V, monta sur le trône en 1766, et fut couronné l'année suiv. Doué de qualités aimables et de beaucoup d'esprit, ce jeune prince, désirant étendre son instruction et visiter le monde savant, partit de Copenhague immédiatement après son mariage avec Caroline-Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, George III ; il parcourut success. l'Allem., la Hollande, l'Angleterre, la France, et revint dans ses états en 1769 : dans le cours de ce voyage, pendant lequel il se montra moins empressé de rechercher l'éclat fastueux du grand monde que la société des savans, il s'était fait recevoir docteur en droit à l'univ. de Cambridge. Peu de temps après son retour, Christian mit à la tête des affaires du royaume, en remplacement du comte J.-H.-C. de Bernstorf (*v.* ce nom), Struensée, son premier médecin, qui avait pris sur lui un extrême ascendant. Bientôt le nouveau ministre s'étant aliéné les esprits, la reine douairière (Julie-Marie de Brunswick-Wolfenbuttel), qui avait déjà tenté de brouiller Christian avec son épouse, dans l'espoir d'obtenir la princip. part dans la direct. des affaires, s'unit avec plus. mécontens pour persuader au roi qu'il existait des liaisons intimes et criminelles entre Carol.-Math. et Struensée, et qu'ils étaient d'accord pour le faire renoncer à la couronne. Ce prince, dont la tête commençait à se désorganiser, consentit à l'emprisonnem. de la reine et laissa entamer une enquête juridique. L'issue de cette affaire fut la m. de Struensée sur l'échafaud, et l'éloignement de Caroline-Mathilde, qui m. peu de temps après, à l'âge de 23 ans et demi. Christian fut bientôt hors d'état de gouverner ; sa raison l'ayant totalement abandonné, Julie-Marie et son fils Frédéric s'emparèrent des rênes de l'état. Il termina tristement ses jours à Rendsbourg, le 13 mars 1808. Voltaire, dans une de ses épîtres, félicite ce prince d'avoir établi dans ses états la liberté de la presse.

CHRISTIAN, archev. de Mayence dans le 12ᵉ S., fut un prélat belliqueux, et passa presque toute sa vie dans les camps. Il fut chargé par l'empereur Frédéric-Barberousse de deux expéditions en Italie, l'une en faveur de l'antipape Pascal III, l'autre pour seconder les gibelins toscans, dont il réussit assez bien à discipliner les troupes. Ayant entrepris, en 1174, le mémorable siége d'Ancône, il était sur le point d'enlever cette ville quand l'approche d'une armée conduite par Guillaume des Adelardi l'obligea de s'en éloigner ; mais il ne cessa de combattre les guelfes et les ennemis de Frédéric qu'après la trève de Venise en 1177. S'étant alors réconcilié avec le pape Alexandre III, il déploya pour la cause de l'église le même zèle qu'il avait mis à la défense de l'empire, et m. en guerroyant près de Tusculum en 1183.

CHRISTIAN (André), méd., né en 1551 à Rippen dans le Jutland., m. en 1606, presid. du collége de Sora, a laissé une compilation des ouvr. de Victor Trincavelli, sous ce titre : *Enchyridion medicum*, etc., Bâle, 1583, 1607, in-8.

CHRISTIAN (Charles), ou *Charles Christien Reisen*, l'un des plus habiles grav. modernes en pierres fines, né à Londres vers 1695, d'origine danoise, a fait un gr. nomb. d'ouvr. fort recherchés ; le meilleur est un *Portrait de Charles XII*, gravure qui peut à quelques égards soutenir la comparaison avec les plus belles pierres antiques. Cet artiste, l'un de ceux qui, en ce genre, font le plus d'honneur à l'Angleterre, m. à Londres en 1725, après avoir formé plus. élèves distingués.

CHRISTIANI (Guillaume-Ernest), historien danois, né à Kiel en 1731, m. en 1793, profess. d'éloquence et de droit public dans sa patrie, a laissé plus. ouvr. en allemand, entre autres : *Hist. des duchés de Sleswig et de Holstein*, 1775-84, 6 vol., ouvr. non achevé, mais important : Hegewisch en donné la continuat. ; *Hist. de la réunion des diverses croyances en Allemagne et dans les duchés de Sleswig et de Holstein*, Hambourg, 1773, in-8, etc.

CHRISTIN (Jean-Pierre), bourgeois de Lyon, né dans cette ville en 1683, y a laissé un souvenir honorable comme amateur éclairé des arts. Il avait fondé un prix de physique, pour une société dont il était l'un des premiers membres, et qui fut réunie ensuite à l'acad. de cette ville ; à sa m., survenue en 1755, il légua à cette même société ses livres, ses estampes et ses machines.

CHRISTIN (Charles-Gabriel-Frédéric), avocat, député aux états-généraux de 1789, né à St-Claude en 1744, pub. des *Mém.* en faveur des serfs du chapitre de cette ville, pour obtenir leur affranchissement, et intéressa Voltaire dans cette noble cause. Il se distingua ensuite dans l'assemblée constituante, par la modération de ses principes, et vint, après la session, occuper la place de présid. du tribunal civil de sa patrie : il périt en 1799, dans l'incendie qui consuma la ville de St-Claude. Il a laissé : *Dissert. sur l'établissement de l'abbaye de St-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes*, etc., 1772, in-8 ; *Collection des Mém. présentes au roi par les habitans du Mont-Jura et le chapitre de St-Claude*, etc., 1772, in-8. Christin est aut. de la *Lettre du P. Polycarpe à l'avocat-général Seguier*, etc., attribuée à Voltaire. Il avait réuni 5 vol. in-fol. de notes sur l'hist. de sa province et sur d'autres sujets import., qui ont été brûlés dans la maison de l'aut. lors du désastreux incendie de St-Claude.

CHRISTINE (Ste), vierge, souffrit le martyre sous le règne de Dioclétien. Des légendaires disent qu'elle était fille d'Urbain, gouverneur d'une ville de Toscane, païen, persécuteur des chrétiens; et qu'ayant brisé les idoles de son père, elle parvint d'abord à se soustraire, par la protection d'un ange, à la vengeance qu'Urbain avait déjà commencé à exercer sur elle, mais qu'un autre gouverneur la fit périr à coups de flèche. L'église célèbre sa fête le 24 juin.

CHRISTINE de Pisan, née à Venise en 1363, fut amenée en France dès l'âge de 5 ans, par son père que Charles V avait appelé auprès de lui pour être son astronome ou plutôt son astrologue, suiv. l'usage du temps. Christine fut élevée à la cour, où, quelq. années plus tard, sa beauté, son esprit et le crédit de son père la firent rechercher par un grand nombre de personnes de distinction. Un jeune gentilhomme picard, nommé Etienne du Castel, obtint la préférence et épousa la jeune Vénitienne, alors dans sa 15e année. Christine perdit son mari, enlevé par une maladie contagieuse, après 10 ans d'union, et cette m. attira à la veuve un gr. nombre de procès ruineux. Elle sut se consoler de sa mauvaise fortune par la lecture des livres que son père et son époux lui avaient laissés, et l'étude la conduisit à composer elle-même un gr. nombre d'ouvr. en prose et en vers. Ses écrits lui acquirent l'estime de plus. princes qui eurent soin de ses enfans ; et Charles VI lui fit donner 200 fr. de pension. On ignore l'époque de sa m. Les ouvr. qu'elle a laissés sont, comme nous l'avons dit, en vers et en prose : en voici la liste : cent *ballades*, en *lais*, *virelais*, *rondeaux*, etc., MS. déposé à la biblioth. du roi, sous le n° 7217 ; *Epître au Dieu d'amour*, ibid. ; *le Desbat des deux amans*, ibid. ; *le Livre des trois jugemens*, ibid. ; *le Livre du jugement de Poissy*, ibid. ; *le Chemin de longue estude*, ibid., trad. en prose par Jehan Chaperon, Paris, 1549, in-16 ; *Les dicts moraux* ou *enseignemens de Christine à son fils* ; *Le roman d'Othea* ou *l'epistre d'Othéa à Hector* (MSs. nos 7223 et 7641) ; *le Livre de mutacion de fortune*, MS. n° 7087 ; *Hist. du règne du roi Charles le Sage*, MS. n° 9668, pub. par l'abbé Lebœuf dans le 3e vol. de ses *Dissert. sur l'hist. de Paris* ; *la Vision de Christine de Pisan*, MS. n° 7394 ; *la Cité des dames* et *le Livre des trois vertus*, MSs. n° 7395 et 7399, impr. sous le titre des *Cent hist. de Troyes*, Paris, chez Phil. Pigouchet, sans date, in-4, autre édit., Paris, 1497, in-fol., 1522, in-4 ; *Epistre sur le roman de la Rose*, MS. n° 7217 ; *le Livre des faicts d'armes et de chevalerie*, MS. n° 7087 ; *Instruction des princesses, dames de court et aultres* ; *Lettres à la reine Isabelle* ; *les Proverbes moraulx*, et *Livre de prudence*. La vie de Christine de Pisan, écrite par Boivin le jeune, a été insérée dans le tome 2 des *Mém. de l'acad. des inscriptions*, etc. Une partie des productions de cette dame a été imprimée dans les tomes 2 et 3 de la *Collection des meilleurs ouvr. français*, composés par des dames.

CHRISTINE de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, épousa Victor-Amédée II, duc de Savoie, en 1619. Restée veuve en 1637, elle gouverna pendant la minorité de son fils avec prudence et fermeté. Attaquée par ses deux beaux-frères, dont l'un, le prince Thomas, réussit à s'emparer de Turin, elle poussa la guerre avec vigueur, fit rentrer le Piémont sous l'autorité de son fils Emmanuel-Philibert, et rendit le calme à ses états. Cette princesse, une des plus accomplies de son siècle, m. en 1663.

CHRISTINE, reine de Suède, née en 1626, fille du roi Gustave-Adolphe, et de Marie-Eléonore de Brandebourg, succéda à son père, m. en 1632, à la bataille de Lutzen. Gustave avait voulu que l'unique héritière de ses états fût élevée d'une manière forte et mâle, et qu'on l'instruisît dans toutes les sciences qui pouvaient orner son esprit et communiquer une grande énergie à son caractère. L'éducation de Christine, devenue reine, fut continuée d'après le plan tracé par son illustre père. Douée d'une vive imagination, d'une mémoire heureuse et d'une intelligence rare, elle fit en peu de temps des progrès rapides et apprit les langues anciennes, l'hist., la géographie, la politique ; mais en même temps elle signalait déjà cette singularité de conduite et de caractère qui eut tant d'influence sur les actes de sa vie. Se plaisant à tous les exercices violens, on avait beaucoup de peine à lui faire observer les usages et les convenances que prescrivait l'étiquette de la cour. Parmi les membres qui composaient le conseil de régence, la jeune Christine sut distinguer le chancelier Oxenstiern (*v.* ce nom), lui donna toute sa confiance, et se forma, d'après ses avis, à l'art de régner. Convaincus de la maturité de sa raison, les états du royaume, assemblés en 1642, l'engagèrent à prendre les rênes du gouvernement ; mais Christine crut devoir différer encore pendant deux ans, alléguant son âge et son peu d'expérience. Ce délai expiré, elle se mit à la tête des affaires, termina d'abord la guerre avec le Danemarck, commencée en 1644, et, par le traité qu'elle fit conclure en 1645, elle obtint la cession de plusieurs provinces. Elle soutint ensuite dans plus. occasions l'honneur de sa couronne et la dignité de son pays. Son alliance fut recherchée par la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande ; elle promulgua plus. édits favorables au commerce, et perfectionna les institutions savantes et littéraires créées sous les règnes précédens. Un vœu général se manifestait pour qu'elle fît choix d'un époux, et assurât ainsi la succession au trône ; mais elle s'y refusa en disant à ceux qui la pressaient à ce sujet : « J'aime » mieux vous désigner un bon prince et un succes» seur capable de gouverner avec sagesse et gloire ; » ne me forcez donc point au mariage ; il peut » naître de moi un Néron aussi bien qu'un Au» guste. » Ce successeur dont parlait Christine était le prince Charles-Gustave, son cousin-germain, dont elle avait déjà refusé la main, mais qu'elle désigna aux états en 1649, comme devant la remplacer un jour sur le trône. Peu de temps après, le système d'administration et de conduite qu'elle avait suivi jusqu'alors changea d'une manière frappante. Négligeant les conseils d'Oxenstiern et des autres ministres, elle écouta ceux de plus. favoris ambitieux. Le trésor de l'état fut prodigué, les titres et les distinctions échurent en partage à des hommes corrompus ou sans talens. Environnée d'embarras et de difficultés, Christine voulut abdiquer le gouvernement ; mais sur les représent. d'Oxenstiern et des anciens ministres qui espéraient

que les années ramèneraient la reine à des idées plus sages, elle reprit la direction des affaires avec une nouvelle fermeté, et dissipa pour quelq. temps les nuages qui s'étaient élevés autour du trône de Suède. Elle reprit son goût pour l'étude; elle correspondit avec un gr. nomb. de sav. de l'Europe, et en appela plusieurs à sa cour. On peut croire que la société habituelle de ces étrangers inspira à Christine du dégoût pour son pays, qui présentait encore peu d'attraits sous le rapport des lettres, des arts et de l'élégance des manières. De nouv. embarras s'étant manifestés dans l'administration, une conspiration (*v.* Messénius) ayant menacé non-seulement les favoris de Christine, mais encore cette reine elle-même, elle forma de nouveau la résolut. d'abdiquer le trône, et resta inébranlable dans ce dessein. Les états furent assemblés par son ordre à Upsal en 1654; elle leur fit part de sa résolution et déposa, en leur présence, les insignes de la royauté, pour les remettre au prince Charles-Gustave, se réservant le revenu de quelq. terres en Suède et en Allemagne, l'indépendance entière de sa personne, et une autorité absolue sur tous les individus qui composeraient sa suite ou sa maison. Elle n'avait point encore atteint sa 33e année. Ayant quitté la Suède peu de jours après, elle traversa le Danemarck, une partie de l'Allemagne septentrion., et se rendit à Bruxelles, où elle fit une entrée solennelle et où elle s'arrêta quelq. temps. Pendant son séjour dans cette ville, elle abjura, dit-on, le luthéranisme dans une entrevue secrète avec l'archiduc d'Autriche, Léopold, les comtes de Fuen-Saldagna, Montecuculli et Pimentel. Elle fit ensuite une abjuration plus solennelle dans la cathéd. d'Inspruck. De cette dernière ville elle alla à Rome, puis vint en France en 1656, s'arrêta quelq. jours à Fontainebleau, se rendit à Compiègne où résidait la cour, et de là à Paris. L'horreur générale qu'inspira le meurtre de Monaldeschi, gr.-écuyer de Christine, assassiné par ses ordres à Fontainebleau, dans un second voyage qu'elle fit à cette résidence royale en 1657, décida cette reine à quitter la France pour se rendre à Rome, où Alexandre VII lui assigna une pension de 12,000 écus romains. Charles-Gustave étant m. en 1660, Christine entreprit un voyage en Suède, avec l'espoir de rentrer en possession d'une couronne qu'elle regrettait. Mais les états, loin d'être disposés à la lui rendre, lui firent signer un acte formel de renonciation. Elle revint à Rome pour la troisième fois, puis retourna en Suède en 1666, n'osa point aller jusqu'à Stockholm, fit un séjour à Hambourg, aspira à la couronne de Pologne, vit sa demande rejetée par les Polonais, reprit ensuite le chemin de l'Italie, et se fixa enfin à Rome, où elle m. en 1689. « Les inégalités de la conduite, de l'humeur et des goûts de Christine, dit d'Alembert, le peu de décence qu'elle mit dans ses actions, le peu d'avantage qu'elle tira de ses connaissances et de son esprit pour faire le bonheur de ses peuples; sa fierté souvent déplacée, ses discours équivoques sur la religion qu'elle avait quittée, et sur celle qu'elle avait embrassée, enfin la vie pour ainsi dire errante qu'elle avait menée chez des étrangers qui ne l'aimaient pas, tout cela justifie plus qu'elle n'a cru la brièveté de l'épitaphe qu'elle voulut faire inscrire sur son tombeau : *Vixit Christina annos* 63. (Christine a vécu 63 ans). » Le pape Alexandre VIII y fit placer une inscription beaucoup plus longue. Christine a laissé quelques opuscules dans lesquels on retrouve son caractère; ce sont : *Ouvr. de loisir*, ou *Maximes et sentences*; *Reflexions sur la vie et les actions d'Alexandre*; *Mem. de ma vie*, *dedié à Dieu*; un *Recueil de lettres secrètes*, dont l'authenticité n'est pas bien prouvée. Les ouvr. de Christine ont été recueillis, pour la plupart, dans les *Mem.* concernant cette princesse, par le savant Archenholz (*v.* ce nom), Amsterdam, 1751-59, 4 vol. in-4. C'est de cet ouvr. que Lacombe a tiré sa *vie de Christine*, et d'Alembert ses *Reflexions et anecdotes* sur cette même reine. Colomiez a publié les *Lettres de la reine de Suède*, in-12, sans date.

CHRISTINEN (Paul), jurisc. brabançon, né à Malines en 1553, m. en 1631, a pub. des ouvr. de droit, dont les plus remarquables sont : *Decisiones curiæ Belgicæ*, impr. en 1671, 3 vol. in-fol.; *Jurisprudentia heroica*, 1668, in-fol. Ce dernier ouvr. renferme des recherches sur la noblesse des Pays-Bas.

CHRISTMAN (Jacob), géomètre et sav. orient. allemand, né dans l'électorat de Mayence en 1554, fut prof. de logique, d'hébreu et d'arabe à l'univ. d'Heidelberg, et m. en 1613. C'était un homme d'une vaste érudition, possédant (outre l'arabe et l'hébreu) le syriaque, le chaldéen, le grec, le latin, l'espagnol, l'italien, le français, les mathématiques et l'astronomie. Ses ouvrages sont : *Alphabetum arabicum*, etc., Neustadt (*Neapoli Nemetum*), 1582, in-4; *Muhammedis Alfragani arabis chronologica et astronomica elementa*, etc., Francfort, 1590 et 1618, in-4; *Calendarium Palestinorum*, etc., ibid., 1594, in-4; *Tractatio geometrica de quadraturâ circuli*; *Observationum solarium lib. III*, Bâle, 1601, in-4; *Theoria lunæ*, etc., Heidelberg, 1611, in-fol.; *Nodus Gordius ex doctrinâ Sinuum explicatus*, etc., ibid., 1612, in-4; *Is. Argyrii computus græcorum de solemni Paschalis celebritate*, etc., ibid., 1611, in-4. On a encore du même sav. : *De kalendario romano*, dissert. insérée dans le tome 8 du *Thesaurus aut. rom.* de Grævius; *Epistola de litteris arabicis*, pub. dans le tome 11 du *P. Burmani sylloge epist.*, Leyde, 1727.

CHRISTOPHE (St) était, selon l'opinion la plus commune, originaire de Syrie ou de Cilicie, et souffrit le martyre vers le milieu du 3e S., sous le règne de l'emp. Décius. Quelques aut. ecclés. ont nié l'existence de ce saint, qui, cependant, a été reconnue par le savant Baillet et par les bollandistes. L'Église célèbre sa fête le 25 juillet.

CHRISTOPHE, antipape nommé en 903, était né à Rome. Devenu chapelain de Léon V, il profita de la faiblesse de ce pape et de sa déconsidération auprès du peuple romain, pour se faire consacrer à sa place sans subir les chances d'une élection. Mais il fut bientôt chassé et remplacé par Sergius, en 904. On n'a d'ailleurs aucun autre détail sur la vie et la fin de cet intrus.

CHRISTOPHE, emp. d'Orient, fils de Romain Lécapène, fut associé à l'empire par son père en 920, et mourut en 931, laissant un fils qui embrassa l'état ecclés. On a des médailles de cet emp. en or et en argent où son nom est toujours accompagné de ceux de Romain, son père, ou de Constantin Porphyrogénète, son beau-frère, associé comme lui à l'empire. — Un autre Christophe, fils de Constantin Copronyme, avait été nommé césar en 769, et fut mis à mort avec ses frères.

CHRISTOPHE Ier, roi de Danemarck, fils de Waldemar II, succéda à Abel, son frère, en 1252. Le royaume était agité à cette époque par des factions qui avaient pour chefs divers princes de la famille royale; Christophe se tira de cette position difficile par des concessions. Mais il éprouva de plus grandes difficultés à réprimer les entreprises séditieuses de plusieurs évêques, et surtout de l'archevêque de Lunden. Celui-ci provoqua un concile à Vesel, dans le Jutland; et ce fut dans cette assemblée que l'on redigea cette constitution fameuse dans l'hist. du Danemarck, confirmée depuis par le pape Alexandre IV, et qui servit constamment de prétexte aux entreprises et aux prétentions des évêques. Christophe, sans cesse occupé de réprimer cette ligue puissante, qui avait appelé à son

secours le prince de Rugen, conférait avec l'év. de Riben, en Jutland, sur les moyens de faire cesser les troubles qui déchiraient l'état et l'église, lorsqu'il fut empoisonné dans un festin par l'év. d'Aarhuus en 1259. Son fils Eric lui succéda.

CHRISTOPHE II, roi de Danemarck, fils d'Eric VI, succéda en 1319 à son frère Eric VIII, sous le règne duquel il avait manifesté le caractère le plus turbulent et le plus ambitieux. Proclamé roi avec son fils aîné Eric, il s'aliéna la noblesse par son ingratitude et sa perfidie, et le peuple par de nouveaux impôts. Vaincu par Gerhard de Rensbourg, oncle du duc de Sleswig, dont il avait envahi les domaines après la mort de ce prince, Christophe fut déclaré déchu du trône en 1326 à la suite d'un soulèvement général. Ayant fait d'abord de vaines tentatives pour s'y replacer, il parvint enfin à exécuter une descente en Zélande et à reconquérir une partie de ses états. Mais de nouveaux excès ayant signalé son retour, il souleva une seconde fois tout le clergé contre lui, et il fut excommunié par le pape, qui mit le Danemarck en interdit. Tombé dans un mépris universel, il mourut en 1333 à Nikœping dans l'île de Falster. Waldemar, son fils, lui succéda.

CHRISTOPHE III, fils de Jean, duc de Bavière, et de Catherine, sœur d'Eric IX, fut élu par le vœu unanime des Danois en 1440, après la déposition du dernier roi que nous venons de nommer, et qui résista quelque temps dans le Jutland. Il fut également reconnu roi par les états de Norwège et de Suède. Après s'être fait sacrer à Upsal, et avoir rétabli l'ordre troublé par quelques nobles suédois, il fixa sa résidence à Copenhague, et fit la paix avec Eric IX, auquel il abandonna le Gotland. Il avait préparé un grand armement contre la ville de Lubeck, dont il voulait se rendre maître, lorsque la mort le surprit en 1448. Ce prince, bien que prodigue et trop adonné à ses plaisirs, avait des qualités estimables. Il rendit plusieurs ordonnances qui manifestent son désir de soulager les peuples. Il publia, pour le Danemarck et la Suède, des lois qui, dans ce dernier royaume, ont été en vigueur jusque vers le milieu du 18e S. Ces lois, dites territoriales et civiles (*Landslagen and Stalzlagen*), forment un code connu sous le nom de *Jus Christophorianum*, trad. en latin par Loccenius, Stockholm, 1670, in-fol.

CHRISTOPHE (JOSEPH), peintre hollandais, né à Utrecht en 1498, fut élève d'Ant. Moro (*v.* ce nom), et réussit dans l'histoire, le portrait et la perspective. Jean III, roi de Portugal, l'attira à sa cour, lui commanda plusieurs tableaux pour les principales églises de Lisbonne et pour ses maisons, le fit chevalier de l'ordre du Christ, et le combla de bienfaits. Il mourut à Lisbonne en 1557. P. Perugin et J. Bellino (*v.* ces noms), furent les deux peintres dont Christophe chercha de préférence à imiter la manière. — Un autre Jos. CHRISTOPHE, peintre français, né à Verdun en 1667, m. à Paris en 1748, peignit l'histoire avec assez de succès, et fut reçu à l'académie de peinture. On estime son tableau de la *Multiplication des pains*, qui se voyait dans l'église de Notre-Dame de Paris avant la révolution.

CHRISTOPHE (HENRI), homme noir, roi d'Haïti (St-Domingue), sous le nom de Henri Ier, né (suiv. les biogr. haïtiens), le 6 oct. 1767 dans l'île de la Grenade, l'une des Antilles, servit d'abord dans la guerre de l'indépendance américaine, puis fut amené à l'île de St-Domingue, où il se fit remarquer, pend. l'insurrection de 1790, par une audace et une activité qui bientôt lui valurent un comm. parmi les hommes de sa couleur. Nommé général de brigade par Toussaint-Louverture (*v.* ce nom), il lui rendit plusieurs services signalés : après être parvenu à surprendre le jeune noir Moïse, insurgé, que le généralissime envoya à la mort sans pitié, quoiqu'il lui fût attaché par les liens du sang, il le remplaça dans le commandem. d'une province du nord ; ensuite il dispersa les nomb. partis de ce jeune ambitieux, qui voulaient, dit-on, exterminer tous les blancs dans l'étendue de la colonie insurgée. Christophe avait obtenu le command. du Cap, lorsqu'en 1802 l'expéd. conduite par le général Leclerc (*v.* ce nom), débarqua devant cette place : forcé de céder au nombre après une vigour. résistance, il incendia la ville, et rejoignit Toussaint-Louverture, emmenant avec lui trois mille hommes, reste de la garnison. Ayant plus tard réuni ses forces à celles du général Dessalines (*v.* ce nom), devenu commandant en chef des noirs, il concourut, par le succès de ses armes, à faire abandonner l'île par les Français, et acquit bientôt une nouvelle importance dans l'état en contribuant à l'élévat. du gén. en chef sur le *trône impérial d'Haïti*. Mais le renversement du nouveau souverain lui devait être plus profitable encore : il ne balança pas à saisir l'occasion de s'élever à sa place. Proclamé *président et généralissime de l'état d'Haïti*, Christophe nomma pour son lieutenant le mulâtre Péthion, l'un des principaux agens de l'émeute à laquelle il devait lui-même sa dignité, et lui donna le gouv. de la partie du sud. Cependant des états-généraux (sous le nom d'*assemblée nationale*) ayant été convoqués au Cap, la mésintelligence éclata entre les deux chefs, dont les vues se trouvèrent diamétralement opposées : bien entendu que le second s'éleva contre les prétentions du général en chef qui aspirait au pouvoir absolu. Enfin Christophe, prétendant que l'autorité appartient au plus fort, déclara coupable de révolte Péthion, qu'il réduisit par les armes à n'exercer l'autorité suprême que dans le Port-au-Prince, sous le simple titre de *président*. Débarrassé de toute entrave, Christophe se fit couronner en 1811 et sacrer roi d'Haïti dans la ville du Cap sous le nom d'*Henri Ier*. S'entourant aussitôt de tout l'appareil des cours européennes, le nouveau monarque en voulut également singer l'étiquette et le cérémonial ; il improvisa certaines institutions féodales qui durent paraître grotesques par cela seul qu'elles se montrèrent sans le secours du prisme au travers duquel on les considère chez les vieilles nations. Le rétablissement de la monarchie française (1814) causa de vives inquiétudes au monarque haïtien, et paralysa les projets ambitieux qu'il méditait sur la partie de St-Domingue que gouvernait le président Péthion. La mort de celui-ci (en mars 1818) lui parut néanmoins une occasion favorable pour exécuter ses desseins ; mais il échoua contre les troupes rép. commandées par le général Boyer, leur nouveau président. Peu de temps après une insurrection provoquée par le rigide despotisme de Christophe, non moins peut-être que par les suggestions ou l'exemple de la république voisine, se manifesta parmi la garnison de St-Marc, et s'étendit rapidement dans tout le roy. Abandonné par le peuple, l'armée, et les courtisans même qu'il avait comblés de richesses et de distinctions, il fit en vain de courageux efforts pour défendre son trône, et désespérant d'y réussir, il se donna la mort le 6 oct. 1820. Le prince royal, fils aîné de Christophe, de même que la plupart des dignitaires restés fidèles à la cause royale, furent massacrés dans le fort Henri où ils s'étaient réfugiés.

CHRISTOPHE (ANT.-NOEL-MATTHIEU), écriv. français, né à Lyon vers 1768, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1791, refusa le serment à la constitution civile du clergé, et se réfugia en Suisse, d'où il revient à Paris en 1797. Il pub. peu de temps après, sous le voile de l'anonyme, une broch. dans laquelle il conseillait aux ecclés. de se soumettre à l'autorité *de fait*, et à peu près dans le même temps il remit au théâtre franç. une comédie qui ne fut point jouée. Devenu prof. de b.-lett. au collége de Cambrai, sous le gouvern.

impér., il perdit cette place en 1815, et m. en 1824 à Néris-les-Bains, dép. de l'Allier. On lui doit différ. traductions de l'anglais, entre autres : *Les deux Emilies*, etc., de Henriette Lee, 1800, 2 vol. in-12; *Antoinette et Valmont*, 1801, 2 vol. in-18; *Lettres athéniennes*, etc., 1802, 4 vol. in-12; il en existe une autre traduction par Villeterque. *Dictionn. pour servir à l'intelligence des auteurs classiques*, Paris, an XIII (1805), 2 vol. in-8, trad. libre du dictionn. anglais de Lemprière. Il a laissé en MSs. une *Histoire de Malte*, etc.

CHRISTOPHERSON (JEAN), prélat anglais du 16e S., né dans le comté de Lancastre, fut d'abord princ. du collége de la Trinité, à Cambridge, sous Henri VIII, et doyen de Norwich. Proscrit sous le règne d'Edouard VI, et forcé de quitter l'Angleterre, il y revint sous le règne de la reine Marie, fut nommé év. de Chichester, et mourut en 1558. On a de lui une traduct. en latin barbare de *Philo Judæus* et des *Histoires ecclésiastiques* d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène, Evagre et Theodoret.

CHRISTOPHORUS ANGELUS, écriv. grec du 17e S., fit imprim. en Angleterre, en 1619, un ouv. ayant pour titre : *Etat présent de l'église grecque*, dans lequel on trouve des détails intéressans sur les fêtes, les jeûnes, la confession et la vie monastique des chrétiens d'Orient. Ce livre, trad. du gr. en lat., a été réimpr. dans les deux langues à Leipsig, 1676, in-4.

CRISTOPHORUS (JACQUES), év. de Bâle dans le 16e S., est aut. du *Sacerdotale basileense*, Porentrui, 1595, in-4.

CHROCUS ou CROCUS, roi des Vandales, envahit les Gaules au 3e S., ravagea toute la partie orient. (l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, l'Auvergne, une partie du Lyonnais); mais fut arrêté et vaincu près d'Arles par un général du nom de Marius qui, plus tard, après la m. de Victorin, se fit proclamer empereur. Chrocus, fait prisonnier, fut mis à m. en 260, à Arles, après avoir été conduit dans une partie des villes qu'il avait ravagées pour être donné en spectacle au peuple.

CHRODEGANG (St), év. de Metz au 8e S., fut référendaire et chancelier de France, puis premier ministre de Charles Martel en 737, et placé sur le siége de Metz en 742. Il fut employé par Pépin dans div. négociations importantes, présida à une assemblée générale de la nation, tenue à Attigny-sur-Aisne en 765, et m. à Metz en 766. Chrodegang est surtout connu par la règle qu'il donna, en 755, au chapitre de sa cathédrale, qu'il convertit en communauté de clercs réguliers. Cette règle, tirée presque en entier de celle de St Benoît, et dans laquelle l'aut. cite souvent les usages de l'église romaine, a été pub. par le P. Labbe dans le 7e vol. de sa *Collect. des conciles*, et par Lecointe dans le t. V de ses *Annales*. Fleury en a donné l'abrégé dans son *Hist. eccles.*, t. IX, liv. XLIII, édit. in-4. G. Von-Eckart a pub. la *Vie de Chrodegang* dans l'*Historia Franciæ orientalis*.

CHRODEGAND (St), év. de Sees dans le 8e S., frère de Ste Opportune, fut assassiné, en revenant d'un pèlerinage qu'il avait fait à Rome, par un traître nommé Chrodobert, auquel il avait confié l'administration de son diocèse pendant son absence. Ste Opportune alla chercher le corps de son frère et le fit enterrer à Montreuil. Il a été mis au rang des saints par le clergé de France.

CHROMACE (St), év. d'Aquilée au 4e S., fut lié avec St Ambroise et St Jérôme, et m. vers l'an 412. On trouve quelq. écrits de lui dans la *Biblioth. des pères*.

CHROSCINSKI (ADALBERT-STANISLAS), poète polon. du 17e S., secrét. du prince Jacques Sobieski, a laissé, entre autres poëmes écrits dans son idiome : *la Victoire remportée sur les Turks près de Vienne*, Varsovie, 1684; *les Souffrances de Job*, ibid., 1705; *Joseph délivré*, Cracovie, 1745; *Esther*, ibid., 1745, et un ouv. très-rare sur la chronol. de la maison de Sobieski, intit. : *Clypeus Johannis III, etc.*, 1717.

CHROUET (WARNER), médec. du 18e S., a donné : *de Trium humorum oculi origine, etc.*, Leodii, 1688, in-8; ibid., 1691, in-12; et un rec. d'observ. sur les propriétés médic. des eaux minér. de div. lieux, sous ce titre : *la Connaissance des eaux minér., etc.*, Leyde, 1714, in-12; Liége, 1729, même format.

CHRYSANDER (GUILL.-CHRIST.-JUSTE), théol. protestant, né en 1718 dans la princip. d'Halberstadt, prof. successiv. la philos., les mathém., les langues orient. et la théol. dans les univ. de Helmstadt, de Rinteln et de Kiel, où il m. en 1788. A la passion des lettres il joignit celle de la musique, qui fit le charme de ses vieux jours. Parmi les ouv. les plus intéressans qu'on doit à ce sav. laborieux, on remarque : *Memorabilia anni 1740 metro decantata*, Halle, 1741, in-fol.; *Plutarchi vitæ selectæ, etc.*, Helmstadt, 1747, in-8; *Grammaire* (en allem.) *de la langue des juifs d'Allemagne*, Leipsig, 1750, in-4; *Recherches sur l'antiq. et l'utilité des accens dans la langue hébr.*, Brême, 1751, in-8; *Biblioth. liturg.*, Hanovre, 1760, in 4, etc.

CHRYSÉRUS ou CHRYSORUS, affranchi de l'emper. Marc-Aurèle, écrivit, vers l'an 162 de J.-C., un *Index* de tous les personnages qui avaient commandé dans Rome depuis sa fondation jusqu'à cette époque : il fait partie des additions que Scaliger a insérées dans la *Chronol.* d'Eusèbe.

CHRYSÉIS (myth.), surnom d'Astynomée, fille de Chrysès, gr.-prêtre d'Apollon, échut en partage après le siége de Thèbes en Cilicie, à Agamemnon, qui l'emmena au siége de Troie. Ce fut alors que Chrysès vint, revêtu de ses ornemens pontificaux, réclamer sa fille qui lui fut d'abord refusée; mais Apollon, pour venger le mauvais accueil fait à son gr.-prêtre, frappa l'armée des Grecs d'une maladie contagieuse, et un oracle de Calchas décida Agamemnon à rendre Chryséis à son père. Celle-ci était enceinte et mit au jour un fils nommé Chrysès, qu'elle prétendit avoir eu d'Apollon; il succéda à son aïeul dans la charge de gr.-prêtre, et, après avoir été reconnu dans un festin par Oreste et Iphigénie comme leur frère, il se rendit avec eux à Mycène pour prendre possession de l'héritage d'Agamemnon.

CHRYSÈS, archit. d'Alexandrie dans le 6e S., passe pour l'inventeur des digues; il en éleva une pour resserrer dans l'Euripe (détroit qui sépare Négrepont de la Livadie) la mer dont le flux et le reflux incommodaient les hab. de ces contrées.

CHRYSES. V. CHRYSÉIS.

CHRYSIPPE, philos. stoïcien, adversaire d'Epicure, né à Solès dans la Cilicie vers l'an 280 avant l'ère chrét., se distingua, par la subtilité de son esprit, parmi les disciples de Cléanthe, successeur de Zénon. Diogène Laërce a donné la liste de ses ouvr., qu'il porte au nombre de 311 tr.; ils roulaient tous sur la dialectique, et se composaient de compilations souvent contradictoires; il n'en reste que quelques fragmens Chrysippe soutenait, entre autres maximes extravagantes, qu'il est naturel qu'un père épouse sa fille, et qu'il vaut mieux manger les morts que de les enterrer. Il m. l'an 207 av. J.-C.

CHRYSIPPE (myth.), fils naturel de Pélops, roi de Phrygie, et de la nymphe Danaïs, fut assassiné par Hippodamie (*v.* ce ce nom), qui craignait qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres.

CHRYSIS, prêtresse de Junon à Argos, causa par sa négligence l'incendie du temple de la

déesse, l'an 423 av. l'ère chrét., et s'enfuit à Philinte pour se soustraire à la colère des Argiens; d'autres disent qu'elle périt dans les flammes. Elle avait exercé le sacerdoce pend. 50 années. Sa statue se voyait encore au temps de Pausanias devant les ruines du temple incendié.

CHRYSOCOCCÈS (GEORGES), sav. méd. de Constantinople dans le 14ᵉ S., a écrit en grec deux *Tr.* dont les MSs. existent à la biblioth. roy.; l'un roule sur l'astron. des Grecs: l'autre sur la manière de trouver les syzygies pour tous les mois de l'année. Les biblioth. de l'Escurial et du Vatican possèdent aussi des ouvr. MSs. de cet aut. — Un autre sav. du même nom est connu comme l'un des maîtres de Bessarion et de Philelpho.

CHRYSOGONE, affranchi de Sylla, fut dénoncé au sénat par Cicéron, jeune encore, comme spoliateur des proscrits, aux dépens desquels il avait amassé une immense fortune.

CHRYSOLANUS (PIERRE), év. de Milan, m. vers l'an 1117, est aut. d'un *Disc. touchant la procession du St-Esprit contre l'erreur des Grecs*, qu'il adressa à l'empereur Alexis Comnène: il a été reproduit dans la *Biblioth. lat. du moyen âge*, t. I, p. 436, et on le trouve dans quelq. autres anciens auteurs.

CHRYSOLOGUE (NOEL ANDRÉ, dit *Père*), astron. et géog., né en 1728 dans la Franche-Comté, entra fort jeune dans l'ordre des capucins, et profita des leçons et des conseils du célèbre Lemonnier, qui l'engagea à pub., en 1778, un *Planisfère* qu'il n'avait exécuté que pour son propre usage. Ce planisfère, projeté sur l'équateur et exécuté sur deux gr. feuilles bien gravées, contient les 900 étoiles de La Caille; l'aut. en pub. un second en 1779, et l'année suiv. il en fit paraître deux autres de différentes grandeurs, projetés sur divers horizons et accompagnés, ainsi que les précédens, d'instruct. sur la manière de s'en servir. Sa *Mappe-Monde projetée sur l'horizon de Paris*, d'une correction parfaite, fut jugée comme la plus détaillée qui eût paru jusqu'alors, et sa *Carte de la Franche-Comté* n'obtint pas moins de suffrages. Retiré dans sa famille à l'époque de la révolut., ce savant modeste ne renonça point à s'occuper d'une science qu'il avait cultivée avec tant de zèle. Il fit impr. dans le *Journal des mines* (an VIII) la *Description d'un baromètre portatif*; puis revenu à Paris, il y pub., en 1806, son excellent ouvr. sur la *Théorie de la surface actuelle de la terre*, dans lequel il suivit la méthode de Saussure, dont il rectifia quelq. inexactitudes. L'ouvr. du P. Chrysologue peut être considéré comme un utile supplément aux voyages de ce dernier aut. Il m. à Gy, sa patrie, en 1808. Son *Eloge*, par M. Weiss, se trouve dans le 3ᵉ vol. des *Mém. de la société d'agriculture du departem. de la Haute-Saône*.

CHRYSOLORAS (MANUEL ou EMMANUEL), sav. grec du 13ᵉ S., né à Constantinople, fut chargé par l'empereur Jean Paléologue, de venir implorer le secours des princes de l'Europe contre les Turks, et pendant le séjour qu'il fit en Italie, il y fut le restaurateur des lettres. Il enseigna successivem. à Florence, à Venise, à Pavie et à Rome, et m. à Constance en 1415, après avoir formé une foule d'élèves distingués. Il a laissé une grammaire gr. pub. sous le titre d'*Erôtemata* (interrogations), et qui a eu, dans le 15ᵉ S., plus. édit. d'une extrême rareté; on estime surtout celles de Gourmont en 1507, d'Alde en 1512 et 1517, et celle de Junte en 1514: on conserve encore de lui quelq. opuscules MSs., entre autres un *Tr. sur la procession du St-Esprit*, dans lequel l'aut. professe une doctrine absolument conforme à celle de l'église rom., etc. — CHRYSOLORAS (Jean), son neveu et son disciple, m. en 1425, professa également avec succès les lettres grecq. et lat. Il fut le maître de Philelphe, qui, en 1425, épousa sa fille Théodora Chrysolorina. — CHRYSOLORAS (Démétrius), autre écriv. grec, florissait sous le règne de Manuel Paléologue.

CHRYSOSTOME (St JEAN), l'un des pères de l'église, né à Antioche vers l'an 344, fils de Second, command. des troupes de l'empire en Syrie, apprit les lettres et l'éloquence sous Libanius, la philos. sous Andragathius, et embrassa ensuite la carrière du barreau, où il obtint de brillans succès. Toutefois il ne tarda pas à se consacrer à l'étude de l'Ecrit.-Ste, et, se vouant tout entier à Dieu, il se retira dans les solitudes de Syrie, où une vie austère, de longues veilles et des jeûnes fréquens éteignirent en lui le feu des passions. Une maladie dangereuse l'ayant ramené à Antioche, Mélèce, év. de cette ville, l'ordonna diacre, et Flavien, son success., lui conféra la prêtrise; ensuite, ayant été chargé d'annoncer aux peuples la parole de Dieu, il déploya tant de zèle et d'éloquence que les év. de la province l'élevèrent malgré lui au siége de Constantin. en 398, à la mort de Nectaire. Après s'être occupé du soin de réformer son clergé, ce bon pasteur rempli de sollicitude pour le troupeau qui lui était confié, et donnant l'exemple des plus douces vertus chrétiennes, fit construire des hospices et envoya des prêtres chez les Scythes pour travailler à leur conversion. Ses abondantes aumônes (qui lui firent donner le nom de *Jean l'Aumônier*), sa douce simplicité, son infatigable zèle, lui avaient gagné le cœur des peuples; mais il n'en fut pas de même des grands: il n'avait pas craint de leur reprocher leurs violences et leur orgueil, et s'en fit d'implacables ennemis; ceux-ci ne laissèrent pas échapper l'occasion de se venger. St Jean avait cru que son ministère l'obligeait à s'élever contre les injustices et les rapines de l'impératrice Eudoxie, qui depuis la mort d'Eutrope (*v.* ce nom), gouvernait despotiquement l'empereur et l'empire; les ennemis du patriarche réunis sous les auspices de cette femme hautaine, tinrent le fameux *Conciliabule du Chêne* (ainsi appelé parce qu'il eut lieu dans l'église d'un quartier de ce nom dans la ville de Calcédoine), et prononcèrent sa sentence de déposition. Après avoir fait de touchans adieux au peuple, qui, pendant 5 jours, s'était opposé à son départ avec menace de se soulever, il se rendait en Bithynie, lieu de son exil, lorsqu'il fut rappelé peu de jours après par l'impératrice elle-même, effrayée d'un tremblement de terre qui s'était fait ressentir à Constantinople. Chrysostôme reprit les fonctions de son ministère; mais la haine de ses ennemis n'avait point cessé, non plus que l'inébranlable fermeté du saint patriarche: une occasion ne tarda pas à se présenter pour que l'une et l'autre se manifestassent. On venait d'élever à Constantinople une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice; son inauguration fut accompagnée d'extravagantes superstitions, et Chrysostôme s'éleva contre ces abus, mais en n'imputant le blâme qu'à l'inspecteur des jeux publics, qui était manichéen. Cependant on fit croire à Eudoxie qu'elle avait été outragée par le patriarche, et celui-ci fut de nouveau chassé de son siége et envoyé en exil, malgré les protestations de 40 év., appuyées par le pape Innocent Iᵉʳ, et malgré l'opposition d'Honorius, emper. d'Occident: Arsace fut son success. sur le trône patriarcal de Constantinople, et les principaux fauteurs de son inique déposition furent Théophile, Arcadius et Sévérien (*v.* ces noms). Arrivé à Nicée en Bithynie le 20 juin 404, il y séjourna pendant une année, puis fut transféré à Cucuse, petite ville d'Arménie dans les déserts du mont Taurus, où il parvint après 70 jours d'une marche pénible, sous un ciel brûlant, accablé de fatigues et dévoré par une fièvre ardente. Dès que saint Jean eut recouvré quelques forces, il les consacra aux pieuses pratiques de son ministère; mais il n'était pas au terme

de ses pénibles épreuves : un ordre de l'empereur, l'enlevant à cette retraite où il était entouré de consolations et de respects, le relégua à Pytyonte, sur le Pont-Euxin. Il ne put supporter les fatigues de ce dern. voyage, rendues plus cruelles par les mauvais traitemens de ses gardes, et termina son long martyre à Comane, le 14 sept. 407. Un concours prodigieux de fidèles honora ses funérailles, et son corps fut déposé auprès de St Basilisque : plus tard (27 janv. 438) il fut transféré à Constantinople. Dans la suite ses reliques, enlevées de l'église des Apôtres (sépulture destinée aux empereurs), furent transférées à Rome et déposées au Vatican, sous l'autel qui porte son nom ; l'église célèbre sa fête le 27 janvier. Les ouvrages de St Jean *Chrysostôme* (nom qui ne lui fut donné que quelque temps après sa m. et qui signifie *Bouche d'or*) sont très-nombreux ; les plus généralem. connus sont : un *Tr. du sacerdoce* ; un *Tr. de la Providence* ; *Tr. de la divinité de J.-C.* ; des *Homélies sur l'Écrit.-Ste*, *etc.* Des nombreuses édit. qui ont été pub. de ses œuvres réunies, les plus exactes et les plus complètes sont celles de Henri Savile, 1612, 8 vol. in-fol. (en grec) ; de Commelin et de Fronton du Duc (grec et latin), 10 vol. in-fol. ; de dom de Montfaucon (grec et latin), 1718-1738, 13 vol. in-fol. : cette dern. édit. est accompagnée d'une *Vie* de l'auteur, qui a été également écrite en latin par Erasme, et en franç. par Hermant, Paris, 1664, in-4 ; par Ménard, Paris, 1665, 2 vol. in-8 ; par Tillemont, dans le tom. 11e de ses *Mémoires* : cette dern. est la plus estimée. Plus. des ouvr. du célèbre évêque de Constantinople ont été trad. en franç. par Nicolas Fontaine, Sacy, le P. Duranti de Bonrecueil, Maucroix, Bellegarde, Ath. Auger, Hermant, Ant. Le Maistre, etc.

CHRYSOSTOME. V. DION.

CHRYSOTHÉMIS, sculpt. grec, né à Argos dans le 5e S. av. l'ère chrét., fit, avec Eutelidas, autre sculpt. de la même ville, les *statues* de Démarate et de son fils Théopompe, vainqueurs aux jeux olympiques.

CHUBB (THOMAS), écriv. angl., né dans le comté de Salisbury en 1679, fut d'abord un simple artisan. Ses parens avaient borné son éducation à lui faire apprendre à lire et à écrire ; mais animé du désir d'étendre ses connaissances, le jeune Chubb, tout en coupant des gants ou fabricant de la chandelle, acquit dans des livres anglais des notions assez étendues des mathémat., de la géogr. et de quelq. autres parties de la science. La théol. devint son étude favorite. Il établit à Salisbury une petite société dont il avait la direction et dont l'objet était la discussion des matières religieuses. Clarke et Waterland disputaient, à cette époque, sur la Trinité avec chaleur. Chubb écrivit à cette occasion une dissertation qui fut impr. en 1715, sous le titre de *la Suprématie du père établie*. Cet ouvr. étonna de la part d'un homme sans lettres, eut un grand succès, et procura à Chubb la connaissance de plus. personnes distinguées. Il fut suivi de plus. autres *Tr.* sur div. sujets qui affaiblirent l'opinion favorable qu'on s'était faite de l'aut. Ces tr. furent imprimés en 1732, 3 vol. in-8, et St Hyacinthe en a trad. plus. morceaux détachés (*v.* le no 11,379 de la 2e édit. du *Dictionn. des Anonymes*). Chubb m. en 1748. Cette même année on publia ses *Œuvres posthumes*, 2 vol. in-8, qui ont fait beaucoup de bruit en Angleterre. On a reproché à Chubb des erreurs qui étaient l'effet de son ignorance des langues savantes.

CHUDLEIGH (MARIE), dame poète, née en 1656 dans le comté de Dévon en Angleterre, reçut une éducation négligée, et ne dut qu'à elle seule les connaissances dont elle fit preuve dans ses écrits. Elle m. en 1710. On a d'elle un recueil de *poésies*, impr. pour la 3e fois en 1722, in-12 ; *Essais sur div. sujets* (en prose et en vers), 1710, in-12. Elle avait composé quelq. trag. et com. qui sont restées MSs.

CHUMACERO-Y-CASTILLO (D. JUAN), membre du conseil de Philippe IV, roi d'Espagne, né vers la fin du 16e S., fut ambassad. extraordinaire à Rome en 1633, conjointement avec Dominique Pimentel, év. de Cordoue. Ces deux envoyés présentèrent au pape Urbain VII, au nom du roi leur maître, un mémoire contre les abus de la nonciature et contre les excès commis en Espagne par la cour de Rome, etc. Ce mémoire, imprimé en espagnol, 1 vol. in-4, 1633 ou 1634, devenu très-rare, est remarquable en ce qu'il fait connaître que l'église esp. a pris l'initiative sur celle de France dans la réclamation de ses libertés et de ses usages.

CHUN-YEOU-YU, 9e emp. de la Chine, succ. d'Yao, marcha sur ses traces, fut le protecteur de l'industrie et de l'agriculture, réforma plus. abus et perfectionna l'administration. Il mourut en l'an 2208 av. l'ère chrét., et la 110e année de son âge. Sa mémoire est restée en grand honneur ; et ses maximes de gouv. ont obtenu parmi les lettrés chinois une autorité irréfragable ; elles ont été recueillies par Confucius.

CHUN-TCHI, 1er emp. de la dynastie tatare-mantcheou, aujourd'hui régnante à la Chine, fut proclamé en 1644 à l'âge de 7 ans, et eut pendant sa minorité un conseil de régence dont l'habileté, soutenue de la bravoure des Mantcheoux, triompha de toutes les résistances qu'opposèrent quelque temps encore les provinces de l'empire après la conquête de la capitale Pé-king. Parvenu à sa majorité en 1651, le jeune emp. annonça d'abord d'heureuses dispositions ; mais bientôt il se livra sans réserve à ses passions, et négligea l'administration de l'empire. Il m. en 1661 à l'âge de 24 ans.

CHURCHILL (N.-WINSTON), historien anglais, né en 1620, dans le comté de Dorset, fit ses études à l'université d'Oxford, et embrassa avec ardeur la cause de Charles Ier. Son dévouement lui fit perdre sa fortune ; mais une partie de ses biens lui fut rendue à la restauration. Charles II le créa chevalier en 1663, et il mourut en 1688, après avoir joui d'une grande faveur sous les règnes de Charles et de Jacques II. On a de lui un ouv. intitulé *Divi britannici*, ou *Remarques sur les vies des rois de cette île depuis l'an du monde 2855 jusqu'à l'an de grâce 1660* (en anglais), Londres, 1675, in-fol. Churchill est bien moins connu comme histor. que comme père du célèbre Marlborough.

CHURCHILL. V. MARLBOROUGH.

CHURCHILL (CHARLES), poète satirique anglais, né en 1731 à Westminster, remplaça son père dans la cure de la paroisse St-Jean de Londres, et donna des leçons de grammaire pour suppléer à la modicité de son revenu. Il commença à se faire connaître par un poëme intit. la *Rosciade*, dont la prem. édit. parut sous le voile de l'anonyme en 1761, et eut un succès brillant. Ce poëme ayant été attaqué par quelques journaux, Churchill écrivit son *Apologie*, où il accabla les journalistes, les comédiens et Garrick lui-même (qu'il avait d'abord épargné dans ses vers satiriques) d'épigrammes piquantes. Ses ennemis se vengèrent en incriminant sa conduite et ses mœurs, qui n'étaient rien moins qu'exemplaires pour un ecclésiastique. Churchill publia successivement plusieurs autres poemes, et mourut en 1764 à Boulogne, en France, où il était venu visiter le fameux J. Wilkes (*v.* ce nom), son ami, qui avait été forcé de quitter l'Angleterre. Churchill est regardé par les Anglais comme un homme de génie ; mais souvent obligé d'écrire pour vivre, il s'abandonnait à une facilité naturelle, et soignait peu ses ouv. On a pub. en 1804 une édit. des *Œuvres de Churchill*, 2 vol. in-8, avec des notes et des explications nécessitées par les allusions fréquentes aux discussions politiques qui ec-

cupaient les esprits à cette époque, lesquelles allusions rendent obscurs beaucoup de passages. On a imprimé sous le nom du même auteur des *Sermons* fort médiocres.

CHURCHYARD (THOMAS), poète anglais du 16e S., né dans le comté de Shrewsbury, mort en 1604, est aut. d'une *Legende de Jane Shore*; d'un poème intit. *The Worthiness of Wales*, 1580, in-8, et réimp. en 1776; et de plusieurs autres poésies oubliées aujourd'hui.

CHUSAI, l'un des plus fidèles serviteurs de David, se rendit près d'Absalon, et le détourna par sa prudence de suivre le conseil que lui donnait Achitophel de poursuivre son père. Cette démarche fut le salut de David, qui passa le Jourdain et se mit en sûreté contre les entreprises de son fils.

CHUSAN-RASATAIM, roi de Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites et les réduisit en esclavage. Ils en furent tirés par Othoniel vers l'an 1414 av. Jésus-Christ.

CHYCUS, surnommé *Cesculanus*, astrologue, né à Ascoli vers la fin du 13e S., fut dénoncé à l'inquisition de Florence et condamné à être brûlé vif comme magicien en l'an 1320. On lui attribue un *Commentaire sur la sphère* de Sacrobosco, et un *Traité de physique*.

CHYDENIUS (SAMUEL), physicien suédois, né en 1727 à Abo, en Finlande, établit à ses frais un laboratoire de chimie dans cette ville, et ne négligea rien pour répandre davantage, chez ses concitoyens, le goût de la science qu'il cultivait lui-même avec succès. Il m. en 1767 après avoir consacré les dernières années de sa vie à des voyages pour déterminer la topographie de la Finlande.

CHYNDONAX, nom d'un druide dont on découvrit le tombeau près de Dijon en 1598. La description de ce monument fut publ. par Guenebaud à Dijon, 1621, in-4.

CHYR-CHAH, roi de Béhâr dans l'Inde, usurpa ce trône au préjudice de l'héritier légitime, trop jeune pour soutenir ses droits, envahit le Bengale, et défit complètement l'armée du grand moghol, Humâyoûn, en 1540 (947 de l'hégire). Après un règne de cinq ans, troublé par des guerres continuelles avec ses voisins, Chyr-Châh mourut par suite de l'explosion d'un baril au siége d'une place forte de l'Indostan en 1545. On doit à cet usurpateur un grand nomb. de monumens existant encore aujourd'hui dans l'Inde, et l'établissement des postes aux chevaux jusqu'alors inconnues dans ces contrées.

CHIRKOUH (AZAD-EDDYN), oncle du célèbre Saladin (*v.* ce nom), commanda les armées de Noradin (*v.* ce nom), s'empara de l'Egypte et devint vezyr du khalyfe Adhed.

CHYRYN, belle esclave persane, dont les aventures et les intrigues amoureuses ont été chantées par les poètes persans, paraît avoir vécu au commencement du 5e S. de l'ère chrétienne. Quelques écriv. croient reconnaître en elle la princesse Irène (*v.* ce nom), fille de l'emp. grec, Maurice. « Les » Persans, dit M. Langlès, accoutumés, comme » tous les autres Orientaux, à substituer aux noms » étrangers des noms analogues à leur propre langue, » auront métamorphosé *Irène* en *Chyrin*, mot per- » san qui signifie *doux*, *gracieux*, et d'où les an- » ciens Grecs auront bien pu tirer eux-mêmes le » nom de leurs *syrènes*. »

CHYTRÉE (DAVID), en lat. *Chytræus*, et dont le vrai nom, suivant Cressius, est KOCHHAFF, ministre luthérien allem., né à Ingelfingen en 1530, mort en 1600, avait appris le grec et le latin à Tubinge sous Joachim Camerarius, lorsqu'il vint étudier la théolog. à Wittemberg auprès de Mélanchthon, dont quelques aut. ont dit qu'il fut domestique dans sa première jeunesse. Après plusieurs voyages en Italie, il revint en Allemagne à l'âge de 20 ans, et fut nommé prof. d'écrit.-ste à l'acad. de Rostock; plus tard il reçut diverses commissions importantes, et fonda des écoles et des églises dans la plupart des états d'Allemagne, où il jouit d'une grande réputation de savoir et de vertu. Les plus importans des nombreux ouv. qu'il a publiés sont: *De Lectione histor. rectè instituendâ*, Strasbourg, 1565, in-8, plus. fois réimp.; *Hist. Augustanæ confessionis*, Francfort, 1578, in-4; trad. en fr. par Luc le Cop, Anvers, 1582, 1590, in-4 (Bayle parle assez en détail de cet ouv. dans son *Dictionn.*, note C de l'art. BRAUN); *Chronicon Saxoniæ, etc., ab anno* 1500, *ad ann.* 1593, Leipsig, 1593, in-fo., continuée par un anonyme (l'aut. lui-même) jusqu'en 1511, ibid., 1628, in-folio; la prem. édit. parut en 1586 à Witteuberg sous ce titre: *de Vandaliæ et Saxoniæ Alberti Krantzii continuatio; Oratio de statu eccles. in Græciâ, Asiâ, Africâ, Bohemiâ*, etc., Wittemberg, 1575, et Francfort, 1583, in-8, trad. en allemand par Henri Arnold, 1581, in-4. *Orat. describens regionem Greickgæa*, etc., Francfort, 1583, in-8, etc. La plupart de ses écrits théol., réunis et publ. à Hanau en 1604, 2 vol. in-fol., ont été mis à l'index. — ULRICH, son fils, a écrit sa *vie* (Rostock, 1601, in-4), qui a été également publ. à Hambourg en 1720, 1728, 4 parties in-8, par Fréd. Schutzer.

CHYTRÉE (NATHANAEL), ministre luthérien et poète latin, frère du précéd., né en 1543, professa la poésie à l'acad. de Rostock, fut recteur de l'acad. de Brême, et mourut en 1598. Ses principaux ouv. sont: *Variorum in Europâ itinerum deliciæ*, Herborn, 1594, in-8; réimp. en 1599 et 1606; *Iter Italicum*, *Gallicum*, *Germanicum*; *Iter Dantiscanum*; *Poematum omnium libri XVII*, Rostock, 1579, in-8; *Viaticum itineris extremi*, etc., Herborn, 1601, in-8; *Fastor. eccles. Christ. lib. XII*, Hanau, 1584, in-8; *Cassii parmensis... Orpheus, cum commentariolo*, etc., Francfort, 1585, in-8; ce poème, qui se compose de dix-neuf vers seulement, avait été publié antérieurement par Achille Stace, Portugais; l'édition de Chytrée est rare et recherchée.

CIA, héroïne italienne du 14e S., femme d'Ordelaffi, chef des gibelins à Forli, se défendit vaillamment dans Césène, assiégée par les guelfes; mais ayant eu la générosité de renvoyer absous quelques bourgeois de cette ville que son mari lui avait signalés comme partisans de la cause du pape, elle eut bientôt lieu de s'en repentir; et, ne pouvant résister aux nouvelles forces que ceux-ci recrutèrent au parti des guelfes, elle fut obligée de se reconnaître prisonnière du légat, qui, à force de persévérance, était parvenu à faire miner la citadelle où elle se tenait renfermée.

CIABELLI (JEAN), peintre florentin, né en 1688, mort en 1746, était élève de Pigani, dont il ne put recevoir assez long-temps les leçons. Ses principaux ouv., où l'on remarque assez de goût et de facilité, mais qui pèchent par le style et le coloris, se voient dans les palais de Tempi, del Chiare, de Ricci et autres de Florence, ainsi que dans plusieurs églises de cette ville et des environs. On distingue parmi ses tabl. une *Annonciation* dans la sacristie de Ste-Marie-Novelle; *le Martyre de St-Anastase* pour les moines de Cîteaux, etc.

CIACCONIUS. V. CHACON.

CIAHGHETZY (LAZARE), gr. patriarche d'Arménie à Etchmiatzin, né en 1682 près de Nakitchovan, fut sacré à Smyrne, élu catholicon en 1737, et mourut en 1751. On a de lui l'ouv. suiv.: *le Jardin désirable*, Constantinople, 1744, petit in-4.

CIAMBERLANO (LUCAS), peintre et graveur, né à Urbin en 1586, m. à Rome en 1641, a laissé un grand nombre de sujets de dévotion et autres

gravés au burin, soit d'après ses propres dessins, soit d'après les plus grands maîtres de l'école italienne, surtout d'après Raphaël. Celle de ses compositions qui fait le plus d'honneur à son talent est une série de seize bustes représentant en grandeur naturelle les faces de J.-C., de la Vierge, des évangélistes et des apôtres; il fut aidé dans ce travail précieux et d'une extrême rareté par Dominique Falcini et César Bassani.

CIAMCIAM (le P. MICHEL), relig. arménien de la congrégation des Mékhitaristes de Venise, né en 1738 à Constantinople, fut d'abord destiné à la profession de joaillier, et avait atteint sa 23e année lorsqu'il embrassa l'état ecclés.; désirant réparer le vice de sa prem. éducat., il apporta tant de zèle à l'étude, que bientôt il fut en état de professer dans son ordre l'arménien littéraire. Après avoir consacré de longues années au progrès des lettres arméniennes, il fut contraint, par suite de différens avec ses confrères, de retourner à Constant., où il m. en 1823. Il a composé, dans son idiome, plus. écrits dont les plus import. sont : *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4 : ouvrage utile, mais trop diffus, et entièrement dépourvu d'ordre et de clarté; *Hist. d'Arménie*, Venise, 1784-86, 3 vol. in-4 : compilat. estimable, mais imparfaite, malgré les nombreuses recherches de l'auteur, qui malheureusement était tout-à-fait étranger aux lettres latines; *Comment. sur les Psaumes*, 10 vol. in-8, etc.

CIAMPELLI (AUGUSTIN), peintre, né en 1578 à Florence, mort à Rome en 1640, était élève de Sanetti. Ses plus beaux ouv., presque tous exécutés par ordre de Clément VIII, se voient au Vatican et à St-Jean-de-Latran à Rome, où l'on ne compte pas moins de quarante sujets de la main de cet artiste soigneux et habile. Il a laissé un beau recueil de tous ses dessins.

CIAMPINI (JEAN-JUSTIN), litt. italien, secrét. du grand parc sous Clément X, né en 1633, mort en 1698, fondat. de plus. acad. à Rome, a laissé un grand nomb. d'ouv. très-estimés en Italie, mais qui se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été écrits; les plus importans sont : *Conjecturæ de perpetuo azymorum usu in ecclesiâ latinâ*, Rome, 1688, in-4; *Examen libri pontif., etc.*, Rome, 1688, in-4; *de Sacris ædificiis à Constantino magno constructis*, Rome, 1693, in-folio; *Vetera monum. in quibus præcipuè musiva opera, sacrarum profanarumque ædium structura... dissertationib. iconibusque illustrantur*, Rome, 1690-1699, 2 vol. in-fol., ouv. non achevé; de savantes *Dissertations* sur différens points d'hist. sacrée et profane, sur des objets de science naturelle et autres, en latin et en italien, etc. Il a aussi travaillé au *Giornale de' letterati*, dont il fut le principal rédact. de 1676 à 1681, et a laissé plus. MSs. dont quelques-uns se voient à la biblioth. du Vatican. Ses princ. ouv. ont été réimprimés à Rome, 1747, 3 vol. in-fol., par les soins de Gianini, qui a donné en tête de cette édition la liste de presque tous ses autres écrits.

CIAMPOLI (JEAN-BAPTISTE), poète ital., né à Florence en 1589, de parens pauvres, fit ses hum. au collége des jésuites et sa philos. chez les domin. Les brillans succès qu'il avait obtenus dans ses études lui valurent un asile dans la maison de J.-B. Strozzi, noble florentin, ami et protect. des lettres, qui lui fournit les moyens d'aller suivre, à l'univ. de Padoue, les leçons du célèbre Galilée : il ne tarda pas à se lier dans cette ville avec les deux frères Aldobrandini, qui l'emmenèrent avec eux à Bologne, où ils se présentèrent au card. Maffeo Barberini, alors gouv. de cette ville pour le pape Paul V, et depuis pape lui-même sous le nom d'Urbain VIII. Le jeune poète, produit dans le monde sous les auspices d'un tel protect., y obtint bientôt un avancement rapide; il devint successiv. secrét. des brefs sous Grégoire XV, chanoine de la basilique de St-Pierre, puis, à l'avènem. du card. Barberini au trône pontifical, il fut pourvu de plus. bénéfices, et reçut de nouveaux honneurs. Cepend. il perdit bientôt, par son orgueil, les avantages que lui avaient mérité ses talens; il devint insupportable au pontife, qui l'éloigna de Rome, où il n'eut jamais la permission de revenir. Ciampoli avait eu le tort de préférer hautement ses vers à ceux de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, de Virgile et de tous les autres poètes les plus célèbres; cette vanité dut être impardonnable aux yeux d'Urbain VIII, poète lui-même; mais sa disgrâce eut encore une autre cause : ce fut son attachem. pour Galilée, contre lequel la cour de Rome commençait à sévir. Détrompé sur la folie de son orgueil, Ciampoli trouva dans l'étude de douces consolat. contre l'exil, et mourut à Iési en 1643, léguant ses MSs. à Ladislas IV, roi de Pologne, qui lui avait témoigné un vif intérêt pendant sa disgrâce. Ses poésies ont été recueillies et publ. après sa mort, sous ce titre : *Rime di monsignor Giovanni Ciampoli*, Rome, 1648, in-4; on a également publié dans la même ville ses écrits en prose, in-8; il a en outre laissé imparfaite une *Hist. du règne de Ladislas IV*.

CIASLAS. V. SEISLAS.

CIASSI (JEAN-MARIE), en latin *Ciassus*, savant ital., né à Trévise en 1654, mort en 1679, est aut. d'un ouvr. intit. : *Meditationes de naturâ plantarum*, Venise, 1677, in-12, 2e édit., et d'un traité *de Æquilibrio præsertim fluidorum et de levitate ignis*, à la suite du précédent.

CIBBER ou CIBERT (GABRIEL-CAIUS), sculpt., né à Flensburg, dans le Holstein, vint se fixer à Londres à l'époque de la restauration des Stuarts, et y m. en 1700, à l'âge de 70 ans. Les deux fameuses figures représ. l'une *la Melancolie*, l'autre *la Folie furieuse*, qui sont aujourd'hui dans le vestibule de Betlehem-Hospital, sont l'ouvrage de Cibber. Il avait épousé une fille de William Colley, d'une ancienne famille du Rutlandshire.

CIBBER (COLLEY), fils du préc., aut. et acteur dramat. angl., naquit à Londres en 1671. Il avait d'abord porté les armes dans la révolut. qui mit le prince d'Orange sur le trône. Engagé au théâtre malgré sa famille, il resta quelque temps comédien obscur, jusqu'à ce qu'il eût trouvé les rôles qui convenaient réellement à son talent. Son genre tenait de près à la caricature. En 1795 parut sa première comédie. On y remarque, comme dans celles qu'il donna depuis, un tableau piquant des mœurs de son époque, mais peu d'invent. dans l'intrigue et peu d'originalité dans les caractères. Le *Careless Husband* (l'Epoux négligent) est la meilleure. Pope lui-même en a fait l'éloge, et Pope était un des ennemis de Cibber, dont il fit assez injustement le héros de *la Dunciade*. Ce dernier devint directeur du théâtre de Drury-Lane, et obtint ensuite la place de poète lauréat, dont il remplit les fonctions obligées par des odes annuelles assez médiocres. Il mourut en 1757, âgé de 86 ans. La meilleure édit. de ses pièces de théâtre (au nombre de quinze) est en 5 vol. in-12, 1760. Il a laissé aussi un ouvr. sérieux : *Conduite et caractère de Cicéron, etc.*, qui fit peu de bruit; mais on relit encore avec plaisir des espèces de *Mém. dramat.*, intit. *Apologie de la vie de M. Colley Cibber, etc.*, recueil précieux d'anecdotes et d'observations sur le théâtre anglais.

CIBBER (THÉOPHILE), fils du précédent, né en 1703, périt en 1757, dans le naufrage du vaisseau sur lequel il se rendait en Irlande. Acteur comme son père, il eut aussi l'ambition d'écrire pour le théâtre; toutefois ses pièces originales eurent moins de succès que celles de Shakespeare, qu'il arrangea. Il pub. sous son nom les *Vies des Poetes*; mais on les attribue à Rob. Shiels, qui lui acheta son nom

10 guinées. — Susanne-Marie, sa femme, née en 1766, fut une actrice fort admirée de son temps. Un procès en adultère qui rapporta 10 liv. sterl. à son mari, contribua aussi beaucoup à sa réputation. Elle a trad. en angl. l'*Oracle*, petite comédie de St-Foix.

CIBENIUS (N.), érudit allem. du 16e S., a pub. un *Dictionn. hist. et poét.*, Lyon, 1544, qui a eu dans le temps beaucoup de succès.

CIBOT (Pierre-Martial), jésuite d'une vaste érudit., né à Limoges en 1727, se consacra de bonne heure aux missions de la Chine, et m. en 1780 à Pé-king, où, pend. une résidence de 20 années, il s'était constamment occupé à recueillir, ainsi que le père Amiot, son collègue, les précieuses observ. consignées dans les 15 vol. in-4 des *Mémoires sur les Chinois*, dont la majeure partie est due à ces deux laborieux missionnaires.

CICCARELLI (Alphonse), médecin italien du 16e S., né à Bévagna dans l'Ombrie, fut condamné comme coupable de falsification et de suppositions de titres, et comme pseudo-historien, à avoir la main coupée et à être ensuite pendu en place publique; il subit cette sentence en 1580, sous le pontificat de Grégoire XIII. Il avait fabriqué un assez grand nombre de généalogies, et écrit l'hist. de plus. familles nobles, spéculant sur la faiblesse des grands dont ses fourberies flattaient l'orgueil, pour masquer ses coupables intentions. Ceux de ses ouvr. qui ont été publ. sont: *de Clitumno flumine*, avec un traité *de Tuberibus*, Padoue, 1504; *Istoria di casa Monaldesca*, 1580, *etc.*

CICCI (Marie-Louise), dame ital., née à Pise en 1760, devint poète malgré son père qui, l'ayant mise au couvent dès l'âge de 7 ans, voulait que son éducation fût bornée à la pratique des devoirs domestiques; il défendit même qu'on lui apprît à écrire; mais la jeune muse, trompant la surveillance de ses institutrices, s'essaya à retracer, avec de petits morceaux de bois qu'elle trempait dans du jus de raisin, ou dans d'autres liqueurs qu'elle préparait elle-même, les caractères des *poésies* du Dante et de Pétrarque qu'elle avait entre les mains, et dont elle copia plus. passages. Nourrie de la lecture de ces deux poètes, dès l'âge de 10 ans elle faisait elle-même des vers. De retour dans la maison paternelle, il lui fut permis de se livrer à son penchant pour la poésie, et elle étudia les belles-lettres et la philosophie. Ses premières composit. furent bien accueillies; elle fut reçue à l'académie de Pise en 1783, 3 ans après à celle des *Intronati* de Sienne, et m. dans le célibat en 1794. Toutes ses *poésies*, recueillies par son frère, ont été impr. par Bodoni à Parme, 1796, in-16. On trouve en tête l'*eloge* de l'auteur par le docteur Anguillesi.

CICCIONE (André), sculpteur et architecte napolitain du 15e S., m. en 1455, construisit le couvent et l'église du mont Oliveto, le palais du prince della Riccia à Naples, et quelques autres édifices que l'on voit encore dans la même ville.

CICÉ. V. Champion.

CICER (Gabriel), litt. sicilien, m. à Palerme en 1647, a laissé des *Poésies*, *Discours* et *Lettres*.

CICERI (Bernardin), peintre italien, né à Pavie en 1650, fut élève de Sacchi (*v.* ce nom). On trouve à Rome et à Pavie plus. de ses compositions assez estimées.

CICERI (Paul César de), abbé commendataire de N.-D. en Basse-Touraine, prédicat. du roi et membre de l'acad. franç., né à Cavaillon, dans le Comtat-Venaissin, en 1678, m. en 1759, est aut. de *Sermons* et *Panégyriques* publiés par M. l'abbé Bassinet en 6 vol. in-12.

CICÉRON (Marcus-Tullius), orat. romain, né à Arpinum l'an 647 de sa fondation, issu d'une famille ancienne agrégée à l'ordre équestre, annonça, par une passion précoce pour la gloire, les hautes qualités qui l'illustrèrent en effet à une époque d'agitations et de troubles. Confié aux soins des plus habiles maîtres de Rome sous la surveillance du célèbre orateur Crassus, ami de son père, il se fit admirer dans les écoles publiques; ensuite il porta les armes sous Sylla dans la guerre des Marses; puis, de retour à Rome, il consacra plus. années à de nouvelles études qui achevèrent de développer son génie; enfin, à l'âge de 26 ans, il parut au barreau pour y faire l'essai de ses forces. Peu satisfait du succès éclatant dont ses débuts avaient été couronnés, il résolut d'aller entendre les leçons des savans les plus célèbres dans les contrées voisines, et bientôt les philosophes de la Grèce et de l'Asie, frappés d'admiration, applaudirent à l'éloquence et au savoir du jeune orateur. Cicéron de retour à Rome atteignit enfin l'âge voulu pour être admis aux fonctions publiques: il fut d'abord nommé questeur en Sicile, puis il devint successivement édile, prem. préteur, et fut proclamé par le peuple consul avec Caïus Antonius Népos, 63 ans avant l'ère chrétienne. A peine revêtu de cette dignité, il mérita le nom de père de la patrie en déjouant la conjuration de Catilina (*v.* ce nom); mais réduit peu de temps après, par la brigue de Publius Clodius, à opter entre une guerre civile ou l'exil, il préféra ce dernier parti, et s'éloigna après avoir placé dans le capitole une petite statue de Minerve avec cette inscription: *Minerve, protectrice de Rome*. Pressé de se démettre du consulat sans qu'on lui laissât le temps de rendre compte de son administration, il n'avait pu que prononcer ce serment si célèbre: « Je jure que j'ai sauvé la république! » Rappelé l'année suivante sur les sollicitations de Pompée, au parti duquel il était attaché, il fut nommé proconsul en Cilicie, y fit avec succès la guerre contre les Parthes, et fut salué par les soldats du nom d'*imperator*. Lorsqu'il revint à Rome après sa mission, la guerre civile y était imminente; il se flatta d'abord de l'espoir d'être le médiateur d'une réconciliation entre les deux chefs rivaux; mais il dut bientôt renoncer à cette honorable illusion; et après avoir eu à Formies une entrevue avec César, qui s'efforça inutilement de l'engager à son parti, sans contredit le plus sûr, il ne balança point à aller rejoindre Pompée; toutefois il eut le tort de manifester publiquement une indiscrète défiance que justifia bientôt l'issue de la bataille de Pharsale. Abandonnant dès-lors une cause désespérée, Cicéron revint dans l'Italie, alors gouvernée par Antoine, lieut. de César, et ne tarda pas à rentrer en grâce auprès du vainqueur; mais il se tint éloigné des affaires, et fut désormais uniquement occupé de littérat. et de philos.: il écrivit son *Eloge de Caton*, qui n'atteste pas moins la magnanimité de celui dont il fronde la suprême puissance, que le génie du fier républic. dont l'irritation devait plus tard fléchir devant la générosité de César. C'est vers cette époque qu'il répudia sa femme Terentia pour épouser une riche héritière dont il était tuteur; quelque temps après il eut la douleur de perdre sa fille Tullie, et cet événement répandit le deuil sur le reste de ses jours: il en a consacré le souvenir par son *Traité de la consolation*. Cependant toutes les ambitions, comprimées sous le joug de César, s'étaient un instant ranimées après la m. du dictateur; cet événement suspendit même les cuisans chagrins de Cicéron, qui toutefois put bientôt se convaincre que Rome n'avait fait que changer de maître, et que seul il ne pouvait relever la républ.: il n'en fit pas moins les plus courageux efforts, et dans cette conjoncture, il crut sans doute l'intérêt de l'état d'accord avec celui de ses propres passions. La puissance de César revivait sous Antoine, et ce dern. était l'irréconciliable ennemi de Cicéron, qui, à cette même époque, retraçait dans ses *Philippiques* et son sublime dévouement à la patrie et son implacable

haine pour les tyrans. Octave, que sa jeunesse put faire regarder comme un maître moins dangereux, fut opposé au nouveau dictateur. Mais si le prudent consulaire eut quelque confiance dans un avis qu'avaient dicté ses ressentimens, il dut être cruellement détrompé lorsqu'Antoine et Octave, enfin réunis, et formant avec Lépide un *triumvirat*, s'abandonnèrent réciproquement le sang de leurs amis. Le courage de Cicéron ne pouvait désormais le garantir du trépas; du moins il le rendit glorieux : attaqué par les soldats des triumvirs au moment où il se faisait transporter à sa maison de Formies, il défendit toute résistance à ses esclaves, et tendit sa tête à Popilius, leur chef, auquel son éloquence avait autrefois sauvé la vie. Telle fut la fin de cet illustre Romain, le plus éloquent des orateurs comme le plus profond des écriv., on pourrait peut-être dire aussi le plus fécond. Le temps n'a pas respecté tous ses ouv.; mais il en reste assez pour conserver à son nom une gloire que les plus grands génies de la postérité n'éclipseront jamais, et ses *Lettres familières*, monument précieux pour l'étude de l'hist. rom. à cette mémorable époque, seront toujours un modèle inimitable d'élégance et de naïveté. Il a tout embrassé dans ses immortels écrits, dont nous n'indiquerons que les édit. les plus remarq. : la 1re qui parut compl. est celle de Milan, 1498-1499, 4 vol. in-folio; entre toutes celles qui parurent depuis cette époque, on distingue surtout celle d'Elzevir; ce fut d'après toutes celles qui existaient déjà que d'Olivet donna sa belle et précieuse édit., Paris, 1740-42, 9 vol. in-4, réimp. à Padoue, 1753; et à Genève, 1758 : parurent ensuite celles de Lallemand, Paris, Barbou, 1768, 14 vol. in-12; d'Ernesti, Halle, 1774-1777, 7 vol. in-8. La plus récente et la plus complète est celle qui a été pub. en 1824 et 1825, 18 vol. in-32, par Lefèvre : elle fait partie de la collection qui a pour titre : *Scriptores latini principes recensuit Amar.* Les différens ouvrages de Cicéron ont été traduits dans presque toutes les langues; les traduct. franç. seules sont trop nombreuses pour en donner ici la liste, qui se trouve dans la *notice* citée plus bas. M. Jos.-Victor Leclerc, profess. d'éloquence à la faculté des lettres de Paris, a publié les *Œuvres complètes de Cicéron trad. en franç. avec le texte en regard*, Paris, 1821-1825, 30 vol. in-8. Cette édition est la plus estimée, tant pour le texte que pour les traduct., qui ont toutes été revues ou faites par le sav. édit.; le tome 29 contient les ouvr. récemment découverts à Milan et à Rome, et le 1er, une *Histoire raisonnée de Cicéron*, par M. Leclerc. On trouve dans le tom. 30 une *Notice bibliogr., par MM. Breghot du Lut et A. Péricaud, sur les édit. et sur les trad. franç. de Cicéron.* M. Lequien a réimpr. cette belle collect. dans le format in-18, Paris, 1824-1825, 36 vol. On remarque parmi les biographes de Cicéron, Plutarque, Middleton et Morabin : ce dern. est auteur de l'*Hist. de l'Exil de Cicéron*, 1725, in-12. Maci a donné l'*Hist. des quatre Cicéron*, 1715, in-12.

CICÉRON (QUINTUS), frère du précédent, fut successivement préteur, command. des provinces d'Asie, puis lieut. de César, qu'il suivit dans son expédition dans les îles britanniques, et lieut. de son frère en Cilicie. Compris dans les proscriptions sous le triumvirat, il fut assassiné à Rome, ainsi que son fils, par des émissaires d'Antoine. Il est auteur du livre *de Petitione consulatûs* inséré dans les œuvres de son frère, et avait trad. ou imité du grec plus. tragédies; mais elles ne nous sont point parvenues : on n'a de lui que 18 vers dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CICÉRON (MARCUS), seul fils de M.-T. Cicéron et de Terentia, né l'an 688 de Rome, embrassa de bonne heure le parti des armes, et se distingua à l'âge de 17 ans à la bataille de Pharsale où il commandait une aile de cavalerie. Devenu lieuten'. de Brutus et command. de sa caval., il battit et fit prisonnier C. Antoine, frère du triumvir, et il resta attaché au jeune Pompée après la bataille de Philippes. Revenu ensuite à Rome, il fut choisi par Auguste pour son collègue, fit exécuter le décret qui ordonnait le renversement des statues et monumens élevés à M.-Antoine; puis il fut nommé au gouv. de l'Asie ou de la Syrie. M. Cicéron a été jugé diversement par ses contemp. eux-mêmes, et on ignore l'époque de sa mort.

CICOGNA (PASQUAL), doge de Venise, fut élevé à cette dignité en 1585. Ce fut sous son gouv. que la répub. reconnut la première Henri IV comme roi de France, malgré les excommunications du pape. Ce doge contribua beaucoup à l'embellissement de Venise, et fit bâtir en terre ferme la forteresse de Palma-Nuova. Il mourut en 1595.

CICOPERIO ou CICCOPERIO (FRANÇ.), chanoine de Massa-Carrara et protonotaire apostolique, né dans le 17e S., est aut. d'un ouv. intit. *Lucubrationum Canonicalium bibliotessera, hoc est libri IV, in quibus agitur de canonicorum præcedentiâ*, etc., etc.

CID (le). V. BIVAR.

CIEÇA DE LEON (PIERRE), voyageur espag., né à Séville au commencement du 16e S., s'embarqua dès l'âge de 13 ans pour les Indes occidentales, suivit la carrière des armes sous Pizarre, et séjourna 17 ans au Pérou. De retour en Espagne, il pub. la prem. partie d'un ouv. int. *Chronica di Piru*, Séville, 1553, in-fol.; Anvers, 1554, in-8. On y trouve la description des provinces et des villes, des mœurs et des coutumes des Indiens, etc. La seconde partie n'a jamais paru. Cette chronique a été traduite en italien par A. di Gravaliz, Rome, 1555, in-8.

CIENFUEGOS (BERNARD), botaniste espagnol, né à Tarragone dans le 16e S., fut prof. à l'univ. d'Alcala, et s'occupa principalement de la recherche des plantes indigènes. Il a laissé en MS. une *Histoire des plantes* en 7 vol. avec fig., et enrichie de notes savantes. Cavanilles a pub. une notice historique sur la vie de ce botaniste dans les *Annales d'histoire naturelle espagnole*, et a donné le nom de *Cienfuegosia* à un nouveau genre de plantes de la famille des Malvacées.

CIENFUEGOS (ALVAREZ), card. espagnol, né dans les Asturies en 1657, entra dans l'ordre des jésuites en 1676, prof. la philos. à Compostelle, et la théol. à Salamanque. Il fut employé par les emp. Joseph Ier et Charles VI dans diverses négociations importantes auprès de la cour de Portugal, et les termina au gré des deux couronnes. Charles VI lui fit obtenir le chapeau de card. en 1720, le fit ensuite son ministre plénipotentiaire près de la cour de Rome, évêque de Catane, puis archev. de Mont-Real en Sicile. Cienfuegos mourut à Rome en 1739. On a de lui : *la Vida del venerable P. Juan Nieto*, 1693, in-8; *la Vida del grande santo F. Borgia*, Madrid, 1702, in-fol.; *Ænigma theologicum, seu quæstiones de Trinitate divinâ*, Vienne (Autriche), 1717, 2 vol. in-fo; *Vita abscondita sub speciebus eucharisticis*, Rome, 1728, in-fol. On trouve l'éloge du cardinal Cienfuegos en tête du tome 10 des *Rerum italicarum Scriptores*.

CIEZAR (MICHEL-JÉROME de), peintre espagnol, né à Grenade, m. en 1677, fut élève d'Alonso Cano (*v.* ce nom). On voit plus. de ses tableaux dans le couvent d'*el Angel* et l'hôpital d'*el Corpus* à Grenade.— Jos. de CIEZAR, son fils et son élève, né à Grenade en 1656, peignit (à la gouache) les *paysages* et les *fleurs*. On voit de lui deux tableaux d'histoire (à l'huile) représentant un trait de la vie de St François-de-Paule et une bataille dans l'église de S. François-de-Paule à Madrid.

CIGALA (LANFRANC), troub. et chev. ès-lois, né à Gênes dans le 13e S., fut nommé ambass. de

la république auprès de Raymond, comte de Provence, en 1241, et se livra pendant cette mission à la galanterie et à la poésie. Suivant Millot, ce poète a composé vingt-six pièces dont la plupart se sont perdues. Les MSs. de la biblioth. du roi en renferment quelques-unes. Nostradamus rapporte que Cigala fut assassiné près de Monaco en 1278 dans un voyage qu'il faisait de Provence à Gênes.

CIGALE (JEAN-MICHEL), aventurier du 17e S., prenant le nom et les titres de *Mahomet-bey*, prince du sang othoman, pacha et plénipotentiaire souverain de Jérusalem, du royaume de Chypre et de Trébizonde, etc., etc., parut à Paris en 1670, y fit impr. son *histoire*, et la dédia à Louis XIV. Il prétendait descendre de Scipion, fils du vicomte de Cigale, fait prisonnier par les Turks en 1561. Ce Scipion ayant embrassé la religion musulmane, avait épousé une fille du sulthan Achmet, et de cette union était né Jean-Michel ou Mahomet, qui fait le sujet de cet article. Après toutes les aventures décrites dans son *histoire*, Cigale s'était décidé, disait-il, à visiter la cour de France. Il y reçut un grand accueil : le roi envoya au-devant de lui le duc de St-Aignan avec de riches équipages, le fit loger dans un palais, et lorsqu'il partit lui fit présent de deux magnifiques chaînes d'or. Rocoles (*v.* ce nom) a substitué au récit de cet aventurier les faits suivans : « Cigale, selon lui, était né de parens chrétiens à Targovisti, ville de Valachie. Il entra au service de Mathias, vaivode de Moldavie, qui l'envoya à Constantinople. De retour dans sa patrie, une aventure scandaleuse le fit dénoncer au vaivode, qui donna l'ordre de l'arrêter. Cigale se sauva à Constantinople, où il resta jusqu'à la mort de Mathias. Il revint alors en Valachie; mais n'ayant pu réussir à y jouer un rôle, il retourna une troisième fois à Constantinople, où il se fit musulman. Il entreprit ensuite de voyager dans différentes contrées de l'Europe pour y débiter le roman qu'il avait imaginé, et dont il espérait de grands profits. Au sortir de France, il passa en Angleterre où il fut reconnu par des gens qui l'avaient vu à Vienne dans une condition fort misérable. Ainsi démasqué, il ne reparut plus.

CIGALINI (FRANÇOIS), méd. et litt. ital., né à Côme, m. en 1530, est aut. de deux lettres sur la méd. impr. avec des *Epistolæ* de Thadée Duni, Zurich, 1592, in-8, sous ce titre : *de Oxymellitis usu et viribus maximè in pleuritide*. — CIGALINI (Paul), parent du précéd., suivit la même carrière, professa la médecine à Pavie, et mourut en 1598. On a de lui *Prælectiones duæ; una, de verâ patriâ Plinii; altera, de fide et auctoritate ejus*, Come, 1605, in-4.

CIGNANI (CHARLES), peintre ital., né à Bologne en 1628, fut élève de l'Albane, et passe pour l'avoir surpassé dans quelques points. Les tableaux de cet artiste sont rares; le musée royal n'en possède qu'un, représentant *Adam et Eve dans le Paradis terrestre*. Cignani s'était fait une manière de peindre facile et gracieuse dans le genre du Guide et des Carrache. Clément XI lui donna les titres de comte du palais et de prince de l'academ. de Bologne, appelée encore aujourd'hui *académie Clementine*. Il mourut à Forli en 1719. *L'assomption de la Vierge*, peinte dans la coupole de la *Madona del fuoco* à Forli, passe pour une des meilleures compositions de Cignani; et parmi les nombreuses fresques sorties de son pinceau, on cite celles de St-Michel in Bosco et de la salle du palais public, où il représenta François Ier, roi de France, guérissant les écrouelles. On voit plusieurs de ses tableaux dans les galeries de Florence et de Dresde. Dorigni, Meloni, J. Frey, Crespi et Liotard, ont gravé d'après Cignani.

CIGOLI. V. CIVOLI.

CILANO (GEORGE-CHRÉTIEN MATERNUS DE), méd. allemand, né Presbourg, en Hongrie, en 1696, fut prof. de médec., de physique et d'antiquités grecques et romaines, au gymnase d'Altona, conseiller royal de justice de Danemarck, et mourut en 1773. On a de lui les écrits suivans, tous imprimés à Altona : *de Præstantiâ philosophiæ naturalis*, 1739; *de Corruptelis artem medicam hodiè depravantibus*, 1740; *de Incrementis anatomiæ*, 1740; *de vi centripetâ corporum sublunarium*, 1744; *de Anniversariâ Romanorum februatione*, 1749; *de Causis grandinum*, etc., 1755; *de Gigantibus nova disquisitio historica, etc.*, 1756 (pub. sous le nom d'Ant. Saugatelli, avec une préface de l'éditeur God. Schütze); *de Historiâ vitæ magistrâ*, 1757; *de Saturnalium origine*, etc., 1759; *de Motu humorum progressivo*, etc., 1762. Cilano avait aussi composé (en allem.) un *Traité détaillé des antiquités romaines* qui a été pub. par Georg.-Chrét. Adler, Altona et Hambourg, 1775 et 1776, 4 parties, in-8.

CILLICON, dont le véritable nom était *Achæus*, né à Milet, livra par trahison aux Priéniens une île qui dépendait de cette ville. Comme on lui reprochait cette félonie, il répondit : « Tout pour le mieux, » ce qui est passé en proverbe. Il fixa ensuite sa demeure à Samos; et étant un jour allé acheter de la viande chez un certain Théagène, son compatriote, celui-ci, qui le reconnut, lui dit d'indiquer l'endroit où il voulait que le morceau fût tranché. Cillicon y porta la main, que Théagène lui coupa en disant : « Elle ne trahira plus d'autre ville. » On raconte le même trait d'un nommé Colliphan.

CILLY (BARBE de), surnommée la *Messaline de l'Allemagne*, née en 1377, était fille de Hermann, comte de Cilly. Elle épousa en 1408 Sigismond, margrave de Brandebourg, qui devint roi de Hongrie, puis emper. en 1410. Il naquit de ce mariage une fille nommée Elisabeth, qui épousa en 1421 Albert d'Autriche, depuis emp. Sigismond étant mort en 1437, Barbe voulut garder les deux couronnes de Hongrie et de Bohême, et forma le projet d'épouser le jeune Uladislas : mais Albert d'Autriche, appelé au trône par le testament de Sigismond, fit arrêter sa veuve, et ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'elle livrerait les places qu'elle tenait en Hongrie. Barbe se retira à Gratz, où elle mourut en 1451. Les déportemens de cette méchante femme ont rendu sa mémoire infâme.

CIMA (JEAN-BAPTISTE), peintre, dit *il Conegliano*, du nom de la ville où il prit naissance, en 1480, fut élève de Jean Bellini (*v.* ce nom), et imita sa manière. Un des meilleurs tableaux de cet artiste se trouve au Musée royal; il représente la Vierge et son fils recevant les hommages de plus. saints et saintes, et un ange tenant un violon auprès du trône. Ce tableau manque de perspective; mais le dessin en est gracieux et naïf, l'expression des figures douce, les airs de têtes naturels, et le coloris vrai, quoique dénué d'harmonie.

CIMABUE (GIOVANNI), peintre et architecte, né à Florence en 1240, est considéré comme le restaurateur de la peinture dans le moyen âge. Charles d'Anjou, frère de St Louis, après avoir été couronné roi de Sicile et de Jérusalem par le pape Clément IV, passant à Florence pour aller en Toscane, visita l'atelier de ce peintre et lui prodigua les éloges les plus flatteurs. Cimabué peignait alors une vierge pour l'église Santa-Maria-Novella. Lorsque cette vierge fut terminée, le peuple se rendit en foule chez le peintre, et, s'emparant du tableau, le porta en pompe, au bruit des instrumens et des cris de joie, jusqu'au lieu où il devait être placé. Cet artiste cultivait également avec succès la peint. sur verre, la fresque et l'archit. C'est en suivant la route qu'il avait tracée que les Massacio, Piètre Pérugin, Jean Bellino, Léonard de Vinci, Titien, Michel-Ange et Raphael parvinrent à la perfection de l'art. Il m. en 1310.

CIMARELLI (Vincent-Marie), rel. domin. né au commencement du 16e S. dans le duché d'Urbin, professa la théol. dans différentes villes, et m. en 1628, inquisit. de la foi à Brescia. On a de lui : *Resolut. physica et morales*, in-4; et *Istoria dello stato d'Urbino da' Senoni detta Umbria Senonia, e da lor. gran fatti in Italia*, Brescia, 1642, in-4, ouvr. curieux et rare.

CIMAROSA (Dominique), célèbre composit., né à Naples en 1754, reçut d'Aprile ses premières leçons, puis il entra au conservatoire de Loretto, où il se forma d'après les principes de l'école de Durante, et acquit de bonne heure, par son ardent amour pour le travail, joint au plus heureux génie, une réputation qui s'accrut rapidement : il n'avait point atteint sa 20e année que déjà ses compositions avaient été applaudies sur les principaux théâtres de l'Europe. Après avoir parcouru l'Allemagne, il se rendit en Russie où l'avait appelé l'impératrice Catherine II ; il m. à Venise le 11 janvier 1801, laissant plus de 100 opéras et une foule d'autres morceaux pleins d'idées piquantes qui le placent au 1er rang des composit. du 18e S. Cimarosa, aussi modeste qu'habile musicien, se plaisait à composer au milieu de ses amis, auxquels il demandait leurs conseils. C'est principalement dans le genre d'opéra appelé *buffa* qu'il a déployé toute la richesse de sa méthode. Ses *opera seria* les plus est. sont : *le Sacrifice d'Abraham*; *les Horaces et les Curiaces*; *Penélope*; *Artaxerce, etc.*; et ceux de ses *opera buffa* qui ont eu un succès plus univ. sont : *l'Italienne à Londres*; *le Direct. dans l'embarras*; *les Ennemis généreux*, et surtout *le Mariage secret*, son chef-d'œuvre.

CIMBER, celui des meurtriers de César qui donna aux autres le signal et porta le prem. coup au dictateur en plein sénat.

CIMBRES, hordes sorties de la Chersonèse cimbrique, se répandirent dans la Germanie vers le milieu du 2e S. de l'ère chrét., et, réunis aux Teutons, envahirent l'Helvétie, le midi des Gaules, et vainquirent dans une grande bataille les troupes que Rome avoit envoyées pour s'opposer à leur irruption sur ces provinces. Ces barbares furent défaits par Caius Marius sur les bords de l'Arthésis (Adige), l'an 202 av. J.-C.

CIMON, peintre gr., né à Cléone av. la 20e olympiade suiv. Pline, qui le range au nombre des plus anciens *monochromes* (peintres qui n'employaient qu'une seule couleur), apprit son art auprès de l'Athénien Eumerus, et étendit les ressources de son art en employant le secours des ombres et des raccourcis. Il est appelé Conon par Elien. — Un autre Cimon, statuaire, d'une époque plus reculée, avait fait pour la ville d'Athènes des chevaux d'airain.

CIMON, général athénien, fils de Miltiade, s'éleva aux premières charges après la bataille de Salamine, où il avait déployé une valeur et une habileté qui lui concilièrent bientôt les suffrages de tous ses concitoyens. Les aut. se contredisent sur les événemens antérieurs de la vie de ce personnage ; toutefois il est évident qu'il dut en partie son élévation à une fortune immense, et surtout à l'adroite politique des ennemis de Thémistocle, qui le crurent seul capable de balancer la dangereuse influence que ce dern. exerçait sur le peuple ; mais il se montra digne des hauts emplois qui lui furent confiés. Chargé avec Aristide du command. de plus. vaisseaux envoyés en Asie pour seconder le roi Pausanias (*v.* ce nom) dans l'expédition entreprise dans le but d'affranchir cette contrée du joug des Perses, il devint bientôt général en chef de toutes les forces navales de la Grèce, et se signala par des actions brillantes. Après avoir battu les Thraces près du fleuve Strymon et s'être emparé du pays où les Athéniens fondirent Amphipolis, il prit l'île de Scyros, passa en Asie mineure, où il soumit toutes les îles de la côte, et défit, près de Mycale, la flotte de Chypre et de Phénicie, composée de 200 vaisseaux : une autre victoire qu'il remporta sur terre le même jour, près du fleuve Eurymédon (470 av. J.-C.), acheva de porter la consternation à la cour de Xerxès, qui fut réduit à demander la paix. De retour à Athènes, sa magnificence excita l'injuste défiance de quelques ardens républ., dont les intrigues provoquèrent contre lui l'ostracisme. Il se retira en Béotie, où il eut bientôt l'occasion d'honorer son exil, en opposant la conduite la plus généreuse à l'ingratitude de ses concitoyens. Il fut rappelé et nommé général de la flotte des Grecs alliés pour une expédition contre l'Egypte et l'île de Chypre, qu'il avait fait décider dans le but de donner un aliment à l'activité des Athéniens ; mais il m. av. d'avoir pu l'exécuter, l'an 449 av. J.-C.

CIMON, vieillard rom., condamné par le sénat à mourir de faim en punition de quelque crime, fut rendu à la liberté par ses juges, en faveur du touchant héroïsme de sa fille, qui l'avait pendant quelque temps nourri de son propre lait. Ce trait de piété filiale a fourni à du Belloy le sujet de sa trag. de *Zelmire*, et un gr. nomb. de peintres en ont perpétué le souvenir.

CINCHON (N., comtesse de), dame espagnole du 17e S., fit connaître la prem. en Europe les effets curatifs du *quinquina* (écorce d'un arbre qui croît sur les montagnes du Pérou, contrée de l'Amérique méridion.) : ayant elle-même employé avec succès, contre une fièvre opiniâtre, ce remède qui lui avait été indiqué par les indigènes, dont son mari était vice-roi, elle apporta une grande quantité de cette écorce lors de son retour en Europe (1632), où son efficacité fut reconnue malgré les efforts de quelq. contradicteurs. Ce médicament fut appelé aussi *Poudre les jésuites*, parce que, son crédit s'étant répandu, les mission. exploitèrent son importation. Linné a consacré le souvenir de cet éminent service rendu à l'ancien monde en donnant au genre de plantes qui renferme ce végétal précieux le nom de *Cinchona*.

CINCINNATO (Romulo), peintre d'hist., né à Florence en 1502, fut élève de Salviati, avec lequel il contribua, pend. une résidence de plus. années en Espagne, à décorer les palais que le roi Philippe II fit orner de peintures. La plupart de ses tableaux sont à fresque et se voient à l'Escurial, à Guadalaxara, au palais du duc de l'Infantado ; les plus remarquables sont un *St Maurice*, dans l'église du même nom ; *St Jerome lisant*; un autre *St Jerome dictant à ses disciples*, plus. fresques repres. des *Actions de la vie de St Laurent*; une *Cène*, d'une belle composit. et également à fresque, etc. Il m. à Madrid en 1593. — Cincinnato (Diégo-Romulo), son fils et son élève, né à Madrid, accompagna à Rome l'ambass. de Philippe IV, don F.-H. de Ribera, 3e duc d'Alcala, au service duquel il était entré, et fit plus. fois le *portrait* du pape Urbain VII, qui lui témoigna sa satisfaction par de riches présens, et le décora de l'ordre du Christ, en 1625. Il m. l'année suiv. à Rome, et, à la prière du roi, le pape transféra sa dignité de chev. du Christ à François, son frère, peintre également distingué.

CINCINNATUS (Lucius-Quintus, dit), Rom. illustre par la simplicité de mœurs qu'il conserva dans les hautes dignités de la républ., non moins que par les services éminens qu'il lui rendit, était ainsi appelé à cause de sa chevelure crépue. Nommé consul l'an de Rome 296 (457 av. l'ère chrét.), puis dictateur à deux reprises success. et honoré du triomphe, il ne quitta la charrue que pour la reprendre à l'expiration de ses charges, pendant la durée desquelles il rétablit la tranquillité à Rome, vainquit les Eques, les Volsques, et, à l'âge de 80 ans, triompha des Prénestins. Ce fut d'après ses

conseils que le sénat porta à dix le nombre des tribuns du peuple, et le dernier acte de son administration fut la ruine du conspirateur Spurius Mélius (v. ce nom), dont la maison fut rasée, après que le grain qui s'y trouvait eut été distribué à vil prix aux indigens.

CINCIUS-ALIMENTUS (Lucius), hist. rom., prét. en Sicile 152 av. J.-C., avait composé plusieurs ouvr. dont Tite-Live parle avec éloge; ces écrits, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, étaient une *Hist.* d'Annibal, celle de Gorgias, et un *Tr. sur l'art militaire.*

CINÉAS, philos. et orat. grec, né en Thessalie, fut élève de Démosthène, et devint ministre de Pyrrhus, qui l'envoya comme ambassadeur à Rome. Il avait écrit une *Hist. de Thessalie*, que nous n'avons plus, et on lui attribue l'abrégé qui nous reste de l'ouv. de tactique d'Enée de Stymphale. — On connaît deux autres Cinéas : le premier, roi de Thessalie, conduisit au secours des Pisistratides un corps de 1000 h. de caval.; le 2e, aussi Thessalien, contemp. de Démosthènes, est rangé par ce dern. au nombre des traîtres qui vendirent leur patrie à Philippe, mais est justifié à cet égard par Polybe.

CINELLI CALVOLI (Jean), sav. méd. et littér. ital., né en 1625 à Florence, étudia à l'univ. de Pise, fut reçu doct. en phys. et en médec., puis, après avoir exercé son art dans div. lieux d'Italie, il revint dans sa patrie et s'y lia avec les sav. les plus distingués, entre autres avec Ant. Maglhabecchi, alors garde de la biblioth. du gr.-duc. Cette liaison lui ayant facilité l'accès de ce précieux dépôt de livres, il s'y livra à la recherche de certains opuscules de la nature des brochures éphémères que leur utilité ne met point à l'abri de la destruction à cause de leur forme exiguë, et il en réunit un assez gr. nomb. qu'il fit paraître par cahiers avec des notes piquantes, sous le titre de *Biblioteca volante.* Il en donna success. quatre cahiers ou tablettes (*scanzia*), dont les deux prem. parurent à Florence, 1677, in-8, et les deux autres à Naples, 1682-1685. Cet ouvr., dans lequel il n'avait pas épargné les sarcasmes à quelq. gens en crédit, lui attira des désagrémens qui l'obligèrent à se retirer à Venise, puis à Bologne, et enfin à la *Santa Casa* de Lorette, où il m. en 1706, après avoir poussé la pub. de sa *Biblioth. volante* jusqu'à 16 cahiers; il en a été donné une édit. gén, Venise, 1734, 4 vol. in-4.

CINGAROLI (Martin), peintre, né à Vérone en 1667, fut appelé à Milan par le baron Martino, qui lui confia plus. travaux importans, et m. dans cette ville en 1729. Il avait reçu de son père, peintre fort médiocre, les prem. leçons de dessin. Ses tabl., qui presque tous représentent des sujets d'histoire, sont traités dans de petites proportions.

CINGOLI (Benoît de), poète milanais, florissait dans le 15e S. Ses *OEuvres* ont été pub. à Rome en 1503 avec celles de Gabriel son frère.

CINNA (Lucius-Cornélius), général rom. de l'illustre famille des Cornéliens, fut l'un des partisans les plus fougueux de la faction de Marius. Ayant été élevé au consulat l'an 87 av. l'ère chrét., il tenta de semer dans Rome le désordre et l'anarchie pour obtenir le rappel des chefs de son parti, évincés par Sylla; mais il fut chassé lui-même par le sénat, qui le déclara déchu de la dignité consulaire. Ses intrigues n'en devinrent que plus actives; il remua toutes les villes d'Italie, parvint à rassembler 30 légions, puis ayant réuni ses forces à celles de Marius, de Certorius et de Curius-Papirius Carbon, il vint mettre le siége devant Rome, qui, après lui avoir ouvert ses portes en le reconnaissant pour consul, ne tarda pas à être livrée à toutes les fureurs de la guerre civile : c'est ainsi qu'il s'éleva jusqu'à quatre fois aux fonctions consulaires. Mais la républ. fut enfin délivrée de ce turbulent général, qui périt sous les coups d'un centurion, l'an de Rome 668 (85 av. J.-C.), dans une révolte que ses injustices et ses emportemens avaient excitée parmi les soldats.

CINNA (Cnéius-Cornélius), descendant du grand Pompée, jouit de la plus grande faveur auprès d'Auguste, qui, dans la 35e année de son règne, le nomma consul : à en croire les récits des histor. de Rome, qui tous s'accordent à vanter la magnanimité d'Auguste, mais se contredisent sur le fait de Cinna, ç'aurait été pour confondre par un acte de générosité et de clémence l'ingratitude de son protégé, convaincu de trahison envers lui, que l'empereur l'aurait élevé à cette charge éminente. Ce trait, vrai ou supposé, a fourni à Corneille le sujet d'une de ses meilleures tragédies. — On cite encore d'autres personnages de ce nom; Cinna (Helvius), tribun du peuple et ami de César, fut la victime de l'aveugle fureur du peuple, qui le prit pour l'un des assassins de ce dictateur, qui portait le même nom. Quelq. biogr. le distinguent d'un autre Cinna (Helvius), poète latin de qui on raconte à peu près la même anecdote, et duquel il reste quelq. vers dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

CINNAMO (Léonard), jésuite missionn. aux Indes, né à Capoue dans le 17e S., a pub. : *Orat. et Prælectiones*, Naples, 1671, et *I saggi delle liriche, e musicali poesie*, sous le nom de Roland Cinnami.

CINNAMUS (Jean), histor. grec du 12e S., exerçait l'emploi de grammatiste (secrét. ou écriv.) à la cour de Manuel Comnène, et le suivit dans plusieurs expéd. A la m. de cet empereur (en 1180 de J.-C.), Cinnamus écrivit l'hist. de son règne, et la pub. en six livres qui ne vont que jusqu'à l'an 1176. On ne connaît pas les causes qui ont empêché cet aut. de terminer son ouvr., qui a été impr. pour la 1re fois, avec la version latine de Cornel. Tollius, à Utrecht, 1652, in-4. La meill. édit. est celle donnée par du Cange avec ses notes sur Cinnamus, ainsi que sur Nicéphore Bryenne et Anne Comnène, Paris, 1670, in-fol. Elle fait partie de la collection dite *Byzantine.*

CINO DA PISTOIA, jurisc. ital., né à Pistoia en 1270, pub. un *Comment.* sur le code qui le fit connaître si avantageusement que plus. univ. lui offrirent à la fois les chaires de droit les plus importantes. Il professa avec succès à Trevise, à Pérouse, à Florence, et m. en 1337. La meill. édition du comment. de Cino est celle de Francfort, 1578. Le célèbre Barthole avait étudié le droit à Pérouse sous ce grand maître. On a aussi de cet habile juriscons. un rec. de poésies pub. pour la prem. fois sous ce titre : *Rime di messer Cino da Pistoia, jureconsulto e poeta celebratissimo, etc.*, Rome, 1559, in-8, réimpr. avec une 2e partie à Venise, 1589, par les soins de Faustino Tasso. Cino est, de tous les poètes ital. qui précédèrent Pétrarque, celui dont la manière approche le plus de la sienne et dont les vers ont le plus d'élégance et de suavité. On trouve plus. morceaux de Cino parmi les poésies du Dante, qui était son ami.

CINQ-ARBRES (Jean), en latin *Quinquarborrus*, profess. royal de langue hébr. et syriaque au collége de France à Paris, né à Aurillac dans le 16e S., m. en 1587, est aut. d'une *Gramm. hebr.*, suivie d'un petit traité *de Notis hæbræorum*, pub. pour la prem. fois en 1546, in-4, et souvent réimp. La meill. édit. est celle de 1609, avec des notes de P. Vignal. On a aussi du même une trad. latine du *Targum* (ou paraphrase chaldaïque) de Jonathan-ben-Uziel sur Jérémie, Paris, 1549 et 1556, in-4, avec un autre *Targum* du même Jonathan sur le prophète Osée, et de paraphrases du traduct. sur Joel, Amos, Ruth, et autres petits prophètes; *Evangile de St Matthieu* en hébr., avec la version et les notes de Sébast. Munster, 1551, in-8; et des traduct. lat. de quelq. ouvr. d'Avicenne.

CINQ-MARS (Henri COIFFIER DE RUZÉ, marq. de), favori du roi Louis XIII, né en 1620, second fils du maréchal d'Effiat (v. ce nom), fut produit à la cour par le card. de Richelieu, qui lui apprit le moyen de captiver le cœur du monarque, dont il voulait lui-même connaître les plus secrètes pensées. Cinq-Mars, à peine âgé de 19 ans, devint success. capitaine aux gardes, grand-maître de la garderobe et grand-écuyer de France. Un si haut degré de faveur l'aveugla : il osa concevoir le projet de renverser son protecteur, et fut assez ingrat pour trahir les intérêts de son maître. Il excita Gaston, frère de Louis XIII, à la révolte, et attira le duc de Bouillon dans son parti. Le roi étant allé, en 1643, présider aux opérations de l'armée destinée à la conquête du Roussillon, Cinq-Mars, qui l'accompagnait, voulut profiter des dispositions défavorables où se trouvait le roi à l'égard du card. pour l'aigrir encore plus contre ce ministre, provoquer ouvertement sa disgrâce, et proposer même de le faire assassiner. Richelieu, alors dangereusement malade à Tarascon, découvrit fort heureusement un traité conclu par Gaston et son parti avec l'Espagne. Il en donna avis au roi. Cinq-Mars, fortement compromis dans cette révélation, fut arrêté à Narbonne, où la cour se trouvait alors, et conduit d'abord à Montpellier, puis au château de Pierre-en-Cise près de Lyon. On instruisit son procès sur-le-champ. Gaston eut la faiblesse, pour acheter sa propre grâce, de fournir les preuves de la culpabilité de l'accusé. Cinq-Mars eut la tête tranchée, ainsi que F. A. de Thou, fils de l'histor. (v. ce nom), le 12 septembre 1642. On lit dans quelques mémoires du temps que Louis XIII fit, sur les circonstances de la mort de son favori, quelques plaisanteries qu'ont rapportées plus. hist. ; mais d'autres les révoquent en doute, se fondant sur ce que le roi, alors de retour à St-Germain-en-Laye, ne pouvait pas, à cette distance, savoir le jour, et encore moins l'heure du supplice de Cinq-Mars. — La sœur du favori, Marie d'Effiat, fonda le monastère de la Croix, au faubourg St-Antoine à Paris, et m. en 1692.

CINQUI (Jean ou Giovanni), peintre ital., né aux environs de Florence en 1667, m. en 1743, fut un des bons élèves de Dandini (v. ce nom). On voit un gr. nombre de peint. à fresque de cet artiste dans les églises de Florence et de Viterbe. Ses tableaux les plus remarquables sont une suite de sujets représentant la *Vie de J.-C.*, celle de la Vierge, etc.

CINTHIO. V. Giraldi.

CINTRA (Pierre de), navigat. portug., du 15e S., ainsi appelé du lieu de sa naissance, entreprit un voyage en Afrique, en 1462, à l'effet de continuer les découvertes déjà commencées des côtes de la Guinée. Il s'avança jusqu'au cap, appelé depuis Mesurado, reconnut et donna des noms aux rivières et caps qu'il rencontra, et revint en Portugal. Vingt ans plus tard, il fit un second voyage dans le même but, sur une flotte commandée par Diego d'Azambuja, qui poussa sa navigation jusqu'au point appelé la Mina, où les Portugais construisirent un fort. La relation du prem. voyage de Cintra a été rédigée par Cadamosto. Elle se trouve dans le tome prem. du rec. de Ramusio, et dans quelq. autres collect. de voyages.—Cintra (Gonzalès de), autre navigat. portug., fit également deux voyages à la côte d'Afrique, l'un en 1441, l'autre en 1445. Il périt dans ce dern. avec plus. de ses compagnons. Le bâtiment sur lequel ils se trouvaient ayant échoué, ils furent attaqués par les Maures et massacrés. La baie où cet événement arriva reçut le nom de Gonzalès de Cintra.

CIOCCHI (Jean-Marie), peintre ital., né à Florence en 1658, m. 1725, fut élève de Dandini. Il fut chargé à Florence de plusieurs ouvrages à fresque, entre autres des peintures de la biblioth. des Servites, et du plafond de l'église des moines Angeolini. La plus remarquable de ses compositions est *le martyre de Ste Lucie*, tableau peint pour l'église de ce nom. Vers la fin de sa vie, sa vue s'étant affaiblie, il fut obligé de renoncer à la peinture ; et c'est alors qu'il écrivit l'ouv. intit. : *la Pittura in Parnasso*, où l'on trouve des observat. curieuses et utiles, et qui ne fut pub. qu'après sa m.

CIOFANO (Hercule), orat. et poète, né à Sulmone au commencem. du 16e S., a pub. des *Comment. sur les Métamorphoses d'Ovide*, Venise, 1575, in-8 ; des notes sur les autres ouvr. de ce même poète, impr. avec la *Vie d'Ovide* et la *Description de Sulmone*, Anvers, 1583, in-8 ; dans l'édit. d'Ovide, impr. à Francfort en 1601, in-fol. ; enfin dans l'édit. du même par Burmann (v. ce nom), ibid., 1727, 4 vol. in-4. On a encore du même : *Adverbia localia*, et quelq. autres opusc.

CIONACCHI (Franç.), littérat. florentin du 17e S., n'est connu que par l'édit. qu'il a donnée des *Poesie sacre*, de Laurent de Médicis, de Lucrèce Tornabuoni, et de deux autres Médicis, Florence, 1680, in-4.

CIONE. V. Orcagna.

CIPIERRE ou SIPIERRE (Philibert de MARSILLY, seigneur de), gouverneur du roi Charles IX, né dans le 16e S., d'une famille noble du Mâconnais, fut d'abord capitaine de 50 hommes d'armes, et dut aux Guises son élévation. Après avoir servi avec distinct. sous le règne de Henri II, il fut nommé, à la recommandation de ses patrons, gouverneur du duc d'Orléans, depuis Charles IX, qui le fit ensuite son premier gentilhomme de la chambre, et lui donna les gouvernemens de l'Orléanais et du Berri. Cipierre m. à Liége en 1566. « C'était, dit l'histor. de Thou, un homme de bien et un grand capitaine, qui n'avait rien de plus à cœur que la gloire de son élève et la tranquillité de l'état. » La conduite de Charles IX sur le trône est étrangère à son ancien gouverneur. Brantôme dit que « ce fut le maréchal de Retz qui pervertit ce prince, et lui fit oublier la bonne nourriture que lui avait donnée le brave Cipierre. »

CIPIERRE (René de SAVOIE, plus connu sous le nom de), fils de Claude de Savoie, comte de Tende, gouverneur et grand-sénéchal de Provence, prit le parti des calvinistes dans les guerres civiles qui éclatèrent sous le règne de Charles IX. Sa conduite souleva contre lui son frère aîné, le comte de Sommerive. Revenant de Nice, où il était allé saluer le duc de Savoie, son parent, Cipierre fut assassiné dans Fréjus, par un parti de ses ennemis, auxquels il avait d'abord échappé dans une embuscade qu'ils lui avaient tendue aux environs de cette ville. On ne douta point que la cour et le comte de Sommerive n'eussent ordonné et préparé ce meurtre, qui eut lieu en 1567.

CIPPICO (Coriolan), histor. vénitien du 15e S., est aut. d'une *Hist. des guerres des Vénitiens en Asie de 1470 à 1474*, en trois livres, dont l'abbé Morelli a donné une nouv. édit., avec des notes, Venise, 1796, in-4.

CIPPULO (Grégoire), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Capoue dans le 17e S., est aut. d'un *Comm. sur la trois. partie de la Somme théologique de St Thomas.*

CIPRIANI (J.-B.), peintre italien, né en 1732 à Pistoia, m. en 1785 à Londres, où il s'était établi et où il jouissait d'une grande réputat., fut un des prem. membres de l'acad. royale des beaux-arts, fondée dans cette même ville en 1769. Il gravait aussi à l'eau-forte. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Bartolozzi. Lui-même a gravé plus. pièces, tant de sa composit. que d'après différens maîtres, entre autres une *Descente de Croix*, d'après van Dyck ; cette estampe est devenue très-rare.

CIRAN (S.), né dans le Berri, devint échanson du roi Clotaire II, et embrassa l'état ecclésiastiq.

malgré son père qui voulait le marier. Il réforma le clergé de Tours, fonda les monastères de Meaubec et de Lonrey, où il m. en 657. La *vie* de ce saint a été écrite par Mabillon.

CIRCÉ (myth.), magicienne savante dans l'art de composer les poisons, fille du Soleil et de la nymphe Persa, et sœur de Pasiphaé, fut obligée pour fuir la vengeance des Sarmates, dont elle avait empoisonné le roi son époux, de se réfugier sur les côtes d'Italie à l'extrémité du Latium, où elle donna son nom au cap Circéen, après y avoir bâti un palais enchanté. Ses maléfices, au moyen desquels elle pouvait changer les humains en bêtes les plus hideuses, entourèrent bientôt ce lieu de mille monstres féroces dont les hurlemens étaient pendant la nuit l'effroi des voyageurs. Les plus connus de ses sortilèges sont ceux qu'elle exécuta sur la jeune Sylla, changée en monstre marin; sur Picus, roi d'Italie, devenu pivert, et enfin sur les compagnons d'Ulysse, transformés en pourceaux. C'était presque toujours pour servir ou venger ses infâmes passions que Circé employait ses dangereux talens; et cependant elle fut adorée comme une divinité dans l'île d'Ea, sa principale résidence, et son culte y subsistait encore au temps de Cicéron.

CIRCIGNANO (Nicolas), peintre ital., appelé aussi *Pomerancio*, du nom d'un village de Toscane où il naquit en 1516, avait appris le dessin à Florence, et était déjà assez bon peintre lorsqu'il vint à Rome pour se perfectionner Il y devint en peu de temps un des meilleurs artistes et fut jugé digne de travailler aux loges et aux salles du Vatican. Il m. en 1588. On voit de lui plus. grands tableaux dans diverses églises de Rome et entre autres le *martyre de St Laurent*, dans l'église de ce nom *in Damaso*. — Son fils et son élève, connu sous le nom d'Antoine *il Pomerancio*, fut associé à ses principaux ouv. Ils ont fait en commun les grandes compositions d'église dont nous venons de parler plus haut. Antoine m. à Rome en 1619.

CIREY (Jean de), abbé général de l'ordre de Cîteaux, né dans le 15e S., m. en 1503, a laissé les ouvr. suiv.: *Collectio privilegiorum ordinis Cisterciensis*, Dijon, 1491, in-4, réimpr. par Plantin, Anvers, 1630; *Capitulum generale Cisterciense*, Dijon, 1490; trois MSs. intit. *Chronicon breve rerum in Burgundiæ ducatu gestarum*, à 1473 *ad* 1480; *Chronicon Cisterciense*, qui ne va que jusqu'au 14e S.; et un *Catalogue* des MSs. que possédait l'ordre de Cîteaux à cette époque.

CIRILLO (Bernardin), écriv. ital., né à Aquila, dans l'Abbruzze, m. en 1575, fut secrét. de la chambre royale de Naples, devint ensuite protonotaire et secrét. apostol., archiprêtre de la *Santa Casa* de Lorette, chanoine de Ste-Marie-Majeure, et commandeur de l'hôpital du St-Esprit, *in Saxiâ*, à Rome. On a de lui un ouvrage histor. intitulé: *Gli annali della città dell' Aquila con l'istoria del tempo*, Rome, 1570, in-4.

CIRILLO (Nicolas), méd. et physicien, né près de Naples en 1671, devint prof. de physiq. à l'université de cette ville en 1705, l'année suiv., prof. de méd. pratique, fut associé à la société royale de Londres en 1718, et m. à Naples en 1734. On a de lui: une *Dissert. sur l'usage de l'eau froide dans les fièvres*, insérée dans le 36e vol. des *Transactions philosophiques*; *Mémoire sur les tremblemens de terre*, à l'occasion de celui ressenti à Naples en 1731 (*Transact. philosoph.*, tom. 38); deux autres *dissert. sur le vif-argent et sur le fer*.

CIRILLO (Dominique), de la famille du précédent, botan. et méd., né en 1734, dans la province de Labour, au royaume de Naples, obtint au concours, avant l'âge de 25 ans, la chaire de botan. vacante à Naples, par la mort du professeur Pedillo. Quelq. années après, il accompagna une dame anglaise (lady Walpole) en France et en Angleterre, et profita de son séjour à Paris et à Londres pour se lier avec plus. des hommes célèbres de l'époque, et suivre les leçons des plus habiles prof. De retour dans sa patrie, il fut nommé prof. de méd. pratique et théorique. Les évènemens politiques vinrent troubler sa carrière. Lorsque les Français entrèrent à Naples en 1799, et y établirent une constitution républicaine, Cirillo devint *représentant du peuple*, membre et ensuite présid. de la commission législative. Bien que ses concitoyens n'eussent point à se plaindre de sa conduite dans l'exercice de ses fonctions politiques, il n'en fut pas moins victime de la terrible réaction qui eut lieu à Naples, lorsque le roi Ferdinand rentra dans cette capitale le 13 juillet 1799. Cirillo poursuivi, arraché du bâtiment qui le transportait en France, en vertu d'une capitulation légale, et renfermé dans un cachot, ne put échapper au supplice qui lui était réservé, malgré l'intervention de l'amiral Nelson, et du ministre Hamilton qui sollicitèrent sa grâce. « Il termina sur l'échafaud, dit un biographe, une existence consacrée tout entière au bonheur, au soulagement et à l'instruction de ses semblables. On a de lui: *Ad botanicas institutiones introductio*, Naples, 1771, in-4; *Fundamenta botanica*, etc., 3e édit., Naples, 1787, 2 vol. in-8, fig.; *De essentialibus nonnullar. plantar. characteribus*, ibid., 1784, in-8; *Nosologiæ methodicæ rudimenta*, ibid., 1780, in-8; *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea*, ibid., 1783, in-8, Venise, 1786, in-8, trad. en franç. par le doct. Auber, Paris, 1803, in-8, et en allem. par J.-G. Dæhne, Leipsig, 1790, in-8; *Riflessioni intorno alla qualità delle acque*, etc., Naples, 1786, in-8 (2e édit.); *Le virtù morali dell' asino*, etc., Nice, 1789, in-8; *La prigione e l'ospedale*, etc., ibid., 1787, in-8; *Plantarum rarior. regni Neapolit. fasciculus I, cum tabulis æneis*, Naples, 1788, in-fol. — *Fasciculus II*, 1793; *Entomologiæ Neapolit. specimen primum*, Naples, 1787, in-fol.; *Metodo di amministrare la polvere antifebbrile de dottor James*, ibid., 1794, in-8. Il a laissé un MS. intit.: *Institutiones botanicæ juxta methodum Tournefortianum*, in-fol.; et l'on trouve dans le tom. LX des *Transact. philosoph.*, deux *mém.* de lui, l'un *sur la manne*, et l'autre *sur la tarentule*. On connaît encore de lui plusieurs *discours acad.* en latin et en italien.

CIRINO (André), clerc régulier, né à Messine en 1618, m. à Palerme en 1664, est aut. des ouvrages suiv.: *Variarum lectionum, sive de venatione heroum, lib. II*, Messine, 1650, in-4; *De naturâ et solertiâ canum*, Palerme, 1653, in-4; *De naturâ piscium*, ibid., 1653, in-4; *Istoria della peste*, Gênes, 1656, in-4; *Antiq. lectionum de urbe Româ ejusque rege Romulo liber*, Palerme, 1665, in-fol., réimpr. dans le *Nov. thesaur.* de Sallengre.

CIRO-FERRI. V. Ferri.

CIRON (Innocent), jurisc. et prof. de droit, né à la fin du 16e S., fut chancelier de l'église et de l'univ. de Toulouse. Il m. vers l'an 1650. On a de lui un ouvr. intit.: *Opera in jus canonicum*, réimpr. en 1761, Vienne, in-4. — Ciron (Gabriel de), fut comme le précéd. chancel. de l'église et de l'univ. de Toulouse. Député à l'assemblée du clergé en 1656, il se distingua dans ses fonctions par le savoir le plus étendu et la piété la plus fervente.

CIRONIS DE BEAUFORT (Victor), né à Toulouse en 1655, se distingua étant encore très-jeune par ses succès poétiques. Ses poésies consistent en *Chants royaux* et en trad. de plus. odes d'Horace. On a de cet aut.: *le Triomphe de l'Eglantine*, 1687, in-4; *le Triomphe du Souci*, 1691, même format.

CIRUELO (Pierre), mathém. et théol. espag., né en Aragon vers la fin du 15e S., fut prof. de philos. et de théol. à l'univ. d'Alcala, et l'un des instituteurs de Philippe II, qui le nomma, à son

avènement au trône, chanoine de la cathéd. de Salamanque. Il m. dans cette dern. ville vers 1580. On a de lui plus. ouvr. dont les principaux et les plus connus sont : *Liber arithmeticæ practicæ qui dicitur algorithmus*, 1495, in-4; *Cursus quatuor mathematicarum artium liberalium*, Alcala, 1516, in-fol.; *Expositio libri missalis peregregia*, etc., ibid., 1529, in-fol.; *Quæstiones paradoxæ*, Salamanque, 1538, in-4; *Apotolesmata astrologiæ humanæ*, etc., Alcala, 1521; *Hexameron teologal sobre el regimiento medicinal contra pestilencia*, Alcala, 1519, in-4.

CISALINO (Pierre), méd. ital. du 16e S., né à Côme, m. en 1558 à Pavie, où il était prof. de médecine, a laissé une *dissert.* intit. : *De verâ patriâ C. Plinii secundi, naturalis histor. scriptoris, ejusdemque fide, et auctoritate, prælectiones.*

CISINGE (Jean de), appelé aussi *Janus Pannonius*, poète latin du moyen âge, né en Hongrie en 1434, fit ses études en Italie, et s'y fit remarquer par son talent dans la versification latine. Il n'avait encore que 26 ans lorsqu'il fut nommé par le pape Pie II, évêque de Cinq-Eglises, dans la Basse Hongrie. Une conspiration tramée par les magnats de Hongrie contre le roi Mathias ayant été découverte en 1471, Jean de Cisinge, craignant qu'on ne le soupçonnât d'y avoir trempé, s'enfuit de son évêché et m. dans la Carinthie vers la fin de 1472. Le recueil de ses poésies a été impr. à Venise en 1553; on les retrouve encore dans le recueil intit. : *Deliciæ poetarum Hungarorum*, Francf., 1619, in-16. L'édit. la plus récente est celle pub. à Utrecht, sur des MSs. de la biblioth. impériale de Vienne, sous le titre de *Jani Pannonii operum*, etc., 2 vol. in-8. On conserve quelq. poésies MSs. du même aut. dans la biblioth. de Brescia.

CISNER (Nicolas), jurisc. allem., né dans le Palatinat en 1529, fut élève de Mélanchthon, prof. de droit à Heidelberg, puis recteur de l'université de cette ville, où il m. en 1583. On a de lui un recueil d'*opuscules*, *discours* et *poésies*, pub. par J. Reuber, avec un *éloge* de l'aut., Francf., 1611, in-8. Le détail des pièces contenues en ce recueil se trouve dans le tome XXII des *Mém.* de Niceron. On doit aussi à Cisner de bonnes édit. des *Ann. de Bavière* d'Aventinus, de l'*Hist. de Saxe* de Krantz, et du *Recueil des histor. allemands* de Schardius.

CISNEROS (D. Garcias de), parent du card. Ximénès, et abbé de Montserrat, m. en 1510, est aut. d'un livre d'*Exercices spirituels*, composé pour les cénobites de son couvent, et que l'on prétend avoir été copié presque littéralement par saint Ignace de Loyola dans l'ouvr. qui porte le même titre, impr. au Louvre, 1644, in-fol. V. Ignace de Loyola (S.)

CITA (Jacques), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Trapani en Sicile, dans le 15e S., est aut. d'une *Hist.* de sa patrie, et d'un *Cours de théol. et de philos.* conservés MSs. dans la bibliothèque de Palerme.

CITARIUS, gramm., né à Syracuse au 4e S., professa la langue grecque à *Burdigala* (Bordeaux), école alors très-célèbre dans les Gaules. Ausone, qui nous a révélé le nom de ce gramm., le compare à Zénodote et à Aristarque, comme critique, et le met, comme poète, au-dessus de Simonide. Scaliger et Vinet (*v.* ces noms) pensent que ce gramm. est le même que l'orateur Cytherius, mais ils ne s'appuient que sur la ressemblance des noms. On a de ce Cytherius une *épigramme* latine, imprimée dans plus. des éditions d'Ausone.

CITOIS (François), en latin *Citesius*, méd., né à Poitiers en 1572, m. en 1632, fut reçu doct. à Montpellier, et vint à Paris où le card. de Richelieu le choisit pour son méd. Il s'était fait une gr. réputation par sa méthode de traiter le genre de colique appelé *colica Pictonum*, sur laquelle il publia, en 1616, un ouvrage intitulé : *De novo et populari apud Pictones dolore colico-bilioso diatriba*, in-12, réimpr. à Paris en 1639, dans un recueil ayant pour titre : *Opuscula medica*, du même aut., où se trouve également une dissert. *de tempestivo phlebotomiæ ac purgationis usu*, etc., et les ouvr. suiv. imprimés séparément : *Abstinens confolentanea*, etc., Poitiers, 1602, in-12, Berne, 1604, in-4, trad. en français sous ce titre : *Histoire merveilleuse de l'abstinence triennale d'une fille*, Paris, 1602, in-12; *Abstinentia puellæ Confollent.*, *ab Isr. Harveti confutatione vindicata*, Genève, 1602, in 8, trad. en angl., Londres, 1603, in-8; *Advis sur la nature de la peste*, etc., Paris, 1623, in-8.

CITRI DE LA GUETTE (S.), écrivain franç. des 17e et 18e S., dont on ne connaît ni la patrie ni les dates de naissance et de mort, ni les circonstances de la vie. On lui attribue les ouv. et les trad. suiv. : *Hist. de la conquête de Jérusalem sur les chrétiens par Saladin*, Paris, 1679, in-12. C'est une prétendue trad. d'un MS. gaulois dont on a révoqué en doute l'authenticité; *Histoire des deux triumvirats*, ibid., 1681, 3 vol. in-12; 1715, 1719, 1741, 4 vol. in-12 avec la *Vie d'Auguste*, par Larrey; *Histoire de la conquête de la Floride sous Ferdinand de Soto*, Paris, 1685, 1699, in-12, trad. du portug.; *Hist. de la conquête du Mexique*, trad. de l'espag. d'Aut. de Solis, ibid., 1691, in-4, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-12, souvent réimp. La dern. édition est celle de Paris, 1774, 2 vol. in-12; *Hist. de la découverte et de la conquête du Pérou*, trad. de l'espag. d'Aug. de Zarate, Amsterdam, 1700; Paris, 1716; réimp. en 1742 et 1774, 2 vol. in-12.

CITTADINI (Celse), écrivain italien, né à Rome en 1553, et mort en 1627, profess. la langue toscane à Sienne, et acquit la réputation de l'un des plus savans auteurs de son époque. Il a publié : *Rime platoniche*, etc., Venise, 1685, in-12 (c'est le seul ouv. où il ait mis son nom); *Tre Orazioni*, Sienne, 1603, in-8; *Parthenodoxa*, *ovvero esposizione della canzone del Petrarca*, *alla Vergine, madre di Dio*, Sienne, 1604 et 1607, in-4; *Trattato della vera origine*, etc., *della nostra lingua, scritta in volgare sanese*, Venise, 1601, in-8; *Origini della volgar toscana favella*, 1604, in-8; ibid., 1628. Girolamo Gigli a fait imp. *Opere di Celso Cittadini, Sanese*, etc., Rome, 1721, in-8, précédé d'une vie de l'aut. Cittadini a laissé plus. autres ouv. MSs. dont un seul, *Discorso dell'antichità delle famiglie*, a été pub. par Jérôme Carli, Lucques, 1741, in-8.

CITTADINI (Pierre-François), dit *il Milanese*, peintre, mort à Bologne en 1681, fut élève du Guide. On voit de lui, dans la galerie de Dresde, à Bologne, et dans quelques autres villes d'Italie, des tableaux de nature morte. Il eut trois fils qui s'adonnèrent au même genre. — L'aîné, Jean-Baptiste, mourut en 1793; le second, Charles, mourut en 1644, à l'âge de 75 ans. On ne connaît la date ni de la naissance ni de la mort du troisième, Ange-Michel. Charles eut deux fils, Gaëtan et Jean-Jérôme. Gaëtan peignit des vues de campagne, et l'on voit encore plus. de ses tableaux à Bologne et dans la Romagne.

CIVILE (François), gentilhomme normand, commandait une compagnie de la garnison protestante de Rouen lorsque l'armée royale vint assiéger cette ville, et il reçut une blessure dangereuse. Rouen ayant été pris d'assaut, dix jours après, quelques soldats vainqueurs arrachèrent Civile du lit qu'il occupait à l'hôpital militaire, et le jetèrent par la fenêtre sur un tas de fumier, d'où il ne fut relevé que trois jours après par un de ses parens. Il vécut encore plus de 50 ans, malgré l'état presque désespéré où on l'avait trouvé. Il a écrit lui-même son *histoire*, que Misson a publ. à la suite de son *Voyage d'Italie*, Utrecht, 1722, 4 vol. in-8.

CIVILIS (Claudius), chef des Bataves, issu des rois de cette tribu gauloise, la seule affranchie de tous impôts envers l'empire romain, mais son alliée, fut le moteur de la guerre dite *des Bataves*, dont Tacite fait le récit dans les deux derniers livres de son *Histoire*. Il avait été emprisonné comme séditieux sous le règne de Néron, et ce fut pour venger cette injure qu'il souleva contre Rome plusieurs tribus gauloises, à la tête desquelles il défit Aquilinius sur les bords du Rhin, et vainquit dans deux combats Lupercus et Herennius Gallus, qui tenaient pour Vitellius. Cette révolte, qui dura près de deux années (70 à 71 de l'ère chrét.), fut conduite avec la plus grande habileté : Civilis ne s'en était avoué chef qu'après avoir déjà obtenu de notables avantages; et, lorsqu'elle eut été comprimée, il sut lui donner une couleur favorable, en feignant de n'avoir pris les armes que pour la cause de Vespasien.

CIVITALI (Matthieu), sculpteur italien, né à Lucques au 15e S., exerça d'abord la profession de barbier et de chirurgien pendant 40 ans, et devint tout à coup un sculpt. si habile, que ses ouv. ont été comparés à ceux de Michel-Ange. On en voit plus. dans la cathédrale de Gênes et dans l'église de St-Michel, à Lucques.

CIVOLI ou CIGOLI (Louis), peintre italien, dont le vrai nom était *Cardi*, né au château de Cigoli, en Toscane, l'an 1559, s'appliqua d'abord à copier les ouv. de Michel-Ange, du Corrége, d'André del Sarte, de Pontorme et du Barroche. Il travailla pour le grand-duc de Toscane, qui fut si content de lui qu'il l'honora d'une chaîne d'or, et l'envoya continuer ses études à Rome, où il fit en concurrence avec Barroche et M.-A. Caravage un *ecce homo* supérieur aux tableaux de ces deux maîtres. De retour à Florence, il fut chargé de plus. ouvr. importans. Le *Martyre de St-Etienne* passe pour la plus belle composition de cet artiste, et ce fut ce tableau qui lui valut le surnom de *Corrége florentin*. Il mourut en 1613. Jean Biliverti, son élève, a terminé plus. de ses tableaux.

CIZEMSKY (André-Remi), relig. franciscain, né en Pologne dans le 17e S., est auteur d'un ouv. singulier intit. : *Laurus triumphalis sanguine Franciscanorum provinciæ Polonæ, à Succis, Cosacis et Hungaris recenter profuso, emerita*, Cracovie, 1660.

CIZERON-RIVAL (François-Louis), littér., né à Lyon en 1726, m. vers l'année 1795, est aut. des écrits suiv. : *Zéphyre et le Ruisseau*, fable allégorique; *Lettre critique sur le livre intit. le Dessinateur*, etc.; *Récréations littéraires*, etc., Lyon, 1765, in-12; *Remarques histor., critiq. et mythologiques sur les œuvres choisies de J.-B. Rousseau; la Répétition*, comédie. On lui attribue des *Lettres diverses*, in-12; et des *Poésies diverses*, in-4. Il a été l'édit. des *Lettres familières* de Boileau et de Brossette (*v.* ce dern. nom).

CLAESSOON (Aertgen), peintre hollandais, né à Leyde en 1498, m. en 1564, a montré plus de talent dans la manière de composer ses tableaux que dans leur exécution matérielle; son dessin manque de correction, son coloris est faible et la lumière est mal distribuée. On trouve plusieurs de ses ouv. en Hollande et dans quelques cabinets d'amateurs. Les plus estimés sont : *Jesus crucifié*, entouré de la Ste Vierge et des apôtres; *Abraham conduisant son fils au lieu du sacrifice*; et *le Passage de la mer Rouge*.

CLAGETT (William), théolog. anglican, né dans le comté de Suffolk en 1646, fut un de ceux qui se prononcèrent le plus vivement contre le roi Jacques II. Il mourut en 1688. On a de lui quatre vol. de *Sermons* et plus. *Traités* de controverse contre les dissidens et les catholiques romains. — Nic. Clagett, frère du précédent, théol. comme lui, né à Bury dans le comté de Suffolk, mort en 1727, a pub. également quelques *Sermons* et *écrits* de controverse peu remarquables. — Clagett (Nic.), fils du précédent, m. en 1746, fut successivement évêque de St-David et d'Exeter.

CLAIR ou CLAIRS (S.), prem. év. de Nantes, apôtre de la côte méridionale de Bretagne, vivait sous le règne de Probus, et fut envoyé de Rome dans les Gaules, avec le diacre Adéodat, vers l'an 280. Selon une ancienne tradition, St Clair y termina sa vie et y fut enterré. Ses reliques furent transférées en 878 à l'abbaye de St-Aubin d'Angers. Sa fête est placée dans divers martyrologes au 1er, au 10 et au 15 oct. Plusieurs hagiographes ne distinguent point St Clair, évêque de Nantes, de St Clair, ou Clairs, martyr, Africain d'origine, qui fut envoyé de Rome en Aquitaine, et prêcha l'év. dans le Limousin, le Périgord et l'Albigeois.

CLAIR (St), prêtre de Touraine, vivait sur la fin du 4e S., et était né, à ce que l'on croit, dans l'Auvergne, d'une famille distinguée. Il fut élevé par St Martin de Tours dans le monastère de Marmoutier, et mourut trois jours avant son maître. St Clair n'est point nommé dans les anciens martyrologes; mais sa fête est indiquée au 8 nov. dans le martyrologe romain.

CLAIR ou CLER (St), abbé de St-Marcel de Vienne en Dauphiné, naquit vers le commencement du règne de Clotaire II, sur les bords du Rhône, dans un lieu qui porte maintenant son nom. Il était encore en bas âge lorsqu'il perdit son père. Il gouverna pendant plus de vingt ans le monastère de St-Marcel, où vivaient un grand nombr. de religieux. On prétend qu'il prédit dans sa dernière maladie les ravages que les Sarasins et les Barbares d'Afrique devaient exercer long-temps après dans sa patrie. On croit que sa mort arriva vers l'an 660. Ses reliques furent dispersées par les calvinistes dans le 16e S. *Sa vie*, anciennement écrite par un anonyme, a été pub. par Bollandus et par Mabillon.

CLAIR (St), prêtre et martyr dans le 9e S., naquit à Rochester, en Angleterre, y fut ordonné prêtre, passa dans les Gaules, s'établit dans le Vexin français, et mourut, dit-on, victime de sa chasteté, et assassiné vers 894 dans un bourg qui porte son nom, situé sur l'Epte, à 9 lieues de Pontoise et à douze de Rouen. On voit encore auprès du bourg un ermitage où l'on croit que St Clair faisait sa demeure, et où l'on va en pèlerinage de tous les lieux voisins. Plusieurs églises de France sont sous son invocation.

CLAIR. V. Leclair.

CLAIRAC (Louis-André DE LA MAMIE de), ingénieur en chef et brigadier des armées du roi en 1748, m. à Bergue en 1752, s'était signalé par sa bravoure et ses talens militaires aux siéges du Quesnoi, de Bouchain, de Kehl, de Philisbourg, de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Namur et de Berg-op-Zoom. On a de lui une *Hist. des révolut. de Perse jusqu'en* 1730, 3 vol. in-12, 1750; et un ouvr. intit. : *l'Ingén. de campagne*, 1750, in-4, fig.; J.-L. Le Cointe (*v.* ce nom) en a publié un extrait qui passe encore pour le meilleur que nous possédions sur l'art de la fortification des campemens.

CLAIRAMBAULT (Louis), n'est connu que comme aut. d'un petit poème latin sur les serins de Canarie, impr. dans les *Poemata didascalica*, Paris, 1737, 2 vol. in-12. On attribue aussi cet ouvr. à l'abbé de Marsy. V. ce nom.

CLAIRAUT (Jean-Baptiste), né vers la fin du 17e siècle, se distingua dans l'enseignement des mathémat., et a laissé une solution ingénieuse sur 3 *Problèmes de stereometrie*, et deux mém. en lat. sur le *Problème des trajectoires* et sur *la Chaînette*; le tout a été inséré dans les *Miscellanea Berolinensia de* 1734, 1737 *et* 1743.

CLAIRAUT (Alexis-Claude), géom. célèb., né à Paris le 7 mai 1713, fils du précéd., doit partager

avec Newton, Euler et d'Alembert la gloire d'avoir contribué à la découverte des lois du système du monde. Dès l'âge de 12 ans et 8 mois, Clairaut présenta à l'académ. des sciences de Paris un mémoire sur quatre courbes douées de propriétés remarquables (impr. dans les *Miscellanea Berolinensia*, tom. IV); à 18 ans, il prit place à l'acad., sur une permission spéciale du roi, et fut du nombre des académiciens qui allèrent en Laponie mesurer un degré du méridien pour déterminer la figure de la terre. Les ouvr. de Clairaut consistent en un grand nombre de *Mem. d'analyse, de mécanique et d'optique*. Les principaux sont un *Tr. de la figure de la terre*, Paris, 1743 et 1808, in-8, regardé comme l'un des plus beaux ouvrages de mathém. du 18e S.; *Recherches sur les courbes à double courbure*, faites à l'âge de 16 ans, et pub. en 1731, in-4; *Elémens de géometrie*, tels qu'il les avait enseignés à la marquise du Chastelet, 1741 et 1765, in-8; *Elémens d'algèbre*, la meilleure édit. est celle de 1760, in-8, réimp. en 1797, avec des additions, 2 vol. in-8; *Théorie de la lune*, mémoire couronné par l'acad. de Pétersbourg, en 1752; *Theorie du mouvement des comètes*, impr. dans le *Journ. des sav.*, août 1759, déc. 1760 et janv. 1761, ainsi qu'un gr. nombre d'articles qu'il fournit à ce journal comme coopérateur. Clairaut m. en 1765. Il avait eu un frère puîné que la m. enleva à l'âge de 16 ans: l'année précéd. il avait présenté à l'acad. des sciences un *Mem. sur les quadrat. circulaires et hyperboliques*.

CLAIRE (Ste), vierge et abbesse, née à Assise vers la fin du 12e S., fonda en 1312, sous les auspices de St François, l'ordre dit de *Ste Claire* ou *des Clarisses*. Dès son origine, cet ordre reçut dans son sein des femmes qui appartenaient aux prem. fam. de Florence; il eut bientôt des monast. à Pérouse, Arezzo, Padoue, Rome, Venise, Mantoue, Bologne, Spolète, Milan, Sienne, Pise, dans plus. villes d'Allemagne, et ce nombre s'accrut au point que l'on comptait à la fin du 18e S. plus de quatre mille maisons, capucines, annonciades, cordelières ou sœurs grises, récollettes, religieuses de l'*Ave Maria*, de la conception, etc. Ste Claire étant d'une famille riche aurait pu doter son ordre, mais elle observa rigoureusement le vœu de pauvreté qu'elle avait fait au nom de sa communauté, distribua son bien aux pauvres, et sollicita même d'Innoc. IV la faveur de ne vivre que d'aumônes. Elle m. en 1253 et fut canonisée 2 ans après par Alexandre IV.

CLAIRE (Ste), abbesse d'un monastère institué suiv. la règle de St Augustin, naquit vers 1275 à Montefalco, près de Spolette, et m. le 18 août 1308. Jean XXII ordonna sa canonisation.

CLAIRE (MARTIN), jésuite, né en 1612 à St-Valéry-sur-Mer, m. en 1693, est moins connu par les emplois qu'il remplit dans sa compagnie que par ses poésies sacrées, dont la pureté et l'élégance ont servi de modèle à Santeuil et à Coffin. Elles ont été publiées sous le titre de *Hymni ecclesiastici*, Paris, 1673, in-4, et 1676, in-12, avec des augmentat.

CLAIRION. V. CLÉRION.

CLAIRON (CLAIRE-JOSEPHE LEYRIS DE LA TUDE, dite mlle), l'une des actrices les plus distinguées qu'ait possédées la scène franç., née en 1723, m. à Paris le 18 janvier 1803. Dès l'âge de 12 ans, elle avait débuté à la comédie italienne dans les rôles de soubrettes; elle passa successivement aux théâtres de Rouen, de Lille, de Dunkerque et de Gand, sur lesquels on la vit tour à tour jouer la comédie, chanter l'opéra-comique et danser dans les ballets. En mars 1743, elle fut appelée à l'Opéra pour doubler mademoiselle Maure (*v.* ce nom), et cinq mois après elle débuta sur le Théâtre-Français dans le rôle de Phèdre. Les talens qu'elle déploya dans ce rôle et dans ceux de Zénobie, d'Ariane, d'Electre, la placèrent au premier rang à côté de mademoiselle Dumesnil (*v.* ce nom). En 1765, cette actrice indisposa le public en refusant de paraître avec le comédien Dubois dans la 20e représent. du *Siege de Calais*; elle s'éloigna d'un théâtre dont elle faisait l'ornement et qu'elle aurait encore embelli pendant plusieurs années. M. Larive et mademois. Raucourt, ses élèves, ont souvent rappelé aux spectateurs l'inimitable talent de cette actrice. Mademois. Clairon a pub. un ouvrage int.: *Mem. d'Hyppol. Clairon et reflexions sur la declamation théâtrale*, Paris, 1799, in-8, et réimpr. (avec une *notice* très-intéress. de M. Andrieux sur cette célèbre actrice) dans la *Collect. des Mém. dramat.* publiés chez Ponthieu, Paris, 1822, 13 vol. in-8: on trouve dans la même collection les *Mem.* de Marie-Fr. Dumesnil en réponse à ceux de Mlle Clairon, ainsi qu'un ouv. sur cette dern. pub. dès 1740 par Gaillard de la Bataille, sous le titre de *Mem. de madem. Fretillon*, et reproduit en 1743 sous celui d'*Histoire, etc.*, 4 parties in-12.

CLAIRON (MAILLET DU). V. MAILLET.

CLAISSENS ou CLAESSENS (ANTOINE), peint. flam., élève de Quintin Messis, dit le *Maréchal d'Anvers*, vivait à la fin du 15e S. On ne connaît de lui que trois tableaux: le premier représente *le Repas d'Esther*; il décorait l'hôtel-de-ville de Bruges; les deux autres retracent *le Jugement de Cambyse*, qui fit écorcher vif un juge convaincu de prévarication. La peinture du supplice du juge passe pour un chef-d'œuvre d'expression, mais on reproche à Claissens de la sécheresse, une couleur dure, du mauvais goût, et une ignorance complète du clair-obscur et de la perspective.

CLAJUS. V. CLAY.

CLAMENGES (MATTH.-NICOLAS de), l'un des meilleurs écriv. du 14e S., en lat. *Clemangiis* ou *de Clemangiis*, du nom du village de Clamenges en Champagne, où il était né, avait embrassé l'état ecclésiast. et remplissait en 1593 la place de recteur de l'acad. de Paris. Clamenges fut pendant quelque temps secrét. de l'anti-pape Benoît XIII; ayant été soupçonné d'avoir rédigé la bulle d'excommunication lancée contre Charles VI, roi de France, il fut forcé de s'expatrier et passa plus. années en Toscane. On ne peut déterminer l'époque précise à laquelle il m.; ses lettres prouvent qu'il rentra en France, qu'il recouvra ses bénéfices et qu'il vivait encore en 1431, au temps du concile de Bâle. Le recueil de ses ouv., pub. par Lydius, Leyde, 1613, in-4, renferme différens *Tr. sur des matières ecclesiast.*, entre autres *sur l'etat de corruption de l'eglise*, *sur la simonie*, *sur les Annates*; une *Pièce de vers* sur le schisme qui divisait l'église, et des *lettres* adressées à des prélats, à des card. et à Henri, roi d'Angleterre. Le MS. des *OEuvres* de Clamenges se trouvait, avant la révolution, dans la bibliothèque de Troyes. M. Adry a donné, dans le *Journal encyclopéd.* d'octobre 1782, une *Notice de quelques ouvr. MSS. de Clamenges*.

CLAMORGAN (JEAN de), seigneur de Saane ou Saave, chef de la marine du Ponent, servit pendant 45 années dans la marine franç. sous les règnes de François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Il avait dressé, pour en faire hommage à François Ier, une *Carte univ.*, avec détermination des longitudes et des latitudes, et composé un *Tr. sur la construction des navires et sur les navigations lointaines*; cet ouvr. n'a pas été pub. On a de lui un *Tr. de la chasse au loup*, dédié à Charles IX, impr. à la suite de *la Maison rustique* de Ch. Estienne, Paris, 1566, in-4, fig. Cet écrit prouve que l'hist. nat. avait fait peu de progrès en France jusqu'à cette époque: il a été trad. en ital. sous le titre de *la Caccia del luppo*, Turin, 1583, et en vers rimés allemands, 1582.

CLANCY (MICHEL), écriv. angl., né au 18e S., étudia d'abord la médec.; mais ayant perdu la vue de très-bonne heure, il ne put se livrer à la pratique et vécut honorablement à l'aide d'une pen-

sion que lui fit obtenir le comte de Chesterfield, sur la recommandation de Montesquieu. Clancy dirigea pendant plusieurs années une école de latin à Kilkenny en Irlande. Il a laissé 2 vol. de *Mém.* sur sa vie, impr. à Londres en 1746; une comédie intit. *l'Escroc*, 1737; une tragédie représentée à Dublin et impr. à Londres en 1746 sous le titre de *Hermon ou le Zèle extravagant*, et un poème latin, *Templum Veneris*.

CLANRICARD (ULICK, marquis de), membre du parlem. d'Angleterre, gouverneur particulier de la ville et du comté de Galloway en Irlande, né à Londres en 1604, devint membre du conseil privé de Charles Ier, dont il était un des défenseurs les plus habiles et les plus zélés. Il préserva le comté de Galloway de l'insurrection du nord de l'Irlande, et employa tous ses efforts à la conclusion de la paix; mais après avoir long-temps lutté contre Cromwell pour conserver une armée royaliste à Charles II, il se vit forcé de capituler. Cromwell respecta le courage de Clanricard et le laissa mourir tranquillement en Angleterre. On ignore l'époque précise de cette m., arrivée, suiv. div. versions, en 1655, en 1657 ou en 1659. On a du marquis de Clanricard des *Mém. sur les affaires d'Irlande, depuis* 1640 *jusqu'à* 1653, Londres, 1722. Ils jouissent d'une réputation méritée et renferment des notions curieuses sur l'hist. des antiq. de ce pays. Clanricard était fils du fameux comte de St-Alban, et fut chef de l'illustre famille anglo-irland. des Burgho (*v.* ces noms). — RICHARD, cousin-germain d'Ulick, héritier des titres de comte de Clanricard, baron de Dunkellin, fut proscrit par Cromwell en 1657 et réhabilité en 1661. — GUILLAUME, frère de Richard, fut forcé de poser les armes qu'il avait prises contre Cromwell; il rentra en Angleterre avec Charles II, et fut nommé lord-lieutenant du comté de Galloway en 1680, puis de toute l'Irlande en 1687. Il est le cinquième aïeul du comte de Clanricard notre contemporain.

CLAP (ROGER), capitaine angl., né en 1609, s'établit dans la colonie des Massachusetts en 1630, avec les premiers planteurs et fut chargé de plus. fonctions civiles et milit. dans la colonie de Dorchester. Il a laissé des *Mém.* de sa vie; on y trouve une esquisse de l'hist. de la Nouv.-Angleterre. Clap mourut en 1691.

CLAP (NATHANIEL), né à Dorchester (Massachusetts) en 1668, exerça le ministère évangélique à Newport, état de Rhode-Island, jusqu'en 1745. A 78 ans, il fut enlevé aux pauvres dont il était le père. On a de lui un *Discours sur la voix du Seigneur, criant au peuple dans les circonstances extraordinaires*, publié en 1715.

CLAP (THOMAS), ministre de Windham au Connecticut, président du collége d'Yale, naquit en 1703 à Scituate, colonie de Massachusetts. Il a laissé plus. ouvr. qui lui ont mérité la réputation d'un homme des plus érudits de la Nouvelle-Angleterre. Les principaux sont une *Hist. du collége d'Yale*, 1766; un *Abrégé de l'hist. de la doctrine établie dans les églises de la Nouvelle-Angleterre*, et des *Sermons*. Il m. en 1767.

CLAPASSON (N.), membre de l'acad. de Lyon, n'est connu que comme aut. d'une *Description des curiosités et monumens de la ville de Lyon*, Lyon, 1741, in-8, ouvr. estimé, et qui mérite d'être tiré de la foule des écrits publiés sur la même matière.

CLAPIERS (FRANÇOIS), seigneur de Vauvenargues, conseiller à la chambre des comptes et cour des aides de Provence au 16e S., a pub. un recueil d'arrêts sous le titre de *Centuriæ causarum*, Lyon, 1589, in-4, et a écrit en latin une *Généal. des comtes de Provence, depuis* 577 *jusqu'au règne de Henri IV*, Aix, 1584, in-8, Lyon, 1626, in-4, et Aix, 1598, in-8, trad. en franç. par Fr. Dufort.

CLAPIÈS (N. de), ingénieur et astronome franç., membre correspondant de l'acad. des sciences de Paris et de la société royale de Montpellier, naquit en 1671. On lui doit l'application de la trigonométrie rectiligne à la construction des cadrans solaires qui jusqu'alors avaient été exécutés au moyen de la trigonométrie sphérique. En 1706, il publia des observations sur la comète du 12 mai qui produisit à Montpellier une obscurité compl. de 4' 10"; il fit également *les Ephémérides ou Journal du mouvement des astres pour* 1708, *au méridien de Montpellier*. On a encore de lui des *Observ.* insérées dans le recueil de l'acad. des sciences et plus. *Mém.* conservés dans le rec. de la société royale de Montpellier. Il travailla avec Plantade et d'Anisy à la description du Languedoc, fut chargé de la direction des chaussées du Rhône, de divers travaux relatifs au canal de Provence, aux routes du Languedoc, et eut la gloire de sauver la ville de Tarascon, menacée d'être submergée par le Rhône en 1724. Il m. en 1740.

CLAPIÈS (CHARLES), doct. en médec., né en 1724 à Alais et m. dans la même ville le 7 septemb. 1801, n'est connu que par une traduct. franç. du livre qui a pour titre : *Mulieres homines non esse*, 1766, in-12. Elle a été publ. sous ce titre : *Paradoxes sur les Femmes, où l'on tâche de prouver qu'elles ne sont pas de l'espèce hum.*, 1766, in-12.

CLAPROTH ou KLAPROTH (JUSTUS), jurisc. allem., profess. à l'univ. de Gottingue, où il m. le 10 février 1805, à l'âge de 77 ans, a écrit plus. ouv. sur la jurisprud. en général et sur la procédure civile en particulier.

CLARA-DIDIA. V. DIDIA.

CLARA D'ANDUSE, dame troubadour dont on a conservé une petite pièce de vers dans laquelle elle déplore l'éloignement de son amant et la jalousie de son époux avec une délicatesse et un goût qui la placent au rang des troubadours les plus distingués du 12e S. On trouve cette pièce dans Ste-Palaye; Millot n'en a pub. qu'un extrait.

CLARENDON (ÉDOUARD HYDE, comte de), né à Dinton, dans le comté de Wilt, en 1608, étudia les lois sous la direct. de Nicolas Hyde (*v.* ce nom), attacha sa fortune à celle des Stuarts, les suivit dans l'exil, et fut élevé à la dignité de gr.-chanc., quand le roi Charles II eut recouvré sa couronne et le trône d'Angleterre. Cette dignité n'était que la récompense due au mérite et à la fidélité, aussi bien qu'aux services rendus par Clarendon. Il s'en montra plus digne encore par la sagesse de son administration. Mais Charles II, importuné de la vertu de son ministre, oublia ses services passés, et, favorisant la haine que le peuple témoignait à Clarendon, qui n'avait cepend. d'autre tort que celui d'exercer dignem. sa charge, lui retira les sceaux, et le dépouilla de toutes ses places. Le parlement l'accusa de haute-trahison : accusation banale dirigée contre ceux qu'on veut perdre, sans autre motif que la haine qu'on leur a vouée. Clarendon se déroba à l'accusation par la fuite, et se réfugia en France, où, après un séjour de six années, il mourut à Rouen, le 9 décembre 1674, avec la réputation d'un grand homme d'état et d'un illustre citoyen. Après sa mort l'Angleterre réclama les dépouilles mortelles de celui qu'elle avait poursuivi avec tant d'acharnement. Son corps fut transporté à Londres et enterré dans l'abbaye de Westminster : réparation stérile autant que tardive. On a de lui : *Hist. de la Rebellion*, depuis 1641 jusqu'en 1660, 3 vol. in-fol., Oxford, 1704 : la meilleure et la plus belle édit. de cet ouvrage est celle d'Oxford, 1807, 6 vol. grand in-8; traduit en français, La Haye, 1704, 6 vol in-12 : Clarendon y fait preuve d'une grande impartialité dans l'exposition des faits; cette hist. fait partie de la *Collect. des Mém. relatifs à la Revolut. d'Anglet.*, Paris, 1824, 25 vol. in-8; *Méditat. et Réflexions sur les Psaumes*; *Tableau*

abrégé des Erreurs contenues dans le Leviathan de Hobbes ; divers *discours* au parlement, et quelques autres *écrits* de circonstance.

CLARENDON (HENRI HYDE, comte de), fils du précédent, né en 1638, au comté de Wilt, eut beaucoup de part à la restaurat., et fut fait chambellan de la reine ; mais il entra dans le parti de l'opposition, lors de la disgrâce imméritée de son père. Jacques II le nomma conseiller-privé, puis lord-lieutenant d'Irlande, place dans laquelle il fut bientôt remplacé par lord Tyrconel. Détenu pendant quelque temps à la Tour de Londres, pour avoir refusé de prêter serment au roi Guillaume, il obtint sa liberté, et se retira dans ses terres, où il m. en 1709. On a de lui un *Journal d'Etat*, et des *Lettres sur les affaires du temps*, Oxford, 1763, 2 vol. in-4, réimp. dans la *Collect. des Mem. sur la Révolut. d'Angl.* — Laurent HYDE, frère du précéd., mort en 1711, fut nommé en 1661 grand-maître de la garderobe du roi, ambassadeur en Pologne en 1676, plénipotentiaire au congrès de Nimègue, puis 1er commissaire de la trésorerie, et président du conseil en 1684. Ayant refusé, malgré les instances de Jacques II, de renoncer à la religion anglicane, il tomba dans la disgrâce de ce monarque, et prit part à la révolution de 1788. Le roi Guillaume le nomma lord-lieutenant d'Irlande, et il reprit sous la reine Anne sa place de présid. du conseil. On lui doit la *dedicace* de l'*Hist. de la Rebellion*, par son père.

CLARISSES, ordre de filles fondé en 1613 par Ste Claire. V. ce nom.

CLARIUS, moine franç. du 12e S., est aut. d'une *Chronique de l'Abbaye de St-Pierre-le-Vif de Sens, jusqu'en* 1124, continuée par un anonyme jusqu'à l'année 1184, et insérée dans le *Spicilège* de d'Achéry. Cet ouvr. peut être consulté avec fruit pour l'étude de l'histoire de France.

CLARIUS ou DE CLARIO (ISIDORE), évêque de Foligno en Ombrie, né au château de Chiari, près de Brescia, en 1495, mort en 1555, fut un des plus savans prélats de son temps. Ses talens et son éloquence brillèrent au concile de Trente, en 1546, dans les discussions qui s'élevèrent sur l'autorité du texte et des versions de l'Ecriture. Clarius convainquit le concile que la version de la Vulgate, presque tout entière de St Jérôme, et revue sur le texte original, devait être pour l'église l'autorité la plus respectable. On a de lui une édition réformée de la Vulgate, pub. sous le titre de : *Vulgata editio veteris et novi Testamenti, etc.*, Venise, 1542, 1557 et 1564, in-fol. ; des *Scholies sur le Nouveau-Testament et sur le Cantique des Cantiques* : des *Discours latins* sur divers sujets de piété, et un *Recueil de Lettres*, mises au jour par D. Maur Piazzi, Modène, 1705, in-4.

CLARK (JEAN), médecin écossais, né en 1744, entra au service de la compagnie des Indes en qualité d'aide-chirurgien, et recueillit dans le cours de ses voyages des observations curieuses sur les maladies des pays chauds, et les pub. en 1773, in-8, sous ce titre : *Observations sur les Maladies qui règnent le plus durant les voy. aux pays chauds*; en 1792, il donna une nouvelle édit. de cet ouvr. avec des addit. importantes : il y joignit des *Observations sur les Fièvres*, qui le placent au rang des écrivains qui ont traité avec le plus d'habileté les matières médicales. La ville de Newcastle lui doit la réforme de graves abus qui s'étaient introduits dans l'administration de son hôpital, et la création d'un dispensaire pour la classe indigente. On a de lui : *Recueil de Mem. sur les Moyens de prévenir les Fièvres contagieuses, etc.*, 1802, 2 part. in-12, et plus. *Memoires* qui font partie du rec. de la société des médecins d'Edimbourg. Il m. en 1805.

CLARKE (SAMUEL), l'un des plus savans orientalistes du 17e S., archi-typographe de l'université d'Oxford, né en 1623 à Brackley, m. en 1669, a travaillé à l'édit. de la *Bible polyglotte* de Walton, dans laquelle il inséra (t. 6) ses *Variæ lectiones et observat. in chaldaicam paraphrasim*. On a de lui : *Scientia metrica et rythmica, seu Tractatus de prosodiâ arabicâ, etc.*, jointe au *Carmen Tograi* de Pococke, Oxford, 1661, in-8, et 3 autres ouvr. restés en MSs. L'un d'eux, intit. *Paraphrastes chaldæus in librum paralipomenon*, a été fort utile à Castell pour son *Lexicon heptaglotton*.

CLARKE (JEAN), médecin anglais, pasteur à la Nouvelle-Angleterre, mort en 1676, était passé en Amérique dès la formation de la colonie de Massachusetts ; voyant cet établissem. prospérer, il alla en former un nouveau à Rhode-Island, et fonda l'église de Newport en 1644. On a de lui une *Hist. des Persécutions de la Nouvelle-Angleterre*, Londres, 1652.

CLARKE (SAMUEL), théol. de l'église anglicane, se distingua sous le protectorat de Cromwell et le règne de Charles II dans le ministère évangélique. Ses ouv. jouissent encore aujourd'hui de l'estime des théol. de sa communion ; les princ. sont : *Les vies de quelques personnages éminens du siècle passé*, Londres, 1783, in-fol. ; *Les vies des théol. puritains* ; *le Martyrologe* ; *la Moelle de l'histoire ecclésiastique*, in-fol. et in-4. On lui attribue une *Vie de la reine Elisabeth*, Londres, 1682, in-12. M. en 1682. — Son fils SAMUEL ayant été forcé par Cromwell de renoncer à l'emploi qu'il exerçait au collège de Pembroke, à Cambridge, se livra à l'étude des livres saints, et mourut dans la retraite en 1701 à l'âge de 74 ans. Il a laissé quelques ouvr. écrits en anglais, entre autres *Concordances des annotations sur toutes les Bibles* ; *Traité de l'autorité de l'Ecriture-Sainte*.

CLARKE (GUILL.), méd. angl., m. à Spetney, près de Londres, en 1684, a composé en anglais un ouv. qui a été trad. en latin et publié à Francfort, 1675, in-8, sous le titre suivant : *Histor. naturalis nitri, sive discursus philosophicus de naturâ, generatione, loco et extractione nitri, cum ejus viribus et effectibus*.

CLARKE (JEAN), grav. célèbre, né en Ecosse vers 1650, mort à Londres en 1721, a exécuté un grand nomb. de portraits des personnages les plus distingués de son temps, tel que Guillaume, prince d'Orange, et Marie, son épouse ; Charles II, la reine, le prince Robert, le duc d'York, le prince duc de Montmouth et le gen. Monk. Ces estampes sont de véritables monumens historiques, et leur collection fait honneur à l'iconographie moderne. Clarke a laissé en outre douze pièces remarquables par leur originalité et la vérité des parodies qu'elles représentent ; elles sont connues sous le titre de *The humors of Harlequin*. — Un autre CLARKE (William), son contemporain, a gravé au burin et en manière noire. On cite comme son meilleur ouvr. un portrait de George, duc d'Albermale, d'après Franç. Barlow.

CLARKE (JEREMIATH), musicien angl., mort en 1707, gentilh. extraordin. organiste de la chapelle royale, a composé plus. *hymnes* et *chants d'église* pleins de la dignité et de la noblesse du genre. Il a aussi mis en musique plus. chansons, dont une entra dans le *Mendiant* de Gray, le premier opéra joué à Londres en anglais. Clarke avait eu le malheur de devenir amoureux d'une personne infinim. au-dessus de lui sous les rapports de la naissance et de la fortune : désespérant d'obtenir sa main, il résolut de mettre fin à sa vie. S'étant rendu pour exécuter ce dessein dans un endroit écarté, Clarke jeta une guinée en l'air pour décider s'il devait se noyer ou se pendre. Le sort refusa de lui répondre ; la pièce se ficha en terre : Clarke prit alors un 3e parti, et se brûla la cervelle.

CLARKE (SAMUEL), céléb. philos. et théol. angl., chapelain de la reine Anne, recteur de St-James, naquit à Norwich, en Angleterre, l'an 1675, et m.

à Londres en 1729. L'étude de la philosophie, des langues grecque et hébraïque, et de la théol., occupèrent ses premières années. A l'âge de 21 ans, il se fit connaître par une *Trad.* latine de la physique de Rohault, et eut la gloire, en introduisant la doctrine de Descartes dans l'univ. de Cambridge, de réformer les erreurs que l'on y avait professées jusqu'à cette époque. La réputation de Clarke est fondée principalement sur les seize *Sermons* qu'il prononça en 1704 et en 1705 *sur l'existence et les attributs de Dieu et sur les preuves de la religion naturelle et de la religion révélée.* C'était la prem. fois que l'on présentait des preuves purement métaphysiques à l'appui de ces grandes vérités. La logique pressante de Clarke renversait le système de Hobbes et de Spinosa en rétorquant leurs propres argumens. Les *œuvres* complètes de ce philosophe ont été publiées à Londres, 1742, 4 vol. in-fol.; la plupart des écrits qui en font partie avaient déjà été imprimés séparément; les princ. sont : *Doctrine de l'écriture concernant la Trinité*; *Essais sur le baptême, la confirmation et la pénitence*, 1699; soixante-dix *Sermons*, 1724, in-8; *Correspondance avec Leibnitz sur la philosophie et la religion, et sur la liberté et la nécessité*, 1717. On lui doit aussi : une *Traduct.* en latin du *Traité d'optique de Newton*, 1706, in-8; une très-belle édit. des *Commentaires de César*, Londres, 1712, in-fol., figures; l'*Iliade*, avec des notes, traduite en latin par ordre du roi pour l'instruction du duc de Cumberland, ibid., 1729 et 1732, in-4; l'*Odyssée*, ibid., 1740, 2 vol. in-4; ces deux ouvr. ont été réimp. ensemble, 1735 et 1758, in-8.

CLARKE (ALFRED), théologien anglais, né en 1696, et m. en 1742, a laissé des *Sermons* et un *Essai sur le caractère de la reine Caroline*, 1788.

CLARKE (JEAN), théol. anglais, curé de la cathédrale de Norwich, chapelain ordinaire du roi, et doyen de Salisbury, mort en 1759, a publié des sermons sous le titre de l'*Origine du diable*, 2 vol. On a encore de lui : *Trad.* (en angl.) *des systèmes de physique* de Rohault, 2 vol.; une autre de Grotius *de Veritate*, avec des notes de Leclerk.

CLARKE (PIERRE), l'un des ministres de la Nouvelle-Angleterre les plus distingués par leur savoir et les plus recommandables par leur piété et la pratique des vertus chrétiennes, exerça pendant 51 ans les fonctions de pasteur au village de Douvers (Massachusetts). Il mourut en 1768 à l'âge de 76 ans, laissant plusieurs ouvr. de piété, des *Sermons* sur différens sujets; un *Discours sur la nécessité et l'efficacité de la grâce de Dieu dans la conversion du pécheur*, et une *Défense du droit divin dans le baptême des enfans.*

CLARKE (GUILLAUME), théolog. angl., recteur de l'université de Buxted en Essex, chancelier de l'église de Chichester et vicaire d'Amport, né en 1696, n'est guère connu que comme auteur d'un ouvrage curieux *sur le rapport qui existe entre les Monnaies romaines, saxonnes et anglaises.* Mort en 1771. — CLARKE (Edward), son fils, lui succéda dans le rectorat de l'université de Buxted; puis, ayant été nommé en 1760 chapelain du comte de Bristol, ambassadeur à Madrid, il écrivit des *Lettres sur la nation espagnole*, qu'il pub. en 1763 : elles ont été trad. par Imbert, qui les a pub. sous ce titre : *Etat présent de l'Espagne*, 1770, 2 vol. in-12. Clarke m. en 1786, laissant quelq. autres *opusc.*

CLARKE (RICHARD), théol. anglais, curé de Cheshunt, dans le comté d'Hertford en 1768, a écrit plusieurs traités de théologie mystique *sur la rédemption*, *sur la durée de l'église*, *sur la conversion des Juifs*, etc. Il avait dirigé pendant quelque temps l'église de St-Philippe, à Charles-Town.

CLARKE (JEAN), collègue et success. du doct. Chauncy, pasteur à Boston, né en 1755 à Portsmouth, dans le New-Hampshire, est auteur des ouvr. suiv. : *Panégyriques des docteurs Cooper, Chauncy et Appleton*; *Réponse à la question, êtes-vous chrétien? Lettres d'un étudiant à l'univ. de Cambridge*; des *Sermons* et des *Discours* adressés aux jeunes gens. Il m. en 1798.

CLARKE (JEAN), grammairien angl. du 18e S., s'est appliqué avec autant de zèle que de succès à faciliter à la jeunesse angl. la connaissance de la langue latine. Ses principaux ouvr. sont : *Essai sur l'éducation de la jeunesse*, 1720, in-12; *Nouvelle Grammaire lat.*, 1734, in-12; *Introd. à la Syntaxe latine* : l'édit. de Lond., 1780, est la 23e; on trouve à la fin une *Dissertat. sur l'utilité des trad. littérales.* C'est l'ouvr. le plus connu de l'auteur; il a été trad. en franç. à Genève, 1745, in-8. M. de Wailly le pub. de nouveau en retouchant la trad., Paris, 1773, réimpr. en 1803. Les trad. angl. des auteurs latins ci-après désignés sont égalem. dues J. Clarke : Eutrope, Cornélius Népos, Florus, Justin, Ovide, Suétone, Salluste.

CLARKE (JONAS), né à Newton en 1730, m. en 1805, a rempli pendant 50 ans les fonctions de ministre à Lexington (Massachusetts). On a de lui deux *Sermons* et un *Discours sur la bataille de Lexington*, pub. en 1781.

CLARKE (HENRI-JACQUES-GUILAUME), duc de Feltre, ministre d'état et pair de France, né à Landrecies en 1765, de parens originaires d'Irlande, fut orphelin dès son bas âge, et entra en 1781 à l'école milit. de Paris, d'où il sortit l'année suiv. avec le grade de sous-lieut. au régiment de Berwick. Après avoir été employé à diverses ambassades, il était parvenu de grade en grade jusqu'à celui de général en chef de l'armée du Rhin, lorsqu'en 1793, suspendu de ses fonctions comme noble, et quelque temps incarcéré comme suspect, il se retira en Alsace, et vint ensuite à Paris, où Carnot le fit nommer chef du bureau topographique établi près du comité de salut public, emploi qu'il conserva sous le directoire. Le général Clarke se trouvait chargé pour ce dernier pouvoir d'une mission secrète auprès du général en chef de l'armée d'Italie, lorsqu'il fut rappelé après la disgrâce de Carnot, son protecteur; et il était déjà rentré en faveur quand l'élévation de Napoléon, à laquelle il avait contribué, vint accroître son importance dans le nouv. gouv. D'abord chargé d'affaires auprès du jeune roi d'Etrurie, puis nommé conseiller d'état, il fut admis au cabinet secret de l'empereur, qu'il accompagna dans diverses campagnes jusqu'en 1807, époque à laquelle il reçut le portefeuille du ministère de la guerre. Son dévouement et son zèle, pendant cette administration, lui avaient mérité de hautes distinctions honorifiques; il en acquit de nouvelles à la restauration; et, après avoir suivi à Gand la famille royale, il reprit le portefeuille de la guerre en sept. 1815 : le licenciement de l'armée française fut opéré par ses soins, et en 1816 il obtint le bâton de maréch. Il mourut en 1818, ne laissant, dit-on, qu'une fortune médiocre.

CLARKE (EDOUARD-DANIEL), célèbre voyageur anglais, rect. de Harton, m. le 9 avril 1822, prof. de minéralogie à l'univ. de Cambridge, où il avait pris ses prem. degrés en 1794, et bibliothécaire de la même ville, a laissé plus. ouv. curieux, fruits de ses savantes recherches dans les pays qu'il a parcourus comme naturaliste, antiq. et économiste. C'est au retour d'un voyage en Italie, où il avait accompagné le lord Berwick, qu'il entreprit, en 1799, de concert avec M. J.-M. Cripss, son ancien condisciple, d'aller explorer les hommes et la nature dans le Danemarck, la Norwège, la Suède, la Laponie, la Finlande, la Russie, la Crimée, la Circassie, l'Asie mineure, la Grèce, la Turquie; cette longue excursion fut terminée en 1802, et Clarke revint dans sa patrie en traversant l'Allemagne et la France. La relation de ce voyage, int. :

Travels in various parts of Europe, *Asia*, etc., 3 parties, Londres, 1810-1819, 5 vol. gr.-4, fig., obtint un succès mérité : l'aut. y joint la clarté à la précision, la simplicité à une vaste érudition et à une saine critique. Les prem. vol. de cet ouvr. ont été réimp., tant à Londres qu'à Philadelphie, et il en a paru une 4e édit. en 1816, 2 gros vol. in-8, avec cartes : il a été fait deux traduct. franç. de la première partie en 1812; mais la publication en fut défendue. On doit encore au doct. Clarke plusieurs écrits scientifiques, tels que des *Dissert.* (en angl.) sur la statue colossale de Cérès placée dans le vestibule de la biblioth. publique de Cambridge; sur le tombeau d'Alexandre et la célèbre *pierre de Rosette*, monumens dont le muséum britannique lui est redevable; sur la distribution méthodique du règne minéral; sur les marbres grecs transportés du Pont-Euxin, etc., à la biblioth de l'univ. de Cambridge; et enfin un *Catalogue* (en lat.) des MSs. recueillis par ses soins, et déposés à la bibliothèque boldéienne, 1812, 2 vol. in-4.

CLARKSON (DAVID), théol. anglais, mort en 1687, à l'âge de 66 ans, s'était livré spécialement à l'étude des antiquités ecclés. Il a écrit un *Traité sur l'état primitif de l'episcopat*, Londres, 1681, in-4, et un autre *sur la liturgie*, 1689, in-8 : tous deux ont été réunis dans une traduct. franç. impr. à Amsterdam, 1716, petit in-8. Ses *Sermons* ont été publ. après sa mort, 1 vol. in-fol. Le célèbre Tillotson fut son élève.

CLARUS (JULIUS), jurisc. et sénateur milanais, né vers l'an 1525, mort en 1575, mérita la confiance et l'estime de Philippe II, et rendit à ce prince des services importans dans l'administration des états d'Italie qui relevaient de l'Espagne. Clarus a publié en 1559, sous le titre de *Receptarum sententiarum*, un *Traité des testamens*, *des donations*, *des droits féodaux*, *de jurisprudence criminelle*, etc., curieux par les développemens qu'il consacre à la pratique du droit. La dern. édit. est celle de Genève, 1739, in-fol.

CLAUBERG (JEAN), philosophe allemand, né en 1622, m. en 1665, fut l'un des prem. profess. qui propagèrent en Allemagne la philosophie de Descartes. Le rec. de ses *Œuvres philosophiques*, précédées de sa *vie* écrite par J. Chrétien Hennius, a été pub. en 2 vol. in-4 par J. Théodore Scalbruch; sa *Logica vetus et nova* est le plus estimé de ses ouvr., ainsi que celui qui a pour titre : *Ars etymologica Teutonum è philosophiæ fontibus derivata*, Duisbourg, 1663, in-8.

CLAUDE Ier (TIBERIUS-DRUSUS-CLAUDIUS, surnommé *Germanicus* et *Britannicus*), empereur romain, fils de Drusus, oncle et successeur de Caligula, naquit à Lyon l'an de Rome 744. Les soldats le saluèrent empereur après le meurtre de Caligula, et le sénat, trop faible pour s'opposer à cette election qu'il n'approuvait point, la confirma l'an de Rome 794 (de J.-C. 41). Des actes de justice signalèrent les commencemens du nouveau règne, mais bientôt Pallas, Narcisse, Calixte, affranchis de l'empereur, et l'infâme Messaline, son épouse, s'emparèrent des rênes de l'état. L'imbécile Claude n'ouvrit les yeux sur les extravagances de l'impératrice qu'au moment où celle-ci se disposa publiquement à épouser Silius. Une m. violente mit un terme aux débauches de cette femme. Agrippine, nièce de Claude, prit la place de Messaline; mais, craignant le même sort, elle empoisonna son époux, le 13 octobre de l'an 808 ou 54 de J.-C. La conquête de la Bretagne, la construction d'un port à l'embouchure du Tibre pour faciliter l'approvisionnement de Rome, l'agrandissement de la ville, l'achèvement d'un aqueduc commencé par Caligula, sont les seuls faits de Claude qui méritent d'être cités.

CLAUDE II (MARCUS-AURÉLIUS-FLAVIUS-CLAUDIUS, surnommé *le Gothique*), empereur romain, successeur de Gallien, naquit en Illyrie ou en Dalmatie l'an de J.-C. 214. Sous les règnes de Dèce, de Valérien et de Gallien, il s'éleva, du grade de tribun des soldats, au commandement général des armées du Péloponèse et de l'Illyrie, et des troupes envoyées contre les Goths. Après l'assassinat de Gallien, Claude, élu empereur par l'armée, répara par sa justice et la sagesse de son administration les maux que son prédécesseur avait faits, battit Auréole (*v.* ce nom) qui avait pris les armes et prétendait au trône, délivra l'empire attaqué tout à la fois par Tétricus, général romain, qui avait soulevé la Gaule et l'Espagne, et par les Goths qui ravageaient l'intérieur des provinces. Il repoussa ceux-ci jusqu'en Macédoine, remporta sur eux une victoire signalée à Naïssus (Nissa) dans la Servie, leur tua 50 mille hommes et détruisit entièrement leur flotte. Il m. peu de temps après, l'an 270, victime d'une contagion qui régnait dans son camp.

CLAUDE (St), 25e ou 29e év. de Besançon vers le milieu du 7e S., appartenait à l'une des plus anciennes familles de la haute Bourgogne. Les règlemens qu'il établit dans son diocèse, les efforts qu'il fit pour ranimer le goût des lettres et la pratique des vertus chrét., le placent au rang des prélats les plus distingués qui aient gouverné l'église de Besançon. Il m. vers l'an 697. Son corps, ayant été retrouvé au 13e S., fut l'objet de la vénération des fidèles jusqu'en 1794. La vie de ce prélat a été écrite par le jésuite P.-F. Chifflet (insérée dans le rec. de Bollandus); par Boguet (*v.* ce nom), Lyon, 1609, in-12; et par dom F. Coquelin, d'abord en latin, puis en ital., Rome, 1652, in-4 et in-8.

CLAUDE, év. de Turin sous le règne de Louis-le-Débonnaire, était Espagnol d'origine. Disciple de Félix d'Urgel, Claude acquit une connaissance approfondie des livres saints. On a de lui des *Comment.* MSs. sur le Lévitique, sur le livre de Ruth et sur d'autres parties de l'Ecrit.; un écrit intit. : *Exposition de l'epître aux Galates* et une *Apologie contre Théodomir*, qui l'avait accusé d'être iconoclaste. Cet ouv., dans lequel Claude attaquait le culte de la croix, fut examiné et désapprouvé par les théol. du palais de Louis-le-Débonnaire, réfuté par Jonas, év. d'Orléans, par Dungal, moine de St-Denis, et, peu de temps après la m. de son aut., condamné par le concile de Paris (*v.* l'*Hist. ecclés.* de Fleury, liv. 47, n° 20). — CLAUDE, aut. d'une chron. *Juxta hebraïcam sacrorum codicum veritatem*, écrite en 714 et impr. en 1657 dans la *Nova bibliotheca manuscriptorum*, était aussi év. de Turin, suiv. le P. Labbe.

CLAUDE, artiste français, fort habile dans l'art de peindre sur verre, né vers l'an 1465 ou 1470, fut appelé en Italie par le Bramante, architecte de Jules II, pour orner le Vatican de sujets historiq. peints sur verre. Claude exécuta sur les vitraux du palais papal et de l'église de Santa-Maria del Popolo des sujets puisés dans l'hist. de la Vierge. On s'accorda à les regarder comme des chefs-d'œuvre. Les prem. ont été brisés par les impériaux en 1527; les seconds font encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs par la fraîcheur du coloris. Les travaux de cet artiste, à une époque où ce genre était peu connu en Italie, donnent à la France le droit de revendiquer la gloire de l'invention de la peinture sur verre. Claude avait été aidé par Guillaume, frère dominicain.

CLAUDE DE FRANCE, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, fiancée à François de Valois (François Ier) en 1506, et mariée à ce prince le 14 mai 1514, était née à Romorantin en 1499. Le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort, d'Etampes, d'Ast, et des droits au duché de Milan, constituèrent la dot de cette princesse. Ses vertus et sa douceur fixèrent pendant

dix années l'inconstance de son époux et lui méritèrent le surnom de la *bonne-reine*. Elle m. en 1524, laissant sept enfans, 3 princes et 4 princesses.

CLAUDE DE FRANCE, épouse de Charles II, duc de Lorraine en 1558, était fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Elle m. en 1575, à l'âge de 28 ans. Sa postérité illustra le duché de Lorraine.

CLAUDE, moine célestin sous le règne de Charles VI au 15e S., est aut. d'un ouvr. fort remarquable écrit en latin et pub. en 1542 sous le titre suiv. : *Des erreurs de nos sensations et des influences célestes sur la terre ;* il combat l'astrologie judiciaire avec une justesse et une force de raisonnement peu communes à l'époque où il vivait, et s'élève souvent à la hauteur de Bacon et de Locke.

CLAUDE ou ASNASAGHET, roi d'Ethiopie au 16e S., sollicita le secours des Portugais contre les Turks et demanda au pape un patriarche de l'église romaine. Paul IV accéda à ses vœux et lui envoya trois jésuites ; mais bientôt Claude, infecté de l'hérésie d'Eutichès et de Dioscorus, persécuta ces missionnaires. Il périt en 1559 dans un combat qu'il livra aux mahométans.

CLAUDE (Jean), célèbre ministre protestant, né en 1619 à la Sauvetat dans l'Agénois, étudia la philos. et la théol. à Montauban, et fut reçu ministre en 1645. Après avoir gouverné les églises de la Teyne et de Ste-Afrique et exercé les fonctions de pasteur à Nîmes pendant huit années, Claude se vit frappé d'interdiction, sous prétexte qu'il s'opposait à la réunion projetée des calvinistes à l'église catholique : il vint à Paris et fut attaché au consistoire de Charenton depuis 1666 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, époque à laquelle il fut forcé de se retirer en Hollande. Claude a été sans contredit le plus subtil et le plus éloquent théolog. protestant de son temps ; ses controverses avec Bossuet, avec Nicole et avec Arnauld, prouvent une grande facilité d'élocution et une force de raisonnement digne de tels adversaires. Il m. à La Haye en 1687. On a de lui un grand nomb. d'ouvr. de controverse, de *Tr. de théol.* et de *Sermons*. Parmi ses nomb. ouvr. nous citerons : *Réponse aux deux Traités intit. : la Perpétuité de la Foi*, 1665, in-8 ; 1667, in-12 ; *Réponse au livre du P. Nouet* (jésuite), *sur l'Eucharistie*, Amst., 1688, in-8 ; *Réponse au livre de M. Arnauld*, 1670, in-4 ; 1671, 2 vol. in-8 ; *Défense de la Réformation*, 1673, in-4 ; 1680-1683, 2 vol. in-18 ; *Réponse au livre de M. de Meaux, intit. : Confer. avec M. Claude*, 1683, in-8 et in-12. Niceron donne la liste de ses ouvr., mais il a omis les suiv. : *Réponse à l'office du St sacrement*, Charenton, 1665, in-8 ; *Réponse à un traité de l'Eucharistie*, attribué à M. le card. Lecamus, Amsterdam, 1687, in-8 ; *Lettre écrite de Suisse*, dirigée contre St Augustin qui a soutenu qu'il fallait persécuter les hérétiques, Dordrecht, 1690 ; *Sermons sur div. textes de l'Ecrit.-Ste*, Genève, 1724, in-8 ; M. Barbier a reconnu que l'écrit intit. : *Ouverture de l'épître de St Paul aux Romains et une lettre en forme de tr. touchant la justification et la lecture des pères*, Amsterdam, 1683, in-12, était de Claude et non d'Allix ou du sieur Lucène, auquel Bayle l'attribue. Un *Abrégé de la vie de Claude* a été publié par Abel Rotolph de Ladeveze, pasteur à La Haye, Amsterdam, 1687, in-12. — Claude (Isaac), fils de Jean, pasteur à La Haye, naquit en 1653. On lui doit des édit. de plus. des écrits de son père et une nouv. galante intit. : *le Comte de Soissons*, Cologne, 1699, in-12. Cet écrit passe pour être l'hist. du comte de Soissons, tué en 1641 sous les murs de Sedan. J. Claude m. en 1695. — Claude (Jean-Jacques), son fils, né à La Haye en 1684, m. en 1712 à Londres, où il était pasteur de l'église franç., est aut. de deux *dissertat. lat. sur la salutation des anciens, sur les nourrices et sur les pédagogues*, Utrecht, 1702, in-12 ; d'une *Vie de David Martin, ministre*, impr. dans le tom. 21e des *Mém.* de Niceron ; et de quelques *Sermons*.

CLAUDE D'ABBEVILLE (Silvère, dit), capucin franç., fut l'un des quatre missionnaires qui partirent en 1612 avec Razilly, lieut.-gén. du roi aux Indes occid. pour former un établissement au Brésil. Il a pub. l'*Hist. de la mission des PP. capucins à l'île de Maragnan et terres circonvoisines*, etc., Paris, 1614, in-12. On y a joint une suite de lettres qui complètent l'histoire de ce pays jusqu'en 1613. Claude n'avait fait qu'un séjour de courte durée dans la nouvelle colonie, ayant été ramené en France en 1613 pour solliciter des renforts de missionnaires et de colons ; toutefois ses observations sont justes, on lui reproche seulement un peu trop de crédulité. Il a écrit aussi une *Vie de Ste Colette, vierge de l'ordre de Ste-Claire*, Paris, 1619, in-12, et 1628, in-8. M. en 1632.

CLAUDE LORRAIN. V. Gelée.

CLAUDER (Gabriel), méd. de la duchesse de Saxe et des ducs Frédéric-Guillaume et Ernest-Pie, membre de l'acad. des Curieux de la nature, né en 1633, parcourut en observ. la Hollande, l'Angleterre, l'Italie, la Bohême et la Saxe, étudiant avec soin les produits du sol de ces différentes contrées et visitant les plus célèbres univ. ainsi que les établissemens scientifiques. Il a pub. en lat. un gr. nomb. de tr. et de dissert. sur les matières médicales : le plus remarquable de ses écrits est un *Tr. de la méth. d'embaumer les corps* (en lat.), Altenbourg, 1679, in-4. Les procédés qu'il indique pouvaient offrir quelq. avantages av. la découv. des injections. Les titres bizarres que Clauder a donnés à plus. de ses ouvr. méritent d'être cités : *De coïtu diaboli per 25 annos frequenti cum muliere, nullâ veneficii operâ ; De effigie sudante ; Melancholica imaginariè sibi visa gravida, et posteà puerpera, etc.* Clauder m. en 1691. — Clauder (Frédéric-Guillaume), méd., neveu et gendre du précédent, a écrit l'*Eloge* de son oncle et composé des *dissert.* qui ont été insérées dans les éphémérides de l'acad. des curieux de la nature dont il était membre. — Clauder (Jean-Chrétien), fils de Gabriel, suivit la même carrière que son père ; il a laissé quelq. opuscules dont l'un, intit. : *Physiologia pulsûs*, a été pub. à Jéna en 1689, in-4. — Un autre Clauder (Chrétien-Ernest), membre de l'acad. des Curieux de la nature et médec., est connu comme aut. de plus. écrits dans lesquels il a consigné des observat. singulières ; les principaux sont : *Gorgonea metamorphosis, seu mirabilis calculi humani historia, etc.*, observ. d'un calcul qui, ayant percé l'urètre, était tombé dans le scrotum, Chemnitz, 1728, in-4 ; *Praxis medico-legalis, etc.*, Altenbourg, 1736, in-4 ; *De vomitu sanguineo-carnoso rarissimo lethali ; De lapide vesicæ admirandæ magnitudinis excreto, superstite muliere.*

CLAUDIA, fille de Néron et de Poppée : sa naissance fut célébrée par des fêtes et des jeux, et par l'érection d'un temple à la fécondité. Néron lui donna le surnom d'Augusta ainsi qu'à l'impératrice ; mais bientôt la m. ravit cette jeune princesse à l'empereur, qui lui consacra un temple, et fit frapper une médaille sur laquelle il la nomma *Diva*.

CLAUDIA (Antonia), était fille de l'empereur Claude. Son prem. mari, Cnéius-Pompéius, fut mis à m. par ordre de Messaline ; et le second, Sylla-Faustus, fut assassiné par ordre de Néron. Elle-même fut condamnée à m. pour avoir refusé d'épouser ce tyran après la m. de Poppée.

CLAUDIEN (Claudius), poète latin d'Alexandrie, en Egypte, florissait sous le règne de Théodose et sous celui de ses fils, Arcadius et Honorius. Sans être un poète du premier ordre, Claudien fut un prodige pour son siècle. Stace et Silius Italicus, qui l'avaient précédé de si loin, n'ont pas, à beau-

coup près, son harmonieuse élégance; et s'il n'a pas toujours la force d'idées de Lucain, il est peut-être son égal pour la diction. Scaliger lui fait un mérite particulier d'avoir su racheter par la pureté du style et la richesse de l'expression la pauvreté de la plupart des sujets qu'il a traités; presque tous ses poëmes, en effet, sont ou des panégyriques ou des satires consacrés à célébrer ses maîtres ou à fléchir leurs ennemis. Claudien eut le rare bonheur de jouir de sa célébrité, et de voir ériger sa statue sur le forum de Trajan, avec une inscription dont le sens était que Claudien réunissait en lui seul tout le génie de Virgile et la muse d'Homère: exagération qui prouve du moins que, dans ce siècle même de corruption, le talent supérieur trouvait encore des appréciateurs et des récompenses. Après la chute de Stilichon, le héros et le protecteur déclaré de notre poète, il s'éloigna de la cour, et passa le reste de sa vie dans un loisir studieux. Heinsius, Burmann, et surtout J.-Math. Gessner, ont rendu d'insignes services à Claudien, soit par d'heureuses corrections dans le texte, soit par leurs sav. *Commentaires*. M. Koenig a pub. à Leipsig, en 1808, le prem. vol. d'une édition critique: on ignore par quel motif il s'est arrêté au milieu de son entreprise: au surplus, elle a été poursuivie et terminée avec succès par M. Artaud, dans la grande collection des *Classiques latins* de M. Léon, Paris, 1824. Les *Œuvres* de Claudien ont été complètement traduites en prose par M. Souquet-de-la-Tour, Paris, 2 vol. in-8, 1798; M. Michaud de l'acad. franç. a donné une imitation en vers de l'*enlèvement de Proserpine*, à la suite de la 3e édit. de son *Printemps d'un proscrit*. Ce même morceau avait été trad. en prose par G. Aldibert, Toulouse, 1621, in-12; *la Chute de Rufin* a été trad. (par Ronsin), Bouillon, 1780, in-8.

CLAUDIEN MAMERTIN. V. MAMERTIN.

CLAUDIN, musicien de la cour de Henri III, roi de France, eut le talent, si l'on en croit d'Aubigny, d'émouvoir fortement l'âme de ses auditeurs. Aux nôces du duc de Joyeuse, Claudin excita l'ardeur d'un de ses auditeurs au point que celui-ci porta involontairement la main sur ses armes en présence de son souverain; le musicien calma ce transport par une mélodie qui ramena le guerrier à des sensations plus douces.

CLAUDINI ou CHIODINI (JULES-CÉSAR), médecin bolonais, m. en 1618, l'un des plus célèbres prof. de l'université de Bologne, est auteur d'un gr. nombre d'ouvr., de traités et de dissertations dont la plupart jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens. Les plus remarquables sont: *Responsionum et consultationum medicinalicum tomus*, Venise, 1606, in-fol.; Turin, 1628, in-4. *De crisibus et diebus criticis tractatus*, etc., Bologne, 1612, in-fol., Bâle, 1620, in-8; divers *Traités* publiés séparément, puis réunis par Franç. Claudin, méd., fils de Jules-César, sous ce titre: *de Ingressu ad infirmos*, etc., Turin, 1627, in-4. On distingue particulièrement celui où il trace la marche que doit suivre le médecin dans ses visites et ses consultations.

CLAUDIUS (APPIUS), chef de l'illustre famille *Claudia*, sabin d'origine, et connu d'abord sous le nom d'Actius Clausus, vint, avec 5,000 familles soumises à son patronage, s'établir à Rome, l'an 250 de sa fondat. (504 av. l'ère chrét.), y fut classé dans l'ordre des patriciens, admis au nombre des sénateurs, puis nommé consul avec Servilius, l'an de Rome 259. Son administrat. fut signalée par une rigueur inexorable dans le maintien de la loi *contre les créanciers;* il fit trancher la tête à 300 otages envoyés à Rome par les Volsques, dans le même temps que son collègue remportait sur ce peuple une victoire complète, et plus tard il s'opposa, seul entre tous les sénateurs, aux négociations qu'on voulait entamer avec le peuple retiré sur le Mont-Sacré. La haine inflexible que le fier Appius déploya contre les plébéiens dans maintes occasions rendit son nom odieux à la multitude, et l'effroi qu'il lui inspira devint utile au sénat. — APPIUS-CLAUDIUS, son fils, et l'héritier de ses inimitiés contre le peuple, fut nommé consul avec Capitolinus l'an 283 de Rome (471 avec J.-C.), et immédiatement après l'adoption de la loi *Voleron*, les deux consuls se mirent en campagne contre les Eques. Mal secondé par ses troupes, qui l'appelaient *le tyran de l'armée*, Appius, battu par l'ennemi alors même que son collègue obtenait de notables avantages, cita toute l'armée à son tribunal; peu de temps après, un échec de son arrière-garde lui fournit l'occasion d'exercer une vengeance qu'il n'avait différée que pour en mieux assurer l'éclat: il fit décimer les soldats, trancher la tête à ceux des chefs qu'il désigna comme coupables de désertion, et périr sous les verges ceux qui avaient perdu leurs enseignes. Son opposition au partage des terres conquises ayant prévalu l'année suiv. auprès du sénat, les tribuns le dénoncèrent au peuple comme ennemi de la liberté publique; mais il m. avant le jour fixé pour son jugement.

CLAUDIUS (APPIUS), surnommé *Cæcus*, de la famille des précéd., élu censeur l'an de Rome 442, captiva l'affection du peuple par les travaux utiles qu'il fit exécuter, et dont les plus connus sont un aquéduc d'approvisionnement à Rome, et la prolongation jusqu'au-delà de Cappoue du gr. chemin appelé de son nom *Voie Appienne*, dont les restes, après une existence intégrale de 900 ans, excitent encore l'admirat. Assuré de la reconnaiss. publ., Appius brava la loi qui limitait à 18 mois la durée des fonctions de la censure; il se fit ensuite nommer consul avec L. Volumnius-Flamma l'an de Rome 447, puis préteur, et enfin une seconde fois consul avec son ancien collègue. Jusqu'à cette époque, Appius Claudius n'avait déployé que les talens de l'orat. et du juriscons.; mais obligé dès-lors de paraître à la tête des armées, il signala son habileté et son courage dans deux campagnes successives contre les Samnites, et m. privé de la vue dans un âge avancé. Il avait été l'un des plus violens adversaires de Cinéas (*v.* ce nom), envoyé à Rome par Pyrrhus pour offrir au sénat des conditions de paix.

CLAUDIUS (APPIUS), consul romain, l'an de Rome 488, surnommé *Caudex*, du nom d'une espèce de radeau qu'il imagina pour descendre en Sicile. La victoire qu'il remporta sur Hiéron et les Carthaginois, fut la première des Romains au-delà de la mer. On lui décerna les honneurs du triomphe.

CLAUDIUS-PULCHER (PUBLIUS), consul, l'an de Rome 503, fit la première guerre punique, et fut battu, dit-on, par Asdrubal, dans une bataille navale où les Romains perdirent 8000 hommes, 20,000 prisonn. et 93 vaisseaux. Le peuple attribua cette défaite à l'impiété de Claudius, qui avait méprisé les auspices; il fut forcé d'abdiquer et mis en jugement. On ignore s'il fut condamné; l'histoire ne fait plus de lui aucune mention.

CLAUDIUS-PULCHER (APPIUS), consul romain, l'an de Rome 699, augure et gouvern. de Cilicie, se distingua par son éloq. et ses connaissances dans le droit augural, le droit public et les antiquités, les lettres familières de Cicéron, successeur de Claudius dans le gouvernement de la Cilicie, prouvent que celui-ci s'était conduit avec peu d'intégrité; cependant il exerça les fonctions de censeur avec une grande sévérité. Il périt dans la guerre civile.

CLAUDIUS-MARIUS VICTOR. V. VICTOR.

CLAUSBERG (CHRISTLIEB), mathémat. allem., l'un des plus habiles calculateurs de son temps, né en 1689, quitta la relig. juive et se fit baptiser. Ses leçons d'hébreu rabbinique, de calcul et d'arithm.

tique appliquée au commerce, à Dantzig, à Hambourg, à Lubek et à Leipsig l'ayant fait connaître avantageusement, il fut appelé à Copenhague, nommé contrôleur de la caisse particulière du roi, conseiller d'état et chargé de l'éducat. du prince royal. Il a pub. plus. ouv. de mathém. remarquables par les méthodes abrégées qu'il indiq. et surtout par l'exact. des calculs; le plus import. est intit. : *Arithmetique demonstrative*, Leipsig, 1795, 4 vol. in-8, 5e édit.; ouvr. classique en Allemagne et dont on ne connaît point de traduc. franç. Mort en 1751.

CLAUSEL (Jean-Baptiste), conventionnel, siégea d'abord à l'assemb. législat. en qualité de député de l'Arriège, puis dans le procès du roi vota la mort sans appel et sans sursis. Après avoir montré, dans les diverses législatures qui se succédèrent et dont il fit partie, plus de droiture d'intention que de vigueur de principes, il entra au corps législatif en 1798, et m. en 1804.

CLAUSIER (Jean-Louis), médecin, né en Bavière, étudia à la faculté de Paris, et exerça la médecine dans cette ville, où il mourut vers le milieu du 18e S. On lui doit la traduct. de la *Pharmacopée universelle* de Quincy, médecin angl., Paris, 1749, ouvr. utile qu'il a enrichi d'excellentes tables latines et françaises des maladies et des remèdes, et augmenté d'une préface. Il y a joint un opuscule qu'il avait composé *sur la théorie et la pratique de la pharmacie*; l'hypothèse sur laquelle il fondait ses principes généraux a été reconnue inadmissible. Clausier a trad. de l'allemand une *Introduct. à la chimie*, par G. Rothe; et une *Analyse de l'antimoine* par Meuder, Paris, 1741, in-12, avec des notes et des corrections.

CLAVAREAU (Nicolas-Marie), architecte, né à Paris en 1757, m. à Arras le 10 févr. 1816, avait été successiv. archit. de l'hôpital de la Charité, contrôl. des bâtimens de l'Hôtel-Dieu, et architecte adjoint des hospices civils de Paris. *La façade de l'Hôtel-Dieu de Paris; l'Ecole de medecine clinique* de la rue des SS. Pères et l'*Hôpital d'Arras* suffiraient pour illustrer cet artiste; nous pensons cependant que les améliorations qu'il a introduites dans le régime des hôpitaux, et les travaux d'assainissement qu'il a exécutés à l'Hôtel-Dieu de Paris, sont des titres plus solides à la reconnaissance de l'humanité. Clavareau sut mettre à profit les leçons d'une longue expérience acquise dans l'exercice de ses différentes places. Il a publié un *Memoire sur les hôpitaux civils de Paris*, avec les plans des édifices qu'il avait construits et de quelques autres qu'il avait projetés, Paris, 1805, in-8 : ouv. qui n'offre pas moins d'intérêt que le rapport de Ténon à l'académie des sciences, sur la même matière, et dans lequel Clavareau a beaucoup puisé.

CLAVARIIS (Joseph-Favorin), méd. italien, exerça son art à Palestrine, à Camerino, et fut professeur à Fabriano (Marche d'Ancône), au 16e S. Il a laissé des ouv. estimés; les princip. sont : *Medicarum exercitat. liber*, Camerini, 1599, in-4; *Synopsis de hominis excellentiâ*, etc., Pérouse, 1606; et un liv. *sur le traitem. de la dyssenterie*.

CLAVE (Etienne de), méd. à Paris, au milieu du 17e S., a composé plusieurs *Traités de chimie*, oubliés du vivant même de leur auteur, quoiqu'il y attaquât la philosophie d'Aristote et les alchimistes qui jouissaient alors d'une gr. faveur.

CLAVELLI (Bernard), d'Arpino (royaume de Naples), memb. de la congrég. du Mont-Cassin, au 17e S., est auteur d'un ouvrage qui a pour titre *Antica Arpino*, Naples, 1622, in-4 en six liv.

CLAVENA (Nicolas), pharmacien à Belluno, (état de Venise) vers la fin du 16e S., est connu par des recherches botaniques sur les Alpes et les montagnes de l'Italie, et par la découverte d'une plante qui porte le nom d'*Achillea Clavenæ*. Clavena ignorait que cette plante eût été décrite par Lécluse et classée dans le genre des achillées, ou mille feuilles; il la rangea dans la famille des absynthes, lui découvrit des propriétés particulières et se fit donner un privilége pour la confection de plusieurs remèdes qu'il en tirait. Il a écrit sur cette plante un petit traité intitulé : *Historia de absynthio umbellifero*; les dernières éditions de cet écrit, pub. à Venise en 1610 et 1611, in-4, contiennent aussi un autre traité du même auteur sous le titre de : *Historia scorzoneræ italicæ*.—CLAVENA (Jacques-Antoine), parent du précéd., protonotaire apostolique, chanoine et doyen du chapitre de la cathédrale de Trévise vers le milieu du 17e S., a tiré de l'*Histoire des plantes de Lyon*, par Dalechamp, une nomenclat. alphabét. des plantes et de leurs vertus, qu'il publia sous le titre de : *Clavis Clavenæ aperiens naturæ thesauros*, etc., Trévise, 1648, in-fol.

CLAVER (Pierre), jés. espag., missionn. aux Indes occidentales en 1610, mort à Carthagène en 1654, se consacra entièrement à la consolation et au soulagement des esclav. nègres, des prisonniers et des pauvres. Un décret de Benoît XIV, en 1747, déclara que Claver avait possédé les vertus théologales et cardinales à un degré héroïque. Le P. Fleuriau, de la compag. de Jésus, a écrit en français la *Vie de Claver*, 1751, in-12.

CLAVERET (Jean), avoc. et aut. comique, mort à Paris en 1666, n'est connu que par sa jalousie ridicule contre Pierre Corneille et quelques pièces de théâtre au-dessous du médiocre, telles que : *l'Esprit fort*, coméd. en 5 actes et en vers, 1637, in-8; *l'Ecuyer, ou les Faux nobles mis au billon*, *comédie du temps*, *dédiée aux vrais nobles de France*, 1665, in-12; *le Ravissement de Proserpine*, trag. en 5 actes, 1639, in-4, et d'autres pièces inédites. On a de lui une traduct. franç. de *Valère-Maxime*, Paris 1659, 2 vol. in-12.

CLAVERGER (Jean), avoc. au parlement de Paris, conseiller et maître des requêtes de la reine Marguerite de Navarre, publia en 1624 un *Recueil de poésies françaises*, faibles productions de sa jeunesse. Il avait écrit une *Vie d'Aristomène*, *général des Messéniens*, et une *Vie de Saladin*; ces deux ouv. furent détruits dans le pillage de sa bibliothèque, pendant les troubles de la ligue.

CLAVERS (Henri), recteur de l'université de Louvain, s'opposa avec une énergie remarquable à la destruction de ce corps, en 1788; et sa résistance attira sur lui des persécutions de toute espèce. Il m. en 1790, à l'âge de 55 ans. L'univ de Louvain a pub. sur Clavers une notice nécrolog. dans laquelle est retracé l'état de détresse de cette école célèbre.

CLAVES (Gaston LEDOUX de). V. Dulco.

CLAVIER (Etienne), conseiller au Châtelet de Paris, avant la révolution, juge à la cour criminelle du départ. de la Seine en 1804, memb. de l'académie des inscript. et b.-let., profess. au collége de France, l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, naquit à Lyon en 1762, et m. à Paris le 18 nov. 1817. Sous le gouvern. impér., il perdit la place de juge pour avoir refusé de condamner le général Moreau. Les travaux littéraires le consolèrent de cette espèce de disgrâce qu'il avait encourue pour avoir écouté la voix de sa conscience. On a de lui une édition des *Œuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, avec les notes de MM. Brottier et Vauvilliers, 1801-1806, 25 vol. in-8; une traduction de l'ouv. intit. : *Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien*, 1805, 2 vol. in-8; une *Histoire des premiers temps de la Grèce*, Paris, 1809, 2 vol. in-8 : cet ouvr. a été réimprimé en 1822, 3 vol. in-8; l'auteur a corrigé dans cette 2e édition plusieurs erreurs qui lui étaient échappées dans la 1re; *Description de la Grèce*, traduite de Pausanias, avec le texte grec collationné sur les MSs. de la biblioth. du roi, 1814-1821, 6 vol. in-8; une édit. de l'*Exposition de la doctrine de l'église gallicane*, par Dumarsais; une édit. des *Libertés*

de l'église gallicane, par P. Pithou, 1817, in-8, et des *Mémoires sur les oracles des anciens*, 1818, in-8. On a aussi de lui plus. *Mém.* lus à l'institut.

CLAVIÈRE (ETIENNE de), en latin *Claverius* et *Claviger*, avocat au parlement de Paris, mort en 1622, est auteur de plus. ouvr. écrits en latin, *sur les Antiquités de la France et du Dauphiné; sur l'abominable Assassinat de Henri-le-Grand;* un poème latin dans le style de Claudien, publié en 1619 sous le titre de *Ceres legifera;* des *Notes sur Martial*, édition de Paris, 1617, in-fol.; une édit. de Perse, et une de Juvénal, avec des *notes* et des *commentaires*, Paris, 1607, in-8, et une édition de Claudien, Paris, 1602, in-4: il y a joint des *notes* qui ont quelq. mérite, et c'est d'ailleurs le meilleur de ses travaux.

CLAVIÈRE (ETIENNE), banquier génevois, né en 1735, fut chassé de sa patrie par les discordes civiles, et vint à Paris, où il fit d'abord quelques opérations de banque. A l'époque de la révolution française, il se lia avec Mirabeau, et lui fut très-utile pour traiter les questions financières et attaquer le ministre Necker. En 1791, il fut nommé, par les électeurs de Paris, suppléant à l'assemblée législative, et fut porté, en 1792, au ministère des finances, par l'influence de Brissot et de son parti; après le 10 août, Clavière devint membre du conseil exécutif, fut arrêté le 2 juin 1793, sur la dénonciation de Robespierre, et décrété d'accusation le 9 du même mois. Pour se soustraire à l'échafaud, il se donna la mort le 8 décembre suivant, la veille du jour où il devait comparaître devant le tribunal révolut.: sa femme s'empoisonna deux jours après. Clavière a pub. un grand nombre de *Mémoires* sur les finances; il a coopéré au livre int.: *de la France et des Etats-Unis*, dans le 3e vol. du *Nouv. Voyage dans les Etats-Unis* (v. Brissot), et a fourni des *articles* à la *Chronique de Paris* et à d'autres journaux du parti patriote.

CLAVIGERO (FRANÇOIS-XAVIER), jésuite, né au Mexique vers l'an 1720, a composé un ouvrage fort curieux sur l'histoire, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences et la langue de cette contrée, avant et depuis l'invasion des Espagnols. Clavigero avait employé trente-six années à parcourir sa patrie et à recueillir des matériaux; lors de la suppression de la comp. de Jésus, il se retira à Césène, et y publia le fruit de ses travaux sous le titre de *Storia antica del Messico*, *etc.*, Césène, 1780 et 81, 4 vol. in-8, avec des planches et un plan de la ville de Mexico: cet ouvr. a été trad. en anglais par K. Cullen, Londres, 1787, 2 vol. in-4, et en allem. (abrégé), Leipsig, 1789, 2 vol. in-8.

CLAVIGNY (JACQUES DE LA MARIOUSE DE), chanoine de Bayeux, m. dans cette ville en 1702, est connu comme auteur d'une *Vie de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie et roi d'Anglet.*, Bayeux, 1675, in-12; d'un livre de *Prières tirées des Psaumes que David a faits pour lui, comme roi*, 1690, in-12; un *Traité du Luxe*, *selon les sentimens de Tertullien*, *St Basile et St Augustin*, et une dissertation *sur l'Esprit des Psaumes dont l'Eglise se sert aux Vêpres du Dimanche.*

CLAVIJO (RUY-GONZALÈS de), fut ambassad. de Henri III, roi de Castille, auprès de Tamerlan, en 1403. Tout en s'acquittant de sa mission, Clavijo visita la Sicile, l'île de Rhodes, Constantinople, Trébisonde, l'Arménie, le nord de la Perse et le Khorâçân, observant avec soin ces différentes contrées, et traçant avec justesse l'état où elles se trouvaient à cette époque. Son journal a été publié à Séville en 1582, sous le titre de: *Historia del gran Tamerlan*, *é Itinerario y Enarracion del Viage*, *etc.*, réimprimé à Madrid en 1782.

CLAVIJO-Y-FAXARDO (don JOSEPH), littér. espagnol, vice-directeur du cabinet d'histoire naturelle de Madrid, éditeur d'un journal estimé, publié sous le titre de: *El Pensador*, rédacteur du *Mercure historique et politique de Madrid*, depuis 1773 jusqu'en 1793, traducteur de l'*Histoire naturelle de Buffon*, Madrid, Ibarra, 1785-1790, 12 vol. in-8, et directeur du théâtre *de Los Sitios*, est plus connu par l'affaire d'honneur où il se vit engagé pour avoir aimé une des sœurs de Beaumarchais (*v.* ce nom), dont le *factum*, publié à cette occasion, le perdit de réputation. Il mourut en 1806 sans avoir pu se réhabiliter dans l'esprit du public. Son aventure a fourni le sujet d'un drame allemand intit.: *Clavijo*, et de deux drames franç., dont l'un a pour titre: *Clavijo*, ou *la Jeunesse de Beaumarchais*, en 3 actes et en prose, Paris, 1806, in-8, par M. Cubières-Palmezeaux.

CLAVIUS (CHRISTOPHE), jésuite, sav. mathématicien, surn. *l'Euclide du 16e S.*, fut employé par le pape Grég. XIII à la réforme du *Calendrier*, puis chargé de réfuter les objections des protest., surtout celles de Scaliger, de Mæstlin, de Viète et de Lydiat, contre cette réforme. On a de lui plus. ouvr. estimés, écrits en latin, sur différens sujets scientifiques; les plus remarquables sont: *les Elemens d'Euclide*, *avec des Scholies* (en latin), Rome, 1574, et une *Explication du Calendrier grégorien*, faite par ordre de Clément VIII, ib., 1603, in-fol. Mort à Rome en 1612.

CLAY (JEAN), en latin *Clajus*, l'un des philologues les plus distingués de l'Allemagne, né en 1533, professa dans divers collèges de Saxe et de Silésie, le grec, l'hébreu, le latin, la musique, la poésie, et exerça le ministère évangélique dans le bourg de Bendelen, en Thuringe, jusqu'à sa m. en 1592. On a de lui plus. ouvr., dont le meilleur et le plus estimé est une *Grammaire allemande*, écrite en latin, Leipsig, 1578, in-8, et Nuremb., 1720, in-12, 3e édit. Il a composé quelq. poèmes, entre autres sur les *Alchimistes ou faiseurs d'or*, Erfurt, 1586, et Amberg, 1598, in-4. Ses ouvr. ont contribué à l'épuration de la langue allemande; sa poésie est vive et plus pure que celle de ses devanciers.

CLAY (JEAN), dit *le Jeune*, littérateur allem., poète et pasteur à Kitzingen en Franconie, né en 1616, m. en 1656, fonda, conjointem. avec Phil. Harsdorf, l'académie littéraire de Nuremberg, connue sous le nom de l'Ordre des Fleurs de la Pegnitz. On a de lui des *poésies sacrées*, des *tragédies*, des *cantiques*, *etc.*, qui n'ont de remarquable qu'une recherche ridicule dans les idées et dans les expressions. Le Dictionnaire de Jordens, Leipsig, 1806, in-8, renferme plusieurs détails sur ces différens ouvrages.

CLAYTON (ROBERT), sav. théolog. irland., né en 1695, évêque de Killala, de Cork et de Clogher, membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, dut son avancement dans les dignités ecclésiastiques au docteur Clarke qui, ayant eu occasion de remarquer son caractère charitable et généreux, le recommanda à la reine Caroline. Clayton avait une modestie telle que son érudition était presque ignorée; la publication de son *Introduct. à l'Hist. des Juifs*, trad. en franç., Leyde, 1747, in-4, et sa *Défense de la Chronol. de la Bible hébraïque*, révélèrent sa profonde érudition. Il a publié d'autres ouvr. de controverse, dont quelques-uns encoururent les censures ecclésiastiques, parce que la doctrine de la Trinité s'y trouvait attaquée; mais Clayton m. en 1758, avant que sa condamnation eût été prononcée.

CLAYTON (JEAN), botaniste angl., né en 1693, fit un voyage botanique dans la Virginie en 1705, recueillit sur l'histoire naturelle de cette contrée des observations qu'il transmit à la société royale de Londres (v. *Transact. philosoph.*, vol. 17, 18 et 41), et forma un herbier avec lequel Gronovius et Linné ont comp. la *Flora Virginica*, *etc.*, Leyde, 1739 et 1743, in-8, 2 parties, et 1762, in-4, avec

une carte géographique. Cet ouvr. est le prem. qui ait été pub. sur les plantes de la Virginie ; un genre nouveau a reçu le nom de *Claytonia*. Ce botaniste m. en 1773, laissant en MS. d'autres ouvr. botan. qui ont été détruits pendant la guerre de la révolution américaine.

CLÉANDRE, *Cleander*, Phrygien d'origine, affranchi de l'emper. Commode, devint son favori l'an 182 de J.-C., après la mort de Perannis, mis à mort pour ses concussions et ses crimes, désavoués même par son maître. Sans être effrayé de la fin de son prédécesseur, il vendit toutes les charges de l'empire, plaça, à prix d'argent, des affranchis dans le sénat, et fit désigner jusqu'à 25 consuls dans la même année. L'empereur, forcé de céder à l'indignation publique, fit trancher la tête à son favori en l'an 190 de J.C.

CLÉANDRIDAS, général lacédémonien pendant la minorité de Plistoanax, roi de Sparte, vers l'an 446 avant J.-C., ayant été chargé avec ce roi d'une irruption dans l'Attique, se laissa corrompre par Périclès, et ne remplit pas le but de son expédition : il fut condamné à m., mais il trouva moyen de se soustraire au supplice, passa en Italie, à la tête de la colonie athénienne qui fonda Thurium, l'an 444 av. J.-C., et, secondé par Gylippe, son fils (*v.* ce nom), protégea ce nouvel établissement contre les attaques des Lucaniens.

CLÉANTHE, de Corinthe, artiste grec que l'on croit antérieur à Homère, est regardé par Pline comme l'invent. du dessin ; toutefois Athénagoras, qui donne de plus grands détails sur la naissance de cet art, attribue l'invention du *dessin* à Saurias de Samos, qui traça sur la terre des lignes autour de l'ombre d'un cheval ; *la silhouette* à Craton de Sicyone, qui représentait des fig. en noir sur une table blanche ; *la plastique*, ou terre incrustée, à Dibutades de Corinthe (*v.* ce nom), et ne regarde Cléanthe que comme un des plus anciens dessinateurs. — Strabon et Athénée font mention d'un autre *Cléanthe*, de Corinthe, qui orna de plus. tableaux le temple de Diane situé sur les bords de l'Alphée.

CLÉANTHE, philos. stoïcien, né à Assos en Eolie, vivait 260 ans environ av. J.-C. Après avoir exercé la profession d'athlète dans sa patrie, il se rendit à Athènes, suivit d'abord les leçons de Cratès, philos. cynique, puis celles de Zénon, le chef des stoïciens. Loin d'imiter la plupart des philos. de son temps qui mendiaient pour vivre, Cléanthe se livrait aux travaux les plus rudes et les plus pénibles ; cette conduite lui acquit l'estime des Athéniens, qui le jugèrent digne de succéder à Zénon. A l'âge de 70 ans, suivant les uns, de 80 ou même de 99 ans, suivant d'autres, ce philos., atteint d'une infirmité assez légère, se laissa mourir de faim. Il avait développé la doct. de Zénon dans plus. ouvrages dont il ne nous reste que des fragmens : le plus remarquable est un *Hymne à Jupiter*, conservé par Stobée, et trad. en prose française par M. de Bougainville, dans les *Poetæ gnomici* de Brunck, et en vers franç. par L. Racine.

CLÉARQUE, général spartiate dont Xénophon loue les talens milit., commandait une flotte dans l'Hellespont, vers la fin de la guerre du Péloponnèse ; après la bataille des Arginuses, il rallia les débris de ses forces, les ramena à Lampsaque, et fut envoyé au secours de Bysance, assiégée par les Thraces ; il délivra cette ville, mais il fit massacrer les princip. habitans, et s'empara de l'autorité. Les magistrats de Lacédémone indignés contre lui le condamnèrent à m. Cléarque s'enfuit auprès de Cyrus-le-Jeune, et, réunissant les Grecs qui se trouvaient hors de leur patrie, il seconda ce prince dans sa révolte contre son frère. Après la mort de Cyrus, Artaxercès, vainqueur, crut forcer les Grecs à déposer les armes en les privant de leur chef : il attira Cléarque dans son camp, ainsi que 24 des princip. officiers, et les fit mourir. Les Grecs, révoltés de cette cruauté, s'ouvrirent un passage au milieu de leurs ennemis et s'illustrèrent par une retraite glorieuse.

CLÉARQUE, orateur grec, disciple de Platon et d'Isocrate, était né à Héraclée, ville du Pont. Forcé de fuir sa patrie, en proie aux factions, il s'attacha au satrape Mithridate, qu'il trahit ensuite, s'empara de l'autorité suprême à Héraclée, et se fit bientôt détester par ses cruautés et son orgueil. De nombreuses conspirations furent tramées contre lui, et il périt victime de celle qui fut ourdie par Chion (*v.* ce nom), l'an 352 avant l'ère chrétienne, après un règne de 12 années : Satyrus, son frère, lui succéda. Cléarque joignit le goût des lettres à la passion du despotisme ; il aimait les savans, et forma une biblioth. considérable dans sa patrie. — CLÉARQUE et OXATRÈS, descendans du précéd., et fils de Denys, tyran d'Héraclée, se souillèrent du sang d'Amestris, leur mère, afin de rester seuls maîtres de l'autorité. Mais Lysimaque, roi de Thrace, qui avait épousé Amestris après la m. de Denys, s'empara des deux frères et les livra au supplice en expiation de leur parricide.

CLÉARQUE, de Soles, philos. péripatéticien, disciple d'Aristote, est souvent cité dans les anc. auteurs comme ayant écrit les vies des hommes illustres. Josèphe lui attribue un *Dialogue sur le sommeil*, dans lequel Cléarque mettait l'éloge des Juifs dans la bouche d'Aristote, mais Jonsius a prouvé dans son ouvr. *de Scriptoribus historiæ philosophicæ*, que ce dialogue n'était point de Cléarque.

CLÉEF (JOSEPH van), surnommé *le Fou*, peintre flamand, né en 1487, a passé pour l'un des plus habiles coloristes de son temps, et eut la gloire de se voir comparer aux meilleurs peintres de l'Italie. L'amour-propre qu'il conçut lui tourna la tête, il m. fou, après avoir retouché et gâté la plupart de ses productions.

CLÉEF (HENRI van), peintre-paysagiste flam., se distingue par une touche légère et l'harmonie de sa couleur : on ne connaît point ses tableaux, mais on sait qu'il a mis la main à plus. des compositions de Franc-Flore. — CLÉEF (Martin van), frère du précéd., peintre d'hist., et élève de Franc-Flore, a composé plus. sujets en petit et a point des fig. dans les tableaux des paysagistes les plus distingués de son temps et de sa patrie. — Ses 4 fils, GILLES, MARTIN, GEORGE et NICOLAS, soutinrent dans le même genre la réputation de leur père.

CLÉEF (JEAN van), l'un des meilleurs peintres flamands, né en 1646, élève de Gaspard de Crayer, acheva la plupart des travaux de son maître, entre autres les cartons de tapisseries commencés à Anvers par ordre de Louis XIV, et orna plus. églises de plafonds et de grands tableaux d'autel. Celui qui représ. des *Religieuses portant des secours à des pestiférés*, passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. Sa manière large et facile, la richesse et l'intelligence de ses compositions lui ont mérité l'honneur d'être comparé au Poussin. Il m. en 1716.

CLÉERS (HUGUES de), chevalier angevin, remplit heureusement, en 1118, une mission dont Foulques V, comte d'Anjou, l'avait chargé à l'effet d'obtenir de Louis-le-Gros sa réintégration dans la charge de sénéchal. L'hist. de cette négociat., écrite par Cléers lui-même, se trouve dans plus. recueils historiques, entre autres dans les *Miscellanea*, de Baluze, tom. 4, in-8, et dans le *Recueil des Hist. de France*, tome 4.

CLEGHORN (GEORGE), méd. écossais, prof. d'anatomie à l'univ. de Dublin, membre de l'acad. irlandaise pour l'encouragement des arts et des sciences, membre de la société royale de méd. de Paris, né en 1716, m. en 1789, est aut d'un ouvr. estimé pub. sous le titre de : *Traité des maladies de Minorque*, 1751 et 1768, in-8 : il y a joint

l'hist. naturelle des plantes, du climat et des habitans. On regarde Cleghorn comme l'un des prem. méd. qui aient employé les végétaux acides dans les fièvres intermittentes et putrides, et qui aient constaté l'efficacité du quinquina.

CLEIRAC (Etienne), avoc. au parlem. de Bordeaux dans le 17e S., a pub. : *Explicat. des termes de marine employés par les édits et ordonnances de l'admirauté*, 1634; *Usance du Négoce*, Bordeaux, 1656, in-4; *Us et Coutumes de la Mer*, Bord., 1647, in-4; Rouen, 1671. Cet ouvrage a servi de base à la fameuse ordonnance de marine de 1681.

CLÉLAND (Jean), littérat. angl., né en 1707, m. en 1789, ayant été enfermé pour dettes, composa, pour se tirer d'affaire, un roman licencieux intit. : *Mém. d'une courtisane*. Il a aussi écrit les *Mem. d'un fat*, et un roman moral impr. sous le titre de *l'Homme d'honneur*.

CLÉLIE, jeune Romaine, ayant été livrée avec neuf autres de ses compagnes comme otages à Porsenna, roi des Etrusques, qui assiégeait Rome, 207 ans av. J.-C., traversa le Tibre à la nage au milieu d'une grêle de javelots qui lui étaient lancés par les ennemis, et rentra dans la ville. Les Romains, fidèles observateurs des traités, la renvoyèrent à Porsenna; mais ce roi, admirant le courage de Clélie, lui rendit la liberté et lui fit présent d'un cheval richement harnaché. Le sénat romain érigea une statue équestre en l'honneur de cette jeune fille. Quelques auteurs regardent ce récit comme fabuleux.

CLEMANGIIS (de), V. Clamenges.

CLEMENCE DE HONGRIE, reine de France, l'une des plus belles femmes de son temps, était fille de Charles-Martel, roi de Hongrie; elle épousa en 1315 Louis X, surn. *le Hutin*, après que celui-ci eut répudié Marguerite de Bourgogne. A la mort du roi, en 1316, Clémence était enceinte de quatre mois; on déclara que si elle accouchait d'un fils, cet enfant succéderait à son père; elle eut en effet un fils nommé Jean, mais qui ne vécut que cinq jours. La reine se retira à l'hôtel du Temple, à Paris, où elle vécut jusqu'en 1328, environnée de la considération publique. Charles-le-Bel et Philippe-de-Valois lui témoignèrent leur estime en augmentant ses revenus, à peine suffisans pour les bonnes œuvres qu'elle ne cessait de pratiquer.

CLÉMENCE-ISAURE, fondatrice des *jeux floraux* à Toulouse au 15e S., fit renaître le goût des lettres, en offrant une récompense annuelle à l'aut. du meilleur poëme. On a peu de détails sur la vie de Clémence-Isaure; l'époque précise de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues; on sait seulement qu'elle vivait en 1478, et qu'en 1513 elle était morte depuis peu de temps. Elle légua à la ville de Toulouse des revenus considérables exclusivement affectés à la célébration des jeux floraux, entre autres la place dite *de la Pierre*, qui produit encore à cette ville 9 à 10,000 fr. de revenu. L'académie des jeux floraux, dissoute en 1790, reprit ses exercices en 1806. M. Poitevin-Peitavi, secrét. perpétuel, a publié une histoire complète de cette académie, sous le titre de *Mémoire pour servir à l'Histoire des Jeux floraux*, Toulouse, 1815, 2 vol. in-8.

CLÉMENCE (Joseph-Guill.), né au Hâvre en 1717, m. en 1792, prieur de St-Martin de Machecoul, est aut. de quelques ouvr. médiocres comp. dans l'intention de repousser les attaques de Voltaire et des philosophes du 18e S. contre les livres saints : ils ont été publiés sous les titres suivans : *Defense des liv. saints de l'Ancien-Testam. contre la philosophie de l'histoire de Voltaire*, 1768, in-8; *Caractères du Messie vérifiés en J.-C. de Nazareth*, 1776, 2 vol. in-8; *Authenticité des livres tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, démontrée spécialement contre l'auteur de la Bible enfin expliquée*, etc, 1782, in-8.

CLEMENCET (D. Charles), membre de la congrégation de St-Maur, né en 1703, m. en 1778, fut chargé avec Durand de la continuation des *Décrétales des papes*, et d'autres travaux historiques commencés par les bénédictins. On a de lui *l'Art de vérifier les dates, etc.*, Paris, 1750, in-4, ouv. conçu et imparfaitement exécuté par Dantine (*v.* ce nom), refait par Clémencet, et heureusement revu et terminé par dom François-Clément (*v.* ce nom); une *Hist. générale de Port-Royal*, Amst. (Paris), 1755-56, 10 vol. in-12, *sur l'Abrégé de l'hist. ecclésiast. de Fleury*; *Histoire générale des Ecrivains de Port-Royal*, 4 vol. in-4 : cet ouvr., qui n'a jamais été imprimé, ne se trouve pas à la bibliothèque du roi parmi les MSs. provenant de la congrégation de St-Maur; *Conferences de la mère Angélique* (Arnauld), 1760, 3 vol. in-12; *Authenticité des pièces du procès criminel qui s'instruit contre les jésuites depuis 200 ans*, 1760, in-12; les vol. 10 et 11 de *l'Histoire littér. de la France*; *OEuvres de St Grégoire*, tome 1er, 1778. On lui doit encore : *Epître dédicat.* et *préface* de l'édit. de la Bible de Sabatier, et une *Apologie de St Bernard au sujet des Croisades*, insérée dans les *Querelles littéraires*.

CLEMENS (Cassius), sénateur romain, étant menacé de perdre la vie pour avoir pris le parti de Pescennius Niger contre l'emp. Sévère, eut la hardiesse de représenter à celui-ci que Niger vaincu et Sévère vainqueur n'étaient ni plus coupables ni plus innocens l'un que l'autre, puisque tous deux s'étaient armés contre un usurpateur. Cette réflexion lui sauva la vie, l'an de J.-C. 194.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Titus-Flavius-Clemens), saint, docteur de l'église, m. l'an 217 de J.-C., était, au jugement d'Eusèbe, de Photius, de St Jean-Chrysostôme, de St Jérôme, de Théodoret et de St Alexandre de Jérusalem, l'un des écrivains les plus éloquens de son temps. Il était né dans le paganisme, et avait fait ses prem. études à Athènes; il les continua en Italie; se convertit aux leçons de St Pantène, et fut choisi pour remplacer ce cathéchiste, que Démétrius envoyait en mission dans les Indes. Persécuté par l'emp. Sévère en 202, Clément se retira en Cappadoce, puis à Jérusalem et à Antioche, où sa methode d'exposer les points de morale, communs au paganisme et à la religion chrétienne, pour arriver par degrés au développement de la doctrine évangélique, lui fit un grand nombre de prosélytes. On a de lui plusieurs ouv. de théolog., de morale et de métaphysique, dont la meilleure édition est celle de Jean Potter, Oxford, 1715, 2 vol. in-folio, grec-latin; trad. en partie par Nicolas Fontaine, mais peu fidèlement, 1696, in-8.

CLÉMENT Ier (St), pape, succ. de St Lin ou de St Anaclet, l'an 67 ou l'an 91, avait été ordonné par St Pierre : on le regarde comme l'auteur de la prem. mission des év. dans les Gaules. Il mourut en l'an 100, et passe pour martyr; mais on ignore quel fut le genre de sa mort. Le seul écrit que nous ayons de lui est une *Epître aux Corinthiens* qui, après l'écrit.-Ste, passe pour le plus précieux monument de l'antiquité; elle a été imprimée dans les *Epistolæ SS. Patrum apostolicorum*, par Frey, Bâle, 1742, in-8, grec-latin. St Clément eut pour successeur St Evariste.

CLÉMENT II, pape, success. de Grégoire VI, Saxon de naissance, s'appelait *Suidger*, et occupait le siège de Bamberg en 1046, lorsque le concile de Sutri, convoqué par Henri-le-Noir, l'éleva au pontificat. Après avoir assemblé à Rome un concile qui fit des règlemens pour la répression de la simonie, Clément suivit l'emper. en Allemagne, et m. à Bamberg en 1047. Benoit IX fut son success.

CLÉMENT III, pape, succ. de Grégoire VIII, l'an 1187, romain de naissance, card. évêque de Palestrine, s'appelait *Paulin*. Il prêcha la croisade

contre les Sarasins, ainsi que son prédécesseur, et mourut l'an 1191.

CLÉMENT III, anti-pape. V. GUIBERT, archevêque de Ravenne.

CLÉMENT IV (GUIDO-FULCODI ou GUY-FOULQUOIS, FOULQUEZ ou FOUQUET), élu pape en 1265 pour succéder à Urbain IV, avait été succ. milit., jurisc., secrét. de Louis IX, marié et père de famille. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiast., passa par les dignités de chan., archid., évêque et de card. Son élévation ne changea rien à la simplicité de ses mœurs, et n'altéra point la reconnaissance qu'il avait vouée à Louis IX. La pragmatique-sanction mit un terme aux différends qui régnaient entre la cour de Rome et la cour de France. On croit que les insinuations de Clément déterminèrent Louis IX à une nouvelle croisade; toutefois le pape conseillait au roi de ne point quitter la France. Les foudres lancées contre les barons anglais ne purent arrêter la guerre civile; elles furent impuissantes pour le soutien des droits de Henri III. On a prétendu que Clément avait conseillé le supplice du jeune Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou au royaume de Naples; mais cette assertion ne repose sur aucune preuve. Il m. en 1268 à Viterbe, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. Le *Thesaurus anecdotorum* du P. Martenne contient quelques ouv. et des *Lettres* de Clément IV. Grégoire X lui succéda.

CLÉMENT V, élu pape à Pérouse le 5 juin 1305, couronné à Lyon le 11 novembre de la même année, fixa la résidence des papes à Avignon. Les Italiens, mécontens de se voir ravir le siége pontifical, attribuèrent cette détermination du nouveau pape à son attachement public pour la comtesse de Périgord: on pourrait aussi l'attribuer à la condescendance de Clément V envers Philippe, roi de France, qui avait contribué à son élection. Quels qu'aient été les motifs de cette translation, l'église en a déploré les résultats (la réforme). Clément modifia, en faveur de Philippe, la bulle de Boniface VIII, *Unam sanctam*, et révoqua celle: *Clericis laicos*.... Il releva Edouard, roi d'Anglet., du serment de maintenir les libertés publiques, consacra la perception des annates en prélevant une année de revenu sur tous les bénéfices d'Angleterre, et convoqua un concile à Vienne, en Dauphiné, l'an 1310, pour prononcer la suppression de l'ordre des Templiers, dont le procès était commencé depuis l'an 1307. On doit rendre à ce pape la justice de déclarer qu'il montra plus de modération que le roi de France dans le cours de cette longue et célèbre procédure. Clément V publ. une nouvelle croisade, lança les foudres du Vatican contre les Vénitiens pour se venger de la prise de Ferrare, et peu de temps après envoya son légat reprendre cette ville par la force des armes. Charles-le-Boiteux, roi de Naples, Frédéric d'Aragon, qui prenait le titre de roi de Trinacrie, et Charobert ou Charles-Robert, petit-fils de Charles-le-Boiteux, se reconnurent les vassaux du pape. Clément V m. en 1314; ses constitutions dites *Clementines*, destinées particulièrement aux universités de Paris et de Bologne, ont été pub. par Jean XXII, son successeur, et réimp. à Mayence, 1460, in-fol.; elles font partie du corps du droit canonique.

CLÉMENT VI (PIERRE-ROGER), originaire du Limousin, abbé de Fécamp, év. d'Arras, archev. de Rouen, cardinal et proviseur de Sorbonne, élu pape à Avignon en 1342 pour succéder à Benoît XII, acheta de la reine Jeanne de Naples la souveraineté d'Avignon. Son séjour dans cette ville causa de nouv. troubles à Rome (*v.* RIENZI). Clément VI prétendait que ses prédécesseurs n'avaient pas su être papes; aussi fit-il tous ses efforts pour se mettre à l'abri d'un semblable reproche. Il dépouilla Edouard du droit d'élection aux bénéfices de l'Angleterre, excommunia Louis de Bavière, le remplaça par Charles de Luxembourg, et mit tout en œuvre pour étendre son pouvoir temporel; on lui reproche de n'avoir pas su dompter ses passions. Villani l'accuse de cupidité et d'un penchant très-vif à rechercher la société des femmes; Pétrarque loue sa générosité et ses lumières. M. en 1352. Il a laissé des *Sermons* et un *Discours* pour la canonisation de St Yves. Innocent VI lui succéda.

CLÉMENT VII (JULES DE MÉDICIS), élu pape le 19 nov. 1523, pour succéder à Adrien VI, craignant que l'Italie ne tombât au pouvoir de Charles-Quint, se ligua avec les Vénitiens, les rois de France et d'Angleterre contre ce monarque, mais les Vénitiens seuls ayant fourni des secours, le pape fut assiégé dans Rome par le connétable de Bourbon (*v.* ce nom), resta renfermé pendant 7 mois dans le château St-Ange, et n'en sortit qu'après avoir livré des otages et des places de sûreté. Peu de temps après Clément donna à l'empereur un nouveau gage de sa soumission en lançant la bulle de mai 1534, contre Henri VIII, roi d'Angleterre, qui demandait à répudier Catherine d'Aragon. En 1533, Clément avait conduit à Marseille, Catherine, sa nièce, pour lui faire épouser le duc d'Orléans (Henri II). Il donna des bulles pour la réforme des mœurs en Italie, pour autoriser l'institut des Théatins, pour approuver celui des Capucins; il envoya des missionnaires au Mexique, et augmenta la bibliothèq. du Vatican d'un grand nombre d'ouvr. rares et curieux. M. en 1534. On a de lui des *Lettres au roi de France*, *au roi d'Angleterre*, *à quelq. savans et à Charles-Quint*; ces dernières ont été pub. sous le titre de: *Epistolæ Clementis VII ad Carolum V, altera Caroli V Clementi respondentis*, 1527, in-4. Il eut Paul III pour successeur.

CLÉMENT VII, anti-pape. V. ROBERT DE GENÈVE.

CLÉMENT VIII (HIPPOL. ALDOBRANDINI), élu pape le 30 janvier 1592 après Innocent V, se distingua par sa piété, par sa justice et par la protection dont il honora les savans. Il reçut l'abjuration de Henri IV en 1595, et celle du patriarche d'Alexandrie, qui jusqu'alors avait professé l'eutychianisme: il contribua à la paix de Vervins en 1598, et réunit le duché de Ferrare aux états romains. C'est de ce pontific. que datent ces fameuses querelles sur les matières de la grâce qui agitèrent l'église pendant près de 2 siècles. Clément VIII m. en 1605: on a de lui: *le Missel romain; le Pontifical romain corrigé*, Rome, 1595, 2 vol. in-f., et *le Cérémonial des évêques*, également corrigé, Rome, 1633, in-fol. Léon XI lui succéda.

CLÉMENT VIII, anti-pape. V. GILLES MUGNOS.

CLÉMENT IX (JULES DE' ROSPIGLIOSI, né en Toscane), pape, success. d'Alexandre VII, fut élu le 20 juin 1667. Il avait été successiv. auditeur de la légat. de France, et nonce en Espagne, sous le pontificat d'Urbain VIII; ses vertus et son savoir inspirèrent un tel respect pour sa personne, qu'il fut choisi pour médiateur entre la France et l'Espagne: ce fut lui qui termina par le traité d'Aix-la-Chapelle les dissensions de ces deux états. Clément eut le bonheur de mettre un terme aux divisions qui régnaient entre les prélats sur la signature du formulaire. Il rapprocha les esprits par un bref que l'on appela la *Paix de l'Eglise*, et m. en 1669, succombant, dit-on, à la douleur d'avoir vu Candie tomber au pouvoir des infidèles. Clément X lui succéda.

CLÉMENT X (EMILE ALTIERI), pape, successeur de Clément IX, fut élu le 29 avril 1670, après une vacance de plus de quatre mois. La relation des intrigues du conclave de cette époque a été publiée à Paris, 1676, in-12, par Amelot de la

Houssaye. Clément X, avant d'être élevé au trône pontifical avait rempli des fonct. de nonce à Naples, puis en Pologne, sous les pontif. d'Urbain VIII et d'Alexandre VII ; son âge déjà avancé ne lui permit pas de s'occuper activem. du gouvernem. de l'église, il abandonna ce soin au cardinal-patron, Antoine Paluzzi : celui-ci porta aux franchises des ambass. des atteintes dont les suites funestes se firent sentir sous le pontificat d'Innocent XI, successeur de Clément X. M. en 1676.

CLÉMENT XI (JEAN-FRANÇOIS ALBANI), Romain, élu pape le 24 nov. 1700, à l'âge de 51 ans, après la m. d'Innocent XII, gouverna l'église avec sagesse pendant plus de 20 années. Les querelles du formulaire imprudemm. renouvelées par la bulle *Vineam Domini*, et la fameuse constitution *Unigenitus* donnèrent naissance à des éloges et à des reproches outrés de la part des deux partis. Ils s'accordèrent néanmoins à reconnaître la pureté des mœurs de ce pape et sa libéralité envers les pauvres. Les habitans de la Provence éprouvèrent sa bienfaisance lors de la peste de 1720 ; ils reçurent de Clément XI des secours en grains et en argent. Ce pape se plut à encourager les savans ; il tenta, mais vainement, de réformer quelq. imperfections du calendrier grégorien, et m. en 1721. Ses ouvr. ont été pub. par le card. Albani, son neveu, Rome, 1429, 2 vol. in-fol. Innocent XIII lui succéda.

CLÉMENT XII (LAURENT CORSINI), né en 1652, d'une des plus illust. familles de Florence, fut élu pour success. de Benoît XIII, le 30 juillet 1730. Elevé au pontif. dans des temps difficiles et à un âge fort avancé, Clément XII répara autant qu'il fut en lui le désordre des finances, suite des prévarications du card. Coscia. Ses états ayant souffert du séjour successif des troupes impériales et espagnoles pendant la guerre dont l'Italie fut le théâtre, il contribua de ses propres deniers au soulagement des habitans de Ferrare, de Bologne et de Ravenne, épuisés par des contribut. de guerre. Il publia une bulle en faveur des dominicains, condamna l'instruction pastorale de l'év. de Montpellier, un mandement de l'év. d'Auxerre, sur un miracle opéré dans son diocèse, et fit plus. canonisations, entre autres celle du bienheureux Régis, jésuite. M. en 1740 : les Romains lui élevèrent au Capitole une statue de bronze. Benoît XVI fut son successeur.

CLÉMENT XIII (CHARLES REZZONICO), né à Venise en 1693, fut élu success. de Benoît XIV, le 6 juillet 1758. L'embellissement de Rome, les réparations du Panthéon, l'un des plus beaux monumens de l'antiquité, le dessèchement des marais Pontins, la reconstruction du port de Cività-Vecchia, occupèrent les premières années de son pontificat. Le relâchement des mœurs du clergé romain, l'avidité d'un gr. nomb. de clercs qui se livraient au négoce pour acquérir des richesses, fixèrent aussi son attention ; l'enquête sur la faillite du jésuite Lavalette lui ouvrit les yeux sur les désordres de cette société ; Clément était sur le point de céder aux vives instances de la France et du Portugal, et de prononcer la suppression des jésuites, lorsqu'il m. subitem. l'an 1769. Ce pontificat est encore remarquable par la condamnation de l'*Emile de J.-J. Rousseau*, ouvr. dont la lecture fut défendue sous peine d'excommunication ; par une disette qui affligea l'Italie pend. 3 années consécutives et par la perte d'Avignon et du Bénévent, que les rois de France et d'Espagne confisquèrent en rejettant les droits fondés par le pape sur la bulle *In cœnâ Domini*.

CLÉMENT XIV (LAURENT GANGANELLI), né en 1705 au bourg de St-Arcangelo, duché d'Urbin, consulteur du saint office sous Benoît XIV, cardin. sous Clément XIII, son prédécesseur, élu pape le 19 mai 1769, fut l'un des hommes les plus distingués de son temps par leur savoir, leurs talens et leurs vertus. Il eut l'art de réconcilier la cour de Rome avec les puissances catholiques, et d'obtenir la restitution d'Avignon et du duché de Bénévent. Il se rendit aux sollicitations pressantes des principales puissances, examina pendant 3 années avec la plus scrupuleuse attention tous les documens propres à éclairer sa conscience dans l'affaire des jésuites, et donna enfin le bref d'extinction de cette société le 21 juillet 1773. Il m. le 22 septembre 1774. Le bruit courut que le poison avait mis fin à l'existence de ce pontife ; et l'on accusa les jésuites de ce crime, mais cette accusation est démentie par la déclaration du méd. de Clément XIV qui affirme que la maladie dont il est m. ne provenait que d'un excès de travail et d'un mauvais régime. On doit à Clément XIV le *Musee clementin*, vaste dépôt destiné à recevoir les monumens précieux de l'antiquité. Caraccioli a donné la *Vie* de ce pape, Paris, 1775, in-12, ainsi qu'un recueil de *lettres* faussement attribuées à Clément XIV.

CLÉMENT (ROBERT), seigneur du Mez en Gatinois, m. vers l'an 1182, n'est guère connu dans l'hist. que pour avoir été d'abord gouverneur, puis secrétaire-d'état de Philippe-Auguste. — CLÉMENT (Albéric), son fils, maréchal de France, l'un des plus habiles généraux de Philippe-Auguste, rendit de grands services à ce monarque dans la guerre de la Terre-Sainte, et fut tué au siège d'Acre en 1191. — CLÉMENT (Henri), frère d'Albéric, surnommé le *petit maréchal*, à cause de la petitesse de sa taille, reçut de Philippe-Auguste la seigneur. d'Argentan, en récompense de ses services. Il m. en 1214, après s'être distingué à la bataille de Bovines.

CLÉMENT (JEAN), écrivain angl. du 16e S., fut l'institut. des enfans de sir Th. Moore. On a de lui quelques *poésies*; une traduct. latine des *Epîtres de S. Grégoire de Naziance*, et des *homelies* de Nicéphore Calixte.

CLÉMENT (JACQUES), religieux dominicain, assassin de Henri III. Ce fanatique avait à peine 22 ans lorsqu'il forma l'horrible projet d'assassiner le roi : il fut encouragé par Bourgoin, prieur des jacobins (*v.* Bourgoin), par les ducs de Mayenne et d'Aumale, et par la duchesse de Montpensier. On lui dit que la vie de cent politiques (nom que l'on donnait aux sujets fidèles) répondrait de la sienne, on lui promit le chapeau de cardinal pour récompense et on lui présenta la palme du martyre dans le cas où il périrait. Jacques Clément sortit de Paris le 31 juillet 1589, le lendemain matin il se fit présenter à Henri, sous prétexte d'une mission secrète et importante, et profitant du moment où le roi lisait les lettres qu'il venait de lui remettre, ce traître lui porta un coup de couteau dans le bas-ventre. Les seigneurs étant accourus aux cris du roi, massacrèrent sur-le-champ le parricide ; son corps fut exposé, traîné sur une claie, tiré à 4 chevaux, mis en quartiers et brûlé sur la place devant l'église de St-Cloud. Les ligueurs demandèrent qu'on immolât aux mânes de Jacques Clément les prisonniers politiques ; une foule d'écrits approuvés par des docteurs en théol. appelaient ce misérable un martyr de la foi ; son portr. fut placé sur les autels, on prononça son oraison funèbre, Sixte V fit son éloge dans un consistoire, enfin on délibéra en Sorbonne sur sa canonisation. Ce culte impie ne cessa qu'en 1596, après l'édit d'abolition obtenu par le duc de Mayenne.

CLÉMENT (CLAUDE), jésuite né à Ornans en Franche-Comté, vers 1594, m. à Madrid en 1642, professa les humanités et la rhétorique à Lyon et à Dôle et occupa à Madrid une chaire d'antiq. grecq. et lat. Il a laissé des *Discours latins*, prononcés en diverses circonstances ; un *Panegyrique de Clement IV*; une *Refutat. du système de Machiavel*,

des *Tables chronolog. de l'hist. d'Espagne*, et un ouvr. bibliogr. intit : *Musei, sive bibliothecæ tàm privatæ quàm publicæ extructio, instructio, cura, usus, libri IV*, Lyon, 1635, in-4.

CLÉMENT (Julien), chirurgien-accoucheur, né à Arles en 1650, se distingua dans l'art des accouchemens, et contribua aux progrès de cette branche importante de la chirurgie par son talent et par l'impulsion qu'il donna à l'illustre Puzos. Louis XIV pour récompenser la discrétion dont il avait fait preuve en accouchant Mmes de La Vallière et de Montespan, lui accorda des lettres de noblesse, mais à la condition expresse qu'il continuerait la pratique de son art : il l'exerça en effet jusqu'à un âge fort avancé, et fut appelé trois fois à Madrid pour accoucher la reine d'Espagne. Il m. en 1729.

CLÉMENT (Nicolas), sous-bibliothécaire à la bibliothèque du roi, né à Toul en 1647, dressa les catalogues qui ont servi au récollement de la biblioth. du roi en 1684. Il avait recommencé ce travail en 1688, et ses deux catalogues, l'un par ordre de matières en 13 vol. in-fol., et l'autre par ordre alphabétique des auteurs, en 19 vol. in-fol., ont servi au récollement fait en 1720. Ce savant avait formé une collection de portraits qu'il légua à la bibliothèque ; il m. en 1712, consumé par le chagrin d'avoir laissé dérober plus. ouvr. précieux par J. Aymon (*v.* ce nom) en qui il avait la plus grande confiance. Clément a pub. sous le nom d'*Antimon* une *Défense de l'antiquité de la ville et siege épiscopal de Toul*, 1702, in-8, contre le système chronologique de l'abbé Riguet.

CLÉMENT (David), célèb. bibliog. allemand, né en 1701, m. en 1760, est aut. d'un ouvr. utile mais qui n'est point terminé, impr. sous le titre de *Bibliothèque curieuse, historique et critique*, Gottingue, Hanovre et Leipsig, 1750-1760, 9 vol. in-4. Il a pub. aussi : *Specimen bibliothecæ Hispano-Maiansianæ*, où il donne la liste de 90 aut. espag., grammairiens et rhéteurs avec le jugement de Grégoire Mayans de Valence, Hanovre, 1753, in-4.

CLÉMENT (Denis-Xavier), doct. en théol., prédicat. du roi de France et confess. de Mesdames tantes du roi, aumônier du roi de Pologne et doyen de l'église collégiale de Ligny, né en 1706, m. en 1771, a laissé des *Sermons panégyriques* et *Orais. funèbres*, 1746-70-71, 9 vol. in-12 ; le *Breviaire de Paris, tout en français, avec un supplement*, 1767, et des ouvr. de piété souvent réimprimés.

CLÉMENT (Pierre), littérat., né à Genève en 1707, mort en 1767, avait été forcé de renoncer au ministère évangélique pour avoir pub. une pièce de théâtre, et s'était voué dès-lors à l'étude des b.-lett. On a de lui un hyperdrame en 1 acte et en prose intit. : *les Frimaçons*, Londres, 1740, in-8 ; une tragédie de *Mérope*, comp. avant celle de Voltaire, Paris, 1749, in-12 ; *le Marchand de Londres*, tragéd. bourgeoise en 5 actes et en prose, Paris 1748, 1751, in-12, trad. de l'anglais de Lillo ; et *la Double métamorphose*, com. imitée de l'anglais et qui a servi à Sedaine pour sa pièce du *Diable à quatre*. L'ouvr. le plus remarquable de Clément est intit. : *Les cinq années littéraires*, ou *Nouvelles littéraires de France*, La Haye, 1754, in-12, Berlin, 1755, in-8, dans lesquelles il rend compte des ouvr. les plus intéressans qui ont paru dans les sciences, les lettres et les arts de 1748 à 1754.

CLÉMENT (dom François), memb. de la congrég. des bénédictins de St-Maur, memb. associé de l'acad. des inscript., né à Bèse près de Dijon en 1714, mort à Paris en 1793, l'un des hommes les plus érudits du 18e S., fut chargé par sa société de continuer l'*Histoire littér. de la France* et le *Recueil des historiens de France* de dom Bouquet (*v.* ce nom) ; il rédigea une partie du 11e et le 12e vol. du 1er de ces ouvr., c'est-à-dire l'époque comprise entre l'année 1141 et l'an 1167 ; et publia les 12e et 13e vol. de la collect. des historiens de France. On lui doit encore une nouv. édit. de l'*Art de vérifier les dates*, 1770, in-fol. ; 1783, 1784, 1787 et 1792, 3e édit. augmentée et corrigée. Cet ouvrage, généralement regardé comme le plus beau monument d'érudition du 18e S., a été réimp. en 1820, 5 vol. in-4, précédé de l'*Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne*, publ. par M. Viton de St-Allais, d'après les MSs. laissés par Clément. Les autres écrits de dom Clément sont des *Eclaircissemens sur la chronologie et la langue des Samaritains*, dans l'ouvrage de dom Poncet sur ce sujet (*v.* Poncet), Paris, 1760, in-8 ; *Un catalogue en latin des livres et MSs. de la biblioth. du collège de Clermont* ; ibid., 1764, in-8, et un *Mem. sur l'époque de la mort du roi Robert et la 1re année de Philippe 1er son fils*. Ces MSs. sont restés entre les mains de D. Brial et de M. Duboy-Laverne.

CLÉMENT DE BOISSY (Ath.-Alexandre), conseiller à la chambre des comptes, né à Creteil près de Paris, en 1716, mort en 1793, est auteur d'un *Recueil* précieux en 80 cartons in-fol. déposés à la biblioth. royale ; de *Pièces relat. à la jurisprudence et aux privilèges de la chamb. des comptes* ; la *Table* de ces pièces a été pub. en 1787 in-4. Clément a composé aussi un assez gr. nomb. d'ouv. d'éducation et de piété, dont quelques-uns ont été publ. sous le masque de Fonteuay, et a donné une nouv. édit. de l'*Imit. de J.-C.* de Sacy, 1792, in-12. — Clément (Augustin-Jean-Charles), frère du précéd., né en 1717, m. le 13 mars 1804, trésorier de l'église d'Auxerre, député du clergé de son diocèse à l'assemblée provinciale de Sens, memb. des synodes ou conciles tenus par les ecclésiast. franç. partisans de la constitution civile du clergé, nommé év. de Versailles en 1797, fut chargé de plus. missions en Hollande, en Italie et en Espagne. Il a pub. entre autres ouvr. un *Journal de ses voyages en 1758 et 1768*, Paris, 1802, 3 vol. in-8. On y trouve le tabl. politique des cours de Rome et de Madrid, après la destruction des jésuites, ainsi que des anecdotes intéressantes sur les princip. personnages de cette époque. On a publié en 1812 des *Mémoires sur la vie de Clément*, in-8.

CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), surnommé l'*Inclement* par Voltaire, né à Dijon en 1742, mort à Paris le 3 février 1812, se livra exclusivement à la critique des productions des écrivains de son temps. Voltaire, St-Lambert, La Harpe, Lebrun, Delille, etc., furent jugés un peu sévèrement ; Voltaire se vengea par des injures, St-Lambert par une lettre de cachet, et Lebrun par deux mauvaises épigrammes. Les princip. ouvr. de Clément sont : des *Observ. critiq.* sur les *Géorgiques* de Delille, — sur les poëmes *des Saisons*, *de la Déclamation et de la Peinture*, Genève, 1771, in-8 ; — *sur différens sujets de littérature*, Paris, 1772, in-8 ; *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, ibid., 1785, 2 vol. in-12 ; *Lettres à Voltaire*, Paris, 1773, et années suiv. jusqu'en 1776, in-8 ; *Médée*, trag. en 3 actes, ibid., 1779 ; *Essai sur la manière de traduire les poètes en vers* ; *Satires*, 1786, in-8, plus. fois réimpr. ; *Trad. de plusieurs harangues de Cicéron* (avec Desmeuniers), Paris, 1786-87, 8 vol. in-8 ; *Petit dictionnaire de la cour et de la ville*, ibid., 1788, in-12 ; *Amours de Leucippe et Clitophon*, trad. du grec d'Achilles-Tatius, évêque d'Alexandrie, ibid., 1800, in-12 ; et *Tableau annuel de la littérature franç.*, ibid., 1801, in-8. Il a travaillé à plus. journaux avec Palissot, de Fontanes et M. Deschamps.

CLÉMENTI (Prosper), sculp. mort à Reggio en 1584, a laissé à Parme, à Mantoue et à Bologne plus. morceaux estimés. Le plus remarquable est le tombeau de Hugues Rangon, évêque de Reggio. — Clémenti (Barthélemi), aïeul du précédent, originaire de Crémone, fut aussi un sculp. distingué. Les villes de Reggio et de Padoue possèdent

quelques-uns de ses ouvr. On cite principalement deux *Statues* qu'il fit pour le monastère de Ste-Justine de Padoue et dont il orna les piédestaux de bas-reliefs élégans.

CLEMENTINUS (Clément), méd. du pape Léon X, professa la philos. et les mathémat. à Padoue avant de se fixer à Rome. On a de lui plus. *Traités sur la prat. et sur la théorie de l'art méd.*

CLÉNARD ou KLEINHARTS (Nicolas), professeur des langues grecque et hébraïque, né à Diest (Brabant) en 1495, fit ses études à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et fit des efforts incroyables pour ajouter à la connaissance de presque toutes les langues mortes, qu'il possédait déjà, celle de plusieurs langues vivantes, et notamment l'arabe. Il entreprit dans ce but plusieurs voyages; passa en Espagne, de là en Afrique, puis revint à Grenade où il m. en 1542. On a de lui : *Tabula in grammaticam hebrœam*, Paris, 1529, in-8; ibid., 1564, édition revue, corrigée et augmentée par Cinq-Arbres (*v.* ce nom); *Institutiones linguæ græcæ* (gramm. qui avant celle de Furgault était adoptée dans tous les colléges), souv. réimpr. La meilleure édition est celle de G. J. Vossius, 1632, in-8; *Meditationes græcanicæ*; ces méditations ne sont autre chose que le texte de la lettre de St Basile à St Grég., *de Vitâ in solitudine agendâ*, accomp. d'une version litt. et d'une analyse gramm., Louv., 1531, in-8; *Epistol. libri II*, ibid., 1550 et 1551, Anvers, chez Plantin, 1566.

CLÉOBULE, l'un des sept sages de la Grèce, fils d'Évagoras, roi de Rhodes, et descend. d'Hercule, succéda à son père dans le gouvern. de l'île de Rhodes et m. à 70 ans vers la 55e olympiade. Citer les maximes qui le guidèrent pendant toute sa vie, c'est faire l'éloge de son caractère; les principales sont : « Soyez toujours plus empressé d'écouter que de parler. Faites du bien à vos amis » pour vous les attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis, etc. »

CLÉOBULINE ou EUMÉTIS, fille du précéd., partageait avec son père le fardeau des affaires publ. et se délassait en compos. des énigmes ingénieuses.

CLÉODÆUS ou ARRHIDÉE, fils d'Hyllus, petit-fils d'Hercule et père d'Aristomachus, n'est connu dans l'histoire que pour avoir rallié les débris de l'armée des Doriens après leur défaite dans le Péloponèse et les avoir conduits au mont OEta dans la Dryopide, contrée qui, depuis cette époque, fut appelée la Doride.

CLÉODÈME ou CLÉODAMUS, architecte, fut chargé par l'empereur Gallien de réparer les fortifications d'Athènes, conjointement avec Athénée de Byzance (*v.* Athénée). Cette ville ayant été prise par les Goths, Cléodème fondit à l'improviste sur les vainqueurs et délivra les habitans au moment où l'ennemi se préparait à commencer le pillage.

CLÉOETAS, l'un des plus anciens sculpteurs grecs, embellit le stade d'Olympie, ou carrière destinée aux courses olympiques, d'une barrière qui passait pour un chef-d'œuvre. Elle a été décrite dans le tome V du *Museo Pio-Clementino*.

CLÉOMBROTE, 4e fils d'Anaxandride, de la famille des rois de Sparte, prit le commandement des Péloponésiens, après la mort de Léonidas aux Thermopyles, et mit l'isthme de Corinthe à l'abri de l'invasion des Perses. Il m. peu de temps après la bataille de Salamine, qui sauva la Grèce.

CLÉOMBROTE Ier, roi de Sparte l'an 380 avant J.-C., était fils de Pausanias et frère d'Agésipolis, son prédécesseur. Il fit deux fois la guerre contre les Thébains et fut tué l'an 371 av. J.-C. à la bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas.

CLÉOMBROTE II, roi de Sparte après la déposition de Léonidas son beau-père, occupa le trône pendant peu de temps, fut forcé d'en descendre pour le rendre à Léonidas, qu'on avait rappelé, et mourut en exil.

CLÉOMBROTE, jeune homme d'Ambracie, connu par une épigramme de Callimaque et le témoignage de quelq. autres auteurs, se donna la m. après avoir lu le *Phédon*, qui l'avait convaincu de l'immortalité de l'âme.

CLÉOMÈDES d'Astypalée, athlète grec, le dern. des héros, suivant l'oracle de Delphes, perdit l'esprit pour avoir été privé de la récompense réservée au vainqueur du pugilat à Olympie, l'an 492 av. J.-C. Le prix ne lui fut pas adjugé parce qu'il avait eu la maladresse de tuer Iccus d'Epidaure, il fut même condamné à une amende. Dans un accès de folie il brisa une colonne qui soutenait le faîte d'une salle où étaient réunis un gr. nombre de jeunes enfans : on le poursuivit à coups de pierres, il s'enfuit dans le temple de Minerve, et, se cachant dans un coffre qu'il trouva ouvert, retint le couvercle avec tant de force qu'on ne put l'ouvrir. On brisa le coffre, mais Cléomèdes avait disparu; on ne put savoir ce qu'il était devenu.

CLÉOMÈDE, écriv. grec, aut. d'une *Théorie circulaire des astres*, où il développe les opinions de différens aut. sur la phys. et l'astron., vivait quelq. années av. J.-C.; son ouvr., souvent réimp., est propre à faire connaître l'état de la physique av. Ptolémée et av. Pline le naturaliste. Weidler en a donné une édit. sous le titre de *Cleomedis meteora gr. lat. à Roberto Balforeo lat. versa et commentario illustrata*, Bordeaux, 1605, in-4.

CLÉOMÈNES Ier, roi de Sparte l'an 519 avant J.-C., fut constamment en guerre avec les peuples de la Grèce, vainquit les Argiens, chassa d'Athènes les fils de Pisistrate, essaya de les replacer sur le trône, et fut forcé de s'enfuir en Thessalie pour échapper au ressentiment de ses concitoyens, irrités par les troubles que causait à Sparte son inimitié pour Démarate. Bientôt on le rappela dans la crainte du mal qu'il pouvait faire à la républ. en soulevant l'Arcadie; mais à peine fut-il de retour qu'il devint fou et se donna la m., l'an 489 av. J.-C.

CLÉOMÈNES II, roi de Sparte, successeur d'Agésipolis, son frère aîné, dans l'an 371 av. J.-C., n'a rien fait qui soit digne d'être transmis à la postérité, pendant un règne de 60 ans. Aréus, son petit-fils, lui succéda en 309.

CLÉOMÈNES III, roi de Sparte en l'an 230 av. J.-C., fils de Léonidas, remporta plus. victoires sur les Achéens, et les força à briser la ligue qu'ils avaient formée contre Sparte; il fit périr les descendans d'Agis, égorgea les éphores, abolit le sénat, exila les principaux citoyens, partagea les terres et concentra toute l'autorité entre ses mains et celles d'Euclidas, son frère. Ayant été vaincu par Antigone, il se réfugia en Égypte, l'an 223 av. J.-C., dans l'espoir d'obtenir des secours de Ptolémée-Evergètes. Mais ce prince étant m., Cléomènes fut retenu prisonnier par ordre de Ptolémée Philopator, s'évada, chercha à soulever le peuple, et ne pouvant y réussir, se donna la m., 221 ans av. J.-C.

CLÉOMÈNES, célèbre sculpteur athénien, vivait 180 ans av. J.-C., suivant M. Visconti, dont le témoignage paraît irrécusable. Cet artiste s'est immortalisé en produisant la fameuse *Vénus* dite *de Médicis*, aujourd'hui le plus bel ornement de la galerie de Florence, où elle a été replacée depuis 1815, et les *Thespiades*, ou les Muses vêtues à la manière des femmes de Thespies; ces statues, après avoir orné un temple consacré aux Muses sur le mont Hélicon, furent transportées à Rome par le consul Mummius et décorèrent le temple de la Félicité.

CLÉOMÈNES, Macédonien, chargé par Alexandre de la fondation d'Alexandrie, à l'embouchure canopique du Nil, se fit détester par ses exactions, et fut mis à m. par ordre de Ptolémée, fils de Lagus.

CLÉON, général athénien, né dans une condition obscure, s'éleva aux premières charges de la république, moins par ses talens qu'à force d'intrigues, et après avoir obtenu sur les Lacédémoniens de notables avantages, il fut vaincu par Brasidas, et périt devant Amphipolis, l'an 422 av. l'ère chrét. Aristophane ne l'a pas épargné dans ses comédies, et principalem. dans celle des *Chevaliers*.

CLÉON, sculpt. grec, élève d'Antiphanes d'Argos, vivait 388 avant J.-C. dans la 98e olympiade. Pausanias et Pline citent plus. ouvr. remarquables dus au ciseau de cet artiste : les princip. étaient deux statues de *Jupiter* en bronze ; les statues de quelq.-uns des vainqueurs aux jeux olympiques ; une *Vénus* d'airain, ayant à ses pieds un enfant en bronze doré : et une statue d'*Admète*.

CLÉONYME, 2e fils de Cléomènes II, père de Léonidas, roi de Sparte, ayant été exclu du trône après la m. de son père, l'an 309 av. J.-C., usurpa l'autorité suprême sur les Tarentins, qu'il avait été appelé à secourir contre les Lucaniens et les Romains. Il aspira bientôt à se rendre maître de l'empire de la Grèce ; mais il échoua dans cette entreprise, perdit la souveraineté de Tarente pendant son expédition, et fut forcé de rentrer en Laconie. Il en sortit peu de temps après dans le dessein de se venger sur sa patrie de l'injure qu'il avait essuyée de la part de Chélidonis, son épouse, princesse du sang royal, qui était éprise d'Acrotatus, fils d'Aréus, roi de Sparte. Il s'avança jusqu'aux portes de Sparte avec Pyrrhus, roi d'Épire ; mais il fut repoussé, et l'on ignore ce qu'il devint après cette défaite.

CLÉOPATRE, l'une des femmes de Philippe, roi de Macédoine, eut un fils qu'elle chercha à mettre sur le trône après la m. de Philippe. Olympias, mère d'Alexandre, fit périr le fils de Cléopâtre sous les yeux de sa mère pendant l'expédition d'Alexandre en Asie, et força Cléopâtre elle-même à se donner la mort.

CLÉOPATRE, sœur d'Alexandre, roi de Macédoine, femme d'Alexandre, roi d'Épire, son oncle maternel, se retira à Sarde après la mort de son frère et de son époux, fut recherchée en mariage par les généraux d'Alexandre, qui se disputaient le trône, et se disposait à épouser Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte, lorsqu'Antigone, craignant que ce mariage n'augmentât la puissance de ce roi, la fit assassiner l'an 308 av. J.-C.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte par son mariage avec Ptolémée Épiphanes, gouverna après la mort de son époux comme tutrice du jeune Philométor, son fils. Elle s'opposa aux vues ambitieuses d'Antiochus-le-Grand, son père, roi de Syrie, qui cherchait à usurper la couronne d'Égypte, et mérita par son équité l'affection des Égyptiens. Elle eut deux fils, Ptolémée-Philémétor et Ptolémée-Physcon (*Evergète II*), tous deux rois d'Égypte, et une fille. V. l'article suivant.

CLÉOPATRE, fille de la précédente, épousa successivement ses deux frères ; elle eut de Ptolémée-Philométor deux filles appelées Cléopâtre et un fils mort assassiné par Physcon ; et de ce dern. elle eut un fils nommé Memphytis, qui fut aussi assassiné par son père ; elle fut répudiée par ses deux époux, régna seule après la révolte qui chassa du trône Ptolémée-Physcon, et ayant été vaincue par celui-ci, elle se retira à Ptolémaïs, en Syrie, où elle mourut auprès de la reine, sa fille.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, fille de la précédente et de Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, épousa d'abord Alexandre Bala, puis Démétrius-Nicanor. Ce dern. l'ayant abandonnée pour Rodogune (*v.* ce nom), elle offrit sa couronne et sa main à son beau-frère Antiochus, après avoir fait assassiner Seleucus, fruit de son second hymen, mais se vit obligée, pour apaiser le soulev. du peuple indigné d'un tel crime, de proclamer roi Antiochus, 2e fils de Démétrius-Nicanor. Toutefois elle ne renonça point à ses projets ambitieux ; mais elle fut victime de ses propres artifices. Le jeune prince, justement en garde contre les trames odieuses de cette marâtre, l'obligea de prendre un breuvage empoisonné qu'elle lui présentait ; elle mourut l'an 121 av. l'ère chrét. Cet événement a fourni au gr. Corneille la catastrophe de sa trag. de *Rodogune*.

CLÉOPATRE, sœur de la précédente, seconde femme de Ptolémée-Physcon, succéda à ce prince, et régna sous le nom de Ptolémée-Alexandre et de Ptolémée-Lathyre, ses fils. Elle périt assassinée par le prem. de ces princes, qui craignait que sa mère ne cherchât à l'éloigner du trône, comme elle en avait éloigné Ptolémée-Lathyre. — CLÉOPATRE, fille aînée de la précéd. et de Ptolémée-Physcon, fut forcée par sa mère de se séparer de Lathyre, son époux et son frère, pour épouser Antiochus de Cyzique ; elle périt assassinée par ordre de Cléopâtre-Tryphène, sa sœur, et laissa un fils qui fut roi de Syrie sous le nom d'Antiochus-Eusèbes-Philopator. — CLÉOPATRE-TRYPHÈNE, sœur de la précédente, épouse d'Antiochus-Grypus, fit périr sa sœur, que les soldats de Grypus avaient fait prisonnière à Antioche, et périt elle-même assassinée par l'époux de celle-ci. Elle laissa cinq fils, Seleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III, Antiochus. V. ces noms.

CLÉOPATRE-SÉLENÉ, sœur de Cléopâtre-Tryphène, épouse de Ptolémée-Lathyre, son frère, puis d'Antiochus-Grypus, roi de Syrie, et enfin d'Eusèbes, fils d'Antiochus de Cyzique, perdit ses états, et fut massacrée dans la forteresse de Séleucie par Tigrane. Elle eut deux fils, Antiochus-l'Asiatique et Séleucus-Cybiosactes, et une fille appelée Cléopâtre-Bérénice. V. BÉRÉNICE.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de Ptolémée XI (Aulète), la plus célèbre des princ. qui ont porté ce nom, ayant été exclue du trône par Ptolémée XII, son frère, au mépris du testament d'Aulète, elle leva une armée en Syrie, implora la protect. de César, captiva ce conquérant moins par les charmes de sa figure que par son esprit et ses grâces, et prit place sur le trône. Bientôt Ptolémée chercha à exciter une sédition contre César ; il périt dans le combat, et laissa Cléopâtre unique maîtresse de l'empire. A la mort de César, cette reine fut accusée d'avoir favorisé l'attentat de Brutus et de Cassius ; Marc-Antoine voulut entendre sa justification ; il se laissa séduire ; et, quoique marié à Octavie, il passa 14 années avec Cléopâtre, oubliant dans les délices, la mollesse et la débauche, jusqu'au soin de sa conservation. La déroute d'Actium, provoquée par la fuite de la reine d'Égypte, fut le terme de leurs plaisirs ; Antoine se donna la mort, et Cléopâtre l'imita quelques jours après pour échapper à la honte d'orner le triomphe d'Octave ; elle avait 39 ans, et en avait régné 22. Cette princesse, qu'Horace appelle *un fatal prodige*, a été mise sur la scène chez les anciens et chez les modernes ; la trag. franç. la plus récente dont sa catastrophe a fourni le sujet est celle de M. Soumet : on la préfère à celle de Marmontel. La *Vie de Cléopâtre*, écrite en italien par G. Landi, et trad. en franç. par B. Barère (Paris, 1808, in-18), n'est autre chose qu'un roman, de même que celle de Calprenède, etc. — CLÉOPATRE, fille de la précéd. et de Marc-Antoine, fut donnée en mariage à Juba, roi de Mauritanie, 30 ans env. av. J.-C. — Les histor. font encore mention d'une autre CLÉOPATRE, fille de Mithridate, roi de Pont, laquelle épousa Tigrane, roi d'Arménie.

CLÉOPHANTE, peintre grec, le premier qui ait imaginé d'appliquer de la couleur sur le dessin, vivait 1400 ans au moins av. J.-C. Il se servait d'une seule couleur composée avec de la brique pilée. On n'a aucuns détails sur la *vie* de cet artiste.

CLÉOPHAS, nom de l'un des deux disciples de J.-C. qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, rencontrèrent le Sauveur du monde, le jour de sa résurrection, et s'entretirent, sans le reconnaître, de l'histoire de sa vie et de sa passion.

CLEOPHILE (François-Octavio), prof. de b.-let. à Viterbe, né à Fano en Italie, l'an 1447, m. à Corneto en 1490, a laissé plus. ouvr. latins en prose et en vers; les princip. sont : *Epistolarum de amoribus liber*, Naples, 1478, in-4; *Libellus de cœtu poetarum*, Paris, 1503, in-4; *Opera nunquam aliàs impressa : antropotheomachia, historia de bello Fanensi*, etc., etc., Fano, 1516, in-8, rare et recherché des bibliophiles.

CLÉOPHON, orateur athénien, acquit une grande influence sur le peuple par une élocution facile et entraînante, et par des attaques virulentes contre les grands. Il fut condamné à m. l'an 405 av. J.-C., pour avoir cherché à s'opposer à l'envahissement des sénateurs aux dépens des libertés publ. Comme tous les hommes qui prenaient part aux affaires, Cléophon fut en butte aux traits satiriques des aut. comiques; Aristophane dans sa coméd. des *Grenouilles*, le poète Platon, et Euripide lui-même dans son *Oreste*, ne l'ont pas ménagé.

CLÉOPHYLE, Grec, connu comme le prem. qui ait recueilli les poèmes d'Homère pour les transmettre à la postérité.

CLÉOSTRATE, astron. grec, vivait à Ténédos dans la 71e olymp. Il passe pour avoir découvert le prem. les signes du zodiaque, particulièrement ceux du Bélier et du Sagittaire, et pour être l'aut. de l'octaétéride, période lunisolaire de 8 années, mais plusieurs écriv. attribuent cette découverte à Eudoxe.

CLÉPHIS, roi lombard, élu en 573, pour succéder à Elmigise, fut assassiné après un règne de 18 mois, et laissa un fils nommé Autharis, lequel monta sur le trône vers l'an 785.

CLÉRAMBAULT (Louis-Nicolas), musicien franç., né à Paris en 1676, m. en 1749, organiste de St-Cyr, surintendant des concerts de mad. de Maintenon, composa et fit exécuter à 13 ans un *Motet* à grand chœur. On a de lui, entre autres compositions musicales, des *Cantates*, Paris, 1703, 1710, 5 vol. in-fol.; celle d'*Orphée* est regardée comme son chef-d'œuvre. — Clérambault (César-François-Nicolas), fils du préced., organiste de St-Sulpice, fut comme son père un composit. distingué dans son temps. Il a laissé des *Sonates* et autres œuvres musicales. M. en 1760.

CLERC (le). V. Leclerc.

CLERC ou LECLERC (Nicolas-Gabriel), méd. franç., membre des acad. de St-Pétersbourg, de Besançon et de Rouen, prem. méd. des armées du roi en Allemagne, du duc d'Orléans et du grand-duc de Russie, né en 1726, m. en 1798, réforma les abus qui s'étaient introduits dans l'administration des hôpitaux militaires, mit en pratique d'heureuses innovations dans l'art de guérir, et fut chargé de la mission délicate de détourner l'orage prêt à fondre sur la Suède, d'apaiser Catherine II, irritée d'avoir perdu son influence sur le sénat suédois par suite de la révolution de 1772, mission dont il s'acquitta habilement. On a de lui un roman historiq. intit. : *Yu-le-Grand et Confucius*, *hist. chinoise*, Soissons, 1769, in-4; plus. écrits sur l'art de guérir, sur l'éducation de la jeunesse et sur la politique, dont les plus remarquables sont : *Medicus veri amator ad Apollineæ artis alumnos*, Moscou, 1764, in-8; *Hist. natur. de l'homme*, etc., Paris, 1767, 2 vol. in-8; *Éducation physique et morale*, etc., trad. du russe en franç., Besançon, 1777, in-4, fig.; *la Boussole morale et politique*, etc., Boston (Neufchâtel), 1779, in-8.; *Histoire de la Russie anc. et moderne*, Paris, 1783-1794, 6 vol. in-4, fig. et atlas in-fol., à laquelle on doit joindre la *Réfutation* pub. par le général russe Bottin, par ordre de l'impératrice, sous le titre de : *Remarques sur l'hist. de Russie ancienne et moderne*, St-Pétersbourg, 1787, 2 vol. in-4, et l'*Atlas du commerce*, Paris, 1786, in-4. Ouvr. entièrement relatif au commerce de la Russie dans le Levant.

CLERCK (Charles), entomologiste suédois, disciple de Linné, et membre de la société royale des sciences d'Upsal, a décrit dans un livre intit. : *Aranei Suecici*, Stockholm, 1757, in-4, suédois et latin, trad. en angl., Londres, 1793, in-4, contenant la descript. de 60 espèces d'araignées trouvées en Suède. Il a publié en outre un *recueil de figures coloriées de papillons*, ibid., 1759, in-4 : ouvr. que Linné regardait comme le plus beau qui eût paru jusque-là sur ce sujet.

CLÉREL (Nicolas), chanoine de la cathédrale de Rouen, est connu par une *Relation des actes des états provinciaux de Rouen en 1578*, et le *Recueil des discours* qu'il prononça pendant la tenue de ces états.

CLÉREMBAULT (Philippe de PALLUAU, comte de), maréchal de France, chev. des ordres du roi, né en 1620, commença à porter les armes à l'âge de 16 ans, devint capit.-lieut. des chevau-légers du card. de Richelieu (1644), puis maréchal-de-camp, et enfin lieut.-gén. Il se trouva au siége de Landrecies en 1637, à la prise d'Arras en 1640, aux siéges de Perpignan sous les maréchaux de Schomberg et de la Meilleraye, de Thionville, de Sirck et de Philisbourg, aux combats de Fribourg, de Nortlingen (1645), à la prise de Courtrai, de Berg-St-Vinoc, de Mardick, de Furnes, de Dunkerque en 1646, et à celle du château et du fort de Mont-Rond, dans le Berri, en 1651. Ce fut à cette dern. occasion qu'il obtint le bâton de maréchal. — Clérembault (marquis de), fils du précédent, lieutenant-général, périt à la suite du combat d'Hochstett en 1704, en traversant le Danube à cheval. — Clérembault (Jules de), frère du préced., abbé de St-Taurin d'Évreux, success. de La Fontaine à l'acad. franç., n'est connu que par les plaisanteries auxquelles son extrême laideur donna lieu; on disait qu'Ésope avait été élu pour remplacer La Fontaine.

CLERFAYT (Franç.-Sébast.-Ch.-Joseph de CROIX, comte de), feld-maréchal des armées autrichiennes, décoré des ordres de Marie-Thérèse et de la Toison, l'un des plus habiles généraux qui aient été opposés à la France pendant les prem. campagnes de la révolut., naquit en 1733. Prague, Lissa, Hochkirchen et Lignitz, furent les premiers témoins de sa valeur à son début dans la carrière milit. pendant la guerre de 7 ans; les campagnes de 1788 et de 1789 contre les Turks lui fournirent l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire; mais la guerre contre la France mit le sceau à sa réputation. Il entra en Champagne en 1792, s'empara de Stenai et du passage de la Croix-aux-Bois, protégea les opérations du roi de Prusse et du duc de Brunswick, et fit une savante retraite après la bataille de Jemmapes. En 1793, il fit lever, par un habile coup de main, le siége de Maëstricht, gagna la bataille de Nerwinde, soutint sept fois les attaques de Pichegru dans la West-Flandre, et se retira en bon ordre. Pendant la campagne de 1795, il attaqua successivement les trois armées françaises, les força à la retraite, et fit lever le siége de Mayence. Ce furent ses dern. exploits : appelé à faire partie du conseil aulique de guerre à Vienne, Clerfayt mourut en 1798. La ville de Vienne lui a érigé un mausolée.

CLÉRIC (Pierre), jésuite, m. en 1740 à Toulouse, où il avait professé la rhétor. pend. 22 ans, est aut. d'une traduct. restée manuscr. de l'*Électre* de Sophocle en vers franç., et de plus. autres poésies

dont quelques-unes ont été couronnées par l'acad. des jeux floraux. Le *Parnasse chrétien*, Paris, 1750, in-12, contient la plupart de ces pièces.

CLÉRION (Jacq.), statuaire franç., né en Provence en 1640, mort en 1714, a embelli le parc de Versailles de plusieurs ouvrages remarquables; les principaux sont : un *Jupiter*, une *Junon*, une *Vénus callipyge*, d'après l'antique, et un *Bacchus* qui passe pour le chef-d'œuvre de cet artiste. — Geneviève Bologne, son épouse, membre de l'académie royale de peinture, peignit les fleurs, les fruits et l'histoire, et mourut en 1708.

CLÉRISSEAU (Charles-Louis), architecte français, doyen de l'ancienne acad. de peinture et de sculpture de Paris, architecte de Catherine de Russie, et membre de plus. académ., né vers 1719, m. à Auteuil le 19 janv. 1820, a publié en 1778 : *Antiquités de la France, monumens de Nîmes*, in-fol., 42 pl.; une nouv. édit. avec texte histor. et descriptif par J.-G. Legrand, gendre de Clérisseau, est sortie des presses de Pierre Didot en 1806, 2 vol. in-fol.

CLERK (Jean), évêque de Bath, m. en 1540, fut chargé de deux missions importantes sous le règne de Henri VIII, roi d'Angleterre, la prem. près de la cour de Rome pour offrir à Léon X l'ouv. qui valut à Henri VIII le titre de *Défenseur de la foi*, et la deuxième près du duc de Clèves, auquel Henri faisait annoncer sa résolution de se séparer d'Anne de Clèves. Clerk est aut. d'une *Défense du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon*; d'un *Recueil de lettres*, écrites pendant son séjour à Rome, et de quelq. *Discours* et *Harangues*.

CLERK (Jean), secrétaire du duc de Norfolk, persécuté sous les règnes de Henri VIII et d'Edouard à cause de son zèle pour la religion cathol., m. en 1552, étranglé ainsi que sa fille dans une prison où ils avaient été jetés, a laissé un *Opuscule sur la résurrection des morts et le jugement dernier*, en latin, Londres, 1545, in-4; et un autre sur le même sujet, ibid., 1546, in-8; *Méditations sur la Mort*.

CLERKE (Charles), officier de la marine anglaise, ami et compagnon de Cook; né en 1741, m. en 1779, fit partie des expéditions de 1764, 65 et 66, sous le commodore Byron dans les mers du Sud, et de 1768, 72 et 76 avec le capit. Cook auquel il succéda dans le commandement. La relation du troisième voyage de Cook fait connaître les services importans que Clerke rendit à l'expédition par ses connaissances nautiques et par sa constance dans ses recherches.

CLERMONT (Raoul Ier, comte de) en Beauvaisis, connétable de France sous le règne de Louis-le-Jeune, fut tué au siége d'Acre, en Palestine, l'an 1191.

CLERMONT (Jean de), seigneur de Chantilly, maréchal de France, fut chargé par le roi Jean de traiter avec les Anglais en 1354, et périt à la bataille de Poitiers en 1356.

CLERMONT (Charles Ier, duc de BOURBON, comte de), né en 1401, mort en 1456, capitaine-général en Languedoc et en Guyenne en 1423, gendre de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, se révolta plusieurs fois contre son beau-père et contre Philippe-le-Bon, successeur de Jean, rentra en grâce, passa le reste de ses jours occupé du soin de ses vastes domaines, qui comprenaient l'Auvergne, le Forez, etc.

CLERMONT (Louis de BOURBON-CONDÉ, comte de), né en 1709, abbé du Bec, de St-Claude, de Noirmoutier et de St-Germ.-des-Prés, memb. de l'acad. franç., reçut en 1733 un bref du pape qui l'autorisait à entrer dans la carrière militaire, en conservant ses bénéfices, fit les campagnes d'Allemagne, des Pays-Bas et celle de 1747, sous les ordres du roi et du maréch. de Saxe. En 1758, ayant été chargé du commandement de l'armée de Hanovre, après la démission du maréchal de Richelieu, le comte de Clermont fut forcé d'évacuer le Hanovre et la Westphalie devant le prince Ferdinand de Brunswick, perdit la bataille de Créveldt, et se démit du commandement. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut à Versailles en 1770. Son *Eloge*, par d'Alembert, se trouve dans l'hist. de l'académie, tome 4. — Clermont (Sibaud de), la tige de la maison de Clermont-Tonnerre, replaça Calixte II sur le trône pontifical, en 1119, après avoir expulsé l'anti-pape Burdin ou Bourdin. — Clermont-Tonnerre (François de), évêque et comte de Noyon, conseiller d'état, commandeur de l'ordre du St-Esprit, membre de l'acad. franç., né en 1629, m. en 1701, était fils de François, comte de Clermont et de Tonnerre, et lieutenant-général en Bourgogne. On a de lui des *Discours* qu'il prononça dans div. assemblées du clergé; un *Rec. des statuts synodaux*, St-Quentin, 1677-1680, in-8; et un *Rec. des ordonnances synodales*. Il a fourni au président Cousin les mémoires qui ont servi à la rédaction de l'*Histoire des saints de la maison de Tonnerre et de Clermont*, Paris, 1698, in-12. On lui doit la fondation du prix de poésie que l'acad. devait décerner annuellement à l'aut. du meilleur éloge de Louis XIV; mais l'acad. a décidé depuis que ce serait à l'aut. du meilleur ouv. sur un sujet mis au concours. — Clermont-Tonnerre (François de), év. et duc de Langres, neveu du précéd., fut chargé de l'*Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, frère de Louis XIV, Paris, 1701, in-4. Mort en 1724. — Clermont-Tonnerre (Madeleine de), tante de l'évêque de Noyon, morte en 1692, était abbesse de St-Paul-lès-Beauvais. *Sa vie*, publiée à Paris, 1704, in-12, a été composée par Fr. de Malinghen, prêtre de l'oratoire, sur les *Mémoires de Mad. de Sandricourt*. — Clermont-Tonnerre (Gaspard, marquis de), né en 1688, m. en 1781, commandeur de l'ordre de St-Louis, maréchal de France, duc et pair, se distingua à l'armée de Bohême en 1741, au combat de Sahay, à la défense de l'Alsace, au siége de Fribourg, à la bataille de Fontenoi, à la prise de Tournai, à celle de Bruxelles, à Raucoux, à Laufeld; et, comme doyen des maréchaux, représenta le connétable au sacre de Louis XVI. — Clermont-Tonnerre (Jules-Charles-Henri de), lieutenant-général, duc et pair de France, commandant du Dauphiné, fut une des dernières victimes de Robespierre; il périt sur l'échafaud le 26 juillet 1794. — Clermont-Tonnerre (Stanislas, comte de), fils du marquis de Clermont-Tonnerre, né en 1747, était colonel au moment où éclata la révolution. Député de la noblesse aux états-généraux, il fut nommé président de la minorité lors de la réunion de cette minorité aux députés du tiers-état, se montra partisan de la constitution anglaise, sans s'écarter jamais des bornes de la modération : elle ne put le sauver de la haine des démagogues, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir déclaré que demander le renvoi des ministres c'était attaquer la prérogative royale. Dans la nuit du 14 août 1789, il vota l'abolition de tous les priviléges; quelque temps après il fit accorder le droit de cité aux protestans, aux juifs, aux comédiens; proposa de donner au roi toute la puissance exécutive pour calmer les troubles des provinces, fonda avec Malouet une société politique en opposition au club des jacobins, et le *Journal des impartiaux*, auquel Fontanes eut part. Deux fois, notamment lors de la fuite du roi en 1790, le comte de Clermont-Tonnerre échappa à la fureur du peuple; le 10 août la populace ameutée contre lui le poursuivit jusqu'au 4e étage d'un hôtel, et le massacra. On a publié le recueil de ses opinions politiques en 1791, 4 vol. in-8. On a de lui une *Analyse de la constitution*

de 1791, in-8. On lui attribue quelq. autres écrits politiques.

CLERSELLIER (CLAUDE), philosophe français, mort en 1684 à 70 ans, se fit remarquer par son zèle pour le cartésianisme; il a pub. plus. ouv. à l'appui de cette doctrine, tels que : *Lettres de Descartes sur la morale, la physique, la médecine et les mathématiques*, Paris, 1667, 3 vol. in-4; *Traité de l'homme, du monde, ou de la lumière de Descartes*, ibid., 1677 in-4, 11e édit.; *Œuvres posthumes de Rohault*, philos. cartésien, gendre de Clersellier, ibid. 1682, in-4. Il a revu et corrigé la trad. des *Principes de la philosophie de Descartes*, faite par Cl. Picot, ibid., 1681, in-4, et a trad. les *Méditations physiques* de Descartes, impr. avec la trad. de Ch. Albert, duc de Luynes, Paris, 1673, in-4. Son fils l'aidait dans ses travaux et dans la publication des ouvr. que nous avons cités.

CLERVILLE (LOUIS-NICOLAS, chevalier de), ingénieur français, maréchal-de-camp, commissaire général des fortifications et réparations des villes de France, charge qui fut créée en sa faveur, gouvern. de l'île et de la citadelle d'Oléron, servit avec la plus grande distinction aux siéges de Crémone en 1647 et 1648, de Ste-Menehould, de Stenay, de Landrecies, de Condé, de St-Guillain, de Valenciennes (1656), de Montmédy en 1657, de Dunkerque, d'Ypres en 1658, de Douai, de Tournai, de Lille et de Besançon. M. en 1677. On a de lui une *Carte des montagnes de la Haute-Auvergne*, Paris, 1642; *Lettre sur la généalogie des familles royales d'Espagne*, ibid., 1644, in-4; *Discours sur les ouvertures par lesquelles les étangs de Languedoc se déchargent dans la mer*, 1665, in-4; un *Mémoire relatif au port de Cette*, Montpellier, 1677, in-4; et en MSS. un rapport à Colbert sur le *Projet du canal de Languedoc*.

CLÉRY (PÉTERMANN), colonel suisse au service de Henri II et de Charles IX, se signala dans plus. affaires, notamment à la bataille de Dreux et à celle de Montcontour, où il fut tué le 3 nov. 1569, âgé de 59 ans.

CLÉRY (JEAN-BAPTISTE Cant HANET), né en 1759 à Jardy-lez-Vaucresson, près de Versailles, valet de chambre du duc de Normandie, (Louis XVII), s'est illustré par son dévouement envers Louis XVI, prisonnier au Temple. Les témoignages de la reconnaissance de cet infortuné monarque, consacrés dans son immortel testament, furent la récompense des soins que ce serviteur fidèle rendit à son maître. Avant de quitter la tour, le roi lui confia, pour les remettre à la famille royale, quelques objets précieux, tels que son anneau de mariage, un cachet de montre et un petit paquet de cheveux de sa femme, de sa sœur et de ses enfans. Depuis le 21 janvier, Cléry fut étroitement resserré, recouvra la liberté pour quelque temps et fut incarcéré de nouveau comme suspect, après la journée du 31 mai 1793 : il ne fut rendu à sa famille qu'après la chute de Robespierre, le 10 août 1794. Aussitôt qu'il eut recouvré la liberté, Cléry se hâta de vendre une maison qu'il possédait à Juvisy, laissa une partie du produit de la vente à sa femme et à ses enfans, et alla rejoindre *Madame* à Wels sur la route de Vienne. Il fut chargé par S. A. R. d'une mission à Vérone près de Louis XVIII, et successivement de quelques autres missions secrètes en Allemagne et en Italie. Il mourut le 27 mai 1809 à Hitzing près de Vienne. Une médaille en bronze a été frappée en son honneur depuis la restauration : elle fait partie de la collection publ. sous le titre de *Galerie de la Fidélité*. Cléry a retracé le tableau de la captivité de Louis XVI dans un ouvr. intitulé : *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, imprimé à Londres en anglais, en français et en italien. On attribue la rédact. de ce journal à Mme la comtesse de Schomberg. Cet ouvr. a été trad. dans presque toutes les langues de l'Europe; la meilleure édit. qui ait paru en France est celle qui fait partie de la *Collection des Mémoires sur la Révolution franç.*, publ. par MM. Baudoin frères : les éditions qui ont été pub. sous la date de 1800 et sous la rubrique de Londres, in-8 et in-12, ont été altérées. Cléry adressa à cette occasion une vive et longue réclamation au *Spectateur du Nord* (v. le no de février 1801, page 273). Louis XVIII écrivit à Cléry, le 11 juillet 1798, une lettre tout entière de sa main pour le remercier et lui donner la croix de Saint-Louis; en 1817 ce prince a donné des lettres de noblesse à Mme Greu de Cléry l'une des deux filles de Cléry. — CLÉRY DE KLÉEFELD (Charles), son fils, sous-lieut. du régiment des gardes wallonnes, ayant été grièvement blessé à l'affaire de Zujar en Murcie, le 9 août 1812, fut pris et fusillé le lendemain.

CLESIDES, peintre grec, contemporain d'Antiochus Ier, roi de Syrie, exerçait son art à Ephèse, vers l'an 294 av. J.-C. Mécontent du peu d'accueil qu'il avait reçu de la reine Stratonice, épouse d'Antiochus, il la peignit nue dans les bras d'un pêcheur, exposa ce tableau en public à Ephèse, et quitta aussitôt la ville pour se soustraire au ressentiment de cette princesse; mais Stratonice se trouva si belle, qu'elle ne voulut pas qu'on détruisît un monument qui, bien que fâcheux pour sa réputation, était glorieux pour ses charmes.

CLÈVE (CORNEILLE van), sculpt. français, né en 1645, mort en 1732, memb. de l'acad. roy., a fait un grand nomb. de statues pour les églises et pour les jardins de Versailles et de Marly. Son ouvr. le plus remarq. est le groupe qui représente *la Loire et le Loiret* dans le jardin des Tuileries. La plupart de ses statues ont été gravées par J.-B. de Poilly. — CLÈVE (A.-T.), grav. danois, a laissé des portraits fort estimés et recherchés des amateurs.

CLEVELAND, ou CLEIVELAND (JEAN), poète anglais, né en 1613, se montra défenseur ardent de Charles Ier au moment où la guerre civile se déclara, suivit son souverain à Oxford, soutint le courage des royalistes par ses écrits, et termina sa vie en 1659 à Londres où il vivait depuis la m. du roi. Cleveland passait pour le meilleur poète de son temps; ses œuvres, dont l'édit. la plus complète est de 1687, in-8, prouvent qu'on n'avait pas encore apprécié le talent de Milton, son contemporain.

CLÈVES (MARIE de), fille de François Ier, épouse de Henri Ier, prince de Condé, était d'une beauté remarquable. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, avait conçu pour elle une passion violente, mais il ne put l'épouser parce que cette princesse avait été élevée dans la religion calviniste. Marie de Clèves fit abjuration en 1572, peu de mois après son mariage, et m. en 1574.

CLEYER (ANDRÉ), méd. et botaniste holland., né vers le milieu du 17e S., explora la Chine et le Japon en qualité de méd. de la compagnie des Indes, recueillit des observations sur les plantes les plus curieuses de ces contrées, et pub. quelq. ouvr. des missionnaires sur la méd. des Chinois. On a de lui : des *Lettres*, pub. par Bernard Valentin, et un gr. nomb. de *Mem.*, impr. dans les *Ephémérides des curieux de la nature*.

CLICHTOVE (JOSSE), docteur en théol., l'un des plus célèbres prédicateurs du 16e S., fut le prem. qui entreprit de réfuter les opinions de Luther; il est aut. d'un gr. nomb. d'ouvr. de controverse, en latin, remarquables par la pureté du style et la solidité des raisonnemens; le meilleur a pour titre : *Anti-Lutherus*, Paris, 1524, in-fol. Mort en 1543.

CLICQUOT-BLERVACHE (Simon), chevalier de l'ordre de St-Michel, inspecteur-général du commerce, membre honoraire de l'acad. d'Amiens, correspondant de la société d'agriculture de Paris, né à Reims en 1723, m. en 1796, est aut. d'un gr. nomb. de *Dissert.* et de *Mém. d'économie politique*, remarquables par des observations neuves, des réflexions profondes, un style pur et élégant; plus. ont été couronnés par diverses acad. Les principaux sont : *Dissert. sur l'etat du commerce en France depuis Hugues-Capet jusqu'à François Ier*, 1756; *Considérations sur le traité de commerce signé entre la France et la Grande-Bretagne, le 26 septemb.* 1786; *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la prem. croisade jusqu'au règne de Louis XII*, couronné par l'académie des inscriptions en 1789, Paris, 1790.

CLIEU (de). V. Déclieu.

CLIFFORD (George), comte de Cumberland, né en 1558, m. en 1605, servit avec distinction dans la marine anglaise en 1588, construisit et arma des bâtimens à ses frais, et fit onze expéditions contre les Espagnols et les Portugais. L'ordre de la Jarretière fut la récompense de ses services. L'infortunée Marie Stuart le vit siéger au rang des pairs qui la condamnèrent à mort.

CLIFFORD (Thomas), ministre et diplomate anglais, né en 1630, se distingua dans la carrière militaire pendant l'expédition de Bergen contre les Hollandais en 1665, dans la campagne de 1696, et fut envoyé comme plénipotentiaire en Suède et en Danemarck. Il remplit les charges de contrôleur et de trésorier de la maison du roi, et fut nommé grand trésorier d'Angleterre pour avoir fourni à Charles II le moyen de se procurer 1,500,000 liv. sterl. sans le concours du parlem. Il fut disgracié pour avoir cherché à favoriser le rétablissement du catholicisme, et m. dans ses terres en 1673.

CLIFFORD (George), jurisc. holl. du 18e S., s'occupait de botan. et d'hist. nat., et possédait à Hartecamp, entre Harlem et Amsterdam, les collections les plus riches que l'on eût encore vues en végétaux, en quadrupèdes, à l'époque où Linné vint à Leyde pour entendre les leçons de Boërhaawe. Chargé de la direction des jardins botan. de Clifford, Linné se vit à même de développer ses heureuses dispositions : il a consacré sa reconnaissance envers son bienfaiteur en donnant à un nouv. genre le nom de *Cliffortiana*, et surtout en pub. *Hortus Cliffortianus*, Amsterdam, 1737, grand in-fol., avec 32 pl. dessinées par Ehret (*v.* ce nom), et gravées par Van der Laer, célèbre graveur : un genre nouv. de plantes décrit dans cet ouvrage porte le nom de *Cliffortia*.

CLIFFORT (Martin), écrivain anglais, m. en 1677, a pub. sous le voile de l'anonyme un *Traité de la raison humaine*, 1675, in-12, dans lequel il cherche à établir que chaque individu doit jouir de la plus grande liberté d'opinion en matière de religion. Le docteur Lancy, év. d'Ely, pensait que le livre et l'auteur auraient dû être livrés au feu.

CLIFTON (François), méd. angl., attaché au prince de Galles, membre de la société royale au 18e S., n'est connu que comme aut. d'ouvr. utiles sur la pratique de la méd.; les principaux sont : *Etat de la méd. ancienne et moderne, etc.*, traduct. française par l'abbé Desfontaines, 1742; une version angl. des Traités d'Hippocrate *sur l'air, l'eau et les lieux*, *sur les épidemiques et les pronostics dans les maladies aiguës*, et une version de la *Description de la peste d'Athènes*, par Thucydide.

CLIMAQUE (St Jean), surnommé *le Scolastique*, l'un des plus sav. doct. de l'église, disciple de St Grégoire de Nazianze, naquit vers l'an 525, en Palestine. S'étant retiré dans les déserts du mont Sinaï, à l'âge de 16 ans, il en passa 59 dans cette solitude, fut élu abbé du grand monastère du mont Sinaï, l'an 600; quatre ans après il se démit de ces fonct., pour rentrer dans son désert, et m. en 605. Ses œuvres, qui renferment : *l'Echelle du ciel*, ou *Climax*; *Lettre au bienheureux abbé de Raïthe*; et des *opuscules*, ont été impr. ensemble en grec et en latin, Paris, 1633, in-fol., et séparément à diverses époques. *L'Echelle du ciel* a été trad. en franç. par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688, in-12, avec une *vie* du saint auteur par Lemaistre de Sacy.

CLIMENT (don Joseph), év. de Barcelonne, né à Castillon de la Plana, royaume de Valence, en 1706, m. en 1781, fut l'un des prélats les plus recommandables par leurs vertus et leurs talens que l'Espagne ait produits. Son attachem. aux libertés de l'église gallicane lui attira quelq. persécutions; mais il fut soutenu contre l'attaque de ses ennemis par l'ascendant de ses vertus non moins que par la protection de Clément XIV. Il employait tous ses revenus au soulagement des vieillards, à la subsistance des enfans et à l'entretien des hospices. On a de lui un rec. de prières pub. sous le titre suiv. : *Coleccion de las obras del señor Climent*, Madrid, 1788, 3 vol. in-12.

CLING, en latin *Clingius* (Conrad), religieux allemand de l'ordre de St-François au 16e S., est aut. de plus. *tr. de controverse*; d'un *Catéchisme*, Cologne, 1570, in-8; et d'un écrit en latin contre l'*Interim* de Charles-Quint, pub. sous ce titre : *De securitate conscientiæ*, Cologne, 1563, in-fol.

CLINIAS, fils du célèbre Alcibiade, de la famille des Æacides, combattit vaillamment à la bataille de Salamine sur un vaisseau équipé à ses frais et fut tué à celle de Coronée 447 ans avant l'ère chrétienne.

CLINIAS, de Tarente, philos. pythagoricien du 4e S. av. l'ère chrét., contempor. et ami de Platon, fit preuve d'un grand désintéressem. et d'une générosité peu commune en rendant à Prorus, autre philosophe de la même secte, tous les biens que celui-ci avait perdus par suite des troubles de la ville de Cyrène, et qui lui étaient échus.

CLINTON (Henri), général anglais, servit avec distinction sous les ordres de Burgoyne et de Howe dans l'Amérique septentrionale en 1775, emporta les retranchemens ennemis au combat de Bunkers-Hill, près de Boston, fut vainqueur Long-Island, entra à New-York, et s'empara de Rhode-Island. Elevé au commandement lorsque Howe retourna en Angleterre, Clinton évacua Philadelphie, se retira en bon ordre, brûla les corsaires américains réfugiés dans la baie d'Acussinet, s'empara de Savannah et de Charlestown. Depuis 1780, les campagnes furent moins glorieuses pour lui : il échoua dans ses tentatives pour séduire ses ennemis, ne put secourir le général Cornwallis assez tôt pour l'empêcher de capituler, et se disposait à une expédition contre les établissemens des Français dans les Antilles lorsqu'il fut rappelé dans sa patrie. En récompense de ses services on lui donna place au parlement et le gouvernement de Limerick. Il mourut en 1795, peu de temps après sa nomination au gouvernement de Gibraltar. On a de lui un *Mém. relatif à l'issue malheureuse de la campagne de* 1781, Lond., 1782, in-8, et des *Observ. sur l'histoire de la guerre d'Amérique* (écrite par M. Stedman), Londres, 1784, in-4.

CLINTON (George), vice-président des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, né en 1739, mort le 20 avril 1812 à Washington, est l'un des hommes qui ont eu la plus grande part à l'établissement de l'indépendance américaine. En 1758, il donna des preuves de son courage à la prise du fort de Frontenac, et fit la campagne de 1760 sous les ordres du général Amherst. Après la conquête du Canada, Clinton se livra à l'étude des lois sous William Smith de New-York. Nommé membre de l'assemblée coloniale en 1773, il combattit avec fermeté les empiètemens du gouvernement anglais,

siéges au congrès en 1775, reprit les armes en qualité de brigadier-général, paralysa les forces supérieures que lui opposait Henri Clinton, général anglais, et l'empêcha de secourir le général Burgoyne. Elu gouv. de l'état de New-York en 1777, il remplit cette place jusqu'en 1810, et favorisa le développem. des arts et du commerce; il contribua puissamment à l'affranchissement de sa patrie en faisant supprimer la banque générale des Etats-Unis, dont presque toutes les actions étaient entre les mains de l'Angleterre.

CLIO (myth.), celle des 9 muses qui préside à l'histoire, est représ. ayant sur la tête une couronne de laurier, dans la main droite une trompette, et un livre dans la gauche : à ses côtés sont une image du temps et un globe, symboles de ses attributions.

CLIPSTON (JEAN), religieux anglais de l'ordre du mont Carmel, au 15ᵉ S., est aut. des ouv. suiv. : *Expositorium sacrarum bibliarum ; exempla sacræ scripturæ.*

CLIQUET (PAUL), charpentier mécanicien, né à Paris vers la fin du 17ᵉ S., se distingua par l'invention et la construction de plusieurs machines qui servirent à amener, monter et mettre en place les deux pierres qui composent la cymaise du fronton de la porte principale de la colonnade du Louvre. Ces machines ont été décrites et gravées, et se trouvent dans la dern. édit. de Vitruve, pub. par Perrault (*v.* ce nom).

CLISSON (OLIVIER de), connétable de France sous le règne de Charles VI, né dans le 14ᵉ S., issu d'une des plus anciennes familles de Bretagne, fut élevé en Angleterre, et à son retour dans sa patrie, en 1364, fit ses prem. armes sous les ordres de sa mère (*v.* plus bas), combattit sous les drapeaux du comte de Montfort contre le comte de Blois, et perdit un œil à la bataille d'Auray. Brouillé ensuite avec le duc de Bretagne, il s'attacha au service de Charles V; et devenu frère d'armes de Duguesclin, il aida ce grand capitaine à détruire les *compagnies* qui ravageaient le royaume. Le duc de Bretagne, qui regrettait Clisson, trouva le moyen de s'emparer de sa personne, et voulait le faire périr; mais il consentit à recevoir une rançon. Clisson commandait l'avant-garde franç. à la bataille de Rosbeck contre les Flamands; il contribua à la victoire, et se disposait à marcher contre les Anglais pour en purger le roy., lorsque, par suite de la démence de Charles VI, il fut disgracié, accusé de dilapidations, et condamné à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira dans son château de Josselin en Bretagne, où il mourut l'an 1407. On estime qu'il laissa une fortune de 1,700,000 livres, ce qui ferait supposer que l'accusation de dilapidations intentée contre lui n'était pas sans fondement. — CLISSON (Jeanne de BELLEVILLE), sa mère, se fit un nom par la vengeance qu'elle tira de la mort d'Olivier de Clisson, son époux, décapité à Paris le 2 août 1343 pour avoir favorisé Montfort, compétit. de Charles-de-Blois, au duché de Bretagne; elle arma trois vaisseaux, fit plus. descentes, et causa beaucoup de ravages en Normandie.

CLISTHÈNES, fils d'Aristonymus, prit en main le gouv. de Sycione après la mort de Myron, son grand-père, et contribua aux succès des Amphictyons dans la guerre sacrée. L'an 582 av. J.-C. (en la 2ᵉ pithiade) il fut couronné vainqueur de la course des chars; et, peu de temps après, maria Agariste, sa fille, à Mégaclès, fils d'Alcmœon. — CLISTHÈNES, fils de Mégaclès et d'Agariste, et grand-père de Périclès, se montra toujours à la tête du parti aristocratique à Athènes, provoqua l'expulsion des Pisistratides, et fit condamner à l'ostracisme Isagoras, qui cherchait à le perdre dans l'esprit des Athéniens. Clisthènes fut forcé de s'expatrier à son tour, et de céder la place à son ennemi, protégé par Cléomènes, roi de Sparte; mais il fut rappelé, et gouverna la rép. jusqu'à sa m.

CLITARQUE, fils de l'historien Dinon, fut le témoin des exploits d'Alexandre, et en composa une relation que l'on suppose avoir été fort utile à Diodore de Sicile et à Quinte-Curce : elle n'est pas venue jusqu'à nous.

CLITOMACHUS ou ADHERBAL, philos. carthaginois, fils de Maharbal ou Diognétus, s'établit à Athènes 150 ans environ avant J.-C., suivit les leçons de Carnéade, lui succéda comme chef de l'acad. 130 ans avec J.-C., et se donna la mort vers l'an 100 av. J.-C. Cicéron nous apprend que ce philos. avait composé un grand nomb. d'ouv. dans lesquels se trouvait exposée la doct. de Carnéade. Aucun de ces écrits ne nous est parvenu. — Un athlète thébain du même nom est cité comme ayant triomphé dans le même jour (vers la 140ᵉ olymp.) à la lutte, au pugilat et au pancrace.

CLITOPHON, ancien hist. de Rhodes ou Rhoda, passe pour avoir comp. plus. ouvr. dont il ne reste que quelq. fragmens dans le livre *des Fleuves et des Petits Parallèles*, attribué à Plutarque.

CLITUS, surnommé *le Noir*, fils de Dropidès et de Lanice, nourrice d'Alexandre, et command. d'un corps de cavalerie avec Ephestion, fut tué l'an 328 av. J.-C., à Bactre, à la suite d'un repas, par l'emp. lui-même, que les fumées du vin avaient égaré. — On cite 3 autres Macédoniens illustres de ce nom.

CLIVE (ROBERT, lord), pair d'Irlande, baron de Plassey, gouv. du Bengale, né en 1725, a rendu des services éminens à la compagnie des Indes, et a élevé cette compagnie au plus haut degré de richesse et de puissance auxquelles elle ait jamais atteint. La hardiesse de ses entreprises, son habileté et sa bravoure, triomphèrent de tous les obstacles, forcèrent les différens princes de l'Inde à conclure des traités avantageux au gouv. anglais, et lui gagnèrent l'estime de ses ennemis. Devenu possess. d'une fortune considérable, il se vit accusé de concussions par des envieux, mais fut absous par la chambre des communes dont il était membre et devant laquelle l'affaire avait été portée. Il allait être rappelé au commandement lorsqu'il se donna la mort, en 1774, dans un accès de mélancolie.

CLODION ou CHLODIO, dit *le Chevelu*, 3ᵉ roi de France, suivant Grégoire de Tours, chef des Saliens, tribu des Francs établie depuis l'an 297 dans la Toxandrie (Campine), ayant tenté la conquête des contrées connues aujourd'hui sous le nom du Hainaut et de l'Artois, fut vaincu par Majorien, général romain, l'an 430. Il renouvela sa tentative avec succès l'an 444, pendant qu'Aétius était en guerre avec les Visigoths, les Bourguignons et d'autres peuples; se rendit maître de Tournai, de Cambrai et d'Amiens, et établit le siége de ses états dans cette dern. ville. Il entreprit de nouv. conquêtes au-delà de la Somme, l'an 447; mais Aétius vainquit les Francs, et les força à lever le siége de Soissons. Clodion perdit l'un de ses fils dans la déroute, et m. en 449, laissant deux fils en bas âge.

CLODIUS ou CLAUDIUS (PUBLIUS), tribun et édile à Rome, fils d'Appius Claudius, personnage consulaire, troubla la ville par ses menées démagogiques, et déshonora son nom par ses vices et ses débauches. Renvoyé honteusement par Lucullus, son beau-père, qui commandait en Asie, battu à la tête de la flotte de Martius Rex, accusé d'avoir profané les mystères de la déesse *Idæa*, Clodius ne devait être que l'objet du mépris de ses concitoyens; mais il capta la faveur du peuple par son éloquence, et n'eut point honte de descendre au rang des plébéiens afin de parvenir au tribunat. Cette magistrature, qu'il exerça dans les intérêts de Pompée et de César, lui fournit les moyens de persécuter Cicéron, qui s'exila pour éviter la guerre civile. Milon, autre tribun, osa seul lutter contre Clodius et l'accusa de troubler l'ordre public; celui-ci se fit nommer édile, et porta à son tour la même accusation contre

son adversaire. La haine des deux tribuns menaçait de bouleverser la ville, lorsque Clodius fut tué sur la voie Appienne par les gens qui accompagnaient Milon, l'an de Rome 701.

CLODIUS MACER (Lucius), propréteur en Afrique sous le règne de Néron, se révolta contre ce tyran en même temps que Vindex dans les Gaules et Galba en Espagne. On sait qu'il prétendit au trône, mais on ignore s'il fut proclamé empereur.

CLODIUS (Jean), théol. luthérien, né en Poméranie l'an 1645, mort en 1733, prof. de philos. dans différens collèges de Saxe, surint. à Grossen-Haye, a laissé plusieurs *Dissertations* curieuses par les sujets bizarres qui y sont traités : les plus singulières sont celle où il discute *si J.-C. a parlé d'un câble ou d'un chameau* en exprimant par une comparaison les obstacles qui ferment aux riches l'entrée des cieux, et celle où il recherche les motifs qui ont déterminé l'*usage de tutoyer Dieu dans les prières en latin*. — Clodius (Jean-Christian), fils du précéd., sav. orient. allemand, prof. à l'univ. de Leipsig, m. en 1745, est aut. d'un gr. nombre d'opuscules ou brochures sur l'hist., la chronologie et les langues orientales, et a été l'un des rédact. du journal allemand pub. de 1721 à 1725, en douze cahiers in-8, sous le titre d'*Histoire de la littérat. de notre temps*. — Clodius (Christian), de la même famille que le précéd., né à Neustadt en 1694, m. en 1775, recteur à Annaberg et à Zwickau, l'un des fondat. de la *société germanique* à Leipsig, a composé des *Poésies* en latin et en allemand, des *Dissertations philosophiques* en latin, et une *Hist. de la réforme à Zwickau* en allem., Zwickau, 1756, in-4. — Clodius (Christian-Auguste), fils du précédent, poète allemand, né en 1738, m. en 1784, occupa les chaires de philos., de logique et de poésie à Leipsig, et la place de secret. perpétuel de l'acad., dite *société de Jablonowski*. On a de lui : des *Essais de littérature et de morale* en allemand, Leipzig, 1767-69 ; des *Mélanges*, ibid., 1784 et 1787, in-8 ; des *Dissertations* et des *Poésies* en latin, ibid., 1787, in-8. — Son épouse, Juliane-Frédéric-Henriette Stolzel, née en 1752, morte le 3 mars 1805, a cultivé la littér. avec succès. On lui doit une trad. des *Poésies d'Elisabeth Carter et de Charlotte Smith* de l'angl. en allem., etc.

CLODIUS (David), philologue allemand, prof. de langues orient. et de théol. à l'univ. de Giessen, a écrit des *Dissertations sur les rites religieux des anciens Hebreux et des Juifs*, et une *Grammaire hebraïque*. M. en 1687. — Un autre Clodius (Henri-Jonathan), bibliog. allem. du 18e S., m. en 1767, a proposé un nouv. système bibliog. dans un écrit publ. à Dresde, 1757, in-8, sous le titre de *Specimen novæ bibliothecæ*, etc. On a encore de lui : *Primæ lineæ bibliothecæ lusoriæ*, etc., Dresde, 1761, in-8 ; et une *Notice historique sur la bibliothèque électorale de Dresde* (dont il était conservateur) en allemand, ibid., 1763, in-8.

CLODOMIR, fils de Clovis et de Clotilde, avait 17 ans lorsqu'il fut mis en possession du royaume d'Orléans, qui comprenait la Sologne, la Beauce, le Blésois, le Gâtinois, l'Anjou et le Maine ; il s'unit à ses frères pour détrôner Sigismond, roi de Bourgogne, qu'il fit mettre à mort, et fut tué lui-même à l'âge de 30 ans dans une bataille livrée à Gondemar, successeur de Sigismond. Childebert et Clotaire s'emparèrent du royaume d'Orléans, et firent périr Gontaire et Théobalde, les deux fils aînés de Clodomir. Clodoald, le plus jeune, connu sous le nom de St Cloud, échappa à la fureur de ses oncles, et vécut dans la retraite monastique.

CLODORÉ (J.), écriv. franç., aut. d'une *Relation de ce qui s'est passé en Amérique pendant la guerre de 1666 et 1667 avec l'Angleterre, et d'un journal du dernier voyage de M. de la Barre à Cayenne, etc.*, Paris, 1671, in-12, paraît avoir été le témoin des évènemens qu'il rapporte. On n'a aucun détail sur sa personne ; on présume qu'il était secrétaire de vaisseau.

CLOOTS (Jean-Baptiste, du Val-de-Grace), baron prussien, né à Clèves en 1755, prit une part très-active à la révolution française, s'intitula *orateur du genre humain*, après avoir changé ses prénoms en celui d'Anacharsis, et assiégea l'assemblée nationale de ses pétitions, de ses félicitations, de ses discours de toute espèce, fut membre de la convention, et vota la mort de Louis XVI en ajoutant : « Je condamne pareillement à mort l'infâme Frédéric-Guillaume. » A l'époque où les jacobins firent passer leurs membres à un scrutin épuratif, le baron prussien déclara que *son cœur était français et son âme sans-culotte*. Mais Robespierre l'apostropha en disant qu'il se méfiait d'un prétendu sans-culotte qui avait 100,000 liv. de rente ; Cloots fut exclus, mis en accusation peu de temps après, et monta sur l'échafaud le 24 mars 1794. Il a pub. des pamphlets dans lesquels il attaquait toutes les puissances, professait hautement l'athéisme, et prêchait la doctrine d'une république universelle. Son principal ouvrage a pour titre : *Certitude des Preuves du Mahometisme*, Londres, 1780, in-12.

CLOPINEL. V. Mehun (Jean de).

CLOPPENBURG (Jean), célèbre théol. hollandais, né en 1597, m. en 1652, professeur et pasteur en différentes villes de Hollande, est aut. de plus. ouvr. de controverse recueillis en 2 vol. in-4, Amsterdam, 1684 : ils sont presque oubliés aujourd'hui, à l'exception de son traité *de Fœnore et usuris*, impr. séparém., Leyde, 1640, in-8.

CLOS (Choderlos de la), V. Laclos.

CLOSIUS (Samuel), sav. philol. et poète allemand, gouv. du dernier comte Auguste-Louis de Barby, et prévôt d'une paroisse de Magdebourg où il m. en 1678, a composé en latin un *Tableau de la bibliothèque de Wolfenbuttel*, 1660, in-4 ; des *Poésies latines*, pub. en 1690, et a mis au jour un petit poème satirique de Wireker Nigellus, bénédictin de Cantorbery au 13e S., impr. sous le titre de *Brunellus*, Wolfenbuttel, 1661, in-8 ; avec une autre pièce de vers intitulée *Vetula*, etc., dont Ovide a été supposé l'auteur.

CLOSS, en latin *Clossius* (Jean-Frédéric), médecin, poète et philosophe, né en 1735 dans le Wurtemberg, mort en 1787, a écrit en latin des *Dissertations medicales*, a pub. un recueil des *Traités* philosophiques de Godefroi Ploucquet, professeur à Tubingue et a composé quelq. *Poèmes* dont le sujet se rattache à l'art de guérir. — Closs (Charles-Frédéric son fils, né en 1768, mort en 1797, prof. de méd. à l'univ. de Tubingue, est aut. de *Dissert.* et de *Mém. est.* ; les principaux traitent de *la Maladie venerienne* ; *Des maladies des os* ; *De la sensibilité et de l'irritabilité* ; *Du supplice de la guillotine* : on a aussi de lui une trad. de l'ital. en allem. des *Observ. anatomico-pathologiques de Palletta sur la courbure de la colonne epinière*.

CLOTAIRE Ier, roi de France, fils de Clovis et de Clotilde, né en 497, prit possession du royaume de Soissons l'an 511, devint par la mort de ses frères seul possesseur des états de Clovis, en étendit les limites aux dépens de la Thuringe, de la Bourgogne et de quelq. provinces du midi, et établit à Paris le siége de son empire. Les historiens du temps louent son courage, mais ils lui reprochent d'avoir participé à l'assassinat des fils de Clodomir, et de s'être livré à des débauches dont on n'avait point d'exemple. Il m. l'an 558 après un règne de 47 ans. On a dit que le regret d'avoir fait périr Chramne, l'un de ses fils, qui troublait le royaume par des révoltes continuelles, abrégea les jours de Clotaire.

CLOTAIRE II, roi de France, surnommé le *Grand* ou le *Débonnaire*, fils de Chilpéric Ier et de

Frédégonde, n'avait que quatre mois lorsqu'il hérita du royaume de Soissons après la mort de son père, l'an 584, et fut confié à Gontran, roi de Bourgogne, par sa mère, qui gouverna sous son nom. La mort de Frédégonde (597) semblait laisser Clotaire à la merci de ses ennemis : celle de Brunehault, son implacable adversaire, mit un terme aux guerres sanglantes qui désolaient les différens états de la France, et le meurtre des enfans de Thierri en assura la possession intégrale à Clotaire. Les chroniqueurs disent qu'il encouragea l'agricult. et abolit les impôts les plus onéreux ; il assembla un concile à Paris l'an 615, dans lequel on fit plus. règlemens importans. Il donna à Dagobert, son fils, le gouvern. de l'Austrasie et de la Neustrie, et détruisit une armée que Bertoalde, roi saxon, avait amenée contre ce prince. La fin de son règne ne fut troublée par aucun évènement ; il m. en 628. C'est du règne de Clotaire II que date l'établissement de la charge de maire du palais.

CLOTAIRE III, fils aîné de Clovis II, eut en partage les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, l'an 655, et régna sous la tutelle de Batilde sa mère et d'Ebroïn maire du palais. Batilde gouverna pendant dix années ; mais bientôt elle fut forcée par les intrigues d'Ebroïn de se retirer dans un monastère. Celui-ci concentra si bien l'autorité entre ses mains, que l'on sait à peine l'époque où mourut Clotaire ; on croit que ce fut vers l'an 670.

CLOTAIRE IV, roi d'Austrasie en 717, m. en 720, dut son élévation à Charles-Martel, maire du palais. On ignore de qui il était fils, cependant on croit qu'il était un des descendans de Clovis. Son règne de courte durée n'offre rien de remarquable ; ce n'était d'ailleurs qu'un fantôme de roi que Charles-Martel avait cru nécessaire d'opposer aux prétentions des plus puissans seigneurs.

CLOTHO ou CLOTHON (myth.), la plus jeune des trois parques, préside à la naissance des hommes, et file leur destinée : c'est elle qui tient la quenouille.

CLOTILDE (Ste), reine de France, fille de Gondebaud, roi de Bourgogne, mariée à Clovis Ier l'an 493, acquit sur ce prince par ses vertus et par sa beauté un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bien de ses sujets. Après la mort de Clodomir, l'un de ses fils, et des deux fils aînés de ce prince cruellement égorgés par Childebert et par Clotaire leurs oncles, Clotilde se retira à Tours et m. l'an 543. Son corps fut transporté à Paris et enterré auprès de celui de Clovis dans l'église de St-Pierre et St-Paul, aujourd'hui Ste-Geneviève. Une *Vie de Ste Clotilde* a été pub. par Mme de Renneville, Paris, 1809, in-12. — Une fille de Clovis, appelée CLOTILDE, épouse d'Almaric, roi des Visigoths, essuya les persécutions les plus cruelles de la part de son mari qui voulait lui faire embrasser l'arianisme : elle m. en 531.

CLOTILDE DE VALLON-CHALYS. V. SURVILLE.

CLOUARD (J.-ERNEST), mort à Paris en 1816, est auteur d'un assez grand nombre de vaudevilles dont on trouve la liste dans le *Magasin encyclop.*, tom. 2, pag. 395, 1818.

CLOUET, chimiste et mécanicien français, né en 1751, professeur de chimie à l'ancienne école du génie de Mézières, membre associé de l'institut de France, directeur de la fabrique de fer forgé de Daigny, s'est distingué par des inventions utiles. On lui doit le procédé de transformation du fer en acier fondu au moyen du charbon réduit en poudre impalpable et combiné avec de la craie. Cette découverte, perfectionnée par des manufacturiers habiles, a procuré à la France l'avantage de fabriquer un acier qui n'est guère inférieur à l'acier des Anglais. Appelé à créer la fabrique de fer de Daigny, Clouet mit une telle activité dans ses opérations, qu'il suffit à l'approvisionnement des arsenaux de Douai et de Metz pendant les campagnes de la Belgique ; on lui doit aussi un procédé nouveau pour la fabrication des lames de sabre, imitant les damas de Perse ; il l'a développé dans un *Mémoire* impr. dans le nº 90 du *Journal des mines*. Le tome 34 des *Annales de chimie* renferme un *Mémoire* sur les recherches auxquelles il s'était livré pour la composition des métaux. Le désir de faire des expériences sur la végétation l'engagea à passer à Cayenne ; il y m. le 4 juin 1801, emporté par une fièvre coloniale.

CLOVIO (don JULIO), peintre en miniature, l'un des plus célèb. de l'école ital., élève de Jules-Romain et de Girolamo de' Libri de Vérone, naquit en 1498, dans la Croatie. Il a laissé un grand nombre de portraits qui ont mérité d'être comparés aux beaux ouvr. du Titien, ainsi que des tableaux d'histoire en petit remarq. par le dessin et par le coloris, mais surtout par la petitesse des dimensions. On cite comme des chefs-d'œuvre en ce genre une suite de 26 tableaux représentant *la Procession du corps de N. S. à Rome, et la fête du mont Testaceo.*

CLOVIS (CHLODOVEUS ou CHLODOVECHUS, appelé aussi dans les anciennes chroniques, CLODOIX, LUDOVIC, CHLOVIS, racine du nom moderne LOUIS), fils de Childéric, se trouva, l'an 481, par la mort de son père, chef de la tribu des Francs établis dans la Ménapie, diocèse de Tournaï, de Gand et d'Ypres. Il attaqua Syagrius, fils d'Aétius, qui gouvernait pour les Romains dans le territoire de Soissons, battit ce général avec le secours de Ragnacaire, roi de Cambrai, et le fit périr après s'être saisi de sa personne par trahison. En 493, Clovis s'empara de la ville de Paris et ajouta à ses états la Tongrie, diocèse de Liége ; en 496 il défit les Allemands à Tolbiac et cédant aux prières de Clotilde ou Chrotechilde son épouse, embrassa le christianisme, et reçut à Reims le baptême et l'onction sainte par les mains de St Remy, évêque de cette ville. En 497, il soumit les cités de l'Armorique, vainquit Gondebaud, roi de Bourgogne et lui accorda la paix ; en 507, il choisit Paris pour la capitale de ses états, et jeta les fondemens de l'église de St-Pierre et de St-Paul, aujourdhui Ste-Geneviève ; battit et tua de sa propre main Alaric roi des Visigoths dans une bataille livrée à 10 milles au midi de Poitiers : le résultat de cette victoire fut la réunion de l'Aquitaine au royaume des Francs. Après cette dernière expédition, Clovis reçut de l'empereur Anastase le titre de consul ; il prit les marques de cette dignité et termina tranquillement, l'an 511 à 45 ans, un règne illustré par des exploits militaires mais souillé par le meurtre de plusieurs chefs dont il redoutait l'ambition. Ce prince a laissé quatre fils, Thierri, Clodomir, Childéric et Clotaire, et une fille nommée Clotilde et mariée à Amalric, roi d'Espagne. On attribue à Clovis la rédaction de la loi Salique et même la traduct. de cette loi du teuton en latin ; il convoqua à Orléans un concile dans lequel on croit que les prérogatives des rois de France ont été arrêtés pour la 1re fois.

CLOVIS II, dit le *Fainéant*, 2e fils de Dagobert, héritier du royaume de Neustrie et de Bourgogne en 638, fut placé d'abord sous l'autorité de Nantilde sa mère, puis successiv. sous la tutelle des maires du palais, Ega et Erchinoald ou Archambaud. Ce prince, que les révolutions de l'Austrasie rendirent seul possesseur de l'empire de Clovis, se fit chérir de ses peuples par son humanité et par sa bienfaisance. Il mourut en 655, à l'âge de 22 ans, laissant trois enfans en bas âge, Clotaire III, Chilpéric II, et Thierry.

CLOVIS III, dit le *Fainéant*, roi de France, successeur de Thierry Ier son père, à l'âge de 9 ans, régna 4 ans sous la tutelle de Pepin-le-Gros,

maire du palais, et m. en 685, laissant le royaume à Childebert son frère.

CLOWES (Guillaume), chirurg. angl., attaché à la marine royale en 1570 et à l'hôpital St-Barthélemy de Londres, prem. chirurg. de S. M. britannique dans les Pays-Bas, était aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique. Il est aut. d'un *Tr. sur la cure de la maladie vénérienne*, Londres, 1585; et d'une *Pratique..... sur les brûlures occasionées par la poudre à canon et sur les plaies d'armes à feu, d'armes blanches, etc.*, ib., 1588.

CLOWET, CLOUET, CLOUVET ou CLOVET (Pierre), grav., né à Anvers en 1606, m. en 1677, élève de Spierre et de Bloemaert, se distingua également dans l'hist., le pays. et le portrait. On cite comme ses meilleurs ouvr. : *la Descente de Croix*, le *St Michel*, la *Mort de St Antoine*; le paysage connu sous le nom de *l'Etable à vaches*, d'après Rubens, les grav. de quelq.-uns des chefs-d'œuvre de Van Dick et les portraits de *Fernand-Cortez*, *d'Améric Vespuce*, de *Pierre Arétin*, de *Malherbe* et de plusieurs autres personnages histor. — Clowet (Albert), grav., neveu du précéd., né à Anvers en 1624, m. en 1687, élève de Corneille Bloemaert, résida long-temps en Italie et grava avec les plus célèbres artistes de cette époque les peintures du palais Pitti à Florence. On a de lui un grand nomb. de portraits parmi lesquels on remarque ceux de *Nicolas Poussin*, des card. *Azzolini*, *Rospigliosi*, *Rosetti*, et autres : son chef-d'œuvre est la grav. du tableau de Piètre de Cortonne représ. *la Concept. mystérieuse de la vierge Marie*.

CLOYSAULT (Edme-Charles), orator., supérieur du séminaire et grand-vicaire du diocèse de Châlons-sur-Saône, m. 1728, a laissé quelq. ouvr. de piété et les *Vies* de plus. religieux de son ordre. Une partie de ces écrits a été impr., l'autre est restée en MSs.

CLUENTIUS, citoyen rom., n'est connu que par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense, en l'an 54 av. J.-C. Il était accusé par sa mère, Sosie, d'avoir donné la m. à Oppianicus, son beau-père.

CLUGNY (Franç. de), écriv. ecclésiast., né à Aiguesmortes en 1637, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, enseigna les humanités et la théol. dans plus. colléges et notamment à Dijon, où il m. en 1694. On a de lui des *OEuvres spirituelles*, en 10 vol. in-12, sans nom d'aut. et avec cette seule désignation : par un Pécheur. Les plus remarquables de ces écrits impr. séparément sont : le *Catechisme de la dévotion*, Lyon, 1681; *la Dévotion des pécheurs*, ibid., 1685-89, 1701; *le Manuel des pécheurs*, etc.

CLUGNY DE NUIS (Jean-Étienne-Bernard), contrôleur-général des finances, m. en 1776, avait été d'abord maître des requêtes, intendant de la marine à Brest, puis intendant à Perpignan et à Bordeaux. Successeur de Turgot (*v.* ce nom) au contrôle gén. des finances, il n'exerça cette place que 6 mois; et c'est pendant son ministère que furent établies la loterie et la caisse d'escompte. On lui a reconnu de la droiture et de la probité, mais un caractère faible, plus d'étendue que de profondeur dans les idées, plus de bonne volonté que de moyens de la réaliser.

CLUSA (Jacques de), connu sous le nom de *Paradis* ou plutôt de *Paradiso* (du nom du monastère dont il faisait partie, situé en Pologne), religieux de l'ordre de Cîteaux, puis chartreux, m. à la chartreuse d'Erfurth en 1465, est aut. d'un tr. *de Apparitionibus animarum post exitum à corporibus*, etc., Burgdoff, 1475, in-fol. Quelques biogr. distinguent Jacques de Clusa de Jacques de *Paradiso*, et attribuent à un religieux de ce dern. nom un ouvr. intit. : *Speculum religiosorum*. V. Jean de Chedm et P. Paradis.

CLUSIUS. V. l'Ecluse.

CLUVIER (Philippe), en latin *Cluverius*, géographe allemand, né à Dantzig en 1580, quitta l'étude du droit pour se livrer entièrement à celle de la géographie, voyagea en Allemagne, en France, en Italie, en Hollande, et mourut à Leyde en 1623. Il parlait avec facilité les langues grecq., latine, allem., franç., angl., ital., holland., hongr., polon. et bohém. On a de lui les ouvr. suiv. : *de Tribus Rheni alveis*, in-4; *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 1 vol. in-fol.; *Italia antiqua*, ibid., 1624, 2 vol. in-fol.; *Siciliæ antiquæ lib. II, Sardinia ac Corsica antiquæ*, ib., 1619, in-fol.; *Introductio in universam geogr. tam veterem quàm novam*, trad. en français par le P. Labbe, Amsterd., 1697, in-4, avec des notes de Reiskius, et réimpr. en latin par les soins de Beuzen de La Martinière (*v.* ce nom). — Cluver (Dethlef), neveu du précéd., né à Sleswig dans le 17e S., voyagea dans plus. parties de l'Europe et se fixa à Londres, où il établit une imprimerie et devint membre de la société royale. Il m. à Hambourg en 1708, dans un état voisin de l'indigence, son imprim. et sa biblioth. ayant été brûlées pendant un incendie qui eut lieu à Londres en 1687. On a de lui des ouvr. de mathémat., dont on trouve la liste dans la *Cimbria litterata* de Moller. — Cluver (Jean), aïeul du précédent, né dans le Holstein en 1583, fut ministre protestant et prof. d'hist. à Leyde. On a de lui un *Abrégé d'histoire univers.*, plus. fois réimp. : la meilleure édition est celle de Leyde, 1668, in-8.

CLUYT (Théodore-Auger), botaniste holland., exerçait l'état de pharmacien et s'occupait de botanique et de l'histoire natur. des insectes. Il eut la direction du jardin de botan. fondé à Leyde en 1577, et en fit un entrepôt de tous les végétaux rares ou précieux apportés en Europe. Il a pub. une *Hist. natur. des abeilles*. — Cluyt (Auger), en latin *Clutius*, fils du précéd., seconda son père dans ses découvertes, alla en Espagne, en Afrique, et fut aussi directeur du jardin botanique de Leyde. Boerhaave, pour perpétuer le souvenir des services que les deux Cluyt ont rendus à la science, a consacré à leur mémoire un genre de plantes qu'il a nommé *Clutia*.

CLYTEMNESTRE (myth.), fille de Léda, sœur de Castor et Pollux, femme d'Agamemnon, voua une haine irréconciliable à son époux après qu'il eut consenti au sacrifice d'Iphigénie, leur fille; et, pendant qu'il faisait le siége de Troie, elle lia avec Egiste un commerce criminel. Les deux amans concertèrent ensemble le trépas d'Agamemnon, qui fut vengé par Oreste, son fils. Les amours et le châtiment de Clytemnestre ont fourni le sujet de plus. tragéd. au théâtre grec. M. Soumet les a reproduits sur la scène franç. après Voltaire, Crébillon et M. Lemercier.

CNAPIUS (Grégoire), jésuite polonais, né à Grodziec en 1564, m. à Cracovie en 1638, professa les humanités et la philos. dans plus. maisons de son ordre. On a de lui : *Thesaurus polono-latino-græcus, etc.*, Cracovie, 1620, in-fol.; *Thesaurus latino-polonicus*, ibid., 1626, in-4; *Adagia polono-latino-græca*, ibid., 1632, in-4.

CNOEFFEL (André), conseiller méd. de J. Casimir, roi de Pologne, né à Bautzen dans le 17e S., m. en 1658, est aut. des ouvr. suiv. : *Epistola de podagrâ curandâ*, Amsterdam, 1643, in-12; Gorlitz, 1644, in-12 (Haller prétend que cet ouvr. est d'un autre méd. nommé Arcissewski); *Methodus medendi febribus epidemicis et pestilentialibus*, Strasbourg, 1655, in-12. — Son fils, Cnoeffel (André), fut méd. de Michel et de Jean Sobieski, rois de Pologne, et m. en 1697 à Marienbourg, dont il était bourgmestre. On a de lui un grand nombre d'*Observ.* consignées dans les éphémérides des curieux de la nature.

COBAD. V. Bazman.

COBB (Samuel), poète angl., m. en 1713, est

aut. de *Remarques sur Virgile*; et d'un *Recueil de poésies* sur différens sujets, Londres, 1700, in-8. On croit qu'il a travaillé à la *Callipédie* de Rowe (*v.* ce nom). — Un autre COBB (Ebenezer), né à Plymouth (Etat de Massachusetts) en 1694, m. à Kingston en 1801, à l'âge de 107 ans et huit mois, se plaignoit amèrement, à sa dernière heure, de voir finir une vie qu'il trouvait trop courte.

COBB (JACQUES), aut. dramatique angl., né en 1756, m. en 1818, fut secrét. de la compagnie des Indes à Londres. On connait de lui 4 opéras-comiques : *The Humourist* (le Facétieux); *Love in the East* (l'Amour dans l'Orient); *The haunted tower* (la Tour aux Revenans); *The sieg of Belgrad* (le Siége de Belgrade).

COBDEN (EDOUARD), théol. et poète angl., né en 1684, m. en 1764, fut recteur de St-Austin à Londres, et chapelain ordinaire du roi Georges II. On a de lui : *Sermons et Essais*, Londres, 1757, in-8; et un recueil de *poésies* pub. au bénéfice de la veuve de son vicaire (*curate*).

COBENTZEL (CHARLES, comte de), né à Laybach, capit. de la Carniole, en 1712, suivit la carrière diplomatique, fut chargé par la cour de Vienne de plus. missions auprès des cercles de l'empire, et obtint, en 1753, le poste de ministre plénipotentiaire dans les Pays-Bas. Il fonda une acad. des sciences et une école gratuite de dessin à Bruxelles, fit plus. réformes utiles, et m. dans cette même ville en 1770. — COBENTZEL (Louis, comte de), fils du précéd., né à Bruxelles en 1753, fut nommé ambassadeur d'Autriche à la cour de St-Pétersbourg en 1779, et gagna les bonnes grâces de l'impératrice Catherine II par ses qualités aimables : ce fut lui qui négocia le traité d'alliance de l'Autriche avec l'Angleterre et la Russie. Il fut également le négociateur de l'empereur pour le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797), et, au mois de décembre suivant, il signa à Rastadt une convention militaire avec Bonaparte. Après avoir été une seconde fois ambassadeur en Russie, en 1798, il fut nommé plénipotentiaire au congrès de Lunéville, et conclut avec Joseph Bonaparte le traité de paix du 9 février 1801. L'empereur lui confia ensuite les places de ministre d'état et des conférences et de vice-chancelier d'état au département des affaires étrangères. Le comte de Cobentzel donna la démission de ces emplois en 1805, après la bataille d'Austerlitz, et m. à Vienne en 1808. — Le comte COBENTZEL (Philippe de), cousin du précéd., m. à Vienne en 1810, avait été envoyé à Teschen par l'impératrice Marie-Thérèse, en 1779, pour conclure la paix avec la Prusse, et fut nommé ensuite vice-chancelier d'état. Chargé, en 1790, de rétablir la tranquillité dans les Pays-Bas insurgés, il ne remplit point les vues de la cour d'Autriche, reçut sa démission au mois de mai de l'année suivante, et se retira dans une de ses terres. Mais il fut rappelé en 1801, et nommé ambassad. à Paris. La guerre de 1805 mit fin à sa carrière diplomatique. Il était le dernier rejeton de sa famille.

COBETT (THOMAS), théol. angl., né en 1608 à Newbury, étudia d'abord à l'univ. d'Oxford, et fut confié ensuite aux soins du docteur Twisse (*v.* ce nom). Il se livra à la prédication; mais ayant avancé quelq. propositions hétérodoxes, il fut enveloppé dans la persécution qui s'éleva contre les non-conformistes et forcé de s'expatrier. Il passa à Boston, où il s'attacha successiv. à plus. ministres de son parti et devint pasteur de la prem. église d'Ipswich, place qu'il conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1686. On a de lui : *Tr. sur le 3e commandement de l'église; la Puissance du magistrat civil en matière de religion*, suivie d'une réponse à un pamphlet intit. : *Mauvaises nouvelles de la Nouvelle-Angleterre*, par J. Clarke de Rhode-Island, Boston, 1653, in-8; *Discours sur la prière*, 1654, in-8, et un *Tr. sur le baptême des enfans*.

COBO (JEAN), dominicain espagnol, né à Consuegra dans le 16e S., fut envoyé comme mission. aux îles Philippines, en 1586. L'empereur du Japon ayant voulu soumettre ces îles à un tribut, Cobo se rendit auprès de ce prince, par ordre du vice-roi espagnol, et obtint non-seulement la franchise de toute imposition, mais encore le libre exercice de la prédication de l'évangile, ainsi que plus. autres avantages. Mais au retour de cette mission, le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage à l'île Formose, il fut massacré par les sauvages. Cobo s'était appliqué à l'étude du chinois et avait composé un *Dictionn.* et un *Cathéchisme* dans cette langue, de même que plus. autres écrits utiles aux missionnaires. — Un autre COBO (Barnabé), jésuite missionnaire espagnol, né en 1582, dans le royaume de Jaen, m. à Lima au Pérou, en 1657, prêcha l'évangile dans cette dern. contrée pendant 50 ans. Il a laissé 10 vol. d'*Observ. sur l'hist. natur. du Pérou*, conservés MSs. dans la biblioth. de Séville; et une *Hist. des Indes*, également MS.

COBOURY (RASCHYD-EDDYN-ALI), méd. arabe, ainsi appelé du nom de sa patrie, Cobour, ville de l'Arabie déserte, où il m. en l'an 639 de l'hégire (1241-42 de J.-C.), a laissé un *Tr. des médicamens simples* (adwiah almofredah).

COBOURG (FRÉD.-JOSIAS, prince de SAXE), général au service de l'Autriche, est moins connu par ses faits d'armes que par les exécutions sanglantes dont son nom fut le prétexte en France à l'époque de la terreur; des milliers d'innocens y furent envoyés à l'échafaud sous le simple prétexte qu'ils étaient *les agens de Pitt et de Cobourg*. Ce général n'avait obtenu, dans deux expéditions successives contre les Turks, que des avantages balancés par les revers, lorsqu'en 1792 il arriva sur les frontières de France et gagna la bataille de Nerwinde (18 mars 1793) sur Dumouriez, qu'il contraignit à évacuer la Belgique : la fortune seconda toutes ses opérations milit. dans cette campagne mémorable, et l'on ne peut se rappeler sans pitié et la jactance que lui inspira le succès momentané de ses armes, et le ridicule manifeste qu'il fit paraître après la prise de Landrecies et de Condé. La campagne suiv. ne fut pour lui qu'une suite de revers : battu tour à tour par les génér. Jourdan et Moreau, il fut obligé de quitter le commandement des armées combinées après la défaite d'Aldenhoven (2 oct. 1793), se retira dans sa principauté, chargé des malédictions du pays qu'il avait espéré reduire, et m. au mois de fév. 1815.

COCCAPANI (CAMILLE), littérat. ital. du 16e S., né à Carpi, professa les belles-lett. à Modène, Mantoue, Plaisance, Reggio et Ferrare, où il m. en 1591. On a de lui : *Errata Bendinellii in P. Scipionis vitâ*, Modène, 1570, in-4; *Comento sulla poetica d'Orazio*, MS. conservé dans les archives de la ville de Modène; et des *Odes* insérées dans un rec. de poésies lat. pub. par Angelo Guicciardi, Reggio, 1593.

COCCAPANI (SIGISMOND), peintre ital., né à Florence en 1585, fut élève de Civoli (*v.* ce nom), et aida ce maître dans ses travaux pour la chapelle Pauline. Il apprit aussi l'archit. et on le nomme parmi les artistes qui concoururent à dresser le plan de la façade du dôme à Florence. Il mourut dans cette ville en 1642. Galilée (*v.* ce nom) parle d'un traité de Coccapani, dans lequel cet artiste indiquait les moyens d'encaisser le fleuve Arno. Cet ouvrage ne se trouve plus.

COCCEIUS AUCTUS, archit. rom., vivait sous le règne d'Auguste. On croit qu'il construisit le temple dédié à cet empereur dans la ville de Pouzzoles (royaume de Naples), et qui est devenu depuis la cathédrale de cette même ville. Une tradition ancienne lui attribue les travaux du Pausilippe près de Naples. Addison pense qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de cette montagne

pour construire la ville et les môles de Naples, et qu'ensuite on imagina de percer jusqu'au bout pour pratiquer un chemin entre Naples et Pouzzoles.

COCCEIUS NERVA, juriscons. rom. du 1er S. de l'ère chrét., fut l'un des sénateurs consulaires que Tibère emmena avec lui à Caprée pour former son conseil. Révolté des infamies dont il était le témoin, Cocceius se dégoûta de la vie et se laissa mourir de faim en l'an 24 de J.-C. — COCCEIUS NERVA, fils du précéd., fut juriscons. comme son père. Néron lui fit élever une statue.

COCCEJI, en latin *Coccejus* (HENRI), juriscons. allem., baron du St empire romain, né à Brême en 1644, professa le droit à Heidelberg, à Utrecht, à Francfort-sur-l'Oder, et m. dans cette dern. ville, en 1719. Il a laissé les ouvr. suiv. qui sont fort est. en Allemagne : *Juris publici prudentia compendiosè exhibita*, 1695, in-8; *Autonomia juris gentium*, Francfort, 1718, 1820, in-8; *Prodromus justitiæ gentium*, in-8; *Deductiones, concilia, etc.*, in-fol.; *Rec. de thèses*, 4 vol. in-8. — COCCEJI (Samuel), fils du précéd., baron, né à Francfort-sur-l'Oder, en 1679, m. à Berlin en 1755, s'éleva par sa grande connaissance du droit public aux places de ministre d'état et de chancelier du roi de Prusse Frédéric II, qui lui confia la réforme de la justice dans ses états. Le *Code Frédéric*, pub. en 1747, 3 vol. in-8, est l'ouvr. du baron Cocceji. On lui doit en outre une édit. lat. du *Tr. de la guerre et de la paix* de Grotius (la plus compl. qui ait été pub.), Lausanne, 1755, 5 vol. in-4.

COCCEJUS (JEAN), l'un des plus sav. théolog. de la Hollande, fondateur non d'une secte, mais d'une école qui a long-temps porté son nom, né à Brême en 1603, y fit ses prem. études dans les langues de l'Orient et de l'Occident, ainsi qu'en théol., et les acheva ensuite à Hambourg et à Franeker. Appelé d'abord à Brême pour y prof. l'hébr., il retourna à Franeker pour y occuper la même chaire et 7 ans après celle de théol. Il obtint celle de Leyde en 1649, et l'occupa jusqu'à sa m., arrivée en 1669. Ses œuvres ont été recueillies à Amsterd., en 8 vol. in-fol., 1673-75. H. Majus et H. Mul en ont donné une nouv. édit. en Allemagne, et une 3e a été pub. en 1701, Amst., 10 vol. in-fol., suivie, en 1706, de 2 vol. id. d'*opera anecdota*. Tel est, selon Mosheim (dans son *Hist. eccles.*, t. V) le système théol. et herméneutique de J. Coccejus : « Que » l'on doit entendre les mots et les phrases de l'E- » crit. dans tous les sens dont ils sont susceptibles ; » qu'ils signifient effectivement tout ce qu'ils peu- » vent signifier. » Ce système eut un gr. nombre d'antagonistes, entre autres G. Voet et S. Desmarets (*v.* ces noms), qui se signalèrent par une aigreur et un acharnement extrêmes envers l'aut. — COCCEJUS (Jean-Henri), fils du précéd., juriscons. et greffier des fiefs de Hollande, est aut. d'une *Apologie* de son père et de la préface mise en tête de ses œuvres. On peut voir le détail des différens écrits que renferme ce dern. rec. dans les *Mém.* du P. Niceron, t. VIII.

COCCHI (ANTOINE), méd. italien, né en 1695 à Bénévent, m. en 1758, prof. de philos. et d'anat. à Florence, fondat. de la société botanique de cette ville avec J.-A. Micheli (*v.* ce nom), et antiq. de l'emp. François Ier, joignait la culture des lettres et la connaiss. de presque toutes les langues modernes à une profonde instruction dans toutes les branches de la science médic. Il fut lié aux savans les plus distingués de l'époque, et ses leçons attirèrent une foule d'élèves de tous les pays. On a de lui : une *trad.* latine du roman grec de Xénophon d'Ephèse, *les Amours d'Anthias et d'Abrocome*, Londres, 1726, in-4; *Trattato de' bagni di Pisa*, Florence, 1750, in-4, fig.; *Consulti medici*, Bergame, 2 vol. in-4; *de Vermi cucurbitini dell' uomo*, Pise, 1759, in-8; *Græcorum chirurgici libri, etc.*, Florence, 1754, in-fol.; *Dissert. sur Asclepiade* (en ital.), Florence, 1758; un gr. nomb. d'opusc. recueillis, en grande partie, sous ce titre : *de' Discorsi toscani del dott. Ant. Cocchi*, Florence, 8 part. in-4, 1761-62 : ce rec. a été trad. en franç. par de Puisieux, 1762, in-12. On lui doit encore la préface qui se trouve à la tête de la *Vie de Benvenuto Cellini*, publiée sous le titre de Cologne, mais imprimée à Naples en 1728. Cocchi, dont le père était né à Mugello en Toscane, prend quelquefois en tête de ses ouvrages le titre de *Filosofo Mugellano*. Sa *Vie* a été écrite par Ferd. Fossi et par A. Fabroni dans les *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium*, tom. II.

COCCHI (ANT.-CÉLESTIN), prof. de méd. et de botan. à Rome, dans le 18e S., a laissé : *Lectio de musculis et motu musculor.*, Rome, 1741, 1743, in-4, et *Dissert. physico-pract., continens vindicias corticis Peruviani*, ibid., 1746, in-8; Leyde, 1750, même format.

COCCIUS (JOSSE), théol. controversiste, né à Bilefeld de parens luthériens, embrassa la religion catholique et devint chan. de Juliers. On a de lui un tr. de controverse intit. : *le Trésor catholique*, Juliers, 1599 et 1600, 2 vol. in-fol., réimpr. à Cologne, 1674, même format.

COCCOPANI (JEAN), ingénieur ital., né à Florence en 1582, m. en 1649, était versé dans la connaissance des lois, de l'hist., dans la mécanique, les mathémat., l'archit. civile et militaire, et cultivait également la peint. Appelé à Vienne, en 1622, il y fut employé par l'emper. Ferdinand II en qualité d'ingénieur dans différentes guerres, et rendit d'importans services dont il fut récompensé par le don de plus. fiefs. De retour à Florence, il y construisit pour le grand-duc le palais appelé *Villa imperiale*, et le couvent des religieuses de Ste-Thérèse de Jésus.

CO-CHEOU-KING, célèbre astron. chinois du 13e S., né à Chun-te-fou, ville de la province de Pé-tché-li, fut appelé, sur sa réputation, à la cour de l'empereur de Chi-tsou ou Koublaï-khan (*v.* Chi-tsou), fondateur de la dynastie des Yuen, pour y présider le tribunal des mathém. Il y fit un gr. nombre d'observat. qui ont mérité les suffrages des astron. franç. On trouve le catalogue des ouvr. pub. par ce sav. dans l'*Hist. de l'astron. chinoise*, par le P. Gaubil. V. ce nom.

COCH (MEKHITAR), doct. arménien, né vers l'an 1136, m. en 1213, est aut. des ouv. MSs. suivans : *Comment. sur les prophéties de Jerémie*; *Code de justice*; *Discours d'Adam et d'Eve adressé à leurs descendans sur la faiblesse humaine*; *Canons ecclesiast.*; *Profession de foi*; un *Rec. de lettres*, *pièces de poés.*, *hymnes et chants*.

COCHEM (MARTIN, dit de), religieux franciscain, né à Cochem, petite ville de l'électorat de Trèves, m. en 1712, est aut. d'un gr. nomb. d'ouvrages de dévotion écrits en allem., et où il montre plus de zèle que de discernement. Nous croyons inutile d'en indiquer les titres, d'autant plus qu'ils sont oubliés aujourd'hui.

COCHEREL (NICOLAS-ROBERT, marquis de), maréchal-de-camp, né en 1741 à Saint-Domingue, fut nommé en 1789, par cette colonie, député aux états-généraux, y signala sa constante opposition aux vues de l'assemblée sur les colonies, et publ., au mois de nov. de la même année, *son opinion* sur la nécessité d'une constit. part., et contre l'admission des gens de couleur aux assemblées. Après l'évacuation de St-Domingue par les Anglais il se réfugia à la Jamaïque, qu'il ne quitta que pour rentrer en France à la restauration ; il suivit à Gand la famille royale, et, de retour en France, se retira à Versailles, où il est mort le 4 février 1826.

COCHET DE ST-VALLIER (MELCHIOR), juriscons., originaire de Mont-Cénis en Bourgogne, m. en 1738, présid. au parlem. de Paris, est aut. d'un *Tr. de l'Indulte* (droit de préférence ou pri-

vilége accordé par la couronne à certains membres de la haute législat. dans les cas de concurrence aux bénéfices ou fonctions ecclés.), 1703, 2 vol. in-12, et 1747, 3 vol. in-8. Les *Mem.* de Trévoux (1706 et 1707) contiennent deux *Dissert.* de St-Vallier, qui fonda une rente perpétuelle de 15,000 liv. pour la dotation de deux demoiselles nobles et pauvres de Provence, l'une religieuse, l'autre sécul., au choix des états.

COCHET (Jean), ecclés., né à Faverges en Savoie au commencement du 17e S., m. en 1771, rect. de l'univ. de Paris, avait été successiv. prof. de philos. au collége Mazarin, et principal à celui du card. Lemoine. Il trad. en franç. et pub. à Paris, en 1731, in-4, sous le titre d'*Elemens de math.* les MSs. de Varignon (*v.* ce nom), qui lui avaient été communiqués par Fontenelle, héritier de ce géomètre. On doit encore à Cochet un cours abrégé de philos. contenant : *la Logique ou l'Art de raisonner juste*, Paris, 1744, in-12; *la Clef des sciences et des beaux-arts*, Paris, 1750, in-8; ibid., 1757, in-12, espèce de complément de l'ouvr. précéd.; *la Metaph.*, Paris, 1753, in-8; *la Morale*, ibid., 1755, in 8; *Phys. experim. et raisonnee*, ib., 1756, in-8; et un ouvr. de théol. intit. : *Preuves sommaires de la possibilité de la présence de J.-C. dans l'Eucharistie*, contre les protestans, Paris, 1764, in-12.

COCHIN (Henri), avoc. célèbre du parlem. de Paris, né dans cette ville en 1687, puisa la connaissance des lois dans les livres du droit romain, et parut de bonne heure au barreau, où ses talens naturels, joints à une grande érudition, lui obtinrent les plus gr. succès. Reçu avocat en 1706, il plaida sa prem. cause à 22 ans, et fut le contempor. et l'émule du célèbre Le Normant : l'un des prem. il fit connaître en France la science du droit public. Sa modestie égalait son savoir; et l'on regrette de ne point retrouver dans ses écrits la profonde éloquence qui lui acquit de son temps la réputation d'un des plus habiles avocats. Il m. à Paris en 1747, à la suite de plus. attaques d'apoplexie. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1751, 6 vol. in-8, avec une préface (par Bernard), où sont consignés de curieux détails sur sa vie et ses écrits; il en a été pub. des extraits sous le titre de *Morceaux choisis*, etc., en 2 vol. in-12. M. Cochin, avoc. à la cour de cassation, a donné une nouv. édit. des œuvres de cet illustre orat. de l'anc. barreau franç., Paris, 1821-24, 8 vol. in-8.

COCHIN (Ch.-Nic.), grav., né en 1688 à Paris, m. dans cette ville en 1754, membre de l'acad. de peint., a exécuté, sur ses propres dessins, le *Rec. de toutes les peint. et sculpt. de l'église des Invalides*, et a gravé un gr. nomb. de sujets d'un faire large et facile, dont les plus connus sont : *Rebecca*, *la Rencontre de Jacob et d'Esaü* et l'*Origine du feu*, d'après F. Lemoine; *Jacob et Laban*, d'après Restout, etc. — Plus. de ses ancêtres se sont fait connaître comme grav. dans le 17e S.; l'un, Cochin (Nicolas), né à Troyes en Champagne, suivit la manière de Collot, dont on croit qu'il fut élève; Cochin (Noël), m. en 1695 à Venise, exécuta en partie les pl. de la collect. du grand Beaulieu.

COCHIN (Charles-Nicolas), dessinat. et grav., fils du précéd., né en 1715 à Paris, m. dans cette ville en 1790, garde des dessins du cabinet du roi, secrét. historiogr. de l'acad. de peint., etc., joignit le goût des lettres à la culture des beaux-arts, et fit faire un grand pas à la gravure à l'eau-forte; mais on regrette que le mauvais goût qui dominait les écoles de son temps dépare presque toutes ses compositions, du reste fort ingénieuses, riches et d'un beau fini. Les principales pièces de son œuvre, qui n'en contient pas moins de 1500, sont : *Lycurgue blessé dans une sedition*, les *Figures du Boileau*, de *la Jérusalem délivrée* (édit. de Monsieur), de l'*Hist. de Fr.* du présid. Hénault (grav. par Prévost), de la trad. de l'Arioste par d'Ussieux (grav. par Ponce); *la M. d'Hippolyte*, d'après Detroy; *David jouant de la harpe devant Saül*, etc. Ses principales productions littéraires sont : *Lettres sur les peintures d'Herculanum*, 1751, in-12; *Dissertation sur l'effet de la lumière et des ombres, relativ. à la peint.*, 1757, in-12; *Voyage d'Italie, etc.*, Lausanne, 1773, 3 vol. in-8 : *Lettres sur les vies de Slodtz et de Deshayes*, 1765, in-12, etc. Ce sav. artiste a laissé en outre quelq. MSs., et c'est lui qui a fourni les dessins du *tombeau* du maréchal d'Harcourt (exécuté par Pigal), qu'on voit encore au Musée, et de celui du dauphin, à Sens, exécuté par Costou.

COCHIN (Jacques-Denis), doct. en Sorbonne, curé de St-Jacques du Haut-Pas, né en 1726 à Paris, m. dans cette ville en 1783, fondateur d'un hospice des pauvres (faubourg St-Jacques à Paris), a pub. : *Exercices de retraite*, 1778, in-12; *Œuvres spirituelles*, etc., 1784, in-12; *Entretiens sur les fêtes et principales cérémonies de l'église*, 1778-86; des rec. séparés de *prones*, qui ont eu plus. éditions, etc.

COCHLÉE en latin *Cochlæus* (Jean), théol., chanoine de Breslau, né près de Nuremberg en 1479, m. en 1552, fut un des plus fougueux adversaires des nouv. opinions qui s'introduisirent au 16e S. dans la religion chrét. et spécialement de la doctrine de Luther. Il comp. sur ce sujet et sur plus. autres un gr. nomb. d'écrits dont la liste, qui ne peut entrer dans ce dictionn., se trouve dans la *Bibl.* de Boissard, part. II. Nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *de Christi pro et contra*, 1527, in-8; *Vita Theodorici regis quondam Ostrogothorum et Italiæ*, Ingolstadt, 1544; Stockholm, 1699, in-4; *Speculum antiquæ devotionis circa missam*, 1549, in-fol.; *Hist. Hussitarum libri XII; Commentaria de actis et scriptis M. Lutheri ab anno* 1517, *ad* 1546, 1549, in-fol.; *Concilium delectorum Cardinalium*, *accessit Cochlæi discussio*. La *Vie* de Luther a été réimpr. à Paris, 1565, in-8, avec un traité de Boniface Britannus relatif au même Luther, et à Cologne en 1568, sans le traité de B. Britannus, mais avec d'autres pièces.

COCHON (Charles), comte de l'Apparent, conventionnel, né dans la Vendée en 1750, était conseiller au présid. de Fontenai à l'époque de la rév. Nommé député du tiers-état de la sénéchaussée du Poitou aux états-généraux en 1789, il y signala son zèle pour les libertés publiques; puis, porté à l'assemblée convent. en 1792 par le départ. des Deux-Sèvres, il vota la m. du roi sans restriction. Il fut ensuite chargé successiv. de div. missions comme commissaire auprès de l'armée, entra au comité de salut public en 1794, et prit place au conseil des anciens vers la fin de l'année suiv. Après avoir déployé autant d'activité que de zèle dans l'exercice des fonctions de ministre de la police générale, qui lui furent confiées au mois d'avril 1795, il devint suspect au directoire, qui lui nomma un success. en juillet 1797; puis, compris sur la liste des proscrits au 18 fructidor, il fut relégué à l'île d'Oleron, d'où il fut rappelé après la journée du 18 brumaire et nommé préfet du départ. de la Vienne par le premier consul. Quatre ans plus tard, il fut nommé à la préfecture des Deux-Nèthes, quitta ce départem. en mars 1809 pour entrer au senat conservateur, fut écarté des affaires publiques à la restauration, devint préfet du départ. de la Seine-Inferieure pendant les cent jours, et enfin, compris dans l'ordonnance du 12 janvier 1816, il se réfugia à Louvain. Le comte de l'Apparent obtint plus tard la permission de rentrer en France, et m. à Poitiers en 1825. Il ne manquait pas de talens comme administrateur, et se montra toujours honnête homme dans la vie privée. On a de lui : *Descript. générale du départem. de la Vienne*, 1802, in-8.

COCHRAN (Robert), archit. écossais, m. en

1484, fut employé par Jacques III à plus. grands travaux. Ce monarque l'ayant récompensé en le créant comte de Mar, plus. nobles écossais, jaloux de cette distinction, se jetèrent un jour sur lui, sans être retenus par la présence du roi, et le pendirent sur le pont de Lauder. — COCHRAN (Guillaume), peintre écossais, né en 1738, m. à Glascow en 1785, alla étudier son art à Rome sous un de ses compatriotes, Gavin Hamilton, et revint ensuite en Écosse, où l'on trouve un gr. nomb. de ses compositions. Ce sont des *portraits* et quelq. tableaux d'histoire assez estimés.

COCK (JÉRÔME), peintre, grav. à la pointe et au burin, né à Anvers en 1510, m. en 1570, a publié beaucoup de morceaux d'après différens maîtres. Les plus estimés sont une suite de petits *paysages* d'après Breughel (le vieux); un rec. de portraits sous ce titre: *Pictorum aliquot celebrium Germaniæ inferioris effigies*, Anvers, 1572, petit in-fol.; une estampe d'après J. Bos, ayant pour titre *les gros Poissons mangent les petits*.

COCK, en latin *Coquius* (GISBERT), ministre du St évangile, né à Utrecht, m. en 1707, a écrit deux ouvr. contre la philos. de Hobbes, sous ces titres: *Hobbes Elenchemerius*, Utrecht, 1668, in-8; *Anatome Hobbesianismi*, ibid., 1680, in-8. On a encore de lui une traduct. des *Psaumes* en vers élégiaques (latins), ib., 1700, in-8.

COCKAIN (sir ASTON), poète angl., né dans le comté de Derby, m. en 1684, à l'âge de 78 ans, était catholique, et a laissé quelq. poésies et quatre pièces de théâtre, presque oubliées aujourd'hui.

COCKBURN (PATRICE), théol. écossais du 16e S., vint en France et y étudia les langues orientales; mais, suspecté d'hérésie, il se vit forcé de retourner en Écosse, où il m. en 1559. On a de lui: *In orationem dominicam pia meditatio; De la croyance des Apôtres* (en angl.); *Recherches sur la certitude du deluge de Moyse* (idem). — Un autre théol. du même nom, COCKBURN (Jean), né à Aberdeen vers la fin du 17e S., suivit le roi Jacques II en France, et m. en 1729. On a de lui des *serm.*, in-8; un *Essai histor. sur les duels*, et une *Oraison funèbre* de l'évêque Compton.

COCKBURN (GUILL.), méd. angl. de la société royale de Londres, né dans le 17e S., est connu par les ouvr. suiv.: *Æconomia corporis animalis*, Londres, 1675, in-8; Augsbourg, 1696; *Sendiseases: or a treatise of their nature, causes and cure, etc.*, 3e édit., Londres, 1736, in-8, souvent réimpr., trad. en latin, Leyde, 1717, in-8, en allemand, Rostock, 1726, in-8; en holland., etc.; *The symptoms, nature and cure of a gonorrhœa*, Londres, 1713, in-8, souv. réimpr., trad. en latin, Leyde, 1717, et en franç. par J. Devaux, sous ce titre: *Tr. de la nature, des causes, des symptômes et de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal vénérien*, Paris, 1730, in-12.

COCKBURN (CATHERINE), dont le nom de famille était *Trotter*, née à Londres en 1679, composa à l'âge de 17 ans une tragédie d'*Inès de Castro*, représentée avec succès sur le théâtre royal en 1696, et impr. l'année suiv. En 1702 elle publia la *Défense de l'essai de Locke sur l'entendement humain*; mais elle crut devoir garder l'anonyme de peur que la connaissance de son sexe et de son âge n'élevât une prévention défavorable contre un ouv. aussi sérieux. Miss Trotter épousa, en 1708, M. Cockburn, ecclésiastique, aut. de quelq. écrits, notamment un *Tr. sur le deluge de Moyse*, publié après sa m. Depuis cette époque mistress Cockburn n'exerça plus son talent que sur des sujets de morale et de religion, et m. en 1749. On a d'elle, indépendamment des ouvr. déjà cités, les suivans: *l'Amitié fatale*, trag., 1648; *l'Amour dans l'embarras*, coméd., 1701; *le Malheureux pénitent*, trag., 1701; *la Révolution de Suède*, trag.; et quelq. autres écrits en faveur de la doctrine de Locke. Plus. des ouvrages de Catherine Cockburn ont été réunis par le doct. Birch, et impr. en 1751, 2 vol. in-8, précéd. de la *vie* de l'auteur.

COCKER (EDOUARD), maître d'écriture anglais, m. en 1677, a pub. et gravé lui-même d'après ses exemples 14 cahiers d'écriture, fort estimés en Angleterre. Il est également aut. d'un *Tr. d'arithmétique vulgaire et decimale*, souv. réimp.; d'un petit *Dictionn.* et d'un rec. de sentences à l'usage de ceux qui apprennent à écrire, connu sous le nom de *Morale de Cocker*.

COCKLERS (LÉONARD-BERNARD), peintre flam., m. vers la fin du 18e S., a laissé quelq. tableaux de genre et quelques *eaux-fortes*, d'après ses propres dessins. — COCKLERS (Marie-Lambertine), sœur du précéd., fut l'élève de son frère. On a d'elle quelq. estampes gravées à l'eau forte.

COCLÈS (PUBLIUS-HORATIUS), ainsi nommé parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, descendait de l'un des trois adversaires des Curiaces. Chargé de la garde d'un pont, dont la prise entraînait celle de Rome, lors du siége de cette ville par Porsenna, en l'an 507 av. J.-C., il rallia les Romains, que ce roi d'Étrurie venait de chasser du Janicule, et leur fit traverser promptement le fleuve en leur donnant l'ordre de détruire le pont derrière lui, aussitôt qu'ils seraient sur l'autre rive, tandis qu'aidé de deux braves il soutiendrait l'effort des assaillans. Bientôt il commande à ses deux compagnons de profiter de l'instant où le pont, qui va s'abîmer dans le fleuve, leur offre encore un moyen de salut et assure leur retraite en arrêtant seul la marche de l'ennemi. Cependant le pont est rompu; Coclès se précipite dans le Tibre et rejoint, sans blessure, ses concitoyens sur la rive opposée. La reconnaissance nationale lui érigea une statue sur la place publique de Rome.

COCLÈS (BARTHÉLEMI DELLA ROCA, dit), méd., chirurg., mathém., astrol., etc., né à Bologne en 1467, s'adonna surtout à la chiromancie et à la physiognomonie, et acquit une grande réputation. Hermès Bentivoglio, seigneur bolonais, auquel il avait prédit qu'il mourrait en exil, le fit assassiner en l'an 1504. On a de lui: *Physionomiæ ac chiromantiæ anastasis, sive compendium ex pluribus et penè infinitis autoribus, cum approbatione Alexandri Achillini*, Bologne, 1504, in-fol. (la préface est d'Achillini (*v.* ce nom), réimpr., ibid., 1523, in-fol.; *Compendium physiognomoniæ, quantùm ad partes capitis, gulamque et colium attinet: cui accedit Andreæ Corvi chiromantia*, Strasbourg, 1533, 1536, 1551, 1586, in-8, trad. en franç., Paris, 1546, 1560, in-8; 1598, in-12; en ital., Venise, 1531, 1535, in-8. On a, sous le seul nom d'André Corvo, deux edit. lat. et ital. de la chiromancie, in-8, sans date, et une franç., Lyon, 1611, in-16; *Geomantia di B. Cocle, tradotta in volgare*, Venise, 1550, in-8. Les premières édit. de ses ouvr. sont fort rares et fort recherchées.

COCO (VINCENT). V. CUOCO.

COCOLI (DOMINIQUE), mathémat. ital., né à Brescia en 1747, se distingua de bonne heure par ses vastes connaissances dans les sciences exactes. La suppression de l'ordre des jésuites ayant laissé vacantes les chaires de leur collége de Brescia, Cocoli fut appelé, en 1774, à celle de physique et de mathématiques qu'il occupa pendant plus de 30 ans. A l'époque où un nouveau gouvern. fut introduit dans sa patrie, ce savant fut employé à des fonctions où ses talens étaient nécessaires. Il fut nommé en 1802, memb. du collége électoral des *Dotti*, et plus tard, en 1805, inspecteur-général des eaux et chemins du royaume d'Italie, par l'empereur Napoléon. Il m. en 1812. On a de lui: *Elementi di geometria e trigonometria*, Brescia, 1777; *Elementi di statica*, ibid., 1779. Il avait

composé un traité *sur l'Embouchure des Fleuves dans la Mer*, qui fut brûlé dans un incendie, en 1799, lors de l'invasion de l'Italie par l'armée austro-russe, et un *Cours complet de mathématiques* resté MSs.

COCONAS (ANNIBAL, comte de), gentilhomme piémontais, fut décapité en 1574, ainsi que le sieur de la Mole, comme convaincus d'avoir projeté l'enlèvem. du duc d'Alençon, frère du roi Charles IX, qu'ils devaient mettre à la tête du parti calviniste, avec le roi de Navarre et le prince de Condé. Mais il est vraisemblable que le crime n'était pas avéré, puisque deux ans après leur mémoire fut réhabilitée : il paraît d'ailleurs que Coconas avait exercé les plus horribles excès contre les calvinistes, dans la journée de la St-Barthélemi. Le procès de Coconas se trouve dans les *Mémoires* de Castelnau.

COCQUARD (FRANÇOIS-BERNARD), avocat au parlement de Bourgogne, né à Dijon en 1700, m. vers 1772, cultiva la poésie lat. et franç., et s'acquit quelq. estime dans sa profess. On a de lui : *Lettres ou dissertations où l'on fait voir que la profession d'avocat est la plus belle de toutes les professions*, etc., Dijon, 1733, in-12; *Poésies diverses*, Lyon (Paris), 1754, 2 vol. in-12.

COCQUAULT (PIERRE), chanoine et official de l'église de Reims, sa patrie, doct. en droit et conseiller au présidial de la même ville, m. en 1645, a fait le dépouillement du cartulaire de son église, et a recueilli beaucoup d'extraits pour une *Hist. ecclésiast. et civile de Reims*. Ces MSs., conservés dans la biblioth. de la ville, consistent en 5 vol. in-fol., et un in-4. On en a pub. après la mort de l'aut. une table chronolog., Reims, 1650, in-8, composée par lui-même.

COCQUIUS (GISBERT). V. COCK.

COCUS (ROBERT), théologien angl., vicaire de Leeds, m. en 1604, est aut. d'un ouv. intit. : *Censuræ quorumdam scriptorum, qui sub nominibus patrum antiquorum à pontificiis citari solent*, Londres, 1614, in-4 — Un peintre du même nom, né à Anvers dans le 16e S., est connu par quelq. tableaux qui représentent des *Batteries de cuisine*.

COCYTE (myth.), l'un des fleuves des enfers, et celui où la furie Alecton fait son principal séjour, est repres. sous la forme d'un vieillard tenant une urne d'où s'échappent en flots les larmes des méchans. Le Cocyte était un marais d'Épire qui se déchargeait dans celui d'Achéruse : suivant la fable, c'est dans l'Achéron que s'embouche le Cocyte, dont les eaux forment un cercle avant d'y parvenir. — COCYTE, élève de Chiron, guérit Adonis de la blessure que lui avait faite un sanglier furieux sur le mont Liban.

CODDÆUS ou VAN DER CODDE (GUILL.), profess. de langue hébraïque, né à Leyde en 1575, mort vers 1630, est aut. des ouvr. suivans : *Notæ ad grammaticam hebræam*, *Martini Navarri Morentini*, Leyde, 1612, in-12; *Hoseas, propheta, hebraicè et chaldaicè, cum duplici versione latinâ, et commentariis hebraicis Salomonis Jarchi, etc.*, ibid. 1621, in-4; *Fragmenta comœdiarum Aristophanis*, ibid., 1625; et quelq. autres écrits peu remarquables. — Ses trois frères, Jean, Adrien et Gisbert van der Codde, fondèrent à Rhinsbourg, village près de Leyde, une sorte de secte qui prit le nom de Rhinsbourgeois et aussi celui de Collégiens. Ils pensaient que l'on pouvait se passer de pasteurs ou de ministres. Lorsqu'ils étaient réunis, un d'entre eux lisait quelq. chap. du Nouveau Testament; après quoi le lecteur ou quelqu'autre faisait la prière. Un troisième se levait, ensuite lisait un texte de la Bible, et prenant le ton d'inspiré, faisait sur ce texte un discours ou commentaire : de nouveaux orateurs se succédant ainsi, les séances duraient souvent depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever le lendemain. On trouve de plus grands détails sur cette secte dans l'*Hist. ecclésiastique* de Mosheim (traduct. franç.), tome 5, page 519 et suiv., édit. de Maestricht.

CODDE ou CODDÆUS (PIERRE), oratorien, né à Amsterdam en 1648, fut évêque (*in partibus*) de Sébaste et vicaire apostolique des Provinces-Unies. Ayant contribué à répandre la doctrine de Jansénius (*v.* ce nom) en Hollande, il fut appelé à Rome pour s'y justifier, et fut déposé par un décret du pape du 3 avril 1704. De retour dans sa patrie, il y m. en 1710. Son parti le canonisa et fit graver une estampe où St Pierre est représenté ouvrant à Codde la porte du paradis.

CODDE. V. KODDE.

CODDINGTON (GUILLAUME), gouv. de Rhode-island et surnommé le père de cette colonie, né en Angleterre en 1600, était passé en Amérique dans l'année 1630 en qualité de magistrat de l'état de Massachusetts. Plus tard il se rendit à Rhode-Island et fut l'un des premiers et des plus utiles fondateurs de ce nouvel établissement; il en devint gouvern., et dans l'espace de 40 ans fut réélu jusqu'à neuf fois. Il m. en 1678. On trouve dans l'ouvrage intit. : *Souffrances des quakers*, de Besse, une *Lettre* intéressante de Coddington, adressée en 1674, au gouverneur-général de la Nouvelle-Angleterre.

CODINUS (GEORGE), curopalate ou maître du palais à la cour des derniers empereurs grecs de Constantinople, dans le 15e S., survécut, dit-on, à la prise de cette grande cité par les Turks. Il reste de lui différens ouvr. sur les offices de la cour et de l'église patriarcale de Constantinople, et sur les antiquités, l'hist. et la description de cette ville. Les premiers ont été impr. en grec et en latin avec d'autres pièces recueillies par le P. Goar, Paris, 1648, in-fol. Les autres ont été pub. également en grec et en latin par le P. Lambecius, ibid., 1655, in-fol. Ces deux vol. font partie du recueil dit *Byzantine*.

CODJA MUSTAPHA, grand vezyr du sulthan Bajazet II, au 16e S., était parvenu à ce poste en se chargeant de l'assassinat du prince Zizim, frère de ce monarque. Il fut décapité par l'ordre du sulthan Selim, successeur de Bajazet en 1512 (918 de l'hégyre.) Les historiens turks, tout en blâmant la conduite première de Codjâ Mustapha, lui accordent, comme ministre, de grands talens administratifs. Pendant son vézyriat, qui ne dura qu'un an, il fit construire à Constantinople la mosquée qui porte son nom, et plus. autres établissemens publics.

CODOURY (ABOUL-HOCEIN-AHMED), célèbre docteur musulman, de la secte d'Abou-Hanyféh (*v.* Hanifey) né en l'an 367 de l'hégyre, et mort en 428 de la même ère (1037 de J.-C.), est auteur d'un grand nomb. d'ouv. sur le droit canon, la métaphysique et de quelq. poésies. Ibn Khilcan parle avec éloge de l'abrégé que ce docteur fit des dogmes de sa secte, et qui est connu sous le titre d'*Al-mokhtassar al Codoury*, (abrégé de Codoury.) D'Herbelot attribue au même auteur un *Traité de spiritualité* et un autre de *Métaphysique*.

CODRET (ANNIBAL), méd. et ensuite jésuite, né en 1599 à Sallanches (Savoie), mort à Avignon en 1673, a laissé : *Grammaticæ latinæ institutionis, seu brevia quædam istius linguæ rudimenta*, Turin, 1670, in-8 : ouvr. bien fait qui devint d'un usage général. Il en existe beaucoup d'édit. lat. et franç., dans lesquelles on trouve plus ou moins de changemens ou d'additions.

CODRINGTON (ROBERT), écrivain anglais du 17e S., né dans le comté de Gloucester, en 1602, mort en 1665, est aut. des ouv. suiv : *Vie de Robert, comte d'Essex* (en angl.), Londres, 1646, in-4; *Collect. de proverbes*; une *Vie d'Ésope* placée en tête de l'édition des *Fables* du doct. Barlow,

édit. de 1666, in-fol., des traductions de Quinte-Curce, de Justin, du traité français *de la Connaissance de Dieu* par Dumoulin, etc. — Un autre CODRINGTON (Christophe), de la famille du précédent, né en 1668, à l'île de la Barbade (Antilles) dont son père était gouverneur, fut élevé à l'université d'Oxford, entra ensuite au service, fit les campagnes de Flandre sous le roi Guillaume, s'y distingua, et à la paix de Riswick, fut nommé gouverneur des îles Sous-le-Vent. Injustement accusé de procédés illégaux et violens dans l'exercice de ses fonctions, il donna sa démission en 1703, et se retira à la Barbade où il m. en 1710. Propriétaire d'une grande fortune, il en légua une partie à la société instituée pour la propagation de l'Evangile, sous la condition de fonder à la Barbade un collége pour l'enseignement de la médecine, de la chirurgie et de la théologie. Un autre legs de 10.000 liv. sterl. fut assigné par lui, avec sa bibliothèque qui en valait 6000, au collége d'All-Souls à Oxford où il avait été élevé. On a de lui quelques *Vers* adressés à sir Samuel Garth, (*v.* ce nom) sur son poëme intit. : *le Dispensaire.*

CODRONCHI (BAPTISTE), méd. ital., né à Imola, vers le milieu du 16e S., est aut. des ouv. suiv. : *De Christianâ ac tutâ medendi ratione libri II*, etc., Ferrare, 1591, in-4, Bologne, 1629, in-4; *De morbis veneficis ac veneficiis lib. IV*, etc., Venise, 1595, in-8, Milan, 1618; *De vitiis vocis libri II*, etc., etc., Francfort, 1597, in-8 : ce traité se compose de deux parties distinctes, dont la première renferme la définition de la voix, le méchanisme de la parole, etc.; la seconde est une sorte de traité *ex professo* (le premier qui ait été publié) sur la méd. légale en général, et particulièrement sur l'art de faire des rapports; *De morbis qui Imolæ et alibi communiter hoc anno 1602 vagati sunt commentariolum*, etc., Bologne, 1603, in-4; *De rabie, hydrophobiâ communiter dictâ, lib. II, etc., etc.*, Francfort, 1610, in-8; *De annis climactericis, nec non de ratione vitandi eorum pericula, itemque de modis vitam producendi commentarius*, Bologne, 1620, in-8, Cologne, 1623, in-8. Codronchi eut une très-grande réputation dans son temps; ses écrits, sans être exempts d'erreurs, ont presque tous le cachet de l'originalité et quelquefois celui du génie.

CODRUS, 17e et dernier roi d'Athènes, fils de Melanthus, se dévoua pour la gloire de son pays, pendant la guerre avec les Héraclides, lorsque l'oracle eut déclaré que le parti dont le roi succomberait aurait la victoire. Déguisé sous l'habit d'un simple soldat, il pénétra dans le camp ennemi et se fit tuer. Après sa mort, arrivée vers l'an 1095 av. J.-C. Les Athéniens abolirent le gouv. monarchique, et créèrent les magist., appelés *archontes.*

CODRUS, poète latin, fut contemporain et ami de Virgile. Aucun de ses ouv. n'a été conservé. — Un autre poëte du même nom, vivant sous le règne de Domitien, avait écrit un poëme en l'honneur de Thésée, et n'est connu que par ce vers de Juvénal :

Vexatus toties rauci Theseide Codri.

CODRUS (ANTONIUS-URCEUS). V. URCEUS.

CODURE (PHILIPPE), écrivain du 17e S., né à Annonay, m. en 1660, fut ministre du St Evangile à Nîmes, et embrassa ensuite la relig. catholique. On a de lui un *Commentaire* sur Job, Paris, 1651, in-4; *Diatriba quod Dodaim (Genèse VII et Cant. VII) mandragoræ non sint, sed tubera, gallicè*, ibid., 1647 et 1667, in-8. Codure était savant dans la langue hébraïque.

COEBERGER. V. KOEBERGER.

COECK. V. KOECK.

COEFFETEAU (NICOLAS), provincial de l'ordre de St-Dominique, né à St-Calais, dans le Maine, s'éleva par son mérite aux prem. dignités de son ordre, fut nommé évêque (*in partibus*) de Dardanie, puis appelé au siége de Marseille en 1621; et m. en 1623. On a de lui des ouv. de controverse, aujourd'hui sans intérêt, et dont les curieux trouveront la liste dans le tome III des *Mémoires* du P. Niceron. Il avait pub. en 1606, une *Paraphrase en vers de la prose du St Sacrement* composée par St. Thomas d'Aquin, in-4; en 1621, une traduction de l'*Hist. de Florus*, réimp. plus. fois, in-fol., suivie d'une *Hist. de l'empire romain, depuis Auguste à Constantin*, espèce de continuation très-médiocre de Florus; une autre traduct. de l'*Argenis*, roman politique de Barclay, Paris, 1621, in-8, avec le *promenoir de la reine à Compiègne.* René-le-Masuyer, parisien, publ. en 1627, un ouv. posthume de Cœffeteau, intit. : *la Marguerite chrétienne de Cœffeteau, hymne contenant la vie et le martyre de Ste Catherine*, avec une *Paraphrase du Stabat mater*, 1 vol. in-8.

COEHORN (LOUIS-JACQUES, baron de), général de brigade, né à Strasbourg en 1771, embrassa le parti des armes à l'âge de 12 ans, et m. le 29 octobre 1813, par suite d'une blessure qu'il avait reçue à Leipsig. Le désintéressement dont cet intrépide militaire fit preuve, en portant les armes comme volontaire pend. 6 mois après une injuste destitution, lui assure une gloire non moins brillante que celle acquise à son nom, dans les annales militaires, par ses éclatans faits d'armes. Ce fut lui qui détermina le succès de l'affaire d'Ebersberg (3 mai 1809), en forçant à la tête de sa brigade le passage de la Traun, défendu par 40,000 Autrichiens, et Napoléon a cru pouvoir comparer, pour son importance, ce passage à celui de Lodi.

COEHORN. V. COHORN.

COELI (ANTOINE), méd. sicilien, né à Messine dans le 16e S., est aut. de : *Introductio universalis in medicam facultatem; nec non de pulsibus tractatio : quibus additur commentarius in primum librum Aphorismorum Hippocratis*, Messine, 1618, in-4.

COELIUS (GASPARD), peintre et poète ital. du 17e S., m. vers 1625, a laissé quelques *comédies*, deux poëmes, *la Prise de Rome* et *les Vies des peintres*; et quelques autres *pièces de vers.* On ne connaît aucun tableau de sa composition.

COELLO (GASPARD), en latin *Coellius*, jésuite missionnaire portugais, né à Porto en 1531, fut envoyé au Japon en 1571, y devint vice-provincial de la mission, et mourut en 1590. On a de lui des lettres insérées dans les *Lettres annuelles* ou *Relat. du Japon*, années 1575, 1582 et 1588 : elles ont été pub. en portugais, Evora, 1593; en ital., Rome et Venise, 1585; en allem., Dillingen, 1586, in-8.

COELLO (ALONZO-SANCHEZ), célèbre peintre portugais, fut d'abord élève de Raphaël à Rome, et ensuite d'Ant. Moro en Espagne. A la retraite de ce dern., Coello fut appelé par le roi Philippe II pour le remplacer en qualité de prem. peintre de la couronne. Il parvint à un si haut degré de faveur, que son appartement dans le palais était devenu le rendez-vous général de la famille royale, et que les grands et les courtisans les plus accrédités recherchaient sa protection. Il ne fut pas moins favorisé des papes Grégoire XIII et Sixte V, des ducs de Florence et de Savoie, et de plus. autres fameux personnages du temps. Il mourut en 1590, universellement regretté; et le célèbre Lopez de Véga fit son épitaphe. Coello a enrichi le palais de l'Escurial de plus. belles compositions, parmi lesquelles on cite le *Portrait de St Ignace.* L'église de St Jérôme, à Madrid, possède de cet artiste *le Martyre de St Sébastien*, où l'on voit le Christ, la Vierge, St Bernard et St Franç., et le Père Eternel dans sa gloire. Philippe II, dans ses lettres, appelle Coello le *Titien portugais.*

COELLO (CLAUDE), peintre esp., de la famille du préc., né à Madrid en 1621, m. en 1693, fut élève

de F. Ricci (*v.* ce nom), et devint un excellent coloriste. On le regarde généralement comme le dernier peintre distingué qu'ait produit l'Espagne dans le 17e S. Parmi ses nombr. compositions, on cite comme la plus remarquable celle connue sous la dénomination de *Colocacion de las santas formas :* elle représente *Charles II* (roi d'Espagne) *à genoux et entouré des principaux seigneurs de sa cour.* Les connaisseurs estiment encore son *Martyre de St Etienne*, placé dans la chapelle du collége de ce nom à Salamanque. Coello était aussi architecte.

COELMANS (Jacques), grav. flamand, né à Anvers en 1670, eut pour maître Corneille Vermeulen, et travailla dans sa manière. Il fut appelé à Aix, en Provence, par J.-B. Boyer d'Aguilles (*v.* ce nom) pour graver les tableaux de la belle collection que possédait ce magistrat. Cet œuvre, assez médiocre, a été publ. en 1744. Coelmans était m. à Aix en 1735.

COELUS (myth.), le plus ancien des dieux, fils de la terre et père de Saturne, qui le surprit pend. la nuit et le mutila avec une faux. Le sang qui coula sur la terre engendra les Géans, les Furies et les nymphes Mélies; et de ce qui fut jeté à la mer avec la faux se forma une écume dont naquit Vénus, que les vagues portèrent dans l'île de Cypre. Cœlus ou Uranus (*le Ciel*), était, selon Lactance, un prince puissant, qui prit ce nom en se donnant pour dieu.

COEN (Jean-Peterson), gouv. des établissemens hollandais aux Indes orientales, né à Hoorn en 1587, passa de bonne heure dans les Indes comme agent d'une maison de commerce, et y introduisit la méthode italienne pour la tenue des livres. Nommé en 1617 gouv. de Bantam, dans l'île de Java, il quitta cette place en 1619 pour prendre la direction du comptoir de Batavia. Cet établissement ayant été détruit par un incendie, Coen rebâtit la ville actuelle de Batavia, qui est devenue une des plus considérables de l'Inde. Il repassa en Europe en 1623, et retourna en 1627 à Batavia, qu'il défendit avec succès contre le roi de Java. Il y mourut en 1629.

COENUS, fils de Polemocratès, l'un des princ. officiers d'Alexandre-le-Grand, se distingua aux batailles d'Issus, d'Arbelles, et dans l'expédition de l'Inde. Lorsque les troupes du conquérant, parvenues au-delà de l'Hyphasis, refusèrent d'aller plus avant, ce fut Coenus qui harangua Alexandre au nom de l'armée. Il mourut quelq. temps après, et le vainqueur de Porus lui fit de pompeuses funérailles.

COEPOLLA (Barthélemi), sav. jurisc. ital. du 15e S., né à Vérone, m. vers 1477, prof. le droit à Padoue, et fut élevé au rang de comte-palatin. On a de lui quelq. ouv., dont le plus connu et le plus estimé a pour titre : *Barth. Coepellæ de servitutibus*, Lyon, 1660, 1666, in-4, souvent réimprimé.

COETIVY (N. Prégent, seigneur de), gentilhomme breton, fut fait amiral de France en 1439 en récompense de sa valeur et de ses services distingués, et périt d'un boulet de canon au siége de Cherbourg en 1450 après s'être distingué à la bataille de Formigny. — Coetivy (Olivier de), frère aîné du précéd., sénéchal de Guyenne, command. dans Bordeaux, en 1452, lorsque Talbot (*v.* ce nom), général anglais, s'empara de cette ville. Rendu sur rançon, Coetivy se distingua l'année suiv. au siége de Castillon, où Talbot fut tué. — Coetivy (Guill. de), 2e frère de l'amiral, délivra Dunois, qui était assiégé dans Dieppe, en 1443, par Talbot, et donna à cette ville, au moyen des secours qu'il y amena, le temps d'attendre que le dauphin vînt faire lever le siége. — Alain de Coetivy, 3e frère de l'amiral, fut successivement év. de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, et card. Il mourut à Rome en 1474. On dit que, dans sa franchise bretonne, il reprocha un jour au pape Paul II, en plein consistoire, d'être orgueilleux, avare, dissimulé, et d'avoir masqué tous ces vices pour surprendre les suffrages du sacré collége.

COETLOGON (Alain-Emmanuel de), vice-amiral français, né en 1646, d'une famille noble de Bretagne, servit d'abord dans l'armée de terre et passa ensuite dans la marine en 1670, se distingua dans onze batailles navales, entre autres aux combats de Bantry, sur les côtes d'Irlande, en 1688, de La Hogue, sur les côtes de Bretagne, en 1692, et de Velez-Malaga, en 1704. Il était parvenu au grade de chef d'escadre, lorsqu'à la mort du maréchal de Château-Renaud, en 1716, il fut nommé vice-amiral. Mécontent du ministère, dont il avait été oublié dans une proclamation de maréchaux de France, il prit le parti de se retirer, en 1727, au noviciat des jésuites de Paris. Quatre jours avant sa mort, arrivée en 1730, on lui envoya le bâton de maréchal; il répondit à son confesseur, qui lui annonça cette nouvelle, qu'une telle faveur l'aurait flatté autrefois, mais que, près de sortir du monde, il le priait de ne lui parler que de son néant.

COETLOSQUET (Jean-Gilles de), évêque de Limoges, précepteur des enfans de France (petits-fils de Louis XV), né à St-Pol-de-Léon en 1700, donna sa démission du siége de Limoges, où il avait été nommé en 1739, pour se charger de l'éducation des enfans de France, que lui confia le dauphin, fils de Louis XV, en 1758. Ce prélat aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Sa modestie et sa modération lui valurent d'être nommé membre de l'acad. franç. Il répondit à quelqu'un qui le félicitait de sa nomination : « C'est à ma place, ce n'est pas à moi que cet honneur appartient. » On ne connaît de lui que son *Discours de réception* à l'acad., et la réponse qu'il fit comme directeur à la réception de St-Lambert V. ce nom.

COEUR (Jacques), né à Bourges vers la fin du 14e S., fils d'un orfèvre de cette même ville, y devint directeur de la monnaie, et fut nommé par Charles VII, argentier ou trésorier de l'épargne de la couronne. Cette place ne l'empêcha pas de se livrer au commerce; il étendit ses relations dans toutes les parties du monde connu à cette époque, et elles le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Il fut au nombre des ambassadeurs que Charles VII envoya à Lausanne, en 1448, pour terminer le schisme de Félix V. Pendant cette mission, Jacques Cœur, qui venait de prêter au roi 200,000 écus d'or pour entreprendre la conquête de la Normandie, fut accusé par Jeanne de Vendôme d'avoir empoisonné Agnès Sorel, dont il avait été l'exécuteur testamentaire. Il fut arrêté; mais il se justifia, et son accusatrice fut condamnée à lui faire amende honorable. Cependant cette première attaque était un signal donné à une foule de dénonciations qui n'attendaient que cette occasion pour le perdre dans l'esprit du roi. Il fut accusé de nouveau d'avoir altéré les monnaies, d'avoir fait transporter hors du royaume de l'or d'un titre inférieur à celui du prince, d'avoir exercé des concussions dans les provinces, d'avoir abusé du nom du roi pour extorquer des sommes considérables aux particuliers, etc., etc. Traduit devant une commission spéciale présidée par Chabanne (*v.* ce nom), il fut condamné, en 1453, à faire amende honorable, à payer 400,000 écus au trésor royal, indépendamment de la confiscation de ses biens et au bannissement perpétuel; mais le roi lui ordonna de se retirer dans le couvent des cordeliers de Beaucaire pour y demeurer en franchise. Après un séjour assez prolongé dans cette espèce de prison, Jacques Cœur s'en échappa à l'aide de l'un de ses commis, auquel il avait fait épouser une de ses nièces, et se rendit à Rome, où le pape Calixte III

lui donna le commandem. d'une partie de la flotte qu'il destinait contre les Turks. Étant tombé malade pendant la campagne, il débarqua à Chio, où il mourut en 1461; et fut enterré dans une église des cordeliers de cette île. M. Bonamy a démontré, dans un *Mémoire* lu à l'acad. des inscript., que les autres versions sur la fin de Jacques Cœur étaient des fables. Ce financier était plus instruit que la plupart de ses contemporains. Il avait composé des *Mémoires et instructions pour policer la maison du roi et tout le royaume*. On lui doit un calcul des revenus de la France inséré dans l'ouv. de J. Bouchet de Poitiers int. *le Chevalier sans reproche*, et dans *la Division du monde*, par Jacques Signet. Sous le règne de Louis XI, la famille de J. Cœur rentra dans ses biens; le roi ordonna la révision de son procès; mais le parlement ne prononça pas; et la contestation qui s'éleva à ce sujet ne fut terminée que sous le règne de Charles VIII par une transaction entre la veuve de Geoffroy Cœur, fils de Jacques, et J. de Chabannes, fils de celui qui avait présidé la commission spéciale par laquelle avait été jugé J. Cœur, et qui avait partagé ses dépouilles avec les autres juges.

COFFEY (Charles), acteur et aut. dramatique irlandais, m. en 1745, a composé quelq. pièces de théâtre assez médiocres, et qui l'ont moins fait connaître qu'un passage d'Addison dans le *Spectateur*, où ce sav. critique relève dans Coffey le mérite de savoir être laid, et d'être le prem. à rire de sa difformité. Il joua souvent à Dublin le rôle d'Esope à son profit. Outre neuf pièces de théâtre, il a encore pub. quelques *Poésies* et une édit. des *Œuvres de Drayton*. V. ce nom.

COFFIN (Charles), prof. et recteur de l'université de Paris, né près de Reims en 1676, vint achever à Paris ses études, commencées à Beauvais, devint profess. d'humanités au collége de ce nom, et se fit connaître par des productions latines en vers et en prose. Sa réputation le fit nommer, vers la fin de 1712, principal du même collége en remplacement du célèbre Rollin, qui avait été son prem. patron. Six ans après, il fut élu recteur de l'univ. de Paris, et il eut une grande part dans l'établissement de l'instruction gratuite, dont le cardinal de Richelieu avait eu le projet, et dont les fonds furent faits sur le 28e effectif du bail général des postes et messageries de France, lesquelles devaient leur origine à cette même université. Coffin mourut en 1749. Il est aut. des *Hymnes* du bréviaire de Paris, imp. en 1736, en 4 vol. in-4 et in-12. Lenglet a pub. un recueil complet des *œuv.* de Coffin, Paris, 1755, 2 vol. in-12, avec l'éloge de l'auteur placé en tête.

COFFINAL DU BAIL (Jean-Baptiste), vice-présid. du trib. révolut. de Paris, et l'un des plus redoutables juges de cette législature terrible, né en 1746 à Aurillac, départ. du Cantal, avait d'abord été médec., puis homme de loi. Conduit lui-même à l'échafaud comme complice de Fouquier-Tinville et de Robespierre, il subit sa sentence le 18 thermidor an II (27 juillet 1794), avec la même impassibilité qu'il avait montrée en envoyant à la mort ses nombr. victimes. On ne peut remarquer, sans une surprise mêlée d'indignation, que cet homme farouche, qui refusa au savant Lavoisier, condamné à m., un sursis de 15 jours pour terminer un ouvr. précieux, possédait lui-même beaucoup d'instruction.

COGAN (Thomas), méd. holland., né en 1736, fut reçu doct. à l'univ. de Leyde en 1767, et après avoir pratiqué son art pendant quelq. temps dans sa patrie, il vint à Londres, où il fonda, avec Hawes, une espèce de société philanthropique (*the royal Human Society*). Il a laissé: *le Rhin*, ou *Voyage d'Utrecht à Francfort*; une traduct. des œuvres de Camper, et plus. traités sur des matières de théol. et de morale. — Un méd. angl. du même nom, m. en 1607, est auteur de quelq. écrits sur son art, et d'un abrégé (en latin) des *Epîtres* de Cicéron.

COGER (Franç.-Marie), licencié en théol., profess. d'éloquence au collége Mazarin, ancien recteur de l'univ. de Paris, né dans cette ville en 1723, m. en 1780, a pub.: *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4; quelq. *pièces* de vers lat., sur divers événemens historiq., pub. séparément, réimpr. de 1742 à 1767, et un examen critique de *l'Eloge du dauphin*, par Thomas, 1766, in-8, ainsi qu'un autre du *Belisaire* de Marmontel, 1767, in-12, qui lui attirèrent de mordantes railleries de la part de Voltaire. Le *Journal de Paris* du 29 mai 1780, contient une *notice historique* sur ce profess. estimable et zélé.

COGGESHALLE (Ralp), sav. religieux bénédictin anglais dans les 12e et 13e S., avait écrit plus. ouvr. dont il ne reste que les suiv.: *Chron. anglicanum ab anno* 1066 *ad ann.* 1200; *Libellus de Motibus anglic. sub Johanne rege*; et une *Chronique de la Terre Sainte*, la plus importante de ses productions, qui ont été réunies et pub. en 1719, par les PP. Martenne et Durand (*v.* ces noms), dans le 5e vol. du recueil intit. *Ampliss. collect. veter. script. et monum.*

COGNATUS. V. Cousin.

COGNOLATO (Gaetan), sav. antiq. et littér. italien, né en 1728 à Padoue, m. en 1802, chancelier et théologal de l'église de Monselice, est aut. de la belle préface du *Lexique* latin (édit. de Forcellini), et de quelq. autres écrits, tels que: *Saggio di memorie sul territorio di Monselice, e sulla sua Chiesa*, 1794.

COGOLIN (Joseph de Cuers de), gentilhomme né en Provence à la fin du 17e S., servit dans la marine jusqu'en 1744, puis après quelques voyages pend. lesquels il visita plus. cours d'Allemagne, il se rendit à Rome en 1757, y fut reçu à l'acad. des Arcades, et m. à Lyon en 1760. On a de lui, entre autres morceaux de poésie, *l'Educat.*, poème, Paris, 1757, in-8, etc.

COGROSSI (Charles-François), profess. de méd. à Padoue, né vers la fin du 17e S. à Crême, dans l'état de Venise, a laissé sur son art plus. écrits dont les plus connus sont: *Della natura, effetti ed uso della corteccia del Perù*, etc., Crême, 1711, in-4; *Nuova idea del male contagioso de' buoi*, Milan, 1714, in-12; *De praxi medicâ promovendâ exercitatio prœliminaris*, Crême, 1714, in-12.

COHAUSEN (Jean-Henri), méd. allemand, né en 1665 à Hildelsheim, dans la basse Saxe; m. en 1750, avait exercé son art avec succès à Munster, et a laissé plus. ouvr. dont les principaux ont pour titre: *Neothea*, Osnabrug, 1716, in-8, trad. et plus. fois réimprimé en allemand et en hollandais; l'aut., dans cet écrit, s'élève contre l'usage universel du thé, qu'il veut remplacer, pour certains tempéramens, par l'infusion de diverses plantes médicamenteuses; *Dissertatio satirica, physico-med.-moralis, de picâ nasi*, etc., Amsterdam, 1716, in-8: en allemand, Leipsig, 1720, in-8, dissert. contre l'usage du tabac; *Hermippus redivivus*, Francfort, 1742, in-8: production singulière dans laquelle Cohausen appuie fortement la méthode anciennement usitée pour ranimer les forces vitales dans l'âge caduc; trad. en angl. par le docteur Campbell, etc., etc.

COHEN-ATTHAR (Aboulmeny ben Abou nasr Izrayly Harouny), sav. méd., herbor. et pharmac. du Kaire dans le 6e S. de l'hég. (12e de l'ère chrét.), a écrit un excellent *Traité de la préparation des médicamens*; on croit qu'il était Juif d'origine.

COHON (Anthyme-Denis), prédicateur célèbre, né en 1594 à Craon, dans l'Anjou, fut en crédit auprès des rois Louis XIII et Louis XIV, s'attacha au cardinal Mazarin, dont il partagea un instant

la disgrâce, et m. en 1670, évêque de Nîmes où il avait introduit et doté les jésuites, pour lutter avec plus d'avantage contre le parti protestant qui dominait alors dans ce diocèse. Ce fut lui qui prononça *l'Orais. funèbre* de Louis XIII, et le *Disc.* d'usage pour le sacre de son successeur; on lui attribue en outre un écrit en faveur du card. Mazarin, intit. : *Sentimens d'un fidèle sujet du roi sur l'arrêt du parlement, du* 29 *dec.* 1651, *contre le card. Mazarin*, in-8.

COHORN (MENNO baron de), surnommé le *Vauban holl.*, né dans la Frise en 1641, entra au service à l'âge de 16 ans, en qualité de capitaine, et après s'être distingué par sa valeur non moins que par ses connaissances mathém. à plus. batailles ou siéges mémorables, il parvint de grade en grade à celui de lieutenant-général des états-généraux, en 1702, et m. à La Haye en 1704, laissant plus. monumens durables de ses talens en architecture militaire, et un *tr.* (en flamand) *sur une nouvelle manière de fortifier les places*. Les beaux travaux de Berg-op-Zoom sont dus aux soins de ce grand ingénieur. — Le baron Henri-Casimir de COHORN, son second fils et l'héritier de ses connaiss. et de ses talens, devint directeur des fortifications au service de la Hollande; mais, entraîné par une sorte d'aversion pour la société des hommes, il quitta de bonne heure le service, et m. en 1756 dans un isolement complet.—La même famille, d'origine suédoise et d'une illustration fort antique, a fourni plus. rejetons, dont quelq.-uns s'établirent dès le 14ᵉ S. dans le comtat Venaissin; elle a produit, entre autres, un habile officier au service de la marine française, Joseph de COHORN, m. en 1715, à Carpentras, sa ville natale, après s'être distingué en plus. occasions, et spécialement en 1664, à l'attaque de Gigeri en Barbarie, sous les ordres du duc de Beaufort.

COIGNARD (GABRIELLE de), dame poète, née à Toulouse dans le 16ᵉ S., a laissé des *poesies chrétiennes*, Toulouse, 1594, 1 vol. in-12.

COIGNARD (J.-B.), imprim. de l'acad. franç. dans le 17ᵉ S., a pub. plus. belles édit. revues par lui-même, et parmi lesquelles on distingue celle du *St Ambroise* des bénédictins, 1790, in-fol.

COIGNET (GILLES), peintre, né en 1530 à Anvers, m. à Hambourg en 1600, avait fait avec Stella le voyage d'Italie, et s'était fait connaître par les nomb. ouvr. qu'il laissa dans les diverses villes de cette contrée où il séjourna. De retour dans sa patrie, en 1561, il fut reçu à l'acad., et eut tant de vogue que, malgré son extrême facilité et la grande assiduité qu'il mettait au travail, il fut obligé de s'adjoindre Corneille Molenaer pour peindre le fond, le paysage et l'architecture de plus. de ses tableaux. Ses compositions les plus connues sont des effets de lumière. — Un autre COIGNET (Michel), probablement de la même famille, publia en 1581, un *Tr. de la navigation*, et m. à Anvers en 1623. — COIGNET (Horace), musicien, né en 1736, où il m. le 29 août 1821, membre associé de l'acad. de cette ville ainsi que de son conservat. des arts, est surtout connu comme auteur de la musique du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau.

COIGNY (FRANÇOIS DE FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, né en Normandie en 1670, fit ses prem. armes en Flandre, puis sur le Rhin, contribua en 1733 au gain de la bataille de Parme, la prem. du règne de Louis XV, et remporta peu de temps après, sur les impériaux, la fameuse victoire de Guastalla; c'est en récompense de ce brillant service qu'il fut créé, en 1741, maréchal de France; il commanda encore en Allem., en 1747, et m. en 1759. Il avait eu pour secrét., dans ses campagnes, l'aut. de *l'Art d'aimer*, Gentil Bernard (*v.* ce nom). — Antoine-François, marq. de COIGNY, son fils, servit avec distinction, en qualité de lieutenant-général, à l'attaque de Weissembourg ainsi qu'à plus. autres combats ou siéges mémorables, et jouissait d'une grande faveur à la cour de Louis XV; mais un manque de déférence ou de respect qu'il se permit au jeu avec un prince légitimé lui coûta la vie en 1748.

COIGNY (MARIE-FRANÇOIS-HENRI DE FRANQUETOT, duc de), maréchal et pair de France, de la famille des précéd., né en 1737, entra de bonne heure au service, commanda, comme mestre-de-camp, un corps de cavalerie dans la guerre de Hanovre, et fut élevé au grade de lieut.-général en 1780. Député aux états-généraux par la noblesse de Caen, il se rangea dans le parti de la minorité, émigra en 1792, servit dans l'armée des princes, et passa ensuite en Portugal, où il parvint au grade de capitaine-général. Il m. en 1821, comblé des faveurs du roi, qu'il avait accompagné à son retour en 1814.

COINSI (GAUTIER de), prieur de l'abbaye de St-Médard, né en 1177 à Amiens, m. en 1236, a laissé en MSs. une trad. franç. rimée des *Miracles de la Vierge*, écrite primitivement en latin, par Hugues Farsi, Herman, Guibert de Nogent, et c'est, ainsi que plusieurs autres contes dévots en vers, dont quelq.-uns ont été trad. par Legrand d'Aussy. La biblioth. royale possède encore plus. de ces MSs., qui ont fourni à Racine le fils le sujet d'une *Dissertation*, insérée dans le tome 18 de l'académie des inscriptions.

COINTE (CHARLES LE), sav. oratorien, né à Troyes en 1611, accompagna en Allemagne l'ambassadeur Servien, qu'il aida puissamment dans les négociations du traité de Munster, et après avoir été employé à quelq. autres missions, il fut appelé à Paris, où il termina sa vie, entouré de la considération des personnes de la plus haute distinction. Le plus important de ses ouvr. a pour titre : *Annales ecclesiast. Francorum*, Paris, 1665-1679, 8 vol. in-fol., depuis l'an 417 jusqu'en 845.

COINTE (GÉDÉON LE), ministre protestant et professs. de langue hébraïq., né en 1714 à Genève, m. en 1782, bibliothécaire de cette ville, a laissé : une trad. franç. de la *Harangue de Démosthène, sur les immunités*, 1750, in-8; *Lettre sur le prix de la vie*, écrite à l'occasion de l'*Essai de philosophie morale*, inséré dans le *Journal britannique*, nº 1750; *Sermon sur la revocat. de l'edit de Nantes*, et des *Sermons choisis*, pub. après sa m. par son fils, 1783, 2 vol. in-8.

COINTE (JEAN-LOUIS LE), gentilhomme et capitaine du régim. de cavalerie du prince de Conti, né en 1729 à Nîmes, m. vers la fin du 18ᵉ S., memb. de l'acad. de cette ville, a laissé : *la Science des postes militaires*, etc., 1759, in-12 : extrait de l'ouvr. de Clairac (*v.* ce nom); *Comment. sur la retraite des dix mille*, etc., etc., 1766, 2 vol. in-12, et deux *Dissert.* insérées dans les journaux de physique du temps.

COINTUS. V. QUINTUS CALABER.

COINY (JACQUES-JOSEPH), dessinateur et graveur, né à Versailles en 1761, élève de Lebas, s'était d'abord destiné à la profession d'orfèvre. Après avoir fait différens voyages en Languedoc et en Suisse, il entreprit celui d'Italie en 1788, séjourna dans cette contrée jusqu'en 1791, et revint alors à Paris, où il m. à la fleur de l'âge et du talent en 1809. Ses planches les plus estimées sont celles qu'il fit pour les belles édit. in-fol. de *Racine* et d'*Horace*, ainsi que pour les *Fables de La Fontaine*, et surtout sa *Bataille de Marengo*.

COISLIN (PIERRE DE CAMBOUST DE), cardinal, év. d'Orléans, né à Paris en 1636, m. en 1706, gr.-aumônier de France, a laissé une mémoire digne de la plus haute vénération, autant pour ses vertus et son ardente charité que pour l'admirable conduite qu'il tint dans son diocèse, où sa sollicitude, vraiment apostolique et paternelle, parvint à détourner les persécutions dirigées par le gouver-

nement contre les calvinistes après la révocation de l'édit de Nantes. — Son neveu, COISLIN (Henri-Charles de CAMBOUST, duc de), év. et prince de Metz, prem. aumônier du roi, né à Paris en 1664, m. en 1732, membre de l'acad. franç. et de celle des inscript., déploya la même charité envers ses diocésains, qui durent à ses soins d'utiles établissemens et plus. fondations pieuses. Ce vertueux prélat eut avec la cour de Rome quelq. démêlés particulièrem. au sujet de la bulle *Unigenitus*, sur l'acceptation de laquelle il avait pub. un mandem. qui plus tard fut supprimé par arrêt du gr.-conseil, sur la demande du nonce. Il légua à l'abbaye de St-Germain-des-Prés la célèbre biblioth. du chanc. Séguier dont il avait hérité et qu'il avait enrichie d'une infinité de livres précieux. Le P. Montfaucon (*v.* ce nom) a donné le catalogue des MSs. grecs de cette vaste collection, qui fut détruite en gr. partie par un incendie en 1793, et dont les débris ont été réunis à la biblioth. royale.

COITIER (VOLCHER), sav. anat. holland., né à Groningue en 1534, m. à la fin du 16e S., méd. à la suite des armées franç., fit, dans plus. branches de son art, d'utiles découvertes qu'il avait consignées dans les écrits suiv. : *de Ossibus* et *Cartilaginibus corporis humani tabulæ*, Bologne, 1566, in-fol. : un extrait de cet ouvr., pub. par l'aut. en 1659, in-12, se trouve dans la *Biblioth. med.* de Leclerc et Menget (*v.* ces noms); *Extern. et inter. principalium humani corporis partium tabulæ,etc.*, Nuremberg, 1573, in-fol.; *G. Fallopii lectiones de particulis similaribus humani corporis, ex div. exempl. collectæ, etc.*, ibid., 1575, in-fol.

COKAYNE (sir ASTEN), poete angl., né en 1608, fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, et m. en 1684. Ses *pièces* de vers et ses comed. ont été impr. en 1658.

COKE ou COOKE (sir EDOUARD), jurisc. angl., né en 1549 à Mileham, au comté de Norfolk, fut élevé à l'univ. de Cambridge, puis, ayant acquis rapidement une haute réputation comme avocat, il devint successiv. sollicit. de la reine Elisabeth en 1592, orateur de la chambre des communes et procur.-gén. à peu près dans le même temps, enfin présid. (*chief justice*) de la cour des plaids communs en 1606, et prem. juge du *banc du roi* en 1613. Toutefois ces hautes faveurs ne furent pas sans mélange de disgrâces; l'âpreté de son caractère et surtout l'envie, qui ne manque jamais de poursuivre le mérite, lui avaient suscité de nombreux ennemis, dont le plus actif fut le fameux Bacon. Les affaires les plus mémorables qu'il fut chargé de poursuivre et dans lesquelles il déploya une habileté et un talent qu'on est fâché de voir ternis par la rigidité de son humeur, sont celles du comte d'Essex et de sir W. Raleigh (*v.* ces noms) : sa conduite comme membre du conseil privé, dans l'information du procès des assassins de sir Thomas Overbury (*v.* ce nom), fut plus mesurée, mais ne lui attira pas moins de sanglantes vexations; il s'était aliéné le favori Buckingham par sa vigoureuse opposition aux empiétemens de la cour, et finit cependant par triompher de ses ennemis. Il m. dans ses terres au comté de Buckingham, en 1634, après s'être montré, jusque dans une extrême vieillesse, l'ardent défenseur des droits du peuple anglais. On a de ce magistrat célèbre : *Rapport de div. jugemens rendus sur des cas nouveaux*, en 5 parties, 1660-65; *Rec. des div. procedes dont se compose la partie pratique des lois*, 1614; *Institutes des lois d'Anglet.*, ouvr. divisé en 4 parties, dont la prem. parut en 1628, et les trois autres après la m. de l'aut. : il a été plus. fois réimpr.; la 13e édit., Londres, 1788, in-fol, donnée par Hargave et Butler, renferme des augment. considérables dans la prem. partie.

COL DE VILLARS (ELIE), méd., né en 1675 dans l'Angoumois, fit ses études à Paris et abjura la religion protestante dans laquelle il avait été élevé. Reçu doct. en 1713, il fut bientôt pourvu d'une chaire de chirurgie et d'anat., et devint successivem. méd. du roi au Châtelet, méd. titulaire de l'Hôtel-Dieu et doyen de la faculté. Il m. en 1747. On a de lui : *Cours de chirurgie, dicté aux écoles de medec.*, 1738, 4 vol. in-12, completé par un *Traité* sur les fractures et les luxations par Poissonnier, et qui forme un 5e vol., 1748, in-12; *Dictionn. franç.-latin des termes de medec. et de chirurg., avec leur definition, etc.*, 1 vol. in-12, 1740 et 1760 : c'est un extrait d'un lexique plus considérable auquel l'aut. travaillait depuis 30 ans, et qui n'a point été pub.; plus. *theses* latines.

COLALTO (N.), acteur de la comédie ital. à Paris, y fut reçu en 1760 pour jouer les rôles de pantalon. Il a composé plus. pièces de théâtre oubliées aujourd'hui à l'exception de celle qui a pour titre : *les Trois jumeaux vénitiens*, trad. en franç. par l'aut. et imprimée dans cette langue, Paris, 1777, in-8. Cette pièce est bien intriguée, pleine de situations originales et de vrai comique. L'auteur y jouait les trois rôles des jumeaux avec un grand talent. Colalto m. en 1778. On trouve la liste de ses autres pièces dans le répertoire de la comédie italienne, de l'*Almanach des spectacles*, années 1780 et suiv.

COLALTO (ANTOINE), mathém. ital., m. en 1820, profess. de mathém. transcend. à l'univ. de Padoue, a donné plus. *mém.* insérés dans les *Actes* des div. acad. d'Italie, et a pub. entre autres ouvr. relatifs à la science qu'il cultivait : l'*Identità del Calcolo differenziale, etc.*, Milan, 1802; *Geometria analitica a due e tre coordinate*, Padoue, 1809, plus. fois réimp., etc. Au moment de mourir il faisait imp. un ouv. sur les *Instrum. de mathem.*

COLANGELI (PIERRE-AURÈLE), né en 1747 à Collepietro dans les Abruzzes, exerçait la profess. d'avocat à Naples, et y pub. les ouvr. suiv. : *Dict. des lois du royaume*, 1805, 4 vol. in-8; *Ordre de la procedure civile*, ibid., 1809, 8 vol. in-8; *Tabl. de l'administration actuelle du royaume*, 1809; *Eloge de Porcinari*, 1809, etc. Mort en 1810.

COLARDEAU ou COLLARDEAU (JULIEN), procur. du roi au présidial de Fontenay-le-Comte vers 1590, m. en 1669, est aut. des ouv. suiv. : *Larvina, satyricon in chorearum lascivias et personata tripudia*, Paris, 1619, in-8 : c'est (comme l'indique son titre) un poème satir. contre les bals et mascarades; *Tableaux des victoires de Louis XIII*, ibid., 1630, in-12; *Description du château de Richelieu*, in-8. Ces deux derniers écrits sont également des poëmes. On trouve encore dans *le Sacrifice des Muses*, par Bois-Robert, une *Ode* de Colardeau sur un vaisseau nommé *le Grand Armand*.

COLARDEAU (CHARLES-PIERRE), poete franç., né à Janville dans l'Orléanais en 1732, montra de bonne heure un goût decidé pour la poésie franç., qui lui fit négliger un peu l'étude des langues anc. Son début fut l'*Epître d'Héloïse à Abailard*, imitée de Pope. Peu de temps après, il pub. avec moins de succès l'héroïde d'*Armide à Renaud*, dont le fond et les idées appartiennent au Tasse. Après ces essais, Colardeau travailla pour le théâtre, et fit jouer successivement les trag. d'*Astarbé*, 1758, de *Caliste* en 1760; cette dern. est une imitation de la pièce angl. de Rowe intit. : *la Belle pénitente*. Ces deux ouvr. prouvèrent plus de talent pour la versification que pour la composition dramatique, et n'obtinrent qu'un succès passager. L'aut. avait encore moins de dispositions pour la comédie si l'on en juge par *les Perfidies à la mode*, pièce en 5 actes qui ne fut point représentée. Colardeau pub. encore plus. autres poesies, fut nommé à l'académie franç. en 1776, et m. avant le jour de sa réception le 7 avril de la même année. Laharpe le remplaça. Des mœurs douces, un caractere indulgent et ennemi de la satire, rendaient son com-

merce facile et sa société agréable. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-8, Paris, 1779, avec fig. et en 3 vol. in-18.

COLAS (Jacques), capitaine ligueur, né à Montelimart vers le milieu du 16e S., fils d'un avocat, profess. en droit, suivit d'abord le barreau et devint vice-sénéchal du bailliage de sa ville natale. Nommé député aux états de Blois, il embrassa les intérêts des princes de la maison de Lorraine; et, à son retour en Dauphiné, abandonnant la magistrature pour le métier des armes, il leva un corps de 1200 arquebusiers, et fit une guerre acharnée aux protestans. La ligue crut devoir récompenser ses services et lui fit obtenir, par le crédit du duc de Mayenne, des lettres de noblesse, la charge de grand-prévôt de France et plus. autres distinctions. Après la prise de la Fère, où il commandait, il passa au service de l'archiduc Albert, fut fait prisonnier à la bataille de Niewport en 1600, et conduit à Ostende, où il m. L'histor. de Thou représente Jacques Colas comme un homme audacieux, entreprenant, et ajoute qu'il était devenu redoutable au duc de Mayenne lui-même, auteur de son élevation.

COLAS (Jean-Franç.), appelé aussi *Guyenne*, du nom de sa mère, né à Orléans en 1702, entra dans l'ordre des jésuites, y professa les humanités pendant 30 ans, quitta ensuite cette société pour prendre l'habit d'ecclésiastique séculier, devint chancelier de l'église royale de Saint-Aignan, et m. en 1772. On a de lui les ouvr. suiv. : *Oraison funèbre de L., duc d'Orleans, etc.*, Orléans, 1752, in-4; *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, ib., 1766; *le Manuel du cultivateur dans le vignoble d'Orléans*, Orléans, 1770, in-8, écrit estimé.

COLASSE (Paschal), maître de musique de la chapelle du roi, né à Paris en 1639, m. à Versailles en 1709, fut l'élève et le gendre de Lulli (*v.* ce nom); et l'imita servilement dans toutes ses compositions. On a de lui dix *operas* complètement oubliés aujourd'hui; des *motets*, *cantates*, *stances*, *etc.* qui ont eu le même sort.

COLAUD (N., comte), lieut.-gén., sénat., et ensuite pair de France, né à Briançon en 1754, entra de bonne heure au service, et était lieuten. de chasseurs à cheval au commencem. de la révolut. franç. Ses talens et sa valeur l'élevèrent successivem. de grade en grade jusqu'à celui de général de division, et il prit une grande part aux succès obtenus par les armées de la république. Bonaparte, parvenu au consulat, appela le général Colaud au sénat conservateur, créé par la constitution de 1800, et le nomma grand officier de la légion-d'honneur à l'institution de cet ordre. Le général continua de servir avec une grande distinction dans la campagne de 1806 contre la Prusse et la Russie, et fut chargé du commandement général du Hanovre en 1807. Il fit partie de la minorité du sénat qui osa s'opposer à l'ambition toujours croissante de l'empereur Napoléon, et tomba dès-lors dans une espèce de disgrâce dont il ne chercha point à se relever. Ayant voté la déchéance de l'empereur en 1814, il fut créé pair par le roi, et ne prit aucune part aux évènemens des cent jours en 1815. Rentré à la chambre des pairs, après le second retour du roi, il crut devoir à sa vieille amitié pour le maréc. Ney de voter dans le sens le plus favorable lors du procès de ce dern.; et cette conduite généreuse fut d'autant plus remarquée que plus. des anc. amis du maréchal n'eurent pas le même courage. Le général Colaud m. en 1819. — Colaud de la Salcette (Jacques-Bernardin), parent du précéd., chanoine de la cathédrale de Dié, député aux états-généraux, à la convention et au conseil des cinq-cents, né à Briançon en 1733, m. à Paris en 1796, voulut s'abstenir de voter dans le procès de Louis XVI; mais, forcé par les circonstances, il opina pour la détention jusqu'à la paix, le bannissement ensuite, et la m., en cas d'invasion.

COLBATCH (John), méd. angl. du 17e S., a laissé plus. tr. de méd. et de chirurgie, réunis et pub. sous ce titre : *A collection of tracts chirurgical's and medical's*, Londres, 1704, in-8. Un de ces tr. a été trad. en franç., sous ce titre : *Dissert. sur le guy de chêne, remède spécifique pour les maladies convulsives*, Paris, 1719, in-12.

COLBENSCHLAG ou COLBENIUS (Etienne), grav. allem., né à Saltsbourg en 1591, alla se perfectionner en Italie, où il publia ses estampes les plus estimées, telles qu'un *Christ descendu de la croix*, d'après Annibal Carrache; une *Adoration des bergers*, d'après le Dominiquin et plus. autres. On ignore l'époque de sa mort.

COLBERT (Jean-Baptiste), ministre et secrétaire-d'état, contrôleur-général des finances sous Louis XIV, naquit en 1619 à Reims, où son père, suivant l'opinion la plus généralement accréditée, faisait le commerce des draps et des vins. Après avoir été quelque temps commis dans une maison de banque, il fut placé par M. de Saint-Pouange, son parent, et beau-frère du secrét.-d'état Letellier, dans les bureaux de ce ministre. Celui-ci le fit connaître au cardinal Mazarin, qui, devinant le mérite du jeune commis, se l'attacha et le nomma son intendant. Colbert servit avec zèle les intérêts du premier ministre, et se prépara dans le silence à prendre part à l'administration de l'état. Il n'avait encore que 29 ans lorsque le cardinal le fit nommer conseiller-d'état. Il suivit son patron en Bourgogne, en Picardie, en Guyenne et en Champagne, pendant les guerres de la Fronde, et fut chargé de toutes les dépenses faites pour le service de la cour. Lorsque Mazarin, poursuivi par la haine publique, se retira à Cologne, Colbert resta l'agent secret de la correspondance que ce prem. ministre ne cessait point d'entretenir avec le conseil de la reine régente. Rentré en France, Mazarin récompensa la conduite prudente de son agent, dont le secret ne fut jamais découvert, en l'admettant dans sa plus intime confidence, et en le comblant de bienfaits, ainsi que sa famille. Il le nomma, en mourant, son exécuteur testamentaire, et le recommanda au roi comme un homme digne de toute sa confiance. Louis XIV, déjà décidé à gouverner par lui-même, se fit initier par Colbert dans la connaissance des affaires; puis le nomma intendant des finances. L'administr. de Fouquet (*v.* ce nom) fut dévoilée au monarque; après la chute de ce surintendant, Colbert eut seul la direction des finances avec le titre de contrôleur-général. Il avait à réparer les maux qu'avait amenés le règne orageux du faible Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées du cardinal de Richelieu, la longue querelle de la Fronde, le désordre complet des finances sous le card. Mazarin. Le ministre ne négligea rien pour atteindre ce but Chaque année de son administ. fut signalée, soit par l'introduct. de nouvelles manufact., soit par le rétablissement et l'accroissement des anciennes; et afin de faciliter l'écoulement de leurs produits, il fit réparer les grandes routes, ouvrir de nouv. communicat., construire le canal de Languedoc, dresser les plans de celui de Bourgogne, ériger en ports francs les ports de Marseille et de Dunkerque; il multiplia les entrepôts, accorda des primes pour les importations et les exportations, créa des chambres d'assurance, donna de la considération au commerce, et fit comprendre aux nobles qu'ils pouvaient s'y livrer sans déshonneur. Lorsque Louis XIV eut ajouté aux attributions de Colbert le département de la marine, en 1669, ce ministre, ne trouvant dans les ports de l'état que de vieux vaisseaux que Mazarin y avait laissé pourrir, commença par en acheter et bientôt en fit construire. Le port de

Rochefort fut, pour ainsi dire, créé de nouveau, quatre grands arsenaux maritimes furent construits à Brest, à Toulon, à Dunkerque et au Hâvre. Dès 1672, la France avait dans ses ports 60 vaisseaux de ligne et 40 frégates; et en 1681, victorieuse sur mer comme sur terre, elle comptait jusqu'à 198 bâtimens de guerre et 166,000 hommes classés pour tous les services. Ce fut par les conseils de Colbert que Louis XIV fit entreprendre la réforme des ordonnances civiles et criminelles, achevée en 1670. Les acad. des inscriptions et belles-lettres, des sciences, d'architect., furent successiv. fondées (de 1663 à 1671) sous les auspices de ce grand ministre. Par ses soins, l'acad. de peinture avait reçu une organisation nouvelle, et l'école fut établie. Il augmenta la biblioth. du roi et le jardin des plantes, fit bâtir l'observatoire, y appela Huyghens et Cassini (*v.* ces noms), envoya des astronomes et des physiciens à Cayenne pour y faire des observations, et fit commencer la méridienne qui traverse toute la France. Il contribua à l'embellissement de Paris par la construction de quais, de places publiques, de portes triomphales, des boulevards du nord, de la colonnade du Louvre et du jardin des Tuileries. Au sein des honneurs, avec une fortune qui s'élevait jusqu'à 10 millions, Colbert fut loin d'être heureux; il essuya des intrigues, se vit souvent traversé par des rivalités, par des jalousies: ce fut surtout la haine de Louvois (*v.* ce nom) qui lui attira ses plus cuisantes peines. Il mourut en 1683, épuisé par le travail, rongé par les inquiétudes et le chagrin, luttant avec peine contre les embarras présens, et prévoyant avec effroi ceux dont l'avenir menaçait encore l'état. Le peuple, dont il avait été le plus zélé défenseur, le poursuivit dans son aveugle haine, troubla ses funérailles et voulait violer son cercueil. On fit circuler contre sa mémoire des epitaphes, des sonnets, des épigrammes, des chansons et des pamphlets dégoûtans (toutes ces pièces, au nombre de 100, ont été impr. dans un rec. pub. à Cologne, 1693, in-12, et devenu très-rare). Il est cepend. le seul ministre des finances qui, chez nous, ait conservé son emploi jusqu'à sa mort: c'est peut-être aussi celui qui connut le mieux cette maxime, que les intérêts du peuple sont les véritables intérêts du souverain: il la mit en pratique avec une rare persévérance; et si Louis XIV obtint le titre de grand, c'est surtout à Colbert qu'il en est redevable. Quant à l'origine des dix millions qui composaient sa fortune à l'époque de sa mort, il prouva que pendant 22 ans d'administration les appointemens de ses places et les bienfaits du roi avaient pu lui donner les moyens de réunir un pareil avoir. Il existe aujourd'hui à la biblioth. du roi les *Mem. et dépêches du card. Mazarin et de J.-B. Colbert à M. Letellier, pendant le voyage de Bordeaux en* 1650, et les *Mem. de J.-B. Colbert*, 2 vol. MSs. in-fol. La *Vie de J.-B. Colbert*, impr. à Cologne en 1695, in-12, est un libelle injurieux, attribué mal à propos par Bayle à l'auteur des *Intrigues galantes des rois de France* (le sieur Vannel), mais qui est de Sandras de Courtilz. Le *Testament polit. de J.-B. Colbert*, pub. à La Haye, 1694 et 1704, in-12, est une mauvaise copie du *Testam. polit. du card. de Richelieu*, et a été fabriqué par Sandras de Courtilz (*v.* ce nom). D'Auvigny a écrit une assez bonne *Vie de Colbert*, insérée dans le recueil de celles *des hommes illustres de France*, tom. 5. L'*Eloge* de ce ministre fut mis au concours par l'acad. franç. en 1773, et le prix décerné à Necker (*v.* ce nom); morceau éloquent, mais peu historique, où l'on apprend moins ce qu'a fait Colbert, que ce que ferait M. Necker s'il était ministre. M. Bruny, directeur de la compagnie des Indes, a pub. un *Examen du ministère de Colbert*, Paris, 1774, in-8. Cet ouvr. n'est qu'une déclamation assez médiocre. Le livre le plus curieux, où l'on trouve un résumé des faits et des jugemens relatifs à Colbert, est celui publié par M. de Montyon; il a pour titre: *Particularités sur les Ministres des Finances*. M. Lémontey a lu en 1822, dans une séance de l'acad. franç., une *Notice sur Colbert*, publ. dans la *Galerie franç.*, in-4.

COLBERT (CHARLES), marquis de Croissy, frère du précéd., né à Paris en 1629, m. en 1696, fut successiv. conseiller d'état, présid. au conseil supér. d'Alsace, prem. président au parlement de Metz, intendant de justice, ambassad. en Angl., l'un des plénipotentiaires de France au congrès de Nimègue, et ministre secrétaire d'état en remplacement d'Arnauld de Pompone (*v.* ce nom). On a de lui des *Mémoires* sur l'Alsace, les trois évêchés et le Poitou; des *Lettres* concernant ses différentes missions diplomatiques, conservés MSs. à la bibliothèque du roi. Les lettres qui ont rapport au traité de Nimègue ont été impr. avec celles du comte d'Estrade et du comte d'Avaux, La Haye, 1710, 3 vol. in-12. — COLBERT (Édouard-François), comte de Maulevrier, autre frère de J.-B. Colbert, fut ministre d'état, chev. des ordres du roi, lieutenant-général des armées; gouvern. de Tournai, et m. en 1693.

COLBERT (JEAN-BAPTISTE), marquis de Seignelay, fils aîné de J.-B. Colbert, né à Paris, en 1651, fut formé aux affaires par son père, qui obtint pour lui la survivance de sa charge de secrétaire d'état au départem. de la marine. Il commença à exercer seul cette place, en 1676, et donna tous ses soins à la prospérité de la marine et du commerce. Il s'embarqua sur la flotte que Louis XIV avait envoyée en 1684 devant Gènes pour bombarder cette ville, et ramena à Versailles le doge et les quatre sénateurs qui firent au roi toutes les soumissions que l'on exigeait d'eux (*v.* Lescaro). En 1688, il s'embarqua de nouveau sur la flotte destinée à combattre les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande; il dirigea deux ans plus tard le nouvel armement qui eut lieu contre les mêmes puissances, et m. cette année d'une malad. de langueur. — COLBERT (Jacques-Nicolas), frère du précéd., né à Paris en 1654, entra dans l'état ecclésiast., fut doct. de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, archev. de Rouen, memb. de l'acad. franç., de celle des inscrip. et b.-let., et m. en 1707. — COLBERT (Antoine-Martin), frère des précéd., m. en 1689, fut bailli de Malthe, et général des galères de cet ordre. — COLBERT (Jules-Armand), 4e fils du grand Colbert, lieutenant-général des armées du roi, m. à Ulm en 1704, des suites des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Hochstett. — COLBERT (Michel), parent des précéd., entra dans l'ordre des prémontrés, en devint abbé général en 1670, et m. à Paris en 1702. On a de lui: *Lettre d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8; *Lettre de consolations*, adressées à sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlement de Rouen. — COLBERT (N.), duc d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert, m. vers 1780, a traduit en français *La divine comédie du Dante Alighieri*, etc., Paris, 1796, in-8, publié par les soins de Sallior, qui avait revu le travail. On croit que le duc d'Estouteville a travaillé avec Fréron à l'imitation en prose du 8e chant de l'*Adone* du cavalier Marini, pub. sous le titre des *Vrais plaisirs*, ou *les Amours de Vénus et d'Adonis*, 1748, in-12, et réimp. sous celui d'*Adonis*, poème, 1775, in-8.

COLBERT (JEAN-BAPT.), marquis de Torcy, fils de Ch. Colbert, marquis de Croissy, né à Paris en 1665, suivit, comme son père, la carrière diplomatique, fut ambassadeur en Portugal, en Danemarck, en Angleterre, secrétaire et grand trésorier d'état, ministre des affaires étrangères en 1688, surintendant-général des postes, en 1799. Ce fut lui qui ouvrit l'avis, au conseil privé, d'accepter le testament de Charles II, qui, à défaut

d'héritier, laissait le trône d'Espagne à un prince de la maison de Bourbon. Malgré ses nombreux et importans services, il fut obligé, sous la régence, de se démettre de ses emplois. L'académie des sciences l'admit au nombre de ses membres en 1718, et il m. en 1746. On a de lui des *Mémoires* pour servir à l'hist. des négociations depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht, La Haye (Paris) 1756, 3 vol. in-12. « Ces *Mémoires*, dit Voltaire, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond ; on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV ; mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur ; c'est la modération elle-même qui conduisait la plume.» On trouve encore dans les *Mémoires* de l'académie des sciences, année 1741, un autre écrit du marquis de Torcy, intit. : *Relation de la Fontaine sans fond*, de Sablé, en Anjou. — COLBERT (Charles-Joachim), second fils du marquis de Croissy, né à Paris en 1667, embrassa l'état ecclésiastique, et fut conclaviste du cardinal de Furstemberg, lors de l'élect. du pape Alexandre VIII. Nommé à l'évêché de Montpellier, en 1697, il travailla avec succès à la conversion des calvinistes, s'opposa par plus. *Lettres past. et mandemens*, à la bulle *Unigenitus*; quelques-uns de ses écrits, recueillis en 3 vol. in-4, 1740, furent condamnés à Rome. Ce prélat m. en 1738.

COLBERT (AUGUSTE-MARIE-FRANÇOIS), général de brigade, fils du comte Louis-François-Henri Colbert, mestre-de-camp d'infanterie, né à Paris en 1777, entra fort jeune au service comme soldat, devint aide-de-camp du général Grouchy (vendémiaire an IV), et passa dans le même grade, à la suite du général Murat, en Italie, puis en Egypte. L'intrépidité qu'il déploya sur le champ de bataille de Salahiéh lui mérita le poste de chef d'escadron ; et à celle de St-Jean-d'Acre, où il fut grièvement blessé, il reçut des armes d'honneur. De retour en France avec le général Desaix, il fut nommé, à Marengo, colonel du 10e régim. de chasseurs, et en 1805, fut élevé au grade de général de brigade. Ce brave officier fut enlevé à l'armée en 1809 : il est du petit nombre de ceux auxquels le gouvernement impérial avait décrété l'érection d'une statue sur le pont Louis XVI. — Ambroise COLBERT, son parent, entra au service comme sous-lieuten. dans le 2e régim. de dragons, émigra en 1792, servit avec distinction dans la Vendée, particulièrement à la sortie de Menin, où il reçut plus. blessures, et m. à la Martinique.

COLBERT (EDOUARD-CHARLES-VICTURNIN de), contre-amiral, né en 1758, entra au service de mer en 1774, fut nommé capitaine de vaisseau en 1791, émigra peu de temps après, assista à la malheureuse affaire de Quiberon avec l'armée des princes, puis se rendit dans la Vendée, où il devint aide-de-camp de Stofflet, ancien garde-chasse du comte de Colbert-Maulevrier, son frère. Il passa ensuite en Amérique, revint en France en 1803, et lors de la restauration fut nommé capitaine des gardes du pavillon-amiral. Il siégea à la chambre représentative de 1814, comme député d'Eure-et-Loir, et l'année suiv. fut nommé contre-amiral et command. de l'ordre de St-Louis. Mis à la réforme par ordonnance du mois d'octobre 1817, il ne put supporter cette sorte de disgrâce, tomba malade de chagrin, et m. le 2 février 1820.

COLDORÉ (JULIEN DE FONTENAI, dit), ainsi appelé parce qu'il portait au cou des chaînes d'or (distinction honorifique alors usitée), graveur en pierres fines, vivait sous le règne de Henri IV, dont il grava plus. fois le portrait en creux. Ces morceaux sont remarquables par leur parfaite ressemblance, ainsi que par le fini des détails ; on les estime presque à l'égal des pierres antiques. Ce fut cet artiste qui eut l'honneur de graver le *portrait-modèle* de la reine Elisabeth d'Angleterre.

COLE (HENRI), théol. angl., m. en 1579, est aut. des ouvr. suiv. : *Disputation with archbishop Cranmer, and bishop Ridley*, Oxford, 1554; *Funeral sermon at the Burning of Dr. Cranmer, archbishop of Canterbury; Letters to John Jewel, bishop of Salisbury; An answer to the first proposition of the protestants*, etc. Ces deux derniers écrits sont insérés dans l'*Hist. de la réformation* du docteur Burnet.

COLE (WILLIAM), botan. et théol. angl., m. en 1662, a laissé : *L'art d'herboriser* (en angl.), 1656, in-8; *Le séjour d'Adam dans l'Eden* (idem), 1657; *L'homme considéré suiv. la théol., la philos. et l'anatomie, et comparé avec l'univers.*—Un autre William COLE, méd. angl., m. au commencement du 18e S., exerça son art à Oxford, et fut lié avec le célèbre Sydenham (*v.* ce nom). On a de lui les ouv. suiv. : *Cogitata de secretione animali*, Oxford, 1674, in-12; *Pratical-essay, concerning the late frequenty of appoplexis*, ib., 1689, in-8, Londres, 1693; *Novæ hypotheseos, ad explicanda febrium intermittentium symptomata*, etc., Londres, 1693, in-8; Amsterdam, 1698, in-8; *Disquisitio de perspirationis insensibilis materiâ et peragendi ratione*, Londres, 1702, in-8. — Un troisième William COLE, antiquaire angl., né dans le comté de Cambridge, en 1714, m. en 1782, a laissé en MSs, déposés au muséum britannique, les *vies* des sav. nés à Cambridge, et une *Hist.* du comté de ce nom.

COLE (THOMAS), ministre dissident angl., m. en 1707, fut principal du collége de Ste-Marie à Oxford, et compta Locke au nombre de ses disciples. Expulsé comme non conformiste, à la restauration, il vint s'établir à Londres, et devint un des profess. de Pinners-Hall. On a de lui des *Disc. sur la régénération, la foi, la pénitence, la religion chrétienne* et d'autres ouvr. mystiques. — Un autre Thomas COLE, également ministre dissident, vivait au commencement du 18e S., et fut en correspondance avec le botan. Dillenius. Il avait formé un herbier, que dans un accès de ferveur religieuse il livra aux flammes comme une œuvre trop mondaine.

COLE (CHARLES-NELSON), jurisc. angl., né en 1722, m. en 1804, a laissé un *recueil de lois*; une édit. des *ouvr.* de Soame Jenyns, et une autre de William Dungdale.

COLELLA (FRANÇOIS-ANTOINE), frère mineur conv., né à Bari dans le roy. de Naples, au 17e S., est aut. d'un ouvr. intit. : *Morales affectus*.

COLEONI (BARTHÉLEMI), capitaine italien du 15e S., né à Bergame, eut le commandement des troupes de Venise employées contre Philippe Visconti, duc de Milan, et après s'être signalé contre ce prince, embrassa son parti. Il rentra ensuite au service de la république de Venise, qui lui confia le commandement d'une armée contre les Turks. Il m. peu de temps après, en 1475. Il est le prem. qui ait introduit l'usage de traîner de l'artillerie en campagne. Le sénat vénitien lui fit élever une statue équestre en bronze sur la place de St-Jean et St-Paul à Venise.

COLER (JEAN), méd. allemand du 17e S., a écrit sur l'agriculture et l'économie rurale, les ouvr. suiv. qui ont eu un gr. nomb. d'édit. : *Œconomica oder Hausbuch*, etc., Wittemberg, 1575, 1602, in-4, en 6 parties qui furent impr. ensemble en 1632; in-fol.; *Calendarium perpetuum œconomicum erster Theil*, 1572, in-4; — *ander Theil*, ibid., 1606, 1607, in-4, 1620, in-fol., 1622, 1632, 1727, in-fol.; *Dissertatio de Bombyce*, Giessen, 1665, in-4.

COLER (JEAN). V. SPINOSA.

COLER (JEAN-CHRISTOPHE), théol. protestant, bibliogr. allem., né en 1691 dans la Thuringe, fut ministre et prédicateur de la cour du duc de Saxe-Weimar, et m. en 1736. On a de lui les ouvrages

suiv. : *Hist. Gothofr. Arnoldi*, Wittemberg, 1718, in-8; *Acta litter. acad. Wittembergensis*, ibid., 1719, in-8; *Biblioth. théol. choisie* (en allemand), Leipsig, 1724, 1736, 7 vol. in-8, pub. par cahiers. Coler n'a fait que les 36 prem., les autres sont de G.-Ern. Bartholomei; *Anthologia, seu epist. varii argumenti*, Leipsig, 1725, 1728, 6 cahiers, form. un vol. in-8; *Remarques importantes sur div. sujets de théol., d'hist. natur., de critique et de littérature* (en allem.), ibid., 1734, in-8, *Acta hist.-eccles.*, Weimar, 1744 et années suiv., en 120 cah. in-8 : les 5 prem. sont de Coler, les autres appartiennent à G.-C. Bartholomei jusqu'au n° 96, et à J. Christian, son frère, conservateur de la bibliothèque ducale de Weimar. On doit encore à J.-C. Coler la *Vie* de Théoph. Wernsdorf Wittemberg, 1719; et plus. *Dissert.* acad., impr. ibid., 1714, in-4.

COLES (N., sieur de), poète franç., n'est connu que comme auteur d'un poëme satyrique contre les femmes, intit. : *l'Enfer de Cupidon*, Lyon, 1555, in-8, édit. très-rare; on en trouve l'analyse dans la *Biblioth. franç.* de l'abbé Goujet, t. 11. Duverdier en a inséré un fragment dans la sienne.

COLES (Elisha), sténographe et grammairien angl., né vers 1640 dans le comté de Northampton, s'établit à Londres comme maître de langues, et commençait à y jouir de quelq. réputation lorsqu'une procédure criminelle, dans laquelle il fut impliqué, le força de s'expatrier. On ignore l'époque de sa m. Ses principaux ouvr. sont un *Tr.* de sténographie, 1674, in-8, souvent réimpr. La meill. édit. est celle de Londres, 1707, in-8. On y trouve les règles fondamentales des méthodes et systèmes de tachygraphie, usités jusqu'alors; *Nolens, volens ou Vous saurez le latin bon gré malgré*, ibid., 1675; *la Bible visible de la jeunesse*, avec 34 pl.; *Dictionn. angl.; Dictionn. angl.-lat. et lat.-angl.*, 1677, in-4, la 14e édit. parut à Lond., 1742, in-8.

COLET (Jean), théol. anglais, né à Londres en 1466, mort en 1519, voyagea en France et en Italie, se lia avec les hommes les plus célèbres de son temps, et à son retour dans sa patrie fut reçu docteur en théol. à l'univ. d'Oxford, où il avait fait ses études. Il devint ensuite chanoine et doyen de St-Paul, fut accusé d'hérésie par les év., et faillit être condamné au supplice du feu. On a de lui : outre plus. *Sermons* : *Rudimenta grammatices*, etc., Londres, 1539, in-8, pour l'usage de l'école du Christ qu'il avait fondée à l'église cathédrale de St-Paul; *Absolutissimus de octo orationis partium constructione libellus*, Anvers, 1530, in-8; *Epîtres à Erasme*, avec lequel il avait été lié intimement : ces *Epîtres* ou *Lettres* ont été imp. en partie avec celles d'Erasme; *Comment.* sur diverses parties des livres saints, et plusieurs ouvrages de théologie peu remarquables.

COLET ou COLLET (Claude), écriv. français du 16e S., a pub. une trad. franç. du 9e livre d'*Amadis des Gaules*, roman espag. Le sav. Baillet, d'après Lacroix du Maine (*v.* ces noms), a pensé que Colet était un nom supposé sous lequel s'était caché Gilles Boileau (*v.* ce nom); mais La Monnoye a relevé cette erreur. Colet a encore trad. de l'esp. l'*Hist. palladienne*, etc., Paris, 1555, in-fol., rare, ib., 1573, in-8; et il a comp. l'*Oraison de Mars aux dames de la court* (en rimes), Paris, 1544, in-4; 2e édit. augmentée, ibid., 1548, in-8. Rigolet de Juvigny attribue à Colet une traduction de l'*Histoire OEthiopique* d'Héliodore, Paris, 1549, in-8; mais cette trad. n'est autre que celle d'Amyot; Colet n'est aut. que des vers qui sont après l'avertissement, et qui sont à la louange de l'auteur.

COLETI (Nicolas), ecclésiast. vénitien, né en 1680, m. en 1765, a publ. une nouv. édit., corrigée et augmentée, de l'*Italia sacra* de Ferdinand Ughelli (*v.* ce nom), ouvr. contenant beaucoup d'erreurs et d'omissions, et qui n'allait que jusqu'à l'an 1648. Cette 2e édit., commencée en 1717, et terminée en 1733, forme 10 vol. in-fol. Elle renferme aussi des fautes, mais qui doivent être attribuées aux imp. Coleti a aussi travaillé à la nouv. édit. de la *Collection des conciles* du P. Labbe, et l'a enrichie de notes, de remarques et additions estimées. On lui doit encore : *Series episcoporum Cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4; *Monumenta ecclesiæ Venetæ S. Moïsis*, 1758, in-4. — Coleti (Jean-Antoine), lib., parent du précéd., a pub. le catalogue *Della storia d'Italia*, Venise, 1779, in-4, en société avec son frère, et les *Opuscules* suiv., de sa composition : *Oraison funèbre du pape Clément XIII* (en latin), Venise, 1769; *Oraison funèbre de Jérôme Zuccaro, grand chancelier* (en ital.), ibid., 1772; *Gli versi di S. Gregorio Nazianzeno, sopra la carità, ridotti in verso sciolto.* — Coleti (Jean-Dominique), jésuite, de la famille des précéd., né en 1727, fut missionnaire au Mexique, et mourut en 1798. On a de lui : *Dizionario storico-geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4; *Notæ et siglæ, quæ in nummis et lapidibus apud Romanos obtinebant, explicatæ*, ibid., 1785, in-4, avec des notes de Villoison. Il avait entrepris un nouveau travail sur l'*Italia sacra*, en la continuant jusqu'à l'an 1798, époque de sa mort. Cet ouvr. est resté MS., ainsi que plusieurs *Dissertations* sur des monumens trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc., et de nombreux matériaux pour une hist. du Mexique, et des missions faites dans ce pays. — J. Coleti, autre jésuite de la même famille, m. en 1812, à l'âge de 78 ans, a pub. : *Dissertazione sugli antichi pedagoghi*, imp. à Venise en 1780, et insérée dans les *Opusculi Ferraresi*; *de situ Stridonis urbis natalis S. Hieronymi*, ibid., 1784, in-4. Il a travaillé aussi à la continuation de l'*Illyricum sacrum* de son confrère le P. Daniel Ferrati. V. ce nom.

COLETTE (Ste), réformatrice de l'ordre de Ste Claire, née à Corbie (Picardie) en 1380 d'une famille dont le nom était *Boilet*, entra, après la mort de ses parens, dans la congrégation des *béguines*, espèce de demi-religieuses qui vivaient du travail de leurs mains, puis chez les sœurs du tiers ordre de St-François, qui n'étaient liées par aucun vœu, et se retira ensuite dans un ermitage dépendant de l'abbaye de Corbie. Elle sortit de cette retraite au bout de deux ans pour entrer chez les religieuses de Ste-Claire, où elle forma le dessein de rétablir la règle de cet ordre dans toute sa pureté primitive. Ses prem. tentatives échouèrent dans les monastères de France, où elle fut regardée comme une visionnaire. Mais elle fut plus heureuse en Savoie. Il en résulta dans l'ordre une distinction entre les *clarisses* ou les *Colettines* et les religieuses de Ste-Claire, appelées *urbanistes* (*v.* Claire, Ste); cet état dura jusqu'en 1517, que Léon X réunit ces branches, sous le titre général d'*Observantines*. Ste Colette mourut à Gand en 1446; béatifiée par le pape Sixte IV, elle ne fut canonisée qu'en 1807 par le pape Pie VII. Ce long retard dans sa canonisation venait de ce qu'elle avait reçu sa mission de réformatrice de l'antipape Pierre de Lune (*v.* Benoit, après Benoit XII), que la France seule avait reconnu sous le nom de Benoît XIII. La *vie* de cette sainte fut écrite dans le temps par le père Devaux, son confesseur; et l'abbé de Montis en a publié une autre, 1771, in-12.

COLEY (Henri), astrol. anglais, né à Oxford en 1633, était fils d'un tailleur; mais ayant eu l'occasion de connaître l'astronome Leilly, il quitta l'aiguille pour l'astrolabe, se livra à toutes les rêveries de l'astrol. judiciaire, et mourut en 1690. Il est aut. d'un ouv. int. *Clavis astrologiæ elimata, or a Key to whole art of astrology*, etc., Londres, 1675, in-8.

COLIGNI (Gaspard de), 1er du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de

Bresse, accompagna Charles VIII dans l'expéd. de Naples en 1394, et Louis XII à la conquête du Milanais; il commanda un corps de troupes à la bataille d'Aignadel, un autre à la bataille de Marignan, sous François Ier, qui le créa maréchal de France, et lui donna le gouv. de Champagne et de Picardie. Son mariage avec Louise de Montmorenci, sœur du connétable Anne, avait beaucoup contribué à son avancement. Il m. à Acqs en 1522.

COLIGNI (ODET de), card. de Châtillon, fils du précéd., frère de l'amiral Gaspard et de Dandelot, né en 1515, reçut la pourpre en 1533 des mains de Clément VII, et fut successiv. archev. de Toulouse et év. de Beauvais. La lecture de quelq. écrits de Calvin, et surtout l'ascendant de Dandelot, son frère puîné, l'ayant déterminé à embrasser la réforme, il fut excomm. par Pie IV et rayé de la liste des card. Odet de Coligni épousa alors publiq. Elisabeth de Hauteville, qui fut présentée à la cour, où on la nommait indifféremment *Mad. la Cardinale*, ou *la comtesse de Beauvais*. Odet avait pris ce titre de son évêché, qu'il continuait d'occuper, et parut même avec sa femme en habit de cardinal à la cérémonie de la majorité de Charles IX. Lorsque la guerre civile recommença entre les catholiques et les protestans, il prit les armes contre les prem., et assista à la bataille de St-Denis, où, suivant Brantôme, « il fit très-bien, et montra au monde qu'un noble et généreux cœur ne peut mentir ni faillir, en quelque lieu qu'il se trouve, ni en quelqu'habit qu'il soit. » A la suite de cette journée, il fut décrété de prise de corps, et passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par la reine Elisabeth. Après la pacification de 1570, il se disposait à revenir en France lorsqu'il mourut à Hampton, le 14 fév. 1571, empoisonné par un de ses valets de chambre, qui fut arrêté peu de temps après à la Rochelle, et périt sur l'échafaud. La veuve du card. réclama son douaire, mais la demande fut rejetée par arrêt du parlement de Paris en 1604.

COLIGNI (GASPARD de), 2e du nom, frère du précéd., amiral de France, né en 1517, à Châtillon-sur-Loing, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fut armé chev., ainsi que son frère Dandelot, sur le champ de bataille de Cérisoles, par le comte d'Enghein. Il contribua ensuite à la prise de Carignan, fut nommé colon.-gén. de l'infant. sous Henri II, ensuite amiral de France en 1552, et justifia cet avanc. en 1554 à la journée de Renti, dont le succès lui était dû en grande partie, et dont le duc de Guise s'attribua tout l'honneur. Ce fut le sujet de la rupture qui éclata alors entre ces deux personnages. Plus tard, l'armée espagn., commandée par le prince de Savoie, après plusieurs succès obtenus sur les troupes royales en Picardie, étant venue mettre le siége devant St-Quentin, l'amiral Coligni se jeta à la hâte dans cette place avec quelq. hommes determinés. Il y fut fait prisonn. à la suite d'un assaut, et ne recouvra sa liberté qu'au prix d'une rançon de 50,000 écus. Après la m. d'Henri II, Coligni résigna success. tous ses emplois, et se retira dans ses terres, où ses entret. avec Dandelot et la lecture des livres de controverse l'amenèrent insensiblement à partager les opinions des protestans. Les premiers édits rendus contre ceux-ci l'affligèrent d'autant plus qu'il en prédit les suites; et pour les détourner autant qu'il était en son pouvoir, il chercha à établir des colonies de réformés dans le Nouveau-Monde. Lorsque ces mêmes édits prirent un caractère plus alarmant, il ne crut pas devoir refuser à ses co-religionn. l'appui de son nom, qu'ils réclam., et se chargea de remettre au roi lui-même un mém., dont l'heur. résultat fut l'édit de 1562. Sur ces entrefaites le massacre de quelques protest. à Vassy par le duc de Guise ayant réveillé toutes les craintes des protestans, ils coururent aux armes et s'emparèrent d'Orléans; le prince de Condé et Coligni, qui s'étaient mis à leur tête, perdirent la bataille de Dreux contre ce même duc de Guise, qui, poursuivant sa victoire, vint assiéger Orléans, et fut assassiné d'un coup de pistolet (*v.* Poltrot) au moment de donner l'assaut à cette ville. Accusé d'avoir conseillé ce crime, Coligni s'en justifia par serment. La guerre civile ayant cessé quelq. temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567, l'amiral et le prince de Condé livrèrent la bataille de St-Denis contre le connétable de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac, fatale aux calvinistes: Condé y perdit la vie, et Coligni demeura seul chargé de la direction du parti vaincu, qui le fut une seconde fois à Maucontour. Mais le duc d'Anjou n'ayant pas profité de ce succès, laissa à l'amiral le temps de recevoir les secours qu'il attendait d'Allemagne. Bientôt un troisième traité de pacification fut conclu à St-Germain en 1570. Coligni vint à Paris, et reçut de la reine mère un accueil plus flatteur qu'il ne l'espérait; toutefois les marques d'affection qu'on lui prodiguait n'étaient que des embûches: un vendredi, l'amiral, sortant du conseil du roi, qui se tenait au Louvre, un homme aposté par les Guise lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse, dont il fut blessé au bras gauche, et qui lui emporta l'index de la main droite. Le roi de Navarre (depuis Henri IV) et le prince de Condé se plaignirent au roi de cet attentat. Charles IX, exercé à la dissimulation par sa mère, vint dans l'après-midi visiter l'amiral, lui témoigna son chagrin de cet évènement, et jura que le coupable serait puni. C'était dans le temps même que se préparait l'horrible massacre, dit *la St-Barthélemi*. Le signal en ayant été donné, comme on sait, dans la nuit du 24 au 25 août, le duc de Guise, bien escorté, se dirigea vers la maison de Coligni, située rue Béthisy: la porte en fut enfoncée, et un nommé Besme ou Bême (*v.* ce nom), après avoir porté plusieurs coups à l'amiral, le traîna par les pieds jusqu'à une fenêtre, et le jeta dans la cour où se trouvait le duc de Guise, qui eut l'infamie de frapper du pied son corps palpitant. Le cadavre resta exposé pendant trois jours aux regards des fanatiques, et fut attaché ensuite par les pieds au gibet de Montfaucon, où Charles IX alla le voir.... Quelques serviteurs de Coligni allèrent détacher ses restes pendant la nuit et les transportèrent au tombeau de sa famille à Châtillon. Ils y étaient demeurés dans l'oubli jusqu'en 1786, lorsque le marquis de Montesquiou Fezensac (*v.* ce nom), les obtint du duc de Luxembourg (devenu seigneur de Châtillon), et les fit transporter dans sa terre de Maupertuis, où ils furent déposés dans un sarcophage de marbre noir. Pendant la révolution, ce monument passa au musée de la rue des Petits-Augustins par les soins de l'administrateur, M. Alex. Lenoir. On conserve à la bibliothèque du roi les lettres et les négociations de l'amiral Coligni; d'autres pièces de lui sont insérées dans les *Mémoires de Condé*, et sa *Relation du siége de St-Quentin* a été imp. plus. fois. Sa *vie* a été écrite en latin par J. de Serres, 1575, in-8; Utrecht, 1664, in-12; trad. en fr. et reprod. sous le titre de *Mem. de Coligni*, Paris, 1665, in-12. On a encore: *Disc. sur l'amiral de Châtillon* (Coligni), par Brantôme, t. VIII de ses œuvres, édit. de 1740; *Vie de l'amiral de Coligni*, par Sandras de Courtilz, Cologne (Amsterdam), 1686, 1691, in-12; *Vie de Coligni*, par Pérau, mieux écrite que la précéd., et formant les t. 15 et 16 des *Vies des hommes illustres de la France*. M. de Paulmy, dans le 28e vol. de ses *Mélanges tirés d'une grande Biblioth.*, a tracé une *Vie militaire* de ce célèbre amiral, extraite en grande partie de ses *Mémoires* écrits par lui-même, dont quelques-uns ont été imprimés, et le reste est encore MS. dans plusieurs grandes bibliothèques. Il existe deux tragéd. sur la mort de Coligni, par Chantelouve et d'Arnaud Baculard (*v.* ces noms)

— Coligni (François de), fils de l'amiral, né en 1557, échappé au massacre de la St-Barthélemi, se réfugia d'abord à Genève, ensuite à Bâle, rentra en France, et se joignit aux mécontens, commandés par le duc d'Alençon (*v.* ce nom). A la paix qui suivit, la mémoire de l'amiral Coligni ayant été réhabilitée, son fils fut mis en possession de ses biens. Pendant les guerres de la ligue, François de Coligni resta fidèle à Henri IV, qui le récompensa par le gouvernement de Bourgogne, par la place de colon.-génér. de l'infant. que son père et son oncle avaient remplie, et par celle d'amiral de Guyenne. Il m. en 1591. — Son fils, Coligni (Henri de), lui succéda dans la place d'amiral de Guyenne et fut tué au siége d'Ostende en 1601, à l'âge de 20 ans.

COLIGNI (Franç. de). V. Dandelot.

COLIGNI CHATILLON (Gaspard de), trois. du nom, fils de François, amiral de Guyenne, né en 1584, fit ses prem. armes en Hollande contre les Espagnols, et obtint ensuite la place de colonel général de l'infanterie. En 1622, ayant remis Aigues-Mortes au pouvoir du roi, il fut fait maréchal, et fit, avec des succès variés, les campagnes de 1630 en Savoie, de 1635, 1636 et 1638 en Flandre et Picardie; il repassa en Piémont en 1639, revint en Flandre l'année suiv., et fut battu, en 1641, à la bataille de la Marfée, par le comte de Soissons, qui paya la victoire de sa vie. Retiré du service après cette défaite, le maréchal de Châtillon m. en 1646. — Coligni (Gaspard IV de), duc de Châtillon, lieuten.-gén. des armées du roi, fils du précéd., abjura le calvinisme, et m. en 1639, à l'âge de 34 ans, d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton. Il laissa un fils, m. à l'âge de 17 ans, et en qui finit la postérité de l'amiral de Coligni.

COLIGNI (Jean de), lieut.-génér., gouverneur d'Autun, de la branche de la maison de Châtillon, dite de Saligni, embrassa le parti du prince de Condé pendant les guerres de la Fronde, obtint le commandement d'un corps de troupes envoyé par le roi, en 1664, au secours de l'empereur contre les Turks, et m. en 1686. Il a laissé des *Mémoires* MSs. dans lesquels il ne se montre ni aussi fidèle, ni aussi dévoué au prince de Condé qu'on pourrait le croire d'après le témoignage de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*). Ces mémoires, écrits et signés de la main de Coligni, sont sur les marges d'un missel dont le célèbre Mirabeau avait fait l'acquisition. — Coligni (M.-C.-J. Pillerot de), se disant issu de l'illustre famille de ce nom, et comte du St-empire romain, sorti de France au commencement de la révolution, y rentra en 1794, et s'établit à Romainville, près Paris, où il se mit à fabriquer de la fausse monnaie d'or et des assignats. Poursuivi pour ce délit, il quitta de nouveau la France, séjourna successivem. en Allemagne, en Italie et en Suisse, puis revint à Paris, où il fut découvert par la police, mis en jugement et condamné à mort, le 16 janv. 1799, comme émigré.

COLIGNON (François), grav., né à Nanci vers 1621, m. en 1671, élève et émule de Callot, a laissé un œuvre considérable et estimé. On distingue, parmi ses estampes, dont la touche est en général facile et légère, *la Bataille de Rocroi*; *les Facetieuses inventions d'amour*; *les Bâtimens de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint*; *Attila mis en fuite*, etc. — On voyait autrefois à St-Nicolas-du-Chardonnet quelques fig. en marbre d'un artiste de ce nom, dont l'existence paraît antérieure.

COLIGNON (Charles), méd. angl., né à Londres en 1725, m. en 1785, profess. d'anat. et de méd. à Cambridge, a laissé div. écrits relatifs à son art, des fragm. de morale et des poésies fort médiocres, recueillies sous le titre d'*OEuv. mêlées*, 1786, in-4.

COLIN (Jacques), écriv. franç. du 16e S., né à Auxerre, m. dans l'obscurité vers 1547, après avoir été lecteur et secrét. de François Ier, a laissé quelq. trad. en vers franç. du grec et du lat., telles que la *Descript. des armes d'Achille* (d'Homère), et le *Procès d'Ajax et d'Ulysse pour ces armes* (d'Ovide), Lyon, 1547, in-16, réimpr. dans un rec. de vers de différens aut., Lyon, 1549, in-16. L'abbé Goujet a réimpr., dans le t. 11, p. 403, de sa *Biblioth. franç.*, une petite pièce ingénieuse de cet aut. intit.: *Dialogue entre Vénus et l'Amour.* — Colin (Jean), bailli du comté de Beaufort dans le 16e S., a laissé des traduct. franç. de div. ouvr. d'Hérodien, Plutarque et Cicéron, impr. de 1537 à 1558. — Colin (Philibert), avoc. puis conseiller au parlement de Dijon, né en 1507 à Chailly-en-Auxois, a pub.: *Paradoxon de morosophiâ et sapiente stultitiâ*, Dijon, in-4; *de majumâ festivitate*, etc., poème, ibid., 1571, 1572, in-4, etc. — Colin (Ant.), apoth. à Lyon vers le commenc. du 17e S., a donné une trad. franç. d'une des parties du tr. des plantes exotiques de Lécluse, sous ce titre: *Hist. des drogues, épiceries et de cert. médic. simples qui naissent es Indes et en l'Amérique*, 1612, 1619, 2 part. en 1 vol. in-8. — Un ecclés. de ce nom, m. en 1754, trés. et vic.-gén. du chapitre de l'église de Paris, a donné une bonne trad. du *Tr. de l'orateur* de Cicéron, 1737, in-12, avec un comment. et des réflexions critiques; une *Vie de Marie de Lumague de Polaillon*, 1744, in-12, etc. L'abbé Colin avait remporté 3 prix à l'acad. franç. de 1705 à 1717.

COLIN. V. Collin.

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur, né à Pont-de-Colines en Picardie, mort à Paris vers 1546, successeur de Henri Etienne, passe pour avoir introduit le premier, dans la typographie franç. l'usage des caractères italiques, dont l'invent. appartient à Alde-Manuce (*v.* ce nom). Outre les préfaces dont on suppose qu'il a enrichi plus. des belles édit. sorties de ses presses, on lui attribue: *Grammatographia*, Paris, 1541, ouvr. fort rare. R. Calderius, a pub. le catalogue chron. des édit. de Colines, Paris, 1548, in-8; et Maittaire l'a inséré avec la vie de ce célèbre impr. dans le prem. vol. de ses *Vitæ typogr. inter Parisienses.*

COLINI. V. Collini.

COLINS (Pierre de), littér. franç. du 16e S., m. en 1646 à Enghien, avait suivi la carrière des armes avant d'embrasser celle des lettres, et a donné: *Hist. des choses les plus mémorables advenues en Europe depuis l'an 1130 jusqu'à notre S.*, Mons, 1634, in-4; Tournai, 1648, in-4. — Le comte de Colins-Mortagne, son arrière-petit-fils, brilla à la cour de Louis XIV, et m. en 1720.

COLLADO (Louis), célèbre méd. et anat. esp. du 16e S., a pub.: *In Galenei librum de ossibus comment.*, Valence (Espagne), 1555, in-8; *Ex Hippocratis et Galeni monum. isagoge*, etc., ibid., 1561, in-8; *de Indicat. lib. unus*, ibid., 1572, in-8. — Collado (Didace), dominicain esp., surintend. des monast. aux îles Philippines dans le 17e S., a laissé plus. ouvr. utiles pour la connaissance des langues de la partie la plus occid. de l'Asie; les plus importans sont: *Ars gramm. japonicæ linguæ*, Rome, 1631, 1632, in-4; *Dictionn., sive thes. linguæ japonicæ compend.*, ibid., 1632, in-4; *Modus confitendi..... pœnitent. japonensem*, etc., ibid., 1631, 1632, in-4; *Hist. eclesiást. de los sucesos de la cristiandad de Japon, etc., por el P. H. Orfanel, añadida por Collado*, Madrid, 1632, 1633, in-4, etc.; *Dictionn. linguæ sinensis*, Rome, 1632, in-4.

COLLADON (Germain), doct. en droit, né à la Châtre (Berri) au commencement du 16e S., embrassa la religion protestante, et se rendit à Genève, où il fut chargé, avec Dorsières, de la confect. du *Code civil et polit.*, pub. en 1568; et c'est sur un MS. trouvé par H. Estienne chez ce jurisc. que fut impr. l'édit. du tr. de St Phébade contre les ariens donnée par Th. de Bèze. — Colladon (Nicolas),

son parent et son compatriote, devint, en 1564, rect. de l'acad. de Genève, et deux ans après succéda à Calvin comme prof. de théol. La hardiesse de ses sermons lui attira, de la part du conseil souver. de Genève, quelq. désagrémens à la suite desquels il se retira à Lausanne, où il professa les belles-lettres. Il a publié : *Jesus Nazarenus, ex Matth., c. XI, v. 32*, Lausanne, 1586, in-8 ; *Methodus facill. ad explicat. Apoc. Johann.*, Morges, 1591, in-8, et une trad. estimée d'un des ouv. de Théod. de Bèze. — COLLADON (David), fils de Germain, conseiller-d'état en 1604, a laissé en MSs. des *Mém.* sur l'hist. de Genève. — COLLADON (Isaïe), profess. de philos. à Lausanne, puis à Genève vers la fin du 17e S., fut édit. de plus. ouvr. de J. Godefroy. — Un autre COLLADON (Théod.), méd., originaire de Bourges, a pub. à Genève, vers le commencem. du 17e S. : *Adversaria, seu comment. med. critici dialytici*, dont il a paru une 2e édit. sous ce titre : *Sphalmata med., etc.*, Genève, 1680, in-8.

COLLAERT (ADRIEN), dessinat. et grav., né vers 1520 à Anvers, m. dans cette ville en 1567, a gravé au burin, sur ses propres dessins, ainsi que d'après Martin de Vos, J. Stradan et Josse Monper, un gr. nomb. d'estampes assez correctes, mais en général dépourvues d'ensemble et de moelleux ; ses planches les plus estimées sont : les *Annonciations*, l'*Isaac*, le *Samson*, le *St Jean-Baptiste* et les *Bergers*. — JEAN, son fils et son élève, l'aida dans la plupart de ses travaux, et a donné seul les estampes du *Missel* de Moretus d'après Rubens, le *Frappement du rocher*, d'après L. Lombart, et plus. autres grav. qui le placent au-dessus d'Adrien.

COLLANGES (GABRIEL de), mathém. et écriv. franç. du 16e S., né en 1524 à Tours (Auvergne), fut valet-de-chambre de Charles IX, et périt, quoique bon catholique, pendant les massacres de la St-Barthélemi en 1572, frappé par quelques envieux auquel le désordre assurait l'impunité. Le plus connu de ses ouvr. (restés MSs. pour la plupart et dont on trouve la liste dans Lacroix du Maine) est une traduct. augmentée de la *Polygraphie et univ. écriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4, qu'un certain Dominique Hottinga, Frison, fit réimpr. sous son nom à Embden (1620, in-4), sans faire aucune mention de l'aut. ni du véritable traducteur.

COLLANTES (FRANÇOIS), l'un des meilleurs peintres espag. du 17e S., né à Madrid en 1599, m. en 1656, réussit également dans le genre histor. et dans le paysage. Ses deux tabl. les plus estim. sont un *St Jérôme*, qui passe pour un chef-d'œuvre, et la *Résurrection de la chair*, qu'on voit encore au palais de Buen-Retiro : ce dern. est d'un effet admirable.

COLLAS (le P.), l'un des dern. jésuites fr. missionnaires à la Chine, né vers 1730 à Thionville, m. à Pé-king en 1781, avait d'abord professé les mathématiques à l'univers. de Lorraine, et s'était fait connaître par plus. observat. astron. pub. dans les journaux du temps. Arrivé à la Chine en 1767, il fut attaché au service de l'empereur comme mathémat., et se livra à de savantes recherches, dont le résultat a grossi les div. vol. des *Mém. sur les Chinois*.

COLLATINUS (LUCIUS-TARQUINIUS), premier consul de Rome avec Brutus l'an 509 avant l'ère chrét., époux de Lucrèce (*v.* ce nom), avait conspiré le bannissement des Tarquins afin de venger l'outrage fait à sa femme par Sextus, fils du tyran ; mais, comme il était lui-même de la famille royale, la proscription l'atteignit peu de temps après. Il m. à Lavinium dans un âge très-avancé, consolé de l'exil par les présens qu'il avait reçus du peuple à l'instigation de Brutus, aut. de sa déposition.

COLLATIUS (PIERRE-APOLLONIUS), prêtre de Novare dans le 15e S., sur lequel les savantes recherches de plus. critiques n'ont produit aucuns renseignemens positifs, est aut. de différens ouvr. écrits en latin, dont les principaux sont : *le Siège de Jérusalem par Vespasien*, poème, en 4 liv., Milan, 1481, in-4 ; Paris, 1540, in-4 ; et Leyde, 1586, in-8 ; *le Combat de David avec Goliath*, Milan, 1592, in-4, plus. fois réimpr. ; *Fastorum majorum libellus*, Milan, 1592, in-4, etc. Ce poète mêle parfois le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes.

COLLE (RAPHAEL DAL), peintre italien, né au bourg Saint-Sépulcre en 1490, élève de Raphael et de Jules Romain, montra de bonne heure d'heureuses dispositions, fit des progrès rapides, et mérita bientôt l'honneur d'être associé aux travaux de ses illustres maîtres. Il travailla surtout à plus. des compositions de Jules Romain, son second maître, et il imita si bien la manière de Raphael dans ses propres ouvr. qu'on lui donna le surnom de *Rafaellino*. Plusieurs fresques des loges du second étage du Vatican sont de lui ; et l'on cite parmi ses tableaux un *Déluge* qui égale les plus belles compos. de J. Romain. Caylus et N. Lesueur ont gravé d'après un de ses dessins *J.-C. apparaissant à ses disciples*. Colle m. à Rome en 1530.

COLLE (JEAN), méd. ital., né à Belluno (états vénitiens) vers la fin du 16e S., exerça sa profess. à Venise, devint prem. méd. du duc d'Urbin, et m. en 1630 à Padoue, où il occupait la prem. chaire de méd. On a de lui : *de Ideâ et theatro imitatricium et imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias, etc.*, Pesaro, 1618, in-fol. ; et différens traités de méd. en lat., impr. de 1617 à 1628 ; les plus importans sont : *Medicina practica ; de Morbis malignis ; Elucidarium anatomicum et chirurgicum ; Cosmitor medicæus triplex ; etc.*

COLLÉ (CHARLES), homme de lettres, secrétaire ordinaire et lecteur du duc d'Orléans, né à Paris en 1709 ; manifesta dès sa prem. jeunesse son goût pour la poésie, se lia avec Gallet, Panard, Piron et plus. autres aut. de poésies et chansons anacréontiques, qui avaient formé entre eux la société dite du *Caveau*, devenue célèbre par sa gaîté et sa franchise. Cette réunion ayant été dissoute en 1739, Collé fut accueilli dans la société du duc d'Orléans, dont la comédie faisait le principal amusement. Ce fut pour les plaisirs du prince et de sa cour que pendant 20 ans il composa les pièces qui forment son *Théâtre de société*, ainsi qu'un gr. nomb. de *parades*, dont quelques-unes ont été impr. dans le *Théâtre des boulevards*, Paris, 1756, 3 vol. in-12. Il fit ensuite pour le Théâtre-Français les comédies de *Dupuis et Desronais*, jouée en 1763 ; *la Veuve*, qui n'eut qu'une représentation, et *la Partie de chasse de Henri IV*, qui ne put être jouée qu'en 1774. Collé m. en 1783. Le *Rec.* complet de ses chansons a été pub. en 2 vol. in-18, Paris, 1807. Le *Théâtre de société*, impr. d'abord en 2 vol. in-8, Paris, 1768, a été réimpr. in-12, 3 vol., ibid., 1777. On a pub. séparément quelq. anc. pièces du Théâtre-Français qu'il avait retouchées, *la Mère coquette* de Quinault, l'*Andrienne* de Baron, l'*Esprit follet* de Hauteroche et *le Menteur* de Corneille ; et on a impr. en 1805-1807, 3 vol. in-8, le *Journal histor.* du même aut., ou *Mém. critiques et littér. sur les ouvr. dramat. et les évènemens les plus mémorables, depuis 1748 jusq. 1772 inclusiv.*, avec une *notice* sur sa vie et ses écrits (par Ant.-Alex. Barbier, dans la biblioth. duquel se trouve le MS. de ces *Mém.*, contenant beaucoup de passages qui n'ont jamais été publiés). Cet ouvr. a détruit la réputation de bonhomie dont Collé avait joui jusqu'alors.

COLLÉGIENS ou RHINSBOURGEOIS, secte. V. CODDÆUS.

COLLENUCCIO (PANDOLPHE), littérat., histor. et juriscons. ital., né à Pesaro dans le 15e S., occupa la place de podestat dans plus. villes des états de Venise et fut chargé de missions diplomatiques dont il s'acquitta avec honneur. Il s'était retiré

dans sa patrie, où il espérait achever paisiblement ses jours, lorsque Jean Sforce (*v.* ce nom), alors maître de cette ville, le fit arrêter et étrangler en prison, sous le prétexte qu'il entretenait une correspondance secrète avec César Borgia (*v.* ce nom), en l'an 1500. Il a laissé plus. ouvr. de différens genres qui prouvent la variété de ses connaissances. Le plus remarquable a pour titre : *Abrégé de l'hist. du royaume de Naples* (en ital.), depuis son origine jusqu'en 1459, impr. pour la prem. fois à Venise, 1539, in-8, continué par Membrino Roseo jusqu'en 1513, ibid., 1557, in-8; continuée jusqu'en 1610, Venise, 1613, in-4, trad. en latin par J.-N. Stuppano, Bâle, 1572, in-4, trad. en franç., Paris, 1546, in-8, et en espag., Naples, 1563, in-8. Ses autres ouvr. sont la comédie de *Jacob et Joseph* (en ital.), Venise, 1525, in-8, 1555, in-4, 1564, in-8; une traduct. ital. de l'*Amphitrion* de Plaute, Venise, 1530, in-8; *Dell' educazione degli antichi*, Verone, 1542, in-8; quelq. poésies ital. insérées dans div. rec., 4 dialogues moraux, dont l'un a été trad. en franç. sous le tit. de *Dial. de la tête et du bonnet*, Paris, 1543, in-4; un *Tr. sur la vipère*, et enfin des remarques sur les plantes de Pline, insérées dans le 6e liv. de l'*Herbarum icones* de Brunfels.

COLLEONI (Jérôme), sav. ital., né à Correggio, en 1742 m. en 1777, cultiva les b.-lett., la philos., les mathém., la jurispr., les langues grecq., hébr., l'hist. ancienne et moderne, et a laissé : *Notizie degli scrittori più celebri, che hanno illustrato la patria loro di Correggio, etc.*, in-4, sans dates, de nom et de lieu (Guastalla, 1776).

COLLERYE (Roger de). V. Roger.

COLLET (Claude). V. Colet.

COLLET (Philibert), avocat au parlem. de Bourgogne, et substitut du procur.-gén. du parlement de Dombes, né à Châtillon-les-Dombes en 1643, m. en 1718, est aut. des ouvr. suiv. : *Traité des excommunications*, Dijon, 1683, in-12; *Tr. de l'usure*, Lyon, 1690, et Paris, 1693, in-8; *Entretiens sur les dixmes et autres liberalités faites à l'église*, Paris, 1693, in-12, nouv. édit.; *Entret. sur la clôture des relig.*, Dijon, 1697, in-12; *Commentaire sur la coutume de Bresse*, 1698, in-fol.; *Lettres sur la botan.*, Paris, 1693, in-8; *Historia rationis*, Lyon, 1695, in-12, sans nom d'auteur, mais avec les lettres initiales. On a encore de lui plus. autres écrits peu remarquables, et il a laissé quelq. ouvr. MSs. Sa *vie*, écrite par l'abbé Papillon, se trouve dans le tome 3 des *Mem. de litterat. et d'hist.* du P. Desmolets. V. ce nom.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la mission, doct. et profess. en théol., né dans le Vendomois en 1693, m. en 1770, acquit la réputation d'un bon théol., et d'un ecclés. vertueux. On a de lui de nombreux ouvr. dont les princip. sont : *Lettres critiques* (sous le nom du prieur de Saint-Edme), 1744, in-8; *Vie de St Vincent de Paule*, Nancy, 1748, 2 vol. in-4, réimprimée en 1818, 4 vol. in-8; *Histoire abrégée de St Vincent de Paule*, 1764, in-12; *Vie de Boudon*, 1754, 2 vol. in-12, et l'*Abrégé*, 1762, in-12; *Vie de St Jean de la Croix*, 1769, in-12; *Traité des dispenses en gén. et en particul.*, 1753, 3 vol. in-12; *Tr. de l'office divin*, 1763, in-12; *Tr. des SS. mystères*, 1768, 2 vol. in-12; *Tr. des indulgences et du jubilé*, 1770, 2 vol. in-12; *Tr. des exorcismes de l'eglise*, 1770, in-12. Les autres sont : *Abrégé du dictionn. des cas de conscience* de Pontas, 1764, 1770, 2 vol. in-8; *Biblioth. d'un jeune ecclésiast.*, in-8; *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8; *Institutiones theologicæ, ad usum seminariorum*, 1744, 7 vol. in-12; *Abrégé* des mêmes, 1766, 4 vol. in-12; *Devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-12; *de Deo, ejusque divinis attributis*, 1768, 3 vol. in-8; *des Devoirs des pasteurs*, 1769, in-12; *Tr. des devoirs des gens du monde*, 1763, in-12; *Devoirs des écoliers*, in-12; *Instructions pour les domestiques*, 1763, in-12; *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, 1770, petit in-12; *Sermons et disc. ecclésiast.*, 1764, in-12; *Méditations pour servir aux retraites*, 1769, in-12; *la Dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1770, 2 vol. in-16.

COLLET (N.....), secrét. de l'ordre de St-Michel, m. en 1787, a laissé quelq. *poésies*, insérées dans div. rec., et parmi lesquelles on remarque une *Epître à l'Hymen*.

COLLETET (Guillaume), avocat au conseil, poète et membre de l'acad. franç., né à Paris en 1598, m. en 1650, eut pour protecteurs le chancelier Séguier et le card. de Richelieu, l'archev. de Paris de Harlay, et plusieurs autres personnages distingués, ce qui ne l'empêcha point de tomber dans un état de détresse tel que ses amis durent se cotiser pour le faire enterrer. Il avait épousé successivement trois de ses servantes, et les gages qu'il leur devait leur tinrent lieu de dot. Il affectionna particulièrement la dernière, nommée Claudine, et il ne tint pas à lui qu'elle ne passât pour un miracle de beauté et pour une dixième Muse. Il composa sous son nom des vers qu'elle venait réciter devant les amis de son mari. Colletet est aut. de poésies fort médiocres, qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, et qui ont été pub. sous le tit. d'*Œuv. de Colletet*, Paris, 1658, in-12. On a encore de lui : *le Monarque parfait*, trad. du latin de Bellarmin, Paris, 1628, in-8; *Désespoirs amoureux*, Paris, 1622, in-12 : cet ouvr. est une trad. des *Elégies lat.*, du P. Rémond; *l'Art poétique ou l'Ecole des Muses*, etc., 1658, in-12, et une trad. *d'Ismène et d'Isménias*. La liste de tous les écrits de cet auteur se trouve dans l'*Hist. de l'acad. franç.* Il a laissé quelq. ouvr. MSs. qui se trouvent dans la biblioth. de M. Barbier. On distingue principalem. son *Hist. generale et particulière des Poètes franç. anciens et modernes*, dont depuis long-temps on désire l'impression. On trouve en tête de cet ouvrage des *Memoires MSs. sur la Vie et les Ouvrages de G. Colletet*, et son *Eloge*, par P. Cadot. — Colletet (François), fils du précédent, né à Paris en 1628, m. vers 1680, n'est guère connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires. Réduit à écrire pour vivre, il publia un gr. nomb. d'ouvr. en vers et en prose, entièrement oubliés aujourd'hui, et dont nous nous bornerons à indiquer les suivans : *la Muse coquette*, Paris, 1665 et 1667, 4 vol. in-12; *Noëls nouveaux*, Paris, 1660, in-8, réimpr. plus. fois; *le Tracas de Paris*, poème, etc., ib., 1665, in-12; *Abrégé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12; *Tr. des langues étrang., etc.*, 1660, in-4 de 72 pag.; *Bureau academ. des honnêtes divertissemens de l'esprit*, Paris, 1677, in-4, ouvr. périodique dont il ne parut que 11 numéros.

COLLEVILLE (N. St-Léger, Mme de), dame lettrée, morte à Paris le 18 septembre 1824, est auteur des ouvrages suivans, publiés sous le voile de l'anonyme : *Lettres du cheval. de St-Alme et de madem. de Melcourt*, Amsterd. et Paris, 1781, in-12; *Alexandrine, etc.*, ib., 1782, 2 part. in-12, reproduit sous le titre d'*Alexandrine de Ba..... ou lettres de la princesse Albertine*, trad. de l'allemand, Paris, 1786, in-12; *le Bouquet du père de famille*, divertiss. en 1 acte et en prose, 1784, in-8; *les Deux sœurs*, com. en 1 acte et en prose, 1784, in-8; *Sophie de Merville*, com. en 2 actes et en prose, 1788, in-8; *Madame de M*** ou la Rentière*, Paris, 1802 et 1804, 4 vol. in 12; *Victoire de Martigues* (suite du précéd.), ibid., 1804, 4 vol. in-12; *Salut à messieurs les Maris, etc.*, Paris, 1812, in-12, 2e édit.

COLLIBUS (Hippolitus a), jurisc. piémont. d'origine, et dont le vrai nom était *Colle* ou *Colli*, né à Zurich en 1561, professa le droit à Heidel-

berg, puis à Bâle, et m. en 1612, ayant le titre de chanc. du prince Anhalt, qui l'avait employé utilement dans div. négociations en France, en Allemagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas. On a de lui : *Princeps consil.-palat.*, ouvr. impr. avec le traité d'Ant. Perez, *de Jure politico*, et *Increm. urbium*, ouvr. annotés par Naurath, et pub. pour la première fois à Francfort en 1670 et 1671 ; et *Comment. ad titul. ff. de regulis juris.*

COLLIER (JÉRÉMIE), théol. angl. et zélé nonconformiste, né en 1650 à Stow-Qui au comté de Cambridge, m. en 1726, a laissé, outre quelq. brochures qui offrent peu d'intérêt aujourd'hui, plus. ouvr. fort recommandables, tels que : *Essai sur div. sujets de morale*, 3 vol. in-8, 1697, 1709, plus. fois réimpr. ; *Coup-d'œil sur l'immoralité et la dépravation du théâtre anglais*, 1698, ouvr. qui paraît avoir déterminé l'heureuse révolution opérée depuis dans la morale de ce même théâtre, et dont le P. Courbeville a donné une traduct. franç. ; une *Hist. ecclésiast. de la Grande-Bretagne*, 1708 et 1714, 2 vol. in-fol.; et des *Disc. prat.* (en anglais, ainsi que tous ses autres ouvr.), pub. en 1725. On doit encore à ce sav. et pieux aut. les trad. angl. du *Dictionn.* de Moreri, en 4 vol. in-fol., 1721, ainsi que des *Réflexions morales* d'Antonin, et du *Tableau* de Cébès, pub. en 1701. — Un écriv. angl. du même nom, et surnommé *Tim-Bobbin*, m. en 1786, a pub. une suite de dialogues en patois du comté de Lancastre, avec glossaire, sous ce titre : *A view of the Lancashire dialect*, Londres, 1750, in-8, 4e édit.

COLLIETTE (LOUIS-PAUL), curé de Gricourt, près de St-Quentin, m. vers 1790, a laissé : *Hist. de la vie, du martyre et des miracles de St Quentin*, St-Quentin, 1767, in-12 ; *Mém. pour servir à l'hist. ecclésiast. civile et milit. de la province de Vermandois*, Cambrai, 1771, 1772, 3 vol. in-4 : ouvrage curieux et savant.

COLLIMITZ (GEORGE), méd. et astrol. allem., du 16e S., est aut. d'un ouvr. bizarre intit. : *Artificium de applicat. astrol. ad med.*, *etc.*, Argentorati, 1537, in-8.

COLLIN ou plutôt COLIN (SÉBASTIEN), méd. franç. du 16e S., m. à Fontenai-le-Comte (Poitou), où il exerçait son art en 1556, est aut. de l'ouvrage suiv. : *Déclaration des abus et tromperies des apothicaires*, Tours, 1553, in-8 (*v.* l'article P. Braillier), qu'il pub. sous le masque de Liset Benancios, anagramme de son nom. On a encore de lui des trad. (du grec et du lat.) de différens tr. de méd., impr. à Poitiers de 1656 à 1666, etc.

COLLIN ou KOELLIN (CONRAD), supérieur du couvent des dominicains à Cologne, né à Ulm, m. en 1536, est aut. de quelques écrits de controverse dirigés contre Luther, tels que *Confutatio epithalamii*, 1527 ; *Contra Lutheri nuptias*, etc.

COLLIN DE VERMONT (HYACINTHE), profess. de l'acad. de peint., né en 1693 à Versailles, mort dans cette ville en 1761, était élève du célèbre Rigaud. Ses tableaux les plus estimés sont une *Présentation au temple*, faite pour l'église de St-Louis à Versailles ; et *la Maladie d'Antiochus*. — COLLIN (Richard), graveur, élève de Sandarat, naquit à Luxembourg en 1626. On estime les portraits grav. par cet artiste, m. vers la fin du 17e S. à Anvers, où il s'était établi avec le titre de peintre du roi d'Espagne.

COLLIN (HENRI-JOSEPH), méd. allem., né à Vienne en 1731, m. en 1784, success. d'Antoine Stœrck à l'hôpital civil de sa patrie, a pub. à l'imitation de son célèbre devancier, des observations cliniques sous ce titre : *Nosocomii civici Pazmanniani Annus med. tertius*, *etc.*, Vienne, 1764-1781, in-8.

COLLIN D'HARLEVILLE (JEAN-FRANÇOIS), poète dramat., membre de l'institut, né en 1755 à Maintenon (Eure-et-Loire), m. à Paris le 24 févr. 1806, avait quitté le barreau pour suivre la carrière des lettres, et enrichit la scène franç. de plus coméd. de caractère dont le mérite doit être d'autant mieux apprécié qu'elles parurent à une époque où le mauvais goût dominait notre théâtre. Voici la liste de ses pièces, dont quelques-unes sont encore bien accueillies du public : *l'Inconstant*, *l'Optimiste*, *les Châteaux en Espagne*, *le Vieux célibataire*, *M. de Crac dans son petit Castel*, *Rose et Picard*, *la Défense de la petite Ville*, *les Artistes*, *les Deux voisins*, *les Mœurs du jour*, *les Riches*, *Malice pour malice*, *les Vieillards et les jeunes gens*, *la Querelle des deux Frères* : ces deux dern. ont été jouées après la m. de l'aut., à qui l'on doit en outre quelques pièces de vers insérées dans les journaux ainsi que dans l'*Almanach des Muses*. Les *OEuvres* de Collin d'Harleville ont été réunies et pub. sous le titre de *Théâtre et poésies fugitives*, etc., 1805, 4 vol. in-8, et réimpr. sous celui de *Théâtre complet*. La dern. édit. de ses *OEuvr.*, ornée de son portrait et avec une *notice* sur sa vie, a été publ. en 1821, 4 vol. in-8.

COLLIN D'ANGLUS (N.), littér., chimiste et ingénieur hydraulique, d'origine écossaise et descendant du roi David II, régnant en 1329, m. à Paris en 1809, a laissé : *la Différence entre les qualités du cœur et de l'esprit*; *Hist. des états-génér. de 1616*; *Hist. des hommes illustres de la Champagne, etc.* — COLLIN (Henri de), poète allem., né vers 1772 à Vienne, où il m. en 1811, conseiller aulique attaché au dép. des finances, est aut. de plus. trag. qui lui assignent un rang distingué parmi les aut. dramat. de l'Allemagne ; ces pièces sont : *Regulus*, *Coriolan*, *Polixène Balboa*, *Bianca della porta* et *Meon*. Le rec. de ses poésies lyriq., pub. à Vienne, 1812, in 8, contient des chants patriotiques pleins de chaleur et d'un véritable enthousiasme. Collin a laissé imparfait un poème épique, intit. : *la Rodolphiade*, dont quelq. journ. ont pub. des fragmens. — COLLIN DE BAR (Alexis-Gilles-Henri), procur.-général des cours supér. de l'Inde, né à Pondichéry en 1768, m. à Paris le 2 juillet 1820, a donné une *Hist. de l'Inde anc. et moderne*, Paris, 1814, 2 vol. in-8.

COLLIN. V. COLIN, BLAMONT et MACLAURIN.

COLLINA (ABONDIO), sav. religieux camaldule ital., né à Bologne en 1691, m. en 1753, membre de l'acad. de sa ville natale, avait professé pendant le cours de 10 années la géogr. et la science nautique à l'institut des sciences, et la géom. à l'univ. On a de lui, outre un gr. nomb. de dissert. lues à l'acad. de Bologne, et dont quelq.-unes ont été impr. séparément, ainsi que divers morceaux de poésie épars dans les rec. du temps : *Antiche relazioni dell' Indie e della China di due maomettani*, *etc.*, Bologne, 1749, in-4 (sans nom d'aut.) ; c'est la trad. d'une partie des *Voyages de deux Arabes*, pub. en fr. par l'abbé Renaudot. — COLLINA (Boniface), son frère, littérat. distingué et relig. du même ordre, né en 1689 à Bologne, professa la philos. dans l'univ. de cette ville, et m. en 1770. Il a réuni et pub. la plupart de ses ouvr. sous le titre d'*Opere diverse*, Bologne, 1744, en 4 vol., et a laissé en outre plusieurs *Vies de Sts camaldules*, *etc.*

COLLINGS (JEAN), théologien anglican, né en 1623, dans le comté d'Essex, mort en 1690, fut reçu doct. à l'université de Cambridge et se fit connaître par un grand nombre d'écrits de controverse et de théologie pratique. Il était ministre de St-Étienne à Norwich, lorsqu'il fut interdit de ses fonctions par l'acte d'uniformité de 1662. On ne cite plus aujourd'hui, de tous ses ouvrages, que celui intit. : *Manuel du tisserand, ou le tisserand instruit à la piété*, 1 vol. in-8, composé pour l'usage des ouvriers des manufactures de Norwich.

COLLINGWOOD (N.), amiral angl., mort en mer le 7 mars 1810, avait été nommé pair d'Angle-

terre en récompense de la belle conduite qu'il tint à la bataille de Trafalgar (22 oct. 1805), où il prit le commandement général, après la mort de Nelson.

COLLINI (Come Alexandre), sav. ital., né à Florence en 1727, mort en 1806 à Manheim, membre de l'acad. des sciences et direct. du cab. d'hist. naturelle de cette ville, avait, dès l'âge de 20 ans, mérité l'attention et gagné l'amitié de Voltaire, qui le prit pour son secrétaire en 1752, et sous les auspices duquel il passa, six ans après, au service du comte de Sauer à Strasbourg, comme précepteur, puis (1759) de l'électeur Bavaro-palatin, en qualité de secrét. intime, ensuite d'historiographe. On a de lui : *Discours sur l'hist. d'Allemagne*, 1771 ; *Précis de l'hist. du palatinat du Rhin*, Francfort, 1763, in-8 ; *Dissert. hist. et crit. sur le pretendu cartel envoyé par Charles-Louis, élect. palatin, au vicomte de Turenne*, 1767, écrit dont Voltaire fait un pompeux éloge (chap. 12 du *Siècle de Louis XIV*) ; *Journ. d'un voy. qui contient différentes observ. minéralog.*, etc., Manheim, 1776, in-8 avec 15 pl. ; *Consid. sur les montagnes volc.*, ibid., 1781, in-4 ; *Remarques sur la pierre élastique du Brésil*, etc. ; *Exposé de la capitul. de Manheim*, 1794, in-8 ; *Lettres sur l'Allemagne*, 1787, in-12, 2e édit. : ouv. dont il existe 2 trad. fr., l'une intit. : *Voy. de Risbeck en Allemagne*, Paris, 1793, 3 vol. in-3, faite sur la vers. allem. du baron de Risbeck, Zurich, 1784, 2 vol. in-8 ; l'autre refaite d'après une version angl. : *Mon séjour auprès de Voltaire, et lettres inedites*, etc., ouv. posthume, Paris, 1807, in-8.

COLLINS (Samuel), méd. angl. du 17e S., séjourna neuf ans à la cour du czar de Russie, et à son retour à Londres, pub. en 1671, l'*Hist. de l'état de Russie* (en angl.). On a encore de lui : *Systema anatomicum*, Londres, 1685, 2 vol. in-fol. — Un autre Samuel Collins, cultivateur angl., est aut. d'un *Traité de la culture des arbres fruitiers et des melons* (en angl.) 1717.

COLLINS (Jean), mathemat. anglais, né à Woodeaton, en 1624, mort en 1683, fut membre de la société royale de Londres, et entretint une correspondance avec tous les savans de son temps. On a de lui : une *arithmetique* (en anglais), Londres, 1665, in-fol. ; une *Gnomonique geométrique* (id.) ibid., 1659, in-4 ; *Tr. sur le Sel et la Pêche*, 1682, in-4, et plus. *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

COLLINS (Antoine), philos. anglais, né dans le comté de Middlesex, exerça diverses places de magistrat. dans le comté d'Essex, fut l'ami du célèbre Locke (*v.* ce nom), et m. en 1729. Il est aut. des ouv. suiv. (en angl.) *Examen de plus. particularités de la ville de Londres*, 1700, in-8 ; *Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence depend du temoignage humain*, 1707, trad. par un anonyme ; *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme*, Londres, 1717 : cet écrit, trad. en franç. par de Bons, a eté réfuté par le docteur Clarke ; *Discours sur les bases et les preuves de la religion chrét.* avec une *Apologie de la liberte d'écrire*, attaquée par Crouzas (*v.* ce nom) ; *Discours sur la liberté de penser* ; cet ouv., qui fit beaucoup de bruit, a été traduit en français par H. Schéeurléer et J. Rousset, Londres, 1766, 2 vol. in-12 ; *Essai historique et critique sur les 39 articles de l'eglise anglicane* ; *Essai sur la nature et la destination de l'Ame humaine*, trad. de l'angl., 1769, in-12, inséré dans le *Dictionn. de Philosophie* de l'*Encyclopedie method.* ; *Esprit du judaïsme*, trad. en franç. par le baron d'Holbach, Londres, (Amsterdam), 1770, in-12 ; *Manège des prêtres dans sa perfection* ; *Attributs de Dieu defendus*, contre un sermon sur la prédestination et la préscience, par l'archevêque de Dublin. Antoine Collins, considéré en Angleterre comme un apôtre de l'athéisme et du matérialisme, déclara, dit-on, en mourant, « que comme il avait toujours servi de tout son pouvoir son Dieu, son roi et son pays, il était persuadé qu'il allait dans le lieu que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment. »

COLLINS (Williams), poète anglais, né en 1720, fut élevé à l'université d'Oxford, et se fit connaître de bonne heure par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient. Après avoir vécu pendant quelques années dans un état voisin de la misère, la succession d'un oncle changea tout-à-coup son existence ; mais ce passage rapide du besoin à l'aisance altéra ses facultés intellectuelles, et il mourut dans une maison d'aliénés en 1756. On a de lui des *Eglogues persanes* publiées en 1742, et des *Odes descriptives et allégoriques*, Londres, 1746. Quelques-unes de ces poésies ont été impr. à Paris, in-12, avec celles d'Hammond. Les *Œuvres poetiques* de Collins ont été pub. en 1 vol. in-12 par Langhorne, et réimpr. à Londres, en 1797, avec un essai sur l'auteur, par mistress Barbault (*v.* ce nom).

COLLINS (Arthur), écrivain angl., né en 1682, m. en 1760, est aut. des ouv. suiv. : *Hist. de la pairie* (the Peerage), impr. en 1708, et dont la dernière et la meilleure édit. a été pub. en 1812, in-8 ; *Histoire des baronnets* (the Baronetage), Londres, 1720, 2 vol. in-8, 1741, 5 vol. in-12 ; *Vie de Cécil*, lord Burleigh, 1732, in-8 ; *Vie d'Edouard, dit le prince Noir*, 1740, in-8 ; *Lettres et mémoires d'état recueillis par sir Henri Sidney et autres*, 1746, 2 vol. in-fol. ; *Collections historiques des familles nobles de Cavendisch, Holles, Vere, Hayley et Ogle*, 1752, in-fol.

COLLINS (J.), poète et comédien angl., mort en 1808, à Birmingham, joua avec un égal succès dans la tragédie, la comédie et l'opéra. On a de lui un ouv. facétieux intit. : *The morning Brush*, et plus. *Ballades*, *Chansons*, etc. Il a travaillé au *Birmingham chronicle*, journal dont il était l'un des propriétaires.

COLLINSON (Pierre), agronome et physicien angl., membre de la société royale de Londres, né en 1693 dans le West-Moreland, m. en 1768, s'occupa principalement de la transplantation d'un grand nombre de plantes d'Europe en Amérique et d'Amérique en Europe. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée dans l'état de Virginie et qu'une bibliothèque publique fut formée à Philadelphie. Ami de Franklin et quaker comme lui, il l'instruisit des premières expériences sur l'électricité, et lui envoya la première machine électrique qu'on eût vue dans le Nouveau-Monde ; leur correspond. à ce sujet a été impr. Collinson a donné à la société royale plus. *Mémoires* parmi lesquels on en distingue un sur les *émigrations des troupeaux de la plaine vers les montagnes, et des montagnes dans la plaine*. Son éloge a été publié dans la *Biographia britannica*, tome 4 de l'édit. de 1782. — Collinson (Jean), ecclésiast. anglais, membre de la société des arts de Londres, mort en 1793, a pub. : *Hist. et antiquité du comte de Sommerset, d'après les Mém. d'Edmond Rack*, Bath, 1791, 3 vol. in-4 avec 42 pl.

COLLIUS (François), theolog. italien, grand pénitencier du diocèse de Milan, né vers la fin du 16e S., soutint, en 1604 devant le 7e concile provincial de Milan, une these compren. 1505 propositions qui formaient un assez gros vol. in-4 pub. sous le titre de : *Conclusiones theologicales*, Milan, 1609 ; il m. en 1640. On a de lui : *De sanguine Christi lib. V*, Milan, 1617, in-4 ; *de Animabus paganorum, lib. VIII*, ibid., 1622-23, 2 vol. in-4 ; réimpr. en 1638 et 1640.

COLLOREDO (Fabrice), marquis de Ste-Sophie, né en 1576, d'une famille noble du Tyrol, entra comme page au service de Ferdinand de Mé-

87

dicis, grand-duc de Toscane, fut employé dans plus. négociations par Cosme II, et devint 1er ministre de Ferdinand II. Il m. à Florence en 1645. — COLLOREDO (Jérôme), parent du précédent, général au service d'Autriche, fut tué au siége de St-Omer, en 1638. — COLLOREDO (JEAN-BAPTISTE), comte de Wald-Sée, parent du précédent et également général au service d'Autriche, défendit Candie contre les Turks pour les Vénitiens, et périt pendant le siége de cette place, en 1649. — COLLOREDO (Rodolphe), comte de Wald-Sée, frère du précédent, feld-maréchal des armées impér. sous Ferdinand II et Ferdinand III, né en 1585, se signala particulièrement dans la guerre, dite de 30 ans, à la bataille de Lutzen, où il reçut 7 blessures, et au siége de Prague, qu'il défendit contre les Suédois en 1648. Il m. étant gouvern. de cette même ville, en 1657.

COLLOREDO (F., comte de), négociat. et gr. chambellan de l'empire d'Allemagne, de la famille des précéd., né en 1731, mort à Vienne en 1807, avait été chargé en 1805, du portefeuille de la guerre, tandis que le prince Charles commandait l'armée d'Italie; c'est pendant son administration que l'Autriche entra dans la coalition de la Russie et de l'Angleterre contre la France. Le comte Colloredo avait épousé une demoiselle Creneville, d'une anc. famille noble de Normandie.

COLLOT D'HERBOIS (JEAN-MARIE), fameux conventionnel, et l'un des hommes les plus atroces que la tourmente révolutionnaire ait poussés sur la scène politique, fut d'abord comédien ambulant, puis aut. dramat. Peu estimé sous ces deux rapports, et goûté seulement dans les rôles de *tyran*, qu'il préférait, et auxquels s'accommodaient assez l'expression de sa figure, sa voix pleine et sa pose académique, il s'était néanmoins acquis une certaine considération, sinon par ses talens fort médiocres, du moins pour l'honnêteté de ses mœurs et la réserve de sa conduite. Les circonstances développant successiv. les germes secrets de son caractère, et surtout l'usage immodéré des liqueurs fortes auquel il s'abandonna, en firent le digne émule des Robespierre et des Marat. Les annales révolutionnaires ne sont que trop remplies du nom de ce démagogue frénétique, qui puisa, à ce qu'on suppose, ses principes républicains à Genève, où il s'était fait direct. d'un théâtre, et qui, venu à Paris, se fit affilier à la société des jacobins. D'abord orateur des plus médiocres à ce club, il ne tarda pas à y fixer l'attention publique; devint membre de la municipalité de Paris (10 août 1792), présid. de l'assemblée élect. de la même ville et député à la conv. nationale, memb. du comité de salut public; fut chargé de diverses missions, entre autres à Lyon, où sa fureur ne connut point de bornes; enfin, après avoir été le panégyriste (pour ne pas dire le provocateur) des massacres de septembre, et s'être montré l'un des plus violens adversaires des girondins, il contribua puissamment à la proscription de Robespierre, et peu de temps après, écrasé et couvert d'opprobres par ses collègues entraînés par l'indignation publique, il fut mis en arrestation, déporté à la Guiane, puis transféré à Cayenne, où il expira dans des tourmens affreux, le 8 janvier 1796, atteint d'une fièvre chaude pendant laquelle il avait avalé d'un trait une bouteille de rum, qu'on dit lui avoir été donnée pour de l'eau par des nègres qui le transportaient à l'hôpital. Voici la liste de ses principales productions: *Almanach du P. Gerard pour 1792*; *Clemence et Monjair*, drame en 5 actes et en vers; *les Français à la Grenade*, etc., comédie-divertissement; *l'Aîné et le cadet*, comédie en 2 actes et en prose; *Adrienne, ou le secret de famille*, comédie en 3 actes et en prose; *Lucie, ou les Parens imprudens*, drame en 5 actes et en prose; *le Paysan magistrat*, comédie en 5 actes et en prose, etc. On a également impr. un recueil de ses *Opuscules politiques*.

COLLOT. V. COLOT.

COLLURASI (ANTOINE), ecclésiast. italien, né en 1585, professa les humanités à Venise, et se retira ensuite à Palerme, où il m. en 1655. Il est auteur des ouv. suiv.: *Perspicua totius dicendi artis in III compendiarios libros explicatio*; *Idea del gentiluomo di repubblica nel governo politico, etico, ed economico, ovvero il nobile Veneto*; *Lettere diverse*; *Le tumultuazioni della plebe di Palermo*.

COLLUTHUS, prêtre d'Alexandrie, dans le 4e S., embrassa les erreurs d'Arius, et se déclara évêque de cette croyance. Il fut condamné dans un concile tenu à Alexandrie, en 321, et tous les prêtres qu'il avait ordonnés furent déposés.

COLMAN ou COLOMAN (St), en latin *Colomanus*, mis à mort comme espion, en Autriche, l'an 1012, a été placé mal à propos, selon quelq. hagiographes, dans le martyrologe, puisqu'il est démontré par ses actes conservés dans les archives de l'abbaye de Mœlck, que s'il souffrit avec résignation un supplice, sans doute injuste, ce ne fut point pour la cause de la religion.

COLMAN (GEORGE), littérat. angl., né en 1733, à Florence, où son père était ministre d'Angleterre auprès du grand-duc, fut élevé au collége de Westminster, et se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Il s'associa avec Thornton son condisciple, dans la rédaction d'un ouv. périodique, intit.: *le Connaisseur*, qui parut une fois par semaine, de 1754, au 30 sept. 1756. Destiné au barreau, il entra à l'école de droit de Lincoln's-Inn, mais il abandonna l'étude des lois pour se livrer à des compositions dramatiques. Sa première comédie, intit.: *Polly Honeycomb*, jouée à Drury-Lane en 1760, eut du succès et fut suivie de *la Femme jalouse*, ouv. plus important, imité par le comédien Desforges (v. ce nom), dans la pièce française qui porte le même titre. Colman, après avoir donné plus. autres comédies, enrichi par les bienfaits de lord Bath et du général Pulteney, devint un des entrepreneurs du théâtre de Covent-Garden, vendit ensuite son action, et acheta, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire; sa tête s'étant dérangée vers la fin de sa vie, à la suite d'une attaque de paralysie, on fut obligé de l'enfermer dans une maison d'aliénés à Paddington, où il m. en 1794. Ses œuvres dramatiques ont été recueillies en 4 vol. in-8, Londres, 1777, et ses opuscules en prose, en 3 vol., sous ce titre: *Prose on several occasions*, etc., ibid, 1787. Il a composé 26 pièces de théâtre, dont une, *le Mariage clandestin*, en société avec Garrick: cette pièce a été trad. par M. Riccoboni. — COLMAN (George), fils du précédent, et son successeur dans la propriété du théâtre de Hay-Market, a pub. un recueil de mélanges, sous le titre de: *Mynight gown and slippers*, 1799, in-4, et un grand nomb. de pièces de théâtre. Son opéra-comique d'*Inkle et Yariko*, a été réimprimé à Paris, en 1805.

COLMAN (BENJAMIN), pasteur et prédicateur anglo-américain, né dans l'état de Massachusetts, en 1673, fit ses études au collége d'Harvard, et passa en Angleterre dans l'année 1695. De retour dans sa patrie, il devint pasteur de l'église de Boston, et m. en 1747. On a de lui un grand nomb. de *Discours*, de *Sermons* et d'*Oraisons funèbres*; des *Observations sur l'inoculation*; deux *Dissertations sur les trois premiers chapitres de la Genèse*, et sur *l'Image de Dieu*, à laquelle *l'homme a été créé*, et quelq. autres traités de religion.

COLMAR (JEAN), sav. allemand, né à Nuremberg, en 1684, fut recteur de l'école de l'hôpital de la même ville, et m. en 1737. Il a laissé plus.

ouv. dont les princip. sont : *Antihenoticon seu de causâ negati Lutheranos inter et Calvinianos unionis successûs disquis.*, *etc.*, 1714; *Dissertatio de summâ Judæorum astorgiâ*, Altorf, 1716, in-4; *Le monde dans une noix* (en allemand, Nuremb., 1730, in-8; *Cellarius mnemonicus*, etc., 1730, in-8, trad. en allemand par l'auteur.

COLMENAR (dom JUAN-ALVARÈS de), historien espag. du 18e S., est aut. des ouv. suivans : *Annales d'Espagne et de Portugal*, par Massuet (*v.* ce nom), trad. en franç., Amsterdam, 1741, 4 vol. in-4, et 8 vol. in-12; *Les delices de l'Espagne et du Portugal*, Leyde, 1707, 3 vol. in-8, et 1715, 6 vol. in-12, figures.

COLMENARES (DIEGO de), histor. espagnol, né à Ségovie, m. dans cette même ville, en 1651, est aut. de l'ouvr. intit. : *Historia de la insigne ciudad de Segovia, y compendio de las historias de Castilla*, Ségovie, 1637, in-fol. Les aut. espagnols font l'éloge de ce livre.

COLNAGO (BERNARD), jés. ital., né à Catane en Sicile, m. en 1611, est aut. des ouvr. suivans : *Carmina de Christi Domini cruciatibus; Anagrammatum centuriæ; Elegia de S. Eucharistiæ sacramento Meditationes de passione Domini; De visitandâ diœcesi; Brevis exp.... beatam Agatham.... esse ortam et passam Catanæ Liber carminum.*

COLOCCI (ANGE), poète et littérateur italien, né dans la Marche d'Ancône, en 1467, fit ses études à Rome, et s'établit ensuite à Naples avec toute sa famille, que des évènemens politiques avaient contrainte de quitter les états ecclésiast.; il se lia dans cette ville avec tous les poètes célèb. qui y florissaient alors; et à l'exemple de plus. d'entre eux, il changea son nom en celui de *Colotius Bassus*. Rappelé dans sa patrie, six ans après, il fut chargé d'une mission auprès du pape Alexandre VI, et se fixa à Rome, où il prit l'habit ecclésiast., et obtint successiv. plus. emplois honorables, entre autres, la charge de secrétaire du pape Léon X, qui lui donna en outre la survivance de l'évêché de Nocera. Clément VII le confirma dans ce siége en y ajoutant le gouvernem. d'Ascoli, et l'envoya plus tard dans plus. cours de l'Europe. Lors du sac de Rome, en 1527, Colocci eut sa maison brûlée avec toutes les richesses littéraires et les chefs-d'œuvre des arts qu'il y avait rassemblés, et n'obtint sa liberté qu'au prix d'une rançon considérable. Après avoir gardé pendant neuf ans l'évêché de Nocera, il le céda à l'un de ses neveux, et m. à Rome en 1549. L'abbé Lancelotti a pub. à Rome, en 1772; les *Poesies italiennes et latines* d'Ange Colocci, précédées de sa vie et du catalogue de ses autres ouvr. parmi lesquels on remarque quelq. opuscules de philosophie et de mathémat.; le reste appartient à la littérature.

COLOGNE (BARTHÉLEMI de). V. BARTHÉLEMY.

COLOM DU CLOS (ISAAC), littér. allem., né dans la marche de Brandebourg en 1708, m. en 1795, fut profess. de langue franç. et de philos. à l'univers. de Gottingue. On a de lui : *Chronique d'Ost-Frise, depuis* 1106 *jusqu'à* 1661, trad. de J.-F. Ravinga, et continuée jusqu'à 1744, Auric, 1745, in-8 (en allem.); l'original est dans une espèce de patois holland.; *Principes de la langue franç.*, Nordhausen, 1747, in-8 (en allem.) souv. réimp.; *les Aventures de Joseph Pignata*, Leipsig, 1766, in-8, 3e édit., 1795. Colom a donné une édit. de l'ouvr. de J. Schild, *de Chaucis nobilissimo Germaniæ populo*, Auric, 1742, in-8, plus. fois trad. tant en allem. qu'en franç. Il a été chargé, de 1778 à 1795, de la traduct. franç. de l'almanach de Gottingue; et on lui attribue une *Lettre à mademoiselle D. S. sur l'abus des gramm. dans l'etude du fr., etc.*, Gottingue, 1797, in-8, ouvr. posthume. On trouve dans *l'Allemagne savante* de Meusel la liste de ses ouvrages.

COLOMA (D. CARLOS), homme d'état et histor. espag., marq. d'Espina, né à Alicante en 1573, servit dans les guerres des Pays-Bas, parvint du grade d'enseigne aux prem. dignités militaires, puis fut successivement gouvern. de Cambrai, du Milanais, ambassadeur en Allemagne et en Angleterre, grand-maître du palais, conseiller-d'état et du département de la guerre, et m. en 1637. On a de lui une hist. des guerres de Flandre depuis 1588 jusqu'en 1599, intit. : *Las guerras de los Estados Baxos*, Anvers, 1625, 1635, in-4, Barcelone, 1627; et une traduct. de Tacite en espagnol.

COLOMB (CHRISTOPHE), le plus célèbre des navigateurs modernes, né en 1441 à Cuccaro dans le Montferrat (Italie), suivant MM. Napione et Lanjuinais, ou, selon d'autres écriv. et biographes, à Nervi, à Savone, à Gênes, etc., fut envoyé à Pavie pour y faire ses études, par son père, qui le destinait d'ailleurs au commerce maritime. Ses notions en géométrie, en astronomie et en cosmographie, développées pendant ses prem. voyages sur mer, lui firent concevoir l'idée qu'on pouvait entreprendre au-delà de ce qu'on avait tenté jusqu'alors dans la navig.; et, soit par certaines cartes, telles que celles d'A. Bianco ou du globe de M. Béhaim (*v.* Bianco et Béhaim), soit par des renseign. fournis par quelq. navig. de long cours, il jugea que d'autres terres devaient exister au-delà des mers connues, et il résolut d'aller à leur découv. Traité de visionnaire par les Génois, auxquels il communiqua son projet, mal accueilli par Jean II, qui reçut de lui la même communication, il se rendit à la cour d'Espagne, en même temps qu'il envoyait son frère Barthélemi en Angleterre. Il y séjourna pendant plus de cinq ans sans rien obtenir. Il allait quitter la péninsule dans le dessein de s'adresser au roi de France, lorsqu'un moine avec lequel il était lié, le P. Marchena, qui avait quelque accès auprès de la reine Isabelle, lui procura l'appui de cette princesse. Après de nouvelles difficultés, l'épouse de Ferdinand consentit à faire les frais de l'entreprise, et, au bout de 8 ans de sollicitations infructueuses et accompagnées de dégoûts sans nombre, Colomb obtint, avec trois navires, montés par 90 hommes d'équipage (ou, selon d'autres versions, de 120), les titres héréditaires d'amiral et de vice-roi dans toutes les mers, îles et terres qu'il découvrirait, et mit à la voile le 3 août 1492. Tous les détails de cette expédition aventureuse ne pouvant entrer dans un cadre aussi resserré que celui de ce dictionnaire, nous devons nous borner à dire qu'au bout de 33 jours de navigation, Colomb découvrit la prem. île du Nouveau-Monde, celle de *Guanahani*, l'une des Lucayes, qu'il nomma *San-Salvador*. Après s'être assuré que cette île n'était pas propre à recevoir un établissement, et avoir retenu à son bord 7 des habitans pour lui servir d'interprètes, il prit sa direction vers le sud, découvrit successiv. trois îles qu'il nomma *la Conception*, *Fernandine* et *Isabelle*, eut connaissance, le 27 octobre, des côtes de Cuba, s'éloigna de cette île et aborda celle appelée *Haïti* par les habitans, ensuite *Española* et *San-Domingo* (c'est ce dernier nom qui a prévalu). Ayant obtenu de l'un des caciques ou chefs du pays la permission de construire un fort en bois, Colomb y laissa 38 hommes de ses équipages et remit à la voile pour revenir en Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent avec les plus grands honneurs, l'annoblirent lui et toute sa postérité, confirmèrent tous ses titres et priviléges et quelque temps après le renvoyèrent, avec une flotte de 18 bâtimens, pour former des établissem. dans les pays qu'il venait de découvrir. Parti de Cadix le 25 sept. 1493, il découvrit *la Dominique* le 3 nov., prit successiv. connaissance de la Guadeloupe, des îles Antigoa, de St-Christophe, des îles connues sous le nom d'*Iles-sous-le-Vent*, et aborda à la pointe orientale de Saint-Domingue

(*San-Domingo*) par le sud de Porto-Rico. Après y avoir fondé une ville qu'il appela Isabella, il se rembarqua pour continuer ses découvertes, fit route à l'ouest, visita la côte méridionale de *Cuba* jusqu'à l'île *Pinos*, revint sur Saint-Domingue, dont il parcourut la côte méridion., fit rentrer dans l'obéissance plus. caciques révoltés, et retourna ensuite en Europe pour se justifier auprès de la cour d'Espagne des plaintes portées contre lui par les envieux de sa gloire. C'est dans ce second retour, en 1501, qu'il confondit quelq.-uns de ses ennemis par une plaisanterie devenue célèbre. Ils lui contestaient le mérite de ses découvertes en disant que rien n'était plus facile avec un peu de hardiesse et beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe : aucun n'ayant pu y réussir, il casse la pointe de l'œuf : « Beau moyen, s'écria-t-on ! — Sans doute, reprit Colomb, mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert un nouveau monde. » Sa présence et ses discours ayant produit l'effet qu'il en attendait, et le roi lui ayant rendu toute sa confiance, Colomb partit pour son troisième voyage ; et c'est celui pendant lequel il eut connaissance du vaste continent dont l'honneur de la découverte lui a été ravie par Améric-Vespuce, qui lui a imposé son nom. Il découvrit l'île de la Trinité, s'engagea dans le golfe de Paria, qui la sépare de ce même continent, et après avoir traversé une des bouches de l'Orenoque, s'avança à l'ouest, découvrit l'île de la Marguerite, et, parvenu jusqu'au lieu où a été batie depuis la ville de Caracas, revint sur St-Domingue. De nouveaux embarras, de nouvelles intrigues l'attendaient dans cette île. Les calomnies de ses ennemis furent accueillies une seconde fois par le roi d'Espagne. D. Francesco Bovadilla (*v.* ce nom), chargé de remplacer Colomb et d'examiner sa conduite, fit arrêter d'abord les deux frères de ce grand homme, et bientôt après, le fit jeter lui-même dans un cachot, où on lui mit les fers aux pieds. Transporté en Espagne, Colomb réussit facilement à justifier sa conduite, mais ne fut point réintégré dans son gouvernement de St-Domingue ; l'abord de cette île lui fut même expressément défendu dans le 4e voyage qu'il eut la générosité d'entreprendre, après tant d'injustes disgrâces. Il fit de nouvelles découvertes, essuya de nouvelles traverses, et revint pour la dern. fois en Espagne, accablé de fatigues. Ferdinand le reçut avec une grande froideur et tenta même de le faire renoncer à toutes ses charges ; mais Colomb ne voulut point y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il m. à Valladolid d'une attaque de goutte, en 1506. Ses restes, déposés d'abord à l'église de Séville, furent transférés ensuite dans la cathédrale de San-Domingo (dans l'île de ce nom). Plus. souver., des corps littéraires, ont proposé des prix pour l'éloge de cet homme célèbre. La ville de Gênes lui a fait élever une statue. Sa *vie* a été écrite par l'un de ses fils, Fernand, et par Ant. Gallo, écrivain génois contemp. : cette dern. est insérée dans le tome 22 du *Rerum italicarum* de Muratori. Les *Mém.* de l'acad. de Turin renferment une dissertation *Della patria di Christofano Colombo*, impr. ensuite séparément à Florence, 1808, avec des notes (M. le comte Lanjuinais a pub. en 1809, in-8, une notice fort intéress. sur cette dissert.). On trouve dans l'ouv. intit. : *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldaicum*, publié par Agostino Giustiniani, Gênes, 1516, in-fol., une *Vie de Colomb*, qui fait partie des notes sur le psaume 18 *Cœli enarrant gloriam Dei*. Une lettre que Colomb adressa à Ferdinand et Isabelle, lors de son arrivée aux Indes occident., datée du 7 juillet 1503, trad. en ital. et impr. à Venise en 1605, a été réimpr. par les soins de M. Morelli à Bassano, 1810, in-8, de 82 pages. Une autre lettre écrite en 1493, qui se trouve dans le tome II de l'*Hispania illustrata* de Schott, pag. 1282, a été trad. en lat. par Léandre de Cosco. On trouve de curieux détails sur cette lettre dans l'ouvr. de M. l'abbé Cancellieri. Colomb a été le sujet de différens poèmes, parmi lesquels on distingue *Columbus, carmen epicum*, par le P. Ubertin Cerrara, Rome, 1715 ; *Colomb dans les fers à Ferdinand et Isabelle*, par le Dr Langeac, 1782 ; *la Colombiade*, poème angl. par J. Barlow, qui en pub. à Philadelphie, en 1807, une édition magnifique, ornée de fig. — COLOMB (D. Barthélemi), frère du précéd., avait déjà acquis quelq. réputation par la construction de sphères et par des cartes marines dressées par lui lorsqu'il passa d'Italie en Portugal avec Christophe, son élève en cosmographie. De retour d'Angleterre, où son frère l'avait envoyé pour faire au roi Henri VII les mêmes propositions que Colomb avait adressées au roi Ferdinand, Barthélemi eut part aux libéralités que la cour fit à Christophe, fut annobli en 1493, ainsi que Diego Colomb, son frère puîné, accompagna l'aîné à St-Domingue, fut nommé son lieut. et fonda la ville de San-Domingo. Après plus. expéditions dans l'intérieur du pays, il suivit son frère dans ses nouvelles découvertes, fit plusieurs voyages en Espagne, et m. à St-Domingue en 1514. La cour de Castille lui avait donné la propriété de la petite île de Saona et la direct. de toutes les mines qu'on pourrait exploiter dans l'île de Cuba. — COLOMB (D. Fernand ou Ferdinand), fils de Christophe, embrassa l'état ecclés., s'établit à Séville et y forma une bibliothèque, composée, dit-on, de 20,000 vol. impr. et de MSs. rares. Il la légua en mourant à la cathédr. de Séville. On a de lui la vie de son père sous ce titre : *Historia del amirante don Cristoval Colomb*, trad. en ital. par Alphonse d'Ulloa, Venise, 1571 et 1614, in-8. en franç. par Cotolendi, Paris, 1681, 2 vol. in-12.

COLOMBA. V. COLUMBA.

COLOMBAN (St), né en Irlande au 6e S., entra, au sortir de ses études, dans le monastère de Benchor, dirigé par St Commangel, dont la réputation s'étendait dans toute l'Europe. Une réforme générale étant devenue nécessaire dans les mœurs, il fallait pour l'entreprendre un homme qui joignît de grands talens à de grandes vertus. St Commangel jeta les yeux sur Colomban, pourvu de ces qualités, et l'envoya en France avec 12 religieux. Colomban en parcourut les différentes provinces et opéra un changement notable. Les écoles ecclés. reprirent leur éclat, les églises furent réparées par la piété des fidèles, et les cérémonies du culte observées avec la décence convenable. Retiré ensuite dans les Vosges, il y construisit un monastère. Le nombre des disciples qui s'y présentaient journellement devenant trop considérable, il se vit dans la nécessité de bâtir un nouveau cloître à Luxeuil, et bientôt un 3e à Fontaine. Le roi Thierri II, auquel Colomban osa reprocher ses déréglemens, le fit enlever et conduire à Nantes pour être ramené en Irlande. Le vaisseau ayant été rejeté sur la côte par la tempête, Colomban traversa de nouveau la France secrètement et vint s'établir près de Genève, où il vécut tranquille pendant plus. années. Il passa ensuite en Italie, où il fonda l'abbaye de Bobio, et m. en 615. On a de lui une *règle* qui a été long-temps pratiquée dans les Gaules, et d'autres écrits qui se trouvent en partie dans la biblioth. des pères, et dont la collection a été pub. par Th. Sirm, Louvain, 1667, in-fol., avec les notes de Fleming. Plus. autres de ses ouvr. se sont perdus. La mémoire de cet illustre cénobite se célèbre le 27 novembre. — Il ne faut pas le confondre avec un autre COLOMBAN, abbé de Saint-Tron, m. vers le milieu du 9e S., et qui passe pour l'aut. d'un poème intit. : *De origine atque primordiis gentis Francorum* (*stirpis Carolinæ*), écrit vers l'an 840, dédié à Charles-le-Chauve, et publié avec des notes par le P. Thom. d'Aquin de St-Jo-

seph, carme déchaussé, Paris, 1644, in-4. Chifflet, qui a inséré ce poème dans ses *Vindiciæ hispanicæ* (Anvers, 1650, in-fol.), croit qu'il n'est point de Colomban, mais d'un diacre nommé Lothaire.

COLOMBE (STE), vierge, souffrit le martyre à Sens dans le 3e S., sous le règne de l'empereur Aurélien. Il y avait, du temps de Dagobert Ier, à Paris, une chapelle qui portait son nom; et ses reliques, conservées dans l'église des bénédictins de Sens, furent pillées pendant les guerres de religion du 16e S. Quelques martyrologes placent la fête de St-Colombe au 31 décembre. — Une autre COLOMBE (Ste), née à Cordoue en Espagne au commencement du 9e S., fut mariée à St Jérémie, que l'église honore comme martyr des Maures, alors maîtres du midi de l'Espagne. Étant entrée ensuite dans un monastère, elle en fut chassée, ainsi que ses compagnes, par les Maures, et bientôt après arrêtée et décapitée en 853. Son corps, jeté dans le Guadalquivir, fut retrouvé par les chrétiens qui l'enterrèrent dans l'église de Ste-Eulalie de Séville.

COLOMBE (JEAN-BAPTISTE), peintre à fresque, né en Suisse en 1631, m. à la cour de Pologne, a décoré avec goût plus. palais de Varsovie, et différens châteaux des environs de cette capitale. — COLOMBE (Innocent), son petit-fils, a peint le grand théâtre de Turin.

COLOMBEL (NICOLAS), peintre français, né en 1646 près de Rouen, m. à Paris, en 1717, fut élève de Le Sueur, et alla ensuite à Rome, où il fit des copies estimées de Raphaël et du Poussin. A son retour à Paris, il composa le tableau des *Amours de Mars et de Rhea* que l'on voit au musée royal, et qui le fit recevoir à l'académie. On cite encore parmi ses compositions, *Orphée jouant de la lyre; Moyse sauvé des eaux;* le même *défendant les filles de Jethro.* Plus. de ses autres tableaux ont été gravés, notamment celui qui représente *J.-C. guérissant les deux aveugles de Jéricho.*

COLOMBEL (NOEL), administrateur et écrivain haïtien, né à Saint-Domingue en 1786, d'un Français et d'une femme de couleur, mort dans le naufrage du *Léviathan*, pendant la traversée du Port-au-Prince pour l'Angleterre en 1823, secrét. particulier du président Boyer et memb. de la commission d'instruction publique, fonda le journal intit.: *le Propagateur haïtien*, rédigea pendant plus. années l'*Abeille haïtienne*, (autre écrit périodique), et a publ. quelq. brochures (impr. au Port-au-Prince en 1819 et 1820). Colombel fut un des plus fermes soutiens de la nouvelle république, à laquelle la mort l'a trop tôt enlevé. Il avait fait ses études au collége d'Anvers, et étudié à Paris les sciences naturelles et médicales.

COLOMBET (CLAUDE), jurisconsulte, donna d'abord des leçons de droit à Paris, et devint conseiller au parlement de la même ville, en 1636. On a de lui: *des Paratitles sur le Digeste, avec un abrégé de la jurisprudence romaine*, Paris, 1647. Il a revu l'édit. des *Œuvres de Cujas*, pub. à Paris, 1634, 6 vol. in-fol. — Un autre COLOMBET (Ant.), avocat à St-Amour, dans le 16e S., a pub.: *Conciliatores super codicem*, Lyon, 1551, Rome, 1571, in-8; et un tr. sur la main-morte, sous le titre bizarre de *Colonia celtica lucrosa*, Lyon, 1578, in-8.

COLOMBI (JEAN). V. COLUMBI.

COLOMBIER (JEAN), méd. de la faculté de Paris, né à Toul, en 1736, fut d'abord chirurgien-major d'un régiment de cavalerie, profita de son séjour à Douai pour compléter son instruction médicale, et se fit recevoir docteur de la faculté de cette ville; il le fut ensuite à celle de Paris, en 1767, et obtint la place d'inspecteur-général des hôpitaux et prisons du royaume. Ses utiles travaux dans ces fonctions importantes furent récompensés par le cordon de St-Michel et le brevet de conseiller d'état. Le roi ajouta à ces faveurs, en le nommant inspecteur-général des hôpitaux militaires. Il m. en 1789, au retour d'une mission dans laquelle, quoique malade, il avait déployé une activité extraordinaire. Il est aut. des ouv. suivans: *Dissertatio de Fusione seu Cataractâ*, Douai, 1765, in-12; *Code de médecine militaire pour le service de terre*, etc., Paris, 1772, 5 vol. in-12, *Médecine militaire, ou traité des maladies tant internes qu'externes*, etc., ibid., 1778, 7 vol. in-8; *Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou Hygiène militaire*, ibid., 1775, in-8, nouvelle édition sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, 1779, in-8; *Du lait considéré dans tous ses rapports*, 1re partie, Paris, 1782, in-8. Colombier a publié, en société avec Doublet, deux recueils de *Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris*, et une *Instruction sur la manière de gouverner les insensés*, etc. On lui doit aussi une édit. des *Œuvres posthumes* du chirurgien Pouteau, avec une préface, la vie de l'aut. et des notes critiques, Paris, 1783, 3 vol. in-8.

COLOMBIÈRE (FRANÇOIS DE BRIQUEVILLE, baron de), né au château de ce nom, en Normandie, dans le 16e S., servit avec distinction sous François Ier, Henri II, François II et Charles IX, et embrassa les opinions et le parti des calvinistes. Après le massacre de la St-Barthélemi, auquel il eut le bonheur d'échapper, il alla rejoindre en Normandie le comte de Montgommery; fit, de concert avec lui, une guerre à mort aux catholiques, et m. sur la brèche au siége de St-Lo, en 1574.

COLOMBIÈRE. V. VULSON DE LA COLOMBIÈRE.

COLOMBIÈRE (CLAUDE de LA), jésuite, né en 1641, à St-Symphorien près de Lyon, professa la rhétorique au collége de cette dernière ville, s'appliqua ensuite au ministère de la chaire, et passa en Angleterre où il prêcha devant le roi Charles II. Soupçonné d'avoir pris part à quelq. intrigues, il reçut l'ordre de quitter le royaume, revint en France, se retira dans un bourg du Charolais, où il devint directeur de la célèbre Marie Alacoque (*v.* ce nom), coopéra avec elle à faire ériger la *Fête du cœur de Jésus*, dont il composa l'office, et m. en 1682. On a de lui: des *Sermons*, impr. plus. fois dans le 17e S., en 4 vol. in-8, et dont la dernière édition est celle de Lyon, 1757, 6 vol. in-12; *Réflexions morales; Lettres spirituelles; Retraites spirituelles*, Lyon, 1725, 3 vol. in-12; et des *Harangues* latines, composées pendant qu'il professait la rhétorique.

COLOMBINI (ST JEAN), instituteur de l'ordre des Jésuates, né à Sienne, dans le 14e S., m. en 1367, fut d'abord premier magistrat de sa patrie, donna ensuite sa démission, distribua une grande partie de ses biens aux pauvres, fit de sa maison un hospice pour les malades, et y réunit plus. disciples auxquels le peuple donna le nom de *Jésuates*. Colombini alla trouver le pape Urbain V à Viterbe, et obtint l'approbation de ce nouvel institut, sous la règle de St-Augustin. Les religieux jésuates n'étaient dans l'origine que des laïques, et s'appliquaient à la préparation des médicamens. Ils obtinrent, en 1606, la permission de recevoir les ordres sacrés, et furent supprimés en 1668, par Clément IX. La vie de St Jean Colombini a été écrite par P. Morigia, Venise, 1604, in-4; par J.-B. Rossi, Rome, 1648, in-4; et par un anonyme, ibid., 1658, in-4.

COLOMBO (REALDO), médecin et anatomiste italien du 16e S., né à Crémone, fut disciple de Vesale (*v.* ce nom), et enseigna avec succès l'anatomie à Rome. Il fit l'autopsie du corps de St Ignace de Loyola, et m. en 1577. On a de lui: *De re anatomicâ lib. XV*, Venise, 1559, in-fol., Paris, 1562 et 1572, in-8, Francfort, 1590, 1593, 1599, in-8, (en allemand), ibid., 1609, in-fol.,

Leyde, 1667, in-8. Colombo occupe un rang très-distingué parmi les anatomistes, et a répandu beaucoup de lumières sur divers points d'anatomie comparée et pathologique.

COLOMBO (DOMINIQUE), poète italien, né en 1749, m. en 1813 près de Brescia, fut professeur de b.-lett. dans cette ville, et consacra ses dernières années, passées dans la retraite, à chanter les charmes de la vie champêtre. On a de lui : *I piaceri della solitudine*, ibid., 1781; *Il dramma e la tragedia d'Italia, dissertazione*, Venise, 1794; *Sciolti campestri*, Brescia, 1796; deux églogues, l'*Assidio* et la *Rovina di Brescia*, insérées dans le *journal encycl. de Milan*, tom. 10, année 1781, et tom. 5, année 1792. Il a laissé plus. autres poèmes MSs.

COLOMBY (FRANÇOIS CAUVIGNY, sieur de), littérateur français, né à Caen vers 1588, était parent du poète Malherbe, et fut nommé l'un des premiers membres de l'académie française, à sa fondation. Dégoûté du monde, il prit l'habit ecclésiastique dans les dernières années de sa vie, et m. à Paris, vers 1648. On a de lui une traduction de l'*Hist. de Justin*, Tour, 1616, in-8, réimpr. plus. fois, et en dernier lieu, à Saumur, 1672, in-12; une partie du 1er liv. des *Annales de Tacite*, Paris, 1613, in-8; un poème intit. : *Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque pendant sa captivité*, ibid., 1616, in-12; et quelq. autres opuscules dont on trouve la liste dans l'*Hist. de l'acad. franç.*, par Pélisson.

COLOMEZ (dom JUAN), jésuite espagnol du 18e S., retiré en Italie après la suppression de son ordre, est aut. de 3 tragédies en vers italiens, dont la 1re, *Coriolan*, parut en 1779, la 2e, *Inès de Castro*, en 1781; la 3e, *Scipion à Carthage*, en 1783. On ignore l'époque de la mort de ce poète, dont les littérateurs italiens estiment le talent, presque ignoré en Espagne.

COLOMIÈS (PAUL), sav. protestant, né à La Rochelle en 1638, étudia la philos. et la théol., apprit l'hébreu sous le célèbre Cappel, suivit Isaac Vossius en Hollande et en Angleterre, devint bibliothécaire de l'archevêque de Cantorbéry, perdit cette place à la suite de la disgrâce de son protecteur, et en m. de chagrin à Londres en 1692. Il est aut. des ouvr. suiv. : *Gallia orientalis*, La Haye, 1665, in-4 (cet ouvr. contient les vies des Français qui ont cultivé l'hébreu et les autres langues orientales); *Opuscula*, Paris, 1668, in-12, Utrecht, 1669, in-12; *Biblioth. choisie*, La Rochelle, 1682, in-8; Amsterdam, 1700; Paris, 1731, in-12, avec des notes de Bourdelot, Lamonoye et autres; *Clarorum virorum epistolæ singulares*, Londres, 1687; *Observationes sacræ, etc.*, Amsterd., 1679; *Paralipomena de scriptoribus ecclesiasticis, etc.*, 1686, 1687, in-8, 1689, in-12; *Rome protest., etc.*, Londres, 1675, in-8; *Theologorum presbyterianorum icon*, 1682; *Parallèle de la prat. de l'eglise ancienne et de celle des protestans de France, etc.*, 1682, in-12; *Lettre à M. Justel touchant l'histoire critiq. du Vieux Testam. du P. Simon*, impr. à la suite de l'ouvrage de Vossius intit. : *Appendix observat. ad Pomponium Melam*, Londres, 1686, in-4; *Melanges histor.*, Orange, 1675, in-12, réimpr. sous le titre de *Colomesiana* dans le rec. de Fabricius; *Catalogus manuscript. codicum Isaaci Vossii*, inséré dans le même rec.; *Epigr. et madrigaux*, La Rochelle, 1669, in-12; *Vie du P. Jacques Sirmond*, 1671, in-12; *Remarques sur les seconds Scaligerana*, Groningue, 1669, in-12; réimpr. dans le *Scaligerana* de 1740; *Exhortation de Tertullien aux martyrs*, traduct. franç., 1673, in-12; *Animadversiones in Giraldum, de poetis*, dans l'édit. des *Œuvres de Giraldi*, Leyde, 1696, in-fol.; *Italia et Hispania orientalis*, ouvr. posthume, dans le même goût que le *Gallia orientalis*, pub. par les soins de J.-C. Wolf, Hambourg, 1730, in-4. Colomiès a été l'édit. des *Lettres de la reine de Suède* (Christine) *et de quelques autres personnages*, in-12, sans date ni nom de ville; de *G.-J. Vossii et clarorum virorum ad eum epistolæ*, Londres, 1690, in-fol.; et de *St Clementis epistolæ II ad Corinthios, etc.*, Vienne, 1687, in-12. Il a laissé imparfaits plusieurs autres ouvrages MSs.

COLOMME (JEAN-BAPTISTE-SÉBASTIEN), supérieur de l'ordre des barnabites, né à Pau en 1712, m. à Paris en 1788, est aut. des ouvr. suiv. : *Vie chretienne ou Principes de la sagesse*, 1774, 2 vol. in-12; 1779, 2 vol. in-12; *Dictionn. portatif de l'Ecrit. Ste*, 1775, in-8; *Manuel des religieuses*, 1779, in-12; *Eternité malheureuse ou les Supplices eternels des réprouves*, trad. du latin de Drexelius, Paris, 1788, in-12. On lui doit aussi une trad. des *Opuscules de Thomas à Kempis*, 1785, in-12.

COLON (FRANÇ.), méd., né à Nevers en 1764, m. en 1812, fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, sur laquelle il a pub. les ouvr. suivans : *Essai sur l'inoculation de la vaccine, etc.*, Paris, 1801, in-8; *Rec. d'observations et de faits relatifs à la vaccine*, 1801; *Hist. de l'introduction et des progrès de la vaccine de France*, 1801, in-8; et quelques autres opuscules sur le même sujet.

COLONI (ADAM), peintre d'hist. et de paysage, m. à Londres en 1685, a laissé quelq. compositions estimées. — Son fils, ADRÆN, m. en 1701, peignit les mêmes genres; et l'on confond quelquefois les tableaux de l'un et de l'autre.

COLONIA (DOMINIQUE de), jésuite, né à Aix en Provence en 1660, m. à Lyon en 1741, est auteur d'un gr. nomb. d'ouvr. dont la liste se trouve dans les *Mem. de Trévoux* (année 1741), dans le *Moreri* de 1759, et dans le *Dictionn. de Provence et du Comtat Venaissin*. Les principaux sont : *Tragédies et œuvres mêlées en vers franç.*, 1697, in-12; *de Arte rhetoricâ lib. V*, 1710, in-12; *Antiquités de la ville de Lyon*, Lyon, 1701, in-4; Paris, 1702, petit in-12; *Dissertation sur un monum. taurobolique découvert à Lyon*, 1705, in-12; *Mémoires sur l'hist. littéraire de la ville de Lyon*, imprimés dans les *Mem. de littérat. et d'hist.* du P. Desmolets, tome VI; *Hist. litter. de la ville de Lyon, etc.*, Lyon, 1728, in-4, 2e partie, 1730, in-4; *Biblioth. janseniste*, etc., 1722, in-12, 2e édit. augmentée, 1731, in-12, réimpr. en Hollande en 1735, à Bruxelles, 1739, in-12, à Anvers (par les soins du P. Patouillet), 1752, 4 vol. in-12. — COLONIA (André), religieux minime, prédicateur, de la famille du précéd., né dans la même ville en 1617, m. en 1688, est aut. des ouvr. suiv. : *Eclaircissement sur le legitime commerce des interêts*, Lyon, 1675, in-8; Bordeaux, 1677; Marseille, 1682; *Eloge du roi* (Louis XIV); *Lettre de Theopiste à Theotime, contenant un éclaircissement nouv. sur la distinction du droit et du fait*, Aix, 1674, in-8; *le Calvinisme proscrit par la piete héroique de Louis-le-Grand*, Lyon, 1686, in-12.

COLONNA, nom d'une famille illustre d'Italie qui a fourni plus. personnages célèbres dans les annales civiles et religieuses de Rome du 14e au 17e S. — COLONNA (Jean), légat apost. pendant la 5e croisade, fait card. en 1216 par le pape Honoré III, fonda l'hôpital de Latran, et m. en 1245. Ce fut lui qui commença l'élévation de sa famille. — JEAN, son neveu, archev. de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes, et m. vers 1285, laissant quelq. ouvr. MSs. dont le plus curieux a pour titre *de Viris illustribus ethnicis et christ.* Il est conservé à la bibliothèque de St Jean et St Paul à Venise. La biblioth. royale possède deux beaux MSs. de sa chron. intit. : *Mare histor. ab orbe condito ad sancti Galliæ reg. Lud. IX tempora exclusivè.* — COLONNA (Jacques), créé card. par Nicolas III, jouit du plus gr. crédit sous Nicolas IV, dont il était le principal conseiller. Proscrit avec toute sa fa-

mille par Boniface VIII, à l'élection duquel les puissans Colonna s'étaient vivement opposés, il ne fut rétabli dans ses dignités qu'en 1305, par le pape Clément V, qui, à l'intercession de Philippe-le-Bel, retira la bulle lancée contre lui et les siens jusqu'à la 4e génération, et il m. en 1318. — COLONNA (Sciarra), commandant à Palestrina, rendit cette place en 1299 à Boniface VIII sous des conditions qui furent violées. Surpris par des pirates tandis qu'il fuyait, il dut sa délivrance à Philippe-le-Bel, qui l'associa aux vengeances qu'il avait lui-même à tirer du fougueux pontife (*v.* Guill. de Nogaret). Il m. dans l'exil vers 1328, après l'expulsion des gibelins, dont il avait embrassé le parti, tandis que son frère Etienne (*v.* l'art. suiv.) demeurait attaché à celui des guelfes. Il avait fortement appuyé les tentatives de Louis de Bavière ainsi que celles de Louis IV (*v.* ces noms). — COLONNA (Etienne), frère du précédent, créé comte de Romagne en 1290 par Nicolas IV, fut appelé à Rome après l'expulsion du parti de Sciarra; et, fait sénateur avec Bertoldo Orsini, il demeura chef de la noblesse et des guelfes à Rome jusqu'à la révolution opérée par Colas de Rienzi (*v.* ce nom), qui le contraignit enfin à jurer l'observation des lois, que son arrogant despotisme méprisait impunément depuis 20 années. Condamné à mort à la suite d'une vive altercation avec le tribun, et amnistié ensuite, Et. Colonna arma ses vassaux de Palestrine pour attaquer les Romains; abandonné par ses partisans, il échoua dans cette tentative, et fut tué avec son fils Jean et plus. autres seigneurs de sa maison. — COLONNA (Jacques), son autre fils, év. de Lombez, avait été revêtu de cette dignité, très-jeune encore, par le pape Jean XXII en récompense du dévouement qu'il lui avait témoigné en affichant dans Rome ses excommunications contre Louis de Bavière, alors que ce prince occupait en maître cette ville, y étant venu se faire couronner empereur. J. Colonna avait été le condisciple de Pétrarque, et c'est en partie à sa protection que l'illustre poète dut l'honneur d'être couronné de lauriers à Rome en 1341.

COLONNA (ANTOINE), neveu du pape Martin V, perdit, à la m. de ce pontife, zélé protecteur de la famille Colonna à laquelle il appartenait lui-même, tous les biens et les honneurs dont il avait été comblé, entre autres la principauté de Salerne et le duché d'Amalfi, qu'il tenait de la reine Jeanne II de Naples. — Son fils, PROSPER, l'un des plus gr. généraux qu'ait eus l'Italie, s'attacha d'abord au parti du roi de France Charles VIII lorsque ce prince entreprit la conquête de Naples en 1494, puis se réconcilia avec le nouveau roi Ferdinand d'Aragon, qu'il servit avec autant de talent que de bravoure contre les Français. Il avait appris le métier de la guerre sous le célèbre Gonzalve de Cordoue, qui le chargea de conduire en Espagne César Borgia, qu'il avait arrêté. Prosper Colonna m. en 1523, peu de temps après avoir fait abandonner à Bonnivet le siége de Milan. Son fait d'armes le plus éclatant est la victoire de la Bicoque, qu'il avait remportée l'année précéd. sur les Français.— COLONNA (Fabrice), cousin de Prosper, servit tour à tour Charles VIII, Frédéric, roi de Naples, et Ferdinand-le-Catholique: ce dern. l'éleva à la dignité de grand connétable, dont il avait dépouillé Gonzalve de Cordoue. Fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512 par Alphonse d'Este, duc de Ferrare, qui le renvoya sans rançon après l'avoir traité avec les plus grands égards, Fabrice eut ensuite occasion de rendre d'importans services à son libérateur contre le pape Jules II, et m. en 1520. — COLONNA (Marc-Antoine), neveu des deux précéd., suivit également la carrière des armes, servit d'abord avec distinction sous les etendards du pape Jules II, embrassa ensuite la cause de l'empereur Maximilien, puis entra au service de François Ier, et fut tué en 1522 au siége de Milan, d'un coup de couleuvrine, qu'on dit avoir été dirigé par son oncle Prosper, qui défendait cette place. — COLONNA (Pompée), neveu et élève de Prosper, porta les armes et l'étole, fut honoré de la pourpre par Léon X, dont il ne se montra pas moins l'ennemi acharné, et prit part à toutes les révolutions de la cour de Rome à cette époque de troubles et de discordes. Après avoir long-temps balancé l'élect. de Clément VII, auquel il finit par donner sa voix, ainsi que celle des card. ses partisans, il se brouilla et se réconcilia tour à tour avec ce pontife, et fut néanmoins un de ceux qui travaillèrent avec le plus de zèle à son élargissement lorsqu'il fut tombé au pouvoir du connétable de Bourbon. Il se rétablit ainsi dans ses bonnes grâces, et m. en 1532, vice-roi de Naples. Ce prélat turbulent et guerrier aimait les lettres, et a laissé un poëme intit.: *de Laudibus mulierum*, conservé MS. à la biblioth. du Vatican.

COLONNA (FRANÇOIS), religieux dominicain, né à Venise vers le milieu du 15e S., professa successivement la gramm., les b.-l. et la théol. dans div. couvens de son ordre, et m. dans un âge très-avancé. Il n'est guère connu que comme aut. d'un livre singulier et rare, qui est un composé très-bizarre des langues lat. et ital., un peu mêlées de grec et même de citations d'arabe et d'hébreu, 2 vol. in-4, et intit.: *Poliphili hypnerotomachia*, Venise, 1499, 1545, in-fol., traduit plusieurs fois en français. Les critiques ont exercé leur sagacité sur cette production bizarre, dont le titre n'est pas moins obscur que le texte: on a trouvé dans le premier mot dont il se compose (Poliphili) *Amant de Polia*, dans le deuxième (hypnerotomachia) *Combat du Sommeil et de l'Amour*. S'il a été impossible d'entendre parfaitement cet écrit, on peut se convaincre par la découverte suivante que les recherches n'ont point manqué: en rapprochant les lettres initiales de tous les chapitres on a trouvé cette phrase latine: *Poliam frater Franciscus Columna adamavit*, ce qu'on croit signifier « Frère François Colonna fut épris de Polie, Polite ou Hippolyte. » La 1re trad. franç., attribuée mal à propos à J. Martin, qui n'en fut que l'édit., parut sous ce titre: *Hypnerotomachie ou Disc. du songe de Poliphile*, Paris, 1546, in-folio, plus. fois réimpr.; elle est d'un chevalier de Malte. J.-G. Legrand (*v.* ce nom) en a pub. en 1804, 2 vol. in-12, avec planches, une traduction libre qui a été réimpr. en 1811, par Bodoni, 2 vol. in-4. On trouve en tête une *Notice* très-curieuse *sur l'Hypnerotomachie*, et à la fin du tom. 2e, *des Observat. du trad. sur le texte original du songe de Poliphile, sur les différentes éditions, et sur les diverses traduct. franç. et imitations qui en ont été faites.*

COLONNA (VITTORIA), marquise de Pescaire, fille de Fabrice Colonna, gr. connétable de Naples, et épouse de F.-F. d'Avalos (*v.* ce nom), née en 1490, est, à plus d'un titre, l'une des femmes les plus illustres d'Italie. Devenue veuve à la fleur de son âge et de sa beauté, elle résolut de demeurer fidèle à l'époux qu'elle avait perdu, mais dont la gloire lui était d'autant plus chère qu'elle était en partie l'ouvr. de ses prudens conseils; et ce fut en vain que plus. princes recherchèrent sa main. Héroïne de l'amour conjugal, elle fut bientôt l'exemple d'une sincère piété, et termina sa vie en 1547, laissant div. poésies qui la placent au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque. La prem. édition parut à Parme en 1538, in-8; la plus complète fut donnée sous ce titre: *Rime de la diva Vittoria Colonna de Pescara, etc.*, Venise, 1544, in-8. Parmi les nombr. et belles édit. subséq., on distingue celle de Bergame, 1760, in-8, avec une *vie* de l'aut. par J.-B. Rota.

COLONNA (MARC-ANTOINE), le jeune, grand conseil. de Naples, vice-roi de Sicile, reçut les

honneurs du triomphe à l'instar des anc. Romains, sous le pontificat de Pie V, qui ne crut pouvoir récompenser plus dignement cet heureux général de la part qu'il avait eue au succès de la célèbre bataille de Lépante (7 oct. 1571), où il avait commandé les 12 galères pontificales. On sait que la république de Venise était partie principale dans cette expédition contre les Turks : Girolamo Zeno y commandait près de 160 vaisseaux vénit. et J.-A. Doria 49 galères espagnoles. M.-A. Colonna passa plus tard au service de Philippe II, et m. subitement en 1584 à Médina-Cœli, où il venait de conduire, par ordre de ce monarque, dix galères sicil. que celui-ci avait fait armer. — Son fils, COLONNA (Ascagne), card. et vice-roi d'Aragon, a écrit contre Baronius un tr. qui se trouve, avec la réponse de celui-ci, dans la 3e partie du *Thes. antiq. Siciliæ* de Grævius : il a pour titre : *de Monarquiâ Siciliæ*. — COLONNA (Fréd.), duc de Tagliacozzi, prince de Bureto, connétable du royaume de Naples, m. en 1641, vice-roi de l'état de Valence, rendit d'importans services à Philippe IV.

COLONNA (FABIO), en lat. *Fabius Columna*, sav. botan., né à Naples en 1567, arrière-petit-fils du card. Pompée Colonna, l'un des fondateurs de l'acad. des Lyncei, m. en 1650, a laissé, sur l'histoire natur., un assez gr. nomb. d'ouvr. qui lui assignent un rang distingué parmi les plus sav. naturalistes de son temps, avec lesquels il fut en correspondance ; les plus importans sont : *Plantarum aliquot ac piscium hist.*, Naples, 1592, in-4 ; *Minùs cognitarum variarumque stirpium descriptio, etc.*, Rome, 1616, 3 tomes, 1 vol. in 4 ; *Sambuca lincea, ovvero dell' instrumento musico perfetto, lib. III*, Naples, 1618, in 4, ouvr. est. et peu commun. On doit en outre à F. Colonna les curieuses observations imprimées à la suite de l'*Abrégé de l'hist. natur. du Mexique*, 1651, in-fol. (*v.* Fréd. Cési), ainsi que plus. dissert. lat. sur la pourpre et sur les glossopètres : cette dernière a été réimpr. à Kiel en 1675, in-4, avec des notes de D. Major, méd. allem. — JÉRÔME, son père, m. en 1586, cultiva les belles-lettres et donna une édit. des fragm. d'Ennius, Naples, 1590, in-4, qu'il dédia à JEAN, son autre fils, littér. également distingué.

COLONNA (LAURENT-ONUPHRE), de Gioeni, duc de Tagliacotti, etc., né à Naples, m. à Rome en 1689, gr.-croix de l'ordre de Malte, gr. connétable du roy. de Naples, dont il remplit les fonctions de vice-roi pend. deux ans, avait épousé, en 1661, Marie Mancini (*v.* ce nom), dont l'éloignement insurmontable pour l'hymen qu'elle n'avait contracté que par déférence aux volontés de son oncle (le card. Mazarin), le contraignit à consentir au divorce qu'elle sollicitait avec les plus opiniâtres instances. — PHILIPPE-ALEXANDRE, son fils, né à Rome en 1663, m. en 1714, était le 9e de la famille Colonna qui fut honoré des fonctions de gr. connétable du royaume de Naples. Il contribua puissamment à concilier les partis à Rome pendant la guerre de la succession.

COLONNA (ANGE-MICHEL), peintre, né à Ravenne en 1600, suivit à Bologne les leçons de Gab. Ferrantino, apprit en même temps la *quadrature* sous Dantone, et mérita bientôt d'être associé à Aug. Mételli, avec lequel il fut appelé en Espagne par Philippe IV, qui le combla de bienfaits. Après avoir exécuté à l'Escurial plus. tableaux qui lui firent le plus gr. honneur, il fit différens voyages, notamment à Florence et à Paris, puis revint à Bologne, où il m. en 1687. On cite comme ses plus beaux ouvr. *le Temps*, *la Fortune* et *Prométhée*, tableaux qu'il peignit pour le palais Albergati à Florence. L'anc. hôtel des finances de Paris est orné de quelques fresques de cet artiste, entre autres un *Apollon tenant une couronne*, *les Saisons*, *etc.*

COLONNA (JEAN-PAUL), habile compositeur de la fin du 17e S., né en 1630 à Bologne, m. en 1695, maître de chapelle dans la même ville où on lui éleva un monument dans l'église de Ste-Pétrone, n'a guère travaillé que pour l'église. On a de lui, outre un opéra d'*Amilcar*, des *Motets*, 1681 ; les *Litanies de la Ste Vierge*, 1682 ; les *Lamentations de la semaine Ste*, 1689 ; des *Messes*, 1684-91 ; quatre *OEuvres* de psaumes à plus. voix, 1681-94, et plus. autres compositions d'église restées MSs. — COLONNA (Jacques), sculpt. vénitien au 16e S., a laissé, entre autres morceaux de sa composition, les deux statues qu'on voit sous l'orgue de St-Sauveur à Venise. — COLONNA (Léonard), peintre de l'école vénit., né à Murano en 1561, m. en 1605, aida Paul Véronèse dans les peint. qu'il exécuta pour le palais ducal.

COLONNE ou COLONNA (GILLES), en latin *Ægidius à Columnâ* ou *Ægidius Romanus*, théol. scolastique, né dans le 13e S., de la famille des Colonna de Naples, élève de St Thomas-d'Aquin, fut l'un des prem. relig. augustins qui professèrent à l'univ. de Paris, devint général de son ordre en 1292, et m. à Avignon en 1316. Choisi comme précepteur de Philippe-le-Bel, il avait écrit pour ce prince son tr. de *Regimine principis*, impr. pour la prem. fois en 1473, sans nom de ville, et trad. en franç. par Simon de Hesdin, Paris, 1497, in-folio. Les autres écrits de Gilles Colonne, dont Trithème donne la liste (au nombre de 32), roulaient tous sur des matières de théol. ou de philos. scolast. ; il n'en reste qu'un petit nombre recueilli par le P. Paulin Berti, Venise, 1617, in-fol. Parmi ceux-ci on distingue son *Defensorium*, etc., dont il existe une édit. de Naples, in-4, avec une *Vie* de l'auteur par A. Roccha. — COLONNE (Franç.-Marie-Pompée), littér., mathém., astron. et phys., né en ital. vers 1644, m. à Paris en 1726, dans un incendie de la maison qu'il habitait, a laissé, outre plusieurs MSs., les ouvr. suiv. : *Introd. à la Philos.*, 1689, in-12 ; *les Secrets les plus cachés de la Philos. des Anciens*, 1722, in-12, réimpr. en 1762 ; *Abrégé de la doctrine de Paracelse*, 1724, in-12 ; *Principes de la nature selon l'opinion des anciens philos.*, Paris, 1725, 2 vol. in-12 ; *Hist. natur. de l'univers*, Paris, 1734, 4 vol. in-12 ; *Nouv. miroir de la Fortune, etc.*, Paris, 1726, in-12.

COLONNE (GUI delle), sav. sicil. du 13e S., est aut. d'une *Hist. du siége de Troie* (en latin), Cologne, 1477, in-4, et Strasbourg, 1486, in-fol., très-rare ; elle a été trad. en ital. par Matth. Bellebuoni (*v.* ce nom). Il a encore écrit une chron. en 36 liv., et plus. tr. hist. sur l'Angleterre, qui probablement n'ont jamais été publiés.

COLOSSO (NIC.-ANT.), en latin *Colossus*, écrivain sicilien, né à Messine vers la fin du 16e S., est aut. des ouv. suiv. : *Rhegium, seu Turcarum expeditio in Siculum fretum*, Palerme, 1609.

COLOT. Nom de plusieurs chirurgiens lithotomistes de la même famille. — Laurent COLOT, méd. de la petite ville de Tresnel, près de Troyes, apprit d'Octavian de Ville, élève de Marianus Sanctus (venu de Rome en France pour pratiquer cette opération), l'art d'extraire les pierres de la vessie, et acquit une telle célébrité qu'il fut appelé à Paris par le roi Henri II, qui créa pour lui la charge de lithotomiste de sa maison, dont ses successeurs eurent la jouissance jusqu'à Phil. COLOT. — Celui-ci, né en 1593, m. à Luçon en 1656, eut une très-grande réputation de son temps, et forma deux élèves, dont l'un, R. Girault, son gendre, fut le maître de Phil. Colot fils. — Le fils de ce dern., Franç. COLOT, qui vivait dans le commencement du 18e S., soutint la réputation de ses ancêtres, et, attaqué lui-même de la pierre, fut opéré par son fils. On trouva dans la biblioth. de celui-ci, après sa mort, un ouv. du père qui fut pub. sous ce titre : *Traité de l'opération de la taille*, etc.,

œuvre posthume de Fr. Colot, auquel on a joint un discours sur la méthode de Franco et sur celle de Raw, Paris, 1727, in-12.

COLOTÈS ou COLOTHÈS, sculpt. grec, élève de Phidias, travailla avec ce grand maître à la statue de *Jupiter Olympien;* on cite aussi de lui plus. statues de philos. et un *Esculape* en ivoire, regardé comme son chef-d'œuvre. — Un peintre du même nom, de Théos, concourut avec Timanthe (*v.* ce nom) pour le tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*.

COLPANI (JOSEPH), littér. et poète italien, m. le 21 mai 1822 à Brescia, sa patrie, a laissé un recueil de ses productions en 6 vol. in-8 : ce recueil se compose, en grande partie, de poèmes dont les sujets sont pris dans les sciences physiques. Colpani fut un des collaborateurs du journal littér. intitulé : *Le Café de Milan*, qui a eu beaucoup de succès en Italie. On a pub. en 1824 : *Ultime poesie del cav. G. Colpani, con l'elogio dell' autore*, Brescia, in-8.

COLQUHOUN (PATRICE), écriv. politique et magistrat anglais, consul des villes anséatiques, né en 1745 à Dumbarton en Ecosse, d'une ancienne famille de ce royaume, élève du célèbre Smollet, resta de bonne heure orphelin, et s'embarqua pour la Virginie, où, pendant un séjour de six années, il reunit l'étude des lois et de la politique aux occupations commerciales. Obligé par des raisons de santé à revenir dans sa patrie, il y établit une maison de commerce qui devint bientôt considérable, prit une part active aux discussions politiques relatives à l'insurrection d'Amérique; et, pendant tout le temps que dura cette lutte mémorable, il se montra fortement attaché aux véritables intérêts du commerce et du gouvern. de son pays comme citoyen et comme magistrat. Revêtu de l'une des nouvelles magistratures de police créées en 1792 à Londres, où il résidait avec sa famille depuis plusieurs années, il apporta un zèle infatigable dans l'exercice de ses fonctions, et mourut le 25 avril 1820, entouré de la vénération publique. Ce qui honore surtout la mémoire de Colquhoun, c'est que pendant un service de 39 ans dans des postes différens, il prit pour but constant de ses efforts l'amélioration et le bien-être des plus basses classes de la société. Tel est l'esprit qu'on retrouve dans les nombr. ouv. (tous écrits en anglais) qu'il a publ., et dont les plus import. sont : *Tr. de la police de la Métropole*, etc., Londres, 1795; ib., 1806, 8e éd., traduit en franç. sur la 6e édit. par L.-C.-D.-B. (Jacques-Louis-Gui Le Coigneux de Belabre) sous ce titre : *Traité de la police de Londres*, 1807, 2 vol. in-8; *Traité de la population, etc., de l'empire britannique*, Londres, 1815, in-4, 2e édit.; ouv. trad. en allem., et dont on a pub. en franç. un fragment considérable sous ce titre : *Précis histor. de l'etablissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes orientales*, Paris, 1816, in-8. Les autres écrits de Colquhoun (au nombre total de vingt), sont relatifs aux progrès du commerce, à l'instruction des classes indigentes et à la police. Ils ont été pub. de 1787 à 1814.

COLRAINE (HENRI HARE, lord), né dans le comté de Surrey en 1693, m. en 1749, est aut. d'un poème intit. *Musarum oblatio ad reginam*, inséré dans le recueil *Musæ anglicanæ*.

COLSON (JEAN-BAPTISTE-GILLE), peintre en miniature et au pastel, né à Verdun en 1680, m. à Paris en 1762, peignit des sujets pour les tabatières à l'encre de la Chine et au carmin, et fut employé pour faire les miniatures que le roi Louis XV envoyait dans les cours étrangères. Il eut aussi une grande vogue pour les portraits au pastel. Le comédien Bellecour (*v.* ce nom) était son fils.

COLSON (JEAN-FRANÇOIS-GILLE), fils du précédent, peintre, né à Dijon en 1733, se livra d'abord à l'étude des mathématiques; mais, d'après les conseils de son père, il s'appliqua ensuite à la peinture, ainsi qu'à d'autres parties des beaux arts, et vint à l'âge de 19 ans à Paris, où le prince de Bouillon le prit en affection, et se l'attacha. Les connaissances variées qu'il avait acquises lui furent très-utiles dans les travaux dont son protecteur le chargea pour son château de Navarre, en l'employant comme architecte, sculpteur, peintre, et même jardinier, pendant 40 années. Colson, m. à Paris en 1803. On a de lui : *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier;* et un *Recueil de poésies légères*. Il a laissé différens ouv. MSs. sur la perspective et les beaux-arts.

COLSON (LOUIS-DANIEL), littérateur, né dans l'Argonne en 1734, m. à Paris en 1811, destiné au barreau par ses parens, renonça à cette carrière pour s'adonner entièrement aux lettres. Après avoir surveillé d'abord l'impression de quelq. bons ouv., il fut adjoint à Deshauterayes (*v.* ce nom) pour la rédaction de l'*Histoire generale de la Chine* du P. Mailla (*v.* ce nom). C'est à lui que l'on doit les six prem. vol. de cet ouv.; et, par modestie, il ne voulut point que son nom parût sur les frontispices. Il est également aut. de la preface placée en tête de la dern. traduct. en prose de *la Jerusalem délivree*. Il a achevé le roman de J.-P. Bignon (*v.* ce nom) int. les *Aventures d'Abdalla*, pub. par lui, 1773, in-12, et revu l'édition de *Tarsis et Zelie*, pub. en 1774.

COLSTON (EDOUARD), négociant angl., remarquable par sa philanthropie, né à Bristol en 1636, acquit, dans le commerce qu'il fit avec l'Espagne, une fortune immense, employée par lui presque tout entière en œuvres de charité. La ville de Bristol lui doit la fondation de plus. hospices et écoles de charité; et les établissemens du même genre dans plus. autres cités d'Angleterre ont reçu de lui des dotations très-considérables. La somme de ces actes de bienfaisance est évaluée à 17,000 liv. sterl. de revenu en fondations toujours subsistantes. Il mourut en 1721; et chaque année on prononce son oraison funèbre dans l'église principale de Bristol, où il fut enterré. Il était d'un caractère doux, égal, et de mœurs exemplaires.

COLTELLINI (AUGUSTIN), littér. italien, né à Florence en 1613, fonda en 1631, dans sa propre maison, l'academ. des *Apatisti*, et fut membre de celle de *la Crusca*. On a de lui plusieurs écrits en prose et en vers qui ont bien moins fait sa réputation que la fondation de l'acad. dont il fut quatre fois consul, et qui fut placée après sa mort, arrivée en 1693, dans l'univ. de Florence avec une forme et des reglemens particuliers. Coltellini a été loué par un gr. nomb. d'écriv. contemp.

COLUCCIO SALUTATO. V. SALUTATO.

COLUMBA (GÉRARD), méd. ital., né à Messine dans le 16e S., enseigna son art dans l'université de Padoue, et acquit une grande réputation de savoir et d'éloquence. Il a laissé les ouv. suiv. : *Apologia pro illustri F. Bisso, regio proto-medico*, etc., Messine, 1589, in-8; *de Febris pestilentis cognitione et curatione, disputationum medicinalium lib. II*, etc., ibid., 1596, in-4; Venise, 1620, in-4; Francfort, 1601 et 1608, in-8.

COLUMBI (JEAN), jésuite, né à Manosque (Provence) en 1592, professa successivement la rhétorique, la philosophie, la théologie scolastique et morale, les saintes écritures, au collége de Lyon, et mourut dans cette ville en 1679. On a de lui : *Virgo rumigeria*, etc., Lyon, 1638, in-12 (c'est l'histoire d'une image de la vierge vénérée à Manosque); *de Rebus gestis episcoporum Valentinorum, etc., lib. IV*, Lyon, 1638, in-4, 2e édit., 1652; *de Reb. gestis episcop. Vivarensium lib. IV*, 1651, in-4; *de Reb. gest. episcop. Vasionensium lib. IV; de Manuesca urbe Provinciæ lib. III*, 1663, in-12; *Guillelmus Junior, comes Forcal-*

querit, 1663, in-12; *Noctes Blancalandanæ*, 1660, in-4; *de Reb. gest. episcop. Sistariensium*, 1663, in-8; *Quòd Joannes Monlucius non fuerit hæreticus*, 1640, in-4; *Dissert. de Blancalandâ cænobio et lucernâ in pago Abrincensi*, 1660, in-4; *Opuscula varia*, renfermant quelq.-uns des écrits précéd. et plus. autres, 1668, in-fol.; *Commentaria in sacram scripturam*, t. 1er, Lyon, 1656, in-fol. — Un autre COLUMBI (Dominique), religieux jacobin, m. en 1696, est aut. d'une *Hist. de Ste Madeleine, où est solidement établie la vérité qu'elle est venue et décédée en Provence*, Aix, 1688, in-12.

COLUMBUS (JONAS), théol. suédois du 17e S., fut pasteur dans la Dalécarlie, et introduisit dans les églises de cette province une musique convenable à la sainteté du lieu. Il laissa un fils que les Suédois considérèrent comme l'un des créateurs de leur poésie. Le recueil de J. Columbus a été publ. en 1687 par J. Reenstierna.

COLUMELLE ou COLUMELLA (LUCIUS-JUNIUS-MODERATUS), le plus savant agronome de l'antiquité, né à Cadix dans le 1er S. de l'ère chrétienne, possédait des terres considérables qu'il fit valoir lui-même; et, pour acquérir plus de connaissances dans l'agriculture, il voyagea dans diverses parties de l'empire romain afin d'en connaître toutes les productions et ce qui concerne l'économie rurale. S'étant ensuite fixé à Rome, ce fut là qu'il écrivit les ouv. suiv.: *de Re rusticâ*; *de Arboribus*, imprimés l'un et l'autre pour la prem. fois dans le recueil intitulé *Rei rusticæ authores varii*, *etc.*, Venise, 1742, chez Jenson. Les deux ouvrages de Columelle ont été imprimés seuls à Strasbourg, 1543; Lyon, 1548, in-8; avec des interprétations par J.-B. Pio, Bologne, 1520, in-fol.; trad. en allem., en ital. et en franç., par Claude Cotereau, Paris, 1551, in-8. Cette dernière a été réimp., revue, corrigée et illustrée de doctes annotations par Me Jean Thierry de Beauvoisis, Paris, 1552, 1555, 1556, in-4. Saboureux de la Bonneterie en a donné une autre moins estimée sous le titre d'*Economie rurale de Columelle*, Paris, 1771, 2 vol. in-8; réimp. dans la *Collection des agronomes latins*, traduit par le même, pub. à Paris, 1771-1773, 6 vol. in-8. M. Fayolle a pub. la traduct. en vers franç. du 10e liv. de Columelle par L. Th. Hérissant dans le *Magasin encyclopédique*, mars, 1813.

COLUMNA. V. COLONNA.

COLUTHUS, poète grec, était de Lycopolis, aujourd'hui Siouth, ville et nome de la Thébaïde, à 70 lieues du Kaire. Si nous en croyons Suidas, le seul des anciens qui ait parlé de Coluthus, il vivait sous l'emp. Anastase, c'est-à-dire vers la fin du 5e S. ou au commencement du 6e de notre ère. Il avait, au rapport du même lexicographe, comp. un poème en six chants int. *les Calydoniaques*; un autre nommé *les Persiques*; et des *Eloges* en vers. On lui attribue communément un petit poème de près de 400 vers sur *l'enlèvement d'Hélène*, et dont on doit la découverte au sav. cardinal Bessarion, qui le retrouva à Casoli, près d'Otrante, dans un monastère de son ordre ruiné par les Turks. Il fut impr. pour la prem. fois in-8 par Alde, à la suite de Quintus Calaber, sans date. L'édition critique de Lennep (Leuwarden, 1747) a long-temps servi de base à celles que publièrent depuis d'autres savans; mais un jeune helléniste, M. Stanislas-Julien, vient de soumettre le texte de Coluthus à un nouvel examen; et, à l'aide de deux MSs. de la bibliothèque du roi, est parvenu à donner l'édition la plus complète, sans contredit, qui ait encore paru de ce petit poème sous le rapport critique et philologique, 1 vol. in-8, Paris, 1822. Elle est accompagnée d'une version latine, entièrement neuve; d'une traduct. en prose, et de notes pleines de goût à la fois et d'érudition. Coluthus a été trad. en vers angl., ital., espag., etc., et en prose allem.; nous en comptons trois traduct. en prose franç.: celle de Ch. Dumolard, Paris, 1747; celle de Scipion Allut, 1779, réimprimée dans le tome 2 de la *Biblioth. choisie*, publ. par Royez, 1786, 9 vol. in-8; celle de Simon de Troyes, Londres, 1790; et un imitation en vers par Cournand, Paris, 1807.

COLVENER (GEORGE), doct. en théol., prévôt de la collégiale, et chancelier de l'acad. de Douai, né à Louvain en 1564, mort en 1649, a publié: *J. Niederi Formicarum*, Douai, 1602, in-8, avec des notes; le *Chronicon Cameracense et Atrebatense* de Balderic (*v.* ce nom), ibid., 1615, in-8; l'*Historia Remensis ecclesiæ* de Flodoard, ibid., 1617, in-8, avec des notes et la *vie* de Flodoard; *Rhabani Mauri opera*, Cologne, 1627, in-fol.; l'ouv. de Thomas de Cantipré intit. *Miraculorum et exemplorum memorabilium lib. II*, Douai, 1605, 1627, in-8, avec la *vie* de l'aut.; *Kalendarium SS. Mariæ novissimum*, etc., ibid., 1638, 3 vol. in-8.

COLVIUS (ANDRÉ), sav. hollandais, né à Dordrecht en 1549, m. en 1671, fut chapelain de l'ambassade des états-généraux auprès de la république de Venise, et ensuite ministre de l'église wallone, dans sa patrie. On a de lui des lettres qui prouvent l'étendue et la variété de son érudition. Il avait formé une riche collection d'histoire naturelle. — Son fils, Nic. COLVIUS, suivit la même carrière, fut pasteur à Amsterdam, et mourut dans cette ville en 1717. — Un autre COLVIUS (Pierre), né à Bruges en 1567, m. à Paris en 1594, a donné une édit. d'*Apulée* (l'Ane d'or), Leyde, 1588, in-8. On lui doit aussi de savantes notes sur *Sidonis Apollinaire*, 1598, in-8.

COLWILL (ALEXANDRE), théol. et littér. écoss., né en 1620, m. en 1676, princ. de l'univ. d'Edimbourg, est aut. de l'*Hudibras ecossais*, poème imité de l'*Hudibras* de Butler, et composé pour jeter du ridicule sur les presbytériens.

COMAZZI (JEAN-BAPT.), écriv. ital., sur lequel il n'existe aucun renseignement biographique, n'est connu que par un ouvr. intitulé *De la morale des princes*, trad. en franç. par Dupuy Demportes, et en anglais par Guillaume Hatchett, Londres, 1729. Le traduct. anglais donne à Comazzi le titre de comte et d'historiographe de l'empereur.

COMBABUS, jeune Syrien de la cour de Seleucus Ier, accompagna la reine Stratonice à Bambycé, où elle s'était rendue pour élever un temple à la déesse de Syrie, et, lorsqu'il fut terminé, il obtint la faveur d'en être le grand prêtre. L'auteur du *Tr. de la déesse de Syrie* (attribué mal à propos à Lucien) raconte de ce Combabus des anecdotes peu vraisemblables.

COMBALUSIER (FRANÇOIS DE PAULE), médecin français, né dans le Vivarais en 1713, mort en 1762, fut professeur de pharmacie à Paris, et membre de la société royale de Montpellier. On a de lui: *Pneumato-pathologia, seu tractatus de flatulentis humani corporis affectibus*, Paris, 1747, in-8, trad. en franç. par Jault, ibid., 1754, 2 vol. in-8; *Observ. et réflexions sur la colique de Poitou, ou des peintres*, etc., Paris, 1761, in-12. Ce médecin a publ. encore un grand nombre de pamphlets contre les chirurgiens exerçant la médecine, contre le médecin Astruc et plus. de ses collègues. Tous ces écrits, oubliés aujourd'hui, font regretter qu'un homme de mérite comme lui ait consacré à de vaines disputes un temps que la science réclamait.

COMBAULT (CHARLES de), baron d'Auteuil, littérateur, né à Paris, en 1588, m. en 1670, est auteur des ouvr. suiv., tous relatifs à l'histoire de France: *Discours abrégé de l'Artois, membre ancien de la couronne de France*, Paris, 1640, in-4; *Hist. des ministres d'état qui ont fleuri sous les rois de la 3e lignée*, ibid., 1642, in-fol. *Blanche*,

Infante de Castille, mère de St Louis, etc., ibid., 1644, in-4; *Le vrai Childebrand*, ibid., 1659, in-4, écrit en réponse à un traité de J.-J. Chifflet contre ce personnage historique (*v.* Childebrand).

COMBAULT (N...), avocat et homme de lettres, m. en 1785, fut l'ami de Ch. Coffin (*v.* ce nom), et composa en société avec lui quelques poésies latines, entre autres, l'hymne de St Pierre, *Tandem laborum*, etc., que l'on peut mettre en parallèle avec les meilleures pièces de Santeuil, en ce genre.

COMBE (La). V. Lacombe.

COMBÉ (Marie de CYZ), institutrice de la communauté des filles du Bon-Pasteur, née à Leyde, en 1656, fut élevée dans le calvinisme et mariée à un gentilhomme nommé Combé, dont elle devint veuve deux ans après. Elle abjura dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda une communauté composée de filles qui, après avoir vécu dans le désordre, désiraient mourir dans les exercices de la pénitence. Elle gouverna cette congrégation, à laquelle elle avait donné le nom de *Filles du Bon-Pasteur*, jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. L'institut du *Bon-Pasteur*, répandu dans plus. villes de France, a subsisté jusqu'en 1790.

COMBÉFIS (François), religieux de l'ordre de St-Dominique, né à Marmande en 1605, enseigna la philosophie et la théologie à Bordeaux, et vint à Paris en 1640. Habile helléniste, il entreprit de rétablir le texte des anciens pères dans toute la pureté primitive, et consacra 50 années de sa vie à ce travail pour lequel le clergé de France lui accorda une pension, portée successivement jusqu'à 1000 fr. Il m. à Paris en 1679. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouv. dont les principaux sont: *SS. Patrum Amphilochii, Methodii et Andreæ Cretensis opera omnia*, Paris, 1644, 2 vol. in-fol.; *Græco-latinæ patrum bibliothecæ novum auctuarium*, 1648, 2 vol. in-fol.; *Bibliothecæ patrum concionatoria*, 1662, 8 vol. in-fol.; *Originum rerumque Constantinopolitanarum ex variis autoribus manipulus*, 1664, in-4; *Biblioth. Græcor. patrum auctuarium novissimum*, etc., 1672, 2 vol. in-fol.; *Ecclesiastes græcus*, 1674, in-8; *S. Maximi opera*, 1675, 2 vol. in-fol; *Basilius magnus ex integro recensitus*, 1679, 2 vol. in-8; *Histor. Byzantinæ scriptores post Theophanem usque ad Nicephorum Phocam*, grec et latin, 1685, in-fol. On trouve la liste des travaux littéraires du P. Combéfis dans les *Mémoires* du P. Niceron.

COMBER (Thomas), théologien angl., né dans le comté de Kent, en 1645, m. en 1699, doyen de l'église de Durham, a laissé, entre autres ouvr. écrits en angl.: *Hist. scolastique de l'usage primitif et général des liturgies dans l'église chrét.*, Londres, 1690; *le Compagnon au Temple*, 1679; *le Compagnon à l'Autel*, 1684, 4e édit., 1685; *Discours sur toutes les prières communes*, in-8. On lui doit en outre une *Vie* du doyen Thomas Cumber, son parent, né en 1775, m. en 1654, ancien chapelain du roi Charles Ier, pour la cause duquel son attachement lui attira de nombr. persécutions.

COMBES (François), jésuite missionnaire espagnol, né à Sarragosse en 1613, résida plusieurs années aux îles Philippines, et m. à Acapulco, en 1663, en passant des Indes à Rome pour les affaires de sa mission. Il a laissé, en espagnol, une *Hist. des îles de Mindanao, Solo et autres adjacentes, et des progrès qu'y a faits la relig. chrét.*, Madrid, 1667, in-fol.

COMBES-DOUNOUS (Jean-Jacques), magistrat et littérat. français, né en 1758 à Montauban, de parens protestans, s'adonna à la culture de la littérature grecque et de la philosophie platonicienne, embrassa avec modération les principes de la révolution, fut persécuté sous le régime de 1793, occupa ensuite plus. emplois dans les tribunaux civils et criminels du département du Lot, fut nommé, en 1798, député au conseil législatif des Cinq-Cents, siégea à la chambre des représentans en 1815, et mourut en 1820 d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était membre de plus. sociétés savantes, et l'on a de lui les ouv. suivans: *Introduction à la philosophie de Platon*, traduit du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12; *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, traduit du grec d'Appien, ibid., 1808, 3 vol. in-8; *Dissertations de Maxime de Tyr*, trad. du grec, ibid., 1802, 1 vol. in-8; *Essai sur la divine autorité du Nouv.-Testament*, trad. de l'angl., an XI (1803), in-12; *Essai historique sur Platon*, Paris, 1809, 2 vol. in-12; *Notice sur le 18 brumaire, par un témoin oculaire*, etc., Paris, 1814, in-8; *Essai sur l'évidence de la révélation*, traduit de l'angl. de Rob. Haldam, Montauban, 1820, in-8. Combes-Dounous a pub. également plusieurs brochures de circonstance, et a laissé quelq. ouv. MSs.

COMBES (de). V. Decombes.

COMBET (Claude), religieux dominicain, né à Lyon en 1614, m. en 1689, a fait imprimer une *Oraison funèbre du cardinal de Richelieu*, Lyon, 1643, in-4, et une autre *de la reine Anne d'Autriche*, ibid., 1666.

COMBETTES (Jean-Joseph-Lazarre de), conseiller au parlem. de Toulouse, naquit à Gaillac en Albigeois en 1745. Lors de la destruction des parlemens en 1771, il déploya une rare fermeté, et se montra inflexible aux sollicitations qui lui furent faites d'adhérer aux volontés du chancelier Maupeou. Sa résistance lui valut l'honneur de l'exil, comme à la plupart de ses collègues, avec lesquels il rentra en fonctions en 1774, lorsque Louis XVI rétablit les parlemens. Sa résistance généreuse à l'enregistrement de quelq. édits onéreux lui valut un second exil sous le ministère du cardinal de Brienne. Malgré les injustices dont il avait été victime, il se fit remarquer, au moment de la révolut., par sa fidélité au roi. Condamné à mort avec un grand nombre de ses collègues, il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794.

COME. V. Cosme.

COMEIRAS (Victor DELPUECH de), abbé de Sylvanès et vic.-gén. de Beauvais, né à St-Hippolyte du Gard, en 1733, m. en 1805, est aut. ou éditeur des ouvrages suivans: *Géographie moderne et universelle* de Nicolle de la Croix, 1800, 2 vol. in-8; *La voix du sage, ou l'intérêt des peuples*, etc., 1799, in-8; *Abrégé de l'histoire générale des voyages*, tome 22 à 32; (les vol. précédens sont de La Harpe); *Abrégé de l'hist. générale des voyages faits en Europe*, 1804-1805, 12 vol. in-8; *le Géographe manuel*, 1801, 1803, in-8; *Hist. politique et raisonnée du consulat*, 1801, in-8; *Tabl. gén. de la Russie moderne*, etc., Paris, 1802, 2 vol. in-8 avec cart.; *Hist. de l'astronomie ancienne et moderne, par Bailly*, etc., 1806, 2 vol. in-8. Il a laissé en MSs. une *Hist. de Marie-Stuart*; une *Hist. de la Pucelle d'Orléans*, et *Balance polit. des différens états de l'Europe*. — Un autre Comeiras, frère du précéd., est aut. de: *Considération sur la possibilité, l'intérêt et les moyens.... de rouvrir l'anc. route de l'Inde, etc.*, 1798, in-8. — Comeiras (P.-J. Bonhomme de), avocat au parlement de Paris, né vers 1750, fut résident de la républ. franç. auprès des Ligues Grises, commissaire-général dans les îles de la mer Ionienne, après le traité de Campo-Formio, et m. en revenant en France, dans la ville d'Ancône, en 1798. On a de lui: *Essai sur les réformes à faire dans notre procédure criminelle*, 1789, in-8; *Mém. à consulter et consultation pour L.-Philippe-Joseph d'Orléans*, 1790, in-8.

COMENIUS (Jean-Amos), ministre protestant, célèbre philologue du 17e S., né en Moravie, en 1592, fut banni de ce pays par l'édit de 1624,

qui proscrivait les ministres de sa communion, se réfugia en Bohême et ensuite à Lissa ou Lesna, en Pologne, où il fut nommé recteur de l'école et chef de la petite église des frères bohémiens ou moraves, et fut appelé successiv. en Angleterre, en Suède, en Prusse, en Transylvanie; revint à Lesna, d'où il se vit forcé de s'éloigner, en 1657, après le pillage et l'incendie de cette ville, chercha un nouvel asile en Sylésie, à Francfort sur l'Oder, à Hambourg, et finit par se fixer à Amsterdam, où il m. en 1671: il s'est rendu célèbre, parmi ses coreligionnaires, par la réforme qu'il s'efforça d'introduire dans l'enseignement. Le savant Adelung (*v.* ce nom), qui a écrit la vie de Comenius, donne la liste de ses ouv. au nombre de 92; les principaux sont: *Theatrum divinum*, Prague, 1616, in-4; *Labyrinthe du monde* (en bohémien, ainsi que le précéd.), Prague, 1631, in-4, trad. en allemand, Berlin, 1787, in-8; *Carte de la Moravie*, gravée de nouveau à Amsterdam, en 1627; *Janua linguarum reserata*, Lesna, 1631, in-8, véritable encyclopédie élém., renfermant tous les mots usuels, au nombre de plus de 9300, très-souvent réimpr., et trad. en diverses langues; *Opera didactica omnia*, Amsterd., 1657, in-fol. avec le portrait de l'aut.: recueil d'une partie des ouvr. de l'aut., déjà publ. séparém.; *Echo absurditatum*, ibid., 1644 et 1658, in-8; *Historiola ecclesiæ slavonicæ*, ib., 1660, in-8; *Lux in tenebris*,, 1657, in-4, réimprimé sous ce nouv. titre: *Lux è tenebris novis radiis aucta*, 1665, 2 vol. in-4, fig.; *Diogenes Cynicus redivivus, seu de compendiosè philosophando*. Amsterdam, 1658, in-12: pièce dramatique en 4 actes, jouée à Lesna, vers 1638; *Disquisitio de caloris et frigoris naturâ*, Amst., 1659, in-12; une traduct. en vers bohémiens des *Distiques moraux de Caton*, ibid., 1662. Coménius a travaillé à l'*Historia persecutionum ecclesiæ bohemicæ*, etc., sans nom de lieu d'impression, 1648, in-12, et a laissé en MSs.: *Antiquitates Moraviæ*, ainsi que plus. autres morceaux historiques moins importans qui se trouvent dans diverses biblioth. de Bohême.

COMES (Natalis). V. Conti (Noël).

COMES (Girolamo), peintre et poète italien, né à Syracuse dans le 17e S., a laissé les écrits suivans: *Trattato dell' instabilità umana; Il filosofo grossale*, (*in terza rima*); *Laudi del mal francese; Lo Svergognato ed il bravazzo* (*in terza rima*); et quelq. autres poésies peu remarquables.

COMESTOR (Pierre), en franç. *le Mangeur*, ainsi appelé, dit-on, parce qu'il avait lu et comme dévoré un grand nombre de livres, né à Troyes dans le 12e S., fut doyen de l'église de cette ville, dirigea l'école de théol. de Paris pendant 5 ans, se retira ensuite à l'abbaye St-Victor, où il m. en 1178, ou selon d'autres, en 1185. On a de lui: *Scolastica historia*, etc., imp. pour la 1re fois, à Utrecht, 1473, petit in-fol., réimp. à Strasbourg, 1483, Bâle, 1486, in-fol, etc.; trad. en franç. par Guyart-des-Moulins, en 1294, et imp. à Paris, sans date (en 1495 selon l'abbé Rive), 2 vol. in-fol. Quelques aut. attribuent à P. Comestor l'ouv. int.: *Catena temporum, seu rudimentum novitiorum*, qui est de Brocard. (V. ce nom.)

COMEYRAS. V. Comeiras.

COMGALL ou CONGEL (St.), né en Irlande, en 516, fonda vers 550, l'abbaye de Bangor, dans le comté de Down (Irlande), et m. en 601.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun, né dans cette ville, m. à l'hospice des Quinze-Vingts de Paris, en 1693, travailla au *Journal des Savans* et au *Mercure de France*. On a de lui, outre divers articles insérés dans les journ. dont nous venons de parler, plus. ouv. de mathématiques, de physique, de controverse et dont la liste se trouve dans Moréri. Nous nous bornerons à citer les suiv.: *Instruction pour reunir les églises prétendues réformées à l'église romaine*, Paris 1678; *la Duplication du cube, la Trisection de l'angle, et l'inscription de l'heptagone régulier dans le cercle*, Paris, 1677, in-4; *Traité de la parole, des langues et écritures, et l'art de parler et d'écrire occultement*, Paris, 1690, Liége, 1691, in-12; un recueil d'*opuscules théolog.*, et un traité intitulé: *La médecine universelle*, ou l'*Art de se conserver en santé et de prolonger sa vie*, divis. en 3 discours, Paris, 1687, in-12.

COMINES (Philippe de), conseiller et chambellan du roi Louis XI, né au château de Comines, en Flandre, en 1445, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, et quitta ensuite ce prince pour s'attacher à Louis XI, qui le combla de biens, le fit sénéchal de Poitiers, chambellan de sa personne, et vécut avec lui dans la plus intime familiarité. Après la mort de ce monarque, Comines ne jouit pas de la même faveur auprès de son successeur. Nommé d'abord membre du conseil créé pendant la régence, il se rangea du parti des princes contre le gouvernem. d'Anne de Beaujeu, se mêla aux intrigues du duc d'Orléans et s'attacha surtout au connétable Jean de Bourbon. Ce prince s'étant réconcilié avec la cour, Comines entra dans la conjuration ourdie par le duc d'Orléans et le comte de Dunois, fut arrêté, enfermé à Loches, dans une de ces cages de fer que Louis XI avait mises en usage, jugé par le parlement en 1458, et condamné à être exilé dans une de ses terres pendant 10 ans, avec confiscation du quart de ses biens. Cette sentence ne fut point exécutée, parce qu'on eut besoin du condamné dont le mérite et l'expérience étaient reconnus. En 1495, Comines assista au traité qui fut conclu à Senlis, entre le roi et l'archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne. Charles VIII l'emmena en Italie, et l'envoya à Venise pour négocier la neutralité de cette république. Malgré son habileté il ne put empêcher les Vénitiens de traiter secrètement avec les ennemis du roi, et de conclure une ligue pour s'opposer à la retraite des Français du royaume de Naples. Il négocia ensuite le traité de Verseil, fut chargé de le faire agréer aux Vénitiens, et échoua dans cette démarche ainsi que dans ses réclamations pour l'exécution de quelques articles dont le duc de Milan s'écartait. Il ne parait pas que Comines ait été employé par Charles VII, pendant les 3 années que vécut encore ce monarque, ni par Louis XII, auquel il vint rendre ses hommages, « et de qui, dit-il dans ses mémoires, il avoit été aussi privé que nulle autre personne et pour lui avoir été en tous ses troubles et pertes; toutefois, pour l'heure, ne lui en souvint point fort. » Il mourut dans sa terre d'Argenton, en 1509. Ce fut après son retour d'Italie qu'il commença à écrire ses *mémoires* sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, depuis 1464 jusqu'en 1498. La prem. édition des *memoires* de Comines, donnée par le président J. de Selve, Paris, 1523, in-fol., ne contient que le règne de Louis XI; Nicolo la traduisit en ital., Venise, 1569, in-8. Les deux derniers livres, cont. l'hist. de Charles VIII jusqu'à l'an 1498, parurent dans une aut. édit. de Paris, 1528, in-fol. Denis Sauvage donna une édit. des *Memoires de Comines, revus et corrigés sur un exemp. pris à l'original de l'auteur*, Paris, 1552, in-fol. souv. réimp. J. Godefroy, fils de Denis qui avait pub. une édit., Paris, 1549 in-fol., en donna une bien plus complète, Bruxelles, 1706-1713, 4 vol. in-8. L'édit. la plus complète et la plus recherchée est celle de Lenglès Dufresnoy, Londres, 1747, 4 vol. in-4. On y joint 50 portraits gravés par Odeuvre, et les plans des batailles de Montlhéry et de Nanci. L'édition la plus récente est celle qui fait partie de la *Collection des Mémoires sur l'Hist. de France*, publ. par Petitot.

COMITOLO (Napoléon), évêque de Pérouse

au 16e S. enseigna d'abord la jurisprudence, fut nommé ensuite auditeur de rote, puis évêque de Pérouse, où il m. en 1624, à l'âge de 82 ans On a de lui : un recueil de décisions du tribunal *della rota*, une *hist. des évêques de Pérouse*, et quelques liv. de liturgie. — COMITOLO (Paul), de la même famille, jésuite, né à Pérouse en 1545, m. en 1626, enseigna la théologie et la philosophie morale dans sa patrie. On connaît de lui : *Catena illustrium auctorum in lib. Job*, Lyon, 1586, in-4, Venise, 1587, in-4. ; *Consilia moralia*, Venise, in-4 ; et quelques autres écrits *de controverse*, peu dignes d'être cités.

COMMANDINO (FRÉDÉRIC), mathématicien italien, né à Urbin en 1509, s'était fait recevoir docteur en philosophie et en médecine, mais se livra ensuite exclusivement aux mathématiques, et se fit une grande réputation dans cette science. Il m. en 1575. On de lui : *Traduct. et comment. latins* des écrits d'Archimède, Venise, 1558, et Bologne, 1565, in-4, — des 4 prem. liv. des *Coniques* d'Apollonius de Perge, Pologne, 1566, in-fol. ; — des 15 prem. liv. d'Euclide, Pesaro, 1572 et 1619, in-fol. ; — du livre d'Aristarque, *de Magnitudinibus et distantiis solis et lunæ*, Pesaro, 1572, in-4. ; trad. ital. de la *Géodesie* attribuée à Mohammed de Baghdad ; trad. des traités de Ptolemée, des *Planisphères* et de l'*Analemme*, la prem. pub. à Venise, 1558, in-4., le 2e à Rome, 1562, avec un petit traité du traduct. *sur les horloges*. La vie de Commandino a été écrite par Bern. Baldi, un de ses disciples.

COMMANINI (GRÉGOIRE), chanoine régulier de Mantoue, au 17e S., a laissé : *Degli affetti della mistica teologia*, etc.; *il figino, ovvero della pittura, dialogo* ; et quelques poésies (*rime*) peu remarquables.

COMMANVILLE (N. ÉCHARD DE), prêtre du diocèse de Rouen, m. au commencement du 18e S., a pub. : *Vies des Saints*, 4 vol. in-8, 1701 et 1714 ; *Tables géograph. et chronolog. des archevêchés et évêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8.— Un autre ecclésiastique du même nom que la *Bibliothèque de la France* appelle JEAN de Rouen, aumônier du roi, a pub. l'*Anniversaire au bout de l'an d'Adrien de Breauté*, Paris, 1611, in-8.

COMMELIN (JÉROME), imprimeur, né à Douai, dans le 16e S., exerça d'abord sa profession en France, et fut ensuite s'établir à Heidelberg, où il m. en 1598. Il a pub. dans cette ville un grand nombre d'édit. grecques et latines qui ont fait sa réputation. Les plus estim. sont celles d'*Ennape*, d'*Heliodore*, d'*Apollodore* (avec des notes critiques de lui), etc. — COMMELIN (Jacques), frère du précédent, s'établit à Embden, et a laissé des *poesies latines*, imp. en 1668.

COMMELIN (ABRAHAM), probablem. de la fam. des précéd., imprimeur à Leyde, est connu par une édit. de Virgile pub. sous ce titre : *P. Virgili Maronis cum veterum omnium commentariis et selectis recentiorum notis, nova editio*, Leyde, 1646, in-4.

COMMELIN (ISAAC), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1598, m. en 1676, a pub. (en holland.) : *Les Commencemens et les Progrès de la compagnie des Indes holland.*, Amsterdam, 1646, in-4 ; *Rec. des actes de l'autorité publique en Hollande*, ibid., 1644, 2 vol. in-fol.; *Vies des stathouders Guillaume Ier et Maurice*, ibid., 1651, in-fol.; *Vie de Frédéric Henri*, ibid. 1651, in-fol. Il s'était long-temps occupé d'une *Hist. d'Amsterdam*, qu'il n'a point achevée.—COMMELIN (Gaspard), son fils, a composé cette même *Hist. d'Amsterdam*, qu'il fit imp. en 1694, 2 vol. in-fol., réimp. en 1726. — COMMELIN (Jacques), frère puîné d'Isaac, avait écrit en français l'*Hist. des troubles, divisions et déplorables calamités des guerres civiles, survenues dans les 17 provinces, depuis le commencement du règne de Philippe II, jusqu'à la mort de Guillaume, prince d'Orange;* mais cet ouv. est demeuré inédit.

COMMELIN (JEAN), botaniste holland., né à Amsterdam en 1629, m. en 1692, fut chargé de diriger l'établissement du nouv. jardin de botanique de sa patrie, et consacra les 20 dern. années de sa vie à écrire sur cette science. Voici la liste de ses ouv. : *Les Hespérides des Pays-Bas* (en hollandais), Amsterdam, 1676, in-fol., Londres, 1684, in-8.; l'aut. y décrit la manière de cultiver les orangers sous le climat de la Hollande ; la 2e partie de l'*Hort. Malabaricus* de Rheede, ibid., 1679, 1682, in-fol. avec *notes, commentaires* et les *synonymes* ; *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ*, etc., ibid., 1683 et 1685, in-12, Leyde, 1709, in-12 ; *Catalogus plantarum horti medici Amstelodamensis, pars prior*, ibid., 1689, 1697, 1702, in-8 ; *Horti medici Amstelodam. plantar. descriptio et icones*, tom. 1, ibid., 1798, in-8. Le tom. 2 a été donné par G. Commelin, neveu de l'aut., ibid., 1701, in-fol., en lat. et en holland.; une traduct. holland. de la *manière de cultiver les arbres fruitiers*, ouv. pub. à Paris en 1652, par Arnauld d'Andilly.—COMMELIN (Gaspard), neveu du précéd., né à Amsterdam en 1667, fut docteur en médecine et professeur de botanique dans cette même ville, membre de l'acad. des curieux de la nature, et m. en 1751. On a de lui : *Prœludia botanica*, Leyde, 1703 et 1715, in-4., avec fig.; le 2e vol. de l'*Horti medici Amstelod. plant. descriptio*, dont il est question dans l'article précéd. ; la suite de cet ouv., sous ce titre : *Horti med. Amstelod. plantæ rariores exoticæ*, etc., Leyde, 1706, in-4., 1715 et 1716, in-4 avec 48 pl.; la table raisonnée de l'*Hortus Malabaricus* de son oncle, sous ce tit.: *Flora Malabarica, seu horti malab. catalogus*, Leyde, 1696, in-fol. et in-8.; *Horti medici Amst. plant. usualium catalogus*, Amsterdam, 1697, in-8 ; ibid., 1715 et 1724, in-8 ; *Botanographia Malabarica à nominum barbarismis restituta*, Leyde, 1718, in-fol.

COMMENDISCH (LAURENT), peintre italien, né à Verone dans le 17e S., m. à Milan, avait suivi les leçons de Falcieri à Bologne, puis du Monti à Parme. On cite son tabl. de la *bataille de Luzzara*, entrepris pour Louis XIV.

COMMENDON (JEAN-FRANÇOIS), cardinal, né à Venise en 1524, fut d'abord camérier du pape Jules III, qui lui confia successivement plusieurs missions aussi difficiles qu'importantes, et il obtint également la confiance des papes Marcel II, Paul IV et Pie IV : ce dernier lui donna le chapeau de cardinal en 1565. Pie V ayant créé Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane en 1569, chargea Commendon d'apaiser le différend qui s'éleva à cette occasion, entre le nouveau souverain et l'emper. Maximilien. Grégoire XIII se montra moins bienveillant que ses prédécess. à l'égard de Commendon, et l'abandonna à la haine des partisans de l'empereur qui lui reprochait d'avoir préféré les intérêts de la France aux siens dans l'élection du duc d'Anjou (depuis Henri III) au trône de Pologne : le cardinal était alors légat près de la diète de Varsovie. Sur ces entrefaites le souverain pontife étant tombé malade, les cardinaux d'Este, de Médicis et plus. autres songèrent à élever Commendon sur le siége de St Pierre ; mais Grégoire XIII ne mourut point, et le card., après s'être retiré à Padoue, y m. en 1584. Fléchier a dit de lui « que la cour de Rome n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. » On a de lui : *Oratio ad Polonos*, Paris, 1573, in-4 ; trad. en franç. par Belleforest ; et des *Poesies*, insérées dans le recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avait été le protecteur. Sa *vie*, écrite en latin par A. M. Graziani, a été impr. par les soins de Roger Akakia, fils du célèbre profess.

du collége de France. Paris, 1669, in-4, et trad. en franç. par Fléchier, ibid., 1671, in-12.

COMMERELL (N. de), aumônier de la princesse de Loewenstein, membre de la société d'agriculture de Paris, m. vers la fin du 18ᵉ S., s'occupa toute sa vie de l'économie rurale, et fit connaître en France l'utilité de la culture de quelq. végétaux en usage en Allemagne. On a de lui : *Supplément à l'avis aux cultivateurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle*, 1788, in-8; *Mem. sur la culture, l'usage et l'avantage du chou à faucher*, in-8; *Mem. sur l'amelior. de l'agriculture par la suppression des jachères*, 1788, in-8: et un petit écrit sur les avantages qu'on peut retirer de la betterave champêtre, plante alors peu connue, et que l'auteur nomme *racine d'abondance* et *racine de disette*.

COMMERSON (PHILIBERT), méd. et botaniste français, né en 1727 à Châtillon-lès-Dombes, en Bresse, fut reçu docteur à Montpellier, et m. en 1713 à l'île de France, où il avait accompagné Bougainville, dans son voyage autour du monde. Il y avait formé une grande collection de plantes que le ministre de la marine fit venir à Paris pour être déposées au jardin du roi. Commerson n'a publié aucun écrit essentiel, et on n'a de lui que des fragm. de quelq. lettres, dont l'une est insérée en entier dans le *Supplement au voyage de M. de Bougainville*, trad. de l'angl. par Fréville, Paris, 1771, in-12. Avant son voyage il avait composé un *Martyrologe de la Botanique*; c'était l'histoire de tous les botanistes morts victimes de leurs travaux et de leur zèle pour la science. Forster a donné le nom de *Commersonia* à un genre de plantes de la mer du Sud. On trouve l'éloge historique de Commerson, par Lalande, dans les *Observat. sur la physiq. et l'hist. natur.*, par l'abbé Rozier, année 1755, tome 1ᵉʳ, p. 69.

COMMIRE (JEAN), jésuite, poète latin, né à Amboise en 1625, m. en 1702, cultiva la poésie avec un très-grand succès, fut professeur de théol. dans les maisons de son ordre, et travailla au *Journal de Trevoux*. Le recueil de ses poésies latines, qui lui assurent une place distinguée parmi les modernes, a été imprimé plus. fois, Paris, 1678, in-4, fig. d'Edelinck, 1681, in-12, avec des additions. Le P. Sanadon pub., en 1704, un vol. des *Œuvres posthumes* avec l'éloge de Commire en latin. Ces deux vol. ont été réunis dans l'édit. de 1715, sur laquelle le libraire Barbou a fait impr. la sienne, Paris, 1753, in-12; c'est la meilleure de toutes. Commire avait entrepris une *Hist. des guerres entre la France et l'Angleterre*; et une *vie de Philippe de Valois*: mais il n'acheva point ces deux ouvr. Parmi les morceaux qu'il fournit au *Journal de Trevoux*, on distingue ses *Remarques sur les poésies de S. Orientius* (année 1701).

COMMIUS. V. CORREUS.

COMMODE ou *Commodus* (LUCIUS, ou MARCUS-ÆLIUS-AURELIUS), emp. rom., fils de Marc-Aurèle, né à Rome en l'an 161 de J.-C., fut proclamé en 180, quelq. jours après la mort de son père, qu'il avait accompagné en Pannonie. Empressé de retourner à Rome, il traita honteusement de la paix avec les peuples de la Germanie, déjà à demi vaincus par Marc-Aurèle, et n'en reçut pas moins les honneurs du triomphe à sa rentrée dans la capitale de l'empire. Oubliant les leçons des plus sages instituteurs et l'exemple des vertus de son père, Commode ne tarda pas à se livrer aux plus odieux excès; il se fit le bourreau des personnages les plus respectables de l'empire, donna le spectacle des débauches les plus infâmes, et corrompit jusqu'à ses propres sœurs. Prenant le nom d'Hercule, revêtu d'une peau de lion, et armé d'une massue, il tuait publiquement dans son palais, ou dans l'amphithéâtre, des bêtes féroces; d'autres fois il combattait au contre des gladiateurs. Tout entier à ces occupations ou à d'autres bien plus criminelles, il ne trouvait pas un moment à donner aux affaires publiques; il ne signait pas même les dépêches de ses ministres, hommes de la plus basse extraction et non moins vicieux que lui. La providence mit enfin un terme au règne de ce monstre; Marcia, sa concubine favorite, qu'il avait placée en tête d'une liste d'un grand nombre de personnes vouées par lui à la mort, s'étant concertée avec deux officiers du palais impérial, Lætus et Electus, lui présenta, au sortir du bain, un breuvage empoisonné. Commode le but et tomba dans un assoupissement qui fut immédiatement suivi de nausées violentes. Les conjurés, craignant qu'il ne rejetât le poison, le firent étrangler. Cet évèn. eut lieu vers la fin de l'an 192.

COMMODIANUS GAZÆUS, écrivain très-obscur, que l'on suppose avoir vécu dans le 4ᵉ S., est aut. d'un ouv. latin intit.: *Instructions*, en forme de vers sans mesure et sans cadence, dont les premières lettres sont disposées en acrostiche, pub. pour la première fois par Rigaud, Paris, 1650, in-4, ensuite à Londres par Davis, en 1711, à la suite d'une édit. de *Minutius Felix*.

COMMODO (ANDRÉ), peintre ital., né à Florence en 1560, m. en 1638, fut élève de Cigoli (*v.* ce nom), et alla ensuite perfectionner ses études à Rome, où il copia plus. tableaux de maîtres avec une si grande fidélité, qu'on avait peine à distinguer l'original de la copie. De retour à Florence, il fit plus. compositions originales parmi lesquelles on cite un *Jugement universel*.

COMNÈNE. V. pour les princes de cette maison, les art. ALEXIS, ANDRONIC, ANNE, DAVID, ISAAC, JEAN et MANUEL.

COMNÈNE (DEMETRIUS-STÉPHANOPOLI-CONSTANTIN), issu de la famille impériale de ce nom, naquit en 1749 dans l'île de Corse où ses aïeux étaient établis depuis le 17ᵉ S., et avaient conservé un rang très-distingué jusqu'à la réunion de cette île à la France. Démétrius, destiné par son père à l'état ecclésiastique, fut envoyé de bonne heure à Rome au collége de la Propagande, qu'il quitta à l'âge de 18 ans pour entrer au service de France, et obtint en 1778, une compagnie de cavalerie. Il suivit la famille royale pendant ses premiers revers, fut employé par le comte d'Artois auprès du roi de Naples, Ferdinand IV; puis, obligé de quitter les états de Parme, il se réfugia en Bavière, d'où il revint en France en 1802. Il y vécut dans la retraite jusqu'à la restauration, époque à laquelle il obtint le grade de maréchal-de-camp, et m. à Paris le 8 septembre 1821. Il cultivait les lettres, possédait plus. langues, et a pub. les écrits suiv. : *Precis historique de la maison imp. des Comnènes*, etc., Amst., (Paris), 1784, in-8; *Lettre à M. Koch*, etc.; *Sur l'eclaircissement d'un point d'hist. relat. à la fin tragique de David Comnène*, etc., Paris, 1807, in-8, etc. On croit qu'il a laissé en MSs. un ouvr. destiné à démontrer que les peuples de la Grèce n'étaient pas dans l'état de barbarie avant Homère.

COMO (IGNACE-MARIE), littérat. italien, mort à Naples en 1750, est aut. de plus. pièces de vers et épigrammes latines qui se trouvent dans plus. recueils; d'un ouv. intit. : *Inscriptiones stylo lapidario historicas vitas exhibentes summ. Pontificum et Cardinalium regni Napoletani*; d'une *Hist. de la fondat. de la confrerie de la Ste-Trinité à Naples*; et d'une *Lettre* sur la vie et les ouvrages du P. J.-A. del Monaco, insér. dans le 18ᵉ vol. du P. Calogera (*v.* ce nom).

COMPAAN (NICOLAS), pirate hollandais, acquit quelque célébrité dans le 17ᵉ S., par la hardiesse de ses entreprises, et le nombre des bâtimens qu'il a pillés et capturés. Il obtint des lettres de pardon des états-généraux, et m. dans la misère à un âge très-avancé.

COMPAGNI (Dino), histor. ital., né à Florence vers la fin du 13e S., a écrit l'*Histoire* de sa patrie, de 1270 à 1312, insérée dans le 9e vol. du *Rerum italicarum script.* de Muratori. Il fut l'ami du Dante; et on le compte, dans quelq. biographies, parmi les anciens poètes ital. — COMPAGNI (Dominique). V. DOMENICO.

COMPAGNO (SCIPION), peintre de paysages historiques, né à Naples en 1624, est aut., entre autres compositions devenues fort rares, de deux tabl. représentant, l'un, le *Martyre de St Janvier* dans une campagne du royaume de Naples, entre Pouzzoles et la Solfatare : l'autre, le *Vésuve au moment d'une éruption*, vue prise du pont de la Madeleine à Naples. On ignore l'époque de la mort de cet artiste, dont on trouve encore à Naples des dessins estimés.

COMPAGNON (N.), facteur de la compagnie française d'Afrique, au Sénégal, en 1716, pénétra dans l'intérieur du pays, visita les mines d'or de la contrée de Bambouk, et en leva la carte. La relation de son voyage se trouve dans l'*Hist. gén. des voyages* de l'abbé Prévost. Compagnon m. à Paris vers 1750.

COMPAGNONI (POMPÉE), sav. prélat ital., né à Macerata, en 1693, alla perfectionner ses études à Rome, en 1712, suivit les leçons de Gravina, se lia d'amitié avec Métastase et Crescimbeni (*v.* ces trois noms), et embrassa l'état ecclésiastique. Benoît XIV lui conféra, en 1740, l'évêché d'Osimo, qu'il gouverna pendant 34 ans jusqu'à l'époque de sa m. arrivée en 1774. On a de lui : *Epître à l'académie de Cortone*, (en latin), placée en tête des *Fragmens de Cyriaque d'Ancône*, qu'il pub. avec notes d'Annibal Olivieri ; *Memorie istorio-critiche della chiesa e de' vescovi d'Osimo*, Rome, 1782, 5 vol. in-4 pub. par l'abbé Ph. Vecchietti, qui donna lui-même, en 1784, la *vie* de l'auteur. — Un autre Pompée COMPAGNONI, de la même famille, est aut. d'une histoire de la Marche d'Ancône, sous le titre de la *Regia Picena*, Macerata, 1661, in-fol. : ce vol. ne contient que la 1re partie; la 2e n'a pas paru ; *Memorie istoriche dell' antico Tuscolo, oggi Frascati*, Rome, 1711, in-4. — COMPAGNONI (Camille), jésuite, frère de l'évêque d'Osimo, né en 1698, se distingua par ses connaissances et son talent pour la prédication. COMPAGNONI (Alex), de la même famille, né en 1649, embrassa l'état ecclés., et fut un des membres les plus dist. de l'ac. des Arcades, et m. en 1699. — COMPAGNONI (Mario), card., de la famille des précéd., né à Macerata, en 1714, m. à Rome, en 1780, est plus connu par le nom de cardinal Marefoschi qui lui fut imposé par un oncle de ce nom, cardinal comme lui, et dont il était devenu l'héritier. Il aida le pape Clément XIV dans les travaux préparatoires qui devaient amener la destruction de l'ordre des jésuites. Il était possesseur d'une magnifique biblioth., et très-versé, dit-on, dans la connaissance des antiquités chrétiennes, principalement de la liturgie.

COMPAING (N.), né à Toulouse vers le milieu du 17e S., chanoine de la cathédrale, fut membre de l'académie des *Lanternistes*, et se distingua par son éloquence. Il a laissé des *Sermons* écrits avec une élégance et une pureté remarquables.

COMPAN (CHARLES), ecclésiast., né à Arles, m. vers la fin du 18e S., a pub. les ouv. suivans : l'*Esprit de la relig. chrét. opposé aux mœurs des chrétiens de nos jours*, 1763, in-12; *Voyage au temple de la Vertu, et autres œuvres diverses*, 1769, in 12 ; *La nature vengée, etc.*, Paris, 1769, in-12; *Nouv. méthode géograph.*, 1771, 2 vol. in-12. — Un autre COMPAN est aut. des ouv. suiv. : *le Palais de la Frivolité*, 1773, in-12 ; *Colette ou la vertu couronnée par l'amour*, 1775, 2 vol. in-12 ; *le Secret*, divertissement en un acte, Amsterdam, 1780, in-12 ; *Dictionnaire de Danse*, 1787, in-8.

COMPANS (M.), prêtre de la congrégat. de St-Lazare, et l'un des directeurs du séminaire St-Firmin à Paris en 1786, a pub. *Hist. de la vie de J.-C.*, Paris, 1788, 2 vol. in-12 ; *Traité des dispenses de Collet*, nouv. édit., revue, augmentée et abrégée, ibid., 1788, 2 vol. in-8.

COMPARETTI (ANDRÉ), médecin et physicien italien, né dans le Frioule en 1746, m. à Padoue en 1801, exerça long-temps à Venise, et fut appelé ensuite à Padoue pour y remplir la chaire de médecine théorique et pratique. On a de lui : *Observationes de luce inflexâ et coloribus*, Padoue, 1787, in-4 ; *Observationes anatomicæ de aure internâ comparatâ*, ibid., 1789, in-4 ; *Prodromo di un trattato di fisiologia vegetabile*, 1791, in-8, 2e partie, 1799 ; *Saggio della scuola clinica nello spedale di Padova*, 1795, in-8 ; *Riscontro clinico nel nuovo spedale* ; *Regolamenti medico-pratiche*, 1799, in-8 ; *Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo*, Padoue, 1798, in-4 ; *Dinamica animale degli insetti*, ibid., 1800, in-8. Comparetti est aut. de quelq. autres écrits moins importans, et en a laissé plus. autres MSs. dont on trouve la liste dans un opuscule de D. Palmaroli, imprimé à Venise en 1802, sous le titre de : *Saggio sopra la vita letteraria di A. Comparetti.*

COMPEYS (JEAN de), seigneur de Torens, favori et général de Louis, duc de Savoie, dans le 15e S., est cité par quelques historiens comme l'un des guerriers les plus intrépides de son temps. Il s'attira la haine des principaux seigneurs de la Savoie, qui se liguèrent contre lui, mais ne purent lui faire perdre la faveur de son maître. Il mourut vers 1473.

COMPTON (SPENCER), comte de Northampton, né en 1601, défendit avec intrépidité la cause du roi Charles Ier, et fut tué à la bataille de Hopton-Head, en 1643.

COMPTON (HENRI), prélat anglais, 6e fils du précédent, né en 1632, m. en 1713, était d'abord entré au service comme cornette de cavalerie, mais quitta bientôt cette carrière pour suivre celle de l'église. Il devint successivement chanoine de l'église du Christ, à Oxford, recteur de Cottenham, év. d'Oxford, passa de ce siége à celui de Londres, fut chargé de l'éducation des princesses Anne et Marie, depuis reines d'Angleterre, et se montra l'un des plus grands adversaires du papisme sous le règne de Jacques II. Interdit par ce monarque, il travailla avec zèle à l'établiss. du prince d'Orange sur le trône d'Anglet. Ce fut lui qui fit le couronn. de Guillaume et de Marie, à la place de l'archev. Sancroft. On a de lui un *Tr. de la Ste communion*, Lond., 1677, in-8 (sans nom d'aut.); six lettres au clergé de son diocèse sur différens points de doctrine, réimp. ensemble sous le titre d'*Episcopalia;* une lettre *sur la non résistance*, impr. dans les *Memoires de J. Kettlewell*, Londres, 1718; et quelq. traduct. de l'ital. Ce prélat avait un grand goût pour la botanique, et son jardin de Fulham devint célèbre par le grand nombre de plantes curieuses qu'il y avait rassemblées.

COMTE (LE). V. LECOMTE.

COMUS (mytholog.), dieu qui présidait chez les anciens aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimaient la parure. Les artistes le représentaient sous les traits d'un jeune homme, chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'une main, et de l'autre une patère chargée de viandes ou de fruits.

COMUS, V. LEDRU.

CONAN, dit *Mériadec* ou *Caradog*, prince d'Albanie, né dans la Grande-Bretagne, fut créé, vers l'an 383, duc (*dux*) des frontières armoricaines par le tyran Maxime qu'il avait aidé de ses armes, et,

26 ans après, fut investi de l'autorité souveraine par les Bretons, qui venaient enfin de secouer le joug des Romains. Ce prince établit à Rennes le siége de son gouvernement, fit fleurir ses états, conclut un traité d'alliance avec l'empire, et mourut vers 421, laissant pour héritiers ses trois fils, Cuil ou Huelin, Rivelin et Urbien ou Concar. Il est regardé par quelques historiens comme la tige de tous les souverains qui régnèrent après lui en Bretagne; et c'est de l'époque de sa domination que datent les exemptions et priviléges des Marches de Tifauges et de Clisson établies par l'emp. Honorius (409), demeurées en vigueur jusqu'à la fin du dernier siècle.

CONAN Ier, dit *le Tors*, fils de Bérenger, comte de Rennes, prit le titre de roi de Bretagne à la mort de Salomon dont il se prétendait héritier, et s'empara de Nantes en 990, après s'être défait de plus. compétiteurs : mais ceux qui restaient encore ne le laissèrent point jouir en paix de son usurpation, et, vaincu en 992 par Foulques, duc d'Anjou, il resta sur le champ de bataille. Ce fut lui qui bâtit à Nantes le château de Bouffai.

CONAN II, fils d'Alain, duc de Bretagne, fut dès son bas âge, dépouillé de cette souveraineté par Eudon, son oncle et son tuteur, qui le tint enfermé pendant plus. années, et ne fut rétabli dans tous ses droits qu'en 1047. Il eut de violens démêlés avec Guillaume, duc de Normandie, et m. en 1066, tandis qu'il faisait le siége de Château-Gontier.

CONAN III, dit *le Gros*, duc de Bretagne, fils d'Alain Fergent, lui succéda en 1111, unit ses armes à celles de Louis-le-Gros contre le roi d'Angleterre, Henri Ier, son beau-père, et s'opposa également à l'invasion des impériaux sur le territoire de la France. Ce prince législateur et guerrier m. en 1148; peu de temps auparavant, il avait désavoué pour son fils Noël, enfant de Mathilde, sa femme; et cette déclaration d'illégitimité entraîna les guerres civiles qui pendant 50 années désolèrent la Bretagne.

CONAN IV, surnommé *le Petit*, descendant du précédent par sa mère, fut reconnu duc de Bretagne, vers 1155, après de longs démêlés avec Eudon, son beau-père, et eut encore à soutenir des guerres sanglantes contre plus. rivaux, dont il triompha; mais il devait ses avantages aux secours qu'il avait obtenus du roi d'Angleterre Henri II, et ce même allié le dépouilla enfin lui-même de sa souveraineté, ne lui laissant que le comté de Guinguamp. Le faible et timide Conan m. en 1171, esclave de l'Angleterre, et regretté des moines.

CONANT (JEAN), théol. anglais, né en 1608 au comté de Devon d'une famille française d'origine, devint, en 1649, recteur du collége d'Exeter, où il avait été élevé comme boursier, puis, en 1654, profess. de théologie à Oxford, enfin vice-chancelier de cette université en 1657, et m. en 1693, pourvu de plus. bénéfices, dont il partageait les revenus avec les pauvres. Aussi savant que modeste, Conant avait donné, dans maintes occasions, l'exemple d'une rare fermeté de conscience : requis de signer l'engagement de fidélité au gouv. répub., il envoya au parl., après quelq. délais, une déclaration qui, bien que conçue en termes mesurés, renfermait des indices non équivoques de désapprobation : elle fut acceptée nonobstant ses conditions restrictives. Plus tard il fit partie de la commission instituée pour revoir le livre des prières; enfin, lorsque l'acte d'uniformité vint alarmer les consciences, il commença par renoncer à ses places, employa huit années à son examen; et, au bout de ce temps (1670), il se soumit, et recouvra ses places. On a de lui 6 vol. de *Sermons*; le prem. fut imprimé en 1693, in-8, les cinq autres parurent successivem. après sa m. La *vie* de Conant a été pub. par son fils.

CONARUS, roi d'Écosse, fils et successeur de Mogald, fut déposé par les états de son royaume après un règne de 4 ans, et mourut en prison l'an 150. Il avait été vaincu par les Romains sous la conduite de Lullius Urbicus, qui le força à la paix après l'avoir repoussé au-delà du mur adrien.

CONCA (SÉBASTIEN), peintre d'histoire, né à Gaëte en 1679, mort à Naples en 1764, était élève de Fr. Solimene, dont il fut le plus fidèle imitateur. Ses ouv. lui acquirent une grande réputation dans son temps; mais il la dut surtout à l'état de décadence vers lequel l'art s'avançait rapidement à cette époque, et même on l'accuse de l'avoir accélérée. Il avait été choisi par Clément XI pour décorer l'église de St-Clément de peintures à fresque et à l'huile; il travailla également pour plus. palais et églises de Rome, ainsi que d'autres villes de l'Italie et de l'étranger.

CONCANEN (MATTHIEU), écriv. irlandais, m. à Londres en 1749, est moins connu comme aut. de quelques *poésies*, qui pourtant ne sont pas sans mérite, que comme l'un des héros de la *Dunciade*; lui-même n'a pas épargné Pope dans le pamphlet satirique intit. *a Supplement to the Profound.*

CONCEPTION (ordre de la). V. SYLVA.

CONCHES (GUILLAUME de), ou, suivant Panzer, GUILLERINUS DE CONCHIS, gramm. et théol. normand, mort vers 1150, est aut. d'un traité qui parut dès l'origine de l'imprimerie sous ce titre : *de Naturis creaturarum, sive de opere sex dierum*, 2 vol. in-8, sans date ni lieu d'impr., et de quelq. autres écrits de controverse long-temps conservés MSs.

CONCHILLOS FALCO (JEAN), peintre et grav. espagnol, né en 1641 à Valence, mort dans cette ville en 1771, avait reçu ses prem. leçons d'Esienne Marc, et s'était perfectionné à Madrid sous P. Velasco, son ami. Cet artiste est surtout recommandable par les généreux efforts qu'il fit pour établir dans sa patrie une acad. de peinture.

CONCHYLIUS. V. COQUILLE.

CONCINA (DANIEL), célèbre théol. et prédicat. ital. de l'ordre de St-Dominique, né dans le Frioul vers 1686, m. à Venise en 1756, avait acquis un grand crédit auprès de Benoît XIV, qui, dans plusieurs questions d'une haute importance, se détermina d'après les avis de ce modeste et savant religieux. Les journalistes de Trevoux l'ont peint sous des couleurs peu favorables, et les jésuites ont vivement attaqué plus. de ses ouv. dans lesquels il se montre constamment l'adversaire des casuistes relâchés, et où brille un vif amour pour la saine doctrine; les principaux sont : *Disciplina apostol. monastica*, Venise, 1739, in-4; *Della storia del probabilismo e del rigorismo, dissert., con la difesa*, Lucques, 1743, et Pesaro, 1745, 4 vol. in-4; *Theologia christ. dogmatico-moralis*, 1746, 12 vol. in-4; *de sacram. absolut. impertiendâ aut differendâ recidivis consuetudinariis*, 1755, traduit en franç. sous ce titre : *Traité du délai de l'absolution*, 1756, in-12, et précédé d'un *Eloge histor.* de l'aut. et du *Catalogue* de ses ouv.; *Explication de quatre paradoxes qui ont été mis en vogue dans notre siècle* (en ital.), Lucques, 1746, traduit en franç. par le P. Dufour, Avignon, 1751, in-12; plusieurs *Ecrits* sur le jeûne, sur l'usure, sur les spectacles, sur la religion révélée; une *Vie du cardinal Ferrari, dominicain*; neuf *Lettres sur la morale relâchée*, etc. D. Sandelius a pub. : *de Dan. Concinæ vitâ et scriptis commentarius*, Brescia, 1767, in-4. — NICOLAS, son frère, et dominicain comme lui, mort à Venise en 1763, avait rempli avec distinction pendant 16 années la chaire de métaphysique dans l'univ. de Padoue. On a de lui plus. ouv. de métaphysique en lat. qui ont été pub. de 1732 à 1736.

CONCINO CONCINI (N.), prem. ministre du jeune roi Louis XIII, et maréch. de France sous le nom de *Maréchal d'Ancre*, était fils d'un notaire

de Florence, et dut son élévation à sa femme Léonore Dori, dite *Galigaï*, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Lorsque cette princesse vint en France en 1600 pour épouser Henri IV, Concini et sa femme la suivirent, celui-ci en qualité de gentilhomme, et celle-là comme femme de chambre; bientôt Galigaï, devenue maîtresse absolue de l'esprit de la reine, obtint les plus hautes distinctions pour son mari, qui, abusant de son crédit pour humilier les grands durant les troubles d'une minorité chancelante, poussa enfin l'insolence envers Louis XIII jusqu'à provoquer au plus haut point la haine de ce jeune monarque. Décidé par les conseils d'un étranger, Charles-Albert de Luynes, qui devait sa fortune au maréchal, Louis consentit à l'assassinat de son prem. ministre, qui tomba sous les coups de Vitry, à la tête de quelques gentilshommes, le 24 avril 1617. La populace assouvit les plus hideuses vengeances sur le cadavre de cet infortuné, dont la mémoire fut juridiquement poursuivie par le parlem. de Paris: l'un de ses torts, et celui sur lequel la cour dut surtout insister, est la fortune considérable qu'il avait rapidement acquise, et dont il n'avait pas craint de faire étalage. La maréchale, son épouse, mise en jugement et condamnée comme sorcière, fut traînée au supplice le même jour (8 juillet 1617), et vit sans effroi les flammes dont son corps allait être la proie. L'une des singularités de la destinée de cette femme ambitieuse et avide, c'est qu'elle fut le prem. mobile de la fortune du card. de Richelieu. Ce double événement donna lieu à deux tragédies qui parurent la même année; elles sont empreintes de l'animosité que l'imprudent orgueil de deux favoris leur avait attirée. Toutefois la mémoire de Concini a trouvé plus d'un apologiste, même parmi ses contemporains.

CONCORDE (myth.), fille de Jupiter et de Thémis, est représentée couronnée d'une guirlande de fleurs, ayant dans une main deux cornes d'abondance entrelacées et dans l'autre un faisceau ou une grenade; elle eut au Capitole un temple superbe où s'assemblait le sénat. Deux mains jointes ou tenant un caducée sont un des emblèmes de cette divinité romaine.

CONCORREGGIO (Jean de), méd. ital., né à Milan, mort à Pavie en 1438, a laissé sur son art deux traités pub. d'abord séparément, puis réunis sous ce titre: *Practica nova totius ferè medicinæ*, etc., Pavie, 1485, in-fol.; Venise, 1515, 1521, même format.

CONDAMINE (Charles-Marie La), littér. et sav. de l'acad. des sciences, de l'acad. franç., de la société royale de Londres et des acad. de Berlin, de Pétersbourg et de Cortone, né en 1701 à Paris, m. dans cette ville en 1774, joignit à des qualités solides, telles que l'ardeur, le courage et la persévérance, une curiosité qui fut la cause principale de ses succès: elle lui fit d'abord embrasser le parti des armes, puis entreprendre des voyages, étudier la nature comme physicien, chimiste et astronome, rechercher les monumens de l'antiquité; enfin elle lui fit contracter une sorte de *manie d'observation*. Après avoir parcouru sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi, en 1736, avec Godin et Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. Revenu dans sa patrie, il voulut voir l'Italie, et se rendit à Rome, où le pape Benoît XIV lui fit un accueil flatteur. La Condamine a écrit dans plus. langues; ses princ. ouv. sont: *Relat. abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Paris, 1745, in-8; trad. en angl. et en hollandais, 1747, in-8. *La figure de la terre determinée par les observat. de MM. de La Condamine et Bouguer*, Paris, 1749, in-4; *Histoire des pyramides de Quito*, Paris, 1751, in-4; divers *Mémoires sur l'inoculation*, recueillis en deux vol. in-12; plus. *Lettres* et *Mémoires*, etc., dans le *Recueil de l'académ.*, dans le *Mercure de France*; et enfin quelq. pièces de vers. L'*éloge* de La Condamine, prononcé par J. Delille, son successeur à l'acad., se trouve dans le premier vol. des *Poésies fugitives* de ce grand poète.

CONDE (don Joseph-Antoine), sav. espagnol, né vers 1765, mort le 20 oct. 1820 à Madrid, employé à la biblioth. roy. de cette ville, et membre de l'acad. espag., était très-versé dans la connaiss. de l'arabe, et a exploré le prem. ce qui reste à la biblioth. de l'Escurial des précieux MSs. en cette langue, dont elle était autrefois si richement ornée, et que l'incurie de ses ignorans dépositaires a laissé dépérir peu à peu, sans songer aux ressources qu'ils offraient pour l'étude de l'époque la plus florissante, et jusqu'ici la plus ignorée de l'Espagne, celle de la domination des Maures. La faux du temps a surpris trop tôt l'infatigable Conde, qui n'a guère fait qu'ouvrir une route nouv. aux savans qui voudront exploiter après lui la mine encore féconde dont il a tiré lui-même les productions suivantes: *Descripcion de España, hecha por xerif Aledris, conocido por el Nubiense, con traduccion y notas*, 1779, in-12 (avec le texte arabe); *Hist. de la dominacion de los Arabes en España*, Madrid, 1820-21, 3 vol. petit in-4, trad. ou plutôt imité en franç. par M. de Marlès, Paris, 1825, 3 vol. in-8. On lui doit encore quelq. autres écrits, entre autres *Memoria sobre las monedas arabes, y en especial sobre las acuñadas en España por los principes musulmanes* inséré dans le t. 5 des *Mém. de l'acad. esp.* (1805, in-4).

CONDÉ. Nom illustre d'une branche collatérale de la maison de Bourbon, encore existante, et qui a produit des rejetons fameux dans les annales de l'Europe depuis le 16e S. — Louis Ier de Bourbon, prince de Condé, né en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, essuya de bonne heure à la cour de France, où les Guise jouissaient d'une faveur exclusive, des humiliations qui contribuèrent fortement à lui faire embrasser la cause des reformés; et le ressentiment qu'il conserva de leurs outrages, ainsi que la violence naturelle de son caractère, furent la source des fautes qui ont terni sa gloire: on lui reproche d'avoir été le moteur secret de la conspiration d'Amboise; et comme tel il eût été puni du dern. supplice si la m. de François II n'eût changé la face des affaires. Ce vaillant capitaine, l'idole de ses soldats, et non moins célèbre par ses brillans faits-d'armes que par ses intrigues, avait fait ses prem. armes en Piémont en qualité de volontaire sous le maréchal de Brissac; il périt à la bataille de Jarnac (15 mars 1569), lâchement assassiné par Montesquiou, capitaine aux gardes du duc d'Anjou, après avoir rendu ses armes, que les nombreuses blessures dont il était couvert lui permettaient à peine de soutenir. Pérau a donné son *Hist.* dans le t. 13 des *Vies des hommes illustres de France*. On a également publié un recueil des *Mémoires de Condé*, dont la meilleure édition est celle de 1743, Londres (Paris), 6 vol. in-4, avec des notes de Secousse, et un supplément par Lenglet-Dufrenoy. — Condé (Henri Ier de Bourbon, prince de), son fils, né en 1552 à la Ferté-sous-Jouarre, alla rejoindre l'amiral Coligni, chef de l'armée protestante, après la mort de son père, et servit avec distinction sous ses ordres. Echappé aux massacres de la St-Barthélemi, il passa en Allemagne, d'où il mena des renforts au duc d'Alençon, et mourut en 1588, empoisonné par ses domestiques, trois ans après l'excommunication lancée contre lui par le pape Sixte V. Charlotte de la Trémouille, sa femme, soupçonnée d'avoir conseillé ce crime, fut mise en accusation; mais Henri IV en fit jeter les pièces au feu, et un arrêt du parlement la déclara innocente. — Henri II de Bourbon, prince de Condé, fils du précéd., né en 1588 à St-Jean-d'Angely, mort à Paris en 1646,

avait été marié par Henri IV à Charlotte de Montmorency, qu'il crut devoir dérober aux attentions du roi, et avec laquelle il s'enfuit à Bruxelles, puis en Italie, d'où il ne revint qu'après la mort de Henri VI. Enfermé à la Bastille, puis à Vincennes, par ordre de la reine, contre laquelle il tramait sans fin de nouvelles cabales, il obtint, en 1619, avec sa mise en liberté, un commandem. en Languedoc contre les protestans : dès-lors sa conduite fut celle d'un sujet fidèle et d'un bon général ; il rendit d'importans services à la régente, qui l'avait admis à son conseil après la m. de Louis XIII. Voltaire a dit de ce prince que sa plus gr. gloire est d'avoir été le père du grand Condé. V. l'article suivant.

CONDÉ (Louis II de BOURBON, prince de), surnommé *le Grand*, prem. prince du sang et duc d'Enghien, l'un des prem. généraux de l'Europe, naquit à Paris le 8 sept. 1621, et fit ses premières études chez les jésuites, à Bourges. A l'âge de 22 ans il livra, contre l'avis de son conseil, la fameuse bataille de Rocroi aux Espagnols, dont jusqu'alors l'infanterie passait pour la plus redoutable ; et, malgré les avantages de la position et du nombre, il les défit complètement (19 mai 1643) Appelé en Allemagne l'année suiv. par les revers de l'armée franç., commandée par Turenne, il rend la confiance aux soldats, et ramène la victoire dans leurs rangs : c'est sous les murs de Fribourg que, ayant remarqué l'hésitation des soldats, il jeta, dit-on, son bâton de commandem. dans les retranchemens ennemis, et marcha ensuite pour le reprendre. La victoire de Northingen, la prise de Dunkerque, venaient de donner un nouveau lustre à sa gloire. L'envie s'éveilla, et le duc d'Enghien, enlevé à des soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres, fut envoyé en Catalogne, où, pour la prem. fois, la fortune se montra infidèle à ses drapeaux sous les murs de Lérida : que pouvait-il faire en quelques jours avec de mauvaises troupes ? Il ne tarda pas à être rappelé en Flandre ; et la victoire de Lens, remportée par lui sur l'archiduc Léopold (20 août 1648), décida la paix avec l'Allemagne. Cependant les mécontentemens des grands et du peuple éclataient hautement contre Mazarin ; Condé, qui s'était permis des railleries très-vives sur son administration, fut rappelé à la cour, et conduit successiv. à Vincennes, à Marcoussy, puis au Hâvre, où il demeura enfermé pendant treize mois. Egaré par ses ressentimens, le grand général, à peine mis en liberté, oublia qu'il allait devenir criminel en faisant peser sur sa patrie la terrible vengeance qu'il avait vouée au trop puissant ministre. Paris fut le théâtre d'un combat mémorable entre les troupes royales commandées par Turenne, et l'armée protestante sous les ordres de Condé (2 juillet 1652) ; ce dernier faillit tomber entre les mains de son émule, à l'égard duquel sa supériorité comme tacticien avait cessé de l'instant qu'il avait lui-même cessé d'être fidèle au devoir ; et, en passant dans les rangs espagnols pour se soustraire au châtiment qu'il avait encouru par sa première faute, Condé n'y fut point suivi par la fortune. La paix des Pyrénées (1660) vint lui assurer l'oubli de ses torts ; il témoigna au roi la sincérité de son repentir par les brillans exploits qu'il fit pour sa cause dans l'expédition de Franche-Comté en 1663, puis dans la campagne de Hollande en 1672. La sanglante bataille de Senef marqua le terme de ses hauts-faits. Tourmenté par les douleurs de la goutte, il prit sa retraite en 1675, se retira à Chantilly, solitude charmante que son goût exquis sut encore embellir, et il mourut à Fontainebleau le 11 déc. 1686 dans de grands sentimens de piété. Pendant le cours de ses campagnes, Condé n'avait reçu qu'une seule blessure ; et pourtant il ne fut jamais moins prodigue de son sang qu'il ne l'a été parfois de celui de ses soldats. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par les orateurs les plus célèbres du temps des Bossuet et des Bourdaloue : celle du premier fut son dern. chef-d'œuvre, et il est digne de remarque que c'est dans cet éloquent tableau qu'on trouve la peinture la plus vive et en même temps la plus exacte de la mémorable bataille de Rocroi. Les historiens n'ont pas manqué à ce héros, le protecteur de Racine, de Boileau et de Molière Des nombreux écrits qui le concernent, on préfère son *Hist.* écrite par Désormaux, Paris, 1766-68, 4 vol. in-12. Sa *vie* écrite par Turpin forme les tomes 24 et 25 des *Vies des Hommes illustres de France ;* mais l'ouvrage le plus curieux qu'on ait sur ce prince est l'*Essai sur la Vie du grand Condé*, par Louis-Joseph de Bourbon, son 4e descendant, Paris, 1806, in-8 : cet ouvr. a été réimpr. en 1820, par les soins de M. de Sevelinges, dans le 1er vol. des *Mem. pour servir à l'Histoire de la Maison de Condé*. — Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, son fils et son élève, né en 1643, mort en 1709, avait partagé le sort de son illustre père, auquel il sauva la vie à la bataille de Senef (celle où il eut le poignet cassé d'un coup de pistolet), en aidant le comte d'Ostain à le replacer sur son cheval : son exploit le plus brillant est la prise de Limbourg (1675), dont il se rendit maître après huit jours de tranchée ouverte. Sur la fin de sa vie, il fut sujet à des vapeurs qui le rendirent la fable des courtisans.

CONDÉ (Louis-Joseph de BOURBON, prince de), gr.-maître de France, colonel-général de l'infant. franç. né en 1735 à Chantilly, fils unique du duc de Bourbon, fit ses prem. armes en Allemagne dans la guerre de 7 ans, eut part à la gloire de la brillante victoire de Johannesberg (1762), remportée sur le prince héréditaire de Brunswick, dont les canons ornèrent le château de Chantilly, et émigra le 17 juillet 1789 avec sa famille, ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes, qui, plus tard, formèrent sous ses ordres l'armée dite *de Condé*. De cette époque la carrière militaire, rouverte pour ce prince, présente une série de faits qui se rattachent à toute une période histor., celle des guerres que la France eut à soutenir contre les puissances coalisées en faveur de la cause monarchique. Rentré en France après la restauration, et redevenu colonel-général de l'infanterie franç., le prince de Condé accompagna le roi à Gand, et m. à Chantilly le 13 mai 1818 dans les sentimens d'une piété fervente. Sa dépouille mortelle repose à côté du tombeau des rois (St-Denis), et son oraison funèbre fut prononcée par M. l'abbé Frayssinous. — Bourbon Condé (Louise-Adélaide de), fille du préced., née en 1757 à Chantilly, fut nommé, en 1786, abbesse du chapitre noble de Remiremont, et n'en continua pas moins à faire les charmes de la cour. Après avoir résidé successiv. en Allemagne, en Russie et en Angleterre pendant l'émigration de sa famille, qui dura 25 ans, elle fut obligée de contenir son desir ardent de prendre la clôture jusqu'au 3 nov. 1816, époque où l'ancien palais du Temple, que le roi lui donna pour s'y réunir avec ses sœurs, eut été disposé pour les recevoir : c'est au sein de cette association, consacrée à *l'adoration perpétuelle au Saint-Sacrement en expiation des crimes de la révol.*, qu'elle expira le 10 mars 1824.

CONDÉ. V. Clèves (Marie de) et Montmorency.

CONDÉ (Turstin de), archev. d'York, né vers la fin du 11e S. à Condé-sur-Seule, près de Bayeux, m. en 1140, sut allier, dit un biogr., le courage du militaire à la douceur du ministre de l'évangile. Il avait été consacré par Calixte II dans le concile de Reims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume, puis le rappela au bout de 2 ans. Ce fut lui qui introduisit les moines de Cîteaux en Angleterre, d'où il

avait repoussé par les armes des bandes écossaises qui en envahissaient fréquemment la partie septentrionale.

CONDER (JEAN), théolog. angl., né en 1714 au comté de Cambridge, m. en 1781, est auteur d'un *Essai sur le caractère de ministre*, et on a de lui quelques *Sermons*.

CONDILLAC (ETIENNE BONNOT DE), abbé de Mureaux, membre de l'acad. franç. et de celle de Berlin, né en 1715 à Grenoble, frere de l'abbé de Mably, fut précepteur de l'infant don Ferdinand, duc de Parme, et m. en 1780 dans sa terre de Flux, près Beaugenci. Ami de la retraite, doué de mœurs graves sans austérité, et joignant à beaucoup de savoir un esprit droit et un caractère solide, il eut pour principe l'utilité et pour règle la sagesse dans les nomb. travaux auxquels il a consacré sa vie. C'est surtout comme métaphys. qu'il s'est rendu célèbre; et s'il fut devancé par Locke (auquel on a prétendu, sans assez de justice, qu'il avait emprunté tout le fond de sa méthode), on ne lui doit pas moins d'avoir su présenter, dans le développement d'un système analogue, des applications aussi neuves qu'importantes et lumineuses. Ses principaux ouvr. sont : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12; *Tr. des systèmes*, 1749, 2 vol. in-12; *Tr. des sensations*, 1754, 2 vol. in-12; *Cours d'étude*, 1755, 3 vol. in-8 : cet ouvr., composé pour l'instruction de l'infant de Parme, renferme une *Gramm.*, un *Art d'écrire*, un *Art de raisonner*, un *Art de penser* et une *Hist. génér. des hommes et des empires*. Ses *Œuvres complètes*, pub. à Paris en 1798, 23 vol. in-8, contiennent quelq. écrits posthumes, entre autres, la *Logique* et la *Langue des calculs*. Une nouvelle édit. des *Œuvr. complètes* de Condillac, donnée en 1803 et années suiv., Paris, 32 vol. in-12, renferme plus. ouvr. qui lui ont été mal à propos attribués.

CONDIVI (ASCANIO), peintre ital., né vers 1520, dans la marche d'Ancône, serait à peine connu, quoiqu'élève de Michel-Ange, s'il n'avait écrit une hist. de son maître, Rome, 1553, in-4, plus. fois réimprimée.

CONDORCET (JACQUES-MARIE CARITAT DE), sav. et vertueux prélat, né en 1703, d'une des familles du Dauphiné qui les prem. embrassèrent publiquement le protestantisme, fut d'abord militaire, puis entra dans les ordres, et m. en 1783, après avoir occupé successivement le siége épiscopal de Gap, d'Auxerre et de Lisieux. Sa vive opposition au jansén. fit quelque bruit dans le temps, et devint le texte d'une foule de *Mém.* dirigés contre lui par les curés de son diocèse, auxquels il répondit lui-même : ces écrits sont oubliés aujourd'hui.

CONDORCET (MARIE-JEAN-ANT.-NIC., marq. de), secrét. perpétuel de l'acad. des sciences, l'un des plus célèbres philos. de la fin du 18ᵉ S., né à Ribemont près de St-Quentin le 17 sept. 1743, neveu du précéd., fut élevé au collége de Navarre par les soins de son oncle, et se livra aux sciences avec un tel succès que, n'ayant pas encore 16 ans, il obtint les suffrages de d'Alembert, de Clairaut, de Fontaine, devant lesquels il soutint une thèse de mathémat. Entré dans le monde sous les auspices du duc de la Rochefoucauld, il poursuivit l'étude avec ardeur, et publia successivem. différens écrits, entre autres les *Eloges des académ. morts avant* 1699, ouvr. qui le fit nommer secrét. perpétuel de l'acad. des sciences : ce ne fut qu'en 1782 qu'il fut admis à l'acad. franç. Condorcet se trouvait lié avec les hommes du plus haut mérite lorsqu'éclata la révolut. Il l'avait dès long-temps pressentie, et l'on peut dire qu'il contribua des prem. à lui imprimer ce mouvement dont plus tard la violence, qu'alors il était loin de prévoir, lui réservait une fin si déplorable. D'abord nommé député de Paris à l'assemblée législative, puis à la convention nationale pour le département de l'Aisne, il vota, dans le procès du roi, l'appel au peuple, le sursis, et « la peine la plus grave qui ne fût pas la peine de m. » (la déportation). Dénoncé et poursuivi comme complice de Brissot, il trouva pendant 8 mois un généreux asile chez une dame Verney, dont il craignit de compromettre la vie par un plus long séjour dans sa maison. Après avoir terminé son excellent ouvr. intit. : *Esquisse d'un tableau hist. des progrès de l'esprit humain*, il sortit de Paris dans l'intention de se réfugier à la campagne chez un de ses anciens amis (M. Suard), qu'il ne put rencontrer. Il passa d'abord plus. nuits caché dans des carrières; mais, forcé d'en sortir pour chercher des alimens, il fut arrêté et conduit au Bourg-la-Reine, où on le plongea dans un humide cachot : le lendemain, 28 mars 1794, il y fut retrouvé sans vie : il s'était soustrait à l'infamie du supplice à l'aide d'un poison actif que depuis long-temps il portait sur lui. On trouve la liste de ses productions dans *la France littér.* de M. Ersch; elles ont été réunies et pub. en 1804, Paris, 21 vol. in-8. MM. Garat, Cabanis et Ant.-Alex. Barbier ont été éditeurs de plusieurs vol. de cette édition. M. Fayolle a publ. dans le *Magasin encyclop.* de 1812, deux *discours* inédits de Condorcet, l'un *sur l'Astronomie et le Calcul des Probabilités*, l'autre *sur les Sciences et les Mathém.*; et en 1814 un *Dialogue entre Diogène et Aristippe*, et *Lettre sur les moyens d'extirper la Mendicité*. M. Fayolle a aussi inséré dans le *Mercure de France* de déc. 1812, un morceau qui jusqu'alors n'avait été connu que de la famille de Condorcet, et dont voici le titre : *Avis d'un Père proscrit à sa fille* (alors âgée de 5 ans). A. Diannyère et S.-F. Lacroix ont pub. chacun une notice sur la vie et les ouvr. de Condorcet. — Sophie de GROUCHY, sa femme, lui fut unie de bonne heure, et épousa ses opinions politiques et philosophiques. Elle partagea les persécutions de son mari, fut jetée dans les prisons révolutionnaires, et mourut à Paris le 6 sept. 1822, laissant l'ouvrage suivant : *Théorie des sentimens moraux, etc.*, trad. de l'anglais d'A. Smith, 1798, 2 vol. in-8, suivie de huit *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère. Madame de Condorcet fut édit. d'un ouvr. posthume de son mari, intit. : *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, Paris, an VII (1799), in-12; ibid., 1818, in-18.

CONDREN (CHARLES de), second général de la congrégation de l'oratoire, doct. de Sorbonne, né en 1588 à Vaubuin, près de Soissons, était fils d'un gouvern. de Monceaux, qui l'avait destiné à la carrière des armes. Doué d'une modestie égale à sa piété, il refusa constamment le chapeau de cardin., l'archev. de Reims et celui de Lyon, et m. à Paris en 1641, confess. du duc d'Orléans, frère unique du roi. On a de lui des *Lettres* et des *Disc.* sur différens sujets de piété, Paris, 1643, 2 vol. in-8; *Idée du sacerdoce et sacrifices de J.-C.*, Paris, 1677, in-12, plus. fois réimpr. La *vie* du P. Condren a été écrite par le P. Amelotte et par le marquis de Caraccioli.

CONEGLIANO (CÉSAR de), peintre ital., contemporain du Titien, ne doit pas être confondu avec J.-B. Cima (*v. ce nom*), également connu sous le nom d'*Il Conegliano*. César se distingua par la correction du dessin et l'expression des physionomies : la ville de Venise possédait de lui un tableau très-estimé.

CONESTAGGIO (JÉRÔME-FRANCHI de), histor. ital., né à Gênes d'une famille noble, m. en 1635, après avoir été successiv. secrét. du card. Sforce, chap. de Philippe III, év. de Nardo et archev. de Capoue, est aut. des ouvr. suiv. : *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, Gênes, 1585, in-4, souv. réimp.; *Istorie delle*

guerra della Germania inferiore, Venise, 1614, in-4, etc.

CONFALONERIUS (Jean-Bapt.), méd. à Vérone dans le 17e S., est aut. d'une dissert. intit. : *de Vini naturâ*, etc., Venise et Bâle, 1535, in-8.

CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. Cette confédération, appelée d'abord confédération du Rhin, est la réunion de plus. états dépendans de l'empire germanique, et qui, en vertu d'un traité fait à Munich le 25 juillet 1806, entre les div. souverains qui les gouvernaient, furent déclarés indépendans et prirent le nom d'*Etats confédérés du Rhin*, sous la protection de l'emper. des Français. Les membres de cette confédération étaient le gr.-duc de Francfort; les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, de Westphalie; les gr.-ducs de Bade, de Berg et Clèves, de Hesse-Darmstadt, de Wurtzbourg, de Nassau-Usingen et Weilbourg; les princes de Hohenzollern-Hechingen et Sigmaringen, d'Isembourg-Birnstein, Liechenstein, Leyen; les ducs de Saxe-Weimar, Gotha, Meiningen, Hildburghausen, Cobourg-Saalfeld; les princes d'Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg, Anhalt-Coethen, Lippe-Detmold, Lippe-Schaumbourg, Reuss-Greitz, Reuss-Schleiz, Reuss-Ebersdorf, Reuss-Lobeinstein, Schwartzbourg-Sundershaussen, Schwartzbourg-Rudolstadt, Waldeck; et des ducs de Mecklenbourg-Schwerin, Mecklenbourg-Strélitz.

CONFORTI (François), né en 1743 à Calvanico dans le roy. de Naples, embrassa l'état ecclésiastique, et ouvrit une école de droit civil et canonique dans la capitale. Il fut successiv. profess. d'hist. à l'univ., théol. de la cour et censeur royal. Tanucci l'engagea, au nom du roi, à défendre les droits de la couronne contre les prétentions du St-siége. Il écrivit de nouveau sur le même sujet, du fond de sa prison, où il avait été enfermé en 1799, après la chute de la république napolitaine, dont il avait été le représentant. On lui avait garanti la vie; mais le jour même qu'il livra son travail, il fut livré au bourreau. Il a pub. des *Institutions theol.*, Naples, in-4; l'*Anti-Grotius*, ibid., 1780, 2 vol. in-8.

CONFUCIUS, ou plutôt Koung-Tsee, véritable nom de cet illustre personn., philos. chinois, surnommé par ses compatriotes *le St Maître*, *le Sage par excellence*, naquit, selon l'opinion la plus générale, en l'an 531 av. l'ère chrét., dans le royaume ou principauté de *Lu*, dont son père était gouvern. Les progrès rapides de ses études, et la gravité précoce qu'il fit remarquer dans ses mœurs et ses manières, annoncèrent d'abord un homme extraordinaire, doué d'une rare sagesse. Dès l'âge de 17 ans il égalait déjà les plus habiles lettrés dans la connaissance des rites et des usages de la haute antiquité chin. : devenu mandarin dans la principauté où il avait pris naissance (aujourd. province de Chan-tong), il quitta cet emploi à la mort de sa mère (il avait alors 24 ans), conformément à une ancienne loi qui prescrivait cet abandon, mais qui était tombée en désuétude; se renferma dans l'intérieur de sa maison pour y passer, sans communication avec la société, 3 années de deuil, et employa ce temps de retraite à réfléchir profondément sur les lois éternelles de la morale, se proposant de se consacrer désormais à l'instruction de ses concitoyens. Après avoir employé la plus grande partie de sa vie à voyager dans les différentes souverainetés qui partageaient alors l'empire de Chine, en s'efforçant d'y répandre sa doctrine, il revint dans sa patrie suivi d'une foule de disciples, dont le nombre s'accrut encore pendant un séjour de dix années, au bout desquelles il fut appelé en qualité de ministre à la cour du souverain de Lu. S'appliquant aussitôt à réformer les habitudes vicieuses du peuple, il ranima l'agriculture, régla les subsides et la manière de les percevoir, et porta les mêmes réformes dans la justice, dont il fut déclaré le chef suprême. La prospérité du royaume de Lu alarma les princes voisins; ils craignirent qu'un état où régnaient les lois et les bonnes mœurs ne devînt trop puissant et capable de tout entreprendre. Le roi de Tsi, dont les terres confinaient avec celles de Lu, résolut de ruiner l'ouv. de Confucius. Il envoya, sous le prétexte de renouveler d'anciens traités, un ambassadeur auprès du roi de Lu; et ce prince d'un caractère léger, séduit par une troupe de jeunes filles pleines de grâces et de talens agréab. que l'envoyé avait amenées à sa suite, ne voulut plus s'occuper que de fêtes, de spectacles et de danses. En vain Confucius tenta de s'opposer à ces désordres, en rappelant ses préceptes et en faisant parler les lois : il ne fut point écouté, et le roi lui fit défendre de paraître en sa présence. Le philosophe disgracié se retira, suivi de ses disciples, dans le royaume de Ouei, et y demeura dix ans, uniquement occupé de continuer ses ouvrages, d'instruire ses disciples, de répandre sa doctrine, quelquefois bien accueilli, recherché, plus souvent en butte à la persécution qui allait jusqu'à menacer sa vie, éprouvant les dernières extrémités de la misère, endurant la faim et manquant d'asile. Confucius, âgé de 68 ans, rentra enfin dans sa patrie, y vécut en homme privé, mit la dernière main à ses immortels écrits, et m. en l'an 479 av. J.-C. Les Chinois lui sont redevables d'avoir épuré et mis en ordre leurs livres canoniques; il expliqua les *Koua* de Fou-hi (*v.* ce nom), fit des commentaires sur le *Li-ki*, corrigea le *Che-king*, et composa les ouv. qui ont pour titre *Chou-king* et *Tchun-Tsieou*. Le *Chou-king*, le plus beau livre et le plus révéré de tous ceux qui ont paru en Chine, n'est pas, dit l'abbé Grosier, comme l'ont cru quelques histor., un livre d'hist., mais simplement un livre de morale. Cet ouv. a été trad. en franç. par le P. Gaubil, jésuite, Paris, 1770, in-4. On attribue encore à Confucius deux aut. ouv. le *Ta-hio* (la grande science), et le *Tchong-yong*. Le 1er a été trad. ou plutôt paraphrasé en lat. par le P. Ignace de Costa, et le second par le P. Intorcetta. La traduction du P. de Costa, augm. par les PP. Couplet, Herdtreich et Rougemont, a paru sous le tit. de *Confucius, Sinarum philos.*, Paris, 1687, in-fol. La trad. du *Tchong-yong* est insérée dans le tom. II de la collect. de Melch. Thevenot (*v.* ce nom), sous le tit. de *Sinarum scientia politico-moralis*. Le liv. int. : *la Morale de Confucius, philosop. de la Chine*, Amst., 1688, in-8, n'est qu'un extrait de ces div. ouv. On les retrouve avec des comm. dans l'ouv. int. : *Sinensis imperii lib. classici VI*, Prague, 1711, in-4, par le père Noël, trad. par l'abbé Pluquet sous le tit. de *Liv. classiques de l'Empire de la Chine*, Paris (Didot), 1784 et 1786, 7 vol. in-18.

CONGALL Ier, roi d'Écosse, succéda à Constantin Ier en 478, et fut, suivant les ancienn. chron. et les romans de chevalerie, un prince sage appliqué à réformer les mœurs de ses sujets, et à mettre un terme aux brigandages qui s'exerçaient journellement en Écosse. Il m. en l'an 500. — Congall II, successeur d'Eugène III, monta sur le trône d'Écosse en 538, rivalisa d'austérités avec les moines, qui menaient à cette époque une vie de mortification et de pénitence. Il enrichit les églises, secourut les Bretons contre les Saxons, et m. en 568. — Congall III, successeur d'Achaius, m. en 814.

CONGOLITAN, général gaulois, commandait, conjointement avec un autre chef nommé Aneroest, la confédération des divers peuples connus sous la dénomination génér. de *Gessates*, vers l'an 225 av. J.-C. S'étant avancé au secours des nations celtiques établies en Italie et que les Romains voulaient expulser de leur territoire, Congolitan battit l'armée romaine dans une prem. journée; mais le lendemain ses troupes furent vaincues et taillées en

pièces : lui-même, tombé entre les mains des vainqueurs, orna le triomphe du consul C. Atilius Regulus, et m. ensuite dans les fers.

CONGRÈVE (Guillaume), célèbre poète dramatique anglais, né en 1672, fut d'abord destiné par son père à l'étude des lois ; mais un penchant naturel l'entraîna vers la poésie, et dès l'âge de 17 ans il annonça, dans un roman int. *Incognita*, un goût prononcé pour l'art dramatiq. A 20 ans il composa sa 1re comédie, *le Vieux Garçon* (*the old Batchelor*), jouée en 1693, et qui fit regarder son aut. comme l'espérance de la scène angl. Cette pièce fut suivie de plus. autres remarquables par leur intrigue, la finesse du dialogue et la peinture fidèle des mœurs angl. de l'époque. Congrève quitta la carrière dramatique à l'âge de 25 ans, et n'entreprit plus dès lors aucun ouv. de longue haleine, se bornant à des compositions légères, à des traduct., des imitations en vers de Juvénal, d'Horace, d'Ovide, etc. Il avait de la fortune, occupait d'ailleurs des places honorables et lucratives, et était peu flatté de n'être considéré que comme auteur, quoique sa renommée fut fondée tout entière sur ce titre. Voltaire, étant en Angleterre, alla rendre visite à Congrève, alors retiré à la campagne, et lui témoigna le plaisir qu'il avait de se trouver avec un homme de lettres d'un mérite aussi distingué. « Monsieur, répondit d'abord Congrève, je suis un simple gentilhomme, plus occupé à cultiver ses terres que le champ de la littérature. — Monsieur, répliqua Voltaire, si vous n'étiez qu'un simple gentilhomme je n'aurais pas aujourd'hui l'honneur de vous voir chez vous. » Les *Œuvres de Congrève* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12, Birmingham, 1761, 3 vol. in-8 avec fig. (Cette édit. donnée par Baskerville est la meilleure.) Il y en a plus. aut. postérieures.

CONIAC (N. D.), relig. bénédict. de la congr. de St-Maur, né à Rennes en 1731, m. à Paris en 1802, entreprit, avec dom Labat (*v.* ce nom), la *Collect. des conciles de France*, et a publié avec D. J. P. Deforis, la coll. des *Œuvres de Bossuet*.

CONINCK (Gilles), jésuite, né à Bailleul en 1571, m. à Louvain en 1636, a pub. *Comment. ac disputat. in universam doctrinam D. Thomæ de sacramentis et censuris*, Rouen, 1630, in-fol. Ces comment. ont été condamnés par les différens parlemens dans le temps de la proscript. des jésuites.

CONNAN (François de), jurisconsulte, né à Paris dans le 16e S., fut maître des requêtes sous François Ier, et m. à Paris en 1551, âgé de 43 ans. Il a laissé des *Comment. sur le droit civil*, en 4 liv., Paris, 1538, in-fol., dédié par l'édit. Leroy au chancelier de L'Hôpital, réimp. en 1662, à Bâle, avec l'éloge de l'aut. par L. Leroy.

CONNOR (Thordhelvach ou Turlogh O'), de la dynastie des rois particuliers de la Conacie, en Irlande, né en 1088, entreprit d'étendre sa suprématie sur les autres royaumes de cette île, eut de longues guerres à soutenir pour y parvenir, notamment contre Mortogh, O'Brien, et m. en 1156. Il eut le surnom de Grand ; et, suivant les hist. irlandais, il mérita ce titre, autant par ses exploits guerriers que par sa politique, son amour pour la justice, sa piété, et ses talents administratifs.

CONNOR (Bernard O'), médec. angl., né dans le comté de Kerry, en Irlande, vers 1666, vint en France en 1686, pour achever ses études à Montpellier et à Paris, et devint à l'âge de 28 ans prem. médec. du roi de Pologne, Sobieski. De retour en Angleterre, après quelques années de séjour à Varsovie, il professa l'économie animale à Oxford, fut nommé memb. de la société royale et du collége des médecins de Londres, et m. prématurément en 1698. On a de lui un Recueil de traités ou *Dissertations* latines sur diff. sujets de médecine et d'hist. nat., Oxford, 1695, in-8 ; et un ouv. assez curieux intit. : *Evangelium medici, seu medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis*, etc., Londres, 1697, in-8 et in-12, Amst., 1699, in-8. *Lettres sur la Pologne* (en angl.), Londres, 1698, 2 vol. in-8, trad. en allem., 1700. Mitzler de Kolof a pub. en Allemagne une édit. des *Œuvres d'O' Connor*. Ce médecin, né catholique, avait embrassé la relig. protest., et reçut en mour. l'Eucharistie d'un ministre de cette même communion, et l'Extrême-Onction d'un prêtre cathol.

CONO (Jean), dominicain allemand, né à Nuremberg en 1463, fut envoyé par son ordre en Italie, apprit la langue grecque à Mantoue, et pub. dans cet idiome plus. traités des PP. de l'Église. On lui doit aussi la correct. de tous les pass. grecs qui se trouvent dans une édit. des *Instit. de Justinien*, pub. en Allemagne. Erasme parle avec éloge de ce sav. religieux, qui m. en 1513.

CONOBERT, comte de Rennes, dans le 6e S., ayant épousé la sœur de Chramne, fils de Clotaire Ier, lui donna asile, et fut tué dans un combat que lui livra le père de ce prince ingrat et rebelle. V. Chramne.

CONON, célèbre général athénien dans le 4e S. av. J.-C., vainquit les Lacédémoniens dans plus. batailles navales. Après avoir donné à ses concitoyens l'empire de la mer, il fit présent à sa patrie de sommes immenses qu'il avait recueillies dans ses campagnes, étant à la tête des forces navales du roi de Perse, allié d'Athènes ; et cet argent servit à la reconstruction des murailles de la ville et du Pyrée, ruinés par la guerre. Les Lacédémoniens, pour se venger de lui, l'accusèrent auprès d'Artaxerce de vouloir enlever l'Ionie et l'Eolide aux Persans, pour faire rentrer ces provinces sous la domination des Athéniens. Il fut arrêté ; et les anciens historiens ne sont point d'accord sur sa fin : les uns disent qu'Artaxerce le fit périr ; d'autres rapportent que s'étant échappé de prison, il se réfugia dans l'île de Chypre où il m. vers l'an 390 av. J.-C. — Un astronome de ce nom, né dans l'île de Samos, fut lié avec Archimède qui lui envoyait des problèmes à résoudre. On dit que ce fut lui qui appela *Chevelure de Bérénice* la constellation connue depuis sous cette désignation, en l'honneur de la princesse de ce nom, sœur et épouse de Ptolémée Evergète.

CONON, écrivain grec qui paraît avoir vécu dans le dernier S. avant l'ère chrét., est aut. d'un recueil de 50 narrations mythol. et historiq. extrait de div. écriv. anciens, et dont Photius a donné un abrégé assez étendu dans sa *Bibliothèque*. Ce même recueil a été imprimé avec une version latine, mais assez incorrectement, dans l'ouvrage de Gale, intitulé : *Historiæ poeticæ scriptores*. M. Kanne en a publié une édit. estimée (grec et latin), avec des notes, Gottingue, 1798, in-8 ; et l'abbé Gedoyn une traduction franç. peu fidèle, dans le t. XIV des *Mém. de l'acad. des inscript. et belles-lettres*.

CONON, pape, né en Sicile, et originaire de Thrace, fut élu en 686, et m. en 688. Les histor. disent que c'était un vieillard vénérable, simple, paisible, étranger à toutes les factions, mais ayant peu d'expérience dans les affaires. Il fut trompé par un diacre, nommé Constantin, qui commit de grandes exactions en Sicile.

CONQUISTA (N. comte de), chef d'escadre dans la marine espagnole, gouvern. des îles Philippines, m. à Malaga en 1805, s'était distingué par sa bonne administration pendant la guerre d'Amérique. Il accueillit avec une grande distinction le célèbre Lapeyrouse (*v.* ce nom) à son passage, et lui donna d'utiles renseignemens.

CONRAD (St), évêque de Constance au 10e S., était fils d'Henri, duc de Bavière, et fut élu en 934. Il donna tous ses biens à sa cathédrale et aux pauvres, fit trois pèlerinages à Jérusalem, et m. en 976. Le pape Calixte II le canonisa vers l'an

1120. On trouve le recueil des actes qui lui sont attribués dans la *Chronique de Constance ;* et sa *vie* a été publiée par Leibnitz dans les *Scriptores Brunswicenses.*

CONRAD Ier, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie ou d'Allemagne en 911, après la m. de Louis IV, fit la guerre à Othon, duc de Saxe, à Arnould, roi de Bavière, et m. en 919, après avoir désigné pour son successeur Henri, fils de ce même Othon de Saxe, qui avait été son compétiteur au trône.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie en 1024, après la mort de Henri II, eut une longue guerre à soutenir contre les princes de la maison de Saxe, pacifia la Hongrie et la Pologne, acquit le royaume de Bourgogne en vertu de la donation de Raoul III, se fit couronner emp d'Occident à Rome en 1027, défit dans une bataille (livrée en 1037) Eudes, comte de Champagne, et mourut à Utrecht en 1039.

CONRAD III, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, né en 1093, fut élu après la m. de l'empereur Lothaire II, et soutint une longue guerre avec Henri *le Superbe*, duc de Saxe et de Bavière. Il se croisa ensuite pour la Terre-Sainte, assiégea vainement la place de Damas, et de retour en Allemagne, il m. à Bamberg en 1152.

CONRAD IV, empereur d'Allemagne, élu en 1250, était duc de Souabe, et fils de Frédéric II. Le pape Innocent IV s'opposa à son élection, et fit prêcher une croisade contre lui ; Conrad étant passé en Italie pour se faire reconnaître roi des Deux-Siciles, prit Naples, Capoue, Aquino, et m. en 1254. On accusa, sans doute à tort, son frère naturel Mainfroi (*v.* ce nom) de l'avoir fait empoisonner. Cet emp. fut père de l'infortuné Conradin.

CONRAD, roi de la Bourgogne Transjurane, au 8e S., surnommé *le Pacifique*, eut une seule guerre à soutenir pendant son règne. Les Hongrois, qui, cherchant à former un établissem. en France, avaient attaqué à l'improviste les frontières de la Transjurane, taillé en pièces le corps d'armée qui s'y trouvait posté, traversèrent le Jura, et étaient descendus le long du Rhône en ravageant tout le pays sur leur passage; dans le même temps, les Maures ou Sarasins, après avoir ravagé la Lombardie, s'étaient établis au pied des Alpes, d'où ils faisaient incessamment des excursions dans la Savoie et le Dauphiné : Conrad, dans la crainte que ces barbares ne s'unissent aux Hongrois, traite avec ces derniers, et leur offre la paisible possession des pays occupés par les premiers, s'ils parviennent à les en chasser. Les Hongrois tournent leurs armes contre les Maures ; et pendant que ces peuples sont aux prises, Conrad les fait envelopper par ses troupes, qui les détruisent en grande partie. Ceux qui échappent au carnage subissent la loi du vainqueur. Conrad m. en 994.

CONRAD, marquis de Tyr, né dans le 12e S., fils de Guillaume III, marquis de Montferrat, fit ses premières armes en Italie, en combattant pour le pape contre l'empereur Frédéric II, partit ensuite pour la Terre-Sainte, prêta (chemin faisant) le secours de son bras à l'empereur grec Isaac l'Ange dans une révolte du peuple de Constantinople contre ce dernier, et rétablit l'ordre dans la capitale du Bas-Empire. Arrivé en Palestine, Conrad défendit vaillamment la place de Tyr, assiégée par Saladin (*v.* ce nom), se fit donner la souveraineté de cette ville, et refusa plus tard de la rendre à Lusignan (*v.* Gui de Lusignan). Ce refus entraîna de gr. débats, au milieu desquels Conrad fut poignardé en 1190, par 2 émissaires du *Vieux de la Montagne*, auquel il avait refusé de rendre un navire dont les Tyriens s'étaient emparés.

CONRAD, d'abord précepteur de l'empereur Henri IV, puis évêque d'Utrecht en 1075, n'est guère connu que par son zèle en faveur de son anc. disciple, contre le pape Grég. VII. Il m. assassiné en l'an 1099, dans son palais épiscopal. On lui attribue divers écrits, insérés dans le recueil des pièces apologétiques de la conduite de Henri IV, impr. à Mayence, 1520, et à Hanovre, 1611, in-4.

CONRAD, surnommé par les Italiens *Mosca in Cervello*, l'un des capitaines les plus estimés des empereurs Frédéric Ier et Henri VI au 12e S., reçut, en récompense de ses services dans les guerres des Deux-Siciles contre les Normands, du prem. de ces princes, la principauté de Ravenne et le marquisat d'Ancône : du 2e, le duché de Spolette et le comté d'Assise ; mais toutes ces terres lui furent enlevées en 1198, par le pape Innocent III.

CONRAD *de Lichtenau*, connu sous le nom d'*abbas Uspergensis* (abbé d'Usperg, au diocèse d'Augsbourg), m. en 1240, a laissé une *Chroniq.* de cette abbaye, qui se termine à l'an 1229, et qui fut continuée par un anonyme depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. Elle fut imprimée à Bâle en 1569, in-fol.

CONRAD, dit *le Philosophe*, sav. bénédictin du 13e S., m. en 1241, est aut. d'une Chronique de l'Abbaye de Scheuern en Bavière (*Chronicon Schirense*), Ingolstadt, 1623, et Strasbourg, 1716, in-4 J. Aventin (*v.* ce nom), dans ses *Annales de Bavière*, fait l'éloge de Conrad, et donne la liste de quelq. autres ouvr. de sa composition. — Un autre CONRAD, évêque allem. (on ignore de quel siége), est aut. d'une Chronique intitulée : *Chronicon vetus rerum Moguntinarum*, où se trouvent des détails assez curieux, sur les évènemens qui ont eu lieu à Mayence et en Allemagne depuis l'an 1140 jusqu'en 1251. Cet ouvr. est inséré dans les collections des historiens d'Allemagne, pub. en 1532, 1569, 1584, 1585 et 1630. Il avait paru isolément avec des notes d'Helwich (*v.* ce nom), à Francfort, 1530, in-12.

CONRAD *d'Hochstadt*, archevêque de Cologne dans le 13e S., fut un prélat belliqueux, presque toujours en guerre avec ses voisins, et quelquefois même avec ses sujets. Battu et fait prisonnier par le comte de Juliers, il ne recouvra sa liberté qu'au prix d'une rançon de 4000 marcs d'argent. Il prit ensuite une part très-active dans les troubles qui eurent lieu en Allemagne, après la déposition de l'empereur Frédéric II. Ayant arrêté, contre le droit des gens, Waldemar, héritier du trône de Danemarck, qui passait par Cologne en revenant de Paris, il retint ce prince captif pendant 4 années, au bout desquelles il lui rendit la liberté au prix de 6000 marcs d'argent. Conrad m. en 1261. Malgré ses nombreux défauts, cet archevêque a trouvé un apologiste dans la grande Chronique de Belgique, où il est représenté comme un prélat religieux, disert, lettré, et protecteur des savants.

CONRAD *de Marpurg* ou *Marbourg*, dominicain selon quelq. aut., ou franciscain allemand selon d'autres, né dans le 13e S., fut docteur en théologie, confesseur et directeur de conscience de Ste Elisabeth de Hongrie (*v.* ce nom), puis commissaire du St-Siége pour poursuivre les hérétiques d'Allemagne. On l'a accusé, selon Fleury (*Histoire ecclésiastique*), « de précipitation dans ses jugemens, et d'avoir fait brûler *trop légèrement*, sous prétexte d'hérésie, plus. nobles et non nobles, clercs, moines, bourgeois et paysans ; » car il les faisait exécuter le même jour qu'ils étaient accusés, sans déférer à l'appel. Ces injustices et ces cruautés lassèrent enfin la patience du peuple et de la noblesse. Conrad fut assassiné en 1233, dans une embuscade près de Marbourg, avec frère Gérard, son compagnon. Ses meurtriers furent renvoyés pardevant la cour de Rome pour obtenir l'absolution que le pape Grégoire IX, après d'assez longs délais, accorda, sous certaines conditions de pénitence.

On a de Conrad de Marbourg : *Epistola ad papam* (Grégoire IX) *de miraculis S. Elisabethæ*, Cologne, 1653, in-8.

CONRAD *de Wurtsbourg*, dit *maître Chuonrad*, minnesinger, ou troubadour allemand, m. en 1280, est auteur de plus. écrits en prose et en vers (en allem.) que l'on trouve dans la *Collection des Minnesingers*, par Bodmer, Zurich, 1737, in-4 : quelques-uns ont été publ. séparement ou réimpr. dans d'autres recueils.

CONRAD, religieux de l'ordre de Cîteaux, né en 1460, à Lowemberg en Souabe, a écrit : *Privilegia ordinis Cisterciensis*, Dijon, 1491, in-4. On lui doit aussi : une édition de la *Bible*, avec la glose de Walafrid Strabus, Nuremb., 1496, 6 vol. in-fol., souv. réimpr. ; *les Postilles* d'Hugues de St Cher, Bâle, 1504, 6 vol. in-fol. ; *la Cite de Dieu* de St Augustin, Lyon, 1520, in-fol.

CONRAD (OLIVIER), relig. cordelier, né dans le Gatinais au 15e S., est aut. de plus. ouvr., dont le plus connu a pour titre : *le Miroir des Pécheurs*, Paris, 1526, in-8. On a aussi de lui des *poesies lat.*, recueillies et impr. à Paris, par Denis Roce, in-4, et par Ch. Weckel, 1530, in-8. Lacroix-du-Maine et Duverdier lui attribuent *la Vie, faits et louanges de St Paul, apôtre de J.-C.*, Paris, 1546, in-16.

CONRAD (N.), écriv. allem., né dans le duché de Clèves en 1496, m. en 1576, avait une grande connaissance des langues hebr. et grecque. On a de lui une *Explicat. des Psaumes* (en latin), Bâle, 1578, in-4 ; deux liv. *de l'Education des Princes*, Francf., 1572, in-4 ; une traduct. de la *Grammaire de Gaza* (du grec en latin) ; une autre de la *Vie d'Homère*, par Hérodote ; des édit. lat. d'*Herodote*, de *Thucidide*, de la *Geogr. de Strabon*, et du *Dict. grec et lat.* de Curion. Il a laissé plus. MSs.

CONRAD (BALTHASAR), jésuite allemand, né en 1559 à Neiss en Silésie, mort en 1660, fut prof. de mathémat. à Olmutz, et a laissé les ouvr. suivans : *Nova Tabularum chronographicar. ratio*, Prague, 1630 ; *Proposit. physico-mathematicæ de flammâ viridi, etc.*, Olmutz, 1639, in-4. Il travaillait à un grand ouvr. intit. *Telediopuce*, lorsqu'il mourut.

CONRAD (FRÉD.-GUILL.), habile ingénieur hollandais, né à Delft en 1769, m. le 6 février 1808, ancien géom. de la province de Hollande, inspect.-gén. du *waterstaat* (admin. des ponts-et-chaussées) du roy., a pub., outre plus. belles cartes du Bas-Rhin et du Lek, du pays de Heusden et d'Altona, etc (dressées avec son confrère Engelman), les écrits suiv. : *Rapport.... sur la possibilité et l'utilité d'ouvrir un canal à Katwyk, etc.*, Harlem, 1803, in-4, avec pl. et cartes ; *Mém. sur le deversoir de Ruyland, pres de Sparendam, etc.*, Harlem, 1802, et un *Eloge de Chretien Brunings*, couronné par le direct. de la rép. batave en 1807, et resté MS. aux archives du gouvernement, etc.

CONRADI (FRANÇ.-CHARLES) jurisconsulte. saxon, né à Reichenbach en 1701, mort à Helmstadt en 1748, a pub. les ouv. suiv. : *Observ. de monument. Sexti Aur. Propertii, Hispelli in Umbriâ reperto*, inséré dans les *Acta eruditorum* de 1725 ; *Observ. de nummis ænigmaticis aliisque contorniatis*, ibid., 1726 ; *Parergorum in quibus historia et antiquitates juris illustrantur, lib. IV*, suivi d'un supplément intit. *Curæ secundæ et observat. reliquæ* ; un grand nombre de *dissertat. de jurispr.*, et des éditions des *Opuscula* de Bynkershoek, de ceux de J. Godefroid, du traité de Brisson, *de Formulis et Solemnibus populi romani verbis*. — Un autre CONRADI (Jean-Louis), né à Marbourg en 1730, professa la philos. à Leipsig, enseigna le droit dans la même univers., et ensuite à Marbourg, où il m. en 1785. On a de lui : une trad. allem. des *Nouv.* de Cervantes, Leipsig, 1753, in-8 ; une édit. lat. d'*Aulu-Gelle*, avec des augment., ibid., 1761, et 1762, 2 vol. in-8 ; *Opuscula è jure civili*, Brême, 1777-78, 2 vol. in-8 ; plus. *dissert. de jurispr.*, et quelq. art. dans les *Acta eruditorum* et autres ouv. périodiques. — CONRADI (David-Arnold) est aut. d'un opuscule intit. *Cryptographia denudata, sive ars decifrandi quæ occultè scripta sunt*, Leyde, 1739, in-8. Ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de M. Chrét. Breithaupt (*v.* ce nom) sur le même sujet.

CONRADI (GEORGE-CHRISTOPHE), méd. allem., né en 1767, en Hanovre, m. à Northeim en 1798, a pub. : *Observat. sur l'extract. de la Cataracte*, Leipsig, 1791, in-8 ; *Extraits choisis d'un journal d'un médecin praticien*, Chemnitz, 1794, in-8 ; *Manuel d'Anatomie pathologique*, Hanovre, 1796, in-8. Ces ouvr. sont écrits en allem., ainsi que plus. autres peu remarquables du même auteur.

CONRADIN ou le jeune CONRAD, fils de l'emp. Conrad IV et d'Elisabeth de Bavière, né en 1251, fut écarté du trône germanique après la m. de son père, qu'il perdit lorsqu'il n'avait encore que trois ans, parce que, dit un histor., toutes les fois que l'héritier du dern. emper. était faible, on regardait ce trône comme électif. Parvenu à sa 15e année, le jeune Conrad prit le titre de roi des Deux-Siciles, conféré par Urbain IV à Charles d'Anjou, frère de St Louis, et passa en Italie à la tête d'une armée, levée par les soins d'Elisabeth, sa mère, et conduite par le duc de Bavière et le comte de Tyrol. Déjà abandonné par une grande partie de ces troupes mercenaires, peu de temps après avoir traversé les Alpes, il fut battu, fait prisonnier par Charles d'Anjou au combat de Tagliacozzo, le 23 août 1268. On le conduisit à Naples, ainsi que son cousin Frédéric d'Autriche, fils d'Herman, marq. de Bade, et tous les deux eurent la tête tranchée le 26 octobre de la même année. Ainsi périt, à l'âge de 16 ans, le dernier rejeton de cette maison de Souabe, qui avait donné à l'Allemagne une suite de 7 empereurs et un gr. nomb. d'autres princes recommandables. Conradin, prêt à recevoir le coup fatal, avait jeté son gant au milieu de la place, comme pour y chercher un vengeur. Ce gant fut ramassé par un cavalier espagnol qui le porta à Jacques d'Aragon, époux d'une fille de Mainfroi. V. ce nom.

CONRART (VALENTIN), littérat. franç., né à Paris en 1603, m. en 1675, fut le premier secrét. perpétuel de l'acad. franç. qui se forma dans sa maison en 1629 et continua de s'y rassembler jusqu'en 1634. Sans avoir pub. d'ouvr. remarquable, il jouit de beaucoup de célébrité dans son temps. Le poète Linière a prétendu que cet acad. ignorait le grec et savait très-peu de latin. On a de lui : *Lettres familières à M. Félibien*, Paris, 1681, in-12 ; quelq. pièces de vers, impr. dans les œuvres d'autres poètes ; la préface des *Tr. et lettres de Gombauld touchant la religion*, Amsterdam, 1669, in-12 ; *les Psaumes* (51 seulement) *retouchés sur l'anc. version de Cl. Marot*, Charenton, 1677, in-12. Il a été l'édit. de l'ouv. anonyme de Mich. Le Faucheur, intitulé : *Tr. de l'action de l'orateur*, etc., Paris, 1657, in-12. C'est à tort que dans la traduct. allem. de ce même ouv., pub. à Helmstadt, 1690, in-4, on l'attribue à Conrart

CONRI (FIORENZO), religieux francisc., m. à Madrid en 1629, est aut. des ouvr. suiv. : *Tr.* (en lat.) *de l'etat des enfans morts sans avoir reçu le baptême*, Louvain, 1624, impr. dans l'édition du *St Augustin* de Jansénius, Rome, 1652, in-fol. ; *Miroir de la vie chretienne* (en irland.), Louvain, 1626, in-8 : et plus. autres ouvr., oubliés aujourd'hui, sur la grâce et le système de St Augustin.

CONRING (HERMANN), sav. allemand., profess. de droit et de médec., né à Norden dans l'Ostfrise en 1606, m. en 1681, est aut. d'un grand nombre d'ouvrages (écrits en lat. et plus. fois réimpr.) sur div. sujets de jurispr., de théol., d'antiq., d'hist., de méd. et de phys. ; ils ont été rec. par J.-G. Gobel ; et publ. à Brunswich en 1730, 7 vol. in-fol. Les

plus remarquables sont : *de Origine juris Germanici comment. histor.*; *de Imperio Germanorum romano lib. unùs*; *de causis Germanicorum corporum habitûs, etc.*; *Pro pace perpetuò protestantibus dandâ consultatio catholica, etc.*; *de Asiæ et Ægypti antiquiss. dynastiis advers. chronologica*, in-4; *de hermeticâ Ægyptiorum vetere et Paracels. novâ medicinâ*; *Introductio in universam artem medicam, etc.*; *de civili prudentiâ*; *de civili philosophiâ, etc.*; *de Nummis Hebrœorum paradoxa, etc.*; *de Scriptoribus XVI post Christum natum sæculorum commentarius, etc.*, Breslau, 1727, in-4, ouvr. posthume renfermant les leçons dictées par Conring à ses écoliers en 1703; plus. *Rec. de lettres*, publiés à Helmstadt en 1666, 1694, in-4; 1708, in-12, 1719, in-4. Conring eut deux filles qui tiennent un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la poésie allem. : la prem., ÉLISE-SOPHIE, dame de Reichenbach, m. en 1718, a pub. une trad. en vers de *la Sagesse de Salomon*, et autres poésies allem.; la seconde, MARIE-SOPHIE, dame Schelhammer, a trad. du latin un ouvr. de Boccace et pub. quelq. *Tr. d'économie domestique*, ainsi que des *poésies* diverses.

CONSENCE (P.), en latin *Consentius*, écrivain et poète, né à Narbonne dans le 4e S., m. vers 450, est cité par St Sidoine, au rapport duquel cet auteur aurait surpassé les prem. écriv. dans tous les genres. Il ne reste de lui qu'une *Gramm. lat.*, pub. à Bâle en 1528, encore n'est-il pas certain qu'il en soit auteur, attendu qu'elle peut avoir été composée par son fils, désigné sous le même nom, et sur l'existence duquel on est dans une égale incertitude.

CONSENTES (myth.), nom sous lequel on désignait à Rome les douze principales divinités qui formaient, avec Jupiter, le conseil suprême de l'Olympe, et présidaient chacune à l'un des mois de l'année. C'étaient, outre le maître des dieux, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane et Cérès. Leurs fêtes s'appelaient *Consentia*.

CONSENTINUS (THOMAS-CORNÉLIUS), médec. ital., du 17e S., ainsi appelé du nom de sa patrie (Cosenza), n'est connu que comme aut. d'un ouvr. intit. : *Progymnasmata phys. in VII exercit. divisa*, et reproduit sous le titre de *Physiol. rat. pond. et mom. illustr.* : la prem. édit. parut à Venise en 1663, in-4.

CONSTABLE (THOMAS-HUGUES CLIFFORD), baronnet anglais, né à Londres en 1762, m. à Gand en 1823, eut part, avec son frère Arthur Clifford, à la pub. de l'ouvr. intit. : *A topogr. and hist. Descript. of the parish of Tixall in the county of Stafford.*, Paris, 1818, in-4, avec 5 pl. Il a trad. en vers angl. les *Fables* de La Fontaine, et laissé en MSs. quelques écrits ascétiques et une *Hist. des Normands*, non achevée. Il était très-attaché à la relig. cathol., fut lié avec l'abbé Carron, et eut l'honneur d'être souvent admis à faire sa cour au roi Louis XVIII en Angleterre : c'est aux vives instances de ce monarque qu'il fut créé baronnet en 1815.

CONSTANCE (St), magist. de la cité de Trèves dans le 3e S., souffrit le martyre sous Rictiovarus, préfet des Gaules. Ses restes ont été recueillis par St Félix, év. de la même ville.

CONSTANCE-CHLORE ou CONSTANCE Ier (FLAVIUS VALERIUS), empereur rom., né dans la Haute-Mésie vers l'an 250 de J.-C., se fit remarquer de bonne heure par son courage, sa sagesse et ses vertus, obtint le gouvernement de la Dalmatie et fut nommé césar en 292 par Dioclétien, qu'il avait aidé à repousser une irruption des Sarmates. Forcé par l'empereur de répudier sa première femme (Ste Hélène), il épousa Théodora, fille de Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien; et, à l'abdication de ce dernier, en 305, il parvint à l'empire avec Galère-Maximien. Après avoir remporté plus. victoires sur les Bretons et les Germains, il porta ses armes dans les îles britanniques, et m. en 306 à York (*Eboracum*), laissant plus. enfans dont le plus célèbre est Constantin-le-Grand, qu'il avait eu de Ste Hélène, et qui lui succéda sur le trône. Sous ce prince, non moins recommandable par son humanité que par sa valeur, les chrétiens respirèrent enfin des longues persécutions qu'ils avaient essuyées pendant le précédent règne.

CONSTANCE II (FLAVIUS-JULIUS), emp. rom., 2e fils de Constantin-le-Grand, né à Sirmich l'an 317 de l'ère chrét., fut fait césar à l'âge de 6 ans, et élu emper. en 337, avec ses deux frères; l'Orient, la Thrace et la Grèce lui étaient échus en partage : plus tard (353), il devint seul maître de tout l'empire romain, et son règne fut dès-lors partagé entre les débats relig., les conciles, et les guerres intestines et étrangères. On a trop noirci la mémoire de ce prince versatile et sans énergie. Il avait des vertus et des vices; arien déclaré, il autorisa trop les persécutions dirigées contre les chrétiens (*v.* St Athanase); mais ceux-ci étaient regardés comme ennemis de l'empire. Il m. en 361 à Mopsucrènes, près de Tarse, lorsqu'il s'avançait à la rencontre de Julien l'Apostat, révolté contre lui. Ce prince, dont il existe encore des médailles, laissait l'empire en proie aux intrigues des grands; il avait épousé successiv. 3 femmes : la 2e Aurélia Eusebia, m. en 360, est la plus célèbre.

CONSTANCE, général des armées romaines, né en Illyrie, s'éleva, du rang de simple officier, au prem. grade militaire sous Honorius, qui l'associa à l'empire vers 417, après lui avoir donné en mariage sa sœur Placidie. Il m. en 421, laissant un fils (Valentinien III), qui, après lui, régna sur l'Occident. — CONSTANCE ou CONSTANTIUS, sav. ecclésiastique du 5e S., né à Lyon, fut lié avec Sidoine Apollinaire, et écrivit en lat. une *Vie de St Germain d'Auxerre*, impr. dans la collection de Surius, et trad. en franç. par Arnauld d'Andilly. On lui attribue, en outre, la *Vie de St Just, év. de Lyon*, trad. par Lemaître de Sacy dans ses *Vies des pères du Désert*.

CONSTANCE, reine de France, fille de Guillaume V, comte d'Arles, 2e femme du roi Robert, que le pape avait contraint de répudier la reine Berthe, qu'il aimait tendrement, est dépeinte dans les anciennes chroniques comme une princesse hypocrite et cruelle, dont la tyrannie envers son malheureux époux ajouta encore à ses cuisans regrets. Elle m. à Melun en 1032, après s'être souillée de plus. meurtres, entre autres celui de Hugues de Beauvoir, seul confident de l'infortuné Robert. On lui doit cependant l'introduction des premiers poëtes ou troubadours en France.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger Ier, sœur de Guillaume Ier et tante de Guillaume II, fut mariée, en 1185, à Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, et ne recueillit qu'en 1194 l'héritage des Deux-Siciles, que Tancrède, son cousin, lui avait disputé. Le joug despotique de Henri étant devenu insupportable aux Normands, ses sujets, Constance favorisa de tout son pouvoir leur résistance; et, après la m. de son époux, qu'elle fut soupçonnée (sans preuve suffisante) d'avoir empoisonné, elle chassa de Sicile tous les généraux allemands qu'il y avait amenés. Elle m. en 1198, laissant Frédéric II, son fils, sous la protection du pape Innocent III, mais avant d'avoir pourvu suffisamment à l'indépendance de sa couronne. — CONSTANCE, reine de Sicile, fille du roi Mainfroi et de Béatrix de Savoie, épousa, en 1261, don Pedro d'Aragon, et devint reine en 1283, après les fameuses vêpres siciliennes. Elle fit oublier, par la douceur et la sagesse de son règne, les troubles qui venaient d'agiter la Sicile, et m. en 1297 à Rome, où elle était venue solliciter du

pape Benoît VIII la grâce de ses sujets, privés depuis 15 ans de la communion spirituelle.

CONSTANCE FAULKON ou PHAULKON ou PAULKON, aventurier, dont le véritable nom était Constantin, né au 15e S. dans l'île de Céphalonie, fut présenté à la cour de Siam par un ambassadeur de cette nation, dont il avait fait la connaissance sur la côte de Malabar, et parvint en peu de temps aux plus hautes fonct. Il eut une grande part aux négociations qui furent entamées par l'intermédiaire des jésuites entre le roi de ces contrées et Louis XIV, que l'on avait flatté de l'espoir de gagner au christianisme le royaume Siam, et peut-être le Tonquin, la Chine, la Cochinchine et le Japon (*v.* Chaumont et Choisy). Ce projet gigantesque amena dans cette première contrée une révolution dont plus. chrétiens furent victimes, et à l'issue de laquelle Constance eut la tête tranchée. On a deux *Vies* de ce personnage intrigant, l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, et l'autre par Deslandes, 1755, in-12; dans la prem., il est présenté comme un saint homme; dans l'autre comme un ambitieux effrené.

CONSTANT Ier (FLAVIUS JULIUS CONSTANS), emp. romain, 3e fils de Constantin-le-Grand et de Fausta, fut nommé césar à l'âge de 13 ans en 333, eut en partage à la m. de son père (337), l'Ilyrie, l'Italie et l'Afrique; peu de temps après, vainqueur de son frère Constantin, qui était venu à la tête d'une armée revendiquer sa part des dépouilles du jeune Delmas, son cousin, massacré dans les premiers jours du règne de Constance, il s'empara de tout l'Occident où il s'efforça de proscrire la mémoire du vaincu, dont il détruisit les établissem. et les lois. Il protégea St Anastase contre les persécutions des Ariens, et parvint à le rétablir sur le siége épisc. d'Alexandrie; mais il ne s'attira pas moins la haine et le mépris des siens par sa fierté, son faste et ses débauches. Il fut à la fois privé du trône et de la vie, en 350, par Magnence, qu'il avait tiré de l'obscurité et revêtu des plus hautes charges.

CONSTANT II (HÉRACLIUS CONSTANTINUS), emp. d'Orient, fils de Grégoria et d'Héraclius Constantin, né en 630, fut proclamé successeur d'Héracléonas, son oncle qui l'avait associé à l'empire, et fut tué dans son bain en 668, après un règne odieux de 27 ans. Les disputes théol. furent la principale occupation de ce monstre couronné, qui ne joignit aucune vertu à tous les vices réunis. Assassin de Théodose son frère, il se vengea, par toutes sortes de vexations, de l'horreur qu'un tel crime avait inspirée à ses peuples; et les Sarasins s'emparèrent d'une partie de ses états avant qu'il eût songé à prendre le commandem. de ses troupes. Constantin Pogononat, l'aîné de ses trois fils, lui succéda au trône.

CONSTANT, tyran, *v.* CONSTANTIN III, tyran.

CONSTANT (PIERRE), poète fr., né à Langres dans le 16e S., a laissé: *la Répub. des Abeilles*, poème didact., Paris, 1582, in-4; ibid., 1600, in-8; *Invectives contre le parricide attenté sur le roi Henri IV*, Paris, 1595, in-8; *la Cause des guerres civ. de France*, ibid., 1697, in-8; *le grand Avant-Messie M. S. Jean-Baptiste*, etc., en vers, Langres, 1601, in-12. — CONSTANT (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse au 17e S., a pub.: *Tr. de la cour des monnoies*, etc., Paris, 1657, in-fol.

CONSTANT DE REBECQUE (DAVID), sav. genevois, d'orig. fr., né en 1938. de parens réfugiés, m. en 1733, anc. prof. de théol. à l'acad. de Lausanne, a donné des édit. de *Florus*, *des Offices de Cicéron*, et des *Colloques d'Erasme*, avec des notes. Il a composé plus. dissert. ou traités sur des matières théol., d'antiquités hébr. et autres, dont les plus importantes sont: *l'Ame du monde*, etc., Leyde, 1769; *Abrégé de Politique*, Cologne. 1989; *Transitus per mare Rubrum*, Genève, 1690, etc. — SAMUEL, son petit-fils, né en 1729, m. en 1800, avait embrassé de bonne heure le parti des armes, fut lieut.-génér. au service de la Hollande, puis se livra à la culture des lettres, dont il avait puisé le goût dans la société intime de Voltaire. Ses principaux ouv. sont: *Laure de Germosan*, Paris, 1787, 7 vol. in-12; *le Mari sentimental*, Genève, 1783; *Camille* ou *Lettres de deux filles de ce siècle*, Paris, 1784, 4 vol. in-12, plus. fois réimp. et trad. en div. langues; *Cathéchisme de morale*, 1781. Ce fut pour l'éduc. de ses enfans qu'il composa son *Abrégé de l'hist. juive et le Tr. de la religion naturelle*. — Un autre CONSTANT (Jacques), méd. à Lausanne, m. en 1730, est aut. de deux ouv. assez médioc. sur son art, pub. en 1683 et 1709.

CONSTANT-BERRIER (JEAN-FRANÇ.), poète, né à Aire (Artois), fut employé comme agent en chef des vivres aux armées républicaines sous les généraux Kellermann et Schérer, perdit cet emploi par suite d'accusat. dirigées contre lui par le *Journ. des Hommes Libres*, et mourut indigent le 12 juin 1824. Il a donné: *Ode à LL. MM. II. et RR. Napoleon-le-Grand et Marie-Louise d'Autriche*, Paris, 1810, in-8; *Stances.... sur la naissance du roi de Rome*, ibid., 1811, in-8, et un poème sur le même sujet, inséré dans le t. II, p. 233 des *Homm. poet. à Napoleon*, et intit.: *le Livre du Destin; le Dévouement de Malhesherbes*, ibid., 1821, in-8; *la Restaurat. des lettres et des arts sous Franç. Ier*, ibid., 1822, in-8; *les Medecins franç. et les sœurs de Ste-Camille à Barcelonne*, ibid., 1822, in-8: ces deux dern. pièces ont concouru pour le prix de poésie à l'acad. franç. Il a eu part aux ouvr. dram. (vaudevilles) suiv.: *le Mari confident*, *l'Epicurien malgré lui*, *les Deux Lucas*, *Felix et Roger*, pièces composées en société avec Armand Ov...: M. Hippolyte L*** a eu part à la dernière; elles ont été représ. et impr. de 1820 a 1824. Constant-Berrier concourut en 1824, à la société des bonnes lettres, sur la quest. des avantages de la légitimité; mais son ouvrage, qui obtint une mention honorable, n'a pas été imprimé.

CONSTANTI ou CONSTANZIO (ANT.), profess. de bell.-lett. à Fano, sa patrie, où il m. en 1490, a laissé, entre autres productions, un rec. de *poésies diverses*, Fano, 1502, in-4, et un *Comm. sur les fastes d'Ovide*, pub. avec celui de Paul Marso, 1527, in-4. — CONSTANTI (Jacq.), son fils, est aut. de *Collect. Hecatostys prima*, etc., Fano, 1508, in-4; il a en outre recueilli et pub. en 1502, in-4, plus. écrits de son père, auxquels il a joint de ses propres prod., les unes et les autres sont en latin.

CONSTANTIA (FLAVIA JULIA VALERIA), sœur du grand Constantin, et femme de Licinius, fut célèbre par ses vertus, son esprit et sa beauté, jouit d'un grand crédit à la cour de son frère, auprès duquel son intercession en fav. des ariens devint funeste à l'Eglise. Elle m. en 329. — CONSTANTIA (Flavia Julia), fille posthume de Constance II et de Faustine, épousa Gratien en 373, et m. 10 ans après, n'ayant pas encore atteint sa 22e année.

CONSTANTIN-LE-GRAND (CAIUS FLAVIUS VALERIUS AURELIUS CLAUDIUS), emp., fils de Constance Chlore et d'Hélène, naquit en 274 à Naisse, ville de Dardanie. Les histor. sont peu d'accord sur les premières circonst. de sa vie; et il faut avouer qu'il en est de peu vraisemblables dans le cours de leurs récits touchant ce prince. César à la m. de son père en 306, il signala son intérêt pour les chrétiens, déjà très-nombreux dans l'empire, en leur accordant le libre exercice de leur religion; il s'occupa ensuite de délivrer la Gaule des incursions des Francs, et remporta sur eux de sanglantes victoires. Devenu gendre de Maximien par son union avec Fausta, il resta seul maître de tout l'empire d'Occident après le supplice de son beau-père, qui avait tenté de l'assassiner, et bientôt, marchant de succès en succès, et ne négligeant aucun moyen d'enflammer l'enthousiasme de ses troupes, surtout des

chrét., dont l'ardent prosélytisme devait si puissamment seconder ses efforts, il entra vainqueur dans Rome, où la puissance tyrannique de Maxence s'écroula à son aspect. L'Afrique et les provinces ne tardèrent pas à reconnaître le nouvel empereur, qui sur-le-champ mit tout en œuvre pour consolider son trône et assurer la prospérité de ses états. Cependant il était inévitable qu'une révolution de cette nature n'entraînât des persécutions; elles firent oublier en peu de temps les nombreux bienfaits du nouveau règne: les querelles religieuses avaient succédé aux persécut. civiles, et le prince législateur, détesté du peuple à cause des cruautés sans nombre qu'il ordonnait, tout en professant les maximes sublimes du christianisme, prit le parti de transporter l'empire à Byzance, qu'il rétablit en lui donnant son nom, et dont l'éclat ne tarda point à effacer celui de Rome. Le grand Constantin m. en 337 à Achyron, près de Nicomédie, dans la 31e année de son règne, laissant trois fils, Constantin, Constance et Constant, entre lesquels il avait partagé son vaste empire, dont il assigna également une partie à ses deux neveux Delmace et Annibalien. Une foule d'écrivains se sont occupés de l'histoire de ce prince (J. Vogt n'en compte pas moins de 180 dans son curieux ouvr. intit.: *Historia litteraria Constantini magni*, Hamb., 1720, in-8); mais Gibbon les a tous surpassés par la profondeur de ses vues et l'étendue de ses recherches dans son *Hist. de la decadence et de la chute de l'empire*.

CONSTANTIN II (Claudius Flavius Julius Constantinus) emp. rom., fils aîné du précéd. et de Fausta, né en 316 à Arles, fut nommé césar en en 317, et proclamé auguste en 337, ayant pour sa part de l'héritage de son père les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Mécontent de voir ses frères paisibles possess. des dépouilles de leurs cousins Delmace et Annibalien, il passa les Alpes à la tête d'une armée, vint attaquer Constant, fut défait et périt dans une embuscade près d'Aquilée à l'âge de 24 ans.

CONSTANTIN. V. Héraclius II Constantinus.

CONSTANTIN III, tyran, n'était que simple soldat avant d'être proclamé emp.; les légions rom. cantonnés dans la Grande-Bretagne, estimant sa bravoure et plus encore son nom, qui leur rappelait des souvenirs de gloire, le revêtirent de la pourpre vers l'an 407. Il ne demeura point possess. paisible de sa nouvelle dignité; malgré les brillans succès qui couronnèrent ses premières expéditions et à la suite desquelles Honorius avait consenti à le reconnaître pour collègue, en le nommant auguste, et quoique vaillamm. secondé par Constant l'aîné de ses fils, qu'il avait nommé césar, il se vit assiégé dans Arles par ce même Honorius, auquel il fut contraint de se rendre après un siége de 4 mois, et qui le fit mettre à m. en 411 avec Julien, seul fils qui lui restât.

CONSTANTIN IV, surnommé *Pogonat* ou *le Barbu*, emp. d'Orient, monta sur le trône en 668 avec ses deux frères, Tibère et Héraclius, après la mort de Constant II, leur père, assassiné en Sicile, et mourut en 685 dans sa 37e année, laissant sur le trône son fils, Justinien II, qu'il avait eu d'Anastasie. Son règne, célèbre dans les annales ecclésiastiques par le zèle avec lequel ce prince poursuivit la secte des monothélites, ne fut pas sans gloire; mais il la ternit par le meurtre de ses deux frères, auxquels il fit crever les yeux sous le prétexte qu'ils avaient ourdi des projets criminels dans le but de s'assurer une part à l'autorité suprême. C'est pendant les guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarasins et les Bulgares qu'on employa pour la prem. fois l'artifice désastreux connu sous le nom de *feu gregeois*. V. Callinique.

CONSTANTIN V, surnommé *Copronyme* parce qu'il salit les fonts baptismaux, né à Constantinople en 718, succéda en 741 à son père Léon l'Isaurien, dont il surpassa la fureur contre les images des saints, et mourut de la peste en 775, laissant, de la première de ses trois femmes, Léon, qui lui succéda. Le règne de cet impie, dont quelq. talens pour la guerre sont loin de racheter les vices infâmes, n'offre guère qu'une suite de persécutions contre les chrétiens, de crimes et d'évènemens sinistres. Pendant qu'il s'occupait à inventer des supplices, une peste affreuse, qui dura trois ans, dépeupla Constantinople (747); des guerres non moins désastreuses décimèrent ses armées, et plus. provinces entières furent perdues pour l'empire d'Orient, dont Rome ne fut pas la dernière à se détacher; enfin un froid excessif signala l'automne de 763: le Bosphore et l'Euxin, glacés dans l'espace de 60 lieues, et en plus. endroits jusqu'à la profondeur de 30 coudées, se couvrirent de neige à une pareille hauteur; et, poussées par un vent furieux lors du dégel, ces masses énormes faillirent ensevelir les habitans de Constantinople sous des ruines.

CONSTANTIN VI, empereur d'Orient, fils de Léon IV Chazare, lui succéda en 780 à l'âge de 10 ans sous la tutelle d'Irene, sa mère, femme altière et ambitieuse, qui songea moins à l'éducation du jeune prince qu'aux moyens de s'assurer à elle-même la possession du trône: elle y réussit en effet; Constantin eut les yeux crevés par ses ordres en 797, et mourut peu de temps après. Toutefois il avait déjà assez vécu pour entacher sa mémoire de plus. crimes, et soulever contre lui l'indignation et la haine de ses sujets. On le désigne parfois sous le nom de *Porphyrogénète*, ainsi que le suivant.

CONSTANTIN VII, surn. *Porphyrogénète*, emp. d'Orient, né à Constantinople en 905, fils de Léon-le-Philosophe, monta sur le trône à l'âge de 11 ans sous la tutelle de Zoé Carbonopsime, sa mere, et mourut en 959 du chagrin qu'il ressentit en apprenant que son fils, Romain, de l'ambition duquel il avait failli être déjà victime, venait de tramer contre ses jours une nouvelle conspiration. Ce prince faible, et à qui l'on reproche d'avoir aimé le vin avec excès, ne manquait ni de talens ni de qualités: il aimait la justice, fut zélé pour la relig., les sciences et les arts. Mais rien n'excuse chez un prince la négligence des affaires publiques; et à cet égard telle fut son incurie qu'il se laissa gouverner par Hélène, sa femme, qui vendit les dignités de l'église et de l'état, accabla le peuple d'impôts et le fit gémir sous l'oppression. Constantin a laissé plus. ouv. dont les princip. sont: deux livres contenant *la Description géographique des provinces de l'empire*; une *Vie de l'empereur Basile-le-Macédonien, son aïeul*; un *Traité sur le gouvernement de l'empire*; deux livres des *Cérémonies de la cour byzantine*. Plus. autres écrits attribués à ce prince ont été également pub. avec des notes et une version lat. par G. Meursius, Leyde, 1611, 1617, in-8.

CONSTANTIN VIII, empér., fils de Basile-le-Macédonien, qui le créa auguste en 868, n'est pas compté parmi les emp. de ce nom par quelques historiens parce qu'il mourut avant son père, vers l'an 878; et d'autres lui substituent un des fils de Romain Lecapène.

CONSTANTIN IX, emp. d'Orient, fils de Romain-le-Jeune, fut proclamé avec son frère Basile II, qui exerça la principale autorité depuis 976 jusqu'à sa mort (1025). Après cette époque, Constantin, qui jusque là s'était contenté du titre d'empereur avec une portion de pouvoir suffisante pour se livrer impunément à ses passions déréglées, régna seul un peu moins de 3 ans, et termina ses crimes et sa vie à l'âge de 70 ans.

CONSTANTIN X, surn. *Monomaque*, emper. d'Orient, mort en 1044, avait obtenu le trône en 1042 avec la main de l'impératrice Zoé, veuve de Romain-Argyre et de Michel. C'est sous le règne

de ce prince vil et abandonné à une débauche scandaleuse que s'éleva la puissance des Turks Seljoucides, qui plus tard renversa l'empire grec après l'avoir long-temps dévasté.

CONSTANTIN XI, surn. *Ducas*, emper. d'Orient, succéda en 1059 à Isaac Comnène, qui l'avait adopté, et mourut en 1067 à l'âge de 60 ans. Les incursions désastreuses des Uses ou Usiens, peuples scythes, ainsi que plus. tremblemens de terre fort violens, signalent seuls le court règne de ce prince vertueux, mais frivole. — Son fils, désigné sous le nom de CONSTANTIN XII, ne doit pas être compté parmi les empereurs, puisqu'il n'occupa jamais le trône, et que, loin d'y prétendre, il se soumit volontairement à Botoniate lorsque son frère Michel se fut démis du pouvoir en 1078. Il est vrai que plus tard, chargé par l'emp. du command. d'une armée destinée à combattre les Turks, il tenta de recouvrer le diadème qu'il avait craint de ceindre; mais, saisi presque aussitôt et relégué dans un monastère, il n'en fut tiré que par Alexis Comnène.

CONSTANTIN-DRACOSÈS, dern. emper. de Constantinople, né en 1403, fils de Manuel II Paléologue, succéda en 1449 à Jean Paléologue, son frère, et montra que si la valeur jointe aux autres qualités qu'on a droit d'attendre d'un prince eût suffi pour préserver l'empire grec de sa chute, il en eût peut-être relevé l'éclat et la prospérité. Mais, délaissé par la cour de Rome, dont l'active assistance pouvait être alors si utilement employée contre un ennemi commun; ne commandant d'ailleurs qu'à un peuple sans patriotisme, et dégradé dès long-temps par l'esprit de secte, Constantin fut en vain secondé contre Mahomet II par le brave Justiniani et ses phalanges vénitiennes et génoises. Mahomet, qui brûlait de renverser le trône des emp. grecs, avait à peine attendu que Constantin y fût assis pour prétexter des sujets de plainte: son armée, forte de 300,000 hommes, entourait de tous côtés Constantinople, et le prince grec, n'ayant à lui opposer que 6,000 soldats et 2,000 alliés, soutint vaillamment le siége pendant 50 jours, au bout desquels il expira sous le fer d'un soldat musulman après avoir vu les siens défaits et massacrés. Sa mort fut suivie du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire othoman.

CONSTANTIN Ier, roi d'Ecosse, succéda en 458 à son frère Dongard, et mourut en 479, détesté de ses sujets pour ses cruautés et ses débauches. — CONSTANTIN II parvint au trône d'Ecosse en 858, à la mort de Donald, son frère, et fut tué dans une bataille contre les Danois en 879, près de Carail, bourg du comté de Fife. L'église l'a depuis honoré comme un saint. — CONSTANTIN III, fils d'Ethe, succéda à Donald V en 903, abdiqua le trône après avoir été défait par les Anglais, qui lui enlevèrent les provinces de Cumberland et de Westmoreland, et se retira dans un monastère, où il finit ses jours. — CONSTANTIN IV, fils de Culen, usurpa le trône après la mort de Kenneth III, fut défait par Kenneth, frère naturel du roi détrôné, et périt en 1002 après un an et demi de règne.

CONSTANTIN, pape, né en Syrie, fut élu le 4 mars 708 pour succéder à Sysinnius, et mourut le 9 avril 715. Grégoire II occupa après lui la chaire pontificale. — Un antipape de ce nom, compétiteur d'Etienne III, usurpa le St-siége après la mort de Paul Ier (767), fut chassé de l'église de Rome le 6 avril 769, et finit ses jours dans un monastère où il avait été enfermé après avoir eu les yeux crevés.

CONSTANTIN, surn. l'*Africain*, membre du collége de Salerne en 1070, était né à Carthage. Obligé de se soustraire aux persécutions de ses concitoyens, incapables d'apprécier ses hauts talens, qu'ils taxaient de magie, il se réfugia en Sicile, où il se fit bénédictin. Les ouv. de ce sav. compilateur, qui paraît avoir introduit le prem. en Italie la méd. grecque et arabe, sont tous écrits en latin, et ont été imp. à Bâle, 1538 et 1539, in-folio. — Un ecclésiastique de ce nom, mort à Metz en 1024, abbé du monastère de St-Symphorien, a laissé une *Histoire de l'év. d'Adalberon*, bienfaiteur de sa communauté.

CONSTANTIN-MANASSÈS. V. MANASSÈS.

CONSTANTIN (ROBERT), médecin et prof. de b.-lettres à l'univ. de Caen, sa patrie, m. en 1605 à Montauban, est aut. de plus. ouv. dont les princ. ont pour titre : *Lexicon græco-latinum*, Genève, 1592, 2 vol. in-fol.: on pense que les éditions qui portent d'autres dates ne sont que la même dont on aurait renouvelé les frontispices; *Supplem. latinæ linguæ*, etc., Genève, 1573, in-4; *A. Corn. Celsi de re medicâ libri*, etc., Lyon, 1549, 1664, in-16, plus. fois réimp.; *Theophrasti de hist. plantar. cum annot. J.-C. Scaligeri*, Lyon, 1584, in-4: ouv. dont Scaliger, avec lequel il était lié, lui confia les MSs. av. sa mort pour les pub., etc.

CONSTANTIN (ANTOINE), méd. à Aix en Provence, mort en 1616, a publ.: *Brief traité de la pharmacie provençale et familière*, ouvr. qui n'a pas été goûté par les praticiens, mais dont Peiresc parle avec éloge; *Opus medicæ prognoseos*, etc., Lyon, 1613, in-8.

CONSTANTIN DE MAGNY (CL.-FR.), écriv. fr., né en 1692 à Reignier (Savoie), mort à Strasbourg vers 1764, prof. d'abord le droit à l'univ. de Turin, fut ensuite biblioth. du maréch. d'Estrées, puis du roi de Pologne; et enfin, ramené dans son pays par l'inconstance de son humeur, il entreprit d'y former un établissement de sourds-muets qui ne réussit pas. On a de lui divers écrits dont le plus important a pour titre: *Dissert. crit. sur le Paradis perdu de Milton*, Paris, 1729, in-12. — CONSTANTIN (Boniface), son grand-oncle, jésuite, m. en 1651 à Vienne en Dauphiné, a pub.: *Vie de Claude de Granyer, év. et prince de Genève*, Lyon, 1640, in-4; *Hist. sanctor. angelorum Epitome*, Lyon, 1652, in-8, et quelq. ouv. ascétiques.

CONSTANTINA (FLAVIA-JULIA), fille aînée du grand Constantin et de Fausta, épousa successiv. Annibalien et Constantin Gallus: elle partagea les cruautés et l'ambition du dernier, et n'échappa ellemême au supplice que parce qu'elle mourut subitement en 354.

CONSTANTINI (ANGELO), cél. act. de la com. italienne, né à Vérone vers le milieu du 17e S., joua d'abord avec succès les rôles d'Arlequin dans sa patrie, puis débuta à Paris en 1682, y remplit après Dominique (*v.* ce nom) les rôles grotesques de *Mezzetin* (aventurier et intrigant), et lors de la suppression du théâtre italien (1697), il passa au service d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, dont il devint le camérier intime après en avoir reçu des lettres de noblesse. Ayant osé déclarer une passion indiscrète à la maîtresse de ce prince, il fut enfermé pendant vingt ans au château de Konigstein, reparut sur la scène à Paris en 1689, puis retourna dans sa patrie, où il mourut en 1729. On a de lui une facétie assez rare int.: *la Vie, les amours et les actions de Scaramouche*, Lyon, Cologne, 1695, Paris, 1698, in-12.

CONSTANTINUS (JULIUS-CELSUS), n'est connu que comme aut. des *Commentarii de vitâ Cæsaris*, qui parurent pour la prem. fois à la suite des *Comment. de Cesar* en 1473. On croit qu'il naquit à Constantinople vers le milieu du 10e S.

CONSTANTINUS (EMMANUEL), poète et écriv. lat., né dans l'île de Madère, m. à Rome en 1614, clerc du sacré collége et prof. de théol. au gymnase romain, a pub., outre quelq. *Discours* et *Poësies*, les deux ouvr. suivans: *Insulæ Materiæ historia*, 1599, in-4; *Historia de origine atque vitâ regum Lusitaniæ*, 1601, in-4.

CONSTANTIUS (ANT.). V. CONSTANTI.

CONSUS (myth.), dieu des conseils chez les Romains, qui célébraient en son honneur des fêtes magnifiques le 22 août de chaque année.

CONTANCIN (Cyrique), jésuite, né à Bourges en 1670, se destina à la carrière des missions, et partit, en 1700, pour la Chine, où il passa 31 ans dans l'exercice de l'apostolat. Au bout de ce temps, ayant fait un voyage en France pour exposer les besoins de la mission, il revenait en Chine avec de nouv. compagnons et le titre de supérieur général, lorsqu'il m. pend. la traversée, à la fin de l'année 1733. On a de lui quelques *Lettres*, insérées dans le recueil des *Lettres edifiantes*, tome 18 et suiv.

CONTANT (Jacques), pharmacien, m. à Poitiers en 1620, a publ. un *Comment. sur Dioscoride*, dont Joseph Scaliger parle avec éloge. On y trouve quelq. détails sur l'hist. naturelle du Poitou. — Contant (Paul), fils du précédent, m. à Poitiers en 1632, joignit à l'étude de la botanique un goût très-vif pour la poésie, et voyagea dans une grande partie de l'Europe. Il continua le travail de son père sur Dioscoride, et fit imprimer le tout sous le titre *d'Œuvres de Jacques et Paul Contant*, Poitiers, 1628, in-fol. On a encore de P. Contant un poème de 2500 vers intit. : *Jardin et cabinet poétique*, Poitiers, 1608, in-8, fig.

CONTANT-D'ORVILLE (André-Guillaume), littérat. français, né à Paris en 1730, m. vers le commencement du 19e S., est auteur d'un grand nombre de romans, de compilations et de quelques ouvrages dramatiques dont nous nous bornerons à indiquer les principaux : *Mém. d'Azéma* (roman), 1764, in-12; *Pensées philos., morales et polit. des philosophes sans-souci et bienfaisans* (Frédéric II et Stanislas, roi de Pologne), Nanci, 1768, in-8; *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, 2 vol. in-8; *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, 2 vol. in-8; *Anecdotes germaniques*, 1769, in-8; *Hist. des différens peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles*, 1770-72, 6 vol. in-8; *Sophie, ou Mém. pour servir à l'hist. des femmes du 18e S.*, 1779, 2 vol. in-12; *Le paysan parvenu; La surprise; Le médecin par amour*, comédies, *Baithsée*, tragédie. Contant-d'Orville a eu une très-grande part à la rédaction des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*.

CONTANT (Pierre). V. Couture.

CONTANT DE LA MOLLETE (Philippe du), vicaire-général du diocèse de Vienne, né en Dauphiné en 1739, m. sur l'échafaud révolutionnaire en 1793, fut un ecclésiastique aussi érudit que pieux. On a de lui les ouvrages suiv. : *Thèses sur l'Ecrit.-Ste*, soutenues en Sorbonne, en six langues, 1765, in-4; Essai sur *l'Ecrit.-Ste*, 1775, in-12; *Nouv. méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecrit.-Ste*, 1777, 2 vol. in-12; *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs*, 1777, 3 vol. in-12; *l'Exode expliquée*, etc., 1781, 3 vol. in-12; *les Psaumes expliqués*, etc., 1781, 3 vol in-12; *le Lévitique*, etc., 1785, in-12; *Tr. sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in 12; *Nouv. bible polyglotte*, in-4, fort rare.

CONTARINI, nom de l'une des familles les plus anciennes de Venise, et qui a fourni 8 doges ainsi que plus. autres hauts fonctionnaires à cette république. — Contarini (Dominique Ier), élu doge en 1043, rebâtit en 1044 la ville de Grado que le patriarche d'Aquilée avait livrée aux flammes, reprit la ville de Zara sur Salomon, roi de Hongrie, et m. en 1071, après un règne de 28 ans. — Contarini (Jacques) fut élu doge en 1275, à l'âge de 82 ans, abdiqua en 1280, par suite des infirmités dont il était accablé, et m. peu de temps après. Sous son règne, la ville d'Ancône reconnut la souverain. de Venise sur l'Adriatique.— Contarini (André), succéda au doge Marc Cornaro en 1367, rendit d'importans services à la répub. pendant la guerre de Chiozza, commanda la flotte qui reprit cette ville et fit prisonnière la flotte et l'armée génoise. Il m. en 1382. — Contarini (François), doge en 1623, m. en 1625. Ce fut sous son règne que la répub. secourut les Grisons, s'allia avec Louis XIII, le duc de Savoie et les cantons suisses protestans, pour résister à la maison d'Autriche, qui avait envahi la Valteline. — Contarini (Nicolas), succéda à J. Cornaro, en 1630, et ne régna qu'une année pendant laquelle Ch. de Gonzagues, duc de Nevers, fut chassé par les Allemands du duché de Mantoue qu'il tenait des Vénitiens. — Contarini (Charles), doge en 1655, succéda à F. Molino; ce fut sous son règne que Laz-Mocenigo, amiral vénitien, remporta une victoire signalée sur les Turks dans le détroit des Dardanelles. Il m. en 1656. — Contarini (Dominique II), succéda au doge J. Pesaro en 1659. Ce fut sous son règne que la place de Candie, dans l'île de ce nom, capitula avec les Turks, après la résistance la plus héroïque, en 1667. Dominique Contarini, m. en 1674, eut pour success. Nicolas Sagredo. — Contarini (Louis), succéda à ce dernier en 1676, et m. en 1683.

CONTARINI (François), de la famille des précédens, né dans le 15e S., fut professeur de philosophie à Padoue, et ambass. de la répub. auprès du pape Pie II. Il conduisit ensuite des troupes vénitiennes au secours des Siennois contre les Florentins, et écrivit l'*Hist.* de cette expédition, en 3 livres, imprimée à Lyon, 1562, in-4, rare.

CONTARINI (Ambroise), de la famille des précéd., fut envoyé en 1473, ambassadeur de la répub. auprès du roi de Perse, et pub. à son retour, en 1487, la relation ou journal de son voyage (en italien), Venise, 1487, in-fol., inséré dans le recueil de Manuce, Venise, 1543, in-8, et dans le tome 2 du recueil de Ramusio, trad. en latin par J. Geuder, et inséré dans son livre intit. : *Persicarum rerum scriptores;* trad. en français dans le 2e vol. de la 2e édit. du rec. de Bergeron.

CONTARINI (Gaspard), de la famille des précédens, card., né en 1483, fut d'abord ambass. de la républ. près de l'empereur Charles-Quint, et obtint, à son retour, le gouvernement de Brescia. Honoré de la pourpre par le pape Paul III, en 1535, il fut envoyé légat en Allemagne, en 1540, et ensuite à Bologne, où il m. en 1542. Le cardinal G. Cantarini est aut. de plus. ouv. théol. recueillis et impr. à Paris, 1571, in-fol. Sa *vie* a été écrite par J. Casa (v. ce nom), dans les *Latina monimenta*, Florence, 1564, in-4; et par L. Beccatello, Brescia, 1746, in-4.

CONTARINI (Jean), de la famille des précéd., né à Venise en 1549, suivit la carrière des beaux arts, et devint un des peintres les plus renommés de l'école vénitienne. Il s'attacha principalement à la décoration des voûtes et des plafonds, et l'on cite son tableau de *la Resurrection* dans l'église de St-François-de-Paule, à Venise, ainsi qu'un autre représentant *la Mort d'Abel*. Il m. en 1605.

CONTARINI (Vincent), de la famille des précédens, littérat., né à Venise en 1577, m. dans cette même ville en 1617, fut professeur d'éloquence à Padoue, l'ami de Muret et Juste Lipse (v. ces noms). On a de lui : *Variarum lectionum liber*, etc., Venise, 1606, in-4, très-rare : une édit. pub. à Utrecht, en 1754, in-8, est augm. des remarques de Nic. Bond; *De frumentariâ Romanorum largitione, et de milit. Romanorum stipendio comment.*, ibid., 1609, in-4, Wesel, 1669, in-8; ces deux traités sont insérés dans le *Thes. antiq. romanarum* de Grævius, t. 8 et 10.

CONTARINI (Simon), de la famille des précéd., poète italien, né à Venise en 1563, fut ambassad. à la cour de Savoie, puis successivement à celle d'Espagne, à Constantinople, à Rome, auprès de l'empereur Ferdinand II, et obtint ensuite la place de procurateur de St-Marc. Il m. en 1633, des fa-

tigues qu'il avait éprouvées pendant la peste qui ravagea Venise en 1630 et années suiv. On croit qu'il avait écrit les *Mém.* de ses ambassades, mais ils n'ont jamais été publiés. B. Farsetti a écrit sa *Vie*, Venise, 1772, et a légué à la biblioth. de St-Marc un MS. des *poésies* de cet auteur.

CONTAT (LOUISE), dame DE PARNY, célèb. actrice de la comédie française, née en 1760, débuta au théâtre en 1776, par le rôle d'*Atalide* de la tragédie de *Bajazet*, et fut reçue en 1777. Elève de Mme Préville (*v.* ce nom), ses débuts dans les rôles de l'ancien et du nouveau répertoire de la comédie n'eurent rien de remarquable; mais, chargée plus tard du rôle neuf de *Suzanne*, dans le *Mariage de Figaro*, elle obtint le plus brillant succès, et dès-lors sa réputation parut fixée. Douée d'un talent qui se plaît à différens caractères, on la vit jouer successivement avec une égale perfection Mme Evrard du *Vieux célibataire*, Elmire du *Tartuffe*, Célimène du *Misantrope*, Mme de Volmar du *Mariage secret*, etc., etc., et les principaux rôles de l'emploi dit des *Grandes coquettes*. Ayant épousé M. de Parny, neveu du célèbre poète de ce nom, elle se retira du théâtre à l'âge de 50 ans, et m. en 1813, des suites d'un cancer. On lit dans une notice sur cette charmante actrice, pub. dans les journaux du temps, que six semaines avant sa mort elle jeta au feu, malgré l'opposition d'un témoin, un recueil assez considérable d'écrits en prose et en vers de sa composition, et qu'elle voulait anéantir parce qu'ils renfermaient quelques traits de satire personnelle.

CONTE (JACQ. de), peintre ital., né à Florence en 1502, fut élève d'André del Sarto, acquit une grande réputation, à Rome, pour le portrait, et m. dans cette ville en 1598. On cite parmi ses portraits ceux de plus. papes et de quelq. autres personnages remarquables du temps.

CONTE (LE). V. LECONTE.

CONTÉ (NICOLAS-JACQUES), peintre, chimiste et mécanicien très-habile, né en Normandie en 1755, vint de bonne heure se fixer à Paris, où ses rapports avec un grand nombre d'artistes et de savans ne tardèrent pas à le faire connaître. Il fut appelé en 1793 à faire partie de la commission des savans chargée de suivre en grand l'expérience *de la décomposition de l'eau par le fer*, qui n'avait été essayée jusqu'alors que dans un canon de fusil. Ses conseils et ses travaux contribuèrent beaucoup au succès de l'entreprise. Le gouvernement le nomma ensuite directeur de l'école aérostatique établie à Meudon, et quelque temps après chef de brigade commandant le corps des aérostiers. C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition d'Egypte, étant d'ailleurs membre de la commission des sciences et arts qui s'y trouvait attachée. Arrivé à Alexandrie, il construisit en deux jours, au Phare, des fourneaux à boulets rouges, ce qui tint éloignés les vaisseaux anglais qui, sans cette défense, pouvaient attaquer la ville avec succès. Au Kaire, il construisit un télégraphe, forma des ateliers destinés à remplir les besoins de tous les services publics, éleva plus. moulins à vent, fit des machines pour la monnaie de la ville, pour l'imprimerie orientale, pour la fabrication de la poudre. Il créa des fonderies de canon, perfectionna la fabrication du pain, fit fabriquer des canons de fusil, des sabres, des ustensiles pour les hôpitaux, des instrumens de mathématiques, des lunettes, des loupes, des crayons. A son retour en France, il reprit la direction de la manufacture de ces crayons inventés par lui avant son départ pour l'Egypte, et qui ont fixé en France un nouveau genre de commerce. Chargé de diriger l'exécution du grand ouvr. pub. par la commission d'Egypte, il inventa une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monumens se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuses. Ce laborieux et sav. artiste, qui joignait à tous ses talens une simplicité de mœurs antique, une grande douceur de caractère, et la modestie la plus rare, mourut en 1805.

CONTENSON (VINCENT), religieux de l'ordre de St-Dominique, né en Languedoc en 1640, m. en 1694, a laissé: *Theologia mentis et cordis*, Lyon, 1675, 9 vol. in-12, 1687, 2 vol. in-fol. On trouve la *vie* de ce religieux dans le tome V des *Hommes illustres de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron.

CONTI, nom de la branche cadette de la maison de Condé (*v.* ce nom); Armand de Bourbon, prince de CONTI, frère cadet du grand Condé, et fils de Henri II, prince de Condé, né en 1629, fut le chef de cette branche. Destiné d'abord par son père à l'état ecclésiastique, il quitta bientot cette carrière pour celle des armes, se jeta dans les intrigues de la fronde, et commanda l'armée opposée à celle du grand Condé, son frère, qui défendait alors la cour et le card. Mazarin. Arrêté, ainsi que Condé, et conduit à Vincennes, le prince de Conti n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal auquel il avait fait la guerre. Après ce mariage, il fut nommé successivem. gouverneur de Guyenne, général de l'armée française en Catalogne, grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc. Il m. à Pézenas en 1666. On a de lui les ouvr. suiv.: *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise*, Paris, 1667, in-8; *Les devoirs des grands*, ibid., 1666, 1667, in-8; *Lettres sur la Grâce*; *Mém. touchant les Obligat. des Gouvern. de province*, 1667, in-8; *Mém. pour la conduite de sa maison*, 1667, in-8.—CONTI (Louis-Armand prince de), fils aîné du précéd., né en 1661, épousa Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de mad. de La Vallière, fit une campagne contre les Turks, comme volontaire au service d'Autriche, et m. de la petite vérole en 1685, sans laisser de postérité. La princesse de Conti, son épouse, fut célèbre par son esprit et sa beauté. V. les *Mémoires* du temps.

CONTI (FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, prince de), second fils d'Armand, et frère du précédent, né en 1664, fut d'abord prince de *La Roche-sur-Yon*, et ne prit le titre de Conti qu'à la m. de son aîné. Elevé sous les yeux de son grand-oncle, le prince de Condé, qui l'aimait à l'égal de son fils, il se passionna facilement pour la gloire militaire; mais n'ayant pu se concilier la bienveillance de Louis XIV, il n'obtint aucun commandement dans l'armée. Toutefois, il fit plus. campagnes, se distingua au siége de Luxembourg en 1684, l'année suiv. en Hongrie, aux journées de Steinkerque, de Fleurus, de Nerwinde et dans plus. autres occasions. Après la m. de Sobieski en 1697, le prince de Conti fut élu roi de Pologne; mais l'électeur de Saxe (*v.* Auguste II), son compétiteur, lui ravit cette couronne. A son retour en France, il fut nommé général des troupes alliées dans la Lombardie; mais une capitulation qui faisait retirer les troupes françaises et espagn. de ce pays empêcha le prince de s'y rendre. Il m. en 1709, au moment où il venait de recevoir du roi la promesse de commander l'armée employée en Flandre. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Massillon. V. ce nom.

CONTI (LOUIS-FRANÇOIS DE BOURBON, prince de), petit-fils du précéd., né en 1717, fit ses premières armes dans la guerre de Bavière en 1741, eut en 1744 le commandement d'un corps de 20,000 hommes envoyés pour soumettre le Piémont de concert avec les Espagnols, s'empara avec ces troupes de Montalban, de Villefranche, du Château-Dauphin, de Démont, forma

le siége de Coni, et y reçut la bataille que vint lui présenter le roi de Sardaigne. Dans cette journée, meurtrière sans être décisive, le prince de Conti eut sa cuirasse percée de deux balles et deux chevaux tués sous lui. L'année suivante, il fit la campagne d'Allemagne, et en 1746 celle de Flandre, où il prit Mons. Ses liaisons publiques avec des personnes connues pour blâmer les opérations de la cour, le mirent mal dans l'esprit du roi, et il cessa d'être employé. Vers la fin du règne de Louis XV le prince de Conti appuya les parlemens dans leur opposition aux réformes demandées par Turgot, et contribua au renvoi de ce ministre. Il mourut en 1776. — Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de CONTI, fils du précédent, né en 1734, ne suivit point les princes dans leur émigration après la révolution de 1789, mais n'en fut pas moins forcé de s'expatrier (après une assez longue détention au fort St-Jean de Marseille) par suite du décret de la convention qui ordonnait l'exportation de tous les membres de la famille des Bourbons qui se trouvaient encore en France. Fixé à Barcelonne, en Espagne, il y m. le 10 mars 1814. En lui finit la branche des Bourbon-Conti.

CONTI (LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE, princesse de), fille de Henri, duc de Guise, née en 1577, fut aimée de Henri IV, qui manifesta l'intention de l'épouser, mais qui en fut détourné par la belle Gabrielle d'Estrées. Elle fut mariée en 1605, à François de Bourbon, prince de Conti; et devenue veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, et mourut en 1631 du chagrin que lui causèrent son exil de la cour et l'emprisonnement de son second mari. On a de cette princesse spirituelle, l'*Histoire des Amours de Henri IV*, Cologne, 1664, in-12, plus. fois réimprimée : elle a aussi été publiée sous le titre d'*Histoire des Amours du grand Alcandre*, Leyde (Elzevir), 1663, in-12, Cologne, 1730 ou 36, in-12, Amsterd., 1743, in-18, Paris, 1786, 2 vol. in-12 : on y trouve sous des noms supposés, l'esquisse des intrigues amoureuses de la cour d'Henri IV; la seule différence qui existe entre ces diverses éditions du même ouvrage, publiées sous deux titres différens, consiste en ce que les noms masqués dans le *Grand Alcandre* ont été rétablis dans l'*Hist. des Amours de Henri IV*. Il se trouve aussi dans la dernière édition du *Journal de Henri III*, tome IV, avec la clef des noms supposés et des additions. Le MS. original existe à la Bibliothèque royale sous le 2° 8943.

CONTI (NICOLAS), en latin *de Comitibus*, voyageur italien du 15e S., né à Venise, d'une famille patricienne, voyagea dès sa jeunesse en Orient, apprit l'arabe à Damas, et le persan à Ormus, parcourut la Perse, la côte du Malabar, pénétra dans la presqu'île de l'Inde, visita les îles de Ceylan, de Sumatra, le royaume de Java, la Chine méridionale, les côtes d'Ethiopie, celles d'Egypte, sur la mer Rouge, le mont Sinaï, traversa le désert, arriva au Kaire, où il perdit sa femme et ses deux enfans, et revint à Venise en 1444, après 25 ans d'absence. Comme il avait été forcé de renoncer à la foi chrét. pour sauver ses jours, il demanda au pape Eugène IV l'absolution de son apostasie. Le pontife l'accorda, en imposant pour pénitence à Conti de raconter sincèrement ses aventures à Poggio, son secrétaire. Celui-ci les écrivit en latin, et ce livre devint si rare que Ramusio (*v.* ce nom), qui a inséré la relation de Conti dans le tome 1er de son recueil, n'en put trouver qu'une traduct. défectueuse en langue portugaise, dont il fit une version italienne. Les observations de Conti ont été reconnues exactes et judicieuses.

CONTI (JUSTE de'), poète ital. du 15e S., né à Rome, m. à Rimini en 1449, est aut. d'un recueil de poésies ayant pour titre : *la Bella mano*, Bologne, 1472, in-8, Venise, 1492, in-4, Paris, 1589-1595, in-12. On trouve dans ces deux dern. éditions un recueil de pièces du premier âge de la poésie italienne. A-M. Salvini en a pub. une autre d'après celles-ci, Florence, 1715, in-12, avec des notes et une préface qui renferme quelques détails sur la vie de Conti. — N. CONTI, jurisconsulte italien du 15e S., professa le droit civil et le droit canon à Padoue, à Sienne, et m. dans cette dernière ville. On a de lui deux traités, *de Differentus juris civilis et canonici*, et *de Consanguinitate et affinitate*.

CONTI (ANTOINE-MARIE). V. MAJORACIUS.

CONTI (NOEL), sav. italien, né à Venise vers le commencement du 16e S., est auteur des ouvr. suiv. : *Carmina, scilicet de Horis lib. unus, de Anno lib. IV, Amatoriarum lib. II, elegiarum lib. VI*, Venise, 1560; *Mythologiæ, sive explicationes fabularum libri X, etc.*, ibid., 1551 et 1581, souvent réimprimé (dans une traduction franç. de cet ouv., par lequel Noel Conti est le plus connu, le nom de l'aut., en latin *Comes*, est rendu par LE COMTE, et quelq. biographes ont partagé cette erreur); *De venatione, carminum lib. IV, etc.*, Venise, 1551, in-8; *Commentarii de.... Turcarum bello in insulam Melitam gesto anno* 1565, ibid., 1566, in-12 (l'auteur y prit le nom de *Hieronimi Comitis Alexandrini*); *Universæ historiæ (sui temporis) libri XXX, pars prima*, Venise, 1572, 1581, Strasbourg, 1612, in-4 : trad. en ital. par G. Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4. On doit encore à N. Conti des traduct. latines de plus. ouv. d'Athénée, de Ménandre, d'Aristote, d'Hermogène, de Démétrius de Phalère, et de beaucoup d'autres morceaux d'auteurs grecs.

CONTI (BERNARD de), peint. italien, né à Pavie, m. en 1525, a laissé plus. compos. remarquables surtout par le coloris, et qui sont encore fort recherchées en Italie. — CONTI (César), autre peint. italien, né à Ancône, m. à Macerata vers 1615, avait un talent particulier pour les sujets grotesques et pour les arabesques. On voit quelques tableaux de lui dans plus. églises d'Italie.—CONTI, frère et élève du précéd., le surpassa en talent et en réputation, et fut employé par le pape Sixte V dans plus. travaux importans.—CONTI (Dominique), peintre florent., élève d'André del Sarto, est moins connu par ses compositions que par le monument qu'il fit élever à son maître dans l'église des PP. Servites de Florence, et dont Raphaël de Montelupo fut le sculpt.—On attribue à un autre CONTI, sculpt. et fondeur, differ. ouv. en bronze que l'on voyait autrefois dans la cour du palais ducal à Venise.

CONTI (ANTOINE SCHINELLA), connu sous la désignation d'abbé CONTI, patricien vénitien, philos., poete et savant littérateur, né en 1677, à Padoue, mort en 1749, voyagea dans une partie de l'Europe, y fut recherché par les grands, et se lia avec les savans et les littérat. les plus distingués. Il publia à Venise, 1739, in-4, un prem. vol. de ses écrits en prose et en vers; et il comptait alors que ses œuvres complètes (où tout devait être lié par un plan commun, et dont il donne les titres et les sujets dans sa préface), n'auraient pas moins de 6 vol.; mais beaucoup de ses ouv. étant restés imparfaits, il ne parut après la m. de l'aut. qu'un second vol. de la même étendue que le premier, Venise, 1756, in-4. On avait déjà imp. 4 trag. de l'abbé Conti, à Florence, 1751, in-8.

CONTI (FRANÇOIS), peintre ital., né à Florence en 1680, m. en 1760, a laissé, tant en Allemagne qu'en Italie, un grand nombre de tabl. d'hist., originaux ou copies d'après Raphael et les Carraches. Il fut directeur de l'école de dessin et du modèle dans sa patrie, et forma, dit-on, plus. élèves disting.

CONTICELLI (JEAN-ANGE), méd. ital., né à Aquila, dans le 16e S., est aut. des ouv. suivans : *Practica rationalis de medendis morbis per causas*

et signa, *lib. III; Tractatus de differentiis et curatione febrium*, *ac de sanguinis missione.*

CONTILE (Luca), littérat. italien, né près de Sienne en 1505 ou 1507, eut part à la création de plus. académies dans div. villes d'Italie, et m. à Pavie en 1574. On a de lui 3 coméd. en prose, *la Pescara*, *la Cesara Gonzaga* et *la Trinozia*, Milan, 1550, in-4; *la Nice*, poème, Naples, 1551, in-4; *Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti*, etc., Venise, 1560, in-8; *istoria de' fatti di Cesare Maggi da Napoli*, Pavie, 1564, in-8; *Ragionamento sulle imprese degl' accademici affidati*, Pavie, 1574, in-fol. Contile a trad. aussi la *Bulle d'or* de Charles IV, imp. à Venise en 1558, et on lui attribue une *Istoria delle cose occorse nel regno d'Inghilterra, dopo la morte d'Odoardo VI*, Venise, 1558, in-4. Si l'on en croit Apostolo Zeno (*Notes sur Fontanini*), il existait au Musée impér. de Vienne une belle médaille de bronze où étaient grav. le nom et le portr. de Luca Contile, avec cette légende au revers : *Ardens ad æthera virtus.*

CONTRACTUS. V. Hermann.

CONTRERAS (Antoine de), peint. espag., né à Cordoue en 1587, mort à Buzalance en 1654, fut élève de P. Cespédès (*v.* ce nom), enrichit plus. églises et couvents de cette dernière ville et de quelques autres de ses compositions assez estimées. — Un autre Contreras (Emmanuel), habile sculpteur, compatriote et contemporain du précéd., a fait, entre autres statues estimées, celle de St-Lazare, placée dans une des églises de Madrid. Il m. dans cette ville en 1656.

CONTRI (Antoine), peint. italien, m. à Cremone en 1732, s'est fait un nom pour avoir inventé, dit-on, l'art de transporter sur la toile, les peintures fixées sur les murailles. Il commença, à l'école du Bassi, par peindre le paysage et les fleurs, et étudia ensuite la figure. On trouve encore à Crémone plus. de ses tableaux et de François, son fils. Contri se vantait de pouvoir enlever toutes les fresques quelconques des murs où elles étaient peintes pour les transporter sur la toile sans qu'elles perdissent rien du dessin et de la couleur. Il en fit plus. expériences dans différ. palais de Crémone, de Ferrare et de Mantoue, et, par suite, quelques têtes de Jules Romain, détachées d'une muraille, furent envoyées à Vienne. Lanzi (*v.* ce nom), qui donne des détails sur le procédé employé par Contri, doute qu'il en soit l'inventeur; mais il est certain qu'il fut le premier à le faire connaître.

CONTUCCI (André), archit. et sculpt. italien, né en Toscane, m. en 1529, travailla à Gênes, à Florence, à Lisbonne, à Rome, et surtout à Lorette. On voit dans ces villes un grand nombre de ses statues; il construisit plus. édifices en Portugal, et fut envoyé à Lorette par le pape Léon X pour y exécuter les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de la *Santa Casa*. Il termina le logement des chanoines commencé par le Bramante, et travailla aux fortifications de la ville (de Lorette). Il a laissé quelq. dessins, un *Traité de perspective sur l'art de faire les décorations de théâtre*, et une *Dissert. sur les mesures des anciens et sur les proportions en architecture*, MSs.

CONTY (Everard de), médec. de Charles V, roi de France, est auteur d'un *comment.* (MS.) *sur les problèmes d'Aristote*, conservé, av. la révolution, dans la bibliothèque de St Victor, à Paris, et passé ensuite à la biblioth. du roi.

CONTZEN (Adam), jésuite, né dans le duché de Juliers, m. à Munich en 1635, a laissé des *comment. sur les évangiles*, 1626, in-fol.; *Disceptatio de secretis societatis Jesu*, Mayence, 1617, in-8; et aut. écrits peu remarquables.

CONVENNOLE ou CONVENEVOLE *da Prato* (N.), maître de grammaire et de réthor. au 14e S., tint une école publique à Carpentras, puis à Avignon, et compta parmi ses disciples le célèbre Pétrarque, auquel il doit l'avantage d'être connu. L'abbé Méhus, dans sa *Vie d'Ambroise le Camaldule*, parle d'un poème latin conservé à Florence dans la biblioth. de Magliabecchi, sans nom d'aut., et qui ne peut être attribué qu'à Convennole.

CONYBEARE (Jean), év. de Bristol, né dans le comté de Dévon, m. en 1754, a pub. une défense de la religion révélée contre le livre du déiste Tindal, intit. : *le Christianisme aussi anc. que le monde, etc.* On a encore de ce prélat deux vol. de *Sermons*, impr. après sa m., en 1757, in-8.

CONYNGHAM (William Burton, lord), conseiller privé du roi d'Anglet., m. à Dublin en 1796, fut le fondateur de la société des sciences d'Irlande, et fit plus. voyages en Portugal. On a de lui plus. dessins des monumens gothiques de ce dernier pays, et entre autres celui du monastère de Bathala.

CONZIÉ (M. H. de), év. d'Arras, né en 1752, servit d'abord comme officier dans un régiment de dragons, embrassa ensuite l'état ecclés. et fut élevé au siége d'Arras. Dans les prem. temps de la révolution, ce prélat fut sur le point de payer de sa tête, dans une émeute populaire, son dévouement à la cause royale. Décrété d'accusation en 1792, il se réfugia chez l'étranger, s'attacha aux conseils des princes, frères de Louis XVI, et principalement à la personne du comte d'Artois (aujourd'hui Charles X). Il m. à Londres en 1804.

COOK (Ant.), précepteur du roi Edouard VI, né à Essex, m. en 1576, fut exilé sous le règne de la reine Marie, et revint en Angleterre à l'avènement d'Elisabeth. Il eut 4 filles qui se distinguèrent par leur esprit et leur savoir. La prem. épousa lord Burleigh; la seconde Nicolas Bacon; la trois. sir Jean Russel; et la quatr. sir Henri Killegrew, personnages considérables de l'époque.

COOK (Edouard). V. Coke.

COOK (James), célèbre navigat. angl., né dans le comté d'York en 1728, fut enlevé par la *presse*, lors de la guerre de l'Angleterre avec la France en 1755, et embarqué comme simple matelot sur le vaisseau monté par sir Hugh-Palliser. Devenu maître d'équipage, il fut chargé pend. l'expédition du Canada, de sonder le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et en leva le plan avec une rare intelligence. Ce prem. essai lui fit confier l'exécution de la carte du fleuve Saint-Laurent dans une grande partie de son cours; et cette carte a conservé jusqu'ici la supériorité qu'on lui reconnut alors. Parvenu de grade en grade à celui de capit., Cook partit avec les sav. J. Banks et Solander (*v.* ces noms), pour une expédition autour du monde, en 1768, sur le vaisseau *l'Endeavour*. Ce fut dans ce prem. voyage qu'après avoir visité les îles de *la Société*, déjà découvertes par Bougainville dans la mer du sud, Cook découvrit les côtes de la Nouvelle-Zélande, le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diemen (non encore reconnue à cette époque), etc. De retour en Angleterre, au mois de juin 1771, Cook fut promu au grade de commandant de vaisseau, supérieur à celui de capitaine; et il repartit le 13 juillet de l'année suiv. pour de nouv. explorations avec les vaisseaux *la Résolution*, qu'il montait, et *l'Adventure*, aux ordres du capit. Furneaux. Cette seconde campagne dura 3 ans, pend. lesquels Cook chercha à pénétrer à plus. reprises aussi loin que possible du côté des pôles sud. Il relâcha plus. fois à la Nouvelle-Zélande aux îles de la Société, des Amis, découvrit la Nouvelle-Calédonie (en 1774), etc., et rentra à Portsmouth le 3 juillet 1775. Le roi d'Angleterre le récompensa dignement de ses glorieux travaux; il fut admis, à l'unanimité, en 1776, membre de la société royale de Londres, qui lui décerna, plus tard, le prix fondé par sir Godfrey Copley pour celui qui aurait fait les expériences

les plus utiles à la conservation des hommes. Chargé d'une 3e expédit., dont le plan appartenait au lord Sandwich, 1er lord de l'amirauté, il sortit de Plymouth le 12 juillet 1776, sur *la Résolution*, accompagnée de *la Découverte*, commandée par le capit. Clerke, et aborda le 7 mars 1778 à la côte N. O. de l'Amérique; mais n'ayant pu se frayer un passage vers le nord, en raison des glaces dont ses bâtimens furent continuellement environnés, il fit voile pour les îles Sandwich, et fut tué le 13 févr. 1779 à l'île d'Owhihée, dans une émeute que suscita parmi les insulaires le meurtre de Terréeobou, leur chef, que Cook invitait à venir sur *la Résolution*, et sur lequel des gens de l'équipage anglais avaient lâché une décharge de mousqueterie. La veuve et les enfans de Cook reçurent chacun une pension du gouvernement qui abandonna en outre à la famille la moitié du produit de la vente des *Voyages*, impr. à ses frais. La relation du premier voyage, rédigée par Hawkesworth, Londres, 1773, 3 vol. in-4, avec atlas, a été trad. en franç. par M. Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4 ou 8 vol. in-8, avec 52 pl. ou cartes. La relation du 2e, pub. à Londres, 1777, 2 vol. in-4 et atlas, a été trad. par le même, Paris, 1778, 5 vol. in-4 et atlas, avec les observations de Forster (*v.* ce nom): il y a une édit. en 6 vol. in-8 sans ces observ. La relation du 3e voyage, rédigée par le lieut. King, Londres, 1784, 3 vol. in-4 et atlas, a été trad. en franç. par M. Demeunier, Paris, 1785, 4 vol. in-4 et atlas ou 8 vol. in-8. La *Vie de Cook*, pub. à Londres par Kippis, a été trad. en franç. par M. Castera, 1788, in-4, 1789, 2 vol. in-8. Les *Voyages* de Cook ont été aussi trad. en div. langues, et on en a fait un gr. nombre d'abrégés. On a imprimé à Londres, en 2 vol. in-4, les observations astron. faites pendant ces mêmes voyages.

COOKE (Thomas), poète angl., né dans le comté d'Essex en 1707, m. vers 1750, est aut. de quelques pièces de théâtre, oubliées aujourd'hui, et de trad. (en prose) d'Hésiode, de Térence, de Cicéron (*de Naturâ deorum*), de l'*Amphytrion* de Plaute. On lui doit aussi une bonne édit. des *Œuvres d'André Marvel* (*v.* ce nom), Londres, 1726. — Un autre Cooke (Thomas), né dans le Northumberland, m. vers 1780, embrassa l'état ecclés., et se fit remarquer par sa conduite extravagante qui le fit renfermer à Bedlam, où il resta 3 ans. La lecture des auteurs mystiques avait égaré son jugement. Indépendamment de plus. pamphlets mystiques, tous signés A. M. E. (c.-à-d. Adam, Moïse, Emmanuel), il est aut. de deux coméd.: *le Roi ne peut errer*, Londres, 1762; et *l'Hermite converti ou la Fille de Bath mariée*, ibid., 1771, in-8. Ces deux pièces, produit d'un cerveau aliéné, n'ont jamais été représentées.

COOKE (Edward), anc. administr. angl., sous-secrét. d'état de l'intér. et des affaires étrangères, né en 1755, m. le 19 mars 1820, a pub. div. brochures anonymes en faveur de l'*Acte d'union*, entre autres: *Arguments for and against a union between Great Britain and Ireland*, Dublin, 1798, in-8. Il dirigea en outre pendant quelq. temps un écrit périodique intit.: *la Sentinelle*, pub. en Irlande.

COOKE (Edward), ministre anglican, aussi distingué par ses qualités personnelles que par ses connaissances variées en théol., jurisp., histoire, littér. et archéol., mort à Londres en 1824, a laissé *History of Whaddon Chase*. Il avait aussi préparé des matériaux pour une histoire du comté de Buckingham, qu'il se disposait à publier.

COOKE (William), ministre anglican, helléniste d'un grand mérite, m. en 1824, est aut. des ouv. suiv.: *Sermon prêché devant l'université de Cambridge*, 1781; *Aristoteles de re poeticâ cum versione et notis*, 1785, in-8; une traduct. en vers grecs du *Cimetière de village* de Gray; *Dissertat. sur la révélation de St Jean*, etc.

COOKE (William), écrivain anglais, mort à Londres en 1824 dans un âge très-avancé, est aut. des ouv. suiv.: *l'Art de vivre à Londres*; *Elémens de critique dramatique*; *Vie du célèbre Samuel Foote*; *Vie de Macklin, avec une hist. du théâtre anglais du temps de ce fameux acteur*; enfin *la Conversation*, poème didactique qui parut en 1807, et qui eut un grand succès.

COOL (Laurent), peintre holland. du 16e S., peignit les vitraux de la chapelle du conseil privé de la ville de Delft. Ces compositions sont estimées.

COOLHAAS (Gaspard), pasteur protestant, né à Cologne en 1536, exerça successivem. son ministère dans différentes églises d'Allemagne et de Hollande, et se fixa, en 1575, à Leyde où il fut chargé temporairem. d'enseigner la théol. Destitué de cet emploi en 1578 à cause de certaines opinions qu'il avait émises dans ses écrits, il prit deux ans après l'état de distillateur, et m. en 1615. Ses écrits, tous du genre polémique, sont oubliés aujourd'hui. — Coolhaas (Guillaume), descendant du précéd., né en 1709 à Deventer, m. en 1775 pasteur de l'église d'Amsterdam, où il avait été professeur de langues orient., a pub. deux vol. de *Sermons* en hollandais, et plus. dissert. gramm. et philologiques sur plus. livres de la Bible.

COONINXLOO (Gille van), peintre flam., né en 1544 à Anvers, où il m. dans les prem. années du 17e S., avait reçu les leçons de van Aëlst le fils, de Léonard Kroës et de Gille Mostaërt. Il fut le plus grand paysag. de son temps, et eut de nombr. imitateurs. On estime le coloris, la touche légère de ses tableaux, dont les fonds sont très-variés.

COOPER (Thomas), prélat anglais, né à Oxford en 1517, m. en 1594, évêque de Winchester, a laissé entre autres ouvrages, un *Abrégé des Chroniques* depuis l'an 17 de J.-C. jusqu'en 1560, pub. fautivement en 1559 sous le titre de *Chronique de Languet* (celui-ci n'est aut. que des deux prem. parties, et Cooper en donna lui-même, en 1560, une 2e édit., in-4, qui porte son nom); *Thesaurus linguæ romanæ et Britannicæ*, etc.; *Dictionarium historicum et poeticum*, Londres, 1560, in-fol., et un recueil de douze *Sermons*, 1580, in-4.

COOPER (Ant. ASHLEY). V. Shaftesbury.

COOPER (Samuel), peintre, né à Londres en 1609, mort en 1670, était fils d'Alexandre Cooper, bon peintre de portraits. Il se livra au même genre avec un tel succès qu'on lui donna le surnom de *Petit van Dyck*. — Quelq. autres Cooper figurent encore dans l'hist. des arts en Anglet.: Edouard, marchand d'estampes à Londres, qui a peint quelq. portraits, et gravé d'après plus. maîtres; Williams, d'après lequel van der Gucth a gravé plus. portraits; enfin deux autres Richard cités par J. Strutt: le prem., peintre et grav., né en Ecosse vers 1708, a peint et gravé le portrait de plus. de ses contemporains illustres; le 2e, né en Angleterre vers 1736, est compté au nombre des plus habiles grav. angl.

COOPER (Jean-Gilbert), littérat. anglais, né dans le comté de Nottingham en 1723, m. en 1767, est auteur des ouv. suiv.: *le Pouvoir de l'harmonie*, poème en deux chants, 1745, in-4; *Vie de Socrate*, 1749, in-8, trad. en franç. par de Combes, Amsterdam (Paris), 1751, in-12; *Lettres sur le goût*, 1754, in-8; *Epîtres d'Aristippe dans la retraite à ses amis de la ville*, 1758, in-4; *Avis d'un père à son fils*, 1756, in-4; *Poëmes sur divers sujets*, 1764: c'est le recueil de tous les ouvr. de Cooper, à l'exception d'une trad. de *Vert-Vert* de Gresset, publ. en 1759, in-4. Cooper a aussi contribué au recueil périodique intitulé *le Monde*.

COOPER (Samuel), ministre anglican, m. en 1799 à l'âge de 61 ans, a publié les ouvr. suivans: *Definitions et axiomes relatifs à la charité*, etc., 1764, in-8; *Lettre à l'évêq. de Gloucester, où la mission divine de Moïse est vengée*, etc., 1766, in-8; *Explications de différens textes de l'Ecrit.*

sainte, in-8; *les prem. principes du gouv. civil et ecclésiastique*, etc., 1791, in-8.

COOPER (William), pasteur de l'église protestante à Boston, m. en 1743, a pub. un grand nombre de *Sermons* et de *Discours*. — Samuel Cooper, fils du précédent, fut, comme son père, pasteur à Boston, et mourut en 1783. On a de lui plus. *Sermons* et quelq. *Discours* religieux et politiques qui ont été trad. en fr. et en allem. — Miles Cooper, théolog. anglican, né en Angleterre vers 1715, passa dans les colonies de l'Amérique septentrionale, fut président du collége de New-York, quitta cette place à l'époque de la guerre de l'indépendance, revint en Angleterre, et fut nommé curé de la chapelle épiscopale d'Edimbourg. Il avait pub. en Amérique, vers 1758, quelq. *Sermons* et un recueil de *Poésies*.

COOPER-WALKER (Joseph), né en 1761 à Saint-Valeri, en Irlande, visita l'Italie, et étudia les chefs-d'œuvre de la littérat. de cette terre classique. De retour de ses voyages, il s'occupa de la publication de quelq. ouv., et en préparait d'autres lorsqu'il mourut en 1810. On a de lui : *Historical memoirs of the irish bards*, Londres, 1786, in-4; *An historical essay on the dress of the ancient and modern Irish*, Dublin, 1788, in-4; *An historical memoir on italian tragedy*, Londres, 1799, in-4; *An historical essay on the revival of the drama in Italy*, Edimbourg, 1805, in-8; *Memoirs of Alessandro Tassoni, author of Secchia rapita*, Lond., 1815, in-8.

COOPMANS (George), méd. allemand, né en Frise en 1717, fit ses études médicales à Franeker, où il prit ses degrés, et à Leyde, où il suivit pendant un an les cours de Boerhaave et d'Albinus (*v.* ces noms). Fixé ensuite dans la première de ces villes, il y exerça son art, devint directeur de l'académie, et mourut en 1800. On a de lui : une traduction latine de l'ouvr. d'Alex. Monro *de Nervorum anatome contractâ*, Franeker, 1754, in-8; réimp. en 1762, avec un chap. additionnel. *Neurologia et observatio de calculo ex urethrâ excreto*, ibid., 1789, in-8. — Gadso Coopmans, fils du précéd., fut prof. de médec. et de chimie à l'acad. de Franeker, s'expatria à la suite des troubles politiques de la Hollande, et revint ensuite dans sa patrie, où il mourut en 1810, âgé de 64 ans. On a de lui : *Varis, sive carmen de variolis*, Franeker, 1783, in-4; *Opuscula physico-medica*, Copenhague, 1793, in-8, 1er vol.; et deux chants d'un poème à la louange de Pierre-le-Grand, qui est resté incomplet.

COOTE (Eyre), général anglais, né en 1726, fit ses premières armes contre les rebelles d'Ecosse, en 1745, passa ensuite dans les Indes, en 1754, fut chargé (il était alors capitaine), en 1757, de prendre possession de Calcutta, et nommé gouverneur de cette ville. Il servit ensuite dans l'armée active, se signala tellement à la bataille de Plassey, qu'on lui attribua une grande part du succès. Promu au grade de colonel, il battit le général Lalli (*v.* ce nom), le força à se renfermer dans Pondichéry et à rendre ensuite cette place à discrétion après 15 mois de siége. En 1769, Coote obtint le commandement en chef de toutes les forces de la compagnie des Indes; mais à la fin de l'année suiv. il revint en Angleterre, où il fut créé chevalier du Bain. Etant retourné aux Indes, en 1781, il battit le sulthan Hyder-Ali (*v.* ce nom), et m. en 1783. Son corps fut rapporté en Angleterre, et la compagnie des Indes lui fit élever un très-beau monument dans l'abbaye de Westminster.

COOTWYK (Jean), jurisconsulte hollandais, né à Utrecht dans le 16e S., fit différens voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie; s'embarqua pour visiter la Grèce, l'Asie-Mineure et la Palestine, et revint ensuite dans sa patrie, où il m. en 1629. Il avait pub. (en latin) son *Voyage de Jérusalem et de Syrie*, Anvers, 1619, in-4. Cet ouv. est devenu très-rare.

COP (Guillaume), méd. allemand, né à Bâle vers la fin du 15e S., vint en France sous le règne de Louis XII, devint premier méd. de François 1er en 1530, et m. en 1532. On a de lui des traduct. lat. des aut. grecs suiv. : *Pauli Æginetæ præcepta salubria*, Paris, 1510, in-4, 1532, in-8; *Hippocratis Coi præsagiorum liber III*, etc., ibid., 1511, in-4, etc.; *Galeni de affect. locor. notitia lib. VI*, ibid., 1513, in-4, Lyon, 1547, in-12; *Galeni de morborum et symptomatum causis et different. lib. VI*, Paris, 1528, in-4, Lyon, 1550 in-12.

COPERNIC (Nicolas), célèbre astronome, né à Thorn (Prusse) en 1473, étudia d'abord la philosophie et la médecine, et se fixa ensuite aux mathématiques et à l'astronom. pour lesquelles il avait une vocation spéciale. Il voyagea pour consulter ceux qui cultivaient ces scienc. avec le plus de succès dans les diff. contrées de l'Europe, s'arrêta long-temps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome, et ensuite à Rome, où il professa les mathématiques : de retour dans sa patrie, il entreprit d'étudier comparativem. tous les systèmes des anciens en astronomie, d'y rechercher la vérité ou du moins ce qu'il y avait de plus vraisemblable, et de présenter ensuite un système plus simple et plus symétrique. Le soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers : Mercure, Vénus, la terre, Mars, Jupiter et Saturne, tournent sur leur axe, en un an, autour de cet astre, d'occident en orient. La terre fait son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus; et elle en a un autre, en 24 heures, autour de son axe, ce qui explique le jour et la nuit. La lune se meut et décrit son cercle autour de la terre. (C'est ce même système que Galilée soutint et qui le fit condamner, en 1616, par l'inquisition de Rome.) Copernic, m. en 1543. On a de lui : *de Revolution. orbium cœlestium lib. VI*, Nuremberg, 1543, petit in-fol., réimp. à Bâle, 1566, in-fol., Amsterdam, 1617 et 1640, in-4; *de lateribus et angulis triangulorum*, etc., Wittemberg, 1542, in-4; *Theophylacti scholastici Simocattæ epistolæ morales, etc., cum versione latinâ*. Sa vie a été écrite par Gassendi, à la suite de celle de Tycho-Brahé, Paris, 1654, in-4.

COPHON ou COPHONIUS, médecin allem., qui parait avoir vécu à la fin du 13e S., est aut. d'un traité *de Arte medendi*, imp. à Haguenau, 1532, in-8, Strasbourg, 1535, in-8, Venise, 1582, in-fol., avec un supplem. aux ouv. de Mésué (*v* ce nom).

COPORELLA (Pierre-Paul), relig. de l'ordre des Mineurs Conventuels, né dans le royaume de Naples au 16e S., est aut. d'un ouv. int. : *Quæstiones de matrimonio serenissimæ reginæ Angliæ*, etc., Naples, 1542, in-4, et de quelq. autres écrits relig. peu remarquables.

COPPENS (B.), médecin, membre de presque toutes les sociétés sav. d'Europe, mort en 1802 à Gand, profess. d'anat. et d'hist. nat., a pub., entre autres ouvr. : *Dissert. sur la fabrique du blanc de plomb; Traité sur la culture du lin; Traité de l'art de faire le verre*.

COPPENSTEIN (Jean-André), dominic. allem., né en 1570, m. en 1627, a pub. : *Controversia inter catholicos et hæreticos nostri temporis ex R. Bellarmino in epitomen redacta*, Mayence, 1626, 3 vol. in-4.

COPPIER (Guillaume), capit. de marine marchande, né à Lyon au commenc. du 17e S., m. vers 1672, a pub. : *Hist. et Voyag. des Indes occident. et autres pays éloignés*, Lyon, 1645, 1654, in-12; *Cosmographie universelle et spirituelle*, etc., ibid., 1670, in-12; *Essais ou Définitions des mots avec l'origine et les noms des premiers inventeurs des arts*, 1665.

COPPIN (Jean), officier français, s'embarqua en 1638 pour l'Egypte, visita une partie de cette

contrée, et fut pris, à son retour, par des corsaires barbaresques, qui le déposèrent en Corse, d'où il regagna Marseille. En 1640, il entreprit un nouveau voyage en Syrie, fut nommé par les consuls généraux de France et d'Angleterre résidens au Kaire, consul à Damiette, revint en France vers 1648, et prit l'habit des ermites de St-Jean Baptiste, dans le désert de Chaumont en Velai. En 1665, il présenta au ministre Louvois des mém. qu'il avait composés où il peignait la faiblesses des Turks en indiquant la manière de leur faire la guerre, et fit un voyage en Italie pour solliciter le pape d'inviter les princes chretiens à former une nouvelle croisade. Cette démarche fut sans résultat; et Coppin, de retour en France, publia ses mém. sous ce titre : *le Bouclier d'Europe, ou la Guerre sainte*, etc., Le Puy, 1686, in-4.

COPPOLA (François), riche commerçant napolitain du 15e S., acheta le comté de Sarno, gagna la faveur de Ferdinand Ier, roi de Naples, conspira ensuite contre lui, et fut condamné par le tribunal des barons, à perdre la tête sur l'échafaud en 1487. — Un autre Coppola (Nicolas), prêtre sicilien, né à Palerme, m. en Espagne en 1697, est aut. des ouvr. suiv. : *Resolutio geometrica duarum propositionum*, Madrid, 1690, in-4; *Clave geometrica de la resuelta y demonstrada operacion de la triseccion del angulo*, etc., ibid., 1693. Il a aussi pub. une traduct. espagnole d'un ouv. de Viviani, disciple de Galilée, sur l'astron.

COPROGLI. V. Koprogli.

COQ (le). V. Lecoq.

COQ DE VILLERAI (Pierre-François), littérateur, né à Rouen, m. à Caen en 1777 ou 78, est auteur des ouvr. suiv. : *Mémoires historiques du comte de Betlem Nicklos sur la Transylvanie*, Rouen, 1734, 2 vol. in-12; *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*, Bâle (Rouen), 1735, in-12; *Hist. des révolutions de Hongrie*, La Haye, 1739, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12; *Traité histor. et politique du droit public d'Allemagne*, Paris, 1748, in-4; *Abrégé de l'hist. de Suède*, ibid., 1748, 2 v. in-12; *Ariane ou la patience récomp.*, ib., 1757, in-12 (trad. de l'angl. de Haukersworth); *Abrégé de l'histoire de la ville de Rouen*, Rouen, 1759, in-12.

COQUEBERT DE TAIZY (Claude-André-Jean-Baptiste), littérat., né à Reims en 1758, m. dans la même ville en 1815, fut capitaine au régim. de Bresse, et quitta le service à l'époque de la révolution après avoir obtenu la décoration de l'ordre de St-Louis. Occupé de travaux littéraires après sa retraite, cet estimable officier a été l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle* de MM. Michaud frères; il a aussi fourni quelques renseignemens pour le *Dictionnaire des Anonymes* de M. Barbier, qui le cite, p. 37 du discours préliminaire de sa 2e édit.

COQUELET (Louis), littérat., né à Péronne en 1676, m. en 1754, est aut. des ouv. suiv. : *Eloge de la goutte*, 1727, in-12; *l'Ane*, 1729, in-12; *Eloge de quelque chose, dédié à quelqu'un*, etc., 1730, in-12; *Eloge de rien, dédié à personne, avec une préface*, 1730, in-12; *Triomphe de la charlatanerie*, 1730, in-12. On lui attribue le *Calendrier des fous*, l'*Almanach burlesque*, l'*Almanach des dames*; et il a donné une édit. des *Mémoires historiq. d'Amelot de La Houssaye*, 1742, 3 v. in-12.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE (C.-G.), avocat au parlem. de Paris, censeur royal pour la jurisprudence, m. à Paris vers 1791, a pub. les ouv. suiv. : *Code de Louis XV*, ou *Recueil d'édits, déclarat., ordonn.*, etc., Paris, 1758, 12 v. in-12; *Etudes du droit civil et coutumier franç.*, 1789, in-4; *le Roué vertueux*, poëme en 4 chants, 1770, in-8 : c'est une critique des drames; *M. Cassandre ou les effets de l'amour et du vert-de-gris*, 1775, 1781, in-8 : c'est une parodie des trag. bourgeoises, et une plaisanterie assez originale contre le genre larmoyant. Coqueley a travaillé au *Journ. des Savans*, de 1752 à 1789. *Le Code de la nature* qu'on lui attribue est de Lavicomterie (v. ce nom).

COQUELIN (D. Jérome), bénéd., abbé de Faverney, né à Besançon en 1690, m. en 1771, est aut. d'un cours complet de philosop. et de théolog. pour l'instr. des novices de son ordre, et a laissé en MS. plus. *mém.* et *dissert.* relatifs à l'Hist. de la Franche-Comté. — Un autre Coquelin (Franç.), relig. feuillant, né à Salins, dans le 17e S., est aut. d'une *Vie de St Claude* (en latin), Rome, 1652, in-8, trad. en italien.

COQUEREAU (Ch.-Jacques-Louis), médecin de la faculté de Paris, né dans cette ville en 1744, fut l'un des premiers memb. de la société royale de médecine, dans les mém. de laquelle se trouvent plus. dissert. et observ. de lui. Il a achevé et pub. deux ouv. de L.-A.-P. Hérissant, son ami, qui ont pour titre, le prem. : *Biblioth. physique de la France*, Paris, 1771, in-8, insérée plus tard dans la *Biblioth. histor. de la France*, par Fontette; le 2e, *Jardin des curieux*, ou *Catal. raisonné des plantes les plus belles et les plus rares*, Paris, 1771, in-8. Coquereau a pub., en comm. avec A.-L. de Jussieu, une dissert. intit. : *œconomiam inter animalem et vegetabilem Analogia*, Paris, 1770, in-4. Il est aut. de plus. *Vies* ou *Notices* de médecins dans la *Galerie franç.*, 1771, 1772, 2 vol. in-fol. Coquereau m. en 1796 : son *éloge* a été pub. par le dr Lafisse; et on trouve sur lui une *notice* par le prof. Hallé, impr. en tête du *catalogue* de sa bibliothèque.

COQUES (Gonzalès), peint. de l'école flam., né à Anvers en 1618, imita la manière de Rubens et de van Dyck, et approcha de ce dern. dans le port. On voit au Musée royal un tabl. de cet artiste rep. un *jeune homme près d'une table couv. d'objets d'art et écoutant une jeune fille jouant du clavecin*. Cette composit. est estimée.

COQUILLART (Guill.), poète franç., né en Champagne, était official de l'église de Reims vers l'an 1478, et mourut vers 1490. On a de lui les écrits suiv. : *Plaidoyer* et *Enquête d'entre la simple et la rusée*, en deux pièces qui appartiennent au genre dramat.; elles sont insérées dans l'ouvr. intit. *Sensuyvent les Droits nouveaux*, Paris, sans date, in-4; ces *Droits nouveaux* sont également de Coquillart, ainsi qu'une autre pièce intit. *le Debat des dames et des armes*. La prem. édit. des *Œuv. de Coquillart* est celle de Paris (chez la veuve Trepperel), 1493, in-4, goth.; celle publ. par Galliot-Dupré, Paris, 1532, in-16, est la plus recherchée; la dern. est celle de Coustelier, ibid., 1723, in-12. On y trouve des remarques de La Monnoye (v. ce nom), dans lesquelles ce critique démontre que plus. pièces attribuées à Coquillart ne sont point de lui.

COQUILLE (Guy), en latin *Conchylius romanus*, seigneur de Romani, av. au parlem. de Paris, né dans le Nivernais en 1523, mort en 1603, fut un des meilleurs jurisconsultes du 16e S., et mérita le surnom de *Judicieux* qui lui fut donné dans les tribunaux. Toutes ses *œuv.* (en lat. et en fr.) ont été recueillies, Paris, 1666, 2 vol. in-folio; Bordeaux, 1703, 2 vol. in-fol. : cette dern. édit. est plus compl. que la prem. — Un autre Coquille (Jean), parent du précédent, et qui a latinisé son nom en celui de *Coquillatus*, est aut. d'un recueil d'*Elégies latines* int. *Magistri J. Coquille Nivernensis Decesii elegiarum liber*, Paris, sans date.

COQUILLE DES LONGCHAMPS (Henri), né à Caen vers 1746, embrassa l'état ecclésiast., et fut nommé en 1771 prof. au collége de Caen. Au moment de la révolution il se retira à Paris auprès de son compatriote et ami Le Blond, qui bientôt le fit attacher à la Biblioth. Mazarine. Il m. dans l'exercice des fonctions d'administ. de cette biblioth. en janv. 1808, laissant une veuve sans fortune, pour

laquelle M. Barbier sollicita pend. plus. années une modique pension du gouvern., qui ne lui accorda que des secours provisoires. Il passe pour constant que H. Coquille a beaucoup aidé l'abbé Le Blond, en 1785, dans la rédaction du 2e vol. de la *Descr. des Pierres gravées du duc d'Orléans*.

CORAM (Thomas), capitaine de la marine marchande anglaise, né vers 1668, fit le plus noble usage de l'argent qu'il avait amassé dans le commerce en fondant à Londres l'hôpital des Enfans-Trouvés, où il fut enterré après sa mort, arrivée en 1751. Il avait créé antérieurement, dans l'Amérique septentrionale, un établissement du même genre destiné à l'instruction des jeunes filles indiennes. Le peintre Hogarth (*v.* ce nom) a reproduit les traits de ce marin philanthrope.

CORARIO. V. Corraro.

CORAS (Jean), jurisconsulte franç., né dans le pays d'Albi en 1513, professa le droit à Angers, Orléans, Paris, Padoue, Ferrare, devint chancelier de la reine de Navarre et conseiller au parlem. de Toulouse. Ayant été un des prem. à embrasser le parti des réformés, il fut privé de sa place de conseiller, et mis en prison. Le chancelier lui fit rendre la liberté et son titre; mais, arrêté de nouveau lorsque la nouvelle du massacre de la St-Barthélemy arriva à Toulouse, il fut pendu avec deux autres conseillers le 3 oct. 1772. Ses ouv. de droit, dont la liste se trouve dans les *Mém. de Niceron*, ont été recueillis et impr. à Lyon, 1556-58, 2 vol. in-folio; Wittemberg, 1603, 2 vol. in-folio. On a aussi un *Commentaire sur l'arrêt rendu contre le faux Martin-Guerre*, Paris, 1665, souvent réimp. et trad. en lat. par Surœus; ibid., 1588, in-8; et une trad. des douze *Règles de conduite* de Pic de La Mirandole. — Coras (Jacques), parent du précéd., né à Toulouse vers 1630, prit d'abord le parti des armes; puis, cédant aux instances de son père, il quitta le service, étudia la théol., devint ministre calviniste, chapelain du maréchal de Turenne, et m. en 1677. On a de lui plus. poèmes réunis sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Paris, 1665, in-12: c'est de l'un de ces poèmes que Boileau a dit dans une de ses satires :

> Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.

(Ce trait est commun aux autres productions de l'auteur); plus *tr. de controverse*; et la *vie* de Jean Coras (*v.* l'art. précéd.) pub. en lat., sous ce titre : *Vita J. Corasii senatoris*, Montauban, 1673, in-4 : c'est le moins mauvais des écrits de cet auteur.

CORAX, de Syracuse, né dans le 5e S. av. l'ère chrét., est cité par Cicéron, d'après Aristote, avec son compatriote Tisias, comme le créateur de l'art oratoire. L'abbé Garnier a pub. dans le 2e vol. des *Mem. de la 3e classe de l'institut* une dissert. où il cherche à prouver que la *rhétorique à Alexandre*, comprise dans les *OEuvres d'Aristote*, est, en grande partie, tirée d'un ouvr. du même genre, composé par Corax.

CORAZZI (Hercule), religieux bénédictin de la congrégation du mont Olivet, mathématicien italien, né à Bologne en 1689, professa la science de l'analyse, l'algèbre et la théorie des fortifications à l'univ. de Bologne, puis les mathém. transcendantes à Turin, où il m. en 1726. Il était membre de l'institut de Bologne, et de l'académ. des *Ingegnosi*. Il a laissé : *Dissertationes III* (sur des sujets de physique, d'archéologie et de médecine), Bologne, 1717; *de Inondatione Rheni* (le Reno, rivière qui passe à Bologne) *ecloga*, ibid., 1718; *Dissertatio ad M. Mercati metallothecam*, ibid., 1719; *Eloge de C. Lignani* (en ital.), ibid., 1720. Il a aussi pub. *L'Architettura militare di F. Marchi, difesa dalla critica di Al. Mallet*, ibid., 1720; des *Discours académiques*, des *Poesies lat.*, etc., insérées dans les rec. du temps ou impr. séparém.

CORBEIL (Gilles de). V. Ægidius.

CORBEIL (Pierre de), professeur en théologie, archev. de Sens, mort en 1222, a laissé : *Petri de Corbellio satyræ adversùs eos qui uxores ducunt*, conservé MS. à la bibliothèque royale.

CORBELLINI (Aurélien), ermite de l'ordre de St-Augustin, né en Piémont au 17e S., est aut. des écrits suiv. en latin et en italien : *Nouv. décisions des cas de conscience; Leçons académiques sur les sonnets de divers auteurs; Portrait d'un bon prince; Consolations du chrétien*, en dix dialogues; *Poésies diverses*, etc.

CORBET (Richard), théol. et poète anglais, né dans le comté de Surrey, fut doyen de l'église du Christ, év. d'Oxford, puis de Norwick, et mourut en 1635. On a de lui un recueil de *Poésies* publ. sous le titre de *Poemata strimata*, 1648, in-8, et 1672, in-12. — Un autre Corbet (Jean), théol. anglais non conformiste, né à Gloucester, mort à Londres en 1680, a écrit une *Relation historique du gouv. milit. de Gloucester au temps de la rebellion*, in-4; et un écrit moral intit. *Emploi particulier de soi-même*, imp. à Londres, 1681, in-12.

CORBIAC ou CORBIAN (Pierre de), poète provençal, né à Corbian vers la fin du 13e S., est auteur de deux pièces qui se trouvent dans les MSs. de la Biblioth. royale; l'une d'elles a pour titre *les Deux Bordeors ribauds*, et a été trad. en prose moderne par Legrand d'Aussy, sous le titre des *Deux Menestriers*.

CORBICHON (Jehan), religieux augustin, chapelain du roi Charles V, dans le 15e S., a trad. du latin en français un ouvrage intit. : *le Livre des propriétés des choses*, dont plus. exempl. MSs. sont à la Biblioth. du roi, nos 1470, 6869, 6870, et qui a été revu, corrigé, et pub. par un autre religieux augustin, nommé Pierre Ferget, sous ce titre : *le Grant Proprietaire*, etc. : il en existe un grand nombre d'édit., mais elles sont devenues rares, et c'est le principal mérite de cette traduct., dont l'original a pour titre : *de Proprietatibus rerum*. V. Barth. Glanville.

CORBIÈRE (Pierre de), antipape, élu en 1328, sous le nom de Nicolas V, dont le vrai nom était Rainalluci, né à Corberia (Abruzze), s'était marié dans sa jeunesse, et avait délaissé sa femme pour entrer dans l'ordre des frères mineurs. Louis de Bavière, pour se venger de Jean XXII qui voulait faire nommer un autre emper. d'Allemagne, fit élire en opposition à ce pontife Pierre Rainalluci, que l'on désignait dans son ordre sous le nom de P. de Corbière. Celui-ci, après la retraite de son protecteur, fut obligé de s'enfuir de Rome. Livré, après beaucoup de traverses, à Jean, son compétiteur, qui résidait à Avignon, il parut en consistoire public devant ce pape et le sacré collége, fit une abjuration publique, la corde au cou, et fut enfermé dans une prison où il m. en 1536.

CORBIN (Robert), seigneur de Boisserau, poète français du 16e S., est aut., suivant Lacroix-du-Maine, d'un *Traité en vers de la poésie et des poètes*, dédié à Ronsard, et d'un poème intit. : *le Songe de la Piaffe*, impr. à Paris, 1574, in-4.

CORBIN (Jacques), littérat. français, né en Berry vers 1580, fut avocat au parlement de Paris, puis conseiller du roi et maître des requêtes ordinaire de la reine Anne d'Autriche, et m. en 1653. Boileau le cite dans son *Art poétique* avec les auteurs les plus obscurs :

> On ne lit guère plus Rampale et Ménardière,
> Que Maignon, du Souhait, Corbin et Lamorlière.

Les ouvr. de J. Corbin justifient pleinement l'assertion du satirique; et nous nous bornerons à indiquer les suivans : *les Amours de Philocaste*, Paris, 1601, in-12; *la Vie et miracles de Ste Geneviève*, poème, ibid., 1632, in-8; *la Sainte Franciade*, ou *Vie de St François*, poème, ib., 1634, in-8; *la Vie de St Bruno*, id., Poitiers, 1647, in-fol., avec l'*Histoire des Chartreux*; *le*

Triomphe de J.-C. au très St-Sacrement; une trad. de la *Bible*, Paris, 1643, 8 vol. in-16. Corbin eut un fils qui suivit la carrière du barreau, et dont Boileau parle plus favorablement.

CORBINELLI (JACQUES), littérateur italien, né à Florence dans le 16e. S., vint à Paris au temps de Catherine de Médicis, dont il était allié, et qui le plaça auprès du duc d'Anjou, son fils, pour surveiller son éducation. Corbinelli fut lié avec le chancelier de L'Hôpital, et se rendit utile à Henri IV, en l'informant secrètement de ce qui se passait à Paris sous la ligue. On lui doit les édit. de plusieurs ouvrages qu'il faisait imprimer à ses dépens, entre autres : le *Corbaccio* de Boccace, avec notes, 1569, in-8; le traité du Dante, *della volgare Eloquenza*, Paris, 1577, in-8; *la Bella mano* de J. de Conti, avec d'autres poésies, ibid., 1589, 1595, in-12: l'*Ethique* d'Aristote, abrégée de Brunet, Lyon, 1568, in-4.—CORBINELLI (Jean), petit-fils du précéd., secrétaire des commandem. de la reine Marie de Médicis, m. à Paris en 1716 plus que centenaire, fut recherché dans les meilleures sociétés par l'enjouement de son caractère et de son esprit. Les lettres de Mme de Sévigné renferment plus détails sur cet aimable épicurien, dont on a les ouv. suiv. : *Extrait de tous les beaux endroits des ouv. des plus célèbres aut. de ce temps*, Amsterdam, 1681, 5 vol. in-12; *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, 1694, in-12; *Hist. généalogique de la maison de Gondi*, ibid., 1705, 2 vol. in-4. Le héraut d'armes Ant. Pezai a contribué à ce dernier ouvrage. Il a laissé MSs. : *Tacite réduit en maximes*, 2 vol. in-4 : ouvr. qui se trouve à la biblioth. partic. du roi. C'est à tort qu'on lui attribue : *Sentimens d'amour, tirés des meilleurs poètes modernes*, Paris, 1665, 2 vol. in-12; cette compilation appartient à un autre aut. du même nom. V. la préface du *Recueil des Poésies sacrées* pub. par La Fontaine.

CORBINIEN (ST), né à Châtres, près Paris, dans le 7e S., vécut pendant 14 ans dans une solitude, et eut des disciples qu'il quitta pour se rendre à Rome auprès de Grégoire II. Ce pontife le nomma évêque, et l'envoya en Bavière pour prêcher l'évangile aux idolâtres. Il m. à Freisingen en 730. Sa *vie* a été écrite par Aribon, 3e évêque de Freisingen.

CORBUEIL. V. VILLON.

CORBULON (CNEIUS-DOMITIUS), général rom. sous les règnes de Claude et de Néron, commanda l'armée employée dans la basse Germanie, contint par sa prudence et sa valeur les barbares qui, sans lui, auraient envahi les Gaules, et fut envoyé ensuite en Arménie pour conduire la guerre entreprise contre Tiridate. Après avoir rétabli le roi Tigrane sur le trône d'Arménie et contraint les Parthes à demander la paix, Corbulon, ayant appris que le féroce Néron, plus jaloux que reconnaissant de ses services, avait ordonné sa mort (en 67 av. J.-C.), prévint l'exécution, et se perça de son épée en disant : « Je l'ai bien mérité. » Il avait composé, suivant Dion, des mém. militair. dans le genre des *Comment. de César*; mais cet ouv. s'est perdu.

CORCUD, fils de Bajazet II, né vers la fin du 15e S., fut appelé à gouverner l'empire othoman pendant l'absence de son père, alors en pèlerinage à la Mekke. Il lui remit à son retour les rênes du gouvernement, et alla commander ensuite plus. provinces de l'empire. Selim, autre fils de Bajazet II, ayant contraint ce faible prince à lui céder le trône et voulant se débarrasser d'un compétiteur d'autant plus dangereux qu'il avait déjà exercé l'autorité suprême, et que les esprits étaient disposés en sa faveur, fit étrangler Corcud en l'an 1413 (919 de l'hég.).

CORDARA (JULES-CÉSAR), jésuite ital., né à Alexandrie (Piémont) en 1704, m. dans cette ville en 1784, est aut. des ouv. suiv. : *Oraison funèbre de l'emp. Charles VI* (en ital.), prononcée à Rome en 1742; *Hist. de la société des jésuites* (en latin), Rome, 1750, in-fol. : c'est la continuation de l'ouv. commencé par Orlandini; *Ristretto della vita, virtù e miracoli del B. Simone de Roxas*, etc., ibid., 1766, in-4; *Vie de la bienheureuse Eustoquie de Padoue*, 1769; *Collegii Germanici et Hungarici historia, lib. IV comprehensa*, ibid., 1770, in-4; des poésies ital. et latines; un *Disc.* (en ital.) *sur la mort de P. Métastase*, ibid., 1763; un traité *de' Vantaggi dell'orologio italiano sopra l'oltramontano*, Alexandrie, 1783. Il a aussi donné une édit. de l'*Hist. des campagnes* du prince Eugène en Hongrie, écrite en latin par le P. Gui Ferrari, jésuite, Rome, 1747, in-4.

CORDAY D'ARMANS (MARIE-ANNE-CHARLOTTE), héroïne du dévouement national, est célèbre par le sacrifice qu'elle a fait à la France, en bravant un supplice odieux pour la délivrer d'un monstre. Issue d'une famille noble de Normandie, cette fille, aussi courageuse que belle, naquit en 1768 à St-Saturnin près de Séez : elle avait 25 ans lorsqu'elle conçut et exécuta le projet de frapper le plus redoutable des tyrans qui faisaient gémir sa patrie et l'inondaient de sang. Arrêtée à l'instant même où elle venait de mettre un terme aux crimes et à la vie de Marat, dont l'aspect hideux et les paroles froidement atroces avaient encore affermi sa résolution en poussant son indignation au dernier terme, elle fut conduite au tribun. révolutionn.; et pendant l'instruction de son procès, auquel on affecta d'apporter toutes les formes juridiques, elle développa l'un des plus beaux courages dont l'histoire fasse mention. Il ne se démentit point à l'échafaud, où sa pudeur fut seule alarmée, lorsqu'on lui arracha le vêtem. dont était entouré son beau cou, que la hache frappa le 17 juillet 1793.

CORDE (MAURICE de LA) en latin *Cordæus*, médecin de la faculté de Paris, né à Reims au 16e S., a trad. du grec en latin les ouv. suiv. : *Hippocratis libellus de iis quæ virginibus accidunt*, Paris, 1574, in-8; *Hippocratis Coi libri prioris de morbis mulierum interpr. et explic.*, ibid., 1585, in-fol.

CORDEMOY (GÉRAUD de), littér., membre de l'acad. franç., né à Paris au comm. du 17e S., fut attaché au dauphin, fils de Louis XIV, en qualité de lecteur, et m. en 1684. Il est aut. des ouv. suiv. : *Hist. de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie, jusqu'en 987*, Paris, 1685-89, 2 vol. in-fol. : ouvrage qui n'est pas sans mérite, quoi qu'en disent le P. Daniel et quelques autres écriv.; *le Discern. du corps et de l'âme, en six discours*, Paris, 1666, in-12; *Discours physique de la parole*, 1668, 1677, in-12; *Lettre à un sav. religieux sur le système de Descartes, touchant les bêtes*, Paris, 1668, in-4; *Traités de métaphysique, d'histoire, de politique*, etc., Paris, 1691, in-12 : ces div. morceaux (à part l'*Hist. génér. de France*) ont été recueillis sous le tit. d'*OEuvres de Cordemoy*, Paris, 1704, in-4. Cordemoy était lié avec Bossuet, à la recommandation duquel il avait été placé près du dauphin.—CORDEMOY (Louis Géraud de), fils du précédent, doct. de Sorbonne, né à Paris en 1651, s'appliqua principalement à l'étude des controversistes, fit plus. missions en Saintonge, et m. en 1722. Il avait été chargé par Louis XIV de continuer l'*Hist. de France*, commencée par son père; mais cette suite est restée en MSs. On a de lui plus. écrits (contre les erreurs des protestans) dont la liste se trouve dans le tom. 37 des *Mém.* du P. Niceron; une trad. du *Récit de la conférence du diable avec Luther, fait par Luther lui-même*, etc., avec des notes, Paris, 1681, 1684, in-12, réimp. avec d'autres ouv. du trad.; *Lettres contre Jurieu*, ibid., 1689, in-4; *Traité de l'invocat. des Saints*, 1686, in-12; *Traité de l'Eucharistie*, 1687, in-12; *Traité contre les Sociniens*, 1696, in-12; l'*Eternité des peines*

prouvée (contre les mêmes), 1697, in-12; et quelq. autres ouv. purement ascétiques.

CORDER (BALTHAZAR) en lat. *Corderius*, jésuite, né à Anvers en 1592, m. à Rome en 1650, cultiva la langue grecque avec succès, et la professa ainsi que la théologie morale. On lui doit : *Job elucidatus*, Anvers, 1646, in-fol.; *Expositio patrum græcorum in psalmos*, etc., 1643-46, 3 vol. in-fol., grec et latin; *Symbolarum in Matthæum tomus alter*, etc., Toulouse, 1647, in-fol. Le 1er vol. avait été trad. par le P. Poussines et pub. en 1646; *Catena sexaginta, quinque græcorum patrum in Lucam*, Anvers, 1628, in-fol., gr. et lat.; *Catena patrum græcorum in Joannem*, 1630, in-fol.; *S. Dionysii areopagitæ opera*, etc., Anvers, 1634, Paris, 1644, 2 vol. in-fol.; *S. Cyrilli archiep. Alexand. Homeliæ XIX*, etc., Anvers, 1648, in-8; *S. Cyrilli apologi morales*, etc., Vienne, 1630, in-8; *S. Dorothei archimand. instit. asceticæ*, Anvers, 1646, in-12; *Joannis Philoponi in capitul. primo Geneseos...... lib. IV*, etc., Vienne, 1630, in-4, gr. et lat. Baillet met Corder au nomb. des célèbres scoliastes d'entre les critiques ecclésiastiques de son siècle.

CORDERO (JEAN-MARTIN), écriv. espag., né à Valence dans le 16e S., est aut. des ouv. suiv. : *Promptuario de medallas, traducido de diversas lenguas*, Lyon, 1561, in-4, fig.; *Modo de escrivir en castellano para corregir los errores ordinarios*, et quelques autres opuscules, Anvers, 1556, in-8; *Suma de la doctrina cristiana*, ibid., 1556, in-8; et plus. traduct. en espag. de Josèphe, d'Eutrope, de Sénèque, de Jer. Vida, d'Alciat, etc.

CORDES (SIMON de), navig. holland., fit partie, en qualité de vice-amiral, d'une expédit. de 5 vaiss. commandée par J. de Mahu, et destinée à tenter la route des îles Moluques par le détroit de Magellan. J. de Mahu étant m. pendant le voyage, Cordes fut chargé du commandem. Il entra dans le dét. de Magellan, le 6 avril 1599, et y fut retenu pendant 5 mois par des temps affreux. Plus tard ses vaisseaux furent dispersés; deux furent pris par les Espagnols et les Portugais; celui qu'il montait disparut, et l'on n'a jamais su ce que ce bâtiment était devenu. La relat. de cette malheureuse expédition se trouve dans la 9e part. des *Grands voyages* de Debry et dans plus. autres recueils.

CORDES (JEAN de) en lat. *Cordesius*, littérat. franç., né en 1570 à Limoges, fut chanoine de cette ville, et m. en 1642. Il a pub. une *Dissert. sur St Martial de Limoges*, insérée dans le tom. 1er de la vie de ce saint, par Bonav. de St Amable, Clermont, 1676, Limoges, 1683, 1685, 3 vol. in-fol., et dans les Bollandistes, avec les notes du P. Papebrock; *Hincmari opuscula*, etc., Paris, 1615, in-8; *Georgii Cassandri opera*, ibid., 1616, in-fol.; *Hist. des troubles du roy. de Naples* en 1480, trad. de l'ital., ibid., 1607, in-8; *Hist. des differ. entre Paul V et la republ. de Venise*, trad. de Fra-Paolo, ib., 1628, 1688, in-8. — CORDES (Denis de), parent du préc., avocat, puis conseiller au Châtelet de Paris, m. en 1642, fut l'ami de St Vincent de Paule, et l'aida beaucoup dans l'établiss. de St-Lazare. Sa *vie* a été écrite par Godeau, év. de Grasse, Paris, 1645, in-12.

CORDICIO (JOSEPH), relig. franciscain, m. à Naples en 1545, enseigna la théol. à Paris. On connait de lui un *Comment.* latin sur la logique d'Aristote.

CORDIER (MATHURIN), prêtre, né en 1479 en Normandie, enseigna la gramm. à Paris et dans plus. autres villes de France; puis, ayant embrassé la réforme religieuse à la sollicitation de Calvin, qui avait été son disciple, il s'établit à Genève, fut nommé principal du collége de cette ville, et y m. en 1564. On a de lui quelq. ouv. élément. dont les plus estimés sont : *de corrupti Sermonis apud Gallos Emendatione, et latinè loquendi ratione*, 1530, in-4, souv. reimp.; *Colloquiorum scholasticorum lib. IV*, 1564, in-8, trad. en franç. par Chapuseau, G. Chapuis et J. des Caurres (*v.* ces noms); *le Miroir de la jeunesse*, ouv. plus connu sous le tit. de *Civilité puerile*, Poitiers, 1549, in-12, réimp. un gr. nombre de fois. V. le *Dictionn. de Bayle* et l'*Hist. littér. de Genève*, par Senebier.

CORDIER (NICOLAS), prêtre, profess. hydrographe du roi, né au Havre en 1682, m. à Dieppe en 1766, est aut. d'une *Instruct. aux pilotes*, divisée en 3 parties (ouv. estimé), de plus. opuscules sur la navig. et de quelq. *Cartes marines* des côtes de Normandie.—CORDIER (Franç.), oratorien, est aut. d'un *Manuel chrétien*, et de la *Vie d'Anne des Anges*, carmélite, Paris, 1694, in-8. — CORDIER (Claude-Simon), chanoine d'Orléans, m. dans cette ville en 1772, a pub. une *Vie de la mère de Chantal, fond. de l'ordre de la Visitation*, Orléans, 1752, in-12.—Un autre CORDIER (Noël), peintre, né à Lyon au commenc. du 16e S., a laissé quelq. tableaux estimés pour la prespective.

CORDIER (MICHEL-MARTIAL), conventionnel, était, avant la révolution, juge-de-paix à Coulommiers (Seine-et-Marne); lors du procès du roi, il vota la mort, contre l'appel au peuple et le sursis, et mourut dans l'exil à Bruxelles en 1824. Il a laissé MSs. un *Essai hist. et topogr. sur la ville de Coulommiers en Brie*, in-4, avec plus. plans de cette ville à différentes époques.

CORDONNIER. V. ST-HYACINTHE.

CORDONNIERS ET TAILLEURS (ordre des frères). V. BUCHE (Henri).

CORDOUE ou CORDOVA. V. GONSALVE.

CORDOVA (FRANÇOIS-HERMANDEZ de), riche colon espag. de l'île de Cuba, eut le commandem. d'une flotte qui partit de la Havane en 1517 pour aller faire des découv. à l'ouest. Cette expédit. ne fut pas heureuse, et Cordova m. dix jours après son retour à la Havane. — CORDOVA (Alphonse de), astronome et médecin, né à Séville dans le 15e S., compléta et corrigea le fam. almanach perpétuel d'Abraham Zacuth (*v.* ce nom), et le fit impr. en 1496, in-4. On a aussi de lui des *Tables astronomiques* (en latin), Venise, 1517, in-4.—Un autre CORDOVA (Alphonse), relig. augustin, né à Salamanque dans le 15e S., enseigna vers 1474 la philosophie des *Nominaux* (*v.* ce nom), qu'il avait étudiée à Paris. Il m. en 1504.—CORDOVA (Fernandez) né à Cordoue, dans le 16e S., est aut. d'un livre devenu très-rare, qui a pour titre : *Didascalia multiplex*, Lyon, 1615, in-8.—CORDOVA (Juan de) est aut. d'un roman de chevalerie intit. : *Hist. del valoroso cavallero Lydamor de Escocia*, Salamanque, 1539, in-fol.

CORDUS (AULUS CREMUTIUS), sénateur et histor. romain, vivait dans le siècle de la naissance de J.C., sous Auguste et Tibère. Il avait écrit l'*Histoire des guerres civiles de Rome*, lorsque Séjan (*v.* ce nom) l'accusa devant le sénat du crime de lèse-majesté pour avoir loué dans son ouvr. Brutus et Cassius. Certain d'être condamné, il prévint le jugement en se donnant volontairement la mort. Tibère fit brûler publiquement tout ce qu'on put découvrir des écrits de cet homme vertueux, dont Tacite et Sénèque ont fait l'éloge.

CORDUS (EURICIUS), méd. et poète allem. du 16e S. dont le véritable nom était, suiv. M. Adam, *Henricus Urbanus*, m. à Brême en 1558, a composé plus. ouv. de méd., en allem., dont le plus remarq. est celui qui traite de la maladie connue sous le nom de *suette angl.*, publ. à Nuremberg et à Tubingen en 1529, in-4; Fribourg, 1529, in-8. Ses poésies latines ont été réunies sous le titre d'*Opera poetica*, Helmstadt, 1614, in-8. — CORDUS (Valérius), fils du précéd., né dans la Hesse en 1515, s'attacha à l'étude de la botanique, voyagea en Allemagne et en Italie, pour y recueillir des plantes, et mourut prématurément à Rome en 1544. On a de lui : des *Notes* et *Observat.* (en allem.), à la suite de la ver-

sion latine de *Dioscoride*, pub. à Francfort en 1540; *Dispensatorium pharmacorum omnium*, etc., Nuremberg, 1535, in-8, très-souvent réimp., traduit en français, Lyon, 1575, in-12; *Historiæ stirpium lib. IV, à Conrado Gessnero collectæ*, etc., Zurich, 1561, in-folio; *Stirpium descriptionis liber quintus*, etc., Strasbourg, 1563, in-fol.; *de Halosantho, seu spermate ceti, vulgò dicto, liber*, inséré dans l'ouv. de Conrad Gessner, imprimé à Zurich, 1566, in-8, sous ce tit.: *de omnium fossilium Genere*.

CORÉ, fils d'Issaar, fut englouti (suiv. la Bible) avec Abiron et Dathan, en punition d'une révolte qu'ils avaient fomentée parmi les lévites contre Moïse et Aaron, auxquels ils voulaient enlever l'autorité suprême. La postérité de Coré rentra en faveur sous David.

CORÉAL (Franç.), voyageur espag., né à Carthagène en 1648, employa 31 ans à visiter l'Amérique, et revint en 1707 dans sa patrie, où il mourut quelque temps après avoir composé une relation de son voyage. L'édit. originale est inconnue; mais on en a une traduct. fr. sous ce titre: *Voyages de F. Coréal dans les Indes occidentales*, etc., Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12, trad. en hollandais la même année.

CORELLA (Alphonse de), méd. espagnol du 16e S., connu aussi sous le nom de *Lopez de Corella*, professa son art à l'univers. d'Alcala de Hénarès, puis à Tarazona, où il écrivit la plupart de ses ouv., dont les principaux sont: *Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro matemáticas ciencias*, etc., Valladolid, 1546, in-fol.; Saragosse, 1547; *de Arte curativâ lib. IV*, Estella, 1555, in-8; *Annot. in omnia Galeni opera*, Saragosse, 1565, in-fol.; *Catalogus auctorum qui post Galeni ævum et Hippocrati et Galeno contradixerunt*, Valence, 1549, in-12. — J. de Corella, capucin navarrois, m. en 1699, prédicat. du roi d'Espagne Charles II, est aut. d'un grand nombre d'ouv. dont les plus connus sont: *Conferences morales* (en esp.), 3 vol. in-fol., qui ont eu dix édit.; et *Devoirs du confesseur*, Madrid, 1742, 24e édit. — Corella (Jérôme Ruiz de), marquis d'Almenara, a laissé *Teatro y descripcion del mundo y del tiempo*, Anvers, 1614.

CORELLI (Arcangelo), musicien italien, né à Fusignano (Bolonais) en 1653, mort en 1713 à Rome, où il avait fondé une école devenue célèb., a laissé différentes compositions, telles que des *Sonates*, des *Airs de ballet*, des *Fugues* et des *Concerto*, très-estimées, et pleines d'expression, de naturel et de noblesse. Il est digne de remarque que cet habile artiste, qui avait exercé son art à Paris pendant huit années (1672-1680), sut concilier le goût opposé des écoles franç. et ital., et qu'il en réunit les suffrages.

CORENZIO (Bélizaire), célèbre peintre du 17e S., Grec de nation, élève du Tintoret, et imitateur du cav. Arpino, est surtout remarquable par la promptitude de son exécution et l'abondance de ses idées: on en peut juger par l'immense composition du miracle de *la Multiplication des pains*, qu'il termina en 40 jours. Il excellait à peindre les fresques; et les tableaux en ce genre qui lui font le plus d'honneur sont ceux de la chapelle de St-Janvier, à la Chartreuse de Naples, où il eut à rivaliser avec Caracciolo. Il mourut en 1643. C'est à lui qu'on impute les mauvais traitemens que le Dominiquin ainsi que les peintres étrangers les plus célèb. essuyèrent à Naples vers le milieu du 17e S.

CORET (Pierre), chanoine de Tournay, où il mourut en 1602, a publié: *Defensio veritatis*, Anvers, 1591, in-8; réfutat. de l'écrit de Lanoue intit. *Discours polit.*; et *Anti-Politicus*, Douai, 1599, dirigé contre la *Républ.* de Bodin. — Coret (Jacques), jésuite, m. à Liége en 1721, a laissé, outre plusieurs ouv. ascétiques, une *vie d'Anne de Beauvais*, Lille, 1667, in-4. — Coret y Peris (Christophe), prêtre et gramm. espag., né à Alboraya, m. vers 1760, a pub. une édit. des *Commentaires de Léonard Mijavila sur la grammaire de Torrella*, Valence, 1712, in-8, avec des notes importantes; une traduct. espag. des *Dialogues* de Vivès, ibid., 1723, 1749, in-8; *Noches y Dias feriadas sobre la sintaxis del maestro Torrella*, Valence, 1750, in-8.

CORETTE (Michel), organiste de la maison professe des jésuites de Paris en 1738, est aujourd'hui moins connu par les compositions qu'il a laissées que par les plaisans sarcasmes que lui attira son admiration exclusive pour l'antique psalmodie française. On a de lui des *Pièces de clavecin*, des *concerto*; une *Méthode de dessus de viole*, 1748; *le Maître de clavecin*, 1753; plusieurs *Livres pour l'orgue*, etc.

CORGNE (Pierre), chan. de Soissons, a comp. dans le siècle dern. plus. ouvr. dont voici la liste: *Dissertat. théolog. sur la célèbre dispute entre le pape St Etienne et St Cyprien*, Paris, 1725, in-12; *Dissert. sur le pape Libère, dans laquelle on fait voir qu'il n'est jamais tombé*, Paris, 1726, in-12, anon.; *Dissert. crit. et théolog. sur le concile de Rimini*, 1731, in-12; *Dissert. crit. et théol. sur le Monothélisme et sur le 6e concile général*, 1741, in-12; *Mém. dogm. et hist. touchant les juges de la foi*, 1736, in-12; *Défense des droits des évêques dans l'Eglise*, 2 vol. in-4, Paris, 1762.

CORINI (Antoine), jurisc. ital. du 17e S., professa le droit à Pise, à Sienne et à Florence, et a écrit plus. ouv. sur des matières de jurisprudence.

CORINNE, surn. la *Muse lyrique*, rivale et condisciple de Pindare, sur qui elle triompha cinq fois, moins sans doute par l'avantage du dialecte éolien qu'elle employa de préférence au dorique, que par l'ascendant qu'eurent ses charmes sur l'esprit des juges, était fille d'Achélodore et de Procratie, et naquit à Tanagre, ville de Béotie, dans le voisinage de Thèbes. On trouve, dans la *Bibliothèque grecque de Fabricius*, le détail des poésies de Corinne, dont il ne nous reste que quelques *fragm.* recueillis par Fulvius Ursinus et par Chrétien Wolf.

CORINNUS, d'Ilion, poète épique antérieur à Homère, était, au rapport de Suidas, élève de Palamède, et écrivit en vers l'hist. du siége de Troie, ainsi que de la guerre de Dardanus.

CORIO (Bernardin), patricien de Milan, où il naquit en 1459, m. en 1519, avait été chargé d'écrire l'hist. de sa patrie par le duc Ludovic Sforce, qui lui facilita tous les moyens de remplir cette tâche. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan, 1503, in-fol.; les autres ouv. de Corio ne nous sont point parvenus. — Charles, son neveu, s'occupa également de travaux histor., et a laissé un *Tableau de la ville de Milan*.

CORIOLAN (Caïus Marcius, surn.), issu d'une famille patricienne de Rome, assista comme simple soldat au siége de Corioles, capitale des Volsques, dont l'attaque était conduite par le consul T. Posthumius Cominius, l'an de Rome 261 (493 av. l'ère chrét.), et décida le succès de l'entreprise par son intrépidité: le nom de *Coriolan*, un cheval, et un prisonn. qu'il remit sur-le-champ en liberté, furent les seules récompenses qu'il voulut accepter pour un tel service. Ayant été condamné deux ans après à un bannissement perpétuel comme séditieux, il reparut aux portes de Rome à la tête des Volsques après avoir repris les places que ceux-ci avaient perdues. Le sénat envoya pour le fléchir deux députations qu'il refusa d'entendre; mais il ne put résister aux larmes de Véturie, sa mère, et de Volumnie, sa femme: il posa les armes, et encourut ainsi l'inflexible ressentiment des Volsques, qui le livrèrent au supplice vers 490 avant J.-C. Rome fit élever, à la demande de ses libératrices, un temple

à la Fortune des femmes, au lieu même où Véturie avait fléchi la colère de son fils, et les dames romaines obtinrent du sénat la permission de porter pendant dix mois le deuil de Coriolan. La Harpe et M. de Ségur ont donné au Théâtre-Français des tragédies de Coriolan; Shakespear avait déjà transporté ce sujet sur la scène anglaise.

CORIOLAN (CHRISTOPHE), peintre allemand, dessin. et grav. en bois, né à Nuremberg en 1560, élève du Valesio, m. en 1600 à Venise, où il était venu s'établir, a laissé, d'après le Guerchin et autres maîtres, plus. grav. estimées. — BARTHÉLEMI, son fils aîné et son élève, né à Bologne en 1590, mort en 1654, s'était perfectionné dans le dessin à l'école du Guide, et grava en bois une foule de sujets d'après ce maître, les Carrache, Vanni, et surtout d'après Paul Macci. Il entendait bien le clair-obscur, et l'on estime ses morceaux de ce genre, qu'il gravait ordinairem. sur trois planches de bois. Le plus connu de ses ouv. est la *Chute des Geans foudroyes par Jupiter* (en quatre feuilles). — Jean-Bapt. CORIOLAN, autre fils de Christophe, aussi peintre et grav. à Bologne en 1595, élève de J.-L. Valesio, a surtout réussi dans les tailles en bois, et a beaucoup travaillé d'après le Guide et L. Carrache. On a de lui plus. portraits des hommes célèb. de son temps. — Thérèse-Marie CORIOLAN, fille de Christophe, cultiva aussi la peinture et la grav., mais n'a laissé qu'un très-petit nomb. d'ouv. On suppose que le nom primitif de cette famille était *Lederer* (corroyeur), qui, suivant l'usage du temps, aurait été changé en celui de *Coriolanus*.

CORIOLAN (FRANÇ. de), relig. franciscain du 17e S., appelé ainsi du nom de sa ville natale, dans la Calabre supérieure, a laissé plus. ouv. théol. et ascétiques dont les princ. sont: *Summa conciliorum..... à S. Petro usque ad tempora Gregorii papæ XV*, etc.; *Summa theol. S. Bonaventuræ*, etc.; *Tract. de casibus reserv., juxta decret. Clementis VIII impressus.*

CORIPPUS (FLAVIUS-CRESCONIUS), poète et grammairien lat. du 6e S., Africain de naissance, a écrit: *de Laudibus Justiniani minoris*, *etc.*, poème en quatre liv., Paris, 1610, plus. fois réimprimé; *Fragmentum panegyrici in Justinum minorem*; *Johanneis* (la Jeannéide); deux ouv. imp. dans la *Biblioth. canon.* (Paris, 1661, in-fol.) intit. *Breviarium canonum* et *Concordia canonum*, *etc.*

CORK (RICHARD BOYLE, comte de), surn. le *grand comte de Cork*, né en 1566 au comté de Kent, étudia d'abord les lois, embrassa ensuite la carrière de l'administ. sous le règne d'Elisabeth, puis celle des armes pendant les premiers troubles d'Irlande, et mourut en 1643, comblé de faveurs par Charles Ier. Madame de Genlis a fait du comte de Cork le héros d'une de ses nouvelles. — Richard BOYLE, comte de CORK, fils aîné du précéd., qui avait eu de sa 2e femme 15 enfans dont plusieurs se distinguèrent (*v.* Boyle), naquit en 1612 à Youghall, et fut ainsi que son père l'un des plus fidèles serviteurs de Charles Ier. Nommé lieut. du district occid. du comté d'York par Charles II au rétablissement duquel il avait contribué, il se démit de cet emploi sous Jacques II, et mourut en 1698.

CORKY, roi de Georgie. V. GEORGE.

CORMAC-CASS, prince irlandais dans le 3e S., était le 2e fils d'Olioll-Olum, prem. roi de la Momonie. — CORMAC (Mac-Culinan), roi de Momonie et évêque de Cashel, en Irlande, descendant d'Angus, roi de Momonie, commença à régner en 901, et mourut à la bataille de Moy-Albe en 908. La biblioth. boldéienne possède en MS. une chronique de ce prince en vers irlandais sous ce titre: *Psautier de Cashel.*

CORMATIN-DESOTEUX (PIERRE-MARIE-FÉLICITÉ, baron de), ancien major-général des armées cathol. dans la Vendée, m. à Lyon en 1812, passe pour l'aut. du *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, etc., pub. avec des notes par J.-F. Bourgoing, 1798, 2 vol. in-8.

CORMEIL (N.), auteur dramatique français du 17e S., n'est connu que par la tragi-comédie du *Ravissement de Florise* repres. en 1632.

CORMIER (THOMAS), jurisc. et historien, né en 1520 à Alençon, mort en 1601, conseiller à l'échiquier de cette ville, a laissé entre autres ouv.: *Rerum in Galliâ Henrico II rege gest. hist. lib. V*, Paris, 1584, in-4: ouv. non achevé, et dont la continuation jusqu'à 1600 est conservée MS. dans div. bibl.; *Codex juris civilis romani*, etc., Lyon, 1602, in-fol.; le *Code de Henri IV*, plus. fois réimp., in-4 et in-fol., et sur lequel L. Vrevin a pub. des *Observ.*, Paris, 1617, in-8.

CORMIS (FRANÇOIS de), av. au parlem. d'Aix, sa patrie, où il mourut en 1734 à 70 ans, a laissé sur div. matières de droit des *Consultations* estimées qui ont été publ. à Paris, 1735, 2 vol. in-fol. — CORMIS de Beaurecueil (Louis de), président à mortier au parlement d'Aix, est auteur des *Tables des illustres Provençaux*, Aix, 1622, in-fol., données sous le nom de Pierre d'Hosier.

CORMONTAIGNE (N.), célèbre ingén. franç., m. en 1752, était entré dans le corps du génie en 1713, y parvint de grade en grade jusqu'à celui de maréch.-de-camp, après avoir fait les siéges les plus mémorables de 1713 à 1745, et fut le régénérateur de cette arme, dont il perfectionna le système établi par Vauban. C'est sous sa direction et sur ses plans que furent construits les grands ouv. ajoutés, sous le règne de Louis XV aux places de Metz et de Thionville. M. Bayart, cap. du génie, a pub. d'après les mém. de Cormontaigne: *Mémorial pour l'attaque des places*, etc., Paris, 1806, in-8; *Mémorial pour la défense des places*, etc., 1806, in-8; *Mémorial pour les fortifications permanentes et passagères*, 1809, in-8.

CORMOULS (N.), av. au parlem. de Toulouse, ancien capitoul de cette ville, est aut. de quelques morceaux de poésie, dont le plus connu est la fable de *la Pudeur*, insérée dans *le Mercure galant* (mars 1701), et dont Boyer de La Rivière prétendit se faire honneur.

CORNA (ANT. della), peintre ital. mentionné par J.-B. Zaist dans ses *Notizie ist. de' pittori, scult. ed archit. cremonesi*, travaillait à Crémone vers 1478, et y a laissé, entre autres ouv., un tabl. représent. *Julien* tuant son père et sa mère croyant frapper sa femme en adultère.

CORNACCHINI (THOMAS), méd. italien, né à Arezzo, professa son art à l'univ. de Pise, et mourut au commencem. du 17e S. Il est aut. d'un ouv. estimable qui fut pub. avec des augmentations par ses fils, Marc et Horace, aussi méd., sous le titre de *Tabulæ medicæ*, etc., Padoue, 1605, et Venise, 1607, in-folio; c'est une compilation utile et bien entendue. — Son fils MARC a donné en outre un traité intit.: *Methodus quâ omnes humani corporis affectiones..... tutò, citò et jucundè curantur*, Florence, 1619, in-4, plus. fois réimp. et réuni à div. autres *Opuscules* ou accompagné de *Comm.* Le spécifique que l'aut. préconise est la poudre de Warwick, connue aussi sous le nom de *poudre cornachine* ou *de tribus.*

CORNARIUS (JEAN), méd. allem., né à Zwickau en 1500, pratiqua son art dans sa patrie, puis à Francfort, à Marpurg, à Northausen, et enfin à Jéna, où il mourut en 1558. Il avait appris les lett. grecq. et lat. sous P. Mosellan, qui crut latiniser son nom de *Hagenbut* (en franç. *gratte-cul*, fruit de l'églantier) par celui de *Cornarius*. Outre de faibles trad. lat. d'Hippocrate, Aëtius, Eginète, d'une partie de Gallien et de quelques écrits des PP. de l'égl., entre autres du *Sacerdoce* de St Chrisostôme, des *Œuvres* de St Basile et d'une partie de St Epiphane, on a de lui différens *Tr. de méd.*; des édit. de plus. *Poèmes des anciens sur la méd.*

et la botanique ; une autre d'Hippocrate (en grec), 1538, in-fol.; des *Poésies lat.; Præceptiones de re rusticâ*, Bâle, 1538, in-8; et *Theol. vitis viniferæ lib. III*, Heidelberg, 1614, in-8. E.-G. Baldinger a publ. *Programm. III de Jano Cornario*, Jéna, 1770, in-4. — DIOMÈDE, son fils, m. vers la fin du 16e S., archiatre de l'emp. Maximilien II, dont il reçut des titres de noblesse, avant occupé assez long-temps une chaire de méd. à l'univ. de Vienne. On a de lui un recueil de *Consultations* en lat. publ. à Leipsig, 1599, in-4; et un *Eloge funèbre* de Wolfgang Lazius qui parut la même année.

CORNARO, nom d'une des familles patriciennes de Venise les plus illustres, qui a donné trois doges ou magistrats suprêmes à cette république. Le 1er, Marc CORNARO, fut élevé à cette dignité, en 1365, après avoir été chargé de plus. ambassades importantes; il acheva de soumettre l'île de Crète qui s'était révoltée sous son prédécesseur, et mourut en 1368. Les historiens vénitiens vantent l'éloquence et l'instruction de ce doge. — CORNARO (Jean), succéda au doge F. Contarini en 1625, et m. en 1629. Ce fut sous son règne que le conseil des dix fut dépouillé du pouvoir qu'il s'était arrogé d'annuler les décrets du grand conseil. — CORNARO (Jean II), succéda, en 1709, au doge L. Mocenigo. Quelq. années après son élection, les Turks attaquèrent les possessions de la républ. au dehors de l'Italie, en 1714, et lui enlevèrent la Morée. Cette guerre fut terminée par le traité de Passarowitz, qui fixa d'une manière honorable les frontières vénitiennes vis-à-vis des Turks. J. Cornaro m. en 1722, âgé de 75 ans.

CORNARO (CATHERINE), reine de Chypre, arrière-petite-fille du doge Marc Cornaro, épousa, en 1458, le roi de Chypre, Jacques Lusignan, fils légitimé de Jean de Lusignan. En faveur de cette alliance, le sénat de Venise, révoquant la sentence d'exil prononcée contre le père de Catherine, adopta cette dernière et la déclara fille de St-Marc. Devenue veuve, en 1473, la reine Catherine, cédant aux conseils de George Cornaro, son frère, secrètement attaché aux intérêts du sénat, se démit, en faveur de la républ., d'un royaume qu'elle avait gouv. pend. 14 ans au milieu des orages, et se retira à Venise où elle m. en 1510, ayant conservé le titre de reine et une petite cour. L'île de Chypre resta au pouvoir des Vénitiens jusqu'en 1571, époque à laquelle les Turks en firent la conquête.

CORNARO (LOUIS), de la famille des précédens, né à Venise, en 1467, m. en 1566, presque centenaire, ne dut cette longue vie qu'au régime qu'il se prescrivit à l'âge de 40 ans, après avoir été, jusqu'à cette époque, constamment valétudinaire et menacé d'infirmités chroniques. Il a fait connaître les bons effets de ce régime dans les ouvrages suivans : *Discorsi della vita sobria*, etc., publiés d'abord séparément, réunis ensuite au nombre de trois, Padoue, 1558, in-8. Parmi les éditions suivantes qui renferment tous ces discours, au nombre de quatre, on distingue celles de Venise, 1599 et 1620, Paris, 1646, in-24. Ces mêmes discours ont été mis en vers ital., Venise, 1666, in-8, trad. en latin par Léon. Lessius (*v.* ce nom) à la suite de son *Hygiasticon*, Anvers, 1613, in-8, Milan, 1615, in 8; en franç. par Seb. Hardy, avec l'ouv. de Lessius, Paris, 1646, in-8, par Jacques Martin (moins le 1er discours), ibid., 1647, in-8 (par de Prémont), sous le titre de : *Conseils pour vivre long-temps*, ib., 1701, in-12 (par de La Bonaudière), sous le titre : *De la sobriété et de ses avantages* (avec l'ouvrage de Lessius), ibid., 1701, in-12. Il existe aussi 2 traductions, en anglais et en allemand. On a pub. à Paris, 1702, in-12, l'*Anti-Cornaro*, ouv. qui contient des remarques critiques, mais oiseuses, sur la sévérité du régime adopté par le noble vénitien. On a encore de L. Cornaro, *Trattato di acque*, Padoue, 1560, in-4, où il indique les moyens d'entretenir en bon état les lagunes de Venise.

CORNARO-PISCOPIA (LUCRÈCE-HÉLÈNE), de la famille des précéd., née à Venise, en 1646, apprit l'espag., le franç., le lat., le grec, l'héb., l'arabe, se livra à l'étude de la philos., des mathém., de l'astron., des b.-lett., de la musique, et même de la théol., et reçut solenn. à Padoue le doctorat en philosophie en 1678. Plusieurs acad. s'empressèrent de l'admettre au nomb. de leurs sociétaires, et sa réputation s'était répandue dans toute l'Europe, lorsqu'elle m. en 1684. Le P. Bacchini a recueilli et pub. les *œuvres* de cette dame, en y ajoutant sa *Vie*, Parme, 1688, in-8. Les divers écrits dont se compose ce recueil, ne justifient pas les éloges excessifs dont plus. écriv. ont comblé l'aut. Le *Rec. des poésies des femmes célèbres*, pub. par madame Bergalli, contient aussi des vers d'Hélène Cornaro.

CORNARO, CORNER, ou CORNELIO (FLAMINIO), sénat. vénitien, né en 1693, m. en 1778, joignit au mérite d'une vaste érudition, un zèle ardent et éclairé pour la religion, une grande charité envers les pauvres, une douceur et une patience inaltérables. On a de lui les ouv. suivans : *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis.... illustrata*, etc., Venise, 1749 et suiv., 18 vol. in-4; *De clero et collegio novem congregationum cleri veneti*, ibid., 1754, in-4; *Opuscula quatuor.... accedit opusculum quintum de cultu S. Simeonis*, ibid., 1754, in-4; *Creta sacra*, etc., ibid., 1755, 2 vol. in-4; *Notizie storiche delle chiese e de' monasteri di Venezia*, etc., Padoue, 1758, in-4; *Catharus Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata*, etc., ibid., 1759, in-4; *Laurentii de Monachis Veneti de rebus venetis ab urbe conditâ ad ann.* 1354, etc., etc., Venise, 1753, in-4; *Hagiologium italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4, et plus. autres écrits qui se trouvent dans la *Nuova raccolta* du P. Calogera (*v.* ce nom). Il a laissé plus. MSS. qui forment les sept vol. donnés par lui à la biblioth. des PP. Camaldules de Murano. L'un de ces religieux, le P. D. A. Costadoni, a pub. des *Mem.* sur la vie de Fl. Cornaro, Bassano, 1780, in-8. — Un autre CORNARO, ingénieur vénitien, né dans l'île de Candie, au 16e S., enseigna aux Turks la manière de construire des fortifications, de revêtir les ouv., de conduire les tranchées, etc. On ignore l'époq. de sa m.

CORNAX (MATHIAS), médecin ital. du 16e S., né dans la Romagne, fut professeur à l'université de Vienne et méd. de l'empereur Ferdinand. On a de lui les ouvr. suiv. : *Historia quinquennis ferè gestationis in utero*, Vienne, 1550, in-4; *Medicæ consultationis apud ægrotos..... instituendæ enchiridion, libellus unus pro multis*, impr. avec une *Historia secunda gestationis*, etc., Bâle, 1564, in-8.

CORNAZZANI ou CORNAZZANO (ANTOINE), écriv. ital. du 15e S., né à Plaisance, est aut. d'un gr. nomb. d'ouv. latins et italiens, en vers et en prose, dont nous citerons les plus remarquables et les plus connus : *Vita di Maria Vergine*, Venise, 1471, in-8; et *vita di Gesù Cristo*, ibid., 1472, in-8 (deux poèmes déd. à Lucrèce Borgia); *De re militari*, Venise, 1493, in-fol., Florence, 1520, in-8; trois *Traités* sur l'art de gouverner et l'art militaire, dont les titres sont en latin et le texte en italien, (ainsi que l'ouv. précéd.), Venise, 1517, in-8; *De proverbiorum origine*, poème; on a pub. après sa mort un recueil sous ce tit. : *Proverbii di messer Ant. Cornazzano in facetie*, etc., Venise, 1523, in-8, souvent réimprimé. M. Renouard, libraire, en a donné une édit. très-soignée, et tirée seulement à 60 exemplaires, Paris, 1812, in-12, de l'impr. de Didot l'aîné. On trouve plus. des poésies latines du même auteur, sur lequel on peut consulter d'ailleurs Tiraboschi, dans le recueil *Carminum illustrium poetarum italorum*, Florence, 1721.

CORNEILLE, *Cornelius* (St), élu pape en l'an 250 ou 251, eut pour compétiteur Novatien (*v.* ce nom), élu par quelq. séditieux. Les persécutions contre les chrétiens s'étant renouvelées à Rome, Corneille fut exilé à *Centumcellæ* (aujourd. Cività-Vecchia), et y m. en 252. On trouve deux lettres de ce saint pontife parmi celles de St Cyprien et dans les *Epistolæ roman. pontif.* de dom Coustant. — Un centurion rom. du même nom, baptisé par St Pierre à Césarée, en l'an 40, est égalem. inscrit à la légende des saints.

CORNEILLE (PIERRE), le créat. de l'art dramatique en France, et celui d'entre les gr. écrivains du siècle de Louis XIV qui contribua le plus au développement de l'esprit national, naquit à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, et de Marthe Le Pesant. Rien n'est plus aisé que de tracer une esquisse de la vie domestique de cet illustre père de la tragédie franç. Cachant les plus douces vertus sous une enveloppe un peu rude, il fit de sa maison le cercle de toutes ses jouissances : deux ménages y vivaient en commun ; les deux chefs étaient frères, couraient la même carriere, et la même mère avait donné le jour à leurs épouses, dont la fortune et les droits ne furent divisés qu'au décès du grand Corneille, mort le 1er oct. 1684, doyen de l'acad. fr., où il avait remplacé Maynard en 1647. Nos limites ne nous permettent point d'entrer dans les détails de sa vie littéraire ; d'ailleurs cette tâche a exercé les talens des plus sav. écriv., et l'on trouve des notices très-détaillées en tête de la plupart des nombreuses éditions de son théâtre. La prem. édit. correcte que l'on ait eue des *Œuvres dramat.* de P. Corneille et de son frère est celle que Joly pub. en 1738, 10 vol. in-12. On a de lui, outre son théâtre : *Mélanges poétiques*, Paris, 1632, à la suite de *Clitandre*, in-8 ; *Œuvres diverses*, etc., Paris, 1738, in-12 ; *Lettres apologétiques*, en réponse aux *Observations* de Schudéry sur le *Cid*, Rouen, 1637, in-8 ; *l'Imit. de J.-C.*, trad. et paraphrasée en vers franç., Rouen, 1656, in-4 ; *Louanges de la Ste Vierge*, trad. du lat. de dom Bonaventure, en vers fr., Rouen, 1665, in-12 ; l'*Office de la Ste Vierge*, trad. en franç., tant en vers qu'en prose, Paris, 1670, in-12, et diverses pièces de poésie lat. et franç. pub. dans les recueils du temps. Les principaux commentat. et éditeurs de Corneille sont Voltaire, Palissot et Le Pan. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle qui fait partie des classiques franç. publ. par Lefèvre.

CORNEILLE (THOMAS), frère puîné du grand Corneille, de l'acad. franç. et de celle des inscript., né en 1625 à Rouen, m. à Andely le 8 décembre 1709, était, suiv. Voltaire, le seul de son temps (si l'on en excepte Racine) qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère. Outre ses *Œuvres dram.* contenant 42 pièces, presque toutes impr. séparément, Paris, 1682, 1692, 1706, 1738, 5 vol. in-12, plus. fois réimpr., et dont l'édit. la plus complète est de 1722, on a de lui une trad. en vers franç. des quatre prem. livres des *Métamorph. d'Ovide*, Paris, 1669, in-12 ; *Pièces choisies d'Ovide, trad. en vers*, ibid., 1670, in-12 ; *Rem. de M. de Vaugelas sur la langue fr. avec des notes*, ibid., 1687, 2 vol. in-12, plus. fois réimp. ; *Dictionn. des arts et des sciences, pour servir de supplément au Dictionn. de l'Acad.*, Paris, 1694, 1720 et 1732, 2 vol. in-fol. ; *les Métam. d'Ovide mises en vers fr.*, Paris, 1697 et 1700, 3 vol. in-12, fig., Liége, 1698, 3 vol. in-8 ; *Observ. de l'acad. fr. sur les rem. de M. de Vaugelas*, Paris, 1704, in-4, La Haye, 1705, 2 vol. in-12 ; *Dictionn. univ. geogr. et hist.*, Paris, 1708, 3 vol. in-fol. On lui doit encore une édit. augm. de l'*Hist. de la monarchie française sous le règne de Louis XIV, par Riencourt*, Paris, 1697, 3 vol. in-12.

CORNEILLE (MICHEL), peintre et grav., né en 1642 à Paris, où il m. en 1708, profess. à l'académie de peinture, avait reçu les prem. leçons de son père, l'un des douze prem. memb. de l'académie, et a travaillé principalem. aux maisons roy. de Versailles, Meudon et Fontainebleau. Il peignait dans le goût des Carrache, dont il était grand admirateur. — CORNEILLE (J.-B.), frère du précéd., et comme lui professeur à l'acad. de peinture, travailla surtout pour les églises de Paris, et m. en 1695. Il a pub. des *Elemens de peinture pratique*, 1684, in-12.

CORNEILLE DE BLESSEBOIS (PIERRE), poète dramat. et romancier franç. du 17e S., est aut. des ouv. suiv. : *Les soupirs de Siffroi*, trag. ; *Eugénie*, id. ; *la Victoire spirituelle de la glorieuse Ste reine... sur le tyran Olibre*, id. ; *Marthe Le Haier*, coméd. ; *le Filou réduit à mettre cinq contre un*, id. ; *la Corneille de Mlle de Scay*, id. ; *le Lion d'Angelie*, roman div. en 2 parties, 1 vol. in-12. Ces diff. pièces ont été imp. de 1675 à 1686.

CORNEJO (PIERRE), histor. espag., m. en 1618, était en France du temps de la ligue, dont il se montra zélé partisan ; il en a écrit l'*Hist.* depuis 1585 jusqu'en 1590, pub. sous ce titre : *Compendio y breve relacion de la liga*, etc., Paris, 1590, Madrid, 1592, in-8. On a encore de lui une *Hist. des guerres de Flandre*, trad. de l'espagnol en franç. par Chapuys, Lyon, 1578, in-8.

CORNELIA, de l'illustre famille du même nom, est fameuse dans les annales de Rome par un crime que plus. écriv. révoquent en doute. Elle était, suivant quelq. hist., à la tête de cette réunion de dames romaines qui formèrent et exécutèrent le complot d'empoisonner leurs maris, en profitant de l'épidémie dont Rome était affligée en l'an 423 de la républ. Dénoncées par une esclave qui les avait aidées dans leurs préparations, Cornelia et ses complices, burent les potions qu'elles réservaient à de nouvelles victimes, et échappèrent ainsi à la honte du supplice.

CORNELIE, *Cornelia*, fille du prem. Scipion l'Africain, et mère des deux Gracchus (Tiberius et Caius), prit un soin particulier de leur éducation ; mais on peut lui reprocher d'avoir trop excité leur ambition, qui devint fatale à la république et à eux-mêmes. Cette femme illustre eut la gloire de se voir ériger, de son vivant, une statue en bronze, avec cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum*. Ptolémée, roi d'Egypte, lui ayant fait proposer de l'épouser, elle répondit qu'elle était plus flattée d'être la veuve d'un romain distingué, que reine des Egyptiens.

CORNÉLIE, première vestale sous le règne de l'emp. Domitien, fut convaincue d'inceste et enterrée vive. Suivant Pline, Domitien, pour illustrer son règne par le supplice d'une vestale, fit condamner Cornélie sans lui permettre de parler pour sa défense. — L'hist. romaine signale encore deux Cornélie, l'une femme de Pompée, l'autre 2e femme de Jules César, qui prononça son *Oraison funèbre* au *Forum*.

CORNELIO (FLAMINIO). V. CORNARO ou CORNER.

CORNELIO (THOMAS), né à Roveto, près de Cosense, en 1614, eut des relations avec Torricelli et Cavalieri, avec lesquels il alla conférer sur la physique et les mathém. En revenant de ce voyage, il fut nommé prof. de l'univ. de Naples, et annonça plusieurs découv. importantes. On croit qu'il a précédé Haller dans celles de l'irritabilité des muscles et du mouvement péristaltique des intestins. Il en parle dans un ouv. intit. *Progymnasmata physica*, Venise, 1663, in-8. M. à Naples en 1684.

CORNELIS (CORNEILLE), peint. holland., né à Harlem en 1562, apprit les prem. principes de son art dans cette ville, et forma ensuite le dessein d'aller en Italie ; mais div. obstacles ayant interrompu son voyage, il revint sur Anvers, où il s'ar-

rêta et perfectionna son talent à l'école de F. Porbus et de G. Coignet (*v.* ces noms). Il peignait avec un égal succès l'hist., le portrait et même les fleurs. De retour à Harlem, il s'y fixa jusqu'à sa mort, arrivée en 1638. Ses tableaux sont nombreux, et d'un prix élevé. On cite comme les plus remarquables celui qui représente *la compagnie des arquebusiers de Harlem* (c'est une réunion de portraits); un *Déluge; Cadmus et le Dragon; Vénus caressant son fils; Cérès et une Nymphe*, etc. Muller et Goltzius ont gravé d'après cet artiste. — Henri Cornelis, son frère, sculpt. et peintre, voyagea en Italie et en Espagne, où il a laissé quelq. tabl. de marine et de paysage.

CORNELIUS COSSUS. V. Cossus.

CORNELIUS SEVERUS, poète lat., contemp. d'Ovide, avait commencé un poëme sur la guerre de Sicile, que la mort ne lui permit pas de terminer, et qui lui eût mérité, au dire de Quintilien, la seconde place après Virgile. Il ne reste de lui qu'un poëme sur l'*Etna*, long-temps attribué à Virgile, et un fragm. sur *la Mort de Cicéron*. L'*Etna* a été trad. en franç. par Sérionne avec les *Sentences* de P. Syrus, Paris, 1736, in-12, avec le texte lat. et des notes, carte et plan.

CORNELIUS (Cneus), ingén. rom., contemp. de Vitruve, fut chargé par Auguste de la confection et de l'entretien des machines de guerre employées dans les armées romaines. — Cornelius (C. Pinus), peintre romain, né dans le 1er S. de l'ère chrét., fut chargé par Vespasien, de concert avec Attius Priscus, des peintures du temple de l'Honneur et de la Vertu que cet empereur faisait rétablir. — Apulée cite trois artistes du même nom, deux architectes du prénom de *Publius*, et un sculpt. du prénom de *Saturninus*.

CORNELIUS-NEPOS, histor. latin, né près de Vérone dans le 1er S. av. J.-C., fut l'ami de Cicéron et d'Atticus, et écrivit plus. ouv. dont il ne reste plus que des fragmens et celui int. *Vies des grands capitaines de l'antiquité*. Bien que la plupart des érudits s'accordent à attribuer ce dern. écrit à notre historien, ce ne serait, suiv. M. Walkenaer, que l'abrégé fait par Æmilius Probus de l'écrit plus considérable composé par Cornelius-Nepos (de même que Florus a abrégé Trogue Pompée). En effet, tous les MSs. de ces *Vies* portent en tête le nom d'Æmilius Probus, et c'est sous ce nom que les éd. André Asola, Longueil et Lambin, les ont publ. M. Walkenaer (*Biographie univers.* de Michaud) entre à ce sujet dans des détails qui paraissent justifier son assertion. Nous nous bornerons à citer les principales éditions de cet ouv. : la prem. parut à Venise en 1471, in-4 : elle porte ce titre : *Æmilii Probi viri clarissimi de vitâ excellentium liber*, etc.; l'édit. donnée par MM. Descuret et J.-V. Leclerc en 1820, est la plus estimée : elle fait partie des *Classiques lat.* de M. Noël Lemaire. Il en a paru plus. en Allemagne avec des notes allem. La dern. trad. en cette langue est celle de M. Feder, 1800, in-8. La trad. angl. de John Clarke, Lond., 1726 ou 1732, est estimée à cause des notes. On compte jusqu'à dix trad. franç., dont la dern. est de l'abbé Paul, 1781 et 1807, in-12. Les fragmens qui nous restent appartient aux ouv. suivans : *Trois livres de Chroniques*, cités par Aulu-Gelle et Solin; *Exemples*, cité par Aulu-Gelle; *Hommes illustres*, dont Aulu-Gelle et Macrobe font mention; *Vie de Cicéron; Historiens grecs; Recueil de Lett. à Cicéron*, cité par Lactance. Des citations faites par Pline font présumer que Cornelius-Nepos avait composé une hist. ou traité de géographie dont on ignore le titre.

CORNELIUS *à Lapide*. V. Pierre (de La).

CORNELIUS (André), écrivain hollandais du 16e S., a publié dans cette langue la *Chronique de la Frise* de Ocko van Scharl, Leeuwarde, 1597, in-fol. Une nouv. édit. a paru en 1752, in-4.

CORNELIUS ou CORNEILLE (Antoine), licencié en droit, né en Bourgogne dans le 16e S., est aut. d'un livre très-rare int. *Infantium in limbo clausorum querela adversus divinum judicium; Apologia divini judicii; Responsio infantium et æqui judicii sententia*, Paris, 1531, in-4.

CORNEO (Pierre-Phil.), jurisc. italien, né à Pérouse dans le 14e S., professa le droit dans cette ville, ensuite à Ferrare et à Pise, où il mourut en 1462. On a de lui des *Comment.* latins sur le code, 4 vol. in-4.

CORNET (Nicolas), doct. en théol. de la faculté de Paris, né à Amiens en 1592, m. à Paris en 1663, refusa d'être le confesseur du cardinal de Richelieu, et dénonça à la faculté de théolog., en qualité de syndic, des propositions qui lui avaient paru suspectes dans les thèses de quelques jeunes bacheliers. Parmi ces propositions se trouvaient les cinq condamnées depuis comme extraites du livre de Jansenius intit. *Augustinus*. On attribue à ce docteur la préface des *Methodes de controverse*, le meilleur des ouv. du card. de Richelieu.

CORNETO (Adrien, card. de). V. Castellesi.

CORNETTE (Claude-Melchior), médecin et chimiste, né à Besançon en 1744, fut reçu à l'acad. des sciences en 1779. Attaché comme méd. à Mesdames, tantes du roi Louis XVI, il suivit ces princesses en Italie à l'époque de la révol. de France, et mourut à Rome en 1794. Cornette a laissé plus. *Mémoires* intéressans (sur des objets de chimie), insérés dans le rec. de ceux de l'acad. des sciences.

CORNHERT ou COORNHERT (Dideric), grav., publiciste et litt. holl., né à Amst. en 1522, s'établit d'abord à Harlem comme grav. en taille-douce, et publia, d'après différens peintres hollandais, un gr. nomb. d'estampes encore recherchées aujourd'hui. Dégoûté du burin, ou plutôt entraîné par le désir d'étendre ses connaissances morales, il apprit ensuite le latin, devint notaire public, puis conseiller pensionnaire de la ville de Harlem, et chargé succ. de plus. missions importantes et fort difficiles. Il avait déjà publ. des trad. holl. de quelq. écrits de Cicéron, de Sénèque et de Boëce, lorsqu'il fut chargé par Guillaume d'Orange de composer le prem. manifeste de ce prince contre le joug espagnol en 1566. La duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, ayant appris que Cornhert était l'aut. de cet écrit, le fit incarcérer à La Haye en 1568. Rendu à la liberté, il se réfugia à Clèves, où il reprit le burin pour vivre. Les états de Hollande lui confièrent en 1572 les fonct. de secrét. d'état; mais il fut bientôt contraint à s'expatrier de nouveau. Il retourna à Clèves, où le prince d'Orange continua d'employer sa plume; mais, persécuté de nouveau, il chercha un asile dans la ville de Gouda, où il mourut en 1590. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. de politique, de controverse, et quelq. autres de littér. en vers et en prose, tous recueillis sous le titre d'*Œuvres*, Amsterdam, 1630, 3 vol. in-fol. Cornhert fut lié avec les sav. et les hommes d'état holland. les plus distingués de son siècle, et il doit être regardé comme l'un des restaur. de la langue et de la littér. de son pays. — Ses deux frères, Clément et François, rendirent des services signalés à leur patrie. Le dern. fut condamné, en 1568, à un bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens par arrêt du tribunal que le duc d'Albe avait créé à Bruxelles; mais, dix ans après, la ville d'Amsterdam, affranchie du joug espagnol, le rappela et l'admit au nombre de ses magistrats.

CORNIANI (Jean-Baptiste), né en 1742 à Orzinovi, près de Brescia, est l'auteur de deux pièces très-applaudies sur tous les théâtres de l'Europe : *il Matrimonio segreto*, et *l'Inganno Felice*, mises en musique par Cimarosa et Paesiello. On lui doit aussi un *Essai sur la poésie allemande*; un autre sur *Lucien*; une *Analyse du goût*; et quelques *Dissertat.* d'agriculture. Son plus grand ouv. est celui qu'il a intit. *Secoli della letteratura italiana*,

Brescia, 1804 et suiv., 9 vol. in-8, et dont son compatriote, M. Ugoni, est occupé à donner une suite. M. en 1813.

CORNIFICIUS, poète latin dont on a perdu les ouv., fut ami de Cicéron, comme le prouvent plusieurs lettres de cet orateur. Sa sœur, Cornificia, est citée également pour son esprit et ses connaissances. « La science, disait-elle, est la seule chose indépendante de la fortune. »

CORNILLE ou CORNEILLE ENGELBRECHTSEN (N.), peintre hollandais, né à Leyde en 1468, m. en 1533, réussit également dans les compositions à l'huile, à fresque et en détrempe, et forma une école distinguée d'où est sorti le célèbre Lucas de Leyde. — CORNILLE KUNST, fils du précédent, né à Leyde, m. en 1544, fut élève de son père et hérita de ses talens. On cite, comme ses meilleurs ouvrages, un *Portement de croix*, et une *Descente de croix* entourée de petits tableaux séparés qui représentent les douleurs de la Vierge. — CORNILLE (N.), dit *le Cuisinier*, frère du précédent, passa en Angleterre sous le règne de Henri VIII, et devint peintre de ce monarque. Ses tableaux, parmi lesquels se trouvent plusieurs portraits, sont estimés. Descamps mentionne de cet artiste *la Femme adultère*, tableau qu'il avait composé à Leyde avant son départ pour l'Anglet.

CORNILLEAU (JEAN), imprim. de Paris, au 16e S., a pub. des édit. estim. de l'ouv. de Gaguin, *sur l'Hist. de France*, du *Dictionn. de Calepin* et du *Recueil des conciles généraux*, en 2 vol in-f.

CORNPUTT (ABRAHAM van den), minist. prot., né à Dordrecht en 1599, m. en 1670, a écrit quelq. ouv. théolog. en holland., dont les plus remarq. sont: *le Tribunal divin*, 1 vol. in-8; une *Vie de Melanchthon*, et un *Traité* ou *Dissertation* où il recherche si St Pierre a jamais été à Rome. — Un autre CORNPUTT (Jean van den), de la famille du précéd., né à Breda en 1542, m. en 1611, fut un des capitaines qui secondèrent vaillamm. Guillaume d'Orange dans la guerre de l'indépendance hollandaise. Chargé de la défense de d'Aumoyck en 1580, il soutint le siége jusqu'à la dern. extrémité, et sauva cette ville par sa fermeté et sa persévérance.

CORNU (PIERRE de), conseiller au parlem. de Dauphiné, m. vers 1615, a pub.: *OEuvres poétiques*, Lyon, 1583, in-8; *Tabulæ histor. ac triumphales et ferales Henrici IV, Gall. regis*, ibid, 1615, in-fol et in-4. Il avait formé un *Recueil* des arrêts rendus par le parlem. de Grenoble; mais cet ouvr. n'a point été imprimé.

CORNUÈRE (F.-GASP.), de l'ordre des frères-prêcheurs au 17e S., a publié: *le Monde renversé sens dessus dessous*, traduit de F.-J. d'Affinat d'Aeuto, Paris, 1610, in-8.

CORNUOLE (GIOV. delle), c'est-à-dire *Jean des Cornalines*, ainsi nommé de sa profession de graveur en pierres fines, m. à Florence vers le milieu du 16e S., doit être mis au nombre des artistes modernes qui ont su le mieux imiter les Grecs et les Romains dans l'art de graver les pierres fines. L'un des plus célèbres ouv. sortis de ses mains fut le portrait de Savonarole. Il travailla principal. pour Laurent de Médicis. Ses camées sont encore très-recherchés aujourd'hui.

CORNUTI (JACQ.-PHIL.), méd. et botan. du 17e S., né Paris, m. en 1651, a laissé: *Canadensium plantarum.... hist.*, Paris, 1635, in-4; ouv. qui valut à l'aut. un hommage poét. (en lat.) de Guy Patin (*v.* ce nom), mais en faveur duquel l'inexorable antagoniste de l'émétique ne se crut pas obligé de pardonner à Cornuti le malheureux emploi qu'il avait fait de ce médicam. sur la personne de mad. d'Aligre.

CORNUTUS (ANNÆUS), phil. stoïcien, né à Leptis en Afrique, ouvrit à Rome, sous le règne de Néron, une école célèbre d'où sortirent Lucain et Perse. Il fut exilé, vers l'an 56 de l'ère chrét., par le tyran, qui l'avait consulté sur son projet d'écrire en vers l'*Hist. rom.*, et dont il ne crut pas devoir ménager l'orgueil. On a de Cornutus, sous le nom de *Phurnutus*, un *Traité de la nature des Dieux*, plus. fois imprim. avec d'aut. ouv., et dont jusqu'ici la meilleur édit. est celle de Gale, dans les *Opusc. mythol. phys. et ethica*, Cambridge, 1671, et Amsterd., 1688, in-8, gr. et lat. La Biblioth. roy. possède des MSs. préparés par Villoison pour une nouv. édit. de ce livre, qu'il regardait comme l'abrégé de la théol. des stoïciens: il serait à désirer qu'elle vît enfin le jour.

CORNWALLIS (CHARLES chev.), diplomate anglais et homme d'état sous le roi Jacques Ier, né en 1630, avait été très. du prince Henri, dont il a écri la *vie*. — Le chev. Guill. CORNWALLIS, son fils, est aut. d'un petit ouv. écrit dans la manière de Montaigne, et dont le principal mérite est de faire connaître plus. particularités sur son aut., qui ne néglige aucune occasion d'y parler de lui-même. La prem. édit. parut à Londres en 1616, sous ce titre: *Essays*, etc., in-4.

CORNWALLIS (CHARLES, marquis et comte de), général angl., né en 1738, m. en 1805 à Ghazepour (prov. de Bénarès), gouv.-génér. de l'Inde, memb. du conseil privé et gr. maître de l'artillerie, avait fait ses prem. armes en Allemagne, dans la guerre dite de *sept ans*, pend. laquelle il se fit connaître par sa bravoure sous le nom de *lord Broome*. Nommé colonel, puis membre des communes en 1761, enfin successeur de son père à la chambre haute, l'année suiv., et chamb. du roi, il ne joua pas un rôle moins important dans la guerre d'Amérique, où il seconda vaillamm. le génér. Clinton (*v.* ce nom), et se distingua successiv. aux affaires de Germentown et de Redbank, à la prise de Charlestown en 1780, et près de Cambden, où il défit le général Gates, vainqueur de Burgoyne. Il obtint encore de nouv. avantages, et l'Angleterre souriait à l'espoir de voir l'Amérique entièrement soumise, lorsque les secours envoyés par la France aux colonies changèrent enfin la face des choses: le général Lafayette commandait un corps chargé de faire face au marquis de Cornwallis, et celui-ci reçut bientôt de Clinton l'ordre de concentrer ses forces sur divers points, entre autres à Yorktown, où, faute de secours, l'armée anglaise, forte de 8000 hommes, fut obligée de mettre bas les armes et de se rendre (19 oct. 1781). Malgré cet échec et les plaintes graves qui furent adressées au gouvern. par le général Clinton (plus. *mém.* furent pub. de part et d'autre), Cornwallis n'encourut point de disgrâce; il fut même nommé gouv.-génér. de Bengale en 1786; et après plus. expéd. brillantes contre Tippo-Saëb, qui perdit une partie de ses possess. par le traité du 16 mars 1792, il fut rappelé en Angleterre et envoyé en qualité de vice-roi en Irlande, où il parvint à calmer les troubles par la douceur et la sagesse de son administ. C'est deux ans après son retour d'une légation en France, où il avait été chargé de pleins pouvoirs pour négocier les conditions du traité d'Amiens (27 mars 1802), qu'il fut nommé gouvern. génér. de l'Inde: l'assemblée générale de la compagnie angl. dans ces vastes contrées lui avait voté en 1797, comme témoignage de reconnaiss. pour les éclatans services qu'elle en avait reçus, une pension viagère de 5,000 liv. sterl. (125,000 francs); et la même année il avait reçu de la ville de Londres un diplôme de membre *de la Cité*, titre réservé au mérite du premier ordre.

COROEBUS, Eléen dont le nom s'est conservé parce qu'il servit à désigner la 1re olympiade. C'est de l'époque où il remporta le prix de la course du stade, 776 avant J.-C., qu'on commença à donner une marche régulière aux jeux olympiques, institués depuis environ 60 ans par Lycurge et Iphitus, et qui dès-lors furent célébrés tous les 4 ans. Le prix de la course ayant été établi le premier, on

décida que chaque olympiade serait désignée par le nom de celui qui l'obtiendrait.

CORONA (LÉONARD), peintre de l'école vénitienne, né en 1561 à Murano, m. en 1605, exécuta plus. tabl. dont les plus estimés sont une *Annonciation* et un *Crucifiement*.

CORONA (CAMILLE), né à Rome en 1747, exerçait la profess. de médecin lorsque la répub. rom. fut installée dans les états de l'Église. Partisan ardent des nouvelles idées, il fut successivement nommé ministre des affaires étrangères, de l'intérieur et président du tribun. Au retour du gouvernement pontif. il vint chercher un asile en France, et il m. à Paris en 1817.

CORONEL (ALPHONSE), seign. espag. du 14e S., souleva dans l'Andalousie un parti puissant contre Pierre-le-Cruel, qui le fit mettre à m. en 1353, après avoir emporté d'assaut la ville d'Aguilar, où il s'était enfermé avec d'autres seigneurs rebelles. —Dona MARIA, sa fille, épouse de Jean de La Cerda qui avait pris les armes avec son père et qui eut le même sort, se mutila le visage à coups d'épée afin de se soustraire aux désirs criminels du roi, qui, sur la renommée de ses charmes, voulait l'enlever d'un monastère de Séville où elle s'était réfugiée : elle parvint ainsi à éteindre l'odieuse passion du monarque.—ALPHONSINE, autre fille d'Alphonse, devint la maîtr. de Pierre-le-Cruel, qui l'abandonna après l'avoir déshonorée. — CORONEL (Paul), profess. de théol. à Salamanque, né à Ségovie, m. en 1534, eut part à l'édit. des bibles d'Alcala, dont le card. Ximénès avait confié le soin aux meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI (MARC-VINCENT), génér. des minimes et géographe du 18e S., né à Venise, où il m. en 1718, avait fait différens voyag., entre autres à Paris où il exécuta pour le card. d'Estrées deux grands globes qu'on voit encore à la Biblioth. roy., et il fonda dans sa patrie une acad. cosmographique, dont les membres prirent le nom d'*argonautes*. Doué de plus de facilité que de profond., Coronelli fut un des plus féconds aut. de son époque; on a de lui, outre quatre cents cartes geograph. environ, avec leurs explicat. en plus. vol., un grand nombre d'ouvr. dont les plus connus sont : *Isola di Rodo geogr., storica, antica e moderna*, etc., Venise, 1685, 1688, 1702, in-fol. et in-8, avec cartes; *Mem. istor. geogr. del regno della Morea, Negroponte e luoghi adjacenti*, ibid., 1685, in-fol., avec cartes et fig., souv. réimp. et trad. en div. langues: la trad. franç. parut en 1686; *Conquista della ser. rep. di Venezia nella Dalmazia, Epiro e Morea*, ibid., 1685, in-f.; *Atlante veneto*, ibid., 1690, in-f., dont il donna un supplém. en 1696 sous le tit. d'*Isolario*, etc., 2 vol. in-fol. avec 310 pl.; *il Portolano della mare*, ibid., 1698, in-fol.; *Synopsis rerum ac temporum eccles. Bergomensis*, Colog., 1696, in-8; *Biblioth. univ. sacro-profana*, sorte d'encycl. par ordre alphab., non achevée, et dont il n'a paru que 7 vol. qui ne complètent pas la lettre C : la science n'y a rien perdu.

CORONIS (myth.), nommée aussi Arsinoé, fille de Phlégias, roi des Lapithes, était mère d'Esculape, qu'Apollon tira de ses flancs après l'avoir immolée, ainsi que le jeune Ischys, pour punir son infidélité.— CORONIS, fille d'un roi de la Phocide, conjura Minerve de la soustraire aux importunités de Neptune, et la déesse la changea en corneille.

COROU-BEI, d'abord esclave, puis offic. dans les troupes de Seif-ed-Daulah (*v.* ce nom), souv. d'Alep, s'empara de l'autorité après la mort de son maître en l'an 968 de J.-C. Assiégé ensuite dans Alep par les troupes de l'emper. grec, il se tira de ce mauvais pas en consentant à payer un tribut annuel, et maintint son usurpation jusqu'en 977. A cette époque, un de ses affranchis qu'il avait choisi pour vézir, conspira contre lui, l'enferma dans un fort et se fit reconnaître sulthan d'Alep. On suppose que Corou-Bei m. dans les fers.

CORRADINI (ALOYSIO), juriscons. ital., né à Padoue en 1562, m. en 1618, enseig. le droit dans sa patrie. Antiquaire fort instruit et très-consulté, il a laissé une hist. chronolog. des emper. par les médailles, intit. : *Series Cæsarum ex numismatis*.

CORRADINO DALL' AGLIO (JEAN-FRANÇOIS), poète vénitien du 18e S., s'est fait connaître par une imposture littéraire des plus hardies. Il pub. à Venise, en 1758, petit in-fol., une nouv. édit. de Catulle sous ce tit. : *C. Valer. Catullus in integrum restitutus ex MS. nuper Romæ reperto*, etc., etc., et remplit cette prétendue édition, des versions les plus étranges de sa composition. Mais l'imposture fut signalée par la plupart des savans du temps. Il avait pub. auparav. un recueil de poésies italiennes et latines, Venise, 1741, in-4, dans lequel il se trouve une trad. en vers ital. du poème de Coluthus (*v.* ce nom), l'*enlevem. d'Hélène*.

CORRADINO (PIERRE-MARCELLIN), cardinal, né en 1658 à Sezza, dans l'état romain, m. à Rome en 1743, suivit d'abord la carrière de la jurisprud. et s'acquit une grande réputation. Il prit ensuite l'habit ecclés., et le pape Clément XI l'honora de la pourpre en 1721. On a de lui : *Vetus Latium profanum et sacrum*, Rome, 1704, 2 vol. in-fol., réimp., ibid., 1745, 10 vol. in-4; *de civitate et ecclesiâ Setinâ*, Rome, 1702, in-4 : c'est une hist. civile et ecclés. de la patrie de l'auteur.

CORRADO (SÉBASTIEN), profess. de belles-lettres à Bologne, d'éloquence grecq. et latine à Reggio, m. dans cette ville en 1556, est aut. des ouv. suiv. : *in M. T. Cicerone quæstura*, Venise, 1537, in-8, très-rare; *Egnatius, sive quæstura*, Bologne, 1555, in-8, Bâle, 1556, Leyde, 1667, in-12, Leipsig, 1754, in-8. On a encore de lui des édit. du *Brutus*, de *Ciceron*, Florence, 1552, in-fol.; des *Epistolæ ad familiares*, Bâle, 1540, Paris, 1556, in-fol.; *ad Atticum*, Venise, 1544, in-fol.; une édit. de *Valère-Maxime*, ibid., 1545, in-8; un *Comment. sur le prem. liv. de l'Enéide*, Florence, 1555, in-8; une *Vie de Virgile*, imp. avec l'édit. de Taubmann, 1618, in-4; *Opuscules pseudonymes de Platon*, trad. en lat. et impr. avec les œuvres de ce philosophe, trad. par Marsile Ficin (*v.* ce nom).

CORRADO (QUINTO MARIO), littérat. italien, né en 1508, dans le roy. de Naples, professa la rhétorique, la poésie, la philosophie et le droit dans plus. villes, fut secrétaire de plus. cardin., vicaire-général de l'archev. de Brindes, et m. à Oria sa patrie en 1575. Il a laissé plus. ouv. dont les princip. sont : *Epistolarum lib. VIII*, Venise, 1565, in-8; *de Linguâ latinâ lib. XII*, Venise, 1569, in-8, nouv. édit. augm., Bologne, 1575, in-4, *de copiâ latini sermonis*, Venise, 1582, in-8.

CORRADO (PIRRO), en lat. *Pyrrhus Corradus*, théol. ital., né en Calabre au 17e S., fut protonotaire apostolique, chanoine de la cathédrale de Naples, etc. On a de lui : *Praxis beneficiaria*, Naples, 1656, in-fol.; *Praxis dispensationum apostolicarum*, Cologne, 1672, 1678, 1716, Venise, 1735, in-fol. — Un autre CORRADO (François), auditeur de rote, puis card., m. en 1666, a laissé un rec. de decis. du trib. de la rote.

CORRADO (CHARLES), peintre ital., né à Naples en 1693, apprit le dessin dans sa patrie, se rendit ensuite à Rome, où il exécuta plus. tableaux estimés, voyagea ensuite dans quelq. autres villes d'Italie, passa en Espagne, où il fut chargé de différens ouv. pour le roi, et revint ensuite à Naples, où il m. en 1768.

CORRARO (ANTOINE), en latin *Corrarius*, card. et littérat. vénitien du 15e S., né à Venise en 1359, fut évêque de Bologne et d'Ostia avant de recevoir la pourpre des mains de Grégoire XII, son oncle, qui l'envoya comme légat en France et en Allemagne. Il m. à Padoue, en 1445. Étant

doyen du sacré collége, il avait été à Venise un des instituteurs de la congrég. de St-George *in Alga*, et il lui légua une riche collection de MSs. — Son neveu, Grégoire Corraro, composa, à sa louange, un opuscule intit. *Soliloquium ad Deum de vitâ et obitu Antonii episcopi Ostiensis.* — Un autre Ant. CORRARO, également Vénitien, m. en 1445, était de l'ordre des dominicains, et avait occupé les siéges épiscop. de Brescia et de Ceneda.

CORRARO (GRÉGOIRE), neveu du cardinal Antoine, né à Venise en 1411, fut protonotaire apostolique, puis patriarche de Venise, et m. en 1464. On a de lui *Progné*, tragédie, impr. pour la prem. fois, Venise, 1558, et les ouvr. suivans restés MSs. jusqu'au commencement du 19e S. : 3 *Discours en vers (sermones)*, trad. en ital. par J.-A. Moschini et pub. avec le texte latin, le premier sous le titre : *dell' educare la prole*, Venise, 1804; les deux autres intit. : *Dell' importanza di fuggire le colpe leggiere*, et *la buona condotta della vita può sola tener in freno la lingua del volgo*, ibid., 1809. On peut voir la liste des autres écrits de Corraro dans les *Notizie delle opere degli scrittori veneziani*.

CORREA (dom PÉLAGE-PÉREZ), capit. portug. dans le 13e S., conquit un gr. nombre de places dans le roy. des Algarves, dont les Maures étaient maîtres alors. Passé ensuite au service de Ferdinand III, roi de Castille, il fit la guerre en Andalousie (prov. également occupée par les Maures), et s'empara de Séville après 16 mois de siége, en 1248. Il m. en 1275, avec la réputation de prem. capitaine de son temps.

CORREA (THOMAS), poète, rhéteur et grammairien, né à Coimbre (en Portugal), dans le 16e S., professa successiv. à Palerme, à Rome, à Bologne, et m. dans cette même ville, en 1595. Il a laissé les ouv. suiv. : *in lib. de arte poeticâ Horatii explanationes*, Venise, 1587, in-8; *De toto eo poematis genere quod epigramma vulgò dicitur*, etc., ibid., 1569, in-4, réimpr. à Bologne, 1590, in-4, sous ce titre : *de Epigrammate; de Prosodiâ et versus componendi ratione; de Elegiâ*, Bologne, 1590, in-4; *de Eloquentiâ lib. V*, ibid., 1591, in-4. Ghilini et dom Caramella lui attribuent plus. autres écrits en prose et en vers.

CORREA DE SAA (SALVADOR), amiral portugais, gouvern. du Brésil, né à Cadix en 1594, augmenta et embellit la ville de St-Sébastien et fonda celle de Pernagua dans cette colonie. Vice-amiral des côtes du Sud, il remporta plus. victoires sur les Hollandais dans les mers d'Afrique, et fit rentrer toute la côte australe de l'Afrique sous la domination des Portugais. En mémoire de ces exploits, Jean IV lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres* pour support. Il m. à Lisbonne en 1680.

CORREA (LOUIS), historien espagn., servait dans l'armée qui s'empara du royaume de Navarre, et écrivit l'histoire de cette conquête, imprimée à Tolède sous le titre de : *Conquista del reyno de Navarra*, 1513, in-fol. — CORREA (Gaspard), hist. portugais, est aut. d'une *Historia da India* conservée MS. en 4 vol. in-fol. dans plus. biblioth. de Portugal. — CORREA de ARANJO (François), écriv. espagnol du 17e S., est aut. d'un traité int. : *Musica practica y theórica de organo*, Alcala, 1616, in-fol. — CORREA (Emmanuel), jésuite portugais, né à Loanda en Afrique, professa les bell.-lett. et la théol. morale et scol. dans l'univ. d'Évora, en Portugal, et devint prov. et assist. du gén. de son ordre à Rome, où il m. en 1708. On a de lui un ouv. int. : *Idea consiliarii*, Rome, 1712, réimpr. en 1752, in-fol. — Un autre CORREA (Emmanuel), jésuite portug., né en 1712, fut envoyé en Amérique, et professa la philos. et la théol. à Pernambuco et à San-Salvador, dans le Brésil. Après l'attentat commis contre le roi de Portugal, en 1758, Corréa fut arrêté avec tous ses confrères, transporté à Lisbonne et déporté ensuite à Rome, où il m. en 1789. Sa *Vie* a été écrite en latin, Rome, 1789, in-12. On y trouve de curieux détails sur les évènemens qui provoquèrent la suppression des jésuites. — Plus. autres ecclésiastiques portugais du même nom ont pub. divers ouvrages ascétiques peu dignes d'être mentionnés.

CORREAL (don GABRIEL), théologien espagnol et chanoine de Zamora au commencement du 17e S., est auteur des ouvr. suivans : *La prodigiosa historia de los dos amantes Argenis y Poliarcho*, Madrid, 1626, in-4; *La Cinthia de Aranjuez*, ibid., 1629, in-8.

CORREAS (GONZALÈS), profess. de langues gr., hébr. et chald. à l'univ. de Salamanque, dans le 17e S., a laissé les ouv. suiv. : *Prototupi in graicam linguam grammatici canones*, Salamanque, 1600, in-8; *Trilingue de tres artes de las tres linguas castellana, latina y griega*, ibid., 1627, in-8; *Ortografia kastellana nueva y perfecta; juntamente el manuel de Epikteto y la tabla de Kebes, filósofos estoikos, konforme al orixinal greko-latino*, etc., Salamanque, 1630, in-8. Le but de Correa était d'introduire dans l'ortographe de la langue espagnole les mêmes réformes tentées depuis pour la langue franç. par l'abbé de St-Pierre (*v.* ce nom).

CORRÉGE (ANTOINE ALLEGRI, dit le), ainsi appelé du nom de sa ville natale (Correggio dans le Modénois), célèbre peintre ital., et fondateur de l'école lombarde, né en 1494, fut le créateur de la belle entente du clair-obscur et des raccourcis, et sera toujours l'un des plus grands modèles du genre suave et gracieux, dont il avait fait le but principal de ses observations et de ses études. On ignore auprès de quel maître ce grand artiste prit ses premières leçons; mais il est certain qu'il dut surtout son talent au génie dont la nature l'avait doué : attaché en quelque sorte au sol natal par les besoins de sa famille, dont il était l'unique soutien, il ne vit ni Rome, ni Florence, et peignit toujours à Parme et dans la Lombardie. Il n'exigeait (ou plutôt n'obtenait) qu'une rémunération modique pour ses immortels travaux, d'où l'on a inféré qu'il en ignorait lui-même le prix; mais comment concilier une telle opinion avec ces mots que l'histoire a conservés, et qui lui échappèrent après une longue extase devant un tableau de Raphaël : « *Anch'io son pittore!* — Et moi aussi je suis peintre! » Cette exclamation prouve au moins qu'il sentait toute l'étendue de son génie; et s'il vécut dans l'indigence, n'en attribuons pas uniquement la cause à son empressement à alléger chez les autres le poids de la misère sous lequel il gémissait lui-même; mais rappelons-nous qu'il ne trouvait dans sa patrie d'autres Mécènes que des moines aussi avares qu'opulens. Après 10 ans d'un travail assidu, il avait terminé la *coupole* et le *dôme* de St-Jean, et la somme qui lui avait été promise pour ces chefs-d'œuvre ne s'élevait qu'à 9864 fr. de notre monnaie; il ne fut pas moins réduit à solliciter long-temps la fin de ce modique paiement; et lorsque, fatigués de ses visites importunes, ses débiteurs consentirent enfin à l'acquitter; ils lui firent compter en monnaie de cuivre une somme égale à 200 fr. Impatient de la porter à sa famille, Allegri se mit en route avec sa charge, et à peine arrivé à Correggio, il fut saisi d'une fièvre aiguë dont il m. à l'âge de 40 ans. Outre les deux chefs-d'œuvre dont nous avons parlé, il en a produit une foule d'autres dont les plus connus sont : *Le tableau de la Ste famille; un St Jerôme; un Christ detaché de la croix*; une *Madelaine* (à la galerie de Dresde); *l'enfant Jesus*, et *une Antiope endormie* : ces deux derniers ornent maintenant le musée français. On a pub. à Parme : *Pinturas existentes en Parma, en el monasterio de san Pablo*, 1800, gr. in-fol. fig.

CORREGIAJO (Matteo), théol. et clerc régulier de Pavie, m. en 1591, a laissé : *Gerarchia eccles., lib. 12; Della chiesa de' penitenti, lib. 14; Poesie diverse; Dial. dell' amicizia; sermoni sopra l'epistole di S. Paolo; della vera maniera del vincer il Turco*. etc.

CORREGIO (Giberto), général ital. et politique habile du 14e S., fut d'abord chef du parti guelfe à Parme, puis en fut nommé seigneur par les gibelins dont il avait favorisé le retour dans cette ville en 1303. Il m. en 1321 à Castel-Nuovo, après avoir provoqué diverses révolutions dont il ne recueillit point les fruits qu'en attendait son ambition, et détesté des deux partis opposés qu'il avait trahis tour à tour.—Corregio (Azzo), l'un de ses fils, obtint, en 1328, la seigneurie de Parme après en avoir chassé les Gibelins, et tenta, par les mêmes moyens, et avec aussi peu de succès que son père, de se rendre indépendant. La même famille, encore puissante dans les 16e et 17e S., a produit d'autres hommes distingués : le dernier prince de cette maison, qui s'est éteinte dans le 18e S., fut don Siro, que les impériaux dépouillèrent de ses états en 1630 pour avoir embrassé le parti franç. dans la guerre de Mantoue.

CORREUS, chef des Bellovaciens, (habitans de l'ancien diocèse de Beauvais), tribu gauloise renommée par sa valeur, opposa une vigoureuse résistance à César, et périt les armes à la main en défendant la liberté expirante de son pays. V. le 8e liv. ajouté à la *Guerre des Gaules* de César par Aulus Hirtius.

CORRODI (Henri), écriv. allemand, né en 1752, à Zurich, où il professa successivement les mathémat., la philosophie (dans des cours privés), le droit naturel et la morale (au gymnase), m. en 1793, a pub. en allemand un grand nombre d'ouvrages, la plupart anonymes et sur des sujets de philos., de théol. dogm. et d'hist. ecclésiast. dont on trouve la liste dans une *Notice* (en allem.) sur sa *Vie*, pub. à Zurich en 1793, in-8, par Meister. Le recueil de ses *Mem. et disc. philos.* parut en 1786; il rédigeait, depuis 1781, un journal théol. fort goûté, sous le tit. de *Fragm., etc.*

CORROZET (Gilles), impr.-libraire, né en 1510 à Paris, m. dans cette ville en 1568, avait acquis beaucoup d'instruction sans le secours d'aucun maître, et amassa une fortune considérable par la pub. des livres qu'il avait traduits ou composés. Le P. Niceron en donne la liste au nombre de 34, et elle est loin d'être complète. Les princip. sont : *les Antiquités chron. et singularites de Paris*, Paris, Bonfons, 1568, in-8 : c'est la seule édition recherchée de cet ouvr. estimable et l'un des prem. qui aient été écrits sur ce sujet : *les Divers propos mémorables des nobles et illustres hommes de la chrétienté*, Paris, 1557, in-8; plus. fois réimp., et trad. en lat. par Phil. Bosquier, Cologne, 1631, in-8; *le Thresor des hist. de France*, etc., compilat. qui, bien que médiocre, eut un assez grand succès (Jean Corrozet, son petit-fils, la reproduisit avec des addit. consid. en 1628); *le Conte du Rossignol*, en vers, 1646, in-8; *Hist. d'Apollonius, prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4, très-rare, etc., etc.

CORSALI (André), navigat. florentin au service du Portugal au commenc. du 16e S., a laissé une relation de ses voyages dans la mer des Indes en deux *Lettres adressées*, l'une à *Julien de Medicis*, l'autre à *Laurent de Medicis*, trad. en franç. par Gabriel Siméon et impr. dans le 2e vol. du *Recueil de Temporal*, Lyon, 1556, in-fol.

CORSANGE (Jean-François-Jacques), auteur dram., né à Paris vers 1750, m. à Bordeaux le 4 avril 1821, a laissé un recueil de *Pièces de théât.*, Boulogne, 1807 2 vol. in-8, etc.

CORSE (Ile de). La Corse paraît avoir été peuplée d'abord par les Italiens, Liguriens ou Etrusques. Les Carthaginois la soumirent depuis, et les Romains la conquirent sous Scipion. Elle fut successivement ravagée par les Vandales, les Goths, les Lombards, les Sarasins. Sous Charles Martel, vers 725, elle fut envahie par les barons romains de la famille des *Colonna*, qui s'y érigèrent en souv. vers l'an 800. Dans la suite les papes se déclarèrent souverains de la Corse. En 1071 Urbain II la vendit aux Pisans, moyennant une redevance : Gênes disputa cette concession. Innocent II ayant partagé cette île en deux républiques rivales, comme les Pisans ne pouvaient s'accorder avec les Génois, ils cédèrent leur part au pape Urbain IV. Boniface VIII fit dans la suite présent de la Corse aux rois d'Aragon. En 1380, les Corses, jaloux de leur liberté, tentèrent de secouer le joug des Génois qu'ils s'étaient eux-mêmes imposé pour chasser les Pisans et les Aragonois. Gênes, ne pouvant dompter ce peuple rebelle, eut recours à la France, qui le soumit en 1740; mais la guerre recommença après le départ des troupes franç.; en 1745, Pascal Paoli chassa les Génois de plusieurs villes de l'intérieur; mais en 1764, la France ayant fait avec Gênes un nouveau traité par lequel elle s'obligeait à envoyer des troupes pour garder les places occupées par les Génois, les Corses aimèrent mieux remettre en dépôt pour quatre ans leurs places maritimes aux Français. Ce fut à l'expiration de cet arrangement que le duc de Choiseul proposa à la république génoise, fatiguée de commander à un peuple aussi turbulent, de céder ses droits à la France. Le traité fut signé le 15 mai 1768, et le 15 août de la même année Louis XV rendit l'édit de la réunion de la Corse à la France. C'est l'année suivante, à pareil jour, que naquit Bonaparte.

CORSETTI (Antoine), juriscons. italien du 15e S., né à Noto en Sicile, fut audit. de rote à Rome, obtint en 1501 l'évêché de Melito, et m. empois. à Rome en 1503. On a de lui quelq. traités de jurisprudence peu remarquab.—Corsetti (Octave), autre juriscons., né à Palerme en 1538, m. en 1587, fut nommé par Philippe II (roi d'Esp. et des Deux-Siciles) juge du tribunal suprême de Palerme et membre du consistoire de conscience. On a de lui un tr. int. : *Consiliorum feudalium*, in-4; et 4 *diss. de droit* (en latin) insér. dans le recueil de P. de Lune.—Corsetti (Pierre), fils du précéd., suivit la carrière de son père, prit ensuite l'habit relig. et m. à Palerme en 1643. On a de lui plus. écrits dont le plus remarquable a pour tit. *Problema politicum.... de magnanimitate*, etc.

CORSETTI (François), littérat. italien, recteur du séminaire archiépiscopal de Sienne au 18e S., est aut. de *traduct.* en vers de quelques élégies de *Tibulle* et de *Properce*, Sienne, 1745; des *Satires d'Horace*, ibid., 1749; et d'une *Vie de Girolamo Gigli*, ibid., 1745, in-4 : on a aussi de lui quelq. *tragédies de divers auteurs arrangées pour la scène italienne*, ibid., 1756, in-4.

CORSI (Jacques), musicien compositeur, né à Florence dans le 16e S., fut contemp. du poëte Ottavio Rinuccini que l'on regarde comme l'invent. des pièces en musique, appel. depuis *Opera*. Corsi fit la musique des *Amours d'Apollon et de Daphné*, pièce qui eut un grand succès, et qui servit de modèle à l'*Euridice*, représentée quelq. temps après.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), littérat. et savant critique italien, évêque de Venosa et de Sulmone, né en 1686, m. en 1751, a laissé un grand nombre d'ouv. d'érudition critique dont les principaux sont : *De viris illustribus Marsorum*, etc., Rome, 1712, in-4; *Acta SS. martyrum Simplicii, Constantini et Victoriani*, etc., ibid., 1750, in-4. Ces actes ne font point partie de la collection des Bollandistes.

CORSINI (St André), évêque de Fiesoli, né à Florence en 1302, rendit des services éminens au pape Urbain V en apaisant plus. séditions à Fiesoli,

à Florence et à Bologne. Sa charité envers les pauvres, jointe à toutes les vertus apost., lui méritèrent l'amour de ses diocésains : il m. en odeur de sainteté l'an 1373, et fut canonisé par Urbain VIII en 1629. Sa fête se célèbre le 4 fév. La *vie* de ce saint, pub. à Rome, 1620, in-4, par François Venturi, év. de San-Severo, a été abrégée par le P. Maffei, jésuite.

CORSINI (BARTHÉLEMI), poète italien, m. en 1675, n'est connu que par un poème burlesque intitulé : *Torrachione desolato* et par une traduct. d'Anacréon en vers italiens (la prem. qui ait été faite en cette langue) : ces 2 ouvr. ont été imprim. ensemble dans la collection de Prault, Londres, (Paris), 1768, 2 vol. in-12.

CORSINI (LAURENT), pape. V. CLÉMENT XII.

CORSINI (EDOUARD), littér. et antiquaire ital., né en 1702, m. en 1765, professeur de belles-lettres à l'université de Pise, général de l'ordre des clercs réguliers des écoles pies à Florence, l'un des hommes les plus versés dans la philosophie et les antiquités, au 18e S., a laissé un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : *Fasti Attici*, Florence, 1744-61, 4 vol. in-4 ; *Dissertat. IV Agonisticæ*, ibid., 1747, in-4 ; des *Lettres* et des *Dissertat.* dans lesquelles il approfondit plus. points d'antiquité. Tiraboschi, dans sa *Bibl. modenense*, a donné le détail exact des ouvr. de ce savant.

CORSO (RENAULD), littérat. ital., originaire de Corse, naquit à Vérone en 1525, et fut docteur en jurisprudence à l'univ. de Bologne. Ayant éprouvé des chagrins cuisans par suite de la dévastation de ses propriétés pendant la guerre qui éclata entre Paul IV et le roi d'Espagne, et surtout par les infidélités de sa femme, Lucrèce Marchesini, il embrassa l'état ecclésiastique et m. en 1582, évêque de Strongoli. Ses ouvr. les plus remarquables sont : *Dichiarazione sopra.... le rime di Vittoria Colonna*, Bologne, 1542, Venise, 15.8, in-8 ; *Fondamenti del parlar toscano*, Venise, 1549, in-8 ; *Indagationum juris libri tres*, ibid., 1568 ; des *Lettres* et des *Sonnets*.

CORSUTO (PIERRE-ANTOINE), écriv. napolit. du 16e S., a laissé un ouvr. intit. : *Il Capece*, etc.

CORT (CORNEILLE), dessinat. et graveur hollandais, né en 1536, m. à Rome en 1578, élève du Titien et maître d'Augustin Carrache, de Ph. Joye et de Ph. Thomassin, se distingue par la pureté de son dessin et par un burin brillant et facile. Il a gravé un grand nomb. de paysages et plus. estampes d'après Raphaël, Jacq. Strada et le Tintoret ; c'est en marchant sur ses traces que se formèrent les graveurs de l'école de Rubens.

CORTASSE (PIERRE-JOSEPH), jésuite franç., né en 1681, m. en 1740, a publ. une trad. du grec en français d'un *Traité de St Denis l'areopagite sur les perfections divines*, Lyon, 1739, in-4, augm. de notes critiques et dogmatiques.

CORTE (JEAN de LA), peint. esp., né en 1587, m. en 1660, a exécuté, pour le roi d'Espagne, un gr. nombre de petits tableaux dont les sujets, tirés pour la plupart de la mythologie, sont traités avec une grâce et une fraîcheur qu'il est difficile de rencontrer dans les ouvr. réduits à de petites proportions. — On connaît encore deux peintres espagnols du même nom, François et Gabriel, père et fils ; le premier entendait bien la perspective : le second peignit les fleurs avec quelque succès.

CORTE (JÉRÔME, dalla), écriv. ital. du 16e S., né à Vérone, est aut. d'une *Histoire* de cette ville, 1594, 2 vol. in-4, ouv. justement critiqué par Louis Nogarola et par Maffei, mais recherché comme un des plus anciens qui aient été comp. sur cette ville.

CORTE (BARTHÉLEMI), en latin *Curtius*, méd. milanais, né en 1666, m. en 1738, se distingua moins par son habileté dans la pratique de son art que par son désintéressement et son extrême sobriété. Il a laissé quelques ouvr. de médec. peu importans ; celui qui a pour titre : *Notizie istoriche*, etc., offre des notices incomplètes mais utiles pour l'histoire de la médecine en Italie.

CORTE (GOTTLIEB), littérateur allemand, professeur extraordin. en droit à Leipsig, né en 1698, m. en 1731, a donné des édit. fort estimées de *Salluste*, Leipsig, 1724, 2 vol. in-4 avec des notes ; — des *Epîtres familières de Cicéron*, ibid., 1722, in-8 ; — de la *Pharsale de Lucain*, ib., 1726, in-8 ; — des *Lettres de Pline*, Amsterd., 1734, in-4, et plusieurs *thèses* ou *dissert.* insérées dans les *Acta eruditorum*.

CORTENAAR (EGBERT MEEUWESZOON), marin hollandais, s'est fait un nom par sa bravoure dans plusieurs affaires, notamment à la glorieuse bataille de 1658 gagnée sur les Suédois ; il s'éleva des dern. rangs au grade de lieuten.-amiral, perdit un œil et un bras au service de sa patrie, et fut tué au commencement de la malheureuse affaire engagée sous Lestoff le 13 juin 1665 par l'amiral *Wassenaer d'Opdam*. On lui a élevé un mausolée dans l'église de Rotterdam. Son portrait, gravé par Bloteling, est regardé comme un chef-d'œuvre.

CORTENOVIS (ANGE-MARIE), religieux barnabite, savant antiquaire italien, memb. de l'acad. des sciences et b.-lett. d'Udine, de la société d'agriculture de cette ville, né en 1727, m. en 1801, professa dans div. colléges de son ordre, et se livra pendant 37 années à la recherche et à l'étude des antiquités du Frioul. On a de lui un gr. nomb. de *Mémoires*, de *Dissertations* et de *Lettres* dans lesquels il a consacré le résultat de ses observations. Une partie de ses écrits a été impr. de 1798 à 1801 dans les *Memorie per servire alla storia letteraria e civile d'Italia*, journal littér. de Venise, et dans le *Journal de Berlin* et celui de Pavie ; l'autre partie a été pub. de 1790 à 1801.

CORTÉRÉAL (GASPARD), navigateur portug., partit de Tercère l'an 1500 ou 1501 avec deux vaisseaux équipés à ses frais dans le but de tenter des découvertes dans le nord et de découvrir un passage qui communiquât avec les Indes. Un premier voyage, dans lequel il parcourut le fleuve de Saint-Laurent et les côtes du continent jusqu'au cap Chidley, augmenta ses désirs et ses espérances. Il en tenta un second ; mais il périt enfermé par les glaces. Un de ses frères fit les mêmes tentatives et eut le même sort.

CORTESE (PAUL), év. d'Urbin, né en Toscane l'an 1465, m. en 1510, a laissé plus. ouvrages dont les principaux sont : un traité *de Cardinalatu*, imp. en 1510. in-fol. ; un dialogue *de Hominibus doctis*, Florence, 1734, grand in-4 ; et un commentaire *In IV librossententiarum P. Lombardi*, etc., Rome, 1503 ; Paris, 1513 ; Bâle, 1540. — ALEXANDRE et LACTANCE, frères de Cortese, se distinguèrent, le 1er comme poète, et le 2e comme annotateur des *Commentaires de César*.

CORTESE (JEAN-BAPT. ou GRÉGOIRE), card., év. d'Urbin, né à Modène en 1483, remplit d'éminentes fonctions auprès du pape Paul III, qui l'honorait d'une grande confiance, et il m. en 1548. Ses ouv. ont été recueillis en deux vol. par Gradenigo, évêque de Céneda, et publiés à Padoue en 1774, sous ce titre : *Greg. Cortesii.... omnia quæ huc usque colligi potuerunt opera*, etc. — CORTESE (Jules), théol. napol. du 16e S., a écrit un traité *de Deo et mundo*, etc., et un *Disc.* (en ital.) *aux puiss. d'Italie pour les engager à faire partie de la ligue germaniq. contre les Turks*, imp. à Naples en 1594.

CORTESI (JEAN-BAPTISTE), méd. bolonais, né en 1554, m. en 1636, remplit pendant 35 ans la chaire d'anatomie à Messine, et a laissé plus. ouv. de chirurgie théorique et pratique dont les principaux sont : *Miscellaneorum medicinalium decades denæ*, etc., Messine, 1625, in fol. : Cortesi donne dans cet ouv. des détails historiques et pratiques sur la prétendue méthode de Taglíacozzi pour rajuster le nez, les lèvres, les oreilles ; *Tractatus de vul-*

neribus capitis, etc., ibid., 1632, in-4, avec des commentaires du traité d'Hippocrate sur le même sujet ; et deux *Dissertations sur les contusions du crâne des enfans et leur hydrocéphale ; Practica medicinæ*, ibid., 1635, 2 vol. in-folio. On doit à Cortesi l'édit. de l'*Anatomie de Varoli*, Francfort, 1591, in-8. — CORTESI (Guillaume), peintre, né en Franche-Comté en 1628, m. en 1679, fut employé par Alexandre VIII aux peintures de la galerie de ce pontife. Son genre était l'hist. — CORTESI (Jeanne), dame peintre, née à Florence en 1670, m. en 1736, s'est fait quelque réputation en Italie par ses *Portraits* en miniature. — CORTESI (N.), poète italien, né à Padoue vers la fin du 17ᵉ S., m. vers 1730, est auteur de deux tragédies : *Justine, reine de Padoue*, et *Orestille*, représ. sur quelq. théâtres d'Italie. On a encore de lui *les Amours d'Aminte*, et quelques pièces de vers insérées dans les recueils littéraires du temps.

CORTEZ (FERNAND), capitaine espagnol, conquérant du Mexique, né à Medelin, petite ville de l'Estremadure, en 1485, d'une famille noble, mais pauvre, passa dans les Indes en 1504. Placé par Velasquez, gouv. de Cuba, à la tête de la flotte destinée à la découverte de nouvelles terres, il partit de Santiago le 18 nov. 1518, avec dix vaisseaux, six cents Espagnols, dix-huit chevaux et quelq. pièces de campagne, avança le long du golfe du Mexique, vainquit les Indiens de Tabasco, leur enleva leur ville, et entra dans Mexico le 8 nov. 1519. Montézuma, roi du pays, le reçut comme son maître, et ses sujets le prirent pour un dieu et pour le fils du soleil. Un général de ce souverain, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols, Cortez se rend au palais impérial, fait brûler vifs le général et les officiers, et met l'empereur aux fers ; ensuite il lui ordonne de se rendre vassal de Charles-Quint. Le prince obéit ; il ajoute à cet hommage un présent de six cents mille marcs d'or pur avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant Velasquez, jaloux de la gloire de son lieuten., envoie une armée contre lui. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux les troupes envoyées pour le détruire, se rend maître de tout le Mexique, et retient prisonniers Guatimozin, successeur de Montézuma, son épouse, ses ministres et ses courtisans. Les soldats espag., n'ayant pas trouvé dans Mexico autant d'or qu'en convoitait leur cupidité, mirent sur des charbons ardens Guatimozin et l'un de ses favoris pour le forcer à découvrir les trésors de Montézuma. C'est alors que cet infort. prince, entendant un cri que la douleur faisait pousser à son favori, lui dit tranquillem. : « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? » Cortez, qui n'avait pu, dit-on, arrêter la fureur des soldats, fit enfin tirer le monarque indien, à moitié mort, de cette affreuse question. Maître absolu de la ville de Mexico, il la rebâtit en 1529 dans le goût des villes de l'Europe. Charles-Quint lui avait fait présent de Guaxaca, vallée de la Nouvelle-Espagne, érigée en marquisat, de la valeur de 150,000 livres de rente. Cortez mourut dans sa patrie le 2 déc. 1554. La meilleure *Hist.* de ses conquêtes est celle d'Antonio de Solis, trad. de l'espagnol par Citry de La Guette, imp. à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimp. en 1775. Le trad. raconte sommairement dans sa préface les exploits de Cortez. Voy. encore la préface qui est à la tête de *Fernand Cortez* de Piron. On a sur les exploits de Cortez 3 *Lettres écrites par lui-même*, trad. par de Flavigni en 1778.

CORTI ou CURTIUS (MATTHIEU), méd. ital., né en 1475, m. en 1544, professa avec distinction dans les univ. de Pavie, de Padoue, de Bologne et de Pise, et pub. plus. *Opusc.* sur la médec. prat. : le plus remarq. est intit. : *de Venæ sectione*, etc., Lyon, 1538, in-8.

CORTI (VALÈRE), peintre vénitien, né en 1530, m. vers 1580, élève du Titien, se distingua comme peintre de portraits, comme savant et comme ingénieur milit. — Marc-Antoine et César CORTI, ses fils, s'illustrèrent dans le même genre en Toscane, en Angleterre et en France.

CORTICELLI (P. D. SALVATOR), religieux barnabite, litt. et gramm. bolonais, de l'acad. de la Crusca, né en 1690, m. en 1758, est auteur d'une excellente *Gramm. de la langue toscane*, Bologne, 1745 ; et d'une *Rhetorique* de la même langue, ibid., 1752. Il a donné une édit. correcte et éclaircie du *Decameron de Boccace*, ibid., 1751.

CORTIUS (THÉOPHILE). V. KORTTE.

CORTOIS DE PRESSIGNY (GABRIEL), archevêque de Besançon, pair de France, né en 1745 à Dijon, fut pourvu, en 1780, de l'abbaye de St-Jacques, diocèse de Beziers, et sacré, en 1786, év. de St-Malo. C'est en cette qualité qu'il siégea aux assemblées du clergé en 1780 et 1788. Après avoir manifesté son opposition à la constitution civile du clergé, il donna sa démission entre les mains du pape à l'issue du concordat de 1802, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Il fut chargé de plusieurs missions importantes près de la cour de Rome, entra à la chambre des pairs en 1816, fut nommé à l'archev. de Besançon l'année suiv., et mourut le 2 mai 1823. Outre quelq. *Lettres pastorales*, pub. en 1791 et 1792, et insérées dans le recueil de l'abbé Mansel, on a de lui une brochure intit. : *le Placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure*, Lyon, 1821, in-8.

CORTONE (PIÈTRE de), peintre toscan, dont le vrai nom est *Berrettini*, né à Cortone en 1609, mort en 1669, passe pour l'un des premiers auteurs de la décadence de l'art en Italie. Il sacrifia la rigoureuse observation des principes au désir de séduire par le charme du coloris. Son principal mérite consiste dans une heureuse manière de grouper et d'animer ses personnages. Les peintures d'une chapelle de l'église de Ste-Bibienne et du plafond du grand salon du palais Barberini, exécutées par ordre d'Urbain VIII, font le plus grand honneur à Pietre de Cortone, ainsi que les plafonds du palais Pitti à Florence ; il a laissé aussi quelq. tableaux de chevalet fort estimés des connaisseurs, et dont quelq.-uns ont été gravés par Spierre. Les sujets qui ont été traités par Pietro sont : *la Nativité de la Vierge ; la Vierge, l'enfant Jésus et Ste Catherine*, gravé par Rousselet ; *Vulcain dans sa forge*, et *Minerve présidant à la culture des orangers*, gravée par Bloemaert.

CORTUSI (JACQUES-ANTOINE), célèbre botan. italien au 16ᵉ S., directeur du jardin botanique de Padoue, s'appliqua à reconnaître les végétaux qui croissent sur le sol des div. contrées de l'Italie, et poussa ses observ. jusque dans les îles de l'Archipel et en Syrie. On a de lui un catalogue descriptif des plantes que l'on cultivait dans le jardin de Padoue, publié sous le titre de *Horto de' simplici di Padova*, etc., Venise, 1591, in-12 ; réimp. avec les *Conjectanea* de Guilandin, Francfort, 1608, in-8. M. en 1593. Mathiole lui a dédié une plante jusqu'alors inconnue qu'il appela *cortusa* : c'est la même que Linnée a désignée sous le nom de *cortusa Mathioli*.

CORTUSI (LOUIS), prof. de droit à Padoue, mort en 1418, s'est distingué par des dispositions testamentaires en harmonie avec le caractère original dont il fit preuve pendant toute sa vie. Il voulut que ses funérailles eussent l'appareil d'une fête ; que le cortége fût précédé d'une musique vive et propre à inspirer la gaîté ; que son corps fût porté par douze jeunes filles ; et il défendit à ses héritiers de témoigner de la douleur sous peine d'une amende pécuniaire. — CORTUSI (Guillaume), né à Padoue dans le 14ᵉ S., est auteur d'une chronique *de Novitatibus Paduæ et Lombardiæ* à partir de l'an 1256, continuée par Albrighetto Cortusi,

son parent, jusqu'à l'année 1364. Cette chronique est imp. dans le *Thesaurus Italiæ* de P. Burmann.

CORUNCANIUS (TITUS), consul romain, sénateur et grand-pontife, vainquit les Volsiniens, les Vulsiens et les autres peuples de l'Etrurie, l'an de Rome 472. Cicéron dit que Coruncanius fut le prem. de l'ordre des plébéiens que l'on éleva au pontificat. Polybe et Pline l'Ancien font mention d'un autre personnage du même nom qui fut assassiné l'an 522 par ordre de Teuta, reine d'Illyrie, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade.

CORVETTO (LOUIS, comte), ministre des finances de France, né le 23 mars 1756 dans l'état de Gênes, exerçait la profession d'avocat à Savone quand, à la suite de la conquête d'Italie, il fut appelé au directoire de la république ligurienne. Il contribua puissamment à la réunion de sa patrie à l'empire français, et Napoléon l'admit dans son conseil d'état, où ses connaissances financières le firent distinguer. En 1814, le roi le maintint dans sa dignité, qu'il conserva au retour de Napoléon en 1815. Au mois de sept. de la même année, il eut le portefeuille du ministère des finances. Si quelq. économistes ont censuré le système financier de ce ministre, personne du moins n'a contesté qu'il fût d'une probité sévère. Le comte Corvetto quitta le ministère en 1818, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1821.

CORVI (GUILLAUME), méd. du 13e S., plus connu sous le nom de *Guillaume de Brescia*, né vers l'an 1250, près de Caneto, dans le Bressan, professa d'abord la logique et la philos. à l'univers. de Padoue, étudia ensuite la physique et la méd. à Bologne, fut appelé à Rome par le pape Boniface VIII, en qualité de méd. pontifical, et fut maintenu dans ses fonctions par Clément V et Jean XXII. Comblé des faveurs de ces trois souverains, Corvi fonda et dota une prébende canoniale et un collége pour les pauvres étudians de Brescia. M. à Paris en 1326. Ses écrits ont été recueillis en 1 vol. in-fol., et publ. à Venise en 1508. Il y traite de diverses maladies qui peuvent affliger l'espèce humaine, telles que les fiév., la peste, etc.; et des traitemens que l'on doit suivre.

CORVIN (MATTHIAS), roi de Hongrie, fils de Jean Hunniade, fut élu en 1458 à l'âge de 15 ans, et m. en 1490. Comme guerrier et comme législat. il fut l'homme le plus illustre de son temps. Les attaques continuelles de l'Autriche, de la Bohême, de la Pologne, de la Turquie et des vayvodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie lui firent sentir la nécessité de créer une force militaire imposante. Jusqu'alors les soldats hongrois s'armaient et s'équipaient à leurs frais: Corvin fixa par des ordonnances l'organisation des armées, et forma un corps d'infanterie qui, sous le nom de *Garde Noire*, se signala dans toutes les affaires, et se rendit redoutable à ses ennemis. Pendant les courts intervalles de repos dont il put jouir, Corvin appela des savans d'Allemagne, d'Italie et de France, fonda une univ. à Bude, l'enrichit de 300 statues antiq., d'un gr. nomb. d'objets d'arts et de sciences et de 50,000 vol., presque tous MSs., qu'il avait fait copier à Constantinople, à Florence et à Rome, construisit un observatoire, le prem. qu'ait possédé la Hongrie, et importa l'art typographique dans ce pays vers l'an 1473. Il a aussi donné au peuple hongrois un code appelé grande charte: on le trouve, ainsi que la collection des lois de Corvin, dans le *Recueil* de Bonfini, Francfort, 1581. — CORVIN (Jean), fils naturel du précéd., comte de Liptau, duc de Troppau et prince de Sclavonie, chercha à monter sur le trône après la m. de son père, mais Wladislas, roi de Bohême, l'emporta sur lui; Corvin se soumit au nouveau souverain de la Hongrie, fut nommé gouverneur de Croatie, de Dalmatie et de Sclavonie, signala sa valeur contre les Turks, et m. en 1504.

CORVINUS. V. MESSALA.

CORVINUS (LAURENT), profess. de b.-let. à Breslau, à Schweidnitz et à Cracovie, né en 1495 à Neumarck en Silésie, est aut. d'un abrégé géographique, en latin, impr. à la suite de la géographie de Dominique Niger, sous le titre de *Geographia ostendens omnes regiones terræ*, etc., Bâle, 1557, in-fol.; et de quelques pièces de vers latins *sur les villes de Breslau et de Neumarck, sur la Silésie*, et une ode *sur Cracovie*.

CORVINUS (JEAN-ARNOLD), jurisc. et théol. hollandais, m. en 1650, a laissé plusieurs ouvr. de controverse composés à l'époque des querelles religieuses qui divisèrent la Hollande, et des traités ou commentaires sur le droit; les principaux sont: *Enchiridion juris civilis*, Amsterdam, 1640, in-12; et des *Elémens de droit civil*, en latin, ib., 1645, in-12. — CORVINUS de BELDEREN (Arnold), fils du précéd., profess. de droit à Mayence, et conseiller intime de l'électeur-archevêque de cette ville, avait embrassé la foi catholique après la m. de son père. On a de lui un gr. nomb. d'ouv. de jurisprudence civile et canonique; nous ne citerons que les plus remarq.: *Digesta per aphorismos.... explicata*, Mayence, 1642, in-12; *Posthumus Pacianus, sive juris definitiones*, Amsterdam, Elzevir, 1643, in-12, souvent réimprimé; *Jurisp. romanæ Summarium*, etc., ibid., 1655, in-4. Le livre qu'il a pub., ib., 1644, in-12, sous le titre de *Jurisprudentia romana, H. Vulteii contracta*, est un ouv. posthume de son père.

CORVISART (JEAN-NICOLAS), célèbre méd. de la faculté de Paris, né en Champagne en 1755, fut nommé, presque au sortir de ses études, qui furent très-brillantes, professeur-adjoint dans la chaire d'anatomie fondée à Paris par Ant. Petit (v. ce nom). Il succéda ensuite à Desbois de Rochefort (v. ce nom) dans la place de méd. de l'hôpital de la Charité, et continua le mode d'enseignement commencé par son prédécesseur et son ami. Lors de la fondation de l'école de santé en 1795, Corvisart fut le premier profess. de clinique interne. On doit, en grande partie, les progrès que la médecine d'observation et l'anatomie pathologique ont faits en France à cette époque à l'impulsion qu'il donna. Bonaparte, n'étant encore que 1er consul, nomma Corvisart son méd.; et celui-ci contracta dès-lors un dévouement sans bornes envers son illustre patron, sans cesser de conserver une attitude honorable à la nouvelle cour. Il reçut, sous l'empire, la décoration d'officier de la Légion-d'Honneur et le titre de baron. Il fut nommé membre de l'Institut en 1811, et membre honoraire de l'académie de médecine à sa fondation, en 1821, et m. le 18 septem. de cette même année. Comme profess. et praticien, Corvisart eut une réputation européenne, et il la mérita. On a de lui les ouvr. suiv.: une traduction des *Aphorismes sur la connaissance et la cure des fièvres pub. par Max. Stoll*, avec le texte, etc., Paris, 1797, in-8; *Notice sur M.-F.-X. Bichat*, etc., ibid., 1802, in-8; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano Boerhaave*, ib., 1802, in-8 (avec les initiales J. N. C.); *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, ib., 1806, 1811, 1818, in-8, trad. en angl. par C.-A Hebb, Londres, 1816, in-8; *Nouvelle méthode pour connaître les maladies internes de la poitrine, par la percussion de cette cavité*, trad. du latin d'Awenbrugger, avec un comment. du traduct., ibid., 1808, in-8. M. G. Ferrus, méd. de l'hospice de la Salpêtrière, a pub. une *Notice historique sur J.-N. Corvisart*, Paris, 1821, in-8 de 32 pag. Il en existe deux autres de MM. Jamin de St-Just et Hipp. Cloquet, médec., dans l'*Abeille* (recueil périodique), et dans le *Nouveau journal de Médecine*.

CORYATE (GEORGE), ministre presbytérien

et poète anglais, m. en 1606, est aut. de *Poemata varia latina*; *Descriptio Angliæ*, *Scotiæ et Hyberniæ*.—Thomas CORYATE, son fils, né en 1577 dans le comté de Sommerset, passa sa vie entière à voyager, et m. à Surate en 1617. Il a publ. la relation de ses voyages sur le continent, sous ce titre : *Crudities hastily gobbled up in Five Months' travels in France*, *Savoy*, *Italy*, etc., etc., 1611, in-4, 1776, 3 vol. in-8. On a encore de lui un recueil de *Lettres*, écrites des Indes Orientales, 1615, in-4.

CORYBANTES (mythol.), prêtres de Cybèle, tiraient leur nom de Corybas, fils de cette déesse, qui institua son culte en Phrygie. Leur conduite dans la célébration du rit institué était une école de scandale et de dépravation.

COSCHWITZ (GEORGE-DANIEL), médecin allem. du 17e S., né en Prusse, n'est connu que comme traduct. de la *Pharmacopée* de Schrœder, avec les notes de Frédéric Hofmann, Nuremberg, 1693, 1718, in-fol., fig. — COSCHWITZ (George-Daniel), fils du précéd., méd., profess. d'anatomie et de botan. à l'univ. de Halle, né en 1679, m. en 1729, se distingua moins dans la pratique que dans l'enseignement de son art. Il a publ., outre un gr. nomb. de *dissert.* et quelq. *observ.* peu exactes, deux ouv. sur l'homme dans l'état de santé et dans celui de maladie; ils ont l'un et l'autre pour titre : *Organismus et mechanismus*, etc., Leipsig, 1725 et 1728, in-4 : l'auteur, partisan de la doctrine du solidisme de Stahl, y présente de prétendues découvertes qu'on a reconnu depuis n'être que des aberrations. On a encore de lui un ouvrage posthume pub. par un de ses élèves sous le titre de *Collegium de gravidarum et puerperarum*, *nec non de infantium recens natorum regimine et affectibus*, Schweidnitz, 1732, in-4.

COSCIA (NICOLAS), cardinal archev. de Bénévent en 1725, sous le pontificat de Benoît XIII, dont il avait été le domestique et le confident, se rendit coupable de concussions qui excitèrent la haine publique contre lui, au point que Clément XII se vit forcé de le priver de son archev. et de l'enfermer dans le château St-Ange. Coscia fut condamné à restituer tout ce qu'il avait injustem. acquis, et mourut à Naples en 1755. — Un autre COSCIA (J.-Domin.), jurisc. napolit., m. en 1496, prof. de droit dans l'univ. de Naples, est aut. d'un tr. intit. : *De exstinctione fideicommissi, et antipologiâ sub alterius nomine elaboratâ*, Naples, 1642.

COSIMO (JACQUES), appelé aussi *Jacques de Tresso*, ou *Jacques d'Avanzo*, graveur et fondeur milanais du 16e S., exécuta un gr. nombre de portraits en camées, et travailla au gr. tabernacle de St-Laurent à l'Escurial.

COSIMO (PIERRE), peintre florentin né en 1441, mort en 1521, surnommé *de Roscelli*, du nom de son maître, peignit avec succès des sujets grotesques et jouit d'une réputation qui lui a survécu. — Son frère, André COSIMO, fut également un peintre distingué.

COSIN (JEAN), évêque anglican, né à Norwich en 1595, fut dépouillé de ses bénéfices comme suspect de papisme en 1641, persécuté pour son attachement à la cause royale, et forcé de s'expatrier. Il se réfugia en France, y exerça le ministère évangélique en qualité de chapel. de la reine Henriette-Marie, ne rentra en Angleterre qu'à la restauration, et mourut en 1672. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : un *Recueil de prières particulières*, 1634; une *Hist. scolastique du canon de la Ste Ecriture*, Londres, 1657, in-4; *Historia transsubstantiationis papalis*, ibid., 1675, in-8; *Différence sur les principaux points entre l'église de Rome et l'église d'Angleterre*, impr. avec les *Corruptions de l'église de Rome* par l'évêque de Bath. Sa vie a été écrite en anglais par le docteur Smith.

COSMAS, surnommé *Indicopleustes* (navigateur dans l'Inde), parce qu'il parcourut cette contrée, ainsi que l'Ethiopie, se livra au commerce à Alexandrie dans le 6e S., puis se retira dans un monastère, où il écrivit en grec plus. ouvr. sur le système du monde; celui qui est intit. *Topographie chrétienne*, impr. pour la première fois avec une version latine dans la *Collectio nova patrum et scriptorum græcorum* du P. Montfaucon, 1707, renferme une exposition détaillée des principes erronés qu'il s'était créés sur la cosmographie. Cet ouvr. est toutefois le seul de cette époque où l'on trouve des notions géographiq. de quelq étendue. Elles n'ont pas été inutiles à nos géogr. modernes. On lui attribue un tr. en grec, *De auri conficiendi ratione*, dont le MS. se trouve à la biblioth. royale.

COSME, dit *de Prague*, le plus ancien historien de la Bohême, né en 1045, m. en 1126, secrét. de l'empereur Henri IV, embrassa l'état ecclésiastique, fut chargé de missions fort délicates par les ducs de Bohême et par les évêques de Prague, et fut nommé chanoine et doyen de l'église de St-Viel de Prague; son *Chronicon Bohemorum* jusqu'à l'an 1125, se trouve dans le *Recueil des écriv. germ.* de Menkenius, Leipsig, 1728.

COSME. V. MÉDICIS.

COSME DE VILLIERS. V. VILLIERS.

COSME (JEAN BASEILHAC, dit *le Frère*), chirurgien célèbre du 18e S., né en 1703, à Pouy-Astruc, diocèse de Tarbes, m. en 1781, s'était livré dès son enfance à l'étude de la chirurgie sous la direction de Thomas et de Simon Baseilhac, ses père et grand-père, et accrut ses connaiss. à Paris, où il suivit particulièrem. les cours de clinique de l'Hôtel-Dieu. Cosme entra dans l'ordre des feuillans en 1780, sous le nom de *F. Jean de St-Cosme*, mais ne cessa point de se livrer à la pratique de la chirurgie; il dirigea ses observations vers les moyens de prévenir les infirmités qui suivaient l'opération de la taille par le grand appareil, et y réussit par la taille latérale au moyen d'un lithotome caché qu'il inventa à cet effet. Le *Journal de Verdun* de 1748, et celui *des Savans* rapportent la première opération de ce genre que pratiqua le F. Cosme: les procédés de ce chirurgien sont exposés dans ses deux ouvrages intitulés : *Recueil des pièces importantes concernant la taille par le lithotome caché*, 2 vol. in-12, fig.; et *Nouvelle méthode d'extraire la pierre par dessus le pubis*, Paris, 1779, fig. Le F. Cosme opérait aussi la cataracte par extraction long-temps avant que l'oculiste Daviel eût pub. sa méthode. On lui doit aussi l'instrum. appelé *trois-quarts courbe* que l'on emploie dans les rétentions d'urine pour faire la ponction au-dessus du pubis. Son *Eloge histor., avec des détails sur les instrum. qu'il a inventés ou perfectionnés*, a été publié par Cambon, 1781, in-8.

COSNAC (DANIEL de), évêque de Valence, puis archevêque d'Aix, né dans le Limousin en 1626, s'éleva aux dignités ecclésiastiques en se conciliant par son esprit la faveur et l'amitié d'Armand de Bourbon, prince de Conti, du cardinal Mazarin et de Madame Henriette d'Angleterre. Ce fut lui qui négocia le mariage d'une des nièces de Mazarin avec le prince de Conti; peu de temps après, ayant été nommé prem. aumônier de Monsieur, il se rendit utile à son épouse, vivement attaquée dans un pamphlet publié sous ce titre : *les Amours du Pal.-Royal*; mais ayant encouru la disgrâce de Monsieur, frère de Louis XIV, il fut envoyé en exil (1673), y demeura 14 ans, au bout desquels il rentra dans son diocèse, et m. à Aix en 1708. — Un autre COSNAC (Bernard), év. de Comminges, m. en 1374, avait été chargé d'une mission importante en Espagne par Grégoire XI, qui le décora de la pourpre.

COSNARD (N. demoiselle), est auteur de la trag. des *Chastes Martyrs*, repr. à Paris en 1650.

COSPEAN ou COSPEAU (PHILIPPE de), pré-

lat français, l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, né en 1568, m. en 1646, év. de Lisieux, aumônier et conseiller de la reine Marguerite, fut un des prem. prédicat. qui substituèrent dans leurs sermons les citations de l'écriture et des pères à celles d'Homère, de Cicéron et des aut. profanes. Il avait été chargé de l'oraison funèbre de la cardinale de Retz en 1608, puis de celle de Henri IV, qui fut impr. à Paris, 1610, in-8; on a aussi de lui : *Remontrances du clergé de France au roi*, 1617; et une lettre apologét. *Pro patre Berullio*, ibid., 1622, in-8. Sa *Vie* écrite par Le Mée, cordelier, a été pub. à Saumur, in-4.

COSPI (Ange-Barthélemi), littérat. bolonais au 15e S., m. en 1516, sénateur apostol. et secrét. de l'empereur Maximilien, a trad. en latin les 16e et 17e liv. de l'*Histoire de Diodore*, impr. avec les trad. d'Henri-Pierre, Bâle, 1531, 1548 et 1559, in-fol., ainsi qu'une *Vie d'Alexandre*, extraite des *Annales de Zonare* : cette dern. a été mise en tête du Quinte-Curce, publ. Bâle, 1745, in-8, et de quelques autres éditions. — Un autre Cospi (Ant.-Marie), secrét. du grand duc de Toscane, est aut. d'un ouv. intit. : *Il giudice criminalista*, Florence, 1643 et d'un *Traité sur l'art de déchiffrer*, trad. en français en 1641.

COSROES. V. Khosrou.

COSSALI (Pierre), né à Vérone en 1748, prit l'habit des Théatins et étudia la théologie : le spectacle d'un aérostat l'attacha aux sciences et surtout aux mathématiques. Il a été successivement professeur de physique et d'astronomie à Parme, de mathémat. à Vérone, et d'analyse à Padoue. Le nouveau gouvernement italien l'avait nommé inspecteur-général des ponts et chaussées. Mort en 1815. Ses princip. ouvr. sont : *Dissertation sur l'équilibre des aérostats*, Vérone, 1784, in-8; *Histoire de l'origine et des progrès de l'algèbre en Italie*, Parme, 1797, 2 vol. in-4; plus. *Mém.* de physique, de mathémat. et d'astronomie.

COSSART (Gabriel), jésuite franç. né en 1615, m. en 1674, professa la rhétorique à Paris, et fut le maître de Santeul. Il a laissé des *harangues* et des *Poésies* qui le placent au rang des bons poètes latins modernes : ces pièces ont été recueillies par le P. Larue, et pub. à Paris, 1675 et 1723 in-12. Il a travaillé avec le P. Labbe à la grande *Collection des conciles*, et continua ce recueil après la mort de celui-ci depuis le 11e jusqu'au 18e vol.

COSSÉ et COSSÉ-BRISSAC (maison de), l'une des plus illust. et des plus anc. de France, tire son nom de la terre de Cossé dans le Maine et de la terre de Brissac en Anjou; elle a produit plusieurs hommes remarquables. — Cossé (Charles de), plus connu sous le nom de *Maréchal de Brissac*, l'un des plus grands capitaines du 16e S., né vers l'an 1505, entra au service à l'âge de 23 ans et se signala par son intrépidité autant que par ses talens militaires et son désintéressement. Il commandait une compagnie de chevau-légers à la prise de Veillane et du château de Suze en 1537, et fit les camp. de 1542 à 1545 en qualité de colonel-gén. Le roi lui accorda le bâton de maréchal en 1550, ainsi que le gouvernement général du Piémont, qu'il remplit avec distinction pendant 9 années A son retour en France, Brissac reçut une épée d'honneur des mains de Henri II, et fut nommé gouverneur et lieutenant-général de Picardie. Sous Charles IX, il fut chargé du commandement de Paris, sut contenir les calvinistes qui cherchaient à exciter des troubles, et termina sa carrière militaire par la prise du Havre-de-Grâce sur les Anglais en 1562. Il m. à Paris l'année suivante. Sa vie entière avait été consacrée au service de sa patrie; mais la rare générosité qu'il déploya en maintes occasions pour soutenir l'honneur national ou les intérêts de l'état ne sont pas les moindres titres de son illustrat. — Cossé (Arthus de), son frère, connu d'abord sous le nom de *Gonnor*, fut aussi un cap. distingué : il signala son dévouement au service du roi dans les div. camp. de 1551 à 1567, et reçut de Charles IX, entre autres distinct., le collier de l'ordre de St-Michel et le bâton de maréchal de France. Détenu pendant 17 mois à la Bastille par ordre de Catherine de Médicis, sous prétexte qu'il avait pris parti pour le duc d'Alençon, il recouvra sa liberté sous Henri III, reçut de ce prince l'ordre du St-Esprit, et m. en 1582. — Cossé (Timoléon de), dit le comte de Brissac, fils de Charles, tué à 25 ou 26 ans, en 1569, au siége de Mucidan en Périgord, était déjà parvenu aux plus hautes distinctions milit. Brantôme le regarde comme un héros précoce qui marcha sur les traces de son père et qui l'aurait égalé si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge : il était gouverneur de la ville et du château d'Angers. — Cossé (Charles II de), son frère, maréchal de France, gouverneur du château d'Angers, etc., eut part aux exploits de l'armée roy. pend. les années 1582, 1585, 1586 et 1588. Il prit parti pour le duc de Mayenne, pendant les troubles de la ligue, fut chargé du gouvernem. du Poitou, de La Rochelle, de l'Aunis, de l'île de Ré et de celui de Paris. Il remit cette ville le 22 mars 1594 à Henri IV qui le créa maréchal de France, et mourut en 1621, comblé de nouvelles faveurs par Louis XIII. — Cossé (Jean-Paul-Timoléon de), maréchal, duc de Brissac, né en 1698, a soutenu la gloire de son nom par ses exploits. Il servit d'abord sur les galères de Malte en 1714, se distingua au siége de Corfou et à plusieurs autres affaires contre les Turks. Créé mestre-de-camp à son retour en France, il fut élevé en 1768 à la dignité de maréchal, et m. en 1784. — Cossé (Louis-Joseph-Timoléon), fils du précédent, duc de Cossé, fut tué à la bataille de Rosbak en 1757; il était colonel d'un régiment qui portait son nom.

COSSÉ-BRISSAC. V. Brissac.

COSSIGNY (Jean-Franç. CHARPENTIER de), ingénieur français, associé de l'acad. des sciences de Paris, membre de l'académie de Besançon, maréchal-de-camp et commandant de l'artillerie et du génie à l'Ile-de-France, donna les plans d'après lesquels on construisit le fort Louis, et rendit des services importans à la compagnie des Indes. Il m. en 1778. On a de lui des *Observ. sur la glacière naturelle de la Grâce-Dieu à 4 lieues de Besançon; des Dissertations sur les eaux minérales de Luxeuil et de Plombières*, et sur d'autres sujets, insérées dans les registres de l'acad. de Besançon et dans les *Mém.* de l'acad. des sciences; une *Lettre critique sur l'hist. des Indes de l'abbé Guyon*, suivie de *la Réplique à la réponse* de cet auteur, Genève et Francfort, 1744, in-12, et un *Mémoire sur le moulin à poudre de l'Ile-de-France*, 1778, in-4. — Cossigny de Palma (Jos.-Franç. Charpentier), fils du précédent, ingén. militaire, memb. de l'acad. des sciences en 1773, et de l'institut à l'époque de la création de ce corps, de la société asiatique de Calcutta, de la société littéraire de Batavia et des sociétés d'agriculture de Paris, Besançon et Douai, visita les principaux établissemens de l'Inde, continua les travaux de son père à l'Ile-de-France, y introduisit la canne à sucre de Batavia et l'arbre à vernis de la Chine, et fut envoyé en France en 1789 en qualité de député extraordinaire pour demander au gouvernement des secours qui missent la colonie à l'abri des invasions. Il renonça tout-à-fait à ce pays après les désastres de la guerre, et m. en 1809, retiré dans une campagne près de Paris. Il a pub. des *Mémoires* sur différens sujets d'économie rurale; les princip. sont : *Sur la culture du café*, 1773; *Sur la culture des arbres à épices fines*, Paris, 1775, in-8; *Sur la fabrication de l'indigo*, Ile-de-France, 1779, trad. en anglais, Calcutta, 1789

in-4; *Sur le sucre que l'on pourrait extraire des végétaux*, dans le *Mém.* de l'institut, tome 6. Il indique dans cet ouv. des procédés que l'on a mis en pratique et perfectionnés à une époque où on était privé du sucre de canne. Il a laissé plusieurs autres écrits où il expose ce que ses voyages en France, dans le Bengale, à Batavia et la Chine, l'avaient mis à portée d'observer sur l'administration, l'histoire naturelle, l'économie rurale et domestique, les sciences et les arts et le commerce.

COSSIN (Louis), grav., né à Troyes vers 1633, m. à Paris en 1682, a gravé d'après C. Lebrun, J.-B. Champagne et Raphaël. Ses *Portraits* sont encore recherchés des amateurs : le plus remarquable est celui de *Louis XIII* en pied.

COSSON (Daniel), antiquaire né à Leyde, dans le 17e S., passa à Smyrne en 1675, comme commerçant, s'y livra à l'étude des antiquités, et se trouva bientôt à portée d'étendre davantage ses recherches, ayant été nommé vice-consul de Hollande. Il périt assassiné sur les bords de la mer par des pirates algériens, après avoir vu le fruit de ses travaux anéanti par le tremblement de terre qui ruina Smyrne en 1688. Gronovius (*v.* ce nom) a pub. l'éloge de ce savant, sous ce titre : *Memoria Cossoniana*, Leyde, 1695, in-4.

COSSON (Pierre-Charles), littér., né à Mézières vers 1740, m. en 1801, avait professé avec distinction dans les colléges de La Flèche et de Paris, et venait d'obtenir une modique retraite lorsque la révolut. lui enleva le fruit de ses travaux. Il entra alors dans la carrière administrative, fut nommé commissaire du gouvern. dans le département du Mont Tonnerre, et se concilia l'estime et l'affection de ses administrés. On a de lui un *Discours* couronné par l'acad. de Besançon en 1764, sur cette question, *Les progrès des modernes dispensent-ils de l'étude des anciens;* un *Eloge de Bayard*, 1770, dans lequel le panégyriste se montre digne de louer le héros sans reproche; un *Eloge* en vers français *de M. Legendre*, l'un de nos plus célèbres géomètres; une nouvelle édition de la trad. de *Tite-Live* par Guérin, revue et corrigée, 1773, 10 vol. in-12, et deux *Discours* prononcés l'un lors de l'installation des professeurs à Mayence et l'autre à l'époque de l'attentat commis à Rastadt sur les plénipotentiaires français. On croit que plus. pièces de vers, insérées dans le *Mercure* et autres journaux littéraires du temps, ainsi qu'un fabliau intit. : *De la bonne royne et d'un sien bon curé*, Paris, 1782, in-12, et pub. sous le nom de Mlle Charlotte-Catherine Cosson de La Cressonière, sont de P. Ch. Cosson.

COSSUS (Aulus Cornélius), tribun des soldats romains l'an de Rome 316, le plus bel homme de l'armée et le plus vaillant guerrier, suivant Tite-Live, obtint l'honneur de porter les dépouilles opimes dans le temple de Jupiter Férétrien, pour avoir tué Volumnius, roi des Véiens. Cossus, opposé par le sénat à Manlius Capitolinus, fut nommé consul, puis dictat. contre les Volsques : il vainq. les ennemis de Rome, abdiqua et m. dans l'obscurité.

COSSUTIUS, célèbre archit. rom., m. vers l'an 175 av. J.-C., fut chargé par Antiochus-Epiphanes de continuer les travaux du temple de Jupiter Olympien d'Athènes, commencés par Pisistrate, et terminés sous l'empereur Adrien.

COSTA (Marguerite), dame poète, née à Rome dans le 17e S., fit imp. à Paris, avec d'autres poésies de sa composition, les paroles d'une *Fête* qu'elle avait comp. à l'honneur du jeune Louis XIV, mais qui ne fut point représ. : elle dédia son livre au cardinal Mazarin.

COSTA (Jacques), prélat italien, né à Bassano, fut évêque de Ripa-Transone, puis de Bellune, et mourut dans cette dernière ville en 1755. On a de lui, sous le titre de *Synodus diœcesana*, deux recueils de propositions réglementaires faites aux églises de Ripa et de Bellune, impr. dans ces deux villes, 1741 et 1750. Il a laissé des *Sermons*, *homélies et discours* MSs. — Un peintre et architecte vénitien du même nom (Jean-François), a pub. un rec. de 140 *vues de palais et maisons de plaisance, prises dans les environs de Venise et sur les bords de la Brenta*, Venise, 1750, 2 vol. in-fol.

COSTA. V. Acosta et La Coste.

COSTADAU (Alphonse), religieux dominicain, profess. de théol. à Lyon vers 1730, est auteur d'un *Tr. hist. et crit. des princip. signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées*, en 3 part., Lyon 1717-20-24, 12 vol. in-12, ouv. diffus dont on n'estime guère que la 3e partie, purem. théolog.

COSTADONI (Jean-Dominique), savant religieux vénitien, né en 1714, m. en 1785, plus connu sous le nom de D. Anselme, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire des hommes illustres, à celle des institutions des ordres relig., et à la recherche des antiquités chrétiennes. On a de lui plus. ouvrages de piété, des *Lettres sur des questions théologiques*, Venise, 1773, 81 et 87; des *Dissertations sur différens sujets d'antiquités*, insérées dans le recueil de Calogera, tom. 39, 40, 41 et 43, dans les *Novelle litterarie di Firenze*, tome 26, 1765. Il a coopéré aux savantes *Annales de l'ordre des Camald.*, en lat., par le P. Mittarelli.

COSTÆUS. V. Costéo.

COSTAING DE PUSIGNAN (Jean-Joseph-Franç.), littérat., mort en 1820 à Avignon, a pub. : *La muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse*, etc., Avignon, 1819, in-12.

COSTANZI (Charles), grav. en pierres fines, né à Naples en 1703, executa avec beaucoup d'habileté des portraits et des figures d'après l'antique. Ses ouvr. les plus remarquables sont : la figure de *Leda* et la tête d'*Antinoüs*, gravées sur diamans pour le roi de Portugal, et le *portrait du cardinal George Spinola*, sur une agate onyx. — Costanzi (Thomas), son frère, s'exerça dans le même genre, mais n'obtint pas autant de succès.

COSTANZO (Angelo di), célèbre historien ital. et l'un des meilleurs poetes du 16e S., entreprit de refaire l'*Histoire* de Collenuaccio, et passa 40 ann. de sa vie à puiser, dans les vieilles chroniq. et dans les anciens titres, les matériaux dont il composa sa grande *Hist. du roy. de Naples*, depuis 1250 jusqu'à la fin de 1489, Aquila, 1582, in-fol., Naples, 1739, in-4, réimpr. dans la *Collection des auteurs classiques de Milan*, 1805, 3 vol. in-8. Ses *poésies* ont été souvent réimpr. sous le titre de *Rime*; les meilleures édit. sont celles de Padoue, 1723, 28 et 38, in-8. Contanzo, m. vers 1591.

COSTAR ou COUSTART (Pierre), littér., né à Paris en 1603, m. en 1660, n'est connu que comme auteur d'une *Défense de Voiture contre Girac*, 1653 et 1654, in-4; d'un *Recueil de Lettres*, 1658, 1659, 2 vol in-4; d'un *Mém. sur les gens de lettres célèbres de France* et *sur ceux des pays étrangers*, impr. dans les *Mém. de littérature et d'histoire du P. Desmolets*; d'un *Rec. des plus beaux endroits de Martial*; d'une *Défense des ouvr. de Voiture*, 1653; et de quelques autres écrits peu importans. Il voulait passer pour un bel esprit, et se piquait de galanterie : c'est ce qui fit dire à une femme de son temps qu'il était le plus galant des pédans et le plus pédant des galans.

COSTARD (George), savant orient. et astron. angl., né vers 1710, m. en 1782, vicaire de Twickenham, a laissé plus. ouv. estimés dont la liste se trouve dans les *Anecdotes biogr. sur Bowyer*, par Nichols; le plus remarq. est son *Hist. de l'astron. appliquée à la géogr., à l'hist. et à la chronol.*, 1767, in-4. Il a publ. une édit. de *Hist. religionis veterum Persarum* du D. Hyde, et a fourni des articles aux *Transactions philosophiques*.

COSTARD (Jean-Pierre), libraire à Paris, né

en 1742, m. en 1814, avait du talent pour la poésie, et en donna des preuves dès 1765, dans deux héroïdes intitul., l'une : *Lettre de Caïn, après son crime, à Mehala son épouse;* l'autre : *Lettre du lord Welfort à milord Dirton, son oncle.* Il pub. en 1770 des *Amusem. dramat.*, in-8. Costard a rédigé plus d'un vol. des quatre qui composent le *Dictionn. univ., histor. et crit. des Mœurs;* on lui doit aussi *l'Ame d'un bon roi, ou choix d'anecdotes et des pensées de Henri IV*, Paris, 1775, in-8; *le Génie du Pontife, ou anecdotes et pensées de Clément XIV*, Paris, 1775, in-8. Forcé de quitter le commerce vers 1788, il réunit l'année suivante les différentes pièces de poésie dont il était auteur, et les pub. sous le titre de : *Lettres en vers et Opusc. poétiques*, 1789, in-12 : ce recueil n'ajouta ni à sa réputation ni à son aisance; et il traîna depuis l'existence la plus triste. Vers 1800 il se mit à pub., sous le voile de l'anonyme, diverses compil. relig. ou morales qui ont eu quelque succès, et dont on trouve la liste dans le *Dictionn.* de M. Barbier.

COSTE (HILARION de), minime, né à Paris en 1595, m. en 1661, est aut. d'un grand nombre de compilat. et d'*Eloges* ou *Vies* des rois, reines, princesses et enfans de France, etc., pub. de 1625 à 1647; d'une *Hist. abrégée de la vie de S. Franç. de Paule*, Paris, 1655, in-4, etc. Le plus estimé de ses ouvr. est celui qui a pour titre : *le parfait ecclés., ou la Vie de François Le Picart, docteur de Paris, avec les Eloges des autres docteurs*, ibid., 1658, in-8.

COSTE (PIERRE), littér. et compilat., né à Uzès en 1668, m. à Paris en 1747, a trad. en franç. l'*Essai sur l'entendement humain de Locke*, 1700, 1736, 1755, 1774, in-4, ou 4 vol. in-12; le *Tr. de l'éduc. des enfans* et le *Christian. raisonnable* du même auteur, le *Traité d'optique de Newton;* il a écrit une *Vie du grand Condé*, des *Commentaires* sur Théophraste, sur La Bruyère, sur Montaigne, sur La Fontaine, et a donné des éditions de ces auteurs. La liste détaillée de ses nombreuses compilations, traductions et commentaires, se trouve dans la prem. édit. des *Lettres de Bayle;* on la complétera en y joignant les titres des traduct. suivantes : *Sur l'usage de la raillerie*, trad. du lat. de Shaftesbury, 1710, in-12; *Hiéron* ou *de la condition des rois*, de Xénophon, Amsterdam, 1711, in-12; et *les Captifs* de Plaute, ibid., 1716, in-12 : c'est par erreur que l'on a regardé cette traduct. comme la prem. qui en ait été faite en fr.; M. Barbier, dans sa *Notice* sur Thomas Guyot (*v.* ce nom), insérée dans le tome 4, p. 275 du *Magasin encycl. de* 1813, a démontré que ce dern. en avait pub. une dès 1666.

COSTE (N.), littér., né à Toulouse, m. en 1759, n'est connu que comme auteur d'une brochure piquante intit. : *Projet d'une histoire de la ville de Paris, sur un nouveau plan*, 1739, in-8, et d'une *Lettre en réponse à la critique de ce projet* par Desfontaines.

COSTE (PIERRE), littérat., né en 1732, m. vers 1810, était entré au service milit. dès sa jeunesse, et débuta en 1756 dans la carrière littér. par des *Lettres sur le Voy. d'Espagne*, qui sont une peinture de ce qu'il a vu dans cette contrée; les moines n'y sont pas ménagés; l'auteur raconte de leur part des horreurs inconnues chez les peuples les plus sauvages. La plupart des articles tirés de la littérat. espagn. qui ont paru dans le *Journal étranger* sont de Coste, qui a égalem. trad. de cette langue, en 1775, plus. *Nouvelles de Cervantes*, sous le voile de l'anonyme, de même que tous ses autres écrits. On a encore de lui : un *Voyage* supposé *au pays de Bambouc*, 1789; des *Lettres adressées aux Grands*, 1789; *Mémoires de madem. Dumesnil*, 1800, in-8, où cette célèbre actrice est vengée, comme elle devait l'être, de la légèreté injurieuse avec laquelle madem. Clairon a parlé d'elle dans ses *Mémoires* : ce qui a frappé dans cet ouvr., c'est l'excellent goût que suppose la manière dont l'aut. y a jugé nos spectacles; *Essai sur les prétendues Découvertes nouvelles, dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles*, Paris, 1803, in-8; *Nouvelles inédites de Cervantes et autres auteurs espagnols*, 1802, 2 vol. in-12. Il a laissé MS. la *Réfutation des Paradoxes littér.* que Marmontel a semés avec profusion dans sa *poétique*.

COSTE (BERNARD DE LA). V. LACOSTE.

COSTE (JEAN-FRANÇ.), prem. méd. des armées franç., et médec. en chef de l'hôtel des Invalides, né en 1741 à Villebois, dép. de l'Ain, disciple du célèbre Petit, m. à Paris en 1819, avait été attaché en qualité de prem. médec. à l'armée franç. envoyée en Amérique, et s'y concilia l'estime et l'amitié de Washington et de Frankin. Outre plus. art. fournis au *Dictionn. des sciences méd.*, et quelq. *mém.* ou *brochures* (pub. de 1763 à 1806), on a lui : *OEuvres du doct. Mead*, trad. de l'angl. et du lat., Bouillon, 1774, 2 vol. in 8; *Physiol. des corps organisés*, trad. du lat. de Necker, ibid., 1775; *Essai botan., chim. et pharm. sur la substit. des substances indigènes aux exotiques*, Nanci, 1775, in-8; *Compendium pharmaceut. milit. Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum*, New-port, 1780, in-12; *Notices sur les offic. de santé morts à l'armée*, Augsbourg, 1806, in-12.

COSTÉ, en latin *Cotteus* ou *Cotta* (CÉSAR-AUGUSTIN), poète du 16e S., a laissé des poésies latines insérées dans le *Recueil* des pièces compos. sur la mort d'Adel de Tournebu, 1582, in-8. Son petit poème descr. du Dunois ou *Nympha vivaria, etc.*, est ce qu'il a fait de mieux. On cite aussi de lui un tr. intit. : *Antiquit. juris libri III*, Naples, 1573.

COSTEL (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), chimiste français, né en 1729, m. en 1800, remplit les fonct. d'apothicaire aide-major aux armées pendant la guerre de sept ans, professa au collége de pharmacie de Paris, et fut membre de plusieurs sociétés de médecine et d'agriculture; ses analyses de l'acide formique et des eaux de Pougues avancèrent de quelques pas la science de la chimie et méritèrent à Costel l'estime des savans. On trouve, dans le tom. 3 des *Mémoires de la société d'agriculture de Paris*, une *Notice sur la vie et les trav. de Costel*, par M. Cournol.

COSTEO ou COSTÆUS (JEAN), médecin ital. au 16e S., professa avec distinction aux universités de Turin et de Bologne. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. sur divers sujets de médecine théorique et pratique; les princip. ont pour titre : *de humani conceptûs formationis, motûs et partûs tempore*, Bologne, 1596, in-4; *de Morbis puerorum et mulierum*, Bologne, 1604; *de Potu in morbis*, Pavie, 1604, in-4; et des *Recherches* ou *Annotations sur Avicenne*. M. en 1603. — COSTEO (Jean-François), son fils, méd. et juriscons., a laissé un traité fort estimé *De voluntariis, involuntariis et non voluntariis actibus*.

COSTER (JEAN-LAURENT), sacristain ou marguillier à Harlem où il naquit vers 1370, n'est connu que par les efforts de quelq. écriv. holland. pour lui attribuer l'honneur de l'invention de l'imprimerie et de la gravure sur bois. Les *Origines typographicæ* de Meermann tendent à appuyer cette assertion; mais les *Vindiciæ typographicæ* de Schœpflin prouvent que Guttenberg était déjà établi à Strasbourg à l'époque où naquit Coster. On trouvera cette question approfondie et résolue dans l'*Origine de l'imprimerie*, par L.-G.P. Lambinet, Paris, 1810, 2 vol in-8.

COSTER (SAMUEL), auteur tragique et comique hollandais, né vers la fin du 16e S, est regardé comme le créateur du théâtre de cette nation : il purgea la scène des productions informes des rhétoriciens d'Amsterdam, obtint des magistrats, mal-

gré l'opposition du clergé, un local où il éleva à ses frais un théâtre de bois en 1617, et sur lequel il fit représenter les chefs-d'œuvre de ses contemporains Vondel, Hooft, etc. On a de lui 5 comédies et 6 tragédies, dont la plus ancienne porte la date de 1615 et la dernière celle de 1626.

COSTER DE ROSEMBOURG (JEAN), médecin allemand, né à Lubeck en 1613, m. en 1685, a laissé, outre sa dissert. inaug. *de Dysenteriâ*, un ouv. int. : *Affectuum totius corporis hum. præcip. theor. et praxis, etc.*, Francfort, 1663, in-4.

COSTER (FRANÇOIS), jésuite de Malines, surnommé le *Marteau des hérétiques*, m. à Bruxelles en 1619, est aut. de quelques écrits dogmatiques et polémiques, qui ne sont aujourd'hui d'aucun intérêt, et de *Remarques sur le Nouveau-Testament* (en flamand), 1614, in-fol.

COSTER SAINT-VICTOR (J.-B.), offic. franç. émigré, fut condamné à mort le 10 juin 1804, comme impliqué dans la conspirat. de George Cadoudal (*v.* ce nom) : il avait eu part au complot du 3 nivôse, dit *Machine infernale*, et s'était soustrait alors aux poursuites de la police.

COSTER (JOSEPH-FRANÇOIS), offic. de l'univ., né en 1729 à Nanci, m. dans cette ville en 1813, avait exercé pend. 20 ans la place de prem. commis du contrôle des finances ; il fut ensuite conservat. de la biblioth. pub. et des médailles de Nanci, remplit une chaire d'hist. à l'école centrale de cette ville depuis 1796 jusqu'à 1804, époque à laquelle il fut nommé provis. du lycée de Lyon. Il a pub. quelq. écrits de circonstance, des *disc.* et *observ.*, impr. de 1764 à 1801 ; la *Lorraine commerçante*, Nanci, 1659, in-8 ; l'*Eloge* de Charles III, duc de Lorraine, 1764, in-8, et celui de Colbert, 1773, in-8 : ce dern. obtint le 1er accessit de l'acad. fr. ; *Observ. sur le rapport et projet de loi sur l'instr. publ., par M. Chaptal*, Nanci, 1801, in-8. Coster a laissé en MSs. les *Eloges* des ducs de Lorraine, Ferry III, Ant. René II, et Léopold. On trouve, dans le *Précis des Travaux* de la société roy. de Nanci, l'analyse de l'éloge de Coster, prononcé par M. Blau.

COSTER (JEAN-LOUIS), frère du précéd., entra dans la compagnie de Jésus, devint, après la suppression de cette compagnie, biblioth. de l'évêque de Liége. On a de lui deux *Oraisons funèb.*, l'une du dauphin, père de Louis XVI, et l'autre de Stanislas Ier, roi de Pologne, duc de Lorraine, etc., toutes deux prononcées et impr. à Nanci en 1766, in-4. M. l'abbé Coster entreprit en 1772 l'*Esprit des Journaux*, et s'occupa jusqu'en 1775 de la rédaction de cet utile journal. — Un 3e frère avait embrassé l'état ecclés., et devint curé de Remiremont. Il prononça en cette qualité une *Orais. fun.* de Stanislas Ier, roi de Pologne, impr. à Nanci en 1766, in-4.

COSTERUS (BERNARD), docteur en droit à l'université de Leyde, secretaire de la ville de Voerden, né en 1643, m. en 1735, a écrit en hollandais une *Hist. de l'établissement de la république de Hollande et de West-Frise*, Leyde, 1737, in-4, ouvrage diffus, mais utile pour la connaissance des évènem. de 1672, relat. à l'invasion de Louis XIV.

COSTHA BEN LOUKA, sav. écriv. grec du 3e S., a composé un grand nombre de *Traités* de div. sciences, et a trad., revu ou corrigé les traduct. de plus. ouvr. arabes. Les biblioth. de Florence et de Leyde possèdent plus. de ses écrits.

COTA (RODRIGUEZ), poète espagnol, surnommé *el Tio* (l'oncle), florissait au 15e S., sous le règne de D. Juan II, roi de Castille. On ne le connaît que comme auteur de la tragi-comédie intit. : *Calisto et Melibée*, et d'une satire impr. sous le titre de *Mingo Rebulgo*. La prem. se compose de 20 actes, dont le prem. seulement est de Cota ; les autres sont du bachelier Fernand de Roxas qui vivait au commencement du 16e S. Cette pièce que l'on pourrait à juste titre regarder comme un roman, a été souvent réimpr. et traduite en plus. langues ; en allemand, Francfort, 1624, in-8 ; en italien, Venise, 1519, 1535, in-8 : en français, par Jacques de Lavardin, Paris, 1578, in-16, et en anglais.

COTEL (ANTOINE de), conseiller au parlem. de Paris, né vers 1550, a laissé : *le Premier livre des mignardes et gayes poésies*, etc., Paris, 1578, in-4.

COTELIER (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à Nîmes en 1627, fut versé de bonne heure dans la connaissance des langues hébraïque, grecque et lat. Il fut employé avec du Cange à la révis. du catalog. des MSs. grecs de la bibliothèque du roi, et nommé professeur de langue grecque au collége royal. Cotelier a laissé en MSs. des *Mélanges sur les antiquités ecclesiastiques*, 9 vol. in-fol., à la biblioth. du roi ; et il a pub., sous le titre de *Monument. ecclesiæ græcæ*, 1677, 1681, 1686, 3 vol. in-4, un ouvr. plein d'érudition et fort estimé. On lui doit en outre plus. édit. des *Homelies de St Jean Chrysostôme*, 1661, in-4 ; des *Lettres de St Clément* et des *OEuvres des pères qui ont vécu dans les temps apostol.*, 1672, 2 vol. in-fol. M. en 1686. Son *Eloge* a été inséré dans le *Journal des Savans*, sept. 1686.

COTEREAU (CLAUDE). V. COTTEREAU.

COTES (ROGER), célèbre mathém. anglais, né en 1682, m. en 1716, profess. d'astron. et de physique expériment. à l'univ. de Cambridge, a laissé, entre autres ouvr. : *Harmonia mensurarum*, etc., Cambridge, 1722, in-4. trad. ou plutôt paraphrasé en fr. par le bénéd. angl. Walmsley, Paris, 1747, in-4 ; *Des leçons de physique experim. sur l'equilibre des liqueurs*, trad. en fr. par le méd. Lemonnier, ibid, 1740, in-4, fig., etc. Les *Transactions philosophiques* renferment aussi quelques *Mem.* de Costes, à qui l'on doit la 2e édit. des *Principia mathematica de Newton*, 1713.

COTHB-EDDYN, c.-à-d. *pôle de la religion*, nom commun à plus. aut. arabes, persans et turks. — COTHB-EDDYN, surn. *Khârizm-Châh* (Mohammed), lieut.-général (*wâly*) du Khârizm sous le règne de Barkhiaroc, conserva pendant 30 années la faveur de ses maîtres, et jouit d'une espèce de souveraineté. Il protégea les lettres et les sciences, et mourut en 1127 avec la réputation d'un prince équitable. Il est le chef de la dynastie des Khârizmiens. Atzyz, son fils, lui succéda.

COTHB-EDDYN (MOHAMMED), histor. arabe, prof. de la doctrine d'Aboù-Hanyféh, à la Mekke, mort l'an de l'hégyre 988, a écrit une *Histoire du Yemen*, province d'Arabie, ou plutôt l'histoire de la conquête de ce pays par Sinan-Pacha, général de Sélim Ier, aux 9e et 10e S. ; et une *Histoire de la Mekke* depuis l'origine de la Caabah jusqu'à l'an 985. M. Silv. de Sacy nous a fait connaître la substance de ces deux ouv. dans les *Notices et extraits des MSs.*, tom. IV. — COTHB-EDDYN (Mohammed), souv. de Sindjar, l'an de l'hégyre 594, après la m. d'Imad-Eddyn, son père, fut un roi juste suivant Aboul-Féda ; mais il n'eut point assez d'énergie pour s'opposer aux entreprises de Nour-Eddyn, prince de Moussoul, et à celles de Mélic-Adel. Son règne fut troublé par des guerres qui l'exposèrent à perdre sa couronne ; il acheta la paix au prix de quelques-unes de ses possessions, l'an de l'hégyre 606, et mourut en 616.

COTHB-EDDYN-CHYRAZY (MAHMOUD-BEN-MACOUD), philos. persan, né l'an 634 de l'hégyre, m. en 710, élève du sav. Nassir-Eddyn, a écrit un gr. nomb. d'ouv. sur toutes les branches des connaissances humaines. Le plus remarq. de ses écrits est un *Commentaire sur les canons d'Avicenne*.

COTHOUZ. V. KOUTHOUZ.

COTIGNON (PIERRE de LA CHARNAYE), qu'il ne faut pas confondre avec L. de La Charnais, auquel on attribue une pastorale intit. *les Bocages*, 1632, était un gentilhomme du Nivernais qui, s'étant fixé à Paris vers la fin du 16e S., se plut à réu-

nir chez lui les beaux esprits du temps. Il a comp. des *Poésies* fort médiocres et entièrement oubliées.

COTIN (CHARLES), membre de l'acad. franç., conseiller et aumônier du roi, né à Paris en 1604, mort en 1682, est plus connu aujourd'hui par les satires de Boileau et le Trissotin de Molière que par ses poésies et ses ouv. en prose, la plupart sur des sujets pieux : il n'était cependant ni aussi sot ni aussi ridicule que ces deux auteurs nous le représentent. On cite de lui des petites pièces de vers fort agréables telles que le quatrain : *Iris s'est rendue à ma foi....*, et celui *Vous n'écrivez que pour écrire*. Boileau et Molière, qui avaient de justes sujets de se plaindre de Cotin, ont poussé trop loin l'esprit de vengeance en le représentant comme un pédant et un mauvais poète. La crainte des épigrammes de Boileau empêcha Cotin de faire imp. ses *Sermons*. Parmi ses nomb. ouv., nous ne citerons que les principaux : *Recueil de Rondeaux*, Paris, 1650, in-12; *Poésies chretiennes*, ibid., 1657, in-8, *OEuvres galantes*, en prose et en vers, ibid., 2 v. in-12, 1663-1665; *Recueil d'Enigmes*, ibid., 1646, in-12, souvent réimp.; une satire contre Ménage intit. *la Ménagerie*, La Haye, 1666, in-12; et la *Pastorale sacree* (paraphrase en prose et en vers) du *Cantique des Cantiques*, Paris, 1662, in-12.

COTLOGH-YNANEDJ, personnage oriental sur lequel les histor. persans ne s'accordent point. Mirkhond le met au rang des princes de la dynastie des Atabeks de l'Azerbaidjan, et nous apprend que Cotlogh, après de longues guerres contre Thoghrul, dernier sulthân Seldjoukide, tua son adversaire, s'empara du gouvernement l'an de l'hégyre 599, et qu'il périt bientôt après assassiné par les émyrs du roi de Khârizm.

COTOLENDI (CHARLES), littérateur et avocat à Paris vers le milieu du 17e S., est aut. d'une nouv. historique int. : *Mademoiselle de Tournon*, Paris, 1678, 2 vol. in-12; d'une *Vie de la duchesse de Montmorency*, Paris, 1684, in-8; d'une *Vie de St François de Sales, év. de Genève*, ibid., 1689, in-4; d'un *Arliquiniana*, ibid., 1694; d'un *Saint-Evremoniana*, ibid., 1700, in-12; et d'une *Dissertation sur St-Evremont*, ibid., 1698. Il a trad. de l'espagnol l'*Hist. des rois de Perse* du P. Texeira, ibid., 1681, 2 vol. in-12; une *Vie de Christophe Colomb*, ibid., 1681, in-12; et les *Nouvelles de Michel Cervantes*, ibid, 1678, 2 vol. in-12. — Gasp. Auger, prédicat. du roi, a écrit la *vie* d'un autre COTOLENDI (Ignace), év. *in partibus* de Métellopolis, et résid. apost. à Nankin, Aix, 1618, in-12; elle a été trad. en italien, Livourne, 1681, in-4.

COTTA (AURELIUS). V. AURELIUS COTTA (C.)

COTTA (CAIUS-AURELIUS), consul rom. l'an de Rome 677, fit rendre une loi qui ouvrait aux tribuns du peuple le chemin des dignités.

COTTA (LUCIUS-AURÉLIUS), de la famille du précédent, préteur l'an de Rome 682, consul en 687, censeur en 688, l'un des plus illustres orateurs de son temps, contribua, ainsi qu'Hortensius, à former Cicéron, et vota le prem. pour le rappel de celui-ci lorsque le sénat fut consulté sur cette affaire. C'est pendant qu'il était préteur que fut rendue la loi qui enleva aux sénateurs le droit de juger, et le transféra aux chevaliers. — Un autre COTTA (Marcus-Aurélius), de la même famille, consul l'an de Rome 678, fut vaincu par Mithridate, roi de Pont. A son retour à Rome on l'accusa de concussions pendant son proconsulat à Heraclée; il fut reconnu coupable et condamné à perdre son rang de sénateur.

COTTA (JEAN), poète latin du 16e S., né près de Vérone, m. à la fleur de l'âge vers 1511, a laissé quelq. poésies qui ont été imp. à Venise, 1527, in-8, avec celles de Sannazar, et souv. réimpr. dans différens rec., entre autres dans les *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8. On loue surtout la correction et l'élégance de son style. Cotta a coopéré, avec Mario Beneventano, à l'édition de Ptolémée, publiée à Rome, 1508, avec les cartes de Buckinck et de Ruysch.

COTTA (LAZARE-AUGUSTIN), sav. antiquaire italien, né en 1645, m. en 1719, avait renoncé au barreau pour se livrer entièrement au penchant qui l'entraînait vers l'étude de l'antiquité. La province de Novarèse, qui l'avait vu naître, fixa surtout son attention, il se plut à consacrer le souvenir des personnages distingués qu'elle avait produits, tels que saints, pontifes, évêques, savans littérateurs, guerriers et artistes, dans plus. ouv., principalem. dans celui qui a pour titre : *Museo Novarese*. Il a écrit en outre une comédie intit. *la Pirlonea*, Bologne, 1678, et a donné une édit. de l'ouvrage de Domin. Macaneo sur le lac Verban (lac Majeur), avec des notes et des commentaires, Milan, 1723.

COTTA (JEAN-BAPTISTE), prédic. et poète ital., né à Tende, comté de Nice, en 1668, entra de bonne heure dans l'ordre des Augustins de Gênes, professa avec distinction dans plus. colléges de cette société en Italie, et m. en 1738. Il a laissé des poésies latines et ital. dont l'édit. la plus complète a pour titre : *Sonetti ed inni del P. Giambattista Cotta*, etc., Nice, 1783, avec des notes de l'aut., et un éloge historique et critique par le P. Hyacinthe della Torre.

COTTA (JEAN-FRÉDÉRIC), théol. allemand, né en 1701, m. en 1779, prof. à l'univ. de Tubingen et à Gottingue, a écrit un gr. nomb. de *Dissert.* et d'ouv. en latin et en allem. sur des matières théol. Les principaux sont : *Hist. litter. de la théol.*, en allemand, Tubingen, 1721 et 1722, in-8; *Essai d'hist. eccles.*, ibid., 1768, 3 vol. in-8. Il a trad. du grec en allemand les *OEuvres de Fl. Josèphe* et l'*Hist. de la destruction de Jérusalem* par Hégésippe, ibid., 1735, in-fol., cart. et fig., avec des notes et des comment. fort estimés. On trouve dans Adelung les titres de ses autres ouvrages.

COTTE (ROBERT de), architecte, né à Paris en 1656, m. en 1735, vice-protecteur de l'acad. de peinture, prem. architecte du roi, intendant des bâtimens, direct. de la monnaie des médailles, etc., était petit-fils de Fremin de Cotte, architecte ordinaire de Louis XIII, et élève et beau-frère de Jules-Hardouin Mansard. Ses trav. les plus importans sont la reconstruction sur un nouv. plan du grand-autel de Notre-Dame, commencé sur les dessins de Mansard, les embellissemens de l'hôtel de La Vrillière, la colonnade ionique de Trianon, l'achèvement du dôme des Invalides, de l'église de Saint-Roch et de la chapelle de Versailles. On lui attribue, ainsi qu'à Pierre Bullet, l'idée de remplacer par des glaces les tableaux qui décoraient les cheminées. — JULES-ROBERT, son fils, exécuta sur ses dessins le portail de St-Roch et celui de la Charité. On lui reproche de n'avoir point suivi exactement les plans de son père, et de les avoir gâtés en voulant les corriger.

COTTEREAU ou COTEREAU (CLAUDE), prêtre, chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Tours, mort en 1550, a laissé : *de Jure et privilegiis militum libri tres* et *de Officio imperatoris liber unus*, Lugduni, 1539, in-fol. : on trouve un extrait de cet ouvr. dans les *Soirees littér.* de M. Coupé; *les Douze livres de Columelle*, trad. en fr., Paris, Kerver, 1551 et 1552, in-4 : le 10e livre est trad. en vers franç. Cette trad., réimpr. en 1555 et 1556, in-4, par les soins du même Kerver, avec les notes de Jean Thierry de Beauvais, fut dédiée au card. Du Belloy par Jacques Verjus, ami de Cottereau et son exécuteur testamentaire. Cottereau remit à Dolet le MS. latin de la *Pandore* de Jean Olivier, év. d'Angers; elle fut impr. en 1541, in-4. La traduction de cet ouvr. est de Guill. Michel dit de Tours et non de Cottereau. Il y a deux pièces de vers latins de notre aut. dans le *Genethliacum C. L. Doleti Steph. filii*, Lugd., 1539, in-4, et

plus. *pièces* en vers franç. dans les *Epîtres du Traverseur des voies périlleuses*, qui est, comme on sait, Jean Bouchet. M. Née de La Rochelle soupçonne avec raison dans sa *Vie d'Etienne Dolet*, p. 101 et 102, que Cottereau est le même que Claudin de Touraine dont La Croix du Maine et Duverdier ont fait un aut. différent.

COTTEREL (CHARLES), maître des cérémonies de la cour d'Anglet. sous le règne de Charles II, m. en 1687, a traduit en anglais le roman de *Cassandre* de G.-C. de La Calprenede, et a travaillé à la traduct., dans la même langue, de l'ouv. de Davila sur les guerres civiles de France. — COTTEREL (Alex.-François), curé de Paris, m. en 1775, a publié quelq. *Opuscules* médiocres sur l'assassinat de Louis XV par Damiens, sur la mort de la reine Marie Lecksinska, et sur d'autres évènemens.

COTTIER (JACQUES). V. COYTHIER.

COTTIN (SOPHIE RISTAUD), née à Tonneins en 1773, mariée à l'âge de 17 ans à un riche banquier, et veuve à 20 ans, passa le reste de sa vie dans la solitude et la méditation. Son talent fut long-temps inconnu à ses amis; elle-même ignorait le prix des pages éloquentes qui coulaient de sa plume. Le roman de *Claire d'Albe*, Paris, 1808, 1 vol., révéla à la France un écriv. plein de grâce et de sensibilité. *Malvina*, ib., 1809, 3 vol.; *Amélie Mansfield*, ibid., 1811, 3 vol., *Mathilde*, ibid., 1810, 4 vol., *Elisabeth ou les Exiles en Siberie*, ibid., 1806, 2 vol., placent mad. Cottin au rang de nos meilleurs romanciers. Les plans de ses compositions sont habilement conçus; les caractères y sont tracés avec naturel, et les affections des héros y sont peintes avec une sensibilité exquise. On a joint au roman d'*Elisabeth* un poème en prose du même auteur intit. *la Prise de Jericho*. La meill. édit. de ses œuvres est celle qui a paru sous ce titre : *OEuvres complètes, pub. pour la prem. fois en un seul corps d'ouvr.*, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de l'aut. (par A. Petitot). Paris, 1817, 5 vol. in-8. Mad. Cottin m. le 25 août 1807.

COTTIUS (MARCUS JULIUS), Gaulois, souver. d'un roy. désigné dans les hist. lat. sous le nom de *royaume de Cottius*, dont Suze était la capitale, résista long-temps aux Romains commandés par Octave, mais céda aux offres de souveraineté qui lui furent faites, devint l'allié du peuple romain, et contribua à soumettre les montagnards en pratiquant à travers les Alpes des chemins commodes dont on trouve encore des vestiges. Ce pays fut réduit en province romaine sous le règne de Néron, après la mort de Cottius, l'an 63 de J.-C. suivant Suétone. On voit à Suze un reste d'arc de triomphe sur lequel sont inscrits les noms des peuples qui étaient soumis à Cottius. Ce monument a été gravé dans plus. recueils, entre autres, dans le *Thesaurus inscriptionum* de Muratori.

COTTON (PIERRE), jésuite, confess. de Henri IV et de Louis XIII, né en 1564 à Néronde en Forez, m. à Paris en 1629, entra fort jeune dans les ordres, fut envoyé en Italie pour étudier la philosophie; à son retour il se fit remarquer à Roanne, à Avignon, à Nîmes, à Grenoble et à Marseille comme prédicateur, fut appelé à Paris sur la recommandation du maréc. de Lesdiguières dont il avait converti la fille (Mme de Créqui). Bientôt il acquit la confiance de Henri IV, fit signer à ce prince le rappel des jésuites, refusa l'archevêché d'Arles et le chapeau de cardinal, et enfin fut nommé confesseur du roi. Après la mort de Henri, le P. Cotton conserva son titre auprès de Louis XIII, fut chargé de porter le cœur du roi au collége des jésuites de La Flèche, et conserva son crédit à la cour jusqu'en 1617, époque à laquelle il alla prêcher en missionnaire dans le midi de la France et se rendit en Italie pour accomplir à Milan, à Lorette et à Rome les vœux de Louis XIII à la Ste Vierge, à St Charles et à St Pierre. Les historiens l'ont jugé diversement : les uns croient qu'il partageait la doctrine du régicide, et d'autres le regardent comme un homme sincèrement religieux et incapable d'approuver d'exécrables forfaits. Il a laissé quelques ouvr. de controverse et un traité du *Sacrifice de la messe*. L'histoire de sa *vie*, écrite en latin par le P. Bouvier, jésuite, Lyon, 1660, in-8, est plus complète que celle qui a été publ. par le P. d'Orléans, Paris, 1688, in-4.

COTTON (sir ROBERT BRUCE), sav. antiquaire anglais, né en 1570, m. en 1631, possédait une connaissance particulière des anciennes chartes et des droits de la couronne d'Angleterre; le gouvernement ne manquait jamais de le consulter lorsqu'il s'agissait de l'exercice et du maintien de ses droits. Les différens mémoires qu'il rédigea dans les occasions les plus importantes ont été recueillis et publ. en 1652 : c'est d'après les recherches de ce savant que furent rétablis les chevaliers baronnets, titre qui donne le prem. rang après les barons, pairs du royaume. Cotton avait formé une biblioth. précieuse, composée de MSs. et de chartes recueillis dans le nord de l'Angleterre; le catalogue en a été publ. par Th. Smith sous le titre de *Catalogus librorum MSs. biblioth. Cottonianæ*, etc., 1696, in-f. Cette biblioth. ayant été réunie à celle du roi dans le cloître de l'abbaye de Westminster, fut presque tout entière consumée par les flammes en 1731.

COTTON (CHARLES), poète burlesque anglais, né en 1630, m. en 1687, est auteur d'un *Virgile travesti*, réimpr. pour la 15e fois en 1711, d'un poème intitulé : *Burlesque sur burlesque* etc., 1771, 8e édit.; d'un *Voyage en Irlande*, poème burlesque en 3 chants; d'un *Manuel du planteur*, etc., 1675, in-8. On lui doit encore : *Instruct. pour pêcher la truite et l'ombre dans l'eau douce*, un *Rec. de poésies*, 1770, in-8 et in-12 6e édit. et les trad. du franç. en anglais des *Essais de Montaigne*, de la tragédie des *Horaces* de Corneille, 1671, de la *Vie du duc d'Epernon*, 1670, in-fol.; des *Comment. de Blaise de Montluc, maréch. de France*, 1674; des *Mem. du S. de Pontis*, 1694, in-8, d'un roman intit. la *Belle de Tunis*. — COTTON (Nathaniel), médecin anglais, né en 1707, m. à St-Albans en 1788, avait étudié à Leyde sous le célèbre Boerhaave. On a de lui : *Observations sur un genre particul. de fievre scarlatine régnant à St-Albans*; des *Dissert.* et quelques *Poésies*. Tous ces écrits ont été recueillis sous le titre d'*Œuvres de Nath. Cotton*, 1791, 2 vol. in-8. — La nouvelle Anglet. a fourni plus. sav. pasteurs de ce nom dans les 16e, 17e et 18e S.

COTTON DES HOUSSAYES (JEAN-BAPTISTE), docteur de Sorbonne, professeur de théologie à Rouen, et bibliothéc. de la Sorbonne, né en 1727, m. en 1783, est auteur des *Eloges historiques de Maillet du Boullay, de l'abbé de Saas, de Chamousset*, etc.; et a fourni des articles de botanique au *Journal de Physique*, 1780. Il a laissé MSs. : *Elémens d'hist. litt. univ.* et *Bibliogr. raisonnée ou Nouveau système bibliogr.* Ces deux ouvr. se trouvent dans la biblioth. de M. Barbier.

COTUGNO (DOMINIQUE), né en 1736 dans le roy. de Naples, professa la médecine et enseigna l'anatomie dans l'université de cette ville. Il a découvert un nouvel organe de l'oreille, auquel on a donné le nom d'*aqueducs cotuniens*. Ce professeur avait été nommé médec. de la reine de Naples, et protomédecin du roi. Il est m. en 1822. Ses ouvr. sont : de *Aquæductibus auris humanæ internæ dissertatio*, Naples, 1761, in-8; de *Ischiade nervosâ*, ibid., 1768, in-8; de *Sedibus variolarum syntagma*, ibid., 1769, in-8; *Del moto reciproco del sangue per le interne vie del capo*, ibid., 1789, in-4; *Lettera riguardante l'elettricità d'un sorcio*, ibid., 1784 : cette lettre contient la première idée du fluide galvanique; *ragionamento sullo spirito della medicina*, Milan, 1806, in-8.

COTYS, nom commun à plus. rois de la Thrace, de la Cappadoce et du Bosphore Cimmérien : le plus ancien est celui qui, 600 ans av. J.-C., permit à une colonie de Mysiens de s'établir en Asie. — COTYS Ier, fils de Centhée et roi de Thrace, né 280 ans environ avant l'ère chrét., vainquit les peuples voisins de ses états et fut un des princes les plus puissans de son temps. Les Athéniens, qui d'abord avaient été ses alliés, lui déclarèrent la guerre afin de l'empêcher de s'emparer du Péloponèse; mais ce fut sans succès et Cotys serait sans doute sorti vainqueur de cette lutte s'il n'eût été assassiné vers l'an 356 avant J.-C.—COTYS II, fils de Seuthès et roi des Odryses, prêta son secours à Persée, roi de Macédoine contre les Romains; mais bientôt il fut forcé de défendre ses propres états attaqués par Eumènes roi de Pergame et allié des Romains. Cotys fit la paix à condition que son fils fait prisonnier par Paul Emile lui serait renvoyé sans rançon, 167 ans avant J.-C.—COTYS III, fils de Sadalès, et roi des Odryses, 57 ans av. J.-C., réunit à ses états le roy. des Besses, moyennant 300 talens qu'il paya à Pison, préteur en Macédoine, et fournit des secours à Pompée contre César.—COTYS IV, régnait environ 17 ans avant J.-C.; à sa mort ses fils furent mis sous la tutelle de son frère Rhœmétalcès.—COTYS V, fils de Rhœmétalcès, partagea le royaume de Thrace avec Rhescuporis, son oncle, et périt assassiné par celui-ci 19 ans av. J.-C. Ovide, dans ses élégies, loue la justice et l'humanité de ce prince et l'amour qu'il témoignait pour les lettres. —COTYS, fils du précédent, et roi de la petite Arménie sous les règnes de Caligula et de Claude, se vit sur le point d'ajouter la grande Arménie à ses états au moment où Mithridate l'Ibérien se disposait à prendre possession de ce royaume; mais Cotys fut forcé par l'emper. de renoncer à ce trône où l'appelaient les vœux des principaux personnages de ce pays.—Trois COTYS, rois du Bosphore, ne sont connus que par les médailles : le premier régnait du temps de Claude, le deux. sous l'emp. Adrien, et le trois. sous Alexandre; leur règne embrasse la période comprise entre l'an 342 et l'an 530 de l'ère du Bosphore, c.-à.-d. de 69 à 234 de J.-C.

COUBLAI-KHAN. V. CHI-TSOU.

COUCHERY (B.-B.-C.-FRANÇOIS), m. à Paris le 26 oct. 1814, a travaillé au *Journal des Mécontens*, dont il a paru 15 numéros.

COUCHOT (N.), avocat à Paris, m. vers le milieu du 18e S., a laissé quelques ouvr. de jurisprudence estimés avant la nouvelle législation, le plus remarquable a pour titre : le *Praticien universel* ou le *Droit français et la pratique de toutes les juridictions du royaume*, Paris, 1737, 2 vol. in-4 et 6 vol. in-12, édit. rev. par du Rousseau de La Combe.

COUCHU (N.), écriv. obscur de la fin du 18e S., n'est connu que comme l'un des collaborat. de la *Biblioth. des Romans*. Il professait une admirat. exclusive pour l'ancienne littér. espag., et il parait qu'il eut, ou peu s'en faut, le sort du héros de la Manche. Il signait assez communém. ses écrits du nom d'*Amadis de La Roche-Pauvre*.

COUCY, nom d'une ancienne famille noble de Picardie, aujourd'hui éteinte, et dont le premier membre illustre est ALBÉRIC, qui vivait en 1059 et fonda la riche abb. de Nogent sous Coucy.— DREUX de BOVE, fils ou gendre d'Albéric et père d'Enguerrand Ier, comte d'Amiens, vivait en 1080, et m. en 1116.—THOMAS de MARLE, fils de Dreux de Bove, se signala par ses exp. guerr. et ses cruautés; il est le prem. qui ait pris le titre *sire de Coucy par la grâce de Dieu*.—ENGUERRAND II, fils de Thomas, s'allia à la famille royale en épousant Agnès de Beaugenci, cousine germaine de Louis-le-Jeune. Il m. l'an 1147 pendant le deuxième croisade.—RAOUL Ier (sire de Coucy), seigneur de Marle, de La Fère, de Crécy, de Vervins, de Landouzy et de Pinon, né vers 1134 était fils d'Enguerrand II; il épousa en prem. noces la fille du comte Baudoin (1154), et en second. noces Alix de Dreux, cousine germ. de Philippe-Auguste (1173). Il fut tué au siége d'Acre, en Palestine l'an 1191.—ENGUERRAND III, fils du précédent, se distingua à la bataille de Bouvines. Quelques histor. prétendent que la couronne de France lui fut offerte par les grands vassaux pendant la minorité de Louis IX. — RAOUL II, fils d'Enguerrand III, périt à la Massour en Egypte, l'an 1250 en combattant aux côtés du comte d'Artois, frère de St Louis—ENGUERRAND IV, frère de Raoul II, s'étant rendu coupable de la mort de trois gentilshommes, fut condamné à payer une amende considérable puisqu'elle fut consacrée à la fondation d'un hôpital à Pontoise et à l'établissement d'écoles publiques à Paris, m. en 1311.—RAOUL ou RENAUD, chatelain de *Coucy*, fils d'Enguerrand II et frère de Raoul Ier, né vers l'an 1160, m. au siége d'Acre, en Palestine, l'an 1191, avait embrassé l'état ecclésiastique et se distingua par son goût pour la poésie. Le *Recueil de ses chansons* a été publ. en 1781 à Paris, dans les *Mem. hist. de Raoul de Coucy*, par Laborde : Renaud est moins connu par ces petites compositions que par l'aventure de la dame de Fayel, châtelaine de Vergy, aventure qui a fourni le sujet de 2 traged. françaises dont la plus connue est celle de de Belloy.

COUCY (ROBERT de), architecte, né à Reims à la fin du 12e S., m. l'an 1311, s'est illustré en reconstruisant sur les plans de Hugues Libergier la cathédrale de Reims qui avait été brûlée en 1210; cet édifice, l'un des plus beaux de France, ne fut terminé qu'en 1427. Robert de Coucy avait achevé la belle église de St Nicaise à Reims et en avait fait un des plus curieux monumens de l'architect. gothique : ce temple a été démoli en 1796.

COUDEMBERG (PIERRE), pharmacien allem., établi à Anvers, dans le 16e S., est aut. d'un supplément à l'ouv. de *Valerius Cordus* (v. ce nom), intit. : *Dispensatorium pharmacorum omnium*, et d'une traduct. franç. du même écrit sous le tit. de *Guidon des apothicaires*, etc., imprim. à Lyon, 1675, in-12.

COUDERET (N. dom), relig. bénédictin, né à Vesoul, dans le 18e S., m. à Besançon en 1789, est aut. de plus. *Dissertations* sur différens points de l'hist. du comté de Bourgogne, couronnées à l'académie de Besançon et qui ont été imprim. sépar.

COUDRAY (du). V. TRONSSON.

COUDRETTE (CHRISTOPHE), ecclésiastique, né à Paris en 1701, m. en 1774, prit parti dans les querelles des convulsionnaires et de la bulle, fut interdit et enfermé dans les prisons de Vincennes et de la Bastille. Il a laissé plus. ouvr., dont les principaux sont : *Dissertat. sur les loteries*, 1743, in-12; *sur les bulles contre Baïus*, Utrecht, 1737, 4 vol. in-12; *Hist. gen. de la naissance et des progrès de la compagnie de Jesus*, 1761, 4 vol. in-12; *Idee gen. des vices princip. de l'institut. des jésuites, tirée de leur constitution*, 1762, in-12, avec un suppl.; *Mem. pour servir à l'hist. des jésuites, ou Extrait de l'hist. univers. de de Thou*, 1761, in-12; *Mem. où l'on prouve que les jésuites et leur institut sont ennemis des ev.*, 1 vol. in-12; *Mem. sur le formulaire*, 1756, 2 vol. in-12, et quelques autres écrits du même genre.

COUEL (BERNARD), né à Paris, embrassa l'état ecclésiastique et devint vicaire-général de Rouen, ensuite vicaire-génér. de Paris sous MM. de Noailles et Vintimille. Il publia en 1714 et 1715 les *Lettres d'un theologien à un évêque sur cette question importante* : s'il est permis d'approuver les jésuites pour prêcher et pour confesser. La question, comme on s'en doute bien, est résolue négativem. L'auteur fut assassiné de deux coups de couteau en sortant de l'église de Notre-Dame, par un nommé Lefevre, chapelier, le 27 mai 1736; il m. trois

94

jours après, âgé de 66 ans. Ses fameuses *lettres* ont été réimpr. à Paris en 1755, in-12.

COUILLARD (ANTOINE), seigneur du Pavillon, en Gâtinois au 16e S., est aut. de quelq. ouvr. remarquables par leur singularité; de ce nomb. sont: les *Contredits aux fausses et abusives propheties de Nostradamus*, Paris, 1555 et 1560, in-8; *Chronique cosmographique universelle*, avec un tableau des généalogies des rois de France depuis Adam jusqu'à Charles IX.

COULAN (ANTOINE), pasteur d'une église française protestante à Londres, né en Languedoc en 1667, m. à Londres en 1694, a pub. un *Examen de l'hist. crit. du Nouv.-Testament*, Amsterdam, 1696, in-8; et une *Défense des réfugiés*, contre un livre int.: *Avis important aux réfugiés*, Deventer, 1691, in-12.

COULANGE (N. de), ex-jésuite, méd. de la faculté de Montpellier, est aut. d'un recueil de *Poésies variées*, pub. à Paris en 1753 par le libraire Cailleau, 1 vol. in-12. Fréron parle de lui avec éloge dans ses *Lettres sur quelq. écrits de ce temps*. V. t. II, p. 13. Le libraire Cailleau, pour donner du cours aux poésies du méd. de Montpellier, publia dans le même format les *Chansons choisies* de M. de Coulanges (*v.* l'article suivant).

COULANGES (PHILIPPE-EMMANUEL, marq. de), conseiller au parlement de Paris, né vers l'an 1631, m. en 1716, vendit sa charge pour n'avoir plus à s'occuper que de ses plaisirs; il eut de son temps la réputation de versifier avec facilité sur toutes sortes de sujets légers. On a publié le *Recueil de ses chansons*, Paris, 2 vol. in-12, 1698, et ses *Mém. suivis de lettres inédites de mad. de Sévigné* (sa cousine germaine), *de son fils*, *de l'abbé de Coulanges*, etc., Paris, 1820, in-8 et in-12. L'éditeur de ce volume est M. de Monmerqué.

COULET (ANNE-PHILIBERTE), née à Paris en 1736, fut élève d'Aliamet et de Lempereur (*v.* ces noms), dans l'art de la gravure. On a de cette dame quelques estampes d'après Joseph Vernet.

COULOMB (CHARLES-AUGUSTIN de), célèbre physicien franç., né en 1736, m. le 23 août 1806, chevalier de St-Louis, lieutenant-colonel du génie, membre de l'acad. des sciences et de l'Institut, et inspecteur-général de l'univ. de France, fut envoyé à la Martinique, chargé de construire le fort Bourbon, et employé successivem. à Rochefort, à l'île d'Aix et à Cherbourg; il éprouva la disgrâce du ministre de la marine pour avoir combattu un projet de canaux présenté aux états de Bretagne; mais on ne tarda pas à rendre justice à la pureté de ses intentions; il fut nommé intendant des eaux et fontaines de France en 1784, et fut choisi par l'acad. pour aller étudier en Angleterre le système d'administration adopté pour les hôpitaux. Lors de la révolution, Coulomb se livra tout entier à l'étude des sciences, et fit sur l'électricité et le magnétisme des découvertes dont M. Poisson a parfaitement apprécié l'importance. Les *Mémoires* de l'acad. des sciences et de l'Institut renferment un gr. nombre de *Mem.* de ce sav. Ses *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement*, ont été imprimées à Paris, 1779, in-8, figures.

COULON (LOUIS), ecclésiastique français, né en 1605, m. en 1664 quitta l'ordre des jésuites pour se livrer entièrement à la culture des lettres et particulièrement à l'étude de l'hist. et de la géographie. Son principal ouv. est une *Description géographique et historique du cours et du débordement des rivières de France*, *avec le dénombrem. des villes*, *ponts et passages*, Paris, 1644, 2 vol. in-8. Il a aussi composé plusieurs livres dits *Conducteurs des étrangers en France*, *en Flandre*, *en Savoie*, *en Espagne*, *en Angleterre et en Allemagne*, ibid., 654, in-12.

COULON DE THÉVENOT (N.), anc. membre de l'acad. des sciences et de l'institut, m. en 1813 en Bohême, où il était employé à la suite des armées, est connu comme inventeur d'une méthode de tachygraphie qui eut beaucoup de succès, et qui a été adoptée dans plus. pays étrangers. Le roi accepta, en 1787, la dédicace du tr. de tachygraphie de Coulon de Thévenot, et accorda à l'aut. un brevet de tachygraphe de S. M. Quel que soit le mérite de cette méthode, il est certain que le système sténographique, beaucoup moins compliqué, est employé aujourd'hui, avec un avantage marqué, par l'un des rédact. des séances de la chambre des dép. pour *le Moniteur* (M. Félix de Chamrobert).

COULON (CLAUDE-ANTOINE), anc. vic.-gén. du diocèse de Nevers et prédicat. du roi, né à Salins, m. en 1820 à Paris, passa tout le temps de la révolution en Angleterre et ne rentra en France qu'en 1814. Il est aut. d'un abrégé du célèbre ouvr de Bossuet, intit.: *Défense de la déclaration de l'assemblée du clergé de France de* 1682, Londres, 1813, in-8. On changea en 1814 le frontispice, non pour présenter le vol. comme une 2e édit., mais pour y mettre l'adresse d'un libraire franç.

COUPÉ (J.-M.), convent., était, en 1792, curé de Sermaise, et fut porté successiv. par le départ. de l'Oise à la prem. assemblée législat., à la conv. nat., où il vota la m. du roi sans appel ni sursis, puis au conseil des cinq-cents. Dans le cours de sa carrière politiq., qui se termina avec la cession de cette dern. législature, J.-M. Coupé montra des talens comme économiste; mais l'excessive rigueur qu'il déploya en maintes occasions est peu compatible avec la philanthropie qu'il affectait. Il termina obscurément sa vie dans un âge avancé. — COUPÉ (Jean-Marie-Louis), son frère, anc. prof. et conservateur des MSs. à la biblioth. roy., m. en 1818, a pub.: *Dictionn. des mœurs*, 1773, in-8; *Essai de trad. de quelq. épîtres et autres poésies lat. de Michel de L'Hopital*, 1778, 2 vol. in-8; *Variétés littér.*, 1786, 1788, 8 vol. in-8; *les Soirées littér.*, 1795, 1800, 20 vol. in-8, rec. qui n'a pas obtenu tout le succès qu'il méritait; *Spicilège de litt. anc. et moderne*, 1802, 2 vol. in-8. On doit encore à Coupé des traduct. nouv. du *Théâtre* de Sénèque, des *Opusc.* d'Homère, des *Œuvres* d'Hésiode, etc., pub. de 1795 à 1798.

COUPERIN. Nom d'une famille qui a produit un gr. nombre de musiciens distingués. — LOUIS, organiste de Louis XIII, m. en 1665. La charge de dessus de viole fut créée pour lui. — FRANÇOIS, musicien et frère de Louis, laissa deux enfans, savoir: — LOUISE, habile claveciniste et cantatrice, qui fut attachée pendant 30 ans à la musique du roi, m. en 1728; — Et NICOLAS, organiste de St-Gervais, m. en 1748. — CHARLES, musicien, m. en 1669. — FRANÇOIS, surnommé *le Grand*, organiste de St-Gervais, et claveciniste de Louis XIV, a composé 4 vol. in-fol. de pièces de clavecin. M. en 1733. — MARIE-ANNE, fille de François, religieuse à l'abbaye de Maubuisson, fut organiste de cette communauté — MARGUERITE-ANTOINETTE, sœur de Marie-Anne, fut claveciniste de la chambre du roi, charge qui avant elle n'avait été occupée que par des hommes. — ARMAND-LOUIS, fils de Nicolas, organiste du roi et de quelques paroisses, a laissé des *sonates* et des *trios* pour le clavecin, ainsi que des *motets* qui n'ont pas été gravés. Mort en 1789. — PIERRE-LOUIS, organiste et harpiste, m. en 1789; une seule de ses comp. a été gravée.

COUPLET (PHILIPPE), jésuite, né vers l'an 1628, m. en 1692, fut attaché aux missions de la Chine, et acquit une connaissance profonde de l'hist. et de la littérat. de cet empire, sur lequel il a pub. plus. ouv. intéressans: on cite comme le plus remarquable sa traduction latine des 3 ouv. moraux de Confucius, int.: *la Gr. science*, *le Juste milieu*, et *le Livre des sentences*, Paris, 1687, in-f.

COUPLET (Claude-Antoine), ingénieur fr., né en 1642, m. en 1722, membre de l'acad. des sciences, quitta la carrière du barreau pour se livrer tout entier à l'étude des mathém., et en particulier de l'hydraulique. Les villes de Coulanges-la-Vineuse, d'Auxerre et de Courson doivent à ses travaux des eaux abondantes et salutaires. — Couplet des Tortreaux (Pierre), son fils, mécanic., membre et trésorier de l'acad. des sciences, a laissé dans le rec. de l'acad. de 1726 à 1733, plus. mém. sur *la poussée des terres contre leurs revêtemens et sur la force des revêtemens qu'on doit leur opposer; sur la poussee des vents*; des recherches sur la construct. *des combles de charpente, sur les chariots, les traîneaux et sur le tirage des chevaux.*

COUR (de La). V. Lacour.

COURAYER (Pierre-François Le), chanoine et bibliothécaire de Ste-Geneviève, profess. de philos. et de théol., né en 1681 à Rouen, m. à Londres en 1776, pub. *sur la validité des ordinations de l'église anglicane*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12, un écrit qui lui attira les attaques des théol. catholiques, la censure des prélats, et l'excommunication de l'abbé de Ste-Geneviève; il fut forcé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. La reine lui fit un accueil bienveillant, et lui donna une pension; l'univ. d'Oxford lui conféra le titre de docteur, titre qui n'influa en rien sur les opinions du P. Le Courayer, et n'altéra point son attachement à l'église romaine. Outre plus. écrits apologétiques qui se rattachent à celui que nous avons cité, on a de lui la traduct. de l'*Histoire du concile de Trente* de Fra Paolo (Sarpi), avec des notes, Amsterd., 1736, 2 vol. in-4: cet ouvrage a été trad. en angl., en allem. et en italien.

COURBEVILLE (François de), jésuite franç., a trad. de l'italien, de l'anglais et de l'espagnol un grand nombre d'ouv. de piété et de morale, et a écrit la *Vie de D. Camille, princesse des Ursins-Borghèse*, Paris, 1737, in-12.

COURBON (N., marquis de), né à Château-Neuf-du-Rhône, en Dauphiné, l'an 1638, entra d'abord comme volontaire au service des Pays-Bas, servit ensuite en France en qualité de lieut., puis en Allemagne, comme major pendant la guerre contre les Turks, enfin comme colonel et maréchal-de-camp au service de la république de Venise, se signala à la prise de Coron, et du Nouveau-Navarrin, et fut tué d'un coup de canon au siége de Nègrepont, l'an 1688. Sa *vie*, écrite par Aimar, juge de Pierrelatte, a été pub. à Lyon, 1692, in-12.

COURCELLES (Thomas de), docteur en théol., chanoine d'Amiens, curé de St-André-des-Arcs, doyen de l'église de Paris, et proviseur de Sorbonne, né en 1402, m. en 1469, assista au concile de Bâle en 1438, et à celui de Mayence en 1441, se distingua par son éloquence et par son zèle pour le maintien des libertés de l'église gallicane, fut chargé de plusieurs missions importantes par le roi Charles VII, et s'en acquitta heureusement: ce fut lui qui fit l'*Oraison funèbre* de ce prince, à Saint-Denis, l'an 1461.

COURCELLES (Pierre de), écriv. franç. du 16e S., très-versé dans la connaissance des langues anciennes, a laissé une *Rhetorique franç.*, Paris, 1557, et une traduct. en vers franç. du *Cantique des Cantiques*, et des *Propheties de Jérémie*, ib., 1560, 1564, in-16.

COURCELLES (Etienne de), théol. protest., né à Genève en 1586, m. en 1658 ou 1669, disciple de Théodore de Bèze, pasteur à Fontainebleau, puis à Amiens, fut déposé pour avoir refusé de souscrire aux actes du synode de Dordrect, se retira en Hollande, et succéda à Simon Episcopius dans la chaire de théolog. à Amsterdam. On a de lui: une *Introduction à la chronologie*; un *Eloge de l'astronomie et de la géographie*; un trad. de la *Philosophie de Descartes*; une nouv. édit. du *Janua linguarum* de Coménius, avec une version en français; et des *écrits théologiques* qui ont été publiés en 1675, Amsterdam, in-fol., précédé d'une *Vie* de l'aut. par A. Poelemburg.

COURCELLES (Marie-Sidonia de Lénoncourt, marquise de), femme célèbre par sa beauté et sa coquetterie, née en 1659, était fille d'un lieutenant-général des armées du roi. Orpheline dès l'âge de 13 ans, et maîtresse d'une grande fortune, elle fut unie au marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi; ce mariage ne fut point heureux: Sidonia convaincue d'adultère, fut renfermée dans un cloître. Après la mort de son mari, elle épousa, à 45 ans, un officier beaucoup plus jeune qu'elle, et éprouva à son tour les tourmens et les chagrins qu'elle avait fait endurer à son prem. époux. On trouve dans les *Mém.* de Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, le détail de quelq.-unes des avent. de la marq. de Courcelles.

COURCELLES (Etienne Chardon de), méd. franç., attaché à la marine, professeur de chirurgie à Brest, membre correspond. de l'acad. des sciences, a laissé un assez gr. nombre de compilations dont les principales sont: *Abrégé d'Anatomie*, Brest, 1751, in-12; *Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurgie*, etc., ibid., 1756, in-8; *Mem. sur le régime végétal des gens de mer*, Nantes, 1781, in-8. Mort en 1780. — Courcelles (Franç. de), méd. à Amiens au 16e S., a laissé: *de Verâ mittendi sanguinis ratione in hæmatothrasias, etc.*, Francfort, 1593, in-8, et un *Tr. de la peste*, Sédan, 1595, in-8. — Courcelles (David-Corneille van), méd. holl., aut. de deux excellens fragm. de myologie, pub. sous les titres suiv.: *Icones musculorum plantæ pedis*, etc., Leyde, 1739, in-4, fig.; *Icones musculorum capitis*, etc., ibid., 1743, in-4, fig.

COURCHETET D'ESNANS (Luc), diplomate, né à Besançon en 1695, m. en 1776, se distingua d'abord dans le barreau, vint à Paris, fut employé à la direction de la librairie, nommé ensuite censeur royal, intendant de la maison de la reine, enfin agent des villes anséatiques près la cour de France. Ses connaissances dans la diplomatie, la politique et l'histoire moderne, le mirent à même de rendre au gouvernement des services importans. Il a pub. plus. ouv. de droit public parmi lesquels on remarque les suivans: *Histoire du traité de paix des Pyrenees*, Paris, 1750, in-12; *Du traité de paix de Nimègue, avec une dissertation sur les droits de Marie-Therèse d'Autriche, reine de France*, ibid., 1754, in-12; et une *Hist. du card. de Granvelle*, ibid., 1761, in-12.

COURET DE VILLENEUVE (Martin), imprimeur du roi à Orléans, né en 1719, mort en 1780, perfectionna les procédés typographiques, et donna des éditions très-estimées de différens ouv., entre autres une édit. *d'Horace*, 1767, in-12, et créa un journal intitulé: *Affiches Orléanaises*, de 1764 à 1770; c'était le premier de ce genre publié dans cette province. — Couret (Louis-Pierre de Villeneuve), son fils, né en 1749, a imprimé les parties de littérat., de géographie et de théologie de l'*Encyclopedie methodique*; la *Collection des lyriques sacrés*, 1774-1789, in-12; la *Bibliothèq. des poètes italiens*, avec préface et notes; le *Recueil amusant des voyages*, auquel il coopéra, Paris, 1783-87, 9 vol., etc. Ayant été ruiné par de fausses spéculations et par la révolution, Couret vint à Paris, et passa les temps les plus orageux, employé dans les bureaux de l'imprimerie. Il obtint ensuite une chaire de grammaire générale à l'école centrale de cette ville, et périt, noyé dans la Lys, le 20 janvier 1806. On a de lui: un *Disc. sur la prise de la Bastille*; des *Eloges du général Kleber*, et de *Bernard Coppens*, profess. à l'école centrale de Gand; *la Bibliothèq. de l'homme qui veut rire*; *Prodromus floræ Aurelianensis*, 1784,

in-8 ; le *Journal Orléanais*, 1771-90 ; un *Journal de la Religion*, 1791 ; et une feuille périodique intitulée : *l'Observateur français*.

COURIER (PAUL-LOUIS), anc. officier supérieur d'artill. légère, né vers 1774, m. assassiné le 10 avril 1825 dans sa terre de la Chavonnière, près de Tour, s'est fait connaître comme sav. hellén. et comme écriv. spirituel. Outre un assez gr. nombre d'écrits polit. (pub. sous le voile de l'anonyme ou sous le nom de *Paul-Louis Vigneron*), parmi lesq. nous citerons seulem. une broch. sur la souscript. pour l'achat du château de Chambord, parce que, entre autres désagr., elle attira à l'aut. un mois de réclusion, on lui doit une trad. très-estimée de l'*Eloge d'Hélène* d'Isocrate, Paris, an XI, in-8 ; d'excellentes *Remarq. sur l'Athenée de M. Schweighaeuser*, insérées dans le *Magas. encyclop.*, t. 2, 8e année, des trad. du roman complet de Longus, (Paris, 1813), où il a conservé d'Amyot tout ce qui pouvait l'être, et l'a suppléé avec beaucoup de talent et de grâce ; — des *Tr. du comm. de la cavalerie et de l'equitation* de Xénophon (1814), avec le texte revu sur plus. MSs. et accompagné de notes fort sav., etc. Il a aussi trad. ou révisé les trad. des *Amours de Théagène et de Chariclée*, *de Daphnis et Chloé*, *de la Luciade*, ou *l'ami de Lucius de Patras* ; et il a inséré dans le *Courrier français* un assez gr. nomb. d'art. écrits d'un style naïf et piquant. Le rec. de ses pamphlets polit. et opuscules litt. a été publ. en 1826, 1 v. in-8, sous le titre de *Collect. et compilat.*, etc., avec une *Notice* sur sa vie et ses écrits. Il eut, avec les bibliothéc. de la biblioth. Laurentienne à Florence, une querelle littér. au sujet d'un MS. inédit de Longus qu'il avait découvert et qu'il transcrivit pour en pub. la trad. Les doctes gardiens du trésor exhumé accusèrent Courier de vues peu délicates parce qu'il avait laissé tomber accidentellem. quelq. gouttes d'encre sur le MS. ; mais notre helléniste a répondu sans réplique à ses détract. : bien que sa *Lett. à M. Renouard, libraire, sur une tache faite à un MS.* eût suffi pour dissiper tous soupçons à son égard, il les a écartés par un moyen plus péremptoire en distribuant à Florence même de nombr. exempl. de ses traduct. impr. avec luxe et à ses frais. Courier se proposait de pub. une édit. des mathém. grecs lorsqu'il a été enlevé aux lettres. Sa fin malheureuse a donné lieu à des poursuites juridiques jusqu'ici sans résultat.

COURNAND, né à Grasse en Provence, m. à Paris en 1814, a laissé : *Traité d'orthographe*, 1771..., in-8 ; *les Styles*, poème ; *Trad. des Géorgiques de Virgile en vers franç.*

COURT, ou DU CURTIL (BENOÎT), jurisc. français du 16e S., chanoine de St-Jean de Lyon, est aut. d'un *Dictionn.* des termes de jurisprudence civile et canonique, pub. sous le titre de *Enchiridion juris utriusque terminorum*, Lyon, 1543 ; et d'un *Tr. des jardins*, en latin, ibid., 1590, in-fol., ouvr. que Lamonnoye appelle un pauvre livre.

COURT (CHARLES-CATON de), secrétaire des commandemens du duc du Maine, né à Pont-de-Vaux en 1654, mort en 1674 au camp de Vignamont en Hollande, où il avait accompagné ce prince, se distingua de bonne heure par une profonde érudition dans l'histoire, les antiquités et la numismatique. On n'a de lui qu'un seul ouvr. ; c'est une *Relat. de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Valdeck*, Paris, 1690, in-4. — COURT (Louis de), frère du précéd., m. en 1732, embrassa l'état ecclésiastique, cultiva les lettres et fut membre de l'acad. d'Angers. Il a laissé quelques opuscules, entre autres, l'*Heureux infortuné, histoire arabe* (poème), avec un *Recueil de pièces fugitives en vers et en prose*, Paris, 1722 ; *Mélanges de pièces sérieuses et amus.*, ibid., 1725, suivis d'une *Epître* en vers grecs de Charles de Court à Dacier, et du *Port.* ou *Vie de Charles de Court*, par l'abbé Genest.

COURT DE GÉBELIN (ANTOINE), l'un des hommes les plus érudits du 18e S., né à Nîmes en 1725, m. à Paris en 1784, étudia d'abord à Lausanne dans l'intention de succéder à son père, pasteur de l'église réformée, mais bientôt se consacra uniquement à l'étude de l'antiquité. Après des travaux longs et pénibles et des recherches savantes, il pub. son gr. ouvr. intit. : *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, Paris, 1773-1784, 9 vol. in-4 : ouvr. si vaste que d'Alembert, ne concevant pas qu'un seul individu l'eût entrepris, demandait s'il y avait quarante hommes pour l'exécuter. La mythologie, la grammaire universelle, l'origine du langage et de l'écriture, l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier, l'étymologie des langues franç., latine et grecque, et des dissert. sur divers autres sujets, telles sont les matières traitées par l'aut. : ce livre lui mérita deux fois le prix de l'acad., et la place de censeur royal. L'abbé Legros a pub. un *Analyse des ouv. de J.-J. Rousseau et de Court de Gébelin*, ainsi qu'un *Examen des syst. de ces deux écriv.*

COURTALON DELAISTRE (JEAN-CHARLES), curé de Ste-Savine de Troyes, associé libre de l'académie des sciences de Châlons, donna à l'étude de l'hist. et de la statistique de sa patrie tous les momens que lui laissaient ses fonctions ecclésiastiques : on trouve aux archives de la ville de Troyes les MSs. de plus. de ses ouvrages ; parmi ceux qu'il a fait imprimer on remarque sa *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, Troyes, 1783-86, 3 vol. in-8. — COURTALON (l'abbé), précepteur des pages de Madame, est connu comme auteur d'un *Atlas élémentaire de l'empire d'Allemagne*, 1774, in-4 ; ouvrage fort estimé dans lequel se développe d'une manière très-claire la constitution du corps germanique.

COURTANVAUX (FRANÇ.-CÉSAR LETELLIER, marquis de), duc de Doudeauville, grand d'Espagne de 1re classe, capit.-col. des cent-suisses de la garde du roi, né à Paris en 1718, m. en 1781, servit avec distinction dans les campagnes de Bavière et de Bohême, quitta la carrière milit. pour se livrer à l'étude, fut admis à l'acad. des sciences de Paris, et fournit à cette société plus. *Mem.* sur différens sujets de chimie, d'hist. nat., de géog., de physique et de mécanique. En 1767 l'acad. le chargea avec Pingré et Messier de parcourir les côtes de France et de Hollande pour constater la régularité des montres marines. Courtanvaux se plaisait à encourager les artistes : il fit exécuter à ses frais des instrumens nouvellem. inventés, et ne dédaigna pas d'en fabriquer lui-même. Son *Eloge* par Condorcet se trouve dans les *Mem. de l'acad.* de 1781.

COURTE-BARBE, fabuliste et poète franç. du 13e S., est aut. du conte plaisant intit. : *les Trois aveugles de Compiègne*, dont la Biblioth. royale possède le MS. : il a été impr. dans la collect. de Barbezan, et on en trouve la traduct. dans le rec. de Legrand d'Aussy.

COURTE-CUISSE (JEAN de), doct. en théol., successiv. évêque de Paris et de Genève, joua un grand rôle dans le schisme d'Occident. Il fut chargé de porter la parole au nom de l'univ. dans l'assemblée des notables de France, convoqués au sujet de la bulle de Benoît XIII lancée contre Charles VI et contre l'univ. Courte-Cuisse soutint que le pape était hérétique et schismatique, et qu'on ne devait point lui obéir : cette conclusion fut adoptée, et la bulle fut lacérée publiquement. Courte-Cuisse remplit pendant quelque temps les fonctions de chancelier de l'univ. ; il fut ensuite nommé évêque de Paris ; mais Henri V, roi d'Angleterre, qui occupait alors la capitale, s'opposa à ce que le nouvel évêque prît possession de son siége. Mort en 1425. On a de lui un traité *de l'Eglise, du souverain pontife et du concile*, imp. avec les *OEuvres de Gerson*.

COURTEN (WILLIAM), amateur angl., ori-

ginaire de Flandre, né en 1572, acquit, par ses relations commerciales avec le Portugal, l'Espagne, les côtes de Guinée et les Indes occidentales une fortune qui le mit à même d'avancer à Jacques Ier et à Charles Ier plus de 200,000 liv. sterl. Courten essuya l'inconstance du sort, et m. pauvre en 1636.

COURTEN (William), naturaliste, de la même famille que le précéd., né en 1642, mort en 1702, forma une très-belle collect. de monnaies anciennes et modernes et un superbe cabinet d'histoire nat.; le musée britannique en a fait l'acquisition pour 20,000 liv. sterl.

COURTEN (Maurice de), lieut.-colonel d'un régiment suisse, grand-croix de St-Louis, comte du St-Empire, mort en 1766, se distingua comme guerrier et comme négociateur. Div. *Mem.* pub. au 18e S. parlent d'une mission particul. qu'il remplit avec succès auprès de l'empereur François Ier et de l'impératrice Marie-Thérèse.

COURTENAY (John), offic. et litt. angl., m. en 1816, est aut. des ouvr. suiv., écrits en angl.: *Traité sur le plan de fortification du duc de Richemont; Reflexions sur la revolution franç.*; *Lett. en vers sur les mœurs de la France et de l'Italie.*

COURTENAY. V. Josselin Ier et II et Pierre, emp. de Constantinople.

COURTÉPÉE (Claude), ecclés. franç., né en 1721, m. en 1782, se consacra à l'enseignement, et professa pendant plus. années au collége de Dijon. On a de lui une description histor. et topogr. *du Duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-1785, 7 vol. in-8, ouv. estimé comme le plus complet qui ait été fait sur cette province; et une *Hist. abregee* du même duché, ibid., 1777, in-12. Il a fourni un gr. nomb. d'articles au supplém. de l'*Encycl. méthod.*, *partie geogr.*, et au *Dictionn. de Vosgien.*

COURTIAL (Jean-Joseph), méd. français du 17e S., prof. d'anatomie à Toulouse, est connu par des *Observat. anatomiques sur les os et sur leurs maladies*, Paris, 1705, in-12. On a aussi de lui une trad. de la dissert. phys. de J.-B. Juanini, méd. espagnol, *Sur les matieres nitreuses qui altèrent la purete de l'air de Madrid*, Toulouse, 1685, in-12.

COURTILZ DE SANDRAS (Gatien de), écriv. franç., né en 1644, m. en 1712, servit en qualité de capitaine au régiment de Champagne, quitta la carrière militaire pour se livrer à la composition des *Mem.* qu'il pub. en les attribuant à des contemporains. Les prem. parurent en Hollande; mais bientôt Courtilz fut forcé de quitter ce pays pour s'être montré trop favorable à la France dans son *Mercure historique et politique*, La Haye, 1686, et dans son *Hist. de la guerre de Holl.* De retour en France, il fut jeté dans les prisons de la Bastille et détenu pendant neuf années comme aut. d'un libelle lancé contre des personnages du haut rang sous le titre d'*Annales de Paris et de la cour pour les années 1697 et 1698*, 1701, 2 parties in-12. On a de lui plus de quarante autres ouvr. sur l'histoire de son temps: ils sont remplis de faits entièrement faux ou tout au moins altérés. Ces différens mém. ont été pub. sous des noms supposés ou sans nom d'aut. (*v.* le nom de Courtilz à la table du *Dictionn. des anonymes*). C'est à tort que Chaudon et Feller lui attribuent les *Mém. de St Hilaire*, 1766, 4 vol. in-12: la biblioth. particul. du roi possède le MS. de cet ouvr., qui commence et finit comme l'imprimé. Son ouv. le plus esti., est l'*Hist. de la guerre de Holl.* depuis 1672 jusqu'en 1677, La Haye, 1689. On trouve dans le *Journal des Sav.* d'octobre 1760 une liste complète des ouv. imp. ou MSs. de cet écriv.

COURTIN DE CISSÉ (Jacques), poète franç., m. en 1584 à l'âge de 24 ans, a laissé un *Recueil de Poésies*, Paris, 1581, in-12.

COURTIN (Germain), méd. et prof. de chirurgie à Paris de 1578 à 1587, était regardé comme un sav. anatomiste. On a de lui des *Leçons anatomiques*, recueillies par Et. Binet en 1612 et réimp. sous le titre d'*Œuvres anatom. et chirurgic. de Germain Courtin*, Rouen, 1656, in-fol.; et deux tr. *de la Génération* et *des plaies de la tête*, imp. dans les *Œuv. de J. Guillemeau.*

COURTIN (Antoine), résident général de Louis XIV dans les états du nord, né en 1622, m. en 1685, était allé en Suède à la suite de l'ambass. Pierre Chanut (*v.* ce nom). Il gagna les bonnes grâces de la reine Christine, conserva son crédit auprès de Charles-Gustave, suivit ce prince en Pologne, et fut nommé envoyé extraord. de Suède en France. Après la mort de ce prince, en 1660, Courtin revint dans sa patrie et y fut employé dans div. négociations importantes. Il a laissé des *Tr. sur la jalousie*, Paris, 1674; *Sur le point d'honneur*, ibid., 1675; *Sur la civilité*, ibid., 1695, 8e éd.; *L'Esprit du St Sacrifice de l'autel*, ibid., 1688, in-12; et une trad. du traité de Grotius *Sur le droit de la guerre et de la paix.* Sa *vie*, écrite par l'abbé Goujet, se trouve en tête d'un autre de ses tr. *Sur la paresse*, ibid., 1743.

COURTIN (Nicolas), prof. de l'univ. de Paris à la fin du 17e S., mériterait à peine d'être cité s'il n'avait laissé que son poëme de *Charlemagne* et d'autres poésies chrét. telles que *Les quatre fins de l'homme* et *la Chute d'Adam*; mais il coopéra à la publication des classiques lat. *ad usum Delphini*, et pub. le *Cornelius-Nepos*, Paris, 1675, in-4, avec des notes qui prouvent que l'aut. ne manquait ni de goût ni d'intelligence.

COURTIVRON (Gaspard *le Compasseur* de Créqui-Montfort, marquis de), mestre-de-camp et pensionn. vétéran de l'acad. des sciences, né à Courtivron, en Bourgogne, l'an 1715, m. en 1785, avait servi avec distinction sous les ordres du comte de Saxe en Bohême et en Bavière. Le recueil de l'acad. des sciences renferme plus. *Mem.* qu'il composa sur différens sujets de géométrie, d'optique, d'astronomie et de mécanique. Le plus remarquable est celui où il développe une nouvelle *Méthode d'approximation* pour la résolution des équations numériques; cette méthode a été pendant long-temps la plus courte et la plus sûre que l'on connût; celle de Lagrange lui a succédé. On lui doit encore l'*Art des forges et fourneaux à fer*, en société avec Bouchu, Paris, 1761.

COURTNEY (Guillaume), prélat anglais, né en 1341, m. en 1396, successiv. évêque d'Hereford et de Londres, et archev. de Cantorbéry, se signala par son zèle pour la religion catholique, son opposition aux mesures que le gouvernement prenait contre cette religion, et les persécutions qu'il exerça contre Wickliffe et ses sectateurs.

COURTOIS D'ARRAS, poète franç. du 13e S., n'est connu que comme aut. du *Fabliau de Boivin de Provins*, impr. dans la collection de Barbazan, et trad. dans le recueil de Legrand-d'Aussy.

COURTOIS (Hilaire), avocat au présidial de Mantes, puis au Châtelet de Paris au 16e S., a pub. des *Poésies* franç. et lat. fort peu estimées, même de son temps. L'une d'elles, intit. *La Publication de l'état de chancelier faite par Mercure, avec quelq. Dialogues*, Paris, 1545, n'était qu'un éloge assez médiocre du chancelier François Olivier.

COURTOIS (Jacques), dit *le Bourguignon*, célèbre peintre de batailles, né en Franche-Comté l'an 1621, élève du Guide et de l'Albane, ou, suiv. d'autres, de Jérôme, peintre lorrain, se mit à la suite d'une armée pour dessiner les marches, les campemens, les siéges et les combats. Il se distingua surtout dans les sujets en petit, par la chaleur du coloris, la vérité des groupes, le mouvem. des figures, et la fécondité de son imagination. Le musée royal possède 3 tabl. de ce maître: un *Choc de cavalerie au passage d'un pont*; un *Tableau de bataille* et un *Combat de cavalerie*. On lui attribue la gravure à l'eau-forte des *batailles* de l'*Histoire des guerres de Flandre* par Fam. Strada. M. à Rome en

1676 dans le couvent des jésuites, où il s'était retiré. — COURTOIS (Guill.), peintre d'hist., et frère du précéd., né en 1628, m. à Rome en 1679, fut élève de Pietro de Cortone. Il a laissé un gr. nomb. de tableaux que l'on conserve dans différens musées de l'Italie. Le meill. est celui qui représente *Josué arrêtant le soleil*, fait par ordre du pape Alexandre VII pour orner la galerie de Montefalcone. Il a fait aussi quelques gravures à l'eau-forte estimées des connaisseurs. — On voit au musée royal deux tabl. d'un autre COURTOIS, imitateur de Claude le Lorrain.

COURTOIS (JEAN-LOUIS), jésuite franç., né en 1712, m. en 1768, professa la rhétorique au collége de Dijon, coopéra avec le P. Oudin à une nouvelle édit. de la *Bibliothèque des écriv. de la société des jésuites*, remporta les prix d'éloquence décernés par l'acad. franç. en 1752 et en 1754, impr. dans le recueil de l'academ. Il a laissé une petite pièce de vers latins *Sur l'eau de goudron*, insérée dans les *Poemata didascalica*.

COURTOIS (EDME-BONAVENTURE), député du dép. de l'Aube à la convent. nation., vota la m. de Louis XVI sans sursis et sans appel. Il siégea ensuite au conseil des anciens, puis du tribunat, et cessa de faire partie de cette assemblée en 1802, accusé d'avoir augmenté sa fortune par des moyens peu honorables. En 1806, il était membre du conseil général du dép. de la Meuse lorsque la loi du 12 janv. le força à quitter la France. Il tenta vainement d'obtenir son rappel en faisant remettre à Louis XVIII le testament de Marie-Antoinette et la lettre de cette princesse à mad. Elisabeth. Il mourut à Bruxelles en 1816. M. Morlin a publié en 1819 le *Catalogue* des liv. de sa biblioth., 1 vol. in-8.

COURTONNE (JEAN), archit. du roi, prof. de l'acad. d'archit., né à Paris vers 1670, m. en 1738, est auteur d'un *Traité de perspective pratique suivi de quelques édifices de l'invention de l'aut. mis en perspective*, Paris, 1725. Les travaux les plus remarquables qu'il exécuta à Paris sont les hôtels de Noirmoutier et de Matignon au faub. St-Germain.

COURVÉE (JEAN-CLAUDE de LA), sav. médecin franç., né vers l'an 1615, se vit forcé de quitter la France pour avoir, contre l'opinion de tous ses collègues, combattu l'usage fréquent de la saignée et recommandé l'emploi de l'émétique : les préjugés de l'école étaient trop invétérés pour que le bon sens et l'expérience d'un seul homme fussent capables de les déraciner. La Courvée se retira en Pologne, fut nommé méd. de la reine, et m. vers l'an 1664. Il a écrit une *Dissert. sur l'usage de la saignée*, Paris, 1647; un *Mémoire sur l'extraction de trois morceaux de fer.... avalés par un fou*, en latin, ibid., 1648; un *Discours sur la sortie des dents aux petits enfans*, Varsovie, 1651; et un autre sur la *Nutrition du fœtus*, Dantzig, 1655.

COURVILLE (FRANÇOIS-ARNAUD de), brigadier des armées du roi, servit avec distinction dans les campagnes d'Allemagne et de Flandre en 1686-1694, aux siéges de Bruxelles en 1695, de Barcelonne en 1687, du fort Louis, et à la bataille de Friedlinger en 1702, au combat d'Eckereus en 1703, au siége de Gibraltar en 1704, et à la prise du château d'Anjora, en Portugal, l'an 1707. Il mourut peu de temps après cette dernière action des suites d'une blessure au bras. Sa *vie* a été publiée par le marquis de La Rivière en 1719.

COURVOISIER (JEAN-BAPTISTE), av. et prof. de droit à Besançon, né en 1749, se distingua par son éloquence, et avait acquis une réputation brillante comme prof. lorsque la suppression des universités, en 1791, le força de s'expatrier. Il se retira en Allemagne, rentra en France quelq. années après, et m. à Besançon en 1803. On a de lui : *Elémens de droit politique*, Paris, 1792; *Essai sur la Constitution du roy. de France*, 1792; et une brochure sur l'*Excellence du gouvernement monarchique en France et la nécessité de s'y rallier*, 1797, pub. en Allemagne.

COUSIN (GILBERT), chanoine de Noseroy en Franche-Comté, né en 1506, plus connu sous le nom latin de *Cognatus*, passe pour le premier qui ait fait fleurir les lettres dans le comté de Bourgogne; et doit être regardé comme un des hommes qui par leur goût et leur érudition ont le plus contribué à la renaissance de la littérature en Europe. Niceron cite les titres de 64 ouvrages de cet auteur, tels que traduct. du latin et du grec, poésies latines et françaises, lettres, ouvrages de théologie et d'histoire. Les plus remarquables sont : *Narrationum Sylva*, 1567, in-8. La Fontaine en a tiré sa fable du tribut envoyé par les animaux à Alexandre; une *Description de la Franche-Comté*, en latin, Bâle, 1552. Sa *Vie*, suivie d'une notice de ses ouvrages, a été pub. par Schwartz, Altorf, 1775-1776, in-4. Mort en 1567, dans les prisons de l'archev. de Besançon, où il avait été jeté comme suspect d'hérésie.

COUSIN (JEAN), le prem. des peintres franç. qui se soit distingué dans le genre historique, né en 1530, m. en 1589, peignit à Sens et à Paris un grand nombre de vitraux qui ornaient l'ancien Musée des monumens français. On y remarquait aussi une très-belle *Statue de l'amiral Chabot*, ouvr. qui prouve que cet artiste était encore un des meilleurs sculpteurs de son temps. Il a laissé un petit nombre de tableaux à l'huile : son *Jugement dernier*, fait pour les minimes de Vincennes, et aujourd'hui au musée royal, doit être regardé comme un chef-d'œuvre si l'on considère que cet artiste vécut sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III, époque antérieure à la restauration des arts en France; car l'impulsion donnée par François Ier demeura suspendue pendant ces temps orageux. C'est moins le coloris que la correction du dessin que l'on admire dans Jean Cousin : on lui reproche de la sécheresse; mais partout il se montre sav. anatomiste; et l'on serait tenté de le croire élève des écoles florentine et romaine, si l'on ne savait qu'il ne quitta jamais la France et qu'il n'eut d'autres modèles que les statues et les tableaux dont Franç. Ier avait enrichi ce royaume. On a de lui des *Traités de perspective et de géométrie*, ainsi qu'un petit livre des *Proportions du corps humain*, ouv. classique et qui doit se trouver entre les mains de tous les artistes.

COUSIN (JEAN), chanoine de Tournai, mort vers 1621, a laissé des *Discours* peu estimés sur des matières religieuses, et une *Histoire de Tournai*, Douai, 1619-1620, remplie de faits controuvés et de contes populaires.

COUSIN (LOUIS), président à la cour des monnaies et membre de l'académie française, né à Paris en 1627, m. en 1707, est auteur de plus. traduct. estimées, telles que : l'*Hist. de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire*, 1672, 8 vol. in-4, d'après les principaux historiens byzantins; l'*Hist. de l'Eglise*, 1686, 5 vol. in-12, avec de savantes préfaces sur le caractère des auteurs qui ont traité ce sujet; *Hist. romaine* d'après Xiphilin, Zonare et Zozime, 1678; il a trad. aussi des morceaux détachés d'Eusèbe de Césarée, de Clément d'Alexandrie, et avait commencé la traduct. des historiens de l'empire d'Occident. Il a fait en outre des ouvr. de piété, et a continué le *Journal des savans* de 1687 à 1702. Il était le fond. de la bibl. de St-Victor et de six bourses dans les colléges de l'univ. de Paris.

COUSIN (HARDOUIN), graveur français, né vers l'an 1680, a gravé quelq. portraits au burin et d'autres à la manière noire, ainsi que diverses pièces d'après Rembrandt, mais s'est surtout distingué en grav. à l'eau-forte les *Marines du Puget*.

COUSIN (JACQUES-ANTOINE-JOSEPH), memb.

de l'acad. des sciences et de l'institut, professeur de physique au collége de France pendant 32 ans, et de mathémat. à l'école militaire, né en 1739, m. en 1800, fut élu officier municipal en 1791 et chargé de l'administration des subsistances, jeté en prison pendant la terreur, nommé président de l'administration du département en 1795, memb. du bureau central sous le directoire en 1796, démissionnaire en 1797, memb. du corps législatif et sénateur. Il a laissé plus. traités sur le *Calcul différentiel et sur le calcul integral*, 1796; *Sur l'astronomie physique*, 1787; *Sur la physique*, an III; *Sur l'analyse mathematique*, 1797, et des mémoires sur différens sujets insérés dans le *Recueil des actes de l'académie de Mayence*.

COUSINET (ELISABETH), épouse et élève de Lempereur, graveur du roi, née à Paris en 1736, a gravé plus. morceaux estimés, entre autres *la Pyramide de Sextius, les Colonnes de Campo-Vaccino*, d'après J.-P. Pannini; *les Commerçans turcs, Marine* d'après Vernet, etc.

COUSINOT (JACQUES), premier médecin de Louis XIV, m. à Paris en 1646, n'est guère connu que comme auteur d'un *Discours sur les eaux de Forges* (Seine-Inférieure), Paris, 1631, in-4, et d'*Observ. sur l'usage des eaux minérales*.

COUSTANT (PIERRE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Compiègne en 1554, m. à Paris en 1721, consacra sa carrière monastique aux travaux érudits par lesquels se distinguait l'ordre dont il faisait partie. On a de lui: *Appendix tomi V operum S. Augustini complectens sermones supposit.*; *Appendix tomi VI oper. S. August. continens subdititia opuscula*; *S. Hilarii Pictavorum episcopi opera*, etc., Paris, 1693, in-fol.; *Vindiciæ manuscriptorum codicum à R. P. Bartholomeo German. impugnatorum*, etc., ibid., 1706, in-8; *Vindiciæ MSs. codicum confirmatæ*, ibid., 1715, in-8; *Epistolæ romanor pontificum et quæ ad eos scripta sunt, à S. Clemente ad Innocentem III, etc., tom. I, ab anno 67, ad annum 440*, Paris, 1721.

COUSTARD (ANNE-PIERRE), lieutenant des maréchaux de France, né à Léogane, île de St-Domingue en 1741, embrassa avec ardeur le parti de la révolution, fut nommé commandant de la garde nationale de Nantes en 1789, puis député à l'assemblée législative. Ce fut sur sa proposition que l'on décréta la fédération parisienne et la formation d'un camp sous les murs de la capitale. Il fit partie de la convention, vota la déchéance et le bannissement de Louis XVI, fut mis hors la loi après la journée du 31 mai 1793, et périt sur l'échafaud révolutionn. le 7 nov. de la même année.

COUSTEL (PIERRE), l'un des prof. des Petites-Ecoles de Port-Royal, dont plus. élèves, parmi lesquels on compte le grand Racine, ont tenu un rang distingué dans l'Etat, dans l'Eglise et dans les lettres, a laissé quelques ouvrages relatifs à l'éducation et à la morale.

COUSTELIER (ANTOINE-URBAIN), imprimeur-libraire à Paris, m. en 1724, est connu comme éditeur d'une collection de quelq. ouvr. français en 10 vol. petit in-8, au nomb. desquels se trouvent les *Œuvres de J. et de Michel Marot*, 1723, et les *Œuvres de Racan*, 1742. — COUSTELIER (Antoine-Urbain), libraire et fils du précéd., fut le premier éditeur de la belle collection des classiques connus sous le nom de Barbou qui n'en a été que le continuateur. Coustelier a pub. les 17 prem. vol., et a composé quelq. romans tout-à-fait oubliés aujourd'hui. Il m. en 1763.

COUSTOU (NICOLAS), célèbre statuaire français, né à Lyon en 1658, élève de son père, sculpteur en bois, et de Coysevox son oncle, se forma à Rome sur les ouvr. de Michel-Ange et de l'Algarde; de retour en France, il fut reçu memb. de l'académie. Ses principaux morceaux sont: une copie de l'*Hercule-Commode*, et le groupe des Tritons de la cascade rustique à Versailles, le groupe qui représente la *Seine et la Marne*, aux Tuileries; *le Vœu de Louis XIII*, à Notre-Dame; un *St Denis*; une figure de *la Saône*; *les Tombeaux du prince de Conti et du marechal de Crequi*, et un *Passage du Rhin*, en médaillon. Mort en 1733. Son *Eloge historique*, suivi d'un examen raisonné de ses ouvr., a été écrit par Cousin de Contamine de Grenoble, Paris, 1757, in-12. — COUSTOU (Guill.), frère du précédent et comme lui élève de Coysevox, né à Lyon en 1678, memb. de l'acad., a laissé des ouvrages qui l'élèvent au-dessus de son frère; les principaux sont: *Daphné et Hippomène*; *l'Océan et la Mediterranée*; une figure du *Rhône*, en bronze; *la Seine et la fontaine d'Arcueil* qui décorent le fronton du château-d'eau de la place du Palais-Royal; un bas-relief qui représente *Louis XV entre la Justice et la Verité*, dans la grand'chambre du Palais-de-Justice, et les statues en marbre blanc de Louis XIII et du cardinal Dubois. Mort à Paris en 1746. — COUSTOU (Guillaume), fils du précédent, membre de l'acad. et chevalier de St-Michel, a laissé des morceaux remarq., tels que *Vulcain attendant les ordres de Vénus pour forger les armes d'Enée*; *le Tombeau du dauphin*, père de Louis XVI, une figure de *St Roch* pour l'église de ce nom; le *Fronton de Ste-Geneviève*, et un bas-relief en bronze qui représente *la Visitation*, pour la chapelle de Versailles. Il paraît certain que Coustou se faisait aider, dans l'exécution de ses ouvrages, par d'autres sculpteurs habiles qui lui vendaient leurs talens. Il mourut en 1777.

COUSTUREAU (NICOLAS), sieur de La Taille, président de la chambre des comptes de Bretagne, a laissé en MSs. une *Vie de Louis de Bourbon*, premier duc de Montpensier, de 1536 à 1579; terminée et pub. par Jean du Bouchet.

COUSTURIER (PIERRE), docteur de Sorbonne et savant chartreux, plus connu sous le nom de *Sutor*, qu'il a mis en tête de ses écrits, mort en 1537, a composé quelq. ouvrages de controverse en latin contre Luther, contre Jacq. Lefèvre d'Etaples, contre Erasme; et une espèce d'histoire apologét. des chartreux sous ce titre: *de Vitâ Carthusianâ*, Paris, 1522, in-4, où Le Sueur a puisé quelq. sujets de sa *Galerie de St-Bruno*. L'un des meilleurs ouvr. de Cousturier est celui qui a pour titre: *Apologia Petri Sutoris in damnatam Lutheri hæresim*, etc., Paris, 1531, in-8.

COUTEL (ANTOINE), écriv., né à Paris en 1622, mort en 1693, a fait impr. sous le titre de *Promenades* un recueil de pièces de vers pillés dans Bertaut et autres poëtes antérieurs. C'est à tort que l'on a soupçonné madame Deshoulières d'avoir puisé dans ce livre l'idée et même la plupart des vers de son *Idylle à ses moutons*; il est plus juste de penser que Coutel se sera procuré une copie de cette pièce avant l'époque où elle fut imprimée, et qu'il voulut se l'approprier.

COUTHON (GEORGE), avocat à Clermont en Auvergne, né en 1756, président du tribunal du district de Clermont au commencement de la révolution, député aux assemblées législative et conventionelle, s'y montra l'ennemi acharné du gouvernement monarchique et des prêtres, et vota des premiers, dans le jugement de Louis XVI, la mort sans sursis. On dit que la crainte de succomber avec les Girondins, auxquels il avait l'intention de se réunir, le détermina à se jeter dans le parti de Robespierre. Nommé commissaire à l'armée qui assiégeait Lyon, il accéléra la prise de cette ville, et ne revint à Paris qu'après avoir vu démolir une partie de ses monumens. La chute de Robespierre entraîna celle de Couthon qui périt sur l'échafaud révolutionnaire le 28 juillet 1794.

COUTINHO (dom FRANÇOIS), comte de Rodondo, successeur de dom Constantin de Bragance dans la vice-royauté des Indes en 1561, accrut la

puissance portugaise dans ces contrées, et fit cesser les persécutions injustes auxquelles le Camoëns était en butte. Celui-ci a célébré dans ses vers la justice, l'humanité et les talens de son protecteur, qui m. en 1564.

COUTINHO. V. MARIALVA.

COUTO (DIEGO de), historien portugais, né en 1542, mort à Goa en 1616, fut le continuateur de l'ouv. de Barros sur l'*Hist. des Indes*, Lisbonne 1774, 1781, travail qui lui valut le titre d'historiographe du roi de Portugal et de garde des archives de Goa. On a encore de lui une *Réfutation de la relation d'Ethiopie* de Louis de Urreta; une *Vie de Paulo de Lima*, Lisbonne 1765, et un *Dialogue sur l'hist. de l'Inde*, ibid., 1790. — COUTO (Luis de), garde des archives du Portugal, docteur en droit civil, et professeur aux universités de Santaren et de Lisbonne, né en 1642, mort en 1713, a trad. en portugais les trois premiers livres de *Tacite*, et un poëme espagnol intit.: *Afectos del arrependimiento*. Sa *Vie*, écrite par Jules de Mello de Castro, a été imprimée avec la traduct. de Tacite. — COUTO-PESTANA (dom Joseph), poète portugais du 18e S., memb. de l'académie royale d'histoire et de l'académie dite *Dos anonimos*, contrôleur du trésor public à Lisbonne, a laissé quelq. pièces de vers impr. dans divers recueils, un poëme héroïque intit.: *Quiteria la santa*, Lisbonne 1715, in-8; des fragmens d'une *Hist. des rois Denis et Alphonse IV* et 5 coméd. en espagnol. Mort en 1735.

COUTURE (JEAN-BAPTISTE), professeur d'éloquence au collége de France, membre de l'académie des inscrip. et belles-lettres, né en 1651, m. en 1728, est auteur d'un *Abrégé de l'hist. de la monarchie des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains*, 1699, in-12; de plus. *Mémoires* insérés dans le recueil de l'acad.; de quelques pièces de *Vers latins* qui se trouvent dans les *Selecta carmina*, etc., 1727, in-12, et d'une traduction du *Traité des automates* de Héron d'Alexandrie. Son *Eloge* a été fait par M. de Boze; on y trouve, sur la naissance et sur les premières années de Couture, des détails curieux et romanesques.

COUTURE (GUILLAUME), architecte distingué, membre de l'académie d'architecture, chevalier de St-Michel, né à Rouen en 1732, m. en 1799, fut chargé de diriger les travaux de l'église de la Madeleine, commencés par Contant d'Ivry, modifia les plans en changeant l'élévation de l'église et en décorant l'entrée d'un péristyle corinthien. Les troubles de la révolution forcèrent le gouvernement à suspendre ces travaux que l'on a repris, discontinués, et qui sont aujourd'hui en activité.

COUTURES (JACQUES PARRAIN, baron des), né à Avranches dans le 17e S., m. en 1702, suivit d'abord la carrière militaire, et la quitta ensuite pour se livrer entièrement à la littérature. On a de lui une traduction de *Lucrèce* avec des remarques, Paris, 1685, 1708, 2 vol. in-12; *la Morale d'Epicure*, avec des réflexions, ib., 1685, in-12; *Esprit de l'Ecrit.-Ste*, ibid., 1686, in-12; *la Genèse* en latin et en français, avec des notes, etc., ibid., 1687, 4 vol. in-12; *la Morale universelle*, 1687, in-12; *la Vie de la Ste Vierge*, 1688, in-12; *l'Esprit familier de Socrate* d'Apulée, en latin et en franç., avec des remarques et la *Vie* d'Apulée, 1698, 1702, in-12.

COUTURIER (NICOLAS-JÉROME LE), prédicateur du roi, chanoine de St-Quentin, né en 1712, dans le diocèse de Rouen, m. en 1788, dut à un panégyrique de St Louis, dans lequel il s'était un peu hardiment prononcé contre les croisades, et à l'interdiction momentanée qui en fut la suite, une espèce de vogue qui ne dura pas long-temps. On a de lui deux *Panégyriques de St Louis*, Paris, 1746 et 1769, in-4; *Panégyrique de Ste Elisabeth*, 1754, in-12; un *Eloge du dauphin*, présenté au roi en 1766; *Vie d'Elisabeth de France, sœur de St Louis*, 1772; *Eloge de Marie-Thérèse*, 1781; des *Discours* prononcés en différentes solennités; une *Ode sur la calomnie*, et autres écrits.

COUTURIER (JEAN), littér. et poète, membre de l'acad. de Dijon, né dans cette ville en 1768, se destina d'abord au barreau, puis fut réduit, lors de la révolution, à se faire instituteur. Après avoir, pend. quelque temps, donné ses leçons dans des maisons particulières, il fut appelé à diriger le collége de Gray (Haute-Saône), puis fut rappelé dans sa ville natale lors de l'organis. de l'univers., et y m. le 20 nov. 1824. Cet estimable profess. a laissé quelques *poésies* de circonstance, dans lesquelles respirent son zèle religieux et son attachem. à la famille roy.; on y remarque plus. *Epîtres*, dont deux adressées à Bonaparte (la 1re seule fut pub., et a eu 3 édit. en moins de 15 jours); des *Odes*, couplets, etc., mentionnés dans les *Mém.* de l'acad. de Dijon, dans lesquels on trouve une notice sur lui par M. Amanton. On lui doit en outre: *Mém. sur l'Instruct. publiq.*, etc., Dijon, 1815, 1818, in-8.

COUVAY (JEAN), graveur français, né à Arles en 1622, a exécuté un gr. nombre de morceaux d'après Raphaël, le Guerchin, Blanchard, Lebrun, Jacques Stella, Vignon, le Poussin et Huret: on regarde comme son chef-d'œuvre la gravure du *martyre de St Barthélemi*, d'après le Poussin. — COUVAY (L.), docteur en méd. que l'on croit frère du précéd., est connu comme auteur d'une *Méthode nouvelle*, etc., pour enseigner et apprendre la première partie de Despautère, Paris, 1649, d'un liv. intit. l'*Honnête maîtresse* ou le *Pouvoir des dames sur ceux qui les recherchent honnêtement en mariage*, Paris, 1654, in-8, ouvr. dans lequel la morale et la galanterie se trouvent confondues et réglées sur la morale d'Aristote.

COUVREUR (ADRIENNE LE). V. LECOUVREUR.

COVARRUVIAS (FRANÇOIS). V. VALLES (FR.)

COVARRUVIAS ou COVARRUBIAS Y LEYVA (DIÉGO), jurisconsulte., surnommé le *Bartole espagnol*, né à Tolède en 1512, m. en 1577, enseigna le droit canon à Salamanque, réforma les statuts de cette université, professa à Oviédo, remplit des fonctions de magistrature à Grenade, fut nommé archevêque de St-Domingue en 1549, et évêque de Ciudad-Rodrigo en 1560; envoyé au concile de Trente, placé sur le siége de Ségovie en 1565, puis élevé à la présidence du conseil de Castille et enfin à celle du conseil d'état. Ses *Œuvres*, impr. à Genève avec les additions d'Ybannez de Faria, 1762, 5 vol. in-fol., consistent en *Traités sur les monnaies*, et sur différens points de droit tels que testamens, contrats, prescriptions et un recueil *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et cæsareo jure*. — COVARRUVIAS (Don Antoine), frère du précédent, professeur de droit civil à Salamanque, membre du conseil de Castille, chanoine écolâtre de Tolède, m. dans cette ville en 1602 à 78 ans, était regardé comme le plus savant helléniste de son temps. Il accompagna son frère au concile de Trente, et coopéra à la rédaction des *Variæ resolut.* Il n'a laissé qu'un seul écrit intitulé: *de Jure regni Lusitanici*, où il établit les droits de Philippe II à la couronne de Portugal. Cet ouvr. est resté MS.

COVARRUVIAS Y OROSCO (don SÉBASTIEN), neveu des précéd., chanoine de Cuenca, consulteur du St office et chapelain du roi, a laissé un ouvr. fort estimé intit. *Tesoro de la lengua castellana ó española*, impr. avec le traité *del origen y principio de la lengua castellana*, etc., par Bernardo Alderete, Madrid, 1674, 2 vol. in-fol. M. en 1680. — COVARRUVIAS Y OROSCO (don JUAN), frère du précédent, chanoine de Séville, archidiacre de Cuellar, et évêque de Girgenti, en Sicile, m. en 1608, fut accusé auprès du pape par son clergé dont il avait excité la jalousie et le mécontentement en établissant une imprimerie à Gir-

genti. On a de lui quelq. ouvr. de piété et de controverse et un *Disc. sur l'origine des belles-lettres.*

COVERDALE (MILES), prélat anglais, né en 1486, quitta, sous le règne de Marie, le siége d'Exeter, où Edouard VI l'avait placé, se retira en Danemarck, revint en Angleterre à l'avènement d'Elisabeth, fut nommé curé de Saint-Magnus à Londres, puis destitué comme non conformiste, et m. en 1566. Il a trav. avec Tindal à la trad. de la Bible publiée sous les titres de *Bible de Cramer* et *Bible de Genève*; et on a de lui plus. autres traductions et ouvrages théologiques, en anglais.

COVERTE (ROBERT), voyageur anglais, est auteur d'une *relation* fort estimée d'un *Voyage dans l'Inde* publ. en anglais, Londres, 1612, in-4; traduit en lat. dans le recueil des *Petits voyages de de Bry*, et tronquée par Prévost dans son *Histoire générale des voyages.*

COVILHAM (PEDRO de), gentilhomme portugais, servit avec distinction dans la guerre de Castille au 15e S., et s'illustra par sa navigation en Afrique. Les notions qu'il recueillit sur le commerce de Calicut, de Cananor et de Goa, sur les mines d'or de Sofala, sur l'île de la Lune (aujourd'hui Madagascar) et sur l'Abyssinie, les notes qu'il transmit sur son itinéraire ont dû nécessairement exciter l'ambition des Portugais, échauffer chez eux la passion des découvertes, peut-être même inspirer à Gama l'idée de sa célèbre expédition. Barros nous a conservé, dans sa 1re *Decade*, l'historique des voyages de Covilham, qui mourut en Abyssinie à la cour du roi Négus, qui l'avait retenu auprès de lui pendant 33 ans.

COVEY (ROBERT de), architecte du 13e S., m. en 1311, fut chargé de l'achèvement de l'église de St-Nicaise à Reims, et de la réparation de la cathédrale, qu'un incendie avait dégradée l'an 1210.

COVILLARD (JOSEPH), chirurgien français, exerçant à Montélimart au commencement du 17e S., passe pour avoir pratiqué avec un succès remarquable la lithotomie par l'appareil latéral. Ses *Observations iatro-chirurgiques*, etc., Lyon, 1639, in-8, et son *Chirurgien opérateur*, ibid., 1633, 1640, Strasbourg, 1791, in-8, avec des additions considérables de M. Thomassin, renferment des observations intéressantes et des details précieux sur des opérations importantes, principalement en lithotomie.

COWARD (WILLIAM), médecin anglais, né à Winchester en 1656, fit ses études à Oxford, y reçut le bonnet de docteur, en 1687, exerça avec succès à Northampton et à Londres, et m. en 1724. On a de lui: *de Fermento volatili nutritio conjectura rationales*, etc., Londres, 1695, in-8; *Pensées sur l'âme humaine*, etc., ibid., 1702, 1704, in-8 (en angl); une *suite* de l'ouv. préc., ib., 1705, in-8; le *Grand essai* ou *Défense de la raison et de la religion contre les impostures de la philosophie*, etc., etc., avec une réponse à la psychologie de Broughton (en anglais), ibid., 1704, in-8 (cet ouvr. et le précédent, renfermant des principes de matérialisme, furent brûlés publiquement par décret du parlement anglais); *Ophthalmiatria, sive oculorum medela*, ibid., 1706, in-8; *Abraham, Isaac et Jacob*, poème héroïque, ibid., 1705, in-8; une version latine de l'*Absalon et Achitophel* de Dryden, et quelq. autres ouvr. de littérature, peu estimés.

COWELL (JEAN), jurisconsulte anglais, né en 1554, professeur de lois civiles à Cambridge et principal du collége de la Trinité, est auteur d'un ouvr. intit.: *Institutiones juris anglicani, ad seriem institutionum imperialium*, Cambridge, 1605, in-8, et d'un livre sous le titre de l'*Interprète*, ibid., 1607, in-4, dans lequel il explique les termes de jurisprudence qui pourraient embarrasser les étudians. Ce dernier attira à Cowell, de la part de quelques jurisconsultes jaloux de son talent, des persécutions qui dégoûtèrent ce savant professeur de ses fonctions, et le déterminèrent à passer le reste de sa vie dans la retraite. Il m. en 1611.

COWLEY (ABRAHAM), célèbre poète anglais, né en 1618, se distingua de bonne heure par son talent poétique, s'attacha au parti de Charles Ier, servit la reine en France, rentra dans sa patrie avec Charles II, et m. en 1667. Il a laissé un gr. nomb. de poésies anglaises et latin., recueillies sous le titre d'*Œuvres*, et pub. à Londres, 1700, in-fol., 9e édit. Cowley passait pour le meilleur poète de sa nation avant que Milton parût.

COWLEY (N.), navigateur anglais, pilote à bord du navire *la Revanche*, commandé par le capitaine Jean Cook, célèbre boucanier, en 1683, visita les côtes d'Afrique et d'Amerique, et ne revint en Angleterre qu'en 1686. Il a écrit une *Relation de son voyage*, publ. en anglais, Londres, 1699, in-8, et trad. en franç. sous le tit. de *Voyag. aux terres Magellaniques, par Cowley*, Rouen, 1711, in-12: on y trouve une excellente description des Iles Gallapagos et des faits que Dampier n'a point cru devoir rapporter dans sa relation de ce même voyag.

COWLEY (ANNE), dame angl., dont le nom de famille était *Parkhouse*, née en 1743 dans le comté de Devon, épousa en 1785 M. Cowley, officier au service de la compagnie des Indes, et composa pour le théâtre onze comédies et tragédies qui toutes furent représentées avec succès et sont restées à la scène. Les plus remarquables sont: *le Deserteur; le Stratagème d'une femme; l'Ecole des Vieillards* (comédie); *le Destin de Sparte* (tragédie), etc. Mistress Cowley, m. en 1809. On connaît encore de cette dame: *la Pucelle d'Aragon; le Village écossais; le Siege d'Acre*, poèmes épiques, et quelques autres poésies.

COWPER (GUILLAUME), théol. écossais, m. en 1617, évêq. de Galloway, n'est connu que comme un des plus ardens presbytériens de son temps.

COWPER (GUILLAUME comte), grand chancelier d'Angleterre sous les règnes de Guillaume III, de la reine Anne et de George Ier, se distingua par son habileté dans le maniement des affaires et par son éloquence. Il fut l'un des commissaires nommés pour la réunion de l'Angleterre et de l'Ecosse, réunion que ses conseils avaient provoquée; prit une part très-active aux débats de la chambre haute, protesta hautement, avec un petit nombre de lords, contre la condamnation du lord Atterbury, et se prononça avec chaleur contre le bill impolitique qui imposait aux catholiques une taxe extraordinaire. Il m. en 1623, universellement regretté pour ses talens et son intégrité. — COWPER (Spencer), théol. anglais, doyen de Durham, et petit-fils du précéd., né en 1713, m. en 1774, a laissé huit *Sermons*, un *Tr. de geometrie*, estimé en Angleterre, et des *Tables de la lune*, en latin, estimées des sav. de tous les pays, et imp. dans un autre de ses ouv. int.: *A Treatise on the parallactic angle*, etc., Londres, 1766, in-4.

COWPER (GUILLAUME), l'un des meilleurs poètes anglais du 18e S., né en 1732, quitta le barreau et la place de secrét. de la chambre des pairs parce qu'il éprouvait à parler en public une timidité insurmontable, et mourut en 1800. Ses ouvrages sont: un poème en VI chants intit. *la Tâche*, pub. en 1785, et suivi d'un autre poème qui a pour titre *Tirocinium*, ou *Revue des écoles et de l'Hist. de Jean Gilpin*; une trad. en vers blancs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, Londres, 1803, 4 vol. in-8, 2e éd. Cowper passe après Thompson pour le poète anglais qui a le mieux observé et décrit la nature. Sa *vie*, écrite par W. Hayley, a été publ. en 1806, 4 vol. in-8, avec un grand nomb. de *Lett.* de Cowper et quelques pièces de vers trad. du latin en angl., et de l'angl. en latin.

COX (Richard), théol. anglais, né en 1499, se livra à l'enseignement dans les univ. de Cambridge et d'Oxford, fut préc. du jeune prince Edouard, qui, à son avènement au trône, le fit son aumônier, lui donna la charge de conseiller privé, et le nomma doyen de Westminster. Cox fut forcé de s'exiler sous le règne de Marie pour s'être formellement prononcé et avoir agi contre le catholicisme. Rentré en Anglet. sous le règne d'Elisabeth, il fut nommé év. d'Ély, essuya de nouv. persécutions que l'on pourrait attribuer à son fanatisme, et mourut en 1581. Il avait été chargé, avec d'autres prélats, de la compos. et de la révis. de la liturgie angl., et a fourni à la *Bible* dite *des év.* les quatre *évangiles*, les *actes des apôtres* et l'*epître aux Romains*.

COX (sir Richard), hist. irland., né en 1650, m. en 1733, suivit d'abord la carrière du barreau; mais bientôt son attachement au protestantisme et des écrits en faveur du prince d'Orange l'élevèrent aux dignités de sous-secrét. d'état, d'archiviste de Waterford, de gouvern. du comté et de la cité de Cork, et enfin à celle de lord-chancelier d'Irlande. A la mort de la reine Anne, il perdit ses emplois, et mourut en 1733, retiré à Bandon, comté de Cork, son pays natal. On a de lui une *Hist. d'Irlande*, 1re partie, 1689; 2e partie, 1700. Les recherches auxquelles Cox s'était livré avant d'écrire cette histoire rendent cet ouvr. utile à consulter, surtout dans la prem. partie. — Cox ou Cockes (Léonard), gramm. angl. du 16e S., né à Montmouth, m. en 1549, a laissé, entre autres ouv., un *Comm.* sur la gramm. de William Lilly, 1540.

COXCIE (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, mort en 1592, élève de van Orley et imitat. de Raphaël, a exécuté, entre autres tabl. devenus rares, un *Ecce homo* qui passe pour son chef-d'œuvre.

COXETER (Thomas), litt. angl., né en 1682, m. en 1747, n'est guère connu que comme édit. de la *Vie de l'évêque Fisher* par Bailey, 1739, in-8.

COYER (Gabriel-François), ecclés. et littér. franç., né en Franche-Comté, l'an 1707, m. à Paris en 1782, fut quelque temps jésuite, puis précept. du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, membre de l'acad. des *Arcades* de Rome, de la société roy. de Londres et de l'acad. de Nancy, mais ne put jamais se consoler de n'être point de l'acad. franç., quoique ses ouv. lui eussent acquis l'estime de plus. littér. célèbres de son temps. Voltaire parle souv. de l'abbé Coyer, et toujours avec éloge. Ses *OEuv.* ont été réunies en 7 vol. in-12, Paris, 1782.

COYPEL (Noel), peintre franç., né en 1628, fut presque toujours employé aux ouv. des maisons royales; plus. de ses tableaux ont été gravés. L'éclat du coloris et la belle ordonnance des compositions méritèrent à Coypel le surnom *de Poussin*, qui servit à le distinguer de ses fils. A sa mort, en 1707, il était secrét. perpétuel de l'acad. de peinture. On a de lui un traité *Sur le coloris*, et des *Discours* où il développe les principes de son art, Paris, 1741, 1 vol. in-4. — Coypel (Antoine), fils aîné du précéd., né à Paris en 1661, m. en 1722, fut élève de son père et du Bernin, et prem. peint. du roi. Il orna la galerie du Palais-Royal de quatorze sujets de l'*Enéide*. Son estampe de *Démocrite* et celle de l'*Ecce homo* le placent à un rang distingué entre nos grav. à l'eau-forte. On a de lui des *Disc.* sur la peinture, 1721, in-4. — Coypel (Ch.-Antoine), fils du précéd., né à Paris en 1694, ne dut qu'à la faveur la place de prem. peint. du roi, resta fort au-dessous de Noël et d'Antoine, et ne fit rien que de très-médiocre. Il a composé quelq. pièces de théâtre, dont deux tragédies qui eurent quelque succès, mais qui n'ont pas été imp. Mort en 1752. — Coypel (Noel-Nicolas), fils de Noël, né en 1688, élève de son père, fit, à 21 ans, deux tableaux: *la Manne* et *Moïse frappant le rocher*. L'*enlèvement d'Europe* et la *Coupole* de la chapelle de la Vierge à St-Sauveur mirent le sceau à sa réputation. Il mourut en 1734. On lui attribue un *Disc.* sur le coloris, impr. dans les *Amusemens du cœur et de l'esprit*.

COYSEVOX (Ant.), sculpt., d'origine espag., né en 1640 à Lyon, se fit connaître dans cette ville dès l'âge de 17 ans par une statue de la Vierge; puis il vint à Paris, y travailla sous Lerambert, et s'éleva bientôt au rang des artistes les plus distingués de la capitale, où il mourut en 1720, memb. de l'acad.: il en faisait partie depuis 40 ans, y avait été prof. et quelque temps chancelier. Son *Eloge* a été pub. par Fermelhuis, Paris, 1721, in-8; et l'on voit au Musée son buste par Lemoyne. Il avait consacré quatre années à l'achèvement de la belle statue pédestre de Louis XIV qu'on voyait autrefois dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Les principales productions de Coysevox sont les deux *chevaux* ailés qui décorent l'entrée des Tuileries; le *flûteur*, une *Flore*, et une *Hamadryade* dans le même jardin. On voit encore de lui plus. beaux groupes à Marly, à Versailles, à Sceaux et à Chantilly. Les tombeaux du card. Mazarin, de Lebrun et de Colbert, ne font pas moins d'honneur à ses talens. Parmi les nombreux portraits qu'on doit à son burin, on distingue ceux de Lenôtre, de Colbert et de Lebrun.

COYSSARD (Michel), jésuite, né en 1547 à Besse, en Auvergne, m. en 1623, recteur du collége de la Trinité à Lyon, a écrit un catéchisme en vers franç. sous ce titre: *Sommaire de la doctrine chrétienne*, Lyon, 1591, gros vol. in-12, plusieurs fois réimp. On lui doit encore, outre plus. traduct. de l'italien et un *Tres. de Virgile* (en latin, 1590, in-8, plus. fois réimp.), une édit. fort augmentée du *Dictionn. franç.-latin de Nicot*, Lyon, 1609, in-4, etc.

COYTHIER (Jacques), prem. médecin du roi Louis XI, naquit à Poligny (Franche-Comté) dans le 15e S. Profitant de son ascendant sur l'esprit de ce monarque superstitieux pour lui arracher des sommes considérables, il trouva le secret de se mettre à couvert contre les efforts de ses envieux, en faisant croire au roi que s'il le *renvoyait* la mort le frapperait lui-même avant huit jours. Gorgé de richesses, il se retira de la cour, et vécut dans une maison magnifique (rue St-André-des-Arcs), sur la porte de laquelle il fit sculpter un abricotier avec cette inscription: « A l'abri-Cottier. » Des enquêtes juridiques furent dirigées contre lui après la m. de Louis XI; mais il parvint à conjurer l'orage en offrant 50,000 écus à Charles VIII, qui se disposait à entamer une guerre contre l'Italie. On ignore l'époque précise de la m. de Coythier; mais il paraît certain, d'après les div. legs qu'il assigna par son testament à plus. églises et chapitres, qu'il termina ses jours au sein de l'opulence.

COZE (Pierre), méd., né en 1754 à Ambleteuse (Pas-de-Calais), obtint à 25 ans l'emploi de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie légère, devint ensuite méd. en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse; puis, attaché aux hôpitaux de Strasbourg, il y fut nommé, à l'organisation d'une des trois facultés de méd. dans cette ville, prof. de clinique interne, et mourut en 1821, doyen de la faculté, après une pratique d'environ 40 années. Il s'est fait connaître par un gr. nomb. de *Mém.* imp. dans div. recueils, et dans lesquels il traite avec autant de talent que de profondeur plus. questions relatives à son art, et surtout à la science vétérinaire, dont il s'était spécialement occupé. On lui doit en outre des observ. (toujours sous la forme de mém.) sur les rapports comparatifs des mariages, naissances et décès, dans la ville de Strasbourg, ainsi que sur plus. points d'agriculture: ils sont, pour la plupart, consignés dans le recueil des *Memoires de la société d'agricult. des sciences et des*

arts de Strasbourg, t. 1 et 2. Ceux de la société roy. d'Arras (année 1823, p. 93-119) contiennent son *Eloge historique* par J. Tourdes.

COZERN (JEAN), doct. arménien dont Matthieu d'Edesse parle avec éloge (*v.* le MS. armén. nº 99), m. vers 1044, a laissé les ouv. suiv., qui n'ont jamais vu le jour : *Tr. astron.; Calendrier perpetuel; Recueil de prov. et d'anecd. morales; instr. chret.*

COZZA (LAURENT), card., né en 1654 à Bolsena, diocèse de Montefiascone, m. en 1729, était entré de bonne heure dans l'ordre des frères min. observantins, y occupa successivem. les postes les plus éminens, et jouit d'un grand crédit auprès des papes sous le pontificat desquels il vécut. Ce fut Benoît XIII qui lui conféra le cardinalat en 1726. On a de ce prélat quelques écrits de controverse en lat. pub. à Rome av. sa dern. promotion. — COZZA (FRANCESCO), peintre sicilien, m. en 1664 à Rome, où il a exécuté plus. fresques, etc., était élève du Dominiquin.

COZZANDO (LÉONARD), relig. servite, né en 1620 à Rovato, bourg du Bressan, m. dans sa patrie en 1702, a laissé, outre plus. opuscules academ. et hist. (imp. de 1645 à 1694), les ouv. suiv. : *Libraria Bresciana*, Brescia, 1682, 1694, in-8, *de Magist. antiq. philos., lib. VI*, Cologne, 1682, in-8, et Genève, 1684, etc. — Donat COZZANDO, parent du précéd., né en 1570, m. en 1627, av. à Brescia, a publié des *Annot.* en italien sur le traité *de Clausulis testam.* de B. Bertazzolo, Venise, 1593, in-4; et un petit traité d'hydrométrie intit. *Sulla misura dell' acque correnti*, Brescia, 1593.

CRAANEN (THÉOD.), méd. hollandais, m. en 1688, premier méd. consultant de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, est auteur de plusieurs écrits sur son art, pub. séparém., puis recueillis à Anvers en 1689, 2 vol. in-4. Ils sont moins remarquables par l'étendue des connaissances de l'auteur que par la singularité de ses opinions, dont le système de Descartes forme la base immuable.

CRAB (ROGER), illuminé anglais, fit quelque bruit au 16ᵉ S., dans le comté de Buckingham, sa patrie, où il fut regardé comme un prophète.

CRABB (HABACUC), ministre dissident, né au comté de Suffolk, m. en 1795, a laissé quelques *sermons*, imprimés après sa mort.

CRABBE (PIERRE), en latin *Crabbius*, religieux franciscain, né en 1470 à Malines, où il m. en 1554, a pub. une *Collection des conciles* en 3 vol. in-fol. (1538-52), réimp. avec la continuation qui en avait été donnée en 1567 par Surius, Venise, 1583, 4 vol. in-fol.

CRABETH (FRANÇOIS), peintre flamand du 16ᵉ S., mort à Malines en 1548, imita la manière de Quintin Messis et de Lucas de Leyde. Le couvent des récolets de Malines possédait autrefois quelq. sujets de la Passion, assez bien exécutés, en détrempe, par cet artiste.

CRABETH (THIERRY et VAUTIER), habiles peintres sur verre dans le 16ᵉ S., avaient reçu les prem. leçons de Jean Sward, qu'ils surpassèrent bientôt; c'est à ces deux frères qu'on doit les peintures des magnifiques vitraux de l'église de Gonda (dont on a pub. une explication en franç., Gonda, 1813, in-12). La rivalité finit par désunir Thierry et Vautier, et ne nuisit pas moins à leur fortune qu'aux progrès de leur art; réduits à un état voisin de l'indigence, ils moururent, le premier à Gorcum en 1509, l'autre en 1512, à Gonda. — Adrien CRABETH, peintre flamand, frère des précédens et comme eux élève de J. Sward, se disposait à faire le voyage d'Italie, lorsqu'il m. à Autun.

CRACUS, duc de Pologne vers la fin du 6ᵉ S., est désigné, dans les vieilles chroniques de sa nation, comme fondateur de la ville de Cracovie. On montre encore proche de cette ville le tombeau de Cracus : c'est une petite colline qui aurait été formée de poignées de terre jetées, suivant l'usage du temps, sur le corps de ce chef par chacun de ses soldats.

CRADOCK (SAMUEL), théol. angl. non conformiste, né en 1620 au comté de Sommerset, mort en 1706, a laissé plus. ouvr. dont les principaux sont : *Hist. de l'ancien et du nouveau Testament*; la *Concordance des quatre évangélistes*, etc. — CRADOCK (Luc), peintre anglais, m. en 1717, a exécuté quelq. tableaux, dont les plus recherchés sont ceux où il a peint des oiseaux. — Thomas CRADOCK, recteur de St-Thomas, dans l'état de Maryland (Nouvelle-Angleterre), a publ. en 1756 une version en vers héroïques des *Psaumes de David*.

CRAESBEKE (JOSEPH van), peintre flamand, né en 1608, à Bruxelles, m. en 1668, exerçait la profession de boulanger à Anvers lorsqu'il se lia avec Brauwer, qui lui donna les prem. leçons. Ses progrès furent très-rapides, et il parvint presque à égaler son maître, qui était aussi son compagnon de débauche. Cet artiste ne s'est exercé que sur des sujets analogues à ses mœurs peu relevées; la plupart de ses tableaux représentent des *tabagies*, des *corps-de-garde* et des *querelles de gens ivres*. — Laurent CRAESBEKE, imprimeur portugais au 17ᵉ S., a pub. quelq. ouvr. de littérat. dans sa langue et soutint la réputation de son père, le plus habile imprimeur de Lisbonne.

CRAFFT. V. CRATON.

CRAIG (NICOLAS), en latin *Cragius*, savant danois, né vers 1549 à Rypen dans le Jutland, m. en 1602, principal du collége de Sora, avait fait ses premières études sous Mélanchthon. Il vint suivre en France les leçons des plus habiles jurisconsultes, se lia d'amitié avec Scaliger, et prit ses degrés en droit à la faculté de Bourges. Craig fut employé dans plus. négociations importantes en Pologne, en Angleterre et en Ecosse, sous le règne de Christian IV, ce qui ne put le détourner de ses occupations littéraires. Il a laissé quelq. ouvr. d'érudition dont les plus importans sont : *De republ. Lacedemoniorum lib. IV*, etc. (grec et lat.), plus. fois réimpr. : la meilleure édition est celle de Leyde, 1760, in-8; *Annalium lib. VI, quibus res danicæ.... enarrantur*, Copenhague, 1737, in-fol.; c'est aux soins de Gramm qu'est due cette édition des *Annales de Pologne*, que Craig n'avait pas eu le temps d'achever, et qui furent continuées par Etienne, fils de Jean Stephanius, les matériaux préparés par l'aut. ayant péri dans un incendie.

CRAIG (THOMAS), jurisc. écossais, né en 1548 à Edimbourg, m. dans cette ville en 1608, avait étudié avec succès la jurisprudence aux facultés de France, et jouit d'une gr. réputation de savoir et de probité dans sa patrie. Le plus estimé et le meilleur de ses ouvr. a pour titre : *Jus feodale*, etc., Londres, 1655; réimpr. à Leipsig, 1716, in-4, avec une préface et un glossaire de Luder Mencken.

CRAIG (JEAN), mathémat. écossais du 17ᵉ S., prétendit prouver par des calculs que la force des témoignages sur lesquels est appuyée la vérité de la religion chrétienne ne pouvait subsister encore que 1454 ans, à partir de 1699, et il concluait de là qu'il doit y avoir un second avènement de J.-C., ou une seconde révélation pour la rétablir dans toute sa force. Dilton et Houtteville, théol. distingués, réfutèrent le système de Craig, consigné dans un ouvr. intit. : *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4 de 36 p. J. Daniel Titius en donna une nouvelle édit. in-4, en 1755, à Leipsig; et il l'augmenta d'une *Refutat.* de l'ouvr. et d'une *Notice* sur l'aut. Craig a encore laissé : *Methodus figurarum lineis rectis et curvis comprehensarum quadraturas determinandi*, Londres, 1685, in-4; *Tractatus mathematicus de figurarum curvilinearum quadraturis et locis geometricis*, Londres, 1693, in-4; *de calculo fluen-*

tium libri duo, *quibus subjunguntur libri duo de opticâ analyticâ*, Londres, 1718, in-4. — CRAIG (Jacques), théol. écossais, né en 1682 à Gifford, dans le Lothian oriental, m. en 1744, ministre à Edimbourg, a laissé 3 vol. de ses *sermons*, et des *poésies sacrées*. — CRAIG (Guillaume), théol., né à Glascow en 1707, m. en 1784, a laissé un vol. de *sermons* estimés ; un *Essai sur la vie de J.-C.*, Glascow, 1767, trad. en franç., et vingt *discours sur divers sujets*, Londres, 1775.

CRAKANTHORP (RICHARD), théol. angl., né au West-Moreland, m. en 1624, à Blacknotley, au comté d'Essex, a laissé entre autres ouvrages : *L'emper. Justinien defendu contre le card. Baronius ; Apologie de Constantin*, *avec un traité de la monarchie temporelle du pape; Defensio eccles. angl. contra M. Anton. de Dominis*, *archiepisc. Spalatensis*, *injurias*, Londres, 1625, in-4.

CRAMAIL (ADRIEN DE MONTLUC-MONTESQUIOU, comte de), prince de Chabanais, né en 1568, petit-fils du fameux maréchal de Montluc, fut en crédit à la cour de Henri IV, et était, ainsi que Bassompierre, sous Louis XIII, l'un des *matadors* de la coterie de galans de cour appelés *les Intrépides*. Mis à la Bastille comme impliqué dans une conspiration contre le card. de Richelieu (*v.* les *Mem.* du card. de Retz), il n'en sortit qu'après une détention rigoureuse de douze années (1630-1642), et m. quatre ans après. Ce seigneur, dont l'abbé de Marolles et Laporte parlent avec éloge dans leurs *Mem.*, s'occupait de littérat., et pub., sous le nom de *Devaux dos Caros : les Jeux de l'Inconnu*, Rouen, 1630-1637, in-8. On a encore de lui : *la Comédie des Proverbes*, Troyes, 1639, in-8 ; *les nouveaux et illustres Proverbes histor.*, 1 vol. : la 3e édit. de cet ouvr. parut en 1665, augm. d'un vol. ; la coméd. *des Proverbes* se trouve à la fin du second. Ménage a su tirer bon parti de ce dernier ouvrage dans son *Dictionnaire etymologique*.

CRAMER (DANIEL), théol. allem., né en 1568 à Reetz (nouv. Marche de Brandebourg), m. en 1637, a laissé, outre plus. écrits de polémique, de controverse et autres, pub. de 1606 à 1628, une *Hist. eccles. de Poméranie*, 4 liv., en allem., Stettein, 1628, in-fol.

CRAMER (ANDRÉ), seigneur de Hoyerswort en Poméranie, conseiller intime des ducs de Holstein-Gottorp, rédigea en gr. partie les *Mem.* pub. de 1667 à 1673, sur les différends survenus entre le roi de Danemarck et la maison de Holstein-Gottorp au sujet des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst.

CRAMER (JEAN-JACQUES), profess. de langue hébraïque et de théol., né en 1673 près de Zurich, m. dans cette ville en 1702, a laissé, outre plus. dissert. dont on recherche celle qui a pour titre : *de Arâ exteriore templi secundi* (1697, in-4), les deux ouv. suiv. : *Theol. Israelis*, Francfort, 1705, 2 v. in-4 ; et *Comment. posthumus in Cod. Puccah*, Utrecht, 1720, in-4. — Jean-Rodolphe CRAMER, son frère et son successeur au gymnase de Zurich, m. dans cette ville en 1737, âgé de 59 ans, a pub. divers traités de théol., une traduct. latine du *Biscurim*, de Moïse Maimonide, Leyde, 1702, in-4; et une *dissert.* curieuse sur le myrte. — Jean-Jacques, son fils, aussi profess. de théol. à Zurich, sa patrie, m. en 1769, n'a pub. que des *dissertat.*

CRAMER (GABRIEL), médecin, né en 1641 à Genève, m. en 1724, doyen du collége de médec. de cette ville, où il avait pratiqué son art avec distinction, n'a pub. que ses dissert inaugurales, Strasbourg, 1663, et 1664, in-4. — JEAN-ISAAC, son fils, méd. dans la même ville, a donné : *Thes. secret. curiosorum*, etc., Genève, 1709, in-4.

CRAMER (JEAN-FRÉD.), jurisc. allem., mort dans la misère en 1715 à La Haye, après avoir été précepteur du prince royal de Prusse, fils de Frédéric Ier, et avoir rempli diverses fonctions importantes, a laissé entre autres ouv. : *Vindiciæ nominis germanici*, etc., Berlin, 1694, in-fol. : une trad. latine de l'*Introd. à l'hist. de Puffendorf*, Utrecht, 1702, et Francfort, 1704, in-8. Cramer s'occupait également de numismatique, et a laissé en MS. une *Hist. de Frédéric Ier*, *roi de Prusse*, par médailles.

CRAMER (GABRIEL), géomètre distingué, né à Genève en 1704, m. en 1752 à Bagnols (Languedoc), membre de la plupart des acad. ou sociétés savantes de l'Europe, avait fait différens voyages, pendant lesquels il se lia avec les savans les plus distingués de son époque, entre autres Jean et Nicolas Bernouilli. On trouve, dans l'*Hist. littér. de Genève* par Sennebier, la liste des différens ouv. de Cramer, dont le plus connu est son excellente *Introd. à l'analyse des lignes courbes algebriques*, Genève, 1750, in-4. On lui doit en outre de belles éditions des *Œuvres* de Jean et de Jacques Bernouilli, etc.

CRAMER (JEAN-ANDRÉ), célèbre minéralogiste allem., né en 1710 à Quedlinbourg, m. en 1777 à Berggiessübel, près de Dresde, pendant un voyage dont il avait été chargé par le gouvernem. pour la recherche et l'exploitation des mines, est le prem. qui ait réduit en principes l'art d'essayer les métaux. C'est aux précieux travaux de ce savant que l'Allemagne dut sa supériorité dans la métallurgie. Il a pub. : *Elem. artis docimasticæ duobus tomis comprehensa*, etc., Leyde, 1744, in-8, fig., 2e édit. : traduit en plusieurs langues et notamment en français par J.-F. de Villiers, Paris, 1755, 4 vol. in-12 ; *Introd. à la manière d'exploiter les forêts*, etc. (en allem.), Brunswick, 1766, in-fol., fig. ; *Principes de métall.*, etc. (idem), ouvrage qui malheureusem. n'a point été terminé : les deux prem. vol. et une partie du troisième ont été impr. à Blakenbourg, 1774-77, in-fol., fig.

CRAMER (JEAN-ANDRÉ), littérat. et poète allemand, né en 1723 à Josephstadt en Saxe, mort en 1788, chancelier à l'univ. de Kiel, a écrit dans sa langue un assez gr. nombre d'ouv. dont les plus importans sont : *Histoire univers. de Bossuet*, avec une continuation et des notes, Hambourg et Leipsig, 1748-1786, 7 vol. in-8 ; *Homelies de St Jean Chrysostôme*, avec des notes, Leipsig, 1748-1751, 10 vol. in-8 ; *Psaumes de David*, avec des notes, 1762-1764, 4 vol. in-8 ; 3 vol. de *Poésies*, 1782-83, in-8 ; divers recueils de *Sermons*, impr. de 1755 à 1771, formant 22 vol. in-8. Cramer a de plus travaillé à quelq. ouvr. périodiques ; et son *Spectateur du Nord* (1759-70, 3 vol. in-8) eut beaucoup de succès, mais fut vivement attaqué par quelq. critiques, surtout par Lessing.

CRAMER (CHARLES-FRÉD.), écrivain allem., né en 1748 à Kiel, professa successivem. la langue grecque et la philos. à l'univ. de cette ville, la littérature ancienne à Copenhague, et m. en 1808 à Paris, où il avait exercé l'état d'imprimeur. Outre plusieurs ouvr. écrits en allem., et dont la liste se trouve dans l'*Allemagne litteraire* de Meusel, il en a trad. un gr. nomb. d'autres de cette langue en fr.; parmi ces derniers on distingue : *Claire Duplessis et Clairant*, d'Auguste Lafontaine, 1796-97, 2 vol. in-8 ; *Voyage en Espagne*, de Chr. Fischer, 1801, 2 vol. in-8 ; *Description de Valence*, de Chr. Fischer, Paris, 1804, in-8 ; *Nouv. Dictionn. portatif, franç.-allem. et allem.-franç.*, Paris, 1805, 2 vol. in-16, etc.

CRAMER (GUILLAUME), habile violoniste et compositeur allem., né à Manheim en 1730, m. en 1815 à Londres, *solo* de la chapelle roy. et direct. de l'orchestre de l'opéra, a donné, pour le violon et le piano, un nombre considérable de *Sonates*, de *Duo*, de *Trio* et de *Concerto* très-estimés.

CRAMMER (THOMAS). V. CRANMER.

CRAMOISY (SÉBASTIEN), imprimeur de Paris, né dans cette ville en 1585, m. en 1669, fut le premier directeur de l'impr. établie au Louvre

en 1640, par les soins du cardinal de Richelieu. Les éditions d'auteurs anciens publiées par lui ne sont ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Estienne, des Manuce, des Plantin et des Froben; mais elles tiennent après celles-ci un rang distingué. On cite parmi ces édit. celle des *Historiæ Francorum scriptores* de Duchesne. — Claude et Gabriel, ses frères, se sont également distingués comme imprimeurs. — CRAMOISY (André), de la même famille, fut égalem. imprim. à Paris, et a donné une trad. de l'*Harmonie*, ou *concorde évangélique*, *contenant la vie de J.-C. selon les quatre évangélistes*, etc., 1716, in-8.

CRANACH ou KRANACH (LUCAS de), peintre allem., né en 1470, prit le nom de la ville de Cranach, sa patrie, près Bamberg; son père s'appelait Sunder. Attaché à la cour de Saxe, Lucas y travailla pendant plus de 60 ans dans le genre historique, dans le portrait, et grava plus. de ses compositions, qui sont plus remarq. par la pensée que par l'exécution. Plus. figures de ces compositions sont des portraits de personnages contemporains, notamment de Mélanchthon et de l'électeur Jean-Frédéric: ce dernier se voit au musée du Louvre, de même qu'un *Sacrifice d'Abraham*. On trouve, dans le catalogue raisonné de Brandes, l'indication des diff. gravures de Cranach. Cet artiste m. en 1553, laissant un fils qui cultiva à la fois les lettres et la peinture, et fut bourgmestre de la ville de Wittemberg. — CRANACH (Ulrich de), ingénieur et colonel d'artillerie en Allemagne, a pub. en allem. sous le titre de *Deliciæ Cranachianæ*, Hambourg, 1672, in-fol., un recueil d'inventions et de machines de guerre.

CRANER (FRANÇOIS-REGIS), jés., mort en 1806 à Lucerne sa patrie, a écrit, entre autres ouvr., une trad. allem. de l'*Énéide*, 1783.

CRANMER (THOMAS), prem. archevêque protestant de Cantorbéry, né en 1489 dans le comté de Nottingham, professa d'abord la théologie dans l'université de Cambridge, et fut désigné au roi Henri VIII, comme un des hommes les plus propres à le servir dans l'affaire de son divorce. Il déploya en effet, dans les négociations dont il fut chargé à ce sujet, une souplesse et une habileté qui lui concilièrent les faveurs du St-siége et l'entière confiance de son souverain. Cepend. dans le cours de sa mission il avait embrassé la réforme religieuse en Allem., où il épousa la nièce d'Osiander (*v.* ce nom), et il chercha à en insinuer la doctrine à Henri VIII; mais ses efforts échouèrent contre l'attachement de ce prince aux dogmes de l'église catholique, sans que toutefois il perdît de son influence sur les affaires de la religion. Sous le règne d'Edouard VI, Cranmer leva entièrem. le masque, employa tout son crédit à établir la réforme, fit instituer une commission royale, revêtue d'une autorité supérieure à celle des évêques, et parcourut tous les diocèses pour faire exécuter les nouvelles lois religieuses, et disparaître jusqu'aux moindres traces des anciennes. Il fit déposer et incarcérer les prélats qui se refusèrent à ce nouvel ordre de choses, et appela d'Allemagne des docteurs luthériens pour remplacer dans les universités et dans les div. postes ecclésiast. les docteurs et les pasteurs récalcitrans. Mais à l'avènem. de la princesse Marie au trône, Cranmer vit déchoir son crédit. Cité au conseil, d'après les plaintes de ses nombreux ennemis, incarcéré à la Tour de Londres, condamné comme coup. de haute trahison, il implora l'indulgence de la reine, et fut renvoyé au tribunal ecclésiastique, chargé de le juger comme hérétique. Il refusa de souscrire la formule de foi qui consacrait la *présence réelle*, la *transsubstantiation* et le *sacrifice de la messe*, et se laissa condamner au feu comme hérétique et violateur de la loi sur le célibat ecclésiastique. Il en appela au tribunal de Dieu; on le cita à celui du pape qui le condamna, et nomma une commission pour le dégrader, malgré son appel au concile général. Il fit, dans l'intervalle de l'arrêt à l'exécution, une rétractation par laquelle il espérait de soustraire au supplice; mais, trompé dans son attente, il désavoua publiquem., dans l'église de Ste Marie d'Oxford, ce qu'il avait pu écrire ou signer depuis sa dégradation, comme lui ayant été dicté par la crainte de perdre la vie, et fit sa profession de foi sur les dogmes de la nouvelle réforme. Lorsqu'il fut près du bûcher dressé sous les murs de la ville, il avança la main droite pour être brûlée la première, en punition de ce qu'il avait signé la rétractation, et subit son supplice le 21 mars 1556, avec la plus grande fermeté. On a de ce prélat plus. ouvr. en latin et en angl., dont les plus remarquab. sont: *Tradition nécessaire au chrétien; Examen de plus. points de religion; Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrem. du corps et du sang de J.-C.* Il a laissé en MS. 2 vol. in-fol. conten. un rec. de passages de l'Ecriture, des Pères, des conciles et des scolastiques, pour justifier la réforme anglicane, et prouver la nouveauté de la doctrine romaine. Ce recueil, mis en ordre, conservé dans la biblioth. de l'év. de Londres, est fort estimé des anglicans.

CRANTOR, philosophe académicien et poète grec, né à Soles, dans la Cilicie, vers l'an 306 av. J.-C., fut l'un des disciples de Xénophon, et eut lui-même plus. disciples, entre autres Arcésilas, auquel il légua ses biens. Il avait composé quelques ouvr. qui se sont perdus, et parmi lesquels Panetius (*v.* ce nom), cite le *Traité de l'affliction* dont Cicéron a fait usage dans l'ouvr. qu'il écrivit pour sa propre consolation, après la mort de Tullie, sa fille.

CRANTZ. V. KRANTZ.

CRANZ (DAVID), prédicateur d'une communauté de Moraves ou Hernhutes, né en 1723 dans la Poméranie, alla, en qualité de missionnaire, dans le Groenland, où il fit plus. conversions et se fit estimer des préposés danois. Il m. en 1777, pasteur de l'église de Guadenfroy, en Silésie. On a de lui: *Histoire du Groenland*, contenant la descrip. de ce pays et de ses habit. (en allem.), Barby, 1765, 2 vol. in-8 avec pl., trad. en holland., en anglais et en suédois; *Hist. ancienne et moderne des frères de l'union*, autrement dits *Moraves* ou *Hernhutes* (idem), ibid., 1771, in-8, continuée par J.-K. Hegner, 1791, in-8.

CRAON, nom d'une ancienne famille de Bretagne, dont l'illustration remonte aux croisades, et qui est aujourd'hui éteinte.—Maurice V de CRAON, accompagna St Louis dans sa prem. croisade en Palestine. — Pierre de CRAON, son arrière-petit-fils, se fit remarquer dans la guerre de la succession de Bretagne entre Charles de Blois et le comte de Montfort (*v.* ces noms). Fait prisonn. à la bataille de Poitiers, il se trouva plus tard au nomb. des otages qu'Édouard exigea pour la rançon du roi Jean. Quatre ans après, il fut l'un des négociateurs du traité de Guerraude, par lequel le comte de Montfort fut reconnu duc de Bretagne, et il m. en 1376.—CRAON (Pierre de), de la même famille, s'attacha au duc d'Anjou qui entreprit en 1384 la conquête du roy. de Naples. Ayant trahi la confiance de son maître dans cette expédit., il fut mal accueilli à son retour en France; mais son crédit et ses richesses le sauvèrent du ressentiment du duc de Berri. Fort de l'appui du duc d'Orléans, frère de Charles VI, il reparut à la cour, y suscita des nombreuses intrigues, s'en fit chasser, et se retira en Bretagne. Il en sortit quelque temps après pour venir assassiner à Paris le connétable de Clisson (*v.* ce nom), autant pour satisfaire sa haine personnelle que celle du duc de Bretagne. A la suite de cet assassinat les biens du coupable furent confisqués, ses châteaux démolis; mais Richard II demanda sa grâce, l'obtint, et Craon revint à la cour. Les historiens ne nous ont point

fait connaître l'époque de sa mort. — Antoine de CRAON, son fils, entra dans la faction du duc de Bourgogne, et fut soupçonné d'avoir pris part à l'assassinat du duc d'Orléans en 1407. Il fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415.—CRAON (Antoine de), de la même famille, fut chargé par Louis XI de porter la guerre en Lorraine, et fit échouer les desseins de Charles-le-Téméraire. Après la mort de ce dern., le roi s'étant emparé les deux Bourgognes, Craon en fut fait gouvern. avec des pouv. très-étendus. Il eut à combattre Jean de Châlons, prince d'Orange, que Marie, fille de Charles-le-Téméraire, avait nommé son lieutenant-général dans ces deux provinces; et les revers qu'il éprouva dans cette guerre, joints aux plaintes des Bourguignons, le firent renvoyer par le roi dans ses terres, où il m. oublié.

CRAON ou CRÉON (PIERRE et MAURICE de), troubadours ou trouvères du 12e S., n'étaient point de la famille, mais étaient nés dans la terre de ce nom. Les MSs. de la biblioth. du roi renferment plusieurs de leurs *poésies*.

CRAPELET (CHARLES), imprimeur à Paris, né près de Chaumont en Bassigni en 1762, m. en 1809, s'est fait un nom par les ouvr. sortis de ses presses, et qui sont remarquables par la correct. des textes, la netteté et l'élégance de l'impression. La plupart des vignettes qu'il employa furent faites sur ses dessins; et sa rivalité avec les célèbres Didot n'a pas peu contribué aux rapides progrès de l'art typogr. en France. Dans le grand nombre d'édit. qu'il a pub. nous citerons les *Fables de La Fontaine*, 1796, 4 vol. in-8; les *Aventures de Télémaque*, 2 vol. in-8; *les Saisons de Thompson*, 1796, in-8; *Hist. natur. des grimpereaux et oiseaux du paradis*, 1802, in-fol. ou 2 vol. in-4; *Hist. du canal du midi*, 1804, 2 vol. in-4; *Hist. natur. des oiseaux de l'Amériq. septentrionale*, 1807, 2 vol. in-fol.

CRAPONNE (ADAM de), né en 1519 à Salon, d'une famille noble, orig. de Pise, et qui s'était établie en Provence, entreprit en 1557 le canal qui porte son nom, et qui amène les eaux de la Durance jusqu'à l'étang de Berre, près d'Arles. Il avait aussi conçu le projet, depuis réalisé par Riquet et Andréossi (*v.* ces noms), d'unir l'Océan à la Méditerranée. Cet habile ingénieur fut ensuite employé à dessécher des marais à Fréjus et dans le comté de Nice. Envoyé à Nantes par Henri II, pour y démolir les travaux d'une citadelle, commencée sur un mauvais terrain, il fut assassiné par les premiers entrepreneurs en 1559.

CRAS (HENRI-CONSTANTIN), juriscons. holland., né dans la prov. de Gueldre en 1739, professa la jurisp. et la philos. à Leyde, fut appelé en 1771 pour remplir une chaire de droit romain et moderne à l'athénée d'Amsterdam, et m. en cette ville en 1820, membre de l'institut de Hollande. On lui doit plus. *Discours* sur des matières politiq. et de jurisprud. insérés dans divers. recueils, ainsi que quelques brochures pub. sous le voile de l'anonyme de 1795 à 1807.

CRASHAW (RICHARD), poète anglais, né à Londres, m. en 1650, avait quitté sa patrie pour cause de religion (il était catholique romain), et était passé en Italie où il devint chanoine de l'église de Lorette. Il a laissé des poésies qui ont été recueillies et pub. en 1646, 1648, 1670 (fausse date), in-8, et quelq. écrits de controverse. Cowley (*v.* ce nom) a comp., sur la mort de ce poète qui fut son ami, un poème jugé par Johnson comme un chef-d'œuvre.

CRASSET (JEAN), jésuite, né à Dieppe en 1618, m. en 1692, fut profess. d'humanités et de philos. dans div. colléges de son ordre, puis se livra au ministère de la chaire et à la composition d'écrits ascétiques. Ses princip. ouvr. sont: *Méthode d'oraison*, Paris, 1673, in-12; *Méditations pour tous les jours de l'année*, ibid., 1678; *Dissertat. sur les oracles des sibylles*, ibid, 1678, in-12, 1684, in-8; *Vie de mad. Helyot*, ibid., 1683, in-8, plus. fois réimp.; *Hist. de l'église du Japon*, ibid., 1689, 1715, 2 vol. in-4. (La prem. édit. parut sous le nom de l'abbé de T.; mais la deuxième porte celui de Crasset), traduite en anglais, en italien et en portugais; *la Foi victorieuse de l'infidélité*, ouv. posthume, pub. par le P. Jobert, Paris, 1693, 2 vol. in-12; *des Congrégat. de N.-D., érigées dans les maisons des jésuites*, idem, ibid., 1694, in-12.

CRASSIER (GUILLAUME de), antiquaire, né dans le pays de Liége vers la fin du 17e S., mort vers 1750, a pub.: *Series numismatum antiquorum græcorum et romanorum*, Liége, 1721, in-8; *Brevis elucidatio quæstionis jesuiticæ de prætenso episcopatu Trajectensi ad Mosam*, ibid., 1738, in-12; *Additamentum ad brevem elucidationem*, ib., 1742, in-12; *Descriptio brevis gemmarum quæ in musæo G. de Crassier asservantur*, ibid., 1740, in-4.

CRASSINUS (APPIUS CLAUDIUS), Romain issu de l'illustre famille *Claudia*, consul avec Genucius l'an 303 de Rome (451 av. J.-C.) appuya, contre l'attente du sénat, l'adoption de la loi Claudia (qui instituait une magistrature suprême pour l'érection de dix tables des lois), et fut nommé décemvir avec son collègue, les trois sénateurs qui avaient été envoyés en Grèce pour transcrire les lois de Solon, et cinq autres personnages consulaires. A l'expiration de leur pouvoir, les décemvirs, qui avaient affecté beaucoup de popularité pendant leur administration, firent procéder à de nouvelles élections sous le prétexte de dresser encore deux tables; et Crassinus, nommé président de l'assemblée, ne rougit point de se porter en tête du nouveau tribunal qui fut composé de six autres patriciens dévoués à ses intérêts, et de trois plébéiens. La puissance tyrannique des décemvirs ne cessa point à l'époque de l'apparition des deux dernières tables des lois, et Rome supporta leur joug jusqu'à ce que l'excessif abus du pouvoir en amena le terme. Les Sabins et les Eques ravageaient le territoire de la république, et l'armée romaine, conduite par les décemvirs, n'opposait qu'une faible résistance aux ennemis du dehors. Cepend. Appius, resté seul maître à Rome pendant cette guerre, souleva l'indignation publique par la détestable violence qu'il prétendit faire, sous des formes légales, à une jeune Romaine appelée Virginie (*v.* ce nom.): la catastrophe de cette intéressante victime entraîna l'abolition du décemvirat, l'an de Rome 305 (449 av. J.-C.): accusé par le père de Virginie et traîné en prison, Appius Cl. Crassinus y mourut avant d'être jugé. S'il avait paru déroger à l'orgueil héréditaire de sa famille en recourant aux bassesses pour s'élever à la puissance, il montra par ses efforts désespérés contre le rétablissement des tribuns qu'il ne détestait pas moins les institutions républicaines de sa patrie qu'il avait peu songé à la dignité de Rome en les renversant une première fois.

CRASSO (NICOLAS), noble vénitien, historien et jurisconsulte, né à Venise dans le 16e S., est aut. des ouv. suiv.: *Elogia patriciorum venetorum, belli pacisque artibus illustrium*, Venise, 1612, in-4; *Andreæ Mauroceni senatoris vita*, ibid., 1622, in-4; *De jurisdictione reipublicæ Venetæ in mare Adriaticum*, 1619, in-4; *Antiparænesis ad cardinalem Baronium pro republicâ venetâ*, Padoue, 1606, réimpr. à Francfort, 1613, 1621, in-8; *De formâ reipubl. Venetæ*, ouvr. inséré dans le tome 5 du *Trésor des antiquités* de Burmann; *De Pisauræ origine et præstantiâ*, Venise, 1652, in-4; *Annotationes in Donati Jannotti dialog. de republ. Venetorum*, etc., *lib. V*, ibid., 1615, in-4, Leyde, 1642, in-24 (Elzevir).

CRASSO (JULES-PAUL), médecin ital., né à Padoue, m. en 1574, a traduit du grec en latin plusieurs ouvrages d'Hippocrate, d'Arétée, etc., et a composé: *Morbis repentinæ examen*, etc., Mo-

dène, 1612, in-8. On a encore du même auteur quelq. écrits sur les eaux minérales du Padouan; et il a travaillé avec Oddo et Turrisani aux *Méditations sur la Thériaque et le Mithridate*, impr. à Venise en 1576. — Un autre CRASSO (*Jérôme*), chirurgien, disciple de Fallope, et établi à Udine, a laissé les ouvr. suiv. : *De calvariæ curatione tractatus duo*, Venise, 1560, in-8; *De tumoribus præter naturam tractatus*, ibid., 1562, in-4; *De solutione continui tractat.*, ibid., 1563, in-4; *De ulceribus tract.*, ib., 1566, in-4; *De Ceraste, sive Basilisco, morbo novo, medicis incognito*, Udine, 1593, in-8; *De cauteriis, sive de cauterisandi ratione*, ibid., 1594, in-8.

CRASSO (LAURENT), littérateur italien du 17ᵉ S., n'est connu des biographes que par les ouvr. suiv. : *Epistole eroiche*, Venise, 1655, in-12 : ce sont des épîtres dans le genre de celles d'Ovide; *Elogj d'uomini letterati*, ibid., 1656, 2 vol. in-4; *istoria de' poeti greci*, etc., Naples, 1678, in-fol.; *Elogj di capitani illustri*, Venise, 1683, in-4, première partie seulement : la deuxième n'a point été pub. — CRASSO (N.), religieux franciscain du 16ᵉ S., né dans le royaume de Naples, est aut. de quelq. écrits théol. écrits en lat., et de *Concordia delle epistole di S. Paolo*.

CRASSOT (JEAN), professeur de philosophie au collége de Ste-Barbe à Paris, né à Langres, m. en 1616, composa en latin les ouvr. suiv. qui n'ont été pub. qu'après sa mort : une *Logique*, Paris, 1617; une *Physique*, 1618, in-8; et un *Corps de philosophie*, 1619, 2 vol., in-4.

CRASSOUS (JEAN-FRANÇ.-AARON), ancien av. à Montpellier, m. dans cette ville en 1802, fut successivement député au cons. des cinq-cents, secrét., puis président de cette assemblée, membre du tribunat, et enfin sénateur.

CRASSUS, nom ou surnom de la famille patricienne *Licinia*, qui a produit plus. personnages distingués dans l'ancienne Rome. — CRASSUS (*Lucius Licinius*), orateur et personnage consulaire, débuta au *Forum* avec le plus grand éclat, en l'an 633 de Rome, dans une cause contre C. Carbon, ex-consul. Après s'être distingué par plusieurs autres plaidoyers, il fut nommé consul en 657, censeur en 659, et m. en 661. — CRASSUS (*Marcus Licinius*), le plus opulent des citoyens romains de son temps, fut nommé préteur en 680. Chargé de terminer la guerre que Rome soutenait alors contre Spartacus, il le vainquit en plus. rencontres et dans une bataille décisive où ce chef de la révolte des esclaves fut tué avec 40,000 des siens, en l'an 681 de Rome. Crassus obtint le consulat l'année suivante, puis fut élu censeur, et forma ensuite avec César et Pompée la ligue connue sous le nom de triumvirat. Un des résultats de cette ligue devait être un second consulat pour Pompée et Crassus, et il fut obtenu par la violence. Crassus ayant eu en partage le gouvernement de Syrie, pilla le temple de Jérusalem, et son avidité lui inspira le dessein d'attaquer les Parthes. Représentations, avis peu rassurans, présages sinistres, rien ne put l'arrêter dans ce projet, ni le rappeler à des mesures de prudence. Après avoir passé l'Euphrate, il fut défait par Surena, qui commandait l'armée parthe; 20,000 romains restèrent sur le champ de bataille, 10,000 furent faits prisonn. : poursuivi dans sa retraite, le consul fut forcé par ses propres soldats de se rendre auprès de Surena, qui lui avait fait proposer une entrevue. A peine était-il arrivé au lieu désigné, que des gens apostés voulurent s'emparer de lui; il se mit en défense ainsi que le petit nombre de Romains qui l'accompagnaient, et fut tué. Les Parthes lui coupèrent la tête, et la portèrent à leur roi Orodes, qui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Rassasie-toi donc enfin de ce métal dont tu as été si affamé. » Telle fut la fin de Crassus en l'an de Rome 699.

CRASTONI ou CRESTONI (JEAN), religieux de l'ordre des Carmes, et helléniste du 15ᵉ S., né à Plaisance (d'où il est désigné quelquefois sous le nom de *Joannes Placentinus*), est auteur du premier dictionnaire grec-latin qui ait paru, et les édit. sont très-rares. La première, sans date, doit, d'après des conjectures assez vraisemblables, avoir été impr. à Milan vers 1478; la seconde est de Vicence 1483, et la troisième parut à Modène en 1499. Elles sont in-fol. Accursius a fait de ce lexique un abrégé dont la première édition, sans date, paraît avoir été impr. à Milan vers 1480, in-4. On connaît encore de Crastoni une trad. lat. du Psautier, et une autre de la Gramm. grecque de Constantin Lascaris : la 1ʳᵉ impr. à Milan, 1481, in-fol.; la 2ᵉ, ibid., 1480, Vicence, 1489, in-4.

CRATER ou CRATERUS, médecin à Rome du temps d'Auguste, est cité par Horace et par Cicéron. Galien fait mention de quelques remèdes que ce médecin employait avec succès, et spécialement d'un antidote contre la morsure ou la piqûre des animaux venimeux.

CRATERUS ou CRATINUS, peintre grec, sur le compte duquel les opinions des savans sont partagées, décora à Athènes l'édifice appelé *Pompeion* où l'on conservait les ornemens et les vases destinés aux fêtes religieuses. — Pline cite un sculpteur du même nom comme ayant embelli de ses statues plus. palais impériaux à Rome ou dans les environs. — CRATERUS, l'un des capitaines d'Alexandre, partagea avec Ephestion la confiance de ce conquérant, et fut tué dans un combat contre Eumènes.

CRATÈS, célèbre philos. cynique, né à Thèbes en Béotie dans le 3ᵉ S. av. J.-C., de parens riches, renonça aux douceurs de l'opulence pour venir suivre, à Athènes, les leçons de Diogène, et s'acquit bientôt une grande considération. Bien que bossu et difforme, il inspira une vive passion à Hipparchie, sœur du philosophe Métoclès, et il l'épousa, non sans lui avoir fait les représentations les plus fortes pour la détourner de cette union, sur laquelle on a donné des détails indécens qui n'étaient point dans le caractère de Cratès. Ce philos. m. dans un âge très-avancé. Il avait écrit plus. ouvr. en vers et en prose, dont il ne reste que quelques fragmens. On trouve plus. lettres sous son nom dans le recueil intit. : *Epistolæ græcanicæ mutuæ*, pub. par F. Accolti (*v.* ce nom); mais elles sont supposées comme celles de Phalaris, égalem. pub. par cet écriv. italien. — CRATÈS, philos. athénien, disciple de Polémon, fut employé par ses compatriotes dans plus. missions à l'extérieur, et eut lui-même pour disciples Arcesilaüs, Bion et Théodore. — Un autre CRATÈS, gramm. cilicien du 2ᵉ S. av. l'ère chrét., fils de Timocrate, s'attacha principalem. à corriger les poèmes d'Homère. Envoyé en ambassade à Rome en l'an 156 av. J.-C., il se trouva contraint d'y fixer son séjour, et ouvrit un cours de littérature qui fut très-suivi par les jeunes Romains.

CRATESIPOLIS, femme d'Alexandre fils de Polyperchon (*v.* ce nom), se signala par sa prudence et son courage après l'assassinat de son mari. Elle défit les Sicyoniens, qui, voulant profiter de cette circonstance, avaient pris les armes pour recouvrer leur liberté, en fit pendre 30 des plus mutins, conserva ainsi Corinthe et Sicyone, malgré les efforts de Cassandre et d'Antigone (*v.* ces noms), qui se disputaient la possession de ces deux villes. Elle s'y maintint pendant cinq ou six ans; mais, lassée enfin d'une autorité qu'il lui fallait partager avec les officiers de son armée, elle remit les deux places à Ptolémée, roi d'Egypte, en l'an 308 av. J.-C., et se retira à Patras, où elle termina ses jours.

CRATÉVAS, botan. grec, contemp. de Mithridate, auquel il dédia deux plantes dont il avait découvert les propriétés, est aut. d'un livre intitulé

Rhizotomicon, cité par la plupart des médecins et naturalistes de l'antiquité, et dont deux MSs. furent apportés à Vienne et à Venise après la prise de Constantinople par les Turks en 1453. Anguillara (*v.* ce nom) en a fait connaître quelques fragmens dans son traité des simples. Cratévas avait encore composé sur la matière méd. plus. *Traités*, dont un seul se trouve à la biblioth. impér. de Vienne, et a fait partie, suiv. Lambecius, des livres d'Ant. Cantacuzène. Linnée a donné le nom de *crateva* à un genre de plantes de l'Amérique auquel Plumier avait conservé le nom brésilien de *tapia*.

CRATINUS, poète comique, né à Athènes dans le 5e S. av. l'ère chrét., fut contemporain de Périclès. On lui attribue l'invent. du drame satirique. Il avait composé, selon Midas, 27 pièces de théâtre dont il ne reste que quelq. fragm.; Quintilien en a fait un grand éloge. Cratinus aimait les plaisirs, surtout celui de la table, et c'est de lui qu'Horace a emprunté la maxime « qu'un buveur d'eau ne peut faire que de mauvais vers. » Il ne faut pas le confondre avec un autre Cratinus, dit *le Jeune*; et on peut consulter à cet égard la *Biblioth. grecque* de Fabricius.

CRATIPPUS, philos. péripatéticien, ouvrit d'abord une école à Mytilène, sa patrie, et vint ensuite à Athènes, où il eut pour disciple le fils de Cicéron et plus. autres jeunes gens de Rome. César lui accorda le titre de citoyen romain.

CRATISTUS, géomètre grec, disciple de Platon, cité par Proclus dans son *Comment.* sur Euclide, résolvait les problèmes les plus difficiles, quoiqu'il n'eût presque pas fait d'études.

CRATON, dessinateur, né à Sicyone, inventa, suivant une tradition conservée par le philosophe Athénagoras (*v.* ce nom), la *graphie*, ou le dessin ombré par des hachures. On ignore le temps où vivait cet artiste.

CRATON ou CRATO DE CRAFTHEIM, méd. allemand, né à Breslau en 1519, étudia d'abord la théol. sous Luther, puis apprit la médecine, qu'il exerça à Augsbourg. Devenu proto-méd. de l'emp. Ferdinand Ier, il fut continué dans cet emploi par Maximilien II, et m. en 1585. On a de lui les ouv. suiv.: *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, Hanau, 1595, in-8; *Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ*, etc., Bâle, 1563, in-8; *Μικροτέχνη, seu parva ars medicinalis*, Francfort, 1592, in-8; *Consiliorum et epistol. medicin.*, *lib. VII*, Francfort, 1591-1611-1634-1671; et quelq. autres *Opusc.* de méd. ou de littér., dont la liste se trouve dans le 43e vol. des *Mém.* de Niceron.

CRAUFURD (QUINTIN), sav. écossais, mort le 25 nov. 1819 à Paris, où il cultivait depuis plus. années la littér. franç., à laquelle il dévoua toutes ses études, a fait imp. à ses frais, outre plus. opuscules, *Essai sur la littér. franç.*, etc., Paris, 1803, 2 vol. in-4; la 2e édit. de ce livre (3 vol. in-4) a été consacrée à une œuvre de bienfaisance; *Essai histor. sur le docteur Swift*, etc., Paris, 1808, in-4; *Mélanges d'hist. et de litt.*, etc., ibid., 1809, in-4. Il a aussi pub. quelq. ouv. en anglais; les princ. sont: *Esquisses relatives à l'hist..... des Indous*, 1792, 2 vol. in-8, 2e édit.; *Sur Périclès et sur l'influence des beaux-arts*, etc., Londres, 1815, in-12. C'est à Q. Craufurd que le général Grimoard dut la communication des lettres de Bolingbroke à Mme de Ferriol qu'il a pub. sous le titre de *Lettres histor., polit.*, etc., *de lord vicomte de Bolingbroke*, Paris, 1808, 3 vol. in-8.

CRAUSE (RODOLPHE-GUILLAUME), médecin, botaniste et chimiste allemand, né à Nauenbourg en 1642, professa la philos., la méd. et la chimie à l'univ. d'Iéna, et mourut en 1718. On a de lui: *de Studio botanico et chimico*, Iéna, 1681, in-4; *de Fulmine tactis*, ibid., 1694; *Mars salutaris*, etc., ibid., 1672; *de Memoriâ, ejusque remediorum naturâ, usu et abusu*, ibid., 1696; *de Signaturis vegetabilium*, ibid., 1697, in-4; *de temerario simplicium quorumdam medicament... contemptu*, ibid., 1700, in-4; *de Incantatis*, 1701; *de Naturæ in regno vegetabili lusibus*, ibid., 1706, in-4; *de Pinetorum, aeris verni et æstivi salubritate*, ibid., 1712, in-4.

CRAUSE. V. KRAUSE.

CRAVETTA (AYMON), jurisc. ital. du 16e S., né à Savigliano en Piémont, prof. le droit à Avignon, puis à Ferrare, où il fut conseiller du duc. Rappelé ensuite par le duc de Savoie, il professa encore pendant cinq années à Turin, où il mourut en 1569. On a de lui un recueil de *Conseils*, imp. à Lyon en 1545; un traité *de Antiquitatibus temporum*, Francfort, 1572; Lyon, 1581, in-8, et quelques autres écrits peu remarquables.

CRAWFORD (DAVID), historien écossais, né près de Glascow en 1675, m. en 1726, est aut. des ouv. suiv.: *Mémoires d'Ecosse sous le règne de Marie*, Edimbourg, 1706, in-8; *le Pairage* (état des pairs) *d'Ecosse*, ibid., 1716, in-fol.; *Histoire de la famille royale des Stuart; Description topographique du comté de Renfrew; Tableau histor. des grandes affaires d'état en Ecosse*, in-folio. Ce dern. ouv., écrit en anglais, ainsi que les précéd., n'a point été terminé. — CRAWFORD (William), pasteur anglican, né en Ecosse, m. en 1742, a publié des *Sermons*, 2 vol. in-12; et un opuscule intit. *Pensées d'un mourant.*

CRAWFORD (ADAIR), méd. et chimiste ang., né en 1749, m. à Lymington en 1795, fut prof. de chimie à Woolwich, membre de la société roy. de Londres et des sociétés de Dublin et de Philadelphie. On a de lui quelques écrits de médecine et de chimie, dont le plus remarquable, et celui auquel il doit sa réputation, a pour titre: *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Lond., 1779, in-8; 2e édit. entièrem. refondue, ibid., 1788, in-8. La doctrine exposée dans cet écrit a été attaquée par plusieurs savans.

CRAYER (GASPARD de), peintre flamand, né à Anvers en 1582 ou 1583, fut élève de R. Coxcie de Bruxelles, et surpassa bientôt cet artiste médiocre. Son genre était le portrait et l'hist. On raconte que Rubens, ayant vu un tableau de Crayer représentant *le Centenier se prosternant aux pieds de J.-C.* s'écria « qu'aucun peintre ne surpasserait l'aut. de cette composition; » mais le talent du juge infirmait déjà cette sentence. Après avoir séjourné quelque temps à la cour de Bruxelles, pour laquelle il exécuta plus. travaux, Crayer se retira à Gand; et c'est là qu'il peignit la plupart des tabl. que l'on voit encore aujourd'hui dans les églises des principales villes de la Belgique. Il mourut en 1669. Le Musée royal de Paris, où l'on avait transporté, pendant la révolution, plus. des composit. de Crayer, n'en possède plus que deux: *la Vierge et l'enfant Jésus recevant l'hommage de plusieurs saints*, et *St Augustin en extase*. Le dessin de ce peintre est correct, mais tient au goût de son pays, et sa couleur n'égale ni l'éclat ni la vigueur de celle de Rubens. Il approche de van Dyck dans le portrait.

CRÉBILLON (PROSPER JOLIOT DE), poète tragique français, naquit à Dijon en 1674. Son père, greffier en chef de la chambre des comptes, le destina d'abord au barreau, le fit recevoir avocat, et le plaça à Paris chez un procureur nommé Prieur. Celui-ci, trouvant dans son jeune clerc moins d'aptitude pour sa profession que de goût pour l'art dramatique, qu'il affectionnait beaucoup lui-même, lui persuada, non sans peine, de se vouer exclusivement au théâtre. *Idoménée* commença la réputation de Crébillon (1705); *Atrée* la confirma (1707), enfin *Rhadamiste* y mit le comble (1711). Il est de ces anecdotes qu'on répète toujours, parce qu'on les a débitées une fois; on prétend qu'interrogé sur

le motif qui l'avait porté à adopter le genre terrible, Crébillon répondit : « Je n'ai pas eu à choisir : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre ; il ne me restait plus que les enfers, et je m'y suis jeté à corps perdu. » *Xerxès*, *Sémiramis*, *Pyrrhus*, n'ajoutèrent point à la gloire de notre aut., dont la muse resta muette pendant l'intervalle des 22 années qui s'écoulèrent entre la représentation de la dern. de ces pièces jusqu'à celle de *Catilina*. Accablé de chagrin par la mort de son père et de sa femme, réduit, par suite de son caractère fier et indépendant, à un état voisin de la misère, Crébillon avait encore à supporter les dédains de la cour ; et c'est surtout à cette dernière cause des dégoûts de l'illustre poète qu'il faut imputer la perte des chefs-d'œuvre dont son génie devait enrichir la scène dans une aussi longue période. Cependant cette même cour, jalouse de Voltaire, rechercha enfin l'auteur de *Rhadamiste* pour l'opposer à celui de *Zaïre*. Son *Catilina*, pour la représent. duquel on fit de grands frais, méritait que le succès qu'il obtint ne pût pas être attribué à l'esprit de parti. Le *Triumvirat* fut reçu avec le respect et les égards qu'on devait à l'aut., âgé alors de 81 ans, et qui mourut 7 ans après, en 1762, des suites d'un érysipèle qu'il avait négligé. La reconnaissance que La Harpe devait à Voltaire l'a égaré dans le jugement qu'il a porté sur Crébillon ; on ne saurait non plus partager l'opinion de ceux qui le placent au-dessus de ce grand homme. Crébillon est le prem. qui ait composé en vers son discours de réception à l'acad. franç. Ses *Œuvres* ont été imp. au Louvre, 1750, 2 vol. in-4, et très-souvent réimprimées ; la meilleure édit. est celle publ. par Renouard, 1818, 2 vol. in-8, fig.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de), fils du précéd., né à Paris en 1707, m. dans cette même ville en 1777, a joui de son vivant d'une réputation que le temps affaiblit chaque jour davantage. Il la devait à des contes et des romans licencieux, où le bon goût n'est souvent pas plus respecté que la morale ; ils ont été pub. séparém. de 1732 à 1768, et recueillis en 7 vol. in-12, Paris, 1779 : ceux qui eurent le plus de vogue sont : *Lettres de la Marquise de ****; *Tanzaï et Neadarné* ; et *le Sopha*. Du reste son caractère, son esprit et ses mœurs, valaient mieux que ses ouvr., dont le meilleur, qui n'est point terminé, a pour titre : *les Egaremens du cœur et de l'esprit*, La Haye, 1736, 3 part. in-12. C'est à tort qu'on lui attribue les *Lettres de la marquise de Pompadour* : ces Lettres sont pleines de décence ; on y trouve, outre le sel des anecd., des vues polit. supérieures, qui les font regarder avec bien plus de raison comme l'ouvr. de la jeunesse de M. le marquis de Barbé-Marbois (v. la 2e édit. du *Dictionn. des Anonymes*, no 10058).

CRÉDI (Laurenzo SCIARPELLONI, surn. di), peintre, né à Florence en 1453 ou 1454, mort dans la même ville en 1531, fut d'abord orfèvre dans l'atelier de Crédi, et ensuite étudia la peinture sous le Verocchio. Admirateur et ami de Léonard de Vinci, il s'appropria tellement le style et la manière de ce maître que l'on confondait souvent leurs ouv. Florence possède quelq.-unes des meilleures compositions de Crédi.

CREDO (Benoît), sav. jésuite, a donné en grec vulgaire, à Vérone (in-8, 1782), Γραμματικὴ Ἑλληνικορωμαικὴ. Il mourut à Smyrne de la peste qu'il avait gagnée en soignant les malades.

CREECH (Thomas), litt. angl., né à Blandfort en 1659, de parens peu aisés, vécut lui-même dans la misère, et se pendit en 1700 à la suite d'une passion malheureuse. Il n'a pub. aucun ouv. original ; mais il en a trad. du grec et du latin un gr. nomb. en anglais, tant en vers qu'en prose. On estime surtout la trad. de *Lucrèce*, Oxford, 1684, in-8, et celle d'*Horace*, 1684, in-8, toutes les deux en vers.

CRÉGUT (Frédéric-Christian), méd., né en 1675 à Hanau, d'un pasteur protestant qui s'y était retiré, fut prof. de physique dans cette ville après avoir été reçu docteur à Bâle l'an 1696. Il mourut en 1758. On a de lui plus. *Dissert.* intéressantes, entre autres : *de Ægritudinibus infantum ac puerorum, earumque origine et curâ*, Bâle, 1696 ; *Meditatio physiologica de hominis ortu*, Hanau, 1697 ; *de Anthropologiâ, ejusque præcipuis tam antiquis quàm modernis scriptoribus*, Hanau, 1737, etc.

CRELL (Nicolas), docteur en droit, chercha à introduire le calvinisme dans sa patrie, fut emprisonné à la m. de Christian Ier, électeur de Saxe, dont il était chancelier, et périt sur l'échafaud en 1601. Il avait travaillé à des notes sur la *Bible* dans le sens de Calvin ; cet ouv., pub. à Dresde en 1593, fut supprimé à la mort de Christian. — Crell (Michel), ministre protestant à Altenbourg, a écrit : *Spicilegium poeticum, id est Sylloge carminum miscellaneorum*, Leipsig, 1629, in-12 ; *Anagramatismorum sylloge II*, 1631, in-12, et d'autres ouv. — Crell (Wolfgang), prof. de métaphysique et de théol. à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1664, est aut. d'un traité intit. *de Difficultate cognoscendæ veritatis in artibus et disciplinis*. — Crell (Louis-Christian), né à Neustadt en 1671, m. en 1735, prof. la philos. à Leipsig. Il a laissé plusieurs ouv., parmi lesquels on compte : *de eo quod in Anacreonte venustum et delicatum est*, Leipsig, 1706, in-4 ; *de Junio Bruto, reipublicæ romanæ auctore*, Leipsig, 1721, in-4 ; *de publicâ ceremoniâ quâ urbes condebantur, et de saliaribus carminibus*, Leipsig, 1732, in-4, etc. La plupart des écrits de cet aut. ont été imp. ensemble à Halle, 1776, in-4.

CRELLIUS (Jean), pasteur socinien, né près de Nuremberg en 1590, m. à Racovie en 1633, a pub. un très-gr. nomb. d'ouv. de théol., sur des matières de controverse. Christophe Sandius a donné dans sa *Biblioth. des anti-trinitaires* la liste exacte de ses écrits, aujourd'hui sans importance. — Crellius-Spinovius, fils du préc., m. en Prusse, pasteur des unitaires, l'an 1680, a continué les *Ethiques* de son père. Il a publ. aussi une dissert. *de Virtute christianâ et gentili*. — Crellius (Samuel), fils du précéd., ministre socinien et antitrinitaire, m. à Amsterdam en 1747, a écrit, depuis 1684 jusqu'en 1726, un très-gr. nomb. d'ouv. en latin, qui ont presque tous pour but la défense de la secte qu'il avait embr. — Un autre Crellius (Jacques) a fait des comment. *sur l'école de Salerne*, imp. avec d'autres écrits, Paris, 1672, in-8.

CREM ou CRUMMUS. V. Léon l'Arménien.

CRÉMILLES (Louis-Hyacinthe BOYER de), officier général, né en 1700, entra au service comme cadet dans le régiment des gardes françaises, et parvint au grade de maréchal-général des logis des camps et armées du roi en 1734. Il dirigea en cette qualité presque toutes les opérations de l'armée de Flandre, sous le maréchal de Saxe, et fit seul toutes les dispositions pour l'investissement de Maestricht en 1748. Cette opération, regardée comme très-savante par les plus habiles militaires, lui valut le grade de lieutenant-général. Il fut ensuite adjoint au ministère de la guerre sous le maréchal de Belle-Isle, prit sa retraite en 1762, et m. en 1768. Il passait pour le meilleur chef d'état-major général que l'armée franç. eût possédé depuis le maréchal de Puységur.

CRÉMONE (Gérard dit de). V. Gérard.

CREMONINI (César), philosophe et poëte ital., né dans le duché de Modène en 1550, enseigna publiquement la philosophie à Ferrare et à Padoue, et m. de la peste dans cette dern. ville en 1631. Il a laissé plusieurs ouvr. de philosophie, écrits en lat. barbare, et que nous nous dispenserons d'indiquer,

parce qu'il n'y en a pas un qu'on puisse lire aujourd'hui. On en trouvera d'ailleurs le catalogue dans les historiens des universités de Ferrare et de Padoue. Il reste encore de Cremonini 4 *poëmes* ou *fables pastorales : Aminta e Clori*, *etc.*, Ferrare, 1591, in-4; *il Ritorno di Damone ; Clorindo e Valliero ; il Nascimento di Venezia*, Bergame, 1617, in-12. Barotti, Fontanini, Apostolo Zeno, Tiraboschi et quelq. autres écriv. italiens, ont justifié la mémoire de Cremonini du reproche d'athéisme et de matérialisme.

CREMUTIUS. V. CORDUS.

CRENIUS (THOMAS), philologue allemand, dont le vrai nom était *Theodore Crusius*, né dans la Marche de Brandebourg en 1648, étudia la théolog. et les langues orientales dans plus. univers. d'Allemagne, et m. correcteur d'imprimerie à Leyde, après avoir été ministre du St Evangile et recteur. On a de lui plus. écrits peu estimés dont nous ne citerons que les suiv. : *Fasciculi dissertationum historico-critico-philologicarum*, Rotterdam, 1691 et années suivantes, 10 vol. in-8; *Animadversiones philolog. cum epistolis virorum doctorum*, etc., 1697, 1700, 5 vol. in 8; *Musæum philologicum et historicum*, Leyde, 1699-1700, 2 vol. in-8; *de furibus librariis dissertatio epistolica*, Leyde, 1705, in-8. La liste des autres ouv. de Crenius se trouve dans Moréri, édit. de 1759.

CRENNE (HELISENNE de), dame auteur du 16e S., dont l'existence a été contestée, mais sous le nom de laquelle il a été donné une trad. en prose des quatre prem. liv. de l'*Enéide* de Virgile, Paris, 1541, in-fol.; un roman intitulé *les Angoysses douloureuses qui procèdent d'Amour*, Paris, 1538, in-8, avec fig., Lyon, sans date, in-8, Paris, 1541, in-8; *Lettres familières*, 1539, in-8; réimpr. avec les *Angoysses d'Amour*, Paris, 1543 ou 1560, in-16.

CRÉPIN et CRÉPINIEN (Sts), deux frères, qui, selon les légendes, vinrent de Rome dans les Gaules vers le milieu du 3e S., prêchant l'Evangile avec St Quentin, fixèrent leur demeure à Soissons, et y exercèrent la profess. de cordonnier. Le préfet du prétoire Rictius Varus, devant lequel ils furent traduits, n'ayant pu ébranler leur foi par les tortures, leur fit trancher la tête vers l'an 287. Ils sont nommés dans les plus anciens martyrologes, et leur fête est fixée au 25 oct. Michel Buche (*v.* ce nom) les choisit pour patrons de la société des frères cordonniers.

CRÉPU (NICOLAS), peintre flam., né à Bruxelles en 1680, quitta la carrière militaire à l'âge de 40 ans pour se livrer entièrement à la peinture, dont il avait appris les élémens pendant ses campagnes au service d'Espagne, vint s'établir à Anvers, puis à Bruxelles où il m. en 1761. Il a peint principalement des scènes militaires, des haltes, des campemens, etc., et ses diverses compositions sont également recherchées.

CRÉQUI (JEAN de), seigneur de Canaples, l'un des 24 premiers chevaliers de la Toison d'Or, défendit, en 1429, la ville de Paris contre l'armée royale conduite par Jeanne d'Arc, et se trouva l'année suiv. au siége de Compiègne, où cette héroïne fut faite prisonnière. Il m. en 1473, regretté de Charles-le-Téméraire, dont il était l'un des plus vaillans officiers. — CRÉQUI (Antoine de), seigneur de Pont-de-Remi, commandait l'artillerie à la bataille de Ravenne en 1512. L'année suivante, il s'enferma, avec une poignée de soldats, dans Térouane, et y arrêta les efforts de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de l'empereur Maximilien : obligé de capituler à l'issue du combat dit *Journée des Eperons*, il obtint des condit. honorables. Après avoir empêché l'entière déroute de l'armée franç. à la journée de la Bicoque (1523), il battit les Anglais et les Espagnols, qui avaient attaqué la Picardie, et périt la même année au fort d'Hesdin.— CRÉQUI de BLANCHEFORT et de CANAPLES (Charl. Ier de), prince de Poix, gouvern. du Dauphiné, pair et maréchal de France, épousa successiv. Madelaine et Françoise de Bonne, filles du fameux duc de Lesdiguières, au titre duquel il succéda. Ses duels avec don Philippien, bâtard de Savoie, au sujet d'une écharpe, firent du bruit dans le temps : mais la bravoure que Créqui déploya devant Pignerol et la Maurienne (1630), à la journée de Tésin, où il défit l'armée espagnole (1636), est pour lui un plus juste titre de célébrité. Il fut tué deux ans après au siége de Brême dans sa 60e année. Il avait été chargé, en 1633, de solliciter auprès du pape Urbain VIII la dissolution du mariage de Gaston, duc d'Orléans ; mais cette ambassade fut sans résultat.—CRÉQUI (François de BONNE de), maréchal de France, fils du précéd., et digne héritier de son nom, se signala dans les campagnes de Flandre, d'Alsace et de Lorraine de 1667 à 1678, et termina ses exploits par la prise de Luxembourg en 1684. Il m. à l'âge de 63 ans en 1687.—Son fils, le marquis de CRÉQUI (François), fut tué à la bataille de Luzara en 1702, et ne laissa point de postérité. Il avait de bonne heure brillé à la cour.—CRÉQUI (Charles, duc de), prince de Poix, gouvern. de Paris, (fils aîné de Charles Ier de Créqui), était ambassad. à Rome, lorsque la garde corse y insulta les Franç. en 1662, et il échappa comme par miracle aux décharges de mousqueterie que les mutins dirigèrent contre lui au balcon du palais Farnèse, où il s'était présenté pour apaiser le tumulte. Le calme ne fut rétabli que par le cardinal d'Este, qui se montra escorté de 300 hommes armés et de tous ses gens. Louis XIV, ayant exigé une réparation éclatante de cette injure, le cardinal Imperiali, gouv. de Rome, demanda pardon en personne au monarque. Créqui m. à Paris en 1687, neuf jours après son frère.

CRÉQUI (CHARLES-MARIE, marquis de), fils de Louis-Marie de Créqui, grand'croix de l'ordre militaire de St Louis, et lieutenant-général, m. en 1771, a écrit une *Vie de Nicolas de Catinat*, Amst., 1772, réimpr. à Paris, 1775, sous le titre de *Mem. pour servir à l'Hist. de Catinat*, mais avec des retranchemens ; *Principes philosophiq. des SS. solitaires d'Egypte, extraits des conferences de St Cassien*, Madrid, impr. roy., 1799, in-8.— Anne LEFÈVRE D'AUXY, mère de ce dern., née en 1715, m. en 1803, cultivait les lettres avec succès, et a laissé, entre autres MSs., les *Méprises du Sentiment*, et des *Pensees* et des *reflexions sur differ. sujets*.

CRÈS (mythol.), fils de Jupiter, régna après son père sur la Crète, et donna son nom à cette île, où la plupart des dieux et des déesses avaient pris naissance, et qui était célèbre par sa fertilité, ses cent villes, les lois de Minos, son labyrinthe, et les cérémonies des Curètes et des Corybantes.

CRESCENS, philosophe cynique, vivait à Rome dans le 2e S., de l'ère chrét. Il excita Marc Aurèle à persécuter les chrétiens, fut le dénonciateur de St Justin, qui avait écrit contre lui sa seconde apologie (*v.* St Justin).

CRESCENTIUS, patrice romain, voulut, vers la fin du 10e S., rétablir le gouvernement républic. dans sa patrie. Son entreprise ayant échoué, il fut obligé de se retirer dans le château de St-Ange. Othon III, venu d'Allemagne, au secours du pape Grégoire V, lui offrit une capitulation, et la viola en le faisant massacrer dès qu'il se fut remis entre ses mains. Stéphanie, femme de Crescentius, vengea la mort de son mari, en faisant périr Othon par le poison.

CRESCENZI (PIERRE), en lat. *de Crescentiis*, agronome du 13e S., né à Bologne en 1230, passe pour le restaurateur de l'agric. en Italie. Obligé de quitter sa patrie, en proie aux dissensions civiles, il voyagea en div. contrées de l'Italie, et à son retour à Bologne, il composa l'ouv. intit. *Opus ruralium*

commodorum, *lib. XII*, dont les plus anciennes édit. connues sont celles d'Augsbourg, 1471, in-fol.; Strasbourg, même année et même format: toutes deux fort rares. Parmi les autres édit., qui sont très-nombreuses, on cite celles de Louvain, 1474; de Strasbourg, 1486; de Bâle, 1538-1548; de Cracovie, 1571, in-fol. Cet ouv. a été trad. en italien, dès le 14e S., et impr. à Florence, 1478, in-fol. Il y en a une édit. récente de Milan, 1805, in-8, dans la *Collection des auteurs classiques*. On en connaît une autre par Sansovino, revue par B. de Rossi, Florence, 1605, in-4, réimp. sous le tit. de *Trattato della agricoltura*, Bologne, 1784, in-4. Il existe une seule traduct. française de l'*Opus ruralium*, et faite sur un MS. qui avait appartenu au roi Charles V, et pub. d'abord sous ce tit.: *Prouffits champestres et ruraulx*, *touchant le labour des champs*, *vignes et jardins*, etc.; Paris, 1486, in-fol. La 5e édit. de cette traduction a pour tit. *Le bon mesnaiger, au présent volume des Prouffits champestres et ruraulx, est traité du labour des champs*, etc.; Paris, 1540, in-fol. Linnée a donné à un genre de plantes de l'Amérique le nom de *crescentia*, en l'honneur de cet agronome.

CRESCENZI (D. Jean-Baptiste), archit. et peintre, né à Rome en 1595, fut d'abord inspecteur de la chapelle Pauline, à la décoration de laquelle il avait travaillé sous le pape Paul V: étant venu ensuite en Espagne à la suite du card. Zapata, cet artiste fut accueilli avec bienveillance par Philippe III, qui lui confia différens ouvrages, entre autres le Panthéon de l'Escurial, construit d'après ses dessins. Philippe IV lui accorda la grandesse avec le titre de marquis de la Torre, et la croix de St-Jacques. Crescenzi fut encore nommé, en 1630, surintendant de la junte de *Obras y Bosques*, majordome en 1635, et mourut en 1660.

CRESCENZI ou CRESCENZIO (Nicolas), médec. napolitain, publia, au commencement du 18e S., deux ouvr. assez importans: *Tractatus physico-medicus, etc.*, Naples, 1711, in-4; *Ragionamenti intorno alla nuova medicina dell' acqua, coll' aggiunta d'un breve metodo di praticarsi l'acqua anche da coloro che non sono medici*, Naples, 1727, in-4. Crescenzi démontre les dangers des remèdes chauds, dans le traitement des fièvres, et leur substitue les rafraîchissans. — Crescenzi (François), médec. de Palerme au 16e S., a laissé: *De morbis epidemicis qui Panormi vagabantur anno 1575, seu de peste, ejusque naturâ et præcautione tractatus*, Palerme, 1624, in-4.

CRESCI (Jean-François), patricien milanais, habile calligraphe du 16e S., est regardé comme l'invent. de l'écrit. appelée en Italie *cancelleresca* (de chancellerie). Il exerça son art, pend. plus. années, à Rome, chez les princes et à la cour de Pie V, qui le fit officier de son palais, écriv. de la chapelle pontificale et son commensal perpétuel. Cresci laissa deux fils, Jean-François et Jean-Baptiste: ce dernier professa l'éloquence à Milan, et fut également un calligraphe estimé. Les ouvr. du père sont: *Il perfetto scrittore*, etc., Rome, 1560, et Venise, sans date, in-4; *Caratteri ed esempj*, etc., pub. par G.-B. Eidelli, avec addit., Milan, 1638, in-8; *Idea, con le circostanze nat. che a quella si ricercano per possedere legitt. l'arte maggior*, etc., pub. par son fils aîné, à Milan, 1622, in-4.

CRESCIMBENI (Jean-Marie), célèbre littér. et poète ital., né en 1663 à Macerata, dans la marche d'Ancône, étudia sous les jésuites, et fut reçu doct. en droit à 16 ans. Il vint à Rome en 1681; et fonda une acad. nouv. sous le nom d'Arcadie, dont chaque membre prit un nom grec et celui de quelque lieu de l'ancienne Arcadie. Cette réunion littér. devint bientôt très-nomb., et eut pour affiliées la plupart des académies d'Italie. Crescimbeni en fut nommé custode ou gardien en 1690, occupa ce poste pendant 38 ans, et publia un grand nomb. d'ouv. qui lui valurent des honneurs et des récompenses de la part des souverains pontifes. Clément XI lui donna un canonicat en 1705, et deux nouv. bénéfices en 1715. Benoît XIII ne lui fut pas moins favorable. Crescimbeni mourut en 1728, revêtu de l'habit de jésuite. Il s'était fait élever d'avance un tombeau dans l'église de Ste-Marie. La pierre tumulaire portait les armes de sa famille et la flûte de Pan, avec ces lettres, I. M. C. P. ARC. C., *Joannes Marius Crescimbenius, pastorum Arcadum custos*. Le P. Niceron a donné, dans ses *Mémoires*, la liste des nomb. ouvr. de Crescimbeni; nous nous bornerons à indiquer les suiv.: *Rime*, Rome, 1695, 1704, in-12, 1723, in-8; *Selvio, favola pastorale*, ibid., 1695, in-8; *Istoria della volgar poesia*, ibid., 1698, in-4, Venise 1738; *le vite de' più celebri poeti provenzali tradotte dal francese, ornate di copiose annotazioni, e accresciute di moltissimi poeti*, 2e édit. (la prem. est très-incomplète), Rome, 1722, in-4; *Trattato della bellezza della volgar poesia*, ibid., 1700, in-4; ibid., 1712, in-4; *le vite degli Arcadi illustri*, etc., pub. en 4 part., Rome, 1708-1727, in-4 etc., etc.

CRESCONIUS. V. Corippus.

CRESILLA, sculpt. gr., fut choisi le troisième, après Praxitèle et Phidias, pour travailler au temple de Diane à Ephèse.

CRESOL (Louis), jésuite, né en 1568, dans le diocèse de Tréguier, professa successivem. les humanités, la philos. et la théol., et m. à Rome en 1634, secrét. du général de son ordre. On a de lui: *Theatrum veterum rhetorum*, Paris, 1620, in-8; *Vacationes autumnales, seu de perfectâ oratoris actione et pronunciatione*, ibid., 1620, in-4; *Mystagogus, seu de sacrorum hominum disciplinâ*, ibid., 1629, in-fol., et 1638, 2 vol. in-4; *Anthologia sacra, seu de selectis piorum hominum virtutibus*, ibid., 1632 et 1638, 2 vol. in-fol.

CRESPEL (Emmanuel), religieux récollet, né en Flandre, passa en Amérique en 1724, reçut les ordres à Québec, et exerça son ministère, dans ce vaste pays, au milieu de dangers sans nombre. A son retour en France, en 1738, il fut nommé aumônier dans l'armée du maréchal de Maillebois, et m. vers 1755. Il avait écrit la relation de son voyage, pub. par son frère sous ce titre: *Voyage au Nouv.-Monde, et Hist. intéressante du naufrage du P. Crespel*, Amsterdam (Paris), 1757, in-12.

CRESPET (Pierre), religieux célestin, né à Sens en 1543, embrassa le parti de la ligue, et se rendit, en 1590, en Italie, où il refusa un évêché que lui offrait Grégoire XIV, revint en France en 1592, et mourut dans le Vivarais en 1594. Ses principaux ouvr., dont les *Mémoires* de Niceron donnent la liste complète, sont: *Commentaires de Bernardin de Mendoce des guerres de Flandre et des Pays-Bas, depuis 1567 à 1577*, trad. de l'espagnol, Paris, 1591, in-8; *Deux livres de la haine de Satan et malins esprits contre l'homme*, etc., Paris, 1590, in-8: c'est un traité contre la magie, etc., etc.

CRESPI ou CREPY (Jean), grav. franç., né à Paris vers 1650, publia avec Louis Crespi, son fils, un grand nombre de petites estampes, en partie exécutées d'après d'autres grav. d'une plus grande dimension: on y remarque une correction assez rare dans les ouvr. de ce genre. *La crèche de l'enfant Jésus*, d'après l'Albane, est la plus estimée de ces productions.

CRESPI (Daniel), peintre ital., né dans le Milanais en 1592, exécuta les compos. à fresque qui se voient encore dans l'église des Chartreux de Carignano près de Milan, et qui représentent plus. traits de la vie de St Bruno. Diverses églises de Milan possèdent aussi plus. tableaux (à l'huile) estim. du même artiste. Il peignait le chœur de la Chartreuse, dite de Pavie, lorsqu'il m. de la peste qui ravageait Milan en 1630. Ses compositions parais-

sent appartenir à l'école d'Annibal Carrache, bien qu'il n'ait pas été au nombre des élèves de ce maître. —Un autre CRESPI (Joseph-Marie), né à Bologne en 1665, surnommé *lo Spagnuolo* (l'Espagnol), à cause du vêtement qu'il avait adopté, fut élève de Canuti et de Ch. Cignani; il perfectionna son talent par l'étude des ouv. du Corrége, des Carrache et autres maîtres de l'école vénitienne, et m. en 1747. Ses meilleurs tableaux sont une *Cène*, *St Paul et St Antoine ermite*, *les sept sacrem.* (en sept tableaux). Le Musée royal de Paris en possède un qui représente une *maîtresse d'école*.

CRESPIN ou CRISPIN (JEAN), écriv. protest., né à Arras, étudia le droit à Paris, sous Dumoulin, et fut reçu avocat au parlement; mais, ayant adopté les opinions de la réforme, il se vit contraint, en 1548, de se retirer avec Théodore de Bèze à Genève, où il établit une imprimerie. Versé dans les langues grecque et latine, il aida Rob. Constantin dans la composition de son *Lexicon græco-latinum*, imprimé en 1562, in-fol., et m. de la peste à Genève en 1572. On a de lui: *le Marchand converti*, tragédie nouvelle, en laquelle la vraie et la fausse religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées, Genève, 1558, in-8, 1561, in-12, *Hist. des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Evangile*, etc., ibid., 1569, in-8, 1570, in-fol., trad. en latin par Claude Baduel, ibid., 1556, in-8, 1560, in-4; *Etat de l'Eglise dès le temps des apôtres jusqu'à 1560, avec un Recueil des troubles advenus sous les rois François II et Charles IX*, 1564, in-8, Berg-op-Zoom, 1605, in-4. On attribue encore à Crespin les ouvr. suiv.: *Biblioth. studii theologici*, etc., Genève, 1580, in-fol.; et un *Comment.* latin *sur les Institutes de Justinien*, Francfort, 1591, in-8. — CRESPIN ou CRISPIN (Daniel), descendant du précéd., habitait Lausanne vers la fin du 17e S., et le savant Huet l'employa à revoir quelques-uns des aut. que l'on imprimait pour le dauphin. On lui doit le *Salluste*, pub. à Paris en 1674, in-4; et l'*Ovide*, imprimé à Lyon en 1689, 4 vol. in-4.

CRESSEY ou CRESSY (HUGUES-PAULIN ou SERENUS), théolog. angl., né en 1605 dans le comté d'York, abjura le protestantisme à Rome en 1646, entra ensuite dans le monastère des bénédictins anglais de Douay, et y changea ses noms de Hugues-Paulin en celui de *Serenus*. Etant retourné en Angleterre à l'époque de la restauration, il devint chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II, et m. en 1674. On a de lui une *Hist. de l'Eglise d'Angleterre, depuis le commencement du christian. jusqu'à la conquête des Normands*, Rouen, 1668, in-fol., et un gr. nomb. d'autres ouvr., en faveur de la relig. cathol., dans plus. desquels il a trop signalé son penchant au mysticisme.

CREST (la bergère DU). V. Isabeau VINCENT.

CRESTIN (GUILLAUME DU BOIS, dit), né à Paris vers la fin du 15e S., m. vers 1525, fut chantre de la Ste-Chapelle de cette ville, trésorier de celle de Vincennes, et historien du roi sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. On a de lui *douze livres de chroniques* en vers français, cinq vol. in-fol. faisant partie de la collect. des MSs. de la biblioth. royale. C'est une hist. de France que l'aut. fait remonter à la prise de Troie, et qu'il étend jusqu'à la fin de la 2e race; *Chants royaulx, oraisons et autres petits traictés* recueillis par F. Charbonnier, et impr. à Paris, 1527 et 1723, in-8.

CRÉSUS, 5e et dern. roi de Lydie, né vers l'an 591 av. l'ère chrét., succéda à son père Aliatte en 557, et fit fleurir ses états, qu'il agrandit par de nombreuses conquêtes. Les philos., les savans et les artistes étaient admis à sa cour, et concouraient à en augmenter l'éclat. Cependant, au sein du faste et des plaisirs, Crésus se laissa surprendre par un voisin puissant et belliqueux: Cyrus, après avoir défait ses nombr. armées, le contraignit lui-même à se reconnaître prisonn. dans Sarde (545 av. J.-C.), et renversa ainsi le trône de Lydie. L'époque de la m. de Crésus est inconnue; on sait seulement que, traité avec la plus grande générosité par Cyrus, il devint son conseil et son ami, et qu'il ne trouva point auprès de Cambyse, successeur de ce prince, les mêmes égards et la même bienveillance. D'ailleurs rien n'est moins certain que les récits des historiens grecs sur le compte de Crésus.

CRÉTENET (JACQUES), ecclés. du 17e S., né dans la Franche-Comté en 1604, m. en 1666, était encore séculier lorsqu'il institua les prêtres mission. de St-Joseph à Lyon, ville où il était venu étudier la chirurgie, et où il déploya le plus gr. zèle dans une peste violente qui s'y déclara vers cette époque. La congrég. des Joséphites, qui ne fut jamais beaucoup répandue, était consacrée aux missions et à l'éduc. des ecclés. dans les séminaires. La *vie de Cretenet* a été pub. par N. Orame, l'un de ses disciples, Lyon, 1680, in-12.

CRETET (EMMANUEL), comte de Champmol, ministre d'état, né à Pont-de-Beauvoisin en 1747, m. en 1809 à Paris, s'était d'abord livré au comm., et devint successiv. député de la Côte-d'Or, pour le 3e tiers de la seconde législature, conseiller d'état au département des ponts et chaussées, gouvern. de la banque de France en 1806, et fut chargé l'année suivante du portefeuille de l'intérieur, que la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de conserver long-temps.

CRETI (DONATO), peintre de l'école bolonaise, né à Crémone en 1671, m. à Bologne en 1749, élève de Lorenzo Pasinelli, a laissé quelq. tableaux d'un dessin correct, mais faiblem. coloriés. On voit de lui à la galerie du Louvre *un enfant couché et tenant un fruit quoique endormi*.

CRETIN. V. CRESTIN.

CRETTÉ-PALLUEL (FRANÇOIS), député à l'assemblée législative, administrat. du départem. de Paris, et membre de la nouv. société d'agric. de cette ville, m. en 1798, juge de paix à Pierrefitte, a laissé quelq. écrits relatifs à l'agriculture; le plus import. est son *Traité sur les dessèchemens des marais*, 1789, in-8. On lui doit l'invent. de plus. outils aratoires d'une grande utilité.

CRETWERTYNSKI (R.), prince polonais, se fit d'abord remarquer par une vive opposition aux projets de la Russie, puis il en embrassa les intérêts en 1791, à la suite de Branicki, gr.-génér. de la couronne, et fut pendu par quelques furieux pend. l'insurrection de Varsovie en 1794.

CREUTZ (GUSTAVE-PHILIPPE, comte de), diplomate et homme d'état suédois, né dans la Finlande en 1726, m. en 1785, membre du sénat et chancelier de l'université d'Upsal, a composé en suédois le poème champêtre d'*Atys et Camille*, et l'*Epître à Daphné*, pièces pleines de goût. On trouve quelq. lettres de Creutz dans le dern. vol. des *Œuvres posth.* de Marmontel, qui, dans ses *Mém.*, a tracé un portrait intéressant de cet amateur éclairé des beaux-arts.

CREUTZBERGER (ANDRÉ), littér. allem., né en 1714 à Neustadt, m. dans cette ville en 1755, a laissé plus. écrits dont les plus connus sont: *de quibusd. principiis ad instinct. animal. mirabilem explicand. facientibus*, Nuremberg, 1747, in-4; *de la Diversité des sens extérieurs chez les hommes*, ibid., 1755, in-8, en allem., ainsi qu'un recueil de chansons et de cantiques intit.: *Melodies concordantes*, Nuremberg, 1755, in-8.

CREUTZIGER ou CRUCIGER (GASPARD), théol. protest., et l'un des plus zélés compagnons de Luther, naquit à Leipsig en 1504, fut recteur à Magdebourg et profess. à Wittemberg, où il m. en 1548. Il a écrit: *de Ordine discendi*; *de Puritate doctrinæ in Ecclesiâ conservandâ*; *de Dignitate studiorum theologicorum et ministerio ecclesias-*

tico, etc.—CREUTZIGER (Gasp.), son fils, né en 1525, m. à Cassel en 1597, est aut. du traité *de Justificatione et bonis operibus*, et de quelq. ouvr. polém. — CREUTZIGER (George), petit-fils du prem. Gaspard, né en 1575, m. en 1637, a pub.: *Harmonia linguarum quatuor cardinalium, hebraicæ, græcæ, latinæ et germanicæ*, Francfort, 1616, in-fol.

CREUTZNACH (NICOLAS), théol. allem., m. à Vienne vers la fin du 16ᵉ S., a pub. quatre livr. de *Questions sur des sentences*; un *Recueil de confér.*; et un traité sur *la conception de la Vierge*.

CREUX (du). V. DUCREUX.

CREUZ (FRÉD.-CHARLES-CASIMIR), littérat. et poète allem., né en 1724 à Hombourg sur le Hartz, m. en 1770, prem. conseiller du landgrave de Hesse-Hombourg, a laissé en allem. différens ouvr. de littér. et de poésie, réunis et publ. à Francfort en 1769, 2 vol. in-8. — Un autre CREUZ (Matthieu), poète dram. allem. du 16ᵉ S., a pub. à Cologne en 1522 et 1551, trois *comédies* en vers.

CREUZÉ-LA-TOUCHE (JACQUES-ANTOINE), membre de div. assemblées législat., du sénat conservateur et de l'institut de France, né à Châtellerault en 1749, m. en 1800, avait d'abord exercé la profess. d'avocat à Paris, et possédait la charge de lieutenant génér. de la sénéchaussée de Châtellerault, lorsqu'il fut nommé député aux états-génér. de 1789. Sa conduite ne cessa d'être honorable dans les différens postes où il se trouva placé; puisant ses opinions polit. dans une conviction profonde, il les défendit avec courage, et dans les divers comités dont il fit partie, il présenta souvent des vues aussi neuves que judicieuses sur les matières d'administration et d'agriculture. Obligé de voter lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il improuva hautement la sentence de mort, et vota successiv. pour l'appel au peuple, la réclusion, le bannissem. et le sursis. Les recueils de l'institut et de la société d'agriculture du départ. de la Seine contiennent de lui plus. *Mém.*, dont quelq.-uns ont été impr. séparément. Il a laissé en outre plus. MSs. parmi lesquels on cite : *Descript. des départ. de la Marne et des Ardennes*; et *Voyage dans les départem. de la rive gauche du Rhin et de la Hollande*.

CREUZÉ-PASCAL (N.), av., parent du précéd., siégea à la convention nat. en qualité de dép. de la Vienne, se déclara incompétent (comme juge) dans le procès du roi, et se prononça pour l'appel au peuple et le sursis. Il remplit ensuite diverses missions, passa au conseil des anciens, puis au corps législ., et m. sans emploi quelq. années après la restaurat.

CREVALCORE (ANTOINE), musicien et peint. bolonais du 15ᵉ S., peignit avec succès le *portrait*, les *animaux*, les *fleurs* et les *fruits*.

CREVECOEUR (PHILIPPE de), seigneur d'Esquerdes, d'une ancienne famille de Bourgogne, s'attacha à Louis XI après la m. de Charles-le-Téméraire, qui l'avait comblé de bienfaits en reconn. de ses services, et gagna bientôt, par son intrépidité, l'estime de son nouv. maître, qui, en mourant, le recommanda au dauphin son fils. Philippe de Crèvecœur avait été chargé de négocier à Gand le mariage de ce jeune prince avec Marguerite de Flandre; il fut fait maréchal en 1492, nommé plénipotentiaire à Etaples, où la paix fut conclue entre la France et l'Angleterre, et m., sans postérité, en 1494, tandis qu'il marchait à l'exp. de Naples.

CREVECOEUR (sir JOHN de), né en 1731, m. à Sarcelles en 1813, a publié sous le voile de l'anonyme : *Lettres d'un Cultivateur américain* (trad. de l'angl. par leur aut. et publ. par M. de Lacretelle aîné), Paris, 1784; 2ᵉ édit., 1787, 3 vol. in-8; *Voy. dans la Haute-Pensylvanie et dans l'Etat de New-York*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

CREVEL (JACQUES), avoc., né en 1692, à Yfs, près Caen, professa le droit franç à l'univ. de cette ville, en devint recteur en 1721, et m. en 1764, laissant quelq. *Odes* et *Poésies lat. et franç.* et des *Mém.* intéressans.

CREVENNA (PIERRE-ANTOINE), plus connu sous le nom de *Bolongaro Crevenna*, né à Milan, m. à Rome en 1792, s'était occupé d'une *Hist. de l'origine et des progrès de l'imprim.*, ouv. inachevé et dont il n'a rien paru. On a trois catalogues (en latin) de sa biblioth., Amsterd., 1776, 6 vol in-4, 1789, 5 vol. in-8, et 1793, in-8.

CREVIER (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), profess. au collége de Beauvais, né en 1693 à Paris, m. dans cette ville en 1765, avait été l'un des élèves les plus distingués du célèb. Rollin, dont il continua l'*Hist. romaine* depuis le 9ᵉ vol. jusqu'au 16ᵉ. On a encore de cet estimable et laborieux écriv. trois *lettres sur le Pline du P. Hardouin*, Paris, 1725, in-4; une édit. estimée de Tite-Live avec des notes, 1748, 6 vol in-4. Il avait pub. l'année précéd. un extrait de cette édit. en 6 vol. in-12; *Hist. des emp. rom. jusqu'à Constantin*, Paris, 1756, 6 in-4, 1763 et années suiv., 12 vol. in-12; *Hist. de l'univ. de Paris*, ibid., 1761, 7 vol. in-12, abr. de celle d'Egasse du Boulay; *Observat. sur l'esprit des lois*; *Remarq. sur le Traité des etudes de Rollin*, Paris, 1780, in-12; *Réthor. franç.*, Paris, 1765, 2 vol. in-12, souv. réimpr. Crevier a contribué, avec Coffin et Lebeau, à la révis. de l'*Anti.-Lucrèce*.

CREW (NATHANIEL), prélat anglais, né en 1633 au comté de Northampton, m. en 1721, évêq. de Durham, devait son élév. au duc d'York, Richard, qu'il abandonna lâchement dès qu'il vit chanceler son trône. Excepté d'abord de l'amnistie accordée sous le règne suiv., Crew finit par rentrer en grâce, et s'efforça de faire oublier ses torts en se montrant magnifique envers les pauvres.

CREXUS, musicien grec du 5ᵉ S. avant l'ère chrét., est cité par Plutarque (*Dial. sur la musique*) comme ayant contribué, avec Timothée, son contemporain, à accélérer la décadence de l'art.

CRICHTON (JACQUES), gentilhomme écossais, né en 1560, dans le comté de Perth, d'une famille alliée à celle des Stuart, m. en 1583, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances en tout genre, et par son adresse dans les différens exercices du corps. Étant venu à Paris, à peine âgé de 20 ans, il tint au collége de Navarre une séance publique où il répondit à quiconque voulut disputer avec lui en vers ou en prose, en 12 langues différ. (hébr., arabe, grec, lat., espag., franç., etc.), sur quelque science que ce fût. Le lendemain il parut dans un tournoi qui se donnait au Louvre, et y emporta la bague quinze fois de suite. De Paris, il se rendit en Italie, visita successivement Milan, Venise, Padoue, et s'établit à Mantoue, où il devint gouverneur de Vincent de Gonzalve, qui le tua, dit-on, d'un coup d'épée. On a de ce personnage extraordinaire plusieurs opuscules latins dont Dempster (*v.* ce nom), l'un de ses biographes, a donné la liste; les plus remarq. sont : *Judicium de philosophiâ*; *refutatio mathematicorum*; *Errores Aristotelis*; *Controversia oratoria*; *arma an litteræ præstent?* La bibliothèque royale de Paris possède le MSs. d'une élégie latine du même auteur sur la mort du cardinal St Charles Borromée.

CRICHTON (ROBERT), prélat angl. du 17ᵉ S., évêque de Bath et de Wels, accompagna dans son exil le malheureux roi Charles Iᵉʳ, dont il était le chapelain, et m. à Bath en 1672. On a de lui la traduction d'un MSs grec pub. sous ce titre : *Vera historia unionis non veræ inter græcos et latinos, sive concilii florentini exactissima narratio, græcè scripta per Sylv. Sguropulum*, etc., La Haye, 1660, in-fol. (*v.* Syropulus).

CRIGNON (PIERRE), poète franç., né à Dieppe vers la fin du 15ᵉ S., fit impr. à Paris en 1531, les vers de Parmentier qu'il avait accompagné dans son voyage aux Indes orientales, où ce dernier était mort. Il y joignit un *Prologue* et un poème intit. :

Célébrat. sur la mort de Raoul et Jean Parmentier, in-4. Les autres *Poésies* de Crignon se trouvent dans les recueils de l'académie du *Puy de la Conception* de Rouen, qui l'avait plus. fois couronné.

CRILLON (LOUIS DE BALBE DE), l'un des gr. capitaines français du 16e S., né en Provence, l'an 1541, entra dans la carrière militaire pour ainsi dire dès le bas-âge, et signala sa valeur extraordinaire sous le règne de 5 rois (Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV). Charles IX l'avait appelé le *Brave*, Henri IV le surnomma le *Brave des Braves*. Il assista à toutes les grandes batailles qui se donnèrent en France de son temps, et profita de la courte paix de St-Germain-en-Laye (1570) pour aller combattre les Turks. Simple volontaire à bord des galères de Malte, il se fit remarquer entre tous, tellement que don Juan le chargea de porter à Pie V la nouvelle de la victoire de Lépante. Lorsque le duc d'Anjou fut nommé roi de Pologne, Crillon l'accompagna et revint en France avec lui; fidèle à ce prince, il ne cessa de combattre pour lui jusqu'au dernier moment. Il s'attacha ensuite à la fortune de Henri IV, et lui rendit les plus importans services. Quand ce prince jouit enfin de la paisible possession de son trône, Crillon, qui plus qu'aucun autre avait contribué à l'y asseoir, se retira dans ses terres. Il eut la douleur de survivre à son maître, et m. lui-même en 1615 âgé de 75 ans. Ce n'est pas seulement pour son courage et ses talens militaires, c'est encore pour sa loyauté, sa franchise et son désintéressement que Crillon a mérité d'être comparé à Bayard; parallèle qui suffit à son éloge. Le jésuite Bening a fait impr. à Lyon (1616, in-8) une oraison funèbre de Crillon sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et Mlle de Lussan a publié sa *Vie*, Paris 1757, 2 vol. in-12, et 1781, un volume in-12.

CRILLON-MAHON (LOUIS DE BERTON DES BALBES DE QUIERS, duc de), de la famille du précéd., né en 1718, entra de bonne heure au service, fit sous Villars la campagne d'Italie en 1733, fut nommé successiv. chev. de St Louis, colonel, maréchal-de-camp et lieut.-général; il assista à la bataille de Rocoux (1746), et eut un cheval tué sous lui à celle de Rosbach (1753). Étant passé au service d'Espagne, il s'empara de Minorque en 1782, attaqua infructueusement Gibraltar, et m. à Madrid en 1796, commandant-gén. des roy. de Valence et de Murcie. Il a laissé des *Mém. militaires*, Paris, 1791, in-8; sa *vie* a été écrite par son frère (v. l'art. suiv.) — CRILLON (Louis-Athanase BALBES BERTON de), frère du précédent, m. à Avignon en 1789, agent général du clergé, est auteur de: *l'Homme moral*, Paris, 1771, in-8; *Mémoires philosophiques de M. le baron de* ***, chamb. de S. M. l'impératr.-reine, 1777 et 1779, 2 vol. in-8; *Vie de Crillon, suivie de notes histor. et crit.*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, pub. par les soins de M. Fortia d'Urban, qui l'a enrichie d'un gr. nombre de notes très-curieuses et de la généalogie de la famille Crillon.

CRIM-GUERAI. V. CRYM-GUÉRAI.

CRINAS, méd., né à Marseille dans le 1er S. de l'ère chrétienne, vint à Rome exercer son art, et y mêla pour le rendre plus productif l'observation des astres et grand nombre de cérémonies superstitieuses. Ce charlatanisme lui réussit; il accumula des richesses immenses, et en employa la majeure partie à relever les fortific. de sa ville natale.

CRINESIUS (CHRISTOPHE), ministre protestant et orientaliste, né en Bohême l'an 1584, m. en 1629, à Altdorf, profess. et prédicat. à l'univ. de cette ville, est aut. des ouvr. suiv.: *Gymnasium syriacum*, etc., Wittemberg, 1611, in-4; *Epistola S. Pauli ad Romanos linguâ syriacâ*, Wittemberg 1612, in-4; *Lexicon syriacum... tribus linguis cardinalibus expositum*, Wittemberg, 1612, in-4; *Epistola S. Pauli ad Titum, linguâ syriacâ*, Wittemberg, 1613; *Exercitationes hebraïcæ*, Altdorf, 1625, in-4; *Gymnasium chaldaïcum*, Nuremberg, 1627 et 1628, in-4; *De confusione linguarum orientalium et occidentalium*, Nuremberg, 1629, in-4.

CRINITO ou CRINITUS (PIERRE), écriv. ital., né à Florence vers 1465, fut disciple de Politien et ami de Pic de La Mirandole. Il a laissé des *Poésies* qui rappellent la manière de son maître, et les deux ouv. suiv. en prose: *De honestâ disciplinâ*, ouv. dans le genre des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle; *De poetis latinis*: c'est une biographie des poètes latins, depuis Livius Andronicus jusqu'à Sidoine Apollinaire.

CRINITUS (DAVID), poète latin du 16e S., est auteur de: *Fundationes et origines præcipuarum in Bohemiâ urbium*, 1575; *Psaumes de David*, en vers bohémiens, Prague 1596; *Poésies, bohémiennes et latines tirées des Évangiles*, Prague, 1577 et 1598; *Cantica canticorum, versibus elegiacis*.

CRINSOZ DE BIONENS (THÉODORE), théologien protestant, né à Nyon en 1690, est aut. des ouv. suiv.: *le Livre de Job, traduit en franç. d'après le texte hébreu*, Rotterdam 1729, in-4; *Le livre des Psaumes*, traduit id., Yverdun, 1729, in-4; *Essai sur l'Apocalypse*, etc., 1729, in-4, et plus. autres écrits de théol. polémique.

CRISP (TOBIAS), théol. angl., chef de la secte des antinomiens, né à Londr. en 1600, m. dans la même ville en 1643, soutenait, entre autres erreurs, que la foi suffisait, sans les œuvres, pour sauver un chrétien. Ses *Sermons*, publiés d'abord en 1646, 3 parties in-4, ont été souvent réimprimés.

CRISPIN. V. CRESPIN.

CRISPINE (BRUTTIA CRISPINA), fille du sénateur Bruttius Præsens, épousa Commode l'an 177 de J.-C. Après six ans d'une union, dont les devoirs étaient également violés par les deux époux, Crispine, surprise en adultère, fut envoyée en exil dans l'île de Caprée par l'empereur, qui ne tarda pas à la faire mourir.

CRISPINUS, stoïcien, est cité par Horace comme aut. d'un mauvais poëme sur la doctr. de sa secte. — Un autre CRISPINUS, chev. romain, cité par Juvénal, avait d'abord été esclave en Égypte, et s'était attiré par ses bassesses la faveur de Domitien, qui l'éleva aux dignités.

CRISPO (JEAN-BAPTISTE), poète et sav. italien du 16e S., né à Gallipoli dans le royaume de Naples, était lié avec les plus grands hommes de son temps. Il mourut en 1595. On a de lui: *de ethnicis philosophis cautè legendis*, Rome, 1594, in-folio; *Due orazioni sulla guerra contra i Turchi*, Rome, 1594, in-4; *de Medici laudibus, oratio ad cives Gallipolitanos*, Rome, 1591, in-4; *la Vita di Sannazaro*, Rome, 1583, in-8; *Il piano della città di Gallipoli*, Rome, 1591. — CRISPO (Ant.), né en 1600 à Trapani en Sicile, exerça d'abord la méd., qu'il quitta pour l'état ecclés., et mourut en 1688. Il a laissé un gr. nomb. d'*Opuscules* impr. et MSs. sur divers sujets de méd., qu'on estimait beaucoup de son temps, et qui sont ignorés aujourd'hui. Franç. Valcassar a pub. l'éloge de ce médecin en italien, Trapani, 1689, in-4.

CRISPUS (FLAVIUS JULIUS), fils de Constantin-le-Grand, naquit vers le milieu du 3e S. Créé césar l'an 317, et fait consul l'année suiv., il se distingua en 320 dans la guerre contre les Francs, qu'il força à lui demander la paix; il défit ensuite la flotte de Licinius, qui perdit 130 vaisseaux dans le combat. Crispus avait eu pour précepteur le célèbre Lactance. Il avait profité de ses leçons, et ses vertus promettaient des jours heureux aux Romains; mais malheureusement une si belle vie fut trop tôt terminée. Fausta, sa belle-mère, porta contre lui la même accusation que Phèdre avait portée contre Hippolyte. Constantin, irrité, le fit périr, et reconnut trop tard son innocence.

CRISTEINER (JEAN-ULRIC), forgeron et poète allemand, fit imprimé à Augsbourg, en 1628, une *Chronique*, en vers allem. (devenue très-rare), sur les évènem. arrivés depuis le commenc. du 17e S.

CRISTIANI (BELTRAME, comte de), gr. chancelier du Milanais, né à Gênes en 1702, fut successivement placé à la tête des finances du duché de Plaisance, gouv. de la même ville, administrateur général du duché de Modène, et enfin grand-chancelier du Milanais. Il mourut en 1758. L'impératrice Marie-Thérèse lui écrivait : « Je me consolerais plus aisément de la perte de la moitié de » mon armée que de celle d'un ministre tel que » vous. » Ce peu de mots suffit à son éloge. Il est aut. de : *Lettre d'un ami à un ami*, sur la guerre de 1757 (en latin et en français) ; mémoire sur *Il fondo di Malgrate* ; et enfin un traité *Sopra l'Asilo sacro*, Milan, 1758.

CRITIAS, l'un des 30 tyrans d'Athènes, se livra avec succès à l'étude de l'éloquence, dont Gorgias lui donna des leçons, et fut aussi disciple de Socrate. Exilé d'Athènes, il conçut un désir immodéré de vengeance, et ne s'y abandonna que trop lorsqu'après la victoire des Lacédémoniens il eut été mis par ceux-ci à la tête des 30 tyrans. Théramène, son collègue, ayant voulu mettre quelque frein à sa fureur et à ses extorsions, Critias se porta son accusateur, et le fit condamner à mort. Il périt lui-même, les armes à la main, lorsque Thrasybule, à la tête des exilés, vint rendre la liberté à sa patrie (400 ans av. J.-C.). Cicéron place Critias parmi les grands orateurs d'Athènes, et le peu de vers qui nous reste de lui atteste son talent comme poète.

CRITIAS, surn. *Nésiotes* ou *l'Insulaire*, sculpt. grec, vivait dans le 5e S. av. J.-C. Il fut l'émule de Phidias ; Athènes était pleine de ses ouv. C'est à son ciseau que l'on devait les statues fameuses d'*Harmodius* et d'*Aristogiton*, ainsi que celle non moins célèbre d'un *coureur* qui remporta tout armé le prix de la course.

CRITOBULE. V. MÉTROPHANES.

CRITOLAUS, philos. grec, né à Phasélis, ville de Lydie, fut envoyé en ambassade à Rome l'an 158 av. J.-C. par les Athéniens avec Carnéade et Diogène ; il s'y fixa, et y enseigna le dogme d'Aristote sur l'éternité du monde. Philon nous a conservé une partie de ses argumens dans son *Traité sur l'incorruptibilité du monde*, et Jean-Benoit Carpzov a pub. une *Dissert.* sur ce philos., Leipzig, 1743, in-4. — Un général achéen du même nom fut l'un des princip. aut. de la guerre contre les Romains, en portant les Athéniens à attaquer les Lacédémoniens placés sous la protection de la république. Quintus Metellus, préteur de Macédoine, pour venger l'insulte qu'avaient reçue ses députés, se mit en marche à la tête de son armée, et battit complètement les Achéens, l'an 146 avant J.-C. Critias s'était réfugié à Scarphée, ville de Locride, et l'on ignore ce qu'il devint après l'issue de la bataille.

CRITON, disciple de Socrate, est le seul dont ce philos. voulut accepter les secours pécuniaires que sa grande fortune le mettait à même de lui offrir. Il eut l'honneur de fournir caution pour son maître ; et, lorsque celui-ci fut condamné, il corrompit les geôliers, et présenta à Socrate des moyens faciles d'évasion ; mais celui-ci les refusa, comme on le peut voir dans le dialogue de Platon. Criton, qui était du même âge que Socrate, ne dut pas lui survivre long-temps. Il avait composé plus. *Dialogues philos.* qui ne nous sont point parvenus. — CRITON, statuaire athénien, dont le nom se trouve sur la corbeille que porte une des trois caryatides découvertes à Rome en 1766 sur la voie Appienne, paraît avoir travaillé dans cette ville vers les dern. temps de la républ. — CRITON, méd. de l'emper. Trajan, ne se livra à aucun travail vraiment utile à la science ; il arriva à la fortune et aux faveurs par des ouvr. frivoles, dont quelq. fragmens *Sur l'emploi des cosmetiques*, *les taches de rousseur*, etc., etc., nous sont restés dans le *Tetrabiblos* d'Aétius. — Il y a eu encore un autre CRITON, également méd., qui vivait dans le 4e S. av. J.-C.

CRITTON (GEORGE), prof. de grec au collége de France, né l'an 1554, quitta l'Ecosse, sa patrie, pour venir faire ses études à Paris, professa d'abord le droit à l'univ. de Toulouse, puis, de retour dans la capitale, s'attacha successiv. à un gr. nomb. de colléges, obtint la chaire de grec à celui de France, et mourut en 1611. Il a composé depuis 1584 jusqu'en 1609 plus. *Opusc.* peu remarquables sur des matières de droit et des sujets de litt. ancienne, et une *Oraison funèbre* de Ronsard (en latin), Paris, 1586, in-4.

CRIVELLARI (BARTOLOMEO), sculpt. et grav. ital., né à Venise en 1725, m. dans la même ville en 1777, a laissé peu d'ouv. de sculpt. ; mais ses grav. se distinguent par une composition originale et une touche spirituelle. Son œuvre, en ce genre, est considérable, et il a surtout gravé d'après Gherardini, Tiarini, Tiepolo, etc.

CROCE (VINCENT ALSARIO della), méd. italien, né à Gênes vers l'an 1570, exerça son art dans différentes villes de l'Italie, et obtint une chaire au collége romain. Il professa pendant plus de vingt ans, et ne fut pas moins estimé pour son excellent caractère et son désintéressement peu commun, qu'admiré pour son rare talent dans l'enseignement et dans la pratique. On a de lui entre autres écrits : *de Epilepsia*, etc., Venise, 1603, 3 vol. in-4 ; *de Verme admirando*, etc. ; Ravenne, 1610, in-4 ; *de Morbis capitis frequentioribus*, etc., Rome, 1617, in-4 ; *Vesuvius ardens*, etc., Rome, 1632, 2 vol. in-4, etc., etc. Tous les ouv. de ce méd. ont été recueillis et pub. à Venise, 1632, in-fol.

CROCE (JULES-CÉSAR), seigneur bolonais des 16e et 17e S., surnommé de son temps la *Lyre bolonaise*, est aut. de plus. *comedies*, mais doit surtout sa réputation littér. à la publ. de deux ouvr. burlesques en prose, contenant les *Aventures de Bertolde et de Bertoldin, son fils*, auxquelles Camille Scaliger ajouta dans la suite celles de *Cacuseno, fils de Bertoldin*. L'acad. *della crusca*, à qui ce texte plut, engagea ses meilleurs poètes à le mettre en vers ; et bientôt il en parut vingt-trois versions rimées, qui toutes obtinrent un grand succès en Italie. L'impr. Lelio delle Volpe donna une belle édit. de ces poèmes en 1736, gr. in-4, avec fig. dessinées et grav. par Louis Mattioli, peintre bolonais alors fort renommé ; et ils ont été réimpr. à Bologne en 1741, 3 vol. in-12, ainsi qu'à Padoue en 1747, 3 vol. in-8, fig. Il existe une trad. fr. de la 1re part. par un anonyme, La Haye, 1750, in 8, réimpr. à Paris en 1752, 2 vol. petit in-12.

CROCUS (CORNEILLE), jésuite hollandais, né à Amsterdam vers la fin du 15e S., fut d'abord recteur des écoles latines de cette ville, et composa plus. ouv. pour remplacer ceux où il craignait que ses élèves ne puisassent des doctrines hétérodoxes. Il entreprit à 50 ans le voyage de Rome à pied, se fit recevoir par St Ignace dans l'ordre que celui-ci venait de fonder, et mourut en 1550. Il est auteur d'un grand nomb. d'*Opusc.* lat. peu remarquables sur des sujets de théol. et de grammaire ; ils ont été publ. de 1520 à 1548. — Un autre CROCUS (Rich.), helléniste anglais, enseigna les lettres grecques et latines à Leipsig vers la fin du 15e S., et a écrit plus. *Traités* sur des sujets de grammaire.

CROESE (GÉRARD), savant hollandais, né à Amsterdam en 1642, accompagna le fils de l'amiral Ruyter à Smyrne. De retour dans sa patrie, il y devint ministre, et mourut à Dordrecht en 1710. On a de lui les ouvrages suivans : *Historia quakeriana*, etc., Amst., 1695 et 1696, in-8 ; ΟΜΗΡΟΣ ΕΒΡΑΙΟΣ, *sive historia Hebræorum ab Homero*, etc., Dordrecht, 1704, in-8.

CROESER (HERMAN), en lat. *Cruserius*, docteur en droit civil et canonique, né à Campen (Hollande) en 1510, allia l'étude des langues savantes, de la philos. et de la médec., à celle de la jurisp., devint conseiller intime du duc de Gueldre, et fut chargé par ce prince de plus. missions politiques en France. On a de lui des traduct. latines de plus. ouv. grecs, notamment le *Traité* de Galien *sur le pouls*, et les *Vies* de Plutarque. Cette dern. trad. est préférable à celle de Xylander (*v.* ce nom). Croeser a aussi commenté les 1er et 3e liv. d'Hippocrate *de Morbis vulgaribus*, et *de salubri diætâ*. — Un autre CROESER (Jacques-Henri), méd., né à Grave en 1691, professa l'anat. et la botanique à Groningue, fut recteur de l'univ. et archiâtre de la province, et mourut en 1753. On a de lui quelq. *Opusc.* lat. (*Thèses* et *Disc.*); un *Mémoire sur la docimasie pulmonaire*; et une *Dissert. sur la membrane conjonctive de l'œil*.

CROFT (HERBERT), év. angl., né en 1603, fut admis, au sortir de ses études, chez les jésuites de St-Omer, et passa cinq années dans leur société; mais, étant retourné en Angleterre, il abjura la religion catholique, qu'il n'avait embrassée que pour obéir à son père; devint chapelain de Charles Ier, et fut, à la restauration, appelé à l'évêché d'Hereford, sa patrie, où il mourut en 1691. Il est aut. d'un ouv. intit. *la Vérité nue*, ou *le Véritable état de la primitive église* (en angl.), 1675, in-4. On a encore de lui quelq. *Sermons*, des *Observat. sur la théorie de la terre* du doct. Burnet, et plus. écrits de controverse contre la doct. cathol. chrét. — CROFT (Guillaume), doct. en musique à l'univ. d'Oxford, né vers 1677 dans le comté de Warwick, m. en 1717, a laissé deux recueils de musique d'église pub. par souscription en 1712 et 1742. On a aussi de lui quelques *Chansons*.

CROFT (HERBERT), gentilhomme angl., versé dans l'étude des langues, m. à Paris en 1816, avait quitté le barreau pour l'état ecclésiastique. Il se fit d'abord connaître dans sa patrie par la publicat. de divers écrits, entre autres celle des *poésies posthumes* de l'infortuné Chatterton (*v.* ce nom), et par sa coopération à l'*Hist. des poètes angl* (Lond., 1783, 4 vol. in-8) de Johnson, qui lui confia la rédaction de la *Vie de Young* pour ce bel ouv., ainsi que la révision de son excellent *Dictionn.* (ib., 1784, 2 vol. in-fol.). Ayant ensuite résolu de voyager pour étendre ses connaiss., Croft se rendit d'abord à Hambourg, puis il vint en France, où il a donné des preuves d'une érudition vaste, et d'une connaissance fort remarquable de notre littérature. Il suffira de citer ses essais d'un *Dictionn. critique des difficultés de la langue franç.*; son *Horace éclairci par la ponctuation*, 1810, in-8, et son *Comment. sur le Petit Carême de Massillon*, Paris, 1815, in-8 : cet ouvr. forme le t. Ier d'une collection qu'il se proposait de publier sous le titre de *Commentaires sur les meilleurs ouvrages de la langue franç.* C'est lui qui a mis au jour la 2e édition de l'admirable ébauche d'épopée de M. de Grainville (*le Dernier Homme*, Paris, 1811, 2 vol. in-12), et qui a découvert le MS. du *Parrain magnifique* de Gresset, ajouté aux œuvres de ce poète célèbre, par M. Renouard, dans l'édition qu'il en a donnée.

CROI (JEAN de), ministre protest., né à Uzès, mort en 1659, pasteur dans la même ville, se fit remarquer par son zèle à soutenir les doctrines de sa secte et par ses profondes connaissances en philologie et en théol. polémique. Il est aut. de : *Specimen conjecturarum et observationum in quædam Origenis, Irenæi et Tertulliani loca*, 1632; *Réponse à M. de Balzac sur sa critique de la tragéd. d'Herodes infanticida*, 1642, in-8; *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, 1644, in-4; *la Confession de foi de Genève, prouvée par l'Ecrit.*, *dédiée à N. S. J.-C.*, 1650, in-8; *Augustin supposé ou Raisons qui font voir, etc.*, 1656, in-8. — CROI (François de), père du précéd., est aut. d'un ouvr. intit. : *les Trois conformités*, etc., 1605, in-8.

CROISADES, nom sous lequel on désigne plus spécialem. les différentes expéditions qui, depuis 1097 jusqu'en 1291, furent armées sous les auspices du saint-siége, dans le but d'arracher la Palestine (ancienne Judée) au joug des infidèles, dont les cruautés et la tyrannie avaient rendu le chemin de Jérusalem inaccessible aux pèlerins, alors que la dévotion d'usage était d'aller visiter la Terre-Sainte, et que le zèle religieux y amenait en foule des voyageurs de tous les rangs, de tous les sexes et de toutes les contrées; les uns pour implorer devant le tombeau du Christ le pardon de leurs fautes, les autres pour se purifier de toutes souillures dans les eaux du Jourdain. S'il est certain que la religion fut le premier objet des croisades, il est du moins très-vraisemblable que des raisons de politique ont dû concourir à ces lointaines expéditions; en effet, la royauté devait en profiter pour porter la prem. atteinte à la féodalité qui commençait à marcher sa rivale, et les peuples gémissant sous la glèbe durent y voir un moyen d'acheter leur indépendance; ce que personne ne conteste, c'est que la renaissance de l'industrie, des arts et des sciences, en fut le précieux résultat. On compte communément huit croisades, bien qu'après la prise de Ptolémaïs, qui termina d'une manière si sanglante la huitième de ces guerres saintes, d'autres expéditions aient encore été dirigées contre les musulmans, jusqu'en 1571, soit pour repousser leurs propres attaques, soit dans le but de regagner sur eux d'anciennes conquêtes, dont le prix, aux yeux des successeurs de St Pierre et de toute la chrétienté, peut seul expliquer les efforts et les sacrifices dont elles ont été l'objet. Nous n'indiquerons que sommairement les principaux évènemens de chacune des huit croisades, renvoyant aux noms des divers personnages qui en firent partie pour le développement de ces évènemens tel que le comporte le cadre de ce Dictionnaire.

1re CROISADE.—*Pontificat d'Urbain II.* 1095-1099.

Pierre l'ermite, pèlerin revenant de la Terre-Sainte, conçoit l'idée d'en entreprendre la conquête, et se rend auprès du pape Urbain qui, goûtant ses projets, le charge de prêcher la croisade en Europe. Un concile est assemblé à Plaisance, et les ambassad. d'Alexis Comnène y exposent les périls dont Jérusalem est menacée; mais, rien n'ayant pu être décidé sur la sainte entreprise, le pape en convoque un nouveau à Clermont en Auvergne: à sa dixième séance, le cardinal Grégoire bénit solennellement l'assemblée que les éloquens discours de Pierre l'ermite et d'Urbain ont enflammée d'ardeur. L'évêque du Puy, Adémar, reçoit le premier des mains du pape, qui le nomme son légat auprès de l'armée des croisés, le signe distinctif qu'ils doivent tous revêtir : c'est une large croix d'étoffe rouge placée sur la casaque. Cette armée, composée d'Anglais, d'Italiens et d'Allemands, se divise en divers détachem. pour se mettre en marche: l'un d'eux, conduit par Gauthier, est massacré par les Bulgares et les Hongrois; un autre composé de 20,000 Allemands, sous la conduite d'un prêtre nommé Gostkald, a le même sort; et celui que commande l'ermite Pierre est également taillé en pièces après avoir traversé le Bosphore. Enfin le reste des croisés arrive en Orient : à leur tête est Godefroi de Bouillon, qui a pour lieut. Eustache de Boulogne et Baudoin ses deux frères, Baudoin du Bourg son cousin, un autre Baudoin, comte de Hainaut, Garnier, Conon de Montagu, Dudon de Contz, Renaud, Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et Gérard de Cherisy. Dans le même temps, de nombreuses milices de Français, commandées par Hugues, comte de Vermandois, Robert, duc

de Normandie, un autre Robert, comte de Flandre, et Etienne, comte de Blois et de Chartres, traversent les Alpes pour gagner les côtes d'Italie, et de là s'embarquer pour la Grèce, où elles sont suivies par une armée de 20,000 chevaliers et d'autant de fantassins conduits par Bohémond et Tancrède, ainsi que par une autre composée d'environ 100,000 hommes, à la tête desquels marchent le légat apostolique et Raimond, comte de Toulouse, le prem. des seigneurs suzerains qui ait offert au pape le service de ses chevaliers pour sa croisade. Cependant Alexis Comnène qu'ont effrayé les masses imposantes des guerriers d'Occident, a recours à la trahison pour les éloigner de ses états; mais, d'abord châtié de sa perfidie par Godefroi, puis par Bohémond, son ennemi déclaré, il parvient, à force d'astuce et de souplesse, à faire sa paix avec les seigneurs d'Occident; il adopte même Godefroi de Bouillon pour son fils. La guerre contre les Sarasins était entamée; et déjà leurs escadrons avaient dispersé quelques-uns des détachemens de l'armée chrétienne: Tancrède en recueille les restes et traverse le Bosphore. Les croisés se dirigeaient vers Nicée, capitale de la Bithynie: avant de s'emparer de cette ville, ils taillent en pièces les troupes que le sulthan Kilidge, emper. des Turks Seljoucides, veut leur opposer; mais de nouvelles trahisons d'Alexis interrompent les succès de l'armée chrétienne, qui toutefois gagne encore sur le sulthan Kilidge la bataille de Dorylée, où succombent 23,000 musulmans et 4,000 croisés. La présence d'armées si nombreuses avait épuisé les riches contrées de la Bithynie, et la famine commençait à désoler les chrétiens, lorsqu'ils s'emparent d'Antiochette; un fléau non moins terrible les surprend au milieu de leur triomphe: la discorde s'allume entre leurs chefs. Baudoin, jaloux des succès de Tancrède, veut enlever à ce loyal guerrier les dépouilles de Tarse, ville qu'il a conquise; et joignant l'injure à l'injustice, il humilie l'étendard du vaillant Tancrède, assez généreux pour céder sa proie à l'avide Baudoin, qui, après de nouvelles spoliations, déserte l'armée des croisés pour aller se fonder un royaume, emmenant à sa suite 200 chevaliers et 1500 fantassins. Le mont Taurus était franchi, Artésie (ancienne Chalcis) était au pouvoir des chrétiens qui, de leurs tentes, pouvaient voir Antioche: tout-à-coup, la garnison de cette ville, fondant à l'improviste sur la garde du camp, l'égorge et fait un massacre affreux de l'armée des croisés surpris sans défense. Ce revers n'abat point leur courage; ils avaient à diverses reprises tenté vainement d'emporter Antioche d'assaut; mais, tandis qu'ils la tiennent bloquée, leur constance est mise aux plus rudes épreuves par la peste et la famine, jointes aux rigueurs de la mauvaise saison. Avec l'hiver allait cesser la détresse des chrétiens renfermés dans leur camp retranché: le kalife d'Egypte leur offre la paix à des conditions qu'ils repoussent avec indignation, et deux armées turkes sont successivem. battues par Godefroi, qui relève la fortune des croisés. Antioche ne pouvait leur résister longtemps encore. Alors Baghisian, son gouverneur, sollicite et obtient une trêve qu'il viole aussitôt qu'il a pu ravitailler la ville; mais peu de temps après elle est livrée à Bohémond, prince de Tarente, par un des princip. officiers de la garnison, nommé Phiroüs; trois jours après les croisés s'y voient à leur tour assiégés par Kerbogha, sulthan de Mossoul, qui force les avant-postes des croisés à se replier dans la ville, où bientôt règne une famine affreuse. Un prêtre provençal, Pierre Barthélemy, relève le courage des croisés, auxquels il survient bientôt du renfort: Kerbogha et les siens sont taillés en pièces, et la citadelle d'Antioche, qui seule résistait aux chrétiens, est remise en leur pouvoir aussitôt après la bataille, où 80,000 Sarasins et 4,000 croisés ont trouvé le trépas. Cependant une maladie épidémique vient surprendre les vainqueurs d'Antioche: 50,000 soldats ou pèlerins périssent, et le légat Adémar de Mouteil est au nombre des victimes. Dès que la saison leur permet de mettre l'armée en mouvem., Raimond, comte de Toulouse, et Bohémond, duc de Tarente, quittent Antioche, et s'avancent, avec environ 50,000 soldats, vers Jérusalem, qui est enlevée aux musulmans le 14 juillet 1099. Nous terminerons le récit de cette 1re croisade à la fondation du royaume de Jérusalem, dont le sceptre est déféré à Godefroi de Bouillon, et dont Arnould, chapelain du duc de Normandie, est nommé premier patriarche.

IIe CROISADE.—*Pontificat d'Eugène III.* 1145-1148.

Une députation partie de Jérusalem avait sollicité l'intervention du pape pour obtenir à la nouv. Sion les secours des chrétiens d'Occident: St Bernard, abbé de Clairvaux, est nommé par Eugène III légat apostolique pour la nouvelle croisade, qu'il est chargé de prêcher en France et en Allemagne. Cette fois, c'est un roi de France, Louis VII, qui demande et reçoit le premier la croix, et sa femme, Eléonore, veut marcher avec lui sous l'étendard sacré. Se rendant alors en Allemagne pour y accomplir sa mission, St Bernard, par un prodige d'éloquence, triomphe de la tiédeur qu'avait d'abord montrée l'empereur Conrad III, et bientôt les états de ce prince se soulèvent, ainsi que la France, à la voix du saint légat, qui reçoit ensuite à Etampes les ambass. de plus. souverains d'Europe. Le roi de Sicile et de la Pouille, Roger, avait chargé les siens d'offrir aux croisés des vaisseaux et des vivres pour les conduire en Palestine: le souvenir des perfidies d'Alexis Comnène devait faire accepter cette offre; mais on a l'imprudence de la repousser. Louis confie l'administration de son royaume à l'homme le plus digne d'en être chargé, l'abbé Suger; et, avant de se rendre à Metz, où cent mille Français l'attendent pour se mettre en marche, il va prendre l'oriflamme à St-Denis. L'armée de Conrad était plus nombreuse encore: laissant à son fils Henri les rênes de ses états, ce prince, après avoir envoyé une ambassade à l'empereur Manuel Comnène, s'achemine vers Constantinople, mais n'y arrive qu'après avoir éprouvé déjà la perfidie de ce petit-fils d'Alexis Ier. Cependant l'armée allemande, devançant de plusieurs journées celle des Français, traverse le Bosphore; après avoir perdu un grand nombre de soldats dans les défilés du mont Taurus, où il était attendu par les Turks informés de sa marche par les émissaires de Comnène, Conrad est de nouv. battu. Percé de deux flèches, il se réfugie avec peine dans le camp du roi de France, que l'empereur grec n'a pas trahi moins impunément lui-même, et qui arrive un peu tard au secours des Allemands: les deux souverains s'engagent par un nouveau serment à accomplir de concert leur pieux pèlerinage, ce qui n'empêche pas Conrad de se rendre peu de temps après à Constantinople avec le peu de soldats qui lui restent. S'avançant néanmoins à travers la Phrygie, l'armée française traverse le Méandre, et bat les Turks en plus. rencontres; mais l'imprudence du chef de l'avant-garde, Geoffroi de Rançon, compromet près de Laodicée le salut de l'armée entière, et faillit causer la perte du roi, que sa valeur héroïque put seule soustraire à un péril imminent. Bientôt la disette et les maladies viennent à la fois accabler les croisés en Pisidie, et, après plus d'un mois de détresse, Louis est contraint à s'embarquer avec la moitié de sa troupe pour gagner les côtes de la Cilicie; l'autre moitié y devait être transportée par les soins du gouverneur d'Attalie, qui reçoit une assez forte somme en récompense; mais ce digne lieut. du perfide Comnène fait massacrer ceux d'entre les chrét. qui ne peuvent sortir d'Attalie, et

97

les autres tombent sous le fer des musulm. en voulant rejoindre l'armée. Louis, à peine débarqué, s'était vu lui-même en butte aux attaques de nombreux escadrons turks; néanmoins il parvient à conduire son armée devant Antioche, où régnait Raimond de Poitiers. Conrad venait aussi d'arriver dans cette ville: les deux souverains reçoivent une généreuse hospitalité, puis se rendent à Ptolémaïs, où Baudoin, roi de Jérusalem, vient de convoquer une assemblée relative à la croisade. Le siége de Damas y ayant été décidé, les armées réunies de Louis, de Conrad et du roi de Jérusalem, se dirigent vers les sources du Jourdain. Après une résistance opiniâtre et des prodiges de valeur de part et d'autre, Damas allait tomber au pouvoir des croisés, quand, la discorde ayant éclaté parmi les seigneurs et barons, on fut obligé d'abandonner le siége de cette ville, dans laquelle venait de pénétrer un renfort de 20,000 Turkomans. Le roi de France et l'empereur d'Allemagne reviennent alors en Europe.

IIIe CROISADE.—*Pontificat de Clém. III.* 1188-1192.

Après une série d'évènemens à la suite desquels les états latins en Syrie étaient tombés pour la plupart au pouvoir des musulmans, le monde chrétien consterné apprend, en 1187, que Saladin, sulthan du Kaire et de Damas, vient de se rendre maître de Jérusalem, dont la population est remplacée par des colonies de Syriens et de Sarasins ramassées de toutes parts, et dont les églises sont changées en mosquées, à l'exception du St-Sépulcre. La nouvelle de la chute du roy. chrét. de Jérusalem qui, pendant une existence de 48 années avait compté 9 rois descend. de Godefroi de Bouillon, porta le coup de la mort au pape Urbain III; et Grégoire VIII, son successeur, mourut sans pouvoir réaliser le projet d'une nouvelle croisade: ce fut le pape Clément III qui le mit à exécution. L'archev. de Tyr, Guillaume, après avoir fait retentir le cri de détresse des chrétiens d'Orient dans l'Italie, se rend en France, et assiste à une assemblée tenue près de Gisors par Philippe-Auguste et Henri II, rois de France et d'Angleterre, qu'il détermine, ainsi que tous les princes, chevaliers et barons de ces deux royaumes, à prendre la croix: parmi ces derniers se distinguent le fils de Henri, Richard, duc de Guïenne, Hugues, duc de Bourgogne, Henri, comte de Champagne, Philippe, comte de Flandre, Rotrou, comte de Perche, Thibaut, comte de Blois, et les comtes de Nevers, de Vendôme, de Bar et de Soissons. Quelques démêlés entre Philippe et Henri suspendent un instant les préparatifs du départ, qui sont repris avec activité après la mort du dernier de ces monarques, auquel succède son fils Richard-cœur-de-Lion. Cependant l'év. de Tyr s'était rendu en Allemagne, et avait fait prendre la croix à l'emper. Frédéric Barberousse; une diète avait même été convoquée à Mayence, et le fils de l'empereur, Frédéric, duc de Souabe, Léopold, duc d'Autriche, Hermann, marquis de Bade, Berthold, duc de Moravie, le comte de Nassau, et un grand nombre de seigneurs, de barons et de chevaliers suivent l'exemple de Frédéric Barberousse: celui-ci avait fait la 2e croisade avec son oncle Conrad; guerrier plein de valeur et de prudence, il n'admet sous ses drapeaux que l'élite de la noblesse et de la bourgeoisie, et se mettant en marche avec une armée de 100,000 hommes, il traverse la Hongrie et la Bulgarie, et arrive sans obstacle sur le territoire de l'empire grec, où régnait Isaac l'Ange. Fidèle à la politique astucieuse de ses ancêtres, le faible et perfide Isaac croit pouvoir impunément tendre des piéges à Frédéric; mais celui-ci le réduit bientôt à implorer sa clémence, et lui impose, entre autres conditions, celle de lui fournir des vaisseaux pour passer en Asie. L'armée allemande avait déjà obtenu de brillans avantages sur les Turks, quand la perte de son intrépide chef la laisse en proie au désespoir: le duc de Souabe prend le commandement des nombreuses milices de Frédéric, mais il ne peut réunir qu'environ 15,000 fantassins et 7,000 chevaux, qu'il conduit devant Ptolémaïs. Gui de Lusignan et le roi de Tyr, Conrad, fils du marquis de Montferrat, pressaient alors le siége de cette ville, dont Saladin s'était emparé après la fameuse journée de Tibériade; plus. détachemens de croisés devançant l'armée de Philippe et celle de Richard, étaient encore venus grossir celle des assiégeans; mais la défense de Ptolémaïs était confiée à deux capit. aussi braves qu'habiles, Melchou et Karacouh, et Saladin inquiétait les chrét. à l'extérieur par de fréquentes attaques. Enfin l'armée française débarque en Palestine; mais Philippe-Auguste a résolu d'attendre l'arrivée de Richard: celui-ci avait vu sa flotte dispersée par une tempête en sortant du port de Messine; trois de ses vaisseaux avaient échoué sur les côtes de Chypre. Richard ne rejoint les Français sous les murs de Ptolémaïs qu'après avoir tiré une vengeance éclatante du faible empereur de Chypre, Isaac Comnène, qui s'est opposé au débarquement de l'armée anglaise devant Limisso. La discorde régnait alors dans le camp des chrétiens: le principal objet de la croisade était la reprise de Jérusalem; mais la couronne légitime de cet empire demeurait vacante depuis la mort de Sybille, f em de Gui de Lusignan; sa succession était l'objet des prétentions de plus. princes, et les droits de chacun des prétendans étaient soutenus par un parti. Le roi de France se déclara en faveur de Conrad, et Richard épousa la cause de Gui de Lusignan. Ces dissensions étaient favorables aux assiégés qui néanmoins, privés de secours, ne pouvaient prolonger une résistance qui durait depuis trois ans. Après une maladie qui a mis leurs jours en danger, Richard et Philippe se réconcilient; un assaut général est livré, et Ptolémaïs est rendue aux chrétiens, qui épargnent les jours des vaincus moyennant certaines condit. convenues; mais l'hésitation que ceux-ci apportent à leur exécution coûte la vie à 5,000 soldats musulmans, que Richard fait passer au fil de l'épée: mesure trop rigoureuse, et à laquelle l'armée des croisés fut loin d'applaudir. Cependant le roi d'Angleterre affectait une suprématie qui blessait tous les chefs; Philippe-Auguste, déjà aigri par un outrage public que ce prince venait de faire au duc d'Autriche, Léopold, et ne pouvant plus supporter l'orgueil et la hauteur de son rival, s'embarque pour revenir en Europe, laissant à l'armée des croisés 10,000 fantass. et 500 caval. sous le commandement du duc de Bourgogne. Le départ du roi de France fut le signal de la fin de cette croisade; et si Richard remporta encore sur les Turks quelques succès éclatans, ce fut sans autre résultat qu'une trève de 3 ans et 8 mois, pendant laquelle les portes de Jérusalem furent ouvertes aux chrétiens.

IVe CROISADE.—*Pontific. de Célestin III.* 1195-1198.

Le vaste empire de Saladin était en proie aux divisions depuis la m. de ce conquérant; ses fils et ses lieut. s'en disputaient les débris, et Malek-Adel, frère de l'usurpat. de Jérusalem, usurpait lui-même sur ses neveux la Mésopotamie et l'Égypte. Au bruit de ces dissensions, le success. de Grégoire VIII, Célestin III, que l'infructueuse issue de la 3e croisade avait profondément affligé, lorsqu'à peine il s'élevait à la chaire de St Pierre, songe à relever les états chrétiens en Asie; mais les démêlés de Philippe-Auguste et de Richard paralysent le zèle religieux des sujets de ces deux princes, et l'Allemagne seule arme ses guerriers pour la nouvelle expédit., après une diète générale tenue à Worms. L'empereur Henri VI s'y était déclaré chef de la croisade; toutefois, occupé de projets ambitieux, ce prince feint de céder aux instances de ses sujets en

n'accompagnant point ses troupes en Asie. Divisée en deux corps, à la tête desquels se distinguent Henri de Saxe, Henri, duc de Brabant, et Vaseran de Limbourg, l'armée allemande se met en marche et doit se rejoindre en Syrie. Mais à peine l'un de ces corps est parvenu vers Constantinople, que Malek-Adel, informé des apprêts de l'expedition, fond sur lui avec une armée nombreuse, et s'empare de Jaffa avant que les chevaliers et barons de la Palestine aient eu le temps de se joindre aux Allem. pour secourir la garnison de cette ville. Enfin une victoire éclatante remportée sur ce vaillant chef des Sarasins entre Tyr et Sydon a signalé la réunion des chrétiens d'Asie à l'armée allem., et toutes les villes situées sur la côte de Syrie ouvrent leurs portes aux vainqueurs. Sur ces entrefaites, l'arrivée d'un nouv. corps de 50,000 soldats allemands décide l'entreprise du siége de Jérusalem ; mais dépourvus de machines de guerre, et en butte aux rigueurs de la mauvaise saison, les croisés se voient enfin contraints, après des prodiges de valeur, à abandonner le siége de cette ville, dont la garnison avait déployé la plus opiniâtre résistance. Poursuivis pendant leur retraite par un affreux ouragan qui met le désordre dans l'armée, les Allemands et les chrétiens de Syrie se séparent en s'adressant mutuellement des reproches de trahison : les principaux chefs de ces derniers, que les évènemens survenus dans l'empire d'Occident rappellent en Europe, s'embarquent, en laissant à Jaffa une garnison que les Sarasins ne tardent pas à surprendre et à passer au fil de l'épée.

Ve CROISADE.—*Pontificat d'Innoc. III.* 1198-1204.

La 4e croisade avait été terminée par une trève de 3 ans conclue avec Malek-Adel, et l'existence des chrétiens en Palestine ne reposait que sur la foi de ce guerrier musulman, qui pouvait croire qu'en la violant il ne ferait qu'user de représailles : menacée d'une expulsion prochaine du royaume de Jérusalem, cette faible colonie avait député l'évêque de Ptolémaïs en Europe pour y solliciter des secours; mais agitée de troubles et de dissensions, l'Europe se montrait sourde aux pressantes sollicitations du prélat. Cependant Innocent III venait d'être élevé au trône pontifical : rempli de zèle pour la cause des chrétiens d'Asie, ce pape ne se laisse arrêter par aucun obstacle; il engage les évêques et seigneurs d'Occident à faire prendre la croix à leurs peuples, et après avoir prouvé lui-même son dévouement à la cause de la religion, en s'imposant le sacrifice des plus précieux objets dont se compose le service de sa maison, il n'obtint d'abord de quelques souverains que de stériles promesses. Le dévot enthousiasme d'un prêtre devait triompher de cette tiédeur des esprits. Foulques, curé de Neuilly, que le pape avait choisi pour prêcher la croisade, apprend qu'un célèbre tournoi vient d'être proclamé à la cour de Thibaut IV, comte de Champagne : il s'y rend, et bientôt ses discours ont enflammé d'ardeur la foule de chevaliers qu'il y trouve réunis; la plupart d'entre eux reçoivent de sa main le signe de la croisade, et bientôt, à leur exemple, la noblesse accourt de toutes les provinces pour se ranger sous la bannière du Christ. Une assemblée extraordinaire des barons et seigneurs se réunit à Compiègne; le comte de Champagne y est élu chef de la croisade, et on y décide que l'armée se rendra par mer en Orient. Cette mesure, qui semblait dictée par l'expérience, devait avoir sur le résultat de la croisade une influence funeste : en effet, en s'adressant au sénat de Venise, république qui possédait alors l'empire des mers, les ambassadeurs des croisés se lièrent par une convention qui compromettait l'intérêt de l'armée, et plus encore celui des chrétiens d'Orient. Le doge Dandolo, politique adroit, fit dès-lors tourner au profit de Venise cet armement qui avait coûté tant d'efforts au St-siége; et malgré les vives réclamat. de plusieurs évêques et abbés, malgré les protestat. du cardinal Pierre de Capoue, légat du pape, Constantinople demeura l'unique théâtre des opérations militaires de cette expédition. Les croisés français et vénitiens, après s'être emparé de Constantinople, renversent le féroce Alexis de son trône usurpé, et y rétablissent Isaac et Alexis IV, son fils : ce dernier ne pouvant remplir ses engagemens envers les latins, et entraîné par les insinuations du perfide Murzufle, change d'attitude envers ses alliés, et tente mais en vain de les surprendre. Indisposés par l'insolence des ambass. grecs, autant que par la conduite d'Isaac et d'Alexis, les croisés exigent alors impérieusem. l'exécut. des traités ; mais on ne répond à leurs menaces qu'en cherchant à incendier la flotte des Vénitiens au moyen du feu grégeois. L'indignation des latins était près d'éclater lorsqu'une députation vient encore de Constantinople implorer leur clémence : le peuple avait nommé un nouvel empereur, Nicolas Canabé; l'hypocrite Murzufle, après avoir fait périr Alexis, qui régnait à peine depuis six mois, s'était fait couronner lui-même empereur, tandis qu'Isaac était mort de désespoir en apprenant le trépas de son fils. Cependant Murzufle ne put jouir long-temps du fruit de son crime, et après de sanglans combats, Constantinople tomba au pouvoir des latins, qui nommèrent empereur Baudoin, comte de Flandre. Les provinces de l'empire grec furent partagées entre les Français et les Vénitiens, et Thomas Morosini fut nommé patriarche de Constantinople. Cependant le nouvel empire n'était pas assez solidement établi pour que les croisés se rendissent aux appels d'Innocent III et du roi de Jérusalem : le sulthan d'Iconium et les Bulgares menaçaient les frontières; un petit-fils d'Andronic s'était emparé de Trébisonde; Michel l'Ange Comnène était proclamé roi d'Epire; Théodore Lascaris qui, d'abord proclamé empereur à Constantinople, après la fuite de Murzufle, n'avait pu trouver un seul sujet dans la capitale de son empire, était parvenu à réunir quelq. débris de l'armée grecque, et régnait à Nicée : enfin les Grecs appellent les Bulgares à leur secours, et au même instant la révolte éclate dans toutes les provinces de l'empire, où les latins sont égorgés sans pitié. Baudoin rassemble à la hâte une faible armée, à la tête de laquelle il se présente devant Andrinople, défendue par 100,000 Grecs, et après de courageux efforts, il tombe au pouvoir de Joanice, roi des Bulgares, qui s'avance vers Constantinople précédé par le meurtre et le ravage. Ceux d'entre les croisés qui purent échapper à cette sanglante défaite retournèrent, pour la plupart, dans leur patrie, laissant sur le trône ébranlé de Constantinople, le vertueux et brave Henri de Hainaut, frère de Baudoin.

VIe CROISADE. — *Pontificat d'Honorius III et de Grégoire IX.* 1220-1240.

Vainement Innocent III avait envoyé en Palestine une armée de 50,000 jeunes Français et Allemands au secours de Gauthier de Brienne, époux de la fille d'Isabelle et de Conrad, et leur successeur au trône de Jérusalem ; dispersé presque entièrement avant d'atteindre la Syrie, ce renfort n'avait pu empêcher qu'à l'expiration de la trève, Malek-Adel ne vint fondre avec une armée nombreuse sur les possessions des chrétiens d'Asie, et qu'il ne s'emparât de Tripoli ; vainement l'ardent pontife avait convoqué à Latran un concile général, où la plupart des monarchies de l'Europe avaient envoyé des ambassadeurs : la mort le surprit avant que les nouveaux croisés eussent pu se rassembler, et ce fut son successeur, Henri III, qui fit exécuter cette 6e croisade. L'empereur Frédéric II, fils de Henri VI, devait marcher à la tête de cette expédition ; mais occupé du soin de raffermir son trône

encore menacé par des guerres intestines, il remet à un autre temps son départ pour l'Asie ; André II, roi de Hongrie, mis à sa place à la tête des croisés, s'embarque à Limisso sur des vaisseaux fournis par la république de Venise, avec une nombreuse armée de Hongrois et d'Allemands. Lusignan, roi de Chypre, qui a pris aussi la croix, joint ses troupes à celle d'André ; mais après avoir fait briller une lueur d'espérance aux yeux des chrétiens d'Orient, et porté l'effroi dans le cœur des Sarasins, le chef de la nouvelle croisade quitte brusquement son armée et revient dans ses états, tandis que Lusignan est frappé d'une mort subite à l'instant où il se dispose à retourner dans son île. Cependant de nouv. croisés arrivent à Ptolémaïs, et se joignent à l'armée dont André a laissé le command. à Léopold, duc d'Autriche. Le siége de Damiette était commencé, et les chrétiens poursuivaient avec quelques succès la conquête du littoral du Nil, quand arrivèrent de nouveaux renforts de France et d'Angleterre, sous la conduite de deux cardinaux, l'un, Robert de Courçon, qui mourut peu de jours après son arrivée au camp des chrétiens, et l'autre, Pélage, évêque d'Albano, que le pape avait nommé son légat. Malgré les attaques vigoureuses des assiégeans, Damiette prolongeait depuis plus de 17 mois une résistance opiniâtre ; enfin un assaut général est livré : les murailles cèdent aux coups des béliers ; mais les vainqueurs ne trouvent, en pénétrant dans la ville, que le hideux spectacle des ravages qu'y avaient exercés la peste et la famine. La prise de Damiette consterna les Sarasins ; mais on eut l'imprudence de leur laisser le temps de revenir de leur stupeur : c'en était fait de l'islamisme si les croisés eussent poursuivi leurs succès en Egypte ; mais la rivalité régnait parmi les chefs, et le légat se voyait souvent réduit à employer les menaces pour faire prévaloir ses avis. Dirigeant enfin sa marche à travers l'Egypte, l'armée arrive presque sans coups férir à l'extrémité du Delta, où elle se trouve en présence avec les Sarasins commandés par Mélic-Khamel ; retranchés dans leur camp sur la rive opposée du fleuve, les chefs des infidèles n'étaient pas sans effroi. Les nombreux bataillons des croisés font d'abord présenter à Pélage des offres de paix ; mais un mois s'écoule avant que les conditions soient réglées de part et d'autre, et l'époque du débordement du Nil surprend les croisés dans une imprudente inaction. Levant alors les écluses, et remplissant les canaux de la Basse-Egypte, les Sarasins y entrent avec leurs vaisseaux, attaquent au même instant la flotte des croisés, la dispersent, et brûlent avec le feu grégois ceux de leurs vaisseaux dont ils ne peuvent se rendre maîtres. Accablés à la fois par l'inondation et par la famine, les chrétiens sont forcés à leur tour de demander la paix à leur ennemi, qui, dans la joie du triomphe, se montre généreux ; les débris de l'armée retournent alors en Palestine. A la nouvelle de ce désastre, le pape Honorius redouble d'instances auprès de l'empereur Frédéric, pour le déterminer à se mettre à la tête de la croisade, et à porter des secours aux chrétiens : pour la 4e fois l'empereur promet de se rendre en Palestine avec des troupes nombreuses, mais demande un délai de deux ans qui lui est accordé, la trève conclue avec les Sarrasins ne devant expirer qu'après ce terme. Cepend. Grégoire IV avait succédé à Honorius sur le trône pontifical ; l'empereur Frédéric s'embarquait enfin à Brinde avec son armée : trois jours sont à peine écoulés que, prétextant une maladie dangereuse, il reparaît sur les côtes d'Italie, et débarque dans le port d'Otrante. Excommunié par le pape, et dénoncé à l'Europe comme un parjure, Frédéric répond à l'anathème les armes à la main, et Grégoire est obligé de s'enfuir de ses états. Une intrigue ourdie entre l'empereur d'Allemagne et Mélic-Khamel, sulthan d'Egypte, termina honteusement cette croisade : à l'expiration de la trève qui en avait été le résultat, Jérusalem cessait d'appartenir aux chrétiens ; mais ceux-ci, à la tête desquels se distinguent Richard de Cornouailles, digne petit-fils de Richard-cœur-de-Lion, ne se décidèrent à revenir en Europe qu'après avoir brisé les chaînes d'un assez grand nombre de captifs.

VIIe CROISADE.—*Pontificat d'Innoc. IV.* 1248-1255.

Les troubles dont l'Europe était agitée, les guerres scandaleuses que l'emper. d'Allemag., Fréderic II, soutenait contre le St-siége, rendaient depuis longtemps l'Occident sourd aux gémissemens des chrétiens d'Asie, quand un roi de France, Louis IX, accomplissant le vœu que pend. une maladie dangereuse il a fait d'aller en Palestine, convoque à Paris un parlem. où se rend le cardinal Eudes de Châteauroux, légat du pape, et chargé par lui de prêcher la croisade. Il ne fallait à cette époque, pour déterminer les peuples à prendre la croix, rien moins que le puissant exemple d'un souverain tel que St Louis ; encore ce prince eut-il à vaincre plus d'une résistance au sein même de sa famille et de sa cour. Sa flotte, partie du port d'Aigues-Mortes le 25 août 1248, était débarquée en Chypre le 21 septembre suivant ; mais la saison était déjà trop avancée : après avoir employé l'hiver aux apprêts de l'expédit., St Louis part enfin de Limisso avec son armée, sur une flotte obtenue à grands frais de la république de Venise ; et, après 40 jours de navigation, il aborde devant Damiette, où il rencontre et défait au premier choc une nombreuse troupe de Sarasins qui l'y attendaient avec une flotte non moins considérable ; le plus brillant succès signalait l'arrivée du pieux roi dans la Palestine, et les infidèles, préférant lâchement la fuite aux hasards d'un long siége, abandonnaient Damiette à leurs vainqueurs, mais en y laissant les traces de la plus féroce vengeance. Louis fait son entrée dans cette ville, non pas comme un fier conquérant, mais comme le plus humble des serviteurs du Dieu auquel il fait saintement hommage de son triomphe. Cependant, tandis que le roi de France s'occupait à convertir les mosquées de Damiette en églises et à en élever de nouvelles ; tandis que les croisés demeuraient dans cette inaction toujours si funeste aux mœurs et à la discipline des armées, le sulthan du Kaire, Negmeddin, ralliait ses troupes et les préparait à de nouveaux combats. Enfin, l'arrivée du comte de Poitiers ranime l'ardeur belliqueuse des croisés, dont l'armée réunie s'élève à environ 60,000 fantassins et à 20,000 cavaliers ; il est décidé dans un conseil qu'on marchera directement au Kaire, et le 19 décembre les chrétiens sont campés devant le canal d'Aschmoum, dont l'autre rive est occupée par les Sarasins, à la tête desquels se trouve l'émir Facreddin, qui, mis en fuite avec ses nombreux escadrons devant Damiette, n'a pas complètement assouvi sa rage et vengé sa défaite par le massacre des habitans chrétiens de cette ville. La cavalerie des croisés a traversé l'Aschmoum, et Robert, comte d'Artois, commandant de l'avant-garde, ne doit commencer l'attaque que quand toute l'armée sera parvenue sur l'autre rive ; mais l'ardeur du jeune guerrier l'emporte sur la prudence : il poursuit et taille en pièces les Sarasins, qui se retirent en désordre sur Mansourah, laissant sur le champ de bataille leur orgueilleux émir expirant. Un nouv. chef, Bibars-Bondoucdâr, a succédé à Facreddin ; il s'aperçoit de l'avantage que lui offre la faute de Robert, et le cerne dans Mansourah. Louis s'avançait au secours de son frère ; Bibars marche à sa rencontre, et une bataille générale est engagée. Tout à coup, au fort de la mêlée, le cri de *sauve qui peut !* se fait entendre dans les rangs des croisés, et y répand le désordre ; mais à la vue de leur roi qui leur donne l'exemple de l'intrépidité en se défendant seul contre six cavaliers Sarasins, les chré-

tiens se rallient, et se précipitent de nouveau devant leur ennemi auquel ils disputent long-temps la victoire : le comte d'Artois soutient le choc dans Mansourah, où 15,000 Français et Anglais font face à 20,000 ennemis; cependant le nombre allait l'emporter sur la valeur, et les croisés, après avoir perdu un grand nombre de soldats et plus. de leurs chefs, au nombre desquels se trouve le comte d'Artois, commençaient à plier, quand la nuit devenant le signal de retraite des superstitieux musulmans, leurs infatigables adversaires les poursuivent et s'emparent de leur camp. Cependant les pertes des Sarasins étaient aisément réparées par de nouveaux renforts, tandis que les chrétiens, déjà affaiblis par deux batailles, ne pouvaient plus leur opposer des forces égales; le courageux Louis ne persista pas moins à rester devant l'Aschmoum, et bientôt son zèle fut mis aux plus cruelles épreuves : une maladie contagieuse se déclara dans son armée, et il en fut atteint lui-même, après avoir long-temps bravé le péril en soignant de ses royales mains les tristes victimes de la contagion, et en les assistant à leur chevet empesté. La famine était venue ajouter ses ravages aux cruelles souffrances des croisés; Louis fait alors offrir des conditions de paix au sulthan; mais l'exigence de celui-ci révolte le saint roi, qui, préférant la mort à un traité honteux, donne enfin le signal de la retraite sur Damiette, et parvient malgré la résistance des Sarasins, à repasser sur l'autre rive de l'Aschmoum, où bientôt il est fait prisonnier. D'abord chargé de chaînes, St Louis en imposa par sa fermeté et sa noble résignation, aux farouches musulmans, qui finirent par lui rendre la liberté en acceptant les conditions qu'il avait proposées devant Mansourah. Mais la reine Blanche, sa mère, venait de mourir, et le soin de ses états le rappelait en Europe : laissant dans la Terre-Sainte cent chevaliers sous le commandement de Geoffroi de Sargines, il s'embarqua à Ptolémaïs avec le reste de son armée, le 14 avril 1254, et fut rendu aux vœux ardens de ses sujets, après deux mois d'une navigation très-périlleuse.

VIII[e] CROISADE.—*Pontific. de Clém. IV.* 1268-1270.

En proie à l'anarchie et envahi par une armée de Mongols, l'empire des Sarasins allait expier ses sanglans triomphes sur les chrétiens d'Asie; déjà ceux-ci souriaient à l'espoir de mettre à profit les revers d'un ennemi cruel, pour relever leurs états : vain espoir! le Mongol ne doit être pour eux qu'un nouvel agresseur, et Ptolémaïs le théâtre des combats de deux ennemis du nom chrétien. Cependant le sulthan du Kaire, Koulouz, après avoir complètement défait les Mongols, dont le chef a trouvé la mort en voulant rallier ses phalanges, renouvelle la trêve avec les chrétiens, au grand mécontentement de ses turbulentes milices; bientôt il est assassiné par Bibars, le plus terrible ennemi de la croix, et celui-ci jure, en montant sur le trône, qu'il ne posera point les armes avant d'avoir anéanti leurs états. Tel était l'orage qui menaçait la Palestine, quand une députation partie de Ptolémaïs vint implorer le secours de l'Occident. Les ambassadeurs reçurent à la cour de Rome un accueil empressé; mais l'état de l'Europe ne permettait point que les promesses du St-siége pussent être sitôt réalisées : la guerre ou les divisions intestines embrasaient l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. Quelques guerriers français s'étaient seuls embarqués pour la Terre-Sainte, sous la conduite d'Eudes, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne; et, avant que ce faible renfort eût atteint la Syrie, Bibars, portant le fer et la flamme au sein des possessions chrétiennes, s'était emparé de Césarée et d'Arzouf, de Safed et de Jaffa; enfin Antioche avait succombé sous l'effort des armes victor. du sulthan, et l'étend. de la croix ne flottait plus en Asie que sur les tours de Tripoli et de Ptolémaïs. Quand la nouvelle de ces désastres parvint en Italie, les troubles venaient d'y être comprimés : Charles d'Anjou, frère de Louis IX, était couronné roi de Sicile, et Clém. IV pouvait enfin s'occuper des affaires des chrétiens d'Asie. Le nouveau roi s'était engagé à leur envoyer des secours, et avait, en attendant, député une ambassade à Bibars, pour lui demander la paix; mais le sulthan du Kaire avait éludé sa demande. Sur ces entrefaites, le roi de France, qui depuis long-temps nourrissait dans son cœur le projet d'une nouvelle expédition en Palestine, demande l'adhésion du pape à sa dévote entreprise, puis, ayant convoqué une assemblée extraordinaire des barons, seigneurs et prélats de son royaume, il y paraît tenant dans ses mains la couronne d'épines de J.-C. Après avoir exhorté les assistans à s'armer pour la croisade, il reçoit lui-même la croix des mains du légat, dont les disc. achèvent d'entraîner l'assemblée déjà émue par ceux du pieux souverain. La France, heureuse sous l'administrat. paternelle d'un roi qu'elle chérissait, et pleine encore du souvenir des périls auxquels il avait été exposé pendant la dernière croisade, ne vit point sans douleur les apprêts de cette nouvelle expédition. Cependant l'époque du départ est fixée; la républ. de Gênes doit fournir une flotte aux croisés; et, pour subvenir aux frais de la guerre sainte, le St-siége ordonne la levée d'une dîme sur les revenus du clergé, pendant trois années. A l'exemple du roi de France, celui de Portugal, ainsi que Jacques, roi d'Aragon, jurèrent de prendre les armes pour la délivrance de Jerusalem, et les prédications ordonnées par le pape avaient amené sous l'étendard du Christ un grand nombre d'Anglais, d'Ecossais, de Catalans, de Portugais et de Castillans. Enfin, St Louis, après avoir pris de sages mesures pour l'administrat. de son roy., s'embarque à Aigues-Mortes le 14 juillet avec son armée, et touche à la rade de Cagliari au bout de quelques jours de navigation. Là les chefs assemblés décident qu'on commencera l'expédition par la conquête de Tunis, afin d'ouvrir à l'armée le chemin de l'Egypte, et en même temps pour diviser les forces du sulthan du Kaire qui menace Ptolémaïs, où toutefois vient d'aborder la flotte fournie par le roi d'Aragon. Quarante-huit jours étaient à peine écoulés que les croisés occupaient un camp retranché devant Tunis et Carthage. A l'aspect des phalanges chrétiennes, les Maures avaient d'abord pris la fuite; cependant le roi de Tunis ne tarda pas à se montrer dans la plaine à la tête de son armée, semblant attendre le combat, tandis que Bibars, son allié, lui préparait des renforts. Mais St Louis ne voulait commencer l'attaque qu'après l'arrivée de son frère, Charles d'Anjou, qui ne pouvait long-temps se faire attendre. Sur ces entrefaites une maladie contagieuse produite par la chaleur vint assaillir les croisés dans leur camp, et bientôt la soif, la famine et la peste y exercèrent les plus affreux ravages. Après avoir eu la douleur de perdre son fils, le duc de Nevers, St Louis succomba lui-même à la contagion, qu'il n'avait pas craint d'affronter pour porter à ses malheureux compagnons d'armes des consolations et des secours : le même jour (15 août 1270) le duc d'Anjou rejoignait les croisés. La mort de St Louis répandit une consternation profonde dans l'armée des chrétiens; toutefois le courage ne les abandonna point : Charles d'Anjou en prit le commandement; et, après avoir vaincu le roi de Tunis en plusieurs rencontres, il lui accorda la paix. Une trêve de 10 ans venait d'être conclue lorsque le prince Edouard débarqua sur les côtes d'Afrique avec des troupes d'Ecosse et d'Anglet. Ainsi que les autres croisés qui retournaient en Sicile, ce prince se rembarqua le 18 novembre; mais il n'avait pas abandonné le projet de secourir les chrétiens qui, en butte aux fréquentes attaques du sulthan du Kaire, pouvaient

à peine lui faire face. Les hospitaliers et les templiers s'unirent aux guerriers d'Edouard, et formèrent une armée d'environ 7,000 hommes, à la tête desquels le prince anglais remporta quelques avantages sur les Sarasins; cepend., appelé bientôt en Europe par Henri III, il fut forcé d'abandonner les chrétiens de la Palestine, qui, livrés à eux-mêmes, allaient bientôt essuyer les plus grands revers. Le sulthan Keloun avait succédé à Bibars sur le trône d'Egypte; et, non moins acharné que lui contre les chrétiens, il devait accomplir le cruel serment de son prédécesseur. La prise de Margrat, de Tortose et de Laodicée, signale son avènement au trône; Tripoli, ruiné de fond en comble, a disparu sous ses coups; enfin, Ptolémaïs, seule ville qui reste aux chrétiens, devient le but de ses efforts: mais tandis que ses émirs mettent le siége devant le dernier rempart d'Asie sur lequel flotte encore la croix, il succombe à une courte maladie, et son fils Chail, qui lui succède, fait le serm. solennel d'anéantir l'empire des Francs en Asie. A peine le nouveau sulthan a-t-il enseveli son père, qu'il se rend devant Ptolémaïs, déjà assiégé par 200,000 Sarasins: il ordonne un assaut général, et, après un combat acharné, la nuit seule vient suspendre le carnage en imposant aux musulmans la retraite dans leurs tentes. Bientôt la désertion du roi de Chypre, qui s'embarque pour Limisso avec ses chevaliers et 3,000 soldats, vient mettre le comble à la détresse des chrétiens; indignés de cette félonie, ceux-ci ne perdent point courage; mais après des prodiges de valeur de la part des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, Ptolémaïs succombe à l'effort des Sarasins qui y sèment le massacre et l'incendie. Pendant que le cruel sulthan faisait égorger sans pitié 10,000 habitans qui invoquaient sa clémence, le château du Temple tenait encore: tout à coup les murailles de cette forteresse s'écroulent, et en ensevelissant sous leurs ruines ses vaillans défenseurs, elles les dérobent du moins à la furie d'un vainqueur dont l'atroce joie eût blessé leurs derniers regards.

La liste des ouvrages relatifs aux croisades serait trop étendue pour la donner ici; nous nous contenterons d'indiquer les plus récens et les plus estimés: *De l'Influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe*, par Maxime de Choiseul-Daillecourt, ouvrage qui a partagé le prix décerné par l'institut, dans la séance publique du 1er juillet 1808, Paris, 1809, in-8; *Essai sur l'Influence des Croisades*, par Heeren, trad. en franç. par Charles Villers, Paris, 1809, in-8: cet ouvr. a également partagé le prix décerné par l'institut; *Discours* qui a obtenu la prem. mention honorable sur cette question: *Quelle a été l'influence des Croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe, sur leur civilisation, et sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie*, par J.-J. Lemoine, Paris, 1808, in-8. L'ouv. le plus estimé, le plus complet et le plus curieux, est celui que M. Michaud, de l'acad. franç., a publ. de 1811 à 1822, sous le titre d'*Histoire des Croisades*; il est aujourd'hui à sa 4e édit., qui aura 8 vol. in-8. On trouve dans les dern. vol. une *Bibliographie des Croisades, contenant l'analyse de toutes les chroniques d'Orient et d'Occident qui parlent des Croisades*. L'*Histoire* de M. Michaud a été trad. en russe, et a été publ. à Saint-Pétersbourg en 1825. Il vient de paraître en Italie une trad. ital. du même ouvrage. Les Anglais possèdent aussi un assez bon ouv. sur les croisades; il en a été publié une trad. sous ce titre: *Histoire des Croisades et des Entreprises pour la délivrance de la Terre-Sainte*, par Charles Mills, traduit de l'angl. par Paul Tiby, Paris, 1825, 3 vol. in-8. Il existe plus. *Résumés de l'Histoire des Croisades*; le meilleur est celui de M. Saint-Maurice, Paris, 1825, in-18.

CROISET (Jean), jésuite, recteur de la maison du noviciat d'Avignon, m. dans cette ville vers 1730, est aut. d'un gr. nomb. d'ouvr. de piété, la plupart ascétiques et composés depuis 1696 jusqu'en 1723. Nous nous bornerons à indiquer les suiv.: *Année chrétienne ou Exercices de piété*, en 18 vol. in-12; *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de J.-C.*, 2 vol. in-12; *Reflexions chrétiennes*, 2 vol. in-4; *Méditations*, 4 vol. in-12; *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol., etc. Il a pub. aussi une édit. très-augmentée de *la Dévotion au sacré cœur de Jésus*, de Marie Alacoque.

CROISILLES (Jean-Claude de), président au présidial de Caen, né dans cette ville en 1654, m. en 1735, beau-frère du poète Segrais, est l'un des fondateurs de l'acad. de Caen, dans les archives de laquelle se trouvent les MSs. de ses *poésies* et *Dissert. littér.*

CROIX (St Jean de la), fondateur de l'ordre des carmes déchaussés, né en 1542 à Ontiveros, dans la Castille-Vieille, m. à Ubeda en 1591, fut canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Ce saint personnage est aut. d'un gr. nomb. d'ouvrages mystiques écrits en espag. d'un style obscur et diffus, recueillis et pub. à Barcelonne, 1619, in-4, trad. en franç. par le P. Cyprien, Paris, 1641, par le P. Louis de Ste-Thérèse, ibid., 1665, par le P. Maillard, ibid., 1694, in-4. Le P. André de Jésus, Polonais, en a donné une version lat., Cologne, 1639, in-4. Sa *vie* a été écrite en espag. par le P. Joseph de Jésus-Maria, Bruxelles, 1632, in-4, et en franç. par le P. Dosithée de St-Alexis, Paris, 1727, 2 vol. in-4.

CROLACH (Henri), chimiste saxon du 16e S., a publié, sous le titre de *Isatis herba*, etc., Zurich, 1575, in-12, un traité sur le pastel de Thuringe, plante tinctoriale employée avantageusement en France, où elle supplée au besoin l'indigo de l'Amérique et de l'Inde.

CROLL (Oswald), alchimiste allemand, né à Wetter dans la Hesse au 16e S., professa la méd. et surtout la chimie avec beaucoup de succès, et m. en 1609. Il avait des connaissances rares pour l'époque où il vivait, et aurait fait faire des progrès, plus considérables à la science s'il ne se fût laissé séduire par les idées extravagantes de Paracelse, qui prétendait avoir trouvé les moyens de prolonger indéfiniment la vie humaine. Croll est aut. de: *Basilica chimica*, etc., impr. plus. fois, Genève, 1635, 1643 et 1658, in-8, traduit en allem. sous le titre de *Basilica chimica, oder alchymistisches kœnigliches kleinod*, etc., Francfort, 1623, in-4, et en franç. par J. Marcel, sous ce titre: *la Royalle chymie de Crollius*, Lyon, 1624, in-8.

CROLL ou CROLLIUS (George-Chrétien), philologue allem., né à Deux-Ponts en 1728, m. recteur du gymnase de la même ville en 1790, fut bibliothéc. du duc de Deux-Ponts, et l'un des principaux collaborateurs aux magnifiques édit. des aut. classiques impr. dans la ville du même nom. On a de lui: *Origines Bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757 et 1769, 2 vol. in-4; *de Illustri olim bibliothecâ ducali Bipontinâ*, ibid., 1758, in-4; *Hist. des anc. comtes palatins de Lorraine et du Rhin* (en allem.), ibid., 1762 et 1789, 4 part. in-4; *Mémoire sur Elisabeth Spanheim et Rupert Pipan, son mari* (idem), ibid., 1762 et 1774, in-4.

CROMBACH ou CRUMBACH (Hermann), jés. allem., né à Cologne en 1598, m. en 1680, a laissé sur l'hist. ecclés. et les antiq. de sa patrie plusieurs ouvr. pub. de 1647 à 1674; celui qui a pour titre: *Chorographica descript. omnium parochiarum ad archi-diœceseos coloniensis hierarchiam pertinentium*, a été pub. par le P. Jos. Hartzeim en tête de sa *Biblioth. Coloniensis*, Cologne, 1747, in-fol. Le collége des jésuites de la même ville possédait les MSs. inédits de son ouv. le plus important, intit.: *Annales eccles. et civiles metropolis Ubiorum*, etc.

CROMER (Martin), hist. polonais, né en 1512, fut chargé successiv. de div. missions diplomatiq.

par le roi Sigismond-Auguste, qui le fit sénateur. Il obtint l'évêché de Warmie du roi Etienne Bathori, et m. en 1589. Cromer tient un rang distingué parmi les écriv. polonais par la pureté de son style, la justesse de ses idées et ses connaissances en géogr., connaissances rares pour le temps où il a vécu. L'édit. la plus complète et la plus estimée de ses œuvres est celle de Cologne, 1589; on y remarque: *Polonia, sive de origine et rebus gestis Polonorum* (de 550 à 1506); *Oratio in funere Sigismundi I; Polonia, sive de situ, populis, moribus.... Poloniæ; Phocylides, poema, græcè et lat.*, etc.

CROMWELL (THOMAS), comte d'Essex, fils d'un forgeron du comté de Surrey, né vers l'an 1490, fixa de bonne heure, par son intelligence et l'activité de son esprit, l'attention du card. Wolsey, qui le chargea d'abord de quelq. missions secrètes à l'étranger, et lui confia ensuite le soin de le défendre lorsqu'il se vit attaqué devant la chambre des communes. Henri VIII trouvant en Cromwell un puissant auxiliaire dans son projet de réforme, le plaça à la tête de toutes les affaires ecclésiastiques, lorsqu'il se fut déclaré lui-même chef suprême de l'église anglicane. Revêtu successivement de div. dignités, créé comte d'Essex et enfin gr.-chambellan; parvenu au comble de la faveur, Cromwell la perdit tout à coup, par les moyens mêmes qu'il employa pour la consolider. Henri VIII, bientôt dégoûté d'Anne de Clèves, résolut la mort du ministre qui la lui avait fait épouser. Accusé de haute trahison et d'hérésie, Cromwell fut décapité à Tower-Hill en 1540, sans avoir été entendu dans sa défense: c'était lui-même qui avait introduit cette odieuse pratique en Angleterre, il déclara sur l'échafaud qu'il mourait dans la foi catholique, dont il avait été le constant persécuteur.

CROMWELL (OLIVIER), personnage que de gr. talens et de gr. crimes ont, suiv. la belle expression de Pope, « condamné à une renommée éternelle, » naquit en 1599. Devenu maître de l'Angleterre, le terrible protecteur se glorifiait d'être issu d'une famille de simples gentilshommes. Sa jeunesse ne fut remarquable que par les excès auxquels il se livra jusqu'à l'âge de 21 ans, époque à laquelle il se maria, et commença à fréquenter les puritains, nouv. secte de presbytériens exagérés. Soit qu'il partageât réellement leurs opinions, soit qu'il affectât seulement de le faire, on le vit adopter dès-lors leurs mœurs sévères et leur langage mystique. Député de l'univers. de Cambridge au long parlem., il y parut avec un habit sale et déchiré, parla d'abord de réformer l'autorité du roi, et bientôt après de détruire la monarchie elle-même. La guerre ayant commencé entre le malheureux Charles et son parlement, Cromwell, jusqu'alors étranger au métier des armes, lève un régiment, et, comme un autre Lucullus, se montre habile capitaine dès ses prem. pas dans la carrière. Nommé lieut.-gén. de caval., il contribua puissamment au succès des deux batailles de Marston-Moor (1644) et de New-Bury (1645), qui décidèrent du sort de l'infortuné monarque (*v.* Charles Ier). Cromwell assista au jugement de ce prince, et signa son arrêt de m. Il eût pu se faire nommer roi lui-même, il ne le voulut pas: « les Anglais, dit-il, connaissent les bornes de l'autorité d'un roi, ils ne savent pas jusqu'où s'étend celle d'un *protecteur*. » C'était le titre que lui avait conféré le dern. parlem., après qu'il eut cassé celui auquel il devait son élévation. Quelque soumis que lui fussent les membres de cette nouvelle législature, dont il avait lui-même dirigé l'élection, il vint à la tête d'une troupe de soldats les chasser du lieu de leurs séances, et en mit la clef dans sa poche Dès-lors son autorité fut sans limites. Il faut le dire, si les moyens qui l'y avaient porté avaient été illégitimes et criminels, l'usage qu'il en fit fut juste et glorieux pour l'Angleterre. Le finances se rétablirent, le soldat, mieux payé, obéit aux lois de la discipline, les tribunaux furent remplis d'hommes intègres et éclairés, la marine anglaise triompha de celle de la Hollande, commandée par Ruyter; l'Espagne fut humiliée, la France même rechercha l'amitié du protecteur et se déclara son alliée. Toutefois, tant de grandeur, tant de gloire étaient empoisonnées par les craintes que l'usurpateur avait pour sa vie; il la voyait ou croyait la voir continuellement menacée par des conspirations sans cesse renaissantes. Une fièvre tierce, et non la pierre comme le dit Pascal, mit fin à cette misérable existence le 13 septembre 1658. Cromwell laissa le protectorat à son fils Richard, et fut enterré à Westminster. Presque toutes les cours de l'Europe prirent le deuil comme à la m. d'un prince légitime. Sa *vie* a été souvent écrite dans plus. langues: V. surtout *Hist. de Cromwell* par Jacques Heath, Lond., 1663, in-8 (en angl.); *Vie d'Olivier Cromwell, lord Protecteur de la république d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, recueillie des meilleurs auteurs qui ont parlé de ce héros et de plus. excellens manuscrits*, Londres, 1724, in-8: cet ouvr. a été trad. en français, La Haye, 1725, 2 vol. in-8; une 4e édit. de l'original a été impr. à Dublin en 1735, in-12; *An historical and critical account of the life of Oliver Cromwell, after the manner of M. Bayle*, etc., par William Harris, Londres, 1762, in-8; *Hist. de Cromwell* par M. Villemain, Paris, 1819, 2 vol. in-8; *Rec. des lettres originales de Cromwell*, Londres, 1736, in-fol. Les Anglais doivent à Cromwell leur fameux *Acte de navigation*, composé de 19 articles; on en trouve la trad. dans l'ouvr. de l'abbé Dubos intit.: *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus*. Butel-Dumont en a publié une traduct. séparée, 1760, in-12.

CROMWELL (RICHARD), fils du précéd., né à Hutingdon en 1626, succéda en 1658 à son père, dont il n'eut ni les vices ni les grands talens. D'un caractère doux, paisible et même indolent, Richard avait reçu le pouvoir sans le rechercher; il le laissa échapper sans s'efforcer de le retenir (*v.* Monk). Après avoir signé sa démission le 22 avril 1659, il se retira en France, y vécut heureux et ignoré; puis il revint en Angleterre en 1680, et se retira dans le comté d'Hereford sous le nom de CLARK. Un procès qu'il eut avec ses filles l'ayant conduit devant un tribunal, les juges prirent un arrêté pour lui permettre de parler assis et couvert. Il m. en 1712, âgé de 86 ans. — CROMWELL (Henri), fils du précédent, gouverna l'Irlande avec sagesse et modération pendant le protectorat de son pere et de son frère. La chute de celui-ci entraîna la sienne, et depuis lors il n'en est plus parlé dans l'hist. — CROMWELL (Olivier), dern. rejeton de la même famille, m. à Cheshunt en 1821, à l'âge de 79 ans, consacra les dern. années de sa vie à la pub. de mém. apolog. sur son fameux aucêtre, intitulés: *Memoirs of the Protector Oliver Cromwell, and of his sons Richard and Henry, etc.*, Londres, in-4.

CRONACA (SIMON POLLAIOLO, surnom. IL), architecte et sculpteur italien, né à Florence en 1454, m. dans cette ville en 1509. Dut son surnom à l'admiration qu'il professait pour les compositions antiques. Il acheva le palais de Philippe Strozzi, dit *le Vieux*, que Benedetto da Maiano avait laissé non terminé en quittant Florence. Ce bel édifice passe pour le chef-d'œuvre de l'architecture florentine dans le 15e S. On doit encore au Cronaca l'église de St-François sur le mont Miniate, dont Michel-Ange louait et admirait la construction simple et élégante.

CRONANDER (JACOB), juriscons. suédois du 17e S., a pub.: *Descriptio Westrogothiæ*, 1646, in-4; *Fasciculus juridicus in digesta cum collatione juris suecani*, 1651. On a aussi de lui une com. qui est une des prem. composées en suédois.

CRONEGK (Jean-Frédéric, baron de), poète allem., né à Auspach en 1731, m. en 1758, possédait presque toutes les langues vivantes : il était doué d'une imagination brillante et d'une gr. facilité ; les pensées graves et philosoph. dont ses compositions sont empreintes l'ont fait surnommer l'*Young allem.* Cronegk voyagea en Allemagne, en Italie, en France, et se lia avec ce que Paris renfermait d'hommes de lettres distingués. Il a écrit un assez grand nombre de pièces de théâtre, trag., comed. et drames, dont plus. ont eu du succès en Allemagne, et quelq.-unes ont été trad. en franç. par Bielefeld et par Mercier, Paris, 1771, in-8. Il est aussi aut. de quelq. poésies élégiaq. et lyriq. qui ont eu moins de succès que ses pièces de théât.

CRONENBURG. V. Dessenius.

CRONSTEDT (Axel-Frédéric de), minér. suédois, né en 1722 dans la Sudermanie, m. en 1765, a pub., en suéd., *Essai de minér. ou d'une classification du règne minér.*, Stockholm, 1758. Cet ouvrage estimé, a été traduit en allemand par Viedmann, 1760, et en français par Dreux, 1771, in-8.

CRONSTROEM (Isaac, baron de), né en Suède en 1661, vint en France vers 1681, entra au service militaire, et obtint le commandement de Pignerol. Il passa ensuite en Hollande, et fut nommé, en 1742, gouverneur-gén. de Berg-op-Zoom. Lorsque les Français emportèrent cette place d'assaut, en 1747, il fut mis en accusation, quoi qu'il fit pour se justifier ; et n'ayant pu obtenir un jugement définitif, il se retira en Hollande, et m. en 1751. Sa *Vie*, écrite par C. C. Gjoerwell, d'après les *Mém.* qu'il avait laissés, a été publiée, en 1756, à Stockholm, in-8.

CROONE (Guillaume), méd. anglais, m. à Londres en 1684, est aut. d'un traité intitulé *De ratione motûs musculorum*, Londres, 1664, in-8, Amsterdam, 1667, in-12. — Croone (Pierre), m. en 1683, prieur de St-Martin de Louvain, a laissé : *De apparatu mensæ boni coci*, Anvers, 1660, in-12; *De officio et culinâ boni coci*, Bruges, 1663, in-12 ; *Historia B. M. V. Hanswycanæ, Mechliniæ*, Malines, 1670, in-12.

CROPANO (Giovanni-Fiore da), religieux de l'ordre de St-François, né dans le royaume de Naples au 17e S., a laissé quelq. ouvr. hist. sur la Calabre, tels que : *Calabria illustrata* ; *Calabria dichiarata con iscrizioni e medaglie*, Naples, 1691, in-fol., fig. On a aussi de lui des *Comment. sur l'Ecriture*, et d'autres écrits de piété.

CROPH (Philippe-Jacq.), littérat. allemand, né en 1666, m. en 1742, fut profess. de b.-lettres et recteur à Augsbourg, où il avait obtenu en 1690 la couronne de laurier comme premier poète latin. On a de lui : *De gymnasiis Atheniensium litterariis*, Jéna, in-4 ; *Hilaria scholastica*, et *Hist. du gymnase de Ste-Anne* (en allemand), Augsbourg, 1731, in-fol. — Son frère, Jean-Baptiste Croph, a pub. : *Antiq. Macedonicæ*, etc., Jéna, 1682, in-4.

CROS (du). V. Ducros.

CROSBY (Thomas), ministre anabaptiste à Londres, m. vers le milieu du 18e S., a publié une *Hist. des anabaptistes en Angleterre, depuis la réformation jusqu'au commencement du règne de Charles Ier*, Lond., 1738, in-8. — Crosby (Bras), avocat angl., élu lord-maire de Londres en 1770, se distingua dans cette place par son zèle pour les intérêts de ses administrés, ce qui lui valut un emprisonnement de quelques mois à la Tour. Il mourut en 1793.

CROSILLES (Jean-Baptiste), poète français du 17e S., m. à Paris, dans la misère, en 1651, après avoir subi une détention de dix années comme prévenu de s'être marié quoique prêtre, a laissé : des *héroïdes*, Paris, 1619, in-8 ; *Tyrsis et Uranie*, bergerie en 5 actes et en prose, avec des chœurs, ibid., 1633, in-8; et un *Mém.* apologétique de sa conduite, ibid., 1643, in-4.

CROSNE. V. Thiroux.

CROSS (Thomas), graveur angl., né en 1624, m. à Londres en 1671, a fait un grand nombre de portraits peu estimés et a publié un modèle d'écriture tachygraphique intitulé : *The art of character or short-writing*, Londres, 1645. — Un autre Cross (Gautier), a pub. *l'Art taghmique*, ou *l'art d'expliquer l'écrit. par les accents*, Londres, 1698.

CROSWELL (André), ministre anglican, né en 1708, m. à Boston en 1785, a pub. : *Hist. de la nouvelle église congregationelle*, etc.; et plusieurs autres ouvrages de controverse.

CROTTE (François DAILLON de La), l'un des plus braves officiers du règne de Louis XII, se signala aux batailles de St-Aubin du Cormier, de Fornove et de Ravenne, et fut tué à cette dernière, en combattant courageusement. Brantôme dit qu'on l'appelait communément, ainsi que Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche*.

CROTTI (Barthélemi), né à Reggio de Modène, chan. et archiprêtre de la cath. de cette ville au commenc. du 16e S., a laissé : *Epigrammatum elegiarumque libellus; Matthæi Bojardi bucolicum carmen*, Reggio, 1500, in-4 ; *Opus Catoni inscriptum in elegiacum versum, ejusque appendix*, Reggio, 1501, in-4. — Un autre Crotti (Elie-Jules), né Crémone, versé égalem. dans la poésie et dans tous les beaux-arts, a laissé différens *opusc.* dont le rec. a été imprimé à Ferrare, 1564, in-4.

CROUSAZ (Jean-Pierre de), rect. de l'acad. de Lausanne, où il naquit en 1663, m. en 1750, a laissé un gr. nombre d'ouvr. assez médiocres, parmi lesquels nous citerons : *Traité du beau*, etc., Amsterdam, 1715, in-8, 1724, 2 vol. in-12 ; *De l'éducat. des enfans*, La Haye, 1722, 2 vol. in-12 ; *Géométrie des lignes*, etc., Amsterdam, 1718, 2 vol. in-8 ; *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, La Haye, 1735, in-8 ; *Œuvres diver.*, 1737, 2 vol. in-8 ; *Tr. de l'esprit humain*, contre Wolf et Leibnitz, 1741, etc.

CROUVÉ (Guillaume), ministre anglican, a publié un *Catalogue des écriv. qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8.

CROUZEILLES (Pierre-Vincent DOMBIDEAU de), né à Pau en 1751, fut fait gr. vicaire et chanoine d'Aix par le card. de Boisgelin, sur lequel il pub. une *Notice histor.* en 1814, et m. en 1823, évêque de Quimper.

CROUZET (Pierre), né en 1753 à St-Waast dans la Picardie, m. en 1811, proviseur du lycée Charlemagne, a laissé quelq. opuscules, tels que : *La liberté*, poëme, 1790 *Eloge funèbre de J. F. Lefebvre de Corbinières*, 1803, in-8 ; *Discours sur l'honneur*, 1806, et un autre sur *la Nécessité du travail*, etc.

CROWNE (Jean), poète dramat. angl., né dans la Nouvelle-Angl. vers le milieu du 17e S., vint chercher fortune à Londres, où il m. en 1703 après avoir composé 17 pièces de théâtre, tragédies et comédies, dont quelques-unes, surtout les comédies, eurent un succès qui se soutient encore aujourd'hui. On a aussi de lui les poëmes suivans : *The church scuffle* (la querelle d'église) ; *Amphigénie et Pandion ;* les *Danaïdes*, et *Charles VIII, ou la Conquête de Naples*.

CROXALL (Samuel), ecclésiast. et écriv. angl., m. à Hereford en 1752, a laissé *Deux chants originaux en imitation de la reine des fées de Spencer ; la Vision*, poëme, 1715 ; *La belle Circassienne*, imitation licencieuse du *Cantique des cantiques*, 1765, huit. édit. ; *Traduct. des fab. d'Esope*, etc., 9e édit., 1770, in-12, etc.

CROY-SOLRE (Emmanuel, prince de), maréchal de France, gouv.-gén. de la Picardie, né en 1718, m. en 1787, se fit remarquer par la bonté et

la générosité de son caractère, et employa une partie de sa fortune à la restauration du port de Dunkerque et des fortificat. de Calais. Il a publié : *Mem. sur le passage par le Nord*, etc., Paris, 1782, in-4; *Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4.

CROYSSART. V. Coyssart.

CROZAT (Antoine), marquis du Châtel, né à Toulouse en 1655, m. à Paris en 1738, fut l'un des financiers les plus riches et les plus célèbres du règne de Louis XV. Ce prince lui avait accordé le privilége du commerce de la Lousiane pour 15 ans, mais avant l'expiration de ce terme Crozat remit ses lettres-patentes, ce qui donna naissance à la fameuse entreprise du Mississipi (v. Law). C'est à sa fille Marie-Anne Crozat que l'abbé Le François dédia son abrégé de géographie, appelé en librairie *la Géographie de Crozat*. — Crozat (Joseph-Antoine), fils du précéd., né à Toulouse en 1696, m. en 1740, consacra sa vie et sa fortune à satisfaire son goût éclairé pour les arts. Il entreprit de faire graver par les prem. maîtres les plus beaux tabl. et dessins des cabinets du roi et du duc d'Orléans, et publ. ce recueil à ses frais, avec des discours et des notices sur la vie des princip. peintres, Paris, 1729, in-fol., 2ᵉ part., 1742, 2 vol. in-fol. Crozat avait rassemblé 19,000 dessins originaux qui lui avaient coûté 450,000 fr. Il avait aussi réuni à grands frais 1400 pierres gravées, qui après sa mort furent achetées par le duc d'Orléans, et qui sont décrites par Lachau et Leblond, aidés de Coquille de Lonchamps, sous le titre de *Descript. des princip. pierres gravées du duc d'Orléans*, Paris, 1780, 2 vol. in-fol.

CROZAT DE TURENNE, poète du 17ᵉ S., concourut plusieurs fois aux jeux floraux et y remporta souvent le prix. On a de lui : *Triomphe de la Violette*, 1694, in-4.

CROZE (Jean CORNAND de La), écrivain franç., réfugié à Amsterdam en 1686 après la révocation de l'édit de Nantes, aida Jean Leclerc dans la composition des 11 premiers vol. de la *Bibliothèque universelle* (le 11ᵉ est entièrement de lui), et fit paraître successivem. : *Recueil de pièces concernant le quiétisme et les quiétistes*, Amsterd., 1688, petit in-8; *Trois lettres touchant l'état présent d'Italie*, trad. de l'anglais, Cologne, 1688, in-12; *Critique contre l'Hist. du divorce de Henri VIII*, de l'abbé Le Grand, Amsterdam, 1690, in-12. La Croze se retira vers 1690 en Angleterre, et il y coopéra à l'*Hist. des ouv. des savans* que pub. le ministre de La Roche, ainsi qu'à la *trad. angl. de Moreri*, 6ᵉ édit., 1694, in-fol. Il y fit paraître aussi une *Descript. de la France*, Londres, 1694, en anglais. On a encore de lui, dans les *Mem. for the ingenious*, 1793, p. 197-297, des remarques sur l'ouvr. de Blount intitulé : *Oracles of reason*. La Croze m. vers 1707. Cet auteur avait de l'esprit, de l'imagination et une grande mémoire ; il écrivait assez bien en franç., en angl. et en hollandais.

CROZET (Thomas), religieux récollet et prédicateur, né à Marseille en 1650, passa une partie de sa vie en Espagne, et m. à Avignon en 1720. Il est auteur de plus. ouvr. ascétiques et de controverse, écrits en latin, en franç. et en espag. qui sont aujourd'hui sans importance et qui parurent de 1690 à 1705.

CRUCIUS. V. Croce et Lacroix.

CRUDELI (Thomas), poete ital., né en 1703, à Poppi en Toscane, dut à son talent pour les vers l'honneur d'être appelé à la place de poète de la cour de Naples, où il refusa de se rendre, et les rigueurs de l'inquisition, qui, après l'avoir retenu une année et plus dans les fers, lui imposa l'obligation de ne jamais s'éloigner de sa ville natale. Cette persécution ébranla sa santé, et le conduisit au tombeau en 1745. On le regarde comme l'un des meilleurs poètes ital. du 18ᵉ S. Son recueil est intit. : *Rime e prose del dottor Crudeli*, Paris, 1805, in-12.

CRUDEN (Alexandre), né en 1704 à Aberdeen en Écosse, vint à Londres en 1722, et fut d'abord instituteur, puis correcteur d'imprimerie. Dès sa jeunesse il était en proie à une sorte de démence qui se manifesta plus. fois d'une manière assez singulière et qui, à chaque accès, lui valut une détention. Sous le titre d'*Alexandre-le-Correcteur*, il se crut appelé du ciel pour réformer les mœurs, et il sermonnait, exhortait et menaçait tous ceux qu'il rencontrait. Il m. à Londres en 1770, laissant une compilat. assez estimée : *la Concordance complète des saintes Écritures de l'Ancien et du Nouv.-Testam.*, Londres, 1735 et 1761. On a aussi de lui divers écrits qu'il composa chaque fois qu'il sortait de prison, et qui ne sont que le produit d'un cerveau malade.

CRUGER (Théodore). V. Kruger.

CRUIKSHANK (William), méd. angl., né à Edimbourg en 1746, m. à Londres en 1800, a laissé (en angl.) un grand nomb. d'ouvr. de médecine et de chimie fort estimés, dont les principaux sont : *Anatom. des vaisseaux absorbans*, Londres, 1786, in-4, fig., trad. en franç. par Petit-Radel, Paris, 1787, in-8 ; trois *Mém. sur la fièvre jaune, bilieuse et intermittente*, Philadelphie, 1798, et 1800, in-8 ; *Expériences sur la transpiration insensible*, etc. : cet ouvr. a eu plus. édit. de 1779 à 1795 ; *Essais sur la propriété anti-siphilitique de plus. acides*, 1797, trad. en franç. avec des notes de Fourcroy, et en allemand par J.-H. Jugler.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, m. en 875, est connu par les victoires qu'il remporta sur Nicéphore. Ce malheureux prince étant tombé entre ses mains, il exposa long-temps sa tête sur un gibet, puis fit entourer le crâne d'un cercle d'argent, et s'en servit comme d'une coupe pour s'enivrer dans les festins solennels.

CRUMPE (Samuel), méd. angl., né en 1766, mort en 1796, à Limerik en Irlande, où il exerça sa profession, a composé : *Examen de la nature et des propriétés de l'opium*, etc., Londres, 1793, in-8 ; *Essai sur les meilleurs moyens de procurer de l'emploi au peuple*, Dublin, 1793, 1795, in-8 : ces deux ouvr. ont été trad. en allemand.

CRUQUIUS (Jacques), en flam. *van Crusques*, humaniste distingué du 16ᵉ S., né à Messines, près d'Ypres, professa les langues grecque et latine à Bruges. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. Il travailla principalem. sur Horace, dont il fit un comment. connu généralem. sous le nom de *Scoliaste de Cruquius*. Il pub. d'abord séparément quelq. poésies d'Horace ; *Carminum liber quartus*, Bruges, 1565, in-8 ; *Epodon liber*, Anvers, 1567, in-8 : *Satyrarum libri duo*, 1573, et l'*Horace* entier, 1578, in-4, qui eut plus. édit.

CRUSCIANUS. V. Torrigiano.

CRUSIUS (Martin), helléniste allem., né en 1526, dans la principauté de Bamberg, professa la morale et la langue grecq. à Tubingen, où il m. en 1607. Il fut le prem. qui enseigna le grec en Allemagne. On lui doit un grand nomb. d'ouv., entre autres : *Jac. Heerbrandi compendium theologiæ, latinè et græcè versum*, 1582, in-4 ; *Turco-Græciæ libri VIII*, Bâle, 1584, in-fol. ; *Poematum græcorum libri duo, additâ versione latinâ*, Bâle, 1567, in-4 ; *Annales Suevici*, jusqu'en 1594, Francfort, 1594 et 1596, 2 vol. in-fol. ; *Germano-Græciæ lib. VI*, in-fol., Bâle, 1585, etc.

CRUSIUS (David), médecin, né à Misnie, en 1589, mort à Erfurt en 1640, a laissé : *Theatrum morborum hermetico-hippocraticum*, Erfurt, 1615, in-8 ; *Theatri morborum hermetico-hippocratici pars posterior*, etc., ibid., 1616, in-8.

CRUSIUS (Gottlieb-Lebrecht), grav. allem, du 18ᵉ S., avait étudié son art à Leipsig, et vint tra-

vailler à Paris ; ses ouvr. sont peu connus. — Son frère, Charles-Lebrecht, m. en 1769 à Leipsig, a gravé un grand nombre de petites estampes pour l'*Ami des enfans*, par Weisse, et pour les *Œuvres de Wieland*, *de Frédéric II*, etc.

CRUSIUS (Christian-Auguste), professeur à Leipsig et à Meissen, né en 1715, mort en 1775, a écrit en allem. : *Guide pour parvenir à la certitude des connaissances humaines*, Leipsig, 1766, in-8, 3e édit. ; *Philosophie morale*, ibid., 1767, in-8, 3e édit.

CRUTTWELL (Clément), ministre anglican, né dans le comté de Berk en 1743, m. en 1808, a publié : (en angl.) *Concordance des textes parallèles de l'Écriture*; *Le nouvelliste universel* : il a aussi donné une superbe édition de *la Bible* et les *œuvres de l'evêque Wilson*.

CRUZ (Agostinho da), relig. et poète portugais, né à Ponte da Barca en 1540, m. parmi les solitaires d'Arrabida en 1619, a laissé quelq. poésies d'une lecture attachante, qui terminent le 3me vol. de celles de son frère Bernardès, Lisbonne, 1771. — Cruz (Gaspard da), dominicain portugais, passa plus. années dans les missons périlleuses de la Chine, et m. en 1570, archev. de Malaca dans les Indes. Il a laissé un des premiers ouvr. qui ait été pub. sur ce royaume, ayant pour titre : *Tratado em que se contem muito por estenso as cousas da China, etc.*, Evora, 1569, in-4.

CRYM GUERAI, trente-cinquième khan de Crimée, monta sur le trône en 1758, et m. empoisonné par un médecin grec en 1770. Il avait défendu avec courage contre les Russes les frontières de l'empire, et montré des qualités et des connaissances rares chez les princes asiatiques.

CSÈLES (Martin), jésuite allem., né à Tirnaw en 1641, m. à Padoue en 1709, professa la philos. dans sa patrie, et fut grand pénitencier à Rome, où il publia : *Elucidatio historica de episcopatu Transylvaniæ*, in-fol. ; *Descriptio episcopatûs sirmiensis*, in-16.

CTÉSIAS, méd. et hist. grec, de la famille des Asclépiades, né à Cnide vers la fin du 5e S. avant l'ère chrét., fut long-temps attaché, en qualité de méd., à la cour de Perse, et y remplit aussi div. missions. Pendant son séjour auprès d'Artaxerce, il avait composé, en 23 liv., une hist. de la Perse, ainsi qu'un livre de descript. des Indes ; mais il ne nous reste de ces deux ouvr. qu'un extrait conservé par Photius, et impr. à la suite de div. édit. d'Hérodote : les critiques en font peu de cas.

CTESIBIUS, mécanic. égyptien, né à Alexandrie dans le 2e S. avant J.-C., fils d'un barbier et barbier lui-même, s'éleva par la seule force de son génie à l'invention de plus. machines encore admirées de nos jours. On lui attribue celle de l'orgue hydraulique, du *clepsydre* ou horloge mécanico-hydraulique, enfin du belopeaca, espèce de fusil à vent, où l'air fortement comprimé lançait un trait à une grande distance, enfin on le suppose invent. de la pompe double, aspirante et foulante, qui porte son nom. Il fut père de Héron l'Ancien, à qui l'on doit la fameuse fontaine dite fontaine de Héron.

CTÉSILAS, ou CTÉSILAUS, sculpt. gr., vivait dans la 87e olympiade (432 ans avant J.-C.), et concourut pour une des 6 statues d'amazones destinées au temple d'Éphèse. On cite de lui plusieurs sculpt. remarq., entre autres celle d'un *Guerrier expirant*, que l'on croit être la même que *le Gladiateur mourant*.

CTÉSILOQUE, peintre grec, frère et disciple d'Apelles, s'exerça surtout dans le genre grotesq. Il a peint *Jupiter avec une coiffure de femme et dans une chaise longue, accouchant de Bacchus*.

CTÉSIPHON, Athénien, n'est connu que par la belle harangue (*pro coronâ*) prononcée en sa faveur par Démosthène. V. ce nom.

CTÉSIPHON. V. Chersiphron.

CTIBOR (Jean), dit *Kotwa*, chanoine de Brinn, d'Olmütz et de Prague, prévôt de Lutomierz, m. en 1637, a composé plusieurs ouvr. en bohémien, parmi lesquels on distingue ses *Sermons*, et un écrit polémiq. contre les protestans, intit. *Larve*. — Ctibor *de Cimbourg* (N.), gouverneur de la Moravie, m. en 1494, a pub. en bohémien un ouvr. polémique, avec le titre de *Mensonge et Vérité*, Prague, 1539 ; le *Code de Moravie*, 1615, in-4, et le *Droit provincial du marquisat de Moravie*.

CUBA (Jean), botan. et méd. allem., vers le milieu du 15e S., est connu comme l'un des prem. aut. qui aient traité de l'hist. naturelle en joignant des figur. au texte. Son *Ortus sanitatis*, Augsbourg, 1481, in-fol., quoique fort médiocre et accompagné de mauvaises figures, a été très-souvent réimpr. et trad. en flamand, en angl., en franç. et en lat. ; l'édit. franç. fut pub. à Paris, en 1539.

CUBERO (Pierre), missionn. espagnol, né en 1645 dans l'Aragon, commença ses voyag. à l'âge de 25 ans, se rendit de Sarragosse à Paris, visita ensuite Rome, Venise, Vienne, Constantinople, Varsovie, Moscou, Astracan, Surate, Goa, Mexico, et publia la relation de sa mission sous ce titre : *Briève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par D. P. Cubero*, etc....., *avec les choses les plus remarquables qui lui sont arrivées*, etc., Madrid, 1680, in-4. Cubero n'a pas le défaut, trop commun aux voyageurs, de délayer les faits et de les noyer dans une foule de détails insignifians ; on lui reproche au contraire de s'être contenté d'offrir un aperçu général sur les religions, les mœurs, les usages, les cérémonies des différens peuples.

CUBIÈRES (S.-L.-P., marquis de), naturaliste, membre de la société d'agriculture de Paris, associé libre de l'acad. des sciences, et de plus. sociétés savantes, m. en 1821, écuyer cavalcadour de S. M. Louis XVIII, avait été attaché au dauphin (Louis XVI) en qualité de page, devint écuyer du roi, et traversa paisiblement la longue période des infortunes de la famille royale dans une habitation charmante attenant au parc de Versailles, où il partagea ses loisirs entre l'étude et les plaisirs de la vie agricole. On a de lui les écrits suivans, publiés de 1800 à 1810 : *Hist. des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours* ; *Hist. du tulipier*; *Mém. sur les abeilles* ; — *sur la pierre adulaire* ; — *sur l'érable à feuilles de frêne* ; — *sur le genévrier rouge de Virginie* (cèdre rouge) ; — *sur le micocoulier* ou celtis *de Linnée* ; — *sur le cyprès de la Louisiane* (cupressus disticha *de Linnée*) ; *Sur les services rendus à l'agricult. par les femmes* ; *Mém. sur le magnolier auriculé* (magnolia auriculata) ; — *sur un marbre grec magnesien*. Le marquis de Cubières a publié en outre une *Notice sur M. Fr.-André Michaux*, 1807, in-8. — Le chevalier Michel de Cubières, son frère puîné, connu aussi sous les noms de *Dorat-Cubières* et *Palmezeaux*, né en 1752 à Roquemaure, dép. du Gard, mort à Paris en 1820, a paru sur la scène politique pendant la révolut. sans se concilier plus de suffrages que ne lui en ont mérité ses différentes productions tant en prose qu'en vers, publ. de 1778 à 1816. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits, dont on trouve la liste (au nombre de 57) dans le t. II de la *Biogr. des hommes vivans* : la tragédie de *Phèdre* de Racine refaite, et jouée (une seule fois) au théâtre de Molière en 1803, sous le titre d'*Hyppolite*, le *Théâtre moral*, etc., 1786, in-8 ; *Œuvres dramatiques*, 1811, 4 vol. in-8, etc., etc. Il a aussi pub. un ouvr. posthume de Bailly, sous le titre de *Recueil de pièces intéress.*, etc., avec une *notice* sur l'aut., Paris, 1810, in-8.

CUÇAMI. V. Kutzami.

CUDENA (Pierre), navigateur espagnol, né en 1602 à Villena, est aut. d'une excellente *Descript. du Brésil*, avec des notices sur chaque capitainerie et sur le commerce et les productions de cette contrée. La meilleure édit. de cet ouvr. est celle que Leiste a pub., avec une traduct. en allemand, sous le titre de *Descript. de l'Amérique portugaise* par Cudena, Brunswick, 1780, in-12.

CUDSEMIUS (Pierre), théologien, né dans le duché de Clèves vers la fin du 16e S., se retira à Rome auprès du card. Bellarmin, après avoir abjuré le calvinisme, et composa quelq. ouvrages de controverse, entre autres : *le Synode d'Utrecht*, 1614, avec des notes sav. fort estimées ; *De desperatâ Calvini causâ*, 1612, in-8, etc.

CUDWORTH (Raoul), théol. anglican, né dans le comté de Sommerset en 1617, étudia avec succès à Cambridge, y devint instituteur particulier, et eut entre autres disciples le célèbre William Temple (*v.* ce nom). Il remplit ensuite plus. emplois importans, et mourut en 1688. Cudworth joignait à ses connaissances en théol. et en philos., celles des mathém., des belles-lettres, des langues savantes, etc. On a de lui : *Système intellectuel de l'univers contre les athées* (en angl.), Lond., 1678, in-fol. ;trad. en latin par J.-L. Mosheim, avec des notes sav., Jena, 1733, in-fol., Leyde, 1773, 2 vol. in-4 ; *Deus justificatus*, etc., Londres, 1664 ; *Tr. de la morale éternelle et immuable* (en angl.), ibid., 1731, in-8 ; des *sermons ;* et plus. autres ouvr. MSs. qui peuvent être regardés comme une suite du *Système intellectuel.* On reproche à ce savant métaphys. de s'être laissé trop entraîner aux idées des platoniciens. — Sa fille, mariée à lord Marsham, née en 1658, m. en 1708, fut liée avec Locke (*v.* ce nom), et a laissé : un *Discours concernant l'amour de Dieu*, Londres, 1696, in-12 (sans nom d'auteur) ; trad. en franç. par P. Coste, Amsterdam, 1705 ; *Pensées détachées relativem. à la vie vertueuse et chrétienne*, 1700, in-12.

CUENTZ (N.), ancien magistrat de St-Gall en Suisse, retiré à Neufchâtel vers 1740, y a fait imprimer un ouvr. de métaph. intit. : *Essai d'un système nouveau concernant la nature des êtres spirituels*, etc., Neufchâtel, 1742, 4 vol. in-4. D. Sinsart et le cardinal Gerdil ont réfuté plus. principes de cet auteur.

CUEVA (Bertram de La), duc d'Albuquerque, né dans le 15e S., jouit, auprès du roi de Castille Henri IV, surnommé *l'Impuissant*, d'un crédit qui excita la jalousie des grands et amena une révolte du peuple. Cueva sacrifiant au repos du royaume ses propres intérêts, se démit alors de ses dignités, et le titre de duc d'Albuquerque fut la récompense de ce dévouement. Il soutint, en 1475, les droits de Ferdinand et d'Isabelle contre la princesse Jeanne, dont il passait pour être le père, et que le parti d'Isabelle avait flétrie comme bâtarde pour l'écarter du trône. Cuéva m. en 1492.

CUEVA (Jean de La), poète espagnol, né vers le milieu du 16e S., a laissé : *Poesies div.*, Séville, 1582 ; *Poesies lyriques*, ibid., 1588 ; un poème héroïque *sur la conquête de la Bétique*, ib., 1603 ; un recueil de *coméd.* et de *traged.*, ibid., 1588 ; un *Art Poetique*, imprimé dans le *Parnasse espagnol* de Sedano, et différentes autres pièces MSs.—Cueva (Martin de La), cordelier espagnol, est aut. d'un *Traité sur la manière d'enseigner la langue latine*, Anvers, 1550, in-8.

CUEVA (Alphonse de La). V. Bedmar.

CUEVAS (Eugène de Las), peintre espagnol, né à Madrid en 1613, m. en 1667, avait sans doute un talent distingué puisqu'il fut choisi entre les meilleurs maîtres de son temps pour enseigner le dessin et la peinture au prince don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV. Nous ne connaissons aucun ouv. de cet artiste dont le genre était, dit-on, la miniature.

CUFF (Henri), littérateur angl., né en 1560, fut secrétaire du comte d'Essex, et se distingua par ses connaissances dans la langue grecque ; mais il avait un caractère turbulent qui fut en partie la cause de sa catastrophe et de celle de son patron ; du moins celui-ci le chargea violemment et l'accusa de l'avoir excité à la révolte. Cuff se défendit avec noblesse, et fut pendu le 30 mars 1601, après l'exécution du comte. On a de lui : un traité écrit en angl., *sur la différence des âges de la vie humaine*, Londres, 1607, in-8.

CUGNAL, corsaire indien, célèbre par ses exploits contre les Portugais dans l'Inde au 16e S., résista long-temps aux efforts réunis des Portugais et du Zamorin ; mais ayant été forcé de capituler, il fut jeté dans les fers au mépris des traités, conduit à Goa, et décapité en 1600.

CUGNET DE MONTARLOT (N.), ex-employé aux armées, serait tout-à-fait inconnu s'il ne s'était trouvé des premiers impliqué dans le procès politique désigné sous la dénomination de *Conspiration de l'Est*, au sujet duquel il a paru quelq. pamphlets : le motif de son inculpation était la publication d'un écrit intitulé : *Opinion et protestation*, etc., Paris, 1820, in-8. A l'issue de cette affaire il passa en Espagne, s'y joignit aux troupes du parti constitutionnel, fut fait prisonnier par les troupes de S. M. Catholique, et fusillé le 24 août 1824 à Almeira en Andalousie.

CUGNIÈRES ou CONGNIÈRES (Pierre de), avocat à Paris sous le règne de Philippe de Valois, prit, en 1329, la défense de l'autorité temporelle contre la puissance spirituelle, et soutint les droits du roi contre Roger, archev. de Sens (depuis pape sous le nom de Clément VI), et contre Bertrand, évêque d'Autun, depuis card. Cette querelle, dont les actes ont été imprimés dans la *Monarch. S. R. imperii* de Goldast, 1621, fixa l'attention du gouvernem. sur les empiétemens du clergé, et donna naissance à *l'appel comme d'abus.*

CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur franc., né en 1725, servit d'abord en Allemagne et dans les Pays-Bas, puis se fixa à Paris et donna des leçons sur l'art militaire. La révol., en le privant des ressources qu'il s'était créées et d'une modique pension que lui payait le gouvernement, le força à se retirer à Bruxelles : il rentra en France sous le consulat et obtint par le crédit de M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, une pension de 1,000 liv. On lui doit un *fusil* d'une nouvelle invention, adoptée par le maréchal de Saxe pour le service des hulans ; une *voiture mue par la vapeur d'eau*, déposée au conservatoire des machines à Paris ; il a publié des *Elemens de l'art militaire ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12 ; et deux *Tr. des fortifications*, 1769 et 1778, en 2 vol. in-12.

CUGOANO (Ottobah), nègre enlevé fort jeune de la Guinée et long-temps esclave à Grenade, dut sa liberté au lord Hoth, passa en Angleterre, et se trouvait en 1688 au service de Coswey, premier peintre du prince de Galles. Il a écrit en anglais des *Reflexions sur la traite des nègres*, trad. en franç., Paris, 1688, in-12.

CUITLAHUATZIN, frère et successeur de Montézuma, commandait les Mexicains pendant le siége de la capitale et pendant la nuit terrible du 1er juillet 1520. Ce prince avait réuni dans les jardins de Chapoltépec et d'Iztapalapan les plantes les plus rares : on voit encore aujourd'hui les troncs énormes des *cupressus disticha.*

CUJAS (Jacques), dont le vrai nom était *Cujaus*, le plus fameux jurisconsulte du 16e S., né à Toulouse en 1520, professa le droit à Cahors, à Bourges, à Toulouse, à Valence, à Turin, et vit accourir à ses leçons une foule immense d'éco-

liers du nombre desquels sortirent les plus grands magistrats dont la France s'honora par la suite. Une droiture de jugement peu commune et une étude approfondie des langues grecque et latine lui permirent de pénétrer plus avant qu'aucun autre juriscons. dans la connaissance et l'explication des lois et du droit rom. Sa vie fut troublée par des querelles, des intrigues, des jalousies; nulle part l'homme supérieur n'est à l'abri de ces persécutions. Mais Cujas eut le courage de les braver et de persister dans son amour pour la science. On lui a reproché d'avoir montré peu de zèle pour les intérêts de la religion catholique; mais ce reproche nous paraît injuste, puisqu'il n'est fondé que sur la réponse qu'il faisait à ceux qui l'entretenaient des querelles de religion : *Nihil hoc ad edictum prætoris*. — « Cela ne regarde point l'édit du préteur ». Cujas m. à Bourges en 1590; sa *vie*, écrite par Scévole de Ste-Marthe, a été imprimée dans la collection des vies des jurisconsultes célèbres de Leickher, Leipsig, 1686; Papyre Masson, Terrasson, dans son *Hist. de la jurispr. romaine*, et Gust. Hugo, ont également donné la *vie* de ce célèbre jurisconsulte. On trouve aussi de curieux détails sur Cujas dans l'*Hist. du droit romain*, par M. Berriat St-Prix. Les *Œuvres* de Cujas ont été souvent réimpr.; l'édit. la plus compl. est celle de Venise, 1758, 10 vol. in-fol., et un *index*; il est bon d'y joindre le *Promptuarium*, *auctore Dominico Albunense*, Naples, 1763, 2 vol. in-fol., formant une table très-utile pour les recherches que l'on veut faire. — Ce jurisconsulte eut un fils qui mourut jeune; et une fille qui déshonora par ses déréglemens le nom illustre qu'elle portait. Sa *vie* a été écrite par Catherinot. V. ce nom.

CUIPER (François), libraire à Amsterdam, est connu comme éditeur de plus. bons ouvrages et comme auteur d'un livre intit. : *Arcana athæismi detecta*, dans lequel, tout en réfutant la doctrine du spinosiste Jean Bredenburg, il semble partager ses principes.

CULANT, nom d'une ancienne famille du Berry, alliée aux Bourbons, aux Châtillon, aux Sully, etc., et qui remonte à Robert, sire de Culant, au 12e S. — Culant (Louis, baron de), amiral de France sous Charles VII, capitaine général du Lyonnais, du Mâconnais et du Charolais, se distingua au siége d'Orléans avec Dunois, Xaintrailles, La Hire et Jeanne d'Arc, fut chargé de porter la sainte ampoule au sacre de Charles VII, et m. en 1444. — Culant (Philippe de), neveu du précéd., capitaine de la grosse tour de Bourges et sénéchal du Limousin, l'un des plus grands capitaines du 15e S., obtint le bâton de maréchal de France en récompense de sa valeur à la prise de Meaux en 1439, contribua aux succès de Charles VII en Guyenne, à la défaite du comte d'Armagnac et à celle des Suisses, aux siéges de Mantes et du Mans en 1447, à la conquête de la Normandie en 1450, et à la réduction de Bordeaux en 1453. M. en 1454. — Culant (Charles de), frère aîné du précéd., gr. maître de la maison de Charles VII, et capit. de 100 hommes d'armes, servit avec distinction à la même époque que Philippe perdit ses dignités pour avoir fait des retenues illégitimes sur la solde de ses soldats, et mourut en 1468.

CULANT-CIRÉ (René-Alexandre), guerrier et littérateur, né en 1718 à Angerville dans l'Angoûmois, originaire d'une anc. famille de la Brie (autre que celle des précédens), était mestre-de-camp de dragons en 1756, lorsque le ministère, mécontent d'un nouveau système de manœuvres que ce capitaine cherchait à introduire dans la cavalerie, le força à prendre sa retraite. Il n'en sortit que pour paraître aux états généraux comme député d'Aunis et de Saintonge, se cacha pendant la terreur, et m. en 1799. Il a pub. différens ouv. où il développe sa tactique, Paris, 1757 et 1761, in-12; et a laissé des *fables*, des *épigrammes*, des *pensées*, La Haye, 1767, 1 vol. in-12; quelq. opuscules philosophiques; une *Lettre à J.-J. Rousseau sur la musique française*, Paris, 1754, in-8; une comédie en 5 actes et en vers, La Haye, 1757, in-12; et d'autres écrits peu importans.

CULLEN (William), un des plus célèbres méd. du 18e S., né en 1712 au comté de Lanerk en Ecosse, étudia d'abord la chirurgie et la pharmacie à Glascow, et s'embarqua sur un vaisseau de la compagnie des Indes Orientales en qualité de chirurgien. De retour en Europe, il fut reçu docteur, puis professeur de chimie et de médecine à l'univ. de Glascow. Il passa ensuite aux mêmes chaires dans l'univ. d'Edimbourg, et m. en 1790. A l'époque où ce sav. méd. débutait dans la carrière de l'enseignement, la doctrine de Boerhaave était généralement admise dans les écoles : Cullen prétendit établir un nouveau système médical; mais il ne fit que développer et rectifier sous certains rapports les ingénieuses conceptions de l'illustre professeur de Leyde. Les ouvr. de Cullen ont eu un gr. succès; les princip. ont été trad. en franç. par Bosquillon (*v.* ce nom), mais sans appeler chez nous l'attention qu'ils méritent; en voici les titres : *Institutions of medicine*, *P. I. Physiology*, Edimbourg, 1785, in-8, 3e édit., trad. en allem., Leipsig, 1786; et en ital., Venise, 1788, in-8; *First lines of the pratice of physic*, Londres, 1777, in-8; Edimbourg, 1785, 1787, 4 vol. in-8, ibid., 1802, 2 vol. in-8; trad. en allem. et en latin; *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Leyde, 1772, in-8, Edimbourg, 1777, 1782, 1785, 2 vol. in-8; trad. en allem. et en ital.; *A treatise of the materia medica*, Edimbourg, 1789, 2 vol. in-4 et in-8; trad. en allem. et en ital.; *Lettres sur la manière de rappeler à la vie les personnes noyées et asphyxiées* (en anglais), Edimbourg, 1784, in-8.

CULLION (Franç.-Valentin de), né en 1734, m. à Dijon en 1821, a pub. à l'occasion de l'expédition de Leclerc contre St-Domingue : *Examen de l'esclavage en général et particulièrement de l'esclavage des nègres dans les colonies franç. de l'Amérique*, Paris, an XI (1802), in-8.

CULLUM (sir John), ecclés. et antiq. angl., m. en 1785, a laissé : *Hist. et antiq. de la paroisse de Hawstead* (dans le comté de Suffolk), insérée d'abord dans la *Bibliotheca topogr. Britannica*, puis réimpr. en 1813, avec 7 nouv. pl. Les *Anecdotes of British topography* de M. Gough contiennent aussi quelques *dissertat.* de Cullum.

CULPEPER (Nicolas), astrologue anglais, m. en 1654, a joui de son temps d'une vogue et d'une réputation que ses écrits ne justifient point. On cite comme son meilleur ouvr. un livre intit. : *Herbier*, dans lequel il cherche à établir que les qualités des plantes dépendent de l'influence des planètes.

CUMBERLAND (Richard), théol. angl., év. de Péterboroug, né en 1632, m. en 1718, l'un des prélats anglais les plus distingués par leur savoir et leur modestie, a laissé les ouvr. suiv. : une trad. angl. du *Fragment de Sanchoniaton sur l'Histoire phénicienne*, Londres, 1720, avec des notes hist. et chron. fort est. des sav.; *Essai sur les poids et mesures des Juifs*, 1686, in-8; une réfut. de Hobbes *De legibus naturæ*, etc., 1672, in-4; et div. *Tr. sur l'origine des plus anciens peuples*, pub. par le doct. Payne (après la m. de l'aut.), Londres, 1724, in-8.

CUMBERLAND (Guill.-Auguste, duc de), fils du roi Georges II, né en 1721, fit la campagne d'Allemagne en 1743, sous les ordres de son père, et fut blessé à la bataille de Dettingen. En 1745 il commandait les troupes anglaises, et perdit avec ses alliés la célèbre bataille de Fontenoi contre le maréchal de Saxe; rappelé en Angleterre pour s'opposer aux progrès du prétendant, il le battit en diverses rencontres et remporta à Culloden, en 1746, une victoire décisive qui rétablit

la paix dans l'intérieur, et qui fit du vainqueur l'idole du peuple anglais. Mais il perdit cette faveur populaire après ses défaites à Laufeld, à Hastembeck, et surtout après la capitulation qu'il fut forcé de signer à Closter-Seven; capitulation qui laissa les Français tranquilles possesseurs du Hanovre. De retour en Angleterre, le duc de Cumberland se retira à Windsor, et s'occupa moins des affaires publiques que d'œuvres de bienfaisance. M. en 1765.

CUMBERLAND (Richard), littérat. anglais, arrière-petit-fils de l'évêque de Péterborough, et petit-fils du savant Richard Bentley, né en 1732, occupa plus. emplois administratifs, et se retira ensuite à Tunbridge pour se livrer uniquement aux lettres. On a de lui des comédies qui eurent beaucoup de succès, entre autres : *le Conte d'été*, 1765; *les Frères*, 1769; et *l'Américain*; des tragéd. dont la meilleure est intit. : *la Carmélite*; des romans, des poèmes et des ouvr. de théol. Il m. le 7 mai 1811. Ses œuvres dramatiques posthumes ont été publiées à Londres, 1813, 8 vol. in-8. Il a lui-même écrit les *Mém. de sa vie*, 2 vol. in-4.

CUMIA (Joseph), juriscons. ital. du 16e S., professa le droit à Catane. On a de lui quelq. poésies latines et des *Comment. sur le droit public du roy. de Sicile*, en latin.

CUMING (Guillaume), médec. écossais, né en 1714, m. en 1788, exerça avec distinct. à Dorchester et coopéra à la compilation de l'*Hist. du comté de Dorset*, par Hutchins.

CUNÆUS (Pierre), en holland. *van der Kun*, profess. de langue latine, de politiq. et de droit à l'univ. de Leyde, né à Flessingue en 1586, m. en 1638, possédait parfaitement les langues savantes. On a de lui plus. ouvr. de théologie, de jurisprud., de philosop. et de politiq., dont les plus remarq. sont : *Sardi venales, satyra menippea in hujus seculi homines plerosque ineptè eruditos*, etc., Leyde, 1612, in-16, réimpr. et trad. plus. fois; *de Republicâ Hebræorum*, Leyde, 1617, in-8, souv. réimp. et trad. en franç., 1705, 3 vol. in-8, avec trois continuations par Goérée; un excellent *Rec. de discours* (en latin), Leyde, 1640. Peu de temps av. sa mort il avait brûlé le MS d'un *Comm. sur Flavius Josèphe*, ouvr. dont il s'était occupé pend. toute sa vie.

CUNEGO (Dominique), graveur ital., élève de F. Ferrari, né à Vérone en 1727, m. à Rome en 1794, a laissé un grand nomb. de pièces fort remarq., gravées en manière noire et à l'eau-forte d'après Michel-Ange, Raphaël, Fano et Clérisseau. La plus recherchée et la meilleure est celle du *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange. Les portraits de la famille royale de Prusse, gravés d'après Cuningham, pendant un séjour de quatre ans à Berlin, sont aussi fort estimés et passent pour une des meilleures parties de l'iconographie moderne. — Cunégo (Aloysio), son fils aîné, m. à Livourne à la fin du 18e S., a gravé quelq. tableaux du Guerchin et du Guide, mais est resté au-dessous de la réputation du précéd.—Cunégo (Joseph), frère d'Aloysio, quitta la gravure pour entrer dans l'ordre religieux des bons-hommes. Il avait gravé quelques tableaux de F. Decapo et du Guaspre.

CUNÉGONDE (Ste), impér., épouse de Henri, duc de Bavière et success. de l'emp. Othon III, fut couronnée à Mayence l'an 1002, et sacrée à Rome par les mains de Benoît VIII douze ans après, fonda des monastères, des évêchés, des églises, déposa la couronne après la mort de son époux et passa dans un couvent les 15 dernières années de sa vie, partageant tous les travaux et les mortifications de ses compagnes. Elle m. en 1040, et fut canonisée par Innocent III, l'an 1200. Sa *vie* se trouve dans les Bollandistes.

CUNÉGONDE ou KINGE, fille de Béla IV, roi de Hongrie, petite-fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople et épouse de Boleslas, dit *le Chaste*, roi de la petite Pologne, vécut ainsi que son époux dans une continence parfaite, et se voua au service des pauvres malades. Après la mort de Boleslas en 1279, elle se retira dans un monastère à Sandecz, et y mourut en 1292. Elle a été canonisée par Alexandre VIII en 1690, et sa *vie* est insérée dans la collection des Bollandistes.

CUNHA (Tristam da), navig. portug., fut chargé par le roi Emmanuel du command. de 15 vaisseaux en 1508, et fit avec Alphonse d'Albuquerque des découvertes dans les mers du sud. Il donna son nom à quelq. îles désertes, visita Madagascar pour s'assurer que cette île ne produisait pas d'épiceries, força la république de Brava à payer des tributs au Portugal, et revint dans sa patrie avec deux vaiss. chargés d'un riche butin, fruit d'une expédit. contre le roi de Calicut. A son retour en 1515, da Cunha fut chargé de porter au pape Léon X des présens magnifiques de la part du roi Emmanuel. Il m. vers le milieu du 16e S. Ses exploits ont été célébrés par le Camoëns.—Cunha (Nuno da), fils du précéd., né en 1487, fut ministre des finances sous le règne de Jean III et gouvern. génér. des Indes. Il accrut et fortifia la puissance portugaise dans ces contrées, éleva des forts et triompha constamm. des rois voisins; mais ses serv. ne le préservèrent pas de la disgrâce de son souverain auprès duquel il avait été desservi, et il m. consumé de chagrins vers l'an 1538. Sa *vie*, en holland., a été impr. à Leyde, 1706, 2 vol. in-12.

CUNHA (D. Pedro), général des galères portugaises, sous le règne de Jean III, se distingua dans les expéditions de Tanger et d'Azamor en 1532 et 1534, combattit vaillamment dans l'Inde en 1538 avec le vice-roi dom Garcias de Noronha, et préserva les côtes du Portugal des descentes dont les Maures et Barberousse les menaçaient sans cesse. Cunha fut fait prisonnier à la bataille d'Alcantara, gagnée par Philippe II, roi d'Espagne, refusa de se soumettre au vainqueur, fut jeté dans la tour de Belem et y termina sa carrière.—Cunha (D. Rodrigo), prélat portugais, né en 1577, fils du précédent, fut successiv. évêque de Portalégre et de Porto, archev. de Braga et de Lisbonne. Il suivit les traces de son père, rejeta les offres de la cour d'Espagne, et employa toute son influence à préparer et à achever la révolut. qui rendit le trône à Jean IV en 1640. On a de lui plus. ouv. de discipline et d'hist. ecclés.; les princip. sont : *Hist. ecclesiastica de Braga*, etc., Braga, 1634-1635, 2 vol. in-fol.; *Hist. ecclesiastica de Lisboa*, Lisbonne, 1642. Il m. en 1643.

CUNHA (Joseph-Anastase da), savant mathém. portugais, né en 1742, étudia seul et apprit sans le secours d'aucun maître les langues anciennes et modernes, la philosoph., l'histoire et les belles-lettres, et obtint, en 1774, une chaire de mathém. à l'univers. de Coïmbre. Arrêté, en 1778, par un ordre secret de l'inquisition, il demeura deux ans dans des cachots, où sa santé s'affaiblit sensiblem., et il m. en 1787; il a laissé des *Princip. de mathématiques*, en portugais, Lisbonne, 1782, (composés pour le collége royal de St-George dont il était directeur), trad. en franç, Bordeaux, 1811; quelq. *opuscules mathématiq. en MSs.*; un *Rec. de poésies*, et la trad. en portugais, du *Mahomet* de Voltaire.

CUNI (Jean), habile fondeur, né à Nanci en 1561, s'adonna, comme Chaligny son maître, à la fonte de l'artillerie, et coula les canons des places de Metz, de Nanci, et d'autres villes frontières de la Lorraine; il m. vers 1640, laissant un fils qui fut comme lui un fondeur distingué.

CUNIBERT, roi Lombard, fils et success. de Pertharite, vers l'an 687, fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia; mais bientôt après, rappelé par les vœux de ses propres sujets

las de la tyrannie de l'usurpateur, Cunibert vainquit Alachis, remonta sur son trône, et y demeura tranquille possess. jusqu'à sa m., arrivée en 700. Il enrichit le clergé de nombreuses dotations et fonda plusieurs monastères.

CUNIBERT (St.), HUNEBERT ou CHUNEBERT, évêque de Cologne, ministre de Dagobert, de Sigebert et de Childéric, né dans le roy. d'Austrasie vers la fin du règne de Childebert II, assista au concile national de Reims en 625, puis gouverna le roy. d'abord avec Pépin, puis avec Grimoald, se concilia l'estime générale par sa justice et par sa piété, et m. en 664. Surius a publié une *vie de St Cunibert*, par un anonyme.

CUNICH (RAIMOND), né en 1719 à Raguse, professa les b.-lett. dans le collége romain, et à la suppression des jésuites, auxquels il appartenait, il refusa une chaire dans l'univ. de Pise pour ne pas quitter Rome, où il mourut en 1794. On a de lui: *Anthologica, sive epigrammata græca latinis versibus reddita*, Rome, 1771, in-8; une trad. en vers lat. de l'*Iliade*, ibid., 1776, in-fol.; *Epigrammatum, libri V*, Parme, 1803, in-8; plus. *Disc.* et *Poesies latines*.

CUNILIATI (FULGENCE), dominicain ital., né à Venise en 1685, fut prédic. et vic. général de son ordre, prof. de philos. et de théol. au couvent de Saint-Martin de Conegliano, et m. en 1759. Il a laissé des ouv. de piété et des traités de dévotion, dont les principaux sont: six vol. de *Vies des SS., d'après les écriv. contemp.* (en ital.), Venise, 1738; *il Catechista in pulpito*, Venise, 1761, in-4.

CUNINGHAM (EDMOND-FRANÇOIS), peintre écossais, né vers 1742, fut élevé sous le nom de *Kelso*, *Kalso* ou *Calsa*, en Italie, où son père s'était retiré après la défaite du prétendant. Cuningham étudia la peinture d'après les compositions du Corrège, du Parmesan, et des autres grands maîtres, et acquit une facilité étonnante; aussi a-t-il produit un gr. nomb. de tableaux, tous remarquables par la pureté du fini. Sa réput. ne fut point stérile, comme il n'arrive que trop souvent; elle lui valut une fortune consi., qu'il dissipa en prodigalités, passant continuellem. d'un pays dans un autre pour échapper à ses créanciers: l'Angleterre, la France, la Russie et la Prusse, l'enrichirent tour à tour; mais il mourut chargé de dettes, à Lond., en 1793. On cite comme son meilleur tableau celui qui représente *le Grand Frédéric* à une revue, accompagné du prince de Prusse, du duc d'York et des prem. généraux de son armée.

CUNITZ (MARIE), femme sav., née à Schweidnitz, en Silésie, au commencem. du 17e S., morte à Pitscher en 1664, cultiva les langues anciennes et modernes, la médec. et l'hist.; mais elle s'attacha surtout à l'étude des mathématiques et de l'astron. On a d'elle des *Tables astron.*, etc., Oëls (Silésie), 1650, in-fol., et Francfort. 1651. On trouve des détails étendus sur la vie de cette femme savante dans la *Biblioth. astron.* de Scheibel.

CUNNINGHAM (ALEXANDRE), histor. écossais, né en 1654, m. à Londres vers 1737, ministre près de la répub. de Venise sous le règne de George Ier, a comp. en latin une *Hist. de la Grande-Bretagne depuis la révolut. de 1688 jusqu'à l'avènement de George Ier*, trad. en angl. par W. Thomson, 1787, 2 vol. in 4. — Un autre personnage du même nom, et que beaucoup de traits de ressemblance autorisent à regarder comme le même, pub. à La Haye, 2 vol. in 8, 1721, une édit. d'Horace très-estimée; et une de Virgile à Edimbourg, 1742.

CUNNINGHAM (JEAN), poète irlandais, né en 1729, m. en 1773, se fit connaître de bonne heure par quelques poésies fugitives, et devint comédien ambulant. On n'a de lui qu'une pièce de théâtre int. *l'Amour dans un brouillard*, 1747, in-12. Elle a fourni à Garrick le sujet de son *Valet menteur*.

CUNNINGHAM (JACQUES), chirurgien angl. et natural. distingué, voyagea, vers la fin du 17e S., en Chine et dans l'île de Cheusan, et recueillit beaucoup de plantes nouvelles qui ont été décrites par Plukenet et Petiver, à qui il les avait envoyées. Il a laissé quelq. *Mémoires* insérés dans les *Transactions philos.*; le plus intéressant est intit. *Registre météorologique du temps durant un voyage en Chine, en 1700, et à l'île de Cheusan*: c'est un journal de ses voy. et de ses observ. Robert Brown a nommé *Cunninghammia* un nouv. genre de plantes.

CUNO (JEAN), ministre protestant, né en 1550 à Mühlhausen, en Saxe, prof. d'hébreu, est aut. d'une *Gramm. hébraïque*, en lat., Eisleben, 1590. — CUNO (Sigismond-André), m. en 1745, recteur des écoles de Schoningen, a laissé des *Discours* latins sur différens sujets, entre autres sur la réformation de Luther, sur l'art typographique et sur l'écrit.; et une *Hist. de Schoningen*, aussi en latin, Brunswick, 1728, in-4. — CUNO (Adam-Christophe-Charles), littér., né en 1725 à Laubingen, en Thuringe, m. en 1799, était recteur des écoles de Grimma. On a de lui plus. ouv. parmi lesquels on remarque des *Notices biograph. et bibliogr. sur les théolog. protestans, etc., m. dans le 18e siècle*, Leipsig, 1769, in-4, etc.

CUNO (JEAN-CHRÉTIEN), botaniste et poète allemand, né à Berlin en 1708, mort vers le milieu du 18e S., avait passé une partie de sa vie tant en Hollande qu'aux Indes occident., s'occupant d'affaires commerciales, qui lui acquirent une fortune considérable. Lorsqu'il se fut retiré des affaires, il pub. plus. ouv. en allem. parmi lesquels on distingue: *Lettres sur différens objets de morale*, Hambourg, 1766, in-8, 3e édit.; *la Messiade*, poème en douze chants, Amsterdam, 1762, in-8; et une *Ode* sur son jardin, suivie de l'énumération méthodique de toutes les plantes que Cuno y avait réunies, par Buttner, ibid., 1751, in-8. — CUNO (Cosme-Conrad) a perfectionné la fabrication des microscopes, et a pub. en allem. des *Observat.* sur cet art, etc., Augsbourg, 1734, gr. in-4. avec 16 pl.

CUNY (LOUIS-ANTOINE), jésuite franç., m. en 1755, se distingua comme prédicateur à Versailles, à Paris et à Lunéville. Il reste de lui trois *Oraisons funèbres*: celle de l'*Infante d'Espagne, dauphine de France*, 1746, in-4; de la *Reine de Pologne*, 1747, in-4; et du *Cardinal de Rohan*, 1750, in-4.

CUNYNGHAM (GUILLAUME), méd. anglais, écriv. et grav., né vers 1520, m. en 1577, est auteur d'une *Table cosmographique*, dont il a gravé les planches, 1559, in-fol.

CUOCO (VINCENT), né en 1770 à Campomarano, dans le roy. de Naples, vint chercher un asile en France contre les persécutions auxquelles se trouvèrent exposés les patriotes napolitains après la chute de la répub. en 1799. Il alla s'établir à Milan peu après la bataille de Marengo, et y pub. deux ouv. qui ont été trad. en franç. par Barrère. Rappelé dans sa patrie en 1807, il fut élevé au rang de conseiller d'état, de directeur général du trésor, et y mourut en 1823 dans un état d'aliénation mentale. On a de lui: *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, Milan, 1806, in-8; *Platone in Italia*, ibid., 1806, 3 vol. in-8; *dell' antica agricoltura degl' Italiani*, ibid., 1806, in-8, *Progetto di decreto per l'organizzazione della pubblica istruzione*, Naples, 1810, in-fol.

CUP (GUILLAUME), prof. de droit à l'univ. de Franeker, en Hollande, né en 1604, m. en 1667, a écrit en latin plus. ouv. de jurisprudence parmi lesquels on remarque: *Disputationes ad instituta imperialia*, Harderwick, 1634, in-12; *de Obligationibus*, Franeker, 1654, in-4; *Notæ ad institutiones juris*, ibid., in-4.

CUPA, comte de Zegrad, palatin de Hongrie, se mit à la tête des révoltés idolâtres qui s'oppo-

saient à l'introduction du christianisme dans son pays, sous le règne de St Etienne, fut vaincu, et périt dans la mêlée l'an 999.

CUPANI (François), religieux minime, et botaniste sicilien, né en 1657, m. à Palerme en 1711, a publ. : *Syllabus plantarum Siciliæ nuper detectarum*, Palerme, 1694, in-16. Il est auteur de l'ouvr. qu'Antoine Bonani, son élève, a publ., en se l'appropriant, sous le titre de *Panphytum siculum*, etc., ibid., 1715, in-fol.

CUPÉ (Pierre), ecclés. du diocèse de Saintes, dans le 18e S., n'est connu que comme auteur présumé d'un livre irréligieux intit. *le Ciel ouvert à tous les hommes*, qui courut en mystère, et que chacun voulait lire, mais qui fut oublié aussitôt qu'il eut été imprimé, 1768, in-8.

CUPER (Gisbert), sav. critique, né en 1644 à Hemmendem, dans le duché de Gueldre, m. en 1716, prof. d'hist. à Deventer, et membre corresp. de l'acad. des inscriptions de Paris, a laissé entre autres ouv. d'érudit. : *Observ. libri tres, in quibus multi auctorum loci explicantur*, etc., Utrecht, Elzevir, 1670, in-8, en 3 vol.; le 4e a été pub. à Deventer, 1678, in-8. *Apotheosis, seu consecratio Homeri, cum explicatione gemmæ Augustæ*, etc., Amsterdam, 1683, in-4; des *Lettres* de critique, de littérat. et d'histoire; les plus intéressantes ont été trad. en franç. par Beyer, gendre de Cuper, Amsterdam, 1743, in-4, fig. On trouve dans Niceron, et dans les *Mem.* de l'acad. des inscriptions, la liste détaillée de tous les ouvrages de Cuper. — Cuper (François) d'Amsterdam, est connu comme auteur d'une réfut. de la doctrine de Spinosa intit. *Arcana atheismi revelata*, etc., Rotterdam, 1776, in 4. — Cuper ou Cuypers (Guillaume), jésuite flamand, né en 1686, mort en 1741, a coopéré au recueil des *Acta sanctorum* des Bollandistes (juillet et août), et a écrit en latin un *Traité histor. et chronologique des patriarches de Constantinople*, Anvers, 1733, in-fol.

CUPIDON (myth.), dieu de l'amour, était, suivant l'opinion la plus commune, fils de Vénus et de Mars. On le représente tantôt comme un enfant, tantôt comme un adolescent, armé de flèches et un bandeau sur les yeux. Ses poses sont variées à l'infini : la seule collection du baron Stosch offre près de 300 gravures d'Amours dans différens groupes et dans div. attitudes. Tous les artistes anciens et modernes le représentent comme le plus beau des immortels.

CUQUET (Pierre), peintre espagnol, né en 1594, mort en 1666, orna l'église de Notre-Dame-des-Carmes, à Barcelonne, de plus. tableaux parmi lesquels on distingue celui qui représ. le *Concile d'Ephèse*.

CURADI, nom d'une famille de Florence qui a produit plusieurs artistes estimés. — Dominique, peintre et orfèvre, né en 1449, m. en 1493, surn. *Ghirlandajo*, parce qu'il aimait à représenter des guirlandes en orfévrerie, fut chargé par Sixte IV des peintures de la chapelle pontificale à Rome, et inventa un nouveau genre de mosaïque. Il était élève d'Alexis Baldunetti, et fut le maître de Michel-Ange. — Raphael, sculpt., élève de François Ferucci, se distingua dans l'art de travailler le porphyre. — Thaddée, mathém. et sculpt., surn. *il Battirolo*, élève de Baptiste Naldini, a fait des *Crucifix* que Jean de Bologne a mis au-dessus de tout ce que l'on avait dans ce genre. — L'un des fils de Thaddée, né en 1570, mort en 1661, chev. de l'ordre du Christ, fut aussi élève de Bapt. Naldini. Les églises de Florence possèdent plus. tableaux de ce peintre. Son portrait, fait par lui-même, est dans la galerie de Florence.

CURAUDAU (François-René), chimiste et pharmacien, né à Sées en 1765, mort le 25 janvier 1813, membre de plusieurs sociétés sav., s'est fait connaître par l'invention ou le perfectionnem. de différens procédés relatifs aux arts industriels. On en trouve les détails dans les *Annales de chimie*, le *Journal de physique*, le *Bulletin de pharmacie*, et dans le *Journal d'économie rurale*. On a de lui un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les recueils que nous venons de citer, et un *Traité sur le blanchissage à la vapeur*, Paris, 1806.

CURCELLÆUS (Etienne), Arménien, savant théol., né à Genève en 1586, m. en 1658 à Amsterdam, a donné une édition du *Nouveau Testam.* en grec, avec des variantes.

CURCHEMOIS (Jean de), n'est connu que comme aut. d'un ancien roman de chevalerie int. : *Faits et gestes de chevalier Guérin, surnommé Meschin*, etc., en huit livres, Lyon, 1530.

CUREAU. V. Chambre (Cureau de La).

CUREL (Nic.-Fr.), ingén. et profess. à l'école milit. de Paris, né au commencement du 18e S. à Gondrecourt (Meuse), a laissé : *Essai sur la perspective linéaire et sur les ombres*, 1776, in-8; *Mémoire pour servir à l'Histoire du maréchal de Vauban*, 1786, in-8.

CURÈTES, habitans de l'île de Crète, dont l'origine est fort ancienne et la généalogie fabuleuse suivant Apollodore, Lactance, Diodore, Strabon, Pausanias, etc., étaient prêtres de Cybèle. Ils défrichèrent les prem. l'île de Crète, civilisèrent les habitans, et leur donnèrent des rites et des pompes sacrées. Le président des Brosses les assimile aux druides des Celtes, aux saliens des Sabins, aux sorciers ou jongleurs de Laponie, de Nigritie, de l'Amérique, de la Sibérie et du Kamtchatka. Les Curètes étaient regardés comme des divinités subalternes. On leur consacrait des temples, et on jurait en leur nom l'observation des traités.

CUREUS (Joachim), médec. allemand, né en 1532, à Freystadt en Silésie, m. en 1573 médecin physicien de la république de Glogaw, a laissé plus. ouv. historiques, médic. et théologiq., entre autres une excellente histoire de la Silesie intit. : *Annales Silesiæ*, *etc.*, Wittemberg, 1571, et Francfort, 1585, in-fol. Sa *vie*, écrite par Jean Fernarius, a été pub. sous le titre suivant : *Narratio historica de vitâ et morte Joachimi Curæi*, Lignitz, 1601, in-4.

CURIACES, nom de trois frères de la ville d'Albe, qui combattirent pour leur patrie contre trois frères Romains (les Horaces). Ils furent vaincus et tués tous trois.

CURICHE (Reinold), secrétaire de la ville de Dantzig, né en 1610, m. en 1688, est aut. de quelq. traités ou comment. juridico-politiques sur les *privileges*, Dantzig, 1652, sur le *droit maritime anséatique*, 1666; sur les *fonctions des secretaires*, et d'une *Hist.* ou *Descript. de Dantzig*, en allem., fort estimée, Amsterdam, 1687-1688, in-fol.

CURIEL (Jean-Alphonse), chanoine de Burgos, fut profess. de théolog. à Salamanque, et m. en 1609. Il a laissé quelq. ouvr. théologiq., entre autres *Controversiæ in diversa loca sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol. Il légua sa biblioth. aux bénédictins.

CURIIS (Jean A), dont le vrai nom était *van Hæfen*, né à Dantzig en 1483, s'attacha aux rois de Pologne, et plus particulièrement à Sigismond III, fut chargé de plus. ambassades, et nommé évêque de Culm et de Warmie, où il m. en 1548. On lui doit plus. poëmes latins, fruits de ses loisirs, entre autres : *Poema de perfectione Sigismundi; de Victoriâ Sigismundi contra vayvodam Muldaviæ*. Ses poésies latines (*Poemata et hymni*), furent impr. à Varsovie en 1764, 1 vol. in-8.

CURION, orateur romain, qui mettait un haut prix à son talent, osa appeler César, dans une harangue, *l'homme de toutes les femmes et la femme de tous les hommes*.

CURION (Caius Scribonius), sénateur romain,

se livra jeune encore à la débauche ; mais, rappelé à une vie plus réglée par les conseils de Cicéron, qui l'engagea dans les intérêts de la républ., il se mit à la tête de la jeune noblesse pour résister aux triumvirs César, Pompée et Crassus. Il obtint dès-lors beaucoup de popularité, et fut nommé questeur pour l'Asie. Élu tribun du peuple en 702, il se déclara pour César qui avait payé ses dettes ; combattit, à la tête de 4 légions, Caton, le jeune, qu'il chassa de Sicile ; mais, battu ensuite par Sabura, lieuten. de Juba, il ne voulut point survivre à sa défaite, et se jeta au milieu des ennemis, où il périt les armes à la main (l'an de Rome 706).

CURION (Jacques), médec. saxon, né en 1497, à Hof, dans le Voigtland, s'adonna spécialement à l'étude de la physique et de la médecine, qu'il professa à Ingolstadt et à Heidelberg, où il m. en 1572, laissant deux ouvr. très-bizarres, infectés des doctrines de Paracelse : *Hermotimus, etc.*, Bâle, 1570, in-4 ; et *Hippocratis Coi.... de naturæ, temporum anni, et aeris irregularium constitutionum propriis, hominisque omnium ætatum morbis, theoria*, etc., Francfort, 1596, in-8.

CURION (Jean), médec.-physic., professeur à Erfurt, né à Rhemberg, dans l'électorat de Cologne, m. en 1561, est aut. d'un ouvr. intit. : *de Francorum rebus et origine*, Bâle, 1557, in-fol. ; et le *Comment. sur l'école de Salerne*, insérés dans la *Schola Salernitana* de Moreau.

CURION (Coelius Secundus), théolog. luthérien, né en 1503, à San-Chirico en Piémont, essuya, de la part du saint-office, les plus vives persécutions, pour avoir confondu, dans une thèse publique, un dominicain de Casal, lieu de sa résidence après différ. voy. Parvenu à s'échapper des prisons pontific., il se réfugia successiv. à Salo, à Pavie, à Venise, à Ferrare, à Lucques et en Suisse, et professa les belles-lettres à Bâle, depuis 1547 jusqu'à sa m. en 1569. Curion a pub. un très-grand nombre d'ouvr. de controv. dont nous ne citerons que quelques-uns : *de Amplitudine beati regni Dei dialogi, sive libri duo*, 1554, in-8 ; *Vita et doctrina Davidis Georgii, hæresiarchæ*, Bâle, 1559, in-4 ; *Pasquilli extatici de rebus partim superis partim inter homines in christianâ religione passim hodiè controversis, cum Morphorio colloquium*, in-8, sans date : la 2e édit. est de Genève, 1544 : ce livre a été plus. fois réimpr. : c'est le plus curieux des écrits de Curion ; il a été traduit en allem., 1543, in-8, en holland., 1665, in-12, et en franç. sous le tit. de *Visions de Pasquille*, 1547, in-8. La *Vie de Curion*, en lat., par Jean-Nicolas Stupano, Bâle, 1570, in-4, se trouve dans les *Amœnitates* de Schelhorn. — Curion (Cœlius-Horace), fils du précédent, né à Casal en 1534, m. en 1564, profess. de médecine à Pise, a trad. en latin le discours de Marsile Andreasi sous ce titre : *de Amplitudine misericordiæ Dei*, Bâle, 1550, in-8.—Curion (Cœlius-Augustin), professeur d'éloquence à Bâle, né à Salo en 1538, m. en 1567, est aut. de deux livres d'*Hiéroglyphiques*, imp. avec ceux de Pierre Valerianus ; d'une *Hist. de Sarrazins*, en lat., jusqu'à l'an 1300, Bâle, 1567, in-fol.—Curion (Angélique), sœur des précéd., née à Lausanne en 1543, morte en 1564, était versée dans les littératures latine, allemande, franç. et italienne. On trouve trois de ses lettres dans le tom. 14 des *Amœnitates* de Schelhorn.

ÇURITA. V. Zurita.

CURIUS DENTATUS (M.), Romain célèbre par son courage et sa frugalité, fut trois fois consul, battit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et repoussa Pyrrhus, roi d'Épire, 273 av. J.-C. Après ses triomphes, il se retira à la campagne, et y vécut dans la plus grande simplicité. Les ambassad. des Samnites étant venus l'y trouver, et lui ayant offert de grandes richesses pour le mettre dans leurs intérêts, il leur répondit que, quand on savait se contenter de peu, on n'avait pas besoin d'or, mais que l'on commandait à ceux qui en avaient.

CURIUS-FORTUNATIANUS, rhét. du 3e S., a écrit la *vie* de Maxime et de Pupien, et d'autres ouvr. que l'on retrouve dans les *Rhetores antiqui*, Alde, 1523, in-fol., Paris, 1599, in-4.

CURL (Edmond), libraire anglais du 18e S., acquit une triste célébrité, par des brochures obscènes et immorales, et de mauvaises notes qu'il ajoutait à de bons ouvr. C'est ainsi qu'il a souillé l'*Archæologia* du docteur Burnet. Ayant publié deux écrits scandaleux, dont l'un était int. *la None en chemise* (*the Nun in her smock*), Curl fut mis au pilori, eut les oreilles coupées et m. en 1748. Son nom figure dans la *Dunciade* de Pope.

CURNE (La). V. Ste-Palaye.

CUROPALATE, historien. V. Scylitzes.

CURRADI. V. Curadi.

CURRIE ou CURRY (Jacques), médec. écossais, né en 1756, à Kirkpatrick-Fleming, dans la province de Dumfries, acquit une grande réputat. en constatant l'utilité des effusions d'eau froide, et en déterminant les cas où on devait y avoir recours. Currie joignit la culture des lettres à la prat. de son art, et s'appliqua même à la politique. Il m. en 1805, à Sidmouth, au Devonshire. On a de lui, entre autres écrits : *Résultats des effets médicaux produits par l'eau froide*, etc., Liverpool, 1797-1798, in-8, et une *Lettre politique et commerc. à Guillaume Pitt*.

CURSAY (Jean-Marie-Jos. THOMASSIEU de), sous-diacre, chanoine honoraire d'Appoigny, né en 1705 à Paris, où il m. en 1781, a pub. : *l'Homonymie dans les pièces de théâtre*, 1766, in-8 ; *Mém. sur les savans de la famille de Terrasson*, Trevoux (Paris), 1761, in-12 ; *le Sable et l'Emanché, memorial raisonné pour les traités du blason*, 1770, in-8 ; *Anecdotes sur les citoyens vertueux de la ville d'Angers*, 1772, in-4, etc. On trouve des détails sur sa famille et sur lui-même dans sa broch. int. : *Anecdote sur le discernem.... et la libéral. de Louis XIV pour les sav.*, 1761, in-12.

CURSIUS (Pierre), prêtre, docteur en théolog., né à Carpineto, au 15e S., professa la rhétorique à Rome, où il pub., en 1535, in-4, et dédia au pape Paul III, une *Defensio pro Italiâ*, contre Erasme, qui se justifia, et désavoua les intentions que lui prêtait son adversaire. On a encore de Cursius des poésies latines, entre autres : *ad Humani generis Servatorem, in urbis Romæ excidio, deploratio*, Paris, 1528, in-8 ; *Lacrymæ in cæde Nicol. Cursii, uiri Germanici*, Rome, 1519, etc. — Cursius (Pierre), qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., fut premier évêque de Bruges, sa patrie, et m. en 1567. Il y a une lettre de lui à Erasme dans le tom. 3 des *Œuvres* de ce sav., part. II, col. 1705, de l'édit. de Leyde, 1703. Son nom flam. est *van Corte*.

CURSON, CURTON ou CORÇON (Robert), cardinal anglais au 13e S., m. à Damiette en 1218, légat du pape en Orient, passe pour aut. de *Summa theologiæ ; Lecturæ solemnes ; an Origenes salvus sit ?* etc.

CURTENBOSCH (Jean de), né à Gand vers le commencem. du 16e S., m. à Rome en 1550, avait assisté aux premières sessions du concile de Trente, et en écrivit une *Relation* qui se trouve dans l'*Amplissima collectio* de D. Martenne et Durand.

CURTI (Jérome), dit *il Dentone*, peintre ital., m. à Bologne au commencem. du 17e S., fut élève de Spada et Baglioni, et acquit la réputation du meilleur quadratoriste de son temps. Nous ne connaissons aucune de ses composit.—Curti (Franç.), peintre et grav., né à Bologne en 1603, mort vers la fin du 17e S., grava au burin à la manière de Chérubin Albert, dont il a souvent la netteté. Il a fait une suite de 16 portraits fort estimés. — Curti (Bernard), graveur, parent et contempor. du précédent, a gravé, entre autres portraits, celui de

Louis Carrache. — Curti (François), graveur au burin, né à Parme en 1624, a laissé plus. morceaux d'après les grands maîtres ital., et a gravé les *Principes du dessin*, d'après le Guerchin, et le *Mariage de Ste Catherine*, d'après Denis Calvaert, etc.

CURTI (Pierre), jésuite, né à Rome en 1711, professa l'hébreu au collége romain, et fut regardé comme un des plus profonds et des plus subtils métaphysiciens de son temps. Il m. en 1762, laissant plus. dissertat. curieuses, telles que *Christus sacerdos*, Rome, 1751; *Sol stans*, Rome, 1754; *Sol retrogradus*, Rome, 1756.—Un autre Curti (Camille), avocat napolitain, originaire della Cava, président de la chambre royale et profess. de droit dans l'univers. de Naples, vivait au 16e S. On a de lui plus ouvrages dont le plus remarquable a pour tit. : *Diversorii juris feudalis.*

CURTIS (Charles), né à Bruges en 1704, m. en 1752, a pub. en flamand les *Annales* de cette ville, 2 vol. in-8. Cet ouvr. se fait remarquer par l'exactitude des faits et les recherches de l'auteur.

CURTIS (Guillaume), botaniste et pharmacien de Londres, né à Alton dans le Hampshire, m. à Brompton en 1799, à 53 ans, a écrit plus. ouvr. sur diverses parties de la botanique et de l'histoire naturelle des insectes. Nous citerons comme les plus remarquables : *Instructions for collecting and preserving insects*, Londres, 1771, in-8; *Flora Londinensis*, etc., 1777, 2 vol. in-fol. avec 420 pl.; *Observ. prat. sur les graminées de la Gr.-Bretagne* (en anglais), 1790, in-8; 3e édit., 1798, in-8; *des Leçons de botanique*, Londres, 1804, etc.

CURTIUS (Metius), Sabin, se signala, après l'enlèvement des Sabines, dans la guerre contre les Romains, au camp desquels il pénétra. Blessé dangereusement et poursuivi par Romulus, il se jeta dans un marais formé par les débordem. du Tibre, et parvint à s'en dégager. Cet endroit, quoique desséché, fut appelé depuis *Lacus Curtius.* — Curtius (Marcus), Romain, d'une famille patricienne, se dévoua pour sa patrie, l'an 392 de Rome, en se précipitant dans un gouffre qui s'était ouvert au milieu de la place publique. Le peuple y jeta après lui des fleurs, des fruits (et des décombres, suivant quelques historiens) : l'abîme disparut.

CURTIUS. V. Corte, Corti, Cursius, Curtz et Quinte-Curce.

CURTIUS (Franç.) ou *l'Ancien*, fut professeur à Pavie, et mourut en 1495, laissant des *conseils* et quelq. *tr.* sur diverses matieres de jurisprud. — Curtius (François), dit *le Jeune*, neveu et fils adoptif du précéd., professa le droit à Pavie et à Mantoue, et fut admis aux conseils de François Ier; fait prisonnier après la bataille de Pavie, il fut maltraité par les Impér., et n'obtint sa liberté qu'avec une forte rançon. On a de lui un traité *de Feudis*, et des *Consilia* très-estim. M. en 1533. — Curtius (Jacques), de Bruges, occupa en Flandre des emplois honorables vers 1550, et traduisit en latin la paraphrase grecq. de Théophile sur les *Institutes* de Justinien, Anvers, 1546.

CURTIUS (Lancinus), poète, né à Milan, m. en 1511, a laissé un grand nombre de poésies lat., dont le style est lourd et obscur. Il se vantait d'avoir composé plus de 60,000 vers sur toutes sortes de mètres tels que vers rétrogrades, acrostiches et d'autres rhythmes très-bizarres. On a de lui : *Meditatio in hebdomadam olivarum*, Milan, 1508, in-4; *Sylvarum lib. X*; et *Epigrammatum decades duæ*, Milan, 1521, in-fol. Quelq.-unes de ses épigrammes sont assez piquantes.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, né à Bruxelles, m. en 1638, fut profess. de théol. dans les Pays-Bas et en Autriche, provincial et définiteur général de son ordre. Il a laissé : *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia*, etc., Anvers, 1736, in-4, fig.; et une *Dissert.* (ibid., 1654) où il discute si J.-C. a été crucifié avec 3 ou bien 4 clous, et se décide pour le dernier nombre.

CURTIUS (Michel-Conrad), historien allem., né en 1724 dans le duché de Meklenbourg, mort en 1802, professa l'hist. à Marbourg, et devint historien du pays de Hesse. Il a fait beaucoup d'ouvr.; les plus est. sont : *Comment. de senatu romano, sub imper., etc.*, Halle, 1768, in-8; Genève, 1769, in-4; *Poétique d'Aristote*, avec des notes, Hanovre, 1753, in-8; *Hist. et statist. de Hesse*, Marbourg, 1793, in-8, etc.

CURTZ (Albert), en latin *Curtius*, jésuite, né en 1600 à Munich, où il m. en 1671, a laissé plus. ouvr. historiq. et astronom. dont les princip. sont : *Novum cœli systema*, Dillingen, 1626, in-4; *Problema Austriacum*, Munich, 1655; *Amussis Ferdinandea, sive problema architecturæ militaris*, Munich, 1651, in-fol.; *Sylloge Ferdinandea, sive collectanea historiæ cœlestis è commentariis Tychonis-Brahe ab anno* 1582-1601, Vienne, 1657, et Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol., etc. Curtz avait traduit de l'allem. en latin, *la Conjuration d'Albert, duc de Friedland*, Vienne, 1635; mais sur le reproche qu'on lui fit de l'ingratitude avec laquelle il attaquait un prince que l'ordre des jés. honorait comme un de ses premiers bienfaiteurs, il fit arrêter et brûler tous les exempl. de son écrit qui n'étaient pas encore distribués : ce qui a rendu l'ouv. extrêmement rare.

CUSA (Nicolas de), card., fils d'un pêcheur nommé Jean Crebs, né en 1401 à Cusa sur la Moselle, acquit une profonde connaissance de l'hébreu, du grec, de la philos., de la théol. et des mathémat., assista en 1431, comme archidiacre de Liége, au concile de Bâle, et s'y montra un des plus ardens défenseurs de l'infaillibilité de l'église universelle. Eugène IV, Nicolas V et Pie II l'employèrent dans des légations importantes auprès des cours étrangères. Nicolas V le nomma cardinal en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Cusa ayant voulu introduire la réforme dans un couvent de son diocèse, fut emprisonné par ordre de Sigismond III, ne recouvra sa liberté qu'après une longue détention, et se retira à Todi où il m. en 1464. On a de lui plus. *Tr. théolog.* et des ouv. de controver. recueillis en 3 vol. in-fol., Bâle, 1565. Sa *vie* a été écrite par le P. Hartzheim, jésuite, Trèves, 1730, in-8.

CUSANO (Blaise), profess. de jurisprudence à l'univers. de Naples au 17e S., est aut. de quelques *poésies sacrées* et autres peu connues.

CUSHING (Thomas), né en 1725 aux Etats-Unis d'Amérique, m. en 1788, lieutenant-gouverneur de Massachusetts, eut une part considérable à l'établissement de la constitut. fédérale. — Un autre Cushing (Jacob), pasteur à Waltham au Massachusetts pendant 56 années, mort en 1809, a laissé plus. *Discours* et des *Sermons.*

CUSHMAN (Robert), un des fondateurs de la colonie de Plymouth (Amér. du Nord), a laissé : *Discours sur le péché et les dangers de l'amour-propre*, Plymouth, 1785, avec un appendice sur la *vie* de Cushman, par Jean Davis.

CUSPINIEN (Jean), en allem. *Spiesshammer*, médecin, né en 1473 à Schweinfurt en Franconie, méd. et conseiller intime de l'empereur Maximilien Ier, qui le chargea de diverses négociat., garde de la biblioth. impériale, m. en 1529, a écrit entre autres ouvr. : *De Cæsaribus atque imperat. à Julio Cæsare ad Maximilianum primum comment.*, Strasbourg, 1540, in-fol.; *Austria, sive comment. de rebus Austriæ*, etc., Bâle, 1553, in-fol.; *De Turcarum moribus et origine*, Anvers, 1541, in-8; Leyde, 1654, in-12.

CUSSAY (N...), commandant du château d'Angers, m. en 1579, est du petit nombre des gouverneurs qui refusèrent de verser le sang des cal-

vinistes le jour de la St-Barthélemy. Il répondit au duc de Guise qu'il ne souillerait pas cinquante ans d'une vie sans tache par les plus lâches assassinats.

CUSSON (Jean), d'abord avocat, puis imprimeur à Paris en 1659, a traduit et publié *l'Imitation de J.-C.*, 1673, et rangé les *Mémoires de Nevers* dans l'ordre où on les voit aujourd'hui.

CUSSON (J.-B.), imprimeur, né à Paris en 1663, alla s'établir en 1706 à Nancy, où il publia, entre autres ouvr. de sa composition, *Agathon et Tryphine*, Nancy, 1711, in-12. On lui doit aussi des édit. de plusieurs bons livres, dont il soignait lui-même la correction. Mort en 1732.

CUSSON (Pierre), médecin et botaniste, né à Montpellier en 1727, professa les bell.-lettres et les mathémat. à Toulouse, au Puy et à Béziers, chez les jésuites, qu'il quitta bientôt pour se faire méd. Il fut envoyé comme botaniste en Espagne et dans les îles de Majorque et de Minorque, d'où il rapporta une nombreuse collection de plantes. Ayant contracté un embonpoint extraordinaire dans ses voyages, il ne put herboriser davantage, et s'adonna à la pratique de la méd. à Sauve, et ensuite à Montpellier. Il m. en 1783. On lui doit des *Thèses médicales*, et un art. *sur les maladies de prem. classe*, inséré dans la *Nosologie* de Sauvages. Un nouveau genre de plantes a été nommé *Cussonia*, par Linnée le fils, en l'honneur de Cusson.

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), lieut.-gén. des armées franç., né à Metz en 1740, d'une anc. fam. de Lorraine, fut créé sous-lieuten. dès l'âge de 7 ans, et devint successiv. enseigne, lieutenant, capitaine, puis colonel (à 22 ans) après la guerre dite de 7 ans, dans laquelle il se distingua au point d'être cité par le grand Frédéric dans les *Mem.* que ce prince a laissés. A l'époque de la guerre de l'indépendance en Amérique, Custine échangea le régiment de dragons qu'il commandait contre un régiment d'infanterie destiné à faire partie de l'armée que le gouvern. franç. envoyait au secours des Anglo-Américains. Sa belle conduite dans cette expédition lui valut, à son retour en France, le grade de maréchal-de-camp et le gouvernement de Toulon. En 1789, il fut nommé député de la noblesse de Lorraine aux états-généraux, s'y montra tout d'abord partisan des idées de la révolution, et ses opinions ne se démentirent point pendant toute la durée de l'assemblée nationale. Appelé, en 1792, au commandement de l'armée du Rhin, il obtint quelques succès sur les troupes des puissances alliées, se rendit maître de Spire, Worms, Mayence, passa le Rhin, et entra dans Francfort; mais bientôt repoussé par les Prussiens, il rentra dans Mayence, se porta ensuite sur les bords de la Nahe, y fut attaqué par l'armée prussienne, et se retira derrière les lignes de Weissembourg, laissant ainsi la place de Mayence à ses propres forces. Il réussit à s'excuser de cette retraite auprès de la convention nationale, et fut appelé quelque temps après au commandement de l'armée du Nord. Il était à peine arrivé à ce nouveau poste lorsqu'il reçut du conseil exécutif l'ordre de se rendre à Paris, où, par suite d'un décret d'accusation provoqué par le comité de salut pub., (sur le motif d'avoir livré sans défense la place de Mayence avec l'artillerie de celles de Landau et de Strasbourg), il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et conduit au supplice, le 28 août 1793. Custine était bon officier de cavalerie, mais général très-médiocre. On lui a reproché son intempérance, et il paraît que les excès du vin, auxquels il se livrait, lui ont fait commettre des fautes qui ont été jugées comme des crimes. On a des *Mém. du général Custine, rédigés par un de ses aides-de-camp*, Hambourg et Francfort (Paris), 1794, 2 vol. in-12; nouv. édit. pub. par Ladvocat, Paris, 1824, in-8. Le gén. Baraguey d'Hilliers passe pour l'auteur de ces Mém. (*v.* le *Dictionn. des Anonymes* par M. Barbier, nº 22,956). — Custine (Renaud-Philippe), fils du précédent, suivit d'abord la carrière diplomatique, et fut chargé de plus. missions délicates; il devint ensuite aide-de-camp de son père aux armées du Rhin et du Nord, et l'accompagna à Paris. Les liaisons du jeune Custine avec Condorcet et les députés de la Gironde, la chaleur de ses démarches pendant le procès de son père, le firent traduire au tribunal révolutionn. qui le condamna à mort, le 3 janv. 1794.

CUSTIS (Charles), magist., né à Bruges en 1704, m. en 1752, est aut. des *Annales de la ville de Bruges* (en flamand), 3 vol. in-8.

CUSTOS (Dominique), grav. flam., né à Anvers en 1560, m. à Augsbourg en 1612, a laissé un œuvre considérable en quatre recueils, dont le plus import. a pour titre : *Atrium heroicum, Cæsarum, regum, aliorumque summatum ac principum...., Imagin. 72 illust.*, Vienne, 1600, in-fol. en 4 parties. — Le père de D. Custos, surnom. *Batteus*, était peintre et poète; mais ses compositions en ces deux genres sont oubliées ou inconnues.

CUTELLO (Mario), jurisc. ital., m. à Naples en 1654, a laissé plus. ouvr. de jurisprudence dont les plus remarq. sont un *Traité des donations*, en latin, 2 vol. in-4; et un comment. dans la même langue sur les *Lois de Sicile*, 2 vol. in-4.

CUTBERT (St), né dans le nord de l'Ecosse, m. en 686, baptisa Egbert, roi de Northumberland, fut évêque de cet état, et revint ensuite en Ecosse fonder le monastère de l'Indisfarn ou l'île Sainte, près Berwick.

CUTHENUS (Martin), syndic de la ville de Prague, mort en 1564, a pub. l'*Hist. de Bohême*, par Æneas Sylvius, avec des notes latines, Prague, 1585; *la Chronique de Bohême* jusqu'à 1539, etc.

CUTLER (Timothée), ministre de Stratford (état de Connecticut dans l'Amérique du Nord), recteur de l'église du Christ à Boston, a laissé un *Sermon sur la mort de Th. Greaves*, 1757, etc.

CUTTS (John), général angl., né à Matching, comté d'Essex, servait en 1705 comme lieutenant-général en Irlande, et mourut deux ans après. On a de lui quelq. *Poesies fugitives* imp. en 1687.

CUVELIER (Jehan), poète franç. de Picardie, mort en 1384, a mis en vers la *Vie de Bertrand Duguesclin*; elle se trouve dans les MSs. de la bibliothèque du Roi (nºs 7224 et 8418).

CUVELIER DE CUVERVILLE (N.), contre-amiral français, né vers 1739, m. à Quintin, côtes du Nord, à 80 ans, se distingua dans les Indes sous les ordres du bailli de Suffren qui l'appelait *son Fidèle*.

CUVELIER DE TRIE (Jean-Guill.-Aug.), aut. dramat., né en 1766 à Boulogne-sur-Mer, fut d'abord avocat dans cette ville, entra ensuite dans l'administ., puis, s'étant attaché au service du prem. consul en qualité de hussard, il devint successivement capit. de prem. classe, commandant des guides-interprètes. Obligé par des raisons de santé de renoncer au métier des armes après les prem. campagnes de Prusse et de Pologne, il se lança dans la carrière dramatique, et le genre de son talent, non moins que sa prodigieuse fécondité, lui fit donner la qualification ironique, mais fort expressive, de *Corneille du boulevart*. Cuvelier m. le 25 mai 1824. M. Mahul, dans son *Annuaire nécrologique* de 1824, a donné une liste fort détaillée des diverses pièces de cet aut., au nombre de 110; elles se composent de coméd., drames, prologues, pantomimes, mimodrames, ballets, etc., représ. pour la plup. au Cirque-Olympique, et qui obtinrent beaucoup de succès. Il a eu pour collab. dans quelques-unes de ses product., MM. Bouilly, Hapdé, Villers, Franconi fils, Léopold, Coffin-Rosny, Morange, Caron, Etienne Arago et Deverges. Toutes ces pièces ont été impr. à Paris de

1793 à 1824 : plus. ont eu l'honneur de la réimp.

CUYCK (JEAN van), en latin *Cuyckius* et *Cauchius*, né à Utrecht, mort en 1566, est aut. des *Remarques sur les offices de Cicéron*, Anvers, 1568; et d'une édit. de *Cornelius-Nepos*, Utrecht, 1542, in-8. — CUYCK (Ant. van), son fils, se voua à l'éducation de la jeunesse, et pub. une *Grammaire latine et franç.*, Anvers, 1566, in-8. — CUYCK (Timannus van), jurisconsulte et fils du précéd., mort en 1626, a laissé des remarq. sur les *Responsa juris* d'Aymon Cravetta.

CUYCK (HENRI van), évêque de Ruremonde, m. en 1609, a laissé : *Orationes panegyricæ VII*, Anvers, 1575, in-8; *Speculum concubinariorum sacerdotum, monachorum, clericorum*, Cologne, 1599, in-4, et Louvain, 1601, in-8, etc.

CUYP ou KUYP (ALBERT), peintre flamand, né à Dordrecht en 1606, élève de Jacques Gerrits Cuyp, son père, s'adonna au paysage, et acquit un talent très-distingué dans ce genre. Le musée royal possède six tableaux de Cuyp.

CUYPER. V. CUPER (Guillaume).

CUZEY (MARIE-CATH.-ADEL DE BEFFROY, veuve du baron de), née en 1761 à Laon, morte en 1818, à Bourguignon sous Montbavin en Picardie, est auteur de deux romans : *Le muet ou les Aventures du comte de Lorestan*, Paris, 1811, 3 vol. in-12, et *Damurisse, ou le Bienfaiteur inconnu*, 4 vol. in-12; elle a en outre fourni divers articles pour les *Lunes du cousin Jacques*, ouv. de son frère Beffroy de Rigny (*v.* ce nom).

CYAXARE, roi des Mèdes et des Perses, monta sur le trône en 634 av. J.-C. Après avoir combattu les Scythes, qui avaient fait une irruption dans ses états, il porta la guerre à Alyatte, roi de Lydie, et conquit une partie de son royaume, jusqu'au fleuve Halys. Il régna 40 ans, et m. l'an 585 avant J.-C. — Xénophon parle d'un autre CYAXARE, fils d'Astyage et petit-fils de celui dont nous venons de parler, et qui aurait régné depuis 559 jusqu'à 536 av. J.-C.; mais les autres historiens ne font point mention de ce prince.

CYBBER. V. CIBBER.

CYBÈLE (myth.), fille du Ciel et de la Terre, femme de Saturne et mère des dieux, était principalement honorée comme déesse de la terre, dont ses attributs sont les symboles : on la représentait pleine d'embonpoint et de fraîcheur, la tête surmontée d'une tour, le corps drapé d'un vêtement vert parsemé de fleurs, et ayant à la main un disque et un trousseau de clefs : elle est majestueusement assise sur un char traîné par des lions, ou bien des animaux sauvages l'environnent. Les mystères de Cybèle étaient célébrés avec beaucoup de pompe : ses prêtres les plus dévoués se faisaient eunuques, ou se déchiraient le corps en faisant mille contorsions obscènes. Son culte fut inconnu à Rome jusqu'au temps d'Annibal; c'est alors qu'on y amena de Phrygie une pierre qu'on disait être la mère des dieux, et qui fut placée dans le temple de la Victoire sur le mont Palatin, comme gage de la stabilité de l'empire. Les figures cubiques à six faces étaient consacrées à Cybèle, que les poètes nomment encore *Ops*, *Rhée*, *Vesta*, *Dindymène*, *Bérécynthe*, *La Bonne déesse*, et la *Mère des dieux*.

CYBO (ARANO, ARRONE ou AARON), originaire de Grèce, né en 1377 à l'île de Rhodes, descendait de ce Lambert Cybo qui reprit sur les Sarasins les îles de Capraia et de Gorgone; il gouverna la républ. de Gênes, et conduisit un convoi important à René d'Anjou, qui le nomma vice-roi de Naples. Cette ville ayant été surprise en 1442 par Alphonse d'Aragon, Arano fit des prodiges de valeur et fut fait prisonnier par Alphonse, qui lui rendit la liberté sans rançon. Gênes ayant changé de parti, Cybo obtint d'abord une trève, puis la paix en 1443, et fut mis à la tête des affaires du pape Calixte III, qui le créa patrice et préfet de Rome. Il m. à Capoue en 1457, laissant un fils depuis pape sous le nom d'Innocent VIII. — CYBO (Innocent), cardinal, arrière-petit-fils du précédent, et fils de François comte de Ferentillo, capit.-gén. de l'église, et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent Ier, le Magnifique, fut comblé des faveurs de Léon X. Il rendit à l'Eglise des services importans pendant la captiv. de Clément VII, contribua par son courage et surtout par sa constance, à rendre le souv. pontife à la liberté, apaisa l'insurrection du peuple après l'assassinat d'Alexandre de Médicis à Florence, et refusa la souveraineté qu'on lui offrait au préjudice de la famille de Médicis. Il m. en 1550. — CYBO (Catherine), duchesse de Camerino, sœur du précéd., m. en 1557, avait étudié l'hébreu, le grec, le latin, la philos. et la théol. fut mariée par Léon X, son oncle, à Vareno, duc de Camerino, dont elle n'eut qu'une fille, qu'elle maria à Gui d'Ubaldo, duc d'Urbin, et m. en 1557. — CYBO-MALASPINA (Alberic Ier), né à Gênes en 1527, fils de Laurent Cybo, de la famille des précédens, s'attacha à la maison d'Autriche, pour laquelle il se dévoua à la bataille de Saint-Quentin en 1557. Lieut.-gén. du St-siége dans la guerre de Sienne, chambellan de Philippe II, roi d'Espagne, il fut créé en 1568, prince de l'empire et de Massa. Après avoir acquis, en 1569, le duché d'Aiello, dans l'Abruzze ultérieure et, en 1609, la baronnie de Padula, diocèse de Bénévent, il m. à Massa en 1623, à 96 ans, laissant deux fils, Alderan Cybo, marquis de Massa, mort en 1606, et Ferdinand Cybo, marquis d'Aiello, mort en 1595. — CYBO-MALASPINA (Alberic II), fils du prince Charles et de Brigitte Spinola et petit-fils du précéd., mort en 1690, succéda aux états de son père en 1602. L'empereur Léopod érigea en sa faveur la principauté de Massa en duché de l'empire (1660), et le marquisat de Carrara en principauté. Alberic II laissa une nombreuse postérité. Il avait un frère nommé Alderan, né en 1613, cardinal, majordome du sacré palais, et ministre secrétaire d'état sous Innocent XI, qui m. en 1700, doyen des cardinaux. — CYBO-MALASPINA (Marie-Thérèse), duchesse de Massa, Carrara et de Modène, né en 1725, fille d'Alderan Cybo-Malaspina, prince et 4e duc de Massa-Carrara, fut mariée, en 1741, à Hercule-Renaud d'Este, prince héréditaire de Modène. Elle se sépara de son époux en 1770, se retira à Reggio, où elle m. en 1790, après s'y être fait chérir par la douceur et la bonté de son caractère. Elle n'a laissé qu'une fille, Marie-Richarde-Béatrix, né en 1750, et mariée en 1771 à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouvern. de la Lombardie autrichienne. — On connaît encore un autre personnage de cette famille, Cybo, dit Le Moine, m. à Gênes en 1408, qui a laissé plusieurs MSs. ornés de miniatures de sa main.

CYCLOPES (myth.), forgerons de Vulcain, sous les ordres duquel ils fabriquaient nuit et jour les foudres de Jupiter dans les cavernes de l'Etna, étaient fils du Ciel et de la Terre, ou selon d'autres de Neptune ou d'Amphitrite. Ces géans monstrueux n'avaient qu'un œil, de forme ronde, percé au milieu du front; ils furent tués à coups de flèche par Apollon, qui vengea sur eux la mort d'Esculape, son fils, foudroyé par Jupiter. Les principaux Cyclopes étaient Brontès, Stéropès, Pyracmon et Polyphème.

CYDIAS, peintre grec, né à Cythnos, une des Cyclades, a vécu dans le 4e S. avant J.-C. On cite de lui un tableau représentant le *Départ des Argonautes pour la Colchide*, acheté 144 mille sesterces par l'orateur Hortensius.

CYGNE (MARTIN du), jés., né en 1619, m. en 1669, fut profess. de rhétoriq., et préfet du collége de St-Omer. On a de lui : *Explanatio rhetoricæ*, Liége, 1659, St-Omer, 1666, in-12 (sous le tit.

d'*Ars rhetorica*); *Ars metrica, sive ars condendorum eleganter versuum*, Liége, 1664, in-12; *Fons eloquentiæ, sive M. T. Ciceronis orationes*, Liége, 1675; *Comediæ XII, phrasi tum Plautinâ, tum Terentianâ, concinnatæ*, Liége, 1679, 2 v. in-12, destinées à être jouées dans les colléges.

CYNANE ou CYNA, appelée aussi *Eurydice*, fille de Philippe, roi de Macédoine, fut mariée à Amyntas, qu'Alexandre fit périr. Elle régna sur une partie de l'Illyrie, et m. en l'an 322 av. J.-C.

CYNÉGIRE, Athénien, célèbre par son héroïsme, poursuivit après la bataille de Marathon les vaisseaux des Perses, et en saisit un de la main droite. Cette main ayant été coupée, il y porta la gauche qui le fut aussi, et il chercha alors à s'attacher au navire avec ses dents. Ce brave était frère du poète Eschyle.

CYNÉTHUS, poète grec, né dans l'île de Chio, fut, dit-on, le prem. qui recueillit et mit en ordre les poésies d'Homère, dont il se disait le descendant, et il y mêla beaucoup de vers de sa composition, s'il faut en croire Eustathe et le Scoliaste de Pindare; ce dern. lui attribue l'*Hymne à Apollon*.

CYNIQUES, secte de philosophes grecs, fondée par Antisthène, affectait de mépriser toutes les bienséances de la société, d'où leur vint leur nom de Cyniques ou de Chiens. Ils vivaient dans la pauvreté, se couvraient de haillons, et ne portaient qu'une besace et un bâton. Les princ. Cyniques sont: Antisthène, Cratès, Diogène, Ménippe, Démonax, Pérégrinus, etc. (*v.* ces noms).

CYNISCA, fille d'Archidamus, et parente du célèbre Agésilas, fut la première femme qui remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Pour consacrer le souvenir de sa victoire, elle fit placer, à Olympie, dans le vestibule du temple de Jupiter, les statues en bronze de ses quatre chevaux. Les Lacédémoniens lui érigèrent un monument héroïque.

CYPRÆUS (Paul), en danois *Kupferschmid*, jurisconsulte, né à Sleswig, dans le Holstein, avait commencé à écrire l'hist. des évêques de sa patrie; mais il ne put achever cet ouvr., et m. en 1609. — Son fils, Jean-Adolphe, ministre à Sleswig, abjura le protestantisme, à la suite d'une discussion qu'il eut à Cologne, avec quelques prêtres catholiques, sur des matières de foi, et pub. l'ouv. de son père, sous le tit. d'*Annales episcoparum Sleswicensium*, Cologne, 1634, in-8. — Jérôme, frère du précéd., jurisconsulte comme son père, a laissé les ouv. suiv.: *de Jure connubiorum*, Francfort, 1605, et Leipsig, 1622, in-4; *de Origine, nomine et migrat. Saxonum, Cimbrorum, Vitarum et Anglorum*, Copenhague, 1622 et 1632, in-4. — Un autre Jérôme, oncle du précéd., est aut. d'une *chronique* des évêq. de Sleswig, insérée dans les *Monumenta inedita rerum germanicarum de Westphalen*, Leipsig, 1743, in-fol.

CYPRIANI. V. Cipriani.

CYPRIANUS (Abraham), médecin-chirurgien, à Amsterdam de 1680 à 1693, profess. de chirurg. et d'accouchem. à l'univers. de Franeker en 1695, s'est fait connaître aussi comme un habile lithotomiste. On a de lui *Oratio inauguralis in chirurgiam encomiastica*, Franeker, 1693, in-fol.; *Epistola exhibens fœtûs humani post 21 menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite, excisi*, Leyde, 1720, in-8, fig.

CYPRIEN (S.), l'un des princ. pères de l'Eglise latine, né à Carthage au commencem. du 3e S., professa d'abord la rhétorique, fut converti vers l'an 246, par un prêtre nommé Cecilius. Elu successeur de Donat, év. de Carthage (en 248), il fut persécuté sous l'emper. Decius, et forcé de quitter son épiscopat; mais il y rentra bientôt et étouffa les hérésies qu'avaient répandues en son absence Félicissime et Privat. St Cyprien eut quelq. contestations avec les papes Corneille et Etienne, touchant la validité du baptême, conféré par les hérétiques. Sous l'emp. Valérien il fut exilé et souffrit le martyre en 258. Il a laissé des lettres et plus. traités. Ses *Œuv.* ont été réunies et impr. pour la prem. fois à Rome et à Venise en 1471, in-fol. L'édit. la plus estimée est celle commencée par Baluze et terminée par dom Maran, Paris (impr. du Louvre), 1726, in-f^o, réimpr. à Venise, 1758. Ces mêmes ouvr. ont été traduits en franç. par J. Tigeon, Paris, 1574, in-f., et par Lombert, 1672, in-4. L'abbé de La Hogue a pub.: *Sanct. Cyprianus ad martyres et confessores ad usum confessorum ecclesiæ Gallicanæ*, Londres, 1794, in-12 de 120 p., dont il donna une traduction sous le titre de *S. Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'Eglise de France*, 1 volume in-12, réimp. en 1797 avec des augmentations; un anonyme fit aussi paraître à Paris la traduction du *Traité de St Cyprien de ceux qui sont tombés pendant la persécution*, Paris, 1794, in-8 de 40 p. La *vie* de saint Cyprien a été écrite par Lombert et D. Gervaise. — Cyprien (St), évêque de Toulon en 516, contemp. de St Césaire, dont il a écrit la *vie*, assista au concile d'Agde en 506, et fit tous ses efforts pour assurer aux Français la possession de la Provence, en expulsant les Ostrogoths.

CYPSÈLE, Corinthien, usurpa l'autorité dans sa patrie, vers l'an 650 av. J.-C., régna avec modération pendant 30 ans, et laissa le trône à son fils Périandre.

CYRANO DE BERGERAC. V. Bergerac.

CYRÉNAIQUES, secte de philosophes grecs, fondée par Aristippe de Cyrène. Ils enseignaient que l'homme ne doit vivre que pour son plaisir, et n'avoir d'autre règle que son intérêt. Leur secte se fondit dans la suite avec celle des épicuriens.

CYRESTÈNES, de Sycione, attela, le premier, deux chevaux de front à un char qui en prit le nom de *biga*. Cette sorte de char parut pour la première fois aux jeux olymp., et dans ceux du cirque à Rome.

CYRIADES, un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Valérien et Gallien, fut aidé dans son entreprise par Sapor ou Chapour, roi de Perse, et s'empara d'Antioche en 257: mais ses soldats se révoltèrent contre lui et le massacrèrent.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople au 6e S., envoya sa profession de foi à St Grégoire-le-Grand. Celui-ci l'engagea à ne point prendre le titre d'évêque œcuménique ou universel qui n'appartenait qu'à l'évêque de Rome; mais il lui résista, et ne renonça à ce titre que quand l'emper. Phocas, auquel il s'était opposé, l'en eut privé par un édit. Il en m. de chagrin, dit-on, en 606.

CYRIAQUE-PIZZICOLLI, antiquaire, plus connu sous le nom de *Cyriaque d'Ancône*, né dans cette ville en 1391, voyagea en Sicile, en Dalmatie, à Constantinople et en Egypte, et rapporta de toutes ces contrées une ample collection de monnaies, de médailles, de pierres précieuses, recueillit un grand nombre d'inscriptions, et m. à Crémone en 1450. On a de lui: *Kyriaci Anconitani itinerarium*, etc., publié à Florence, 1742, in-8, par Laurent Mehus; *Epigrammata reperta per Illyricum*, etc., in-fol.; *Inscriptiones et epigrammata*, gr. et lat., Rome, 1747, in-fol.; *Fragmenta cum notis Pomp. Compagnonii*, Pesaro, 1763, in-folio.

CYRILLE (St), père de l'Eglise grecque, né à Jérusalem en 315, devint patriarche de cette ville en 350. Après avoir été envoyé quelques années en exil par les intrigues d'Acacius et des ariens, il fut rappelé à Jérusalem au commencement du règne de Julien: chassé de nouv. sous Valens, il ne remonta sur son siége qu'après la mort de ce prince, en 378, et termina paisiblement ses jours en 386. Il reste de lui 23 *Cathéchèses ou Instructions* dans lesquelles il établit la doctrine de l'Eglise, et que l'on regarde comme le plus ancien et le meilleur abrégé de la doctrine chrétienne. Ses

œuvres ont été pub. (en grec et en latin) à Paris, 1720, in-fol. — CYRILLE (St), patriarche d'Alexandrie en 412, déploya dans ses fonctions un caractère inflexible et un esprit remuant, chassa d'Alexandrie les novatiens et les juifs, les dépouilla de leurs biens et de leur synagogue, et excita dans cette ville des troubles violens au milieu desquels périt la célèbre Hypatia. Il combattit longtemps St Jean-Chrysostôme, écrivit contre Nestorius, qu'il fit condamner en 430, contre Théodore de Mopsueste, Diodore de Tarse, et Julien l'Apostat. Il mourut en 444, laissant un grand nombre d'ouv. qui consistent en *Homélies*, *Commentaires* sur l'Ecriture, et *Traités* contre les novatiens. Son style est diffus, et manque d'élégance et de clarté. La meilleure édition de ses *œuvres* est celle de J. Aubert, Paris, 1638. — CYRILLE (St), apôtre des Slaves au 9e S., appelé d'abord Constantin, et surn. *le Philosophe*, naquit d'une famille sénatoriale. Envoyé vers les Chazares ou Jazares, tribu populeuse des Turks, il convertit le khan, et baptisa ensuite toute la nation. L'an 860 il alla avec son frère prêcher la foi chez les Bulgares, dans la Moravie et dans la Bohême, il établit à Bude une académie, et inventa l'alphabet slavon, qui, de son nom, fut appelé *curulique*. Mort à Rome en 882. Sa fête se célèbre le 14 février chez les Grecs et les Russes. On lui attribue plus. ouv. sur la langue sclavone, et des *Apologi morales* (*Fables morales*), publ. par le P. Cordier, Vienne, 1630, in-8. La plus ancienne édit. est int. *Speculum beati Cyrilli*, imp. à Bâle vers 1480; il en existe une traduct. en vers allemands par Daniel Kolkman, imp. à Augsbourg en 1571, in-4, avec fig. M. Adry a inséré dans le *Magasin encyclopédique* de mars 1806 une *Dissertation* très-curieuse sur St Cyrille.

CYRILLE-LUCAR, patriarche d'Alexandrie, puis de Constantinople, né dans l'île de Candie en 1572, étudia à Venise et à Padoue, voyagea ensuite en Allemagne, et s'y lia avec des protestans dont il embrassa les erreurs. Il voulut introduire ses opinions dans la Grèce; mais ne put y réussir, et fut forcé de les désavouer dans une confession de foi. Il fut alors élevé au patriarcat d'Alexandrie, puis à celui de Constantinople en 1621; mais il fut peu après déposé et relégué dans l'île de Rhodes, parce qu'il continuait d'avoir des liaisons avec les protestans. Il fut ensuite rappelé, exilé de nouv., et rappelé encore une fois, et mourut en 1638, étranglé par l'ordre du grand seigneur. J. Aymon a pub. quelques *Lettres* de lui, Amsterdam, 1718.

CYRILLE-CONTARI, patriarche de Constantinople, né à Bérée, aujourd'hui Véria, dans la Macédoine, usurpa l'archiépiscopat de Thessalonique en 1635, ne jouit de son usurpation que pendant une année, parvint à la renouveler quelque temps encore; mais enfin, ayant été accusé de plusieurs crimes, fut relégué à Tunis, et périt étranglé.

CYRILLO. V. CIRILLO.

CYRNÆUS (PIERRE), prêtre corse, correcteur d'imprimerie à Venise au 15e S., est auteur d'une histoire *de Rebus Corsicis, usque ad annum* 1506, imprimée dans la *Collection* de Muratori.

CYRUS, roi de Perse, né vers l'an 559 av. l'ère chrétienne, était fils de Cambyse et de Mandane. L'histoire de ce célèbre conquérant, que de l'aveu même d'Hérodote l'on racontait de trois manières différentes, n'offre guère qu'un tissu d'incertitudes. La version qu'a suivie Xénophon dans son roman politique (*la Cyropédie*) doit être regardée comme plus conforme à la vérité dans les principaux évènemens. A la mort de Cyaxare, son oncle, qui n'avait point d'enfans, Cyrus devint roi de la Médie et de la Perse proprement dite. Il ne tarda pas à augmenter ses états par des conquêtes: après avoir renversé le trône de Crésus (*v.* ce nom), il marcha contre Labynétus, roi d'Assyrie; et la prise de Babylone décida du sort de ce vaste empire. Ce fut en l'an 536 qu'il permit aux Juifs, ses captifs, de retourner dans leur patrie, et de rétablir le temple de Jérusalem. Enfin, après un règne glorieux de 30 années, Cyrus mourut l'an 530 av. J.-C., laissant deux fils, Cambyse, qui lui succ., et Smerdis. Sa mémoire est vénérée chez les Perses, qui le regardent comme le plus grand de leurs souverains.

CYRUS le Jeune, 2e fils de Darius Nothus et de Parysatis, était satrape de la Lydie et de l'Asie mineure pendant la guerre du Péloponèse, et contribua par ses secours au succès des Lacédémoniens sur leurs adversaires. Il aspira bientôt à détrôner son frère Artaxerxès, qui ne lui accorda la vie qu'aux pressantes instances de sa mère. Cependant Cyrus n'abandonna point son projet; et, après avoir levé des troupes sous différens prétextes, il livra bataille à Artaxerxès près de Cunaxa, dans la Babylonie, et périt dans la mêlée après des prodiges de valeur l'an 401 avant J.-C. C'est après cet échec que fut effectuée, sous la conduite de Xénophon, la célèbre retraite des 10,000 Grecs qui avaient combattu pour Cyrus. La *vie* de ce prince a été écrite par l'abbé Pagi, Amsterdam, 1736, in-12.

CYRUS (FLAVIUS), de Panopolis, en Egypte, préfet de Constantinople et du prétoire d'Orient sous Théodose II, s'était élevé successivem. à ces hautes fonctions par la faveur de l'impératrice Eudoxie, dont il avait gagné l'entière confiance par la noblesse de son caractère et l'élégance de son esprit. Dépouillé de ses charges par l'empereur, jaloux des éloges qui lui avaient été prodigués en sa présence par la multitude, Cyrus se fit prêtre, et fut en peu de temps élevé au siége épiscopal de Cotyée, en Phrygie, ou suivant d'autres de Smyrne. Il termina ses jours dans la retraite, où il vivait encore en l'an 460, sous le règne de Léon. Les historiens vantent les poésies de Cyrus, dont il ne nous reste que 7 *Epigrammes* d'un style pur et élégant dans le t. 2, p. 454 des *Analecta* de Brunck.

CYRUS, patriarche d'Alexandrie dans le 7e S., avait écrit en faveur des monothélites div. ouv. qui furent condamnés en 680 par le 6e concile.

CYSAT (RENNWARD), historien suisse, né en 1545 à Lucerne, mort en 1614, rendit à sa patrie des services importans, et occupa pendant 45 ans la place de chancelier de ce canton. On a de lui une *Chronique* du canton de Lucerne; une *Histoire* du pays d'Entlibuch, etc. — Son fils, CYSAT (J.-Bapt.), jés., né à Lucerne en 1588, m. en 1657, a laissé: *Mathematica astronomica, de loco, motûs magnitudine et causis cometæ annorum* 1618 *et* 1619, Ingolstadt, 1619, in-4. — CYSAT (Jean-Léopold), de la famille des précéd., né à Lucerne au commencem. du 17e S., mort en 1683, a laissé une *Description* du lac de Lucerne et de ses environs (en allem.), Lucerne, 1661, in-4, fig.; et quelq. ouv. MSs. sur l'hist. de la Suisse.

CYTHÉRIUS. V. CITARIUS.

CZALUSKI. V. ZALUSKI.

CZARNIECKI (ETIENNE), général polonais, né en 1599, fit ses prem. armes contre les Cosaques et les Russes, s'éleva bientôt aux prem. grades de l'armée, et défendit pendant deux mois, en 1655, la ville de Cracovie, assiégée par Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il remporta un grand nombre de victoires, et ses manœuvres promptes et sav. rétablirent les affaires de la Pologne. Le roi J. Casimir le récompensa de ses services en lui donnant à perpétuité le comté de Tykoczin, avec Bialistock et ses dépendances. Ce héros, que les historiens polonais ont surnommé *le Duguesclin* de leur nation, mourut à 65 ans au milieu d'une campagne glorieuse qu'il faisait contre les Cosaques en 1664.

CZARTORISKY (ADAM-CASIMIR, prince), sén. palatin, issu de l'ancienne famille des Jagellon, né en 1731 dans la Lithuanie, mort à Varsovie en 1823, eut une grande part aux tentatives que fit, à

diverses époques, la noblesse polonaise pour recouvrer l'indépendance nationale, et remplit à cet effet plusieurs missions qui ne furent pas couronnées d'un plein succès. Lorsqu'après le congrès de Vienne (juin 1815), l'empereur Alexandre, reconnu comme souverain de la Pologne, eut donné à ce royaume une organisation distincte de celle de la Russie, le prince Czartorisky fut élu membre de la commission chargée de soumettre les base d'une nouv. constitution à l'acceptation de l'autocrate des Russies, qui lui donna sa sanction le 25 mars 1815.

CZECHOWIZ (Martin), ministre à Wilna, pasteur à Cujavie et à Lublin, né en Pologne, m. l'an 1608, partagea les erreurs de Socin, et composa, entre autres traités de controverse, *de Pædobaptistarum origine*, etc., 1575, in-4.

CZÈLES. V. Csèles.

CZERNIEWICZ (Stanislas), vice-provincial des jésuites dans la Russie-Blanche, m. en 1795 à Stavky, près de Polocz, mérite d'être signalé à la postérité comme ayant résisté au bref de suppress. lancé contre sa société, dont il recueillit les débris.

CZVITTINGER (David), savant hongrois, né à Schemnitz vers la fin du 17e S., est connu comme auteur d'une *Histoire littéraire de la Hongrie*, en latin, Francfort et Leipsig (Altorf), 1711, in-4. Les fautes, les erreurs et les omissions de cet historien ont été relevées par Paul Wallaszky dans son *Conspectus reipublicæ litterariæ in Hungariâ*, Bude, 1808, et par Jean-George Lippisch dans son *Thorunum, Hungarorum litteris deditorum mater*, Iéna, 1735.

D

DAABOUL-KOSAI. V. Dibil.

DABADIE (Jean-Melchior), membre de l'assemblée constituante, maréchal-de-camp, ancien inspecteur des fortifications, etc., né en 1748 à Castelnau-de-Maguoac (Hautes-Pyrénées), mort en 1820, a laissé une mémoire honorable comme militaire et comme citoyen. Nommé député aux états-généraux de 1789 à son retour de la glorieuse expédition d'Amérique, il se rendit utile comme membre du comité militaire, et rejoignit l'armée du nord aussitôt que s'ouvrit la campagne de 1792. La carrière militaire du général Dabadie embrasse les différentes campagnes qui suivirent celle de 1792 jusqu'à 1815, époque vers laquelle il fut mis à la retraite.

DABENTONE (Jeanne), prophétesse des Turlupins, hérétiques qui parcoururent la France dans le 14e S., fut brûlée publiquement à Paris sous le règne de Charles V. La secte à laquelle elle appartenait, imitant l'impudence des anciens cyniques, ne portait que des haillons, et se livrait à toutes sortes d'excès.

DABILLON (André), curé dans l'île de Magné, en Saintonge, m. vers l'an 1664, a laissé un recueil d'*Opuscules théologiques*, Paris, 1645, in-4.

DABCHÉLYM, ancien roi des Indes, n'est guère connu que par le recueil d'*Apologues* orientaux que Bydpaï, ou Pylpaï, son vézir, lui dédia, et qu'il avait composés pour l'instruction de ce prince.

DACE ou DACIA (Pierre de), recteur de l'univ. de Paris en 1326, et plus tard chanoine de l'église de Ribe, dans le Jutland, dont il était originaire, a écrit un *Traité du Calendrier* et un *Comput ecclésiastique*, restés MSs. à la biblioth. de Copenhague : le dern. a été trad. en latin dans le t. 6 des *Scriptores rerum danicarum*.

DACH (Simon), poète allem., né à Memel en 1605, m. en 1659, fut prof. de poésie à l'univ. de Kœnigsberg, et composa des chants d'église qui sont encore en usage aujourd'hui. On publ. après sa m. un rec. de plus. de ses *Odes* sous ce titre : *la Rose, l'aigle, le lion*, et *le sceptre de l'électorat de Brandebourg* (en allem.), Kœnigsberg, 1661, in-4. — Un autre Dach (Jean), peintre, né en 1566, fut élève de B. Spanger, et voyagea en Italie pour étudier la manière des grands maîtres. A son retour en Allemagne, il fut employé par l'emp. Rodolphe II, qui le renvoya en Italie pour y dessiner les plus beaux restes de l'antiquité. Dach mourut à Vienne vers 1650, après avoir exécuté pour la cour impériale un grand nombre de tableaux estimés dont plusieurs se voient aujourd'hui en Angleterre. Le Musée royal de Paris n'en possède aucun.

DACIER (André), trad., comment. et philolog. franç., garde des livres du cabinet du roi, membre de l'acad. franç. et de celle des inscriptions, né à Castres en 1651, partagea les leçons que le célèbre Tanneguy-Lefèvre donnait à sa fille, épousa la compagne de ses études, et m. en 1722, de regret de l'avoir perdue. Les travaux auxquels il se livra pendant tout le cours de sa vie sont immenses ; leur utilité, vivement sentie de son temps, est injustement dépréciée aujourd'hui. C'est en faisant beaucoup et en faisant bien qu'il a facilité le chemin à ceux qui sont venus après et qui ont fait mieux que lui. Ce sav. infatigable a pub. les *OEuvres d'Horace*, traduction et remarques, Paris, 1681-1689, 10 vol. in-12 ; *Poétique d'Aristote*, Paris, 1692, in-4 et in-12 ; *OEuvres d'Hippocrate*, en franç., Paris, 1697, 2 vol. in-12 ; *OEuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12 ; *Vies de Plutarque*, Paris, 1721, 9 vol. in-8 ; Amsterd., 8 vol. in-8, etc.

DACIER (Anne Lefèvre), célèbre hellén. et traduct. franç., femme du précéd., naquit à Saumur en 1651, et mourut à Paris en 1720. Peu de femmes savantes ont su allier aux travaux littér. la pratique d'autant de vertus domestiques : son zèle infatigable pour l'éducation de ses enfans, la bonté, la douceur de son caractère, la modestie dont elle ne s'écarta jamais que pour défendre la mémoire de son père, qu'elle aimait tendrement, ne sont pas pour la mémoire de Mad. Dacier des titres moins précieux que les efforts qu'elle a faits pour rehausser la gloire des beaux génies de l'antiquité. Outre les ouvrages polémiques nés de la fameuse dispute des anciens et des modernes, que madame Dacier soutint contre La Motte, elle a publié : *Ad usum Delphini ; Florus, Dictys de Crète, Aurelius Victor* et *Eutrope*, in-4. Elle a traduit en latin *Callimaque*, Paris, 1674, in-4 ; en franç. les *Poésies de Sapho et d'Anacréon*, Paris, 1681, in-12 ; 3 *com.* de Plaute, Paris, 1683, 3 vol. in-12 ; les *comed.* de Térence, Paris, 1688, 3 vol. in-12 ; le *Plutus* et *les Nuées* d'Aristophane, Paris, 1684, in-12 ; enfin *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère, réunies et réimprimées à Paris, 1756, 8 vol.

DACIUS, év. de Milan dans le 6e S., m. en 555, avait écrit une *Chron.* des évènemens de son temps, dont il ne reste plus qu'un fragment conservé dans la biblioth. Ambroisienne, et où l'aut. parle de l'hymne *Te Deum laudamus*.

DACTYLES (myth.), ministres de Cybèle, appelés aussi *Ideens*, du mont Ida en Phrygie, dont ils furent les prem. habitans, étaient, les uns, fils de Saturne et d'Alciope, les autres fils du Soleil et de Mercure. On les confond parfois avec les Corybantes, parce que, de même que ceux-ci, ils contribuèrent par leurs danses et leurs éclats bruyans à empêcher que les cris de Jupiter enfant ne fussent entendus de Saturne.

DAEHNERT (Jean-Charles), histor. et philol. suédois, né à Stralsund en 1719, m. en 1785, professeur de philos. et de droit à l'univers. de Greisswald, a pub., de 1743 à 1784, un très-gr. nombre d'ouvr. sur l'hist., la jurispr. et la philol. des langues du Nord, dont on peut voir la liste dans le *Dictionn. de Meusel.* Il a aussi été l'édit. de la *Bibliotheca Runica* de Jean Erichson, Upsal, 1766, petit in-4.

DAELMANN (Charles Guislin), théol. flam., né à Mons en 1670, professa la théol. à Louvain, et m. à Nivelles en 1731. On a de lui une *Theol. scolastico-morale* en 9 vol. in-8. — Daelmann (Gilles), méd. holland. du 17e S., passa aux Indes, y exerça sa prof. pendant plus. années, et publia, à son retour à Amsterdam, un livre intit. : *Niews herwomde geneeskonst*, 1694 et 1703, in-8, trad. du hollandais en allemand, Francfort, 1694, Berlin 1715, in-8, avec des notes de J. D. Gohlius.

DAGOBERT Ier, fils de Clotaire II, né vers 600, fut d'abord roi d'Austrasie, et le devint ensuite de la France entière, non sans être soupçonné d'avoir, pour y parvenir, fait assassiner son frère Charibert et son neveu. Dagobert était dévot à la manière de son temps, c.-à-d. qu'il fondait et dotait des monastères, ce qui ne l'empêcha point d'avoir successiv. 5 femmes et un gr. nomb. de concubines, et de faire égorger en une nuit 10,000 familles bulgares qui lui avaient demandé un asile. Il fit la guerre avec succès contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons, et m. à Epinal en 638, au moment où, les passions qui avaient subjugué sa jeunesse commençant à se calmer, il promettait à ses sujets une administration plus régulière et plus paternelle. — Dagobert II, surnommé *le Jeune*, succéda à son père Sigebert II, roi d'Austrasie, en 656. Abusant de la jeunesse de ce prince, Grimoald, son maire du palais, l'envoya en Anglet., et le fit passer pour m. Cependant Dagobert reparut en 674, et recouvra une partie de l'héritage de ses pères. Il régnait avec sagesse sur les provinces qui avoisinent le Rhin, lorsqu'un reste de la faction de Grimoald le fit périr en 679. — Dagobert III, appelé Dagobert II dans les listes où l'on n'a fait entrer que les princes du sang de Clovis qui ont régné à Paris, succéda en 711 à son père Childebert III. Pépin-le-Gros, gouverna sous le nom de ce prince, comme il avait fait sous celui de ses trois prédécesseurs. La m. de ce maire du palais est l'événement le plus important du règne de Dagobert, qui m. lui-même peu de temps après, en 715, laissant un fils, Thierri de Chelles, qui ne lui succéda pas immédiatement.

DAGOBERT. V. Daimbert.

DAGOBERT (Louis-Auguste), gén. franç., né à St-Lô, entra de bonne heure au service, et fut nommé sous-lieutenant au régiment de Tournaisis. Parvenu au grade de maréchal-de-camp, il fit en cette qualité, sous le général Biron, la guerre d'Italie, en 1792. L'année suiv., il obtint le comm. en chef de l'armée des Pyrénées orient., et m. en 1794, des suites de ses blessures, après s'être emparé d'Urgel avec beaucoup de gloire. On a de lui : *Nouv. méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecq. et rom.*, etc., Paris, 1793, in-8. Cet ouvr., où l'auteur reproduit plus. des idées systématiques du cheval. Folard (*v.* ce nom), est peu estimé.

DAGOMARI (Paul), surnommé *le Géomètre*, m. à Florence en 1365, a laissé plus. ouvr. MSs. conservés dans la biblioth. du couvent de la Trinité de cette ville.

DAGONEAU (Jean), regardé général. comme l'aut. de la fameuse satire intit. : *Legende de dom Claude de Guise*, était protestant, et comme tel fut emprisonné après la St-Barthélemy. De retour chez lui, il m. en 1580, par suite des chagrins que lui causèrent la perte de sa fortune et les désordres de sa famille. Imprimée nombre de fois isolément, sa *Légende* est encore insérée dans le *Supplément aux mém. de Condé*, par l'abbé Lenglet, Londres (Paris), 1743, in-4.

DAGOTY. V. Gautier.

DAGOUMER (Guillaume), profess. de philos. puis principal du collége d'Harcourt et recteur de l'univers. de Paris, m. à Courbevoye en 1745, a laissé les ouvr. suiv. : *Philosophia ad usum scholæ accomodata*, Paris, 1701-1703, 3 vol. in-12, Lyon, 1746, 4 vol. in-12 : Le P. Grégoire-Martin a traduit en français la partie de son *Cours de philosophie* relative à l'âme des bêtes, Lyon, 1758, in-4; *Lettres d'un philosophe à M. l'évêque de Soissons*, etc., 1719, petit in-8; *Requête de l'université de Paris au roi, au sujet de l'union du collége des jésuites de Reims à l'université de cette ville*, 1724, in-folio. Cet écrit, dont la première édit. est devenue très-rare parce que les jésuites en obtinrent la suppression, a été réimp. dans le rec. des *Requêtes au roi, mémoires et décrets des universités de Paris et de Reims*, pub. à Paris, 1761, 2 vol. in-12. On dit que Lesage a voulu peindre Dagoumer dans Guyomar, l'un des personnages de son *Gil Blas*. V. le chap. VI du livre IV de ce roman.

DAGRAIN. V. Agrain (d').

DAGUES DE CLAIRFONTAINE (Sim.-Ant.-Charles), né au Mans en 1726, membre de l'académie d'Angers et de la société d'agric. de Tours, a laissé les ouvr. suiv. : *Eloge histor. d'Ab. Duquesne*, 1766, in-8; *Anecdotes hist. mor. et litt. du règne de Louis XV*, 1767, in-12; *Prem. cri d'un cœur français sur la mort de la reine* (Marie Leczinska), 1768, in-8; *Bienfaisance franç., ou mém. pour servir à l'hist. de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8; ouvr. peu remarquable. Le même aut. a pub. une nouv. édit. de la *Vie de Nicole* par l'abbé Goujet, avec un essai sur la vie de ce dern., Liége (Paris), 1767, in-12.

DAGUESSEAU. V. Aguesseau (d').

DAGUET (P.-Ant.-Alexandre), jésuite, né en Franche-Comté en 1707, se retira, lors de la suppression de son ordre, à Besançon, où il m. en 1775. On a de lui : *Considérat. chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12; *Exercices du chrétien*, ib., 1759, in-12; *la Consolation du chrétien dans les fers*, etc., ibid., 1759, in-12; *Exercices chrét. des gens de guerre*, 1759, in-12. Quelq. biographes ont confondu le P. Daguet avec d'Aguy, abbé de Sorèze, m. à Besançon en 1782, et dont on a plus. dissertat. MSs. sur des sujets d'histoire et de littérature.

DAGUIN (Jean-Joseph), présid. à mortier au parlement de Toulouse, sa patrie, condamné à m. le 14 juin 1794 par le tribunal révolut. de Paris, avait travaillé pendant 20 années, avec Ruffin, son collègue et son ami, aux célèbres remontrances qui amenèrent, sous le chancelier Maupeou (1771), la destruction de la magistrature et l'exil de ses plus illustres membres.

DAHERI. V. Khalyl.

DAHLBERG (Eric, comte de), feld-maréchal et sénateur suédois, né en 1625, m. en 1703, dut son élévation à ses talens et à son zèle pour le service de l'état. Il fut, indépendamment de son grade militaire et de son titre de sénateur, direct. gén. des forteresses de la Suède, gouvern.-général de Livonie, et chancelier de l'univers. de Dorpat. Il s'était distingué sous le règne de Charles-Gustave dans les campagnes de Pologne et de Danemarck. On lui doit le plan et la plupart des dessins de la *Suecia antiqua et hodierna*, pub. vers l'an 1700 à Stockholm; et des dessins des 112 pl., cartes et plans de l'*Hist. de Charles-Gustave*, par Puffendorf.

DAHLMAN (Pierre), écriv. allem., né vers la fin du 17e S., a pub., dans sa langue, un ouvrage intit. : *les Ecriv. pseudonymes demasqués* (*Schau-*

platz der masquirten und demasquirten gelehrten), Leipsig, 1710, in-8. On lui attribue aussi un autre ouvr. intitulé *Théâtre histor. des publicistes et juriscons. les plus célèbres*, Francfort et Leipsig, 1710-1715, 2 vol. in-8. — Charles DAHLMAN, agron. suédois, pub. de 1746 à 1750 un ouvr. important sur l'agriculture de son pays, Stockholm, 3 vol. in-8, etc. — DAHLMAN (Laurent), autre écriv. suéd., a laissé : *de Conservatione Sylvarum in patriâ*, Stockholm, 1741.

DAHLSTIERNA (GUNNO EURELIUS de), poète suédois, né en 1618, m. en 1709, est auteur d'un poème sur *la Mort de Charles XI* (en suédois); d'un écrit intit. *Latium in Livoniâ*, etc.

DAHURON (RENÉ), sav. jardinier, élève de La Quintinie, a pub. : *Nouv. tr. de la taille des arbres fruitiers*, Paris, 1696 et 1719. Cet ouvr. a été traduit en ital., Venise, 1704, in fol., et en allem., Weymar et Cell. 1723 et 1743.

DAIGNAN (GUILL.), méd., né à Lille en 1732, prit ses degrés à la faculté de Montpellier, devint successiv. méd. en chef des armées de Bretagne et de Genève, méd. ordinaire du roi jusqu'à la révol., puis prem. méd. des armées, et m. en 1812. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., dont les plus importans sont : *les Maladies*, trad. de Baglivi, Paris, 1757, in-12; *Réflexions sur la Hollande*, Paris, 1778 et 1812, in-8; *Tableau des variétes de la vie humaine*, Paris, 1786, 2 vol. in-8; *Gymnastique des enfans*, 1787; *Gymnastique militaire*, Besançon, 1790; *Centuries medicales du 19e S.*, Paris, 1807, 1808, 2 vol. in-8, etc.

DAILLÉ (JEAN), en latin *Dallæus*, ministre protestant, né en 1594 à Châtellerault, fit, en 1612, avec les deux petits-fils de Duplessys-Mornay, dont il était précepteur, plus. voyages dans différentes parties de l'Europe, puis, à son retour en France, exerça le ministère à Saumur en 1625, d'où il passa l'année suiv. à Charenton, et m. à Paris en 1690. On a de lui plus. ouvr. de controverse assez estimés, entre autres : *De usu patrum*, trad. par Mettayer, Genève, 1656, in-4; *de Cultibus religiosis Latinorum*, Genève, 1671, in-4; *Apologie des églises réformées*, 1633, in-8; plus. vol. de *Sermons*, des *Tr.* sur une partie des sacremens, etc. Sa *vie* a été écrite par Adrien son fils, m. à Zurick en 1690.

DAILLON. V. CROTTE.

DAILLON (BENJAMIN de), de la famille des comtes de Lude, ministre protestant sur la fin du 17e S., se réfugia en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, et y m. ministre de l'église franç. de Catterlough. On a de lui plus. *sermons*, dont le plus remarquable est celui qui a pour tit. : *Examen de l'oppression des réformes en France*, etc., Amsterdam, 1687, 1691, in-12. — Son frère, JACQUES, également ministre réformé, s'était établi long-temps avant lui en Angleterre, et m. à Londres en 1726. Il a laissé quelq. écrits (en angl.) dont le plus important est int. *Demonologie ou Tr. des esprits, dans lequel on explique plus. pass. des Ecrit.*, avec un *Append.*, Lond., 1723, in-8.

DAILLY (MARC-FRANÇ.), prem. commis des finances, député aux états-génér. de 1789, membre du sénat conservateur, m. à Paris en 1800, avait travaillé avec les ministres Turgot, Malesherbes, d'Ormesson et Necker, à la rédaction de plus. *Mémoires sur l'administ. financière*. On lui attribue aussi une grande part aux ordonnances de 1764, 1765 et 1766 concernant l'agriculture.

DAIMBERT (nommé par quelq. histor. *Dagobert*), év., puis archev. de Paris, ensuite prem. patriarche latin de Jérusalem dans le 11e S., avait assisté au concile de Clermont, où le pape Urbain prêcha la prem. croisade. Après la mort de Godefroy, premier roi de Jérusalem, Daimbert voulut lui succéder au nom du St-siége, et disputa le trône à Baudouin Ier; mais il échoua dans son ambition, et fut obligé de couronner lui-même le nouveau monarque. Quelq. années après, ayant été expulsé de son église par suite de démêlés avec Baudouin, il se réfugia à Rome, où il obtint de Pascal II une sentence favorable. Il retournait à Jérusalem lorsqu'il m. dans un port de Sicile, en 1107.

DAIRE (LOUIS-FRANÇOIS), religieux et biblioth. de la maison des Célestins de Paris, né à Amiens en 1713, m. à Chartres en 1792, est aut. des ouvr. suiv. : *Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12; *Hist. civile et ecclésiast. de la ville d'Amiens*, 1757, 2 vol. in-4; *Hist. civile, ecclésiast. et littér. de la ville de Montdidier*, 1765, in-12; *Tableau histor. des sciences, b.-l. et arts dans la prov. de Picardie*, etc., 1769, in-12; *Dict. des épithètes franç.*, Lyon, 1758, in-12; *Vie de Gresset*, 1779, in-12; *Hist. littér. de la ville d'Amiens*, 1782, in-4; *Hist. civile, ecclés. et littéraire la ville et du doyenné de Doullens*, 1784, in-12; *Vie de Joseph Vallart*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, juillet 1812.

DAIRVAL. V. BAUDELOT.

DAIX (FRANÇ.), poète français, né à Marseille vers 1580, publia, sous le titre de *Prémices*, Lyon, 1605, in-12, des poésies franç. très-médiocres et des *elegies* latines beaucoup plus estimées. — Un autre DAIX (François), de la même famille, a pub. les *Statuts et anc. coutumes de Marseille*, 1656, in-4.

DAKE ou DACKE (NICOLAS), paysan suédois, se mit à la tête des habitans de la campagne soulevés contre Gustave Wasa pour obtenir le rétablissement de la religion catholique et la diminution des impôts. Après avoir remporté des victoires, être entré en négociations avec plus. princes souverains, Dake se vit abandonné des siens, réduit à errer dans les bois, et fut tué en 1543 par des soldats envoyés à sa poursuite.

DALAYRAC (NICOLAS), musicien franç. célèb., naquit à Muret en Languedoc le 13 juin 1753. Son père le destinait au barreau, et le jeune Dalayrac eut beaucoup de peine à obtenir un maître de violon, qui lui fit bientôt négliger l'étude des lois. Bientôt, obligé de ne se livrer qu'en secret à son goût pour la musique, il fut trahi par les religieuses d'un couvent voisin de la maison paternelle qu'attirait chaque soir le charme de ses accords. Enfin il put venir à Paris en 1774, se lia avec Grétry et surtout avec Langlé, qui lui enseigna l'harmonie; ses premiers essais furent des quatuors de violon, qu'il publia sous le nom d'un compositeur italien. Bientôt il hasarda, en 1781, deux actes d'opéra-comique : *le Petit souper* et *le Chevalier à la mode*, qui révélèrent un talent dont la fécondité a enrichi la scène, dans l'espace de 28 ans, de 56 opéras, parmi lesquels on distingue *la Dot*; *Nina*; *Renaud d'Ast*; *les deux Petits Savoyards*; *Raoul, sire de Créqui*; *Adolphe et Clara*; *Maison à Vendre*, et *Gulistan*. M. à Paris le 27 nov. 1809. La *Vie de Dalayrac*, in-12, a été publiée à Paris en 1810 par R. C. G. P. (René-Charles Guilbert de Pixérécourt).

DALBERG (Maison de), l'une des plus anc. d'Allemagne, et dont les droits, éteints dans les mâles au commencement du 14e S., passèrent à celle des *Cammerer* de Worms, est célèbre par l'usage en vertu duquel son chef était créé *premier chevalier de l'Empire*, immédiatement après la cérémonie de chaque couronnement. Cet usage remonte à Wolf Cammerer Dalberg, qui avait accompagné à Rome l'emper. Frédéric III en 1452. — DALBERG (Jean CAMMERER de), et latin *Dalburgius*, év. de Worms, l'un des fondateurs de l'acad. d'Heidelberg (*Societas litter. Rhenana*) et son premier président, né en 1445 à Oppenheim, m. dans l'exil pendant les troubles de sa ville épiscopale en 1503, est un de ceux qui ont le plus contribué au rétablissement des bonnes études en Allemagne. M. Zapf a pub., en allemand, une *Notice*, puis un

Supplém. sur ce savant et laborieux prélat, 1796 et 1798, in-8.

DALBERG (François-Henri de), burgrave de Friedberg, né en 1716, m. en 1776, jouit d'un gr. crédit auprès de Joseph II, qui fonda en sa faveur, l'en 1768, l'ordre de Saint-Joseph, dont chaque burgrave est grand-prieur.

DALBERG (Charles-Théodore-Antoine-Marie, baron de), archev. de Tarse, prince primat, gr.-duc de Francfort, etc., fils aîné du précédent, né en 1744 à Herrnsheim, près de Worms, seigneurie qui appartenait à sa famille, fut successivem. chan. capitulaire de Mayence, de Worms et de Wurtzbourg, conseiller intime, gouverneur civil de la principauté d'Erfurt, présid. de l'acad. des sciences de cette ville, évêque de Constance, et m. à Ratisbonne le 10 févr. 1817. Ce sav. et vertueux prélat eut avec les cours d'Allemagne et de Rome d'assez vifs démêlés, dont le détail n'appartient point à notre cadre : nous nous bornerons à dire que ses relations épiscopales furent toujours réglées d'après les principes qui séparent le pouvoir spirituel du pouvoir temporel, et qui admettent l'indépendance du St-siége dans l'exercice des fonctions apostoliques. Outre différens *mém.* sur des matières d'administr., sur les math., les beaux-arts, etc., insérés dans les journaux allem., Dalberg a laissé un gr. nombr. d'ouvr., parmi lesquels nous citerons les suivans : *Réflexions sur l'univers*, dont la 10e édit. avait paru av. 1768 (l'aut. n'était âgé que de 23 ans); *Des rapports entre la morale et la politique*, 1780; *De la connaissance de soi-même, comme principe gén. de la philos.*, Erfurt, 1793, in-8; *Du maintien des constitutions des états*, ibid., 1795, in-4; *De l'utilité de la stéatite pour les ouvr. de l'art, et surtout pour les grav. en pierres fines*, ibid., 1800, in-8; *Réflexions sur le caractère de l'empereur Charlemagne*, 1806, in-8; *Péricles*, 1806, etc.

DALBERG (Wolfgang-Hériebert, baron de), poète allemand, ministre-d'état du grand-duc de Bade, etc., frère du précéd., né en 1750 près de Worms, m. en 1806 à Manheim, ville où il fonda un théâtre, qui, par ses soins, devint l'un des prem. de l'Allemagne, a laissé, outre plus. trad. ou imitations de Shakespeare et de Cumberland, les pièces dramatiques suiv., écrites en allem. : *Walwais et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8; *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8; *Montesquieu ou le bienfait inconnu*, drame en 5 actes, ib., 1787, in-8, etc. — Jean-Fréd.-Hugues, son frère, chan. de Worms, m. en 1812, a laissé différentes productions littér., entre autres une espèce de roman intit. *Hist. d'une famille druse*, livre ingénieux et estimé, dont le fonds roule sur les religions orientales; il a été trad. en franç. sous ce titre : *Méhaled et Zédli*, Paris, 1811, 2 vol. in-8. Dalberg était un pianiste habile et un composit. de la bonne école : il a laissé sur la musique plus. ouvrages allemands fort estimés.

DALBEBG (Nils), méd. suédois, né vers 1735, accompagna dans un voyage à Paris, pendant les années 1770 et 1771, le prince royal de Suède, depuis roi sous le nom de Gustave III, et se lia avec les principaux médecins et chirurgiens de cette capitale, ainsi qu'avec les savans les plus renommés de l'époque. Disgracié à la cour en 1781, il n'y reparut un instant que pour être présent à la fin tragique de Gustave, auprès duquel on l'avait appelé dans ses derniers momens. Il mourut lui-même à Stockholm en 1820. Outre le *Journal* de son voyage conservé à la biblioth. de Linkoping, en Suède, on cite de Dalberg quelq. *Mem.*, parmi ceux de l'académie des sciences de Stockholm, dont il fut nommé deux fois présid. Linnée, le fils, a donné le nom de *dalbergia* à un genre de plantes (de la fam. des légumineuses), en l'honneur de ce sav. méd. et du colonel Dalberg, son frère, égalem. naturaliste.

DALECHAMPS (Jacques), méd.-botaniste et philologue franç., né en 1513 à Caen, m. à Lyon en 1586, ne se distingua pas moins par la connaissance approfondie de toutes les parties de son art, que par celle des langues anciennes. On doit à ses longues et laborieuses recherches le premier traité complet de bot., *Hist. gener. plantarum*, etc., etc., Lyon, 1586, 2 vol. in-fol., traduite en franç. par Jean Desmoulins, Lyon, 1615, 2 v. in-fol.; une trad. lat. d'*Athénée, avec des notes*, etc., Lyon, 1552, 2 vol in-fol; une deuxième *edit. de Pline*, très-estimée, Lyon, 1587, in-fol. Il est aussi aut. de plus. traités en franç. et en lat., sur des matières médicales. Ces traités ont été réunis par Jean Amman, Amsterdam, 1709.

DALEMBERT. V. Alembert.*(J. Le Rond d').

DALEMILE, le plus ancien des poètes et des écrivains bohémiens que l'on connaisse, était né à Mezriz, et vivait au commencem. du 14e S. On a de lui une *Chronique de Bohême* (écrite en slave-bohémien), depuis la naissance de J.-C., jusqu'en 1314, impr. à Prague, 1620, in-4, par les soins de J. Gessin.

DALEN (Corneille van), dit *le Jeune*, dessin. et graveur holland., né à Harlem en 1640, a pub. un grand nombre de portraits, tels que ceux de Catherine de Médicis, de Vassenaer, de Spanheim, de l'amir. Tromp, de l'Arétin, de Boccace, etc., et plus. sujets d'hist. d'après différens maîtres et ses propres dessins.

DALESNE (André), physic. et mécanic. franç., membre de l'academ. des sciences, m. en 1727, a inventé plus. machines et ustensiles (entre autres le fourneau qui porte son nom), dont on peut voir la description dans le *Recueil de l'Academie des sciences*, de 1705 à 1717.

DALGARNO (George), savant écossais, né à Aberdeen, dans le 17e S., est aut. d'un ouv. int. : *Ars signorum vulgò character universalis et lingua philosophica*, Londres, 1661, in-8, très-rare, parce que l'incendie de Londres en 1666, en anéantit presque tous les exemplaires.

DALH (Michel), peintre danois du 17e S., fut appelé en Angleterre par la reine Anne, s'y fixa et m. à Londres en 1643. On ne connaît de lui que des portraits assez médiocres et parmi lesquels se trouve celui de sa protectrice.

DALIBARD (Thomas-François), botan. franç., qui vivait à Paris vers le milieu du 18e S., a pub. l'esquisse d'une Flore des environs de cette capitale sous ce tit. : *Flora parisiensis prodromus*, Paris, 1749, in-12, avec 4 planc. On a aussi de lui des *Observations sur le reséda à fleur odorante*, imp. dans le prem. vol. des *Mém. des sav. étrangers*. Linnée a donné le nom de *dalibarda* à une plante du Canada, par reconnaissance pour ce botaniste qui le premier a introduit les principes et la manière de décrire qu'a suivie le sav. suédois. — Dalibard (Fr.-Thér.-Aumerle de St-Phallier, dame), m. à Paris, sa patrie, en 1757, a pub. des *Lettres histor.*, des *poésies*, une *comédie*, tombées dans l'oubli, et un roman intit. *les Caprices du sort*, Paris, 1750, 2 vol. in-12.

DALIBRAY (Charles Vion), poète, né à Paris vers la fin du 16e S., suivit d'abord le parti des armes; mais, peu avide de gloire ou de renommée, il abandonna bientôt cette carrière pour le culte des muses : son Parnasse fut un cabaret, et le terme de son ambition un petit bien de campagne qu'il possédait et où il vécut heureux, n'aspirant qu'à la réputation de grand buveur; il termina dans cette retraite sa longue et joyeuse vie en 1654. Ses *OEuvres poétiques* ont été impr. à Paris en 1647 et 1653, 2 part. in-8. On y trouve, outre ses compositions bachiques, héroïques, satiriques, etc., quelq. trad. des meilleurs aut. ital. et espagnols.

DALILA, femme de la tribu de Dan, habitait la vallée de Sorec, près du pays des Philistins.

Samson, que les charmes de cette courtisane avaient séduit, lui confia le secret de sa force miraculeuse, et celle-ci profita de l'instant où le défenseur des Hébreux dormait à ses côtés pour couper sa chevelure, et le livrer aux ennemis.

DALIN (Olaus van), poète et savant suédois, né en 1708 à Winberga, parvint successiv. jusqu'aux emplois les plus distingués de la cour de Suède, qui récompensa dignement le talent avec lequel il avait écrit, d'après l'invitation du gouvernem., l'*Histoire génér. du roy*. Cette hist., pub. à Stockholm, 1747, 4 vol. in-4, s'étend jusqu'à la mort de Charles XI. Dalin avait débuté dans la carrière littérat. par un ouv. int. : *Argus*, imité du *Spectateur angl.*; bientôt les deux poèmes suiv. lui méritèrent le nom de *Père de la poésie suédoise* : *Liberté de la Suède* et *Brunehilde*, tragéd. dont le sujet est tiré de l'ancienne hist. du nord. Il pub. en outre un grand nombre d'*Epîtres*, *Satires*, *Fables* et *Pensées*; cinq éloges de memb. de l'acad. roy. des sciences, dont lui-même fut un des plus illustres soutiens, et enfin une *trad.* de l'ouv. du présid. Montesquieu *sur les causes de la grand. et de la décadence des Rom.* Il m. en 1763. La reine Louise-Ulrique lui fit élever un mausolée, et son *Eloge* fut publ. en suédois, 1764, par son compatriote Olaüs Celsius.

DALLAS (Robert), écriv. ang., attaché au consulat d'Angleterre au Havre, m. dans cette ville en 1824, a laissé un grand nombre d'ouv., trad. presque tous du franç. Les plus import. sont : *le Journ. de Cléry; les Dern. années du règne de Louis XVI*, par Hue ; *le Siege de La Rochelle*, par mad. de Genlis, et enfin presque tout ce que Bertrand de Molleville a écrit sur la révolution française.

DALLINGTON (Robert), écriv. angl., né au comté de Northampton, m. en 1637, est aut. d'une *Description du grand duché de Toscane;* de la *Manière de voyager*, ou *la France en* 1598 ; et d'*Aphorismes civils et militaires*, tirés de l'historien Tacite, in-fol.

DALMACE (St), appelé *Dalmat* dans le ménologe des Grecs, archimandrite des monastères de Constantinople dans le 6e S., avait d'abord porté les armes sous Théodose-le-Grand. Il se prononça contre les erreurs de Nestorius, fut l'avocat des PP. du concile d'Ephèse auprès de l'empereur Théodose, au sujet de cet hérétique qu'il anathématisa ensuite publiq. (*v.* Nestorius). On croit qu'il m. en l'an 432. L'Eglise honore sa mémoire le 3 août.

DALMAS (Joseph-Benoît), préfet du dép. du Var, à Draguignan, né à Aubenas, exerçait la profession d'avocat dans cette ville avant 1789, fut proc.-génér., syndic du dép. de l'Ardèche en 1790, et en 1791 député de ce dép. à l'assemb. législ. où il montra un grand attachem. au gouvern. monarchique. Nommé conseiller à la cour impériale de Nîmes, lors de la recomposition des tribunaux en 1811, il conserva les mêmes fonct. sous le gouvern. roy., et fut nommé en 1815 à la préf. de la Charente-Infér., d'où il passa ensuite à celle du dép. du Var. M. en 1824. Il est aut. d'un écrit int. : *Reflexions sur le procès de Louis XVI*, 1793, in-8.

DALMASIO (Philippe), peintre ital., né à Bologne dans le 15e S., m. en 1508, est connu sous le nom de *Lippo delle Madone*, qui lui fut donné à cause de nombreux portraits de la Vierge sortis de son pinceau. Il était religieux de l'ordre du Mont-Carmel.

DALMATIN (George), ministre luthérien, né en Esclavonie dans le 16e S., est aut. d'une trad. de la *Bible*, en esclavon, imprimée à Wittemberg, 1584, in-4.

DALPHONSE (François-Jean-Baptiste, baron), député du dép. de l'Allier, né en 1759, dans le Bourbonnais, passa du barreau dans les finances, fut nommé successiv. à diverses fonctions admin. dans son départ., et enfin député au conseil des anciens en 1795. Attaché sincèrement aux principes de la révolut., il donna dans cette assemblée des preuves nombreuses de modération, et pendant ces temps de troubles il dut en grande partie son salut à l'estime et au respect qu'il avait su mériter. Elu au corps législ. après la journée du 19 brum., il devint secrét. de cette assemblée, et en sortit au mois de nov. 1800 pour passer à la préfecture de l'Indre, puis à celle du Gard en 1804. Nommé commandant de la Légion d'Honneur l'année suiv., il fut appelé en 1810 à l'intendance de la Hollande, et peu de temps après créé maître des requêtes. Ecarté des affaires à l'époque de la restauration, il fut nommé après le 20 mars conseiller d'état, puis envoyé en mission extraord. dans les prov. mérid. et résigna ses fonctions au mois de mai 1815. Porté à la chambre des députés en 1819 par le dép. de l'Allier, il y siégea avec le côté gauche, et m. dans l'exercice de ses fonctions le 24 sept. 1821.

DALRYMPLE (David), jurisconsulte écossais, né à Edimbourg en 1726, m. en 1792, lord-commissaire du justicier, a écrit (en angl.), depuis 1775 jusqu'en 1786, un très-grand nombre d'ouv. relatifs à l'hist. de son pays, et aux antiquités chrétiennes.—Dalrymple (Alexand.), géographe écossais, frère du précéd., né à Edimbourg en 1737, fut d'abord envoyé avec un petit vaisseau de la compagnie des Indes pour négocier le rétablissem. du commerce de cette comp. avec les îles de l'archipel des Indes, et dans le cours de cette négociation, qui nécessita plus. voyages, il observa soigneusem. les côtes de l'Archipel oriental, et en traça des cartes fort exactes, insérées dans le *Neptune oriental*. Devenu hydrographe de la même compagnie, il fut bientôt nommé à cet emploi pour le gouvern. britannique; mais, en ayant été privé vers le commencement de 1808, il m. la même année du chagrin que lui causa cette disgrâce. Parmi les nombreux écrits de ce géographe célèbre, nous citerons : *Tr. sur les découvertes faites sur l'Océan Pacifique*, 1767, in-8; *Collect. hist. de divers voyag. et découvertes dans l'Océan de la mer du Sud*, 1770, 2 vol in-4, trad. en franç. et abrég. par Fréville ; *Répert. oriental pub. aux frais de la compag. des Indes*, 1791, 1794, 2 vol. in-4, des *Mem.* insérés dans les *Transact. philos.* de 1768, etc.—Dalrymple (John Hamilton Maggil), écriv. angl., né vers 1726, m. en 1810, est aut. d'un ouv. intit. : *Mem. de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, Londres, 1771, 2 vol. in-4 : ouv. contenant des renseignem. jusqu'alors ignorés, que l'aut. puisa dans la correspondance de Barillon, ambassad. de France en Angleterre sous Charles II. L'abbé Blavet a publ. en 1776 une trad. de ces Mém., 2 vol. in-8. Dalrymple publ. en 1788 un 3e vol. qui n'a point été trad. par l'abbé Blavet. J.-C. Muller a donné une trad. allemande complète, Winterthur, 1792-95, 4 vol. in-8.

DALTON (Michel), juriscons. angl., m. vers 1612, est aut. d'un *ouvr.* sur l'office du juge de paix, et d'un autre sur celui du shériff.

DALTON (John), ecclésiast. angl., né à Deane en 1709, m. en 1763, a laissé des *sermons*, des *remarques sur douze tableaux historiques de Raphaël et quelques pièces de vers.* — Son frère, Richard, biblioth. du roi, a pub. les gravures d'une caravane de la Mekke.

DAM (Antoine van), peintre holland., né à Midelbourg en 1682, m. vers 1750, est moins connu par quelq. tabl. de marine que par les *armoiries des bourgmestres*, de sa patrie, depuis 1498 jusqu'en 1740, qu'il pub. cette même année, et par un *tabl. généalog. de la maison de Nassau*, publ. en 1741.

DAMAIN (Jacques), doct. en droit, chanoine et conseiller au présidial d'Orléans, né dans cette ville en 1528, m. en 1596, est aut. d'une *Relation de ce qui s'est passé à Orléans au massacre de la St Barthélemy*, insérée dans les mémoires de Charles IX, et dans l'*Hist. de ceux qui ont souffert le*

martyre pour la religion protestante, par J. Crespin (*v.* ce nom).

DAMALIS (Gilbert), poète ou plutôt rimeur du 16e S., est aut. de deux ouv. recherchés des amateurs de notre ancienne poésie. Le prem. a pour titre : *Sermon du grand souper duquel est fait mention en St Luc*, 14e *chap.*, etc., Lyon, 1554, in-8; le second est int. : *le Procès des trois frères*, ibid., 1558, in-8, traduit du latin de Phil. Beroalde, l'ancien (*v.* ce nom).

DAMAS (le comte Roger de), lieut.-général, prem. gentilhomme de la chambre du roi, et gouv. de la 9e divis. milit., m. en 1825, était entré fort jeune au service en qualité d'officier dans le régim. du roi (infanterie). Il passa en Russie à l'époque où cette puissance fit la guerre contre les Turks, se distingua à l'assaut d'Ismaïl, et obtint de l'impératrice Catherine II d'honorables distinctions et le grade de colonel. Nommé commandant de la légion de Mirabeau par le prince de Condé en 1795, il conserva ce poste jusqu'en 1798, prit alors du service dans les armées du roi de Naples, et déploya, dans la guerre que ce prince eut à soutenir contre les armées républicaines, une bravoure qui ne fut pas couronnée de succès. Il parvint à peine à conduire ses troupes en Calabre; puis il se rendit en Sicile, de là à Vienne, et ne rentra en France qu'à la restauration.

DAMASCÈNE (St Jean), ou de DAMAS, appelé *Mansour* ou *Mandhour*, par les Arabes, né vers l'an 676 à Damas, remplit d'abord de hautes fonctions auprès des kalyfes de sa patrie, puis se démit de ses emplois, distribua toutes ses richesses aux pauvres, et se retira dans la laare ou monast. de St-Sabas, près de Jérusalem. Il y fut ordonné prêtre, reçut la mission d'écrire contre les hérétiques, principalem. contre les iconoclastes, et m. dans sa cellule vers l'an 754, après avoir fait différens voyages pour la défense de la foi. Ses ouvr., écrits en grec, ont été traduits en latin par Jacques de Billy, Tilman, Leunclavius et Wegelius; la meilleure édit. des œuvres de St Jean Damascène est celle publ. par le P. Lequien (grec et latin), avec des notes, Paris, 1712, 2 vol. in-fol., réimpr. à Venise en 1748, avec des améliorations. Sa *vie* a été écrite par Jean IV, patriarche de Jérusalem, et publiée à Rome, 1553, in-8.

DAMASCENE (Jean), méd. arabe, vivait suiv. les uns dans le 9e, selon d'autres dans le 11e S. Heusler (*v.* ce nom), prétend démontrer que Jean Damascène est absolument le même que Sérapion, l'ancien (Jahiah Ebn). Quoi qu'il en soit, nous citerons les deux ouv. qu'on lui attribue et qui ont été traduits de l'arabe en latin par Gérard de Crémone : *Aphorismorum liber*, Bologne, 1489, in-4; *Medicinæ therapeuticæ lib. VII*, Bâle, 1543, in-fol.

DAMASCIUS, l'un des dern. philosophes eclectiques, né dans le 5e S., fut obligé de se retirer en Perse auprès de Chosroës, lorsque Justinien eut défendu aux païens l'enseignem. de la philosophie. De retour dans sa patrie, Damascius composa la vie des princip. personnages de sa secte auxquels il attribua toutes les vertus chrétiennes et même le don des miracles. Il nous reste des fragmens de cet ouv. dans Photius. La biblioth. royale possède encore un MS. très-volumin. de Damacius sur les premiers principes (περὶ ἀρχῶν).

DAMASE Ier (St), pape, né Guimaraens, en Portugal, fut élu en 366, malgré les intrigues d'un diacre nommé Ursenus ou Ursicinus, qui s'était fait ordonner par une troupe de factieux. Damase travailla à la conservation des mœurs et de la discipline ecclésiastique, tint plus. conciles contre les ariens, anathématisa ou excommunia Ursace, Valens, Auxence, Apollinaire, Vital et Timothée, tous hérétiques ou schismatiques, et m. en 384. Ce pontife a laissé plus. écrits réunis et impr. à Paris en 1672, in-8, et avec sa *vie*, qui se trouve aussi dans la *Bibliotheca patrum*, et dans les *Epist. rom. pontif.*, de dom Coustant. On a encore quelques vers latins de St Damase dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.—Damase II, élu pape en 1048, s'appelait Papon, et était évêque de Brixen; il ne survécut que 23 jours à son élection, et m. à Palestrine.

DAMBOURNEY (L.-A.), secrét. de l'acad. des sciences et belles-lettres de Rouen, né dans cette ville en 1722, joignit la culture des beaux arts et des lettres à la profession du commerce. Nommé intendant du jardin botanique de Rouen, il se livra à d'utiles recherches sur l'emploi des végétaux dans l'art de la teinture, et réussit également à découvrir dans quelques-uns des propriétés analogues à celles du café et de l'indigo, par des procédés auxquels on eut recours dans quelq. prov. de France, quand ces espèces y devinrent rares : la dernière de ces confections est encore connue sous le nom d'*indigo-pastel*. Il m. à Rouen en 1795. On doit à cet estimable savant : *Instruct. sur la culture de la garance*, imp. roy., in-4; *Rec. de procédés et d'exp. sur les teintures solides*, etc., 1786, in-4, et divers *Mém. agricoles*, dans la *Collect.* de ceux de la société d'agricult. de Rouen, dont il était membre.

DAMBROWSKA, fille de Boleslas, souver. de Bohême, ayant épousé, l'an 965, Micislas Ier, duc de Pologne, réussit à lui faire embrasser le christian., de même qu'aux principaux seigneurs de sa cour.

DAMÉAS, sculpt. de Crotone, fit en bronze la *statue iconique* de Milon, son compatriote, qui la porta sur ses épaules jusqu'auprès du temple d'Olympie, dans un bois consacré à Jupiter, lieu où elle devait être placée. Les *statues iconiques*, dont, suivant Pline, l'usage était fort ancien, étaient élevées aux athlètes qui avaient remporté trois fois le prix de la lutte; et Milon, à cette époque, avait été couronné pour la sixième fois.

DAMERON (J.-C.), conventionn., m. en 1796, avait été successiv. présid. du trib. du district de la Charité, député du dép. de la Nièvre à l'assemblée législative de 1791, et memb. de la convention, où il vota la mort du roi.

DAMESME (Louis-Emmanuel-Aimé), architecte du gouvern., né en 1757, à Magny (Seine-et-Oise), a obtenu un rang distingué parmi les artistes franç. par les constructions qu'il a dirigées, et m. au mois d'avril 1822 à Paris. Cette capitale lui doit, entre autres, le *Théâtre de la Société Olympique*, rue Chantereine, édifice dont l'emp. Alexandre demanda les plans à l'architecte pour en faire construire un semblable à St-Pétersbourg. Les deux dernières constructions de Damesme, et en même temps celles où il a déployé le plus de talent, sont le *Théâtre royal* et les prisons civiles à Bruxelles.

DAMHOUDER ou DAMHAUDER (Josse de), jurisc., né à Bruges en 1507, m. en 1581, après avoir exercé les premières charges de judicat. dans les Pays-Bas, a laissé entre autres écrits relatifs à sa profess. : *Patrocinium pupillorum, minorum et prodigorum*, Bruges, 1544, in-fol., Anvers 1546, trad. en franç.; *Enchiridion rerum criminalium*, Anvers et Lyon : cet ouvr., dont il existe des trad. franç., allem. et flam., et qui fut mis à l'*index* de Rome jusqu'à ce qu'il fût corrigé, a été réimpr. à Anvers en 1646 avec le *Praxis rerum civilium* du même aut., dont la prem. édit. parut en 1617, in-4, enrichie des notes de Nic. Tulden.

DAMIEN (Pierre), card. italien, né à Ravenne en 988, m. à Faenza en 1072, fut élu abbé de Font-Avellana, en 1041, rendit de grands services aux papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX, Victor II et Etienne IX : ce dernier fut obligé de le menacer des foudres de l'église pour lui faire accepter le titre de cardinal-évêque d'Ostie en 1057. Damien obtint avec peine la permission d'abdiquer, et se retira dans l'ermitage de Font-Avellana,

qu'il fut encore forcé de quitter plus. fois, pour remplir les fonctions de légat en Allemagne et en France. Il s'acquitta de ces différentes missions avec courage et piété, et m. au retour d'un de ses voyages, épuisé par les fatigues et les austérités auxquelles il s'était livré toute sa vie. Il a laissé des *Lettres édifiantes*, des *Sermons*, des *Vies de plus. saints*, des *Opuscules sur les devoirs ecclésiast.*; le tout recueilli à Paris en 1642 et 1663, 4 tomes in-fol. qu'on relie en un seul vol.

DAMIENS (Robert-François), régicide, né dans le diocèse d'Arras, exécuté à Paris en 1757, avait annoncé dès sa jeunesse des inclinations vicieuses, une imagination exaltée, un tempérament sanguin et mélancolique. Après avoir servi différens maîtres de toutes conditions, s'être engagé deux fois, avoir déserté, pris et quitté différens noms, il arriva à Versailles le 3 janvier 1757 sous celui de Bréval, resta au lit presque tout le jour, et demanda en vain à être saigné. Le lendemain il alla se cacher dans un petit enfoncement au bas de l'escalier du château, pour y attendre Louis XV, et saisit le moment où ce prince montait en voiture, pour le frapper avec une sorte de canif de 4 à 5 pouces de long. Damiens après avoir commis son crime n'essaya pas de se sauver; soumis à la question la plus cruelle, il refusa constamment de nommer ses complices. Condamné au même supplice que Ravaillac, il le souffrit avec une patience étonnante, et 8 forts chevaux furent plus de 50 minutes à l'écarteler. On a pub. : *Pièces originales du procès fait à Robert Damiens*, Paris, 1757, in-4, et 4 vol. in-12, et, *les Iniquités découvertes, ou Recueil de pièces curieuses et rares qui ont paru lors du procès de Damiens*, (sans nom de lieu), 1760, in-12; *Observations d'un Patriote*, par Grosley.

DAMIENS DE GOMICOURT (Aug.-Pierre), plus connu sous le nom de *Gomicourt*, membre de l'acad. d'Amiens, né dans cette ville en 1723, m. vers la fin du 18e S., avait été destiné de bonne heure au commerce, qu'il abandonna pour la carrière des lettres, et fut appelé successivement aux fonctions de secrét.-général du gouv. de Picardie et d'Artois, et de commissaire des chevau-légers de la garde du roi. On a de lui : *Mélanges historiques et critiques contenant diverses pièces relatives à l'Histoire de France*, Amsterdam et Paris, 1768, 2 vol. in-12 : les différens morceaux qui composent ce rec. avaient déjà été imp. séparément de 1751 à 1755; *l'Observateur français à Londres*, 1769-1772, dont il parut huit vol. par an jusqu'en 1772. C'est un recueil de *Lettres* sur l'état de l'Angleterre, relativement à ses forces, à son commerce et à ses mœurs, avec des notes historiques, critiques et politiques, ajoutées par l'édit. De Gomicourt ayant inséré dans ce journal des extraits raisonnés des *Commentaires de Blackstone sur les lois anglaises*, ces extraits firent désirer l'ouv. entier : il se chargea de cette pénible tâche, et fit imp. à Bruxelles chez de Boubers la traduct. entière de l'ouv. de Blakstone, 1774-1776, 6 vol. in-8. Cette traduct. n'est pas estimée; on en a une plus exacte et plus élégante. V. l'article Blackstone.

DAMILAVILLE (N....), né en 1719, m. en 1768, premier commis au bureau des vingtièmes, fut l'ami de Voltaire, qui lui adressa un grand nomb. de lettres charmantes. Damilaville était loin de mériter les éloges que le philosophe de Ferney lui prodigue. C'était un homme d'un esprit très-médiocre, fort irréligieux, que les philosophes souffraient dans leur société dont il était le jouet. Le baron d'Holbach, entre autres, ne l'appelait que le Gobe-Mouche de la philosophie. On a de lui : *L'honnêteté théologique*, pamphlet que l'on crut un moment sorti de la plume de Voltaire, et qui est dirigé contre les théologiens censeurs du *Bélisaire* de Marmontel; et l'article *Vingtième*, inséré dans l'Encyclopédie, sous le nom de Boulanger. C'est à tort que Voltaire, et La Harpe dans sa *Philosophie du 18e S.*, lui ont attribué *le Christianisme dévoilé*; il est prouvé que cet ouvr. est la prem. des nombr. product. philos. mises au jour par le baron d'Holbach (v. la 2e édit. du *Dictionn. des Anonymes*, n° 2317).

DAMINO (Pierre), peintre vénitien, né à Castel-Franco en 1592, m. de la peste en 1631, ne dut son talent qu'à lui-même. Il se plaça, dès l'âge de 20 ans, au rang des grands peintres, par les travaux qu'il exécuta au dôme de la cathédrale de Padoue, et enrichit successiv. de ses productions, Venise, Chiozza, Croma, et plusieurs autres villes. — Il eut un frère et une sœur qui cultivèrent aussi la peinture avec succès.

DAMIS, né en Syrie dans le prem. S. de l'ère chrét., fut l'ami d'Apollonius de Thyane (v. ce nom), et écrivit un livre des discours et des prétendues prophéties de cet imposteur. Philostrate, Midas et Eusèbe (v. ces noms) citent ce Damis qu'il ne faut pas confondre avec un philosophe grec du même nom, sur lequel on n'a d'ailleurs aucun détail.

DAMM (Christian-Tobie), théol. protestant et sav. helléniste, né près de Leipsig en 1699, m. en 1778, fut recteur du gymnase de Berlin, et perdit cette place, parce que dans un de ses écrits, il avait paru partager la doctrine de Socin (v. ce nom). On a de lui : *Novum Lexicon græcum etymologicum et reale*, etc., Brandebourg, 1765, in-4; des édit. et traduct. allemandes de C. Rutilius (texte latin avec comment.); des discours de Cicéron, *Pro Roscio*; du *Vestibulum* de Comenius (avec le texte grec); du *Nouv.-Test.*; des *Œuvres d'Homère*, et de la *Batrachomyomachie* du même (avec le texte grec); du *Panégyrique de Trajan*; des *Épîtres de Cicéron*; des *Discours philosophiques* de Maxime de Tyr; d'une partie des *Odes de Pindare*, etc., etc.; une *Introduction à la mythologie grecque et latine*, Leipsig et Leyde, 1786, in-8.

DAMMY (Matthieu), aventurier du 18e S., fils d'un marbrier de Gênes, vint à Paris, y joua le rôle de marquis, fit beaucoup de dettes, et se donna comme possesseur d'un secret merveilleux pour beaucoup de choses, mais particulièrement pour blanchir les diamans d'une teinte jaunâtre. Ayant réussi par la vertu de son secret à escroquer les bijoux des crédules élégantes de la capitale, il s'enfuit en Autriche, et s'établit à Vienne vers 1725. On a de lui : *Mém. de Matthieu, Marquis de Dammy*, etc., Amsterdam, 1739, in-8.

DAMO, fille de Pythagore, partagea la science et la sagesse de son père, se consacra au célibat, et eut parmi les femmes un grand nombre de disciples. Pithagore, en mourant, lui remit tous ses écrits et lui défendit de s'en dessaisir à prix d'argent.

DAMOCLÈS, courtisan de Denys de Syracuse, n'est connu que par le trait ingénieux de ce tyran à son égard. Un jour qu'il félicitait son maître du bonheur dont il jouissait, Denys l'invita à un festin magnifique et le fit habiller et servir en prince; mais au milieu du repas, Damoclès aperçut tout-à-coup un glaive suspendu sur sa tête et ne tenant au plafond que par un crin de cheval; effrayé du danger, le courtisan sentit alors que l'existence d'un tyran n'était pas aussi heureuse qu'il l'avait cru d'abord.

DAMOCRITE, statuaire, né à Sicyone, élève de l'Athénien Pison de Calaurée, florissait vers la 95e olympiade, et, suivant Pline, réussissait surtout à représenter les philosophes. — Un autre sculpteur du même nom excella dans la ciselure des coupes d'argent. — Damocrite, hist. grec dont on ignore l'époque de la vie, est aut. de *L'art de ranger une armée en bataille*, et d'un fragment *sur les Juifs*, dans lequel il rapporte que ce peu-

ple adorait la tête d'un âne, et qu'il immolait tous les ans une victime humaine.

DAMON et PHINTIAS, philosophes pythagoriciens, vivaient à Syracuse dans le 4e S. av. J.-C., sous le règne de Denys le Jeune. Phintias, ayant été condamné à mort par le tyran de sa patrie, obtint la permission de s'absenter pour régler des affaires domestiques; Damon se rendit caution de son retour en prenant sa place en prison; son ami revint précisément à l'heure qui lui avait été assignée. Denys, touché de cette noble conduite, pardonna à Phintias, et demanda aux deux philosophes d'être admis en tiers dans leur amitié.

DAMON, musicien célèbre de l'antiquité, enseigna la musique à Périclès et à Socrate, qui le cite avec éloges dans quelq.-uns des dialogues de Platon.

DAMON (WILLIAM), organiste de la chapelle royale, sous le règne d'Elisabeth, reine d'Angleterre, naquit vers 1540; il est principalement connu par une collection de psaumes à quatre parties, pub. sous le titre de : *The psalms of David in english metter, with notes of four parts, set unto them by William Damon* (les Psaumes de David en vers anglais, notes à quatre parties), Londres, 1579.

DAMOPHILE et GORGASUS, noms de deux peintres ou modeleurs grecs, qui, au rapport de Pline, décorèrent en commun, vers l'an 424 avant l'ère-chrét., le temple de Cérès à Rome, où, avant ces deux habiles ouvriers on n'employait pour orner les monumens que des ouvrages de plastique et de sculpture, qu'on appelle *genre etrusque*.

DAMOPHON, sculp. grec, né dans la Messénie, vers le milieu du 4e S. av. J.-C., célèbre par le nomb. de ses ouv. et par la beauté de leur exécution, fut, au rapport de Pausanias, le seul statuaire messénien qui méritât des éloges. Ses ouvrages décoraient les temples des principales divinités : on cite entre autres la statue de Diane-Laphria, qu'il fit à la demande de ses compatriotes, et un beau groupe taillé dans un seul bloc de marbre, représ. Cérès et Proserpine assises sur le même trône et à leurs côtés le tytan Anytas.

DAMOURS (LOUIS), avocat aux conseils du roi, né à Angers, mort à Paris en 1788, a laissé : *Conférences sur l'ordonnance concernant les donations, avec le droit romain*, 1753, in-12; *Exposition abrégée des lois et usages du pays de Bresse, Bugey*, etc., 1761, in-8; *Mém. pour l'abolition de la servitude*, 1765, in-4; *Lettres de Milady*** sur l'influence que les femmes pourraient avoir...*, 1784, 2 vol. in-12; enfin, *Lettres de Ninon de l'Enclos au marquis de Sévigné*, 1752, 2 vol. in-12.

DAMPIER (GUILLAUME), céléb. voyageur anglais, né en 1652, dans le comté de Sommerset, fit trois voyages autour du monde, ravagea dans plus. expédit., de concert avec les flibustiers, les possessions espagnoles en Amérique, et amassa de grandes richesses. On n'a point de détails sur sa vie depuis son dernier voyage dans le grand Océan, de 1708 à 1711. Il reste de lui les ouv. suiv. : *Nouveau voyage autour du monde*, Londres, 1697, in-8; (une 4e édit. pub. en 1699, 2 vol. in-8, renferme un *supplément* au voy. autour du monde, deux *Voyages à la baie de Campêche*, et un *Traité des vents et marées*); *Voyage à la Nouvelle-Hollande*, ibid., 1701, 1702, 1705, in-8. Ces voy. ont été trad. en franç., le prem., Amsterdam, 1698, 2 vol. in-12; le 2e, ibid., 1705, in-8, puis réunis ensemble et avec ceux d'autres navigateurs, ibid., 1701 et 1705, 1711, 1712, Rouen, 1715, 1723 et 1739, 5 vol. in-12. Il existe aussi une traduction allem., Leipsig, 1702, 1708, 3 vol. in-8.

DAMPIERRE (GUI DE), comte de Flandre et pair de France dans le 13e S., accompagna St Louis en Afrique, en 1270, puis maria sa fille à Edouard, prince royal d'Angleterre, et, à l'occasion de ce mariage, déclara la guerre à Philippe-le-Bel. Ce dernier mit le comte de Flandre en interdit, et triompha complètement de son adversaire, qui fut fait prisonnier ainsi que ses deux fils. Gui de Dampierre m. à Pontoise en 1305.

DAMPIERRE (JEAN), poète latin du 16e S., né à Blois, fut d'abord avocat, entra ensuite chez les cordeliers d'Orléans, et m. dans cette ville en 1550. On a de lui des *Poesies latines*, recueillies dans le tome Ier des *Deliciæ poetarum gallorum*.

DAMPIERRE (N. DE LA SALLE DE), ancien munitionnaire des guerres, m. vers la fin du 18e S., joignit le goût des lettres aux occupations adminst. On a de lui, outre deux écrits relatifs à son emploi (imp. en 1770 et 1777, in-8), un recueil de ses essais dramatiques sous ce titre : *Théâtre d'un amateur*, Paris, 1787, 2 vol. in-8 : on y distingue une comédie en 5 actes et en vers intit. *le Bienfait rendu*, ou *le Négociant*, représ. au Théât.-Franç. en 1763.

DAMPIERRE (AUG.-HENRI-MARIE PICOT DE), général en chef de l'armée franç., né à Paris en 1756, entra de bonne heure au service, s'y fit remarquer par son intrépidité, mais à cause de la singularité de son caractère, obtint d'abord peu d'avancement : s'étant retiré dans ses foyers vers 1784, il y vécut jusqu'à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes. Nommé présid. du départ. de l'Aube en 1790, il renonça l'année suiv. à ces fonctions trop paisibles pour son humeur guerrière, et devint aide-de-camp de Rochambeau, puis colonel de drag. Envoyé ensuite à l'armée de Dumouriez, il se signala aux affaires de Valmy, de Jemmapes et au siége de Maestricht. Lors de la défection de son chef, Dampierre prit le command. de l'armée. Continuellement malheureux dans des opérations, auxquelles il avait été forcé par les commissaires de la convention, Dampierre eût porté sa tête sur l'échafaud, s'il n'eût été tué d'un coup de canon, le 8 mai 1793, dans un engagement sous Valenciennes. C'est par erreur qu'on lui a attribué : *Lettres d'un ancien munitionnaire....*, La Haye, 1777, in-8, et *Mém. sur une question relative aux vivres*, 1770, in-8 : ces écrits sont de N. de la Salle de Dampierre (v. l'art. précédent).

DAMPIERRE (ANT.-ESMONIN, marquis de), né à Beaune en 1743, m. à Dijon en sept. 1824, est aut. de deux écrits mystiques peu répandus : *Vérites divines pour le cœur et l'esprit*, Lausanne, 1823, 2 vol. in-8; *Hist. de la révol., tirée des Saintes-Ecritures*, Dijon, 1824, in-8. On trouve dans le journal de la Côte-d'Or du 15 sept. 1824 une *notice* de M. C.-N. Amanton sur Dampierre. — Un autre marquis de DAMPIERRE, gentilh. de Champagne, et probablement de la même famille que le précéd., habitait une terre voisine de Varennes, et s'était empressé d'accourir auprès de l'infortuné roi Louis XVI, lors de son arrestation dans cette ville, le 21 juin 1791; mais, au moment où il s'approchait de la voiture du prince, il tomba percé de plus. balles et fut écrasé sous les roues.

DAMPMARTIN (PIERRE), négociateur du 16e S., fut chargé de plusieurs missions par la reine de Navarre, qui le récompensa de ses services en le créant gouverneur de Montpellier en 1585. On a de lui un écrit intit. *Vies de cinquante personnes illustres avec l'Entre-deux des temps*, Paris, 1599, in-4, ouvr. qui devait avoir une suite de 9 vol. qui n'ont point paru. Il a laissé, en outre, quelq. ouv. MSs. — Un autre DAMPMARTIN (Pierre de), conseiller à Cambrai, procureur du duc d'Alençon, a laissé : *du Bonheur de la cour et vraie félicité de l'homme*, 1592, in-12, réimp. sous ce titre : *la Fortune de la cour*, etc.

DAMPMARTIN (ANNE-HENRI, vicomte), maréchal-de-camp, né en 1750 à Uzès, m. à Paris en 1825, membre de l'acad. de Nîmes, censeur impér. en 1811, député du Gard en 1813, bibliothécaire et conservateur du dépôt de la guerre, se livra

particulièrement à la culture des lettres, et a pub. les ouvrages suivans : *Idées sur quelques sujets milit.*, 1785, in-8; *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, 1789, 2 vol. in-8; *le Provincial à Paris*, 1790, in-8; *Essai de littérat. à l'usage des dames*, 1793, 2 vol. in-8; *Esquisse d'un plan d'éducation*, 1795, in-8; *Fragmens moraux et littéraires*, 1797, in-8; *Evènem. qui se sont passés sous mes yeux durant le temps de la révolut. franç.*, 1800, 2 vol. in-8; *Brasmann*, roman, Paris, 1802, 4 vol. in-8; *Essais de Goldsmith*, trad. de l'angl., 1803, in-12; *Annales de l'empire français*, avec Beaunoir, 1805, in-8; *la France sous les Valois*, 1810, 5 vol. in-8; *Quelques traits sur la vie privée de Frédéric-Guillaume III*, 1811, in-8. Il est aussi éditeur de l'*Apologétique de Tertullien*, trad. par l'abbé Meunier, 1822, in-12.

DAN, l'un des fils de Jacob, fut le chef de la tribu de ce nom, d'où sortit Samson, et d'où, selon quelq. commentateurs de la *Bible*, doit naître l'Antechrist.

DAN, surn. *le Magnifique*, 10e roi de Sethra, en Sélande, vers la fin du 3e S., réunit, dit-on, plus. autres petits états au sien, et en forma un royaume qui prit le nom de *Dane-Marck*, c'est-à-dire le territoire de Dan.

DAN (PIERRE), supérieur du couvent des Mathurins de Fontainebleau, fut envoyé, en 1634, en Barbarie pour le rachat, en France, des captifs chrétiens, revint l'année suiv. avec 42 de ces captifs, et mourut en 1649. On a de lui : *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4; réimpr. sous ce titre : *Histoires des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli, augm. de plusieurs pièces*, ibid., 1649, in-fol.; *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau*, etc., ibid., 1642, in-fol., fig.

DANAE (mythol.), fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée dans une tour d'airain par son père à qui l'oracle avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait d'elle. Jupiter pénétra dans cette tour sous la forme d'une pluie d'or, et de son union avec Danaé naquit Persée, qui fut en effet, par accident, le meurtrier d'Acrisius.

DANAÜS (mythol.), 1er roi d'Argos, fut père de 50 filles, qu'il maria à un pareil nombre de fils de son frère Egyptus. Pour se venger de ce dern., qui lui avait ravi la couronne, et avec lequel il ne s'était réconcilié qu'en apparence, Danaüs avait ordonné à ses filles de tuer leurs maris la première nuit de leurs noces, et elles exécutèrent ce meurtre, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva Lyncée, son époux. Elles sont toutes désignées dans la fable sous le nom de *Danaïdes*.

DANCHET (ANTOINE), poète dramatique, né en 1671 à Riom, en Auvergne, occupa successiv. la chaire de rhétorique à Chartres, une place à la bibliot. du roi, et mourut à Paris en 1748, membre de l'acad. des inscriptions et de l'acad. française. Il s'était exercé de bonne heure à la poésie; et pendant son cours de rhétorique au collége de Louis-le-Grand, il avait composé, sur la prise de Mons, une pièce de vers latins, qui fut jugée digne de l'impression. Après avoir publié un assez grand nombre de *Pièces fugitives*, *Odes*, *Cantates* et *Epîtres*, d'une versification douce, mais à la vérité un peu faible, il donna au théâtre, de 1697 à 1735, des tragédies et des opéras. Ce dern. genre de composition convenait mieux à son talent, et il y obtint plus de succès. Ses *œuvres* ont été recueillies en 1751, Paris, 4 vol. in-12.

DANCKERT (CORNEILLE), graveur hollandais du 16e S., né à Amsterdam, s'établit, vers 1604, marchand d'estampes à Anvers. On a de lui des *Ruines romaines*, petites grav. faites avec assez de goût, et plusieurs suites de divers sujets. — Son fils, PIERRE, né en 1600 à Anvers, reçut ses leçons, et surpassa son maître. Il a gravé, d'après Wouwermans et Berghem, des paysages assez estimés. On cite encore trois grav. de ce nom : HENRI et JEAN, fils de Pierre, et un autre DANCKERT (Juste), dont les ouv. sont particulièrement répandus en Angleterre, où il est mis au nombre des artistes disting.

DANCOURT (FLORENT CARTON), auteur dramatique, et coméd., né en 1661 à Fontainebleau, fit ses études sous le père Larue jésuite, qui s'efforça inutilement de l'attirer dans son ordre. Doué de beaucoup de vivacité et de pénétration, le disciple, que ses goûts éloignaient de la vie religieuse, préféra se livrer au barreau. Il exerçait la profess. d'avocat, lorsqu'à la suite d'une intrigue amoureuse avec la fille du comédien La Thorillière, il se fit recevoir dans la troupe des coméd. du roi en 1685, après avoir épousé sa maîtresse. Dancourt s'acquit bientôt la double réputation d'acteur distingué et d'assez bon auteur comique. Recherché pour son esprit par ce que la cour et la ville avaient de plus distingué, il plut particulièrem. au roi Louis XIV, qui souvent l'appela près de lui pour l'entendre lire celles de ses compositions dont il désirait voir la représentation. On a diversement jugé le mérite de ce fécond auteur, qui, dans l'espace de 33 ans, composa une soixantaine de pièces dramatiques, soit en vers, soit en prose; toutefois celles que le théâtre a conservées amusent encore les amateurs de la bonne gaîté villageoise, à qui un dialogue vif et léger, orné parfois de saillies plaisantes, fait supporter la monotonie qui résulte de ce genre. Dancourt se retira du théâtre en 1718, se fixa dans une terre qu'il possédait à Courcelles-le-Roi, en Berry, et y m. en 1726. Il consacra, dit-on, les dern. années de sa vie à la composition d'une tragédie sacrée, et fit une trad. des *Psaumes*. Ses *œuvres* ont été réunies en 1710 et 1730, 9 vol. in-12. — Thérèse LENOIR de LA THORILLIÈRE, sa femme, née vers 1660, m. en 1725, était entrée en 1685 avec Dancourt au Théâtre-Français, où elle joua avec succès les rôles d'amoureuses pend. 45 ans, et fut distinguée autant pour ses talens que pour sa beauté. — La plus jeune de leurs deux filles, connue sous le nom de *Mimi*, était douée de beaucoup d'esprit, et remplit avec distinction les rôles de soubrette.

DANCOURT (L.-R.), comédien de province, mort dans un hospice de Paris en 1801, est auteur de trois comédies représentées au théâtre des Italiens de 1762 à 1766 intit. : *les Deux amis*, *le Mariage par capitulation*, et *Esope à Cythère*, ainsi que de quelq. autres pièces jouées en province, et d'une réponse à la fameuse lettre de J.-J. Rousseau sur les spectacles, sous ce titre : *L.-R. Dancourt, arlequin de Berlin, à J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*, 1759, in-8, ouv. qui passe pour le meilleur de tous ceux qui ont paru à cette occasion.

DANDELOT (FRANÇOIS de COLIGNI, plus connu sous le nom de), frère puîné de l'amiral Coligni, né à Châtillon-sur-Loing en 1521, fit ses prem. armes en Italie, et fut armé chevalier sur le champ de bataille de Cérisoles par le comte d'Enghien. A l'époque des guerres civiles, les protestans trouvèrent dans le jeune Dandelot un zélé défenseur. Nommé colonel-général de l'infant. en 1551, il défendit (avec l'amiral son frère) la place de St-Quentin en 1557, se distingua à la bataille de Dreux en 1562, fit la guerre en Bretagne, dans le Poitou, se trouva à la bataille de Jarnac, et mourut deux mois après cette célèbre journée en 1569 à Saintes. On trouve sa *vie* parmi celles des hommes illustres de France du père Pérau, tome XVI.

DANDINI (JÉROME), jésuite, né à Césène en 1554, m. à Forli en 1634, fut choisi par le pape Clément VIII pour aller visiter les maronites du Mont-Liban, rendit un compte très-favorable de la foi de ces religieux, et publia la relation de son voyage sous le titre de *Missione apostolica al patriarca e maroniti del monte Libano*, Césène, 1656, traduite en franç. par Richard Simon, Paris, 1675,

in-12. Dandini est aussi auteur de *Ethica sacra, sive de virtutibus et vitiis*, Césène, 1651, in-folio.

DANDINI (César), peintre florentin du 17ᵉ S., élève du chev. Curadi, de Passignano et de Christophe Allori, a exécuté plusieurs tableaux d'autel qui ornent encore quelques églises de sa patrie. — Vincent, son frère et son élève, né à Florence en 1607, m. en 1675, travailla à Rome sous Pietro de Cortone, et s'adonna principalement à peindre des sujets de dévotion. — Un autre Dandini (Pierre), peintre de la même ville que les précéd., et probablement de la même famille, né en 1647, mort en 1712, a copié fort habilement les tableaux des gr. maîtres. Ses ouvr. ne se trouvent guère qu'à Florence, où il était employé par le grand-duc.

DANDINI (Hercule-François), savant jurisc. italien, né à Ancône en 1695, mort à Padoue en 1747, profess. de droit romain, a écrit depuis 1725 jusqu'en 1741 un grand nombre d'ouv. en latin sur des sujets de droit et de litt. éthique, dont Pompilio Pozzetti donne le catalogue.

DANDOLO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a donné plusieurs doges et magistrats principaux à cette république. — Henri Dandolo, né en 1108, fut élu doge en 1192, et montra dans ce poste éminent la prudence d'un vieillard de 84 ans réunie à la vigueur et à la fermeté qu'on ne retrouve plus guère à cet âge. Ce fut lui qui dirigea l'expédition des croisés (*v.* l'article Croisades) pour le rétablissement de l'empereur Isaac l'Ange sur le trône de Constantinople. Après la prise de cette ville, en 1203, les croisés ayant pris la résolution de s'emparer de l'empire grec, Dandolo refusa, dit-on, la couronne, moins par modestie, ou en raison de son grand âge, que parce que ses concitoyens lui firent entrevoir qu'ils ne favoriseraient point l'élévation de leur doge au pouvoir impérial. Quoi qu'il en soit, le vieux doge ne renonça pas à la possession des terres conquises. Il fut créé despote de la Romanie, et obtint, pour la part de la république vénitienne, la possession des îles de l'Archipel, plusieurs ports sur les côtes de l'Hellespont, de la Phrygie et de la Morée, la moitié de Constantinople, et acheta, pour 10,000 marcs d'argent, l'île de Candie, échue en partage au marquis de Montferrat, l'un des chefs croisés. Il mourut à Constantinople en 1205, un an après l'établissement du nouvel empire latin, dont le premier souverain fut le comte de Flandre, Baudouin Iᵉʳ (*v.* ce nom). — Dandolo (Jean), élu doge en 1280, soutint contre le patriarche d'Aquilée une guerre ruineuse qui dura autant que son règne. Il mourut en 1289. — Dandolo (Franç.), doge en 1328, ne fut élevé à cette dignité qu'après avoir obtenu de Clément V le retrait de l'excommunication que ce pontife avait lancée contre la république. L'humiliation à laquelle il se soumit pour le succès de cette mission lui valut, de la part de ses concitoyens, le surnom de *Chien*, qu'il garda toujours. Sous son règne, les Vénitiens étendirent leur domination sur la terre ferme. F. Dandolo mourut en 1339. — Dandolo (André), doge et historien de Venise, régna de 1342 à 1354. Il cultiva la littérat., fut en relation avec Pétrarque, et la connaissance qu'il avait acquise des antiquités de sa patrie le mit à même d'écrire deux *Chroniques* lat. de Venise, dont l'une, finissant à l'année 1339, est imp. au tome XII de la *Collection* de Muratori; l'autre est inédite. Il mourut en 1354 de l'inquiétude et du chagrin que lui causèrent les succès remportés par l'amiral génois, P. Doria, sur les Vénitiens. — Son fils, Fantin Dandolo, mort en 1449, cultiva les lettres et la jurisp., professa le droit à Padoue, et fut successivement ambass. de la république, et membre du conseil secret. Plus tard, le pape Eugène IV, le nomma légat *à latere*, et ensuite gouverneur de Bologne. Il a laissé quelques écrits peu importans sur la jurisprudence et la théologie.

DANDOLO (Antoine), jurisc., né à Venise en 1431, professa la jurisp. à Padoue, puis à Pérouse et à Pise. Rappelé dans sa patrie, il y fut employé dans plus. légat., devint membre du conseil des dix; puis ayant été envoyé en qualité de podestat à Ravenne, il y mourut empoisonné en 1472. Il a laissé plusieurs *Traités sur le droit civil*, restés MSs. — Un autre Dandolo (Marc), également jurisconsulte et négociateur, né à Venise en 1458, fut reçu docteur en droit civil et canonique dans l'univ. de Padoue, et de retour dans sa patrie, y fut chargé de plusieurs emplois importans. Mort à Venise en 1535, après avoir rempli div. ambassades en Pologne et à quelques autres cours. On a de lui: *Oratio ad Ferdinandum, Hispan. et utriusque Siciliæ regem*, etc., 1507; *Psalm. ex græco versa*, etc.

DANDOLO (Vincent), pharmacien de Venise, né en 1758 s'éleva par son mérite au rang de comte et de sénateur de l'ex-royaume d'Italie. Partisan de la chimie moderne, il a été des premiers à répandre dans son pays les ouv. des chimistes français. Il se déclara aussi en faveur des nouvelles idées politiques, et fut l'un des auteurs principaux de la chute de la république de Venise. Bonaparte le chargea de l'administration de la Dalmatie, où ce *provediteur-général* étala le faste d'un proconsul. Il est mort à Varèze, près de Milan, en 1819. On a de lui: *Del governo delle pecore*, Milan, 1804, in-8; *Il buon governo de' bachi da seta*, ibid., 1806, in-8; *Discorsi sulla pastorigia*, etc., ibid., 1806, in-8; *Storie de' bachi da seta*, ibid., 1817, in-8; *Enologia, o l'arte di fare i vini*, ibid., 1820, 3 vol. in-8; *Cause dell' avvilimento delle granaglie*, ibid., 1820, in-8, etc.

DANDRE-BARDON (Michel-Franç.), peintre, né à Aix en Provence en 1700, quitta la profession d'avocat pour se livrer à la peinture, étudia sous Vanloo et de Troy, prit, comme ses maîtres, le genre historique, devint prof. d'histoire à l'école de peinture, et mourut directeur de l'académie de Marseille en 1783. On a de lui des tableaux assez médiocres, et un grand nombre d'écrits dont les plus remarquables sont: *De l'utilité d'un cours d'histoire pour les artistes*, 1751; *Traité de peinture, suivi d'un essai sur la sculpture*, etc., Paris, 1769, 2 vol. in-12; *Histoire universelle traitée relativement aux arts fondés sur le dessin*, ibid., 1769, 3 vol. in-12. On a également de lui *Costumes des anciens peuples*, en 360 planches gravées par Cochin, et accompagnées de notes historiques et de réflexions critiques, ibid., 1772, et années suiv., 6 vol. in-4; nouv. édition publ. par Cochin, ibid., 4 vol. in-4.

DANDRÉ (L.-J.-C.), intendant-général des domaines de la couronne, né en Provence vers 1759, d'abord conseiller au parlement d'Aix, puis député de la sénéchaussée de cette ville, se prononça pour les principes de la révolution. S'étant réuni à l'assemblée nationale en 1789 avec 43 autres membres de la noblesse, y siégea long-temps avec le côté gauche, fut chargé de plusieurs missions, et revint à l'assemblée, où il prit part à un grand nombre de discussions et de décrets sur l'ordre judiciaire. Nommé trois fois à la présidence, et porté successivement à plusieurs comités, il vota pour l'armement en faveur de l'Espagne, s'éleva contre les jacobins, qu'il déclara ennemis de la révolut., attaqua Mirabeau comme l'instigateur des troubles de Marseille, à la suite desquels Pascalis avait été massacré; défendit l'arrêté du départ. de Paris en faveur de la liberté des cultes, etc. La cession terminée, Dandré se retira des affaires, et établit un magasin d'épiceries, circonstance qui faillit lui coûter la vie, la populace l'ayant assailli dans sa maison comme accapareur. Accusé en 1792 d'entretenir des intelligences avec quelques émigrés, il échappa à ce nouveau péril en se réfugiant en Angleterre; quelque temps après, s'étant rendu en

Pologne, il s'attacha au roi Louis XVIII, devint bientôt l'un de ses agens les plus intimes, et le servit, au milieu de quelques traverses, soit en France, soit chez l'étranger, jusqu'à l'époque de la restauration. Il obtint alors l'intendance des domaines de la couronne, puis la direction générale de la police : et, après les événemens de 1815, fut rétablit dans la première de ces fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort, survenue en 1825.

DANDRIEU (JEAN-FRANÇOIS), organiste et prof. de clavecin, né à Paris en 1684, mort dans la même ville en 1740, fut en réputat. de son temps, et a laissé quelques compositions (pour le clavecin et l'orgue) entièrement oubliées aujourd'hui.

DANEAU (LAMBERT), né à Baugenci en 1530, mort à Castres en 1596, ministre du St Evangile, a publié : *De veneficus aut sortilegis...*, Genève, 1573, in-8 ; *Tractatus de Anti-Christo*, Genève, 1576 ; *Physices christianæ....*, Genève, 1581 ; *Geographiæ poeticæ...., lib. IV*, Genève, 1580, in-8 ; *Aphorismorum politicorum sylva*, 1575. On lui attribue aussi : *Tr. des danses...*, 1580, in-8.

DANEDI (JOSEPH et JEAN-ETIENNE), frères, peintres ital., appelés aussi *les Montaltes*, nés près de Bergame, dans le 17e S., furent élèves du Guide, et composèrent pour les églises et d'autres grands édifices de Milan un gr. nombre de tableaux dont plus. sont très-estimés. Ils moururent l'un et l'autre en l'an 1689.

DANEMARCK. Un siècle av. J.-C., un aventurier nommé Odin était passé en Germanie et avait établi une religion parmi les peuples de la Baltique. Ses fils s'étaient partagé les états qu'il avait conquis par sa magie et son courage. Skiold devint la tige des premiers rois de Danemarck. Après des temps fabuleux et obscurs les Danois parvinrènt à un haut dégré de grandeur sous Suénon Ier et Canut-le-Grand, qui, à l'exemple des peuples scandinaves qui ravageaient l'Europe, portèrent leurs conquêtes en Angleterre ; mais en furent enfin chassés. Le christianisme, introduit au 10e S. parmi les Danois, y répandit enfin peu à peu la civilisation et les lumières. Après les regnes successifs des cinq fils de Suénon II, Valdemar Ier, dit *le Grand*, fils de St Canut, commença à réprimer la piraterie des Slaves, soumit les princes de Julin et de Rugen, fonda Dantzick et Copenhague, intervint dans les affaires de l'empire d'Allemagne et donna de sages lois à ses peuples. Ses fils marchèrent sur ses traces ; Canut VI conquit le Holstein et acheva de policer les Danois. Valdemar II, dit *le Victorieux*, rendit tributaire la couronne de Norwège, fit ériger ses nombreuses conquêtes en royaume de Vandalie, mais mourut après avoir éprouvé quelq. revers. Après lui des divisions sanglantes eurent lieu entre ses successeurs ; Abel essaya en vain de rendre la couronne héréditaire, et des démêlés funestes éclatèrent entre les rois et le clergé. Sous Christophe Ier la guerre civile amena le démembrement du royaume et surtout du domaine royal. Valdemar III, successeur de son père, après un interrègne de quatre ans, céda l'Estionie aux chevaliers Teutoniques, racheta le Holstein, la Scanie, etc., et acquit l'île de Gotland, que lui céda la Suède. Après lui, sa fille Marguerite gouverna le Danemarck, comme régente de son fils Olaüs V, et la Norwège qu'elle obtint, après la m. de son époux Haquin, roi de Suède et de Norwège ; bientôt après, son fils Olaüs étant mort, elle réunit sur sa tête, les couronnes de Danemarck, de Norwège, et peu après celle de Suède, qui lui fut décernée par les Suédois. Elle vainquit Albert de Meklenbourg, son compétiteur, et Falkoping. Une union entre les seigneurs fut signée à Calmar en 1397. Elle ne pouvait durer. L'animosité des trois peuples, la diversité des mœurs et des lois, la faiblesse des successeurs de Marguerite achevèrent de la rompre. En 1448, les Suédois se donnèrent un roi particulier. Christian Ier, tige de la maison d'Oldenbourg, réunit la Suède au Danemarck par la force des armes, mais pour un moment : ses efforts et ceux de Jean, son fils furent repoussés par les Sture. La perfidie et la cruauté de Christian II, leur successeur, fit renouveler l'union de Calmar. Mais enfin Gustave Wasa parut ; la Suède fut délivrée, et les Danois déposèrent Christian, et donnèrent la couronne à Frédéric, son oncle, dont la postérité règne aujourd'hui sur le Danemarck. Malgré la puissante opposition de l'aristocratie, Frédéric professa le luthéranisme à la diète d'Odensée en 1527, et Christian III, son successeur, acheva la révolution religieuse. Ce jeune prince sut réparer les maux de l'interrègne qui avait eu lieu à la m. de son père : son fils signa, avec la Suède, la paix de Stettin qui lui confirmait la souveraineté de la Norwège, unie au Danemarck depuis Christian Ier, et renonça à ses prétentions sur la Suède. Christian IV lui succéda, et se distingua par la supériorité de ses talens. Il prit part, pour son malheur, à la guerre de trente ans. Allié de plus. princes protestans, il fut vaincu par le général Tilly à Lutter en 1626, et forcé de signer à Lubek une paix séparée avec l'empereur ; après la paix de Westphalie, la Suède faillit donner des fers au Danemarck, comme le Danemarck en avait jadis donné à la Suède. Les grandes entreprises de Charles XII et ses malheurs le délivrèrent de cette crainte. Cependant le Danemarck, réduit dès lors au rang des états inférieurs ne fut plus que l'allié de la Russie qui s'était élevée au plus haut dégré de grandeur. Compromis dans les guerres de la révolut. franç., il perdit en dernier résultat la Norwège qui fut rendue à la Suède, et obtint pour faible dédommagem. la Poméranie suédoise.

Rois de Danemarck depuis le 10e siècle.

941 Harald Blaatand.
991 Suenon.
1014 Canut II. — Harald III, prétendant.
1036 Canut III.
1041 Magnus de Norwège.
1044 Suenon II.
1076 Harald IV.
1080 Canut IV, *le Saint.*
1086 Olof Hunger.
1095 Eric III.
1104 Nicolas.
1131 Eric IV.
1137 Eric V.
1147 Suenon III.
1157 Valdemar Ier.
1186 Canut VI.
1202 Valdemar II.
1219 Valdemar III.
1241 Eric VI, *le Saint.*
1250 Abel.
1252 Christophe Ier.
1259 Eric VII Glipping.
1286 Eric VIII Menvend.
1320 Christophe II.
1340 Valdemar IV.
1376 Olof.
1387 Marguerite.
1412 Eric IX, *le Poméranien.*
1440 Christophe III, *le Bavarois.*

Maison d'Oldenbourg.

1448 Christian Ier.
1483 Jean II.
1512 Christian II.
1523 Frédéric Ier.
1534 Christian III.
1559 Frédéric II.
1588 Christian IV.
1648 Frédéric III.
1670 Christian V.

1699 Frédéric IV.
1730 Christian VI.
1746 Frédéric V.
1765 Christian VII.
1808 Frédéric VI
Christian VII, prince royal.

DANES (Pierre), premier profess. de grec au collége de France, né à Paris en 1497, m. dans la même ville en 1577, fut évêque de Lavaur, et envoyé par François Ier, en qualité d'ambassadeur, au concile de Trente, où il fit honneur au clergé de son pays par son éloquence, la fermeté de sa conduite et l'esprit qui brillait dans ses réponses. Il avait eu pour maîtres Lascaris et Budé (*v.* ces noms). Pierre-Hilaire Danes, de la même famille, docteur de Sorbonne et conseiller au parlement de Paris, fit imprimer la *Vie, éloges et opuscules de Pierre Danes*, Paris, 1731, in-4, avec le portrait de l'aut. — Un autre Danes (Jacques), de la même famille, né à Paris en 1601, épousa d'abord une fille du célèbre de Thou; mais, ayant eu le malheur de la perdre, il embrassa l'état ecclésiastique, devint évêque de Toulon, et m. à Paris en 1662. On trouve dans le recueil de Pierre-Hilaire, un *Mém.* sur les actes de ce prélat.

DANÈS (Pierre-Louis), ancien curé d'Anvers, puis chanoine d'Ypres, etc., m. en 1736, a laissé, outre plusieurs traités de théol., *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12: l'abbé Paquot en a donné une édition continuée jusqu'en 1772, Louvain, 1773.

DANET (Pierre), ecclésiastique érudit, né vers le milieu du 17e S. à Paris, long-temps curé dans cette ville, puis abbé de St-Nicolas de Verdun, fut choisi par le duc de Montausier pour coopérer avec d'autres savans aux éditions *ad usum Delphini*, et fut chargé de celle de *Phèdre*, qu'il donna en 1675, avec une *interpr.* et des *notes lat.*, in-4, réimpr. en 1726, Paris, même format. Danet avait déjà composé pour l'usage du dauphin deux *Dictionn.*, l'un *lat.-franç.*, l'autre *franç.-lat.*, travail recommandable pour le temps où il parut, et qui contribua plus à la réputation de l'aut. que l'ouvr. déjà cité: le *Dictionn. lat.-franç.* fut impr. pour la prem. fois à Paris en 1683; le *franç.-lat.*, moins estimé, parut 10 ans après. Long-temps réimpr., ces diction. ont été avantageusement remplacés pour les classes par de nouveaux ouvr. en ce genre. On doit encore au même aut.: *Radices, seu Dictionar. linguæ lat.*, Paris, 1677, in-8, très-rare, et *Dictionar. antiquit. roman. et græcar.*, Paris, 1698, in-4. Danet périt malheureusement en 1702, sur une route en revenant de Lyon. — Un autre abbé du même nom, maître de langue à Paris vers le milieu du 18e S., a publ.: *Vie de Sémiramis*, Londres (Paris), 1748, in-12, et *Aventures de Londres*, Amsterdam (Paris), 1751, 2 t. in-12.

DANFORTH. Une famille de ce nom, d'origine anglaise, a produit plus. personnages célèbres dans l'Amérique du nord. — Thomas Danforth, né en Angleterre en 1622, s'établit à Cambridge (en Amérique), devint présid. du district du Maine, se montra zélé défenseur des priviléges coloniaux, et m. en 1699. — Samuel Danforth, frère du précéd., fut ministre à Roxbury (Massachusetts), et m. en 1674. On a de lui une *Descript. de la comète de 1664*, et quelques *Sermons* (en anglais). — Jean Danforth, fils de Samuel, exerça le ministère évangélique à Dorchester (Massachusetts), et m. en 1730. Il a laissé quelq. *Poésies* peu remarquab., et des *Sermons*. — Son frère, Samuel Danforth, ministre à Taunton (Massachusetts), m. en 1723, fut un sav. théol. On a de lui: des *Lettres sur la réformation*, insérées dans l'*Hist. chrét.* de Prince; un *Dictionn. de la langue indienne*, conservé, en partie, dans la bibliothèque de la société historiq. de Boston; et un *Eloge de Th. Leonard*.

DANFRIE (Philippe), tailleur-général des monnaies de France dans le 16e S., a laissé un livre intitulé: *Declaration de l'usage du graphomètre*, Paris, 1597, in-8.

DANGEAU (Philippe de COURCILLON, marquis de), né en 1638, m. en 1686, membre de l'académie franç., dut sa fortune rapide et la faveur de Louis XIV à son esprit naturel et surtout à son habileté à jouer toutes sortes de jeux de cartes. Le roi le fit d'abord colonel de son propre régiment, et se l'attacha ensuite en qualité d'aide-de-camp. Placé si près du monarque, Dangeau se servit de son crédit pour favoriser les gens de lettres et surtout Boileau, qui lui dédia sa satire de la noblesse. Il a laissé MSs. des *Mem.*, ou *Journal de la cour de Louis XIV*, qui vont depuis 1684 jusqu'en 1715, et forment ou remplissent un très-grand nombre de volumes ou cartons, conservés à la bibliothèq. roy. Voltaire en a donné un extrait qui se trouve dans ses œuvres. Mad. de Genlis a publ.: *Abrégé des Mem. ou Journal du marquis de Dangeau, extrait du manuscrit original, avec des notes hist. et crit.*, Paris, 1817, 4 vol. in-8. Il existe aussi de *Nouveaux Mem. de Dangeau, contenant environ mille articles inedits, etc., avec des notes curieuses par un courtisan de la même époque*: cet ouvrage très-curieux, et aujourd'hui très-rare, se trouve en tête du vol. que M. Lemontey a publ. en 1818 sous ce titre: *Essai sur l'établissem. monarchique de Louis XIV*, in-8.

DANGEAU (Louis de COURCILLON, abbé de), frère du précéd., né en 1643, m. en 1723, membre de l'acad. franç., avait d'abord été comme son frère élevé dans la religion calviniste; mais, vaincu par les exhortations de Bossuet, il se fit catholique et prit même la prêtrise. Dangeau fut chargé de différentes missions diplomatiques, reçut divers bénéfices et remplaça Cotin à l'académie française, où il se montra le plus laborieux de tous ses collègues. On a de lui plus de vingt *Traités* sur des sujets de grammaire, d'histoire et de philologie. Il a fait impr. pour ses amis seulement un rec. très-rare et très-estimé, contenant *Seize Opuscules sur la langue franç.* On en trouve neuf avec des changemens dans le vol. publ. par l'abbé d'Olivet, sous ce titre: *Opuscules sur la langue franç.*, par divers académiciens, Paris, 1754, in-12.

DANGEVILLE (Marie-Anne BOTOT), célèbre actrice française, née à Paris en 1714, m. dans la même ville en 1796, fit pendant trente-trois ans l'ornement de la scène par les grâces de sa personne, la finesse de son jeu, et les variétés de son talent. Elle n'était pas moins estimable par ses excellentes qualités; ce n'est qu'après sa m. qu'on sut qu'elle avait retiré chez elle et traité comme son amie une petite-fille de Baron, tombée dans l'indigence. Molé prononça, le 6 septembre 1794, l'éloge de cette actrice, au lycée des arts: Mlle Dangeville, alors octogénaire, assistait à la séance.

DANGEUL (René-Joseph PLUMARD de), savant économiste, né au Mans en 1722, entreprit de visiter les principales villes de l'Europe; et, pend. son séjour à Stockholm, en 1754, l'acad. roy. de cette ville lui offrit une place parmi ses memb.: Fréron nous a conservé le discours de remerciement qu'il y prononça. Dangeul a publié, comme trad. de l'anglais de Nickols, un ouvr. de sa composition sous ce titre: *Remarques sur les avantages et les desavantages du commerce de la France et de la Grande-Bretagne*, Paris, 1755, in-12: cet ouvr. a eu beaucoup de succès. On lui doit encore la trad. franç. du *Retablissement des Manufactures et du Commerce d'Espagne*, par don B. de Ulloa, 1753, in-12; et *Examen de la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard de la Hollande*, Paris (La Haye), 1756, in-8.

DANHAWER ou HANHAWER (Jean-Conrad), ministre luthérien, né dans le Brisgaw en 1603,

m. en 1660 à Strasbourg, prédicateur et doyen du chapitre de cette ville, a écrit un grand nombre d'ouvr. de controv., dont les plus importans sont : *De Spiritûs Sancti processione*, in-4; *De Christi personâ*, etc., in-8; *De voto Jephtæo*, in-8; *Prœadamitæ*, in-8; *Collegium Psycologicum*, etc., Strasbourg, 1650, in-8, etc., etc. — DANHAWER (N.), né dans la Souabe vers la fin du 17e S., m. à St-Pétersbourg en 1733, fut d'abord horloger, et quitta cette profession pour aller étudier la musique en Italie; mais il négligea cette étude pour celle de la peinture, qu'il étudia sous Bombelli et qu'il exerça ensuite en Russie, avec le plus grand succès et le titre de peintre de Pierre-le-Grand.

DANIEL, compté par les chrétiens comme le quatrième des douze grands prophètes, n'a point, chez les Juifs, ce titre, que lui a donné Jésus-Christ. Issu du sang royal de Juda, Daniel fut amené, jeune encore, en captivité à Babylone, l'an 602 av. notre ère, par Nabuchodonosor, qui lui fit enseigner les sciences et la langue des Chaldéens. Les progrès qu'il y fit lui valurent l'amitié de ce prince, le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et la place de chef des mages. Ses prophéties, qui se composent de 14 chap., et roulent presque uniquement sur l'expl. de songes ou sur des visions, nous apprennent qu'il confondit les vieillards, calomniateurs de la chaste Susanne; qu'il expliqua à Balthasar les caractères tracés sur la muraille par une main inconnue; que, jeté deux fois dans la fosse aux lions, il en fut deux fois sauvé par un miracle. Le saint prophète m. vers la fin du règne de Darius, après avoir obtenu de lui l'édit pour le rétablissement du temple et le retour des Juifs à Jérusalem.

DANIEL (St), né à Marathe près de la ville de Samosate vers l'an 410, embrassa la vie pénitente, telle qu'on la pratiquait de son temps, et monta sur une colonne, où il vécut jusqu'en 490, uniquement occupé de la méditation et de la prière.

DANIEL (PIERRE), avocat, né à Orléans en 1530, m. à Paris en 1603, après avoir été bailli de la justice temporelle de l'abbaye de St-Benoît-sur-Loire, a laissé une riche collection de MSs. et en outre a publié une édit. de l'*Aulularia*, pièce dont l'auteur n'est pas connu, Paris, 1564, in-8; des *Comment.* de Servius, de Fulgence, etc., sur Virgile, Paris, 1600, in-fol.; *Claudii cantiunculæ epistolæ*, Orléans, 1561, etc. Tous ses ouvr. ont été recueillis sous le titre de : *Petri Danielis opera omnia*, Paris, 1599, in-fol.

DANIEL (SAMUEL), poète et historien anglais, né en 1562 dans le Somersetshire, m. en 1619 dans le même comté, fit, à Oxford, des études brillantes, fut d'abord précepteur d'Anne de Clifford, poète lauréat à la place de Spencer, sous Elisabeth, et gentilhomme de la chambre d'Anne, femme de Jacques Ier. Ses principaux ouvr. sont : *Hist. d'Angleterre jusqu'à la fin du règne d'Edouard III*, Londres, 1618. Deux tragédies, *Cléopâtre* et *Philoton*; un poème en 8 chants *sur les guerres entre les maisons d'York et de Lancastre*, Londres, 1613, in-4; et d'autres poésies peu lues aujourd'hui et qui ont été recueillies sous le titre de : *Œuvres poétiques de M. Samuel Daniel*, Londres, 1718, 3 vol. in-12.

DANIEL (GABRIEL), jésuite et historien français, né en 1649 à Rouen, m. à Paris en 1728, historiographe de France, a consacré sa longue et laborieuse carrière à la composition d'un gr. nomb. d'ouvrages de théol., d'histoire et de philosophie. Parmi ces derniers on remarque une réfutation du système des tourbillons, intit. : *Voyage du monde de Descartes*, 1690. Ses œuvres théologiques (peu lues aujourd'hui) consistent surtout en opuscules contre les *Provinciales* de Pascal; mais ce qui a donné une juste célébrité au nom de Daniel, c'est son *Hist. de France*, dont la meilleure édition est celle donnée par le P. Griffet, Paris, 1755-1760, 17 vol. in-4, Amsterdam, 1758, 25 vol. in-12; et son *Hist. de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4.

DANIEL (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), méd. allem., né dans la Thuringe en 1714, exerça à Halle d'une manière très-distinguée, et composa : *Melanges de littérat. medicale*, Halle, 1748-1755, 2 vol. in-8. On a pub. après sa m. *Recueil de consultations et de rapports medico-judiciaires*, Leipsig, 1776-1777, 2 vol. in-8. — DANIEL (Chrétien-Frédéric), fils du précéd., né en 1753 à Halle, mort dans la même ville en 1798, y publ., ainsi qu'à Leipsig, depuis 1777, jusqu'en 1797, un grand nombre d'ouvrages de médecine en allemand et en latin.

DANIELE (FRANÇOIS), historien et antiquaire napolitain, né à St-Clément près Caserte, mort au même lieu en 1812, directeur de l'imprim. royale et secrétaire perpétuel de l'académie d'histoire et d'antiquités, se fit d'abord connaître dans le monde savant par son *Codice Federiciano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II. Les soins qu'il donna à la publication des découvertes faites à Herculanum et Pompeia accrurent sa rénommée, et le firent associer à presque toutes les acad. de l'Europe. Ses principaux ouvr. sont : *le Forche Caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-fol., et Naples, 1812; *Regali sepolcri del duomo di Palermo*, Naples, 1784, in fol.; *Monete antiche di Capua*, Naples, 1802, in-4. Daniele a en outre été éditeur d'un grand nombre d'ouvrages auxquels il a ajouté d'intéressantes prefaces, entre autres la traduct. de *Daphnis et Chloé* par Annibal Caro, Parme (Bodoni), 1786, in-4. M. Joph Cattaldi a publ. la *Vita di Francesco Daniele*.

DANIELLI (ETIENNE), méd. italien, né près de Bologne en 1656, fut profess. dans l'univ. de cette ville. On a de lui : *Animadversio hodierni statûs medicinæ practicæ*, 1709, in-8; *Additio*, etc. (supplément à l'ouvr. précéd.), Bologne, 1719, in-8; *Raccolta di questioni intorno alle cose di botanica, anatomia, filosofia e medicina*, ibid., 1723, in-8.

DANKELMAN (EBRARD-CHRISTOPHE-BALTHAZAR), ministre d'état prussien, né en 1643, fut d'abord gouver. de Frédéric, fils aîné de l'électeur de Brandebourg. Ce prince, ayant succédé à son père en 1688, combla son gouverneur de dignités et le nomma son principal ministre. C'est à Dankelman que la ville de Berlin doit ses premiers embellissemens, ses académ. des sciences et des arts. Il fonda l'université de Halle, et un grand nombre de bibliothèques, de cabinets d'objets curieux, dans diver. villes des états de Prusse. Des intrigues de cour firent perdre à ce digne ministre la faveur du roi, et l'obligèrent de donner sa démission. Ses ennemis, forts de ce prem. succes, l'accablèrent ensuite d'accusations calomnieuses, et réussirent à le faire enfermer dans une forteresse d'où il ne sortit qu'en 1713, époque de l'avènement de Frédéric-Guillaume Ier au trône de Prusse. Il m. à Berlin en 1722.

DANKERS DE KY (CORNEILLE), architecte hollandais, né à Amsterdam en 1561, m. en 1634, construisit la Bourse de cette grande ville, et fut le premier (en Hollande) qui trouva le moyen de bâtir des ponts en pierre sur de grandes rivières sans gêner le cours de l'eau. Il en fit une heureuse épreuve sur l'Amstel, en élevant un pont qui a 200 pieds de largeur. — Un autre DANKERS DE KY (Pierre), peintre, probablement de la famille du précéd., s'établit en Pologne dans le 17e S., et fut peintre du roi Uladislas IV. On connaît de lui le portrait de ce prince, et ceux de quelques personnages de sa cour.

DANKS (FRANÇOIS), peintre, né à Amsterdam vers 1650, a laissé quelques portraits et de petits tableaux d'histoire. Il a fait le dessin (ou le modèle suivant quelques versions) de la figure du *Temps*,

que l'on voit encore sur le Heeregraft à Amsterdam.

DANLOUX (PIERRE), peintre français, né à Paris en 1745, mort dans la même ville en 1809, exposa, en 1802, au Musée plus. tableaux estimés entre autres : *la Punition d'une Vestale ; l'Evêque St Leon*, et le portrait en pied de *Delille*, dont il était l'ami, et qui consacra à son éloge quelq. vers dans le poème de *la Pitié*.

DANNENMAYER (MATTHIEU), théol. allem., né en Souabe en 1741, professa l'histoire ecclésiastique et la théologie à Fribourg et à Vienne, et m. dans cette dernière ville en 1805. On a de lui : *Introductio in hist. ecclesiæ Christ. universam*, Fribourg, 1778, in-8 ; *Institutiones hist. eccles.*, etc., ibid., 1783, in-8 ; *Instit. hist. ecclesiast. Novi Testamenti*, p. 1 et 2, Vienne, 1788.

DANNEVILLE (JACQUES-EUSTACHE, sieur de), avocat, né au village de ce nom près Coutances au 17e S., est auteur de l'*Inventaire de l'hist. de Normandie, depuis J. César jusqu'à Henri IV*, Rouen, 1646, in-4.

DANOW (ERNEST-JACQUES), théologien protestant, né en 1741 à Redlau dans la Prusse occidentale, professa avec distinction à l'univers. d'Iéna. Le travail auquel il se livrait sans mesure ayant dérangé son esprit, il se jeta dans la Saale, et y périt en 1782. Meusel nous a conservé la liste de ses nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *De choreis sacris Hebræorum*, Dantzig, 1766, in-4 ; *De episcopis tempore apostolorum*, Iéna, 1773, in-4 ; *Explanatio locorum Scrip. S. divinitatem J.-C. probantium*, Iéna, 1774, in-4.— Gottlob DANOW, prof. à l'école d'artill. de Berlin, né à Lauenbourg en 1750, m. en 1794, a pub. en allem. : *Mém. sur la Statistique*, Berlin, 1780, in-8 ; *Methode pour mesurer les hauteurs par le moyen du baromètre*, ibid., 1786 ; et *Poésies de Raufseysen*, ibid., 1792, in-8, 2e édit.

DANSSE. V. VILLOISON.

DANTAL (PIERRE), professeur élémentaire de latinité, né près de la commune de la Beissière (Haute-Loire) en 1781, m. à Lyon en 1820, est auteur de plus. ouv. d'enseignem., dont les princip. sont : *Cours de thèmes*, rédigé d'après le *Rudiment de Lhomond*, etc., Paris et Genève, 1809, 2 vol. in-12 ; 3e édit., Lyon, 1812, 2 vol. in-12 ; *Rudiment théorique et pratique*, etc., Paris, 1810, in-12, et Lyon, 1812, même format ; *Petit Levamen des professeurs de basses classes*, etc., Lyon, 1812, in-12, etc. Dantal a laissé quelques MSs. sur les mêmes sujets.

DANTE ALIGHIERI, le 1er poète célèbre et le plus illustre de l'Italie depuis la renaissance des lettres, né à Florence en 1265, est regardé comme le créateur de la langue ital., car avant lui tout s'écrivait en latin. Pendant les troubles qui agitèrent sa patrie, le Dante se signala par sa valeur contre les gibelins d'Arezzo, contre les Pisans, à la prise du château de Caprona, et par son habileté dans 14 missions politiques, dont le but était de mettre un terme aux sanglans débats des guelfes et des gibelins. En récompense de ses services, on le nomma l'un des 8 prieurs des arts (les prieurs exerçaient alors la magistrature suprême). Mais bientôt deux nouveaux partis, sous la dénomination de *Noirs* et de *Blancs*, divisèrent Florence, et leurs rivalités furent la source des longues infortunes du Dante. Le bannissement et la confiscation des biens furent prononcés contre les blancs : le Dante, qui s'était déclaré en leur faveur, fut condamné à être brûlé vif ; il tenta vainement de rentrer à main armée dans sa patrie en 1304, et depuis cette époque il erra de ville en ville, vint à Paris, fréquenta les écoles de théol. de l'univ., retourna en Italie, et m. à Ravenne en 1321. Un siècle après, en 1429, la ville de Florence réclama les cendres du Dante, mais ce fut inutilement ; dans le 16e S., elle renouvela ses réclamations avec aussi peu de succès. L'immortel poème de la *Divina commedia* eut un tel succès que l'on créa deux chaires exclusivem. destinées à l'explication des allusions qu'il renferme afin d'en conserver la clef. La prem. édit. est celle de 1472, in-fol., texte seul : la plus recherchée est celle de Naples, 1477, in-fol. : les meilleures éditions du texte avec commentaires sont celles de Milan, 1478, in-fol. intit. : *Dantis comœdia cum commentariis* ; celle de Rome, 1791, 3 vol. in-4, et celle de Paris, avec *comment.* de Biscioni, 1818, 3 vol. in-8. Il existe un très-grand nomb. d'autres éditions avec des *comment.* de différens auteurs. La traduction française la plus estimée est celle de M. Artaud, 1811, 1812 et 1813, 3 vol. in-8. On a en outre du Dante des poésies lyriques ou *Rime*, et des ouvrages en prose, tels que sa *Vita nuova*, ou histoire des premières années de sa vie et de son amour pour Béatrix ; le *Convivio di Dante*, ou comment. en prose sur 3 de ses *canzoni* ; un traité *de Monarchiâ*, en latin, écrit en faveur de l'empereur Henri III ; et un autre traité *de vulgari eloquentiâ*, où il examine l'état de la langue italienne et des idiomes de cette langue un siècle après sa naissance : ces différens ouvr. ont été impr. séparément et se trouvent réunis aux édit. des *OEuvr. du Dante* données par Pascali, Venise, 1739, 3 vol. in-8, et par Zatta, ibid., 1557 et 1558, 5 vol. in-4. Cette dern. édit. contient aussi des *Paraphrases des sept Psaumes de la penitence*, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*, *en terzine*.— PIERRE, fils aîné du précéd. et juriscons. à Vérone, m. à Trévise en 1361, a laissé quelq. *poésies* inédites et un *Comment. latin* sur le poème de son père. — JACOPO, frère de Pierre, a écrit un *Commentaire* sur la 1re partie du poème de son père, et a fait un *abrégé* de ce poème, impr. dans l'édit. pseudonyme des *OEuvres du Dante*, Venise, 1477.

DANTE DA MAJANO, poète toscan contempor. du Dante Alighieri, passait pour l'un des meill. poètes de son temps. On a de lui des *Poésies lyriq.*, impr. dans le rec. des *Sonetti e Canzoni di diversi antichi autori toscani in X libri*, Florence, 1527, in-8. — DANTE (PIERRE-VINCENT), de Pérouse, mathémat. et architecte, cultivait aussi la poésie. On connaît de lui un *Comment. ital. sur la sphère de Sacrobosco*, Pérouse, 1544 et 1574. M. en 1512. — DANTE (Jules), fils du précéd. et architecte, a construit l'église de St-François à Assise. Il a laissé un petit tr. *de Alluvione Tyberis* et des *Notes sur les ornemens en architect.* — DANTE (Théodora), sœur de Jules, célèbre par son esprit et ses talens, vivait en 1497. Elle cultiva les mathém. et les enseigna à son neveu Egnazio. — DANTE (Egnazio ou Ignace), fils de Jules, né en 1537, entra dans l'ordre des dominicains, professa les mathémat. à Bologne, et fut employé à des recherches astron. et géograph. par Cosme Ier de Médicis et par le pape Grégoire XIII. Il est le prem. chez les modernes qui ait fait construire un *gnomon* assez considérable pour fixer les équinoxes et les solstices. M. en 1586. On a de lui un *Tr. de la construction et de l'usage de l'astrolabe*, Florence, 1578, in-4 ; un atlas géogr. intit. : *Xistus vaticanus seu Pinacotheca ; le Scienze matematiche ridotte in tavole*, Bologne, 1577, in-fol., comp. de 45 tableaux synopt., fort estimés sous le rapport de l'érudition ; *Anemographia in anemoscopium verticale instrumentum*, ibid., 1578, in-fol. ; des traduct. en italien de *la Sphère* de Proclus, Florence, 1573, in-4 ; de *la Perspective d'Euclide et d'Eliodore*, ibid., 1543, in-4 ; et un *Comment. sur la perspective de Barozzi*, Rome, 1583, in-4. — DANTE (Jean-Baptiste), mathémat. de Pérouse au 15e S., construisit des ailes mécaniques avec lesquelles, s'élançant d'une tour élevée, il se balança long-temps en l'air aux acclamations de la multitude ; mais ayant eu le malheur de tomber et de se casser la cuisse,

il renonça à ses dangereuses expériences, alla professer les mathémat. à Venise, et m. dans cette ville. — DANTE (Vincent), petit-fils de Pierre-Vincent, né à Pérouse en 1530, fut peintre, sculpt. et architecte de Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane; il excellait surtout dans l'art de travailler l'orfévrerie. Sa statue du pape Jules III à Pérouse passe pour un chef-d'œuvre. M. en 1576. Il eut deux frères : l'un, nommé JÉRÔME, fut bon dessinateur et excellent coloriste; l'autre, appelé VINCENT, travailla avec Jérôme, et l'aida à peindre plusieurs fresques à Rome.

DANTECOURT ou D'ANTECOURT (L.-S.), génovefain, habile controversiste du 17e siècle, a laissé : *Défense de l'Eglise*, contre le ministre Claude, 1689, 2 vol. in-8; *Remarques sur le livre d'un protestant* (le même auteur), intit. : *Considérations sur les Lettres Circulaires*, 1683, in-12.

DANTINE (Dom MAUR-FRANÇOIS), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Gonrieux, près de Liege, en 1688, m. à Paris en 1746, travailla successivem. à la *Collection des decrétales*, à une nouvelle édit. du *Glossaire* de Du Cange, à la *Collection des histor. de la Gaule et de la France* et à *l'Art de vérifier les dates*. Ce savant laborieux a en outre pub. une *Trad. sur l'hébreu des Psaumes avec des notes*, etc., Paris, 1738, in-8, 1739 et 1740, in-12. Son *Eloge*, par Clémencet, se trouve en tête de la dernière édit. de l'*Art de vérifier les dates*.

DANTON (GEORGES-JACQUES), né en 1759 à Arcis-sur-Aube, fut successivement avocat au conseil du roi, membre du depart. de Paris en 1791, procureur de la commune de cette ville l'année suiv., chargé du département de la justice au conseil exécutif provisoire, et enfin député à la convention pour le départ. de Paris. Pauvre et dévoré de passions, il embrassa avec plus d'exaltation que d'espérance les principes de la révolut., et fut le fondateur du club des cordeliers; mais dénoncé bientôt à la cour comme un homme dangereux, son arrestation fut résolue. C'est de cette époque que Danton, vouant une haine implacable aux grands, mit tout en œuvre pour les renverser. La prodigieuse énergie, l'intelligence vaste et féconde (bien que dénuée des ressources de l'instruction) qu'il avait reçues de la nature, sa stature athlétique, ses traits écrasés et un peu africains, une voix tonnante et des images sublimes dans leur monstrueuse bizarrerie, ne pouvaient manquer de faire sur les esprits la plus vive impression; et en effet il ne tarda pas à exercer une influence absolue. Quand la nouvelle de l'invasion des Prussiens dans la Champagne se fut répandue, il avait couru haranguer l'assemblée conventionn. à sa barre; et, terminant un véhément discours, « Représentans, s'écria-t-il, la patrie est en danger! pour sortir de cette crise, il faut de l'audace, toujours de l'audace et encore de l'audace. » Peu de temps après, et à l'occasion du projet de translation de l'assemblée au-delà de la Loire, le même ascendant imposa une décision contraire, malgré l'opposition d'une majorité immense. Mais ces triomphes lui attirèrent, de la part de Robespierre, une haine que plus tard on chercha vainement à désarmer, et qui devint fatale à Danton, trop indolent pour se mettre en défense contre les coups de son envieux adversaire. Investi en quelque sorte de tous les pouvoirs, et plein d'un mépris souverain pour cette tourbe qu'un seul de ses gestes electrisait, Danton n'avait besoin que d'un instant pour créer l'insurrection la plus violente; aussi tel était son expédient habituel : il l'improvisait au moyen d'une distribution d'assignats faite aux orateurs des sections « en raison de leurs poumons et de la force de leurs poignets. » Devant rendre compte d'une mission dont il avait été chargé auprès du général Dumouriez, Danton se rend aux Jacobins : « Le métal bouillonne, s'écrie-t-il; mais la statue de la Liberté n'est pas encore fondue; si vous ne surveillez le fourneau vous serez tous brûlés, etc ». On frissonne au souvenir du sang-froid avec lequel il qualifia plus tard l'exécrable système de destruction qu'avait organisé Robespierre : « En révolution une saignée nationale de 24 heures est parfois nécessaire; mais tuer les hommes à coups d'épingle est une fausse mesure; » effroyable apologie des massacres de septembre qui eurent lieu tandis qu'il était lui-même chargé du ministère de la justice! L'inimitié de Danton et de Robespierre s'était changée en guerre ouverte, le premier succomba : arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, d'après un rapport de St-Just, membre du comité de salut public et l'un des Séides de Robespierre, et mis en jugement comme convaincu d'avoir voulu rétablir la royauté, Danton fut jugé et condamné à mort le 5 avril suivant, par le tribunal révolut., qu'il avait lui-même établi. Après avoir conservé jusqu'à l'échafaud sa force et son audace, à laquelle se mélaient encore quelques traits de cette hilarité grossière qu'il affectait, Danton s'attendrit à la vue de sa femme et de ses enfans. Ses mœurs domestiques étaient douces; il aimait beaucoup ses enfans et avait eu 2 femmes qu'il rendit heureuses; on doit rappeler aussi que plus. personnes, sans distinction de classe ou d'opinions, ont reçu de lui d'importans services, alors que la fureur des partis avait en quelque sorte éteint tous sentimens généreux. On trouve le portrait de Danton et le *fac-simile* de son écriture dans l'*Iconographie des Contemporains* publiée par Delpech.

DANTZ ou DANZ (JEAN-ANDRÉ), théol. luthér. allemand et savant orientaliste, né en 1654 à Sandhussen, près de Gotha, profess. successiv. les langues orientales et l'hist. à Jéna, où il m. en 1727. Il a laissé, sur les langues et sur les antiquités hébraïques, un grand nombre d'ouv. dont les principaux sont : *Gramm. hebr. et chaldaique*, 1706, 3e éd.; *Rabbinismus enucleatus*, 1761, in-8, *Interpres hebræo-chaldæus*, etc., Jéna, 1694, in-8, et plus. *dissert.* insérées dans le *Thesaurus dissert. ad Vetus Testam.*

DANVERS (HENRI), comte de Danby, officier général angl., né dans le comté de Wilt en 1573, servit d'abord dans les Pays-Bas et en France avec les troupes qu'Elisabeth envoya au secours de Henri IV contre la ligue, parvint au grade de lieutenant-général, et fut major-général de l'armée sous le comte d'Essex et sous Monjoy. Comblé de faveurs par Jacques Ier, lors de l'avènement de ce prince au trône d'Anglet., Danvers tomba dans la disgrâce vers la fin de sa vie, qu'il termina dans une de ses terres en 1643. Sa carrière militaire et politique l'a moins rendu illustre que ses œuvres de bienfaisance dans le comté de Wilt, et le don qu'il fit, à l'univ. d'Oxford, d'un jardin de botanique.— Son frère Jean DANVERS, gentilhomme de la chambre de Charles Ier, et membre du parlement, siégea avec les juges de son maître, signa sa condamnat., et m. quelques années après, sous le protectorat de Cromwell.

DANVILLE (GUILLARD), gendarme de la reine, sous le règne de Louis XIII, a pub. un poëme (en l'honneur de ce roi et des reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche) intitulé *la Chasteté*, Paris, 1624, in-4.

DANVILLE. V. ANVILLE.

DANZ (FERDINAND-GEORGE), médecin allem., né en 1761, m. en 1793, fut profess. à l'univ. de Giessen. On a de lui : *Essai d'une hist. génér. de la coqueluche* (en allemand), Marbourg, 1791, in-8; *Anatomie du fœtus aux diverses époques de la grossesse* (idem), Francfort et Leipsig, 1792-1793, 2 vol. in-8; *Manuel de séméiotique générale*, etc., Leipsig, 1793, in-8.

DANZEL (EUSTACHE), grav. franç., né à Abbe-

ville, m. à Paris en 1775, a laissé plus. estampes estimées, parmi lesquelles on cite celle des *deux fils de Rubens dans l'adolescence*.—Un autre DANZEL (Jérôme), que l'on croit parent du précédent, mais meilleur graveur que lui, fut élève de Beauvarlet, et m. vers la fin du 18e S. On cite parmi ses ouv. : *la mort de Socrate* d'après Peyron, divers *dessins* d'après Boisat, et *le sacrifice de Callirhoé*, d'après Fragonard.

DANZER (JOSEPH-MELCHIOR), théolog. et mathématicien allem., né près de Landshut en 1739, m. en 1800, professa les mathématiques et la physique à Straubing et à Munich. On a de lui : *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsbourg, 1777, in-8 (en allem.) : *Prem. princip. de droit natur.*, ibid., 1778, in-8 (idem) ; *Application des principes de dr. nat. aux circonstanc. particulières*, Munich, 1780, (idem) ; *Traité élément. sur les mathémat.*, ibid., 1780-81 (idem). Il inventa les fourneaux qui portent encore aujourd'hui son nom en Allemagne.—Un autre DANZER (Jacques), théol. allem., né en Souabe en 1743, m. en 1796 à Burgau, où il était chanoine, a laissé en allem. un gr. nombre d'écrits théolog., dont la liste se se trouve dans Meusel ; les plus remarq. sont : *Influence de la morale sur le bonheur de l'homme*, Salzbourg, 1789 ; *Esprit tolérant de Joseph II*, 1783 ; *Introd. à la morale chrét.*, Salzbourg, 1791, 2e édit. ; *Esprit de J.-C. et de sa doctrine*, 1793 ; *Idées sur la réforme de la théologie*, etc., Ulm, 1793.

DAON (ROGER-FRANÇOIS), prêtre eudiste, supérieur du séminaire de Caen, né en 1679, m. en 1741, a laissé plusieurs ouv., dont les plus estimés sont : *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*, Paris, 1740, in-12, souv. réimp., et trad. en ital. ; *Conduite des âmes dans la voie du salut*, 1753, in-12. Il a fait réimp., avec quelques addit., des *Opuscules* d'autres auteurs, soit théologiens, soit ascétiques.

DAOUD-AL-BUSIR ou AL-DUZIR, médecin arabe, né à la Mekke en 1596, exerça son art à Antioche, et écrivit plus. ouv. parmi lesquels on cite un *système de médecine*; un livre *des causes des maladies* : un *avis aux personnes sages* (le MS. de ce dern. se trouve à la biblioth. royale) ; et *Explic.* (en vers) *d'une partie des ouv. d'Avicenne*.

DAOUD, pacha, grand-vizir de l'empire othoman, beau-frère du sulthan Mustapha Ier, fut l'instigateur de la révolte qui eut lieu à Constantinople en 1622, et c'est à lui qu'il faut attribuer le meurtre du sulthan Othman ou Osman II, auquel succéda Mustapha. Son crime ne resta pas long-temps impuni. Le peuple de Constantinop. s'exaspera tellem. contre lui qu'il crut devoir prendre la fuite ; mais il fut arrêté, ramené dans Constantinople, et décapité au château des Sept-Tours, en l'année 1623, sur le lieu même où il avait fait périr son souverain.

DAOYZ (ETIENNE), bénédictin espagnol et chanoine de Pampelune, m. en 1619, était très-versé dans le droit civil et canonique, comme il l'a prouvé par des *Tables* ou *Index* (pour le droit civil), à Venise, 1610, in-fol., et (pour le droit canoniq.) à Bordeaux, 1613, in-fol.

DAPHNÉ (mythol.), nymphe, fille du fleuve Pénée, fut aimée d'Apollon, et métamorphosée en laurier par ce dieu, auquel l'arbuste demeura consacré.

DAPPER (OLIVIER), médec. holland. du 17e S., m. en 1690, se livra particulièrement à l'étude de l'hist. et de la géogr., et composa un grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont : *Descript. hist. de la ville d'Amsterdam*, Amsterdam, 1663, in-fol ; *Histoire d'Hérodote et vie d'Homère*, traduite en hollandais, ibid., 1665, in-4 ; *Description des îles d'Afrique*, ibid., 1668 ; *Description des pays de l'Afrique, de l'Egypte, de la Barbarie*, etc., etc., ibid., 1668 et 1670, trad. en allemand, en angl. et en franç. ; *Expédit. mémorab. de la comp. des Indes orient., le long des côtes et dans l'empire de Chine*, etc., etc., ibid., 1670, 2 v. in-fol., trad. en angl. et en allem. (on en trouve l'extrait dans l'*Hist. génér. des voyages* de l'abbé Prévost) ; *Descript. de l'emp. de Tai-sing ou Chine* ; *le Nouv.-Monde inconnu*, ou *Descript. de l'Amérique et de la terre Australe*, ibid., 1671, in-fol. Les autres ouv. de Dapper sont des descriptions de la Perse, de l'Asie (dans ses différentes parties), des îles de l'Archipel, de l'Adriatique, de la Méditerranée, pub. à Amsterdam, de 1672 à 1688, 7 vol. in-fol., la plupart trad. en allem. Macnuling a fait un extrait de ces div. ouv., pub. sous ce tit. : *Dapperus exoticus curiosus*, Francf. et Liepsig, 1717-1718, 2 vol. in-8.

DAQUIN. V. AQUIN (D').

DAQUIN (JOSEPH), méd., né en 1757 à Chambéry, m. en 1815, bibliothéc. de la même ville, et prof. d'hist. naturelle à l'école centrale du dép. du Mont-Blanc, pratiqua la médecine dans sa patrie pendant près de 50 années, et se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances autant que par son zèle et son amour pour le bien public. On a de lui, entre autres ouv., *Lettre aux amateurs de l'agriculture*, Chambéry, 1771, in-4 : cet écrit donna lieu, l'année suiv., à la formation d'une société d'agriculture, des arts et du commerce, dans la capitale de la Savoie, et l'auteur en fut nommé secrétaire perpétuel ; *Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie*, Chambéry, 1773, in-8 ; *Mém. sur la recherche des causes qui entretiennent les fièvres putrides à Chambery*, ibid., 1774, in-8 ; *Analyse des eaux P. F. de la Boisse*, ibid., 1775, in-8 ; une traduct. franç. de l'*Essai météorol.* de J. Toaldo, Vicentin, avec des notes, ibid., 1782, in-4 ; *Topogr. médicale de la ville de Chambéry et de ses environs*, ibid., 1786, in-8 : cet ouvrage valut en prix à l'aut. une médaille d'or décernée par la société royale de médec. de Paris, et le titre de corresp. de cette société : *la Philosophie de la folie*, ibid., 1791 et 1804, in-8. Daquin signala son zèle pour la propagation de la vaccine dans le dép. du Mont-Blanc, et pub. à ce sujet une *Lettre* à ses concitoyens, Chambéry, 1801, in-12, et une trad. franç. du *Traité de vaccination*, de L. Sacco, ibid., 1812, in-8. Ses connaissances en physique fixèrent sur lui le choix du gouvernem. pour faire, dans le dép. du Mont-Blanc, les observations météorologiques ordonnées sur les divers points de l'empire ; celles de Daquin sont insérées dans les annuaires des ans XII, XIII et XIV.

DARA-CHEKOUH (nom qui signifie *égal en majesté à Darius*), fils aîné de Châh-Djihân, souverain de l'Hindoustan, né en 1617 (1025 de l'hég.), succéda à son père, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par son frère Aureng-Zeyb (*v.* ce nom), dans une bataille que lui livra ce dern. près d'Agra. Le savant M. Langlès, en faisant l'éloge de la bravoure et des vertus de ce malheureux prince, nous apprend qu'il avait trad. ou fait trad. un assez gr. nombre d'ouv. du sanscrit en persan.

DARAN (JACQUES), chirurg. franç., né en 1711, m. à Paris en 1784, exerça d'abord sa profession en France, puis passa en Allem., y fut nommé chirurg.-major des armées impér., puis visita successivement Milan, Turin, Rome, Naples et Messine. Une peste violente qui se manifesta dans cette dern. ville le contraignit à s'en éloigner, non sans avoir sauvé de la contagion un gr. nomb. d'habitans, et presque tous les Français qui s'y trouvaient. Il se rendit d'abord à Marseille, puis fut appelé à Paris sur sa réputat. de savoir et d'habileté, pour le traitement des affections des voies urinaires. Il reproduisit et perfectionna le moyen déjà employé par un médecin, nommé Mayerne, sous le règne de Henri III, pour obvier aux rétrécissemens de l'urètre, en imaginant les bougies médicamenteuses ou emplastiques qui

portent son nom. La découverte postérieure des bougies et des sondes en gomme élastique ne detruit pas le mérite de l'invention de Daran. Il avait amassé près de deux millions, qu'il perdit dans des spéculations hasardées; et, à l'époque de sa m., il ne lui restait plus guère que le titre de chirurgien du roi par quartier, et les lettres de noblesse que Louis XV lui avait accordées en 1755. On a de Daran : *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, Avignon, 1745, in-12, réimprimées en 1748, 1758, 1768, et trad. en angl. par Tomkins, 1755, in-8; *Traité complet sur la gonorrhée virulente*, 1759, in-12; *Composition du remède de M. Daran*, Paris, 1775, in-12, et deux autres opuscules peu remarquables.

DARARI (Mohammed-ben-Ismayl-el), aventurier persan, chef de sectaires musulmans, appelés de son nom *Dararyouns*, était au service de khâlyfe Hakem, régnant en Egypte, dans le 11e S. de notre ère (5e de l'hég.). Il voulut prêcher que son maître était l'image humaine de Dieu, le créat. du monde; mais le peuple du Kaire se révolta contre cette hérésie, et massacra Darari en présence même du khâlyfe. L'insurrection dura trois jours pendant lesquels tous les partisans du courtisan fanatique partagèrent son sort.

DARCCI (Jean), littérat. italien, né à Venosa, dans le royaume de Naples, au commencem. du 16e S., a composé quelq. poésies lat. dont Colines a donné une édition élégante, Paris, 1543, in-8. On croit que Darcci est le même qui, naturalisé en France, y prit le nom de Darces, et pub. *les 13 livres des choses rustiques de Palladius, trad. nouvellement en franç.*, Paris, 1554, in-8.

DARCET (Jean), méd. et chimiste franç., né à Donazit en Guienne, l'an 1725, m. à Paris en 1801, membre de l'institut et du sénat conservateur, fut d'abord précepteur du fils de Montesquieu et devint bientôt l'ami de ce grand homme, qu'il aida à recueillir les immenses matériaux pour l'*esprit des lois*. Après la mort de son protecteur, Darcet s'occupa exclusivem. de chimie sous le célèb. Rouelle, dont il épousa la fille. On doit à ses savantes recherches le perfectionnem. de la porcelaine en France, des mém. sur l'action du feu, sur plus. espèces de terre et particulièrement sur l'entière combustibilité du diamant. Il professa 27 ans de chimie au collége de France, et fut le premier qui y fit son cours en français. Nommé aussi directeur de la manufacture de Sèvres, inspecteur-général des essais des monnaies, et de la manufacture des Gobelins, il améliora sensiblement les procédés suivis dans ces divers établissem. On a de lui d'excellens *Mémoires* sur la chimie appliquée aux arts, et sur l'*action d'un feu égal et continué.... sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques* (1766, 1771, in-8); *un Discours* ou *Dissertat. de l'état actuel des Pyrenées et des causes de leur dégradation*, Paris, 1776, in-8; *un Rapport sur la fabric. des savons*, 1795, in-8. M. Michel J.-J. Dizé a pub. un *Précis historique sur la vie et les travaux de J. Darcet*, Paris, an X (1802), in-8.

DARCIS (N.), graveur, m. à Paris en 1801, est connu par un grand nombre d'estampes parmi lesquelles nous citerons les portraits de Franklin, de J.-J. Rousseau, de Guillaume Tell, etc., et quelques scènes dramatiques, telles que *le Depart et le Retour; la Dissipation et ses suites; la Brouille et le Racommodement*, etc.

DARÇON. V. Arçon (d').

DARD (Jean), jésuite, né à Vendôme en 1585, m. à Paris en 1641, a pub. les ouv. suiv. : *Hist. du royaume du Japon* en 1621 et 1622, Paris, 1627, in-12; *Hist. d'Ethiopie, de Malabar*, etc., etc., ibid., 1628; *Abrégé des méditations du P. Dupont*, ibid., in-12.

DARDESPIN (Melchior), valet de chambre et musicien de l'électeur de Bavière, né vers la fin du 16e S., a composé la musique des ballets du grand opéra intit. *Servio Tullio*, de Steffani, et celle du ballet représ. pour le mariage de l'électeur Maximilien-Emmanuel, à Munich en 1615. On ignore l'époque de sa mort.

DARDÈNE. V. Ardène (d').

DARDANUS (mythol.), fils de Jupiter, fut le fondateur et le prem. des rois de Troie. C'est de lui que les Troyens sont appelés *Dardanides* dans les auteurs anciens.

DAREAU (François), avocat au présidial de Guéret, né à Ste-Feyre, près de cette ville, en 1736, m. à Paris en 1783 ou 1784, a fourni des pièces de poésies à l'Almanach des muses, a travaillé au *Répertoire de jurisprudence* de M. Guyot, et publié : *Traité des injures considérées dans l'ordre judiciaire*, Paris, 1775, in-12.

DARÈS, de Phrygie, était, suivant Homère, sacrificateur de Vulcain au temps de la guerre de Troie, et, au rapport d'Elien, en a écrit une hist., dont l'original ne nous est point parvenu, mais qui paraît avoir été traduite en latin sous ce titre : *de excidio Trojæ*, en 44 chap. : on croit que c'est sur cette version que Iascanius comp. son poème en vers hexamètres, *de bello trojano*, pub. d'abord, sous le nom de Cornélius Népos, à la suite des *Œuvres d'Homère*, édit. de Bâle, 1583 et 1606, in-fol. La plus ancienne édit. de la trad. latine de l'ouvr. attribué à Darès, est celle in-4, de 18 feuillets, sans date, mais que l'on présume avoir été impr. à Cologne vers 1474. La plus récente est celle donnée par Perizonius (avec celle de Dictys de Crète, *v.* ce nom), Amsterdam, 1702, in-4 et in-8. Ce même ouv. a été trad. en franç. par Mathurin Heret sous le tit. de *Vraie et briève descript. de la guerre et ruine de Troye, anciennem. décrite par Darès Phrygias*, 1553, in-16; Dupuy en a fait une autre traduct. insér. dans le tom. II de sa *Mythologie* ou *Hist. des Dieux*, etc., 1731, 2 vol. in-8; et M. Ant. Caillot en a donné une 3e, le texte en regard, impr. avec l'*Hist. de la guerre de Troie attribuée à Dictys de Crète*, trad. du lat. par N.-L. Achaintre, Paris, 1813, 2 vol. in-12. J.-J. de Brinken a publ. *Programma de Darete Phrygio*, Luneboug, 1736, in-4. On trouve dans ce der. écrit, de plus grands détails que ceux que nous venons de donner, et qui élucident parfaitement cette matière bibliographique. Les ouv. de Darès et de Dictys de Crète, ont servi de base à celui que Guy des Colonnes composa sur le même sujet, dans le 13e S. (V. Gui delle Colonne.)

DARET (Pierre), grav., né à Pontoise en 1610, m. à Dax en 1675, a donné un grand nombre d'estampes d'après le Guide, le Dominiquin, Blanchard, etc., etc., et une suite de portraits publiés sous le titre de *Tabl. historiq.*, 1652-1656, in-4. On a aussi de lui une *Vie de Raphaël*, traduite de l'italien, Paris, 1651, in-12.

DARIES (Joachim-George), juriscons. allem., né en 1714 à Gusrow, dans le Mecklembourg, m. en 1791, professa la philosophie et la théologie à Jéna, et le droit à Francfort-sur-l'Oder. On a de lui, en lat. et en allem., plus. ouvr. de droit, de finances et d'agricult., dont les plus import. sont : *Institutiones jurisprud. universalis*, Jéna, 1766, in-8, 7e édit.; *Meditation ad Pandectas*, Francfort, 1765; *Premiers élemens des finances*, Jéna, 1756; *Améliorations dans l'économie rurale*, Erfurt, 1754, etc., etc.

DARIGRAND (N.), avocat au parlem. de Paris, m. en 1771, est aut. d'un liv. int. l'*Anti-financier*, Amsterdam, 1763, in-8, ouv. qui renferme plus de déclam. oiseuses que de vues utiles.

DARINEL (N.), poète obscur cité par Lacroix-du-Maine avec le surnom de *Tirel*, est aut. d'un poème intit. *la Sphère des deux mondes*, Anvers, 1555, in-4, avec fig. et cart.; ce liv. est très-rare.

On trouve dans l'*Almanach des Muses*, année 1769, une *chanson rustique* de ce Darinel.

DARIOT (Claude), médec., né près de Beaune en 1533, m. en 1594, a laissé, tant en latin qu'en franç., plus. ouv. de méd. dont les deux plus imp. sont : *de Morbis et diebus criticis*, etc., Lyon, 1558 ; *Discours sur la goutte, et trois traites sur la préparat. des médicam.*, Lyon, 1603, in-4, Montbéliard, 1608, in-8.

DARIUS, surnommé *le Mède*, roi de Babylone est, selon quelques aut., le même que Cyaxare, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus.

DARIUS, fils d'Hystaspes, seigneur de la cour de Perse, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, successeur de Cyrus, et fut mis à sa place, l'an 522 av. J.-C. C'est à lui que l'empire de Perse dut son organisat., négligée par Cambyse et Cyrus. Il se rendit maître de Babylone qui s'était révoltée contre lui, soumit les Grecs de l'Asie mineure qui avaient voulu s'affranchir du joug des satrapes persans, et envoya ensuite en Grece une armée de 200,000 hommes qui fut entièrem. défaite à Marathon par 10,000 Athéniens et Platéens. Voulant venger l'affront fait à ses armes, Darius se proposait de passer lui-même en Grèce avec des forces encore plus considérables, lorsqu'il m. en l'an 485 avant J.-C. — Darius II, surnommé *Nothus*, 9e roi de Perse, était fils naturel d'Artaxerce *Longue-Main*. Il s'empara du trône après la mort de Xerxès II, fit plus. guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et m. en l'an 405, av. J.-C.—Darius III, dit *Codoman*, 12e et dern. roi de Perse, descendant de Darius Nothus, monta sur le trône en l'an 336 av. J.-C. Son premier soin fut de se défaire de l'eunuque Bagoas qui lui avait procuré la couronne en assassin. ou empoisonnant Artaxerce Ochus et sa famille (v. Bagoas), et qui voulait le joindre à ces victimes. C'était à peu près, à cette époque qu'Alexandre-le-Grand commençait ses conquêtes en Asie. Darius apprit presque en même temps, l'arrivée du conquér. et la défaite de l'armée perse au passage du Granique. Etant accouru lui-même à la rencontre de l'armée victorieuse, avec de nouvelles forces, il fut défait à Issus et bientôt après à Arbelles. Il cherchait à se retirer dans la Bactriane, lorsqu'il fut assassiné par Bessus et deux autres satrapes qui avaient formé le projet de s'emparer de l'autorité. A sa m. (330 avant J.-C.) finit l'empire des Perses, qui avait duré 239 ans depuis Cyrus. L'aînée des filles de Darius, nommée Statira suivant quelq. aut. ou Barsine suiv. d'autres, devint la femme d'Alexandre qui fit épouser la cadette à Ephestion, son favori.

DARMSTADT (George, prince de), l'un des fils du landgrave Louis Hesse-Darmstadt, né vers la fin du 17e S., fit ses prem. armes sous le célèbre prince Eugène, parvint au grade de lieutenant-général dans les armées impériales, défendit Barcelonne en 1697, et fut nommé vice-roi de Catalogne, à la paix de Riswick. Lors de la guerre de la succession, le prince George ayant pris parti pour l'archid. contre Philippe V, fut tué devant Barcelonne, le 14 sept. 1705. V. pour les autres princes de cette maison au mot Hesse.

DARNALT (Jean), avocat de Bordeaux, a écrit dans le 17e S. plus. ouv. sur l'*Hist.*, *les statuts*, *les droits et privileges de cette ville*. On lui attribue aussi les *Antiquités d'Agen et du pays agénois, depuis dix-sept cents ans*.—Un autre Darnalt (Jean), prêtre de l'abbaye de Ste-Croix de Bordeaux, a pub. le *Narré veritable de la vie, trépas et miracles de St Mommolin*, 1618, in-12.

DARNAUD-BACULARD. V. Arnaud.

DARNLEY (Henri Stuart, lord), fils du comte de Lenox, né en 1541, eut, en 1566, le dangereux honneur d'épouser Marie Stuart, reine d'Ecosse. Cette union, qui n'avait point reçu l'assentim. de la fière Elisabeth, fut des plus malheureuses. Darnley, qui devait tout à sa femme, la négligea pour se livrer au libertinage le plus grossier, et lorsqu'il eut perdu par une telle conduite l'affection de cette princesse, il s'en vengea lâchem. en faisant assassiner dans la chambre même de la reine le musicien Rizzio, qu'il croyait son amant. Après une réconciliation peu sincère entre les deux époux, Darnley, essuya à Glascow une maladie qui fut attribuée au poison ; ramené à Edimbourg, il fut logé dans une maison particulière, qui sauta en l'air la nuit du 9 février 1567. Marie y avait couchée plusieurs nuits dans un appartement voisin de celui de son époux, et était allée passer celle-là dans son propre palais. (V. Marie Stuart.)

DARONATSI (Paul), l'un des plus célèbres théolog. de l'église d'Arménie, né dans la province de Daron en 1043, m. en 1123 dans un monastère dont il était devenu abbé, est aut. d'une *Lettre contre Théopiste, philos. et théol. grec*, Constantinople, 1752, in-fol., et de plusieurs traités de théologie et de controv., dont quelques-uns existent MSs. dans la bibliothèque royale.—Daronati (Khatchadour), autre doct. Arménien, né aussi dans la prov. de Daron en 1161, a laissé MSs. un grand nombre de discours et de cantiques. On prétend que ce fut lui qui introduisit en Arménie l'usage de noter la musique d'église.

DARQUIER (Augustin), astronome franç., né à Toulouse en 1718, m. 1802, associé de l'acad. des sciences, est aut. d'une *Uranographie*, etc., Paris, 1771, in-16; *Observ. astronom.*, 1777, in-4; *Lettres sur l'astron. pratique*, 1786, in-8 ; *Elemens de géométrie, traduits de l'angl. de Simpson*, 1786, in-8, etc., etc.

DARTIS (Jean), profess. de droit civil et canon, né à Cahors en 1572, m. à Paris en 1651, a laissé plus. ouv. de jurisp. peu remarq. Ils ont été recueillis en 1656, in-fol., par Doujat.

DARTYGOYTE (N.), député à la conv. nation., s'y fit remarquer, à défaut de talens, par l'exagération de ses principes. Se trouvant malade lors du procès du roi, il se fit transporter dans l'assemblée, et vota la mort sans appel et sans sursis. Décreté d'accus. sur la demande de Pérès, il fut amnistié vers la fin de 1795, puis rentra dans l'obscurité où il m. dans les prem. années du 19e S.

DARWIN (Erasme), méd. et poète ang., né en 1731 à Elston, exerça son art à Lichfield, puis à Derby, où il m. en 1802. On a de lui *le Jardin botanique*, poème div. en 2 part., Londres, 1781, in-4, plus. fois réimp. : Delille en a imité plus. passages, et M. Deleuze en a donné une bonne trad. fr. ; *Plan d'educ. pub. pour les demoiselles*, ibid., 1797, in-4; *la Zoologie* ou *Lois de la vie organique*, ouv. singulier, mais remarq. par les aperçus ingénieux qu'il présente; *Phytologie ou philos. de l'agric. et du jardinage*, Londres, 1799, in-4; un poème posthume intit : *le Temple de la nature*, etc. Miss. Seward, amie de Darwin, a pub. sur sa vie de curieux *mém.* — Charles Darwin, son fils et méd. comme lui, m. à la fleur de l'âge en 1778, avait obtenu de la société d'*Esculape* le prix proposé pour le meilleur ouv. sur la *distinction du pus et du mucus*. Il a laissé, sur une question de sa science, une dissertat. lat. dont son père pub. la trad. anglaise.

DASSIÉ (F**.), construct. de vaisseaux pour la marine royale au Havre dans le 17e S., a laissé l'*Architect. navale avec le routier des Indes orient. et occident.*, Paris, 1677, in-4; *Descript. génér. des côtes de l'Amérique avec les mœurs et usages des peuples qui les habitent*, Rouen, 1677, in-4 ; *le Pilote expert*, le Havre, 1683, in 4.

DASSIER (Jean), graveur en médailles, né en 1677 à Genève, m. dans cette ville en 1763, avait étudié son art à Paris, et exécuta un grand nombre de médailles en acier, représ. des personnages il-

lustres du règne de Louis XIV, et qui se trouvent, pour la plupart, dans l'ouv. de Koeller. — Son fils Jacob-Antoine, né en 1715 à Genève, suivit la même carrière, étudia en Italie et en France, puis se rendit à Londres, où il fut attaché à la monnaie comme maître en second, et m. à Copenhague en 1759. les princip. portraits dont son *OEuvre* se compose sont ceux de Montesquieu, Locke, Newton, Pascal, Haller, etc., qui ont servi de modèle à d'autres artistes, et ont été grav. en partie par N. Dupuis et Benoît. On a imp. en 1778 l'*Explic. des médailles grav. par J. Dassier et par son fils*, représ. *une suite de sujets tirés de l'hist. romaine*, in-8, rare et recherché.

DASSOUCY. V. Assoucy (d').

DASTEIN ou DAUSTEIN (Jean), ecclés. angl. du 14e S., a laissé, sur la science hermétique qu'il avait cultivée avec beaucoup d'ardeur, deux ouv. impr. en 1625 et 1647, in-8; ils n'offrent aujourd'hui aucun intérêt.

DASTIN (Marie-Charles-Antoine), né en 1767 à Caen, m. en 1803, est aut. de quelq. *poésies* insérées dans les journaux et recueils du temps. Il a laissé en MS. un ouv. important sur les mathém.

DASYPODIUS (Pierre), grammairien suisse, fut profes. de grec à Strasbourg dans le 16e S., et a pub. un *Dictionn. grec, latin et allem.*, Strasbourg, 1534, in-8. — Dasypodius (Conrad), fils du précéd., professa avec distinction les mathémat. à Strasbourg vers la fin du 16e S., et publia en grec et en latin *Les deux prem. liv. d'Euclide.* C'est sur les dessins de ce sav. que fut faite, en 1580, la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg. — Dasypodius (Wenceslas), savant Bohémien du 16e S., s'étant imaginé que la fin du monde devait arriver en 1593, publia à ce sujet: *Elegia de ultimo judicio et mundi fine.* Il vécut assez longtemps pour voir qu'il s'était trompé dans sa prédiction, composa d'autres poésies latines, et un *Dictionnaire latin-bohemien.*

DATHAME, général des troupes perses sous Artaxerxès-Ochus, remporta des victoires signalées sur les ennemis de ce prince; mais des courtisans envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et Artaxerxès ne l'ayant pas ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit le satrape Artabase, envoyé contre lui par le roi, et fut tué peu de temps après, l'an 361 av. J.-C., par le fils de ce même satrape.

DATHE (Jean-Auguste), orientaliste allem., né en 1731, à Weissenfels en Saxe, m. en 1791, profess. de langues orientales à l'université de Leipsig, consacra toute sa vie à une nouvelle traduct. latine des livres de l'Ancien-Testament, dont différentes parties parurent impr. séparément depuis 1779 jusqu'en 1797. — Un autre Dathe (A.), né à Hambourg, m. dans la même ville en 1768, a pub. en franç. : *Essai sur l'hist. de Hambourg*, Hambourg, 1768, 2e édit.

DATHENUS (Pierre), ministre protestant, né à Ypres, m. à Elbing en Prusse l'an 1590, avait d'abord été moine dans l'abbaye de Poperingen; ayant ensuite embrassé les opinions de l'église réformée, il quitta son couvent et devint pasteur calviniste à Francfort. Il prêcha successiv. dans les Pays-Bas, en Hollande, en Saxe et en Prusse, et finit par s'établir comme médecin à Elbing; il avait déjà dans sa jeunesse exercé la profession d'imprimeur en Angl. Outre plus. écrits en faveur de la réforme, Dathenus a laissé la *Traduction en vers hollandais des Psaumes de David*, Elzevier, Leyde, 1617. Il avait adapté ces mêmes vers qui furent à la musique faite pour les Psaumes de Marot chantés dans les églises de Hollande jusqu'en 1773.

DATHÉVATSI (Grégoire), l'un des plus savans docteurs de l'église arménienne, né vers l'an 1340, m. en 1410, a laissé MSs. des *Homélies*, des *Sermons*, des *Traités sur la discipl. ecclés.*, etc., et pub. un traité complet de théol. et de métaph. sous ce titre : *Grandes questions*, etc., Constantin., in-4. La biblioth. roy. possède un MS. de cet ouvr.

DATI (Grégoire), noble florentin, né en 1363, mort en 1436, gonfalonnier de la république, a écrit en latin, et sous la forme du dialogue, l'*Hist. de Jean Galeas Visconti*, Florence, 1735, in-4. — Dati (Léonard), frère du précéd., m. général des dominicains en 1425, a laissé MSs. un poème italien intit. : *Sphæra mundi.* — Dati (George), de la même famille, est auteur d'une *Traduction italienne de Tacite*, Florence, 1563, in-4. — Dati (Augustin), né à Sienne en 1420, mort en 1478, secrétaire de la république, laissa plus. ouvr. d'hist., de philos. et de littérat. en lat. que son fils Nicolas Dati fit impr., Sienne, 1503, in-fol.

DATI (Carlo), littérat. italien, né à Florence en 1619, m. en 1676, fut dès l'âge de 21 ans reçu à l'acad. de la Crusca, et peu après à l'acad. florentine. Lié avec tout ce que l'Europe renfermait d'hommes illustres, il refusa les offres que Christine de Suède lui fit pour l'attirer à Rome, et celles de Louis XIV, qui l'appelait en France; mais il ne reçut pas moins de ce dernier une pension de 2,400 fr. Ses principaux ouvr. sont : l'*Eloge de Louis XIV*, Florence, 1669, in-4; un recueil de *Prose fiorentine*, Florence, 1661, in-8; *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1667, in-4; *Discours sur la necessité de bien parler sa propre langue*, Florence, 1657, in-12, etc., etc.

DAUBANTON (Antoine-Grégoire), légiste franç., né à Paris en 1752, m. dans la même ville, en 1813, après y avoir rempli long-temps les fonctions de juge-de-paix, a pub. depuis 1792 jusqu'en 1813; 18 ouvr. de droit, presque tous relatifs au mode et au coût des procédures civiles; nous citerons seulement : *Manuel judiciaire journalier du citoyen...*, 1792, in-12; *Dictionn. du droit civil*, 1805, in-8; *Traité complet des droits des époux*, 1810, in-8; *Manuel des officiers de police, juges-de-paix, maires et adjoints*, 1810, 1812, in-12.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre en 1648, m. à Madrid, en 1723, confesseur de Philippe V, a laissé des *Oraisons funèbres*, entre autres celle du duc Charles de Lorraine, Nancy, 1700, in-4; *Scripta varia in causâ beatificationis J. F. Regis*, Rome, 1710, et 1712, 2 vol. in-fol.; *Vie de Jean-François Regis*, Paris, 1716, et Lyon, 1717, in-12.

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste franç., né à Montbar en 1716, m. à Paris en 1800, memb. du sénat et de l'institut, et profess. de minéral. au Muséum, fut l'ami et le collabor. de Buffon, auquel il fournit toute la partie *anatomique de l'hist. naturelle.* Nommé garde du cabinet, Daubenton ne cessa pendant 50 ans de travailler à enrichir et coordonner cette superbe collection, et cependant il donnait de nombreux articles à la prem. Encyclopédie, et publiait dans le *Journal des savans* et dans les *Mem.* de l'acad. des dissertations intéressantes sur l'*Hist. naturelle des animaux et des minéraux.* Savant laborieux et modeste dans le cabinet, Daubenton rendit encore des services immenses comme profess. d'hist. nat. de minér. et d'écon. rurale au collége de France, à l'école d'Alfort et à la 1re école normale. C'est à lui que nous devons la natural. en France des moutons de race espagn. Outre les ouv. que nous venons d'indiquer, il a encore laissé : *Instructions pour les bergers*, Paris, 1782, in-8; *Tableau methodique des minéraux*, 1784, in-8; *Mem. sur le premier drap de laine superfine du cru de France*, 1784, in-8. MM. de Lacépède, Cuvier et Moreau de la Sarthe, ont publié des éloges de Daubenton.

DAUBENTON (Mme), femme du précéd., née à Montbar en 1720, m. à Paris en 1818, est auteur d'un roman intitulé : *Zelie dans le désert*, 1788,

2 vol. in-8, souvent réimpr. : la dern. édit. est de 1818, 3 vol. in-12.

DAUBERMESNIL (F.-A.), député du dép. du Tarn à la convent. nat. en 1792, ne vota point la m. du roi et fut réélu en 1798 au conseil des cinq-cents. S'étant opposé à la révolution du 18 brumaire, il demeura sans emploi sous le gouvern. consulaire, vécut ignoré dans son départ., et y m. en 1812. On a de lui un ouvr. qui a pour titre : *Extrait d'un MS. intitulé, le Culte des adorateurs de Dieu*, Paris, 1796, in-8 de 175 pages.

DAUBIGNÉ. V. Aubigné.

DAUBIGNY (J.-L.-Marie VILLAIN), né à St-Just en Picardie, vers le milieu du 18e S., fut d'abord procureur au parlement de Paris, puis membre de la municipalité de cette ville dans les prem. années de la révolution, et devint ensuite l'un des plus fougueux démagogues de l'époque sous la direction de Danton, son ami. Accusé devant l'assemblée nationale d'être l'un des complices d'un vol considérable fait au garde-meuble de la couronne, il échappa par le crédit de quelques députés, ses dignes protecteurs, aux poursuites de cette affaire ; plus tard, ayant obtenu la place d'adjoint du ministre de la guerre Bouchotte, en 1793, il fut accusé d'un nouveau vol, par le député Bourdon de l'Oise, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta. Plus heureux que les autres Séides de Robespierre, il évita les exécutions qui suivirent le 9 thermidor (27 juillet 1794), et vécut ignoré jusqu'en 1802 ; mais impliqué à cette époque dans l'affaire de la *Machine infernale*, il fut déporté aux îles Séchelles, dans l'Océan indien, et y m. vers 1808.

DAUBUS ou DUBUS, ministre protestant à Nérac, dans le 17e S., écrivit contre les ordres mendians catholiques un livre intit. *l'Ebionisme des moines ou de la pauvreté volontaire*, 1620, in-12, devenu rare.

DAUCHE (Pierre), écriv. obscur du 16e S., pub. vers 1550, en vers, *Les blasons des bons vins de France, de la belle fille, et du beau cheval*, réunis en 1 vol. in-12, et réimp. à Paris en 1809, in-8.

DAUCOUR. V. Barbier.

DAUCOURT. V. Godard.

DAUCOURT DE SAINT-JUST (N.), littér., né en 1770, mort à Paris en mars 1826, s'était destiné à la magistrature, qu'il abandonna dès les premiers troubles de la révolut. pour se livrer uniquement à la culture des lettres, et a donné au théâtre plus. pièces qui ont obtenu un succès mérité. Les plus estimées sont : *Zoraïme et Zulnar*, *l'Aveu fastueux*, *le Calife* et *Jean de Paris*.

DAUDÉ (le P. Adrien), jésuite, docteur en théol. et prof. d'hist. dans l'univ. de Wurtzbourg, m. en 1756, a écrit plus. vol. d'un ouv. intitulé : *Historia universalis et pragmatica romani imperii regnorum*, in-4, publ. de 1748 à 1756, et qui a été continué jusqu'en 1800.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols dans le Gévaudan en 1654, m. en 1733, avait étudié à Saumur et à Genève, se rendit ensuite à Puylaurens pour y faire ses cours de philos. et de théol., quitta la France en 1680, et se retira en Angleterre, où il exerça d'abord le ministère évangélique, puis devint précepteur d'un jeune gentilhomme de la province de Sussex. Daudé avait composé sur les mathém., la philos. nat. et la métaphys., un assez grand nombre d'écrits qu'il jeta au feu. On ne connaît de lui qu'une trad. d'un morceau de Chubb *sur l'amour-propre* et *l'amour de bienveillance*, impr. à Amsterdam avec d'autres pièces fugitives en 1730.

DAUDÉ (Pierre), neveu du précéd., ministre calviniste, né à Marvejols en 1681, m. en 1754 en Angleterre, où il était allé prendre soin de son père qui y était réfugié, et qui mourut à Londres en 1729, a publié sous le voile de l'anonyme : *Vie de Miguel Cervantes*, traduct. de l'espagnol, Amst., 1740, 2 vol. in-12 ; *Traduct. des disc. de Gordon sur Tacite*, ibid., 1751, 3 vol. in-12 ; *Traduction des discours du même sur Salluste*, ibid., 1759, 2 vol. in-12 ; *Sybilla capitolina*, etc., Oxford (Amsterdam), 1726, in-8.

DAUDET (N.), ingén. géogr. du roi, né à Nîmes vers la fin du 17e S., a pub. : *Le plan de la ville de Reims, avec les cérémonies du sacre*, 1722, in-fol. ; *Nouv. guide des chemins du royaume de France*, Paris, 1724, in-12 ; *Epît. héroïque à la reine*, etc., 1726, in-12 ; *Journ. histor. du prem. voyage de Louis XV*, 1726, in-12 ; *Nouv. introduction à la géom. prat.*, Paris, 1740, 2 vol. in-12 ; *Mém. instructif concern. le canal de Conti*, ibid., 1733, in-4.

DAUDET (Robert), grav. né à Lyon en 1737, m. à Paris le 2 juin 1824, élève de Balechou, s'était perfectionné sous le célèbre Ville, et dans l'intervalle de 1772 à 1819 il a gravé un grand nombre de sujets dont les plus remarq. sont une *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns ; les *Ruines de Palmire* dans le *Voy. en Syrie* de Cassas ; des *Marines* d'après J. Vernet, des *Batailles* d'après van der Meulen ; six *Paysages* dans le Musée français de Robillard et Laurent, plus. planches pour le *Voy. à Naples* de l'abbé de St-Non (*Galerie de Florence*), pour le voyage en Espagne de M. Alex. de Laborde, pour les *Monum. de l'Indoustan* de M. Langlès, etc. Son œuvre complet se compose de 82 épreuves.

DAUDIGUIER. V. Audiguier.

DAUDIN (Franç.-Marie), naturaliste, né à Paris, vers la fin du 18e S., m. dans la même ville en 1804, a pub. : *Recueil de mém. et de notes.... sur les mollusques et les zoophytes*, Paris, 1800, in-8 ; *Tabl. des divisions des mammifères... d'après Lacepède*, Paris, 1802, in-18 ; *Hist. naturelle des reptiles*, Paris, 1802 et 1803, 8 vol. in-8 ; *Hist. naturelle des rainettes, des grenouilles*, etc., 1803, in-4. La mort l'empêcha de terminer un *Traité élément. et compl. d'ornithologie*, dont il a paru 2 vol., Paris, 1800, in-4.

DAULIER DES LANDES (André), voyageur franç., né à Montoire en Vendomois, accompagna Tavernier en Perse en 1664, et donna à son retour la relation de son voyage sous ce tit. : *Les beautés de la Perse*, ou *Description*, etc., Paris, 1673, in-4.

DAULLE (Jean), grav. franç., né à Abbeville en 1703, m. à Paris en 1763, memb. de l'acad. de peint., a gravé avec succès d'après le Corrège, Rubens et van Dyck. On distingue dans son œuvre, qui est assez considérable : *la Madeleine*, le *Quos ego*, un *Amour*, et surtout le *portrait de la comtesse de Feuquière*.

DAUM (Christian), sav. saxon, né à Zwickau en 1612, m. dans la même ville en 1687, après y avoir été professeur et recteur, passa sa vie dans la composition d'un grand nombre de *Traités* latins sur la gramm. ; il a aussi donné des édit. estimées de plus. aut. anc. Son ouvr. le plus remarq. est : *De causis amissarum quarumdam linguæ latinæ radicum*, Zwickau, 1642, in-8. Le titre suivant suffira pour montrer que, si Daum travaillait beaucoup, son travail n'était pas toujours très-utile : *Versiculus ex anthologiâ græcâ latinis hexametris plus trecentis redditus*, Leyde, 1652.

DAUN (Léopold-Joseph-Marie, comte de), feld-maréchal des armées de Marie-Thérèse, né à Vienne en 1705, fit ses premières armes contre les Turks, à la tête d'un régiment d'infanterie, et servit avec distinction pendant les dernières années du règne de Charles VI. Mais ce fut surtout lorsque la mort de ce prince eut mis l'Europe en feu, que Daun s'acquit une gloire immortelle en luttant contre Frédéric avec des succès, variés il est vrai, mais toujours honorables. Nommé, en 1757, au

commandem. général, il gagna à Kollin, sur Frédéric, la première bataille que ce prince eût perdue; il le battit encore à Chotzemitz (1757), à Hochkirch (1758), à Pirna (1759); lui fit lever successivement les siéges de Prague, de Dresde, et d'Olmutz. Il n'eut pas toujours le même bonheur : il fut vaincu souvent, et plusieurs fois il le fut pour avoir trop hésité, et n'avoir pas assez tôt profité d'une victoire déjà presque certaine. Après la paix de 1763, Daun fut nommé président du conseil aulique de guerre, et mourut à Vienne en 1766, comblé des faveurs de la souveraine.

DAURAT. V. Dorat.

DAUPHINÉ (le), ancienne province de France, fut d'abord occupé par les Allobroges, devint province romaine, et fit successivement partie des trois royaumes de Bourgogne. Vers 1040, Guignes, comte d'Albon, s'étant rendu indépendant, commença la domination des princes qui, du surnom de son quatrième success. (1140), se sont nommés *dauphins*. Humbert II, dernier dauphin de la maison de La Tour-du-Pin, céda ses états à Philippe-de-Valois, en 1349, sous la condition expresse que les fils aînés de nos rois jouiraient de la souveraineté du Dauphiné, et seraient appelés Dauphins. Charles V fut le premier qui porta ce titre, et Louis XI le dernier qui en ait réellement possédé les droits; réuni à la monarchie française, le Dauphiné ne conserva que les formules de son ancienne indépendance. V. Bourcheno et Chorrier.

DAUSQUE (Claude), en latin *Dausqueius*, commentateur célèbre, né à St-Omer en 1566, m. en 1644, jésuite et chanoine de Tournai, a donné : *Traduct. latines des Homélies de St Basile de Séleucie*, Paris, 1622, in fol.; des *Notes* sur Quintus Calaber, Coluthus, etc.; une édition de Silicus Italicus, texte et notes, 1615 et 1618; *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournai, 1632, in-fol.; Paris, 1677, in-fol. *Terra et aqua seu terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4.

DAVAL (Pierre), avocat anglais, a publié une traduct. angl. des *Mémoires du cardinal de Retz*, dédiés à Congrève, 1723, in-12.

DAVANZATI-BOSTICHI (Bernard), litt. ital., né à Florence en 1529, exerça d'abord le commerce à Lyon, et revint ensuite dans sa patrie, où il se voua à la culture des lettres jusqu'à sa mort, arrivée en 1606. On a de lui une très-bonne traduction de Tacite, dont la prem. édition est celle de Venise, 1658, in-4, et la dern. celle donnée par Biagioli, Paris (chez Fayolle), 3 vol. in-12; *Histoire du schisme d'Angleterre* (en italien), Bologne, 1600, et Florence, 1638, in-8 (dans cette 2e édition se trouvent réunis plusieurs *Opuscules* de l'auteur dont le plus remarquable, int. *Coltivazione delle viti*, etc., avait déjà été impr. séparément à Florence, 1600 et 1621, in-4); *del Modo di piantare e custodire una ragnaja*, etc., imp. pour la prem. fois à Florence, 1790, in-8, par les soins de Targioni.

DAVAU (N.), écriv. obscur du 18e S., est aut. d'une comédie int. *l'Homme marin*, en vers libres, jouée à Paris sur le Théâtre Italien, avec quelque succès.

DAVAUX (Guillaume), instituteur des enfans de France, chanoine honoraire de St-Denis, etc., né en 1740 à la côte de St-André en Dauphiné, fit ses études au séminaire de St-Irénée à Lyon, remplit d'abord une chaire au collége de Grenoble, et y présida au classement de la biblioth. épiscopale, devenue depuis biblioth. de la ville. S'étant rendu à Paris sous les auspices de puissans protecteurs, il entra dans la maison de Rohan, et bientôt après fut nommé instituteur des enfans de France, par le crédit de leur gouvernante, Mad. la princesse de Guéménée. L'abbé Davaux remplit ses fonctions avec zele et intelligence, et gagna la confiance de ses élèves par la douceur de son caractère. On trouve des détails sur cette éducation dans les *Mémoires historiques sur Louis XVI* par Eckard, Paris, Nicolle, 1818, in-8, 3e édit. Nous en extrayons l'anecdote suiv. : « Le dauphin, se rappelant une de ses leçons d'histoire, alluma furtivement une lanterne en filigrane qui venait de lui être donnée, et feignit de chercher quelque chose qu'il avait perdu. Tout à coup il se tourna vers l'abbé Davaux, et lui dit en lui prenant la main : « Je suis plus heureux que Diogène : j'ai trouvé un homme et un bon ami. » Privé de ses honneurs et de ses revenus pendant les jours d'infortune de l'auguste famille à laquelle il s'était attaché, l'abbé Davaux trouva une retraite assurée chez sa protectrice, et reprit plus tard ses fonctions ecclésiast. Accueilli d'une manière affectueuse par les princes lors de la restauration, il employa leurs libéralités au soulagement des prisonn., et rentra en possess. d'une partie de ses titres et pensions. Il m. en 1822.

DAVAUX (Jean-Baptiste), né en Dauphiné vers 1740, reçut une éducation très-soignée; mais se distingua surtout par des progrès rapides dans l'étude de la musique, et par le talent qu'il acquit sur le violon. Les quatuors, trios et concerts, qu'il composa obtinrent d'abord un succès que fit bientôt évanouir l'apparition des concertos de Piotti et des quatuors de Pleyel. Placé après la révolution dans les bureaux de la guerre, Davaux les quitta plus tard pour aller remplir la place de chef de division à la grande chancellerie de la légion d'honneur sous le comte de Lacépède, son ami, et m. à Paris le 22 février 1822.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre calviniste, né dans le pays de Vaud en Suisse vers la fin du 17e S., servit d'abord avec distinction en Piémont, en France et en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut nommé par les magistrats de Berne, l'un des quatre majors chargés d'exercer les milices du pays de Vaud. C'est dans ce poste qu'il conçut le dessein de soustraire ses concitoyens à la domination de Berne, et de constituer le pays de Vaud en 14e canton suisse. Arrêté au moment où il préparait l'exécution de ce projet, et mis à la question, il déclara qu'il n'avait point de complices, et qu'il n'avait agi que par l'ordre de Dieu, qui lui était apparu plusieurs fois. Il eut la tête tranchée le 24 avril 1723, à l'âge de 54 ans.

DAVENANT (John), théol. ang., né à Londres en 1570, m. à Cambridge en 1641, après avoir été prédicateur du roi Jacques Ier, et év. de Salisbury, a laissé : *Commentaria in epistolam* (Sti Pauli) *ad Colossenses*, Cambridge, 1639, 3e édit.; *Prælectiones de judice controversiarum*, ibid., 1631, in-fol.; *Adhortatio ad communionem inter ecclesias evangelicas*.

DAVENANT (William), poète anglais, né à Oxford en 1605, fils d'un aubergiste chez lequel Shakspeare logeait ordinairement quand il se rendait à Londres, débuta dans la carrière littér. par un poème sur la m. de ce grand homme. Il donna depuis des pièces de théâtre qui eurent quelque succès, composa des *Mascarades* pour la cour, et fut élu en 1637 *poete lauréat* à la place de Ben Johnson. Quand la guerre éclata entre le parlement et Charles Ier, ce ne fut pas un des choix les moins extraordinaires que de voir Davenant, qui était resté fidèle à ce prince, nommé par lui lieuten.-général d'artillerie, et créé chevalier au siége de Glocester en 1643. Lorsque la cause qu'il défendait eut été perdue, notre poète suivit la reine en France, et embrassa la religion catholique. Ayant, à la restauration, obtenu un privilége pour former une nouvelle troupe tragique et comique, il arracha Milton au ressentiment des royalistes, comme celui-ci l'avait sauvé lorsqu'il était tombé entre les mains des parlementaires. Davenant m. à Londres en 1668. Ses *œuvres*, pub. par sa veuve, Londres, 1673, se composent de *Poésies* diverses, de *Pièces*

de théâtre, et du poème de *Gondibert*, commencé à Paris, et continué pendant les deux ans que dura son emprisonnement dans l'île de Wight, et demeuré incomplet. Quoique ce singulier ouvr. soit peu lu aujourd'hui, Gay n'a pas dédaigné de composer trois nouveaux chants, et de les ajouter aux six que Davenant avait pub. — DAVENANT (Ch.), fils aîné du précéd., né en 1656, m. à Londres en 1714, inspecteur-général des importations et exportations, donna à 19 ans une tragédie de *Circé* qui eut beaucoup de succès. Depuis il abandonna le culte des muses pour se vouer à la politique, fut deux fois membre de la chambre basse, et publia plusieurs ouv. d'économie politique, science qui ne faisait que de naître en Angleterre, et qui lui dut ses prem. progrès. Charles Whitworth a publ. un recueil des *Œuvres politiques et commerciales* de Charles Daveuant, 1771, 5 vol. in-8. On y remarque surtout : *Essai sur les moyens de subvenir aux frais de la guerre* (1695); *Discours sur les revenus publics et le commerce de l'Angleterre*, 1698, 2 vol. in-8. — DAVENANT (William), frère du précéd., m. à Paris en 1681, a laissé une trad. anglaise des *Observations sur les grands historiens grecs et latins* par La Mothe-Le-Vayer.

DAVENPORT (CHRISTOPHE), prêtre cathol. anglais, né à Coventry dans le comté de Warwick en 1598, mort à Londres en 1680, provincial des franciscains, et chapelain de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, a laissé des ouvr. de controverse et de théol., dont la collection a été pub. à Douai, 1665, 2 vol. in-fol. — DAVENPORT (John), frère du précéd., ministre puritain, né à Coventry en 1597, m. à Boston en 1668, se fit une réputation parmi les prédicateurs les plus fougueux de sa secte, fut ministre de l'église anglaise à Amsterdam, passa dans la Nouvelle-Angleterre, où il fonda la colonie de Newhaven dans le Connecticut en 1637. On a de lui plusieurs *Sermons* et livres de controverse en anglais, et les ouvrages suivans : *Catechisme*, 1659; l'*Autorité des églises congrégationnelles*, 1672, in-8; *Traité sur la connaissance du Christ*, etc.

DAVERHOULT (JEAN-ANTOINE), réfugié hollandais, porté à l'assemblée législative en 1791 par le dép. des Ardennes, dont il avait été nommé administrateur l'année précédente, se montra le défenseur d'une liberté juste et sage, et osa défendre le général Lafayette quand celui-ci devint l'objet des attaques de tous les partis. Sa conduite honorable ne tarda pas lui devenir funeste : sur le point d'être arrêté quelq. jours après le 10 août, comme il se rendait à l'armée en qualité de colonel, il se brûla la cervelle pour se soustraire au supplice.

DAVESNE (BAUDOIN), frère du comte de Hainault, a écrit, vers la fin du 13e S., une *Chronique des comtes de Hainault*, dont Jacques Le Roi a donné une édit. en 1693.

DAVESNE (FRANÇ.), écriv. fanat. et sédit. du temps de la Fronde, m. vers la fin du 17e S., fut disciple et collabor. du fam. Franç. Morin. Imbert de Cange a réuni 23 pièces de cet aut. pub. de 1649 à 1652, et que l'on conserve à la biblioth. roy.; quelques-unes sont en vers, et même sous la forme de tragédies; toutes annoncent la démence complète de celui qui les a écrites : il suffira de citer : *la Sapience du ciel, estimee folie des sages du monde, foudre pour consommer un tas de pièces*; et *Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siége du Dragon*, 1651, in-4. — DAVESNE (Bertin), né en 1712 à Dinan, mort à Paris en 1742, a donné au Théâtre-Italien deux comédies : *le Frère ingrat* et *Arlequin apprenti philosophe*.

DAVID, prophète et 2e roi des Juifs, fils d'Isaï et de Jessé, de la tribu de Juda, né à Bethléem vers l'an 1085 avant J.-C., fut sacré roi (pour succéder un jour à Saül) par Samuel, et continua de mener la vie pastorale pendant quelque temps. Les Philistins ayant envahi la Judée, David se présenta pour combattre le géant Goliath, un des chefs ennemis, le terrassa d'un coup de fronde, et lui coupa la tête. La mort du géant détermina la fuite des Philistins, et David, tenant en main le glaive et la tête du vaincu, fut présenté à Saül, dont il épousa, quelque temps après, la seconde fille, Michol. Ce prince, jaloux de la gloire du fils de Jessé, chercha à le faire périr. David, obligé de s'enfuir, erra plusieurs années dans les déserts; et, à la mort de son persécuteur, fut sacré roi pour la seconde fois à Hébron. Monté sur le trône, il eut à combattre Isboseth, fils de Saül, proclamé successeur de son père par les onze autres tribus d'Israël; mais ce prince ayant été assassiné, les mêmes tribus reconnurent l'élu de Juda. David soumit ensuite les Philistins, les Moabites, les Ammonites, et plus. autres peuples de la Syrie, érigea Sion ou Jérusalem en capitale de son royaume, et y fit bâtir un palais. Il ternit plus tard l'éclat de son règne en payant, à diverses reprises, un honteux tribut aux faiblesses humaines, dont l'onction sacrée ne l'avait pas mis à l'abri. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même, et il mourut en l'an 1015 avant J.-C., après avoir fait sacrer et couronner Salomon, l'un de ses fils, malgré les brigues de l'aîné, nommé Adonias. David avait composé dans son exil des *Odes* sacrées dont le rec. est appelé, dans la *Bible* hébraïque, *Sepher Tehillim* (livre des hymnes), et dans la version lat., *Liber psalmorum* (livre de *Psaumes*). Le nombre de ces *Psaumes* a toujours été fixé chez les chrétiens comme chez les Juifs à 150. St Chrysostôme, St Ambroise, St Augustin, et des docteurs plus modernes, croient que David les a tous composés; mais St Athanase et Eusèbe de Césarée ne lui en attribuent que 72, et pensent que les autres sont des Hébreux dont ils portent le nom : Asaph, Ethan, Idithun, Zacharie. Eusèbe y ajoute les fils de Coré, Salomon et Moïse. Les *Psaumes* de David ont été trad. dans toutes les langues. La plus récente des traductions françaises est celle de Agier (*v.* ce nom), Paris, 1809, 3 vol. in-8.

DAVID-IMASDASER, c.-à-d. l'*Excellent*, philosophe arménien du 5e S., a trad du grec en arménien la plupart des ouvr. philosoph. d'Aristote, de Platon et de Porphyre. Il est aussi aut. de plus. *Homélies*, et d'un traité des *Définitions philosophiques*, imprimé à Constantinople, 1731.

DAVID (ANHOGHIN, c.-à-d. *Sans Terre*), roi de l'Arménie orientale, de la race des Pagratides, succéda l'an 980 à son père Gagik dans le gouvern. de la ville de Lorhé, et mourut l'an 1046, après avoir combattu pendant toute la durée de son règne, avoir vu ses états presque toujours envahis, et les avoir enfin reconquis sur les musulm. — DAVID III, surn. *le Fort et le Réparateur*, de la race des Pagratides, succéda en 1089 à son père George II au trône de Géorgie, lutta avec avantage contre les Turks, qui s'étaient emparés de la moitié de ses états, conquit même sur eux une partie de l'Arménie, et mourut en 1126.

DAVID-ALRI, ou DAVID-EL-DAVID, imposteur du 12e S., tenta, vers l'an 1169, de se faire passer pour le Messie, et souleva les juifs de Perse contre leur roi. David prétendait faire des miracles semblables à ceux de Moïse; il fut tué cependant par son beau-père, avide de gagner la récompense promise à celui qui rapporterait sa tête au monarque.

DAVID COMMÈNE, dern. emper. de Trébizonde, avait usurpé le trône après la mort de son frère, et livra ses états à Mahomet II (en 1453) à condition que ce sulthan épouserait sa fille Anne, et que lui-même aurait la vie sauve. Le sulthan observa religieusement la prem. condition; mais il fit tuer David avec sept de ses fils, en 1462, sous prétexte qu'ils entretenaient des correspondances avec les princes chrétiens.

DAVID Ier, roi d'Ecosse, succéda en 1124 à son

frère Alexandre Ier, et mourut en 1153, vivement regretté de ses sujets, dont il avait fait le bonheur par sa sagesse et par son amour pour la justice.

DAVID II. V. Bruce.

DAVID-GEORGE (Jorisz), aventurier hollandais, né à Delft en 1501, s'adonna d'abord avec quelque succès à l'état de peintre sur verre; mais bientôt, ennuyé de vivre en travaillant, il imagina que le plus sûr moyen de passer ses jours au sein des plaisirs et de l'oisiveté serait de se faire chef d'une secte nouv. Il en forma donc une rassemblant en un corps de doctrine toutes les erreurs des manichéens, des saducéens, des adamites, etc., se disant lui-même *le second Christ*, *le trois. Messie*, appelé à régénérer de nouveau tous les hommes. Forcé de quitter la Hollande, où il avait fait de nomb. dupes, David vint mourir à Bâle en 1556. Son *Livre merveilleux* (Wonderboek) et celui de *la Perfection* (Boek der Volkoomenheid), sont tout ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus extravagant. Jacobus Revius a publié *Historia Davidis Georgii*, Deventer, 1642, in-8.

DAVID (Luc), hist. et jurisc. allemand, né à Allenstein en Prusse en 1503, m. en 1583, a composé une *Histoire de Prusse* en 10 liv., dont le MS. se conserve à la biblioth. roy. de Kœnigsberg, ville où l'auteur était conseiller.

DAVID (Jean), jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des colléges de Courtray, de Bruxelles, de Gand, et mourut dans cette dern. ville en 1613. On a de lui div. ouv. de piété et de controverse, dont les plus remarquables sont : *Veridicus Christianus*, Anvers, 1601, in-4, avec fig.: *Occasio arrepta, neglecta*, ibid., 1605, in-4, avec fig.; *Paradisus sponsi et sponsæ*, ibid., 1607, in-8, fig.; *Pancarpium marianum*, ibid., 1618, in-8.

DAVID-GANZ, historien juif du 16e S., a pub. en hébreu une chronique intit. *Tsemath David*, Prague, 1592, in-4, dont Vorstius a traduit une partie en latin, Leyde, 1644, in-4. — Un autre David de Pomis, méd. juif, a publ. dans le 16e S. *de Senum affectibus*, Venise, 1588, in-8; *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique* (en hébreu et en italien), ibid., 1587, in-folio.

DAVID-SAVIO (Aurélius), jurisc. génois, m. en 1562, a publ. *de Verborum et rerum significatione.*

DAVID-COHEN, savant rabbin portugais, né à Lara, mort à Hambourg en 1674, après avoir été chef de la synagogue de cette ville, possédait parfaitement l'hébreu, les langues orientales, le lat., et plusieurs langues vivantes. Il a laissé plus. ouv. de théol. rabbinique : les principaux sont : *Ænigma Aben Esræ de quatuor litteris Ehevi*, Leyde, 1658, in-8, *Corona sacerdotum*, ou *Lexique talmudico-rabbinique*, Hambourg, 1667, in-fol. (qui ne va que jusqu'à la lettre Iod), et plusieurs autres ouv. restés MSs.

DAVID (Charles), grav. au burin, né à Paris au commencement du 17e S., excella dans le genre grotesque. On estime surtout ses *Cris de Rome*, imités de Wiliamena avec tant de bonheur, qu'on peut à peine distinguer l'original et la copie, et son estampe des *Escargots*, devenue très-rare. — David (Jérome), frère du précédent, excella à graver le portrait. Il a aussi gravé à l'eau-forte d'après les dessins de Montano, célèbre ciseleur du Milanais, une suite de 42 pièces représentant des églises, des tombeaux et des autels de Rome. Cette suite a été publiée par Soria en 1708.

DAVID (Louis-Antoine), né à Lugano en 1648, m. à Rome au commencement du 18e S., fut élève du cavalier del Caro, d'Hercule Procaccino et de Cignani. Différens édifices de Rome et de Parme renferment un grand nombre d'ouv. de David qui sont généralement estimés. Il a laissé MS. *il Disinganno delle principali notizie ed erudizioni delle arte del disegno.*

DAVID (Jean), m. au commencem. du 18e S., abbé commandataire de l'abbaye des Bons-hommes-lès-Angers, a laissé plusieurs ouv. de théol., dont le plus important est : *du Jugement canonique des évêques*, Paris, 1671, in-4. — Un autre David (Pierre), m. en 1709, a écrit en latin *Méditations sur les Mystères.*

DAVID (Jean-Pierre), chirurgien français, né à Gex en 1737, m. en 1784, membre de l'acad. de chirurgie, étudia successivement à Seyssel, à Lyon et à Paris, et succéda au célèbre Lecat, son beau-père, dans la place de chirurg. en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il n'était pas moins recommandable par la bonté et la générosité de son caractère que par son profond savoir et son habileté dans la pratique. Il a pub. à Paris, depuis 1762 jusqu'en 1782, plus. *Dissert. chirurgico-médicales* très-estimées.

DAVID DE SAINT-GEORGE (Jean-Joseph-Alexis), ancien conseiller au grand conseil, né à St-Claude en 1759, m. à Arbois en 1809, membre de l'acad. celtique, de l'acad. de législation et de l'acad. de Besançon, avait voulu réaliser l'idée du président des Brosses en montrant la filiation, les rapports et les différences de toutes les langues mortes et vivantes, en cherchant à les rattacher toutes à un *idiome racine*. Après un travail immense, ce savant était parvenu à rassembler un gr. nomb. de matériaux, qu'il confia en mourant à M. Charles Nodier. Celui-ci a fait paraître *les Prolégomènes de l'archéologue* (c'est ainsi que devait s'appeler cet étonnant ouvr.) David avait déjà pub. : *Lettres de Charlotte à Caroline*, traduit de l'anglais, 1787, 2 vol. in-12; *Histoires destinées à l'éducation des enfans*, traduit de l'anglais de mistress Trimmer, Genève, 1789, 2 vol.; *Fathom et Melvill*, trad. de Smollet, Paris, 1796, 4 vol. in-12; *Mémoire sur les tourbières du dép. du Jura*, 1806, in-8. Il a encore laissé MSs. trois ouv. traduits de l'anglais.

DAVID (Franç.-Anne), grav. de la chambre et du cabinet du roi, membre des acad. de Berlin et de Rouen, m. à Paris en 1824, a pub. un grand nombre de gravures, en général médiocres, et accompagnées pour la plupart de textes dont il est aut. Nous nous contenterons de signaler quelques-uns de ces dern. ouv. : *Elémens du dessin*, etc., avec 12 pl., d'après les plus belles fig. antiques, 1797, in-8; trad. en allem., Leipsig, 1799, in-8; *Hist. de France sous le règne de Napoleon-le-Grand représentee par figures*, accompagnée d'un *Précis histor. depuis le 18 brum. an VIII*, Paris, 1811, 1813, 4 vol. in-4, rare. *Hist. d'Angleterre sous le règne de Georges III*, etc., avec un *Précis histor.*, Paris, 1812, in-4 (les 4 prem. liv. seulement ont été pub.); la *Bible des Enfans* (*Ancien-Testam.*), Paris, 1814, in-12; *le Cabinet du roi, etc., par une société d'amat. et d'artistes*, Paris, 1816, in-12 (il n'a paru que cinq livraisons, et les deux dern. sous le nom de F.-A. David), etc. Il a fait en outre un grand nombre de planches pour plusieurs recueils du même genre que les précéd., et publ. de 1784 à 1818.

DAVID (Jacq.-Louis), peintre, né à Paris en 1750, mort à Bruxelles en déc. 1825, acheva, en restaurant l'école franç., l'œuvre commencée par son maître, le célèbre Vien (*v.* ce nom). Il était déjà dans toute la maturité de son talent lorsque les prem. secousses de la revolut. se manifestèrent, et il en embrassa les principes avec autant de bonne foi que d'enthousiasme; mais, depuis cette époque, il a trop souvent sacrifié les inspirations du génie, qui ont fait sa gloire, à celles de la politique qui causèrent tous ses malheurs : engagé dans cette carrière en même temps qu'il se signalait dans celle des beaux-arts, il offrit en 1791, à l'assemblée constituante, son magnifique dessin du *serment du Jeu de Paume.* Cependant la tourmente révolutionn. allait bouleverser la France; et David ne voyait dans son agitation convulsive que l'enfantement pénible et dou-

loureux d'un siècle tel que sa pensée lui montrait ceux des temps héroïques, objet de ses méditations : il porta la fougue et l'exagération de ses idées à l'assemblée conventionnelle, où il fut tour à tour secrét. et président. Ici l'écriv. impartial doit être effrayé de sa tâche s'il envisage à la fois, dans David, le peintre sage qui, d'après les préceptes de son maître et ses propres inspirations, ramène l'école française au véritable caractère de la grandeur calme et noble qu'elle n'avait pas encore bien connue : le citoyen jaloux de la gloire de sa patrie employant toute l'influence dont il est entouré pour faire décréter, malgré la détresse de l'état, une pension de 2,400 francs pour les jeunes artistes qui auront remporté des prix en peinture, sculpture et architecture ; enfin le démagogue aveugle affichant son admiration pour Robespierre et se faisant le panégyriste de Marat, après avoir lui-même voté la mort de son roi. Quelle qu'ait pu être la fierté de son âme, David ne céda-t-il point au funeste ascendant de son époque, sans partager les desseins criminels de ceux qui aspiraient à dominer sur des ruines ? Laissons au temps le soin de résoudre cette question. Il exécuta en 1804, comme prem. peintre de l'empereur, son vaste tableau du *Couronnement*, composition d'autant plus remarquable qu'elle semblait étrangère au genre de l'aut., et qu'elle offrait des difficultés immenses : celui de la *Distribution des Aigles* ne parut qu'en 1809. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1816, David est mort loin de sa patrie : la veuve et les enfans de ce grand artiste n'ont pu obtenir que son corps fût rapporté en France ; et une souscription a été ouverte en Belgique pour lui élever un monument. Mais, avec les chefs-d'œuvre de David, la France conservera le souvenir du maître des Gérard, des Guérin, des Gros et des Girodet ; du peintre à jamais célèbre auquel on doit *Brutus*, *les Horaces*, *les Sabines*, *Léonidas*, etc., etc. Il a paru en 1826 une *Vie de David* par M. A. T***, in-8.

DAVIDI (François), hérésiarque hongrois, m. en 1579 dans une forteresse de Transylvanie, où il avait été renfermé à cause des tumultes que la morale qu'il prêchait excitait parmi le peuple, a laissé (en latin) une *Lettre aux églises polonaises sur la question du règne millénaire de J.-C.*, et plusieurs autres écrits dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque anti-trinitaire* de Sandius.

DAVIES (Jean), littérat. et jurisconsulte angl., né en 1570 à Cisgrove dans le comté de Wilt, m. en 1626, premier juge du banc du roi, se fit d'abord connaître par la publication d'un poëme élégiaque sur l'immortalité de l'âme, intit. : *Nosce te ipsum*. Jacques I[er] ayant, sur la lecture de cet ouvrage, conçu une haute idée de l'auteur, l'envoya en Irlande (en 1603) comme solliciteur-général. Davies devint successivem. procureur-général de ce royaume, puis l'un des juges d'assises. Il fut orateur du gouvernement dans le premier parlem. tenu à Dublin, et publ. : *Des causes pour lesquelles l'Irlande n'a jamais été entièrem. soumise*, 1612 ; *Tr. historiques*, 1786, in-8 ; *Le primer reports des cases et matters en ley resolves, et adjuges en les countes del roy en Irland*, Dublin, 1615, Lond., 1618 et 1674, in-fol. ; *Jus imponendi vectigalia*.

DAVIES (Jean), en latin *Davisius*, philologue et commentateur anglais, mort en 1732, chef du collége de la reine à Cambridge, a donné des édit. estimées de *César* et de *Maxime de Tyr*. Il s'occupa toute sa vie des œuvres philosophiques de Cicéron, et publia successivement les *Tusculanes*, *De finibus*, *De naturâ Deorum*, *De divinatione*, les *academiques* et le *De legibus*. On doit regretter un travail très-important sur le traité *De officiis*, qui fut perdu à la m. de Davies.

DAVIES (Jean), savant anglais, m. à la fin du 16[e] S., chanoine de St-Asaph, a laissé : *Antiquæ linguæ britannicæ...... rudimenta*, 1621, in-8 ; *Dictionarium latino-britannicum*, 1632, in-fol. ; *Adagia britannica.....*, 1632.

DAVIES (Thomas), littérat. angl., m. en 1785, fut alternativement comédien et libraire, ne fit fortune ni dans l'un ni dans l'autre métier, mais conserva toujours la réputat. d'un honnête homme et d'un homme d'esprit. Ses principaux écrits sont : *la Vie de Garrick*, 1780, 2 vol. in-8 ; *Mélanges dramatiques*, 3 vol. ; *Mém. de M. Henderson ; Revue des caractères du lord Chesterfield ; Vie de Massinger ; Vies du docteur J. Eachard, de sir John Davies et de Lillo*, et un grand nombre de pièces fugitives. — Davies (Jean), maître d'écriture et poète, m. vers l'an 1618, a pub. : *l'Anatomie de la belle écriture*, 1639 ; *la Complainte de St Pierre*, 1595, in-4 ; *le Pèlerinage de l'esprit ; le Fouet de la folie*, etc., etc. — Davies (Samuel), ministre anglican, né aux États-Unis en 1724, m. en 1761, après avoir été président du collége de New-Jersey, a laissé des *Sermons* qui ont été recueillis après sa m. en 3 vol.

DAVIET. V. Foncenet.

DAVILA. V. Avila.

DAVILA (Henri-Catherin), historien italien, né en 1576 dans le Padouan, était issu d'une illustre famille dont les chefs avaient tous été connétables du royaume de Chypre, depuis 1464. Amené en France par son père à l'âge de 7 ans, il se distingua en 1595 au siége de Honfleur, où il eut un cheval tué sous lui, et fut blessé l'année suivante à celui d'Amiens. Contraint de se retirer successivement à Padoue, à Parme et à Venise, Davila fut reçu avec la plus grande distinction par le sénat de cette république, et y publ. l'histoire des guerres civiles de France depuis la m. de Henri II en 1559 jusqu'à la paix de Vervins en 1598. Cet ouvrage, qui a immortalisé son nom, parut en 15 livres sous le titre de : *Istoria delle guerre civili di Francia*, Venise, 1630, in-4, Paris, imprimerie royale, in-fol. Il a été trad. en franç., en angl., en espag. et en latin. Davila m. assassiné près de Vérone en 1631.

DAVILA (D. Pedro-Franco), naturaliste espagnol, né au Pérou en 1713, fut conduit à Paris par son goût décidé pour l'étude de l'histoire naturelle ; il y passa 20 années à former une magnifique collection qu'il fut obligé de mettre en vente, ce qui donna lieu à la publication du *Catalogue raisonné et systématique.... du cabinet de M. Davila*, Paris, 1767, 3 vol. in-8. Appelé à Madrid en 1769, pour y fonder et diriger un cabinet d'hist. naturelle, Davila y m. dans l'exercice de ses fonctions en 1785 ou 1786. Il était membre de l'acad. d'hist. de Madrid, correspond. de la société royale de Londres, de l'acad. de Berlin, etc., etc.

DAVILA Y PADILLA (Augustin), dominicain espagn., né au Mexique, m. en 1604, archev. de Santo-Domingo, a publié : *Historia de la provincia de Santiago de Mexico de la orden de predicadores*, Madrid, 1590, in-4, Bruxelles, 1625, in-fol. Une 3[e] édition du même ouvr. porte le titre de *Varia historia de la Nueva España y Florida*, Valladolid, 1634, in-folio.

DAVILER. V. Aviler (d').

DAVIS (John), navigateur anglais, né dans le comté de Devon, tué près de Patane en 1605, par des pirates japonais, parcourait depuis 20 ans les mers du Nord et celles des Indes, et avait découvert un détroit qui conserve son nom. La relation de ses voyages, écrite par lui-même, se trouve dans le tome 3 du recueil d'Hackluyt ; celle de ses voyages aux Indes dans les tomes 1[er] et 3[e] de Purchas et dans Harris. — Davis (John), de Limehouse, publia au commencement du 17[e] S., en anglais, *Routier, ou briève description de la route pour aller par mer aux Indes*. Cet ouvr. se trouve dans la collection de Harris.

DAVIS (William), chirurgien de la marine anglaise dans les premières années du 17[e] S., a donné

la *Relation de sa captivité chez les Espagnols*. Purchas, et après lui Roberston, ont extrait de cette relation tout ce qu'ils ont dit du fleuve des Amazones, sur lequel Davis avait navigué deux mois et demi.

DAVIS (Edwards), peintre et graveur au burin, né dans le pays de Galles vers 1640, a laissé une suite de portraits historiques, représentant tous les membres de la famille de Charles Ier; il a aussi gravé, d'après Van-Dyck, un *Ecce Homo* devenu fort rare. — Davis (Henri-Edwards), ministre anglican, né à Windsor en 1756, m. en 1784, a publié (en anglais) *Examen de l'hist. de la decadence et de la chute de l'Empire Romain*, par Gibbon. — Davis (John), ecclés. et philanthrope angl., mort à Londres en 1824, fonda dans sa patrie un *dispensaire* et un hospice pour les enfans; ces établissemens ont obtenu les plus grands succès. — Davis (Edward), flibustier anglais du 17e S., s'est rendu fameux par les ravages qu'il exerça sur les côtes du Pérou, où il a reconnu et donné son nom à des terres (à la hauteur du 27°, 20′) dont la découverte n'a pas été confirmée par les voyageurs qui après lui ont exploré ces contrées.

DAVISSON ou DAVIDSON (Guillaume), médecin anglais du 17e S., consacra toute sa vie à l'étude de la chimie ou plutôt de l'alchimie; il suivit la doctrine ridicule de Paracelse, et en consigna les erreurs dans les ouvr. suiv. : *Philosophia pyrotechnica*, Paris, 1635, in-8, ibid., 1657, in-8; *Commentariorum in Petri Severini, Dani, ideam medicinæ philosophicæ propediem prodituorum Prodromus*, La Haye, 1660 et 1668, in-4.

DAVITY (Pierre), sieur de Montmartin, né en 1573 à Tournon dans le Vivarais, m. à Paris en 1635, est auteur d'un recueil très-médiocre de morceaux en vers et en prose intitulé : *Les travaux sans travail*, Paris, 1599 et 1602, in-12; *Etats ou empires du monde*, Paris, 1626, in-fol. On lui attribue aussi : *Origines de tous les ordres milit. et de chevalerie de la chretienté*, Paris, 1635, in-fol.

DAVOT (Gabriel), professeur de droit à l'université de Dijon, m. en 1743, est aut. de *Traites sur diverses matières de droit franç.*, pub. à Dijon, 1751-1757, 7 vol. in-8, par Bannelier : le même édit. a pub. un 8e vol. sous ce titre : *Coutumes du duché de Bourgogne*, 1765, in-8.

DAVOUCHTZY (Jean), docteur arménien du 12e S., a laissé deux ouvr. de métaphysique et de morale, qui sont au nombre des MSs. arméniens de la bibliothèque du roi.

DAVRÉ (François), curé dans le Gâtinais au 17e S., est aut. de deux tragédies intit. : *Dipnne, infante d'Irlande*, et *Geneviève de Brabant*, imprimées l'une et l'autre à Montargis, en 1668 et 1670.

DAVY. V. Duperron.

DAVOUST (Louis-Nicolas, duc D'AUERSTAEDT, prince D'ECKMULH), maréchal et pair de France, né en 1770 à Annoux en Bourgogne, d'une famille noble, fit ses études au collége de Brienne en même temps que Napoléon. Entré comme sous-lieutenant au régim. de Royal-Champagne (cavalerie) en 1785, il embrassa avec ardeur les principes de la revolution, donna à la barre de l'assemblée législative son adhésion à la journée du 10 août, et servit en qualité de chef de bataillon du 3e régim. des volont. de l'Yonne, sous les ordres de Dumouriez, après la défection duquel il fut nommé général de brigade, en récompense du zèle qu'il avait montré dans cette circonstance, pour le service de la républ. Forcé, comme noble, de quitter un instant l'armée, Davoust y fut rappelé après le 9 therm.; il assista au blocus de Luxembourg, fut employé à la défense de Manheim, se distingua au passage du Rhin (20 avril 1797), et obtint d'être employé à l'expédition d'Egypte, où il signala son intrépidité en maintes occasions : il ne rentra en France avec Desaix (1800) qu'au travers des écueils, et après avoir été retenu un mois prisonnier à Livourne par l'amiral Keit. Bien accueilli par le prem. consul, il le seconda dans ses projets de ceindre la couronne impériale, et le servit avec le même zèle dans les brillantes campagnes de 1803 à 1809. Les titres de duc d'Auërstaedt et de prince d'Eckmulh, qui lui furent donnés par l'empereur sur le champ de bataille, rappellent assez l'importance des services par lesquels il les avait mérités. Le maréchal Davoust eut le commandement des troupes qui occupèrent la Pologne pendant plusieurs années, et on lui reproche d'avoir poussé la sévérité jusqu'au despotisme dans l'administration de ce malheureux pays, l'ami et l'allié de la France. Cependant l'ouverture de la campagne de Russie (1812) le rappela à la grande armée, et on sait assez quelle fut sa conduite à Hambourg, où il avait établi son quartier-général après l'issue de cette guerre désastreuse (plusieurs brochures ont été publ. à ce sujet en 1813 et 1814); toutefois, on ne saurait trop le répéter, aucune récrimination n'a pu être élevée avec justice contre l'intégrité du général français. Il soutenait encore le siége dans cette place, lorsqu'il apprit les évènemens de la restauration, et il n'en accueillit la nouvelle qu'avec la défiance d'un capitaine versé dans les ruses de guerre; mais dès que son authenticité lui devint manifeste, il envoya son adhésion au gouvernement provisoire. Remplacé immédiatement dans son commandement par le général Maurice Gérard, Davoust, exilé de Paris sur les plaintes portées contre lui par les citoyens de Hambourg, publia, pour justifier sa conduite, un écrit intit. : *Mem. de M. le marechal Davout* (sic), *prince d'Eckmulh, au Roi* (Paris, 1814, in-8). Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, appela au ministère de la guerre le maréchal Davoust, qui n'ayant point encore paru devant le roi, embrassa avec ardeur la cause de son ancien maître, et la soutint jusqu'aux premiers instans de la crise qui le devait renverser : Davoust avait le commandement général de l'armée sous les murs de Paris, lorsque la capitulation de cette ville fut signée. Après avoir passé les premières années de la deuxième restauration dans sa terre de Savigny, le maréchal Davoust reparut à la cour en 1818, fut porté à la chambre des pairs l'année suivante, et m. le 4 juin 1823. V. *le Moniteur* du 5 juin 1823, et celui du 12 juin 1824.

DAVY DE CHAVIGNÉ (François-Antoine), né à Paris en 1747, m. dans la même ville en 1806, après avoir été auditeur de la chambre des comptes, s'occupa toute sa vie d'architecture, proposa et publia divers projets de monumens publics dont aucun ne fut exécuté. Il est auteur de : *Mem. sur la construction des ponts en fer*, Paris, 1800, in-8; *Leçons d'un père à ses enfans*, Paris, 1801, in-12, ib., 1806, in-12.

DAWES (William), prélat anglais, né dans le comté d'Essex en 1671, fut chapelain de la reine Anne, et obtint l'évêché de Chester dont il se démit pour passer à celui d'York, et m. en 1724. On a de lui un poëme intit. : *Anatomie de l'athéisme*; des *Sermons* et d'autres *Opuscules*, le tout publ. à Londres, 1733, 3 vol. in-8. — Un autre Dawes (Richard), critique et philologue, né dans le comté de Leicester en 1708, mort en 1766, est auteur d'un ouvrage estimé qui a pour titre *Miscellanea critica*.

DAWOUD, fils de Nassir, docteur musulman, m. en l'an 777 (160 de l'hégyre), a laissé, par ses vertus, une mémoire honorée des Arabes, chez qui sa probité est passée en proverbe.

DAY (Thomas), écrivain et philanthrope angl., né à Londres en 1748, m. en 1789, ne fut pas moins remarquable par ses connaissances que par sa bonté

et l'originalité de son caractère. Il a pub. un poème sur l'esclavage des noirs, intitulé : *le Nègre mourant*, 1773 ; deux autres poèmes sur la guerre d'Amérique, intitulés : *les Legions dévouees*, 1766 ; *Désolation de l'Amérique*, 1777 ; plusieurs ouvr. pour l'éducation des enfans, entre autres *Sandford et Merton*, 3 parties impr. de 1783 à 1789, et que Berquin a traduit avec succès.

DAY (John), personnage singulier par ses aventures et sa longévité, né en Angleterre, m. à New-York (Amérique septentr.) en 1820, à l'âge de 103, avait servi dans sa jeunesse, en qualité de lieutenant de vaisseau, à bord du *Bellérophon*. Ayant encouru les plus graves pénalités de la législation anglaise en tuant dans un duel le mari d'une jeune personne dont il était épris et qu'un ordre imprévu de départ l'avait empêché d'épouser, il passa en Amérique, y fut obligé de se faire domestique pour subsister, et, dans cette humble condition, il parvint, à force de courage et de parcimonie, à amasser une fortune qui s'élevait à plus. milliers de dollars à l'époque où il termina sa carrière séculaire.

DAZES (N.), ecclésiastique, né à Bordeaux, m. à Naples en 1766, prit le parti des jésuites lors de leur suppression, et écrivit en leur faveur les ouvr. suivans : *le Compte rendu des comptes rendus*, 1765, 2 vol. in-8 ; *Il est temps de parler ou Compte rendu au public.. à l'occasion des affaires des jesuites*, Anvers, 1763, 2 vol. in-12 ; *le Cosmopolite*, sans nom de lieu et sans date. On présume que l'aut. fut obligé de s'éloigner de France à l'occasion de ces écrits, peu modérés et qui sont devenus assez rares.

DAZILLE (Jean-Barthélemi), méd. français, élève du célèbre Antoine Petit, né en 1732, m. à Paris en 1812, après avoir exercé pendant 28 ans dans toutes les colonies franç., a puissamment contribué à l'amélioration des hôpitaux et consigné le fruit de sa longue expérience dans les ouvr. suiv. : *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1792, 2 vol. in-8 ; *Observations generales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8 ; *Observations sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes et sur les hôpitaux d'entre les tropiques*, Paris, 1788, in-8.

DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste Albouy, plus connu sous le nom de), né à Marseille en 1747, fut reçu sociétaire de la comédie franç. en 1777. Il remplit avec succès l'emploi des valets dans la haute comédie, fut choisi en 1785 pour donner des leçons de déclamation à la reine, nommé en 1807 profess. au conservatoire et directeur du théâtre de la cour, et m. en 1809, vivement regretté de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses excellentes qualités. On a publié des *Mem. de Dazincourt*, Paris, 1810, in-8, à la rédact. desquels cet artiste était totalement étranger. Il avait donné lui-même : *Notice sur Préville*, Paris, 1800, in-8.

DÉAGEANT (Guichard), premier président de la cour des comptes de Grenoble, né à St-Marcellin en Dauphiné, m. en 1626, avait été attaché au duc de Luynes, et avait pris une part très-active aux intrigues de la cour pendant les premières années du regne de Louis XIII. On a de lui des *Memoires envoyés au card. de Richelieu, contenant plus. choses particulières et remarquables*, etc., pub. par Adrien Roux de Morges, son petit-fils, Grenoble, 1668, in-12.

DEANE (Edmond), méd. anglais du 17e S., est aut. d'un tr. intit. : *Admiranda chemica*, impr. à Francfort, 1630, in-4, avec deux autres écrits de Sam. Norton, et d'une *dissert.* sur les eaux minérales de Knaresborough, dans le comté d'York.

DEBELLE (Alex.-César), général franç., né en 1767 à Voreppe en Dauphiné, entra dès l'âge de 15 ans dans le régiment d'Auxonne (artillerie), embrassa la cause de la révolut., servit avec distinction aux armées de la Moselle, de Sambre et Meuse, du Rhin et d'Italie, et m. général de division en 1802 à St-Domingue, dans le cours de la première campagne de cette fameuse expédition.

DEBELLOY. V. Belloy.

DEBES (Lucas-Jacobson), écrivain danois, né dans l'île de Falster en 1623, m. en 1676, ministre du St évangile à Thorshavn, dans l'île de Stroma, la principale des îles Féroer, a publié : *la Faroa reserata*, ou *Description des îles Feroer et de leurs habitans*, Copenhague, 1673, in-8 (en danois) : cet ouvr. a été trad. en anglais par Sterpin, Londres, 1676, in-12, et en allemand par Mengel, Copenhague, 1757, in-8.

DEBEZ (Ferrand), humaniste franç., né à Paris vers 1528, m. recteur de l'univers. de cette ville en 1581, est aut. de : *la Cinquième eglogue de Virgile translatée du latin en vers franç...., et autres traduct.*, Paris, 1548, in-4 ; *Institutions puériles en vers*, Nîmes, 1553, in-8 ; *in omnium regum franc... res gestas à Pharamundo usque ad Franciscum primum compendium*, Paris, 1577, in-folio ; les *Epîtres héroiques amoureuses aux Muses*, Paris, 1579, in-8, etc.

DEBEZIEUX (Balthazar), savant jurisconsarrêtiste, né à Aix en 1655, m. en 1722, fut président des enquêtes au parlement de Provence, et en remplit les fonctions avec autant de zèle que de succès. Il recueillit les arrêts auxquels il avait concouru, et y joignit les motifs sur lesquels ils avaient été rendus. Cette collection a été publiée par Sauveur Eyriès, Paris, 1750, in-fol.

DÉBONNAIRE (Louis), oratorien, docteur de Sorbonne, né près de Troyes, m. à Paris en 1752, se montra l'ardent défenseur des partisans de Port-Royal. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont les plus remarq. sont : *Parallèle de la morale des jesuites et de celle des païens*, Troyes, 1726, in-8 (l'imprim. fut mis à la Bastille) ; *Examen critique philos. et theol. des convulsions*, 1733, in-4 ; *Semaines évangéliques*, Paris, 1735, 2 vol. in-12 ; *Leçons de la sagesse sur les defauts des hommes*, 1737, 3 vol. in-12 ; *Traite histor. et polemique de la fin du monde*, etc. (en société avec Boidot), 1737, 2 vol. in-12 ; *la Religion chrétienne méditée*, etc., 1745, 6 vol. in-12 ; *Esprit des lois quintessencié*, 1751, 4 vol. in-12 ; *Règle des devoirs que la nature inspire à tous les hommes*, 1758, 4 vol. in-12.

DÉBORA, prophétesse juive, gouverna le peuple hébreu comme juge pendant 40 ans, depuis 1285 av. J.-C. C'est par son conseil que Barach délivra les Juifs de la captivité dans laquelle les retenait Jabin, roi des Chananéens ; et, après la victoire, elle chanta le cantique qui se trouve dans la Bible.

DÉBORA, femme du rabbin Ascaliel, vivait au commencement du 18e S., et a trad. de l'hébreu en vers plus. *morceaux*, réunis et publiés à Venise, 1602, 1609.

DEBRAIE (Nicolas), en latin *de Braia*, poète latin, vivait en France dans le 13e S. Il est aut. d'un poème héroïque sur les hauts faits du roi de France Louis VIII, et de quelques autres *poésies* lat.

DEBURE (Guillaume-François), *le Jeune*, libraire, né à Paris en 1731, m. en 1782, fut un bibliogr. distingué. On a de lui : *Musæum typographicum, seu Collectio in quâ omnes ferè libri rarissimi... recensentur*, 1755, in-12, tiré seulement à 12 exemplaires et pub. sous le nom de G. F. Rebude ; *Bibliographie instructive, ou Tr. de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-68, 7 vol. in-8 ; *Supplém.* à cet ouvr. ou *Catalogue des livres du cabinet de L.-J. Gaignat*, 1769, 2 vol. in 8 ; et plus. autres *Catalogues* de bibliothèq. que l'on recherche encore pour la manière dont ils sont rédigés.—Debure (Guillaume), parent du précéd.,

m. à Paris en 1820, à l'âge de 86 ans, fut libraire de la biblioth. du roi, et pub. plus. ouv. estimés. On lui doit aussi plus. *Catalogues* de biblioth. non moins bien faits que ceux de son parent. — DEBURE DE ST-FAUXBIN (Jean-François), littér., parent des précéd., né en 1741 à Paris, m. dans cette ville le 24 janvier 1825, a donné : *A. M. T. S. Boetii de consolatione philos. libri V* (sous le voile de J. Eremita), Paris, 1783, in-12; *Nouveau manuel d'Epictète, extrait des comment. d'Arrien*, Paris, 1784, 2 vol. in-18; *Lettre d'un solitaire à un académicien de province sur la nouvelle version de l'Hist. des animaux d'Aristote* (*de Camus*), Paris, 1784, in-8; *les Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, trad. du grec de Longus, Paris, 1784, in-4, figures, etc.

DÈCE, en latin *Decius* (CNÉIUS MESSIUS QUINTUS TRAJANUS), emper. romain, né l'an 201 après J.-C. à Bubalie ou Budalie, dans la Pannonie inférieure, obtint le gouvernement de la Mœsie sous l'emper. Philippe. Ce prince l'ayant chargé d'aller punir les troupes révoltées, Dèce s'en fit au contraire proclamer empereur, et se souilla par le meurtre du prince auquel il devait tout. Dès la première année de son règne, il commença contre les chrétiens cette terrible persécution qui ne l'a rendu que trop célèbre. Vers la fin de la 2ᵉ, Dèce périt ainsi que son fils dans une bataille contre les Goths, qu'il avait poussés au désespoir en refusant de leur accorder aucun quartier; il avait régné 2 ans et quelques mois.

DÉCÉBALE, roi des Daces, défit les généraux de l'empereur Domitien, mais fut vaincu par Trajan et obtint la paix. Ayant repris les armes quelque temps après, il fut défait de nouveau, et se donna la m. l'an 105 de J.-C. C'est à l'occasion des victoires remportées sur ce prince que Trajan prit le surnom de *Dacique* qui lui fut décerné par le sénat.

DÉCEMBRIO (PIERRE-CANDIDE), littérat. ital., né à Pavie en 1399, m. en 1477 à Milan, après avoir été président de la république lorsque les Milanais adoptèrent cette forme de gouvernem. (en 1447). Il est dit de lui, sur l'inscription qui décore son tombeau dans l'église de St-Ambroise, qu'il a composé plus de 127 ouvr. sans compter ses *opuscules*. Un grand nombre sont restés MSs. Parmi ceux qui ont été impr. les plus importans sont : *Vita Philippi Mariæ, ducis Mediolanensis*, Milan, 1625; une *trad.* lat. d'Appien, Venise, 1472 et 1477, in-fol.; *trad.* ital. de Quinte-Curce, Milan, 1488; Venise, 1555. — DÉCEMBRIO (Ange), frère du précéd., avait composé plus. ouvr., dont un seul a été impr. *de Politiâ litterariâ*, Augsbourg, 1540, in-folio; Bâle, 1542, in-8. C'est un rec. dans le genre des *Nuits attiques*, et composé à peu près sur le même plan. — DÉCEMBRIO (Hubert), père des précéd., m. en 1427 à Milan, après avoir été secrétaire du duc Jean-Marie Visconti, avait aussi composé plus. ouv. de philos. et de politique, ainsi que plus. trad. du grec et du latin; mais aucun n'a vu le jour.

DÉCEMVIRS. V. CRASSINUS (Appius-Claudius).

DECENTIUS (MAGNUS), frère de Magnence, fut fait césar par son frère, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais ayant été battu par les Germains, et ayant appris la mort de Magnence, il se pendit à Sens en 353.

DECHEZEAUX DE LA FLOTTE (GEORGES), député à la convention par le départ. de la Charente-Inférieure, vota, dans le procès du roi, pour la réclusion et le bannissement, puis se prononça contre l'appel au peuple et le sursis. Il donna sa démission après la chute du parti de la Gironde, auquel il était attaché, et périt sous la hache révolutionnaire en 1794.

DECIO (PHILIPPE), juriscons. ital., né en 1454 à Milan, enseigna successiv. le droit civil et le droit canon à Pise, à Pavie, à Sienne, à Rome et à Padoue, donnant toujours la préférence à l'univ. qui rétribuait le mieux ses talens. Les évènemens de la guerre le conduisirent jusqu'à Grenoble, où Louis XII le fit conseiller au parlement. Decio m. à Sienne en 1535; il a pub. entre autres ouv. : *Consulta*, Venise, 1581, 2 vol. in-folio; *De regulis juris*, in-folio. — DECIO (Antoine), poète ital. de la fin du 16ᵉ S., ami du Tasse, a laissé quelq. tragédies, dont la plus remarquable est intit. : *Acripanda*, Venise, 1592, in-12.

DECIUS MUS (PUBLIUS), consul romain, sauva, l'an 340 av. J.-C., son collègue Cornelius Cossus, qui s'était laissé enfermer par les Samnites. Deux ans après, dans une bataille qu'il livra aux Latins avec le consul Manlius Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux afin d'assurer la victoire aux Romains. Il eut un fils et un petit-fils qui, dit-on, imitèrent son dévouement, le premier dans une bataille livrée aux Gaulois et aux Samnites, l'an 295 avant J.-C.; le second dans la guerre contre Pyrrhus, l'an 280 av. J.-C.

DECIUS JUBELLIUS, tribun militaire, fut envoyé, l'an de Rome 471, avec 4000 hommes pour défendre la colonie grecque de Rhégium contre Pyrrhus et les Carthaginois. Jaloux de s'approprier les richesses des habitans, Decius les fit tous mettre à mort par ses soldats, auxquels il partagea leurs dépouilles, en se réservant toutefois une part si forte que ceux-ci le chassèrent de la ville, et le forcèrent à se retirer chez les Messéniens. Un médecin natif de Rhegium, auquel il s'adressa pour une inflammation qui lui était survenue aux yeux, lui fit mettre dessus un emplâtre de cantharides, qui lui fit perdre la vue. Decius aveugle revint à Rhegium, où un autre châtiment l'attendait; le sénat envoya une armée pour punir la légion coupable, et le tribun se tua dans sa prison au moment où l'on allait le conduire au supplice.

DECIUS (JOSSE-LOUIS), historien de Pologne, né en Allemagne vers le milieu du 15ᵉ S., fut secrétaire du roi Sigismond. Il écrivit les ouv. suiv. : *De vetustatibus Polonorum; de Jagellonum familiâ; de Regis Sigismundi temporibus*; les trois recueillis et impr. en 1 vol. in-fol., Cracovie, 1521, et insérés dans le tome 2 du *Corpus scriptorum historiæ polonicæ* de Pestorius. — DECIUS (Conrad), secrétaire de l'archiduc d'Autriche Ferdinand, fut l'édit. des *Annales d'Autriche*, rédigées par Gérard de Roo (de 1273 à 1519), en 12 livres, Inspruck, 1592, in-fol.

DECIUS. V. DECIO (Antoine).

DECIUS (JEAN-BAROVIUS). V. TZETZI.

DECKER (THOMAS), poète angl. du 17ᵉ S., a comp. plus. pièces de théâtre aujourd'hui oubliées, et n'est plus guère connu que pour avoir été désigné par Ben-Johnson sous le nom de Crispin dans le *Poétereau* (the poetaster). Il s'en vengea en faisant de Ben-Johnson lui-même le héros ridicule de son *Satyromastix*. On a réimpr. un des ouvr. de cet aut. : *The gull's horn book*, Londres, 1813.

DECKER (ADOLPHE), marin hollandais, fit partie d'une expédition considérable qui parcourut les mers du Sud depuis 1624 jusqu'en 1628. Il donna la relation de son voyage (en allemand), Strasbourg, 1629, in-4, trad. en latin dans la collect. de De Bry, 13ᵉ partie des *Grands voyages*, et 12ᵉ des *Petits voyages*, et en franç., dans le 7ᵉ vol. des *Voyages de la comp. des Indes*, Rouen, sous le titre de : *Voy. de la flotte de Nassau aux Indes orientales*, etc.

DECKER (JÉRÉMIE van), poète hollandais, né à Dordrecht vers 1610, m. à Amsterdam en 1666, a laissé dans sa langue des poésies trad. et originales qui ont été recueillies par David van Hoogstraten et Brouerius van Nyedek, Amsterdam, 2 vol. in-4. Parmi ces poésies, qui toutes donnent une haute idée de la piété, de l'humanité et de l'amour filial de leur auteur, on distingue : *Imita-*

tion libre des lamentations de Jérémie; Eloge de l'avarice; Remontrance des chevaux; Deux livres d'épigrammes, et invective contre la fièvre.

DECKER (PAUL), architecte, né à Nuremberg en 1677, mort en 1713, directeur des bâtimens de la cour à Bareuth, est auteur de *Fürstlicher Baumeister, oder architectura civilis*, Augsbourg, 1711, in-fol. Il a laissé MS. un autre ouvr. d'architecture, pub. après sa mort, sous le titre de : *Architectura theorico-pratica*, Leipsig, 1720. Decker était aussi peintre et graveur : plus. palais de Berlin sont décorés de ses ouvr., et il a gravé quelques estampes d'après A. Schluter, son maître. Il avait un frère qui fut comme lui architecte, peintre et graveur.

DECKERS (JEAN), jésuite, m. en 1619, chancelier de l'univ. de Gratz, a laissé : *Velificatio seu theoremata de anno ortûs ac mortis Domini*, etc., Gratz, 1605, in-4.

DECKHERR (JEAN), jurisc. du 17e S., fut successivement avocat, procureur de la chambre de Spire, et conseiller du roi de Danemarck. Parmi les ouv. qu'il a écrits et qui sont tombés dans l'oubli, il faut pourtant distinguer : *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et supposititiis conjecturæ*, inséré dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 1708, 2 vol. in-fol.

DECLAUSTRE (ANDRÉ), prêtre du diocèse de Lyon, dans le 18e S., a donné : *Dictionnaire portatif de mythologie*, 1745 et 1758, 3 vol. in-12; *Hist. de Thamas-Koulikan*, Paris, 1742 et 1758, in-12; *Table générale du journal des Savans*, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4.

DECLIEU (N.), nommé lieutenant de roi à la Martinique en 1723, emporta avec lui un plant de caffeyer, et l'arrosa pendant la traversée avec sa ration d'eau, quand l'équipage n'en recevait plus qu'une très-faible mesure. On ignore la date de la naissance et celle de la mort de ce patriote généreux auquel nos colonies sont redevables d'une branche de revenus si considérable. Il fut négligé pendant sa vie, et ce ne fut que long-temps après sa mort qu'on proposa d'élever à sa mémoire un monument, tardif hommage de la reconnaissance nationale.

DECOMBES (JEAN), né à Riom, m. premier président de la cour des aides de Montferrand, a pub. : *Traité des tailles et subsides*, 1584. Un de ses petits-fils, lieut.-général au présidial de Riom, a laissé MSs. un *Comment. latin sur les coutumes de l'Auvergne*. — Une dame de la même famille (Perrette-Marie DESCOMBES des MORELLES), née en 1728 à Riom, est aut. d'un rec. d'*Œuvres spirituelles* et de *Lettres pieuses*, Riom, 1774, 2 vol. in-12.

DECOMBES (PIERRE), jurisconsulte, a pub. : *Procédures civiles*, et *Procédures criminelles des officialités*, 1705, in-fol. — Un autre DECOMBES (Jean), médecin, a publ. au milieu du 17e S., à Manosque sa patrie : *Hydrologie*, ou *Discours sur les eaux*, 5 vol. in-8.

DECRÈS (DENIS), vice-amiral français, naquit en 1765 à Château-Vilain en Champagne, d'une famille noble. Entré dans la marine en 1779, il parcourut successivement tous les grades jusqu'à celui de vice-amiral. Au combat d'Aboukir, il commandait l'escadre légère. Échappé au désastre de cette journée, il se réfugia à Malte avec le *Guillaume-Tell*, sur lequel il avait son pavillon. En partant de ce port pour se rendre à Toulon, il fut rencontré par une escadre anglaise à laquelle il fut obligé de se rendre, toutefois après avoir vaillamment soutenu l'honneur du pavillon. Lors de l'établissem. des préfectures maritimes, Decrès fut nommé à celle de Lorient. En 1802, il fut appelé au ministère de la marine, qu'il conserva jusqu'à la chute du gouvern. impérial. Il y fut rappelé en mars 1815, mais le quitta définitivement au mois de juin suivant. Il m. à Paris à la fin de 1820, par suite des blessures qu'il avait reçues dans une tentative faite contre sa vie par son valet de chambre. Le long ministère de Decrès a été plus funeste que favorable à la marine française.

DÉDALE, sculpteur grec, né à Sicyone dans le 4e S. av. J.-C., est cité par Pausanias, qui décrit ceux des ouvr. de cet artiste qu'on voyait encore de son temps. — Les anciens auteurs citent plusieurs autres DÉDALE : celui dont parle la mythol. passait pour l'inventeur de la scie, de la hache, du vilbrequin, de la voile et de la mâture des vaisseaux; mais il était surtout célèbre pour le fameux labyrinthe de Crète qu'il avait construit.

DEDEKIND (FRÉDÉRIC), m. en 1598 à Lubeck, inspect. des églises protest. de ce diocèse, a laissé, outre quelq. poésies allem. peu estim., une satire ingénieuse en vers lat. sous le titre de : *Grobianus, de morum simplicitate lib. III....*, Leipsig, 1552, in-8, trad. 3 fois en allem., Worms, 1551, in-4; Muhlberg, 1567, in-8; Brieg, 1640, in-8, et en angl. sous ce titre : *Fr. Dedekind's Grobianus, or the compleat booby*, Londres, 1739, in-8. — DEDEKIND (Constantin-Christian), autre poète allem. du 17e S., a composé dans sa langue un gr. nomb. de poésies sur des sujets bibliques, dont on peut voir la liste dans le dictionnaire d'Adelung, et qui ont été en partie recueillies à Dresde, 1676.

DÉE (JEAN), astrologue angl., né à Londres en 1527, y m. en 1607, après avoir parcouru presque toute l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Dée était protégé d'Élisabeth, qui l'appelait son philosophe, et le consultait quelquefois; à force de parler aux autres de son art prétendu, il avait fini par y croire lui-même; et, non content de chercher la pierre philos., il s'adonna à la magie noire, à la nécromancie, à la chiromancie, etc. Il a consigné ces pitoyables erreurs dans un grand nomb. d'ouvr. publ. de 1564 à 1591. Sa devise favorite était : *Qui non intelligit, aut discat, aut taceat*. On a impr. à Londres, 1659, in-fol. : *A true and faithful relation of what passed for many years betwen John Dee and some spirits*. Méric Casaubon a donné une édit. lat. des *Œuvres de Dee*, 1659, in-fol. — DÉE (Arthur), fils du précéd., méd. de Charles Ier, né à Mortlac en 1579, m. à Norwich en 1651, dans la plus profonde misère, s'était engoué comme son père de la philos. hermétique, et a publ. : *Fasciculus chymicus*, etc., Bâle, 1629, in-8; Paris, 1631, in-8.

DEERING (CHARLES), méd. saxon du 18e S., est aut. de : *Catalogue des plantes des environs de Nottingham*, 1738, in-8; *Hist. de Nottingham* (non achevée), 1751, in-4.

DEERING (RICHARD), né dans le comté de Kent, organiste de la reine, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre, m. vers 1657, a laissé les compositions suivantes : *Cantiones sacræ, quinque vocum, cum basso continuo ad organum*, Anvers, 1597; *Cantica sacra*, Anvers, 1616.

DEFFANT (MARIE DE VICHY CHAMROUD, marquise du), née en 1697, d'une famille noble de Bourgogne, plus avantageusement douée des dons de la nature que de ceux de la fortune, épousa, étant encore très-jeune, le marquis du Deffant, qui était déjà d'un certain âge et dont elle ne tarda pas à se séparer. Belle, spirituelle, d'une morale peu sévère, Mme du Deffant ne manqua pas d'adorateurs; mais ce ne fut que quand l'âge eut mis un terme à ses galanteries qu'elle acquit toute sa célébrité. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la cour, la robe et surtout la littérature renfermaient d'hommes marquans. Elle entretint avec Voltaire, Horace Walpole, d'Alembert, le président Henault, etc., une correspondance suivie, où elle juge avec sévérité, mais avec un rare discernement les personnages et les productions de l'époque. A 54 ans elle eut le malheur de perdre la vue, et se

trouva suivant son expression énergique, *plongée dans un cachot éternel;* elle n'en conserva pas moins toute l'amabilité et toute la vivacité de son esprit jusqu'à l'âge de 84 ans, où elle m. (en 1780). On a de cette femme célèbre : *Correspondance avec Walpole et Voltaire* (pub. par M. Artaud), Paris, 1811, 4 vol. in-8; *Correspondance avec d'Alembert, le présid. Hénaut*, etc., etc., Paris, 1809, 2 vol. in-8.

DEFOE (Daniel). V. Foé.

DEFLERS (N.), général franç., eut, en 1793, le commandement en chef de l'armée des Pyrénées orientales; et, après la mauvaise issue de cette campagne, fut traduit au tribunal révolutionn. qui le condamna à mort le 20 juillet 1794.

DEFORIS (Jean-Pierre), savant religieux de la congrégation de St-Maur, né à Montbrison en 1732, décapité à Paris en 1794, avait d'abord été chargé par ses supérieurs de continuer une édit. des *Conciles des Gaules;* mais il quitta bientôt ce travail aride, et publia : *Réfutation d'un nouvel ouv. de J.-J. Rousseau* (l'*Emile*), Paris, 1762, in-8; *Préservatif pour les fidèles....; Réponse à la lettre de J.-J. Rousseau, à M. de Beaumont*, Paris, 1764, 2 vol. in-12; *l'Importance et l'obligation de la vie monastique*, Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Exposition de la doctrine de l'Eglise sur les vertus chrétiennes*, 1776, in-12. Chargé de continuer la belle édit. des *Œuvres de Bossuet*, Deforis en avait fait paraître 14 vol. in-4, lorsque son zèle pour la religion le conduisit à la mort qu'il souffrit avec une résignation et un courage admirables.

DEGAULLE (Jean-Baptiste), ingénieur de la marine, né à Attigny en Champagne, l'an 1732, m. à Honfleur en 1810, professeur d'hydrographie et correspondant de l'institut, est inventeur de plusieurs instrumens nautiques; il a donné des cartes estimées, et pub. en outre les ouv. suivans : *Mém. sur les travaux des ports du Havre, de Dieppe*, etc., in-4; *Instruction sur la manière de vérifier les boussoles*, 1803, in-8; *Construction et usage du sillomètre*, in-12; *Nouv. moyen de mesurer la hauteur du soleil*, in-12.

DEGENFELD (Christophe-Marrin, baron de), fit d'abord la guerre en Allemagne, en Hongrie et en Bohême. Louis XIII l'enleva au service de la Suède pour le faire colonel-général des troupes étrangères, titre qui avait été créé pour lui et qui dans la suite ne fut plus donné à personne. Quoique traité avec tant de distinction, Degenfeld quitta la France, passa au service des Vénitiens contre les Turks, se brouilla encore avec cette républ., et vint mourir dans ses terres en Souabe, l'an 1653. — Degenfeld (Ferdinand de), fils du précéd., né en 1629, capitaine au service de Venise, perdit la vue d'un coup de feu à l'âge de 18 ans, ce qui ne l'empêcha pas d'être conseiller intime de quatre électeurs palatins, et de remplir diverses missions diplomatiques. Il m. à Vienne en 1710. — Degenfeld (Marie-Susanne, baronne de), de la famille des précéd., née au commencement du 17e S., fut d'abord dame d'honneur de la princesse Charlotte, femme de Charles-Louis, électeur palatin. S'étant attiré par sa beauté et ses talens l'amour de ce prince, elle fut quelque temps sa maîtresse et devint sa femme légitime en 1657. Elle en eut 14 enfans, et m. en couches en 1677.

DEGNER (Jean-Hartmann), méd. allemand, né en 1687 à Schweinfurt, m. en 1756 à Nimègue, archiâtre et sénateur de cette ville, a laissé plus. ouvr., dont les princip. sont : *Dissertatio physica de turfis*, etc., Utrecht, 1729, in-8; *Hist. medica de dyssenteriâ bilioso-contagiosâ*, Utrecht, 1738 et 1754, in-8; *Descript. abrégée des eaux minérales d'Ubbergen*, Nimègue, 1745, in-8 (en holland.).

DEGUERLE (Jean-Nicolas-Marie), littér. et poète, né en 1766 à Issoudun (Berri), m. le 11 nov. 1824, censeur du collége de Louis-le-Grand, avait cultivé la poésie légère avec succès avant d'embrasser la carrière de l'enseign. et pub. plus. pièces dont les plus importantes sont : *Eloge des perruques*, etc. (sous le nom supposé du *doct. Akerlio*), Paris, an VII (1799), in-12, trad. en hollandais, Amsterdam, 1800, in-8; *la Guerre civile*, imit. libre de Pétrone (en vers fr.), et imp. avec le texte latin en regard, Paris, an VII, in-8, réimpr. à la suite du *Lucain* de M. Amar-Durivier (Paris, 1816, 2 vol. in-12), etc.; l'*Enéide de Virgile*, trad. nouv., *précédée d'une notice biogr. et littér. sur l'aut.* (de la trad.), par Héguin-Deguerle, Paris, 1825, 2 vol. in-8, ouv. posthume. J.-N.-M. Deguerle a eu quelque part au *Mémorial* de l'abbé Vauxcelle, et on a encore de lui un *Disc. sur la gramm. génér.*, prononcé au collége de St-Cyr, à l'occas. de la distrib. des prix, Paris, 1801, in-8. Ses poésies fugitives ont été impr. pour la plupart dans les recueils littér. et almanachs des muses pub. de 1796 à 1800, ainsi que dans les *Etrennes d'Apollon* de 1804 à 1807; il a laissé en MSs. quelq. trad. en prose et en vers, etc. M. L. de Rochefort a donné, dans le tom. 2 de ses *Souven.* et *Mélanges litt., polit. et biogr.* (Paris, 1825, in-8), une notice sur ce savant non moins estimab. pour la noblesse de son caract. que pour son savoir et son esprit.

DEGUIGNES. V. Guignes.

DEHEEM (Jean-David), peintre holland., né à Utrecht vers l'an 1604, m. à Anvers en 1674, excella comme son père David Deheem a représenter des fleurs, des fruits, des vases d'or et d'argent, des instrumens de musique, etc.—Son fils Corneille Deheem, qui avait été son élève, suivit ses traces avec succès.

DEHNE (Jean-Chrét.-Conrad), méd. allem., né à Celle, m. en 1791, est aut. de plus. écrits en allemand; les principaux sont : *Essai d'un traité complet sur la teinture âcre d'antimoine*, etc., Helmstaedt, 1779, 1784, in-8; *Essai d'un traité complet du proscarabée, et de son emploi dans la rage et l'hydrophobie*, etc., Leipsig, 1788, 2 vol. in-8. Le même médecin a encore pub. un grand nombre de *Mém.* sur des matières chimiq. dans div. journ. allem. de cette science.

DEI (Jean-Baptiste-Marie), généalogiste de Toscane, né à Florence en 1702, m. dans la même ville en 1789, archiv. du prince Ferdinand, forma les arbres généalogiques de plus. grandes familles, et entre autres celui de la maison ducale des Médicis, imp. en 1761.

DEIDIER (Antoine), médecin, né à Montpellier dans le 17e S., fut reçu doct. et professa la chimie à l'univ. de cette ville en 1696, fut ensuite envoyé à Marseille avec le médec. Chicoyneau, lors de la fameuse peste de 1710, reçut diverses fav. du roi en récompense de son zèle, devint membre de la société roy. de Londres, et m. en 1740 à Marseille, où il s'était retiré en 1732, et où il exerçait la place de médec. des galères. On a de lui un très-grand nombre d'écrits dont il suffira d'indiquer les suiv. : *Physiol., tribus dissertat. compreh.*, Montpellier, 1699, 1708, in-8; *Patholog.*, ibid., 1710, in-8; *Dissert. de morbis internis capitis et thoracis*, ibid., 1710, in-8; *Dissert. de tumoribus*, ibid., 1711, 1732, in-12; *de Morbis venereis*, ibid., 1715, in-8; *Chimie raisonnée*, etc., etc., Lyon, 1715, in-12; *Institut. medicinæ theoreticæ*, etc., Montpellier, 1716, Paris 1731, in-12 : trad. en franç., Paris, 1735, in-12; *Matière médicale*, etc., Paris, 1738, in-12; *Anatomie raisonnée du corps humain*, etc., ibid., 1742, in-12.

DEIDIER (N.), ecclés., géomètre du 18e S., est aut. des ouv. suiv. : *Arithmétique des géomètres; Théorie et pratiq. de la géométrie*, Paris, 1739, 2 vol. in-4; *Mesur. des surfaces et des solides*, etc., ibid., 1740, in-4; *Calcul différentiel et calcul intégral*, etc., 1740, in-4, *Mécanique génér.*, etc., ibid., 1741, in-4; *Elém. génér. des princ. parties*

des mathém., nécessaires à l'artillerie et au génie, 1745, 2 vol. in-4, nouv. édit. rectifiée, 1773, 2 v. in-4; *le Parfait ingénieur franç.*, etc., Paris, 1757, in-4. (Il en avait paru une prem. édit. en 1739, sans nom d'auteur.)

DEIDRICH (GEORGE), littér. allemand, né en Transylvanie, m. vers la fin du 16e S., est auteur d'une *Descript. de la Hongrie et d'une partie de l'Allemagne* (en vers allem.), Strasbourg, 1589.

DEIMAN (JEAN-RODOLPHE), méd. et chim. hollandais, né à Hagan en Oost-Frise, l'an 1743, m. au même lieu en 1808, méd. du roi de Hollande, se distingua dès sa jeunesse par son amour pour la chimie, et dut aux découvertes qu'il fit dans cette science l'estime de Lavoisier et de Fourcroi, qui entretinrent avec lui une correspondance suivie. Ses princip. ouv. sont, *Traité sur l'électricité médic.*; *Traité sur les pluies métalliques* (tous deux en holland.) Ses expér. chimiques ont été recueillies en 3 vol. par la société holland., et trad. en franç. sous le titre de : *Essais physico-chimiques.* Jérôme de Bosch a pub. l'éloge de Deiman, 64 pag. in-8.

DEIMIER (PIERRE de), poète fr. du 16e S., né vers 1570 à Avignon, d'une famille noble, fut l'ami du brave Crillon, qui l'introduisit à la cour de Marguerite de Valois. Ronsard était alors à la tête des poètes fr., et Deimier eut le malheur de le prendre pour modèle. Ses princip. ouv. sont : *les illustres aventures*, Lyon, 1603, in-12; l'*Austriade*, Lyon, 1600, in-12; *la Néréide* ou *la Victoire navale* (de Lépante), Paris, 1605, in-12; l'*Academ. de l'art poetique*, Paris, 1610, in-8. On trouve des *vers* de Deimier dans divers recueils, et partic. dans les *Muses franç. ralliées*, publ. par d'Espinelles, Paris, 1600, 2 vol. in-12.

DEIRON (JACQUES), généalogiste, né à Nîmes, au commencem. du 17e S., m. dans la même ville en 1677, a fait plus. généalogies, pleines d'erreurs, et publ. un ouv. int. *des anc. bâtim. de Nîmes*, 1656, in-4, réimp. en 1636, in-4, sous ce titre : *Antiquités de la ville de Nîmes.*

DEISCH (JEAN-ANDRÉ), méd.-accouc. allem., né en 1713 à Augsbourg, a pub. : *Dissert. de necessariâ in partu præternaturali instrumentorum applicatione*, Strasbourg, 1741, in-4; *Traité concis et fondé sur l'expérience*, etc., Augsbourg, 1754, in-8, fig., Francfort, 1766, in-8, fig.; *Dissert. de usu cultrorum*, etc., Schwabach, 1759, in-4. Deisch a aussi trad. en allem. l'*Anatomie de Verdier.*

DEJEAN (JEAN-FRANÇOIS-AIMÉ, comte), pair de France, né en 1749 à Castelnaudary (Languedoc), entra comme lieuten. en second à l'école du génie de Mézières en 1766, et fut employé successivem. dans divers postes du génie militaire jusqu'à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes avec modération. Sa belle conduite et ses talens pour l'administ. militaire lui assuraient un avancement rapide : il parvint de grade en grade jusqu'aux premières fonctions de l'arme du génie, remplit div. missions importantes sous le consulat, notamment à Gênes, où il résida près de deux ans avec le titre de ministre extraordinaire, et fut appelé à Paris en 1802, pour prendre le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1809. Quelque temps avant sa retraite, il avait été promu à la dignité de prem. inspect.-génér. du génie; l'empereur y ajouta bientôt celle de sénateur et de trésorier de la Légion-d'Honneur. Sa conduite ne cessa d'être honorable dans les diverses fonctions qui lui furent imposées depuis cette époque; après l'abdication de Bonaparte il adhéra au gouvernem. provisoire, et vint prendre place dans les rangs du premier corps de l'état. Le général Dejean remplit avec plus de zèle que de succès la mission difficile de commiss. extraordin. de Monsieur, comte d'Artois, et fut nommé successiv. à son retour à Paris, pair de France, gouvern. de l'Ecole polytechnique et président du comité de liquidation de l'arriéré. Mais ayant accepté de Napoléon ses anciennes charges pendant les cent-jours, il fut éloigné de toutes fonctions publiq. au retour des Bourbons, et ne rentra qu'en 1819 à la chambre des pairs, où il s'est constamment montré l'ami des libertés constitutionnelles. Le comte Dejean mourut le 12 mai 1824, emportant les regrets d'une famille nombreuse, et l'estime de ses concitoyens. Il a laissé quelques opuscules sur l'économie rurale et politique. (V. le *Moniteur* du 3 juillet 1824.)

DEJAURE (JEAN-ÉLIE BEDENC), poète dramatique, né en 1761, m. à Paris en 1799, a donné depuis 1789 jusqu'en 1798, dix-huit pièces de théâtre, comédies et opéras, opéras-comiques, qui, pour la plupart, ont eu du succès; entre autres *la Dot de Suzette*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Boyeldieu, 1798; *Montano et Stephanie*, opéra en trois actes, musique de Berton, 1799. Dejaure avait en outre pub. : *Eloge de J.-J. Rousseau*, Paris, 1792, in-8.

DÉJOCÈS, fondateur de l'empire des Mèdes, secoua le joug des Assyriens vers l'an 709 av. J.-C., bâtit la ville d'Ecbatane, et m. vers l'an 646.

DEJOTARUS, roi de Galatie, fut dépouillé de ses états par Mithridate, s'échappa de la cour de ce prince où il était retenu, parvint à remonter sur son trône et s'empara d'une partie de l'Arménie. Confirmé dans la possession de ses états par les Romains, il en fut chassé par César, pour avoir embrassé le parti de Pompée. Plus tard, accusé par ses petits-fils d'avoir voulu attenter à la vie du dictateur, il fut défendu et justifié par Cicéron, dont on connaît la belle harangue *pro Dejotaro*. Après la mort de César, Dejotarus rentra dans ses états et joignit Brutus en Asie avec une armée considérable. On n'a plus de détails sur son existence depuis cette époque.

DEJOUX (PIERRE), membre de la 4e classe de l'institut, né à Vaddaur, près Arbois, en 1731, m. en 1816, a pub. : *Lettre sur la Statue colossale du général Desaix*, Paris, 1810, in-8. — DEJOUX (Pierre), ministre de la religion réformée, et président du consistoire des départ. de la Loire-Infér. et de la Vendée, a publ. plus. écrits en faveur du gouvern. impér.; voici les princip. : *la Providence et Napoléon*, ou *les fêtes de l'Eglise et les triomphes des Armées*, 1806, in-8; *Discours sur la guerre considérée dans ses rapports avec la civilisation*, 1810, in-8; *Second Discours*, ou *Te Deum de Wagram*, 1810, in-8; *la Vertu glorifiée*, 1815, in-8. Il abjura le protestantisme en 1825, et m. peu de temps après. On a encore de lui un ouvr. posthume dans lequel il explique les motifs de sa conversion.

DEKEN ou DEKENUS (JEAN), jésuite flamand du 17e S., est aut. d'un ouv. int. : *Observ. poeticæ exemplis illustr.*, Anvers, 1685, Kiel, 1691, in-12.

DEKEN (AGATHE), femme aut., née en 1741 à Amsterdam, m. dans la même ville en 1804, pub. en commun avec mad. Wolf-Bekker, depuis 1780 jusqu'en 1789, un grand nombre d'ouv. tant en vers qu'en prose, mais tous en hollandais, dont les princip. sont : *Sara Burgerhart*, roman national, La Haye, 1782, 2 vol. in-8, trad. en franç. à Lausanne; *Hist. de Willem Leevend*, ibid., 1784-1785, 8 vol. in-8; *Chansons économiques* ou *populaires* (au nombre de 120), ibid., 1781, 3 vol. in-8; *Recueil de fables*, ibid., 1784, in-8; *Promenades en Bourgogne*, 1789, in-8.

DEKKER. V. DECKER.

DELACROIX. V. LACROIX.

DELACOURT (JAMES), poète irlandais, né en 1709, m. en 1781, est aut. de plus. ouv. entre lesquels on cite une *Epître d'Abelard à Héloïse*, imitée de Pope; *the prospect of poetry*, et quelques pièces de vers.

DELAHAYE (Jean), lieut.-génér. de la maréchaussée de Poitiers, m. en 1575, a laissé des *Mém. sur la Gaule aquitanique*, impr. en 1581, in-8. —Delahaye (Jean), jésuite, m. en 1614, est aut. d'une *Harmonie évangélique*, 2 vol. in-fol. — Un autre Jean Delahaye, cordelier de Paris, m. en 1661, a pub. *Biblia magna*, Paris, 1643, 5 vol. in-fol; et *Biblia maxima*, ibid., 1660, 19 v. in-f. —Delahaye (Gilbert), relig. dominic., m. à Lille, en 1692, a laissé en MSs., *Compendium histor. provinciæ Germaniæ inferioris FF. prædicatorum*; et *Biblioth. belgo-dominicana*: ce dernier a été inséré, par le P. Échard, dans la continuat. des *Scriptores ordinis prædicatorum* du P. Quetif, Paris, 1721, in-fol.

DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), graveur en géographie et en topographie, né à Paris en 1725, m. en 1802, a gravé de la manière la plus recommandable plus de 1200 cartes ou plans. On lui doit entre autres les cartes de toutes les œuvres de d'Anville, de Robert, de Vaugondy, et l'atlas de Mannevillette. — Delahaye (Guillaume-Simon-Guendard), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, m. en 1822, a pub. *Religion et Bonheur*, Paris, 1622, in-12.

DELAISEMENT. V. Ballière.

DELAITRE. V. Courtalon.

DELAMBRE (Jean-Baptiste-Joseph), astron., membre de l'acad. des sciences et de l'institut, né en 1749 à Amiens, fit d'excellentes études au collége de cette ville, où Delille était alors répétiteur, et ne commença à étudier l'astron., sous Lalande, qu'à l'âge de 36 ans. Ses débuts dans la carrière furent marqués par la construct. des tables de la marche d'Uranus (planète récemment découv. par Herschell), et par la publication de plus. *Mém.* qui annoncèrent au monde savant les progrès que l'astronomie allait devoir à ses recherches infatigables. Successeur de son maître au collége de France en 1807, après avoir déjà fixé par ses grands travaux l'attention de tous les corps savans de l'Europe, qui s'empressèrent de l'admettre dans leur sein, il fut nommé successiv. trésorier de l'univers. (1808), et membre du conseil roy. de l'instruct. publ. (1814): privé de cette dern. place l'année suiv., Delambre fut admis à la retraite, et m. le 18 août 1822, secrétaire perpétuel de l'acad. des sciences pour les sciences mathém., fonctions dans lesquelles il a été remplacé par M. Fourier. On trouve dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul (3e année) une liste détaillée de ses ouvr., dont les princip. sont: *Abrégé d'Astronomie*, etc., Paris, 1813, in-8, fig.; *Traité complet d'Astron. théorique et prat.*, Paris, 1814, 3 vol. in-4, fig.; *Hist. de l'Astron.*, en 3 part. (*ancienne*, *moderne* et *du moyen âge*), Paris, 1817-19-21, 5 vol. in-4, etc. On a publ. plus. *éloges* de Delambre; il a laissé d'importans MSs. dont la publ. est confiée à l'un de ses élèves, M. Mathieu, membre de l'institut et du bureau des longitudes. (V. la collect. des impr. de l'institut, 1822, in-4, et les tom. 1er, pag. 25, et XVI, pag. 437, de la *Revue encyclopédique*.)

DELAMET. V. Lamet.

DELAN (Franç.-Hyacinthe), chan. de Rouen, m. en 1754, a publié, outre plus. écrits contre la constitution *Unigenitus*, un traité de l'*Usure condamnée par le droit naturel*, 1753, in-12.

DELANDINE (Antoine-François), membre de l'assemblée constituante, né à Lyon en 1756, m. en 1820, bibliothécaire de cette même ville et membre de plusieurs académies, exerça avec distinction la profession d'avocat jusqu'au commencement de la révolution. L'*Hist. des anciens états-généraux*, qu'il publia en 1788, contribua à le faire appeler à ceux qui furent convoqués l'année suiv. Depuis ce moment jusqu'à la clôture de l'assemblée constituante, Delandine prit une part active aux délibérations, et quoiqu'il conservât l'indépendance de son vote, il s'opposa presque toujours aux doctrines démagogiques, et défendit l'inviolabilité du malheureux Louis XVI, arrêté à Varennes. Forcé ensuite de se cacher dans les montagnes du Forez, il y fut découvert en 1793, traîné de prison en prison, et il ne dut son salut qu'aux évènemens du 9 thermidor. Dès lors il ne s'occupa plus que de littérature: ce qu'il avait été à même d'observer durant sa longue détention lui fournit la matière de son *Tableau des prisons de Lyon*. Rappelé à ses fonctions de bibliothécaire, il publia la 8e édit. du *Dictionnaire de Chaudon*, augmentée de 4 vol., 1804; *Manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, 1812, 3 vol. in-8; *Catalogue des Livres de la Bibliothèque publique de Lyon*: belles-lettr., 2 vol.; théâtre, 1 vol.; hist., tom. 1er; le dern. a paru en 1819: cet ouvrage n'a pas été et ne sera peut-être pas continué; *Mém. bibliographiques et littéraires*, 1816, in-8. Delandine avait publié, avant la révolution, quelques autres ouvrages moins importans.

DELANNES (Jean), religieux bénédictin de l'ordre de Cîteaux, bibliothécaire de l'abbaye de Clervaux dans le 18e S., a laissé les deux ouvrages suivans: *Hist. du pontificat du pape Innocent II*, Paris, 1741, in-12; *Hist. du pontif. d'Eugène III*, Nancy, 1737, in-8.

DELANY (Patrick), théologien irlandais, contemporain et ami de Swift et de Sheridan, né en 1686, m. en 1768, a publ. les ouvr. suivans (en anglais): *La révélation examinée avec candeur*, 1732, 1734 et 1736, 3 vol.; *Réflexions sur la polygamie*, 1738; *Hist. de la vie et du règne de David*, 1740-1742, 3 vol. in-8; *Sermons*, 1744-1748, 2 vol. in-8; *Observations sur les remarques de lord Orrery relativem. à la vie et aux écrits de Swift*, 1744, etc., etc. — Delany (mistress), seconde femme du précéd., se distingua par son talent pour la peinture, et a laissé une *Flore* ou collection de 980 planches dessinées et coloriées avec exactitude.

DELAPLACE (Guislain-François-Marie-Joseph), professeur d'éloquence latine à la faculté des lettres de Paris, né en 1789 à Arras, m. le 13 décembre 1823, a laissé, *le Nouveau siècle de la paix*, 1801, in-8; et a eu part, avec M. Fr. Noël, inspecteur général de l'université, à la publication des *Leçons de littérature* en différentes langues, et de plus. ouvr. élémentaires. Il a laissé plusieurs traduct. latines en MS.

DELARAM (François), graveur au burin, né à Londres en 1590, m. dans la même ville en 1627, se distingua comme tous les artistes de son temps, plutôt par la netteté que par le goût. Il a donné une suite de portraits des principaux personnages du 16e S. Son œuvre est considérable; on y distingue surtout un *John, év. de Lincoln*, entouré d'anges et d'officiers subalternes de l'église, qui jouent tous de divers instrumens.

DELARBRE (Antoine), méd.-botaniste, né à Clermont en 1724, mort dans cette même ville en 1807, après y avoir fondé à ses frais un jardin botanique, et un cours d'hist. naturelle, a publ.: *la Flore d'Auvergne*, 1800, 2e édit., 2 vol. in-8; *Essai zoologique de l'Auvergne*, Paris, 1798, in-8.

DELATOUR. V. Latour.

DELATOUR (Louis-François), imprimeur et littérateur français, né à Paris en 1727, m. dans la même ville en 1807, a publ. sous le voile de l'anonyme les ouv. suiv.: *Petites nouvelles parisiennes*, Paris, 1750, in-18; *Suite et arrangement des vol. d'estampes* du cabinet du roi, impr. sur l'édit. du Louvre, 1727, in-fol., et réduite au format in-8, Paris, in-8 (sans date, tiré à 6 exempl.); *Essais sur l'archit. des Chinois*, etc., etc., Paris, an XI (1803), 2 part. en 1 vol. in-8 (tiré à 36 exempl.).

DELAUDUN (Pierre), sieur d'Aigalliers, poète français, né à Usez en 1575, m. au château d'Aigalliers en 1629, est aut. d'un *Art poétique franç.*, en 5 livres, 1597; de deux tragédies, *le Martyre de*

St Sébastien et *les Horaces;* d'un poëme intit. *la Diane*, et d'un autre intit. *la Franciade*, en 9 liv., Paris, 1604, in-12.

DELAUNAY. V. LAUNAY et LAUNEY.

DELAUNE (ETIENNE), graveur français, né à Orléans en 1536, a laissé un gr. nombre d'estampes assez remarquables pour le temps, d'après J. Cousin, et plus. autres peintres contemporains.

DELAUNE (THOMAS), théologien anglais non conformiste du 17e S., est auteur de quelq. écrits polémiques sur des matières de théol. pour lesquels il fut poursuivi et renfermé dans la prison de Newgate (à Londres). Il y m. vers 1690.

DELBÈNE (ALPHONSE), évêque d'Alby, né à Lyon dans le 16e S., étudia le droit sous Cujas, fut abbé d'Hautecombe en Savoie, historiographe du duc Charles-Emmanuel Ier, puis obtint l'évêché d'Alby, où il m. en 1608. Il avait pub. *De principatu Sabaudiæ*, Hautecombe, 1581, in-4; *De gente ac familiæ Hugonis Capeti origine*, Lyon, 1595 et 1605, in-8; *De regno Burgundiæ..... libri tres*, Lyon, 1602, in-4; *Tractatus de gente et familiâ Marchionum Gothiæ*, Lyon, 1592, 1607, in-8, et plus. autres ouvrages MSs. — Alphonse DELBÈNE, neveu du précéd., lui succéda au siége d'Alby, fut exilé en Italie, puis rétabli dans son diocèse, et m. à Paris, conseiller d'état en 1651. — Un troisième Alphonse DELBÈNE, de la même famille, évêque d'Orléans, publia en 1664 des *Statuts synodaux* de son diocèse qui passent pour un modèle en ce genre.

DELBENI (THOMAS), ecclésiastique du diocèse de Tarente, a publié: *De comitiis seu parlamentis dubitationes morales*, Lyon, 1644; *De immunitate et jurisdictione ecclesiasticâ*, Lyon, 1650; *Summa theologica*, Lyon, 1655; *Tractatus morales*, Avignon, 1658.

DELCOURT (JEAN), sculpteur, m. à Liége en 1707, a exécuté plus. statues pour diverses églises de cette ville, et la belle fontaine que l'on voit sur la place dite de St-Paul. — Son frère, peintre, m. dans la même ville, a laissé quelques tableaux estimés.

DELEBOÉ. V. DUBOIS.

DELEN (DIRCK ou THIERRY van), peintre, né à Heusden dans les Pays-Bas en 1635, m. au commencement du 18e S., bourgmestre d'Armuyden en Zélande, fut élève de François Hals, et peignit avec succès des églises, des édifices publics, qu'il ornait de petites figures. Le Musée royal possède un tableau de cet artiste, représentant une *Partie de ballon*.

DELEUZE. V. FRAXINIS.

DELEYRE (ALEXANDRE), littérateur, membre de la convention, né en 1726 aux Portets près de Bordeaux, m. en 1797 à Paris, membre du conseil des anciens et de l'institut, entra chez les jésuites, et se livra d'abord aux pratiques d'une dévotion méticuleuse; mais bientôt, passant d'un excès à l'autre, il professa publiq. l'athéisme. Après l'expulsion de la société des jés., Deleyre vint à Paris, travailla aux journaux des *Savans* et des *Etrangers*, contribua à la rédaction de l'Encyclopédie, et pub.: *l'Analyse de la philosophie de Bacon*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; *Génie de Montesquieu*, Paris, 1758, in-12; *le Père de famille et le véritable ami*, trad. de Goldoni, Paris, 1758; *Esprit de St-Evremont*, Paris, 1761, in-12. Nommé par le crédit du duc de Nivernois, bibliothécaire pour l'éducation du duc de Parme, il rédigea, à la prière de Condillac, un *Cours d'histoire à l'usage de l'Infant*, qui n'a jamais été imprimé. Député à la convention par le dép. de la Gironde, il vota pour la mort de Louis XVI, et contre l'appel au peuple. Il a laissé MSs.: *Traduct. en vers de Lucrèce; les Héliades*, roman politique.

DELFAU (D. FRANÇ.), bénédictin de St-Maur, né à Montet en Auvergne l'an 1637, travaillait à une édition de St-Augustin, dont il avait fait paraître le prospectus en 1671, lorsque *l'Abbé commendataire*, qu'il publ. cette même année, sous le faux nom de *des Bois-Franc*, le fit exiler en Basse-Bretagne. Delfau m. en mer l'an 1676, en allant à Brest, où il devait prêcher. On lui doit une belle édit. latine de *l'Imitation de J.-C.*, Paris, 1674, in-8. Il attribue dans sa préface cet ouvr. à Jean Gersen, personnage dont l'existence est au moins problématique.

DELFINO, nom d'une famille patricienne de Venise qui a produit plusieurs personnages remarquables. — Jean DELFINO, doge de Venise, élu en 1356, mort en 1361, vit sous son règne Louis de Hongrie fondre avec 50,000 chevaux sur la Dalmatie et Trévise, et fut obligé, après une résistence inutile, de signer le traité de 1358, par lequel la république cédait à l'heureux envahisseur toute l'Illyrie, la Dalmatie et la Croatie. — DELFINO (Joseph), de la famille du précéd., capitaine-général de la flotte vénitienne, s'immortalisa par le combat qu'il livra en 1654, au sortir des Dardanelles, à la flotte turke trois fois plus nombreuse que la sienne, combat dont il se retira avec autant de courage que de bonheur. — DELFINO (Jérôme), provéditeur-général, commandait en Dalmatie, et obtint sur les Turks des avantages considérables depuis 1694 jusqu'en 1699, et leur prit l'Albanie et la Bosnie. Mais la guerre s'étant rallumée en 1714, la république ne conserva pas ses conquêtes. — DELFINO (Pierre), général des camaldules, né à Venise en 1444, mort dans le monastère de St-Michel en 1525, a laissé: *Recueil de lettres*, Venise, 1524, in-fol. — DELFINO (Jean), card. et poète italien, né à Venise en 1617, mort à Udine dans la Lombardie en 1699, a laissé 4 tragédies ouv. de sa jeunesse, *Cléopâtre*, *Lucrèce*, *Crésus* et *Médor*, qui furent imprimées à Utrecht, 1730, in-8. Maffei avait donné une meilleure édition de *Cléopâtre* dans son 3e volume du *Teatro italiano*, Venise, 1723, in-8. Un neveu du cardinal Delfino a donné ses soins à une édition des tragéd. de son oncle, *le Tragedie di Giovanni Delfino*, Padoue, 1733, grand in-fol. On a encore de Delfino *Six dialogues philosophiques en vers*, insérés dans les *Miscellanee di varie opere*, Venise, 1740. — DELFINO (Jean-Pierre), archiprêtre de l'église de St-Zeno (Venise), m. en 1770, est aut. d'*Il tempio di Dio, ossia la giustificazione dell' uomo*, etc., Brescia, 1760-1767, in-8; et d'un petit écrit inséré dans les *Opuscules scientifiques* de Calogera.

DELFT (JACQUES-WILLEMSZ, ou fils de GUILLAUME), bon peintre de portraits, m. à Delft en Hollande, s'acquit une certaine réputation par son tableau représentant *les portraits d'une compagnie d'arquebusiers*. Les fils et petits-fils de Jacques Delft, suivirent avec succès la même carrière.

DELILLE (JACQUES), poète franç., né à Aigue-Perse dans la Limagne en 1738, était fils naturel de Antoine Montanier, avocat au parlement de Clermont, qui ne lui laissa en mourant qu'une pension viagère de cent écus. Elève du collége de Lisieux, Delille obtint au concours général de l'université des succès distingués et qui pouvaient faire présager ceux qui l'attendaient dans une plus vaste carrière. Chargé d'honneurs, mais sans fortune, celui qui devait un jour répéter les chants sublimes de Virgile et de Milton se vit contraint, au sortir de ses études, d'accepter au collége de Beauvais des fonct. moins honorées qu'utiles: il enseigna à des enfans à balbutier les prem. règles de la syntaxe. Quelque infime que fût cette place, les talens de Delille s'y firent remarquer; il fut successivement appelé à professer les humanités au collége d'Amiens, et à celui de La Marche (à Paris). C'est là qu'après avoir préludé par quelques pièces fugitives il donna, en 1769, son immortelle *Traduction des Géorgiques*, qui lui ouvrit (en 1774) les portes de l'académie, et dont le grand Frédéric a dit que *c'était le seul*

né 22 Ju[in] 1738 sui[vant] son ext. [de] Bapt.

ouvrage original qu'il eût vu depuis long-temps. Les *Jardins* parurent en 1782 avec un égal succès. Deux ans après Delille accompagna le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople ; tout Paris s'arracha la gracieuse descript. de son voyage en Grèce, qu'il adressa en forme de lettre à Mme de Vaines. A son retour Delille obtint la chaire de poésie latine au collége France, et tel était son admirable talent pour lire les vers qu'on a dit de lui que les poètes latins étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Ruiné par la révolution, il s'en vengea en faisant des vers charmans sur la pauvreté ; contraint de travailler pour la *Fête de l'Être suprême*, il composa son fameux *dithyrambe*; mais ceux qui le lui avaient commandé reculèrent devant la terrible immortalité qu'il leur promettait, et ses vers ne furent point chantés. Delille quitta à regret le sol de la patrie, teint du sang de ses amis les plus chers ; il y revint (en 1801), rapportant avec lui les fruits de son exil ; la traduct. de *l'Enéide*, *l'Imagination*, *l'Homme des Champs*, *les Trois règnes*, *la Pitié* et *le Paradis perdu*. Admiré pour son rare talent, chéri pour son caractère plus rare encore, il se vit entouré jusqu'à ses derniers momens d'un cercle d'hommes distingués, qui concouraient avec sa digne épouse à lui faire supporter les infirmités de la vieillesse, et la privation du plus précieux de nos sens ; car Delille aussi était aveugle lorsqu'il traduisait Milton. La France perdit son Virgile le 1er mai 1813, et par les honneurs qu'elle rendit à sa cendre se montra digne de l'avoir produit. Delille, le premier de nos versificateurs, manqua, il faut bien l'avouer, de cet enthousiasme, de ce *mens divina* qui fait seul un poëte. Il partagea avec Voltaire la gloire d'avoir plié notre langue orgueilleuse aux détails, aux descriptions qui semblaient le moins poétiques. Admirable quand il revêt des formes de sa versification magique les grandes idées de Virgile et de Milton, il ne fut pas doué du génie nécessaire pour créer lui-même une épopée. Un goût sévère peut même lui reprocher, comme écrivain, d'avoir quelquefois substitué le joli au beau, le maniéré au sublime ; mais malgré ses défauts, rachetés amplement par des mérites plus nombreux, Delille n'en demeure pas moins un des hommes dont les productions ont fait le plus d'honneur à la France, et le seul interprète digne de Virgile que les *Georgiques* aient jamais trouvé dans aucune des littératures modernes. Les *Œuvres de Delille* ont été imprimées bien des fois et dans tous les formats ; la meilleure édition, la plus récente et la plus complète est celle publiée, sous la direction de M. Amar, par Michaud, 1824, 16 vol. grand in-8.

DELISLE (Claude), géographe et historien, né à Vaucouleurs en Lorraine l'an 1644, suivit d'abord la carrière du barreau, se livra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire et de la géographie, et vint plus tard en donner des leçons à Paris, où il m. en 1720. On a de lui : *Relation hist. du roy. de Siam*, 1684, in-12 ; *Abrégé de l'hist. universelle depuis la création du monde jusqu'en 1714*, Paris, 1731, 7 vol. in-12 ; *Atlas hist. généalog.*, Paris, 1718, in-4 ; *Tr. de chronologie*, imprimé avec *l'Abrégé chronologique* de Pétau, trad. par Maucroix, ibid., 1730, 3 vol. in-8 ; *Introduction à la géographie* et *Tr. de la sphère*, ibid., 1746, 2 vol. in-12, publ. sous le nom de G. Delisle, dont l'art. suit. — Delisle (Guillaume), premier géographe du roi, fils aîné du précéd., né à Paris en 1675, s'appliqua dès son jeune âge à l'étude de la géographie, et y fit en peu de temps de grands progrès. En 1699, il publia une mappemonde, les cartes des quatre parties du monde, et deux globes l'un céleste et l'autre terrestre. Ces prem. ouvrages, préférables à tous ceux qui les avaient précédés, furent suivis de beaucoup d'autres qui ouvrirent à leur aut. les portes de l'acad. des sciences en 1711, et lui valurent une pension et le titre de 1er géogr. du roi en 1718 ; c'est en cette qualité que Delisle donna des leçons de géographie à Louis XV, et entreprit, pour l'usage du jeune monarque, plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue une *carte générale du globe*, et une autre *de la retraite des 10,000 Grecs*. Ces travaux particuliers ne l'empêchèrent point de se livrer à d'autres non moins importans pour les progrès de la science ; et sa réputation était telle qu'il ne paraissait point de relations historiques ou de voyages sans être enrichis de ses cartes. Il travaillait à celle de Malte pour l'hist. de l'abbé de Vertot, lorsqu'il m. d'apoplexie foudroyante le 25 janvier 1726. On a de lui, outre ses cartes (que les découvertes nombreuses faites depuis et les progrès de la science géographique ont rendues moins importantes), un *Traité du cours de tous les fleuves*, assez estimé pour les recherches et l'exactitude, et un grand nombre de *Mém.* dans le recueil de l'académie des sciences, entres autres *sur la longitude du détroit de Magellan* (année 1720). On a *l'Eloge* de ce savant géographe par Fontenelle. — Delisle (Simon-Claude), frère puîné du précéd., né à Paris au mois de décembre 1675, m. en 1726, s'était livré plus spécialement à l'étude de l'hist., qu'il professa comme son père. Il a donné une édition de la traduct. française des *Tables chronologiques* du P. Pétau, Paris, 1708 ; et on lui attribue une très-grande part dans l'ouvr. intitulé : *Défense de l'antiquité de la ville et du siége épiscopal de Toul*, ibid., 1702, in-8. — Delisle (Joseph-Nicolas), frère cadet des précéd., né à Paris en 1688, se consacra à l'étude des mathématiques, et de l'astronomie ; et l'éclipse totale de soleil du 12 mars 1706 lui fournit l'occasion d'approfondir plus spécialem. cette dern. science. L'acad. des sciences lui conféra une place d'élève en 1714 ; et cette distinction fut pour lui un encouragement à de nouvelles observations, dont plusieurs très-importantes sont consignées dans les *Mémoires* de cette compagnie. Il fit en 1724 le voyage d'Angleterre, et fut très-bien accueilli par Newton et Halley (*v.* ces noms). Appelé en Russie par l'impératrice Catherine en 1727, pour y former une école d'astronomie, il établit un bel observatoire, se livra à de grands travaux tant en astronom. qu'en géographie, les continua à son retour à Paris, où il était lecteur au collége royal, et où il eut entre autres élèves distingués Lalande et Messier (*v.* ces noms). Delisle m. en 1768. On a de lui : *Mém. pour servir à l'hist. de l'astronom.*, Paris, 1738, 2 vol. in-4 ; *Mém. sur les nouv. découvertes au nord de la mer du Sud*, 1752, in-4 ; et divers autres *Mém.* insérés dans le recueil de l'acad. des sciences, ainsi que dans plus. journaux scientifiques. Il a laissé des portefeuilles remplis d'observat., de notes, etc., et qui, achetés par le roi, ont été placés dans le dépôt des plans et des journaux de la marine, à Paris. — Delisle (Louis), autre frère des précéd., astronome, memb. de l'académie des sciences, fit le voyage de Russie avec Joseph-Nicolas, et accompagna le capitaine Béring (*v.* ce nom) dans son voyage de découvertes. Forcé par le mauvais état de sa santé de débarquer au Kamtschatka, il m. à Avatcha en 1741. On a de lui : *Recherches du mouvement propre des étoiles fixes par des observat. d'Arcturus, faites par Picard*, etc., insérées dans les *Mém.* de l'acad. des sciences ; et des *Observat. astronom.*, insérées dans les *Mém.* de l'académie de St-Petersbourg. L. Delisle avait pris le nom de *La Croyère*, qui était celui de sa mère.

DELISLE (D. Joseph), bénédictin, né à Brainville dans le Bassigny en 1690, professa les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, devint abbé de St-Léopold de Nanci, et m. à St-Mihiel en 1766. Il a laissé les ouvr. suivans : *Vie de M. Hugy, calviniste converti*, etc., Nanci, 1731, in-12 ; *Tr. hist. et dogm.*

sur l'obligation de faire l'aumône, Neufchâteau, 1736, in-8 ; *Défense de la vérité du martyre de la legion Thebaine*, etc., Nanci, 1737, in-8 ; *Hist. du jeûne*, Paris, 1741, in-8 ; *Vie de St Nicolas*, Nanci, 1745, in-8 ; *Hist. de l'ancienne abbaye de St-Mihiel*, etc., ibid., 1758, in-4 ; *Avis touchant les dispositions pour étudier la theologie*, Paris, 1760, in-8 ; *Hist. de l'abbaye d'Agaune*, et autres ouvrages MSs. cités par les bollandistes et par D. Calmet.

DELISLE DE LA DREVETIÈRE (LOUIS-FRANÇOIS), littér., né en Dauphiné, m. en 1756, travailla pour le théâtre Italien à Paris, et y fit représenter successivem. un gr. nombre de comédies, parmi lesquelles on doit distinguer celles intitulées *Arlequin sauvage*, *Timon le misanthrope*, etc. ; plusieurs de ces pièces et quelq. poésies fugitives du même auteur ont été recueillies et publ. à Paris, in-12. On a encore de Delisle un poëme intitulé *Essai sur l'amour-propre*, ibid., 1738, in-8. Il avait donné en 1732 et 1738 une tragédie de *Danaüs* et une comédie des *Caprices du cœur et de l'esprit*, qui n'eurent aucun succès.

DELISLE DE SALES (J.-B.-CL. ISOARD, plus connu sous le nom de), l'un des plus féconds écrivains moralistes du 18e S., membre de l'institut de France (3e classe), né à Lyon en 1743, mort à Paris en 1816, était entré dans la congrégation de l'Oratoire sous le nom d'*Isoard*, qui était celui de son père ; mais, ayant quitté cette société, il se fit nommer *Delisle*, du nom de sa mère, et prit le surnom de *de Sales*. On a de lui beaucoup d'ouvr. dont il porte lui-même, dans un de ses derniers écrits, le nombre à 74 vol., savoir : 41 de l'*Hist. des Hommes*, et 33 d'*OEuvres diverses*. Un savant bibliographe assure qu'il en a composé davantage ; et l'on peut consulter à ce sujet la *Bibliographie de la France*, par M. Beuchot, année 1817, pages 214 et 228. Ce même ouvrage nous dispensera d'en donner une liste, même incomplète, et nous nous bornerons à indiquer *la Philosophie de la nature*, *l'Hist. des Hommes* et un *Mém. en faveur de Dieu* (Paris, 1802, in-8), comme les plus remarquables. Delisle de Sales professait, mais avec modération, les doctrines philosophiq. du 18e S. Ses écrits, dont le style est souvent obscur, ou guindé, ou diffus, sont peu recherchés aujourd'hui. — Un littérateur peu connu, du même nom de Delisle, m. en 1784, a composé des *Noels* satiriques, qui eurent, dans le temps, quelque vogue à la cour et dans les salons de Paris.

DELIUS (QUINTUS), tribun militaire, envoyé par Antoine à Cléopâtre, pour la citer devant le tribunal du triumvir, fut tellement frappé de la beauté de cette princesse qu'il lui conseilla de faire usage de ses charmes pour fléchir et désarmer son juge. Delius changea plus. fois de parti dans les guerres civiles, et finit par s'attacher à Auguste. Il paraît qu'il avait écrit l'hist. de son temps ; et c'est à lui qu'Horace adressa quelques vers de ses odes.

DELIUS (CHRISTOPHE-TRAUGOTT), minéralog. allemand, né en Saxe l'an 1730, m. à Florence en 1779, conseiller au dép. gén. des mines et monnaies d'Autriche, a pub. *Dissert sur l'origine des montagnes*, etc., Leipsig, 1770, in-8 (en allem.) ; *Anleitung zur Bergbaukunst*, Vienne, 1773, in-4, avec 24 pl., trad. en franç. par Schreiber, sous ce titre : *Tr. sur la science de l'exploitation des mines*, Paris, 1778, 2 tom. en 1 vol. in-4.—DELIUS (Henri-Fréd.), méd. allem., né à Wernigerode en Saxe, l'an 1720, m. en 1791, fut conseiller et archiâtre impérial, comte palatin, présid. de l'acad. des curieux de la nature, membre d'un grand nombre d'autres acad. et sociétés savantes d'Allemagne et de France. On a de lui des opuscules imp. de 1743 à 1782 à Erlang, in-4 et in-8, 29 programmes, discours, dissertat. inaugurales, etc., imp. de 1749 à 1788, la plupart à Erlang ; enfin un grand nombre d'articles fournis à des recueils périodiques. Parmi tous ces écrits il n'en est aucun qui mérite une mention particulière et fort peu passeront probablement à la postérité. On en trouve d'ailleurs la liste dans la *Prusse litter.* de Denina, et le *Nécrologe allem.* de Schlichtegroll.

DELLA-MARIA (DOMINIQUE), né à Marseille, de parens italiens en 1778, fit représenter dès l'âge de 18 ans, un grand opéra sur le théâtre de cette ville. Après un séjour de dix années en Italie, pendant lequel il profita des leçons de plus. maîtres célèbres, notamment de Paesiello, il vint à Paris en 1796, et s'y fit connaître par l'opéra du *Prisonnier* (1798), auquel succédèrent bientôt l'*Oncle valet* et le *Vieux château*. Della-Maria se préparait à de nouveaux travaux, lorsqu'il m. subitement à Paris en 1800.

DELLE (CLAUDE), relig. dominic., né à Paris au commencem. du 17e S., m. dans la même ville en 1699, a pub. : *Hist.* ou *Antiquites de l'état monastique*, Paris, 1699, 4 vol. in-12.

DELLON (C.), médec. et voyag. franç., né en 1649, s'embarqua au Port-Louis en 1668, sur un vaisseau de la compagnie royale, parcourut les îles de Bourbon, de Madagascar, la côte de Malabar jusqu'à Cananor, se rendit enfin par terre à Daman où il se fixa. Il y exerçait la méd. avec distinction, lorsqu'en 1674, il fut arrêté par ordre du St-Officice, transporté à Goa et condamné à servir 5 ans sur les galères de Portugal. Conduit à Lisbonne pour y subir sa sentence il trouva moyen de la faire revoir par le grand inquisiteur qui reconnut l'injustice dont on avait usé à son égard et lui rendit la liberté. Dellon, rentré en France en 1677, continua d'y exercer son art. On ignore la date de sa m., mais il vivait encore en 1709, et avait publ. : *Relation d'un voyage fait aux Indes orientales*, Paris, 1685, 2 vol. in-12, trad. en angl., Londres, 1698, in-12, et en allem., Dresde, 1700, in-12 ; *Relation de l'inquisition de Goa*, Leyde, 1687, in-12, Paris, (Hollande), 1688, in-12.

DELMACE ou DELMATIUS (FLAVIUS JULIUS), petit-fils de Constantin Chlore, né dans les Gaules, fut nommé consul en 333, et César en 335 par Constantin, son oncle, qui, à sa m. (337), lui laissa une part de son vaste empire ; mais il n'en put prendre possession, ayant été assassiné peu de temps après par ses soldats.

DELMINIO. V. CAMILLO.

DELMONT (DÉODAT), peintre, né en 1581 à Saint-Tron, dans les Pays-Bas, m. à Anvers en 1634, fut l'élève et l'ami de Rubens, qu'il accompagna dans son voyage d'Italie. Les princip. ouvr. de cet artiste peu connu en France sont : 3 *Adorations des mages*, pour trois couvens d'Anvers, et un *Christ portant sa croix*, pour les jésuites de la même ville.

DELOEUVRE (ETIENNE-XAVIER), comédien et homme des lettres, né vers 1765, m. assassiné en 1817 dans le départ. de Maine-et-Loire, où il avait fixé sa résidence, a donné : *les Deux epouses*, coméd. en 3 actes, 1805 ; *le Jeune homme enlevé*, coméd. en un acte, 1806 ; *le Mari incognito* et *Sophronie d'Alphonse*, coméd. en 3 actes.

DELORME (PHILIBERT), célèbre architecte français, né à Lyon au commencem. du 16e S., m. à Paris en 1577, alla très-jeune encore étudier en Italie la belle antiquité. De retour à Lyon en 1536, il y construisait le portail de St-Nizier, lorsque le cardinal du Bellay l'attira à Paris, et le fit connaître à Henri II ainsi que ses fils. Le fer à cheval de Fontainebleau fut son prem. ouv. Il donna ensuite les plans des châteaux d'Anet, de Meudon et de St-Maur. Nommé intendant des bâtimens de Catherine de Médicis, il construisit la tour des Valois à St-Denis et le château des Tuileries, édifice qui seul eût suffi pour immortaliser son nom. Delorme a laissé : *Nouvelle invention pour bien bâtir et à*

petits frais, Paris, 1561, deux parties in-fol. Nous avons encore de lui, 9 *livres sur l'architecture*, 1567, in-fol. avec des figures en bois.

DELORME (JEAN), méd. franç., né à Moulins en 1547, m. dans la même ville en 1637, fut premier médec. de la reine, femme de Henri III, de Marie de Médicis, de Henri IV et de Louis XIII, et céda cette dernière place en 1626 à son fils.— Celui-ci, Charles DELORME, né à Moulins en 1584, voyagea en Italie, et s'y fit tellement admirer que le sénat de Venise lui conféra gratuitement le titre de noble, titre que la république faisait payer à cette époque 100,000 écus. Delorme rendit de très-grands services lors de la peste de Paris en 1619, ainsi qu'au siége de La Rochelle, où l'armée était ravagée par une dyssenterie accompagnée d'un flux de sang. Ce célèbre méd. exerçait son art avec tant de désintéressement que Henri IV dit un jour que *le jeune Delorme gentilhommoit la médecine*. On a de lui : *Lauri apollinares* ou *Rec. de Thèses*, Paris, 1608, in-8 L'abbé St-Martin a pub. : *Moyens faciles et éprouvés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans*, Paris, 1682 et 1683, in-12.

DELORME (MARION), célèbre courtisane, contemporaine et amie de Ninon, avec laquelle on ne l'a mise si souvent en parallèle que pour mieux faire ressortir les avantages immenses que cette dernière avait sur elle, naquit vers l'an 1612 ou 1615, d'une famille bourgeoise de Châlons en Champagne. Elle se lia d'abord avec Cinq Mars (*v.* ce nom), et après la fin désastreuse de ce favori, avec le cardin. de Richelieu. Sa maison devint ensuite le lieu des réunions des partisans de Condé et de Conti ; mais, craignant d'être incarcerée elle-même, lors de l'arrestation de ces deux princes, elle fit répandre le bruit de sa maladie et même celui de sa mort en 1650. Le jour même de son convoi elle partit pour Londres, où elle épousa un lord fort riche. Devenue veuve, elle rentrait en France avec une somme de 100,000 fr., lorsqu'elle fut dévalisée par une troupe de brigands dont le chef la prit pour sa femme. Celui-ci étant mort quatre ans après, Marion épousa un procur. fiscal nommé Lebrun, qui la laissa une troisième fois veuve après une union de sept ans Marion, qui en avait alors 81, revint à Paris, et quelque temps après deux domestiques infidèles lui enlevèrent tout ce qui lui restait. Réduite à la plus profonde misère, elle m. de douleur en apprenant que Ninon, le seul être dont elle pût espérer quelq. secours, avait elle-même cessé d'exister (1706). Quelq. biogr., peu satisfaits de ce que l'hist. de cette courtisane présente d'extraordinaire, la font vivre jusqu'à l'âge de 134 ans, et présentent un prétendu extrait mortuaire d'Anne Oudette Grappin, veuve en 3e noces de Lebrun, décédée à Paris le 5 janvier 1741.

DELPECH (FRANÇOIS-SÉRAPHIN) peintre et imprimeur lithographe, né en 1778 à Chaillot (près de Paris), m. le 25 avril 1825, joignit le goût des lettres à un vif sentiment des beaux-arts, et fut l'un des premiers à perfectionner l'art de la lithographie, dès qu'il fut importé en France : l'*Iconographie des contemporains*, son dernier ouvrage en ce genre, lui fait le plus grand honneur. Delpech a laissé quelq. opuscules poétiques et littéraires, et un *Examen raisonné des ouv. de peinture, de sculpture et de grav.*, exposés au salon du Louvre en 1814. Paris, 1814-15, in-8 : il y fait preuve d'un jugement sain ; mais la sévérité de sa critique lui attira quelques désagremens. Le *Mercure* de 1812 contient plus. articles de ce savant artiste sur le salon de la même année.

DELPHIDIUS (ATTIUS TIRO), rhéteur du 4e S., ne nous est connu que par l'éloge qu'Ausone et Ammien Marcellin s'accordent à faire de son talent pour la poésie et l'art oratoire. Aucun de ses poèmes ni de ses discours ne nous est parvenu. On sait seulement qu'il professait à Bordeaux et plaida l'an 358 devant Julien contre Numérien, gouver. de la Gaule Narbonnaise, qu'il accusait de péculat.

DELPHUS (ÆGIDIUS) ou GILLES DE DELFT, professeur de Sorbonne vers le commencement du 16e S., a laissé un poème latin *de Causis ortûs ac mortis Christi*...., Paris, in-4, sans date, mais imp. probablement vers 1511 ; *Septem psalmi pœnitentiales*, Paris, Ant. Denidel, in-4, sans date, caractères gothiques ; *Commentarius in Ovidium de remedio amoris*, Paris, 1495, in-4, etc., etc.—Un autre Ægidius DELPHENSIS, prêtre du 12e S., augmenta et intrepréta l'*Aurora* de Pierre de Riga, et comp. un poëme *de pœnis apud inferos*.— DELPHUS ou DELPHIUS (Jean), coadjuteur de l'évêque de Strasbourg en 1541, a laissé : *de Potestate pontificâ*, Cologne, 1589, in-8 ; *de Notis ecclesiœ*, ib.

DELRIO (MARTIN-ANTOINE), jésuite, né vers 1551 à Anvers, fut d'abord nommé, à 23 ans, membre du conseil souverain de Brabant, et successivement auditeur de l'armée, vice-chancelier et procureur général des Pays-Bas. Mais bientôt dégoûté des affaires, il donna la démission de ses emplois, se rendit en Espagne et se fit recevoir dans la société de Jésus à Valladolid en 1580. Ses supérieurs le renvoyèrent à Louvain pour y étudier la théologie. Il professa ensuite cette science à Douai, à Liége, en Styrie, retourna à Salamanque, puis à Louvain, et m. dans cette dern. ville en 1608. On a de lui divers *Comment.* sur l'Ecrit. sainte, peu estimés, et un ouv. plus généralement connu, int. : *Disquisitionum magicarum lib. VI*, Louvain, 1599, in-4, souv. réimpr., abrégé et trad. en franç. par André Duchesne, Paris, 1611, 2 vol. in-4 et in-8. — Un autre DELRIO (Jean), doyen et grand vicaire d'Anvers, né à Bruges, m. en 1624, a laissé des *Comment.* sur le psaume 118, Anvers, 1617, in-12.

DELUC (GUILLAUME-ANTOINE), natural. franç., né à Genève en 1729, m. en 1812, s'associa de bonne heure aux travaux de son frère, célèbre profess. de physique, parcourut avec lui les Alpes genévoises, visita en 1756 le Vésuse l'Etna et l'île de Vulcano, et ressembla à grands frais une riche collection de minéraux et de produits volcaniques. Deluc n'a pas pub. d'ouv. considér., mais il a inséré divers articles intéress. dans le *Journal de physique* de 1798 à 1804, dans la *Biblioth. britannique* de 1800 à 1809, et dans le *Mercure de France* de 1806 et 1807.

DELUSSE (CHARLES), professeur de flûte à Paris, et musicien de l'Opéra-Comique, fit représenter le 18 août 1759, à la foire de St-Laurent, un opéra intitulé l'*Amant statue*, paroles de Guichard, qu'il ne faut pas confondre avec un autre plus moderne, paroles de Desfontaines, musique de Daleyrac. Il pub. en 1760 l'*Art de la flûte traversière*. On lui doit le *Recueil de romances historiq., tendres et burlesques, tant anciennes que modernes, avec les airs notes*, Paris, 1768, in-8, attribué par erreur à Laujon.

DELVAUX (LAURENT), sculpteur, né en 1695 à Gand, m. à Nivelle en 1778, a joui d'une certaine réputation. Plus. statues qu'on voyait dans la chapelle de la cour de Bruxelles, entre autres celles de David et d'Hercule, et surtout la chaire de la cathédrale de Gand, attestent que cette réputation était méritée.—DELVAUX (Remi-Henri-Joseph), grav. en taille-douce, né en 1748, m. à Paris en 1823, a exécuté un grand nombre d'estampes qui ornent de belles édit. de Molière, La Fontaine, Voltaire, Gessner, les métamorphoses d'Ovide et les œuvres de M. de Châteaubriand. On a aussi de lui les portraits de plus. hommes célèbres.

DELVINCOURT ou D'ELVINCOURT (N.), vic.-gén. du diocèse de Laon, m. en 1791, a pub. la *Pratique des devoirs des cures*, trad. de l'italien du P. Segneri, Paris, Berton, 1782, in-12. Il avait laissé en MSs. une trad. du *Pénitent instruit*, par le

même aut.; un de ses amis la fit paraître à Paris en 1802, un vol. in-12.

DEMABUSE (Jean), peintre, né à Maubeuge en 1499, m. en 1562 à Middelbourg, est le premier qui ait fait connaître en Hollande le style et la manière des grands maîtres des écoles ital., où il avait long-temps étudié. On cite comme son chef-d'œuvre un tabl. d'autel représ. une *Descente de Croix*. Cet artiste peignait le portrait avec beauc. de vérité.

DEMACHY (Jacques-François), pharmacien et littér., né à Paris en 1728, m. dans la même ville en 1803, membre de plus. sociétés, avait avant la révolut. rempli les fonct. de direct. de la pharm. centrale et de censeur. Il partagea toute sa vie ses loisirs entre le culte des muses et l'étude des sciences naturelles: la plupart de ses *poésies* ont été impr. dans l'*Almanach des Muses*, le *Mercure* et autres journaux; et il publ., outre plus. trad., dissert. et opusc. sur son art (qui ont paru de 1756 à 1769), *Instituts de chimie*, 1766, 2 vol. in-8; l'*Art du distillateur d'eau-forte et du liquoriste*, 1775, in-f.; *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8. On a de lui, comme littérateur, *Nouveaux dialogues des morts*, Paris, 1755, in-12.

DÉMADES, orateur d'Athènes, avait été d'abord simple matelot. Fait prisonnier par Philippe à la bataille de Chéronée, il sut se concilier l'estime de ce prince par sa franchise, et en obtint la liberté. Dans la suite il se vendit à Alexandre, puis à Antipater; mais ayant trahi celui-ci pour Antigone, il fut mis à mort l'an 328 av. J.-C. Il reste de lui un *discours* dans les *Rheteurs grecs* de Reiske.

DEMANDRE (Jean-Baptiste), sav. ecclés., né en 1739 à St-Loup (Franche-Comté), m. en 1823, chan. honor. et curé de Ste-Madeleine à Besançon, avait été successiv. préfet des études au collége de cette ville, curé de la paroisse de St-Pierre, député suppléant du clergé de son diocèse aux états-généraux, membre de l'assemblée constituante, et enfin év. métropolitain de Besançon en 1798. C'est en cette dern. qualité qu'il tint en 1800 un concile provincial, dont on peut voir les actes dans les *Annales de la religion* (t. XII, p. 153). Démissionn. l'année suiv., après avoir assisté au concile nation. tenu à Paris, et signé, avec quelq.-uns de ses collègues, l'écrit intit.: *Avis des reunis sur leurs démissions*, il devint, en 1802, vic.-gén. de M. Ducos, à la m. duquel il se trouva en butte aux vexations de la nouv. administr. ecclés.; mais telle était la popularité qu'il s'était acquise par son zèle et sa piété, qu'on fut obligé, lors de ses funérailles, de recourir à la force armée pour empêcher qu'une foule de citoyens de Besançon ne déposât sur son cercueil les insignes de l'épiscopat qu'il avait portées autrefois. On a de lui un opusc. intit.: *A MM. les administr. du diocèse de*..... (Besançon), Paris, in-8, sans date; et il a été l'édit. des deux ouv. suiv. du sav. abbé Bergier, son ami: *Discours sur le mariage des protestans*, 1787, in-8; *Observations sur le divorce*, Besançon, 1790, in-8. On a impr. à Dôle et à Besançon deux *Éloges* de ce vertueux ecclés., 1823, in-8.

DEMANET (N.), ecclésiast. franç., fut en 1764 aumônier à l'île de Gorée en Afrique, et parcourut une partie des côtes voisines; il publia à son retour en France: *Nouv. hist. de l'Afrique franç.*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 avec cartes; *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12.

DÉMARATE, roi de Sparte, de 529 à 492 av. J.-C., fut exilé comme bâtard, et se retira à la cour de Darius Ier, roi de Perse. Ayant eu de bonne heure connaissance des projets hostiles de ce prince contre la Grèce, il en prévint ses concitoyens. — Démarate, citoyen de Corinthe, de la famille des Bacchiades, ne pouvant souffrir la tyrannie de Cypselus, se retira en Italie et s'établit à Tarquinie, où il devint père de Lucumon, qui régna à Rome sous le nom de Tarquin l'Ancien.

DÉMARES (Josse) et non DESMARETS, jés., né à Anvers en 1630, m. en 1637, recteur du collége de Maubeuge, a laissé: *Q. Horatius ad usum et castas mores juventutis accommodatus*, Cologne, 1648, in-16; et en MS. *Onomasticon ou Dictionn. des mots grecs tirés du latin.*

DÉMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liége en 1729, m. à Paris en 1776, membre de l'acad. de peint., perfectionna le procédé inventé par François pour imiter en gravure les dessins au crayon, et exécuta plus de 500 pièces en ce genre. On estime surtout de cet artiste, *Lycurgue blessé dans une sédition* d'après Cochin; *la Justice protégeant les arts*, allégorie sur la mort du dauphin, d'après le même, et *le Christ porté au tombeau*, d'après Stellaert. Démarteau a gravé en outre un gr. nomb. d'*Études* d'après Raphael, Vanloo, Boucher, etc. — Démarteau (Gilles), élève et neveu du précédent, m. en 1806, a aussi gravé plus. études d'après les grands maîtres de l'école moderne.

DEMAUGRE (Jean), écriv. et ecclésiast. franç., né en 1714 à Sedan, m. à Yvoi-Carignan (dép. des Ardennes) en 1801, entra d'abord dans l'ordre des jésuites, y passa cinq années, puis fut successiv. curé de différentes paroisses, entre autres de Gentilly près Paris, et abbé prieur de Chablis. Outre plusieurs pièces de vers lat. et franç., on a de lui: *Oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4; *le Militaire chrétien*, in-12, etc. Il a laissé MSs. *les Psaumes de David* en vers latins.

DEMESTE (Jean), chirurg.-major des troupes du prince-évêque de Liége, où il naquit en 1745, m. dans la même ville en 1783, porta dans l'étude de la nature plutôt une imagination déréglée qu'une observation exacte et judicieuse. Ses nombreuses observations, qui ne le cèdent en rien à celles de Paracelse, se trouvent consignées dans les *Lettres au docteur Bernard sur la chim... et la physiq. en général*, Paris, 1779, 2 vol. in-12. Les os de ce savant, réduits à l'état de verre fondu, ont été coulés sous la forme d'une petite urne qui faisait partie du cabinet de Robertson.

DÉMÉTRIANUS ou DEXTRIANUS, architecte romain, fut chargé par l'empereur Adrien de déplacer la fameuse statue de Néron. Cette statue, que Pline croit avoir été de marbre, et que les modernes croient avoir été de bronze, était haute de plus de 110 pieds français, ce qui peut donner une idée de son poids immense. Démétrianus la souleva, la suspendit et la transporta debout sur une machine traînée par 24 éléphans jusqu'au lieu où elle devait être déposée. Cette entreprise est sans doute une des plus hardies que les artistes aient jamais exécutées. Cependant quelques biograph. ont ajouté que Démétrianus avait aussi enlevé, suspendu et replacé le temple de la bonne déesse: cette fable n'a pas besoin d'être démentie.

DÉMÉTRIUS, sculpteur grec vers l'an 348 av. J.-C., est cité avec éloge par Quintilien, qui lui reproche d'avoir souvent sacrifié le beau à la ressemblance. L'ouvr. le plus recommandable de cet artiste est sa *Minerve musicienne*, ainsi appelée parce que les têtes du serpent qui entouraient sa Gorgone rendaient par la percussion un son semblable à celui d'un instrument. — Un autre Démétrius, archit., s'illustra vers la fin de la 95e olympiade en terminant le fameux temple de Diane à Ephèse.

DÉMÉTRIUS, surn. *Poliorcète* (preneur de villes), fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, commanda les troupes de son père dans les guerres que celui-ci eut à soutenir contre Ptolémée Lagus, roi d'Egypte, contre Séleucus, roi de Syrie, et contre Cassandre, qui te-

nait la Grèce asservie. Il se rendit maître d'Athènes, en chassa Démétrius de Phalère, et y rétablit le gouvernement populaire. Séleucus, Cassandre et Lysimachus, ligués ensemble contre Antigone, gagnèrent sur ce prince la célèbre bataille d'Ipsus (299 ans av. J.-C.). Peu de temps après cette défaite, Démétrius alla ravager une partie des états de Lysimachus, et y fit un butin considérable. Plus tard il reconquit presque en entier les états de son père, et se fit proclamer roi de l'Asie mineure. Expulsé ensuite de ses états par Agathoclès, fils de Lysimachus, et par Séleucus, dont il avait épousé la fille Stratonice, ce dernier lui assigna une résidence en Syrie, et Démétrius y m. 3 ans après (l'an 283 av. J.-C.) par suite d'intempérance. — DÉMÉTRIUS II, roi de Macédoine, fils d'Antigone Gonatas et de Phila, monta sur le trône en l'an 241 av. J.-C., repoussa Alexandre, fils de Pyrrhus, qui avait envahi ses états, s'empara de l'Epire, fit la guerre aux Etoliens et aux Achéens, et m. en l'an 231 av. J.-C.—DÉMÉTRIUS, petit-fils du précéd., et second fils de Philippe V, roi de Macédoine, fut envoyé par ce dernier en otage à Rome, et le défendit avec succès auprès du sénat; mais à son retour en Macédoine il devint la victime des calomnies de son propre frère Persée, et fut mis à mort par l'ordre de l'ingrat Philippe.

DÉMÉTRIUS Ier, surnommé *Soter*, roi de Syrie, fils de Séleucus Philopator, fut envoyé dans sa jeunesse à Rome comme otage, et s'en échappa quelques années après la mort de son père, en l'an 162 av. J.-C. De retour en Syrie, il expulsa du trône et fit périr Antiochus Eupator, son cousin, ainsi que le tuteur de ce prince, fit la guerre aux Juifs avec des succès variés, chassa Ariarathe du trône de Cappadoce, et enfin fut détrôné par Alexandre Balas, prétendu fils d'Antiochus Epiphane, dont l'entreprise avait été appuyée par des princes voisins. Il périt dans sa fuite, en 150 avant J.-C., après un règne de onze années. — DÉMÉTRIUS II, surnommé *Nicanor*, fils aîné du précéd., fut mis sur le trône de Syrie par Ptolémée Philopator, son beau-père, après que ce dernier en eut chassé Alexandre Balas. Adonné aux plaisirs, le jeune Démétrius laissa le soin du gouvernement à des favoris qui le rendirent odieux aux grands et au peuple. Diodore Tryphon entreprit de détrôner un prince si peu digne de la couronne, et réussit à mettre la Syrie au pouvoir d'un fils d'Alexandre Balas. Démétrius, allié avec les Juifs, fut pris par ce même Tryphon dans une expédition contre les Parthes, et livré à leur roi Phraates. Celui-ci traita bien l'ex-roi de Syrie, et lui fit épouser sa fille Rodogune. Quelque temps après, Démétrius remonta sur le trône de Syrie, et l'occupa pendant 4 ans; mais sa première disgrâce ne l'ayant point corrigé, ses sujets, lassés de son joug, demandèrent à Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, un prince de la maison des Séleucides. La couronne de Syrie fut donnée à Alexandre Zebina; et Démétrius, forcé de se réfugier à Tyr, y fut tué par ordre du gouverneur, en l'an 126 avant J.-C. — DÉMÉTRIUS III, surnommé *Eucærus*, l'un des 5 fils d'Antiochus Grypus, monta sur le trône de Syrie avec Philippe son frère; ces deux princes se partagèrent les provinces, et fixèrent leur résidence, le premier à Damas, le second à Antioche. Mais la guerre éclata ensuite entre eux, et, après des succès divers, Démétrius fut vaincu et fait prisonnier par Mithridate, général des Parthes, qui était venu au secours de Philippe. Relégué dans la haute Asie, il y mourut quelque temps après, vers l'an 87 avant J.-C.

DÉMÉTRIUS *de Phalère*, disciple de Théophraste, fut nommé archonte pour 10 ans, 317 av. J.-C., et le zèle qu'il déploya pendant l'exercice de cette magistrature lui concilia l'amour des Athéniens, qui lui décernèrent autant de statues qu'il y avait alors de jours dans l'année. Mais il ne jouit pas long-temps des honneurs insignes qui lui avaient été décernés : condamné à m. par la brigue des envieux de son mérite, il vit renverser les nombr. statues qu'on lui avait érigées, et se réfugia à la cour de Ptolémée Lagus, qui lui fit le plus gr. accueil. Cependant le fils de ce roi, Ptolémée Philadelphe, à son avènement au trône, irrité de ce que le philos. avait conseillé à son père de faire choix d'un autre successeur, l'exila dans la haute Egypte. Démétrius, s'il faut en croire Diogène Laërce, s'y donna la m. D'autres aut. rapportent au contraire qu'il jouit d'un grand crédit auprès de Ptolémée Philadelphe, qu'il enrichit la biblioth. de ce prince d'un gr. nomb. d'ouvr. grecs, et qu'il le décida à faire traduire dans cette même langue les livres de la lois des Hébreux (*la Bible*). Démétrius avait composé, sur l'hist., la polit. et l'éloquence, plus. ouvr. qui se sont perdus. Quelques savans lui attribuent un *Tr. sur l'élocution*, qui, selon d'autres, est de Denys d'Halycarnasse, et dont la dern. édit. a été publiée à Glascow, 1745, in-4; mais on doit croire, d'après Muret, Vossius et autres, que ce traité appartient à un Démétrius d'Alexandrie, que Thomas Gale prétend avoir vécu sous le règne de Marc-Aurèle.

DÉMÉTRIUS *de Pharos*, gouv. de l'île de Corcyre dans le 3e S. avant J.-C., envahit les états de la reine Teuta, sa bienfaitrice, et entreprit de secouer le joug des Romains, sous la protection desquels il s'était placé. Ceux-ci l'ayant chassé de l'Illyrie et de Pharos, où il s'était réfugié, il alla chercher un asile auprès de Philippe, roi de Macédoine, et suivit ce prince dans diverses expéditions. Il fut tué dans Messine (ville de Sicile qu'il avait surprise pendant la nuit), vers l'an 214 avant J.-C. Peu de temps avant cet évènement, Philippe, allié d'Annibal, avait obtenu du général carthaginois qu'une des conditions du traité qu'il conclut avec les Romains, après la bataille de Cannes, serait le rétablissem. de Démétrius dans l'île de Pharos.

DÉMÉTRIUS, dit *le Cynique*, disciple d'Apollonius de Tyane, vécut sous Néron et Caligula, refusa d'être attaché à la cour de ce dern. emper., et fut chassé de Rome par Vespasien. Sénèque fait l'éloge de ce philosophe dans un de ses écrits. — Un autre DÉMÉTRIUS, philos., disciple d'Aristarque et de Cratès, est cité par Strabon comme aut. d'un *Comment.* sur les *poëmes* d'Homère, qui ne nous est point parvenu.

DÉMÉTRIUS PÉPAGOMÈNE, méd. de l'empereur Paléologue dans le 13e S., a laissé un *Traité sur la goutte*, impr. (texte grec et latin) à Paris, 1558, in-8. On lui attribue un traité sur les chiens (*de curâ canum*), pub. sous le nom du philos. Phœmon, inconnu aux critiq.—Un autre DÉMÉTRIUS de Byzance passe pour l'aut. d'un ouvr. *sur la fauconnerie*, trad. du gr. en lat. par P. Gilles, et inséré dans les *Scriptores rei accipitrariæ*, grec et latin, Paris, 1612, in-4. On lui attribue encore une traduct. grecq. du livre de Galien *de Oculis*. Quelq. biogr. croient que ce Démétrius est le même que le précédent.

DÉMÉTRIUS II (THEMÈDRE), roi de Géorgie, de la race des Pagratides, succéda, l'an 1126, à son père David III, et m. en 1158, après avoir combattu toute sa vie et triomphé à la fin des musulmans qui firent à diverses reprises des invasions dans ses états Son fils David IV lui succéda. — DÉMÉTRIUS III succéda en 1272 à son père David V; et, après un règne de 17 ans, impliqué dans une conspiration formée par le général Bougatchin contre l'empereur mogol Arghoun, il fut arrêté et mis à mort. Son fils David VI lui succéda.

DÉMÉTRIUS (les faux). On désigne sous ce nom plus. aventuriers qui usurpèrent le trône de Russie au commenc. du 17e S. Boris Gudonow, après s'être

emparé de l'autorité sous Fédor, fils d'Iwan Wasiliewitz, fit disparaître un autre fils de ce prince, Dmitri ou Démétrius. En 1598, Fédor mourut; Boris monta sur le trône, et régnait sans opposition, lorsqu'un moine, Grégoire Otrepieff, profitant de la ressemblance que plus. personnes lui trouvaient avec le jeune Démétrius, prétendit qu'il était ce prince lui-même, échappé par miracle au fer des assassins : le peuple se souleva, l'armée se déclara pour lui; Boris, abandonné des siens, s'empoisonna, et le faux Démétrius fit en 1705 son entrée triomphante à Moscou. Il eût conservé le pouvoir si, trop ami des Polonais, il n'eût blessé l'orgueil national des Russes et surtout celui du patriarche; un parti se forma, on plaça Basile Suzki sur le trône, on égorgea les étrangers et Démétrius lui-même. Un autre imposteur reparut bientôt sous son nom, renversa Suzki, et fut massacré en 1610 par les Tartares qu'il avait pris à sa solde. La Russie fut livrée à l'anarchie, il s'éleva presqu'autant de faux Démétrius, prétendus fils du premier, qu'il y avait de provinces dans l'empire. Enfin la couronne fut déférée en 1613 à Michel Fédérowitz Romanow; les faux Démétrius furent successivem. arrêtés et mis à mort; il s'en présenta encore un dans la suite qui fut livré par le duc de Holstein, à la cour duquel il avait cherché un asile, amené à Moscou et exécuté l'an 1653.

DÉMÉTRIUS. V. MÉTEREN.

DEMEUNIER. V. DESMEUNIER.

DEMIRI. V. DUMAIRY.

DÉMOCÈDE, méd. grec, né à Crotone dans le 6e S. av. J.-C., s'attacha à Polycrate, tyran de Samos, et, après la mort de ce prince, passa au service de Darius, fils d'Hystaspes. Mais plus tard, ennuyé de son séjour à la cour de Perse, il obtint du roi la faculté de retourner en Grèce, sous le prétexte d'observer les mouvemens des peuples de cette contrée. Au lieu de remplir cette mission déshonorante, il revint à Crotone, où il épousa une fille de l'athlète Milon, et m. vers l'an 500 av. J.-C.

DÉMOCHARÈS, orateur et histor. grec, neveu de Démosthène, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. Ce prince lui ayant demandé ce qu'il pourrait faire d'agréable aux Athéniens : « C'est de vous pendre, » lui répondit-t-il. Le roi méprisa cette insulte, et le renvoya sans lui faire aucun mal.

DÉMOCRITE, philos. grec, né à Abdère ou à Milet vers l'an 470 avant J.-C., puisa le goût de l'étude dans la société de mages perses, qui, après l'expédition de Xerxès, étaient restés dans le pays, étudia long-temps sous Leucippe, puis voyagea en Asie et en Egypte pour s'instruire. De retour dans sa patrie, il allait être noté d'infamie comme ayant dissipé son bien, quand il lut à ses concitoyens un *Tr. sur le monde* qui les charma tellement qu'ils lui firent présent de 500 talens. Démocrite se retira dans un jardin voisin de la ville, et se creva, dit-on, les yeux pour se livrer plus librement à ses méditations. Ce philos. riait sans cesse des folies des hommes : ses concitoyens, le regardant comme fou, firent appeler Hippocrate, et lui confièrent sa guérison. Mais l'habile méd., après avoir entendu Démocrite, dit aux Abdéritains qu'ils étaient bien moins sains d'esprit que le prétendu malade. Il m. à l'âge de 109 ans, 361 av. J.-C. Démocrite croyait à l'existence d'atomes innombrables dont la rencontre fortuite avait produit le monde. On lui attribue quelques découvertes en physique.

DÉMONAX, philos. grec, originaire de Crète, vivait sous Adrien et Marc-Aurèle, n'embrassa aucune secte particulière, et vécut cependant comme les cyniques. On lui attribue plus. mots heureux. C'est lui qui, sur le point de mourir, dit aux assistans : « Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée. »

DEMONS (JEAN), sieur d'Hédicourt, a laissé deux traités de théologie mystique, dont les titres seuls, si nous pouvions les donner en entier, suffiraient pour démontrer la bizarrerie et l'originalité de leur auteur : *La démonstration de la 4e partie de rien..., contenant les préceptes de la saincte magie, et dévote invocation de Démons...*, Paris, 1594, in-8; *La sextessence dialactique et potentielle, tirée par une nouv. manière d'alambiquer..., pour guérir l'hémorragie, playes, tumeurs et ulcères vénériennes de la France*, etc., Paris, 1595, in-8. Ces deux ouvr. devenus très-rares ne méritent sous aucun rapport la peine qu'on se donnerait pour les trouver, et sont un triste exemple des aberrations où un zèle inconsidéré pour la religion peut conduire une imagination ardente et déréglée.

DÉMOSTHÈNE, le plus grand orateur de la Grèce, né à Athènes 381 ans av. J.-C., était fils d'un armurier très-riche, et se trouva de bonne heure livré par la mort de son père aux soins négligens de tuteurs infidèles. Ce fut par un procès qu'il intenta contre eux qu'il entra à 17 ans dans la carrière de l'éloquence : Démosthène gagna sa cause, mais sentit qu'il n'était point encore orateur; on sait tout ce qu'il imagina pour corriger les défauts de son organe, fortifier sa poitrine, et s'accoutumer aux cris dont le peuple interrompait souvent celui qui occupait la tribune. Il y monta à 27 ans, imbu des leçons de Platon, et attaqua la loi de Leptine qui exemptait des magistratures onéreuses les seuls descendans d'Harmodius et d'Aristogiton. Il ne prononça pas tous les discours qu'il composa à cette époque; il paraît même que dans une affaire particulière il en fournit un à chacune des deux parties. Jetons un voile sur les faiblesses d'un grand homme, prenons Démosthène à l'âge de 31 ans, à cette époque, où, suivant la belle expression de M. Villemain, *sa vie entière s'épure au feu du patriotisme qui le dévore*; dès lors sentinelle avancée de la république, nous le verrons découvrir le premier les desseins ambitieux de Philippe, éveiller l'attention des Athéniens, et leur dénoncer un roi de Macédoine dominateur de la Grèce. Une seule pensée l'agite, sa voix éloquente ne fait plus entendre qu'un cri : *Guerre, guerre à Philippe!* Quand l'orage qu'il avait prévu vient fondre sur Athènes, il raffermit la foi chancelante des alliés, leur met sous les yeux l'image de leurs ancêtres; il anime ses concitoyens, il gourmande leur orgueilleuse inertie, leur rappelle sans cesse les souvenirs magiques de Marathon et de Platée, il les pousse au combat, il les y entraîne encore quand le combat n'est plus possible. Onze harangues (les Philippiques et les Olynthiennes) nous sont restées pour attester cette lutte de 15 années entre le citoyen amant passionné de la liberté de son pays et le monarque ambitieux et trompeur qui la lui ravissait. Quand Athènes fut tombée, Démosthène soutint encore sa gloire; il montra dans l'immortel discours *pour la couronne* que la conduite de la républ. et la sienne avaient été tout ce qu'elles devaient être, et parut d'autant plus digne de son triomphe, qu'il déploya plus de générosité envers Eschine son accusateur et son rival. A la mort de Philippe, à celle d'Alexandre, Démosthène fit encore quelques efforts; mais la fortune des Athéniens ne répondit point à la justice de leur cause. Poursuivi par les satellites d'Antipater, ce grand homme s'empoisonna, et m. au pied de la statue de Neptune dans l'île de Calaurie, 322 av. J.-C. Ce qui nous reste des œuvres de ce grand orateur, 61 *Discours*, 65 *Exordes* et 6 *Lettres politiques* ont été impr. par Alde, 1503, in-fol. édit. *princeps*. Elles forment les 6 prem. vol. des orateurs grecs pub. par Reiske, Leipsig, 1772-75, 10 vol. in-8. La seule traduction complète est celle d'Auger, dont la dernière édition, revue et

corrigée par M. Planche, avec le texte grec en regard, a été publiée de 1819 à 1821, 10 vol. in-8.

DÉMOSTHÈNE, méd. de *Massilia* (Marseille), dans le 1er S. de l'ère chrét., avait composé un traité *des Maladies des yeux*, dont on trouve deux fragmens dans l'ouv. du médecin Actius (*v.* ce nom).

DEMOTZ DE LA SALLE (N.), ecclésiastique et musicien, né à Rumilly en Savoie, dans le 17e S., fut pourvu d'une cure dans la partie du diocèse de Genève qui dépendait de la France, et publia un système de notation musicale qui fut approuvé en 1726 par l'académie des sciences. On a de lui : *Méthode de plain-chant selon un nouveau système, très-court, très-facile et très-sûr*, Paris, 1728, in-12; *Bréviaire romain, noté selon un nouv. système de chant*, Paris, 1727, in-12.

DEMOURS (PIERRE), médecin oculiste, né à Marseille en 1702, m. à Paris en 1795, après avoir été médecin-oculiste du roi, membre de la société royale de Londres et de l'acad. des sciences, a publ. de 1740 à 1758, plus. traductions de l'anglais, compilations et opuscules sur des matières qui intéressent la science médicale : il est aussi aut. d'une *Lettre à M. Petit, en réponse à sa critique d'un rapport sur une maladie de l'œil...*, Paris, 1767, in-8; *Nouv. réflexion sur la lame cartilagineuse de la cornée...*, Paris, 1770, in-8.

DEMOUSTIER (CHARLES-ALBERT), écrivain français, né à Villers-Cotterets en 1760, m. au même lieu en 1801, membre de l'institut, descendait de Racine par son père et de La Fontaine par sa mère. Après avoir débuté dans la carrière du barreau, il l'abandonna bientôt pour celle des lettres, où il entra en 1786 par la publication des *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. Le succès prodigieux qu'obtint cet ouvr. suffira pour prouver le mauvais goût du siècle qui l'applaudit; on y trouve de l'esprit sans doute et beaucoup d'esprit, mais gâté par la manie d'en montrer sans cesse; le faux brillant, le maniéré, le fade y remplacent le naturel et le vrai, qui seuls pouvaient conduire un auteur à la réputation dans le beau siècle de Louis XIV. Demoustier porta le même genre de talent et les mêmes défauts dans son théâtre, qu'on a, avec trop d'indulg. sans doute, comparé à celui de Marivaux; nous citerons, *les Femmes*, comédie en 5 actes et en vers, *le Conciliateur*, id., idem; *les Trois fils*; *Alceste à la campagne*, etc., etc., pièces que l'on ne joue plus aujourd'hui; *Le paria*, *la Chaumière indienne* sont restées MS. On doit encore à Demoustier 2 poèmes, *le Siège de Cythère et la Liberté du Cloître*, impr. tous les deux à Paris, 1790. Il a laissé MS. *Caroline de Lichtfield*, comédie en 5 actes et en vers; un *Cours de morale en prose et en vers; de nouv. lettres à Emilie sur l'hist.*, etc. Si les ouvr. de Demoustier ne sont pas à l'abri de la critique, ses mœurs et son caractère n'ont jamais eu rien à redouter de ses atteintes; il était doux, affable, obligeant, modeste; il fit longtemps par son esprit le charme de la société, et fut toute sa vie l'ami de Collin d'Harleville et de Legouvé, dont il emporta les regrets au tombeau. — DEMOUSTIER (Pierre-Antoine), ingénieur, oncle du précédent, né à Lassigny, département de l'Oise, en 1735, m. à Paris en 1803, ingénieur en chef du départ. de la Seine, fut chargé d'achever le pont de St-Maxence, construisit celui de Louis XVI en 1791, et dirigea depuis les travaux des 3 ponts établis sur la Seine aux frais d'une compagnie en 1801.

DEMPSTER (THOMAS), sav. écossais, né en 1579, m. à Bologne en 1625, quitta de bonne heure son pays et professa successiv. les humanités à Paris, à Louvain, à Rome, à Tournai, à Toulouse, à Nîmes, à Pise, etc. Il travailla toute sa vie 14 heures par jour; sa mémoire était telle qu'il ne savait pas ce que c'est qu'oublier. On a de lui plus. ouvr. très-sav. mais qui manquent de critique et souvent même de bonne foi. Les plus importans sont : *Etruria regalis*, Florence, 1723, 2 vol. in-fol.; *Historia ecclesiastica gentis Scotorum libri XIX*, Bologne, 1627, in-4. Dempster a aussi donné des éditions de *Claudien*, *de Stace*, *d'Elien*, *de Corippus*, etc. — DEMPSTER (Guill.), historien écossais, né dans le comté d'Angus en 1490, m. à Paris en 1557, est aut. de : *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*.

DENAGLIO (FRANÇOIS), jurisc. et poète ital., né à Reggio en 1533, m. en 1619, est aut. de quelques consultations de droit peu remarquables, d'un recueil de poèmes lat. impr. à Bologne, 1565, et d'un autre de *Poésies diverses* (en italien), ibid., 1582.

DENAISIUS (PIERRE), jurisconsulte allem., né à Strasbourg en 1560, m. à Heidelberg en 1610, assesseur de la chambre impériale de Spire, a laissé : *Jus camerale, sive novissimi juris compendium*, Strasbourg, 1600, in-4; Heidelberg, 1652 in-4; *Dissertatio de idolo hallensi*, etc., Heidelberg, 1605, in-4, etc., et plus. opuscules, entre autres *Jesuiter latein*, en allem. Denaisius avait composé plus. pièces de vers en cette langue qui n'étaient pas sans un certain mérite.

DENATTES (FR.), curé du diocèse d'Auxerre, m. en 1765, est aut. d'un ouv. intit. : *Idée de la conversion d'un pécheur*, 1732, 2 vol. in-12.

DENESLE (N.), écrivain au-dessous du médiocre, né à Meaux au commencement du 18e S., m. dans l'indigence en 1767, a pub., de 1736 à 1760, un grand nomb. d'ouvr. en prose et en vers peu lus de son temps et qui ne le sont plus du tout aujourd'hui; les moins mauvais sont : *l'Etourneau, ou les Aventures du sansonnet de...*, 1736, in-12, plate imitation de Vert-vert; *les Préjugés du public sur l'honneur*, 1766, 2 vol. in-12; *Analyse de l'esprit du jansénisme*, 1760, in-12.

DENHAM (JOHN), poète anglais, né à Dublin en 1615, m. en 1668, chevalier de l'ordre du Bain, sur-intendant des bâtimens de la couronne, avait suivi des cours de droit à l'univers. d'Oxford, mais s'y fit la réputation de joueur et de dissipé. Cependant, changeant de conduite, il débuta dans la carrière littéraire par un *Essai sur le jeu*, Londres, 1636; cinq ans après il donna la trag. du *Sophi* (the Sophy), aujourd'hui oubliée, mais qui eut alors un très-grand succès; et pub. *la Colline de Cooper* (Cooper's hill), Oxford, 1643. Engagé en 1647 dans les affaires politiq., il devint le porteur des messages réciproques du roi et de la reine, conduisit l'année suivante le duc d'York en France, et s'attacha à la cour de St-Germain en qualité de gentilhomme ordinaire. Denham est regardé comme un des pères de la poésie anglaise; la langue lui doit beaucoup; il donna des modèles de plus. genres de poèmes, celui *sur la mort de Cowlay* est le meilleur parmi ceux de peu d'étendue. *Cooper's hill* fut le premier exemple en Angl. du genre descriptif, et eut l'honneur d'être imité par Gasth et par le célèb. Pope.

DENINA (CHARLES-JEAN-MARIE), célèb. littérateur ital., né à Revel en Piémont l'an 1731, m. à Paris en 1813, bibliothéc. honor. de Napoléon, avait été professeur d'éloquence ital. et de littérat. grecque au collége supérieur de Turin, memb. de l'acad. de Berlin, bibliothécaire honoraire du roi de Sardaigne. M. Barbier a inséré dans le *Magasin encyclopédique* (janvier 1814), une *Notice sur la vie et les princip. ouvr. de Denina*. Ces ouvr. au nomb. de 33, presque tous importans et estimés, ont été imp. de 1758 à 1813; les plus remarq. sont : *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760, in-12; *Delle rivoluzioni d'Italia libri ventiquattro*, 1769-71, 3 vol. in-4, ouvr. souvent réimpr. et trad. dans plus. langues; *Istoria politica e letteraria della Grecia*, Turin, 1781-

82, 4 vol. in-8; *Essai sur la vie et le règne de Frederic II*, 1788, in-8; *Hist. du Piémont et des autres états du roi de Sardaigne*, etc. Il a laissé plus. ouvr. MSs.; un de ceux dont il s'est le plus occupé a pour titre : *Biblioth. choisie d'aut. et de traducteurs italiens.*

DENIS (St.), élu pape en 259, succéda à Sixte ou Xitte Ier, et m. en 269, sous le consulat de l'empereur Claude et de Paterne, après s'être fait admirer par la sagesse et la fermeté avec lesquelles il gouverna l'église dans ces temps difficiles. On trouve dans le recueil de dom Coustant, *Epistolæ Romanorum pontificum*, des lettres de ce pape à Sabellius, dont il confondit les erreurs dans un synode tenu en 261.

DENIS Ier, roi de Portugal, né à Lisbonne en 1261, succéda en 1269 à son père, Alphonse III, et m. à Santarem en 1325. Il a mérité les beaux noms de *Père de la patrie* et de *Roi laboureur* par la sagesse des ordonnances qu'il rendit; défense fut faite au clergé d'acquérir désormais aucun immeuble; il régla la juridict. des évêques, restreignit l'autorité des seigneurs, assura l'exécution des lois, et répartit avec plus de justice les impôts, qu'il trouva moyen de diminuer beaucoup, malgré les guerres qu'il eut à soutenir, tantôt avec la Castille, tantôt avec l'Aragon, pour la défense de la cause des infans de *Lara*. Denis vit les dernières années d'un règne si glorieux empoisonnées par la révolte de son fils Alphonse qu'il chérissait tendrement et auquel il pardonna après l'avoir vaincu les armes à la main. Denis, protecteur des lettres, qu'il cultivait lui-même avec quelque succès, fonda en 1287, à Lisbonne, la prem. université qu'aient jamais eue les Espagnes, et la transféra en 1308 à Coïmbre. Ce prince, qui avait toujours montré, envers la cour de Rome, une indépendance bien rare au 13e S., en donna une grande preuve dans l'affaire des Templiers : le concile tenu à Salamanque en 1610 ayant reconnu leur innocence, Denis ne voulut point souffrir qu'on élevât d'échafaud pour eux; il ne dépouilla pas les chevaliers de leurs biens, se bornant à prescrire que leur nom fût changé en celui de chevaliers du *Christ*, sous lequel l'ordre des Templiers a continué d'exister en Portugal jusqu'à nos jours.

DENIS DE GÊNES (le P.), relig. de l'ordre de St-François, né en 1636, m. en 1695, a trad. en italien plus. livres ascétiques du P. Ives de Paris, mais son principal ouvr. est : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum S. Francisci capuccinorum*, Gênes, 1680 in-4, ibid., 1691, in-fol. Le P. Bernard de Bologne en a donné à Venise, 1747, in-fol., une nouv. édition très-augmentée : on n'y voit pas sans étonnement que l'ordre des capucins a produit depuis sa fondation (jusqu'en 1745) 1082 écriv. en tous genres. — Denis de la Nativité (Pierre-Berthelot), religieux de l'ordre des carmes déchaussés, né à Honfleur en 1600, s'embarqua en 1619 sur l'escadre du général Beaulieu pour aller aux Indes, s'adonna durant la traversée à l'étude des mathématiques et devint très-habile dans toutes les parties de l'art nautique. Étant passé au service du Portugal, il était en 1629 premier pilote d'une flotte destinée à secourir Malaca, assiégée par le roi d'Achem, lorsqu'il entra dans l'ordre des carmes déchaussés. Quoiqu'il y eût reçu la prêtrise, il ne continua pas moins de servir à bord des flottes du roi quand l'occasion l'exigeait. Il accompagna en qualité de pilote un ambassadeur que les Portugais de Goa envoyèrent en 1638 au roi d'Achem, et fut massacré par les habitans du pays ainsi que toutes les personnes qui compos. l'ambassade.

DENIS (Nicolas), né à Tours dans les dernières années du 16e S., passa 40 ans en Amérique en qualité de gouvern.-lieuten. génér. pour le roi en Acadie et au Canada, et pub. à son retour : *Description géographique et hist. des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'hist. natur. de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12.

DENIS (Jean-Baptiste), conseiller-médec. ordinaire de Louis XIV, m. à Paris l'an 1704, a composé plus. ouv. sur son art où l'amour du merveilleux l'a entraîné dans de graves erreurs; les plus import. sont : *Rec. des mém. et conférences sur les arts et les sciences, présenté à M. le dauphin*, Paris, 1672, in-4, fig.; *Lettre à M. Montmor, touchant une nouv. manière de guérir.... par la transfusion du sang*, Paris, 1667, in-4; *Relat. curieuse d'une fontaine découverte en Pologne....*, Paris, 1687, in-4. — Denis (Jacques), avocat à Paris dans le 17e S., est aut. d'une coméd. int. : *les Plaintes du Palais* ou *la Chicane des plaideurs*, en 3 actes et en vers, Paris, 1679, in-12.

DENIS (Michel), bibliogr. et poète allem., né l'an 1729 à Scharding en Bavière, entra en 1747 dans l'ordre des jésuites pour se livrer entièrement à sa passion pour l'étude, et enseigna long-temps à Grætz, Clagenfurth et dans plusieurs autres villes. Comme profess. il fut le prem. ecclésiastiq. cathol. qui osa parler à ses élèves de Klopstock, de Gellert, de Haller et des autres écriv. prot. qui sont la gloire de l'Allemagne. Aussi la jeunesse suédoise accourait de toutes parts pour entendre ses leçons. Comme bibliograph., il m. à Vienne en 1800, étant prem. conservat. de la biblioth. de cette ville. Il a pub. : *la biblioth. de Garelli; Histoire de l'imprimerie de Vienne*, 1782, in 4; *Supplém. aux annales typog. de Maittaire*, Vienne, 1789, 2 vol in-4. Il y donne des notices sur 6311 imprim., qui appartiennent à l'enfance de l'art; *Catalogue des MSs. theolog. de la biblioth. imper. de Vienne*, 1793-94, 2 v. in-f. (parmi ces MSs. il s'en trouvait un du 12e S., renfermant 25 sermons inédits de St Augustin; Denis les pub. à Vienne, 1794, in-fol.); *Princip. de la bibliogr.* (en allem.), Vienne, 1774; *Fondem. de l'hist. de la littérature* (en allem.), ibid., 1776, in-4, etc., etc. Comme poète, il a trad. le prem., Ossian en allem., avec un grand succès, et il a reçu le surnom du *Barde du Danube* pour ses chants originaux sur les fêtes de Marie-Thérèse et de Joseph II, la mort de Daun et de Laudon, et le temple des Ænones, etc. Ce fut pour lui le chant du cygne, et ce poème ne parut que dans ses *Œuvres posthumes*, Vienne, 1801, in-4 (en allem.)

DENIS (Louis), géogr. et grav. franç., m. vers la fin du 18e S., a laissé un grand nombre d'ouvr. et d'atlas dont les plus import. sont.: *Plan topographique... de Paris*, 1758, 1 v. in-12 de 128 pag. tout gravé; *Cartes de France*, 1761, 7 feuilles in-4; *Géographie des dames*, en 55 cartes, 1764; *Empire des Solipses* ou *Petit atlas du gouvern. des jésuites*, 41 cartes, 1764, in-12 obl.; *le Conduct. français*, Paris, 1776 et années suiv., le 52e no, 1789, laisse l'ouvr. au tiers à peu près de l'étendue qu'il devait avoir.

DENISART (Jean-Baptiste), savant jurisc., né en Picardie en 1712, mort à Paris en 1765, était procureur au Châtelet de Paris. Il a laissé une *Collection d'arrêts* qui a été souv. réimp. malgré les erreurs répandues dans cet ouv. La dern. édition corrigée et rectifiée, porte le titre de *Nouv. Denisart*. Cette dernière édition est encore estimée au palais.

DENISOT (Nicol.), peint., grav. et poète, né au Mans en 1515, m. à Paris en 1554, a laissé des tabl. que de son temps même on trouvait très-méd., et les ouv. suiv. : *Cantiques et Noëls*, au Mans, in-8, sans date; *Rec. des cantiques du prem. avènement de J.-C.*, Paris, 1553, in-8, trad. en quatrains franç. des *Distiques latins des trois sœurs de Seymours à l'honneur de Marguerite de Navarre*, impr. dans le *Tombeau* de cette princesse, Paris, 1551, in-8; plus. pièces de vers, insérées dans les recueils du temps et que Denisot signait souv. de l'anagramme *Conte d'Alsinois*. — Denisot (René), de la même fa-

mille, m. avocat au Mans en 1707, servit, dit-on, de modèle à Scarron pour le *Ragotin* de son *Roman comique*.—DENISOT (Gérard), méd., m. à Paris en 1595, après y avoir exercé 50 ans avec la plus gr. distinction, avait laissé MS. un poème lat. et grec sur les aphorismes d'Hippocrate. L'acquéreur de la biblioth. de Guillaume Joli en fit présent à la faculté de médecine; et Jacques Denisot, petit-fils de Gérard, a fait imp. ce poème qui ne manque pas de mérite, à Paris, 1634, in-8, en y ajoutant quelques épigrammes lat. du même auteur.

DENNER (BALTHASAR), peint. allem., né à Hambourg en 1685, m. à Rostock en 1747, avait d'abord été destiné au commerce, mais il s'adonna ensuite à la peinture, et se forma en copiant les meilleurs tableaux de la galerie de Frédéric. Il excella surtout dans le portrait, et eut l'honneur de faire presque tous les princes du nord. On regarde comme son chef-d'œuvre une *tête de vieille* que l'emper Charles VI acheta 5,875 flor., et une *tête de vieillard*, qu'il fit pour être le pendant de celle-ci, et que l'emp. paya le même prix. Denner emporta au tombeau le secret de la préparation d'une laque dont il se servait pour ses carnations, partie dans laquelle il est resté inimitable.

DENNIS (JEAN), critique angl., né à Londres en 1657, m. en 1753, fut en Angleterre, ce qu'un poète, nommé Gacon (*v.* ce nom), était, vers la même époque en France; le zoïle des poètes angl. contemp., et surtout de Pope, qui lui a donné une place dans son poème satirique de *la Dunciade*. Il finit ses jours dans la misère, sans amis, sans consolateurs. Quelques esprits de sa trempe lui ont donné, après sa mort, le titre très-contesté de *dernier critique* et de *dernier classique* du règne de Charles II. On a de lui, outre un grand nombre de brochures critiques, presque toutes oubliées aujourd'hui, deux tragédies: *la Liberté défendue* et *Appius et Claudius;* des poésies qui ne sont guère plus estimées en Angleterre que celles de Gacon en France, et plusieurs autres ouv. parmi lesquels il faut citer un *Essai sur la critique*. Son théâtre, où se trouvent plusieurs comédies, a été réimprimé à Londres en 1802, in-8.

DENON (DOM.-VIVANT, baron) diplom. et sav., anc. dir.-gén. des Musées et de la monnaie des médailles, anc. membre de l'institut, associé de l'acad. de Dijon, membre de celle des beaux-arts, etc., né en 1747 à Châlons-sur-Saône, m. à Paris le 25 avril 1825, avait commencé sa carrière par entrer dans les pages de la chambre du roi (Louis XV), qui le nomma ensuite gentilhomme ordinaire, puis secrétaire d'ambassade. C'est en cette qualité qu'il séjourna plusieurs années en Italie, où il étendit le cercle de ses connaissances, et se perfectionna dans l'art du dessin, objet de son goût le plus vif. Lorsque la révolution éclata, Denon en embrassa les principes avec modération, et eut le bonheur, non-seulement de traverser sans périls cette époque funeste à tant de savans illustres, mais encore de soustraire de nombreuses victimes à une perte inévitable. Appelé par le rang qu'il occupait déjà parmi les savans et les artistes à prendre part à la fameuse expédition d'Egypte, il partit, et affronta, malgré ses 60 ans, les dangers et les fatigues, pour explorer cette terre antique, dont ses sav. crayons ont retracé les plus curieuses images. De retour à Paris, il fut chargé par le premier consul de l'administration des Musées, et de celle de la Monnaie des médailles, emplois qu'il conserva jusqu'au second retour du roi. C'est sous la direction du baron Denon que fut élevée la colonne triomphale de la place Vendôme. On lui doit les ouv. suiv.: *Voyage en Sicile*, Paris, 1788, grand-in-8; *Voyage dans la haute et la basse Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, Paris, an X (1802), 2 vol. grand in-fol., avec 141 pl.; réimp. la même année dans les formats in-4 et in-12: il a paru à Londres une édition de ce précieux ouvrage, 1802, 2 vol. in-4, ainsi qu'une autre avec le texte en anglais; mais, bien qu'enrichies de corrections nombreuses et d'un appendice très-étendu, elles sont l'une et l'autre inférieures à celles de Paris tant pour l'exécution typographique qu'à cause de la réduction des 141 pl. à 60 seulement. *Discours sur les monumens d'antiquité arrivés d'Italie*, prononcé à l'institut (8 vendémiaire an XII); *Point de lendemain* (*v.* le numéro 14425 du *Dictionnaire des anonymes*, 2e édition). Denon a eu part au *Voyage de Henri Swinburn dans les Deux-Siciles en 1777, 1778, 1779 et 1780*, traduit de l'anglais par un voyageur français (de La Borde), Paris, 1785, 5 vol. in-8: le 5e vol. renferme l'extrait du *Journal d'un voy.*, du baron Dénon, *de Bayonne à Marseille*.

DENTAND (PIERRE-GÉDÉON), théol. protest., né en 1750 à Genève, m. dans cette ville en 1780, des suites d'une maladie: c'est par erreur que quelq. biogr. ont dit qu'il s'est suicidé à Harlem. Il avait obtenu un accessit à l'acad. de Berlin pour un mémoire sur cette question importante: *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise en de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est.* Dentand avait en outre pub. *Relat. de différens voyages dans les Alpes du Faucigny*, 1777, in-8; *Mémoire sur la culture des arbustes dans les dunes*, couronné par l'acad. d'Harlem en 1777. — DENTAND (Jean), autre théolog. protest., né aussi à Genève, y exerça le saint ministère de 1718 à 1758, et publia un ouvr. devenu classique parmi ses co-religionaires: *Recueil de passages de l'Ecrit.-Ste*, 1739, in-8.

DENTON (WILLIAM), méd. angl., né en 1605, dans le comté de Buckingham, m. en 1691, a laissé: *Horæ subcessivæ*, etc., 1664, in-4; un pamphlet sur le même sujet (la justific. des lois rendues sous Elisabeth contre les catholiques), et *Jus Cæsaris et eccles. verè dictæ*, avec une apologie de la liberté de la presse, 1681, in-fol. — Un autre DENTON (Thomas), ministre anglican, né en 1721, dans le comté de Cumberland, m. en 1777, a contribué à la 1re édit. du *Dictionn. général biographique*, et a publié: *l'Immortalité*, etc., 1755, in-4, et *le Temple de superstition (the house of superstition)*, 1762, in-4.

DENTRECOLLES (FRANÇOIS-XAVIER), jés., né à Lyon en 1664, mort à Pé-king en 1741, supér. général de la mission franç. en Chine, y avait passé la plus grande partie de sa vie. La douceur de son caractère et son profond savoir lui acquirent l'amitié et la protection de plusieurs mandarins puissans. Il connaissait si bien le chinois, qu'il trad. dans cette langue plusieurs ouv. de piété à l'usage des néophytes. On trouve dans le *Recueil des lettres édifiantes* plusieurs morceaux utiles de ce père sur la fabrique de la porcelaine, l'éducation des vers à soie, la manière de pratiquer l'inoculation, etc. Le P. Colonia, dans son *Histoire littéraire de Lyon*, cite deux ouvr. MSs. de Dentrecolles: *Traité en forme de dialogue contre les mahometans; Traité sur les différentes monnaies qui... ont encore cours à la Chine*. Le t. 26 des *Lettres édifiantes* offre dans la préface des détails curieux sur la vie de ce célèbre missionnaire.

DENYS, dit l'*Ancien*, tyran de Syracuse, né dans le 5e S. avant J.-C., fils d'un simple greffier, parvint au commandement des troupes de sa patrie, s'empara ensuite de l'autorité suprême; et, pour affermir sa domination, augmenta la paie des soldats, rappela les bannis, et se forma une garde. Il fit la guerre aux Carthaginois avec des succès div., et réussit à réprimer un soulèvement que la prise de Gela par ces derniers avait excité dans Syracuse; mais dès lors il ne vécut plus qu'au milieu des alarmes, et signala tous les vices d'un usurpateur. Ambit. de toute sorte de gloire, il voulut concourir

à div. prix des jeux olympiques, prétendit à la réputation d'un grand poëte, se livra aux excès de l'intempérance, et mourut d'une indigestion dans la 63e année de son âge (368 av. J.-C.). Sa défiance tyrannique, est, dit-on, consacrée par un monument qui subsiste encore aujourd'hui en Sicile : c'est une des carrières de Syracuse connues sous le nom de *Latomies*, et qu'il avait destinées à servir de prison à ses nombr victimes : elle a conservé le nom d'*oreille de Denys*. On prétend qu'elle était disposée de telle sorte que le tyran pouvait entendre, de son palais, tout ce que disaient les personnes détenues dans cette prison souterraine ; toutefois les historiens anciens qui ont parlé des Latomies ne disent rien de cette *oreille de Denys*. On peut consulter à ce sujet les *Antiquitates Siciliæ* de Burmann et Cluvier, les *Lettres sur la Sicile* de Sestini, le *Voyage en Sicile* de Bridone, etc.

DENYS le Jeune, fils et successeur du précéd., et beau-frère de Dion, se montra bienveillant pour le peuple dans les commencem. de son règne, mais s'abandonna bientôt à la molesse et aux plaisirs. Platon s'étant rendu à Syracuse sur les instances de Dion, son disciple, Denys suivit avec empressem. les leçons et parut adopter tous les principes de sagesse de cet illustre maître, que les courtisans ne tardèrent pas à éloigner de la cour, après avoir obtenu le banniss. de celui qui l'y avait attiré ; et dès-lors la débauche et la licence reprirent leur cours dans le palais du tyran. Celui-ci fit épouser la femme de Dion à l'un de ses favoris, et ne craignit point, par cet outrage, de porter au plus haut degré l'indignat. de son parent, qui jusqu'alors s'était borné à faire des vœux pour la délivrance de sa patrie. Dion prépara contre Denys une expédition secrète, et le contraignit à s'enfuir en Italie. Après un séjour de dix ans dans cette dernière contrée, Denys rentra à Syracuse, d'où, chassé une seconde fois par Timoléon (*v.* ce nom), il se réfugia à Corinthe. Il y mena d'abord, s'il faut en croire l'historien Justin, la vie la plus abjecte, en s'abandonnant à tous les vices qui l'avaient déshonoré sur le trône. Réduit à la plus affreuse misère, il se décida ensuite à ouvrir une école de grammaire. On l'accusa plus tard d'aspirer encore à la tyrannie, et il ne fut sauvé que par le mépris où il était tombé. Quelques aut. révoquent en doute ces dern. détails. Quoi qu'il en soit, on ne connaît point les circonstances de la mort de Denys, qui vécut, dit-on, jusqu'à un âge fort avancé.

DENYS, tyran d'Héraclée, dans le Pont, fils de Cléarque, qui avait usurpé la souveraineté de cette même ville, vivait au temps d'Alexandre-le-Grand. Il profita de la guerre entre les Macédoniens et les Perses pour agrandir ses domaines, et, après la m. d'Alexandre, prit le titre de roi presqu'en même temps que les capitaines successeurs du conquérant. Élien et Athénée rapportent qu'il était d'une grosseur extraordinaire, et que, n'osant point montrer cette difformité, il s'enfermait, lorsqu'il donnait audience, dans une espèce de tour qui masquait tout son corps, à l'exception de la tête. On a des médailles de ce prince en argent, et fort rares.

DENYS *de Milet*, l'un des plus anciens écriv. grecs en prose, vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Il avait rédigé en un corps d'ouvr. les traditions recueillies par les anciens poëtes. C'est ce que les anciens nommaient le *Cycle mythique*, dont Diodore de Sicile s'est beaucoup servi dans le 4e livre de son *Hist. universelle*. Il avait aussi écrit un *Cycle historique* qui contenait, on le suppose, l'histoire du temps postérieur au siége de Troie, également tirée des anciens poëtes.

DENYS *de Thrace*, surn. *Tecus*, fut disciple d'Aristarque, et enseigna la grammaire à Rome du temps de Pompée. On lui attribue une *Grammaire grecque*, très-abrégée, que Fabricius a insérée dans le 7e vol. de sa *Biblioth. grecque*.

DENYS *d'Halicarnasse*, célèbre rhéteur et historien grec, n'est guère connu que par ses ouv. Il nous apprend lui-même qu'il vint à Rome peu après les guerres civiles du triumvirat, vers l'an 30 av. J.-C. Il y publia, 22 ans plus tard, son histoire sous le titre d'*Antiquités romaines*, depuis la première origine des peuples d'Italie jusqu'à l'an 266 av. J.-C. Elle était en 20 liv., dont il ne reste que les 2 prem., avec quelques extraits des autres. On a en outre de cet historien un *Traité de l'arrangement des mots*, impr. plusieurs fois, et dont la dern. édit. est celle de M. G.-H. Schæffer, Leips., 1808, avec des notes ; il a été trad. en franç. par Batteux, Paris, 1788, in-12 ; une *Rhetorique* dont la dern. édit. est celle de N.-A. Schott, Leipsig, 1804, in-8 ; des *Examens critiques* de Lysias, Isocrate, Isée et Dinarque ; des *Jugemens abrégés sur les anciens écrivains grecs* ; un *Traité de l'éloquence de Démosthène* ; et quelq. autres écrits critiques, tous réunis avec les *Antiquités romaines* dans l'édit. grecque-lat. de Sylburge, Francfort, 1586, in-folio ; l'édit. la plus recherchée est celle d'Hudson, Oxford, 1704, 2 vol. in-folio ; réimpr. plus correctem. avec les notes de Reiske, Leipsig, 1774-1777, 6 vol. in-8. Les *Antiquités romaines* ont été trad. en français par le P. Lejay, jésuite, 1722, 2 vol. in-4 ; et par l'abbé Bellenger, 1723, idem. Cette dernière édition est la plus estimée. — Un autre DENYS d'Halicarnasse, descendant du précéd., et qui vivait sous le règne d'Adrien, avait écrit sur la musique plusieurs ouvr., dont aucun n'est venu jusqu'à nous.

DENYS *de Charax*, écriv. grec, surn. le *Périegète*, parce qu'il est aut. d'un poëme en vers hexamètres intit. *Periegesis oicoumenos* (voyage autour du monde habitable), vivait, à ce qu'on suppose, dans le 1er S. de l'ère chrét. Son poëme, remarq. par un style élégant, a été commenté en grec par Eustathe et plus. autres scoliastes, traduit en vers latins par Priscianus, par F. Avianus et Papius, et en vers français par Bénigne Saumaise. L'édition *princeps* en grec parut à Ferrare en 1512, in-4 ; elle avait été précédée par une traduct. en prose latine de Becharia, Venise, 1477, in-4, avec une *Dissertat.* de Dodwel, les *Comment.* d'Eustathe, les *Versions* en vers latins de Priscianus et d'Avianus, celle en prose latine d'H. Etienne, des *Remarques*, *Scolies*, etc., et des cartes géogr. La traduction française de B. Saumaise est intitulée : *Denis Alexandrin, de la situation du monde*, Paris, 1597, in-12.

DENYS (St), dit l'*Aréopagite*, fut, suivant les anciens martyrologistes, converti par St Paul, et établi par ce même apôtre prem. évêque d'Athènes. On lit dans les *Ménologes* des Grecs qu'il fut ensuite brûlé vif vers l'an 95 de J.-C. Son corps ayant été transféré à Rome, fut, dit-on, envoyé en France à l'Abbaye de St-Denys. On a long-temps confondu Denys l'Aréopagite avec Denys, premier évêque de Paris. Mais la fête des deux saints est marquée à des jours différens dans la plupart des anciens martyrologes qui distinguent aussi le lieu et les circonstances de leur martyre. On trouve dans la bibliothèque historique de la France la liste des ouv. pour et contre l'opinion d'Hilduin (*v.* ce nom), qui, le premier, a confondu les deux saints en un seul. Dans le 5e S., on mit, sous le nom de Denys l'Aréopagite, plus. ouv. inconnus à tous les écriv. des quatre prem. siècles de l'église ; et ces ouv. ont été trad. du grec en latin par Denys le Chartreux, J. Périon, F. Dahy, P. Lanssel, P. Halloix et B. Corder. Ces trois dern. ont donné les meilleures édit. de ces prétendues œuvres de St Denys, Paris, 1615, in-fol. ; Anvers, 1634 ; Paris, 1644, 2 vol. in-fol. On a plus. *vies* de ce saint tirées des *Ménées* des Grecs par Suidas, Nicéphore, Singelle, Guérin, le P. Halloix, etc. — DENYS (St), évêque de Corinthe au 2e S., a écrit plus. *Lettres* dont Eusèbe a

conservé des fragmens. L'Eglise l'honore comme martyr le 29 novembre.

DENYS (St), patriarche d'Alexandrie dans le 3e S., se mit au nombre des disciples d'Origène (*v.* ce nom), fut élevé au sacerdoce en 231, et au siége d'Alexandrie en 248. Il signala son courage, son zèle et sa charité, pendant les persécutions de son église sous les emper. Philippe et Dèce, écrivit contre Sabellius, qui niait la distinction des trois personnes de la Trinité; contre Paul de Samosate, qui niait la divinité de J.-C., et m. l'an 265. Il ne reste de ce saint prélat que des fragmens insérés dans la collection des conciles; une *Epître à Basilide*, impr. séparément avec une *Version* latine et un *Comment.*, Paris, 1561, 1575 et 1589; et son *Epître* contre Paul de Samosate, grecque et latine, avec des *Scolies*, Paris, 1610 et 1624. L'église célèbre sa fête le 17 novembre.

DENYS (St), apôtre de la France, et premier évêque de Paris, fut, suiv. les légendes, envoyé dans les Gaules vers le milieu du 3e S. On lui attribue, ou à ses disciples, la fondation des églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne et de plus. autres. Grégoire de Tours, Fortunat, et les martyrologes d'Occident, rapportent qu'il avait souffert une longue détention lorsqu'il fut décapité avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère, ses compagnons; que les corps des trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une femme les recueillit, et les enterra auprès du lieu où ils avaient perdu la vie. Les chrétiens bâtirent une chapelle sur leur tombeau. Les restes de ces saints furent portés ensuite au lieu appelé depuis St-Denys, et renfermés dans trois châsses d'argent. On attribue à Fortunat une *Vie de St Denys*, recueillie par Franç. Bosquet dans son *Hist. ecclesiæ gallicanæ*. On a aussi une *vie* de ce même saint par Courtot, Paris, 1629, in-4.

DENYS (St), évêque de Milan vers l'an 355, prit la défense des opinions de St Athanase contre lequel il s'était d'abord déclaré, et fut exilé par l'emper. Valentinien Ier en Cappadoce, où il m.

DENYS, surnommé *le Petit*, originaire de Scythie, vint à Rome au commencement du 6e S., y fut fait abbé d'un monastère, s'acquit une grande réputation par des ouvr. sur la théologie et la discipline ecclésiastique, et m. en 540; il possédait également bien les langues grecque et latine. On a de lui un recueil de Canons apostoliques, imprimés pour la première fois en 1628, in-8, par les soins de Justel; un recueil de Décrétales des papes depuis Sirice jusques et y compris Anastase, faisant partie de la *Bibliothèque du droit canon*; et plusieurs versions latines d'ouvr. de Proterius, de St Pacome, de Procle, et d'un *Tr.* de St Grégoire de Nysse *sur la création du monde*. Ce fut Denys le Petit qui introduisit l'usage de compter par les années écoulées depuis la naissance de J.-C., et qui, en renouvelant le cycle pascal de Victor, trouva une période de 532 ans, qui commençait dans l'année de l'incarnation.

DENYS, *le Chartreux*, célèbre écrivain ecclésiastique du 15e S., né à Ryckel dans le pays de Liége en 1394, m. en 1471, composa plus de 210 traités de controverse et de théologie, si estimés de son temps qu'ils valurent à leur auteur le surnom *d'Extatique*, mais qui sont peu lus aujourd'hui. On en trouve la liste détaillée dans la *Bibliotheca sacra* du père Lelong. Sa *vie* a été écrite par dom Thierry Loër à *Stratis*, Cologne, 1532, in-8.

DENYS (Jacques), peintre, né à Anvers en 1645, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, mérita par son talent la protection des ducs de Mantoue et de Florence, et revint chargé de gloire mourir dans sa patrie. La France ne possède aucun de ses ouvr.; Descamps parle avec éloge des trois seuls qu'il ait pu voir, un *Ecce homo* et deux portr.

DENYS (Pierre), artiste en ouvrages de fer, né à Mons en 1658, m. en 1733 dans l'abbaye de St-Denys, où il était entré en qualité de *commis*, nom sous lequel on désignait un laïque qui s'engageait à exercer son art selon les ordres des supérieurs, sans prendre cependant l'habit de l'ordre. On doit à Denys, entre autres ouv. remarquables: la grille, la balustrade, les rampes du grand escalier de l'église de St-Denis, ainsi que la grille des religieuses de Chelles, celle de la cathédrale de Meaux, enfin la porte du chœur de Notre-Dame de Paris.

DENYSE (Louis-Tranquille), professeur de grammaire, et sous-principal des artiens au collége de Navarre à Paris en 1742, a laissé: *cent Fables choisies des anciens auteurs, mises en vers latins*, par Gabriel Faërne, de Crémone, trad. en franç., 1699, petit in-12; les *Fables de Phèdre, en vers français*, avec le latin à côté et des notes, Paris, 1708, in-12. — Denyse (Jean), professeur de philosophie au collége de Montaigu, a pub.: *la vérité de la Religion chrétienne démontrée par ordre géométrique*, Paris, 1717, in-12; *la Nature expliquée par le raisonnement et par l'expérience*, Paris, 1719, in-12. L'auteur avait composé un *Cours de Philosophie* suivant cette méthode, et ces deux traités sont une portion de ce grand ouvrage.

DÉPARCIEUX (Antoine), mathém. habile, membre de l'académie des sciences de France, de Suède, de Prusse, et censeur royal, né en 1703 près d'Uzès, d'une famille de cultivateurs, fut élevé au collége de Lyon, et vint de bonne heure à Paris, où il s'adonna à tracer des cadrans et des méridiennes, qu'on remarqua pour leur justesse. Après avoir acquis quelque aisance par son talent, il publia successivement plusieurs ouvr. qui eurent du succès; les principaux sont: *Tr. de trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4, dédié à l'académie; *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4, etc. M. en 1768.

DÉPARCIEUX (Antoine), neveu du précéd., et mathématicien comme lui, né près de Nîmes en 1753, cultiva la littérature, composa dans sa jeunesse une tragédie sous le titre *d'Ozorio*, refit celle de *Camena* de Thomas Corneille, et devint profess. de mathém. à Paris. Il remplaça souvent, et d'une manière distinguée, au collége de Navarre, le célèbre professeur de physique Brisson, dont il avait suivi les leçons lui-même à ce collége, et ouvrit en 1779 un cours de physique expérimentale. Il fut ensuite chargé d'établir un cabinet de cette science à l'école militaire de Brienne; et, à la formation du lycée du Panthéon, il en fut nommé professeur. On a de Déparcieux: *Notions du calcul géométrique et d'astronomie*; *Tr. élém. de mathém.*; *Tr. des annuités ou rentes à termes*; plusieurs *Dissert.* sur la physique et les mathématiques. Il préparait un *Cours* complet de physiq. et de chimie, dont même il avait livré le 1er vol. à l'impr., quand son ardeur excessive pour le travail le mit au tombeau.

DEPÈRE (Matthieu, comte), pair de France, m. en 1825, avait fait partie des diverses législat. qui se succédèrent depuis 1791, passa au sénat conservateur à sa formation, vota la déchéance de Napoléon, et fut porté, le 14 juin 1814, à la chambre des pairs, où il rentra après le 20 mars 1815. Le comte Depère est aut. d'un *Manuel d'agriculture pratique*, 1806, in-8.

DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims en 1730, m. à Montfaucon en 1792, est aut. de plus. recueils estimés: *les Diogenes modernes corrigés*, Reims, 1775, in-12; *Relations d'infortunes sur mer*, Reims, 1781, 3 parties, in-8; réimpr. sous le titre de: *Hist. des naufrages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8; *Guide de l'hist.*, Paris, 1803, 3 vol. in-8, revu et terminé par Née de La Rochelle: cet ouvr. avait paru originairement sous le titre de *Traité sur l'utilité de l'hist.*, Reims, 1787, 2 part., in-8.

DEPRINGLES, doyen de l'ordre des avocats au parlement de Dijon, né à Nuys vers 1550, m. en 1629, a laissé entre autres MSs. sur la science du droit: *la Coutume du duché de Bourgogne*, impr. à Lyon et à Châlons, 1652, in-4, réimpr. par les soins du président Bouhier, 1717, in-4.

DEPUNTIS (JOSEPH-FRANÇOIS), né en 1771 à Montauban, mort en 1820, bibliothécaire de cette même ville, est auteur de plus. comédies et tragédies jouées au théâtre français avec un faible succès de 1806 à 1809, d'une *Ode sur le rétabliss. de la statue de Henri IV*, 1818, in-8. Il a laissé MSs. un *Projet sur l'organisat. des théâtres*; et les *Mém. du comte de Montmiran*.

DERAHIM ou DERIHIM (ABOUL-FATAH-ALY AL), philosophe et naturaliste arabe, m. en Espagne vers l'an 1341 (763 de l'hég.), est aut. d'un traité de morale intitulé: *Supériorité de l'âme sur les tourmens des sens*; et d'un *Traité de l'utilité des animaux* (il en décrit les espèces, la nature, les qualités et l'usage). La bibliothèque de l'Escurial possède un fort beau MS. de ce dernier ouvr.

DERAND (FRANÇOIS), jésuite, né aux environs de Metz en 1588, enseigna les mathém. dans les colléges de son ordre, et s'appliqua surtout à l'architecture. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui: *Architecture des voûtes*, ou l'*Art du trait et coupe des pierres*, Paris, 1643, in-fol. avec un gr. nomb. de planches en taille douce.

DERBY (JACQUES STANLEY, comte de), gentilhomme anglais, né d'une ancienne famille du comté de ce nom en 1596, se distingua par son courage et sa fidélité lors de la révolution de 1642. A la tête de 600 cavaliers il fit face à une armée de 3000 insurgés commandés par le colonel Lilburn, dans la fameuse journée de Wigham au comté de Derby. Fait prisonnier à la bataille de Worcester en 1651, il fut décapité, au mépris d'une capitulation.— Charlotte de LA TRÉMOUILLE, sa femme, ne montra pas moins de courage et d'héroïsme. Après avoir défendu vigoureusem. Lathans-House et l'île de Man, elle fut la dernière personne de la Grande-Bretagne à se soumettre aux rebelles, qui avaient usurpé le pouvoir, et fut retenue prisonnière jusqu'au rétablissement de Charles II. Morte en 1664. Sir Walter Scott a introduit ces personnages dans l'un de ses romans, et ils y jouent un rôle plein d'intérêt.

DERHAM (GUILLAUME), physicien, recteur d'Upminster au comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Windsor, né à Stowton près de Worcester en 1657, remplit d'une manière distinguée, pendant les années 1711 et 1712, la chaire de l'école publique de la fondation de Boyle (*v.* ce nom), et publ. en 2 parties un précis de ses leçons, au nombre de 16, sous ces titres: *Physico-Theology*, 1713, et *Astro-Theology*; l'auteur, dans ces deux écrits, fonde les preuves de la sagesse et de la puissance du Créateur sur les merveilles de la nature; ils ont été traduits en plusieurs langues, et il en existe 2 traductions franç., l'une par l'abbé Bellanger, 1729, in-8; l'autre a paru en 1760, même format. On trouve en outre dans les *Transact. philos.* plus. articles de Derham. Ce prédic. estim. m. à Londres en 1735.

DERING (EDOUARD), théologien puritain du 16e S., m. en 1576, a laissé, en angl., plus. *Serm.*, et des *Explicat. de l'Epître de St Paul aux hébr.*, réunis et pub. à Londres en 1595, in-8, par Field.

DERLING (JEAN-THÉOPHILE), ministre protestant, m. en 1771, a publ. en allemand une *Notice historique* sur l'église de St-Jean de Halberstadt, dont il était recteur; et en latin plusieurs dissert. sur des sujets d'histoire et de théologie; les plus importans sont: *De consuetudine proponendi ænigmata apud veteres*, Halle, 1720, in-4; *De more inurendi stigmata vetustissimo*, ibid.; *De servis litteratis*, c.-à-d. des esclaves marqués avec un fer chaud, ibid. — DERLING (Christian-Godefroi), littérateur et poète allem., m. au milieu du 18e S., recteur du collége de St-Jean à Halberstadt, a laissé en allem.: *Imitations des meilleurs poètes*, 1753-57, 6 part. in-8; *Amusemens littéraires*, ib., 1757, in-8, etc., etc.

DERMODY (THOMAS), poète irlandais, m. en 1802, a laissé un rec. de *Poésies*, en 4 vol. in-12, dont deux ont été publiés par lui-même, et les deux autres après sa mort.

DERODON (DAVID), écrivain franç. calviniste, né à Orange, m. à Genève en 1664, s'était d'abord converti au catholicisme, et avait publié: *Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée*, Paris, 1631, in-12; mais il retourna ensuite au calvinisme, et composa contre le cathol. plus. ouv., dont le plus connu est le *Tombeau de la Messe*, Genève, 1654-1662, in-8, qui le fit bannir de France par arrêt du parlement en 1663. Il avait été professeur de philosophie à Die, à Orange, à Nîmes, à Genève, et passait pour le plus grand dialecticien de son temps. J. Senebier (*v.* ce nom) a donné dans son *Histoire littéraire de Genève* une liste des ouvrages de Derodon.

DÉROZIERS (CLAUDE), écrivain du 16e S., né à Bourges, a laissé: *la Vie civile*, trad. de l'ital. de Matthieu Palmieri, Paris, 1527, in-8; *Dion, historien grec, des faicts et des gestes insignes des Romains.....*, Paris, 1542, in-fol. Cette traduct., la seule que nous ayons encore en franç.; précéda la publication du texte grec.

DERRAND. V. DERAND.

DERTCHANETZY (MAGHAKIA), docteur arménien, m. vers l'an 1563, était professeur de grammaire et de philosophie dans un monastère de la petite Arménie lorsque Soliman II ordonna une levée de jeunes Arméniens pour son sérail de Constantinople. Derchanetzy se rendit auprès du sulthan, et réussit à obtenir de lui la révocation de cet ordre. On a de ce doct. un *Tr. sur les vertus morales*, dans les MSs. arméniens de la bibliothèque royale.

DERVET (CLAUDE), dessinateur et graveur, né à Nanci en 1611, m. en 1642, fut lié avec Callot, son compatriote, et a gravé dans sa manière quelq. pièces qui ne sont pas au-dessous de celles de cet artiste renommé.

DERWENTWATER (JACQUES, comte de), l'un des principaux seigneurs qui prirent, en 1715, les armes en faveur du prétendant; s'avança, à la tête d'un parti de montagnards, jusqu'à Preston dans le comté de Lancaster, y fut défait, et se rendit aux génér. que George Ier avait envoyés contre lui. Conduit à la Tour de Londres, et de là à l'échafaud en 1716, il y fit placer son fils encore enfant, et lui dit ces belles paroles: *Sois couvert de mon sang, et apprends à mourir pour ton roi.*

DESACY (N.), député de la Haute-Garonne à la convent. nation., vota la mort de Louis XVI avec sursis à l'exécution. Il mourut peu de temps après.

DESAGULIERS (JEAN-THÉOPHILE), célèbre physicien, né à La Rochelle en 1683, m., dit-on, dans un état d'aliénation mentale l'an 1743, suivit jeune encore son père, que la révocation de l'édit de Nantes força de se retirer en Angleterre. Après l'avoir aidé dans la direction d'une école que celui-ci avait ouverte à Istington près de Londres, Desaguliers remplaça, en 1710, Keill, son maître, dans la chaire de physique au collége de Hart-Hall à Oxford. Nommé membre de la société royale de Londres, il y enseigna avec le plus grand succès la physique d'après le système et les découvertes de Newton, son protecteur et son ami, et eut l'honneur de compter parmi ses nombreux auditeurs Georges Ier et le prince de Galles. Desaguliers recueillit et publia ses leçons sous le titre de *Système de physique expérimentale*, Londres, 1719, 2

vol. in-4 ; trad. en franç. par le P. Pézénas, Paris, 1751. On doit encore à ce savant laborieux plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions philosoph.*; plusieurs traduct., en anglais, d'ouvrages écrits en franç. sur la physique et l'astronomie, et un opuscule original sur une *Nouv. manière de construire les cheminées*, Londres, 1715, in-8.

DESAIX DE VOIGOUX (Louis-Charl.-Ant.), génér. franç., né en 1768, d'une famille noble, à St-Hilaire-d'Ayat en Auvergne, entra à quinze ans en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne. Ayant embrassé le parti de la révolution, il fut nommé en 1791 commissaire des guerres, peu après aide-de-camp du général Victor de Broglie, obtint un avancem. rapide, et signala sa bravoure dans plus. affaires importantes. En 1796, Desaix commanda avec la plus grande distinction une division de l'armée du Rhin, et reçut une blessure honorable au fort de Kehl, qu'il avait défendu avec une rare vigueur. Deux ans après il accompagna Bonaparte en Egypte, y remporta plusieurs victoires signalées qui le rendirent maître de toute la haute Egypte. Il y exerça le pouvoir militaire avec tant de modération et d'équité, que les musulmans eux-mêmes ne l'appelaient jamais que le *Sulthan Juste*. Arrivé à l'armée d'Italie peu de jours avant la bataille de Marengo, où il commandait les deux divisions de réserve, il eut la plus grande part au succès de cette mémorable journée ; mais un coup mortel le frappa au milieu de son triomphe (le 14 juin 1800). Le gouvern. consulaire ordonna que son corps serait transféré dans l'hospice du mont St-Bernard, où un monument devait lui être élevé. Un autre fut érigé en son honneur sur la place Dauphine à Paris, et subsiste encore. Simien Despreaux a pub. à Paris, 1800, un *Précis de la vie de Desaix*, suivi de *son éloge*, par Garat. On trouve aussi l'*Eloge historique de Desaix* dans l'ouvr. de M. Châteauneuf, intit. *le Cornelius Nepos français* ou *Vies des grands capitaines*.

DESARGUES (Gérard), mathém., né à Lyon en 1593, m. dans la même ville en 1662, fut toute sa vie l'admirateur et l'ami de Descartes, qu'il avait connu au siége de La Rochelle, lorsqu'ils suivaient tous deux la carrière des armes. Ce sav. laborieux, estimé l'un des premiers géomètres du 17e S., a laissé entre autres ouv. imp. : *Traité de la perspective*, 1636, in-fol. ; *Tr. des sections coniques*, Paris, 1639, in-8.

DESAUGIERS (Marc-Antoine), né à Fréjus en 1742, apprit la musique sans maître, vint à Paris en 1774, et se fit connaître par plus. ouv. représentés à l'Académie royale de Musique et à l'Opéra-Comique. Il fut lié d'amitié avec Gluck et Sacchini, et ce fut pour honorer la mémoire de ce dernier qu'il composa une messe de *requiem* assez estimée. Il m. à Paris en 1793.

DESAULT (Pierre), méd., né à Arzac dans la Chalosse, m. en 1737 à Bordeaux, où il avait long-temps exercé avec distinction, est aut. des ouv. suiv. : *Nouv. découvertes concernant la santé et les maladies les plus fréquentes*, Paris, 1727, in-12; *Dissert. sur les maux vénériens*, Bordeaux, 1733, Paris, 1740, 3 vol. in-12 ; — *sur la rage*, ibid., 1734, in-12 ; — *sur la goutte*...., etc.. ibid., 1735, in-12 ; — *sur la pierre des reins*, etc., ibid., 1736, in-12. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (1799, tom. VI), une *notice sur P. Desault*, par M. Tournon.

DESAULT (Pierre-Joseph), chirurgien franç., né l'an 1744, au Magny-Vernais en Franc.-Comté, puisa dans son village et après à l'hospice militaire de Béfort, les prem. principes d'un art qu'il devait exercer avec tant d'illustr. Conduit à Paris en 1764 par le désir d'acquérir des connaissances plus étendues, il fut l'élève du célèbre Antoine Petit, de Louis, de Sabathier, et ouvrit bientôt lui-même un cours d'anatomie, qui lui attira une foule d'auditeurs et excita la jalousie des chirurg. de St-Côme et des méd. de la faculté, seuls en possession légale de l'enseignement. Après avoir triomphé des tracasseries sans nombre qu'ils lui suscitèrent, Desault prit place en 1775 parmi les membres du collége de chirurgie, fut nommé en 1782, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et enfin de l'Hôtel-Dieu en 1788 ; dès lors il se trouva chargé presque exclusivement de toutes les opérations importantes qui s'offraient dans la capitale. Mais les avantages de la fortune ne lui firent jamais négliger l'instruction de ses élèves, ni le service de son hôpital ; non content de la visite qu'il y faisait soir et matin, il voulut y coucher, pour donner la nuit des secours plus prompts aux malades. Il serait trop long d'énumérer les instrum. qu'il inventa ou perfectionna, les changem. qu'il apporta dans l'enseignem. et la pratique. Elu en 1792 membre du comité de santé des armées, professeur de clinique chirurgicale à l'école de santé, qui remplaça en 1794 les facultés de méd. et de chirurg., Desault m. en 1795 pend. qu'il donnait ses soins au jeune et infortuné fils de Louis XVI, languissant alors à la tour du Temple. La courte durée de sa maladie (3 jours), fit soupçonner qu'il avait été empoisonné ; cette opinion se confirma, quand on vit mourir aussi en très-peu de temps le chirurgien Choppart qui lui avait succédé, et enfin l'auguste malade. Desault avait pub. en société avec Choppart, *Tr. des maladies chirurgicales*, Paris, 1780, 2 vol. grand in-8 ; et *Journal de chirurgie*, 3 vol., 1791 et années suivantes. Bichat, son illustre élève, a publ. en 4 vol. des *OEuvres chirurgicales* qui ne sont pas de Desault, mais qui renferment toute sa doctrine.

DESAUSSURE. V. Saussure.

DESBANS (Louis), avocat à Paris au commencement du 18e S., publ. en 1702, sous les initiales L. D. B., un abrégé du livre de M. Esprit sur la *fausseté des vertus humaines*, 1678 (*v.* le no 1232 du *Dict. des anonymes*), qu'il intitula : l'*Art de connaître les hommes*; et, en 1715, une copie de la 2e partie des *Essais de morale et de politique*, etc. (ouvr. anonyme, 1687), sous le titre de *Principes naturels du droit et de la politique*, in-12 : cette fois il eut la hardiesse de mettre son nom au bas de l'épître dédicatoire au chancelier Voysin, et d'annoncer à la fin de l'ouvrage qu'il recevrait chez lui tous ceux qui auraient des difficultés à lui proposer. Ce dern. livre est devenu fort rare, le plagiaire, outré de le voir aussi peu goûté du public, en ayant jeté au feu la plupart des exempl. Il en existe une autre édit. donnée par Dreux du Radier en 1765, 2 part. in-12, précédée d'un *Discours* (de l'édit.) *contenant une idée hist. de la pratique du droit public et de la polit.*, etc. La nouvelle édition de la compilation de Desbans, quelque réel que fût le mérite de cette reproduction, eut encore peu de succès ; mais on ne doit pas en être surpris, puisque les principes de l'anonyme de 1687 sont en opposition directe avec ceux de l'*Esprit des lois* et du *Contrat social*, ouvr. alors dans toute la vigueur de leur crédit.

DESBARREAUX. V. Barreaux.

DESBIEFS (Louis), avocat, né à Dôle en 1733, m. à Paris vers 1760, a laissé quelques romans médiocres, pub. en 1755 et 1756, in-12 : *le Passe-temps des mousquetaires*, etc., et *Sophie et Nint*. Ce dernier eut un instant de vogue pour d'assez méchantes allusions qu'on y trouva.

DESBILLONS (François-Joseph-Terrasse), jésuite, né à Château-Neuf en Berri l'an 1711, fit ses études au collége des jésuites de Bourges, entra dans leur société à l'âge de seize ans, et professa successivement la rhétorique à Nevers, à Caen et à La Flèche. A l'époque de la dissolution de sa compagnie, Desbillons accepta à Paris le logement que Fréron lui offrit ; mais ne croyant pas devoir prêter le serment qu'on exigeait des jésuites, il se retira

à Manheim près de l'électeur de Bavière, et y m. au milieu de ses occupations littér. en 1789. On lui doit, entre autres ouvr., *Fabulæ Æsopicæ lib. XV*, dont l'édit. la plus complète a été donnée à Manheim, 1768, 2 vol. in-8; *Lettre à Freron* ou *Apologie de l'appendix de Diis*, du P. Jouvenci, 1766, in-12; *Hist. de la vie chretienne et des exploits militaires de mad. de St Balmont*, Liége, 1773, in-8; deux poëmes lat. *Ars benevalendi*, Heidelberg, 1788, in-8; *de Pace christianâ*, Manheim, 1789, in-8; *Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792, in-8. Il a laissé MSs. 3 chap. d'une *Hist. critique de la langue lat.*; une *traged.* et *deux comed.* en lat. M. Maillot de La Treille a pub. *Notice sur la vie et les ouv. de Desbillons*, Strasbourg, 1790, in-8.

DESBOIS. V. Chesnaye.

DESBOIS DE ROCHEFORT (Eléonore-Marie), docteur en Sorbonne, né à Paris en 1749, m. en 1807, était curé de St-André-des-Arcs, lorsque dans l'hiver rigoureux de 1784 à 1785, il changea son presbytère en un vaste chauffoir ouvert jour et nuit. Son ardente charité lui fit vendre jusqu'à sa montre pour venir au secours des indigens, auxquels il distribua ses propres habits et ceux de ses domestiques. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé évêque constitutionnel du dép. de la Somme qu'il représenta à l'assemblée législative, souffrit une détention de 22 mois pendant la terreur, et donna sa démission en 1801. On a de lui plus. ouv. dont les princip. sont: *Mem. sur les calamites de l'hiver de* 1788-89, Paris, 1789, in-12; *Annales de la religion*...., 1795, 18 vol. in-8, en société avec MM. Grégoire. Mauvielle, etc.; *Actes du synode du diocèse d'Amiens*, 1800, in 8. Ce prélat avait aussi fourni plus. artic. à l'*Encyclopedie* par ordre de matières.—Desbois de Rochefort (Louis), médec. habile, frere du précéd., né en 1750, vint à Paris étudier la pratique, et fut nommé à l'âge de 30 ans méd. de l'hôpital de la Charité de cette ville. La méthode qu'il adopta pour l'instruct. de ses nombreux élèves donna naissance à la médecine clinique en France. Il m. à la fleur de son âge en 1786. On a de lui un *Cours element. de matière médic.*, suivi d'un *Precis de l'art de formuler*, pub. après sa mort par les soins de son successeur Corvisart des Marais, Paris, 1789, 2 v. in-8, et depuis réimp. plus. fois. Desbois a laissé en MSs. *Cours sur les maladies des femmes*, etc.

DESBORS DES DOIRES (Olivier), oratorien de Rouen, né vers le milieu du 17e S., vint prêcher à Paris, où il m. au commenc. du 18e S. On a de lui sous le voile de l'anonyme, *Traité de la meilleure manière de prêcher*, Rouen, 1700, in-12; *la Science du salut*, etc., Rouen, 1701, in-12, sous le nom supposé de Damelincourt.

DESBORDEAUX (Pierre-Franç.-Frédéric), méd., né en 1763 à Caen, m. en 1821, médec. en chef des hospices de cette même ville, memb. corr. de la société de l'école de méd. de Paris et de plus. autres sociétés sav., est aut. de *Nouv. orthopédie*..., 1805, in-8; *Dissert. sur la cause directe des fièvres primitives*...., 1815, in-12. Il a aussi laissé MS. *Tr. sur les maladies des femmes*. M. Faucon-Duquesnoy a pub. *Notice biograph. sur M. Desbordeaux*, Caen, 1822, in-8.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin-Julien, connu sous le nom de), homme de lettres, né à Paris en 1731, m. dans la même ville en 1771, est aut. d'un gr. nombre d'ouv. médiocres dont les plus import. sont: *le Bon seigneur*, opéra-comique, 1763; *les Soirées du Palais-Royal*, 1792, in-12; *Hist. anecdotique et raisonnée du Théatre-Italien*, Paris, 1796, 7 vol. in-12; *Hist. de l'Opera-Comique*, 1769, 2 vol. in-12, etc., etc.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre franç., né à Dunkerque en 1714, m. en 1791, se fit moins de réputation par ses tableaux dont quelques-uns ne sont cependant pas sans mérite, que par les ouv. qu'il pub. sur son art; les princip. sont: *Vies des peintres flamands, allemands et holland.*, Paris, 1753-63, 4 vol. in-8; *sur l'Utilité des établissemens d'écoles gratuites de dessin en faveur des métiers*, 1767, in-8. Le fils de Descamps qui lui succéda dans la place de directeur et professeur à l'école gratuite de dessin à Rouen, a pub. une *Notice historique* sur son père, Rouen, 1807, in-8. L'académie de cette ville a couronné en 1808 et imp. dans ses mém. l'éloge de Descamps, par M. de Sesmaisons.

DESCARRIÈRES V. Hérissant.

DESCARTES (René), célèbre philosophe moderne, né en 1596 à La Haye en Touraine, d'une famille noble, étudia à La Flèche, chez les jésuites, et s'y distingua par une facilité singulière à combiner les idées, et par une avidité extrême pour l'étude: ce fut surtout à celle des mathémat. et de l'astron. qu'il se livra avec le plus d'ardeur. Après les prem. années d'une jeunesse bouillante, il prit du service en Hollande et en Bavière (1616-1619); puis, ayant quitté le parti des armes, il parcourut presque toute l'Europe. De retour en France, et décidé à réaliser le projet qu'il avait depuis longtemps conçu de réformer toute la philosophie, il vendit une partie de son bien pour aller vivre dans la retraite et se retira en Hollande (1629): il y séjourna une vingtaine d'années, soit à Utrecht, soit à Leyde, à La Haye et à Amsterdam, restant inconnu, et abandonnant une ville dès qu'il y avait été découvert. C'est dans cet intervalle qu'il publia ses différens ouv. sur la philos., les mathém., la phys. et l'astron. qui lui firent bientôt une réputation immense, mais en même temps l'exposèrent à toutes les fureurs de l'envie. En 1643, on défendit à Rome d'imp., lire, même retenir aucun ouvr. du philosophe franç.; en Hollande, les théolog. réformés, ayant à leur tête Gisbert Voët, profess. de théologie à Utrecht, lui firent toutes sortes d'insultes: accusé d'athéisme et d'irréligion, il vit condamner ses ouvrages à Utrecht et à Leyde; enfin l'enseignement lui fut interdit, et l'on ne sait où se seraient arrêtées ces violences, s'il n'eût eu recours à la protection de l'ambassadeur français. Cepend. Descartes trouva plus de justice dans sa patrie; Louis XIII chercha plusieurs fois, mais vainement, à l'y fixer; et plus tard (1649), la reine Christine l'ayant engagé à se rendre à Stockholm pour lui enseigner à elle-même la philosophie, il fut tellement flatté de cette proposition que, malgré son amour extrême pour l'indépendance, il se rendit à l'invitation de la princesse, qu'il dut chaque jour, dès 5 heures du matin, aller entretenir sur des matières de science. Mais le changement de vie que lui imposait cette obligation, la rigueur du climat, surtout au milieu de l'hiver, altérèrent bientôt sa santé; il m. en 1650. Descartes est regardé comme le rénovateur des sciences: sentant combien étaient peu solides la plupart des connaissances transmises par les anciens, il résolut de douter de tout ce qu'il avait appris, et de recommencer la science sur de nouvelles bases en l'appuyant sur l'évidence seule. Dans les travaux immenses qu'il entreprit pour opérer cette grande restauration, on doit distinguer en lui le philos., le mathém., le phys. et l'astron. Comme philosophe, il réforma les méthodes et proscrivit les hypothèses gratuites, rejeta la prétendue science des scolastiques; et, se réduisant à cette seule proposition: *je pense*, il en déduisit sa propre existence et celle de la divinité; puis s'appuyant sur la véracité de Dieu, il établit l'autorité des facultés par lesquelles nous connaissons. En métaphys., on lui doit de nouv. preuves de l'existence de Dieu, de la spiritual. de l'âme, et les hypothèses de l'assistance divine, des animaux machines, du siége de l'âme dans la glande pinéale, etc. Comme mathématicien, il créa, pour ainsi dire, l'algèbre en remplaçant les signes compliqués qu'on y em-

ployait par des signes beaucoup plus simples, et en inventant la notation actuelle des exposans; il découvrit l'application de l'algèbre à la géométrie, et avec le secours de ces méthodes puissantes, il résolut, comme en se jouant, des problèmes restés insolubles jusque là. En physique, il découvrit la loi de la réfraction et fit une dioptrique aussi parfaite qu'on le pouvait sans connaître la réfrangibilité inégale des rayons lumineux; il donna la véritable théorie de l'arc-en-ciel, mais, dans l'explication des autres météores, il s'est jeté dans des hypothèses contraires aux règles de méthode posées par lui-même. Comme astronome et cosmophysicien, il prétendit expliquer tout le système du monde: suivant lui, le soleil et les étoiles fixes sont les centres d'autant de *tourbillons* de matière subtile qui circulent sans cesse autour d'eux. Les ouvr. de Descartes ont été comp. les uns en fr., les autres en lat., et pub. séparém. dans des villes différentes. Les princip. sont: *Principes de la philosophie*, 1724: *Méditations métaphysiques; Discours sur la méthode; Passions; de l'Homme et de la formation du fœtus*, et un grand nomb. de lettres. On les a réunis, en latin, à Amsterdam sous ce tit.: *Opera omnia*, 1690-1701, 9 vol. in-4, et en français en 13 vol. in-12, 1713. M. Cousin en a pub. une nouvelle édit. plus complète, 1824-26, 11 vol. in-8, avec son éloge, par Thomas. Baillet a écrit la *vie* de Descartes.

DESCARTES (Catherine), nièce du précéd., s'est fait connaître par des *Opuscules en prose et en vers*, qui se trouvent dans plus. rec. assez anciens; le libraire Léopold Collin les a fait réimpr. en 1806, à la suite des *Lettres de mesdames de Scudery* et de *Salvan de Saliez*, in-12. Quelq. morceaux cepend. ont échappé à ses recherches; par exemple: *Trois Lettres à mademoiselle de Scudery*, qui se trouvent dans les *Essais de Lettres familières* (par les abbés Cassagne et Furetière), Paris, 1690, petit in-12.

DESCEMET (Jean), méd., né en 1732 à Paris, m. dans cette ville, après une longue pratique, en 1820, membre de la société de médecine, de plus. corps savans et acad. étrangères, avait été doyen d'âge de l'ancienne faculté de Paris, méd. du lycée impérial, profess. de botanique, d'astronomie, et censeur royal. Il s'est fait connaître par d'import. découvertes, consignées dans *le Journal de Méd.* (t. XXX, pp. 334-41), ainsi que dans différens ouvr. de la même science, et a beaucoup contribué à la nouvelle édition du *Tr. des arbres et des arbustes* du méd. Duhamel-Dumonceau (*v.* ce nom), dont il avait été l'élève et l'ami.

DESCHAMPS. V. Champs (Etienne Agard de).

DESCHAMPS (Jacques), docteur en Sorbonne, né en 1677 à Virummerville au diocèse de Rouen, m. en 1759, curé de Dangu, même diocèse, a laissé: *Traduct. nouv. du prophète Isaïe*, 1760, in-12. — Deschamps (François-Michel-Chrétien), écriv. franç., né Montmorency, diocèse de Troyes, en 1683, m. en 1747, est auteur de cinq *tragédies* médiocres, jouées et impr. de 1715 à 1739; *Examen du livre intit. Réflexions politiques sur les finances*, 1740, 2 vol. in-12.

DESCHAMPS (Jean), né en 1708 à Butzow dans le Mecklembourg, fit ses études à Genève, et fut attaché en 1737 au serv. de l'égl. de Reimsberg. Ayant été disciple de Wolff à Marbourg, il trad. en 1736, in-8, sa *logique allem.*, ensuite un *Cours abrégé de la philosophie wolfienne*, en forme de lettres, Amsterdam, 1743-1747, 3 vol. in-8. Ces lettres, adressées à un jeune théologien, finissaient ordinairement par quelques nouvelles littéraires; et Voltaire étant venu à Berlin, Deschamps s'avisa de mettre, à la fin de l'une d'elles, le portrait de ce philos., tracé en *caricature*. Irrité de cette sortie imprudente, le roi fit jouer au château une coméd. dont on a cru qu'il était lui-même l'auteur, et dans laquelle le pauvre Deschamps était persiflé à son tour. Après s'être tenu quelques jours renfermé, il partit secrètem., alla se faire donner l'imposition des mains à Cassel, puis se rendit à Londres, où il m. en 1767, ministre de l'église anglic. On a de lui: *Rec. de nouvelles pièces sur les erreurs de la philosophie de Wolf*, 1736 et 1737, 2 vol. in-8; *Recueil de 5 sermons* de M. Reinbeck, traduit de l'allem., 1739, in-8; *Le philosophe roi et le roi philosophe*, trad. du latin de Wolf, 1740, in-4; *De la conversion de St Paul*, trad. de l'anglais de Littleton, 1750, in-8; *La religion chrétienne prouvée par le raisonnement*, 1753, in-8; *Dialogues des morts*, traduits de l'anglais de Littleton, 1760, in-8. Deschamps a fourni plus. articles à la *Nouv. biblioth. germanique*, à la *Biblioth. impartiale*; au *Journal britannique* de Maty; et au *Journal encyclopédique*.

DESCHAMPS (Claude-François), chapelain de l'église d'Orléans, né dans cette ville en 1745, m. à Paris en 1791 presque dans l'indigence, s'était consacré tout entier à l'éducation des jeunes sourds-muets de la classe du peuple, auxquels il donnait à la fois des leçons et du pain. On a de ce respectable ecclésiast.: *Lettre à M. de Sailly sur l'institution des sourds-muets*, Paris, 1777; *Cours élémentaire d'éducation des sourds-muets*, Paris, 1779, in-12; *De la manière de suppléer aux oreilles par les yeux*, Paris, 1783, in-12.

DESCHAMPS (Pierre-Suzanne), avocat, né à Lyon vers 1750, fut député aux états-généraux en 1789, partagea avec ses concitoyens la défense de sa ville natale en 1793, et m. dans une sortie contre les troupes conventionn. On a de lui quelq. *Opuscules* de jurisprud. de peu d'intérêt; et un *Tr. sur l'adultère*, inséré dans le *Dictionn. des arrêts* de Prost de Royer.

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), chirurgien franç., membre de l'institut, né à Chartres en 1740, vint à Paris à l'âge de 19 ans pour y étudier la médec. Admis à l'école pratique en 1764, il y remporta plus. prem. prix, fut reçu membre du collége, et remplaça le célèbre Desault dans la place de chirurg. en chef de la Charité, qu'il garda jusqu'à sa mort en 1824. On doit aux recherches de ce sav., aussi modeste que laborieux, un *Tr. hist. et dogmatique de l'opération de la taille*, Paris, 1796-97, 4 vol. in-8, suivi de plus. *Observat. sur la ligature des artères*, qui avaient déjà paru dans le journal de méd. rédigé par Fourcroy (1793). On a impr., Paris, 1824, les *Eloges de Deschamps*, prononcés sur sa tombe par M. le baron Percy, au nom de l'institut, et par M. Roux, au nom de l'académie de médec.

DESCHIZAUX (Pierre), méd. et substitut du procur.-gén. du gr.-conseil, né à Mâcon en 1687, voyagea en Russie et en Perse, et explora dans ces contrées le domaine de la botanique, science qu'il cultivait avec ardeur. A son retour, il publia le résultat de ses recherches: *Mém. pour servir à l'instruction de l'hist. nat. des plantes de Russie*, etc., Paris, 1727, in-8, réimpr. ensuite sous ce titre: *Description d'un voyage fait à St-Pétersbourg*, 1728, in-12. On ignore l'époque de la mort de ce savant.

DESCOUSU (Celse-Hugues), en lat. *Dissulus*, jurisc., né à Châlons-sur-Saône en 1480, fut deux ans profess. de droit canonique à Montpellier, puis il s'établit successivem. à Bruges, à Barcelonne, à Madrid et enfin à Tolède, où il était encore en 1532. On trouve dans le *Moreri* de 1759 la liste de ses ouvr., dont les plus importans sont: *de Clausulis prorogatis*, Paris, 1513, in-8; *Consilia de rebus juris*, Lyon 1570 et 1586, in-fol.; *Repertoire de toutes les lois du royaume de Castille*, en espagnol, Valladolid, 1547, in-fol. — Un autre Descousu (Celse-Hugues), de la même famille que le précéd., avec lequel on l'a souvent confondu, était licencié en droit, chan. de la cathédrale de

Châlons en 1522, et se qualifiait profess. en grec et en hébreu à Paris. On lui doit la prem. édition de *Théocrite* publiée en France, Paris, Gilles Gourmont, vers 1512, in-8; une autre des *Vies des PP. du désert*, par saint Jérôme, Lyon, Vincent, 1512, in-folio.

DESEINE (François), libraire et homme de lettres, né à Paris, voyagea plus. fois dans différentes parties de l'Italie, et m. à Rome en 1715. On a de lui: *Description de la ville de Rome*, Lyon, 1690, in-4, et 4 vol. in-12; *Nouv. voyage d'Italie*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12; *Bibliotheca Slusiana*, ou *Catal. de la biblioth. du card. P.-L. Slusi*, Rome, 1690, in-4, *Rome anc. et moderne*, Leyde, 1713, 10 vol. in-12; *Tavole della geografia*, 1690, in-fol.

DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur, agrégé à l'anc. acad. de peint. et de sculpt., né en 1759 à Paris, m. dans cette ville en 1822, unissait le goût des lettres à une connaissance fort étendue de son art, et se montra le partisan zélé des anc. théories, qu'il a défendues dans les ouvr. suiv.: *Réfutation d'un projet de règlement pour l'acad. centrale de peinture*, etc., 1791, in-8; *Considérations sur les acad.*, etc., 1791, in-8; *Lettres sur la sculpt. destinée à orner les temples catholiques*, etc., 1802, in-8; *Notices histor. sur les anc. acad. de peint., sculpt. et archit.*, 1814, in-8; *Mem. sur la nécessité du rétablissement des maîtrises et corporat.*, 1815, in-4. Ses principaux ouvr. comme sculpteur sont les bustes de *Louis XVI*, *Louis XVII* et *Pie VII*; les statues de *L'Hôpital et d'Aguesseau*, placées au pied des degrés de la façade de la chambre des députés; *les Stations de la passion de J.-C.* et *sa Sépulture*, bas-reliefs qui décorent la chapelle du Calvaire dans l'église de St-Roch (à Paris), des *Mausolées*, etc.

DESERIZ (Joseph-Innocent), card. hongrois, né en 1702 à Neitra, m. en 1765, est aut. de: *Tractatus ad probandam piacularum flammarum existentiam*, Raab, 1738, in-8; *Pro cultu litterarum in Hungariâ*, Rome, 1743, in-4; *De initiis ac majoribus Hungarorum commentaria*, Bude, 1748, 1753 et 1758, 3 vol. in-fol., suivis de deux autres pub. à Pest en 1760; *Historia episcopatûs, diœcesis ac civitatis Vaciensis*, 1763, in-fol.

DESESSARTS (Alexis), ecclés. et écriv. franç., né à Paris en 1687, m. dans la même ville en 1774, a pub., de 1735 à 1765, un très-gr. nombre d'ouvrages de théol. et de controverse, dont aucun n'est véritablement import. — Desessarts (Jean-Baptiste, dit Poncet), frère du précéd., né en 1681, m. en 1762, sans avoir voulu recevoir la prêtrise quoiqu'il fût diacre depuis long-temps, a laissé plus. *Opuscules* dont on peut voir la liste au catalogue de la biblioth. du roi, D. 3256 et 3261, et 14 *Livres sur les convulsions*, de 1734 à 1737.

DESESSARTS (Denis), comédien, dont le véritable nom était DECHANET, né à Langres vers 1740, quitta la carrière du barreau pour celle du théâtre. Après avoir joué quelque temps en province, il débuta en 1772 à la comédie franç. dans l'emploi des financiers et des rôles à manteau, et fit oublier par son talent son prédécesseur Bonneval. Desessarts était d'une grosseur démesurée, ce qui l'exposait aux railleries continuelles de Dugazon, railleries qui ont fourni le sujet d'une jolie comédie intit. *le Duel et le Dejeuner*. Cet acteur se trouvait aux eaux de Barèges lors de l'arrestation de ses camarades à Paris en 1793; cette nouv. le frappa si vivement qu'il m. subitement en l'apprenant.

DESESSARTS (Nicolas LEMOYNE, connu sous le nom de), avocat, puis libraire à Paris, né dans cette ville en 1744, y m. en 1810. Il a publié de nouv. édit. d'un gr. nomb. d'ouv., entre autres: *Biblioth. orientale*, par d'Herbelot, 6 vol. in-8; *Œuvres complètes et œuvres posthumes de Thomas*, 9 vol. in-8, etc. Il est lui-même aut. d'ouv. très-nomb. dont les princ. sont: *Causes célèbres*, 1773, 1789, 196 vol. in-12; *Choix de nouv. causes célèbres*, 1785-87, 15 vol. in-12; *Dictionn. universel de Police*, 1786-90, 8 vol. in-4; *Siècles littér. de la France*, 1800, 1801, 6 vol. in-8; *Nouvelle biblioth. d'un homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8. M. Barbier a publié une nouv. édition de cet ouvr. sous le titre suiv.: *Nouv. Biblioth. d'un homme de goût, entièrement refondue, contenant des jugemens tirés des journaux les plus connus et des critiques les plus estimés sur les meilleurs ouvr., etc.*, Paris, 1808-1810, 5 vol. in-8. Le nom de Desessarts n'a été mis sur le frontispice de cette nouv. édit., que parce qu'il a partagé les frais d'impression avec M. Barbier. Du reste toutes les augmentations sont de ce dernier.

DESESSARTS (Jean-Charles), médecin de la faculté de Paris, membre de l'institut de France et de plus. sociétés savantes, né en 1729 à Bragelogne en Champagne, fit ses premières études à Tonnerre chez les jésuites, et vint faire sa philos. chez ceux de Paris, qui essayèrent en vain de l'attirer dans leur ordre. Resté de bonne heure orphelin et sans fortune, il fut forcé de pourvoir à son existence; jaloux cependant d'acquérir des connaissances plus profondes, il prit l'emploi de précepteur de mathém. dans une gr. maison, et, se livrant en même temps avec ardeur à l'étude de la médec., il réussit au bout de quelques années à se faire recevoir médec. à Reims, puis passa à Villers-Cotterets avec le titre de méd. du duc d'Orléans. Dès-lors il se livra à la composition de plus. ouvr. qui lui valurent successivement son admission à la faculté de Paris, la chaire de profess. de chimie et enfin le grade de doyen de cette faculté. Désigné des prem. comme membre de l'institut lors de sa formation, il continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1811, à consacrer ses talens au soulagement de l'humanité, et à accroître sa réputation par de nouveaux ouvr. Le dernier qu'il a mis au jour a pour titre: *Rec. de mem., de disc. acad.*, Paris, 1811, in-8: c'est la collection de ses mémoires les plus intéressans. Son *Eloge* fut prononcé à l'institut par M. Cuvier. Outre les ouvr. dont il est aut., Desessarts a publié une nouv. édit. des *Fundamenta materiæ medicæ* de Cartheuser, Paris, 1769, 4 volumes in-12.

DESFAUCHERETS. V. Brousse.

DESFONTAINES (N.), aut. dramat., contemp. de P. Corneille, a pub., de 1637 à 1647, 13 pièces de théâtre en 5 actes et en vers, toutes au-dessous du méd.; 7 portent le titre de tragi-comédies, six celui de trag. On lui attribue aussi: *le Poète chrétien passant du Parnasse au Calvaire*, Caen, 1648, in-8; *Paraphrase sur le Memento homo*, Paris, 1643, in-16; trois romans, *l'Illustre Amalazonthe*, Paris, 1645, 2 vol. in-8; *les Heureuses infortunes de Celiante et de Marilinde*, ibid., 1636, in-8; *l'Inceste innocent*, Paris, 1638, in-8.

DESFONTAINES (Pierre-François GUYOT), célèbre critique, fils d'un conseiller au parlem. de Rouen, né dans cette ville en 1685, m. à Paris en 1745, entra de bonne heure dans la société des jésuites, reçut la prêtrise et prof. la rhétor. à Bourges avec succès. Le désir de l'indépendance le fit rentrer dans le monde; il vint à Paris en 1724, précédé d'une certaine réputation littér., et travailla d'abord au *Journal des Sav.*, auquel il rendit quelqu'éclat; il pub. ensuite seul, ou en société avec Fréron, Granet, Destrée, etc., différens rec. périodiques, tels que: *le Nouvelliste du Parnasse*, 1731; les *Observations sur les ecrits modernes* et les *Jugemens sur les ecrits nouveaux*, 1745. L'abbé Desfontaines avait de la lecture, du goût, de la facilité; mais les formes peu polies, le ton tranchant de sa critique et la partialité visible de ses jugemens lui suscitèrent un gr. nomb. d'ennemis, dont Voltaire fut le plus acharné et le plus redou-

table. Sans entrer dans l'examen des causes qui amenèrent leur querelle trop fameuse et des libelles qu'elle enfanta, contentons-nous d'observer que Desfontaines lui-même se reconnaissait pour l'obligé, et qu'il fut le prem. agresseur en publ. : *la Henriade avec des observations critiques*, La Haye, 1728, in-8. Ses autres ouvr. les plus importans sont : *le Dictionn. néologique*, 1756, septième édit., in-12; *Trad. de Gulliver*, 1727, in-12; *Racine vengé* (contre les remarques de d'Olivet sur ce poète), Avignon (Paris), 1759, in-12; enfin, *Traduction de Virgile*, en prose, Paris, 1743, 4 vol. in-8 et in-12. L'abbé Desfontaines a pub. un grand nombre d'ouv. anonymes ou pseudonymes dont on peut voir l'indication dans le dict. de M. Barbier. L'abbé de La Porte a donné : *l'Esprit de l'abbé Desfontaines*, Paris, 4 vol. in-12.

DESFONTAINES DE LA VALLÉE (N.), littérateur, m. à Paris en 1826, l'un des collaborat. de la *Nouv. biblioth. des romans*, a donné seul, ou en société avec MM. Barré et Radet, un gr. nomb. de pièces qui ont été jouées sur différens théâtres; les plus remarquables sont : *l'Aveugle de Palmyre; la Cinquantaine; la Dot; le Droit du Seigneur; Arlequin afficheur; l'Amant statue; le Tombeau de Desilles; la Fête de l'Egalité; le Rêve; l'Hôtel de la Paix; M. Durelief; la Nouv. télégraphiq.*; un *Petit voyage du Vaudeville*, etc. Il s'était fait connaître dès 1764 par la pub. d'une *Epître à Quintus sur l'insensibilité des stoïciens*, pièce qui concourut pour le prix de l'acad. franç. On lui doit encore : *Lettres de Sophie et du chevalier de*, etc., 1765, 2 vol. in-12; *les Quatre Saisons littér.*, rec. périodique, 1785, 4 vol. in-12; *Laura et Inésille*, etc., 1799, in-12.

DESFORGES, (N.), m. à Paris en 1768, était clerc de procur. et n'avait encore pub. que quelq. broch. insignifiantes, lorsqu'il se trouva par hasard à l'Opéra le jour où l'on y arrêta le prince Edouard, prétendant d'Angleterre, en 1749. Indigné de cet acte de violence, il fit, pour reprocher à la nation le déshonneur qui en rejaillissait sur elle, une pièce de vers fort courue alors. Un ami auquel il avait déclaré qu'il en était l'aut. eut la bassesse de le dénoncer : il fut conduit au mont St-Michel, jeté dans un cachot creusé dans le roc de huit pieds en carré, où il ne recevait de jour que celui qui perçait à travers les crevasses de l'escalier. Après avoir passé trois ans dans cette horrible prison, il fut secrét. du maréchal de Broglie, au frère duquel il devait sa liberté, et devint commissaire des guerres après la m. de mad. de Pompadour. Desforges est aut. d'une comédie jouée au Théâtre-Franç., *le Rival secrétaire*, en 1 acte et en vers, impr. à Paris, 1738, in-8; il a pub. : *Natilica*, conte indien, 1749, in-12, et *Critique de Sémiramis*, 1748, in-12.

DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste CHOUDARD), coméd. et littér. franç., né à Paris en 1746, annonça de bonne heure des dispositions peu ordinaires : dès l'âge de 9 ans, il s'essaya à faire des tragédies; au sortir du collége il étudia en médec., s'appliqua ensuite au dessin, finit par se faire comédien, et débuta à la comédie ital. en 1769. Après avoir joué dans différentes villes France et à St-Pétersbourg, il revint à Paris, se consacra exclusivement au métier d'aut., et m. en 1806. On a de lui 26 pièces de théâtre, coméd., opéras-comiques et drames, représentées de 1768 à 1799; les plus remarquables sont : *Tom Jones à Londres*, comédie en 5 actes, en vers, jouée et impr. en 1782; *la Femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers, jouée en 1783; *le Sourd ou l'Auberge pleine*, 1790; *les Maris jaloux*, coméd. en 5 actes, en vers, 1798, etc. Desforges est encore aut. de la trad. du *Manuel d'Epictète* avec *le Tableau de Cebès*, an v (1797), in-4; du *Poète ou Mém. d'un homme de lettres*, 1798, 4 vol. in-12, 1799, 8 vol. in-18; des *Mille et un souvenirs*, 1799, 4 vol. in-12, ouvrage dans le genre du précéd.; et de plus. romans moins connus. Il a laissé MSs. *la Jérusalem delivrée*, traduite en vers fr.; et une traduct. du *Théâtre de Métastase*, non achevée.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), poète français, né au Croisic en Bretagne, m. en 1772, serait aujourd'hui complètement oublié, bien qu'il ait été membre des acad. d'Angers, de La Rochelle, de Caen et de Nanci, sans le singulier stratagème dont il se servit pour donner plus de débit à ses vers. De la Roque, rédact. du *Mercure*, lui avait signifié qu'il n'en voulait plus insérer aucun de lui dans ce rec. périodique. Desforges, qui habitait Brederac près d'un vignoble appelé Malcrais, imagina d'envoyer de nouvelles poésies au *Mercure* sous le nom de mademoiselle Malcrais de La Vigne. Non-seulement elles furent reçues, mais le pauvre de la Roque s'éprit d'une belle passion pour la nouvelle Sapho, et le lui déclara dans *le Mercure*. Plus. autres hommes de lettres, Destouches et Voltaire lui-même, lui adressèrent leur hommage : Desforges se déclara enfin, et de tous ceux qui furent mystifiés nul ne le fut plus que lui, car ses vers furent aussitôt reconnus pour ce qu'ils étaient, c.-à-d. au dessous du médiocre. Cette aventure fournit à Piron le sujet de sa *Metromanie*. Les ouvr. de Desforges sont : *Poésies de madem. Malcrais de La Vigne*, Paris, 1735, in-12; *Poesies* (franç. et lat.) *sur la prise de Berg-op-Zoom*, 1748, in-12; *les Arbres*, idylle, 1751; *OEuvres en vers et en prose*, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12.

DESFOURS DE GENETIÈRE (Claude-Fr.), né à Lyon vers 1740, se montra toute sa vie partisan de la doctrine de Port-Royal, et poussa le zèle jusqu'à se déclarer ouvertement le défenseur des convulsionnaires. Il considérait la révolution de 1789 comme un châtiment du ciel infligé à la France à cause des persécutions exercées contre les jansénistes, et le concordat de 1802 comme un acte illégitime. Il m. à Lyon en 1819, dans une misère profonde. On a de lui plus. écrits ascétiques, des pamphlets, etc., publiés sous le voile de l'anonyme, et dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul (1re année). Il a aussi pub. le prem. chant d'un poème intit. : *la Véritable grandeur*, ou *constance et magnanimité de Louis XVI dans ses maux, dans ses liens et dans sa mort*, Lyon, 1814, in-8.

DESGABETS (Robert), relig. bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né d'une famille noble au diocèse de Verdun, m. à Breuil en 1678, proc.-gén. de son ordre, passa pour l'un des prem. métaphysiciens de son siècle, se voua long-temps avec succès au professorat, et contribua puissamment à faire recevoir dans les colléges la philosophie de Descartes. Ce savant laborieux a beaucoup écrit, et en particulier sur l'eucharistie; mais peu de ses ouvr. ont été impr. : le reste se trouve MS. dans 2 vol. in-fol. qui se voyaient, l'un à la bibliothèque de l'abbaye de Senouls, et l'autre dans celle de Saint-Michel en Lorraine : on en trouve la liste dans Moreri.

DESGALLARDS (Nicolas), en latin *Gallasius*, ministre Génevois, fut envoyé à Londres en 1560 pour y établir une église franç., et assista en 1561 au colloque de Poissy. On a de ce théol. : *Commentarii in Exodum cum textu biblico*, Genève, 1560, in-fol.; *Assertio de divinâ Christi filii Dei essentiâ adversùs Nearianos*, Orléans, 1566, in-8; Desgallards a en outre trad. en lat. plus. traités écrits en franç. par Calvin, composé la préface mise à la tête de son Nouveau Testament, et donné une excellente édition des *OEuvres de St Irenée*, Paris, 1570, in-fol.

DESGARCINS ou DE GARCINS (N.), actrice du Théâtre-Français, y fut reçue en 1788 pour les rôles d'amoureuse dans la tragédie, et en créa plu-

sieurs. Elle jouissait de la faveur publique, lorsque, s'étant donné trois coups de poignard dans un accès de jalousie, elle fut obligée d'abandonner la scène, où elle ne reparut un instant que pour se retirer ensuite à la campagne. Elle y fut surprise pendant la nuit par des voleurs qui la traînèrent dans une cave, où elle demeura 24 heures avant qu'on vînt la délivrer; sa tête, déjà très-faible, se dérangea tout-à-fait, et elle m. en 1797, dans un état complet d'aliénation mentale.

DESGODETS (ANTOINE), architecte, né à Paris en 1653, m. en 1728, profess. de l'acad. d'archit. de cette ville, a laissé : *les Edifices antiq. de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, Paris, 1682, in-fol., ibid., 1779, in-fol.; *des Lois des Bâtimens*, 1748, in-8, avec des *notes* de Goupy : cet ouvr. a été souvent réimpr.; M. Lepage en a donné en 1811 une édit. en harmonie avec le nouveau Code.

DESGOUTTES (JEAN), écriv. franç. du temps de François Ier, a laissé : *Trad. du Tr.* de Lucien *des gens de lettres à la solde des grands*, Lyon, F. Juste, 1537, in-16; *le Premier livre de l'Hist. de Philandre* (mauvais roman de chevalerie), Lyon, 1544, in-8. On lui attribue faussement la première trad. franç. du *Roland le Furieux*; il n'en fut que l'édit. : cette traduct. est due à Jean Martin.

DESGRANGES (TIBURCE DU PÉROUX), aumônier des galériens, né en 1678 d'une famille noble du Berri, consacra toute sa vie à l'exercice des vertus chrétiennes. Conduit par son ardente charité en Provence au moment où la peste y exerçait ses ravages, il échappa à la contagion qu'il bravait tous les jours. De retour à Paris, il alla se cacher parmi les pauvres de Bicêtre, les édifiant par ses exemples et les instruisant par ses dicours. Ayant ensuite obtenu la place gratuite d'aumônier des galériens, il les accompagnait dans leur route, dans tous leurs travaux, leur prodiguant des secours spirituels et temporels. Cet apôtre de l'humanité mourut en 1726 des suites de ses généreuses fatigues. Il avait fait cette même année plus de 800 lieues avec différentes chaînes de malheureux forçats. — DESGRANGES (Daniel LE MASSON), ecclésiastique franç., m. en 1760, est aut. d'un ouvr. intit. *le Philosophe moderne ou l'Incrédule condamné au tribunal de la Raison*, Paris, 1759, in-12, nouv. édit. augmentée, 1769, même format.

DESGRANGES (MICHEL), plus connu sous le nom de *Père Archange*, prêtre capucin, né en 1734 à Lyon, m. à l'hôpital de la charité de cette ville en 1822, était, suivant l'expression d'un biog. judicieux (M. Mahul), plus royaliste que le roi et plus ultramontain que le pape. Voici la liste de ses brochures, que le même écrivain qualifie de *vraies capucinades* : *Discours adressé aux Juifs et utile aux chrétiens*, etc., Lyon, 1788, in-8; *Aperçu nouveau d'un plan d'éducation cathol.* (anonyme), Lyon, 1814, in-8; *Reflexions intéressantes*, 1815, in-8; *Précis abrégé des vérités qui distinguent le cathol.*, etc. (anonyme), Lyon, 1817, in-8; *Explication de la lettre encyclique du pape Benoît XIV*, etc., ibid., 1822, in-8. Il a paru dans le même temps une réfutation solide de cet écrit par M. Jacquemont, ancien curé de St-Meard en Forez.

DESGRAVIERS (CL.-ELÉONORE LECONTE, comte), lieut. de louveterie, command. des vèneries du prince de Conti, né vers 1753, m. en 1815, a laissé un ouvrage relatif à la chasse sous ce titre : *l'Art du valet du limier*, 1785, in-12, réimpr. en 1804 et 1810, in-8, avec un léger changement au titre. — DESGRAVIERS (Augustin-Claude LECONTE, chev.), son frère, légataire de feu M. le prince de Conti, dont il avait été le serviteur fidèle et l'ami, m. en 1822 du chagrin que lui causa la perte d'un procès qu'il soutint contre le roi en la personne de son procureur pour l'exécution testamentaire de son illustre donataire, avait coopéré à l'ouvrage de son frère, et a publié seul : *le Parfait chasseur, Traité général de toutes les chasses*, Paris, 1810, in-8, fig. et musique; *Bouquet de fête*, pièce en l'honneur de la fête du roi, 1816. On peut consulter, pour plus de détails sur l'intéressant procès du cheval. Desgraviers, le rec. des pièces qui ont été publiées sous le titre d'*Affaire*, etc., 1 vol. in-8.

DESGROUAIS (N.), grammair., né près de Paris en 1703, m. dans cette ville en 1766, a publié de 1743 à 1745, contre la traduct. de Virgile par l'abbé Desfontaines, plusieurs brochures dont on peut voir la liste dans le *Moréri* de 1759. On lui doit aussi : *Gasconismes corrigés*, Paris, 1766, in-8; ibid., 1812, in-12.

DESHAUTESRAYES (MICHEL-ANGE-ANDRÉ LE ROUX), célèbre oriental., né près de Pontoise en 1724, m. à Ruel en 1795, après avoir occupé pend. 32 ans la chaire d'arabe au collége de France, a rendu un service immense à la science en donnant ses soins à l'impression de l'*Histoire générale de la Chine*, trad. du chinois par le P. Moyriac, Paris, 1777-1783. On lui doit encore plusieurs opuscules et dissertations impr. parmi lesquels on distingue : *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont, et Notice sur ses ouv.*, Paris, 1747; *Lettre à M. le chevalier Stuart, sur la chronologie de Newton*, 1755 (dans le *Mercure*), etc.

DESHAYES (LOUIS), baron de Courmemin, né vers la fin du 16e S., fut chargé par le roi Louis XIII, de plus. missions dans le Levant, en Danemarck, en Perse et en Moscovie. S'étant joint dans la suite aux ennemis du cardinal de Richelieu, qui avait refusé de lui confier une négociation en Suède, il fut arrêté en Allemagne, où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère, et conduit à Beziers, où il eut la tête tranchée en 1632. On a pub. sous son nom, *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, par le sieur D.-C. de Courmemin*, Paris, 1624, 1629, 1643, in-4; *Voyages au Danemarck; enrichis d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12. Les détails contenus dans le prem. de ces ouvrages sont curieux et exacts.

DESHAYES (JEAN-BAPTISTE), peintre français, né en 1729 à Rouen, fut élève de Vanloo, fit le voyage de Rome, devint membre de l'académie de peinture en 1758, et m. à Paris en 1765. Ses nombreuses compositions accusent l'école d'où il était sorti, mais ne sont point sans mérite. On trouve beaucoup d'expression et de vérité dans ses fig., et son coloris vaut mieux que son dessin; le plus remarquable de ses tableaux (dont on trouvera la liste dans les *Lettres* de Cochin fils sur la *vie* de ce peintre, Paris, 1765, in-12) est son *St Benoît mourant*, composé pour une des églises d'Orléans.

DESHOULIÈRES (ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE), femme auteur, née à Paris en 1633 ou 1634, m. dans la même ville en 1694, membre de l'académie d'Arles et des *Ricovrati* de Padoue, fut appelée de son viv. *la dixième muse*, *la Calliope française*. Le temps a beaucoup retranché de sa gloire littéraire; il a justifié le jugement que les contemporains avaient porté sur ses essais dans le genre tragique, comique et dans l'opéra; condamné à l'oubli ses rimes en *eilles*, en *ailles*, en *illes*, en *iles*, ses sonnets, ses rondeaux, ses ballades et ses *portraits* autrefois si vantés. Voltaire donne à mad. Deshoulières une place dans le temple du goût; la postérité la lui conservera pour ses idilles, quelques-unes de ses églogues et ses paraphrases de plusieurs psaumes. C'est une singularité remarquable que le mérite de Racine, le poète qui a le mieux réussi à peindre l'âme des femmes, ait été méconnu par les deux femmes les plus spirituelles de son temps, et que mad. Deshoulières, comme mad. de Sévigné, ait préféré la *Phèdre* de Pradon à celle de l'auteur d'Athalie. Les œuvres de mad. Deshoulières ont été publiées, Paris, 1687,

in-8; ibid., 1747, 2 vol. in-12; ibid., Crapelet, 1799, 2 vol. in-8. — DESHOULIÈRES (Antoinette-Thérèse), fille de la précédente, née à Paris en 1662, n'hérita qu'en partie du talent de sa mère. Après avoir manqué plusieurs mariages, attaquée, jeune encore, d'un cancer au sein, elle eut 20 années de souffrances et m. en 1718. On a d'elle des épîtres, des chansons, des madrigaux et d'autres poésies, réunies et publ. à la suite de celles de sa mère dans l'édition de 1695, et dans toutes les autres subséquentes.

DESHOUSSAYES. V. COTTON.

DESIDERI (HIPPOLYTE), jésuite italien, né à Pistoie en 1684, fut envoyé comme missionnaire dans les Indes, parcourut le royaume de Cachemire, le Thibet, apprit la langue persane, revint en Europe en 1727, et m. à Rome en 1733. On connaît de lui une lettre insérée dans le tome 12 des *Lettres édifiantes*, et une autre dans la *Bibliot. Pistoriensis* de Zaccaria.

DESIDERIUS. V. DIDIER.

DESILLES (le chev. N.), gentilhomme breton, né en 1767 à St-Malo, officier au régim. du Roi, infanterie, fit les plus grands efforts pour rappeler les esprits à la subordination et empêcher l'effusion du sang, lorsqu'en août 1790, le général Bouillé s'étant approché de Nancy pour comprimer la révolte de la garnison de cette ville (dont faisait partie le régim. du Roi), on se fut préparé à repousser le général; Desilles, après s'être jeté sur les canons, et avoir à diverses reprises arraché les mèches des mains des canonniers, tomba percé de balles. Son dévouement, loué par l'assemblée constituante fut diversement qualifié par les partis, et fournit un sujet dont s'emparèrent à l'envi la peinture, la sculpture et le théâtre.

DESING (ANSELME), religieux bénédictin, né en 1699 à Amberg, mort en 1773, abbé d'Ensdorf, est auteur des ouvr. suivans : *Methodus contracta historiæ*, Amberg, 1725, in-fol.; *Institut. styli historici Curtii et Livii*, etc., Augsbourg, 1772, in-8, 5e édit., et 3 autres *Ecrits histor.* en allem., publiés de 1731 à 1768.

DESIRÉ (ARTHUS), écrivain justement oublié aujourd'hui, né en Normandie vers 1510, entra dans toutes les fureurs de la ligue, et, comme un grand nombre d'individus de cette époque, couvrit son zèle exagéré du masque de la religion. Chargé par quelq. moines séditieux de porter au roi d'Espagne, Philippe II, une lettre dans laquelle ce prince était supplié d'accourir au secours de la religion catholique, il fut arrêté sur la Loire en 1561, et condamné par le parlement à faire amende honorable et à subir 5 ans de détention. Ce terme expiré, Désiré s'établit à Paris, se remit à écrire contre les calvinistes, et m. en 1579. Nous indiquerons quelques-unes de ses nombreuses productions, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires* de Niceron, tome 35, afin qu'on puisse, par le titre seul, en apprécier le mérite : *Les combats du fidèle papiste...., contre l'apostat priapiste*, en vers, Rouen, 1550, in-16; *Les disputes de Guillot le porcher et de la bergère de St-Denis en France, contre Jehan Calvin*, en vers, Paris, 1559, 1568, in-8 et in-16; *La singerie des huguenaux, marmots et guenons de la nouvelle dérision Theodobezzienne*, ibid., 1574, in-8, en prose mêlée de vers; *Le ravage et déluge des chevaux de louage, avec le retour de Guillot le porcher sur les misères et calamités de ce règne*, en vers, ibid., 1578, in-8, très-rare; *Descript. philosophale de la nature et condit. des animaux tant raisonnables que brutes*, ibid., 1554, in-8. Ce pitoyable ouv., qui a eu jusqu'à 6 édit., n'a point été connu de La Croix du Maine, de Duverdier, de Niceron, ni de Goujet.

DESJARDINS (JEAN), en latin *de Hortis* ou *Hortensius*, méd. célèbre au 16e S., né près de Laon, professa d'abord les humanités au collége du cardinal Lemoine, puis étudia la médecine, fut reçu docteur en 1519, et devint profess. des écoles de médecine de Paris et l'un des médecins de François Ier. Mort en 1549. On ne connaît de lui aucun ouvrage.

DESJARDINS (MARTIN van den BOGAERT, connu sous le nom de), sculpteur hollandais, né à Breda en 1640, fut reçu à l'académie de Paris en 1671, exécuta la statue équestre de Louis XIV, qui se voyait à Lyon sur la place Bellecour, fit ensuite celle du même monarque sur la place des Victoires à Paris (ces deux monumens ont été détruits pend. la révolut.), et un grand nombre d'autres ouvrages pour l'église du collége Mazarin, pour le parc de Versailles, pour les églises de Ste-Catherine et des Capucines. Il m. à Paris en 1694. C'est surtout dans les monumens en bronze, dont il savait diriger la fonte et le jet, que cet artiste a donné des preuves de son talent.

DESLANDES (ANDRÉ-FRANÇOIS BOUREAU), commissaire général de la marine, né à Pondichéry en 1690, mort à Paris en 1757, a laissé entre autres ouvr. : *Histoire critique de la philosophie*, Amsterdam, 1737, 3 vol. et 1756, 4 vol. in-12; *Essai sur la marine et le commerce*, Paris, 1743, in-8; *Essai sur la marine des anciens*, etc., ib., 1748, 1768, in-12, fig.; *Hist. de Constance, premier ministre du roi de Siam*, Amsterdam et Paris, 1756, in-12. On attribue à cet écriv., que Voltaire qualifie de *bel esprit de province*, une traduct. de l'angl. *De la certitude des connaiss. humaines*, etc., Londres, 1741, in-8, livre dirigé contre la relig., mais trop pesamment écrit pour être dangereux. — DESLANDES (Lancelot), avocat à Paris dans le 18e S., a publ. une traduct. libre en vers des *Elégies de Sidonius Hosschius sur la passion de J.-C.*, avec le texte en regard, Paris, 1756, in-8. — Un autre DESLANDES de Houdan, lieutenant-colonel d'infanterie sous le règne de Louis XVI, et depuis colonel, m. en 1807, est auteur d'un poème intit : *La nature sauvage et pittoresque*, Paris, 1808. On y trouve des morceaux remarquables, au milieu d'une grande incorrection.

DESLANDES (PIERRE DE LAUNAY), direct. de la manuf. royale de St-Gobin, né à Avranches en 1722, mort à Chauny petite ville de l'Ile-de-France en 1803, était entré de bonne heure dans la congrégation de l'oratoire, et avait professé à Soissons la rhétorique et les mathématiques. Le cordon de St-Michel fut la récompense des améliorations qu'il introduisit dans la manufact. dont la direct. lui avait été confiée en 1758.

DESLAURIERS (N.), plus connu sous le nom de BRUSCAMBILLE, qu'il prit en embrassant la profession de comédien, remplissait l'emploi de *bas comique* dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où il était entré en 1606; il paraît qu'il y était encore en 1634. Du reste on ignore également l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On a de lui : *Prologues tant sérieux que facétieux, avec plusieurs galimathias*, Paris, 1610, in-12; *Facétieuses paradoxes de Bruscambille...*, 1615, in-12. Ces ouvr. ont été recueillis sous le titre de : *Les œuvres de Bruscambille, divisées en 4 livres*, etc., Paris, 1619, in-12; Cologne, 1741, in-12.

DESLIONS (ANTOINE), jésuite, né à Béthune vers 1590, m. à Mons en 1648, est auteur de div. traités ascétiques et plus. poèmes latins, les principaux sont : *De cultu B. V. Mariæ elegiarum libri tres*, Anvers, 1640, in-12; *Elegiæ de amore Jesu*; *Hist. de l'institution, règles.... de l'ancienne et miraculeuse confrerie des charitables de St Eloy*, Tournay, 1643, in-12.

DESLOIX (JEAN), religieux dominicain, né à Tournehem dans le diocèse de St-Omer l'an 1568, m. dans cette dernière ville en 1658, après avoir été provincial de son ordre et inquisiteur de la foi

pour Besançon et le comté de Bourgogne, a publié : *Speculum inquisitionis Bisuntinæ ejus officiariis exhibitum*, Dôle, 1628, in-8; *Jus canonicum pro officio sanctæ inquisitionis; l'Inquisiteur de la foi*, Lyon, 1634, in-12; *Exercices spirituels pendant la célébration de la Ste Messe*, Douai, 1617, in-12.

DESLON (Charl.), méd., m. en 1786, à la fleur de l'âge, fut l'un des plus persévérans défenseurs du système de Mesmer, dont il avait été l'élève, et dont il devint ensuite l'émule; il a écrit quelques ouvrages sur le *magnétisme animal*, publiés de 1780 à 1782.

DESLYONS (Jean), docteur en Sorbonne, né à Pontoise en 1615, m. en 1700, théologal et doyen de Senlis, a publié de 1647 à 1698, un gr. nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse, dont les principaux sont : *Enlèvement de la Vierge par les anges*, homélie, Paris, 1647, in-12; *Traitez singuliers et nouveaux contre le paganisme du roy-boit*, ibid., 1670, in-12; *Lettres contre la musique et les instrumens introduits dans l'office des ténèbres*, ibid., 1698, in-8, etc.

DESMAHIS (Marin GROSTESTE). V. Grosteste.

DESMAHIS (Joseph-François-Edouard de CORSEMBLEU), poète français, né à Sully-sur-Loire en 1722, m. à Paris en 1761, est auteur d'un grand nombre de poésies fugitives qui eurent beaucoup de succès, d'une comédie int. *l'Impertinent*, en un acte et en vers, qui réussit à la représentation; et de deux autres qui n'ont jamais été jouées, *le Triomphe du sentiment* et *la Veuve coquette*. Il a en outre fourni à l'encyclopédie les articles *Fat* et *Femme*, et laissé MSs. les fragm. de deux comédies *l'Inconséquent* et *l'Honnête homme*. Desmahis, recherché dans la société pour son esprit, méritait de l'être plus encore pour les qualités de son cœur; c'est lui qui disait : *Quand mon ami rit, c'est à lui à m'apprendre le sujet de sa joie; quand il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin.* Les œuvres de cet aut. estimable ont été recueillies, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

DESMAISEAUX (Pierre), écriv. polygraphe, né en Auvergne l'an 1666, m. en 1745 à Londres, membre de la société royale de cette ville, a été l'auteur, l'éditeur et le traducteur d'un gr. nombre d'ouvages tels que : *Vie de Boileau*, 1712, in-12; *Recueil de plusieurs pièces de J. Locke*, 1720, in-8; *Œuvres diverses de Bayle*, La Haye, 1727, 1731, 1737, 4 vol. in-fol.; *Œuvres de St Evremond*, Londres, 1703, 1704, 1709, 3 vol. in-4, avec la vie de l'aut.; *Lettres de Bayle*, Amsterd., 1729, 3 vol. in-12; *Vie de Bayle*, La Haye, 1732, 2 vol. in-12; *Hist. naturelle, civile et eccles. du Japon*, trad. de Kempfer, La Haye, 1629, 2 vol. in-fol. Desmaiseaux est aussi auteur de plusieurs *Opuscules* originaux, la plupart sans importance.

DESMARES (Toussaint-Gui-Joseph), oratorien, né à Vire en 1599, m. à Liancourt en 1669, avait prêché avec succès depuis 1638 jusqu'en 1643, époque à laquelle une lettre de cachet l'exila à Quimper; et en 1654 il se rendit à Rome pour y soutenir la doctrine de Jansénius. De retour en France, il se tint long-temps caché; enfin Péréfixe, archevêque de Paris, le chargea de prêcher, dans St-Roch, l'avent de 1668. Le vers de Despréaux (*Sat. X*) indique fort ingénieusement dans quel esprit il remplit sa mission. Desmares a pub. : *Disc. sur la grâce efficace prononcé en 1653 devant le pape Innocent X*; quelques *Opuscules* dont on trouve la liste dans le *Moréri* de 1759; *Nécrologe de Port-Royal*, en société avec le bénédictin Rivet, Amsterdam, 1723, in-4; *Description de l'abb. de la Trappe*, Lyon, 1683, in-12. — Desmares (N.), secrét. des commandemens du prince de Condé, m. en 1715 ou 1716, fit représenter en 1686, *Merlin Dragon*, comédie en un acte et en prose, La Haye, 1696 et 1705, in-12. On lui attribue aussi *Roxelane*, tragi-comédie, 1643, in-4. — Desmares (Christine-Antoinette-Charlotte), actrice du Théâtre-Français, née en 1682 à Copenhague, m. en 1753 à St-Germain-en-Laye, avait succédé (1699) à Mlle Champmeslé, sa tante, dans l'emploi des grandes princesses, et créa, entre autres rôles, ceux d'Electre, d'Athalie, de Sémiramis et de Jocaste; elle ne réussit pas moins dans la comédie, où elle remplit l'emploi de soubrette jusqu'en 1721 : c'est à cette époque qu'elle se retira du théâtre.

DESMARETS (Jean), avocat général au parlement de Paris, fut le seul magistrat de cette ville qui osa y rester lors de la sédition des Maillotins, en 1381, et fut l'un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Brétigny. La manière ferme et courageuse avec laquelle il refusa, en 1350, l'entrée de Paris à l'évêque de Laon lui suscita de nombreux ennemis, qui le présentèrent, 20 ans plus tard, à Charles VI comme un des moteurs de la sédition qui avait éclaté à Paris tandis que le jeune prince était allé combattre les Gantois; et il fut décapité en 1382.

DESMARETS (Roland), philologue français, né à Paris en 1594, m. dans la même ville en 1653, quitta le barreau, auquel il s'était consacré dans sa jeunesse, pour se livrer entièrement à l'étude et à la société des hommes les plus distingués de son temps. Il avait un goût éclairé et aurait passé pour un habile critique sans son extrême partialité pour les ouv. de son frère St-Sorlin, partialité qui le faisait plaisamment appeler *Philadelphe* par Ménage. On a de lui *Rolandi Maresii epistolarum philologicarum libri duo*, Paris, 1655, in-8. — Desmarets de St-Sorlin (Jean), l'un des prem. memb. de l'acad. franç., né à Paris en 1595, mort dans la même ville en 1676, avait d'abord mené une conduite assez licencieuse, et se jeta dans une dévotion outrée. Il pub., à l'usage des femmes, parmi lesquelles il chercha ses prem. prosélytes, un *Office de la Vierge*, et un *Recueil de prières*. Il adressa ensuite au roi lui-même un *Avis du St-Esprit*, où il lui faisait part du projet qu'il avait formé de lever une armée de 144,000 hommes pour écraser les athées et les impies, lui conseillant d'en prendre le commandem., lui annonçant que les prophètes l'avaient désigné pour chasser les Turks et étendre au loin le domaine de J.-C. Non content d'exterminer ce qu'il appelait les infidèles, Desmarets voulut encore détrôner les plus beaux génies de l'antiquité. Il fut l'un des chefs de la guerre contre les anciens, et déclare qu'*il a traité Homère et Virgile en vaincus*, qu'il les a *humiliés et foulés aux pieds.* On a de ce rêveur extravagant, dont Boileau a fait bonne justice en son temps : *Théâtre de Desmarets*, composé de 7 pièces, Paris, 1641, in-folio et in-4; les *Morales d'Epictète, de Socrate, de Plutarque, de Sénèque*, au château de Richelieu, par Et. Mignon, 1653, in-8 (rare); *Les quatre livres de l'Imitation de J.-C.*, en vers fr., Paris, 1654, in-12; *Clovis, ou la France chrét.*, poème hér. en 26 chants, Leyde, Elzevir, 1657, in-12; Paris, 1657, in-4, 1666, in-12; ibid., 1673, in-8. *Les Délices de l'esprit*, Paris, 1658, 1661, in-folio, ibid., 1678, in-12.

DESMARETS (Samuel), en latin *Maresius*, écrivain et ministre protestant, né à Oisemont en Picardie l'an 1599, mort à Groningue en 1673, se livra de si bonne heure à l'étude, qu'avant l'âge de 7 ans il avait déjà lu deux fois la *Bible* en entier. Desmarets professa successivem. la théol. à Sédan, à Maestricht, à Bois-le-Duc, à Francker et à Groningue. C'était, dit Burmann, un homme d'un esprit vif, et d'une érudition profonde, mais d'un caractère virulent, et qui ne ménageait pas assez les personnes tout en attaquant les opinions. Desmarets a publié un très-grand nombre d'ouvr. de théol. et de controverse, dont on peut voir la liste

dans les *Mémoires de Niceron*, qui en compte plus de 100; son *collegium theologicum sive breve systema universæ theologiæ*, a eu 4 éditions, 1645, 1649, 1656, 1673, in-4. Il donna avec Desmarets, son fils aîné, ministre à Delft, une édition de *la Ste-Bible franç.* de la version de Genève, Amsterdam, Elzevir, 1669, 2 vol. in-fol. — DESMARETS (NICOLAS), contrôleur-général des finances, neveu du grand Colbert, et père du maréc. de Maillebois, succéda en 1708 à Chamillard sur la demande même de celui-ci. Pendant les 7 années que Desmarets conserva le contrôle, il rendit de grands services à l'état, remit plus d'ordre dans les finances, et se fit estimer de tous les honnêtes gens pour sa modestie, l'intégrité et l'urbanité de son caractère. Il mourut en 1721, et avait pub. *Memoire sur l'administration des finances depuis le 20 fevrier 1708 jusqu'au 1er sept. 1715*, Paris, 1716, in-8. On le trouve aussi dans les *Annales politiques* de l'abbé de St-Pierre.

DESMARETS ou DESMARÈS, ou enfin DESMARET (FRANÇOIS), né à Troyes vers le milieu du 17e S., n'est connu que comme aut. d'un traité de la *Religion du serment*, d'après les mém. de Simon Vigot, 1682. C'est à lui qu'on doit la nouvelle édit. des *Observ. de MM. Pithou sur le Code et les Novelles*, etc., 1689, in-fol., donnée sous le nom de Cl. Le Pelletier : devenu possesseur d'une partie des MSs. de ces illustres frères, dont le contrôleur général s'honorait de descendre, Desmarets s'était empressé de les communiquer à ce dernier, qui les fit paraître pour la plupart dans cette édit.

DESMARETS (HENRI), l'un des musiciens les plus renommés du règne de Louis XIV, né à Paris en 1662, fut d'abord page de la musique du roi. Ayant secrètement épousé, en 1700, la fille du président de l'élection de Senlis, il fut accusé de rapt et de séduction, et condamné à mort par sentence du Châtelet; il s'enfuit d'abord en Espagne, où il obtint le titre de maître de chapelle de Philippe V; plus tard il abandonna l'Espagne, devint surintendant de la musique du duc de Lorraine à Lunéville, et m. dans cette ville en 1741. On a de lui des *Opéras* et des *Motets* entièrem. oubliés aujourd'hui.

DESMARETTES. V. LEBRUN DESMARETTES.

DESMARQUETS (ANNE), religieuse de l'ordre des dominicaines, née en Normandie dans le 16e S., m. à Poissy vers 1588, a laissé une traduct. en vers français des *Poesies pieuses* et autres de Flaminio (*v.* ce nom), avec le texte latin en regard, Paris, 1569, in-8; une autre traduct., en vers franç., des *Collectes* de tous les dimanches, d'après les vers latins de Claude d'Espense; un recueil de *Sonnets et Devises*, ibid., 1562. — DESMARQUETS (Ch.), procureur au Châtelet de Paris, m. dans cette ville en 1760, est aut. d'un ouvr. utile aux praticiens int. *Style du Châtelet de Paris*, imp. en 1770, in-4.

DESMARS (N.), médecin, pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-Mer, m. en 1767, membre de l'acad. d'Amiens, a laissé sur son art plusieurs *Mém.* et *Disc.* qui ne sont pas sans mérite, entre autres sur les *Epidémiques* d'Hippocrate, Berne et Paris, 1763, in-12; *Mem. sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-Mer.....*, Amiens, 1759, in-12; et une traduction du grec des *Epidemiques* d'Hippocrate, etc., 1767, in-12.

DESMASURES (LOUIS), en latin *Masurius*, poète français, né à Tournay vers 1523, m. à Metz en 1580, pasteur protestant de cette ville, est aut. de : *OEuvres poétiques*, en français, Lyon, De Tournes, 1555, in-4, rare; les 12 liv. de l'*Enéide* de Virgile, trad. en vers franç., ibid., 1560, in-4; *David combattant*, *David triomphant*, *David fugitif*, tragédies saintes, Paris, Robert Etienne, 1565, in-12; Genève, 1566, in-8, *Bergerie spirituelle*, et une *Eglogue spirituelle*, 3e édit., sans nom de ville (Genève), 1583, in-8, etc.

DESMEUNIER ou DEMEUNIER (JEAN-NIC.), membre de l'assemblée constituante, né à Nozeroy en Franche-Comté l'an 1751, vint de bonne heure se fixer à Paris, et y obtint d'abord une place de censeur royal. Il était au commencement de la révolution secrét. ordinaire de MONSIEUR, depuis Louis XVIII, et pub. *Conditions à la legalite des états-généraux; Avis aux députés qui doivent représenter la nation.* Elu lui-même député du tiers-état de Paris aux états-généraux, il se trouva aussi à l'assemblée constituante, y parla souvent, en fut secrét., président et membre du comité de constitution. Desmeunier, nommé membre du tribunat, devint président de ce corps, ensuite membre du sénat conservateur, où il siégea jusqu'à sa mort, en 1814. On a de lui différentes trad. de *Ferguson*, *Gibbon* et autres aut. anglais, ainsi que plus. ouvr. originaux, dont les principaux sont : *Esprit des usages et des coutumes des différens peuples*, 1776 et 1780, 3 vol. in-8; *Essai sur les Etats-Unis*, Paris, 1786, in-4; *Etat civil, politique et commercial du Bengale*, trad. de Bolts, 1775, 2 v. in-8.

DESMOLES (N. ARNAUD), peintre français du 16e S., se distingua dans la peinture sur vitraux. Div. sujets de l'*Anc.* et du *Nouv.-Testament*, qu'il a peints en ce genre dans la cathéd. d'Auch, sont les seuls travaux que l'on ait conservés de cet artiste, d'ailleurs peu connu.

DESMOLETS (PIERRE-NICOLAS), biblioth. de la maison de l'Oratoire, rue St-Honoré, à Paris, né dans cette ville en 1678, mort en 1760, a laissé une contin. des *Mem. de littér. et d'hist.* de Sallengre, 1726-1731, 11 vol. in-12, à laquelle l'abbé Goujet (*v.* ce nom) eut quelque part; *Recueil de pièces d'hist. et de littér.*, Paris, 1738, 4 vol. in-12, en société avec l'abbé Grenet; etc. Desmolets fut, en outre, l'édit. de plus. autres ouv. pub. à Paris de 1710 à 1720.

DESMOND (JEANNE-FITZGERALD), femme de JACQUES, 14e comte de), née en Irlande, a présenté un singulier exemple de longévité, puisque, conservant encore toute sa force physique et toute la netteté de ses idées, elle fit, à l'âge de près de 140 ans, le voyage de Bristol à Londres, pour y réclamer des secours du gouv. Quelques biographes prétendent qu'elle prolongea sa carrière jusqu'à 165 ans; ce qui est certain, c'est qu'elle m. sous le règne de Jacques Ier (16 3-1625).

DESMONTS (REMI), religieux bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né en 1703 à Novy, m. à Provins en 1787, a pub. : *le Libertinage combattu par le témoignage des auteurs profanes*, Charleville, 1744-1747, 4 vol. in-12; *Nouvelle méthode latine et chrétienne*, Metz, 1760, in-12.

DESMOULINS ou DESMOLINS (N. GUYARD), doyen du chapitre d'Aire en Artois au 13e S., est auteur d'une traduct., en franç. du temps, de l'*Abrégé de la Bible* de P. Comestor (*v.* ce nom), dont la biblioth. du roi possède plus. exemp. MSs., et qui fut impr. à Paris, 1490, 2 vol. in-fol., revu par Jehan de Rely.

DESMOULINS (LAURENT), prêtre du diocèse de Chartres au 15e S., m. vers 1525, est aut. d'une espèce de poème, ou roman en rimes intit. *Catholicon des mal advisés*, ou *Cymetière des malheureux*, Paris, 1513; Lyon, 1512 et 1534, in-8; *Epitaphe de la reine Anne de Bretagne*, *epouse de Louis XII*, Paris, sans date, in-8. — DESMOULINS (Jean), en latin *Molinæus*, méd. de Lyon, qui vivait dans le 16e S., a rédigé l'*Hist des plantes*, dites *de Lyon*; l'*Historia generalis plantarum*, 1586, et publ. une traduct. des *Commentaires de Mathiole sur Dioscoride*, avec les petites fig. de Valgrisi, Lyon, 1572.

DESMOULINS (BEN.-CAM.), fils d'un lieut.-gén. du baill. de Guise (Aisne), né dans cette ville en 1762, fit ses études comme boursier au collége de Louis-le-Grand, où il eut Robespierre pour condisc., et s'attacha ensuite au barreau de Paris en qualité

d'avocat. Dominé par un enthousiasme aussi puissant qu'aveugle, il se lança dans le parti révolutionnaire, et acquit en peu de temps, sur la populace, qui partout s'attroupait autour de lui pour entendre ses harangues, une influence que ne tardèrent pas à diriger les meneurs secrets d'une faction, inconnue peut-être à l'orateur lui-même. C'est ainsi que, après la nouvelle du renvoi de Necker, on le voit (12 juillet 1789), traînant à sa suite un auditoire immense auquel il a communiqué toute sa vague énergie, improviser une milice dont le signe de ralliement est une feuille d'arbre attachée au chapeau, et qui, deux jours après, sous sa conduite, renverse les antiques murailles de la Bastille. Camille Desmoulins, après cet évènement mémorable, rédigea, sous le nom de *procureur-général de la lanterne*, une brochure périodique qu'il intitula : *Révolutions de France et de Brabant*. Nommé député à la convention en 1792, il y signala toute la fougue de ses idées républicaines, et vota la mort du roi; puis, toujours soumis à la direction de Robespierre, il continua de jouer le rôle de séide de la faction qui, plus tard, devait conduire les girondins à l'échafaud, et l'y traîner enfin lui-même après tant d'illustres victimes, alors qu'il se reprochait amèrement d'avoir servi leurs bourreaux. Accusé de trahison dès qu'il cessa d'être utile aux hommes dont il s'était fait l'aveugle instrument, Camille Desmoulins fut condamné à la peine de mort par le tribunal révolutionnaire, et subit sa sentence le 5 avril 1794. Sa femme (née Duplessis), à peine âgée de 22 ans, fit de vaines tentatives pour le délivrer lorsqu'il était en prison, et le suivit peu de jours après à l'échafaud. Outre un grand nombre de pamphlets et de journaux, on doit à C. Desmoulins *le vieux Cordelier*, 1794, réimprimé en 1825 avec des *Aperçus* historiques et littéraires sur sa vie, dans la collection des mém. sur la révolution; *Satyres*, 1790; *Opuscules*, ibid.; *Hist. des Brissotins*, 1793, in-8, trad. en anglais en 1794.

DESMYNIERES (J.), poète obscur du 16ᵉ S., est aut. de quelques pièces de vers impr. à la suite d'un ouvr. intit. *Thrésor immortel, trouvé et tiré de l'escript.-sainte par maistre Sirvulde*.

DESNOUES (Guillaume), chirurg. en chef de l'hôpital de Gênes vers la fin du 18ᵉ S., professa l'anatomie et la chirurgie dans cette ville, et vint ensuite s'établir à Paris, où il fit des démonstrat. anatomiques sur des figures en cire coloriée. On a de lui un recueil de *Lettres* adressées à plus. savans anatomistes de Paris, impr. à Rome, 1706, in-8.

DESNOYERS. V. Noyers.

DESNOYERS (Etienne-Julien), jésuite, né en 1722, mort vers la fin du 18ᵉ S., est aut. d'un ouv. int. *le Tabl. de la nature*, Paris, 1760, in-8.

DESOEILLETS, comédienne de l'hôtel de Bourgogne, née en 1621, m. à Paris en 1670, joua d'original les rôles d'Agrippine dans *Britannicus* et d'Hermione dans *Andromaque*. Elle avait été reçue au théâtre en 1658; une maladie de langueur la força de céder son emploi à Mlle Champmeslé, qui se montra plus grande tragédienne, sans cependant la faire oublier.

DÉSORGUES (Théodore), poète et méd., né à Aix en Provence dans la dern. moitié du 18ᵉ S., m. en 1808 dans l'hospice de Charenton, où il avait été enfermé par ordre du gouvernement impérial, a publ. : *Rousseau ou l'Enfance*, poème, suivi des *Trasteverins* et de *Poésies lyriques*, Paris, 1795, in-8; *Hymne à l'Etre-Suprême*, inséré dans l'*Alm. des Muses*; *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bat. de Marengo*, Paris, an VII, in-8; *Hommage à la paix*, an IX, in-8, etc. Désorgues a laissé MSs. : *Traduct. des Satires de Juvénal*; *Origine de la pederastie*, poème en cinq chants; *Alexandre VI, pape*, tragedie.

DESORMEAUX (Joseph-Louis RIPAULT), membre de l'acad. des inscriptions et b.-lett., né à Orléans en 1724, mort à Paris en 1793, historiographe de la maison de Bourbon, a pub. : *Abrégé chronologique de l'Hist. d'Espagne*, 1758, 5 vol. in-12; *Hist. du marechal de Luxembourg*, précédée de l'*Hist. de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12; *Hist. de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol. in-12; *Histoire de la maison de Bourbon*, 1772-1788, 5 vol. in-4.

DESORMERY (Léopold-Bastien), composit. estimé, né à Bayon en Lorraine l'an 1740, m. près de Beauvais dans les prem. années du 19ᵉ S., avait donné à l'Acad. royale de Musique *Euthyme et Lyris* en 1776, *Mirtil et Lycoris* en 1777; ces deux opéras, surtout le 2ᵉ, eurent beaucoup de succès.

DESOTEUX (François), méd., né en 1724 à Boulogne-sur-Mer, fut d'abord élève dans les hôpitaux de l'armée pendant la campagne de Westphalie et de Flandre; et après avoir parcouru div. grades, il fut nommé, en 1760, chirurgien-major du régim. du roi, infanterie. Pendant son séjour à Besançon, où il prit ses degrés en médecine, il rendit à l'inoculation le crédit que lui avait fait perdre, dans toute la Franche-Comté, l'ignorance d'un empirique irlandais, père de Joseph Acton (*v.* ce nom), et publia divers écrits, ou *Pièces justificatives*, à l'occasion du procès qu'il eut à soutenir contre ce charlatan. Après l'heureuse issue de cette affaire, Desoteux alla étudier à Londres la nouv. méthode d'inoculation, appelée *sutonienne*, et s'empressa de la répandre en France. Il fut secondé dans sa louable entreprise par La Condamine et Gandoger (*v.* ces noms), avec qui il était lié d'amitié. Les nombreux services que rendit ce zélé philanthrope ne le préservèrent point de l'indigence : mis à la retraite en 1793, après avoir été chef de l'école de chirurgie militaire, fondée sur ses plans par Louis XVI, dans le régim. du roi, il fut longtemps réduit, ses émolum. ne lui étant point payés, à vivre des secours de ses amis, qui lui obtinrent enfin l'emploi de médecin de la succursale des Invalides, récemment établie à Versailles, où il m. en 1803. Desoteux a publié, outre les écrits dont nous avons parlé, un *Traité hist. sur l'inoculation*, Paris, an VIII, in-8, en société avec le docteur Valentin, l'un de ses élèves. —V. Cormatin.

DESPARD (Edouard-Marc), officier anglais que sa fin malheureuse a rendu célèbre, était né en Irlande. Après avoir servi avec distinction dans l'armée de ligne, il passa en 1779 à la Jamaïque en qualité d'ingénieur, et fut en 1783 nommé surintendant des établissemens anglais sur la côte de Honduras. Des différens qu'il eut avec ses administrés le ramenèrent en Europe l'an 1790; il y souffrit en 1794 une détention arbitraire. Le rétablissement de l'*habeas corpus* y ayant mis un terme sans qu'on eût pu rien prouver contre lui, Despard fut mis en liberté, et l'on n'en entendit plus parler jusqu'en 1802, époque où il reparut comme chef d'une vaste conspiration contre les jours du roi, et pour le renversement de la constitution. Déclaré coupable par le jury, Despard fut exécuté en février 1803, avec sept des principaux conjurés, et protesta jusqu'à la fin de la pureté de ses intentions.

DESPARTS (Jacques), en lat. *de Partibus*, méd. du 15ᵉ S., et chanoine de la cathédrale de Paris, l'un des méd. du roi Charles VII et du duc de Bourgogne, mourut en 1457 à Paris, après y avoir joui de quelq. considération comme professeur et comme praticien. Il a écrit en latin un commentaire sur Avicenne, pub. à Lyon en 1498, 4 vol. in-fol. : cet ouv., qui a, dit-on, coûté 10 années de travail à l'aut., n'est qu'une rapsodie fort médiocre, dans laquelle on ne trouve que des subtilités plus dignes d'un scolastique ignorant que d'un médecin. Desparts a rendu un service plus important à son art en faisant élever les bâtimens des écoles de médecine

de Paris qui existaient encore avant la révolution rue de la Bucherie : il avait dépensé pour cette fondation 300 écus d'or, deux masses d'argent, etc.

DESPAUTERE (Jean), en flamand VAN PAUTEREN, fameux grammairien, né vers 1460 à Ninove, petite ville du Brabant, m. à Comines en 1520, professa successiv. dans différentes villes et pub. une *grammaire*, des *rudimens*, une *syntaxe*, une *prosodie*, un *traité des temps*, sous le titre général de *Commentarii grammatici*, Paris, Robert Etienne, 1537, in-fol. La grammaire, souvent réimprim., a été long-temps malgré ses nombreuses imperfections d'un usage général dans les écoles de France. On a encore de Despautère : *Orthographia*, Paris, 1530; *Ars epistolica*, 1534, *de Accentibus et punctis; de Carminum generibus* : ces deux traités se trouvent dans le *Centimetrum* de Servius.

DESPAZE (Joseph), littér., né à Bordeaux, m. à Cussac en Médoc en 1814 à l'âge de 45 ans, a pub. *les Quatre satires* ou *la Fin du 18e S.*, 1801, in-8 (six éditions). Ces quatre pièces ont été suivies d'une cinquième *Satire littér. morale et politique*, in-8, 1801; *les Cinq hommes*, 1796, in-18. Cette dern. satire a été réimp. à Londres sous la rubrique de Paris avec les mêmes adresses que sur l'édition originale, in-8. Les Cinq hommes sont les cinq prem. membres du directoire exécutif de la république française (Letourneur, Rewbell, Reveillère-Lepaux, Barras et Carnot). L'auteur a consacré à chacun d'eux une notice apologétique. Despaze a trav. au journal int. le *Fanal*, et a fait insérer beaucoup de vers dans l'*Almanach des Muses*.

DESPEISSES (Antoine), né dans les environs d'Alais en 1594, m. à Montpellier en 1658, fut avocat au parlem. de Paris, et se rendit célèbre par son érudition. Ses compilations ont été recueillies sous le titre d'*OEuvres de Despeisses*. La meilleure édition est celle de Lyon, 1750, 3 vol. in-fol.

DESPERIERS (Bonaventure), né vers la fin du 15e S., d'une famille ancienne à Arnay-le-Duc en Bourgogne, obtint par son esprit une place de valet de chambre de la reine de Navarre, sœur de François Ier. On croit qu'il eut part aux *nouvelles* de cette princesse, ce qui est certain c'est qu'il jouissait d'une certaine faveur à sa cour, qu'il en avait adopté les mœurs relâchées, et que dans un accès de fievre, suite de ses débauches, il se perça de son épée, et m. en 1544. On a de lui : l'*Andrienne de Terence*, trad. en rimes franç., Lyon, 1537 in-8; *Cymbalum mundi*, *en franç.*, *conten. quatre dialogues poetiques*, *fort antiques*, *joyeux et facétieux* (sous le nom de Thomas de Clevier), Paris, Jehan-Morin, 1537, in-8, édit. originale entièrem. supprimée; *Rec. des œuvres de Bonaventure Desperiers*, pub. par Antoine Dumoulin, Lyon, de Tournes, 1544, in-8; *Nouv. recreations et joyeux devis*, Lyon, 1558, in-8.

DESPLACES (Louis), grav. franç., né à Paris en 1682, m. dans la même ville en 1739, a donné un grand nombre d'estampes d'après Vanloo, Parrocel, Lesueur, le Tintoret, etc., etc.; parmi ses sujets d'histoire qui sont tous assez estimés, on distingue *la Guérison des paralytiques*, *Saint Bruno en prière*, d'après Jouvenet; *le Triomphe de Vespasien et de Titus*, d'après Jules Romain; *le Feu et l'Eau*, d'après Boullongne et surtout le morceau de la galerie de Versailles, appelé le *Faste des puissances voisines de la France*, d'après Lebrun. — Desplaces (Philippe), astronome, né à Paris en 1659, m. dans la même ville en 1736, reprit les *Ephémérides* interrompues par Beaulieu en 1716, et les donna pour 30 années de 1715 à 1744, Paris, 3 vol. in-8, 1716-27-34. Desplaces est encore aut. des *éphémérides* de l'acad. pour les trois années 1706-7-8, et des petits calendriers qui parurent long-temps sous le nom d'*Etat du ciel*.— Desplaces (Laurent-Benoît), agronome du 18e S., a pub. le *Préservatif contre l'agromanie* ou l'*Agriculture réduite à ses vrais principes*, Paris, 1762, in-12; *Hist. de l'agriculture ancienne*, *extraite de l'Hist. naturelle de Pline*, Paris, 1765, in-12.

DESPLAS (Jean-Baptiste), méd. vétérinaire, né en 1758 à Paris, où il m. en 1823, membre de la société roy. d'agric. de cette ville, a donné un assez grand nombre d'articles et mém. relatifs à son art, impr. dans divers recueils. M. Huzard a pub. dans la *Bibliogr. de France* (1823, pag 380), une *notice* sur Desplas, où il donne la liste détaillée de ses écrits.

DESPONT (Philippe), docteur de la faculté de théologie de Paris dans le 17e S., passe pour avoir été l'édit. de la vaste collect. int. : *Maxima bibliot. veterum patrum et antiq. scriptor eccles.*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.

DESPORT (François), chirur.-major à l'armée d'Italie en 1734, chirurg. en chef à celle de Corse en 1738, m. vers 1760, a pub. : *Traité des plaies d'armes à feu*, Paris, 1749, in-12.

DESPORTES (Philippe), poète franç., oncle du satirique Regnier, né à Chartres en 1546, m. dans son abbaye de Bonport en 1606, s'attacha de bonne heure à la fortune du duc d'Anjou qu'il suivit en Pologne : ce prince, devenu roi de France sous le nom de Henri III, le récompensa par le don de plus. riches abbayes et d'une pension de 10,000 écus que Henri IV lui conserva quoiqu'il se fût montré un des plus fougueux partisans de la ligue.—Desportes dit *La Haye*, écrivit plus purement que Ronsard; il imita Marot dans ses poésies érotiques, mais lui demeura inférieur. On lui reprocha ses imitations trop nombreuses du lat. et de l'ital. On a de lui : *Œuvres galantes*, 1575, in-4, 1600, in-8, 1611, in-12; *les Cent cinquante psaumes*, trad. en vers franç., 1603, in-8, 1608, in-12, 1624, in-8 avec musique.

DESPORTES (François), peintre franç., né en 1661, au village de Champigneul en Champagne, m. à Paris en 1743, membre de l'acad. de peinture, réussit surtout à représenter des animaux et *la nature morte*. Il fut honoré d'une estime toute particulière par Louis XIV, le régent et Louis XV. Ce peintre laborieux et habile a exécuté un très-grand nomb. de tabl.; le Musée royal en possède quatre; son *portrait* peint par lui-même; un *Cerf poursuivi par les chiens; volaille*, *gibier*, *legumes serrés dans un office; quelques pièces de gibier et divers fruits posés sur une table de pierre*. Desportes s'est aussi occupé de litt. et a donné en 1721 au Théâtre Italien *la Veuve coquette*, Paris, 1732, in-12.— Desportes (N.), fils du précéd. cultiva aussi la peinture, mais avec moins de succès; il est aut. de la *Vie de Ch. Lebrun*, insérée dans le recueil des *Vies des cinq premiers peintres du roi*, Paris, 1762, 2 vol. in-12.

DESPORTES (Jean-Baptiste POUPÉE), méd. franç., membre correspond. de l'acad. des sciences, né à Vitré en Bretagne l'an 1704, m. en 1748 à St-Domingue, après 16 ans de résidence dans cette colonie, a consigné le fruit de ses laborieuses recherches dans l'ouv. suiv. qui ne parut qu'après sa m. : *Hist. des maladies de St-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12.

DESPRADES (Joseph GRELLET), ecclés., et instituteur des enfans du comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, né à Limoges en 1733, m. à Paris en 1810, membre de l'acad. de La Rochelle, a pub. *Poëme sur l'électricité*, imp. dans l'*Année littéraire* (18 nov. 1763); *les Quatre parties du jour à la ville*, trad. libre de l'abbé Parini, 1776, in-12. — Un autre Desprades (G.), a pub. : *Essai sur l'honneur*, Paris, 1805, in-12.

DESPRÉAUX (Jean-Étienne), poète lyrique, ancien inspect. génér. de l'Opéra, professeur de *grâces* au conservatoire, maître de danse et répétiteur des cérémonies de la cour, né en 1748, m.

en 1820, aut. et convive des *Dîners du Vaudeville*, a composé, outre un assez gr. nombre de chansons bachiques et autres, plus. parodies telles que *Berlingue* (celle d'*Ernelinde*), 1773, in-8; *Momie* (*d'Iphigénie*), 1778, in-8; *Roman* (de *Roland*), 1778, in-8; *Syncope* (de *Penépole*), 1786, in-8. Il a encore pub.: *mes Passe-Temps*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8: on a réimpr. le frontispice en 1809, avec le titre de 2e édit.; *Medée et Jason, ballet terrible*, etc., 1780, in-8 (anonyme); *Choregraphie ou Moyen de transmettre le pas comme on écrit la musique*, etc., etc. On lui doit l'invention du *Chronomètre musical*, instrument adopté par le Conservatoire de musique.

DESPRÉAUX. V. Boileau.

DESPREMENIL. V. Espremenil.

DESPRÉS (Louis), en latin *Prateus*, profess. de rhétorique dans l'univers. de Paris, fut chargé de donner les édit. *ad usum Delphini de l'Horace*, 1691, in-4; *Perse et Juvenal*, 1684, in-4. Ces deux édit. ont été souvent réimp. en Hollande, en Angleterre et en Italie.

DESPREZ (Jean), méd. franç. du 17e S., était devenu musicien ordinaire de la musique du roi en 1680, après avoir d'abord obtenu quelques succès dans l'étude de la médecine. Ayant eu la fantaisie de reprendre cette profess., il s'avisa de demander un jour audience à Louis XIV, et dit à ce prince que depuis 12 ans qu'il avait l'honneur d'être de sa musique, il avait remarqué que tous ses confrères se trouvaient, par suite de leur habitude de trop boire, dans le cas d'avoir plus souvent besoin d'un médecin que d'un maître de chant, et que si S. M. voulait lui permettre de s'absenter quelq. temps, il espérait, en se faisant recevoir docteur, devenir plus utile à son service qu'en restant à sa chapelle. Le roi ayant acquiescé à cette plaisante demande, Desprez reprit l'étude de la médecine avec tant d'ardeur qu'il reçut effectiv. le bonnet de docteur, et parvint même à être un assez habile médecin. Il m. à Paris vers 1710.

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon vers le milieu du 18e S., m. à Stockholm en 1804, se rendit en Italie après avoir travaillé quelq. temps dans sa ville natale et à Paris, et eut part au *Voyage pittoresque de Naples*, pub. par l'abbé de St-Non. Il fut ensuite attaché à la cour du roi de Suède comme peintre et architecte, fit un voyage à Londres et composa un grand nombre de dessins pour les cours de St-Pétesbourg et de Copenhague. Son séjour en Suède ne servit pas peu à répandre dans ce pays les principes des deux arts qu'il professait avec un égal talent. Comme archit. il se fit connaître par les décorations de l'opéra national de *Gustave Wasa*, et par les plans qu'il donna pour le magnifique palais que le roi voulait élever à Haga près de la capitale: comme peintre, il se fit une grande réputation par les nombreux tableaux de batailles dont la guerre de 1788, entre la Suède et la Russie, lui fournit les sujets. On trouve encore à Paris quelq.-uns des ouv. de Desprez qu'il avait faits avant de quitter la France. Elie Martin a gravé d'après lui à Stockholm quelques *caricatures* et quel. *costumes du nord*. — Desprez-Valmont (N.), coméd. et aut., né en 1757, m. à Lyon en 1812, a pub.: *Epître au peuple français*, sans date (an VI, 1798), in-8; *Epître au jokey de Fréron*, 1803, in-8; *le Souper de Henri IV*, en un acte en vers représ. sur le théâtre de Monsieur en 1789, Paris, 1790, in-8; l'*Enfant de 36 pères*, roman sérieux, comique et moral, par D*** A***, Paris, 1801, 3 vol. in-12.

DESPREZ (Claude-Aimé), plus connu sous le nom de *St-Clair*, chansonnier et vaudevilliste, l'un des aut. du rec. int.: *les Soupers de Momus*, né en 1783 à St-Germain-en-Laye, m. à Herbelay, près de Pontoise, a composé seul ou en société avec différ. aut., plus. coméd. et vaudev. dont M. Mahul donne la liste de son *Annuaire necrol.* de 1824. Les plus connues de ces pièces sont: *Retournons à Paris* (avec Varez), coméd. en un acte, Paris, 1817, in-8; *le protégé de tout le monde* (avec Jos. Dussaulchoy), coméd.-vaudev. en un acte, ibid., 1822, in-8; *le Mariage à la Turque* (avec un anonyme), vaudev. en un acte, ibid., 1823, in-8.

DESPRUETS (Jean), docteur de Sorbonne et abbé général des prémontrés, né vers 1525, fit de grands efforts pour ranimer le goût des études et rétablir la discipline dans les communautés de son ordre, assista au concile de Reims, convoqué par l'archevêque L. de Guise, et m. en 1596. On a de lui plus. liv. de controverse imp. à Paris vers 1672, des rec. de *sermons* et de *discours*; un *Traité des sacremens*; des *Comment. sur la Bible*; *Anticalvinus, seu calvinianæ pravitatis refutatio*.

DESPUNA (Théodora). V. Théodora.

DESRENAUDES (Martial-Borge), conseiller de l'univ., né en 1751, m. en 1825, avait été successiv. gr.-vicaire de M. de Talleyrand, membre du tribunat, garde des archives de la bibliothèque historique du conseil d'état, et remplit sous le gouvernem. impérial les fonctions de censeur, qui lui furent égalem. confiées par le roi en 1814. On a de lui, sous le voile de l'anonyme, une traduct. nouv. de la *Vie de Julius Agricola*, *par Tacite*, avec le texte latin en regard. Il a rédigé l'article *Girondins* des mem. de Georgel, et revu la *Campagne du duc de Brunswick*, Paris, 1795, in-8.

DESREY ou DESREZ, DESRAY, DERREY (Pierre), traducteur et compilateur médiocre du 15e S., a pub. un très-grand nomb. d'ouvr.; les plus imp. sont: *Postilles et expositions des épîtres et evangiles dominicales*, trad. du lat., Troyes, Guill. Le Rouge, 1492, 2 vol. in-fol.; *Vie des pères anciens des déserts*, trad. du lat. de St Jérôme, Paris, J. Petit, sans date, in-fol.; *Mer des chroniques et miroir historial de France*, extrait et trad. du latin de Robert Gaguin, et augmenté jusqu'en 1514, Paris, Galiot-Dupré, 1516, 2 part. in-fol.; ibid., 1538, in-4, etc.

DESROBERT (N.), jésuite, né d'une famille noble et ancienne de Champagne, se consacra de bonne heure aux missions de la Chine, où il arriva vers 1730. Il prêcha avec zèle et succès la relig. chrét. dans la province de Hou-Kouang, l'une des plus fertiles et des plus commerçantes de tout l'empire, mais entrecoupée d'un nombre prodigieux de rivières et de canaux qui rendaient difficiles et pénibles les fonctions apost. des missionnaires. Il paraît que le P. Desrobert m. au milieu du troupeau qui lui était confié, quoiqu'on ignore la date précise de sa mort. On trouve une lettre de ce P. dans le tome 26 des *Lettres edifiantes*.

DESROCHERS (Etienne Jehandier), graveur du roi, né à Lyon, m. à Paris en 1741, memb. de l'acad. de peinture, s'est acquis une certaine réputation par une suite de 7 à 800 *Portraits d'hommes illustres*, format in-8. Du reste ses ouv. sont méd. et annoncent aussi peu de talent que de goût.

DESROCHES (Madeleine Neveu), femme auteur, née à Poitiers vers 1530, fit elle-même l'éducation de sa fille Catherine, qui l'égala au moins en esprit et en beauté. Ces deux dames partageaient leur temps entre l'étude et la société des hommes les plus instruits de leur temps; elles moururent à Poitiers le même jour, en 1587, comme elles l'avaient toujours souhaité. Leurs premieres *Œuvres poetiques* ont été impr., Paris, 1578 et 1579, in-4; les secondes *Œuvres* parurent à Poitiers, 1583, in-4. Elles ont été réunies, Rouen, 1604, 2 vol. in-12. — Desroches (Marie-Jeanne Congourd), autre femme auteur, née à St-Malo en 1776, m. à Paris en 1811, s'est fait connaître par différens morceaux de poésie; on

en trouve quelques-unes dans les *Quatre saisons du Parnasse*, *le Mercure*, *l'Almanach des Muses*, et autres recueils du temps. — DESROCHES (Pierre-Vincent), diplomate, né à Paris en 1686, m. en 1734 à Bouyoukdéré, avait des connaissances très-étendues sur l'histoire, les mœurs et la littérature des peuples orientaux. Il a fourni des notes à Voltaire pour son *Essai sur l'esprit des nations*, des matériaux au P. Lequien pour son *Oriens christianus*, et inséré dans div. journaux plus. pièces de poésie sous le nom de *l'Ermite* de Rodosto. Desroches a en outre fait impr. dans le *Mercure* de 1732 : *Relation des conférences tenues pour la paix entre les Turks et les Persans.* — DESROCHES (Jean), laborieux écriv., m. en 1787, secrét. perpétuel de l'acad. imp. et royale de Bruxelles, a pub. : *Epitome historiæ Belgicæ in usum scholarum*, Bruxelles, 1783, 2 vol. in-12; *Hist. anc. des Pays-Bas autrichiens*, Anvers, 1787, in-4, ibid., 2 vol. in-8, et de plus un gr. nombre de *Mém.* très-savans sur des questions proposées par l'acad. de Bruxelles sur les antiquités du roy. des Pays-Bas.

DESROCHES, dit DE PARTHENAY (JEAN-BAPTISTE), né à La Rochelle, m. en 1766, aida d'abord, à La Haye, le célèbre Bruzen de la Martinière dans la composition de son *Dictionn. géographique*. On a de lui les traduct. du *nouveau Traité sur la situation du Paradis terrestre*, par le P. Hardouin, et des *Commentaires*, de M. Huet, sur les navigations de Salomon, dans le *Recueil de traités géographiques et historiques*, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture sainte, publié par Bruzen de La Martinière, La Haye, 1730, 2 vol. in-12; *Histoire de Danemarc avant et après le rétablissem. de la monarchie*, Amsterd., 1730, 6 vol. in-12; *Hist. de Suède*, trad. du latin de Puffendorf, et continuée jusqu'en 1730, La Haye, 1732, 3 vol. in-12; *Histoire de Pologne sous le règne d'Auguste II*, La Haye, 1733 et 1734, 4 vol. petit in-8; *Pensées morales*, par le baron de Holberg, trad. du danois, Copenhague, 1754, 2 vol. in-12; *Description et Histoire du Groenland*, trad. du danois, de Jean Eggede, Copenhague, 1763, in-8. J.-B. Desroches a revu la traduct. française du *Voyage de Norden*, qui parut en 1755, 2 vol. in-fol.

DESROTOURS (NOEL-FR.-MATTH.-ANGOT), ancien employé à l'administration des monnaies, memb. de l'acad. de Rouen, né en 1739 à Falaise (Normandie), m. en 1821, a écrit, de 1784 à 1789 inclusiv. l'*Almanach des monnaies*, Paris, 1 vol. in-12 chaque année. On lui doit encore plus. écrits sur la même matière, pub. de 1787 à 1801, et dont M. Mahul a donné la liste dans son *Annuaire nécrol. de* 1821.

DESRUES (ANTOINE-FRANÇ.), march. épicier que ses crimes n'ont rendu que trop célèbre, né à Chartres en 1745, roué vif en 1777, à Paris, avait montré dès l'enfance des dispositions vicieuses. Son extérieur était des plus repoussans; mais il apprit de bonne heure à revêtir le masque de l'hypocrisie, et c'est en affectant tous les dehors d'une vive piété qu'il réussit à gagner la confiance des personnes qu'il voulait tromper. Placé en apprentissage chez un droguiste de Paris, il y avait acquis la connaissance des poisons, dont il fit dans la suite un terrible usage sur la personne de Mme de La Motte et de son fils, pour se soustraire au paiement d'une somme de 130,000 fr. qu'il devait au mari de celle-ci. Après être parvenu à cacher les cadavres de ses deux victimes, il présentait une quittance qui paraissait en forme, lorsque la Providence permit que son crime fût découvert. Condamné par un arrêt du Châtelet confirmé par celui du parlement, Desrues ne se démentit pas un seul instant; il protesta de son innocence, dans les interrogatoires, à la question et jusque sur la roue. Sa vie remplie d'escroqueries et de crimes a été écrite par d'Arnauld Baculard et le libraire Cailleau, Paris, 1777, in-12. Les détails de son procès se trouvent dans tous les recueils de causes célèbres.

DESSENIUS ou DESSEN DE CRONENBOURG (BERNARD), médecin hollandais, né à Amsterdam en 1510, professa son art à Groningue, et se fixa ensuite à Cologne où il m. en 1574. On a de lui plus. ouvr. dont les plus connus et les seuls imp. sont : *De compositione medicamentorum*, etc., Francfort, 1555, in-fol., Lyon, 1556, in-8; *De peste commentarius*, etc., Cologne, 1564, in-4; *Defensio medicinæ veteris et rationalis*, ib., 1573, in-4. Il a été un des collaborateurs du *Dispensatorium pharmaceuticum coloniense.*

DESTOUCHES (ANDRÉ CARDINAL), compositeur, né à Paris en 1672, m. en 1749, surintendant de la musique du roi et inspecteur-général de l'acad. royale de musique, a donné plusieurs opéras, dont aucun n'eut un succès égal à celui d'*Issé*, paroles de La Motte, par lequel il débuta en 1697; opéra qui fut joué un grand nombre de fois, qui valut à son aut. le don d'une bourse de 200 louis que le roi Louis XIV accompagna de cet éloge flatteur : *Vous êtes le seul compositeur qui ne m'ait pas fait regretter Lulli.*

DESTOUCHES (PHILIPPE NÉRICAULT), aut. comique, né à Tours en 1680, m. à Paris en 1754, memb. de l'acad. fr., s'échappa, dit-on, de la maison paternelle et s'engagea très-jeune encore dans une troupe de comédiens de province. Après avoir couru de ville en ville, il eut le bonheur d'être chargé par ses camarades de complimenter M. de Puysieux lors de son passage à Soleure. Cet ambassadeur charmé de l'esprit du jeune comédien, étonné des témoignages flatteurs qu'il reçut sur sa moralité et son attachement à la religion, le retira du théâtre et se plut à le former à la diplomatie. Destouches fut depuis chargé de diverses missions import., particulièrement en Angl., et refusa la place de ministre de France près la cour de Russie, pour se vouer exclusivement à la littérat. dram. dans laquelle il s'était déjà essayé avec succès. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen détaillé de toutes ses pièces, dont un certain nombre est resté au théâtre; nous dirons seulement qu'elles sont en général très-médiocres, qu'elles manquent de gaieté et de naturel, et qu'après les avoir lues on est étonné qu'il ait pu produire *le Philosophe marié* et *le Glorieux* qui passent avec raison pour ses chefs-d'œuvre et lui assurent le prem. rang parmi les auteurs du second ordre. Destouches sur la fin de sa vie renonça à l'art dramat., et l'étude de la théologie occupa seule ses dernières années; il inséra dans le *Mercure* plus. dissertations sur des sujets religieux, et fit plus de 800 épigrammes au-dessous du médiocre contre les athées et les impies. Deux de ces comédies posthumes *la Fausse Agnès* et le *Tambour nocturne* ont été représentées avec succès, l'une en 1759, l'autre en 1762. La meilleure édit. de ses *Œuvres dramatiques* est celle que M. Crapelet a publiée en 1822, 6 vol. in-8. M. Auger a pub. : *Œuvres choisies de Destouches*, Paris, 1810, 2 vol. in-18, édit. stéréotype. Dalembert a inséré l'éloge de Destouches dans son *Recueil des éloges des académiciens.*

DESTOURS (NICOLAS), capit. au corps royal du génie militaire, m. en 1816, memb. de la légion d'honneur, est auteur de plus. *Mappes ou tableaux chronologiques et généalogiques*, estimés comme ouvr. élémentaires.

DESTRÉE ou DESTRÉES (JACQUES), prieur de Neufville, littérateur, né à Reims au commencement du 18e S., fut l'ami et le collaborateur de l'abbé Desfontaines, et composa un grand nombre d'ouv. dont nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *Observ. sur les écrits modernes*, (en société avec Desfontaines, Fréron, etc.), Paris, 1735 et

années suiv., 34 vol. in-12; *Jugement sur quelq. ouvr. nouv.* (avec les mêmes), Avignon, 1745-46, 11 vol. in-12; *le Contrôleur du Parnasse*, etc., Berne, 1745, 3 vol. in-12; *Hist. du marquis de St-Mégrin*, Paris, 1752, in-12; *Mémorial de chronologie généalogique et histor.*, ibid., de 1752 à 1755, 4 vol. in-24; *l'Europe vivante et mourante*, Bruxelles (Paris), 1759 et 1760, 2 vol. in-24. Ces ouvr. et ceux que leur peu d'importance nous dispense de citer ont été publiés sans nom d'auteur, mais on a su qu'ils étaient de l'abbé Destrées. On lui attribue encore un *Recueil de pièces galantes du chev. de*** avec quelq. pièces de l'abbé de Chaulieu*, 1744, in-8.

DESTREES. V. Estrées (d').

DESVAULX (Jacq.-Nicolas), baron d'Oinville, maréchal-de-camp des armées du roi, m. à Paris en 1817, est aut. des ouv. suiv.: *Disc. prononcé à New-York, à l'occasion du retour des Bourbons en France*, trad. de l'anglais, Paris, 1814, in-8; *Vie du général Monk, duc d'Albemarle*, ibid., 1815, in-8; *Nouv. conspirat. contre les jésuites dévoilée et brièvement expliquée, par Rob.-Charles Dallas, écuyer*, trad. de l'angl., ib., 1817, in-8.

DESVIGNOLES (Alphonse), sav. chronologiste, né en 1649 dans le Languedoc, fut pasteur de l'église protestante d'Aubais, ensuite de celle de Cailar, et sut concilier l'exercice de son ministère avec les recherches chronologiques auxquelles il se livra. Retiré à Genève par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il s'établit plus tard et successivement à Lausanne, à Berne et à Berlin, fut élu directeur de l'acad. de cette dernière ville en 1727, et devint, en 1711, l'un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque germanique*: il m. à Berlin en 1744. Son *éloge*, par Formey, a été inséré dans le 1er vol. des *Mém.* de la société royale de Berlin, et dans le tome 2 de la *Nouv. biblioth. germanique*. On a de Desvignoles un grand nomb. d'écrits épars dans plus. recueils périodiques; mais son principal ouvr. est la *Chronologie de l'hist. sainte et des hist. étrangères depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 vol. in-4. On lui doit encore des additions à l'*Hist. de la papesse Jeanne*, et les dissertations suiv.: *Disquisitio chronologica de periodicâ revolutione cometæ annorum* 1668, 1702; *De annis ægyptianis; De cyclis Sinensium sexagenariis*; imprimées dans les *Miscellanea Berolinensia*.

DES YVETAUX (Nicolas VAUQUELIN, seigneur), poète franç., plus connu par sa vie épicurienne que par ses vers, né près de Falaise vers la fin du 16e S., vint à Paris dans les dernières années du règne d'Henri IV, et fut placé par le maréchal d'Estrée, en qualité de précepteur, auprès du duc de Vendôme, fils du roi Henri et de Gabrielle. Il passa ensuite avec le même titre auprès du dauphin, depuis Louis XIII; mais les désordres d'une vie licencieuse le firent renvoyer de la cour en 1611. Il put alors se livrer encore plus librement à la mollesse et aux plaisirs, et parvint jusqu'à un âge très-avancé sans rien changer à sa manière de vivre. Il m. en 1649. On a de lui un poème intit.: *De l'institution du prince*; des *Stances*, des *Sonnets* et autres pièces de vers insérées dans les *Délices de la poésie franç.*, Paris, 1620, in-8.

DETHARDING (Georges), méd. allem. du 17e S., né à Stettin, pratiqua pendant 10 ans son art à Stralsund, et fut appelé en 1680 à la cour de Gustrow, comme le prem. méd. du duc de Meckelbourg. Il a écrit en allem. quelq. *ouvr.* sur la méd., et des *obser.* qui se trouvent dans les mém. de l'acad. impériale des curieux de la nature. L'époque de sa m. n'est pas connue. On lui attribue le *Nomenclator chirurgicus*, pub. à Gustrow en 1696, in-8. — Detharding (Georges), fils du précéd. et méd. comme lui, né à Stralsund en 1671, m. vers le milieu du 18e S., fut professeur de médecine à Rostock et à Copenhague. Partisan zélé de la doctrine de Stalh, il a pub. une foule d'*opuscules*, où domine l'esprit de ce médecin célèbre; les princip. sont: *de Necessitate medecinæ ex naturâ termini vitæ*, Rostock, 1719, in-4, *de Variolarum inoculatione*, ibid., 1727, in-4; *Elementa diætæ*, etc., Copenhague, 1735, in-8; *Fundamenta methodi medendi*, ibid., 1743, in-8; *de Glandulâ inguinali*, ibid., 1746, in-4.

DETOURNES, en latin *Tornesius*, nom d'une famille d'imp.-libraires, établie à Lyon dans le 16e S., et dont deux membres se sont plus particulièr. fait remarquer.—Jean Detournes, m. de la peste en 1564, a pub. plus. édit. très-correctes et bien exécutées parmi lesquelles on cite celles de *Petrarque*, 1545, in-16 et du *Dante*, 1547, même form. Le quartier de Lyon où se trouvait son imprimerie porte encore aujourd'hui son nom.—Son fils, Jean Detournes, fut également un habile imprimeur, s'expatria pour cause de religion, et alla s'établir à Genève, où il m. en 1615.

DÈTRE (N.), jésuite franç., né en 1668, alla prêcher la foi dans l'Amérique méridionale, y fut nommé supérieur général et visiteur de toutes les missions sur les rives du fleuve des Amazones, et traduisit le catéchisme en 18 idiomes des diverses peuplades soumises à sa juridiction. Il m. dans un âge très-avancé. On trouve de lui, dans le t. 28 des *Lettres édifiantes*, une *relation* intéressante de ses courses chez les peuples sauvages du Marañon ou fleuve des Amazones.

DETROY (François), peintre français, né à Toulouse en 1645, apprit le dessin sous son père, et vint perfectionner ses études à Paris. Il y fut reçu à l'académ. de peinture et m. à Paris en 1730. On voyait avant la révol. quelq. tabl. médiocres de lui à l'Hôtel-de-Ville et dans l'ancienne église de Ste-Geneviève de Paris. — Jean-Franç. Detroy, son fils, fit le voyage d'Italie pour étudier les grands modèles, revint en France, où il se fit une certaine réputation, fut nommé ensuite direct. de l'académ. à Rome, et m. dans cette ville en 1752. Cet artiste s'est moins attaché dans ses composit., à l'ordonn. et à la vérité du sujet principal, qu'à la décoration des accessoires. Son dessin a peu de caractère et de correction, mais sa couleur est assez bonne; c'est ce qu'on peut remarquer dans ses tableaux qui représentent l'*Hist. d'Esther*, et la *Conquête de la Toison d'Or*, exécutés en tapisseries à la manufact. des Gobeliens. L'*Hist. d'Esther*, en sept sujets, a été gravée par J. Beauvarlet.

DEU DE PERTHES (Louis-Joseph), littérat., né à Châlons-sur-Marne en 1738, m. en 1818 à Rouen, est aut. d'un *Dictionn. des productions de la nature et de l'art* (en société avec Magnien), Paris, 1809, 3 vol. in-8. On a encore de lui des *mém.* insérés dans les recueils des académ. d'Abbeville, d'Amiens, de Boulogne, d'Anvers et de Rouen, dont il était membre, et quelq. art. sur les pelleteries dans l'*Encyclopédie methodique*.

DEUCALION (mythologie), roi de Thessalie, était fils de Prométhée. Les anciens grecs plaçaient sous son règne l'époque du déluge dont lui et sa femme échappèrent seuls. Les deux époux repeuplèrent la terre en jetant des pierres derrière eux. Cette fable provient d'une équivoque fondée sur le mot λαος (*laos*), qui sign. à la fois *pierre* et *peuple*.

DEURHOFF (Guillaume), métaphysicien holland., né à Amsterdam en 1650, exerçait la profession de layetier, lorsqu'il eut connaissance de la doctrine de Descartes et du système de Spinosa. C'est alors que les idées méthaphys. fermentèrent dans sa tête, et s'amalgamèrent avec les notions religieuses qu'il avait déjà. Il émit bientôt des opinions, plus ou moins erronées, qui firent beaucoup de bruit et qu'il soutint avec obstination. Il paraît néanmoins qu'il fut toujours de bonne foi, et qu'il

veut défendre la cause de la religion et de la piété. Il pub. son système, à différentes époques, en six parties détachées qu'il réunit ensuite en deux gros vol. in-4, sous le tit. de *Theolog. de Deurhoff*, en holland., la seule langue qu'il possédât, Amsterd., 1715. Deux ans après il fit paraître le prem. vol. de sa *métaphysique*, et m. cette même année (1717). Deurhoff représente la nature divine sous l'idée d'une certaine force ou énergie répandue dans l'univers entier, et agissant sur tous les détails de cette vaste machine : telle est la base de son système. Il a conservé des partisans en Hollande, désignés sous le nom de *Deurhoviens*.

DEUS-DEDIT, pape. V. DIEUDONNÉ.

DEUSING, en latin *Deusingius* (ANTOINE), médecin allemand, né en 1612 à Meurs en Westphalie, fut reçu docteur en 1637, professa la philosophie, les mathémat., la physique, à Meurs, à Harderwick, et enfin la médecine dans cette même ville, puis à Groningue où il m. en 1666. Il a laissé de nombreux ouv. dont le P. Niceron donne la liste complète, et dont nous nous bornerons à indiquer les princip. : *de Vero systemate mundi, dissertatio mathematica*, etc., Amsterdam (Elzevier), 1643, in-4; *Naturæ theatrum universale*, etc., Harderwick, 1645, in-4; *Synopsis medecinæ univ.*, etc., Groningue, 1649, in-12; *Anatome parvorum naturalium seu exercitationes anatomicæ et physiologicæ*, etc., ibid., 1651, in-4; *Fasciculus dissert. selectarum*, etc., ibid., 1660, in-4; *OEconomia corporis animalis*, Groningue, 1660, in-12. Il a trad. de l'arabe en latin les *Institut. medicales* d'Avicenne et les aphorismes de Mesvé, et il a laissé MSs. des lexiques arabe, persan et turk.—DEUSING (Herman), fils du précéd., né à Groningue en 1654, étudia la jurisprudence et la théologie et se décida pour cette dern. carrière. Il embrassa la doctrine de Coccejus (*v.* ce nom), et écrivit à ce sujet : *Hist. allegorica Vet. et Novi Testamenti*, etc., Groning., 1690, in-4, ce qui lui attira quelq. persécut. de la part de l'Église holland. Après avoir soutenu son système par des nouv. écrits, il m. à Groningue en 1722. On a de lui, outre l'ouv. précité, les suiv. : *Comment. mysticus in Decalogum*, etc., Leuwarde, 1700, in-4; *Allegoria hist. evangelic. prophetica*, Embden, 1710, in-4; *Mysterium sacro-sanctæ triados*, 1712; *Moses evangelisans*, Utrecht, 1716, in-4, et plus dissert. insérées dans le recueil int. *Bibliotheca bremensis*.

DEUTSCH (NICOL.-EMMANUEL), peint. et grav., né à Berne en 1484, m. dans la même ville en 1530, a composé des tabl. devenus très-rares, et exécuté un assez grand nombre de grav. dont les plus est. sont *les Vierges sages* et *les Vierges folles*. Deutsch eut quatre fils peint. comme lui, et dont un seul, JEAN-RODOLPHE-EMMANUEL, est avantageusement cité par les biographes allem. Il a gravé les vues des princip. villes de l'Europe pour la cosmographie de Seb. Munster, pub. en allemand et en latin, Bâle, 1550, 1572 et 1628, in-fol. Il y a aussi du même artiste dans cet ouv. quelq. cartes géographiques, notamment celle de la Palestine.

DEUTSCHMANN (JEAN), théolog. protest., né en 1625, fut docteur et professeur de théologie à Wittemberg, et m. dans cette ville en 1706. Il a composé un grand nombre d'ouv. dont les plus remarquables sont : *de Libris Scripturæ apocryphis*, Wittemberg, 1682, réimp. dans le *Thesaurus theologico-philologic.*, etc., Amsterdam, 1702, 2 vol. in-fol.; *de Petrâ ecclesiæ*, etc., inséré dans le même recueil; *Biblicum Abelis theologiæ compendium*, Wittemberg, 1709; *Analysis accurata et Exegesis compendii theol. Leon. Hutteri*, ibid., 1709, in-8; *Panoplia confessionis augustanæ*, ibid., 1709, in-4; *Theologia positiva Adami Protoplasti*, ibid., 1709, in-4. Deutschmann s'étant jeté dans toutes les disputes théolog. de son temps, a écrit une foule de dissert. polémiq. dont les titres occupent plus de deux pages in-4 dans la *Biographie* de Jocher.

DEUX-PONTS, d'abord comté, puis duché d'Allemagne, a eu plus. souver. qui occupent une place dans l'hist., et dont le prem. fut LOUIS, comte palatin, surnommé *le Noir*, m. en 1489. Ce prince, deuxième fils d'Etienne, électeur palatin du Rhin, reçut en partage le pays de Deux-Ponts, et eut à soutenir une guerre fameuse contre Frédéric, son frère, électeur palatin, qui lui enleva plus. villes, et lui imposa plus. condit. de paix humiliantes.—ALEXANDRE, 2e fils du précéd., lui succéda et m. en 1514.—LOUIS II, comte de Deux-Ponts, fils du précéd., embrassa la religion protestante, et m. en 1532.—WOLFGANG, fils du précéd., fut très-zélé pour la relig. protestante, sans se mêler toutefois des guerres religieuses d'Allemagne; mais il conduisit une armée en France pour secourir les calvinistes de ce pays, et m. pendant cette expédition. Il avait reçu de la générosité de l'électeur palatin, Othon-Henri, son parent, les principautés de Neobourg et de Sultsbach.—JEAN, dit *le Vieux*, 3e fils du précéd., eut pour partage des domaines de son père, le pays de Deux-Ponts, dont le nom a passé à sa postérité jusqu'à la fin du 18e S. Ce prince quitta l'église luthérienne pour se faire calviniste, et m. en 1604, laissant 3 fils qui formèrent les 3 branches de Deux-Ponts Deux-Ponts, Deux-Ponts Landsberg et Deux-Ponts Klebourg.—JEAN II, dit *le Jeune*, comte palatin de Deux-Ponts, fils aîné du précéd., fut tuteur du jeune électeur palatin Frédéric V, son parent, depuis roi de Bohême, et rentra dans la relig. luthérienne qu'il défendit avec beaucoup de vigueur. S'étant engagé dans la ligue de Leipsig, il fut dépouillé de ses états, et m. dans une situation assez fâcheuse.—FRÉDÉRIC, son fils, fut rétabli dans les domaines de son père en 1648, par la paix de Westphalie, et m. en 1661. Comme il ne laissait que des filles, ses états passèrent à la branche seconde. — FRÉDÉRIC-CASIMIR, comte palatin de Deux-Ponts Landsberg, second fils de Jean-le-Vieux de Deux-Ponts, ajouta à ses états la seigneurie de Montfort en Bourgogne, par son mariage avec Amélie d'Orange, et ce fut dans ce domaine qu'il chercha un asile pendant la célèbre guerre de 30 ans. Il m. en 1645.—FRÉDÉRIC LOUIS, son fils et son success, se fit naturaliser en France pour conserver la terre de Montfort. Ce fut lui qui hérita des états de son cousin Frédéric, comte de Deux-Ponts Deux-Ponts. Il se trouva engagé dans des discuss. pénibles avec la France, au sujet des réunions de territ. entreprises par Louis XIV, et m. en 1681, après avoir perdu son fils Guillaume-Louis, en faveur duquel il s'était demis du pouvoir souverain, et qu'il avait repris ensuite. Ses états passèrent à la branche de Deux-Ponts Klebourg.—JEAN-CASIMIR, comte palatin de Deux-Ponts Klebourg, 3e fils de Jean-le-Vieux, épousa Catherine, fille de Charles IX, roi de Suède, se rendit en Suède, obtint la confiance du célèbre Gustave-Adolphe, son beau-frère, à la mort duquel il fut contraint par le sénat de renoncer à l'admin. des finances que ce prince lui avait confiée lorsqu'il entreprit la guerre d'Allemagne. La reine Christine, fille de Gustave et nièce de Jean-Casimir, rendit à ce dernier tout son crédit, et fit assurer à son fils aîné, Charles Gustave de Deux-Ponts, la success. au trône de Suède (*v.* Charles X, roi de Suède). Jean-Casimir m. en 1652.—ADOLPHE-JEAN, comte palatin de Deux-Ponts Klebourg, 2e fils du précéd., fut gouv.-génér. de Westrogothie et de Wermeland, généralissime des armées suédoises, et m. en 1689.—GUSTAVE-SAMUEL, 2e fils du précéd., recouvra, après la m. de Charles XII, la souv. du duché de Deux-Ponts, passée aux rois de Suède depuis 1652, et m. sans héritiers : ses états échurent au duc de Birkenfeld. — FRÉDÉRIC, comte palatin, duc de Birkenfeld, prit le titre de duc Deux-Ponts, en héritage de Gustave-Samuel, embrassa la religion catholiq. en

1746, devint feld-maréchal de l'empereur et de l'empire, commanda avec succès l'armée impériale en 1758, et m. en 1767. — CHARLES-AUGUSTE-CHRISTIAN, duc de Deux-Ponts, né en 1746, frère et successeur du précéd., refusa d'accéder à la convention conclue entre Charles-Théod et l'Autriche, le 3 janv. 1778; et, ayant fait une protestation formelle appuyée à la diète de Ratisbonne par le roi de Prusse, il réclama les stipulations positives du traité de Westphalie de 1648, et m. en 1795, sans laisser d'enfans : ses droits passèrent à son frère, depuis roi sous le nom de Maximilien-Joseph (*v.* ce nom).

DEVAINES (JEAN), prem. commis des finances, sous le ministère de Turgot, né vers 1740, se lia avec les gens des lettres distingués de son temps, fut nommé commiss. de la trésorerie en 1793, conseiller d'état en 1800, memb. de l'institut de France en 1803, bien qu'il n'appartînt à aucune des classes de cette société savante, et qu'il n'eût pas d'ailleurs de titre académiq. Il m. cette même année, et eut pour successeur M. de Parny (*v.* ce nom). On a de lui quelq. opuscules impr. dans les *Mélanges* de M. Suard (*v.* ce nom), ou dans la *Corespond. littér.* de La Harpe. Il fit imp. en 1799, in-4, un *recueil de quelq. articl. extraits de différ. ouvrag. périod.*, tiré seulem. à 14 exemplaires. M. Barbier lui attribue quelq. *opuscules* dont il donne la liste dans son *Dictionnaire des Anonymes*.

DEVARIS ou DEVARIUS (MATTH.), gramm., né Corfou dans les dern. années du 15e S., fut amené à Rome à l'âge de 8 ans, et placé dans l'école grecq. que dirigeait alors Jean Lascaris. Il entra ensuite au service du cardinal Ridolfo, qui le fit son bibliothécaire et son lecteur en grec. Il obtint plus tard, du pape Paul III, la place de correcteur des MSs. grecs du Vatican, avec une pension, et m. à l'âge de 70 ans, sous le pontificat de Pie IV. On a de lui l'*Index des comment.* d'Eustathe (*v.* ce nom); et *de Linguæ græcæ particulis*, pub. après sa m. à Rome, 1588, et réimp. plus. fois depuis. La meill. édit. est celle de Reussmann, Leipsig, 1775, in-8.

DEVAUX (JEAN), chirur., né à Paris en 1669, m. en 1729, s'acquit une grande réputation dans la pratique de son art, et enrichit la littérature médicale de plus. bonnes traduct. et d'ouv. estimés de sa composit., en voici la liste : *le Médec. de soi-même* ou *l'Art de conserver sa santé par l'instinct*, Leyde, 1682, in-12, réimp. plus. fois; *Découverte sans découverte*, Paris, 1684, in-12 : écrit dirigé contre un charlatan nommé Blégny; *Factum sur les accouchemens*, ibid., 1695; *l'Art de faire les rapports en chirurgie*, ibid., 1703, 1730, 1743, in-12; *Index funereus chirurgorum Parisiensium ab anno* 1315 *ad annum* 1714, in-12, Devaux a publié en outre un grand nombre de *dissert.* chirurgicales, des *observ.* sur plus. traités d'autres chirurg., des traduct. françaises, de plus. ouv. de Bontekoé, de Gladbach, de Maritan, de Cockburn, de Jacques Vercelloni, de Deidier, de Heister, de Hecquet, d'Allen, de Boërhaave, de Harris, de Freind (*v.* ces noms). M. Sue, profess. de médec. à la faculté de Paris, a pub. l'*Eloge hist. de M. Devaux*, avec des notes et un extr. raisonné de ses différ. ouvr., Paris, 1772, in-8.

DEVAUX (GABRIEL-PIERRE-FRANÇOIS MOISSON), botaniste, né en 1742 à Caen, entra d'abord au service, fut lieutenant de cavalerie, se livra ensuite tout entier à son goût pour la botanique, forma, près de Bayeux, un jardin devenu célèbre sous le nom de *Jardin Devaux*, et plus tard, un autre à Colombelles près de Caen. Cet homme modeste, qui sut concilier ses travaux botaniques avec les fonctions administrativ., devint membre du corps législatif sous l'empire, et fut l'un des prem. membres de l'acad. ainsi que de la société d'agriculture de Caen, à l'époque du rétablissem. de ces institutions. Il m. en 1802. M. Lair a pub. un *Notice histor. sur M. Devaux*, Caen, 1803 : écrit dans lequel il est question d'un grand nombre d'ouv. MSs. de ce botaniste, qui ne voulut jamais consentir à leur publication.

DEVELLES (CLAUDE-JULES), religieux théatin, né en 1692 à Autun, m. en 1765, avait été d'abord dans l'ordre des jésuites. On a de lui les ouv. suiv. : *de l'Immortalité de l'âme, à M. l'abbé B****, 1730, in-12, réimp. dans les *Mém. de littérat.* de Desmolets, tom. 10; *la Simplicité de la foi*, 1735, in-12; *Nouv. traité sur l'autor. de l'Eglise*, 1736, 1749, in-12.

DEVENTER (HENRI VAN), médec. et accoucheur holland. du 18e S., ainsi nommé du lieu de sa naissance dans la province d'Over-Yssel, exerça son art avec succès à Groningue, dans plus. autres villes de Hollande, et fut appelé plus. fois en Danemarck pour le service du roi Christian V, dont il reçut de grandes récompenses. On a de lui : *Novum lumen obstetricantium*, etc., etc., Leyde, 1701, in-4; *Ulterius examen partuum difficilium*, etc., ibid., 1725, in-4; *Operationum chirurgicarum novum lumen*, etc., ibid., 1733, in-4; un ouvr. posthume en holl. sous le tit. de *Rachitis*, ibid., 1739, in-4.

DEVEREUX (WALTER), vicomte d'Herefort, né dans le 16e S., d'une maison illustre d'Angleterre, que l'on croit orginaire de Normandie, servit avec zèle la reine Elisabeth, dans la rébellion des comtes de Northumberland et de Westmoreland, et fut en récompense créé comte d'Essex. Cette faveur lui suscita des ennemis puissans qui le firent envoyer en Irlande, où il échoua dans toutes ses entreprises comme général des troupes angl. employées dans cette île. De retour en Angleterre, après avoir perdu une partie de sa fortune, il fut renvoyé de nouv. en Irlande avec le tit. de maréch. de ce royaume, mais il y m. bientôt en 1576, des chagrins que lui causèrent la perte de son crédit et l'infidélité de sa femme qui, devenue veuve, se remaria au comte de Leicester. Walter Devereux fut le père de Robert, comte d'Essex, favori ou plutôt amant malheureux de la reine Elisabeth. V. ESSEX (R. Devereux, comte d').

DEVERNAY (N.), curé dans le Lyonnais en 1750, m. en 1777, se fit remarquer par toutes les vertus qui caractérisent un véritable pasteur. Il avait écrit une très-bonne analyse de *l'Hist. eccles.*; un abrégé du *Corps de droit canoniq.*; plus. vol. de *sermons* et de *méditations*; mais à sa mort, il ordonna par humilité de brûler tous ses MSs.

DEVIENNE (CHARLES-JEAN-BAPTISTE D'AGNEAUX). V. AGNEAUX, mais en substituant les noms ainsi énoncés à ceux portés par erreur audit article : les ouv. de Ch.-J.-B. d'Agneaux Devienne ont été publ. de 1756 à 1791.

DEVIENNE (N.), musicien-compositeur franç., m. à Charenton près Paris en 1803 dans un état de démence complète, eut un talent distingué pour la flûte, et pub. une bonne *Méthode* de cet instr., ainsi que divers cahiers de *sonates*, *duos*, *trios*, etc., dont le rythme est très-chantant. On a de lui la musique de plus. opéras-comiques, tels que *les Visitandines*, *Rose et Aurèle*, *les Comédiens ambulans*, *le Valet à deux maîtres*. Ces compos. sont agréables; mais on a justement reproché à l'auteur de nombr. réminiscences, c'est-à-dire des plagiats.

DEVILLE (ANTOINE), ingénieur franç., né à Toulouse en 1596, étudia avec fruit les mathémat. et la science des fortifications, entra d'abord au service du duc de Savoie; puis de retour en France, il fut employé à l'armée de Picardie, contribua à la reprise de Corbie, en 1636, à l'attaque de plus. places en Artois, et, à la paix, fut chargé de fortifier les villes cédées à la France par le traité définitif. Il m. vers 1657. On a de lui les ouv. suiv. : *Pyctomachia veneta*, etc., Venise, 1633, in-4; *Descriptio portûs et urbis Polæ antiquit.*, Venise, 1633, in-4, fig.; *Obsidio corbeiensis*, Paris, 1637, in-fol.,

avec fig. ; *Siége de Landrecy* en 1637, in-8 ; *Siége de Hesdin*, Lyon, 1639, in-fol., fig. ; *De la charge des gouverneurs des places*, Lyon et Paris, 1639, in-fol., 1655 et 1656, in-8 ; *les Fortifications d'Ant. Deville*, Paris, 1629, 1636, Lyon, 1640, in-fol., Paris, 1666, Amsterdam, 1672, in-8, avec 53 planches dessinées et gravées par l'aut. — Un autre DEVILLE (André-Nicolas), ingénieur, né en 1662, fortifia, sous la direction du maréchal de Vauban, les places de Mont-Dauphin, d'Embrun et de Cherasco sur la frontière du Piémont. Fixé ensuite à Lyon, ce fut lui qui ouvrit le chemin de la montag. de Tarare jusqu'alors impraticable. On lui doit aussi les casernes de Mont-Brison, et le rétablissement du pont de la Guillotière à Lyon, où il m. en 1741.

DEVILLERS (CHARLES), physicien, né en 1724, s'établit à Lyon, y donna des cours de physique, forma successivement deux très-beaux cabinets en ce genre, et m. en 1809. On a de lui : *Journée physique*, 1761, 2 vol. in-8 ; *le Colosse aux pieds d'argile*, 1784, in-8 : c'est une brochure contre le magnétisme animal ; *Caroli Linnæi entomologia.... generum specierumque rariorum iconibus ornata, curante ac augente C. Devillers*, Lyon, 1789, 4 vol. in-8 : cet ouvr. est le principal titre littér. de l'auteur ; les planches qui l'accompagnent sont encore estimées aujourd'hui.

DEVONIUS. V. ISCANUS.

DEVONSHIRE (GEORGINE CAVENDISH, duchesse de), dame angl. célèbre par sa beauté, les agrémens de son esprit et son noble caractère, née à Londres vers 1746, m. en 1806, est aut. de plus. pièces de vers, dont la principale est un poème intitulé *le Passage du mont St-Gothard*, trad. en vers franç. par Delille, et impr. avec cette même version à Paris, 1802, in-8.

DEVOS (MARTIN), peintre flamand, né vers l'an 1534 à Anvers, fut l'élève de son père et de Franck Floris, fit ensuite le voyage d'Italie, y travailla avec le Tintoret ; et, de retour dans sa patrie, il m. en 1604, ayant la réputation de bon peintre d'hist. et de portraits. On voyait, avant 1814, au musée royal deux tableaux de cet artiste.

DEVOSGES (FRANÇOIS), dessinat., né à Gray en 1732, reçut de son père les prem. principes de dessin, entra ensuite dans l'atelier de Perrache à Lyon, puis dans celui de Guill. Coustou, perdit la vue par accident à l'âge de 18 ans, et parvint toutefois à recouvrer l'usage d'un œil au bout de six années ; mais la faiblesse de cet organe ne lui permettant pas de continuer la sculpt., il suivit les leçons du peintre Deshayes, et fit des progrès remarquables dans le dessin. Il forma plus tard le projet d'établir à Dijon une école de dessin, qu'il soutint de son modique revenu, et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1811. On a de lui des dessins remarquables par la correction et la simplicité de l'ensemble. Plus. ont été gravés. L'*Eloge* de cet artiste a été composé par M. Fremiet-Monnier, Dijon, 1813, in-8.

DEVOTI (JEAN), prélat et juriscons. ital., né à Rome en 1744, m. dans la même ville en 1820, fut successivem. profess. de droit canonique au collége de la Sapience, évêque d'Anagni, archev. de Carthage *in partibus*, camérier secret du pape Pie VII et consulteur des congrégat. de *l'Immunité* et de *l'Index*. On a de lui : *De novissimis in jure legibus ; Institutiones canonicæ*, Rome, 4 vol. in-8. Ce dern. ouvr. a eu plus. édit. ; *Jus canonicum univers.*, 3 vol. L'aut. n'a pas pu terminer ce grand travail.

DEVUEZ (ARNOULD), peintre franç., né en Picardie l'an 1642, reçut ses premières leçons du frère Luc, récollet et peintre estimé de cette époque, fit ensuite le voyage d'Italie, et séjourna long-temps à Rome pour s'y perfectionner à l'école des grands maîtres. Rappelé en France par le peintre Lebrun, sur la réputat. qu'il s'était déjà acquise, il éprouva d'abord quelques désagrémens de la part de ceux auxquels son talent portait ombrage ; mais ensuite il fut protégé par Louvois, qui le chargea de plus. travaux importans. Il m. en 1724 à Lille, où il s'était retiré depuis plus. années, et où il avait peint plus. tableaux d'église fort estimés pour le dessin, mais qui tous pèchent par le coloris.

DEWAAL (JEAN), peintre flamand, né à Anvers en 1558, fut l'élève de F. Franck, dit *le Vieux*, et voyagea ensuite en France et en Italie pour perfectionner son talent. Il s'appliqua d'abord à l'hist., ensuite au portrait, et m. en 1633. On estime son coloris. Il avait eu deux fils qui furent ses élèves. — Le prem. (LUC) reçut aussi des leçons de J. Breughel, dont il adopta la manière. Le second (CORNEILLE) fut un bon peintre de batailles.

DEWAILLY. V. WAILLY (de).

DEWES (SYMONDS), histor. et antiq. angl., né dans le comté de Dorset en 1602, s'occupa de bonne heure à rassembler des matériaux pour l'histoire de la Grande-Bretagne, fut créé baronnet par Charles Ier, et, malgré cette faveur du monarque, prit parti contre lui. Il m. en 1650. On a de lui le *Rec. de tous les actes du parlement sous le règne d'Elisabeth*, pub. à Londres en 1682, in-fol., et il a laissé de nombr. MSs. qui sont passés dans la biblioth. du comte d'Oxford. Il avait formé une collection assez précieuse de médailles rom., et s'était attiré la haine des antiq. d'Oxford pour avoir soutenu dans un discours au parlem. la prééminence de Cambridge du moins quant à l'ancienneté. Ce discours a été impr. à Londres, 1642, in-4.

DEXIPHANES, archit. grec, né dans l'île de Chypre, fut chargé par la reine Cléopâtre, vers l'an 44 av. J.-C., de rétablir le phare d'Alexandrie, et parvint, dit-on, à réunir au continent l'île dans laquelle ce phare était bâti, bien qu'elle en fût à une assez grande distance.

DEXIPPE, histor. grec du 3e S., dont il reste quelques fragm. dans les *Excerpta de legat.*, édit. du Louvre, 1648, in-fol., fut en même temps un guerrier courageux, et commanda un parti d'Athéniens qui repoussèrent les Goths de l'Achaïe.

DEXTER (FLAVIUS LUCIUS), préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand vers l'an 395 de J.-C., était fils de St Pacien, év. de Barcelonne, et mérita par son savoir et sa vertu l'estime de St Jérôme, qui lui dédia son *Catalogue des écriv. ecclésiast.* La *Chronique* attribuée à Dexter, et publ. dans les *Comment. de Bivar*, Lyon, 1627, in-fol., ne peut être que l'ouvr. de quelque moine ; Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca vetus Hispaniæ*, pense qu'elle a été fabriquée par Higuera. V. ce nom.

DEXTRIANUS. V. DEMETRIANUS.

DEYLING (SALOMON), oriental. et théol. protestant, né à Leipsig en 1677, m. en 1755, est aut. des ouvr. suiv. : *Observationes sacræ in quibus multa Scripturæ dubia solvuntur*, Leipsig, 1708, 1736, 4 vol. in-4 ; *Observationes miscellaneæ*, ibid., 1736, in-4 ; *Observat. exegeticæ*, ibid., 1731, 1735, in-4 ; *Institutiones prudentiæ pastorales*, ibid., 1767, in-8, 3e édit. ; *Præfatio ad Dachselii biblia hebraica*, ibid., 1729, in-4. On a encore du même aut. plus. dissertat. sav. sur divers passages du texte hébr. de l'Ecrit.-Ste, dont on trouve le titre avec celui des autres ouvr. de Deyling dans la continuat. de Jocher par Adelung.

DEYNS (JACQUES). C'est mal à propos qu'on a désigné sous ce nom, dans plusieurs Biographies, un artiste, d'ailleurs peu connu, dont le véritable nom est DENYS (Jacques), auquel nous renvoyons.

DEYNUM (JEAN-BAPTISTE van), peintre en miniature et à la gouache, né à Anvers en 1620, a laissé plus. tableaux et surtout des portraits que l'on voit encore dans quelques maisons roy., en Espagne, et dans quelques galeries d'Allemagne.

DEYSTER (Louis van), peintre flamand, né à Bruges en 1656, m. dans la même ville en 1771, a composé plus. tableaux estimés, parmi lesquels on distingue une *Mort de la Vierge*; *l'Histoire de Judith*, en plus. morceaux, etc. Il avait fait le voyage d'Italie, et sa manière se ressentait de cette école. Vers la fin de sa vie, Deyster, ayant pris tout-à-coup un goût décidé pour la musique, quitta à l'âge de 50 ans la carrière de la peint. pour la profession de luthier.

DEYVERDUN (George), littérat., né à Lausanne vers 1735, parcourut la plupart des pays de l'Europe, en qualité de gouv. de plus. jeunes seign. angl., et revint se fixer à Lausanne, où il m. en 1789. On a de lui : *Mém. littér. de la Grande-Bretagne, pour l'an* 1767, Londres, 1768, in-8. Un second vol. pour l'an 1768 parut en 1769. Deyverdun a fourni quelq. articles dans les *Mélanges helvétiques de* 1782 à 1786 (par M. Bridel), Lausanne, 1787, in-12; et il a été le prem. édit. du roman de *Caroline de Lichtfield*, de mad. de Montolieu, Paris, 1786, 2 vol. in-12.

DEZ (Jean), jésuite, né près de Ste-Ménéhould en 1643, professa dans plus. colléges de son ordre, fut fait recteur de celui de Sédan, devint ensuite prem. supérieur du séminaire de Strasbourg, passa par les premières charges de sa société, fut envoyé 2 fois à Rome, fut confesseur du dauphin, et m. recteur de l'université de Strasbourg en 1712. On a de lui quelq. ouvrages, dont les plus connus sont : *Réunion des protestans de Strasbourg à l'église romaine*, Strasbourg, 1687, in-8, réimpr. à Paris, 1701, in-12; *la Foi des chrétiens et des catholiques justifiée contre les deistes, les juifs, les mahométans*, etc., Paris, 1714, 4 vol. in-12. Il avait écrit à Rome, en 1697, un traité intit. *Reflexions d'un docteur de Sorbonne*, qu'il fit trad. en italien, et qu'il ne pub. qu'en cette langue, sans nom d'aut., la même année.

DEZA (Pierre), card. espagn., né à Séville en 1520, occupa successiv. les prem. dignités de l'état et de l'église, fit les fonctions de capitaine-gén. du roy. de Grenade, reçut de Grégoire XIII le chap. de card. en 1578, et vint se fixer à Rome. Il y présida le tribunal du St-Office, devint le doyen du sacré collége, et porta le titre de cardinal protecteur d'Espagne. Il m. à Rome en 1600, après avoir concouru à l'élection de 7 papes. Sa *vie* a été écrite par F. Alph. Chacon dans son *Hist. des papes et des cardinaux*.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Ant.-Jos.), natural. franç., né en 1680 à Paris, y fit de très-bonnes études au collége du Plessis, apprit le dessin, la peinture, l'architect., étudia la théorie et la pratique du jardinage, voyagea en Italie et un Angleterre, et revint ensuite à Paris, où il obtint la charge de conseiller du roi en ses conseils, et se lia intimement avec le chancelier d'Aguesseau. Ce fut le cabinet d'histoire natur. formé par ce célèbre magistrat qui fit de Dezallier un natural. Ses ouvr. dans cette partie sont : l'*Hist. natur. eclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*, Paris, 1742, in-4, avec 33 pl.; nouvelle édit. pub. par MM. de Favanne père et fils, considérablement augmentée, Paris, 1780, 2 forts vol. in-4, avec 80 pl. : il en avait paru une traduct. allem. à Vienne, 1772, in-fol. fig.; *Enumerationis fossilium quæ in omn. Gall. provinc. reperiuntur tentamina*, Paris, 1751, in-8; *Hist. natur. eclaircie dans une de ses parties princip., l'oryctologie*, ibid., 1752, in-4. Ce sav. laborieux m. en 1765, d'une hydropisie de poitrine. Il avait publié dès 1709 un *Tr. sur la théorie et la pratique du jardinage*, Paris, 1 vol. in-12, réimpr. en 1713, 1722 et 1748, in-4, avec des augmentations considérab.; et, en 1745, un *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, ibid., 2 vol. in-4 : la 3e édit. parut en 1762, 4 vol. in-8. Dezallier était membre des sociétés royales de Londres et de Montpellier. — Son fils, Dezallier (Ant.-Nicolas), maître des comptes, m. en 1794, avait hérité du goût de son père pour les beaux-arts. On a de lui : *Vie de quelq. archit. et de quelq. sculpt. fameux*, Paris, 1787, 2 vol. in-8, ouvr. incomplet et inexact; *Voyage pittoresque de Paris*, 1752, in-12; *Voyage des environs de Paris*; *Manuel du jardinier*, 1772, in-12; *Dictionn. des jardiniers*, 1777, in-12, fig. Il a été l'édit. de la *Pratique du jardinage* de l'abbé Schabol, 1770, 2 vol. in-12, et de la *Théorie du jardinage*, 1771, in-12, du même auteur.

DEZEDE ou DEZAIDES (N.), compos. dramatique qu'on présume né, soit à Lyon, soit en Allemagne, vers 1740, ne connut pas lui-même sa famille, et reçut d'un abbé, auquel on l'avait confié dès sa plus tendre enfance, une éducation très-soignée. Il apprit entre autres choses à pincer de la harpe; vint de bonne à Paris, et s'y fit successivement connaître par une foule d'opéras qui réussirent presque tous. Son style est original, et personne n'a mieux que lui traité le genre pastoral. On trouve aujourd'hui que les formes de sa musique ont vieilli; mais ses chants sont toujours gracieux et naïfs. Il m. à Paris en 1792.

DEZOTEUX. V. Cormatin et Desoteux.

DHAFER (Ismail), 12e khâlyfe fatimite, monta sur le trône d'Egypte en l'an 955 de J.-C. (344 de l'hég.), et fut assassiné en 960 par Nasr, fils de son vézyr : ce dern., après s'être défait ensuite des deux fils aînés, reconnut comme khâlyfe le 3e fils de ce prince nommé Faïz. Ce fut sous le règne de Dhafer que les croisés s'emparèrent d'Ascalon en Syrie.

DHAHER (Ali), 7e khâlyfe fatimite, né en l'an 1003 (395 de l'hégire), fut proclamé souverain d'Egypte en 1021, après la m. de son père Hakem (*v.* ce nom). Son empire s'étendait sur l'Egypte, la Syrie, l'Hedjaz, et la partie de l'Afrique appelée par les arabes Afrikyyah. Il m. en 1036 (427 de l'hég.). Les historiens arabes le représ. comme un monarque incapable, livré aux jeux et aux plaisirs.

DHAHER (Mohammed), 35e khâlyfe abbasside, succéda à son père Nasser (*v.* ce nom) en l'an 1225 (622 de l'hégire), à l'âge de 52 ans, et ne régna que 9 mois. Les vertus et les grandes qualités qu'il signala dans ce court intervalle le firent vivement regretter de ses sujets.

DHAHER (N.), scheick ou prince de Palestine, né vers la fin du 17e S., mort en 1775, d'une des tribus nomades d'Arabes connus sous le nom de *Bédouins*, a rempli une grande partie de l'Orient du bruit de sa renommée pendant plus de 30 ans. Constamment en guerre avec ses parens, ses voisins, ses propres enfans, ou avec les troupes du sulthan de Constantinople, il battit plusieurs fois ces dernières, finit par s'en faire respecter, et fit reconnaître en lui, même par les Européens, de rares qualités, une certaine science militaire, jointes à une fermeté et à une bravoure à toute épreuve. Vers la fin de sa vie, ses fils se révoltèrent contre lui, en même temps que Mohammed Aboudhahab, chef des beys d'Egypte, s'avançait vers la Palestine. Ses sujets, rebutés par les vexations d'un ministre auquel il avait donné toute sa confiance, n'opposèrent qu'une faible résistance à l'invasion des Mamelouks. Dhaher, s'étant jeté dans la place de St-Jean-d'Acre, s'y défendit pendant quelq. temps contre une flotte turque envoyée par le gouvernement de Constantinople; mais il fut tué dans une sortie en 1775, à l'âge de 92 ans, et sa tête fut portée au capitan-pacha qui l'envoya à Constantinople. On trouve de grands détails sur le scheick Dhaher dans le *Voyage en Egypte et en Syrie* par Volney (*v.* ce nom). Le fameux Djezzar pacha (*v.* ce nom) lui succéda dans la possession de St-Jean-d'Acre.

DHAHERY. V. Khalyl Dhahéry.

DHANNETAIRE. V. Hannetaire.

DHELL ou **D'HÈLE** (Thomas), littérateur, né vers 1740 dans le comté de Gloucester, servit d'abord dans la marine royale, voyagea ensuite en Italie, et vint se fixer à Paris en 1770. Ayant dissipé sa fortune, il travailla pour le théâtre, et se plaça bientôt à un rang distingué parmi les aut. d'opéras-comiques franç. On a de lui : *le Jugement de Midas*, com. en 3 actes, mêlée d'ariett., jouée sur le Théâtre de la Com. ital. à Paris en 1778; *l'Amant jaloux*, idem, représ. en 1778; *les Évènemens imprévus*, id., en 1779. Ces ouvr. sont restés à la scène, autant peut-être par leur mérite réel que par la musique de Grétry dont ils sont enrichis. Toutefois il convient de dire que les 2 premiers écrits en prose ont été mis en vers par Anseaume et Levasseur. D'Hèle fit encore, pour le théâtre des Variétés, une com.-parade en un acte, intit. *Gilles ravisseur*, et représ. en 1779. Il m. en 1780. Ses trois prem. pièces, impr. d'abord séparément, font partie du rec. intit. : *Théâtre de l'Opéra-Comique*, Paris, 1811-1812, 8 vol. in-12. On trouve dans la *Correspondance de Grimm*, t. IV, 2e partie, un conte de D'Hèle intit. *le Roman de mon oncle*.

D'HERMIGNY. V. Hermigny.

D'HOZIER (Pierre), historien-généalogiste, juge d'armes de France, né à Marseille en 1592, servit d'abord dans les chevau-légers, et obtint ensuite plus. charges à la cour des rois Louis XIII et Louis XIV, fut commis pour certifier la noblesse des écuyers et des pages de la grande et petite écurie, travailla pendant 50 ans aux généalogies d'un grand nombre de familles du royaume, et m. à Paris en 1660. Il a laissé plusieurs ouvrages impr. et MSs. dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. histor. de la France*. Voici les principaux : *Armes et blasons des anciennes maisons de Bretagne*, inséré dans *l'Histoire de la Bretagne* de P. Le Baud (*v.* ce nom); *Histoire et milice du benoit Saint-Esprit*, etc., Paris, 1634, in-fol.; *Généalogie de la maison de la Rochefoucauld*, ib., 1654, in 4; *Généalogies des principales famille de France*, 150 vol. in-fol. MSs., et plus. autres généalogies impr. séparément ou conservés MSs. C'est à tort qu'on a impr. sous le nom de D'Hozier des *Tables contenant les noms des Provençaux illustres*, Aix, 1677, in-fol. Ce livre, rempli d'erreurs, est de L. de Cormis, sieur de Beaurecueil. — D'Hozier (Ch.-René), fils du précéd., généalogiste de la maison du roi, juge d'armes, garde de l'armorial général de France, né à Paris en 1640, mort en 1732, a publié : *Recherches, sur la noblesse de Champagne*, Châlons, 1673, 2 vol. grand in-fol.; une nouvelle édit. de *l'Hist. de Charles IX*, par Varillas, avec de nombreuses corrections, Paris, 1686, 2 vol. in-4; et il a laissé en MS. in-4, des *Recherches des armoiries de Bourgogne*, conservées dans une bibliothèque de Dijon. — D'Hozier (Louis-Pierre), neveu du précéd. et son success. dans la charge de juge d'armes et grand généalogiste de France, m. à Paris en 1767, âgé de 82 ans, composa avec son fils (*v.* l'article suiv.) *l'Armorial de France*, Paris, 1738-1768, 6 registres en 10 vol. in-fol. — D'Hozier de Serigny (Antoine-Marie), fils du précéd., lui succéda dans la charge de juge d'armes, etc., et publ. en 1756 plusieurs écrits, entre autres un *Défi littéraire* sur la famille d'Alès de Corbet; et une *Hist. généalog. de la maison de Chastelard*, in-fol. Il composa en 1776, un *Mém. sur la maison de St-Remy de Valois*, que mad. de La Motte (*v.* ce nom) fit impr. à la suite de son mémoire, dans le fameux procès du collier, en 1785.

DHYA-EDDYN, surnom commun à plusieurs auteurs musulmans, dont les plus célèbres sont : Abou-Mohammed Abd-allah, poète espagnol, auteur d'un poème sur *l'Art métrique*, traduit en latin et impr. à la suite de la *Grammaire arabe* de Guadagnoli, Rome, 1642; et Abou'l Fatah Nasr-allah, aut. d'une *Methode universelle et parfaite*, ou *Tr. de l'eloquence et de la poetique* en MS. — Un autre écrivain du même nom a laissé une *Hist. de l'Arabie Heureuse*.

DIACCETO. V. Cattani.

DIACRE. V. Paul.

DIADES, ingén. grec, accompagna Alexandre dans toutes ses expéditions, inventa différentes machines de guerre, telles que des tours mobiles, un pont volant que l'on jetait sur les murailles des villes assiégées, un corbeau pour démanteler les remparts, etc. Vitruve rapporte que Diades avait écrit un ouvrage sur la manière de construire le belier à roues, et des traités sur les machines de son invention.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers l'an 450, passe pour l'auteur d'un *Traité de la perfection spirituelle*, en grec, traduit en latin, et publ. par le jésuite Fr. Turrien, Florence, 1570, in-8, et inséré dans la *Biblioth. des pères*, édit. de Lyon. — Diadochus (Marc), moine et évêque en Afrique au 3e S., a laissé plusieurs écrits ascétiques dont Fabricius nous a conservé la liste : les principaux sont : un traité *De paradiso et lege spirituali* imprimé avec un autre traité *De his qui putant ex operibus se justificari*, en grec et en latin, Haguenau, 1531, in-8; et un *Sermon* contre les ariens.

DIADOCHUS. V. Proclus.

DIADUMENIANUS (Marcus-Opelius-Macrinus-Antoninus), fils de l'empereur Macrin, fut associé à l'empire après la m. de Caracalla, l'an de Rome 970, de J.-C. 217, et périt un an après assassiné par ses soldats révoltés.

DIAGO (Franç.), historiographe de la couronne d'Aragon, sous le règne de Philippe III, religieux de l'ordre de St-Dominique, et profess. de théol. à Barcelonne, m. en 1615, a laissé plusieurs ouvrages historiques estimés des savans espagnols; les plus remarquab. sont : *Hist. des comtes de Barcelonne*, Barcelonne, 1603, in-fol.; *Annales du roy. de Valence, depuis le déluge jusqu'en 1276*, 1613, in-fol.; *l'Hist. de la vie et des miracles de St Vincent-Ferrier*; celle de *St Raymond de Peñaflor*, Barcelonne, 1600 et 1601, in-4 et in-8; les *Vies* des bienheureux Pierre de Luxembourg, St Humbert de Romans, etc.

DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, philosophe, disciple de Démocrite, né dans l'île de Mélos, fut d'abord dévot et même superstitieux; mais, ayant confié à l'un de ses amis un dépôt d'argent que celui-ci s'appropria en niant qu'il l'eût reçu, il conclut de ce parjure, resté impuni, qu'il n'y avait pas de dieux. Forcé de s'expatrier d'Athènes, à cause de cette opinion, il se retira, suivant quelq. aut., à Corinthe, où il termina ses jours. Plus. biogr. pensent que l'on a confondu Diagoras le philosophe avec un autre Diagoras, poète, qui vivait, selon Suidas, dans la 97e olympiade, tandis que le second fut condamné dans la 91e, ce qui établit une différence de près de 50 ans. — Un autre Diagoras, antérieur au précéd., athlète, né à Rhodes, remporta le prix du pugilat en la 79e olympiade. Sa victoire est le sujet de la 7e *olympique* de Pindare. Cicéron et Plutarque racontent que dans sa vieillesse il accompagna ses deux fils à Olympie; et que ceux-ci ayant remporté les prix, ils en attribuèrent l'honneur à leur père, et le promenèrent dans toute l'assemblée des jeux au milieu des acclamations générales.

DIALDIN. V. Dhya-Eddyn.

DIAMANTE (Jean-Baptiste), aut. dramatique espagnol du 16e S., n'est connu que comme auteur de la pièce intit : *El honrador de su Padre*, dans laquelle Corneille a puisé ainsi que dans Guilhem de Castro, le sujet et une foule de détails du *Cid*.

DIAMANTE (N), peintre, né à Prato en Toscane

à la fin du 14e S., m. vers 1440, peut être considéré comme un des maîtres qui ont préparé la renaissance de l'art en Italie.

DIAMANTINI (Jean-Joseph), peintre et grav. à l'eau-forte, né dans la Romagne en 1660, m. à Venise en 1722, a peint, pour l'église de St-Moïse de cette ville, une *Adorat. des Mages*, à laquelle travaillèrent aussi plusieurs peintres célèbres, ses contemporains, et qui est restée son plus beau titre à l'estime de la postérité.

DIANA (Benoît), peintre, né à Venise, y florissait au commencement du 16e S. Un tableau de *Ste Lucie*, qu'on voit encore de lui dans l'église *del Carmine*, établit sa réputation et le plaça dans l'opinion de ses contemporains, sur la même ligne que Jean Belin. On cite encore de lui un beau tabl. d'autel qui décorait l'église des PP. servites.

DIANA (Jean-Nicolas), jésuite ital. du 17e S., subit une longue persécution à l'occasion d'un discours ou sermon qu'il avait composé sur *St Lucifer*. Condamné pour cet écrit par les inquisiteurs de Sardaigne, il appela de leur sentence au conseil suprême de l'inquisition, y obtint gain de cause en 1653, la 13e année du procès, et devint plus tard qualificateur général du conseil suprême de ce même tribunal. — Diana (Antonin), théologien ital., de la congrégation des clercs réguliers, né à Palerme en 1590, mort à Rome en 1663, considéré par ses contemporains comme l'oracle de la théologie morale, fut examinateur des évêques sous les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VIII. On a de lui : *Resolutionum moralium pars prima et secunda*, Palerme, 1629, in-fol. (l'aut. en pub. 10 autres part. de 1636 à 1656) : il existe un grand nombre d'abrégés de cet ouvrage presque oublié aujourd'hui ; *De primatu solius D. Petri disceptationes apologeticæ*, 1647, in-4.

DIANA MANTUANA. V. Ghisi.

DIANE (myth.), surnommée *la Triple Hécate* à cause de ses attributions différentes, était fille de Jupiter et de Latone. Déesse de la chasse, elle est communément représentée sur un char traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois, et suivie d'une meute ; comme sœur du dieu du jour (*Phébé* ou *la Lune*) elle est vêtue d'une robe de pourpre, et un croissant surmonte sa tête ; et c'est sans doute comme reine des ombres qu'on la place aux enfers sous le nom d'Hécate ; enfin, quoique les poètes aient célébré ses amours avec le bel Endymion, Diane passait pour déesse de la chasteté, parce qu'elle avait changé en cerf le chasseur Actéon, qui l'avait surprise au bain. Le temple de Diane à Éphèse était le plus fameux qu'eût cette déesse ; on l'a rangé au nombre des merveilles (v. Chersiphron). Il existe au musée du Louvre une belle *Diane chasseresse*, qu'on croit sortie du même ciseau que l'Apollon du Belvédère.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, née en 1499 d'une des plus anciennes familles du Dauphiné, était fille de Jean de Poitiers, seigneur de St-Vallier. Elle épousa à l'âge de 13 ans Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, et resta veuve à l'âge de 31 ans : on pense que sa liaison avec le duc d'Orléans, qui n'avait alors que 13 ans, dut commencer beaucoup plus tard. Lorsque le dauphin François fut mort, Diane, aimée du duc d'Orléans, qui devenait héritier du trône, se trouva en concurrence avec la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier ; et après la fin de ce prince en 1547, elle régna seule en France, sous le nom de son royal amant. L'année suivante Henri II lui ayant donné à vie le duché de Valentinois, elle en prit le titre, et employa les libéralités du roi à embellir son château d'Anet, dont l'architecture n'a pas peu contribué à la réputation de Philibert Delorme. C'est là que Diane termina ses jours en 1566. L'âge n'avait point flétri ses charmes ; et l'empire qu'elle conserva toujours sur le cœur du roi parut si extraordinaire que de graves écriv. comme Théodore de Bèze et Pasquier n'ont pas craint d'adopter ce préjugé populaire, et se sont même efforcé de le justifier par des exemples. Diane protégea efficacement les lettres qu'elle goûtait, et son nom fut célébré dans les vers de du Bellay, de Ronsard et de Pelletier. Cependant Mézeray et de Thou lui attribuent, non sans fondement, les malheurs du règne de Henri II, et surtout les persécutions qu'eurent à supporter les protestans. On a conservé des médailles où la duchesse de Valentinois est représentée foulant aux pieds un amour, avec cette légende : *Omnium victorem vici*.

DIANE DE FRANCE, duchesse d'Angoulême, fille légitimée du dauphin, depuis Henri II, née en 1538, épousa à l'âge de 15 ans Horace Farnèse, duc de Castro, et demeura veuve 6 mois après cette union. En 1557 elle se maria en secondes noces à François de Montmorency, fils aîné du connétable, et bientôt elle eut occasion de déployer sa fermeté et sa prudence. Son mari, que Catherine de Médicis avait envoyé comme ambassadeur à Londres, fut rappelé en 1572 ; elle le détermina à s'éloigner de Paris la veille même de la St Barthélemy, et il échappa ainsi aux poignards des assassins qui, pour obéir aux ordres de la reine, devaient, dit-on, le faire d'abord tomber sous leurs coups. Diane devint une seconde fois veuve en 1579. Après la m. de son mari, elle resta constamm. attachée au roi Henri III, son frère, et ce fut à elle qu'on dut la réconciliat. de ce prince avec Henri IV, alors roi de Navarre. Elle conserva une grande influence pendant tout le règne de ce dernier ; après sa m. elle présida à l'éducation de son success. Louis XIII, encore enfant, et m. elle-même sans postérité le 11 janvier 1619. On voyait autrefois son tombeau dans l'église des Minimes de la place Royale à Paris. On a l'*Oraison funèbre de Diane de France*, par Mathieu de Morgues, sieur de St-Germain, Paris, 1619, in-8 ; et *Diane de France*, nouvelle histor., par de Vaumorière, Paris, 1674, in-12 ; réimprimée en 1675 et 1678.

DIANNYÈRE (Jean), méd. franç., membre correspondant de la société de médecine de Paris, né en 1701, m. en 1782, exerça son art à Moulins avec succès. On a de lui : des *Observ. sur le traitement d'une espèce de colique venteuse et périodiq.*, imprimées dans le Journal de Trévoux, 1746 ; une *Analyse des eaux minérales de Bardon*, dans l'anc. Journal de Médec., 1746, tom. V ; des *Considérat. sur la paralysie des extrémités*, et un *Essai sur la meilleure manière d'employer les vermifuges*, insérés dans le Journal de Médecine. — Son fils (Antoine), né à Moulins en 1762, se fit recevoir docteur en médecine, mais préféra la littérature et l'étude de l'économie politique à la pratique de cet art. On a de lui : plus. mémoires réunis sous le titre d'*Essais d'arithmét. politique*, Paris, 1799, in-8 ; les *Éloges de Gresset*, ibid., 1784, in-8 ; *de Dupaty*, Paris et Naples, 1789, in-8 ; et *de Condorcet ;* un tr. relatif au commerce des grains, inséré dans la collect. de Lavoisier et de Lagrange ; un roman moral intit. *Les souvenirs de milady Cartemane*, etc., Paris, 1800, 1 vol. in-12, et quelq. autres écrits qu'il avait lus à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, dont il était membre associé. Il m. en 1802.

DIAS (Balthazar), poète portugais, né à Madère, était aveugle de naissance : il se fit connaître par un grand nombre de ces œuvres dramatiq. que les Espagnols et les Portugais appellent *Autos*, (actes), Ses productions les plus renommées sont : *l'Acte du roi Salomon*, Evora, 1612 ; *l'Acte de la Passion*, Lisbonne, 1613 ; *l'Acte de St Alexis ; l'Acte de Ste Catherine ; l'Acte de la malice des femmes ; Conseil pour se bien marier*, Lisbonne, 1633 : *Hist. de l'impér. Porcina*, *femme de l'emp.*

Lodonius de Rome, Lisbonne, 1660 : *Trag. du marquis de Mantoue et de l'emp. Charlemagne*, Lisbonne, 1665. — DIAS (Edouard), écriv. espagn., né à Porto ; on a de lui : *Varias obras*, recueil de poésies espagnoles et portugaises, Saragosse, 1596; *la Conquista que hizieron*, etc., c.-à-d., la conquête que firent les rois catholiques dans le roy. de Grenade, poëme de 21 chants, en octaves, Madrid, 1590. — DIAS (Jean), né à Céa (Portugal), sous-chantre de la cathédrale de Coïmbre, fut un musicien très-savant, surtout dans le plain-chant. Il a laissé *Enchiridium missarum solemnium*, Coïmbre, 1580. — DIAS (Philippe), né à Bragance en Portugal, embrassa la vie monastique dans un couvent de cordeliers en Espagne ; il était doué d'un rare talent pour la chaire, et les succès qu'il obtint comme prédicat. sont confirmés par le témoignage de St François de Sales. Ses *Sermons* ont été impr. plus. fois, notamment à Lyon en 1676. Il mourut à Salamanque en 1601. — DIAS (Manuel), jésuite à Bahia en 1681, professa successivement la théologie dans cette ville, et la philosophie à Rio-Janeiro. Il a laissé *Promptuarium juris*, 2 v. in-fol. — DIAS DE LIMA (Manuel), né à Faro dans le roy. d'Algarve, vers 1669, et devint membre de l'acad. royale de Lisbonne en 1722, et m. à Porto en 1745, dans le temps où il mettait la dernière main à des mém. histor. sur le règne de Manuel. — DIAS (Marcos), religieux cordelier, né à Elvas, m. à Rome en 1647 ; a laissé : *Ordo perpetuus officii divini*, Rome, 1638. — DIAS (Michel), jés., né à Lisbonne en 1636, m. en 1724, avait été confesseur de la reine Isabelle. On a de lui quelq. livr. ascétiques. — DIAS PIMENTA (Michel), né à Freguesia en Portugal, résida long-temps à Fernambouc, et pendant son séjour y observa la maladie que les habitans du Brésil appellent la maladie *du ver*. Il a laissé une description de ce mal, et des renseignemens précieux sur les moyens de le guérir, dans un ouvrage intitulé : *Noticias de que he o achaque do bicho*, Lisbonne, 1707. — DIAS (Nicolas), dominicain et célèbre prédicateur, né à Lisbonne, entreprit un pèlerinage à Jérusalem en 1541, et trouva à son retour le Portugal soumis au pouvoir de Philippe II, roi d'Espagne. Son attachement au parti de dom Antoine, et plus encore ses déclamations violentes contre le despotisme espagnol le firent bientôt incarcérer à Salamanque. Il y m. en prison le 6 février 1596 ; il a composé des traités ascétiques peu importans, et une *Hist. de la princesse Jeanne*, *fille d'Alphonse V*, Lisbonne, 1586. — DIAS (Pierre), né à Gouvea, dans le diocèse de Visea, en 1621, se fit jésuite au Brésil, et m., profess. au collége de Bahia, le 25 janv. 1700. Il est auteur d'une *Gramm. de la langue d'Angola*, etc. — DIAS CARDOSO (Antoine), inquisit. de Coïmbre, né à Santarem en Portugal, m. à Lisbonne en 1624, a laissé un livre intit. : *Règlement du saint office de Portugal*, Lisbonne, 1613. — DIAS-RAMOS (Alexandre), né en 1687 à Freguesia, diocèse d'Evora, publia en 1737, *Thesouro de lavradores*, le trésor des agriculteurs. — DIAS-SEIXAS (Dominique), né à Santa-Marinha en Portugal, a publié en 1740, *Mém. de la vie et des vertus de sœur Anne de St Joachim*, religieuse, morte en odeur de sainteté à Lisbonne l'an 1737. — DIAS (Henri), nègre du Brésil, forma en 1633, sous les ordres du général Mathias d'Albuquerque, un régiment d'hommes de couleur destiné à combattre les Hollandais qui s'étaient emparés de Fernambouc. Le roi Jean IV lui conféra pour récompense de ses services, en 1644, des lettres de noblesse, le titre de colonel et l'ordre du Christ.

DIAS DE LUGO (JEAN-BERNARD), né à Séville vers la fin du 15e S., étudia d'abord à Salamanque les lettres grecques et latines ; mais il s'appliqua plus spécialement encore à l'étude de droit. Successivement vicaire de l'év. de Salamanque et de l'archevêque de Tolède, il devint év. de Calahorra, assista au concile de Trente, et m. dans son diocèse l'an 1556. On a de lui quelques ouvr. dont les principaux sont : *Practica criminalis canonica in quâ omnia ferè flagitia quæ à clericis committi possunt cum eorum pœnis describuntur*, Lyon, 1554 et 1569, in-8, Alcala de Henares, 1554, in-8, Ingolstadt, 1577, Venise, 1581, Anvers, 1568; *Regulæ juris cum suis ampliationibus et restrictionibus*, Alcala, 1569, Lyon, 1554 : *Antidotum desperationis*, etc., Salamanque, 1553, in-8.

DIAS-GOMEZ (FRANÇOIS), poète portugais, né à Lisbonne en 1745, destiné au commerce par son père, suivit cette carrière, mais sut trouver assez de loisirs pour cultiver les muses avec un très-grand succès ; il m. en 1795. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées à Lisbonne en 1799, au bénéfice de sa veuve et de ses enfans ; mais ce recueil ne renferme que 7 élégies, 12 odes et 3 cant. Il avait composé en outre 2 tragéd. : *Electre* et *Iphigénie* qui n'ont pas été impr. ; et 3 écrits en prose, dont un est inséré dans le 4e vol. des *Mém.* de littérature de l'académie de Lisbonne.

DIAZ (BARTHÉLEMY), navigateur portugais, fut envoyé en août 1486, avec deux navires et un aviso, pour faire des découvertes sur la côte d'Afrique en allant vers le sud. Ce fut dans ce voyage qu'il découvrit le cap de Bonne-Espérance, auquel il donna le nom de *Cabo Tormentoso*, cap de la Tourmente, mais que le roi Jean II voulut appeler autrement, plein de l'espoir que le passage de ce cap ouvrirait plus tard la route des Indes. Dias fit en 1497 partie de l'expédition de Vasco de Gama, qui le renvoya en Portugal avant d'avoir atteint le terme du voyage. Lorsque Cabral partit pour les Indes, Dias montait un des vaisseaux de la flotte : son navire fut submergé avec trois autres par un coup de vent furieux le 29 mai 1500. — DIAZ (Michel), né en Aragon, compagnon de Christophe Colomb dans un second voyage au Nouveau Monde, découvrit en 1485 les mines d'or de la rivière d'Hayna, et fut un des fondat. de la ville de *Nueva Isabella*, depuis appelée *Santo-Domingo*. Dias partagea en 1500 la disgrâce de ses protecteurs, Christophe et Barthélemy Colomb. Devenu en 1509 lieutenant du gouvern. de Porto-Rico, il fut bientôt renvoyé comme prisonnier en Espagne, se fit trois ans plus tard rétablir dans son poste, et m. vers l'an 1512.

DIAZ (JEAN), sav. espagnol du 16e S., étudia la théol. à Paris en 1530, embrassa les opinions de Luther, et s'attacha à Martin Bucer, ministre de la religion réformée à Strasbourg. Il se trouvait dans la ville de Neubourg, lorsqu'il y vit arriver son frère, Alphonse Diaz, avocat à la cour de Rome, qui venait tenter de le faire rentrer dans le sein de la communion catholique. N'ayant pu réussir dans cette entreprise, Alphonse fit assassiner Jean par un misérable dont il s'était fait accompagner, et qui avait autrefois rempli à Rome la profession de bourreau. Ce fratricide, laissé impuni par l'empereur Charles-Quint, indigna les protestans, qui s'armèrent pour en tirer vengeance.

DIAZ (EMMANUEL), né en Portugal, se fit jés. en 1576, et partit comme missionnaire pour l'Inde en 1585. Il fit, durant la traversée, naufrage entre l'île de Madagascar et la côte de Sofala ; réduit d'abord à la condition d'esclave, il fut quelq. temps après rendu à la liberté, alla exercer son ministère à Goa, et m. à Macao en 1639. Il est aut. de *Litteræ annuæ*, écr. de la Chine pour les ann. 1618 et 1625. Ces lettres ont été trad. en ital. par Barth. Zanetti, et publ. à Rome en 1629, in-8. — DIAZ (Emman.), nev. du précédent, jés. et mission. comme lui, né à Alpalham en 1590, se livra aux travaux des missions sur la côte de Malabar et dans le royaume du Thibet, et m. dans cette dernière contrée en 1630. Il a laissé : *Tractatus contra eos qui putant*

cometas esse sublunares et elementares. — Emmanuel Diaz, né à Castelbranco en Portugal, d'une autre famille que les précéd., et qui fut comme eux jésuite et missionnaire, partit pour la Chine en 1601, et y m. après un sejour de 58 ans. Il a écrit en chinois : *Instruct. sur tous les Evangiles de l'année*, dont 12 vol. étaient déjà publiés en 1654; *Manière d'enseigner l'Evangile aux Gentils*; *Litanies des SS. Anges*; et un *Traité de la spère.*

DIAZ (Bernard). V. Castillo.

DIAZ (François), religieux dominicain, né en Castille, passa comme missionnaire aux îles Philippines en 1632, se rendit ensuite à la Chine, où il apprit les différens dialectes de la langue du pays, et m. en 1646. Il a laissé un catéchisme intitulé : *Ky-mung*, c.-à-d., *Doctrine des commençans*, imprimé à la Chine en 1650, et souv. réimprimé ; plus. autres ouvr. de piété ; et un grand dictionnaire intitulé : *Vocabulario de letra china*, etc., conservé MS. à la bibliothèque publique de Berlin. — Diaz (Pierre), jésuite espagnol, né en 1546, fut un des prem. missionnaires envoyés au Mexique, et m. à Mexico en 1683. On a de lui des *Lettres des missions de la comp. de Jésus aux Indes occidentales*, dans les années 1590 et 1591 ; et 2 autres *Lettres*, en lat., sur l'assassinat de 52 jésuites dans le Brésil, Anvers, 1605, in 8. — Diaz (Gaspard), peintre portugais, élève de Raphaël et de Michel-Ange, a laissé plusieurs tableaux très-estimés et qui lui valurent dans le temps le surn. de *Raphaël portugais.* — Diaz (D. Joseph), aventurier espagnol, fut envoyé par le roi de Maroc en ambassade auprès de la reine Anne d'Angleterre, en 1709, et écrivit la *Relation* de cette mission (en espagnol), impr. à Londres, 1709, et tirée seulement à 100 exemp., que l'aut. distrib. à ses amis.

DIBIL-AL-KHOSSAI, poète arabe, né à Koufah en 765 (148 de l'hég.) contemporain des khalyfes Haroun-al-Raschid et Mamoun, se fit aimer de ces princes par son esprit et son talent pour la versification, et mourut en 860 (246 de l'hég.) Ce poète, dont le nom *Dibil* signifie *vieux chameau*, est nommé dans Herbelot (*Biblioth. orient.*) *Daaboul Daghil* et *Dabul*, et dans Reiske *Dabal*. On a de lui un *Diwan*, ou *Rec. de poesies*, composé d'*Odes* et autres pièces fugitives.

DIBON (Roger), chirurgien des cent-suisses de la garde, m. en 1777, a pub. sous son nom quelq. écrits d'un méd. empirique, assez vil pour vendre sa plume à un homme ignorant, mais jaloux de se faire une réputation. Ce fait a été révélé dans un procès scandaleux intenté par le vendeur à l'acheteur, qui refusait de payer la somme convenue. Nous croyons inutile de mentionner ces mêmes écrits, tombés justement dans l'oubli.

DIBUTADES, nom d'un potier de Sycione, dont la fille, surnommée *la Vierge de Corinthe*, passe pour l'inventeur du dessin. Elle avait imaginé de fixer sur une muraille, avec du charbon, l'ombre des traits de son amant, réfléchis par la lueur d'une lampe. On ajoute que son père appliqua de l'argile sur ces traits en observant leurs contours, et qu'ainsi il doit être regardé comme l'inventeur de la sculpt. en relief. On ignore l'époque où vivaient Dibutades et sa fille.

DICÉARQUE, philosophe et historien, disciple d'Aristote, né en Messénie, avait composé plus. ouvr. dont il ne reste que des fragm. Le principal était une hist. de Sparte, tellement estimée dans Sparte même qu'on en faisait annuellement une lecture publique. Dicéarque enseignait que le genre humain est éternel, et que l'âme est le résultat de l'harmonie des parties du corps.

DICETO (Raoul de), doyen de Saint-Paul de Londres en 1283, a laissé quelques ouv. historiques dans lesquels Voscius dit qu'Edouard Ier trouva la preuve de ses droits au royaume d'Ecosse. Les principaux sont : *Abbreviationes chronicorum*, de 589 à 1147, continué jusqu'en 1199 sous le titre de *Imagines historiarum*; *Series caussæ inter Henricum regem et Thomam archiepiscopum cantuariensem*, impr. tous trois dans les *Historiæ anglican. scriptores* de Twyrden ; une hist. *de Regibus Britonum usque ad seculum septimum*, insérée dans les *Historiæ britannicæ, saxonicæ*, etc., *scriptores* de Th. de Gale.

DICK (Alexandre), méd. anglais, né en 1703, fit ses études à Leyde, voyagea ensuite dans une partie de l'Europe, revint se fixer dans le Pembrock, fut ensuite président du collége des médec. d'Edimbourg, et mourut dans cette ville en 1785. On lui doit l'introduction en Angleterre de la culture de la rhubarbe : ce qui lui valut une médaille de la société pour l'encouragement des arts et du commerce de Londres.

DICKINSON (Edmond), médecin anglais, né dans le comté de Berck en 1624, m. en 1707, est aut. des ouv. suiv. : *Delphi phænicizantes*, Oxford, 1655, Francfort, 1669, in-8, ouvr. paradoxal, mais plein d'érudition ; *Epistola ad Theod. Mundanum*, sur la philos. hermétique ; *Physica vetus et vera*, Londres, 1702, Rotterdam, 1703, Léobourg, 1705, in-12. On a encore de lui : *Parabola philosophica*; *Diatribe de Noë adventu in Italiam*; *Oratiunculæ pro philosophiâ liberandâ*; et un *Tr. lat. sur les jeux grecs*, pub. en 1739, in-8, avec la *Vie* de l'auteur.

DICKINSON (Jonathas), ministre presbytér. dans la colonie de New-Jersey (Amériq. septentr.), m. en 1747, est aut. de div. écrits théolog. (en anglais) dont les plus remarq. sont : *Defense de l'ordination presbytérienne*, Boston, 1724; *Equité du christian.*, en quatre sermons, ibid., 1732; cinq sermons sur *la Véritable doctrine de l'Ecriture*, ib., 1741. On lui doit encore une *Relat. de la délivr. de Robert Barrow, naufragé chez les cannibales de la Floride.* — Dickinson (Jean), publiciste anglo-américain, m. en 1788, fut membre du prem. congrès des Etats-Unis de l'Amériq. septent., et président de l'état de Pensylvanie. On a de lui des *lettres* contre les actes du parlem. d'Angleterre, ouv. qui a beaucoup contribué à la révolut. de ces colonies, et plus. autres écrits politiques imp. d'abord sépar., puis recueillis et pub. à Philadelphie, 1801, 2 vol. in-8. — Dickinson (Philémon), génér. anglo-américain, se distingua à la bataille de Monmouth, fut membre du prem. congrès de Etats-Unis, et m. à Trenton en 1809, dans la 69e année de son âge, laissant une mém. vénérée de ses concitoyens.

DICKSON (David), min. écossais, né en 1583 à Glasgow, m. en 1622, a laissé en lat. et en angl. plus. *Commentair. sur l'Anc. et sur le Nouv. Test.*, et différ. ouv. théol., parmi lesquels on remarque : *A Treatise on the Promises*, Dublin, 1630, in-12; *Prælectiones in confess. fidei*, trad. et plus. fois réimp. sous ce titre : *Truthts victory of error.*

DICKSON (Adam), ecclés. et agronome écossais, past. dans le comté d'Est-Lothiam, m. en 1776, partagea son temps entre les devoirs de son ministère et les travaux agronomiques. Il a laissé un excellent *Traité de l'agriculture des anciens*, trad. en franç. par M. Paris, 1802, 2 vol. in-8.

DICKSON (Jacques), botaniste, né en Ecosse, m. en 1822 à Londres, a pub., outre plus. mém. insérés dans les *Transact. philos.*, *Fasciculi quatuor plantarum cryptogamicarum Britanniæ*, Londres, 1785-93, in-4; *Collection of dried plants*, 1789-99, in-fol.; *Botanical catalogue*, etc., 1797, in-8. J. Dickson était vice-président de la société d'horticulture de Londres, et fut l'un des fondat. de la société linnéenne de la même ville.

DICQUEMARE (Jacques-Franç.), célèbre naturaliste franç., né en 1733 au Havre, où, après 30 années de travaux assidus, il m. en 1789, membre corresp. de l'acad. des sciences et de plus. autres sociétés savantes, avait d'abord embrassé l'état ec-

clésiastique; mais il se livra tout entier à l'étude des sciences physiques et natur., qu'il a consignés dans différens *mémoires*. Il cultiva aussi l'astronomie, l'art nautique, la géograph. et la peinture: c'est ce que prouvent trois cartes marines dressées par lui et insérées dans le *Neptune oriental*, 2e édit.; cinq grands tableaux à l'huile remarquab. par la pureté du dessin, qui ornent l'église de l'hôp. du Havre, et les ouv. suiv.: *Connaiss. de l'astronom. rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*, 2e édit., Paris, 1771, 24 pl.; *Descrip. du cosmoplane inventé et construit par l'abbé Dicquemare*, etc. Le *Journal de phys.* de 1772 à 1789 cont. de lui près de 80 *mém.*

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, par son ordre une hist. de cette guerre, qui aurait été renfermée et serait restée dans le tombeau de l'aut., jusqu'au règne de Néron, époque où elle aurait été retrouvée. On suppose qu'elle était écrite en phénicien, et Néron, ajoute-t-on, la fit trad. en vers grec. Quoi qu'il en soit, cette version grecque s'est perdue, et nous n'avons qu'une version latine, attribuée à Q. Septimius, qui, dans le 3e ou 4e S., trad. intégralem. les cinq prem. livres et abrégea le reste. Cet ouv., connu et cité sous le nom de Dictys, est supérieur à celui connu sous le nom de *Darès* sur le même sujet. La prem. édit. a paru, in-4, sans date, sans nom de lieu ni d'impr., mais on présume qu'elle fut faite à Cologne vers 1474. Dictys a été souvent réimp. avec Darès. La traduct. la plus récente du prem., est celle de M. Achaintre, Paris, 1813, avec la traduct. de Darès par M. Caillot. V. Darès.

DICUIL, géographe irland. du 9e S., n'est connu que comme aut., ou plutôt compilat. d'un traité *de Mensurâ orbis terræ*, publ. pour la prem. fois par M. Walkenaer, Paris, 1807, in-8 (texte seul), et par M. Letronne, ibid., 1814, in-8, avec des commentaires et des éclaircissemens fort estimés. L'ouv. de Dicuil a permis de fixer l'époque de la première découverte de l'Islande et des îles Feroe, ainsi que la rupture du canal entre le Nil et la mer Rouge.

DIDEROT (Denis), l'un des apôtres de la philosophie moderne, né à Langres en 1713, s'éleva en peu d'années au rang des premiers écrivains du 18e S., quoiqu'il se fût trouvé réduit à la condition de subsister du produit de ses travaux littér., alors même qu'il consacrait ses veilles à l'étude. Ses débuts dans la carrière philosophique se signalèrent par une hardiesse de principes qui bientôt fut prise pour de l'audace; et en 1749 sa *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, lui valut une détention de trois mois et demi à Vincennes. Mais une répress. de cette nature devait avoir pour résultat le rapide accroiss. de la réput. de l'aut., qui d'ailleurs ne pouvait manquer de partisans ni d'amis: au charme de nouveauté qu'offrait sa doctrine se joignaient une chaleur de style pressante et rapide, une dialectique non moins éloquente que rigoureuse. Déjà Diderot était en liaison avec les savans les plus renommés de son époque lorsqu'il conçut avec d'Alembert le plan de l'*Encyclopédie*, ouvr. immense que ces deux philosophes destinèrent particulièrement, il faut le dire, à étendre et à faire prévaloir leurs opinions, et qui n'a que trop bien rempli leur objet. Toutefois le succès de cette entreprise n'avait point assuré la fortune de l'aut. de la *Suffisance de la religion naturelle*; c'est aux libéralités de l'impér. Catherine qu'il dut l'aisance dans laquelle il a passé ses vieux jours. Comblé des faveurs de cette princesse, à l'invitation de laquelle il s'était rendu à St-Pétersbourg en 1773 avec son ami Grimm, il m. en 1784 dans une maison qu'elle avait fait disposer pour lui: depuis plus. années il bornait sa société à un très-petit nombre d'amis, et puisait surtout ses plus vives jouissances dans ses entretiens avec sa fille et sa femme qu'il aimait tendrement. Le premier recueil exact des *Œuvres* de Diderot, est celui qu'a publié Naigeon, son ami et son disciple, Paris, 1798, 15 vol. in-8, plus. fois réimp. L'édit. la plus belle et la plus complète est celle qui a été donnée à Paris en 1821; elle forme, avec les *Mém. hist. et philos.* de Naigeon, 21 vol. in-8. C'est à tort que l'on a attribué à Diderot, et impr. dans de prétendues collect. de ses *œuvres*, plus. ouvr. anonymes dont il n'est point aut.

DIDIA CLARA, fille de Didius Julianus, empereur romain, et de Manlia Scantilla, fut reconnue *Auguste* pendant les 66 jours que dura le règne de son père, et rentra dans la vie privée l'an de J.-C. 193, lorsque celui-ci fut précipité du trône. On a des médailles frappées en son nom.

DIDIER (S.), *Desiderius*, évêque de Langres, souffrit le martyre vers l'an 264: sa *vie*, par Warnahaire, se trouve au 22 mai dans les Bollandistes, et l'église célèbre sa fête le 23 du même mois.

DIDIER (S.), archevêq. de Vienne en Dauphiné en 596, fut assassiné en 608, près de Lyon, par ordre de la reine Brunehaut dont il avait blâmé la vie scandaleuse. — Les légendes font encore mention de quatre autres saints prélats du même nom: l'un évêque de Nantes vers 451; le 2e évêque de Cahors, dont on a plus. lettres dans la *Biblioth. des Pères*, et qui m. en 655; le 3e archev. de Bourges, dont on trouve la vie dans le recueil du P. Labbe, vivait vers le 5e S.; le 4e, évêq. de Châlons, puis de Gap, m. vers 531.

DIDIER, dernier roi des Lombards, était duc d'Istrie, lorsqu'il apprit la m. d'Astolphe en 756; il disputa la couronne à Rachis, frère aîné d'Astolphe, et fut couronné en 757. Les craintes que lui inspiraient les prétentions de la cour de Rome l'engagèrent à rechercher l'alliance de Charlemagne; il lui donna sa fille en mariage: mais Didier fut déçu dans ses espérances, car l'empereur répudia la jeune princesse après un an de mariage, et, réunissant ses forces à celles du pape Adrien dont Didier avait envahi les états, détrôna son beau-père en 774, et le relégua dans un cloître.

DIDIER, duc de Toulouse, et l'un des génér. de Chilpéric Ier, fit, en 577, une tentative d'invasion dans les états de Childebert, roi d'Austrasie, alors en bas âge, mais fut battu complètement près de Limoges, par Mummol, général des Bourguignons. Après la mort de Chilpéric, Didier ayant entrepris de faire couronner roi de Soissons le jeune Gondebaud, qui passait pour le fils de Clotaire Ier, fut encore défait par Gontran, roi de Bourgogne, et passa au service de ce dernier. Il m. devant Carcassone qu'il assiégeait en 587.

DIDIER (Jean-Paul), ancien direct. de l'école de droit à Grenoble, fut mis en jugem. et cond. à m. en 1816 comme prév. d'avoir organisé une conspirat. tend. à renverser l'autorité roy., en formant à Lyon un gouv. provis. Son procès a fait beauc. de bruit.

DIDIER. V. Disdier et St.-Didier.

DIDIUS JULIANUS SEVERUS, empereur romain, né 133 de l'ère chrét., passa par les grades ordinaires de la milice, commanda une armée romaine en Germanie, sous le règne de Commode, et subjugua les Cattes. Après l'assassinat de l'emper. Pertinax, par les prétoriens, en 193, Didius se mit sur les rangs pour lui succéder, et acheta l'empire au prix de 6250 dragmes pour chacun des soldats de la garde prétorienne. Mais Septimius Severus, ayant été proclamé par l'armée d'Illyrie, fut reconnu quelque temps après par le sénat; et Didius eut la tête tranchée par les soldats.

DIDON ou ELISE, princesse de Tyr, sœur de Pygmalion et épouse de Sichée, fut forcée de quitter sa patrie à cause des cruautés de son frère, qui venait de faire périr Sichée, et s'enfuit en Afrique, où elle fonda Carthage vers l'an 882 av. J.-C. On raconte que dans la suite, pour se soustraire aux poursuites d'Iarbas, roi des Gétules, qui voulait la forcer à l'épouser, elle se précipita sur un bûcher et s'y frappa d'un poignard. Virgile s'est écarté

de l'ordre chronol. reçu en faisant vivre Didon du temps d'Enée, auquel elle est postérieure de près de 300 ans.

DIDOT (François-Ambroise), imprimeur célèbre, né à Paris en 1730, m. le 10 juillet 1804, était fils de François Didot, prem. typographe de ce nom. Il porta son art à un degré de perfection jusqu'alors inconnu en France, établit chez lui une fonderie qui a produit des types d'une grande beauté, inventa un instrument au moyen duquel il parvint à donner une juste proportion aux corps des caractères et à établir entre eux un alignement parfait. Ce fut lui qui imagina la presse à un coup, au moyen de laquelle on obtient un foulage égal, en un seul temps, de la feuille dans toute son étendue; et on lui doit aussi de grandes améliorations dans la confection des papiers : en un mot, il s'attacha également à la pureté, à l'élégance et à la correction des textes sortis de ses presses. Ses éditions les plus remarquables sont la *collection* dite *d'Artois*, 64 vol. in-18, et la *Collection des classiques français*, in-18, 18 vol.; in-8, 17 vol.; in-4, 12 vol., imprimés par ordre de Louis XVI pour l'éducation du dauphin, continuée et portée à 31 vol. par Pierre Didot.—Didot *le jeune* (Pierre-François), frère du précédent, hérita de la librairie de son père, se fit recevoir imprimeur en 1777, contribua à opérer une heureuse révolution dans la fonderie des caractères et dans les procédés employés pour la fabrication du papier, et a donné une édition de l'*Imitation de J.-C.*, 1788, 1 vol. in-fol. que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de l'art typographique.— Son fils, Henri Didot, invent. d'un moule à refouloir (dit *polyamatype*), au moyen duquel on fond d'un seul jet 150 lettres, a partagé les travaux de Pierre-François, et a contribué à l'illustration de son nom.

DIDYME, dit le *Grammairien*, né à Alexandrie, vécut sous le règne d'Auguste et fut surnommé *Chalcentrès*, c.-à-d. *entrailles d'airain*, à cause de son infatigable ardeur pour l'étude. Il avait composé, au rapport de Sénèque, plus de 4000 vol. (Origène en porte le nomb. à 6000) dont aucun n'est venu jusqu'à nous. Toutefois quelques auteurs lui attribuent des *Scolies sur l'Iliade et l'Odyssée* que Schrevelius a pub. dans son édition d'Homère, et qui sont jointes à d'autres éditions. Tanneguy Le Fèvre n'hésite pas à croire que ces *Scolies* ne sont pas de Didyme. — Il y a eu plus. autres auteurs du même nom. Didyme, né à Alexandrie, postérieur au précédent, et grammairien comme lui, enseigna à Rome, et composa sur l'orthographe et sur d'autres sujets des traités cités par Suidas (*v.* ce nom). — Un autre Didyme d'Alexandrie avait écrit 15 livres sur *l'Agriculture*, dont on trouve des extraits dans le *Geoponica* de Cassianus Bassus. — Didyme (Claudius), est aut. d'un *Traité sur les fautes de Thucydide contre l'analogie*; d'un *Epitome d'Héraclion*, et de quelques autres écrits. — Didyme (*Atteius*), philosophe académicien, a composé un *Traité* en 2 liv. conten. des solutions de probabilités et de sophismes. — Didyme, fils d'Héraclide, était grammairien et musicien à Rome, du temps de Néron. — Didyme, mathématicien né à Cnide, avait écrit des *Comment.* sur Aratus. — On a d'un autre Didyme un *Traité de l'art vétérinaire* (en grec), pub. à Bâle, 1537, in-4.

DIDYME, surnommé *l'Aveugle* (parce qu'il avait perdu la vue dès l'âge de 4 ou 5 ans), docteur de l'église d'Alexandrie, né dans cette ville vers l'an 308 de J.-C., suivit les leçons de la célèb. école de sa patrie, apprit la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la musique, la géométrie, l'astronomie, et composa un grand nomb. d'ouvrages qu'il dictait à des écrivains, et dont il ne reste aujourd'hui que 3 liv. : *De Spiritu sancto*, trad. du grec en latin par St Jérôme, et inséré dans les *Œuvres* de ce dernier; 3 liv. *de la Trinité*, pub. grec et latin avec des notes, par Mingarelli, Rome, 1764, in-4; un liv. *contra Manichæos*, trad. du grec en latin par Turrien, impr. à Paris, 1600, Ingolstadt, 1604, in-4; *Enarratio in epistolas canonicas*, traduit du grec par St Jérôme, et insér. comme les écrits précédens dans la *Biblioth. des Pères*. On croit que Didyme m. vers l'an 395. Il était tombé dans les erreurs d'Origène, et fut condamné après sa mort par le second concile de Nicée. On trouve sa vie dans la *Magna bibliot. veterum patrum*, t. 13.

DIÉ (St), en latin *Deodatus*, év. de Nevers en 655, quitta ce siége, se retira dans les montagnes des Vosges pour s'y livrer à la prière, m. en 684. C'est lui qui a donné son nom à la ville de St-Dié en Lorraine.

DIE (N., comtesse de), dame provençale du 12e S., est aut. de 4 pièces de vers qui se trouvent dans les MSs. de la biblioth. royale.

DIECMANN (Jean), savant philologue allem., né en 1647, mort en 1720, profess. de théologie à Kiel, a laissé un grand nombre de dissertat. dont on trouve le détail dans l'*Historia bibliothecæ fabricianæ*, tome 6; *De naturalismo*, Leipsig, 1684; *Specimen gloss. MS. latino-theotisci*, etc., Brême, 1721, in-4. Il a donné 5 édit. de la Bible allemande de Luther avec des préfaces estimées.

DIEDERICHS (Jean-Christian-Guillaume), orientaliste distingué, docteur en philosophie, né en 1750, m. en 1781, professeur à l'université de Kœnigsbourg, est auteur de plus. ouvr. savans dont J. G. Meusel donne le détail dans son *Dictionnaire* des écriv. allem. morts de 1750 à 1800. Les princip. sont : *Spicilegium observ. quarumd... ad loca nonnulla vet. Test.*, Gottingue, 1777, in-4; *Specimen var. ant. lect... in psalmos*, ibid. 1775, in-4, ensemble *Observ. philol.-crit. ad loca quæd. novi Test.*; *Grammaire hebr.*, etc., en allem., Lemgow, 1778, in-8. On lui doit encore de curieuses observ. sur les voyages de Bruce, impr. dans le *Hanover magasin* de 1777.

DIEDO (François), jurisc. vénitien du 15e S., doct. et profess. en droit à Padoue, fut chargé de deux ambassades, l'une auprès de Matthias Corvin, roi de Hongrie, dont la républ. sollicita l'alliance contre les Turks en 1474; l'autre auprès du pape Sixte IV, en 1481. L'entrée de Diedo à Rome se fit avec une magnificence extraordinaire; on en trouve les détails dans le *Diarium* de Volaterran. Il fut élu podestat de Vérone en 1483, et m. l'année suiv. On a de lui, en MS., des *Discours* et des *Lettres*, et une *Vie de St-Roch*, insérée dans les *Vitæ sanctorum* de Hareus, Cologne, 1630, in-fol. et dans la collection des Bollandistes. — Diedo (Jean), religieux augustin né à Bassano en 1487, m. à Bologne en 1553, est aut. d'un *Catechismus de arte neapolitanâ*, Rome, 1547; *Comment. sur les Epîtres de St Paul à Timothée*; et d'*Eclaircissemens sur celles de St Pierre, de St Jacques et de St Jude*. — Diedo (Jérôme), a pub. (en italien) la *Description d'une bataille navale livrée en 1571*, Venise, 1588, in-4. — Diedo (Jean-Jacques), évêque de Como, a pub. un recueil des *Statuts synodaux* de son diocèse, Brescia, 1591, in-4. — Diedo (Jacques), sénateur de Venise, né dans cette ville en 1684, m. en 1748, est aut. d'une *Hist. de la républ. vénitienne depuis sa fondation jusqu'à l'an 1747*, Venise, 1751, 4 vol. in-4, ouv. estimé. On lui attribue encore des *Poésies morales et sacrées*, et un recueil de *Pensées*.

DIEGO-DE-YEPES, religieux espagnol de l'ordre de St-Jérôme, fut confess. du roi Philippe II, et successiv. évêque d'Albarazin et de Tarragone, où il m. en 1614, à l'âge de 83 ans. On a de lui (en espagnol) : *Hist. des persécutions d'Angleterre*, Madrid, 1599, in-4; *la Vie, les vertus et les miracles de Ste Thérèse*, Sarragosse, 1606, Madrid, 1615, in-4; *Relat. abrégée de la m. de Philippe II*, Milan, 1607.

DIEGULIS, souverain des Cannes, (peuple de l'ancienne Thrace), vers la 157e olympiade, révolta ses propres sujets par les cruautés qu'il exerça sur les habitans de Lysimachie pour se venger de la mort de Prusias, son gendre. Diodore rapporte que Diegulis fit couper la tête, les pieds et les mains de tous les enfans, et suspendit ces chairs sanglantes au cou de leurs pères et de leurs mères. Les principaux seigneurs abandonnèrent la cour de ce monstre, et se retirèrent auprès d'Attale; celui-ci marcha contre Diegulis, le vainquit et le fit prisonnier. On ignore s'il usa de représailles.

DIELDYN. V. DHYA-EDDYN.

DIELHELM (JEAN-HERMAN), simple artisan, né à Francfort sur le Mein, m. en 1764, a mérité le titre de géographe et d'antiquaire par ses recherches et ses écrits sur l'histoire de plus. villes qu'il avait parcourues pour gagner sa maîtrise. On a de lui (en allem. et sans nom d'auteur): *l'Antiquaire du Rhin*, etc., Francfort, 1748, 3e édit., in-8; *l'Antiq. du Necker, du Mein, de la Lahn, et de la Moselle*, ibid., 1780, 2e édit., in-8; *l'Antiquaire de l'Elbe*, ibid., etc., 1748 et 1774, in-8; *le Géographe Wetteravien*, ibid., 1748, 1774, in 8; et un *Dictionn. hydrogr.... d'Allemagne*, ib., 1741, in-8.

DIEMEN (ANTOINE van), gouverneur général des établissemens hollandais dans les Indes orientales, né en 1593 à Cuylenbourg, mort en 1645, s'était d'abord adonné au commerce, et passa ensuite comme cadet appointé aux Indes, s'y fit remarquer par ses talens calligraphiques, et s'éleva successivement aux plus hautes fonctions. Son administration fut signalée par des traités avantageux conclus avec les rois de Tarnate et de Eaos, et avec le vice-roi de Goa; par la découverte d'une grande île que l'on nomme Van-Diemen, par celle de la Nouvelle-Zélande, et de quelques autres complétées par La Pérouse, Broughton et Krusensteru.

DIEMERBROECK (ISBRAND de), méd., né à Montford près Utrecht en 1609, prit ses degrés en médecine à Angers, et alla se fixer à Nimègue, où la peste exerçait de cruels ravages. Ce dévouement commença sa réputation; il obtint la chaire de médecine et d'anatomie à l'université d'Utrecht, et m. en 1674. On a de lui plus. ouvr. pub. d'abord séparément, puis réunis et pub. par Timan de Diemerbrœck, son fils, sous ce titre: *Opera omnia anatomica et medica*, etc., Utrecht, 1685, in-fol., Genève, 1687, 2 vol. in-4: on y distingue un tr. intit.: *Anatome corporis humani*, plus fois reimp. et trad. en franç. par J. Prost, Lyon, 1695, in-4.

DIENEL (MICHEL), menuisier-mécanicien allemand né à Friedersdorf, dans la haute Lusace en 1744, m. à Lunebourg en 1795, se distingua par l'adresse extraordinaire et le talent avec lequel il faisait les ouvr. les plus delicats: on regarde comme des chefs-d'œuvre en ce genre les modèles qu'il exécuta de la ville de Jérusalem, du temple de Salomon et du tabernacle, ainsi que quatre machines astronomiques qui représentaient fidèlement tous les mouvemens des corps celestes. La descrip. de ces machines a été pub. par P. Mirus.

DIENERT (ALEXANDRE-DENIS), méd. franç., m. en 1769, est connu comme auteur de quelques ouvr. et brochures sur des matières de médecine; les principaux sont: *Introduction à la matière medicale en forme de therapeutique*, Paris, 1753 et 1765 in-12; *Sur la preeminence reciproque du sang et de la lymphe*, ibid., 1759, in-12.

DIENHEIM (JEAN-VOLFGANG), doct. et professeur en médecine à Fribourg en Brisgaw au commencement du 17e S., acquit une grande réputation par la prétendue découverte d'un remède universel dont il fit l'apologie dans un écrit intit.: *Medicina universalis*, etc., Strasbourg, 1610, in-8, trad. en allem. en 1674. On lui attribue aussi un ouvr. allem. pub. sous le titre de *Triple flambeau chimique*, Nuremberg, 1674, in-8.

DIEPENBEKE (ABRAHAM), peintre flamand, élève de Rubens et directeur de l'académie d'Anvers, né vers 1607, m. en 1675, peignait à l'huile et sur verre; il a fait un très-grand nombre de dessins destinés à orner des livres ou à être distribués à des confréries, et dont la plupart ont été gravés: de ce nombre est le *Temple des Muses*, en 58 pièces, recueil estimé.

DIEREVILLE (N.), voyag. franç., a écrit une relation de son *Voyage au Port-Royal de l'Acadie*, en 1699, Amsterdam, 1708, in-12, dans laquelle on trouve une descrip. fort juste du pays et des divers établissemens qui y étaient formés. Il en rapporta un arbrisseau que Tournefort a appelé de son nom *Dierevilla*.

DIES (GASPARD), célèbre peintre portugais, élève de Michel-Ange, m. à Lisbonne en 1571, fut chargé par ordre du roi de peindre plusieurs morceaux dans l'église de Bélem et dans d'autres édifices publics. Son chef-d'œuvre est une *Descente du Saint-Esprit*, restaurée par Pierre Guarienti en 1734, et qui orne l'église de la Miséricorde.

DIESBACH, nom d'une anc. famille, origin. de Souabe, qui, ayant suivi l'empereur Barberousse dans son passage en Suisse, obtint des terres de ce prince dans cette contrée, et s'y établit vers la fin du 12e S. — Nicolas DIESBACH, né à Berne en 1430, devint membre du conseil de ce canton en 1454, avoyer en 1463, se distingua autant par sa sagesse et ses qualités d'homme d'état que par sa bravoure, eut une grande part dans les affaires de la Suisse de son temps, fut député auprès de Louis XI, roi de France, en obtint des faveurs et des pensions, et m. de la peste à Porentrui en 1475. — DIESBACH (Guillaume de), fut avoyer de Berne en 1479 et 1484. — DIESBACH (Jean de), 3e fils de Nicolas, fut élevé comme page à la cour de France; plus tard, de retour dans sa patrie, il fut choisi pour commander les troupes suisses dans le Milanais, et se distingua à la bataille de Marignan en 1515. Six ans après, devenu chef des troupes que les Suisses envoyèrent à François Ier en Picardie, il obtint le grade de maréchal-de-camp et la place de conseiller d'état. Il fut tué à la bataille de Pavie en 1525. — DIESBACH (Sébastien de), entra de bonne heure au service de France, et se trouva, en 1513, à la bataille de Novarre. De retour à Berne, il y fut nommé conseiller en 1514, signa, en 1521, le traité d'alliance conclu entre le roi de France et les Suisses, et commanda, 2 ans après, un corps de 200 Bernois, au service de François Ier. Nommé avoyer de Berne en 1529, il fut accusé d'intelligence avec le parti ennemi dans la guerre des cantons protestans contre les cantons catholiques, et forcé de se retirer à Fribourg. Il reprit ensuite du service en France. M. vers 1540. — DIESBACH (Jean-Frédéric de), né à Fribourg en 1677, servit d'abord en France comme officier au régiment des gardes suisses, et ensuite dans le régiment de Pfyffer; puis il quitta le service du roi par mécontentement, revint en Suisse, obtint, par l'entremise du prince Eugène, dont il était connu, la commission de lever un régiment de ses compatriotes pour le service de la Hollande, et fut rayé, à ce sujet, de la liste des membres du grand conseil de Fribourg. Ce régiment ayant été réformé à la paix d'Utrecht, Diesbach entra au service de l'empereur d'Allem., fut nommé généralmajor en 1714, comte de l'empire en 1718, fit la guerre contre les Turks et les Espagnols, se distingua en beaucoup de rencontres, fut élevé à la dignité de comte de l'emp. en 1723, et devint successiv. chambellan, feld-maréchal-lieutenant, feld-maréchal-général, et conseiller aulique de guerre. Il commanda ensuite plusieurs corps d'armée impériale en Italie, et mourut en 1751. — DIESBACH (François-Romain, baron de), né à Fribourg au commenc. du 18e S, entra au service de France, fut successivement capitaine, major, colonel-pro-

priétaire du régiment de son nom, reçut des blessures dangereuses à la bataille de Lawfeld, continua de se distinguer dans les campagnes suiv. à Bergen, à Corback et à Cassel, et m. lieutenant-général en 1786.

DIESBACH (Jean), jésuite allem., né à Prague en 1729, fut prof. de philos. à Olmutz, à Brunn, à Prague et à Vienne, enseigna les mathémat. à l'archiduc François, depuis emper., et m. en 1792. On a de lui plus. ouvr. d'enseignement, dont les plus remarquables sont : *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8; *Exegesis entomologica de ephemerarum apparitione*, ib., 1765, in-8; *Tabularium Boemo-genealogicum Bohuslai Balbini*, ibid., 1770, in-4; *Bohuslai Balbini syntagma kolowratiacum*, ibid., 1767, in-4.

DIEST (Henri von), théologien protestant, né en 1595 à Altena en Westphalie, où il avait prof. pendant plus de 30 ans la théol. et la langue hébraïque, mort à Deventer en 1673, a laissé plusieurs ouvr., dont Paquot donne la liste ; les plus remarquables sont : un *Abregé de théologie à l'usage des protestans*, et une *Comparaison des doctrines catholiques et réformées*, impr., le 1er sous le titre de *Funda Davidis*, etc., 1646, in-24 ; le 2e sous celui de *Pedum Davidis*, etc., 1651, in-4. Les catholiq. n'y sont pas ménagés.

DIETEMBERGER (Jean), théol. allem., relig. dominic., chanoine et grand inquisit. de Mayence et de Cologne, m. en 1534, n'est guère connu que pour avoir donné une *Traduction allemande de la Bible à l'usage des catholiques*, dont l'édit. la plus recherchée est celle d'Augsbourg, 1776, gr. in-8.

DIETERICH (Helvicus), médec. allem., né en 1601 dans les états de Hesse-Darmstadt, mort en 1655 à Hambourg, avait d'abord professé l'hébreu à Ulm, et exerça ensuite la médecine dans différentes villes du nord et de l'Italie. On a de lui plusieurs ouvr., dont les principaux sont : *Elogium planetarum cœlest. et terrestr. macrocosmi et microcosmi*, Strasbourg, 1627, in-8 ; *Responsa medica de probatione, facultate et usu acidulorum fortium Schwalbaci*, etc., Francfort, 1631, 1644, in-4, et un livre intit.: *Vindiciæ adversùs Ottonem Tackenium*, Hambourg, 1655, in-4, dans lequel il s'attribue gratuitement la découverte de la circulation du sang, au préjudice du célèbre Harvey.

DIETERICH (Jean-Conrad), sav. littérat., né à Butzbach en Wéteravie l'an 1912, m. à Giessen en 1669, se distingua dans la théologie, l'histoire, la théorie de l'art médical et la physiologie. Ses princip. ouvr. sont : *De usu, abusu et neglectu lectionis scriptorum secularium et antiq.*, Copenhague, 1638, in-4 ; *Iatreum hippocraticum*, etc., Ulm, *Breviarium pontificum roman.*, Giessen, 1663, in 8 ; *Historia imperator. german. familiæ saxonicæ*, ibid., 1666, in-4 ; *Hist. Augusti, Tiberii, Caligulæ, Claudii et Neronis*, ibid., 1649, in-4 ; *Antiquitates biblicæ*, Giessen, 1671 ; *Antiquitates Novi Testamenti*, Francfort, 1680, in-fol.

DIETRICH (Chrétien-Guillaume-Ernest), peintre de l'école allem., né à Weimar en 1712, apprit le dessin chez son père, et fut ensuite élève d'Alexandre Thièle. Après avoir travaillé avec succès à la galerie de Dresde, il voyagea en Italie, et ajouta au genre historique qu'il possédait bien celui du paysage, où il a su combiner la manière de Berghem, Salvator Rosa et Claude Lorrain. Il grava aussi à l'eau-forte ; et son œuvre dans ce genre se compose de 160 planches de grandeur et de sujets variés. Dietrich m. à Dresde en 1774. La galerie de Vienne possède plus. de ses tableaux d'histoire d'une belle composition.

DIETRICH (Philippe-Frédéric, baron de), prem. maire constit. de Strasbourg, né dans cette ville en 1748, fut condamné à mort le 28 déc. 1793 par le tribunal révolutionn., comme auteur d'une adresse à l'assemblée nationale pour réclamer l'inviolabilité du roi, et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Il s'était beaucoup occupé de minéralogie, et a laissé les ouvrages suivans : *Vindiciæ dogmatis grotiani de rescriptione*, Strasbourg, 1767, in-4 ; une traduction des *Lettres de Ferber sur la minéralogie et sur divers autres sujets d'histoire naturelle*, ibid., 1776, in-8 ; traduct. du *Traité chim. de l'air et du feu*, par Schéele, Paris, 1781, in-8 ; *Supplém.* au traité précédent, ibid., 1785, in-12 ; *Descript. des gîtes de minerai, de forges et des salines des Pyrenées*, etc., *ibid.*, 1786, 2 vol. in 4 ; un 3e vol. a paru en 1789 ; traduct. des *Observat. de M. de Trebra sur l'intérieur des montagnes*, Paris, 1787, in-fol., avec cart. et fig. color. ; enfin plus. *Dissertations*, en allem., *sur la minéralogie*, insér. dans les *Mém.* de la Société des Curieux de la nature.

DIETRICHSTEIN (Adam de), d'une ancienne famille de Carinthie, né en 1527, fut chargé, par l'empereur Maximilien II, de plus. négociations importantes auprès du pape et du roi d'Espagne. Il m. à Niklausbourg en 1590. — Dietrichstein (François de), fils du préc., né à Madrid en 1570, termina ses études à Rome, fut successiv. camérier du pape Clément VIII, év. d'Olmutz, cardinal et employé, comme son père, dans plus. ambassades par la cour de Vienne. Très-zélé dans ses fonctions épiscopales, il passa pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et m. en 1636. Sa *vie* a été écrite, en allem., par A. Voigt, Leipsig, 1792, in-8. On y trouve l'indication de quelques ouvr. peu remarquables de ce cardinal.

DIETZCH (Jean-Christophe), peintre paysag. et graveur allem., né à Nuremberg en 1710, mort en 1769, a laissé différens morceaux fort estimés dans sa patrie : Catherine Prestel a gravé d'après lui. — Dietzch (Jean-Albert), son frère, a gravé une suite de *Vues de Nuremberg*, en 20 paysag., 1760, in-4.

DIEU (St Jean de), fondateur de l'ordre de la Charité, né à Monte-Major-el-Novo, en Portugal, l'an 1495, avait été de bonne heure réduit à la plus humble condition, s'enrôla dans une compagnie d'infant., et après son licenciem., en 1536, il forma la résolution d'expier les égaremens de sa jeunesse en se consacrant au soulagement des pauvres et des malades ; il alla même en Afrique dans l'espoir d'y trouver la couronne du martyre. De retour dans sa patrie, St Jean de Dieu employa le fruit de son travail à louer une maison dans laquelle il transporta quelques malades indigens. Bientôt la charité des habitans de Grenade, la protection de l'archevêq., du roi et des princes, augmentèrent les ressources de cet hospice. Epuisé par des fatigues continuelles, St Jean de Dieu fut forcé de cesser l'exercice de sa bienfaisance, et m. en 1550. Il a été béatisé par Urbain VIII en 1630, et canon. par Alexandre VIII en 1690. Sa *vie* a été écrite en italien par Hilarion Perdicaro, Palerme, 1666, in-4 ; en espagn. par Ant. de Govea, Madrid, 1659, et en français par Girard de Villethierry, Paris, 1691, in-4.

DIEU (Louis de), sav. orientaliste, et ministre de la relig. réformée, né à Flessingue en 1590, m. dans cette ville en 1642, s'était particulièrement occupé de la critique des livres saints. Ses différens écrits sur cette matière sont réunis dans l'ouvrage intit. *Critica sacra, sive animadversiones in loca quædam Veteris et Novi Testamenti*, Amsterdam, 1693, in-fol. On a de lui plus. *Grammaires des langues orientales*, pub. en un vol. in-4, Francfort, 1683 ; et des *Aphorismes théologiques*, Utrecht, 1693 ; un *Traité contre l'avarice*, en flamand, Deventer, 1695, in-8, et une *Rhétorique sacrée*.

DIEU (Antoine), peintre franç., né à Paris en 1662, m. en 1727, a laissé, entre autres composit. assez faibles, un *Portrait de Louis XIV assis sur son trône*.

DIEU-DONNÉ Ier, en latin *Deus dedit*, pape, succéda à Boniface IV en 617, se distingua par sa

piété et ses vertus, et m. en 613. — DIEUDONNÉ II, en latin *Deo datus*, pape, élu en 672, m. en 677.

DIEULAFOY (JOSEPH-MARIE-ARMAND-MICH.), poète dramatique et vaudevilliste, né à Toulouse en 1762, m. en 1823, a donné en société, avec différens auteurs, un assez grand nombre de pièces, dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul (année 1823). Les princ. sont : *Défiance et Malice, ou le Prêté rendu*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1801, 1814, in-8, traduite en allem. par Stoll (1803, in-8); en holland. par C. Van der Vyver (Amsterdam, 1813, in-8), etc.; le *Portrait de Michel Cervantes*, coméd. en 3 actes et en prose, 1803, in-8; *Milton, fait historique* (avec M. Jouy), opéra en un acte, 1805, in-8; *Olympie* (avec M. Briffaut), opéra en 3 actes, 1820, in-8, etc. Le Recueil de l'académie des jeux floraux contient trois pièces de poésies de Dieulafoy, qui ont obtenu le prix; et on trouve de lui divers morceaux dans le *Chansonn. du vaudeville*, in-8, 1802 et années suivantes.

DIEZE (JEAN-ANDRÉ), littérateur allem., né à Leipsig en 1729, mort en 1785, conservateur de la biblioth. de l'université de Mayence, a donné en allem. une *Histoire d'Espagne et de Portugal*, insérée dans l'*Histoire universelle d'après Guthrie*, Leipsig, 1774, in-8; et div. traduct. pub. de 1769 à 1791.

DIGARD DE KERGUETTE (JEAN), ingénieur franç., né à Paris en 1717, m. vers 1788, membre correspondant de l'académie de marine, avait été profess. de mathémath. à Rochefort et à Orléans. On a de lui, entre autres ouvr., un *Discours sur la facilité et l'utilité des mathémat.*, 1752, in-4; *Observations sur la marine et sur le commerce*, 1760, in-4; *Cours de navigat.*, 1762, in-4; *Nouvelle pratique abrégée du pilotage*, 1784, in-12.

DIGBY (EVERARD), gentilhomme anglais, né en 1581, prit une part très-active à la conspiration des poudres, dont le but était de faire sauter les deux chambres du parlem. le jour où le roi y viendrait, offrit même de contribuer pour 1,500 liv. sterling aux dépenses que nécessitait l'exécution, fut arrêté les armes à la main dans le Straffordshire, où il préparait un soulèvement, fut pendu, puis écartelé le 30 janv. 1606, ainsi que ses complices. — DIGBY (Kenelm), fils du précéd., né en 1603, fut successiv. gentilh. de la chambre, commissaire de la marine et gouvern. de l'Hôtel de la Trinité sous Charles Ier. Il équipa une escadre à ses frais en 1628, et vainquit les Vénitiens et les Algériens, qui avaient réuni leurs forces dans la Méditerranée contre les Anglais. Les persécutions qu'il essuya à cause de son attachement à la famille royale l'ayant obligé à chercher un asile en France, il y fut reçu et traité comme un homme extraordinaire, rentra dans sa patrie après la restauration, et m. en 1665. On a de lui, entre autres opuscules, *Conferences avec une dame sur le choix de la religion*, etc., Lond., 1651, in-12; *Traité de la nature des corps*, Paris, 1644; *Institutionum peripateticarum libri V*, etc., ibid., 1651, etc. — DIGBY (Jean), comte de Bristol, né en 1580, de la même famille que les précédens, m. à Paris en 1653, avait été membre du conseil de Jacques Ier, remplit successivem. diverses missions diplomat., et fut contraint à s'exiler pendant les troubles de la révolution, après avoir perdu toute sa fortune. On a de lui quelques *pièces* de poésie, *Traités politiques*, *Discours* relatifs aux affaires du temps, et la traduction de la *Défense de la foi catholique*, par Pierre Dumoulin, 1610. — DIGBY (George), comte de Bristol, fils du précédent, né en 1612, fut un des membres les plus fougueux du parlement, et porta une funeste atteinte à la cause roy., qu'il croyait servir, en conseillant à Charles Ier l'arrestation des six membres de cette législature accusés de haute trahison. Après avoir porté les armes pour la défense de l'infortuné roi, il appuya, sous son successeur, le vain projet d'introduire la religion catholique en Angleterre, et fut obligé de se dérober par la fuite au danger qui le menaçait; quoique catholique, il vota contre la loi du *Test* en 1673, et m. à Chelsea en 1676. On a de lui plus. *Discours* prononcés aux parlem., des *Lettres relatives aux affaires polit.*, d'autres *Lettres contre la religion cathol.*, adressées à Kenelm Digby, son cousin, et une comédie intit. *Elvire*.

DIGGES (LÉONARD), sav. géom. angl. du 16e S., m. en 1574, a pub. sous le titre de *Tectonicum*, 1556, in-4, et 1592, avec augment., un *Tr. sur la manière de mesurer les terres, les bois, les hauteurs*, etc.; un *Tr. de géométrie pratique*, intitulé *Pantometria*, 1591, in-fol.; et des *Règles pour juger du temps par le soleil, la lune et les étoiles*, réimpr. et augmenté par Th. Digges, son fils, 1592, in-4. — DIGGES (Thomas), fils du précéd., et l'un des plus habiles géom. de son temps, commissaire-gén. de l'armée angl. dans les Pays-Bas sous le règne d'Elisabeth, a beaucoup écrit sur l'application des mathémat. à l'art de la guerre. Ses princip. ouvr. sont : *Tr. d'arithmét. militaire*, 1579, in-4, *Stratioticos ou Tr. géométrique nécessaire au perfectionnement du soldat*, 1579 et 1590, in-4, en 2 parties, dont la 1re est de son père; *Défense de l'Angleterre ou Tr. concernant l'invasion de 1586*. M. en 1595. — DIGGES (Dudley), fils aîné du précéd., né en 1583, s'appliqua spécialement à l'étude de la législation de son pays, fut envoyé ambassad. en Russie par le roi Jacques Ier en 1618, devint ensuite membre du parlement réuni en 1621, et vota avec l'opposition. Charles Ier pour se l'attacher le nomma, en 1636, à la place de maître des rôles; mais Digges m. cette même année. On a de lui : *Defense du commerce*, 1615, in-4; *Disc. concernant les droits et les privilèges du sujet*, etc., impr. après la m. de l'aut. en 1642, in-4, plus. autres discours insérés dans le rec. intitulé *Ephemeris parlementaria*; *le Parfait ambassad.*, 1655, in-fol. — DIGGES (Thomas), frère du préc., m. en 1655, a trad. de l'espagn. en anglais l'ouvr. de Gonzalo de Cespedès, intit. *Gerard ou l'infortuné espagnol*, 1622, in-4; et du latin en vers angl. l'*Enlèvem. de Proserpine* de Claudien, 1607, in-4. — DIGGES (Dudley), fils de Dudley, m. en 1643, est aut. d'un ouvr. intit. *Illégitimité de la rebellion des sujets contre leur souverain*, etc., Londres, 1643, in-8.

DIGNE. V. LEDIGNE.

DIKMANN (PIERRE), sav. suédois, m. en 1718, assesseur de la cour de justice de Jonkoping, a écrit en suédois quelq. opusc. pub. de 1686 à 1723, et a laissé entre autres MSs. un *Lexiq. runique*, un *Specimen grammaticale sueo-gothicæ linguæ*.

DILAVEZ-PACHA, grand-vézyr du sulthan Othman II, fut mis en pièces pendant la révolution qu'amena l'issue malheureuse de l'invasion de la Pologne, en 1621.

DILHERR (JEAN-MICHEL), sav. philol. et théol. protestant, né en 1604 à Themar, comté d'Henneberg, profess. d'éloquence, d'hist. et de poésie à Iéna, premier pasteur et bibliothéc. de la ville de Nuremberg, a écrit en allem. plus. ouvr. relatifs à la philologie sacrée et à la théol. morale : on en trouve la liste dans le *Dict.* de Jocher; les princ. sont : *Atrium linguæ sanctæ*, Nuremberg, 1660, in-8; *Electorum libri tres*, ibid., 1644, in-12; et une édit. estim. de l'*Orthographia* de Juste Lipse sous le titre de : *Apparatus philologicus*, Iéna, 1632, in-12, avec des notes.

DILLENIUS ou DILLEN (JEAN-JACQUES), célèbre botaniste allem., né en 1687, m. à Oxford en 1747, avait quitté sa patrie pour se fixer en Anglet. auprès de Guillaume Sherard (v. ce nom), et a donné sous le titre de : *Hortus Elthamensis*, 1732, la description des plantes que ce dernier avait réunies à sa campagne d'Eltham. On lui doit encore

une *Histoire des mousses*, 1768, et une édit. de la *Synopsis plantarum Angliæ*, 1724, in-8. Dillen a dessiné et gravé toutes les pl. qui sont entrées dans la composition de ses ouvr. Personne n'a surpassé la fidélité avec laquelle il a su rendre jusqu'aux plus petits détails des plantes. — DILLEN (Juste-Frédéric) et DILLEN (Philippe-Everard), profess. de médec. à Giessen, ont pub. des *Observ.* qu'ils avaient communiquées à l'acad. des Curieux de la Nature dont ils étaient membres.

DILLON (WENTWORTH). V. ROSCOMMON.

DILLON (ARTHUR, comte de), 3e fils de Théobald, lord Dillon, pair d'Irlande, naquit en 1670. Il passa au service de France lors de l'échange que fit Louis XIV de ses troupes françaises en Irlande contre des troupes irlandaises. Brigadier à 32 ans, maréchal-de-camp à 34, lieut.-gén. à 36, il combattit en Espagne sous les ordres de Noailles et de Vendôme, en Allemagne sous Villeroi, et en Italie sous le duc de Vendôme et le grand-prieur, se signala à la défense de Moscolino, contribua à la victoire de Castiglione en 1706, enleva Kaiserslautern et le château de Wolfstein en 1713, et montra la plus grande valeur aux siéges de Landau, de Fribourg et de Barcelonne. Il prit sa retraite en 1730, et m. en 1733. — DILLON (Arthur, comte de), petit-fils du précéd., naquit à Braywich en Angleterre en 1750, passa au service de France, se distingua dans les colonies à la prise de Grenade, de St-Eustache, de Tabago, de St-Christophe, fut nommé, en 1789, député aux états-généraux, commanda un corps d'armée en 1792, et vainquit les Prussiens dans les plaines de Champagne; mais bientôt il fut rappelé, cité devant le tribunal révolutionn. et condamné à m. le 14 avril 1794; au pied de l'échafaud, il cria d'une voix ferme *vive le roi!* On a de lui : *Compte rendu au ministre de la guerre des opérations de la campagne de* 1792, *suivi de pièces justificatives*, Paris, 1792, in-8.

DILLON (JEAN-TALBOT), chevalier anglais, m. en 1806, voyagea dans les div. parties du continent européen, résida à Vienne, fut créé baron de l'empire, visita l'Espagne et y séjourna assez longtemps pour étudier l'hist. natur. et la géogr. phys. de ce pays. On a de lui *Voyage en Espagne*, etc., avec des notes relatives aux arts, Lond., 1780, in-4.

DILWORTH (THOMAS), maître d'école anglais, m. en 1781, est connu par des ouvr. élémentaires estimés, tels que le *Livre du prem. âge; Tr. d'arithmétique; Tr. de l'usage des globes*, etc.

DIMAS DE LA CROIX (le P.), carme déchaussé, né à Monteleone en Toscane, fut envoyé en Perse l'an 1515, exerça les fonctions de vic. à Ormus jusqu'en 1622, devint ensuite prieur d'Ispahan et vic. provincial des missions de Perse et des Indes. Il se distingua par sa bienfaisance et par sa douceur, se fit respecter même des ennemis de la religion catholique, et et m. à Ispahan en 1639, regretté du souverain, des grands et du peuple. Le pape Urbain VIII l'avait nommé év. de Babylone. Dimas avait composé un *Vocabul. persan ital.* qui n'a pas été imprimé.

DIMSDALE (THOMAS), méd. angl., né dans le comté d'Essex en 1712, fut d'abord chirurg. dans l'armée employée en Allemagne sous les ordres du duc de Cumberland, s'établit, à son retour en Angleterre, médecin à Hertford, et se fit une grande réputation par ses succès dans l'inoculation de la petite-vérole, système dont il fut un ardent propagateur. Appelé en Russie pour pratiquer cette opération sur l'impératrice Catherine II et le gr. duc Paul, il en fut récompensé par des dignités et une pension considérable. Quelques années après il inocula également les grands-ducs Alexandre et Constantin, et il m. en 1800. On a de lui (en angl.) : *Methode actuelle de l'inoculation de la petite-vérole*, trad. en franç. par Fouquet, Amsterdam et Montpellier, 1772, in-8; *Pensées sur l'inoculat. gén. et partielle*, etc.; *Observat. sur l'introduction au plan du dispensaire pour une inoculation gén.*; *Remarques sur la lettre du doct. Lettsom sur l'inoculation gén.*; *Revue des observations du docteur Lettsom*, etc., 1779, in-8; *Tr. div. sur l'inoculat.*, 1781, in-8.

DINARQUE, orat. grec, né à Corinthe vers l'an 560 av. J.-C., vint s'établir à Athènes, et y gagna de gr. sommes d'arg. à composer des harangues que sa qualité d'étranger ne lui permettait pas de prononcer lui-même. Accusé, ainsi que plus. citoyens d'Athènes, d'avoir contribué à mettre cette ville sous le joug des Macédoniens, il prit la fuite, se réfugia à Chalcis en Eubée, et fut rappelé 15 ans après. On ignore le reste de sa vie. Des nombreux discours qu'il avait composés, trois seulement nous sont parvenus; ils se trouvent dans les *Orateurs grecs* de Reiske, Leipsig, 1770, in-8, et ont été trad. en franç. par Athanase Auger. V. ce nom.

DINET (FRANÇOIS), religieux récollet, né à La Rochelle au commencement du 17e S., est aut. des ouvr. suiv. : *Oraison funèbre d'Anne d'Anglure*, in-8; *le Théâtre de la noblesse française*, etc., La Rochelle, 1648, in-fol., ouvr. assez rare; *les Institutions de la vie monastique*, 1647, in-4. — Trois autres DINET, Gaspard, év. de Mâcon, Jacques et Pierre, ont publ. quelq. opusc. dans le 17e S.

DINI (BENOÎT), ecclésiast. de Messine au 17e S., m. vers 1680, a pub., sous le nom de *Theophilus Pius*, *Oratorium fidelis animæ*, etc., Messine, 1670, in-8; *Fasciculum myrrhæ piarum meditat.*, 1771, in-8, et quelques autres écrits en ital. cités par Mongitore (*v.* ce nom). — Un autre DINI (Benoît), chan. de Messine, a laissé : *Esemplare della fede*, etc., 1671, in-4, et quelq. *poésies* insér. dans le rec. intit. *Duello delle muse degli academici della fucina*, Messine, 1671, in-4.

DINI (FRANÇOIS), avoc. ital., né dans le 17e S., est aut. de plus. ouvr. de critique, dont les principaux sont : *de Situ Clanarum*, Sinigaglia, 1696, in-4; *Vindiciæ martyrologii ac breviarii romani*, etc., Venise, 1701, in-4; *Delle origine... di C. Mecenate*, etc., ibid., 1704, in-4; *de Antiquitatibus Umbrorum*, etc., réimpr. dans le t. 8 du *Thesaur. antiquit. ital.* de Grævius; *Dissertatio hist. crit. de translatione et collocat. corporis S. Bartholomei*, etc., ibid., 1707, in-4; *Ars poetica in plurib. dissertationibus*, etc., Lucques, 1713, in-4.

DINIZ DA CRUZ (ANTOINE), le plus célèbre poète lyrique portugais du 18e S., né à Castello de Vide en 1730, remplit plus. places dans la magistrature, et fut membre de l'acad. roy. des sciences de Lisbonne. Ses poésies se distinguent par d'heureuses imitations des classiques anc., surtout de Pindare, que Diniz avait pris pour modèle. Elles ont été impr. d'après des copies que l'auteur avait laissé prendre; mais on n'a pas encore d'édit. complète de ses œuvres.

DINO, en lat. *Dinus*, jurisc. du 13e S., fut professeur de droit à Bologne, employé par Boniface VIII, avec Richard de Sienne, à la compilation du 6e livre de la collection des décrétales, et m. en 1313, consumé par le chagrin de n'avoir point obtenu la pourpre romaine que l'on avait accordée à son collaborateur. Il a laissé des *Règles du droit*, Lyon, 1672, in-8, avec les notes de Nicol. Boyer, de Ch. Dumoulin et autres; des *Tr. sur les prescriptions*, *sur les successions ab intestat*, etc.

DINO. V. COMPAGNI et GARBO.

DINOCRATES, architecte grec, accompagna Alexandre-le-Grand dans ses expéditions, lui proposa de tailler le mont Athos en statue humaine, dont la main droite devait contenir une gr. ville et la gauche une vaste coupe recevant les eaux de la montagne et les déversant ensuite dans la mer. Il fut chargé de tracer et de construire la ville d'Alexandrie en Egypte, rebâtit ensuite le

temple d'Ephèse, brûlé par Erostrate (*v.* Chersiphron), et m. en Egypte sous le règne de Ptolémée. Cet artiste est nommé Dinocharès par Pline, Chiromocratès ou Chirocratès par Strabon, Stasicrate par Plutarque, et Dioclès par Eustathe. On l'a confondu aussi avec Cléomène, préfet d'Egypte.

DINOMÈNE ou DINOMÈDE, sculpteur grec, vivait dans le 4ᵉ S. av. J.-C. Il est cité par Pline comme auteur des statues de *Pythodore*, de *Protésilas*, d'*Ino*, de *Calisto*, et autres.

DINOSTRATE, géomètre grec, contempor. de Platon, n'a laissé aucun ouvr. Proclus et Pappus le présentent dans leurs écrits comme ayant contribué aux progrès de la science : on le croit inventeur de la ligne courbe dite *quadratrice* que plus. géom. ont employée pour chercher la solution de la quadrature du cercle.

DINOTH (Richard), écrivain protestant, né à Coutances au 16ᵉ S., mort à Montbelliard, où il s'était réfugié, est auteur des histoires *De bello civili gallico, lib. II*, de 1555 à 1577, Bâle, 1582, in-4; *De bello civili belgico, lib. VI*, ibid., 1586, in-4, et de quelq. autres écrits moins importans.

DINOUART (Joseph-Antoine-Toussaint), compilateur, traducteur et plagiaire, chanoine de St-Benoît de Paris, membre de l'académie des Arcadiens de Rome, né à Amiens en 1716, m. en 1786, auteur du *Journal chrétien* et du *Journal ecclésiastique*, a laissé plus. ouv. insignifians et des traductions peu estimées.

DINTER ou DINTERUS (Edmond), chanoine de St-Pierre de Louvain, m. à Bruxelles en 1448, vécut à la cour d'Antoine Iᵉʳ, de Jean III, de Philippe Iᵉʳ et de Philippe-le-Bon, et fut chargé par ce dern. prince de rédiger les chroniq. du Brabant. On a de lui : *Genealogia ducum Burgundiæ, Brabantiæ, Flandriæ*, etc., Francfort, 1529, in-fol., ouvr. dans lequel l'auteur fait remonter l'origine des ducs de Bourgogne jusqu'à Hector et aux temps fabuleux; et une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, jusqu'en 1545, plus estimée que la précédente, mais restée MS.

DIOCLÈS, célèbre médecin de Charyste, ville d'Eubée, contempor. de Théophraste, avait écrit plus. livres, dont il ne nous reste que quelq. passages conservés par Pline et Plutarque. Le seul qui ait été impr. est sa *Lettre à Antigone*; elle se trouve dans la *Biblioth. grecque* de St-Albert Fabricius, et dans plusieurs autres recueils. — Dioclès, géomètre grec, qu'on suppose avoir vécu dans le 6ᵉ S., imagina, pour résoudre le problème de la duplication du cube, une solution que nous a conservée Eutocius sous le nom de *cissoïde* (semblable au *lierre*).

DIOCLÉTIEN ou DIOCLETIANUS (Caius, Valerius Aurelius), de *Dioclea* ou *Doclea* en Dalmatie, né en 245 de J.-C., de parens obscurs, parvint par son mérite seul aux emplois les plus élevés, et fut élu empereur en 284. Après la mort de Numérien, il s'associa, l'an 286, Maximien-Hercule, lui céda l'empire d'Occident, marcha contre les Syriens et les Egyptiens, qui s'étaient révoltés, reconquit la Mésopotamie sur le roi de Perse, et revint ensuite en Europe pour soumettre tout ce qui est entre l'ancienne Rhétie et le Danube. Quelque temps après, afin de faire face aux nombreux ennemis qui attaquaient l'empire sur divers points, il créa deux Césars, Constance Chlore, qu'il fit adopter par Maximien, et Galerius, qu'il adopta lui-même. On vit alors pour la prem. fois le grand empire romain gouverné par quatre princes, tous Illyriens. Dioclétien, excité par Galerius, devint dans sa vieillesse le persécuteur des chrétiens, qu'il avait long-temps protégés. Attaqué d'une maladie qui affaiblit ses forces et sa raison, il se décida à abdiquer le pouvoir suprême, en l'an 305, et se retira à Salone, où il m. en 313. On trouve des éclaircissemens précieux sur les règnes de Dioclétien et de Maximien dans l'ouvr. de P. de Rivaz, intit. : *Eclaircissemens sur le martyre de la legion thebaine*, etc., Paris, 1779, in-8.

DIOCRE (Raimond), chanoine de Notre-Dame de Paris, m. en 1084, n'a jamais rien fait de son vivant qui le recommande à l'attention de la postérité, mais on raconte que, son corps ayant été apporté dans le chœur de l'église, Diocre sortit la tête de son cercueil au moment où furent prononcés les premiers mots de la 4ᵉ leçon de l'office des morts, *Responde mihi*, etc., et qu'il s'écria : *Justo Dei judicio accusatus sum, judicatus sum, condemnatus sum...*; on ajoute que ce miracle fut la cause de la retraite de St Bruno. Gerson (*v.* ce nom), qui le premier a rapporté cette anecdote, paraît douter lui-même de son authenticité; et Lannoi (*v.* ce nom) ne balance point à la déclarer fabuleuse.

DIODATI (Jean), professeur de théologie et agrégé pasteur à Genève, né en 1576, m. en 1649, se distingua par une élocution facile, et fut chargé, au synode de Dordrecht en 1618, de la rédaction des délibérations de cette assemblée; il a laissé : une trad. franç. de *la sainte Bible*, Genève, 1607, in-4; une trad. franç. du même ouvr., ibid., 1644, in-fol., avec notes; l'*Hist. du concile de Trente, par Paolo Sarpi*, trad. en français, ibid., 1621, in-4; *Relation de l'etat de la religion en Occident*, trad. de l'anglais d'Edwin Sandys, ibid., 1626, in-8; les Psaumes mis en rimes françaises, ibid., 1646, in-12, et 19 *Dissertations théologiques* dont Senebier a donné les titres dans son *Histoire littéraire de Genève*. — Diodati (Alexandre), méd., est connu comme auteur d'un recueil intit. : *Valetudinarium*, etc. Amsterdam, 1662, 1668, in-12. — Diodati (Franç.), grav. au 17ᵉ S., a pub. des *Vues de plusieurs edifices de Genève*.

DIODATI (Dominique), littérat. italien, né à Naples en 1736, fut l'élève de Genovesi, et l'ami de Métastase. Quoique engagé dans la chicane, il cultiva les lettres, et un de ses ouvr. fit beaucoup de bruit en Europe. Il voulut prouver que J.-C., la Vierge et les apôtres ne parlaient que le grec, qui trois siècles avant la fondation du christianisme était la seule langue en usage dans l'Egypte, la Syrie, la Palestine et la Judée. Il a fourni des notes à Lalande et à Tiraboschi. Mort en 1801. On a de lui : *De Christo græcè loquente*, Naples, 1767, in-8; *Elogio di Martorelli*, ibid., 1778, in-8; *Illustrazione di varie monete siciliane*, ibid., 1788, in-4; plus. *Mém.* sur les antiquités d'Herculanum.

DIODÉ (N.), littérat., membre de l'acad. de Marseille, m. vers 1760, n'est connu que par une comédie intit. *la Fausse prévention*, en 3 actes et en vers, représentée à Paris sur le théâtre Italien, en 1749.

DIODORE *de Sicile*, célèb. historien grec, né à Agyrium (aujourd. Agirone), a vécu sous les règnes de César et d'Auguste. Il employa plusieurs années à voyager en Europe et en Asie, vint ensuite s'établir à Rome, et, après 30 ans de recherches et d'étude, publia un ouv. qui contenait en 40 livres l'hist. universelle du monde jusqu'à la prem. année de la 180ᵉ olympiade (l'an 60 avant J.-C.). Il n'en reste plus que 15 liv., et quelques extraits des 25 autres. Cet historien n'annonce point un jugement sûr : il paraît avoir puisé dans de mauvaises sources, et n'a pas su disposer les matériaux qu'il avait amassés. La prem. édit. complete du texte grec de Diodore est celle d'Henri-Etienne, 1559, in-fol., et la plus estimée est celle de Wesseling, grec et latin, Amsterdam, 1745, 2 vol. in-fol. avec de bonnes remarques. Il existe une trad. franç. par Terrasson, Paris, 1737, 7 vol. in-12, plus. fois réimpr. quoique très-inexacte.

DIODORE *d'Antioche*, évêque de Tarse, m.

vers l'an 390, avait eu pour disciples St Jean Chrysostôme, Maxime, depuis év. de Séleucie, et Théodore, qui fut évêque de Mopsueste. Il avait écrit, sur l'Écrit. sainte, des *Comment.* dont on trouve quelques *Fragmens* dans les *Chaînes des PP. grecs*, et d'autres ouvr. qui se sont perdus. St Cyrille regarde cet évêque comme le précurseur de Nestorius, et l'appelle l'ennemi de la gloire de J.-C., mais St Jean Chrysostôme, St Basile, St Athanase, en parlent beaucoup plus favorablement.

DIOGÈNE, surnommé le *Cynique*, philosophe grec, né à Sinope vers la fin du 5e S. av. J.-C., vint à Athènes pour suivre les leçons d'Antisthène, qui ne l'admit au nombre de ses disciples qu'après de grandes difficultés. Associant aux doctrines de sa secte (*v.* Cyniques) la morale de Socrate, dont il avait suivi les leçons, Diogène affectait un mépris souverain pour les commodités de la vie; son unique asile était un tonneau; mais on peut croire qu'il n'en sut pas toujours bannir ce même orgueil dont il se croyait exempt, quand il le reprochait aux hommes par ses mordantes saillies. Pris par des pirates dans un voyage sur mer, il fut vendu comme esclave à un citoyen de Corinthe qui sut apprécier son mérite et lui confia l'éducation de ses fils. Diogène, sans rien changer à sa manière de vivre, ne trahit point la confiance de son maître, refusa l'offre qu'on lui fit de racheter sa liberté, vécut jusqu'à l'âge de 96 ans, et m. en l'an 323 av. J.-C., à la même époque qu'Alexandre-le-Grand, avec lequel il avait eu à Corinthe cette entrevue si célèbre, dont les détails ne sont peut-être pas très exacts. Il avait écrit, suiv. les auteurs anciens, plus. ouvr. remarq. dont aucun n'est venu jusqu'à nous. Les *Lettres* qu'on trouve sous son nom dans les collections des *Epistolaires* grecs sont évidemment supposées, ainsi que l'a prouvé M. Boissonade dans un mémoire lu à la 3e classe de l'institut de France.

DIOGÈNE *Laërce*, historien grec, ainsi nommé parce qu'il naquit à Laërte, vivait, à ce qu'on croit, sous les empereurs Septime-Sévère et Caracalla. On ignore les particularités de sa vie; mais il reste de lui un ouvr. en dix liv. contenant la *Vie*, les *dogmes* et les *dits* mémorables des anciens philosoph. Cet ouvr., malgré ses nomb. défauts, est fort important par le grand nombre de faits et de dogmes qu'il nous a conservés. La prem. édit. grecque fut pub. à Bâle, 1533, in-4; la meilleure est celle donnée par Meibomius (*v.* ce nom) avec les notes de Ménage et de plus. savans, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4. Il existe plus. trad. franç. Diogène Laërce a été traduit en franç. par Fougerolles, Lyon, 1601, in-8, par Gilles Boileau, Paris, 1668, 2 vol in-12; par un anonyme, Amsterdam, 1758, 3 vol. in-12, Paris, 1796, 2 vol. in-8. Ignace Rossi a éclairci beaucoup de passages de cet anc. écriv., dans son ouvr. intit. *I. R. commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8.

DIOGÈNE d'Apollonie, ville de l'île de Crète, philosophe grec du 5e S. avant J.-C., fut disciple d'Anaximènes (*v.* ce nom). Etabli à Athènes, ainsi qu'Anaxagoras, dont il était le contemporain, Diogène fut, comme ce dernier, accusé d'impiété, et courut risque de la vie. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses. — DIOGÈNE, dit *le Babylonien*, philos. stoïcien, vint de Syrie s'établir à Athènes, où il fut disciple de Chrysippe (*v.* ce nom), et s'acquit une telle réputation que les Athéniens le choisirent, avec Carnéades et Critolaüs, pour aller en ambass. à Rome. Durant son séjour dans cette dern. ville, Diogène y ouvrit une école de dialectique, et ne contribua pas peu à inspirer aux Romains le goût de la philosophie.

DIOGÈNE. V. ROMAIN.

DIOGÉNIEN, grammair. grec, né à Héraclée, vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Il avait fait un dictionnaire des mots les plus difficiles employés par les poètes, les orateurs et les autres auteurs grecs. Hesychius (*v.* ce nom) dit qu'il a inséré ce lexique dans le sien. Il existe, sous le nom de Diogénien, un rec. de proverbes grecs qui paraît extrait de son grand dictionn., et qui est inséré dans l'ouvr. intit. *Adagia sive proverbia Græcorum, gr.-lat. ab And. Schotto*, Anvers, 1612, in-4.

DIOGNÈTE, philosophe, fut le maître de l'empereur Marc-Aurèle. On croit que c'est le même auquel est adressée une lettre insérée dans les *Œuvres* de St Justin.

DIOGNÈTES. V. CALLIAS.

DIOMÈDES (myth.), roi d'Etolie, fut du nomb. des princes grecs qui assistèrent au siége de Troie. Ses exploits le placèrent au 1er rang des braves de l'armée après Achille et Ajax, fils de Télamon. La déesse Pallas l'honorait d'une faveur spéciale.

DIOMÈDES, gramm. du 5e S., est aut. d'un tr. intit. *de Oratione, partibus orationis et vario rhetorum genere lib. III*, dont la première édition parut avec les ouvrages de Phocas, Donat, etc., Venise, sans date, in-fol., réimpr., ibid., 1495 et 1511, Paris, 1507, impr. séparément, Paris, 1598, in-4, et inséré dans la collection d'E. Putschius des *Grammatici veteres*, Hanau, 1605, 2 vol. in-4. — DIOMÈDES, dit *le Scholastique*, est aut. de *Comment.* en grec sur Denys de Thrace, conserv. dans plus. biblioth. d'Angleterre, de France et d'Italie, et dont M. Villoison a donné des extraits dans ses *Anecdota græca*.

DION de Syracuse, beau-frère de Denys, dit *le Jeune*, suivit avec assiduité les leçons de Platon, que, par ses conseils, Denys l'Ancien avait attiré à sa cour, et conçut pour lui toute la tendresse d'un ami, toute la vénération d'un disciple. Denys s'étant brouillé avec Platon, Dion prit hautement le parti du philosophe. Après la m. du tyran, son fils Denys, jaloux du crédit et de la popularité que son beau-frère s'était acquis par ses vertus et ses talens, l'exila. Ce fut alors que Dion parcourut la Grèce, où il attira les regards et se concilia les suffrages des peuples. Les Lacédémoniens lui conférèrent le titre de citoyen, malgré l'opposition de Denys, dont ils étaient alors les obligés. Informé que le tyran avait séquestré tous ses biens et forcé sa femme Arétée de se marier à un autre, Dion résolut de repasser en Sicile et d'affranchir sa patrie. Cette expédition, favorisée par les Grecs, réussit complètement. Denys fut chassé de Syracuse, mais Dion périt victime d'un complot ourdi contre lui par un Athénien nommé Callippe, qu'il avait comblé de bienfaits. La *vie* de Dion a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos; mais le prem., favorable à tous les héros grecs, peint celui-ci sous un jour trop avantageux; et il faut préférer le récit de Cornélius Népos (ou plus exactement de son abréviateur), plus vrai et plus impartial.

DION CHRYSOSTOME, rhéteur et philos. gr., né dans le 1er S. de l'ère chrét. à Pruse en Bithynie, se livra d'abord à l'art oratoire et se fit quelque réputation comme sophiste. Il étudia ensuite la philosophie, s'attacha à la secte stoïcienne, fut consulté par Vespasien, que l'armée de Syrie venait de proclamer empereur, donna à ce prince le conseil de rétablir la république, et se rendit ensuite à Rome, où il séjourna quelques années. La crainte d'être impliqué dans une conspiration qui venait d'être découverte contre l'empereur Domitien décida Dion à se réfugier chez les Gètes. Mais ayant obtenu, après la mort de Domitien, la bienveillance de Nerva et de Trajan, ses successeurs à l'empire, il retourna dans sa patrie, où il m. dans un âge très-avancé. Il reste de lui 90 *discours* en langue gr., dont le style simple et élégant ne tient point de celui des sophistes. Ils parurent pour la première

fois à Venise, 1551, in-fol. Les meill. éditions sont celles de Frédéric Morel avec une version latine, Paris, 1604, avec un nouv. titre, 1623, in-fol., et celle de Reiske, donnée par sa veuve, texte grec seul, Leipsig, 1784, 2 vol. in-8. M. Bréquigny a trad. en franç. quelq.-uns de ses discours (*v. Vie des orat. grecs*, t. 2, 1752, 2 vol. in-12).

DION CASSIUS, histor. romain, né à Nicée en Bithynie vers la fin du 2e S. de l'ère chrét., était fils d'un sénateur romain qui avait gouverné la Dalmatie et la Cilicie, et descendait par sa mère de Dion Chrysostôme. Son vrai nom était Cassius Dion Cocceianus. Il fut nommé sénateur sous l'emper. Commode, et, après avoir exercé les prem. magistratures, il se retira dans sa patrie pour mettre la dern. main à son *Hist. romaine*, dont il s'occupait depuis long-temps. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit en grec plus. ouvr., dont le principal était celui dont nous venons de parler, divisé en 80 livres. Les 35 prem. sont perdus, à l'exception de quelques fragmens conservés dans les rec. de Constantin Porphyrogénète (*v.* ce nom). Les 19 suiv., jusqu'à la fin du 54e, sont complets à quelques lacunes près, et il reste un abrégé assez étendu des six livres suiv.; mais on n'a pour les 20 derniers que l'abrégé de Xiphillin (*v.* ce nom). Dion est le dernier des écriv. grecs qui ait connu et suivi les règles de l'hist. On trouve dans la sienne de l'ordre, du jugement et une grande exactitude dans la chronol. La prem. édit. de Dion est celle de R. Estienne, 1548, in fol. La meill. est celle de Reymar, Hambourg, 1750, 2 vol. in-fol. M. Morelli ayant trouvé, vers la fin du dern. S., dans un MS. à Venise, quelq. fragmens des livres 55 et 56, les pub. avec une version latine et des variantes, Bassano, 1798, in-8; réimpr. par les soins de Chardon de La Rochette (V. ce nom au suppl.), Paris, 1800, in-fol., pour qu'on puisse joindre ce supplément à l'édit. de Reymar. Les prem. livres de Dion, pub. à Naples en 1747, in-fol., par un M. Falconi, ne sont autre chose que des extraits de Plutarque et de Zonare. Il n'y a pas d'autre trad. franç. de cet ancien histor. que celle de Dérosiers. V. ce nom.

DIONIS (PIERRE), chirurgien distingué de la fin du 17e S. et du commencement du 18e, fut successivement premier chirurgien de la reine, épouse de Louis XIV, de la dauphine, du dauphin et des enfans de France, professa l'anatomie et la chirurgie au Jardin des Plantes, et m. à Paris en 1718, dans un âge très-avancé. On a de lui les ouvrages suivans: *Histoire anatomique d'une matrice extraordinaire*, Paris, 1683, in-12; *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang et les nouvelles découvertes*, Paris, 1690, et avec des notes de Devaux, 1728, in-8, trad. en latin, en angl. et en tartare, pour l'usage des médecins de la Chine; *Cours d'opérations de chirurgie démontrée au Jardin du Roi*, Paris, 1707, in-8, nouv. réimpr. et trad. en plus. langues; *Dissertation sur la mort subite*, etc., ibid., 1709, in-12; *Traité général des accouchemens*, ibid., 1718, in-8, trad. en angl., en allem. et en holland. — DIONIS (Charles), médecin de la faculté de Paris, m. dans cette ville en 1776, est auteur d'une *Dissert. sur le tænia, ou ver solitaire*, etc., Paris, 1745, in-12.

DIONIS DU SÉJOUR (LOUIS-ACHILLE), conseiller à la cour des aides et doyen de cette compagnie à l'époque de la révolution, a écrit des *Mem. pour servir à l'hist. de la cour des aides*, 1 vol. in-4. Il avait fait plusieurs observations physiques, entre autres celle d'un arc-en-ciel causé par la lune, et aperçu de St-Germain-en-Laye le 6 juin 1770; elle a été consignée dans les mém. de l'académie des sciences. — DIONIS (Achille-Pierre), fils du précédent, un des géomètres les plus distingués du 18e S., né à Paris en 1734, fut reçu conseiller au parlem. en 1758, membre associé de l'acad. des sciences en 1765, et député de la noblesse à l'assembl. constituante. Il donna à l'étude des sciences exactes tout le temps que lui laissaient ses fonctions judiciaires, s'attacha surtout à l'application de l'analyse aux phénomènes célestes, et enrichit la science d'une foule de résultats intéressans sur les éclipses, les comètes, les apparitions et les disparitions de l'anneau de Saturne. Le détail de ces différens travaux se trouve dans les mémoires de l'académie de 1761 à 1774. Dionis a recueilli tout ce qu'il avait écrit sur l'astronomie dans un corps d'ouvr. qu'il publia sous le titre de *Traité analytique des mouvemens apparens des corps célestes*, Paris, 1786-1789, 2 vol. in-4. On a en outre de lui un *Traité des courbes algébriq.*, Paris, 1756, in-12, en société avec Goudin, ainsi que des *Recherches sur la gnomonique*, ibid., 1761, in-8. M. en 1794. — Une demoiselle DIONIS, parente des précédens, est auteur de l'*Origine des Grâces*, poème (en prose) en 5 chants, 1777, in-8

DIONISI (PHILIPPE-LAURENT), savant ecclés. romain, bénéficier de la basilique du Vatican, né en 1711, m. 1789, se distingua par une connaissance approfondie des anciens canons et de toutes les matières ecclésiastiques. On a de lui: *Sacrarum vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, Rome, 1773, in-fol., 83 pl.; *Antiquissimi vesperarum paschalium ritûs expositio*, etc., ibid., 1780, et un *opuscule* justificatif des documens qu'il avait insérés dans le *Bullario vaticano*, dont il partagea la rédaction avec l'abbé Martinetti, ibid., 1753.

DIONYSIUS, peintre grec, contemp. et imitat. de Polygnote, vivait 412 ans environ avant J.-C., vers la 92e olympiade. On cite de cet artiste un portrait du poète tragique Aristarque, représenté portant sur sa poitrine l'image de la muse de la tragédie. — Un autre DIONYSIUS, peintre romain, fut surnommé l'*Anthropophage*, parce qu'il ne peignait que des figures humaines. — DIONYSIUS, sculpteur grec, vivait à Argos entre les 71e et 76e olympiades; il fit avec Glaucus, son compatriote, plus. morceaux qui furent envoyés à Elis, dans le Péloponèse. — On cite encore un DIONYSIUS, fils de Timarchide et frère de Polyclès, qui sculpta une statue de Jupiter et une statue de Junon, existant du temps de Pline aux portiques d'Octavie.

DIONYSIUS. V. DENIS et DENYS.

DIOPHANTE d'Alexandrie, mathémat. grec, est auteur du plus anc. traité qui nous soit parvenu sur l'algèbre. Le temps où il a vécu est fort incert., et son ouvr. n'a été connu en Europe qu'au 15e S., 250 ans après que l'algèbre eût été transportée d'Orient en Italie par Lucas Pacciolo. Le célèbre géomètre La Grange pense que Diophante doit être regardé comme l'inventeur de cette science, et il paraît constant que les Arabes, auxquels on attribua cette invention, n'ont été que les traduct. du mathématicien grec. Des treize livr. qu'il avait composés il ne nous est parvenu que les six prem., et un livre concernant les nombres multangulaires ou polygones. La 1re édit. a été publ. à Bâle, en 1575, in-fol., sous le titre de *Diophanti Alexandrini rerum arithmeticarum lib. VI..... à G. Xilandro Augustano incredibili labore latinè redditum et comment. explanatum, inque lucem editum;* une autre édit. ayant pour titre: *Diophanti Alexandrini*, etc., *nunc primùm græcè et latinè editi, atque absolutissimis commentariis illustrati, auctore C. G. Bacheto Meziriaco*, fut pub. à Paris, 1621, in-fol.; nouv. édit., avec des observations de Fermat, Toulouse, 1670, in-fol., trad. en franç. par Simon Stevin, et Alb. Girard. V. ces noms.

DIOSCORE, év. d'Hermopolis en Egypte dans le 4e S. de J.-C., fut persécuté, ainsi que ses trois frères, Ammonius, Eusèbe et Euthyme, par Théophile, patriarche d'Alexandrie, pour avoir donné asile au prêtre Isidore (*v.* ce nom), et mourut à Constantinople vers l'an 403.

DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, succéda, en l'an 445, à St Cyrille, embrassa le parti d'Eutychès (*v.* ce nom), demanda et obtint la convocation du fameux concile d'Ephèse, composé de 130 évêq. d'Asie et d'Afrique, dont l'empereur Théodose lui donna la présidence. C'est dans ce concile (connu dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de *brigandage* d'Ephèse, parce qu'on y employa la violence) que fut approuvée la profession de foi d'Eutychès, et que l'on condamna Flavius, Eusèbe, Théodorat (*v.* ces noms), et d'autres prélats, comme ayant altéré la foi de Nicée et du premier concile d'Ephèse. Dioscore osa ensuite prononcer contre le pape St Léon une excommunication qu'il fit souscrire par dix évêques, ses suffragans; mais il fut déposé l'année suivante au concile de Constantinople, et exilé par l'empereur en Paphlagonie, où il m. en 454. — DIOSCORE, dit *le jeune*, succéda, en l'an 517, à Jean Nicéote, patriarche hérétique d'Alexandrie, et m. en 519. — DIOSCORE, anti-pape, fut élu par un parti, en 529, après la mort de Felix III, en même temps que Boniface II était ordonné par un autre parti: mais ce schisme ne dura qu'un mois, et Dioscore m. le 12 nov. suiv. Boniface le fit condamner et anathématiser après son décès.

DIOSCORIDE, célèbre graveur en pierres fines, Grec d'origine, s'établit à Rome sous le règne d'Auguste. Un portrait de l'empereur qu'il grava sur une pierre fine fut regardé comme un chef-d'œuvre, et servit aux successeurs d'Auguste pour sceller leurs édits. Le cabinet des antiques de la biblioth. du roi possède une améthyste qui offre une tête de Solon, et porte le nom de *Dioscoride*.

DIOSCORIDE (PEDANIUS), médecin grec, né vers le commencement de l'ère chrét. à Anazarbe en Cilicie, avait écrit, sur la *Matière médic.*, tirée des trois règnes de la nature, un ouvr. très-célèbre en 24 livres, dont 5 seulem. nous sont parvenus, encore leur authenticité a-t-elle été contestée par de sav. crit. L'un des plus anc. MSs. de cet ouvr., et l'un des plus remarquab., est celui que Busbecq (*v.* ce nom) apporta de Constantinople à Vienne, vers le milieu du 16e S. On y trouve, entre les fig. des plantes, quelques portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, notamment celui de Dioscoride, double. Le texte grec a été imprimé pour la prem. fois à Venise, 1499, in-fol.; la meilleure est celle qu'a donnée Marcellus Virgilius Adriano, Florence, 1518, avec le texte grec, plus. fois réimpr.; la dern. et la meilleure édit. est celle de Francfort, 1598, in-fol., dédiée à Henri IV. Il en existe aussi de nombr. traduct. dans toutes les langues, excepté en anglais. Mathiole (*v.* ce nom) s'est acquis une grande réputation par ses *Commentaires* sur Dioscoride.

DIOT, curé de Ligny-sur-Canche, député du clergé d'Artois aux états généraux de 1789, parut d'abord embrasser avec ardeur la cause de la révol., prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque constitutionnel du département de la Marne; mais bientôt il montra le plus vif repentir de sa conduite, refusa d'exercer les fonctions d'évêque, retourna dans sa cure, et engagea ses paroissiens à ne point se soumettre aux décrets de l'assembl. Il fut arrêté comme suspect, en 1794, et traduit au tribunal révolutionnaire d'Arras. Il déclara qu'il invoquait le martyre en expiation du serment qu'il avait prononcé, et fut condamné à mort.

DIOTOGÈNE, philos. pythagoricien, ne nous est connu que par quelques fragmens que Stobée a conservés de ses écrits, en citant leurs titres: *Traité sur la sainteté*, et un autre *sur la royauté*.

DIPÈNE, sculpteur grec qui vivait 540 ans avant J.-C., vers la 60e olympiade, fit avec Scyllis, son frère, un grand nombre de statues des dieux en marbre de Paros, entre autres, celles d'Apollon, de Diane, d'Hercule et de Minerve, pour les Sicyoniens; une statue de Minerve pour la ville de Cléone; celles de Castor et de Pollux pour Argos, et d'Hercule pour Tirynthe. La plupart subsistaient encore du temps de Pausanias.

DIPHILE, poète comique grec, né à Sinope, contemporain de Ménandre, florissait dans la 118e olympiade. Il avait composé cent comédies, dont il ne nous reste que de très-courts fragmens imprimés dans les recueils de G. Morel, d'Hertelius, de Grotius et trad. dans le tome V des *Soirées littéraires* de Coupé. Fabricius nous donne les titres de 46 des comédies de Diphile. Plus. de ces pièces ont été imitées par Térence et par Plaute, notamment les *Adelphes*, la *Casina* et le *Rudens*. — Il y a encore de ce nom plus. anciens aut. peu connus.

DIPLOVATAZIO (THOMAS), jurisconsulte ital., né à Corfou en 1468, m. en 1541, exerça les fonctions d'avocat fiscal au tribunal de Pesaro. Forcé de quitter cet emploi pour se soustraire aux persécutions du duc Jean Sforce, il se réfugia à Gabio, et ensuite à Venise, où il donna des leçons de droit. Les troubles de Pesaro s'étant apaisés, il y fut rappelé par les habitans, et fut élevé à l'emploi de gonfalonnier. Il ne nous reste que des fragmens des nombreux ouvrages qu'il avait écrits sur le droit des Grecs et des Vénitiens, et sur les jurisconsultes les plus célèbres. Sa *vie* a été publiée par Olivieri, Pesaro, 1771: on trouve, à la suite, des fragmens de son traité *de Præstantiâ doctorum, sive de claris jurisconsultis*.

DIPPEL (JEAN-CONRAD), philosophe et chimiste allemand, né en 1673, m. en 1734, était destiné à succéder à son père, ministre luthérien à Darmstadt; mais les égaremens de son esprit, et les attaques violentes qu'il dirigea contre les protestans dans son *Papismus protestantium vapulans*, soulevèrent contre lui tous les théologiens et le forcèrent à quitter sa patrie. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la Suède, en cherchant à répandre ses systèmes théolog. et philosoph., s'adonna à l'étude de l'alchimie et de la chimie pharmaceutiq., découvrit l'*Huile animale*, qui porte son nom, et le *Bleu de Prusse*, dont la composition ne fut connue du public qu'en 1724. Ses ouvrages consistent en *Traités de controverse*, pub. sous le nom de *Christianus Democritus*; on en trouve les titres dans l'*Histoire des Savans hessois*, par Striedel, en allemand. Les principaux ont été impr. à Berlebourg, 1747, 3 vol. in-4. La *vie* de Dippel a été écrite par J.-C.-G. Ackermann, Leipsig, 1781, in-8, et par H.-W.-H. (Jean-Guillaume Hoffmann), Darmstadt, 1782, in-12.

DIRATZOU-BAGHDASSAR, savant arménien du 17e S., n'est guère connu que pour avoir mis en ordre les MSs. d'Eremia Tcholeby, son ami. Il se proposait de les publier; mais il m. en 1719 avant d'avoir effectué ce projet. Ces écrits sont: *Histoire de la révolution de Constantinople en 1703*, *Vie d'Avedick, patriarche arménien, surnommé le Cruel*; et un *Abrégé historique des rois d'Arménie, des dynasties haïkienne, arsacide, pacratide et rupénienne*. Les deux premiers sont déposés à la bibliothèque du roi. — Un autre DIRATZOU-BAGHDASSAR, célèbre grammairien et poète arménien, au 18e S., a laissé un *Recueil de poésies sur différens sujets de morale*, et une *Grammaire arménienne*, impr. à Constantinople.....

DIROYS (FRANÇOIS), docteur de Sorbonne, et chanoine d'Avranches, m. vers 1691, a publ. plusieurs écrits contre Port-Royal, au sujet de la querelle du formulaire, et un ouv. intit. *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique contre les fausses religions et l'athéisme*, Paris, 1683, in-4. On lui attribue les *Sommaires de l'hist. ecclés.*, qu'on trouve à la fin de chaque siècle de l'abrégé chronologique de Mezerai.

DISCRET (L.-C.), no... sous lequel est connu

l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Alizan*, comédie dédiée aux jeunes veuves et aux vieilles filles, 1637, 1644, in-8, 1664, in-12. Dans cette dern. édit., le titre porte : *Alizon*, etc., dédiée ci-dev. aux jeunes veuves et aux vieilles filles, et à présent aux beurrières de Paris. La bibliothèque du théâtre franç. attribue au même auteur *les Nopces de Vaugirard*, etc., 1638, in-8.

DISDIER (HENRI-FRANÇOIS-MICHEL), chirurg., né à Grenoble en 1708, mort à Paris en 1781, avait acquis une gr. réputat. d'habileté comme profess. particulier d'anatomie. Ses leçons étaient spécialement destinées à l'instruction des peintres. On a de lui plusieurs ouvr. élémentaires, entre autres : *Histoire exacte des os*, Lyon, 1738, Paris, 1767, in-12, fig., abrégée de l'ostéologie de Winslow; *Tableaux anatomiq.*, Paris, 1758, in-fol.: *Tr. des bandages*, ibid., 1741, 1754, in-12; *Sarcologie ou Tr. des parties molles*, ib., 1751, 2 vol. in-12, etc.

DISNEY (JEAN), ecclés. et magistr. angl., né à Lincoln en 1677, m. en 1730, se distingua par son intégrité et ses efforts pour la réforme des mœurs publiques. Il a laissé deux *Essais sur l'exécution des lois contre l'immoralité et la profanation*, etc., 1708 et 1710, in-8; une *Généalogie de la maison de Brunswick-Lunebourg*, 1729; les matériaux d'un grand ouvrage qu'il préparait sous le titre de *Corpus legum de moribus reformandis*, et un poème intit. *Flora*, et impr. avec la trad. anglaise des *Jardins* de Rapin, par Gardiner, 1705, in-8.

DISTELMEYER (LAMBERT), jurisconsu., minist. d'état de l'électorat de Brandebourg, né à Leipsig en 1522, étudia d'abord la théologie, et se livra ensuite à la jurisprudence, dont il ne tarda pas à donner des leçons. Il vint ensuite se fixer à Berlin avec sa famille, et acquit en peu de temps la bienveillance de l'électeur Joachim II, qui lui confia plus. affaires et missions importantes. Ses services furent récompensés par la dignité de chancelier. La Marche de Bandebourg lui est redevable de l'accroissement de sa population et de son industrie par l'empressement qu'il mit à accueillir les habitans des Pays-Bas, qui fuyaient la tyrann. de Philip. II. Il m. en 1588. Sa *vie* a été écrite par J.-P. Gundling, Berlin, 1722, in-8.

DITHMAR (JUSTE-CHRISTOPHE), profess. d'hist. et de droit naturel à Francfort-sur-l'Oder, né à Rothembourg en Hesse, l'an 1677, m. en 1737, a laissé de savantes dissertations historiques sur les anciens Germains, sur l'origine du droit public en Allemagne, sur le témoignage de Flav. Josèphe concernant J.-C., etc., recueillies et publiées sous le titre de *Dissertationum academic... Sylloge*, Francfort, 1737, in-4; une *Vie du pape Grégoire VII*, et une *Continuation de l'histoire de Malte de l'abbé Vertot*, pour la partie allemande. Il a donné en outre une édit. de *de Moribus Germanorum* avec des comment., 1726, in-8, et une édit. des *Annales Clivia* de Werner Teschenmacher, 1716, in-fol.

DITMAR, histor. allem., évêq. de Merseboûrg, né en 978, m. en 1018; n'est connu que comme aut. d'une *Chronique* pour servir à l'histoire de son temps pendant les règnes des empereurs Henri Ier, Othon II et III, et Henri II, Francfort, 1580, in-fol., et Nuremberg, 1807, in-4, en latin, et Dresde, 1790, en allemand. Leibnitz en a donné une édit. estimée dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*, Hanovre, 1707, in-fol.

DITMAR (THÉODORE-JACQUES), profess. d'hist. et de géographie, né à Berlin en 1734, m. en 1791, est aut. des ouv. suiv. : *de Methodo, quâ historia universalis doceri queat*, Berlin, 1779, in-4; *Description de l'anc. Egypte* (en allem.), 1784, in-8; *sur l'Etat du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte*, Berlin, 1786, in-8 (idem); *Hist. des Israélites jusqu'à Cyrus*, etc. (idem), ibid., 1788, in-8; *sur les peuples anciens du Caucase, patrie des Chaldéens et des Phéniciens* (idem), ibid., 2e édit., 1790, in-8, etc.

DITMER ou DITMAR (JEAN), grav. au burin de l'école flamande, né vers 1538 dans les Pays-Bas, m. à Anvers en 1603, a laissé entre autres estampes estimées, un *Christ dans les nues*, d'après Michel Coxcie, 1574, grand in-fol.

DITTERS DE DITTERSDORF (CHARLES), célèbre composit. allem., né à Vienne en 1739, m. en 1797, avait montré dès l'âge de 7 ans une passion extraordinaire pour la musique, et acquit à l'école des prem. violons de son temps un talent qui excita l'admiration génér. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Gluck en Italie, résida plus. années à Berlin et à Vienne, et se lia avec le célèbre Haydn. On trouve la liste de ses ouv. dans la *Neue allgem. deutsche bibliothek*, tom. 84. Les princip. sont : les *Métamorphoses d'Ovide*, compos. de 15 symphonies, Vienne, 1705, et des *Oratorio* d'Isaac, de David, de Job et d'Esther; ce dern. passe pour son chef-d'œuvre. L'*Hist. de sa vie*, par lui-même, a été pub. par son fils, Leipsig, 1801, in-8, en allem.

DITTEIGER (JEAN), personnage issu d'une des plus anciennes familles de Berne, vivait vers l'an 1440. On lui attribue les peintures qui ornent la *Chroniq. de Berne*, par Benoît Tschachtlau. Quelques biographes pensent qu'il coopéra également à la rédaction de cet ouvrage.

DITTON (HUMPHREY), géomètre anglais, né à Salisbury en 1675, suivit d'abord la carrière ecclésiastique, et se livra ensuite exclusivement par les conseils d'Harris et de Whiston, aux mathématiq. qu'il professa jusqu'à sa mort arrivée en 1715. Il a publié, entre autres écrits, *Lois générales de la nature et du mouvement*, 1705, in-8; *Méthode des fluxions*, 1706, in-8, nouv. édit. avec addit. et changem., par J. Clarke, 1726, in-8; *Tr. de perspective*, 1712; *Nouvelle loi des fluides*, 1714; *la Religion chrétienne démontrée par la résurrection de J.-C.*, 1714. Tous ces ouv. sont en anglais, le dern. a été trad. en franç. par André de La Chapelle, Paris, 1729, in-4. Les *Transactions philos.* contienn. de lui un tr. *des Tangentes des courbes*.

DIVÆUS ou VAN DIÈVE (PIERRE), sav. belge, profondément versé dans la connaissance des antiquités de sa patrie, né à Louvain en 1536, greffier de la magistrature de cette ville, et conseiller-pensionnaire de Malines, où il m. en 1590, a laissé : *de antiquit. Galliæ belgicæ*, sous l'empire romain, Anvers, 1566, 1584, in-8; *de Antiquitatibus Brabantiæ*, ibid., 1610, in-4; *Rerum Lovaniensium lib. IV*, etc., Louvain, 1757; et un *Commentaire inédit*, *De statu Belgicæ sub Francorum imperio*.

DIVICON, chef des Helvétiens, est célèbre dans l'hist. de sa patrie par la valeur et la fermeté dont il fit preuve pendant la guerre contre les Romains, et par la victoire qu'il remporta sur Cassius; on cite sa réponse à César qui lui demandait des otages. « Les Helvétiens ne donnent point d'otages; ils en reçoivent. »

DIVINO (LOUIS DE MORALÈS), célèbre peintre espag., né à Badajoz en 1509, m. en 1586, surnommé *le Divin*, parce qu'il ne peignit jamais que des sujets de sainteté, a fait, pour Philippe II et pour la cour d'Espagne, un gr. nomb. de tableaux qui se font remarquer par une touche hardie : le chef-d'œuvre de ce maître est une *Ste Véronique*, qui ornait l'église des Trinitaires déchaussés à Madrid.

DIVITIAC, chef des Eduens, et membre du collége des druides, fut l'ami de César et de Cicéron. Il introduisit le premier les Romains dans cette partie des Gaules. Il rendit ensuite de grands services à César dans la guerre contre les Belges. — Un autre DIVITIAC, roi des Suessones et de la Grande-Bretagne, occupait le trône peu avant l'entrée de César dans les Gaules.

DIVO ou **DIVUS** (ANDRÉ), littérat., né à Capo-d'Istria au commencem. du 16e S., n'est connu que par des traduct. médioc. d'*Homère* en lat., Venise, 1537, Paris et Lyon, 1538, in-8; des *Comedies d'Aristophane*, en latin, Venise, 1538, Bâle, 1542, 1552, in-8; des *Idylles de Théocrite*, aussi en lat., Venise, 1539, Bâle, 1354, in-8. La traduct. d'Homère est la seule qui soit supportable; elle a servi de guide aux autres traducteurs de ce poète.

DIVRY (JEAN), médecin à Mantes vers 1472, littérateur et poète, est aut. de plus. ouv. recherchés encore aujourd'hui par quelq. curieux, *les Triomphes de la France*, trad. du latin de Curre Mamertin, Paris, 1508, in-4; *Poème sur l'origine et les conquêtes des François, depuis Francion, fils d'Hector jusqu'à présent*, ibid., 1508, in-4; *les Faits et Gestes de M. le légat* (George d'Amboise), trad. du latin de Fauste Andrelin, 1598, in-4; *les Dialogues de Salomon et de Marcolphus, avec les dits des sages et autres philosophes de la Grèce*, en rimes franç., Paris, 1509, in-8; *les Secrets et Lois du mariage*, in-8, sans date. On lui attribue l'*Epître aux Romains*, satire imp. avec l'*Exil de Gênes la Superbe*, poème de Jean d'Authon; *les Etrennes des filles de Paris*, en vers, et le *Scrinium med.*, etc., Paris, 1536, et Strasbourg, 1542, in-8.

DIWISCH (PROCOPIUS), physicien et musicien allemand, né en 1696 en Moravie, entra dans l'ordre des prémontrés et y enseigna la philosophie. Il s'appliqua ensuite exclusivem. à la mécanique et à l'électricité, inventa un paratonnerre que l'on conserve encore aujourd'hui dans l'abbaye de Bruck, et un instrument de musique, donnant les sons de presque tous les instrumens à vent et à cordes, et se jouant comme l'orgue avec les pieds et les mains. Diwisch m. en 1765. On a de lui un écrit, en allemand, intit.: *Théorie de l'électricité et applicat. de ses principes à la chimie*, Tubingen, 1768, in-8.

DIXMERIE (NICOLAS BRICAIRE DE LA), littérateur, né en Champagne vers l'année 1731, m. d'apoplexie en 1791, est aut. d'un grand nombre d'ouv. dont nous nous bornerons à indiquer les suiv.: *Contes philosophiques et moraux*, 1765, 2 vol., 1769, 3 vol. in-12; *les deux Ages du goût et du génie sous Louis XIV et sous Louis XV*, 1769, in-8; *le Lutin*, 1770, in-12; *l'Espagne littéraire*, 1774, 4 vol. in-12; *Eloge de Voltaire*, 1779, in-12; *Eloge analytique et histor. de Michel de Montaigne*, etc., 1780, in-12; *le géant Isoire, sire de Montsouris*, 1788, 2 vol. in-12. Les autres ouv. de La Dixmerie sont des romans, oubliés aujourd'hui, quelq. brochures polémiques, des *dialogues des morts*, insérés dans le *Mercure*, et quelq. pièces de vers dans l'*Almanach des Muses* et autres rec. Il a eu part à l'ouv. de Goguet sur l'*Orig. des lois*.

DJAAFAR-KHAN, gouvern. de deux prov. de la Perse dans le 18e S., prétendit à la couronne de cet empire après la mort d'Aly-Mourâd en 1784, et eut pour concurrent l'eunuque Aghâ-Mohammed, oncle de Fath Ali, depuis chah ou empereur, au commencem. du 19e S. Après une guerre assez longue entre les deux compétiteurs, Djaafar m. empoisonné à Chirâz en 1788. Son fils Louthf-Aly khân lui succéda, et périt en combattant Aghâ-Mohammed en 1794. En lui finit la dynastie des Zends, fondée en Perse, par le *vekil* ou vice-roi Kerym-Khan en 1750 (*v.* KERYM).

DJAFAR, 6e iman de la race d'Ali, né à Médine en l'an 702 (83e de l'hég.), mort en 765, se distingua par ses vertus et par sa science, et refusa le khâlyfat. Ce personnage figure dans les histoires fabuleuses des musulmans, où il est appelé *seid hathal* c.-à-d. le preux, à cause de ses exploits imaginaires dans des pays inconnus.

DJAHEDH ('ABOU-OTSMAN-AMROU), docteur musulm. de la secte des *Notazélites* (*v.* VASIL BEN ATHA), est aut. de deux ouv. cités par le biographe oriental Ibn Khilcan, dont un est le *Traité des animaux*. Il composa aussi un autre ouv. où il avait rassemblé, dit-on, mille trad. touchant Ali, gendre de Mahomet. Il m. à Bassora en l'an 869 de J.-C. (255 de l'hég.) Le surnom de Djahedh, lui avait été donné parce qu'il avait les yeux à fleur de tête.

DJAMY (ABD-ALRAHMAN), poète celéb., regardé comme le Pétrarque des Persans, né en 1414 (817 de l'hégire) dans le Khoraçân, fut appelé, sur le bruit de sa réputation, à la cour du sulthan Abou-Saïd, jouit d'un égal crédit sous le successeur de ce prince, et m. en 1492. La Perse a produit peu d'écrivains aussi féconds que Djamy. On compte de lui 40 ouvr. environ sur différ. sujets. Les plus intéressans sont au nombre de sept, réunis par l'aut. lui-même sous le nom de *heft aurenk*, c.-à-d. *les sept etoiles de l'Ourse*; en voici les titres: *Selséleh aldzeheb* (chaine d'or); *Solaman et Absal*, conte; *Sobahat alebrar* (rosaire de justes), et *Tohfat elahrar* (présent des gens de bien); deux traités de morale entremêlés de contes; *Yousouf et Zuleikha*, *Medjnoun et Leilâ*, poème, trad. par M. de Chézy, Paris, 1807, 2 vol. in-18; *Khird-naméh Iskendéry*, (le livre de la sagesse à l'usage d'Alexandre). La bibliothèque du roi, à Paris, possède le *Koulliet* ou *Rec. des œuvres de Djamy*. M. Langlès a traduit en franç. les fables du *Beharistan* du même aut., dans ses *Contes, Sentences et Fables tirées d'aut. arabes et persans*, 1788.

DJANNABY, nom commun à plus. écriv. et personnages orientaux, originaires de Djannabéh, ville du Farsistan, près le golfe Persique. Nous ne parlerons que des suiv. — Abou-Said-Hanan DJANNABY, chef des *carmathes*, sectaires musulmans (*v.* CARMATH), dans le 10e S., se rendit redoutable au khâlyfe Motadhed, qui envoya contre lui une armée. Djannaby la défit, et massacra les prisonniers tombés entre ses mains à l'exception du général qu'il renvoya à Bagdad, en lui disant: « Va raconter à ton maître ce que tu as vu. » Il continua ensuite ses excursions en Syrie, en signalant son passage par des cruautés de toute espèce, et m. assassiné par un de ses esclaves en 914. — Moustafa DJANNABY, histor. arabe, m. en 1591 (999 de l'hég.), a écrit une *hist. génér.* depuis le commencem. du monde jusqu'à la fin du 10e S. de l'hég., sous le tit. de *Bahar alzokkar*. Il en existe un abrégé et une trad. turque.

DJEHANGUIR (V. DJIHAN-GUYR).

DJELAL-EDDYN MANKBERNY, roi du Turkestan en 1218 (615 de l'hég.), fils du céléb. Ala-eddin Mohammed, se défendit avec opiniâtreté contre Djenguyz-Khan, dont il battit les troupes en plus. rencontres; mais ayant ensuite éprouvé quelq. défaites, il perdit la confiance de ses sujets et l'estime de ses voisins. Il avait pris la fuite dans une dernière action et cherchait un asile chez les Curdes, lorsqu'il fut tué en l'an 1281 (628 de l'hég.) par l'un d'eux dont il avait fait périr le frère.

DJELAL-EDDYN-ROUMY, poète persan, né à Balkh, m. en l'an 1272, est aut. de plus. ouv. réunis sous le titre de *Kilat elmetsnévy* ou *Recueil de metsnévy* (pièces de vers composées de distiques égaux en mesure et formés de deux hémistiches rimés). Les 34 prem. distiques ont été trad. en angl. par W. Jones, et ont paru pour la prem. fois dans l'ouv. de ce traduct. intit. *Discours sur la poésie mystique des Persans et des Hindous*, imp. dans le tom 3 des *Asiatick researches*, et plus récemment dans les *Mines de l'Orient* de M. Hussard.

DJEMCHYD, souverain célèbre dans les annales de l'Orient, monta sur le trône de Perse vers l'an 800 avant J.-C. Ce fut lui qui acheva la ville d'Istakhar, nommée par les Grecs *Persépolis*, commencée par son oncle Thamoûrats, et qui bâtit une partie de celle d'Ispahan. Il donna à ses sujets les premières idées d'astronomie, et peut-être même du culte du soleil; il établit le premier des bains publics, inventa les tentes et les pavillons, décou-

vrit l'usage de la chaux pour la construction des bâtimens, et jeta sur le Tigre un pont superbe dont les histor. orientaux attribuent la démolition aux Grecs. Ce prince si sage et si bienfaisant ne fut pas heureux à la guerre; détrôné par Zohâk, prince arabe, il passa, dit-on, le reste de sa vie dans la retraite et dans l'indigence; mais la reine, sa femme, déroba aux poursuites de l'usurpateur son fils Férydon, qui régna glorieusem. par la suite. Les orient. reportent encore au règne de Djemchyd l'inv. des instrumens de musique. Volney a présenté sur ce prince des conjectures fort ingénieuses.

DJEMLAH (MOHAMMED), émir persan au 17ᵉ S., avait été appelé dans l'Inde par des affaires de commerce; mais ayant ensuite acheté un emploi important à la cour de Telingâna, il fut bientôt mis à la tête de l'armée. Après dix ans d'une guerre honorable pour lui et avantageuse pour son souverain, il se retira en 1652 pour s'attacher à la fortune d'Aureng-Zeyb, alors général de l'armée du Dekhan pour le châh Djhân. Nommé prem. vézyr de l'empire moghol, Djemlah seconda puissamment l'ambitieux Aureng-Zeyb dans son plan d'usurpation, obtint en récompense la vice-royauté du Bengale, et m. en 1665, à la suite des fatigues qu'il avait essuyées dans une guerre contre le roi d'Achem. On trouve de grands détails sur cet homme remarquable dans le 1ᵉʳ vol. de la relation du voyageur Bernier. V. ce nom.

DJENGUYS-KHAN (TEMOUDJYN), véritable nom d'un fameux souverain moghol que les auteurs européens, avant le sav. M. Langlès, ont appelé *Gengiscan*, *Genghiscan*, *Zingiscan*, *Singiscan*, etc., était le fils d'un chef d'une horde moghole, tributaire des Tatars Kin ou *Nieu-tché*, maîtres alors de la Tatarie orientale et de toute la partie septentrionale de la Chine. Il naquit en l'an 1164 de J.-C. (559 de l'hég.), et reçut le nom de Témoudjyn. Dès l'âge de 13 ans il signala son étonnante carrière par une victoire complète sur des tributaires rebelles, et préluda par l'horrible supplice des chefs de cette insurrect. aux innombrables boucheries dont il allait bientôt épouvanter l'Asie et le monde entier. Protégé par le grand khân des Moghols Kéraïtes qui lui fit épouser sa fille, le jeune Témoudjyn ne tarda pas à agrandir ses états par de nouveaux succès remportés sur des princes voisins qui s'étaient ligués contre lui. Après avoir conquis successivement le pays des Moghols *Naïmans*, celui des Tatars *Oïgours*, il résolut d'envahir la portion du territoire chinois occupée par les Tatars *Nieu-tché*. Il franchit en 1209 la grande muraille, prit d'assaut la capitale, alors nommée Khan-balec ou Yen-king et aujourd'hui Pé-king, et retourna ensuite en Tatarie, laissant ses généraux à la poursuite de l'empereur Nieu-tché. La conquête du Turkestan et du Kharizme suivit celle de la Chine septentrionale; les villes de Bokhara et de Samarcande furent pillées, incendiées, et leurs habitans égorgés ou réduits en esclavage. Toute la Transoxane, le Khorâçân, l'Irac-Adjemy et d'autres provinces orientales de la Perse subirent le même sort. Enfin, après avoir menacé l'Inde, pénétré par lui-même ou par ses lieutenans dans le cœur de la Chine, réduit les Nieu-tché à la dern. extrémité, multiplié pour ses semblables tous les genres de tourmens et de morts, Djenguys-Khan, mourut paisiblement au sein de la victoire, en 1227 (624 de l'hég.), environné de parens affectionnés, de sujets dévoués et de nombreux tributaires entièrem. résignés à son joug, et maître absolu d'un territoire de plus de 1500 lieues en largeur, s'étendant de Taurys sur la mer Caspienne, à Pé-king. « Son existence, son élévation et ses fureurs (dit son judicieux biographe, M. Langlès), doivent avoir coûté à l'espèce humaine au moins 5 à 6 millions d'individus, sans parler de l'anéantissement d'une immense quantité de monumens des arts, de MSs. précieux et uniques que renfermaient les villes de Balkh, Samarcande, Pé-king et autres villes de l'Asie orientale, célèbres par leurs établissemens littéraires et les travaux de leurs savans. C'est à peu près de cette manière que les conquérans dans tous les temps et dans tous les pays, ont coopéré aux progrès des lumières, à l'accroissement de la population et au bonheur de l'humanité. » Une grande partie des états de Djenguys-Khan passèrent à Koublay (*v.* ce nom) l'un de ses neveux, qu'on regarde comme le fond. de la dynastie moghole à la Chine.

DJEVHÉRY (ISMAIL-BEN-HAMMAD), célèbre lexicographe arabe, né à Farab dans la Transoxane vers le milieu du 10ᵉ S. de notre ère (4ᵉ de l'hég.), habita quelq. temps l'Egypte pour y étudier profondément l'arabe, et revint se fixer dans le Khorâçân, où il pub., en l'an 999 (390 de l'hég.), le dictionn. le plus parfait qu'aient les Arabes, sous le titre de *Sihah alloghat* (le pur langage). Golius a inséré en grande partie cet ouvrage dans son *Lexicon arabicum;* et Meninski l'a également traduit dans son *Thesaurus ling. orient.* Il a été traduit en turk par Vancouli. Constantinople, 1728 (1141 de l'hégire); une 3ᵉ édition a paru à Scutari en 1803. Ev. Scheidius avait formé le projet de faire impr. le texte original du *Sihah*, avec une trad. latine; mais il n'en a publié en 1776 que 24 feuilles in-4 qui contiennent une partie de l'*elif*, prem. lettre de l'alphabet arabe. Djévhéry m. selon quelq. auteurs en l'an 1003, avant d'avoir revu entièrement son dictionnaire. Un de ses élèves, en achevant ce travail de révision, a commis quelques erreurs.

DJEZZAR, ou *le Boucher*, (AHMED), fameux pacha de Saïd et d'Acca (St-Jean-d'Acre), né en Bosnie dans les prem. années du 18ᵉ S., se vendit lui-même, dans sa jeunesse, à un marchand d'esclaves qui le conduisit en Egypte et le revendit au célèbre Ali-Bey. De simple mamelouk, Ahmed s'éleva au bout de quelques années à la dignité de son maître et à la place de gouverneur du Kaire. En 1773, lors des malheurs d'Ali-Bey, l'émir Yousouf confia à l'ancien esclave de ce prince le gouvernement de Bairout en Syrie; et dans ce nouveau poste, il trahit la confiance de son protecteur qui, réuni au scheik Dhaher (*v.* ce nom), et à une division navale russe, vint l'assiéger par terre et par mer. Ne pouvant résister à cette double attaque, Djezzar se remit entre les mains de Dhaher, le suivit à Acre et parvint ensuite à s'échapper. Après la m. de Dhaher, le capitan-pacha Hassan nomma Djezzar pacha d'Acre et de Syrie, et le chargea du soin d'achever la ruine des partisans de ce scheik, si long-temps redoutable. Il s'acquitta de cette mission avec autant de bonheur que de zèle, anéantit presque tous les *Mutwalis*, et confina les Druses dans leurs montagnes. La Sublime Porte récompensa ces services par de nouvelles faveurs. Le pacha d'Acre reçut les trois queues et le titre de vézyr. Djezzar profita de cet ordre de choses pour reculer de plus en plus les limites de son gouvernement, que, malgré les efforts que fit le divan de Constantinople pour le lui enlever, il sut conserver jusqu'à sa mort. Cet homme féroce régnait en maître absolu sur une partie de la Syrie lorsque la France entreprit l'expédition d'Egypte. Bonaparte, vainqueur des Mamelouks aux Pyramides et maître du Kaire, tenta inutilement de traiter avec Djezzar; l'officier qu'il lui envoya fut congédié sans réponse, et les Français qui se trouvaient à Acre furent jetés dans les fers. Peu de temps après eut lieu l'expédit. franç. en Syrie. Bonaparte conduisit son armée jusque sous les murs de St-Jean-d'Acre, et cette place eût peut-être succombé sous les efforts de ces vaillantes troupes jusqu'alors constamment victorieuses, sans la présence d'une division navale anglaise, commandée par sir Sidney Smith, et sans l'activité et les talens d'un émigré français, M. Phelippeaux, à qui le pacha, sur la recommandation du commo-

dore angl., en confia la défense. Les Français furent forcés de lever le siége après 61 jours de tranchée, pendant lesquels Djezzar déploya lui-même la plus rare valeur. Deux années plus tard, Bonaparte devenu chef du gouvern. franç., voulant rétablir les rapports commerciaux avec le Levant, chargea le colonel (depuis général) Sebastiani, de s'aboucher avec le pacha de Syrie. Celui-ci accueillit favorablement l'envoyé, et professa devant lui le plus profond mépris pour le gouvern. othoman, dont il ne s'était déclaré naguère le défenseur que dans ses propres intérêts. Djezzar m. en 1804 dans un âge très-avancé et laissant des trésors immenses. Il se glorifiait de son surnom de *Djezzar* (boucher), et s'était efforcé dans un gr. nombre de circonstances d'en justifier l'application. Nous n'en rapporterons qu'un exemple : le port de Bairout étant ménacé par une escadre russe, Djezzar en fit relever les fortifications en ordonnant qu'on scellât dans les murailles les chrétiens du rit grec qui se trouvaient en ce moment dans la place. Le baron de Tott (*v.* ce nom), lors de son voyage en Syrie, vit les têtes de ces malheureux que *le Boucher* avait laissées à découvert, afin de mieux jouir de leur agonie.

DJIHAN-GUYR (Aboul-Maz'affer-Nour Ed-dyn Mohammed), empereur du Moghol, né en 1569 (977 de l'hégire), reçut d'abord de son père Akbar le nom de Selim auquel il joignit en montant sur le trône (1605) ceux sous lesquels nous le désignons. Ce prince, selon M. Langlès, sans être exempt des vices communs à presque tous les princes de l'Orient, fut affable, accessible à tout le monde, généreux, juste, ami et protecteur des arts et des lettres. Il m. en 1627. On a de lui un ouvr. intit. : *Touzouky Djihan-Guyry*, contenant les mém. des 17 prem. années de sa vie, et quelq. chap. ajoutés aux *Comment.* de Babour. V. ce nom.

DJOUBAN, capitaine distingué de l'armée des Moghols de Perse, tuteur du jeune Béhadur-Khan, épousa la sœur de ce prince en 1323, et en eut une fille qui par la suite causa les malheurs de son père par l'amour qu'elle inspira au monarque persan. Djouban, s'étant retiré de la cour pour soustraire aux poursuites de Béhadur cette fille qu'il avait mariée à un émir nommé Haçan, se vit contraint de prendre les armes contre son souverain et fut tué par une de ses créatures qui envoya sa tête à son maître. Djouban fut la tige des princes appelés de son nom Djoubaniens, lesquels régnèrent quelque temps sur une partie de la Perse, et dont l'histoire est peu connue.

DLUGOSZ (Jean), historien polonais, né à Brzeznice en 1415, d'une famille noble, prit une part importante aux affaires du royaume, fut chargé de plus. missions diplomatiques, fit le voyage de Palestine, devint archevêque de Lemberg, et m. à Cracovie en 1480, avant d'avoir été consacré. On a de lui plus. ouvr. dont le plus remarquable et le plus connu est une *Hist. de Pologne*, en 13 livres (en latin), qui a été publiée complète à Leipsig, 1711-1712, 2 vol. in-fol. On y trouve la vie de l'auteur et plusieurs notices intéressantes. Moreri a donné des détails assez exacts sur Dlugosz et sur ses ouvrages.

DMOCHOWZKI (François), littérat. polonais, religieux de la congrégation des écoles pies, né en 1762, avait quitté les ordres et s'était marié quelq. années av. sa mort, arrivée en 1808. On lui attribue une part active dans l'insurrection polon. de 1794; et il est certain qu'il fut membre du gouvernement qui s'établit à cette époque. On a de lui une trad. de l'*Iliade*, une imitation de l'*Art poétique* d'Horace, du *Jugement dernier* d'Young, et d'une partie du *Paradis perdu* de Milton (en vers polonais). Il avait aussi entrepris une traduct. de *l'Enéide*, qu'il ne put achever, et qui a été terminée par M. Jaknbowski, Varsovie, 1809, in-8. Il avait rédigé pendant quelq. années un journ. littéraire polonais intitulé *le Memorial*.

DO (Jean), peintre napolitain du 18e S., élève de l'Espagnolet (*v.* ce nom) et celui qui a approché le plus de la manière de ce maître, est surtout remarquable par son coloris. On cite comme son chef-d'œuvre une *Nativité du Messie*, qu'il fit pour la sacristie d'une église de pénitens à Naples, appelée *la Pietà de' Turchini*.

DOARA (Buoso de), seigneur italien, né dans les environs de Crémone, était chef du parti gibelin de cette ville au 13e S. S'étant associé au tyran Ezzelin III, il perdit son crédit, et acheva de ternir sa réputation par sa défaite au passage de l'Oglio, dont Mainfroi, roi de Naples, lui avait confié la défense. Accusé d'avoir été d'intelligence avec les Français en cette circonstance, il fut exilé, et m. dans la misère vers 1269.

DOBEILH (François), jésuite franç., né à Moulins vers 1634, m. en 1716, professa les humanités dans div. colléges de son ordre. On a de lui des traductions de plus. ouvr. espagnols du P. Nieremberg, son confrère, tels que : *Avis consolant pour les personnes scrupuleuses*, Amiens, 1671, Lyon, 1702, in-12; *l'Aimable mère de Jésus*, Amiens, 1671, Amsterdam, 1672, in-12; *Réflex., sentences et maximes roy. et polit.*, Amsterdam, 1671, in-12; *Vie du roi Almanzor*, ibid., 1671, in-12; *Vie de sainte Ulpire*, Amiens, 1672, in-12.

DOBELIUS ou DOBELN (Jean-Jacques), méd. allem., né à Dantzig, m. en 1684, a pub. les ouvr. suiv. : *J. Ant. van der Linden elementa medicinæ Hippocraticæ contracta*, Francfort, 1672, in-4; *Lazari Riverii medicina universa*, ibid., 1674, in-fol. — Dobelius (Jean), fils du précéd. et méd. comme lui, né à Rostock en 1674, m. en 1743, a publié : *Hist. acad. Lundensis; Compendium physiologiæ medicæ anatomicis demonstrationibus illustratæ*.

DOBERT (Antoine), religieux minime, est auteur d'un ouvr. intit. *Récréations littérales et mystérieuses*, etc., Lyon, 1650, in-8 : c'est une imitation et souvent une copie des *Bigarrures du sieur des Accords* (*v.* l'art. Tabourot). Le P. Dobert m. pendant l'impression de ce livre.

DOBI-AHMED-BEN-YAHYA, littér. arabe, né à Cordoue dans le 12e ou 13e S., est aut. d'un ouvr. intit. (en arabe) : *la Chose désirée d'un amateur*, espèce de chronique bibliog. qui s'étend jusqu'à l'an 592 de l'hég. (1195 de J.-C.), et qui fait partie des MSs. de l'Escurial sous le no 1671. Casiri (*v.* ce nom) en a inséré de longs extraits dans le 2e vol. de sa *Biblioth.-arabico-hispana Escurial.*

DOBNER (Gélase), relig. de la congrégat. des écoles pies, né à Prague en 1749, fut recteur de l'université de cette ville, après avoir professé dans plus. autres, et m. en 1790. On a de lui, sur l'hist. de Bohême et de Moravie, beaucoup d'ouvr. remplis de recherches, de critique judicieuse, et dont les principaux sont : *Wenceslai Hagek annales Bohemorum*, etc., Prague, 1762, 1763, 1765, 1772, 1777 et 1782, 6 vol. in-4; *Epistola, quâ gentis czechicæ origo à vet. Zechus.... vendicatur*, etc., ibid., 1767, in-4; *Monumenta historica Bohemiæ*, etc., ibid., 1764-86, 6 vol. in-4; *Examen criticum quo ostenditur nomen Czechorum repetendum esse*, etc., ibid., 1769, in-4; *Examen criticum.... originum Czechorum à Zechis Asiæ petitam*, etc., ib., 1770, in-4. Les ouvr. suiv. sont écrits en allem. : *Discussion critique sur le temps auquel la Moravie est devenue un margraviat*, etc., Olmutz, 1781, in-8; *Limites de l'anc. Moravie*, Prague, 1793, in-8; et plus. *Mém.* insérés dans la collection de la société des sciences de Prague.

DOBRACKI (Matthieu), gentilhomme polon., m. au commencem. du 18e S., fut notaire à Strasbourg, ville de la Prusse polon. On a de lui quelq. écrits dans sa langue, parmi lesquels on cite : *le Courrier de la langue polonaise*, OEls, 1668; et une *Grammaire* id., ibid., 1699.

DOBRITZHOFFER (Martin), jésuite allem.,

fut envoyé comme missionnaire dans le Paraguay en 1735, y séjourna 22 ans, et revint en Europe, où il m. en 1791. On a de lui : *Historia de Abiponibus, equestri bellicosâque Paraquariæ natione*, Vienne, 1783-84, 3 vol. in-8, trad. en allem. par A. Kreil. Cet ouvr., assez important pour l'hist. et la géogr. des provinces du Paraguay, de Buenos-Ayres, du Tucuman, du Chaco, etc., est rédigé avec peu d'ordre ; la carte qui s'y trouve jointe est mal dessinée, et n'est point dressée sur des mesures géométriques.

DOBSON (William), peintre angl., né à Londres en 1616, m. en 1647, travailla avec succès dans la manière du Titien et de van Dyck. Il a exécuté entre autres portraits celui de Charles Ier, qui est fort estimé.

DOCAMPO (Florian), hist. espag., né à Zamora dans le 16e S., m. en 1590, fut historiogr. de l'emper. Charles-Quint. Il avait rassemblé et combiné de nombr. matériaux pour une hist. gén. de l'Espagne, mais il n'en pub. que les 5 prem. liv., sous le titre de *Cronica general d'España*, Alcala de Henares, 1578, Valladolid, 1604, in-fol. Cette partie du travail de Docampo ne va pas au-delà de la m. des deux Scipions. Il a laissé MSs. : *Libros de linages y armas*; *Linage del apellido de Valencia*. Il avait entrepris une *Hist. du card. Ximenès*; mais on n'a point retrouvé le MS. de cet ouvr. — Docampo (Gonsalve), né à Madrid, mort archev. de Lima au Pérou en 1617, est aut. d'un *Tr. du gouvern. du Pérou* (en espag.), resté MS. et d'une *Lettre pastorale* à tous les curés de son diocèse. — Docampo (Franç.-Ant.), profess. de droit, m. en 1693, a traduit du latin en espagnol l'*Hist. de la vie et des faits du cardinal Gil de Alborno*, par Sepulveda, 1612, in-4.

DOD (John), théol. angl. non conformiste, m. en 1645, était très-instruit dans la langue hébr. Il est aut. d'une *Exposition des 10 commandem. de Dieu*, Londres, 1606, in-4. Cet ouvrage lui fit donner le surnom de *Décalogiste*.

DODANE, DODENA ou DUODENA, épouse de Bernard, duc de Septimanie (ou Languedoc) dans le 9e S., doit occuper une place parmi les illustres dames de son siècle par ses vertus et ses talens. Il nous reste d'elle un écrit lat. composé pour Guillaume, son fils aîné, depuis duc d'Aquitaine. Cet ouvrage, en forme de *Manuel*, est divisé en 73 chap. On en trouve la préface dans la *Marca hispanica* de Baluze, et quelq. chap. dans l'appendice au tome 5 des *Actes des saints de l'ordre de St Benoît*, publié par Mabillon. Cette dame m. à Uzès vers l'an 843.

DODART (Denis), méd., né à Paris en 1634, manifesta de bonne heure de grands talens dans sa profess., fut reçu doct. en 1660, et devint success. professeur de pharmacie, conseiller médecin de Louis XIV, membre de l'acad. des sciences. Il m. en 1707. On a de lui la préface des *Mém. pour servir à l'hist. des plantes*, Paris, 1676, in-fol., publ. par l'acad. des sciences ; et un rec. import. d'expériences et d'observat. impr. sous le titre de *Statica medicina gallica*, Paris, 1725, in-12, par les soins de Noguez. Les *Mém.* de l'acad. des sciences renferment encore divers autres travaux de Dodart relatifs à l'hist. nat., la phys., la méd., etc. Son *Eloge* a été fait par Fontenelle. — Dodart (Cl.-J.-Baptiste), fils du précéd., prem. méd. du roi Louis XV, m. en 1730, fut un praticien habile, mais n'a laissé aucun écrit.

DODD (William), min. angl., né en 1729 dans le comté de Lincoln, est plus connu par sa fin tragiq. que par les ouvrages qu'il a pub. Entraîné par une ostentation sans mesure dans des dépenses au-dessus de ses ressources, et gravement compromis par des démarches peu délicates où l'engagea ce même penchant, il fut d'abord rayé de la liste des chapelains du roi, puis vilipendé par ceux qui avaient été dupes de son hypocrisie, et enfin traduit sur la scène au théâtre de Hay-Market. Il vint alors en France, autant pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers que pour se dérober aux railleries de ses compatriotes, et on le vit se donner en spectacle dans cette capitale par le luxe et l'immoralité qu'il y afficha. De retour en Angleterre, il signa au nom du lord Chesterfield, son ancien élève et son protecteur, une lettre de change de 4,000 liv. sterl. Il avait déjà touché une partie de cette somme lorsque la fraude fut découverte. Arrêté pour ce crime, mis en jugement, convaincu sur le témoignage de son bienfaiteur, il fut condamné à m., et subit cette sentence le 27 juin 1777. Il montra le plus vif repentir de ses égaremens et une grande fermeté qu'on attribua à l'espoir que lui avait donné un de ses amis, nommé Hawes, de le rappeler à la vie après l'exécution. Voici les titres des ouvrages les plus remarquables de ce ministre, dont le caractère était, suivant les biogr. angl., un composé d'hypocrisie, de vanité et de bassesse : *Synopsis compendiaria H. Grotii de jure belli et pacis ; S. Clarkii de Dei existentiâ et attributis, et J. Lockii de intellectu humano*, 1750, in-8 ; *Sermons sur les paraboles et les miracles* (en angl.), 4 vol. in-8 ; *Explicat. familière des œuvres poétiq. de Milton* (idem), 1762, in-12 ; *Réflexions sur la mort*, 1763, in-12 ; une trad. angl. de quelques *sermons* de Massillon ; *Méditations en prison*, ouv. qu'il composa après sa condamnation, et qui est le meilleur et le plus curieux de ses écrits, Londres, 1779, 1781, in-12, précédé de mém. sur sa vie ; trad. en franç. par M. Devade, Amsterdam (Lausanne), 1780, in-8. Dodde avait aussi publié en 1752 les *Beautés de Shakespeare*, 2 vol. in-12 ; et, en 1755, une traduct. en vers angl. des *Hymnes de Callimaque*. On a encore de lui un vol. de *poésies*, 1765, in-8. — Un autre Dodd (Charles), hist. cathol. angl., m. en 1745, est aut. d'une *Hist. de l'Eglise d'Angleterre*, 1737, 3 vol. in-fol.

DODD (R....), ingénieur angl., m. à Gloucester en 1822, des suites de l'explosion d'un bateau à vapeur sur lequel il se trouvait, a laissé, en angl., les ouvr. suiv. : *Tableau des principaux canaux qui existent dans le monde*, etc., 1795, in-8 ; *Rapport sur le chemin creux proposé de Gravesend à Tilbury et sur le canal de Gravesend à Stroud*, 1798, in-4 ; *Lettres sur l'amélioration du port de Londres*, etc., 1799, et *Observations sur l'eau*, 1805, in-8.

DODDRIDGE (John), jurisconsulte anglais, né en 1555, fut juge des plaids communs, ensuite membre de la cour du banc du roi, et m. en 1628. Il a laissé les ouvr. suiv. impr. après sa mort : *Le flambeau de l'homme de loi*, 1629, in-4 ; *Le parfait ministre*, 1630, in-4 ; *Hist. des états, chât. anc. et mod. de la princip. de Galles*, etc., 1630, in-4 ; *Le jurisconsulte angl.*, 1631, in-4 ; *Opinions touchant l'antiq., la puiss... de la haute cour du parlem. d'Angleterre*, 1658, in-8. — Doddridge (Philippe), théologien anglais non conformiste, de la même famille que le précédent, né à Londres en 1702, mort à Lisbonne en 1751, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sermons sur l'éduc. des enfans*, 1732 ; *Sermons aux jeunes gens*, 1735 ; *Sermons divers*, 1736, trad. en franç. par M. Bertrand de Genève ; *L'interprète des familles*, etc., dont la sept. édition a paru en 1792, 9 vol. in-8, avec une vie de l'auteur par le doct. Kippis ; *Discours pratique sur la régénérat.*, 1741 ; *Les Princip. de la relig. chrét... à l'usage des enfans*, 1743 ; *La Naiss. et les progr. de la relig. dans l'âme*, trad. en franç. par Vernede, Bâle, 1754, in-8 ; *Cours de leçons sur différ. sujets*, 1763, 1794, 2 vol. in-8, trad. en franç. sous le titre de *Cours de lectures sur les quest. les plus import.*, etc., etc., Liége, 1768, 4 vol. in-12.

DODERET (N.), ancien administrateur du district de Langres, m. en 1824 à Rivières-les-Fossés (Haute-Marne), a publié, entre autres ouvrages, le *Catéchisme de toutes les religions en abrégé*, dédié au cercle constitutionnel de Langres, en l'an VI de la république. V. le *Drapeau blanc* du 4 mai 1824.

DODIEU (CLAUDE), désigné par les historiens sous le nom de sieur de *Vely*, maître des requêtes au conseil du roi, né à la fin du 15e S., fut ambassadeur de François Ier auprès du pape Paul III et de l'empereur Charles-Quint. Il m. à Paris en 1558, étant alors évêque de Rennes. On trouve quelques *Lettres* de ce négociateur dans les *Mélanges histor.* de Camusat.

DODONÉE, ou plus exactement DODOENS (REMBERT), plus connu sous le nom latin de *Dodonæus*, médecin et botaniste holland. du 16e S., né dans la Frise en 1517, m. à Leyde en 1585, avait parcouru les plus célèbres universités d'Allemagne, de France et d'Italie, avant d'être reçu docteur. Il s'était d'abord occupé d'astronomie; mais, à la sollicitation d'un imprimeur, son ami, il dirigea ensuite ses recherches sur les plantes. Son premier ouvrage en ce genre fut un texte pour les plantes gravées, pub. par Fuchs (*v.* ce nom), et qu'il rangea dans un ordre nouveau, impr. sous le titre de *Frugum historia*, Anvers, 1552, in-8, et sous celui de *Cruyd boeck*, ibid., 1553, trad. en franç. par Ch. de l'Écluse, sous le titre d'*Hist. des plantes*, etc., Anv., 1557, et en angl., sur cette version, Londres, 1578, 1586, 1595, in-fol., avec fig., et 1619, sans fig.; *Frumentorum, legumin. palust. et aquatil. herbar. historia*, Anv., 1566, in 8; *Florum et coronariarum odoratarumque nonull. herbar. historia*, Anvers, 1568 et 1569, in-8, fig.; *Purgantium aliarumque eo facientium historiæ lib. IV*, Anv., 1574, fig.; *Historia vitis vinique*, Cologne, 1580, in-12; *Stirpium historiæ pemptades VI, sive lib. XXX*, Anvers 1583, in-fol., avec 1305 pl., Dodoens avait publié, en 1547, un traité *De sphærâ sive astronomiæ et geographiæ principiis, cosmographiæ isagoge*. Il en donna une 2e édit. en 1584. Nous ne citerons des ouvr. de médecine du même auteur que les suivans: *Praxis medica*, Amsterdam, 1616, 1640, in-8; *Medicinalium observat. exempla rara*, Cologne, 1581, in-8, souv. réimp.; *Physiologiæ medicinæ partis tabulæ expedita*, Cologne, 1581, in-8. Plumier (*v.* ce nom) a consacré à ce médecin botaniste un genre de plantes sous le nom de *Dodonæa*.

DODSLEY (ROBERT), littérateur et libraire anglais, né dans le comté de Nottingham en 1703, m. à Durham en 1764, avait été laquais dans sa première jeunesse. Quoiqu'il n'eût aucune connaissance des langues savantes, il avait pour la littérature un goût naturel, qui se dirigea d'abord vers la poésie. L'accueil que le célèbre Pope fit à une pièce que lui adressa le jeune Dodsley enhardit celui-ci à publier, par souscription, un recueil de poésies sous le titre de *la Muse en livrée*, qui obtint quelque succès. Le produit de cet ouvrage et celui d'une comédie représentée en 1735 donnèrent à l'auteur les moyens de quitter une situation qui ne lui convenait plus, et d'ouvrir, sous la protection de Pope et de lord Chesterfield, une boutique de librairie, qui devint bientôt le rendez-vous des littérat. distingués de l'époque. Dodsley continua de travailler pour le théâtre, publia div. autres écrits littéraires, et acquit autant d'aisance que de considération dans sa profession de libraire. Il avait publié un recueil de quelques-unes de ses productions en 1745, in-8, sous le titre de *Bagatelles*. Il en parut après sa mort un nouv. vol. On a aussi de lui plus. édit. estim. de différ. ouvr. Les suiv. de cet aut. ont été trad. en franç.: *le Bijoutier philosophe* (traduit par Mme d'Arconville), 1767, in-12; *Choix de petites pièces du théâtre angl.* (de Dodsley et Gay), trad. par Patu, 1756, 2 vol. in-12, *Chronique des rois d'Angleterre*, etc., publ. sous le nom de *Nathan-ben-saddi* (attrib. à Dodsley), trad. par Fougeret de Montbron, 1750, in-12; *l'Economie de la vie humaine*, trad. par de La Douespe, 1751, in-8; par L. G. Taillefer, 1802, in-12; par M. Destournelles, 1812, in-18, sous le titre de *Miroir des dames et de la jeunesse*, 1812, in-16, et sous celui de *Guide de la vie humaine*, par M. Morel, Paris, 1813, in-18. Il existe encore plusieurs autres traductions sous le titre d'*Economie de la vie humaine*, par Daine, 1752, in-12; du *Bramine inspiré*, par Desormes, 1751, de l'*Elixir de la morale indienne*, 1760. (Cette dernière fut reproduite en 1773 et 1783 sous le titre *Manuel de l'homme* et de *Morale indienne*). Ces diverses traductions ne contiennent pas l'appendix. Ce dernier a été traduit séparément par d'Harnouville, la Haye, 1753, in-8. L'ouvrage et l'appendix ont été traduits par mademois. Dupont (depuis mad. Brissot), sous le titre de *Manuel de tous les âges*, 1782, et sous celui d'*Encyclopédie morale*, par mad. de Rivarol, 1802, in-12.

DODSON (JAMES), professeur de mathématiq. à Londres dans le 18e S., m. en 1757, a pub.: *Canon antilogarithmique*, Londres, 1742, in-fol.: c'est une table des nombres de onze fig. correspondant à tous les logarithmes ordinaires, moindres que cent mille; *Le calculateur* (the calculator), ibid., 1747, in-4: recueil de tables avec lesquelles on fait rapidement toutes les opérations de l'arithmétique: *The mathematical repository*. Dodson a donné la première idée de la fondation d'une société pour l'assurance de la vie: plan exécuté quelques années après par Edouard Rowe Mores.

DODSON (MICHEL), avocat anglais, né dans le comté de Wilt en 1732, m. en 1799, acquit plus de réputation par ses consultations que par ses plaidoiries. On lui doit une édition perfectionnée et augmentée de l'ouvrage de J. Forster intitulé *Rapports sur quelq. procédures de la commission pour le jugem. des rebelles du comté de Surrey*, en 1746, etc., Londres, 1776, 1792, traduct. complète d'*Isaïe*, et une *Vie de M. Forster*, son oncle, Londres, 1811, in-8.

DODSWORTH (ROGER), antiquaire anglais, né en 1585 dans le comté d'York, m. en 1654, a laissé 161 vol. in-fol., dont 119 écrits de sa main, et 42 qu'il tenait de différentes personnes, sur les antiquités de plusieurs parties de l'Angleterre, notamment du comté d'York. Ces MSs. sont conservés à la bibliothèque bodléienne à Oxford. On a imprimé, sous les noms de Dodsworth et de Dugdale, le *Monasticon anglicanum*, avec des vues d'abbayes, d'églises, etc., 3 vol. in-fol., publiés successivement de 1655 à 1675. (*V.* Dugdale).

DODWELL (HENRI), savant angl., né à Dublin en 1641, s'appliqua principalement à l'étude des sciences ecclésiastiques, et manifesta un grand zèle pour la religion anglicane, bien qu'il ait toujours refusé de faire partie du clergé de cette église. Nommé professeur d'histoire à Oxford, en 1688, il perdit cette place trois ans après pour avoir refusé le serment d'*allégeance* au roi Guillaume et à la reine Marie. Il prit ensuite à tâche de se faire remarquer par ses paradoxes, son habileté à les soutenir, et il m. en 1711, après être revenu à des opinions plus raisonnables. Dodwell s'est rendu plus recommandable par les savantes dissertations critiques et chronologiques dont il a enrichi un grand nombre d'auteurs classiques, tels que *Velleius Paterculus, Xenophon, Denys d'Halicarnasse, Strabon, Tite-Live*, etc., et la belle collect. des petits géographes grecs (*v.* Hudson). On peut consulter, pour avoir de plus grands détails sur ce savant, l'*Abrégé des œuvres de Henri Dodwell, avec une notice sur sa vie*, pub. par François Brokesbi, Londres, 1723, in-8. — Henri DODWELL, fils aîné du précédent, tomba dans le

scepticisme par suite des opinions singulières de son père, et publia, en 1742, un pamphlet anonyme, intitulé *Le Christianisme non fondé en preuves*. L'auteur attaque la révélation, tout en affectant du zèle pour le christianisme. — William DODWELL, frère du précédent, né en 1709, entra dans le clergé anglican, et devint archidiacre de Berks. On a de lui une *Dissert. sur le vœu de Jephté*; une *Libre Réponse aux libres recherches* du docteur Midleton; une *Réplique finale* à la défense du même auteur, et un grand nombre de *Sermons*, parmi lesquels s'en trouve un contre le livre de son frère, *Le Christianisme mal fondé*, etc. Il m. en 1788.

DOEBELN (JEAN-JACQUES de), médec. danois, né en 1674 à Rostock, où il fut reçu docteur, passa en Suède, devint médecin de la ville de Gothenbourg, puis professeur à Lund en Scanie, et m. en 1743. On a de lui une *Descript. des eaux miner. de Ramlœsa*, en Scanie (en suédois); une *Hist. de l'univ. de Lund* (en latin), et plus. dissertat. dans la même langue.

DOEBLER (JOACHIM), écrivain allemand, m. à Berlin vers la fin du 17e S., est auteur d'un ouvr. intitulé *Chronologica compendiosa latino et germanico idiomate versibus comprehensa*, Coln (faubourg de Berlin), 1679, in 4, réimpr. à Leipsig, même format.

DOEDERLEIN (JEAN-ALEXANDRE), historien et antiquaire allemand, né en 1675 à Weissenbourg (Franconie), fut recteur du collége de cette ville, membre de l'académie des curieux de la nature de Cassel, de la société royale de Londres, etc., et m. en 1745. On a de lui un grand nombre d'ouvr., dont les plus remarquables sont : *Schediasma historicum imperator. P. Æl. Adriani et M. Aurel., Probi vallum seu murum in variis Germaniæ tractibus conspiciendum*, Nuremberg, 1723, in-4; *Commentatio historiæ de nummis Germaniæ*, etc., etc., ibid., 1729, in-4; *Antiquitates gentilismi nordgaviensis*, Ratisbonne, 1734, in-4 (le texte est en allem.); *Matthæus à Pappenhaim enucleatus, emendatus, illustr. et continuatus*, Schwatzbach, 1739, in-8; *Traces existantes au centre de l'Allemagne d'antiquités sacrées russes-slavonnes* (en allemand); *Inscriptiones sclavo-russicæ*, etc.; *de Θηριομαχία Paulinâ*, dissertation écrite en grec; *Programma de nummorum antiquorum....... præstantiâ*, Weissembourg, 1741, in-4, etc. etc. — DOEDERLEIN (Jean-Christophe), théolog. luthérien, né en 1746 à Wondsheim (Franconie), joignit à l'étude de la théologie celle de l'histoire, des mathématiques et des langues orientales, fut profess. à Altdorf, à Iena, et m. dans cette dern. ville en 1792. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont nous citerons seulement les suivans : *Esaïas ex recensione textûs hebraici*, etc. Altdorf et Nuremberg, 1775, in-8; *Proverbes de Salomon* (en allem.), Altdorf, 1778, 1782 et 1786, in-8; l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des cantiques* (idem), Iena, 1784, 1792, in-8; *Institutio theologi christiani*, etc., Altdorf, 1780, 1781, in-8; *Summa instit. theolog. christ.*, idem, Nuremberg, 1782, 1787, 1793 et 1797, tr. en allem.; *Doctr. chrét.*, etc. (en allem.), Nuremberg, de 1785 à 1802; *Opuscula. theol.*, Leipsig, 1789, in-8; *Biblioth. théol.* (en allem.), de 1780 à 1792, in-8; *Journ. théol.* (idem), Iéna, 1792, in-8; *Biblia hebraica... cum variis lectionibus*, Leipsig, 1793, in-8. Les autres ouvrages de cet auteur sont des *Sermons*, des *Programmes*, des *Dissert. histor.*, publiés séparém., ou insérés dans div. recueils ou journaux littéraires.

DOENHOFF (GASPARD), sénateur polonais, waivode de Siradie, né vers la fin du 16e S., d'une famille originaire de Franconie, jouit de la faveur des rois Sigismond III et Wladislas Sigismond, et m. grand-maréchal de la cour de Varsovie. Il fut, par les femmes, l'un des ancêtres du roi Stanislas Leczynski (*v.* ce nom).—DOENHOFF (Gérard), de la famille du précédent, comte palatin de Pomerélie, m. en 1648, se distingua dans les guerres de la Pologne contre les Turks et contre Gustave-Adolphe, roi de Suède. Ce fut lui qui vint en France (1645) conclure le mariage du roi Wladislas Sigismond avec Louise-Marie de Nevers.

DOERFEL (GEORGE-SAMUEL), pasteur luthér., né à Plauen en Saxe dans le 17e S., suivit avec assiduité la fameuse comète de 1680, et consigna ses observations dans un ouvrage intitulé *Observat. astronom. de la grande comète à la fin de 1680, avec quelq. quest. remarq., spécialem. une correct. de la théorie des comètes d'Hevelius* (en allem.), 1681. Cet écrit était si rare et si peu connu qu'on annonça, dans l'*Hist. de l'acad. de Berlin* (année 1745), comme une découverte la priorité que Dœrfel avait sur Newton, pour l'application de la parabole à la détermination de l'orbite des comètes. (Les *Observat.* de Dœrfel avaient paru un an avant le livre des *Principes* de Newton). M. Kaestner a donné une notice de la dissertation de Dœrfel, dans le recueil de la société des arts libéraux de Leipsig, 3e part.

DOES (van der). V. DOUSA.

DOES (JACQUES van der), peintre holland., né à Amsterdam en 1623, fut d'abord élève de Nicolas Moyaert, et voyagea ensuite en France et en Italie, où il perfectionna ses premières études. De retour en Hollande, il se fixa à La Haye, et m. en 1675. On estime les figures d'animaux qu'il a introduites dans ses *Paysages*, genre auquel il s'était spécialement adonné; mais ses compositions, selon Descamps, se ressentent de son caractère habituellement mélancolique. — Simon, van der DOES, fils du précédent, né en 1653, suivit la même carrière, adopta le même genre, et s'établit à Anvers, où il travailla beaucoup pour les marchands de tabl., qui ont répandu ses ouvrages dans divers cabinets de l'Europe. Il m. en 1717. — Jacques van der DOES, né en 1654, frère du précédent, fut élève de Carle Dujardin, puis de Gérard Netscher et de Lairesse. Il était venu à Paris, à la suite de l'ambassadeur de Hollande, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux arts qu'il cultivait avec succès.

DOGGET (THOMAS), auteur dramatique et comédien anglais, né à Dublin, m. en 1721, joua long-temps avec succès sur le théâtre de Drury-Lane, dont il fut l'un des directeurs, conjointem. avec Wilkel et Cibber. On a de lui une comédie intitulée *La Fête de village*, impr. en 1696, in-4, et représentée depuis sous le titre de *Flora, ou le Paysan dans le puits*.

DOGHERTY (THOMAS), légiste irlandais, m. en 1805, a publié en 1786 une édition du *Crown circuit companion*, auquel il joignit un supplément sous ce titre : *The crown circuit assistant*. Il est aussi éditeur de l'*Historia placitorum coronæ*, de Hale, 2 vol. in-8, qu'il a augmentée d'un *Abrégé des statuts sur la félonie*.

DOGIEL (MATTHIEU), historien polonais, né dans le 17e S., fut membre de la congrégation des écoles pies en Lithuanie, et établit à Wilda, où il était recteur, un atelier d'imprimerie qui, pour les ouvrages latins, devint le meilleur des établissemens de ce genre en Pologne. C'est à ces mêmes presses que Dogiel confia la publication d'un grand ouvrage intitulé *Codex diplomaticus regni Poloniæ et magni ducatûs Lithuaniæ, in quo pacta, fœdera, tractatus pacis*, etc., *exhibentur*, qui devait être en 8 vol. in-4, et dont il n'a paru que trois : le 1er publié en 1758, le 5e en 1759, et le 4e en 1764. Un incendie, arrivé en 1754, ayant consumé les matériaux qui avaient été rassemblés avec de grandes peines, Dogiel s'était remis au travail, et l'avait terminé une seconde fois. On suppose que sa mort, arrivée vers 1764, a été la cause de l'interruption que son ouvrage a éprouvée.

DOGLIONI (JEAN-NICOLAS), en latin *Dolco-*

nus, antiquaire et historien vénitien, mort au commencement du 17e S., est auteur des ouvrages suivans, jugés très-médiocres par Tiraboschi, et autres critiques italiens : *Origine ed antichità della città di Belluno*, Venise, 1588, in-4, et insérée dans le *Thesaur. antiquit. ital.*, de Grævius; *l'Ungaria spiegata dalla prima origine di quel regno sin all' anno* 1595, ibid., 1595, in-4; *Istoria veneziana dalla fondazione sin all' anno* 1597, ibid., 1598, in-4; *Cose maravigliose della città di Venezia*, ibid., 1603, in-8; *Venezia trionfante e sempre libera*, ibid., 1613, in-4; *La città di Venezia con l'origine di quella*, etc., ibid., 1618, in-fol.; *Compendio istorico universale*, ibid., 1622, in-4; *Anfiteatro d'Europa*, ibid., 1623, in-4.

DOHNA, nom et titre d'une ancienne famille amenée de la Gaule viennoise (Dauphiné) en Allemagne, par Charlemagne, en 806, pour défendre les frontières de l'empire sur les bords de l'Elbe contre les Wendes. — Fabien, bourgrave de DOHNA, né en 1550, fut élevé avec le fils d'Albert, prem. duc de Prusse, voyagea en France, en Italie, entra ensuite au service de Jean-Casimir, comte palatin, qui lui confia plus. missions, suivit le roi Etienne Battori en Pologne, commanda plus tard un corps de troupes allemandes envoyé au secours du roi Henri IV contre les ligueurs, et reçut de ce monarque des témoignages honorables de satisfaction. Etant retourné en Prusse, l'électeur de Brandebourg, Jean-Frédéric, le nomma grand bourgrave du duché en 1604. Il donna ensuite la démission de cette charge, et m. en 1622. Sa *Vie* a été écrite par G.-J. Vossius sous ce titre : *Comment. de rebus pace belloque gestis D. Fabiani Burgr. à Dohná*. — Acace, bourgrave de DOHNA, neveu du précédent, né en 1581, vint en France et fut présenté à Henri IV; il obtint ensuite la place de gouverneur du fils de l'électeur palatin, et plus tard fut chargé de plus. missions diplomatiques par son pupille, Frédéric V, devenu successivement électeur et roi de Bohême. Après l'issue malheureuse des affaires de ce prince, Dohna se retira en Prusse, où il m. en 1647. — Dideric, bourgrave de DOHNA, frère du précéd., né en 1581, servit pendant 10 ans sous le prince Maurice de Nassau, général des Provinces-Unies, ensuite dans les troupes de l'électeur de Brandebourg, et alla plus tard rejoindre son frère Acace auprès de Frédéric V. Il m. en 1620, des suites d'une blessure reçue en Lusace. Ce seigneur était très-versé dans la connaissance du latin, du français, de l'espagnol et du polonais. — Christophe, bourgrave de DOHNA, frère du précéd., né en 1583, fut chargé de différentes négociations, tant par le prince d'Anhalt que par l'électeur palatin, et m. en 1637. Il est aut. de *Méditations* sur le Cantique des cantiq., imp. sans son nom, et d'un traité intit. *Alloquium ad animam*, resté MS. Fréd. Spanheim a pub. un *Comment. histor. de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dohna*, Genève, 1639, in-4. — Frédéric, bourg. de DOHNA, de la famille des précédens, acheta, en 1657, la seigneurie de Copet en Suisse, obtint le droit de bourgeoisie à Berne, et une place dans le grand conseil de ce canton. Il eut trois fils dont le célèb. Bayle fut le précepteur. — Christian-Albert, bourgrave de DOHNA, de la même famille, né à Custrin en 1621, fit la guerre sous le prince d'Orange dans les campag. contre la France, et m. en 1677. — Alexandre, comte de DOHNA, feld-maréchal des armées prussiennes, et prem. ministre d'état sous Frédéric Ier et Frédéric-Guillaume II, m. en 1728, avait été gouverneur du dernier roi que nous venons de nommer. Remplacé ensuite dans ce poste et exilé de la cour, il y fut rappelé à l'avènement de son élève, qui lui confia bientôt le ministère. — Albert-Christophe de DOHNA, petit-fils de Frédéric, né à Berlin en 1698, servit sous le prince Eugène, parvint au grade de lieutenant-colonel, et quitta ensuite la carrière des armes pour se livrer à l'étude des sciences. Il fut memb. de l'acad. royale de Prusse, et m. en 1752. — Christophe de DOHNA, général prussien, né en 1702, s'éleva successivement jusqu'aux premiers grades par sa bravoure et son activité, et contribua puissamment au gain de la sanglante bataille de Zorndorf, dans la guerre de 7 ans. Il mourut à Berlin en 1762.

DOISON (MARC), méd., né près de Tournai, m. dans cette ville en 1737, est aut. d'une *Analyse des eaux minérales de St-Amand*, assez estimée, Tournai, 1698, in-8.

DOISSIN (LOUIS), jésuite franç., né en Amérique en 1721, m. en 1753, a laissé des poésies latines estimées quoique inférieures à celles de Rapin, de Vanière et de Commire. Les principales sont une *Eglogue sur la naissance du duc de Bourgogne*, 1751; une pièce *sur la Convalescence du dauphin*, 1752, imp. toutes deux dans les recueils de poésies pub. par les professeurs du collége de Louis-le-Grand; un poème *sur la Sculpture*, Paris, 1752, in-12, et 1757, avec la trad. franç. en prose, réimpr. à Milan en 1775, in-8, avec une trad. ital. par H. de Carli, et un autre poème *sur la gravure*, ibid., 1753, in-12; insérés aussi dans les *Poemata didascalica*, ibid., 1813, in-12.

DOISY (PIERRE), direct. du bureau des comptes des parties casuelles à Paris, m. en 1760, n'est connu que comme auteur d'un Dictionnaire géographique et historique de la France, pub. sous le titre : *Le roy. de France et les états de Lorraine*, Paris, 1745, in-4. Le *Mercure* de février 1746 contient une lettre qui relève plusieurs erreurs échappées à Doisy.

DOLABELLA (P. CORN.), patricien romain, gendre de Cicéron, embrassa pendant la guerre civile le parti de César, servit sous lui à Pharsale, à Thapse et à Munda. Il fut successivement tribun, consul (44 av. J.-C.), et gouverneur de Syrie. César ayant été assassiné, il fut dépouillé de son gouvernement par Cassius, et s'en vengea en faisant périr Trébonius, gouvern. de l'Asie-Mineure, et l'un des meurtriers du dictateur. Déclaré pour ce meurtre ennemi de la république, il s'enferma dans Laodicée, et y fut assiégé par Cassius, qui le réduisit à se donner la mort, en l'an de Rome 710, 43 ans avant Jésus-Christ.

DOLBEN (JOHN), prélat anglais, né en 1625, d'une ancienne famille du comté de Denbigh, servit comme volontaire dans l'armée royale lors de la guerre civile de 1643, et reçut plus. blessures, dont il fut récompensé plus tard par le doyenné de Westminster. Il devint év. de Rochester en 1666, puis archev. d'York en 1683, et mourut en 1686. On a de lui quelques *Discours* et *Sermons* prononcés en diverses circonstances.

DOLCE (LOUIS), littér. vénitien, né en 1508, m. en 1566 ou en 1569, fut, suivant Tiraboschi, histor., gramm., rhéteur, philos., poète tragique, comique, épique, lyrique, satirique, éditeur et traduct. On a de lui plus de 70 ouv. dans ces div. genres, et on en peut voir le détail dans la biblioth. italienne de Haym : les principaux sont des trad. d'Homère, de Cicéron, de Virgile, d'Horace; des tragédies de *Jocaste*, *Médée*, *Didon*, *Iphigenie*, *Agamemnon*, *Thieste*, *Hecube* et *Marianne*, imp. ensemble, Venise, 1560, in-12; des *Comédies*, ibid., 1560, in-12; les *Hist. des vies de l'emper. Charles-Quint*, ibid., 1561, 1567, in-4; de *l'emp. Ferdinand Ier*, ibid., 1566, in-4; *d'Apollonius de Thyane*, trad. du grec, ibid., 1549, in-8; *Observ. sur la langue italienne*, ibid., 1562, in-12, etc.

DOLCI ou DOLCE (CHARLES), peintre florentin, élève de Jacques Vignali, né en 1616, m. en 1686, se distingua par un coloris suave et harmonieux, une touche douce et des teintes fondues.

Ses portraits sont très-recherchés, et sont regardés comme des chefs-d'œuvre. On a aussi de lui plus. tableaux très-estimés, entre autres : *J.-C. dans le Jardin des Oliviers*, qu'on voyait au musée du Louvre avant 1815; *Hérodiade portant la tête de St Jean-Baptiste*; une *Ste Cecile*; *J.-C. benissant le pain*; *la Vierge allaitant N. S.* Ce dernier a été gravé par François Bartolozzi. — AGNÈSE, sa fille, m. vers 1690, a exécuté avec succès de nombreuses copies des tabl. de son père : le musée roy. possède d'elle un *Christ devant un calice*.

DOLDER (JEAN-RODOLPHE), né en Suisse vers le milieu du 18e S., fils d'un paysan du canton de Zurich, a joué un rôle important dans la révolution helvétique de 1798. Sa naissance, son éducation négligée, semblaient s'opposer à ce qu'il sortît jamais de la première condition où il se trouva placé; mais ses intrigues l'élevèrent au rang des membres du directoire helvétique et du sénat, au ministère des finances en 1801, et aux fonctions de landamman en 1802. A l'époque où Napoléon se fit nommer médiateur de la confédération suisse, Dolder, quoique repoussé de tous les partis comme un homme faux, et vendu à l'étranger, parvint à une place de membre du gouv. cantonnal de l'Argovie, et la conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1806.

DOLENDO (BARTHÉLEMI), graveur au burin, élève du célèbre Goltzius, né à Leyde vers 1566, a laissé quelques estampes de sa composition, et plusieurs autres d'après Carle van Mander, Michel Coxcie, Crispin, van den Broeck et Spranger; elles se distinguent par la finesse de l'exéc. — DOLENDO (Zacharie), grav., parent et contemp. du précéd., élève de J. de Ghein, a gravé d'après ce maître et d'après le Caravage, Spranger, Abraham et Bloemaert. On a de lui une suite de portraits fort estimés. Les ouvr. de ces deux artistes sont ordinairement signés des lettres initiales de leurs noms.

DOLERA (CLÉMENT), professeur de théol. dans l'ordre des frères mineurs, supérieur général de cette congrégation, év. de Foligno, et card. sous le pontificat de Paul IV au 16e S., m. à Rome en 1568, était un des hommes les plus éclairés de son temps. On a de lui plus. traités *de Symbolo apostolorum*; *de Sacramentis*; *de Præceptis divinis*; *de Conciliis evangelicis*, etc., et un mauvais ouvr. intit. *Compendium theologicarum institutionum*, Rome, 1565, in-8.

DOLESON (CLAUDE), écriv. obscur de la fin du 15e S., mort en 1511, n'est connu que par une pièce dramatique de sa composition conservée à la bibliothèque du roi, et ayant pour titre : *le Mystère de l'edification et Dedicace de N.-D. du Puy*, et *Translation de l'image qui y est*, à 35 personn.

DOLET (ETIENNE), littér. et impr. du 16e S., né à Orléans en 1509, fut d'abord secrét. d'ambass. à Venise, puis vint s'établir à Lyon, où il fut mis en prison par suite de ses opinions religieuses. Relâché ensuite sous la promesse d'être plus circonspect, il commit de nouv. imprudences qui le firent arrêter une 2e fois, et conduire à Paris, où il fut condamné et brûlé comme athée en 1546. On a de lui : *Commentar. linguæ latinæ lib. II*, Lyon, 1536-38, 2 vol. in-folio, ouvrage devenu très-rare; *Carminum lib. IV*, ibid., 1538, in-4, recueil peu estimé; *Formulæ latinarum locutionum*, ibid., 1539, in-fol.; *de Officio Legati*, ibid., 1538, in-4; *Francisci primi fata* (en vers), ibid., 1529, in-4, trad. en prose sous le titre de *Gestes de Franç. Ier*, ibid., 1540, in-4; *De re navali*, ibid., 1537, in-4; *Second Enfer de Dolet*, 1541, in-8; *Cato christianus*, etc., 1538, in-8; *de Imitatione Ciceronianâ*, 1540, in-4; des traduct. de plus. ouv. de Cicéron, et un recueil de *Lettres* en vers français. M. Née a écrit la *Vie de Dolet*, Paris, 1779, in-8.

DOLGOROUKI (maison des), l'une des plus puissantes familles de Russie au commencement du 18e S., a fourni plusieurs personnages célèbres dans l'histoire de cet empire par leur rivalité avec Mentschikoff et Biren (*v.* ces noms), et par la catastrophe qui mit fin à leurs intrigues. — IWAN, prince de DOLGOROUKI, fils du sous-gouverneur du czar Pierre II, dont il fut lui-même le compagnon d'enfance, tenta vainement, à la mort de ce monarque (1737), de faire reconnaître comme impératrice sa sœur Catherine, fiancée du jeune czar, et fut exilé avec les siens en Sibérie par l'impératrice Anne, qui, en 1738, sacrifia presque toute cette malheur. famille à la jalousie de son ministre.

DOLIANUS, aventur., né en Bulgarie au commencement du 11e S., parvint à saisir l'autorité suprême dans sa patrie, qui venait de secouer le joug de l'empereur Michel le Paphlagonien; mais, se voyant sur le point d'être démasqué par un descendant de la famille royale, nommé Alusien, qui pouvait réclamer la couronne, il fit d'abord crever les yeux à celui-ci, et offrit peu de temps après à l'emper. de se démettre du sceptre, moyennant des condit. qui furent aisément acceptées : sa défection détermina la soumission des Bulgares en 1041.

DOLIVAR (JEAN), graveur espagnol, né à Saragosse en 1641, vint en France, se fixa à Paris, et travailla avec Chauveau et Lepaultre à la collection connue sous le nom de *Petites Conquêtes de Louis XIV* et à d'autres suites de gravures à la pointe et au burin. Il a aussi gravé les cérémonies funèbres faites à la mort de différens personnages distingués du règne de Louis XIV. Il m. en 1701.

DOLIVET. V. OLIVET (d').

DOLLE (CHARLES-ANTOINE), historien allemand, recteur des écoles à Peino, duché de Hildesheim, et surintend. des églises protest. à Lippe-Bückebourg, m. en 1758, a laissé divers ouvrages relatifs à l'hist. du comté de Schaumbourg et une *Biographie des professeurs de théologie de l'université de Rinteln*, Hanau, 1752, in-8.

DOLLOND (JOHN), opticien angl., né en 1706, m. en 1761, membre de la société roy., est invent. du théléscope achromatique. Il a fourni aux *Transactions philosophiques* divers *Mémoires* sur des sujets d'optique. — DOLLOND (Pierre), fils du précédent, et aussi opticien distingué, né en 1730, m. près de Londres en 1820, membre de la société philos. américaine de Philadelphie, a laissé, outre plusieurs *Mem.* insérés dans les *Transact. philos.* et d'autres lus à la société roy. de Londres, un écrit intit. *Some account of the discovery made by the late John Dollon F. R. S.*, etc., 1789, in-4, dans lequel il défend, contre un journal étranger, la mémoire de son père.

DOLOMIEU (DEODAT-GUI-SYLVAIN-TANCRÈDE de GRATET DE), célèbre géologiste et minéralogiste franç., né en 1750, mort en 1801, membre de l'Institut, ingénieur et professeur à l'école des mines et au Muséum d'hist. naturelle, a enrichi la science de différens ouvr. sur les substances volcaniques et sur des questions soit générales, soit particulières de géologie et de minéralogie, d'autant plus précieux qu'ils sont le fruit de recherches longues et pénibles à Malte, en Portugal, en Sicile, dans la Calabre, en Italie, dans le Tyrol, en France, dans les montagnes de la Suisse et de la Savoie, et en Egypte, pendant la durée de l'expédition française dont il fit partie. Les plus remarquables sont : *La Philosophie minéralogique*, Paris, 1802, in-8; *Mémoire sur la nécessité d'unir les connaissances chimiques à celles de minéralogiste*, imprimé dans le *Journal des Mines*, ann. 1797; *Voyage aux îles de Lipari*, suivi d'un *Memoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malte*, Paris, 1783, in-8; *sur le tremblement de terre de la Calabre*, Rome, 1784, in-8; *sur les îles Ponces et les produits volcaniques de l'Etna*, Paris, 1788, in-8; *sur les volcans éteints du Val-di-Noto*, sur *un voyage à l'Etna en juin 1781*, et sur les îles

Cyclopes ou de la Trizza, insérés dans le *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, en 1785, par l'abbé de Saint-Non ; et un grand nombre d'autres mémoires imprimés dans le *Journal de Physique*, ann. 1790-91-92-93-94 et 1798, et dans le *Journal des Mines*, ann. 1795-96-97 et 1798. Dolomieu revenait en France, après la signature du traité d'El-Arisch, en 1800, lorsque, forcé d'aborder en Sicile, il y fut exposé à toutes sortes de mauvais traitemens et jeté dans un cachot, d'où il ne sortit qu'au mois de février 1801. Cette détention rigoureuse abrégea ses jours, et il m. le 28 novembre dans une terre près de Mâcon. Les naturalistes ont donné le nom de *dolomie* à une pierre phosphorescente. L'*Eloge histor.* de Dolomieu, par M. de Lacépède, prononcé à l'Inst. de France, se trouve dans les *Mém.* de la classe des sciences, 2e semest., 1806; dans le *Magasin encyclopédique* (ann. 1802), et dans le *Journal des Mines*, tom. 12.

DOLSCIUS (Paul), médecin allem. et savant helléniste, professeur au collége de Halle, bourgmestre de cette ville et inspecteur des églises, des écoles et des salines, né en 1526, m. en 1589, a laissé entre autres ouvr. : *Psalmi Davidis græcis versibus elegiacis redditi*, Bâle, 1555, in-8 ; *Siracides græcis elegiis expressa*, Leipsig, 1571, in-8, et *Confessio fidei exhibita Augustæ*, *græcè reddita*, Bâle, 1559, in-8. On trouve des détails sur la vie de Dolscius dans la *Lettre de Greinzius*, sur ce dernier écrit, Halle, 1730, in-4.

DOMAIRY ou DEMIRI (Kemal-Eddin-Aboul-Baca-Mohammed), naturaliste et juriscons. arabe, m. l'an de l'hegire 808, de J.-C. 1405, est connu comme auteur d'une *Histoire des animaux*, dont on trouve des extr. dans le *Catalogue d'Assemani*, dans les *Elemens de la langue arabe de Tychsen*, dans la *Chrestomathie arabe de Hezel*, et dans quelques autres ouvr. : elle a été commentée, abrégée et traduite en persan.

DOMAIRON (Louis), littérateur franç., né à Béziers en 1745, professeur à l'école royale milit. depuis 1778 jusqu'au moment où la révolution entraîna la suppression de tous les établissemens publics d'enseignem., principal du collége de Dieppe et professeur de belles-lettres lors de la réorganisation des écoles, puis enfin membre de la commission des classiques et inspecteur de l'instruction publique, m. à Paris en 1807, a publ. : *le Libertin devenu vertueux*, etc., 1777, 2 vol. in-12 ; *Recueil de faits pour servir à l'histoire de la marine et à celle des découvertes*, 1777 et 1781, 2 vol. in-12 ; *les Rudimens de l'histoire*, 1804, 3 vol. in-12 ; *Principes généraux de belles-lettres*, 1802, 3 vol. in-12 ; et un *Atlas moderne portatif*, etc., 1785, in-8. Il a coopéré avec l'abbé de Fontenay à la rédaction des tom. 25 et suiv. jusqu'au 45e du *Voyageur français* de l'abbé Laporte.

DOMAT ou DAUMAT (Jean), savant jurisconsulte, né à Clermont en Auvergne, en 1625, avocat du roi au présidial de cette ville, m. à Paris en 1695, est principalement connu comme aut. d'un excellent ouvrage intitulé : *Lois civiles dans leur ordre naturel*, Paris, 1689-91-94 et 1697, 5 vol. in-4, Luxembourg, 1702, in-fol., réimpr. avec le *Legum delectus* du même auteur, et les additions d'Héricourt sur le droit public, Paris, 1724, 2 vol. in-fol. ; ibid., 1735, 2 vol. in-fol., avec les notes de Boucheul sur le *Legum delectus* ; ibid., 1744, 2 vol. in-fol., avec les notes de Boucheul, Berroyer et Chevalier; ibid., 1755-67 et 1777, 2 vol. in-fol., avec le supplém. de Dejoui. M. Carré a pub. la prem. édit. in-8 de ses *Œuvres*, *revues*, *corrigées et augmentées d'une Notice biographique et d'une Table de concordance entre les articles de nos Codes et les passages de Domat qui s'y rapportent*, 1825, 9 vol. in-8. Les *Lois* ont été traduites en anglais par Guil. Strahan, Londres, 1726. Cet ouvr. est à peu près le seul que l'on consulte encore avec fruit, malgré la révolution qui s'est opérée dans la législation française depuis un demi-siècle. Domat doit cette honorable distinction au talent avec lequel il expose les maximes fondamentales de l'équité, soit naturelle, soit civile, et développe le plan général de la société civile.

DOMBAY (François de), orientaliste distingué, né à Vienne en 1758, fut employé en qualité d'interprète à Maroc, à Madrid et à Agram, en Croatie, depuis 1783 jusqu'en 1792, époque à laquelle il obtint à Vienne la place de conseiller en la chancellerie secrète de cour et d'état, et d'interprète de cour pour les langues orientales. On a de lui : *Histoire des rois de Mauritanie*, depuis le milieu du 8e S. jusqu'au commencement du 14e (extraite de l'histoire arabe connue sous le nom de *Petit Kartas*), Agram, 1794 et 1795, 2 vol. in-8, en allem. ; *Hist. des chérifs*, depuis le milieu du 17e S. jusqu'à la fin du 18e, ibid., 1801, en allem. ; *Description des monnaies qui ont cours dans l'empire de Maroc*, Vienne, 1803, in-8 ; *Grammatica linguæ Mauro-Arabicæ*, ibid., 1800, in-4 ; *Grammatica linguæ Persicæ*, ibid., 1804, in-4 ; *Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turcs*, Agram, 1797, in-8, en allem. Dombay m. en 1810.

DOMBEY (Joseph), médecin, botaniste et naturaliste franç., né à Meaux en 1742, fut reçu docteur à Montpellier, et partit en 1778 pour se rendre en Amérique. Il visita le Pérou, le Chili, étudia avec soin la végétation de ces contrées, fit de nombreuses découvertes, et revint en Europe en 1785 ; mais la révolution française l'ayant décidé à retourner en Amérique, il partit pour les Etats-Unis avec une mission du gouvernem., fut pris par des corsaires pendant la traversée, et m. de misère en 1793 dans les prisons de Montserrat. Les qualités personnelles de Dombey n'étaient pas moins remarquables que l'étendue de ses connaissances. Le jardin des plantes de Paris lui doit un grand nombre d'objets curieux, et le Muséum d'hist. natur. une multitude de pièces de zoologie et d'échantillons de minéralogie. Son *Herbier* renferme 1500 planches, dans lesquelles se trouvent 60 genres nouveaux, et un texte qui présente la description des végétaux du Chili et du Pérou, avec l'indication de leurs usages.

DOMBROWKA, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême, épouse de Miécislas, duc de Pologne, et mère de Boleslas, dit *l'Intrépide*, prem. roi de Pologne, m. en 976, est regardée comme la Clotilde des Polonais. Son époux reçut le baptême le jour de leur mariage, le 5 mars 965, et un gr. nombre de seigneurs polonais suivirent l'exemple de leur souverain. Miécislas ordonna à ses sujets, sous peine de mort, d'abjurer les erreurs du paganisme.

DOMEIER (Jean-Gabriel), histor. allem., chef de la magistrature de la ville de Moringen, et dép. aux états du pays de Lunebourg, né en 1717, m. en 1790, a écrit une *Hist. de la ville et du bailliage de Moringen*, etc., Hanovre, 1786, in-4, 2e édit. ; une *Hist. de la ville et du bailliage de Hardegesen*, Zelle, 1771, in-4, et div. dissertat. sur la langue et la grammaire allemandes.

DOMENICHI (Louis), sav. littérat. ital., m. à Pise en 1564, a laissé un gr. nomb. de traduct. en italien de divers aut., tant anciens que modernes, entre autres des *Vies de Plutarque*, Venise, Giolito, 2 vol. in-4 ; de *Xenophon*, ibid., 1547, 1548, 1558, etc., in-8 ; de *Polibe*, ibid., 1545, 1553, 2 vol. in-8 ; de *Pline le Jeune* (*Hist. natur.*), ibid., 1561, 1562, in-4 ; de *Boece*, Florence, ib., 1562, in-12 ; et de Paolo Giovio : *l'Istorie del suo tempo*, Florence, Torrentino, 1558, 2 part. ; les *Vies de Leon X, d'Adrien VI et du card. Pompeo Colonna*, ibid., 1549, in-8 ; les *Vies* des douze Visconti et des Sforce, ducs de Milan ; de Gonsalve de Cordoue, de d'Avalos, marquis de Pescaire, et les *Eloges* des guerriers illustres du même aut. Domenichi a

composé en outre quelq. ouvr. histor., tels que *Istoria de' detti e fatti notabili di diversi principi ed uomini privati moderni, libri XII*, Venise, Giolito, 1556, in-4, impr. avec addit. sous le titre de *Storia varia*, ibid., 1564, in-8; huit dialogues d'*Amore, de' Rimedj d'amore, dell' Amor fraterno, della Fortuna, della Vera Nobilità, dell' Imprese, della Corte* et *della Stampa*, ibid., 1562, in-8. Ce dernier est tiré en entier des *Marmi*, pub. par Doni dix ans auparavant. On a traduit en franç., sous le titre de *Faceties et mots subtils d'aucuns excellens esprits*, Lyon, 1574, in-16, un autre ouvr. de Domenichi intit. : *Facezie, motti e burle di diversi persone*, réimpr. à Venise, 1568, in-8, avec des additions de Thomas Porcacchi.

DOMENICO DES CAMÉES (DOMINIQUE COMPAGNI, surnommé), célèbre graveur en pierres fines, dont on connaît moins la vie que les ouvr., d'ailleurs assez rares et fort recherchés, naquit à Milan au commencement du 15e S. Son chef-d'œuvre est, suivant Vasari et Mariette, un portrait du duc Ludovic Sforce, dit le *Maure*, gravé sur un rubis balay d'une grandeur surprenante. On connaît de cet artiste plusieurs autres portraits, monumens précieux de l'iconographie moderne, et qui décorent les plus riches cabinets de l'Angleterre et de l'Allemagne.

DOMENICHINO. V. DOMINIQUIN.

DOMENICO DE SANTIS. V. SANTIS.

DOMERGUE (FRANÇ.-URBAIN), professeur de grammaire générale à l'école centrale des Quatre-Nations à Paris, et d'humanités au lycée Charlemagne, membre de l'Institut, section de gramm., né à Aubaye en Provence l'an 1745, m. à Paris le 29 mai 1810, s'occupa avec un zèle ardent à rappeler à ses principes la langue défigurée par le néologisme, et fonda à cet effet un *Journal de langue franç.*, qui obtint un grand succès. On a de lui une *Gramm. simplifiée*, 1778; *la Prononciation franç. determinée par des signes invariables*, etc., Strasbourg, 1796, in-8; une *Gramm. génér. analytique*, etc., 1798, in-8; un *Manuel.... contenant tout ce qui a rapport aux genres et à la prononciation*, 1805, in-8; des *Solutions grammaticales*, 1808, in-8 : ce recueil contient les décis. rendues par un conseil grammatical que l'aut. avait formé chez lui, et quelques autres écrits du même genre. L'éloge de Domergue, comme membre de l'institut, a été prononcé par M. Daru.—Un autre DOMERGUE (N.), doct. en médecine, n'est connu que comme aut. d'un fort médiocre ouv. intit. *Moyens faciles pour conserver la santé, sans prendre aucun remède*, Paris, 1689, in-8.

DOMINGOS. V. QUITA.

DOMINICA (ANNIA), impératrice, épouse de l'empereur Valens, embrassa l'arianisme et persécuta les chrétiens avec acharnem. Après la mort de son mari, tué à la bataille d'Adrianople l'an 378, Dominica se mit à la tête des soldats qui lui restaient et des habitans de Constantinople, et força les Goths à lever le siége de cette ville. Elle eut de Valens un fils qui m. en bas âge, et deux filles dont l'une, nommée Carose, a donné son nom aux thermes que Valens construisit à Constantinople avec les pierres des murs de Chalcédoine.

DOMINICAINS (ordre des). V. DOMINIQUE (St), leur fondateur.

DOMINICI (DOMINIQUE-PAUL), savant médecin et physicien italien, né en 1524, m. en 1590, est connu comme commentateur d'Aristote et de Galien, et comme aut. de deux opuscules intit. *de Memoriâ artificiali*; *Consilia medica*, etc. — DOMINICI (Augustin), son fils, fut un des plus célèbres médecins de Padoue.

DOMINICY (MARC-ANTOINE), jurisconsulte et historien franç., m. à Paris en 1650, ou à Bourges en 1656, profess. de droit à l'univ. de cette dernière ville, s'est livré à de savantes recherches sur quelques points obscurs de l'hist. de France. On a de lui : *Assertor Gallicus contra vindicias hispanicas J.-J. Chiffletii*, Paris, 1646, in-4; *Assertoris gallici circa legis salicæ intellectum, mens explicata*, ibid., 1646, in-4; *Ansberti familia rediviva, contra Lud. Cantarelli Fabri et J.-J. Chiffletii objectiones vindicata*, ibid., 1648, in-4; une *Dissert.* en latin *sur le suaire de J.-C.*, que l'on conservait à Cahors, Cahors, 1640, in-4; une autre *ad Canonem secundum et quintum concilii Agathensis et ultimum Ilerdensis, sive de communione peregrinâ*, etc., Paris, 1645, in-4, et une réponse au *Traité du franc-aleu d'Aug. Galland*, intit. *de Prærogativâ allodiorum in provinciis Narbonensi et Aquitanicâ*, etc., ibid., 1645, in-4.

DOMINIQUE (ST), dit l'*Encuirassé*, parcequ'il portait une cuirasse de mailles de fer qu'il ne quittait que pour se flageller, vivait dans le 11e S., et se rendit célèbre par ses austérités. Il passa sa vie dans les déserts de Montfeltre et de Fontavellano, au milieu des Apennins, ne vivant que de pain et d'eau, et se flagellant sans cesse pour expier les iniquités des autres. A force de se donner la discipline, il se rendit la peau noire comme celle d'un Éthiopen. Il m. le 14 oct. 1060, en chantant l'office.

DOMINIQUE (ST), fondateur de l'ordre des dominicains ou frères prêcheurs, naquit à Calaborra dans la Vieille Castille en 1170, étudia à l'univer. de Palencia, et se distingua de bonne heure par la ferveur de son zèle et de sa charité. Il prêcha dans cette ville avec succès et fut reçu à 28 ans par l'évêque d'Osma, chanoine de son chapitre. Il accompagna en France ce prélat qui avait été chargé par Alphonse IX, roi de Castille, de négocier le mariage de Ferdinand son fils, avec une princesse française; mais, leur mission ayant été rendue sans objet par la mort de la princesse, ils restèrent tous deux dans le Languedoc afin de convertir les Vaudois et les Albigeois, dont l'hérésie était alors redoutable. St Dominique tenta de ramener par la prédication ceux que les armes n'avaient pu réduire, et réussit auprès d'un grand nomb. En 1213, lorsqu'une armée fut envoyée, sous la conduite du comte de Montfort, contre les Albigeois, le saint missionnaire, indigné de la corruption des soldats, entreprit leur réforme avec le même zèle qu'il déployait pour la conversion des Albigeois. C'est, dit-on, à l'ardeur que fit naître en eux la piété qu'il leur avait inspirée qu'ils durent leurs succès; c'est aussi pendant sa miss. en Languedoc que St Dominique inventa la dévot. du rosaire, et qu'il conçut le projet d'instituer un nouvel ordre relig. chargé de prêcher la foi et d'arrêter les progrès de l'hérésie. Il fonda en effet cet ordre à Toulouse en 1615, et le fit approuver l'année suivante par le pape Honorius III. Ce pape créa en même temps en sa faveur l'office de *maître du sacré palais*, par lequel il était chargé d'assister à tous les consistoires publics ou particuliers, d'approuver les thèses et les livres, de nommer les prédicateurs. Le nouvel ordre se répandit bientôt en Italie, en Espagne et en France; il s'en établit un célèbre couvent à Paris, rue St-Jacques, ce qui a fait donner à la plupart de ses religieux en France le nom de *Jacobins*. St Dominique assujétissait tous ses disciples à une pauvreté rigide et refusait tous les dons ou legs qu'on voulait leur faire. Il m. le 6 août 1221 à Bologne, qui depuis long-temps était le lieu habituel de sa résid. On a dit qu'il avait été le premier inquisiteur, mais il paraît d'un côté que l'inquisition existait avant lui, de l'autre qu'il ne fut jamais revêtu de cette charge. On l'accuse aussi, mais à tort, de s'être montré cruel envers les Albigeois.

DOMINIQUE de Pistoie et DOMINIQUE (P.) de Pise, tous les deux domin. et impr. dans le couv. de St Jacques de Ripoli à Florence de 1476 à 1483, ont imp. entre autres ouvr. *la Legenda della mirabile Vergine beata Caterina da Sienna*, suore della

penitenzia di santo Domenicho, Florence, 1477, in-4, édit. princ. très-rare et très-recherchée.

DOMINIQUE DEL BARBIERE ou DE LA BARRIERE. V. BARRIÈRE (Dominique).

DOMINIQUE (ALEXIS), peintre, sculp. et architecte, surnommé *le Grec*, parce qu'il était né dans une des îles de l'Archipel vers l'an 1547, a exécuté à Venise et à Tolède un grand nombre de tableaux qui ont mérité d'être comparés aux chefs-d'œuvre du Titien : il a construit une église à Tolède et l'a ornée de statues et de tableaux qui sont aussi son ouvrage. M. dans cette dern. ville en 1625.

DOMINIQUE, rabbin, né à Jérusalem en 1550, profess. de droit talmudique à Safet en Galilée, et prem. médec. du grand-seigneur à Constantinople, embrassa la religion chrétienne vers l'an 1600, et se retira à Rome dans le collége des néophytes. Il a laissé en MSS une trad. en hébreu du *Nouv. Testament* et des livres apocryphes qui en dépendent, et un *traité des articles de foi.*

DOMINIQUE le père (JOSEPH-DOMINIQUE BIANCOLELLI, connu sous le nom de), acteur italien, né à Bologne en 1640, appelé en France par le cardinal Mazarin, remplit pendant 28 ans les rôles d'arlequin, et contribua par ses talens à la prospérité du théâtre Italien. Il m. en 1688, et fut enterré derrière le chœur de l'église de St-Eustache à Paris.—DOMINIQUE (Pierre-Franç. BIANCOLELLI, connu sous le nom de), né à Paris en 1680 ou 1681, s'engagea dans une troupe de Province, débuta à Toulouse, joua à Milan, à Parme et dans d'autres grandes villes, entra à l'Opéra-Comique en 1710, et à la Comédie italienne en 1717. Il remplissait avec le plus grand succès les rôles de Trivellin et mérita constamment la faveur du public. Il m. en 1734. On a de lui un grand nombre de pièces de théâtre et des parodies dont on trouve la liste dans le *Dictionn. des Théâtres* des frères Parfaict, et dans le *Dictionn. portatif des Théâtres* de Léris.—Louis BIANCOLELLI, fils de Joseph-Dominique et frère aîné du précéd., filleul de Louis XIV, suivit la carrière du génie militaire, devint directeur des fortifications, chevalier de Saint-Louis, et m. en 1729. Il avait composé pour le Théâtre Italien plus. coméd. qui se trouvent dans le recueil de Gherardi (*v.* ce nom).

DOMINIQUE (JACQUES de ST), relig. dominic., profess. de philosophie et de théologie dans divers couvens de son ordre, né à Langres en 1617, m. à Rouen en 1704, est aut. de plus. écrits ascétiques, littér. et théologiq. dont les princip. sont : *Opusculum de singulari omnium à Deo creaturarum dependentiâ essentiali*, Rouen, 1695, in-12, 4e éditit.; *Dissert. historica in appendic. Henschenii et Papebrochii actorum sanctorum*, etc., Paris, 1679, in 12; un traité de rhétorique intit. *Compendium totius artis benè dicendi*, Langres, 1668, in-12; une *Vie de Pierre Girardel*, ibid., 1681, in-12, etc.

DOMINIQUIN (DOMENICO ZAMPIERI, dit le), peintre célèbre, né à Bologne en 1581, mort en 1641, élève d'Aug. Carrache, a exécuté à Rome, à Bologne et à Naples un grand nombre de tableaux qui le placent au prem. rang après Raphael, le Corrège et le Titien. Les princip. sont la *Communion de St Jérôme*, la *Vierge* dite du *Rosaire*, et une *Ste Cécile*. Le musée royal possède 15 compositions de ce maître. Le Poussin disait qu'il ne connaissait point de plus grand peintre pour l'expression. Les fresques du Dominiquin sont au dire des connaisseurs, supérieures à ses tabl.; on y trouve une fraîcheur et une vivacité de teintes admirables.

DOMINIS (MARC-ANTOINE de), jésuite sécularisé, né à Arbe sur la côte de Dalmatie en 1556, fut successiv. profess. d'éloquence, de philosophie et de mathématiques à Padoue, évêque de Segni et archevêque de Spalatro, embrassa le protestantisme, revint à la foi catholique, se laissa tenter d'apostasier une seconde fois, mais fut accusé d'hérésie, enfermé dans le château St-Ange, et m. en 1624 pendant l'instruction de son procès. Après sa mort il fut déclaré hérétique, et son corps fut déterré et brûlé publiquem. On a de lui un traité intit. *de Republicâ ecclesiasticâ, lib. X*, Londres, 1617 et 1620, 7 vol. in-fol., dans lequel il développe sur la discipline ecclésiastique des principes qui étaient au-dessus de son siècle, et qui furent condamnés par quelques facultés de théologie; un autre traité assez estimé *de Radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et iride*, Venise, 1611, in-4, dans lequel l'aut. a donné pour la première fois l'explication du phénomène de l'arc-en-ciel; quelques autres écrits théolog. et l'édit. de l'*Hist. du concile de Trente* de Fra Paolo; l'*Hist. de l'inquisition* par Limborch', renferme les pièces de la procédure de Dominis.

DOMITIA LEPIDA, tante de Néron, fut accusée de magie et mise à mort l'an de J.-C. 54 par les intrigues d'Agrippine qui craignait l'influence qu'avait cette princesse sur Néron.—DOMITIA LONGINA, fille du général Domitien Corbulon, fut mariée d'abord à Ælius Lamia. Domitien l'enleva à son mari et l'épousa; mais bientôt il fut forcé de la répudier à cause de sa conduite scandaleuse. Il la reprit cependant encore; mais celle-ci, craignant de sa part quelque vengeance, entra dans la conspiration qui le fit périr.

DOMITIEN (TITUS FLAVIUS), emper. romain, 2e fils de Vespasien, né à Rome l'an 51 de J.-C., succéda à Titus son frère l'an 81. Quoiqu'il eût déjà trahi dans plus d'une occasion un penchant décidé pour la débauche et pour la cruauté, il se contraignit au commencem. de son règne et laissa espérer un gouvernem. assez heureux. Il se montrait libéral et juste, il embellit la ville de plus. édifices, rétablit la bibliotn. qui avait été brûlée, et fit avec quelq. succès la guerre contre les Cattes, les Germains et les Daces. Mais se livrant bientôt à son naturel féroce, il mit à mort un grand nombre de sénateurs et de Romains distingués, et s'empara de leurs biens, excita contre les chrétiens la plus cruelle persécution, proscrivit les philosophes, les gens de lettres et les historiens dont il craignait les jugemens sévères. Il se livrait, en même temps, aux plus infâmes débauches, et séduisit sa propre nièce Julie, dans le temps qu'il faisait enterrer vive une des vestales pour incontinence. Plusieurs complots se formèrent contre Domitien, qui, après être parvenu à étouffer la révolte de L. Antonius dans la Germanie, succomba victime d'une trame ourdie dans son palais même par Domitia Longina, son épouse, et fut assassiné par Etienne, affranchi de cette femme, l'an 96 de Jésus-Christ, à l'âge de 45 ans. Ce monstre se plaisait à faire trembler ses sujets, lors même qu'il les épargnait. Un jour il invita à un festin les princip. sénateurs et les reçut dans une salle tendue de noir, où étaient préparés autant de cercueils que de convives. Après s'être fait un jeu de leur frayeur, il les laissa sortir. Une autre fois, dit-on, il convoqua le sénat pour décider dans quel vase on devait faire cuire un turbot. Dans ses momens de loisir, il s'amusait à percer des mouches avec un poinçon fort aigu, ce qui donna occasion à Vibius Priscus, auquel on demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur, de répondre, pas même une mouche: mot qui lui coûta la vie. Domitien porta l'orgueil au point de se faire couronner dieu et seigneur, et de se faire dresser des autels.

DOMITILLE (FLAVIA), femme de Vespasien, fille d'un simple greffier, fut mère de Titus et de Domitien, et m. avant que ce général devînt empereur. On lui décerna néanmoins après sa mort le titre d'*Augusta* et les honneurs divins.

DOMITILLE, petite-fille de Vespasien et nièce de Domitien, épousa Flavius Clemens qui fut mis à mort par Domitien; elle fut elle-même exilée

dans l'île de Pandectarie pour n'avoir point voulu accepter l'époux que lui proposait le tyran. Cette princesse était, dit-on, chrétienne.

DOMITIUS, nom d'une famille patricienne de Rome, qui fournit un grand nombre de consuls et de magistrats à la république. Les deux branches les plus connues sont celles de Calvinus et des Ahénobarbus. Le nom de cette dernière, qui signifie *barbe d'airain* ou *barbe rousse*, vint, dit Plutarque, de ce que la barbe d'un certain L. Domitius fut tout à coup changée de noire en rousse, et que depuis les descendans eurent la barbe rousse.

DOMITIUS AHÉNOBARBUS (CN.), consul 122 ans avant J.-C., défit dans un grand combat les Allobroges et leur tua 20,000 hommes. Il souilla sa victoire par une trahison : ayant invité Bituitus, leur roi, à se rendre auprès de lui pour une entrevue, il le chargea de chaînes et l'envoya à Rome. Cinq ans après il fut censeur et exerça cette charge avec une sévérité extrême.

DOMITIUS AHENOBARBUS (CN.), père de Néron, doit presque toute sa célébrité à son mariage avec Agrippine, qu'il laissa veuve de bonne heure, et qui, ayant épousé Claude, lui fit adopter Néron, leur fils. Domitius avait le caractère vil et féroce. Il disait lui-même que de sa femme et de lui, il ne pouvait naître qu'un monstre funeste au genre humain. Il m. sous Caligula.

DOMITIUS AFER. V. AFER.

DOMMARTIN (N.), génér. franç., né vers 1765, entra de bonne heure dans le corps roy. d'artillerie, commanda cette arme au siége de Toulon, et fut nommé général de brigade après le siége de cette place. Employé ensuite à l'armée d'Italie, il se distingua en différ. affaires pendant les glorieuses campagnes de 1796 et 1797. Il fit partie de l'expédition d'Egypte comme commandant en chef de l'artillerie, contribua au succès des batailles de Chebreiss, des Pyramides, etc., dirigea les travaux de son arme devant Jaffa, au siége de St-Jean-d'Acre, fut blessé dangereusement dans un engagement sur le Nil en revenant d'inspecter les places et postes fortifiés du littoral de la Méditerranée, et m. du tétanos dans les prem. mois de l'année 1799, vivement regretté de l'armée qui avait su apprécier ses talens et sa valeur.

DOMMERICH (JEAN-CHRISTOPHE), théolog. et littér. allemand, recteur des écoles à Wolfenbuttel et professeur de philosophie à Helmstadt, né en 1723, m. en 1767, a laissé plus. ouv. destinés à l'instruction de la jeunesse; les princip. sont : *Principes de la véritable éloquence*, en allem., Lemgo, 1740, in-8, 2e édit.; *Princip. de poésie allemande*, Brunswick, 1758, in-8; *Abrégé de la théologie*, Halle et Helmstadt, 1759, in-8; en latin, *Hist. scholæ Wolfenbuttel*, 1750, 1751, in-4, 3e part.; *ad Hist. Schaumburgensem analecta*, Wolfenbuttel, 1753, in-4; *Logica in usum lectionum suarum edita*, Lemgo, 1749, in-8.

DOMNA-JULIA. V. JULIA.

DOMNIZO ou DONIZO, moine du monastère de Canossa (territoire de Reggio), au 12e S., est connu comme aut. d'une *vie de Mathilde*, comtesse de Toscane, en vers latins, insérée, avec une version en prose, dans les *Scriptores brunswicenses* de Leibnitz, et dans les *Italici scriptores Præcipui* de Muratori.

DOMNUS. V. DONUS.

DOMSELAAR (TOBIE van), historien ou plutôt compil. holland. du 17e S., a augmenté la *Descript. des premiers habitans du pays d'Amstel*, par Arnould Montanus, des détails sur la vie et les hauts faits des seigneurs d'Amstel; Amsterd., 1664, in-12.

DONADO (HERNAND-ADRIEN), peintre espag., et religieux des carmes déchaussés de Cordoue, m. en 1630, fut, suivant Pacheco, un des plus habiles artistes de son temps. Sa *Madeleine pénitente* lui a même mérité la gloire d'être comparé au Titien.

DONADONI (CHARLES-ANTOINE), prélat italien, né à Venise en 1672, entra chez les religieux franciscains, professa la théolog. et la philosoph. dans plusieurs maisons de son ordre, en fut nommé provincial, et obtint ensuite l'évêché de Sebenico (Dalmatie), qu'il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1756. On a de lui : *la Morale di Aristotile spiegata*, Venise 1709; *Panegirici e discorsi sagri*, ibid., 1709; *Ragionamenti morali*, ibid., 1722; *in Crusca in esame*, ibid., 1742, et quelq. autres écrits peu remarquables.

DONALD Ier, roi d'Ecosse, le premier de ce pays qui ait renoncé au paganisme et se soit fait baptiser, gouverna avec sagesse pendant 21 ans. Il avait conclu la paix avec l'emp. Septime-Sévère, venu en Ecosse avec des forces considérables, lorsqu'il m. l'an 216. — DONALD II, roi d'Ecosse au 3e S., m. peu de temps après être monté sur le trône, vaincu par Donald prince des îles Hébrides. — DONALD III, s'empara du trône après la mort du précédent, révolta ses sujets par sa tyrannie, et fut tué l'an 260 après un règne de 5 ans. — DONALD IV, roi d'Ecosse, m. vers 647, contribua à replacer le roy. de Northumberland sous l'autorité des fils d'Ethelred, et propagea la foi dans ce pays. — DONALD V, roi d'Ecosse, m. en 858, s'occupa bien plus de ses plaisirs que du bonheur de son peuple, fut vaincu par les Pictes et les Bretons, perdit une partie de son roy., fut détrôné par ses propres sujets et m. en prison. — DONALD VI, roi d'Ecosse, du petit nombre de ceux qui ont laissé un souvenir glorieux, se distingua par son courage en combattant avec Alfred contre les Danois, apaisa les troubles qui s'élevèrent dans le nord de l'Ecosse, et m. l'an 903, suivant quelques histor. — DONALD VII, ou *Duncan Ier*, gouverna l'Ecosse avec équité; mais son règne fut troublé par des dissensions et par les entreprises des Norwégiens. Il périt l'an 1040, victime des embûches que lui tendit Macbeth. — DONALD VIII, surnommé *Bane* (le blanc), fils de Donald VII et frère de Malcolm III, se retira dans les îles Hébrides lors de l'usurpation de Macbeth, sollicita les secours de Magnus, roi de Norwège, détrôna Macbeth, s'empara de la couronne au préjudice des fils de Malcolm, fut détrôné lui-même après un règne de 3 ans, et mourut dans les fers l'an 1098.

DONAT, évêque de Cases-Noires en Numidie, chef du schisme des donatistes, commença à troubler l'église en 305 en attaquant les prêtres et les évêques qui, pendant la persécution de Dioclétien, avaient livré les Ecritures saintes aux païens. Il fit déposer sous ce prétexte, en 312, Cécilien, évêque de Carthage, et fit ordonner à sa place Majorin, un de ses partisans. Cette mesure fut condamnée par le pape Miltiade et par plusieurs conciles. Donat, déclaré calomniateur, fut excommunié.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, fut élevé à cette dignité en 316, après la mort de Majorin. Il se fit un grand nombre de partisans par ses vertus austères, et se porta aux plus grandes violences contre les catholiques. L'empereur Constant fut obligé d'envoyer contre les donatistes des troupes qu'ils combattirent avec acharnement; mais enfin ils furent vaincus et dispersés : on répandit le bruit que Donat avait été jeté dans un puits; mais il vécut en exil jusqu'en 355. Les donatistes prétendaient former la seule église légitime, et rebaptisaient ceux qui entraient dans leur parti. Leur schisme dura près de 300 ans, et ne fut éteint que sous l'empereur Maurice, à la fin du 6e S. St Augustin et St Optat ont beaucoup écrit contre les donatistes.

DONAT (ÆLIUS), grammairien latin, né vers l'an 333, fut précepteur de St Jérôme, et composa un comment. estimé sur Térence, et deux traités *de Barbarismo* et *de octo partibus orationis*. Ce dernier ouvr. fut long-temps adopté dans les écoles

pour l'enseignement du latin. On lui attribue un *Comment.* sur Virgile et une *Vie* de ce poëte qui paraissent plutôt être d'un Claude Tibère Donat, autre grammairien peu connu. Le *Comment.* sur Térence a été publié à Venise, in-fol., 1473; les tr. *de Barbarismo et de octo part.*, etc., en 1522.

DONAT (St), évêque de Besançon, fils de Waldelène, duc de la Haute-Bourgogne, fut élevé par St Colomban, abbé de Luxeul, dont il suivit la règle toute sa vie. Il assista comme évêque au concile de Reims en 626, et de Châlons-sur-Saône en 646, et m. en 660. On le regarde comme le fondateur de l'abbaye de St-Paul de Besançon.

DONATELLO (DONATO, plus connu sous le nom de), célèbre sculpt., né à Florence en 1383, m. en 1466, a enrichi les villes de Gênes, de Padoue et de Florence, de statues en bronze et de bas-reliefs; dont plusieurs princes de l'Europe ont offert des sommes considérables. On s'accorde à regarder comme les chefs-d'œuvre de ce maître la figure de *St Georges*, celle de *St Marc*, faites pour l'église de St-Marc in orto à Florence; la statue en bronze de *Judith* qui vient de couper la tête d'Holopherne; la statue d'*Erasme Narni*, gén. vénit., et l'*histoire de St Antoine* en bas-reliefs. — DONATELLO (Simon), sculpteur, frère du précédent, n'égala ni son talent ni sa réputat. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'il vécut 55 ans. Le pape Eugène IV l'appela à Rome en 1431 pour faire une des portes de bronze de l'église de St-Pierre. Donatello employa 12 ans à ce travail. Il exécuta encore quelq. autres ouv. L'un des plus remarq. est le *tombeau de St Martin* dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.

DONATH ou DONETH (M. SAMUEL-THÉOPH.), sav. théol. protestant, pasteur à Dauchritz (Haute-Lusace), né en 1724 à Gruna, m. en 1777, a pub. en allem. des *Recherches sur le vrai lieu du passage de la mer Rouge par les enfans d'Israël*, Gorlitz, 1775, in-4; un *Eloge de J.-A.-A. de Warnsdorf*, ibid., 1765, in-4; une dissert. latine *de genuinâ significatione vocum*, Leipsig, 1746, in-4; et quelques autres écrits.

DONATI (CORSO), gentilhomme florentin, chef du parti des noirs pendant les troubles de Florence au commencement du 14e S., engagea dans ses intérêts le pape Boniface VIII, et triompha du parti des blancs avec l'aide de Charles de Valois. Mais bientôt il vit déchoir son crédit dans le gouvernement; fut accusé de prétendre à la tyrannie, et se déroba au dernier supplice en se donnant la mort l'an 1308. — DONATI (Bindo), poëte florentin du 13e S., l'un des prem. qui aient versifié en langue toscane, et l'un des meilleurs écriv. de son temps, a laissé en MSs. plusieurs pièces de vers parmi lesquelles on distingue une *Ballade* adressée à la comtesse Bardi, mère du fameux Guido Cavalcanti. Donati mourut vers l'an 1300. — DONATI (Forèse), poëte florentin, contemp. du précédent, est resté fort au-dessous de Bindo, et cependant a contribué avec celui-ci à l'illustration qui se répandit sur la poésie ital. au 14e S. Ses ouv. sont restés MSs.

DONATI (ANTOINE), pharmacien de Venise au commencement du 17e S., a composé un traité *de' Semplici, pietre, e pesci marini che nascono nel lito di Venezia*, Venise, 1631, in-4, fig., dans lequel on trouve une descript. de la mer Adriatique, des plantes les plus rares qu'elle produit, et des îles qui entourent Venise. On a aussi de lui un tr. latin *de Vinaceis*, trad. en italien par Noto, 1676. — DONATI (Marcellus), né à Mantoue au commencement du 16e S., est connu comme aut. d'un liv. *de Mechoacanâ*, Mantoue, 1569, trad. en franç. par le P. Tollet, et pub. sous le titre suivant : *De l'admirable vertu de la racine de Mechoacan, proprement nommée racine de Rhaindice*, Lyon, 1562, in-8.

DONATI (ALEXANDRE), jésuite, né à Sienne en 1584, profess. de rhétorique à Rome, a laissé des poésies et quelques ouvr. d'antiquité qui jouissent encore de l'estime des sav. Ses princip. écrits sont : *Roma vetus ac recens*, etc., dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1694, in-4; un poëme héroïque intit. *Constantinus Romæ liberator*, ibid., 1640, in-8; une trag. int. *Suevia*, etc., ibid., 1629, in-16; un traité *de Arte poeticâ*, ibid., 1630, in-16; des *Discours* sur des sujets de piété, et une *Vie de Paul V*, insérée dans les *Vitæ romanorum pontificum* d'Alph. Chacon, Rome, 1630.

DONATI (VITALIEN), célèbre naturaliste italien, né à Padoue en 1713, se fit recevoir doct. en médecine; mais renonça bientôt à l'exercice de cet art pour se livrer à l'étude de la botanique. Il visita les différ. parties de l'Italie par ordre de Benoît XIV, recueillit tout ce que le roy. de Naples, la Sicile, l'Illyrie, la Bosnie et l'Albanie, lui présentèrent de plus curieux, et étudia avec soin toutes les productions de la mer Adriatique. S'étant plus tard rendu en Orient par ordre du roi de Sardaigne, il parcourut la Syrie et l'Egypte, et périt dans un naufrage en revenant dans sa patrie l'an 1763. On a de lui une *Histoire naturelle de la mer Adriatique*, pub. par les soins de Carli-Rubbi et de Jules Pontedela, Venise, 1750, in-4, fig.; trad. en franç. par de Castillon, La Haye, 1758, in-4, et en angl. dans les *Transactions philosophiques*, ann. 1751.

DONATO (FRANÇOIS), doge de Venise de 1545 à 1553, succéda à Pierre Lando, gouverna la république avec sagesse, eut le talent de faire respecter la neutralité de Venise pendant les guerres de Charles-Quint et d'Henri II, embellit sa patrie des deux monumens les plus remarquables qu'elle possède, l'hôtel des Monnaies et la Bibliothèque, et enrichit le palais ducal de tableaux et de statues des meilleurs maîtres. Marc-Antoine Trevisani lui succéda. — DONATO (Léonard), doge de Venise de 1606 à 1612, s'est rendu célèbre par la résistance opiniâtre qu'il opposa aux prétentions du pape Paul V sur la juridiction des ecclés. vénitiens. Sa *vie*, écrite en latin par André Morosini, a été pub. à Venise, 1623, in-4. Marc-Antoine Memmo fut son successeur. — Un autre DONATO (Nicolas), de la famille des précédens, fut élu doge en 1618, et mourut après un règne de 3 semaines. — Il y a eu quelques autres membres de cette famille qui ont occupé des places disting. dans le gouvern. de Venise, et ont pub. différ. écrits peu remarquables.

DONCOURT (HENRI-FRANÇOIS-SIMON de), ecclés., né en 1741 à Bourmont en Lorraine, m. à Paris en 1783, prêtre habitué de la communauté de St-Sulpice, avait été chargé pendant long-temps des catéchismes de cette paroisse, et a fait de grandes recherches pour éclaircir tout ce qui est relatif à son église. On a de lui : *Cantiques sur les points principaux de Religion et de Morale chrét.*, 1769, in-8, réimpr. sous ce titre : *Opuscules sacrés et lyriques*, 1772, 4 vol. in-8 : on trouve en tête du 3e vol. une *Notice raisonnée des Cantiques qui ont paru depuis 1586 jusqu'en 1772*; *Instructions et Prières*, 1783, 3 vol. petit in-12 : on trouve dans cet ouvr. les *Remarques hist. sur l'église et la paroisse de St-Sulpice*, *Exercices ordinaires des chrét.*, in-24; *Calendrier histor. des usages et offices de la paroisse de Saint-Sulpice*, in-12 et in-24. L'abbé Doncourt a été l'éditeur du *Culte de l'amour de Dieu*, ou *la Dévotion au sacré cœur de Jésus*, par de Fumel, 1774, in-12, et de *Mém. sur la vie de M. Olier, curé de St-Sulpice*, par M. de Bretonvilliers, sans date, in-12.

DONDI, en latin *Dondus* ou *De Dondis* (JACQ.), philos., méd., mathém. et litt. Padouan au 14e S., a laissé un ouv. int. *Promptuarium medicinæ*, etc., Venise, 1481, in-fol., impr. aussi sous le titre de *Aggregator*, ibid., 1543, 1576, in-folio, et trad. en plusieurs langues; un traité *de Modo conficiendi salis ex aquis calidis fontium Aponi*, et un autre

Sur le flux et le reflux de la mer, restés tous deux en MSs. Dondi est beaucoup plus connu comme inventeur d'une horloge élevée en 1334 sur la tour du palais de Padoue, et regardée comme la merveille du siècle : elle marquait les heures, le cours annuel du soleil, les révolutions des planètes, les phases de la lune, les mois et les fêtes de l'année. On ignore l'époque de la mort de Dondi; on sait seulement qu'il vivait encore en 1355. — DONDI (Jean), mathém. et méd., fils du précéd., est aut. d'un ouv. intit. *Planetarium*, 3 vol. avec fig., MS. dans lequel il explique la construction de l'horloge de son père; et d'un *Traité des eaux minérales*, inséré dans le livre *de Balneis*, Venise, 1553, in-fol. Il fut surnommé *Horologius* (surnom que conservèrent ses descendans), pour avoir inventé et exécuté une horloge encore plus fameuse que celle de son père, et qui fut placée dans la bibliothèque de Jean Galeas Visconti à Pavie. Il mourut en 1380. — DONDI (Gabriel), médecin de réputation à Venise, m. en 1388, paraît avoir été fils de Jean. — DONDI (Joseph Horologius), histor. vénitien, et trad. de plus. ouv. historiques, a écrit une *Vie de Camille Orsini, gén. des troupes de l'église sous Léon X*, Venise, 1565, in-4. — Un chev. de HOROLOGIO travailla aux fortifications de la place de Brouage (France) en 1570.— DONDI HOROLOGIO (Antoine-Charles, marquis de), est connu comme auteur d'un *Prodromo dell' istoria naturale de' monti Euganei*, Padoue, 1780, in-8, trad. en allemand par Bernouilli. — DONDI (Jacq.-Scipion, marquis dall' Orologgio), a écrit *Notizie sopra Jacopo e Giovanni Dondi dall' Orologio*, dans les *Saggi di Padova*, tome 2.

DONDINI (GUILLAUME), jésuite italien, né en 1606, prof. d'éloquence à Rome, et chargé d'expliquer l'Ecriture-Ste au collége romain, a laissé quelques pièces de vers latins, plus. *Panégyriques*, et une hist. de *Rebus in Galliâ gestis ab Alexandro Farnesio, Parmæ et Placentiæ duce III, supremo Belgii præfecto*, Rome, 1673, in-fol., ouv. assez estimé dans lequel on trouve une histoire impartiale de la naissance et des progrès de la guerre civile en France de 1585 à 1595.

DONDUCCI (JEAN-ANDRÉ), dit *il Mastelletta*, habile peintre Bolonais, né en 1575, m. en 1637, a laissé plus. tableaux qui se distinguent par un dessin pur, un coloris vigoureux et un pinceau facile; on y retrouve quelquefois la manière de Michel-Ange.

DONEAU, en latin *Donellus* (HUGUES), habile jurisconsulte et littérat., né à Châlons-sur-Saône en 1527, professait le droit à Bourges à l'époque du massacre de la St-Barthélemy; il s'enfuit en Allemagne, enseigna successivement à Heidelberg, dans le Palatinat, à Leyde en Hollande, puis à Altorf, et mourut dans cette dern. ville en 1591. On a de lui des *Traités* ou *Comment.* sur divers titres du Digeste ou du Code, recueillis et publiés sous le titre suiv. : *Commentaria juris civilis*, par J.-A. Konig, Nuremberg, 1801, 1808, 4 v. in-8.

DONGAL, roi d'Ecosse dans le 9e S., est signalé dans les anciennes chroniques pour la sévérité de son administration, qui fit révolter ses sujets contre lui. Il réussit à réprimer cette insurrection; et se noya quelques années après (en 880) dans la Spey, en marchant contre les Pictes, qui menaçaient ses états.

DONGARD, roi d'Ecosse en 452, m. en 457, fit d'heureuses réformes dans la religion, extirpa es restes du pélagianisme, et sut maintenir la paix dans l'intérieur et à l'extérieur de son royaume.

DONI (ANT.-FRANÇOIS), ecclésiastique et littérateur florentin, un des fondateurs de l'académie *de' Peregrini* à Venise, né en 1503, m. en 1574, parcourut plus. villes de l'Italie, dédiant ses ouvr. aux gens riches dans l'espoir d'obtenir des récompenses. Ses écrits, à peu près oubliés aujourd'hui, ont un caractère libre, satirique et original; les principaux sont : *la Zucca*, ou recueil d'anecdotes, de proverbes et de bons mots, ou pour nous servir des expressions de l'auteur, *bavardages, gausseries, sornettes, réflexions morales ou plaisantes, sentences, historiettes, fables, songes, fantaisies, balivernes*, etc., Venise, 1551, 1552, in-8, avec grav. en bois; *I mondi celesti, terrestri ed infernali*, etc., ibid., 1552 et 1553, in-4, traduit en franç. par Gabriel Chapuis, Lyon, 1580, in-8, ouv. du même genre que le précédent ainsi celui qui a pour titre : *I marmi del Doni*, Venise, 1552, in-4; des *Lettres*, ibid., 1552, in-8; quelques écrits dirigés contre l'Arétin, plus. traduct. du latin en toscan, entre autres celle des *Lettres de Sénèque*, Venise, 1549, in-8, et une édition très-estimée et rare des *Prose antiche di Dante, Petrarca et Boccaccio e di molti altri nobili ingegni*, Florence, 1547, in-8.

DONI (JEAN-BAPTISTE), savant antiquaire, né à Florence en 1593, m. en 1646, secrétaire du sacré collége à Rome, professeur d'éloquence à Florence et membre de l'académie de cette ville et de l'académie de la Crusca, cultiva avec succès l'étude des langues hébraïque, grecque, latine, française et espagnole, celle de la rhétorique, de la poétique, de la philosophie, de la géométrie, de l'histoire de la chronologie, des sciences physiques et de la musique; mais il s'occupa surtout de l'étude des antiquités, et forma une collection immense d'inscriptions, de vases, d'autels, de cippes et d'autres objets les plus curieux et les plus rares. On a de lui des dissertations savantes sur la musique théâtrale et sur la déclamation chez les anciens, pub. sous les titres suivans : *De præstantiâ musicæ veteris libri tres*, etc., Florence, 1647, in-4; *Lyra Barberina... accedunt ejusdem opera, pleraque nondùm edita, ad veterem musicam illustrandam pertinentia*, etc., ibid., 1763, in-fol.; le 2e vol. écrit presque tout entier en italien est intit. *De' trattati di musica di Gio.-Bapt. Doni.... ne' quali si esamina e dimostra la forza e l'ordine della musica antica*, etc.; un *Traité abrégé* en ital., *sur les genres et les modes de la musique*, etc., Rome, 1635, in-4; *Des notes sur ce traité*, et des *Discours sur les questions de musique les plus importantes et sur les principaux instrumens*, ibid., 1640, in-4; un mémoire *De restituendâ salubritate agri romani*, Florence, 1647, in-4; des *Lettres* italiennes et latines, précédées de *Commentaires sur la vie et les ouvr. de J.-B. Doni*, et de la liste des ouvr. de cet écrivain, pub. par le chanoine Ange-Marie Bandini.

DONI D'ATTICHI (LOUIS), religieux minime, fut d'abord évêque de Riez, puis transféré à l'évêché d'Autun en 1652 par suite de l'impression fâcheuse que produisirent ses discussions d'intérêt avec sa famille au sujet de la succession d'un frère dont il se portait héritier. Il m. en 1664. On a de lui une *Oraison funèb. du roi Henri IV*, prononcée en langue franç. à Avignon, l'an 1615 (jusqu'alors on n'avait parlé en chaire qu'en latin); *Flores historiæ sacri collegii cardinalium*, Paris, 1660, 2 vol. in-fol., ouvr. estimé comme le plus complet qui ait été fait sur cette matière; *Tableau de la vie de la bienheureuse Jeanne, reine de France*, fondatrice des *Annonciades*, Paris, 1664, in-8, édit. augmentée; *la Vie du P. Berulle*, ibid., 1649, in-8; *Celle du cardinal B.-N. Albergat*, Autun, 1656, in-8; *le Panégyrique de St Maxime, évêque de Riez*, trad. du latin de Fauste, 1644, in-8; *une Hist. générale de l'ordre des Minimes*, Paris, 1624, in-4, et quelq. autres écrits moins importans.

DONINI (JÉRÔME), peintre célèbre, né à Correggio en 1681, élève de Jean-Joseph Dalsole à Bologne, et de Charles Cignani à Forli, a exécuté en grand et en petit une foule de tableaux qui

furent très-recherchés de son vivant et qui ont conservé leur réputation jusqu'à ce jour.

DONIS (NICOLAS), moine allemand, théologien, astronome et géographe au 15e S., est principalement connu comme auteur de cartes géographiques estimées qu'il a jointes à la Géographie de Ptolémée : il paraît que ce sont les premières sur lesquelles on trouve indiqués les degrés de longitude et de latitude. L'édition de Ptolémée publiée par Donis en 1482, et réimpr. à Ulm en 1486, renferme 32 cartes grav. sur bois par Jean Schnitzer d'Arenkheim, et un *Traité sur les merveilles et les lieux célèbres du monde*, par le même auteur. Donis ajouta aux cartes anciennes les cartes modernes de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de la Scanie, de la Norwège, de la Dacie et des îles adjacentes.

DONIZO. V. DOMNIZO.

DONNE (JEAN), docteur en théologie, controversiste et poète anglais, né en 1573, entra dans les ordres à l'âge de 40 ans, fut nommé chapelain ordinaire du roi Jacques, prédicateur de Lincoln's-inn, doyen de St-Paul, et m. en 1631. On a de lui plus. écrits sur divers points de controverse, des sermons, des poésies légères, des satires, des épigrammes, des chansons, etc. Ses principaux ouvr. sont : *le Pseudomartyr*, Londres, 1610, in-4, ouvr. composé par ordre du roi Jacques, dans le but de prouver que les sujets catholiques pouvaient prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre ; *Dévotions pour les occasions import.*, etc., ibid., 1625, in-12 : *Paradoxes, problèmes, essais, caractères*, etc., avec un livre d'épigrammes, ib., 1633, in-12 ; une *Dissertation sur le suicide*, 1644, 1648, in-4. La liste complète des ouvr. de cet auteur a été donnée par Chauffepié ; sa *Vie* a été écrite par Walton et réimpr. en 1796, in-4, dans le recueil biograph. de Th. Zouch. — DONNE (Jean), fils du précédent, docteur en droit civil, et agrégé à l'université d'Oxford, a mis au jour quelques-uns des ouv. de son père et a pub. plus. opuscules, entre autres : *l'Humble requête de Covent-Garden contre le docteur Jean Baber médecin*. J. Donne m. en 1662.

DONNE (ABRAHAM), mathématicien et astronome angl., né en 1718, m. en 1746, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans les sciences exactes. Il a laissé des *Calculs sur les éclipses du soleil et de la lune avec les passages de Mercure*, pour plus de dix années, publ. dans ses *OEuv.* par son frère Benjamin.—DONNE (Benjamin), sav. anglais, né en 1729, m. en 1798, professeur de mécanique à Bristol, et conservateur de la biblioth. publ. de cette ville, est aut. de quelq. *Traités de géométrie* et de *trigonométrie* ; d'un *Abrégé de physique expérimentale*, 1771, in-12 ; d'*Essais de mathémat.*, 1 vol. in-8 ; d'une *Descript. du comté de Devon*, 1761, ouvr. couronné par la société pour l'encouragement des arts et du commerce ; d'une *Carte du Devonshire* en 12 feuilles, 1765, et d'une *Carte de la ville de Bristol et de ses environs*, en 4 feuilles, 1770.

DONNEAU (JEAN). V. VISÉ.

DONNER (RAPHAEL), sculpteur allemand, estimé dans sa patrie, né en 1680, m. à Vienne en 1740, a embelli l'une des places de cette ville d'une fontaine en marbre, et la maison royale de Breitenfurth d'une statue de Charles VI.

DONOLI (FRANÇ.-ALPHONSE), savant méd. toscan, profess. à l'univ. de Padoue, né en 1635, m. en 1724, se distingua par ses talens oratoires et une profonde connaissance de l'art médical. On a de lui : *Il medico prattico*, Venise, 1666, in-12 ; *Liber de iis qui semel in die cibum capiunt*, ibid., 1674, in-12 ; *Bellum civile medicum*, Padoue, 1705, in-4.

DONORATICO, une des plus anciennes et des plus illustres familles de Pise, donna des chefs au parti gibelin dans le moyen âge, maintint son crédit en protégeant le peuple contre la noblesse ; deux des membres de cette famille, Gérard et Galvano, combattirent et périrent avec Conradin. Après la peste de 1348, les comtes de Donoratico, qui avaient échappé à ce fléau, ayant perdu leur influence sur les affaires publiques, se retirèrent dans leurs fiefs situés entre Pise et Piombino sur la côte de la mer Tyrrhénienne.

DONOSO (JOSEPH), peintre et architecte espagnol, né en 1628, m. en 1686, a embelli plusieurs églises de Madrid de quelques tableaux estimés ; les principaux sont : *la Canonisation de St Pierre d'Alcantara*, six grands tableaux dont les sujets ont été puisés dans *la Vie de St Benoît*, une *Conception*, une *Cène*, deux tableaux de *Martyrs* et une suite de portraits des supérieurs du couvent de Notre-Dame de la Victoire. La manière de ce maître se rapproche de celle de Paul Véronèse.

DONTONS (PAUL), peintre espagnol, né en 1600, m. en 1656, passe pour un excellent coloriste et un habile dessinateur ; il a orné les églises et les cloîtres de Valence de plus. ouvr. qui le placent à un rang distingué parmi les peintres de sa patrie.

DONUS ou DOMNUS, pape, successeur de Dieudonné, ou *Adeodat*, en 677, m. en 678, a fait paver en marbre la cour de l'église de St-Pierre, s'occupa pendant la courte durée de son pontificat de réparer les monumens et les édifices publics, et restaura l'église des apôtres sur le chemin d'Ostie et celle de Ste-Euphémie sur la voie Appienne. — DONUS II ou DOMNUS, fut élu pape en 974, pour succéder à Benoît VI. On croit qu'il m. en 975. On ne sait rien de positif sur les actes de son pontificat.

DONZELLA (PIERRE), doct. en droit civil et en droit canon, né à Terra-Nuova en Sicile au commencement du 17e S., a laissé des poés. lat. et ital. assez estimées ; elles ont été pub. sous le titre de *Canzoni siciliani burlesche*, impr. dans le recueil des *Muses siciliennes*. — DONZELLA (Pierre), libraire à Palerme, sa patrie, né en 1650, a composé en ital. plusieurs ouvr. de piété dont la liste se trouve dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore.

DONZELLI (JOSEPH), baron de Digliola dans le royaume de Naples, n'est connu que par les recherches auxquelles il se livra sur l'art médical et sur la chimie vers le milieu du 17e S. On a de lui : *Synopsis de opobalsamo orientali*, Naples, 1640, in-4 ; *Liber de opobalsamo, additio apologetica*, etc., ibid., 1643, trad. en ital., Padoue, 1643, in-4 ; *Teatro farmaceutico*, etc., publ. avec des addit., par Thomas Donzelli, fils de Joseph, Rome, 1677, in-fol. ; *Partenope liberata, ovvero racconto dell' eroica resoluzione dal popolo di Napoli pro soffersi con tutto il regno dell'insopportabil giogo dell'Ispagnuoli*, Naples, 1647, in-4.

DONZELLINI (JÉRÔME), sav. médecin ital. du 16e S., exerça long-temps et avec succès à Brescia, fut forcé de quitter cette ville pour avoir soutenu d'une manière trop virulente les opinions de Vincent Calzeveglia contre Joseph Valdagna, se retira à Venise, et acquit une juste célébrité : il périt en 1560, noyé secrètement comme coupable de sacriléges. Ses principaux ouvr. sont : *Epistola ad Jos. Valdagnum, de naturâ, causis et curatione febris pestilentis*, Venise, 1575, in-4 ; *Consilia et epistolæ medicæ*, Francfort, 1698 ; une traduct. lat. du tr. de Galien *de Ptisanâ*, et la traduct. latine de 8 des *Harangues de Themistius*, Bâle, 1559, in-8. On lui attribue un tr. intit. *Remedium ferendarum injuriarum sive de compescendâ irâ*, Venise, 1586, in-4. — DONZELLINI (Joseph-Antoine), médecin napolitain au 18e S., est aut. d'un livre intit. *Quæstio convivialis de usu mathematum in arte medicâ*, Venise, 1707, in-8.

DONZELLO (PIERRE-HIPPOLYTE del), peintre et

architecte napolitain, né en 1404, m. en 1470, a laissé plus. tableaux estimés dans différentes églises du royaume de Naples.

DOODY (Samuel), botaniste angl., né dans le comté de Stafford, m. en 1706, fit la découverte d'un gr. nombre de plantes indigènes dont Ray (v. ce nom) a rendu compte dans la 2e édit. de son *Synopsis.*

DOOLITTLE (Thomas), ministre anglais non conformiste, né à Kidderminster en 1630, perdit la cure de St-Alphage à Londres à cause de ses opinions, et desservit ensuite une congrégation de dissidens jusqu'à sa m., arrivée en 1707. On a de lui un *Système de théol.*, in-fol.; et un *Traité de l'Eucharistie.*

DOPPELMAYER (Jean-Gabriel), sav. mathématicien et physic. allem., né en 1671, m. en 1750, profess. de mathémat. à Nuremberg, membre des académies de Londres, de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg, se distingua par son habileté dans l'art de tailler les objectifs pour les grandes lunettes astronomiques, de polir les miroirs de télescopes, et s'illustra par une infinité d'opérations électriques qui attiraient à ses leçons un grand concours d'auditeurs. On a de lui: *Notices histor. des mathém. et artist. de Nuremberg*, Nuremberg, 1730, in-fol., en allem.; *Atlas cœlestis in quo 30 tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, ibid., 1742, gr. fol.; *Phénomènes électriques nouvellem. découverts*, ibid., 1744, in-4, en allemand; *Introduction à la géographie*, destinée à l'atlas de Homann, 1714, in-fol., en allem.; des traduct. de plus. ouvr. franç. et angl. relatifs à l'astron. et à la mécanique, et d'autres écrits dont la nomenclature se trouve dans les dictionn. de Wills ou d'Adelung.

DOPPERT (Jean), sav. antiq. allemand, recteur du collége de Schneeberg en Saxe, né en 1671, m. en 1735, a laissé des dissertations très-intéressantes sur différens sujets d'antiq.; les plus remarquables ont été publiées sous les titres suiv.: *De antiquitate superstitiosæ ignis venerationis*, Schneeberg, 1709, in-fol.; *De tribus numis quibus impressa cernitur Augustorum, Caligulæ, Neronis et Galbæ effigies*, etc., ibid., 1703-1713, in-fol.; *Selectiora ex Justiniani magni historiâ*, ibid., 1714, in-4, etc.

DOPPET (François-Amédée), général, né à Chambéri en 1753, servit d'abord dans un corps de cavalerie, puis dans les gardes-françaises, quitta la carrière militaire pour étudier la médec., fut reçu docteur à l'université de Turin, et s'établit à Grenoble. Au commencem. de la révolution, Doppet se fit connaître par des brochures politiques dans lesquelles il professait les principes républicains, vint à Paris avec Aubert-Dubayet, s'affilia aux sociétés populaires, fonda le club des étrangers et rentra au service avec le grade de lieutenant-colonel de la légion des Allobroges, dont il avait provoqué la création. Général de brigade dans l'armée du midi sous les ordres de Carteaux, général en chef de l'armée chargée de siége de Lyon, commandant de l'armée des Pyrénées orient., Doppet se distingua par son courage dans toutes les affaires qu'il engagea ou qu'il soutint, et se signala lors de la prise de Lyon par une humanité qui lui fait d'autant plus d'honneur qu'elle l'exposait à l'animadversion des membres les plus influens du gouvernement. Le délabrement de sa santé le détermina à quitter le commandement en 1794 et la chute du parti des jacobins le força à demeurer dans l'inaction jusqu'en 1796, époque où il fut appelé au commandement de la place de Metz. Plus tard Doppet se retira à Aix, et m. oublié vers 1800. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouvrages fort médiocres, tels des écrits contre Mesmer et contre le magnétisme animal, des romans, des brochures relatives aux affaires du temps, quelques livres de méd., etc. Les principaux sont: *Manière d'administrer les bains de vapeurs et les fumigations*, Turin, 1788, in-12, fig.; *Etat moral, civil et polit. de la maison de Savoie*, Paris, 1791, in-8, trad. en allem. par Brunn, 1793, in-8; *Mem. politiques et militaires du général Doppet*, Carouge, 1797, in-8. On regarde ce dernier ouvr. comme le meilleur de l'auteur: il a été réimpr. dans la collection des *Mémoires sur la Révolution française.*

DORANGE (Jacques-Nicolas-Pierre), poète, né Marseille en 1786, m. à Paris en 1811, n'est connu que par quelques pièces de vers insérées d'abord dans les journaux, puis recueillies par M. Denne-Baron, et publiées sous le titre de *Poésies*, etc., Paris, 1812, in-18. Les morceaux les plus remarquables de ce recueil sont: trois odes sur les victoires des armées françaises en Allemagne; la traduction en vers français des *Bucoliques* de Virgile et des fragmens des *Géorgiques*, *de l'Enéide* et de *la Jerusalem délivrée.*

DORAT ou DAURAT (Jean), poète célèbre au 16e S., surnommé par ses contemporains *le Pindare français*, fut précepteur des pages de François Ier, profess. de langue grecq. au collége royal, et poète royal de Charles IX; il composa, suivant Scaliger, plus de 50,000 vers grecs, latins et français, dont une portion a été pub. sous le titre de *Poematia, hoc est poematum, epigrammatum, anagrammatum, funerum, odarum, epithalamiorum*, etc., Paris, 1586, in-8. On a en outre de Dorat un *Comment.* franç.-latin sur les *Centuries* de Nostradamus, Lyon, 1594, in-8, et des remarques sur les *Sibyllina oracula*, édit. d'Opsopœus, Paris, 1599, in-8. Dorat passait pour un des meilleurs critiques de son temps; mais ses leçons au collége de France, dans lesquelles il expliquait et commentait les auteurs anciens et rétablissait les textes altérés, n'ont pu être recueillies. Il m. en 1588. — Dorat (Louis), fils du précéd., n'avait que dix ans lorsqu'il traduisit en vers franç. une pièce latine composée par son père sur le retour de la reine-mère, Catherine de Médicis. — Dorat (Madel.), sœur du précéd., épouse de Nicolas Goulu, célèbre profess. de grec, mérite d'être rangée au nombre des femmes savantes; elle possédait les langues grecque, latine, espagnole et italienne, et les parlait avec facilité. M. à Paris en 1636, à 88 ans. — Dorat (Jacques), neveu de Jean Dorat, et archidiacre de Reims, est aut. d'un petit poème intit.: *la Nymphe rémoise au roi*, Reims, 1601, in-8, composé à l'occasion de l'entrée et du sacre de Louis XIII à Reims; et de quelques autres pièces de vers insérées dans le recueil de Charles du Lys, 1628, in-4, 3e édit.

DORAT (Claude-Joseph), poète français, né à Paris en 1734, m. en 1780, est aut. de *trag.*, *comédies*, *poèmes érotiques et descriptifs*, *héroïdes*, *fables*, *odes*, *épîtres*, *contes*, *poésies fugitives* et *romans*, ouvrages qui ont joui, du vivant de leur aut., d'une grande réputation; leur collection forme 20 vol. in-8, qui ont été réduits par Sautereau de Marsy à 3 petits vol. in-12, 1786. Quelq.-unes des pièces de théâtre de Dorat obtinrent un succès non contesté; mais la plupart des autres sont fort médiocres et auraient été impitoyablement sifflées si l'auteur n'eût pris soin d'acheter le parterre et les loges. Les plus estimés de ses autres écrits sont le poème de *la Declamation*, en 4 chants; le conte d'*Alphonse*; quelq.-unes de ses fables et plusieurs de ses épîtres et de ses poésies fugitives. L'auteur s'y montre moins prodigue de néolog. que dans ses autres ouvr. Il s'y rapproche même quelquefois de la manière de Voltaire.

DORBAY (François), architecte franç., mort à Paris en 1697, a donné les dessins de l'œuvre de St-Germain-Lauxerrois, du couvent et de l'église des Capucines de la place Vendôme, terminé en 1688, du portail de la Trinité, rue St-Denis, en 1671, de l'église des Prémontrés à la Croix-Rouge et ceux de l'hôtel des comédiens franç. exécutés

en 1688. Après la m. de Levau, Dorbay, élève de ce maître, fut chargé de diriger les travaux de l'église et du collége de Quatre-Nations et ceux du Louvre et des Tuileries.

DORDONI (Antoine), graveur en pierres fines, né à Busseto, état de Parme, en 1528, m. à Rome en 1584, passait pour un des plus habiles artistes de son temps. Les plus précieux ouvrages sortis de ses mains ont long-temps fait partie de la riche collection du duc de Devonshire.

DORÉ (Jacob), religieux de l'ordre de St-Dominique, doct. en théologie à Paris, né à Orléans vers la fin du 15e S., m. à Paris en 1569, exerça le ministère de la parole évangélique dans les principales villes de France, et se fit remarquer par sa piété et sa tolérance. Il a laissé un grand nombre de traités, qui méritent moins d'être connus par les matières qu'ils renferment que par les titres bizarres sous lesquels ils ont été imprimés. Les plus singuliers sont *Les Allumettes du feu divin*, etc., Paris, 1538, in-8; *Le Pâturage de la brebis humaine*, ibid., 1544; *La Tourterelle de viduité, enseignant aux veuves comment elles doivent vivre en leur état; Le Chandelier de la foi*, etc.

DORFLING (George, baron de), feld-maréchal-génér. des armées de l'élect. de Brandebourg, né en 1606 dans un village de Bohême, parvint rapidement du rang de simple soldat aux grades supér. par sa vaillance et son extrême aptitude. Il passa du service de l'empereur à celui du roi de Suède, devint général-major en 1642, et, à la paix de Westphalie en 1648, s'attacha à l'électeur de Brandebourg, qui le combla de faveurs et de distinctions. Il servit dignem. ce prince, de 1657 à 1695, dans les campagnes successives qu'il eut à soutenir contre les Polonais, les Suédois et les Français. Dans l'intervalle, il fut chargé de plus. missions diplomatiques importantes; car il alliait la prudence et la sagesse d'un homme d'état aux talens du général. Il fut nommé feld-maréchal en 1670, gouverneur en chef de toutes les places fortes de la Poméranie en 1677, l'année suiv. gouverneur de la Poméranie inférieure, ainsi que de la principauté de Camin, et m. en 1695. Sa *vie* a été pub. à Stenda, 1786, in-8, avec son portrait.

DORIA, nom d'une ancienne famille de Gênes, dont l'illustration remonte aux premiers temps de l'hist. de cette république. Nous allons en signaler les personnages les plus remarquables. — Oberto, ou Uberto Doria était amiral des Génois dans le 13e S., et commandait l'armée à la mémorable bataille de la Méloria, qui mit fin, en 1284, à la longue rivalité entre Gênes et Pise, en anéantissant la marine de cette dernière république. Dans ce terrible engagement, qui eut lieu vis-à-vis de Livourne, les Génois tuèrent 5000 hommes à leurs adversaires, coulèrent à fond 5 galères et en capturèrent 28, avec 11000 prisonniers. — Lamba Doria, amiral des Génois dans leur seconde guerre contre les Vénitiens en 1298, conduisait dans l'Adriatique 85 galères avec lesquelles il se disposait à ravager le littoral de la Dalmatie, lorsqu'il rencontra le 8 sept., devant l'île de Corzola, l'amiral vénit. André Dandolo, qui commandait une flotte de 97 galères. Les Génois perdirent d'abord 10 galères; mais Doria, ranimant l'énergie de ses équipages, reprit bientôt le dessus, et manœuvra avec tant d'habileté qu'à la fin de la journée 85 galères vénitiennes étaient en son pouvoir. Il en brûla 67 sur le lieu du combat, et en ramena 18 à Gênes, avec 7400 prisonniers, au nombre desquels se trouvait l'amiral Dandolo, qui m. de chagrin peu de temps après son arrivée. Doria, de son côté, avait acheté son triomphe par la perte de son fils, tué presqu'à la fin de l'affaire. Une paix glorieuse fut le fruit de cette victoire, qui ruina pour quelque temps la marine des Vénitiens. — Paganino Doria commanda la marine génoise dans la trois. guerre de la république contre celle de Venise, au milieu du 14e S. Il partit au mois de juillet 1351, avec 64 galères, pour combattre, dans l'Archipel, Nicolas Pisani, un des meilleurs amiraux qu'aient eus les Vénitiens. La flotte génoise tint quelq. temps celle de Venise bloquée dans un des ports de l'île de Négrepont; mais des forces supérieures la forcèrent à s'éloigner. Doria fit voile vers Ténédos, dont il se rendit maître et où il hiverna; puis il vint menacer Constantinople. Pisani, après avoir traversé les Dardanelles, accourut pour livrer bataille à l'amiral génois. Un engagement terrible eut lieu, le 13 fév. 1352, en vue de la capitale du bas empire, et l'avantage resta aux Génois, qui s'emparèrent de 26 galères vénitiennes. Mais cette victoire ayant coûté aux Génois 13 de leurs bâtimens, et la moitié de leurs équipages, moissonnés par une maladie contagieuse que causa le grand nombre des blessés pendant l'action, le commandement de la flotte fut ôté à Doria l'année suivante. Les échecs éprouvés dans cette campagne le lui firent rendre en 1354. Il attaqua de nouveau Pisani à Porto-Longo, le prit avec toute sa flotte, forte de 35 galères, sans qu'il échappât un seul homme des équipages. Ce brillant succès mit fin à la trois. guerre entre Gênes et Venise, et cette dernière république accepta toutes les conditions que la première voulut lui imposer. — Lucien Doria fut à la tête des forces maritimes de Gênes dans la quatr. guerre, dite de Chiozza, contre les Vénitiens. En 1378, il prit, avec une flotte de 22 galères, la place de Rovigno en Istrie, pilla et brûla Grado et Caorlo, et jeta l'alarme dans Venise. Vettor Pisani, envoyé contre lui, le joignit devant Pola, et lui livra bataille le 29 mai 1379. L. Doria fut tué au commencement de l'action; mais ses dispositions furent si bien suivies par Ambroise Doria, son frère, que les Génois remportèrent la victoire : 15 galères vénitiennes et 1,500 prisonniers tombèrent en leur pouvoir. — Pierre Doria fut également amiral des Génois dans la guerre de Chiozza. Il succéda à Lucien, prit Chiozza en 1379, et refusa aux Vénitiens la paix qu'ils sollicitaient avec instance. Mais Vettor Pisani, qui avait été mis en prison après la bataille de Pola, ayant été rendu à la liberté, renferma la flotte génoise dans le port de Chiozza; Doria fut tué d'un coup de canon, et la flotte avec laquelle il venait de faire la conquête de cette place fut obligée de se rendre prisonnière le 21 juin 1380. — André Doria, né à Oneille en 1468, fut le restaurateur de la liberté de Gênes, répub. long-temps en proie à des factions qui s'en disputaient la souveraineté. Le jeune André suivit de bonne heure la carrière des armes, et après avoir servi avec distinction dans les troupes de terre de divers princes d'Italie, il résolut d'embrasser l'arme de la marine, où il acquit en peu de temps la renommée de premier capitaine de son siècle. Il équipa à ses frais une flotte de galères pour faire la guerre aux musulmans d'Afrique, qui infestaient alors la Méditerranée, et répandit la terreur parmi ces infidèles. Cependant l'Italie étant devenue le théâtre d'une guerre acharnée entre la France et la maison d'Autriche, Doria, vainqueur des barbaresques, prit parti pour la France : François Ier lui confia une flotte avec laquelle il battit celle de Charles-Quint sur les côtes de Provence. Plus tard Doria, avec le consentement du roi de France, passa au service de Clément VII, puis reprit le commandem. des galères françaises avec le titre d'amiral du Levant. Mais l'année suivante, s'étant aperçu qu'il était l'objet de la jalousie des ministres de France; que le roi différait de rendre Savone aux Génois, comme il s'y était engagé; que sa patrie allait devenir victime des intrigues d'une cour avide, il renonça au service de François, et conclut avec l'empereur un traité dans lequel il stipulait la restauration de la liberté de Gênes. Le 12 septembre 1528, il se pré-

senta avec sa flotte devant cette ville, dont les galères françaises occupaient le port. Celles-ci se retirèrent à son approche; Trivulce, qui commandait à Gênes pour le roi, se réfugia dans le château, et Doria fut accueilli par ses concitoyens comme le restaurateur de leur liberté. Au lieu de s'emparer du pouvoir, comme il en avait la facilité, il mit un terme aux fonctions des Adorno et des Fregose (*v.* ces noms), abolit jusqu'à leurs noms, rappela les nobles aux emplois, et établit la constitution qui a duré presque sans changement jusqu'au commencement du 19e S. Le sénat lui décerna les titres de père et de libérateur de la patrie; Doria refusa la place de doge, qui lui fut offerte à l'unanimité, afin de continuer à servir l'empereur sur mer, comme il s'y était engagé. Nous ne le suivrons pas dans le nouveau cours d'exploits dont il continua d'illustrer son nom jusqu'à l'âge de 85 ans, époque à laquelle il vainquit en Corse les Français, qui avaient envahi cette île. Les dernières années de sa vie furent troublées par des conspirations que suscita contre lui l'insolence de son neveu, Gianettino Doria (*v.* Fiesque et J. Cibo); et dans ces circonstances fâcheuses, André s'abandonna à des cruautés indignes de son grand caractère. Il mourut en 1560. Sa *vie* a été écrite en italien par Lorenzo Capelloni, Venise, 1565, in-4.

DORIA (Paul-Matthieu), né à Naples en 1675, fut un des ennemis les plus acharnés de la philosophie de Descartes, qu'il croyait destinée à ébranler le platonisme, dont il était un ardent sectateur. Né à une époque où le royaume de Naples gémissait sous le joug des vice-rois autrichiens, il imagina le plan d'un gouvernement popul., quoiqu'il fût le frère cadet du prince d'Angri, l'un des plus grands seigneurs du pays. L'autorité empêcha la publication de cet ouvrage, et en fit brûler tous les exemplaires. L'auteur ne fut pas témoin de cette exécution, étant mort peu avant, en 1733. On a de lui: *Trattato della vita civile*, Naples, 1729, in-4, *Esercitazioni geometriche*, Paris, 1729, in-4; *Discorsi critici filosofici intorno alla filosofia*, etc., Naples, 1733, in-4; *Idea d'una perfetta repubblica*, ibid. (sans date), in-8, très-rare; *Ragionamenti e poesie varie*, Venise, 1737, in-4; *Lettere e ragionamenti varj*, Pérouse, 1741, 2 vol. in-8, etc.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur, né à St-Quentin en 1617, m. en 1663, fut élève de Simon Vouet. On a de lui beaucoup de gravures à l'eau-forte d'après les tableaux de son maître. — Dorigny (Louis), fils du précéd., peintre et grav., né en 1654, m. en 1742, a peint à fresque la coupole de la cathédr. de Trente, et a gravé différens sujets à l'eau-forte. — Dorigny (Nicolas), frère du précédent, peintre et graveur, né en 1657, m. en 1746, est auteur d'un grand nombre d'estampes, parmi lesquelles on distingue les *Cartons de Raphaël*, qu'il grava en Angleterre, et la *Descente de croix* d'après Daniel de Volterre. Georges Ier le créa chevalier, et il fut membre de l'académie de peinture.

D'ORIGNY. V. Origny (d').

DORIMON (N.), coméd. du théâtre de madem. de Montpensier, à Paris, dans le 17e S., est aut. de plusieurs comédies, imprimées séparément de 1639 à 1692, mais réunies ordinairement en 2 vol. in-12. Au nombre de ces pièces, complètement oubliées aujourd'hui, se trouve une tragi-comédie intitulée *Le Festin de Pierre*, impr. en Hollande, 1679, sous le nom de Molière, et faisant partie de l'édition des OEuvres de ce grand poète, pub. la même année à Amsterdam, chez J. Lejeune. Ce libraire, n'ayant pu avoir copie de la pièce de Molière, qui ne fut imprimée qu'en 1682, donna sous son nom celle de Dorimon.

DORING (Matthieu), religieux de l'ordre des frères mineurs conventuels, né en Thuringe dans le 14e S., professa la théol. à Erfurt et à Magdebourg, assista au concile de Bâle, et fut élu supér. général de son ordre en 1443. Il a laissé les ouvr. suiv.: *Continuatio chronici Theod. Engelhusii ab anno 1420 ad annum 1464*; *Defensorium adversus P. Burgensem pro N. Lyrano*; *Appellatio contra magdeburgensem archiepiscopum*, etc., *liber perplexorum ecclesiæ*. — Un autre Doring (Jean), écrivain allemand du 16e S., est auteur de quelques ouvrages peu remarquables, et de 4 *Lettres* insér. dans le recueil de Melchior Goldast, intit. *Philologicarum epist. centuria*, Paris, 1610, in-8.

DORIOLE (Pierre), sieur de Loiré, chancelier de France, né vers le commencement du 15e S., fut d'abord maire de La Rochelle, sa patrie, puis maître des comptes, contrôleur génér. des finances, succéda à Juvénal des Ursins dans la place de chancelier en 1472, et l'exerça jusqu'en 1483. A cette époque Louis XI, qui, sur la fin de son règne, eut la manie de changer tous les dignitaires et ses officiers, nomma Doriole premier président de la chambre des comptes. Celui-ci, dont la mémoire est restée en vénération dans la magistrature, m. en 1485. Il connaissait parfaitement nos lois, nos usages et le droit public.

DORLAND (Pierre), chartreux, né en 1449 à Diest, près de Liége, m. en 1507, est auteur des ouvrages suivans: *Chronicon chartusianum*, Cologne, 1608, in-8. trad. en franç. par A. Driscart, Tournay, 1644, in-8; *Viola animæ dialogis septem*, Cologne, 1500, in-4, Anvers, 1533, in-12, et 1543, in-16; *Dialogus de vitio proprietatis monachorum*, Louvain, 1512, in-4; *Explicatio mystica habitûs chartusiensis*, ibid., 1513, in-8; *B. Annæ vita*, impr. à la suite de la *Vita Christi* de Ludolphe, Anvers, 1617, in-fol., et plus. autres ouv. MSs., dont la liste se trouve dans la *Biblioth. chartusiana* de Petreius, et dans la *Biblioth. belgica* de Foppens.

DORIOT (l'abbé N.), né en Franche-Comté vers 1720, fut d'abord maître de chapelle à Besançon, et vint à Paris en 1558 pour diriger la musique de la sainte chapelle. On a de lui un *Traité d'harmonie* selon les principes de Rameau.

DORLEANS (Louis), avoc., né à Paris en 1542, se montra l'un des plus fougueux partisans de la ligue. Nommé avocat-général par suite d'un mouvement populaire, il fut obligé de s'enfuir de Paris à l'entrée d'Henri IV. Le roi le fit rappeler après 9 ans d'exil, et Dorléans, plus sage et plus modéré, se réconcilia sincèrement avec le gouvernement d'un prince ami de l'ordre et des libertés publiques. Il m. en 1629, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ne sont que des pamphlets politiques, mais qui tous révèlent une imagination vive et un esprit dont on regrette qu'il ait fait quelque temps un si mauvais usage.

DORLÉANS (Pierre Joseph), jésuite, histor., né à Bourges en 1644, professa d'abord les belles-lettres dans différens colléges, se livra ensuite à la prédication, puis se consacra à l'histoire, et m. à Paris en 1698, à un âge où son talent dans cette dernière partie, parvenu à sa maturité, semblait lui promettre de nouveaux succès. On a de lui: *Histoire des révolut. d'Angleterre*, Paris, 1693, 3 vol. in-4, souv. réimprimée in-12, et continuée par F. Turpin, ibid., 1786, 2 vol. in-8; *Hist. des révolut. d'Espagne*, ibid., 1734, 3 vol. in-4, 1737, 5 vol. in-12, terminée par Brumoy et Rouillé (*v.* ces noms); *Hist. de M. Constance, prem. ministre du roi de Siam*, etc., ibid., 1692, in-12; *Hist. des deux conquérans tartares Chunchi et Camhi*, ibid., 1689, in-8; *Vie du P. Ch. Spinola*, ibid., 1693, in-12; — *du P. Cotton*, ibid., 1688, in-4; — *du P. Ricci*, ibid., 1693, in-12; — *de Marie de Savoie et de l'infante Isabelle, sa fille*, ibid., 1696, in-12; — *de S. Stanislas Kotska*, ib., 1712, réimp. avec celle de *L. de Gonzague*, ibid., 1727, in-12; *Sermons et Instruct. chrét.*, etc., ibid., 1696, 2 vol. in-12.

DORLÉANS (LOUIS-FRANÇOIS-GABRIEL de LA MOTTE), év. d'Amiens, né à Carpentras en 1683, fit ses premières études au collége des jésuites de cette ville, étudia la théologie à Avignon, fut successivement grand vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senez, évêque d'Amiens, et m. en 1774. Ce prélat fut à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé et l'apôtre de son diocèse. Il avait voulu se démettre de son siége pour finir ses jours dans la solitude de Sept-Fonts; mais le roi se refusa à ses pieuses instances. On a de lui des *Lettres spirituelles*, Paris, 1777, in-12. Il a été publié des *Mém. en forme de lettres pour servir à l'hist. de la vie de L. F. G. de La Motte Dorléans*, Malines, 1785, 2 vol. in-12; *Vie de l'év. d'Amiens*, par l'abbé Proyart, 1788, in-12; et M. l'abbé N. S. Guillon a composé un éloge de ce même prélat, couronné par l'académie d'Amiens, Paris, 1809, in-8.

DORMANS (les sept), nom donné à sept frères que l'on dit avoir souffert le martyre à Ephèse sous l'empereur Decius, en 253. On rapporte que ces frères, s'étant cachés dans une caverne, y furent enfermés et murés par l'ordre de l'empereur, et qu'on les y retrouva 157 ans après, vers l'an 408. Grégoire de Tours ajoute même qu'ils s'éveillèrent croyant n'avoir dormi qu'une nuit. C'est de ce long sommeil que leur vient le nom de *Dormans*.

DORMANS (JEAN de), cardinal, chancelier et garde-des-sceaux sous les rois Jean et Charles V, né en Champagne dans le 14e S., fut d'abord avoc. au parlement, et s'éleva par son mérite aux prem. dignités de l'état et de l'église. Ce fut lui qui baptisa le dauphin, depuis Charles VI, en l'église de St Paul à Paris, et qui fonda dans la même ville le collége dit de Beauvais, cité dont il était évêque. Il m. en 1373. Quelques années avant, il avait donné sa démiss. de la place de chancelier, dans laquelle il eut pour successeur Guillaume de Dormans, son frère, avocat au parlement de Paris. — Son neveu, MILON de DORMANS, fut successivement évêque d'Angers, de Bayeux, de Beauvais, et chancelier de France en 1380.

DORMAY (CLAUDE), chanoine de Soissons, né au commencement du 17e S., m. en 1674, est aut. des ouvrages suiv. : *Decora Franciæ, ubi de regiâ inauguratione et unctione.... discurritur*, Paris, 1655, in-8; *Animadversiones in libros praadamitarum*, 1657, in-8; *Hist. de la ville de Soissons et de ses rois, comtes et gouverneurs*, Soissons, 1663-1664, 2 vol. in-4.

DORN (GERARD), chimiste allemand du 16e S., fut disciple de Paracelse, et se livra aussi infructueusement que son maître à la recherche de la pierre philosophale. On a de lui de nombr. commentaires sur le *grand œuvre*, dont nous n'indiquerons que les suiv. : *Clavis totius philosophiæ chimicæ*, Lyon, 1567, Francfort, 1583, Herborn-Nassau, 1594, in-8; *Lapis metaphysicus aut philosophicus*, Bâle, 1569, 1570, 1574, in-8; *De naturâ lucis philosophicæ ex genesi desumpta*, Francfort, 1568, 1569, 2 vol. in-8; *Monarchia physica*, Bâle, 1577, in-8; *Dictionarium chimicum Theophrasti*, Francfort, 1583, in 8. On a encore de lui : *De restitutæ utriusque medicinæ praxi*, Lyon, 1578, in-8; *Vita brevis et duellum animæ cum corpore*; un ouvrage en français sous le titre de *La monarchie du ternaire en union avec la monomarchie du binaire en multitude confuse*, Bâle, 1577, in-8, très-rare. La plus grande partie des ouvrages de G. Dorn est réimprimée dans le *Theatrum chimicum*.

DORN (JEAN-CHRISTOPHE), savant bibliographe allemand et théologien protestant, m. en 1752, fut recteur du collége de Blankenbourg, et bibliothécaire à Wolfenbuttel. On a de lui les ouvr. suiv. : *Oratio de vitâ et obitu H. Welleri*, Iéna, 1702, in-4; *De doctis impostoribus*, ibid., 1703, in-8; *De rutâ saxonicâ*, ibid., 1705, Halle, 1725, in-4; *Bibliotheca theologico-critica*, etc., Iéna, 1721, 1723, 2 vol. in-8. Il publia, en 1716, une édition augmentée du traité de J. Jonsius, intit. *De scriptoribus histor. philosophicæ*, Iéna, in-4.

DORNAU (GASPARD), en latin *Dornavius*, méd. et littérat. saxon, né en 1577 à Ziegenrueck dans le Voigtland, m. à Brieg en 1632, est aut de : *Jac. Zwingeri vita et mors, versibus et oratione celebrata*, Gorlitz, 1612, in-4; *Homo diabolus sive sylloge scriptorum de calumniâ...*, Francf., 1618, in-4; *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ joco-seriæ...*, Hanau, 1619 et 1670, 2 t. en 1 vol. in-fol.; *Ulysses scolasticus*, Hanau, 1620, in-4. Antoine Schmidt a publié après la m. de l'auteur *Dornavii orationes*, Gorlitz, 1677, 2 v. in-8.

DORNMEYER (ANDRÉ-JULES), sav. critique et littérat. allem., m. en 1717, est auteur de : *Philologia sacra*, Leipsig, 1699, in-8; *De vicioso Ciceronis imitatore* : cette dissertat. curieuse a été insérée dans le traité de Vorstius, *De latinitate selectâ*, Berlin, 1718 et 1738, in-8; *Orais. funèbre du sav. prof. Christophe Cellarius*, Halle, 1707, in-fol. en latin.

DOROTHÉE (ST), fondateur et premier abbé d'un monastère en Palestine, près de Majusne, viv. vers 560. On a de lui des *Sermons* ou *Instruct.* pour les moines, traduits en franç. par l'abbé de Rancé, 1686, avec la *vie* de l'aut. — DOROTHÉE, archev. de Malvoisie, est aut. d'une *Hist.* en grec vulgaire (Venise, 1631) qui s'étend depuis la création jusqu'à la prise de Constantinople. — On trouve dans les légendes plusieurs autres Dorothée, sur lesquels on n'a que des documens incertains.

DORPIUS (MARTIN), sav. et poète latin, né à Naeldwyck en Hollande vers la fin du 15e S., mort recteur du collége du St-Esprit à Louvain en 1525, a laissé, en latin, une *Epître* à Erasme, sur son éloge de la folie; quelques *Harangues*, une entre autres, *de Laudibus Aristotelis*, contre Laurent Valla, 1514, in-4; et un petit *Rec.* contenant des poésies et des harangues acad., Louvain, in-4.

DORSANNE (ANTOINE), docteur en Sorbonne et grand vicaire de Paris lorsque le card. de Noailles occupait le siége archiépiscopal de cette ville, prit une part très-active aux querelles qui divisèrent l'église de son vivant. L'acceptation de la bulle par son archevêque lui causa tant de chagrin, qu'il abandonna tous les emplois qu'il tenoit de lui, se retira à l'hôpital des Incurables et m. quelq. jours après en 1728. Il a laissé : *Journal qui contient tout ce qui s'est passé à Rome et en France au sujet de la bulle* Unigenitus (depuis 1711 jusqu'en 1728), Rome (Amsterdam), 1753, 2 vol. in-4, ou 5 vol. in-12. Cet ouvrage a été publ. par P. Leclerc et Dupac de Bellegarde.

DORSCH (CHRISTOPHE), grav. en pierres fines, né en 1776 à Nuremberg, mort dans la même ville en 1732, a laissé un grand nombre d'ouvr. fort recherchés en Allemagne, bien que la plupart d'entre eux décèlent peu de goût ou une trop grande célérité d'exécution. Les suites de portraits qu'il a gravés, de même que ses copies des pierres antiques, ne doivent être consultées qu'avec circonspection, comme n'étant pas toujours exactes.

DORSCHE (JEAN-GEORGE), en lat. *Dorschæus*, ministre et théol. protestant, né à Strasbourg en 1597, m. pasteur à Rostock en 1659, a publié un très-grand nombre d'ouvrages fort estimés de ses coréligionnaires, dont Spizel donne la longue liste dans son *Temple d'honneur;* nous citerons seulem. : *Epigrammatum centuriæ octo*, Strasbourg, 1621, in-16; *Latro theologus et theologus latro*, Rostock, 1656, in-12; *Tunica Christi inconsutilis*, ibid., 1658, in-4.

DORSENNE (N., comte), général français, né à Boulogne en Picardie, s'enrôla l'an 1791 dans un

bataillon de volont. du Pas-de-Calais. Après avoir suivi Bonaparte à la fam. expédit. d'Egypte comme chef de bataillon, et s'être fait remarquer ensuite à la bataille d'Austerlitz à la tête du 61e d'infant. de ligne, il fut fait général de brigade, command. de la garde impériale, et servit en cette qualité contre les Prussiens et les Russes pendant les campagnes de 1806 et 1807. Dorsenne déploya l'année suivante une valeur extraordinaire à la bataille d'Esseling, à celle de Wagram, et au combat de Ratisbonne; fut promu au grade de général de division en 1811, envoyé en Espagne, et placé à la tête de l'armée d'observation dans la partie du nord. Il avait remporté des avantages considérables sur les Espagnols, et venait d'établir son quartier-général à Valladolid, lorsque tourmenté par des douleurs à la tête, suites d'une contusion qu'il y avait reçue autrefois, il se soumit à la terrible opération du trépan, sans obtenir aucun soulagement, et vint mourir à Paris en juillet 1812.

DORSET (THOMAS SACKVILLE, prem. comte de), grand trésorier d'Angleterre, né l'an 1536 à Withian dans le comté de Sussex, descendait d'une famille normande qui accompagna Guillaume lors de la conquête, et fut élevé à la pairie en 1556, avec le titre de lord Buckhurst, par Elisabeth dont il avait l'honneur d'être parent. Cette princesse l'envoya à Paris en 1570, pour complimenter le roi sur son mariage, et pour en négocier un entre elle et le duc d'Anjou. Lord Buckhurst fut l'un des juges qui condamnèrent Marie Stuart; et le parlement, après avoir confirmé la sentence, le chargea d'en porter la trise nouvelle à cette infortunée princesse. Elevé à la dignité de gr.-trésor. à la m. de Burleigh en 1598, Buckhurst présida la commission qui jugea le comte d'Essex. Jacques Ier le crea comte de Dorset et lui continua la faveur dont il avait joui sous Elisabeth. Probe et dévoné, joignant à une éloquence persuasive une imagination vive et brillante, le comte de Dorset m. à la table même du grand conseil en 1608. Il s'était fait au collége une réputation par son talent pour la poésie, et a laissé: *Ferrex et Porrex*, la prem. tragéd. régulière qui ait été représentée en Angleterre, et qui précéda de plus. années les chefs-d'œuvre de Shakespeare. Elle a été impr. en 1571 et en 1579; on la retrouve dans la collect. des ancienn. pièces angl. de Dodsley. Il en avait paru en 1563, une édition fautive sous le titre de *Gordobuc*. Le comte de Dorset a encore été l'un des princip. collaborat. du *Miroir des magistrats*, auquel il ajouta une introduct. ou induction en vers, Lond., 1559 et 1563. (L'art. consacré à ce personnage sous le nom de *Buckhurst*, dans ce Dictionnaire, doit être considéré comme nul.)—Robert, comte de DORSET, fils du précéd., né en 1560, m. en 1609, après avoir été l'un des membres les plus influens de la chambre basse, pend. plus. sessions. — DORSET (Richard, comte de), fils du précéd., né à Londres en 1587, mort dans la même ville en 1624, avait épousé deux jours après la m. de son père, Anne de Clifford, fille et héritière du comte de Cumberland: cette dame célèbre pour sa piété, son esprit et ses connaissances, m. elle-même en 1675, laissant MSs. des *Mém.* sur sa propre vie qui ont été impr. depuis dans le rec. intit.: *Harleian collection*. — DORSET (Edouard, comte de), frère du précéd., né en 1590, fut en 1620, un des chefs qui commandèrent les troupes envoyées au secours de l'électeur palatin pour le roi Jacques, son beau-père. L'année suivante il alla en France avec le titre d'ambassadeur, fit à son retour partie de la chamb. basse, où il défendit avec vigueur le chanc. Bacon, accusé de corruption, et passa à la chambre haute lors de la mort de son frère en 1624. Dorset fut nommé en 1640 l'un des régens du roy., pendant le voyage de Charles Ier en Ecosse. Créé l'année suiv. président de son conseil privé, il engagea ce malheureux prince à se réconcilier avec le parlement; voyant tout espoir d'accommodem. perdu, il lui fournit de l'argent, l'accompagna à l'armée et déploya la plus grande valeur à la bataille d'Edgehill, où il reprit l'étendard royal dont les rebelles s'étaient emparés. La fin tragique de son maître lui causa une si vive douleur qu'il ne sortit plus de sa maison, et m. à Withiam dans le comté de Sussex, en 1652. — DORSET (Richard, comte de), fils du précédent, né en 1622, fut emprisonné par le long parlement dont il était membre, contribua puissamment à la restauration, fit partie de la commission qui jugea les régicides, et m. en 1677, lord lieuten. du comté de Sussex.— DORSET (Edouard), frère du précéd., blessé à la bataille de Newberry, fut pris par les rebelles et massacré à Kiddington près d'Oxford en 1645.— DORSET (Charles, comte de), entra de bonne heure au service comme volontaire, se distingua sous les ordres du duc d'York dans la prem. guerre contre la Hollande en 1665, prit une part très active à la révolut. de 1688, et fut 4 fois l'un des régens du royaume pendant l'absence du roi, qui le combla d'honneurs et de distinctions. Charles Dorset m. en 1705, laissant plusieurs pièces de poésies qui ont été insérées dans la *Collect. des poëtes angl.* de Johnson. — DORSET (Lionel), fils du précéd., 7e comte et 1er duc de ce nom, né en 1686, entra de bonne heure dans la carrière politique, fut successivem. grand-maître de la maison du roi, lord président du conseil, lord lieutenant d'Irlande et m. en 1765.

DORSTEN (THIERRY), médecin allemand, m. à Cassel en 1551, a revu l'*Hortus sanitatis* de Cuba, et en a donné une nouv. édit. sous ce titre: *Botanicon continens herbarum aliarumque simplicium quorum usus in medicinâ est descriptiones et icones*, Francfort, 1540, in-fol. avec figures. — Un autre DORSTEN (Jean-Daniel), professeur de médecine à Marbourg, né en 1643, m. en 1706, a publ. une thèse *de Tabaco*.

DORTHES (JACQUES-ANSELME), médecin, né à Nîmes en 1759, m. à l'armée des Pyrénées en 1794, était membre de la société royale d'agriculture de Paris, de celle des sciences de Montpellier et de la société linnéenne de Londres. On a de lui un *Mém. sur les cailloux roulés du Rhône*, composé en société avec le baron de Servières; et quelq. *Dissertations analytiques sur d'autres pierres des environs de Nîmes*.

DORVIGNY (N.), auteur et acteur comique, né en 1734, mort à Paris en 1812, a composé, pour les théâtres du second ordre, un grand nombre de pièces qui parurent de 1775 à 1800, et dont quelques-unes eurent un succès de vogue; entre autres: *Jeannot, ou les battus paient l'amende* (1779), on en donna jusqu'à deux représentat. par jour; *Le tu et toi; Roger Bontemps; Le désespoir de Jocrisse*, et toutes les autres *parades* qui portent le même nom. Dorvigny a aussi pub. 6 romans médiocres dont les 2 plus connus sont: *Le nouveau roman comique*, Paris, 1799, 2 vol. in-12, ibid., 1801, 4 vol. in-18; *Mille et un guignons*, ibid., 1806, 4 vol. in-12. Quelques-unes des comédies-proverbes de cet auteur font partie du *Recueil général des proverbes dramatiques*, Paris, 1785, 16 vol. in-12.

DOSA (GEORGE), proclamé roi de Hongrie en 1513, par les paysans révoltés, n'était lui-même qu'un pauvre cultivat. de Transylvanie; après avoir désolé la Hongrie pendant 4 mois, il fut vaincu et fait prisonnier par Jean, vayvode de Transylvanie, qui souilla sa victoire en faisant subir au malheureux Dosa et à ses partisans des tortures et des supplices dont le seul récit ferait horreur.

DOSIO (JEAN-ANTOINE), sculpteur, né à Florence en 1533, fut élève de Raphael de Montelupo, répara avec succès plus. statues du Belvédère, exécuta différens ouvrages en stuc et en bas-relief, et sculpta divers tombeaux de marbre, avec les por-

traits des personnes en l'honneur desquelles ces monumens étaient élevés.

DOSSIE (ROBERT), pharmacien angl., m. en 1777, a publ. (en anglais) *le Laboratoire ouvert*, Londres, 1758, in-8; *Institutes de chimie expérimentale*, ibid, 1759, in-8; *Théorie et pratique de la pharmacie chirurgicale; Mémoires sur l'agriculture et les autres parties des sciences économiques*, ibid., 1668, in-8.

DOSSO (DOSSI), peintre, né à Ferrare en 1474, m. en 1558, était l'ami de l'Arioste, qui le cite avec éloge dans son poème, et dont il a peint le port., qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre de l'iconographie moderne. — Son frère, Dosso (Jean-Baptiste), peintre de paysage, dont on voit quelques tabl. dans la galerie de Dresde, travailla long-temps avec Dossi pour le duc Alphonse de Ferrare.

DOTTEVILLE (JEAN-HENRI), relig. oratorien, né à Palaiseau, près de Versailles, en 1716, mort dans cette ville en 1807, après avoir long-temps été profess. au collége de Juilly, a publ. *Traduct. de Salluste*, Paris, 1749, in-12; 1781, 2 vol. in-12; 1806, in-12; *Hist. de Tacite*, en lat. et en franç., ibid., 1772, 2 vol. in-12; *Annales de Tacite, règne de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12; *règne de Tibère et de Caligula*, 1779, 2 vol. in-12; *Œuvres complètes de Tacite*, 1792, 7 vol. in-12; 1799, 7 vol. in-8; la trad. de *la vie d'Agricola et les mœurs des Germains* y est conservée telle qu'elle avait été donnée par La Bletterie; *trad. de la comédie de Plaute Mostellaria*, ibid., an XI (1803), in-8. Dotteville s'était occupé aussi d'une trad. de Tite-Live et de Pline, mais son travail n'a pas été imprimé.

DOTTI (BARTHÉLEMI), né en 1642 à Valcamonica dans le Brescian, fut victime de son talent, qui l'entraînait vers la satire. Enfermé dans la citadelle de Tortone, il continuait à lancer des traits contre ses juges, en présence du bourreau qui brûlait ses premières poésies. Il trouva moyen de s'évader de cette prison, et alla se réfugier à Venise, où il prit service sur les galères de la république. En revenant de ses expéditions, il composa de nouvelles satires, qui, après l'avoir exposé à beaucoup de désagrémens, le firent tomber sous les coups d'un de ses ennemis, en 1712. Son recueil ne parut qu'en 1757, sous le titre suiv. : *Satire del cavalier Dotti*, Genève (Paris), 2 vol. in-12.

DOTTORI (le comte CHARLES de'), poète ital., né à Padoue en 1624, m. dans la même ville en 1686, a publ. *Aristodomo*, trag., Padoue, 1657, in-4; *Rime e Canzoni*, ibid., 1643, in-12; Venise, 1689, 2 t. en 1 vol. in-12; *l'Asino, poema eroicocomico*, Venise, 1652, in-12, sous le nom de *Iraldo Crotta*. On attribue encore à Dottori le *Parnasse*, poème en 8 chants, et *Galathée*, en 5.

DOUBLET (JEAN), poète franç., né à Dieppe dans le 16e S., a laissé une traduct. franç. des *Mémoires de Xénophon*, Paris, 1548, insérée depuis par Simon Goulart dans son *Recueil des ouvrag. de Xenophon*, trad. par diff. aut., Paris, 1612, in-fol.; *Elegies*, avec quelques épigrammes trad. du grec et du latin, ibid., 1559, in-4.

DOUBLET (JACQUES), religieux bénédictin, né en 1560, m. à l'abbaye de St-Denis, doyen de son ordre, en 1648, est aut. de : *Histoire de l'abbaye de St-Denis, contenant les antiquités d'icelle*, Paris, 1625, 2 vol. in-4; *Histoire chronologique pour la vérité de S. Denis l'aréopagite*, ibid., 1646, in-4; *Histoire de la très-ancienne eglise de St-Etienne-des-Grés*, ibid., 1648, in-8.

DOUBLET (FRANÇOIS), médecin franç., né à Chartres en 1751, m. à Paris en 1795, profess. de pathologie à l'école de santé, aujourd'hui faculté de médecine, a publ. les ouvr. suivans : *Mémoires sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne chez les enfans nouveau nés*, Paris, 1791; *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, Paris, 1785-86-87 et 1788, 4 vol. in-8; *Nouvelles recherc. sur la fièvre puerpérale*, 1791, in-8; *Mémoires sur la nécessité d'établir une reforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*, Paris, 1791.

DOUBLET DE PERSAN (N... LEGENDRE, femme célèbre au 18e siècle par son goût pour les nouvelles politiques et littéraires, et par ses liaisons avec les hommes les plus distingués de son temps, se retira dans le couvent des filles St-Thomas après la mort de son mari; elle y réunissait habituellement une société composée de littérateurs et de savans : les nouvelles du jour y étaient commentées et consignées jour pour jour dans des registres qui ont été publiés depuis, et sont connus sous la dénomination de *Mémoires de Bachaumont*. Mme Doublet était une femme d'un esprit ordinaire, mais d'un caractère aimable; elle eut la douleur de survivre à tous les vieux et anciens amis qui composaient son cercle, et m. en 1771, âgée de plus de 94 ans.

DOUCIN (LOUIS), jésuite, né à Vernon en Normandie, m. en 1726 à Orléans, est principalement connu comme l'un des plus ardens défenseurs de la bulle *Unigenitus*. Il a laissé plusieurs écrits polémiques contre les jansénistes, des *Mémoires* relatifs aux affaires du temps; une *Histoire du Nestorianisme*, in-4; une *Histoire de l'Origénisme*, Paris, 1700, in-4, suivie d'un *Eclaircissement* sur ce que les anciens ont dit de la condamnation d'Origène dans le 5e concile œcuménique. On a aussi de lui un *Mémorial abrégé* touchant l'état et les progrès du jansénisme en Hollande : cet écrit a été trad. en plus. langues, et, suivant l'abbé Racine, il servit à l'instruction de l'affaire de M. Codde, archev. de Sébaste, et vic. apostolique en Hollande, lequel fut suspendu de ses fonctions par Clément XI. On attribue à Doucin le *Problème ecclésiastique*, 1698, in-8.

DOUDYNS (GUILLAUME), peintre hollandais, né en 1630 à La Haye, m. en 1697, l'un des fondateurs de l'acad. de peinture de sa patrie, a joui, de son vivant, d'une réputation de talent et d'habileté qui ne lui a pas survécu. On ne connaît de lui que des plafonds, et quelq. tableaux exécutés à La Haye, et qui laissent cet artiste au rang des peintres médiocres.

DOUFFET. V. DUFFET.

DOUGADOS. V. VENANCE.

DOUGALL (JEAN), écriv. écossais, né dans le comté de Fife, mort à Londres en 1822, a publié, (avec Th. Hodson), outre les trad. de différens ouv. franç. et italiens, *the Cabinet of the arts*, etc., 1803, 1806, in-4, réimp. avec des addit. en 2 vol. in-8; *the modern Preceptor*, etc., 1810, 2 vol. in-8; une traduct. de l'*España maritima*, 1813, in-8; et un vol. in-8 de *Mém. milit.* Ce savant a laissé en outre plusieurs MSs. que l'exiguité de ses ressources ne lui permit pas de mettre au jour.

DOUGLAS (ARCHAMBAUT, comte de), gentilh. écossais, né vers 1374, commandant général des 10,000 auxiliaires envoyés à Charles VII en 1421, lieutenant-général du royaume de France, duc de Touraine, rendit des services importans au roi Charles, combattit avec valeur contre Henri de Lancastre, usurpateur de la couronne d'Anglet., et périt en France le 20 août 1425 dans une bataille engagée malgré lui par la témérité du vicomte de Narbonne. — DOUGLAS (CHARLES-JOSEPH), petit-fils du précéd., se signala en 1745 lors de l'invasion du prétendant en Angleterre, s'empara d'une chaloupe de guerre anglaise, et fut fait prisonnier à la bataille de Culloden, si funeste au jeune Edouard. On ignore l'époque de sa mort.

DOUGLAS (GAWIN), prélat et poète écossais, né à Brechin en 1474, acheva son éducation à l'université de Paris; et, de retour dans sa patrie,

prit les ordres sacrés, fut successiv. abbé d'Aberbrothick, év. de Dunkeld, et mourut de la peste à Londres en 1522. On a de lui une traduct. en vers de l'*Enéide*, avec le livre supplément. de Maphée, impr. à Londres en 1553, in-4, réimpr. à Edimbourg avec un glossaire, 1710, petit in-fol.; un *Palais de l'honneur*, vision morale en vers; une traduct. du poème d'Ovide *de Remedio amoris*; et un poème allégorique *the King hart*, imp. dans le recueil des autres poèmes écossais de Pinkerton.

DOUGLAS (JACQUES), médecin anglais, né en Ecosse l'an 1675, mort en 1742, acquit une grande célébrité à Londres comme accoucheur et comme prof. d'anatomie. On a de lui les ouv. suiv. : *Myographiæ comparatæ specimen*, texte en anglais, Londres, 1707; traduit en latin, Leyde, 1719, 1738, in-8; *Bibliographiæ anatomicæ specimen*, etc., Londres, 1715, Leyde, 1734, in-8; *History of the lateral operation*, Londres, 1726, in-4, trad. en latin, Leyde, 1728, in-8, et en franç., Paris, 1734, in-12; *Appendix to the history of the lateral operation*, etc., Londres, 1731, in-4; tr. en lat., Leyde, 1733, in-4; *Lilium sarniense or a description of the Guernesey lilly*, ibid., 1725, in-fol.; *Arbor Yemensis, or descript. and history of the coffee tree*, ibid.; 1727, in-fol.; *Description of peritonum*, ibid., 1730, in-4; traduit en latin par Heister, 1733, in-8, et par J. Nelson, Leyde, 1737, in-8; *Index materiæ medicæ*, etc., 1724, in-4, pub. sans nom d'auteur; plus. *Mem.* insérés dans les *Transact. philos.*; et une traduction angl. de l'*Anat.* de Winslow. — DOUGLAS (JEAN), frère du précédent, celèbre chirurgien anglais, memb. de la société royale de Londres, et lithotomiste de l'hôpital de Westminster au commenc. du 18e S., excellait dans la pratique des accouchemens et dans l'art d'opérer la taille par le haut appareil. On a de lui des *Dissert.* estimées sur l'emploi du quinquina pour arrêter les progrès de la gangrène, sur l'emploi des purgatifs dans le traitement de la syphilis, pour prévenir la salivation mercurielle, et sur quelques autres sujets de médecine ou de chirurgie. — DOUGLAS (Robert), médecin anglais au milieu du 18e S., est connu comme auteur d'un *Traité sur la génération de la chaleur dans les animaux*, 1747, en anglais, et traduit en français, Paris, 1755, in-12. — DOUGLAS (Guillaume), médecin de Boston en Amérique, a pub. en 1722 une *Lettre* sur l'inoculation; en 1755 un ouv. botanique dans lequel il décrit un grand nombre de plantes qui croissent autour de Boston; et un *Traité* sur l'hydrocèle. Tous ces écrits sont en angl. — DOUGLAS (Silvestre), n'est connu que comme aut. d'un *Mem.* sur une substance bleue trouvée en Ecosse dans un fond de terre mousseuse, et d'une *Notice* sur le vin de Tokai et autres vins de Hongrie, insérée dans les *Transactions* de la société royale de Londres, 1768 et 1773.

DOUGLAS (JEAN), évêque anglais, membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, né en 1721, passa plusieurs années en France, attaché en qualité de chapelain au régim. des gardes à pied, et se trouva à la bataille de Fontenoy en 1745; à son retour en Angleterre, il fut successivement nommé ministre de Tilehurst, près de Reading, de Donstew dans le comté d'Oxford, chanoine de Windsor, gardien du muséum britannique, évêque de Carlile, de Salisbury, et doyen de Windsor. Il a laissé un grand nombre de pamphlets politiques : ses princip. écrits sont : *Milton vengé de l'accusation de plagiat portée contre lui par M. Lauder*, 1750; et une lettre intit. *Criterium des miracles*, 1755 et 1806, in-8, en réponse à l'*Essai sur les miracles* par Hume. Les notes et l'introduction, imp. avec le 3e voyage du capitaine Cook, sont de cet auteur. Il m. en 1806.

DOUJAT (JEAN), né à Toulouse vers l' [illegible] m. à Paris en 1688, fut doyen des doc[illegible] de la faculté de droit de Paris, premier prof. royal en droit canon, historiog. de France, et membre de l'acad franç. Les ouv. qu'il composa, aussi bien que les qualités de son caractère, lui concilièrent l'estime de tous les savans et les faveurs de Louis XIV. On a de lui une traduct. de Velleius Paterculus, une bonne édition de Tite-Live; *Prænotiones canonicæ et civiles*, in-4; *Hist. du droit canonique*, in-12; *Hist. du droit civil*, in-12; une édition lat. des *Institutions du droit canonique* de Lancelot; *Dictionn. de la langue toulousaine*, et plus. autres ouv. de droit dont on trouve la liste dans Pélisson et dans Niceron.

DOULCET (LOUIS), savant jurisc. et célèbre orateur, naquit à Paris en 1716. Contemporain de Gerbier, auquel il était ordinairem. opposé à cause de son mérite, il obtint par son talent et ses vertus l'estime de ses confrères et celle de tous les magistrats. Il m. le 17 janvier 1766. — JEAN-LOUIS, son fils, et comme lui avocat, suivit avec distinction la carrière du barreau, et m. à Paris en 1805.

DOURXIGNÉ. V. GAZON.

DOUSA ou VAN DER DOES (JEAN), sav. philologue, historien et poète holland., né en 1545, se distingua comme littérateur, comme magistrat et comme guerrier. En 1572, il fut envoyé en Angleterre pour engager la reine Elisabeth à se déclarer en faveur des Hollandais contre les Espagnols; en 1574, il soutint avec fermeté les assauts que ceux-ci livrèrent à la ville de Leyde, les força à lever le siége, et contribua par ses services civils et milit. à l'affranchissement de sa patrie. Nommé conservat. des archives holland. en 1584, Dousa puisa dans les titres originaux un ouv. histor. fort estimé, et qui valut à l'aut., de la part des états de Hollande, une chaîne d'or, comme témoignage de la reconnaissance publique : ce sont des *Annales* de la Hollande depuis l'an 898 jusqu'en 1218, pub. en vers élégiaques en 1599, et en prose l'an 1601 en 10 liv. Outre ces *Annales*, on a de Dousa des *Notes* ou *Comment.* sur Horace, avec un *Appendix*, Anvers, 1580, in-16 : sur Catulle, ibid., 1581, in-16; sur Tibulle, ibid., 1582, in-16; sur les *Satires* de Pétrone, Leyde, 1582, petit in-12; sur Plaute, ibid., 1587, in-16; et sur les *Poetæ satyrici minores*, ibid., 1592; des *Poésies* latines estimées, publ. à Leyde, 1575 et 1576, et quelques autres ouvr. moins importans. Il m. en 1604. Son *Eloge* a été composé par plus. orateurs, et en dern. lieu par M. le prof. Siegenbeck. Cet éloge a été imp. en 1812 sous le titre suivant : *Laudatio Jani Dousæ*. — DOUSA (Jean), son fils aîné, né en 1571, m. en 1596, bibliothéc. de l'univ. de Leyde, se distingua par une connaissance approfondie du droit romain, des antiquités, des mathém. et de l'astron. Il cultiva aussi avec succès la poésie latine. On a de lui des *Comment.* sur Catulle, Tibulle et Properce, Leyde, 1592; sur les *Satires* de Pétrone, ibid., 1594; sur les *Comédies* de Plaute, 1596; et un *Recueil de Poésies* publié par Guillaume Rabus, Rotterdam, 1704, in-12. Il a coopéré avec son père à la rédaction des *Annales*. — DOUSA (George), frère du précédent, né vers 1574, est connu comme aut. d'une traduct. latine des *Origines de Constantinople* par George Codinus, impr. avec le texte, Heidelberg, 1596, in-8; d'une autre traduct. d'un ouv. du même sur les monumens et les div. curiosités de Constantinople, 1607; et [illegible] laquelle il rend compte de [illegible] pendant un séjour de [illegible] donne d'anciennes [illegible] grecques, 15[illegible] Saint-Thom[illegible] der Doe[illegible] rent. — [illegible] en 15[illegible] [illegible] la cathédrale [illegible] [illegible] avec de savan[illegible]

Leyde, 1597, in-4; *Julii Cæsaris Scaligeri epistolæ et orationes*, Leyde, 1600, in-8. Il a laissé en outre une *Elégie* lat. sur le départ de Juste Lipse, lorsque celui-ci quitta l'univ. de Leyde; on la trouve dans le *Sylloge epistol.* de Burman. — DOUSA (Dideric ou Théodore), frère des précéd., magistrat à Utrecht, agrégé à l'ordre équestre de la province, et délégué au conseil souverain, né en 1580, mort en 1663, a publié : *Georgii logothetæ acropolitæ, chronicon Constantinopolitanum*, grec et latin, avec des notes savantes, Leyde, 1614, in-8; et des *Lusus imaginis jocosæ*, etc., *à variis poetis variis linguis et numeris exculti*, Utrecht, 1638, in-12.

DOUTH (PHILIPPE), écriv. angl. au 17e S., a publié *Musica incantans*, etc., Londres, 1674, in-4.

DOUTREPONT. V. OUTREPONT.

DOUVEN (JEAN-FRANÇOIS), habile peintre de portraits, né en 1656 à Roermont (duché de Clèves), m. à Prague en 1710, prem. peintre de l'empereur Léopold, avait été appelé dans différ. cours de l'Allemagne et de l'Italie pour peindre des souverains ou des princes, et mérita par ses talens d'en être comblé de faveurs.

DOUVILLE. V. OUVILLE (d').

DOUVRE (THOMAS de), archevêque d'York, sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, né à Bayeux en 1027, m. à York en 1100, se distingua par sa piété et par des connaissances fort étendues pour le temps où il vivait. Il a écrit un tr. *De modo psallendi sive cantandi*, adopté dans les églises d'Angleterre. — DOUVRE (Thomas de), frère du précédent et chapelain de Henri Ier, n'est guère connu que par ses querelles avec St Anselme, archevêque de Cantorbéry. Il m. en 1114.

DOUVRIER (LOUIS), gentilhomme languedocien, célèbre au 17e S. par son talent à imaginer des devises ou emblèmes, et à composer des inscript. On lui attribue la devise favorite de Louis XIV, *Nec pluribus impar* (au-dessus d'un soleil). Il m. à Paris en 1680. — Il ne faut pas confondre ce personnage avec Jacques de LOEUVRE, son contemp., éditeur des *Comedies* de Plaute *ad usum delphini*, Paris, 1679, 2 vol. in-4, l'un des plus rares ouvr. de cette collection.

DOUX DE CLAVES (GASTON LE). V. DULCO.

DOVIZI. V. BIBBIENA, et ajoutez : sa vie a été publ. par Bandini sous ce titre : *Il Bibbiena, ossia il ministro di stato*, Livourne, 1758.

DOW (GÉRARD), peintre hollandais, élève de Rembrandt, né à Leyde en 1613, mort en 1674, s'attacha à représenter les objets de la vie commune et de nature morte. Il n'a d'autre trait de ressemblance avec son maître que la manière dont il a éclairé la plupart de ses tabl.; tous sont d'un fini précieux; on remarque, entre autres, *la Femme hydropique*, regardée comme un chef-d'œuvre; *la jeune Ménagère; l'Epicière de village; le Trompette; une Cuisinière hollandaise; le Peseur d'or; l'Astrologue; une vieille Femme en prières; le portrait de sa famille et le sien.*

DOW (ALEXANDRE), officier anglais et littérat., né en Ecosse, m. dans l'Inde en 1779, se distingua par ses services militaires et ses talens littéraires. Du rang de simple matelot il s'él... au grade de lieutenant-colonel à Bencu... et, révolté des actes arbitrair... était le témoin, il eu... plume pour défendre... a la gloire d'être le... l'hist. des princip... l'Inde, en trad... *Taryhki Ferich... de l'Indoustan*... réduction co... 1772, 3 vol... du petit fr... *du Veda*, ...

dans son *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire*, enseignés par les bramins de l'Indoustan, Berne, 1771, in-12; une traduction des contes tirés du *Behâr Dânich* de *Einay el ullah*, publ. en angl. sous le titre de *Tales of Inet ullah of Dehly*, Londres, 1768, 2 vol. in-12, trad. en fr. sous le titre de *Contes persans d'Inatulla de Dehli*, Paris, 1769, in-12, 2 vol.; et 2 trag., l'une intit. *Zingis*, repres. sans succès en 1769, sur le théâtre de Drurylane, et impr. la même année, in-8; l'autre intit. *Sethona*, jouée en 1774, avec aussi peu de succès.

DOWALL (GUILLAUME MAC-), savant écossais, jurisconsulte et diplomate distingué, né en 1590, m. postérieurement à 1652, était fixé à Groningue et remplissait les fonctions de juge à l'armée du comte de Nassau, Ernest-Casimir, lorsque les états-généraux le choisirent pour ambassadeur auprès de Charles Ier. La fermeté et le talent que Mac-Dowal déploya en revendiquant au nom des états de Hollande la liberté de la pêche du hareng lui concilièrent l'estime de Charles Ier. Ce prince le rappela en Angleterre, lui donna une charge dans la magistrature, et le nomma son ambassad. auprès des Provinces-Unies.

DOWDALL (GEORGES), archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, fut privé de ses titres par ordre d'Édouard VI, pour avoir refusé son assentiment à la nouv. liturgie proposée à l'assembl. de Dublin, fut réinstallé sur son siége archiépiscopal par la reine Marie en 1553, présida à Drogheda un concile dont les canons, rendus pour le rétablissement de la discipline et l'extinction du schisme, subsistent encore; fut chargé de plusieurs missions tendantes à la réformation des abus qui s'étaient introduits dans l'église, et m. à Londres en 1558.

DOWNES ou DOUNOEUS et DUNÆUS (ANDRÉ), savant helléniste anglais, né vers 1550, m. en 1627, profess. de grec à l'univ. de Cambridge, a donné une traduction du *Discours de Lysias sur le meurtre d'Eratosthène*, Cambridge, 1593, in-8, et Leipsig, 1799; des *Remarques sur saint Chrysostôme*, édit. de Savill, et coopéra à la traduction anglaise de la Bible.

DOWNHAM (GEORGES), prélat angl., év. de Derry, m. en 1634, a laissé un *Tr. concern. l'Antechrist* (en angl.), Londres, 1603, in-4; *le Sanctuaire du chrétien* (idem), ibid., 1604, in-4; *Papa antichristus*, etc., ib., 1620, in-4. — DOWNHAM (Jean), frère du précéd., théologien, m. en 1644, est aut. d'un ouvr. intit. *Warfare of the christian* (Vie militaire du chrétien).

DOWNING (CALYBATE), théol. angl., né en 1606 dans le comté de Glocester, m. en 1644, est aut. de quelq. disc. et serm. prononcés contre Charles Ier en faveur du parlement. — Son fils, Georges DOWNING, partagea d'abord les mêmes opinions politiq. et les abjura sans doute par la suite, puisqu'il fut nommé, à l'époque de la restauration, commissaire de la douane, secrét. de la trésorerie, et qu'il fut créé baronnet en 1663.

DOWNMAN (HUGUES), médecin et poète angl., né près d'Exeter en 1740, mort en 1809, a composé quelq. écrits dont le plus remarquable est un poëme didactique intit. *l'Enfance*, publ. en 1771, et qui a eu 7 éditions.

DOXAT (NICOLAS), feld-maréchal-lieuten. au serv. de l'emp. d'Autriche, né à Yverdun en 1682, s'enrôla à l'âge de 18 ans, et s'éleva en passant par tous les grades à celui de major-général, se signala dans plus. affaires, notamm. au siége de Lille, en ...08, au siége de Belgrade en 1717, à la bataille de ...ncavilla en Sicile, et rendit comme ingénieur des ...v. import. au prince Eugène. Ses brillans services ...avaient mérité une retraite à laquelle il aspirait, ...qu'un ordre de l'emper. le rappela sur le théâtre ... Doxat fut chargé de la défense de la ...nt les murs avaient été détruits; ...ks avant d'avoir eu le temps de

...r eu le u
112

se mettre en état de défense, il fut forcé de capituler; mais l'empereur, n'écoutant que la voix accusatrice des courtisans, le condamna à la peine de mort. La sentence fut exécutée le 17 mars 1738.

DOYAT (Jean de), gouverneur de la ville de Cusset sur les frontières d'Auvergne, conseiller, chambellan, lieutenant de Louis XI et gouverneur du bas et haut pays d'Auvergne, né vers l'an 1445, s'opposa avec fermeté aux progrès de la puissance de Jean II, duc de Bourbon, qui cherchait à se rendre indépendant du roi de France; mais à la mort de Louis, en 1483, Doyat fut privé de ses emplois, dépouillé de ses biens, fouetté publiquement et banni du royaume par le crédit duc de Bourbon, dont la vengeance s'appesantit jusque sur les frères de cet infortuné. Charles VIII, à sa majorité, ayant reconnu que l'on avait abusé de son nom pour commettre ces iniquités, chercha à les réparer en réhabilitant Doyat, qui m. vers 1499, après avoir été remis en possession d'une partie de ses biens.

DOYEN (Gabriel-François), peintre français, élève de Vanloo, né à Paris en 1726, obtint le grand prix de peinture à l'âge de 20 ans, passa plus. années en Italie, à Rome, à Naples, à Venise, à Bologne, à Parme et à Plaisance, s'y livrant à l'étude des grands maîtres. De retour à Paris il exécuta son tableau de *la Mort de Virginie*, qui lui ouvrit les portes de l'académie en 1758. Le tableau de la *peste des ardens*, fait pour l'église de Saint-Roch, mit le sceau à la réputation de Doyen. Il fut chargé de peindre la chapelle de St Grégoire aux Invalides, et fit plusieurs tableaux pour la cour, entre autres *la Mort de St Louis*, qui est placé sur l'autel de la chapelle de l'École Militaire. Au commencement de la révolut., Doyen céda aux offres brillantes que lui fit la czarine de Russie; il alla se fixer dans ce pays, où plus. palais impér. sont décorés de ses ouvr.; et il y a joui jusqu'à sa m., en 1806, de la faveur de l'impératrice et de Paul Ier. S'il faut en croire les récits de quelques biographes, l'école française aurait reçu de ce peintre un service non moins important que ceux dont elle lui est redevable comme artiste; c'est d'avoir arraché des bras de la mort le célèbre David, alors l'un de ses élèves, et qui, outré d'une injustice qu'il pensait avoir été commise à son égard par l'acad. de peinture au concours de 178.., se tenait enfermé depuis près de 3 jours, déterminé à se laisser mourir de faim.

DOZENNE (Pierre), jésuite, né à Alençon, mort en 1700, a publ.: *la Morale de Jesus-Christ*, 1686, in-4; *la Divinité de Jesus-Christ par ses œuvres*, 1688, in-12; *Vérités necessaires pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu*, 1703, in-12. On a encore de lui dans les *Selectæ orationes panegyricæ patrum soc. Jesu* (recueillies par le P. Verjus, Lyon, 1667, 2 vol. in-12); un *Panégyrique sur le mariage de Louis XIV*; un autre *Panegyrique pour féliciter ce prince de gouverner par lui-même*.

DRABICIUS (Nicolas), ministre protestant, né à Strassnitz en Moravie vers l'an 1597, se voyant au moment d'être suspendu de ses fonctions (qu'il exerçait à Drahotuss) à cause du déréglement de ses mœurs, afficha tout à coup une dévotion exemplaire, contrefit l'inspiré et publia plus. prétendues révélations. Il annonçait que de nombreuses armées viendraient du Nord, soumettraient la maison d'Autriche, de concert avec d'autres armées venues de l'Orient et conduites par le prince Ragotski. L'évènement répondit mal à ses prédictions, les armées du Nord ne parurent pas, le prince Ragotski resta dans l'inaction, malgré les menaces du prophète. Celui-ci, ayant été pris par les Autrichiens vainqueurs, eut la tête tranchée à Presbourg, en 1671. Les *Révélations* de Drabicius ont été traduites en lat. par Coménius, autre imposteur qui avait été son disciple et son compagnon, sous le titre de *Lux in tenebris*, 1616, in-4, 1665, 2 vol. in-4. Ce livre, quoique impr. plus. fois, est devenu très-rare. Kœler a pub. *Dissertatio de Drabicio*, Altdorf, 1721, in-4. On trouve encore des détails sur cet illuminé dans l'*Histoire de la folie humaine*, par Adelung, tome II.

DRACON, célèbre législateur et archonte des Athéniens, vers l'an 624 av. J.-C., fit des lois si rigoureuses que l'orateur Démade les disait écrites avec du sang. Elles eurent le sort des mesures violentes, d'abord adoucies, ensuite négligées. On dit que ce législateur qui, malgré la sévérité de ses lois, était fort aimé et respecté du peuple, fut étouffé au théâtre sous une masse de manteaux et de vêtemens qu'on lui jetait selon la coutume de ce temps-là en témoignage d'estime et de respect. Un ouvrage publié à Lyon en 1588, sous le titre de *Jurisprudentia vetus Draconis, Pradulpho Pratelo collectore ac interprete*, renferme onze des lois de cet archonte.

DRACON, grammairien grec, né à Stratonicée, a laissé un *T. des mètres poetiques* qui a été impr. pour la première fois et publié par M. Hermann, Leipsig, 1812. M. Hase l'avait déjà fait connaître par un long extrait, inséré dans le 8e vol. des *Notices des MSs*. — Dracon (Honoré), jurisconsulte, né à Nice dans le 16e S., élève et ami d'Alciat, a composé plus. ouvr., dont le plus connu est: *Elementa juris civilis seu institutiones imperiales in carmen contractæ*, Lyon, 1531, in-4, ibid., 1561, in-16, Louvain, 1552, in-8. On trouve dans cette édit. une *sylve* du même aut.: *De jurisprudentiæ studio et justitiæ laudibus*, et enfin les *Institutiones* de Caius.

DRACONTIUS, poète latin du 5e S., natif d'Espagne, a laissé un *poëme* sur la création (en style presque barbare), impr. à Paris, 1560, et réimpr. dans le rec. de Fabricius, 1569, in-4, ainsi que dans la *Biblioth. des pères*; et une *Elegie* adressée à l'empereur Théodose-le-Jeune, Leipsig, 1653, in-12. — Un autre Dracontius reçut de St Anastase une lettre de réprimande qui se trouve dans le tome 1er des œuvres de ce père, publiées par Montfaucon. V. ce nom.

DRAGONCINO (Jean-Baptiste), né à Fano vers la fin du 15e S., fut l'écriv. le plus fertile de ces romans de chevalerie qui ont été effacés par le *Roland*, auquel ils avaient frayé la route. On a de lui: *l'Innamorato di Guidon Selvaggio*, Milan, 1516, in-4; *Marfisa Bizzarra*, Venise, 1530, in-4; *Opera del superbo Rodomonte*, ibid., 1534, in-4.

DRAGONETTI (Hyacinthe), né à Aquila en 1738, suivit la carrière du barreau, et s'éleva aux premières charges de la magistrature. Il fut successivement consulteur de la monarchie en Sicile, président de la cour royale, du tribunal de commerce et de la commission féodale à Naples. M. en 1818. On a de lui: *le Virtù ed i premii*, ouvr. destiné à servir de pendant à celui de Beccaris sur les délits et les peines; et *Dell' origine de' feudi in Sicilia*, in-4.

DRAGUT, célèbre corsaire othoman dans le 16e S., s'était formé sous les yeux du terrible Barberousse, qui lui confia d'abord un bâtiment avec lequel il désola les côtes d'Espagne, de Sicile et d'Italie. Passé bientôt par ses talens et son bonheur à la tête d'une flottille assez considérable, il se montra un adversaire digne du célèbre André Doria, qui, après une poursuite acharnée, parvint à le faire prisonnier à la suite d'un sanglant combat. Dragut fut mis à la chaîne avec tous ses compagnons; ce malheur ne lui fit rien perdre de son courage ni de sa fierté. Bientôt relâché pour une modique rançon de 3,000 écus, il reprit ses courses et ses pirateries, prit d'assaut la ville d'Africa, força André Doria à fuir devant lui et à rester tranquille spectateur du pillage et de l'incendie des côtes de

Calabre et de Naples. Dragut eut la tête emportée par un boulet de canon au siége de Malte en 1565.

DRAHOMIRE, femme de Wratislas Ier, duc de Bohême au 10e S., n'est connue dans l'hist. que par l'assassinat de Ludmille, sa belle-mère, et celui de l'aîné de ses fils, Wenceslas, qu'elle fit immoler par l'autre, nommé Boleslas. Ces crimes excitèrent l'indignation de toute l'Allemagne. L'emper. Othon entra en Bohême à la tête d'une puissante armée, défit Drahomire, et la força de se rendre à des conditions très-dures. On ignore la date et le genre de mort de cette princesse; Œneas Sylvius prétend qu'elle fut engloutie dans un abîme qui s'ouvrit devant elle; cette fable doit sa naissance aux persécutions que Drahomire avait exercées contre les chrétiens.

DRAKE (FRANÇ.), célèbre navigateur anglais, né en 1545 près Tavistock dans le comté de Dévon, mort en mer l'an 1596, avait conçu dès sa jeunesse une haine invincible contre les Espagnols, et n'épargna rien pendant toute sa vie pour leur faire le plus de mal possible. En 1572, il emporta d'assaut les villes de Nombre de Dios et de Venta-Cruz dans l'isthme de Panama, et rapporta de cette périlleuse expédition des richesses immenses, qu'il employa généreusement à armer et équiper trois frégates avec lesquelles il servit comme volontaire en Irlande sous les ordres du comte d'Essex. Drake partit de Plymouth en 1577 avec le dessein de pénétrer dans les mers du sud, par le détroit de Magellan, pour y attaquer les propriétés espagnoles, reconnut chemin faisant le cap de Horn, pilla les côtes du Chili et du Pérou, et découvrit la Nouv.-Albion, dont il prit possession au nom d'Elisabeth en 1579. Parfaitement accueilli de cette princesse en 1581, il retourna en 1587 inquiéter ses éternels ennemis aux îles du Cap-Vert et dans les Indes orient. Deux ans après, à la tête d'une flotte de 30 voiles, il détruisit une division de la fameuse Armada, fut nommé en 1588 gr.-amiral d'Anglet. et poursuivit le cours de ses victoires jusqu'à sa m., causée par le chagrin violent qu'il ressentit d'avoir vu échouer une expédition qu'il envoyait contre Panama. François Pretty a écrit en anglais le journal de la navigation de Drake, *The famous Voyage of sir Francis Drake into the south sea....*, Londres, 1600, in-12, trad. par François de Louvencourt, Paris, 1627 et 1641, in-12. La relation du 2e voyage de Drake a été pub. en lat. par Raphelenge : *Expeditio Francisci Draki equitis angli in Indias occidentales....*, Leyde, 1588, in-4. La *Vie* de ce fameux marin a été insérée par Samuel Johnson dans le *Gentleman magazine*, Lond., 1740.

DRAKE (JACQUES), méd. angl., né en 1667 à Cambridge, m. à Westminster en 1707, membre de la société royale et du collège des med., écrivit dans les journaux du temps avec une certaine réputation, fut mis en jugement et acquitté pour son *Hist. du dernier parlement*, Londres, 1702, in-8, cité une seconde fois devant le banc de la reine pour son *Memorial de l'eglise d'Angleterre*, ibid., 1704, in-8, et acquitté encore faute de preuves. On doit à Drake, outre les ouvr. déjà cités : *Anthropologia nova*, Londres, 1707. Une comédie, *the sham Lawyer*, etc. (le faux Homme de loi), jouée sur le théâtre royal en 1697; *Historia anglo-scotica*, Londres, 1703, in-8; *Mem. secrets de Robert Dudley, comte de Leicester*, ibid., 1706, in-8. Drake a encore ajouté des notes à l'*Histoire de la médecine* de Leclerc, ibid., 1711, in-8. — DRAKE (François), chirurgien et antiq. angl., m. en 1770, a pub. (en angl.) : *Eboracum ou Hist. et antiquités de la cite d'York*, Londres, 1736, in-fol.

DRAKENBERG (CHRISTIAN-JACQUES), matelot norwégien, a présenté un exemple remarquable de longévité, puisqu'étant né à Stawanger en Norwège l'an 1624, il mourut à Aarhus en Danemarck l'an 1770. On dit qu'il se maria à l'âge de 113 ans, et conserva jusqu'au dernier moment le libre exercice de ses facultés physiques et intellectuelles.

DRAKENBORGH (ARNOLD), profess. et commentateur hollandais, né à Utrecht en 1684, m. dans la même ville en 1747, a bien mérité des érudits par l'excellente édition qu'il a donné de *Silius Italicus* en 1717, de *Tite-Live*, 1738 à 1746, 7 vol. in-4, outre un grand nomb. de traités et opuscules sur l'hist. particulière d'Utrecht et la généalogie de plus. grandes familles de Hollande.

DRANSFELD (JUSTE de), profess. et recteur de l'univers. de Gottingue, né en 1633, m. en 1714, a donné une édit. du traité d'Erasme, *Conscribendarum epistolarum ratio*, Gottingue, 1692, in-12, et publié *Prodromus monumentorum quorumdam Gottingensium*, ibid., 1700, in-8; *Dicta sanctæ Scripturæ primaria*, ibid., 1700, in-8; *Allocutiones et programmata varii generis styli*, ib., 1704, in-4, et quelq. autres écrits peu remarquables.

DRAPARNAUD (JACQUES-PHILIPPE-RAYMOND), méd., né à Montpellier en 1772, m. dans la même ville en 1805, professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine, promettait d'être un jour un des plus fermes appuis de la science, lorsqu'une mort trop prompte l'enleva à l'âge de 31 : il comptait déjà sept années de professorat, avait donné trente *mém.* sur les connaissances naturelles; avait prouvé que les études philosophiques ne lui étaient pas étrangères, et laissa en MSs. les deux ouvrages suiv., qui seuls suffiraient pour justifier les regrets donnés à sa mémoire : *Monographie des conferves*, que M. Bory de St-Vincent s'est chargé de publier, et une *Histoire natur. des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, publiée par M. Cloz, Paris, 1805, in-4.

DRAPER (ELISABETH), plus connue sous le nom d'Elisa que deux écriv. distingués ont rendu célèbre, naquit à Bombay, dans les Indes orient., et épousa de Daniel Draper, conseiller de la compagnie anglaise dans cette ville. Étant venue en Angleterre vers 1760, elle eut avec l'abbé Raynal et Sterne (*v.* ces noms), particulièrement avec le dernier, les plus étroites relations d'amitié que la vertu puisse permettre. Sterne, sous le nom d'Yorick, lui adressa les lettres que l'on trouve dans ses *Œuvres*, et l'abbé Raynal lui a consacré un éloquent paragraphe dans son *Hist. philosop. des deux Indes*. C'est tout ce que nous savons de cette femme intéressante, m. à l'âge de 33 ans.

DRAPER (WILLIAM), général anglais, né à Bristol, m. à Bath en 1787, servit avec distinction depuis 1760 jusqu'en 1782, et se rendit célèbre par le zèle qu'il mit à défendre le marquis de Granby des accusations que lui intentait l'auteur anonyme des *Lettres de Junius*. Les sarcasmes amers que l'inconnu lui lança, le chagrin que Draper éprouvait de ne pouvoir connaître son véritable adversaire, lui firent prétexter une maladie; il partit pour la Caroline méridionale, dans le dessein, disait-il, de rétablir sa santé, et parcourut en voyageur intelligent une partie de l'Amérique septentrionale.

DRAPIER (GUI), ecclésiastique, né en 1624 à Beauvais, m. en 1716, curé d'une paroisse de cette même ville, suivit avec chaleur le parti des jansénistes et publ. plus. ouv. dont les plus import. sont : *Tr. des Oblations*, 1685, in-12; *Tradition de l'Eglise touchant l'Extrême-Onction*, Lyon, 1699, in-12; *Tr. du gouvern. de l'Eglise en commun*, par les évêques et les curés, Bâle (Rouen), 1707, 2 v. in-12; *Défense* (ironique) *des abbés commendat. et des curés primitifs*, 1685. — Un autre DRAPIER (Roch), avocat au parlem. de Paris, né à Verdun en 1685, m. à Paris en 1734, a pub. *Accurata institutionum Justiniani explanatio*; *Recueil des principales décisions sur les matières beneficiales*, 1719, in-12, 1732, 2 vol. in-12; *Rec. des principales décisions sur les dîmes*, etc., 1730, in-12.

DRAUD (GEORGE), *Draudius*, ministre protes-

tant, né dans la Hesse en 1573, mort en 1630, l'un des plus laborieux compilateurs et l'un des premiers bibliographes allem., né à Dauernheim dans la Hesse en 1573, m. à Butzbach en 1630 ou 1634, a pub. un grand nombre d'édit. et d'ouvr. originaux, tous en latin; les principaux sont : *Duodenarius historico-biblicus*, Francfort, 1605, in-8; *Bibliotheca classica*, ibid., 1611, in-4; *Biblioth. librorum germanorum*, ibid, 1625, in-4; *Biblioth. exotica*, ibid., 1625, in-4; *Hortulus senilis animæ*, ibid., 1625, in-8.

DRAUT (George-Clément), en latin *Draudius*, orientaliste et philologue allem., né à Dauernheim près Darmstadt en 1686, m. à Giessen en 1765, après y avoir exercé les fonctions du ministère évangélique, a pub. : *Hist. nativitatis Christi, philologicis quibusdam observat. illustrata*, Giessen, 1714, in-4; *Commentatio de clepsydris veterum*, ibid., 1732, in-4, fig. On trouve des détails sur la vie et les ouv. de Draut, dans le *Dictionnaire des écrivains morts de* 1750 *à* 1800, par Meusel.

DRAYTON (Michel), poète angl., né à Harshull, dans le comté de Warwick en 1563, m. en 1631, se fit, par ses poëmes historiques, ses élégies et ses ballades, une réputation que le temps n'a pas respectée. On a de lui : *la Guerre des barons; Épîtres héroïques angl.*, Londres, 1748, in-fol.; *Œuvres complètes de Drayton*, Londres, 1753, 4 v. in-8. — Drayton (William-Henry), magistrat et écriv. américain, né dans la Caroline méridionale en 1742, m. en 1779, membre du congrès national à Philadelphie, embrassa lors de la révolution le parti de l'indépendance, quoiqu'il fût le seul Américain revêtu d'une charge judiciaire par le gouvernement anglais. Il a pub. plus. pamphlets polit. en faveur de la cause qu'il servait, entre autres l'*Homme libre*, Philadelphie, 1774; *Reproches au grand jury*, ibid., 1776. Enfin il a laissé MS. *Hist. de la révolution d'Amérique* : il en avait terminé 3 gros vol., et se préparait à la pub. lorsqu'il mourut.

DREBBEL (Corneile van), phisic. et chimiste holl., né l'an 1572 à Alckmaer, m. à Londres en 1634, fut l'élève du célèbre Goltzius dont il épousa la sœur. Il avait des connaissances réelles en philosophie, en médecine, en chimie et en mathématiques; mais il s'entoura, suivant l'usage du temps, de tout l'extérieur d'un charlatan et d'un homme à secrets; il prétendit avoir trouvé le mouvement perpétuel, la cause du froid et du chaud, celle du flux et du reflux de la mer, etc., etc. Drebbel a des droits plus certains à la reconnaissance des savans; on lui doit le perfectionnement des télescopes et des microscopes, la précieuse découverte de la teinture en écarlate, celle du thermomètre qui porte encore aujourd'hui son nom, et dont on se servit pour la prem. fois en Allemagne l'an 1621. Drebbel avait composé en holl. deux ouv. qui ont été trad. en latin par Pierre Laurenberg, sous ce titr. : *Tractatus duo, de naturâ elementorum..... de quintâ essentia.....*, Hambourg, 1621, in-12, Genève, 1628, in-12, Francfort, 1628, in-12. Ces deux traités se trouvent trad. en franç. dans le recueil intit. *Divers traités de la philosophie naturelle*, Paris, 1672, in-12.

DRECHSLER ou DRESSLER (Wolfgang), écriv. allem. du 15e S., est aut. d'un *Chronicon rerum saracenicarum seu de Saracenis et Turcis*, impr. plus. fois et dont la dern. édit. a été donnée par J. Reisk, à Leipsig, 1689, in-8.—Jean Gabriel Drechsler, né en Misnie, m. en 1677, professeur au gymnase de Halle, passa pour aut. de l'ouv. int. *de Larvis natalitiis christianorum*, pub. sous le nom de *Chressnider*, anagramme de *Drechslerus*. —Un autre Drechsler (Théodoric), né à Wittemberg en 1701, m. recteur du gymnase de St Nicolas à Leipsig, a pub. *Confucii vitæ et doctrinæ de beatitudine morali compendium*, Leipsig, 1761, in-4.

DRELINCOURT (Charles), ministre protest., né en 1595 à Sédan, m. à Paris en 1669, s'est acquis une grande réputation parmi ses coreligionnaires, par ses talens pour la prédicat., et par la publ. d'un grand nombre d'ouv. de controv. peu lus aujourd.; le plus rare et le plus singulier de ces écrits a pour titre : *Véron ou le hibou des jesuites, opposé à la corneille de Charenton, avec la messe trouvée au* 13e *chap. des actes des apôtres, v.* 2, *par ledit hibou*, Villefranche, sans date, in-12. — Drelincourt (Laurent), ministre protestant, fils du précéd., né à Paris en 1626, m. à Niort en 1680, a composé des *Sermons* et des *Sonnets chrétiens en 4 livres*, Amsterdam, 6e édit., 1695, ibid., 1723, in-8, avec la trad. en vers franç. des 7 *psaumes pénitentiaux*.— Drelincourt (Henri), frère du précéd., avocat puis ministre protestant à Gien et à Fontainebleau, a comp. des *Sermons*. — Drelincourt (Charles), frère du précéd., méd., né à Paris en 1633, mort profess. d'anatomie à Leyde en 1697, a pub. un grand nombre d'ouv. de méd. et de philol., dont on peut voir la liste au 15e vol. des *Mémoires de Niceron*, les plus import. sont : *de Partu octimestri vivaci diatribes*, Paris, 1662, in-12, Leyde, 1668, in-12; *de Fœminarum ovis, tùm intra testiculos et uterum, quàm extrà*, Leyde, 1687, in-12; *Homericus Achilles*, Leyde, 1692 94-96, in-4.

DRENGOT, aventurier normand, quitta sa patrie en 1016, et se mit à la tête de 250 gentilshommes au service de Melo de Bari, seigneur Appulien, alors en guerre avec les Grecs. Après les avoir défaits trois fois, il fut vaincu lui même à Cannes, et m. en combattant l'an 1019. Son frère Ranolfe fonda dans la suite le comté d'Averse, et conquit la principauté de Capoue.

DREPANIUS (Latinus Pacatus), poète et rhéteur, né dans les Gaules au 4e S., fut député à Rome en 388 pour féliciter Théodose, vainqueur du tyran Maxime. L'éloge de cet empereur, que Drepanius prononça à cette occasion dans le sénat, se trouve dans le *Recueil des panégyr. anciens*; il a été imp. avec le discours d'Eumène et les notes de Fr. Baudoin, Paris, 1570, in-4, Stockholm, 1651, in-8, avec un commentaire de Jean Scheffer. Il ne nous reste rien des poésies de Drepanius; on peut croire qu'elles n'étaient pas sans mérite, puisqu'Ausone lui soumettait toutes les siennes et lui en dedia quelques-unes.

DRESIG (Sigismond-Frédér.), philolog. allem., né en 1700, dans la basse Lusace, m. en 1742, recteur adjoint du gymnase de St-Thomas à Leipsig, a laissé un grand nombre de dissert. philol. et les ouv. suiv. : *Comment. de verbis mediis Novi Testamenti*, pub. après sa mort par J.-F. Fischer, Leipsig, 1745, in-8; *de Socrate justè damnato*, ibid., 1738, in-4. Dresig a en outre donné une édit. grecq. de *Paléphate*, ibid., 1735, in-8.

DRESSER (Matthieu), en latin *Dresserus*, sav. luthérien, né à Erfurt en 1536, m. professeur d'humanités à Leipsig en 1607, fut le premier qui enseigna et fit enseigner publiq. les principes de la confession d'Augsbourg dans cette université, dont presque tous les membres étaient alors catholiques. On a de lui : *Rhetoricæ libri IV*, Leipsig, 1585, in-8; *Isagoge historica per millenarios distributa*, ibid., 1587, in-8; *Historia Martini Lutheri*, ibid., 1598, in-8; *De festis et præcipuis anni partibus liber*, Wittemberg, 1584, in-8; *Chronique de Saxe*, en allem, ibid., 1596, in-fol.

DREUX (Robert de France, comte de), m. en 1188, était le 5e fils de Louis VI, dit le Gros; ayant reçu en 1137 de son frère, Louis-le-Jeune, le comté de Dreux, il en prit le nom, qui passa à sa postérité. Il fut l'un des premiers seigneurs franç. qui prirent la croix, et se rendit en 1147 à Jérusalem; il aida à son retour le roi son frère dans la guerre que celui-ci faisait aux Angl. On lui doit la fondation de l'église St-Thomas-du-Louvre. — Dreux (Philippe de), évêque de Beau-

vais, pair de France, m. dans son diocèse en 1217, fut l'un des prélats les plus belliqueux de son temps; il se croisa deux fois, fut fait deux fois prisonnier par les musulmans au siége de St-Jean-d'Acre en 1190, par les Anglais, près de Milli en 1196, fit la guerre en son propre nom aux Albigeois et ensuite à Renaud de Dampmartin comte de Boulogne, et combattit auprès de Philippe-Auguste son cousin germain à la glorieuse journée de Bouvines en 1214. Par un scrupule bien digne de l'époque où il vivait, Philippe de Dreux ne se servait pas d'armes tranchantes; mais il assommait les ennemis avec une lourde massue de fer pour se conformer aux lois canoniques qui défendent aux prêtres de verser le sang. — DREUX (Robert II, comte de), fils de Robert de France, se trouva à la prise de St-Jean-d'Acre en 1191, au siége de Rouen en 1204, à la bataille de Bouvines en 1214, et m. en 1218. — DREUX (Robert III, comte de), fils du précéd., défendit la ville de Nantes contre Jean, roi d'Angleterre, qui l'attira dans une embuscade, le fit prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'en 1214. Deux ans après Robert assista à la prise d'Avignon, au sacre de St Louis, suivit ce prince en Poitou et en Bretagne, et m. l'an 1233.— DREUX (Henri de), frère du précédent, archev. de Reims, m. en 1240, s'étant brouillé avec le roi St Louis, tint en 1235 un concile à Senlis, où il excommunia ce monarque et en même temps ceux de ses suffragans et administrés qui ne voudraient pas publier ou observer l'interdit qu'il lançait sur tout son diocèse. Louis se soumit, et condamna les habitans de Reims à payer 10,000 parisis à leur archevêque. Ce prélat turbulent ne fut pas encore satisfait, et ne cessa jusqu'à sa mort de fulminer des excommunications et des anathèmes. — DREUX (Pierre de), surnommé *Mauclerc*, duc de Bretagne, frère du précédent, refusa de se trouver au sacre de St Louis, fit la guerre à ce prince qui lui enleva et lui rendit ensuite la régence du duché de Bretagne qu'il administrait pendant la minorité de son fils. Lorsque celui-ci fut majeur, Pierre de Dreux lui remit tous ses états, accomp. St Louis à la terre sainte, fut fait prisonnier avec lui, parvint à s'échapper, et m. pendant la traversée en revenant en France, l'an 1250.

DREUX DU RADIER (JEAN-FRANÇOIS), avocat né à Château-Neuf en Thymerais l'an 1714, m. dans la même ville en 1780, avait quitté la place de lieutenant-criminel qu'il exerçait, pour se livrer à la littérat. Il a pub. de 1749 à 1778, un grand nombre d'ouvr.; les princip. sont: *Biblioth. histor. et critique du Poitou*, 1754, 5 vol. in-12; *Tablettes histor. et anecdotiq. des rois de France, depuis Pharamond, jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12; 1781, 3 vol. in-12; *Mém. hist., critiq. et anecdotiq. des reines et regentes de France*, Paris, 1776, 6 vol. in-12; Paris, 1808, 6 vol. in-8, etc., etc. Il a aussi laissé plusieurs ouvrages MSs.

DREVET (PIERRE), graveur fr., né à Lyon en 1664, m. à Paris en 1739, recula les bornes de son art si loin qu'il parvint à rendre sensible la diversité des étoffes, celles des métaux, et enfin celle de tous les corps, et qu'un œil exercé distingue, pour ainsi dire, dans ses compositions jusqu'à la variété des couleurs. Drevet s'est livré presque exclusivement au portrait; il en a gravé surtout d'après Rigaud un fort gr. nomb. tous très-remarquables; nous citerons seulement ceux de Louis XIV, de Fleury, de Boileau, de Girardon et de Rigaud. — DREVET (Pierre), fils et élève du précéd., dont il surpassa la gloire, né à Paris en 1697, m. dans la même ville en 1739, memb. de l'acad. de peinture, annonça de très-bonne heure des dispositions extraordinaires. Rien n'est comparable au portrait de Bossuet qu'il fit à l'âge de 26 ans; on recherche encore de lui dans ce genre les portraits de Mlle Lecouvreur, du cardinal Dubois, et surtout celui de Samuel Bernard. Drevet a gravé aussi des sujets d'histoire avec un égal succès; nous citerons seulement *Adam et Eve*, *Rebecca*, *J.-C. au jardin des Olives*, d'après Restout, et *la Présentation au temple*, d'après Boulongne. — DREVET (Claude), cousin germain du précéd., né à Lyon en 1710, m. à Paris en 1780, membre de l'acad. de peinture, suivit avec distinction les traces de sa famille. Il s'exerça surtout dans le portrait; on cite comme ses chefs-d'œuvre en ce genre, les portraits *du comte de Zinzindorff*, *de mad. de Bret*, *du cardinal d'Auvergne*, et surtout celui de *M. de Vintimille*, archevêque de Paris.

DREVIN (GUILLAUME), poète obscur du 16e S., est auteur des ouvr. suivans: *les Erreurs des lutheriens...*, en vers, Paris, 1582, in-8; *De l'exercice de guerre et instruction des chev. et gentilshommes*, en prose, Paris, Guill. Nyverd, in-8.

DREXELIUS (JÉRÉMIE), jésuite allem., né à Augsbourg en 1581, m. à Munich en 1638, est aut. de div. ouvr. de piété recueillis et impr. à Anvers, 1658, 2 vol. in-fol. On a encore de lui quelques opuscules ascétiques qui ont eu de la vogue en Allemagne, et dont on recherche les éditions originales de Munich, à cause des gravures de Raphaël Sadeler dont elles sont ornees. Plus. de ces opusc. ont été trad. en franç., entre autres, *l'Ange gardien*, par Madel Feuillet, Paris, 1691, in-12. S. Dunster a trad. en angl. ses *Considerations sur l'Éternité*, plusieurs fois réimprimées.

DREYHAUPT (JEAN-CHRISTOPHE), compilateur saxon, né à Halle en 1699, m. dans cette ville en 1768, conseiller et avocat fiscal du duché de Magdebourg, membre agrégé de l'acad. des sciences de Berlin, a pub.: *Description du cercle de la Saale*, Halle, 1749-51, 2 vol. in-fol.

DRIEDO ou DRIDOENS (JEAN), théologien du 16e S., né à Turnhout dans le Brabant, m. en 1535, curé de St-Jacques de Louvain, a laissé cinq traités théolog.: *De gratiâ et libero arbitrio*; *De concordiâ liberi arbitrii et prædestinationis*; *De captivitate et redemptione generis humani*; *De libertate christianâ*; *De scripturis et dogmatibus ecclesiasticis lib. IV*. Ces traités ont été réunis et imprimés, Louvain, 1533, 4 vol. in-4, ibid., 1572, in-fol.

DRILLENBOURG (GUILLAUME van), peintre hollandais, né à Utrecht vers 1625, d'une famille très-distinguée, apprit la peinture sous Abraham Bloemaert, prit ensuite les ouvr. de Jean Both pour modèle, et les aurait égalés si sa couleur avait été aussi naturelle et sa touche aussi facile. Drillenbourg excella surtout dans le paysage, ses tableaux sont très-recherchés des amateurs; il s'établit à Dordrecht en 1668; on ignore la date précise de sa mort.

DRIVÈRE (JÉRÉMIE), en latin *Driverius* ou *Thriverius*, méd. flam., né au village de Braeckel, en Flandre, l'an 1504, mort en 1554, professeur à l'université de Louvain: il y avait obtenu le grand prix de philosophie, honneur auquel on attachait alors la plus grande importance dans le monde savant. Outre de nombreux commentaires sur Hippocrate, Drivère avait pub. à Louvain et à Leyde de 1531 à 1554, plus. ouvr. dont les principaux sont: *Disceptatio de securissimo victu*, 1531, in-8; *In artem Galeni clarissimi commentarii*, Leyde, 1547, in-16; *Celsi de sanitate tuendâ liber*, ibid., 1592, in-4; *Universæ medicinæ brevissima absolutissimaque methodus*, ibid., 1592, in-12. Ces deux derniers ouvr. ont été pub. par Denis, fils de Drivère.

DROGON, évêque de Metz, m. en 855 ou 857, fils naturel de Charlemagne (suiv. quelq. auteurs), fut un prélat pieux et ami de la paix. Les lettres lui doivent beaucoup pour les encouragemens qu'il donna à ceux qui les cultivaient de son temps, et pour les écoles qu'il fonda et dota de ses propres

deniers dans toute l'étendue de son diocèse. — Drogon, abbé de St-Jean de Laon en 1128, puis cardinal évêque d'Ostie, a composé un grand nombre de livres ascétiques et de liturgie dont une partie se trouve au tome 2 de la *Biblioth. des Pères*. — Drogon évêque de Beauvais, qui occupa ce siége de 1030, à 1047, était un prélat très-sav. pour l'époque à laquelle il vivait; il fonda plus. monastères et établit des écoles d'où sortirent par la suite des hommes très-distingués. — Drogon aventurier normand, second fils de Tancrède de Hauteville, aida puissamment, en 1042, son frère Guillaume Bras-de-fer dans la conquête de la Pouille, lui succéda 4 ans après, et périt assassiné par ses soldats révoltés l'an 1051.

DROLLINGER (Charles-Frédéric), poète allemand, né à Durlach en 1688, m. à Bâle en 1742, avait accompagné dans cette ville le margrave de Bade, dont il était prem. archiviste. On doit à ce savant littérateur un *Glossaire sur la langue du moyen âge depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à l'époque où il vivait*, et plusieurs *Odes* et autres poésies estimées qui ont été recueillies et pub. par J.-J. Spreng, Bâle, 1743, in-8, Francfort, 1746, in-8.

DROMGOLD ou DRUMGOLD (Jean), né à Paris en 1730, m. en 1781, avait été d'abord professeur au collége de Navarre, et quitta ensuite la carrière de l'enseignement pour devenir gentilhomme de M. le comte de Clermont. On lui doit plus. ouv. ingénieux auxquels il n'a pas mis son nom; les principaux sont: *Reflexions sur le poème de la bataille de Fontenoy*, 1745, in-4; *Avis aux vivans au sujet de quelques morts*, 1772, in-8; *Charles et Vilcourt*, 1772, in-8; *la Gaieté, poème*, 1772, in-8, petit ouv. plein de grâces dans lequel l'auteur donne un récit touchant de ses propres malheurs. Dromgold a laissé MSs. une *Vie de St Louis*; un *Traité sur l'éducation publique*; *la Philosophie de Platon*, etc.

DROPE (Jean), médecin angl., m. à Bourough en 1670, est aut. de quelq. poésies et d'un traité sur l'art d'élever et de disposer les arbres à fruit: *Of fruit trees, being a short and sure guide in practise of raising and ordering them*, 1661, in-8, Oxford, 1672, in-12.

DROSSANDER (André), médec. et physicien suédois, né à Upsal en 1648, m. dans cette même ville en 1696, y avait rapporté de ses voyages en Angleterre et en France une machine pneumatique et plus. autres instrumens qui le mirent à même de faire des expériences dont on n'avait encore aucune idée dans le Nord. Il a laissé MSs. plus. diss. en lat.

DROUAIS (Jean-Germain), peintre français, élève de David, né à Paris en 1763, n'avait pas encore 20 ans quand il concourut pour le grand prix de peinture, qu'il aurait obtenu si, par un excès de cette généreuse défiance de soi-même qui accompagne d'ordinaire le vrai talent, il ne se fût imaginé que son tableau était inférieur à ceux de ses concurrens, et ne l'eût mis en pièces. Encouragé par les éloges éclairés de son maître, il reprit le pinceau, et produisit *la Cananéenne aux pieds du Christ*, qu'on admire au musée, ainsi que son *Marius à Minturne*, qu'il fit à Rome et qu'il envoya à sa mère comme un hommage de sa piété filiale. Epuisé par un travail au-dessus de ses forces, ce jeune artiste m. à Rome en 1788, emportant les regrets de toute l'école franç., qui fondait sur son talent prématuré les plus hautes espérances. — Drouais (Hubert) et Drouais (Henri), aïeul et père du précéd., s'étaient livrés avec succès à la peinture dans le genre du portrait.

DROUET (Etienne-François), biblioth. de l'ordre des avocats de Paris, avoc. lui-même, né à Paris en 1715, m. dans cette même ville en 1779, était membre de l'acad. d'Auxerre et de la société littér. de Besançon. Drouet n'a publ. aucun ouvr. original; mais il a été le laborieux édit. de plus. livres utiles. Nous citerons seulement: *Dictionnaire de Moreri*, Paris, 1759, 10 vol. in-folio: c'est la meilleure et la dern. édit.; *Méthode pour étudier l'hist.*, de Lenglet-Dufresnoy, ibid., 1772, 15 vol. in-12; la *table* des 23 vol. de l'*Hist. ecclésiastique* de dom Ceillier, et le *Tableau de l'histoire moderne de Mehegan*, ibid., 1778, 3 vol. in-12. — Drouet de Maupertuy (Jean-Baptiste), relig. franç., né à Paris en 1650, m. à Saint-Germain-en-Laye en 1730, a publ. un gr. nombre d'ouvr. dont les principaux sont: *Histoire de la réforme de l'abbaye de Sept-Fonts*, Paris, 1702, in-12; *Histoire générale des Goths*, trad. de Jornandès, ibid., 1703, in-12; *Sentimens d'un chrétien touché du véritable amour de Dieu*, Avignon, 1716, in-12.

DROUET (Jean-Baptiste), membre de la convent. nation., né en 1763, était maître de poste à Ste-Menehould lorsque, le 21 juin 1791, il reconnut Louis XVI, qui traversait cette ville pour se rendre à Montmédy. Drouet prit un chemin de traverse, devança l'infortuné monarque, le fit arrêter, le ramena prisonnier à Paris, et refusa une gratification de 30,000 fr., dont l'assembl. nation. voulait payer ce service. Nommé en 1792 député de la Marne, il siégea au milieu des membres les plus exagérés de la convention, et vota, dans le procès du roi, pour la mort sans sursis. Après avoir accusé Dumouriez, il tourna sa rage contre les girondins, et dans les invectives qu'il prononça contre eux, se fit rappeler à l'ordre pour cette horrible phrase: « S'il faut être brigand pour le bonheur du peuple, soyons brigands. » Envoyé peu de temps après à l'armée du Nord, Drouet fut pris par les Autrichiens et enfermé dans la citadelle de Spielberg, en Moravie. Il essaya de s'échapper le 6 juillet 1794 en sautant par une fenêtre de sa prison d'une hauteur de 200 pieds, ne se cassa qu'une jambe, et fut repris. Echangé en 1795 avec quelques-uns de ses collègues contre Mad. la dauphine, Drouet dut à sa captivité l'entrée au conseil des cinq-cents. Il s'y lia avec le reste du parti démagogique, et tenta avec eux de soulever le camp de Grenelle contre le directoire. Cette tentative ayant échoué, Drouet se réfugia en Suisse. Il avait quitté cette contrée pour passer dans les Indes lorsqu'il apprit qu'il avait été jugé et acquitté en son absence. A son retour en France, les consuls le nommèrent sous-préfet à Ste-Menehould, place qu'il occupa jusqu'à la première restauration. En 1815 il fut député du département de la Marne à la chambre des représentans. Excepté de la loi d'amnistie du 6 janvier 1816 et condamné à l'exil, il se retira à Mâcon sous le faux nom de *Merger*, y passa la dernière ann. de sa vie dans l'obscurité, et, à ce qu'il paraît, dans l'exercice des pratiques religieuses. On fut étonné d'apprendre, lorsqu'il eut expiré dans les sentimens d'une vive contrition (le 11 avril 1824), que le prétendu Merger n'était autre que le fameux Drouet de Ste-Menehould.

DROUHET (Jean), poète et pharmacien à St-Maixent, fit impr. à Poitiers, en 1660, in-8, *la Mizaille à Tauni, toute birolée de nouven, et frechement emmolée* (la Gageure de Tauny, nouvellement composée et imprimée), coméd. en 5 actes et en vers. On lui attribue aussi plus. autres poésies et des dialog. en prose écrits dans le même patois.

DROUIN (N.), sculpteur, né à Nanci au commencement du 17e S., m. dans la même ville en 1647, y exécuta un très-gr. nomb. de statues estimées, et mit le sceau à sa gloire par les deux mausolées du card. Charles de Lorraine et de la famille de Bassompierre. Cet artiste s'adonna aussi avec succès à l'étude de l'architecture; il fut chargé de donner les plans de la nouvelle église des Bénédictins de Nanci; mais la mort du prince Henri de Lorraine, lequel faisait les frais de ce monument, empêcha qu'il ne fût terminé. — Drouin (René),

docteur de Sorbonne, né en 1682, m. à Ivrée en Piémont l'an 1742, avait été successivement syndic de l'université de Caen, profess. de théol. à Chambéri et à Verceil. On a de lui : *Traité dogmatique et moral des Sacremens*, Venise, 1737, 2 v. in-fol.; Paris, 1775, 9 vol in-12. — DROUIN (Vincent-Denis), chirurg. aux armées, né à St-Paul-Trois-Châteaux, en 1660, m. en 1722 à Paris, chirurg. en chef de l'hôpital général des Petites-Maisons de cette ville, est aut. de : *Description du cerveau*, Paris, 1691, in-12.

DROUYN (DANIEL), sieur de Belendroit, né à Loudun vers 1550, m. à Paris vers 1610, avait d'abord embrassé la carrière des armes qu'il abandonna ensuite pour celle des belles-lettres. Ses princip. ouvr. sont : *le revers de la fortune, traitant de l'instabilité des choses mondaines*, Paris, 1587, in-8; *le miroir des rebelles, traitant de l'excellence de la majesté royale*, Tours, 1592, in-8; *des vengeances divines de la transgression des saintes ordonnances de Dieu*, Paris, 1594, in-4.

DROYN (JEAN), né à Amiens dans le 15e S., est aut. des ouv. suiv., devenus rares : *La nef des folles selon les cinq sens de nature*, trad. du latin de Joce Bade, Paris, sans date, in-4 goth.; ibid., 1501, in-4 goth.; Lyon, 1583, in-4, lett. rondes; *la vie des trois Maries, de leur père et de leur mère, de leurs maris et de leurs enfans*, Paris, sans date, in-4 goth.; Rouen, 1511, in-4 goth.; et Troyes, sans date, in-8; *le regime d'honneur, translaté du lat. en prose franç.*, avec un prologue en vers, Lyon, 1507, in-8. — DROYN (Gabriel), a écrit : *le royal Sirop de pommes, antidote des passions mélancholiques*, Paris, 1615, in-8.

DROZ (FRANÇOIS-NICOLAS-EUGÈNE), né à Pontarlier en 1735, m. en 1805, fut successivement avocat, conseiller au parlem. de Besançon et secrét. de l'académie de cette ville. Ses principaux ouv. sont : *Mémoire pour servir à l'histoire du droit public de la Franche-Comté*, 1781, in-8; *Mémoire pour servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 1760, in-8. Le catalog. exact des autres ouvr. et MSs. de cet auteur se trouve à la suite de l'*Eloge de Droz*, par Coste, Besançon, 1807, in-8.

DROZ (PIERRE JACQUET), mécanicien célèb., né en 1721 à La Chaux-de-Fond, dans le comté de Neufchâtel, m. à Bienne en 1790, trouva d'abord le moyen d'adapter, à peu de frais, aux horloges communes un carillon et des jeux de flûte. Le fameux problème du mouvement perpétuel exerça ensuite son imagination ardente ; il le résolut autant qu'il peut l'être, c.-à-d. qu'il inventa le premier une pendule qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, marchait sans être remontée tant que les pièces n'en seraient pas usées par le frottement. Droz fit le voyage de Madrid pour présenter au roi d'Espagne cette pendule, qui excita l'admiration de tous les artistes. A son retour il exécuta son chef-d'œuvre de mécanique, l'*automate écrivain*, et produisit pour dern. ouv. sa fameuse *pendule astronomique*. — DROZ (Henri-Louis JACQUET), fils et élève du précéd., né à La Chaux-de-Fond en 1752, n'avait pas encore 22 ans lorsqu'il apporta à Paris plus. pièces de sa composition, entre autres un automate dessinateur et une figure de jeune fille, qui touchait différens airs sur le clavecin, suivait des yeux la musique, en indiquait la mesure par des mouvemens de tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie. Droz fabriqua encore deux mains artificielles, imitant et remplacant presque la nature ; cet ouvrage frappa tellement le célèbre Vaucanson qu'il s'écria dans son enthousiasme : « Jeune homme, vous commencez par où je voudrais finir. » Après avoir passé quelq. ann. à Londres et à Genève, où il s'occupait à perfectionner l'horlogerie et la mécanique, Droz m. à Naples en 1791 d'une maladie de poitrine, suite de ses trav. excessifs. — DROZ (Jean-Pierre), autre mécanicien d'un mérite distingué, né à La Chaux-de-Fond en 1746, m. à Paris en 1822, après avoir été 14 ans conservateur de la monnaie des médaill., s'associa avec M. Boulton de Birmingham pour la fabrication des monnaies de cuivre en Angleterre ; et c'est dans ses ateliers que furent frappés les *Monnerons*. L'hôtel des monnaies de Paris lui doit le balancier le plus ingénieux et le plus parfait qui ait encore été inventé. On a pub. *Notice sur les div. inventions de feu M. Droz*, par M. C. P. Molard, Versailles, 1823, in-4.

DRUIDES, prêtres des anciens Gaulois, habitaient dans le fond des forêts, où on venait les consulter. Ils adoraient le dieu Teutatès, et lui immolaient des victimes humaines. Ils jouissaient de l'autorité la plus étendue, rendaient la justice, faisaient les lois, donnaient des ordres aux rois mêmes, et les déposaient à leur gré. Les druides n'écrivaient rien ; ils faisaient apprendre par cœur à leurs disciples les dogmes de la religion, et les transmettaient ainsi d'âge en âge. On fait venir leur nom du mot grec δρῦς, ou du mot celtique *derw*, chêne, parce que la vénération pour cet arbre était un des points fondamentaux de leur religion. Ils avaient leurs principaux établissemens dans les environs de la ville de *Dreux*, qui reçut d'eux le nom qu'elle porte encore aujourd. — Les DRUIDESSES, femmes des druides, participaient à la considération dont jouissaient leurs époux, et s'occupaient principalement de prédire l'avenir.

DRUMMOND (MAURICE), petit-fils d'André, roi de Hongrie, reçut vers la fin du 11e S., de sa sœur Marguerite, femme de Milcolombe III, la charge de sénéchal de Lénox, et fut la tige de l'illustre famille de ce nom qui subsista long-temps en Ecosse. — DRUMMOND (Jean), l'un des descend. du précéd., m. en 1519, grand justicier d'Ecosse, rendit d'importans services au roi Jacques IV, qui avait épousé secrètement sa fille Marguerite. — DRUMMOND (Jacques), de la même famille, trois. comte de Perth, né en 1638, m. à St-Germain-en-Laye l'an 1716, avait été fait conseiller d'état en 1670, grand justicier d'Ecosse en 1680, et gr. chancel. de ce royaume en 1684. Touché des malheurs de Jacques II, convaincu de la légitimité de ses droits, il abandonna toutes ses places pour rejoindre en France ce monarque fugitif, qui, pour récompenser son zèle et sa fidélité, le nomma son premier gentilhomme, et lui confia l'éducation de Jacques III, alors appelé le chev. de St-George. — DRUMMOND (William), poète écossais, de la même famille, naquit en 1585 à Hawthornden, et m. en 1649 du chagrin que lui causa la fin tragique de Charles Ier, à la défense duquel il avait consacré sa fortune et ses écrits. Les poésies de Drummond, qui lui ont mérité le surnom de *Pétrarque écossais*, ont été imp. à Londres, 1656, in-8; ibid., 1791, in-8; et ses *Œuvres complètes*, à Edimbourg, 1711, in-fol. — DRUMMOND (Alexandre), de la même fam., consul d'Angl. à Alep, m. à Londres en 1769, a pub. en angl. : *Voyage à differ. villes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce et dans quelq. part. de l'Asie*, etc., Londres, 1754, in-fol., avec cartes et fig. On trouve un abrégé de cet ouv. dans le recueil intitulé *les Voyageurs modernes*, trad. de l'angl. par Puisieux, Paris, 1760-64. — — DRUMMOND DE MELFORT (Louis-Hector, comte de), général au service de France, 20e descendant de Maurice Drummond, né en 1726, m. dans le Berri l'an 1788, s'était formé à l'école de Maurice de Saxe, qu'il accompagna à la bataille de Fontenoi en qualité de son aide-de-camp ; il alla ensuite à Berlin pour y étudier la nouvelle tactique que le grand Frédéric avait introduite dans l'armée prussienne. Drummond consigna le fruit de ses observ. dans les deux ouv. suivans : *Essai sur la cavalerie légère*, Paris, 1748 ; *Traité sur la caval.*, ib. 1776,

DRURY (William), poète du 17e S., a écrit en latin les trois pièces suiv. : une tragéd. d'*Alured* ou *Alfred*, une comédie intitulée *la Mort*, et une tragi-comédie sous le tit. de *Reparatus, sive depositum*, imp. toutes trois à Douai, 1628, in-12.

DRURY (Robert), voyageur anglais, né à Londres en 1687, fit naufrage en 1702 sur les côtes de Madagascar, y passa 15 années en captivité, s'y maria; et, revenu dans son pays après une série d'avent. extraord., il en pub. la relation sous le tit. de : *Madagascar* ou *Journal de Robert Drury*, écrit par lui-même, Londres, 1729, in-8. — Un autre Drury est aut. de *Illustrations of natural history*, en angl. et en franç., Londres, 1770, 3 vol. in-4, avec un grand nombre de fig.

DRUSILLE (Julie), fille de Germanicus et d'Agrippine, fut aimée avec passion par Caligula, son frère, et eut avec lui une liaison incestueuse, quoiqu'elle fût mariée. Elle m. à 23 ans l'an 38 de J.-C. Caligula en éprouva la plus vive douleur, et lui rendit les honneurs divins.

DRUSILLE, fille d'Agrippa, roi de Judée, était la plus belle femme de son siècle. Elle fut, dès son enfance, promise en mariage à Philadelphe, fils d'Antiochus, roi de Comagène; mais ce mariage se rompit, parce que ce prince ne voulut point embrasser la religion judaïque. Elle épousa Azize, roi d'Emèse, qui renonça pour elle à la religion de ses pères. Ayant inspiré une vive passion à Félix, gouverneur de Judée pour les Romains, et affranchi de Claude, elle quitta son mari pour l'épouser. C'est devant Félix et cette princesse que St Paul fut conduit à Césarée, et qu'il prononça le discours rapporté dans les actes des Apôtres.

DRUSIUS (Jean), savant orientaliste, dont le véritable nom est *van den Driesche*, né à Oudenarde en 1550, m. professeur d'hebreu à Franeker en 1616, a publié ou laissé MSs. un très-grand nombre d'ouv., dont les deux tiers se trouvent, avec son éloge par Abel Curiander, son gendre, dans les *Critici sacri, sive annotat. doctissimorum virorum in Vetus et Novum Testamentum*, Amsterd., 1698, 9 vol. in-fol., Londres, 1660, 10 vol. in-fol. Parmi les autres ouvrages de Drusius, nous citerons : *Alphabetum hebraicum vetus*, 1587 et et 1609, in-4; *Lacrymæ in obitum J. Scaligeri*, 1609, in-4; *Grammatica linguæ sanctæ nova*, 1612, in-4. — Drusius (Jean), fils du précédent, né à Leyde en 1588, m. en 1609, était un prodige de science, et, s'il n'eût été enlevé prématurément, il eût égalé et peut-être surpassé la réputation de son père. On a de ce jeune savant *Nomenclator Eliæ levitæ.....*, 1652, in-8. Il a laissé imparfaite une version latine de la *Chronique hebraique du second temple*, ainsi que de l'*itinéraire de Benjamin de Tudèle*.

DRUSIUS ou DRUYS (Jean), relig. de l'ordre des Prémontrés, m. en 1634, a laissé plus. opusc. aujourd'hui sans intérêt, et dont on trouve l'énumeration dans le t. 3 des *Mem.* de Paquot.

DRUSUS (M. Livius), tribun du peuple l'an 122 avant J.-C., fut opposé par le sénat à C. Gracchus, qui s'était rendu redoutable par sa popularité. Pour détruire l'influence de ce tribun séditieux, Drusus, au nom du sénat, combla le peuple de faveurs et de largesses, fit décréter douze colonies, et distribua gratuitement des terres. Il géra ses fonctions avec la plus gr. intégrité, et mérita d'être nommé consul l'an 112 av. J.-C. — M. Livius Drusus, son fils, suivit le même plan de conduite que lui, et chercha à rattacher le peuple au sénat. Nommé tribun du peuple l'an 91 avant J.-C., il proposa, d'accord avec une partie des sénateurs, de nouvelles lois agraires, des colonies, des distributions de blé; il obligea les chevaliers, qui jusque là avaient possédé le privilége exclusif de rendre la justice, à partager ce droit avec le sénat, et promit aux alliés le droit de cité. Il se forma contre lui dans le sénat un parti puissant, et il périt assassiné l'an 90 avant J.-C. On soupçonna le tribun Varius d'être l'auteur de sa mort.

DRUSUS (Claudius Nero), frère puiné du fameux Tibère, fut, ainsi que son frère, adopté par Auguste. Il se signala dans la Germanie contre les Rhétiens et les Vendéliciens, conquit tout le pays qui est entre le Rhin et l'Elbe, et mourut au milieu de ses conquêtes, âgé de 30 ans (l'an 9 av. J.-C.), selon les uns par le poison, selon les autres, et plus probablement, des suites d'une chute de cheval : c'était un bon prince, et sa mort excita des regrets unanimes. Il fut père de Germanicus et de Claude.

DRUSUS, fils de Tibère et de Vipsanie, se signala par son intrépidité au milieu des troubles excités en Pannonie et en Illyrie, après la mort d'Auguste. Il fut nommé consul l'an 21 de J.-C., et il paraissait destiné à succéder à l'empereur; mais ayant donné un soufflet à Séjan, qui était alors tout-puissant, celui-ci s'en vengea en le faisant périr par le poison, l'an 23 de J.-C. — Drusus, second fils de Germanicus et d'Agrippine, jouit d'abord d'une grande faveur sous Tibère, et chercha, de concert avec Séjan, à s'assurer le trône après la mort de l'empereur; mais bientôt, devenu lui-même suspect à Séjan, il fut déclaré ennemi public et réduit à mourir de faim. Un an après sa mort, un imposteur prit son nom pour exciter des troubles dans la Grèce et l'Orient : il fut bientôt pris et envoyé à Tibère.

DRUTHMAR (Christian), religieux et grammairien du 9e S., a laissé : *Comment. sur l'evangile de St Matthieu* : cet ouvrage a été imprimé, Strasbourg, 1514, in-fol., Haguenau, 1530, in-8, et inséré depuis dans le tome II du *Supplément de la biblioth. des Pères*, Paris, 1639, ainsi que dans le t. XV de la *Bibl. maxima Patrum*, Lyon, 1677.

DRYADES, nymphes qui présidaient aux bois et aux forêts, n'étaient pas, comme les Hamadryades, attachées à certains arbres qu'elles ne pussent jamais quitter. Leur nom vient de δρῦς, chêne. On les représentait sous la figure de jeunes femmes dont la partie inférieure, terminée en arabesque, imitait par ses contours le tronc et les racines d'un arbre.

DRYANDER (Franç. ENCINAS ou ENZINAS), théologien protestant, né à Burgos au commencement du 16e S., voyagea en Allemagne, où il adopta les principes de la réformation, dédia à Charles V une *Trad. espag. du Nouv. Test.*, Anvers, 1543, in-8, fut mis en prison, s'en échappa, et publia depuis : *Hist. de l'état des Pays-Bas et de la relig. d'Espagne*, à Sainte-Marie (Genève), 1558, sous le nom de *du Chêne*, trad. du mot esp. *Encina*. — Son frère Jean, qui avait également embrassé la nouvelle croyance, fut brûlé vif à Rome en 1545, par l'ordre du pape Paul III. — Dryander (Jean), savant médecin hessois, dont le véritable nom est Eichmann, m. en 1560, a pub. plusieurs ouvrages de médecine et d'astronomie; les plus importans sont : *De annulo astronomico; de cylindro; de globulo terrestri; de balneis emsibus liber*, Marpurg, 1535, in-8; *Anatomia*, ibid., 1537, in-4.

DRYANDER (Jonas), naturaliste suédois, né en 1748, disciple de Linné, se fit recevoir maître ès-arts à Lund, et se rendit ensuite en Angleterre, où il s'attacha, en qualité de bibliothécaire, à sir Joseph Bancks, et m. en 1810, membre de la soc. linnéenne de Londres. On a de lui, outre plusieurs *Dissertat.* ou *Mém.* insérés dans les *Transact.* de cette société et dans celles de la société royale, un catalog. de la bibliot. de son illustre patron sous ce titre : *Catal. biblioth. hist.-natur. Josephi Bancks*, Londres, 1800, 5 vol. in-8.

DRYDEN (John), l'un des plus illustres poëtes angl., né en 1631, dans le comté de Northampton, débuta dans la carrière littéraire par des *stances*

héroïques sur la mort du dernier lord protecteur (1658); mais, comme bien d'autres aut., il changea d'opinion quand les événemens changèrent, et pub. en 1660 *Astrea redux*, poème sur l'heureuse restauration et le retour de sa très-sacrée majesté, le roi Charles II. Ce ne fut qu'à 32 ans qu'il commença à travailler pour le théâtre; et quoiqu'il reconnût lui-même qu'il n'était pas né poète dramatique, il composa jusqu'en 1694 un très-grand nombre de pièces, tragédies, comédies, tragi-comédies, et comptait tellement sur son extrême facilité qu'il s'était engagé par contrat à en fournir quatre nouvelles par an. Il ne laissa pas cependant de concourir à la traduction en vers des épîtres d'Ovide, et pub. deux satires politiques *Absalon et Architophel* et le *Modèle*. A l'avènement de Jacques II, Dryden se fit catholique, traduisit l'*Histoire de la ligue*, par Maimbourg, celle de *St François Xavier*, et entreprit celle des *Hérésies* de Varillas, et pub. une autre satire politique et religieuse *la Biche et la Panthère* (*Hind and Panther*). A la révolution, sa nouv. croyance lui fit perdre la place de poète lauréat, qui fut donnée à son ancien ennemi Shadwell: Dryden s'en vengea par une excellente satire (*Mac Flecknoe*), qui dans la suite servit de modèle à la Dunciade de Pope. En 1697 parut la trad. en vers angl. de Virgile; elle avait été précédée par celle de l'*Art de la peinture de Fresnoy*. Enfin Dryden donna en 1699 ses *fables*, son *ode* admirable de la fête de Ste Cécile, et m. en 1701. Son *Essai sur la poésie dramatique* l'a fait appeler avec raison le père de l'art de la critique en Angleterre. On trouve dans ses ouv., dit Pope, des modèles de tous les genres de composition. Aucune autre nation, ajoute Johnson, ne pourrait se vanter d'avoir produit un poète dont les chants aient été aussi variés. Ses *Œuvres critiques et mêlées* ont été réunies pour la prem. fois et pub. à Londres, 1800, 4 vol. in-8, avec sa *Vie* par Edm. Malome; et les *Œuv. poétiques*, ibid., 1812, 4 vol. in-8. On a pub. à Lond., en 1808, les *Œuvres complètes de J. Dryden*, avec une *Vie de l'aut. et des notes critiques par sir Walter Scott*, 18 vol. in-8: il a paru une trad. fr. de cette *Vie de Dryden*, Paris, 1826, 2 vol. in-12. — DRYDEN (Charles), fils du précéd., officier du palais de Clément XI, étant revenu à Londres, se noya en traversant la Tamise; il avait publ. quelques poésies. — DRYDEN (John), frère du précéd., m. à Rome en 1701, est aut. de *the Husband his own Cuckold*, le *Mari qui se trompe lui-même*, comédie imprim. en 1699, et du *Voyage en Sicile et à Malte*, Londres, 1776, in-8. — Henri, 3e fils du célèbre Dryden, entra dans un ordre religieux.

DRYOPES, peuple célèbre dans la fable, originaire d'Arcadie, vint s'établir en Thessalie sur les bords du Sperchius. Chassés de ce pays par Hercule à cause de leurs brigandages, les Dryopes se réfugièrent les uns dans l'île d'Eubée, les autres dans l'Argolide, d'où ils passèrent dans l'Asie mineure quelq. temps après la guerre de Troie pour occuper l'ancien emplacement de cette ville. Les poètes donnent souvent le nom de Dryopes à tous les Grecs.

DRYSELIUS (ERLAND), savant Suédois, né en 1641, m. en 1701, archidiacre de Norkoping, est aut. de *Disp. de vario sepeliendi ritu*, Upsal, 1672; *Lineamenta gloriæ suecanæ*, Wittenberg, 1673; *Luna turcica*, Junkioping, 1674; *le Miroir des princes*, *l'hist. du Vieux et Nouv. Testament*, et des *sermons* en suédois.

DUAREN (FRANÇ.), jurisc. franç., né à Saint-Brieuc en Bretagne l'an 1509, m. à Bourges en 1559, professeur de droit et maître des requêtes de la duchesse de Berry, joignait à l'étude de la jurisprudence celle des belles-lettres et une profonde connaissance de l'antiquité. On a plus édit. de ses ouv.; la plus estimée est celle de Lyon, 1579, 2 v. in-fol. On y distingue un traité *sur les plagiaires*, et un autre *sur les bénéfices ecclésiastiques et les libertés de l'Eglise gallicane*.

DUBARRY. V. BARRY.

DUBAYET. V. AUBERT.

DUBELLAY. V. BELLAY (du).

DUBOCAGE (GEORGE BOISSAYE), ingénieur hydrographe, né en 1626, m. en 1696, exécuta en 1666 le canal du Havre à Hartleur, pub. plus. cartes marines et plus. liv. d'hydrographie, dont le plus import. est *le Cercle universel et son usage*.—DUBOCAGE (George BOISSAYE), fils et élève du précéd., né en 1661, m. en 1717, seconda son père dans ses travaux, prit part à la rédaction de ses ouv., et fit insérer, dans les mém. de l'academ. des sciences de 1710, des *Observ. sur le flux et le reflux de la mer*.—DUBOCAGE de BLÉVILLE (Marie-Joseph), navigateur franç., né au Havre en 1671, m. en 1728, était parti en 1707 pour faire le tour du monde, ne revint qu'en 1716, et quoiqu'il eût chemin faisant découvert plus. îles, entre autres celle de la Passion, il se refusa constamment à donner une relation de son voyage. — DUBOCAGE de BLÉVILLE (Michel-Joseph), négociant, fils du précédent, né au Havre en 1707, m. en 1756, avait donné une si grande étendue à son commerce, que dans le courant de l'année 1749 il expédia 309 navires fr. ou étrang. On a de lui *Mem. sur le port*, *la navigation et le commerce du Havre-de-Grâce*, Havre, 1753, in-12; *Traité des eaux minérales et ferrugineuses de Bléville*; *la princesse Coque d'Œuf et le prince Bonbon*, publ. sous l'anagramme de D'egacobud, La Haye, 1745, in-12.

DUBOCCAGE. V. BOCCAGE.

DUBOIS (JACQUES), *del Boë* ou *Sylvius*, savant médec. et profess., né à Amiens en 1478, m. à Paris en 1555, a joui dans son temps d'une réputation extraordinaire, réputation ternie par le reproche bien fondé d'une sordide avarice. On a de lui un grand nombre d'ouv. de médec. dont la liste peut se voir dans Niceron; ils ont été réunis par René Moreau sous ce titre: *J. Sylvii opera medica in sex partes digesta*, etc., Genève, 1630, in-fol.; *Œuvres poétiques*, en franç. et en latin, 1584, in-4; *Gramm. latine et franç.*, Paris, 1531. — DUBOIS (Jean), méd., né à Lille au commencem. du 16e S., m. en 1576, profess. de méd. à l'univ. de Douai, récemm. fondée par Philippe II, est aut. des ouv. suiv.: *de Lue venereâ declaratio*, Louvain, 1557; *de Curatione morbi articularis tractatus quatuor*, Anvers, 1557, in-8; *Tabulæ pharmacorum*, ibid., 1568, in-8; *de studiosorum.... tuendâ valetudine libri duo*, Douai, 1574, in-fol.—DUBOIS (Siméon), en lat. *Bosius*, philologue du 16e S., a donné une éd. estimée des *Lettres de Cicéron à Atticus*, Limoges, Barbou, 1580, in-8, Anvers, 1585, in-8.—DUBOIS (Jean), religieux de l'ordre des célestins, né à Paris au milieu du 16e S., se distingua par son talent pour la chaire. Au bout de quelq. années il obtint un bref de sécularisat., embrassa le parti des armes pend. les guerres civiles, et reprit le froc à la paix. Lors de la m. de Henri IV, il prononça l'oraison funèbre de ce prince, et déclara hautement qu'il regardait les jésuites comme les auteurs de sa fin déplorable. Poursuivi par la haine de cette société, Dubois accepta une mission à Rome; mais à peine y était-il arrivé, qu'il fut jeté dans un cachot au château de St-Ange, où il m. en 1628, après 15 ans de captivité. On a de lui: *Floriacensis vetus bibliotheca benedictina*, Lyon, 1605, in-8; *Oratio funebris cardinalis Oliverii*, Rome, 1610, in-4; *Epistola ad aliquem ex cardinalibus*, etc., qui se trouve dans le recueil int. *Pyramides duæ de perpetrato et attentato ignatianæ sectæ parricidio*, Franckenthal, 1611, in-4.

DUBOIS D'ANNEMETS (DANIEL), gentilhomme normand, premier maréchal-des-logis du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, m. à Venise en 1627, est aut. de: *Mémoires d'un favori de son*

altesse royale monsieur le duc d'Orléans, 1667, 1668 et 1702, in-12. Il y en a une édit. jointe aux *Mém. d'Angoulême d'Estrées et de Déageant*, Paris, 1756, 4 vol. in-12.

DUBOIS (Noel PIGARD, dit), aventurier du 17ᵉ siècle, avait d'abord été chirurgien : c'est en cette qualité qu'il passa dans le Levant, où, pendant un séjour de 4 années, il s'adonna à l'étude des sciences occultes. De retour à Paris, Dubois fit quelques dupes, entra dans l'ordre des capucins, s'échappa, y rentra de nouveau, y passa 10 ans et reçut les ordres. Emporté par l'inconstance de son naturel, il quitta de nouveau le froc, passa en Allemagne, embrassa la relig. réf. et reprit ses ancienn. études. Bientôt il reparut en France, se maria, sous le nom de Mailly, sieur de La Maillerie, s'annonça comme ayant trouvé le *grand œuvre*, fut présenté à Richelieu et à Louis XIII, et fit en présence de ce prince deux expériences qui d'abord parurent réussir. Le roi ravi embrassa le charlatan, l'annoblit et le créa président des trésoreries de France : cependant quand on le pressa de travailler plus en grand, la fourberie fut découverte ; on lui fit son procès comme magicien, il fut mis à la question, condamné à mort et exécuté l'an 1637.

DUBOIS ou DEL BOE (Franç.), en lat. *Sylvius*, célèbre méd., né à Hanau en 1614, m. en 1672; professeur à l'université de Leyde, fut un chimiste très-distingué pour son temps ; il eut la gloire d'enseigner le premier en Hollande la circulation du sang ; c'est égalem. lui qui conçut l'idée de la clinique, nouvelle manière d'enseigner qui a fait faire à la science des progrès si fortement marqués. On a de Dubois un grand nombre d'ouv. qui ont été réunis sous le titre de *Opera medica*, Amsterdam, 1679, in-4, Venise, 1708 et 1736, in-fol. On a pub. à Paris, *Œuvres de Dubois*, 1691, 2 v. in-8.

DUBOIS (Jean), habile sculpteur, né à Dijon en 1626, y m. en 1694. Cet artiste embellit sa ville natale d'un grand nombre de statues, de tombeaux, etc. ; il ne vint à Paris qu'une seule fois à l'âge de plus de 60 ans, pour y exécuter le buste du chancelier Boucherat, ouvrage qui fut admiré des connaiss. et put donner une idée de la réputat. qu'aurait obtenue Dubois si son attachement pour sa famille lui eût permis de se fixer dans la capitale.

DUBOIS (Philippe-GOIBAUD), littérat. franç., né à Poitiers en 1626, m. à Paris en 1694, memb. de l'académ. franç., a donné des trad. de Cicéron et de St Augustin, savoir : *les Offices*, 1691, in-8, 1692, in-12 ; *de la Vieillesse et de l'amitié, avec les paradoxes*, 1691, in-8 ; *les deux Livres de la prédestination*, 1676, in-12 ; *de la Manière d'enseigner la religion chrétienne*, 1678, in-12; *Lettres de St Augustin*, 1684, 2 vol. in-fol., ou 6 v. in-8 ; *les Confessions*, 1686, in-8 ; *Sermons sur le Nouv. Testament*, 1694, 1700, 4 vol. in-8; *Traité de l'esprit et de la lettre*, 1700, in-12.

DUBOIS (Girard), relig. oratorien, né en 1628 à Orléans, m. à Paris en 1696, avait annoncé de bonne heure un goût décidé pour écrire l'hist., goût que ses supérieurs s'empressèrent d'encourager. On lui doit le 8ᵉ vol. des *Ann. de l'église de France* : les 7 premiers avaient été pub. par le P. Le Cointe ; *Hist. de l'église de Paris*, 1ᵉʳ vol. jusqu'à la huitième année du 12ᵉ S., Paris, 1690, 2ᵉ vol. jusqu'à l'an 1364, ibid., 1696. Dubois a laissé MSs. les matériaux d'un 3ᵉ vol. des *Conférences sur l'hist. ecclésiast. et sur les conciles*. — Dubois (Philippe), docteur en Sorbonne, né en 1636, m. chan. de St-Etienne-des-Grés en 1703, a publié : *Catulle, Tibulle et Properce, ad usum Delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4 ; *Bibliotheca Telleriana, sive catalogus librorum bibliothecæ Caroli Mauricii Letellier, archiepiscopi, ducis remensis*, Paris, impr. royale, 1693, in-fol. — Goujet attribue à un autre Philippe Dubois, profess. de grec au collége de France en 1647, deux pièces de vers grecs à la louange de Siméon de Muis, insér. dans le recueil des *Œuvres* de ce dernier, 1650, in-fol.

DUBOIS (N.), voyageur français, partit de Port-Louis en 1669, revint en France en 1673, et publ. la relation de son voyage sous le titre de : *Voyages faits par le sieur D. B. aux îles Dauphines ou Madagascar et Bourbon ou Mascarenne, les années* 1669, 1670, 1671, 1672..., Paris, 1674, in-12. — Dubois (Abraham), géogr., est aut. de : *Géogr. natur., histor. et polit.*, La Haye, 1736, 4 volum. in-4. — Dubois (J.-P.-J.), secrétaire privé de l'ambassade du roi de Pologne en Hollande, a publié : *Vies des gouverneurs-généraux des Indes orient., avec l'abrégé de l'hist. des établissemens holland.*, La Haye, 1763, in-4; *Relation de l'île de Corse ou Journal d'un voyage dans cette île, et Mém. de Pascal Paoli*, trad. de l'angl. de Jacques Boswell, 1779. On ignore également la date de la naissance et celle de la m. de cet écriv., qui a aussi contribué à la rédaction de 9 vol. de l'*Histoire génér. des voyages*, La Haye, 1747, 1780, 25 vol. in-4.

DUBOIS DE RIAUCOURT (Nicolas), conseiller d'état du duc de Lorraine, Charles IV, se rendit en Espagne en 1655 pour solliciter la mise en liberté de ce prince, et ne put réussir dans cette mission, dont il s'acquitta du reste avec le zèle le plus louable. Il a publié à ce sujet : *Hist. de l'emprisonnement de Charles IV, duc de Lorraine*, Cologne, 1688, in-12. Dubois a encore laissé MSs. plus. ouvr. relatifs à l'histoire de la maison de Lorraine. — Dubois. V. Bretteville et Fontenelle.

DUBOIS (Nicolas), professeur d'écrit. sainte dans l'université de Louvain, a publ. sur la fin du 17ᵉ S. plus. ouv. entièrement oubliés aujourd'hui. Le plus remarquable est une dissertation anonyme contre les articles du clergé de France, intitulée : *Ad illustrissimos et RR. Galliæ episcopos, disquisitio theologica, juridica super declaratione cleri Gallicani factâ Parisiis* 19 *martii* 1682. Bossuet, qui a daigné réfuter ce professeur, l'appelle un pauvre auteur, *autorem crassissimum*.

DUBOIS (Guillaume), cardinal, né en 1656 à Brive-la-Gaillarde en Limousin, où son père exerçait l'état de pharmacien, fut envoyé à Paris à l'âge de 12 ans, et fit ses études au collége de St-Michel, en remplissant auprès du principal les fonctions de domestique. Il entra depuis dans différentes maisons en qualité de précepteur, et le devint enfin du duc de Chartres. Dubois s'appliqua également à orner l'esprit de son élève et à dépraver ses mœurs ; il eut le bonheur d'amener ce jeune prince au mariage que Louis XIV voulait lui faire contracter avec mademoiselle de Blois, et en fut récompensé par le don d'une riche abbaye. Dubois accompagna le duc de Chartres dans sa première campagne, et lorsque ce prince parvint à la régence, en 1715, son ancien précepteur fut appelé au conseil d'état. Dès lors celui-ci s'abandonna sans réserve à ses projets d'ambition ; il se rendit à La Haye pour s'y trouver au passage de lord Stanhope, et parvint, malgré des obstacles sans nombre, à conclure en 1717 la triple alliance de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Ce succès inespéré lui valut le ministère des affaires étrangères, bientôt après il voulut être archevêq. ; on vit arriver une lettre d'un monarque protestant, du roi d'Angleterre, priant le régent de lui accorder le siége archiépiscopal de Cambrai, vacant par la m. de Fénélon : Philippe céda ; en une seule matinée Dubois reçut tous les ordres sacrés. Ce n'était point assez de scandale : quelque temps après tous les cabinets de l'Europe furent mis en mouvement pour procurer un chapeau de cardinal à celui que l'on eut, quelq. années avant, jugé indigne d'une cure de village. Les portes de l'acad. franç. lui furent ouvertes ; il fut membre honoraire de celle des sciences et de celle des inscriptions, et l'assemblée du clergé choisit pour la représenter celui qui en était l'opprobre par ses

vices dégradans. Tant d'honneurs ne satisfirent point encore Dubois ; il se fit créer prem. ministre en 1722, et m. l'année suivante d'un abcès qui lui était crevé dans l'estomac au moment où il venait de se faire mettre à cheval pour jouir encore une fois des honneurs militaires dus à sa nouvelle dignité. Nous ne parlerons pas ici du prétendu mariage du cardinal Dubois ; il est reconnu aujourd'hui que ce mariage n'est qu'une fable inventée par les nombreux ennemis qu'il s'était faits. Nous n'entrerons point non plus dans le honteux détail de ses déréglemens : on peut consulter à ce sujet : *Vie privée du cardinal Dubois*, Londres, 1789, in-8. On a pub. depuis : *Mémoires secrets et correspondance inédite du cardinal Dubois, recueillis et mis en ordre par M. L. de Sevelinges*, Paris, 2 vol. in-8.

DUBOIS DE SAINT-GELAIS (Louis-François), né en 1670, m. en 1737, secrét. de l'acad. de peinture et de sculpt., est auteur de plus. ouvr. anonymes ; les principaux sont : *la Philis de Scire*, de Bonarelli, traduite en français ; *Dissertation sur le double amour de Celie*, Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12 ; *Histoire journalière de Paris*, 1717, 2 vol. in-12 ; *Description des tableaux du Palais-Royal*, avec la *Vie des peintres* à la tête de leurs ouvrages, Paris, 1727, in-12 ; *Remarques sur l'Angleterre*, en 1713, dans les *Pièces échappées du feu*. Il a été l'éditeur du recueil intitulé : *État présent d'Espagne*, etc., Villefranche, 1717, in-12 ; et il y a de lui dans ce recueil un *Mémoire présenté par le duc d'Arcos au roi Philippe V, pour le rang et l'honneur des ducs et pairs*.

DUBOIS (Jean-Baptiste), méd. fr., né à St-Lo à la fin du 17e S., m. dans la même ville en 1759, après avoir été médec. de la princesse de Conti et profess. au collége de France, cultiva avec succès les lettres et la poésie. Quelq.-unes de ses chansons sont restées dans la mémoire des amateurs, et se chantent encore aujourd'hui. Dubois est aut. de deux thèses impr. : *An gracilibus pomaceum vino salubrius ? An colicis figulis venæ sectio ?* Il a laissé MS. un *Résumé* de ses leçons au collége de France : l'hist. des maladies inflammatoires de la poitrine et du bas-ventre y est tracée avec un rare talent d'observation. — Dubois (Godefroi), méd. zélandais, m. en 1747, professeur d'anat. et de botanique à l'université de Franeker, a publié quelques opuscules et discours sur des sujets de méd. entre autres *De utilitate et necessitate matheseos in physicis*, etc.

DUBOIS (N., chevalier), commandant du guet à pied et à cheval de la ville de Paris, s'était attiré la haine des jeunes clercs dits de la bazoche par la fermeté qu'il déploya pour ramener la tranquillité troublée en 1787 lors des querelles entre M. de Brienne et les parlemens. Il voulut deux ans après étouffer, par des moyens également vigoureux, les premiers germes d'insurrection ; mais cette fois il se trouva le plus faible, et, n'osant plus rentrer dans son domicile, continuellement menacé par les séditieux, il céda à l'orage et sortit de France. Il fit depuis partie de l'armée de Condé, et mourut à Londres en 1803.

DUBOIS (Jean-Baptiste), littér. et agronome franç., né à Jaucigny en Bourgogne l'an 1753, m. à Moulins en 1808, direct. des droits réunis du département de l'Allier et membre d'un gr. nomb. de sociétés savantes, fut appelé en 1772 à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école royale des cadets. Durant son séjour en Pologne, il pub. *la Myseide*, poème héroï-comique, trad. du polonais ; *Essai sur l'hist. littér. de la Pologne*, Berlin, 1778, in-8 ; *Mém. sur l'hist. natur. du Brandebourg*, inséré dans ceux de l'acad. de Berlin, 1778, etc. Forcé par l'état de sa santé de revenir en France, il reçut en passant le plus brillant accueil de Frédéric II, qui s'efforça de le retenir près de lui, et le fit entrer à l'acad. de Berlin. De retour à Paris, il fut chargé de l'éducation de Lepelletier de Rosambo, petit-fils de Malesherbes ; dès-lors il s'attacha à ce grand homme, et lui resta fidèle au-delà de la tombe. Il eût partagé le sort de son généreux ami si sa nomination au comité d'agric. ne l'eût soustrait au décret d'accusation que celui de sûreté générale avait lancé contre lui. Nommé agent de la commission d'agriculture, chef d'une division du ministère de l'intérieur, qui renfermait dans ses attributions l'agric., le commerce et les arts, il fut envoyé en 1797 à la foire de Baucaire avec le titre de commissaire spécial du directoire. Il recueillit dans cette mission les matériaux de son *Essai sur le commerce du midi de la France*, impr. en 1804, in-8. Lors de l'établissement des préfectures il fut appelé à celle du Gard, et administra ce département pendant 4 ans avec autant d'intégrité que de zèle. Outre les ouvr. déjà cités on doit à Dubois plusieurs mém. et discours insérés dans le recueil de la société d'agricult. du départ. de la Seine, et *Notice histor. sur la vie et les travaux de Malesherbes*, in-8.

DUBOIS DE CRANCÉ (Ed.-Louis-Alexis), ministre de la guerre sous le directoire, né à Charleville en 1747, servait en qualité de lieuten. des maréchaux de France lorsqu'il fut député du tiers-état du bailliage de Vitry aux états-généraux en 1789. Irrité contre la noblesse, qui lui avait disputé ses titres, dont l'insuffisance l'avait forcé à quitter le corps des mousquetaires, Dubois de Crancé se rangea parmi les plus fougueux démagogues, qu'on appelait alors le parti du Palais-Royal, et appuya presque toutes les propositions et les mesures révolutionnaires. Lors du procès du roi, il vota pour la mort sans sursis et contre l'appel au peuple. L'armée lui dut sa première organisation; il fit décréter la levée de 300,000, la loi qui prenait l'ancienneté pour base de l'avancement et la fusion des troupes de ligne avec les bataillons de gardes nationales. Dubois fut ensuite nommé président de l'assemblée et membre du comité de salut public. Envoyé en 1793 avec quelques-uns de ses collègues pour réprimer l'insurrection de Lyon, Dubois pressa avec énergie le siége de cette malheureuse ville. Il fut cependant accusé de *moderantisme*, rappelé et arrêté ; mais, ayant bientôt recouvré sa liberté, il reparut à la convent., et y fit, entre autres, la singulière motion que chaque membre fût obligé de répondre à cette question : « Qu'as-tu fait pour être pendu si la contre-révolution avait lieu ? » Dubois se fit peu remarquer dans le conseil des cinq-cents, quoiqu'il continuât de parler sur tous les sujets qui se présentaient ; ayant embrassé le parti du directoire, il fut nommé inspecteur-gén. et ministre de la guerre. Après le 18 brumaire, Bonaparte, aux efforts duquel il s'était opposé, lui redemanda son portefeuille ; Dubois se retira en Champagne. Le bruit de sa m. se répandit en 1800 et en 1805 ; elle n'arriva effectivement que le 29 juin 1814 : l'ex-ministre vivait alors ignoré à Rhétel. Parmi les brochures politiques qu'il a pub. on distingue : *Observations sur la constitution militaire*, Paris, 1789, in-8 ; *Tableau des persécutions que Barrère a fait éprouver à Dubois-Crancé pendant 15 mois*, ibid., 1795, in-8 ; *Mémoires sur la contribution foncière*, ibid., 1804, in-8.

DUBOIS (François-Noel-Alexandre), chan. et théologal de Ste-Croix d'Orléans, né dans cette ville en 1752, m. le 2 septembre 1824, a pub., entre autres brochures ou mém. relatifs à son ministère ou à sa patrie, une *Methode approuvée avec laquelle on peut parvenir facilement et sans maître à connaître les plantes de l'intérieur de la France et en partie celles des environs d'Orléans*, Orléans et Paris, 1803, in-8 ; *Mémoire en faveur des sœurs de la Croix d'Orléans*, 1815, in-8 de 40 pages ;

Notice hist. sur Jeanne d'Arc, et des monumens érigés à Orléans en son honneur, etc. : il a laissé, dit-on, un grand ouvr. MS. sur le même sujet.

DUBOS (MARIE-JEANNE RENARD), grav., née à Paris au commencement du 18e S., était élève de Charles Dupuis, dont elle s'appropria assez bien la manière. Outre un certain nombre d'estampes estimées, parmi lesquelles on distingue *une jeune fille à mi-corps qui caresse un lapin*, madame Dubois a gravé plus. sujets dans l'ouvr. intit. *Versailles immortalisé*, 1720, 2 vol. in-4.

DUBOS (CHARLES-FRANÇOIS), docteur de Sorbonne, né en 1661 près St-Flour en Auvergne, m. en 1724, gr.-vicaire et doyen du chapitre de Luçon, a laissé : *Abrégé de la vie de M. de Barillon, év. de Luçon*, Delft (Rouen), 1700, in-12; *Confér. sur les princip. myst., sur les dimanches et sur les fêtes choisies*, Paris, 1724, 2 vol. in-12.

DUBOS (JEAN-BAPTISTE), publiciste et littérat. franç., né à Beauvais en 1670, m. à Paris en 1742, secrét. perpétuel de l'acad. franç., s'appliqua d'abord à la théol. qu'il abandonna bientôt pour l'étude du droit public. Il fut chargé de diverses missions diplomatiques par M. de Torcy, ministre des affaires étrangères, et dans la suite le card. Dubois et le régent lui confièrent plusieurs négociations secrètes dont il s'acquitta toujours avec succès. Son goût pour l'hist. et la littér. lui firent abandonner la carrière politique, dans laquelle il aurait pu obtenir un avancement mérité. Ses principaux ouvr. sont : *les Intérêts de l'Angl. mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1703, in-12; *Hist. de la ligue de Cambray*, Paris, 1709, 1728 et 1785, 2 vol. in-12; *Hist. critique de l'établissem. de la monarchie franç. dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4, 1743, 4 vol. in-12; *Reflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, 1719, 2 vol. in-12, souvent réimpr.

DUBOSC. V. BOSC (du).

DUBOSC-MONTANDRÉ, écriv. franç., né au commencem. du 17e S., m. en 1690, se fit d'abord connaître par un gr. nombre de libelles politiques dirigés contre le prince de Condé, dont il embrassa ensuite la cause et qu'il suivit en Flandre l'an 1653. Ayant quitté la satire pour l'hist., il pub. les ouvr. suiv. : la *Vie de St Lambert, év. de Liége*, Liége, 1657, in-4; *Portrait histor., généalogique et polit. de la maison d'Autriche*, Paris, 1662, in-4.

DUBOUCHAGE (FRANÇOIS-JOSEPH GRATEL, vicomte), ministre de la marine, né à Grenoble en 1749, servit d'abord dans l'artill. de terre, et y passa par tous les grades jusqu'à celui de chef de brigade, qu'il obtint en 1784. Louis XVI, ayant créé un corps d'artillerie de marine, l'en nomma sous-directeur en 1786, et inspecteur-génér. en 1792. Cette même année il accepta le portefeuille de la marine; et dans des circonstances si difficiles, il montra le plus grand dévouement au roi, qu'il accompagna, le 10 août, jusqu'au sein de l'assemblée, où le malheureux prince alla chercher un asile. Craignant pour sa propre sûreté, Dubouchage se disposait à sortir de France lorsqu'un décret de la convention le rappela, le 15 sept., à ses fonctions d'inspecteur-gén. On ne sait ce qu'il devint pend. le reste de la révolut.; ce qui est certain, c'est qu'il se trouvait sans emploi à Paris en 1805 lorsqu'il fut arrêté par ordre du gouvernement comme complice d'une conspiration, et fut obligé de donner caution pour continuer d'habiter la capitale; encore fut-il placé sous la surveillance de la police. Lors de la première restauration, Dubouchage fut nommé commandeur de St-Louis; il resta à Paris pendant les cent-jours, avec mission d'y servir la cause royale. Appelé pour la seconde fois au ministère de la marine le 27 septembre 1819, il fit de grands changemens dans le personnel, éliminant tous les officiers qui s'étaient formés depuis la révolution, et donnant leurs places à ceux qui, n'ayant pas servi depuis cette époque, avaient au moins perdu l'habitude de la mer; il rétablit la caisse des invalides de la marine, transporta le collége de cette arme à Angoulême, donna sa démission en juin 1817, passa à la chambre des pairs, et m. à Paris en avril 1821.

DUBOULAY. V. BOULAY (du) et FAVIER.

DUBOURDIEU (JEAN), ministre protestant, né à Montpellier en 1652, mort à Londres en 1720, pasteur de l'église de Savoie, a composé un grand nombre de dissert. de théol. et de controverse. Nous citerons seulement : *Dissert. histor. et critique sur le martyre de la légion thébaine*, Amsterdam, 1705, in-12; une traduct. anglaise fut publ. avant l'original, Londres, 1696; *Comparaison des lois pénales de France contre les protestans avec celles de l'Anglet. contre les papistes*, Lond., 1717, in-12; *Traité sur le retranchement de la coupe*, dédié au ministre Claude, et réfuté par Bossuet dans son *Traité de la communion sous les deux espèces*. L'illustre évêq. de Meaux avait déjà adressé à Dubourdieu sa *Lettre* sur le culte que l'église catholique rend à la Ste Vierge. Le pasteur protestant la fit réimpr. avec sa réponse et un *Sermon* sur le même sujet. — DUBOURDIEU (Jean-Armand), fils du précédent, ancien pasteur de Montpellier, exerça le saint ministère à Londres dans l'église de Savoie, conjointement avec son père; il fut aussi chapelain du duc de Richmond et de Lenox. Plus. de ses ouvr. prouvent qu'il avait un caractère très violent : les principaux sont : l'*Orgueil du Nebucadnetzar, abattu de la main de Dieu, avec quelques applications particulières aux affaires du temps*, ou *Sermon sur Daniel*, ch. 4, etc., Amsterdam, 1707, in-8; *la Pratique des vertus chrétienn.*, ouv. trad. de l'angl. de Chapell, évêque de Cork, nouv. éd., revue et corr., Londres, 1719, in-8; *les Aventures de Télémaque*, nouv. édit., avec les remarq. satiriques (de Limiers), Londres, Vaillant, 1719, 2 vol. in-12; l'*Apologue des arbres et de l'épine, appliqué à la conjoncture présente en deux sermons*, Londres, 1723, in-8 : l'auteur veut prouver, dans ces deux discours, qu'un règne papiste est incompatible avec la constitution de la Grande-Bretagne; *Catéchisme pour l'instruction de la jeunesse*, Amsterdam, 1729, in-8.

DUBOURG. V. BOURG (du).

DUBOURY (LOUIS-FABRICE), peintre et grav., né à Amsterdam en 1691, fut élève de Jean Lairesse et de Jacques van Huysum. Il a peint des sujets galans et des plafonds estimés. Ses grav. sont dans le goût de Bernard Picart, son ami, et consistent pour la plupart en jolies vignettes où sont représentées des scènes gracieuses et de bon goût.

DUBOY DE LAVERNE (PHILIPPE-DANIEL), né aux environs de Dijon en 1755, m. à Paris en 1802, direct. de l'imp. nationale, seconda d'abord Anisson-Duperron dans la direction de l'imp. royale du Louvre, et devint chef de cet établissement lors de la révolution. Dans des circonstances si difficiles, il sut non-seulement le préserver de la destruction, mais encore le porter au plus haut point de splendeur, et le rendre sans rivaux en Europe. C'est lui qui tira pour ainsi dire de la poussière la typographie orientale, en faisant fondre de nouveau les caractères orientaux de Vitré, en faisant graver et acquérant les poinçons d'un grand nombre de caractères étrangers. Ce fut sur ses instructions qu'on transporta de Rome à Paris la magnifique collection des caractères exotiques de *la Propagande*. Ce fut encore lui qui forma en peu de jours l'imp. franç. grecque et arabe, qui fut d'un si grand secours dans la fameuse expédit. d'Egypte. Duboy de Laverne avait dans sa jeunesse rédigé le tome 44 de la collection de l'acad. des inscript. et b.-lett., contenant la table des vol. 34 à 43. M. Silvestre de Sacy a donné une *Notice* sur Duboy de Laverne dans le *Magasin encyclopédique*, t. 4, 8e année.

DUBRAW ou DUBRAUSKY (JEAN SKALA), historien bohémien, mort en 1553, év. d'Olmutz, est aut. de : *Hist. regni Bohemiæ ab initio Bohemorum, libri XXXIII*, Gunther, 1552, in-folio; Bâle, 1575, in-fol.; *de Piscinis libri V*, Zurich, 1557; Nuremberg, 1596, in-8; ibid., 1671, in-4.

DUBREUIL (PIERRE), ministre protestant du 16e S., propagea avec zèle la nouvelle doctrine à Strasbourg et à Tournai, se brisa la cuisse au moment où il escaladait les remparts de cette dernière ville pour se soustraire aux recherches ordonnées contre lui par les magistrats, fut arrêté, jugé, condamné à être brûlé vif, et exécuté en 1543, parce qu'il persistait dans sa croyance. — Un autre DUBREUIL (Pierre), bachelier de Sorbonne, a pub. : *Hist. ample des peuples habitans des trois bourgs de Ricey* (en Bourgogne), Paris, 1654, in-12. — DUBREUIL (Jean), jésuite, né à Paris en 1602, m. en 1670, direct. du noviciat de Dijon, a pub. : *la Perspective pratique nécessaire à tous peintres, graveurs*, etc., Paris, 1642-48, 3 vol. in-4; *l'Art universel des fortifications*, Paris, 1665, in-4.

DUBREUIL (JOSEPH), avocat, né à Aix en 1747, m. le 6 juin 1824, a publ. : *Observ. sur quelques coutumes et usages de Provence*, etc., Aix, 1815, in-4; *Analyse raisonnée de la législation sur les eaux*, etc., ibid., 1817, in-4, suite du précéd.; *Observat. sur le rapport des dons faits par le père à ses enfans*, etc., ibid., 1822, in-8.

DUBREUL (JACQUES), religieux de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, né à Paris en 1528, mort dans la même ville en 1614, après avoir été abbé de St-Allire de Clermont, a donné une édit. de St Isidore de Séville, Paris, 1601, in-fol., et publia *Vie de Charles de Bourbon, oncle de Henri IV*, Paris, 1612, in-4; *les Fastes et antiquités de Paris*, 1605, in-8, réimp. sous le titre de *Théâtre des antiquités de Paris*, 1612-18-39, in-4; *Supplementum antiquitatum urbis Parisiaci, de S. Mauri Fossatensis cænobio*, Paris, 1614, in-4. Enfin Dubreul a laissé MS. une *Hist. de l'abbaye de St-Germain*.

DUBUAT-NANCAY. V. BUAT.

DUBUC. V. BUC.

DUBUISSON (PAUL-ULRIC), écriv. franç., né à Laval en 1753, embrassa la cause de la revolut., et en alla propager les principes en Belgique. De retour à Paris, il fut nommé commissaire de la convention près l'armée de Dumouriez. Lors de la défection de ce général, Dubuisson, accusé d'y avoir coopéré, sollicita lui-même sa mise en jugement, et fut acquitté. Traduit de nouveau au tribunal révolutionnaire comme complice de la prétendue conspiration d'Hébert, il fut condamné à mort avec celui-ci, et exécuté en 1794. Dubuisson a laissé 8 pièces de théâtre, tragédies, comédies et opéras, d'un mérite très-médiocre; un poëme en vers libres intitulé *Tableau de la volupté, ou les Quatre parties du jour*, Paris, 1771, in-8; *Abrégé de la révolution des états d'Amérique*, ibid., 1779, in-8; *Nouvelles considérations sur St-Domingue, en réponse à celles de M. Hilliard d'Auberteuil*, ib., 1780, in-8; *Lettres critiques et politiques sur les colonies et le commerce des villes marit. de France, adressées à G.-T. Raynal*, ibid., 1787, in-8.

DUBY (PIERRE ANCHER TOBIESEN), né en 1721 à Housseau, dans le canton de Soleure, eut la cuisse emportée à la bataille de Fontenoy, où il faisait partie d'un régiment suisse au service de France. Admis à l'hôtel des Invalides, il se livra tout entier à l'étude des lettres et à celle des langues du nord. Ses connaissances dans cette partie lui valurent le titre d'interprète à la biblioth. du roi. Duby m. en 1782. On lui doit : *Recueil général de pièces obsidionales et de nécessité, gravées d'après l'ordre chronologique des évènem.*, Paris, 1786, in-fol., avec 31 pl.; *Tr. des monnaies des barons, pairs, évêq., abbés, villes et autres seigneurs de France*, Paris, 1790, 2 vol. grand in-4, avec 122 pl.

DUC (PHILIPPINE), jeune piémontaise, l'une des maîtresses de Henri II, eut de ce prince, en 1538, une fille, Diane légitimée de France. Cette femme ne doit la place qu'elle occupe dans les biogr. qu'au besoin de rectifier l'erreur commise par les histor. qui ont cru Diane de France (*v.* ce nom) fille de la duchesse de Valentinois.

DUC (FRONTON du), en latin *Ducæus*, jésuite, né à Bordeaux en 1558, mort à Paris en 1624, bibliothécaire du collége de Clermont, est auteur de : *Remarques sur la chronique bordelaise* de Gabriel Lurbé; 3 vol. de *Controverses* adressées à Duplessis Mornay au sujet de son livre de *l'Eucharistie*; *Hist. tragique de la pucelle de Domremy, autrement d'Orléans, nouvellement départie par actes, et représ. par personnages*, etc., Nancy, 1581, in-4; *Bibliotheca veterum patrum*, gr.-lat., Paris, 1625, 2 vol. in-fol. Ce recueil est plus connu sous le titre de *Auctarium Ducæanum*, parce qu'il sert de supplément aux biblioth. lat. de SS. Pères.

DUCANGE. V. CANGE (du).

DUCAMP (THÉODORE), né à Bordeaux en 1792, fit dans cette ville ses prem. études médicales, fut chirurgien militaire, termina ses cours au Val-de-Grâce, et soutint à la faculté de Paris sa thèse inaugurale sur les polypes de la matrice et du vagin. Il est l'inventeur d'un instrument ingénieux destiné à remplacer le cordon ombilical prématurément sorti; mais sa grande réputation est fondée principalement sur son perfectionnement de la méthode anglaise de remédier aux rétrécissemens du canal de l'urètre par l'application du nitrate d'argent. Il a pub. sur le traitement des maladies urétrales l'ouv. intit. *Traité des rétentions d'urine occasionées par le rétrécissement du canal de l'urètre*, etc, 1822, in-8, réimpr. en 1823 avec une *Notice* sur l'auteur. Th. Ducamp, très-versé dans la littér. médicale anglaise, avait traduit les *Recherc.* de Robert Brée sur les désordres de la respiration, et pub. plus. articles dans les journaux de médec. français. Il mourut le 1er avril 1823 d'une affection pulmonaire. On cite encore parmi ses opuscules : *Réflexions sur un écrit de M. Chomel, ayant pour titre* : de l'Existence des fièvres, 1820, in-8. Son *Eloge histor.*, par M. Vassal, a été pub. à Paris 1823, in-8; et on trouve sur lui une *Notice* dans la *Gazette de santé* (1823, p. 79).

DUCAREL (ANDRÉ-COLTÉE), sav. antiquaire, né à Caen (Normandie) l'an 1713, mort en 1785 à Cantorbéry, membre de la société des antiquaires et de la société royale de Londres, a pub. : *Antiquit. anglo-normandes*, 1767, in fol.; *Série de plus de 200 médailles anglo-galliques, ou normandes et aquitaniques, des anc. rois d'Angleterre*, 1757, in-4, avec 16 pl.; *Hist. de l'hôp. et de l'égl. de Ste-Catherine*, 1742, in-4, avec pl., etc., etc. Ducarel a eu part en outre à plusieurs recueils et ouvrages sur les antiquités, et particulièrement à l'*Hist. de la paroisse de Lambeth*, Londres, 1786.

DUCART (ISAAC), peintre hollandais né à Amsterdam en 1630, m. dans la même ville en 1694, se fit une grande réputation pour la légèreté de sa touche et le fini de ses ouv. Il est du petit nombre des peintres de fleurs dont les succès postérieurs de Jean van Huysum n'aient pas fait oublier la gloire; et ses tabl., la plupart exécutés sur satin, sont encore aujourd'hui fort recherchés des amat.

DUCAS (CONSTANT.). V. CONSTANTIN XI et XII.

DUCAS (ALEXIS). V. ALEXIS V.

DUCAS (MICHEL), historien grec, issu de l'illustre famille de ce nom qui avait donné plusieurs empereurs à Constantinople, fut témoin de la prise de cette ville par les troupes de Mahomet II. Il a écrit l'histoire de la décadence de l'empire; son récit commence au règne de Cantacuzène et va jusqu'à la prise de l'île de Lesbos par les Turks en 1462. Cet ouvrage estimé a été imprimé au Louvre en 1649, avec la traduction latine et les notes de

Boulliau. Il fait partie de la collection dite *Hist. bizantine ;* la traduction latine a été mise en franç. par le président Cousin.

DUCAS-VATACE (Jean). V. Vatace.

DUCASSE (François), docteur en théologie et canoniste célèbre, m. en 1706, grand vicaire et official du diocèse de Condom, a publié : *De la Juridict. ecclés. contentieuse*, Agen, 1695, in-4 ; *De la Juridict. volont.*, ibid., 1697, in-4. Ces deux traités furent depuis réunis par l'auteur en un seul ouvrage, et souvent réimprimés sous le titre de *La prat. de la Juridict. ecclés...* La meilleure édition est de Toulouse, 1762, in-4.

DUCASSE (Jean-Baptiste), célèbre marin fr., né dans le Béarn, entra d'abord au service de la compagnie du Sénégal, qui le fit un de ses directeurs, et le chargea d'établir à St-Domingue son premier comptoir pour la traite des nègres. A son retour en France, il aborda et prit, lui vingtième, une grosse flotte hollandaise, et rentra triomphant à La Rochelle. Louis XIV, instruit du courage et de l'habileté que Ducasse avait montrée dans cette affaire, le fit passer dans la marine royale. Il y devint bientôt capitaine de vaisseau, fut nommé gouverneur de St-Domingue en 1691, et, s'étant mis à la tête d'une troupe de flibustiers, se rendit redoutable aux Anglais. Pendant la guerre de la succession, il battit le célèbre amiral Benbow, fut élevé au grade de chef d'escadre et de lieutenant-général des armées navales, et commandait la flotte qui investissait Barcelone en 1714, lorsque ses infirmités le forcèrent à se retirer du service. Il m. à Bourbon-l'Archambaut en 1715.

DUCASTEL (F.-B.-L.), avocat au conseil suprême de Bayeux et député de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative, était fils d'un charpentier, et avait appris lui-même cette profession, lorsqu'étant un jour allé entendre plaider, il se sentit tout à coup une telle vocation pour la profession d'avoc., qu'il résolut de le devenir, et y parvint en peu de temps. Il s'acquit d'abord une grande réputation d'habileté à Rouen, où il avait pour émule le sav. Thouret ; puis, ayant éprouvé quelques désagrém. au parlement de cette ville, il vint exercer sa profession à Paris (1777 ou 1778). Mais, à peine s'y fut-il fait connaître, que les premiers avocats de la capitale, jaloux de son mérite, le firent rayer du tableau comme ayant plaidé dans les conseils supérieurs établis par Maupeou. Après la session de l'assemblée législative, il ne quitta plus Rouen, où il a terminé son honorable carrière, dans les premières années du 19e S. On a de Ducastel un *Mém. sur les dîmes pour le clergé de Normandie contre les cultivateurs de la même province*, Caen, 1773, in-8.

DUCCINI (Joseph), médecin qui professait à Pise au commencement du 18e S., a publié plus. ouvrages et traités sur son art, parmi lesquels on distingue : *Sopra la natura de' liquidi del corpo umano*, Lucques, 1729, in-12 ; *De' bagni di Lucca*, ibid., 1711, in-8.

DUCERCEAU. V. Androuet et Cerceau.

DUCHAL (Jacques), ecclésiastique irland. non conformiste, né à Antrim en 1697, m. en 1761, ministre d'une congrégation de dissidens à Dublin, avait composé plus de 700 *Sermons* sur des sujets la plupart neufs. On en a fait un choix imprimé après la mort de l'auteur en 1764, 3 vol. in-8 ; on doit encore à Duchal : *Sur les argumens présomptifs en faveur de la religion chrét.*, in-8, et quelques autres écrits moins importans.

DUCHANGE (Gaspard), graveur, né à Paris en 1662, m. dans la même ville en 1756, conseiller de l'académie de peinture. Cet artiste, élève de Jean Audran, excellait surtout à rendre le moelleux des chairs. Son œuvre est considérable et généralement estimé; on y distingue surtout : *Jupiter et Io*, *Léda*, *Danaé*, d'après le Corrège ; *Les Vendeurs chassés du temple; Le repas chez le Pharisien*, d'après Jouvenet ; *Tobie recouvrant la vue*, d'après Coypel ; et *Notre Seigneur au tombeau*, d'après Véronèse.

DUCHAT (Jacob Le), philologue distingué, né à Metz en 1658, fut contraint, par la révocation de l'édit de Nantes, d'abandonner sa patrie, où il exerçait la profession d'avocat, se retira à Berlin, et m. dans cette ville en 1735, conseiller à la justice supérieure française de Prusse, et membre de la société roy. de Berlin. On attribue à Le Duchat une comédie en prose, *La Famille ridicule*, Messine (Berlin), 1720, in-8. Ce qui est certain, c'est qu'on lui doit plusieurs bonnes éditions d'ouvrages estimés ; nous citerons *Satyre Ménippée*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-8; *Œuvres de Rabelais*, ib., 1711, 6 vol. in-8 ; *Aventures du baron de Feneste et la Confession de Sancy*, par d'Aubigné, ibid., 1729, in-8. — Duchat (Louis-François Le), poète français et latin du 16e S., est auteur de *Prælodiorum libri tres*, Paris, 1554, in-8, réimpr. presque en entier dans le prem. vol. des *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter ; un *Recueil de poésies fr.*, 1561, in-4. — Duchat (Yves Le), de la même famille, a publié : *Hist. de la guerre entreprise par les Franç. pour la conquête de la Terre-Sainte, sous Godefroy de Bouillon*, Paris, 1620, in-8 (il l'avait écrite en grec, et en donna une traduction française la même année) ; *Subizæ et Rupellenses bello domiti, carmen græcum cum versione latinâ*, Paris, 1629, in-8.

DUCHATEL (Pierre), en latin *Castellanus*, év. d'Orléans et grand-aumônier de France, naquit sur la fin du 15e S. dans le diocèse de Langres. Orphelin à l'âge de six ans, il fut envoyé au collége de Dijon, alors très-renommé, et y reçut les leçons du savant Turell, leçons dont il profita si bien qu'avant d'avoir atteint sa seizième année il enseigna publiquement le grec et le latin avec le plus grand succès. Attiré à Bâle par la grande réputation d'Érasme, il se concilia l'estime et l'amitié de ce fameux critique, auquel il rendit d'importans services pour la publication des éditions grecques et latines dont il était alors occupé. Ayant appris que Turell était accusé de sacrilége devant le parlement de Dijon, Duchâtel quitta tout pour s'y rendre, et eut le bonheur d'arracher, par son éloquence entraînante, son ancien maître à la mort qui le menaçait. Après avoir voyagé en Italie, en Égypte, en Palestine et en Syrie, Duchâtel fut présenté par le cardinal du Bellay à François Ier, qui goûta fort sa conversation aimable et instructive, le fit son lecteur ordinaire, l'appela successivement à l'évêché de Tulle en 1559, à celui de Mâcon en 1544, à celui d'Orléans en 1551, et à la grande aumônerie en 1547. Le vertueux prélat fit usage d'une si rare faveur pour protéger les lettres et ceux qui les cultivaient, défendre les droits de l'église gallicane contre les usurpations du St-siége, soustraire les protestans aux bûchers qu'on allumait pour eux, et raffermir cependant le roi et la cour dans la foi catholique. Il fut frappé d'apoplexie dans la chaire de la cathédrale d'Orléans l'an 1552. On a de lui : *Trépas, obsèques et enterrement de François Ier*, et *deux Oraisons funèbres de ce prince*, impr. à la suite de la *Vie de Duchâtel*, par Galland, Paris, 1674, in-8 (en lat.)

DUCHATEL (Gaspard), député à la convention, né en 1766 aux environs de Thouars en Poitou, n'avait que 26 ans lorsqu'il fut arraché à ses occupations agricoles, et porté par le vœu de ses compatriotes au sein de la trop fameuse assemblée. Il fut l'un des membres qui firent les plus généreux efforts pour sauver Louis XVI : après avoir soutenu que l'abdication était la seule chose qu'on pût exiger du prince, il vota pour le bannissement. Retenu au lit par une maladie grave, Duchâtel, apprenant que les voix se balançaient, se fit porter à la tribune enveloppé d'une robe de

chambre, la tête couverte d'un bonnet de nuit, et, quoique le scrutin fût fermé, il émit son vote : chose remarquable, il fut décidé que ce vote tardif serait compté, *parce qu'il tendait à l'indulgence*. Dénoncé bientôt après comme étant d'intelligence avec les Vendéens, les Girondins et les fédéralistes, Duchâtel fut condamné à mort le 31 octob. 1793, et exécuté avec vingt de ses collègues. Deux ans après sa mort, plusieurs députés demandèrent qu'une fête fût célébrée en son honneur le jour anniversaire de ce funeste évènem.—V. CHATEL (du).

DUCHÉ DE VANCY (JOSEPH-FRANÇOIS), poète français, né à Paris en 1668, m. dans la même ville en 1704, valet de chambre du roi et membre de l'académie des inscriptions, ne dut sa fortune qu'à ses talens, quoiqu'il fût d'une très-bonne famille et fils d'un gentilhomme ordinaire du roi. Mad. de Maintenon, ayant vu quelques-uns de ses essais, le chargea de composer les trois tragédies de *Jonathas*, *Absalon* et *Debora*. Les deux prem. ne parurent sur le théâtre français qu'après la mort de l'aut., et la seconde seule y obtint quelq. succès. On doit à Duché six opéras : *Les Fêtes galantes*, *les Amours de Momus*, *Théagènes et Chariclée*, *Céphale et Procris*, *Scylla* et *Iphigénie en Tauride*, qui passe pour ce que l'auteur a fait de mieux. Duché a encore publié, sans y mettre son nom, les *Préceptes de Phocilide*, trad. du grec avec des remarques et des pensées, et des peintures critiques à l'imit. de cet aut., Paris, 1698, in-12.

DUCHEMIN (NICOLAS), graveur et fond. pour la musique, né à Provins au commencement du 16ᵉ S., m. vers 1559, a laissé : *Missæ modulatæ*, sans date (1558), in-8; plus. *Recueils de chansons spirituelles* avec les airs notés; des *Psaumes* avec la musique; *l'Art*, *Science et Pratique de plaine musique*, *et de l'institution musicale*, sans date (1556), in-12.

DUCHESNE (LÉGER), en latin *Leodegarius à quercu*, philologue et humaniste, né dans le 15ᵉ S. à Paris, mort dans la même ville en 1588, fut l'un des apologistes de la St-Barthélemi, et écrivit à Charles IX pour l'engager à *exterminer vertueusement* les huguenots échappés au premier massacre. Duchesne a donné des *Notes sur les Sylves* de Stace; le *Traité* de Sénèque *de la pauvreté*; l'*Orateur* de Cicéron et les *Epigrammes* de Martial. Ses principaux ouvrages originaux sont : *Prælectionum et poematum liber*, Paris, 1559, in-8; *Flores epigrammatum*, ibid., etc., 1555; *In Adr. Turnebi obitum epicedium*, Paris, 1565, in-4; *De internecione Gasp. Colignæi et Pet. Rami ad regem Carolum IX*, Paris, 1572, in-4.

DUCHESNE (SIMON), mathémat., né à Dôle en Franche-Comté vers le milieu du 16ᵉ S., m. professeur à Delft vers 1600, se persuada qu'il avait trouvé la quadrature du cercle, et publia sa prétendue découverte sous le titre de *Quadrature du cercle*, *ou manière de trouver un carré égal au cercle donné*, Delft, 1584, in-4. — DUCHESNE (Joseph), en latin *Quercetanus*, médecin chimiste et poète français, né vers 1544 dans la province d'Armagnac, m. à Paris en 1609, médecin ordinaire du roi Henri IV, a laissé un grand nombre d'ouvr., dont les plus importans sont : *Ad Jacob. Auberti de ortu et causis metallorum contra chymicam explanationem brevis responsio*, Lyon, 1575 et 1600, in-8; *Traité de la cure gén. et partic. des arquebusades*, en latin, Lyon, 1576, in-8, trad. en franç., ibid., idem; *l'Ombre de Garnier Stauffacher*, tragi-comédie,..... 1583, in-4; *Diæteticon polyhistoricum*, Paris, 1605, in-8, trad. en franç. sous ce titre : *Le Portrait de la santé*, St-Omer, 1618, in-8, etc., etc. Les œuvres médicales de Duchesne ont été recueillies à Francfort en 1648, 3 vol. in-4, sous le titre de *Quercetanus redivivus*. — Un autre DUCHESNE (Charles), aussi médecin de Henri IV, a laissé sur ce prince des *Mém.* qui comprennent les trois mois qui se sont écoulés depuis son avènement jusqu'à la bataille d'Arques, et qui ont été impr. à la suite du *Journal de l'Etoile*, dans l'édition donnée par Lenglet Dufresnoy (t. IV, pag. 283-313).

DUCHESNE (ANDRÉ), en latin *Chesneus*, *Duchenius*, *Quercetanus* et *Querneus*, l'un des plus savans et des plus féconds historiens français, né à l'île Bouchard en Touraine l'an 1584, m. à Paris en 1640, géographe et historiogr. du roi, a laissé plus de cent vol. in-fol., tous écrits de sa main, contenant des recueils de pièces, des extraits de titres, des observations, des remarques généalog., etc., etc., et pub. en lat. et en franç. de 1602 à 1640, 22 ouvrages, presque tous volumineux, sur l'histoire et les antiquités. Nous citerons seulement : *Egregiarum seu electar. lection. et antiq. liber*, Paris, 1602, in-12; *les Antiq. et Recherches de la grandeur et de la majesté des rois de France*, ibid., 1609, in-8, et 1621, in-fol.; *Hist. des rois, ducs et comtes de Bourgogne*, ibid., 1619 et 1628, 2 vol. in-4; *Series auctor. omn. qui de Francorum hist. et de rebus franc..... scripserunt*, ibid., 1633 et 1635, in-fol.; *Hist. Francor. scriptores*, ibid., 1636-1641, 3 vol. in-fol. — DUCHESNE (François), fils du précédent, né à Paris en 1616, m. dans la même ville en 1693, obtint aussi le titre d'historiographe de France; il a donné de nouvelles édit. des ouvrages de son père, et en a achevé et publié quelques-uns, tels que l'*Hist. des Papes*, Paris, 1653, 2 vol. in-fol.; l'*Hist. des Cardinaux franç.*, ibid., 1660 et 1666, 2 vol. in-fol. Les deux ouvr. suivans lui appartiennent en propre : *Traité des Officiers qui composent le conseil d'état*, Paris, 1662, in-4; *Histoire des chanceliers et gardes des sceaux de France*, ibid., 1680, in-fol.

DUCHESNE (VINCENT), religieux bénédictin, né à Besançon dans le 17ᵉ S., avait de grandes connaissances en architecture, et donna les plans et dessins d'après lesquels furent construits l'abbaye de St-Pierre de Châlons, et le monastère de son ordre à Morey en Franche-Comté. Les arts mécaniques lui doivent plusieurs procédés ingénieux, un entre autres pour scier le marbre. Il a laissé des *Mém. sur la Franche-Comté*, dont Boulainvilliers a inséré un long extrait dans le 4ᵉ v. de son *Etat de la France*, édition de 1752.

DUCHESNE (JEAN-BAPTISTE PHLIPOTOT), jésuite, né à Chesne-le-Pouilleux en Champagne, l'an 1692, m. à Dijon en 1755, a publié : *Hispania partìm suorum fide*, *partìm Philippi virtute*, *ex clade suâ triumphans*, *oratio*, 1711, in-8; *le Prédestinianisme*, Paris, 1724, in-4; *la Science de la jeune noblesse*, ib., 1729-30, 3 v. in-12; *Abrégé de l'hist. d'Espagne*, ib., 1741, in-12, etc., etc.

DUCHESNE (HENRI-GABRIEL), écriv. français, né Paris en 1739, m. dans la même ville en 1822, conseiller honoraire et référendaire à la cour des comptes, a laissé MSs. 2 forts vol. in-fol., extraits des ouvrages du P. Kircher, et a lui-même publié les suiv. : *Manuel du natural.*, Paris, 1770, in-8; 1797, 4 vol. in-8, en société avec Macquer; *la France ecclés.*, années 1774-1789, ibid., in-12; *Dictionnaire de l'industrie*, ibid., 1776, 3 vol. in-8, 1801, 6 vol. in-8, 3ᵉ édit.; *Notice histor. sur la vie et les ouvr. de J.-B. Porta, gentilh. napolit.*, Paris, an XI (1801), in-8; *Coméd. de Térence*, en vers franç., ibid., 1806, 2 vol. in-8.

DUCHI (CÉSAR), en lat. *Duchus* ou *de Ducibus*, avocat, né à Brescia dans le 16ᵉ S., a laissé quelques pièces de vers lat., qui se trouvent dans plusieurs recueils, entre autres dans ceux de Taygeti et de Gruter. — DUCHI (Grégoire), de Brescia, a publié un poème italien sur les échecs, intitulé *la Scaccheide*, Vicence, 1586 et 1607, in-4. — DUCHI ou DUCCI (Laurent), en lat. *Duccius*, né à Pistoie vers la fin du 16ᵉ S., est aut. des ouvr. suiv. : *Trattato*

della nobiltà, dell' infamia e della precedenza, Ferrare, 1603, in-4; *De elocutione libri duo*, ibid., 1600, in-8; *Orazione funerale*, ibid., 1600, in-8; *Ars historica*, ibid., 1604, in-4.

DUCHOSAL (Marie-Emilie-Guillaume), avocat et littérateur franç., né à Paris en 1763, mort dans la même ville en 1806, donna avec M. Milon une édit. des *Œuvres de Dumarsais*, Paris, an V (1797), 7 vol. in-8. Il travailla au journal de Deux-Ponts en 1786, au *Journal des Théâtres*, 1792-93; à l'*Ami des Arts*, 1797; et a publ. les ouvr. suiv.: *Les exilés du Parnasse*, poème, 1783, in-8; *Mon songe*, imité du grec de Lucien, 1784, in-8; *Blanchard*, poème en 2 chants, 1784, in-8; en 4 chants, 1786, in-8; *Disc. sur la nécessité de dessécher les marais*, 1791, in-8.

DUCHOUL (Guillaume), archéologue franç., né à Lyon dans le 16ᵉ S., est auteur de: *Epître consolatrice* à mad. de Chevrières, Lyon, 1555, in-4; *Disc. sur la castrametation et discipline milit. des anciens Romains*, Lyon, 1555, in-fol.; *Disc. sur la religion des anciens Romains*, ibid., 1556, in-fol. Ces deux derniers ouvr. ont été souvent imprimés réunis; ils ont été traduits en latin, en ital. et en espagnol.—Duchoul (Jean), naturaliste, fils du précéd., a publ.: *Varia quercûs historia; accessit Pilati montis descriptio*, Lyon, 1555, in-8, avec fig.; *Dialogus formicæ, muscæ, aranæi et papilionis*, ibid., 1556, in-8; *Dialogue de la vie des champs*, avec une *epître de la vie sobre*, et autres *discours*, ibid., 1565, in-8.

DUCIS (Jean-François), poète tragique franç., né à Versailles en 1733, fit ses études dans cette ville au collége d'Orléans et n'annonça point par des succès précoces ceux qu'il devait obtenir un jour quand son esprit aurait acquis toute sa vigueur. Il avait 33 ans lorsqu'il donna au théâtre *Amelise*, tragédie qu'il retira après la prem. représentation. Loin de se laisser rebuter par ce premier revers, Ducis reparut dans la carrière dès l'année suivante: cette fois il avait appuyé son talent du génie de Shakespeare; c'est à l'ombre de ce grand nom que parurent *Hamlet*, en 1769, *Romeo et Juliette*, en 1772; *le Roi Lear*, en 1783, *Macbeth*, en 1784, *Jean-sans-Terre*, en 1791, et *Othello*, en 1792. Ces trag. qui, si l'on en excepte *Jean-sans-Terre*, eurent toutes un succès éclatant, ne sont point des traductions, mais bien des imitations libres de l'original. Par la trempe mâle et vigoureuse de son talent et de son caractère, Ducis était peut-être le seul qui pût reproduire sur notre scène les chefs-d'œuvre du père de la tragédie anglaise. Il faut le dire, en leur enlevant ce qu'ils avaient de trop rude et de trop inculte pour entrer dans une littérature civilisée, Ducis leur a souvent fait perdre quelque chose de leur force et de leur grandiose; mais souvent aussi il y ajouta de nouvelles beautés. Dans *Œdipe chez Admète*, qui parut en 1778, Ducis réunit ses propres inspirations aux conceptions sublimes de Sophocle et d'Euripide. Cette trag. qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, lui valut le périlleux honneur d'occuper à l'académie la place que la mort de Voltaire avait laissée vacante. Ducis prouva dans *la Famille Arabe* (Abufar), qu'il pouvait créer une tragédie où tout lui appartînt; on y retrouve les mêmes beautés, mais aussi les mêmes défauts que dans tous les autres ouvrages de l'auteur. Nul ne savait tracer une scène mieux que lui, mais il ne sut jamais composer un ensemble; son style, parfois aussi brillant qu'énergique, retombe et se traîne quelques momens après. Il a été plus heureux dans des pièces d'une moindre étendue, dont quelques-unes, par l'importance des sujets et la manière pleine de force et de grâce dont ils sont traités, mériteraient un autre nom que celui de *poésies fugitives*. Livré exclusivement à sa passion pour l'art dramatique, Ducis ne prit aucune part aux évènemens de la révolution: persuadé que les dignités n'ajoutent rien au mérite d'un poète, et qu'un homme de lettres est mieux placé dans le silence de son cabinet qu'au milieu d'une assemblée législative, il refusa les honneurs qui lui furent offerts par le gouvernement consulaire; toutefois, après la restauration, le poète philosophe, loin de déguiser la joie qu'il avait ressentie de l'accueil affectueux que lui fit Louis XVIII, s'abandonnait naïvement au plaisir d'en rappeler les circonstances à ses amis; aucun d'eux n'a pu se méprendre sur une telle effusion; ils savaient que l'orgueil lui était étranger, et qu'ancien serviteur du prince, il n'était mû que par l'affection la plus vraie. Ducis, après avoir joui jusque dans une vieillesse avancée du libre exercice de toutes ses facultés physiques et morales, s'éteignit tranquillement dans les prem. jours de 1817. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Paris, 1813, in-8, ibid., 1817, 3 vol. in-8; ibid., 1819, 3 vol. in-8, et 6 vol. in-18; 1826, 6 vol. in-32. M. Campenon a publié les *Œuvres posthumes de Ducis*, précédées d'une *Notice sur sa vie*, Paris, 1825, 1 vol. in-8.

DUCK (Arthur), jurisc. angl., né en 1580 près d'Exeter, dans le comté de Devon, m. à Chiswick près de Londres en 1649, était chancel. de cette ville lors de la guerre entre le parlement et Charles Iᵉʳ. Il se distingua par son zèle à soutenir les intérêts de ce prince, et fit le sacrifice de sa place et de sa fortune pour défendre la cause de la royauté. On a de lui: *Vita Henrici Chichele*..., Oxon., 1617, in-4; trad. en angl. et réimpr. en 1699 à la suite des *Vies de Bates*; *De usu et auctoritate juris civilis Romanorum in dominiis principum christianorum*, Londres, 1653, in-8, réimpr. en Angleterre et à l'étranger, notamment à la suite de *l'Histoire des lois civiles* de de Ferrière, 1724, in-8; trad. en franç., Paris, 1789, in-12. — Duck (Etienne), poète anglais, né de pauvres paysans près Kew au commencem. du 18ᵉ S., était lui-même valet de ferme, lorsqu'à l'âge de 24 ans, il s'avisa de suppléer à l'imperfection de son éducation. Il se livra à la lecture des poètes, dérobant chaque jour plus. heures au sommeil; bientôt il s'enhardit à composer quelques pièces des vers: elles furent goûtées des gentilshommes ses voisins et présentées à la reine Caroline. Cette princesse prit Duck sous sa protect., le fit entrer dans les ordres, et lui accorda une cure dans le comté de Surrey. Duck se délassait de ses fonctions ecclésiastiques, comme autrefois de ses occupations agricoles, en cultivant la poésie. S'étant par la suite abandonné aux accès d'une sombre mélancolie, il se noya volontairement dans la Tamise près Reading en 1756. Ses *Œuvres*, composées de fables et de pièces fugitives, sont aujourd'hui entièrement oubliées.

DUCKWORTH (John-Thomas), amiral angl., fils d'un pauvre ministre du comté de Devon, entra fort jeune dans la marine royale, où son courage et son habileté lui procurèrent un avancem. rapide. Lieutenant à bord de *la Princesse-Royale* en 1789, il se distingua dans le combat livré devant la Grenade par l'amiral Byron, à la flotte française commandée par d'Estaing. Capitaine du navire *la Reine* en 1794, il contribua puissamment à la victoire que la flotte anglaise remporta sur Villaret-Joyeuse à la hauteur du cap Lézard. En 1798 il partagea avec sir Charles Steward la gloire de la prise de l'île Minorque, fut créé chevalier du bain, gouverneur en chef de la Jamaïque, et vice-amiral de l'escadre bleue, à la tête de laquelle il se trouvait devant St-Domingue, lorsque le général Rochambeau, réduit à la dure nécessité de capituler, aima mieux se rendre à lui qu'aux noirs révoltés. Duckworth s'empara en 1805, de concert avec lord Cochrane, d'une division de l'armée navale franç., envoyée sous les ordres du contre-amiral Leisseignes pour reprendre St-Domingue. Il quitta le service cette même année, et m. en 1817.

DUCLOS (SAMUEL COTEREAU), médecin et chimiste français, né à Paris, m. suivant les uns en 1685, médecin du roi et membre de l'acad. des sciences, suivant les autres après 1715, dans un couvent de capucins où il était entré, a publié les ouvr. suiv. : *Observat. sur les eaux minér. de plus. provinces de France*, Paris, 1675, in-12, trad. en latin, Leyde, 1685, in-12; *Dissertat. sur les principes des mixtes naturels*, Amsterdam, 1680, in-12.

DUCLOS (ANNE-MARIE CHATEAUNEUF), célèbre tragédienne, née à Paris en 1664, d'une famille distinguée, quitta son nom véritable de Châteauneuf et prit celui de Duclos, nom sous lequel sa grand'mère avait joué autrefois. Après des débuts, à l'Opéra, qui ne furent point heureux, Mlle Duclos entra au Théâtre-Français en 1683, et y remplit avec succès pendant près de 40 ans l'emploi des grandes princesses; elle se retira en 1737, et m. en 1748.

DUCLOS (CHARLES PINEAU), moraliste et historien franç., né à Dinant en Bretagne l'an 1704, m. à Paris en 1772, historiogr. de France, memb. de l'acad. des inscrip., secrét. perpétuel de l'acad. fr., fut envoyé de bonne heure à Paris, et y fit d'excellentes études. Duclos débuta dans la carrière des lettres par la publication de deux romans : *la Baronne de Luz* et les *Confessions du comte de****; il eut part ensuite, avec une société de jeunes gens, au *Recueil de ces messieurs*, aux *étrennes de la St-Jean*, etc., et au roman d'*Acajou et Zirphile*, composé d'après des gravures originairement faites pour accompagner un autre ouvr. *L'Hist. de Louis XI*, qui parut en 1745, commença réellement la réputat. de Duclos; et *les considérations sur les mœurs* y mirent le comble. Appelé à remplir la place d'historiographe, restée vacante par le départ de Voltaire pour la Prusse, il composa les *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qui ne furent pub. que depuis la révolution, ainsi que *les Considérations sur l'Italie*. Duclos prit une part très-active à la rédaction de la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'acad.*, pub. en 1792; c'est lui qui décida ce corps illustre à substituer l'éloge des gr. hommes aux lieux-communs de morale, pour sujets de prix d'éloquence qu'il décerne annuellement. Quoique lié d'amitié avec le parti des philosophes, Duclos ne partagea point les erreurs dans lesquelles tombèrent quelques-uns d'entre eux : il désapprouvait publiquem. leurs écarts, et sut cependant conserver leur estime. Rousseau le définissait *un homme droit et adroit*; d'Alembert disait de lui : *De tous les hommes que je connais, c'est lui qui a le plus d'esprit dans un temps donné.* La conversation de Duclos était vive, spirituelle et satirique sans être offensante : on cite de lui un gr. nomb. de mots très-heureux; il aimait à conter et contait bien, aussi se fâchait-il contre ceux qui gâtaient ses bonnes histoires en les répétant mal. *Les Œuvres complètes de Duclos* ont été publ. (par MM. Auger et Colnet), Paris, 1806, 10 vol. in-8.

DUCLOS (ANT.-JEAN), grav., né à Paris en 1742, élève de St-Aubin, a gravé, d'après Moreau, un gr. nombre de vignettes très-estimées. On a distingué particulièrement celles qui accompagnent le Rousseau in-4, et le Voltaire, édit. de Kehl.

DUCLOS-DUFRESNOY (CHARLES-NICOLAS), député suppléant de la ville de Paris aux états-généraux, né à Montcornet, départem. de l'Aisne, en 1734, exerçait avec une distinction peu commune la profess. de notaire, lorsque la considérat. dont il jouissait lui permit d'offrir successivement d'utiles secours à l'abbé Terray, à Calonne et à Necker dans leurs opérations financières. Ces opérations devenant chaque jour plus embarrassées et plus difficiles, Duclos-Dufresnoy fit prêter 6 millions au roi par la compagnie des notaires, dont il était syndic gérant, et prononça à ce sujet un discours éloquent qui fut imprimé à Paris en 1788, in-4. Lors de la fameuse question du mode de la représentation nationale, il pub : *Jugement impartial sur les questions principales qui intéressent le tiers-état*, in-4; *Encore quelq. mots sur la question de savoir si le tiers-état peut être représenté par des ordres privilégiés*, 1788, in-4. Il proposait dans ces deux écrits de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état, se former en assemblées séparées, de compter leurs votes par ordre, mais de leur faire nommer un nombre égal de commissaires chargés d'accorder ou de refuser les subsides. Voyant péricliter le crédit de la caisse d'escompte (1789), Duclos-Dufresnoy le soutint par les sages opérations qu'il lui fit faire, et par les brochures dont les titres suivent : *Projet proposé pour la caisse d'escompte*, in 8; *Réponse aux observations sur ce projet*, in-8; *Origine de la caisse d'escompte, ses progrès et ses révolutions*, in-8. Enfin il combattit vainement l'émission du papier-monnaie dans les écrits suiv. : *Observat. sur l'état des finances* 1790, in-8; *Reflexions sur l'état de nos finances.....*, 1790, in-4; *Calcul du capital de la dette publique*, 1790, in-4. Cet homme estimable périt sur l'échafaud révolut. le 21 février 1794.

DUCLOT (JOSEPH-FRANÇOIS), sav. ecclésiast., né à Viuz en Savoie l'an 1745, m. curé de la même ville en 1821, a pub. : *Explication historique, dogmatique et morale de toute la doctrine catholique contenue dans l'ancien catéchisme du diocèse de Genève*, 1796, 7 vol. in-8, Paris, 1822, 7 vol. in-8; *La sainte Bible vengée des attaques de l'incrédulité*, etc., etc., Lyon, 1816 et années suiv., 6 vol. in-8, réimp. en 1821.

DUCOS (JEAN-FRANÇOIS), député girondin, né à Bordeaux en 1765, fils d'un riche négociant de cette ville, s'enthousiasma de bonne heure pour la liberté, et puisa dans la lecture des auteurs grecs et latins une haine irréfléchie contre les rois et un amour ardent pour le gouvernement républ. Porté par le choix de ses concitoyens aux assemblées législatives de 1791 et de 1792, Ducos vota l'abolition de la monarchie, et la m. de Louis XVI, contre l'appel au peuple, et se trouva par là séparé de ses collègues de déportation dont il ne partagea pas d'abord le sort. Toutefois, comme il ne cessait de parler en leur faveur, il fut arrêté lui-même, condamné à mort, et marcha à l'échafaud (31 oct. 1793) en faisant encore des vœux pour la durée du gouvernement dont il était victime.

DUCOS (ROGER), memb. du directoire, exerçait la profession d'avocat lorsqu'il fut député en 1792, par le départem. des Landes, à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se fit du reste très-peu remarquer dans cette assemblée ainsi qu'au conseil des anciens, dont il fit partie dans la suite. Appelé aux fonctions de directeur en juin 1799, il se réunit, en novembre de la même année, au général Bonaparte et à Sieyes, et fut proclamé troisième consul provisoire. Nommé en 1804 membre du sénat conservateur, gr. officier de la légion d'honneur et comte de l'empire, Roger Ducos vota, dix ans après, la déchéance de celui auquel il devait tout. Ayant fait partie de la chambre des pairs pendant les cent-jours, il fut condamné à l'exil par l'ordonnance du 12 janvier 1816, et périt près d'Ulm, cette même année, en cherchant à s'élancer hors de sa voiture au moment où elle allait verser.

DUCOS (ANGÉLIQUE CASE DE LA BOVE), femme auteur, aussi remarq. par son esprit que par sa beauté, m. à Paris en 1821, a pub. : *Marie de St-Clair*, Paris, an VI (1798), in-12, trad. en allem., par Lh. F. Hubert, Leipsig, 1799, in-8; *Clémence de Willefort*, Paris, an VII (1799), 2 vol. in-12; *Lettres de Louise et de Valentine*, ibid., 1811, 2 vol. in-12.

DUCOUDRAY (Hilaire ROUILLÉ, marquis), ancien lieut.-général, fit à 17 ans ses prem. armes au siége de Philipsbourg, et termina à Paris en 1805 sa carrière aussi honorable que distinguée.

DUCOUDRAY. V. Boursier (madame).

DUCOUEDIC (N.), officier de la marine française, né en Bretagne, commandait la frégate *la Surveillante*, avec le titre de lieutenant de vaisseau, lorsque, le 7 octobre 1779, il rencontra, à la hauteur d'Ouessant, *le Quebec*, frégate anglaise, à laquelle il livra un combat des plus vifs et des plus opiniâtres. *Le Quebec* sauta en l'air avec son commandant, le brave Framer; *la Surveillante*, totalement désemparée et rasée comme un ponton, rentra à Brest, ramenant le sien couv. de nombreuses bless. dont il m. quelq. jours après. Louis XVI, charmé de la belle conduite que Ducouedic avait tenue dans cette affaire glorieuse au pavillon français, venait de le nommer capitaine de vaisseau, et transporta à la veuve et aux enfans de ce brave marin les récompenses pécuniaires qu'il se proposait de lui accorder.

DUCQ (Jean Le), peintre et graveur hollandais, né à La Haye en 1636, fut élève de Paul Potter, et ses tableaux aussi bien que ses estampes ont été souvent confondus avec les product. de ce maître. Le musée du Louvre possède deux tableaux de Jean Le Ducq; l'un représente l'*Intérieur d'un corps de garde*, l'autre *une Jeune femme à genoux demandant grâce à des voleurs qui viennent de l'arrêter.*

DUCRAY-DUMINIL (François-Guillaume), littérateur franç., né en 1761, succéda en 1790 à l'abbé Aubert dans la rédaction des petits affiches, et consacra les loisirs que lui laissait cette place à la composition de quelques pièces de théâtre et de beaucoup de romans. De tous ces ouv., qui parurent de 1787 à 1816, eurent un succès populaire et sont encore journellement réimpr., nous citerons seulement *les Soirées de la chaumière*, 1794-1811, 8 vol.; *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, 1790, 4 vol. in-12; *Victor ou l'Enfant de la forêt*, 1796, 4 vol. in-12; *Cœlina ou l'Enfant du mystère*, 1798, 5 vol. in-12; *Paul ou la Ferme abandonnée*, 1802, 4 vol. in-12, etc. Ducray-Duminil, m. en 1819.

DUCREST (Charles-Louis, marquis), militaire et écrivain franç., frere de Mme de Genlis, né près d'Autun en 1747, m. en 1824 près d'Orléans, était entré fort jeune dans la mar. roy. qu'il quitta ensuite pour le service de terre, et parvint jusqu'au grade de colonel-commandant des grenadiers royaux en 1779. En 1787 Ducrest présenta à Louis XVI un mémoire où il s'annonçait comme l'homme le plus propre à rétablir les finances de la France et y faire régner un ordre et un bonheur parfaits. Cette prétention ridicule lui attira les chansons, les sarcasmes des plaisans de l'époque, et en particulier de Grimm, qui s'égaya encore dans sa correspondance (tom. V) au sujet d'un opéra, *la Réduction de Paris par Henri IV*, que Ducrest fit jouer sur le théâtre de Mme de Montesson, et qui ennuya fort l'assemblée, quelque portée qu'elle fût à l'indulgence. En 1798, Ducrest imagina de construire à Copenhague un bâtiment de 500 tonneaux uniquement formé de planches de sapin d'un pouce d'épaisseur; il est presque inutile d'ajouter que ce malheureux navire fut mis en pièces au premier gros temps. Sorti de France en 1787, Ducrest y revint en 1790, pour y réclamer devant les tribun. une rente de 13,000 dont le duc d'Orléans, alors au comble de sa popularité, lui refusait le paiem. Les plus célèbres avocats de Paris n'ayant point osé se charger de sa cause, il la plaida lui-même et la gagna. Le marquis quitta de nouveau la France, passa 10 ans dans le Holstein, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1800; depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, il pub plus. ouv. de finances et d'hydrographie peu remarquables, et un *Traité de la monarchie absolue*, etc., Paris, 1817, in-12, où l'aut. propose, entre autres innovations bizarres, de supprimer le ministère de la marine, d'enseigner aux troupes l'exercice d'après la méthode de Lancaster, et de les payer avec des billets de loterie.

DUCREUX (François), jésuite, né à Saintes en 1596, mort à Bordeaux en 1666, a publié: *Hist. canadensis seu novæ Franciæ libri decem, ad Annum usque Christi* 1656, Paris, 1664, in-4; *Despauterii grammatica latina emendata*, Bordeaux, 1658, in-8; *Vita D. Francisci Salesii latinè reddita è gallico* (de Maupas du Tour), Cologne, 1663, in-8.—Ducreux (Gabriel-Marin), ecclés. et écriv. franç., né à Orléans en 1743, m. chanoine de Ste Croix dans la même ville en 1790, a pub. les ouv. suiv.: *les Siècles chrét.*, etc., Paris, 1775-77, 10 vol. in-12, trad. en espagnol, Madrid, 1788; *Poesies anciennes et modernes*, Paris, 1781, 2 v. in-12; *Collect. complète des œuvres de Fléchier*, Nîmes, 1783, 10 vol. in-8; *Pensées et reflexions extraites de Pascal, sur la morale et la religion*, 1785, 2 vol. in-16.—Ducreux (Joseph), peintre franç., né à Nanci en 1737, fut le seul élève du célèbre Latour. Envoyé à Vienne en 1769 pour y faire le portrait de la jeune archiduchesse Marie-Antoinette, il devint son premier peintre quand elle fut reine de France. Cet artiste, qui avait été reçu membre de l'acad. de peinture, m. en 1802 d'une apoplexie foudroyante.

DUCROISY (Philbert GASSARD), comédien de la troupe de Molière, né en 1625 ou 1630, m. à sa campagne près Paris en 1695, était fils d'un gentilhomme de la Beauce. Il joua d'original plus. rôles import. entre autres celui du Tartufe. Sa femme, Marie Claveau, qui descendait aussi d'une famille noble, fut toute sa vie une actrice médiocre.—Ducroisy (Olivier Sauvageot, dit), littér. fr., ami de Chénier, né près Evri en Champagne l'an 1752, m. à Paris en 1808, après avoir été secrétaire-rédacteur du tribunat, a pub.: *le Triomphe de la raison*, opéra-comique, Paris, 1772; *la partie trahie par son conseil*, coméd., ibid., 1773; *Aurore et Azur*, coméd., ibid., 1774; *l'Homme qui ne s'étonne de rien*, com., ib., 1776; *Epître au citoyen Franç. de Neufchâteau, sur sa renonciation au ministère de la justice*, ibid., 1792, in-8; *Epître à M. Chenier sur la traged. de Caius Gracchus*, ib., 1792, in-8.

DUCROS (André), méd., né à St-Bonnet-le-Châtel en Forez dans le 16e S., a pub. *Discours en vers sur les misères du temps*, Bergerac, 1569, in-4, Angoulême et La Rochelle, même année, même format.—Ducros (Simon), écriv. du 17e S., né à Pézenas, a laissé: *Trad. en vers de la Philis de Scire*, Paris, 1630, in-12; *Poésies diverses*, ibid., 1647, in-4; *Hist. de Henri, dernier duc de Montmorency*, ib., 1643, in 4.—Ducros (Jacques), avocat à Agen, a pub. *Réfl. singulièr. sur l'ancienne coutume d'Agen*, imp. dans cette ville, 1666, in-4.—Ducros (Pierre), peintre et grav., né en Suisse, l'an 1745, m. à Lausanne en 1810, vint s'établir à Rome, et donna en société avec le célèbre Volpato, 24 vues de cette ville et des environs, et pub. ensuite en société avec Paul de Montagnani 24 autres vues de la Sicile et de l'île de Malte. Ces deux ouv. lui assurent un rang distingué parmi les meilleurs peintres de paysages historiques.

DUCRUE (Bennon-François), jésuite, né à Munich en 1721, m. dans la même ville en 1779, après avoir été pendant plus de 20 ans employé aux missions du Mexique, a laissé en allem. *Relation de la comp. de Jésus de la prov. du Mexique, et surtout de la Californie en* 1767: cet ouvrage se trouve dans le tome XVI du *Journal de Murr.*

DUDE, DUDES ou DUDON (N.), clerc et physicien, c.-à.-d. aumônier et médec. de St Louis, accompagna ce prince à la 2e croisade, fut présent à sa m., et revint en France avec son successeur. Philippe-le-Bel étant allé passer la fête de la Pen-

tecôte de 1271 à St-Germain-en-Laye, Dude, qui avait fait le voy. avec lui, tomba tout à coup malade, fut transporté sur-le-champ à Paris, et condamné par toute la faculté. Toutefois, plus expérimenté que ses confrères, et voyant bien qu'il en reviendrait facilem., il voulut faire honneur de sa guérison au roi son ancien maître. Il feignit donc que saint Louis lui était apparu la quatrième nuit de la fièvre, et lui avait promis de faire un miracle et de le guérir ; il se fit en conséquence apporter du pain, du vin et un poulet, dévora le tout nonobstant les remontrances de la faculté réunie, et se trouva en pleine convalescence à leur grand étonnement.

DUDINCK (Josse), chanoine de Ressen dans le duché de Gueldre au 17e S., passe pour l'auteur de deux ouv. bibliog., si rares que personne n'a encore pu les voir, même MSs., et que les titres n'en sont donnés que conditionnellement dans les catalogues de Groschuff et de Vogt. Valère André, qui prétend que le prem. de ces ouv. a été imp. à Cologne en 1643, in-8, en attribue encore à Dudinck deux autres du même genre, dont l'existence n'est pas mieux prouvée.

DUDITH (André), théologien hongrois, né à Bude en 1533, m. à Breslau en Silésie l'an 1589, professa d'abord la religion catholique, reçut successivement de l'emp. Ferdin. III plus. évêchés, et fut envoyé par ce prince au concile de Trente en 1562. Il s'y fit admirer pour son éloquence et son rare savoir ; mais il y émit sur le célibat des prêtres, la résidence des évêques et la concession du calice aux laïques dans la commun., des opinions tellem. libres, que le pape, appréhendant qu'elles ne séduisissent quelques prélats, écrivit à son souverain pour l'engager à le rappeler. Après la m. de Ferdinand, Dudith, chargé par Maximilien II de diverses missions en Pologne, embrassa publiq. la religion réformée, se maria deux fois, eut plus. enfans et malgré les excommunications réitérées de la cour de Rome, vécut honoré et m. avec la réputation d'un théologien savant, ami de la paix, réglé dans ses mœurs, très-charitable envers les pauvres et bienfaisant à l'égard de tous les hommes. Dudith a composé sur la méd., le droit, la philosop., la théol. et les mathémat., un très-grand nombre d'ouvrages peu lus aujourd'hui et dont on trouve la liste dans Niceron.

DUDLEY (Edm.), l'un des favoris de Henri VII, roi d'Angleterre, né en 1462, se voua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et y réussit tellement, qu'il fut avant l'âge de 23 ans reçu membre du conseil privé. Il prit en cette qualité une très-grande part au traité de paix conclu avec la France en 1499, lequel traité déplut à la nation angl., mais fut fort avantageux au roi, qui le fit acheter chèrement à Charles VII. Henri avait besoin d'amasser des trésors qui le missent à même de résister aux factions toujours prêtes à déchirer le royaume ; Dudley lui en procura par les plus odieux moyens, en inventant, à l'aide de sa profonde connaissance des lois, des crimes et des délits dont les accusés se rachetaient en sacrifiant de grosses sommes. Aussi telle était la haine que ses extorsions avaient fait naître contre lui, que Henri VIII, à peine sur le trône, fut forcé par la clameur publique de le faire mettre en jugement avec son complice Richard Empson ; tous deux furent condamnés à mort et exécutés à la tour de Londres en 1510. Dudley avait dans sa prison comp. un ouv. intit. *l'Arbre de la liberté* (*the tree of the commonwealth*), qui n'a jamais été imp., mais qui est conservé MS. dans un grand nombre de bibliothèques.

DUDLEY (Jean), fils du précéd., né en 1502, fut nommé par Henri VIII gouv. de Boulogne, vicomte de l'Isle, grand-amiral d'Angleterre, et l'un des seize exécuteurs testamentaires chargés du gouvernement durant la minorité de son successeur, Edouard VI, disposition qui ne fut point remplie, le duc de Sommerset ayant été déclaré seul protecteur du royaume : Dudley eut en dédommagement le titre de comte de Warwick ; et lorsqu'Edouard eut atteint sa majorité, il vit sa faveur s'accroître à mesure que celle du duc de Sommerset déclinait ; il parvint même à le faire condamner à mort en 1552, l'accusant d'avoir voulu l'assassiner dans sa propre maison. Peu satisfait de régner désormais sans obstacle sous le nom du faible Edouard, l'ambitieux Warwick voulut placer la couronne dans sa famille. Le roi mourant se laissa persuader d'exclure de sa success. ses sœurs Marie et Elisabeth, et sa tante Marie d'Ecosse, pour y appeler Jeanne Gray, fille de la marquise de Dorset, qui bientôt après épousa le jeune lord Guilford Dudley, fils du favori. Edouard mourut en juillet 1553, non sans quelques soupçons d'avoir été empoisonné ; aussitôt Warwich fit proclamer Jeanne Gray reine d'Angleterre, contre son gré et contre celui du peuple. Cette entreprise ne fut point heureuse : Marie d'Ecosse, qui avait été privée de la couronne comme catholique, se présenta à la tête d'une puissante armée : le grand conseil rassemblé à Cambridge se déclara pour elle. Warwick voulut se soumettre lui-même ; il n'était plus temps ; il fut arrêté, condamné à m., et exécuté au mois d'août 1553. — Dudley (Ambroise), fils du précéd., né en 1530, mort en 1589, pensa payer de sa tête la part qu'il avait prise à la cause de Jeanne Gray, sa belle-sœur, et de Guilford, son frère. Après avoir été retenu en prison pendant plus d'un an, il fut rendu à la liberté, se distingua à la défense de St-Quentin en 1557, à celle de Newhaven en 1562, et fut créé par Elisabeth baron de l'Isle et comte de Warwick.

DUDLEY (Robert), plus connu sous le nom de comte de Leicester, frère du précéd., né en 1531, fut comme lui emprisonné lors de la sentence prononcée contre leur père, Jean Dudley ; mais il recouvra sa liberté en 1554, et fut maître de l'artillerie sous la reine Marie. Loin de perdre rien de son crédit à l'avènement d'Elisabeth, il devint son favori, fut créé successiv. grand-écuyer, chev. de la Jarretière, conseiller privé, baron de Denbigh, comte de Leicester, et enfin chancelier de l'univ. d'Oxford. Peu satisfait de tant d'honneurs, Leicester osa aspirer à la main de sa souveraine, qui parait avoir eu pour lui un penchant aveugle. Les projets de l'ambitieux favori, et les crimes qui devaient lui en faciliter la réussite, ont fourni à sir Walter Scott le sujet d'un de ses rom. les plus intéressans, *le Château de Kenilworth* ; toutefois, plus fidèle aux règles de l'art qu'à la vérité historique, l'immortel écriv. a déchargé son héros de l'odieux qu'il méritait pour en rejeter la plus grande partie sur des agens subalternes. Le fait est que Leicester fut un monstre, qu'il manquait d'habilité autant que de courage, qu'il n'employa jamais contre ses ennemis d'autres armes que la perfidie et le poison, et qu'il conseilla à Elisabeth cet affreux moyen de se défaire de l'infortunée Marie Stuart ; il paraît certain qu'il s'en servit lui-même contre le comte d'Essex, dont le crédit lui faisait ombrage, et dont il épousa bientôt la veuve, pour laquelle il nourrissait une criminelle passion du vivant de sa victime. Quoique la reine l'ait nommé son lieutenant-général, il n'était point homme de guerre, et n'essuya que des défaites lorsqu'il fut envoyé dans les Pays-Bas à la tête d'une brillante armée en 1585 et 1587. Nonobstant la honte dont il s'y était couvert et la haine générale qu'on lui portait, Leicester conserva sa faveur tout entière jusqu'à sa mort, arrivée en 1588. On avait pub. de son vivant un pamphlet dirigé contre lui : *la République de Leicester*, attribué au P. Parsons, qui a eu gr. nombre d'édit., entre autres, 1631, in-8, 1641, in-4, et qui a été réimp. en 1706, in-8, sous ce titre : *Mémoires secrets de Robert Dudley*.

DUDLEY (Robert), plus connu sous le nom de comte de Warwick et de duc de Northumberland, né en 1573, dans le comté de Surrey, mort à Florence en 1637, était fils du précédent et de lady Douglas Sheffield. Le mariage de ses parens ayant toujours été secret, il ne put obtenir la permission de porter les titres de son père, quoiqu'il en eût été reconnu et qu'il eût hérité de la majeure partie de ses biens. Outré des refus constans de la cour d'Angleterre, il quitta son pays, et vint se fixer à Florence, où il fut très-bien reçu par le gr.-duc Côme II, qui le nomma chambellan de la grande-duchesse, sa femme, sœur de l'emp., par le crédit de laquelle il fut, en 1620, créé duc du St-empire sous le titre de duc de Northumberland, et dix ans après agrégé à la noblesse romaine par le pape Urbain VIII. Dudley profita de la faveur dont il jouissait dans sa nouvelle patrie pour y perfectionner la marine, y étendre et encourager le commerce, protéger les sciences et les sav. Il publ. lui-même plus ouv. dont le plus connu est int. : *Dell'arcano del mare*, Florence, 1630, 1646 et 1661, 2 v. in-f.

DUDLEY (Thomas), grav. à l'eau-forte, né en Angleterre vers 1638, imita avec succès la manière du célèbre Hollar, son maître. Son ouvrage le plus considérable est une suite de 27 estampes qui ornent la belle édition des *Fables* d'Esope, donnée à Lond. par F. Barlow en 1678. — Dudley (Paul), naturaliste anglais, membre de la société royale de Londres, a pub. dans les volumes des *Transact. philosophiques* de 1710 à 1735 plus. *Mém.*, la plupart sur l'hist. nat. de l'Amérique septentrionale, pays dans lequel il avait précédemment voyagé.

DUDON (N.), chan. de la colleg. de St-Quentin au 11e S., a laissé en prose, mêlée de vers, une histoire des prem. ducs de Normandie, qui va depuis le baptême de Rollon en 912 jusqu'à la mort de Richard en 996. Guillaume de Jumieges a donné une suite au travail de Dudon que Duchesne a insérée dans ses *Historiæ Normanorum scriptores antiqui*, Paris, 1619, in-fol.

DUDON (Pierre-Jules), procureur général au parl. de Bordeaux, né dans cette ville en 1717, m. en 1800, a publié *Compte rendu des constitutions des jesuites*, ouvr. souvent mis en parallèle avec celui de La Chalotais, auquel il est du reste très-inférieur, et a laissé MSs. des *Conferences* sur la coutume de Bordeaux.

DUDON. V. Dude.

DUDOYER (Gérard), litt. franç., né à Chartres en 1732, m. à Paris en 1798, a laissé : *Epître à Mlle Doligny*, jeune actrice du Théâtre-Français, qu'il épousa peu de temps après ; cette pièce a été insérée dans l'*Almanach des Muses* de 1766; *Laurette*, comédie en deux actes et en vers libres, jouée en sept. 1768; *le Vindicatif*, drame en 5 actes également en vers lib., 1774, in-8 ; *Adelaide ou l'antipathie contre l'amour*, comédie en deux actes et en vers de dix syllabes, 1780, in-8.

DUELLI (Raimond), chanoine régulier de St-Augustin, né vers 1670, m. en 1740, conservat. de la bibliothèque de son ordre à Vienne, a publ. un très-gr. nomb. d'ouv. historiq. et philos., dont les plus importans sont : *Biga librorum rariorum ; Geographia Austriæ*, *Wolfgangi Lazii*; *Historia Gothica Æneæ Sylvii Piccolomini*, Francf., 1702, in-fol. ; *Miscellanea ex codicibus manuscriptis collecta*, Augsbourg, 1723, 2 vol. in-4.

DUEZ (Nathanaël), grammairien, né en Hollande au commencement du 17e S., a comp. plus. ouvr. propres à faciliter l'etude des langues ; nous citerons seulement : *Nova nomenclatura quatuor linguarum gallicæ, germanicæ, italicæ et latinæ*, Leyde, 1640, 1652, in-8; *Grammatica germanica-gallica*, Hanau, 1659, in-8; *Dictionnaire franç.-allem.-lat. et allem.-franç.-lat.*, Genève, 1660, in-8 ; Amsterdam, 1664, 2 vol. in-4, etc. Duez a donné aussi en 1661 une édit. estimée de la *Januaria linguarum* de Comenius, avec des additions, une version franç. et une ital.

DUFAIL (Noel), seigneur de La Hérissaye, conseiller au parlement de Rennes vers la fin du 16e S., a publié : *Mémoires, recueils ou extraits des plus notables et solennels arrêts du parlement de Bretagne*, Rennes, 1579, in-fol. ; ibid., 1737, 5 vol. in-4, revus et augment. par Sauvageon. Cet ouv. utile est aujourd'hui oublié, tandis que deux livres facétieux, fruits de la jeunesse de l'auteur, sont encore entre les mains de tous les amateurs du genre. Ce sont : *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation, ruses et finesses de Ragot, capitaine des gueux*, Paris, 1548, et Lyon, même date, in-16 ; sans nom de lieu (Paris), 1732, in-12, publ. sous les anagramm. : *Leon Ladulfi, et fol n'a Dieu ; Baliverneries d'Eutrapel* (en grec *bouffon*), Lyon, 1549, in-12 ; réimp. sous le titre de *Contes et Discours d'Eutrapel*, Rennes, 1585 et 1603, in-8 ; Rennes, 1585 et 1603, in-8 ; Paris, 1732, 2 vol. petit in-12.

DUFAU (Fortuné), peintre franç., né à St-Domingue, m. à Paris en 1821, fut amené en France à l'âge de 12 ans par un riche colon, qu'on présume avoir été son père, et qui avait assigné une somme considérable pour sa pension. Blessé de recevoir des bienfaits auxquels il ne se connaissait point de titre, Dufau les refusa dès qu'il fut capable de pourvoir lui-même à ses besoins, et entra dans l'atelier de David ; les talens qu'il y acquit lui furent d'un gr. secours lorsqu'atteint par la réquisition il fut fait prisonnier en Belgique et conduit en Hongrie avec ses compagnons d'infortune. De retour en France, il exposa au Musée *Ugolin dans sa prison* et *St Vincent de Paule*, fut nommé profess. de dessin à l'école de St-Germain, et passa plus. années à représenter une anecdote de l'expédition d'Egypte : *le Général en chef restituant les effets appartenans à une caravane pillée par ses soldats*. La chute de Bonaparte l'empêcha de lui présenter ce tableau, et le priva du fruit de son travail. Il fut à la restauration nommé profess. à l'école de St Cyr, et exposa en 1820 *Gustave Vasa haranguant les Dalecarliens* ; malheureusement M. Hersent avait traité le même sujet d'une manière supérieure, et le tableau de Dufau ne fut pas remarqué. Cet artiste malheureux étant mort sans parens connus, le domaine hérita du peu qu'il laissait, et des ouvr. qui se trouvaient dans son atelier, parmi lesquels un *Philosophe en méditation* fut regardé comme un morceau capital.

DUFAY (Charles-Jérôme de CISTERNAY), capitaine aux gardes, né en 1662 à Paris, m. dans la même ville en 1723, eut la cuisse emportée d'un boulet au siége de Bruxelles en 1695, et servit néanmoins jusqu'en 1705. Il prit sa retraite à cette époque, et se livra exclusivement à la recherche des livres rares, occupation qu'il avait toujours aimée. Il amassa à grands frais une riche bibliot., dont le libraire G. Martin publia le catal. sous ce titre : *Bibliotheca Fayana*, Paris, 1725, in-8. Ce catal. offre surtout une belle collection des romans anciens les plus curieux et des livres de chevalerie. — Dufay (Charles-François de Cisternay), fils du précédent, né en 1698 à Paris, m. dans la même ville en 1739, était entré de bonne heure au service, que la faiblesse de sa santé le força bientôt d'abandonner. Il accompagna le cardin. de Rohan dans son voyage à Rome, et devint antiquaire, dit Fontenelle, en étudiant les superb. débris de cette capitale du monde. Reçu membre de l'acad. des sciences, Dufay lui présenta des mém. appartenant aux 6 sect. de géomet., astron., mécan., anatom., chim. et botaniq. dont ce corps savant était alors composé. Dufay fut le 1er direct. spécial du jardin des plantes ; il fit de cet établissem., négligé avant lui, le plus beau jardin de l'Europe, et obtint que Buffon lui succédât dans l'intendance générale. —

DUFAY (Jean-Gaspard), jésuite, m. en 1774, a laissé des sermons qui ont été publ. à Paris de 1738 à 1743, 9 vol. in-12.

DUFF, roi d'Ecosse, succéda à Indulf en 968. Ayant voulu réprimer les brigandages que les nobles exerçaient contre les habitans des Hébrides, il fut victime de son zèle pour l'affranchissem. et le bonheur du peuple, et périt assass. en 973. Culen lui succéda.

DUFFET ou DOUFFLET (Gérard), peintre flamand, qui, d'après quelques biograp., naquit à Liége en 1594, et m. dans la même ville en 1660, est peu connu en France, mais très-estimé dans sa patrie et dans le nord de l'Allemagne. On regrette beaucoup à Liége son *Elévation de la Croix*, morceau capital qui fut brûlé dans un incendie; un particulier de la même ville possède un autre tabl. de ce maître, où lui et son compatriote Bertholet-Flemael sont représentés l'un vis-à-vis de l'autre, et faisant réciproquement leur portrait. La galerie de Dusseldorff renferme encore deux gr. composit. de Duffet, *l'Invention de la Ste-Croix* et *Nicolas V visitant le caveau de St-François d'Assise*.

DUFFOUR (Joseph), méd., né l'an 1761 à Bourganeuf en Limousin, fut reçu docteur de la faculté de Paris en 1787, nommé 3 ans après médec. ordinaire de *Madame*, comtesse de Provence, exerça les mêmes fonctions près des membr. du directoire. On doit à son zèle pour la propagation de la vaccine la traduct. de l'ouvr. angl. du doct. John Torthon sur l'efficacité de cette précieuse découverte, publication qui lui fit le plus grand honneur. En 1814, le roi nomma Duffour son médec. par quartier, lui accorda la croix de la légion-d'honneur et des lettres de noblesse. Ce médecin, aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances, fut frappé d'apoplexie foudroyante le 21 oct. 1821. L'acad. de médec. l'avait choisi pour l'un de ses membres honoraires.

DUFIEU (Jean Ferapied), médecin, né en 1737 à Tence, petite ville du Velay, m. au Mont-d'Or en 1769, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a laissé: *Manuel physique pour expliquer les phénomènes de la nature*, etc., Lyon, 1758 et 1760, in-8; *Dictionn. de chirurgie*, 2 vol. in-8; *Traité de Physiologie*, Lyon, 1763, 2 vol. in-12.

DUFLOS (Claude), graveur au burin, né à Paris en 1678, m. dans la même ville en 1747, adopta la manière grande et belle de Franç. Poilly, dont il se montra l'heureux rival. Son œuvre varié et nombreux est encore aujourd'hui fort recherché des amat. et difficile à compléter. On y distingue parmi les portraits celui du cardinal de Retz, d'après Herluyson, celui du régent, d'après Tournières; et parmi les estampes, *Jésus à table entre les disciples d'Emmaüs*, de Paul Véronèse. — Duflos (Claude-Augustin), fils du précédent, m. à Paris en 1785, a beaucoup travaillé d'après Boucher, Natoire, etc. Ses estamp. sont inférieures à celles de son père, comme les modèl. qu'il adopta le sont à ceux d'après lesquels celui-ci avait gravé.

DUFOT (Anne-Amable AUGIER), méd., né à Aubusson en 1735, m. à Soissons en 1775, a pub. plus. ouv. sur son art, et quelques-uns qui lui sont absolument étrangers; les princ. sont: *De morbis ex aëris intemperie*, 1759, in-12; *Mémoire sur les maladies épidémiques du pays Laonnais*, Laon, 1770, in-8; *Catéchisme sur l'art des accouchemens*, 1775, in-12; *Considérat. sur les mœurs du temps*, 1759, in-12; *les Jésuites convaincus de ladrerie*, 1759, in-12.

DUFOUART (Pierre), membre du collége et de l'acad. de chirurgie de Paris, né en 1737 à Castelnau-Rivière-Basse dans les Hautes-Pyrénées, m. à Paris en 1813 après avoir été successivement chirurg.-major des gardes-françaises, inspecteur-général des hôpitaux de Paris, chirurgien en chef honor. et consultant de l'hôpital du Val-de-Grâce, a publ. *Analyse des blessures d'armes à feu et de leur traitement*, Paris, 1801, in-8; *Cinq églogues de Virgile en vers français*, 1801, in-8. Cet ouvr. a été tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, donnés seulement à quelques amis de l'auteur.

DUFOUR (Antoine), relig. dominic., m. en 1509, évêque de Marseille, a laissé MSs. plusieurs ouv., parmi lesquels les deux suiv. ont été impr. dans la suite: *Paraphrase sur les Psaumes pénitentiaux*, Paris, 1551; *la Diette du salut, contenant 50 Méditations sur la passion de N. S.*, ibid., 1574. — Dufour (Louis-Thomas), relig. bénéd., sav. orientaliste, né en 1613 à Fécamp, m. à l'abb. de Jumièges en 1647, a pub.: *Linguæ hebraicæ opus grammaticum cum hortulo sacrarum radicum*, 1642, in-8. Il a en outre laissé MSs.: *Paraphrase sur le Cantique des Cantiques*, et *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*. — Dufour (Ch.), curé de Saint-Maclou de Rouen, m. en 1679, chanoine honoraire de la même ville, a laissé plus. écrits, entre lesquels on distingue: *Requête des curés de Rouen à M. l'archev.*, 1656; *Lettres des curés de Rouen au même*, etc., 1658.

DUFOUR (Philippe SYLVESTRE, dit), négoc. en droguerie, né à Manosque en 1622, m. à Vevay en 1687, était en relation avec Chardin, Tavernier, Vaillant et le chevalier d'Arvieux; il fut obligé de sortir de France, et ses biens furent confisqués par suite de la révoc. de l'édit de Nantes. On lui doit: *De l'usage du caffé, du thé et du chocolat*, Lyon, 1671, in-12, ouvr. souvent réimp. et trad. deux fois en latin; *Instruct. morales d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, 1678, in-12. — Dufour de La Crespelière (C.), méd. du 17e S., cultiva la poésie avec un succès médiocre, et laissa plus. ouv., dont les plus import. sont: *les Remèdes de l'amour*, travesti d'Ovide en vers burlesques, Paris, 1666; *Recueil d'épigrammes des plus fameux poètes latins*, mis en vers, 1669, 2 part. in-12.

DUFOUR (Pierre-Joseph), dominicain, né à Caudiez en Languedoc dans les prem. années du 18e S., professa long-temps la théol. à Toulouse, et mourut dans cette ville après 1789. On lui doit la traduct. de l'ital. d'un ouv. du P. Concina sous le titre d'*Explication de quatre paradoxes*, 1751, in-8. Le traduct., sous le nom du chev. Philalethi, a augmenté cet ouv. d'une relation des disputes sur la morale qui se sont élevées depuis 1739. On lui attribue trois des écrits anonymes qui ont paru en 1761 et années suiv. pour justifier St Thomas d'Aquin relativement à ses opinions sur l'indépendance absolue des souverains et sur le régicide: ce sont deux *Lett.* d'un théol. et un *Mém.* pour St Thomas contre un anonyme calomniateur de sa doctrine. En 1764, il fit soutenir à Toulouse une thèse très-importante en faveur des libertés de l'église gallicane et de la doctrine de St Thomas sur ce sujet; elle a été impr. dans le format in-4. On a encore de cet aut., outre plus. *Dissert.* latines sur quelq. questions de théol., *l'Autorité de St Aug. et de St Thomas, établie par la tradition*, Toulouse, 1773, 2 vol. in-12; *Doctrina VII Præsulum vindicata*, 1774, in 8. Son meilleur ouvr. est intit.: *Exposition des droits des souverains sur les empêchemens dirimans de mariage et sur leurs dispenses*, Paris, 1787, in-12.

DUFOUR (George-Joseph), lieut.-génér., né l'an 1758 à Ste-Seine en Bourgogne, entra au service dans le régiment de Nivernais; il fit depuis partie du bataillon volontaire de la Charente, et refusa de signer, en 1792, la capitulation de Verdun, concourut à la prise de Namur, fut blessé à la bataille de Nerwinde, et fit la guerre de la Vendée en qualité de général de brigade. Dufour continua de se distinguer par ses talens et son courage pendant toute la durée du gouvernement républicain, dont il fut toujours un zélé partisan. Bonaparte, qui connaissait ses principes, ne l'em-

ploya qu'à l'intérieur et seulement jusqu'en 1809. Dufour, n'ayant plus de commandement, vécut à Bordeaux dans la retraite, et n'en sortit qu'aux cent-jours, où il assista à Paris au Champ-de-Mai comme commandant des gardes nationales de la Gironde. Arrêté à la 2ᵉ restauration, il ne recouvra sa liberté qu'à la fin de 1816, et retourna alors à Bordeaux, où il m. en mars 1820.

DUFOURNY DE VILLIERS (Louis-Pierre), architecte à Paris, embrassa avec ardeur les principes de la révolution, devint membre de l'administration de ce départ., et signala toute l'âpreté de ses principes dans la lutte qu'il soutint tour à tour contre les partis opposés. Sur le point de payer de sa tête l'inimitié de Robespierre, qu'il avait encourue, il dut son salut à la journée du 9 thermidor (27 juillet 1794), fut ensuite arrêté comme terroriste, et mourut peu de temps après l'amnistie du 3 brumaire an IV.

DUFOURNY (Léon), professeur à l'école roy. d'archit., membre de l'institut, etc., né à Paris en 1734, avait, pendant un long séjour dans les différentes parties de l'Italie (depuis 1782 jusqu'en 1795), acquis des connaiss. profondes dans les div. branches de son art, lorsqu'à son retour en France il fut nommé membre du jury des arts. Il fit partie de l'administ. du muséum en 1797, et disposa dans les galeries du Louvre les objets d'art que la France venait de conquérir. En 1801, le gouvern. le nomma commissaire pour les arts en Italie, et le chargea de recueillir, à Rome et à Naples, une très-grande quantité d'objets précieux qui appartenaient à la France en vertu des traités. Après cette mission, Dufourny reçut le titre de conservateur des tableaux du muséum et de professeur. Les nombreux rapports qu'il rédigea, les fonctions de sa chaire et les travaux académiques, occupèrent les quinze dernières années de sa vie. Chargé par le comité de souscription pour la statue de Henri IV de surveiller, avec trois autres commissaires, les opérations relatives à la fonte et au transport de cette statue, il consulta moins sa santé déjà menacée que son zèle. Les fatigues qu'il éprouva dans cette circonstance abrégèrent sa vie : il m. en 1818. Peu de temps après, sa famille reçut pour lui, de S. M. le roi de Naples, l'ordre de Constantin, en récomp. de ses travaux à Palerme (l'*OrtoBotanico*). Dufourny a laissé des cartons de dessins, des notes et manusc. d'un ouv. savant qu'il se proposait de publ. sur la Sicile et sur l'Istrie ; mais il ne put y mettre la dernière main : une partie de ces riches matériaux a été acquise par le cabinet du Roi. C'est sur ses plans qu'a été bâtie l'église de St Jean, à Stockholm ; et il a égalem. fourni ceux d'une église et d'un casin roy. construits à Haga. Il a été l'éditeur de l'ouvr. de d'Agincourt intit. *Histoire de l'art par les monumens, depuis sa décadence jusqu'à son renouvellement*, et a pris une très-grande part à la rédaction de cet important travail. Dufourny est aussi le fondateur d'une école d'architecture, genre d'établissement qui était inconnu même à Rome, et dont la formation fut le résultat de ses instances et de l'abandon qu'il fit d'une immense collection de fragmens d'architecture antique recueillis dans le cours de ses voyages et de plâtres moulés à ses propres frais. Cette galerie a été depuis augmentée d'une collect. de modèles d'édifices anciens, cédée par M. Cassas. Une *notice* sur sa *vie* et ses ouv., par M. Quatremère de Quincy, a paru en 1822, in-4.

DUFRENOY (Adélaïde-Gillette), née BILLET, l'une des dames les plus distinguées de notre époque, et non moins recommandable par ses qualités personnelles que par les talens dont elle a fait preuve dans diverses compositions tant poétiques que littéraires, naquit à Nantes en 1765, et m. le 7 mars 1825, entourée d'une renommée brillante, et emportant les regrets de nos savans les plus illustres, avec qui elle était en relation d'amitié, et dont sa société faisait le charme. Le style gracieux, l'âme ardente et l'enthousiasme poétique de Mᵐᵉ Dufrénoy se révélèrent dès 1787 dans une pièce intit. *Boutade à un ami*, insérée dans l'*Almanach des Muses*, recueil où parurent d'elle successivement une foule d'autres morceaux de poésie parmi lesquels on distingue le *Pouvoir d'un amant*; *la Journée d'une amante*; *l'Anniversaire*, etc., etc. Elle a enrichi la littérature d'un assez grand nomb. de productions estimées ; mais le principal fondement de sa réputation littéraire est sans contredit son recueil d'*Elégies*, dont la 1ʳᵉ édit. parut en 1807, et la 3ᵉ en 1821. On lui doit plus. romans d'éducation, tels que le *Tour du monde*, etc., 1813, 6 vol. in-18 ; *la Petite ménagère*, 1815, 4 vol. in-18 ; *Etrennes à ma fille*, 1816, 2 vol. in-12 ; *Biographie des jeunes demoiselles*, 1817, 2 vol. in-12 ; 3ᵉ édition, 1825, 4 vol. in-12 ; *les Beautés de l'Histoire de la Grèce moderne*, 1825, 2 vol. in-12. Elle a fait représenter au Théâtre Français en 1788 une pièce allégorique int. l'*Amour exilé des cieux*, qui eut du succès ; et vers 1795 elle donna quelq. vaudevilles, entre autres le *Petit Armand*. L'acad. française et l'institut ont couronné son poëme de la *Mort de Bayard* ; quelq. autres de ses poésies ont obtenu le prix aux jeux floraux. Parmi ses trad. de l'anglais on distingue *Santa Maria*, ou *la Grossesse mystérieuse*, 1800, 2 vol. in-12 ; *le Jeune héritier*, etc., de W. Henley, 1800, 2 vol. in-12. On trouve dans *la Revue encyclopédique* (mars 1825) une *notice* sur madame Dufrénoy, par MM. de Pongerville et Chauvet ; ce dernier a inséré dans le même recueil (p. 892), une *élégie* sur sa mort.

DUFRESNE (Jean), seigneur de Préaulx, l'un des frères puînés du célèbre Ducange, naquit à Amiens dans les dernières années du 16ᵉ S., exerça avec distinction la profession d'avocat, et mourut en 1675, après avoir publié un *Comment. sur la coutume d'Amiens*, qui a été inséré depuis dans *le Coutumier de Picardie*.—Dufresne (Bertrand), administrateur habile, né l'an 1736 à Navarreins en Béarn, m. à Paris en 1801, conseiller d'état et directeur du trésor public, suppléa par un travail assidu à l'insuffisance de son éducat. D'une place de simple expéditionnaire il s'éleva par ses talens et sa probité sévère jusqu'aux premiers emplois de l'administration des finances. Ayant été premier commis sous Necker, Dufresne fut emprisonné pendant la terreur, et la mort seule de Robespierre l'empêcha de périr lui-même sur l'échafaud. Lors du gouvernement consulaire, il refusa le titre de ministre des finances, quoi qu'il consentît à en remplir les fonctions. Pour donner une idée de ses talens et de la confiance dont il jouissait, il suffira de dire qu'ayant trouvé la rente à 19, il la fit monter à 60 dans l'espace de quelques mois. Administrateur intègre, il ne laissa en mourant qu'une fortune de 700,000 fr., fruit d'une stricte économie, après avoir passé 30 ans dans l'exercice des fonctions les mieux rétribuées.

DUFRESNE. V. Cange (du).

DUFRESNOY (Charles-Alphonse), peint. fr., né à Paris en 1611, m. en 1665, fut l'élève de Perrier et de Vouet, et l'ami de Mignard, avec lequel il passa sa vie dans une intimité parfaite. Le musée possède deux tableaux de cet artiste ; l'un représente des *Groupes de Naïades* et l'autre *Ste Marguerite vierge et martyre*, foulant aux pieds le dragon qui, au rapport des légendaires l'avait engloutie vivante. Quoique ces deux compositions ne manquent point de mérite, elles ont moins contribué à la réputation de Dufresnoy que son poëme latin sur la peinture, intit. *de Arte graphicâ*, pub. après la m. de l'aut. par de Piles, Paris, 1684, avec une trad. en prose. Renou en donna une en vers français, Paris, 1789 : M. Rabany en publ. une 3ᵉ, Clermont-Ferrand, 1810, in-8. Enfin cet ouv. a eu l'honneur d'être trad. en vers angl. par

le célèbre Dryden; il l'a été aussi depuis en italien.

DUFRESNOY (André-Ignace-Joseph), méd. franç., né en 1733 à Valenciennes, mort en 1801, médecin en chef de l'hôpital de cette ville, avait le premier acclimaté en France le *rhus radicus* et en avait confié plus. plants à un de ses confrères de Cambray. Nommé médecin en chef à l'armée du nord, il écrivit à celui-ci une lettre où se trouvait cette phrase: *Comment vont nos chers rhus? Qu'il me tarde de les voir.* Cette lettre interceptée fut lue au comité révolutionnaire d'Arras, que présidait alors Joseph Le Bon; on ne douta pas qu'il ne s'agît là des soldats de Catherine, Dufresnoy fut en conséquence arrêté, jeté en prison, et allait payer de sa tête le manque de connaissances grammaticales du terrible proconsul, si la révolution du 9 therm. ne fût venue le sauver. Dufresnoy, habile praticien, passa toute sa vie à pub. de prétendues découvertes qui n'existaient malheureusem. que dans son imagination. On a entre autres de lui: *Des caractères, du traitement et de la cure des dartres, de la paralysie, des convulsions*, etc., Paris, au VII (1799), in-8. — V. Duclos.

DUFRESNY (Charles RIVIÈRE), poète et auteur comique, né en 1648 à Paris, m. dans la même ville en 1724, avait obtenu de Louis XIV, dont il était valet de chambre, le brevet de contrôl.-général de ses jardins et le privilége d'une manufacture de glaces. De quelque bienveillance que ce prince l'honorât, il ne put parvenir à faire sa fortune. Dufresny aimait les femmes, le jeu et la table; et telle était la légèreté de sa conduite et de son caractère qu'il épousa en secondes noces sa blanchisseuse, ne trouvant pas d'autre moyen de s'acquitter d'une somme de cent écus dont il lui était redevable. Après avoir vendu ses charges à la cour, Dufresny se mit à travailler pour les théâtres italien et français, d'abord en société avec Regnard (*v.* ce nom) et ensuite seul. Ses *OEuvres dramatiq.*, parmi lesquelles on distingue, *l'Esprit de contradiction*, *le Double veuvage*, *le Mariage fait et rompu*, etc., ont été recueillies à Paris, 1731, 6 vol. in-12. M. Auger a donné: *OEuvres choisies de Dufresny*, ibid., 1810, 2 vol. in-18. On doit encore à ce poète: des *Nouvelles histor.*, Leyde (Paris), 1692, 2 vol. in-12; *Poésies diverses, entretiens ou amusemens sérieux et comiques*, Amsterdam, (Rouen) 1705, Paris, 1707. in-12; La Haye, 1719, in-8, en franç. et en angl.

DUGARD (Guillaume), instituteur angl., né en 1605 à Bromsgrove dans le comté de Worcester, m. en 1662, directeur de l'école des Marchands-Tailleurs à Londres, possédait des connaissances très-variées et infiniment supérieures au genre d'enseignement auquel il se livrait. Il avait composé différens livres à l'usage de ses élèves, entre autres: une *Gramm. grecque*; *Lexicon græci testamenti alphabeticum*, etc., *Rhetorices compendium*; *Luciani Samosatensis dialogorum selectorum libri duo, cum interpretatione lat....* etc.

DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST (Jean-Louis-Marie), littérateur français, né à Lyon en 1743, fut de bonne heure destiné au service, et fit les dernières campagnes de la guerre de sept ans comme officier aux gardes-françaises. Après avoir quitté la profession des armes, il fut chargé par Louis XVI, près des cours étrangères, de diverses missions dont il s'acquitta à la satisfaction de ce prince. Il émigra pendant la révolution, et lors de son retour chercha dans la culture des lettres un dédommagement pour la perte de sa fortune. Entouré de l'estime publique et couvert des bénédictions des habitans de sa commune, dont il était maire, cet homme de bien m. en mai 1820 au château de Lorette, près Lyon. Dugas de Bois-St-Just a pub.: *Paris, Versailles et les provinces au* 18e *S.*, Lyon, 1808: la 2e et la 3e édit. pub. par M. Mély Jeanin, Paris, 1809 et 1810, 2 vol. in-8, ne contiennent pas quelq. anecdotes critiq. et scandaleuses sur Necker; *les Sires de Beaujeu*, etc., ibid., 1811, 2 vol. in-8; *le Véritable chemin de la fortune*, Lyon, 1812, in-8.

DUGAZON (Jean-Bapt.-Henri GOURGAULT, dit), comédien, né vers 1741, mort près d'Orléans en 1809, avait débuté en 1772 au Théâtre-Français dans l'emploi des valets. S'il n'effaça pas la réputation de Préville, auquel il succéda, il s'en créa du moins une presque égale, quoique par des moyens différens. Dugazon avait du masque, du mordant et de la chaleur; mais il se laissait souvent emporter par l'envie d'exciter le rire; enfin, pour nous servir des expressions techniques, quoique ce fût un comédien aimable et aimé, ce n'était point un comédien de bon ton. Pendant le régime révolutionnaire, Dugazon, se croyant appelé à jouer un rôle sur la scène politique, se fit l'aide-de-camp de Santerre; il voulut aussi être auteur, et donna à la même époque deux pièces de circonstance très-médiocres, *l'Emigrante* et *le Modéré*, dont la seconde seulement a été impr. Il arrangea en outre et augmenta de trois scènes *les Originaux*, coméd. de Fagan, qu'il publ., Paris, an X (1802), in-8.

DUGAZON (Louise-Rosalie LEFEVRE), femme du précédent, célèbre actrice de l'Opéra-Comique, née à Berlin en 1755, m. à Paris en 1821, jouait les amoureuses avec tant de perfection qu'elle a donné son nom à plusieurs rôles de cet emploi. Elle en a joué d'original un très-grand nombre, et est demeurée presque inimitable dans celui de Nina, où elle excellait surtout.

DUGDALE (William), historien et antiquaire anglais, né en 1605 dans le comté de Warwick, m. en 1690, roi d'armes de l'ordre de la Jarretière, a légué à l'université d'Oxford 27 vol. in-fol. écrits de sa main, et contenant le fruit de ses longues recherches; il avait en outre publ. en lat. et en anglais onze ouvr. presque tous très-volumineux sur l'histoire et les antiquités de son pays; les princip. sont: *les Antiq. du comté de Warwick*, Londres, 1656, in-fol., 1730, 2 vol. in-fol.; *Baronagium Angliæ*, ou hist. de la noblesse anglaise depuis le temps des Saxons, ibid., 1675-76, 3 vol. in-fol.; *Monasticon Anglicanum*, ibid., 1655-61, in-fol., en société avec Dodsworth, etc., etc.

DUGHET (Guaspre), peintre italien, appelé quelquefois POUSSIN, parce que ce maître, qui avait épousé sa sœur, lui donna les leçons de son art, naquit en 1613 à Rome, et mourut dans la même ville en 1675. Il se voua avec succès au paysage et acquit une telle facilité qu'il lui arriva souvent de terminer un tableau en un seul jour. Le musée du Louvre possède 3 paysages de Guaspre. — Dughet (Jean), frère du précédent, grav. au burin et à la pointe, né vers 1614 à Rome, mort dans la même ville vers la fin du 17e S., fut comme son frère élève du Poussin; mais il renonça à la peinture pour laquelle il n'avait que de médiocres dispositions, et se mit à graver. On admire surtout dans son œuvre *les Sept Sacremens*, d'après les tabl. que son maître avait exécutés à Rome pour le command. del Pozzo.

DUGOMMIER (Jean-François COQUILLE), général franç., né à la Basse-Terre dans l'île de la Guadeloupe en 1736, entra au service à l'âge de 13 ans, obtint quelque avancement et la croix de St-Louis, fut réformé et se retira à la Martinique. Nommé commandant de la garde nationale, il prit une part très-active aux troubles qui désolèrent cette colonie dans les prem. années de la révolut., et fut contraint de repasser en France en 1792. Dugommier, élevé successivement au grade de général de brigade et de division, se signala par son humanité autant que par son courage au siége de Toulon, et à la tête de l'armée des Pyrénées-Orientales; repoussa les Espagnols au-delà des frontières, et fut tué d'un éclat d'obus près St-Sébastien en novemb. 1794. On a imp. à Aix, an III (1795), in-4, l'*Eloge*

funèbre de Dugommier, prononcé à Aix, par Antoine Esprit Gibelin.

DUGUA (Charles-François-Joseph), général français, né à Valenciennes en 1744, m. au Cap-Français dans l'île de St-Domingue en 1802, était entré au service à l'âge de 16 ans en qualité de cadet au régim. de Bourbon-Infanterie; il parvint au grade de capitaine, puis se retira en 1776 dans un domaine qu'il possédait près de Sens. Ayant repris du service en 1790, il fit partie de l'armée des Pyrenées comme colonel de gendarm., fut nommé général de brigade, se distingua d'une manière toute particulière au siége de Toulon en 1793, et fut proclamé sur la brèche général de division. Dugua se signala encore dans les campagnes d'Italie, où Bonaparte lui confia le commandement de la cavalerie; en Egypte, où il sut maintenir avec 800 hommes le bon ordre dans la ville populeuse du Kaire, pendant la durée de l'expédition de Syrie. De retour en France il fut, en 1800, nommé préfet du Calvados, et quitta deux ans après ces fonctions pour accompagner le général Leclerc dans l'expédit. de St-Domingue, en qualité de chef d'état-major; mais deux blessures et une grave maladie, suite de ses longues fatigues, l'enlevèrent peu de temps après son arrivée dans cette colonie. Dugua réunissait aux talens du guerrier ceux de l'administrateur et de l'homme de lettres; il avait rétabli l'académie de Caen, où son *Eloge funèbre* fut prononcé par M. Delarivière, qui en était secrétaire.

DUGUAY-TROUIN (René), l'un des plus célèbres marins français, né à St-Malo en 1673, descendait d'une famille honorablement connue dans la marine marchande. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais, son goût pour les plaisirs contrariant les vues de ses parens, ceux-ci lui permirent de s'embarquer en 1689 sur un bâtiment qui venait d'armer en course. Duguay Trouin fit deux campagnes comme simple volontaire, et se distingua tellement par sa valeur bouillante, qu'on lui confia à l'âge de 18 ans le commandement d'une frégate de 14 canons. Il en commandait une de 40, en 1694, quand, tombé, près des Sorlingues, dans une escadre de 6 vaisseaux anglais, il soutint pendant 4 heures un combat inégal, se vit attaqué à portée de pistolet par un vaisseau de 66, vit sa mâture détruite, le feu prendre à son magasin de poudre et refusait encore de se rendre, lorsqu'il fut renversé par un boulet qui l'atteignit légèrem. Conduit prisonnier à Plymouth, Duguay-Trouin dut sa liberté à l'amour qu'une jeune Anglaise avait conçu pour lui. N'étant encore âgé que de 21 ans, il attaqua et prit 2 vaisseaux angl., à bord de l'un desquels il trouva et renvoya à Louis XIV les deux brevets de Jean Barth et de Forbin, qui avaient été enlevés à ces braves marins lors d'une défaite qu'ils avaient essuyée en 1687. Présenté au roi avec l'amiral holland. Wassenaer, son prisonnier, Duguay-Trouin fut traité par ce monarque avec la distinct. la plus flatteuse, entra dans la marine royale en 1697, fut fait capitaine en second l'an 1702, lutta cette même année avec 2 vaiss. et 3 frégates contre 15 vaiss. holland., prit et rançonna plus de 40 baleiniers de cette nation, et porta dans les années suivantes la gloire du pavillon français au plus haut point où elle soit jamais parvenue. En 1711 il détruisit dans l'espace de 11 jours les fortificat. de Rio-Janeiro, réputées inexpugnables, s'empara de cette ville, prit ou coula 60 navires marchands, 3 vaiss. de guerre, et causa au Brésil une perte de plus de 25 millions. Le roi lui avait accordé des lettres de noblesse en 1709; il fut nommé chef d'escadre en 1715, commandeur de St-Louis, lieuten.-général en 1728, et m. sans postérité à Paris en 1736, des suites des longues fatigues qu'il avait éprouvées et des nombreuses blessures dont il était couvert. Ses *Mém.* écrits par lui-même ont été publiés, Paris, 1740, in-4, fig., par Godard de Beauchamps, qui les a continués depuis 1715 jusqu'à l'époque de la m. de l'auteur; ils ont été réimpr., Paris, 1740, 2 vol. in-12, et trad. en anglais, Londres, 1742, in-12. La *vie* de René Duguay-Trouin a été publ. par Richer, 1784, in-18; et son *éloge* par Thomas, a été couronné par l'acad., 1761, in-8.

DUGUERNIER (Louis), peintre français, né vers le milieu du 16e S., se rendit célèbre dans la miniature sur vélin; il a peint dans ce genre, fort pratiqué de son temps, un grand nombre de petits sujets destinés à orner des heures, des bréviaires et d'autres livres de piété. — Duguernier (Alexandre), fils du précéd., membre de l'acad. de peinture lors de sa formation, excella dans la peinture sur émail; nul ne l'a surpassé dans l'art de saisir les ressemblances et dans celui de donner un éclat durable aux couleurs. Il fut contraint par la révocation de l'édit de Nantes de quitter la France et d'aller enrichir de ses talens une terre plus hospitalière. Cet artiste a laissé 3 fils, 2 furent comme lui peintres sur émail: l'autre se voua avec succès au paysage.

DUGUESCLIN (Bertrand), connétable de France et l'un des guerriers dont elle se glorifie davantage, naquit vers 1314 dans le château de La Motte-Broon près de Rennes, d'une des plus anc. et des plus illustres familles de Bretagne, et fut l'aîné de dix enfans. Peu favorisé de la nature, le jeune Bertrand annonçait un caractère dur et farouche; il ne voulut jamais apprendre à lire, et ne se plaisait que dans les exercices du corps, où il avait acquis une telle habileté qu'il terrassa à seize ans un athlète dans toute la vigueur de l'âge qui venait de renverser successiv. 12 de ses rivaux. Les gentilshommes bretons ayant ouvert, en 1338, un tournoi solennel en l'honneur des dames, Bertrand, qui s'y était rendu malgré la défense de son père, ne put rester tranquille spectateur d'une gloire que son grand cœur l'appelait à partager. Il remarque un chevalier qui se retirait, le supplie les larmes aux yeux de lui prêter son coursier et ses armes, s'élance dans la lice, renverse le premier adversaire qui se présente, fournit douze courses avec un égal succès et reçoit le prix de l'adresse et de la valeur. Dès cet instant, il jura qu'il ne quitterait plus les armes; il adopta pour cri de guerre *Notre dame Guesclin*, et ce cri devint bientôt la terreur des Anglais. Bertrand, suivant l'usage du temps, soutint presqu'autant de combats particuliers qu'il livra de batailles générales; après s'être illustré dans les longs démêlés de Charles de Blois et du comte de Montfort touchant l'hérédité au duché de Bretagne, il entra au service de France, obtint une compagnie de cent lances et le gouvernement de Pontorson. Pour célébrer l'avènement de Charles V au trône (1364), Duguesclin livre la bataille de Cocherel aux troupes du roi de Navarre, les taille en pièces et fait lui-même prisonnier le fameux captal de Buch qui la commandait. La bataille d'Aurai devait décider du sort de la Bretagne: Duguesclin y fit des prodiges de valeur; mais, n'ayant plus d'autres armes que ses deux mains couvertes de gantelets de fer, il fut obligé de se rendre au brave Chandos, chef de l'armée anglaise. Ses amis vendent leurs terres pour payer sa rançon, fixée à cent mille francs, somme énorme pour ce temps-là; il revient à la cour de Charles V, qui lui confie ses trésors et ses soldats, lui donne plein pouvoir de négocier ou de combattre, et le charge de soumettre *les grandes compagnies*, ramas confus de Français, d'Anglais et de Bretons qui désolaient le royaume. Duguesclin va trouver les principaux chefs, les harangue, leur fait honte de leur conduite, se met à leur tête, et pour occuper plus dignement leur courage les conduit en Espagne défendre les droits de Henri de Transtamare contre Pierre-le-Cruel (*v.* ces deux noms), puis revient en France, où de nouveaux combats

l'attendaient. Lors de la défaite de Navarette, Duguesclin, qui continuait de résister, lui quatrième, aux efforts de l'armée victorieuse fut fait prisonnier et conduit à Bordeaux, où était la cour du prince de Galles, qui ne tarda pas à lui rendre la liberté. A la mort de Moreau de Fiennes, le héros, qui était encore en Espagne, où il venait de défaire une deuxième fois Pierre-le-Cruel, fut nommé connétable de France. A peine revêtu de cette dignité, il attaqua les Anglais, qui s'étaient avancés jusqu'aux portes de Paris, les chassa de la Normandie, et leur prit en très-peu de temps la Guienne et le Poitou. Charles V ayant, en 1373, réuni la Bretagne à la France, les soldats bretons, jaloux de l'indépendance de leur patrie, désertèrent l'armée de Duguesclin : celui-ci apprit qu'il était lui-même accusé de trahison ; aussitôt il quitte l'armée, laisse l'épée de connétable, jure qu'il ne la reprendra plus, et veut se retirer en Espagne près de don Henri. Le roi reconnut bientôt son innocence, lui députa les ducs d'Anjou et de Bourbon, qui ne purent rien gagner sur son caractère inflexible : « C'est assez, disait-il, d'avoir été soupçonné. » Toutefois, avant de quitter la France, il voulut illustrer son départ par la prise du château de Randam (Châteauneuf-Randon), que le maréchal de Sancerre, son ami, assiégeait. Après avoir soutenu plus. assauts, la place promit de se rendre si elle n'était secourue dans 15 jours. Duguesclin m. dans cet intervalle, le 13 juillet 1380. Le gouverneur, qui n'avait entendu se rendre qu'à lui, voulut apporter les clefs sur le cercueil du héros, qui fut enterré à St-Denis dans la sépulture des rois de France, honneur jusque là sans exemple. La *vie* de Duguesclin a été écrite bien des fois. Nous citerons seulement : *le Triomphe des neuf preux ou Hist. de Bertrand Duguesclin*, Abbeville, 1487, Paris, 1507 ; *Hist. de messire Bertrand Duguesclin, etc., mise en lumière par Claude Ménard*, Paris, 1618, in-4 ; *Hist. de Bertrand Duguesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — DUGUESCLIN (Julienne), sœur du précéd., morte abbesse de St-George à Rennes en 1405, était religieuse à Pontorson lorsque les Anglais tentèrent de surprendre cette ville pend. la nuit : éveillée par le bruit que font les soldats en plaçant leurs échelles, elle se lève, saisit une épée, renverse trois Anglais, qui se tuent en tombant, donne l'alarme par ses cris et force les ennemis à se retirer.

DUGUET (JACQUES-JOSEPH), théologien et moraliste, né à Montbrison dans le Forez en 1649, m. à Paris en 1733, fut obligé de quitter la congrégat. de l'Oratoire à cause de son attachement aux opinions de Jansénius et de Quesnel. Cet ecclésiast., estimable d'ailleurs par ses vertus privées, avait fait une étude toute particulière de l'Ecrit.-Ste, et pub. un très-grand nomb. d'ouvr. de morale et de piété, dont les plus importans sont : *Tr. sur les devoirs d'un év.*, Caen, 1710 ; *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, Paris, 1718, 3 vol. souvent réimpr. et portées jusqu'à dix vol. ; *Institution d'un prince*, ibid., 1739, in-4, ou 4 vol. in-12 ; *Conférences ecclésiast.*, 1742, 2 vol. in-4.

DUHALDE (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né en 1674 à Paris, m. dans la même ville en 1743, fut le success. du P. Legobien dans la rédaction des *Lett. édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères* ; il prit cet ouvr. au 9e vol., et le continua jusqu'au 26e. Il en a donné une nouvelle édition, Paris, 1781, 26 vol. in-12, qui a été trad. en angl. et en allem. Duhalde a aussi rédigé et pub. *Description géogr., histor... de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, 4 vol. grand in-fol., avec fig. et 42 cartes de d'Anville, La Haye, 1736, 4 vol. in-4 ; trad. en angl., Londres, 1742, 2 vol. in-fol., fig., en allem., Rostock, 1747, 1749, 4 vol. in-4, fig.

DUHAMEL (JACQUES), avocat et poète dramat., m. à Rouen au commencement du 17e S., a laissé : *Acoubar ou la loyauté trahie*, tragédie avec des chœurs, Paris, 1586, in-12, Rouen, 1603 et 1611, in-12 ; *Lucelle*, tragi-comédie en 5 actes de Lejars, mise en vers, Rouen, 1607, in-12. — DUHAMEL (Jean-Baptiste), religieux de la congrégation de l'Oratoire, né à Vire en Normandie l'an 1624, m. à Paris en 1706, membre de l'acad. des sciences, aumônier honoraire du roi et chancelier de l'église de Bayeux, a pub., de 1660 à 1701, plus. ouvr. de philos., de mathémat. et de phys. ; les plus import. sont : *Astronomia physica*, Paris, 1660, in-4 ; *De consensu veteris et novæ philosophiæ libri IV*, Paris, 1663, in-4, Oxford, 1669, in-8 ; *Theologia speculatrix et practica*, Paris, 1691, 7 vol. in-8. — DUHAMEL (Bardou), ex-jésuite, avocat à Metz au 18e S., a laissé : *Traité sur la manière de lire les auteurs avec utilité*, Paris, 1748, 1751, 3 volumes in-12. — DUHAMEL (Robert-Joseph), ecclésiast. et écrivain franç., né à Lille en 1700, m. en 1769, a composé plus. ouvr. de controverse et de piété ; nous citerons entre autres : *Lettre d'un doct. à un philos. sur les explications de M. de Buffon*, Strasbourg, 1751, in-12 ; *la Vérité catholique sur le mystère du Dieu incarné*, 1756, in-12 ; *Dissertations sur l'autorité du St-siége*, 1779, in-12, publiées par l'avocat Maultrot.

DUHAMEL DE MONCEAU (HENRI-LOUIS), agronome et sav. franç., né à Paris en 1700, m. en 1782, membre de l'acad. des sciences, fournit à cette société plus de 60 *Mém.* sur l'agriculture, la marine et le commerce, et pub. un très-gr. nomb. d'ouvr. sur les mêmes sujets ; les principaux sont : *Tr. général des pêches maritimes et fluviatiles*, 1769, 3 vol. in-fol. ; *Tr. de la culture des terres*, 1751, 1760, 6 vol. in-12 ; *Tr. des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris, 1755, gr. in-4 ; *Des semis et plantations des arbres et de leur culture*, Paris, 1760, in-4, trad. en allem., 1763, en esp. par Casimir Gomez de Ortega, Madrid, 1773, in-4. L'*Eloge de Duhamel* a été prononcé en 1782, et inséré dans l'*Histoire de l'acad. des sciences*, dont il était doyen ; et le nom de *Hamelia*, donné par M. Jacquin à un genre de plantes de la famille des rubiacées, rappelle les travaux qu'il a faits sur la garance.

DUHAN (LAURENT), doct. de Sorbonne, né à Chartres vers 1655, m. en 1726, chan. de la cathéd. de Verdun, a pub. : *Philos. in utramque partem*, Paris, 1694, in-12. Cet ouvr., long-temps en usage dans les écoles, a été souv. réimpr. — Un autre DUHAN (Charles-Gilles), précepteur de Frédéric II, né à Jandun en Champagne l'an 1685, m. en 1746, membre de l'acad. de Berlin, conseiller privé au départ. des affaires étrangères, a laissé MSs. quelq. morceaux de littérature que sa modestie l'avait empêché de pub., et des *extraits* pour servir à l'hist. de Prusse et de Brandebourg.

DUHEM (PIERRE-JOSEPH), conventionnel, né à Lille en 1760, signala d'abord sa haine inflexible contre les prêtres à l'assemblée législative ; et, lors du procès de l'infort. Louis XVI, il vota la m. sans sursis. Avant de se trouver sur le théâtre politique, Duhem avait exercé à Douai la profession de méd., qu'il reprit après l'amnistie du 26 oct. 1795, et il m. en 1807, attaché à l'hôpital milit. de Mayence.

DUHESME (GUILL.-PHILIBERT, comte), lieut.-gén., né en Bourgogne en 1760, m. dans la campagne de Waterloo le 18 juin 1815, était entré au service comme soldat en 1794, et ne dut son avancement qu'à la belle conduite et aux talens qu'il déploya dans les diverses campagnes qui se succédèrent pend. la période fameuse qu'il a traversée.

DUIFFOPRUGCAR (GASPARD), l'un des plus célèbres luthiers du 16e S., naquit dans le Tyrol ital., voyagea en Allemagne, et était allé se fixer à Bologne lorsque François Ier, passant par cette ville, lui fit les propositions les plus avantag. pour

le déterminer à venir en France, où il le chargea de fabriquer les instrumens nécessaires au service de la chambre et de la chapelle. Il paraît que cet artiste habile m. à Lyon vers 1520.

DUILIUS (CAÏUS), consul romain vers l'an 261 av. J.-C., est le premier qui ait remporté une bataille navale contre les Carthaginois. Il leur prit 58 vaisseaux, les obligea à lever le siége de Ségeste en Sicile, et celui de Macelle en Calabre. Il reçut les honn. du triomphe naval, instit. à cette occasion.

DUISBOURG ou DUSBOURG (PIERRE de), ecclésiast., né au 14e S., a écrit en latin une *Chronique de Prusse*, qui va de 1226 à 1335. Hartknock a pub. cette chronique, continuée par un anonyme jusqu'en 1435, Iéna, 1679, in-4.

DUISING (JUSTIN-GÉRARD), méd. allem., né à Berlebourg en 1705, m. en 1761, prof. et doyen de la faculté de Marbourg, a pub. : *Commentatio physica de salubritate aëris Marburgensis*....., Marbourg, 1753, in-4; *de Methodo medendi febribus tertianis intermittentibus*, 1753, in-4; et plusieurs *Eloges funèbres*.

DUISMAER VAN EWIST (ALBERT-JACQUES), légiste hollandais, né en 1774, m. en 1820, prof. de droit à l'univ. de Groningue, a publ. quelques *Dissert.* de jurisp. en latin, entre autres : *du Privilége de la femme.... touchant la répétition de sa dot*, etc., 1793; *De la sagesse du législateur*, etc., 1802; *Sur la promulgation du code Napoléon en Hollande*, 1809.

DUIVEN (JEAN), peintre, né à Gouda en 1610, m. en 1640, fut élève de Vautier Crabeth, et s'acquit une grande réputat. par ses portraits, et particulièrement par celui du père franc. Simpernol.

DUJARDIN (CARLE), peintre hollandais, né à Amsterdam vers 1640, m. à Venise en 1678, était élève de Berghem. Il fit deux fois le voy. de Rome, et y passa la plus grande partie de sa vie. Ses compositions, presque toutes dans le genre familier, sont spirituelles et correctes. Il a presque égalé Paul Potter comme peintre d'animaux, et donnait de grandes espérances comme peintre d'histoire. Le Musée possède 8 tableaux de cet artiste. On admire surtout celui qui représente des *charlatans montés sur des tréteaux, et débitant leurs drogues*. Carle Dujardin a gravé à l'eau-forte, en 1652, un livre de paysages conten. un gr. nomb. de fig. et d'anim.

DUJARDIN (N.), membre du collége et de l'académie de chirurgie de Paris, né à Neuilly-Saint-Front, près de Soissons, en 1738, mort à Paris en 1773, a laissé le prem. vol. d'une *Hist. de la Chirurgie*, Paris, 1774, in-4. Peyrilhe, voulant continuer cette belle entreprise, donna un 2e vol. en 1780, mais il m. avant de pouvoir terminer le 3e, qui est resté MS. dans la bibliothèque du célèbre praticien et prof. Antoine Dubois.

DUJARDIN (CHARLES-ANTOINE), président de chambre à la cour de Dijon, m. dans cette ville le 25 déc. 1825, a publié sous le voile de l'anonyme : *Poésie sacrée pour la célébrat. de l'office divin et des saints mystères*, etc., Dijon, 1823, in-12; *Poésie sacrée pour la célébr. des sts mystères et des fêtes de la Vierge*, etc., Dijon, 1824, in-12. Le *Journal de la Côte-d'Or* (28 déc. 1825) contient une *Notice* sur cet auteur par M.-C.-N. Amanton.

DUKE (RICHARD), ministre anglican, né à Otteston dans le comté de Devon vers le milieu du 17e S., mort en 1710, vicaire de Witney dans le comté d'Oxford, a dû à quelques fragmens en vers trad. de Théocrite, Virgile, Horace, Ovide et Juvénal, la place qu'il occupe dans les *Vies des poètes anglais* de Johnson. Ses poésies fugitives ont été réunies, Londres, 1717, in-8.

DUKER (CHARLES-GUSTAVE), général suédois, se fit aimer de Charles XII pour son courage et son habileté, accompagna ce prince aux batailles de Lesno et de Pultawa, et fut prisonnier après la malheureuse issue de cette dern. Il commandait à Stralsund, et eut le bonheur d'y recevoir son maître lorsque celui-ci revint de la Turquie. Après la m. du roi, Duker fut nommé feld-maréchal, sénateur et comte, eut part au traité de paix avec la Prusse en 1720, et mourut lui-même en 1732 dans un âge avancé. — DUKER (Charles-André), prof. et philologue allem., né en 1670 à Unna dans la Westphalie, mort en 1752 à Meyderic en Hollande, fut un des sav. les plus laborieux du 18e S. On lui doit une édition de Florus, Leyde, 1722, 2 vol. in-8; une excellente édition de Thucydide, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-folio; les *Notes* de Duker ont été conservées en entier dans le Thucydide de Deux-Ponts. Il a en outre publié : *Sylloge opusculorum variorum de latinitate jurisconsultorum veterum*, Leyde, 1711, in-8; *Oratio de difficultatibus quibusdam interpretationis grammaticæ*...., Utrecht, 1716, in-4. — Alexandre DUKER, son frère, est aut. d'une *Hist. de la ville de Come*, et de quelques trad. latines dans la collect. du *Trésor d'Italie*. Le XIIe vol. des *Antiq. gr.* de Gronovius contient de lui la trad. en vers des *Recueils des Tombeaux et des Lampes antiques* publ. par Bellori; elle a été réimpr. à part en 1728.

DULAC (JOSEPH), officier d'artillerie au service du roi de Sardaigne, né à Chambéry vers 1706, m. à Alexandrie en 1757, avait, l'un des prem., introduit la science de l'artillerie en Piémont. Nommé commandant des écoles de cette arme, il publia, pour l'instruct. de ses élèves : *Théorie nouvelle sur le mécanisme de l'artillerie*, Paris, 1741, in-4.

DULAC (JEAN-BAPTISTE SONYER), avocat et conseiller du roi au bailliage de Forez, né à Saint-Didier en Velai l'an 1728, mort en 1792, a laissé plus. ouv., dont les principaux sont : *Dictionnaire des questions de droit, en rapport avec la jurisprudence des pays de droit écrit*, 2 vol. in-4; *Hist. des grands hommes qu'a produits le Forez*, 1781, in-12; *Mémoires sur les convulsionnaires*, in-12.

DULAGUE (VINCENT-FRANÇOIS-JEAN-NOEL), prof. d'hydrogr. et membre de l'acad. de Rouen, né à Dieppe en 1729, m. en 1805 à Rouen, a pub. : *Leçons de navigation*, Rouen, 1758, in-8, souv. réimp.; *Principes de navigation*, ou *Abrégé de la théorie et de la pratique du pilotage*, ibid., 1787, in-8. Dulague a aussi inséré plus. observ. sur des sujets d'astron. dans les vol. IV et V des *Mémoires* de l'acad. des sciences.

DULARD (PAUL-ALEXANDRE), poète franç., né à Marseille en 1696, m. secrét. de l'acad. de cette ville en 1760, a pub. : *De la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*, 1749, in-12. Quelque médiocre que soit ce poème, il a été réimp. cinq fois, et trad. en anglais, en allem. et en ital. Les *OEuvres diverses* de Dulard, imp. en 1758, 2 vol. in-12, n'ont pas eu le même succès.

DULAU (JEAN-MARIE), archevêque d'Arles, né près de Périgueux en 1738, député aux états-généraux de 1789 et à l'assemblée constituante, s'éleva avec force contre la prestation du serment, et contre tous les décrets qui lui parurent blesser le dogme. Privé de son archevêché par suite de son refus de signer la constitution civile du clergé, il demeura à Paris, fut arrêté en 1792, et massacré le 2 sept. dans le couvent des Carmes de la rue de Vaugirard avec les év. de Beauvais et de Saintes et plusieurs autres ecclésiastiques. On a de ce pieux prélat : *Recueil de mandemens et lettres pastorales*, Arles, 1795, in-4; *Adresse au roi* sur le décret du 26 mai 1792, qui prononçait la déportation contre les prêtres non assermentés, Paris, 1792, in-8.

DULAURENS (ANDRÉ), méd., né à Arles vers le milieu du 16e S., mort à Paris en 1609, premier méd. du roi Henri IV, a laissé un gr. nomb. d'ouv. sur son art. Les principaux sont : *Historia anatomica humani corporis*, etc., Francfort, 1595, in-8, Paris, 1600, in-fol., fig.; trad. en franç. par Théophile Gelée, Paris, 1639 et 1741, in-folio,

figures; *de Mirabili strumas sanandi vi, regibus Galliarum christianis divinitùs concessâ, libri duo*, Paris, 1609, in-8. Gui Patin a pub. en latin les *OEuvres complètes de Dulaurens*, Francfort, 1627, in-folio; Paris, 1628, 2 vol. in-4. Elles ont été trad. par Théophile Gelée, Paris, 1646, in-fº, fig., Rouen, 1660, in-fol.

DULAURENS (Henri-Joseph), écriv. français, né à Douai en 1719, annonça pendant le cours de ses études des dispositions peu ordinaires, entra chez les chan. de la Trinité en 1726, et fut admis à la profession étant à peine âgé de 18 ans. Son caractère satirique et la supériorité de ses talens ayant excité la haine de ses confrères, il demanda à passer dans un autre couvent, ne put l'obtenir, quitta le sien, et vint à Paris se mettre aux gages des libr. Ennemi des jésuites, il profita du fameux arrêt lancé contre eux par le parlement de Paris en 1761 pour pub. une satire jésuitique qui eut un très-gr. débit. Toutefois, appréhendant les poursuites de la police, il se sauva en Hollande le lendemain de la publication, et se rendit à Liége et à Francfort, où il continua de végéter misérablement, jusqu'à ce qu'ayant été dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence comme auteur de livres irréligieux, il fut condamné en 1767 à une prison perpétuelle, et renfermé dans le couvent de Mariabom, où il mourut en 1797. Les ouv. de l'abbé Dulaurens, en vers et en prose, décèlent une imagination dépravée, une prodigieuse facilité et un abus très-répréhensible de connaissances acquises. Nous nous bornerons à signaler: *la Chandelle d'Arras*, poème héroïque en 18 chants, Berne, 1765, in-8; Paris, 1807, in-12; *l'Arétin moderne*, Rome, 1776, 2 v. in-12; *Imirce, ou la Fille de la nature*, La Haye, 1774, 2 vol. in-12; *le Compère Matthieu*, souvent réimpr. dans différentes villes et dans tous les formats. — Dulaurens (N.), frère puîné du précéd., médecin de la marine royale, et maire de Rochefort, m. à Paris en 1789, a publié plus. ouvr. sur l'administration des hôpitaux.

DULCIDIUS, prêtre de Tolède, fut, en 883, député par Alphonse, roi de Castille, vers un chef sarasin nommé Abub-Alith; il réussit dans sa mission, et fut en récompense élevé à l'évêché de Salamanque. Nous ne parlerions pas ici de ce prélat si Joseph Pellicer ne lui eût attribué une chronique qu'il pub. à Barcelonne en 1663, in-4, sous le titre de *Chronica seu tabularium ab Adam usque ad diluvii annum 2242*.

DULCIN, hérétique, chef de la secte des dulcinistes, né à Novarre dans le 13e S., brûlé vif avec sa femme Marguerite en 1307 par ordre de Clément V, annonçait, entre autres erreurs, que le règne du St-Esprit avait commencé l'an 1300, et que depuis cette époque le pape avait cessé d'être le vicaire de J.-C. sur la terre. Un anonyme a écrit en latin la *vie* de cet imposteur, et Muratori l'a insérée dans le tome 9e de ses *Rerum italicarum scriptores*.

DULCIS (Catherin), l'un des hommes les plus sav. du 16e S., passa toute sa vie à voyager, soit comme gouvern. de quelq. jeunes gens de distinct., soit en donnant des leçons de langues; il parcourut l'Egypte, la Palestine, la Grèce, la Turquie, et plus. fois presque toutes les contrées de l'Europe. On ignore la date précise de sa mort; on sait seulement qu'il vivait encore en 1605, et qu'en 1603 il était profess. de langues étrangères à Cassel, occupant ses loisirs à composer des comédies, des dialogues et des traduct. d'aut. anciens et modernes. Les ouv. de Dulcis paraissent avoir été très-nomb. Nous citerons seulement: *Institutiones linguæ italicæ*, Wittemberg, 1593, in-8; Cologne, 1700, in-8; *Schola italica*, Francfort, 1605-1616, et Cologne, 1631-1643, in-8. La relat. des aventures de Dulcis se trouve dans le *Theatrum eruditorum* de Paul Freher, p. 1498 et suiv.

DULCO ou DUCLO (Gaston), en lat. *Gasto Claveus*, chimiste ou plutôt alchimiste du 16e S., né dans le Nivernais vers l'an 1530, fut d'abord avocat à Nevers, puis lieuten.-gén. au bailliage de la même ville, et se livra à l'étude de la chimie dès l'âge de 25 ans, comme il le dit lui-même dans le premier des ouvr. suivans qui nous restent de lui: *Apologia argyropœiæ et chrysopœiæ*, Nevers, 1590, in-8; *De rectâ et verâ ratione prægignendi lapidis philosophici*, etc., ibid., 1592, in-8; *De triplici præparatione argenti et auri*, ibid., 1592, in-8. Ces deux derniers écrits ont été assez mal trad. en français par Salmon, Paris, 1696, in-12.

DULIN (Pierre), peintre franç., né à Paris en 1670, m. dans la même ville en 1748, membre de l'acad. de peint., se forma sur les ouvr. de Lebrun. Il avait plus de 70 ans quand il peignit son vaste tableau de *St Claude ressuscitant un enfant mort que sa mère lui apporte*. On estime beaucoup parmi les autres ceux où il a représenté les *Miracles de N. S.*

DULLAERT (Heyman), peintre holland., né à Rotterdam en 1636, m. en 1684, fut élève de Rembrandt et s'appropria si bien sa manière que plus. de ses tableaux, entre autres *Mars couvert d'une cuirasse*, furent vendus comme étant de son maître, et que les connaisseurs les plus exercés y furent eux-mêmes trompés. Dullaert cultivait aussi avec succès la musique et la poésie. Il a publié une trad. de *la Jérusalem* du Tasse et un *Rec. de poésies holland.*, Amsterdam, 1719.

DULOIR (N.), voyageur français, s'embarqua à Marseille en 1639, visita les côtes de l'Asie mineure, Constantinople, la Grèce pendant 3 ans, et pub. à son retour: *Voyages du sieur Duloir, contenus en plusieurs lettres écrites du Levant, avec la relation du siége de Babylone, en 1639, par sultan Mourat*, Paris, 1654, in-4, revu et corrigé par F. Charpentier, qui en a composé l'épître dédicatoire. Cet ouvr. a été trad. en ital., 1671, in-12.

DULORENS (Jacques), poète franç., né vers 1533 à Châteauneuf en Thimerais, m. lieutenant-général du bailliage de cette ville, suivant les uns, en 1648, ou, suivant d'autres, en 1655, a laissé des *satires*, Paris, 1624, in-8, ibid., 1646, in-4: plus. des sujets traités par Dulorens l'ont été depuis par Boileau; mais leurs satires n'ont de commun que les titres. On a encore du même des *Annotations sur les coutumes de Châteauneuf, Chartres et Dreux*, Paris, 1645, in-4.

DULOT (N.), poète du 17e S., passe pour l'inventeur des bouts rimés; Sarrazin, qui n'avait pu réussir dans ce pitoyable genre, s'en vengea en pub. *Dulot vaincu ou la Défaite des bouts rimés*; ce poème ingénieux a seul conservé le nom de Dulot à la postérité.

DUMAREST (Rambert), grav. en médailles, né en 1750 à St-Etienne en Forez, fut d'abord ciseleur, s'adonna ensuite à la grav., remporta le prem. grand prix, fut reçu membre de l'institut, et m. à Paris en 1806. Il avait exposé au concours deux empreintes de médailles; l'une représentant *la tête de J.-J. Rousseau*, et l'autre *le buste du premier des Brutus*. Dumarest se plaça dès-lors au rang des artistes les plus habiles en ce genre; parmi les ouvr. qui lui font le plus d'honneur il faut citer deux médailles du *Poussin*; celle du conservatoire de musique qui porte la figure en pied d'*Apollon*; celle que l'institut distribue à chacun de ses membres, représentant *Minerve*; la petite médaille d'*Esculape* pour l'école de médecine; et enfin celle de *la paix d'Amiens*.

DUMARQUEZ (Louis-Joseph), ancien moine de l'abbaye d'Aucourt, né en 1750 à Euguerchin-lez-Douay (dép. du Nord), m. en 1805, avait embrassé les principes de la révolution sans cependant accepter aucun emploi pendant cette période, et pub., sous le titre de *Délassemens d'un paresseux*,

une partie de ses discours politiques et chants patriotiques : l'autre n'a pas vu le jour.

DUMARSAIS (César Chesneau), célèbre grammairien franç., né à Marseille en 1676, mort à Paris en 1756, passa toute sa vie au milieu des chagrins domestiques et dans un état voisin de l'indigence. Il était d'abord entré dans la congrégation de l'Oratoire à vingt-cinq ans, se fit recevoir avocat en 1704 ; puis, après avoir rempli successivement, chez divers personnages très-marquans de cette époque, les pénibles fonctions de précepteur, il ouvrit une pension, mais ne fut pas plus heureux dans cette nouv. entreprise. Ce sav., qui joignait la modestie aux talens les plus distingués, n'étaya jamais son mérite de l'appui de quelque coterie. Son *Eloge* par d'Alembert se trouve dans les *Mélanges de littérature* et au 7e vol. de l'*Encyclopédie*, ouvr. auquel Dumarsais a lui-même fourni quelq. articles. L'institut ayant mis au concours l'*Eloge* de Dumarsais, ce fut M. Degérando qui remporta le prix ; son discours a été publié, Paris, 1805, in-8. Les *Œuvres de Dumarsais* ont été recueillies par Duchosal et Millon, Paris, 1797, 7 vol. in-8. On y remarque surtout le *Traité des Tropes*, qui seul aurait suffi pour immortaliser son aut., et dont la prem. édit. fut cependant 30 ans à s'épuiser ; et une *Méthode pour apprendre la langue latine*, qui en aurait beaucoup facilité l'étude si cet ouvr. eût pu triompher de la routine et des préjugés.

DUMAS (Hilaire), profess. de théol. et doct. de Sorbonne, m. l'an 1742, passe pour l'auteur d'un ouvr. anonyme qui parut à l'époque où l'affaire de la bulle *Unigenitus* occupait tous les esprits : ce livre, qu'on a regardé comme très-impartial, a pour titre : *Hist. des cinq proposit. de Jansénius*, Liége, 1699, in-12. Depuis Dumas fit paraître une *Défense de l'hist. des cinq propositions* contre le P. Quesnel, qui avait attaqué cet ouv. dans un autre intitulé *la Paix de Clément IX*. On lui doit encore une traduction de *l'Imitation de J.-C.*

DUMAS (Louis), écriv. franç., né à Nîmes en 1676, m. à Paris en 1744, s'était fait recevoir avocat ; mais il négligea l'étude des lois pour celle des sciences exactes, qu'il appliqua avec succès à la partie théorique de la musique ; il s'est fait beaucoup d'honneur par l'invention du *bureau typographiq.* On lui doit : *l'Art de composer toute sorte de musique sans... connaître le ton ni le mode*, 1711, in-4 ; *les Mémoires d'Ecosse sous la reine Marie Stuart*, trad. de l'angl. de Crawfurd, 1716 ; *l'Art de la musique enseigné et pratiqué par la méthode du bureau typographique*, etc., Paris, sans date (1753), in-4, oblong, tout gravé, etc.

DUMAS (Ch.-Guill.-Fréd.), né en 1725, mort vers la fin du 18e S., est auteur des ouvr. suivans : *Voyages et découvertes faites par les Russes*, trad. de l'allemand de M. G.-P. Muller, Amsterdam, 1766, 2 vol. petit-8 ; *Relation histor. de l'expedit. contre les Indiens de l'Ohio*, en 1764, commandée par le chev. Henri Bouquet, etc., trad. de l'angl., Amsterdam, 1769, in-8 ; *Examen de la doctrine touchant le salut des payens*, etc., trad. de l'allem. de J.-Aug. Eberhard, Amsterdam, 1773, in-8 ; *Examen de la traduction des liv. 34, 35 et 36 de Pline l'ancien*, avec des notes par Falconet, inséré dans le *Journal encyclopédique* de juillet à sept. 1775, et dans le tome 6 des *OEuvres de Falconet*, Lausanne, 1781, in-8. C.-G.-F. Dumas a fourni des articles à la *Biblioth. des sciences et des beaux-arts*, journal qui s'imprimait à La Haye, et qui a fini au 48e vol. en 1778 inclusivement.

DUMAS (Philippe), membre de l'acad. des jeux floraux, né en 1738 à Issoudun (Berry), mort en 1782, profess. au collége royal de Toulouse, avait d'abord été agrégé à la faculté des arts de l'univ. de Paris, puis prof. de gramm. à La Flèche, de rhétorique à Metz, et ensuite princ. du collége d'Issoudun. P. Dumas a donné une traduct. franç. des *Colloques choisis d'Erasme*, avec le texte en regard, suivis de trois *Dialogues moraux* tirés de Pétrarque et de Mathurin Cordier, Paris, 1762, in-12 ; — de l'*Economique de Xénophon*, etc., avec des notes, ibid., 1768, in-12. On lui doit encore de nouv. édit. revues et augmentées de quelques liv. élémentaires, et un recueil des *Psaumes de David* (175), traduits en vers hexamètres par Buchanan, Commire et autres, Toulouse, 1780, in-13 ; il se proposait de donner une suite à ce vol., qui contient plus. *Psaumes* trad. par lui-même.

DUMAS (René-François), président d'une des sections du tribunal révolutionn., né à Lons-le-Saunier en 1757, y remplit les fonctions d'avocat avant la journée du 10 août, époque à laquelle il se rendit à Paris, et se fit remarquer parmi les plus fougueux jacobins. Il demeura fidèle à Robespierre, son ami, fut arrêté avec lui, et exécuté le 10 thermidor an III (juillet 1794).

DUMAS (Jean-Franç.), avocat, frère du préc., né à Lons-le-Saunier en 1754, embrassa la cause de la révolution, mais sans participer à ses excès. Nommé administrateur du départ. du Jura, il eut le courage d'en faire chasser les commissaires de la convention, fut déclaré coupable de trahison, obligé de se sauver, et m. de chagrin à Trévoux en 1795. On a de lui : *Disc. sur cette question : Quels sont les moyens de perfectionner l'éducation des jeunes demoiselles*, Neufchâtel, 1785, in-8 ; *l'Esprit du citoyen*, ibid., 1783, in-8 ; *Adresse aux etats-généraux et particuliers sur l'origine de l'impôt*, Paris, 1789, in-8.

DUMAS (Jean), pasteur de l'église française à Leipsig, m. le 4 avril 1799, a pub. : *Traité du suicide, ou du Meurtre volontaire de soi-même*, Amsterdam, 1773, in-8 ; *Cantiques tirés en partie des Psaumes, et en partie des Poésies sacrées des meilleurs poètes français*, avec des airs notés, Leipsig, 1774, in-8.

DUMAS (Alex. DAVY de La PAILLETERIE), général de division, né en 1762 à Jérémie (St-Domingue) d'un riche colon de cette île et d'une femme africaine, s'engagea dès l'âge de 14 ans dans le régiment des dragons de la Reine, et ne dut son avancement qu'à la rare intrépidité qu'il déploya dans une foule d'occasions importantes. Bonaparte, encore général, qualifia ce brave l'*Horatius Coclès du Tyrol* en le présentant au directoire exécutif. L'un des plus beaux faits d'armes de Dumas rendait exacte cette allusion : il avait, l'année précéd., défendu seul, à l'affaire de Brixen, le passage d'un pont d'où dépendait le succès de la journée. Pend. l'expédition d'Egypte, ce fut lui qui, à la tête de quelques braves, comprima au Kaire l'insurrection dont le général Dupuy venait d'être victime ; et pourtant il était déjà atteint de la maladie qui peu de temps après le força à demander un congé pour revenir en France. Le général Dumas n'y rentra qu'après avoir subi, pend. 28 mois, une horrible captivité dans les prisons de Naples ; et, laissé sans emploi par l'empereur à cause de ses opinions politiques, il mourut à Villers-Cotterets le 26 fév. 1806 d'une maladie de langueur.

DUMAS (Charles-Louis), méd., né à Lyon en 1765, m. à Montpellier en 1813, doyen de la faculté de méd., recteur de l'académie de cette ville, membre correspondant de l'institut et de plusieurs autres sociétés sav., a vécu trop peu de temps pour l'intérêt de la science et celui de l'humanité. Il étudia la médec. à Montpellier, et ses progrès furent si rapides qu'il fut reçu docteur à 19 ans, couronné par la société royale de Paris à 21, et qu'il concourut à 23 pour une chaire de profess. Après être venu se perfectionner à Paris auprès de Vicq-d'Azyr et de Petit, Dumas fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et rendit des services immenses lors du siége et de la prise de cette ville. Il fut en 1794 nommé méd. d'une division de l'armée des Alpes ;

mais une maladie grave l'obligea de retourner à Montpellier, où il reçut les justes récompenses dues à son mérite et à ses vertus. Dumas a pub. un gr. nomb. d'ouvr., les principaux sont : *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4 ; *Principes de physiologie*, ibid., 1800, 1806, 4 vol. in-8 ; *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8.

DUMAY (Paul), conseiller au parlement de Dijon, né à Toulouse en 1585, m. en 1645, cultiva la poésie latine avec quelque succès, et fut lié avec plusieurs savans contemporains, tels que Scaliger, Grotius, Gassendi, etc. On a de lui : *Epicedion in funus D. Brularti*, Dijon, 1611, in-8 ; *Disc. sur le trépas de M. de Termes*, ibid, 1621, in-8 ; *les Lauriers de Louis-le-Juste*, Paris, 1624, in-8 ; *Innocentii III, pont. max. epistolæ, cum lucubrationibus*, Paris, 1625, in-8 ; *les Quatrains de Pibrac*, trad. en vers latins, MS. — Dumay (Pierre), fils du précéd., né à Dijon en 1627, hérita du goût de son père pour les lettres, fut comme lui conseiller au parlement de Bourgogne, et m. en 1711. On a de lui un poème latin en l'honneur du duc d'Enghien, ayant pour titre : *Enguinneidos lib. I*, Dijon, 1643, in-4 ; une version patoise des 2 prem. liv. de l'*Enéide*, sous le tit. de : *Virgile virai en bourguignon*, Dijon, 1718, 1719, in-12 ; et plus. autres pièces de vers franç. et latins, insérées dans différens recueils.

DUMAY (Louis), publiciste du 17e S., mort en 1681, professeur de langue française au collége de Tubingen, a laissé plus. ouvr. sur différens sujets, nous citerons seulement : *Disc. histor. et polit. sur la guerre de Hongrie*, Montbelliard, 1665, in-12 ; *Etat de l'empire, ou Abrégé du droit public d'Allemagne*, Paris, 1659, in-12, trad. en angl., Lond., 1676, in-8 ; *le Prudent voyageur*, ou *Description polit. de tous les états du monde*, Genève, 1681, 2 vol. in-12.

DUMÉE (Jeanne), dame également versée dans les lettres et dans les sciences, née à Paris dans le 17e S., a pub. *Entretiens sur l'opinion de Copernic, touchant la mobilité de la terre*, Paris, 1680.

DUMÉES (Antoine-François-Joseph), jurisconsulte, né en 1722 à Esclabes près de Valenciennes, exerça les fonctions d'avocat au parlem. de Flandre, de lieuten. du roi au bailliage d'Avesne, et m. dans cette ville en 1765. Sa *Jurisprudence du Hainaut franç.* est très-estimée.

DUMÉNI ou DUMESNIL (N.), acteur de l'Opéra franç., avait d'abord été cuisinier ; Lulli lui trouvant d'heureuses dispositions pour la musique, la lui fit apprendre à ses frais. Il débuta en 1677 par le rôle d'Atys, se fit remarquer surtout dans ceux de Renaud, de Médor, de Phaéton, et mourut en 1715.

DUMESNIL (Marie-Françoise), célèbre actrice tragique, née à Paris en 1713, débuta au Théâtre Français en 1737, fut reçue cette même année, et dès ce moment jusqu'en 1775 (époque où elle prit sa retraite) elle remplit avec un succès toujours plus marqué l'emploi des reines et celui des grandes princesses. Mlle Dumesnil n'était pas douée d'un extérieur avantageux ; elle manquait quelquefois de grâce et de noblesse dans ses attitudes et dans son geste ; son jeu était inégal, mais quand elle s'animait elle surpassait toutes les actrices de son temps ; sa voix devenait terrible ; l'expression de ses yeux était foudroyante ; elle arrachait des larmes, électrisait l'âme du spectateur et y excitait au plus haut point la terreur et la pitié, mobiles de toute action tragique. Elle excellait dans le rôle de Mérope, qu'elle a créé, dans ceux de Clytemnestre, d'Athalie, d'Agrippine, etc. Mlle Dumesnil passa les dernières années de sa vie à Boulogne-sur-Mer, et mourut en 1803, ayant conservé jusqu'à l'âge de 90 ans toutes ses facultés intellectuelles. On a publié : *Mém. de M.-F. Dumesnil, en réponse aux mém. d'Hyppolite Clairon*, 1800, in-8. Cet ouvr., dont il avait paru une nouv. édit. revue et augmentée d'une *notice* par Dussault, 1823, in-8, a été réimpr. dans la *Collection des Mémoires dramatiques*.

DUMESNIL. V. Rozimond.

DUMNORIX, prince gaulois, frère de Divitiac, chef des Eduens, ayant épousé la fille d'Orgétorix, roi ou chef des Helvétiens, favorisa le projet que ceux-ci avaient conçu de venir s'établir dans les Gaules et leur ouvrit un passage à travers la Séquanie. César parvint à repousser ces barbares dans leur pays, malgré tous les embarras que lui suscita Dumnorix auquel il avait confié le commandement de la cavalerie gauloise. Lorsqu'il eut résolu de tenter la conquête de la Grande-Bretagne, Dumnorix refusa d'accompagner les Romains, voulut s'échapper du camp avec quelq. amis qui lui étaient dévoués, mais ils furent enveloppés et mis à mort 59 ans avant J.-C.

DUMOLARD (Joseph-Vincent), député à la plupart des législatures qui succédèrent à l'assemblée constituante, né en 1766 à Lafrey (Isère), m. en 1820, avait d'abord été avocat-général au parlement de Grenoble, et conserva, de l'habitude du barreau, une très-grande facilité d'élocution, qu'il s'efforça constamment, pendant sa longue carrière législat., de tourner au profit du bien général, mais qui l'exposa parfois aux saillies de ses adversaires. Dumolard, compatriote et ami de Barnave, s'était montré comme lui zélé partisan de la monarchie constitutionnelle dès son début sur la scène polit. ; et le maintien des libertés publiques devint, après le rétablissement de la famille royale, l'unique objet de ses vœux.

DUMOLINET (Claude), chanoine régulier de St-Augustin, né à Châlons-sur-Marne en 1620, m. à Paris en 1687, bibliothéc. de l'abbaye de Ste-Geneviève, avait des connaissances fort étendues surtout en numismatique et en archéologie : on lui doit l'établissem. du cabinet de curiosités dont il a laissé une descript. pub. après sa mort, sous ce titre : *le Cabinet de la biblioth. de Ste-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. Parmi les autres ouvr. du P. Dumolinet, les plus importans sont : *Historia summorum pontificum, à Martino V ad Innocentium XI usque, per eorum numismata, ab anno 1417, ad annum 1678*, Paris, 1679, in-fol. ; *Figures des différens habits des chanoines réguliers en ce siècle*, etc., 1666, in-4. Il a laissé en outre plus. MSs. intéressans, entre autres des *Mém. sur quelques-uns des confesseurs des rois de France, depuis St Louis jusqu'à Louis XIII*.

DUMONCEAU (Jean-Baptiste), comte de Bergendael, gén. belge au service de France, membre de la seconde chambre des Pays-Bas, etc., né en 1760 à Bruxelles, mort dans cette ville le 29 déc. 1821, s'était d'abord destiné à la profession d'architecte, pour laquelle il avait des disposit. marquées, et fit ses premières armes en 1788 comme volontaire. Son avanc. dans la carrière des armes fut la récompense du plus brillant service. Devenu en peu de temps colonel d'un corps désigné sous le nom de *Canaries* (à cause de la couleur de son uniforme), il se signala en maintes occasions, notamment aux affaires de Falmagne et de Mont-d'Anseremme ; fut nommé général de brigade après sa belle défense des approches de Lille contre le jeune comte de Bouillé ; passa ensuite, en qualité de lieut.-général, au service de la républ. batave, et plus tard fut revêtu de hautes distinctions par le nouveau roi de cet état (Louis Napoléon), malgré l'indépendance de ses opinions polit. Dans les div. situations où il se trouva placé ultérieurem., Dumonceau se montra par-dessus tout l'homme de son pays ; et, au rétablissement définitif de la paix, il vint à Paris donner sa démiss. du service de France,

et fixa sa résidence dans sa patrie, où il s'est vu entouré de la considération publique jusqu'à son dernier jour. A une haute valeur, Dumonceau joignait des talens très-distingués comme tacticien; il a également rempli avec habileté quelq. fonctions diplomatiques et administratives; mais ce qui honore surtout sa mémoire, c'est le noble attachem. qu'il a toujours conservé pour sa patrie, la générosité dont il usa souvent envers l'ennemi vaincu, parfois à son propre péril, enfin la probité sévère dont il donna constamment l'exemple à ses subordonnés, et qui lui mérita le surnom de *général sans tache*, sous lequel il était désigné par les soldats. Une *Notice* sur ce brave et loyal officier a été pub. dans le *Journal de la Belgique* du 3 janv. 1822.

DUMONCHAU (N.), musicien, né à Strasbourg vers 1775, m. en 1820 à Lyon, où il professait son art avec une grande distinction, a laissé des compositions de clavecin, et plus. œuvres de *Sonates* et de *Fugues*, qui ont obtenu les éloges des plus gr. maîtres de l'Allemagne et de l'Italie.

DUMONCHAUX (P.-J.), médecin franç., né à Bouchain en 1733, mort vers 1766, a publié *Bibliographie médicale raisonnée*, Paris, 1756, in-12 : l'idée était belle et utile, mais l'auteur, à peine âgé de 23 ans, ne pouvait connaître et indiquer tous les livres nécessaires à ceux qui suivent sa profession. On lui doit encore *Etrennes d'un medecin à sa patrie*, Berlin, 1761, in-18; *Anecdotes de Medecine*, 1762, in-12; réimpr. en 1766, 2 vol. in-12.

DUMONIN (JEAN-EDOUARD), poète et sav. du 16e S., né à Gy en Bourgogne vers 1557, fut assassiné à Paris par ses rivaux en 1586. En lisant ses œuvres tant latin. que franç. on ne conçoit pas aujourd'hui que leur mérite ait dû lui attirer une fin si tragique. On y remarque: *Beresithias, seu mundi creatio, item Manipulus poeticus non insulsus*, Paris, 1579, in-8; *Nouvelles œuvres, contenant discours, hymnes, amours, contre-amours, éclogues, élégies, anagrammes et épigrammes*, Paris sans date (1582), in-12; *le Phœnix*, Paris, 1583, in-12, recueil de vers latins et franç., où se trouve une tragédie *Orbec-Oronte*, en 5 act. avec des chœurs, etc.

DUMONT (HENRI), organiste et compositeur, né à Liége en 1610, m. à Paris en 1684, devint maître de la musique de Louis XIV; mais il aima mieux quitter sa place que de se conformer au désir du roi qui aurait souhaité des motets avec des accompagnemens plus travaillés et des ritournelles, ce qui, disait le musicien, était une infraction aux canons du concile de Trente. On a de lui cinq grand'messes, dites *messes royal.*, que l'on chantait encore dans plus. églises à la fin du siècle dernier.

DUMONT (NICOLAS), correct. d'impr. et gramm. dans le 16e S., est cité avec éloge par Lacroix du Maine, de la biblioth. duquel il avait soigné l'impr. On a de lui, outre la trad. fr. des *Hist. div. d'Elien*, plus. petites pièces hist. dont la liste se trouve dans Lacroix du Maine.

DUMONT (JEAN), publiciste du 17e S., était né en France et y suivit d'abord la profession des armes, puis il parcourut à peu près toutes les contrées de l'Europe. Les renseignemens qu'il avait recueillis pend. ses voyages sur la statistique et les rapports des divers états lui fournirent le sujet de plus. ouv. qui eurent un grand succès et lui valurent l'estime de l'empereur d'Allemagne, qui le nomma son historiographe et lui donna le titre de baron de Carlscroon. Dumont m. à Vienne en 1726. On a de lui un grand nombre d'ouv., dont les plus import. sont : *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, La Haye, 1699, 4 vol. in-12; *Mém. polit. pour servir à la parfaite intelligence de l'hist. de la paix de Ryswick*, ibid., 1699, 4 vol. in-12; *Mém. sur la guerre présente* (1700), ib., 1703, in-12; *Rec. de traités d'alliance, de paix et de commerce, entre les rois, princes et états souverains de l'Europe, depuis la paix de Munster*, Amsterdam, 1710, 2 vol. in-12; *Corps universel diplomatique du droit des gens, etc.*, Amsterdam, 1726 et années suiv., 8 vol. in-fol.

DUMONT (FRANÇOIS), sculpteur, né à Paris en 1688, m. à Lille en 1726, remporta très-jeune encore le prix de l'académ. et y fut reçu à l'âge de 23 ans. On admirait quatre statues de cet artiste, saint Jean, St Joseph, St Pierre et St Paul, qui décoraient avant la révolution l'église de St-Sulpice.—DUMONT (JEAN), dit *le Romain*, peintre, né en 1700 à Paris, m. dans cette ville en 1781, membre de l'académ., a joui de son vivant d'une réputation, à laquelle le temps retranche chaque jour davantage. On remarque parmi ses tabl. *Hercule filant près d'Omphale, et Lyncus changé en lynx par Cerès, au moment où il veut assassiner Triptolème.* — Un autre DUMONT (Gabriel-Martin), architecte, contemp. du précéd., membre des acad. de Rome, de Bologne et de Florence, a donné, sous le titre d'*Œuvres de gravures et d'archit.* (Paris, 1765, in-fol.), une collect. de 212 pl., dont une très-gr. partie a été exécutée sur ses propres dessins, et l'autre d'après plus. maîtres célèbres. C'est lui qui, le premier, a fait connaître les *Ruines de Pæstum*, dont les dessins avaient été pris sur les lieux en 1750 par Soufflot. La collection qu'en donna G.-M. Dumont parut en 1764, et se compose de 7 pl.

DUMONT (GABRIEL), pasteur de l'église wallonne, et prof. en langues orient. ainsi qu'en hist. ecclés. à Rotterdam, m. vers 1748, avait été pasteur à Leipsig avant d'être appelé à Rotterdam. Quoiqu'il possédât un vaste savoir, G. Dumont n'a cependant publié que quelques *Dissert.*, soit anonymes, soit sous son nom, dans l'*Hist. critique de la républ. des lettres*, dans les *Disc. de Saurin sur la Bible*, et dans les *Miscellanea Lipsiensia*. M. de Superville a publ. ses *Serm.*, Rotterd., 1749, in 8.

DUMONT, baron de COURSET (GEORGE-LOUIS-MARIE), agronome, né en 1746 à Boulogne-sur-Mer, m. en juin 1824 dans sa terre de Courset à 5 lieues de cette ville, avait quitté le service militaire en 1777, pour se vouer uniquem. aux études et aux expériences agronomiques; il devint membre de la société royale d'agricult. et correspondant de l'institut. On lui doit les ouvr. suiv. : *Observations sur l'agriculture du Boulonnais*, 1784, in-8; *la Météréologie des cultivateurs*, 1798, in-12; *le Botaniste cultivateur*, 1798, 1802, 1805, 5 vol. in-8, 2e édit., 1811, 6 vol. in-8, tome VII suppl., 1814, in-8, trad. en allem. par C. G. Berger, Leipsig, 1804 et années suiv., in-8.

DUMOUCHEL (JEAN-BAPTISTE), recteur de l'ancienne univers. de Paris, né aux environs de Rouen, ou, selon d'autres, en Picardie, l'an 1747, prit les ordres sacrés, passa par les degrés inférieurs de l'enseignement, et parvint jusqu'au rectorat de Paris. Il fut, en 1788, secrétaire de l'assemblée électorale du clergé de ce diocèse. Elu député de son ordre aux états-généraux de 1789, il se réunit un des premiers aux membres du tiers-état, prêta l'un des premiers aussi serment à la constitut. civile du clergé, et complimenta souvent l'assemblée au nom de l'Université. Sacré év. constitutionnel du Gard en 1791, il donna sa démission en 1793, se maria, fut employé depuis dans les bureaux de l'intérieur et de l'instruction publique et mis à la retraite en 1814. Dumouchel m. à Paris en 1820. Il publia en société avec M. Goffaux une nouvelle édition du recueil intit. *Narrationes excerptæ*, Paris, 1818, in-12.

DUMOULIN (CHARLES), célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1500, descendait d'une famille noble, alliée à Anne de Boulen, mère de la reine Elisabeth d'Angleterre. La vivacité de son esprit se développa de bonne heure. Reçu avocat au parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet et devant le parlement; mais, n'ayant

pu vaincre un begaiement qui nuisait à l'effet de ses belles plaidoieries, il prit le parti de se retirer du barreau, et se consacra désormais aux seules études du cabinet et à la compos. des ouv. qui l'ont rendu si célèbre. *Les Observations sur l'édit de Henri II, relatif aux petites dates*, qu'il pub. en 1551, lui valurent les bonnes grâces du roi de France; il n'en fut pas ainsi de la cour de Rome, qui se déclara contre cet ouvr. et contre son auteur. L'adhésion de Dumoulin aux principes de l'église réformée grossit le nombre de ses ennemis, et les calvinistes, dont il abandonna ensuite les opinions pour se rapprocher des luthériens de la confession d'Augsbourg, joignirent des persécutions nouvelles à celles dont il était déjà l'objet. En butte à la haine de tous les partis, Dumoulin fut forcé de sortir de France et de se réfugier en Allemagne, où il fut accueilli avec la distinction qu'on devait à un homme de ce mérite. Revenu à Paris en 1557, il fut obligé de s'enfuir une seconde fois en 1562, à cause des guerres de religion, et n'y rentra qu'en 1564. Bientôt ses écrits sur le concile de Trente l'exposèrent à de nouvelles persécutions : mis en prison à la Conciergerie, il n'en sortit qu'aux sollicitations de Jeanne d'Albret; et termina son orageuse carrière en 1566 : il l s'était réconcilié avec l'église catholique en abjurant les croyances de la religion réformée. Dumoulin fut non-seulement un des plus grands juriscons., mais encore un des hommes les plus érudits et les plus probes de son siècle. On assure qu'il aima mieux subir un emprisonnem. de trois mois que d'apposer son seing à une consultation que le duc de Montbe'liard voulait lui extorquer. La meilleure édit. des *Œuv.* de M. Dumoulin, est celle de Paris, 1681, 5 vol. in-fol.

DUMOURIEZ (Anne-François DUPERIER), commiss. des guerres, né à Paris en 1707, fut chargé en 1759 de l'intendance de l'armée du maréchal de Broglie, et m. en 1769. Pour se délasser des fatigues de son état, et charmer les douleurs de la pierre qui le tourmentaient horriblem., Dumouriez cultivait la peinture, la musique et la poésie. Il a trad. de l'ital. *Richardet*, par Forteguerri, poëme dans le genre bernesque, réduit de 24 chants à 12, Paris, 2 vol. in-8. Il a laissé MSs. des poésies fugitives, un opéra de *Grisélidis*, une tragédie de *Démétrius*, des *comédies* trad. de l'ital., de l'angl., et enfin un ouvr. important sur l'administration des armées.

DUMOURIEZ (Charles-François DUPÉRIER), général en chef des armées françaises, fils du précédent, né en 1739 à Cambrai, fit sa première camp. à 19 ans, comme cornette de cavaler. dans le régiment d'Escars; et il y était parvenu au grade de capitaine, lorsqu'à la paix de 1763 il se trouva compris dans une réforme nombr., n'ayant recueilli de 7 années d'un brillant service et de 22 blessures qu'un brevet de pension de 600 liv., qui ne lui fut jamais payée, et la décorat. de l'ordre de St-Louis. Dans cette situation précaire, le jeune Dumouriez, déjà initié aux secrets de la diplomatie de cette époque, se lança dans ses intrigues par l'intermédiaire de Favier (*v.* ce nom), mais fut bientôt contraint de quitter la France, à la suite d'une scène assez vive avec M. de Choiseul. Rappelé l'année suivante par ce même ministre, qui le nomma aide-maréchal des logis de l'armée destinée à l'expédition de Corse, Dumouriez donna de nouv. preuves de bravoure et d'intelligence, et fut chargé en 1770 d'une mission secrète en Pologne. Ses négociat. allaient amener d'importans résultats quand la disgrâce de son généreux protecteur les fit échouer; il se trouva même en butte à de nombreux désagrémens auxquels l'avènement de Louis XVI mit un terme : ce prince, qui ne tarda pas à reconnaître ses talens, lui confia le command. de Cherbourg. Devenu maréchal-de-camp par ancienneté (1788), Dumouriez se trouvait en relation avec plus. personnes influentes de la cour lorsque la révolution survint : il en adopta les principes, mais avec une telle circonspection que, sans rompre avec la noblesse, ni contracter d'engagement explicite avec les chefs de la nouvelle opposition (bien qu'il se fût fait recevoir aux jacobins dès 1790), il se concilia beaucoup de popularité auprès de ceux-ci, et n'en fut pas moins envoyé par le roi dans la Vendée (1791) comme chef de la 12ᵉ div. milit. : l'année suiv. son rang d'ancienneté l'appela au grade de lieut.-gén., et peu de temps après il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères (15 mars 1792). Sans entrer dans le détail des causes qui fixèrent le choix sur Dumouriez, nous nous contenterons de dire que sa conduite ministérielle ne fut pas moins franche qu'habile; cependant il était impossible, dans l'état des choses, que le plan sage et modéré qu'il voulait suivre, ne lui aliénât tous les partis; et, après trois mois de lutte, de fatigues et de veilles (pend. lesquels il se prononça pour le licenciement de la garde constit. de Louis XVI, provoqua la déclarat. de guerre au roi de Hongrie, opéra le renvoi des ministres Roland, Servan et Clavière, et sollicita vivement la sanction roy. au décret de déportation des prêtres insermentés), il offrit sa démission au roi, qui l'accepta le 15 juillet : il avait tenu, depuis le 13 de ce mois, le portefeuille de la guerre, et paraissait alors le seul soutien du trône ébranlé. Si, dans cette dernière période de sa carrière orageuse, Dumouriez avait perdu toute sa popularité, il ne pouvait manquer de la recouvrer par le seul fait de sa retraite dans de telles conjonctures; mais il devait bientôt la porter au comble, et devenir le héros de l'époque. En effet; à peine eut-il rejoint l'armée du nord et formé le camp de Maulde, que, se trouvant chargé du commandement général en remplacem. de MM. de Lafayette et Dillon, il commença sa belle campagne de l'Argonne (Champagne), si célèbre dans nos annales milit.; et la conquête de la Belgique, qu'il exécuta en un mois, ajouta un nouvel éclat à son nom. Cependant les désordres augmentaient au sein de la république qu'il venait de sauver de l'invasion étrangère, et le procès de Louis XVI était entamé. Dumouriez se rend à Paris (7 janvier 1793), y fait en secret quelq. tentatives pour sauver cet infortuné prince, mais s'arrête devant une si belle entreprise, non toutefois sans s'être compromis par des démarches qui plus tard devinrent le prétexte de sa ruine. Il avait rejoint l'armée après la catastrophe du 21 janvier, et se disposait à la conquête de la Hollande lorsque la malheureuse issue de la bataille de Nerwinde renversa tous ses projets. Aussitôt la convention, au sein de laquelle une foule d'accusations s'étaient élevées contre le général en chef, décréta qu'il serait traduit à sa barre; et bientôt Dumouriez voit arriver à son quartier-général (aux Boues de St-Amand), pour lui signifier ce décret, le ministre Beurnonville, accompagné de Camus, Lamarque, Bancal et Quinette, commiss. de la convention. On sait comment fut reçue cette ambassade (*v.* Camus); mais il n'était plus temps de frapper un coup d'état : plus ferme ou plus adroit, Dumouriez eût choisi pour exécuter un semblable projet le lendemain d'un triomphe; et tout porte à croire qu'il n'agit alors que d'après l'impulsion du moment. Cette faute grave entraîna pour lui les suites les plus fâcheuses : abandonné par une grande partie de ses soldats, poursuivi par l'autre comme traître, il n'échappa qu'avec peine à la mousqueterie très-vive qui l'accompagna presque jusqu'aux retranchem. de l'armée autrichienne, et fut rejoint peu de jours après par environ 1500 hommes, que le prince Cobourg prit à la solde de l'Autriche. On a dit que des conventions avaient été stipulées entre le général français et les chefs de l'armée étrangère; toutefois il faut convenir que le prem. ne s'était pas mis en position d'en exiger l'accomplissement : aussi fut-il éconduit tour à tour

des différens états où il chercha un refuge. Notre cadre ne nous permet pas de suivre Dumouriez dans son émigration : d'ailleurs cette époque intéressante de sa vie a été tracée par lui-même dans ses mém., et occupe plus. pages dans ceux de l'abbé Georgel (t. 6, pag. 279), et d'autres contemporains. Nous nous contenterons de dire qu'après avoir séjourné successiv. à Bruxelles, à Cologne, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Danemarck et à St-Pétersbourg, il retourna en Angleterre, où il a joui d'une pension très-honorable jusqu'à sa mort, survenue le 14 mars 1823. Depuis quelque temps il habitait Turville-Park; et c'est dans cette retraite que M. John Bowring, qu'il a institué le légataire de ses papiers, lui ferma la paupière : ce dern. a pub. en angl. une *Oraison fun.* du cél. gén. franç., Londres, 1823, in-8. Dumouriez a laissé un assez gr. nomb. d'ouv., dont on trouve la liste dans la *Bibliogr. de France* (année 1825, page 798); les principaux sont : *Etat present du royaume de Portugal en l'année* 1766, Lausanne, 1775, in-12 (anonyme), traduit en allemand et en angl.; *Galerie des Aristocrates militaires, et Mémoires secrets* (de la guerre de 1757), Paris, 1790, in-8; *Mem. du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipsig, 1794, 2 vol. in-8; trad. en allem. par Sm. H. Castel, avec des notes par Ch. Girtanner, Gottingue, Berlin, Halle, 1794, 2 vol. in-8; en anglais par J.-P. Beaumont et par J. Fenwic, 1794, in-8. Cette première édit. ne comprend que les deux derniers livres des *Mém.* de l'auteur, qui en donna une édit. complète sous ce titre : *la Vie et les ouvr. du géner. Dumouriez*, Hamb., 1795, in-8; traduits en allem. et en angl., 1795, in-8; réimpr. dans la *Collection des memoires relatifs à la revol.* (Paris, 1823, 4 vol. in-8), avec des additions et correct. nouvelles de l'aut.; on trouve aussi dans cette collect. le *Jugem. sur Bonaparte, adressé par un militaire à la nation française et à l'Europe* (extrait de l'*Ambigu*, journal pub. à Londres, et réimp. séparem. à Paris en 1814, in-8.) Dumouriez a laissé en outre un gr. nomb. de MSs.

DUMOUTIER (DANIEL), peintre franç., né à Paris vers le milieu du 16e S., m. dans cette même ville en 1631, eut pour maître, à ce que l'on croit, un des Italiens que Franç. Ier attira à sa cour. On a de lui les portraits des personnages les plus célèb. de la cour de Franç. Ier, des rois ses enfans, de Henri VI, de Louis XIII, et une suite de 56 portraits dessinés aux trois crayons avec un caractère particulier d'originalité.

DUN (DAVID ERSKINE, plus connu sous le nom de lord), né à Dun dans le comté d'Angus en 1679, se distingua par ses talens, fut d'abord avoc. à la cour de session, ensuite juge à la même cour, l'un des commissaires de la cour dite de justice (*of justiciary*), et m. en 1755. On a de lui un ouv. estimé, ayant pour titre *Lord Dun's advice* (Conseils de lord Dun), Edimbourg, 1752, in-12.

DUNAND (JOSEPH), religieux capucin, né à Besançon en 1719, m. dans cette ville en 1790, avait consacré toute sa vie à des recherches historiq. sur la Franche-Comté et la Bourgogne, et en consigna les résultats dans plus. ouv. conservés MSs. dans la biblioth. publique de Besançon. Il a fait imp. dans le *Mercure* d'avril 1758 une *Lettre* hist. et critique dans laquelle on prouve que Henri de Portugal n'est pas de la maison de Bourgogne (duché), mais de celle des comtes de Bourgogne.

DUNBAR (WILLIAM), poète écossais, né en 1465, m. en 1530, a laissé des poésies qui ont été recueillies et publiées par David Dalrymple en 1770 avec des notes et un glossaire devenu nécessaire à cause de la vétusté du style de l'aut. On y remarque surtout *the Thistle and the Rose* (le chardon et la rose), poème composé à l'occasion du mariage de Jacques IV avec Marguerite Tudor, fille aînée de Henri VII.

DUNCAN Ier. V. DONALD VII.

DUNCAN II, fils naturel de Malcom III, usurpa la couronne sur Edgar, l'aîné des fils légitimes de celui-ci; mais fut assassiné bientôt après par un certain Malpedir, thane ou comte de Menteith.

DUNCAN (DANIEL), méd., né en 1649 à Montauban, m. à Londres en 1735, était fils et petit-fils de méd. français issus d'une famille noble d'Ecosse. Forcé de quitter sa patrie par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il alla d'abord en Suisse, puis en Hollande, et enfin en Angleterre, où il se fixa et exerça l'art de guérir avec la plus honorable distinction. On a de lui : *Explication nouvelle et mécanique des actions animales*, Paris, 1678, in-12; *Histoire de l'animal*, ou *la Connaissance du corps animé par la mécan. et par la chimie*, ibid., 1682 et 1687, in-8; *Avis salutaires contre l'abus des choses chaudes, et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1703, in-8; trad. en allem., Leipsig, 1707, in-12, en ang., Lond., 1716, in-8.

DUNCAN (WILLIAM), sav. écossais, né à Aberdeen en 1717, m. prof. de philos. et de physique à l'univ. de cette même ville en 1760, a publié une trad. en angl. de différens *Disc.* de Cicéron, avec le texte en regard, Londres, 1791, 2 vol. in-8, nouv. édit.; un *Traité de logique* inséré dans le *Précepteur de Dodsley* en 1748, publ. séparément en 1752; une trad. angl. des *Comment.* de César, Londres, 1752, in-fol.

DUNCAN (ADAM), l'un des plus célèb. officiers de la marine anglaise, né l'an 1731 à Dundée en Ecosse, mort à Londres en 1804, s'éleva progressivement, par son propre mérite, jusqu'au grade d'amiral, qu'il obtint en 1789. Des nombreux combats que Duncan a livrés ou soutenus, nul ne lui fait plus d'honneur que celui de 1795, où il prit un vaisseau amiral hollandais avec la plus gr. partie de la flotte. Cette victoire valut à Duncan la pairie, le titre de vicomte, et une pension de 2,000 l. st.

DUNCAN. V. CÉRISANTES.

DUNCOMBE (WILLIAM), littérat. angl., né dans le comté d'Hertford en 1690, m. en 1769, est aut. d'une tragédie de *Brutus*, imitée en grande partie de Voltaire et représentée sur le théâtre de Drury-Lane en 1764. On a aussi de lui : une traduction d'*Athalie* de J. Racine; une traduction des *Poésies d'Horace*, avec des notes (en société avec son fils dont l'article suit); et des édit. de plus. auteurs angl., entre autres du poète J. Hugues, dont il avait épousé la sœur. — DUNCOMBE (John), fils du précédent, né en 1730, suivit la carrière ecclésiastique, fut pourvu successivement de différentes cures, et m. en 1785. On a de lui des *Sermons*; des *Poésies* impr. dans les recueils de Dodsley, de Pearch, de Nichols, et dans les ouvr. périodiques du temps; une *Vie* du docteur Dodd, 1777, in-8; des *Essais* en prose, et la traduction d'une partie des *poesies* d'Horace, publiées par son père. — Mistress DUNCOMBE, femme du précédent, m. en 1812, cultiva les lettres et la peinture. On a d'elle des *Poesies* impr. dans le recueil de Nichols et dans plus. autres, et une *Nouvelle* insérée dans l'*Adventurer*.

DUNDAS (DAVID), général angl., né à Edimbourg vers 1735, m. en 1820, membre du conseil privé, command. du prem. régiment des dragons de la garde, etc., remplissait les fonctions d'adjudant-général avec le rang de colonel, et s'était déjà acquis beaucoup de réputation comme tacticien, lorsqu'après la paix de 1783, il sollicita la permission de se rendre à Postdam pour assister à la revue générale que devait y passer le grand Frédéric. De retour en Angleterre, Dundas publia, en le dédiant au roi, son ouvr. intitulé : *Principles of military movements, chiefly applied to infantry*, 1788, in-8; l'usage exclusif en fut ordonné pour toute l'armée, et il a été plus. réimpr. sous le titre (en angl.) de *Modèles et règlemens pour la forma-*

tion, *l'exercice en campagne et les mouvemens des troupes de S. M.* : peu de temps après parurent les *Réglemens pour la cavalerie*, du même aut., qui sont également devenus classiques dans l'armée anglaise. Sir David Dundas obtint successivement, en récompense de ses brillans services, plus. distinctions éminentes : ce fut lui qui, en 1809, succéda au duc d'York dans le commandement en chef de l'armée, place qu'il conserva pendant 2 ans.

DUNGAL (N.), écriv. du moyen âge, né en Irlande dans le 8e S., fut amené de bonne heure en France, où il s'appliqua avec succès à l'étude des lettres et de l'astronomie. On croit qu'il m. à l'abbaye de St-Denis, vers l'an 829. On a de lui une *Lettre* adressée à l'emper. Charlemagne, qui l'avait consulté au sujet de deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées en 810. Cet écrit, dans lequel Dungal démontre que de semblables phénomènes n'ont rien d'effrayant, est inséré dans le *Spicilege* de D. J.-Luc d'Achéry (*v.* ce nom). On attribue encore à Dungal un traité en réponse à l'*Apologeticus de cultu imaginum et sanctorum*, où l'auteur prend le titre de *Diaconus parisiensis*. Ce traité pub. par Papyre Masson (*v.* ce nom), Paris, 1608, in-8, a été réimpr. dans la *Bibliotheca patrum*. On trouve aussi dans le tome 7 de l'*Amplissima collectio* de D. Martène, un recueil de vers égalem. attribué à Dungal.

DUNI (EGIDIO-ROMUALD), musicien compositeur, né dans le roy. de Naples en 1709, m. à Paris en 1775, était venu se fixer dans cette dernière ville, après avoir exercé son art à Rome, à Naples et à Venise. Il fut le premier qui fit apprécier en France le charme de la musique italienne. On trouva ses chants naturels, gracieux, simples et faciles; et la plupart de ses airs sont devenus populaires. Il a composé la musique d'un grand nombre d'opéras-comiques dont plusieurs, tels que : *la Fée Urgelle*, *les Sabots*, *la Clochette*, *les Chasseurs et la laitière*, etc., sont encore au répertoire. Ses principaux opéras italiens sont : *Artaxerxès*, *Bajazet*, *Cyrus*, *Démophoon* et *Didon*.

DUNKER (BALTHAZAR-ANTOINE), peintre et grav., né près de Stralsund en 1746, vint en France vers 1770, et fut un des artistes employés à graver le cabinet des tabl. du duc de Choiseul. Il se fixa ensuite à Berne, où il entreprit, avec Freudenberg une suite de planches pour différens livres franç. et allem. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit les *Mémoires* de sa vie, qui ont été insérés dans le *Supplément à l'Hist. des meilleurs peintres de la Suisse*.

DUNLOP (WILLIAM), théologien écossais, né à Glascow en 1692, fit ses études à Utrecht en Hollande, professa la théologie et l'histoire ecclésiastique à Edimbourg, et m. dans cette ville en 1720. On a de lui des *Sermons* et un *Essai sur les confessions de foi*. — Son frère, Alexandre DUNLOP, né en Amérique en 1684, fut professeur de grec à l'université de Glascow, et m. dans cette ville en 1742. Il est aut. d'une *Grammaire grecque* à l'usage des univ. d'Ecosse, Glascow, 1736, in-8.

DUNN (SAMUEL), géomètre anglais, né dans le comté de Devon, M. à Chelsea en 1792, fut examinateur des aspirans de marine au service de la compagnie des Indes, et fonda une chaire de mathématiques à Tiverton. On a de lui les ouvr. suiv. (en anglais) : *Leçons sur l'astronomie et la philosophie des comètes*, 1759; *Introduct. nouv. et génér. à l'astronomie pratique*, 1775; *Le guide du navigat. dans les mers orientales*, 1776; *Nouv. manuel de navigat. pratique*, ou *Guide dans les mers des Indes*, 1778; et des *Observat. astronomiques* impr. dans les *Transact. philosophiques*.

DUNNING (JEAN), lord Ashburton, né à Ashburton dans le comté de Devon en 1731, se distingua comme avocat au barreau de Londres. Nommé memb. de la chambre des communes, il obtint dans le parlem. les mêmes succès qu'il avait remportés au barreau. Il fut ensuite greffier à Bristol, puis solliciteur-gén. et enfin chancelier du duché de Lancastre. Le titre de lord Ashburton lui fut donné en 1782, et il m. en 1783.

DUNOD (PIERRE-JOSEPH), jésuite, né près de St-Claude (Franche-Comté) en 1657, m. à Besançon en 1725, a publié : la *Découverte de la ville d'Antre*, en Franche-Comté, avec des questions sur l'histoire de cette province, etc., Paris, 1697, in-12; réimpr. avec des addit., et une deuxième partie int. *Méprises des aut. de la critique d'Antre*, Amsterdam (Besançon), 1709, 2 vol. in-12. On lui attribue encore : *Projet de la charité de la ville de Dôle*, 1698, in-12; et *Vie de St Simon de Crespy*, Besançon, 1728, in-12. — Son frère, Cl.-Franç. DUNOD, av., fut tué au siége de Vienne (où il s'était rendu sans doute comme volontaire) en 1682, après y avoir fait des prodiges de valeur, suivant la relation de ce même siége.

DUNOD DE CHARNAGE (FRANÇ.-IGNACE), de la famille des précéd., prof. de droit à l'univ. de Besançon, né à St-Claude en 1679, m. dans cette même ville en 1752, est aut. de plus. ouvr. de jurisprudence, dont les principaux sont : *Traité des prescriptions*, Dijon, 1734, in-4; Paris, 1753, 1786, in-4; la dern. édit. porte le titre de *Nouveau Dunod*, ibid., 1810, in-8; *Tr. de la main morte et du retrait*, Dijon, 1733; Paris, 1760, in-4; *Observ. sur la coutume du comté de Bourgogne*, Dijon, 1735-1737, Besançon, 1740, 3 vol. in-4; *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, ibid., 1750, 2 vol. in-4. On a aussi de lui : *Histoire du comté de Bourgogne*, Dijon, 1735-37; Besançon, 1740, 3 vol. in-4. — François-Joseph DUNOD, fils du précédent, avocat au parlement de Besançon, maire de cette ville, mort en 1765, fut l'éditeur des *Observat. sur la coutume du comté de Bourgogne*, de son père, et a laissé plusieurs MSs. entre autres une *Hist. des Gaules*, etc.

DUNOIS (JEAN), comte d'Orléans et de Longueville, né en 1407, fils de Louis, duc d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, et de Mariette d'Enghien, femme d'Aubert de Cany-Dunois, songea de bonne heure à rendre illustre le surnom de *Bâtard d'Orléans* qu'on lui donnait généralem., et qu'il acceptait sans récrimination. Il débuta dans la carrière des armes par la défaite des comtes de Warwick et de Suffolk, généraux anglais, qu'il poursuivit jusqu'à Paris, alors au pouvoir d'Henri VI. Lorsque la ville d'Orléans fut assiégée par les troupes de ce dern. monarque, Dunois la défendit avec opiniâtreté, et donna le temps à la célèbre Jeanne d'Arc d'arriver au secours de cette place. Il eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les Anglais de la Normandie et de la Guyenne, et leur porta un coup décisif à Castillon en 1451, après leur avoir enlevé les places de Fronsac, Blaye, Bordeaux, Bayonne, etc. On peut dire avec justice que Charles VII dut son trône à l'épée du noble bâtard; ce monarque, par reconnaissance, lui donna le comté de Longueville et la charge de gr. chambellan. Dunois fit ensuite partie de la ligue dite du *bien public*, provoquée par la sombre politique de Louis XI; mais ce roi parvint à conjurer l'orage en chargeant Dunois de négocier l'accommodement connu sous le nom de *Traité de Conflans*. Ayant recouvré son crédit, le comte obtint de nouvelles faveurs, et mourut en 1468.

DUNOYER (ANNE-MARGUERITE PETIT, dame), née à Nîmes en 1663, élevée par ses parens dans la religion protestante, fit abjuration à l'époque de son mariage avec M. Dunoyer, et obtint ainsi la restitution de ses biens. La désunion s'étant établie au bout de dix ans dans son ménage, Mad. Dunoyer s'enfuit de la maison conjugale avec ses deux filles, alla en Angleterre, où elle vécut d'industrie, puis en Hollande, où elle abandonna la religion

catholique pour rentrer dans l'église protestante, et tira parti de son esprit en se mettant aux gages des libraires. Elle m. en 1720. On a d'elle des *Lett.* et des *Mém.* qui ont été souvent réimp. La meilleure édit. est celle qui a pour titre : *Lett. histor. et galantes*, contenant différ. hist., anecdotes curieuses et singulières, Londres, 1757, 9 vol. petit in-12 : les deux dern. renferment des *Mém.* qui ne donnent pas une grande idée de la solidité du caractère de l'aut., bien que Mad. Dunoyer les ait écrits en partie pour faire son apologie. — Sa fille cadette, mariée depuis à un M. de Winterfeld, fut aimée de Voltaire, qui lui adressa quelques lettres insérées dans les *Lett. hist. et galantes* de sa mère.

DUNS (JOHN), plus connu sous le nom de JEAN SCOT, né dans le Northumberland au 13e S., entra dans l'ordre de St-François (cordeliers) après avoir fait ses études à Oxford, professa la théologie dans cette même ville, et vint ensuite à Paris, où ses argumentat. lui firent donner le surnom de *doct. subtil.* Il soutenait des sentimens opposés à ceux de St Thomas ; et c'est ce qui fit naître dans l'école les deux partis des thomistes et des scotistes. Duns mourut à Cologne en 1308, âgé d'environ 35 ans, selon quelques auteurs, ou de 42 selon d'autres. Ses ouv. ont été recueillis et pub. par le P. Wadding, Lyon, 1639, 12 vol. in-fol. Le même a donné *Vita J. Duns Scoti, ordinis minorum, doctoris subtilis*, 1644, petit in-8.

DUNSTABLE (JOHN), musicien du 16e S., avait comp. un tr. de musique int. : *de Mensurabili musicâ*, cité par Franchinus, Morley et Ravenscroft, mais qui ne nous est point parvenu ; la bibliothèque bodléienne possède de lui un tr. de géogr. (*A Geographical Tract*) MS.

DUNSTAN (ST), né en Angleterre vers 924, sous le règne d'Athelstan, fut d'abord admis à la cour, et honoré de la bienveillance particulière de ce prince ; mais bientôt, dégoûté des intrigues et des grandeurs, il se retira dans une solitude. Ayant quitté sa retraite pour diriger le monastère de Glastonbury, il fut nommé évêq. de Worcester en 957, puis archevêque de Cantorbéry en 959, et légat du pape Jean XII pour opérer la réforme des moines. Il publia à ce sujet *la Concorde des règles*, recueil d'anciennes constitutions monastiques, et un autre recueil int. *Canons publiés sous le roi Edgard.* Ce saint prélat m. en 988. Sa *vie*, écrite par Osbern, au 11e S., se trouve dans Mabillon ; une autre, composée par Eadmer en 1121, est insérée dans l'*Anglia sacra* de H. Wharton.

DUNTON (JOHN), impr.-libraire et écriv. angl., né en 1659 dans le comté de Huntington, m. à Londres en 1733, est aut. d'un gr. nomb. d'ouv., soit en prose ou en vers, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de jugem., de goût et de style. Nous nous bornerons à indiquer les principaux : *l'Athénianisme* ou *les Projets de J. Dunton*, 1710 : c'est un recueil d'opuscules dont les différens titres sont aussi bizarres que le sujet ; *Nouvelle pratique de piété* ou *Système de pensées extraordin., tirées de l'expér. de 40 ann.*; *Vie et erreurs de Dunton, écrites par lui-même dans sa solitude.* Il avait entrepris une espèce de journal périodique, intit. *le Mercure athénien*, porté jusqu'à 20 vol., dont on a fait un choix pub. en 3 ou 4 vol. in-8, sous le titre de l'*Oracle athénien.*

DUNUS ou DUNI (THADÉE), médecin, né en 1523 à Lucarno, bailliage italien, dépend. de la Suisse, fut banni de sa patrie en 1555, pour avoir embrassé le luthéranisme, se retira à Zurich où il continua à exercer sa profession avec succès, et m. dans cette même ville en 1613. On a de lui plus. ouv. de médecine et de controverse, dont les principaux sont : *Muliebrium morborum omnis generis remedia, ex Dioscoride, Galeno, Plinio*, etc..... *studiosè collecta et disposita*, Strasbourg, 1556, in-8 ; *Epistolæ medicinales*, etc., Zurich, 1592, in-8, fig. ; *de Peregrinatione filiorum Israel in Ægypto*, etc., ib., 1595, in-4 ; *Responsio apologetica ad calumnias Dan. Angelocratoris*, ibid., 1603, in-4 ; *de Antichristo*, in-4 : une traduction latine de l'ouv. allem. de Stancari, intit. *Concordance de plus. passages de l'Ecriture*, Bâle, 1547, in-8.

DUNZ (JEAN), peintre de portraits et de fleurs, né à Berne en 1645, m. dans la même ville en 1736, est moins recommandable par son talent que par ses belles qualités. Possesseur d'une fortune considérable, il ne peignait que pour son plaisir, et doué d'un caractère bienfaisant, il encourageait par ses dons les artistes pauv. ou médioc. J.-G. Fussli (*v.* ce nom), fait l'éloge de cet artiste dans son *Histoire de la Suisse.*

DUODENA. V. DODANE.

DUPARC (JACQUES LENOIR), jésuite, né à Pont-Audemer en 1702, m. à Paris vers 1789, fut profess. de rhétor. au coll. de Louis-le-Grand. On a de lui les ouvr. suiv. : *Observ. sur les 3 siècles de la littérature franç.*, adressées à *M. P.*, Paris, 1774, in-12 (à la suite de ces observat. se trouvent deux pièces de prose latine étrangères au sujet, et qui avaient été d'abord impr. séparément) ; *Examen impartial de plus. observ. sur la littérature*, ibid., 1779, in-8. Duparc a donné des édit. des *Plaidoyers et discours orat.* du P. Geoffroy, 1785, 2 vol. in-12, et des *OEuv. spirituelles* du P. Judde, 1781-1782, 7 vol. in-12. La France littéraire de 1763 lui attribue un *Eloge de Louis XIV.*

DUPARQUET (JACQUES DIEL), lieutenant-général pour le roi et propriétaire des îles de la Martinique, Ste-Lucie, la Grenade, etc., était neveu d'Enambuc, fondateur des colonies françaises dans les îles Antilles. Celui-ci, voulant maintenir l'établissement de la Martinique, qu'il regardait comme son ouvrage, y envoya Duparquet en 1637. Le nouveau gouverneur sut gagner l'affection de tous les habitans, protéger l'île contre les ennemis du dehors, et maintenir au-dedans une harmonie que les colonies voisines, et surtout celle de St-Domingue, étaient loin de présenter. Ce fut lui qui forma le premier établissement colonial à la Grenade, et qui reconstitua celui de Ste-Lucie après que les Angl. eurent été massacrés ou chassés de cette île. Il vint ensuite en France acheter la propriété des 3 îles ; le contrat fut confirmé par le roi, qui donna en outre à Duparquet le titre de son lieuten.-génér. dans ces 3 établiss. Le caractère de justice et d'humanité du digne gouvern. propriét. ne le mit point à l'abri des contrariétés et des traverses dans l'exercice de son autorité paternelle ; et le chagrin qu'il en ressentit, joint à la goutte qui le tourmentait depuis long-temps, abrégea sa carrière. Il m. en 1658, vivement regretté de ses administrés. M. J. B. Leclerc, correspond. de l'inst., a fait connaître, par une lettre insérée dans un des nos de la *Revue* de 1807, les droits que J. Diel Duparquet s'est acquis à la vénération de la postérité en donnant le prem. aux habitans du Nouveau-Monde des exemples de modération que, suivant les expressions de Raynal, les Européens n'avaient pas imaginés jusqu'alors.

DUPATY (CHARLES-MARGUERITE-JEAN-BAPTISTE MERCIER), né à La Rochelle en 1741, avocat-général au parlement de Bordeaux, ensuite président à mortier dans le même parlem., ne se distingua pas moins par son intégrité comme magistrat que par ses talens comme homme de lettres, et mourut à Paris en 1788. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue ; Réflexions historiq. sur les lois criminelles ; Discours académiques ; Lettres sur l'Italie*, publ. en 1788. Ce dern. ouv. est entre les mains de tout le monde. Les autres méritent l'estime avec laquelle ils furent accueillis. M. A. Dianyère a écrit l'*Eloge de Dupaty*, Paris, 1789, in-8.

DUPATY (CHARLES), fils du préc., l'un des plus

habiles sculpt. de l'école moderne, membre de la classe des beaux-arts de l'instit., etc., a été enlevé par une mort prématurée, à la fleur de son beau talent, le 13 nov. 1825. Destiné d'abord à la magistrat., il avait cultivé les arts sans négliger les études nécess. à l'état qu'il devait embrasser, servit ensuite pend. quelque temps comme réquisitionnaire; puis, de retour à Paris, il se livra avec ardeur à l'étude de la sculpture sous Lemot. Ayant obtenu le premier gr. prix, il partit pour l'Italie en qualité de pensionnaire; et, après un séjour de 7 années à Rome, il rapporta à Paris plus. ouv. qui eurent un grand succès. Parmi les belles compositions que cet artiste lègue à la postérité, on distingue une *statue du général Leclerc*, *Venus Genitrix*, *Ajax*, *Cadmus*, *Biblis*, et surtout son dern. ouv., *la Religion consolant la France*, groupe destiné à être placé sur le monument funèbre du duc de Berry. C. Dupaty n'a pu terminer différens travaux qui lui avaient été commandés par le gouv., notamment la *statue de Louis XIII* pour la place Royale.

DUPERAC (ETIENNE), archit. du roi Henri IV, m. à Paris en 1601, avait étudié en Italie les arts du dessin dans leur ensemble, et se délassait des travaux de l'architect. par la gravure et la peinture. Il peignit à Fontainebleau, dans la salle des bains, cinq sujets des *dieux marins*, *les amours de Jupiter et de Calisto*, et grava un grand nombre de paysages d'après le Titien. Il avait dessiné à Rome une vue perspective des jardins de Tivoli, qu'il dédia à Catherine de Médicis.

DUPÉRIER (CHARLES), poète, né à Aix en Provence dans le 17e S., vint s'établir à Paris, où il se lia avec Ménage, Rapin, Commire, Bouhours et les autres écrivains qui cultivaient alors la poésie latine. Après s'être essayé avec quelque succès dans la versification française, Duperier s'appliqua aux vers latins, et c'est à eux qu'il doit sa réputation. Il réussit surtout dans le genre de l'ode. Ménage le nomme *le prince des poètes lyriques* de son temps: mais Commire et Santeuil pourraient à bon droit lui disputer ce titre. Dupérier m. à Paris en 1692. Ses vers latins, épars dans div. recueils du temps, n'ont point encore été réunis; il était au nomb. des aut. qui formaient la réunion appelée la *Pléiade française*; les autres étaient: Rapin, Commire, Larue, Santeuil, Menage et Petit. (V. ces noms.)

DUPERRAY (MICHEL), juriscons. canoniste, né au Mans en 1640, fut avoc. au parlem. de Paris, et m. dans cette même ville en 1730. Il a pub. plus. ouv., dont les principaux sont: *Questions et observ sur le concordat*, Paris, 1722, 3 vol. in-12, souv. réimp.; *Observ. sur l'édit de la jurisdict. eccles.*, ib., 1718, in-12; 1723, 2 vol. in-12; *Tr. des dispenses de mariage*, ibid., 1719, in-12; *Tr. des portions congrues des curés et des vicaires perpétuels*, ib., 1688, 1720, 1739, 2 vol. in-12; *Traité des droits honorifiq. et utiles des patrons*, ibid., 1710, 1733, in-12; *Traité des moyens canoniq.*, etc., ibid., 1726, 1743, 4 vol. in-12; *Traité de l'état et de la capacité des ecclésiast. pour les ordres et les bénéfices*, ibid., 1703, in-4; 1738, 2 vol. in-12 (cet ouvr. et le précéd. ont été réunis sous le titre de *Droit canonique de France*); *Tr. sur le partage des fruits, des bénéfices*, etc., ibid., 1722, 1742, in-12; *Traité historiq. et chronolog. des dixmes*, ibid., 1719, 1738, in-12. Duperray a encore pub. des *Observat. sur les lois ecclésiastiq. de France*, par Héricourt (V. ce nom).

DUPERRET (CLAUDE-ROMAIN LAUS), memb. de l'assemblée législ. de 1791, puis de la convent. nation., s'attacha dans cette dernière au parti de la Gironde, et fut un de ceux qui montrèrent le plus de courage contre le parti dit de la montagne. Il fut le rédact. de la protestat. faite le 6 juin 1793; acte qui servit de prétexte à l'arrestation de 73 députés, au nombre desquels il se trouvait. Traduit devant le tribunal révolutionn., il fut condamné à mort, ainsi que 21 de ses collèg., le 31 oct. 1793. Il était alors âgé de 46 ans.

DUPERRON (JACQUES DAVY) cardinal, né dans le canton de Berne en 1556, d'une fam. protest. originaire de Normandie, apprit de son père le latin et les mathémat., et, sans le secours d'aucun maître, le grec, l'hébreu et ce qu'on nommait alors la philosophie. Il vint ensuite à Paris, où il fut obligé pour vivre de donner des leçons de langue latine. Ayant embrassé l'état ecclésiast. après avoir abjuré le calvinisme, il obtint la place de lecteur du roi Henri III, une pension de 1200 écus et plus. bénéfices. Henri III étant mort, Duperron s'attacha au card. de Bourbon; mais il abandonna bientôt son parti pour celui de Henri IV, auquel il révéla les projets du premier. Cette défection lui valut l'évêché d'Evreux, et il accompagna Henri lorsque ce prince se rendit à l'église pour abjurer le calvinisme. Il fut ensuite envoyé à Rome pour sollic. la levée de l'interdit lancé contre la France, et il obtint cette levée en se soumettant, dit-on, ainsi que le card. d'Ossat (*v.* ce nom), à des conditions humiliantes. Duperron fut chargé de combattre dans deux conférences successives les doctrines du calvinisme défendues par Mornay et d'Aubigné (*v.* ces noms): sa complaisance pour la cour de Rome lui valut ensuite le chapeau de cardinal, et il obtint du roi l'archevêché de Sens pour avoir contribué à rétablir la paix entre le St-siége et les Vénitiens. Duperron assista aux états-génér. de 1614, et m. en 1618. L'ambition paraît avoir été la seule passion de ce prélat, et il l'étendit même à la littérat. Ses livres favoris étaient *Montaigne*, dont il appelait les *Essais* le bréviaire des honnêtes gens, et *Rabelais*, qu'il nommait l'auteur par excellence. Les ouv. de Duperron, divisés en trois classes, controverse, littérature et négociat., ont été recueillis, Paris, 1622, 3 vol. in-fol. Les *Ambassades* de ce prélat, depuis 1590 jusqu'en 1618, ont été réimp. en 1629 et 1633. On a l'*Hist. abrégée de la vie de Duperron*, par Pelletier, Paris, 1618, in-8; la *Vie* du même, par Burigny, Paris, 1768, in-12. Son *Oraison funèbre* a été prononcée par Provenchères et Neuville; et Christ. Dupuy a recueilli ses bons mots et ses remarq. critiq. sous le tit. de *Perroniana*, imp. par les soins de Vossius, La Haye, 1666, réimp. à Cologne (Rouen), 1669, 1691, avec le *Thuana*. — DUPERRON (JEAN DAVY), frère du précéd., lui succéda dans l'archevêché de Sens, et m. en 1621. On lui attribue une *Apologie des jésuites au sujet du liv. de Suarez*, Paris, 1614, in-12, trad. en lat. l'ann. suiv. — DUPERRON (JACQUES DAVY), neveu du précéd., fut évêque d'Angoulême en 1630, d'Evreux en 1646, grand aumônier d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, et m. en 1649. C'est lui qui fut l'édit. des œuv. de controverse de son oncle le cardinal. On conserve un recueil MS. de ses *Lettres*, indiqué dans la biblioth. hist. de France, n° 30,718.

DUPERRON (LOUIS LE HAYER), littérateur du 17e S., né à Alençon, fut procureur du roi au présidial de cette ville. On a de lui quelq. productions au-dessous du médiocre, telles que: *les Palmes de Louis-le-Juste* (Louis XIII), *poème histor. divisé en 9 livres*, etc., Paris, 1635, in-4; *les Heureuses adventures*, tragi-comédie en 5 actes et en vers, 1633, in-8; *Poesies morales et chrét.*, Paris, 1660, in-4; il'a traduit de l'espagnol: *la Connaissance de la bonté et de la miséricorde de Dieu*, par J. Palafox de Mendoza, Paris, 1688, in-12; *Hist. de l'emper. Charles V* par J. A. de Vera-y-Fiqueroa, Bruxelles, 1667, in-12.

DUPERRON DE CASTERA (LOUIS-ADRIEN), littérateur, né à Paris en 1707, m. en 1752, fut résident de France à Varsovie. On a de lui plus. romans, des traductions et autres écrits presque tous tombés dans l'oubli. Nous nous bornerons à

indiquer : *Aventures de Léonidas et de Sophronie*, 1722, in-12 ; *le Théâtre des passions et de la fortune*, etc. ; *Entret. littér. et galans*, *avec les aventures de Palmerin et de Thamire*, 1738, 2 vol. in-12 ; une traduction du poème de Camoens, *les Lusiade: (os Lusiadas)*, précédée de la *Vie* du poète : Duperron a sur La Harpe, prétendu traducteur du même poème, l'avantage d'avoir su la langue portugaise, mais c'est le seul mérite de sa version (M. Millié a publié en 1825 une traduction très-estimée des *Lusiades*) ; *les Amours de Clitophon et de Leucippe*, traduit du grec d'Achille Tatius, 1733, in-12 ; *le Newtonianisme pour les dames*, traduit de l'italien d'Algarotti, 1738, 2 vol. in-12 ; *Théâtre espagnol*, 1738, in-12 (ce n'est qu'un extrait de 10 pièces de Lopez de Véga) ; 2 comédies, *les Stratagèmes de l'amour et le Phœnix ou la Fidelité à l'épreuve*.

DUPERRON. V. ANQUETIL.

DUPETIT-THOUARS (ARISTIDE), capitaine de vaisseau de la marine franç., né en 1760 près de Saumur, fit ses études à La Flèche, puis à l'école militaire de Paris, et ses premières armes dans la campagne navale de 1778, contre l'Angleterre. A la paix, plus. croisières lui fournirent les moyens de perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises. Plus tard, il forma le projet d'aller à la recherche de l'infortuné La Pérouse (v. ce nom), que l'on disait avoir échoué sur une île déserte. Son frère, botaniste distingué, s'unit à lui, et tous deux vendirent leurs biens pour subvenir aux frais de cette expédition, à laquelle des souscriptions proposées n'avaient pu fournir des fonds suffisans. Après beaucoup de traverses, Dupetit-Thouars mit à la voile le 2 août 1792 ; mais son bâtiment ayant été saisi par les Portugais sur les côtes du Brésil, il fut fait prisonnier et conduit à Lisbonne où il subit une détention assez longue. Rendu à la liberté, il partit pour l'Amérique septentrionale, avec l'intention de se fixer dans les Etats-Unis ; mais la tourmente révolutionnaire paraissant apaisée en France, à l'époque de l'établissement du gouvernement directorial, il prit le parti d'y revenir. Dès son arrivée le directoire, instruit de sa capacité, lui proposa de rentrer au service : il accepta, eut le commandement du *Tonnant*, vaisseau de 80 canons, dans la flotte destinée à l'expédition d'Egypte, se battit avec la plus rare intrépidité au combat d'Aboukir, et termina glorieusement sa carrière dans cette désastreuse journée (1er août 1798). Dupetit-Thouars a laissé quelques MSs. presque tous incomplets, mais dont la lecture décèle dans leur auteur, suivant les expressions d'un biographe (M. Eyriès), « une âme indépendante et libre, capable des affections les plus profondes, des pensées les plus nobles, et des conceptions les plus énergiques ».

DUPEYRAT (GUILLAUME), prêtre, trésorier de la Ste-Chapelle de Vincennes, né à Lyon vers la fin du 16e S., m. en 1643, avait été d'abord substitut du procureur général au parlement de Paris. On a de lui : *Hist. ecclésiast. de la cour*, où *les Antiquités et recherches de la chapelle et oratoire du roi de France, depuis Clovis Ier*, Paris, 1645, in-fol. ; *G. Dupeyrati Lugdunensis spicilegia poetica* (avec le titre français, *Essais poétiques*), Tours, 1593, in-12, Paris, 1601, in-16 ; *Recueil d'oraisons funèbres, poésies, etc., sur la mort d'Henri-le-Grand*, Paris, 1611, in-4 ; *la Philosophie morale, ou Jeu des échecs*, etc., ibid., 1608, in 8 ; *Hymne de la Trinité*, etc., ibid., 1587, in-12 ; *Tombeau de M. de Givry*, ibid., 1594, in-12 ; *le Tableau de la Calomnie dépeinte au vif par Apelle*, 1604, in-12 ; *Traité des dîmes*, ibid., 1640, in-8 ; *Origine des cardin. du st-siége*, etc., Cologne, 1670, in-12 ; *Traité sur les titres de Très-Chrétien, de Fils aîné de l'Eglise....*, donné au roi de France en 1529, in-8.

DUPHOT (N.), général français, né à Lyon vers 1770, s'enrôla dans l'un des bataillons de volontaires nationaux créés en 1791, parvint au grade de chef de bataillon, fut nommé adjudant-général au commencem. de 1794, à l'armée des Pyrénées, et général de brigade l'année suivante. Passé à l'armée d'Italie, après la paix conclue avec l'Espagne, Duphot se distingua dans diverses actions de la campagne de 1796, et fut chargé par Bonaparte d'organiser une partie des troupes de la république cisalpine. Il se trouvait à Rome au mois de décemb. 1797, dans le palais de l'ambassadeur Joseph Bonaparte, lorsqu'il fut tué dans les premiers momens d'une émeute qui eut lieu devant ce même palais. C'était un des plus braves officiers de l'armée française. Sa mort eut lieu la veille du jour où il devoit s'unir à la belle-sœur de J. Bonaparte, devenue plus tard femme du général Bernadotte, aujourd. roi de Suède, sous le nom de Charles Jean.

DUPIN (JEAN), nommé aussi *Durpain* ou *Durpin* par quelques biographes, moine à l'abbaye de Vaucelles, près Cambrai, né dans le Bourbonnais en 1302, m. en 1372, selon Lacroix-du-Maine, est auteur de l'ouvrage suivant : *Le Livre de bonne vie* ; en rimes et en prose, Chambéry, 1485, in-fol. gothique, très-rare ; réimpr. sous le titre de *Champ vertueux de bonne vie*, Paris, in-4, sans date, gothique. On lui attribue encore l'*Evangile des femmes*, petit poème conservé parmi les MSs. de la bibliothèque du roi, et qu'il ne faut pas confondre avec le *Livre des Connoilles* (quenouilles), connu aussi sous le titre d'*Evangile des femmes*, impr. à Lyon, 1475, in-4, gothique. L'auteur de ce dern. ouvrage est resté inconnu.

DUPIN (LOUIS-ELLIES), docteur de Sorbonne, professeur de philosophie au collége royal, né en 1657 dans la Normandie, fit ses études au collége d'Harcourt, et s'adonna ensuite avec ardeur à la lecture des Sts PP., des conciles et des aut. ecclésiastiques, en même temps qu'il suivait son cours de théolog. en Sorbonne. Il y reçut le bonnet de doct. en 1684, et conçut, peu de temps après, le projet d'une *Biblioth. univ.* de tous les auteurs ecclésiastiques. Le prem. vol. parut in-4 en 1686 ; et les autres suivirent avec rapidité. La liberté des jugemens qu'il portait sur les écrits de sa collection ne tarda pas à lui attirer des critiques sévères. Bossuet lui-même, quoiqu'il estimât Dupin et fît grand cas de son travail, se rangea parmi ceux qui crurent devoir relever les inexactitudes de cet écrivain. Le docteur répondit sans se rétracter. L'illustre évêq. de Meaux, recourant alors au chancel. Boucherat et à l'archevêque de Paris de Harlay, demanda, dans le mém. qu'il leur adressa en cette occasion, une rétractation formelle de l'aut. ou une censure rigoureuse. Dupin donna cette rétractation, et recouvra l'amitié de Bossuet ; mais l'archevêque de Paris rendit contre lui un décret de censure, et son ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement : toutefois il lui fut permis de le continuer en en changeant le titre. Cet ouvr. immense n'empêcha point Dupin de publier d'autres écrits sur des matières moins importantes. L'activité de son esprit suffisait à tout. Il était commissaire dans la plupart des affaires de la faculté de théologie, remplissait avec la même assiduité sa chaire au collége royal, travaillait au *Journ. des Sav.*, donnait des consult., et rédigeait des mémoires. Sa vie fut troublée de nouveau par l'affaire de la bulle *Unigenitus*, et il fut l'un des signataires du *Cas de conscience*. Exilé pour ce fait à Châtellerault, il obtint son rappel en se rétractant ; mais il ne put recouvrer la chaire de professeur royal qu'on lui avait ôtée. Il ne fut pas plus heureux sous la régence ; il avait formé une étroite liaison avec Wak, archevêque de Cantorbéry, et entretenait un commerce de lettres avec ce prélat. On soupçonna du mystère dans cette relation ; les papiers de Dupin furent saisis,

mais on n'y trouva rien de condamnable. Ce docteur, qui fut l'ami du bon Rollin, mourut en 1619. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Nouv. Biblioth. des aut. ecclés. contenant l'hist. de leur vie, le catalog., la critiq., la chronol. de leurs ouv.*, Paris, 58 vol. in-8, réimpr. en Hollande 19 vol. in-4; *J. Gersonii doct. et cancellarii parisiensis opera*, etc., etc., Amsterdam, 1703, 5 vol. in-fol.; *S. Optati Afri, milevitani episcopi, de schismate donatistarum lib. VII*, etc., Paris, 1700, in-fol.; *Liber psalmorum cum notis*, etc., ibid., 1691, in-8, trad. en franç. par l'édit., 1691 et 1710, in-12; *Notæ in Pentateucum*, ib., 1701, in-8; *Hist. de l'égl. en abrégé, par demandes et par réponses*, etc., ibid., 1712, 4 vol. in-12, trad. en italien; *Hist. profane*, etc., ibid., 1714, 1716, Anvers, 1717, 6 vol. in-12; *Histoire d'Apollone de Thyane* (sous le nom de Clairac), Paris, 1705, in-12; *De la Nécessité de la foi en J.-C.*, etc., ib., 1701, in-8; *Traité de la Doct. chrét. orthod.*, ib., 1703, in-8; *Traité de la Puiss. ecclés. et temp.*, ibid., 1707, in-8; *Biblioth. univers. des histor.*, Paris, 1716, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1708, in-4.

DUPIN (Pierre), savant jurisconsulte, né en 1681, exerça la profession d'avocat à Bordeaux, et m. dans cette ville en 1745; il a laissé un *Traité sur les peines des secondes noces*, 1743, in-4; *Confér. de toutes les quest. traitées par Ferron*, dans son *Comment. sur la cout. de Bordeaux*, etc., Bordeaux, 1746, in-4. On lui doit aussi une nouvelle édition du *Comment.* de B. Automne *sur les cout. gén. de Bordeaux*, ibid., 1728, 1737, in-fol.

DUPIN (Claude), fermier général, né à Châteauroux vers 1700, m. à Paris en 1769, est auteur des ouvrages suivans : *OEconomiques*, Carlsruhe, 1745, 3 vol. in 4, ouvrage anonyme, tiré seulement à quinze exempl. : on en trouve plusieurs morceaux dans le Dictionn. des finances de l'Encyclopédie méthodique; *Mém. sur les blés*, etc., Paris, 1748, in-4; *Manière de perfectionner les voitures*, ibid., 1753, in-8; *Observat. sur un livre intitulé* de l'Esprit des Lois, ibid., 1757-58, 3 vol. in-8, ouvrage dont il n'existe que 12 exemplaires (*v.* le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 13,057). — Madame Dupin, épouse du précédent, m. en 1800, âgée de près de 100 ans, acquit de la célébrité par sa beauté, son esprit et son urbanité. On a d'elle quelques petits écrits de morale, et la traduction de plusieurs morceaux de Pétrarque. On sait qu'elle confia pendant quelq. temps l'éducation de son fils à J.-J. Rousseau, et qu'elle employa aussi cet homme, depuis si célèbre, à transcrire ses MSs., sans soupçonner le mérite d'un pareil secrétaire. L'abbé de La Porte lui attribue, dans l'*Hist. littér. des Femmes franç.*, t. 5, p. 587, la préface des *Observations sur un livre intitulé* de l'Esprit des Lois.

DUPIN-PAGER (Romain), poète lat. et fr., né en Poitou vers la fin du 16e S., reçut de ses contemporains des éloges que le recueil de ses poésies, impr. en 1629, ne paraît pas justifier. La prem. partie de ce recueil contient les poésies françaises; la seconde celles écrites en latin, et ces dernières sont encore plus médiocres que les autres.

DUPINET (Antoine), sieur de Noroy, littérat. franç., né en Franche-Comté, embrassa la réforme de Calvin, et en devint un zélé défenseur; il s'établit d'abord à Lyon, puis à Paris, où il m. vers 1584. On a de lui les ouvrages suivans : *Expos. de l'Apocalypse de St-Jean*, Lyon, 1543, in 8; *Epîtres illustres de D. Ant. de Guevare*, trad. en franç. sur la version italienne de D. Alph. d'Ulloa, etc., etc., Lyon, 1560, in-4; *Hist. nat. de Pline*, etc., ib., 1542, in-fol., 1567, 1584, 1605, 2 vol. in-fol., Genève, 1608, 2 vol. in-8, Paris, 1615, 1622, 2 vol. in-fol. : cette traduction a été long-temps la seule qu'il y eût en France; *Plans, Portraits et Descript. de plus. villes et forteresses, tant de l'Europe, l'Asie et l'Afrique que des Indes et terres neuves*, Lyon, 1564, in-fol.; *Taxe de la pénitencerie et chancellerie romaine* en latin, avec la traduction française et des annotations, Lyon, 1564, in-8 : cette première édition est rare et recherchée; et l'original latin, imprimé à Rome en 1474, in-4, par ordre du pape Sixte IV, est devenu presque introuvable; il y a eu d'autres édit., avec des notes de différens auteurs protestans; *La Conformité des églises réformées de France et de l'église primitive en police, cérémonies*, etc., Lyon, 1565, in-8, rare; *Les secrets Miracles de la nature*, trad. du latin de Lévin Lemnius, Lyon, 1566, in-8; *Les Comment.* de P. Mathiole *sur l'Hist. des plantes* de Dioscoride, trad. en franç., Lyon, 1566, 1577, 1580, 1619, 1655 et 1680, in-fol.; *Les lieux communs de la Ste Ecrit.*, traduits du latin de Wolfgang Musculus, Lyon, 1577, in-fol.

DUPLANIL (J.-D.), médecin français, né en 1740, m. en 1802, fut docteur de la faculté de Montpellier, et médecin honoraire de S. A. R. Mgr. le comte d'Artois. On a de lui une traduct. très-estimée de la *Médec. domest.*, de G. Buchan Paris, 1775, 5 vol. in-12 : il y a eu quatre autres éditions, dont la dernière est de 1802, 5 vol. in-8; *Méthode nouv. et facile de guérir la maladie vénérienne*, trad. du chirurg. angl. Clarre, Londres et Paris, 1785, in-8; *Médecine du voyageur*, Paris, 1801, 3 vol. in-8.

DUPLEIX (Scipion), conseiller d'état et historiographe de France, né à Condom en 1569, vint à Paris en 1605, à la suite de la reine Marguerite de Valois, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. C'est pendant le long séjour qu'il fit à la cour, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, que cet écrivain publia les différens ouvrages dont nous donnerons la liste ci-après. Il fut nommé historiographe de France en 1619, et mourut dans sa patrie en 1661. Ecrivain laborieux et infatigable, il avait conservé jusqu'au dernier moment toutes les facultés de l'esprit et du corps, sans la moindre incommodité. On a de lui : un *Cours complet de philos.*, Paris, 1602, 2 vol. in-8; *Mém. des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établiss. de la monarch. franç.*, ibid., 1619, in-4 (cet ouvrage, qui servit depuis d'introduction à l'histoire génér. du même auteur, lui valut le titre d'historiogr. de France); *Hist. génér. de France*, pub. de 1621 à 1643, 5 vol. in-fol.; *Les causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*, Paris, 1613, in-12, Lyon, 1620, in-8; *la Curiosité natur. rédigée en quest.*, Lyon, 1620, in-4 (ces deux ouvr. avaient déjà été impr. avec le *Cours de philos.*); *Inventaire des erreurs, fables et déguis. de l'inventaire gén. de l'hist. de France de J. de Serres*, Paris, 1626, 1630, 1633, in-8; la *Responce à St-Germain*, etc., Condom, 1645, in-4; *Axiomata, sententiæ et regulæ juris, versibus reddita*, 1635, in-8; *In institut. Justiniani lib. IV Comment.*, Paris, 1635, in-8; *Hist. rom., depuis la fondat. de Rome jusqu'en* 1630, Paris, 1638, 3 vol. in-fol.; *Obscuriores et rudiores Despauteri versus... in dilucidiores et elegantiores commentati*, Paris, 1644, in-4, *Liberté de la langue franç. dans sa pureté*, Paris, 1651, in-4; *Généal. de la mais. d'Estrades*, Bordeaux, 1655, in-4. — Dupleix (Scipion), frère aîné du précédent, lieutenant-général du bailliage de Condom, passe pour l'auteur du recueil des *Lois milit. touchant le duel*, Paris, 1586, in-8, 1602, in-4, ibid., 1611, in-8, avec des augmentations. — François Dupleix, frère du précédent, est auteur de *Partitiones juris methodicæ heroico versu conscriptæ*, Paris, 1615, in-8.

DUPLEIX (César), seigneur de Lormoi, avocat au parlement de Paris, né à Orléans vers la fin du 16e S., est le véritable auteur de l'ouvrage intitulé *l'Anti-Cotton*, en opposition à la lettre déclara-

toire de la doctrine des jésuites, par le P. Cotton, confesseur de Henri IV. Cet écrit a été attribué à P. du Moulin, à P. du Coignet, à Aug. Casaubon, à J. Dubois et à D. Tilenus (*v.* ces noms). Dupleix mourut en 1641.

DUPLEIX (JOSEPH), gouvern. des établissem. français dans l'Inde, né vers la fin du 17e S., fils d'un fermier-général, directeur de la compag. des Indes, fut envoyé par cette même compag. à Pondichéri en 1720, avec la double qualité de prem. conseiller du conseil supérieur et de commissaire ordonnat. des guerres, et fut nommé, dix ans après, directeur du comptoir de Chandernagor, établissem. auquel il redonna la vie. Le zèle et l'extrême activité de Dupleix furent récompensés en 1742 par la place de gouvern. de Pondichéri et de directeur-général des comptoirs français dans l'Inde. Il déploya dans ce nouveau poste les mêmes qualités qui l'y avaient fait appeler; mais il ne put s'y préserver de l'ivresse du pouvoir. Notre cadre ne nous permettant pas d'entrer dans les détails de l'administ. de cet homme célèbre, nous nous bornerons à dire qu'il racheta les torts de sa conduite envers Mahé de La Bourdonnaie (*v.* ce nom), après la prise de Madras par ce dern., en défendant Pondichéri pend. 42 jours de tranchée ouverte contre une flotte angl., soutenue par les troupes de deux nababs du pays. Le grand cordon de l'ordre de St-Louis et le tit. de marquis furent le prix de cette belle défense, dans laquelle Dupleix se montra à la fois ministre, général, ingénieur, artilleur et munitionnaire. A ses distinctions européennes il ajouta, en 1750, la dignité de nabab, qui lui fut donnée par Mouzaferzingue, proclamé par lui soubab du Dekhân. Mais bientôt la guerre s'alluma dans ces contrées entre les deux compagnies française et anglaise, et mit un terme aux prospérités du trop ambitieux Dupleix. Les rapports du conseil de Pondichéri à la compagnie des Indes et au conseil du roi provoquèrent l'envoi d'un commissaire chargé d'interdire le gouverneur, de le renvoyer en Europe, de vérifier les caisses et l'état de tous les comptoirs, et de conclure avec les Anglais et les puissances du pays un traité de paix ayant pour prem. base la renonciation réciproque de tous les Européens aux titres, honneurs et principautés de l'Inde. Dupleix n'opposa aucune résistance à l'exécut. de cet ordre: il partit de l'Inde en 1754, et vint à Paris, où l'attendaient des chagrins plus cuisans que sa destitution. Ce fut en vain qu'il réclama 13 millions qu'il prétendait avoir avancés pour le service de la compag.; et celui qui avait disposé des trésors de l'Inde, qui avait exercé toute la puissance d'un maître absolu, se vit réduit à passer les 9 dern. années de sa vie dans l'humiliation d'un solliciteur constamment repoussé. Il m. en 1763, sans avoir pu obtenir un jugem. qu'il n'avait pas cessé de demander depuis 1754. Dupleix venait de publier un *Mém.* qui porte l'empreinte du désespoir auquel il a succombé.

DUPLESSIS. V. RICHELIEU.

DUPLESSIS (CLAUDE), jurisconsulte français du 17e S., né dans le Perche, fit partie du conseil judiciaire de plus. grandes maisons sous le règne de Louis XIV, et fut consulté fréquemment par le ministre Colbert pour les affaires du roi et de l'état. Il m. en 1683. On a de lui plus. *Traités* sur la coutume de Paris qui ont paru successiv. avec des notes de Berroyer et de Laurière, Paris, 1699, 1702, 1709, 1 vol. in-fol., 1726, 1754, 2 vol. in-fol.

DUPLESSIS (MICHEL-TOUSSAINT-CHRÉTIEN), d'abord oratorien, puis bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris en 1689, fut nommé bibliothécaire de la ville d'Orléans, et appelé ensuite à l'abbaye St-Germain-des-Prés de Paris pour seconder dans leurs savantes recherches les auteurs de l'important ouvrage intit.: *Gallia christiana*. Dans sa vieillesse, il se retira à l'abbaye de St-Denis où il m. en 1767. On a de lui les ouvr. suiv.: *Hist. de la ville et des seigneurs de Couci*, Paris, 1728, in-4; *Hist. de l'église de Meaux*, ibid., 1731, 2 vol. in-4; *Descript. geog. et histor. de la haute Normandie*, etc., 1740, 2 vol. in-4; *Nouv. annales de Paris jusqu'au règne de Hugues Capet*, etc., Paris, 1753, in-4; *Descript. de la ville et des environs d'Orléans*, Orléans, 1736, in-8. (Cet ouv., où il est démontré qu'Orléans est le *Genabum* de César, a été fort utile à C. N. Beauvais de Préau, père de l'aut. du présent article, dans ses *Essais histor. sur Orleans*); *Relation* en vers, d'un voyage à Dunkerque, Paris, 1738; des *lettres* et *dissertations* insérées dans les journaux de Trévoux ou dans le *Mercure de France*. On attribue à D. Duplessis une *Hist. de Jacques II, roi d'Angleterre*, Bruxelles, 1740, in-12.

DUPLESSIS (JOSEPH SIFREDE), peintre, né à Carpentras en 1725, fit ses prem. études dans sa patrie, voyagea ensuite en Italie, et entra dans l'école du peint. Subleyras à Rome, où il se perfectionna dans les trois genres de l'hist., du portrait et du paysage; il revint ensuite dans le Comtat, y exécuta quelq. tableaux d'église, des portraits, passa ensuite à Lyon, puis s'établit à Paris, fut reçu à l'académie de peinture en 1744, et m. à Versailles en 1802. On a de lui les portraits de Thomas, de Francklin, de Gluck, de Marmontel, de mons. et mad. Necker, et de quelq. autres personnag. moins remarquables; plus. ont été gravés.

DUPLESSIS (N., chevalier), n'est connu que comme aut. des ouvr. anonymes suiv.: *Mém. de sir Georges Wollap, ses voyages dans différ. parties du monde*, etc., Paris, 1787 et 1788, 6 part. in-12; *Honorine Derville ou Confessions de mad. la comtesse de B****, Paris, 1789, 2 vol. in-12; *Hist. du marq. de Seligni et de mad. de Luzal, ou Lett. authentiques et originales trouvées dans un portefeuille à la mort du maréchal de ****, Paris, 1790, 2 vol. in-12.

DUPLESSIS. V. ARGENTRÉ.

DUPLESSIS MORNAY. V. MORNAY.

DUPLESSIS-PRASLIN. V. CHOISEUL.

DUPONT (GRATIAN), sieur de Drusac, lieuten.-général de la sénéchaussée de Toulouse, né en Languedoc au commencem. du 16e S., est auteur d'un ouv. en vers int. *Controv. des sexes masculin et féminin*, en 3 liv., suivie de la *Requête du sexe masculin contre le féminin*, Toulouse, 1534, in-f., 1536, in-16, Paris, 1540, in-16, 1541, in-8. Franç. Arnaut, prêtre, a pub. une réfutation de cet écrit sous le titre de l'*Anti-Drusac*, ou *Livret contre Drusac, fait en l'honn. des femmes nobles, bonnes et honnêtes.* On attribue à G. Dupont l'*Art et science de rhetorique metrifie*, Paris, 1539, in-4.

DUPONT (JACOB-LOUIS), membre de l'assemblée législat. en 1792, passa ensuite à la convention nationale, y signala l'exaspération de ses principes; et, après s'être prononcé dans le procès du roi pour la peine de mort, en rejetant l'appel au peuple et le sursis, il alla jusqu'à se déclarer athée en pleine séance. J.-L. Dupont m. à Paris en 1813 dans un état d'aliénation mentale qui s'est périodiquement accrue jusqu'à son dernier jour.

DUPONT (JEAN-PIERRE-FRANÇOIS), né en 1732 à Laon, m. dans cette ville le 2 août 1815, y avait été principal du collége après la suppression des jésuites. Il est aut. d'un ouvr. intit.: *Théorie de l'univers*, in-12. Ce livre venait d'être impr. quand Buffon fut attaqué par la Sorbonne, et on croit que l'auteur ne le mit point en circulation.

DUPONT-DE-NEMOURS (PIERRE-SAMUEL), savant économiste, membre de l'institut, etc., né à Paris en 1739, mort en Amérique le 6 août 1817 après avoir figuré d'une manière honor. sur notre scène politique pendant 30 années, fut l'un des plus zélés propagateurs de ces théories philanthropiques qui ont donné naissance, au sein même de la révo-

lution, à des associations destinées à accroître, sous la direction du gouvernement royal, la prospérité des classes moyennes de l'état. Cet estimable citoyen avait déjà rempli, sous M. de Vergennes, deux commissions diplomatiques d'un haut intérêt lorsqu'il fut nommé conseiller d'état; élu ensuite député aux états-généraux par le bailliage de Nemours, il fut deux fois président de l'assemblée constituante, et y déploya, dans les questions relatives aux finances et à l'administration, des connaissances aussi variées qu'étendues. Son axiome politique était la *balance des pouvoirs* : il servit de base à toute sa conduite. La dissolution de cette législ. ayant rendu Dupont à la vie privée, il acheta une impr., rédigea un journal constitutionnel, et ne cessa de lutter pour la défense de ses principes que lorsqu'il fut réduit à dérober sa tête au glaive de l'anarchie. La chute de Robespierre l'avait sauvé de l'échafaud, quand, porté au conseil des anciens par le départ. du Loiret, il encourut de nouveaux périls après la révolution du 18 fructidor, an V (4 sept. 1797), par la hardiesse des opinions qu'il avait émises dans un journal int. *l'Historien*, dont il était l'éditeur. Cependant, rendu à la liberté par les soins de Chénier, son collègue à l'institut, qui parvint à le faire passer pour octogénaire, il fut encore retenu quelque temps en France par l'espoir d'y être utile, et se rendit ensuite aux États-Unis (Amérique), où le souvenir de la part qu'il avait prise au traité de 1783 lui assurait un accueil flatteur. Dupont séjourna deux ans dans cette contrée, partageant son temps entre les travaux agricoles et les occupations littéraires; de retour en France, il reprit sa place à l'institut, et fut nommé (1805) secrét., puis président de la chambre de commerce. Malgré son gr. âge, il accepta en 1814 les fonctions de secrét. du gouv. provisoire; et au 20 mars 1815, il retourna pour toujours en Amérique, emportant des marques d'estime du roi, qui, à la deuxième restauration, le rétablit sur le tableau des conseillers d'état, et lui conserva sa place à l'institut. Outre un grand nombre de *Mém.* lus à ce corps savant, et sa coopération à plus. ouv. périodiques, tels que *le Mercure*, *les Archives littér.* et *la Revue philos.*, on doit à P.-S. Dupont un assez grand nombre d'ouv. dont la liste se trouve dans la *Biogr. des hommes vivans* (t. 2, p. 489); les plus remarquables sont : *Réflexions sur l'écrit intit.* Richesses de l'état, Londres, 1763, in-8; *Philosophie de l'univers*, 1790-97-99, in-8; *Mém.* sur différens sujets, la plupart d'hist. nat. ou de physique générale et particulière, 1807, in-8; 2e édition, 1813, in-8 : on trouve dans ce rec. différ. passages plus ingénieux que solides sur le langage des oiseaux et sur leur faculté de se comprendre entre eux aussi bien que les hommes.

DUPONT. V. Pontanus.

DUPORT (Franç.), médec., naquit à Paris vers 1540, ce qui l'a fait confondre avec F. Cortus, professeur de grec à Genève, et son contemporain. On a de lui : *de Signis morborum lib. VI*, etc., Paris, 1584, in-8; *Pestilentis luis demendæ ratio*, etc., ibid., 1606, in-8, en latin et en franç.; *Medica decas comment. illustrata*, ibid., 1613, in-8, trad. en franç. par Dufour, D. M., sous ce titre : *la Décade de medecine*, etc., ibid., 1694, in-12; *le Triomphe du Messie*, poëme, ibid., 1617, in-8.

DUPORT (Jacques), théolog. et sav. helléniste angl., né au commencem. du 17e S., m. en 1680, fut professeur de grec, principal de l'un des colléges de Cambridge, et doyen de Peterborough. On a de lui : *Gnomologia Homeri cum duplici parallelismo, ex sacrâ scripturâ et gentium scriptoribus*, Cambridge, 1660, in-4; des *opuscules* grecs et latins, réunis sous le tit. de *Poetica stromata*, ib., 1676, in-8, et des leçons sur les quinze premiers caractères de Théophraste, imp. dans l'éd. de ces mêmes caractères donnée par Needham. C'est à tort que ces leçons ont été attribués au savant Stanley.

DUPORT (Gilles), docteur en droit civil et canon, et protonotaire apostol., né à Arles en 1625, entra dans la congrégat. de l'Oratoire, enseigna les humanités au Mans, quitta les oratoriens en 1660, et m. en 1690. Il est aut. des ouv. suiv. : *Hist. de l'église d'Arles, de ses évêques et de ses monastères*, 1690, 1691, in-12 : c'est un abrégé de l'ouvrage latin du chanoine Saxi; *la rhétorique franç., contenant les principes règles de la chaire*, 1673, in-12, réimp. en 1684, sous le tit. suiv. : *l'Art de prêcher, cont. diverses méthodes pour faire des sermons*, etc.; *les Excellences, les Utilités et la Nécessité de la prière*, Paris, 1667.

DUPORT (Adrien), conseiller au parlement de Paris, se fit remarquer par l'exaltation de ses opinions dans la lutte qui s'établit en 1787 entre le parlement et la cour, et porta dans l'assemblée des états-généraux dont il était membre, cette même exaltation qui l'a fait passer pour un des plus ardens instigateurs des mesures qui furent adoptées par cette assemblée. Les malheurs de la famille royale et la captivité du roi après le fatal voyage de Varennes réconcilièrent Duport avec l'autorité souveraine. Victime de la révolution qu'il avait favorisée de tout son pouvoir, Duport mourut au mois d'août 1798 en Suisse, où il avait été forcé de se réfugier.

DUPORT DU TERTRE (François-Joachim), littérateur, né à St-Malo en 1715, entra d'abord dans l'ordre des jésuites, professa les humanités dans un de leurs colléges, et rentra ensuite dans le monde où il s'occupa de littérature et d'histoire jusqu'à sa m., arrivée en 1759. Il a laissé les ouvr. suiv. : *le Congrès de Cythère* (trad. de l'ital. d'Algarotti), Cythère (Paris), 1749, in-12; *Abrégé de l'hist. d'Anglet.*, 1751, 3 vol. in-12; *Almanach des beaux-arts*, 1752, in-12, continué les années suiv. sous le titre de *la France littéraire*; *Mém. du marq. de Chouppes*, Paris, 1733, in-12; *Hist. des conjurations, conspirat. et révolut. célèbres*, ib., 1754 et années suiv., 8 vol. in-12; *Biblioth. amusante et instructive contenant des anecdotes intéressantes et des hist. curieuses*, ibid., 1755, 3 vol. in-12, 1775, 2 v. in-12; *Projet utile pour le progrès de la litt.*, ib., 1756, in-12. Duport du Tertre a aussi eu part à l'*Abrégé chronol. de l'hist. d'Espagne*, publié par Désormeaux. — Duport du Tertre (Marguerite-Louis-François), fils du précédent, né à Paris en 1754, exerçait la profession d'avocat avant la révolution; il en adopta les principes avec modération, fut porté en 1790 au ministère de la justice qu'il administra avec prudence, et perdit cet emploi quand la chute du ministre de Lessart dut entraîner celle des hommes qui partageaient ses sentimens. Duport du Tertre, décrété d'accusation après le 10 août 1792, fut condamné à la peine de mort et exécuté le 29 novembre 1793. On a de lui quelques ouvrages peu remarquables, relatifs à l'ordre judiciaire; c'est à tort qu'on l'a regardé comme l'un des auteurs de l'*Histoire de la revolut.* jusqu'à ce jour, *par deux amis de la liberte* (v. le no 7594 du *Dictionn. des anonymes*).

DUPORTAIL (N.), ministre de la guerre sous le règne de Louis XVI en 1790, avait servi dans l'arme du génie, et y avait acquis la réputation d'un habile officier. Il était maréchal-de-camp lorsque le roi l'appela au ministère sur la recommandat. du gén. marquis de La Fayette, avec lequel il avait fait les campagnes d'Amérique dans la guerre de l'indépendance des colonies anglaises; mais il dut partager la disgrâce de son protecteur quand celui-ci perdit sa popularité. Mandé à la barre de l'assemblée législative en 1791 pour répondre à une dénonciation des administrat. du district de Château-Thierry, qui lui reprochaient des mesures prises inconstitutionnellement, Duportail, après avoir essayé une justification maladroite, se vit forcé de

donner sa démission. Plus tard, pour se soustraire à la hache révolutionnaire, il alla chercher un asile en Amérique. Bonaparte, 1er consul, le fit rayer de la liste des émigrés; et il revenait en France lorsque la m. le frappa pend. la traversée en 1802.

DUPPA (BRYAN), prélat anglais, né en 1589 dans le comté de Kent, fut chapel. de Charles Ier, précepteur du fils de ce monarque, occupa successivement les siéges épiscopaux de Chichester et de Salisbury, consola souvent l'infortuné roi dans les tribulat. qui précédèrent la catastrophe du 9 février 1649, et l'aida dans la composition de l'ouvr. intit. *Eikon Basilike*. A la restaurat., Duppa fut nommé grand-aumônier, et on lui confia le soin de remplir les évêchés vacans. Il m. en 1662. On a de lui quelq. *Sermons* et d'autres écrits de religion peu remarq.

DUPRAT (ANTOINE), cardinal, chancelier de France, né à Issoire en 1463, était parvenu à la dignité de prem. président au parlement de Paris (1507), lorsque la comtesse d'Angoulême lui confia l'éducat. de son fils, héritier présomptif de la couronne de France. Après l'avènement de ce prince (François Ier) au trône, il fut nommé chancelier de France, et plus tard il fut chargé d'arranger avec Léon X l'affaire de la pragmatique-sanction, cette loi de l'état que chacun regardait en France comme le rempart des libertés de l'église nationale contre les entreprises de la cour de Rome, et dont le pape sollicitait instamment l'abolition. Le chancelier fut bientôt d'accord avec le souverain pontife. Il fut convenu que la pragmatique-sanction serait abrogée; que le droit d'élire aux évêchés et autres grands bénéfices vacans cesserait d'appartenir aux églises de France; que le roi nommerait, et que les nominations seraient confirmées par le pape. L'intérêt personnel avait dirigé Duprat en cette circonstance: veuf depuis plus. années, il avait embrassé l'état ecclés.; il dut entrevoir alors tout ce que cette nouvelle carrière pouvait lui procurer de richesses et de dignités, surtout lorsqu'elles seraient à la disposition d'un monarque dont la faveur lui était assurée. Les articles convenus entre Duprat et Léon X servirent de base à la bulle connue sous le nom de *Concordat*, que Duprat fit enregistrer au parlement de Paris malgré la plus vive opposition de ces cours souveraines, des universités et du clergé de France. Le chancelier, déjà l'objet de la haine publique, devint encore plus odieux par l'établissement du concordat; mais il n'en conserva pas moins son immense crédit. Pendant l'absence du roi, qui commandait en personne ses armées, sa mère, la duch. d'Angoulême, régente du roy., ne gouvernait que d'après les conseils de Duprat. Dans le procès qu'elle intenta au connétable pour la succession de Suzanne de Bourbon, sa haine fut servie et ses démarches furent dirigées par le chancelier; et, pendant la captivité du roi après la bataille de Pavie, les malheurs de la France furent hautement imputés au même personnage. Le parlement nomma des commissions pour informer contre lui; mais, au retour du roi, la procédure fut anéantie. Duprat, qui s'était déjà fait donner par la régente l'archev. de Sens, et plusieurs riches abbayes, fut nommé cardinal en 1527, et légat *à latere* en 1530. Jusqu'alors il s'était montré fort indifférent aux affaires de religion: mais depuis cette époque il ne cessa de provoquer les mesures les plus rigoureuses contre les nouvelles opinions. Indépendamment des lois pénales qu'il fit rendre, il autorisa ou suggéra les raffinemens barbares qui furent ajoutés au supplice des réformés. Ce ministre, dont la mémoire a été justement flétrie, mourut en 1535. — DUPRAT (Guillaume), fils du précédent, évêque de Clermont (Auvergne), assista au concile de Trente, d'où il amena en France les jésuites, pour lesquels il fonda à Paris le collége de Clermont (connu depuis sous le nom de collége Louis-le-Grand). Il mourut en 1560 âgé de 53 ans. — DUPRAT (Pierre), archev. d'Aix, m. en 1361, était, à ce que l'on croit, de la même famille qu'Antoine Duprat. Il travailla en qualité de légat à la paix entre Philippe de Valois et Edouard III, et composa un livre intit. *de Laudibus B. Mariæ virginis*, dont le MS. se trouvait avant la révolut. à la bibliothèque de St-Victor de Paris.

DUPRAT, dit *le Jeune* (JEAN), négociant à Avignon à l'époque de la révolution de 1789, fut nommé député à la convention nationale, vota dans cette assemblée avec le parti dit *de la Gironde*, fut décrété d'accusation le 3 oct. 1793, et condamné à mort avec ses collègues, Brissot, Vergniaud, Gensonné, Guadet et autres.

DUPRÉ (JEAN), seigneur des Barres, poëte français du 16e S., né dans le Quercy, est aut. d'un poëme int. *le Palais des nobles dames*, etc., in-4. gothique, sans date. L'abbé Goujet conjecture que cette édit. a paru vers 1534; on en a une 2e de 1539, petit in-8, assez recherchée. — DUPRÉ (Christophe), sieur de Passy, né à Paris vers le milieu du 16e S., a pub. un recueil de vers intit. *Larmes funèbres*, Paris, 1577, in-4. Il y déplore la m. de sa femme.

DUPRÉ (CLAUDE), en latin *Pratus* ou *Pratianus*, sieur de Vau-Plaisant, conseiller à la sénéchaussée de Lyon, né dans cette ville vers 1550, m. vers 1620, est aut. des ouv. suiv.: *Dialogus, belli tumulus, seu Pandora*, Lyon, 1569, in-4; *Abrégé fidèle de la vraie origine et généalogie des Français*, ibid., 1601, in-8; *Pratum Cl. Prati*, Paris, 1614, in-8: c'est un recueil de pièces de div. aut. — Il ne faut pas confondre ce Dupré avec un autre de la même ville, ayant le même prénom, et auquel Pernetty attribue le livre des *Gnoses generales juris*, Lyon, 1588, in-fol. Ce Cl. Dupré mourut en 1550.

DUPRÉ (MAURICE), chan. régulier de l'abbaye de Saint-Jean à Amiens, né à Paris vers la fin du 16e S., m. en 1645, a laissé: *Annales breves ordinis præmonstratensis*, Amiens, 1645; *vita S. Norberti*, etc., Paris, 1627; *Annales ecclesiæ S. Joannis*, etc., in-fol., MS.; *Annales ordinis præmonstratensis*, 3 vol. in-4, MS., et un grand nombre d'ouvr. semblables conservés jusqu'à la révolution dans la biblioth. de l'abbaye de St-Jean.

DUPRÉ (MARIE), femme sav. du 17e S., avait appris le grec, le latin, la rhétorique et la philos. Elle embrassa avec tant de chaleur le système de Descartes, qu'elle reçut le surnom de *Cartésienne*. On trouve des vers de sa composit. dans le *Recueil des vers choisis* du P. Bouhours. Elle fut en commerce d'amitié et de littér. avec Mlles Scudery et de La Vigne. V. ces noms.

DUPRÉ D'AULNAY (LOUIS), directeur général de l'administ. des vivres, mort en 1758, joignait à des connaissances étendues en administration un esprit très-cultivé. On a de lui: *Traité des subsistances milit.*, Paris, 1744, in-4, ouvr. très-est.; *Dissertat. sur la cause physique de l'électricité*, Paris, 1746, in-12; *Réception du doct. Hecquet aux enfers*, La Haye (Paris), 1748, in-12; *Réflexions sur la transfusion du sang*, Paris, 1749, in-12; *Aventures du faux chevalier de Warwick*, Londres (Paris), 1752, in-12; et on lui attribue encore des *Lettres* sur la génération des animaux.

DUPRÉ DE ST-MAUR (NICOLAS-FRANÇOIS), membre de l'acad. franç. et maître des comptes, né à Paris vers 1695, m. en 1774, a contribué plus que personne à répandre en France le goût de la littér. angl. On a de lui: une traduct. du *Paradis perdu* de Milton, avec les remarques d'Addison, Paris, 1729, 3 vol. in-12, souvent réimprimée; un *Essai sur les monnaies*, etc., ibid., 1746, in-4, assez rare; *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, Paris, 1762, in-12; et les *Tables de mortalité*, insérées par Buffon dans l'hist. nat.

de l'homme. On a attribué à Boismorand (*v.* ce nom), qui avait enseigné l'anglais à Dupré de St-Maur, la traduction du *Paradis perdu*; mais cette assertion n'est étayée d'aucune preuve.

DUPRÉAU (GABRIEL), en lat. *Prateolus*, doct en théologie, né à Marcoussi en 1511, obtint une chaire de théolog. au collége de Navarre, se fit remarquer par le zèle avec lequel il combattit les doctrines de Luther et de Calvin, et m. à Péronne en 1588. On a de lui: *Commentarii ex præstantissimis gramm. desumpti*, etc., Paris, Buon, in-8; *Flores et sententiæ scribendique formulæ ex Ciceronis Epist. famil. desumptæ*, ibid., in-16; *Sermo de jucundâ Francisci II, apud Remos, inaugurattione*, ibid., 1559, in-8; *Harangue sur les causes de la guerre entrepr. contre les rebelles et sedit.*, etc., Paris, 1562, in-8; *de Vitis, sectis et dogm. hæretic.*, etct., Cologne, 1569, in-fol.; *Hist. de l'état et succès de l'église*, en forme de chronique gén. et universelle, Paris, 1585, 2 vol. in-fol. Dupréau a traduit du grec deux livres de *Mercure trismégiste*; du latin deux *Traités* (*des Devoirs d'un capitaine* et *du Combat en champ-clos*), par G. L. Cotereau, jurisconsulte, Poitiers, 1549, in-4; et l'*Hist. de la guerre sainte* ou la *Franciade orient.*, par Guillaume de Tyr, Paris, 1573, in-fol.; et de l'italien, la *Géomance* de Catan. On a encore de lui des notes sur *l'Enfant prodigue*, coméd. lat. de Gnapheus.

DUPUGET (EDME-JEAN-ANTOINE), inspecteur général des colonies pour la partie militaire, né à Joinville en 1743, m. en 1801, avait long-temps servi dans le corps royal d'artillerie. On lui doit de précieuses recherches sur les bois utiles à la marine. Bon minéralogiste, il a enrichi le muséum d'histoire natur. de plusieurs morceaux curieux, et a fourni plusieurs mémoires intéressans au *Journal des mines*. Il était correspondant de l'institut, et membre de la société d'agriculture de Paris.

DUPUIS (MATHIAS), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né au 17e S., fut envoyé en 1644 comme missionnaire à la Guadeloupe, et dans les autres possessions françaises dans les Antilles, et m. à Orléans vers 1660. Il est auteur d'une *Relation* de l'établissement d'une colonie française dans l'île de la Guadeloupe, et des mœurs des sauvages, Caen, 1652, in-8.

DUPUIS (CHARLES), graveur, né à Paris en 1685, m. en 1742, membre de l'académie de peinture, a gravé, pour le cabinet de Crosat (*v.* ce nom), beaucoup de tableaux des galeries de Versailles et du Palais-Royal. On estime ses estampes de *la Terre et l'Air*, d'après L. de Boulongne; *St Jean dans le désert*, d'après Carle Maratte, et le *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo. — DUPUIS (Nicolas-Gabriel), frère du précéd. et graveur comme lui, né à Paris en 1695, m. en 1771, est auteur de plusieurs estampes estimées d'après P. Véronèse, Annibal Carrache, Vanloo, Pierre, et le sculpteur Lemoine.

DUPUIS (CHARLES-FRANÇOIS), membre de l'institut de France, né à Tryé, château entre Gisors et Chaumont, en 1742, fit ses études au collége d'Harcourt de Paris, fut nommé à 24 ans professeur de rhétorique au collége de Lisieux, et fut reçu avocat au parlement en 1770. Un discours latin, prononcé en 1775 pour la distribution des prix de l'université, et l'oraison funèbre (dans la même langue) de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, impr. l'un et l'autre, commencèrent la réputation de Dupuis. Les mathématiques devinrent ensuite l'objet de son application, et il suivit pendant plusieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia d'une amitié étroite. En 1778, il exécuta un télégraphe, d'après l'idée qu'en avait donnée Amontons (*v.* ce nom), pour correspondre de Belleville, où il avait un logement, avec un de ses amis qui habitait le village de Bagneux. C'est cette invention que M. Chappe (*v* ce nom) a perfectionnée plus tard. L'obscurité de la mythologie, l'origine des fables qui la composent, et celle des noms et des figures des constellations, appelèrent particulièrement les recherches de Dupuis, et bientôt il crut avoir trouvé dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, la clé des mystères de l'antiquité et de toutes les difficultés du premier âge de l'histoire. Il publia plusieurs parties de son système dans le *Journal des Savans*, et les réunit plus tard en un seul corps d'ouvrage, inséré d'abord dans l'astronomie de Lalande, et imprimé ensuite séparément sous le titre de *Mem. sur l'orig. des constell. et sur l'explicat. de la fable par l'astron.* Ce mémoire, réfuté par Bailly dans son *Hist. de l'Astronomie*, n'en assigna pas moins à son auteur une place parmi les savans. En 1787, il fut nommé profess. d'éloquence latine au collége de France, et, l'année suivante, membre de l'académie des inscript. et b.-let. A l'époque de la révolution, Dupuis en adopta les principes avec modération, et, sous le régime de la terreur, il se vit contraint de chercher un asile à Evreux. Nommé membre de la convention par le département de Seine-et-Oise, il ne partagea point l'exagération de la majorité, et passa au conseil des Cinq-Cents en 1796. Il fut membre de l'institut à la formation de cette société savante, fit partie sous le consulat du corps législatif, en devint président, fut présenté comme candidat au sénat, rentra ensuite dans la vie civile, reprit ses habitudes littéraires et scientifiques, et m. en 1809. Outre les ouvrages que nous avons déjà mentionnés, Dupuis a publié les suivans: *Orig. de tous les Cultes*, ou *la Relig. univ.*, Paris, an III (1795), 3 vol. in-4 et un atlas, ou 12 vol. in-8; *Abrégé* du même ouv., Paris, an VII (1798), in-8, souv. réimp. *Mém. expl. du Zodiaque chron. et mythol.*, ibid., 1806, in-4, fig.; *Mém. sur le zodiaque de Tentyra* ou *Dendera*, imprimé dans la *Revue philosoph.*, mai, 1806. Il a laissé plusieurs MSs. sur les cosmogonies et théogonies, sur les hiéroglyphes égyptiens; des lettres sur la mythologie, et une traduction des discours choisis de Cicéron. Son éloge a été prononcé à la troisième classe de l'institut par M. Dacier, et sa veuve a pub. une *Notice* sur sa vie et ses écrits.

DUPUY (HENRI), en latin *Erycius Puteanus*, en flamand *Van den Putte*, profess. et philologue, né à Venlo, dans la Gueldre, en 1574, m. à Louvain en 1646, professeur de belles-lettres dans l'université de cette ville, a publié 98 ouvrages sur l'éloquence, la philologie, la philosophie, l'hist., la politique et les mathématiq. On en peut lire la liste dans le t. VII des Mémoires de Niceron. Nous citerons seulement: *De usu fructuque librorum bibliothecæ ambrosianæ*, Milan, 1605, in-8; *Comus sive Phagesiposia cimmeria de luxu somnium*, Louvain, 1608, in-12, Oxford, 1634, in-12, trad. en français par Nicolas Pelloquin, sous ce titre: *Comus*, ou *Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12; *Bruma sive Chimonopægnion de laudibus hiemis*, etc., Munich, 1619, in-8.

DUPUY (CLAUDE), fils de Clément Dupuy, conseiller au parlement de Paris, né dans cette ville en 1545, mort en 1594, s'était fait remarquer par la droiture de son esprit, la bonté de son jugement et sa profonde érudition. Divers savans ont écrit son éloge en plus. langues, et Reneaulme son parent les a réunis et publ. sous ce titre: *Amplissimi viri Claudii Puteani tumulus*, Paris, 1607, in-4. — DUPUY (Christophe), fils du précédent, relig. chartreux, né à Paris vers 1580, m. à Rome en 1654, consul général de son ordre et prieur *in urbe*, est aut. de l'ouv. intit. *Peronniana*, imp. en 1669, in-12, par les soins de Daillé fils. — DUPUY (Pierre), frère du précéd., conseiller du roi en ses conseils et garde de la bibliot., né à Agen en

1582, m. à Paris en 1651, fut, ainsi que son frère Jacques, honoré de l'amitié du présid. de Thou, et donna ses soins aux éditions de son histoire, qui parurent de 1620 à 1626. Chargé ensuite de travailler à la recherche des droits du roi et à l'investigation du trésor des chartres, il pub. un très-gr. nombre d'ouvrages dont la nature de son emploi lui facilitait la composition. On en peut voir la liste dans la *Biblioth. hist. de Fontenelle*; les principaux sont : *Traité des droits et des libertés de l'église gallicane avec les preuves*, Paris, 1639, 3 v. in-fol.; *Traité de la majorité de nos rois et des régences du royaume, avec les preuves*, ibid, 1655, in-4; *Histoire des plus illustres favoris anciens et modernes*, Leyde, 1659, in-4 et in-12. La *Vie de Pierre Dupuis*, par Nicolas Rigault, a été imprimé, Paris, 1652, in-4, et insérée dans les *Vitæ selectæ*, Londres, 1681, in-4. — DUPUY (Jacques), frère du précéd., garde de la biblioth. du roi, né en 1586, m. à Paris en 1656, aida son frère Pierre à donner plus. édit. de l'*Hist. de de Thou;* on lui doit en particulier l'*Index de tous les noms propres* qui s'y trouvent *latinisés*, Genève, 1614, in-4, réimprimé à Ratisbonne, 1696, in-4, sous le tit. de *Resolutio omnium difficultatum . . . .*; *Catalogus bibliothecæ Thuan., ordine alphabetico digestus ;* et la 4e édit. des *Instructions et Missives des rois de France et de leurs ambassadeurs au concile de Trente*, Paris, 1654, in-4.

DUPUY (N.), secrét. au congrès de Ryswick, a pub. de 1693 à 1731, plus. ouv. de littérature et de morale, parmi lesquels nous citerons seulement : *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions et sur le mérite des femmes*, 1717, in-12; *Instructions d'un père à sa fille*, tirés de l'Ecrit sainte, 1707, in-12, 3e édit.; *Instruct. d'un père à son fils*, 1731, in-12. Les *Réflex. sur l'amitié*, 1728, in-12, qui lui ont été souv. attribuées, sont de l'abbé de Varennes.

DUPUY (Louis), archéologue et sav. franç., né dans Bugey en 1709, m. à Paris en 1795, secrét. perpétuel de l'acad. des inscript. et belles-lettres, a publ. en cette qualité 6 vol. des *Mém. de l'Académie* (de 36 à 41); il a donné pour le théâtre des Grecs du P. Brumoy la traduct. de 4 tragédies de Sophocle : *Ajax, les Trachiniennes, Œdipe à Colonne* et *Antigone*, Paris, 1762, in-4, ou 2 vol. in-12. Dupuy unissait la connaissance des mathématiques à celle des langues et des usages anciens; on lui doit des *Observations sur les infiniment petits*, etc., et une édit. du *Fragment d'Anthemius sur des paradoxes de mécanique*, texte grec et tr. franç. en regard, Paris, 1777, in-4.

DUPUY-DEMPORTES (Jean-Baptiste), litt. d'un mérite médiocre, a publié vers le milieu du 18e S. plusieurs opuscules, traductions, jugemens et parallèles critiques; nous citerons seulement : *Parallèle de la Sémiramis de Voltaire avec celle de Crébillon; Histoire générale du Pont-Neuf, en 6 vol. in-fol., proposée par souscription*, Londres (Paris), 1750, in-8 de 36 pages; *Histoire du ministère de Robert Walpool*, Amsterdam (Paris), 1764, 3 vol. in-12; *le Gentilhomme cultivateur* ou *Cours complet d'agriculture*, tiré de l'anglais de Hill, 1761 et ann. suiv., 8 v. in-4 ou 16 v. in-12; *Tr. hist. et moral du Blason*, 1754, 2 vol. in-12 : on trouve dans ce dern. ouvr. beauc. de choses étrangères au sujet, et d'autres qui n'ont avec l'objet principal qu'un rapport éloigné; ce qui a fait dire assez plaisamment à Fréron : Si vous voulez vous amuser et apprendre beaucoup de choses, excepté la science des armoiries, lisez ce *Traité du Blason*.

DUPUY-DU-GREZ (Bernard), avocat au parlem. de Toulouse, né dans cette ville en 1640, y mourut en 1720. Il réunissait à des connaissances profondes sur l'histoire et la littérature ancienne, un goût éclairé pour les arts du dessin. Bernard Dupuy fonda à ses frais, à Toulouse, une école gratuite de peinture, qui fut érigée en académie royale par ordonn. du roi en 1751; il avait publié en 1699 un *Traité de la Peinture*.

DUQUERIE. V. Callard.

DUQUESNE (Abraham), un des plus célèbres marins franç., né à Dieppe en 1610, se forma de bonne heure sous les yeux de son père, habile capitaine, et donna une si haute idée de sa valeur et de ses talens précoces, qu'à peine âgé de 17 ans, il obtint le commandement d'un vaisseau, avec lequel il contribua puissamment à chasser les Espag. des îles de Lerins. Il se fit remarquer dans l'expéd. de la Corogne en 1639, au combat devant Tarragone en 1641, et à celui du cap de Gates, où il fut blessé en 1643. Duquesne ne pouvant supporter l'inaction où les troubles de la minor. de Louis XIV condamnaient la marine franç., obtint la permission d'aller servir le roi de Suède. Nommé vice-amiral par ce prince, il attaqua et défit complètement devant Gothembourg la flotte danoise commandée par Christian IV en personne. En 1650 il arma à ses frais une escadre, et battit les Anglais et les Espagnols qui avaient envoyé plus. vaisseaux au secours de Bordeaux révolté contre le roi. La reine Anne d'Autriche, ne pouvant rembourser à Duquesne les avances qu'il avait faites, lui donna le château et l'île d'Indret près de Nantes, et le nomma chef d'escadre. Dans la guerre de 1672, Duquesne continua à faire respecter notre pavillon : ce fut lui que Louis XIV choisit entre tous les marins franç. pour l'opposer au fameux Ruyter : il se montra digne d'un tel adversaire. Après avoir secouru Messine, il remporta une victoire signalée sur la flotte hollandaise, qui profita de la nuit pour se sauver à Syracuse, ramenant son amiral atteint de plus. blessures dont il mourut quelques jours après, en 1676. Duquesne fut ensuite chargé de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Il commença par châtier l'insolence des habitans de Tripoli, puis bombarda Alger pendant deux ans, contraignit le dey à rendre tous les esclaves chrétiens, bombarda de même Gênes, et força le doge à venir s'humilier aux pieds de Louis XIV. Là se terminèrent les exploits de Duquesne, qui se retira au sein de sa famille, et mourut à Paris en 1688. Quoique le roi eût une gr. estime pour Duquesne, il ne lui accorda pas tous les honneurs auxquels son courage et ses talens lui donnaient des droits, parce que cet habile marin était protestant, et que le soin de sa fortune lui fut toujours moins cher que la religion dans laquelle il avait été nourri.

DUQUESNE (Henri), fils du précéd., né en 1651, m. à Genève en 1722, ne se distingua pas moins par l'étendue de ses connaissances et son érudition que par son habileté dans la marine. Il est aut. d'un livre de controverse dont les protestans font beaucoup de cas : *Reflexions anc. et nouv. sur l'Eucharistie*, Genève, 1718, in-4. — Duquesne (Abraham), frère du précéd., fit avec distinction plus. campagnes sur mer, et commanda entre autres l'expédition aux Indes (1660), dont Chasles (*v.* ce nom) a donné la relation.

DUQUESNE (Arnaud-Bernard d'Icard), doct. de Sorbonne, vicaire-général de Soissons et aumônier de la Bastille, né à Paris en 1732, m. dans la même ville en 1791, a pub. : *Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, 1773, 13 vol. in-12; 1778, 8 vol. in-12; *l'Année apostol. ou Médital. pour tous les jours de l'année*, Paris, 1791, et Liége, 1804, 12 vol. in-12; *les Grandeurs de Marie*, Paris, 1791, 2 vol. in-12.

DUQUESNOY (François), sculpteur, plus connu sous le nom de *François Flamand*, né à Bruxelles en 1594, m. à Rome en 1646, n'eut pas d'autre maître que son père. A peine âgé de 25 ans, il perdit le duc Albert, son bienfaiteur, qui lui avait fait une pension pour qu'il pût étudier en Italie les chefs-d'œuvre antiques. Forcé de tra-

vailler pour sa subsistance, François Flamand se lia d'amitié avec le Poussin, comme lui malheureux et comme lui passionné pour les arts. Il excellait surtout à représenter des enfans; aussi avait-il fait une étude particulière de la manière du Titien et de celle de l'Albane. François Flamand a produit peu de grands ouvr.; mais ce peu suffit pour lui assurer une grande réputation, parce qu'il travaillait lentement, qu'il soignait les moindres détails, revenait souvent sur ce qu'un artiste moins sévère eût pu croire suffisamment terminé. On regarde comme ses chefs-d'œuvre *les Groupes d'enfans qui accompagnent les colonnes du maître-autel de St-Pierre; la Ste Suzanne de Notre-Dame de Lorette et le St André de la basilique de Saint-Pierre.* Ne recevant aucun encouragement de la cour pontificale, et cédant d'ailleurs aux sollicitations de son illustre ami, Duquesnoy était à la veille de passer en France avec le Poussin, lorsqu'il périt empoisonné par son propre frère (Jérôme), aussi sculpteur. Ce monstre, exécuté 8 ans après pour d'autres crimes, avoua, dit-on, qu'il lui avait donné par jalousie un breuvage mortel.

DUQUESNOY (Adrien), dép. aux états-gén. de 1789 par le tiers-état du bailliage de Bar-le-Duc, fit d'abord partie de ce que l'on appelait le Palais-Royal; et parut y suivre les impress. données par Mirabeau à plusieurs de ses collègues. Après s'être opposé à la div. de l'assemb. législ. en deux chambres, Duquesnoy contribua puissamment à faire rappeler le duc d'Orléans de son exil, et fut d'avis qu'on exigeât du roi de sanctionner la loi sur la constitution civile du clergé. Son nom ayant été cependant trouvé dans l'armoire de fer, parmi ceux des deux cents députés qui avaient promis de prendre les intérêts de la cour et que l'on crut pensionnés par elle, Duquesnoy fut mis en jugement et acquitté. Arrêté une 2e fois pour avoir coopéré à la dissolution du club de Nanci, il ne dut son salut qu'à la m. de Robespierre. Il se fit peu remarquer depuis cette époque jusqu'au 10 brumaire, qu'il remplit une place de confiance près de Lucien, alors ministre de l'intérieur; il fut depuis maire d'un des arrondissemens de Paris, et m. en janv. 1808 à Rouen. On a de lui: *Rec. de mémoires sur les hospices et les établissemens d'humanité*, trad. de plusieurs langues étrangères, Paris, 1799, 1804, 39 numéros formant 15 vol. in-8; *Aperçu statistiq. des états de l'Allemagne*, trad. de l'allemand de Hoeck, ibid., an IX (1801), in-fol.; *Hist. des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, trad. de l'angl. de Th. Ruggles, ibid., an X (1802), 2 vol. in-8.

DUQUESNOY (E. D. F. J.), député du départ. du Pas-de-Calais à l'assemblée législative de 1791, puis à la convention l'année suiv., était né en 1748, et s'appelait lui-même *le cultivateur de Bouvigny*. Il crut qu'en sa qualité d'ancien ecclés. il devait montrer plus d'impiété et des principes plus anarchiques qu'aucun de ses collègues, devança l'horrible loi des suspects en demandant que tout citoyen accusé d'incivisme fût incarcéré jusqu'à la paix, vota dans le procès du roi pour la mort sans appel et sans sursis, insulta et frappa plus. de ses collègues qui avaient été d'un avis différent du sien, et fut blâmé par l'assemblée pour son indigne conduite. Envoyé en qualité de commissaire près les armées du Nord et de la Moselle, il rivalisa de fureur et de cruauté avec son ami, le trop fameux Joseph Le Bon. Absent lors du 9 thermidor, Duquesnoy reparut à la convent. peu de temps après, et reprocha aux dép. de n'avoir fait périr *l'homme du peuple* que pour s'emparer du pouvoir, et s'en servir pour opprimer les patriotes. Convaincu d'avoir pris une part active à l'insurrect. du 1er prairial an III, il fut jugé par une commission milit., condamné à mort, et se tua de sa propre main au moment où l'on allait le conduire au supplice. — Le général Duquesnoy, frère du précéd., s'intitulait lui-même le *Boucher de la convention*, et ne justifia que trop ce titre odieux en faisant noyer dans la Vendée, non-seulement les royalistes prisonniers de guerre, mais encore les femmes et jusqu'aux enfans à la mamelle. Placé à la tête d'une division désignée dans l'armée sous le nom de *la colonne infernale*, le général Duquesnoy ne se distingua pas moins par sa valeur fougueuse que par ses cruautés. Le 9 thermidor ayant amené sa destitution, il vécut obscurém. dans ses foyers jusqu'en 1796, et obtint à cette époque son admission à l'hôtel des Invalides, où il mourut en 1797 des suites de ses nombreuses blessures.

DURAM (Antonio FIGUEIRA), poète lat., né à Lisbonne en 1627, m. au Brésil en 1642, est aut. d'un poème latin en 3 liv., *l'Ignatiade*, imp. à Lisbonne en 1635, et réimp. depuis dans le 5e v. du rec. int. *Corpus illustrium poëtarum lusitanorum.*

DURAMEAU (Louis), peintre franç., né à Paris en 1733, m. à Versailles en 1796, était membre de l'acad. Son tableau de réception représentant *l'Été* orne encore aujourd'hui le plafond de la galerie d'Apollon, au Musée royal du Louvre. *La Continence de Bayard*, et un sujet pris dans *l'Histoire de St Louis*, passent pour les chefs-d'œuvre de cet artiste, d'après lequel Levasseur a gravé *Herminie sous les armes de Clorinde* et *le Retour de Bélisaire dans sa famille.*

DURAND (Guillaume), ecclés. et jurisc. franç., né vers 1232 à Puy-Moisson, diocèse de Riez, m. évêque de Mende en Italie l'an 1296, est souvent appelé Guillaume-le-Spéculateur à cause de son célèbre ouv. intit.: *Speculum judiciale*, Strasbourg, 1473, et Bologne, 1474, 4 parties en 1 vol. in-fol. On lui doit encore: *Repertorium aureum juris*, Venise, 1496, in-fol.; *Commentarium in sacrosanctum Lugdunense concilium secundum sub Gregorio X celebratum anno 1274, et constitutiones ejus decretales*, Fano, 1569, in-4, etc. — Un autre Guillaume Durand, poète français que l'on a souvent confondu avec le précédent, né à Montpellier, mourut en Provence vers l'an 1172 du chagrin violent que lui causait la perte de sa maîtresse, qu'il croyait morte, mais qui n'étant qu'évanouie, se retira dans un couvent lorsqu'elle apprit la fin malheureuse de son amant.— Un troisième Guill. Durand, neveu de l'évêque de Mende, lui succéda en 1296 au siége épiscopal de cette ville, assista au concile œcuménique tenu à Vienne en 1311, fut l'un des prélats chargés d'examiner la conduite des Templiers, et mourut en 1328. On a de lui: *Tractatus de modo generalis concilii celebrandi*, Lyon, 1531, in-4; Paris, 1545, 1617 et 1635, in-8.— Un quatrième Durand (Guillaume), conseiller du roi au présidial de Senlis, mort dans cette même ville en 1585, a pub. *Paraphrase des Satires de Perse* en vers français, Paris, 1575 et 1586, in-8.

DURAND (Bernard), avocat au parlement de Bourgogne, né à Châlons-sur-Saône vers 1560, m. en 1621 dans cette même ville, dont il était maire, a publié: *Présentation des lettres octroyées aux PP. mineurs pour l'établissement d'un couvent à Challon-sur-Saône*, Lyon, 1597, in-8; *Défense pour la préséance de la ville de Challon en l'assemblée des états de Bourgogne*, Lyon, 1602, in-4; *Priviléges accordés aux habitans de Challons par les rois de France et les ducs de Bourgogne*, Châlons, 1604, in-4. — Durand (Joseph), petit-fils du précéd., maire de Châlons, naquit dans cette ville en 1643, fut avocat-général au parlem. de Bourgogne, et m. en 1710. On a de lui un *Mém. pour justifier que les héritages du duché de Bourgogne sont présumés de franc-alleu*, inséré dans la *Coutume de Bourgogne*, par Taisand; un recueil d'*Arrêts du parlement* de 1681 à 1701, resté MS. Joseph Durand a été l'éditeur d'un ouvrage de son

grand-père, *Instituts* ou *Droit coutumier du duché de Bourgogne*, Dijon, 1697 et 1735, in-12. — DURAND (Bernard), frère du précédent, receveur du clergé, né à Châlons en 1631, m. en 1726, a publ. une *Descript.*, en vers franç., *des bains d'Aix en Savoie*, in-4, sans date.

DURAND (LAURENT), ecclés., né près de Toulon en 1629, m. en 1708, a pub.: *Cantiques de l'âme dévote*, divisés en 12 liv., Marseille, 1693, in-12; et laissé MS. *Maximes chrét. avec des reflexions morales sur la passion de J.-C.*

DURAND (CATHÉRINE BÉDACIER), femme auteur, m. à Paris en 1736, a laissé des romans historiques, des poésies et 11 comédies proverbes. *Ses Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1737, 6 vol. in-12. On y remarque surtout: *la Comtesse de Mortane*, Paris, 1699, La Haye, 1700, 2 part. in-12; et l'*Hist. des amours de Grégoire VII*, *du card. de Richelieu*, *de la princesse de Condé et de la marquise d'Urfé*, Cologne, 1700, in-12.

DURAND (LÉOPOLD), religieux bénédictin, né l'an 1666 à St-Mihel en Lorraine, m. à St-Avold en 1749, a laissé un *Traité des bains et des eaux de Plombières*, que dom Calmet fit imprimer avec des additions, Nancy, 1749, in-8.

DURAND (JACQUES), peintre, né à Nanci en 1699, m. dans cette même ville en 1767, fut élève de Nattier dont il vint à Paris chercher les leçons, et passa ensuite huit années à Rome, aux frais du grand-duc Léopold. De retour dans sa patrie il l'enrichit de plusieurs tabl. estimés, parmi lesquels on admirait surtout ceux qu'il a composés pour l'église des jésuites de l'université de Pont-à-Mousson.

DURAND (DAVID), ministre protestant, né vers 1681 à St Pargoire dans le bas Languedoc, issu d'une famille distinguée de Montpellier, alliée entre autres à celle du card. de Bernis, était fils et frère de pasteurs distingués, et se voua lui-même de bonne heure au ministère évangélique. Après avoir été reçu ministre à Bâle dans les premières années du 18e S., il passa en Hollande, et y fut nommé chapelain du régiment de réfugiés languedociens, dont le commandem. fut remis à Jean Cavalier (*v.* ce nom), et qui se signala pendant la guerre de la success. d'Espagne. Durand se trouvait, en cette qualité, à la sanglante bataille d'Almanza, où il fut pris par quelques paysans espag.; et ceux-ci se disposaient à le faire brûler vif lorsqu'il fut délivré de leurs mains par l'intervention du duc de Berwick, pour être remis en celles de l'inquisition: un vénérable curé lui fournit les moyens d'échapper à ce tribunal terrible, en obtenant qu'il fût envoyé au couv. des jésuites à Montpellier pour y être instruit dans la relig. catholiq., David Durand parvint bientôt à tromper la surveillance de ses gardiens; il se rendit d'abord à Genève, y prêcha plus. fois avec beaucoup d'éclat, et passa ensuite à Rotterdam, où il lia connaissance avec l'illustre Bayle. S'étant plus tard rendu en Anglet., il devint ministre de l'église franç. de la Savoye à Londres, membre de la société royale de cette ville, et m. dans l'exercice de cette place en 1763. On doit un assez gr. nombre d'ouvr. en prose et en vers à ce respectable et savant pasteur; nous ne citerons que les suiv.: *Serm. sur div. textes de l'Écrit. sainte*, Rotterdam, 1711, in-8: l'aut. avait donné cette prem. édit. de ses sermons pour répondre à une accusation d'arminianisme portée contre lui, devant le consistoire de Rotterdam, par deux ministres réfugiés; mais son orthodoxie fut reconue par le synode de Brille, avant que le quatrième des disc. qui composent ce rec. fût impr.: Durand a publ. plus. autres édit. de *sermons* sous des titres différens; *la Vie et les sentimens de Lucilio Vanini*, Rotterdam, 1717, in-12; *la Relig. des mahometans*..., tirée du latin de Roland, etc., La Haye, 1721, in-12; *C. Plinii S. hist. nat. ad Titum imp. præfatio*, etc., Londres, 1728, in-8, fort rare: l'aut. l'a trad. en franç.; *Hist. nat. de l'or et de l'argent*, extraite du 33e livre de Pline, etc., Londres, 1729, in-fol.; *Hist. du seizième siècle*, Londres, 1725, 1730, 6 vol. in-8, réimp. en 1734, La Haye, 4 vol. in-12: Durand avait donné une *Continuation* contenant la *Vie de M. de Thou*, etc., Londres, 1732, in-8, qui, n'ayant pas été réimpr. est devenue fort rare; *Acad. de Cicéron*, *trad. en franç. avec le texte lat. et des remarques nouv.*, *outre les conjectures de Davies et de Bentley*, Londres, 1740: on connaît un exempl. de ce livre extrêmement rare, enrichi de corrections et de notes de la main de l'aut. Il faut encore distinguer, parmi les travaux de Durand, des éditions d'autres aut. classiques, et quelq. *opusc.* élément. M. Barbier, qui le premier en France a bien fait connaître D. Durand, a pub. sur sa vie et ses ouv. une *Notice* insérée d'abord dans le *Magasin encyclopédique* de 1802, t. 4, puis dans le t. 4 de la 1re édit. de ses *Anonymes*; elle a été imp. séparément avec des augm., Paris, 1809, in-8.

DURAND (DAVID-HENRI), neveu du précéd., né en 1731 à Neufchâtel en Suisse, se voua aussi au ministère évangélique, vint à Londres en 1756, et y exerça les fonct. de pasteur jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1808. M. Chirol a pub. un choix de ses *Sermons*, Londres, 1815, 1 vol. in-8.

DURAND (ANTOINE-JOSEPH), relig. de la Trinité, doct. de Sorbonne, fut nommé en 1745 prieur-curé de la paroisse de St-Remi à Meaux: il m. en 1798, privé de cette place par suite de son opposition au décret qui imposait le serm. civique à tous les fonctionnaires civils et ecclés. L'abbé Durand a publié sous ce titre: *Je veux être heureux*, etc., Paris, 1782, 2 vol. in-12, un ouvr. aujourd'hui complètement oublié.

DURAND (JEAN-BAPTISTE-LÉONARD), administrateur français, né à Limoges, m. en Espagne vers la fin de 1812, avait d'abord été consul de France à Cagliari, et fut chargé en 1785 par la compagnie du Sénégal de gérer ses affaires en Afrique. Il a pub.: *Voyage au Sénégal dans les années 1785 et 1786*, Paris, 1807, in-4 et 2 vol in-8, avec un atlas dont les cartes sont peu estimées, mais qui contient les traités conclus entre Durand et les Maures, en français et en arabe: cette dernière partie a été revue et enrichie de notes par M. Sylvestre de Sacy.

DURAND (JACQUES-FRANÇ.), ministre protestant, né de parens pauvres dans un village de la Normandie en 1737, apprit d'abord avec succès les lettres et l'Écrit. sainte à Paris, où il eut quelque temps pour maître le célèbre abbé Poulle, et se rendit en 1755 à Lausanne pour y embrasser la réforme. J.-F. Durand se fit bientôt connaître par la publication de différens ouvr.; et, sa réputation s'étant rapidement accrue, il fut appelé à Berne (1768) comme directeur d'un nouveau séminaire. Après avoir exercé avec distinction le ministère évangélique dans cette ville pendant 17 ans, il fut nommé profess. d'hist. ecclés. à Lausanne, y remplit successiv. div. chaires acad., et m. en 1813, profess. de morale chrét. Ses principaux ouv. sont: *Abrégé des sciences et des arts*, 1762: livre qu'on a souvent réimpr. avec des changem. pour le faire servir à l'instruction de la jeunesse dans quelques pays catholiques; *l'Esprit de Saurin*, 1767, 2 vol. in-12, ouvr. que l'abbé Pichon reproduisit l'année suivante avec des additions et des suppressions sous ce titre: *Principes de la religion et de la morale*, etc.; *Année évangélique*, etc., Berne, 1780, 7 vol. in-8, trad. en angl. et en allem.: l'aut. publia en 1792 deux vol. de *supplém.* à cet ouvr.; *Statistique élément. de la Suisse*, Lausanne, 1795, 4 vol. in-8. Durand est encore aut. d'un roman ingénieux intitulé: *le Bon fils ou la piété filiale*, qui parut en 1803. M. Armand-Delille, pasteur de l'église ré-

formée de Valence, a pub. les *Sermons nouveaux* de Durand avec une *Notice* intéressante sur l'aut., Valence, 1809. 2 vol. in-8.

DURAND DE MAILLANE (Pierre-Toussaint), né en 1729 à St-Remi en Provence, m. vers 1810, juge de la cour d'appel d'Aix, avait été successiv. député de la sénéchaussée d'Arles aux états-généraux de 1789, représentant du département des Bouches-du-Rhône à la convention nationale, puis memb. du conseil des anciens. Incarcéré au Temple après la journée du 18 fructidor an v (4 septembre 1797), comme accusé d'avoir favorisé la rentrée des émigrés, il ne recouvra sa liberté qu'au mois de février 1798. Durand de Maillane était très-versé dans l'étude du droit canonique; et il a publié sur cette science plusieurs ouvr. fort recherchés avant la révolut., et qui, malgré les changemens qu'a subis la législation, sont encore consultés avec fruit. Les principaux sont : *Dictionnaire du droit canonique*, Avignon, 1761, 2 vol. in-4; Lyon, 1770, 4 vol. in-4, ibid., 1776, 5 vol. in-4, et 1787, 6 vol. in-8; *Institutes du droit canonique*, trad. du latin de Lancelot, etc., Lyon, 1770, 10 vol. in-12, y compris l'*Hist. du droit canonique*, qu'il avait publ. l'année précédente; *les Libertés de l'Eglise gallicane, prouvées et commentées*, etc., Lyon, 1771, 5 vol. in-4; *Le parfait notaire apostolique et procureur des officialités*, par L. J. Brunel, nouvelle édition augmentée, Lyon, 1775, 2 vol. in-4; *Hist. apologét. du comité ecclés. de l'assemblée nationale*, Paris, 1791, in-8 (l'aut. avait fait partie de ce comité; et les opinions qu'il émit, en qualité de rapporteur, notamment sur les empêchemens, les dispenses et la forme des mariages, lui attirèrent de violentes attaques de la part des abbés Barruel, Rougane, Samary et Thiebaut), etc., etc. Durand de Maillane a eu part au *Dictionn. univers. raisonné de justice nat. et civile*, etc., Yverdun, 1778, 13 vol. in-4. Son *Histoire de la convention nationale* fait partie de la *Collection des mémoires sur la révolution*.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN (Guillaume), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, m. vers 1333, évêque de Meaux, a laissé : *In sententias theologicas Petri Lombardi commentariorum lib. quatuor*, 1508 et 1515, in-fol.; *De origine jurisdictionum sive de jurisdictione ecclesiasticâ et de legibus*, Paris, 1506, in-fol.; *Statuta synodi diœcesanæ Aniciensis anni* 1320 : cet ouvrage a été inséré dans le *Discours histor. de la devotion à N. D. du Puy en Velay*, par le P. Gissey, Lyon, 1620, in-8.

DURAND. V. Fage et Martène.

DURANDE (Jean-François), médecin et botaniste français, né à Dijon, m. en 1794, membre de l'académie de cette même ville, lui a fourni plusieurs *Mém.* insérés dans le recueil des années 1782 et 1783; il a rédigé, en société avec MM. Maret et Guyton de Morveau, des *Elémens de chimie rédigés dans un nouvel ordre*, 1778, in-8, et pub. seul : *Notions élément.*, 1781, in-8; *Flore de Bourgogne*, Dijon, 1782, 2 vol. in-8; *Mém. sur l'abus de l'ensevelissement des morts*..., Strasbourg, 1789, in-8.

DURANS (N.), poète français des 13e et 14e S., est aut. d'un conte intit. *les Trois Bossus*, conservé MS. à la biblioth. du Roi; il a été inséré au tom. 3 du rec. de *Fabliaux* de Barbazan, et trad. en prose dans la collection de M. Legrand d'Aussy.

DURANT (Gilles), sieur de la Bergerie, avocat au parlement de Paris et l'un des plus célèbres juriscons. de son temps, né à Clermont vers 1550, coopéra, dit-on, à la réforme de la *coutume de Paris*, suivit constamment le parti de Henri IV, fut l'un des auteurs de la fameuse *Satire Ménippée*, et m. à Paris en 1615. Ses *poésies*, souvent réunies à celles de Bonnefons, son ami, ont été impr. séparément à Paris, 1587, in-8, et 1594, in-12. — Un autre Durand, avec lequel il ne faut pas confondre le précéd., fut rompu vif en 1618, pour avoir pub. contre le roi un livre intitulé *Ripozographie*.

DURANT (Jacques), en latin *Caselius*, jurisc. et poète latin, né à Riom vers l'an 1560, m. à Caselle en Auvergne vers 1603, a pub. sous le titre de *Variarum lectionum libri II*, Paris, 1582, in-8, les observations que lui avait suggérées la lecture assidue des aut. anc.; Jean Gruter les a insérées dans le tome III de son *Thesaurus criticus*. Parmi ses poésies, qui sont toutes dans le genre érotique, on cite particulièrement la pièce intitulée *de Amoris imperio*.

DURANT (dom Marc), religieux de l'ordre des chartreux, né à Aix dans le 16e S., est auteur d'un poème en 5 chants, dont le but est d'exciter les pécheurs à la pénitence; il est intit. *la Magdaliade*...., Tours, 1622, in-12.

DURANTE (Castor), méd. ital., né à Gualdo, m. à Viterbe en 1590, fut proto-médecin du pape Sixte V, et pub. plus. ouvr. estimés de son temps; les principaux sont : *de Bonitate et vitio alimentorum centuria*, Pesaro, 1565, in-4, qu'il traduisit lui-même en ital. sous le titre de *Il tesoro della sanità*, Venise, 1586, in-8; *Herbario nuovo con figure che rappresentano le vive piante che nascono in tutta Europa e nell' Indie*, Rome, 1583, in-fol., avec 879 pl. Cet ouvr. a été souv. réimpr. et trad. dans presque toutes les langues.

DURANTE (François), l'un des plus grands compositeurs ital., né à Naples en 1693, m. dans la même ville en 1755, est regardé comme le chef de l'école moderne; il ne s'est guère exercé que sur des sujets d'église; le Conservat. de Paris possède une copie de ses œuvres, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire des musiciens*.

DURANTI (Jean-Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, exerça avec succès l'état d'avocat, fut nommé capitoul en 1563, ensuite avocat général et enfin premier président du parl. de Languedoc. C'est au roi Henri III qu'il dut cette faveur, et sa reconnaissance pour ce prince devint la cause de sa mort. Duranti fut massacré par les ligueurs pour avoir voulu s'opposer à leurs fureurs. Il périt le 10 févr. 1589. Pend. tout le cours de sa vie il s'était montré citoyen zélé, homme de bien et magistrat intègre. Duranti avait publié : *De ritibus ecclesiæ catholicæ libri III*, Rome, 1591, in-folio, et in-8, Paris, 1624, 6e édit. in-8. Son *Eloge*, par Barayguon, a été impr. en 1770, in-12.

DURANTI (le comte DURANTE), orateur et poète italien, né en 1718 à Brescia, m. en Savoie l'an 1780, a pub. plus. oraisons funèbres et éloges qui sont admirés des amateurs de la belle prose ital. Ses *poésies lyriques*, qui avaient eu un gr. succès, ont été réunies sous le titre de *Rime del conte Durante Duranti, patrizio bresciano*, etc., Brescia, 1755, in-4. Il s'était essayé avec moins de bonheur dans la littérature dramatique.

DURANTI DE BONRECUEIL (Joseph), oratorien, né à Aix en 1662, mort à Paris en 1756, a laissé, entre autres ouvr., une traduct. franç. des *Œuvres de St Ambroise*, Paris, 1729, in-12; *Lettres de St Jean Chrysostôme*, ibid., 1732, 2 vol. in-8.

DURANTI (Jacques), né à Vercelli, a composé plus. ouv. sur les antiquités de sa patrie, où il est m. en 1816. Il a laissé entre autres ouvr. : *Dell' antica condizione del Vercellese*, Turin, 1766, in-4; *Saggio sulla storia degli antichi popoli d'Italia*, ibid., 1769, in-4; *Il Piemonte cispadano antico*, ibid., 1774, in-4; *Connaiss. des anciens sur l'intérieur de l'Afrique*, ibid., 1797, in-8; plusieurs *mém.* histor. et biograph. sur le Piémont.

DURANTON (N.), né à Massidon en 1736, était avocat à Bordeaux quand la révolut. éclata. L'adhésion de Duranton aux idées nouvelles le fit nommer procureur syndic de la Gironde, et ministre de la justice en 1792. Il ne remplit pas long-temps ces dernières fonctions, et son administrat. devint

le prétexte de la condamnation à la peine de mort qui fut prononcée contre lui par le tribunal révolutionnaire le 20 décembre 1793.

DURAS, nom d'une des plus illustres maisons de France, connue précédemment dans l'hist. de ce pays et celle d'Angleterre sous celui de Durfort, et à laquelle appartiennent les personnages qui font le sujet des articles suivans. — DURAS (Jacq.-Henri de DURFORT, duc de), né en 1626, mort en 1704, doyen des maréchaux de France, avait commencé sa carrière milit. en qualité de capit. dans le régiment du maréchal de Turenne, son oncle; il se distingua aux batailles de Mariendal et de Nortlingen, à la prise de Landau et à celle de Trève. En 1651 il abandonna la cause royale pour suivre le prince de Condé, qui le créa lieut.-gén., titre qui lui fut conservé lorsqu'il fit sa paix avec la cour en 1657. Il servit avec distinction en Italie, en Flandre, accompagna Louis XIV lors de son voyage dans les Pays-Bas, et fut nommé par ce prince gouvern. de la Franche-Comté et de la Bourgogne, maréchal de France et enfin duc et pair en 1689. — DURAS (Gui-Alphonse de DURFORT), duc de Lorges, frère du précéd., servait en qualité de lieuten.-gén. dans l'armée de Turenne, qu'il sauva par sa présence d'esprit et son courage lors de la m. de ce grand homme. Il déploya également de grands talens à Altenheim, gagna la bataille de Pfortzheim, où il fit prisonnier le duc de Wurtemberg en 1692, força les Impériaux à lever le siége d'Enersbourg, et l'année suiv. contraignit Montecuculli à repasser le Rhin en toute hâte. Louis XIV, pour reconnaître ses services, le fit capitaine des gardes, maréchal de France, et enfin duc et pair de France. Il m. en 1703. — DURAS (Louis de DURFORT, comte de FEVERSHAM), frère des précéd., quitta le service de Louis XIV pour passer à celui de Charles II, qui l'envoya en France en qualité d'ambass. lors de la paix de Nimègue. De retour en Anglet., il fut nommé vice-roi d'Irlande, 1[er] écuyer de la reine, veuve de Charles I[er], et généraliss. des armées de Jacques II, battit complèt. le duc de Monmouth à la bataille de Sedgemore, le fit prisonnier, et eut l'honneur de former à l'art de la guerre le fameux Churchill, depuis duc de Marlborough.

DURAS (JEAN-BAPTISTE DE DURFORT, duc de), fils de Jacques-Henri, né en 1684, entra d'abord aux mousquetaires, devint colonel en 1697 lors de la m. de son frère aîné, se signala successivement en Allemagne, et en Espagne, fut nommé lieut.-gén. en 1720 et gouvern. de la Guyenne deux ans après. En 1744, il se trouva aux siéges de Kehl, de Philisbourg, de Worms, et contribua puissamment à la prise de ces trois places, fut créé maréchal de France en 1751, gouvern.-gén. de la Franche-Comté en 1755, et m. à Paris en 1770. — DURAS (Emmanuel-Félicité de DURFORT), fils du précéd., né en 1715, fit ses premières armes en Italie comme aide-de-camp de Villars, se trouva à toutes les guerres du règne de Louis XV, et s'y distingua par son courage et ses talens. Il fut ambass. en Espagne l'an 1752, et fut choisi par le roi pour commander en Bretagne lors des troubles qu'y avait fait naître la malheureuse affaire de La Chalotais. Aux qualités du guerrier Emmanuel joignait les grâces du courtisan et les connaissances de l'homme de lettres; il m. à Versailles en 1789, pair et maréchal de France, gouvern.-gén. de la Franche-Comté et membre de l'acad. franç.

DURAS (EMMANUEL-CÉLESTE-AUGUSTIN DE DURFORT, duc de), frère du précéd., fut comme lui pair de France. Nommé général en chef des gardes nationales de Guyenne en 1790, il fit tous ses efforts pour s'opposer dans cette province aux excès du parti révolutionn., fut contraint de céder à l'orage, fit partie de l'armée de Condé et chercha successivement un asile en Allemagne et en Angleterre, où il mourut en 1800.

DURAZZO, nom d'une famille illustre qui a donné plus. cardinaux et prélats à l'Eglise, ainsi que plus. doges à la république de Gênes, parmi lesquels le plus ancien et le plus illustre est DURAZZO (Jacques de), qui était revêtu de cette dignité en 1573.

DURBACH (ANNE-LOUISE), appelée souvent KARSCHIN ou madame KARSCH, du nom de son second mari, née en 1722 dans un village de la Silésie, m. à Berlin en 1791, triompha des obstacles que son peu d'éducation et la brutalité grossière de ses deux maris opposèrent successivement au développement de son talent naturel pour la poésie. Elle pub. ses *OEuvres choisies* en 1764, in-8; on y trouve beaucoup de facilité, mais peu de goût et nulle connaissance des règles de l'art. Ses *OEuvres posthumes*, aussi en 1 vol. in-8, parurent peu de temps après sa mort par les soins de sa fille.

DURDENT (R.-J.), l'un des écriv. les plus féconds de nos jours, né à Rouen vers 1776, mort à Paris en 1819, s'était d'abord destiné à la peinture, qu'il apprit sous le célèbre David; mais, après avoir fait le voyage de Rome, il renonça à cet art pour se vouer uniquement à la litt. Outre sa coopérat. à la *Gazette de France*, au *Mercure étranger*, à la *Biog. univ.* et à la *Biog. des jeunes gens*, on lui doit différens ouvr. dont on trouve la liste (au nombre de 34) dans la *Bibliog. de la France* (année 1820, pp. 173-74). Nous citerons entre autres: *Austerlitz*, ou *l'Europe préservée des Barbares*, poème histor. en 2 chants, 1806, in-8; *le Tombeau mystérieux*, etc., 1810, 2 vol. in-12; *Adriana*, ou *les Passions d'une jeune Italienne*, 1812, 3 vol. in-12, trad. en hollandais; *Beautés de l'hist. grecque*, etc., 1812, 1816, in-12; *Campagne de Moscou en 1812*, 1814, in-8, qui a eu 3 édit.; *Epoques et faits mém. de l'hist. de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'arrivée de Louis XVIII dans sa capitale*, 1814, 1815, in-12: l'aut. donna successiv. sous le même titre d'*Epoques et faits mémorables* des extraits de l'hist. d'Angleterre et de Russie, et il reprit celui de *Beautés* pour les hist. de Portugal, de Turquie, etc. Ses autres ouvr. les plus remarquables sont: *l'Ecole franç. en 1814*, ou *Examen critique des ouv. de peint., sculp., archit. et grav., exposés au Musée roy. des arts*, 1814, in-8; *Cent dix jours du règne de Louis XVIII*, etc., 1815, in-8, deux éditions; *Hist. crit. du sénat dit* conservateur, *etc.*, Paris, 1815, in-8; *Hist. de Louis XVI*, 1816, in-8; *Clémentina*, ou *le Sigisbéisme*, 1817, 2 vol. in-12; *Hist. de la convention nationale de France*, 1817, 2 vol. in-12; *Mém. de St-Félix*, ou *Avent. d'un jeune homme pendant la révolution*, 1818, 3 vol. in-12; *le Renégat de Palerme*, etc., 1818, 2 vol. in-12; *Hist. litt. et philos. de Voltaire*, 1818, in-8 et in-12. Durdent a égalem. donné div. morceaux de poésie et des trad. d'ouv. anglais; mais c'est à tort qu'on lui a attribué celles du *Pèlerin de la croix*, de la *Religieuse et sa fille*, de même que les *Beautés de l'hist. des Espagnes*, dont il n'est point auteur.

DUREAU DE LAMALLE (JEAN-BAPTISTE-JOS.-RENÉ), membre du corps législatif et de l'institut, né à St-Domingue en 1742, m. en 1807 à sa campagne de Landres dans le Perche, était devenu orphelin dès l'âge de 5 ans, et à 7 fut envoyé à Paris, où il fit d'excellentes études au collége du Plessis. Possesseur d'une fortune brillante, il fit de bonne heure de sa maison le rendez-vous des savans de l'époque, et se livra à l'étude avec d'autant plus d'ardeur qu'il sentait davantage la difficulté d'égaler ses émules. Dureau débuta par la trad. du *Tr. des bienfaits* de Sénèque, Paris, 1776, in-12. Ce prem. essai ayant réussi au-delà de ses espérances, il osa entreprendre une tâche bien autrement difficile, et dans laquelle avaient échoué J.-J. Rousseau et d'Alembert; il consacra seize ans à une traduct.

de Tacite qui parut en 1790, 3 vol. in-8 : elle a été réimpr. par les soins de son fils, Paris, 1808, 5 vol. in-8, avec le texte lat., et une *notice* sur la vie et les ouvr. du célèbre trad., par M. Gaudefroi. M. Dureau de Lamalle fils en a donné une 3ᵉ édit., ib., 1818, 6 vol. in-8, avec une préface de l'édit., et les *supplémens* de Brottier, trad. par Dotteville. Dureau de Lamalle avait achevé son excellente traduit de Salluste quand la mort le surprit : la première édition en fut donnée en 1808, in-8 ; et il travaillait à celle de Tite-Live, dont il n'avait encore terminé que la première décade, les trois premiers livres de la troisième, et les deux premiers de la quatrième. Cet ouvrage important fut dignement achevé par M. Noël : il a paru complet, avec le texte en regard, Paris, 1810 et années suiv., 15 vol. in-8. Dureau de Lamalle, l'intime ami du célèbre Delille, consacrait également ses loisirs au culte des muses ; il a laissé en MSs. une trad. en vers de l'*Achilléide* de Stace, et un morceau de crit. littér. sur les productions de ce poëte latin.

DURELL (Jean), ministre protestant angl., né l'an 1626 à St-Hélier, dans l'île de Jersey, mort dans sa cure de Witney en 1683, a publié : *Theoremata philosophiæ rationalis, moralis, naturalis et supernaturalis*, etc., Londres, 1644, in-4 ; *Sanctæ ecclesiæ anglicanæ adversùs iniquas et inverecundas schismaticorum criminationes vindiciæ*, ibid., 1669, in-4 ; *Coup d'œil sur le gouvern. et le culte public des égl. réform. d'Angleterre*, etc., ibid., 1662, in-4, trad. cette même année en angl. sous le même format.

DURELL (David), annotateur de la Bible anglicane, né en 1728, m. en 1775, a publié : *The hebrew text of the parallel prophecies of Jacob and Moses*, etc., Londres, 1763, in-4 ; *Critical Remarks on the books of Job, psalms, ecclesiastes, and canticles*, Oxford, in-4.

DURER (Albert), peintre célèbre de l'école allemande, naquit à Nuremberg en 1471. Il enrichit cette ville d'un grand nombre de tableaux, travailla beaucoup à Venise, à Bologne et dans les Pays-Bas pour l'empereur Maximilien Iᵉʳ. Il était en outre graveur, sculpteur et architecte. On a de lui plusieurs ouvrages sur la géométrie, la perspective, l'architecture civile et militaire, et les mathématiques en général dans leur rapport avec les arts du dessin. Il m. en 1528.

DURET (Louis), méd. ordin. de Charles IX et de Henri III, né dans la Bresse en 1527, m. à Paris en 1586, a laissé les ouvrages suivans : *Adversaria in Jac. Hollerii libr. de morbis internis*, Paris, 1567, in-8; *Interpretationes et enarrationes in magni Hippocratis coacas prænotiones*, gr. lat., Paris, 1588, in-fol., Leyde, 1737, in-f.; *In magni Hippocratis librum de humoribus purgandis*, etc., *commentarii* : il en parut une première édition par les soins de Pierre Girardet, Paris, 1631, in-8 ; Juste Godefroy Günz en a donné une autre, Leipsig, 1745, in-8. L'*Eloge* de Duret, par J.-B.-L. Chomel, a été couronné par la faculté de médec. de Paris, et publié dans cette ville en 1765, in-12.

DURET (Jean), fils du précédent, né à Paris en 1563, m. dans cette même ville en 1629, succéda à son père dans la chaire de médecine au collége royal de France ; mais il s'en démit en 1600, pour se livrer exclusivement à la pratique. Quoique l'un des médecins les plus savans de son temps, il ne put jamais s'attacher à la cour de Henri IV, parce qu'il avait eu part au massacre de la Saint-Barthélemi, et trempé dans la conspiration de Mantes, dont le but était de tuer les maréchaux de Biron et de Bouillon, et de s'emparer de la personne du roi. On doit à Jean Duret : *Advis sur la maladie* (la peste), Paris, 1619 et 1623, in-8, et de plus un *Comment.* sur les 58 dernières *Prénotions coaques*, qui terminent le grand ouvrage de son père, dont il fut l'éditeur, et qu'il dédia au roi Henri III.

DURET (Claude), présid. au siége présidial de Moulins, sa patrie, m. dans cette ville en 1611, a laissé : *Discours des causes et effets des décadences et mutations des empires*, Lyon, 1594, in-8 ; *Discours de la vérité des causes du flux, reflux*, etc., Paris, 1600, in-8 ; *Hist. admirable des plantes*, Paris, 1605, in-8 ; *Trésor de l'hist. des langues*, Yverdon, 1619, in-4. Tous ces ouvr. révèlent un homme savant, mais un mauvais critique.

DURET (Jean), sav. jurisc., né à Moulins vers 1540, m. avocat du roi au présidial de cette même ville au commencement du 17ᵉ S., a laissé plusieurs ouvrages sur le droit et la pratique ; les principaux sont : *Paraphrase sur le style de la sénéchaussée du pays de Bourbonnais*, Lyon, 1571, in-8 ; *Harmonie et conférence des magistrats romains avec les officiers franç. tant laiz qu'ecclésiastiques*, ibid., 1574, in-8 ; *Commentaire sur la coutume du duché de Bourbonnais*, ibid., 1580, in-fol. — Un autre Jean Duret a pub. des *Commentaires sur la coutume de l'Orléanais*, Orléans, 1609, in-4.

DURET (Noel), astronome, né à Montbrison en 1590, m. à Paris en 1650, cosmographe du roi, a pub. un très-grand nomb. d'ouvr. médiocres sur la science qu'il professait. Nous citerons seulement : *Nouv. theorie des planètes*, etc., Paris, 1635, in-4 ; *Primi mobilis doctrina, duabus partibus contenta, ephemeris ab anno 1638 ad annum 1642*, Paris, 1638, in-4. — Un autre Noel Duret de la même famille, religieux cordelier et professeur de théologie à Paris, est aut. de : *Admiranda opera ordinum religiosorum in universâ ecclesiâ Dei militantium*, Le Puy, 1647, in-fol.

DURET (Jean), carme-déchaussé, dont le nom de relig. était *Michel-Ange de Ste-Françoise*, né à Lyon en 1641, m. dans cette même ville en 1725, a pub. : *Vie de sœur Françoise de St-Joseph, carmélite*, Lyon, 1688, in-4. — Duret (Pierre-Claude), petit-neveu du précédent, m. en 1729, est auteur de la *Vie de Ste Thérèse*, Lyon, 1718, in-12 ; celle de *St Jean de la Croix*, ibid., 1727, in-12. On lui attribue : *Voy. de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes occidentales*, par le sieur D***, Paris, 1720, in-8, ouvrage pillé dans la *Relation de Marseille au Pérou*, par le P. Feuillée. — Duret (Edme-Jean-Baptiste), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1671, mort dans l'abbaye de St-Riquier en 1758, fut pendant deux ans associé aux travaux de dom Mabillon. Il a été l'édit. d'une partie des œuv. de dom Morel et de l'abbé Duguet, et le traduct. de l'ouv. de Hamon intit. : *Christiani cordis gemitûs soliloquia*, qu'il fit paraître sous ce titre : *Entretiens d'une âme avec Dieu*, Avignon, (Paris), 1740, in-12.

DURET (Pierre), chirurgien en chef de la marine, en retraite, né en 1745 à Montreuil-Bellay, près de Saumur, mort à Brest le 25 juillet 1825, s'est distingué dans la pratique de son art, et a laissé quelques observ. insérées dans différens rec. des sciences médicales. M. Miriel, D. M. de la faculté de Paris, a donné une *Notice* sur sa *vie*, Brest (1825), in-4.

DUREY DE NOINVILLE (Jacques-Bernard), conseiller au parlement de Metz, né à Dijon en 1683, m. en 1768, était à cette époque le seul associé libre de l'acad. des inscript. et belles-lettres. On lui doit : *Hist. du théâtre de l'Acad. royale de Musique en France*, etc., 1753, in-8, 1757, 2 part. in-8 ; *Recherches sur les fleurs de lis, et sur les familles qui avaient droit de les porter dans leurs armes*, 1757, in-12. Il a laissé MSs. plus. vol. in-fol., contenant des *Mémoires sur les traités et ambassades à la Porte*.

DUREY D'HARNONCOURT (Pierre), frère

du précéd. et recev.-gén., né à Dijon dans les dern. jours du 17ᵉ S., m. en 1765, a pub. : *Dissert. sur l'usage de boire à la glace*, 1763, in-12; *Mélange de maximes, de réflexions et de caractères, avec une trad. des Conclus. d'amour de Scipion Maffei, avec le texte à côté*, 1755 et 1763, in-8. — DUREY DE MORSAN (Joseph-Marie), fils du précéd., né en 1717, m. à Genève en 1795, a pub. plus. ouv. dont les princip. sont : *Traité succinct de morale, ou Lois immuables*, 1778, in-12; *Moyen de lire avec fruit*, trad. de *Sacchini*, 1785, in-12; *Anecdotes pour servir à l'hist. de l'Europe*, Paris, 1757, in-12. Durey de Morsan est aussi l'aut. d'un recueil d'anecdotes sur l'administ. et la vie privée du card. Alberoni, que le libr. Maubert de Gouvest acheta à vil prix et qu'il publia avec les initiales (M. D. G.), sous le titre de *Testam. polit. du card. Alberoni*, 1753, in-12.

DUREY DE MEINIÈRES (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS), de la même famille, président de la 2ᵉ chambre des enquêtes du parlem. de Paris, m. en 1787, avait fait un dépouillement général des registres du parlement qui formait plus de 100 vol. in-fol. Cet ouvrage est entièrement perdu.

DUREY DE SAUVOY (JOSEPH marq. du TERRAIL), de la même famille, m. en 1770, maréchal de camp, est aut. des ouv. suiv. : *le Masque*, roman, Paris, 1750, in-12; *la Princesse de Gonzague*, autre roman, ibid., 1756, in-12; *Lagus*, tragédie non représentée, ibid., 1754, in-12.

D'URFEY (TOM ou THOMAS), poète anglais, originaire d'une famille de réfugiés franç., né à Exeter vers le milieu du 17ᵉ S., m. à Londres en 1723, a composé 31 pièces de théâtre, tant tragédies que comédies, qui ont été imp. de 1676 à 1721, et dont on peut voir la liste dans la *Biographia dramatica*. Il a aussi fait un très-grand nombre de chansons, ballades, sonnets, etc., réunis et pub. en 6 vol. in-12, sous le titre de *Pills to purge melancholy*, ou de *Pilules pour chasser la mélancolie*.

DURFORT (HECTOR), comte de Romagne et général de l'Eglise au 14ᵉ S., fut chargé en 1350 par Clément VI, alors résidant à Avignon, de ramener à l'obéissance plus. petits princes qui s'étaient emparés de ses états d'Italie, et refusaient de reconnaître son autorité. Durfort s'acquitta fort mal de cette commission difficile, suscita à l'Eglise l'inimitié des Visconti tout puissans à Milan, et les guerres les plus dangereuses que le St-siége ait jamais eues à soutenir.

DURFORT (GALHARD de), baron franç., quitta le service de Charles VII, son légitime souverain, pour entrer à celui de Henri VI et d'Edouard IV, rois d'Angleterre, qui le comblèrent d'honneurs et de richesses; mais Louis XI l'ayant appelé en France et rétabli dans ses biens qui avaient été confisqués, il resta fidèle à ce prince et m. en l'an 1487 en combattant pour lui dans la Bourgogne.

DURFORT (GEORGE), fils du précéd., surnommé *Cadet de Durfort à la grande barbe*, se distingua au service de Louis XII, se fit remarquer à la bataille d'Aignadel, et à celle de Ravenne, fut nommé gouverneur de Henri d'Albret, roi de Navarre, et m., sans postérité, l'an 1525.

DURFORT. V. DURAS et LORGES.

DURHAM (WILLIAM), ministre anglican, né en 1611 dans le comté de Gloucester, m. recteur de St Mildred en 1686, a composé des *sermons* et une *vie* du célèbre Harris, président du collége de la Trinité à Oxford.—Un autre DURHAM (Jacques), théologien écossais, né en 1622 dans le Lothian oriental, m. à Glascow en 1658, a laissé un *Traité sur le scandale*, un *Comment. sur les révélations*, des *sermons* et quelq. autres ouv. de controverse et de théologie.

DURICH (FORTUNAT), religieux barnabite, né l'an 1730 à Turnau en Bohême, m. dans la même ville en 1802, fut un des princip. collaborateurs de la dernière édit. de la *Bible bohémienne*, donnée à Prague par les moines de son ordre. Il a en outre pub. plus. ouv. sur la philolog. sacrée; entre autres: *Dissert. de slavo-bohemicâ sacri codicis versione*, Prague, 1777, grand in-8; *Bibliotheca slavica antiquissimi dialecti communis et eccles. Slavorum gentis*, Vienne, 1795, grand in-8.

DURIT (MICHEL), avocat au siége présidial d'Orléans, sa ville natale, m. en 1598, a laissé un ouv. intit. : *Michaelis Ritii optimus Francus*, 1589, in-8. Ce livre, écrit à l'occasion du meurtre des Guise, renferme des choses curieuses pour l'histoire.

DURIVAL (NICOLAS LUTON), lieut. de police à Nancy, et secrét. d'état et des finances de Stanislas, né en 1723, m. en 1795, a publ. plus. ouv. sur la topographie de la Lorraine, et a fourni à l'acad. de Nancy, dont il était membre, un grand nombre de *Mém.* sur des objets d'utilité publique. — DURIVAL (Jean), frère du précédent, fut comme lui secrét. d'état et des finances de Stanislas. Devenu prem. secrét. des affaires étrangères sous le ministère de Choiseul, il fut envoyé en Hollande en qualité de ministre de France, et m. en 1810. Il a pub. quelq. écrits sur l'art milit., et a fourni à l'*Encyclopédie méthod.* des articles dans cette partie. — CLAUDE, son autre frère, a laissé des *Mémoires* et *Tarifs* sur les grains, et un *Mém.* sur la culture de la vigne, qui a été couronné en 1776 par l'acad. de Metz. Il est mort en 1805.

DURIVIER (JEAN), grav. en méd., né à Liége en 1687, m. à Paris en 1761, membre de l'acad. de peinture, obtint un logement au Louvre, se plaça au nombre des meilleurs artistes de l'époque, et fut celui de tous les graveurs qui sut reproduire avec le plus d'exactitude les traits du roi Louis XV.

DUROC (MICHEL, duc de FRIOUL), grand-maréchal du palais de Bonaparte, né à Pont-à-Mousson en 1772, fit ses études à l'école militaire de cette ville, entra au service l'an 1792 comme lieutenant en second dans un régiment d'artillerie, et son nom fut cité avec distinction dans les bulletins de l'armée d'Italie. Choisi pendant cette même campagne par Bonaparte, pour être un de ses aides-de-camp, il le suivit dans l'expédition d'Egypte en qualité de chef de bataillon : le succès de la bataille de Salahieh fut dû en partie à sa bravoure : il ne se signala pas moins au siége de Jaffa, à celui de St-Jean-d'Acre, à la bataille d'Aboukir, fut promu au grade de chef de brigade, et revint en France avec son maître. Créé grand-maréchal du palais, lors de la format. de la cour impériale en 1805, Duroc fut chargé d'une mission diplomatique en Prusse; il en avait déjà rempli plus. avant cette époque près des cours de St-Peterbourg, de Stockholm et de Copenhague. Il command. une division de grenadiers à Austerlitz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, fut chargé de réorganiser la garde impériale en 1812, et mourut atteint d'un boulet de canon à Wurtchen en Allemagne le 23 mai 1813, regretté de toute l'armée et honoré des larmes de Napoléon, qui ne les prodiguait pas, et qui donna une preuve non équivoque de l'attachement qu'il conservait pour la mémoire de son fidèle serviteur lorsqu'en 1815, au moment de s'embarquer à bord du *Bellérophon*, il demanda qu'il lui fût permis de vivre en Angleterre sous le nom de colonel Duroc.

DUROI (JEAN-PHILIPPE), médecin allemand, né à Brunswick en 1741, m. en 1786, s'adonna d'une manière toute particulière à l'étude de la botanique et publia : *Die Harbkesche Wilde Baumzucht*, Brunswick, 1771-72, 2 vol. in-8. J. Fréd. Joss a donné en 1795 une 2ᵉ édit. de cet ouvrage, très-estimé en Allemagne, et dont l'objet est de faire connaître les services que la famille Veltheim a rendus à la science par l'introduction et la naturalisation dans le duché de Brunswick d'un grand nombre d'arbres et arbustes étrangers.

DUROLLET (N.), poète médiocre, m. en 1786, fut le premier qui découvrit le mérite de Gluck, et l'aida à se faire connaître en le chargeant de mettre en musique son opéra d'*Iphigénie en Aulide*, qui fut joué en 1774, et impr. cette même année in-8. On a encore de Durollet, les *Effets du caractère*, comédie en 5 actes et en vers, représentée sans succès en 1752 et qui ne fut pas impr.; *Alceste*, opéra, 1776, in-8; *Lettres sur les drames-opéras*; 1776, in-8.

DUROSOI (BARNABÉ FARMAIN), poète médiocre, né en 1745, rédigeait la *Gazette de Paris* lorsque Louis XVI fut ramené de Varennes et détenu au château des Tuileries; il eut la généreuse idée d'engager les amis du malheureux prince à s'offrir pour otages, et publia dans son journal la liste de ceux qui proposaient de se constituer prisonniers et cautions solidaires du roi, si l'on consentait à lui rendre la liberté. C'est de cette circonstance qu'est né l'ouv. de M. Boulage intit.: *les Otages de Louis XVI et de sa fam.*, Paris, 1814-15, in-8. Durosoi fut arrêté après le 10 août, condamné à m. le 29, et exécuté ce même jour aux flambeaux. Le courage dont il fit preuve jusqu'au dern. moment montre qu'il avait de la grandeur dans le caractère, malheureusem. ses ouv. sont moins louables que sa conduite; il ne se peut guère rien imaginer de plus médiocre que ses romans en prose, si ce n'est son théâtre, composé de tragédies, comédies, opéras et drames, joués de 1764 à 1788 et qui auraient été aussitôt oubliés que représentés sans les nombreuses épigrammes auxquelles ils ont donné lieu. Durosoi a aussi composé des contes en vers, des fables, des épîtres, des chansons, des poèmes didactiques élégiaques et épiques qui ne valent pas mieux que ses œuvres dramatiques.

DUROSOY (JEAN-BAPTISTE), ex-jésuite, doct. et profess. de théol. au collége royal de Colmar, né à Béfort en 1726, m. le 22 avril 1804 dans le canton de Soleure (Suisse), où il s'était retiré lors de la déportation des prêtres insermentés, est auteur de *la Philosophie sociale, ou Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1783, in-12. Il a beaucoup aidé le prem. président de Boug (*v.* ce nom) dans le *Recueil* des édits, déclar., lettres-patentes, arrêts du conseil-d'état et du conseil souver. d'Alsace, etc. (ouv. impr. à Colmar en 1775); et pend. son séjour en Suisse il avait préparé divers ouvr. qu'il se disposait à pub., mais qui ont été détruits. C'est par ses soins et d'après ses correct. que parut l'*Hist. généal. de la maison de Vigier*, in-fol.: il avait égalem. revu la *Vie de madame Marie-Marguerite-Gertrude de Suri, épouse de M. de Besenval*, capit. au régim. des gardes suisses du roi de France, puis banneret de l'état de Soleure. On trouve une *notice* sur l'abbé Durosoy dans l'ouvrage anonyme intit.: *Essai sur l'Hist. littér. de Belfort et du voisinage*, Belfort, 1808, in-12.

DUROURE (LOUIS-HENRI-SCIPION-GRIMOARD-BEAUVOIR), né à Marseille en 1763, m. à Londres en 1822, a figuré successiv. parmi les membres les plus enthousiastes du club de 1789, de celui des cordeliers, où domina plus tard le fameux Danton; enfin de celui dit du *Manège* (1799). Après avoir été chargé par la commune d'examiner la conduite ministérielle de Roland (nov. 1792), puis d'écrire l'hist. des événemens du 31 mai 1793, auxquels il avait pris part comme officier municipal, Duroure fut assez heureux pour échapper aux div. proscriptions qui frappèrent tour à tour tant de victimes dans tous les partis. Fidèle à ses principes, il végéta dans la retraite depuis le 18 brum., s'occupant de la législat. et de la langue anglaises, dans lesquelles il était très-versé. Outre div. articles insér. dans le *Journal des hommes libres* (notamm. ceux intit.: *Aux hommes libres*), on lui doit une 3e éd. revue, corrigée et augmentée du *Maître anglais*, ou *Gramm. raisonnée*, etc., de W. Cobett, 1805, in-8, qui depuis a été deux fois réimp.; il a aussi trad. div. actes du parlement anglais, et fourni des notes dans la traduct. franç. donnée par M. Comte (Paris, 1819, in-8) du *Traité des pouvoirs et des obligations des jurys*, de sir Richard Phillips.

DUROY, ou **DEROY** (HENRI), en latin *Regius*, médecin et professeur à Utrecht, né dans cette ville en 1598, y mourut en 1679. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine, de physique et d'histoire nat.; les princip. sont: *Spongia pro eluendis sordibus animadversionum Jacobi Primerosii in theses ipsius de circulatione sanguinis*, Leyde, 1640 et 1656, in-4; *Physiologia, sive cognitio sanitatis*, Utrecht, 1641, in-4; *Philosophia naturalis*, Amsterdam, 1651, 1654 et 1661, in-4.

DUROY (N.), av., né en Normandie vers 1760, devint juge au tribunal du district de Bernay lors de la nouvelle formation de l'ordre judiciaire d'après la constitution de 1791, puis fut nommé dép. à la convention nationale. Ayant voté la m. du roi sans délai, il resta fidèle au parti de Robespierre après le 9 therm., et fut un de ceux qui se mirent à la tête de l'insurrect. du 1er prairial an III (mai 1795). Arrêté avec plus. de ses collègues, et trad. à une commission militaire qui le condamna à m., il se poignarda lorsqu'on lui lut son arrêt, mais ne put se tuer. On le conduisit tout sanglant à l'échafaud, et il y montra le plus grand calme en recevant le coup fatal.

DURPAIN ou **DURPIN**. V. DUPIN.

DURRIUS (JEAN CONRAD), sav. prof. allem., né à Nuremberg en 1625, fut successiv. inspecteur des pauvres étudians, prof. de morale et de théol. à Altdorf, et mourut en 1677. On a de lui: *de Recondità veterum sapientià in poetis*, Altdorf, 1655, in-4; *Institutiones ethicæ*, ibid., 1665, in-8; *Ethica paradogmatica*, Jéna, 1670, in-8; *Compendium theologiæ moralis*, dont la meilleure édition est celle d'Altdorf, 1698, in-4; *Oratio adversùs Spinosam*, Jéna, 1672, in-4, et quelques autres écrits moins importans, parmi lesquels il faut distinguer: *Epistola ad G. S. Führerum de Joanne Fausto*, insérée dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn. Durrius cherche à établir dans cette lettre que le fameux magicien Jean Faust n'est autre que Jean Fust, l'un des inventeurs de l'imprimerie, que les moines se sont attachés à décrier par des fables parce qu'il les privait de leurs bénéfices sur la copie des MSs.

DURST, roi d'Écosse dans le dern. S. av. J.-C., fut, selon les anciennes chroniques, un prince très-vicieux. Les grands de son royaume ayant conspiré contre lui, il leur fit la promesse de ne plus se conduire que par leurs conseils; et, les ayant invités à un grand festin pour sceller la réconciliation, il les fit tous massacrer dans la salle du banquet. Cette atrocité excita un soulèvement général, et il fut tué dans un combat vers l'an 95 av. J.-C.

DURSTELER (GÉRARD), historien suisse, né en 1678 dans le canton de Zurich, embrassa l'état ecclés., fut ministre du saint évangile à Horgen, et mourut à Zurich en 1766. On a de lui: *Hist. de la guerre civile de 1656; Hist. des révoltes des paysans en 1646 et 1653; Hist. des revers que les sujets protestans de Locarno eurent à essuyer; Vie des plus illustres Zurichois*, etc.; *Annales des consulats de Zurich*, 8 vol. in-fol.; *Hist. diplomatique des abbayes, couvens, et ord. religieux de la ville et du canton du Zurich*, etc.; *Généalogie des familles nobles et patriciennes de Zurich*, 18 vol. in-fol.; *Tables généalogiques des familles patriciennes de Berne et de plus. illustres familles des autres cantons suisses*. Tous ces ouv. MSs. se trouvent dans la bibl. de Zurich; aucun n'a été impr.

DURVAL (JEAN-GILBERT), poète peu connu du 17e S., est auteur des ouv. suiv.: *les Travaux d'Ulysse*, tragi-comédie en 5 actes tirée d'Homère, Paris, 1631, in-8 (on trouve à la suite 3 odes du

même poète) ; *Agaristhe*, tragi-comédie en 5 actes tirée de Xénophon, ibid., 1636; *Panthée*, idem, ibid., 1639, in-4. Durval s'élevait contre l'obligation imposée aux poètes dramatiques de renfermer une action dans les bornes de 24 heures, et il ne voulut pas s'y assujétir.

DURY (Jean), en latin *Duræus*, théol. écossais du 17e S., travailla beaucoup, mais sans succès, à la réunion des luthériens et des calvinistes, et pub. à ce sujet les écrits suivans : *Consultatio theol. super negotio pacis ecclesiast.*, Londres, 1641, in-4; *J. Duræi irenicorum tractatuum prodromus, in quo præliminares continentur tractatus*, etc., Amsterd., 1661; *Manière d'expliquer l'Apocalypse par elle-même, comme il conviendrait d'expliquer toute l'écriture pour en avoir la véritable intelligence*, Francfort, 1674, etc.

DURYER (André), orientaliste, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, consul à Alexandrie d'Egypte, né à Marcigny en Bourgogne vers la fin du 16e S., habita long-temps en Orient, et s'y livra avec succès à l'étude de l'arabe et du turk. L'époque précise de sa mort est ignorée; mais on sait positivement qu'il était de retour en France en 1630. On a de lui les ouv. suiv. : *Rudimenta grammatices linguæ turcicæ*, Paris, 1630 et 1634, in-4; *Gulistan*, ou *l'Empire des roses*, etc., traduit de Saadi, ibid., 1634, in-8. Ce livre ne contient que des extraits des 8 liv. dont se compose le *Gulistan*. On pense que cette traduction a été faite sur une version turke; *l'Alcoran de Mahomet, translaté de l'arabe en français*, etc., ibid., 1647, in-4, réimp. en Hollande en 1649, et plus. fois depuis, trad. en anglais, en hollandais et en allemand. Parmi les édit. de la traduction originale, on distingue celle d'Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, avec fig. Cette trad. de l'*Alcoran* de Duryer est bien inférieure à celle pub. depuis par Savary. V. ce nom.

DURYER (Pierre), littér. et poète dramatique français, né à Paris en 1605, m. en 1656 ou 1558, fut secrét. de César, duc de Vendôme, membre de l'acad. franç., et obtint dans les dern. temps de sa vie le titre d'historiographe de France, avec une pension sur le sceau de l'état. On a de lui 18 pièces de théâtre imp., dont 9 tragi-comédies, 7 tragéd., une comédie et une pastorale (la *Bibliothèque du Théâtre-Français* attribue encore au même aut. 5 autres pièces que l'on croit de Duryer le père); et un grand nombre de traduct., dont les principales sont : *Traité de la providence de Dieu*, du latin de Salvien, 1634, in-12; les *Hist.* d'Hérodote, 1645, in-fol.; les *Decades* de Tite-Live, avec les supplémens de Freinshemius, 1652, 2 vol. in-fol.; les *Hist. de Polybe*, avec les fragm., 1655, in-fol.; *Hist. de M. de Thou*, 3 vol. in-folio, qui ne comprennent que la moitié de cet ouv.; les *Œuvres de Cicéron*, 1679, 12 vol. in-12 : cette traduction, la moins mauvaise de Duryer, ne renferme pas tous les écrits de l'orateur romain, bien qu'on l'appelle quelquefois complète; *Œuvres de Sénèque*, de la traduct. de Malherbe, continuée par Duryer, 1658 et 1659, 2 vol. in-fol., 1667, 14 vol. in-12. — Le père de Duryer, Isaac, m. dans l'indigence vers 1630, est aut. de quelques pastorales impr. en un vol. qui a pour titre : *le Temps perdu et les gaietés d'Isaac Duryer*, 1609 et 1624, in-12. On le croit aut. de 5 pièces de théâtre restées MSs., et attribuées à son fils.

DURZY (Marie-Pierre-Henri), conseiller à la cour royale d'Orléans, né à Montargis en 1788, m. à Orléans en 1822, cultiva avec quelque succès les bell.-lett. et la poésie; il était membre de la société du *Caveau moderne*, et enrichit son recueil de plus. *Chansons* auxquelles il n'a point attaché son nom. On cite de lui : *Essai sur l'esprit de conversation*, etc., Paris, 1819, in-8; *Guerre aux passions*, ou *Dictionn. du modéré, par M. D...y, royaliste-constitutionnel*, ibid., 1821, in-8. M. le président de Laplace de Montévray a pub. une *Notice* sur la vie et les ouvrages de M.-P.-H. Durzy, Orléans, 1822, in-8 de 11 pages.

DUSAIX (Antoine). V. Saix.

DUSART (Corneille), peintre, né à Harlem en 1665, fut élève d'Adrien van Ostade, et mourut en 1704. Ses tableaux, qui représentent des scènes villageoises, sont très-recherchés des amateurs. Il a gravé d'après ses propres dessins.

DUSAUSOIR (Jean-François), poète d'un mérite médiocre, né en 1737, m. à Paris en 1822, a pub. de 1794 à 1820 un grand nombre de poésies, qui, pour la plupart, trouvèrent peu de lecteurs, quoique l'auteur se soit presque toujours conformé aux circonstances du moment; on en trouve la liste dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul (3e année). Nous citerons seulem. : *la Fête de J.-J. Rousseau*, intermède en prose mêlé de chants, représenté en l'an III (1794), in-8; *le Retour de Louis XVIII et de la famille des Bourbons*, Paris, 1814, in-8; *les deux Chutes de l'usurpateur*, suivies de *Stances aux incrédules* et de *Couplets* sur le mariage du duc de Berry, Paris, 1816, in-8.

DUSCH (Jean-Jacques), littérat. allem., né à Zelle, dans le pays de Lunebourg en 1725, m. en 1783, direct. du collége d'Altona, où il avait professé successiv. les belles-lettres, les langues modernes, la philosophie et les mathématiques, a composé en allem. plus. ouv. tant en vers qu'en prose; les princ. sont deux romans estim. : *Charles Ferdiner*, 1785, 3 vol., 2e édition, et *la Pupille*, 1795, 2 vol. in-8; *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, Leipsig et Breslau, 1764, 1773, 6 vol. in-8; *Œuvres complètes en vers*, Altona, 1er et 3e v. in-8, 1765 et 1767, le 2e vol. n'a jamais paru, non plus qu'un 4e et un 5e qui avaient été ann.

DUSERRE FIGON. V. Serre Figon (du).

DUSSAULT (Jean-Joseph), né à Paris en 1769, d'un père attaché comme médecin à l'école milit., fut de bonne heure placé dans la célèbre communauté de Ste-Barbe, où il puisa les germes de ce goût pur et sévère qui devait l'appeler un jour à tenir un rang des plus distingués parmi les critiques de nos jours. La première vocation de Dussault avait été l'instruction publique : la révolution l'arracha à ses goûts utiles et paisibles; et pendant le règne de la terreur, il alla cacher dans la retraite des talens et des principes qui auraient été pour lui une source de dangers. Le 9 thermid. le rendit à la liberté et par conséquent aux lettres. Il reparut à Paris, et les prem. essais de sa plume furent dirigés, dans un journal intit. l'*Orateur du peuple*, contre les hommes de sang qui voulaient ressusciter la terreur, et que, par cette raison, on appelait *la queue de Robespierre*. Plus tard, dans un autre journal (*le Véridique*), dont presque tous les auteurs furent condamnés à la déportation fructidorienne, Dussault continua de développer les doctrines dont il n'avait pu hasarder que l'exposition timide dans l'*Orateur du peuple*. Après le 18 brumaire naquit le *Journal des Débats*, auquel le talent de tous ses rédacteurs donna une vogue prodigieuse et rapide : Dussault fut appelé à concourir à sa rédaction. Ses articles (il les signait de la lettre Y) étaient plus spécialement consacrés à l'analyse et au jugement des ouv. de littérature et d'imaginat. Leur caractère particulier était l'élégance du style, l'harmonie de la période, la connaissance parfaite des imitations, et la justesse du tact dans le discernement des fautes contre le goût sévère des siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV. Il rendait justice aux beautés irrégulières, mais il en revenait toujours aux principes, et les plus vigoureux élans du génie n'obtenaient de lui aucune grâce pour des écarts d'autant plus dangereux qu'ils se montraient appuyés de l'autorité du talent. Tel était le plan qu'il a constamment suivi; du reste, le sel dont il assaisonnait sa critique n'eut jamais

rien d'âpre ni d'amer. Il adoucissait par la politesse des formes ce que la censure la mieux ménagée a toujours de pénible pour l'amour-propre des aut. Les articles qu'il a composés dans le *Journal des Débats* ont été réunis en cinq volumes in-8, sous le tit. d'*Annales littér.* (Paris, 1818-24), et forment un cours de littérat. contempor. dont la lecture est agréable et abrège bien des recherches à ceux qui lisent les ouvrages dont il a rendu compte. Dussault jouissait d'une pension du gouvernement. Le roi Louis XVIII lui avait donné la décoration de la Légion-d'Honneur, et l'avait nommé conservateur de la biblioth. de Ste-Geneviève : c'est dans cette retraite, si précieuse pour un ami des lettres, que Dussault est m. le 14 juillet 1824, dans les bras de MM. les abbés Borderies et Nicolle, ses maîtres à Ste-Barbe, communauté qui doit au dernier de ces respectables ecclésiast. son rétablissement, sous le titre et avec les priviléges d'un collége de plein exercice. Dussault, au lit de la mort, satisfit avec une sorte d'éclat à tous les devoirs d'une religion qu'il avait toujours respectée, et qu'il a souvent défendue dans ses écrits. Outre les productions dont nous avons parlé, on lui doit encore : *Fragment pour servir à l'Hist. de la convention nation.*; *Lettre au citoyen Rœderer, sur la religion*, an III, 1795, in-8 ; *Lettre au citoyen Bonnet, au sujet de son journal*, idem ; *Lettre au citoyen La Harpe*; *Lettre à M. Chénier*, 1807, in-8 ; enfin plus. articles dans la *Biographie univers.* J.-J. Dussault a aussi été l'édit. ou a coopéré à la pub. des ouvrag. suiv. : *Oraisons funèbres de Bossuet, Fléchier, Mascaron, de La Rue, Bourdaloue, Massillon* etc., Paris, 1820-21-22, 3 vol. in-8, fig. : cette collection est enrichie d'un *Disc. sur l'oraison funèbre*, et de *notices* sur les orat. sacrés dont elle contient les chefs-d'œuv.; *Quintus Fabius Quintilianus*, etc., faisant partie de la collection des *Classiques latins* publiée par M. E. Lemaire : cet ouvr. est précédé d'une très-belle préface latine de Dussault, qui a prouvé en l'écrivant combien l'éloquence latine lui était familière ; *Notice sur la vie et les ouvr. d'Aug. Barruel*, pub. en tête de la 6[e] édit. des *Helviennes* (Paris, 1823, 4 vol. in-12) ; une nouv. édit. revue, corrigée et augment. des *Mém. de madem. Dumesnil* (*v.* ce nom), 1823, in-8.

DUSSAULX (Jean), littérat. franç., membre de la convention et de l'institut national, né à Chartres en 1728, fit ses prem. études au collége de La Flèche, et les termina avec distinct. à Paris dans ceux du Plessis et de Louis-le-Grand. Nommé commissaire de la gendarmerie, il fit avec ce corps les campagnes de Hanovre pendant la guerre de sept ans. De retour à Paris il pub. en 1770 sa traduct. de Juvénal, qui eut un grand succès, et le fit recevoir 6 ans après à l'acad. des inscriptions. Désireux du bonheur de son pays, Dussaulx, comme beaucoup d'hommes de bien, sourit aux commencemens de la révolution et en embrassa les principes avec toute la candeur d'une âme honnête ; toutefois hâtons nous de dire qu'il ne se laissa entraîner dans aucun excès coupable ; et que, s'il se trompa quelquefois, il put dire de lui-même avec vérité que ses mains étaient aussi pures que son cœur. Député suppléant de Paris à la convention, Dussaulx émit en ces termes son opinion lors du procès de Louis XVI : « Du fond de ma conscience je vote l'appel au peuple : je crois qu'on peut être fort bon patriote sans tuer son ennemi par terre. Je demande que le ci-devant roi soit détenu pend. la guerre et banni à la paix. » Ce vote généreux pensa le conduire lui-même à l'échafaud quelques mois après : il n'échappa à la mort que par l'intercession de Marat qui le représenta comme un vieillard imbécile et incapable de devenir dangereux. En 1795 Dussaulx demanda qu'il fût élevé un autel expiatoire pour le sang français injustement versé ; en 1797 il parla avec force contre le rétablissem. des loteries, fut forcé par ses infirmités de se retirer du conseil des anciens, et m. à Paris en 1799. Ses principaux ouvr. sont : *Satires de Juvénal trad. en franç.*, Paris, 1779, in-8, ib., 1803, 2 vol. in-8 ; *Plus. lettres, traités et réflexions sur la passion du jeu*, résumés et refondus en un seul ouv., Paris, 1779, in-8, trad. en hollandais, 1791, in-8 ; *Lettres au citoyen Fréron*, ibid., 1796, in-8 ; *Voyage à Barrège et dans les hautes Pyrénées fait en 1788*, Paris, 1796, 2 vol. in-8 ; *De mes rapports avec J.-J. Rousseau*, Paris, an VI (1798), in-8 ; *les Mémoires sur la vie de Dussaulx*, pub. par sa veuve, Paris, Didot, an IX (1801), n'ont pas été mis dans le commerce.

DUSSAUSSOY (André-Claude), chirurg.-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, né en 1755, m. en 1820, a publié : *Dissert. sur la gangrène des hôpitaux, avec les moyens de la prévenir et de la combattre*, Genève et Lyon, 1787, in-8 ; *Cure radicale de l'hydrocèle par le caustique*, 1787, in-8, trad. en allem., Leipsig, 1790, in-8.

DUSSEK (Jean-Louis), compositeur et pianiste célèbre, né à Czaslau dans la Bohême en 1760, m. à Paris en 1812, avait annoncé de bonne heure ses heureuses disposit. en compos., dès l'âge de 13 ans, une messe solennelle. Accueilli en Hollande par le stathouder, il y resta quelq. années, parcourut ensuite le nord de l'Europe, vint à Paris, fut forcé de quitter cette ville à l'époque de la révolution, y revint en 1800 et s'y fixa tout-à-fait. Dussek a pub. 60 *Œuvres pour le piano* et *une Méthode pour le même instrument*, écrite d'abord en allem., puis trad. et augmentée par l'aut. On a encore de lui plus. *oratorios* en allem. Il a prouvé dans quelques concerts donnés à l'Odéon, peu de temps avant sa mort, qu'il était aussi habile pour l'exécution que pour la composition.

DUSSON (Jean), marquis de Besac et vicomte de St-Martin, entra au service comme capitaine dans le rég. de Turenne, fut nommé colonel de celui de Touraine en 1680, inspecteur-général, gouvern. de Furnes et maréchal des camps peu de temps après, enfin lieuten.-génér. et grand'croix de St-Louis en 1699. Deux ans après, Louis XIV l'envoya commander en Allem. les troupes des princes alliés, et le nomma à son retour commandant de la ville de Nice. Le général Dusson m. à Marseille en 1705.—Un autre Dusson (Franç.), d'une maison illustre du comté de Foix, entra dans la marine en 1671, passa par tous les grades jusqu'à celui de lieuten.-général qu'il obtint en 1690, fut chargé de diverses missions en Angleterre, en Danemarck, en Hollande, et m. en 1719, chevalier au parlem. de Toulouse et conseiller de la marine royale.

DUTEMS (Jean-François-Hugues), docteur de Sorbonne, profess. d'hist. et de morale au collége royal de France, né l'an 1745 à Reugney en Franche-Comté, m. à Paris en 1811, a pub. plus. ouvrages ; les principaux sont : *Eloge de Pierre du Terrail, appelé le chevalier sans peur et sans reproche*, Paris, 1770, in-8 ; *le Clergé de France ou Tableau histor. et chronolog. des archev., évéq., abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774-75, 4 vol. in-8 ; *Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough*, Paris, de l'impr. impériale, 1808, 3 vol. in-8 : cet ouvr. a été rédigé sur les matériaux fournis par Madgets. L'abbé Dutems a donné plus. articles au *Repertoire de jurisprud.*, au *Journal des Debats*, et a laissé MS. une *Hist. de Henri VIII.*

DUTENS (Louis), diplomate et littérat. franç., né à Tours en 1730, m. en 1812 à Londres, memb. de la société royale de cette ville, historiogr. de la Grande-Bretagne, associé libre de l'acad. des inscriptions et bell.-let., est l'édit. ou l'aut. de 18 ouvrages de philologie, d'hist., d'archéologie, etc., pub. de 1769 à 1798. Les plus importans sont : *G.-H. Leibnitzii opera omnia, nunc primum collecta*, etc, Genève, 1769, 6 vol. in-4 ; *Recherches*

sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes, 1766, 1776 et 1812, 2 vol. in-8; *Poésies*, 1767, in-12, 1777, in-8; *Explications de quelques médailles grecq. et phéniciennes*, 1773, in 4; *Itinéraire des routes les plus fréquentées*..., 1775 et 1777, in-8; *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Paris, 1806, 3 vol. in-8. — DUTENS (Michel-François), frère du précéd., négociant, né en 1732, m. à Tours en 1804, a publ. *Principes abrégés de peinture*, 1779, in-12.

DUTERTRE (JEAN-BAPTISTE), religieux dominicain, né à Calais en 1610, m. à Paris en 1687, avait été employé pendant 18 ans aux missions des Antilles, et pub., d'après les observations et les recherches qu'il y avait faites, l'*Histoire gén. des Iles St-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres*..., Paris, 1654, in-4, qu'il revit, augmenta et pub. de nouv. sous le tit. suiv.: *Hist. génér. des Antilles habitées par les Français*, ibid., 1667, 1671, 4 vol. in-4, avec cartes et fig. On lui doit encore la *Vie de Ste Austreberte, vierge, première abbesse de l'abbaye de Pavilly, près de Rouen*, etc., ibid., 1659, in-12.

DUTILLET (JEAN), sieur de La Bussière, greffier du parlement de Paris, m. dans cette ville en 1570, protonotaire et secrétaire du roi, est le premier aut. qui ait examiné notre hist. d'après les anc. chartes et les titres authentiques. Cet écriv., qui passe avec raison pour un des plus éclairés et des plus judicieux de son temps, a laissé un grand nombre d'ouvr. dont quelq.-uns sont restés MSs., parmi ceux qui ont été impr. les principaux sont: *Sommaire de la guerre faite contre les Albigeois*, Paris, 1590, in-8; *Mémoires et advis sur les libertés de l'église gallicane*, ibid., 1594, in-8; *Rec. de guerres et de trait. de paix, de trèves, alliances, etc., d'entre les rois de France et d'Angleterre depuis Philippe Ier jusqu'à Henri II*, ibid., 1588, in-fol.; *Rec. des rois de France, leur couronne et maison, ensemble le Rang des grands*, etc., ibid., 1589, in-fol., 1618, in-4.

DUTILLET (JEAN), frère du précédent, m. en 1570, év. de Meaux, s'est acquis de son temps une gr. réputation par des ouvr. de théologie, d'hist. et de controverse; les plus importans sont: *Parallela de vitis ac moribus paparum cum præcipuis Ethnicis*, Amberg, 1610, in-8; *Tr. de l'antiq. et de la solennité de la messe*, Paris, 1567, in-16; *Chronicon de regibus Francorum à Pharamundo ad Henricum II*, Paris, 1543, in-fol., ibid., 1538, in-4 et in-8; Francfort, 1501, in-fol., trad. en fr., Paris, 1549 et 1550, in-8, continuée jusqu'en 1604 et insérée dans le *Rec. des rois de France*, 1618, in-4.

DUTILLET DU VILLARD (N.), de la même famille que le célèbre greffier du parlem. de Paris, fut chargé en 1737 d'établir une nouvelle forme de répartition d'impôts dans l'Angoumois. On a de lui une *Dissert. sur la nécessité d'établir le cadastre dans tout le royaume*, Paris, 1781, in-4, et *Essais sur le bien public et Observ. sur les Mém. concern. la vie et les ouvr. de M. Turgot, ministre d'état*, Poitiers, 1783, in-4 de 18 pages.

DUTILLET. V. TITON.

DUTREMBLAY (ANT.-PIERRE), administ., né à Paris en 1745, mort en 1819 à Rubelles près de Melun, consacrait ses loisirs au culte des muses, et a donné un rec. d'*Apologues* (anonyme), 1806, in-8, réimp. pour la 5e fois en 1822, même form., avec des additions et des suppressions; on trouve en tête une *Notice* très étendue sur l'aut. Il a laissé en MS. un recueil de *Contes* en vers, et avait composé pour son usage un *Code des règles de l'adm. domaniale*, etc., en 9 vol., qu'il déposa en 1781 au comité des domaines de l'assemblée nationale. Dutremblay avait aussi commencé un *Dictionn. analytique, par ordre de matières, des actes les plus importans de la législat. franç. depuis les établissemens de St Louis*; ce travail, qui était déjà fort avancé quand la révolution vint le suspendre, se continue maintenant au ministère des finances, où il a été déposé. Le *Moniteur* du 10 nov. 1819 contient une *Notice* sur Dutremblay par M. Lebailly.

DUTRONCHAY. V. TRONCHAY.

DUTRONCHET (ETIENNE), écriv. franç. et trésorier du domaine, né à Montbrison au commenc. du 16e S., m. à Rome en 1585, a laissé plus. ouvr., dont les principaux sont: *Lettres missives et familières*, Paris, 1569, in-4, souvent réimpr., in-16; *Lettres amoureuses avec 70 sonnets* trad. de Pétrarque, ibid., 1575, in-16; *Discours florentins appropriés à la langue franç.*, ibid., 1576, in-8.

DUTRONE DE LA COUTURE (JACQ.-FRANÇOIS), méd. franç., né vers le milieu du 18e S., m. à Paris en 1814, est aut. des ouv. suiv.: *Précis sur la canne et sur les moyens d'en extraire le sel essentiel, suivi de plus. mém. sur le sucre, sur le vin de canne, sur l'indigo et sur l'état actuel de St-Domingue*, Paris, 1790 et 1791, in-8; *Vues génér. sur l'importance des colonies*, etc., ibid., 1790, in-8; *Lettre à M. Grégoire*, ib., 1814, in-8.

DUVAIR (GUILLAUME), né à Paris en 1556, fut successivement conseiller au parlem., maître des requêtes, premier président au parlement de Provence, et enfin garde-des-sceaux en 1616; il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, fut sacré évêque de Lisieux en 1618, et m. à Tonneins en 1621. Les historiens parlent diversement des vertus de ce magistrat; mais ils s'accordent généralement sur les talens qu'il déploya dans les fonctions dont il fut revêtu. Il était doué d'une sagacité et d'une éloquence peu communes pour son siècle. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Paris, 1641. Son meilleur ouvr. est un *Traité de l'éloquence française*.

DUVAL (ROBERT), ecclés. franç., né à Rugles en Normandie vers la fin du 15e S., m. dans cette même ville en 1567, est aut. d'un ouvr. d'alchimie intit. *de Veritate et antiquitate artis chemicæ*, Paris, 1561, in-4. Il a donné en outre un *Abrégé* de Pline, Chartres, 1520, in-4; et pub. le livre de Morien Romain *de Transfiguratione metallorum*, Paris, 1559, in-4.

DUVAL (PIERRE), précepteur du dauphin, fils de François Ier, puis évêque de Sees, né à Paris au commenc. du 16e S., assista au concile de Trente, et mourut à Vincennes en 1564. On a de ce prélat, l'un des plus savans hommes de son temps: *Le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis les maux commis sous la tyrannie de l'Antéchrist*, tiré de Mapheus Vegeus, et mis en vers, Paris, 1552, in-12; *De la grandeur de Dieu*, etc., Paris, 1553 et 1555, in-8; *De la puissance, sapience et bonté de Dieu*, Paris, 1558, in-8, 1559, in-4. — Un autre DUVAL (Pierre), poète du 16e S., a pub.: *le Puy du souverain d'amour, tenu par la déesse Pallas, avec l'ordre du lict nuptial*, Rouen, 1543, in-8, ouvr. devenu rare, et qui n'est remarquable que par son extravagante bizarrerie.

DUVAL (JEAN-BAPTISTE), orient. et antiquaire franc., né à Auxerre, mort à Paris en 1632, secrét. interprète du cabinet du roi pour les langues orientales, a pub. plus. ouv. dont les plus remarquables sont: *l'École franç. pour apprendre à bien parler et écrire selon l'usage du temps*, Paris, 1604, in-12; une nouvelle édit. des *Imagines imperatorum et augustarum*, d'Enée Vico, corrigée pour le texte et augmentée de 200 médailles, Paris, 1619, in-4; *Recueil de Poésies latines*, Paris, 1616; enfin un *Diction. latino-arabicum Davidi regis*, etc., Paris, 1632, in-4, où l'on ne trouve pas un seul mot arabe, mais seulement la trad. lat. du *Psautier* arabe-latin de 1614-1619, avec tous les mots qui le composent rangés par lettres alphabétiques.

DUVAL (ANDRÉ), docteur de Sorbonne, né à Pontoise en 1564, m. à Paris en 1638, doyen de la

faculté de théologie de cette ville, a laissé : *Commentaire sur la somme de St Thomas*, 2 vol. in fol.; *Vies de plusieurs saints de France et des pays voisins*, 1808, in-fol.; *De supremâ Romani pontificis in ecclesiam potestate*, ibid., 1614, in-4. — DUVAL (Guillaume), cousin du précédent, mort en 1646, médecin ordinaire du roi et doyen des professeurs royaux du collége de France, se voua, dès l'âge de 22 ans, à l'enseignement de la philos. avec un tel succès que le nombre de ses élèves s'élevait à plus de 600. Outre une *Hist. du collége royal*, Paris, 1644, in-4, et quelq. ouvr. de botan., on lui doit une excellente édit. grecque et latine d'Aristote, Paris, 1619, 4 vol. in-4, ibid., 1628, 2 vol. in-fol. On trouve des détails sur la vie et les ouvr. de Duval dans le tome II du *Mémoire histor. sur le collége de France*, par l'abbé Goujet. — Un autre DUVAL (Jean), méd., né vers le milieu du 16e S. à Pontoise ou à Issoudun, a donné une traduct. franç. du *Dispensaire de J.-J. Wecker*, Genève, 1609, in-4. Il a aussi pub. *Aristocratia humani corporis*, Paris, 1615, in-8.

DUVAL (JACQUES), médec. franç., né à Evreux vers la fin du 16e S., s'est fait par sa pratique une réputation que ses ouvrages n'ont pas justifiée; les plus importans sont : *Hydrothérapeutique des fontaines découvertes aux environs de Rouen*, Rouen, 1603, in-8; *Méthode nouv. de guérir les catharres et toutes les maladies qui en dépendent*, ib., 1611, in-8; *des Hermaphrodites, accouchemens de femmes et traitement qui est requis pour les relever en santé et bien élever leurs enfans*, etc., Rouen, 1612, in-8. — DUVAL (Jean), év. de Babylone et sav. oriental. fr., né à Clamecy en Nivernais l'an 1597, m. à Paris en 1669, n'a jamais rien pub.; mais il a laissé MSs. un *Dictionn.* des langues grecque, arabe, turque, persane, etc., et 50 vol. de *sermons*, conservés dans la biblioth. du séminaire des missions étrangères, dont il fut l'un des principaux fondateurs.

DUVAL (JEAN), ecclésiast. franç., né à Paris au commencement du 17e S., m. dans cette ville en 1680, s'est attiré une grande réputation par ses prédications, ses ouvr. de théologie et par quelq. pièces de vers dirigées contre le cardinal Mazarin. Nous citerons seulement : *Soupirs franç. sur la paix ital.*, Paris, 1649, in-4; *le Parlement burlesque de Pontoise*, Paris, 1652, in-4; *le Calvaire profane ou le mont Valérien usurpé par les jacobins réformés de la rue St-Honoré, adressé à eux-mêmes*, Paris, 1664, in-4, Cologne, 1670, in-12. — DUVAL (Pierre), géographe royal, né à Abbeville en 1618, m. en 1683, a laissé un grand nomb. d'ouvr. sur la science à laquelle il a consacré tous les instans de sa vie; les plus importans sont : *le Monde ou géogr. univers., contenant la description, les cartes et les blasons de tous les pays du monde*, Paris, 1658, in-12, 1688, 2 vol. in-12, 6e édit.; *la France depuis son agrandissement par les conquêtes du roi, avec les cartes et les blasons des provinces*, ibid., 1691, 4 vol. in-12.

DUVAL (FRANÇOIS), litt., né à Tours en 1680, a publié sous le voile de l'anonyme plus. ouv. qui décèlent dans leur aut. une instruct. aussi agréable que variée; on en peut voir la liste dans le *Dictionn. des Anonymes* de Barbier. Le plus remarquable a pour titre : *Mém. sur la révolte des Cevennes*, 1708, in-12.

DUVAL (VALENTIN JAMERAY), conservat. des livres et médailles du cabinet impérial de Vienne, né en 1695 à Artonay, village de Champagne perdit son père pauvre paysan, et se vit à 10 ans, sans pain et sans asile, contraint pour subsister de garder les troupeaux d'un fermier. Un bon ermite lui apprit à lire; dès lors se développa dans le cœur du jeune pâtre une ardeur pour l'étude qu'augmentait encore la difficulté qu'il trouvait à s'y livrer. Après plus. aventures dont on peut voir les détails dans les *Vies des enfans celèbres de P. Blanchard*, Duval fut rencontré par le duc de Lorraine au milieu d'une forêt, couché sur des cartes de géographie qu'il parcourait avidement. Charmé de son esprit naturel, étonné de trouver en lui des connaissances que son âge et sa situation étaient loin de faire soupçonner, le prince le plaça au collége des jésuites de Pont-à-Mousson, l'amena en France en 1718, le nomma à son retour son bibliothécaire, et créa pour lui une chaire d'hist. à Lunéville. Le mérite du jeune professeur attira à son cours un grand nombre d'étrangers de distinction et entre autres le fameux lord Chatam, auquel il prédit les hautes destinées qui l'attendaient. Lorsque le duc Franç. eut échangé la Lorraine pour la Toscane, Duval l'accompagna en Italie, et il fut créé conservateur du cabinet de Vienne quand ce prince monta sur le trône d'Allemagne. Toujours simple et modeste, malgré les honneurs dont il était couvert, Duval ne perdit point un moment le souvenir de sa première obscurité, et ce qui est plus rare encore, il fit preuve de gratitude en entretenant une correspond. suivie avec les bons ermites qui avaient pris soin de son enfance; après avoir rebâti leur habitation, il les mit à l'abri des besoins dont il l'avaient sauvé lui-même. Duval m. à Vienne en 1775, aimé et respecté de tout le monde, et sans ennemis, quoiqu'il eût vécu si long-temps dans la faveur et l'intimité du maître. On a de lui : *Numism. cimelii cæsarei regii austriaci vindobonensis*, etc., Vienne, 1754-55, 2 vol. in-fol.; *Monnaies en or et en argent qui composent une des parties du cabinet de l'empereur*, ibid., 1759-69, 2 vol. in-fol.; *OEuvres de Duval, précédées des mém. sur sa vie par le cheval. Koch*, Pétersbourg (Bâle), 1784, 2 vol. in-8, Paris, 1785, 3 vol. in-18. Il a laissé MSs. un *Traité sur les médailles* et un roman philosophique int. les *aventures de l'étourderie*.

DUVAL (PIERRE), profess. de philos., administr. du collége d'Harcourt, anc. recteur de l'univers. de Paris, né en Normandie l'an 1730, m. dans un village de la même province en 1797, a laissé un *Essai sur différens sujets de philosophie*, Paris, 1767, in-12.

DUVAL-PYRAU (N.), ecclés., né vers 1730 dans le pays de Liége, m. dans les dern. années du 18e S., conseiller de la cour du landgrave et prince de Hesse-Hombourg, membre de plus. acad. et soc. litt., n'est connu que comme aut. de différens ouv. qui n'ont pas peu contribué à répandre l'esprit de tolérance et les principes d'humanité chez les nations voisines. Nous citerons entre autres : *Accord de la religion et des rangs*, Francfort, 1775, in-8; *Catéchisme de l'homme social*, Francfort-sur-le-Mein, 1776, in-8, trad. en allem. la même année; *Aristide et Agiatis*, Yverdun, 1777 et 1778 : ces deux ouv., qui forment chacun 1 vol. in-8, sont écrits en prose; ils ont été comparés à *Bélisaire*, auquel ils sont inférieurs sous le rapport du style, mais qu'ils surpassent par rapport à la solidité des raisonnemens. L'abbé Duval-Pyrau a aussi pub. les *Eloges* histor. de Nicolas Sahlgren (Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-4) et de Jonas Alstromer, Berlin, 1784, in 8.

DUVAL (PIERRE-JEAN), négociant au Havre, né dans cette ville en 1731, y remplit avec distinction les fonctions de maire en 1790 et mourut en 1800. On a de lui : *Memoire sur le commerce et la navigation du Nord*, Amiens, 1760, in-12. Ce mém. avait obtenu le prix proposé par l'acad. d'Amiens en 1758.

DUVAL-LE-ROY (NICOLAS-CLAUDE), profess. de mathém. et d'hydrographie, né à Bayeux vers 1730, m. en 1810, secrétaire de l'academ. de marine de Brest, et membre correspond. de l'institut, a laissé : *Traité d'optique*, trad. de l'anglais de Smith, Brest, 1797, in-4; *Supplément* au même ouv., ibid., 1784, in-4; *Supplément au traité d'optique de Newton*, Brest, 1783, in-4; *Elémens de*

navigation, Brest, an x (1810), in-8; *Instruction sur les baromètres marins*, ibid., 1784, in-12. On lui doit encore tous les articles de mathém. pures de la partie de la marine dans l'*Encycl. méthod.*

DUVAL (Henri-Auguste), méd. naturaliste, né à Alençon en 1777, m. à Paris en 1814, a pub.: *Démonstr. botanique*, ou *Analyse du fruit considéré en général*, Paris, 1808, in-12. Il a laissé MSs. plus. essais et une trad. franç. non terminée des ouv. d'*Arétée de Cappadoce*.

DUVAL (René-Michel Le Gris), ecclés., né en 1765 à Landernau (Bretagne), s'adonna avec un gr. succès à la prédication, et obtint, sur les âmes pieuses de la capitale et de quelques provinces un ascendant qu'il employa avec persévérance à la réédification des congrégations pieuses. Notre cadre ne nous permet point d'énumérer tous les services qu'il a rendus à l'église en provoquant, dans les temps orageux, d'abondantes collectes destinées au soulagement des malheureux émigrés, des cardinaux exilés en 1810, et plus spécialement encore à la formation de diverses associations, qu'il aurait eu la joie de voir s'accroître et se répandre si la m. ne l'eût enlevé à ses travaux en janv. 1819. Après avoir fait de bonnes études au collége Louis-le-Grand, le jeune Le Gris-Duval, qui se destinait au sacerdoce, entra, sans doute d'après les conseils de son oncle, ancien jésuite, au grand séminaire St-Sulpice, dont il fit choix « comme du plus renommé pour la pureté de la doctrine et pour l'esprit sacerdotal. » Il n'émigra point durant les troubles de la révolution; on dit même que, quittant Versailles où il s'était réfugié dans les premiers jours de la terreur, il se rendit à Paris dans la nuit du 20 janvier 1793, et se présenta à la commune de Paris pour y solliciter la dangereuse mission de prêter à l'infortuné Louis XVI, condamné à mort, les secours de son ministère. Le même zèle le conduisit alternativement, dans les années suivantes, auprès de quelq. bons fidèles de Passy, Meudon et Versailles, qui réclamaient ses instructions ou ses pieux conseils; et dès que les églises furent rouvertes au culte, il y fit des premiers entendre sa voix apostolique. Le calme se rétablit enfin; mais le modeste abbé, qui jouissait à juste titre d'une haute estime auprès des princes, refusa les honneurs de l'épiscopat qui lui furent offerts; pourvu d'une pension de 1500 fr., il consacra son crédit à « faire fructifier (pour nous servir de l'expression d'un de ses biogr., *l'Ami de la Religion et du Roi*, t. 29) le noyau secrètement conservé par ses soins, d'une association pieuse qui avait été dissoute violemment, quoique entièrem. étrangère à la polit. » Chargé en 1796 de la surveillance des études de M. le vicomte de La Rochefoucauld (aujourd. dir. génér. des beaux-arts), il publia le 1er vol. d'un ouvr. ayant pour titre: *Mentor chrétien* ou *Catéchisme de Fenelon*, 1797, in-12: ce travail, qui devait former 3 vol., est resté imparfait. Les *Serm.* de l'abbé Legris-Duval, précédés d'une *notice* sur sa vie par L. C. D. B. (le card. de Bausset), ont été publiés à Paris en 1820, 2 vol. in-12.

DUVAUCEL (Charles), astronome, né à Paris en 1734, m. à Evreux en 1820, était membre correspondant de l'institut; il a exécuté pendant plus. années les cartes des éclipses pour la connaissance des temps, et composé plus. *Mém. de mathém. et physique* qui ont été insérés dans le t. V des *Mém.* présentés à l'acad. des sciences, Paris, 1768, in-4.

DUVAUCEL (Alfred), voyageur-naturaliste, gendre et élève du célèbre Cuvier, m. à Madras vers la fin d'août 1824, avait d'abord servi avec distinction dans l'armée française, et partit en 1818, comme naturaliste du roi, pour Calcutta, contrée qu'il explora de concert avec M. Diard. De précieuses collections, fruit de ses recherches dans différentes parties de l'Inde, enrichirent le Museum pendant les années 1820 et 1821. Duvaucel avait résolu de visiter le Naupaul; mais les événem. politiques le contraignirent à borner ses excursions, durant les années suiv., sur le territoire de Benares et de Katmendos. Il poursuivait ses infatigables recherches au milieu de périls inouis, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre des bois au Sylhet, dont il avait franchi les frontières pour visiter la caverne de Bhunava, où nul Européen n'avait encore pénétré. Victime de son zèle, il ne fit dès lors que traîner une vie languissante, et termina sa carrière à l'âge de 31 ans. On trouve dans la *Revue encyclopédiq.* (tom. 10, pag. 473, et tom. 21, pag. 257), sa savante *Descript. de la caverne de Cossya*, et des extraits de ses lettres. Une notice a été consacrée à Duvaucel dans le *Journal asiatique* (mai 1825), et il en a été pub. un extrait séparé, Paris, 1824, in-8 de 24 pages.

DUVAURE (N.), poète dramatique, né en Dauphiné dans la dernière année du 17e S., m. en 1778 à Crest, petite ville de la même province, est aut. du *Faux savant* ou l'*Amour précepteur*, comédie en 5 actes, jouée au Théâtre Français en 1728, qui y reparut en 1749, réduite à trois actes et fut imprimée cette même année. Il donna au Théâtre Italien en 1756 l'*Imagination*, comédie en vers et en prose qui n'a pas été imp. On dit qu'il a laissé MSs. deux autres coméd. et un *Recueil de poésies*.

DUVENEDE (Marc van), peintre flamand, né à Bruges vers 1674, m. dans la même ville en 1729, s'était fait une certaine réputation par ses tableaux d'église: on regarde comme ses chefs-d'œuvre une *Ste Claire entourée de jeunes filles qui lui demandent l'habit de son ordre*, et un *martyre de St Laurent*.

DUVERDIER (Antoine), seigneur de Vauprivas, né à Montbrison en Forez l'an 1544, mort à Duerne en 1600, a laissé un très-grand nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons seulement: *la Prosographie* ou *Description des personnages insignes.....*, Lyon, 1573, in-4, Paris, 1603, 3 vol. in-fol.; *les Diverses leçons d'Antoine Duverdier, suivant celles de P. Messie*, Lyon, 1576, in-8, Paris, 1583, in-16; *la Bibliothèque d'Antoine Duverdier*, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français, etc., etc., Lyon, 1585, in fol.—Duverdier (Claude), fils du précéd., poète et critique médiocre, né vers 1566, m. en 1649, a laissé plus. ouv.; les princip. sont: *Disc.* (en vers) *contre ceux qui, par les grandes conjonctions des planètes, qui se doivent faire, ont voulu prédire la fin du monde, devoir lors advenir*, 1583, in-8; *In auctores penè omnes antiquos potissimum censiones et correctiones*, 1589, in-4, 1609, in-4.

DUVERDIER (Gilbert-Saulnier), aut. aussi fécond que médiocre, m. à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris en 1686, a publié un gr. nomb. d'ouv. historiques et de romans, la plupart oubliés aujourd'hui, et dont il suffira de citer les suiv.: *Abrégé de l'hist. de France*, 1651, 1660, 2 vol. in-12, 1667 et 1686, in-8; *le Roman des romans ou la Conclusion de l'Amadis, du Chevalier du Soleil, et autres romans de chevalerie*, 1626, 7 vol. in-12; *les Amans jaloux ou le Roman des dames*, 1631, in-8; *le Bergère amoureuse ou les Véritables amours d'Achante et de Daphnine*, 1621, in-8. C'est à tort que dans les Biographies publ. jusqu'à ce jour on lui attribue l'ouvr. suiv., dont il n'est que l'éditeur: *Voyage de France ou Description géograph. du royaume pour l'instruct. des Français et des étrangers*, in-8; le véritable auteur de ce livre est le P. Claude de Varenne.

DUVERGER DE HAURANE. V. St-Cyran.

DUVERNE (Pierre), né à Dijon dans le 17e S., a publié un ouvr. en vers intit.: *les Veilles curieuses contenant 508 auteurs et des choses dont ils ont traité*, Dijon, 1647, in-4.

DUVERNET (T.-J.), ecclés. français, m. à la maison des Carmes à Paris vers 1796, s'est fait connaître, vers la fin du 18e S., par la publication

d'un écrit anonyme dans lequel il gratifiait de sarcasmes assez plaisans Linguet, d'Espréménil, l'abbé Sabatier et autres. Cette brochure, qui parut en 1781 sous le titre de *Disputes de M. Guillaume*, et dans laquelle le gouv. n'était pas ménagé, lui attira d'abord une détention de trois semaines à la Bastille. Il parait que notre abbé, loin de renoncer à son humeur mordante, prit goût au genre de retraite qu'elle lui avait procuré ; car il se fit mettre de nouveau à la Bastille pour avoir dit son mot sur le ministère de M. de Maurepas : cette fois il y fit un plus long séjour, pendant lequel il rédigea une *Vie de Voltaire*. Cet ouvr., dont M. Lenoir avait cru pouvoir empêcher la publication en gardant le MS., parut pour la prem. fois sans nom d'auteur et sans indication de lieu, 1786, in-12, réimprimé la même année sous la rubrique de Genève, grand in-8, et contrefait sous différens formats. Sa grande vogue ayant donné l'éveil aux évêques, le clergé de France porta plainte au roi par l'organe du garde-des-sceaux. « Je ne veux point me mêler de cela, répondit Louis XVI ; si Duvernet a tort, on doit le réfuter : c'est l'office des évêques. » La *Vie de Voltaire* a été refondue par l'aut., à qui parvenaient de toutes parts des faits et des anecdotes sur ce grand écrivain ; mais la mort le surprit avant qu'il eût livré à l'impression son livre ainsi amélioré : il ne parut qu'en 1797, in-8. On doit encore à l'abbé Duvernet une *Hist. de la Sorbonne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, ouv. rempli d'inexactitudes.

DUVERNEY (Joseph-Guichard), célèbre anatomiste, né à Feurs en Forez l'an 1648, fut reçu à l'acad. des sciences en 1676, et nommé trois ans après profess. d'anat. au jardin royal. Telle était sa manière éloquente de traiter des matières arides en elles-mêmes que non-seulement les jeunes méd. mais les courtisans et les gens du monde coururent en foule à ses leçons, et que les comédiens vinrent l'entendre pour se former à l'art de parler en public. Il portait si loin l'amour des sciences natur. que, parvenu à un âge très-avancé, atteint de plusieurs infirmités, il passait les nuits dans le jardin royal et se couchait à terre pour être mieux à portée d'étudier les mœurs et les manières du limaçon. Ce sav. laborieux m. en 1730. On lui doit : *Tr. de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683, 1718, in-12, fig. trad. en latin, Nuremberg, 1684, in-4 ; Leyde, 1730, in-12, en allem., Berlin, 1732, in-12, in-8 ; *Tr. des maladies des os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, trad. en angl., Londres, 1762, in-8 ; *Œuvres anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4.

DUVERNOY (Jean-David), méd. allem., disciple de Tournefort pour la botan., a composé plus. mémoires insérés dans le rec. de l'acad. de Saint-Pétersbourg, années 1726 et 1746 ; il a en outre pub. : *Designatio plantarum circa Tubingensem arcem florentium*, Tubingen, 1722, in-8. — Un autre Duvernoy (George-David) a publié une *Dissertation inaugurale sur une espèce de gesse veneneuse cultivée dans les environs de Montbelliard*, Bâle, 1770, in-8.

DUVET (Jean), l'un des plus anciens grav. fr., né en 1485, est souvent appelé *Maître à la Licorne*, parce qu'il a fait entrer une figure de cet animal dans la plupart de ses compositions. Son œuvre se compose de 45 pièces qui n'ont guère d'autre mérite que leur rareté et leur bizarrerie ; on y remarque une estampe du *mariage d'Adam et d'Eve*, célébré par le Père éternel en habits sacerdotaux accompagné de toute la cour céleste.

DUVIEUGET (N.), poète du 17e S., a publié : *Diversités poétiq.*, Paris, 1632, in-8 ; on y trouve des odes, des sonnets, des épîtres et une tragédie, *les Aventures de Policandre et de Bazolie*, dont on peut voir l'analyse au tome II de la *Bibliothèq. du Théâtre-Français*.

DUVOISIN (Jean-Baptiste), évêque de Nantes, né à Langres en 1744, m. à Paris en 1813, était docteur de Sorbonne et grand-vicaire du diocèse de Laon lorsqu'il fut déporté en 1792 avec un gr. nomb. d'autres ecclés. Il alla rejoindre son évêque à Bruxelles, se fixa depuis dans le duché de Brunswick, et trouva un moyen honorable de pourvoir à sa subsistance en donnant des leçons de mathématiques et de belles-lettres. Rentré en France en 1802, il fut promu à l'évêché de Nantes et obtint la confiance et l'estime de Bonaparte, qui le nomma baron, et le décora de la Légion-d'Honneur. Duvoisin fut l'un des 4 prélats qui résidèrent près du pape à Savone et à Fontainebleau : quelque pénible que fût cette mission, il sut en profiter pour adoucir autant qu'il était en lui la captivité du pontife. Peu d'instans avant que de mourir, il écrivit à l'empereur, le suppliant dans les termes les plus pressans de rendre la liberté à son illustre prisonnier. L'abbé Duvoisin a pub., de 1774 à 1800, huit ouvrages de théologie et de controverse aussi remarquables par la force des raisonnem. que par la pureté du style. Les princip. sont : *l'Autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12 ; *Examen des principes de la révolut. franç.*, 1795, in-8 ; *Démonstration évangélique*, ibid., 1802 et 1805, in-12 ; 1810, in-8.

DYCHE (Thomas), maître d'école et ministre anglican, m. en 1750 dans le comté de Middlesex, est aut. d'un *Dictionn. angl.*, d'un *Abecedaire* et d'autres livres élémentaires encore aujourd'hui en usage dans les écoles d'Angleterre.

DYCK (Floris van), peintre hollandais, né à Harlem en 1577, excella dans l'art de représenter des fleurs et des fruits : ses tabl. d'hist. ne sont pas moins remarquables ; mais on en parle peu parce qu'ils sont extrêmement rares, même en Hollande.

DYCK (Antoine van), l'un des plus célèbres peintres de l'école flamande, né à Anvers en 1599, m. à Londres en 1641, fut élève de Rubens, et montra des dispositions si heureuses, qu'il répara, de manière à s'attirer les complimens flatteurs de son maître, un tableau commencé par celui-ci et que ses élèves avaient gâté en jouant dans l'atelier pendant son absence. Après avoir quitté l'école de Rubens, van Dyck voyagea successiv. en Italie, en Hollande, en France, et en Angleterre où il se fixa. Le peu d'encouragemens qu'il reçut, et son goût pour la dépense lui firent abandonner presque entièrem. l'histoire, genre dans lequel il a presque égalé Rubens, pour se livrer à celui du portrait, où il a rivalisé avec Titien. Il travaillait avec une extrême facilité ; on dit même que, ne pouvant suffire aux nombreuses commandes qui lui étaient faites, il se contentait de dessiner les portraits sur papier de demi-teinte, les faisait ébaucher par des peintres d'un mérite inférieur et les terminait ensuite en quelq. coups de pinceau. Descamps, dans sa *vie* de van Dyck, donne la liste de 70 tableaux d'histoire, en ajoutant qu'il en a fait bien davantage ; pour ses portraits le nombre en est infini ; il lui arrivait souvent d'en commencer et achever plus. dans la journée. On regarde comme ses chefs-d'œuvre le *St Sébastien* qui se trouve au musée du Louvre avec 16 autres de ses compositions, le *St Augustin en extase* fait pour une église d'Anvers, et qui a été gravé par P. de Jobe. Le *Couronnement d'épines* et *Jésus élevé en croix*, ont été gravés par Bolswert, avec un talent digne de l'original qu'il avait à reproduire.

DYCK (Philippe van), dit *le Petit van Dyck*, né à Amsterdam en 1680, m. à La Haye en 1752, fut élève de Boonen, dont il éclipsa la réputation ; les Hollandais le regardent comme le dernier de leurs grands peintres dans le genre précieux du cheval. Vandervelde ; éloge que l'on trouvera bien mérité si l'on accorde que ce peintre soit auteur des deux tabl. suiv. que possède le musée du Louvre : *Sara présentant Agar à Abraham*, et *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël*, ouvr. attribués

par de savans biogr. à Floris van Dyck, dont l'art. précède. — On cite encore un autre Dyck (Pierre van), habile peintre de portraits, né la même année dans la même ville, et m. à La Haye en 1758, mais qui, peut-être, est le même que Philippe.

DYER, DIER ou DEYER (JACQUES) jurisconsulte angl., né vers 1512 dans le comté de Sommerset, fut nommé professeur à l'école du Temple en 1530, orateur du gouvernement à la chambre des communes en 1552, juge au tribunal des plaids-communs en 1557, et président du même tribunal deux ans après. Il déploya dans l'exercice de ces hautes fonctions autant de probité que de talens, et mourut universellem. regretté en 1582. On a pub. après sa mort son *Recueil de causes et de jugem. choisis*; cet ouv., qui fait autorité pour la jurisprudence angl., a eu un gr. nomb. d'édit. : la plus récente et la plus estimée est celle donnée par John Vaillant, Londres, 1794, 3 vol. in-8, avec une *vie* de l'aut. d'après un MS. de la bibliothèque de Middle-Temple. On a encore de lui des *comment. sur les statuts 32e, 34e et 35e de Henri VIII, concernant les testamens*, Londres, 1648, in-4. — DYER (Edouard), autre juriscons. angl., parent du précéd., né en 1511, m. en 1581, fut comme lui orateur du gouvern. à la chambre des communes, juge du tribunal des plaids-communs et président du banc du roi. Ce magistrat cultivait la poésie avec quelque succès; on trouve de lui des odes et des madrigaux dans le recueil intit. *England's helicon*. Il a aussi laissé MSs. un poème sur l'*Amitié* et quelques autres pièces sur divers sujets.

DYER (JEAN), poète anglais, né en 1700 dans le comté de Caermarthen, mort en 1758, s'est fait une réputation estimable dans le genre descriptif. On lui doit : *Grongarhill* (la colline de Grongar), Londres, 1727; *The ruins of rome* (les ruines de Londres), ibid., 1740; *the Fleece* (la Toison), ibid., 1757. Ces trois poèmes ont été réunis et publ. avec la *vie* de l'aut., Londres, 1761, in-8.

DYER (SAMUEL), écriv. angl., né vers 1725, m. en 1772, a trad. en anglais les *Considérations sur les Mœurs* de Duclos, et une partie des *vies de Plutarque*, Londres, 1758.

DYKMAN (PIERRE), savant antiq. suédois, m. à Stockholm en 1718, a publ. les ouv. suiv. : *De la manière de compter des anciens Suédois et Goths*, Stockholm, 1686; *Des douze Charles qui ont régné en Suède*, ibid., 1708; *Observ. histor. sur les monumens runiques*, ibid., 1723.

DYNAMIUS, rhéteur, né à Bordeaux dans le 4e S., fut accusé d'adultère et contraint de se retirer en Espagne. Il se fixa à Lérida, où il donna des leçons d'éloquence, et mourut vers l'an 370. Quoique nous ne connaissions aucun de ses ouv., il faut croire que Dynamius n'était pas sans mérite, puisqu'Ausone a consacré à sa mémoire la 24e pièce de son livre intitulé *Commemoratio professorum Burdigalensium*.

DYNAMIUS, patrice et gouv. de Marseille pour les rois d'Austrasie, né à Arles vers le milieu du 6e S., m. en 601, s'était, dans sa jeunesse, adonné à la poésie. Fortunat, év. de Poitiers, donne les plus grands éloges à plus. de ses pièces. Il ne nous reste de lui qu'une *Vie de St Marius*, et une autre de *St Maxime*, qui ne sont guère propres à faire regretter beaucoup le reste de ses ouv. perdus.

DZÉHÉBY (MOHAMMED-BEN-AHMED), l'un des plus célèbres docteurs et écriv. musulmans, né à Damas en 1274 (673 de l'hégire), m. dans la même ville en 1347 (748 de l'hégire), a publié un grand nombre d'ouvr., dont le plus import. a pour titre : *Tarikh-el-Islam*, ou *Chronique de l'Islamisme*; c'est un dictionnaire histor. des écriv. musulmans, qui commence à l'an 1er de l'hégire et finit à l'an 744 de la même ère.

E.

EACHARD (JEAN), théolog. angl., né vers 1636, mort en 1697, était principal du collége de Sainte-Catherine-Hall à Cambridge. Auteur médiocre, mais original et plein d'esprit et de gaîté, il a pub. en 1670 des *Recherches sur les causes du mepris pour le clergé et la religion*; en 1671 un *Examen de l'état de nature de Hobbes et des considérations sur quelq. opinions de ce philos.* Les *OEuv. d'Eachard* ont paru en 1774, 3 vol. in-12, avec une *Notice* sur sa vie.

EACIDE, roi d'Epire, fils d'Arymbas, fut longtemps privé de son royaume par les intrigues de Philippe, roi de Macédoine, et ne le recouvra qu'après la mort de ce prince. Dans la guerre de la Macédoine, il donna asile à Aridée, ce qui lui attira avec Cassandre une guerre pendant laquelle il mourut, l'an 313 avant J.-C.

EADMER. V. EDMER.

EAQUE (mythol.), fils de Jupiter et d'Egine, régna dans l'île d'Ænopie, connue depuis sous le nom d'Egine, et se distingua tellement par son équité et sa justice, qu'après sa mort il fut placé parmi les juges des enfers.

EALRED. V. ALFRED.

EANDI (JOSEPH-ANTOINE-FRANÇOIS-JÉROME), sav. prédic. piémontais, né à Saluces en 1735, m. en 1799, prof. de physique expérimentale à Turin, membre de l'acad. des sciences et de la société d'agriculture de cette ville, et de plus. corps savans d'Italie et de Piémont, s'était formé à l'étude des sciences phys. et mathém. sous le célèbre P. Beccaria, qui l'associa ensuite à ses travaux. Son ouv. le plus important, qu'il composa en société avec M. Vassali, a pour titre : *Physicæ experimentalis lineamenta ad Subalpinos*, Turin, 1793, in-8; il en existe une contrefaçon de 1800. Parmi les autres écrits de ce sav., on distingue encore : *Ragione e Religione*; des *Notices hist.* sur les études du père Beccaria; des *Mém. hist.* adressés à M. Babbe, légataire des MSs. de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont; des *Sermons*, *Panégyriq.*, *Discussions* de principes politiques, etc., etc. Les *Mém.* de l'acad. de Turin contiennent de lui plus. *Mém.* intéressans : M. Vassali, neveu et élève de Eandi, a publié, dans le t. 6, une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Turin, 1801, in-4.

EARLE (JOHN), prélat angl., né à York en 1601, m. en 1665, fut d'abord chapelain et précepteur du prince de Galles, depuis Charles II, puis (à l'époque de la restauration) évêque de Worcester, d'où il passa (l'année suiv., 1663) au siége de Salisbury. On a de lui une trad. lat. de l'Εἰκων βασιλικη sous le titre d'*Imago regis Caroli in illis suis ærumnis et solitudine*, La Haye, 1649, in-12; et un ouvrage anglais intit. *Microcosmographia*, etc., Londres, 1628, in-8 : M. Philip Bliss en a publié une 6e édit., Oxford, 1811, in-8. — EARLE (Jabez), ministre anglais non conformiste, né en 1676, m. en 1768, est aut. d'un *Tr. des sacremens*, 1707, in-8; de plus. sermons et d'un *Rec. de poésies* angl. et latines. — EARLE (William-Benson), philanthrope anglais, né en 1740, m. en 1796, a laissé des legs considérables au bourg de Shaftsbury (comté de Dorset), sa patrie, pour la dotation de plus. établissemens de charité et pour l'encouragement de l'agriculture et des arts. Il a aussi pub.

une nouv. édit. d'un ouvr. fort rare intit. *Relation exacte du fameux tremblement de terre et de l'éruption de l'Etna arrivés en* 1699, avec une lettre de lui à lord Lyttleton, renfermant une description de la dernière éruption du même volcan en 1766.

EARLOM (RICHARD), dessinat. et grav. anglais, né en 1728, m. vers 1780, passe pour l'un des plus habiles graveurs en manière noire qu'aient produits les trois royaumes. Il a aussi exécuté un gr. nomb. de planches à l'eau-forte et au pointillé. Son oeuv. est considérable et très-recherché; les pièces les plus remarquables sont : *le Portrait du duc d'Aremberg*, d'après van Dyck; *des Fleurs et des fruits*, d'après van Huysum; *le Sacrifice d'Abraham*, d'après Rembrandt, *Silène ivre* et *la Femme de Rubens*, d'après Rubens; *la Vierge dite la Zingarina*, d'après le Corrège, etc.

EATON (JOHN), l'un des prem. propagateurs de la secte des antinomiens en Écosse, né en 1575, m. en 1641, figure au premier rang dans l'*Hist. des Puritains* de M. Neale.

EBBESEN (NIELS ou NICOLAS), seign. danois, m. en 1340, avait entrepris de rendre l'existence polit. à sa patrie démembrée et asservie après le règne malheureux de Christophe II. Il tua de sa main le comte Gérard de Holstein, le plus puissant des oppresseurs du Danemarck, et remporta, en 1340, sur les troupes de ce prince une victoire qui commença l'œuvre de la restauration du royaume. Il fut tué dans le combat; mais il eut un successeur dans la personne du roi Waldemar, à qui l'expulsion entière des Holsténois valut le titre de *Restaurateur*. Le dévouement d'Ebbesen a été célébré par plus. poètes danois, entre autres par M. Malte-Brun, depuis naturalisé Français. M. Sander a composé une tragédie sur le même sujet.

EBBON (ST.), 29e évêque de Sens, né en Bourgogne à la fin du 7e S., renonça aux avantages que lui offrait le monde pour se consacrer à la vie monastique; il succéda ensuite à St Guerric, son oncle, sur le siége épiscopal de Sens. La chronique de l'abbaye de St-Pierre place sa m. au 27 août 750. La *Vie de St Ebbon* se trouve dans les *Acta sanctorum Sti Benedicti*, tome II; et dans la *Collection des Bollandistes* avec des notes de Jean Stilting.

EBBON, 31e évêque de Reims, m. en 851, dut son évêché à la reconnaissance de Louis-le-Débonnaire, dont sa mère avait été la nourrice. Il assista au concile de Thionville en 821, fut envoyé deux fois en Danemarck par le pape Pascal pour annoncer l'Evangile dans ces contrées, et y retourna en qualité de légat dans tous les pays du Nord. En 833, Louis-le-Débonnaire ayant été arrêté par son fils Lothaire, et traduit devant une assemblée d'évêques présidée par Ebbon, celui-ci, oubliant qu'il devait son élévation à ce prince, prononça lui-même la sentence qui déclarait Louis déchu du trône et le condamnait à finir ses jours dans un cloître. Mais bientôt les divisions qui éclatèrent entre Lothaire et ses frères replacèrent Louis sur le trône; Ebbon fut enfermé dans un monastère et dépouillé de son évêché au synode de Thionville en 835. Après la mort de Louis, Lothaire voulut en vain rétablir Ebbon sur son siége; ce prélat se retira auprès de Louis de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim. On a de lui une *Apologie* qu'il composa pour se justifier d'avoir repris ses fonctions épiscopales avant d'avoir obtenu une nouvelle institution (V. le *Spicilége* de D. d'Achery, le t. 7 des conciles de Labbe et le *Recueil des historiens de France* de D. Bouquet). On lui attribue : *Narratio clericorum Remensium de depositione duplici Ebbonis* (V. les *Scriptores histor. Franciæ* de Duchêne).

EBBON, moine allemand, m. en 1139, a écrit la *Vie de St Othon*, év. de Bamberg et l'apôtre de la Poméranie. Cette vie est insérée dans les *Acta sanctorum*, tome Ier du mois de juillet.

EBED-JESU ou ABD-JESCHOUA, surnommé *Bar-Brika*, né à Djeziret ibn Omar, en Mésopotamie, vers le milieu du 13e S., m. en 1318, occupa pendant 32 ans le siége de Tsoba, sur lequel l'avait placé, vers l'an 1286, Jaballaha, patriarche des nestoriens. Il est aut. de *poésies* religieuses en syriaque, et d'un *Catalogue* en vers des ouvr. de près de 200 écriv. syriens : le texte de ce catalog., accompagné d'une version latine, a été publié par Abraham Echellensis, Rome, 1653, 1 vol. in-8. Il ne faut pas le confondre avec un autre EBED-JESU, patriarche de Muzal en Assyrie, qui vint à Rome en 1562 abjurer la doctrine de Nestorius, et que le pape Pie IV honora du *Pallium*, après l'avoir engagé à faire observer les décisions du concile de Trente dans les pays de sa juridiction.

EBELING (JEAN-THIERRI-PHILIPPE-CHRIST.), méd., né à Lunebourg en 1753, mort en 1795, a trad. en allemand les *Voyages de Sonnerat en Guinée*, Leipsig, 1777, in-4; les *Voyages de Béniouwki*, et un grand nombre d'autres ouvrages. — EBELING (Jean-Juste), son frère, m. en 1783 surintendant à Lunebourg, a laissé quelques écrits théol. — On cite encore EBELING (Christian), prof. à Rinteln, m. en 1716, ainsi qu'un autre EBELING (Frid.), pasteur à Halberstadt, m. en 1785, comme auteurs d'écrits théol. peu importans. — EBELING (Jean-Georges), maître de chapelle à Berlin, a composé plusieurs pièces de musique, imprimées à Berlin et à Stettin de 1662 à 1669.

EBER (PAUL), théol. protestant, pasteur de l'église de Wittemberg, né à Ritzingen en Franconie, l'an 1511, fut le secrétaire intime de Melanchthon, assista en 1541 au colloque de Worms, et m. en 1569. On a de lui : *Expositio evangeliorum dominicalium; Calendarium hist.*, Wittemberg, 1551, in-4; un ouvr. lat. qui a été trad. en franç. sous ce titre : *Etat de la religion et république du peuple judaïque depuis son retour de Babylone à Jérusalem*, Genève, 1561, 1563, in-8; et des hymnes en allemand.

EBERARD, duc de Frioul et gendre de l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, vivait au 9e S. La sagesse de son gouvernement plaça au rang des fiefs les plus importans de l'Italie ce duché, qui jusqu'alors avait sans cesse été en butte aux incursions des Slaves. Eberard m. vers l'année 867. Bérenger, l'un de ses fils, lui succéda et devint roi d'Italie et empereur.

EBERHARD ou EVRARD, surnommé *Græcista*, du titre d'un de ses ouvr., né à Béthune en Artois vers 1124 ou 1212, est aut. de plus. ouvr. de grammaire et de controverse, dont deux seulement ont été impr., savoir : *Græcismus de figuris et octo partibus orationis, sive grammaticæ regulæ versibus latinis explicatæ*, Lyon, 1483 ou 1493 et 1490, in-4, Paris, 1487, in-fol., *Anti-hæresis*, inséré dans le rec. de J. Gretser, intit. *Trias scriptorum adversùs valdensium sectam*, Ingolstadt, 1614, in-4, dans le tome 12 des *J. Gresterii opera omnia*, et dans la *Bibliotheca patrum*, édition de Lyon et de Cologne. — Plus. autres écriv. du nom d'EBERHARD ou EBERHARDUS sont mentionnés dans l'ouvrage de J.-A. Fabricius sur les auteurs du moyen âge. V. FABRICIUS.

EBERHARD DE FRÉSINGEN (N), écrivain du 12e au 13e S., est aut. d'un traité *de Mensurâ fistularum*, que l'abbé Gerbert (v. ce nom) a inséré dans le 2e vol. de sa collection des écriv. ecclésiast. sur la musique. Ce traité est suivi d'un fragment intitulé *Regula ad fundendas notas, id est organica tintinnabula.* C'est ce qu'on connaît de plus ancien sur la construction des carillons.

EBERHARD LE BARBU, 1er duc de Wurtemberg. V. WURTEMBERG.

EBERHARD (CHRISTOPHE), aumônier-général des armées russes en 1711, m. en 1730, présenta

au czar Pierre une méthode nouvelle pour la détermination des longitudes. Il a consigné cette méthode dans un ouvrage intitulé : *Specimen theoriæ magneticæ*, etc., Leipsig, 1720, in-4, figures. On a encore de cet auteur un écrit en allemand sur l'état des prisonniers suédois en Russie. Il avait été chargé par le czar Pierre d'aller reconnaître les côtes de l'Amérique ; mais la m. de ce prince arrêta l'exécution de cette entreprise. — EBERHARD (Jean-Paul), fils du précéd., habile architecte, né en 1723 à Altona, m. en 1795, profess. de mathém. à Gottingue, a laissé : *Descript. d'une nouv. planchette*, en allem., Halle, 1753, in-8, avec 4 pl. ; *de Transportatore novoque ejusdem usu*, Gottingue, 1754, in-4 ; *Descript. des environs de Gottingue*, 1760, in-8, avec deux cartes ; et une trad. en allem. d'un ouvr. fr. intit. : *Essai sur l'art de la guerre et recherches sur les causes de la supérior. de l'attaque sur la défense*, Gottingue, 1757, gr. in-8, avec 8 pl.

EBERHARD (JEAN-HENRI), juriscons. allem., profess. de droit public et féodal à Herborn et à Cothen, bibliothéc. au gymnase de Cobourg, né en 1743, m. en 1772, a pub., en allem., un *Dict. critique de jurisprudence*, Francfort, 1769, 1771, in-8 ; *Des notices hebdomadaires de Cothen*, du 1er juillet 1769 au 12 mai 1771, in-4 ; et divers opuscules de circonstance. Trois *dissertat.*, qu'il avait écrites pour l'éclairciss. du droit german., ont été impr. après sa m., Francfort, 1775, in-8.

EBERHARD (JEAN-PIERRE), profess. de math., de physique et de médec. à l'univ. de Halle, né en 1727, m. en 1779, est aut. d'un assez gr. nombre d'ouvr. (en allem.) remarquables par la profondeur des vues qu'il y développe sur différens sujets, et dont les principaux sont : *Tr. sur l'origine des perles*, Halle, 1750, in-8 ; *Principes élément. de phys.*, ibid., 1753, in-8 ; *Mélanges d'hist. natur., de méd. et de morale*, ibid., 1759, 3 vol. in-8 ; et divers *Tr. de mathém.*, appliqués à l'optique, à la gnomonique, à la construction des moulins et des machines nécessaires à l'exploitation des mines, ibid., 1786, in-8.

EBERHARD (JEAN-AUGUSTE), théologien et philosophe allemand, docteur et professeur à la faculté de théol. de Halle, conseiller intime de sa majesté le roi de Prusse, membre de l'académie royale de Berlin, né en 1739 à Halberstadt, mort en 1809, avait fait ses études à l'université de Halle, et embrassa l'état ecclésiastique. Son avancement dans cette carrière fut retardé par la publication de quelques écrits théol., principalement son *Apologie de Socrate*, dans laquelle il émettait des opinions contraires aux idées reçues sur le salut des païens. Ce ne fut qu'après 6 années de fonctions pénibles dans deux petites cures voisines de Berlin qu'il obtint, par l'intervention de Frédéric-le-Grand, la place de prédicateur à Charlottenbourg. Dans le cours de sa longue carrière, Eberhard a publié un grand nombre d'écrits didactiques sur les diverses parties de la philosophie ; il a enrichi sa patrie d'un ouvrage sur les synonymes qui a puissamment contribué à épurer et à polir la langue allemande. Ses ouvrages les plus importans sont : *Nouvelle apologie pour Socrate*, ou *Examen de la doctrine touchant le salut des payens* (en allem.), Berlin, 1772, in-8, trad. en franç. par Dumas, Amsterdam, 1773, in-8 ; *Théorie de la faculté de penser et de celle de sentir*, Berlin, 1776, in-8 ; ce mémoire fut couronné par l'acad. de Berlin en 1776, et valut à Eberhard la chaire de philosophie à Halle en 1778 ; *Préparation à la théolog. natur.*, Halle, 1781, in-8 ; *Amyntor*, hist. en forme de lettres, Berlin, 1782, in-8 ; il y démontre l'excellence de l'évangile dans l'intention de détruire l'impression défavorable produite sur l'esprit de ses supérieurs ecclésiastiques par son *Apologie de Socrate* ; *Théorie des bell.-lett. et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8 ; *Hist. gén. de la philos.*, ibid., 1787, in-8, 1796, édit. augmentée ; *Sur les formes de gouvernement et leur amélioration*, Berlin, 1793 et 1794, 2 parties in-8 ; *Esquisse de métaph.*, Halle, 1794, in-8, *Essai d'un dictionn. univ. des synonymes de la langue allem.*, ibid., 1795, 1802, 6 vol. in-8 ; *l'Esprit du christianisme primitif*, ib., 1807, 1808, 3 vol. in-8. Eberhard a fourni un gr. nomb. d'articles aux divers journaux littéraires de l'Allemagne, et a publié deux ouvr. périodiques intit. : *Magasin philos.*, 4 vol. in-8, chacun de 4 parties impr. de 1788 à 1791 : ce n'est en quelq. sorte que le dépôt des écrits polémiques des adversaires de la philosophie de Kant, philosoph. qu'Eberhard s'attacha à repousser ; *Archives de la philos.*, Berlin, 1792, 1795, 2 vol. in-8, chacun de 4 cahiers. M. Fr. Nicolaï a donné (en allem.) une *Notice sur la vie d'Eberhard*, Berlin, 1810, in-8.

EBERLIN (DANIEL), aventurier allemand, fut successivement capitaine dans la Morée contre les Turks, bibliothécaire à Nuremberg, maître de chapelle à Cassel, gouverneur des pages, inspect.-gén. de la monnaie, administrateur d'un district à Eisenach en 1676, banquier à Hambourg, puis à Altona, et enfin capit. des milices à Cassel, où il m. vers 1690. D. Eberlin était très-habile dans le contre-point et d'une gr. force sur le violon ; il a laissé pour cet instrum. des *trios* impr. à Nuremberg en 1675.

EBERMANN (VITUS), jésuite, né en 1597 dans le diocèse de Bamberg, enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théol. à Mayence et à Wurtzbourg, et m. en 1675. Il est aut. de quelques ouvr. de controverse et d'un traité intit. : *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg, 1661, in-4.

EBERSPERGER (JEAN-GEORGES), habile grav. en géogr., né à Lichtenau en 1695, contribua beaucoup à la prospérité de la fabrique de cartes géogr. fondée à Nuremberg par J.-B. Homann, et la dirigea conjointement avec Jean-Michel Franz, depuis 1730 jusqu'à sa mort, en 1760. On lui doit le perfectionnement de plusieurs machines et instrumens propres à ce genre de gravure.

EBERT (JACQUES), hébraïsant et professeur de théologie allem., né en 1549 à Sprottau en Silésie, m. en 1614, fut recteur de l'univ. de Francfort-sur-l'Oder pendant les années 1584, 1593 et 1605. On a de lui : *Historia juramentorum*, Francfort, 1588, in-8 ; *Institutio intellectûs cum elegantiâ*, ibid., 1597 ; *Electa hebræa 750 à libro rabbinico Mibchar Happheninim, sive selectarum gemmarum excerpta*, etc., ibid., 1630, in-12, et quelques quatrains en vers hébreux qui se trouvent dans les *Poemata hebraica* de Th. Ebert. — EBERT (Théodore), fils du précéd., professa la langue hébraïque à Francfort-sur-l'Oder, fut recteur de l'univers. de cette ville en 1618 et en 1627, et m. en 1630. On a de lui plusieurs ouvr., dont les principaux sont : *Dissertat.* (latines) *sur la logique, la morale, la rhétor. et la phys.*, Francfort, 1613, in-4 ; *Vita Christi tribus decariis rhythmorum quadratorum hebraicorum*, ibid., 1615, in-4 ; *Animadversionum psalticarum centuria*, ibid., 1619, in-4 ; *Manuductionis aphoristicæ ad discursum artium sectiones XVI*, ibid., 1620, in-4 ; *Chronologia præcipuorum linguæ sanctæ doctorum, ab orbe condito ad suam usque ætatem*, ibid., 1621, in-4 ; *Eulogia jurisconsultorum et politicorum qui linguam hebraicam et reliquas orient. excoluerunt*, ib., 1628 ; *Poemata hebraica*, Leipsig, 1628, in-8 ; *Juvenilia philosophia, speculum morale*, etc.

EBERT (JEAN-GASPARD), philologue et bibliogr. silésien, m. vers 1730, étudia particulièrement l'histoire littéraire de sa patrie. On a de lui : *Peplum bonorum ingeniorum Goldbergensium*, OEls, 1704, in-8 : c'est un précis de la vie de cent littér. de la ville de Goldberg ; *Galerie des femmes sav.*, Leipsig, 1706, in-8. Cet ouvrage, écrit en allem., ne fait guère mention que de femmes allemandes ; *Leoninum eruditum*, ou portrait des personnages

savans nés à Lowenberg, Breslau, 1714, 1717, in-4; *Cervimontium litteratum*, ou éloges de cent littérateurs de la ville de Hirschberg. — EBERT (Adam), né en 1686 à Francfort-sur-l'Oder, m. en 1735, fut professeur en droit dans cette ville, fit plusieurs voyages dans le midi de l'Europe, et recueillit les meilleurs ouvr. dans l'intention de les traduire; ayant eu ensuite la fantaisie de faire courir le bruit de sa m., il rassembla les oraisons funèbres, ainsi que les pièces de vers faites sur son trépas, et laissa cette collection et quelques MSs. à l'université de Francfort. Il a pub. en allem., sous le nom d'Aulus Apronius, la *Relation* de son voyage par l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, en France, en Espagne et en Italie, Villefranche (Francfort-sur-l'Oder), 1723, in-8.

EBERT (DAVID-FRÉD.), né à Colbert en 1740, mort en 1789, fut bibliothécaire, prof. de langues orient. à Stettin, et a publié : *Historia bibliothecæ templi collegiati beatæ Mariæ dicati*, Stettin, 1784, in-fol.; *Notice chronologique et biographique des recteurs de l'école du grand conseil de Colbert depuis 1548*, insérée dans les archives poméraniennes, nº 2, 1783 (en allem.) — EBERT (Jean-Arnold), conseiller à la cour de Brunswick, né à Hambourg en 1723, m. en 1795, est aut. de plus. trad. allem. qui partagent avec les ouvr. des Gartner, Gellert, Klopstock, etc., l'honneur de la restauration de la littér. allem. Les plus remarquables sont celles des *Nuits d'Young*, Leipsig, 1790-1795, 5 vol. in-8, avec un grand nombre de notes; et de la trag. angl. de *Léonidas*, par Glover, Hambourg, 1778, in-8. Il a composé aussi en allemand des *Epîtres* et des *Poésies lyriques*, ibid., 1789-1793, in-8.

EBERT (J.-J.), géomètre et philosophe, né à Breslau en 1737, m. en 1805, acquit une grande réputation par la manière dont il prof. les mathém et la philos. à Wittemberg. On a de lui les ouvr. suiv. (en allem.): *Leçons de philos. et de mathém. pour les hautes classes*, Francfort et Leipsig, 1773, in-8, 4ᵉ édit., 1790; *Abrégé des principes de logique*, ibid., 5ᵉ édit., 1790; *Abrégé des principes de physique*, Leipsig, 1775; *Leçons de physique pour la jeunesse*, ibid., 1776 1778, 3 vol. in-8; *Elémens des princ. parties de la philos. pratique*, Leipsig, 1784, in-8; *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, 1ᵉʳ vol., Leipsig, 1804, in-8; *Loisirs d'un père consacrés à l'instruction de sa fille*, ibid., in-8; *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, avec fig., de 1794 à 1801; *Nouv. litt. de Wittemberg pour les écrits nouveaux* de 1778 à 1785 et de 1801 à 1804. On doit aussi à Ebert la nouv. feuille hebdomadaire de Wittemberg, des édit. de plus. livres, et l'extrait de l'introduct. complète à l'algèbre par Euler, avec des éclairciss. et des addit., Francfort, 1789.

EBION, philosophe stoïcien, disciple de l'hérésiarque Cérinthe, est le chef de la secte des ébionites qui se forma dans le 1ᵉʳ S. de l'église. Ebion prêcha en Asie, à Rome et dans l'île de Chypre vers l'an 72. Il niait la divinité de J.-C., supposait de faux écrits aux apôtres, et mêlait des pratiques superstitieuses aux préceptes de la religion chrét. Ses prem. disciples eurent une morale sévère; mais les dern. se livrèrent à toutes sortes de débauches. C'est contre les ébionites et contre Cérinthe que St Jean composa son évangile.

EBIONITES. V. EBION.

EBIPAN, sav. prélat arménien au 7ᵉ S., est aut. d'une *Hist. du concile d'Ephèse*, de *Comment.* des *Psaumes* de David, et des *Proverbes* de Salomon; d'une *Hist. du monastère de Clag*; de deux *Homélies* sur le bapt. et sur la naissance de J.-C.; et d'un *Discours* sur la divinité de J.-C. Ces ouv. MSs. sont conservés, partie dans la biblioth. ambroisienne à Milan, et partie dans celle du Vatican.

EBKO, ECCO ou EYKE DE REPKOW, gentilhomme saxon du 13ᵉ siècle; conçut l'idée de recueillir les coutumes saxonnes à une époque où l'introduction du droit romain en Allemagne faisait craindre que cette nouvelle jurisprudence ne remplaçât et ne fît oublier les lois nationales qui jusqu'alors ne s'étaient conservées que par la tradition. Ce recueil parut d'abord en latin sous le titre de *Speculum saxonicum*. Ebko le traduisit ensuite en allem., et le publia sous le titre de *Sachsenspiegel* (miroir des Saxons). La plus ancienne édit. est celle de Bâle, 1474; la plus complète a été donnée par Gaertner, Leipsig, 1732, 1 vol. in-folio. Ce code, monument précieux pour l'hist. du moyen âge, fut introduit dans tout le nord de l'Allemagne, et adopté par plus. nations de race slave, telles que les Lusaciens, les Bohémiens et les Polonais. Ecco composa aussi, en allem., une *Chronique de Magdebourg*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'emper. Guillaume de Hollande, et la *Jus feudale saxonicum*, publié par Schilter, Strasbourg, 1696.

EBLÉ (N., baron), gén. français, inspect. gén. d'artillerie, né vers 1755, entra, au sortir de ses études, dans le corps royal de l'artillerie; il y était capitaine au commencement de la révolution. Ses talens le firent bientôt parvenir aux grades supérieurs, et il justifia encore son avancement par des actions d'éclat. Après avoir fait avec une grande distinction toutes les campagnes, principalement à l'armée du Rhin et en Allemagne, jusqu'à la paix de Tilsitt (7 juillet 1807), il passa, sur l'invitation de Napoléon, au service de Jérôme, roi de Westphalie, et fut nommé ministre de la guerre de cet état. Rentré au service de France, il reçut le commandement en chef de l'artillerie de l'armée de Portugal, et ajouta encore à sa réputation dans les deux campagnes de 1810 et 1811. L'année suivante, Napoléon lui confia le commandem. des équipages de pont de l'armée destinée à l'expédit. de Russie. A l'issue de cette malheureuse campagne, le gén. Eblé fut nommé prem. inspect. gén. d'artillerie; mais il ne jouit pas long-temps de cette noble récompense de ses longs services. Il mourut à Konigsberg le 2 janvier 1813 des suites des fatigues qu'il venait d'éprouver. C'était un des off. généraux les plus distingués de son arme.

EBNER (ERASME), né à Nuremberg en 1511, disciple de Melanchthon, sénateur et député de Nuremberg à la convention de Smalkalde, rendit à sa patrie et à la cause des réformés d'éminens services dans les diètes d'empire, dans celles de cercles, et dans les conférences relatives à la religion. En 1554, il entra au service de Philippe II, roi d'Espagne, et en 1569 fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick, et mourut à la cour de ce prince en 1577. Sa patrie lui doit une bibliothèque publique formée avec les livres retirés des couvens supprimés, la fondation de l'univ. de Helmstadt, et le procédé précieux de faire le laiton avec la cadmie (zinc) mêlée avec le cuivre. — EBNER (Jean-Paul), surn. d'*Eschenbach*, sénateur et curateur de l'univ. d'Altorff, né à Nuremberg en 1611, m. en 1691, avait accompagné le comte de Windisgraetz, envoyé impérial, en qualité de secrét., dans div. légations en Italie, recueillit des médailles antiques dans ses différens voyages, et forma l'un des prem. cabinets qu'on ait connus en Allemagne. Il a laissé quelq. ouv. écrits en latin, tels que *Zelus Galliæ*; *Cenotaphium legionis Franconicæ pedestris*; *Sol Tyrolis oriens et occidens*, etc.

EBOLI (RUI-GOMES de SILVA, prince d'), favori de Philippe II, sut gagner les bonnes grâces de ce monarque, et les conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. Il dut sa faveur autant à son habileté qu'aux charmes de son épouse, D. Anna de Mendoza, dont le roi était épris. Cette femme ayant trompé Philippe II pour Antoine Perez, secrétaire d'état et confident du prince, perdit la liberté. Son

amant n'échappa à l'échafaud qu'en se retirant en France.

EBROIN, maire du palais sous Clotaire III et Thierry Ier au 7e S., causa tous les troubles qui agitèrent la France à cette époque. Childéric II, en montant sur le trône, le fit renfermer dans le monastère de Luxeuil. Ebroïn, rendu à la liberté après la mort de ce prince, se livra à tous les excès de la vengeance : il fit assassiner Leudesic, que Thierry avait créé maire du palais ; il supposa un fils à Clotaire III, le proclama sous le nom de Clovis III ; pilla et ravagea les provinces qui refusaient de reconnaître ce prétendu roi ; força Thierry à lui remettre la charge de maire du palais ; provoqua la déposition de St-Léger, év. d'Autun, qu'il regardait comme l'aut. de son exil, et fit périr ensuite ce prélat par la main du bourreau. La Neustrie, l'Aquitaine, l'Austrasie, révoltées de tant de cruautés, cherchèrent à se rendre indépend. Enfin Ebroïn fut tué l'an 681 par un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il avait dépouillé de ses biens et qu'il menaçait de la mort. Le caractère d'Ebroïn a fourni à M. Ancelot le sujet d'une tragédie représentée sur le Théâtre-Français en 1822.

EBULO (PIERRE d'), poète latin et chroniqueur sicilien au 12e S., a laissé en vers latins une relat., curieuse pour l'hist. de ce temps, des affaires de Sicile sous Tancrède et l'emp. Henri VI, publiée à Bâle, 1746, in-8, sous le titre de *Petri d'Ebulo carmen de motibus siculis*, avec des notes savantes, critiques et historiques, par Samuel Engel.

ECCARD (JEAN-GEORGE). V. ECKHART.

ECCHELLENSIS. V. ABRAHAM-ECHELLENSIS.

ECCLES (AMBROISE), critique irlandais, m. en 1808, fut l'un des commentat. les plus distingués de Shakspeare. On a de lui des édit. *du roi Léar* et *de Cymbeline*, 1795 ; *du Marchand de Venise*, 1805, avec les notes et les éclaircissem. des autres commentateurs, les essais critiques et historiques de div. aut., et ses propres remarques.

ECCO DE REPKOW. V. EKKO.

ECDICE ou ECDICIUS, père de l'emp. Avitus, seigneur gaulois, originaire de Nîmes, vivait au commencement du 5e S., et n'est connu que par un trait de cruauté : il fit couper la tête à Edobic, seigneur gaulois qui, ayant été vaincu par Constance, général de l'emp. Honorius, s'était réfugié auprès de lui, et vint présenter en vainqueur cet odieux trophée. Mais celui-ci chassa Ecdice de sa présence. — ECDICE, EEDICIUS ou HECDICIUS, fils de l'emp. Avitus, et petit-fils du précédent, commandait la cavalerie dans les Gaules lorsqu'il força les Goths à lever le siége de Clermont en 471, et fut nommé patrice par l'emp. Julius Népos en récompense de ses serv. Pend. une famine qui désola les Gaules, Ecdice pourvut à la subsistance de plus de 4,000 personnes ; il mourut à Rome auprès de l'emper. Julius Népos. Le *Mercure* d'avril 1761 renferme un *Mém.* sur la vie d'Ecdice.

ECHARD (JACQ.), relig. dominic., né à Rouen en 1644, m. à Paris en 1724, est aut. d'un ouvr. intit. *Sancti Thomæ summa suo autori vindicata*, 1708, in-8 ; et d'un tableau chronologique de tous les écriv. de son ordre jusqu'en 1720 publ. sous le titre de *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti*, 1719-1721, 2 vol. in-fol. A la fin de cet ouvrage, Echard fait mention des sœurs du même ordre qui se sont distinguées par leurs écrits.

ECHARD (LAURENT), historien anglais, né en 1671, mort en 1730, fut membre de la société des antiquaires de Londres. On a de lui : *Hist. romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'établissem. de l'empire par Auguste*, 1699, in-8, continuée jusqu'à Constantin, 1707, 3 ou 5 vol. in-8 ; trad. en français par Daniel de La Roque et Guyot Desfontaines, 1728 et 1729, 16 vol. in-12 ; *Hist. gén. ecclésiast., depuis la naissance du Christ jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, 1702, in-fol., et 1712, 2 vol. in-fol. ; *Hist. d'Angleterre depuis l'invasion de Jules César jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier*, 1707, 1 vol. in-fol., continuée jusqu'à la révolution en 2 vol. in-folio, 1718 ; *Hist. de la révolution de Guillaume III*, 1 vol. in-8 ; un *Recueil de Maximes et Discours moraux théologiques*, extraits des ouv. de l'archevêque Tillotson, 1719, in-8 ; un *Dictionn. geogr.* pub. sous le titre de l'*Interprète du gazetier ou du nouvelliste* : cet ouvr., souvent réimpr., a servi de modèle à celui de Vosgien. V. Ladvocat.

ECHARD. V. COMMANVILLE.

ECHELIUS. V. EICHEL.

ECHELLENSIS. V. ADAM.

ECHIDNA (mythol.), monstre moitié femme et moitié serpent, produit par Chrysaor et Callirhoé. De son commerce avec Typhon naquirent Orthus, Cerbère, l'Hydre de Lerne, la Chimère de Bellérophon, le Sphinx de Thèbes, le lion de Némée et tous les monstres de la fable.— Hérodote fait mention d'une autre ECHIDNA qu'Hercule rencontra chez les Hyperboréens. Celle-ci fut mère d'Agatyrse, de Gélon et de Scythe. Le dernier de ces enfans passait chez les Grecs pour avoir donné son nom à la Scythie. — Pausanias parle aussi d'une ECHIDNA, fille du Styx et femme de Piras.

ECHINUS. V. ERIZZO.

ECHION (mytholog.), un des héros formés des dents du dragon semées par Cadmus, épousa Agavé, fille de ce prince, et régna à Thèbes après la mort de son beau-père.

ECHION, peintre grec, vivait dans la 107e olympiade, 352 ans avant J.-C. Pline et Cicéron s'accordent à le placer à côté d'Apelles, de Mélanthius et de Nicomaque. Ses tabl. les plus remarquables étaient un *Bacchus*, la *Tragédie* et la *Comédie*, le *Couronnem. de Sémiramis*. On croit qu'il fut aussi sculpteur, et qu'il travailla avec Thérimaque.

ECHTIUS (JEAN), médecin et botaniste, né aux Pays-Bas en 1515, m. à Cologne en 1554, travailla au dispensaire de Cologne et fit un *Traité sur le scorbut*, joint à celui de Sennert, Wittemberg, 1624, in-8.

ECK (CORNEILLE van), professeur en droit à l'université de Franeker en 1685, puis à celle d'Utrecht, où il m. en 1732, est aut. des ouv. suiv. : *Principia juris civilis secundum ordinem digestorum*, Franeker, 1686, in-8 ; *Theses juris controversi*, Utrecht, 1700, in-8 ; *Dissert. et harangues academiq.*, sur divers sujets intéressans tels que *de Studio poetices conjungendo cum studio juris romani ; de Vitâ, moribus et studiis M. Antistii Labeonis et C. Ategi Capitonis ; de religione et pietate veterum jurisconsult.*, etc. Il a été l'édit. de *G. Fornerii et A. Contii tractatus de feudis et elementa juris feudalis F. Hottomanni*, Leewarden, 1694, et de *J.-F. Bockelmanni tractatus de differentiis juris civilis, canonici et hodierni*, Utrecht, 1694, in-4.

ECKARD. V. ECKHART.

ECKART (N.), abbé d'Urangen, diocèse de Wurtzbourg vers l'an 1160, se distingua dans l'observat. des devoirs relig. et dans les études ecclés. On lui attribue un livre sur l'*Expédit. sacrée de Jérusalem*, inséré dans l'*Amplissima collectio veterum scriptorum*, tom. 5 ; un traité int. *Laterna monacorum*, cité par Trithème ; une *chronique*, imprimée par Browar ; des *homélies*, des *sermons* et des *lettres* adressées à des personnages célèbres du temps.—Plusieurs moines de St-Gall ont porté ce nom. L'un d'eux, qui vivait en 1040, est aut. d'un poème héroïque intit. : *Gesta Waltharii*, et d'un ouv. *de Casibus monasterii sancti Galli*.—Un autre, qui vivait du temps d'Innocent III et de Frédéric II, a écrit la *vie* de Notker le Bègue.— Deux autres ECKART étaient de l'ordre de St-Dominique : un troisième, chanoine régulier de Saint-

Victor, a écrit plus. ouvrages de spiritualité que le P. Gourdan a traduits.

ECKART (JEAN-GODEFROY), né à Augsbourg en 1734, avait acquis par son talent sur le clavecin une gr. célèb., en Allem. lorsqu'il vint à Paris en 1758. Les succès qu'il obtint dans cette ville le déterminèrent à y fixer sa résidence. Il s'appliqua vers le même temps à l'étude de la miniature, et m. à Paris en 1809.

ECKEBERT ou ECHEBERT (*Ekbertus Sconaugiensis*), abbé du couvent des bénédictins de Schonau, diocèse de Trèves, au 12e S., m. en 1145, a écrit quelq. opusc., dont 2 se trouvent dans le t. 7 de la *Bibliot. ascétique* de dom Bernard Pez, bénéd.

ECKHARD (TOBIE), savant philologue et littér. saxon, né en 1662, m. en 1737, fut recteur du gymnase de Quedlimbourg, et composa un grand nombre d'ouv. dont nous ne citerons que les principaux : *de Disputation. academicis*, Wittemberg, 1691, in-4; *Notices des bibliothèq. publiques de Quedlimbourg*, en allem., 1715, in-4; *Non christianorum de Christo testimonia*, Quedlimbourg, 1725, in-4; *Observat. philolog. ex Aristophani Pluto*, ibid., 1723, in-4. — ECKHARD (Christian-Henri), fils du précéd., né en 1716, profess. d'éloquence, de poésie et de jurisprud. à Jéna, où il m. en 1751, a pub. : *Vita Tobiæ Eckhardi*, Jéna, 1739, in-4; *Introductio in rem diplomat., præcipuè germanicam*, ibid., 1742 et 1750, in-4; *Commentatio de C. Asinio Pollione iniquo optimorum latinitatis auctorum censore*, ib., 1743, in-4; etc.

ECKHARD (PAUL-JACQUES), ministre protest., neveu de Tobie Eckhard, né à Juterbock en 1693, m. en 1753, a laissé une descript. de quelques armes antiques et de médailles sclavones en argent trouvées dans sa ville natale en 1728 et en 1732; des recherches hist. sous le titre de *Duo perantiqua ex agro Jutrebocensi eruta monumenta*, Wittemberg, 1754, in-4; une *Hist. ecclés. des Wendes* (ou Sclavons de Lusace), ibid., 1739, etc.

ECKHARD (GEORGE-LOUIS), habile peintre de portraits, né à Hambourg en 1769, m. en 1794, a pub., en allem., une *Notice des artistes de Hambourg*, comme supplément au Dictionnaire de Fuessli, Hambourg, 1794, in-8.

ECKHARD (JEAN-FRÉDÉRIC), savant philolog. saxon, né en 1723, m. en 1794, fut recteur du collége de Frankehausen en 1748, directeur et bibliothéc. de celui d'Eisenach depuis 1758 jusqu'en 1793. Le Dictionnaire de Meusel cite de cet auteur 92 ouv. ou programmes académiques, et dissertations philologiques et littéraires; les principaux sont : *de Edificatione et ornatione sepulchrorum à scribis et pharisæis institutâ*, Jéna, 1746, in-4; *de Elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4; *Notice d'un livre rare intit.* : Summa Magistrutia *ou* Pisanella, ibid., 1771, in-4; *Notices sur des livres rares du 15e S., de la Bibliothèque d'Eisenach*, en allemand, ibid., 1775, in-8; *sur les batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, ibid., 1783, in-4, en allem., et 1784 avec un supplém.; *sur J.-P. Erick*, savant littérat. d'Eisenach, ibid., 1789, in-4, en allem.; *des Biblioth. chez les Romains*, ibid., 1790, in-4, en allem.; *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, ibid., 1777, in-4; *Flavius Josephus de Joanne Baptistâ testatus*, ibid., 1785, in-4; la *vie* de cet historien traduite du grec en allemand, Leipsig, 1780, in-8. Eckhard a fourni des articles à quelques journaux littéraires allemands.

ECKHART ou ECKARD, en latin *Eccardus* (JEAN-GEORGE d'), savant historien, né en 1674 dans le duché de Brunswick, m. en 1730, fut successiv. profess. d'hist. à Helmstadt et à Hanovre; forcé de quitter cette dern. ville, à cause des dettes qu'il avait contract., il se rendit à Cologne où il abjura le luthéranisme. Il obtint ensuite à Wurtsbourg, par le crédit du pape, les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste, de bibliothécaire, et fut anobli par l'empereur. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouv. estimés, entre autres : *Programma de antiquissimo Helmstadii statu*, Helmstadt, 1709, in-4; *Historia studii etymologici linguæ germ. hactenùs impensi*, Hanovre, 1711, in-8; *de Imaginibus Caroli magni et Carolomani in gemmâ et nummo judaïco repertis*, Lunebourg, 1719, in-4; *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francfort, 1720, in-fol.; *Origines Habsburgo-Austriacæ*, Leipsig, 1721, in-folio; *Hist. genealog. principum Saxoniæ superioris*, ibid., 1722, in-fol.; *Corpus histor. medii ævi, à tempore Caroli magni usque ad finem sæculi XV*, ibid., 1723, 2 vol. in-fol.; *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, ib., 1729, 2 v. in-f.; *de Origine Germanorum, migrationibus ac rebus gestis*, Gottingue, 1750, in 4. On lui doit en outre l'édit. des *Collectanea etymolog. de Leibnitz*, imp. dans les *Acta erudítor.* de Leipsig, et dans les *Mém.* de l'acad. d'Helmstaedt (*v* SCHANNAT). — ECKARD (Melchior-Sylvestre) a laissé *Ethica christiana*, Ulm, 1751, in-8. — Un autre ECKARD (Tobie) est aut. des écrits suiv. : *Programma de Salomone ante et post regnum sapiente*, Quedlimbourg, 1708, in-4; *Programma de nominibus scolarum latinis*, ibid., 1732, in-4.

ECKHARTH (FRÉDÉRIC), écriv. allem., fils d'un jardinier en haute Saxe, né vers la fin du 17e S., mort en 1736, a publié les ouvrages suivans : *Miroir hist. des avares*, Pirna, 1717, in-8; *Hist. curieuse*, Zittau, 1731, in-8; *Vie de Jean Hubner*, recteur à Hambourg, Hambourg, 1731, in-4; *Récréations*, journal historique, pub. de 1731 à 1735; *Suites funestes de l'abus de l'eau-de-vie*, 1735, in-8; *Chroniques* ou *Descriptions historiq. des villages d'Eckersberg et Olbersdorf, de Pethlau, du petit Schœnau, de Hartau, de Herwigsdorf près Zittau*, chacun en un vol. Ces écrits (tous en langue allemande), d'un style rude et inégal, renferment des choses intéressantes pour l'hist. — (GOTTHELF-TRAUGOTT), son fils aîné, né en 1714, m. en 1761, passa comme lui sa vie dans l'indigence et les plus durs travaux. Il a écrit la *vie* de son père, 1736, in-4, et a achevé la *Chronique d'Herwigsdorf*, commencée par celui-ci. On a encore de G.-T. Eckharth : un *journal* historique de l'an 1736, Zittau, in-4; un *journal* historique européen de 1741 à 1761, ib., in-4; *Chroniq. de Bestzdorf et de Drausendorf*, 1749 et 1752, in-4; *Incendie de la ville de Zittau*, Lobau, 1737, in-4. — ECKHARTH (Théophile), 2e fils de Frédéric, et tisserand à Neu-Eybau, a composé quelq. pièces de vers.

ECKHEL (JOSEPH-HILAIRE), antiquaire très-versé dans la numismatique, né en 1736 dans l'Autriche supérieure, fut chargé en 1772, par le grand-duc de Toscane, de ranger le cabinet de Médicis, et revint à Vienne en 1774 avec le titre de direct. du cabinet des médailles. C'est alors qu'il pub. son recueil intit. : *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, in-4, et 1779, 2 vol. in-fol. Cet ouvr. est ordonné suivant une nouvelle méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait adopter dans la suite. D'autres écrits d'Eckhel sur les anciennes médailles et monnaies que renferment les différens musées ont beaucoup agrandi le domaine de la science numismatique. Son explication des pierres gravées du cabinet de Vienne, qu'il pub. sous le titre de *Doctrina veterum nummorum*, Vienne, de 1792 à 1798, est remarquable par la précision des idées, la clarté du style et l'éloignem. de tout esprit de système, et surtout par une étude approf. de la science : elle lui assigne dans ce genre le même rang qu'à Linnée dans la botanique. Eckhel m. en 1798, peu de temps après la publicat. du dernier vol. de cet ouv. On a de lui les opusc. suiv. : *Odæ duæ quum Josephus II et Josepha, Bavariæ princeps, nuptiis jun-*

gerentur, Vienne, 1765, in-4; un *poème* (en allemand), sur le départ de la princesse Marie-Charlotte, ibid., 1768, in-8; un *Discours* sur le voyage de Joseph II en Italie, ibid., 1770, in-8; *Explication grammaticale des prophéties d'Haggée*, dans le tom. 2ᵉ du *Magasin encycloped.*, p. 461; *Sylloge prima nummorum anecdotorum thesauri Cæsarei*, Vienne, 1789, grand in-4; et un *Traité élémentaire de numismatique allemande à l'usage des écoles*, ibid., 1786, grand in-8.

ECKHOF (Conrad), surnommé *le Roscius de l'Allemagne*, né à Hambourg en 1722, fils d'un soldat, employé comme moucheur de théâtre, débuta en 1740, et ses talens brillèrent surtout dans le genre tragique. Il devint ensuite directeur du théâtre de Gotha, et m. en 1778. On a de lui quelques comédies, entre autres *l'Ile déserte*, en 2 actes, 1762; il a traduit, pour le théâtre allemand, *l'Ecole des Mères*, 1653, in-8, et a pris part à la traduction en vers rimés allemands du *Philosophe marié* de Destouches.

ECKHOUT. V. Eeckhout.

ECKIUS ou ECHIUS (Jean), prof. et chancel. de l'université d'Ingolstad, l'un des plus habiles controversistes du 16ᵉ S., naq. en Souabe l'an 1486. Luther et Carlostad trouvèrent en lui un adversaire redoutable aux conférences de Leipsig, et échouèrent dans le dessein d'enlever le duc George de Saxe à la foi catholique. Par ses talens, son érudition et son zèle, Eckius se vit choisir pour réfuter la confession de foi des luthériens à la diète d'Augsbourg en 1530, fut appelé à la diète de Ratisbonne en 1541, refusa d'adopter les proposit. qui tendaient à concilier les luthériens et les catholiques, et m. deux ans après en 1543. On a de lui un *Traité sur la prédestinat.*; *des Notes sur les thèses de Luther*, 1518; *un Manuel de controv.*, souvent réimp.; *un Comment. sur Aggée*, Seligenstadt, 1536; des *homélies*, etc. — Un autre Eckius (Léonard), jurisc., conseiller et secrét. du duc de Bavière et official de Trèves, m. à Munich en 1550, se signala à la diète de Worms en 1521 par ses vigoureuses attaques contre Luther et contre la réforme, et rendit à Charles-Quint des services importans dans les diverses missions dont il fut chargé.

ECKLES (Salomon), musicien angl., fit les délices de l'Angleterre et se jeta ensuite dans les erreurs du quakerisme. Ses invectives, ses prédict. le firent passer de prison en prison, et enfin déporter à la Nouvelle-Angleterre, où il m. vers la fin du 17ᵉ S. (*V.* l'*Hist. des Quakers* par le père Catrou, liv. III.)

ECKMUHL. V. Davoust.

ECKSTORM (Henri), ministre de Walkenried, en Saxe, au 16ᵉ S., a pub. sous le titre de *Chronicon Walkenredense, sive catalogus abbatum qui, ab* 1127, *monasterio Walkenredæ præfuerunt*, Helmstadii, 1617, in-4, fig., un ouv. dont Jean Lerzener, pasteur à Iber, a été reconnu l'aut. Eckstorm l'a seulement traduit de l'allem. en latin.

ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de L'), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1715, m. vers 1783, est aut. de quelq. écrits peu remarq.; mais on a de lui une édit. des *Mem. de Sully*, impr. à Paris sous la rubrique de Londres, 1745, 3 vol. in-4, ou 8 vol. in-12, réimp. à Londres, 1778, 10 vol. in-12, et à Paris, 1814, 6 vol. in-8. Tout en louant l'éditeur de l'ordre qu'il a mis dans ces mém., on peut lui reprocher plus. altérations dans le texte en ce qui concerne les jésuites.

ECLUSE. V. Lécluse.

ECOLAMPADE. V. Oecolampade.

ECOSSE. L'Ecosse, peuplée par les Pictes et les Scots, se maintint seule contre les Romains qui avaient envahi l'Anglet., et ses habitans ne cessèrent de faire des incursions dans les possessions rom. malgré les murailles d'Antonin et d'Adrien. Fergus passe pour avoir été le premier roi de l'Ecosse, 350 ans avant J.-C. Malcolm II, le quatre-vingt-troisième roi, rendit le trône héréditaire. C'est à dater de son règne que l'histoire de l'Ecosse, dont les commencemens sont obscurs et incertains, offre de l'intérêt: le christianisme y avait été introduit dès le 5ᵉ S. Sous Malcolm III, en 1057, commença à se distinguer la famille des Stuart. Guillaume, frère et successeur de Malcolm IV, fut contraint de céder son royaume à Henri II, d'Angleterre; mais il fut relevé par Richard. Bientôt après l'Ecosse fut en proie aux guerres civiles entre les familles de Baliol et de Bruce, qui, secourus et combattus tour à tour par l'Angleterre, s'élevèrent au trône et s'en précipitèrent successivem. jusqu'au moment où les Stuart rétablirent le dernier des Bruce, et à sa m. occupèrent le trône. Robert II et Robert III s'illustrèrent par quelques guerres contre les Anglais, mais leur royaume fut affaibli par sa rivalité avec l'Angleterre (contre laquelle son alliance avec la France ne put le soutenir), par cinq minorités successives et par l'anarchie féodale qui s'y prolongea. Cependant Jacques II attaqua violemment l'autorité des grands; mais Jacques III les irrita sans les affaiblir, et occasiona des révoltes dont il fut victime. Jacques IV, le plus grand roi peut-être de l'Ecosse, parvint à réconcilier le roi et la noblesse; mais, après lui, le calvinisme pénétra dans ce royaume et porta atteinte à la fidélité des sujets. Le règne de Jacques V fut plus heureux; les fautes et les malheurs de Marie Stuart achevèrent la décadence de l'Ecosse jusqu'au moment où son roi Jacques VI monta sur le trône d'Angleterre et d'Irlande à la mort d'Elisabeth. Cependant les deux roy. ne furent réunis que sous Anne en 1707; ils conservèrent jusqu'à cette époque un parlement différent. L'Angleterre fut déchirée par les guerres du parlement, et l'Ecosse par celles des puritains. La physionomie de cette contrée, qui plus qu'aucun autre pays montagneux conserve encore toute l'originalité de son antique caractère, était digne de fixer plus tôt la curiosité des voyageurs; mais, pour faire ressortir l'étonnant contraste que forment les mœurs écossaises avec la civilisation européenne, il fallait un peintre nourri des beautés romantiques de la vieille Ecosse, un peintre tel que sir Walter-Scott: aussi plus. artistes français, inspirés par les riches esquisses de ce poète-romancier-historien, se sont-ils empressés de visiter ce pays, dont les sites les plus remarquables sont reproduits avec autant de vérité que de talent dans l'ouv. intit. *Vues pittoresques de l'Ecosse*, Paris, 1826, in-4.

Rois d'Ecosse.

Eugène II monte sur le trône l'an de J.-C.	427	Achaius	787
Dongard	449	Congall III	819
Constantin Iᵉʳ	453	Dongal	824
Congall Iᵉʳ	469	Alpin	830
Gouran	501	Kenneth II	833
Eugène III	535	Donald IV	857
Congall II	558	Constantin II	858
Kinnatel	568	Eth	874
Aydan	570	Grégoire	875
Kenneth	604	Donald V	892
Eugène IV	605	Constantin III	903
Ferchard	622	Malcolm	943
Donald III	636	Indulf	958
Ferchard II	651	Duff	967
Malduin	668	Culen	972
Eugène V	688	Kenneth III	976
Eugene VI	692	Constantin IV	984
Amberkeleth	702	Grime	985
Eugène VII	704	Malcolm II	993
Murdac	721	Duncan	1033
Ethfin	730	Macbeth	1030
Eugène VIII	761	Malcolm III	1047
Fergus III	764	Donald VI ou Duncan II	1084
Solvaith	767	Edgar	1084

Alexandre Ier. . .	1095	Robert II, Stuart.	1370
David Ier	1114	Robert III, Stuart.	1390
Malcolm IV. . . .	1143	Jacques Ier, Stuart.	1406
Guillaume.	1155	Jacques II, Stuart.	1437
Alexandre II. . . .	1214	Jacques III, Stuart.	1460
Alexandre III . . .	1249	Jacques IV, Stuart.	1488
Interrég. et Baliol.		Jacques V, Stuart.	1513
Robert Bruce . . .	1306	Marie Stuart. . . .	1542
David II, Bruce. .	1329	Jacques VI, Stuart.	1567

Voyez pour la suite les rois d'Angleterre.

EDEBALI (CHEIKH), nommé par les Turks *Dibalig*, né en l'an 606 de l'hég. (1210-1211 de J.-C.), m. en 729, mérita par sa piété et par sa science la vénération des musulmans. Sa fille épousa Othman, fondateur de l'empire turk.

EDELINCK (GÉRARD), célèbre grav., né à Anvers en 1649, fut attiré en France par les bienfaits de Louis XIV, qui le nomma chevalier de l'ordre de St-Michel, et lui accorda le titre de graveur du cabinet. Ses estampes de *la Ste famille*, d'après Raphael; de *la Famille de Darius*, de *la Madeleine*, du *Christ aux anges*, de *St Charles Borromée*, d'après Lebrun; du *Combat de quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; de *la Vierge*, d'après le Guide; et d'une autre *famille de Darius*, d'après Mignard, sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un dessin coulant et correct, caractérisent les product. de cet artiste, qui m. en 1707. — EDELINCK (Jean et Gaspard), ses frères, ont gravé quelques pièces qui sont loin du talent de Gérard. — EDELINCK (Nicolas), fils de Gérard, a gravé à Venise quelques morceaux d'après différens maîtres.

EDELMAN (JEAN-FRÉDÉRIC), né en 1749 à Strasbourg, fut un pianiste distingué. En 1782, il donna à l'Opéra l'acte du *Feu* dans le ballet des *Elemens*, et *Ariane dans l'île de Naxos*, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. On a de lui 14 œuvres pour le clavecin, consistant en *sonates et concertos*.

EDELMANN (JEAN-CHRISTIAN), écrivain athée, né en Saxe l'an 1698, s'abstint long-temps de manger de la chair, disant que l'âme des animaux, ainsi que celle des hommes, est une portion de la Divinité; il développa sa doctrine dans plus. ouvr., dont les princip. sont: *Moïse démasqué*, 1740, in-4; *Christ et Belial*, 1741, in-8; *la Divinité de la Raison*, 1742, tous écrits en allemand. Il m. en 1767 à Berlin, où on lui permit de se retirer et de vivre tranquille à condition qu'il n'écrirait plus. J. Henri Praktje a donné une *Notice sur la vie*, *la doctrine et les ouvr. d'Edelmann*, Hambourg, 1753, in-8, en allemand.

EDEMA (GÉRARD), peintre hollandais, né vers 1666, voyagea en Amérique et rapporta à Londres des vues des parties les plus intéressantes des colonies anglaises, ouvrages très-estimés. On ignore l'époque de sa mort.

EDENIUS (JORDAN), docteur en théol. et prof. à Upsal, né en 1624, m. en 1666, voyagea en Angleterre et se lia avec les littérateurs les plus distingués de ce pays. On a de lui: *Dissertationes theologicæ de veritate christianæ religionis*, Abo, 1664; et un *Epitome historiæ ecclesiasticæ*, ibid., 1681.

EDER (GEORGE), théologien catholique allem., né en 1524, obtint la confiance des empereurs Ferdinand et Maximilien II pour les affaires ecclésiastiques, fut onze fois recteur de l'université de Vienne, et m. en 1586. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. de controverse qui peuvent servir à l'hist. du 1er S. de la réformation. Les principaux sont: *Catalogus rectorum et illustrium virorum archigymnasii Viennensis* ou *Calendarium Ederianum*, Vienne, 1557, in-4: c'est une hist. complète de l'université de Vienne depuis 1237; elle a été continuée par Litten jusqu'en 1644, par Paul de Sorbait jusqu'en 1670, et jusqu'en 1693 par un anonyme; *Œconomia bibliorum, seu sacræ scripturæ dispositio in tabulis*, Cologne, 1568, in-fol.; *Recherche évangélique de la vraie ou de la fausse religion*, Dillingen, 1573, in-4, 1re part. en allem.: cet ouvr. ayant déplu à Maximilien II, la 2e partie parut sous le titre de *la Toison d'or ou forme de la primitive église, prophétique et apostolique*, Ingolstadt, 1579, in-4; *Malleus hæreticorum*, ibid., 1580, in-8; *Matæologia hæreticorum, seu summa hæreticarum fabularum*, ibid., 1581, in-8.

EDER (WOLFGANG), religieux augustin de Vienne au 16e S., est auteur de quelques ouvrages ascétiques, et a trad. en allem. la *Vie de St François de Sales*, par Maupas du Tour, Munich, 1674, in-4.

EDGAR, 12e roi d'Angleterre, dit *le Pacifique*, fils d'Edmond Ier, succéda à son frère Edwy, que les Anglais avaient déposé, et resta maître du royaume après la mort de celui-ci, en 959. Il vainquit les Northumbriens et les Ecossais, et purgea ses états des loups qui le ravageaient depuis un grand nombre d'années. Il a laissé par ses institutions une mémoire chère aux Anglais. La collection des conciles contient plusieurs lois d'Edgar, qui font honneur à la sagesse de son gouvernement. Toutefois il faut se défier des éloges que lui prodiguent les moines, seuls historiens du temps, car ce prince avait comblé le clergé de faveurs: St Dunstan et les évêques furent ses conseillers. Après avoir enlevé de force une religieuse nommée Editha ou Wilfrida, il en fit sa maîtresse; et quelque temps après, sur la réputation de la beauté d'Elfride, fille d'un grand seigneur, il chargea un de ses favoris de la faire venir à sa cour. Celui-ci, frappé des charmes d'Elfride, sut, par des rapports infidèles, tromper la passion du roi, et épousa celle qui en avait été l'objet. Mais Edgar, ayant découvert cette fourberie, poignarda son favori dans une partie de chasse, et épousa sa veuve. Cet évènement est le sujet d'une tragédie anglaise de Willams Mason et d'un opéra français de Guillard.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire *Vraiment noble*), prince anglo-saxon, fut écarté du trône d'Angleterre après la mort d'Édouard son père en 1065 par Harald, qui le nomma comte d'Oxford. Il conserva le même honneur sous Guillaume-le-Conquérant, bien qu'il eût essayé de remonter sur le trône en 1098, et qu'il se fût enfui en Ecosse après la défaite de ses partisans; il accompagna Guillaume en Normandie l'an 1083, fit un pèlerinage à la Terre-Sainte, et commanda en 1097 les troupes qui rétablirent sur le trône d'Ecosse Edgar son neveu. Il m. dans un âge avancé et fut le dern. rejeton de la ligne masculine des rois anglo-saxons. — EDGAR, roi d'Ecosse, neveu du précéd. et fils de Malcolm III, succéda l'an 1097 à Donald VIII que ses sujets abandonnèrent. Il maria sa sœur Mathilde à Henri, roi d'Angleterre, successeur de Guillaume-le-Roux, et cette alliance procura aux deux états une paix de dix années. Edgar m. en 1107, et eut pour successeur son frère Alexandre Ier.

EDGEWORTH DE FIRMONT (HENRI ESSEX), dernier confesseur de Louis XVI, naquit en Irlande l'an 1745 d'un ministre protestant qui passa en France avec sa famille vers 1650 après avoir abjuré la réforme. L'abbé Edgeworth vivait retiré aux missions étrangeres lorsque, vers 1777, il fut agréé pour confess. par Madame Elisabeth de France: cette qualité lui procura le douloureux honneur d'assister dans ses derniers momens l'infortuné roi auquel il adressa sur l'échafaud cette mémorable exhortation: *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Quoique exposé aux plus grands dangers, le vénérable confesseur resta en France tant que vécut Mad. Elisabeth, avec laquelle il correspondait se-

crètement, et qu'il soutint jusqu'au dern. jour par ses pieux conseils ; il se rendit ensuite auprès des princes, et mourut à Mittau en 1807, victime de son dévouem. pour des Franç. blessés que Louis XVIII avait recommandés à ses soins, et auprès desquels il gagna une maladie épidémique. Le roi, qui l'honorait du titre d'ami, se chargea de composer l'épitaphe qui devait orner la tombe de ce vertueux ecclésiastique. Son oraison funèbre, prononcée à Londres par l'abbé de Bouvens, a été imprimée à Paris en 1814, in-8. On a pub. : *Mem. de M. l'abbé Edgeworth de Firmont, dern. conf. de Louis XVI, rec. par C. Sneyd Edgeworth, et trad. de l'anglais* (par M. Dupont), Paris, 1816, in-8; *Lett. de l'abbé Edgeworth*, etc., avec des *Mém.* sur sa vie par le révérand Thomas R***; trad. de l'anglais par Mad. Elisabeth de Bon, Paris, 1818, in-8.

EDITH, épouse de Lot. V. ce nom.

EDITHE (Ste), fille d'Edgar, roi d'Anglet., et de Wilfrida, née en 961, m. en 984, avait embrassé la vie relig., refusant de monter sur le trône après la mort de son père et de son frère. La *vie* de cette sainte, écrite par un moine nommé Goscelin ou Gosselin, est insérée dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes ; Surius et Mabillon en ont pub. deux autres.

EDME ou EDMOND (St), né en Angleterre dans le 13e S., enseigna à Paris les sciences et les lettres, devint archev. de Cantorbéry, et fut chargé par le pape Grégoire IX de prêcher la croisade en Angleterre. Plus tard il travailla à soustraire l'église anglicane aux tributs énormes qu'exigeait la cour de Rome ; mais, n'ayant pu y réussir, il se retira en France dans le couvent de Soissy, près de Provins, et y m. en 1242. Il reste de lui un ouvrage intit. : *Speculum ecclesiæ*, imprimé dans le tome III de la *Biblioth. des PP.*, Cologne, 1618-22 ; un livre des *Constitutions divisées en 36 canons*, dans la collection des conciles d'Angleterre et d'Irlande de Wilkins ; et des MSs. contenant des *prières*, des *Dissertat.* sur les sept péchés capitaux, sur le décalogue et sur les sept sacremens. On a une *Vie de St Edme tirée des MSs. de l'abbaye de Pontigni*, Auxerre, 1763, in-12.

EDMER ou EADMER, sav. bénédictin anglais, abbé du monastère de St-Alban au commencem. du 12e S., mort en 1137, a laissé plus. ouvr., dont les plus remarquables sont : *les Vies de St Anselme, de St Dunstan, de St Wilfrid* et de quelq. autres saints, impr. dans Mabillon et dans l'*Anglia sacra* de Warthon ; une histoire de son temps, de 1066 à 1122, imprimée sous le titre de *Historia novorum*, Londres, 1623, in-fol., réimp. dans les *œuvres* de St-Anselme, Paris, 1675, in fol. ; plus. traités *sur la liberté de l'Eglise, sur la béatitude, sur l'excellence de la Ste Vierge*, etc.

EDMOND (St), roi des Anglais orient. en 855, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort à coups de flèches par ordre des princes danois Hinguar et Hubba, dont il avait rejeté les honteuses propositions de paix. Son nom, malgré la réforme, se trouve encore avec la qualité de martyr dans la nouv. liturgie anglaise.

EDMOND Ier, 9e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, succéda en 941 à son frère Adelstan, força les Northumbriens à rester tranquilles, enleva aux Bretons le Cumberland, et céda cette province à Malcolm, roi d'Ecosse, à condition de lui en faire hommage, et de protéger le nord contre les incursions des Danois. Ce prince, à qui sa jeunesse, ses vertus, son habileté et sa puissance, semblaient promettre un règne long et paisible, mourut en 946 assassiné par un scélérat nommé Léof. C'est sous le règne d'Edmond que fut établie la peine capitale en Angleterre.

EDMOND II, 15e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, succéda en 1016 à son père Ethelred II, et mérita par son intrépidité et sa force le surnom de *Côte de fer*. Il soutint une guerre opiniâtre contre Canut, roi des Danois, qui, secondé par une partie de la noblesse et du clergé, lui disputait le trône. Edmond vainquit deux fois son adversaire; mais les nombr. perfidies d'Edric, duc de Mercie, le forcèrent à terminer la guerre par le partage de son royaume : il garda la partie du midi, et Canut prit celle du nord. Edmond périt assassiné en 1017, un mois après la conclusion de cette paix. Sa mort mit Canut en possession de toute l'Angleterre.

EDMOND PLANTAGENET, comte de Kent, fils d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, fut envoyé en 1324 par Edouard II, son frère aîné, sur le continent pour défendre contre Charles VI la Guienne et les pays que les Anglais occupaient en France. De retour en Angleterre après la capitulation de la Réole, il concourut avec Isabelle à faire déposer Edouard II ; mais ayant publié contre la reine un manifeste dans lequel il montrait des remords du rôle qu'il avait joué dans la déposition de son frère, il fut mis en jugem. par la faction qu'il avait servie, et condamné à perdre la tête en 1329. L'hist. Hume dit que « ce prince était si généralement chéri que la nuit vint avant qu'on eût pu trouver un bourreau pour exécuter la sentence. »

EDMOND DE LANGLEY, 4e fils d'Edouard III, fut la tige de la maison de la Rose blanche, qui joue un grand rôle dans l'hist. d'Angleterre. Durant la minorité de Richard II, Edmond, son oncle, fut chargé de l'adm. des aff. avec le duc de Lancastre, favorisa la rébellion de ce dernier, et concourut à la déposition de Richard en 1399. Il mourut en 1402, laissant de sa femme Isabelle, fille de Pierre de Castille, Edouard, tué à la bataille d'Azincourt, et Richard, gr.-père d'Edouard IV et de Richard III.

EDMONDES (sir Thomas), habile négociateur anglais sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier, fut envoyé à Bruxelles en 1599 auprès de l'archiduc Albert pour conclure le traité de Boulogne. L'université d'Oxford le choisit pour son représentant dans les deux prem. parlemens assemblés sous le règne de Charles Ier. En 1629 il apporta en France la ratificat. du tr. de paix conclu avec Louis XIII, se retira ensuite des affaires publiques, et mourut en 1639. Il a laissé 12 vol. in-folio de lettres et de papiers, dont le docteur Birch a publié un extrait sous le titre de *Vue histor. des négociations entre les cours d'Angleterre, de France et de Bruxelles de* 1592 *à* 1617, Londres, 1749, in-8. Le *Mémorial des affaires d'etat*, par Edm. Sawyer, Lond., 1725, 3 vol., contient plusieurs lettres d'Edmondes. — Edmondes (sir Clément), fils du précéd., secrét. de l'échiquier, maître des requêtes, clerc du conseil privé et chev., né vers 1566, mort en 1622, se distingua dans la diplomatie et dans la carrière militaire. Il a écrit des *Observ.* sur les *Commentaires* de César, Londres, 1600-1609, 3 parties in-folio, et 1677, avec un 8e *Comment.* par Hirtius Pansa, et une *Notice* sur la vie de César.

EDMONDS (Elisabeth), hôtellière à Chester, sauva les protestans d'Irlande l'an 1558 en retirant adroitement d'une boîte confiée au docteur Cole, l'un des plus fougueux catholiques de ce temps, la lettre patente donnée par la reine Marie pour exterminer les hérétiques. Cole, obligé de revenir en Angleterre prendre une nouvelle lettre, attendait un vent favorable pour la porter en Irlande lorsqu'il apprit la mort de la reine ; il ne voulut point aller plus loin avant d'avoir pris les ordres d'Elisabeth, sa souveraine ; et celle-ci, ayant eu connaissance de la supercherie d'Edmonds, donna à cette femme une pension annuelle de 40 liv. sterl.

EDOUARD l'Ancien, 7e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père, Alfred-le-Grand, l'an 900. Ce prince, aussi vaillant que son père, régna avec autant de gloire, et fut aussi puissant que lui. Après avoir vaincu Ethelwald, son cousin germain, qui lui disputait le trône, il mit

les villes en état de défense, soumit plus. colonies des Bretons, s'empara du Northumberland, et força les Ecossais à se soumettre à ses lois. Ethelflede (*v.* ce nom), veuve d'Ethelbert, comte de Mercie, le seconda dans ses exploits guerriers. Edouard mourut en 925. On lui attribue la fondation de l'université de Cambridge. Adelstan, son fils naturel, lui succéda; Ogine, l'une de ses filles, épousa Charles-le-Simple, roi de France.

EDOUARD, dit *le Martyre*, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 15 ans en 974 comme succ. d'Edgar, son père. Le règne de ce prince n'offre rien de remarquable. Il périt en 978 assassiné par ordre d'Elfrida, sa belle-mère, qui avait déjà essayé de lui ravir sa succession pour la faire passer entre les mains d'Ethelred, son propre fils. Elle réussit à le mettre sur le trône après la mort d'Edouard, et crut expier son crime en bâtissant des monastères. La commisération des peuples et les éloges des moines firent d'Edouard un martyr; et l'on prétendit même qu'il s'opérait des miracles sur son tombeau.

EDOUARD le Confesseur, neveu d'Edouard-le-Martyr, et fils d'Ethelred, fut couronné roi d'Angleterre en 1041 après la m. de Hardi Canut. Il dut son élévation au comte Godwin, qui, ne se jugeant pas assez puissant pour usurper la couronne, crut, en la remettant à Édouard, qu'il lui serait facile de régner sous son nom. Les commencemens de ce règne furent troublés par la rébellion de Godwin, qui s'était fait donner le gouv. de neuf provinces. Édouard, pour épargner à ses sujets les horreurs d'une guerre civile, traita avec ce rebelle, qu'une m. subite enleva peu de temps après. Débarrassé de cet homme dangereux par sa puissance et par son ambition, Edouard régna paisiblement, et se fit bénir de ses sujets par la douceur de son caractère et de ses mœurs autant que par sa justice. Il est le prem. roi d'Angleterre qui ait touché les écrouelles; ce fut peut-être le motif de sa canonisation par le pape Alexandre III. Edouard soutint avec honneur plus. attaques des Gaulois et des Ecossais; il fit des règlemens qui furent conservés après lui, et on le regarde comme le fondateur de ce qu'on appelle en Angleterre *la loi commune*. Il mourut en 1066 âgé de 65 ans.

EDOUARD, prem. de ce nom dans la dynastie des Plantagenet, fils de Henri III et d'Éléonore de Provence, naquit en 1240 et fut couronné en 1274. Les premiers exploits d'Édouard en combattant avec son père contre Simon de Montfort, comte de Leicester, et les barons révoltés pour faire observer à Henri III la grande charte signée par le roi Jean (*v.* ce nom), se rattachent plus particulièrement à l'hist. de Henri III. Après avoir pacifié l'Anglet., ce jeune prince partit en 1270 pour rejoindre saint Louis dans la Terre-Sainte, et partager avec lui les glorieuses infortunes de la huitième croisade. De nouveaux troubles et la mort de son père le rappelèrent dans sa patrie en 1272: avant d'y rentrer il visita la France et régla le gouvernement des provinces qui relevaient de sa couronne. Édouard est un des monarq. anglais dont le règne a été le plus remarquable. Les réformes qu'il fit dans l'administration de la justice et des finances, ainsi que dans la répartition des taxes, les lois qu'il recueillit et qu'il perfectionna, l'institution de la chambre des communes, lui méritèrent le titre de Justinien anglais et le font regarder comme le fondateur du gouvernement représentatif en Angleterre. C'est de cette époque que datent la liberté civile et la liberté politique de ce pays; l'une et l'autre sont l'ouvrage des parlemens qu'Edouard convoqua, et particulièrement de ceux qui s'assemblèrent en 1297 et en 1299. Ces mêmes parlem. firent acheter au prince, par des concessions importantes, les subsides et les armées pour ses expéd. milit.; et la gloire qu'acquit celui-ci dans les combats fut trop souv. ternie par les cruautés qu'il exerça après la victoire. En 1283 il s'empara du pays de Galles et fit massacrer les bardes gallois, dont les chants auraient pu réveiller l'ardeur des vaincus. Ce pays fut réuni à l'Angleterre, et depuis lors le titre de prince de Galles a été porté par l'héritier présomptif de la couronne. La conquête de l'Écosse suivit celle du pays de Galles; mais elle fut plus longue et coûta plus de sang. Dans le cours de cette guerre, dit Hume, Edouard parut avoir abjuré toutes les vertus qu'il avait pratiquées au commencem. de son règne; justice, humanité, bonne foi, tout fut sacrifié à la soif de conquérir. Après la mort d'Alexandre III en 1286, Edouard, choisi pour arbitre dans les douze compétiteurs qui réclamaient la couronne, plaça sur le trône Jean Baliol (*v.* ce nom), et le fit son vassal. Bientôt après, par des humiliations fréquentes, il poussa ce prince à la révolte, et acquit ainsi le prétexte de s'emparer de l'Écosse. Cependant une querelle de deux caboteurs français et anglais venait d'allumer la guerre entre les deux nations (1298). Baliol, malgré les secours de Philippe-le-Bel qui soutenait les Ecossais, fut forcé d'abdiquer et vit confisquer son royaume: une trêve de deux ans suspendit la guerre entre la France et l'Angleterre, elle se termina en 1298 par un double mariage entre Edouard Ier, veuf d'Éléonore de Castille, et Marguerite de France, sœur de Philippe-le-Bel, et entre le fils d'Edouard et Isabelle, fille du roi de France. Dans cet intervalle, Wallace (*v.* ce nom), à la tête de quelques bandes écossaises, avait chassé les Anglais de sa patrie; Edouard rentre en Écosse avec 100,000 hommes et remporte en 1298 une victoire fameuse par la mort de Jacques Stuart, l'un des chefs de l'armée ennemie, et par le carnage de 50,000 Ecossais. Wallace se maintint dans le nord: en 1300 il rentre en campagne et enlève aux Anglais les provinces méridionales. Edouard envahit l'Écosse pour la troisième fois, ravage les campagnes, égorge les habitans, abroge les lois, détruit par le fer et la flamme tous les monumens, les livres, les dépôts d'actes publics et privés; il semble qu'il veuille anéantir jusqu'au nom de ce malheureux pays. Wallace, livré au vainqueur, périt de la main du bourreau. En 1306, les montagnards ayant repris les armes, sous la conduite de Robert Bruce, fils de Jean Baliol (*v.* BRUCE), et obtenu des succès sur les troupes envoyées pour les soumettre, Edouard se disposait à marcher lui-même à leur rencontre après avoir jeté en prison la mère de Robert Bruce, et fait pendre ses deux frères, lorsque la mort le surprit à Carlisle en 1307; il avait régné 35 ans.

EDOUARD II, fils du précéd., né en 1284, monta sur le trône en 1307. Adonné au plus affreux libertinage, il négligea le soin de son roy. perdit l'Écosse et bientôt sa propre couronne à la suite d'une guerre civile provoquée par l'insolence de Gaveston, l'un de ses favoris: la reine Isabelle de France, son épouse, affectant une juste horreur pour ses passions honteuses, mais guidée elle-même par une ambition non moins condamnable, n'avait pas craint de prendre les armes contre lui. Edouard, tombé entre les mains de ses ennemis, vit ses partisans périr par la main du bourreau, et lui-même, après avoir subi les plus sanglans outrages, expira dans les douleurs d'un supplice tout nouveau, qui, en rappelant à ce malheureux ses goûts dépravés, lui firent cruellem. expier les vices de son cœur et les fautes de son règne. Cet évènem. eut lieu en 1327.

EDOUARD III, fils du précédent, né en 1312, déclaré régent et proclamé roi du vivant même d'Édouard II, en 1327, gouverna jusqu'à 18 ans sous la tutelle d'Isabelle sa mère et sous l'autorité de Mortimer, amant de cette princesse; mais lorsqu'il fut instruit de la conduite atroce de Mortimer envers Edouard II, et qu'il se sentit capable de

saisir les rênes de l'état, il condamna l'assassin de son père à la potence, et fit enfermer Isabelle dans un château. Le règne d'Edouard III fut signalé par des guerres sanglantes avec l'Écosse et surtout par l'invasion de la France, la prise de Calais, les malheurs de Philippe-de-Valois, la bataille de Poitiers, la captivité du roi Jean et le traité de Bretigny. Les états convoqués par le dauphin de France (Charles V) n'ayant pas ratifié ce traité, Edouard reprit les armes, mais la fortune lui fut moins favorable; il se vit forcé de céder aux armes de Charles V et à la valeur de Duguesclin, perdit la plupart de ses conquêtes et n'occupait plus que la Guyenne et quelques places maritimes lorsqu'il m. en 1377. l'Angleterre lui doit plusieurs réglemens propres à encourager le commerce; elle lui doit aussi l'établissement de ses manufactures de laines et la création du service des postes.

EDOUARD IV, fils de Richard, duc d'York (*v.* ce nom), né en 1442, disputa la couronne à Henri VI (*v.* ce nom), et fut proclamé roi le 5 mars 1461. Après avoir forcé la reine Marguerite, épouse de Henri, à quitter définitivem. le territoire anglais emprisonné son rival à la Tour de Londres, et envoyé au supplice les hommes les plus considérables du parti de Lancastre, Edouard, libre de toute inquiétude, s'abandonna sans réserve à son penchant pour les plaisirs. Son mariage avec Elisabeth Woodville le brouilla avec le comte Warwick, qui avait été le principal artisan de sa fortune. Ce seigneur, profitant du mécontentement général qu'excitait la conduite d'Edouard, ourdit une conspiration formidable dans laquelle il réussit à engager le duc de Clarence, frère du roi. La guerre civile éclata en 1469, à la suite d'une sédition dans les provinces du nord. Edouard fut vaincu dans une bataille et sur le point d'être fait prisonnier; mais, étant parvenu à s'échapper, il défit à son tour Warwick, qui s'enfuit en France, en revint peu de temps après et replaça Henri VI sur le trône. Edouard, fugitif une seconde fois, reprit l'offensive au bout de 9 mois, et livra une bataille décisive à son adversaire dans les plaines de Barnet, où Warwick perdit la vie. Le jour même de cette victoire la reine Marguerite abordait en Angleterre avec le jeune Édouard son fils. Mais Edouard IV lui porta un dernier coup dans les plaines de Tewsbury, sur la Saverne, le 4 mai 1471. Prise et amenée devant le vainqueur ainsi que son fils, Marguerite fut envoyée à la Tour, et le jeune Edouard massacré presque à la vue du roi. Edouard IV, tranquille possesseur du trône, passa le reste de ses jours dans la débauche et à former de vains projets, entre autres celui de marier chacune de ses filles avec un souverain: aucune de ces alliances ne s'effectua. Il faisait les préparatifs d'une guerre contre la France lorsqu'il m. en 1483.

EDOUARD V, fils du précéd., n'avait encore que 12 ans lorsqu'il succéda à son père. Pendant sa minorité le protectorat (ou régence) de l'Angleterre fut confié à son oncle Richard, duc de Glocester, que l'ambition entraîna dans une série de crimes. Sous le prétexte d'être mis à couvert de tant de dangers, le jeune monarque et son frère, le duc d'York, furent logés par Richard à la Tour de Londres, et bientôt après massacrés. Edouard n'avait porté le titre de roi que pendant deux mois et douze jours. Le duc de Glocester lui succéda sous le nom de Richard III. V. ce nom.

EDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, monta sur le trône en 1547, à l'âge de dix ans, et m. de consomption en 1553 avant d'avoir atteint sa majorité (fixée à 18 ans). Ce prince, dont les historiens anglais vantent la douceur, l'affabilité et l'application à l'étude, fut vivement regretté parce qu'il donnait de grandes espérances. Ce fut sous son règne que la réforme commencée sous Henri VIII fit les plus grands progrès et prit de la consistance. On trouve beaucoup de particularités curieuses sur Édouard VI dans l'hist. de la réformation par Burnet. Cet écrivain a puisé ses détails dans un journal écrit par le prince lui-même et dont on conservait le MS. dans la fameuse biblioth. du chevalier Rob. Bruce Cotton. V. ce nom.

EDOUARD, prince de Galles, surnommé *le Prince Noir*, d'après la couleur de son armure, né en 1330 d'Edouard III et de Philippine de Hainault, fut un des personnages les plus remarquabl. de son siècle. Dès l'âge de 15 ans il accompagna son père en France, et débuta d'une manière brillante à la bataille de Créci (25 août 1346). Investi du duché de Guyenne et du commandem. général des possessions anglaises sur le territoire français, Edouard fit une irruption dans le Languedoc, surprit Carcassone et Narbonne, ravagea toute cette province, puis celles de l'Agenois, du Quercy et du Limousin, entra dans le Berry, et fit des tentatives infructueuses sur Issoudun et sur Bourges. Son intention était de passer en Normandie; mais il trouva les ponts sur la Loire rompus et tous les passages bien gardés. Informé en même temps de l'approche du roi de France à la tête d'une armée de 60,000 hommes, il se disposait à rétrograder sur la Guyenne lorsqu'il vit paraître cette même armée dans les plaines de Maupertuis près Poitiers. Dans l'impossibilité où il se trouvait alors d'opérer sa retraite, il fit ses préparatifs avec l'intrépidité d'un héros, la prudence du général le plus consommé, et gagna le 19 sept. 1356 la célèb. bataille dite de Poitiers, si funeste aux armes françaises, et où le roi Jean fut fait prisonnier avec l'un de ses fils. La conduite d'Edouard envers l'illustre captif est encore plus glorieuse pour lui que sa victoire: il sortit de sa tente pour aller audevant du roi de France, le reçut avec les plus gr. égards, et n'attribua le succès qu'il venait d'obtenir sur ce monarque qu'au hasard de la guerre. Trois ans après il conclut avec le dauphin, depuis Charles V, le traité de Bretigny. Fixé à Bordeaux avec le titre de prince souverain d'Aquitaine, Edouard prêta ensuite son secours à Pierre-le-Cruel, chassé du trône de Castille par son frère nat. Henri de Transtamare; et contracta dans cette brillante mais funeste expéd. une maladie dont il ne put se rétablir. Après avoir langui quelques années, il m. en 1376, « laissant, dit l'hist. Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus et par une vie sans tache..... Il était fait pour illustrer non-seulement le siècle grossier dans lequel il vivait, mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité ou des temps modernes. » De son mariage avec la fille du comte de Kent il avait eu deux fils, dont un seul survécut et monta sur le trône sous le nom de Richard II.

EDOUARD, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, fut forcé de quitter l'Angleterre avec sa mère en 1463, lorsque le parti d'York eut placé la couronne sur la tête d'Edouard IV (*v.* ce nom). Il y rentra en 1471, après avoir épousé la fille du comte de Warwick, qui, mécontent d'Edouard IV, avait abandonné sa cause; mais le parti de Lancastre ayant été ruiné à la bataille de Tewksbury, et le jeune prince étant tombé, ainsi que sa mère, dans les mains des vainqueurs, il fut massacré presque sous les yeux du roi, qui, dit-on, avait donné le signal de sa mort. Cette catastrophe a été mise sur la scène par Shakespeare dans la 3e partie de sa tragédie d'*Henri VI*.

EDOUARD PLANTAGENET, dernier rejeton mâle de cette illustre maison, fils du duc de Clarence et d'Isabelle, fille du fameux comte de Warwick, né en 1475, fut créé comte de Warwick par Edouard IV, en mémoire de son aïeul maternel,

dont ce prince avait ordonné la m. Mais Henri VII, à qui les droits du jeune Edouard causaient de vives inquiétudes, le fit enfermer dans la Tour de Londres en 1485. Il y resta 15 ans, au bout desquels, étant entré dans le complot ourdi par Perkin (v. ce nom), et en ayant fait l'aveu, il fut condamné à être décapité, et subit son jugement le 20 décembre 1499.

EDOUARD STUART (Charles). V. Stuart.

EDOUARD Ier, roi de Portugal, fils de Jean Ier, lui succéda en 1433, rétablit la discipline relâchée sous le règne précédent, mit de l'ordre dans les finances de l'état, convoqua les cortès ou états-généraux, fit des lois somptuaires, encouragea le commerce, protégea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même, et m. en 1438, à l'âge de 37 ans. Il avait travaillé avec le savant juriscons. D. Juan de Regras (v. ce nom) à un *Code* sur l'administrat. de la justice, et composé un *Traité* sur la fidélité qu'on doit apporter au commerce de l'amitié.

EDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, né au commencement du 17e S., était entré au service de l'empereur Ferdinand III, et avait obtenu le grade de lieutenant-général, alors que son frère Jean IV n'était encore que duc de Bragance; mais après la révolution qui mit le sceptre entre les mains de ce dernier, la cour de Madrid sollicita l'arrestation de son frère auprès de Ferdinand. L'empereur hésita un moment; mais, cédant bientôt aux instances du cabinet espagnol, il livra lâchement le prince. Celui-ci fut transféré au château de Milan, où il m. de chagrin, s'il faut en croire les Espagnols, ou de poison suivant les récits portugais, au bout de 8 ans de captivité, et dans la 44e année de son âge. La honteuse condescendance de Ferdinand III avait indigné toute l'Europe.

EDRED, 10e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edouard l'Ancien, succéda à son frère Edmond en 946, se fit remarquer par une extrême justice et gagna l'affection de ses sujets par sa bonté et la douceur de ses mœurs. Il réprima plusieurs révoltes des Danois-Northumbriens, et força Malcolm, roi d'Ecosse, à se reconnaître vassal de l'Angleterre. St Dunstan, qui depuis fut archevêque de Cantorbéry, prit, sous ce règne, une gr. part aux affaires publiques. Edred mourut en 955, et eut pour successeur Edmond, son neveu.

EDRIC, duc de Mercie, surnommé *Streon*, a rendu son nom fameux dans l'hist. d'Angleterre au 11e S., sous les rois saxons, par ses crimes et ses perfidies. Il livra sa patrie aux Danois, après avoir indignement trahi et fait assassiner Ethelred, son souverain, qui l'avait comblé d'honneurs et lui avait fait épouser sa fille. Canut, roi des Danois, profita du crime; mais il en punit l'aut. Edric fut décapité et son corps jeté dans la Tamise.

EDRIS, arrière-petit-fils d'Ali et gendre de Mahomet, fut le fondateur de l'empire des Edrisites, qui subsista en Afrique pendant 200 années et 5 mois. Il avait vu périr Mohammed, l'un de ses frères, dans un combat contre le khâlyfe Méhdy, l'an de l'hégyre 169 (de J.-C. 784), et s'était réfugié en Afrique pour échapper au vainqueur, lorsque, 4 ans après, il s'établit à Walily, capitale du pays de Zerhoun, et fut, l'année suivante, proclamé imam par plusieurs tribus. Haroun-Al-réchyd, qui régnait à Bagdâd, alarmé de la naissance et des accroissemens de ce nouvel état, résolut de se défaire d'un voisin qui déjà lui semblait redoutable. L'espace de pays qui les séparait, ne fournissant ni vivres ni eau, formait une barrière naturelle que Haroun-Al-réchid n'essaya pas de franchir; il envoya à la cour d'Edris un esclave dévoué, qui s'insinua auprès de ce prince et l'empoisonna l'an de l'hégyre 177 et de J.-C. 793. — Edris, fils et successeur du précéd., conserva le trône par les soins de Rachid et de Abou-Khaled-Yéryd, ministres dévoués. Il accrut ses états des villes de Tabis et d'Aghmah, jeta les fondemens de la ville de Fes, devint un monarque puissant, et m. l'an de l'hégyre 273 et de J.-C. 828. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

EDRISI, célèbre géographe arabe, né vers l'an 493 de l'hégyre, 1099 de J.-C., était de la race des Edrisites, qui, 200 ans auparavant, avaient été dépouillés de leurs états. Il fabriqua pour Roger Ier, roi de Sicile, à la cour duquel il vivait, un globe d'argent qui pesait 800 marcs, et composa, vers l'an 1153, un livre de géogr. pour servir d'explication à ce globe. Ce livre, écrit en arabe, donnait la description du monde connu, divisé par climats et par parties ou régions, et renfermait toutes les notions que son auteur avait acquises dans ses voyages, ainsi que celles qu'il avait puisées dans les relations les plus récentes des voyageurs. On ne connaît de cet ouvr. que des abrégés; nous citerons les suivans : *De la géographie universelle, ou Jardin fleuri où toutes les régions du globe, les provinces, les îles et les villes ainsi que leurs dimensions sont décrites*, Rome, 1592, en arabe : cet abrégé a été trad. en lat. sous le titre de *Geograph. Nubiensis, id est accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio*; Paris, 1619, in-4; *Edrisi Africa*, Gottingue, 1796, in-8; *Edrisi Hispania*, Marbourg, 1802 et 1803; *Descripcion de España, hecha por xerif Al Edris, por conocido el Nubiense...., y notas de Josef Antonio Condé*, Madrid, 1799, in-8, avec le texte arabe; *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectan,t* etc., Palerme, 1790, in-fol.; *Descrizione della Sicilia cavata da un libro arabico di Scierif el Edris*, dans le t. 8 des *Opuscoli di autori Siciliani*, 1764, in-4. Bredow a inséré une *Dissert.* sur la carte d'Edrisi dans le t. 9 des *Ephémérides géogr.*

EDRYCUS. V. Ethryc.

EDWARDS (Richard), l'un des plus anciens auteurs dramatiques anglais, né en 1523, mort en 1566, a joui de la réputation du meilleur poète et du plus grand musicien de son temps. On a de lui trois pièces de théâtre, dont l'une porte la date de 1562, et des poésies : au nombre de ces dern. se trouve une petite pièce de vers qu'Edwards composa peu d'instans avant sa mort; elle est intit. *le Glas d'Edwards ou la Cloche de la mort*. Le tout a été imprimé dans le recueil qui a pour titre : *A Paradise of dainty devices* (Paradis de devises ingénieuses), 1578.

EDWARDS (Thomas), théol. angl., né en 1599, prit une part très-active aux querelles religieuses de son temps en publ. un grand nombre d'écrits, tantôt contre le parti parlementaire, tantôt contre celui des indépendans. Après le triomphe de ceux-ci et l'usurpation de Cromwell, Edwards se retira en Hollande, et y mourut en 1647. Ses principaux écrits sont : *Raisons contre le gouv. independant des congregations particulières*, Londres, 1641, in-4; *Antapologia*, ib., 1644, in-4; *Gangrena*, ou *Tabl. des querelles religieuses de cette époque*, ibid., 1645 et 1646, 3 parties in-4; *Traité contre la tolérance*, ou *La dern. et la meilleure ressource de Satan jeté à bas*, ib., 1647, in-4.—Edwards (Jean), théol. angl., fils du précéd., né en 1637, embrassa l'état ecclés., acquit la réputation d'un prédicateur très-distingué, et m. en 1716. Ses ouvr., où respirent les principes d'un puritanisme sévère, le placent au prem. rang parmi les écriv. de son temps; mais ils sont presque tombés dans l'oubli, avec les querelles qui les firent naître. Les plus remarquables sont : *le Prédicateur*, 1705 et 1706, 3 parties; et la *Theologia reformata*, 3 vol. in-fol. — Edwards (Jonathan), théol. angl., principal du collége d'Oxford en 1686, est connu par quelq. ouv. qu'il comp. contre les ariens et les sociniens.

EDWARDS (Thomas), litt. anglais, né en 1699, m. en 1757, pub., sur l'édit. de Shakspeare donnée

par Warburton, des observations critiques qui lui méritèrent la réputation d'homme d'esprit et d'érudit : il les pub. en 1747 et 1748 dans deux ouvr. qu'il int. : *Règles de critique avec un supplément à l'édit. de Shakspeare de M. Warburton*, et *Essai de glossaire*. On a en outre d'Edwards un *Traité* sur la prédestination, et un *Traité* sur les principes de l'orthogr. anglaise; celui-ci a été impr. sous le titre de *Procès de la lettre Y*, dans la 7e édit. des *Règles de critique*, 1765; on a joint à cette édition environ 50 sonnets du même auteur.

EDWARDS (JONATHAN), théol. anglo-américain, né en 1703 à Windsor dans le Connecticut, exerça le ministère évangélique à New-York et à Northampton. Ayant été destitué en 1750 pour avoir refusé d'admettre à la communion ceux qui ne donnaient pas des preuves suffisantes de leur conversion, et pour avoir voulu soumettre à des censures ecclés. les lecteurs de livres obscènes, il se retira dans la province de Massachusetts-Bay à Stockbridge comme simple missionnaire. Quelq. années après il fut choisi pour présider le collége de New-Jersey, et m. dans cette ville en 1758. Il a composé un grand nombre d'ouvr., dont quelques-uns seulement ont été publ. Les plus remarquables sont : *Tableau fidèle de l'œuvre surprenante de Dieu dans la conversion de plus. centaines d'âmes dans la province de Northampton*, Lond., 1737, Boston, 1738, in-8; *Traité concernant les affections religieuses*, ibid., 1746; *Vie de David Brainerd, missionnaire en Amérique*, ibid., 1749, in-8; *Examen exact et sévère de l'idée généralement adoptée de nos jours sur cette liberté de volonté que l'on suppose être essentielle à l'être moral*, 1754, in-8 : cet écrit passe pour l'un des meilleurs qui aient été composés pour la défense de la nécessité philos. On a pub. après sa mort un recueil de *Sermons* sur différens sujets, 1765, in-8, et deux vol. d'*Observ.* sur des matières théologiques. — EDWARDS (Jonathan), fils du précédent, né à Northampton en 1745, mort en 1801, avait embrassé l'état ecclésiastique, et devint président du collége de l'Union (état de New-York). Son père le fit élever à Stockbridge dans une école où il n'y avait presque que des Indiens, afin de le familiariser avec la langue indienne. Edwards a publié sur cette langue des observations qui prouvent la profonde connaissance qu'il en avait acquise. Il est aut. d'une *Dissertation* sur la liberté et la nécessité, d'un écrit intit. *Strict examen du salut de tous les hommes*, d'*Observat. sur la doctrine du salut universel*, et d'un grand nombre de *Sermons*. Il a mis au jour quelques-uns des MSs. de son père.

EDWARDS (GEORGE), célèb. naturaliste angl., bibliothéc. du collége des médecins, memb. de la société royale de Londres et de la société des antiquaires de la même ville, né en 1693, mort en 1773, avait visité la Hollande, la Norwège et la France, et composa un ouvrage d'ornithologie que les naturalistes consultent encore aujourd'hui : c'est l'*Histoire des oiseaux*, 4 vol. in-4, contenant 210 planches coloriées, avec des explications en anglais et en français, 1745-48-50-51. La continuation de cette histoire, qu'il a donnée sous le titre de *Glanures d'hist. nat.*, porte à plus de 600 le nombre des sujets qu'il a représentés, et la collection complète des dessins de ce naturaliste, faits et coloriés d'après nature, s'élève à 900 pièces. On a encore de lui des *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosoph.*, des *Essais* sur l'hist. nat. pub. en 1770; et on lui doit la seconde édition de l'*Hist. nat. de la Caroline*. V. Catesby.

EDWARDS (THOMAS), théol. anglican, recteur de l'église de St-Jean-Baptiste de Coventry, vicaire de Nuneaton dans le comté de Warwick, né en 1729, mort en 1785, s'était livré avec fruit à l'étude des langues sav. et de la littér. sacrée. On a de lui plus. ouv. de controverse dans lesquels il se montre zélé défenseur de la religion; celui qui a pour titre : *Preuves que la doctrine de la grâce irrésistible n'a aucun fondement dans les livres de l'Anc.-Test.*, 1759, passe pour l'un des plus importans qui aient été écrits sur la dissidence des arminiens et des calvinistes. Il a donné un choix d'*Idylles* de Théocrite avec les notes dites *variorum*, auxquelles il a joint ses propres remarques, 1779, in-8. Ce rec. est fort estimé des sav. — EDWARDS (Jean), botan. anglais, s'est fait connaître par la publication d'un herbier sous le titre de *the British Erbal*, Lond., 1770, in-fol., avec 50 pages de texte. Cet ouvrage renferme 100 planches coloriées des plantes les plus belles et les plus utiles qui fleurissent en Anglet., et une *Notice* sur la manière de les cultiver.

EDWARDS (BRYAN ou BRIAN), écriv. anglais, membre du parlement et de la société royale de Londres, né en 1743, était encore fort jeune lorsqu'il se rendit à la Jamaïque auprès d'un oncle propriétaire d'une plantation de sucre. Appelé en 1789 à faire partie de l'assemblée de cette île, Edwards combattit vivement les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres. De retour en Angleterre, et appelé à la chambre des communes, il s'y montra le constant défenseur des colons; mais, comme il plaignait le sort des esclaves tout en reconnaissant les dangers de leur émancipation, il fit adopter une loi répressive des cruautés que l'on exerçait contre eux. Edwards m. en 1800. On a de lui : *Hist. civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, Londres, 2 vol. in-4, 1793, et 1801, 3 vol. in-8, 3e édit. corrigée et augmentée, avec le portrait de l'auteur, des pl. et des cartes géogr. *Description historique de la colonie française de l'île de St-Domingue*, etc., ibid., 1796, in-4; un ouvr. intit. *Conduite du gouvern. et de l'assemb. de la Jamaïque à l'égard des nègres marrons*, etc., ibid., 1796, in-8; les trois prem. chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales depuis son origine en fév.* 1793, imp. à la suite de la 3e édit. de l'*Hist. civile et commerciale*, ainsi qu'un voyage fait dans les îles des Barbades, St-Vincent, Antigoa, Tabago et la Grenade, en 1791 et 1792 par sir William Young.

EDWIGE. V. HEDWIGE (Ste).

EDWIN, roi de Northumberland, fut le prem. prince de ce pays qui ait embrassé la religion chrétienne. Ayant été chassé du royaume de Deirie par Adelfrid, roi de Bernicie, qui s'empara du trône, Edwin se réfugia auprès de Redwald, roi des Estangles, gagna sa confiance, se fit respecter et chérir du peuple, et reconquit ses états par la force des armes. Après la mort de Redwald, les Estangles lui offrirent la couronne; mais il la refusa, et la fit donner à l'héritier légitime. Ce prince, le plus remarquable des monarques de son temps, périt l'an 633 en combattant contre le roi de Mercie et le roi des Bretons.

EDWIN (JEAN), coméd. angl., né en 1698, m. en 1790, avait débuté en 1715 sur le théâtre de Manchester, et, pend. sa longue carrière dram., remplit avec succès sur les théâtres de Dublin, de Bath, de Hay-Market et de Covent-Garden à Londres, les rôles de voleurs, de paysans, de constables, et des rôles originaux des farces de O'Keefe. Il excellait dans ce dernier genre, et passait pour le meilleur chanteur d'opéra-buffa de son temps. J. Williams, l'un des amis d'Edwin, a publ. un recueil intit. *Excentrities..., singularités de Jean Edwin*, recueillies parmi ses MSs., et enrichies de plusieurs centaines d'anecdotes originales, Londres, 1791, 2 vol. in-8.

EDWY, dit *le Beau*, 11e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, et fils d'Edmond Ier, succéda à Edred, son oncle, l'an 955. Le mariage qu'il contracta, malgré les représentations des ministres du royaume et au mépris des canons de l'église, avec

Elgiva, princesse du sang royal, fut la source des troubles qui agitèrent le roy. pend. 4 années. L'exil de St Dunstan suivit de près ce mariage : il était accusé de malversations dans l'administ. des finances ; mais sa disgrâce était une punition des insultes auxquelles ce prélat s'était livré contre son souverain le jour même du couronnement. Les partisans du ministre s'emparèrent de la personne de la reine, lui brûlèrent le visage avec un fer rouge, et la reléguèrent en Irlande. Elle échappa à ses bourreaux ; mais bientôt elle retomba entre leurs mains, et périt victime de nouvelles cruautés. Edwy fut déposé pour avoir désobéi aux lois ecclés., et mourut de chagrin après avoir vu élire à sa place Edgar, l'un de ses frères.

EDZARDI (Esdras), sav. prof. d'hébreu, né à Hambourg en 1629, se livra dès sa jeunesse à l'étude des langues orient., et voyagea ensuite pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises. De retour dans sa patrie, l'offre des postes les plus avantageux ne put le séduire ni le detourner de ses modestes travaux. Sa principale occupation jusqu'à sa mort, en 1708, fut de chercher des prosélytes à la communion luthérienne, et il en forma un gr. nomb. parmi les juifs. On ne connait de ce savant que des thèses intit. *de Præcipuis doctrinæ christianæ capitibus adversùs Judæos et Photianianos*. La biblioth. de l'univ. de Bâle possède plus. lettres manusc. qu'il avait adressées à Buxtorf. — Edzardi (Sébastien), fils du précédent, né à Hambourg en 1673, mort en 1736, avait été adjoint à la faculté de philos. de Wittemberg en 1696, puis prof. de logique et de métaphysique au gymnase de Hambourg, et continua, mais avec de faibles succès, les travaux de son père pour la conversion des juifs. On a de lui plus. écrits polémiques, en allem. et en latin, dirigés contre Leclerc, Breithaupt, Weissmann, et contre les calvinistes. Le *Dictionn. des Savans* de Thiessen donne le catalogue de ses écrits. On peut reprocher à Edzardi de n'avoir point apporté dans ce genre de discussion la réserve et la modération qui conviennent au véritable talent, et prêtent une nouvelle force aux raisonnemens. — Edzardi (Jean-Esdras), frère aîné du précédent, fut prof. à Rostock et à Londres. A sa m., en 1713, il était ministre de la sainte Trinité. Il a laissé un ouvr. sur l'hist. ecclés. d'Angleterre. — Edzardi (George-Eléazar), frère de Sébastien, né en 1661, m. en 1727, occupa pendant 32 ans la chaire de grec et d'histoire à l'univ. d'Hambourg, sa patrie, et fut nommé ensuite prof. de langues orientales. Il a pub. en latin plus. *Traités Thalmudiques*, avec des notes.

EECKHOUT (Gerbrant, van den), peintre holl., élève de Rembrandt, né en 1621, m. en 1674, a composé un grand nombre de portraits et des tableaux d'histoire peu connus en France, et où l'on retrouve la vigueur de coloris et le caractère des physionomies de Rembrandt. Il a pris le soin d'éclairer ses fonds plus que ne le faisait son maître ; mais il partage avec lui le reproche de manquer de correction, et de pécher contre l'exactitude du costume dans ses personnages histor. On cite comme ses plus beaux tabl. un *Jésus au milieu des doct.* et un *Jésus enfant dans les bras de Siméon*. — Un autre Eeckhout (Antoine van den), peintre, né à Bruges en 1656, travailla avec Louis de Deyster, son ami et son beau-frère, et faisait les fleurs et les fruits dans des tableaux dont celui-ci faisait les fig. Leurs ouvr. furent très-recherchés dans le temps. Eeckhout venait d'épouser à Lisbonne une fille de qualité, fort riche, lorsqu'il périt en 1695 assassiné par des rivaux jaloux de la fortune que lui apportait sa femme.

EFFEN (Juste van), litt. holland., né à Utrecht en 1684, m. en 1735, est aut. des ouv. suivans : *le Misanthrope*, feuille périodique dans le genre du *Spectateur* d'Addison, La Haye, 1711, 1712, 2 v. in-8 ; plusieurs vol. du *Journal littér.* de La Haye, 1715 et années suivantes ; *Relation d'un voyage en Suède*, qu'il avait fait avec le prince de Hesse-Philippsthal, La Haye, 1726 ; *la Bagatelle*, ou *Disc. ironiques où l'on prête des sophismes ingénieux au vice... pour en mieux faire sentir le ridicule*, Amsterdam, 1718-1719, 3 vol. in-8 ; Lausanne, 1743, 2 vol. in-12 ; *le Nouveau spectateur franç.*, dont il n'a paru que 28 numéros ; *le Spectateur hollandais*, Amsterdam, 1731-1735, 12 vol. in-8, en holland. ; *Parallèle d'Homère et de Chapelain*, La Haye, 1714, in-8, impr. aussi avec le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (*v.* St-Hyacinthe) ; *les Avent. de Robinson Crusoé*, traduit de l'anglais de Dan. de Foë, Amsterdam, 1720 et 1721, 3 vol. in-12 ; *le Conte du tonneau*, traduit de l'anglais de Swift, La Haye, 1721, 3 vol. in-12 ; *Pensées libres sur la religion, l'église et le bonheur de la nation*, trad. de l'angl. de Mandeville, La Haye, 1722, 2 vol. in-12 ; *le Mentor moderne*, traduit de l'anglais d'Addison, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12 ; *Hist. métallique des 17 provinces des Pays-Bas*, trad. du holland. de van Loon, La Haye, 1732, 5 vol. in-fol. ; les 2 prem. vol. sont de lui, et les 3 dern. sont de l'abbé Prévost. On lui attribue une comédie en 5 actes et en prose : *les Petits-maîtres*, Amsterdam, 1719, in-8 ; et un *Essai sur la manière de traiter la controverse*, Utrecht, 1730, in-8. Le *Journal histor., politique et galant*, commencé en 1719, contient plus. morceaux de cet écrivain.

EFFIAT (Antoine COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, surintend. des finances sous Louis XIII, né en 1581, se distingua dans la guerre, dans l'administration et dans les négociations politiques. Ministre, il réduisit le taux de l'intérêt du denier 10 au denier 18 ; diplomate, il conclut le mariage de Henriette de France avec Charles Ier ; et guerrier, il se signala au siége de La Rochelle, pendant lequel il servit comme maréch.-de-camp, aux combats de Veillane, de Carignan, et à la prise de Saluces, où il commandait comme lieut.-gén. : l'année suiv. il obtint le bâton de mar. de France, fut investi du commandement de l'armée d'Alsace en 1632, et mourut presqu'à l'ouverture de la campagne. Il a laissé plus. écrits sur l'hist. milit., politique et financière de son temps, tels que : *Etat des affaires de finances*, présenté en l'assemblée des notables en 1626 (inséré dans le tome 12 du Mercure français) ; *Disc.* sur son ambassade en Angleterre (ibid.) ; *Lett. sur les finances* (dans les factums du sieur Saguez, in-4) ; *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont* (dans le *Rec. des div. révol.*, Bourg-en-Bresse, 1632) ; *Mém.* concernant les dern. guerres d'Italie de 1625 à 1632, 1 vol. in-12, 1669-82, 2 vol. in-12 ; plus. *Mém.* MSS. et *Lett.* conservés dans div. bibliothèq.

EGASSE DU BOULAY. V. Boulay.

EGBERT, roi de Westsex au 9e S., et le prem. qui ait porté le titre de roi d'Anglet., descendait en ligne directe, par Alchmond, son père, de Cerdic, fondateur de ce royaume. Après la mort d'Alchmond, Egbert, frustré de la couronne par l'usurpation de Brithric, se retira en France, et resta à la cour de Charlemagne jusqu'à la mort de l'usurpateur, en 799. Placé sur le trône, Egbert s'empara des roy. de Galles et de Cornouailles pour balancer l'influence de Bernulf, roi de Mercie, qui déjà avait conquis les autres états de l'heptarchie. Il repoussa ce prince, et rendit son royaume tributaire. Dans le même temps une armée, commandée par Ethelwolf, fils d'Egbert, soumettait le roy. de Kent ; et bientôt les pays d'Essex, de Northumberland et des Estangles, perdirent leur indépendance. En 827 tous les états de l'heptarchie se trouvèrent réunis en un seul royaume auquel Egbert donna le nom d'Angleterre, et dont l'étendue était à peu près la même qu'aujourd. Ce prince m. en 837 au moment où il se préparait à une expéd.

contre les Danois qui, malgré leurs défaites, ne cessaient point de faire des descentes sur les côtes de la Grande-Bretagne.

EGEDE (Jean), pasteur du saint Evangile, né en Danemarck en 1686, fut le fondateur des missions danoises au Grœnland, établissement qui, en répandant les lumières de l'évangile, ouvrit au commerce de nouveaux débouchés. Egede, après avoir étudié la langue des naturels du pays, gagna leur confiance par la douceur de ses mœurs, et en baptisa un gr. nomb. Depuis 1721 jusqu'en 1736, son zèle pieux ne se ralentit point; et, malgré ses infirmités et son âge avancé, il n'aurait pu se décider à quitter ses fonctions pour se reposer, s'il n'eût trouvé dans son fils un successeur digne de le remplacer. Egede mourut en 1758. On a de lui: *Nouv. rech. de l'ancien Grænland*, ou *Hist. nat. et descript. de la situation, de l'air, de la températ. et des product. de l'ancien Grænland*, en danois, Copenhague, 1729, in-4, ibid., 1741, in-4, fig., édit. augmentée, traduit en allemand, Francfort, 1730, in-8, Copenhague, 1742, in-4, fig., édit. augmentée; en anglais, Londres, 1745, in-8; en hollandais, Delft, 1746, in-4; en français, Copenhague et Genève, 1763, in-12, fig., *Journal* tenu pendant la mission au Grœnland, Copenhague, 1738, in-8, trad. en allemand, Hambourg, 1740, in-4. Le tome 19 de l'*Hist. des voyages* contient les détails des travaux d'Egede pour la colonisation du Grœnland. — Egede (Paul), fils du précédent, né en 1708, mort en 1789, évêque du Grœnland, avait partagé les travaux de la mission; et, après la mort de son père, il demeura seul chargé de pourvoir à tous les besoins de la colonie, et à l'instruct. des Grœnlandais. Il a écrit en danois une *Relation du Grænland*, extraite d'un journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788, Copenhague, 1789, in-12; a composé en latin un *Dictionnaire grœnlandais*, et une *Gramm.*; et a trad. en grœnlandais l'Evangile, 3 liv. du Pentateuque, les prières et l'office de l'église danoise, et l'imitation de J.-C.

ÉGÉE (myth.), père de Thésée, régnait sur l'Attique lorsque Minos, vainqueur des Athéniens, leur imposa l'obligation d'envoyer tous les 9 ans en Crète, pour être exposés aux fureurs du Minotaure, 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles nobles. Le sort ayant désigné son fils pour l'une des victimes du monstre, Egée se précipita dans la mer (qui depuis ce temps porta le nom d'Egée) lorsqu'il vit revenir avec des voiles noires le vaisseau qui avait transporté Thésée en Crète.

EGENOD (Henri-Franç.), juriscons. franç., doyen de l'ordre des avocats de Besançon, né en 1697, m. en 1783, est aut. de plus. *Mem.* sur la coutume de Franche-Comté, tels que: *Dissertation sur cette question: si la coutume du comté de Bourgogne est souchère en successions*, Besançon, 1723, in-12. Dans cet écrit il combat quelques principes émis par le célèbre Dunod dans un *Comment.* sur cette matière; *Mém. où l'on examine quel a été le gouv. politique de Besançon sous l'empire d'Allemagne, etc.*: ce mémoire a été couronné en 1761 par l'acad. de Besançon; *Dans quel temps les abbayes de St-Claude, de Luxeuil et de Lure, ont-elles joui des droits réguliers, et jusqu'où s'étendaient ces droits?* et des *Rech. sur l'Histoire de Besançon*, en MS.

EGENOLF (Chrétien), libraire à Francfort dans le 16e S., publia en 1556 une collection de 380 fig. de plantes de l'Allemagne dessinées d'après nature et gravées sur bois, sous le titre de *Herbarum imagines vivæ*, petit in-4; et y ajouta successivement les planches de Fuchs, de Tragus et Mathiole; cette collection a servi aux éditions de Dorsten, en 1540; de Lonicer, en 1551, 1560, et à la version latine de Dioscoride, par Ruel, en 1549. Egenolf est aut. d'un opuscule intit.: *Adversùs illiberales Fuschii calumnias responsio*, Francfort, 1544, in-4.

EGÉRIE (myth.), nymphe de la forêt d'Aricie, selon Ovide, épousa Numa Pompilius; partagea avec lui les soins du gouvernement, et après la m. de ce prince, se retira dans son ancien asile, où Diane, touchée de son affliction, la changea en fontaine. Les autres poètes et les historiens de Rome s'accordent à penser que Numa feignit d'avoir des entretiens avec une divinité, afin de revêtir d'un caractère respectable les lois qu'il créait pour un peuple sauvage et superstitieux.

EGERTON (Thomas), grand-chancelier d'Angleterre sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier, naquit en 1540. La reine Elisabeth l'ayant entendu plaider une cause contre la couronne, le nomma en 1581 sollicileur général, puis successivement *attorney général*, chevalier, maître des rôles, garde-des-sceaux, membre du conseil d'état, et l'employa dans plusieurs négociations, entre autres dans celle du traité avec la Hollande en 1598. Lorsque le comte d'Essex tenta de soulever le peuple de Londres, Egerton, ami du comte, chercha, mais inutilement, à le faire rentrer dans le devoir; il fut créé baron d'Ellesmère et chancelier d'Angleterre sous le règne de Jacques Ier, et présida en qualité de grand-sénéchal, au procès des lords Cobham et Grey de Wilton, accusés de haute trahison; il fut l'un des juges du comte et de la comtesse de Sommerset, convaincus de l'empoisonnem. de sir Thomas Overbury, et eut le courage de s'opposer au pardon que le roi était disposé à accorder aux coupables. Les infirmités de la vieillesse avertissaient Egerton de quitter les affaires publiques pour se livrer aux soins de sa santé; mais Jacques Ier s'opposa plus. fois à la retraite de son ministre; il l'éleva à la dignité de vicomte de Brackley et de comte de Bridgewater. Peu de jours avant sa mort, arrivée en 1717, Egerton fit la remise des sceaux entre les mains du roi qui, au rapport de Camden, les reçut en fondant en larmes. On a d'Egerton: un *Discours* prononcé à la cour de l'échiquier dans l'affaire des *Post nati* (les individus nés en Ecosse depuis la réunion de ce pays à l'Angleterre), Londres, 1609, in-4; *Priviléges et prérogatives de la haute cour de chancellerie*, Londres, 1641; *Observ. concernant l'office de lord chancelier*, Londres, 1651, in-8. Il avait laissé au docteur John Williams, son chapelain, des MSs. qui n'existent plus, et dans lesquels on croit que Williams puisa les connaissances dont il fit preuve en politique et en législat. — Egerton (Jean), évêque de Durham, né à Londres en 1721, m. en 1787, a laissé 3 *sermons*, prêchés en 1757, 1761 et 1763. C'était un prélat vertueux, bienfaiteur des pauvres, d'un esprit éclairé et conciliant.

EGERTON, V. Bridgewater (François Egerton, duc de).

ÉGÉSIPPE, V. Hégésippe.

EGG (Jean-Gaspard), agronome suisse, né en 1738, m. en 1794, était greffier du district d'Elikon, village du canton de Zurich. Sa commune, dont il fit dresser un plan géométrique, lui doit d'heureuses institutions, telles que la culture des biens fonds communaux, l'assurance contre les épizooties; elle lui doit aussi une *Instruct. pour la culture de la vigne*, couronnée par la société économique de Zurich. La *Vie de J.-G. Egg*, écrite en allem. par son fils, a été publiée par la société de physique de Zurich, Zurich, 1795, in-8.

EGGELING (Jean-Henri), antiquaire allem., né en 1639, visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne et la France, et fut nommé à son retour professeur d'histoire à Brêmen. Une mission dont il s'acquitta ensuite près la cour de Vienne lui mérita la place de secrétaire du grand-conseil de la ville de Brêmen en 1679. Eggeling m. en 1713, laissant une collection de médailles dont le catalogue a été publ. à

Brémen en 1714, in-8, et plusieurs ouvr. estimés dont les plus remarquables sont : *De miscellaneis Germaniæ antiquitatibus dissertationes*, Brémen, 1694-1700, 5 parties in-4 ; *De numismatibus quibusdam abstrusis Neronis cum Car. Patino per epistolas disquisitio*, ibid., 1681, in-4 ; *Mysteria Cereris et Bacchi in vasculo ex uno onyche*, ibid., 1682, in-4 : cet écrit se trouve aussi dans le t. 7 des *Antiq. græc.* de Gronovius ; *Discussio calumniarum Fellerianarum*, Brémen, 1687, in-4 ; *Abstersio Fellerianarum calumniarum..., quas plusquàm cynicâ procacitate enixus est Joach. Fellerus*, ib., 1689, in-4 ; *De orbe stagneo Antinoi epistola*, ib., 1691, in-4.

EGGENFELD (Chrysostôme ou Jean-Chrysostôme), conseiller d'état du duc de Meklenbourg, fut enfermé pendant 6 années (de 1666 à 1672) par l'ordre de ce prince, dont il avait encouru la disgrâce. Eggenfeld avait pub., sous le nom d'*Amandus Verus*, les ouvr. suivans : *Imperium politicum ex sacrâ regum historiâ descriptum ad normam hodiernæ politicæ administrationis et exemplis utriusque imperii illustratum*, 1661, in-12 ; *Triumphans anima, sive philosophica demonstratio immortalitatis animæ*, 1661, in-12 ; *Nova detecta veritas, sive animadversio in veterem ratiocinandi artem Aristotelis*, 1661, in-12. On croit qu'il m. dans un âge avancé à Brinn en Moravie, où il s'était retiré : il avait composé dans sa retraite quelq. ouvr. de théol. qui ne nous sont point parvenus.

EGGER (Brandolf), généalogiste suisse, m. à Berne en 1731, a comp., sur les généalog. de toutes les familles bernoises, un ouvr. qui, jusqu'à la révolution de 1798, a servi au gouvernement pour déterminer les cas où le droit de bourgeoisie devait être accordé. Ce livre est déposé aux archives de la ville de Berne. — Egger, fils du précédent, mort en 1736, professa la philosophie à Berne. On a de lui un traité *De viribus mentis humanæ contra Huetium*, Berne, 1735, in-8.

EGGERS (Jacques, baron d'), général suédois, commandeur de l'ordre de l'Épée, né en 1704, servit successivement en Suède, en Saxe et en France, fit la guerre de Finlande et fut envoyé au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses connaissances dans l'art militaire, particulièrement dans la partie des fortifications, lui valurent l'honneur de donner des leçons de tactique aux princes Xavier et Charles de Saxe. Il m. en 1773, dans le commandement de la ville de Dantzig. On a de lui : *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, Amsterdam et Leipsig, 1750, in-12 ; un *Dictionn. du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allem., Dresde, 1757, 2 vol. gr. in-8 ; et un catalogue raisonné d'une grande quantité de livres sur l'art militaire, qui composaient sa bibliothèque. On lui doit aussi une édition, corrigée et augmentée, du *Dictionn. militaire* d'Aubert de La Cannaye, Dresde, 1752, 2 vol. in-8. L'*éloge* d'Eggers a été publ. en allem., Dantzig, 1773, in-4.

EGGERS (Henri-Frédéric d'), né à Meldorf en 1721, m. en 1798, professa la philosophie au gymnase de Brunswick, et remplit diverses charges dans la magistrature et l'administration des états de Holstein et de Danemarck. Il a laissé quelq. ouvr. dont les princip. sont : *Epistola gratulatoria... de rebus consulendi*, Jéna, 1742, in-4 ; *Dissertatio inauguralis logico-mathematica*, ib., 1745, in-4 ; *Commentatio philosoph. de sapienti justitiam administrandi ratione Sinensibus usitatâ*, ibid., in-4.

EGGESTEYN (Henri), imprim. à Strasbourg au 15ᵉ S., a publié diverses éditions recherchées comme monumens chronologiq. de la typographie ; les principales sont : *Gratiani decretum cum apparatu Barth. Brixiensis*, 1471, in-fol., *Clementis V constitutiones cum apparatu J. Andreæ*, 1471, in-fol. ; *Justiniani institut. juris cum glossâ, accedunt consuetudines feudorum*, 1472, in-folio.

EGGS (Jean-Ignace), capucin-missionnaire, connu sous le nom de *P. Ignace de Rheinfeld*, né à Rheinfeld en 1618, fut d'abord aumônier à bord d'un vaisseau vénitien, et se rendit dans l'Asie mineure comme missionnaire, séjourna quelque temps à Jérusalem, fut reçu chevalier du St-Sépulcre, revint en Allemagne, et m. en 1702. Il a publié en allem., *Relat. du voyage de Jerusalem et descript. de toutes les missions apostol. de l'ordre des capucins*, Constance, in-4, Fribourg en Brisgau, 1666, et Augsbourg, 1699. Il avait rapporté de ses voyages des antiquités et des curiosités de toute espèce qu'il distribua à des couvens et à des bibliothèques de son ordre.

EGGS (Richard), jésuite allem., né en 1621, se livra à l'enseignement des belles-lettres et à la prédication à Munich et à Ingolstadt, et mourut en 1659. Il a composé un gr. nombre de petits drames que ses élèves représentaient à l'époque des concours annuels ; sa tragédie de *Léonide, père d'Origène*, passe pour un chef-d'œuvre dans ce genre. On a de lui quelques ouvrages restés en MSs. ; les plus remarquables sont : *Poemata sacra ; Epistolæ morales ; Comica varii generis*. Sa vie a été écrite en lat. par Léonce Eggs, son parent, dont l'article suit. — Eggs (Léonce), jésuite, né à Rheinfeld en 1666, cultiva la poésie latine et n'obtint pas moins de succès dans ce genre que le P. Richard Eggs, son parent. Il enseigna la grammaire, la poésie, la rhétorique et la langue grecque dans plusieurs colléges de sa société. En 1714, il accompagna en qualité d'aumônier les deux fils de l'élect. de Bavière, Charles-Albert et Théodore de Bavière, à l'armée du prince Eugène, et m. pendant le siége de Belgrade en 1717. Il a publ. *Compositiones morales et asceticæ ; Opera moralia ; OEstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1710, et a laissé en manuscrits *Elogia, Epigrammata, Inscriptiones, Exercitationes scholasticæ et theatrales*. — Eggs (George-Joseph), doct. en théol., chanoine-doyen de l'église de St-Martin de Rheinfeld, où il était né vers 1670, m. vers 1750, a laissé en lat. les ouv. suiv. : *Purpura docta, seu vitæ cardinalium scriptis illustrium*, Munich, 1714-29, 4 vol. in-f. ; *Tractatus de quatuor novissimis ; Tractatus de morte sanctâ obeundâ, Elogia præclarorum virorum ; Rhytmi de passione Christi* ; les *Vies des PP. Ignace et Léonce Eggs*.

EGHIVARTETZY (Moïse), patriarche arménien, né en 493, ant. de la nouvelle ère arménienne adoptée depuis l'an 552 de J.-C., gouverna l'église d'Arménie pendant 43 ans, et m. vers l'an 593. Il a laissé en MS. un *Discours* sur le devoir des évêq. — Un autre Eghivartetzy (Machdots), patriarche arménien, né en 837, mort en 897, avait professé pendant plusieurs années la théol. et la rhétorique dans un monastère arménien avant d'être élevé au patriarcat. On a de lui quelques écrits restés en manuscrits : *Etudes de la jeunesse*, ou *Tr. de rhétor.* ; *Comment. des Proverbes et de la Sagesse de Salomon ; Recueil de Lettres*, etc.

EGIDIO. V. Ægidius et Gilles.

EGIL ou EIGIL, scalde ou poète islandais du 10ᵉ S., se signala par sa valeur pendant les guerres dont l'Ecosse et le Northumberland étaient le théâtre à cette époque. A la suite d'un combat dans lequel il avait tué le fils d'Eric, roi de Norwège, surnommé *Blodaxe*, Egil tomba entre les mains de ce roi et fut condamné à mort ; mais il racheta sa vie par une ode improvisée dans laquelle il célébrait les exploits d'Eric. Cette pièce de poésie renferme des détails précieux pour l'histoire de ce temps ; elle a été imprimée sous le titre de *Hufud Lausnar*, c.-à-d., *Rachat de la tête*. Olaüs Wormius en a donné une version lat. dans la *Litteratura Danica antiquissima*, Amsterdam, 1636. Egil a laissé un monument plus précieux encore pour l'histoire des mœurs et des usages des Islandais ; c'est un livre intit. *Eigla ou Eigils-Saga*, Hrap-

peey, 1782, in-4, version latine avec le texte islandais, notes et index; il a été trad. en vers danois et impr. à Copenhague, 1738, in-8, et à Berghen en Norwège, 1760-1770, in-8. Johnston en a donné des extraits dans les *Antiquitates Celto-Scandicæ*.

EGILL, nom d'un guerrier scandinave au 7e ou 8e S., à qui on attribue une aventure presque semblable à celle de Guillaume Tell, lorsque celui-ci abattit une pomme placée sur la tête de son fils (*v.* Tell). Un érudit moderne, M. Malte-Brun, qui a remarqué un trait pareil rapporté par Saxo, écrivain danois, antérieurement à l'époque où vivait Guillaume Tell, pense que ce fait, conservé chez trois peuples différens, pourrait bien se rattacher à leur histoire primitive et à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils ne formaient qu'une seule nation.

EGINE (PAUL D'). V. PAUL.

EGINHARD ou EGINARD, célèbre historien français du 9e S., secrétaire, chancelier et surintendant des bâtimens de Charlemagne, acquit à l'école du savant Alcuin (*v.* ce nom), des connaissances qui lui méritèrent l'affection toute particulière de Charlemagne; il partage avec ce prince la gloire de la régénération des lettres. Louis-le-Débonnaire, plein de confiance dans les talens du ministre de Charlemagne, le chargea de l'éducat. du jeune Lothaire: mais bientôt Eginhard quitta la cour pour se retirer dans un monastère, et il vivait uniquement occupé de l'étude, lors des troubles dont Louis-le-Débonnaire fut la victime. Les lettres qui nous restent d'Eginhard témoignent qu'il avait employé tous ses efforts pour prevenir les funestes effets de la révolte des fils de Louis. Il m. en 839, peu de temps après avoir perdu son épouse nommée Emma ou Imma, dont les romanciers ont prétendu embellir la vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Eginhard lui-même. On a dit qu'Eginhard était pour Charlemagne ce que Joinville a été pour St Louis, et Philippe de Comines pour Louis XI. Le style de l'historien de Charlemagne est plus pur que celui des aut. contemporains, et ses ouvrages sont remarquables par leur importance pour l'histoire du temps. On a de lui: *Vita et gesta Caroli magni*, Cologne, 1521, in-4: c'est l'hist. des guerres entreprises par Charlemagne, et le tableau de la vie intérieure de ce prince au milieu de sa cour et de sa famille. On en a fait un grand nombre de réimpressions à Bâle, Francfort, Genève, Hanau, Leipsig, Paris, Strasbourg, Helmstadt; la plus estimée est celle de Herm. Schmincke, Utrecht, 1711, in-4, avec les notes de Bessel, de Bollandus et de Goldast; le texte a été collationné sur 5 MSs. différens: cet ouvrage se trouve dans le recueil des historiens de France de dom Bouquet, t. 5: il a été trad. en fr. par un aut. inconnu, par Elie Vinet, Poitiers, 1558, in-8; (par Léonard Pournas), Paris, 1614, in-12; par le président Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident* et par M. D. (Denis), Paris, 1812, in-12; et en allemand par Jean-Augustin Egenolf, Leipsig, 1528, in-12; *Annales regum Francorum Pipini, Caroli magni, Ludovici Pii ab anno Ch.* 741, *ad annum* 829, impr. dans la plupart des édit. de l'ouvr. preced.; 62 *Lettres*, écrites en lat., impr. dans le rec. des histor. de France par Duchêne; dans l'*Eginhardus vindicatus* de Jean Weinkens, et dans la collect. de dom Bouquet; *De translat. SS. martyrum Marcellini et Petri*, dans les *Acta sanctorum* de Surius et de Bollandus: Eginhard avait reçu de Rome en 827 les reliques de St Marcellin et de St Pierre, et les avait déposées dans son château de Mulinheim, qu'il convertit en abbaye; *Breviarium chronologicum ab orbe condito ad ann. Ch.* 809, impr. dans les *Comment. Bibl. Cæsar. vindobonensis lib.* 2, *cap.* 5, de Lambecius.

EGINGTON (FRANÇOIS), peintre anglais, mort en 1805, est du petit nombre des artistes qui ont cultivé avec succès la peinture sur verre; plus de 50 grands ouvr. attestent son talent dans ce genre; et les plus remarquables sont: *Deux résurrect.*; *le Banquet donné par Salomon à la reine de Saba*; *St Paul converti et recouvrant la vue*; *le Christ portant sa croix*, d'après Morales; *l'Ame d'un enfant en présence du Tout-Puissant*.

EGISTE ou EGISTHE (myth.), fruit de l'inceste de Thyeste avec sa fille Pélopée, fut élevé à la cour d'Atrée, son oncle, sans connaître sa naissance. Quand il fut sorti de l'enfance, Atrée l'envoya contre Thyeste pour lui donner la mort; mais Egisthe, au moment d'exécuter le crime, découvrit son père dans celui qu'il devait assassiner. Tournant alors ses armes contre Atrée lui-même, il le fit périr, et rétablit Thyeste sur le trône. Dans la suite, les deux fils d'Atrée, Agamemnon et Ménélas, ayant recouvré la couronne, Egisthe feignit de se réconcilier avec eux; mais, pendant qu'Agamemnon était au siége de Troie, il séduisit sa femme Clytemnestre; et lorsque le prince revint, il l'assassina et se plaça lui-même sur le trône. Quelques années après, Oreste, fils d'Agamemnon, vengea le meurtre de son père et de son aïeul, en immolant Egisthe dans son propre palais. Ces événemens, qui ont fourni chez les Grecs le sujet de plus. tragédies, ont été transportés sur notre scène par Voltaire, Crébillon, et en dernier lieu par M. Soumet.

EGIZA, 31e roi des Visigoths en Espagne, élu à Tolède en 687, repoussa les Sarasins dont les flottes menaçaient ses états, fit la paix avec les Vascons et les Francs, après une guerre sanglante, et mourut en 700. Il eut pour success. son fils Vitiza.

EGIZIO (MATTHIEU), sav. antiquaire napolit., né en 1674, mort en 1745, fut agent des fiefs du prince Borghèse, auditeur général, secrétaire de la ville et du duché de Matalona, puis enfin bibliothécaire de la bibliothèque royale à Naples. En 1735 il était venu en France en qualité de secrét. d'ambassade, avec le prince della Torella, et avait reçu de la munificence de Louis XV une médaille et une chaîne d'or. On a de lui: *Lettera in difesa dell' inscrizione per la statua equestre di Filippo V*, Naples, 1706, in-4; *Memoriale cronologico della storia ecclesiastica*, trad. du franç. de G. Marcel, Naples, 1713; *Opere varie di Sertorio Quattromani, con annotazioni*, ibid., 1714, in-8; *Serie degl' imperadori romani*, 1736; *Lettre... à M. l'abbé Lenglet du Fresnoy*, Paris, 1738, in-8, trad. en italien, Naples, 1750, in-8; des *opuscules*, Naples, 1751, 1 vol. in-4, et un sav. comment. sous le titre de *Senatus-consulti de Bacchanalibus sive æneæ vetustæ tabulæ Musei Cæsarei vindobonensis explicatio*, Naples, 1729, gr. in-4. L'éloge d'Egizio se trouve dans l'*Hist. litter. d'Italie*, par Tiraboschi.

EGLIN (TOBIE), en latin *Iconius*, ministre du St-Evangile dans le canton de Zurich, m. en 1574, a composé des *poésies* qui ont été publiées par son fils, dont l'art. suit. — EGLIN (Raphaël), appelé aussi *Iconius*, professeur de théologie protestante, naquit en 1559 à Frauenfeld en Turgovie. Il organisa les écoles de Sonders, fit établir à Zurich l'usage des disputes ecclésiast. et du chant de l'église. En 1605 des dettes contractées pour faire des recherches dans l'alchimie le forcèrent de quitter sa patrie; il mourut à Marpurg en 1622. Ses écrits consistent en poésies, dissert. théologiques sur la prédestination, brochures, livres de grammaire et de logique; le plus curieux est celui où, sous le titre de *Conjectura halieutica*, Zurich, 1598, in-4, Hanau, 1611, in-4, il cherche à expliquer de prétendus caractères mystérieux qu'on avait cru voir sur deux harengs pêchés en Norwège, et sur un troisième pêché en Poméranie.

EGLINGER (SAMUEL), médecin suisse et professeur de mathématiques à Bâle, né dans cette

ville en 1638, m. en 1673, a laissé quelques dissertations médicales. — Un autre EGLINGER (Nicolas), probablement de la même famille, médecin suisse, né à Bâle en 1645, mort en 1711, a laissé également plus. dissert. médicales, ainsi que son fils CHRISTOPHE, m. en 1733, professeur de médecine et de rhétorique à Bâle.

EGLY (CHARLES-PHILIPPE MONTHENAULT D'), littérat. franç., né à Paris en 1696, m. en 1749, avait d'abord exercé la prof. d'avocat; mais la littérature l'enleva au barreau. Il débuta par quelq. opuscules imprimés dans les journaux et bientôt la public. de son *Hist. des rois de Sicile de la maison de Bourbon*, Paris, 1741, 4 vol. in-12, lui ouvrit les portes de l'académ. des inscriptions. Il a trad. du grec *les Amours de Clytophon et de Leucippe*, Paris, 1734, in-12, et du latin *la Callipédie* de Claude Quillet, Paris, 1749, in 8; un *Mém. sur les Scythes*, qu'il lut à l'académie, provoqua les savantes recherches de Fréret sur les nations scythiques et sarmatiques. Son éloge a été prononcé, à l'académie, par Bougainville.

EGMOND (CHARLES d'), duc de Gueldre, fils du duc Adolphe (*v.* ADOLPHE, fils d'ARNOLD), né en 1467, débuta à 17 ans dans la carrière militaire sous les ordres d'Engilbert de Nassau, se signala aux siéges d'Ath et d'Oudenarde en 1485, fut fait prisonnier en 1487, et resta en France jusqu'en 1492, époque à laquelle les états de Gueldre payèrent sa rançon et le reconnurent pour leur duc. En chassant les troupes allemandes qui tenaient garnison dans son duché, Egmond commença une guerre qu'il soutint avec succès pendant près de quarante-six ans contre la maison d'Autriche, qui revendiquait la souveraineté de la Gueldre. Il ne fut vaincu que par ses propres sujets soulevés contre lui, et fut forcé d'abandonner ses états au duc de Clèves en 1538 : il m. la même année, du chagrin que lui causa la perte de son duché.

EGMOND (LAMORAL, comte d'), issu de la même maison que le précéd., prince de Gavre, baron de Fiennes, général de cavalerie sous Philippe II, roi d'Espagne, chevalier de la Toison-d'Or, né en 1522, fit partie de l'expédition de Charles-Quint en Afrique en 1544, se signala par sa bravoure à la bataille de St-Quentin en 1557, et l'année suiv. à celle de Gravelines, où il avait le command. de la cavalerie. Lors des troubles qui éclatèrent dans les Pays-Bas pour secouer le joug des Espagnols, Egmond voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie. Le duc d'Albe, ennemi personnel du comte, abusant des pouvoirs extraordinaires dont Philippe II l'avait investi, emprisonna d'Egmond, et, au mépris des sollicitations pressantes des chevaliers de la Toison-d'Or, des états de Brabant, de l'empereur Maximilien, des villes libres de l'Allemagne, de la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, lui fit trancher la tête à Bruxelles en 1568, après une détention de neuf mois (*v.* ALBE). Sa mort fut suivie d'une révolte génér. et de trente années de guerres qui ravirent pour jamais les sept provinces-unies à la maison d'Autriche.—EGMOND (Philippe, comte d'), fils du précéd., né en 1558, rentra au service de Philippe II, malgré la catastrophe de son père, fut envoyé en France à la tête d'un corps de lansquenets pour se joindre au duc de Mayenne, lors des guerres de la ligue, et fut tué en 1590 à la bataille d'Ivri.—Son frère, Charles d'EGMOND, resta attaché à la cause du prince d'Orage, et m. à La Haye en 1620. La postérité de Lamoral s'est éteinte dans la personne de Procope-Franç. comte d'Egmond, génér. de cavalerie au service d'Espagne, brigadier des armées françaises, m. en 1707 à Fraga en Aragon.

EGMOND DE NYENBOURG (JEAN-GILLES), gentilhomme des Pays-Bas, n'est connu que par la relation d'un voyage qu'il fit à la Terre-Sainte et dans l'Asie mineure vers 1720. Elle a été fondue avec une autre relation d'un voyage pareil fait de 1700 à 1709, et pub. sous ce tit. : *Voyage dans une partie de l'Europe, de l'Asie mineure, des îles de l'Archipel, de la Syrie, de la Palestine, à la Terre-Sainte, au mont Sinaï*, etc., par J.-G. Egmond et J. Heymann, Leyde, 1757 et 1758, 2 v. in-4.

EGNAZIO (JEAN-BAPTISTE, CIPELLI dit), littérateur vénitien, né vers 1478, m. en 1553, professa les belles-lettres dans sa patrie, et acquit la réputation d'un des hommes les plus érudits de son temps. Il a écrit en latin un *Traité de l'origine des Turks*, pub. par ordre du pape Léon X, 1539, in-8; un *Panégyrique de François Ier*, en vers héroïques, Venise, 1540; un *Abrégé de la vie des empereurs* (de Cæsaribus) *depuis Jules César jusqu'à Maximilien*, 1516, in-8 : l'*Heliogabali oratio ad meretrices*, qui se trouve à la fin de cet ouvr., n'est pas d'Egnazio, mais de Léonard Aretin; cette harangue, souvent réimpr., soit dans des édit. de Suétone, soit dans les *historiæ augustæ Scriptores*, est calquée sur celles de Tite-Live; *les Exemples des hommes illustres de Venise*, Venise, 1554, in-4; des *Notes* sur les épîtres de Cicéron, sur Ovide et Suétone. On a encore de lui, sous le titre de *Racemationes*, Venise, 1502, une critique amère des études de Sabellico (Marc-Antoine), profess. à Venise, qui se montrait jaloux de la réputat. d'Egnazio (*v.* SABELLICO). En 1515, Egnazio avait été du nomb. des procurat. chargés d'aller à Milan complimenter François Ier au nom de la république, et ce monarque lui fit présent d'une médaille d'or.

EGON. V. FURSTEMBERG.

EGUIARA Y EGUREN (JUAN-JOSÉ d'), chan., profess. de théol. et recteur de l'univers. de Mexico au 18e S., est aut. d'un ouv. intit. *Bibliot. Mexicana*, imp. à Mexico en 1775, in-fol. : c'est un dictionn. historique, très-rare encore, et où l'on trouve des recherches curieuses sur la littérature des anciens Mexicains, la biographie des auteurs et l'indication de leurs ouvrages. On ignore l'époque de la mort de ce savant ecclésiastique.

EGYPTE, pays situé au N.-E. de l'Afrique, et l'une des contrées les plus célèbres de l'antiquité, fut le berceau de la civilisation, des sciences, des arts et de la plus grande partie des religions anciennes. Il serait assez difficile de fixer avec précision les limites de l'ancienne Egypte : on convient cependant assez généralement qu'elle était bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'Arabie, au sud par l'Ethiopie, et à l'ouest par la Libye. Privé des eaux de la pluie qui n'y tombent que rarement et en petite quantité, ce beau pays dut son étonnante fécondité aux débordemens du Nil, et son industrie précoce à la nécessité de multiplier les bienfaits du fleuve en creusant de nombreux canaux qui devinrent bientôt la voie d'un vaste commerce. Ses princip. villes étaient Memphis, Saïs, Syenne, Thèbes et dans la suite Alexandrie. L'origine du gouvernem. monarchique en Egypte se perd dans la nuit des temps; et son histoire, couverte de fables et de récits mythiques, ne présente quelque ombre de certitude qu'à l'avènement de Miraïm au trône, l'an 2188 avant J.-C. (1816 de la créat. du monde). Depuis cette époque la chronologie des rois d'Egypte peut être tracée ainsi qu'il suit, sauf quelq. interrèg. causés par des révolut. assez fréquentes :

	Miraïm, le prem. Pharaon de la Bible, commence à régner en	2188	av. J.-C.
6	rois, dits *Pasteurs*	2084	—
28	— thébains, form. 3 dynasties .	1825	—
8	— dont la race n'est pas désig.		
7	— de la race Tanitique . . .	1091	—
3	— Bubestiens	978	—
4	— de la race Tanitique, rétab.	858	—
1	— de la race Saïtique, nommé Bocchoris	771	
4	— Ethiopiens	727	

6	rois de la race Saïtique, rétab. en	670	av. J.-C.
	Ire domination des Perses .	525	—
1 —	nommé Amysthée	423	—
6 —	de la dynastie Mentique . .	407	—
3 —	de la dynastie Sebennique .	361	—
	IIe domination des Perses .	350	—
	L'Egypte soum. à Alexand.	330	—
15 —	et reines de la race des Ptolémées	320	—
	Domination des Rom. et des emper. de Constantinople, depuis . . .	30	ap. J.-C.
	jusqu'en	640.	—

A cette époque commence l'histoire moderne de l'Egypte conquise par Amrou, lieutenant d'Omar, et soumise aux khâlifs de Bagdad jusqu'en 896, qu'Abu Mohammed Obeidallah fonda un nouveau khâlifat indépendant à Kairwan. Ses successeurs, au nombre de douze, connus sous le nom de *Khâlifes fatimites*, régnèrent depuis 972 jusqu'en 1171, époque à laquelle le dern. prince de cette dynastie fut détrôné et mis à m. par Salâh-Ed-dyn (Saladin): celui-ci s'étant rendu maître du pays, y établit la dynastie des Aioubites, d'où sortirent plus tard les Mamelouks, milice qui, à l'instar des gardes prétoriennes, devint séditieuse, et finit par investir de l'autorité souver. un de ses chefs, sous le titre de sulthan (1250). La domination des Mamelouks fut renversée en 1517 (887 de l'hég.) par Sélim Ier; et depuis lors l'Egypte a été considérée comme une province de l'empire othoman : observons toutefois que cette dépendance est plutôt nominative que réelle, que les vice-rois ou pachas, envoyés par le grand-seigneur, ont vu diminuer chaque jour leur autorité à mesure que s'est accrue celle des 24 beys mamelouks, conservés en vertu du tr. passé avec les débris de cette milice. L'Egypte moderne est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par la mer Rouge et l'Isthme de Suez, au sud par la Nubie et à l'ouest par la Barbarie. Ses princip. villes sont Alexandrie et le Kaire; sa population, composée de Cophtes ou anciens habitans, d'Arabes et de Turks, ne s'élève pas à plus de trois millions d'habitans. Elle n'a rien perdu de sa fertilité; mais son commerce si florissant au temps des croisades et dans les siècles suivans a été ruiné par la découv. du cap de Bonne-Espérance. Les arts auxquels elle a dû son ancienne illustrat. y sont tombés dans un oubli dédaigneux et lorsque les Français dans leur mémorable expédition (1798-1802, *v.* BONAPARTE, KLEBER et DENON), voulurent les y faire renaître, les germes abondans qu'ils s'empressèrent d'y jeter ne produisirent aucun fruit dans cette terre dégénérée. Depuis le départ des Français, l'Egypte est gouvernée par le bey Méhémed-Ali, qui a tenté avec plus de succès d'y introduire la civilisation, les arts et la tactique de l'Europe.

EHINGEN (GEORGE d'), gentilhomme de Souabe au 15e S., fréquenta dans sa jeunesse la cour de Sigismond Albert, duc d'Autriche, puis celle de Ladislas, roi de Bohême, fit une campagne contre les Turks, dans l'île de Rhodes, en 1455, visita la Palestine l'année suivante, parcourut ensuite la France, l'Espagne, le Portugal, servit les deux souverains de ces états contre les Maures de Fez et de Grenade, et passa en Angleterre en 1477. On a de lui, en allemand, la relation de ces différens voyages, impr. long-temps après sa mort, sous le titre d'*Itinéraire* ou *Relat. historiq. des voyages faits pour la chevalerie, il y a 150 ans, par le feu seigneur G. d'Ehingen, dans dix royaumes différ.*, Augsbourg, 1600, in-fol. avec fig.

EHINGER (ELIE), ministre protestant et savant théologien, né en 1573 dans la principauté d'Oting en Bavière, fut forcé de quitter, avec les luthériens, l'archiduché d'Autriche, où il exerçait son ministère, se retira à Augsbourg en 1605, et fut nommé conservat. de la bibliothèque publique de cette ville. Une nouvelle proscription le chassa à Ratisbonne, où il m. en 1653, recteur d'une école de belles-lettres. Il a pub. un grand nombre d'ouv. de théologie en latin et en allem.; les princip. sont: *Apostolorum et SS. conciliorum decreta*, gr.-lat., Wittemberg, 1614, in-4; *Quæstiones theologicæ et philosophicæ Cæsarii S. Gregorii Nazianzeni fratris*, gr.-lat., Augsbourg, 1626, in-4; *Catalogus bibliothecæ reipublicæ Augustanæ, variarum linguarum secundum facultates divisæ*, Augsbourg, 1633, in-fol.; *de Fidelitate servandâ in auctoribus citatis, dissert.*, dans les *Amœnitates* de Schelhorn, tom. 2. Il a fait la préface et les notes de l'ouv. de Poggius *de Infelicitate principum*, Francfort, 1629. On lui attribue le *Thesaurus antiquitatum ecclesiasticarum*, ibid., 1662, in-4.

EHLERS (MARTIN), professeur de philosophie à Kiel, né à Nortorf dans le Holstein en 1732, m. en 1800, opéra d'utiles réformes dans les méthodes d'enseignem., usitées dans les universités d'Allemagne. Ses ouv. les plus remarquab. sont: un *Rec. de petits traités sur l'enseignem. des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensbourg, 1776, in-8; *Considér. sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, ibid., 1790, 2 vol. in-8; *Quelques portraits pour les bons princes et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfans des rois*, Kiel et Hambourg, 1786, in-8. Ces ouv. sont écrits en allemand.

EHRENBERG (JEAN d'), gentilhomme allem., n'est connu que par la *Relation d'un voyage à la Terre-Sainte*, Francfort-sur-le-Mein, 1584 et 1602, in-fol., insérée dans le recueil allemand des *Voyages à la Terre-Sainte*, ibid., 1629, 2 v. in-f.

EHRENMALM (ARVID), savant voyag. suédois, a écrit, dans sa langue, la relation d'un voyage qu'il fit avec le baron Cederhielm dans le Nordland oriental et dans le Lapmark d'Ahsele en 1741, Stockholm, in-8, avec une carte. Cette relation renferme des détails curieux sur cette partie de la Laponie et sur les mœurs des habitans : elle a été traduite en allemand par Hoegstroem, Copenhague, 1 vol. in-8, 1748, et imp. à la suite de *la Laponie suédoise* de cet auteur. *L'Histoire des voyages* en contient une traduct. française.

EHRENPREUS (CHARLES, comte d'), sénateur suédois, membre de l'académie des sciences de Stockholm, né en 1682, m. en 1760, fut d'abord secrétaire de Charles XII qu'il avait accompagné à Bender. Ses talens l'élevèrent ensuite aux plus hautes dignités, et il n'usa de son crédit et de son pouvoir que pour encourager le développement des sciences et des arts. Les archives de l'académie de Stockholm renferment plus. mém. de sa composit.; et il a enrichi le musée d'Upsal de plus. objets intéressans qu'il avait rassemblés dans ses voyages.

EHRENSCHILD (CONRAD BIERMAN d'), minist. des relations extérieures du Danemarck sous Frédéric III et Christian V, né en 1629 dans un village suisse, où son père était curé, se rendait à l'université de Giessen pour terminer ses études, lorsque d'Anvangers, ambassadeur français, qui avait mission de pacifier le nord, le prit auprès de lui : ce fut l'origine de la fortune du jeune Bierman qui m. ministre d'état et chevalier en 1698.

EHRENSCHOELD (NICOLAS), amiral suédois, intendant de l'amirauté à Carlscrona, né en 1674, m. en 1728, commandait, en 1714, une flotte de 20 vaisseaux de ligne et quelq. frégates, lorsque le czar Pierre Ier l'attaqua dans les eaux de Finlande, à la hauteur des îles Aland, avec une flotte de 30 vaisseaux de ligne, 80 galères, 100 chaloupes canonnières et 20,000 hommes de troupes. Après une vigoureuse résistance, le vaisseau que montait l'amiral suédois fut pris par le czar Pierre, et la flotte ennemie dispersée. Cette victoire est la prem. que les Russes aient remportée sur mer. Pierre Ier traita son prisonnier avec distinction; et, en le renvoyant dans sa patrie à la conclusion de paix (1721),

il lui fit présent de son portrait. Ehrenschoeld, pend. son séjour à Pétersb., exécuta plus. instrum. mathémat., entre autres un *astrolabe universel* qui a été décrit dans les *Acta litteraria Sueciæ*, 1723.

EHRENSTEN (Edouard), secrétaire d'état et chancelier suédois, né en 1620, accompagna le roi Charles-Gustave dans ses expéditions militaires, fut l'un des négociateurs de la paix d'Oliva en 1660, et m. en 1686, après avoir rempli div. missions en Anglet. et en Hollande. On a de lui les écrits suiv.: *Disputatio de formâ substantiali*, Upsal, 1642; *Oratio in natales Christinæ reginæ*, Stockholm, 1648; *In diem coronationis ejusdem*, Utrecht, 1650; *Epistola responsoria ad Polonicum legatum Chr. Ptzimicki de oratione ad regem Sueciæ habitâ*, Stettin, 1655; *Declaratio quâ ordinum generalium injuria, residenti Apelbom illata, vindicatur*, Amsterdam, 1657.

EHRENSTRAHLE (David), jurisconsulte suédois, né en 1693, m. en 1769, a composé, tant en latin qu'en suéd., sur la jurisprud. du pays, plus. ouvr. qui ont beaucoup servi aux rédacteurs du code de la Suède.

EHRENSTRAL (David Clocker d'), peintre de Charles XI, roi de Suède, né à Hambourg en 1629, m. en 1698, fut envoyé en Italie par la reine Marie-Eléonore, veuve de Gustave-Adolphe, pour étudier la peinture sous Pierre de Cortone. Indépendamment d'un grand nombre de portraits, dessins, figures d'animaux, cet artiste a publié, en suédois, une *Description* de ses tableaux. Les principaux sont: *le Couronnement de Charles XI* et un *Jugement dernier* qui décore l'église de St-Nicolas à Stockholm.

EHRENSWÆRD (Auguste, comte d'), feld-maréchal suédois, m. en 1773, a rendu à sa patrie d'éminens services par la création d'une flotte dite *des detroits*, qui, composée de chaloupes canonnières et de bâtimens de transport, était destinée au débarquement des troupes et à la défense des côtes. Cette flotte donna aux Suédois une grande supériorité sur la marine russe, principalement dans la guerre de 1788, où elle leur fit éprouver des pertes considérables. Pour abriter les bâtimens et les réparer, Ehrenswærd creusa, dans des rochers granitiques entourés de fortifications, le port de Sueaborg en Finlande. Le nom de ce feld-maréchal est tracé en grands caractères sur ces rochers. — Ehrenswærd (N.), amiral suédois, fils du précéd., mort vers 1804, a écrit en suédois la *Relat. d'un voyage en Italie pend. les années* 1780, 1782, et a laissé un assez grand nombre de dessins qu'il avait faits dans le cours de ses voyages.

EHRET (George-Denis), peintre-botan. allem., né en 1710, mort à Londres en 1770, a peint une quantité prodigieuse de plantes en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Bernard de Jussieu l'employa à peindre les plantes du Jardin du Roi à Paris, et à continuer la *Collection des velins* commencée par Robert (*v.* ce nom). Pend. son séjour en Hollande, Ehret se lia avec Linnée et profita de ses conseils: tous deux, réunissant leurs talens, ont créé en Anglet. l'un des plus beaux ouvrages de botanique que l'on connaisse, l'*Hortus cliffortianus*, 1737. Ehret fit un grand nombre de *Collections de plantes*; l'une d'elles, gravée et enluminée par Haid, a été pub. par Trew en 1750, in-fol., et terminée par Vogel. Il aida Ellis (*v.* ce nom) dans ses recherches sur les corallines et dessina les objets des découvertes de ce savant. De 1748 à 1759, il publia une suite de *fleurs et de papillons*, en quinze feuilles, gravées par lui-même. La société royale de Londres le comptait au nomb. de ses membres: elle vit enrichir ses *Transactions* de la description et de la figure de quelq. plantes curieuses qui fleurissaient en Angleterre pour la prem. fois. Ehret adressa à la société des Curieux de la Nature à Nuremberg différens *Mém.* qui ont été imprimés dans le t. 2 des *Actes nouv.*, 1751.

EHRHARDT (Sigismond-Just), théol. protestant, né à Gemund dans l'évêché de Wurtzbourg en 1733, m. pasteur de Beschina en Silésie en 1793, a écrit, tant en allem. qu'en lat., un assez grand nombre d'ouv., dont il suffira de citer les princip.: *Hist. abrégée et apologie de l'ordre des francs-maçons*, Cobourg, 1752, in-8; *Dissertation sur l'origine et les antiq. de la ville de Smalkalde*, Schleusing, 1756, in-4; *Relat. histor. de la persécution exercée par le prince évêque de Wurtzbourg contre les luthériens*, Halle, 1763, in-4; *le Vieux et le nouveau Custrin*, fragment histor., Glogau, 1769, in-4; *Nouveaux mémoires diplomatiques pour éclaircir l'histoire et l'anc. droit de la Basse-Saxe*, Breslau, 1772, 1774, in-4 en 5 numéros; *Presbytérologie de la Silésie évangélique*, Liegnitz, 1780, 1790, 4 parties in-4. Il a laissé en MS. des *matériaux* pour servir à l'*Hist. du luthéran.*; et la *Gazette litt. univ.* de Iéna et plusieurs autres journaux et ouvr. périodiques renferment un grand nombre d'articles qu'il leur a fournis.

EHRHART (Baltazar), méd. et botan. allem., m. en 1756, a laissé, entre autres ouv. de botan.: *de Belemnitis suevicis* (thèse sur une espèce de pétrification), Leyde, 1724, in-4, Augsb., 1727, avec une fig.; *Mantissa botanologiæ juvenilis* ou catalogue des herbiers qu'il composait, et détail de ses procédés pour préparer les plantes, Ulm, 1732, in-8, augmenté et publié sous le titre de: *Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur*, Memmingen, 1746, in-f.; *Instruct. sur l'hist. des plantes usuelles*, ib., 1752, in-4, en allem.; *Hist. économique des plantes*, ibid., 1753. Cet ouvr. a été continué par Philippe-Fréd. Gmelin, 1761. Ehrhart a donné une édit. de l'*Hortus sanitatis*, et a fourni divers mém. aux *Transact.* de la société royale de Londres, aux *Ephémérides* des Curieux de la Nature et à l'*Œconomische Nachricht.*

EHRHART (Frédéric), botan. suisse, né dans le canton de Berne en 1747, m. en 1795, fut élève du célèbre Linnée. On a de lui des *herbiers* fort recherchés des amateurs; des *fragmens*, *notices* et *observat.* sur la science de la botan., 7 vol., 1787, 1792, in-8, en allem.; et des *Catalogues* annuels des plantes cultivées dans les jadins de Herrenhausen, dont le gouvernement de Hanovre l'avait nommé botan. On lui doit l'édit. du *Supplément du système végétal* de Linnée. Les *Ann. de botan.* de M. Ustéri, t. 19, renferment des *Notices* sur sa vie; Thumberg a donné son nom à un genre de la famille des graminées que l'on connaît sous la dénomination d'*ehratha*.

EHRMANN (Mariamne), épouse de Théophile Ehrmann, littér. et géog., née à Rapperschwyl en Suisse en 1755, m. en 1795, a composé plus. ouvr. pour l'instruction des personnes de son sexe, et quelq. romans, dont les plus remarquables sont: *Amélie*, hist. véritable, Berne, 1787, 2 vol. in-8; *le Comte Bilding*, hist. tirée du moyen âge, Issny, 1788, in-8; *la Solitaire des Alpes*, Zurich, 1793, 1794; *les Heures de récréation d'Amélie*, Stuttgard, 1790, 1792; *le Bureau d'Amélie*, etc.

EHRMANN (Frédéric-Louis), profess. de physique et de chimie à l'école centrale du Bas-Rhin, m. à Strasboug en 1800, est l'inventeur de *lampes à air inflammable*, dont il a pub. la description, Strasbourg, 1780, in-8. On a de lui quelq. autres opuscules parmi lesquels on distingue celui sur les montgolfières, Strasbourg, 1784, in-8, écrit en allem. Il a trad. dans la même langue les *Mém. de Lavoisier sur l'action du feu augmentée par le gaz oxigène*, avec des additions, Strasbourg, 1787; et dans les dern. années de sa vie, il a pub. en franç. des *Elémens de physique*.

EICHEL DE RAUTENKRON (Jean), littérat.

et juriscons. allem., profess. de morale et de droit à l'univers. de Helmstadt, crut avoir découvert en étudiant le droit romain que Procope n'était pas l'aut. des *Anecd. sur Justinien*, impr. en 1624 par Nicolas Alemanni, et publia le résultat de ses recherches sous le titre de *Anecdota seu histor. arcana Procopii*, etc., Helmstaedt, 1654, in-4. On lui doit encore une édit. du livre de Thom. Rive: *Imperat. Justiniani defensio adversus Alemannum*, ib., 1654, in-4; des édit. de div. ouvr. de jurispr. allem.; et quelq. opusc., dont les princip. sont: *De interpret. juris, liber singularis; Dissert. de fundamentis peripateticorum; De Aucupio ejusque jure.*

EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, pasteur évangélique à Dantzig, né en 1718, m. en 1790, a consigné un gr. nomb. d'observations microscopiques dans l'ouvr. allem. qui a pour titre: *Des animaux aquatiques de Dantzig et des environs qu'on ne peut apercevoir à la simple vue*, Dantzig, 1775, in-4, pl., ibid., 1783, in-4, fig., avec un supplément fait pour répondre aux critiques de Fuessli.

EICHLER (Henri), menuisier établi à Augsbourg, m. en 1719, s'est fait connaître comme un artiste habile par la construction de la chaire de l'église de Ste-Anne. — Eichler (Godefroi), fils du précéd., peintre de la cour, directeur de l'acad. de peint. d'Augsbourg, né dans cette ville en 1677, m. en 1757, a fait un gr. nomb. de portraits et des tableaux de famille. L'un de ses tableaux, qui décore l'autel d'une des églises d'Augsbourg, le place au rang des peintres d'hist. — Eichler (Godefroi), son fils, peintre et graveur, né à Augsbourg en 1715, m. en 1770, a laissé un gr. nombre de portr. et des grav. en taille-douce et à la manière noire très-recherchés des connaisseurs. — Un autre Eichler (Élie), profess. et biblioth. à Gœrlitz en Lusace, est aut. de deux dissertations intit.: *De bibliothecis publicis, sigillatimque fundatore bibliothecæ Gorlicensis Joh. G. Milichio*, Gœrlitz, 1734, 1737, in-fol.

EICHMANN. V. Dryander (Jean).

EICHNER (Ernest), musicien célèbre comme concertant et comme compositeur, mort en Prusse l'an 1776, a été un des plus forts bassons que l'on ait encore connus. On a de lui une collection de symphonies, concerts, quatuors, trios et solos pour divers instrumens. Ses *Œuvres* sont particulièrem. répandues en Allemagne, en Hollande et en Anglet.

EICHHOF (Cyprien), m. au commencem. du 18e S., est connu par la composition d'itinéraires ou guides des voyageurs qu'il pub. sous le titre de *Délices*, ornés de petites cartes dont la suite forme des atlas complets, *Deliciæ Italiæ, seu index viatorius ab urbe Româ ad omnes Italiæ civitates*, Ursel, 1604, in-4, avec cartes; *Deliciarum Germaniæ tam superioris quàm inferioris index*, etc., ib., in-4 obl.; *Deliciæ Hispaniæ et index viatorius*, etc., ib., 1604, obl., in-4; *Liber insignium aliquot itinerum quum ex Augustâ-Vindelicorum, tùm aliis Europæ, Asiæ et Africæ civitatibus, oppidisque maximè nonnullis ad alias celebres civitates oppidaque*, ibid., 1606, in-4, oblong. Ces ouvr. ont le seul mérite d'une grande exactitude.

EICK (Jean et Hubert van). V. Eyck.

EIDOUS (Marc-Antoine), littér., né à Marseille, mort vers la fin du 18e S., a publié, entre autres traduct. d'ouvr. lat. et angl.: *Dictionn. univ. de méd.*, 1746, 6 vol. in-fol.: Diderot travailla avec Eidous à cette traduct.; l'*Hist. nat. de l'Orénoque* de Gumilla, 1758, 3 vol. in-12; *la Théorie des sentimens moraux* de Smith, 1764, 2 vol. in-12; *l'Agricult. compl.* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12; les *Voyages en Asie* de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12; l'*Hist. nat. de la Californie* de Vénégar, 1767, 3 vol. in-12. M. Barbier, qui a cité dans ses *Anonymes* plus. des traduct. d'Eidous, observe que l'*Hist. des princip. découvertes faites dans les arts*, Lyon, 1767, in-12, bien que désignée sur le titre comme trad. de l'anglais, est indiquée dans le privilége comme étant de la composition d'Eidous.

EIMMART (George-Christophe), peintre et astronome, direct. de l'acad. de peint. de Nuremberg, né à Ratisbonne en 1638, m. en 1750, composa une suite de portraits de peintres et d'hommes célèbres, des tableaux d'hist., des figures de plantes, d'oiseaux et d'autres sujets d'hist. nat. Il a consigné des observations astron. et météréologiq. dans 50 vol. in-fol., dont un seul a été publié sous le titre de *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philos. ruderibus concepta*, Nuremb., 1701, in-fol. Eimmart a écrit, en lat., la *Descript. d'une sphère armillaire*, Altorf, 1695, in-4. — Eimmart (Marie-Claire), fille du précéd., aida son père dans ses travaux astronom. et dessina avec lui, à la manière noire, 235 phases de lune, des figures d'éclipses, des comètes, des taches solaires et lunaires, etc.

EINARI, ou plutôt EINARSON (Halfdan), litt. islandais, mort en 1787, s'était livré à des recherches savantes sur les poésies nationales de son pays, et en traduisit un grand nombre. On a de lui un ouv. curieux, et en même temps très-utile pour l'hist. litt. de ce pays; il a pour titre: *Sciagraphia hist. litt. islandicæ*, Copenhague, 1777, in-8. Einari a écrit en outre un *Abrégé d'hist. ecclés.* en islandais, et un *Catal. chronol.* de tous les anciens poëtes scandinaves jusqu'à la fin du 14e S. — Einari (Gissur), prem. évêque luthérien de Skalholt, en Islande, contribua beaucoup à introduire la réforme dans ce pays, et a traduit en norvégien les *Proverbes* de Salomon, Hola, 1580, in-8. — Einari (Martin), évêque de Skalholt, est aut. d'une collection d'*Hymmes* publ. à Copenhague en 1555. — Einari (Othon), évêque de Skalholt, né en 1559, mort en 1630, était fils d'Einar Sigurdson, poète islandais, et avait composé un grand nombre d'ouvrages ascétiques et historiques, dont la plupart furent brûlés dans l'incendie de son palais épiscopal, en 1630. Il ne reste de ses écrits qu'une *Traduct.* norvégienne des ordonnances de Christian IV pour les églises de Danemarck et de Norvège, Hola, 1635; des *Sermons sur la Passion*, ibid., 1670; et une trad. en islandais du *Recueil des prières* de Jean Habermann ou Avenarius, ibid., 1576. — Un cinquième Einari (Jean), recteur de l'école de Skalholt et de Hola, m. en 1707, a traduit en prose et en vers islandais les *Primitiva græca* de G. Pasor, l'*Argenis* de Barclay, et quelques autres ouvrages.

EINZINGER D'EINZING (Jean-Martin-Maximilien), jurisconsulte allemand, né à Passau en 1725, m. en 1798, a publié un grand nombre d'ouvrages dont on trouve le détail dans le Dictionnaire de Meusel; nous ne citerons que les princip.: le *Livre bavarois, recherches histor. et héraldiq. sur les tournois et les anciens paladins de ce pays*, Munich, 1762, in-4; *Etat physiq. actuel de l'électorat de Bavière*, ibid., 1767, in-8; *Etat politiq. de cet électorat*, ibid., 1777; *Démonologie, ou Tr. systématique de la nature et de la puissance du diable*, Augsbourg, 1775, in-8; *Examen critique d'une question sur l'origine des Bavarois*, Ingolstadt, 1778, in-4; *La prise de Jerusalem en 1099*, drame héroïque en 4 actes, Munich, 1790, in-8.

EIOUB-ENSARI (Abou), l'un des compagnons du prophète Mahomet, périt au siége de Constantinople par les Arabes, en 668. Mahomet II, lors de la prise de cette ville, ayant découvert le lieu où Eioub était enterré, fit élever sur cet emplacement une mosquée qui prit le nom d'Eioub, et dans laquelle il ceignit le sabre impérial. Le tombeau d'Eioub est, depuis cette époque, l'objet des offrandes et des dévot. des musulmans.

EISEN (Charles-Christophe), médecin-phy-

sicien à Culembach, né à Nuremberg en 1649, m. en 1690, est auteur des opuscules suivans : *De melancholico et maniacho patiente; De mensium suppressione, eorumque per aurem sinistram excretione; De comate somnolento*, Bâle, 1679.

EISEN (CHARLES), dessinateur, fils et élève de François Eisen, peintre de genre et graveur, né à Paris en 1711, mort à Bruxelles en 1778, a dessiné à la mine de plomb un grand nombre de petits sujets destinés à orner différens ouvr.; les plus remarquables sont les figures des *Contes de La Fontaine*, édit. dite des fermiers-généraux; les fig. des *Métamorphoses d'Ovide*, édit. de Basan; et les vignettes et culs-de-lampe des *Baisers de Dorat*.

EISEN (JEAN-GEORGE), pasteur en Livonie, aumônier d'un régiment russe de dragons, profess. de sciences économiques à Mittau, mort en 1779, est principalement connu par la découverte d'une méthode économique de sécher les légumes pour les transporter au loin, publiée à Riga en 1772, sous le titre de l'*Art de sécher les légumes*. Ce livre écrit en allemand, a été traduit dans toutes les langues du nord, en anglais et en espagnol. Eisen a composé aussi quelques ouvrages théologiques; le plus remarquable a pour titre : *Le christianisme d'après la saine raison et la Bible*, Riga, 1777, in-8, en allemand. — EISEN (Jean-Godefroi), frère du précédent, fut aussi aumônier d'un régiment de dragons russes, et m. en 1795. Il a écrit en allem. plus. ouvrages de théologie et de morale, parmi lesquels on distingue le *Parallèle des églises et des maisons de force, sous le rapport de l'amélioration des hommes*, Nuremberg, 1778, in-8.

EISENBECK (EMERAN), jurisc. allem., conseil. à Ratisbonne, né en 1572, m. en 1618, est aut. de *poésies lat.* et de quelq. *Dissertat.* sur le droit féodal, oubliées aujourd'hui, même dans sa patrie.

EISENGREIN ou EYSENGREIN (GUILL.), chan. de la cathédr. de Spire, m. en 1570, est aut. des ouvr. suiv. : *Chronol. rerum urbis Spiræ Nemetum Augustæ, à Christo nato ad annum 1563, gestarum libri XVI*, Dilingen, 1564, in-8; *Catalogus testium veritatis*, ibid., 1565, in-4; *Centenarii XVI rerum memorabilium adversùs histor. ecclesiast. Magdeburgensen*, Ingolstad, 1566, in-fol.

EISENHART (JEAN), juriscons. et hist. allem., profess. de poésie, de droit et de morale à Helmstadt, né en 1643, m. en 1707, a écrit en latin des ouvrages de jurisprud. qui sont à peu près tombés dans l'oubli; ce sont des *Institutes de droit*; un *comment.* sur les droits du prince aux mines métalliques de ses états; une dissert. *De fide histor.*, impr. en 1702. — EISENHART (Jean-Frédéric), petit-fils du précéd., l'un des juriscons. les plus distingués de l'Allemagne, profess. de droit de l'univ. d'Helmstadt, etc., né en 1720, m. en 1783, a laissé un gr. nomb. d'ouvr., dont les principaux sont : *Opusc. allem.*, Erfurt, 1751, 1753, 2 parties in-8; *Institut. hist. juris litterar. Accessit Car. Conradi de fatis scholæ juris civilis Romanæ oratio*, Helmstadt, 1752, in-8, ibid., 1756, in-8, augmenté; *Institutiones juris Germanici privati*, Halle, 1753, in-8, ibid., 1774, in-8, augmenté; *Principes du droit allem.*, Helmstadt, 1759, in-8; *Traité du droit romain dans les div. états qui ont composé ce vaste empire*, Francfort et Leipsig, 1760, in-4; *Rec. de quelq. causes importantes*, Halle et Helmstadt, 1767, 1777, 10 part. in-8; *Opuscula juridica varii argumenti*, Halle, 1771, in-4. Eisenhart a laissé en outre des *Dissert. acad.* et des traduct. allem. de plus. trag. franç.

EISENMANN (GEORGE-HENRI), méd., profess. d'anat., de pathologie et de phys. à Strasbourg, né en 1693, mort en 1768, s'était particulièrement distingué dans la carrière de l'enseignement. Quoiqu'il possédât de vastes connaissances, il n'a laissé qu'un écrit intit. : *Tabulæ anatomicæ quatuor uteri duplicis observationem rariorem sistentes*, Strasbourg, 1752, grand in-folio.

EISENMENGER (JEAN-ANDRÉ), philologue allemand, archiviste de Francfort-sur-le-Mein et professeur de langues orient. à Heidelberg, né en 1654, m. en 1704, avait consacré 18 années de sa vie à comp. son ouvr. du *Judaïsme dévoilé*, Francfort, 1700, et Kœnigsberg, 1711, 2 vol. in-4. A sa m., il travaillait à un *Lexicon orientale harmonicum*, qui n'a pas été publié.

EISENSCHMID (JEAN-GASPARD), méd. et mathématicien célèbre, membre associé de l'académ. des sciences de Paris, né à Strasbourg en 1656, a laissé les ouvr. suiv. : *Diatribe de figurâ telluris elliptico-spheroide*, Strasbourg, 1691, in-4 : cet écrit, suivant Lalande, a donné naissance à la dispute sur le prétendu allongement de la terre qui n'a été terminée qu'en 1737; *Introductio nova ad tabulas manuales logarithmicas J. Kepleri et J. Bartschii*, ibid., 1700, in-8; *De ponderibus et mensuris veterum Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniæ veteris*, ib., 1708, 1737, in-8, fig.; et plus. mém. insérés dans le rec. de l'acad. des sciences, dans le *Journal des sav.* et dans celui de Trévoux.

EISLER (TOBIE), protestant piétiste, né à Nuremberg en 1683, mort en 1753, a écrit en allem. 47 ouvr. ou opusc. dont on trouve la liste dans le *Dictionn.* de Meusel; nous citerons entre autres : *Règles fondament. et remarques sur l'orthographe allem. et sur les homonymes*, Nuremberg, 1718, in-8, fig.; *le Christianisme actuel confondu par les Turks et les païens*, Budingen, 1720, 2 parties in-8; *Description de l'école des pauvres de Helmstadt* (fondée par l'aut.), *avec une notice abrégée des principaux établissemens de charité du même genre*, Helmstadt, 1737 et 1742, in-8.

EIZAC BARECH ou BARUCH, fils d'un célèb. rabbin, m. à Constantinople en 1664, est aut. de *Discours sur le Pentateuque* avec une *Explication littérale du Cantique des cantiques, du livre de Ruth, d'Esther et de l'Ecclésiaste*, publiés sous le titre de *Semence bénite*.

EKAMA (CORNELIUS), profess. d'astron., m. à Louvain (Pays-Bas) le 24 février 1826, s'est fait connaître par quelq. recherches hist. sur les géom. frisons, et notamment sur l'astron. Gemma Frisius.

EKEBERG (GUSTAVE), célèbre voyageur suéd., capitaine de l'amirauté, membre de l'académ. des sciences de Stockholm, né en 1716, fit dans l'Inde et à la Chine plus. voyages avantageux à la compagnie des Indes de Suède, et dans lesquels il recueillit des inventions utiles qui lui méritèrent des distinctions flatteuses de son souverain et du roi de Prusse. Il est le premier qui ait apporté en Suède l'arbre à thé. On a de lui quelq. ouvr., dont les plus remarquables sont : *Relation sur l'économie rurale des Chinois* : cette relation a été trad. en allem. dans les *Voyages* d'Osbeck; *Notice sur le soui ou soja*, espèce de sauce fort goûtée des Chinois et des Japonais; *Description de l'île de Fernand de Noronba* : ces trois écrits se trouvent dans les mém. de l'acad. des scienc. de Stockholm, année 1754; *Voyages aux grandes Indes dans les années 1770 et 1771*, Stockholm, 1773, in-8; *Moyen facile d'inoculer la petite-vérole*; cet ouvr. a eu le mérite de populariser en Russie la pratique de l'inoculation. Ekeberg a cherché dans d'autres écrits à propager les vérités de la religion. Il m. en 1784. Son *Eloge* a été prononcé à l'acad. des sciences de Stockholm par le docteur Sparman.

EKEBLAD (CLAUDE, comte de), ministre suéd., membre de l'acad. des sciences de Stockholm et chancelier de l'univ. d'Abo, né vers 1700, m. en 1771, fut ambassad. en France pendant plusieurs années, et appelé ensuite au ministère des affaires étrangères de son pays. Ce fut lui qui ouvrit avec la

France les négociations qui préparèrent le succès de la révolution opérée par Gustave III en 1772.

EKKEHARD, dit *l'Ancien*, doyen de St-Gall, m. en 677, a laissé des *hymnes* et des *épigrammes*. On lui attribue un écrit intit. : *le Lydien Carloman*, ou censure de l'apostasie et de la conduite de Carloman, fils de Charles-le-Chauve. — EKKEHARD, dit *le Jeune*, moine de St-Gall, m. en 1071, est connu comme continuateur de l'*Hist. du monastère de St-Gall*, commencée par Ratpert. — EKKEHARD, dit *Minimus*, moine de St-Gall vers 1220, a écrit la *Vie de Nother-le-Bègue*, relig. de ce monastère.

EKINS (JEFFRY), théol. angl., m. en 1791, a pub., en anglais une traduct. d'Apollonius de Rhodes, ainsi qu'un ouvr. intit. *les Amours de Jason et de Médée*, 3 vol. in-4.

EKSTROEM (DANIEL), mécanicien suédois, directeur des établissemens de mécanique de Suède et membre de l'acad. des sciences de Stockholm, né en 1711, se livra particulièrement à la confection d'instrumens mathém. et en perfectionna plusieurs. Les succès qu'il obtint dans ce genre de travail furent tels que l'Allemagne, le Danemarck, la Russie et l'Espagne disputèrent à la Suède l'acquisition des instrumens qui sortaient de ses mains. Après la m. d'Ekstroem, en 1755, l'acad. fit frapper une médaille en son honneur, et les *Mémoires* de cette société renferment la description des perfectionnem. que l'on doit à cet habile mécanicien.

ELA, roi d'Israel, fils de Baasa, monta sur le trône l'an 930 avant J.-C., et périt deux ans après, assassiné par Zamri, un de ses officiers. Quelques autres princes du même nom sont trop peu connus pour mériter d'être cités.

ELAM, fils de Sem, fut le père des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elameens*, habitans d'une contrée située à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. La Bible fait mention de quelques autres personnages du même nom.

ELBÉE (N. GIGOT D'), génér. des armées roy. dans la Vendée, né à Dresde en 1752, d'une famille française établie en Saxe, vint en France en 1757, y fut naturalisé, entra dans un régiment de cavalerie, parvint au grade de lieutenant, donna sa démission en 1783, se maria, et dès lors vécut retiré dans un bien de campagne près de Beaupréau en Anjou. A l'époque de la révolution, dont il ne partageait pas les principes, il crut devoir suivre les princes français à Coblentz ; mais après la loi qui ordonnait aux émigrés de rentrer dans le roy., il revint dans sa propriété. Les paysans des envir. de Beaupréau s'étant insurgés au mois de mars 1793, vinrent demander à d'Elbée de se mettre à leur tête. Il y consentit et son rassemblement fut bientôt joint par ceux de M. de Bonchamp, de Cathelineau et de Stofflet (*v.* ces noms). Après la mort de Cathelineau, d'Elbée se fit nommer généralissime, presque à l'insu d'une grande partie des troupes royalistes vendéennes. C'est en cette qualité qu'il se trouva à la bataille de Luçon gagnée par les troupes de la républ. On sait qu'après une alternative de bons et de mauvais succès, l'armée royale fut complètement défaite à Chollet ; d'Elbée, blessé à mort dans cette dernière bataille, fut d'abord transporté à Beaupréau puis à Noirmoutier. Trois mois après, les troupes républicaines s'étant emparées de cette île, il fut traduit devant une commission militaire, condamné à mort, et fusillé sur la place publique du bourg de Noirmoutier, où on l'avait amené dans un fauteuil, parce que la gravité de ses blessures ne lui permettait pas de se tenir debout. D'Elbée, au jugement de plus. biographes, fut un homme pieux, d'un courage constant et tranquille, mais sans talens militaires. Il n'avait aucune habitude des hommes et se bornait à mener ses soldats à l'ennemi, en leur disant : « Mes enfans, la Providence vous donnera la victoire. » Aussi ceux-ci l'avaient-ils surnommé le *Général la Providence*, sans rien perdre toutefois du respect et de l'attachement qu'ils avaient pour lui.

ELBEUF ou ELBOEUF (RENÉ DE LORRAINE, marquis D'), fils cadet de Claude, duc de Guise, m. en 1566, fut la tige des ducs d'Elbeuf, dont la maison s'éteignit en 1763 dans la personne d'Emmanuel-Maurice. — ELBEUF (Charles Ier, duc d'), fils du précédent, né en 1556, annonça de bonne heure un caractère insouciant et un goût pour les plaisirs qui l'éloignèrent de toutes les intrigues politiques qui agitèrent le règne de Henri III : cependant, en raison des projets ambitieux des princes de sa famille, on jugea prudent de s'assurer de sa personne ; il resta enfermé dans le château de Loches depuis l'issue des états de Blois jusqu'en 1591, et m. en 1605. — ELBEUF (Charles, 2e duc d'), fils du précéd., né en 1596, m. en 1657, sous le règne de Louis XIII, fut exilé et déclaré criminel de lèse-majesté, parce que sa femme, Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, avait pris part à des intrigues de cour contre le cardinal de Richelieu ; mais il fut rappelé plus tard et nommé gouvern. de Picardie. — ELBEUF (Emmanuel-Maurice), petit-fils du précédent, né en 1677, entra au service de l'emper. d'Allemagne, et commanda un régiment de cavalerie dans le royaume de Naples de 1706 à 1719. Son séjour dans ce pays est marqué par les fouilles qu'il fit faire pour la première fois au château de Portici, et dont le résultat fut la découverte d'Herculanum. Après sa m., arrivée en 1763, le duché d'Elbeuf passa à la maison d'Harcourt (*v. ce nom*).

ELBURCHT (JEAN van), surnommé *Petit-Jean*, peintre d'hist., de paysages et de marines, né au commencem. du 16e S., fut membre de la communauté des peintr. d'Anvers. Quatre de ses tableaux, décorent l'une des chapelles de l'église de N.-D. d'Anvers, ce sont : *la Pêche miraculeuse*; un *Christ en croix avec la Vierge* ; *St Jean et la Madelaine* ; *St Pierre à genoux devant J.-C. sur le bord de la mer* ; *Jésus dans la bergerie*.

ELDAD, surnommé *Danita*, du nom de Dan, sa tribu, écriv. juif du 12e S., est l'aut. vrai ou supposé d'une *lettre* sur les dix tribus qui sont au-delà du merveilleux fleuve Sabbation ou Sambation ; quoi qu'il en soit, Bartolocci (*v.* ce nom) a prouvé, dans sa *Biblioth. rabbinique*, que ces écrits fabuleux ne pouvaient être que l'ouvrage d'un imposteur. La lettre d'Eldad, écrite en hébreu, a été imprim. à Constantinople, 1518, in-4, Venise, 1544 et 1605, in-8, et Isny, 1722, in-12 ; elle a été traduite en latin et publiée sous le titre de *Eldad Danius de Judæis clausis, eorumque in Æthiopiâ imperio*, Paris, 1563 : cette traduction se trouve aussi dans la *Chronographia hebræorum* de Genebrard.

ELEATIQUES, secte de philosophes fondée par Xénophane à Elée dans la Grande Grèce, regardaient comme impossible toute transformat. et toute diversité, et n'admettaient qu'un être unique et immuable. Les uns, tels que Xénophane, Parménide, Zénon d'Elée, etc., ne reconnaissant d'autre existence que celle de l'esprit, furent nommés *Métaphysiciens* ; les autres, qui ne reconnaissaient que la matière, ont été appelés *Physiciens* ; tels furent Leucippe, Démocrite, Protagoras, etc. V. ces noms.

ELEAZAR, en hébreu *Elhazar* (*appui de Dieu*) nom de plusieurs personnages mentionnés dans l'Ecriture sainte et dans l'historien Josèphe : nous ne citerons que les principaux. — ELÉAZAR, fils d'Aaron et son successeur au pontificat 1452 *ans av.* J.-C. — ELEAZAR, fils d'Abinadab et gardien de l'arche du Seigneur. — ELÉAZAR, fils d'Abod, un des trois guerriers de David qui traversèrent le camp des Philistins pour aller puiser de l'eau à la citerne de Bethléem. Dans une bataille, livrée 1047 ans avant J.-C., Eléazar, voyant fuir les Israélites, se jeta seul au-devant des Philistins et en fit

un si grand carnage, que sa main, dit l'Ecriture, demeura collée à son épée.—ELÉAZAR, surnommé *Abaron* ou *Auran*, de la famille des Machabées, périt dans une bataille entre Judas et Antiochus Eupator, écrasé par la chute d'un éléphant qu'il avait attaqué, croyant qu'Antiochus était monté sur cet animal.—ELÉAZAR, contemporain des Machabées, souffrit le martyre sous le règne d'Antiochus Epiphane, pour avoir refusé de manger de la chair de porc.—ELÉAZAR, fils d'Onias Ier, et frère de Simon-le-Juste, exerça pendant 19 ans les fonct. de grand sacrificateur. On croit que ce fut lui qui envoya à Ptolémée-Philadelphe les 72 docteurs auxquels ce prince fit faire la version des livres sacrés, dite des *Septante*, 277 avant J.-C. — Un magicien célèbre du même nom, au rapport de Josèphe, délivrait les possédés du démon.

ÉLÉAZAR de Garmiza ou de Worms, auteur hébreu, maître du célèbre rabbin Nachmanide, vivait en 1240. On a de lui divers écrits cabalistiques, dont on trouve le détail dans la *Biblioth. hebr.*, et d'autres ouv. dont les princip. sont : *le Livre du droguiste*, etc., ouvr. mystique, Fano, 1505, in-fol. ; *le Guide du pécheur*, Venise, 1543, in-4, Leyde, 1691, in-12, *le Vin aromatique* ou *Comment. sur le cantique et le livre de Ruth*, Dublin, 1608, in-4.

ÉLECTRE (myth.), sœur d'Oreste, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sauva la vie à son frère encore enfant, après le meurtre d'Agamemnon, et lui facilita dans la suite les moyens de revenir à Mycènes, pour tuer Egisthe. Elle épousa Pylade l'ami d'Oreste.

ELECTUS DE LAUFFENBOURG, capucin allemand, missionnaire en Orient et prédicateur à Rottenbourg, où il m. en 1627, est aut. de deux ouv. restés MSs., int. : *Chronique de la Suisse, pendant qu'elle dépendait de l'Autriche antérieure;* et une *relation* de sa mission dans le Levant.

ÉLÉONORE DE GUYENNE, fille de Guillaume IX, dern. duc d'Aquitaine, née vers 1122, apporta en dot à Louis-le-Jeune les états de son père, qui l'avait instituée son héritière sous condit. qu'elle épouserait ce prince. Ayant accompagné son époux en Syrie pendant la 2e croisade, Eléonore, enivrée de plaisirs à la cour de son oncle Raymond de Poitiers, sollicita le roi de retarder son départ d'Antioche pour Jérusalem : le refus qu'elle essuya la détermina à prétexter sa parenté avec Louis pour demander la dissolution de son mariage. Outragé comme souver. et comme mari, ce prince consulta plus. fois l'abbé Suger sur le parti qu'il devait prendre ; le sage ministre conseilla toujours à son maître de dissimuler, et d'éviter un divorce qui ne pouvait être que funeste à la France. Ces conseils furent suivis tant que vécut le vertueux abbé de St-Denis ; mais, après sa mort, le roi se hâta de rompre des liens qui devenaient chaque jour plus odieux. Le divorce fut prononcé en 1152 dans le concile de Beaugency. Alors Eléonore quitta la France, avec l'intention de se venger d'un acte qu'elle avait elle-même provoqué. Plusieurs princes aspiraient à sa main ; elle choisit Henri, duc de Normandie, qui devint bientôt roi d'Angleterre sous le nom de Henri II. Ce mariage fit passer sous la domination du monarque anglais les riches provinces de l'Aquitaine, et fut l'origine des longues et sanglantes guerres qui eurent lieu par la suite entre la France et l'Angleterre. Eléonore, plus âgée que son nouvel époux, porta le trouble et la discorde à la cour d'Angleterre, comme elle avait porté le scandale à celle de France. Henri II la fit enfermer dans une étroite prison où elle resta depuis 1173 jusqu'en 1188, époque où Richard Cœur-de-Lion, son fils, monta sur le trône. Pendant la 3e croisade, qui retint ce monarque en Orient, Eléonore fut chargée du gouvernement de l'Angleterre, et lorsque Richard fut fait prisonnier en Allemagne, elle sollicita avec vivacité, mais sans succès, sa liberté. Quelques années après la délivrance de ce prince, elle se retira à l'abbaye de Fontevrauld ; et y mourut en 1203. On trouve trois de ses lettres au pape Célestin III dans le recueil de celles de Pierre de Blois (*v. ce nom*). Larrey a publié l'*Hist.* d'Eléonore de Guyenne, Rotterdam, 1692, in-12. Ce livre, selon l'historien des croisades (M. Michaud), contient plusieurs faits hasardés, et ne doit être lu qu'avec précaution.

ÉLÉONORE DE GUZMAN, dame espagnole du 14e S., célèbre par sa beauté, ses aventures, sa longue faveur, sa fin tragique, inspira au roi de Castille Alphonse XI l'amour le plus vif, et jouit pend. 20 ans de l'éclat, du crédit et des honneurs de reine dont Constance de Portugal, épouse du roi, n'avait que le titre. Elle donna le jour à deux jumeaux dont l'un Henri de Transtamare, monta sur le trône de Castille. A la mort d'Alphonse, Eléonore fut exposée à la vengeance de la reine Constance, qui s'empara du gouvernement. Les deux jeunes princes ses fils prirent vainement les armes pour sa défense : elle fut arrêtée à Séville en 1351, et étranglée sous les yeux de Constance et de Pierre-le-Cruel, son fils.

ÉLÉONORE D'ARBORÉE, célèbre législatrice de la Sardaigne, fille de Mariano IV, juge d'Arborée (la principale des quatre souverainetés ou *judicats* dont se composait la Sardaigne avant que les Aragonais eussent totalement soumis cette île à leur juridict.), et sœur de l'infortuné Hugues IV, que ses sujets, las du joug auquel il les avait réduits, massacrèrent dans une insurrection en 1382, fut elle-même revêtue de l'autorité par les suffrages du peuple arboréen, qu'elle gouverna avec une rare sagesse jusqu'à sa m., survenue en 1403. Elle avait épousé un gentilhomme nommé Brancaleone Doria, dont elle eut plusieurs enfans : Fréderic, mort en bas âge, après avoir été proclamé héritier de la principauté d'Arborée ; et Mariano V, qui succéda à sa mère dans le marquisat d'Oristanno, dénomination sous laquelle cette même principauté avait été annexée comme fief à la couronne d'Aragon en 1388. Le code de lois par lequel Eléonore eut la gloire de remplacer les traditions orales et les coutumes barbares de la législation de la Sardaigne, et qu'elle publia en 1395 sous le nom de *Charte du Pays* (Carta de Logu) régit encore, à quelques modifications près, cette singulière contrée, que, selon l'expression de M. Mimaut (*Hist. de Sardaigne*, t. 1, p. 223), l'on pourrait appeler la *Chine de l'Europe*, vu l'état stationnaire de ses mœurs et de sa civilisation imparfaite.

ÉLÉONORE TELLEZ, reine régente de Portugal, était mariée à un seigneur de ce pays nommé D. Juan d'Acuanha, lorsque le roi Ferdinand conçut une vive passion pour elle, décida son mari à s'en séparer, et l'épousa en 1371. Après la mort de ce monarque, sur qui elle avait pris l'empire le plus absolu, Eléonore, devenue régente, partagea la puissance avec D. Juan Andeiro, son amant et son favori du vivant même du roi Ferdinand. Son administration tyrannique et sa conduite déréglée ayant excité un soulèvement à Lisbonne, elle appela en Portugal le roi de Castille, son gendre, pour qu'il s'y fit reconnaître héritier du royaume, (le roi Ferdinand étant mort sans enfans mâles), et se dépouilla en sa faveur de l'autorité, espérant qu'il la vengerait du peuple de la capitale ; mais ce prince, loin de répondre aux vues de la régente, la fit arrêter et conduire en Espagne au monastère de Tordesillas, où elle m. de chagrin vers 1405.

ÉLÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, roi de Castille, épousa en 1375 Charles III, roi de Navarre, se brouilla avec ce prince et se retira en Castille auprès du roi Henri III,

son neveu. Mais, s'étant mise ensuite à la tête d'un parti contre ce monarque, elle fut renvoyée par celui-ci à son époux, qui la reçut avec égards, et lui confia même la régence du roy. en 1403, pend. son séjour en France. Eléonore le rendit père de huit enfans, et m. en 1416.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, reine de France, née à Louvain en 1498, était sœur aînée de Charles-Quint. Elle fut d'abord mariée en 1519 à Emmanuel, dit *le Grand*, roi de Portugal ; mais ce prince étant mort en 1521, elle devint le gage de la réconciliation entre l'empereur son frère, et le roi François Ier qu'elle épousa en 1530. Devenue veuve une seconde fois (1547), elle se retira d'abord dans les Pays-Bas, puis en Espagne, et m. à Talaveira en 1558. On trouve des détails curieux sur les premières années de cette princesse dans les *Annales de vitâ Frederici II palat.*, par Hubert Thomas (*v.* ce nom).

ÉLEUSIS (myth.), Grec des temps héroïques, fut le fondateur de la ville du même nom, où se célébraient les mystères en l'honneur de Cérès.

ÉLEUTHÈRE (St), pape, successeur de saint Soter en l'an 177, gouverna l'Eglise sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode. Il combattit les erreurs de Valentinien, envoya des missionnaires à Lucius, roi de la Grande-Bretagne pour l'instruire dans la religion catholique, et m. en 192. St Victor Ier lui succéda.—Un diacre, compagnon de St Denis, a porté le nom d'ÉLEUTHÈRE.

ÉLEUTHÈRE (St), évêque de Tournai, fut un des premiers qui apportèrent les lumières de la foi dans les Gaules. Dix ans avant le baptême de Clovis, il convertit un grand nombre de barbares, et périt assassiné l'an 532. La *Bibliothèque des Pères* renferme trois *sermons* attribués à cet évêque.

ÉLEUTHÈRE, eunuque et chambellan de l'empereur Héraclius, ayant été nommé à l'exarcat de Ravenne, étouffa la révolte qui s'était déclarée dans cette ville, et vainquit Jean de Compsa qui s'était emparé de Naples, et cherchait à se soustraire à la domination de l'empereur. Bientôt Eleuthere se révolta lui-même dans l'espoir de soumettre toute l'Italie, marcha sur Rome à la tête d'une armée, mais fut massacré par ses propres soldats, qui envoyèrent sa tête à l'empereur l'an 617.

ÉLEUTHÈRE (AUGUSTIN), savant luthérien allemand, n'est connu que par un traité *de Arbore scientiæ boni et mali*, Mulhausen, 1516, in-8.

ELFRIC, archevêque de Cantorbéry au 10e S., a traduit en anglo-saxon les prem. livres de l'*Ecriture sainte*; une *Hist. ecclés.*, et a composé dans la même langue une *Grammaire* et un *Dictionn.*

ELFRIDE, ELFRIDA ou ELFRÈDE, épouse d'Edgar, roi d'Angleterre et mère d'Ethelred, fit assassiner Edouard-le-Martyr (*v.* ce nom), pour donner le trône à Ethelred en 978.

ELGER. V. ELLIGER.

ELIA de Cortone, fut le comp., puis le success. de St Franç. Un *Tr.* d'alch., inséré dans les *Comm.* de Crescimbeni sur la poésie vulgaire, lui a été attribué; mais il paraît qu'on a confondu Elia de Cortone avec un philosophe de ce nom, auteur d'un traité semblable dont le MS., int. *Opusculum acutissimi celeberrimique philosophi Æliæ Canossæ messinensis in arte alchymicâ*, 1434, se trouvait dans la bibliothèque de Ch. P. Affo.

ELIAB, nom de plus. personnages mentionnés dans l'Ecrit.-Ste. L'un d'eux était le compagnon de David, et rendit à ce prince des services signalés pendant les persécutions de Saül.

ELIACHIM ou ELIACIM, grand-prêtre des Juifs, sous Manassès, aida puissamment ce prince à relever la religion et l'état. Quelq. crit. lui ont attribué le livre de *Judith*.

ELIAS DE BARJOLS, poète provençal du 13e S., se fixa pend. plus. années à la cour d'Alphonse II, roi de Provence, et entra en 1222 dans la communauté des hospitaliers de St-Benoît d'Avignon, appelés aussi *frères pontifes*, parce que le but de leur institution était particulièrement de construire des ponts. On conserve dans les MSs. de la biblioth. du roi sept *Chansons* qu'Elias avait adressées à Garsende de Sabran, veuve d'Alphonse.

ELIAS LEVITA, l'un des plus célèb. docteurs juifs, critique et grammair., né en Italie en 1472, occupa pendant plus. années une chaire de grammaire à Padoue et à Venise, et mourut dans cette dernière ville en 1549. Ses ouvr., dont la plupart furent écrits à Rome antérieurement au sac de cette ville en 1527, jouissent encore aujourd'hui de l'estime des sav., et méritent d'être médités par tous ceux qui s'occupent de l'étude de la langue hébraïque. Le plus remarquab. a pour titre *Massorah*, ou critique du texte sacré de l'Ecriture et des aut. qui ont traité cette matière, Venise, 1538, in-8, suivi de l'exposition d'une nouvelle doctrine sur les points voyelles, ibid., 1538, in-8, et augm. d'un abrégé du *Massorah*, en latin, et de la traduct. de la 3e préface d'Elias par Munster, Bâle, 1539, Sulzbach, 1769 et 1771. Cet ouvr. a été traduit en allem. par Semler, Halle, 1772, avec notes. Les autres ouvr. d'Elias Levita sont : un *Comment.* sur la *Gramm.* de Moïse Kimchi, Pesaro, 1508; la *Composition*, ou *Explication des mots irréguliers du texte sacré*, Rome, 1516; *les Chapitres d'Elias*, ou *Traité des lett., de leur prononciation, des voyelles, des lett. serviles*, etc., Pesaro, 1520, tous trois trad. et publ. en latin par Munster; et plus. autres traités de grammaire moins remarquab. On trouve le détail exact de tous les ouvr. d'Elias dans le *Dizion. stor. degli aut. Ebr.* de M. de Rossi.

ELIAS (MATTHIEU), peintre flamand, né en 1658, dut son éducation et le développement de ses dispositions naturelles pour la peinture à Corbeen, peintre à Dunkerque. Elias vint se perfectionner à Paris, et se fixa dans cette ville; seulement il fit de fréquens voyages dans sa patrie pour rendre visite à son bienfaiteur. Les villes de Paris, de Dunkerque, de Menin, d'Ypres, de Cassel et de Berg-St-Winoc, ont possédé plusieurs tableaux de cet artiste; on cite comme les plus remarquables : *le vœu de la ville de Dunkerque à la Vierge*, tableau dans lequel il a placé son propre portrait; un *Martyre de Ste Barbe*; un *Baptême de J.-C.*, où l'on voit par anachronisme St Louis en prières; un tableau représentant les portraits en pied des principaux membres de la confrérie de St-Sébastien de Dunkerque. Cet artiste mourut en 1741.

ELIÇAGARAY (DOMINIQUE), membre du conseil royal de l'instruction publique, né vers 1760 dans le diocèse de Bayonne, embrassa l'état ecclés., et quitta la France en 1791 pour ne point prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé. Rentré en France sous le gouvernement directorial, il refusa plus tard les offres et l'amitié du cardinal Maury, dont il ne partageait pas les opinions, et se contenta d'exercer les triples fonctions de recteur de l'acad., de prof. de philos., et de doyen de la faculté des lettres. Durant les cent jours, l'abbé Eliçagaray suivit, sous le titre d'aumônier, la duchesse d'Angoulême à Londres. Après son retour en France, nommé inspecteur de l'univ., il exerçait les fonctions de cette place quand un journal de Marseille pub. un discours ridicule qu'il lui attribuait. L'abbé Eliçagaray démentit ce discours; mais le chagrin de se voir en butte, dans sa vieillesse, aux traits de la médisance, hâta le terme de sa vie. Il mourut en 1822.

ELICHMANN (JEAN), savant médecin du 17e S., m. en 1639 à Leyde, où il avait exercé avec succès pend. un gr. nomb. d'années, possédait 16 langues, si l'on en croit Saumaise; il avait entrepris sur la littérat. orientale des travaux importans que la m.

ne lui permit pas d'achever. On a de lui : une *Lettre sur l'utilité de la langue arabe*, Iéna, 1636 ; et une dissert. *De fatali vitæ termino secundum mentem orientalium*, Leyde, 1639.

ÉLIE, prophète juif, vivait du temps d'Achab, roi d'Israël. Ce prince ayant, ainsi que Jésabel sa femme, sacrifié aux idoles, Elie obtint de Dieu, pour les punir, une sécheresse et une famine de 3 ans. Tant que dura ce fléau, il fut, dit-on, nourri miraculeusement par des corbeaux. Ayant été bien reçu par une pauvre veuve de Sarepta, il la récompensa en multipliant la farine et l'huile qui lui servaient pour sa nourriture et en ressuscitant le fils de cette femme. Après la sécheresse, il somma de nouveau Achab de reconnaître le vrai Dieu ; et pour le convaincre, il appela sur les autels le feu du ciel qui consuma les victimes. Cependant ce prince impie continuant à le persécuter, il se retira sur les montagnes d'Aureb, et y resta 40 jours et 40 nuits sans prendre d'autre nourriture qu'un pain qui lui fut apporté par un ange. Il prédit à Achab qu'il serait déchiré par des chiens, et sacra Jéhu à sa place. A la fin de sa vie, il choisit Elisée pour son successeur et fut enlevé au ciel sur un char de feu, vers 892 av. J.-C.

ÉLIE, ÉLIAS ou HELIE (Paul), théologien danois, membre de l'ordre des carmes d'Elseneur, né vers l'an 1480, avait été élevé dans la foi catholique, mais les écrits de Luther le séduisirent, et il montra, dans des leçons publiques sur l'Ecriture sainte, qu'il penchait vers la religion prétendue réformée. Ses principes lui ayant attiré des persécutions, il parut abjurer son erreur ; mais on croit que ce fut pour peu de temps, et qu'il mourut en professant le luthéranisme à Roskild vers 1536. Il a écrit quelques ouvrages de controverse peu remarquables, et a traduit en danois : le *Livre de la vertu, par St Athanase*, 1528, in-8 ; *les Psaumes de David*, 1528, in-8, et *l'Institut. d'un prince chrétien*, par Erasme, Roskild, 1534, in-8. Sa *vie* a été écrite en latin par Christian Olivarius, Copenhague, 1744, in-8.

ELIE DE BEAUMONT (Jean-Bapt.-Jacques), avocat au parlement de Paris, né en 1732 à Carentan, m. à Paris en 1786, parut avec succès au barreau ; mais la faiblesse de son organe l'obligea de renoncer aux plaidoieries. Ses Mémoires lui acquirent une réputation européenne : il y fait preuve d'imagination, d'esprit, et surtout du grand art de tirer d'une cause tous les moyens qu'elle peut fournir. Le principal fondement de sa réputation est le *Mémoire pour les Calas*, qu'il pub. à Paris en 1762, in-4. On cite encore parmi les plus curieux le *Mémoire du sieur Grudon contre Ramponneau*, dans les causes amusantes ; le *Mém. au sujet des caves forcées et des vins pillés, des chanoinés de la Ste-chapelle*, ibid., 1760, in-4 ; *Défense de Claudine Rouge*, ibid., 1770, in-4. — Elie de Beaumont (Anne-Louise Morin-Duménil), épouse du précédent, née en 1729 à Caen, m. en 1783, est connue comme auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, 1764, 2 vol. in-12, et de la 3e partie des *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre* 1776, in-12 (les deux premières parties sont de Mme de Tencin). — Elie de La Poterie (Jean-Antoine), frère d'Elie de Beaumont, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, et premier médecin de la marine à Brest, né vers 1732, étudia avec soin les diverses branches de l'art médical. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*, de *Mémoires*, de *Rapports*, etc. ; quelques-uns se trouvent dans les *Mémoires de la Faculté de médecine*. On lui doit encore l'*Examen de la doctrine d'Hippocrate sur la nature des êtres animés, sur les principes du mouvement et de la vie, sur les périodes de la vie humaine, pour servir à l'hist. du magnétisme animal*, 1784 ; *Recherches sur l'état de la médecine dans le département de la marine*, 1790 ; et *Recherches sur l'état de la pharmacie*, 1791.

ELIEN, *Ælianus* (Claudius), auteur grec, vivait sous les empereurs Nerva, Trajan et Adrien, et dédia à ce dernier un ouvr. sur l'art militaire, dont la meilleure édit., donnée par Elzevir, parut sous le titre de *Cl. Æliani et Leonis imperatoris tactica, gr. lat. cum notis Sixti Arcerii et J. Meursi*, Leyde, 1613, in-4, trad. en franç. par un anonyme (Nicole Volkir ou Volskir), avec Végèce, Frontin et Modeste, Paris, 1536, in-4, avec Polybe, par Louis de Machault, ibid., 1615, in-fol. ; et seul par Bouchaud de Bussy, ibid., 1757, 2 vol. in-12.

ELIEN, *Ælianus* (Claudius), aut. grec, né à Préneste, aujourd'hui Palestrina, en Italie, enseigna la rhétor. à Rome sous les règnes d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Il a écrit en grec les ouvr. pub. sous les titres suiv. : *De naturâ animalium lib. XVII ; gr. lat. cum notis diversor. et Ab. Gronovii*, Lond., 1644, 2 vol. in-4 ; le même, *gr. lat. cum notis J. Gottl. Schneideri*, Leipsig, 1784, in-8 (cette édit. est préférée à la 1re) ; *Variæ histor. gr. lat. cum commentario J. Perizonii*, Dresde, 1701, 2 vol. in-8 ; le même, *cum notis J. Schæfferi et Joh. Kuhnii*, Strasbourg, 1715, in-8 ; *gr. lat. cum notis variorum, curante Ab. Gronovio*, Amsterdam, 1731, 2 vol. in 4 : ce dern. ouv. avait été publié pour la prem. fois à Rome, 1545, in-fol., le texte grec seul ; trad. en franç. par Formey, Berlin, 1764, in-8, et par J. B. Dacier, Paris, 1775, in-8, avec des notes sav. ; *Cl. Æliani epistolæ rusticæ XX*, inséré dans la collection des *Epistolæ græcan. mutuæ, gr. lat.*, Genève, 1606, in-fol. Tous ces ouvrages ont été réunis, avant leur publication séparée, en grec et en latin par Gessner, Zurich, 1556, in-fol. — Suidas parle d'un autre Elien de Préneste comme aut. d'un *Tr.* sur la providence, dont il rapporte des fragmens.

ÉLIÉZER, serviteur et intendant d'Abraham, fut choisi par le patriarche pour aller en Mésopotamie chercher Rébecca, la future épouse d'Isaac. Il passe, chez les musulmans, pour le fondateur de la ville de Damas.

ÉLIÉZER, un des plus sav. rabbins du 16e S., m. à Cracovie en 1586, exerça la méd. à Crémone sous Philippe II, et fut successivem. chargé de la direction de la synagogue de l'île de Naxo dans l'Archipel, et de celle de Posen en Pologne. On a de lui une *Hist. de Dieu*, Venise, 1583, Cracovie, 1584 ; et un *Comment. sur le livre d'Esther*, Crémone, 1576, Hamb., 1711, réimpr. à Offenbach.

ELIKOUM Ier, fils aîné de Libarid II, prince de Georgie de la race des Orpélians, ayant perdu ses droits au trône par suite de l'usurpation de George III, se retira à la cour d'Eldikouz, sulthan de l'Aderbaïdjan en Perse, devint atabek ou vice-roi de la ville de Hamadan, gouvern. des villes de Rei, d'Ispahan, de Kazwin, souver. d'une partie de l'Arménie, et m. vers la fin du 12e S. — Elikoum II, fils et successeur de Libarid III, gouverna les provinces de Siounick'h et de Vaiots Dsor depuis l'an 1226 jusqu'en 1258. Ayant été attaqué par Arslan Nevian, chef des Moghols, Elikoum fut forcé de signer la paix pour conserver ses états, servit ensuite ses nouveaux alliés dans leur expédition en Syrie, et m. au siége de Miafarekin en 1258, empoisonné par Avag, atabek de Géorgie. Il eut pour successeur Sempad II, son frère.

ELIO (François-Xavier), général espagnol, défendit avec courage l'indépendance de son pays contre Napoléon, et, au retour de Ferdinand VII, fut nommé gouverneur de Valence, où son dévouement aux intérêts du roi lui assura les faveurs de la cour. Lors de la révolut. de 1820, une partie de la population de Valence, cédant peut-être aux suggestions de quelq. meneurs, se souleva contre

le général Elio, qui n'échappa à un premier mouvement de fureur que pour être traduit devant une commission militaire. Déclaré coupable de mesures tyranniques et d'actes arbitraires, il fut condamné à m. et étranglé en 1821. Ferdinand, ayant recouvré toute la plénitude de son autorité après la mémorable campagne de 1823, fit réhabiliter la mémoire d'Elio, et accorda une pension à sa veuve ainsi qu'à ses enfans.

ELIOT (RICHARD), théol. angl., chapelain de l'hôpital de St-George à Cambridge, perdit cette place en 1759 en punition de quelques propositions hérétiques qu'il avait soutenues en chaire, et prof. ouvertement l'arianisme jusqu'à sa m., en 1789. Il a laissé un vol. de *Discours* ou *Sermons*. — ELIOT (André), ministre de la nouvelle église de Boston, né en 1719, m. en 1778, est connu comme auteur d'une *Hist. des disputes entre la Grande-Bretagne et l'Amérique*, 1768. On a aussi de lui quelques *sermons*.

ELIOT (GEORGE-AUGUSTE), lord Heatfield, général angl., d'une des plus anciennes familles de l'Ecosse, né vers 1718, m. en 1790, pair du roy., chev. du Bain, etc., s'est surtout rendu célèbre par la belle défense de Gibraltar contre les Français et les Espagnols alliés. Sa conduite lui valut en récompense le titre de baron de Gibraltar.

ELIOT. V. ELLIOT, ELYOT et HELYOT.

ELIOTT (JEAN), missionnaire anglican dans l'Amérique septentrion. au 17e S., a trad. la bible de l'anglais dans la langue des nations indiennes. Il pub. d'abord séparément *le Nouv.-Testam.*, dédié au roi Charles II, Cambridge, 1661; *l'Ancien*, ib., 1663, in-4; et ensuite la *Bible* entière, ibid., 1663, in-4. Cette Bible est devenue très-rare : la bibliot. du roi en possède un exempl. On trouve à la fin une traduct. des psaumes en vers.

ELIPAND, archev. de Tolède au 8e S., prétendit que J.-C., en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Son opinion fut condamnée par plus. conciles dont le pape Adrien confirma le jugement; mais Elipand ne voulut point se rétracter, et m. dans son erreur au commencement du 9e S.

ELIPAND. V. FÉLIX d'URGEL.

ELISABETH, nom illustré par des saintes et par des princesses. — ELISABETH (sainte), épouse de Zacharie, et mère de St Jean-Baptiste, le précurseur du Messie. — ELISABETH DE HONGRIE (Ste), fille du roi André II, née en 1207, épousa à 14 ans Louis IV, dit le *Saint*, landgrave de Thuringue, et se distingua sur le trône par l'exercice de toutes les vertus chrét. et la pratique des plus rudes austérités. Veuve en 1227, elle fut privée de la régence, se retira à Bamberg auprès de son oncle, évêque de cette ville, fut réintégrée dans ses droits au landgraviat, mais y renonça en faveur d'Hercule II, son fils, et mourut en 1231. Elle a été canonisée en 1235 par le pape Grégoire IX. Sa fête se célèbre le 19 nov. La *Vie de Ste Elisabeth* par Thierri de Thuringe se trouve dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius : l'*histoire* de ses miracles a été écrite par son confesseur. V. Conrad de Marpurg. — ELISABETH (Ste), reine de Portugal, née en 1271, fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance, épousa Denis Ier, roi de Portugal. La dévotion exaltée d'Elisabeth et ses mœurs cénobitiques lui aliénèrent le cœur de son époux. Elle fut accusée d'avoir favorisé la révolte d'Alphonse, l'un de ses fils, contre Denis, et fut forcée de s'exiler. Après la mort de son époux, en 1325, Elisabeth prit l'habit du tiers-ordre de St-François, et mourut en 1336 à Coïmbre dans le monastère des Clarisses, qu'elle avait fait bâtir. Elle a été béatifiée par Léon X en 1516, et canonisée par Urbain VIII en 1625. Sa fête se célèbre le 8 juillet. — ELISABETH, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie, dont elle eut 3 fils, Louis, successeur de Casimir, son oncle, roi de Hongrie et de Pologne; André, époux de Jeanne, reine de Naples; et Etienne, duc de Dalmatie et de Slavonie. Après la mort de Casimir, en 1370, Elisabeth prit en main la régence du roy. de Pologne, et la conserva pendant huit années. Les plaintes générales qui s'élevaient contre l'administration de la régente forcèrent le roi Louis à la rappeler; mais Elisabeth eut l'art de se justifier aux yeux de son fils, retourna en Pologne en 1379 avec les mêmes pouvoirs, fut chassée de ce roy. par les Polonais en 1380, et mourut en Hongrie en 1381. — ELISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre, morte en 1488, fille de Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, fut d'abord dame d'honneur de Marguerite d'Anjou, et mariée à sir John Gray de Groby, tué en 1461 à la bataille de St-Alban. Après la mort de son mari, Elisabeth, dépouillée de tous ses biens, implora pour ses enfans la pitié d'Edouard IV; celui-ci, touché de la beauté de cette jeune veuve, l'épousa, et la fit couronner. Ce mariage fut la source d'une guerre civile, que fomenta Warwick. Edouard fut forcé de quitter l'Angleterre; la reine s'enferma à Westminster, et ne quitta son asile que pour remonter sur le trône avec son époux. En 1483, Elisabeth, restée veuve pour la 2e fois, se vit forcée, par l'ambition du duc de Glocester, de se réfugier de nouveau à Westminster; les persécutions de cet usurpateur, qui prit le nom de Richard III, la poursuivirent jusque dans sa retraite : le mariage d'Elisabeth avec Edouard fut déclaré nul, et les deux jeunes héritiers du trône furent massacrés. Elisabeth ne fut pas plus heureuse sous le règne de Henri VIII, son gendre : accusée injustement d'avoir pris part à une conspiration contre lui, elle fut enfermée dans le couvent de Barmondsey en 1486, et y passa le reste de sa vie. — ELISABETH d'ANGLETERRE, reine d'Anglet., née en 1446, fille d'Edouard IV et d'Elisabeth Woodville, promise d'abord à Charles VIII, alors dauphin de France, fut mariée en 1486 à Richemond, qui venait de se faire couronner sous le nom de Henri VII. Le but de ce mariage était de réunir dans la personne de Richemond les droits des fam. de Lancastre et d'York au trône d'Anglet., afin d'étouffer tous les germes de guerres civiles. Le peuple accueillit avec joie la fille d'Edouard; mais ses transports excitèrent la jalousie d'Henri VII, qui voyait dans son épouse une rivale d'autant plus dangereuse qu'elle possédait le cœur de ses sujets. Elisabeth mourut abreuvée de chagrins en 1502.

ELISABETH DE BOSNIE, reine régente de Hongrie, fille d'Etienne, roi de Bosnie, épouse de Louis-le-Grand, roi de Pologne et de Hongrie, fut nommée régente du royaume en 1382 après la mort de Louis. Détrônée et jetée en prison par Charles de Duras, roi de Naples, remise en possession de sa couronne par le palatin Nicolas Garo, Elisabeth tomba entre les mains de Giornard, gouv. de la Croatie, et périt misérablement en 1386.

ELISABETH D'AUTRICHE, reine de France, fille de l'emp. Maxim. II, mariée au roi Charles IX en 1570, fut une des plus belles et des plus vertueuses personnes de son temps. Profondément affligée des massacres de la St-Barthélemi, elle demanda pardon à Dieu d'une mesure aussi impolitique qu'atroce, qu'on lui avait tenue cachée, et n'eut, en général, que très-peu de part aux évènemens du règne de son époux. Ce monarque, dont elle ne perdit jamais le cœur et l'estime, la recommanda en mourant à Henri IV, alors roi de Navarre; mais devenue veuve à 21 ans (1575) Elisabeth ne voulut point demeurer à la cour de France, et se retira à Vienne auprès de l'emp. Rodolphe, son frère, qui venait de succéder à Maximilien. Elle mourut en 1592 à l'âge de 37 ans dans le monastère de Ste-Claire, qu'elle avait fondé dans la capitale de l'Autriche. Brantôme parle de deux ouv. de la composition de cette princesse, l'un sur la parole

de Dieu, l'autre sur les évènem. passés en France de son temps ; mais il ne paraît pas que ces écrits, qu'elle envoya d'Allemagne à sa belle-sœur, Marguerite de Valois, aient été imprimés.

ELISABETH, reine d'Angl., fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, monta sur le trône en 1558, à l'âge de 25 ans, en vertu du testament de son père, qui, reconnaissant sa légitimité, l'appelait à régner après Edouard et Marie (*v.* ces noms). L'Angleterre sourit à l'avènement de cette jeune reine, dont les opinions religieuses étaient présumées conformes aux opinions dominantes, et qui apportait sur le trône, avec le souvenir des infortunes qu'elle avait essuyées sous l'ombrageuse Marie, un esprit peu ordinaire et des talens mûris dans la méditation et l'étude : elle justifia les espérances qu'elle avait fait concevoir ; et son règne, bien qu'obscurci par quelques taches, forme une des plus brillantes époques de l'histoire anglaise. Sortant pour ainsi dire d'une prison pour ceindre le diadème, Elisabeth remercia d'abord le ciel de l'avoir sauvée, puis elle pardonna à ses ennemis. Ce premier acte de la jeune souveraine ne fut-il qu'une mesure politique ? Question dangereuse, qu'il faut abandonner aux écrivains de secte ou de parti. Poursuivons notre ébauche. Elisabeth n'eut pas plus tôt assemblé le parlement que celui-ci reconnut en elle la suprématie religieuse : ce schisme amena promptement la réforme ; et presque tous les ecclésiastiques du second ordre s'y soumirent. Il n'en fut pas ainsi du haut clergé : un seul d'entre les évêques prêta le serment exigé ; mais la religion anglicane n'en demeura pas moins établie. Le plus grand nombre l'avait emporté ; car, comme le dit judicieusement un historien (l'abbé Millot), les principes religieux ne s'effacent guère au gré du prince. Tournant dès-lors tous ses soins vers l'administration intérieure de l'état, Elisabeth conclut la paix avec la France. Mais cette puissance allait bientôt avoir pour reine la fameuse Marie Stuart, cousine d'Elisabeth. A l'instigation des Guise, ses oncles, la jeune et belle épouse de François II manifesta bientôt des prétentions au sceptre de l'Angleterre, dont elle s'intitula reine après avoir contesté la légitimité des droits de la fille d'Anne de Boulen. La querelle des deux rivales fut longue et compliquée ; elle se termina par la sanglante catastrophe de Marie, qui porta sa tête sur l'échafaud en 1587. Sans vouloir qualifier le coup d'état qui fit triompher Elisabeth de sa dangereuse rivale, on peut observer que la mort de cette dernière, en imprimant une tache odieuse au nom de la *reine vierge*, n'a pas médiocrem. contribué à faire oublier les fautes ou les crimes de l'aimable et infortunée Marie. Jacques VI, son fils, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, ne poursuivit point les projets de vengeance que d'abord il avait fait éclater. Ce fut Philippe II qui se porta champion de la belle reine d'Ecosse. Trente ans auparavant, le monarque espagnol avait en vain sollicité la main d'Elisabeth, et depuis il n'avait pu voir sans courroux l'appui que cette princesse avait prêté tour à tour aux religionnaires d'Ecosse, dont plusieurs fois elle seconda l'insurrection, à ceux de Hollande, avec qui elle se ligua, à ceux de France, dont quelques-uns trouvèrent dans ses états un généreux asile après la St-Barthélemi ; enfin, et par-dessus tout, les lois de proscription rendues en Angleterre contre les catholiques, notamment contre les jésuites, dont les condamnables doctrines armèrent plus tard contre la reine le fanatique Parry et une foule d'autres adeptes du *tyrannicide*. Méditant donc une invasion en Angleterre, Philippe arma à grands frais la fameuse flotte dite l'*Invincible* (Invincible Armada), dont le désastre ne servit qu'à enflammer l'enthousiasme des fiers Anglais. Maîtresse absolue, et chérie malgré son despotisme, Elisabeth, qui, pendant l'époque la plus brillante de son règne, avait résisté aux instances réitérées du parlement pour qu'elle se choisît un époux, vit ses dern. années troublées par la hauteur et les imprudences du jeune comte d'Essex, son favori après la disgrâce de Leicester (*v.* Dudley et Essex) ; on dit même que ce fut le regret d'avoir abandonné à la rigueur des lois son dernier amant, coupable envers elle de rébellion, qui la conduisit au tombeau, l'an 1603, après un règne de plus de 44 ans. Cette illustre souveraine a laissé en Angleterre une mémoire vénérée ; et l'admiration que le peuple y professe pour ses hautes qualités comme reine (qualités qui rachètent amplement ses défauts ou ses faiblesses comme femme), conserve encore le caractère de l'enthousiasme. L'étude des langues anciennes avait occupé la jeunesse d'Elisabeth, et la culture des lettres ne cessa jamais de charmer ses loisirs : elle avait même, dit-on, fait paraître une traduction anglaise d'Horace qui fut très-recherchée de son temps en Angleterre. Le plus ancien écrivain qui ait tracé l'histoire du règne d'Elisabeth est Camden (*v.* ce nom) ; l'ouvrage le plus récent qui ait paru en français sur cette reine est son *Hist.* par Mlle Keralio, 1786-87, 5 vol. in-8.

ÉLISABETH, princesse palatine, fille du roi de Bohême Frédéric V et d'Elisabeth d'Angleterre, née en 1618, annonça de bonne heure un goût prononcé pour l'étude des sciences, et suivit à Leyde les leçons du célèbre Descartes, qui s'y était fixé à son invitation. La crainte d'être distraite de la douce occupation qui charmait ses loisirs l'ayant portée à refuser la main du roi de Pologne Wladislas IV, Elisabeth encourut la disgrâce de sa mère, dont elle avait renversé les projets en rejetant cette offre brillante : elle se retira en Allemagne, et y obtint dans sa vieillesse l'abbaye luthérienne d'Hervorden, où elle m. en 1680. Descartes, dans la dédicace de ses *Principes de Philosophie*, dit de cette princesse qu'elle est la seule personne en qui il ait reconnu une intelligence parfaite de ses ouvrages.

ÉLISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne, fille unique d'Odoard II, prince de Parme, héritière de ce dernier duché et de ceux de Plaisance et de Toscane, née en 1692, épousa en 1714 le roi Philippe V, veuf de Marie-Louise-Gabr. de Savoie (*v.* pour les circonstances de ce mariage les articles ALBERONI et la princesse des URSINS). Tendrement aimée de son mari, qui ne la quittait pas un moment de la journée, Elisabeth eut beaucoup de pouvoir sur ce monarque ; mais, étrangère dans le royaume, haïe des Espagnols qu'elle détestait, elle fut toujours livrée à la cabale italienne, et ne vit long-temps que par les yeux du ministre Alberoni. A la mort du roi Louis Ier, en faveur de qui Philippe V avait renoncé à la couronne, elle employa toute son influence sur ce dernier pour l'engager à reprendre les rênes du gouvernement, ou plutôt pour s'en ressaisir elle-même. Elle survécut 20 ans à ce monarque, et mourut en 1766 à 74 ans. On peut consulter pour son hist. les *Mém. of Elisabeth Farnesia*, Londres, 1746, in-8 ; et les *Mém.* pour servir à l'hist. d'Espagne sous le règne de Philippe V, trad. de l'espagnol du marquis de St-Philippe, par Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12.

ÉLISABETH-CHARLOTTE de Bavière. Voyez CHARLOTTE.

ÉLISABETH PETROWNA, impér. de Russie, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine Ire, née en 1709, monta sur le trône en 1741, au préjudice du jeune prince Iwan (*v.* ce nom), que l'impérat. Anne Iwanova (*v.* ce nom), avait désigné pour son successeur, et qu'elle (Elisabeth) fit enfermer dans une forteresse. Mais la clémence et la générosité de la nouvelle souveraine firent promptement oublier les moyens employés pour lui assurer la couronne ; et si l'amour fut son penchant dominant, il faut

convenir aussi que son règne fut glorieux pour la Russie, et qu'elle contribua puissamment, par son caractère, aux progrès de la civilisation de cet empire. Elle fit vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait, et ce vœu lui aurait pleinement mérité, chez la postérité, le beau surnom de *Clemente*, qui lui fut donné par ses sujets, si les emprisonnemens et l'exil en Sibérie que ses favoris prodiguèrent en son nom, n'eussent pas été souv. plus cruels que la peine capitale. Elisabeth m. en 1761. Elle avait fondé l'université de Moscou et l'académie des beaux-arts de Pétersbourg. On trouvera des détails très-intéressans sur cette impérat. dans l'*Hist. de la Russie moderne*, par Leclerc, dans le *Voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche, et dans les *Mem. de Manstein*. V. aussi les art. BESTUCHEF, MUNICH, IWAN, CHÉTARDIE, LABOUKIN, etc.

ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née en 1715, épousa en 1733 le prince royal, depuis Frédéric II, dit le Grand. Cette princesse, qui n'avait reçu de la nature ni l'éclat de la beauté ni le don d'un esprit supérieur, se fit aimer des Prussiens par son caractère et ses vertus : Frédéric respecta ses principes religieux et la traita constamment avec beaucoup d'égards. Il lui rendit (en mourant et en la recommandant à son successeur) ce témoignage que, pendant tout son règne, elle ne lui avait donné aucun chagrin, et que ses inébranlables vertus étaient dignes d'estime, de dévouement et d'hommage. Elisabeth-Christine survécut de 11 ans à son époux, et m. en 1797. Elle a laissé des trad. franç. de plus. ouv. allem., tels que *le Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776; *de la Destinat. de l'homme*, par Spelding, ibid., 1776; *Considér. sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, La Haye, 1777, 3 vol.; *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789; *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi un écrit intit. *Réflexions sur l'état des affaires politiq. en 1778, adressées aux personnes craintives.*

ÉLISABETH DE FRANCE (PHILIPPINE-MARIE-HÉLÈNE, Madame), sœur du roi Louis XVI, née à Versailles le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du dauphin, fils de Louis XV. Les belles qualités que cette princesse manifesta dès sa plus tendre jeunesse firent rechercher son alliance par plus. princes de l'Europe, tels qu'un infant de Portugal, le duc d'Aoste, fils du roi de Sardaigne, et l'empereur Joseph II. Mais des raisons politiques mirent obstacle à ces diverses unions qu'Elisabeth ne parut pas regretter. Elle était livrée à ses affections fraternelles, à des occupations de paix et de bonheur, lorsque la révolution vint mettre un terme à ces dernières. La sœur de Louis XVI, ne songea plus qu'au soin d'adoucir tous les chagrins dont son auguste frère et la reine Marie-Antoinette furent successivement accablés. Leurs malheurs et leurs disgrâces lui furent communs. Lorsque le roi partit pour la frontière, Elisabeth le suivit et fut ramenée de Varenne avec lui. Elle était à ses côtés le 20 juin 1792, lorsqu'un furieux, la prenant pour la reine, s'écria qu'il fallait la massacrer. Un officier de sa maison (M. de St Pardoux), s'étant hâté de nommer la princesse, « Pourquoi, lui dit-elle, ne pas laisser croire que je suis la reine; vous auriez peut-être évité un grand crime. » Le 10 août, elle ne voulut point quitter le palais des Tuileries, malgré les instances du roi pour l'y déterminer. Elle suivit son frère à l'assemblée nationale : elle y entendit prononcer la déchéance de cet infortuné monarque et discuter pendant deux jours sur le choix de sa prison. Elle fut conduite avec lui, la reine, le dauphin, Madame Ire (Marie-Thérèse, aujourd'hui dauphine), à la tour du Temple; et après la condamnation du roi et de la reine, elle fut elle-même mise en jugement. On vint l'arracher des bras de sa nièce pour la conduire à la Conciergerie; et le lendemain elle fut jugée, condamnée et exécutée. Pendant son trajet au lieu du supplice, on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte contre ses bourreaux, et elle ne cessa d'adresser ses prières au ciel qu'au moment où la hache révolutionnaire vint terminer sa longue agonie. Mad. Guénard a pub. la *vie* de cette princesse angélique, Paris, 1802 : et M. Ferrand, mort comte, pair de France et ministre d'état, lui a consacré un *Eloge historique*, ibid., 1814, in-8, de l'impr. royale : cet *Eloge*, d'abord pub. en Allemagne, avait été réimp. à Lyon en 1795 par les soins de M. l'abbé Aimé Guillon. On trouve à la suite de cet ouv. 94 lettres de madame Elisabeth, qui font connaître mieux que tout autre écrit (nous empruntons ici les expressions d'un judicieux biographe), « la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, la vivacité de son imagination, la fermeté de son âme, et l'excellence de son jugement. »

ÉLISE ou ÉGHISCHÉ, évêque arménien, l'un des plus célèbres histor. de cette contrée, disciple du patriarche Sahak et de Mesrob, inventeur de l'alphabet arménien, né au commencement du 5e S., m. vers 480, avait été (avant d'être élevé à l'épiscopat) secrétaire de Vartan, prince des Mamikonians, et général des armées arménienne et géorgienne. On a de lui une *Histoire de la guerre du général Vartan contre le roi de Perse*, imp. à Constantinople, 1764, 7 part. in-4; des *comment.* sur La Genèse, sur les liv. des Juges, sur l'oraison dominicale; des *Règles* sur la vie monastique, sur les devoirs des prêtres et des *Homélies*, MSs., conservés à la biblioth. du roi.

ÉLISÉE, célèbre prophète juif, fut tiré de la charrue par Elie pour exercer ce saint ministère, et reçut de lui l'esprit prophétique et le don des miracles; il rendit saines les eaux de la fontaine de Jéricho qui avaient jusqu'alors été malfaisantes; maudit et fit dévorer par des ours des enfans qui l'avaient insulté; prédit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le point de périr de soif avec leur armée, au milieu des déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance et qu'ils battraient leurs ennemis; fit cesser la stérilité d'une femme de Sunam et ressuscita dans la suite un fils que cette femme avait perdu. Il multiplia miraculeusement des pains; guérit Nahaman de la peste; frappa d'aveuglement les soldats de Bénadad, et prédit au roi Joas qu'il triompherait des Syriens. Il m. à Samarie vers l'an 835 av. J.-C.

ÉLISÉE (JEAN-FRANÇOIS COPEL, dit le père), prédicateur célèbre, né à Besançon en 1726, prit l'habit des carmes en 1745, et demeura chargé, pendant plus. années, de l'instruction des novices. Envoyé à Paris en 1751, le père Elisée dut l'origine de sa réputation au hasard d'être entendu par Diderot dans une église assez peu fréquentée : bientôt il fut appelé aux chaires les plus brillantes, prêcha devant le roi, et eut la faveur de le complimenter à deux époques remarquables : la prem. fois à la signature du traité de paix avec l'Angleterre et la seconde à la mort du dauphin, père de Louis XVI. Les austérités et les fatigues de l'étude affaiblirent la santé de ce religieux qui mourut à Pontarlier en 1783. Ses *sermons* et ses *panégyriq.*, ont été publ. avec une *notice* sur sa *vie* par le père Césaire, son cousin, Paris, 1784-1786, 4 v. in-12, trad. en allem., Bamberg, 1786, 4 vol. in-8, et en espag., Madrid, 1787, 4 vol. in-4. Les morceaux les plus estimés de cet orateur chrétien sont ses sermons *sur la fausseté de la probité sans la relig.; sur la vie religieuse; sur les afflictions; sur la mort;* un *panégyrique de St Louis*, et les *oraisons funèbres du grand Condé, de Stanislas Ier, roi de Pologne, et du dauphin, père de Louis XVI.*

ÉLISÉE (N. TALOCHON, connu sous le nom

de Père), prem. chirurgien du roi Louis XVIII, né à Lagny en 1753, mort à Paris le 27 sept. 1817, était entré de bonne heure dans la maison de la Charité, où il acquit en peu de temps des talens très-distingués dans la pratique. Après avoir exercé tour à tour, et avec autant de zèle que de succès, la chirurgie et la médecine dans différens hôpitaux, il fut appelé, en qualité de chirurgien en chef, à l'hospice civil et militaire de Grenoble : en même temps qu'il y prodiguait généreusement ses soins aux malades, il forma des nombreux élèves, dont plus. jouissent aujourd'hui d'une réputat. méritée. A l'époque de la révolution, le P. Elisée quitta la France; il s'attacha, comme médecin, à l'armée des princes, mais ne voulut point recevoir les honoraires attachés à cet emploi ; et, en consacrant ses talens et son zèle à des Français blessés, dont il lui arriva plus d'une fois de bander les plaies avec ses propres vêtemens, il put se croire encore utile à sa patrie. Le roi, qui n'avait point oublié le généreux dévouement du P. Elisée, non plus que les promesses qu'il lui avait faites dans les jours les plus pénibles de sa longue infortune, le créa son prem. chirurgien à la restauration. Aussi peu avare de sa bourse et de son crédit qu'il l'avait toujours été de ses soins envers les malheureux, le P. Elisée ne croyait pouvoir mieux employer sa faveur auprès de l'auguste prince, qu'à obliger tous ceux qui réclamaient son appui.

ELIUS ou ÆLIUS (CESAR LUCIUS), fils de Céjonius Commodus, s'appelait Lucius-Aurelius Verus avant d'être adopté, en l'an 135, par l'empereur Adrien, qui lui donna le nom d'Ælius; il m. peu d'années après cette adoption. Adrien, qui ressentit une profonde douleur de sa perte, lui fit rendre les honneurs funèbres réservés aux emper., et exigea qu'Antonin, son successeur, adoptât le fils d'Ælius, lequel régna plus tard avec Marc-Aurèle. On a quelq. médailles de Lucius Ælius Cesar.

ELLAIN (NICOLAS), avocat au parlement, et doyen de la faculté de médecine de Paris, né en 1534, m. en 1621, a joui de la réputation de l'un des plus habiles praticiens de son temps, et a laissé un ouv. de médecine int. *Advis sur la peste*, Paris, 1606, in-8, réimp. avec les *Divers remèdes et preservatifs contre la peste*, d'Antoine Mizauld, ibid., 1623, in-12. On a encore d'Ellain des *Sonnets*, Paris, 1561, in-8; un *Discours* (en vers français) *adressé à Pierre de Gondy, évêque de Paris, sur son entrée dans cette ville*, ibid., 1570, in-4, et un autre en vers latins, *adressé au cardinal de Retz*, ibid. 1618, in-4.

ELLEBODE (NICAISE van), docteur en méd. à l'université de Padoue, chan. de la cathéd. d'Agria, né à Cassel en Flandre au commencem. du 16e S., m. à Presbourg en 1577, était très-versé dans la connaiss. des langues anciennes, et particulièrem. de la langue grecque. On lui doit la prem. édit. du texte grec de l'ouvr. de Némésius *sur la nature de l'homme*, Anvers, 1565, in-8, réimpr. avec une traduct. latine, Oxford, 1671. Cette traduction se trouve aussi dans la *Bibliotheca patrum*, Lyon, 1677. Ellebode a laissé aussi quelques *lettres* et des *pièces de vers* publ. dans les *Epistolæ illustr. Belgarum*, par Bertius, 1617, et dans les *Poetarum Belgarum deliciæ*, de Gruter.

ELLER (ELIE), écriv. ascét. allem., appelé *le Père de Sion*, chef d'une secte luthér. connue sous le nom de *Communion de Rensdorff*, né en 1690, m. en 1750, avait quitté la profession de tisserand qu'il exerçait à Elverfeld pour se livrer entièrem. à ses rêveries. L'électeur palatin souver. de Berg permit à Eller de réunir ses prosélytes à Rensdorff, et le nomma premier bourgmestre de cette ville. Le roi de Prusse, qui favorisa plus spécialement la propagation de ses doctrines, lui conféra le titre d'agent des églises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Le prétendu catéchisme d'Eller, intit. *Hirten-Tasche* (la Pannetière), a été impr. dans les *Cérémonies religieuses*, édition de 1809, t. X, livraison 30e, et dans l'*Hist. des sectes religieuses*, par M. Grégoire.

ELLER DE BROOKUSEN (JEAN-THÉODORE), prem. médecin de Frédéric-Guillaume, conseiller privé du grand Frédéric, directeur du collége médico-chirurgical de Berlin, et membre de l'académie des sciences de cette ville, né en 1689 à Pleskau (principauté d'Anhalt-Bernbourg), professa la médecine à Berlin pendant plus de 30 ans, et m. en 1760, laissant un grand nombre d'ouvrages et de mémoires en allem., en latin et en français, les principaux sont : *Gazophylacium, seu catalogus rerum mineralium et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8; *Observat. medicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8, en allem.; *Observationes de cognoscendis et curandis morbis præsertim acutis*, Kœnigsberg, 1762, in-8, trad. en franç. par Jacq. Agathange Le Roy, Paris, 1774, in-12. Les différens *Mem.* qu'Eller présenta à l'acad. de Berlin ont été recueillis et publ. en allem. par le D. Ch.-Abr. Gerhard, Berlin, 1764, in-8, fig. Le D. Jean-Chrétien Zimmermann avait publ. en allem. sous le titre de *Physiologia et pathologia medica*, etc., *philosophia corporis humani sani et morbosi*, Schneeberg, 1748, 2 vol. in-8, les leçons qu'Eller avait données au collége de chirurgie de 1726 à 1734; mais celui-ci désavoua cet ouvr. On a publ. en allemand, sous le nom d'Eller, une *Chirurgie complète*, 1763; et une *Medecine pratique*, 1767.

ELLERS (JEAN), littérat. suédois du 18e S., m. vers 1790, chevalier de l'ordre de l'Etoile-Polaire et conseiller de la chancellerie sous le règne Gustave III, est auteur d'un poème en langue suédoise, intitulé *Mes Larmes*, trad. en franç. dans les *Mélanges de littérature suédoise*, par Agander, Paris, 1788, in-8; et d'une *Descript. de Stockholm*, 4 vol. in-8.

ELLIES DUPIN (LOUIS). V. DUPIN.

ELLIGER ou ELGER (OTMAR), peintre suédois, né en 1632 ou en 1633, élève du jésuite Daniel Zeghers, peintre de fleurs et de fruits à Anvers, acquit dans ce genre une habileté qui lui mérita l'estime de l'électeur Frédéric-Guillaume, et le titre de peintre de ce prince. Ses tableaux sont particulièrement connus en Allemagne, et jouissent dans ce pays d'une juste considération. — OTMAR, son fils et son élève, peintre d'histoire, né à Hambourg en 1666, m. en 1732, avait égalem. suivi les leçons de van Musscher et de Lairesse. Il a peint plus. plafonds à Amsterdam, fait pour l'électeur de Mayence une *Mort d'Alexandre; les Noces de Thétis et de Pelée*, et a traité avec un talent fort remarq. une foule de sujets destinés à l'ornem. de div. ouv. typographiques. La galerie de Vienne possède de cet artiste un tableau représentant une jeune fille qui tient d'une main un bocal d'or, et de l'autre son tablier rempli de toutes sortes de fruits; le devant de la scène est orné d'accessoires de nature morte.

ELLINGER (ANDRÉ), méd. et littérat. saxon, né en 1526, m. en 1582, professa la médecine à Leipsig, ensuite à l'université de Jéna, et cultiva à la fois les sciences et les lettres. On a de lui une traduct. en vers latins des *Aphorismes* et des *Pronostics d'Hippocrate*, Francfort, 1579, in-8; et une autre, aussi en vers latins, des *Evangiles des Dimanches*. Comme médecin il n'a laissé que des *Consultat.*, publ. dans le recueil de Jean Wittich, Leipsig, 1604.

ELLIOT (GUILLAUME), dessinateur-paysagiste et grav. angl., né en 1717, m. à Londres en 1766, a laissé plus. estampes exécutées avec goût et talent, et surtout avec une facilité extraordin.; les principales sont : *un Site d'Angleterre*, d'après G. Smith; *le Printemps* et *l'Eté*, d'après van Goyen; *une Fuite en Egypte*, et *une Vue de Tivoli*, d'après Polembourg; *une Vue de Maestricht*, d'après Ad.

Cuyp; *le Portrait de la seconde femme de Rubens*, d'après ce maître, et *des Chev.*, d'après T. Smith.

ELLIOT (Jean), médecin-pharmacien anglais, né en 1747, m. en 1787, s'était livré aux recherches scientifiques et à des expériences chimiques dont les résultats sont consignés dans ses ouvrages. A l'âge de 40 ans il conçut une passion violente pour miss Boydell, fille de l'alderman de ce nom; mais, n'ayant pu faire partager sa passion à cette jeune personne, il lui tira un coup de pistolet à bout portant. On essaya de soustraire Elliot à la peine capitale en alléguant une aliénation mentale: mais ce motif ne put être admis, et il aurait été condamné à mort si on avait pu prouver que le pistolet était chargé à balle. Condamné seulement à la réclusion, Elliot se laissa mourir de faim peu de jours après ce jugement. On a de lui: *Observat. philosophiques sur les sens de la vue et de l'ouïe*, 1780, in-8; *Tableau de la nature et des vertus médicinales des principales eaux minérales de la Grande Bretagne, de l'Irlande et du continent*, 1781, in-8; *Essais sur des sujets physiologiques*, 1781, in-8; *Elémens des branches de la philos. naturelle qui sont liées avec la médecine*, etc., 1782, in-8; *Expériences et observat. sur la lumière et les couleurs et sur l'analogie qui existe entre la chaleur et le mouvement*, 1786-1787, in-8; *Observations sur les affinités des substances dans l'esprit de vin*, impr. dans les *Transactions philos.*, année 1786; et un *Livre portatif de médecine*.

ELLIS (Guillaume), agronome anglais, né vers la fin du 17e S., m. vers 1760, dirigea pendant près de 50 ans une ferme à Little-Gaddesden (comté de Hertford), et confirma par sa propre expérience un grand nombre d'observat. utiles, d'inventions d'instrumens aratoires, de principes nouveaux d'agriculture et du gouvernement des troupeaux. Le résultat de ses travaux est consigné dans les différens écrits qu'il publ. successivement, et dont on a fait un abrégé sous le titre de *Agriculture abrégée et méthodique, comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique*, 1772, 2 vol. in-8.

ELLIS (Jean), naturaliste anglais, membre de la société royale de Londres, mort en 1776, s'est fait connaître par de savantes recherches sur les productions marines. Il constata la découverte faite par Peyssonel que les coraux n'étaient que des habitations de polypes et posa les limites qui séparent la zoologie de la botanique. On trouve dans les *Transactions philosophiques* plusieurs mémoires dans lesquels il consigna le résultat de ses expériences; ces écrits ont été réunis en un seul vol., intitulé *Essay toward a natural history of corallines*, Londres, 1754, in-4, avec 39 planches gravées par Ehret: traduit en français (par Allamand), La Haye, 1756, in-4: traduit en allemand et augmenté par Schlosser et autres, Nuremberg, 1767, in-4, avec 47 pl. Ellis s'étant aussi occupé de découvrir les moyens de conserver longtemps aux graines la faculté germinative, et de transporter au loin les végétaux vivans, fit connaître dans un prem. mémoire, impr. en 1760, les expériences auxquelles il se livrait à cet effet, et en publia les heureux résultats dans un deuxième mémoire, impr. en 1768, et dans un troisième intitulé *Directions for bringing over seeds and plants*, 1770, in-4, fig., réimpr. avec un suppl., 1773, in-4, ainsi que dans les *Transact. de la société améric.*, t. 1er; trad. en allem., Leipsig, 1775, in-8, fig., et en franç. (par Ballière de Laisment), Rouen, 1779, in-8. Ellis a écrit en outre un traité sur le café, imprimé sous le titre suiv.: *An histor. account of coffee, with botanical description of the tree*, Londres, 1774, in-4; et plusieurs *lettres* et *mem.* sur diverses plantes curieuses telles que la *Dionée*, surnommée *Muscipula*; l'*Illicium* ou *Anis étoilé de la Caroline*; sur l'*Halesia*, plante qu'il avait dédiée à son ami Hales. L'histoire des zoophytes par Ellis et les découvertes de ce savant dans ce genre, qui lui méritèrent une médaille de la société royale de Londres en 1768, ont été publiées après sa mort sous le titre de *The natural history of many curious and uncommun Zoophytes*, Londres, 1786, in-4, 63 pl.

ELLIS (Guillaume), chirurgien anglais, mort en 1785, avait accompagné, en qualité d'aide-chirurgien, le capitaine Cook dans son 3e voyage, et en publia la relation sous ce titre: *Récit authentique*, etc., Londres, 1782, 2 vol. in-8.

ELLIS (Jean), poète angl., né en 1698, m. en 1792, notaire à Londres, est aut. de plus. pièces de vers dont les plus remarquables sont: *la Congrégation de Black Friars*, publ. dans un journal du temps; *la Surprise, ou le Gentilhomme devenu apothicaire*, 1739, in-12; *une Parodie du chant ajouté à l'Enéide, par Maffée*, 1758; et des *Pièces fugitives* imp. dans le recueil de Dodsley.

ELLIS (Henri), voyageur angl., membre de la société royale de Londres, gouverneur de la Nouvelle-York et de la Géorgie, mort postérieurement à 1805, est connu par la relation d'un voyage qu'il avait fait en 1746 avec les capitaines *G. Moor* et Smith pour la découverte d'un passage au nord-ouest par la baie d'Hudson. En explorant les côtes occidentales de cette baie, Ellis s'acquitta avec un zèle scrupuleux de la mission qu'il avait reçue de s'attacher particulièrement aux observations géographiques nautiques, et à celles qui se rapportent à l'histoire naturelle. Sa relation a été publiée en anglais sous le titre de: *Voy. à la baie d'Hudson, fait par la galiote le Dobbs et la Californie*, en 1746 et 1747, *pour la découverte d'un passage au nord-ouest, avec une description exacte de la côte et un abrégé de l'hist. naturelle du pays*, Londres, 1748, 1 vol. in-8 avec cartes et fig., trad. en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12, fig., en allemand avec des notes du capit. Smith, Gottingue, 1750, in-8, fig.; en hollandais, Amsterdam, 1750, 1 vol. in-8, fig. On trouve des extraits de cette relation dans l'*Hist. générale des voy.*, tom. 14 et 15.

ELLROD (Germain-Auguste), philologue distingué, professeur d'éloquence et de poésie à Bayreuth, sur-intendant général de la principauté de ce nom, né en 1709, m. en 1760, a laissé 73 opuscules ou dissertations académiques dont on trouve le détail dans le Dictionnaire de Meusel; les plus importans sont: *De cadente latinitate orthodoxiæ noxiâ*, Bayreuth, 1727, in-4; *De memorabilibus bibliothecæ Heilsbronnensis*, ibid., 1739-41, 3 parties in-fol; *Num M. T. Cicero inveniendæ typographices occasionem dederit*, ibid., 1741, in-fol. Son éloge a été publié en latin par L.-J.-J. Lange, Bayreuth, 1760, in-fol.

ELLSWORTH (Olivier), jurisc. et diplomate, membre du sénat américain, né en 1745 dans le Connecticut, consacra 30 années de sa vie à servir sa patrie dans de hautes fonctions administratives, judiciaires et diplomatiques. Il assista au congrès continental de 1777, remplit d'abord les fonctions de membre, puis celles de juge du conseil de la cour supérieure du Connecticut de 1780 à 1784, se distingua par ses talens et par son éloquence à la convention qui posa les bases de la constitution américaine en 1787, fut nommé en 1799 envoyé extraordinaire des Etats-Unis en France pour conclure un traité d'alliance et de commerce, et ne cessa d'être utile à l'état qu'au moment où les infirmités le contraignirent à s'éloigner des affaires publiques. Il m. en 1807.

ELLWOOD (Thomas), fils d'un juge de paix du comté d'Oxford, né en 1639, m. en 1713, avait embrassé la doctr. des quakers à 21 ans, malgré la vive opposition et les mauvais traitemens de son père, servit pendant quelque temps de lecteur à Milton, et acquit auprès de ce grand poète une

instruction qu'il n'avait pu trouver dans la maison paternelle. Il est un des premiers quakers qui aient cherché à propager leur doctrine par leurs écrits. On a de lui plus. ouvr. de controv., entre autres, *Alarme donnée aux prêtres*, ou *Message du ciel pour les avertir*, 1660; *Hist. sacrée*, ou *Partie historique de l'Ancien Testament*, 1705, prem. partie, et 1709, 2e part., ou *Hist. du Nouv. Testament*, et un poëme pieux intitulé *la Davideide* en 5 liv., 1712; un *Journal sur la vie d'Ellwood* a été pub. par George Fox en 1694.

ELLYS (Antoine), théologien anglican, vicaire de Saint-Olave-Jewry, recteur de St-Martin, chanoine de Glocester, évêque de St-David, né en 1693, m. en 1761, est aut. de plus. ouvr. de controverse, tels que: *Défense de l'examen sacramentel comme étant une juste securite pour l'église* (anglicane) *etablie*, 1736, in-4; *Remarques sur un Essai de David Hume concernant les miracles*, 1752, in-4; les plus importans sont ses *Traités sur la liberte spirituelle et temporelle des protestans en Angleterre*, 1763, in-4, et *sur la liberté spirituelle et temporelle des sujets en Anglet.*, 1765, in-4: il a laissé aussi quelq. *Serm.*

ELMACIN ou ELMAKYN (George) historien arabe, connu en Orient sous le nom d'Ibn-Amid, né l'an de l'hégire 620, m. en 673, (de J.-C., 1223 et 1273) remplissait la charge d'écrivain à la cour des sulthans d'Egypte. On a de lui une histoire qui, commençant à la création du monde, finit à l'an 1118, et dont le texte arabe a été publ. à Leyde, 1625; Erpenius en a donné une traduct. latine sous le titre de *Historia saracenica*, etc., Leyde, 1625, in-8; mais cette traduction ne commence qu'à la naissance de Mahomet. Le texte du MS. d'Elmacin a été rectifié par Reiske dans ses notes sur Aboulfeda, et par M. Kohler dans des observat. insérées dans le répert. de M. Eichhorn, part. 2, 7, 8, 11, 14 et 17, à la suite des notes sur Théocrite, Lubeck, 1767, in-8. La partie de cette hist. publ. par Erpenius a été trad. en français par Vattier sous le titre suiv.: *Hist. mahométane*, ou *les 49 kalifes du Macine*, etc., Paris, 1657, in-4, et en anglais, Londres, 1626, in-8.

ELMENHORST (Geverhart ou Gerhart), savant philologue et l'un des critiques les plus distingués de l'Allemagne au 16e S., m. en 1621, a publ. des *Notes sur Arnobe*, Hanau, 1603, in-8; sur le traité de Gennade, *De ecclesiasticis dogmatibus*, Hambourg, 1614, in-4; *sur Minucius Felix*, impr. avec le comment. de Jean Wouwer; sur le même auteur dans le *Minucius variorum*, Leyde, 1672, in-8; *le Tableau de Cébès* avec version lat. et notes de Caselius, Leyde, 1618; un *Comment. sur Apulée*, Francfort, 1621, in-8. Il a donné aussi des édit de *Proclus*, de *Sidonius Apollinarius*, et du *Syntagma de Jean Wouwer*, et a laissé en MSs. les *Actes latins du concile de Chalcedoine*, et l'*Hist. de Paul Orose*, revue et collationnée. — Un autre Elmenhorst (Henri), écrivain allem. du 17e S., est aut. d'un *Traité sur les spectacles*, (Hambourg, 1688, in-4), où il cherche à prouver que les spectacles ont une heureuse influence sur les mœurs publiques.

ELOI (St), évêque de Noyon, monétaire de Clotaire II, trésorier de Dagobert, né à Cadillac près de Limoges vers l'an 588, m. en 659, a porté l'art de l'orfévrerie à un degré de perfect. extraordinaire pour l'époque à laquelle il vécut: la plupart de ses ouvrages subsistaient encore au moment où éclata la révolution française; les plus remarq. étaient les bas-reliefs du tombeau de St Germain, évêque de Paris, un gr. nomb. de châsses qui renfermaient des reliques de saints, deux siéges d'or enrichis de pierreries, qu'il exécuta pour le roi Clotaire. Ses occupations comme artiste et comme ministre ne le détournèrent point des travaux évangéliques; il prêcha la foi aux idolâtres dans le Brabant et brilla au concile de Châlons en 644. La *Vie de St Eloi*, écrite par St Ouen son contemporain et son ami, a été insérée dans le *Spicilegium veterum scriptorum* de d'Acheri; l'abbé La Roque en a pub. une traduct., à laquelle sont jointes 16 homélies attribuées à ce saint, Paris, 1693, in-8.

ELOY (Nicolas-François-Joseph), médecin du prince Charles de Lorraine et de Bar, né à Mons en 1714, m. en 1788, a laissé un *Dictionnaire historique de la médecine avec l'histoire des plus célèbres médecins*, Liége, 1755, 2 vol. in-8; un *Dictionnaire historique de la medecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4, ouvr. plus exact que celui de Carrère; traduit en italien et augmenté, 7 vol. in-8, 1781; un *Cours élémentaire des accouchemens*, 1775, in-12; des *Réflexions sur l'usage du thé*, 1750, in-12; *sur l'usage du café dans les provinces belges*, 1781, in-8, et un *Memoire sur la dyssenterie*, 1780, in-8.

ELPHINSTON (Guill.), prélat écossais, né en 1431 ou 1437, professa le droit canon à Paris pendant six années, et de retour dans sa patrie rendit au roi Jacques des services importans, principalement dans les différends qui s'étaient élevés entre ce roi et Louis XI. L'evêché de Ross, celui d'Aberdeen, et la place de chancelier du royaume, furent la récompense de ses services. Les troubles du règne de Jacques III éloignèrent Elphinston des affaires publiques; mais à l'avènement de Jacques IV, il fut rappelé et chargé de négocier le mariage du nouveau souverain avec la fille de l'emp. Maximilien. Ce vertueux prélat, constant protecteur des savans et des gens de lettres, mourut en 1514. On a de lui une *Hist. de l'Ecosse*, conservée MS. dans la bibliothèque bodléienne à Oxford.

ELPHINSTON (Jacques), gramm., né à Edimbourg en 1721, m. à Hammersmith en 1809, s'était voué de bonne heure à l'enseignement et à l'étude spéciale de la langue angl. Il imagina de réformer le système de l'orthographe de cette langue, et donna dans ses ouvrages l'exemple de cette réforme, dont les préceptes tombèrent bientôt dans l'oubli avec les livres où ils étaient développés. On a de lui: *Analyse des langues franç. et anglaise*, 1755, 2 v. in-12; *Principes raisonnés de la langue anglaise*, ou *Gramm. anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 v. in-12; il donna en 1765 un abrégé de cet ouv. destiné à l'enseignem. dans les écoles, et en 1786 son nouveau système de prononciation, 2 vol. in-8. On a en outre de lui un rec. de *Lettres* contenant sa correspondance avec des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, tels que Samuel Johnson, le docteur Jortin, Benjamin Franklin, Mackensie et Delleville, membre de la convention française. Il a publié en 1753 une trad. en vers du poëme de Louis Racine sur la religion; en 1764 un recueil de *Poesies* anglaises auxquelles il joignit plusieurs pièces de sa composition, 1 vol. in-8; en 1767 un recueil de *Vers* anglais, franç. et latins; en 1782 une trad. des *Epigrammes* de Martial, avec des *Comment.*; et en 1783 une nouv. édit. de cet aut. avec une *Introduction* à la lecture des poëtes.

ELPIDIUS ou HELPIDIUS (Rusticus), diacre de l'église de Lyon au 6e S., se livra à l'étude de la médecine, et acquit la réputation d'un habile praticien. Théodoric, roi des Ostrogoths, l'appela auprès de lui, et on croit qu'il lui confia la charge de questeur de la ville d'Arles. Elpidius mourut vers l'an 533 à Spolète, ville dont il avait relevé les édifices renversés pendant les guerres. On a de lui un *Recueil* des passages de la *Bible* qui s'appliquent à J.-C., et un poëme sur les bienfaits du Sauveur. Ces deux ouv. se trouvent dans le *Poetarum ecclesiasticorum thesaurus* de G. Fabricius, Bâle, 1562, in-4, dans la *Bibliotheca patrum*, et dans le *Carminum specimen* d'A. Rivinus, Leipsig, 1652, in-8.

ELPIDIUS, gouvern. de Sicile en 781, sous le règne d'Irène et de Constantin, souleva la Sicile entière contre l'impératrice, et résista à l'écuyer Théophile, chargé de le soumettre. Ayant été vaincu par l'eunuque Théodore, patrice de Constantinople, Elpidius s'enfuit en Afrique, fut nommé empereur par les Sarasins, et conserva ce titre jusqu'à sa mort.

ELPINICE, fille de Miltiades, épousa Callias pour racheter la liberté de Cimon, son frère, emprisonné pour n'avoir pu payer l'amende à laquelle leur père avait été condamné. Rien n'est moins certain que les récits, d'ailleurs contradictoires, des anciens historiens touchant cette femme.

ELRICHSHAUSEN (CHARLES, baron de), génér. autrichien, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, m. à Prague en 1779, s'était distingué dans la guerre de sept ans et dans la guerre de la succession de Bavière, pendant laquelle il préserva la Moravie de l'invasion prussienne, et força l'armée ennemie à se retirer. L'emp., sensible à la perte de ce général, lui fit élever un monument funéraire.

ELSE (JOSEPH), chirurgien anglais, m. en 1780, membre de l'acad. royale de chirurgie de Paris, se montra aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique de son art. Ses ouv., parmi lesquels on distingue un *Traité sur l'hydrocèle*, imp. en 1770, ont été réunis en 1 vol. in-8 par G. Vaux, chirurgien, et pub. en 1782.

ELSHOLZ (JEAN-SIGISMOND), méd., botaniste et chimiste allemand, prem. méd. de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, né à Francfort-sur-l'Oder en 1623, m. à Berlin en 1688, est aut. des ouvr. suiv. : *Anthropometria, sive de mutuâ membrorum corporis humani proportione, item de nervorum harmoniâ libellus*, Padoue, 1654 et 1667, in-4, fig.; *de Phosphoris observationes*, Berlin, 1671, in-fol., trad. en angl. par Shirley, Londres, 1677, in-12; d'un *Traité des alimens*, dans lequel il traite des végétaux, des animaux, des aromates ou assaisonnemens, des boissons, de la distillation et de l'art culinaire, Berlin, 1682, et Leipsig, 1715, in-folio; d'un *Catal.* des plantes cultivées dans le jardin botanique de l'électorat, dont il était directeur, Berlin, 1663, in-8; et d'un *Traité* complet du jardinage, qui obtint un grand succès, et a été souvent réimp.; la dern. édit. est celle de Berlin, 1666, in-4. Elsholz a fourni plus. *Dissertations* botaniques aux *Mém.* de l'acad. des curieux, dont il faisait partie.

ELSIUS (PHILIPPE), religieux augustin, né à Bruxelles vers la fin du 16e S., m. en 1654, n'est connu que comme auteur d'un ouv. int. *Encomiasticon Augustinianum*, etc., ou éloges des memb. les plus distingués de l'ordre de St-Aug., Brux., 1654, in-fol. : ce livre est peu estimé; on lui préfère la *Bibliotheca Augustiniana* d'Ossinger.

ELSNER (JACQUES), sav. théol. de l'église réformée, conseiller du consistoire royal de Prusse, prem. prédic. de la cour, et de l'église métropolitaine des réformés de Berlin, directeur de la classe des b.-lett. à l'académ. royale des sciences, né en 1692 à Saafeld (Prusse), mort à Berlin en 1750, a laissé plus. ouv. estimés des sav. de sa communion. Ils consistent en explications du *Nouv.-Testament* puisées dans les anciens aut. profanes et dans les témoignages de l'antiquité : les princ. ont été pub. sous les titres suivans : *Observationes sacræ in novi fœderis libros, et Epistolas apostolorum*, t. 1er, Utrecht, 1720, t. 2e, ib., 1728, in-8; l'*Epître de St Paul aux Philippiens*, expliquée en discours moraux, Berlin, 1741, in-4, en allem.; *Nouvelle descript. de l'église des chrétiens grecs en Turquie*, Berlin, 1739, in-8, avec pl., et différens *Mém.*, ou *Dissert.* sur différens sujets d'antiquité sacrée, insérés dans l'*Hist. de l'acad. de Berlin*, 1747 et 1748. Son *Eloge*, par Formey, a été imp. dans la *Nouv. biblioth. Germ.*, t. XI, 2e partie. — ELSNER (Jean-Théophile), sav. théol. unitaire, né en 1717 à Wengrow (Grande-Pologne), m. en 1782, avait été successiv. adjoint de l'égl. allem. et du gymnase de Lissa, pasteur de l'église bohémienne réformée de Bethlehem à Berlin, et *senior* des unitaires bohémiens de Pologne et de Prusse. Il a donné, entre autres ouv., un traité historico-philologique intit. *Miphiboseth*, Leipsig, 1760, in-8, en allemand; *Essai d'une hist. des traduct. bohémiennes de la Bible*, et des édit. du *Nouv. Test.* en bohémien, Halle, 1765, in-8, aussi en allemand; une *Notice* biog. sur Jacques Elsner, en latin, insérée dans la *biblioth. Bremens. nov.* de Barkley; une trad. en allem. du *Martyrologium bohemicum*. Il a écrit en outre plus. morc. intéress. pour servir à l'hist. des unitaires de Bohême. V. dans le *Scrinium antiquarium* de Gerdes. — ELSNER (Jean-George), hist. allem., né à Thorn en 1710, m. en 1753, membre du conseil des seize de cette ville, est aut. d'*Observations hist. sur la dignité de bourgmestre à Thorn*, Thorn, 1738, in-4; d'une *Dissertat.* sur l'origine de la ville de Thorn, imp. dans le *Dank und Denkmahl* de Dittmann, et de quelq. *Opuscules* MSS. sur la noblesse de Pologne.

ELSTOB (GUILLAUME), sav. antiquaire anglais, né en 1673, mort en 1714, prof. de l'univ. d'Oxford, et recteur des paroisses réunies de St-Swithin et Ste-Marie-Bothaw de Londres, a trad. de l'anglo-saxon en latin l'*Homélie* de Lupus, Lond., 1701, avec des notes; l'*Homélie du jour de Saint-Grégoire*, imp. avec texte, ibid., 1709, in-8. Il a laissé des *Sermons*, et quelques *Traités*, ou *Dissertat. philos.* — ELSTOB (Elisabeth), sœur du précéd., née en 1683, m. en 1756, avait montré dès la plus tendre enfance un goût naturel pour l'étude. Elle reçut la même éducat. que son frère, partagea ses travaux scientifiq. et littér., mit en tête de l'édit. de l'*Homélie* de St Grégoire une préface en l'honneur des femmes sav., publia ensuite une traduct. de l'*Essai sur la gloire* par Mlle Scudéry, fit un recueil d'*Homélies* saxonnes, avec trad. en anglais, notes et variantes (un petit nombre seulement a été imprimé, Oxford, in-fol.), et donna en 1715 une *Gramm.* saxonne.

ELSWICH (JEAN-HERMAN), théol. luthérien, né en 1684, mort en 1721, a laissé, entre autres écrits : *Dissert. inauguralis de Jure episcoporum in Galliâ à Papa ad concilium provocandorum; de Melchisedeco contra Jurieum et Halsium; de Formulâ concordiæ in Daniâ*, etc.; *de Recentiorum in novum Fœdus Critica*, etc.

ELSYNGE (HENRI), secrét. de la chambre des communes, né en 1598, m. en 1654, se fit remarquer par sa modération au milieu des factions qui divisaient le *long parlement*, et se retira avant que l'on eût commencé le procès du roi. On a de lui *Ancienne manière de tenir les parlem. en Anglet.*, Londres, 1663, souvent réimp. : on croit que cet ouv. est tiré d'un MS. que le père de l'auteur avait composé sur la même matière. Il a laissé en outre quelques MSS.

ELTESTE (FRÉDÉRIC-GODEFROI), ministre luthérien à Zorbig (Saxe), né en 1684 à Calbe-sur-la-Saale, m. en 1751, a pub. en allemand : *Topographia sorbigensis*, Delitzsch, 1711, in-4, Leipsig, 1727, in-8, augm.; *Notice détaillée de la ville de Zorbig*, Iesnitz, 1732, in-8, fig.; 2e *Notice* sur le même sujet, ibid., 1735, in-8, fig.; un *Cours d'hist. univ.* par questions, suivant la méthode d'Hubner, imp. sous le titre de *Hubnerus enucleatus et illustratus*, Leipsig, 1735, in-8, ibid., 1756, in-8, avec la continuation par Schumann, et quelq. *Sermons*. — ELTESTE (Godefroi), son père, archid. de Zorbig, né en 1653, mort en 1706, est aut. d'une description du monastère de Grâce-Dieu, près de Calbe, int. *Presbyterologia*.

ELVER (JÉRÔME), moraliste et jurisc. allemand, conseiller aulique des emp. Mathias et Ferdinand II

au 16ᵉ S., a pub. : *Sylloge epistolica in peregrinatione italo-gallo-belgio-germanicâ et polonicâ nata*, Leipsig, 1611, in-8; et *Deambulationes vernæ, quibus ruralis philos. ad unguem discutitur*, etc., 1620, in-fol., ouv. dans lequel, après avoir passé en revue les trois règnes de la nature, il remonte à la connaissance du Créateur.

ELVINCOURT. V. Delvincourt.

ELVIUS (Pierre), astronome, physicien, économiste et minéralogiste suédois, profess. à l'univ. d'Upsal au commencement du 18ᵉ S., a laissé entre autres ouvr. : *Schediasma de re metallicâ Sueogothorum*, Upsal, 1703, in-8; *Disputatio de navigatione in Indiam per septentrionem tentatâ*, ibid., 1704, in-8; *Delineatio magnæ fodinæ cupromontanæ*, ibid., 1707, in-8; *Disputatio de Suionum in Americâ coloniâ*, ibid., 1709, in-8. — Elvius (Pierre), sav. mathém. suéd., fils du précéd., secrétaire de l'acad. des sciences de Stockholm, né à Upsal en 1710, m. en 1749, prépara l'exécution des travaux hydrauliques projetés dans sa patrie pour la jonction de la Baltique à l'Océan, et a consigné ses recherches et ses observations dans un ouvr. int. *Sur les effets des forces de l'eau*, Upsal, 1751. Ce fut sur sa proposition que l'académie éleva un observatoire, le prem. qu'ait possédé la Suède.

ELYE (Elias), chanoine de Munster (canton de Lucerne) au 15ᵉ S., a bien mérité de sa patrie en établissant en Suisse, l'an 1470, la prem. imprim. qu'ait possédée ce pays. Il imprima un dictionn. de la Bible intit. *Mamotrectus*, 1470; et le *Speculum vitæ humanæ*, 1473.

ELYMAS. V. Barjésu. (Le mot arabe *Elymas* signifie *magicien*).

ELYOT (sir Thomas), savant aut. angl., ambass. de Henri VIII à Rome en 1532, m. en 1546, shériff de Cambridge, a laissé plus. *dissert.* philos., un *Tr.* sur l'éducation des enfans, des *Serm.* sur la mortalité de l'homme, une trad. de l'ouvr. int. : *Règles de la vie chrétienne*, par Pic de La Mirandole, 1534; et un *Dictionn. latin-angl.*, le prem. qui ait paru en Angleterre (1541), et le seul ouvr. d'Elyot qui ne soit point tombé en oubli, grâce aux augmentations qu'il a reçues.

ELYS (Edmond), ecclésiast. et écriv. anglais du 17ᵉ S., a pub., entre autres ouvr. remarquables par le talent et l'érudition de l'auteur, des *Poésies sacrées*, 2 petits vol. 1655 et 1658; des *Mélanges* en vers lat. et angl., suivis de quelq. essais en prose lat., 1658 et 1662, et des lettres sur différens sujets.

ÉLYSÉE, ou CHAMPS ÉLYSÉES ou ÉLYSIENS (myth.), séjour de paix où vont errer les âmes des justes dans l'autre vie. Le lieu qu'occupait cette délicieuse demeure est resté en question : les uns la placent au milieu des airs, les autres dans la lune ou dans le soleil, d'autres enfin au centre de la terre. Cette dern. opinion est plus générale; et il paraît même que les anciens confondaient parfois l'Elysée avec les enfers, ou plutôt le regardaient comme attenant à ce sombre empire, dont il formait sans doute les immenses jardins. Comme la plupart des fictions mythol. prennent leur source dans l'ancienne histoire de l'Egypte, c'est là qu'on peut, avec Diodore de Sicile, chercher le principe allégorique des Champs Elysées. La sépulture commune des Egyptiens était, dit cet historien, au-delà d'un lac nommé *Acherusie*; on apportait sur les bords de ce lac les cadavres de ceux qui venaient de mourir, et ils y étaient jugés selon leurs œuvres : si le mort avait violé les lois, son corps était jeté dans une espèce de voirie appelée *Tartare*; mais un batelier transportait au-delà du lac, pour y être enterré dans une prairie charmante nommée *Elysion* (c'est-à-dire *séjour du repos et de la joie*), quiconque avait toujours observé les préceptes de la vertu. Telle pourrait être aussi l'origine commune des diverses fictions mythol. du Tartare, des trois juges des enfers, de Charon, etc.

ELZEMAGH. V. Samh ben Malik.

ELZEVIR ou ELZEVIER, nom d'une famille d'imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, célèbres par les chefs-d'œuvre typographiques qu'ils ont produits. — Louis, le prem. que l'on connaisse, exerça la librairie de 1592 à 1617; ses édit. offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches avec cette légende *Concordiâ res parvæ crescunt*; quelq.-unes présentent un homme debout et la devise *Non solus*, devise qu'adopta plus tard la fam. des Elzevirs pour la mettre en tête de toutes ses édit. — Matthieu ou Mathys, fils aîné de Louis, né en 1565, exerça à Leyde, de 1618 à 1640, en société avec Bonaventure, l'un de ses enfans. Deux ouvr. seulem. portent les noms de Matthieu et de Bonaventure; ce sont : *la Castrametation et la Fortification par écluses* de Stévin. — Gilles (Ægidius), 2ᵉ fils de Louis, était seulem. libr. à La Haye en 1599. — Isaac, fils aîné de Matthieu, est le 1ᵉʳ des Elzevirs qui se soit livré à la typogr.; il impr. de 1617 à 1628. — Bonaventure, frère d'Isaac, après avoir travaillé avec son père, de 1618 à 1626, forma une association avec Abraham, l'un de ses frères, et impr., de 1626 à 1652, une grande quantité d'ouv. dont l'exécution typograph. a fondé la réputation des Elzevirs. On doit à ces imprimeurs la collection connue sous le nom de *Petites républiques*. Ils ont publié le *Catalogue* de leurs livres, Leyde, 1634, in-4, ibid., 1653, in-4. — Jacob, 5ᵉ fils de Matthieu, et impr. à La Haye, paraît n'avoir impr. que la *Table des sinus* d'Albert Girard, 1626, réimpr. en 1629. — Jean, fils d'Abraham, né en 1622, m. en 1661, a impr. un gr. nombre d'ouvr., dont le *Catalogue* a été pub. par sa veuve, Leyde, 1659, in-4. — Pierre Iᵉʳ, petit-fils de Matthieu, et impr. à Utrecht à l'époque de la conquête de la Holl. par Louis XIV, et Louis II, fils d'Isaac, d'abord capitaine de vaisseau, puis libraire à Amsterdam en 1638, mort en 1662, n'ont rien impr. de remarquable. — Daniel, fils de Bonaventure, né en 1617, m. en 1680, associé à Jean, son cousin en 1652, 1653 et 1654, puis avec Louis II, n'a rien pub.; mais sa veuve continua son commerce et impr. sous le nom des hérit. de Daniel le *Corpus juris civilis*, Leyde, 1681, 2 vol. in-8; le *Tibère* d'Amelot de La Houssaye, 1682, in-4; et plusieurs catal. de ses livres, 1674, in-12, etc. — Pierre II, que l'on croit fils de Pierre Iᵉʳ, déjà mentionné, impr. à Utrecht en 1692 les *Mélanges de Colomiès*, in-12. — On trouve dans le *Magasin encyclop.*, août et septemb. 1806, une *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevirs*, par Adry, auteur d'un *Catalogue raisonné de toutes les édit. qu'ont données les Elzevirs*, 3 vol. in-8 en MS. : cet ouvr. se trouve dans la biblioth. de M. Sensier, possess. d'une riche collect. d'Elzevirs. On doit au même savant un *Catal. MS. des Elzevirs déguisés*, un petit vol. in-fol. Il se trouve dans la biblioth. de A.-A. Barbier. Le *Manuel du libraire*, par J.-C. Brunet, donne une *Notice de la collection d'aut. latin, franç. et ital.*, petit in-12, par les Elzevirs. M. Bérard a pub. sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliogr. sur les édit. des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une Notice sur ces imprimeurs célèbres*, Paris, 1822, 1 vol. in-8.

EMAD-EDDIN. V. Imad-Eddin.

EMADI, célèbre poète persan, surnommé *Schéheriari*, m. l'an de l'hégire 673 à Schéhériar, sa patrie, florissait sous le règne de Malek II. On a de lui, sous le titre de *Divan*, un recueil renfermant 4000 vers qui lui mérita le titre glorieux de prince des poètes.

EMANUEL, poète hébreu, né à Rome vers le milieu du 13ᵉ S., a laissé des poésies très-estimées et différens ouvr. de gramm. et de critique sacrée. On a de lui un rec. de compositions poétiq. publié sous le titre de *Mechabberoth*, Brescia, 1491, et Constantinople, 1535, in-4; la dern. pièce de ce

recueil, dans laquelle l'aut. décrit l'enfer et le paradis, a été réimpr. à Prague, 1559, et à Francfort-sur-le-Mein, 1713; un *Comment. sur les proverbes*, Naples (1487 selon M. de Rossi); des *Commentaires* MSs. sur le *Pentateuque*, les *Prophètes*, les *Psaumes*, *Job*, le *Cantique*, le *Livre de Ruth* et *Esther*; et un traité de gramm. et de critique sacrée intit. *Even Bochen* (pierre de touche), MS.

EMANUEL ou EMMANUEL, roi de Portugal, surnommé *le Grand*, né en 1469, m. en 1521, successeur de Jean II, doit l'illustration de son règne aux découvertes de Vasco de Gama, aux établissemens d'Alvarès de Cabral au Brésil, de François d'Almeyda dans les Maldives et à Ceylan, d'Alphonse Albuquerque dans les îles d'Ormus et de Goa et dans les presqu'îles de Malaca, de Jacq. Sigueira dans l'île de Sumatra, aux deux conquêtes d'Antoine Corréa dans le royaume du Ségon, et aux sages règlemens qu'il fit pour l'administration des finances du royaume. On l'accuse d'avoir poussé trop loin son zèle pour la propagat. du christian., ou plutôt on lui reproche d'avoir eu la faiblesse de céder, aux sollicitations d'Isabelle, sa prem. femme, le bannissement des Maures et un édit qui obligeait les Juifs à se faire baptiser. Ces persécutions, dont le résultat immédiat fut la dépopulat. du royaume, furent la source des troubles qui ont agité le Portugal pendant 3 siècles. Emanuel eut successivem. 3 femmes, Isabelle de Castille, veuve de l'infant Alphonse, Marie de Castille, sœur d'Isabelle, et Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et fiancée d'abord à Jean, infant de Portugal. La *Vie d'Emanuel* a été écr. en portug. par Dam. de Goès, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol.; et en latin par Osorio sous ce titre: *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, ibid., 1571, in-fol. Ce dern. ouv. a été trad. en franç. par Simon Goulart, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8. L'*Hispania illustrata*, tom. 2, renferme une lettre d'Emanuel à Léon X sur les succès des armes portug. en Afrique.

EMANUEL-PHILIBERT. V. Savoie.

EMELRAET (N.), peintre, né à Bruxelles vers 1612, voyagea long-temps en Italie et fit un très-long séjour à Rome. De retour dans sa patrie, il composa plus. tableaux d'église, et ajouta souvent des fonds de paysages à ceux qui avaient été peints par d'autres. Descamps regarde comme son chef-d'œuvre un tableau placé dans la chapelle de Saint-Joseph des carmes déchaussés à Anvers.

EMERI. V. Emery.

EMERIC ou HENRI, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, porta plusieurs lois sévères contre le brigandage des seigneurs, étouffa par son éloquence et son courage une révolte de son armée, pardonna à son frère André, auteur de la révolte, conclut avec Venise un traité devenu nécessaire aux deux partis, et m. en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui n'en jouit que six mois.

EMERIC (Louis-Damien), littérateur, né à Eguières (Provence), m. à Paris en 1825, a publ. un ouvr. intit. *de la Politesse*, etc., Paris, 1819, in-8; 1821, 2e édit.

EMERIGON (Balthazar-Marie), juriscons., avoc. au parlem. d'Aix, puis conseill. à l'amirauté de Marseille, m. dans cette dern. ville en 1785, est aut. d'un *Tr. sur les assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol in-4; de plusieurs *Mém.*, recherchés encore aujourd'hui *sur les contestations maritimes*; et d'un *Commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août 1681*, Marseille, 1780, 2 vol. in-12, réimprimé à Paris, 1803, 3 vol. in-12.

EMERSON (William), mathémat. angl., né en 1701 au village d'Hurtworth dans le comté de Durham, m. en 1782, s'était d'abord voué à l'enseignement; mais les difficultés qu'il éprouvait à rendre verbalement ses pensées le lui firent bientôt abandonner pour se livrer à la composition de plus. ouvrages qui ont tous été impr. à Londres de 1748 à 1776, et dont les principaux sont: *Traité de navigation*, 1755, in-12; *Elémens d'optique*, 1768, in-8; *Mécanique ou doctrine du mouvement avec les lois des forces centripète et centrifuge*, 1769, in-8; *Petit comment. sur les élémens de Newton*, 1770, in-8.

EMERY (Michel PARTICELLI, sieur d'), surintendant des finances, m. en 1650, descendait d'une famille ital. établie à Lyon depuis le commencem. du 15e S. Ayant succédé à son père dans la charge de trésorier du roi, il se fit bientôt remarquer du cardinal de Richelieu, qui lui confia plus. missions importantes; il fut bien plus avant encore dans les bonnes grâces de Mazarin, auquel il avait su plaire par son extrême activité et son habileté à trouver chaque jour de nouvelles ressources pour alimenter le trésor royal. Emery, par ses exactions, s'attira la haine des peuples, partage ordinaire de tous ceux qui ont rempli la place de surintendant des finances. Il perdit cette même place en 1648, pour avoir voulu faire une retenue sur les gages des officiers du parlement. On a de lui: *Hist. de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat depuis 1628 jusq. 1630*, impr. avec les *Diverses relat.*, Bourg, 1632, in-4.

EMERY (Jean-Antoine-Xavier), conseiller à la cour des aides de Montpellier, né à Beaucaire en 1756, m. dans les prisons de Nismes en 1794, a laissé un *Traité des successions*, *obligations et autres matières*, 1787, in-8.

EMERY (Jacques-André), supérieur-génér. de la congrégat. de St-Sulpice, né à Gex en Franche-Comté l'an 1732, commença ses études dans le collége des jésuites de Mâcon, et vint les terminer à Paris dans la petite communauté de St-Sulpice. Ordonné prêtre en 1756, il fut nommé successiv. professeur de dogme au séminaire d'Orléans en 1759, peu de temps après professeur de morale à celui de Lyon, gr.-vic. d'Angers en 1776, et enfin supérieur-général de la congrégation du St-Sulpice en 1782. Son dévouement aux intérêts de l'église lui inspira l'idée de fonder, lors de la révolution, un séminaire dans le nouvel évêché de Baltimore: et il envoya, pour le diriger, ce que la congrégation renfermait alors d'ecclésiast. les plus recommandables. Jeté dans les cachots de la Conciergerie, l'abbé Emery ne dut son salut qu'à l'ascendant qu'eurent ses vertus apostol. sur Fouquier-Tinville: celui-ci ne voulut point qu'il fût sacrifié, parce que, suivant son expression, « Ce petit prêtre empêchait les autres de crier. » Lorsque Napoléon Bonaparte eut rétabli l'exercice public du culte, l'abbé Emery refusa l'évêché d'Arras; mais il sollicita et obtint la permission de rétablir le séminaire de Saint-Sulpice. Nommé vic.-génér. de Paris et conseiller de l'univers., il fit partie des diverses commissions chargées de donner leur avis sur les questions relatives aux affaires ecclésiastiq. La liberté avec laquelle il énonçait et soutenait ses opinions lui concilia de plus en plus l'estime du chef du gouvernement, qui cependant crut devoir lui enjoindre en 1810 de quitter son séminaire. L'abbé Emery m. l'année suiv., et fut enterré solennellement à sa maison d'Issy. Il a publ. plus ouvr. de 1772 à 1802, la plupart sous le voile de l'anonyme. Nous citerons seulem.: *Pensées de Leibnitz*, 1772, 2 vol. in-12, 1803, 2 vol. in-8; *Christianisme de Bacon*, an 7 (1799), 2 vol. in-12; *Nouv. opusc. de Fleury*, Paris, 1807, in-12; *Pensées de Descartes*, 1811, in-8.

EMILE. V. Paul Emile.

EMILI (Paul), en latin *Paulus Æmilius*, écriv. et ecclés. ital., né à Vérone, fut attiré en France, dans les dernières années du 15e S., par le roi Louis XII, qui lui accorda un canonicat dans l'église cathédr. de Paris; et il m. dans cette ville en

1529. On lui doit une hist. de France en lat., dont on a deux prem. édit. in-fol., sans date, sous ce titre : *De rebus gestis Francorum libri IV*. Il en avait préparé quatre livres qui furent terminés par Daniel Zavarisi, son compatriote. L'hist. entière, qui s'étend jusqu'à la 5e année du règne de Charles VIII, fut pub. à Paris en 1539, réimpr., ibid., 1543, in-8, Bâle, 1601, in-fol., trad. en franç. par Jean Renard, Paris, 1581, in-fol., en ital., Venise, 1549, in-4, et en allem., Bâle, 1572, in-fol.

EMILIANO (JEAN), médecin ital., né à Ferrare dans le 16e S., n'est connu que comme aut. d'un ouvr. intit. : *Historia naturalis de ruminantibus* Venise, 1584, in-4.

EMILIEN ou plutôt ÆMILIANUS (MARCUS JULIUS ÆMILIUS), empereur romain, né en Mauritanie d'une famille obscure, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et ne dut qu'à son courage l'avancement rapide qu'il obtint. Il était gouverneur de Mésie sous Gallus, lorsque les soldats le proclamèrent empereur, en 253 de J.-C., à la place de ce prince, que le luxe et la mollesse avaient fait tomber dans le mépris. Emilien se porta aussitôt sur Rome, défit complètement Gallus et Volusien son fils, qui furent massacrés par leurs propres soldats; mais il éprouva bientôt le même sort, lorsque Valérien marcha contre lui avec les troupes qu'il amenait trop tard au secours de Gallus. Eutrope a renfermé l'hist. d'Emilien dans ce peu de mots : *Obscurissimè natus, obscuriùs imperavit.*— EMILIEN, *Æmilianus* (Alexander), gouverneur d'Egypte sous Gallien, fut un des généraux qui profitèrent de la faiblesse de ce prince pour se faire proclamer empereur par leurs soldats. Toutefois il ne jouit pas long-temps de l'autorité qu'il avait usurpée : vaincu par Théodote, que Gallien envoya contre lui, il fut pris vivant et étranglé dans sa prison, après un règne fort court, et qui pourtant ne fut pas sans gloire, puisque les Egyptiens lui décernèrent le surnom d'*Alexandre*.

EMILIUS-MACER. V. MACER.

EMIR-GIUN-OGLI commandait pour le sophi ou roi de Perse dans la ville de Levan, et la livra sans la défendre lorsqu'elle fut attaquée en 1635 (1044 de l'hégire) par Amurath IV. Ce service lui valut la faveur du sulthan, faveur cimentée encore par leur passion commune pour la débauche de vin. A la m. d'Amurath, Ibrahim, son successeur, cédant aux instances du sophi, lui livra le traître Emir-Giun-Ogli, qui fut étranglé en 1641 (1050 de l'hégire).

EMLYN (THOMAS), théol. angl. non conformiste, né en 1663 à Stamford, dans le comté de Lincoln, s'étant déclaré contre la Trinité et pour la prééminence du Père sur le Fils et le St-Esprit, fut privé de ses fonctions, condamné à une forte amende et jeté dans une prison, où il resta pendant deux ans. Cette disgrâce ne lui fit rien changer à sa doctrine, qu'il continua de prêcher, sans être inquiété de nouveau, jusqu'à sa m., arrivée en 1743. Il avait composé un grand nombre d'ouvr. de controverse, parmi lesquels nous citerons seulement : *Défense du culte de N. S. J.-C. dans les principes des unitaires*, 1706; *Considérations sur la question préliminaire aux diverses questions relatives à la validité du baptême*, etc., 1710. — EMLYN (Sollom), fils du précéd., juris. d'un mérite distingué, m. à Londres en 1756, a pub. les *OEuv. compl.* de son père, 1746, 3 vol. in-8; l'*Hist. des plaids de la couronne par le lord chief-justice*, Halle, 1736, 2 vol. in-fol.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, épousa successivem. Ethelred et Canut. Ayant été accusée d'un commerce criminel avec l'évêque de Winchester, elle se soumit à l'épreuve du feu, et en sortit triomphante.

EMMERICH (GEORGE), méd. allem., né à Kœnigsberg en 1672, m. bourgmestre de cette même ville en 1727, y avait pratiqué et professé la méd. avec la plus grande distinction. Emmerich n'a point composé d'ouvr. volumineux; mais il a pub. à Kœnigsberg, de 1693 à 1711, un grand nombre de dissertations pleines d'intérêt; les plus importantes sont : *Theologia ejusque infusum, seu de usu potûs Theæ*, 1698, in-4; *De frigore correptus*, 1701, in-4; *De febre virginum amatoriâ*, 1708, in-4.

EMMERICH (FRÉDÉRIC-CHARLES-TIMOTHÉE), né à Strasbourg le 15 février 1786, m. le 1er juin 1820, ministre protestant, s'est distingué par une étude approfondie de la littér. sacrée. Il reste de lui une dissertat. sav. : *de Evangeliis secundum Hæbreos, Ægyptios, atque Justini martyris*; en outre un recueil de ses sermons sous ce titre : *Auswahl hinterlassener predigten von doctor Fr.-Carl.-Tim. Emmerich*, Strasbourg, 1821. — EMMERICH (Anne-Catherine), religieuse du couvent des augustines de Dulmen en Westphalie, m. en 1824, eut une grande célébrité dans sa patrie, s'il faut en croire un ouvr. réputé authentique intit. : *Relat. des faits miraculeux concernant la révérende mère Emmerich, avec les témoignages qui constatent ces faits subsistans depuis onze années*, 1820, in-8.

EMMERY (JEAN-LOUIS-CLAUDE), comte de Grozyeulx, pair de France, né à Metz en 1752, m. le 10 octobre 1823, était, avant la révolution, avocat distingué, et fut élu député du tiers aux états-gén. de 1789. Attaché au parti de La Fayette, et comme lui défenseur des droits de la monarchie constitutionnelle, il présida trois fois l'assemblée constituante. Le souvenir des services qu'il avait rendus au malheureux Louis XVI furent ses titres de proscription en 1793. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il fut élu député de la Seine au cons. des cinq-cents; sous les gouvernemens consulaire et impérial il devint successivement membre du conseil d'état et du sénat conservateur, et à la restauration fit partie de la chambre des pairs.

EMMET (ROBERT), l'un des chefs des Irlandais insurgés contre le gouvernement de la Grande-Bretagne vers le commencement du 19e S., né à Cork, fils d'un méd., se préparait à suivre la carrière du barreau lorsque la révolut. franç. fomenta en Irlande des troubles auxquels il crut devoir prendre une part active. Il embrassa le parti de l'insurrection avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, fit partie du direct. secret des Irlandais-unis (c'était la dénomination prise par les insurgés), fut arrêté à Dublin en 1803, et condamné comme coupable de rébellion le 20 septemb. de la même année.

EMMIUS (UBBO), antiq. et histor. holland., né en 1547 dans la Frise orient., m. en 1626, fut rect. de l'univ. de Groningue, qu'il porta par ses soins et ses talens à cette haute réputation qu'elle a conservée depuis entre toutes les univers. des Pays-Bas. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. sur l'antiq. et sur l'hist. particulière de sa patrie; nous citerons les plus remarquables : *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol.; *Vetus Græcia illustrata*, Leyde, 1626, in-8, *Rerum Frisicarum hist.*, ibid., 1616, in-fol. On peut voir des détails plus étendus sur ce célèbre profess. dans l'ouvr. intit. *Elogium Ubb. Emmii, id est de ejus vitâ et scriptis narratio brevis ab amico contexta*, ibid., 1628, in-4.

EMO (N.), premier abbé de Werum, ordre des prémontrés, près Groningue, m. en 1237, a laissé une *Chronique* qui va depuis 1203 jusqu'en 1237; elle a été continuée jusqu'en 1272, par Menko, 3e abbé de Werum, et jusqu'en 1292, par un anonyme. Cette Chronique a été impr. pour la prem. fois en 1700 et insérée par Antoine-Matthieu dans le 3e vol. de ses *Analectes*, et réimp. avec des notes par l'abbé Hugo dans le prem. vol. de ses *Antiquités sacrées*.

EMO (ANGE), patricien de Venise, naquit dans

cette ville en 1732. Après avoir déployé toutes les qualités du citoyen dans les charges les plus éminentes de la république, il prit, en 1784, le commandement en chef d'une flotte destinée à venger le pavillon de Saint-Marc des insultes des Barbaresques. Il se présenta devant la rade de Tunis, bombarda la ville, et força le bey à signer une trève qui ne tarda pas à être violée. Emo se préparait à punir ces pirates de leur manque de foi, lorsqu'il m. à Malte en 1792. Le sénat, reconnaissant de ses services, lui fit élever un magnifique mausolée exécuté par Canova, et placé dans les salles de l'arsenal de Venise.

EMONNOT (J.... B....), médecin, mort en 1823, membre honoraire de l'académie royale de médecine, a laissé, outre plusieurs articles insérés dans les journaux de médecine du temps, une traduction du *Traité des fièvres et des inflammations*, écrit en latin par Jos. Guarin, Paris, 1800, 2 vol. in-8.

EMPECINADO (don JUAN MARTIN, dit El), général espagnol, se signala d'abord comme chef de guerillas pend. l'invas. de la péninsule par les Français (1808-13), et eut le bonheur d'échapper aux proscriptions qui, en 1814, suivirent immédiatement le rétablissem. de Ferdinand VII sur le trône: ce monarque lui conserva même son grade de maréchal-de-camp, et lui accorda quelq. marques d'estime. Cependant lorsque l'excès des vexations exercées contre les agens du gouvernem. populaire auquel le roi devait seul la conservat. de son trône eurent provoqué les troubles qui se manifestèrent en 1820, l'Empecinado, attaché au parti dit *libéral*, employa, pour appuyer l'insurrection de ce parti, tout le crédit que lui donnaient sa réputat. milit. et ses anciens services; et après avoir vaillamment défendu la cause des cortès pend. la mémorable campagne de 1823, il tomba entre les mains des vainqueurs, fut jeté dans les prisons d'état, et n'en sortit, après une détention de plus de deux années, que pour être traîné au supplice. Il fut pendu à Rueda le 19 août 1825, non sans s'être long-temps débattu contre ses bourreaux.

EMPÉDOCLES, philos. pythagoricien, disciple de Telauges, né à Agrigente en Sicile vers l'an 444 avant J.-C., se concilia, par ses talens et sa haute naissance, l'estime et la vénération de ses concitoyens, refusa la souveraineté que ceux-ci lui offrirent, et finit par établir le gouvern. populaire dans sa patrie, auparav. gouvernée par un sénat. Empédocles cultiva avec un égal succès la philos., la médecine et la physique; mais il dut surtout sa célébrité à un poëme qu'il avait composé sur le système de Pythagore. Les circonstances de sa m. sont diversement racontées; mais tous les récits auxquels elle a donné lieu ont cela de commun qu'ils ressemblent fort à des fables. Il nous reste quelques fragm. des différens écrits d'Empédocles; ils ont été réunis par M. Fréd.-Guill. Sturz, et pub. à Leipsig de 1805 à 1816, in-8.

EMPEREUR (CONSTANTIN L'), orientaliste hollandais, m. en 1648 à Leyde, où il professait depuis 21 ans avec un égal succès la théologie et l'hébreu, a laissé plus. trad. de livres judaïques et talmudiques généralement estimées; les principales sont: *Talmudis Babylonici codex middoth, sive de mensuris templi, hebr. cum vers. et comment.*, Leyde, 1630, in-4; *Clavis talmudica hebræa et latina*, ibid., 1634, in-4; *Commentarii ad Bertramum de repub. hebræorum*, ib., 1641, in-8. — Jacques L'EMPEREUR, jésuite, né en 1656 à Epernay (Champagne), mort à Pontamousson en 1724, a laissé, entre autres écrits, des *Dissertat. histor.* sur div. sujets d'antiq., Paris, 1706, in-12.

EMPOLI (JEAN d'), Florentin, facteur de la marine du roi de Portugal, a écrit en italien la relation du prem. voyage d'Alphonse d'Albuquerque aux Indes, sous ce titre: *Navigation des Indes, sous la charge du seign. Alphonse d'Albuquerque*, insérée dans le prem. vol. de Ramusio, Venise, 1563, in-8, traduit en français dans le 2e volume du recueil du Temporal. On ignore également la date de la naissance et celle de la mort d'Empoli. — EMPOLI (Jacopo CHIMENTI da), peintre de l'école florentine, né en 1554, mort en 1640, était élève de Tommaso da San-Friano, et se perfectionna par l'étude des ouv. d'Andrea del Sarto. Le Musée royal possède de lui un tableau représ. la *Vierge et l'enfant Jésus* accompagnés de deux anges, etc.

EMPORAGRIUS (ÉRIC), théologien suédois, m. en 1674, évêque de Strengnes, se fit remarquer par l'opposition qu'il apporta à la réunion des communions luthériennes et de la confession d'Augsbourg, et par un discours sur la mort de Gustave-Adolphe, intitulé: *Oratio in quâ tyrannidem pontificiam, quæ divum Gustavum de medio sustulit, et martyrio coronavit, est piè detestatus*, etc., Upsal, 1656, in-fol.

EMPORIUS, rhéteur du 6e S., a composé plus. traités, dont deux seuls nous sont parvenus: *de Ethopoiâ ac loco communi; Demonstrativæ materiæ præcepta*, insérés dans les rec. intit.: *Veterum de arte rhetoricâ traditiones*, Bâle, 1521, in-4; et *Rhetorum latinorum scripta*, Paris, 1599, in-4.

EMPSON (RICHARD). V. DUDLEY (Edmond).

EMSER (JÉRÔME), théologien catholique allemand et l'un des plus ardens adversaires de Luther, né à Ulm en 1477, m. à Leipsig en 1527, a composé un grand nombre d'ouv. de controverse sur lesquels on peut voir des détails dans la *Notice sur la vie et les écrits de Jérôme Emser, par G. C. Waldau*, Anspach, 1783, in-8. Les principaux sont: *Motifs pour lesquels la traduction du Nouveau Testament par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsig, 1523, in-4; *le Nouveau Testament rétabli d'après le texte en usage dans les églises chrétiennes*, Dresde, 1527, in-fol.

ENAMBUC (VAUDROSQUES DIEL d'), fondateur des colonies françaises aux Antilles, descendait d'une très-bonne famille de Normandie; mais, comme il n'en était que le cadet, il ne reçut qu'une très-modique portion de la fortune de son père. La nature n'avait pas été à son égard aussi injuste que la loi; il s'engagea dans la marine, où son courage et ses talens l'élevèrent assez promptement au grade de capitaine. Parti de Dieppe en 1625 avec un brigantin armé de 4 canons, il osa attaquer un galion espagnol qui en portait 35, et le mit en fuite. C'est à la suite de ce glorieux combat, que le besoin de se radouber le conduisit à St-Christophe, où quelq. Français s'étaient déjà établis; il trouva un port favorable, un terrain excellent pour la culture du tabac. Après avoir fait un traité de partage avec les Anglais possesseurs de la moitié de l'île et chassé après plusieurs combats les sauvages qui s'opposaient à l'établissement de la colonie, d'Enambuc pour la consolider se rendit en France, obtint une commission spéciale du roi, et partit du Hâvre en 1627 avec deux vaisseaux. Il fut bientôt obligé d'en venir demander six autres qui lui furent accordés. Non content d'assurer à la France l'île de St-Christophe, Enambuc fonda par un de ses lieutenans la colonie de la Guadeloupe, par lui-même celle de la Martinique, où il conduisit, en 1635, cent habitans, bons cultivateurs, et bâtit le fort de St-Pierre. Enambuc m. l'année suivante à St-Christophe, vivement regretté de tous les colons, qui le regard. comme leur père et leur bienfaiteur.

END (CHRISTOPHE), artiste allem., est aut. de deux recueils de plantes représentées par des découpures de papier, qui se trouv. à la biblioth. de Berlin sous ce tit.: *J. Christophori End 150 kraeuter and gewachse ihrer gestalt, durch einem besonders runstschitt obgebildet M.S. anno 1681*, in-4.

ENDEL ou HENDEL MANOACH, rabbin polonais, m. en 1585, est aut. de plus. ouv. dont

son fils Moïse a été l'éditeur ; les plus import. sont : *Sagesse de Manoach*, c.-à.-d., correct. et leçons talmudiques diverses, touchant la *Gemare*, Prague, 1585, in-4 ; *Repos des cœurs* ou *Comment. sur le Chovad allevavoth*, Lublin, 1596, in-4.

ENDELECHIUS ou SEVERUS SANCTUS, rhéteur et poète des 4e et 5e S., né à Bordeaux, est aut. d'une églogue intit. *de Mortibus Boum*, impr. pour la 1re fois en 1590, par les soins de P. Pithou.

ENDYMION (myth.), berger d'une beauté rare, fut placé dans le ciel par Jupiter, qui ensuite le chassa honteusement et le condamna à un sommeil continuel parce qu'il avait osé attenter à l'honneur de Junon. Diane, ajoute la fable, s'étant éprise d'une vive passion pour le beau dormeur, le transporta dans un antre du mont Latmus en Carie, où elle venait souvent le visiter. Quelques-uns des savans qui se sont occupés à chercher l'origine des fictions mythol. s'accordent à regarder Endymion comme un roi d'Elide, qui, ayant été chassé de son royaume, se retira dans la Carie, vers le mont Latmus, et s'y livra aux études astronomiques.

ÉNÉE, prince troyen dont Virgile a immortalisé le nom, et que la fable représente comme fils de Vénus et d'Anchise, était gendre de Priam. Quoiqu'il remplisse un rôle assez pâle dans l'*Iliade*, rôle que les poètes grecs postérieurs à Homère ont même représenté comme odieux, il existait chez les Romains une tradition ancienne qui faisait remonter jusqu'à lui l'origine de ce peuple. On sait que le but de Virgile en entreprenant son Enéide, était de flatter ce préjugé national et en même temps de complaire à Auguste ; mais il n'est pas inutile de rappeler que l'arrivée d'Enée en Italie avec une colonie troyenne, sujet principal de cette admirable épopée, était un fait déjà contesté dans les temps anciens, et que plus. sav. modernes en ont prouvé la non existence.

ÉNÉE *le Tacticien*, l'un des plus anciens auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, vivait dans le 4e S. av. J.-C., vers l'an 336. Casaubon a pub. sous son nom un traité *de tolerandâ obsidione*, grec et lat., trad. en franç. par Beausobre, 1757.

ÉNÉE DE GAZA, philos. platonicien du 5e S., embrassa le christianisme, et écrivit, sous le titre de *Théophraste*, un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrect. des corps. La biblioth. du roi possède un très-bon MS. de cet ouvr., dont Ambroise le Camaldule avait pub. une version latine à Bâle dès 1516 ; la 1re édit. du texte parut à Zurich en 1569 et 1560 ; il a été plus. fois reproduit sans y avoir gagné en correction. On doit encore à Enée de Gaza 27 *Lettres grecq.*, dans le recueil d'Alde Manuce, Rome, 1499, in-4 ; réimpr. en 1606 (édit. de Genève), avec une version latine.

ENEMAN (MICHEL), théol. et oriental. suédois, né en 1676 à Enkoeping, m. en 1714, peu de temps après avoir été nommé profess. de langues orient. à Upsal, avait accompagné Charles XII à Bender, et entreprit en 1711, aux frais de ce prince, un voy. en Asie et en Egypte, dont la *Relat.* parut à Upsal en 1740. Eneman a laissé en outre une autre dissert. intit. *de Salute infantum sine baptismo decedentium Christianorum ac Gentilium*, Greifswald, 1706, in-4.

ENFANCE (filles de l'). V. JULIARD et MONDONVILLE.

ENFIELD (GUILLAUME), ecclésiastiq. angl., non conformiste, né à Sudbury en 1741, ministre et professeur de belles-lettres à Warington dans le comté de Lancaster, m. à Norwich en 1797, a pub. pour l'instruction de la jeunesse un grand nombre d'ouv., dont les princip. sont : *the Speaker* (l'orateur), 1775, in-8, très-souvent réimp. : c'est un choix de morceaux oratoires, d'un usage journalier dans les écoles angl. ; *Sermons biographiques*, ou *Suite de discours sur les principaux personnages de l'Ecriture sainte*, 1777, in-12 ; *Hist. de la philosophie*, abrégé de l'important ouv. de Brucker, 1791, 2 vol. in-4.

ENGAU (JEAN-RODOLPHE), jurisc. allem., né à Erfurt en 1708, m. à Jéna en 1755, membre de plus. acad., conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach, s'est fait par ses nombreux écrits une haute réputation ; les ouv. qui la lui ont surtout méritée sont : *Elementa juris Germanici civilis*, Jéna, 1736, in-8, souvent réimp. ; *Elementa juris criminalis Germanico Carolini*, ibid., 1738, in-8, Hellfeld, ibid., 1777, in-8 ; *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, Jéna, 1739, in-8, ib., 1765, par les soins de J.-E. Schmidt, nouv. éd., in-8.

ENGEL (ARNOLD), jésuite, né à Maestricht en 1620, mort à Prague vers 1676, a laissé plusieurs ouvr. de piété et de poésie spirituelle peu estimés ; nous citerons entre autres : *Indago monocerotis ab naturâ humanâ deitatis sagacissimâ venatrice, per quinque sensuum desideria amanter adornatæ*, Prague, 1658, in-4 ; *Virtutis et honoris ædes in heroïbus et poëmatibus XXV græco-latinis illustratæ*, ibid., 1671, in-8.

ENGEL (SAMUEL), savant Suisse, né en 1702 à Berne, m. dans la même ville en 1784, y remplit avec distinction plus. places administratives et rendit d'importans services aux hôpitaux et aux sciences. On lui doit plus. ouv. estimés, parmi lesquels on remarque surtout une *Dissert.* sur la possibilité de passer du grand Océan dans la mer du Nord, par la mer Glaciale, ins. d'abord dans le *Journ. helvétique*, année 1735, et imp. depuis sous ce titre : *Mém. et observ. geographiq. et critiq. sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, etc., Lausanne, 1765, in-4, trad. en allem. par l'aut., Leipsig, 1772, in-4 ; *Essai sur cette question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ?* Amsterdam, 1767, in-4, ou 5 vol. in-12 ; *Instr. sur la pomme de terre*, Berne, 1772-74, 2 vol in-8, en allem.

ENGEL (JEAN-JACQUES), littérat. allem., né en 1741 à Parchim, petite ville du duché de Mecklenbourg, mort dans la même ville en 1802, s'était d'abord destiné au ministère évangélique, mais négligea ensuite l'étude de la théologie pour celle de la littérat. ancienne et la philosophie. Nommé professeur de morale et de belles-lettres à l'un des gymnases de Berlin, il remplit cette place avec distinction depuis 1776 jusqu'en 1787. A cette époque Frédéric-Guillaume II, dont il avait élevé les enfans, le chargea, avec le célèbre poète Ramler, de la direction du théâtre de Berlin. Engel qui venait de pub. avec succès sa théorie de l'art dramatique, avait sans doute les connaissances nécessaires pour bien remplir cette place, mais les intrigues de coulisses le dégoûtèrent et il donna sa démission en 1794. Frédéric-Guillaume III étant monté sur le trône en 1797, lui accorda une pension, qui sans l'astreindre à aucune occupation fixe, lui permit de cultiver les lettres et de donner tous ses soins à la pub. de ses œuvres choisies : toutefois la m. lui permit à peine d'en publier la première partie ; elles ont paru à Berlin de 1801 à 1806, en 12 vol. in-8. On y remarque surtout deux comédies, *le Fils reconnaissant* et *le Page* ; un recueil des morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérat., int. *le Philosophe du monde ; la Théorie de la mimique*, fort mal traduite en franç. dans le recueil de Jansen, Paris, 1787, 5 vol. in-8, sous le titre d'*Idées sur le geste* ; et un roman *Lorenz Stark*. Tous les ouv. d'Engel sont remarquables par leur simplicité et l'extrême pureté de la diction.—ENGEL (Charles-Christian), frère du précéd., né à Parchim en 1752, mort en 1801 à Schwerin, où il exerçait la méd., a donné quelq. pièces de théâtre bien inférieures à celles de son frère. Une petite brochure où il examinait, sous la forme du dialogue, quel sera le mode d'existence de l'âme séparée du corps, parut pour

la prem. fois en 1787 sous ce titre : *Nous nous reverrons*, et a été souvent réimp. depuis.

ENGEL (André). V. Angelus.

ENGELBERT, abbé d'Aimont, ordre de saint Benoît, dans la Styrie, m. en 1331, a laissé un gr. nombre d'ouv. parmi lesquels nous citerons seulement : *de Ortu, progressu et fine imperii Romani*, pub. par les soins de Gaspard Bursch, Bâle, 1553, in-8, Mayence, 1603, in-8 ; *Tractatus super passionem secundum Matthæum*, Bibl. ascet. tom. 8 ; *de Statu defunctorum*, Bibl. tom. 9 ; *de Causâ longævitatis hominum ante diluvium*, inséré dans le tom. 1[er] des *Anecdotes* du P. Pez.

ENGELBRECHT (Jean), célèbre visionnaire allemand, né à Brunswick en 1599, était fils d'un tailleur et avait été lui-même mis en apprentissage chez un artisan, qui fut obligé de le renvoyer à cause de la faiblesse de sa santé. Cet état de maladie physique, augmenté encore par l'exagération de ses pratiques religieuses, amena bientôt un dérangement plus déplorable dans les facultés mentales d'Engelbrecht. Il se persuada qu'il avait des visions ou du moins essaya de le persuader aux autres, et dut le petit nombre de dupes qu'il fit en divers endroits à la faculté singulière qu'il possédait de rester jusqu'à 15 jours sans boire ni manger et plus. mois sans dormir. Après avoir vainement tenté d'attirer sur lui la persécution et avoir été chassé comme un fou de différentes villes, il vint mourir d'épuisement à Brunswick en 1631. Quoique ce fanatique sût à peine lire, il n'a pas laissé que de composer plus. ouv. qui ont été recueillis sous ce titre : *Œuvres, versions et révélations divines de Jean Engelbrecht*, Brunswick, 1640 et Amsterdam, 1680, in-8, trad. en angl., Londres, 1781, 2 vol. in-8, en holland., Amsterdam, 1697, in-8, en franç., ib., 1687, in-8.

ENGELBRECHT (Hermann-Henri), jurisc., publiciste et littérat. allem., né à Greifswald en 1709, m. en 1760, vice-présid. du tribunal d'appel de Wismar, a laissé plus. ouv. parmi lesquels nous citerons seulement : *de Meritis Pomeranorum in jurisprudentiam naturalem*, Greifswald, 1721, in-4 ; *Delineatio statûs Pomeraniæ suethucæ*, ib., 1731, in-4. Dœnbert a donné la *vie* d'Engelbrecht, Greifswald, 1760, in-4.

ENGELBRECHT-ENGELBRECHTSON, administrateur de Suède au 15[e] S., était d'une bonne famille de Dalécarlie et fut choisi deux fois pour porter au roi Eric XIII les plaintes des paysans, accablés d'impôts et d'outrages par le gouverneur Joss Ericson. Ces réclamations étant restées sans effet, Engelbrecht se mit à la tête des paysans révoltés, marcha sur Stockholm, battit les armées du roi, le fit déposer, fut nommé l'un des deux administrateurs de la Suède et périt en 1436, assassiné par un agent de son collègue Charles Canutson.

ENGELBRECHTSEN. V. Cornille.

ENGELGRAVE (Henri), jésuite belge, né à Anvers en 1610, m. dans la même ville, recteur des collèges de son ordre en 1670, a laissé plus. ouv. estimés des savans, parmi lesquels nous nous contenterons de citer : *Lux evangelica*, etc., Anvers, 2 vol. in-4, le prem. en 1648 et le deuxième en 1651, réimp. plus. fois notamment à Amsterd., 1655, 2 v. in-12 ; *Lucis evangelicæ*, etc., *pars tertia*, Cologne, 1647, in-fol. ; *Cœlum empyreum*, etc., Cologne, 1668, in-fol., 2[e] vol. 1669. On a encore de lui des *Méditations sur la passion de N.-S.*, en flamand, Anvers, 1670, in-8. — Engelgrave (Jean-Baptiste), jésuite, frère du précéd., né en 1601, m. dans la même ville, supérieur de la maison professe en 1658, a pub. *Meditationes per totum annum in omnes dominicas et festa*, Anvers ; 1654, in-4. — Engelgrave (Assuerus), religieux dominicain, frère des précéd., m. en 1640, a laissé des *sermons* conservés MSs. dans les maisons de son ordre à Bruges et à Anvers.

ENGELHARD (Nicolas), mathématicien, né à Berne en 1698, m. en 1765 professeur à l'université de Groningue, a pub. outre plus. dissert., les ouv. suiv : *Remarques sur la physique de Musschenbroëk*, 1738 ; *Institutions de philosophie*, 1732. — Engelhard (Regnier), écriv. allem., né à Cassel en 1717, m. dans la même ville en 1777, est aut. des ouv. suiv. : *Specimen juris feudorum naturalis*, Leipsig, 1742, in-4 ; *Specimen juris militum naturalis, methodo scientificâ conscriptum*, ibid., 1754, in-4 ; *Essai sur le droit pénal univer. d'après les principes du droit naturel*, ibid., 1751, in-8 ; *Description géographique du pays de Hesse*, Cassel, 1776, in-8. Ces deux dern. ouvr. sont en allem.

ENGELHUSEN (Thierri d'), ecclésiast. allem., né dans le duché de Hanovre, m. en 1430, supérieur d'un monastère à Witenberch, est aut. d'une *chronique* en latin qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'année 1420, et que Mathias Doring a continuée. Cette chronique a été pub. par Joach. Jean Mader ; Helmsdadt, 1671, in-4 ; Leibnitz l'a insérée depuis dans le tom. 2 de ses *Scriptores rerum Brunswicensium*, avec une courte *généalogie de ducs de Brunswick*, qu'il attribue à Engelhusen.

ENGELSCHALL (Joseph-Frédéric), écrivain allem., né en 1739 à Marbourg dans la Hesse, m. dans la même ville en 1797, professeur extraord. de philosoph. et de belles-lettres et maît. de dessin, ne dut qu'à lui-même les succès qu'il obtint. Privé des ressources d'une éducation première, il se forma sur la lecture de Winkelmann et de Lessing, et sur celle des anciens, parmi lesquels Homère devint pour lui le sujet d'une étude toute particulière. Ses ouv. en vers et en prose se recommandent par la simplicité et la pureté du style, et s'il ne l'élèvent pas au rang des classiques allem., ils lui assurent une place distinguée parmi les écrivains du deuxième ordre. Il a donné lui-même un *Recueil de poésies*, Marbourg, 1788, in-8. Justi a pub. ses œuvres posthumes en vers et en prose, 1805, deux petits vol. in-12 : on y remarque plus. morceaux sur les *arts du dessin*, *des contes*, *des traités philosophiques*, etc.

ENGESTROEM (Jean), savant suédois, né en 1699, m. en 1777, évêque de Lund et vice-chancelier de l'université de cette ville, est aut. de *Grammatica hebræa biblica*, Lund, 1734. Ses deux fils Gustave et Laurent, anoblis pour les services de leur père et les leurs propres, ont suivi avec un égal succès la carrière des lettres et celle des sciences, surtout en remplissant des charges importantes dans l'administration civile.

ENGHIEN (Louis-Antoine-Henri de BOURBON, duc d'), né à Chantilly le 2 août 1772, de Louis-Henri-Joseph de Bourbon et de Louise-Thérèse-Mathilde d'Orléans, chevalier du Saint-Esprit et de St-Louis, quitta la France le 16 juillet 1789, voyagea en Europe jusqu'en 1792, et rejoignit son père en Flandre après avoir atteint sa 20[e] année. Dès son début dans la carrière militaire, le duc d'Enghien, chargé d'un commandement de cavalerie dans l'armée de Condé, se signala au passage de l'Inn le 12 septemb. 1793, à l'attaque des lignes de Weissembourg le 13 oct., et surtout au combat de Berstheim le 2 décembre ; placé ensuite à la tête de l'avant-garde, il ouvrit par des succès la campagne de 1796, se battit opiniâtrement contre les républicains au passage du Rhin, mais perdit le fruit de ses efforts par suite de la défection des troupes du cercle de Souabe qui appuyaient sa droite : on cite encore comme faisant le plus grand honneur à son courage l'affaire de Oberkamlach (dans la nuit du 12 au 13 septemb.), le combat de Schussenried (le 30 du même mois), et la défense du pont de Munich, où il soutint pendant 18 jours consécutifs, les attaques de l'armée républicaine. Le traité de Léoben (1797) ayant un moment suspendu

les hostilités, le duc d'Enghien ne reprit les armes qu'en 1799 : il fut chargé de la défense de Constance, protégea la retraite des Russes que la prise de Zurich par Masséna forçait à se replier, et soutint pendant sept heures de suite avec 2000 hommes les charges de la division Lecourbe à Rosenheim. La campagne suiv., pend. laquelle il continua de signaler ses vertus guerrières, lui offrit de fréquentes occas. d'exercer envers les prisonn. une généros. qui lui valut l'estime de ses ennemis. Après le licenciem. de l'armée de Condé en 1801, le duc d'Enghien se retira à Ettenheim avec la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. On a dit qu'un lien secret l'unissait à cette princesse ; quoi qu'il en soit, ses absences fréquentes, dont la cause était vraisemblablement son intimité avec elle, furent, par une fatalité déplorable, interprétées comme justifiant les soupçons du gouvernem. consulaire, qu'inquiétaient les conspirations dont il se voyait incessamment menacé. Enlevé de son habitation dans la nuit du 15 au 16 mars 1804 par trois ou quatre cents hommes, transféré d'abord à Strasbourg, puis au château de Vincennes, où il arrive le 20 à cinq heures du soir, le duc d'Enghien est, sur un ordre exprès de Bonaparte et de son gouvernement, traduit à onze heures devant une commission militaire nommée par Murat, gouverneur de Paris, condamné à m. par jugem. de cette commiss. et fusillé le lendem. matin dans les fossés du château de Vincennes. Depuis la restauration, un monument funèbre a été élevé à la mémoire de cet infortuné prince sur le lieu même où il a reçu la mort. Diverses pièces publiées sur cette catastrophe se trouvent réunies dans la broch. int. *de l'Assassinat de monseign. le duc d'Enghien et de la justification de M. de Caulincourt* (par le baron Marguerit), 3e édit., Paris, 1824, in-8. On peut consulter aussi la brochure intit. *Extrait des Mém. du duc de Rovigo sur la catastrophe du duc d'Enghien*, Paris, Gosselin, 1824. Toutes les brochures qu'a provoquées ce dernier écrit ont été réunies sous le titre de *Mem. histor. sur la catastrophe du duc d'Enghien*, in-8, Paris, Baudouin, 1824 ; les *Explications offertes aux hommes impartiaux*, par M. le comte Hulin, *au sujet de la commission instituée pour juger le duc d'Enghien*, qui se trouvent dans ce volume, ont été rédigées par M. Dupin l'aîné. L'abbé de Bouvens a pub. une *Notice hist. sur L.-A.-H. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, prince du sang royal*, suivie de son *Oraison funèbre* prononcée dans la chapelle de Ste-Patrice à Londres, en présence de la famille roy., 1814, 2e édition.

ENGLISH ou ANGLOIS (Esther), célèbre calligraphe, Française d'origine, vécut en Angleterre et en Ecosse, sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier. Elle a laissé plus. monumens de son extrême habileté dans l'art de l'écriture ; nous en citerons seulem. un conservé dans la famille d'Harcourt ; il a pour titre : *Hist. memorabiles Genesis per Esteram Inglis-Gallam, Edimburgi, anno* 1600, et un autre que possède M. Walckenaer qui contient le *livre de l'Ecclesiaste, de la main d'Esther Anglois, Française, à Lislebourg en Ecosse*, etc., avec le *Cantique des Cantiques*.

ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux de l'ordre de St-Augustin, né à Nedonchel, en Artois, en 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences et notamment de la musique et de la mécanique, et m. à Paris en 1780. On a de lui : *la Tonotechnie* ou *l'Art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instrumens de concerts mécaniques*, Paris, 1775, in-8. Ce livre est le prem. qui ait révélé le secret d'un art auquel les facteurs d'instrumens avaient jusque alors refusé d'initier le public. C'est aussi au P. Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'art du facteur d'orgues de D. Bédos. Il est encore aut. de la *Description des insectes de l'Europe*, peints d'après nature par Ernst, in-4, prem. partie, contenant les chenilles, chrysalides et papillons de jour.

ENGRAND (Henri), instituteur, né en 1753 à St-Fiacre près de Meaux, et m. à Reims en 1823, consacra trente années de sa vie à diriger les études d'un pensionnat de demoiselles. Il a laissé quelq. ouvr., dont les principaux sont : *Leçons élément. sur la mythol.*, 4e édit., 1809 ; — *sur l'hist. rom.*, 3e édit., 1809 ; — *sur l'hist. anc.*, 3e édit., 1809.

ENGUERRAND. V. Coucy, Marigny et Monstrelet.

ENJEDIN (George) ou ENYEDIN, en lat. *Enjedium*, m. en 1597, surintendant des églises des unitaires dans la Transylvanie et directeur du collége de Clausembourg, a laissé : *Explicationes locorum Scripturæ, veteris et novi Testamenti, ex quibus Trinitatis dogma stabiliri solet*, in-4. Cet ouvr., impr. pour la prem. fois en Transylvanie quelques années avant la m. de l'auteur, l'a été de nouv., s'il faut en croire Fabricius, à Groningue en 1670. Richard Simon en a inséré la réfutation dans son *Hist. crit.* des commentateurs du Nouv.-Testament.

ENNERY (N. Michelet d'), archéologue, né à Metz en 1709, m. à Paris en 1786, consacra toute sa vie au soin de recueillir les médailles les plus précieuses, n'épargna, pour satisfaire cette passion, ni argent ni fatigue, et voyagea successiv. en Italie et en Allemagne. Un prince eût pu montrer avec orgueil sa riche collection de 22000 médailles, dont 20000 antiq. Le catal. qui en a été publié après sa m., Paris, 1788, in-4, fig., tient un rang distingué parmi les ouvr. numismatiques.

ENNERY (N., comte d'), gouvern. des Antilles franç., né à Paris vers 1730, suivit de bonne heure la carrière militaire, fit les campagnes de la guerre dite de 7 ans, et devint maréchal-de-camp. Nommé gouverneur des Antilles, il développa dans ce poste important une grande activité, se fit chérir des colons, favorisa l'industrie et protégea le commerce. C'est à lui que l'on doit en grande partie le défrichement de l'île de Ste-Lucie, dont il fit pour ainsi dire une colonie nouv. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé à solliciter son rappel en France, il reçut de Louis XVI l'invitation la plus pressante de retourner aux Antilles : « Votre réputation, lui écrivait le monarque, me servira beaucoup à St-Domingue. » En effet, il y était à peine arrivé qu'il fixa, de concert avec les autorités de la partie espagnole, les limites des possessions des deux puissances dans cette île. Mais il ne put résister longtemps à l'influence de ce climat brûlant, et m. vers 1786.

ENNETIÈRES (Jean d'), sieur de Beaumets, poète médiocre, né à Tournai vers la fin du 16e S., m. dans la même ville en 1650, a laissé : *les Amours de Théagènes et de Philoxènes*, suivis de poésies, Tournai, 1616, in-16 ; *Les quatre baisers que l'âme devote peut donner à son Dieu dans le monde*, ibid., 1641, in-12 ; *Ste Aldégonde*, trag., ib., 1645, in-8. — Marie d'Ennetières, de la fam. du précéd., est aut. d'une *Epître* en vers franç. contre les Turks, Juifs, infidèles, faux chrétiens, etc., 1539, in-8.

ENNIUS (Quintus), anc. poète lat., né à Rudies en Calabre 239 ans av. J.-C., suivit d'abord la carrière militaire, et fut amené à Rome par Caton l'Ancien, qui avait remarqué son mérite. Il enseigna les lettres grecques et latines et composa des com. et tragéd., et un poëme célèbre intit. les *Annales de la république*, en 18 chants. Son style se sentait de la rudesse qu'avait encore la langue dans le siècle où il vécut. Virgile le lisait souvent, et disait qu'il tirait des perles du fumier d'Ennius. Ce poète m. à Rome d'un accès de goutte, 169 ans avant J.-C. Les fragmens qui restent de lui se trouvent dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et dans le *Théâtre des Latins*, publ. par Levée.

ENNODIUS (MAGNUS-FÉLIX), écriv. ecclésiast. latin, né vers 473 de J.-C. d'une famille illustre d'Italie, fut d'abord consul en 511, puis renonça aux dignités civiles pour entrer dans le clergé, et m. en 521, év. de Pavie. Ses princip. ouvr. sont : un *Panégyrique de Théodosie* ; la *Vie de St Epiphane*, celle de *St Antoine* ; et l'*Eucharisticum*, pub. par Sirmond, 1612.

ENOC ou ENOCH (LOUIS), théol. calviniste, né à Issoudun dans le 16e S., se retira à Genève vers 1550, fut régent au collége de cette ville et principal en 1556. On a de lui : *Prima infantia linguæ græcæ et latinæ simul et gallicæ*, Paris, 1547, in-4 ; *De puerili græcarum litterarum doctrinâ liber*, ib., 1555, in-8, etc.— ENOC (Pierre), sieur de La Meschinière, fils du précéd., est aut. de : *Opuscules poétiques*, Genève, 1572, in-8 ; *la Ceocyre*, cont. 151 sonnets, des odes, des chansons, des élégies, des bergeries, Lyon, 1578, in-4, etc.

ENOCH, fils de Caïn, bâtit la prem. ville et la nomma Enochie. Il était né vers l'an 3759 av. J.-C. — ENOCH, patriarche, fils de Jared et père de Mathusalem, naquit vers l'an 3378 avant J.-C., et fut enlevé au ciel, suiv. la Bible, afin qu'il ne vit point la mort.

ENOCH, rabbin de Guesne et de Posen en Pologne, est aut. des ouvr. suiv. : *Comment. sur le psaume* 83, etc.; *Dispute de Joseph avec ses frères Discours sacrés sur div. lieux du Pentateuque*, impr. à Amsterdam. On ignore la date de la naissance et de la m. de ce rabbin, ainsi que celle de la publication de ses ouvr.

ENOS, fils de Seth et petit-fils d'Adam, fut, suiv. la Bible, le prem. des hommes qui institua les cérémonies du culte.

ENS (GASPARD), écriv. allem., né vers 1570 à Lorch dans le Wurtemberg, renonça à l'étude du droit pour se livrer à sa passion pour les voyages, se fixa à Cologne en 1603, et se mit aux gages des libraires, pour lesquels il composa, dans l'espace de 15 ans, un très-grand nombre d'ouvr., dont on peut voir la liste dans la *Bibliotheca realis de Lipenius* ; les principaux sont : *Historia bellorum Dithmarsicorum seu Danorum sub Frederico II*, Francfort, 1593, in-fol. ; *Rerum Hungaricarum historia libris IX comprehensa*, Cologne, 1604, petit in-8, traduit en allemand, 1605, in-4 ; *Deliciæ Germaniæ tam inferioris quàm superioris*, ibid., 1606, in-8 ; et une trad. du roman de *Gusman d'Alfarache* sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8.

ENS (JEAN), théologien protestant, né en 1682 à Quadick dans le Westfrise, m. en 1732, ministre et profess. en l'univers. d'Utrecht, a laissé : *Bibliotheca sacra sive diatribe de librorum novi Testamenti canone*, Amsterdam, 1710, in-8 ; *Oratio de persecutione Juliani*, Utrecht, 1720, in-4, et d'autres ouvr. en hollandais dirigés contre Voët, Frugtiee et leurs adhérens.

ENSENADA (ZÉNON-SILVA, marquis de LA), minist. des finances sous le règne de Ferdinand VI, né à Seca près Valladolid en 1690, m. à Madrid en 1762, sortait d'une famille honnête, mais peu favorisée des biens de la fortune, et ne dut son avancement qu'à lui-même. Les talens, l'activité qu'il déploya dans les postes inférieurs fixèrent sur lui l'attention de Ferdinand, qui lui conféra le titre de marquis, et lui confia la tâche difficile de rétablir les finances de l'Espagne, encore épuisées par la guerre de la succession. Ensenada répondit aux vœux de son souverain, supprima les dépenses superflues, encouragea les arts utiles, simplifia l'administration, rendit plus facile le commerce avec les colonies, et recréa pour ainsi dire la marine. Tant de services rendus à son pays ne purent le soustraire aux cabales et aux injustices de la cour, et Charles III, presqu'à son avénement à la couronne (1759), renvoya du ministère celui à qui il devait d'avoir trouvé 430 vaisseaux de guerre dans ses ports et 50 millions de piastres d'économie. Ensenada se montra supérieur à cette disgrâce par la grandeur d'âme avec laquelle il la supporta.

ENT (GEORGE), méd. anglais, né en 1604 à Sandwich, dans le comté de Kent, m. en 1689, membre de la société royale de Londres, avait été nommé chevalier par Charles II, et présida pendant 6 ans le collége des médecins. Il fut l'un des premiers qui propagèrent la découverte d'Hervey sur la circulation du sang, et pub. à ce sujet : *Apologia pro circulatione sanguinis quâ respondetur Æmilio Parisano*, 1641 et 1685. On lui doit encore : *Animadversiones in Malachiæ Thruston, M. D. diatribam de respirationis usu primario*, Londres, 1679, in-8. Ent a été l'éditeur de l'ouvrage d'Hervey, intit. : *Exercitationes de generatione animalium* ; il a aussi fourni plus. articles aux *Transactions philosophiques*.

ENTICK ou ENTINCK (JEAN), écrivain anglais, né en 1713, m. en 1753, est l'aut. de plus. ouvr. d'un usage journalier dans les écoles, tel qu'un *Dictionnaire anglais-latin*, etc. ; on lui doit aussi : *Naval history*, Londres, in-fol. ; *A History of the Seven Years' War*, Londres, 5 vol. in-8, etc.

ENTINOPUS, archit., né dans l'île de Candie sur la fin du 3e S., fut, suivant les plus anciennes archives de l'état vénitien, fondateur de la capitale de ce même état. Il existe dans le Rialto une antique église dédiée à St Jacques qu'on dit avoir été originairement la demeure d'Entinopus. D'après la même tradition, ce fut pendant un incendie qui, en 420, détruisit les prem. habitations construites autour de la sienne par quelques Padouans réfugiés dans le même lieu après le sac de leur ville par Alaric en 413, que cet architecte fit vœu de consacrer sa maison au culte divin si elle échappait aux flammes.

ENTIUS, HANSE ou ENZO, fils naturel de Frédéric II, reçut de son père la qualité de roi de Sardaigne, après avoir épousé en 1238 la veuve d'Ubaldo Visconti, Adelaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni. Employé par Frédéric dans les guerres que celui-ci soutint contre l'église, il se distingua par un courage extraord., conquit une partie du Milanais, et fut excommunié par le pape Grégoire IX. Après s'être signalé par maint exploit, ce vaillant prince fut fait prisonnier par les Bolonais en 1247 à la bataille de Fossalto, et condamné à finir ses jours dans une prison. Sa captivité dura vingt-deux ans, pendant lesquels il apprit successivem. les malheurs et la mort de son père, de ses frères, la catastrophe de l'infortuné Conradin, dern. descend. de son illustre famille ; au bout de ce temps, il expira lui-même dans sa prison en 1272 à l'âge de 47 ans. Comme il n'avait pas eu d'enfans d'Adélaïde, l'héritage de celle-ci revint après sa m. à la maison de Visconti de Pise.

ENTRAIGUES (EMMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNAY, comte d'). V. ANTRAIGUES : c'est en 1812 qu'il fut assassiné.

ENTRECASTEAUX (JOSEPH-ANT. BRUNI D'), célèbre marin français, né à Aix en 1739, entra de bonne heure au service et fit ses premières campagnes sous les ordres du bailli de Suffren, son parent, et par son courage et ses talens mérita les différens grades auxquels il fut promu. Après avoir rempli avec distinction la place de direct.-adj. des ports et arsenaux de la marine, il fut nommé commandant des forces navales dans l'Inde en 1785, gouverneur de l'Ile-de-France en 1787, et enfin chargé en 1791 d'aller avec les deux frégates *la Recherche* et *l'Espérance* à la découverte de Lapérouse et en outre de parcourir les côtes qu'à son départ pour Botany-Bay ce brave et malheureux navigat. avait encore à explorer. Malgré le zèle et l'empressement d'Entrecasteaux, il ne put remplir que la seconde partie de ses instructions et m. du

scorb. en 1793 un peu avant d'arriver à l'île de Java. L'expédition fut alors dirigée par M. de Rossel capitaine de pavillon, qui en a pub. la relation, Paris, 1808, 2 vol. in-4, avec un fort bel atlas.

ENVILLE (D'). V. LA ROCHEFOUCAULD.

ENZINA (don JUAN DE LA), poète espagnol, né vers 1446 dans la Castille-Vieille, m. dans les premières années du règne de Charles-Quint, est l'un des premiers auteurs dramatiques de sa nation. Il a joui de son vivant d'une haute réputation, et la devait surtout à son *Arte de trovar*, ouvrage didactique dont le titre serait inexactement traduit par celui d'*Art poétique*; la première édition, donnée à Salamanque en 1507, renferme en outre quelques petits poëmes, des odes, des chansons et 12 comédies parmi lesquelles on distingue surtout celle intit. : *Placida y Victoriano*.

ENZINAS (FRANÇOIS de), jés. espag., né l'an 1570, à Vilches en Andalousie, m. à Manille en 1632, fut pendant 30 ans employé aux missions des îles Philippines. Il a laissé MS. un *Panégyrique de la Vierge*, une *Grammaire biscayenne*, et un *Examen de conscience* ou *Confessionnaire* dans la même langue.

ENZINAS (FRANÇOIS) et ENZINAS (JEAN). V. DRYANDER.

EOBANUS HESSUS (HELIUS), poète et savant profess., né dans la Hesse en 1488, fut élevé par les soins de quelques relig. du couvent de Heine qui se plurent à lui donner gratuitement des leçons dont son manque absolu de fortune semblait devoir le priver à jamais. Admis à 16 ans dans l'université d'Erfurt, il composa dès lors plus. pièces de vers latins excellens, voyagea pour perfectionner son éducation dans les différentes cours de l'Allem., et s'attira surtout l'estime de l'évêque de Poméranie qui lui donna une mission près du roi de Pologne et voulut avant, de l'élever à quelques fonctions importantes, lui faire étudier à Leipsig le droit civil et le droit canon. Bientôt dégoûté d'un travail si aride, le jeune poète préféra la carrière des lettres et fut successivement professeur d'éloq. à St-Sévère, à Nuremberg, à Erfurt, et m. dans cette dernière ville en 1540. On a de lui : *Hessi et amicorum epistolarum familiarium libri XII*, Strasbourg, 1543, in-fol.; *Operum Helii Eobani Hessi, farragines duæ*, Halle, 1539, in-8; c'est un choix de ses poésies qui contiennent 3 livres d'*Héroïdes*; 17 *Eglogues*, 9 liv. de *Silves*, une traduction des *Idylles de Theocrite*, et une de *l'Iliade*.

EOGAN, EOGHAINN, EOGHANN ou EOAN, noms sous lesquels figurent dans les *Annales irlandaises* trois rois dont deux ont vécu 3e S. av. J.-C., et l'autre dans le 5e de notre ère. Leur histoire est pleine de fables et d'obscurité, et ils n'ont été mentionnés dans les Biographies que comme la tige douteuse des illustres maisons d'O'Brien, de Mac-Carthy, d'O'Neil et d'O'Donnel. Les chefs des deux dernières ont été créés pairs d'Irlande sous Jacques Ier, le prem. avec le titre de comte de Tyrone, le 2e avec celui de comte de Tyrconnel (*v.* ces noms).

EOLE (mythol.), dieu des vents, régnait sur les îles Vulcanées ou Eoliennes.

EON (N.), visionnaire du 12e S., ayant lu dans la liturgie sacrée *Per eum qui venturus est judicare*, etc., s'imagina que lui, Eon, était désigné par l'accusatif *eum*; en conséquence, il eut des visions, et se mit à faire des miracles; on pense bien qu'il ne manqua pas de disciples. Toutefois l'archevêque de Reims le fit comparaître au concile tenu en cette ville l'an 1148, et sa folie étant reconnue, on le mit dans une prison, où il mourut bientôt des mauvais traitemens que ses gardiens lui firent éprouver. Ses principaux prosélytes, auxquels il avait donné de beaux noms, tels que la Sagesse, la Terreur, le Jugement, etc., furent tous livrés aux flammes, après avoir été préalablement exorcisés, suivant l'usage du temps.

EON DE BEAUMONT (CHARLES-GENEVIÈVE-LOUISE-AUGUSTE-ANDRÉ-TIMOTHÉE d'), l'un des personnages qui ont le plus vivement excité la curiosité publique vers la fin du 18e S., naquit à Tonnerre en 1728, et débuta avec distinction dans la carrière du barreau, qu'il abandonna bientôt pour celle de la diplomatie. Après avoir rempli deux missions importantes en Russie, porté les armes comme officier de dragons, accompagné le duc de Nivernais en Angleterre comme secrét. d'ambass., être resté dans ce pays en qualité de résident et de ministre plénipotentiaire, avoir été récompensé de ses services civils et milit. par la croix de Saint-Louis et une forte pension, il reçut l'ordre de porter des habits de femme, et s'y conforma. Agent confidentiel de Louis XV, il fut sacrifié par ce prince à ses ministres et condamné à une sorte de bannissement, et demeura à Londres 14 ans sans fonct. connues. Rappelé en France par Louis XVI, toujours sous la condition de dissimuler son sexe; il y revint en 1777, et la quitta de nouv. en 1783 pour se rendre à Londres, où il m. en mai 1810 dans un état voisin de la misère. Le témoignage du P. Elisée (*v.* ce nom), prem. chir. de Louis XVIII, et de deux méd. anglais, qui firent l'autopsie de son cadavre, ne laissent plus aucun doute sur sa qualité d'homme; mais on n'a pu découvrir encore les raisons qui forcèrent un diplomate distingué, un brave militaire, un chev. de St-Louis, à porter si long-temps des vêtemens de femme. D'Eon ne manquait pas de connaissances; il a laissé différens ouv. sur des sujets d'hist., de diplomatie et d'administ. des finances, qui ont été recueillis sous ce titre : *Loisirs du chev. d'Eon*, 1775, 13 vol. in-8. Il a paru un *Catal. des livres rares et MSs. précieux du cabinet de la cheval. d'Eon*, etc. (angl. et franç.), Lond., 1791, in-8 : on trouve en tête un *Exposé hist.* assez curieux. M. de La Fortelle a pub. à Paris en 1779, in-8, la *Vie militaire, politique et privée, de demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée Eon, ou d'Eon de Beaumont, écuyer, chev... ci-devant docteur en droit..., avocat, censeur royal... envoyé en Russie*, etc.; une 2e édit. donnée la même année est précédée d'une épître de Dorat à l'héroïne, et suivie de pièces relatives à ses démêlés avec Beaumarchais.

EOSANDER (JEAN-FRÉD.), architecte et milit. suédois, né vers la fin du 17e S., mort à Dresde en 1729, fut chargé par l'électeur Frédéric, depuis roi de Prusse, de la construction d'une partie des palais de Berlin et de celle du château de Charlottenbourg. Après la mort de ce prince, qui lui avait conféré le grade de colonel, Eosander, ne trouvant pas la même faveur auprès de son successeur Frédéric-Guillaume, passa au service de Suède, puis à celui de l'électeur de Saxe, qui le nomma lieut.-gén. On a de lui un ouv. de stratégie en allemand intit. : *l'Ecole de la guerre*, ou *le Soldat allem.*; et quelq. *Mém.* insérés dans le *Theatrum europeum*.

EPAMINONDAS, célèbre général thébain, s'était d'abord appliqué à l'étude des lettres et de la philosophie. Ayant pris les armes pour la cause des Lacédémoniens, alliés de Thèbes, il se lia durant cette campagne avec Pélopidas, auquel il venait de sauver la vie. Nommé général dans la guerre qui s'alluma ensuite entre sa patrie et ces mêmes alliés, qui avaient prétendu la soumettre à leur joug, Epaminondas gagna la fameuse bataille de Leuctres (l'an 372 avant J.-C.), où périt Cléombrote, roi de Sparte, ravagea le pays ennemi, et releva les murs de Messène, l'ennemie implacable de Sparte; mais il se vit sur le point d'être condamné à mort pour avoir excédé de 4 mois la durée de son command. Cependant, replacé à la tête des armées thébaines, il obtint plus. avantages en Thessalie sur Alexandre

de Phères, fit de nouveau la guerre aux Lacédémoniens, et remporta sur eux la célèbre victoire de Mantinée, l'an 363 av. J.-C. Il avait reçu dans le combat une blessure mortelle; mais apprenant que l'ennemi était en déroute : « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu. » En même temps il arracha le fer de sa blessure et expira. Epaminondas donna l'exemple de toutes les vertus : il n'avait pas moins de frugalité et de désintéressement que de génie et de courage.

EPAPHRODITUS, affranchi et secrét. de Néron, fut condamné à m. par Domitien pour avoir aidé son maître à se détruire. — Un autre EPAPHRODITUS (Aurelius), gramm., natif de Chéronée, avait composé plus. ouv. souvent mentionnés dans les aut. anciens, mais dont aucun ne nous est parvenu.

EPÉE (CHARLES-MICHEL de L'), ecclés. franç., et l'un des bienfaiteurs de l'humanité, né à Versailles en 1712, embrassa de bonne heure le ministère sacré; mais son refus de signer le formulaire le lui fit abandonner temporairement pour suivre la carrière du barreau; il se fit même recevoir avocat. Toutefois l'évêque de Troyes le fit renoncer à sa nouvelle profession, l'attira dans son diocèse, lui conféra la prêtrise et un canonicat. L'abbé de L'Epée jouissait d'une fortune de 7000 f. de rente lorsqu'il la consacra, ainsi que tous ses soins, à l'éducation des sourds-muets. On peut révoquer en doute la véracité de ce respectable philanthrope quand il assure n'avoir eu aucune connaissance des essais tentés en ce genre par les Espagnols, les Anglais, et surtout par Pereira, son contemporain. Ce n'est pas pour avoir inventé l'art précieux de suppléer par les yeux au défaut de l'ouïe, ce n'est pas pour avoir porté sa méthode au degré de perfection dont elle était susceptible, que l'abbé de L'Epée a des droits à la reconnaissance du genre humain : ce qui lui a mérité la vénération dont sa mémoire sera à jamais entourée, c'est son dévouement à l'instruct. d'une classe d'êtres malheureux qui semblaient devoir en être privés pour toujours. Seul, sans appui, sans secours, il forma et soutint de ses deniers le prem. établissement qui eût encore existé en ce genre dans l'Europe; se refusant jusqu'au nécessaire pour que ses élèves n'en fussent pas privés; se contentant des alimens les plus simples et des vêtemens les plus grossiers, et passant sans feu, malgré son grand âge, les hivers les plus rigoureux. Ce fut au milieu de ses honorables fonctions, entouré de ses élèves en pleurs, que mourut, en 1789, cet ami de l'humanité, qu'aucune acad., aucune société savante n'avait accueilli dans son sein. Il avait cependant pub. de 1772 à 1784 trois ouv. sur les moyens d'instruire les sourds-muets, et préparait un *Dictionn. général des signes*, qui a été terminé par l'abbé Sicard, son heureux successeur.

EPHORUS, orateur et historien, né à Cumes en Eolie vers l'an 363 av. J.-C., eut pour maître Isocrate, et composa une *Hist. du Péloponèse* en 30 liv., qui était fort estimée des anciens, et dont on regrette vivement la perte.

EPHRAIM, fils de Joseph et petit-fils de Jacob, fut le chef d'une des douze tribus, celle qui était située entre le Jourdain et la Méditerranée, et qui avait au nord la tribu de Manassé.

EPHRAIM *de Nevers*, religieux capucin, né à Auxerre, fut destiné à la mission du Pégu; mais il s'arrêta à Madras, où il fut très-bien accueilli des Anglais. Le succès de ses prédications fut tel, que les ecclés. de St-Thomé en furent jaloux, se saisirent de sa personne en 1648, et le firent jeter dans les prisons de l'inquisition à Goa, où il demeura 15 ou 20 mois. Le pape excommunia le clergé de Goa jusqu'à ce qu'il eût remis Ephraïm en liberté. Ces menaces furent sans effet jusqu'à ce que le roi de Golconde, qui avait conçu une vive estime pour ce religieux, obtint sa délivrance en venant avec une armée assiéger la ville de St-Thomé. Depuis cette époque, le P. Ephraïm continua d'exercer le saint ministère à Madras, rendant toutes sortes de services à ses compatriotes et particulièrement au voyageur Tavernier, qui fait le plus grand éloge de sa piété, de ses connaissances et de son caractère.

EPHREM (St), en syriaque *Afrim*, né à Nisibe au commencem. du 4e S., d'une famille idolâtre, fut instruit dans le christianisme par S. Jacques, évêque de Nisibe, séjourna plus. années à Edesse, où il fit un grand nombre de conversions, puis se retira dans une solitude voisine de cette ville, où il fonda un monastère célèbre. Il composa dans cette retraite plus. ouvr. de religion, entre autres des commentaires sur l'*Ancien et le Nouv. Testament*. S. Basile ayant voulu l'élever à l'épiscopat, il se dispensa d'accepter cet honneur, dont il se croyait indigne, en feignant d'être insensé. Il m. dans la solitude vers l'an 379. Les Syriens ont conservé la plus grande vénération pour sa mémoire; ils l'appellent le prophète de leur nation. Outre ses *commentaires*, il reste de lui un grand nombre d'*hymnes*, d'*Odes* sur des sujets religieux, des écrits polémiques contre les hérétiques Bardesane, Marcion et Manès; des *discours*, *exhortations* sur des sujets théologiques. Parmi ses écrits, les uns sont en syriaque, les autres en grec. Il en a été fait une édit. complète à Rome, 1736, 6 vol. in-f.; quelques-uns ont été traduits en français.

EPHREM, patriarche arménien de Sis en Cilicie, né en 1734, occupa ce siége pendant 13 ans, de 1771 à 1784. Il a comp. une *Hist. des patriarches arméniens de Cilicie*, jusqu'à son temps, et des *poésies* religieuses qui sont restées MSs.

EPICHARIS, affranchie et courtisane romaine, entra dans la conspiration de Pison contre Néron, et ranima plus d'une fois le zèle des conjurés. Livrée par Volusius Proculus, tribun de la flotte de Misène, elle fut appliquée à la question; mais les tourmens ne purent lui arracher le nom de ses complices. Le lendemain, comme on la conduisait de nouveau à la torture, craignant de céder à la violence de la douleur, elle s'étrangla avec sa ceinture. Cette action courageuse a fourni à M. Ximenès le sujet d'une trag. d'*Epicharis* (1753), et à Legouvé celui d'*Epicharis et Néron* (vers 1800).

EPICHARME, poète et philos. pythagoricien du 5e S. av. J.-C., né en Sicile, introduisit la comédie à Syracuse sous le règne d'Hiéron I, et composa un grand nombre de pièces qui furent imitées par Plaute. Il suivit dans ses comédies un plan et des règles fixes, et fut un des prem. créateurs de ce genre de poésie. On lui attribue aussi des *Tr.* de philosophie et de médecine.

EPICTÈTE, philos. stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave à Rome. Exilé par Domitien lorsque cet emp. chassa de la ville tous les philosophes, vers l'an 94 de J.-C., il se retira à Nicopolis en Epire, revint dans la suite à Rome, et s'y concilia l'estime d'Adrien et de Marc-Aurèle. Ce philosophe était d'une patience inaltérable; on rapporte qu'un jour son maître lui ayant cassé la jambe en le frappant, il se contenta de lui dire : « Je vous avais prédit que vous me la casseriez. » Il ne reste aucun ouvr. écrit par Epictète lui-même; mais l'historien Arrien, son disciple, a pub., sous le titre d'*Enchyridion*, ou manuel, 4 liv. de pensées et de discours stoïques, recueillis de sa bouche. Ce manuel a été imprimé à Londres, 1741, 2 vol. petit in-4. Il existe vingt trad. franç. de cet ouvr. : les meilleures sont celles de Dacier, 1715, 2 vol. in-12; de Lefebvre de Villebrune, 1783, in-18; de de Bure-St-Fauxbin, 1784, 2 vol. in-18.

ÉPICURE, célèbre philosophe grec, né à Gargette dans l'Attique l'an 342 avant J.-C., voyages

long-temps pour s'instruire, et vint à l'âge d'environ 36 ans se fixer à Athènes, où il ouvrit une école de philos. qui devint bientôt célèbre. C'est là qu'il mourut, après avoir mené une vie tranquille et heureuse, vers l'an 270 av. J.-C. Epicure enseignait que l'univers est composé d'un nomb. infini d'atomes, dont la rencontre fortuite avait formé tous les corps sans l'intervention d'aucune divinité. Il ne proposait d'autre but à l'homme que le bonheur et les plaisirs ; mais il faisait, dit-on, consister le plaisir dans la culture de l'esprit, la pratique de la vertu, l'exemption des vices et la mortification des sens ; lui-même menait la vie la plus sobre. Cependant ses sectateurs dénaturèrent bientôt sa doctrine, et substituèrent aux plaisirs purs et intellectuels qu'il recommandait les voluptés les plus sensuelles ; ce qui donna lieu à les appeler pourceaux d'Epicure. Ce philosophe avait composé un très-grand nomb. d'ouv. que Diogène Laërce porte jusqu'à 300. Il ne nous en est rien parvenu. Lucrèce, chez les Romains, a exposé sa doctrine en vers admirables dans son poème de la nature ; chez les modernes, Gassendi (*v.* ce nom) a rassemblé en un corps d'ouvr. tout ce qui concerne sa vie et sa doctrine.

EPIMÉNIDES, philos. et poète crétois, contemporain de Solon, est mis par quelques-uns au rang des sept sages. Il fit courir le bruit qu'étant entré dans une caverne pour s'y reposer, il s'y était endormi, et que son sommeil avait duré 47 ans, ou 75 selon d'autres ; il disait avoir commerce avec les dieux, et avoir appris d'eux l'art de l'expiation. Les Athéniens, affligés de la peste, ayant eu recours à lui, il purifia leur ville. Pendant son séjour à Athènes, Epiménides se lia avec Solon ; et, de retour en Crète, il composa plus. ouvr. en vers. Il mourut vers l'an 598 av. J.-C. dans un âge très-avancé.

EPINAY (Louise-Florence-Pétronille, dame de LA LIVE d'), femme plus célèbre par ses relat. avec J.-J. Rousseau que par les écrits sortis de sa plume, née vers 1725, épousa vers l'an 1750 le fermier-général dont elle porte le nom. Ce fut quelques années après ce mariage qu'elle connut le philosophe de Genève, et fit bâtir pour lui, près de Montmorency, la petite maison connue sous la dénomination de l'*Ermitage*, et qui devint depuis la propriété de Grétry. Sans entrer dans le détail des liaisons de cette dame avec Duclos, Rousseau, Grimm, Diderot, d'Holbach, Mad. d'Houdetot et autres personnages célèbres du 18e S., nous nous bornerons à citer les deux ouv. suiv. pub. sous son nom : *les Conversations d'Emilie*, Paris, 1781, 2 vol. in-12, 3e édit., 1788, livre d'éducation écrit avec pureté, et qui obtint en 1783, à l'acad. franç., le prix d'utilité, fondé par le respectable M. de Monthion (*v.* ce nom) ; *Mém. et correspondance de Mad. d'Epinay*, publiés à Paris, 1818, 3 vol. in-8 ; 2e édit., augmentée de 4 lettres, ibid. ; 3e édit., 1819, ibid. Ce dern. ouvr. a donné lieu à la public. des pièces suiv. : *Anecdotes inédites, pour faire suite aux Mémoires de Mad. d'Epinay, précédées de l'Examen de ces Mémoires*, par M. Musset-Pathay, 1818, in-8 ; *Conséquences médiates des révélations privées de Mad. Lalive d'Epinay*, Paris, 1818, in-8 ; *Correspondance inédite de l'abbé Galiani avec Mad. d'Epinay*, etc. (publiée par A.-A. Barbier), Paris, Treuttel, 1818, 2 vol. in-8. On doit encore à Mad. d'Epinay deux vol. assez rares publiés à Genève sans nom d'aut. sous les titres de *Lettres à mon fils*, 1758, 1759, in-8 et in-12, et de *Mes Momens heureux*, 1752, in-12.

EPINE. V. Espine (Jean de).

EPINE (Guill.-Jos. de l'), méd., né vers la fin du 17e S., fut reçu docteur à la faculté de Paris en 1724, et devint doyen de sa compagnie. On a de lui *Rapport sur le fait de l'inoculation de la petite-vérole*, Paris, 1765, in-4 ; *Supplément* à ce rapport, ibid., 1767, in-4. Ce médecin, opposé à l'inoculation, rencontra dans le doct. Ant. Petit (*v.* ce nom) un adversaire qui n'a pas peu contribué à faire triompher ce système.

EPIPHANE (St), docteur de l'église grecque, archevêque de Salamine en Chypre, né vers 310 près d'Eleuthéropolis en Palestine, vécut quelque temps dans la solitude, et se lia avec le célèbre Hilarion, dont il devint un disciple fervent. Elevé sur le siége de Salamine après avoir combattu avec le plus grand zèle les erreurs d'Arius et d'Origine, il alla à Jérusalem, à Antioche et à Constantinople, accuser et combattre les évêques et les solitaires qu'il soupçonnait d'hérésie ; et il a encouru le reproche d'avoir outrepassé les bornes de la ferveur. Il m. en 403 en retournant de Constantinople à Salamine. On a de lui plus. ouv., dont les plus importans sont le *Panarium*, ou *Antidote contre les hérésies*, ouv. dans lequel il donne l'histoire d'un grand nombre d'hérésies ; *l'Anchora* ou *Ancre*, destiné à confirmer et à fixer les esprits dans la foi ; son style est grossier, incorrect ; il semble avoir cherché à se mettre à la portée des plus ignorans. Ses *œuv.* ont été pub. par le P. Pétau, gr.-lat., 1662, 2 vol. in-folio.

EPIPHANE, surn. *le Scholastique*, dénominat. qui signifiait alors jurisconsulte, vivait en Italie vers l'an 510. A la prière du célèbre Cassiodore, son ami, il traduisit du grec en latin les histoires ecclésiastiques de Socrate Sozomène et Théodoret, et en fit un abrégé en 12 liv. sous le titre d'*Historia tripartita*, publié à Augsbourg par Jean Schussler, 1472, in-fol., et à Bâle par Beatus Rhenanus, 1523 ; trad. en franç. par L. Cyaneus, Paris, 1568. On attribue encore à Epiphane la traduct. latine des *Antiquités juives* de Josèphe (Augsbourg, 1472 ; Oxford, 1700), et de quelques autres ouvr. grecs moins importans.

EPIPHANE, év. arménien du commencement du 7e S., vécut pendant plus. années dans une solitude aux environs de la ville de Tevin, en fut tiré pour être fait abbé du monastère de Klag dans le pays de Daron, puis évêque de Mamikoniane, et mourut après avoir occupé ce siége pend. 20 ans. Il a laissé une *Histoire du concile d'Ephèse*, et quelques autres écrits peu importans qui n'ont pas été imprimés.

EPIPHANE, surnommé *l'Agiographe*, prêtre de Jérusalem dans le 10e S., a écrit en grec une *Desc. géographique de la Syrie, de la ville sainte et des lieux saints*, publ. par Fréd. Morel, Paris, 1620 ; une *Vie de la sainte mère de Dieu* ; une *Vie de l'apôtre St André*, restées manuscrites.

EPIPHANE, relig. capucin, né au commencement du 17e S. à Moirans en Franche-Comté, fut envoyé comme missionnaire dans les Indes, et s'y distingua par son zèle. Il a laissé MSs. quelques ouv. de théol. et *Ars memoriæ admirabilis*, etc.

EPISCOPIUS (Simon), en hollandais *Bisschop*, né à Amsterdam en 1583, professa la théol. à Leyde en 1612, et remplit cette chaire jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. La doctrine des arminiens ou remontrans, qu'il soutenait, ayant été condamnée dans ce synode, il fut forcé de s'expatrier, et se retira en France, où il fut fort bien accueilli par le célèbre Grotius. En 1626 il rentra en Hollande, et il professa la théol. à Amsterdam dans un séminaire de remontrans depuis 1634 jusqu'à l'époque de sa mort, en 1643. Il a laissé un assez gr. nomb. d'ouvr. de théol., publiés en 2 vol. in-folio, Amsterdam, 1650.

EPO (Boetius). V. Boetius-Epo.

EPPENDORF (Henri d'), littér. allem., né au bourg d'Eppendorf en Misnie, suivit les cours de l'univ. de Strasbourg, vint ensuite à Bâle, où il eut avec le célèbre Erasme une querelle qui fit beaucoup de bruit parmi les littér., et dont on peut voir les détails dans l'ouvrage de Christophe Saxius,

intit. *de Henrico Eppendorpio commentarius*, etc., Leipsig, 1745, in-4, où l'on trouvera également tous les renseignemens désirables sur la personne et les écrits d'Eppendorf, qui m. vers 1553. On a de lui les ouvr. suiv. : *ad D. Erasmi Roterdami libellum cui titulus* : ADVERSUS MENDACIUM ET OBTRECTATIONEM UTILIS ADMONITIO, *justa querela*, Haguenau, 1531, in-8, réimp. à la suite du livre de C. Saxius, déjà cité ; une traduct. allem. des *Apophthegmes* de Plutarque, Strasbourg, 1534, in-fol. ; idem des *OEuvres morales* de Plutarque, ibid., 1551, in-fol. ; idem d'un *Abrégé de l'hist. romaine*, extrait des meilleurs aut., de Florus, Rufus, Eutrope, etc. ; idem de l'*Hist. natur.* de Pline, 1543, in-fol. ; idem des *Chroniques suédoise et danoise* de Krantz, 1545, in-fol. ; idem de différens *Opusc.* latins pub. dans le 16e S. *sur la guerre des Turcs*, 1550, in-fol. ; idem *de la Pratique de la guerre par J. César* de F. Floridus ; de l'*Expédit. des chrét. dans la Terre-Sainte* de Ben. Accolti, dit l'*Aretin*; *de la Prise de Constantinople* de Léonard de Mytilène, réunies en un vol. in-fol., pub. en 1554.

EPPONINE ou EPONINE, héroïne de l'attachement conjugal, était femme de Julius Sabinus, qui, au commencement du règne de Vespasien, fit révolter une partie des Gaules et prit le titre de césar. Les rebelles ayant été soumis, Sabinus fit courir le bruit de sa mort, et alla se cacher dans un souterrain, où Epponine voulut le suivre. Après un séjour de 9 ans dans cette demeure affreuse, leur secret ayant été découvert, Sabinus et sa compagne furent amenés devant l'empereur. Eponine chercha vainem. à l'attendrir en lui présentant les enfans qu'elle avait eus dans sa retraite. Ne pouvant réussir à sauver son époux, elle l'accompagna à la mort (l'an 78 de J.-C.). Cet évènement a fourni le sujet de plusieurs tragédies qui ont eu peu de succès.

EPRÉMÉNIL (N. DUVAL d'), memb. du conseil souverain de Pondichéri, président du conseil de Madras, m. en 1767, a laissé les ouv. suivans : *Sur le commerce du nord; Correspondance sur une question politique d'Agriculture; Examen de la surdité et de la cécité; Lettre à l'abbé Trublet sur l'hist.* — EPRÉMÉNIL (Jacques DUVAL d'), fils du précéd., conseiller au parlem. de Paris, né à Pondichéri en 1746, commença sa réputation en se portant l'adversaire du jeune comte de Lally-Tolendal, qui sollicitait la réhabilitation de la mémoire de son père, injustement condamné à mort. Ses opinions politiques achevèrent de le rendre célèbre. Il fut un des plus ardens frondeurs de l'ancien régime, et ne cessa de solliciter la convocation des états-généraux. Mais, effrayé par les premières opérations de cette assemblée, il essaya d'arrêter les progrès de la révolution, et devint l'objet de la haine du peuple comme il avait été celui de son affection. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 23 avril 1794. On lui attribue les *Remontrances* pub. par le parlement au mois de janvier 1788, et il est aut. de deux écrits intit. : *Nullité et despotisme de l'assemblée nat.*, et *de l'Etat actuel de la France*, pub. en 1790. On a encore de d'Epréménil un *Disc.* dans la cause des magistrats qui composaient ci-devant la chambre des vacations du parlem. de Bretagne, 1790, in-8.

EQUICOLA (MARIO), littérat. et hist. ital., né en 1460 dans un canton du royaume de Naples appelé *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom, fut reçu doct. en droit à l'univ. de Naples, attaché ensuite à plus. princes ital., et m. en 1541. On a de lui : *Comment. della istoria di Mantova*, Ferrare, 1521 ; *D. Isabellæ Estensis Mantuæ principis iter per narbonensem Galliam, per Marium Equicolam*, opuscule très-rare. On attribue à Equicola beaucoup d'autres ouvr., dont les deux plus connus ont pour titre, le premier : *Istituzioni al comporre in ogni sorte di rima*, 1541 ; et le 2e *Della natura d'amore*, 1525, trad. en franç. par G. Chappuis, Paris, 1554, in-8 ; Lyon, 1598, in-12.

ERACLIUS, peintre romain du 10e ou 11e S., a écrit un ouvr., partie en vers, partie en prose, intit. *De artibus Romanorum*, impr. pour la prem. fois à Londres en 1781 dans l'ouvrage de M. Raspe qui a pour titre *A critical essai on oil Painting*. Les exempl. MSs. sont très-rares ; et celui qui a servi à la publication de M. Raspe est moins complet que l'exempl. conservé à la biblioth. roy. de Paris.

ERARD (CLAUDE), avocat au parlem. de Paris, m. en 1700, eut une gr. réputation de son temps. On a de lui un recueil de plaidoyers, Paris 1696, in-8, et réimpr. ; ibid., 1734, in-8.

ERARIC, roi des Ostrogoths, était le chef des Rugiens, peuple du nord qui avait accompagné Théodoric en Italie. Il fut élevé par eux sur le trône après la mort d'Ildebald, qui fut assassiné dans un repas. Eraric, voyant la domination des Ostrogoths en Italie fortement ébranlée par les conquêtes de Bélisaire, traita avec l'empereur Justinien pour lui livrer le reste de ses provinces ; mais il fut tué par ses soldats avant la fin de la négociation, et remplacé par Totila.

ERASISTRATE, célèbre méd. grec, petit-fils d'Aristote par sa mère, né dans l'île de Céos, fut d'abord attaché à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, et y acquit un grand crédit par une cure extraordinaire, dont plus. auteurs ont rapporté les détails. Le prince Antiochus était tombé dans un état de langueur très-inquiétant et dont on ne pouvait découvrir la cause. Erasistrate observa que toutes les fois que la reine Stratonice, seconde femme de Séleucus, entrait dans la chambre du prince son beau-fils, celui-ci éprouvait un très-gr. trouble intérieur qui se manifestait par la rougeur du visage, l'expression plus animée des yeux, le tremblement des membres et de violentes palpitations de cœur. L'habile méd. en conclut que l'état de maladie d'Antiochus provenait de sa passion secrète pour sa belle-mère. Il en avertit Séleucus avec précaution, et ne lui cacha point que la cession de Stratonice au prince était l'unique moyen de lui sauver la vie. Séleucus, qui aimait tendrem. son fils, n'hésita point à lui donner Stratonice en mariage, quoiqu'il en eût déjà lui-même un enfant. Antiochus guérit parfaitement, et le médecin reçut de magnifiques récompenses. Plus tard, Erasistrate quitta la cour de Syrie, se retira à Alexandrie, et consacra ses loisirs aux spéculations théoriques, surtout à l'étude de l'anat. Il fut le chef d'une école long-temps célèbre établie principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'*Erasistrateens*, se succédèrent jusqu'au temps de Galien, c'est-à-dire pendant plus de 400 ans.

ERASME (DIDIER), savant illustre, né à Rotterdam en 1467, fut placé de très-bonne heure en qualité d'enfant de chœur, à la cathédr. d'Utrecht, où il resta jusqu'à l'âge de 9 ans, et entra ensuite à l'école de Deventer, où ses progrès furent très-rapides. Ayant perdu ses parens quelques années après, il fut forcé par ses tuteurs de prendre l'habit de chanoine régulier de St-Augustin. L'état monastique convenait peu à l'indépendance de caractère et à la faiblesse de tempérament du jeune Erasme ; mais il chercha dans l'étude et la culture des arts une diversion aux peines d'une profession embrassée par contrainte. Un heureux évènement vint le tirer de sa réclusion : sur la réputation de son savoir, l'év. de Cambrai, Henri de Bergue, l'appela auprès de lui dans l'intention de le mener à Rome. Le voyage ayant manqué, Erasme obtint du prélat la permission d'aller perfectionner ses études à Paris, où il entra comme boursier au collége de Montaigu. Bientôt il donna des leçons particulières et surveilla les études de plus. jeunes seigneurs. Un d'eux, lord Montjoye, l'ayant attiré

en Angleterre, il se lia avec les premiers savans du pays, et s'y fit des amis distingués. Il passa ensuite en Italie, séjourna à Bologne et y prit, en 1506, le bonnet de docteur en théologie. Il se trouvait dans cette ville lorsque Jules II y fit son entrée, et il obtint de ce pontife la dispense de ses vœux. De Bologne, il alla à Venise, où il demeura chez le célèbre Alde Manuce (*v.* ce nom), qui impr. alors ses ouvr., entre autre ses *Adages*. Il se rendit ensuite à Padoue pour y diriger les études d'Alexandre, archev. de St-André, fils naturel de Jacq. IV, roi d'Ecosse. Sa vie ne fut qu'une suite de voyages continuels jusqu'en 1521. A cette époque il alla se fixer à Bâle afin d'être plus à portée de surveiller l'impression de ses ouvrag., entreprise par Froben (*v.* ce nom), son ami. Ce fut dans cette ville qu'Erasme pub. en 1516 sa prem. édit. du *Nouv. Test.* en grec. Les travaux d'Erasme restaient depuis long-temps sans récompense, lorsque Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, et dont il avait été sur le point d'être précepteur, le fit son conseiller et lui donna une pension annuelle de 200 florins. Ces faveurs réveillèrent l'attention de plusieurs souverains, entre autres du roi de France François Ier, qui essayèrent en vain d'attirer Erasme à leur cour. A cette époque commençait la réforme religieuse; Erasme témoigna quelq. penchant pour la doctrine de Luther; mais bientôt il ne put approuver les emportemens des réformateurs. Ami de la paix, il n'aimait pas, disait-il, même la vérité séditieuse, et ne pensait pas qu'on dût procéder par des troubles et des émeutes à la réformation de l'église. « Erasme, dit M. Noel, eut le sort qu'ont presque toujours les gens modérés dans les temps de troubles, celui de déplaire également aux deux partis, et les moines ne furent pas moins animés contre lui que les luthériens. » Ceux-ci devenant de jour en jour plus nomb. et plus puissans à Bâle, Erasme se retira en 1529 à Fribourg, où il reçut l'accueil le plus honorable. Il y resta six ans, au bout desquels il revint à Bâle. A l'avènem. de Paul III au souv. pontificat, Erasme lui écrivit pour le féliciter, et reçut de lui une lettre obligeante. Presqu'en même temps ce pape lui donna la prevôté de Deventer, en annonçant l'intention de lui conférer d'autres bénéfices jusqu'à la concurrence de 3000 ducats de revenu pour le mettre en état de soutenir avec décence la qualité de cardinal qu'il lui destinait. Mais Erasme, accablé d'infirmités et naturellement peu ambitieux, refusa le bénéfice, témoigna la même indifférence pour la pourpre romaine, et m. bientôt après en 1536. Erasme fut un savant profond et un écrivain du 1er ordre. On a peine à concevoir comment, au milieu de ses voyages presque continuels, il put suffire aux nombr. ouvr. sortis de sa plume. Pub. d'abord séparément, il ont été tous recueillis à Bâle par Beatus Rhenanus et imp. chez les héritiers de Froben en 9 vol in-fol. Cette édit. étant devenue très-rare, on en fit une nouv. plus complète à Leyde, 1703, 10 vol. in-fol., reliés ordinairement en 11. Ces volumes renferment des écrits sur la grammaire et la rhétor. : les *Colloques*, qui ont eu séparément plus. édit. et ont été traduits du latin en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12; les *Adages* (on y trouve un long article intit. *Bellum*, ce morceau, d'abord imprimé à part, a été traduit librem. en franç. à Londres, en 1794, dans un ouvrage qui a pour titre *Anti-Polemus* : cette traduction a été réimpr. séparém., Londres, 1816, in-12, et Paris, 1824, sous le titre d'*Extraits d'Erasme*); les *Apophthegmes*; l'*Eloge de la Folie*, souvent imprimé séparément, traduit en franç., Paris, 1720, ibid. (par Gueudeville), 1751, in-4 : édit. assez recherchée à cause des fig.; des écrits de piété et de philosophie; le *Nouveau Testament* grec avec la version lat.; une *Paraphrase du Nouv. Test.*; des traduct. des pères gr.; des discours; les nomb. *Apologies* de l'aut.; plus. ouvr. polémiques et des poésies latines. On doit en outre à Erasme l'édit. *Princeps* du texte grec de la *Géogr. de Ptolomée*, avec une préface latine, Bâle, 1533, in-4; la prem. édit. de *Publius Syrus* et de quelq. autres aut. L'*Hist. de la vie et des ouvrages d'Erasme* a été pub. par Burigny, Paris, 1757, in-12. Cet ouvr., bien que diffus, doit être consulté parce que c'est proprement l'hist. littér. du temps où vécut Erasme. Il existe à la biblioth. de l'Arsenal une *Vie d'Erasme*, par Claude Joly, in-4 MS. : ce précieux ouvr. qu'on croyait perdu, et que Burigny regrettait de n'avoir pu lire, a été retrouvé par M. Boulard dans le recueil MS. inscrit sous le nº 826.

ERASTE (Thomas), né en 1524 à Baden en Suisse, m. à Bâle en 1583, s'était à la fois distingué dans la médecine, dans la philosophie et la théol. Il professa la philosophie à Heildelberg, la morale à Bâle, et combattit avec succès les erreurs de Paracelse en médecine et en chimie. Les princip. de ses ouvrages sont : *Dissertationum de medicinâ novâ phil. Paracelsi partis quatuor*, Bâle, 1572; *Diss. de auro potabili*, ib., 1578; *Repetitio disputationis de lamiis seu strigibus*, Bâle, 1578. Il fut aussi engagé dans des controverses théologiques, et fut accusé d'arianisme.

ERATH (Augustin d'), sav. profess. de théol. dans les colléges de l'ordre des chan. de St-Augustin, protonotaire apostolique, abbé de St-André et comte palatin, né à Buchloa en Souabe en 1648, m. en 1719, a pub. sur la théol. et l'hist. ecclésiast. plus. ouvr., dont on trouve la liste dans Moréri : le plus remarquable est un commentaire historico-théologico-juridique *sur la règle de St-Augustin*, en latin, Vienne, 1689, in-fol. — Erath (Antoine Ulric d'), jurisc. allem., né en 1709, m. en 1773, est aut. de quelq. ouvr. hist. et chron. sur l'Allemagne au moyen âge, et d'un gr. nomb. de mém. en lat., en franç. et en allem. Le plus estimé des ouvr. de cet aut. est intit. *Calendarium romano-germanicum*, Dillenburg, 1761, in-fol. — Erath (mlle d'), fille du précéd., m. en 1776, a trad. du latin en allem. les *Vies des illustres capitaines* par Cornelius Népos, Francfort, 1760, in-8.

ERATO (mythol.), muse de la poésie lyrique et érotique, est représentée le front ceint d'une couronne de myrtes et de roses : une de ses mains soutient une lyre, et l'autre porte un archet.

ERATOSTHÈNE, célèbre savant grec, florissait à Alexandrie vers la fin du 3e S. avant J.-C., et se distingua à la fois dans la grammaire, la philos., la poésie et les mathématiques. Il fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète, et mourut vers l'an 194 av. J.-C., âgé d'environ 81 ans. Des nombreux ouvr. qu'il avait composés, il ne reste plus que quelques fragmens relatifs à la géométrie et à la géographie, pub. à Oxford, 1672, et à Gottingue, 1794, grec-latin.

ERATOSTRATE. V. Erostrate.

ERBACH (Chrétien), l'un des plus grands musiciens de l'Allemagne dans le 16e S., né vers 1560 à Algesheim dans le Palatinat, se livra à la composition d'un gr. nomb. de pièces de musique d'église qui sont toutes conservées à la cathédrale d'Augsbourg. On ignore l'époque de sa mort.

ERCHEMBERT ou ERCHEMPERT, religieux de l'ordre de St-Benoît, né dans la Lombardie au 9e S., vers 889, dans un monastère, où il s'était retiré après avoir quitté la profession des armes, a écrit un *Abrégé de l'hist. des Lombards* de 774 à 888, Naples, 1626, in-4, et imp. dans l'*Hist. des princes lombards*, par Camille Pellegrini, ibid., 1643, in-4, et dans les recueils de Burman, de Muratori et d'Eckhardt. On lui attribue quelq. autres écrits sur différens sujets de controverse.

ERCILLA Y ÇUNIGA (don Alonzo d'), le pre-

mier poète épique de l'Espagne, chevalier de l'ordre de St-Jacques, gentilhomme de la chambre de Rodolphe II, né à Bermeo (Biscaye) vers 1525, m. en 1595, avait suivi Philippe II, en qualité de page, dans ses expéditions militaires et dans ses voyages, visita la France, l'Italie, la Flandre, la Hongrie, la Bohême, la Silésie, la Pologne, passa en Angleterre, puis au Pérou et enfin au Chili. Il servit en qualité de volontaire dans la guerre du pays d'Arauco, et se distingua par sa valeur et par sa hardiesse à s'avancer dans un pays sauvage et tout-à-fait inconnu. Son poème de *la Araucana*, qui parut tout entier en 1590, contient l'hist. de cette guerre dont il avait été le témoin. Ce poème a été souv. réimp., la dernière édit. est celle de Madrid, 1776-1786, 2 vol. in-8, fig.

ERCOLANI (JOSEPH-MARIE), prélat de la cour de Rome au 17e S., a pub. à Padoue en 1725 et 1728, sous le nom académiq. de *Neralco*, des poésies sous le titre de *Rime a Maria*, dans lesquelles il se montre imitateur de Pétrarque. Ces poésies ont été réimpr. avec additions, Brescia, 1731 et 1759, Rome, 1764, Bologne, 1732 et Venise, 1758. — ERCOLANI (Barthélemi), jurisconsulte bolonais au 15e S., professeur de droit à Bologne et à Ferrare, a laissé des *Consultat.* estimées. Tiraboschi a conservé les noms de plus. membres de cette famille qui se distinguèrent dans les lettres.

ERDOEDI (GABRIEL-ANTOINE, comte d'), doyen des suffragans de Hongrie, mort au milieu du dernier siècle, a pub. à ses frais : *Opusculum theolog. in quo quæritur an et qualiter princeps catholicus hæreticos in suâ ditione retinere, vel contrà, panis eos exilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit*, par le jésuite Samuel Pinson, Tyrnau, 1721. Ce livre, écrit sur un ton virulent d'intolérance, fut prohibé par l'empereur.

ERDT (PAULIN), religieux franciscain allemand, professeur de théol. à l'université de Fribourg en Brisgaw, né à Wertoch en 1737, m. en 1800, a composé plusieurs ouv. sur l'hist. littéraire et la bibliographie. On en trouve le détail dans le dictionnaire de Meusel; les princip. sont : *Hist. litter. theolog. rudimenta*, etc., 4 vol. in-8, dont le plan avait été pub. sous le titre de *Conspectus*, Augsbourg, 1785, in-8; *Eclaircissem. sur la doctrine des univers. autrichiennes*, ibid., 1785, in-8; *Introduction élément. pour les bibliothèc. et les amateurs de livres*, ibid., 1786, in-8, etc.

EREDIA (LOUIS), poète et savant littérat. ital., m. à Palerme en 1604, a laissé quelq. *poesies*, des *canzoni* et un petit ouv. int. *Apologia*, dans lequel il défend Théocrite, et les poètes grecs et siciliens, des accusations de Baptiste Guarini, et où il examine le *Pastor fido* de ce dernier.

EREI (JOSEPH-ANTOINE), religieux mineur conventuel, né en 1692 dans la marche d'Ancône, m. en 1755, avait exercé le ministère évangel. dans les principales villes d'Italie, et occupa les prem. emplois de son ordre. Il a pub. une *Dissert. intorno a' parenti, mariti e figliuole di S. Anna*, Pezaro, 1731. — EREI (Ignace), que l'on croit frère du précédent, né en 1691, m. en 1761, remplit pendant 44 ans les fonctions de secrétaire de la ville de Fermo. On a de lui deux vol. de *Poesie miste*, Fermo, 1747, et un 3e vol. manuscrit.

ÉREMIA (VICENZO), savant sicilien, m. en 1680, a publié *il Sebastiano*, tragédie sacrée; et a laissé des traités de mathématiques en MS.

ÉREMIA-TCHELEBY-KEN-MIRGIAN, célèbre littérateur arménien, né vers 1634, m. vers 1694, remplit pendant plus. années la charge de chancelier auprès du patriarche arménien à Constantinople et auprès du grand-catholicos Eliazar. Il a laissé un grand nombre d'ouv. MSs sur la géographie, sur l'histoire et la chronologie de l'empire othoman.

EREVANTZY (MELCHISEDECH ou MELK'ISSETH), célèbre docteur arménien, né en 1550, m. en 1631, fonda à ses frais dans toutes les prov. de l'Arménie un grand nombre d'écoles, et nomma des profess. et des chefs pour les diriger. Il a laissé en MSs. des *Analyses* de la philosophie d'Aristote et de David, le philosophe; une *Gramm. arménienne; la Logique et l'Art des définitions*; et un *Comment.* sur Porphyre.

EREVANTZY (SIMON), patriarche arménien, né au commencem. du 18e S., m. en 1780, établit à Etchmiatzin une imp. importante, forma une manufacture de papiers et se disposait à faire traduire en arménien l'*Encyclop. franç.*, au moment où la mort l'enleva. On a de lui un vol. in-8 int. *Bardzvejars*, c.-à-d. *les Devoirs remplis*. C'est une instruction adressée à ses ouailles.

ÉRIBERT, archevêque de Milan au 11e S., m. en 1045, fut un chef de parti très-redoutable; en 1025 il assura la couronne d'Italie à Conrard-le-Salique, qui le nomma son lieutenant en Lombardie, soumit le royaume d'Arles, réduisit la ville de Lodi en 1027, et lui donna un évêque de son choix. Mais bientôt il leva l'étendard de la révolte contre Conrad, et ne posa les armes qu'après la m. de ce prince.

ÉRIC, nom commun a plus. rois de Suède et de Danemarck. Les premiers qui régnèrent en Suède dans les 9e et 10e S., sont peu connus. — ERIC VIII commença à régner vers 954 et obtint le surnom de *Victorieux*. — ERIC IX (St), fils de Iwar, élu roi de Suède en 1152, se rendit maître de la Finlande, envoya des missionnaires catholiques à ces peuples qui, jusque là, avaient été idol., promulgua le code qui porte son nom, et fut massacré par Magnus, son ennemi, en 1162. Sa vie a été écrite en latin par Israël Erland, avec des notes de Jean Scheffer, Stockholm, 1675, in-8. — ERIC X, petit-fils de St Eric, régna en Suède de 1210 à 1216. Les chroniques lui donnent le surnom d'*Ellique*. — ERIC XI, surnommé *le Bègue*, monta sur le trône en 1222 et m. en 1250, sans postérité. La couronne passa dans la maison des Folkungar. — ERIC XII, roi de Suède, surnommé *le Leurré*, fils de Magnus, l'ennemi et le meurtrier d'Eric IX, avait été déclaré régent avec son père en 1344. Il fit la guerre à son père pour conserver le pouvoir, et m. en 1359, empoisonné, dit-on, par sa mère, Blanche de Namur. — ERIC XIII, en Suède, et VII en Danemarck et en Norwège, dut la couronne de Suède à la reine Marguerite appelée *la Sémiramis* du nord, et prit celle de Danemarck, après la mort de cette reine, en 1412; mais il ne sut point les conserver : déposé par la noblesse et le clergé, il se retira dans la Poméranie, et y mourut vers 1459. — ERIC XIV, roi de Suède, fils et successeur de Gustave Wasa, avait demandé la main d'Elisabeth, reine d'Angleterre; mais, n'espérant pas l'obtenir, il prit pour femme la fille d'un caporal. Faible et cruel, Eric employa la ruse pour dépouiller ses frères de leur apanage, et résolut de les faire assassiner; mais ceux-ci le prévinrent en prenant les armes, l'assiégèrent dans Stockholm, le firent prisonnier, lui arrachèrent la couronne en 1568, et le forcèrent à prendre du poison en 1577; le fils d'Eric fut contraint à se faire religieux et mourut en 1607.

ÉRIC, roi de Danemarck, le prem. de ce nom, régnait vers la fin du 11e S. : sa piété et sa justice le rendirent cher à ses peuples et lui méritèrent le surnom de *Bon*. Il sut contenir les Vandales et les forcer à respecter ses frontières, fit deux fois le voyage de Rome par dévotion, et m. en 1103 pendant le cours d'un pèlerinage à Jérusalem qu'il avait entrepris pour se laver d'un meurtre dont il s'était souillé. — ERIC II, surnommé *Emond*, monta sur le trône vers 1135, et ne régna que deux ans;

son règne fut troublé par les Vandales et par les évêques du royaume.—ERIC III, son successeur, surnommé l'*Agneau*, ne fit rien qui soit digne de mémoire, et embrassa la vie monastique en 1147. —ERIC IV fut mis à mort en 1250, par ordre de son frère Abel, qui lui succéda.—ERIC V, surnommé *Glipping* (clignant des yeux), fut assassiné en 1286.—ERIC VI, son fils, surnommé *Menred*, fit la guerre au roi de Norwège, et m. en 1319, laissant le royaume déchiré par des dissensions intestines.

ERIC VII de Danemarck. V. ERIC XIII de Suède.

ERIC OLAI ou ERIC d'UPSAL, théolog. suédois au 15e S., doyen du chapitre d'Upsal, a écrit, par ordre de Charles VIII, une *Hist. de Suède*, en latin, qui se termine à l'année 1464, Stockholm, 1615 et 1654.

ERICEIRA (FERNAND DE MENEZÈS, Cte d'), homme d'état et littérat. portug., successiv. gouverneur de Léniche et de Tanger, et conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pèdre et conseiller d'état, né à Lisbonne en 1614, m. en 1699, a laissé des poésies latines, italiennes, portugaises, espagnoles; des traités de mathématiques et de philosophie; des discours politiques et académiques, et plus. ouvr. utiles pour la connaissance de l'histoire du Portugal; les principaux sont: *Histoire de Tanger*, Lisbonne, 1732, in-fol.; *Hist. de Portugal* de 1640 à 1657, ibid., 1734, 2 vol. gr. in-4; *Vie de Jean Ier, roi de Portugal*, ibid., 1677, in-4; *la Vie d'Ericeira*, écrite en latin par le P. dos Reys, se trouve au commencement de l'histoire de Portugal déjà citée. — ERICEIRA (Louis), frère du précéd., né à Lisbonne en 1632, m. en 1690, fut gr. capit., habile diplomate et bon écriv. On a de lui une *Vie de Scanderberg*, en Portugais, Lisbonne, 1688; une *Hist. de la restauration du Portugal*, ibid., 1679 et 1698, 2 vol. in-fol.; des *Relations militaires*, des *Discours académiques*, des poésies et des comédies, ces derniers ouvr. sont restés en MSs. — ERICEIRA (Louis de MENEZÈS, comte d'), vice-roi des Indes portugaises, a donné un *Supplément au Dictionnaire de Moreri*, fondu dans l'édition de 1759; un *Supplément au Dictionnaire portugais de Bluteau*, 3 vol. in-fol.; *Sur l'état de l'Asie et principalement de la Chine en* 1719, MSs. ainsi que des *Lettres et mémoires sur la vice-royauté de l'Inde*. — ERICEIRA (François-Xavier de MENEZÈS, comte d'), de la même famille que les précéd., né à Lisbonne en 1673, m. en 1743, conseiller de guerre, memb. des académies de Lisbonne, des arcadiens de Rome et de la société royale de Londres, se distingua dans la carrière des armes et dans celle des lettres, et reçut des marques particulières de l'estime du pape Benoît XIII, de Louis XV et de l'académie de Pétersbourg. Il a écrit une foule de discours, de dissertations, de remarques, de mémoires, dont le plus grand nombre a été inséré dans les mémoires de l'académie de Lisbonne, a composé un poème épique intit.: *Henriqueida*, MS., et a trad. en portug. l'*Art poétique* de Boileau, MS. — ERICEIRA (Jeanne-Josephine de MENEZÈS, Csse d'), mère du précédent, née à Lisbonne en 1651, morte en 1709, cultiva les lettres et la poésie, et a laissé des poésies françaises, italiennes, espagnoles et portugaises, des lettres, des comédies, un poème intitulé: *Despertador*, etc. (*Réveil du songe de la vie*), et a trad. en portug. les *Réflexions de la duchesse de la Vallière sur la miséricorde de Dieu*. La plupart de ces écrits sont restés MSs.

ERICI (JACOB), savant helléniste suédois au 16e S., professeur à Upsal et à Stockholm, m. en 1619, publ. dans cette dernière ville, en 1584, le *Discours d'Isocrate à Démonique*; c'est un des prem. monumens de l'étude de la langue grecque en Suède. — Il y a plus. savans suédois de ce nom, entre autres ERICI (Isaac), auteur d'un *Calendarium ecclesiast. sueticum*, etc.

ERIGÈNE. V. SCOT.

ERINNÉ, poëtesse de Lesbos, amie de Sapho, composa des poésies grecques, dont il reste des fragmens, Anvers, 1568.

ERIPHYLE (mythologie), sœur d'Adraste, roi d'Argos, épousa le devin Amphiaraüs, et le força, en découvrant sa retraite, d'aller au siége de Thèbes, où il devait périr. Elle fut mise à m. par Alcméon, son propre fils, qu'Amphiaraüs avait chargé de sa vengeance.

ERIZATZY (SARGIS ou SERGIUS), sav. évêque arménien, né vers le milieu du 13e S., un des principaux membres du concile national tenu dans la ville de Sis en Cilicie, l'an 1306, a laissé en MS. un *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse*; une *Explication des canons de l'Eglise*, et un *Discours sur la prédication des apôtres et sur les progrès du christianisme*.

ERIZZO (SÉBASTIEN), en latin *Ericius* ou *Echinus*, antiq., philosophe et savant littérat. vénitien, membre du conseil des dix, né en 1525, m. en 1585, a publ. des ouvr. de numismatique et d'antiquités, entre autres, un *Traité sur les médailles et les monnaies des anciens*, Venise, 1559, in-4, ouvr. fort estimé de tous ceux qui s'occupent de la science numismatique. On a aussi de cet écrivain un recueil de nouvelles morales, intit. *Les six journées*, ibid., 1794, in-4; et une *Traduct. italienne des dialogues de Platon*, ibid., 1574, in-8. ERIZZO (François), de la famille du précédent, doge de Venise, succéda à Nicolas Contarini en 1632, et sut par sa fermeté conserver la neutralité de la république, malgré les sollicitations de la France engagée dans la guerre de 30 ans. Ayant été chargé d'aller défendre l'île de Candie, attaquée à l'improviste par les Turks en 1645, Erizzo mourut au moment où il allait s'embarquer.

ERLACH (RODOLPHE d'), d'une anc. famille originaire de Bourgogne et alliée à la maison de Neufchâtel, signala sa valeur au 12e S. dans la guerre que le comte de Nydau fit aux Bernois, et remporta sur celui-ci, le 21 juillet 1339, la célèb. victoire de Laupen, qui sauva la ville de Berne et assura son indépendance. Erlach périt en 1360, assassiné par son gendre Jost de Rudens d'Underwalden. Cette famille a produit plus. autres personnages distingués dont les articles suivent. — ERLACH (Jean-Louis d'), général suisse, né en 1595, nommé maréchal de France trois jours av. sa mort en 1650, s'était distingué sous les ordres du prince d'Anhalt, de Maurice de Nassau en Allemagne, en Hongrie et en Flandre, sous Gustave-Adolphe en Lithuanie et en Livonie, et au service de France. Il conquit Brisach pour la France en 1639, contribua puissamment à la victoire de Lens, en 1648, sous le prince de Condé, et fut nommé commandant-général des troupes franç. après la défection de Turenne, en 1649. Des *Mémoires historiques* ont été publ. sur ce général par M. Albert d'Erlach de Spietz, Yverdun, 1784, 4 vol. petit in-8. — ERLACH (François-Louis d'), baron de Spietz et d'Oberhoffen, conseiller d'état et colonel-général des troupes de Berne, né en 1575, m. en 1651, s'était distingué comme diplomate dans 144 missions ou ambass. auprès du roi de France, de la république de Venise, du duc de Savoie et des différentes diètes ou conférences tenues soit en Suisse, soit dans les pays étrangers. Ses services et ses talens lui méritèrent le titre d'avoyer de Berne en 1629, et une compagnie suisse de 200 hommes dans le régiment des gardes de Louis XIII. — ERLACH (Sigismond d'), neveu du précéd., né en 1614, m. en 1699, conseiller d'état et avoyer de la républiq., maréchal-de-camp au service de France, se fit remarquer à la bataille de Lens et au siége de Cambrai, et combattit vaillamment contre les cantons cathol. révoltés en 1655.—ERLACH (Jean-Louis

d'), né à Berne en 1648, m. en 1680, était entré fort jeune au service du Danemarck, se distingua sur la flotte holland. de l'amiral Tromp en 1665, fut nommé chef d'escadre en 1672, contre-amiral en 1676 et vice-amiral de Danemarck en 1678. Il eut une grande part à la prise de l'île de Rugen, et se signala aux siéges de Roses, de Palamos et de Barcelonne en Espagne. — ERLACH (Jérôme d'), neveu de Jean-Jacques, né en 1667, m. en 1748, avait d'abord servi en France de 1696 à 1702 sous les ordres de J.-J. d'Erlach son oncle, puis en Allemagne sous les empereurs Léopold et Joseph : il se retira comblé des bienfaits de la maison d'Autriche et avec la réputation de l'un des plus habiles généraux de son temps, fut nommé avoyer de Berne en 1721, et en remplit les fonctions jusqu'en 1747. — ERLACH (Charles-Louis d'), général suisse né à Berne en 1726, maréchal-de-camp au service de France avant la révolution, fut chargé du commandement en chef de l'armée suisse, au moment où les Français pénétrèrent dans ce pays en 1798. Ses efforts pour maintenir l'indépendance de sa patrie n'ayant pas été secondés par les membres du grand conseil, Erlach fut repoussé et périt massacré par ses propres soldats qui, à la nouvelle de la prise de Berne, crurent que leur général les avait trahis.

ERMAN (JEAN-PIERRE), pasteur de la colonie franç. de Berlin, principal du collége franç., directeur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur et membre de l'acad. des scienc. et bell.-lett., né à Berlin en 1735, m. en 1814, a laissé des *Mém. pour servir à l'hist. des réfugiés franç. en Prusse*, 1782, 1794, in-8, en société avec le pasteur Declam; *Eloge histor. de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier*; des mém., des traduct., des sermons, des discours acad., etc., insérés dans la *Biblioth. germanique* et dans quelq. autres rec. La reine de Prusse, qui avait pour lui une estime particulière, le chargea de revoir les traduct. franç. qu'elle faisait de quelques théol. ou moralistes allem.—ERMAN (Jean-Pierre), fils cadet du précéd., profess. de phys. à l'académ. des gentilshommes de Berlin, membre de l'acad. des sciences et belles-lettres de cette ville, a écrit sur le *Galvanisme* plus. mém. intéressans : l'un d'eux a été couronné par la prem. classe de l'institut de France.

ERMEDS (JEAN-FRANÇ.), grav., né à Cologne en 1621, m. en 1693, a laissé plus. estampes assez estimées de paysages et de ruines.

ERMENGARDE ou HERMENGARDE, reine de Provence, fille et héritière de Louis II, roi d'Italie et empereur d'Occident en 855, épousa vers 877 Boson II, beau-frère et favori de Charles-le-Chauve. Etant restée veuve en 888, elle conserva le pouvoir en qualité de régente du royaume de Bourgogne jusqu'au moment où son fils *Louis-l'Aveugle* monta sur le trône : Ermengarde se retira alors dans le couvent de St-Sixte à Plaisance, et y m. au commencem. du 10e S. — ERMENGARDE, fille d'Adalbert II *le Riche*, duc de Toscane, et arrière-petite-fille de Charlemagne, fut célèbre au 10e S. par sa beauté, son esprit, son courage et surtout par les intrigues qu'elle fomenta pour troubler la fin du règne de Bérenger Ier, et hâter la ruine de Rodolphe de Bourgogne.

ERMENGAUD ou ARMEGANDUS ou ARMINGANDUS BLASIUS, de Montpellier, médecin de Philippe-le-Bel, m. au commencem. du 14e S., a trad. en lat. les *Cantiques* d'Avicenne avec les *Comment.* d'Averroès, ainsi que le *Tr. de la Theriaque* de ce dernier : l'une et l'autre traduct. se trouvent dans le 10e vol. des *Œuvres d'Averroès*, Venise, 1555. On lui attribue une traduct. latine d'un tr. hébr. intit. *De regimine sanitatis ad sultanum Babylonia*, par Moïse Maimonides.

ERMENS (JOS.), imp.-lib. à Bruxelles, m. dans cette ville vers 1805, a enrichi de préfaces histor. et critiques les nouv. édit. qu'il a pub. de l'*Hist. de Marie de Bourgogne* par Gaillard, Bruxelles, 1784, in-12, et de l'*Hist. du card. de Granville* par Courchetet, ibid., 1784, 2 vol. in-8. Les connaissances bibliographiques et littéraires n'étaient point étrangères à Ermens; il a laissé MSS. plus. travaux en ce genre assez importans.

ERMERIC ou HERMENRIC, roi des Suèves en Espagne sous le règne de l'empereur Honorius, soutint les attaques des Vandales en 419, et m. en 440, après un règne de 31 ans.

ERMITE (PIERRE L'). V. CROISADES, (la 1re.)

ERMITE (DANIEL L'), en latin *Eremita*, littér. né à Anvers en 1584 de parens protestans, embrassa le catholicisme par les conseils de l'ambassadeur de France auprès des cantons suisses, auquel il était attaché, fut ensuite secrét. du gr.-duc de Toscane, Cosme de Médicis, et m. en 1613 à Livourne en Toscane. On a de lui : *De Helvetiorum, Rhætorum, Sedunensium situ, republicâ et moribus*, Leyde, 1627, in-24; *Iter Germanicum*, ibid., 1637, in-16; *Aulicæ vitæ ac civilis libri IV*, Utrecht, 1701, in-8; des opuscules et quelq. pièces de vers latins.

ERMOLDUS (NIGELLUS), écriv. du 9e S., exilé à Strasbourg par ordre de l'empereur Louis-le-Débonnaire, dont il avait encouru la disgrâce, termina dans cette ville, en 826, un poème historiq. où l'on trouve des faits curieux propres à jeter du jour sur les principaux évènem. du règne de Louis Ier. Cet ouvr. a été inséré dans la *Collection des histor. de France* par D. Bouquet, avec des notes et des corrections importantes et dans les rec. de Muratori et de Menckenius.

ERNDL ou ERNDTEL (CHRISTIAN-HENRI), méd. de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, né à Dresde, m. dans cette ville en 1734, a comp. plusieurs ouvr. dont les principaux sont : *De usu hist. natur. exotico-geogr. in medic.*, Leipsig, 1700, in-4; *De plantis circa thermas Teplicenses crescentibus*, impr. dans le 3e vol. des Curieux de la Nature 1733; *De itinere suo Anglicano et Batavo, annis 1706 et 1707, etc., relatio ad amicum*, 1710, in-8, et Amsterdam, 1711.

ERNECOURT (BARBE d'), plus connue sous le nom de madame de *St-Balmon*, née en 1607, partagea les exercices militaires de son mari, colonel au service du duc Charles IV, resta attachée aux intérêts de la France quoique celui-ci eût pris parti pour les Lorrains et les impériaux en 1636, et eut la gloire de repousser plusieurs fois les Espagnols. Après tous ses exploits mad. de St-Balmon se retira dans un couvent; mais sa santé affaiblie ne lui permettant pas de s'assujétir à un régime sévère, elle quitta le cloître, et m. dans son château de La Neuville en 1660. Elle avait comp. en 1650 une tragi-comédie en 5 actes, *la Fille génér.*, MS., et une trag. des *Jumeaux martyrs*, 1650, in-4, 1651, 1 vol. in-12. Sa *Vie*, écrite par le père J.-M. de Vernon, a été pub. à Paris, 1678, in-12, sous le titre suiv. : *l'Amazonne chrét., ou les Aventures de madame de St-Balmon.*

ERNEST. V. HESSE-RHINFELD, MANSFELD et SAXE.

ERNESTI, famille ancienne qui, depuis le 15e S., a donné à l'Allem. un gr. nomb. de litt.; les plus remarquables sont : ERNESTI (Jean), recteur du gymnase de Heidelberg au 15e S., et auteur de plus. ouv. de théologie.—ERNESTI (Jacq.-Daniel), théologien luthérien, né en 1640, m. en 1707, a laissé, entre autres ouv. : *Apanthismata, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales*, Altenburg, 1672, in-8. — ERNESTI (Jean-Henri), frère du précéd. et recteur à Leipsig, mort en 1729, se distingua par son érudition critique. On a de lui, entre autres écrits, *Dissert. de pharisaismis in libris profanorum scriptorum occurrentibus*, Leipsig, 1690, in-12; *de non indignâ principibus delectatione ab artibus mechanicis petitâ*, ibid., 1691, in-12;

Compendium, etc., *seu de legendis scriptoribus profanis præcepta*, ibid., 1699, in-12; *des Commentaires sur Cornelius Nepos*, *Justin*, *Térence*, *Plaute et Q. Curce*, ibid., 1707, in-8, et un grand nombre de dissert. sur différens sujets de métaphysique, d'hist. et de critique.—Ernesti (Jean-Christian), pasteur à Zeitz, né en 1695, m. en 1770, a laissé divers ouv. de théologie, des sermons, des dissert. académiques, et une édition des *articles de Smalcalde*, un des livres symboliques des protestans.—Ernesti (Jean-Auguste), un des plus illustres critiques allemands, né en 1707, mort en 1781, a donné des édit. d'*Homère*, Leips., in-8, 1759-64-65; de *Callimaque*, Leyde, 2 vol. in-8, 1761; de *Polybe*, Leipsig, 1763-64; de *Xénophon*, d'Aristote, etc.; qui ont beaucoup contribué aux progrès de la littérature grecque en Allemagne. Les classiques latins qu'il a pub., principalem. *Cicéron*, 7 vol., Leipsig, 1776, 3ᵉ édit.; et *Tacite*, ibid., 1772, in-8, lui assurent une gloire durable. On a de lui un grand nombre d'écrits relatifs à la littérat. ancienne et à la théologie. Les principaux sont: *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsig, 1783, in-8, 7ᵉ édition; *Institutio interpretis Novi Testamenti*, ibid., 1775, in-8, 3ᵉ éd. Le catalogue de ses ouv. se trouve dans Bauer, *de Formulæ ac disciplinæ ernestianæ indole verâ*, ibid., 1782, in-8. Son *éloge*, en latin, par Aug.-Guillaume Ernesti, a paru à Leipsig, 1781, in-8.—Ernesti (Gonthier-Théophile), prédicateur à Hildbourghausen, né à Cobourg en 1759, m. en 1797, a laissé des *sermons* pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, 1798, in-8.—Ernesti (Auguste-Guillaume), savant critique, fils de Jean-Christian, professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsig, né en 1733, m. en 1801, a donné des édit. de *Tite Live*, Leipsig, 1801-1804, 5 vol. in-8; de *Quintilien*, ibid., 1769, in-8; d'*Ammien*, ibid., 1773, in-8; de *Pomp. Mela* (*de situ orbis*), ibid., 1773, in-8; et a laissé: *Opuscula oratorio-philologica*, ibid., 1794, in-8; des dissert. biographiq. et des programmes.—Ernesti (Jean-Christian-Théophile), professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsig, né en 1756, m. en 1802, a donné une édition très-estimée des *Fables d'Esope*, Leipsig, 1781, in-8; *Hesychii glossæ sacræ*, *emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785; *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ*, etc., 1786, in-8; *C. Silii Italici Punicorum libri XVII*, ibid., 1791, in-8; *Lexicon technologiæ Romanorum rhetoricæ*, ib., 1797, in-8; et a trad. en allem., les *Synonymes latins* de Gardin Dumesnil, ib., 1798 et 1800, in-8; et une partie des écrits de *Cicéron*, ib., 1799-1800-1801-1802, 3 parties, in-8.

ERNST (Henri), en latin *Ernstius*, savant jurisconsulte allemand, professeur de belles-lettres à l'académie de Sora, conseiller de la cour et de la chancellerie du roi Frédéric III, né à Helmstaedt en 1603, m. à Copenhague en 1665, a pub. plus. ouv. estim.; on en trouve la liste dans l'*Index scriptorum danorum* de Bartholin; les principaux sont: *Regum aliquot Daniæ genealogia et series Anonymi*, *ex veteri codice MS... quod desinit in anno* 1218, enrichi des notes savantes, Sora, 1646, in-8; Σχέδιασμος, *sive commentatio de studiis diebus festis convenientibus*, ibid., 1656, in-4; *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*, Copenhague, 1634, in-12; *Introductio ad veram vitam*, Sora, 1643, in-8; *Cl. Jo. Caselii libror.. distributio*, Hamb., 1651, in-4. Il a laissé un gr. nomb. d'ouv. MSs.

ERNST (Simon-Pierre), sav. ecclés., membre de l'institut royal des Pays-Bas, m. en 1818, avait été successivement chanoine régulier, puis prof. de théologie à l'abbaye de Bolduc et desservit depuis 1797 environ la succursale d'Afden près d'Aix-la-Chapelle. La liste de ses écrits se trouve dans l'*Examen crit. des Dict. hist.*, par A.-A. Barbier: les princ. sont: *Mém. sur la quest.*: *Vers quel temps les ecclés. commencèrent-ils à faire partie des états de Brabant?* etc., Bruxelles, 1783, in-4; cet écrit fut couronné en 1783 par l'ac. impériale et royale des sciences et b.-lettres de Bruxelles; *Pensées div. d'un bon et franc cathol.*, à l'occasion du bref de N. S. P. le pape à M. l'archev. de Malines sur le serment de haine à la royauté (Maëstricht), an VII, in-8; *Tableau hist. et chron. des suffragans*, *ou co-évêques de Liége*, etc., Liége, 1806, in-8; *Hist. des comtes de Limbourg*, etc. S.-P. Ernst a fourni plus. chronol. hist. dans l'*Art de vérifier les Dates*, pub. par D. Clément, bénédictin de St-Maur.

ERNSTING (Arthur-Conrad), médecin et botaniste allem., né à Sachsenhagen en 1709, mort en 1768, s'était particulièrem. livré à l'application de la botanique à la médecine. On a de lui une *dissert.* sur la ciguë aquatique, imp. sous le titre de *Phellandrologia physico-medica*, *seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-4: plus un vocabulaire des termes techniques de la botanique, intit. *Prima principia botanica*, Wolfenbuttel, 1748, in-8; un vocabulaire des médicamens simples et composés tirés des plantes, Helmstaedt, 1741, in-4, en allemand.; une *Histoire physique des plantes*, d'après Linnée, Lemgo, 1762, in-4; des analyses d'eaux minérales et une description historique du lac de Steinhuder dans les *Notices de Rintel* de 1763 à 1767.

EROLES (N., baron d'), capitaine-général des troupes de S. M. C., officier de la Lég.-d'Honneur et commandeur de l'ordre de St-Louis, né en Catalogne vers 1785, m. en sept. 1825, avait fait ses prem. armes pendant la guerre de l'indépendance. Il fut porté en 1822 au command. général de l'armée de la foi et nommé membre de la régence suprême d'Espagne établie à Urgel la même année. C'est par ses entreprises contre les insurgés constitutionnels, ses compatriotes, qu'il a paru digne du titre de l'un des plus fermes appuis de la religion cathol. et de la légitimité que lui a décerné l'auteur anonyme d'une notice intit. *Nécrolog. sur le baron d'Eroles*, *par un volontaire de l'armée de la foi*, Paris, 1825, in-8 d'un quart de feuille. Cette *Nécrologie* a été insérée dans l'*Etoile* du 20 sept. 1825 et dans la *Gazette de France* du 29 du même mois. On trouve de plus intéressans détails sur le baron d'Eroles dans le tome 28 des *Victoires et Conquêtes*.

EROSTRATE, Ephésien d'une naissance obscure, voulant s'illustrer par quelque moyen que ce fût, brûla le célèbre temple de Diane à Ephèse, qui était regardé comme une des sept merveilles du monde. Cet événement eut lieu la nuit même de la naissance d'Alexandre.

EROTIANUS, médec. grec, vivait dans le Iᵉʳ S. de l'ère chrét., sous le règne de Néron; il est aut. d'un glossaire d'Hippocrate, en grec, par ordre alphabétique, ouv. dédié à Andromachus, archiatre (prem. médecin) de Néron. Ce glossaire a été imprimé pour la première fois, par les soins de H. Etienne, Paris, 1564, in-8, réimp. à Venise, 1566, in-4, avec les notes d'Eustachi. La meilleure édit. est celle pub. par J.-G.-Fréd. Franz, sous ce titre: *Erotiani*, *Galeni*, *et Herodoti glossaria in Hippocratem*, grec-lat., Leipsig, 1780, in-8.

EROVANT II, 10ᵉ roi d'Arménie, de la race des Arsacides, né vers le milieu du Iᵉʳ S., s'empara du trône après la mort de Sanadroug et fit massacrer la famille royale; Ardaschès, fils de Sanadroug, échappa seul à ce massacre et se réfugia en Perse. Erovant acheta l'amitié des Romains en cédant à Vespasien la Mésopotamie en échange de l'Arménie supérieure, vers l'an 75 de J.-C. Il fit bâtir en 77 la ville d'Erovantachad, sur les bords de l'Araxe; celle de Pagaran, sur les rives d'Arpatchay; et celle d'Erovantakerd, aujourd'hui Akgé-Kalé; cette dernière fut achevée vers l'an 83. L'an 88 de J.-C., Erovant fut attaqué, vaincu et détrôné par Ardaschès et périt dans la déroute.

EROVAZ, frère du précédent, grand-prêtre des

dieux de l'Arménie l'au 78, fut précipité dans l'Araxe après la mort d'Erovant II.

ERPENIUS ou **D'ERPE** (THOMAS), célèb. orientaliste hollandais, professeur à l'univ. de Leyde, né en 1584, m. en 1624, a laissé plus. ouv. fort remarquables et propres a faciliter l'étude des langues orientales; entre autres : *Grammaire arabe*, Leyde, 1613, in-4; *Oratio de linguâ arabicâ*, ib., 1613, in-4; *Annotationes in lexicon arab. Fr. Raphelengii*, ibid., 1613, in-4; *Proverbiorum arabicorum centuriæ*, etc., ibid., 1614, in-8; *Locmani sapientis fabulæ*, ibid., 1615, in-8; *Hist. Josephi patriarchæ ex Alcorano*, etc., ibid., 1617, in-4: des grammair. hébraïque, syrienne et chaldéenne, et d'autres ouv. dont on trouve le détail dans Vossius et dans P. Scriverius.

ERRANTE (JOSEPH), peintre ital., né en 1760 à Trapani en Sicile, étudia la peinture à Rome, et fut invité par la cour de Naples à décorer le château de Caserte. Enveloppé dans la première persécution des patriotes napolitains en 1788, il se rendit à Milan, où il se fit admirer par le nombre et le mérite de ses ouvrages. Ses plus beaux tableaux sont : le *Concours de la beauté*, le *Comte Ugolin;* la *Mort d'Antigone*. Il n'a pas eu le temps de terminer ce dernier, étant mort, en 1821, à Rome.

ERRARD (JEAN), ingénieur français au 16e S., employé par Henri IV et par Sully, pour la fortification des places, construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sédan. On a de lui *la Fortification démontrée et réduite en art*, Francfort, 1594, in-fol., 1604 et 1620.

ERRARD (CHARLES), architecte et peintre d'histoire, directeur des academ. de Rome et de Paris, né à Nantes en 1606, m. à Rome en 1689, dirigea les peintures qui se faisaient au Louvre par ordre de Louis XIII, et présida à Rome aux travaux des collections d'antiques que Richelieu, par le conseil de Nicolas Poussin, avait le projet de réunir à Paris. Comme architecte, Errard a élevé le dôme de l'église de l'Assomption de Paris.

ERRI (PELLEGRINO degli), théologien, né à Modène en 1511, obtint divers bénéfices ecclésiastiques, en récompense du zèle avec lequel il instruisit l'affaire de Ph. Valentino, littér. de Modène, accusé de répandre les doctrines de Calvin, et m. en 1575: on a de lui une traduct. très-estimée des *Psaumes de David*, Venise, 1573, in-4, avec des notes savantes.

ERRICO (SCIPION), littérateur et ecclésiastique sicilien, professeur de philosophie, membre des sociétés littéraires et savantes de Rome, de Naples et de Venise, né à Messine en 1592, m. en 1670. Ses principaux ouvr. sont : *de Tribus scriptoribus historiæ concilii Tridentini*, Amsterdam et Anvers, 1656, in-8; *de Scientiâ mediâ... opusculum*, Gênes, 1668, in-12; *Deidamia dramma musicale*, représenté avec le plus grand succès à Venise en 1644 et à Florence en 1650; *Poesie*, Messine, 1653, in-12, et d'autres ouv., soit imp. soit MSs., dont on trouve la liste dans la *Bibl. sicula* de Mongitore.

ERSKINE (RALPH), théol. écossais, né en 1628, ministre de Falkirk en 1654, fut dépouillé de sa cure et persécuté avec les presbytériens depuis 1662 jusqu'en 1690, et m. en 1696, ministre de Churnside dans le comté de Berwick, laissant en MSs. quelques ouv. de théologie.—ERSKINE (Ebenezer), fils du précéd., théologien écossais, un des chefs de la secte des *Seceders*, né en 1680, m. en 1755, a composé des *sermons*, cinq vol. dont quatre imp. à Glascow, 1762, et le 5e à Edimbourg, 1765.—ERSKINE (Ralph), frère du précéd. et comme lui partisan de la secte des *Seceders*, né en 1682, m. en 1751, a laissé des *sermons*, des *sonnets sur l'Evangile*, une paraphrase du Cantique des Cantiques, un traité polémique int. *la Foi ne tient pas à l'imagination*, le tout recueilli et pub. en 2 vol. in-fol., Glascow, 1765.

ERSKINE (JEAN), baron de Dun, un des plus zélés propagateurs du protestantisme en Ecosse, né en 1508 ou 1509, m. en 1591, rendit de grands services à son pays en repoussant les Anglais qui infestaient la côte d'Ecosse en 1547, fut envoyé en France pour assister avec d'autres commissaires au mariage de la reine Marie Stuart (1557), prit une part très-active à la guerre civile de 1559, déposa les armes en 1560 pour se livrer à la prédication, et fut chargé du maintien de la discipline de l'Eglise réformée. Il a travaillé à la composition du *second livre des disciples*, qui parut en 1577.

ERSKINE (DAVID). V. DUN.

ERSKINE (JEAN), célèbre théologien écossais, né en 1721, m. en 1803, s'était livré avec ardeur à toutes les études et les recherches propres à l'instruire de la naissance, des progrès et de l'état de la religion en Europe. Il opéra une heureuse révolution dans l'éloquence de la chaire par la publication de ses *sermons*, 1798, in-8, et laissa plus. ouv. MSs. Outre ses sermons on a de lui : *Esquisses de l'histoire de l'Eglise*, 1790, 1er vol., et 1797, 2e vol. in-8; et *Nouvelles religieuses des pays étrangers*, 1801, ouv. périodiq. dont il ne pub. que 5 n^{os}.

ERSKINE (THOMAS), l'un des plus célèbres orateurs anglais, né en 1750, entra à 14 ans dans la marine royale comme aspirant, et passa ensuite dans un régiment d'infanterie, où il servit avec le grade d'enseigne jusqu'en 1777, époque à laquelle il embrassa la carrière du barreau. Ses débuts y furent brillans, et en peu de temps sa réputation s'accrut à un tel point que ses plaidoieries lui rapportèrent plus de 100,000 fr. par an d'honoraires. Nommé membre du parlement par le bourg de Portsmouth en 1783, et constamment réélu jusqu'à ce qu'il eut été appelé à la pairie en 1806, lord Erskine n'obtint pas des succès aussi éclatans à la tribune politique qu'au barreau; toutefois les Anglais lui durent la conservat. et l'extension des deux institutions, bases fondamentales de tout gouvernement représentatif : la liberté de la presse et le jugement par jury. Nommé en 1806 lord grand-chancelier d'Angleterre, il perdit cette place l'année suivante par la chute du ministère de lord Grenville. Là se termine à peu près sa carrière polit. Il mourut en 1823. On a de lui quelques écrits tels que *A view of the causes and consequences of the war with France*, 1797, pamphlet qui eut 43 édit. cette même année; la préface des *Disc.* de Fox; un roman politique en 2 vol. intit. *Armata;* enfin plus. brochures en faveur de la noble cause des Grecs.

ERTINGER (FRANÇOIS), grav., né à Colmar en 1640, a laissé des pièces estimées, d'après le Poussin, van der Meulen, Rubens et autres, et douze sujets des *Métamorphoses d'Ovide*, d'après les miniatures de Werner.

ERTOGRUL, fils de Soliman Shah, et chef des Turks, s'établit dans l'Asie mineure sur le territoire de Sogus, prit aux Grecs la célèbre ville de Kutaia l'an de l'hég. 680, de J.-C. 1281, gouverna glorieusement pendant 52 années. Son fils Otman, fut le fondateur de l'empire othoman.

ERVE ou **HERVÉ** (FRANÇOIS d'), aut. obscur, chevalier de St-Jean de Jérusalem, publ. en 1630 un vol. intit. *le Panthéon et temple des oracles où préside la fortune.*

ERVIGE, roi des Visigoths d'Espagne, ravit le sceptre à Wamba en 680, fit confirmer son usurpation dans le 12e concile de Tolède, et régna paisiblement jusqu'à sa mort en 687.

ERWIN DE STIENBACH, célèbre architecte du 13e S., mort en 1318, dirigea pendant 28 ans les travaux de la cathédrale de Strasbourg, édifice dont le clocher, élevé de 436 pieds, fut entièrem. achevé d'après ses dessins et terminé en 1439.

ERXLEBEN (DOROTHÉE-CHRÉTIENNE LEPORIN), femme sav., né à Quedlinbourg (Saxe) en

1715, m. en 1762, avait étudié la médec. sous son père, le D. Leporin, et fut admise au doctorat à l'univ. de Halle en 1754. Sa thèse inaugurale sur cette importante question : *Quod nimis citò ac jucundè curare, sæpiùs fiat causa minùs tutæ curationis?* a été pub. en allem., Halle, 1755, in-8. On a en outre de Mme Erxleben : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8. — ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), natural., fils de la précéd., né en 1744, m. en 1777, profess. de philos. à Gottingue, a laissé un grand nombre d'ouvr. que l'on regarde comme classiques; les principaux sont : *Elémens d'hist. nat.*, en allem., Gottingue, 1768, in-8 souv. réimp.; — *de physique*, en allem., ibid., 1772, in-8; — *de chimie*, en allem., ibid., 1775, in-8; *Considérat. sur les causes de l'imperfection du système minér.*, ibid., 1768; *Introduction à la médecine vétér.*, ibid., 1769; *Systema regni animalis*, etc., Leipsig, 1777, ouvr. très-estimé.

ERY (THIERRY d'). V. HERY.

ERYTHRÆUS (VALENTIN), prof. d'éloquence à Altorf, né à Landau en 1521, m. en 1676, avait suivi à Wittemberg les leçons de Luther et de Ph. Mélanchton, et prof. d'abord à Strasbourg. Outre sa harangue de réception à Altorf (imp. à Nuremberg en 1576 dans l'ouvrage intit. *Introductio novæ scholæ Altdorfianæ Norimbergensium*), on lui doit entre autres écrits *Partitiones orationum Ciceronis*, etc., ouvrage auquel J. Sturmius a fait une préface dans laquelle il loue les talens de ce professeur.

ERYTHRÉE (NICOLAS), prof. de lettres latines, né à Venise vers la fin du 15e S., n'est connu que comme aut. de l'*Index* de Virgile, impr. pour la prem. fois à Venise, 1538 et 1539, 2 vol. in 8, avec des notes sur le même poète. Ce travail, quoique amélioré successiv. par la plupart des édit. de Virgile, notamment par de la Rue, Lallemant, Maittaire, Burman, Heyne, etc., n'en donne pas moins à son auteur des droits éternels à la reconnaissance des savans. L'*Index* d'Erythrée se trouve reproduit presque en entier dans l'édit. annotée de Virgile, due aux soins de M. J.-A. Amar, Paris, Charles Gosselin, 1824, 5 vol. in-12.

ERYTROPHILE (RUPPERT), théol. du 17e S., est aut. d'un *Comment. sur la Passion* et d'un écrit intit. *Catenæ aureæ in harmoniam evang.*, in-4.

ERZILLA V. ERCILLA.

ES (JACQ. van), peintre, né à Anvers en 1570, réussit particulièr. à peindre les poissons, les coquillages, les crabes, les oiseaux et les fruits. La galerie de Vienne possède deux de ses plus beaux tableaux représ. *un marché au poisson sur le bord de la mer*. L'un d'eux est un sujet de nuit qui offre un bel effet de clair-obscur.

ESAU, fils aîné d'Isaac et de Rébecca, avait 40 ans lorsqu'il vendit, pour un plat de lentilles, son droit d'aînesse à Jacob, son frère. Il chercha longtemps à tirer vengeance de la supercherie par laquelle celui-ci lui avait enlevé la bénédiction paternelle; et après s'être enfin réconcilié avec Jacob, il se retira à Séir en Idumée, où il mourut l'an 1710 av. J.-C. Esaü était très-velu, et c'était par là qu'Isaac, devenu aveugle, le distinguait de son frère.

ESCALANTE (JEAN d'), commandant de l'une des onze compagnies de Fernand Cortez dans la conquête du Mexique en 1518, seconda son génér. par sa valeur, sa prudence et son activité, et m. des suites des blessures qu'il reçut dans un combat contre Qualpopoca, gén. des troupes de Montézuma.

ESCALANTE (JEAN-ANTOINE), peintre espagn. de l'école vénit., né en 1630, m. en 1670, imita la manière du Tintoret, de Paul Véronèse et du Titien. On voit à Madrid plus. de ses ouvr., entre autres une *Ste Catherine; la mort de J.-C.*; un *Christ expirant* et une *Rédemption des captifs*, où il s'est peint parmi une troupes d'esclaves.

ESCALE. V. SCALA.

ESCALQUENS (GUILLAUME), capitoul de Toulouse en 1326, se fit faire, de son vivant, un service funèbre auquel assistèrent ses collègues et un gr. nomb. d'autres personnes. Pendant qu'on officiait, il resta étendu dans un cercueil les mains jointes et entouré de 40 torches allumées; on fit tous les encensemens et on récita les prières des morts; après la cérémonie il emmena dîner chez lui les principaux témoins. L'archev. de Toulouse, dans un concile provincial assemblé *ad hoc*, défendit à tous les fidèles de sa juridiction, sous peine d'excommunication, de renouveler le scandale de cet acte de folie, dont Charles-Quint donna le pitoyable exemple à l'Espagne deux cents ans après.

ESCHELS-KROON (ADOLPHE), voyag. danois, né en 1736, m. en 1793, agent du Danemarck dans les Indes, fit un séjour de 18 ans dans ces contrées, et a écrit en allem. : *Description de l'île de Sumatra*, etc., Hambourg, 1782, in-8; *Etat des îles de l'Océan indien, surtout de Bornéo; Descriptions de Banda, d'Amboine et de dix îles voisines, de l'île de Ceylan, du cap de Bonne-Espérance*, etc., insérées dans le *Journal politique* de Schirach. M. Langlès a trad. la *Description de Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793.

ESCHEN (F.-A.), littérateur allemand, né en Saxe en 1777, se fit connaître dans le monde savant par quelq. *Dissert. litt.*, composa différentes pièces de vers pleines de grâces, principalement celle qui est intit. *Die Lehre der Becheidenheit*, et a trad. les *Odes* d'Horace. Il m. fort jeune, vers 1804, englouti dans un précipice que la neige dérobait à sa vue. Il était alors en Suisse, chargé de l'éducation d'un jeune homme de la ville de Berne.

ESCHENBACH (WOLFRAM d'), poète distingué, né dans le haut Palatinat à la fin du 12e S., n'est guère connu que par ses ouv.; les principaux sont : le *Titurel*, impr. en 1477, et *le Parcival*, Strasbourg, 1577, in-fol. Ces deux poèmes ne sont qu'une histoire romantique et mystique des gardiens du St-Gréal (nom que l'on donnait au vase qui, d'après la légende, servit à Jésus-Christ pendant la dernière cène). — ESCHENBACH (André-Christian), littér. allem. et profess. de langue gr. à l'univers. d'Iéna, économe de l'univ. d'Altdorf, pasteur à Nuremberg, sa patrie, né en 1663, mort en 1722, a laissé un gr. nombre de dissert. latines réunies sous le titre de *Dissert. acad. et orationes*, Nuremberg, 1705 et 1729, in-8, et un ouvr. plein de savoir et de critique intit. *Epigenes de poesi Orphicâ in priscas orphicorum carminum memorias commentarium*, Nuremberg, 1702, in-4. Il a laissé des *Mém.* sur sa vie, impr. avec ses sermons. — ESCHENBACH (Chrétien-Ehrenfried), méd., né à Rostock en 1712, m. en 1788, prof. les math. et la méd. dans sa patrie. On a de lui un très-gr. nomb. d'ouvr.; les principaux sont : *Elémens de chirurg.*, en allem., 1745, in-8; *Medicina legalis brevissimis comprehensa thesibus*, 1746, 1775, in-8; *Dissert. de suppuratione*, qui mérita l'accessit à l'acad. de chirurgie de Paris en 1747; *Description anatomiq. du corps humain*, en allem., 1750, in-8, fig. Il a fourni des articles estimés à la *Gazette littér.* et aux *Feuilles économiques* de Rostock. — ESCHENBACH (Jérôme-Christophe-Guillaume), ingénieur et mathématicien allem., né à Leipsig en 1764, employé comme capitaine du génie au service de la compag. holland. aux Indes orient. depuis 1791 jusqu'à sa m., en 1797, a trad. en allem. l'*Abrégé d'astron.* de Boscovich, Leipsig, 1787, in-8; l'*Essai sur la manière de mesurer la capacité des tonneaux en y appliquant une ligne spirale*, par Martin Muller, Leipsig, 1784, in-8, fig.; l'*Hist. du comte Guillaume de Hollande, roi des Romains*, par J. Meermann, 1787, 1788, 2 parties in-8; *le Voyage en Grande-Bretagne et en Irlande*, par le même, ib., 1789, in-8, et a laissé des dissertat. latines sur des

sujets de haute géométrie et la descript. de plus. instrumens cosmographiques.

ESCHENBURG (Jean-Joachim), célèbre critique allemand, né à Hambourg en 1743, m. en 1820, fut gouv. public des élèves du collége Carolin, à Brunswick, et enseigna toute sa vie, autant par des actions que par des discours, la morale et la vérité. On a de lui plus. ouv. parmi lesquels il faut distinguer une trad. de Shakspeare, Zurich, 1775, plus complète que celle de Wieland; une *Théorie et cours de b.-lett.*, Berlin et Stettin, 1783, trad. en franç., St-Pétersbourg, 1789. Il a donné en outre une édit. des œuv. posthumes de Lessing avec des notes, Berlin, 1790.

ESCHER (Jean-Rodolphe), bailli d'Einsidlein, né en 1560, m. en 1609, n'est connu que comme auteur d'une *Chronique de la Suisse de* 1596 à 1607. — Escher (Jean-Erhard), m. en 1689, a laissé une *Description du lac de Zurich*, en allem., 1692, in-8, ouvrage estimé et précieux pour la topographie. — Escher (Marx), maire de Zurich, né à Kempten en 1524, mort en 1612, a écrit une *Chronique de la Suisse jusqu'en* 1524, MS. — Un autre Escher (Marx) a composé un *Journal hist.* de son temps jusqu'en 1712, MS. — Escher (Henri), bourgmestre de Zurich, né en 1626, m. en 1710, exerça pendant toute sa vie une grande influence dans le gouvernement de son canton, et soutint avec dignité les droits des pays protestans lors de la querelle qui s'éleva entre la France et la républiq. de Genève en 1687. — Escher (Jean-Gaspard), bourgmestre de Zurich, né en 1678, m. en 1762, remplit avec distinction plusieurs emplois publics dans sa patrie pendant la guerre de religion et les troubles civils, servit de médiateur et de pacificateur chez les Grisons et à Genève, et gouv. son canton avec sagesse. On a de lui une dissertat. *De libertate populi*. Sa *Vie* a été écrite par David Wyss, Zurich, 1790, in-8, en allemand.

ESCHER DE LA LINTH (Jean-Conrad), né en 1767 à Zurich, m. dans cette ville en 1823, avait été élu présid. d'une commission chargée de faire dessécher les marais de la Linth, et suivit pend. huit ans les travaux de cette pénible entreprise, qui fut terminée avec succès. Ce citoyen vertueux et dévoué ne brigua point les honneurs auxquels ses services lui permettaient d'aspirer : la seule récompense qu'il accepta de ses compatriotes fut le surnom de *la Linth* ajouté à son nom, et confirmé par la diète helvétique. Escher consacra ses dernières années à l'étude de la géologie et aux soins que réclamait sa place de conseiller. Sa mort fut heureuse comme sa vie : il s'endormit en bénissant sa famille.

ESCHERNY (Franç.-Louis d'), comte du St-Empire, anc. chambellan de S. M. le roi de Wurtemberg, né en 1734 à Neufchâtel (Suisse), m. à Paris en 1815, est aut. des ouv. suiv. : *les Lacunes de la philos.*, 1783, in-12; *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre sur les événemens de* 1790 *jusqu'au* 4 *av.* 1791, Paris, 1791, in-8; réimp. en 1815 sous le titre de *Tableau hist. de la revol.*, 2 vol. in-8; *de l'Egalité*, ou principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses précéd. de l'*Eloge* de J.-J. Rousseau, 1796, 2 vol. in-8 : reproduits avec un changement de frontispice : *Mélanges de litter., d'hist., de morale et de philos.*, 1809, 3 v. in-12 : des exemplaires portent le titre de 2e édit., avec la date de 1815; *Fragm. sur la musique*, etc., 1809, in-12, extrait du précédent.

ESCHINARDI (François), jésuite romain, célèbre au 17e siècle, a pub. divers ouvr. sur l'astronomie, sur l'optique et sur d'autres parties de la phys., tantôt sous son nom, tantôt sous celui de Costanzo Amichevali; on en trouve le catal. dans le 2e vol. de Cinelli. Il a laissé en outre un *Tr. sur l'architect. civile et sur l'architect. milit.* et une *Descript. de Rome et de son territoire*, Rome, 1750.

ESCHINE, philos. grec, disciple de Socrate, était si pauvre que, ne sachant qu'offrir à son maître pour être admis au nombre de ses disciples, il fit le sacrifice de sa liberté. Il avait écrit plus. dialog. sur la philos., dont aucun ne nous est parvenu. Quelq. savans lui attribuent cependant l'*Axiochus* qui se trouve dans les dialogues de Platon.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, né vers l'an 387 av. J.-C., fut le contempor. et le rival de Démosthène. Il s'éleva entre ces deux orateurs une inimitié qui naquit de ce que Démosthène accusa Eschine de s'être laissé corrompre par Philippe. Eschine, pour se venger, s'opposa à la proposition de Ctésiphon, qui voulait faire décerner à Démosthène une couronne d'or en récompense de ses services. Il échoua dans cette tentative et fut exilé à Rhodes, où il enseigna la rhétor. De là il passa à Samos, où il m. à 75 ans. Il reste de lui quelques discours dans *les Orateurs grecs* de Reiske, Leipsig, 1770-75, trad. par l'abbé Auger, Paris, 1789 : cette trad., revue et corrigée par J. Planche, avec le texte grec en regard, a été publ. de 1820 à 1823, 10 vol. in-8.

ESCHIUS (Nicolas), ecclésiast., né près de Bois-le-Duc en 1507, m. en 1578, établit à Cologne une école d'où sont sortis des sujets distingués, et forma divers établissemens pieux. Il a laissé des *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8; *Isagoge ad vitam introversam capessendam*. On lui doit encore la traduct. lat. d'un livre de spiritualité écrit en flamand par une Ste fille et intit. *Templum animæ*, ibid., 1563, in-8, et celle du flam. en latin d'un autre livre de cette Ste fille, impr. sous le titre de *Margarita evangelica*, ibid., 1545 : ce livre a été souvent réimpr. en lat., en franç., en flamand et en allemand.

ESCHYLE, le véritable inventeur, le père de la tragédie grecque. Cet homme, qui dut être l'étonnement de son siècle, et qui fait encore l'admiration du nôtre, naquit dans l'Attique vers la fin du 6e S. av. l'ère chrét. Doué d'une imagination brillante, et qu'échauffaient souvent encore les vapeurs du vin, il étala le premier aux yeux des Athéniens la pompe d'un spectacle devenu depuis le plus noble amusement des peuples civilisés. Mais pour bien apprécier l'étendue des services que rendit Eschyle à ce bel art de la tragéd., rappelons-nous rapidement en quel état il l'avait trouvé. Thespis et Susarion avaient jeté dans leurs chœurs les premiers germes de la trag.; mais le théâtre, la scène, la tragédie proprement dite, n'existaient point encore. Peintre, décorateur, machiniste, chef d'orchestre, et ce que nous appelons aujourd'hui maître de ballets, il fallut qu'Eschyle fût tout cela, et il le fut. Ses premiers ouvrages durent se ressentir encore de l'enfance de l'art; mais quel essor il prit bientôt, et à quelle hauteur il éleva pour toujours ce même art! Toutes ses pensées ne furent cependant pas pour la poésie : il cultiva la philos., il fut soldat, il combattit et reçut des blessures honorables aux mémorables journées de Marathon, de Salamine et de Platée. On est fâché de trouver un aussi grand homme, une âme aussi forte, accessible au sentiment de la jalousie, et de voir Eschyle quitter sa patrie par suite du dépit d'avoir été vaincu par le jeune Sophocle dans la carrière qu'il venait d'ouvrir, et qu'il avait parcourue lui-même avec tant d'éclat. Il se retira en Sicile, où il ne vécut pas long-temps : il y périt, âgé de 69 ans, l'an 436 avant J.-C., suiv. *les calculs* de Larcher dans sa chronologie d'Hérodote. Un accident étrange termina les jours de cet illustre poète : un aigle, qui avait enlevé une tortue, la laissa tomber, dit-on, sur la tête chauve du poète pour briser l'écaille qui renfermait sa proie. Les citoyens de Géla acquittèrent envers lui les devoirs de l'hospitalité, et lui élevèrent un tombeau décoré

d'une épitaphe qui nous est parvenue, et que Pausanias et Athénée assurent avoir été composée par Eschyle lui-même. Il y rappelle avec un noble orgueil ses exploits militaires sans dire un mot de ses succès dramatiques. Eschyle avait composé un gr. nomb. de trag. : soixante, d'après l'auteur grec de sa vie, et quatre-vingt-dix, selon Suidas; sept seulement ont échappé au naufrage des siècles. Le savant Vettori (Victorius), Cantor, Stanley, Corn. de Paw, avaient successivement, dans l'espace de près de deux siècles, édité, rétabli ou altéré le texte de ces sept tragédies, lorsque l'un des plus habiles hellénistes de l'Allem., M. Shütz, pub., en 1782 et suiv. à Halle, 3 vol. in-8, la meilleure édit. des *OEuvres d'Eschyle*. Brunck et MM. Hermann, Wolf et Bloomfield ont isolément publié différentes pièces de ce grand tragique, dont la *Trilogie*, éditée par le profess. F.-Th. Welker a paru en 1824, Darmstadt, gr. in-8. Nous avons en prose franç. deux bonnes traduct. d'Eschyle : celle de Lefranc de Pompignan, Paris, 1770, in-8; et celle de La Porte du Theil, 2 vol. in-8, Paris, 1794 : cette dern. fait partie du *Théâtre des Grecs*.

ESCKILL. V. Eskil.

ESCLACHE (Louis de L'). V. Lesclache.

ESCOBAR (André d'), bénédictin espagnol au 15e S., nommé évêque de Mégare par Nicolas V, avait assisté comme théologien aux conciles de Constance et de Bâle, et écrivit un savant traité intitulé : *Gouvernement des conciles*. Cet ouvrage a été conservé long-temps MSs.

ESCOBAR (Barthélemi), jésuite, né à Séville en 1558, m. en 1624, missionnaire aux Indes, a laissé : *Conciones Quadragesimales et de adventu*, in-fol.; *De festis Domini*; *Sermones de histor. sacræ scripturæ*.

ESCOBAR (Marine d'), fondatrice de l'ordre de la récollection de Ste Brigitte en Espagne, née à Valladolid en 1554, quitta le monde pour se vouer aux exercices de piété, et m. saintement en 1633. Sa *Vie*, écrite par N. du Pont, son confess., jusqu'à 1624, et continuée par Michel Orena, a été impr. à Madrid, 1665, in-fol.

ESCOBAR (Marie d'), femme de Diégo de Chaves, suivit son époux à la conquête du Pérou, et passe pour avoir fait connaître aux peuples de cet empire la culture du blé.

ESCOBAR (Antoine), dit *de Mendosa*, fameux jésuite espagnol dont Pascal (dans ses *Lettres provinciales*) a couvert le nom d'un ridicule ineffaçable, naquit en 1589, et m. en 1669. Ses principaux ouvr. sont : *Summula casuum conscientiæ*, Pampelune, 1626; *Examen et Praxis confessariorum*, 1647, *De S. Ignacio Loyolâ, poema heroicum*, Valladolid, 1614; *Theologie morale* (en espagnol), Venise, 1650; *de Justitiâ et Jure*, etc.

ESCOIQUITZ (don Juan), ministre d'état espagnol, commandeur de l'ordre de Charles III, né en 1762 dans la province de Navarre, m. en Andalousie le 19 nov. 1820, avait été d'abord page de Charles III, puis chanoine de Sarragosse, et, par la faveur de Godoi, gouverneur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Il est difficile de décider si c'est par ambition, ou par dévouement aux intérêts de son jeune maître, qu'il voua une haine mortelle au prince de la Paix. Tout le monde connaît ses intrigues, et cette lettre à Napoléon, où le prince, sous la dictée de son précepteur, demandait à s'allier à la famille *du grand homme*. On dit même qu'Escoïquitz fut un des prem. auteurs de l'émeute d'Aranjuez, qui transporta la couronne de Charles IV sur la tête de son fils. Bientôt, cédant à ses conseils, Ferdinand consentit au voyage de Bayonne; Escoïquitz reconnut, mais trop tard, son imprudence, et voulut la réparer à force de talens et de souplesse : il n'obtint que des complimens flatteurs de Bonaparte, qui l'appelait ordinairement *le petit Ximenès*. Indigné des insultes journalières que recevaient les princes espagnols, Escoïquitz s'en plaignit amèrement, et l'on rapporte ces paroles prophétiques adressées à M. de Champagny, ministre des relations extérieures : *L'Espagne vengera ses injures; elle rendra cent fois les outrages qu'on lui prodigue.* Durant l'exil des princes à Valençay, Escoïquitz, après avoir intrigué à Paris chez les ambassadeurs étrangers, fut contraint de se retirer à Bourges jusqu'à l'époque où, rentré en Espagne avec Ferdinand VII, il alla mourir en Andalousie, privé, par des jalousies de cour, de la faveur de son maître, qu'il avait servi avec tant de zèle. Escoïquitz a laissé plus. traduct. d'ouv. angl. et franç., et quelques écrits originaux dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul (2e année); nous citerons seulem. son mém. intit. *Exposé des motifs qui ont engagé en 1808 S. M. C. Ferdin. VII à se rendre à Bayonne*, impr. en Espagne, trad. en franç. par Anne-Joseph Bruand (*v.* ce nom). V. pour plus de détails les *Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne* de M. de Pradt, Paris, Rosa, 1816.

ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnette, poète obscur, né à Montauban vers la fin du 16e S., a laissé un poème sacré intit. *la Christiade, contenant l'hist. sainte du Prince de la Vie*, Paris, 1613, in-8. Cet ouv., du style le plus ridicule, offre un mélange bizarre du sacré et du profane.

ESCOUBLEAU. V. Sourdis.

ESCRIVA (François), sav. jés. espagn., m. en 1617, a donné un traité *De quatuor novissimis*, et une dissertation, *de Obligationibus statûs unius cujusque*.

ESCULAPE (myth.), dieu de la médecine, fils d'Apollon, fut élevé par le centaure Chiron, de qui il apprit à guérir tous les maux. Il rendit la vie à Hippolyte, fils de Thésée; mais Jupiter, irrité de voir un mortel résister aux dieux, le frappa de la foudre. Tout porte à croire qu'Esculape fut un médecin habile qui consacra sa vie entière au soulagement des malades; et ce qu'il y a de certain, c'est que plus. villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. Goulin présume qu'Esculape naquit vers 1321, et qu'il m. vers 1243 av. J.-C.

ESDRAS, souverain pontife des juifs dans le 5e S. avant J.-C., pendant la captivité de Babylone, s'attira l'estime d'Artaxerce-Longue-Main, et fut envoyé par ce prince à Jérusalem vers l'an 467 av. J.-C., chargé de riches présens pour le temple qui venait d'être rebâti par Zorobabel. Il en fit la dédicace, releva la religion parmi les Juifs qui restaient à Jérusalem; il leur lut et leur expliqua le livre de la loi, et les fit renoncer à l'idolâtrie que plus. avaient embrassée. C'est Esdras, qui, suivant l'opinion la plus commune, recueillit tous les liv. canoniques de l'Anc.-Testament; il continua lui-même l'hist. du peuple hébreu jusqu'à son temps. Des 4 liv. qui portent son nom, les deux premiers seuls sont reconnus authentiques par l'église. On l'a regardé aussi, mais à tort, comme l'auteur des Paralipomènes, qu'il paraît cepend. avoir retouchés.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, successeur de Christophe III en 628, m. en 639, convoqua le concile national de Karin, où l'église d'Arménie fut réunie à celle des Grecs, et m. consumé de chagrin en voyant les troubles religieux qui furent le résultat de cette réunion. — Un autre Esdras Ankeghatsy, écriv. et orateur arménien au 5e S., fondateur d'une célèbre école de grammaire et de rhétorique, a laissé en MSs. des *Traités de rhétorique et de grammaire*; une *Homélie sur St Grégoire*; un *Eloge de St Mesrob*, et quelques autres écrits sur des sujets pieux.

ESIUS ou HESIUS (Jean), prêtre d'Utrecht, voyagea dans le Levant et dans l'Inde vers la fin du 15e S., et a écrit la relation de son voyage sous le tit. suiv. : *Itinerarium sive peregrinatio Hyerosolymitana per Arabiam, Indiam, Ethiopiam*, etc.,

Deventer, 1499, 2e édition, et Anvers, 1566, in-8.

ESIUS ou HESIUS (RICHARD), jésuite vénitien et prof. d'humanités, né à Uthrecht, vers 1547, m. à Plaisance en 1631, a laissé des élémens de *Grammaire latine et grecque*, une *Prosodie* et une traduct. du poëme grec de Simias de Rhodes intitulé : *Bipennis*. — Un autre ESIUS ou HESIUS (Guillaume), jésuite d'Anvers, cultivait l'éloq. et la poésie vers le milieu du 17e S. On a de lui : *Emblemata sacra de fide, spe et caritate*, Anvers, 1636, in-12; *Legatus fidelis ad oratores christianos*, Anvers, 1657, in-12.

ESKIL ou ESCHIL, archevêque de Lund en Scanie et primat de Danemarck au 12e S., fondateur du monastère d'Esrom de l'ordre de Cîteaux, prit une part très-active aux affaires temporelles, lutta violemment contre Valdemar à l'époque du *schisme* qui s'éleva au sujet de l'élection du successeur d'Adrien IV, fut forcé de quitter son siége et sa patrie, voyagea en Terre-Sainte, puis en France, fut réintégré dans ses dignités, mais s'en démit solennellement en 1177, et se retira dans le monastère de Clairvaux où il m. en 1187. On a de lui *le Droit ecclésiastique de Scanie*, impr. avec le Code civil de la même province, Copenhague, 1505, et depuis inséré en danois et en latin dans le *Recueil des Lois ecclesiast. de Danemarck* de G.-J. Torkelin, ibid., 1781. — ESKIL, sénéchal de Suède, au 13e S., recueillit les anciennes lois et coutumes de Westrogothie dont la collection servit de code à une partie de la Suède pendant plusieurs siècles.

ESKUCHE (BALTHASAR-LOUIS), théolog. protestant et helléniste allemand, pasteur et professeur à Rintel, né à Cassel en 1710, m. en 1755, a laissé *Deux dissertations sur le naufrage de St Paul*, 1731, in-4; *de Festo judæorum Purim*, Rintel, 1734, in-4; plus. *Dissert. philologiques et critiques*, ibid., 1750, in-8, et d'autres écrits dont Meusel a donné le détail.

ESMÉNARD (JOSEPH-ALPHONSE), poète français, membre de l'institut, né à Pélissane en Provence, l'an 1770, avait déjà fait deux voyages en Amérique lorsque la révolution l'arracha à l'étude. Député à Paris en 1790, il coopéra à la rédaction de plus. journaux politiques qui se faisaient remarquer par la modération de leurs principes; proscrit après la journée du 10 août 1792, il se retira d'abord à Londres, puis voyagea en Hollande, en Allemagne, en Irlande, visita Constantinople et se rendit à Venise pour offrir ses services à Monsieur (Louis XVIII). En 1797, Esmenard crut pouvoir rentrer en France, fut attaché à l'ambassade de Hollande, travailla pendant quelq. mois à une feuille périod.; mais ayant été signalé comme écrivain politique opposé au parti qui avait saisi le pouvoir au 18 fructidor, il fut enfermé au Temple, puis banni de la France. La journée du 18 brumaire lui rouvrit les portes de sa patrie; il travailla au Mercure de France avec La Harpe et de Fontanes, publ. des fragmens du poème de la *Navigation*, dont il s'occupait depuis long-temps, quitta ses occupat. littér. pour suivre le gén. Leclerc à St-Domingue; revint en France avec les faibles restes de cette malheureuse expédition, fut nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, renonça à cette place pour aller à la Martinique avec l'amiral Villaret-Joyeuse, et à son retour fut nommé censeur des théâtres et de la librairie, et chef de division de la police générale. Forcé de s'expatrier de nouveau pour avoir imprimé dans le journal des Débats une satire dirigée contre un envoyé russe en France, Esmenard voyagea en Italie pendant plus. mois, et revenait dans sa patrie en 1811 lorsqu'il périt emporté dans un précipice par des chevaux fougueux. Son poème *de la Navigation* en 8 chants a été impr. pour la première fois, Paris an XIII, 1805, 2 vol. in-8; 2e édit., réduit à 6 chants, ibid., 1806, 1 vol. in-8; on a en outre d'Esménard, *Trajan*, opéra en 3 actes, musique de Persuis et Lesueur, représ. le 25 octobre 1807 avec un gr. succès et resté au théâtre; *Fernand-Cortès*, opéra en 3 actes, en société avec M. de Jouy, musique de Spontini, représenté le 28 novembre 1809; un *Recueil de poesies extraites des ouvr. d'Helena-Maria Williams*, trad. de l'anglais en société avec M. de Boufflers 1808, in-8; des pièces de vers de circonstance, insérées dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, in-8; les *Notes historiques et littéraires* de la première édit. du poëme de l'*Imagination de Delille*, et des *Articles biogr.* fournis à la Biogr. universelle.

ÉSOPE, célèbre fabuliste grec, né en Phrygie, esclave à Athènes, puis à Samos, parvint, malgré l'humilité de sa condition et la difformité repoussante de sa taille et de ses traits, à la faveur la plus intime du puissant Crésus. On pourrait comparer l'emploi qu'il remplit auprès de ce roi de Lydie au rôle que jouèrent dans des temps moins reculés les *bouffons* de quelques souverains d'Europe : c'est sous la forme d'apologues ingénieux qu'Ésope déguisait les vérités, parfois un peu dures, qu'il adressait au prince. Nous ne suivrons pas l'esclave phrygien dans le tissu d'aventures que lui prête son romancier Planude; mais il paraît incontestable qu'il périt victime de son amour pour la vérité, et que les prêtres de Delphes ne lui pardonnèrent pas d'avoir dévoilé leur charlatanisme, et bien moins encore de ne l'avoir pas largem. payé. Accusé de sacrilége par la plus infâme calomnie, Ésope fut précipité du rocher Hyampéen, l'an 560 av. J.-C. Sa mort ne resta pas impunie; et une longue suite de malheurs n'avertit que trop les Delphiens de la colère céleste : mais la réparation fut tardive, et ce fut la troisième génération seulem. qui s'efforça d'expier le crime de ses pères. Si l'on peut disputer à Ésope l'honneur d'avoir inventé l'apologue, on ne lui contestera pas du moins le mérite d'en avoir fait l'usage le plus spirituel à la fois et le plus honorable; aussi la Grèce ne tarda-t-elle pas à s'emparer de ses fables; Socrate en avait mis quelques-unes en vers; Babrias versifia toutes celles qu'il put recueillir; et c'est de sa collection que sortirent la plupart de celles qui nous sont parvenues, et que des écrivains du Bas-Empire s'étaient amusés à mettre en prose. Les meilleures édit. de ce recueil, devenu classique, sont celles de J.-Chr.-Gott. Ernesti, Leipsig, 1781, in-8; de Fr. de Furia, Florence, 1809, 2 vol. in-8; de J.-G. Schneider, Breslau, 1811. La collection la plus complète est celle du docteur Coray, Paris, 1810, in-8. Elle se distingue surtout par la beauté de l'impression, la correction du texte, et les excellentes notes qui l'accompagnent.

ÉSOPE, *Æsopus*, célèbre acteur romain, rival redoutable de Roscius (*v.* ce nom), vivait dans le dernier S. av. J.-C. : il fut l'ami de Cicéron, lui donna des leçons de déclamation, et contribua puissamment à le faire rappeler d'exil, en excitant au plus haut degré l'intérêt des spectateurs, en faveur de ce gr. homme, dans le rôle d'un personnage de la tragédie d'Accius, intit. : *Talemon l'exilé*, pièce qu'il avait fait remettre au théâtre dans ce but. Il paraît que son talent lui valut aussi de grandes richesses puisque, selon Macrobe, il laissa à son fils Clodius une succession égale à plus de deux millions de France.

ÉSOPE (JOSEPH), ou *Hyssopus de Perpignan*, poète hébreu, que l'on présume avoir vécu au commencement du 16e S., est aut. d'un poëme intit. : *Vase d'argent*, en cent trente distiques ou deux cent soixante vers, impr. à Constantinople en 1523, et trad. en latin par Reuchlin sous ce titre : *R. J. Hyssopus Perpinianensis, Judæorum poeta dulcissimus, ex hebr. linguâ in latinam traductus*, Tubingue, 1512. M. Mercier, professeur d'hébreu au collége royal, en a donné une nouv.

traduct., accompagnée du texte, à la suite de sa version du *Cantique de Rabbin Haaï*.

ESPAGNAC (JEAN-BAPT.-JOSEPH DAMAZIT DE SAHUGUET, baron d'), lieutenant-général, grand-croix de St-Louis, gouverneur de l'hôtel des Invalides, né à Brive-la-Gaillarde en 1713, m. à Paris en 1783, s'était signalé à la prise de Prague en 1741, dans la guerre de Bavière en 1742 et 1743, à la bataille de Raucoux sous le maréchal de Saxe en 1745, et dans plus. autres circonstances. Il a laissé des ouvr. estimés de tous ceux qui s'occupent de stratégie, savoir : *Journal histor. des campagnes du roi en* 1743, 1748, La Haye, 4 vol. in-8 ; *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 3 vol in-8 ; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1753, 4 vol. in-8, suite de l'ouvrage précédent ; *Supplement aux rêveries du maréchal de Saxe*, Paris, 1757, in-12 ; et l'*Histoire* de ce maréchal, 3 vol. in-4, avec les plans des batailles. — ESPAGNAC (M.-B SAHUGUET, abbé d'), fils du précédent, chanoine de Paris av. la révolution, d'abord agent du contrôleur-général Calonne, puis fournisseur de l'armée des Alpes et entrepreneur des charrois militaires de l'armée de Dumouriez, acquit une grande fortune, fut plus. fois dénoncé comme fournisseur infidèle, trouva moyen de se justifier tant que l'on eut besoin de lui, mais succomba après la proscription de Dumourierz, et périt sur l'échafaud en 1793. On a de lui un *Eloge de Catinat* qui obtint un accessit à l'académie française en 1775, et des *Reflexions sur l'abbe Suger et sur son siècle*, 1780, in-8.

ESPAGNANDEL (MATTHIEU L'), sculpt., né à Paris en 1610, m. dans cette ville en 1689, a orné le jardin de Versailles de plus. morceaux remarq., entre autres, *Tigrane*, roi d'Arménie ; un *Flegmatique* et *deux Thermes* représ. l'un, *Diogène*, et l'autre, *Socrate*.

ESPAGNE (l'), conquise d'abord par les Romains sur les Carthaginois, fut en proie aux invasions des Barbares du 5e S., comme le reste de l'Europe, et occupée tour à tour par les Alains, les Suèves et les Vandales, puis conquise par les Visigoths, qui y fondèrent un puissant empire sous les successeurs d'Alaric. Au 8e S., les Arabes soumirent sans peine ce royaume amolli et divisé ; et à l'époque du triomphe des Abbassides, le dern. des Ommiades trouva un asile en Espagne, détacha cette province du vaste empire des mahométans, et forma le califat de Cordoue, qui, après un siècle de gloire, fut divisé en une foule de petits états indépendans. Les dissentions de leurs chefs furent mises à profit par les chrétiens, et ceux-ci chassèrent enfin les Arabes. Réunie en un seul corps de royaume sous Ferdinand et Isabelle, l'Espagne acquit une puissance colossale par la découverte de l'Amérique ; et c'est en partie aux trésors de cette contrée que Charles-Quint dut la redoutable influence qu'il exerça un instant sur les destinées de l'Europe. Philippe II, devenu maître d'un empire non moins vaste que celui qu'avait morcellé le testament de son père, prétendit ramener l'Europe à l'unité religieuse, et étendre sa domination sur les peuples occidentaux : ses échecs favorisèrent l'élévation rivale, et bientôt prepondérante, de la monarchie française. Enfin la branche d'Autriche s'éteint dans la personne de Charles II, qui, sur le bord de la tombe, souscrit un testament par lequel Philippe V, petit-fils de Louis XIV, est placé sur le trône d'Espagne : ce n'est qu'après une guerre de 12 ans, terminée par le traité d'Utrecht, que la maison de Bourbon y voit sa domination affermie. Philippe abdique en 1728 ; mais à la mort de son fils, arrivée la même année, il reprend les rênes de l'état. Ferdinand VI et Charles III lui succédèrent. Sous Charles IV éclata la révolution française, dont l'influence s'étendit sur l'Europe entière. Le roi d'Espagne, fait prisonnier à Bayonne, est forcé d'abdiquer. Joseph Bonaparte, reconnu roi, ne peut se maintenir quelque temps que par le secours des armes françaises. Enfin le peuple espagnol sourit un instant à un avenir de paix et de bonheur : son légitime souverain, rétabli sur le trône, promettait de reconnaître la constitution des Cortès. Abolie par Charles-Quint dans ses jours de puissance, cette antique constitution s'était relevée durant les infortunes du fils de Charles IV, et elle avait pu seule lui conserver sa couronne. Cependant, en proie bientôt à des dissensions civiles et à une guerre cruelle, l'Espagne a recouvré, par l'intervention de la France, sinon le calme véritable, du moins le rétablissement momentané de l'ordre.

CHRONOLOGIE.

Domination romaine jusqu'à Honorius . .	409
Rois des Alains de.	410 à 411
Rois des Vandales de.	409 à 439
Roi des Suèves de.	409 à 585
Domination des Visigoths de . . .	415 à 711
Domination des Arabes de	711 à 1494
Califat de Cordoue en	756
Démembrement du califat en	1027
Royaume des Asturies en	713
Royaume de Navarre en	836

De ces états réunis se forment :

Royaume de Navarre — d'Aragon — de Castille } de. . . .	1063 à 1507

Maison d'Autriche.

Charles Ier (Charles-Quint) abdique en . .	1556
Philippe II, mort en	1598
Philippe III.	1621
Philippe IV.	1665
Charles II	1700

Maison de Bourbon.

Philippe V abdique en	1724
Louis Ier, roi en	1724
Philippe V, remonte sur le trône en . . .	1746
Ferdinand VI, mort en	1758
Charles III en	1788
Charles IV abdique en	1808
Ferdinand VII, roi régnant	

ESPAGNE (CHARLES d'), petit-fils de Ferdinand de La Cerda, gendre de St Louis, et l'un des favoris du roi Jean, qui le fit connétable en 1350, s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, comte d'Evreux, et roi de Navarre, et fut assassiné par des émissaires de ce prince en 1354. — ESPAGNE (Louis d'), frère du précédent, amiral de France en 1341, servit sous Philippe IV contre les Anglais, et sous Charles de Blois dans la conquête de la Bretagne, et vivait encore en 1351. Son fils unique, assassiné par ordre de Pierre-le-Cruel, ne laissa point d'enfans.

ESPAGNE (JEAN d'), ministre de l'égl. française de Londres au 17e S., est aut. de div. opusc., parmi lesquels on distingue celui qui est intitulé : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la relig.*, 1670, 1674.

ESPAGNE (N. d'), général de division de l'armée française, commandait en 1805, sous le maréchal Masséna, la div. des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie, et se distingua dans toute cette campagne. En 1806, il passa au service de Naples, et battit les insurgés calabrois en plus. rencontres. La campagne de Prusse lui fournit de nouvelles occasions de se signaler à la tête d'une division de cuirassiers ; il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et fut promu au grade de gr. offic. de la Lég.-d'Honneur en récompense de son courage dans cette affaire. Il se distingua de nouveau dans la glorieuse campagne d'Autriche en 1809, et fut tué à la bataille de Wagram le 6 juillet. Sa statue devait être élevée sur le pont Louis XVI.

ESPAGNE (le card. d'). V. MENDOZA.

ESPAGNET (Jean d'), président au parlement de Bordeaux au milieu du 17e S., se rendit célèbre comme militaire et comme écrivain. Après avoir lutté contre le duc d'Epernon durant les troubles de la fronde, il se livra à l'étude des sciences occultes, et substitua la philosophie de Moïse et de l'école d'Alexandrie à celle d'Aristote dans les écrits qu'il composa sur la théorie et la pratique du gr. œuvre de la transmutabilité des métaux. On a de lui deux traités intit. : *Enchyridion physicæ restitutæ*, *Arcanum philosophiæ hermeticæ*, dans lequel il prétend expliquer le secret de la pierre philosophale, Paris, 1623, in-8; Tubingen, 1728, in-4, avec comment. de Hannemann. Ces ouv. ont été trad. en français par Jean Bachon, et pub. sous le titre de *la Philos. nat. rétablie dans sa pureté*, Paris, 1651, in-8. Espagnet est aussi auteur d'un traité de l'*Institution d'un jeune prince*, imp. avec *le Rosier des guerres*, Paris, 1616, in-8; et de la préface de l'ouvr. de Pierre de Lancre sur les sorciers, Paris, 1612, in-4.

ESPAGNOLET (Joseph RIBERA, dit l'), céleb. peintre espagnol, élève de Michel-Ange de Caravage, né à Naples en 1606, réussit principalement à représenter les massacres, les supplices, les tortures, et a rendu les scènes les plus horribles avec une effrayante vérité. Ses principaux tableaux sont : *le Martyre de St Janvier*, *Ixion sur la roue* et la *Mater dolorosa*, à Madrid, et une *Adoration des Bergers* au musée royal de Paris.

ESPANAY (Jean LE SAULX, sieur d'), poète obscur du 17e S., a laissé une mauvaise tragédie d'*Adaminte*, ou *le Desespoir*, Rouen, 1608, in-12.

ESPANHOL (Peire), troubadour provençal du 13e S., n'est connu que comme auteur de quatre *Chansons* conservées dans les anciens MSs.

ESPARBES. V. Aubeterre.

ESPARRON. V. Arcussia.

ESPEJO (Ant.), voyageur espagnol, découvrit le Mexique en 1582 et 1583, et a écrit une *Relation* de cette découverte insérée dans les *Gr. Voyages* de Hackluyt et dans l'*Histoire de la Chine* du P. Mendoza. On n'a aucuns détails biographiques sur sa personne.

ESPEN (Zeger-Bernard van), casuiste et jurisconsulte, né à Louvain en 1646, fut reçu doct. en droit en 1675, et occupa avec beauc. de succès une chaire de jurisp. au collége du pape Adrien IV. Il avait pris les ordres sacrés deux ans avant son admission au doctorat. Ses opinions sur la bulle *Unigenitus*, et l'espèce d'approbation qu'il donna au sacre de Steenwoen, archev. d'Utrecht, remplirent d'amertume les dern. années de sa vie. Il fut forcé de se retirer à Maestricht, et ensuite à Amersfort, où il mourut en 1728. La collection des ouvrages de ce jurisconsulte, dont le *Jus ecclesiasticum universum* est le plus important, a été imp. plus. fois. La meilleure édit. est celle de Paris, sous le nom de Louvain, 1753, 4 vol. in-fol.

ESPENCE (Claude d'), en latin *Espencæus*, savant docteur de Sorbonne, recteur de l'univ. de Paris, né près de Châlons-sur-Marne en 1511, m. en 1571, avait suivi le card. de Lorraine en Flandre l'an 1544 lors de la ratification de la paix entre Charles Quint et François Ier, et ensuite à Rome en 1555. Il fut sur le point d'être nommé card. par Paul IV, qui voulait le retenir près de lui, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, ainsi qu'au colloque de Poissy en 1561. Ses ouv. consistent en différens traités et dissert. dont on trouve la liste dans Niceron, tom. XIII et XX. Ceux de ses écrits qui sont en latin ont été réunis et pub. à Paris, 1619, in-fol. Les morceaux les plus remarquables sont ceux où il traite des liv. défendus, des mariages clandestins, de la messe publique et privée, de la continence, et *de Cœlorum animatione*.

ESPER (Jean-Frédéric), naturaliste et astronome allemand, né en 1732 à Drossenfeld dans le Bayreuth, m. en 1781, a pub. : *Desc. exacte de plus. animaux inconnus*, Nuremberg, 1774, in-f°; *Méthode pour déterminer les orbites des comètes et des corps célestes au moyen d'instrumens astronomiques et de calculs mathématiques*, in-8.

ESPERIENTE. V. Buonaccorsi.

ESPERNON (Jean-Louis de NOGARET DE LA VALETTE, duc d'), né en 1554, d'une ancienne famille du Languedoc, dut beaucoup moins à sa naissance ou à ses serv. milit. qu'à ses avantages physiques, la faveur de Henri III, dont il était le *mignon*, et qui lui conféra les titres de duc et pair, de colonel-général de l'infanterie, d'amiral, et de gouverneur de l'Angoumois, etc. Après la mort de Henri III, d'Espernon fut un des derniers à reconnaître Henri IV. Dans la suite il soumit à ce prince les villes de St-Jean-d'Angely, de Lunel et de Montpellier, et revint à la cour lorsque la tranquillité commença à se rétablir dans le royaume. Il était dans le carrosse du roi lorsque ce prince fut assassiné, et ne s'est jamais lavé complètement des soupçons de complicité qui pesèrent sur lui. Marie de Médicis, qui lui devait la régence, le maintint dans ses dignités, et Louis XIII, qui le craignait, traita avec lui comme avec un souver., et lui donna le gouv. de Guyenne. Mais d'Espernon y étala un luxe et une magnificence jusqu'alors sans exemple. Il poussa l'insolence jusqu'à frapper l'archevêque Sourdis, s'aliéna le parlement de Bordeaux par ses hauteurs, fut forcé de donner sa démission, et m. en 1642 à Loches, où il s'était retiré. Sa *vie*, écrite par Gérard, son secrét., a été imp. à Paris, 1655, in-fol., 1730, in-4, et 4 vol. in-12.

ESPIARD (François-Bernard), jurisconsulte, présid. à mortier à Besançon, né à Dijon en 1659, m. à Besançon en 1743, a laissé : *Remarques sur le Traité des Success.* de Den. Lebrun, imp. à la suite de cet ouv., édit. de 1736; *Observ. sur des matières canoniques*, insérées dans les *Institutions ecclés.* de Gibert; *Observations sur des matières de droit*, dans les œuvres de Bretonnier; et quelques autres écrits du même genre. — Espiard (Jean-Franç.), fils du précéd., chan. de la métropole de Besançon, abbé de St-Rigaud, et prédicat. de la reine, épouse de Louis XV, né en 1695 à Besançon, mort dans cette ville en 1778, n'a composé que des *Sermons*, Besançon, 1776, in-8. — Espiard (Franç.-Ignace) *de La Borde*, frère du précéd., gr.-vic. de l'évêque de Troyes, puis conseiller-clerc au parlement de Dijon, né à Besançon en 1707, mort en 1777, est aut. d'un *Essai sur le génie et le caractère des nations*, Bruxelles, 1743, 3 vol. petit in-12, refondu en partie dans l'ouv. de Castilhon sur cette matière.

ESPINASSE (J.-J.-E. de L'), demois. cél. par son esprit et surtout par l'attachement que d'Alembert lui conserva, naquit à Lyon en 1732. Après avoir fait le charme de la société de madame du Deffant, elle se lia avec d'Alembert en 1764, et passa avec lui le reste de sa vie, fixant auprès d'elle, par son amabilité, les hommes les plus distingués de son temps; mais troublant le repos de son ami par une passion qu'elle ne put maîtriser, Mlle de L'Espinasse m. en 1774. Sa corresp., pub. sous le titre de *Lettres à M. de Guibert*, Paris, 1809 et 1811, ne permet pas de douter que cette femme, qui ne vivait que pour aimer, ne soit morte de douleur de ce que M. de Guibert répondait faiblement au sentiment qu'il lui avait inspiré. A la suite de ces lettres, édit. de 1809, 2 vol. in-8, on trouve 2 chap. ajoutés au *Voy. sentimental de Sterne* par madem. de L'Espinasse.

ESPINAY (Charles d'), abbé de St-Gildas-des-Bois et de Notre-Dame-du-Tronchet en Bretagne, né vers 1530, m. en 1591, avait paru avec éclat au concile de Trente, et obtenu l'evêché de Dol en 1565. On a de lui des *Sonnets amoureux*, Paris, 1559, in-8; et 1560, in-4.

ESPINAY. V. St-Luc.

ESPINE (Charles de L'), poète obscur, né à

Paris vers la fin du 16e S., a composé une tragédie intitulée *la Descente d'Orphée aux enfers*, en cinq actes et en vers, sans distinction de scènes, Louvain, 1614; reproduite sous un nouveau titre (*Mariage d'Orphée*), Paris, 1623, in-8 : à la suite de cette pièce on trouve des chansons, des stances et des épigrammes du même auteur.

ESPINEL (VINCENT), poète lyrique espagnol, né en 1544, m. en 1634, est l'inventeur des *decimas* ou stances de dix vers de huit syllabes chacun, nommés *espinales*. On a de lui : *la Casa de memoria ; la Vie de l'écuyer Marc d'Obregon*, roman moral ; des *épîtres en vers* ; et la trad. en vers esp. de l'*Art poétique* et de plusieurs *Odes* d'Horace. Ses ouvr. ont été impr. à Madrid, 1591, in-8.

ESPINOSA (JEAN), poète espagnol, né vers 1540, m. vers 1596, a laissé plus. pièces de poésies : la plus estimée est celle qui porte le titre de *Tr. à la louange des femmes*, Milan, 1580, in-4.

ESPINOSA (ANTOINE), poète espagn., aumônier du duc de Medina Sidonia, directeur du collége de St-Alphonse à San-Lucar de Barrameda, né vers 1582, m. en 1650, a laissé une excellente traduct. des *Psaumes de la pénitence*, impr. à Malaga en 1625, avec un *Eloge du duc de Medina Sidonia*. On a de lui quelq. autres pièces de vers et un rec. des morceaux les plus intéressans des meilleurs poètes espagn., impr. sous le titre de *Tesoro de poesias*.

ESPINOSA (HYACINTHE-JÉRÔME), peintre espag., né vers 1600, m. à Valence en 1680, s'est particulièr. distingué dans le clair-obscur. Les églises et les couvens de Valence possèdent plusieurs de ses tableaux : une *Madeleine ; l'Apothéose de St Louis Bertrand ; St Joachim ; le Martyre de St Pierre ; la Naissance du Sauveur*, etc. — ESPINOSA (Michel-Jérôme), son fils et son élève, fut un peintre médiocre. — Un autre ESPINOSA (François), très-bon peintre sur verre, travailla aux vitraux du palais de l'Escurial. — Plus. autres artistes, peintres ou sculpt., dont les ouvr. sont peu remarq. ont porté le même nom.

ESPINOY (PHILIPPE d'), vicomte de Térouane et seigneur de La Chapelle, commandant d'une compagnie des gardes wallonnes, né à Gand vers 1552, m. en 1633, s'était livré avec succès à l'étude de l'hist. et des antiq. de son pays. On a de lui : *Recherches d'antiq. et noblesse de Flandre... avec une description curieuse dudit pays*, Douai, 1631, in-fol. Il a trad. de l'ital. de Sansovini : *De origine et principus equitum*, et a laissé en MSs. quelques autres ouvrages historiques.

ESPREMENIL. V. EPRÉMENIL.

ESPRIT (JACQUES), appelé communément *l'abbé Esprit*, quoiqu'il n'ait jamais été dans les ordres, né à Béziers en 1611, m. en 1678, dut à la faveur du duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, du chancelier Séguier et du prince de Conti, le titre de conseiller du roi, un fauteuil à l'acad. fr., et l'espèce de fortune dont il a joui pendant sa vie. On a de lui : *Paraphrases de quelq. psaumes ; Faussetés des vertus humaines*, Paris, 1678, deux vol., ouvr. abrégé par Desbans (*v.* ce nom) et pub. sous le titre de l'*Art de connaître les Hommes*, et une trad. du *Panégyrique de Trajan*, Paris, 1677, in-12, attribuée par quelq. biographes à *l'abbé Esprit*, frère de Jacques, et aut. d'un rec. de *maximes politiques mises en vers*, Paris, 1669, ouvr. destiné à l'éducation du dauphin fils de Louis XIV.

ESQUIEU (N.), ecclés., mort vers 1750, n'est guère connu que comme auteur d'une *Crit. de la trag. de Pyrrhus*, en forme de lettre, adressée à M. de Crébillon, Paris, 1726, in-8 ; et d'une trad. en prose et en vers de l'*Apothéose de l'empereur Claude*; cette dern., d'abord impr. dans les *Mém. de litt. et d'hist.* du P. Desmolets, a été reproduite dans la trad. compl. des *Œuv. de Sénèque* donnée par La Grange. C'est à tort qu'on l'a attribuée à l'abbé de La Bletterie.

ESQUIVEL (HYACINTHE), religieux dominic., originaire de Biscaye, ayant résolu de se vouer aux missions, se rendit à Manille en 1625 pour apprendre le japonais, et opéra un gr. nomb. de conversions à Formose pendant un séjour de 4 années. Il périt assassiné par un capit. japonais, qui lui avait promis de le conduire au Japon. On lui doit un *Vocabulaire japon. et espag.*, Manille, 1630 ; un *Vocabul. de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose*, et une traduct. en indien de toute la doctrine chrétienne, ibid., 1691.

ESQUIVEL DE ALAVA. V. ALAVA-ESQUIVEL.

ESSARS (PIERRE des), surintend. des finances de France sous Charles VI, un des gentilshommes franç. qui combattirent avec les Écossais contre Richard II et Henri IV, rendit à Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, des services importans, notamment lors de l'arrestation de Jean de Montagu, gr.-maître de la maison du roi, et obtint entre autres dignités, celles de prevôt de Paris et de surintendant des finances. Il mérita le titre de *Père du Peuple* en assurant les approvisionnem. de la capitale ; mais, ayant ensuite perdu la faveur populaire pour avoir dilapidé les finances de l'état, il fut forcé de se retirer dans ses terres. P. des Essars essaya bientôt de rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guyenne. Après s'être emparé de la Bastille au nom de ce duc, il fut forcé de se rendre à la faction des bouchers, qui l'assiégèrent au nombre de 20,000 hommes : poursuivi comme dilapidateur, et accusé d'avoir voulu enlever le roi, la reine et le dauphin, il fut appliqué à la question, condamné à mort et exécuté le 1er juillet 1413.

ESSARS (ANTOINE des), frère du précéd., faillit essuyer le même sort, et, en actions de grâces de sa délivrance, il éleva en *ex-voto*, dans la cathédr. de Paris, une statue colossale de St Christophe qui a été démolie en 1784. — ESSARS (Charlotte des), comtesse de Romorantin, femme distinguée par son esprit et les agrémens de sa personne, devint maîtresse de Henri IV en 1590, et en eut deux filles : elle vécut ensuite dans la plus grande intimité de Louis de Lorraine, cardinal de Guise ; et, après la m. de ce prélat, qui lui laissa 3 fils et 2 filles, elle épousa en 1630 le maréchal de L'Hôpital, connu alors sous le nom de du Hallier. Étant entrée dans des intrigues polit., qui lui attirèrent une disgrâce, Charlotte des Essars fut reléguée dans une des terres de son mari, et y m. en 1651.

ESSARTS. V. DESESSARTS.

ESSÉ (ANDRÉ DE MONTALEMBERT, plus connu sous le nom d'), un des plus braves capit. de son siècle, né dans le Poitou en 1483, tué sur la brèche de Térouane en 1553, s'était signalé dans les guerres de Louis XII, de François Ier et de Henri II. François Ier disait, en parlant des plus braves de son armée, « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guyenne qui courons la bague contre tous allans et venans de la France ; moi, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. »

ESSÉNIENS, sectaires juifs et égyptiens, se distinguaient surtout par des vertus austères, proscrivaient le mariage, et vivaient dans des espèces de monastères, mettant en commun tous ce qu'ils possédaient. Ils furent opposés aux saducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme. On trouve entre cette secte et les premiers chrétiens une grande analogie.

ESSENIUS (ANDRÉ), théol. holland., pasteur de l'église réformée d'Utrecht et profess. de théolog., né en 1618, m. en 1677, a laissé entre autres écrits polémiques : un *Système de théol.*, Utrecht, 1659, 2 vol. in-4 ; un *Abrégé de ce système*, 1669, in-8 ; des *Dissert. sur la moralité du sabbat des Juifs* ; sur une *Apologie pour les ministres non conformistes d'Angleterre ; la Parabole du Semeur*, etc.

ESSEX (ROBERT DEVEREUX, comte d'), fils

d'un comte maréchal d'Irlande (*v.* Devereux), favori de la reine Elisabeth, gr.-maître de l'artillerie, cheval. de l'ordre de la Jarretière et membre du conseil privé, né en 1567 à Nethewood (comté d'Hereford), conserva pend. plus. années la faveur de sa souveraine. Se voyant à la veille de perdre les bonnes grâces de cette princesse, il chercha à se faire des partisans dans toutes les classes de citoyens, entretint des liaisons secrètes avec Jacques, roi d'Ecosse, et héritier présomptif d'Elisabeth; déjà il se préparait à s'emparer par la force du palais de la reine lorsque ses projets furent découverts; il tenta alors vainement d'opérer un soulèvement dans Londres en sa faveur; mais, forcé de se retirer dans sa maison, il s'y rendit à discrétion : traduit devant un jury composé de 25 pairs, il fut décapité en 1601, à l'âge de 34 ans. Sa mort a fourni le sujet de quatre tragédies anglaises et de trois trag. franç. — Essex (Robert Devereux, comte d'), fils du précédent, né en 1592, fut rétabli dans toutes les prérogatives de sa famille par Jacques Ier, servit dans le Palatinat en 1620, et ensuite en Hollande. De retour en Angleterre, il embrassa le parti de l'opposition contre la cour, eut le commandement de l'armée parlementaire, combattit le roi à Edge-Hill, et fit le siége de Glocester. Il fut complètement battu en 1643, perdit le command. l'année suiv., et m. en 1646. En lui s'éteignit l'anc. famille Devereux, d'origine normande.

ESSEX (Jacques), archit. angl., membre de la société des antiq. de Londres, né en 1723, m. en 1784, a réparé et embelli la chapelle du collége du roi à Cambridge, sa patrie, les cathédrales d'Ely et de Lincoln et d'autres édifices publics. On trouve dans l'*Archeologia* et dans la *Bibliothèque topograph. britann.* le petit nombre des écrits qu'il a laissés sur l'architecture.

ESTAÇO (Achille), savant portug., plus connu sous le nom latin d'*Achilles Statius*, bibliothécaire du cardinal Sforza à Rome et secrét. du concile de Trente sous le pontificat de Pie IV, et, sous Pie V, secrét. pour les lettres lat. que les papes écrivent aux princes, né à Vidigueira en 1524, m. à Rome en 1581, a laissé, entre autres ouvr. : *Commentaire lat. sur Cicéron, de Fato*, Louvain, 1551 et 1555; sur l'*Art poétique* d'Horace, Anvers, 1553; sur le traité de Suétone, *de Claris grammaticis*, Anvers, 1574; des *Notes lat.* sur Catulle, Venise, 1566; sur Tibulle, ib., 1567. — Estaço (Balthazar), de la même famille que le précéd., chan. pénitencier de la cathédrale de Viseu, né à Evora en 1570, a laissé un *Recueil* de sonnets, de chansons, d'églogues et autres poésies, Coimbre, 1604. — Estaço (Gaspard), son frère, généalog. et antiq. portug., est aut. d'un ouvrage *sur les antiq. du Portugal*, Lisbonne, 1625, in-fol. — Estaço (Manuel), frère des précéd., relig. de l'ordre des augustins et prédicateur célèbre, m. en 1638, a laissé en MS. des *sermons* et une *Hist.* des couvens de son ordre dans les Indes.

ESTAING ou ESTEING, nom d'une ancienne famille du Rouergue, nommée *de Stagno* dans les actes du 10e S. — Estaing (Dieudonné d'), qualifié ancien cheval., sauva Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines en 1214, et obtint en récomp. la permiss. de porter dans son écu les armes de France avec un chef d'or pour brisure.—Estaing (F. d'), savant prélat du 15e S., év. de Rodez, né en 1460, m. en 1529, fit construire à ses frais la tour de sa cathédrale, protégea et cultiva les lettres et consacra tous ses soins à l'administration paternelle de son diocèse. Sa *Vie* a été écrite en fr. par le P. Beau, jésuite, Clermont, 1656, in-4; et en latin par Lacarry, ibid., 1660, in-8.—Estaing (Joachim d'), évêque de Clermont, m. en 1650, a pub. deux *Rec. de statuts synodaux*, l'un en 1620; l'autre en 1647, in-8. — Estaing (Louis d'), frère du préc., aumônier de la reine Anne d'Autriche, et success. de son frère dans l'év. de Clermont, m. en 1664, a donné une nouvelle édit. de *Statuts synodaux* du diocèse, avec des corrections et des additions, Clermont, 1653, in-8. — Estaing (Joachim d'), guerrier et littér., né vers 1617, m. en 1688, a écrit une *Hist. généalog. de sa maison*, à laquelle Boileau fait allusion dans sa *Satire sur la noblesse*, et passe pour aut. d'une *Dissert. sur la noblesse d'extraction et sur l'origine des fiefs, des surnoms et des armoiries*, Paris, 1690, in-8. — Estaing (Ch.-Hector, comte d'), célèbre marin franç., de la même famille que les précéd., né au château de Ruvel en Auvergne en 1729, se signala par quelques affaires heureuses contre les Anglais sur terre et sur mer, et se trouvait à la tête des flottes combinées à Cadix au moment où la paix fut signée en 1783; élu membre de l'assemblée des notables en 1787, le comte d'Estaing embrassa le parti de la révolution, fut nommé commandant de la garde nationale de Versailles en 1789, et obtint le grade d'amiral en 1792; mais il ne put échapper à la fureur révolut., malgré ses principes et sa conduite, et périt sur l'échafaud en avril 1794. Il est aut. d'un petit poème intit. *le Rêve*, Paris, 1755; d'une tragédie des *Thermopyles*, pièce de circonstance, Paris, 1791; et d'un petit ouvr. sur les colonies.

ESTAING (N. d'), général français, se signala à la bataille des Pyramides et à celle d'Aboukir, où il culbuta la première ligne des Turks et la poussa dans la mer. A son retour en France, après la capitulation d'Alexandrie en 1801, il fut tué en duel à la suite d'une querelle qu'il eut, au sujet de l'expédition d'Egypte, avec le général Reynier. V. ce nom.

ESTAMPES (Anne de PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord Mlle *d'Heilly*, née vers 1508, était fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, et avait 18 ans lorsque ce prince en devint éperdument amoureux; il la maria à Jean de Brosses, et lui donna le comté d'Estampes érigé en duché. La duchesse gouverna François Ier pendant 22 ans, troubla la cour et porta la désunion dans la famille royale par sa haine contre Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin, favorisa les succès de Charles-Quint et de Henri VIII en France dans l'intention de rabaisser le dauphin, et abusa de son ascendant sur le roi jusqu'à lui faire signer le honteux traité de Crepy. Après la mort de François Ier en 1547, la duchesse d'Estampes se retira dans ses terres, et y m. dans une telle obscurité que l'on ignore la date de sa m., qu'on suppose arrivée vers l'an 1576.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achille d'), connu sous le nom de *Cardinal de Valençay*, né à Tours en 1589, m. en 1646, s'était d'abord signalé sur les galères de l'ordre de Malte et à la prise de Sainte-Maure dans l'Archipel, puis en France, en Italie et dans les Pays-Bas; il commanda les troupes d'Urbain VIII contre le duc de Parme, et reçut le chapeau de cardinal en récompense de ses services. — Estampes-Valençay (Léonor d'), son frère, successivement évêque de Chartres et archevêque de Reims, député du clergé d'Anjou aux états-généraux de 1614, m. à Paris en 1651, a joui de la réputation d'un bon prédicateur. On a de lui : un *Poème* latin en l'honneur de la Ste Vierge, Paris, 1605, in-8; un *Rituel* à l'usage du diocèse de Chartres, ibid., 1627, in-8; les *Statuts synodaux* de Reims, 1645, et des *Ordonnances* pour l'administration de ce diocèse, 1648, in-8. — Estampes (Henri d'), neveu des précédens, chevalier de Malte, né à Paris en 1603, se distingua d'abord au siége de La Rochelle dans le commandement de l'escadre chargée du blocus, puis à la prise de Ste-Maure et de la Mahomette; fut nommé ambassadeur extraord. de France à Rome en 1652, grand-prieur de Champagne en 1670, et enfin grand-prieur de France. La mort l'enleva en 1678, au

moment où il allait être élu gr.-maître de l'ordre de Malte. — ESTAMPES (Jacques d'), de la famille des précédens, connu aussi sous le nom de *Marq. de La Ferté-Imbault*, servit avec distinction depuis l'année 1610 jusqu'en 1648, et mourut en 1668, maréchal de France, chevalier des ordres du roi et conseiller d'honneur dans tous les parlem. et cours souveraines du royaume. Il avait été ambassadeur de France en Angleterre en 1641.

ESTAMPES (CHARLES-LOUIS, marquis d'), né en 1734 à Paris, m. dans la même ville en 1815, consacrait ses loisirs au culte des muses. On a de lui, entre autres compositions : *Poésies diverses extraites de mon portefeuille*, 1811, 1813, 2 parties in-8.

ESTANG (L'). V. LESTANG, SALLE et TENDE.

ESTANGE (JACQUES), aut. calviniste du 16e S., a laissé un ouvr. d'*astronomie*; des *dizains cathol.* tirés de l'Ecrit.-Ste, Bâle, 1565, etc.

ESTCOURT (RICHARD), comédien angl. et aut. dramat., né en 1688, mort en 1713, a donné une comédie intit. *le Bel exemple*, et un divertissement qui porte le titre de *Prunella*.

ESTE, maison antique et illustre d'Italie, dont l'origine remonte à l'an 811 : nous nous contenterons de citer les personnages les plus célèbres de cette famille.—ALBERT ou OBERT, marquis d'Italie, eut pour arrière-petit-fils ALBERT AZZO II, né vers 996, marquis d'Italie, seigneur d'Este et de Rovigo, m. en 1097, qui fut la tige de la maison régnante de Brunswick, aujourd'hui sur le trône d'Angleterre, et de la maison de Modène qui s'est éteinte en 1816 dans la personne de Marie-Béatrix, douairière de l'archiduc Ferdinand de Lorraine-Autriche, et mère de l'impératrice d'Autriche.—ESTE (Azzo V, marquis d'), arrière-petit fils d'Albert Azzo II, aidé de son frère Boniface, enleva la jeune Marchesella, unique héritière de la maison des Adelards qui se trouvait à la tête du parti guelfe, et la fit épouser à son père. Ce rapt fut l'origine des possessions immenses de la maison d'Este dans le Ferrarais, la Romagne et la marche d'Ancône, et alluma entre les maisons d'Este et de Torelli des haines implacables, sources des guerres qui désolèrent ce pays pendant deux siècles. Azzo V m. en 1192.—ESTE (Azzo VI, marquis d'), fils du précéd. et surnommé *Azzolino*, pour le distinguer de son père, podestat de Ferrare en 1196, et de Padoue en 1199, m. en 1212, fut en rivalité perpétuelle avec Ezzelin-le-Moine, et avec Salinguerra II, chefs du parti gibelin, et remporta sur eux deux victoires qui ont assuré à la maison d'Este les républiques de Ferrare et de Vérone en toute souveraineté. — ESTE (Azzo VII d'), dit *Novello* ou *le Jeune*, fils du précéd., m. en 1267, s'était emparé par une perfidie de la personne de Salinguerra-Torelli en 1240, et se rendit maître de Ferrare. Il prit part à la croisade publiée par le pape contre Ezzelin et demeura vainqueur.—ESTE (Obizzo II d'), fils de Renaud, marquis d'Este, m. en 1293, avait été élu seigneur de Modène en 1288, et de Reggio en 1290. Il affermit sa puissance, et l'étendit sur les villes situées au midi de Pô.—ESTE (Azzo VIII d'), fils et successeur du précéd., combattit ses deux frères Aldobrandin et François, qui voulaient partager l'héritage paternel, et soutint avec valeur plusieurs guerres contre les Bolonais et les seigneurs de Parme, de Vérone et de Mantoue. Il m. en 1308.—FOULQUES III, fils d'un bâtard d'Obizzo II, succéda à Azzo VIII, appelé à la souveraineté, au préjudice d'Aldobrandin et de François, par un testament de son grand-père : ayant été battu par ses oncles, il se retira à Venise, et m. dans cette ville.—ESTE-RENAUD, OBIZZO III et NICOLAS Ier, (marquis d'), co-seigneurs de Rovigo, de Modène et de Parme, succéder. en 1312 à Aldobrandin II, leur père, rétablirent leur pouvoir et recouvrèrent l'influence que leurs ancêtres avaient exercée en unissant leurs efforts d'abord contre le pape Jean XXII et le roi Robert, puis contre Jean, roi de Bohême. Renaud m. en 1335, Nicolas en 1344, et Obizzo en 1352.—ESTE (Aldobrandin II d'), fils aîné d'Obizzo III et son successeur, m. en 1361, après avoir sagement gouverné les états de Ferrare et de Modène. — ESTE (Nicolas II d'), frère du précéd. et son successeur, m. en 1388, commença la réputation d'élégance et de bon goût que la cour de Ferrare augmenta par la suite et posséda pendant une longue suite d'années. — ESTE (Albert d'), frère de Nicolas II, fit périr dans les supplices son neveu Obizzo IV, fils légitime d'Aldobrandin, s'empara de la succession, se servit de l'alliance de Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan, pour fortifier son autorité, et abandonna ce prince ambitieux pendant les troubles de Florence. Albert m. en 1393.—ESTE (Nicolas III, marquis d'), seign. de Parme, de Modène, de Ferrare et de Reggio, fils et successeur d'Albert, protégea les sciences et les lettres, attira à sa cour les hommes les plus distingués de son temps, profita de l'affaiblissement du pouvoir de Visconti pour augmenter le sien, et m. en 1441. — ESTE (Lionel d'), fils naturel et successeur du précéd., régna paisiblem. jusqu'à sa m. en 1450; il fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, et contribua plus qu'aucun autre prince de son temps à favoriser les progrès de la littérature ancienne au 15e S. — ESTE (Borso, marquis d'), fils naturel de Nicol. III, succéda à Lionel, fut le premier duc de Ferrare, Modène et Reggio, protégea les lettres et appela l'imprimerie naissante dans ses états. Il m. en 1471. —ESTE (Hercule Ier d'), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III, succéda à Borso et régna de 1471 à 1505. Sa cour fut le rendez-vous des poètes et des littérateurs les plus distingués de l'Italie. — ESTE (Alphonse Ier d'), duc de Ferrare et de Modène, m. en 1534, avait épousé la fameuse Lucrèce Borgia, qui fit oublier les désordres de sa jeunesse, par son esprit et par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres. Alphonse perfectionna l'art de fondre les canons; sa gloire militaire et ses talens inspirèrent l'Arioste, le plus illustre de ses panégyristes. — ESTE (Hercule II d'), fils aîné et successeur du précédent, m. en 1559, régna sous l'influence de Charles-Quint, après la m. duquel il ne put réussir à recouvrer son indépendance, et fut forcé de faire une paix désavantageuse avec Philippe II.—ESTE (Alphonse II d'), fils du duc Hercule II et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né en 1533, m. en 1597, avait succédé à son père. C'est ce duc qui fit renfermer le Tasse dans l'hôpital des fous et qui l'y retint pendant 7 ans. Il protégea les gens de lettres et les artistes, décora les édifices publics de Ferrare et de Modène, et rendit sa cour la plus brillante de l'Italie. — ESTE (César Ier d'), né en 1562, devait succéder à Alphonse II, en vertu du testament de ce prince; mais le pape Clément VIII, lançant contre lui les foudres du Vatican, le dépouilla de la souveraineté et même des fiefs de la maison d'Este dans le Ferrarais. César fut seulement duc de Modène; il embellit cette ville, soutint une guerre contre les Lucquois, et m. en 1628.—ESTE (Alphonse III d'), fils et successeur du précédent, m. en 1644, avait eu une jeunesse dissipée; mais il s'amenda de bonne heure, fonda des colléges, des hôpitaux et finit par prendre l'habit de capucin à l'âge de 37 ans.—ESTE (Franç. Ier de), duc de Modène et de Reggio, né en 1610, succéda à Alphonse III, son père en 1629, après l'abdication de celui-ci, acheta de l'Espagne la principauté de Correggio, et tint, à Madrid, sur les fonts de baptême, l'infante Marie-Thérèse, qui épousa Louis XIV. Il m. en 1658. Ce seigneur joignit à la science militaire le goût des belles-lettres et l'amour des beaux-arts : ce fut lui qui commença le palais ducal de Modène, sur les dessins de l'Avanzini. — ESTE (Alphonse IV d'), fils aîné

et successeur du précédent, m. en 1662, à l'âge de 28 ans, avait épousé en 1655 Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin; il fit avec les Espagnols un traité de paix qui fut confirmé par le traité des Pyrénées. — ESTE (François II, duc d'), fils du précédent, régna paisiblement sous la tutelle de sa mère Laure Martinozzi, jusqu'en 1676, abandonna le pouvoir à don César, son frère naturel, et m. en 1694. — ESTE (Renaud d'), fils du duc François Ier, né en 1655, succéda à son neveu le duc François II, se déclara pour la maison d'Autriche (lors de la guerre de la succession), et livra aux Impériaux la forteresse de Brescello. La France s'empara de ses états, saisit et confisqua tous ses revenus en 1703. L'empereur Joseph Ier prit possession de la principauté de Modène en 1706; et en 1711, il vendit au duc dépossédé le marquisat de Concordia; mais Renaud fut une seconde fois chassé de ses états par les armées françaises et espagnoles en 1734, n'y rentra qu'en 1736, et mourut l'année suivante. — ESTE (François III d'), fils du précédent, né en 1698, épousa Mlle de Valois (Charlotte-Aglaé), fille de Philippe, duc d'Orléans, régent de France. Pendant la guerre de sept ans, il se déclara pour la maison de Bourbon, et fut nommé généralissime des troupes espagnoles en Italie. La paix d'Aix-la-Chapelle, signée en 1748, lui rendit ses états; il rentra à Modène en 1752, et y m. vers 1780.—ESTE (Hercule III, Renaud d'), dernier duc de Modène et fils du précédent auquel il succéda, né en 1727, m. en 1797, avait de l'esprit, des connaissances, de l'activité, mais un caractère difficile, égoïste et vindicatif. Il travailla long-temps à former un trésor dont une partie fut par la suite saisie à Venise et à Gênes par les Français, lors de l'invasion de l'Italie; il abandonna le gouvernement au marquis Gherardo-Rangone dont la conduite, dans ces circonstances difficiles, mérita l'estime de ses compatriotes et des vainqueurs. Renaud d'Este m. à Trieste peu de temps après la signature du traité de Campo-Formio, qui le dépouillait de sa souveraineté. L'Autriche lui avait promis le Brisgaw en dédommagement.

ESTE (HIPPOLYTE d'), cardinal, fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare, né en 1479, mort en 1520, avait été nommé cardinal à l'âge de 15 ans, par le pape Alexandre VI. Il embrassa le parti de Louis XII, et suspendit en 1509, dans la cathédrale de Ferrare, 60 drapeaux que les Français avaient pris aux Vénitiens en les forçant de lever le siége de cette ville. On lui reproche d'avoir fait crever les yeux à son frère naturel, Jules, par un transport de jalousie. Hippolyte était un fort bon mathématicien; il cultiva et protégea les lettres, et a écrit une histoire de la guerre des Français contre les Vénitiens.—ESTE (Louis d'), cardinal, fils du duc de Ferrare, Hercule II, et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né en 1538, m. en 1586, fut d'abord élevé au cardinalat par Pie IV à la recommandat. de Henri II, puis après nommé légat en France, et enfin protecteur des affaires de France à Rome, sous Henri III. Il regardait la France comme une seconde patrie et lui sacrifia les intérêts de sa famille.

ESTE (ISAÏE d'), Padouan, chanoine régulier de St-Jean de Latran à la fin du 15e S., a écrit en latin un *Commento sopra la cantica*, à l'usage des religieuses de son ordre.

ESTELLA (DIOGO d'), écrivain ascétique portugais, né en 1524, m. en 1590, a laissé entre autres ouv.: *Opuscula varia et commentaria super Lucam*, Alcala de Hénarès, 1578, 2 vol. in-fol., et à Venise, 1582; *Modus concionandi et commentaria super psalmum* 136, Cologne, 1586; des *méditations* sur l'amour de Dieu; une *vie* de Jean l'Evangéliste en espagnol; un *traité* ascétique (en espagnol) sur la vanité du monde.

ESTERHAZY, famille noble de Hongrie qui fait remonter son origine jusqu'à Paul d'Osteras qui vivait au 10e S., a produit plusieurs personnages remarquables.—ESTERHAZY (Nicolas de GALANTHA), évêque de Trau en Dalmatie, m. en 1693, est aut. de quelq. ouv. théologiq.—ESTERHAZY de GALANTHA (Paul IV), le plus illustre membre de cette famille, né en 1635, m. en 1713, rendit aux empereurs Ferdin. III, Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI, des services qui lui méritèrent la vice-roy. de Hongrie. Il cultivait et protégeait les lettres, et a traduit en hongrois l'*Atlas Marianus* ou Recueil de descriptions des images miraculeuses de N.-D. de Hongrie. — ESTERHAZY de GALANTHA (Nicolas d'), fut un zélé propagateur du luthéranisme vers la fin du 16e S. On a de lui un ouv. int. *Demandes et réponses sur l'église militante de J.-C.*—ESTERHAZY de GALANTHA (Nicolas-Joseph, prince d'), petit-fils de Paul IV, né en 1714, m. en 1790, avait été successiv. conseiller privé, chambellan, feld-maréchal, et remplit diverses missions importantes. Il protégea les savans et les artistes.

ESTERNOD (CLAUDE d'), gentilhomme, né en Franche-Comté l'an 1590, m. en 1639, est aut. des deux ouv. suiv.: l'*Espadon satyrique* en rimes franç., Lyon, 1619, in-12; et *le Franc Bourguignon pour l'entretien des alliances de France et d'Espagne*, Paris, 1615, in-8.

ESTÈVE (JEAN), troubadour provençal, était attaché à Guillaume, seign. de Lodève, qui commandait en 1585 la flotte franç. envoyée par Philippe-le-Hardi contre l'Espagne, et fut fait prisonnier. On a de lui quelques *poésies* remarquables par la naïveté et la grâce du style.

ESTEVE (PIERRE-JACQUES), médecin espagnol, célèbre au 16e S., a laissé une traduction latine des *Epidémiques d'Hippocrate*, Valence, 1550, in-f. —ESTÈVE (Louis), médecin de Montpellier au 17e S., est aut. de quelq. opuscules, entre autres: *Tr. de l'ouïe et observation sur l'action du poumon du fœtus*, Avignon, 1751, in-12; *Quæstiones chimico-medicæ duodecim*, etc., 1759, in-4; et une *Vie de M. Fizes, pour servir à l'hist. de la médec. de Montpellier*, Montpellier, 1765, in-8.

ESTEVE (PIERRE), membre de l'académie de Montpellier, né dans cette ville au commencement du 18e S., pub. en 1750, et fit paraître un opuscule intit. *Problème:* si l'expression que donne l'harmonie est préférable à celle que fournit la mélodie. On a encore de lui: *Nouvelle découverte du principe de l'harmonie, avec un examen de ce que M. Rameau a publié sous le titre de* Démonstrat. de ce principe, Paris, 1751, in-8; l'*Esprit des beaux-arts*, Paris, 2 vol. in-12; *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux au Louvre*, 1753, in-12; *Mem. contre M. de Causans, sur la Quadrature du cercle; Traité de la diction*, 1755, in-12; *Hist. génér. et particul. de l'astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; *Dialogues sur les arts*, Paris, 1756, in-12. On lui attribue *Origine de l'univers*, 1758, in-12; *la Toilette du philosophe*, 1751, in-12; et *Lettre à un partisan du bon goût*.

ESTH (LUBBERT), professeur de médecine à Heidelberg, né à Strasbourg en 1569, a laissé un ouv. intitulé *Dilucida, brevis et methodica formularum tractatio*, Hanovre, 1604, in-8.

ESTHER ou EDISSA (nom qui, dans un dialecte de la langue hébraïque, signifie *myrte*), fille d'Abihail, oncle de Mardochée (*v.* ce nom), de la tribu de Benjamin, devint l'épouse d'Assuérus (que l'on croit être le même que Darius, fils d'Hystaspes), roi de Perse, après la répudiation de la reine Vasthi. Aman, premier ministre de ce monarque, ayant promulgué un édit qui proscrivait tous les Juifs alors dispersés dans les états d'Assuérus, Esther implora la clémence de son époux en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit et la permission de tirer vengeance de leur persécuteur,

le jour même qu'Aman avait désigné pour leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituèrent la fête des *Purim* ou des *Sorts*. Un des livres dont se compose le recueil sacré de la *Bible*, portant le nom d'Esther, renferme les circonstances de cet événement, et est attribué à Mardochée : bien que l'autenticité de plusieurs détails ne soit point généralement admise chez les Hébreux, le concile de Trente ne l'a pas moins reconnu en son entier. Racine a puisé dans ce même livre le sujet d'une de ses plus belles tragédies. J. Barnès a donné, sous le titre de Αυλικον κατοπτρον, etc., Lond., 1679, in-8, une hist. d'Esther en vers grecs.

ESTHER. V. CASIMIR III et BEAUVAIS.

ESTIENNE (HENRI), imprimeur à Paris, de 1502 à 1520, né dans cette ville vers 1470, est la souche de tous les savans imprimeurs de ce nom qui se sont illustrés au 16ᵉ S. en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques. Il publia en 1509 un *Psautier* à cinq colonnes dont les versets furent, pour la première fois, distingués par des chiffres ; il est le premier qui ajouta un errata aux ouvr. sortis de ses presses. — ESTIENNE (François), l'aîné des fils de Henri, tint une imprimerie en société avec Simon de Colines, son beau-père. Le plus ancien ouvrage auquel on trouve son nom est le *Vinetum* de Charles Estienne, 1537 ; et le dernier, l'*Andria* de Térence, 1547.—ESTIENNE (Robert), frère du précéd., et le plus célèbre imprimeur de cette famille, né à Paris en 1503, se distingua par une connaissance parfaite des langues anciennes et des belles-lettres. Ayant été persécuté dans sa patrie pour la public. d'une *Bible*, avec une version de Léon-Juda, et des notes altérées par Calvin, il se retira à Genève, où il m. en 1559. Il emporta avec lui les matrices des lettres grecques qui sous la protection de François Iᵉʳ avaient servi aux éditions publiées en France : on ne put les recouvrer que sous Louis XIII, en dédommageant la ville de Genève, qui en avait fait l'acquisition. Parmi les belles éditions de Robert, on distingue une *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16 ; et le *Nouv. Testam.* grec, 1546, 2 vol. in-16. On lui doit : *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publ. en 1532, 1536 et 1563 ; *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1543, 2 vol. in-fol. ; c'est le plus ancien Dictionnaire latin-français qui ait été publ. ; un ouvr. écrit en latin, dans lequel il répond *aux censures de la Sorbonne* qui avait condamné sa Bible, Genève, 1552, in-8 ; et un autre intit. : *Galliæ linguæ libellus*, Genève, 1558, in-8. — ESTIENNE (Charles), frère du précédent, imprimeur et médecin, m. en 1564, est auteur de plus. ouvr. agronomiques publ. successivement depuis 1535 jusqu'en 1543, et réunis tous dans son *Prædium rusticum*, 1554, in-8, qu'il traduisit lui-même en français sous le titre de la *Maison rustique*, 1565, in-4. Cet ouvr., quoiqu'il renferme une foule de contes puérils, eut plus de 30 édit. dans toutes les langues. On a encore d'Estienne : *De vasculis*, Paris, 1535, in-8 ; *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Genève, 1566, in-4 ; et la traduction d'une comédie italienne intitulée : *le Sacrifice*, sous le titre *des Abusés*, 1566, in-16. — ESTIENNE (Nicole), fille du précédent, femme de Jean Liébaut, médecin de Paris, née vers 1545, a laissé plus. ouvr., entre autres, la comédie de l'*Andrie*, trad. de l'*Andria* de Térence, in-16, goth., Paris, 1540, et des poésies inédites, intit. : *Contre-stances pour le mariage*, ou *Réponses aux stances de Philippe Desportes contre le mariage*, et une *Apologie pour les femmes contre ceux qui en médisent*. — ESTIENNE (Henri II), fils de Robert, naquit à Paris en 1528. Son bel ouvr. intitulé : *Trésor de la langue grecque*, 1572, 4 vol. in-fol., et ses deux *Glossaires*, 1573, ouvrirent aux savans les trésors de la langue grecque, comme les ouvr. de Robert leur avaient ouvert les trésors de la langue latine. Une satire qu'il publia contre les moines, sous le titre de *Préparation à l'apologie pour Hérodote*, l'ayant fait condamner à être brûlé vif, il se réfugia à Genève, puis à Lyon, où il m. en 1598. On trouve dans Niceron une liste très-étendue de ses ouv., au nombre desquels se trouve une *Version d'Anacréon*, en vers latins, qui passe pour être digne de l'original et supérieure à toutes les traductions françaises de ce poëte. — ESTIENNE (Robert II), fils de Robert Iᵉʳ, né vers 1530, mort en 1571, imprimeur du roi, a donné avec Guillaume Morel plus. ouvr., entre autres : les *Rudimenta de Despautère*. — ESTIENNE (François), frère du précédent, impr. à Genève de 1562 à 1582, est aut. de quelq. ouvr. parmi lesquels on cite : *le Traité des danses*, Paris, 1564, in-8.— ESTIENNE (Robert III), fils de Robert II, m. en 1629, imprimeur du roi, a trad. du grec en franç. les deux premiers livres de la *Rhétorique d'Aristote*, et l'imprima lui-même en 1629, in-8. — ESTIENNE (Paul), fils de Henri II, né en 1566, m. en 1627, a donné à Genève des éditions grecques et latines fort estimées pour leur correction. On a de lui : *Epigrammata græca anthologiæ latinis versibus reddita*, Genève, 1573, in-8 ; *Juvenilia*, ibid., 1593, in-8.--ESTIENNE (Henri III), fils de Robert II, trésorier des bâtimens du roi, ne paraît pas avoir exercé l'imprimerie.—ESTIENNE (Henri IV), sieur des Fossés et fils du précédent, est auteur de l'*Art de faire des devises*, et d'un *Traité des rencontres ou mots plaisans*, Paris, 1645, in-8. — ESTIENNE (Robert IV), frère du précéd., avoc. au parlem., acheva la traduc. de la *Rhétorique d'Aristote*, commencée par son oncle Robert, et la publia à Paris, 1630, in-8. — ESTIENNE (Antoine), fils de Paul, né à Genève en 1594, publ. à Paris pour la société des libraires : *les Pères grecs*, *la Bible* de Morin, *l'Aristote* de Duval, *Plutarque et Xénophon*, et fut le dernier de cette famille qui illustra la France par la beauté et la correction des éditions. Il mourut à l'Hôtel-Dieu en 1674. — ESTIENNE (Robert), libraire, né à Paris en 1723, m. en 1794, se prétendait descendant de l'illustre famille des Estienne. Il a trad. de l'angl. *les Sermons de Fordyce*, Paris, 1778, in-12 ; et *le Pèlerinage* ; il a également pub. un *Eloge de Pluche*, Paris, 1755, in-12, et deux compilations intit., l'une, *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769 et 1770 : l'autre, *Etrennes de la vertu*.

ESTIUS (GUILLAUME), théol. hollandais dont le vrai nom est *Williams Hessels van Est*, né à Gorcum en 1542, m. en 1613, professeur de théologie à Douai, supérieur du séminaire et chancelier de l'université, a laissé en latin : *Commentaire sur le maître des sentences*, Paris, 1695, 2 vol. in-fol. ; *Commentaire sur les épîtres de St Paul*, ibid., 1679, 2 vol. in-fol ; *Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte*, Douai, 1628 ; une *Hist. des martyrs de Gorcum*, ibid., 1603, in-4 : ce dern. offre l'hist. de 19 prêtres ou religieux qui furent massacrés dans cette ville en 1552, lors de la révolut. opérée par l'introduct. du calvinisme en Hollande. On a encore de lui : *Martyrium Edmundi Campiani, societatis Jesu, è gallico sermone in latinum translatum* (v. Campian).

ESTIVAL (JEAN d'), poète français du 16ᵉ S., est aut. d'une pastorale en cinq actes et en vers, intitulée : *le Boccage d'amour, où les rets d'une bergère sont inévitables*, Paris, 1608, in-12.

ESTOCART (CLAUDE d'), habile sculpteur d'Arras au 17ᵉ S., doit sa réputation à la chaire de St-Etienne-du-Mont à Paris, qu'il exécuta d'après les dessins de Laurent de La Hire, peintre distingué.

ESTOCQ (HERMANN, comte de L'), fils d'un barbier hanovrien, né en 1692, m. en 1767, exerça à Pétersbourg la profession de son père, et parvint à se faire nommer chirurgien de la princesse Elisa-

beth, qu'il réussit à placer sur le trône. Il était devenu successiv. 1er médecin, conseiller intime et directeur-général de la chancellerie de médecine, lorsqu'en 1748, ayant été calomnié auprès de l'impératrice, il fut enfermé dans une forteresse, et n'en sortit qu'à l'avènement de Pierre III.

ESTOILE. V. ETOILE (de L').

ESTOR (JEAN-GEORGE), jurisc. hessois, né en 1699, m. en 1773, a composé près de 100 ouv. dont on trouve la liste dans le Dictionnaire de Meusel. Les principaux sont : *Essai d'une héraldique perfectionnée des armoiries de Hesse, de Hanau, de Mayence et de Brandebourg-Anspach*, Giessen, 1728, in-8; *Petits écrits choisis*, ibid., 1732-38, en 12 cahiers; *Liberté de l'église allem. dans son rapport avec l'église germanique*, Francfort sur le Mein, 1766, in-8.

ESTOURMEL ou CRETON (d'), famille originaire du Cambrésis et qui, pendant plusieurs S., porta indifféremment ces deux noms. Elle dut le surnom de *Creton* à *Reimbold d'Estourmel*, qui, en 1098, monta le prem. sur la crête du mur de Jérusalem. — Un sieur d'ESTOURMEL, au 14e S., ordonna par testament qu'il fût distribué à mille pauvres mille livres, mille pains, mille lots de vin et mille habits de drap blanc. — Le commandeur d'ESTOURMEL, chargé d'affaires de l'ordre de Malte, au commencement de la révolution, se signala par son dévouement à Louis XVI et à la reine.

ESTOUTEVILLE (GUILLAUME d'), issu d'une anc. et illustre famille de Normandie, archev. de Rouen et card., fut chargé de missions importantes sous Charles VII et Louis XI, et m. à Rome en 1483, âgé de 83 ans. La principale partie de la succession de cette maison est passée dans celle de Bourbon.

ESTRADA (MARIE d'), femme d'un soldat de Fernand Cortez, signala, dans les expédit. périlleuses de ce gr. capitaine, une valeur qui l'a pu faire comparer aux guerriers les plus intrépides de l'armée espagnole au Mexique.

ESTRADES (GODEFROI comte d'), maréchal de France, né à Agen en 1607, m. en 1686, se distingua comme capitaine et comme négociateur. Ce fut lui qui ménagea l'achat de Dunkerque, fit évacuer cette ville par les Anglais, et conclut en 1667 le traité de Bréda; il fut également l'un des plénipotentiaires pour la paix de Nimègue conclue en 1678. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées plus. fois; la dernière à Londres (La Haye), 1743, 9 vol. in-12. Cette édit. n'est qu'un extr. des origin. qui sont en 22 vol. in-fol.

ESTRÉES (JEAN d'), gr. maître de l'artillerie de France, né en 1486, m. en 1571, avait rendu de gr. services à François Ier et à Henri II. Il se signala à la prise de Calais en 1558, réorganisa l'artillerie franç. et perfectionna la fonte des canons. On a publ. un *Disc. des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous J. d'Estrées, grand-maître d'artillerie* par F. de La Treille, Paris, 1563. — ESTRÉES (Antoine d'), fils du précédent, fut pend. 40 ans gr.-maître de l'artillerie, défendit la ville de Noyon contre le duc de Mayenne dont il détruisit l'armée en 1593, et reçut le gouvernement de l'Ile-de-France en récompense de ce service. — ESTRÉES (Gabrielle d'), fille du préc., née vers 1571, séduisit Henri IV par sa beauté, par son esprit, ne céda à la passion du roi qu'après avoir vu son père et son frère comblés d'honneurs, et fut sur le point d'épouser le roi; mais une mort subite l'enleva en 1599 : elle laissait trois enfans : César, duc de Vendôme (*v.* Vendôme); Alexandre et Catherine-Henriette. Alexandre fut nommé par Louis XIII gr. prieur de France et général des galères de Malte, et m. en 1629. Catherine-Henriette épousa en 1619 Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf, et m. en 1663. — ESTRÉES (Jeanne d'), sœur de Gabrielle, abbesse de Maubuisson, morte en 1634, avait été déposée en 1618 pour s'être conduite en femme galante et fastueuse. — ESTRÉES (François-Annibal d'), frère de la précédente, duc, pair et maréchal de France, né en 1573, m. en 1670, avait embrassé d'abord l'état ecclés., mais le quitta bientôt pour le parti des armes, et se signala en plus. occasions par son esprit et par son courage. On a de lui des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12, réimpr. en 1756, dans les Mém. partic. pour servir à l'hist. de France; une *Relation du siege de Mantoue* en 1629, et une *Relation du conclave* tenu lors de l'élection de Grégoire XV en 1621. — ESTRÉES (Jean, comte d'), fils du précéd., né en 1624, m. en 1707, s'était distingué de bonne heure dans la carrière des armes. Il fut créé vice-amiral en 1670, commanda la flotte franç. au combat de Soulsbay en 1672; battit l'amiral Byngs devant Tabago en 1676, et reprit cette île aux Hollandais. Le roi le nomma maréchal de France et vice-roi de l'Amérique. — ESTRÉES (César d'), frère du précéd., cardinal et membre de l'acad. franç., né à Paris en 1628, m. en 1714, montra une profonde connaissance des affaires de l'église et de celles de l'état dans les diverses négociations dont il fut chargé par Louis XIV; il a écrit l'hist. de ses *Négociations à Rome*, de 1671 à 1687, MS. à la biblioth. du roi, et a composé pour *la Guirlande de Julie* quelques vers attribués à Desmarets. Son *Eloge* par d'Alembert se trouve dans l'hist. des membres de l'académie. — ESTRÉES (Jean d'), neveu du précédent, né à Paris en 1666, ambassadeur de France en Portugal en 1692, et en Espagne en 1703, succéda à Boileau à l'académie française, et fut désigné par le roi pour succéder à Fénélon dans l'archevêché de Cambrai; mais il mourut en 1718 avant d'avoir été sacré. — ESTRÉES (Victor-Marie, duc d'), né à Paris en 1660, succéda à Jean d'Estrées son père dans la charge de vice-amiral de France, se distingua dans les guerres du Levant, et détruisit la flotte des Algériens. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, il réunit le commandement des flottes espagnole et française en 1703, fut élevé au grade de maréchal de France et prit le nom de *Cœuvres*. V.-M. d'Estrées mourut en 1737. Il cultivait les lettres, fut membre de l'académie française, et associé à celles des sciences et des belles-lettres. — ESTRÉES (Louis-César LETELLIER, comte d'), maréchal de France et ministre d'état, né à Paris en 1695, m. en 1771, descendait, par sa mère, de la famille des précédens. Il se signala dans la guerre de 1741, au blocus d'Egra, au passage du Mein, à Fontenoi, aux siéges de Mons, de Charleroi, etc., eut la plus grande part à la victoire de Lawfeld, et fut chargé du commandement de l'armée d'Allemagne en 1757 : toutes ces dignités avaient été la récompense de ses services. On trouve un abrégé de sa vie dans la *Galerie française*, 1771, in-fol.

ESTRÉES (l'abbé d'). V. DESTRÉES.

ESTURMEL. V. ESTOURMEL.

ETAMPES. V. ESTAMPES.

ETATS-UNIS. Les Etats-Unis occupent toute la partie centrale de l'Amérique septentrionale; ils formaient d'abord une colonie anglaise; mais ayant secoué le joug de l'empire britannique en 1776, ils prirent le nom qu'ils portent maintenant. Après une guerre de sept ans, leur indépendance fut reconnue par tous les états de l'Europe et par l'Angleterre en 1782 et en 1783. La France contribua surtout à assurer leur liberté. Ces états, au nombre de vingt-quatre, forment une république fédérative, dont le chef est un président élu pour quatre ans et entre les mains duquel est remis le pouvoir exécutif; il a pour conseil un sénat composé de deux députés de chaque état, et une chambre de

représentans ; chaque état a en outre son gouverneur partic. ; le président et le sénat résident dans la ville de Washington, qui a pris son nom de celui du fondat. de la liberté américaine. Voyez l'histoire de l'indépendance des Etats-Unis par C. Botta.

Présidens.

George Washington, élu en . .	1789, réélu.
John Adams	1797.
Thomas Jefferson	1801, réélu.
James Madison	1809, réélu.
Monroe.	1817, réélu.
Quincy Adams	1825.

ETCHEEERRY ou ECHEVERRI (Jean de), poète basque, né à Tafalla (ville de la Navarre espagnole) vers le milieu du 16e S., fut prêtre et docteur en théologie. On a de lui en langue basque et en vers, *la Vie de J.-C; les Mystères de la foi, et la vie de quelques saints*, réunis et impr. à Bayonne, 1640, in-8. — Un autre Etcheverry, lieut. de frégate au service de France, voyagea aux îles Philippines et Molusques en 1769 et 1770, pour la recherche des arbres à épiceries. On trouve dans les *Œuvres de Poivre*, Paris, 1797, et dans le *Voy. à la Nouvelle-Guinée* par Sonnerat, d'intéressans détails sur ces voyages.

ETÉMARE (Jean-Baptiste LE SESNE DE MENILLES D'), théol., né en 1682 dans le diocèse d'Evreux, m. en 1770, embrassa par goût l'état ecclésiastiq., adopta la doctrine de Port-Royal et eut part à toutes les démarches du parti janséniste dans les affaires de la bulle *Unigenitus*, des convulsionnaires, etc. On a de lui plus. *Mem. contre la bulle Unigenitus*, et quelq. autres écrits, trop complètement oubliés aujourd'hui pour que nous croyions nécessaire d'en donner la liste.

ETH, roi d'Ecosse, surnommé *Alipes*, à cause de son agilité, succéda à son frère Constantin II en 874. Pendant qu'il se plongeait dans les débauches les Danois envahirent ses états, et les nobles, irrités contre lui, le déposèrent en 875.

ETHELBALD, roi de Mercie dans l'heptarchie saxonne en Angleterre, successeur de Ceolred en 716. Ayant essuyé deux défaites en 754, périt victime d'une sédition fomentée dans son armée par Beornred, qui se fit proclamer roi.

ETHELBALD, 3e roi d'Angleterre, enleva la couronne à son père pendant que celui-ci était à Rome, et faillit la perdre par suite de son mariage incestueux avec la veuve de ce prince : il rompit cette alliance pour conserver le trône et la vie; mais n'en continua pas moins d'afficher une grande dissolution de mœurs. Il m. en 860.

ETHELBERT, roi de Kent en Anglet., monta sur le trône en 566, épousa en 597 Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris, embrassa la foi catholique par les conseils de cette princesse, secondée par St Augustin, que le pape St Grégoire avait envoyé en Angleterre, tira de la barbarie les Anglo-Saxons, leur donna des lois, et m. en 615.

ETHELBERT, 4e roi d'Angleterre, m. en 866, avait succédé à Ethelbald, son frère, en 860. Il repoussa plus. fois les invasions des Danois, et gouverna sagement ses états.

ETHELFLEDE ou ELFLEDE, fille d'Alfrède-le-Grand, sœur d'Edouard l'Ancien, roi d'Angleterre, et épouse d'Ethelred, comte de Mercie, céda à Edouard son frère les villes de Londres et d'Oxford après la mort de son mari en 912, gouverna avec fermeté et donna souvent des preuves d'un grand courage dans plus. combats qu'elle livra aux Danois. Cette princesse, qu'on appelait le roi Ethelflede, mourut en 922.

ETHELFRID ou ADELFRID, roi de Northumberland, fils et successeur d'Ethelric, roi de Bernicie en 593, périt l'an 617 dans une bataille qu'il livra à Redwald, roi des Estangles.

ETHELRED Ier, 5e roi d'Angleterre, successeur de son frère Ethelbert en 866, m. des suites des blessures qu'il reçut en combattant contre les Danois en 861, et laissa la couronne à son frère Alfred.

ETHELRED II, 14e roi d'Angleterre, succéda en 978 à son frère Edouard-le-Martyr, fit massacrer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre, fut chassé du trône par Suénon, roi des Danois, ne rentra dans ses états qu'en 1015, et m. l'année suiv.

ETHELREDE ou ÆLREDE. V. Ailred.

ETHELWARD ou ETHELWERD, petit-fils du roi Ethelred Ier, a écrit une *Hist. d'Angleterre depuis le commencement du monde jusqu'à la m. du roi Edgar en 974*, insérée dans le *Rerum anglicarum scriptores*, de Saville, Londres, 1596, Francfort, 1601, in-folio.

ETHELWOLF, 2e roi d'Angleterre, succéda l'an 837 à son père Egbert, alla à Rome sous le pontificat de Léon IV, et rendit ses états tributaires du St-siége d'un sou par chaque famille. Ce tribut s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII. Ethelvolf épousa en secondes noces Judith de France, fille du roi Charles-le-Chauve, et m. en 858 après avoir partagé son royaume entre ses deux fils Ethelbald et Ethelbert.

ETHELWOLF ou ETHELVOLDE, évêque de Winchester dans le 10e S., a laissé entre autres écrits : *de Planetis et Mundi climatibus*, etc.

ETHFIN, roi d'Ecosse, fils d'Eugène VII, succéda à son neveu Murdac vers 730, et mourut après un règne de 30 années. Sur la fin de sa vie, l'état fut troublé par les factions des grands, à qui il en avait confié l'administration.

ETHEREGE (George), auteur dramat. angl., né vers 1636, mort en 1688, avait été chargé d'une mission en Turquie sous le règne de Jacques II. On a de lui trois comédies : *la Revanche comique ou l'Amour dans un tonneau; Elle le voudrait bien si elle le pouvait* et *l'Homme à la mode ou sir Fopling Flutter*, représentées successiv. dans les années 1664, 1668 et 1676.

ETHICUS, nom d'un géogr. anc. que l'on ne connaît que comme aut. de trois extraits informes sur la géogr., écrits en latin barbare, et compris généralement sous le nom vague de *Cosmographus d'Ethicus*. Les plus anciens aut. qui aient parlé de ces extraits sont Cassiodore et Dicuil (*v.* ces noms). Raban Maur (*v.* ce nom), dans son livre sur l'invention des langues, parle d'Ethicus comme d'un philosophe scythe; et dans plus. MSs. de ce même géogr. on ajoute à son nom celui d'*Hister* ou *Ister* pour indiquer qu'il était né en Istrie. La *Cosmogr. d'Ethicus* a été impr. pour la 1re fois à Venise en 1515; une autre édit. avec l'*Itinéraire d'Antonin* (attribué à Ethicus par plus. aut.) a été publiée par J. Simler, Bâle, 1535, in-12, réimpr. à la suite de *Pomp. Méla*, Paris, 1625, in-16. La moins mauvaise des édit. de cet ouvr. est celle de Gronovius, pub. à la suite de *Pomponius Mela*, Leyde, 1722, in-8. Une bonne édit. est encore à paraître.

ETHRYGE ou ETHERIDGE (George), en lat. *Edrycus*, sav. méd. angl., au 16e S., professeur de grec et de médec. à Oxford en 1553, a composé : *Hypomnemata quædam in aliquot libros Pauli Eginetæ, seu observationes medicamentorum quæ in hâc ætate in usu sunt*, 1588, in-8, et a laissé en MS. quelq. *morceaux* de musique et des *poésies* grecques et latines.

ETIENNE (St), prem. martyr du christianisme, fut lapidé par les Juifs l'an 33, neuf mois environ après la m. de J.-C., sur l'accusation d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu, et d'avoir dit que Jésus de Nazareth détruirait le lieu saint et changerait les traditions. — Etienne (St), dit *le Jeune*, né à Constantinople en 714, martyrisé par les iconoclastes en 766, s'était astreint à vivre renfermé dans une cellule qui n'avait que deux coudées de long sur une et demie de large.

ETIENNE Ier (St), succéda en 253 au pape Lu-

cius ou St Luce, martyr; son pontificat est célèbre par la question relative à la validité du baptême donné par les hérétiques. Il souffrit le martyre en l'an 257 pendant la persécution de l'empereur Valérien. — ETIENNE II, Romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que l'on ne compte point ordinairement parmi les papes, parce qu'il mourut trois ou quatre jours après son élection sans avoir été sacré. Etienne II se trouvant menacé par Astolphe, roi des Lombards, fut secouru par Pépin, qui enleva plus. villes à Astolphe, et en fit présent au pape. Ce fut le commencement de la seigneurie temporelle de l'église romaine. Etienne m. l'an 757. Il a laissé cinq. *lettres* et un *Rec. de quelques constitutions canoniques*. Paul Ier lui succéda. — ETIENNE III, Romain, élu pape en 768, fit condamner dans un concile un seigneur nommé Constantin qui s'était emparé du St-siége, et resta paisible possesseur de la chaire pontificale jusqu'à sa mort, en 772. Adrien Ier fut son successeur. — ETIENNE IV, Romain, succéda à Léon III en 816, vint en France sacrer Louis-le-Débonnaire, m. en 817, et eut pour success. Paschal Ier. — ETIENNE V, Romain, succcesseur d'Adrien III, mort en 891, eut pour successeur Formose, évêque de Porto. — ETIENNE VI, successeur de Boniface V, qui n'avait occupé le St-siége que pendant quinze jours, en 896, fit déterrer le corps de Formose, son ennemi, présenta dans un concile ce cadavre revêtu des habits pontificaux, l'accusa d'avoir usurpé le siége de Rome, lui fit trancher la tête par la main du bourreau et le fit jeter dans le Tibre après lui avoir coupé les deux doigts qui servent à la consécration. Cette vengeance atroce ayant soulevé le peuple de Rome, Etienne fut chargé de fers, et m. étranglé dans une prison. Jean IX, en 897, rétablit la mém. de Formose (*v.* ce nom). — ETIENNE VII, Romain, succéda à Léon VI en 929, et m. en 931, sans avoir rien fait de remarquable. Jean XI fut son successeur. — ETIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le St-siége après Léon VII, en 939, par la protection de Hugues, roi d'Italie, et m. en 942. Martin II lui succéda. — ETIENNE IX, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, fut élu pape en 1057 après la mort de Victor, et m. à Florence en odeur de sainteté l'an 1058. Nicolas II fut son success.

ETIENNE DE BLOIS, fils de Henri, comte de Blois, et d'Alice, fille de Guillaume-le-Conquérant, né en 1105, mort en 1154, s'était emparé du trône après la mort de Henri Ier, au préjudice de Mathilde, fille et légitime héritière de ce prince. Ce ne fut qu'un an avant sa mort qu'il obtint de Mathilde la tranquille possession du trône, à condition qu'Henri, fils de cette princesse, y montrait après lui.

ETIENNE Ier (ST), 1er roi de Hongrie, né en 979, succéda en 997 à son père Geysa, 4e duc de Hongrie, réforma les mœurs barbares de ses peuples, fit venir des missionn. qui prêchèrent l'Evangile dans tout son royaume, publ. un corps de lois en 55 chapitres, et m. en 1038. Sa couronne, qui lui avait été donnée par le pape Sylvestre II, sert encore pour le sacre des rois de Hongrie. — ETIENNE II, roi de Hongrie, dit *le Foudre* ou *l'Eclair*, succéda à Coloman II, son père, en 1114, fit la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens, se rendit odieux par ses cruautés, et, n'ayant point d'enfans, résigna sa couronne à Bela, son cousin, en 1131, se fit moine, et m. peu de temps après. — ETIENNE III, roi de Hongrie, succéda en 1161 à Geysa III, son père, fournit des secours à Manuel Comnène, empereur de Constantinople dans sa guerre contre les Vénitiens, et m. en 1173. Il eut pour successeur Bela, son frère. — ETIENNE IV, roi de Hongrie, succéda à Bela IV, son père, en 1260, s'illustra par ses victoires sur le roi de Bohême, et m. en 1272, laissant le trône à Ladislas, son fils.

ETIENNE IV, roi de Pologne. V. BATTORI.

ETIENNE, prince de Moldavie, battit l'emp. Bajazet Ier l'an de l'hégire 792 (de J.-C. 1390), régna 47 ans, et mourut en 1430 sous le règne d'Amurat II.

ETIENNE, archev. de Siounik'h (Arménie) en 729, combattit avec zèle les hérétiques d'Arménie, et périt au milieu du 8e S., assassiné par leurs émissaires. Il a trad. en arménien plus. ouv. de l'église grecque, et a laissé en MS. une *Lett.* adressée au patriarche Germain : elle contient l'exposition de la doctrine et des rites de l'église arménienne.

ETIENNE Ier (SDEP'HANNOS), patriarche d'Arménie, né à Tevin, d'où lui vient le nom de Tovnetsi, occupa son siége pendant deux ans, et mourut en 790. On a de lui plusieurs ouv. MSs. sur la grammaire, la philosophie, les mathém., etc. — ETIENNE III, patriarche d'Arménie à la place de Vahan, qui s'était réuni aux Grecs, lança excommunication sur excommunication contre son prédécesseur; mais le roi Abousald, mécontent de ces violences, fit enfermer Etienne dans une forteresse, et l'y laissa mourir en 972. — ETIENNE IV, élu patriarche d'Arménie en 1290, fut emmené en captivité avec tous les habitans de la ville de Hrhomkla, où il faisait sa résidence, et mourut en Egypte l'an 1294. — ETIENNE V, patriarche d'Arménie, élu en 1541 après la mort de Grégoire XI, abandonna pendant quelques années son siége, ravagé par les armées des Persans et des Othomans, alla à Constantinople et à Rome, voyagea en Pologne et en Russie, et revint mourir à Edchmiadzin, sa résidence, en 1556. Michel, son vicaire, lui succéda. — ETIENNE VI, succ. à Grégoire XII en 1573, et fut remplacé en 1575 par Thadée II.

ETIENNE (ASOGHIK ou ASOGHNICK), historien arménien, né en 938, m. vers l'an 1017, a laissé entre autres ouv. MSs. une *Hist. d'Arménie depuis la fondation de ce royaume jusqu'à l'an* 1004; un *Comment. sur Jérémie*; et une *Explication du Cantique des cantiques*.

ETIENNE ORPELIAN, archev. de Siounik'h (Arménie), né vers le milieu du 13e S., convoqua en 1294 un concile provincial pour combattre les opinions des Grecs et des Latins, et pour défendre celles des monophysites, et composa à cette occasion un *Manuel* pour soutenir sa secte. On a aussi de lui une *Hist. des princes orpelians depuis l'an* 1048 *jusqu'en* 1300, imp. en arménien à Madras, 1775, trad. en franç. par M. St-Martin.

ETIENNE *de Byzance*, habile grammairien du 5e et du 6e S., avait composé un *Dictionn. géogr.* où se trouvaient les noms de lieux, ceux des habitans, l'origine des villes, des peuples, et de leurs colonies; nous n'avons qu'un fragment de cet ouv., Leyde, 1674, in-8, et un mauvais *Abrégé* fait par Hermolaüs sous l'emp. Justinien, et pub. par les Aldes, 1502, in-fol.

ETIENNE *de Muret* (St), vécut pendant 50 ans sur la montagne de Muret dans le Limousin, se consacrant à la mortification, au jeûne et à la prière. Il obtint du pape Grégoire VII, en 1073, une bulle pour la fondation d'un ordre monastique suivant la règle de St Benoit, et mourut en 1124, âgé de 78 ans. On a de lui sa *Règle*, 1645, in-12; et un *Recueil de maximes*, 1704, in-12, en latin et en français.

ETIENNE (St), surnommé *Harding*, Anglais de naissance, mort en 1134, fut le troisième abbé de Cîteaux, fonda un grand nombre de monastères, et a la gloire d'avoir formé St Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Etienne avait corrigé, ou fait corriger, un exempl. de la *Bible* qui est long-temps resté dans la bibl. de Cîteaux.

ETIENNE *de Tournai*, évêque de cette ville, né à Orléans en 1132, mort en 1203, avait d'abord été abbé de Ste-Geneviève. Il a laissé 31 *Sermons*, des *Lett.*, 1682, 2e édit., et quelq. autres écrits.

ETIENNE, vaivode de Moldavie au 16e S., s'était emparé du trône après en avoir chassé le légitime possesseur. Les boïards, las de supporter son joug, le massacrèrent dans sa tente.

ETIENNE (N.), chanoine de Nantes, mort en 1807, est connu par un ouv. intit. *le Bonheur rural*, 1789, 2 vol. in-8.

ETIENNE, imp. V. ESTIENNE.

ETOILE (PIERRE TAISAN DE L'), un des plus habiles jurisc. du 15e S., né à Orléans vers 1480, m. en 1537, fut successivement docteur régent en l'univ. d'Orléans, chanoine de cette ville, et archidiacre de Sully; il parut à ce dernier titre au concile provincial de Paris en 1528, fut remarqué par François Ier, et nommé conseiller au parlement, et président aux enquêtes. On a de lui : *Petri Stellæ brevis repetitio legis*. Orléans, in-4; et *Petri Stellæ Aurelii repetitiones*, ibid., 1531.

ETOILE (PIERRE de L'), grand audiencier de la chancellerie de Paris, né dans cette ville en 1540, m. en 1611, s'était occupé pend. un grand nombre d'années à consigner dans un journal toutes les nouvelles que sa charge le mettait en position de recueillir; il y consignait même les bruits populaires et toutes les particularités qui se rattachaient aux affaires de l'état, ou seulement à des intérêts de famille. La nature de ce recueil, aujourd'hui un des livres les plus curieux que l'on connaisse sur l'histoire du règne de Henri III et de Henri IV, prouve que l'aut. n'avait jamais eu l'intention de le pub. Le MS. original formait 5 vol. in-folio; il fut légué à l'abbaye de St-Acheul d'Amiens par Poussemothe de L'Etoile, petit-fils de Pierre, et a disparu de cette abbaye sans que l'on ait pu découvrir ce qu'il est devenu. *Le Journal de Henri III*, depuis le 30 mai 1574 jusqu'au 30 août 1589, et le *Journal du règne de Henri IV*, ont été extraits de ce MS.; tous deux ont été souvent réimpr.; la meilleure édit. du prem. est celle de Lenglet-Dufresnoy, La Haye (Paris), 1744, 5 vol. in-8; cet éditeur y a joint un grand nombre de pièces fort curieuses et rares, entre autres : la trag. de *Gaspard de Coligny*, par Chantelouve; le *Disc. merveilleux de la vie de Catherine de Médicis* par H. Estienne; *la Véritable fatalité de St-Cloud; la Guisiade* du P. Mathieu; *la Desc. de l'île des Hermaphrodites* et *la Confession de Sancy*. L'édition la plus estimée du *Journal de Henri IV* est celle de La Haye, 1741, 4 vol. in-8, avec des remarques du chev. C. B. A., initiales sous lesquelles on croit que s'est caché Lenglet-Dufresnoy, éditeur de la prem. partie du journal de L'Etoile. On trouve à la fin de cette édit. plus. pièces rares et curieuses, telles que : la *Rencontre de D'Espernon et de Ravaillac aux enfers*; la *Chemise sanglante de Henri-le-Grand*; les *Factums* du capitaine Lagarde et de Mlle Comans, etc. — ETOILE (Claude de L'), sieur du Saussay et de La Boissinière, fils du précéd., né à Paris vers 1597, m. en 1651 ou 1652, était un des cinq auteurs que le duc de Richelieu employait à faire ses pièces dramatiques. Il fut admis en 1632 à l'acad. franç., et fut chargé d'examiner la versification du *Cid* lorsque l'acad. entreprit la critique de cette pièce. On a de lui : *la Belle esclave*, tragicomédie, représentée et impr. à Paris en 1643, in-4; *l'Intrigue des Filoux*, comédie, ibid., 1648, in-4; et des poésies diverses dans le recueil des poëtes français, 1692, 5 vol. — ETOILE (Pierre POUSSEMOTHE de L'), abbé de St-Acheul d'Amiens, fils du précéd., m. en 1718, est aut. de quelques traités histor., dont les principaux sont : *Hist. de l'abbaye de St-Acheul*, in-4, MS.; *Oraison funèbre de Susanne Des Friches de Bruneurs, abbesse de Notre-Dame du Paraclet*, Amiens, 1681, in-4; *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, ibid., 1684, in-4; *Lett. à un curieux sur d'anciens monumens découverts en 1697 sous le grand autel de l'abbaye de N. D. St-Acheul*, etc., ibid., 1697, in-4.

ETRUSCILLA (HERENNIA CUPRESSENIA), épouse de l'emp. Trajan Dèce, n'est connue que par un assez grand nombre de médailles grecques et romaines frappées en son honneur, et par une inscription pub. par Muratori.

ETTERLIN (PETERMAN), capitaine suisse dans les guerres de Bourgogne et greffier du canton de Lucerne au commencement du 16e S., est auteur d'une *Chronique de la Suisse*, pub. à Bâle en 1567 par ordre du gouvernement, et réimpr. en 1752, ibid., par les soins du professeur Spreng. — Eglof ETTERLIN, que l'on croit père du précédent, également greffier à Lucerne, m. en 1452, avait composé une histoire de la Suisse qui s'est perdue.

ETTMULLER (MICHEL), célèbre méd. allem., né à Leipsig en 1644, m. en 1683, avait étudié avec succès les langues savantes, les mathém. et la philosophie; il se consacra ensuite à la médecine, fut reçu docteur en 1668, devint membre de l'acad. des curieux de la nature, prof. de botanique, et profess. extraordinaire de chirurgie. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui, bien qu'ils ne soient pour la plupart que de courtes dissertations et des opuscules, ont été souv. réimp., traduits et commentés; presque tous ont été recueillis et publiés après la mort de l'auteur sous les titres de *Opera omnia theoretica et practica..... accedit chirurgia medica*, etc., Lyon, 1685, in-4; *Opera omnia, nempè institutiones medicinæ cum notis....., cum præfatione G. Frank à Frankenau*, Francfort, 1688, in-fol.; *Opera medica theoretico-practica, curâ et oper. J. Gasp. Westphal*, Francfort, 1676, 2 vol. in-fol.; *Opera omnia in compendium redacta*, etc., Londres, 1701, in-8, Amsterdam, 1702, in-8. La meilleure édition est celle intitulée *Opera medica theoretico-practica, per filium Michaelem Ernestum*, etc., Francfort, 1708, 3 vol. in-fol. Il n'existe point de traduction complète des œuvres d'Ettmuller; mais bien des traduct. allem., anglaises et françaises de divers traités. La notice biographique sur ce médecin, par son fils, impr. isolément en 1703, se trouve encore dans la *Bibliotheca script. medicorum* de Manget (*v.* ce nom). — ETTMULLER (Michel-Ernest), fils du précédent, né à Leipsig en 1673, mort en 1732, remplit avec distinction les chaires d'anatomie, de chirurgie, de physiologie, de médecine, à l'univ. de Leipsig, fut médecin du lasaret et membre de l'acad. des curieux de la nature. On n'a de lui que des *Thèses* ou des *Dissertations* sur divers sujets de médecine, de physiologie, etc.; et l'édition des *œuv.* de son père, dont nous avons parlé plus haut.

EUBULIDE, philos. de la secte mégarique, né à Milet vers l'an 360 av. J.-C., fréquenta l'école d'Euclide de Mégare, puis devint le success. de ce philos. Il combattit avec force la doctrine d'Aristote, et se distingua par son habileté dans la dialectique. — EUBULIDE, philos. cynique, est cité par Diogène Laërce comme aut. d'un écrit contre Socrate et contre Diogène, chef de sa secte. — EUBULIDE, sculpteur athénien. V. le 2e Euchir.

EUBULUS, poète comique grec d'Athènes, vivait au commencem. de la 101e olympiade. Suidas lui attribue 24 pièces de théâtre, Athénée 50; mais Meursius, dans sa Biblioth. attique, lui en attribue 73. On en trouve de nombreux fragmens dans Athénée, dans la *Biblioth. veter. com.* de Hertelius, et dans les *Excerpta è trag. et comœd. græcor.* Ces divers fragmens ont été également imprimés avec les *Petits poètes grecs* de Winterton, Cambridge, 1635, et Londres, 1712, in-8. — Il y eu encore à Athènes deux orateurs de ce nom, contemp. de Démosthène, et un philosophe platonicien, cité par Porphyre dans la *Vie de Platon*.

EUCADE (AUGUSTIN), écriv. latin, est aut. de

deux ouv. intit. : *Vitæ imperatorum* et *Descriptio Danubii*, que la bibliothèque impériale de Vienne conserve en manuscrit.

EUCHARIUS ou HOUCHAR (Eligius), théol. et poëte du 16e S., né à Gand, a écrit en vers les *vies* de St Levinus, de Ste Colette et de St Bertulsius; une comédie intit. *la Patience de Chrysselléis*, et quelques autres ouvrages.

EUCHER (St), évêque de Lyon au 5e S., assista au premier concile d'Orange en 441. On a de lui différent écrits conservés dans la biblioth. des Pères, et dont une édit. a été pub. séparément à Rome en 1564. Les principaux sont : un *Eloge du désert de Lerins*, et un *Tr. du mépris du monde*, en latin. Ils ont été traduits en franç. par Arnauld d'Andilly, 1672, in-12; *Hist. des Martyrs de la légion thébaine*, trad. par J. Armand Dubourdieu, Amsterdam, 1705, in-12.

EUCHIR ou EUCHIRUS, sculpt. grec de Corinthe, vivait vers la 50e olympiade, il passe pour avoir apporté en Italie, et fait conn. aux Etrusques, les prem. élémens de l'art de modeler.— Un autre Euchir, Athénien, fils d'Eubulide, et sans doute son élève, exécuta une belle statue de Mercure en marbre. Pline, qui le cite, ne fait pas connaître le temps où il a vécu.

EUCLIDE fut le premier archonte d'Athènes, la seconde année de la 94e olympiade (403 av. J.-C.), immédiatement après l'expulsion des 30 tyrans. Ce fut sous son administration que l'on fit une révision générale des lois de la république, et un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir. A cette même époque, les Athéniens adoptèrent, pour les actes publics, l'alphabet ionien de 24 lettres, au lieu de l'ancien, usité jusqu'alors. De là vient la citation fréquente, par les aut. anciens, des lois et de l'alphabet en usage depuis l'archontat d'Euclide.

EUCLIDE, philosophe de Mégare, suivit d'abord l'école de Parménide et ensuite celle de Socrate. On dit à cet sujet que, malgré les lois qui défendaient aux Mégariens sous peine de mort d'entrer dans Athènes, il s'introduisait dans la ville déguisé en femme pour assister aux leçons de ce grand homme. Après la mort de Socrate, Euclide se retira à Mégare et y ouvrit une école de philosophie, qui fut nommée école *mégarique* de la ville où elle se tenait, ou école *éristique*, c.-à-d. *disputante*, parce qu'au lieu de s'y livrer à la recherche de la vérité, on s'attachait plutôt à la dispute et aux subtilités dialectiques.

EUCLIDE, célèbre mathématicien grec, et l'un des pères de la science géométrique, vivait dans le 3e S. avant J.-C. Le lieu de sa naissance est resté inconnu ainsi que presque toutes les circonstances de sa vie. Proclus Diadochus, l'un de ses commentateurs, nous apprend seulement qu'il ouvrit à Alexandrie d'Egypte, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, une école de mathématiques. Il composa plus. ouv. dont quelques-uns sont perdus. Parmi ceux qui sont venus jusqu'à nous, le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Elémens*, divisés en 15 livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie, postérieur à Euclide. Cet ouvrage de science est un de ceux que le temps a le moins jetés en arrière des connaissances actuelles. Les autres écrits d'Euclide, sont intit. : *les Données; Introduction harmonique;* optique, catoptrique; le livre des *divisions* (on n'a de ce dern. ouv. qu'une trad. latine, qui pourrait bien être celle d'un ouv. du mathématicien arabe Mehemed de Bagdad). Tous ces écrits ont été recueillis en *œuvres complètes*, dont les meilleures édit. sont : *Euclidis opera, græcè, cum Theonis expositione*, etc., Bâle, 1550, in-fol.; *Euclidis quæ supersunt omnia, ex recensione D. Gregorii, græcè et latinè*, Oxford, 1703, in-fol.; *les Œuvres d'Euclide*, en grec, en latin et en franç., d'après un MS. très-ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours, par F. Peyrard, Paris, 1814, in-4. Plus. de ces ouv., trad. en latin, ont été imp. séparém., et les *Elémens* surtout ont eu un grand nombre d'édit., sur lesquelles on peut consulter la *Bibliotheca mathematica* de Murhard (*v.* ce nom).

EUCLIDES, sculpteur grec, né à Athènes, est cité par Pausanias comme aut. de plus. statues remarquables qui subsistaient encore au temps de ce savant voyageur.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane dans le 2e S. avant J.-C., fut l'un des plus célèbres capitaines de son temps, et Justin le compare à Mithridate qui vivait à la même époque. Il fit de gr. conquêtes dans l'Inde, et fut tué par son fils à son retour dans ses états. Mithridate dépouilla ce fils d'une partie de ses provinces, et les Scythes mirent ensuite fin à la domination grecque en Bactriane.

EUCTEMON, astronome athénien, vivait environ 432 ans av. J. C. Il était contemporain et ami de Médon, inventeur de la période connue sous le nom de *Nombre d'or*. Il fit plusieurs observations dont parle Ptolémée, qui ne parait pas y ajouter beaucoup de confiance.

EUDÆMON-JEAN (André), jésuite, né au 16e S. dans l'île de Candie, de parens issus des Paléologue, fut amené très-jeune en Italie, fut admis dans la société de Jésus en 1581, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, et m. à Rome en 1625. On a de lui plus. ouv. de controverse, dont il suffira d'indiquer les suiv. : *Epistola monitoria ad Joann. Barclaium*, Cologne, 1613, in-8; *Apologia pro Henrico Garneto*, etc., ibid., 1610, in-8. Cet ouv. est devenu très-rare. Eudemon y présente comme un martyr de la foi ce Henri Garnet, condamné à mort en 1606 à Londres, pour n'avoir pas révélé la conspiration des poudres dont il avait eu connaissance par la confession : on attribue encore à ce jésuite l'ouv. suiv. : *G. G. R. theologi ad Ludovicum XIII admonitio, quâ breviter et nervosè demonstratur Galliam fœdè et turpiter impium fœdus iniisse et injustum bellum hoc tempore contra catholicos movisse; salvâque religione prosequi non posse*, Francfort, 1625, in-4. Il n'est pas certain qu'Eudemon soit l'auteur de ce libelle plein d'outrages et de calomnies contre le roi et la France : il a été trad. en allem. (1725) et en franç. (1727); quelques personnes l'attribuent au jésuite J. Keller (*v.* ce nom).

EUDES, duc d'Aquitaine, successeur de Boggis, son père, en 688, régna sur cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et le Rhône, soutint plus. fois le choc des Sarasins, et finit par s'en débarrasser entièrement avec le secours de Charles Martel. Eudes m. en 735, après avoir partagé ses états entre ses deux fils, Hatton et Hunold.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et fils aîné de Robert-le-Fort, défendit Paris assiégé par les Normands en 885, fut proclamé, en 888, roi de la France occidentale, repoussa les Normands jusque sur la frontière, et après avoir obligé Charles III, dit *le Simple*, à se retirer en Bourgogne, il prit Laon, et m. à La Fère en 898.

EUDES Ier, surnommé *Borel*, duc de Bourgogne, successeur de Hugues Ier, son frère, s'occupait à dépouiller les riches voyageurs qui passaient sur ses frontières; mais, ayant vu St Anselme, il changea de vie, fit un pèlerinage au St sépulcre et m. en Cilicie l'an 1103. Son corps fut transféré à Cîteaux, dont il était le fondateur.—Eudes II, fils de Hugues II, gouverna la Bourgogne pendant quarante ans et m. en 1162. Il avait refusé de se reconnaître le vassal de Louis VIII; mais un jugem. sanctionné par Adrien IV, l'obligea à rendre hommage à ce prince.—Eudes III, fils de Hugues III et duc de Bourgogne, commandait l'aile droite à la bataille de Bouvines et rendit des grands services à

Philippe-Auguste, dans une expédition contre les Albigeois et dans la guerre de Flandre. Il m. en 1218, au moment où il se préparait à passer en Egypte à la tête d'un corps de croisés. — EUDES IV succéda en 1315 à Hugues V, son frère, épousa en 1318 la fille de Philippe-le-Long, roi de France, eut une grande part au rétablissem. de Louis, comte de Flandre, dans ses états en 1328, et m. en 1350.

EUDES *de Montreuil*, architecte de St Louis, m. en 1289, avait suivi ce prince à la Terre-Sainte, et y fortifia la ville et le port de Jaffa; les églises de Ste-Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Ste-Croix de La Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux à Paris, ont été construites sur ses plans et sous sa direction.

EUDES, 68e archevêque de Besançon, success. de Guillaume de La Tour en 1668, voulut accroître ses priviléges au préjudice des citoyens; mais ceux-ci se révoltèrent, assiégèrent et détruisirent un château-fort dans lequel l'archev. s'était renfermé en lançant l'excommunication contre la ville. Eudes m. en 1301, sans avoir pu obtenir satisfaction.

EUDES (JEAN), frère de l'historien Mezerai, né en 1601 dans le diocèse de Sees, m. en 1680, avait quitté l'oratoire pour fonder la congrégation des eudites, qui, par la suite, s'étendit en Normandie et en Bretagne. On a de lui plusieurs ouvrages de piété dans lesquels il adopte des pratiques qui lui étaient inspirées par un zèle plus ardent qu'éclairé. Les princip. sont : *la Vie et le royaume de Jesus*, Caen, 1637; *le Testament de Jesus*, 1641; *le Bon confesseur*, Paris, 1666, in-12, souv. réimp. et trad. en diverses langues, et quelq. autres écrits du même genre. — V. MEZERAI.

EUDOXE *de Cyzique*, navigateur grec, vivait dans le 2e S. avant J.-C. Il nous reste deux relations contradictoires de ses voyages : l'une extraite des écrits de Cornelius Népos, et conservée par Pomponius Mela, ne mérite point de confiance; l'autre de Posidonius, astronome recommandable, ami du grand Pompée, a été conservée par Strabon. Ce géographe s'est appliqué à réfuter le récit de Posidonius, et M. Walkenaer pense qu'Eudoxe n'ayant point fait le tour de l'Afrique, ses voyages n'apprirent rien qu'on ne sût déjà avant lui.

EUDOXE *de Cnide*, astronome grec, fils d'Aschynes et ami de Platon, mort 352 ans av. J.-C., s'était, au rapport de Cicéron, formé à l'école des Egyptiens, et fut le premier qui régularisa l'année chez les Grecs. Il avait écrit de nombr. ouvr. dont aucun ne nous est parvenu; les titres de trois seulement sont connus; savoir : le *Periode* (ou contour) *de la Terre*; les *Phénomènes*, et le *Miroir*. Hipparque a conservé quelques fragm. des deux dern. dans ses commentaires sur Aratus. On trouve sur Eudoxe de curieux détails dans l'*Hist. des Mathém.* par Montucla, t. I.

EUDOXE, en latin *Eudoxius*, fils de saint Césaire (*v.* ce nom), né à Arabisse en Arménie, embrassa l'arianisme, devint l'un des plus ardens défenseurs de cette hérésie, fut successivem. évêque de Germanicia, d'Antioche, patriarche de Constantinople en 560, persécuta constamment les catholiques, et m. en 370.

EUDOXIE (ÆLIA EUDOXIA), impératrice d'Orient, Française d'origine, morte vers 404, avait épousé Arcadius en 395; elle régna en despote, et persécuta St Jean Chrysostôme (*v.* ce nom).

EUDOXIE. (ELIA). V. ATHÉNAÏS.

EUDOXIE (LICINIA EUDOXIA), dite *la Jeune*, impératrice d'Orient, née à Constantinople en 422, fille de Théodose II et d'Athénaïs-Eudoxie, ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux et m. vers 465.

EUDOXIE (MACREMBOLITISSA), impératrice d'Orient en 1059, se fit nommer tutrice de ses trois fils, Constantin, Michel et Andronic, après la m. de Constantin Ducas, son époux. Michel, s'étant fait proclamer empereur quelques années après, la fit renfermer dans une couvent. Eudoxie cultiva les lettres, et a laissé un ouvrage intit. *Ionia*, dont le manuscrit est à la bibliothèque du roi. On y trouve tout ce qu'on a dit de plus curieux sur le paganisme; il a été imp. dans les *Anecdota græca* de Villoison, 1681, 2 vol. in-4.

EUDOXIE-FOEDEROUNA, première femme de Pierre-le-Grand qui l'avait choisie en 1691 parmi cent jeunes filles nobles qui lui avaient été présentées; elle donna le jour à un fils, et fut répudiée en 1696. Renfermée dans un couvent, elle recouvra sa liberté à l'avènement de Pierre II, son petit-fils, et m. en 1731.

EUGALENUS (SÉVERIN), médecin, né à Dockum en Frise, se fit à force de jactance une sorte de réputation : il prétendait guérir en quinze jours les phtisies commençantes et les paralysies. On a de lui un traité latin *sur le scorbut*, Brême, 1588, in-8, souvent réimp. et commenté, mais tout-à-fait oublié aujourd'hui.

EUGÈNE Ier (St), Romain de naissance, vicaire-général de l'église pend. la captivité du pape saint Martin et success. de ce pontife en 655, fit de vains efforts pour extirper le monothélisme, et m. en 658. — EUGÈNE II, Romain, successeur de Pascal Ier, en 824, tint un concile à Rome pour une réformation du clergé, et m. en 827. Sa charité lui mérita le titre de *Père des pauvres*. On lui attribue l'établissement de l'épreuve par l'eau froide. — EUGÈNE III monta sur le trône pontifical en 1145, mais l'esprit de rébellion qui régnait en Italie l'obligea de se retirer en France; ce fut seulement à la fin de 1147 qu'il put retourner en Italie, où il m. en 1154. St Bernard, qui avait été le maître d'Eugène, lui dédia ses livres *De la consideration*. On a de ce pape des *décrets*, des *épîtres* et des *constitutions*. Sa *vie* a été écrite par dom Jean Delannes, biblioth. de l'abbaye de Clairvaux, Nanci, 1737, 2 vol. in-12. — EUGÈNE IV (Gabriel Condolmero), Vénitien d'une naissance obscure, chan. de la congrégat. de St-Grégoire en Alga, puis év. de Sienne, card. sous le pontificat de Grégoire XII, son oncle, et enfin pape l'an 1431, eut un règne fort agité, et m. à Rome en 1447, âgé de 64 ans; il s'écria avant de mourir : « O Gabriel! qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'être ni cardin., ni pape, mais de vivre et de mourir dans ton cloître, occupé des exercices de ta règle! »

EUGÈNE, homme d'une naissance obscure, enseignait la rhétor. et la gramm. à Vienne en Dauphiné lorsque le comte Arbogast, Gaulois révolté contre Théodose, le salua empereur. Eugène fut vaincu en 394 par Théodose et décapité sur le champ de bataille.

EUGÈNE Ier, roi d'Ecosse, successeur de Fotelmachus, périt dans un combat qu'il soutint contre l'usurpateur Maxime. — EUGÈNE II, fils et successeur de Fergus Ier, monta sur le trône en 427, et mourut en 419 après avoir remporté de brillans avantages sur les Bretons. — EUGÈNE III, fils de Congall Ier, lui succéda en 535, et mourut en 557 après un règne heureux de près de 23 ans. Il eut pour success. son frère Conval. — EUGÈNE IV, 4e fils de Kenneth, succéda à son père en 605, et mourut vers 620 après avoir défait Ethelfrid, roi de Northumberland. Ferchard, son frère, lui succéda. — EUGÈNE V, m. en 692, avait succédé en 688 à son oncle Malduin. — EUGÈNE VI, fils de Ferchard, succéda au précéd., et m. après un règne de 10 ans, pendant lequel il avait été constamment en guerre avec les Pictes. Après lui la couronne passa à Amberkeleth, neveu d'Eugène V. — EUGÈNE VII, frère d'Amberkeleth, lui succéda en 704, et mourut, dit-on, assassiné en 721, laissant le trône à Murdac, son neveu. — EUGÈNE VIII, fils de Murdac, succéda en 761 à Ethfin ou Edwin,

et fut massacré en 764 par ses sujets révoltés. Fergus II ou III monta après lui sur le trône.

EUGÈNE (St), év. de Carthage en 481, essuya les persécutions des rois Huneric et Thrasamond, et mourut l'an 505 dans un monastère du Languedoc. On a de lui : une *Lettre ou exhortation aux fidèles de Carthage* (insérée dans Grégoire de Tours); *Expositio fidei catholicæ; Apologeticus pro fide; Altercatio cum Arianis*, dont Victor de Vite nous a conservé des fragmens; des *Requêtes* en faveur des cathol., et quelq. autres écrits dont Gennade a donné la liste.

EUGÈNE Ier, évêq. de Tolède au 7e S., sous la domination des rois Goths, m. en 636, était très-versé dans la partie des mathém. qui se rattache aux calculs astronomiques.

EUGÈNE II, dit *le Jeune*, archev. de Tolède, successeur d'Eugène Ier, gouverna l'église avec sagesse pendant onze années, présida les 8e, 9e et 10e conciles, et m. vers l'an 660. Il a laissé quelq. *Tr. de théol.* et des *Opusc.* en vers et en prose, pub. par le P. Sirmond, Paris, 1619, in-8, avec les poésies de Draconce.

EUGÈNE (François de Savoie, appelé *le Prince*), généralissime des armées de l'empereur, né à Paris en 1663, était fils d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et petit-fils du duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier. Il se destinait à l'état ecclés. et fut connu pendant quelque temps sous le nom du *petit Abbé;* mais, voulant quitter cette carrière pour celle des armes, il sollicita, auprès de Louis XIV, un régim. qu'il ne put obtenir. Il se rendit alors en Allemagne et servit comme volontaire sous le prince de Conti. Dès sa prem. campagne, Eugène mérita par sa valeur un régiment de dragons; il fit la campagne de Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière, délivra Coni en 1697, emporta Carmagnole et fut chargé du commandement de l'armée impériale. Louis XIV, sentant alors seulement de quel bras il s'était privé, fit offrir au prince le bâton de maréchal; mais Eugène refusa et augmenta les regrets tardifs du roi en remportant de nouv. victoires; cette même année il gagna sur les Othomans la fameuse bataille de Zenta, dont la paix de Carlowitz et l'abaissem. de Turks furent le résultat. La guerre de la succession offrit encore au prince Eugène une nouvelle moisson de lauriers. Il pénétra en Italie, se rendit maître du pays compris entre l'Adige et l'Adda, força l'armée franç., commandée par Villeroi, à céder presque tout le Mantouan, et termina la campagne de 1701 par la prise de La Mirandole : rappelé en Allemagne, il prit le commandement des armées réunies de Marlborough et d'Heinsius et gagna, en 1704, la bataille de Hochstett sur les Français et les Bavarois. Commandant de nouv. en Italie, Eugène est repoussé par le duc de Vendôme en 1705; mais l'année suiv. il fait rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, force les troupes françaises et espagnoles à évacuer la Lombardie en 1707; il pénètre en Provence et en Dauphiné, met le siége devant Toulon, s'empare de Suze, livre en 1708 le sanglant combat d'Oudenarde, où les Français sont contraints d'abandonner le terrain, se rend maître de Lille, remporte sur les maréchaux de Villars et de Boufflers la victoire de Malplaquet en 1709, s'empare de la ville du Quesnoy en 1712, et enfin signe avec Villars la paix de Rastadt en 1714. A peine cette guerre était-elle terminée, qu'Eugène se vit rappelé à marcher contre les Turks. La célèbre victoire de Péterwaradin en 1716, qui a fourni à J.-B. Rousseau le sujet d'une de ses plus belles odes, la prise de Belgrade signalèrent cette campagne, dont le résultat fut un traité de paix fort avantageux pour l'empereur. En 1733, la guerre s'étant rallumée sur le Rhin au sujet de la Pologne, Eugène reprit le commandement; mais, soit qu'il craignît de compromettre sa réputation, soit qu'il eût perdu l'énergie et la vivacité si nécess. à un gén., il laissa prendre Philisbourg sous ses yeux, signa la paix en 1733 et se retira à Vienne, où il m. en 1736. On a une *Hist. du prince Eugène* (par Mauvillon), Amsterdam, 1740, 5 vol. in-12 : c'est de cet ouvr. que le prince de Ligne a tiré, pour la plus grande partie, l'écrit qu'il publ. en Allemagne en 1809, et qui fut réimpr. l'année suiv. à Paris sous le titre de *Vie du prince Eugène* et de *Mém. du prince Eugène écrits par lui-même*, in-8. Les ouvr. les plus remarquables qui aient été pub. sur ce prince sont intit. : *Hist. milit. du prince Eugène*, par Dumont et Rousset, 1729, 2 vol. in-fol.; *Vie et Campagnes du prince Eugène*, Naples, 1754, in-8; *De rebus gestis Eugenii*, par le père Ferrari, Rome, 1747, in-4.

EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, savant prélat grec, né à Corfou en 1716, m. à Pétersbourg en 1806, avait été appelé en Russie par Catherine II, et nommé archev. de Slavinie et de Cherson; il possédait le latin, l'hébreu et presque toutes les langues européennes. On a de lui un gr. nomb. d'ouvrages écrits en grec ancien et en grec moderne; les principaux sont : *Tr. de logique extrait des écriv. anc. et modernes*, Leipsig, 1766, in-8; *Elémens de métaphys.*, Venise, 1804, 3 vol. in-8 : une traduct. des *Elémens* de Genuensius, Vienne, 1805, in-8; une autre des *Elémens de mathém.* de Segner, Leipsig, 1763; des *Elémens de philos. nat.*, Vienne, 1804; *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astron.*, Venise, in-4, etc.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, passa en Italie l'an 488 avec Odoacre, et fut abbé de Lucullano ou de St-Séverin dans le royaume de Naples. Il a laissé : *Thesaurus ex Augustino*, Bâle, 1542, in-fol.; et une *Vie de St Augustin de Favianes*, dans le recueil de Bollandus.

EUGUBINUS, nom que s'est donné le méd. ital. Accoramboni dans les ouvr. qu'il a pub. V. Accoramboni (Jérôme).

EUGÈNE BEAUHARNAIS (le prince). V. Beauharnais.

EULALIE (Ste), vierge et martyre, née à Mérida (*Augusta Emerita*) en Espagne vers l'an 296 sous l'empire de Dioclétien, issue d'une illustre famille, passait sa vie dans la retraite, uniquement occupée à des exercices de piété; lorsqu'elle fut informée des décrets de l'emper., qui ordonnaient à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux du paganisme, elle eut le courage de se présenter devant le préteur Dacien, pour lui reprocher l'impiété qu'il commettait en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le préteur, après de vives représentations, la livra aux bourreaux, et elle périt au milieu des tourmens, étouffée par la fumée et la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent au lieu de son martyre, où fut bâtie depuis une magnifique église. — Il y eut une autre sainte du même nom, née à Barcelonne, et qui souffrit également le martyre sous Dioclétien; mais l'authenticité de ses actes a été révoquée en doute.

EULALIUS, archidiacre de Rome, antipape, fut élu par une faction populaire en 418, concurremment avec Boniface Ier, et mourut évêque de Népi, où il s'était retiré après le rétablissement de la tranquillité dans la ville des césars.

EULER (Léonard), l'un des plus illustres géomètres du 18e S., né à Bâle en 1707, n'eut d'abord d'autre maître que son père, qui lui enseigna de bonne heure les mathém., et lui fit ensuite terminer ses études à l'univ. de sa patrie. Léonard y reçut les leçons de Jean Bernoulli (*v.* ce nom), et se lia intimement avec les fils de ce sav. prof., *Daniel* et *Nicolas*, déjà les émules de leur père. L'impératrice Catherine II, occupée du soin d'achever la fondation de l'academ. de Pétersbourg, ayant appelé les deux jeunes Bernoulli à en faire partie, ceux-ci

s'empressèrent de procurer à leur jeune ami une place d'adjoint dans la même compagnie savante. Nicolas Bernoulli ne tarda pas à succomber sous la rigueur du climat; et Daniel étant retourné bientôt après dans sa patrie, sa place de prof. fut donnée à Euler. Ce savant, continuant alors l'école de Leibnitz (*v.* ce nom), s'attacha surtout à perfectionner la science du calcul en écartant de plus en plus les considérations de pure géométrie, que les disciples de Newton appelaient souvent à leur secours. Sa réputation le fit inviter par Frédéric-le-Grand, en 1741, à se rendre à Berlin, où il resta pendant 25 ans; et, au bout de ce temps, il n'obtint qu'avec peine la permission de retourner à St-Pétersbourg, où il fut attaqué, presqu'à son arrivée, d'une maladie qui le priva de la vue à l'âge de 59 ans. L'activité de son génie ne fut point ralentie par ce cruel accident; il ne cessa de calculer qu'en cessant de vivre. Il mourut à St-Pétersbourg le 7 septembre 1783 d'une attaq. d'apoplexie foudroyante. « Euler, dit Condorcet, nous présente un de ces hommes dont le génie est également capable des plus grands efforts et du travail le plus continu; il multiplia ses productions au-delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et cependant il fut original dans chacune; sa tête fut toujours occupée, et son âme toujours calme. » Ce profond géomètre a enrichi d'une grande quantité de *Mém.* sur les mathém. les 46 vol. in-4 que l'acad. de St-Pétersbourg pub. depuis 1727 jusqu'en 1783, et le recueil de l'académie de Berlin pendant les 25 ans qu'il passa dans cette ville. Il donna aussi plusieurs *Mém.* à l'acad. des sciences de Paris, dont il remporta ou partagea dix prix. Parmi les nombr. ouv. qu'il a pub. séparément, nous citerons: *Dissertatio physica de Sono*, Bâle, 1727, in-4; *Mechanica, sive motûs scientia, analyticè exposita*, Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4; *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, ibid., 1729, in-4, fig.; *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi, minimive proprietate gaudentes*, etc., Lausanne, 1744; in-4; *Theoria motuum planetarum et cometarum*, etc., Berlin, 1744, in-4; *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1748, 2 vol. in-4, réimp. à Lyon en 1796, trad. en franç. par Labey, Paris, 1798, avec notes; *Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, St-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4, figures; *Theoria motûs lunæ*, Berlin, 1753, in-4; *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, ibid., 1755, in-4, réimp. avec additions par les soins de G. Fontana, Pavie, 1787; *Constructio lentium objectivarum*, etc., Pétersbourg, 1762, in-4; *Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse), Pétersbourg, 1763-1772, 3 vol. in-8, fig.: la meilleure édition de cet ouvrage estimé est celle de Paris, 1812, 2 vol. in-8, fig. (avec notes de Labey); *Theoria motûs corporum solidorum, seu rigidorum*, Rostock, 1765, in-4, fig., réimp. avec augment., Greisswald, 1790, in-4; *Institutiones calculi integralis*, Pétersbourg, 1768-70, 3 vol. in-4, réimpr. en 1792-93, augm. d'un 4ᵉ vol.; *Dioptrica*, ibid., 1767-71, 3 vol. in-4; *Theoria motuum lunæ*, etc., 1772, in-4. La table générale des écrits de L. Euler est insérée à la fin du 2ᵉ vol. de ses *Institutiones calculi differentialis*, édit. de Pavie, 1787, pub. par Grégoire Fontana. — EULER (Jean-Albert), géomètre, fils aîné du précéd., né à St-Pétersbourg en 1734, partagea, en 1761, avec l'abbé Bossut, le prix proposé par l'acad. de Paris sur *la meilleure manière de lester et d'arrimer un vaisseau*, fut membre de l'acad. de Berlin à 20 ans, obtint la place de prof. de physique à St-Pétersbourg lorsque son père retourna dans cette ville, fut nommé successivement secrétaire de l'académie impériale des sciences, inspecteur de l'acad. milit., conseiller du collége et conseiller d'état. Il mourut en 1800. On trouve de lui un grand nombre de *Mém.* intéressans sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les recueils académiques de Berlin, de Munich et de Gottingue. — EULER (Charles), 2ᵉ fils de Léonard Euler, né à Pétersbourg en 1740, montra de bonne heure un grand goût pour les sciences, et particulièrement pour l'histoire naturelle et la médecine. Il voyagea en Allemagne, en Belgique, acheva ensuite ses études à Hall, où il fut reçu docteur en médecine, revint dans sa famille en 1762, et obtint l'année suivante la place de médecin principal de la colonie française à Berlin. Il partit avec son père, en 1766, pour retourner à St-Pétersb., où il fut nommé, en arrivant, médecin de la cour, et membre de l'acad. impér. des sciences. Il m. vers la fin du 18ᵉ S. Les biographes qui parlent de Ch. Euler le citent comme érudit et bon médec., mais non comme mathématicien; et c'est ce qui donne lieu de penser que son père ne fut point étranger au mémoire de ce même Charles sur la question d'*examiner si le mouvement moyen des planètes conserve toujours la même vitesse*, etc., mémoire qui remporta le prix proposé par l'acad. des sciences de Paris, en 1767. — EULER (Christophe), frère puîné du précéd., né à Berlin en 1743, fit de bonnes études en mathém., en les dirigeant particulièrem. vers le génie militaire, et entra au service dans l'artillerie prussienne. Le grand Frédéric ne voulut point consentir à ce qu'il suivît son père à St-Pétersbourg, et il fallut l'intervention de Catherine pour qu'il obtînt, non sans peine, cette permission. A son arrivée en Russie, il reçut de l'impératrice le rang de major d'artillerie, et fut nommé direct. de la fabrique d'armes établie à Systerberk, près le golfe de Finlande. Il cultivait aussi l'astronomie par goût; et il fut un des savans que l'académ. de Pétersbourg désigna pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil en 1769. On ignore l'époque de sa mort.

EULOGE (St) *de Cordoue*, mort martyr en 859, a laissé: *Memoriale sanctorum*, ou histoire des martyrs de son temps; une *Exhortation au martyre*; et une *Apologie pour les martyrs*: ces écrits se trouvent dans la bibliothèque des pères, et dans l'*Hispania illustrata*, tome IV.

EUMATHE ou EUSTACHE, écriv. grec que l'on croit avoir vécu dans les dern. S. de l'empire d'Orient, est aut. d'un roman intit. *Aventures de Hysminias et de Hysminé*: cet ouv., quoique mal écrit et de mauvais goût, a été trad. plus. fois et en plus. langues. La première édit. du texte parut en 1618 à Paris, avec une trad. lat. et des notes fort savantes par Gaulmin; il a été réimp. à Leipsig en 1792, par les soins de Teucher, mais sans les notes de Gaulmin. Lelio Carani en avait donné une version italienne en 1559: c'est la plus ancienne, et l'on croit que la plupart des autres traductions ont été faites sur celle-ci.

EUMELUS, poète et histor. grec, de la race des Bacchiades, né à Corinthe dans le 8ᵉ S. av. l'ère chrét., est compté au prem. rang des Cycliques. Il ne reste de lui que divers fragmens conservés par Pausanias et Zetzes; d'ailleurs rien n'est moins positif que les opinions des critiques sur cet ancien écrivain.

EUMÈNE, en latin *Eumenius*, rhéteur à Autun, né dans cette ville vers l'an 261, reçut de l'empereur Constance-Chlore le titre de modérateur des écoles médianes, en récompense des soins qu'il n'avait cessé de donner à l'instruction de la jeunesse. Il reste de lui quatre discours dans les *Panegyrici veteres, cum notis variorum*, Paris, 1643, in-8, et 1655, 2 vol in-12.

EUMÈNES, un des plus grands généraux d'Alexandre, né à Cardie en Thrace, appartenait à une famille obscure, et ne dut son élévation qu'à son propre mérite. La Paphlagonie et la Cappadoce

lui ayant échu en partage après la m. d'Alexandre, il se vit contraint, pour entrer en possession de ces provinces, de se liguer avec Perdiccas. Après avoir vaincu et défait Antipater et Antigone, ses concurrens, il fut trahi par Apollonide, l'un de ses lieutenans, et perdit à son tour une grande bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 av. J.-C. Eumènes se réfugia alors dans la forteresse de Nora, et y soutint une année entière le siége contre Antigone, qu'il força enfin à se retirer. Ayant dans la suite rassemblé une nouvelle armée, il livra une dernière bataille où il fut encore trahi par ses soldats et livré à Antigone qui le laissa mourir de faim 315 av. J.-C. Vraiment digne de la confiance de son maître, qui, en mourant, l'avait chargé du soin de ses enfans, Eumènes lutta avec un courage héroïque contre l'ambition des autres généraux d'Alexandre, mais dès qu'il eut cessé de vivre, ceux-ci firent périr Olympias et les jeunes rois dont ils se partagèrent les couronnes.

EUMÈNES Ier, roi de Pergame, monta sur le trône l'an 264 av. J.-C., et fit quelques conquêtes sur les rois de Syrie. Il fit fleurir les lettres, mais se déshonora par son intempérance, et m. d'un excès de vin l'an 242 avant J.-C. — EUMÈNES II, son neveu, fils d'Attale Ier, monta sur le trône 198 ans av. J.-C., fit alliance avec les Romains, auxquels il conserva toujours la foi jurée, soutint avec avantage différentes guerres contre Antigone, roi de Macédoine, contre Prusias, roi de Bithynie, contre Cotys Ier, roi de Thrace, et m. après un règne de 30 à 38 ans. Eumènes II est célèbre par son amitié pour ses frères Attale et Philétère; il cultivait les lettres et augmenta beaucoup la bibliothèque de Pergame.—EUMÈNES III, fils du précédent, était en bas âge quand son père m., et eut pour tuteur son oncle Attale qui lui remit le trône en 158 av. J.-C. Ce prince ne régna qu'un an.

EUNAPE, sophiste, médecin et historien, né à Sardes en Lydie, dans le 4e S., a écrit les *vies des philosophes et des orateurs*, ou histoire abrégée des éclectiques, des médecins et des orateurs de son temps : l'édition la plus correcte est celle qui a été donnée par J. Commelin, 1596, in-8. Cet ouv., malgré l'exagérat. des opinions politiques et religieuses qui y sont exprimées, renferme des matériaux importans pour l'histoire philos. et littér. On trouve dans le *Lexique de Suidas* quelques fragmens d'une *hist.* du même auteur.

EUNOME, hérésiarque des 3e et 4e S., né en Cappadoce, vint chercher fortune à Alexandrie, y suivit quelque temps les leçons d'Aétius, dont il devint secrétaire, et, à la recommandation de ce célèb. sophiste, fut ordonné diacre puis sacré év. de Cyzique vers 360 par Eudoxe, qui plus tard fut contraint de le déposer comme fauteur de l'arianisme. Ses opinions et ses écrits le firent exiler success. en Mauritanie, à Naxos et à Palmyride; il vivait encore au temps de St Jérôme, et m. dans sa patrie, où il avait été obligé à se retirer. Entre autres erreurs Eunome soutenait que Dieu ne connaît pas mieux son essence que nous ne la connaissons; il niait que le fils de Dieu se fût uni à l'humanité, regardait les miracles comme des prestiges, et ne voulait pas qu'on honorât les reliques. Les disciples de cet hérésiarque, désignés sous le nom d'*Eunomiens*, furent proscrits vers l'an 380 par un édit de Gratien, et leur secte s'éteignit sous Théodose. St Basile et les deux Grégoire (de Nazianze et de Nysse) ont réfuté les écrits d'Eunome.

EUNOMIENS. V. l'article précédent.

EUPATOR, roi du Bosphore Cimmérien, n'est connu dans l'histoire que par ses médailles et par quelques passages de Lucien et de Capitolin. Les médailles de ce prince, frappées au revers d'Antonin et de Marc-Aurèle, attestent qu'il régna depuis l'an 156 jusqu'à l'année 171 de l'ère chrétienne.

EUPHÉMIE (STE), vierge de Chalcédoine et martyre sous Dioclétien, vers l'an 307.

EUPHÉMIE (FLAVIA-ÆLIA-MARCIA), impératrice d'Orient, femme de Justin Ier (*v.* ce nom), morte en 523, avait été élevée chez les Barbares, où ses parens étaient esclaves : elle portait le nom de *Lupicine* avant que son époux fût élevé au trône.

EUPHÉMIUS gouvernait pour Michel le Bègue, en 825, une ville de la Sicile, quand la famille d'une jeune religieuse qu'il avait enlevée, et dont il avait fait sa femme, porta plainte contre lui devant l'empereur. Condamné par ce prince à avoir le nez coupé, Euphémius se défendit d'abord à la tête de quelq. troupes, puis il se réfugia en Afrique, sollicita des secours du khâlyf Ziadet-Allah, rentra dans la Sicile à la tête des Sarasins, se présenta devant Syracuse et fut assassiné au moment où il exhortait les habitans à lui ouvrir leurs portes; les Sarasins, après sa mort, se rendirent maîtres de la Sicile et d'une partie de l'Italie.

EUPHORBUS, médecin à Rome dans le 1er S. av. J.-C., avait composé un traité *Peri opou*, qui ne nous est point parvenu. Pline et Galien, qui citent ce personnage, rattachent à son nom la dénomination d'une plante (l'*euphorbe*) que Saumaise a prouvé être antérieure à ce prétendu médecin du roi Juba.

EUPHORION, poète et littérat. grec, né dans la 126e olympiade à Chalcis en Eubée, fut bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et avait composé un grand nombre d'ouv. dont aucun ne nous est parvenu. L'*Anthologie grecque* contient cependant quelq. mots détachés, quelq. vers et deux épigrammes entières de ce poète, qui était encore fort à la mode au temps de Cicéron, et qui fit vogue sous Tibère.

EUPHRAEUS et non **EUPHRATES**, comme l'ont écrit quelq. biogr., né dans l'île d'Eubée, fut disciple de Platon, et devint ensuite conseiller de Perdiccas, roi de Macédoine. Après la mort de ce prince, s'étant mis à la tête du parti opposé à Philippe, successeur de Perdiccas, Euphraeus se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur grec, qui vivait dans le 4e S. avant J.-C., est cité par Quintilien comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de la perfection. Pline le range parmi les artistes athéniens. Les sculptures d'Euphranor ont reçu les mêmes éloges que ses peintures. On cite parmi les premières, les statues de Pâris, de Minerve, de Latone, de Vulcain, et celles d'Alexandre et de Philippe sur des quadriges; et parmi les dernières, le combat de la cavalerie athénienne à Mantinée; les figures de Thésée, avec la démocratie et le peuple personnifiés, une Junon, un Apollon, et Ulysse contrefaisant l'insensé.

EUPHRASIE (STE), religieuse et solitaire de la Thebaïde, célèbre par ses vertus et sa piété, morte vers l'an 413 à l'âge de 30 ans, était fille d'Antigone, gouverneur de la Lycie, et parente de l'emp. Théodose l'Ancien.

EUPHRATAS, ou **EUPHRATE**, est le nom de deux évêques que l'on croit avoir occupé successivement le siége de Cologne. S'il faut en croire certains actes, le premier aurait été déposé, pour cause d'hérésie, dans un concile que l'on prétend avoir été tenu à Cologne l'an 346, et le second aurait assisté au concile de Sardique en 347. Saint Athanase parle de ce dernier en termes honorables.

EUPHRATE, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline, le jeune, qui en parle avec éloge dans une de ses lettres. Il fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien, auquel il demanda, dans sa vieillesse, la permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un triste fardeau pour lui. Ayant obtenu cette permission, il prit du poison et mourut en l'an 118 de J.-C.

EUPHRONE (St), évêque de Tours en 556, m. vers 573, avait assisté au concile de Paris, tenu en 557. et à celui que l'on appelle le *second de Tours* en 567; il jouit pend. sa vie d'une grande considération auprès des rois Clotaire Ier, Charibert et Sigebert, roi d'Austrasie, et fut choisi par ce dernier pour opérer la translation de la vraie croix dans le monastère de Ste Radegonde à Poitiers. Le saint prélat signala son zèle et sa charité en pourvoyant à la subsistance des habitans de la ville de Tours qui avait été presque entièrement détruite pendant les guerres civiles, et en s'opposant à l'établissement d'une taxe que le comte Gaison voulait imposer au peuple. St Grégoire de Tours, parent d'Euphrone, lui succéda.

EUPHRONE (St), évêque d'Autun, fut en partie l'auteur de la lettre adressée à Thalasse d'Angers, sur les fêtes, le service divin, les ecclésiastiques bigames, etc., et assista en 475 au concile d'Arles assemblé au sujet du prêtre Lucide.

EUPHROSYNE (Ste), née à Alexandrie dans le 5e S., s'enfuit de la maison paternelle à l'âge de 18 ans, déguisée en homme, et se retira dans un monastère, où elle vécut 38 ans sous le nom de Smaragde.

EUPHROSYNE, impératrice d'Orient, femme d'Alexis III, qu'elle fit monter sur le trône à la place d'Isaac l'Ange l'an 1195, gouverna pendant quelq. années son époux et l'empire; mais son orgueil et ses mœurs corrompues soulevèrent tous les grands contre elle : ils la firent descendre du trône et renfermer dans un monastère. Peu de temps après Euphrosyne rentra en grâce et recouvra tout son crédit. Lors de la conquête de Constantinople par les croisés, l'an 1204, elle alla rejoindre son époux, qui avait pris la fuite l'année précédente, et m. en 1215 à Larta en Epire, où elle avait trouvé un asile.

EUPOLIS, poète grec d'Athènes, florissait vers la 85e olympiade, et 435 ans av. J.-C. Il appartient, ainsi que Cratinus, à la *vieille comédie*, à cette époque de licence théâtrale, où le vice et le ridicule n'eussent paru que faiblem. punis si l'homme vicieux ou ridicule n'eût pas été livré en personne à la risée ou à l'indignation du spectateur. On n'a, sur la vie et sur la mort de ce poète, que des récits tellement contradictoires que l'un réfute ou détruit nécessairement l'autre, et qu'il faut les rejeter tous ou admettre, ce qui paraît plus vraisemblable, l'existence de plus. écriv. du même nom et dont les aventures auront été par la suite attribuées à un seul et même Eupolis. On n'est pas plus d'accord sur le nombre de pièces qu'il avait composées et qui varie depuis sept ou neuf jusqu'à dix-sept. On en rencontre quelq. *fragmens* dispersés dans Stobée, dans Pollux et dans le *Scholiaste* d'Aristophane.

EUPOMPE, peintre grec, né à Sycione dans le 4e S., av. J.-C., fut contemporain de Zeuxis, de Timanthe et Parrhasius (v. ces noms). Il fonda l'école qui porta d'après lui le nom de sa patrie, et eut pour disciple Pamphile, qui devint maître du célèbre Apelles. On cite comme un de ses tableaux les plus remarquables un Grec vainqueur aux jeux gymniques.

EURENIUS (Jean), archidiacre suédois, né en 1688, m. en 1751, cultivait la poésie lat., l'hist. et la philol., et a laissé 2 ouv. intit. : *Grammatica et syntaxis*, 1733, et *Atlantica orientalis*, Strengnes, 1751, avec une préface de P.-F. Liunberg.

EURIC, désigné aussi sous les noms d'*Evaric* et d'*Euoric*, 7e roi des Visigoths, succéda en 476 à Théodoric II, son frère, après l'avoir fait assassiner Le sénat romain lui ayant abandonné les conquêtes de la républ. au-delà des Alpes, il ravagea la Gaule, prit Bourges, Clermont, Arles et Marseille, et contraignit Odoacre à lui céder ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Ce prince, le plus grand guerrier et le plus puissant monarque de son siècle, vit à sa cour des ambassadeurs de toutes les nations solliciter son appui; il recueillit les anciennes lois, en ajouta de nouvelles, fit connaître la civilisation à ses sujets, et m. à Arles en 485, laissant son fils Alaric en bas âge.

EURIPIDE, l'un des plus gr. poètes qui aient illustré la scène tragique grecque, naquit à Salamine la première année de la 75e olympiade, 480 ans av. J.-C. Il était fils de Mnésarque, et fut redevable du nom d'*Euripide* à la circonstance glorieuse qui marqua sa naissance, la victoire remportée par les Grecs à l'embouchure de l'Euripe, victoire qui fut le prélude et le gage de celle de Salamine. C'est ainsi que les premières victoires d'Euripide, dans les jeux publics de la Grèce, furent le présage des succès qui l'attendaient sur un théâtre plus digne de lui. Bientôt dégoûté du métier d'athlète, il étudia l'éloquence sous Prodicus de Chio et la philosophie sous Anaxagore : aussi peu de poètes ont-ils mis sur la scène plus d'éloquence et de philosophie; peut-être même Euripide n'est-il pas tout-à-fait exempt du reproche d'affectation à cet égard. Mais la nécessité de donner à ses tragédies un caractère qui les distinguât de celles d'Eschyle et de Sophocle, et qui méritât à leur auteur une place à côté de ces deux grands poètes, indiquait à Euripide une route nouvelle où la tournure habituelle de son esprit et ses études préliminaires lui promettaient et lui obtinrent de brillans succès. Les femmes jouent en général le grand rôle dans ses pièces, dans celles du moins qui nous sont parvenues; mais ce n'est malheureusement pas toujours le plus beau. Toutefois il ne paraît pas que les Athéniennes s'en soient autrement formalisées : elles pardonnèrent volontiers au poète ses sarcasmes, ses épigrammes et déclamations en faveur de l'éclat et de l'importance qu'il leur prêtait sur le théâtre. On a donné plusieurs motifs de cette espèce d'acharnement de la part d'Euripide à poursuivre ainsi la plus belle moitié du genre humain : le plus plausible est que, marié deux fois et deux fois malheureux dans son choix, il est possible que la conduite de ses femmes l'ait involontairement disposé à voir dans le sexe entier les vices et les travers qui avaient troublé sa tranquillité domestique. On ignore l'époque et les causes de sa retraite auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui l'accueillit avec distinction, le combla d'honneurs, et l'éleva même, dit-on, au poste de ministre d'état. Il ne jouit pas long-temps de ces honorables faveurs : un accident affreux termina tout à coup sa carrière. Il se promenait un jour à l'écart dans un bois, et profondément absorbé dans ses pensées, lorsqu'il fut assailli par une meute de chiens qui le mirent en pieces, ou le blessèrent du moins si dangereusement qu'il succomba peu de jours après l'événement. Il était âgé de soixante-seize ans. Des Athéniens reclamèrent les restes de leur poète; mais Archélaüs voulut les garder; et Athènes, frustrée dans son attente, éleva à Euripide un cénotaphe que Pausanias vit encore sur le chemin de la ville au Pirée. Des quatre-vingt-quatre tragédies attribuées à ce grand poète dix-neuf seulement sont parvenues jusqu'à nous; et deux entre autres (l'*Hyppolite* et l'*Iphigenie en Aulide*) ont enrichi la scène franç. de deux chefs-d'œuvre : l'*Iphigenie* et la *Phèdre* de Racine. Ici, comme dans nos précéd. articles, nous nous bornerons à désigner, parmi les nombr. édit. textuelles ou critiques du poète, celles qui méritent de jouir d'une autorité classique L'édit. *Princeps*, publiée par Lascaris vers la fin du 15e S., ne contient que quatre tragéd. : celles qui suivirent, durant le cours du 16e, laissent beaucoup à désirer sous le double rapport du complet et de la pureté du texte; il faut arriver au commencement du 17e pour trouver enfin une édit. moins indigne d'Eu-

ripide : c'est celle de Paul Etienne, Paris, 1602, in-4. Celle de Barnès, in-fol., Cambridge, 1694, a sensiblement perdu de sa réputation depuis que Walkenaër et Reiske en ont démontré l'insuffisance. Elle servit néanmoins de base au gr. travail commencé par Morus et terminé par Beck, qui y réunit les *fragmens* d'après la récension de Musgrave. Cette édit., qui se compose de 3 vol. in-4, Leipsig, 1779, 1788, renferme tout ce que les critiques modernes ont écrit de mieux sur ce grand tragique. Parmi les pièces séparément éditées, il faut distinguer *l'Hécube*, *les Phéniciennes*, *Hyppolyte* et *les Bacchantes*, publiées par le célèbre Brunck, et malheureusement devenues trop rares. Il faut regretter surtout que le grand critique Porson ait borné à quatre pièces seulement l'excellent travail dont elles offrent un si beau *specimen*. Les tragédies d'Euripide ont été trad. en français, quelques-unes en totalité et d'autres par simples extraits par le P. Brumoy dans son *Théâtre des Grecs*. Prévost de Genève a complété ce travail en 4 vol. in-12, Paris, 1783.

EUROPE (myth.), fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter, qui, pour l'enlever, prit la forme d'un taureau. Ce dieu emmena la jeune Europe dans la partie du monde qui depuis porte son nom.

EURYBIADE, gén. spartiate. V. THÉMISTOCLE.

EURYDICE (mythologie), femme d'Orphée (*v.* ce nom).

EURYDICE, nom de plus. femmes célèbres dans l'hist. de Macédoine. La plus ancienne est la femme du roi Amyntas ; elle eut 3 fils, Alexandre, Perdiccas, Philippe et une fille nommée Euryone, qui fut mariée à Ptolémée-Alorites. Devenue amoureuse de ce dernier, Eurydice se livra à des crimes dont on peut lire les détails dans l'histor. Justin, qui d'ailleurs nous laisse ignorer la fin de cette princesse. — EURYDICE, fille d'Antipater, fut mariée à Ptolémée, fils de Lagus ; mais ayant été supplantée par Bérénice sa nièce, que son époux prit pour seconde femme, elle se retira chez Seleucus, roi de Syrie, suivit en Macédoine Ptolémée Ceraunus, fils de ce prince, et se retira plus tard à Potidée, dont elle déclara les habitans libres. Ceux-ci lui en témoignèrent leur reconnaissance en instituant en son honneur une fête appelée de son nom *Eurydicée*. — EURYDICE, nommée *Adea* ou *Andata*, épousa le prince Arridée, frère nat. d'Alexandre-le-Grand ; et Arridée étant monté sur le trône de Macédoine, elle essaya de l'y maintenir ; mais les troupes macédoniennes se rangèrent du côté du fils du vainqueur de Darius, le jeune Alexandre. Olympias, aïeule de ce dern., envoya à Eurydice, qui fut faite prisonnière à Amphipolis, un poignard, du poison et un cordeau pour qu'elle eût à choisir entre ces trois moyens de se donner la mort. L'épouse d'Arridée s'étrangla avec sa ceinture, l'an 316 av. J.-C.

EUSDEN (LAURENCE), ecclésiastique et poète anglais, mort en 1730, a laissé plusieurs pièces de poésie insérées dans le *Recueil de Nichols*, et en MS. une traduction des *Œuvres du Tasse*, avec une *Vie* de ce poète. Pope, ennemi d'Eusden, l'a placé dans sa *Dunciade*.

EUSÈBE (ST), Grec de naissance, succéda en 310 au pape St Marcel, premier du nom, et mourut après quatre ou cinq mois de pontificat.

EUSÈBE (PAMPHILE), évêque de Césarée, né vers l'an 267, mort vers 338, fut un des fauteurs secrets des ariens et l'ennemi de St Athanase qui combattait cette hérésie. On ne sait s'il fut plus utile à l'église par ses lumières que nuisible par ses erreurs et ses intrigues ; on s'accorda toutefois à le regarder comme l'un des hommes les plus savans et les plus éloquens de l'église chrétienne. Il avait composé un gr. nombre d'ouvr. suiv. le témoignage de St Jérôme, qui en a conservé quelq. fragmens. L'écrit le plus remarq. qui nous reste de cet auteur est une *Hist. ecclésiast.*, en 10 liv. pub. par Henri de Valois, Paris, 1639, avec une version très-estimée qui a été trad. en franç. par le président Cousin. Cet ouv. a mérité à Eusèbe le titre de *Père de l'hist. ecclésiastique*.

EUSÈBE *de Nicomédie*, prélat grec, vécut sous les règnes de Constantin et de Constance, et fut l'un des plus fougueux défenseurs de l'arianisme. Maître de l'esprit des princes que nous venons de nommer, il attaqua avec acharnement les évêques orthodoxes, en fit déposer plusieurs dans un concile, accusa St Athanase d'imposture, de sédition et d'homicide, le fit condamner par le concile réuni d'abord à Césarée, ensuite à Tyr, parvint à faire recevoir Arius à la communion des évêques, et après la mort de cet hérésiarque, devint le chef de son parti. Il fut élu év. de Constantinople en 339, fit tenir à Antioche, 2 ans après, un concile dans lequel l'arianisme reçut une sanction publique, et m. en 342.

EUSÈBE, év. de Verceil au 4e S., m. vers l'an 373, s'était distingué au concile de Milan en 355, par ses *Attaques contre l'arianisme*, et fut exilé avec plus. autres évêques, pour n'avoir point voulu souscrire à la condamnation de St Athanase. On a de lui une *Traduction latine des commentaires d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes*, Milan 1743, 2 vol. in-4 ; deux *Lettres*, l'une où il proteste contre les violences exercées contre sa personne, et l'autre adressée à *Grégoire d'Elvire* : toutes deux se trouvent dans la biblioth. des pères.

EUSÈBE *de Samosate*, év. de cette ville dans le 4e S., fut d'abord lié avec les ariens, mais s'illustra ensuite par sa foi et son amour pour l'église orthodoxe. Il souscrivit au symbole de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, et la fermeté avec laquelle il s'opposa à la doctrine d'Arius lui attira de nombreuses persécutions. L'empereur Théodose ayant rendu la paix à l'Eglise, Eusèbe eut la mission de visiter les églises d'Orient et d'ordonner des évêques dans diverses villes ; mais, au moment où il installait un prêtre orthodoxe sur le siége épiscopal qu'il venait d'établir à Dolique, petite ville de Syrie, infectée d'arianisme, il reçut d'une femme de cette secte une pierre sur la tête, qui le tua. Avant d'expirer il demanda la grâce de cette fanatique. On place la mort d'Eusèbe vers l'an 379 ; l'Église l'honore comme martyr, et il est mentionné dans le martyrologe romain au 21 juin.

EUSÈBE *de Dorylée*, exerçait à Constantinople la profession d'avocat dans le 5e S. lorsqu'il osa s'élever en pleine église contre les opinions hérétiques de Nestorius, et dénonça ce patriarche aux évêques. Appelé ensuite lui-même au siége épiscopal de Dorylée, en Phrygie, il se crut encore plus obligé à défendre la foi contre ceux qui l'attaquaient. Sa liaison intime avec Eutychès (*v.* ce nom) ne l'empêcha pas, dès qu'il eut connaissance de son sentiment hétérodoxe sur J.-C., de le dénoncer dans un concile de 30 évêq. assemblés à Constantinople. Plus tard, après avoir assisté au faux concile, connu dans l'hist. ecclésiast. sous la dénominat. de *Brigandage d'Ephèse*, Eusèbe eut une très-grande part à la condamnation d'Eutychès dans le concile assemblé à Chalcédoine en 451.

EUSÈBE, év. d'Antibes, success. d'Eutherius vers l'an 541, prit part aux règlem. que fit le concile d'Arles en 554, et m. vers 570 ou 572. On lui attribue une *Hist. de la translation des corps de St Vincent, St Oronce et St Victor, martyrisés en Espagne*.

EUSÈBE, marchand syrien, se trouvant à Paris pour son négoce en 591, acheta l'évêché mis à l'encan par Frédégonde après la mort de Ragnemode, évêq. de Paris, chassa tous les jeunes gens élevés sous la surveillance de son prédécesseur, dans l'école épiscopale (séminaire), avec les maîtres

préposés à leur enseignement, les remplaça par des gens de son pays, et remplit ainsi de Syriens l'église parisienne. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son marché, et fut remplacé par le frère de Ragnemode. — Un autre EUSÈBE, évêque de Paris, ordonna prêtre, en 551, Clodoalde, le seul des fils de Clodomir qui échappa au massacre de ses frères et que l'on appelle aujourd. St Cloud.

EUSÉBIA (AURÉLIA), impérat. romaine, épouse de l'emp. Constance au 4e S., employa d'abord son crédit à détruire les injustes préventions que Constance nourrissait contre Julius, son neveu, et à protéger les savans; mais ensuite elle persécuta l'église, et se laissa entraîner à un zèle trop ardent pour l'arianisme. On croit qu'elle mourut vers l'an 360, empoisonnée par un breuvage qu'elle avait pris dans l'intention de faire cesser sa stérilité.

EUSEBIE (STE), abbesse du monastère de Saint-Cyr ou St-Sauveur, à Marseille, au 8e, 9e ou 10e S., se coupa le nez, suivant une ancienne tradition, dans l'espoir d'échapper à la brutalité des Sarasins, qui avaient envahi la Provence, et détermina ses religieuses à l'imiter. Les barbares étant entrés dans le monast., ne voyant dans ces femmes courag. que des objets hideux, les massacrèrent.

EUSTACHE (maître), poète franç. V. WACE

EUSTACHE, EUSTOCHE ou EUSTATHE (ST), martyr sous Adrien au commencement du 2e S., est honoré le 20 sept. par l'église, qui lui associe Tatiane, sa femme, ainsi que ses deux fils, Agape, ou Agapit, et Théopiste, compagnons de son martyre. Les actes de St Eustache ont été publ. en grec par le P. Combefis, Paris, 1660, et mis en franç la même année par le P. Le Sueur; mais leur authenticité est révoquée en doute par plusieurs canonistes. Bien que l'une des principales églises de Paris soit sous l'invocation de St Eustache, on cherche en vain son nom dans la plupart des biogr. publ. dans cette ville: une omission de cette nature, comme l'a dit M. Mahul, n'aurait pas eu lieu en Italie.

EUSTACHI (BARTHÉLEMI), médecin et anatomiste célèbre du 16e S., né à San-Severino, dans la Marche d'Ancone, mort en 1574, fut archiâtre et prof. au collége de la sapience de Rome. Peu d'anatomistes ont poussé leurs travaux plus loin que lui dans les diverses branches de l'anthropologie. Personne n'a plus fidèlement représenté les différentes pièces du squelette; il en a mentionné plus. parties pour la prem. fois, notamment, dans l'organe de l'ouïe, l'étrier et le canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière bouche, canal qui porte encore le nom de *trompe d'Eustachi*, ou d'Eustache. Les ouv. que nous avons de ce sav. sont: une édit. du *Lexique* d'Erotien (*v.* ce nom) avec des notes, suivi d'un opuscule int. *de Multitudine*, Venise, 1556, in-4; ce même opuscule a été réimp. séparément à Leyde, 1746, in-8; *de Renibus libellus*, Venise, 1563, in-4; *de Dentibus idem*, ibid., 1563, in-4: ces deux opuscules ont été refondus dans le recueil intit. *Opuscula anatomica, nempè de renum structurâ, officio et administratione, de auditûs organis; ossium examen; de motu capitis.....; de dentibus*, ib., 1564, in-4, nouv. édit. par les soins de l'illustre Boerhaave, Leyde, 1707, in-8, réimp. à Delft, 1736, avec pl.; *Tabulæ anatomicæ, quas è tenebris tandem vendicatas, et pontif. Max. Clementis XI, munificentiâ dono acceptas, præfatione notisque illustravit J. M. Lancisi*, Rome, 1714, in-folio, fig., souvent réimp. La meilleure édition est celle donnée par Bern. Sifroi Albinus, Leyde, 1744, impr. de nouveau, ibid., 1762, in-folio, avec des explications et des remarques qui sont des modèles de science et de saine critique. Les *Tabulæ anatomicæ* ont été égalem. bien commentées par George Martine, Edimbourg, 1740 et 1755, in-8. On doit regretter la perte d'un traité de *Anatomicorum controversiis*, qu'Eustachi avait annoncé comme entièrement terminé, prêt à être publié.

EUSTATHE (saint), évêque de Berrhée, puis d'Antioche en Syrie, né à Side en Pamphylie vers la fin du 3e S., fut le premier à attaquer Arius par ses discours et des écrits dont il ne nous reste plus que quelques fragmens. Les Ariens parvinrent à le faire déposer et exiler par Constantin; et il mourut dans cet exil vers l'an 337. Léon Allacci (*v.* ce nom) a pub. sous le nom de ce prélat un *Traité sur la Pythonisse*, Lyon, 1629, in-4.

EUSTATHE, archev. de Thessalonique au 12e S., célèbre commentat. d'Homère, avait été, avant son élevat. à l'épiscopat, maître des requêtes et maître des orateurs à la cour de Constantinople. Ce fut à cette première époque de sa carrière qu'il commenta Homère et Denys-le-Périégète; mais son travail sur ce dernier (*v.* Denys Periégète) ne peut entrer en comparaison avec les *Comment. sur l'Iliade* et l'*Odyssée*. Cet immense ouv. n'est au reste que la compilation des scoliastes et des commentateurs qui avaient précédé Eustathe; aussi celui-ci lui a-t-il donné, ainsi qu'à ses notes sur Denys, le titre modeste de *Parrebolæ*, ou extraits. Les *Comment.* sur Homère ont été impr. pour la première fois à Rome, 1542-1550, 4 vol. in-folio, cette édition est très-rare et très-chère; Froben en a pub. une autre à Bâle, 1559-1560, 3 vol. in-fol. Il en existe un abrégé par Hadrien de Jonghes, Bâle, chez le même Froben, 1558, 1 vol. in-fol.; et le P. Politi (*v.* ce nom), qui avait entrepris d'en donner une édit. avec la traduct. latine, n'a publié que les 5 prem. liv. de l'*Iliade*, Florence, 1730-1735, 3 vol. in-fol. On a encore d'Eustathe des *Notes* sur les *Canons* de saint Jean Damascène; des fragmens d'un *Comment.* sur Pindare, des *Homelies*, des *Discours* et des *Lettres*, que l'on conserve dans différentes bibliothèques. Manuce a inséré dans *les Jardins d'Adonis* un petit *Traité* sur les *Dialectes* d'Homère qu'il attribue à Eustathe, mais qui n'est qu'un extrait des observations grammaticales contenues dans la *Vie d'Homère* attribuée par quelques bibliographes à Plutarque, et par d'autres à Denys d'Halicarnasse. Le P. Politi a inséré cet extrait dans le prem. vol. de son édition d'Eustathe.

EUSTATHE. V. EUMATHE.

EUSTOQUIE (STE), vierge romaine, née dans le 4e S., descendait de l'illustre famille des Scipions et des Emiles. Sa piété la conduisit en Orient avec sa mère Ste Paule; et elles se mirent l'une et l'autre sous la direction de St Jérôme. Eustoquie mourut en 419 supérieure d'un monastère de Bethléem.

EUSTRATE, archevêque de Nicée au 12e S., a laissé des *Comment.* sur Aristote, insérés dans les *Analytica græcè*, Venise, 1536, dans les *Ethica græcè et latinè*, Paris, 1543; et un *Traité MS.* (conservé dans plusieurs biblioth.), où il soutient l'opinion de l'église grecque sur la procession du St-Esprit.

EUTECNIUS, sophiste grec, n'est connu que comme auteur d'une *Paraphrase sur le poème d'Oppien sur la chasse des oiseaux*, réimp. à Copenhague, 1702, in-12.

EUTHARIC CILICAS, gendre de Théodoric en 515, nommé consul pour l'empire d'Occident en 519, renouvela à Rome et à Ravenne le spectacle des fêtes triomphales et les combats de bêtes féroces; il devait succéder à Théodoric, mais il mourut avant ce prince en 525, laissant un fils qu'il avait eu de la célèbre Amalasonthe.

EUTHYCRATÈS, sculpt. grec, fils de Lysippe (*v.* ce nom), vivait dans la 120e olympiade, 300 ans av. J.-C. Elève habile de son père, il en imita plutôt la correct. que l'élégance. On citait comme ses chefs-d'œuvre les statues d'Hercule et d'Alexandre, du chasseur Thespis et des Thespiades, et de Médée traînée dans un char.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane vers l'an 220 avant J.-C., fut quelque temps en guerre contre Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette contrée, autrefois soumise à la domination des rois de Syrie; mais il réussit à se faire reconnaître par ce monarque comme souverain indépendant. On voit au cabinet du roi une très-belle médaille à l'effigie d'Euthydème, don du célèbre antiquaire Pellerin. V. ce nom.

EUTHYME (St), archimandrite, nommé *le Grand*, né à Melitène dans la petite Arménie en 377, mort en 473, prêcha avec succès l'Evangile aux Arabes et aux Sarasins, en convertit un grand nombre, ramena à la foi orthodoxe l'impératrice Eudoxie, et devint l'oracle de l'église d'Orient.

EUTHYMES-ZIGABENE, moine de Constantinople et écriv. grec des 11e et 12e S., a comp. des *Comment.* sur les Psaumes, sur les Cantiques, sur les quatre évangélistes, Vérone, 1530, et un ouv. intit. *Panoplie*, écrit par ordre d'Alexis Ier, emp. d'Orient pour réfuter les erreurs des *Bogomiles*, hérétiq. qui renouvelaient une partie des dogmes des manichéens, trad. en latin par François Zini, chanoine de Vérone, sous le titre de *Orthodoxæ fidei panoplia dogmatica adversùs omnes hæreses*, Lyon, 1536, Venise, 1575.

EUTHYMÈNE, navigateur marseillais dans le 4e S. avant J.-C., deux siècles après la fondation de sa patrie, alors appelée *Massilia*, n'est connu que par trois passages succincts qui se trouvent dans Sénèque (*Natural. quæst.*, *libri IV*, *cap.* 1), dans Plutarque (*de Placitis philos.*, *lib. IV*), et dans Aristide (*Orat. Ægypt.*, t. 2, p. 355, édit. Jebb.) Ces passages font connaître l'opinion d'Euthymène, qui pensait que les inondations du Nil étaient produites par les vents étésiens, c.-à-d. les vents alisés du N. O., qui, refoulant les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, augmentaient son niveau, et forçaient le Nil, qui ne pouvait s'écouler dans la mer, à franchir ses rives et à inonder l'Egypte. Euthymène disait qu'il s'était assuré de ce fait par ses propres observations, et apprenait qu'il avait navigué dans la mer Atlantique, dont les eaux, selon lui, étaient douces, d'une couleur semblable à celles du Nil, et nourrissaient des crocodiles comme ce fleuve. Sénèque, Plutarque et Aristide, paraissent, au surplus, avoir puisé à la même source, dans Eudoxe de Cnide (*v.* ce nom), qui s'appuyait du témoignage d'Euthymène pour ajouter plus de poids à son opinion sur la cause des inondations périodiques du Nil. Selon Vossius, Euthymène, qui avait composé une description des pays étrangers, et dont Arthemidore d'Ephèse a fait mention, serait le même que le voyageur, sujet de cet article, et cette opinion est probable; mais rien ne prouve qu'un Euthymène, auteur de chroniques, soit le même que celui de Marseille, comme l'ont avancé les aut. de l'hist. littér. de la France.

EUTOCIUS d'Ascalon, géomètre grec, vivait vers l'an 540 de J.-C. Il est aut. de deux *Comm.*, l'un sur Apollonius de Perge, se trouve dans l'éd. d'Apollonius par Halley; l'autre sur quelq.-uns des ouv. d'Archimède, Bâle, grec-latin, 1544.

EUTROPE (Flavius Eutropius), histor. latin du 4e S., a laissé entre autres ouvr. un abrégé de l'histoire romaine intit.: *Breviarum rerum Romanarum*, en dix liv., depuis la fondation de Rome jusqu'à l'emp. Valens, auquel cet ouv. fut dédié. La prem. est celle de Rome, 1471, in-fol.; la plus estimée est celle d'Havercamp, Leyde, 1729, in-12, rééditée par H. Verseik, ibid., 1762, 2 vol. in-8; cette hist. a été trad. en français par Faret, 1621, in-18; par de Préfontaine, 1710, petit in-12; par l'abbé Lezeau, 1717, avec notes: cette dernière, revue par de Wailly, a été publiée en 1783, in-12; par l'abbé Paul, Lyon, 1809, in-12: celle-ci est la plus estimée.

EUTROPE, eunuque, originaire d'Arménie, ministre et favori de l'emp. Arcadius, révolta le peuple par ses cruautés, son insolence et sa lubricité; il aurait été massacré si St Jean-Chrysostôme n'eût apaisé la multitude par un sermon qui passe pour un chef-d'œuvre. Eutrope fut jugé et condamné à mort pour avoir aspiré à l'empire.

EUTYCHES, célèbre hérésiarque grec, né à Constantinople vers la fin du 4e S., se consacra dès sa première jeunesse à la vie monastique, se distingua par sa piété et la régularité de ses mœurs, et devint abbé d'un monastère où il s'était retiré près de Constantinople. Son ardeur à combattre l'hérésie de Nestorius, l'ignorance des questions obscures qu'il agitait l'entraînèrent lui-même dans l'hétérodoxie. Le dogme principal du nestorianisme était l'existence de deux personnes en J.-C.; Eutychès rejeta les deux natures reconnues par l'église; et cette opinion, que ses moines adoptèrent d'abord, se répandit bientôt au dehors; l'eunuque Chrysaphius, ministre de l'emp. Théodose II, s'en déclara le partisan, ainsi que l'impérat. Eudoxie-Athenaïs; et leur exemple trouva de nombreux imitat. Eusèbe de Dorylée et Flavien, patriarche de Constantinople, essayèrent en vain de ramener Eutychès à la doctrine orthodoxe; il y persista, et le patriarche crut devoir alors le citer devant un concile qui était alors assemblé dans la capitale de l'empire d'Orient. Eutychès y parut, fut condamné, excommunié, et déposé sur le refus qu'il fit de se soumettre. Théodose II, excité par son ministre, résolut de poursuivre à leur tour les membres du concile qui avaient prononcé le jugem.; il en convoqua un nouveau à Ephèse, où toutes les formes furent violées, Euthychès absous, le patriarche Flavien anathématisé, et traité avec tant de rigueur et d'inhumanité qu'il mourut de ses blessures trois jours après. C'est ce concile que les historiens ont nommé *le brigandage d'Ephèse*. Vainement le pape St Léon conjura-t-il l'emp. de convoquer en Italie un troisième concile; Théodose s'y refusa constamment; mais Eutychès ne jouit pas longtemps de son triomphe: Théodose mourut, Marcien, son successeur, d'accord avec St Léon, convoqua le concile général de Chalcédoine, où l'anathème contre Eutychès fut confirmé; et celui-ci mourut peu de temps après. Malgré sa proscript., cette hérésie subsista encore pendant un grand nombre d'années. Suivant les eutychéens, les deux natures de J.-C. étaient tellement unies qu'elles n'en faisaient qu'une. Ils soutenaient que la nature humaine avait été absorbée par la nature divine, comme une goutte d'eau par la mer, ou comme la matière combustible est absorbée par le feu; en sorte qu'il n'y avait plus en la personne du Sauveur du monde rien d'humain, et que la nature humaine s'était, en quelque sorte, convertie en nature divine. L'eutychianisme se divisa ensuite en plus. branches, d'après les modifications apportées dans cette doctrine par plusieurs de ses sectateurs. Ainsi on vit s'élever successivement les schematiques ou apparens, ainsi appelés parce qu'ils attribuaient à J.-C. un corps fantastique; les théodosiens, du nom de Théodose, évêque d'Alexandrie; les jacobites, du nom d'un certain Jacob ou Jacques (cette branche, établie en Arménie, y subsiste encore, ainsi qu'en Syrie et en Egypte); les théopaschites, qui prétendaient que dans la passion de J.-C. c'était la divinité qui avait souffert; les acéphales (*v.* ce nom); les severins, ainsi appelés du moine Sévère qui fut depuis évêque d'Antioche: ceux-ci se subdivisèrent en agnoètes ou agnoites, paulistes ou melanistes, angelites, adriates et canonites.

EUTYCHES ou EUTYCHUS, *gramm. du* 6e S., disciple de Priscien, est aut. de deux livres *de Discernendis conjugationibus*, pub. à Tubingen en 1537, in-4, par Camerarius, qui les a réunis à quelques opuscules de Victorin et de *Servius*; ils

ont été réimp. dans les *Grammatici veteres* d'Ed. Putschius, Hanovre, 1605, in-4. Cassiodore, dans le 9e chapitre de son *Orthographia*, rapporte quelques fragmens d'un traité *de Aspiratione* du même auteur, qui paraît avoir composé plusieurs autres écrits qui ne nous sont poit parvenus.

EUTYCHIDES, sculpt. grec dans la 120e olympiade, fils de Zoïle de Milet, et élève de Lysippe, est cité par Pline comme aut. de plus. statues dont les plus remarquables étaient celles de l'*Eurotas*, de *la Fortune*, et un *Bacchus* qu'Asinius Pollion fit plus tard placer à Rome dans ses monumens.

EUTYCHIEN, pape, successeur de St Félix Ier en 275, gouverna l'église pendant 9 ans, et m. en 283. Ce fut sous son pontificat que parut Manès (*v.* ce nom), chef des hérésiarques, appelés de lui manichéens.

EUTYCHIUS, patriarche melchite d'Alexandrie, appelé par les Arabes *Saïd-Ben-Batric*, né en Egypte l'an de l'hégire 263, de J.-C. 876, gouverna l'église depuis 933 jusqu'en 940, se distingua par une profonde connaissance de l'histoire ecclésiastique, et pratiqua la médec. avec succès. On a de lui une *Hist. univers.* depuis le commencement du monde jusqu'à l'an de l'hégire 326, de J.-C. 937, trad. en latin par Selden sous ce titre: *Eutychii Ægyptii, patriarchæ orthodoxorum Alexandrini, scriptoris, ut in Oriente admodum vetusti ac illustris, ita in Occidente tum paucissimis visi, tum perrarò auditi, ecclesiæ suæ origines*, etc., Londres, 1642, in-4; par Pococke sous le tit. de *Contextio gemmarum* (c'est la traduct. du titre arabe): *sive Eutychii patriarchæ Alexandrini annales, interprete Edw. Pocockio*, ibid., 1658, 2 vol. in-4: le 2e vol. renferme des *Tableaux chronol.* et des *lettres*; il a composé aussi plus. ouvrages de médec., dont on trouvera les titres dans la *Bibliot. orientale* de d'Herbelot.

EVAGORAS, roi de Salamine dans l'île de Chypre dans le 4e S. av. J.-C., n'est guère connu que par le pompeux éloge qu'a fait de lui le célèbre Isocrate (*v.* ce nom), et qui est parvenu jusqu'à nous. — EVAGORAS, 2e fils du précéd., devint roi de Salamine après la m. de son frère aîné Nicoclès, fut chassé du trône par Protagoras, son frère cadet, et mis à mort sur l'ordre du roi de Perse, Artaxerce Ochus, qui lui avait d'abord confié un gouvernement en Asie.

EVAGRE, surnommé *le Scolastique*, né à Epiphanie en Syrie vers 536, fut un des avocats les plus distingués d'Antioche au 6e S. Il servit de secrétaire à Grégoire, év. de cette ville par sa correspondance avec Tibère Constantin, fut nommé questeur de ce prince et garde des dépêches du préfet sous Maurice, son successeur. On a de lui une *Hist. eccles.* en 6 livres depuis l'an 431, époque de la condamnation de Nestorius au concile d'Ephèse, jusqu'à 593, trad. en lat. par Wolfg. Musculus, Christophorson et Adr. Valois, et en franç. par le président Cousin, et impr. avec les histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, Paris, Robert Estienne, 1544, in-fol. avec les variantes d'Adr. Valois.

EVAGRE, patriarche d'Antioche, élu à la place de Paulin en 388, m. en 392, a trad. du grec en latin une *Vie de St Antoine* par St Athanase, imprim. dans la légende, Milan, 1474.

EVAGRE, surnommé par St Jérôme *Ponticus* ou *Hyperborita*, moine du 4e S., diacre et profess. de littérat. sacrée à Constantinople en 381, avait suivi les leçons de St Grégoire de Nazianze à Jérusalem, et celles de St Macaire, l'un des plus illustres solitaires de la Thébaïde en Egypte. Il se montra zélé défenseur des erreurs d'Origène; et quelq.-unes de ses maximes provoquèrent les censures du 5e synode en 553, et du concile de Latran en 649. Ses principaux écrits sont les suiv.: *Monachus, sive de vitâ practicâ*, pub. par Cottelier dans ses *Monum. eccles. gr.*; *Gnosticus, sive de iis qui scientiam consequi meruerunt*, traduit en lat. par Suarez et inséré avec le texte grec dans son édit. des œuvres de St Nil; *Antirrheticus*, trad. en latin par Gennade et pub. par Emeric Bigot à la suite de la *Vie de St Jean Chrisostôme*, Paris, 1680, in-4; *Sententiarum libri II*, trad. en latin par Gennade et inséré dans la *Biblioth. patrum*, Lyon, 1677, t. 27.

EVAGRE, prêtre du 5e S., disciple de St Martin de Tours, passe pour aut. des deux ouv. suiv.: *Altercatio Simonis Judæi et Theophili Christiani*, pub. par D. Martène dans le *Thesaurus anecdotor.*; *Collatio sive altercatio Zachæi christiani cum Apollonio ethnico philosopho*, impr. avec des notes et des leçons de différens MSs. dans le *Spicilegium*, édit. de La Barre.

EVANGELI (ANTOINE), poète et littérat. ital., né à Cividale dans le Frioul en 1742, m. à Venise en 1805, dans la maison prof. des relig. somasq., dont il avait pris l'habit dès sa jeunesse, a laissé les ouvr. suiv.: *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776; *Poesie liriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793; et un choix des meilleurs morceaux de différens auteurs ital. sous ce titre *Scelta d'orazioni italiane de' migliori scrittori*, Venise, 1798, 2 vol. in-8. Il fut aussi l'éditeur des *Opere varie* de J. Stellini, qui avait été son guide dans ses études littér.

EVANS (ARISE ou RICE), astrol. gallois du 17e S., chassé par suite de ses débauches d'une cure qu'il possédait au comté de Stafford, enseigna les mathém. à Lond., s'occupa d'astrol. et de nécrom., et pub., de 1613 à 1623, des *Almanachs* et des *Pronostics*. — EVANS (Abel), poète angl., surn. *l'Epigrammatiste*, vicaire de St-Gilles à Oxford vers 1711, a laissé quelq. poésies, dont les meilleures se trouvent dans le rec. de Nichols. — EVANS (Jean), théolog. gallois non conformiste, né à Wrexham dans le comté de Denbigh en 1680, m. à Londres en 1730, s'était livré à la prédication, et a laissé des *Serm. à l'usage des jeunes gens*, 1725, in-8; deux *Lettres sur l'importance des conséquences de l'Ecriture*, 1719, in-8; et des *Discours pratiques sur le caractère du chrétien*, 1729, in-8. — EVANS (Evan), théol. et poète angl., curé de Llanvair-Talyhaern, dans le comté de Denbigh, né en 1730, mort en 1790, a publié en latin une *Dissert. sur les bardes*, 1764, in-4; *the love of our Country, with histor. notes*, 1772, in-4, etc. — EVANS (Corneille), né à Marseille, essaya pendant les guerres civiles d'Angleterre de se faire passer pour le prince de Galles, fils aîné de Charles Ier. Mais il fut convaincu d'imposture et jeté dans une prison à Londres. Il parvint à s'évader et ne reparut plus. — EVANS (Caleb), fameux ministre angl. de l'église dissidente, m. en 1791, a pub. des *Sermons sur la doctrine des écrit. pour le Fils et le St-Esprit*; un *Recueil d'hymnes adaptées au culte public*, et quelques autres écrits du même genre. — EVANS (Nathaniel), poète angl. et ministre à New-Jersey, né en 1742 à Philadelphie, m. en 1767, a laissé des *sermons* et un choix de *poésies* sur divers sujets, Philadelphie, 1772. — EVANS (Louis), inspecteur en Pensylvanie, célèbre par ses connaissances dans la géogr. de l'Amérique, a publié en 1749 à Philadelphie une *Carte de l'intérieur des colonies* et une *des pays indiens adjacens au nord et au couchant*. Une seconde édit. qu'il donna en 1755 offre la carte gén. du milieu des colonies anglaises, la Virginie, le Maryland, le Delaware, la Pensylvanie, le New-Jersey, le New-York, le Connecticut, Rhodes-Island et le pays des Indiens confédérés. — EVANS (Guillaume-David), jurisecons. angl., m. en 1821, avait exercé diverses charges de magistrature à Manchester et à Bombay. On a de lui, entre autres écrits, *Essays on the action for money lent and received*, etc., 1802, in-8; *A treatise on the laws of obligat. and contracts*, etc., trad. du

français de Pothier, 1806, 2 vol. in-8; *Letters on the desabilities of the roman-catholics and dissenters*, 1823, in-8.

EVANSON (Edouard), théol. angl., né à Warrington en 1731, obtint plus. bénéfices, fut forcé de les résigner pour avoir proposé une réforme dans la doctrine de l'Eglise anglicane relativement à l'incarnation et à la resurrection de J.-C., essuya de violentes persécutions, et m. à Colford dans le comté de Glocester, en 1805. On a de lui: les *Doctrines de la Trinité et de l'incarnation de Dieu, examinées d'après les principes de la raison*, etc., 1772, 1 vol. in-8; *Lettre à l'év. de Worcester, où l'on considère avec détail et impartialité l'importance des prophéties du Nouv.-Testam. et la nature de la grande apostasie qui y est annoncée*, 1777 et 1792, in-8; *Argumens pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail*, 1792, in-8; *Dissonance des quatre évangiles général. reçus, et l'evidence de leur authenticité respective soumise à l'examen*, 1792, in-8.

EVANTIUS, ancien poëte latin, dont on a deux morceaux ordinairement impr. avec Pétrone: *De ambiguis, sive hybridis animalibus* et *Acrostichon in funus genitoris sui Nicolai.*

EVARIC. V. Euric.

EVARISTE (St), Grec de naissance, succéda au pape St Clément l'an 100 de J.-C., fut persécuté sous le règne de Trajan, vit l'église déchirée par diverses hérésies, et m. en 109; l'église l'honore comme martyr. On lui attribue la division de Rome en quartiers ecclésiast. et en paroisses.

EVE ou HEVE, en hébreux *Hevah* (mère des vivans), compagne d'Adam et mère de tous les hommes, fut, dans l'œuvre de la création, le dernier être sorti des mains de Dieu, et formée par lui d'une côte enlevée au premier des humains pendant un sommeil mystérieux, pour devenir l'os de ses os et la chair de sa chair. Le texte sacré, où l'hist. de nos premiers parens est racontée avec une simplicité aussi noble que belle, nous retrace la faute et la punition d'Eve, mais ne nous apprend point à quel âge elle m.: on y lit qu'elle mit au monde plus. fils et plus. filles, sans toutefois qu'il soit parlé d'une manière expresse que de Caïn, d'Abel et de Seth. Les diverses conjectures ou contes dont Eve a été le sujet sont rapportés en gr. partie dans le *Diction.* de Bayle; nous dirons seulement que les mahométans ont sa mémoire en vénération, et que sa fête, de même que celle d'Adam, se célèbre le jour correspondant au 19 nov.

EVEILLON (Jacques), sav. chan., gr.-vicaire d'Angers, né dans cette ville en 1572, se livra particulièrement à l'étude de l'hist. ecclés. des conciles, des pères et du droit canon, et m. en 1651, laissant plusieurs ouvrages estimés des théol.; les principaux sont: *De processionibus ecclesiasticis*, Paris, 1641, in-8; *De rectâ psallendi ratione*, La Flèche, 1646, in-4; *Tr. des excommunications et des monitoires*, Angers, 1651, Paris, 1672, in-4; *Apologia capituli Andegavensis pro sancto Renato*, etc., 1650, in-8.

EVELYN (Jean), sav. anglais, né en 1620, à Wolton, comté de Surrey, m. en 1705, membre de la société royale, du conseil du commerce et des plantations et trésorier de l'hôpital de Greenwich, avait acquis dans plus. voy. qu'il fit en Italie une connaissance approfondie des antiquités, et a laissé 26 ouvr. sur différ. sujets: on en trouvera le détail dans le *Dictionn.* de Chauffepié; les princip. sont les suiv.: *Sylva ou Discours sur les forêts et sur la propagation des bois de charpente dans les états de S. M.*, Londres, 1664, 1669, 1705, 1729, in-f°; ouvrage qui donna à ce genre de culture une impulsion telle que deux millions d'arbres à bois de charpente furent plantés en Angleterre avant la publication de la 2e édit.; *Discours sur l'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, ib., 1674, in-8; un *Discours sur les médailles*, avec une *Digression sur la physiognomie*, ib., 1697, in-fol., avec un gr. nombre de fig. de médailles modernes. On a pub. à Londres en 1821 plus. écrits inédits de cet aut. sous le titre de *Diary and Correspondance*, 2 vol. in-4. — Evelyn (Jean), fils du précéd., l'un des commissaires du revenu d'Irlande, né à Sayes House en 1654, m. en 1698, a fait quelq. traduct. du grec, du lat. et du franç., entre autres une trad. en vers anglais du *Poëme des jardins* du P. Rapin. On trouve dans les *Mélanges* de Dryden 2 pièces de vers d'Evelyn intit.: l'une *la Vertu* et l'autre *le Remède d'amour*, toutes deux très-estimées.

EVEMÈRE, écrivain grec que l'on croit originaire de Sicile, contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, composa un ouvr. dans lequel il cherchait à saper la religion dans ses fondemens. Il prétendait que dans ses voyages il avait visité sur les côtes de l'Arabie une île nommée Panchée, dans laquelle existait une colonne d'or où étaient écrites la vie et les actions d'Uranus, Saturne, Jupiter et de tous les autres dieux qui avaient été les uns rois de cette île, les autres des personnages puissans attachés à leur service; leur mort, également rapportée dans ces inscriptions, détruisait toute idée de leur divinité. Le poëte Ennius traduisit en latin l'ouvr. d'Evemère, qui paraît n'avoir imaginé ce voyage que pour pouvoir y placer ses idées sur la religion. On trouve quelques extraits de ce même ouv. dans le 5e liv. de Diodore de Sicile et dans les pères de l'église qui ont écrit contre les païens. Les fragmens de la traduction d'Ennius sont rassemblés dans le recueil de Columna.

EVÊQUE. V. Lévêque.

EVERAERTS, EVERARD ou GÉRARD (Gilles), méd. à Anv. dans le 16e S., a pub.: *De herbâ panaceâ, quam alii tabacum, alii petum aut nicotianam vocant, brevis commentariolus*, etc., Anvers, 1583, 2 vol. pet. in-16, réimpr. avec la *Tabacologie* de Jean Neander, les lettres de Guillaume van der Meer, de Just Raphelen, d'Adrien Falkenburg sur le tabac, et le *Misocapnus* de Jacques Ier, roi d'Angleterre, Utrecht, 1644, in-12. — Everaerts (Martin), méd. et mathém., né à Bruges au 16e S., a pub. une espèce d'almanach, sous le titre de *Ephemerides meteorologicæ anni* 1582, Anvers, in-16. Ces éphémérides ont été continuées à Heidelberg jusqu'en 1615. — Everaerts (Antoine), conseiller et médecin de Middelbourg en Zélande, sa patrie, au 17e S., m. en 1679, s'était particulièrem. livré à l'étude de l'anatomie. On a de lui: *Novus et genuinus hominis brutique animalis exortus*, Middelbourg, 1661, in-12: l'aut. y rend compte des expériences qu'il a faites sur les lapins pour chercher à éclaircir le mystère de la génération; *Lux è tenebris effusa ex viscerum monstrosi partûs enucleatione*, ibid., 1661, in-12; et un *Tr. sur l'origine et la propagation de la syphilis* avec une *Methode curative*, ibid., 1661, in-12.

EVERARD (Ange), peintre, dit *le Flamand*, parce que sa famille était originaire de Flandre, né à Brescia en 1647, m. vers 1678, a fait plusieurs tableaux dans la manière du Bressan.

EVERARDUS (Nicolas-Gaudius), en hollandais *Klaas Everts*, juriscons., professeur de droit à Louvain, chanoine de St-Gui à Anderlecht, conseiller de la haute cour de justice de Hollande et de Zélande, né à La Haye en 1462, m. à Malines en 1532, a laissé les ouvr. suiv.: *Topica juris, sive loci argumentorum legales*, Louvain, 1516, in-fol.; Lyon, 1568, 1579, et Francfort, 1591: il en existe un abrégé par Ab. Marconet, Magdebourg, 1655, in-12; *Consilia, sive responsa juris*, Louvain, 1554, réimpr. en 1577, 1643, etc., avec des additions par Jacq. Molengrave. — Jean-Second, Nicolas-Gaudius et Adrien-Marius, tous trois fils

du précéd., ont laissé quelques pièces de poésies estimées : elles se trouvent réunies dans le recueil intit. *Trium fratrum belgarum poemata et effigies*, Leyde, 1612.

EVERDINGEN (César van), peintre hollandais et architecte, né en 1606, m. en 1679, réussit dans le portrait et dans l'hist., et se distingua par le mérite de la couleur et du dessin et par la chaleur et le mouvement de ses compositions — Everdingen (Aldret van), neveu du précédent, né à Alkmaer en 1621, m. en 1675, fut élève de Roland Savery et de P. Molyn. Il excellait dans le paysage et dans les marines. Ses plus beaux tableaux faisaient partie de la collection de M. Tannemans à La Haye et à Rotterdam. Le Musée royal possède de lui un *paysage* représ. un site agreste. — Everdingen (Jean van), frère et élève du précédent, exerçait l'état de procureur, et consacrait ses loisirs à la peinture. Il réussit particulièrement dans l'imitation des objets de nature morte.

EVERS (Othon-Just), chirurgien allemand, né en 1728 à Iber dans le diocèse d'Eimbeck, m. en 1800 à Berlin, chirurgien-aulique, a laissé : *Nouvelles observations et expériences propres à enrichir la médecine et la chirurgie*, Gottingue, 1787, in-8, fig.; *Instruction pratique sur la conduite que doit tenir le chirurgien appelé devant les tribunaux pour des blessures qui sont du ressort de la médecine légale*, Stendal, 1791, in-8 ; et un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les recueils périodiques de son temps, etc.

EVERS (Charles-Joseph, baron), lieut.-gén. au service de France, puis à celui du royaume des Pays-Bas, inspecteur-général de cavalerie, etc., né à Bruxelles en 1773, m. à Jambes, près de Namur, le 9 août 1818, était entré au service comme volontaire en 1787 dans la cavalerie de la garde nationale de Bruxelles, et avait obtenu l'épaulette de lieut. dans les dragons de Namur lorsqu'il passa au service de France. C'est en récompense de ses brillans services que ce brave militaire obtint chacun des grades auxquels il fut successivement élevé, et il laissa après lui, non-seulement la réputation d'un guerrier intrépide, mais encore celle d'un excellent citoyen. Après avoir eu jusqu'à 1813 une part très-honorable aux périls et à la gloire des différentes campagnes qui ont illustré les armées françaises, le général Evers, criblé de blessures, se trouvait prisonnier de guerre à Kœnigsberg lorsque, rendu à la liberté en 1814 par le prince royal de Suède, il revint dans sa patrie, donna sa démission du poste de lieut.-général auquel le roi de France venait de l'élever, et entra dans le même grade au service du nouv. souverain des Pays-Bas, qui, peu de temps après, lui confia l'organisation de la caval. belge.

EVERTSEN, nom d'une famille dont plusieurs membres s'illustrèrent dans la marine hollandaise. — Evertsen (Corneille), lieutenant amiral, fut tué dans le fameux combat des Dunes contre les Anglais en juillet 1666 ; *Jean Evertsen*, son frère, qui avait pris sa retraite depuis peu de temps, rentra au service et fut tué quelq. mois après sur son bord. Son père, l'un de ses fils et quatre de ses frères étaient morts pour leur patrie.

EVHEMÈRE. V. Evemère.

EVILMERODACH, roi de Babylone, appelé par Ptolémée, dans son *Canon*, Ilvarodamus, fut le successeur de Nabuchodonosor son père en l'an 561 av. J.-C., rendit la liberté à Joachim, roi de Judée, et le traita avec beaucoup d'humanité. Il fut tué dans une conspiration tramée par son beau-frère Niriglissor, vers l'an 559 av. J.-C.

EVODE, l'un des 72 disciples de J.-C., successeur de St Pierre au siége d'Antioche, mourut martyr vers la fin du 1er S.

EVOLI (César d'), noble napolitain au 16e S., est auteur des ouvr. suivans : *Dell' ordinanze e battaglie, e trattato degli allogiamenti di campagna*, Rome, 1586, in-fol. ; *de Divinis attributis*, Venise, 1573, in-8.

EWALD ou EWALDT (Benjamin), médecin, né à Dantzig en 1674, m. en 1719, profess. extraordinaire de médecine à Kœnigsberg, a laissé un gr. nomb. de dissertations, dont les plus remarquables sont : *de Medico practico dubitante an subtilitates curiosæ in praxi usum habeant*, 1701 ; *Problematum medicorum specimina*, 1724; *de Sanitate hominis morbosâ*, 1701.

EWALD (Jean), poète danois, né en 1743, m. en 1781, a composé des odes, des tragédies et des élégies très-estimées. On s'accorde à regarder sa tragédie de *la Mort de Balder* comme un des chefs-d'œuvre de la littérat. dan. Ses *Œuvr. compl.* ont été impr. à Copenhague, 1781-91, 4 vol. in-8, avec des grav. de Chodowiecki. — Ewald, frère du précéd., lieutenant-gén. des armées danoises et officier de la Légion-d'Honneur, né en 1725, m. à Kiel le 28 mai 1813, avait fait ses prem. armes en Amérique au service du landgrave de Hesse, et perdit un œil dans cette guerre; il passa ensuite au service du Danemarck, fut chargé de poursuivre, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le major Schill, qui, malgré le désaveu du roi de Prusse, son souverain, faisait la guerre à la France, poussa l'ennemi jusque dans Stralsund et emporta la place d'assaut. Schill y périt ainsi que la plupart de ses officiers. Ewald a laissé un ouvr. estimé *Sur la guerre des troupes légères*.

EWALD (Joseph-Louis), ecclésiast. et écrivain allem., né en 1748, m. en 1822, prof. à Carlsruhe, avait pris ses degrés à Eidelberg, et professa longtemps à cette université. Il a laissé un gr. nombre d'ouv. dont on peut voir le détail dans la collection de Meusel et Rottermud. — Ewald (Schak-Hermann), littér. allem., né en 1744, mort en 1822, conseiller à Gotha, s'est fait connaître par la publ. de différ. ouv. philos. et par une trad. allemande de Spinosa. Il a fourni de nombreux articles à la *Gazette litt. de Halle*, dont il était l'un des collaborateurs les plus actifs.

EWES (sir Sydmonds d'). V. Dewes.

EWING (Jean), minis. à Philadelphie, né en 1732 au Maryland, m. vers 1800, était très-versé dans les sciences physiques et mathématiques et dans l'astronomie. Les transactions de la société philosophique américaine renferment plusieurs *Mémoires* de ce savant.

EXIMENO (don Antoine), sav. jésuite espagnol, né à Balbastro dans l'Aragon en 1732, fut choisi en 1764 pour enseigner les mathématiques et l'artillerie aux jeunes seigneurs élèves de l'école royale que l'on venait d'établir à Ségovie, et publ. pour leur instruction une *Hist. militaire de l'Espagne*, Ségovie, 1769, in-4, et le *Manuel de l'artilleur*, ibid., 1772, in-8. Après l'expulsion des jésuites, il se retira à Rome et publ. sur la musiq. un écrit qui fixa sur lui les regards de toute l'Italie et le fit connaître du reste de l'Europe. Il m. en 1798. Son ouvr. a pour titre : *dell' Origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, Rome, 1774, in-4. On a aussi de lui une apologie de l'ouvr. de l'abbé Andrès, *sur l'Origine, les progrès et l'état de la littérature ecclésiastique des siècles barbares*, consignée dans une lettre qu'il fit imprimer à Mantoue en 1783.

EXPERIENS. V. Buonaccorsi.

EXPILLY (Claude d'), conseiller d'état, et présid. au parlem. de Grenoble, né à Voiron en Dauphiné l'an 1561, m. à Grenoble en 1636, s'était rendu très-utile à Henri IV et à Louis XIII dans leurs négociations en Savoie et en Piémont. Il a laissé des *Plaidoyers*, Paris, 1612, in-4; des *Poésies*, Grenoble, 1624, in-4; un *Supplement à la vie de Bayard* jointe à la vie de ce chevalier,

édit. de 1651, et un *Traité de l'orthographe franç.*, Lyon, 1618, in-fol.

EXPILLY (Jean-Joseph), ecclésiast., né à St-Remy en Provence, l'an 1719, m. en 1793, avait été successiv. secrét. d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine trésorier du chapitre de Ste-Marthe de Tarascon, et membre de plus. académies; il parcourut une partie de l'Europe en recueillant des observations intéressantes sur les pays qu'il visitait, et a laissé plus. ouvr. géographiques qui sont encore recherchés et estimés, surtout à cause de l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des div. contrées; ses princip. ouv. sont les suiv. : *Cosmographie* (en 5 part.), 1749, in 8; *Della casa Milano*, 1753, in-4; *Polychrographie*, 1755, in-8; *Topographie de l'univers*, 1757, 2 vol. in-8; *Description historique et géographique de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, 1759, in-12; *De la population de la France*, 1765, in-fol., écrit d'économie politique supérieur à tous les ouvr. de ce genre qui avaient paru jusque là; *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762-1770, 6 vol. in-fol., ouvr. très-estimé quoiqu'il ne soit pas terminé; *le Géographe-manuel*, 1757, in-8, souv. réimpr. — Expilly (L. A.), curé de St-Martin de Morlaix, et député du clergé de St-Pol-de-Léon aux états généraux de 1789, se jeta dans le parti de la révolution; fut membre du comité chargé d'examiner et de publier le *Livre-rouge*, fit à l'assemblée des états un rapport contre le droit de propriété du clergé, prêta le serment civique et religieux, et fut nommé à l'évêché de Quimper. Il périt sur l'échafaud en 1794 avec tous les membres de l'administration départementale du Finistère qui avaient été accusés de fédéralisme.

EXSUPERANTIUS (Lucius ou Julius), historien latin du 5e S., passe pour aut. d'un livre intit. : *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus*, qui fait partie de la collection des histor. romains publiée par Frédéric Sylburge.

EXSUPERANTIUS ou EXUPERANCE, préfet des Gaules, né à Poitiers au 4e S., périt l'an 424 dans une sédition militaire au moment où il s'occupait de rétablir l'ordre dans l'Aquitaine.

EXTER (Frédéric), antiquaire allemand, profess. de numismatique au gymnase de Deux-Ponts, né dans cette ville en 1714, m. en 1787, a donné en allemand : *Essai d'une collection des médailles et monnaies palatines d'or et d'argent, pour servir à l'hist. du palatinat de Bavière*, Deux-Ponts, 1759 et 1775 avec continuation, 3 vol. in-4; *de Studio nummorum recentior. qui vulgò moderni vocantur*, ibid., 1754, in-4; et une *Vie du chev. Ferdinand de St Urbain*, imp. dans le *Joachimische Munzkabinet*, Nuremberg, 1770, in-4.

EXUPÈRE, rhéteur célèbre à Toulouse et à Narbonne au 4e S., eut pour disciples Dalmace et Hannibalien, neveux de l'empereur Constantin, fut envoyé en Espagne en qualité de préfet de province, l'an 335, amassa de grandes richesses et revint dans les Gaules, où il m. vers la fin du 4e S.

EXUPÈRE (St), évêque de Toulouse, successeur de Sylvius au 5e S., est auteur d'un *Commentaire sur Zacharie*. Une grande famine désolait son diocèse; il vendit tous ses biens et ensuite les vases sacrés pour soulager les pauvres, disant : « qu'il aimait mieux porter le corps de J.-C. dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre que laisser dans le besoin ses frères indigens. »

EYB (Albert de), savant ecclésiast. du 15e S., camérier de Pie II, et chanoine des églises de Bamberg et d'Eichstedt, m en 1479, a publ. sous le titre de *Margarita poetica*, Nuremberg, 1472, in-fol., un recueil de préceptes et sentences des philosophes, historiens, orateurs et poètes anciens et modernes; on a aussi de lui en allemand une dissertation sur cette question : *Si un homme doit prendre une femme ou non?* Augsbourg, 1472, in-fol. Ces deux ouvr. ont été souvent réimprimés.

EYBEN (Huldéric), sav. jurisc. allemand, conseiller aulique de l'empereur Léopold, né en 1629, m. en 1699, a laissé quelq. écrits de jurisprudence imp. à Strasbourg en 1708.

EYCK (Jean van), plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*, né à Maeseyck dans le pays de Liége en 1370, fut l'élève de son frère Hubert van Eyck (né dans la même ville en 1366, et mort en 1426), et excella dans tous les genres de peinture les plus estimés des Flamands. Les deux frères travaillèrent souvent ensemble aux mêmes tableaux dans les villes d'Ypres, Gand et Bruges. Jean se fixa dans cette dernière ville après la m. d'Hubert; et c'est de là que lui vient le surnom de Jean de Bruges. Il est difficile de ne pas confondre les ouv. des deux frères, puisqu'ils y ont travaillé ensemble pour la plupart. Nous indiquerons les plus remarquables : *Les vieillards et les vierges de l'apocalypse adorant l'agneau*, tableau qui renferme plus de 300 fig., de 12 à 14 pouces de proportion : il fut peint à Gand pour Philippe-le-Bon, comte de Flandre, et il était recouvert par deux volets, où se voyaient les portraits des deux frères van Eyck; *Dieu le père* assis sur un trône, ayant à ses côtés *la Vierge* et *St Jean-Baptiste*; une *Vierge au donataire*; un *St Jérôme*; une *adoration des mages*, etc., etc. On croit généralement que Jean de Bruges fut l'inventeur de la peinture à l'huile, et qu'il communiqua ce procédé à Antonello da Messina, qui en donna connaissance aux Vénitiens. Toutefois cette invention a été contestée au peintre flamand par Dominici (*Vite de' pittori napoletani*), qui prétend qu'on a peint à l'huile plus anciennement, au moins depuis le commencement du 14e S., et qui cite à cet égard plusieurs tableaux de peintres napolitains antérieurs à Jean de Bruges. D'autre part, Lessing (v. ce nom), dans une dissertation sur l'origine de la peinture, pub. en 1770, cite un MS. d'un peintre nommé Théophile, vivant à la fin du 10e S., qui employait, comme il le dit lui-même, ses couleurs avec de l'huile. MM. Raspe, Emeric David et Cicognara sont de la même opinion, c.-à-d. que l'emploi des couleurs avec de l'huile remonte au moins jusqu'à ce Théophile, qui s'exprime ainsi dans le MS. précité : *Accipe colores quos imponere volueris, terens eos diligenter oleo lini, sine aquâ, et fac mixturas vultuum et vestimentorum, sicut superius aquâ feceras; et bestias, sive aves, aut folia, variabis suis coloribus, prout libuerit*; mais il paraît constant que c'est dans l'emploi combiné des huiles plus ou moins siccatives que consiste l'invention de J. van Eyck. On croit que ce peintre mourut vers 1450. Le Musée royal de Paris ne possède plus actuellement que deux de ses tableaux : *la Vierge couronnée par un ange* et *les Noces de Cana*.

EYCK (Gaspard van), peintre de marines, né à Anvers en 1625, s'appliqua principalement à représenter des combats de Turks et de chrétiens. On voit à Bruxelles deux tableaux de cet artiste. — Eyck (Nicolas van), frère du précédent, né vers 1630 à Anvers, eut la réputat. d'exceller dans les batailles. La galerie de Dresde possède de lui une *halte militaire dans un village*.

EYER ou AYRER (Jacques), dit *l'aîné* ou *l'ancien*, avocat à Nuremberg, a pub. : *Enodatio legis unicæ de errore calculi*, Francfort, 1599, in-8, Liége, 1700, in-12; *Commentarium in leg. ut vim, ff. de just. et jure*, Francfort, 1599, in-12; et un commentaire du *Processus Luciferi contra Jesum* de J. de Teramo, Hanau, 1611, in-8. — Eyer ou Ayrer (Jacq.), poète dramatique, notaire et procureur impérial à Nuremberg, né en 1605, a laissé un grand nombre de comédies, dont trente se trouvent dans son *Opus theatricum*, Nu-

remberg, 1610, 1618, in-fol. Gottsched a donné les titres et l'analyse de ses pièces. L'art. AYRER (p. 151 de ce Dict.), où ces deux personn. ont été confondus, doit être considéré comme nul.

EYKE DE REPKOW. V. EKKO.

EYKENS (PIERRE), dit *le Vieux*, peintre d'histoire, né vers l'an 1599 à Anvers, a composé un grand nombre de tableaux; les plus remarquables sont : *la dispute de Ste Catherine contre des docteurs païens; la sainte cène; St Jean prêchant dans le désert.* — EYKENS (Jean et François), fils et élèves du précédent, vivaient vers l'an 1650; tous deux ont peint des fleurs et des fruits.

EYMAR (ANGE-MARIE, comte d'), député de la noblesse du bailliage de Forcalquier aux états-généraux en 1789, adopta les principes de la révol., fut nommé ambassad. en Piémont, puis préfet du départ. du Léman, et m. dans ce poste en 1803. On a de lui quelq. opuscules, entre autres les suivans : *Reflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8; *Anecdotes sur Viotti*, in-12; *Notice historique sur la vie et les écrits du naturaliste Dolomieu.* Eymar avait accompagné ce savant dans ses excursions sur les Alpes. C'est à tort qu'on lui a attribué l'ouvr. intit. *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes*, 1787, in-8; il est de C. Eymar, dont l'art. suit.

EYMAR (CLAUDE), homme de lettres, né à Marseille en 1748, mort en 1822 à Bellegrade, près de Nîmes, consacra ses travaux à la défense de Rousseau, dont il avait embrassé les opinions avec enthousiasme. Divers écrits d'Eymar remplissent 404 pages du t. 2 des *œuv.* inédites de J.-J. Rousseau, Paris, P. Dupont, 1823. On trouve sur les mêmes écrits de plus longs détails dans la *Bibl. de France* (année 1825, p. 448).

EYMERIC (NIC.), dominicain espagnol, inquisiteur général contre les Vaudois sous le pontificat d'Innocent VI, juge des causes d'hérésie sous Grégoire XI, mort en 1399 à Girone, sa patrie, a laissé plus. écrits sur la logique, sur la physique d'Aristote, sur la puissance papale, et sur divers autres sujets; le plus remarquable de ces ouvr. a pour titre *Directoire des inquisiteurs*, Rome, 1578, in-fol., avec les scolies et les comment. de Pena. Il y consacre le pouvoir de l'inquisition sur tous les hommes, *sans excepter même les rois.* Un abrégé de cet écrit a été pub. par l'abbé Morellet en 1762, sous le titre de *Manuel des Inquisiteurs* : on l'a inséré en 1769 à la fin d'une nouv. édit. de l'*Histoire des Inquisitions* par l'abbé Goujet, 2 vol. in-12.

EYNDE (JACOB van den), capitaine hollandais, historiographe de la province de Zélande, né vers 1575, mort en 1614, a laissé un recueil de *Poésies latines*, Leyde, 1611, in-4; une *Chronique de la Zélande*, Middelbourg, 1634, in-4, et en MS. un *Traité sur les danses des anciens.*

EYNHOUEDTS (REMOLDUS ou ROMBAUT), graveur, né à Anvers, florissait vers le milieu du 17e S. Il a gravé à l'eau-forte différ. sujets d'après Rubens : *la paix et la félicité d'un etat; le tombeau de Rubens;* une *adoration des rois;* un *St Paul;* et d'autres pièces remarquables par la manière spirituelle avec laquelle l'artiste a su traiter tous ses sujets.

EYRING (ELIE-MARTIN), pasteur luthérien, surintendant de l'église de Rodach en Franconie, né à Neckheim en 1673, mort en 1739, a écrit en allem. et en latin plus. ouvr., dont le plus remarquable est intit. *Vita Ernesti Pii ducis Saxoniæ*, Leipsig, 1704, in-8. — EYRING (Louis Salomon), fils du précéd., et adjoint de la faculté de philos. à Jéna, a laissé un commentaire *de Rebus Franciæ orientalis sub Antonio* (de Rothenhahn) *episcopo Bambergensi*, Altdorf, 1732, in-4; et la *Vie de Sébastien de Rothenhahn*, Jéna, 1739, in-4.

EYRINI D'EYRINIS, médecin, né en Russie, profess. de langue grecque en Suisse au 17e S., est aut. d'une *Dissert. sur l'asphalte, ou ciment naturel*, Paris, 1721, in-12; d'une *Desc. des lois des mines*, lat.-franç., Besançon, 1721, in-12; et d'un *Avis sur l'usage des asphaltes.* Il avait découvert en 1710 une mine de cette substance dans la partie du comté de Neufchâtel appelée *le Val de Travers.*

EYSEL ou EYSSEL (JEAN-PHILIPPE), médecin allemand, membre de l'académie des Curieux de la Nature, né en 1652, m. en 1717, professa l'anatomie, la chirurgie et la botanique à Erfurt, sa patrie, et a laissé des *Dissert.* ou *Thèses* sur diverses branches de l'art médical, impr. de 1698 à 1717, et réunis après sa m. sous le titre de *Opera medica et chirurgica*, Francfort et Leipsig, in-8. — ANDRÉ, son frère, médecin, a publié plus. dissert., entre autres : *de Febre infantum putridâ ex putredinali vermium seminario ortâ*, Erfurt, 1693; *de Chylo secundum et præter naturam*, 1694; *de Passione colicâ*, 1716.

EYSIMOND (JEAN), sav. polonais du 17e S., a donné une trad. rimée dans sa langue du poème latin composé par Laurent Boierus, Suédois, sur la victoire de Kirckhalm, remportée par Sigismond III sur Charles, duc de Sudermanie.

EYSSON (HENRI), prof. de méd. et d'anatomie à Groningue au 17e S., s'appliqua particulièrement à l'étude et à la démonstration de l'anatomie. On a de lui : *Tract. anat. et med, de Ossibus infantis cognoscendis, conservandis et curandis*, etc., Groningue, 1659, in-12; *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia*, ibid., 1662, in-12; et quelq. autres écrits du même genre. — EYSSON (Rodolphe), méd. et anatom. holland. à la fin du 17e S., a cherché à déterminer les plantes dont parle Virgile, et a publié le résultat de ses recherches dans les deux ouv. suiv. : *Sylva virgiliana prodromus, de arboribus glandiferis*, Groningue, 1695, in-12; *de Fago*, 1700, in-12; et quelques autres écrits peu remarquables de méd. et d'anat.

EZANVILLE (RENAUT), poète français au commencement du 17e S., employa 17 années à parcourir le levant et le nord de l'Europe, visita la Syrie et l'Egypte, et se proposait de pub. la relation de ses voyages; mais il y renonça en voyant que le public n'avait pas accueilli son prem. ouvr., intit. *Invention nouv. des esperviers et globes de guerre, du grand chiffre indéchiffrable et d'une salière qui ne verse point;* plus, 80 quatrains sentencieux, cent vers dédiés aux filles légères, Paris, 1610, in-12. Il avait, disait-il, le secret d'allumer du feu avec de l'eau, mais il ne voulut pas le divulguer; seulement il paraît qu'une expérience publ. fut faite à Paris l'an 1608 en l'île Louviers, devant l'Arsenal.

EZECHIAS, roi de Juda, né vers 746, m. l'an 694 av. J.-C., avait succédé à Achaz, son père, et fit, suiv. les expressions de la *Bible*, ce qui était agréable devant le Seigneur : il détruisit les *lieux hauts*, fit briser les statues et les idoles, abattre les bois consacrés aux faux dieux, ordonna même que le serpent d'airain, élevé par Moïse, fût mis en pièces, parce qu'il était un objet d'idolâtrie pour les Juifs. Il fit construire un grand réservoir et des aqueducs pour procurer des eaux abondantes à la cité de Jérusalem. Ce prince, dont le livre de l'*Ecclésiastique* renferme un grand éloge, mourut en l'an 694 av. J.-C., et eut pour successeur son fils Manassé.

EZECHIEL, le 3e des grands prophètes hébr., fut emmené dans sa jeunesse captif à Babylone avec Jechonias, roi de Juda, vers l'an 599 avant l'ère chrét. Dieu lui accorda le don de prophétie pend. qu'il était sur le fleuve Chobar avec ses compagnons de captivité, et il eut successivement plus. visions qu'il leur révéla. On ne connaît pas bien le temps et le genre de sa mort, car St Epiphane, en disant que ce prophète périt par l'ordre d'un des princes du peuple captif, ne fait connaître ni ce prince, ni comment, dans sa position, il avait pu exercer le droit de mort dans un royaume étranger. Les pro-

phéties d'Ezéchiel sont composées de 48 chapitres, et le sens en est très-obscur. Les Hébreux hésitèrent long-temps à les insérer dans leur canon, parce qu'ils ne regardaient Ezéchiel que comme le serviteur (*puer*) de Jérémie. Toutefois elles sont, depuis la naissance du christian., reconnues comme canoniques dans l'église catholique.

EZÉCHIEL, poète dram. juif, né à Alexandrie, vivait dans le 1er siècle. On trouve dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio, des fragmens d'une tragédie qu'il avait composée sur la sortie d'Egypte.

EZECHIEL, littérateur et astronome arménien, né vers 673, m. en 727, fut un des hommes les plus savans de la Perse et de l'Arabie au 8e S. Il a laissé en MS. un *Traité de physique et de metaphysique*, un *Traité du mouvement du Zodiaque*, un *Disc. sur la création*, et un *Traité de rhetorique*.

EZENKANTSI (JEAN), dit *Belouz* et *Dzordzoretsi*, l'un des plus savans docteurs arméniens du 14e S., prof. de gramm. et d'éloquence, et direct. de l'école du patriarche de Cilicie Jacques Ier, assista comme docteur de l'église à un concile national tenu à Adana en 1307, et mourut en 1323, laissant une *Gramm. générale de la langue arménienne*, MS., un *Traité* en vers et en prose sur les mouvemens des corps célestes, imp. à Nakhtchevan, sur les bords du Don, 1792, in-8; un *Comment. sur St Matthieu*; un *Recueil de poésies sacrées et profanes*, un *Traité de morale*; des *Sermons* et des *Homélies*.

EZENKANTSI (GEORGE), savant docteur et professeur arménien, né vers l'an 1338, mort au commencement du 15e S., a laissé en MS.: un *Commentaire sur Isaïe*, une *Analyse des ouv. de saint Grégoire le theolog.*, un *Comm. sur l'Apocalypse*, des *Sermons*, etc.

EZENKANTSI (KIRAKOS), docteur arménien, né en 1369, m. vers 1423, a laissé en MSs. plusieurs ouv. savans sur différens sujets sacrés et profanes: un *Recueil de poesies fugitives*; un recueil d'anecdotes, de maximes et de préceptes de morale, intit. *Oskeporik* ou *Osgheporig*, c'est-à-dire mine d'or; une *Explication du livre de morale de saint Evagre*; un *Traité des devoirs des prêtres et des laïques*; des *Homélies* et des *Sermons*.

EZLER (AUG.), médecin allemand du 17e S., a pub.: *Introductorium iatro-mathematicum*; *Brevis tractatus fundamentum medicinæ æternum explanans*; *Isagoge physico-magico-medica*, Strasbourg, 1631, in-8: ce dern. ouv. est plus remarquable et plus curieux que les deux précédens.

EZNIK, sav. théol. arménien, évêque de Pagrevant, né vers l'an 397, m. vers 478, a pub.: *Tr. de controverse contre les Persans et les Manichéens*, Smyrne, 1762, 1 vol. in-12; un *Traité de rhetorique*; un rec. d'*Homélies* en l'honneur des saints, et un *Traité sur les règles monastiques*. Ces trois dern. ouvr., dont les historiens Parbetsi et Elise, contemp. d'Eznik, ont fait l'éloge, sont restés MSs.

EZQUERRA ou ESQUERRA, poète espagnol, né en Biscaye vers l'an 1568, mort en 1641, était prêtre et chanoine de la cathéd. de Valladolid. Il ne reste de lui qu'une *Epître à Barth. Argensola*, avec lequel il paraît qu'il eut une correspondance suivie. Cette pièce, d'un style élégant et pur, pleine de grâce et d'énergie, se trouve dans le recueil intitulé *Parnasse espagnol*, Madrid, 1772. M. Bouterweck, dans son *Hist. de la littér. espag.*, en fait les plus justes éloges.

EZRA (JUAN JOSAFAT ben), nom sous lequel un théolog. de l'Amérique espagnole, soi-disant juif converti à la religion cathol., a pub. vers le milieu du 18e S., sous le titre de *Venida del Mesias en gloria y magestad*, une critique aussi hardie que savante de plus. pères de l'église et autres interprètes des saintes écritures. S'il faut en croire notre auteur (dans un *Prologue* où il expose sa doctrine, et répond d'avance aux objections qu'il prévoit lui devoir être faites), des confidens peu discrets, au jugement desquels il aurait soumis son curieux ouvrage avant d'y avoir donné la dern. main, se seraient empressés d'en extraire des copies informes, qui, à son grand mécontentement, seraient parvenues au-delà des mers, où l'on s'est empressé de les rendre publiques. Quoi qu'il en soit de ce renseignement, il explique, du moins en partie, la précaut. qu'ont eue plus. de ses édit. de n'indiquer ni la date ni le lieu de leur publicat. L'aut. de cet article a donné une édition corrigée de la *Venida del Mesias*, Paris, Parmantier, 1825, 5 vol. in-12.

EZRAS-ANKEGHATZY, l'un des hommes les plus éloquens de l'Arménie au 5e S., m. au commencement du 6e, a laissé en MSs: un *Traité de l'éloquence*, un *Traité de la gramm.*, des *Eloges hist. sur St Mesrob*, une *Homélie sur les tourmens de St Gregoire illuminateur*, et des *Instructions aux lecteurs*.

EZZELIN. V. ROMANO.

F

FABBRA (LOUIS della), médecin italien, né à Ferrare en 1655, m. en 1723, fut professeur dans l'université de sa patrie, et acquit une réputation que les écrits qui restent de lui ne paraissent pas justifier. Ce sont des dissert. sur plus. sujets de médecine qui ont été réunies sous le titre de *Dissertationes physico-medicæ*, Ferrare, 1712, in-4. — Son fils, Gilles della FABBRA, fut aussi médecin, professeur à l'université de Ferrare, et n'a rien laissé qui lui ait survécu.

FABBRONI (JEAN), sav. ital., né à Florence en 1750, m. en 1822, avait été nommé successivement chef du musée d'histoire naturelle et de la monnaie en Toscane, directeur des ponts et chaussées pour les départ. franç. au-delà des Alpes, membre de l'institut de France, etc. Il fit partie de la commission instituée pour la réduction des poids et mesures, et a laissé plus de 40 ouvr., parmi lesquels on distingue les suiv.: *Reflexions sur l'etat actuel de l'agriculture*, Paris, 1780, in-8; *Elogio di d'Alembert*, Florence, 1784, in-8; *Dell' antracite o carbon fossile*, ib., 1790, in-8; *Elogio di Redi*, Naples, 1796, in-4; *De' mattoni galleggianti*, Florence, 1790, in-8; *De' provvedimenti annonari*, ibid., 1804, in-8, etc.

FABER, FABBE ou LE FEVRE (JEAN), jurisconsulte du 14e S., né aux environs d'Angoulême, m. dans cette ville en 1340, exerça les fonctions de juge à La Rochefoucauld, et, suivant quelques biographes, fut élevé à la dignité de chancelier de France. Le *comment.* qui nous reste de lui sur les institutes de Justinien (Venise, 1488, in-f., Lyon, 1593, in-4), a placé Faber au rang des plus savans jurisconsultes. On lui attribue encore: *Breviarium in codicem*, Paris, 1545, Lyon, 1594, et *Progymnasmata ex utroque jure*, Louvain, 1594, in-8; mais ce dern. est évidemment du personnage suiv.: — FABER (Jean), jurisconsulte, surnommé *Omalius*, du village d'Omal, sa patrie, près de Liége, m. en 1622.

FABER, en allemand *Schmidt* (FÉLIX), relig. dominicain suisse, né à Zurich en 1441 ou 1442, professa la théologie, se livra avec succès à la prédication, fit deux fois le voyage de la Terre-Sainte

en 1479 et 1483, occupa divers emplois dans son ordre, et m. à Ulm en 1502. On a de lui : *Histor. Suevorum*, inséré dans le recueil int. *Rerum suevicarum scriptores* de Goldast; *Relat. d'un voyage à la Terre-Sainte et à Jérusalem, et du retour en* 1480 (en allemand), 1556 et 1657, in-4, sans désignation de lieu d'impression. La rédaction du second voyage de Faber (en 1483), est attribuée à Bern. de Breydenbach (*v.* ce nom), son compagnon de pèlerinage. Le Huen a traduit en français plus. passages de la prem. partie et toute la seconde. — FABER (Jean), relig. dominicain allem., surnommé *Malleus hæreticorum* (Marteau des hérétiques), du titre de l'un de ses ouvr., né en 1479, m. en 1531, fut confesseur de l'empereur Ferdinand, et ensuite évêque de Vienne. On a de lui plus. écrits de controverse, des *traités* théologiq., des *sermons*, etc., recueillis en 3 vol., publ. successivement à Cologne en 1537, 1539, 1541. On joint à ces trois vol. un 4e pub. à Leipsig en 1537. Le *Malleus hæreticorum*, ne se trouve point dans ces quatre vol.; il fut imp. pour la prem. fois en 1524, in-fol., ensuite à Rome en 1569, même format: on en connaît plus. autres édit. — FABER (Jean), relig. dominic., né à Fribourg en Suisse, vers la fin du 15e S., fut lié avec Erasme, prit sa défense en plus. occasions, et se rangea ensuite du côté de ses ennemis pour faire sa cour aux prélats dont il recherchait la protection. Il eut le titre de prédicateur de Maximilien Ier et de Charles-Quint, et m. à Rome en 1530. Il est aut. d'une *oraison funèbre de Maximilien Ier*, faussement attribuée au Faber dont l'art. suit. — FABER (Jean), relig. du même ordre que les précéd., né à Heilbron, fut reçu docteur de théologie à Cologne, et m. vers 1570. On a de lui un grand nombre d'ouv. parmi lesquels il suffira de citer les suiv. : *Libellus quod fides esse possit sine charitate*, Augsbourg, 1548, in-4; *Enchiridion bibliorum*, ib., 1549, Cologne, 1568, in-4; *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, Augsbourg, in-4; *Testimonium Scripturæ et Patrum B. Paulum apost. Romæ fuisse*, Anvers, 1553, in-4; un traité (en allemand) *de la messe et de la presence réelle de J.-C. dans le sacrem. de l'eucharistie*, 1555, in-4, trad. en latin par Surius, Cologne, 1556, et en français par N. Chesneau, 1564, in-4.

FABER ou LEFEBVRE ou FABRE ou FAUR (PIERRE), profess. d'héb. au coll. de La Rochelle, né en Auvergne dans le 16e S., m. vers 1615, a laissé des *notes* latines sur l'oraison de Cicéron pour Cecina, et un *comment.* sur les deux liv. des *Académiques* du même aut. Ce dern. ouv., d'abord imprimé à Paris en 1611, se retrouve dans l'édit. des *Académiques*, pub. par Davies, Cambridge, 1725. —FABER (Nicolas), musicien allem., né à Bautzen vers la fin du 15e S.; est aut. d'un petit traité int. *Rudimenta musicæ*, Augsbourg, 1516, in-8.

FABER (HENRI), d'abord recteur à Brunswick vers 1548, exerçait à Wittemberg, en 1551, la profession de maître de musique, et m. de la peste à Quedlimbourg en 1598. On a de lui : *Compendiolum musicæ pro incipientibus conscriptum, ac nunc denuò, cum additione alterius compendioli recognitum*, Brunswick, 1548, in-8, Leipsig, 1552, in-8, Nuremberg, 1561-1564, in-8, Francfort-sur-l'Oder, 1585, in-8.—FABER (Henri), né à Lichtenfelds dans le Voigtland, était, suiv. toutes les apparences, maître d'école à Naumbourg, vers le milieu du 16e S. On a de lui : *ad Musicam practicam introductio, non modò præcepta, sed exempla quoque ad usum puerorum accommodata, quàm brevissimè continens*, Nuremberg, 1550, in-4; il existe plusieurs éditions de cet ouv. ; l'une, de Leipsig, 1558, l'autre, de Mulhouse en Thuringe, 1571, in-4 : une dernière édit. porte la date de Mulhouse, 1608, in-4.—FABER (Benoît), compositeur, né à Hildburghausen vers la fin du 16e S., fut attaché au service du prince de Saxe-Cobourg. On a de lui les ouvrages suiv. : *der 148 psalm, lateinsch fur 8 stemmen* (le 148e psaume à 8 voix), Cobourg, 1602, in-fol.; *Sacræ cantiones*, 4, 5, 6, 7 et 8, *vocibus concinendæ*, Cobourg, 1605, in-4; *der 51 psalm : Miserere mei Deus*, 8 *voc.*, Cobourg, 1608, in-fol.; *Cantiones sacræ*, 4, 8 *voc.*, Cobourg, 1610, *Triumphus musicalis in victoriam resurrectionis Christi*, 7 *voc. compositus*, Cobourg, 1611, in-4 : *Gratulatorium musicale* 6 *voc.*, Cobourg, 1631, in-4. — FABER ou FABRI (Etienne), musicien, né à Coignac, maître de musique de l'église française de St-Louis à Rome en 1648. On a de lui : *Duodecim modi musicales, tricinis sub duplici texte lat.-german. concinnè expressi*, Nuremberg, 1602, in-4; *Tricinia sacra juxta duodecim modorum seriem concinnata*, ib., 1607, in-4.

FABER (ALBERT-OTHON), médecin allem., m. en 1686, fut attaché à Charles II, roi d'Angleterre On ne connaît de lui que deux opuscules très-médiocres *sur la maladie venerienne et sur l'or potable*, qui ont obtenu les honneurs de la traduct. —FABER (Jean-Mathias), prem. médecin du duc de Wurtemberg, né à Augsbourg dans le 17e S., m. en 1702, a laissé les ouv. suiv. : *Strychnomania explicans strychni maniaci antiquorum, vel solani furiosi recentiorum* (atropæ belladonæ) *historiæ monumentum*, etc., etc., Augsbourg, 1677, in-4, fig., ibid., 1683; *Pilæ marinæ anatome botano-logica*, Nuremberg, 1692, in-4.—Un autre FABER (Jean), médecin, né à Nuremberg en 1566, m. en 1619, est auteur d'une thèse estimée *sur la cephalalgie*, qui le fit recevoir docteur à l'université de Bâle.

FABER SAMUEL), écrivain allem., né à Altorf en 1657, fut recteur du collége de St-Gilles à Nuremberg, et m. en 1716. On a de lui un assez gr. nomb. d'ouv. histor. et de morceaux d'éloquence et de politique. Le plus connu est une *Hist. de Charles XII*, roi de Suède, en 10 parties form. 7 vol. in-12 (en allem.), et le plus singulier est celui qui a pour titre *Orbis terrarum in nuce*, Nuremberg, 1700, in-4, avec 47 pl. en taille douce. C'est un cours d'hist. et de chronologie, où, par le moyen de figures composées de la manière la plus ingénieuse et de petits vers allemands qui les accompagnent, tous les traits caractéristiques des princip. événemens et leur date précise peuvent se fixer facilement dans la mémoire. Une nouvelle édition de cet ouv., corrigé et refondu, a été publié par J.-D. Koeler en 1726, continué jusqu'en 1734, par Weigel, et trad. en franç. par Matt. Cramer en 1722. S. Faber a trad. en allem. *la Consolation des goutteux* de Jacq. Balde.

FABER (JEAN ERNEST), orientaliste allemand, né à Simmershausen (Saxe) en 1745, professa les langues orientales et la philosophie dans l'univ. de Kiel, puis dans celle de Jéna, ville où il m. en 1774. On a de lui : *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gottingue, 1768-69, 2e parties in-4; *Dissert. de animalibus quorum fit mentio Zephan.*, etc., ibid., 1769, in-4, réimp. dans les *Monumens scythes de la Palestine*, de Cramer, Hambourg et Kiel, 1777; *Histor. mannæ inter Hebræos*, etc., prem. part., Kiel, 1770, 2e part., Jéna, 1773; *Programma novum de Messia exactis 490 annis*, etc., etc., Kiel, 1772, in-4, 2e part., *natalium opportunitate Messias*, Jéna, 1772, in-8; *Archeologie des hébreux* (en allem.), Halle, 1773, in-8. J.-E. Faber a publ. en outre les deux prem. numéros de la *Nouv. biblioth. philosophiq.* (en allem.), Leipsig, 1774, contin. par J.-G. Hennings.

FABER. V. FABRE, FAVRE, FEBVRE, LEFEVRE, SCHMIDT.

FABERT (ABRAH.), impr., né à Metz en 1560, m. dans cette ville en 1638, avait été chargé, en qualité d'échevin de la ville, de complimenter Louis XIII

à l'époque de son sacre, et reçut de ce prince le cordon de St-Michel. Parmi les différens ouv. sortis de ses presses on distingue un *Missel*, orné d'estampes gravées en bois, et le *Voy. du roi Henri IV à Metz*, ouv. curieux qui parut à Metz, 1610, in-f.

FABERT (ABRAHAM), maréchal de France, fils du précédent, né à Metz en 1599, annonça dès sa jeunesse un goût décidé pour les armes, se signala aux siéges de Saverne en 1636, de Landrecies en 1637, de Chivas en 1639, et fut blessé à celui de Turin en 1640. Nommé maréchal-de-camp en 1646, il prit Porto-Longone et Piombino, s'empara de Stenai en 1654, fut créé maréchal de France et gouverneur de Sédan. Louis XIV offrit même à ce brave guerrier le cordon de ses ordres, mais Fabert refusa cette distinction parce qu'il ne pouvait produire les titres de noblesse exigés. Il m. à Sédan en 1662. On conserve à la bibliot. du roi des *lettres de Fabert* écrites depuis le 21 oct. 1634, jusqu'au 12 septemb. 1662 : la *Relation de la bataille de Marfée* écrite par lui-même, se trouve dans les mémoires de Montrésor, Leyde, 1663. La *vie* de Fabert, écrite par le P. de La Barre, génovefain, Paris, 1752, est plus estimée que celle qui a été donnée par Gatien de Courtilz. — FABERT (François-Abraham), frère du maréchal, mort en 1663, après avoir exercé pendant 27 ans les fonctions de maître échevin de la ville de Metz, suivit aussi la carrière militaire et se distingua aux siéges de Montauban, de La Rochelle, de Nanci et de Trèves. Le cordon de St-Michel fut la récompense de ses services. — Un autre FABERT, parent des précéd., est auteur d'une *Hist. des Ducs de Bourgogne*, Cologne, 1687, in-12; 1689, 2 vol. in-12.

FABIA, fam. patricienne de Rome. V. FABIUS.

FABIAN ou FABYAN (ROBERT), négociant anglais, shérif de Londres en 1493, m. dans la même ville en 1512, est aut. d'un ouv. intit. *Concordance des histoires* ou *Chronique d'Angleterre et de France, depuis Brutus jusqu'à Henri VII*, Lond., 1516, 2 vol. in-fol., souv. réimp. (la dernière édition est celle donnée par Henri Ellis, ibid., 1811, in-4), le cardinal Wolsey fit brûler ce livre, sous prétexte que l'on y faisait connaître d'une manière trop précise les richesses du clergé.

FABIEN (ST), pape, élu en 236, fut mis à m. le 20 janv. 250, lors de la persécution suscitée par l'empereur Dèce. St Cyprien l'appelle un excellent homme en ajoutant que « la gloire de sa mort a répondu à la pureté, à la sainteté et à l'intégrité de sa vie. »

FABIO INCARNATO, théologien napolitain du 16e S., a composé différens ouvrag. dont la liste se trouve à la suite de son traité intit. *Scrutinium sacerdotale, sive modus examinandi tam in visitatione episcopali quàm in susceptione ordinum*, Rouen, 1642, 2 parties in-8, avec augmentations.

FABIOLE, FABIOLA (STE), dame romaine de l'illustre maison Fabia, morte vers l'an 400, est connue comme fondatrice des premiers hôpitaux qu'ait possédés l'Italie.

FABIUS, nom des membres d'une des plus illustres familles de Rome dont l'origine remonte aux prem. temps de la république, subdivisée en plus. branches dont la souche commune fut, s'il faut en croire Tite-Live, Quintus FABIUS VIBULANUS, échappé seul du massacre de sa nombreuse famille à la funeste journée de Crémera en l'an de Rome 275. Ce même Fabius fit partie du décemvirat, fut un des instrumens serviles de l'odieux Appius, chef de cette association tyrannique, et ternit ainsi la gloire qu'il s'était acquise précédemment dans les guerres de la république avec les Volsques et les Sabins. Il avait été six fois consul. — FABIUS AMBUSTUS (Marcus), fut trois fois consul, ensuite dictateur, et remporta sur les Herniques des avantages qui lui méritèrent les honneurs du triomphe. — FABIUS RULLIANUS (Quintus), surnommé *Maximus*, fils du précédent, fut général de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor l'an 430, et contribua puissamment aux succès remportés par ce chef suprême. Il fut ensuite cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi, prince du sénat, reçut les honneurs du triomphe, et conserva, jusque dans sa vieillesse, la force de l'âme et la vigueur du corps. — FABIUS GURGÈS, consul, fils du précéd., perdit une bataille par son imprudente témérité, et fut toutefois maintenu dans le commandement à la sollicitation de son père qui apaisa l'irritation du sénat et du peuple, voulut lui-même servir sous le coupable, en qualité de lieutenant, et suivit ensuite le char de triomphe sur lequel il avait puissamment contribué à le faire monter. — FABIUS PICTOR (Quintus), vivait du temps de la 2e guerre punique, dans le 3e S. avant J.-C., et peut être considéré comme le père de l'histoire latine. Il écrivit des *Annales* qui sont souvent citées par Tite-Live et par Cicéron. On met en question si elles furent composées en grec ou en latin, parce que l'auteur possédait ces deux langues. Quoi qu'il en soit, cet ouv. existait encore du temps de Pline l'ancien, et il en reste quelq. fragm. (en latin) recueillis par differ. aut. On peut consulter à cet égard Vossius (*de Hist. lat.*), et la *Biblioth. latine* de Fabricius. — FABIUS (Quintus-Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator* (temporiseur), le plus célèbre de sa famille, fut consul pour la première fois, en l'an de Rome 517, battit les Liguriens et eut l'honneur du triomphe. Les Romains le mirent ensuite à la tête de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Carthage après la prise Sagonte : et ce fut lui qui, ayant relevé un pan de sa toge, dit au sénat de cette république : « Nous vous portons la paix ou la guerre, choisissez. » Nommé dictateur après la bataille de Trasimène, Fabius parut bientôt avec une nouvelle armée devant Annibal, mais s'appliqua à éviter tout engagement sérieux avec les troupes victorieuses. Le général carthaginois, malgré toute son habileté, ne put rien obtenir contre son prud. advers. Le sénat et le peuple rom., mécontens des temporisations de ce dernier, donnèrent la moitié de son autorité à Minucius Félix, maître de la cavalerie (v. MINUCIUS) : ce dernier, ayant bientôt reconnu, par sa propre expér., la sagesse du plan du dictateur, lui remit le pour qui venait de lui être confié. Après la désastreuse bataille de Cannes, Fabius, consul pour la cinq. fois, harcela l'armée carthagin., reprit Tarente, régla avec Annibal le rachat des prisonniers; et, le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit ses biens pour s'acquitter de sa parole. Fabius m. en l'an 549 de Rome (204 av. J.-C.), dans un âge très-avancé, bien digne, dit Tite-Live, de porter le premier le surnom de *Maximus* qui avait été donné à son aïeul Fabius Rullianus. Sa gloire fut d'avoir eu Annibal pour adversaire, et d'avoir, par sa sage contenance devant lui, sauvé la république. — Son fils, Quintus FABIUS MAXIMUS, fut consul en l'an 540 de Rome. Tite-Live rapporte que, durant l'exercice de cette magistrature, le père s'étant présenté à cheval devant le fils, celui-ci lui fit ordonner par un licteur de mettre pied à terre. Le vieillard descendit aussitôt en disant : « J'ai voulu, mon fils, éprouver si vous saviez assez que vous êtes consul. » Le jeune Fabius prit pendant son consulat la ville d'Arpinium (Arpi) sur Annibal. L'histoire ne fait point connaître les autres circonstances de sa vie ni l'époque de sa mort.

FABIUS MAXIMUS ÆMILIANUS (QUINTUS), fils du consul Paul-Emile, passa par adoption dans la maison des Fabius et en prit le nom; il servit sous son père dans la guerre contre *Persée* et s'y distingua. Elu consul en l'an 606 de Rome, il fit la guerre en Espagne contre le célèbre Viriathe (v. ce nom), chef des Lusitaniens, et le battit en plus. rencontres. — Un autre Quintus FABIUS, surnommé *Ser-*

vilianus, consul en l'an 610, fit aussi la guerre en Espagne contre Viriathe, et le vainquit.

FABIUS MAXIMUS (QUINTUS), de la maison de ce nom, petit-fils de Paul-Emile par son adoption, fut consul en 631 de Rome, et remporta sur Bituitus, roi des Arverniens, une victoire qui lui valut le surnom d'*Allobrogicus*, parce que l'armée ennemie était comp. en grande partie d'Allobroges. On ne connaît pas d'autres circonstances de sa vie, si ce n'est qu'il était censeur en l'an 644 de Rome.

FABIUS MARCELLINUS, écrivain du 3e S., est cité par Lampride comme aut. d'une *vie* d'Alexandre Mammée. — FABIUS RUSTICUS, historien romain, vivait sous les règnes de Claude et de Néron. Il est cité avec éloge par Tacite dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola*.

FABIUS (GUILL.), dont le nom latinisé correspond, dans la langue flamande, à celui de *Boonaerts*, fut profess. de grec au collége Buslidien de Louvain, en Flandre, et mourut assassiné par des étudians en 1590. On a de lui un *Epitome syntaxis linguæ græcæ*, Anvers, 1584, in-12.

FABRA. V. FABBRA.

FABRE D'UZÈS, troubadour du 13e S., s'attribua, s'il faut en croire Nostradamus, les ouvrages d'Albert, ou Albertet de Sisteron, et fut condamné au fouet pour ce larcin. Le même biographe nous apprend que les propres écrits de Fabre se réduisent à une mauvaise chanson galante, et à un poëme moral où l'on ne trouve que des lieux communs.

FABRE (PIERRE-JEAN), médecin de la faculté de Montpellier, exerça avec succès à Castelnaudary, et a laissé un grand nombre d'ouvr., dont le plus curieux est l'*Alchymista christianus*, Toulouse, 1632, in-8. La plupart des productions de cet aut. ont joui d'une espèce de vogue assez peu méritée, et ont été traduites en allemand.

FABRE (JEAN-CLAUDE), oratorien, né à Paris en 1688, m. en 1753, professa successivement la philos. et la théol. dans différentes villes de Savoie et de France, et a pub. entre autres ouv. une *Continuation de l'hist. ecclés. de Fleury*; une édit. avec notes souvent réimpr. des *Fables de Phèdre*, 1731, in-12; des traduct. des *ouv.* de Virgile, 1741, 4 vol. in-12; des *Fables* de Phèdre et des *Sentences* de P. Syrus, 1728, in-12, et des *Metamorphoses* d'Ovide, 1725, 2 vol in-12, etc.

FABRE (JEAN), né à Nîmes en 1727, m. à Cette en 1797, est connu par un trait de piété filiale qui a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet d'un drame intit. *l'Honnête criminel*. Ayant pris la place de son père, que les dispositions de l'ordonnance de révocation de l'édit de Nantes condamnaient aux galères comme protestant réfractaire, il dut après 6 ans de captivité sa liberté au duc de Choiseul, alors principal ministre du royaume.

FABRE (dom LOUIS), religieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, sav. bibliographe, né à Roujan, diocèse de Beziers, en 1710, mort en 1788 à Orléans, bibliothéc. de cette dern. ville, a laissé un *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque fondée par Guillaume Prousteau*, etc., Orléans, 1777, in-4.

FABRE (ANT.), religieux de l'ordre des grands Carmes, et prédicat. distingué, né en 1710 à Tarascon (Provence), mort à Aix en 1793, avait été chargé en 1743, par les autorités civiles et ecclésiast. d'Arles, de faire le *panégyrique* de cette ancienne ville, où il séjournait alors. Ce sav. opuscule fut imp. à Aix; mais le recueil des *Sermons* de l'auteur n'a jamais vu le jour. — FABRE (Pierre), son frère, né en 1716 à Tarascon, m. à Paris vers la fin du 18e S., prof. royal au collége de chirurgie, conseiller du comité de l'acad. royale, s'est fait connaître par un assez grand nombre d'écrits dont M. Prudhomme a donné la liste dans son *Dictionn.* Il est d'autant plus fâcheux que ce biographe ait négligé d'indiquer à chacun des ouv. de P. Fabre la date et le lieu de publication que, loin de réparer cette omission, on a totalement supprimé le nom des deux frères, sujets de cet article, dans la plus sav. des collections biographiques publ. postérieurement. Les principaux ouv. de Pierre Fabre sont: *Essai sur les maladies vénériennes*, 1758, in-12; *Traité des maladies vénériennes*, 1765, 2 vol. in-12; souv. réimp., trad. en allem. en 1777; *Essai sur differens points de physiologie*, 1778, in-8, trad. en allemand par Platner, 1778, in-8; *Recherches sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, 1776, in-8; *Reflexions sur la chaleur animale*, 1784, in-8; *Essai sur les facultés de l'âme*, Amsterdam, 1785, in-12, réimp. en 1787; *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, 1790, in-8. P. Fabre a aussi inséré plusieurs mémoires dans la Collection de l'académie royale de chirurgie.

FABRE D'EGLANTINE (PHILIPPE-FRANÇOIS-NAZAIRE), poète dramatique, né à Carcassonne en 1755, quitta la profession de comédien pour se livrer à la culture des lettres, embrassa avec ardeur le parti de la révolution et en partagea les excès. D'abord secrét. de Danton, puis député de Paris à la convention, il vota la m. de Louis XVI sans appel, devint membre du comité de salut public, fut décrété d'accusation comme complice de la *conspiration de l'étranger*, condamné à mort, et exécuté le 5 avril 1794. Il a laissé une tragédie, plus. comédies, des pièces de vers, et autres écrits qui ont été réunis sous le titre d'*Œuvres mêlées et posthumes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8 ou in-12. Nous nous bornerons à indiquer comme les plus remarquables productions de cet auteur les trois pièces suivantes, qui ont obtenu un gr. succès au Théâtre-Français, et qui font encore partie du répertoire: *le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misanthrope*, comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1790, in-8; *l'Intrigue épistolaire*, comédie en 5 actes et en vers, 1791, in-8; *les Précepteurs*, comédie en 5 actes et en vers, jouée après la mort de l'auteur, impr. en 1799, in-8, trad. en allem. par Mad. Kotzebue. On a pub. en 1796 une *Correspondance amoureuse de Fabre d'Eglantine*, précédée d'un précis histor. de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragm. de sa vie écrite par lui-même, Paris, 3 vol. in-12.

FABRE D'OLIVET (ANTOINE), litt., de la même famille que le célèbre Fabre dont le dévouem. filial a fourni le sujet de l'*Honnête criminel* (v. l'article J. FABRE), né le 8 déc. 1767 à Ganges (Hérault), m. à Paris le 27 mars 1825, s'était d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna pour se livrer à l'étude des b.-lett.; et, après avoir donné plus. pièces de théâtre, telles que *la Prise de Toulon*, opéra, *le Sage de l'Indostan*, drame en 1 acte et en vers, 1796, in-8, il pub. les ouvr. suiv.: *Azalaïs*, ou *le Gentil Aimar*, 1800, in-8; *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 3 vol. in-8; *le Troubadour*, poésies occitaniques du 12e S., 1804, 2 vol. in-8; *la Guérison de Rodolphe Grivel, sourd-muet de naissance*, 1811, in-8, réimp. en 1819 sous le titre de *Notions sur le sens de l'ouïe*; *les Vers dorés de Pythagore expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français*, 1813, in-8; *la langue hebraïque restituée et le véritable sens des mots hebreux retabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 3 vol. in-4; *de l'Etat social* ou *Vues philos. sur l'hist. du genre humain*, 1822, 2 vol. in-8; *Caïn*, mystère dramat. de lord Byron, trad. en franç., Paris, 1823, in-8: le titre de cet ouvr. fut changé en 1824; l'aut. l'intitula alors: *Hist. philos. du genre humain*. Fabre d'Olivet fut aussi l'un des rédact. de la *Biblioth. des romans*.

FABRETTI (RAPHAEL), célèbre antiquaire ital. du 17e S., né à Urbin en 1618, m. à Rome en 1700, fut successiv. trésorier du pape Alexandre VIII, secrét. des requêtes auprès de ce pontife, auditeur

de la légation papale en Espagne, juge des appellations dans la cour du Capitole, auditeur du cardinal Cesi, légat du pape dans le duché d'Urbin, et enfin préfet des archives secrètes du château St-Ange sous le pontificat d'Innocent XII. Chargé de div. missions importantes, il mérita la faveur des deux papes qui l'employèrent et l'estime des sav. de l'Espagne, de la France et de l'Italie. On a de lui des *Dissert. sur les aqueducs des Romains*, des *Observ. sur la colonne trajane*, Rome, 1683, in-f., impr. avec deux *Opuscules* fort remarquables, l'un sur le monument appelé *Table iliaque* (bas-relief qui représente les événemens de la guerre et de la prise de Troie), l'autre sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulement des eaux du lac Fucinus ou de Celano; un *Recueil d'Inscriptions*; des *Memoir. sur la topographie du Latium*; des *Lett.* et des *Opusc.* sur différens sujets d'érudition. Sa *vie*, écrite par l'abbé Marotti, se trouve dans les *Vitæ illustrium Italorum* d'Ange Fabroni.

FABRI (JEAN), évêque de Chartres, m. en 1390, se distingua sous les règnes orageux de Charles V et de Charles VI par la sagesse avec laquelle il gouverna son diocèse, fut chargé de plusieurs missions importantes par les rois de France et par Louis, duc d'Anjou, puis roi de Sicile, dont il était chancelier. On a de lui un journal, ou récit histor. de toutes les affaires auxquelles il prit part de 1381 à 1388, MS.; *les Grandes chroniques du Hainaut depuis Philippe-le-Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-8, MS., à la biblioth. du roi; une réponse à l'ouvrage de Jean de Lignario en faveur du pape Urbain V, compétiteur de Clément VII (Robert de Genève), sous le titre suiv.: *du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme*, un *Traité* pour prouver que St Pierre a souffert le martyre à Rome sous Néron; et un autre *Traité* en latin, en forme de plainte, sur les affaires de France impr. dans l'*Hist. de l'univ. de Paris* par Du Boulay.

FABRI. V. PEIRESC.

FABRI (HONORÉ), jésuite, né dans le diocèse de Belley vers l'an 1607, m. à Rome en 1688, fut d'abord prof. de philos. à Lyon, et ensuite appelé à Rome aux fonctions de grand pénitencier. Il a laissé onze vol. in-4 de MSs. qui contiennent des *Opuscules* sur différens sujets scientifiques, des *Parallèles* littéraires, des *Apologies*, des *Aphorismes*; tous ces ouv. semblent n'avoir été écrits que dans l'intention de faire quelque bruit, et leur médiocrité a valu à l'auteur le surnom d'*avocat des mauvaises causes*.

FABRI (JEAN-RODOLPHE), prof. de mathém. à Genève, sa patrie, en 1612, mort dans cette ville vers 1650, a écrit sur la logique et la jurispr. des ouvr. qui sont aujourd'hui à peu près oubliés: les principaux sont les suivans: *Totius logicæ peripateticæ corpus*, Genève, 1623, in-4; *Clavis jurisprudentiæ seu explicatio institutionum Justiniani*, Grenoble, 1638, in-4; *Systema triplex juris civilis, criminalis, canonici et feudalis*, Genève, 1643, in-fol. — FABRI (Gabriel), agrégé à la compagnie des pasteurs de Genève, sa patrie, né en 1666, m. en 1711, est auteur d'un *Recueil de tous les miracles contenus dans le Vieux et le Nouveau Testament*, Genève, 1704, in-8; et de deux vol. de *Sermons*, 1713, in-8.

FABRI (ALEXANDRE), chancelier de la républ. de Bologne, memb. de plus. académ., né à Castel-San-Pietro en 1691, m. en 1768, a trad. en italien l'*Andrienne*, l'*Eunuque* et l'*Heautontimorumenos* de Térence; et en bolonais quelques chants de l'Arioste, et quatre liv. de Virgile: il a laissé en outre un *Disc.* prononcé à la réception d'un gonfalonier de Bologne; un autre adressé aux élèves de peinture, sculpture et architecture, de l'acad. élémentaire, imp. tous deux dans les *Orazioni degli academici Gelati*, Bologne, 1753, in-4; des *Lettres familières* imp. dans le recueil des lettres de quelques Bolonais du 18e S., ibid., 1744, in-4; des *Odes* et des *Sonnets* épars dans div. recueils.

FABRI (DOMINIQUE), docteur en philosophie, et prof. de b.-lett. à Bologne, bibliothec. en second de l'institut de cette ville, mort en 1761 à l'âge de 51 ans, a trad. en vers italiens non rimés (*sciolti*) la *Semiramis* de Voltaire, imp. dans le *Choix des meilleures tragédies franç.*, Liége, 1768. On a aussi de lui un *Discours* latin prononcé à l'ouverture des cours en 1750, in-4; trois *Discours* italiens impr. dans les *Orazioni degli academici gelati*, Bologne, 1753, in-4, et un gr. nombre de *Sonnets*, *Canzoni* et *Poesie div.*, insérés dans div. recueils du temps.

FABRICE ou FABRIZIO (JÉRÔME), méd., né à Acquapendente en 1537, m. en 1619, n'avait que 28 ans lorsqu'il remplaça le célèbre Fallope dans la chaire de chirurgie à Padoue. Il reçut des habitans de cette ville les distinctions les plus honorables, et exerça sa profession avec une noblesse et un désintéressem. dignes des plus grands éloges. La science lui doit plus. bons écrits d'anatomie et de physiologie, réunis sous le titre de *Opera omnia anatomica et physiologica, hactenùs variis locis ac formis edita, nunc verò certo ordine digesta*, etc., Leipsig, 1687, Leyde, 1738, in-fol.; et des traités de chirurgie impr. collectiv. sous le titre suivant: *Opera chirurgica*, etc., Padoue, 1666, in-fol., fig.

FABRICE ou FABRI DE HILDEN (GUILL.), chirurgien, né à Cologne en 1560, mort en 1634, exerça sa profession à Lausanne et à Berne, et fut nommé par Louis XIII, méd. des ambass. franç. en Suisse. Il a laissé de nomb. ouv., entre autres: *De la gangrène et du sphacèle*, Cologne, 1593, in-8, *Traité de la dyssenterie*, Bâle, 1616, in-8; *Nouveau manuel de méd. et de chir. milit.*, ibid., 1615, in-8. Ces différens ouv., écrits en allemand, ont été trad. en latin et en français. L'édit. la plus estimée des *œuv.* complètes de Fabrice est celle de Francfort, 1683, in-fol.

FABRICE (FRÉDÉRIC-ERNEST), gentilhomme de la chambre du prince de Holstein, n'est connu que par les lettres françaises qu'il a écrites sur sa mission auprès de Charles XII à Bender; elles ont été publ. sous le titre suiv.: *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender*, ou *Lettres du baron de Fabrice*, Hambourg, 1760, in-8; une trad. allem. avait été publiée l'année précédente.

FABRICIUS (CAIUS), surn. *Luscinus*, Romain illustre, consul en 471 (282 av. J.-C.) avec Æmilius Papus, reçut les honneurs du triomphe après son expédition glorieuse contre les Samnites et les Lucaniens, qu'il avait forcés à lever le siége de Thurium. Envoyé en ambassade auprès de Pyrrhus l'an de Rome 473, il rejeta les présens et les offres brillantes par lesquels ce prince voulait ébranler sa fidélité, et remplit sa mission à l'avantage de la république. Ce grand capit., élu de nouveau consul l'an 475, eut la générosité d'informer en secret Pyrrhus de l'offre que son médecin avait faite aux Romains de l'empoisonner moyennant une somme d'argent. Il fut nommé censeur l'an 478 avec Æmilius Papus, deux fois son collègue au consulat, et mourut si pauvre que l'état fut obligé de doter sa fille.

FABRICIUS-VEIENTO, poète latin, né dans le 1er S. de l'ère chrét., fut accusé d'avoir composé contre les sénateurs et les prêtres un livre de satires intit. *mon Codicile*; ce livre fut brûlé, et l'auteur chassé de l'Italie par ordre de Néron. Fabricius revint à Rome après la m. de ce prince, obtint une place de préteur, et parvint sous le règne de Domitien à une haute faveur par ses lâches dénonciations.

FABRICIUS (THÉODORE), l'un des prem. partisans de la réforme, né en 1501 à Anholt-sur-l'Yssel dans le comté de Zutphen, mort en 1550, prem. pasteur de l'église St-Nicolas à Zerbst, fut

disciple de Luther, de Mélanchton et de Bugenhagen, se fit une grande réputation pour ses connaissances en hebreu, et s'attira plusieurs désagrémens pour son zèle à propager les nouvelles doctrines. On lui doit les ouv. suivans : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in 4; *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid.; *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis hebræorum*, Bâle, Henri Pierre, 1545; seize *Homélies*, *Sermons* et *Disc.*, en allem.; un abrégé de sa *vie* inséré dans le premier fascicule de la *Bibliotheca bremensis* de Théodore de Hase.

FABRICIUS (George), sav. allem., né à Kennitz en 1516, m. en 1571, fut poète et historien, et se fit remarquer pour son affectation à n'employer jamais aucun mot qui sentît tant soit peu le paganisme. Il a composé ou édité un gr. nomb. d'ouv., dont on peut voir la liste dans *Niceron*, t. 32, et dans la *centuria fabriciorum*; les plus importans sont : *Roma, sive liber utilissimus de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550, 1560 et 1587, in-8; *Poematum veterum ecclesiasticorum opera christiana et operum reliquiæ ac fragmenta*, 1562, in-4; *de re poeticâ libri septem*, 1566, souv. réimp.; *Originum illustrissimæ stirpis saxonicæ libri VII*, 1597, in-fol.; *rerum Misnicarum lib. VII*, 1569, in-4. Jacques Fabricius, fils de l'auteur, en donna une nouvelle édition augmentée de deux livres sous le titre de *Saxoniæ illustratæ lib. novem*, Leipsig, 1606, in-f.; *rerum Germaniæ magnæ et Saxoniæ universæ memorabilium vol. duo*, Leipsig, 1609, in-fol.

FABRICIUS (Théodose), théol. allemand, né à Nordhausen en 1560, mort en 1597, directeur de l'église de St-Jean à Gottingue, et prof. de théologie protestante au gymnase de cette même ville, a publié une *Harmonie des quatre evangiles* en 4 langues, lat., grecque, hébr. et allem.; et trad. de l'allem. en hébreu le petit *Catéchisme* de Matthieu Richter (Index), connu sous le titre de *Corpus doctrinæ ex novo Testamento.* Une *Notice* sur Th. Fabricius a été pub. en allem. par Fr. Christ. Lesser. Gottingue, 1749.

FABRICIUS (Franç.), méd. à Aix la-Chapelle dans la prem. partie du 16e S., a pub. les deux ouv. suivans : *Thermæ aquenses sive de Balneorum naturalium, præcipuè eorum quæ sunt Aquisgrani et Porceti, naturâ et facultatibus*, 1546, in-4, 1564, in-12; *Divi Gregorii Nazianzeni tragœdia Christus patiens, latino carmine reddita*, Anvers, 1550, in-8.

FABRICIUS (Fr.), nommé aussi LEFEVRE, sav. philologue, né en 1524 à Duren dans le duché de Juliers, vint à Paris suivre au collége de France les leçons de Ramus et de Turnèbe, fut nommé en 1550 recteur de Dusseldorf, et mourut en 1573 après avoir édité avec notes et comment. plus. aut anciens. Nous citerons seulement : *Lysiæ orationes duæ*, Cologne, grec-latin, 1554, et Anvers, 1563, in-12; *Plutarchi de liberis educandis liber, latinus factus*, Anvers, 1563, in-12; *Ciceronis historia per consules descripta et in annos 64 distincta*, Cologne, 1564 et 1570, in-12, réimp. dans plus. édit. de Cicéron, notamment dans celle des Aldes de 1582; *In sex Terentii comœdias annotationes*, 1563, in-12. — Fabricius (André), appelé aussi Lefèvre, théol. cathol. allem., né à Hodège au pays de Liége en 1520, m. en 1581, conseiller du duc de Bavière et prevôt d'Alt-Oeting, a laissé trois tragédies saintes : *Religio patiens*, *Samson*, *Jéroboam*, et les deux ouv. suiv. : *Catechismus romanus*, 1570 et 1574, in-8; *Harmoniæ, quæ nulla est, confessionis Augustanæ cum doctrinâ evangelicâ consensum declarans, liber*, 1573 et 1587, in-folio. — Un autre André Fabricius, docteur en droit, né en Silésie en 1547, m. en 1602, fut conseiller des ducs de Prusse, et vice-chancelier à Kœnigsberg. On ne connait de lui aucun ouv.

FABRICIUS ou SMITH (Guill.), théol., né à Nimègue vers 1553, m. en 1628, a pub. : *D. Leonis magni in dominicam passionem enarratio*. 1600, in-12; il est aussi auteur de l'ouv. suiv. pub. sous l'anonyme : *Confutatio censuræ quorumdam theologorum Parisiensium in quasdam propositiones ex R. P. Santarellæ libris collectas*, 1627. in-4.

FABRICIUS (David), pasteur et astron. allem., m. à Osterla en 1617, avait découvert en 1596 l'étoile changeante de la baleine. Il est auteur d'une *Chronique d'Ost-Frise*, écrite en bas allemand, et pub. à Embden avec une continuation en 1640. — Fabricius (Jean), astronome, fils du précéd., né à Osterla dans l'Ost-Frise, m. dans la prem. moitié du 17e S., fut le prem. qui, à l'aide des télescopes par réfraction, aperçut des taches au soleil, découverte attribuée à Galilée. Fabricius publia le résultat de ses observations dans l'ouv. suiv. : *Joh. Fabricii physici de maculis in sole observatis, et apparente earum cum sole conversione narratio*, Wittemberg, 1611, petit in-4. Lalande l'a donné presque entier dans ses *Supplemens*, t. 4, 1781, et dans les *Mem. de l'acad.* pour 1778.

FABRICIUS (Laurent), savant allemand, né à Dantzig en 1555, mort en 1629, prof. d'hébreu à l'univ. de Wittemberg, a laissé plus. ouv. de philologie hébraïque; les principaux sont : *de Schemhamphorasch usu et abusu apud Judæos*, Wittemberg, 1596, in-8; *Partitiones codicis hebræi*, ibid., 1610, in-4, 1616 et 1627, in-8; *de Reliquiis sanctis syrorum vocum in N. T. asservatis*, ibid., 1613, in-4; *Metrica Hebræorum vetus et nova*, ib., in-8.

FABRICIUS (Jean), ministre protestant, né en 1560, m. en 1636, est aut. d'une dissertation *de Dignitate conjugii*, Nuremberg, 1592.— Fabricius (Jean), fils du précéd., mort pasteur de Ste-Marie de Nuremberg, où il était né en 1618, a pub. plus. ouv. de théol. et de controverse; les princip. sont : *Conciones in Augustanam confessionem cum annotationibus latinis*, Nuremberg, 1653; *Conciones in librum Jobi*, ibid., 1681; *Commentatio de bonorum operum ad salutem necessitate*, Helmstadt, 1709.— Fabricius (Jean), fils du précédent, philologue, théol. et bibliographe, né à Altorff en 1644, m. en 1729, a laissé plusieurs ouv. parmi lesquels on distingue : *Oratio de utilitate quam theologiæ studiosus ex itinere capere potest italico*, 1678, in-4; *Dissertatio de altaribus*, Helmstadt, 1698, in-4; *Amœnitates theologicæ*, 1690, in-4; *Hist. bibliothecæ fabricianæ*, Wolfenbuttel, 1717-1724, 6 vol. in-4.

FABRICIUS (Samuel), ministre protestant, né en Saxe vers la fin du 16e siècle, n'est plus guère connu aujourd'hui que comme l'aut. de l'ouv. int. *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8. réimp. à Bâle en 1675 avec des *Considerat. sur les bienfaits de Dieu* du même aut. — Fabricius (Etienne), ministre à Berne dans le 17e S., a donné : *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fo; *Conciones sacræ in decalogum*, 1649, in-4; *Conciones sacræ festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4; *In CI. psalmos Dividis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol.

FABRICIUS (Jean), sav. orient., né en 1608 à Dantzig, mort dans la même ville en 1653, professeur de théologie et de langue hébraïque, a publié plusieurs ouvr., dont les principaux sont : *Dissertatio philologica de nomine Jehovah*, Dantzig, 1636, in-4; *Diascepsis de incarnatione Λόγου, summi et supremi Dei Christi*, Rostock, 1637, in-4; *Mahumedis testamentum, sive pacta cum christianis in oriente inita*, item; *Theodori bibliandri apologia pro editione Alcorani*, ibid., 1638, in-4.

FABRICIUS (Vincent), poète allem., député du sénat de Dantzig à la diète de Pologne, né à Hambourg en 1612, m. à Varsovie en 1667, a laissé des *Poésies* dont la prem. édit. parut à Leyde en

1632, in-12. Il en donna une nouv. édit. corrigée et augmentée en 1638; enfin son fils en donna une troisième, Leipsig, 1685, in-8, en y joignant des *Harangues* prononcées dans les diètes de Pologne, un discours *de obsidione et liberatione urbis Leidensis*, et des *Thèses* de méd. soutenues dans l'université de Leyde. — FABRICIUS (Frédéric), fils du précéd., né en 1642, m. en 1703, prem. pasteur de l'église de St-Nicolas à Settin, a trad. de l'hébr. le *Comment. de R. Dav. Kimchi sur Malachie*, et pub. en allem. quelq. *Sermons* et divers *Traites* de théologie polémique, dont on peut voir la liste dans le Dictionnaire de Jocher.

FABRICIUS (WOLFGANG-AMBROISE), méd. et archéologue allem., né à Nuremberg, m. à Lyon en 1653, a laissé deux *Opusc.* que son père Jean-George Fabricius, médec. et comte palatin, a fait impr. cette même année à Nuremberg, in-4; l'un est intulé *de Lucernis veterum*, l'autre Ακροαμα *βοτανικον de signaturis plantarum.* — FABRICIUS (Septime-André), médecin, frère du précéd., né à Nuremberg en 1641, mort dans la même ville en 1705, est aut. des trois *Opusc.* suiv. : *Disquisitio medica de catulis hydrophoborum*, Padoue, 1665, in-4; Μελετημα *ιατρικον de Medicinâ universali*, Venise, 1666, in-4; *Discursus medicus de termino vitæ humanæ*, Rome, 1666, in-4. — FABRICIUS (Ern.-Fréd.), méd., exerça son art à Vienne et à Hamb. dans le 17e S. Il est aut. de l'ouv. int. : *Medicina utriusque galenicæ et hermeticæ anatome philosophica*, etc., Francfort, 1633, in-fol.

FABRICIUS (LOUIS), ambassad. de Charles XI, roi de Suède, en Perse, fit trois fois le voyage, et amena en 1683 à Stockholm plusieurs marchands arméniens qui apportèrent des soies crues pour 40.000 riksdalers de Suède. Cet heureux commencement avait fait espérer qu'on pourrait établir entre la Suède et la Perse un commerce suivi, dont Narva en Estonie devait être le principal entrepôt; mais la nécessité de passer sur le territoire russe fit naître des difficultés qui forcèrent le roi de renoncer à ce grand projet.

FABRICIUS (JEAN-SEBALD), prof. de logique, de langue grecque et d'hist., né à Spire en 1622, a pub. 18 ouv. dont on peut voir les titres dans le t. 3 de l'*Adparatus litterarius* de Freytag; les plus importans sont : *Manhemium, civitatis atque manhemiani castri descriptionem exhibens historicam*, Heidelberg, 1656, in-4; *Lutrea Cesarea, sive originis et incrementi urbis lutrensis ad præsens tempus deductio*, ibid., 1656. — FABRICIUS (Jean-Louis), frère du précéd., prof. de littér. grecque, né à Schaffouse en 1632, m. à Francfort en 1697, a laissé des *Dissert.*, des *Thèses*, des *Programmes academiques*, qui ont été recueillis et publiés par J.-H. Heidegger, Zurich, 1698, in-4.

FABRICIUS (WERNER), né à Itzehoe dans le Holstein en 1633, organiste et maître de musique de l'église St-Paul à Leipsig, mort dans cette ville le 9 janv. 1679, a laissé : *Deliciæ harmonicæ*, consistant en 65 gavannes, allemandes, courantes à cinq parties, Leipsig, 1657, in-4; *Geistliche arien, dialogen und concerten, so zu heiligung hoher festtage mit 4-8 vocal stimmen, nebst allerhand instrumenten* (airs spirituels, dialogues et concerts, pour les fêtes solennelles, à 4 et 8 voix, avec div. instrumens), Leipsig, 1662; *Unterricht, wie man ein, neu Orgelwerk, obs gut und beständig sey, nach allen stücken, in und auswendig examiniren, und soviel möglich, probiren sol* (Instruction sur la manière d'examiner un nouvel orgue, etc.), Francfort et Leipsig, in-8.

FABRICIUS (JEAN-ALBERT), laborieux et sav. bibliographe, né à Leipsig en 1668, mort à Hambourg en 1736, recteur de l'école de St-Jean, a laissé 128 ouvr. dont on peut voir la liste dans Niceron; un très-gr. nombre sont originaux, quelq.-uns trad., et quelques autres édités et commentés; tous peuvent donner une haute opinion du profond savoir et de la vie laborieuse de leur auteur. Nous nous bornerons à signaler les suivans : *Scriptorum recentiorum decas*, Hambourg, 1688, in-4, *Decas decadum sive plagiorum et pseudonymorum centuria*, 1689, in-4 (sous le nom de Faber); *Bibliotheca latina, sive notitia autorum veterum latinorum quorumcumque scripta ad nos pervenerunt*, Hambourg, 1697, in-8, Londres, 1703, in-8, Venise, 1728, 2 vol. in-4; *Bibliotheca græca*, Hambourg, 1705-1728, 14 vol. in-4 : réimpr. avec des correct. et des amélior. à Hambourg de 1790 à 1812, par les soins de J.-C. Harles. C'est le plus important et le meilleur ouv. de l'aut.; il lui valut les surn. de *Museum Graciæ*, de *Thesaurus eruditionis*, etc. Parmi les ouvr. dont Fabricius n'a été que l'édit., le plus important est : *Vincentii Placcii theatrum anonym. et pseudonymorum*, Hambourg, 2 vol. in-fol. H.-S. Reimar, gendre de Fabricius, a donné : *de Vitâ et scriptus J.-A. Fabricii comment.*, 1737, in-8.

FABRICIUS (FRANÇOIS), prof. de théol. à l'université de Leyde, mort dans cette ville en 1738, était né à Amsterdam en 1663. On a de lui six *Sermons* en hollandais et plus. *Dissert.* parmi lesquelles nous citerons : *Christus unicum ac perpetuum fundamentum ecclesiæ*, Leyde, 1717, in-4; *de Sacerdotio Christi juxta ordinem Melchisedeci*, ibid., 1720, in-4; *de Oratore sacro*, ibid., 1720, in-4. — FABRICIUS (Christophe-Gabriel), théolog. protest., né en 1684, m. en 1757, avait été nommé en 1703 pour prêcher l'évangile en langue slave aux habitans de la haute et basse Lusace, sa patrie, et pour les prémunir contre la doctrine que les disciples du comte de Linzendorf cherchaient à répandre parmi eux. Il pub. les deux ouvr. suivans : *Das entlaervte herrnhuth*, c'est-à-dire Herrnhuth démasqué, Wittemberg, 1743, in-4; *Entdeckte herrnhutesche satirerey*, c'est-à-dire découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers, ib., 1749, in-8.

FABRICIUS (JEAN-ANDRÉ), écriv. allem., né en 1696 à Dodendorf près de Magdebourg, mort recteur du gymnase de Nordhausen en 1769, a pub. un grand nombre d'ouvr. élémentaires qui ont été long-temps d'un usage journalier dans les écoles. Les plus remarquables sont : *Rhetorique philosophique*, 1724, reimp. en 1739, avec une *Poetique allem.*, la prem. qui ait paru; *Logique d'après la méthode mathém.*, 1733, in-8, très-souv. réimp.; *Hist. littér.*, 1752-54, 3 vol. in-8; *Dissertatio de Mathesi patribus primæ ecclesiæ et aliis quibusdam non suspectâ*, Leipsig, in-4.

FABRICIUS (PHILIPPE-CONRAD), méd. et prof. d'anatomie, de physiologie et de pharmacie, à l'université de Helmstadt, m. dans cette ville en 1774 était né en 1714 à Butzbach, petite ville de la Hesse. On lui doit les deux ouv. suivans : *Primitiæ floræ butesbacensis*, Butzbach, 1743, in-8; *Enumeratio methodica plantarum horti medici helmstadensis*, 1759, 1763 et 1776, in-8.

FABRICIUS (JEAN-CHRÉTIEN), le plus célèbre entomologiste du 18e S., né à Tundern dans le duché de Sleswick en 1742, suivit à Upsal le cours de Linné, qui l'honora de son amitié, et auquel il soumit son idée de classer tous les insectes d'après les organes de la bouche. Ce système, le plus général de tous ceux qui avaient été enseignés jusque-là, fit une révolution dans la science. Reçu docteur médecin l'an 1767, nommé peu après prof. d'histoire natur. à l'université de Kiel, Fabricius consacra trente ans de sa vie à répandre et perfectionner son système. Il parcourut les états du nord et du centre de l'Europe, visitant les musées d'histoire naturelle, et décrivant partout avec une infatigable activité tous les insectes encore inédits. Ce savant laborieux est mort à Copenhague en 1807, moins encore des suites de ses longs travaux et de ses voyages que de la douleur qu'il ressentit à la

vue des malheurs auxquels son pays était en proie à cette époque. Il avait été nommé conseiller du roi de Danemarck, prof. d'économie rurale et politique, et a pub. en cette qualité, en allem. et en danois, plus. ouv. utiles, mais moins connus que ceux qu'il a écrits en latin sur l'hist des insectes. Parmi ceux-ci les plus importans sont : *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775, in-8 ; *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8 ; *Entomologica systematica*, Copenhague, 1792-96, 7 vol. in-8, etc., etc.

FABRICY (le P. Gabriel), sav. bibliogr. franç., né à St-Maximin en Provence vers l'an 1725, m. à Rome en 1800, était entré fort jeune dans l'ordre de St-Dominique. Il fut d'abord chargé des fonct. de provincial, puis nommé lecteur en théol. à Rome. De tous les ouvr. qu'il a publ. sur différens sujets d'antiquité sacrée et profane, le plus estimé est celui qui est intit. *Des titres primitifs de la révélation ou Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'Anc. Test.*, Rome, 1772, 2 tom. in-8. Les autres sont : *Recherches sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars chez les anciens*, Marseille, (Rome), 1764, 1765, 2 vol. in-8 ; une *Lettre* sur l'ouvrage du P. Mamarché intit. *De animabus justorum in sinu Abrahæ*, etc., insér. dans le *Journal ecclésiast.* de l'abbé Dinouart, t. 33 ; *Diatribe quâ bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8 ; *De Johannis Hircani Hasmonæi Judæorum summi pontificis, etc., commentarius* : on n'a que la première partie de cet ouvr., qui n'a point été achevé ; plus. autres *opusc.* impr. dans le *Dict. univ. des sciences ecclésiast.* du P. Richard, t. 5 et 6.

FABRINI (Jean), grammair. ital., né à Fighine en 1516, m. à Venise en 1580, occupa pendant trente ans la chaire d'éloquence de cette ville. On a de lui : *Della interpretazione della lingua volgare e latina*, Rome, 1544 ; *Teorica della lingua dove s'insegna.... a trasmutare le lingue nella lingua latina*, Venise, 1565 ; *il Terenzio latino comentato in lingua toscana*, etc., Venise, 1548, in-4 ; *l'Opere d'Orazio, poeta lirico, comentate in lingua volgare toscana*, ibid., 1565 ; *l'Opere di Virgilio spiegate e comentate in volgare*, etc. (en société avec C. Malatesta et Phil. Venuti de Cortone), ib., 1597, souvent réimpr.

FABRIS (Nicolas), mécanicien italien, prêtre de l'Oratoire, né à Chioggia en 1739, m. en 1801, s'occupa avec succès de l'etude des mathém. et acquit dans la mécanique une adresse assez rare. On lui doit un gr. nomb. d'inventions, dont plus. sont relatives à la musique, entre autres une table des progressions harmoniques pour accorder promptement et facilement les instrumens à clavier sans avoir recours à un organiste ; un clavecin au moyen duquel les notes se trouvaient écrites en même temps que frappées ; un main de bois à ressorts pour battre toutes sortes de mesures. Il construisit aussi une horloge qui marquait exactement le rapport des heures italiennes et des heures françaises avec les minutes et les secondes respectives, et d'autres ouvr. fort ingénieux. — Fabris (Joseph), frère aîné du précédent, exerça la médec. dans sa patrie, et commença avec Barthélemi Bottari à mettre en système la botan. de l'Italie et à en répandre la connaissance.

FABRIZI (Charles), juriscons., né à Udine en 1709, m. en 1773, a laissé plus. vol. in-fol. MSs. d'extraits des archives de sa patrie. On en a tiré deux dissertations impr. sous les titres suivans : *De l'intérêt de l'argent dans le Frioul au 14ᵉ S.* et *De l'anc. monnaie du Frioul.*

FABRONI (Ange), célèbre biogr. ital., né à Maradi (duché de Toscane) en 1732, fut successivem. prieur du chapitre de la basilique de St-Laurent à Florence, de l'ordre de St-Etienne de Pise, proviséur de l'univ. de cette ville, et trouva dans les papes Benoît XIV, Clément XIV, dans les card. Neri Corsini, d'York et Battori, et dans le grand-duc Léopold, des protecteurs qui favorisèrent son goût pour l'étude et ses recherches dans les archives. Il voyagea en France, en Angleterre et en Allemagne, séjourna à Paris, à Londres, à Vienne, à Dresde, à Berlin, se lia d'amitié et entretint une correspondance suivie avec les hommes les plus remarquab. de son temps, fut à même de recueillir de riches et nombreux matériaux pour les ouvr. biogr. qu'il a écrits, et m. en 1803. On a de lui : *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt*, Pise, 20 vol. in-8, dont 18 parurent de 1778 à 1799 et les deux derniers en 1804 et 1805, ouvr. très-estimé, et auquel on ne reproche que de la partialité pour les jansénistes ; *Laurentii Medicis magnifici vita*, ibid., 1784, 2 vol. in-8 ; *Magni Cosmi Medicei vita*, ib., 1789, 2 vol. in-4 ; *Leonis X, pontificis maximi, vita*, ibid., 1797 ; *Francisci Petrarchæ vita*, Parme, Bodoni, 1799, in-4 ; *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 1786 et 1789, 2 vol. in-8 ; *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Ariosto e di T. Tasso*, Parme, Bodoni, 1806 ; une *Hist. de l'université de Pise*, Pise, 1791, 1793 et 1795, 3 vol. in-4 ; le *Giornale de' letterati*, Pise, 1771 à 1796, 105 vol. in-12, et d'autres écrits moins importans.

FABROT (Charles-Annibal), sav. juriscons. né à Aix en 1580, profess. de droit à l'univ. et avoc. au parlem. de cette ville, eut pour protecteurs et pour amis le garde-des-sceaux Duvair, le chancelier Séguier, le premier président Matthieu Molé, le président Jérôme Bignon, et plus. autres personnages distingués. Il m. en 1659, laissant un grand nombre d'ouvr., dont les plus remarquables sont la traduction des *Basiliques* de Léon le philosophe, Paris, 1647, 7 vol. in fol. ; une autre traduct. de la paraphrase grecque des *Institutes de Justinien*, faite par Théophile, ibid., 1638 et 1657, in-4 ; *les Antiquités de la ville de Marseille*, trad. du lat. de J. Raymond de Solier, Marseille, 1615 ; Lyon, 1632, in-8 ; *Exercitationes duæ de tempore partûs humani et de numero puerperii*, Aix, 1629, in-4 ; *Prælectio in titulum decretalium, de vitâ et honestate clericorum*, Paris, 1651, in-4 ; *Notæ ad titulum codicis Theodosiani, de paganis sacrificiis et templis*, Paris, 1648, in-4. Fabrot a aussi donné une édit. de *Cujas* avec des notes ; mais elle est inférieure à celle de Venise. V. Cujas.

FABRUCCI (Etienne-Marie), profess. de droit canon à l'univ. de Pise, m. vers 1750, a publ. des *Dissert.* sur l'origine de l'école où il professait sous le titre de *Pisanæ academiæ prima ætas, quatuor dissertationibus illustrata*, Florence, 1739, in-12.

FABRY (Jean-Baptiste-Germain), littér., né en 1780 à Cornus, dans le Rouergue, se destina d'abord au barreau, fut reçu avocat en 1804, et devint ensuite secrétaire du ministre de la police générale de France, Fouché, duc d'Otrante. Attaché aux principes de l'ancienne monarchie, Fabry joignit ses modestes efforts à ceux des hommes d'une sphère plus élevée qui, sous le gouvernem. impérial, travaillèrent avec tant de succès à réédifier les institutions que la révolution avait renversées ; il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et la fréquentation des hommes les plus distingués de son parti, lorsqu'un accident fâcheux l'enleva à ses douces occupations et à la vie le 4 janvier 1821. On peut voir dans la *Bibliog. de la France* (année 1825, pp. 119 et 293), la liste de ses ouvrages, qui tous furent pub. sous le voile de l'anonyme ; nous citerons seulement : *le Spectateur français au 19ᵉ Siècle*, etc., 1805-1812, 12 vol. in-8 ; c'est un choix de morceaux extraits des écrits périodiques de cette époque, notamment du *Journal des Debats* et du *Mercure* ; il en a paru une espèce de continuation int. *le Spectateur fran-*

pays depuis la restauration ; mais c'est à tort sans doute que cet ouv., désavoué par Fabry, lui a été attribué dans la *Biogr. des hommes vivans*; *la Regence à Blois*, etc., 1814, in-8 ; la 6e édit., revue parut en 1815 ; *Itinéraire de Buonaparte* (de Doulevent à Fréjus), etc., ibid., 1815, 3e édit.; *Itinéraire de Buonaparte à l'île d'Elbe à Ste-Hélène*, etc., ibid., 1816, in-8, 1817, 2 vol. in-8 ; *le Génie de la révolution considéré dans l'éducation*, etc., ibid., 1817-1818, 3 vol. in-8. *L'Ami de la religion et du roi* (t. 26, pp. 285-88) contient une *notice* sur Fabry.

FACARDIN. V. FAKHR-EDDYN.

FACCIARDI (CHRISTOPHE), capucin ital., prédicateur célèbre du 16e S., attirait à ses sermons une affluence extraordin. d'auditeurs; il possédait au suprême degré le gr. art d'émouvoir, et se distinguait autant par la pureté de ses mœurs que par ses talens oratoires. On a de lui plus. ouvrages de piété, dont les principaux sont : *Esercizj d'anima, raccolti de' SS. Padri predicati in diverse città d'Italia*, etc., Venise, 1592, in-12 ; *Meditazioni de' principali mysterj della vita spirituale*, Venise, 1599, trad. en latin, Cologne, 1605 ; *Tractatus de excellentiâ B. Catharinæ, virginis Bononiensis*, Bologne, 1600 ; *Vita del B. Giovanne, canonico di Rimini, e del B. Roberto Malatesta*, etc., Rimini, 1610 ; *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ aperta*.

FACCIOLATO (JACQUES), savant italien, né à Torreglia, près Padoue, dans les monts Euganées en 1682, m. en 1769, professeur émérite de logique à l'université de Padoue, consacra sa vie à des travaux qui ont été très-utiles pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes; ses principaux ouvrag. sont des *Élémens de logique*, Venise, 1728 et 1750, in-8 ; un *Tr. de l'orthographe italienne*, Padoue, 1721, in-4; des *Scholies* sur les tr. de Cicéron *De officiis*, *de senectute*, *de amicitiâ*, *de somnio Scipionis*, etc., Venise, 1741, in-8 ; une *Hist. abrégée* et une *Hist. générale de l'univ. de Padoue*, la prem., Padoue, 1752, in-8 ; et la 2e, ibid., 1757, in-4 ; des *Discours latins*, ib., 1767, in-8 ; et des *Lettres lat.*, ib., 1765, in 8.

FACINI (PIERRE), peintre ital., né à Bologne vers 1566, m. en 1602, fut élève d'Annibal Carrache. Ses compositions se distinguent par la vigueur et la vérité des carnations; mais on lui reproche un dessin incorrect et une manière peu naturelle d'attacher les mains et les bras. Son meilleur tableau est celui qui représente les *Saints protecteurs de Bologne*, fait pour l'église de St-François de cette ville.

FACINO-CANE (BONIFACIO, dit), célèbre partisan (*condottiere*) ital., né à Sauthia vers l'an 1360, d'une famille noble de la faction des gibelins, s'attacha d'abord au service de J. Galéas Visconti, premier duc de Milan, qui le récompensa par le don de plusieurs seigneuries. Après la mort de ce prince, Facino, à l'exemple des autres généraux, chercha à se procurer une principauté indépendante, et s'empara d'Alexandrie *della Paglia* en 1404. Deux ans après il enleva Plaisance à Ottobon Terzo, qui, comme lui, avait voulu se rendre indépendant, et attaqua Gênes pendant que le maréchal de Boucicaut, qui en était alors gouverneur, marchait sur Milan. Il excita dans cette ville un soulèvement, à la suite duquel tous les Français furent massacrés ou chassés le 6 octobre 1409. Il tourna ensuite ses armes contre ses anciens maîtres, assiégea dans Pavie Philippe Marie-Visconti, le plus jeune des fils de J. Galéas, prit cette ville et la livra au pillage pendant 3 jours. Il allait poursuivre le cours de ses conquêtes lorsqu'il m. en 1414. Sa veuve, de la famille des Lascaris, épousa le jeune duc Ph. M. Visconti, qui la fit ensuite périr sur un échafaud. La *Vie* de Facino-Cane se trouve dans la *Biografia piemontese* de Tenivelli.

FACUNDUS, évêq. d'Hermiane en Afrique, se signala sous le règne de Justinien par sa résistance à ce prince lors des disputes théol. qui se renouvelèrent au sujet des écrits de Théodoret, évêque de Cyrrhe, de Théodore, év. de Mopsueste, et d'Ibas, év. d'Éphèse, et se sépara de l'église lorsque le pape Vigile eut condamné ces *trois chapitres* en 547. On a de lui une apologie *De tribus capitulis*, pub. par le P. Sirmond, 1629 : un *Tr.* sur le même sujet. On trouvera dans les actes du 5e concile général de Constantinople, *Biblioth. eccl.* de Dupin, tous les détails relatifs à ces querelles.

FADL-BEN-REBY, vézyr du khâlyfe Haroun-al Raschild, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en crédit et en puissance, et remplaça au ministère le célèbre Giafar (*v.* ce nom). Disgracié à son tour sous le khâlifat de Mamoun, fils de Haroun, il m. dans la misère en l'an 208 de l'hégire (824 de J.-C.). Les hist. arabes font l'éloge des qualités polit. et littér. de ce vézyr.

FADL-BEN-SAHAL, vézyr du khâlyfe Mamoun, usa sagement de l'autorité absolue dont il était revêtu, et m. en l'an 203 de l'hégire (818 de J.-C.), avec la réputation d'homme très-versé dans la science des astres. Il a laissé un *Tr. d'astrologie judiciaire*.

FADLOUN, prince musulman du nord de l'Arménie au commencem. du 11e S., fit périr tous les mâles de sa famille ainsi que tous les princes musulmans ou chrétiens ses voisins pour s'emparer de leurs possessions et fut tué lui-même dans un combat qu'il livra à David roi pagratide de l'Arménie orientale.

FADLOUN Ier, riche musulman, acheta en 1072, du sulthân Seldjoukide Alp-Arslan, la souveraineté de la ville d'Ani et la conserva tant qu'il vécut. — FADLOUN II, souverain de la ville d'Ani, perdit cette ville en 1125, la reprit quelque temps après, étendit sa domination sur la ville de Tovin dont il s'était emparé, et m. vers 1132. — FADLOUN III, neveu et successeur du précéd., exerça un pouvoir tyrannique, fut vaincu en 1161 par George III, roi de Géorgie, et périt dans un second combat qu'il livra aux Georgiens.

FAERNE (GABRIEL), célèbre poète latin du 16e S., né à Crémone, m. en 1561, eut pour Mécène le cardinal Jean-Ange de Médicis. Le principal fondement de sa célébrité est un *Recueil de Fables* en vers latins, qui parut pour la 1re fois à Rome, 1564, in-4 avec gravures, et a été souvent réimpr. Ce recueil a été trad. en franç. par Perrault, Paris, 1699, in-12 ; et par Denyse, ibid., in-12 : la plus belle édit. des *Fables* de Faerne a été publiée par Bodoni, 1793, in-4 ; l'abbé Salviani, qui en fut l'éditeur, a mis à la fin une notice des édit. précéd. On doit encore à Faerne *deux livres de corrections* sur les philippiques et les autres harangues de Cicéron ; un *Commentaire sur Térence*, Florence, 1565, in-8 ; Paris, 1602, in-4.

FAESCH, nom d'une famille de Bâle qui a produit plus. personnages distingués dans la jurisprudence et dans le genie militaire. — Jean-Jacques FAESCH, jurisc. né à Bâle en 1571, m. en 1652, fut professeur de droit romain à l'université de sa ville natale ; son fils, Jean-Jacques, occupa la même chaire, et m. en 1649. — FAESCH (Remi), né à Bâle en 1595, m. en 1667, a laissé une dissertation *de Fœderibus*. — FAESCH (Sébastien), né en 1647, m. en 1712, professa le droit à l'université de Bâle ; il a laissé une *dissertation sur la vie de Cicéron*, 1661 ; une autre *de Insignibus*, 1671 ; et une troisième sur une médaille très-rare *de Palæmon Evergete*, insérée dans les *Recherches curieuses* de Spon, et dans le *Thesaurus antiquitat. græc.* de Grævius. — Son père, Christophe FAESCH, m. en 1683, est aut. d'un ouvr. intit. : *De re venaticâ*. — FAESCH (Boniface), né à Bâle en 1651,

fut professeur de droit à l'université de cette ville et y m. en 1713. On a de lui un gr. nomb. de *Dissertations* de jurisprudence.—FAESCH (Jean-Rodolphe), né à Bâle en 1669, devint successivement conseiller du margrave de Baden, résident de l'électeur de Trèves près de la cour de France en 1715, chargé d'affaires du margrave près la même cour et près la république helvétique, et mourut en 1751. — FAESCH (Jean-Louis), quitta la carrière de la jurisprudence pour se livrer au dessin et à la peinture. Ses ouv. aujourd'hui peu connus furent très-recherchés dans le temps. Il m. à Paris en 1778. — FAESCH (Jean-Rodolphe), né à Bâle vers la fin du 17e S., m. à Dresde en 1742, fut ingénieur et architecte au service de l'électeur de Saxe. On a de lui un *Traité de la manière de rendre les fleuves navigables*, Dresde, 1728, in-8; un *Dictionn. des ingénieurs*, ib., 1735, in-8, et plus. autres ouvr. sur l'architecture et les fortifications, tous écrits en allemand. — FAESCH (George-Rodolphe), fils du précéd., général-major, chef du corps des ingénieurs saxons, et directeur des fortifications de Dresde, m. dans cette ville en 1787, a trad. en allem. *l'Art de la guerre* de Puységur, Leipsig, 1753, in-4; *les Rêveries du maréchal de Saxe*, ibid., 1757, in-fol., et quelques autres ouvr. Il a trad. de l'allem. en français les *Instructions milit. du roi de Prusse à ses généraux*, Francfort (Paris), 1761, in-8. On a aussi de lui : *Règles et principes de l'art de la guerre*, Leipsig, 1771, 4 vol. in-8: Il en parut en même temps une traduct. allem.; *Hist. de la guerre de la succession d'Autriche de 1740 à 1748*; *Essai*, Dresde, 1787, in-8, en allem.

FAESI (JEAN-JACQUES), mathématicien et astronome suisse, dans le 17e S., a écrit : *Deliciæ astronomicæ*, 1697; *Planetoglobium*, ou *paradoxum novum mechanico-astronomicum*, 1713, in-4. — FAESI (Jean-Conrad), historien géographe suisse, né à Zurich en 1727, m. à Flaach près de Schaffhouse en 1790, a pub. plus. ouvr. pleins d'érudition, entre autres : *Description géographique et statist. de la Suisse*, en allem., 1765-1768, 4 vol. in-8; *Hist. de la paix d'Utrecht*, 1790.

FAGAN (CHRISTOPHE-BARTHÉLEMI), auteur comique, né à Paris en 1702, m. dans la même ville en 1755, a produit un gr. nomb. de pièces de théâtre dont quelques-unes se ressentent de la compagnie que l'auteur rencontrait ordinairement au cabaret; les principales sont : *les Originaux*; *le Rendez-vous*; *le Marié sans le savoir*; *le Marquis auteur*; *la Pupille* : cette dernière passe pour son meilleur ouvr. On a aussi de lui : *Nouv. observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, Paris, 1751, in-12. Le *Théâtre* de Fagan a été impr. à Paris, 1760, 4 vol. in-12. On y trouve la *vie* de l'auteur par l'édit. Pesselier.

FAGE (DURAND), protestant fanatique des Cévennes, né à Aubais (Languedoc) en 1681, servit d'abord forcément dans un corps de milices contre ses co-religionnaires; mais ayant reçu, disait-il, des *inspirations de l'esprit*, il fit toute la guerre des Camisards (*v.* ce nom), vint en Hollande après la capitulation de 1706, passa à Londres la même année, et ne fit plus parler de lui depuis cette époque. Il existe sous son nom une *Relation* des évènemens qui lui sont arrivés depuis 1702 jusqu'en 1706.

FAGEL (GASPARD), conseiller pensionnaire de Harlem, greffier des états-généraux, né à Harlem en 1629, se distingua par sa fermeté à l'époque de l'invasion de la Hollande par Louis XIV, posa avec le chevalier Temple les bases de la paix de Nimègue conclue en 1678, se montra politique consommé lors de l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre, conserva une honorable indépendance, et repoussa les offres brillantes qui lui avaient été faites pour l'engager à sacrifier à l'étranger les intérêts de sa patrie. Cet homme estimable mourut en 1688. — FAGEL (François), neveu du précédent, né à La Haye en 1659, mort en 1746, occupa pendant 64 ans la place de greffier des états-généraux. — FAGEL (François), greffier adjoint des états-généraux, né en 1740, donnait à sa patrie les plus belles espérances, lorsque la mort l'enleva en 1773. On trouve dans le *Mercure de France* d'octob. 1772 un morceau intit. : *Description philosophique du caract. de feu M. Fagel*, par Fr. Hemsterhuis. — FAGEL (Henri), né à La Haye en 1706, m. en 1790, fut aussi greffier des états-généraux, contribua à l'élévation du stathouder Guillaume IV, et se montra constamment le protecteur des sav. et des artistes. — FAGEL (Fr.-Nicolas), de la famille des précéd., général d'infanterie au service des états-généraux, lieutenant feld-maréchal au service de l'empereur d'Allemagne, se signala à la bataille de Fleurus en 1690, à la défense de Mons en 1691, au siége de Namur, à la prise de Bonn en 1703, à la prise de Valence, d'Albuquerque, etc., dans la campagne de Portugal; à la prise de Tournai, aux batailles de Ramillies et de Malplaquet dans la campagne de Flandre en 1711 et 1712, et montra toujours une intrépidité et une modestie dignes des plus grands éloges. Ce guerrier, l'un des plus braves dont la Hollande se glorifie, m. en 1718.

FAGES (JOS.), né à Toulouse le 1er août 1764, m. prof. à l'école de Montpellier le 4 juin 1824. Ce chirurgien éminent, comme tous les hommes de génie, était né avec l'instinct de son art. Etant entré à l'âge de 14 ans au service de l'hôpital de Saint-Joseph de la Grâce, il s'y fit remarquer par son amour pour l'étude et ses progrès surprenans. A peine âgé de 18 ans, il y faisait déjà un cours d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement. Ce fut en 1785 qu'il vint pour la première fois disputer la place de premier chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. Sa supériorité fut incontestable dans ce concours; mais l'usage assurait la première place au chirurgien qui occupait la seconde, et ce ne fut qu'en 1785 que Fages obtint, dans un nouveau concours, le rang qu'il avait déjà mérité depuis long-temps. Vers cette époque ses travaux furent distingués par l'acad. royale de chirurgie, qui lui décerna plus. médailles; mais ils lui valurent surtout l'amitié toute paternelle de Louis, qui lui témoigna fréquemment le désir de l'appeler auprès de lui. En l'an III, Fages fut nommé chirurgien en chef attaché à l'armée des Pyrénées orientales, et depuis chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Montpellier. Ce fut là qu'en l'absence des écoles supprimées il fit un cours où se formèrent plus. de nos chirurgiens militaires. Cette suppression momentanée des écoles eut du moins l'avantage de laisser au prof. la liberté de s'affranchir de quelq.-unes des entraves que la routine imposait à l'enseignement, et l'on dut à Fages la fondation du cours de chirurgie clinique qui n'existait pas dans l'ancienne université de Montpellier. Cependant des inimitiés particulières parvinrent à l'exclure de la liste des prof. lors de la réinauguration de la faculté de médecine dans cette ville, et ce ne fut qu'après deux concours brillans que Fages fut nommé en 1814 à la chaire de médecine opératoire. Ses cours, faits avec une exactitude rare et un talent justem. applaudi, firent regretter que ce triomphe eût été si tardif. Etranger aux intrigues de l'école, le docteur Fages était tout entier à ses élèves, et son zèle a peut-être hâté sa mort. Ses cours étaient riches d'une érudition sans pédanterie, et il y avait dans son éloquence un heureux mélange de tours familiers, d'expressions franches et énergiques, de bonhomie et de finesse, qui contribuait autant que son instruction profonde à réunir un auditoire nombreux et toujours attentif. Né sans fortune, le prof. Fages s'était en quelque sorte créé lui-même. Il a eu des admirateurs et des amis, mais peu de

protecteurs. Il a laissé à son fils, professeur agrégé à Montpellier, le noble héritage de son exemple, de son nom et de sa bibliothèque.

FAGET DE BAURE (Jean-Jacques), ancien avocat-général au parlement de Paris, né en 1755 à Orthes, m. à Paris en 1817, memb. de la chambre des députés, avait été successivement, depuis la révolution, rapporteur du conseil contentieux de la maison de l'empereur, membre du corps législatif, et l'un des présidens de la cour impériale. Son entier dévouement à la famille royale depuis la restauration éclata surtout à l'époque où Bonaparte revint de l'île d'Elbe : il s'était prononcé le 6 avril 1814 pour la déchéance; et c'est lui qui occupait le fauteuil à la chambre des députés lorsque la loi des élections y fut discutée. On a de Faget de Baure une *Histoire du canal du Languedoc*, etc., Paris, 1815, in-8; *Essai hist. sur le Béarn* (publié par M. le comte Daru, son beau-frère), Paris, 1818, in-8, et divers morceaux de littérature et de poésie insér., sans nom d'aut., dans le *Spectateur du nord*.

FAGGI ou DE FAGGIIS (Ange), religieux de l'ordre de St-Benoît, né vers l'an 1500, mort au mont Cassin en 1593, donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et comp. un grand nombre d'ouvr. qui lui ont acquis une juste célébrité dans son ordre; les principaux sont : *In psalterium Davidis regis paraphrasis*, Venise, 1575, in-4; *Poesis christiana*, etc., ou *Recueil de poésies sur des sujets pieux*, Padoue, 1565, in-4; *Traité sur l'oraison des quarante heures*, (en latin) Florence, 1583; *Vita sanctæ Virginis Mariæ*, *carmine elegiaco*, Vérone, 1649, etc., etc., etc. La liste générale des ouvr. de ce religieux, se trouve dans la *Bibliothèque* des écrivains de l'ordre de St-Benoît.

FAGGIUOLA (Uguccione), chef des gibelins et seign. de Pise, m. en 1319, avait été choisi pour général par les villes gibelines de la Romagne contre les Bolonais; appelé ensuite au secours de Pise et nommé seigneur de cette ville, il s'empara de Lucques, et remporta sur les Florentins, en 1315, la mémorable victoire de Montecatini; mais bientôt les Pisans, révoltés par le despotisme de l'homme qu'ils avaient pris pour maître, le chassèrent de leur ville. Faggiuola se retira auprès de Can Grande de La Scala, seigneur de Vérone et chef des gibelins de Lombardie, fut mis à la tête des troupes et périt au siége de Padoue.

FAGGOT (Jacques), sav. suédois, né en 1699 dans la province d'Upland, m. en 1777, secrét. de l'académie des sciences de Stockholm, s'était appliqué et réussit à rectifier les poids et mesures usités en Suède. Il fit lever les cartes des provinces du roy., donna un nouv. plan pour l'établissement des greniers publics, perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et fit introduire une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. On a de lui un *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale*, en suédois : son éloge académique a été fait par H. Nicander, Stockholm, 1779, en suédois.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, né à Florence en 1660, fut reçu malgré son extrême jeunesse dans l'académie dite des *Apatistes*, et commença dès-lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plaisans, en même temps qu'il amusait les sociétés les plus distinguées de sa patrie, par ses vers, son humeur bouffonne et ses bons mots. Il occupa ensuite plus. places dans la magistrature florentine, et m. en 1742. Ses poésies ont paru pour la première fois sous le titre de : *Rime piacevoli di Giambattista Fagiuoli*, prem. et seconde partie, Florence, 1729, 2 vol. in-8, réimp. à Lucques, 1733 et 1734, 6 vol. in-8 auxquels un 7e fut ajouté en 1745. Fagiuoli publ. lui-même ses *Comédies* à Florence, de 1734 à 1736, 7 vol. in-12; et un vol. de mélanges en prose, ibid., 1737.

FAGIUS (Paul), savant théologien protestant dont le nom de famille était *Bücher*, qu'il latinisa, né à Saverne dans le Palatinat, en 1504, apprit l'hébreu du célèbre Wolfgand Capiton (*v.* ce nom), et succéda à ce professeur dans la chaire fondée pour cette langue dans l'université de Strasbourg. Il passa ensuite à Isny, en Souabe, pour y exercer les fonctions de ministre du saint Evangile, et plus tard, en Angleterre pour professer la théologie; il m. peu de temps après son arrivée à Cambridge en 1549. Son corps fut déterré en 1557, et brûlé publiquement par ordre de la reine Marie; mais sa mémoire fut réhabilitée sous le règne suivant. Nous n'indiquerons que ses princip. ouvr. : *Metaphrasis et enarratio perpetua epist. D. Pauli ad Romanos*, Strasbourg, 1536, in-fol; *Pirshouvol*, *seu sententiæ veterum sapientum hebræorum quas apophthegmata patrum nominant*, Isny, 1541, in-4; *Precationes hebraicæ*, *ex libello hebraico excerptæ cui nomen liber fidei*, 1542, in-4; *Tobias hebraicus in lat. translatus*, ibid., 1542, in-4; *Ben Syræ sententiæ morales cum succincto comment.*, ibid., 1542, in-4; *Isagoge in linguam hebraicam*, Constance, 1543, in-4, etc., etc.; on peut consulter pour plus de détails l'ouvr. intitulé : *de Vitâ*, *obitu*, *combustione et restitutione Martini Buceri et P. Fagii*, Strasb., 1562, in-8.

FAGIUS (Jean-Nicolas). V. Fau.

FAGNAN (Marie-Antoinette, dame), née à Paris dans le 18e S., m. vers 1770, est connue par plusieurs contes, dont quelques-uns ne manquent pas de mérite : *Minet bleu et Louvette*, impr. dans les contes merveilleux, 1814, 4 vol. in-12; *Kanor*, trad. du sauvage (Paris), 1750, in-12; *le Miroir des princesses orientales*, ib., 1755, in-12.

FAGNANI (Jean-Marc), poète et littérat. milanais, né en 1524, m. en 1609, n'a publié qu'un poème latin intitulé *De bello Ariano*. — Fagnani (Raphaël), parent du précéd. m. en 1627, est aut. d'une *Hist. des plus illustres familles de Milan*, 8 vol. in-fol. MS. — Fagnani (Prosper), canoniste renommé, secrét. de div. congrég. à Rome, m. en 1678, à 80 ans, a écrit un *Comment.* latin sur les décrétales, Rome, 1661, 5 vol. in-fol., avec une table qui passe pour un chef-d'œuvre.

FAGNANO (le comte Jules-Charles de), célèb. géomètre ital., marquis de Toschi et de St-Onorio, né à Sinigaglia en 1690, m. vers 1760, a pub. plus. mémoires qui ont été réunis sous le titre de *Produzioni matematiche*, Pise, 1750, 2 vol. in-4. — Fagnano (Jean-François de Toschi), fils du précéd., archidiacre de Sinigaglia, est aut. de différens mémoires de géométrie et d'analyse, insérés en partie dans les journ. de Leipsig de 1774, 1775 et 1776.

FAGON (Gui-Crescent), profess. de botaniq. et de chimie au jardin des plantes, premier méd. de madame la dauphine, puis de la reine, et enfin de Louis XIV, membre honoraire de l'académie des sciences, né à Paris en 1638, m. en 1718, se distingua dans la pratique de la méd. par ses succès et son désintéressement, contribua à l'embellissement du jardin des plantes, et fit, pour l'enrichir, des excursions botan. dans l'Auvergne, le Languedoc, la Provence, les Alpes, les Pyrénées, les Cevennes et les bords de la mer. C'est à son zèle pour la science que l'on doit les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Lippi en Egypte et de Tournefort en Asie. Fagon n'a laissé qu'une brochure intitulée *les Admirables qualités du quinquina, confirmées par plus. expériences*, *avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres*, *pour toute sorte d'âge*, Paris, 1703, in-12; et quelques thèses sur différens sujets, entre autres *sur la circulation du sang* (1663). Son *Eloge* a été écrit par Fontenelle.

FAHLENIUS (Eric), sav. suédois, professeur de langues orientales à Pernau en Livonie, en 1701, a écrit en latin des *Dissertations sur le pro-*

phète Jonas, 1696; *sur l'hist. de Mahomet et de l'Alcoran*, 1679; *sur la méthode des Juifs pour commenter les livres saints et sur l'utilité que les chrétiens peuvent retirer de leurs écrits*, 1701. — FAHLENIUS (Jonas), év. d'Âbo en Suède, m. en 1748, a laissé quelq. *Dissert.* latines.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), habile physicien, né à Dantzig en 1686, mort en 1736, est surtout connu par l'invention d'aréomètres et de thermomètres dans lesquels le mercure est substitué à l'esprit de vin. Ces derniers instrumens sont peu usités en France, où l'échelle de Réaumur est généralement préférée; mais les physiciens angl. ne suivent guère que celle de Fahrenheit. Il avait entrepris une machine pour le dessèchem. des terrains sujets à l'inondation en Hollande; mais la mort le surprit avant qu'il eût achevé ce travail. Les *Transactions philos.*, année 1724, et les *Acta eruditorum* de Leipsig, renferment 5 mémoires de Fahrenheit *sur le degré de chaleur de divers liquides en état d'ébullition; sur la congélation de l'eau dans le vide; sur les gravités spécifiques de différens corps; sur un nouveau baromètre et sur un aréomètre de son invention.* On lui attribue aussi une *Dissertat. sur les thermomètres*, pub. en 1724.

FAIGUET DE VILLENEUVE (Joachim), maître de pension à Paris, puis trésorier de France à Châlons (Champagne), né à Montcontour en Bretagne en 1703, m. en vers 1780, fut un des premiers à propager en France la science de l'économie politique. On a de lui différens ouvr. dans lesquels on trouve des vues utiles; les principaux sont: *l'Econome politique*, ouvr. dans lequel l'aut. expose les moyens d'enrichir et de perfectionner l'espèce humaine, Paris, 1763, in-12: il en a reproduit plus. exemp. sous le titre d'*Ami des Pauvres*, etc.; *Memoires politiques sur les finances*, 1763, in-12; *Entretien de nos troupes à la décharge de l'état*, 1769, in-12; *la Légitimité de l'usure reduite à l'intérêt legal*, 1770, in-12. Faiguet de Villeneuve a inséré divers art. dans l'*Encycl.*, et a publ. dans le *Mercure* et autres journaux différens morceaux de littérature et de poésie.

FAIL (Noel du). V. Dufail.

FAILLE (Jean-Charles de La), jésuite, né à Anvers en 1597, professa les mathém. avec réputation à Dôle et à Louvain, passa ensuite à une chaire de la même science fondée à Madrid, fut appelé à la cour pour donner des leçons à l'infant D. Juan d'Autriche, accompagna ce prince dans ses voyages en Catalogne, à Naples et en Sicile, et m. à Barcelonne en 1652. On a de ce sav. religieux: *Theses mechanicæ*, Dôle, 1625; *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4.

FAILLE (Germain de La), littérat., né à Castelnaudary en 1616, avocat du roi au siége présidial de sa ville natale, fut nommé syndic de Toulouse en 1655, secrét. perpétuel des jeux floraux en 1664, et m. en 1711. Il a laissé les ouvr. suiv.: *Annales de la ville de Toulouse* (de 1271 à 1610), prem. part. 1687, 2e part. 1701, 2 vol. in-fol.; *Tr. de la noblesse des capitouls*, Toulouse, 1693, trois. édit., 1707, in-4; *Lettres sur P. Goudelin*, impr. en tête des poésies de cet aut., ibid. 1678, in-12; *Disc. et pièces de vers* dans le *Recueil des jeux floraux*. M. Barbier attribue encore à La Faille une traduct. du *Tr.* de Nicolle *de la beauté des ouvr. d'esprit et particulièrement de l'épigramme*, impr. avec le *Rec. des plus beaux endroits de Mart.*, traduit par P. Coster, Toulouse, 1689, 2 vol. in 12.

FAILLE (Clément de La), natural., né à La Rochelle dans le 18e S., fut d'abord avocat au parlement de Toulouse, ensuite contrôl. des guerres: il profita des loisirs que lui donnait cette dernière place pour se livrer à son goût pour les sciences naturelles. On a de lui: *Conchyliogr.* ou *Tr. gen. des coquillages de mer..... du pays d'Aunis*, in-4, fig., MS. On en a extrait deux dissertat. impr. dans les *Mém.* de l'acad. de La Rochelle et dans le *Mercure de France*, sept. 1751; *Mém. sur les pierres figurées du pays d'Aunis*, etc., in-4, fig. MS. On en trouve un extrait dans le *Mercure*, octob. 1754, et dans les *Mém. d'hist. nat.* d'Alléon Dulac; *Memoire sur les pétrifications des environs de La Rochelle*, impr. dans l'*Oryctologie* d'Argenville; un *Essai sur l'hist. nat. de la taupe et sur les differ. moyens de la detruire*, La Rochelle, 1768, in-12, fig., 1769, in-8, ouvr. estimé, trad. en allemand, Francfort, 1778, in-8, fig.; enfin un *Mem. sur les moyens de multiplier aisément les fumiers dans le pays d'Aunis*, impr. dans le *Journ. économique*, sept. 1762.

FAILLON (François), ingénieur distingué, né à Florence dans la prem. moitié du 18e S., mort à Toulouse en 1819, est auteur de: l'*Annuaire statistique du dép. de la Haute-Garonne*, Toulouse, 1807, in-12, réimp. l'année suiv.: cet ouv. a été reproduit en partie dans la *Descript. topog. et statistique de la France* par MM. Peuchet et Chanlaire. On a encore de Faillon un drame en 3 actes et en prose intit. *Cécile*, Toulouse, 1790, in-8.

FAINI (mad. Diamante), poète ital., née à Savallo dans le Brescian au commencement du 18e S., m. à Salo en 1770, composa un gr. nomb. de sonnets, de stances, de madrigaux qui lui attirèrent l'admiration de ses contemporains, et lui méritèrent sa réception aux acad. des *Unanimi* de Salo, des *Orditi* de Padoue, des *Agiati* de Roveredo et des *Arcadi* de Rome. Ses *Œuv.*, impr. avec sa *vie* par Joseph Pontara, renferment, outre les poésies que nous avons indiquées, des *Lettres familières*; une *Dissert.* savante sur les études qui conviennent aux dames. Son *Eloge* a été pub. par Antoine Brognoli, Brescia, 1785.

FAIPOULT (Guill.-Marie), admin. et homme d'état sous le régime républicain, né en 1752 d'une famille noble de Champagne, entra de bonne heure au service, et était parvenu au grade de capitaine de génie à l'époque où Louis XVI envoya les prem. secours aux colonies anglaises insurgées. N'ayant pu obtenir du gouvernement la permission de se joindre aux braves qui devaient si puissamment seconder l'affranchissem. de l'Amérique, il donna sa démission. La culture des sciences occupait ses loisirs quand la révolution survint: il en adopta les principes, devint secrét.-général du ministère de l'intérieur sous Roland, ministre des finances sous le directoire, et remplit diverses missions importantes en Italie sous le gouvernement consulaire. Proscrit après le 18 fructidor par suite d'une querelle très-vive qu'il avait eue avec Championnet, Faipoult obtint de Bonaparte la préfecture de l'Escaut, et administra ce dép. pendant dix années, au bout desquelles, ayant perdu cette place, il fut appelé en Espagne comme ministre des finances par Joseph, alors roi de cet état. De retour en France en 1813, il remplit avec plus de zèle que de succès une mission en Italie pour Bonaparte, qui, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma préfet de Saône-et-Loire. C'est en cette dernière qualité qu'après avoir vivement appuyé la resistance des citoyens et de la garnison de Mâcon contre les Autrichiens, il remit enfin cette ville au baron de Frimont, leur général en chef. Fatigué des vexations auxquelles il se trouvait en butte, et surtout de l'incertitude de sa position sous l'autorité immédiate d'étrangers qui affectaient de méconnaître le gouvern. royal, Faipoult se retira après avoir installé secrètement M. de Rigny, nommé par le roi préfet du dép. de Saône-et-Loire. On a dit que, s'étant rendu dans les Pays-Bas à la fin de décembre 1815, Faipoult reçut des habitans de Gand les marques d'un rare enthousiasme; quoi qu'il en soit, cet adm. intègre et dévoué était de retour à Paris en 1816, et il m. dans le mois d'oct. 1817 à Augy, près d'Auxerre,

dans une honorable pauvreté. On trouve sur lui une notice dans les *Annales politiques*, *morales et litt.* du 25 octobre 1817.

FAIRFAX (Edouard), poète anglais, mort en 1632, a composé, tant en prose qu'en vers, différ. ouv. qui, à leur apparition, obtinrent un gr. succès; ils ont joui long-temps en Angleterre d'une brillante réputation et conservent encore aujourd'hui l'estime des connaisseurs. Les princip. sont : *Godefroi de Bouillon*, trad. de *la Jerusalem délivrée*, 1600; des *Eglogues*, la plupart MSs.; une *Hist.*, en vers, *d'Edouard, dit le Prince Noir*, MS.; la *Démonologie*, aussi MS.; des lettres, etc. — Fairfax (Guill.), fils du précéd., a trad. du grec en angl. les *Vies des anc. philos.*, par Diogène Laerce.

FAIRFAX (Thomas, lord), général anglais, né à Denton, en Yorkshire, l'an 1611, m. en 1671, joua un gr. rôle dans les guerres civiles du règne de Charles Ier. Il se distingua d'abord comme gén. de cavalerie pour le parlement et contre Charles Ier à la bataille de Marstdon-Moore, et à la prise d'York, succéda bientôt après au comte d'Essex dans le commandement en chef, gagna sur les royalistes la bataille de Naseby dans le Northamptonshire, et prit Leicester, Brigdewater, Bristol et plus. autres places. Après la mort de Charles Ier, Fairfax reçut le titre de général des troupes d'Angleterre et d'Irlande, et fut nommé membre du conseil; mais il refusa en cette qualité de signer la formule du serment par lequel on faisait approuver la condamnation du roi. S'apercevant qu'il n'avait travaillé que pour Cromwell et des ambitieux qui voulaient usurper le pouvoir, Fairfax abandonna ce parti, et, saisissant l'occasion de contribuer au rétablissement de la famille royale sur le trône, se joignit au général Monk, s'empara d'York, fut choisi par ce comté pour député au parlement réparateur, se rendit à La Haye à la tête du comité chargé par la chambre des communes de supplier Charles II de reprendre sa couronne, et reçut de ce prince le pardon de sa conduite passée. Fairfax cultiva les lettres, favorisa la publication de plus. grands ouvr., entre autres de la *Polyglotte*; et il a laissé des *Mém.*, 1699, 1 vol. in-8; des traduct. des *Psaumes*; un *poème* sur la solitude, etc., MSs. — Fairfax (Thomas, lord), de la même famille que le précéd., né vers 1691, quitta l'Angleterre pour aller s'établir en Virginie, où il avait des biens immenses, encouragea la culture des terres, exerça paternellement les fonctions de juge du comté de Frédéric, à l'ouest des monts Apalaches, eut le bonheur de vivre tranquille durant les dissensions civiles de l'Amérique, et m. en 1782. On a donné son nom au comté où est située Alexandrie, vis-à-vis la cité de Washington. On trouvera des détails sur la vie de Fairfax dans les *Voyages* de Burnaby, Londres, 1798, 3e édit.

FAITHORNE (Guillaume), grav. anglais, né à Londres vers 1616, m. en 1691. Banni de l'Angleterre par Cromwell pour avoir pris les armes en faveur de la cause royale, il vint en France et y séjourna jusque vers l'an 1660, époque où il rentra dans sa patrie. Il a laissé des portraits estimés, plusieurs pièces d'après Vouet, van Dyck et autres; et un gr. nomb. de gravures destinées à l'ornement de différens ouvrages. On a de lui un *Tr. sur l'art de la grav.*, 1662. — Faithorne (Guillaume), fils du précéd., m. très-jeune, a gravé quelq. portraits en taille-douce.

FAKHR-EDDAULAH (Ali), prince de la dynastie des Bouides au 10e S., avait hérité des états de Hamadan, de l'Irac-Adjemi et du Tabaristan à la mort de Rokn-Eddaulah, son père, lorsqu'il tenta de dépouiller du reste du royaume Movaid-Eddaulah, son frère, qui le vainquit et le força de se retirer auprès des princes samanides. Après la mort de Movaid-Eddaulah, l'an de l'hégire 373 (de J.-C. 983), Fakhr-Eddaulah, fut appelé au trône par l'influence du célèbre vézyr Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb-Ibn-Abbad, gouverna sagement tant qu'il eut près de lui cet habile ministre, et jeta le trouble dans ses états aussitôt qu'il eut seul le maniement des affaires. Ce prince m. en 387 (997 de J.-C.), laissant le trône à Madjad-Eddaulah, son fils.

FAKHR-EDDYN-RAZY, un des plus célèbres docteurs musulmans, né à Rei (Perse) l'an 543 ou 544 de l'hég. (1149 ou 1150 de J.-C.), m. à Hérat l'an 606 (1210 de J.-C.), avait étudié la théol. scol. et la philos. sous le fameux Algazaly, et professa avec un succès tel que l'on se rendait à ses cours de toutes les parties de la Perse et de la Mésopotamie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la théol., les principes de la jurisprudence canoniq., la philos., les mathématiq., l'art de composer des talismans, la physiognom., etc. Les princip. sont: un *Tr. des principes de la religion*; un *Tr. de métaphys. et de théol. schol.*; un *Comment. sur l'Alcoran*, etc. La liste des ouv. de ce docteur se trouve dans la *Bib. arab. hispan.* de Casiri, tome 1er. — Fakhr-Eddyn-Razy, histor. musulman qui vivait vers la fin du 7e S. de l'hég. ou au commencement du 8e, n'est connu que comme aut. d'une *Histoire chronol. des dynasties* depuis les prem. khâlyfes des Arabes jusqu'à la destruction du khâlyfat de Baghdâd par Holagou, l'an de l'hégire 658 (de J.-C. 1259), conservée en MS. à la biblioth. roy.; M. Silvestre de Sacy a pub. dans sa *Chrestomathie arabe* trois extraits de cet ouvr. savoir : *Hist. du khâlifat de Haroun-Errachid*, suivie de celle *des Barmécides*; *Hist. du khâlyfat de Mostassem*, *dernier prince Abbasside*; et le chapitre intit. *Des droits des souver. sur leurs sujets*.

FAKHR-EDDYN, émir, prince des Druses, désigné dans les anc. chron. de l'Europe sous le nom de *Facardin*, prit les armes pour défendre son roy. attaqué par Amurath IV, fut vaincu après une vigoureuse résistance, et périt étranglé par ordre du vainqueur, l'an 1635.

FAKHR-ENNISA (en arabe *la Gloire des Femmes*) (Chohdéh), savante musulmane, fille d'Ahmed, m. à Baghdâd l'an 574 de l'hégire (1178 de J.-C.), prof. avec éclat la jurispr. et la théol. pend. un gr. nomb. d'années, et vit ses leçons fréquentées par les hommes les plus distingués de son temps. On ne connaît d'elle aucun ouvr.

FALB (Remy), religieux bénédict. de l'ordre de Cîteaux à Furstenfeldbruck, a laissé : *Sutor non ultra crepidam, seu symphoniæ sex*, pour 2 violons et basse, Augsbourg, 1747, in-fol.

FALBAIRE (Charles-George FENOUILLOT de), aut. dramat., né à Salins en 1727, m. en 1800, avait d'abord occupé un emploi dans les finances, et fut ensuite nommé inspecteur général des salines de l'est, place qu'il conserva jusqu'à la révolution. Il a laissé un assez gr. nomb. de pièces de théâtre pub. collectivem. sous ce titre : *Œuvres de Falbaire*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Les plus remarq. sont les suiv.; *l'Honnête criminel*, drame en 5 actes et en vers, représenté avec le plus grand succès en 1778; *les Deux Avares*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes; *l'Ecole des mœurs*, ou les *suites du libertinage*, drame en 5 actes et en vers, 1770; les *Jammabos* ou les *Moines japonais*, tragédie en 5 actes, avec une épître dédicatoire aux mânes de Henri IV. On a aussi de cet écrivain une *Description des salines de Franche-Comté*, impr. dans l'Encyclopédie; une brochure intitulée *Avis aux gens de lettres*, ou Réflexions sur les mauvais procédés de quelques libraires envers les auteurs, 1770, in-8; et un *Mémoire au roi et à l'assemblée nationale sur quelques abus*, Paris, 1790, in 8.

FALCAND (Hugues), historien du 12e S., originaire de Normandie, a écrit en latin une *Hist.* des évènemens arrivés en Sicile de 1146 à 1169,

pub. pour la prem. fois par Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, Paris, 1550, in-4, souvent réimp. dans divers recueils, entre autres dans ceux de Muratori et de Burmann.

FALCK. V. FALK (Jean-Pierre).

FALCKEMBERG (JEAN de), religieux dominicain, né au 14e S., dans un village de Poméranie dont il prit le nom, se distingua au concile de Constance par sa défense du pape Grégoire XII, et sa déclaration de Jean Petit accusé d'hérésie. Son opinion sur les œuvres de ce dernier est consignée dans les trois discours qu'il prononça à cette occasion: ils ont été imp. dans les *OEuvres de Gerson*, Anvers, 1706, tom. 5. Falckemberg ayant pris la défense des chevaliers de Livonie contre Jagellon, roi de Pologne, encourut l'animadversion de ce prince, se retira à Rome pour se soustraire à sa vengeance, et m. dans cette ville après une détention de plus. années.

FALCKENBURG (GÉRARD), en latin *Falcoburgius*, savant juriscons. hollandais, versé dans la philologie et dans les langues anciennes, m. en 1578, a laissé des *notes et conjectures sur les dionysiaca* de Nonnus, Anvers, 1569, in-4, Francfort, 1569, in-8; des *notes sur Catulle*, MSs., et des *Observat. sur le promptuarium juris* d'Harménopule, imp. dans le *Thesaurus novus juris civilis et canonici*, La Haye, 1780, in-fol.

FALCKENSTEIN (JEAN-HENRI de), écrivain fécond, chambellan du prince-évêque d'Eichstett de 1718 à 1730, conseiller aulique du margrave d'Anspach de 1730 à 1788, et résident du margrave à Erfurt jusqu'en 1740, né en 1682 en Silésie, m. en 1760 à Schwabach, a écrit en allemand un grand nombre d'ouv. historiques et diplomatiques, dont les principaux sont: *Antiquitates Nordgavienses*, Nuremberg, 1733, 3 vol. in-fol.; *Deliciæ topo-geographicæ Noribergenses*, 1733, in-fol.; *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, Schwabach, 1734-43, 3 vol. in-fol., et un 4e vol. pub. en 1788 à Neustadt-sur-l'Aisch; *Chronique de Thuringe*, Erfurt, 1737-39, 3 vol. in-4; *Civitatis Erfurtensis hist. critica et diplomatica*, ib., 1739, 1740, 2 vol. in-4; *Descript. de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4; *Antiquitates Brandenburgicæ*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4; et une *Hist. de Bavière*, Munich, 1793, 3 vol. in-fol.

FALCKNER (JEAN-HENRI), professeur en droit et recteur de l'université de Bâle, né dans cette ville en 1729, m. vers la fin du 18e S., a laissé les deux traités suiv.: *de Helveticorum legatorum singulari specie*, Bâle, 1747, in-4; *Sententiæ de nonnullis philosophiæ moralis et juris naturæ capitibus*, ibid., 1749, in-4.

FALCO (BENOIT di), littérat. napolit. des 15e et 16e S., ouvrit un cours d'hébreu à Naples à une époque où cette langue était peu cultivée en Italie, et contribua à en répandre le goût. On a de lui: *de Origine hebraicarum, græcarum latinarumque litterarum, deque numeris omnibus libellus*, 1510, in-4; un *Traité de la Prosodie*, 1529; un *Dictionn. des Rimes*, plus complet que ceux qui existaient déjà, Naples, 1535, in-4; des *éclaircissemens* sur quelques passages de l'*Arioste*, *de Petrarque et du Dante*, in-4; et une *Descript. des antiquités de Naples*, Naples, 1539, in-8, ouv. très-estimé, souvent réimp., trad. en latin par Sigebert, Havercamp, 1679, in-4, et insérée dans le *Thesaurus antiquitat. Italiæ* de Burmann.

FALCO (JEAN). V. CONCHILLOS.

FALCO ou FALCON (AYMAR), chanoine régulier de l'ordre St-Antoine au 15e S., député de son ordre auprès du pape Clément VII (Jules de Médicis), et *dictateur* de l'ordre de St-Antoine à une époque où on jugea nécessaire d'investir un homme savant et expérimenté des pouvoirs les plus étendus pour soutenir les prérogatives de l'abbaye, a écrit une histoire de son ordre sous le titre de *Antonianæ historiæ compendium*, etc., Lyon, 1534, trad. en espagnol par Fernand Suarès, Séville, 1613, et quelques ouv. théologiques.

FALCONBRIDGE (ALEXANDRE), chirurgien anglais à bord des bâtimens qui faisaient le commerce avec l'Afrique, m. à Sierra-Leone en 1792, a pub. un *Précis de la traite des nègres sur la côte d'Afrique*, 1789, in-8. — Sa femme, ANNE-MARIE FALCONBRIDGE, qui l'avait suivi dans cette contrée, a donné, en angl., la relation de ses voyages avec un précis historique sur la Sierra-Leone, sous le titre de *Deux voyages à Sierra-Leone*, *dans les années* 1791, 1792 et 1793, Londres, 1793, in-8, 1794, in-12 et 1795.

FALCONCINI (BENOIT), professeur de droit canon à Pise, évêque d'Arezzo, né à Volterra en Toscane en 1657, m. en 1724, a laissé *Vita di Rafaello Volaterrano*, Rome, 1722, in-4, ouv. estimé.

FALCONER (GUILLAUME), poète écossais, né à Edimbourg vers 1730, s'engagea fort jeune dans la marine, partit pour les Indes orientales avec le titre de trésorier à bord de la frégate l'*Aurore*, et périt en 1769 dans un naufrage sur les rochers de Macao. Un premier naufrage qu'il avait essuyé dans une traversée d'Alexandrie à Venise lui a fourni le sujet de son poème intit. le *Naufrage*, Londres, 1762, ouvrage qui n'est pas sans mérite et qui jouit encore aujourd'hui d'une juste estime. James Stanier Clarke en a donné en 1804 une nouvelle édit. avec des éclaircissemens, une notice biographique sur Falconer et des gravures. On a en outre de Falconer un *Dictionn. de Marine*, 1769, in-4, réimp. en 1810 avec des addit. considérables par les soins du dr Burney; un poème *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751; des chansons et autres poésies recueillies et publ. par le dr Anderson.

FALCONER (THOMAS), sav. angl., né à Chester en 1736, m. en 1792, a laissé: *Devotions for the sacrament of the Lord's Supper*, etc., 1786, souv. réimp.; des *Observ. sur le récit de Pline touchant le temple d'Ephèse*, insérées dans le 11e vol. de l'*Archeol.*; des *Tables chronol.* depuis le règne de Salomon jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, 1796, in-4. Il avait préparé une nouvelle édition de Strabon, qui parut en 1807, 2 vol. in-fol., par les soins de Th. Falconer, son neveu.

FALCONER (WILLIAM), médecin angl., né à Londres en 1743, m. à Bath en 1824, aussi remarquable par son excellent caractère que par l'étendue et la variété de ses connaissances, a écrit depuis 1766 jusqu'en 1805 un très-grand nombre de traités (en angl.) sur divers sujets de médecine qui jouissent tous d'une réputation méritée. Les plus importans sont plus. *Essais* sur l'usage des eaux de Bath, 1770, 1775, 1790; *Observ. sur la diète et le régime recommandé généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8; *Remarq. sur l'influence du climat*, etc., 1781, in-4; *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1778, in-8; *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8. Il a aussi traduit le *Voyage d'Arianne, sur le Pont-Euxin*, auquel il a joint une *dissert. géograph.* et trois *discours préliminaires*, 1805, in-4.

FALCONET (ANDRÉ), médecin, né à Roanne en 1611, m. en 1691 à Lyon, où il avait exercé son art avec succès pendant 55 ans, a laissé un écrit int.: *des Moyens préservatifs et méthode assurée pour la parfaite guérison du scorbut*, 1642, 1684, in-8. Falconet avait obtenu en 1656 le titre de conseiller médecin ordinaire du roi et avait été appelé à Turin en 1663 pour donner ses soins à Christine de France, fille de Henri IV.—FALCONET (Noël), fils du précédent, né à Lyon en 1644, m. à Paris en 1734, ayant le titre de médecin consultant du roi, est auteur d'un *Système des fièvres et des crises selon la doctrine d'Hippocrate*, 1723, in-12, et de quelq. autres écrits peu importans.—FALCONET (Camille),

médecin, fils du précéd., né en 1671 à Lyon, m. en 1762, membre de l'acad. des inscriptions, a fourni plus. dissertations curieuses aux mémoires de cette société. Il a enrichi la bibliothèque du roi de onze mille vol., et a laissé un grand nombre d'écrits dans différens genres. On en trouvera le détail dans le *Catalogue de la biblioth. de feu Falconet*, précédé d'un *Avertissement et d'un mémoire sur la vie et les ouvrages de MM. Falconet*, par Barrois. Les princip. sont : *Dissertation historique et critique sur ce que les anciens ont cru de l'aimant*, imp. dans les *Mém. de l'académie*, tom. 6, *Dissertat. sur Jacq. de Dondis*, ibid., tom. 20. Il a donné une édit. des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, trad. par Amyot, et a trad. en latin *le Nouv. système* ou *Nouv. explicat. du mouvem. des planètes* de Ph. Villemot, curé de La Guillotière, Lyon, 1707, in-12.

FALCONET (Etienne-Maurice), seulpt. français, né à Paris en 1716, m. en 1791, a produit plus. ouv. fort remarquables entre autres : *Milon de Crotone*, qui lui ouvrit les portes de l'académie ; *Pygmalion* ; la *Baigneuse* ; l'*Amour menaçant* ; un *Christ agonisant* ; une *Annonciation* ; les statues de *Moïse* et de *David* pour St-Roch ; et un *St Ambroise* pour l'église des Invalides. Appelé en Russie par Catherine II, Falconet y exécuta la statue équestre de Pierre Ier. On a de lui, entre autres écrits : *Réflexions sur la sculpture*, 1761, in-8, trad. en anglais et en allem. C'est à tort qu'on l'a donné comme auteur de la *trad.* des liv. 34, 35 et 36 de Pline ; il y a fait seulement des corrections considérables : cet ouvr., d'un de ses amis, parut avec des notes, des réflexions sur la peinture des anciens et des *Observ. sur la statue de Marc Aurèle*, La Haye, 1773. Falconnet a fourni plus. articles à l'*Encycl. methodiq.* Le recueil des *Œuvres* de cet artiste a été publié à Lausanne, 1781, 6 vol. in-8. Il contient outre les écrits déjà cités une grande quantité de lettres à des journalistes et à des critiques.

FALCONIA (Proba), épouse du proconsul Adelfius, sous le règne d'Honorius vers l'an 379 de l'ère chrétienne, cultiva la poésie latine avec succès. On cite d'elle un poème sur les guerres civiles de Rome qui s'est perdu, et il ne nous reste qu'un récenton de Virgile qu'elle avait rassemblé pour composer une *hist.* de l'Ancien et du Nouveau Testament, production bizarre qui suppose, dit un judicieux critique, plus de patience et de mémoire que de goût et de jugement. Ce centon a été imp. pour la prem. fois à Venise, 1472, in-fol., avec Ausone, et plus. fois réimp. : l'édit. la plus récente est celle donnée par J.-H. Kromayer, Magdebourg, 1719, in-8. On le trouve aussi dans le *Corpus poetar. latin.* de Maittaire, et dans les *Mulierum græcarum fragmenta*, pub. par Wolf, Hambourg, 1734, in-4. On a confondu mal à propos Proba Falconia, avec Faltonia, épouse d'Anicius Probus, accusée d'avoir introduit les Goths dans Rome par trahison.

FALCONIERI (Julienne), religieuse de l'ordre des Oblates Servites, née à Florence en 1270, m. en odeur de sainteté l'an 1341 supérieure de son ordre, se distingua par des austérités extraordinaires, et composa pour ses religieuses une *Règle* qui fut approuvée par Martin V. Le procès de sa béatification a été commencé par Benoît XIII en 1729, et achevé par Clément XII.

FALCONIERI (Octave), savant antiquaire ital., membre de plus. academ. et prélat de l'église romaine, m. à Rome en 1676 à l'âge de trente ans, est aut. d'un grand nombre de *Dissert.* sur les antiquités insérées dans les *Antiquités romaines* de Grævius et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius : les principales sont celles qui roulent sur la pyramide de C. Cestius et sur les peintures qui ornaient la chambre intérieure de ce monument, sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique du portique de la rotonde, sur une médaille d'Apamée portant pour empreinte le déluge de Deucalion ; mais l'ouv. le plus estimé de ce savant est celui qui a pour titre *Inscript. athleticæ*, Rome, 1668, in-4 ; On lui doit aussi la prem. édit. de la *Roma antica* de Famiano Nardini, Rome, 1666, in-4.

FALEDRO ou FALIERI, nom d'une famille patricienne de Venise qui a donné plus. doges à cette république. — Faledro ou Falieri (Vital), doge de Venise l'an 1084, mort en 1096, avait été élu pour remplacer Dominique Silvio, qui s'était laissé vaincre par Robert Guiscard. Le nouv. doge joignit aux titres de duc de Venise, de Dalmatie et de Croatie, celui de *protosebaste* que l'emper. grec lui accorda ; ce fut lui qui retrouva le corps de St Marc l'évangéliste et le fit enterrer dans la basilique de ce nom. Faledro eut pour success. Vital Micheli. — Faledro (Ordelaffo), doge de Venise, successeur de Vital Micheli en 1102, prit la ville de Zara en Dalmatie, et la força de demeurer sous la dépendance de la république ; il périt en combattant contre les Hongrois en 1117.

FALIERI (Marin), doge de Venise, successeur d'André Daudolo en 1354, avait 76 ans lorsqu'il fut revêtu de cette dignité. Jaloux à l'excès d'une épouse jeune et belle, et se croyant intéressé à la perte de Michel Steno, un des chefs de la *Quarantie criminelle*, qu'il regardait comme son rival, Falieri forma avec six cents plébéiens une conspiration dont le but était la mort de tous les patriciens ; mais son complot fut découvert la veille du jour où il devait éclater. Les conspirateurs périrent dans les supplices, et leur chef eut la tête tranchée le 17 avril 1355. Le célèbre lord Byron a composé une tragédie sur cette catastrophe.

FALISCUS. V. Gratius.

FALK (Jean-Pierre), méd. suédois, prof. au jardin de pharmacie de Pétersbourg, né en 1727, a enrichi le domaine de la géographie et de l'hist. naturelle d'une foule de faits curieux et d'observations intéressantes. Tourmenté d'une profonde hypocondrie, il termina volontairement en 1774 sa douloureuse existence. L'académie impériale de Pétersbourg recueillit les papiers de ce savant, chargea le prof. Laxmann de les mettre en ordre, et celui-ci pub. sous le nom de Falk *Mem. topogr. sur la Russie*, Pétersbourg, 1785, 3 vol. in-4, fig.

FALKE (Georges), organiste et premier chanteur de l'église Saint-Jacques à Rotembourg sur la Tauber dans le seconde moitié du 17e S., est aut. d'un ouvr. int. *Idea boni cantoris*, *das ist : getreu und gründliche andleitung wie ein musikscholar, sowohl im singen als auch auf andern instrumentis musicalibus en kurzer zeit so weit gibracht werden kann* (idée du bon chanteur, contenant une instruction sûre et fidèle où l'écolier en musique acquerra en peu de temps l'usage du chant et des instrumens de musique), Nuremberg, 1688, in-4. La préface est de Sébastien Kirchemayer.

FALKENHAGEN (Adam), secrét. de la chambre du margrave de Brandebourg Culmbach, né le 16 avril 1697 aux environs de Leipsig, m. en 1761, a pub. à Nuremberg, 1758, douze *Cantiques édifians* avec variation pour le luth.

FALKLAND (Lucius CARY, vicomte de), gentilhomme de la chambre du roi d'Anglet., memb. du parlement, secrét. d'état de Charles Ier, né en 1610, mort en 1643 à la bataille de Newbury, était fils aîné de Henri Cary, 1er vicomte de Falkland. Après s'être d'abord prononcé en faveur de la rebellion, il épousa la cause royale, et se rendit célèbre par le dévouement qu'il conserva à l'infortuné Charles Ier. Lord Falkland a laissé différens écrits sur les questions politiques qui s'agitaient de son temps ; et on croit qu'il a coopéré à l'*Hist. du Protestantisme* de Chillingworth.

FALKLAND (Henri, lord), fils du préc., fut enfermé à la Tour de Lond. comme impliqué dans

la conjur. de George Booth en faveur de Charles II, devint à la restauration lord lieutenant du comté d'Oxford, et mourut à la fleur de l'âge en 1663. On a de lui une comédie int. *Marriage Night.*— Lord FALKLAND (Ant.), son fils, fut enfermé à la Tour de Londres comme prévenu d'avoir abusé de la confiance royale en se faisant donner sans titre une somme de 2000 liv. sterl. On ne connaît de lui que deux prologues, l'un pour le *Vieux célibataire* de Congrève, l'autre pour le *Soldat de fortune* de Otway.

FALKNER (THOMAS), jésuite anglais, mort en 1780, s'était livré d'abord à l'étude de la médec. et de la chirurgie, et avait déjà fait un voyage sur la côte de Guinée et à Buénos-Ayres lorsque les jés. de cette ville le décidèrent, par d'affectueuses sollicitations, à entrer dans leur société. Son habileté dans l'art médical et ses connaissances en mécaniq. le rendirent à la fois précieux à l'humanité et à sa compagnie. Quarante années de sa vie furent consacrées à l'exercice du ministère évangélique et à la pratique de son art dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Après la dissolution des jésuites, Falkner revint dans sa patrie, passa dans la retraite le reste de sa vie, et publia en anglais *Desc. de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique merid.*, Hereford et Londres, 1774, in-4, avec cartes; cet ouv., d'autant plus curieux que nous possédons fort peu de détails sur ces peuplades à peu près inconnues, a été trad. en franç. par M. B..., et pub. sous le titre suiv. : *Desc. des terres magellaniques et des pays adjacens*, Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16.

FALLE (PHILIPPE), auteur anglais, recteur de la paroisse de St-Sauveur à l'île de Jersey, où il était né en 1655, fut un des deux députés envoyés au roi Guillaume et à la reine Marie pour solliciter des secours en cas d'invasion des Français. Il m. en 1742, laissant, outre plus. *Discours*, un tableau de Jersey, sous le titre de *Cæsarea*, 1694, in-8.

FALLET (NICOLAS), poète franç., né à Langres en 1753, m. à Paris en 1801, a laissé un gr. nombre d'ouv. poétiques, dont les princip. sont : un rec. de poésies impr. sous le titre suiv. : *Mes prémices*, 1773, in-8; *le Phaeton*, poème héroï-comique en 6 chants imité de l'allem. de Zacharie, 1775, in-8: *Tibère et Serenus*, trag. en 5 actes et en vers, 1782, in-8, jouée sans succès; *Matthieu*, ou *les Deux soupers*, comédie en 3 actes et en prose mêlée d'ariettes, musique de Dalayrac, jouée à Fontainebleau, et tombée en 1783, remise, en 2 actes, sous le titre des *deux Tuteurs*, et tombée au Théâtre-Italien en 1784. Il a trad. du grec les *Aventures de Chæreas et de Callirhoé*, 1775-76, 8 cahiers in-8, réunis en 1 vol. en 1784, a travaillé à plusieurs feuilles périodiques, et a coopéré au *Dict. univ. hist. et crit. des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in 8.

FALLETTI (JÉRÔME), né vers l'année 1518 à Trino dans le Montferrat, fut élevé à l'université de Louvain, et entra au service des princes d'Este, qui l'employèrent en qualité d'ambassadeur auprès de Charles-Quint et de la cour de Rome, de France, d'Autriche et de Pologne. Nommé en dernier lieu résident du duc de Ferrare à Venise, ce diplomate y mourut en 1564. On a de lui : *Delle guerre di Alamagna*, Venise, 1552, in-12; *Della resurrezione de' morti*, trad. d'Athénagore, ibid., 1556, in-4; *De bello sicambrico, lib. IV, et alia poemata*, ibid., 1557, in-4, et Nimègue, 1749, in-8, *Orationes XII*, Venise, 1558, in-fol.; une généalogie de la maison d'Este à la suite de l'ouv. int. *Chronica Slavorum*, par Helmold, Francf., 1581, in-4.

FALLOPE ou FALLOPPIO (GABRIEL), célèbre anatomiste et chirurgien italien, prof. à Ferrare, à Pise et à Padoue, né à Modène en 1523, mort en 1562, a rendu à la science des services d'une haute importance, et l'a enrichie de découv. précieuses. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus; on lui doit une descript. savante de l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux ou aquéduc porte encore le nom de Fallope, ainsi que le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphise du pubis; il a enrichi d'observations neuves et lumineuses l'anthropotomie, la névrologie, la splanchnologie; et, dans cette dernière branche, il a notamment signalé avec une justesse jusqu'alors inconnue les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine et de la semence. Toutes ces recherches sont consignées dans ses *Observat. anatomicæ*, Venise, 1561, in-8, Padoue, Cologne et Paris, 1562, Helmstadt, 1588. On a de lui div. autres opusc. pub. séparément et réunis sous le titre de *Opera genuina omnia tàm practica quàm theorica in tres tomos distributa*, Venise, 1584, ibid., 1606, Francfort, 1600, ibid., 1606, etc., 3 vol. in-fol. On trouve des notices biographiques sur Fallope dans Niceron, dans Tommasini, et surtout dans la *Bibl. des écriv. modenais* par Tiraboschi.

FALSTER (CHRISTIAN), sav. critique danois du 18e S., est aut. des ouv. suiv. : *Supplem. linguæ lat.*, Flensbourg, 1717; *Animadvers. epist.*, ibid.; *Quæst. romanæ*, ibid., 1718; *Cogitationes philolog.*, Leipsig, 1719, in-8, *Sermo panegyr. de variar. gentium biblioth.*, ibid., 1720, in-8; *Vigilia prima noctium Ripensium*, contenant des observations sur Aulu-Gelle, Copenhague, 1721, in-8; *Amœnitates philolog.*, Amsterd., 1729-32, 3 vol. in-8; une traduct. danoise de la 14e satire de Juvénal, Copenhague, 1731, in-4.

FANCOURT (SAMUEL), théol. anglais, pasteur d'une nombreuse congrégation de protestans à Salisbury, m. en 1768 à l'âge de 90 ans, se distingua dans le ministère de la prédication et dans la controverse. Il est le premier qui ait établi en Angleterre des abonnemens de lecture (*circulating library*) de 1740 à 1745.

FANGÉ (AUGUSTIN), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né à Hatton-Châtel près de Verdun, coadjuteur de Senones en 1736 et abbé en 1755 après la mort de dom Calmet, son oncle, titulaire de cette abbaye, a laissé un *Tr. des Sacremens* en latin, ouv. très-estimé; *Iter helveticum*, ou relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; une *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8; il a achevé l'*Hist. univ.* commencée par D. Calmet; et il passe pour auteur des *Mém. pour servir à l'hist. de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8.

FANIER ou FAGNIER DE VIAIXNES (dom THIERRI). V. VIAIXNES.

FANNIUS STRABO (CAIUS), consul de Rome en l'an 161 av. J.-C., signala sa magistrature par la publicat. de deux règlemens pour arrêter les progrès du luxe. L'un de ces règlemens, qui fixe les dépenses de la table, fut converti par le sénat en une loi qui prit le nom de Fannia; c'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. — FANNIUS (Caius), fils du précéd., consul en l'an 122 avant J. C., fut l'ami de Scipion l'Africain et l'un des bons orateurs de son temps. — FANNIUS (Caius), neveu de Fannius Strabo, avait composé des *Annales* dont Cicéron loue le style, et qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. D. G. Moller a pub. une dissert. en latin sur ce Caius Fannius, Altdorff, 1693. — FANNIUS QUADRATUS, poète latin, avait obtenu que son portrait et ses ouvr. fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le temple d'Apollon. Horace le nomme à ce sujet (*satir. IV, lib. I*) *beatus Fannius* dans le même sens de l'épithète *bienheureux* donnée par Boileau au poète Scudéry.— FANNIUS COEPION, ayant trempé dans une conspir. tramée contre Auguste, échappa d'abord à toutes les recherches; mais fut ensuite trahi par un esclave et mis à mort. — FANNIUS (Caius), histor. romain, fut l'ami de Pline le jeune.

Il avait composé un ouv. sous le titre d'*Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone*, dont quelques fragm. recueillis par Ausone Popina, ont été pub. à la suite du *Salluste*, édit. d'Amsterdam, 1661.

FANSHAW (Richard), poète angl., né en 1608 à Ware-park (comté d'Hertford), fut envoyé des rois Charles Ier et II à la cour d'Espagne et de Portugal, et mourut à Madrid en 1666. Il n'a guère laissé de pièces originales qu'une *Ode* et quelques *Stances*, mais il a traduit en vers anglais le *Pastor fido* de Guarini, Londres, 1646, in-4 et in-8; les *Lusiadas* du Camoens, ibid., 1655, in-fol.; quelq. *Odes* d'Horace, le 4e liv. de l'*Enéide* et deux *Comédies* de l'esp. D. Antonio Mendoza, publ. après sa mort en 1671, in-4. On a pub. les *Lett. orig.* de Fanshaw écrites pend. ses ambassades en Espagne et en Portugal, précédées de sa *vie*, Londres, 1701, in-8.

FANTETTI (César), graveur italien, né à Florence vers 1660, s'établit à Rome, et a gravé à l'eau-forte avec goût et facilité, mais sans correct., 37 sujets de la Bible de Raphaël, la mort de sainte Anne d'après André Sacchi, et plus. bas-reliefs et frises antiques d'après différens maîtres italiens.

FANTI (Sigismond), sav. ferrarais du 15e S., est aut. d'un poème intit. *Trionfo di Fortuna*, impr. par les Juntes en 1526.

FANTIN-DÉSODOARDS (Antoine-Etienne-Nicolas), histor. et écriv. politique, né en 1738 à Pont-de-Beauvoisin en Dauphiné, mort à Paris en 1820, avait embrassé l'état ecclés. avant la révol., et adopta les principes de cette époque, dont il a tracé l'hist. Ses liaisons avec Danton, Robespierre et autres le mirent à portée de connaître et de juger les personnes et les choses; toutefois on regrette qu'il n'ait pas mis plus d'ordre et de clarté dans ses récits. On trouve dans la *Bibliogr. de la France* (1821, pp. 293-95) la liste de ses nombreux écrits; les plus import. sont: *Dict. raisonné du gouv., des lois, des usages et de la discipl. de l'égl., conciliés avec les libertés et franchises de l'égl. gall.*, etc., 1788, 6 vol. in-8; *Nouvel abrégé chron. de l'hist. de France* par le prés. Hénault, continué jusqu'à la paix de 1783, 1788-89, 3 vol. in-8, ouvrage qu'il a continué successivement jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France, 4e edit., 1820, in-4; *Hist. philos. de la révol. franç.*, etc., 1796, 2 vol. in-8; 6e édit., Paris, 1817, 6 vol. in-8; *les Monumens inédits de l'antiq., expl. par Winckelmann, grav. par David*, etc., Paris, 1808-1809, 3 vol. in-4; *Hist. de France*, commencée par Velly, Villaret et Garnier, continuée jusqu'à la mort de Louis XVI, 1808-10, 26 vol. in-12. Il a laissé en outre un grand nombre de MSs. qui ont été mis en vente après sa mort.

FANTONI (Jean-Baptiste), méd., biblioth. et conseiller de Victor-Amédée II, duc de Savoie et roi de Sardaigne, mort en 1692, avait rempli avec distinct. la chaire de profess. de médec. théorique à Turin pend. plus. années. On a de lui: *Observat. anatomico-medicæ selectiores, editæ et scholiis illustratæ à Johanne Fantoni filio*, Turin, 1699, in-12. — Fantoni (Jean), fils du précéd., célèbre méd. et anatom., né à Turin en 1675, m. en 1758, professa l'anatomie à l'univ. de cette ville pendant une longue suite d'années et avec le plus brillant succès. Son érudition et son éloquence lui attirèrent un gr. concours d'auditeurs. On a de lui plus. ouv. savans écrits en latin avec une pureté et une élégance remarquables. Les principaux sont: *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4; *Dissertat. anat. XI*, ibid., 1701, in-12; *Anatomia corporis humani ad usum theatri medici accommodata*, ibid., 1711, in-4; *Opusc. medica et physiol.*, Genève, 1738, in-4; *Commentarius de quibusdam aquis medicatis, et historica dissertatio de febribus continuis*, Turin, 1747, in-8; *Dissertat. continuata de antiquitate et progressu febrium miliarium*, ibid., 1747, in-8, réimprimé en 1763, in-8; *Novum specimen observat. de ortu febris miliaris*, Nice, 1762, in-8. — Fantoni (Pic), mathématicien italien, né en Toscane en 1721, m. en 1804 à Bologne, où il s'était retiré lors de l'établissement de la république cisalpine, a laissé différens ouvr. imp. et MSs.

FANTONI (Jean), né en 1755 à Fivizzano en Toscane, eut une jeunesse orageuse, et passa successivement du cloître à l'armée, et du camp à la retraite. Ses parens, qui le destinaient à la vie monastique, le firent élever dans le collége romain à Rome. La vivacité de l'élève déplut aux maîtres, qui ne voulurent plus se charger de son éducation. Fantoni obtint une place dans un régiment en Toscane. Il alla ensuite à Turin, à Naples, à Rome, faisant des infidélités, contractant de dettes, envoyant des cartels, et composant des vers. Il eut pour admirateur Alfieri, et fut reçu à l'Arcadie, où il prit le nom de *Labindo*, sous lequel il est plus généralement connu. En 1796, il se prononça avec énergie contre le nouveau système qu'on essayait d'introduire en Italie: il désirait la voir libre, forte et indépendante, et non pas asservie par ceux qui s'en étaient proclamés les libérateurs. Il fut arrêté à Milan, enfermé dans la citadelle de Turin et envoyé sous escorte à Grenoble, où il fit la connaissance de Joubert, qui lui donna un rang dans l'armée. Il fit avec ce général la campagne de 1800; prit part au siége de Gênes, et n'en sortit que pour demander sa demission. Il se retira en Toscane, où il remplit pendant quelques années une chaire d'éloquence à l'univers. de Pise, et m. à Fivizzano en 1807. *Ses poésies*, qui sont très-estimées en Italie, ont été rassemblées en 3 vol. in-8, Italie (Prato), 1823.

FANTUCCI (le comte Marc), littér. ital., né à Ravenne en 1745, m. dans cette ville en 1806, après avoir rempli les plus hautes fonctions de la magistrature, se distingua par son zèle pour tout ce qui était le plus propre à rendre à Ravenne l'anc. éclat dont elle avait brillé. On a de lui plus. mém. sav. qui tous ont rapport aux intérêts de sa patrie. Les principaux sont: *sur les causes de la decadence de Ravenne*, mémoire adressé au pape Clément XIV, Rome, 1761; *sur la nécessité de dessécher les marais des vallées meridionales du territoire de Ravenne*, mém. pub. à la suite de l'épidémie de 1780; l'aut. imagina une machine hydraulique fort utile pour le dessèchement proposé; trois mém. *Sopra i benefizj communitativi*, et un plan militaire, pub. sur l'invitation de Pie VI en 1786, et quelq. autres impr. sous le titre de *Memorie di vario argomento del conte Fantucci*, Venise, 1804, in-4. Il a laissé en outre deux ouvr. importans intit. *De' monumenti Ravennati*, 6 tom. in-4; *De gente Honestia*, Césène, 1786, in-fol.

FANTUZZI, ancienne famille de Bologne en Italie, qui a fourni plus. personnages distingués dans la carrière des lois et dans celle des lettres. — Fantuzzi (Jean), surnommé *le Vieux*, juriscons., professeur à l'univers. de Bologne en 1377, m. en 1391, remplit plus. missions politiques pendant les troubles de sa patrie au 14e S. Il a laissé en MSs. des consultations et des comment. sur différens sujets de jurisprudence. — Fantuzzi (Jean-Bapt.), doct. en philosophie et en méd. à l'univers. de Bologne en 1513, passe pour aut. d'un ouvr. de phil. péripatéticienne impr. à Bologne en 1536. — Fantuzzi (Gaspard), littér. bolonais, m. en 1532, cultiva surtout la poésie latine, et a laissé un grand nombre de *lettres* en latin, impr. avec celles de Jean-Antoine Flaminio, son maître et son ami, Bologne, 1744. — Fantuzzi (Jean), surnommé *le Jeune*, doct. en philos. et en médec. et profess. à l'univ. de Bologne, m. en 1646, a laissé: *Universi orbis structura et partium ejus motûs et quietis pe-*

ripateticis principiis constabilita, etc., Bologne, 1637; *Eversio demonstrationis ocularis loci sine locato pro vacuo imaginario dando in fistulâ vitreâ, Mercurio in eâ descendente*, etc., ibid., 1638, en réponse au traité du P. Valeriano Magni sur le même sujet. — FANTUZZI (Paul-Émile), sénateur et membre de la célèbre académie *de' Gelati* de Bologne, dans laquelle il prit le nom de *l'Ardente*, m. en 1661, est aut. d'un *Rec. de poés. lyr.*, Bologne, 1647, in-4, et d'une *Oraison fun. de Franç. d'Este, duc de Modène*, impr. dans un recueil de prose et de vers sur ce même duc, ibid., 1659. — FANTUZZI (Paul-Emile), *le Jeune*, neveu du précéd., sénateur comme lui et président de la même acad., m. à Venise en 1721, n'a laissé qu'un *Disc. sur l'Immaculée concept.*, prononcé à l'acad., Bologne, 1706, in-4; et deux poèmes lat. et l'honneur de deux nobles bolonais, l'un de la famille Bentivoglio et l'autre de celle d'Aldrovande, Bologne, 1708 et 1709, in-fol. — FANTUZZI (Jean), le dernier de cette illustre famille, est aut. d'un ouvr. fort important pour l'étude de l'hist. littér. de l'Italie, publié sous le titre de *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 9 vol. in-fol., de 1781 à 1794.

FARABY. V. ALFARABIUS.

FARADJ, 2e sulthân des Mamelouks-Circassiens, succéda à son père l'an de l'hégire 801 (1399 de J.-C.) à l'âge de dix ans, et périt assassiné à Damas l'an 815 (1412 de J.-C.), après un règne de treize années, troublé par les révoltes des émirs mamelouks, les séditions de la haute Egypte et les dévastations de Tamerlan.

FARCOT (JOS.-JEAN-CHRYSOSTÔME), ancien directeur de la statist[illegible] du départem. de la Seine, m. en 1815, a laissé *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie*, et *projet d'un impôt indirect*, Paris, 1790, in-8; *Mémoires sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*, pub. par M. J. Farcot, fils de l'aut., ibid., 1819, in-8; et un ouv. sur le prêt à intérêt, MS.

FARDEAU (LOUIS-GABRIEL), ancien procureur au Châtelet, né à Paris en 1730, m. en 1785, a fait paraître de 1773 à 1779 différentes product. poét., littér. et dramatiq., dont quelq.-unes l'exposèrent aux sarcasmes des journal. du temps. Les dern., au nombre de quatre, savoir: *le Triomphe de l'amitié*, *le Mariage à la mode*, *le Service récompensé*, *le Cabaretier jaloux*, sont au-dessous du médiocre, et n'ont jamais été représentées; nous citerons parmi les autres: *Récréations littér.*, 1776, in-8, et une *Collect. de Mém.*, etc., Amsterdam et Paris, 1778, in-12.

FARDELLA (MICHEL-ANGE), sav. profess. sicilien, né à Trapani en 1650, se livra spécialement à l'étude de la théol. et des mathémat. Après avoir occupé successiv. la chaire de théol. au couvent de St-Cosme et St-Damien à Rome, celle de philos. à Modène, celle d'astron. et de phys. à Padoue, il fut nommé doct. et présid. des facultés de philos. et de médec. à l'univ. de cette dern. ville, et m. à Naples en 1718. On a de lui plus. ouvr. qui lui méritèrent la réputation d'un des hommes les plus instruits de l'Italie; il s'y montre constant défenseur de la philos. de Descartes, dont il avait puisé les principes dans la conversation d'Arnaud, de Regis, de Mallebranche et de Lamy pendant un séjour de 3 années qu'il avait fait à Paris. La plupart de ces ouvr. sont tombés dans l'oubli depuis les immenses progrès qu'ont faits les sciences exactes. Les principaux sont: *Univ. philos. systema*, etc., Venise, 1691, in-12, etc.; *Univ. usualis mathem. theor. tomus primus*, etc., ib., 1691, in-12, etc.; des *lettres* en ital., impr. dans la *Galleria di Minerva*, ib., 1696 et 1697; des *Opusc.* et des MSs. dont Mongitore a donné la liste.

FARDULFE, 16e abbé de St-Denis, mérita la faveur de Charlemagne en découvrant à ce prince un complot tramé par Pépin, et obtint en récompense de son dévouement plus. bénéfices, entre autres l'abbaye de St-Denis après la mort de Maginaire en 790. Il a composé des vers latins; mais on n'a conservé de lui que trois pièces insérées sous le nom d'Alcuin dans les *Rerum Francorum script. coœtan.* de Duchesne.

FARE ou BURGUNDOFARA (STE), vierge, première abbesse du monastère de Faremoûtier, fille d'Agneric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, mourut en 655 avec une grande réputation de sainteté.

FARE (CHARLES-AUGUSTE, marquis de LA), poète franç., né à Valgorge en Vivarais l'an 1644, servit d'abord comme volont. en Hongrie contre les Turks, puis en France de 1672 jusqu'à la paix de Nimègue. Ayant été nommé en 1680 capitaine des gardes du corps de Monsieur, frère de Louis XIV, il conserva ce grade pend. la régence, et m. en 1712. On a de lui des poésies légères pleines de douceur, d'élégance et de facilité; la plupart sont le fruit d'une passion tendre et délicate qu'il nourrissait pour Mme de La Sablière: il a encore laissé un opéra intitulé: *Penthée* et des *Mém. sur les principaux événemens du règne de Louis XIV*, (Roterdam) 1716, in-8; Amsterdam (Paris) 1734, in-12.

FAREDH. V. IBN FAREDH.

FAREL (GUILLAUME), né à Gap en 1489, excita des troubles dans le Dauphiné, à Bâle, à Berne, à Montbelliard, à Strasbourg, à Neufchâtel, à Metz, en prêchant avec une sorte de fureur les principes de Luther, s'établit à Genève, y attira Calvin et fut un des principaux fauteurs de la réformation de cette ville. Chassé de Genève en 1538 par suite d'une querelle qu'il avait provoquée sur la Cène, Farel se retira à Neufchâtel, et y m. en 1565. Il a laissé quelques ouvr. qui ne décèlent pas des connaissances bien profondes; le plus intéressant a pour titre: *Glaive de l'Esprit*.

FARET (NICOLAS), auteur médiocre, né à Bourg en Bresse en 1596 ou 1600, m. à Paris en 1646, fut un des premiers membres de l'académie franç., à la fondation de laquelle il avait contribué; mais c'est surtout aux vers suivans de Boileau qu'il doit sa célébrité:

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret...

Il a laissé entre autres ouvr. une *Hist. chronologique des Ottomans*, 1621; une *traduct. en franç. de l'hist. romaine d'Eutropius*, 1621; *Des vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner*, etc., 1623; *Recueil de lettres nouvelles*, 1634, 2e édit., 2 vol; *l'Honnête homme*, ou *l'Art de plaire à la cour*, 1630, in-4; des *Poésies diverses* insérées dans les recueils du temps, etc.

FAREYDY. V. KHALYL BEN AHMED.

FARGÈS (N.), munitionnaire gén. des vivres sous Louis XIV, se signala par un rare désintéressement pendant la campagne de 1709. Il acheta à l'étranger sur son seul crédit et sans demander aucune garantie au gouvernement français tous les grains et tous les fourrages nécessaires à l'armée pendant la campagne de 1710, renouvela la même opération pour la campagne de 1714, et m. sans fortune; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui.

FARGUE. V. LAFARGUE.

FARGUES (BALTHASAR de), aventurier attaché au parti du prince de Condé, fut d'abord simple soldat, puis employé dans les vivres, et enfin major du rég. de Bellebrune. S'étant enfermé dans la place d'*Hesdin*, il s'y livra à toutes sortes de cruautés et de rapines, refusa d'entrer en négociation avec le cardinal Mazarin, et ne rendit cette ville qu'après s'être fait comprendre dans le traité des Pyrénées. Il en sortit avec quatre millions, et vint à Paris dans l'intention d'y jouir du fruit de ses dé-

prédations ; mais, arrêté par ordre de Louvois, il fut jugé et condamné pour crime de péculat, larcins, faussetés, abus et malversation, et pendu en 1665.

FARGUES (JEAN-JOSEPH DE MÉALLET, comte de), membre de la chambre des députés, maire de Lyon, mort le 23 avril 1818, était né à Issoire en 1776. A l'époque de la révol., il quitta la France, prit du service dans l'armée des princes, et revint, sous le consulat, s'établir à Lyon, où il occupait la place de président de l'administration des hôpitaux lorsque le gouvernem. impérial fut renversé. Nommé maire de cette ville en 1815 en remplacement du comte d'Albon, il signala son dévouement à la famille royale par les mesures qu'il prit dès que la nouvelle du débarquement de Napoléon se fut répandue (mars 1815). Conservé d'abord dans ses fonctions, le comte de Fargues fut destitué pour avoir entretenu des relations avec les princes ; réintégré après les évènemens de juillet 1815, il siégea cette même année à la chambre des députés, fut réélu l'année suiv., et continua jusqu'à sa mort de se montrer l'un des plus ardens défenseurs des principes monarchiques. On a de lui une brochure int. *Vérités sur les évènemens de Lyon en 1817, réponse à un mém. de M. le colonel Fabvier*, 1818, in-8. La *Quotidienne* du 29 avril 1818 contient une *Notice* sur le comte de Fargues ; et un anonyme a publié, sous le titre de *Pièces authentiques et notes essentielles pour servir à l'hist. de Lyon pend. l'année 1815, sous l'adm. de M. J.-Jos. Méallet, comte de Fargues*, etc., in-8 (sans date), un recueil des proclamations qu'il avait faites à différentes époques de cette année.

FARIA (ANTOINE de), fameux aventurier portugais, né à Lisbonne vers 1505, se signala dans une foule d'expéditions contre les corsaires indiens, s'enrichit de leurs dépouilles et protégea le commerce de sa patrie en purgeant les mers des brigands qui les infestaient. Sa vie offre une suite étonnante de traits de bravoure et de cruauté, de générosité et d'avarice, de piété et de libertinage. Il périt à l'âge de 45 ans dans un naufrage devant l'île de Calempbuy. On trouvera des détails sur Faria et sur ses exploits dans les *Mémoires de Mendez Pinto*, son compag. — FARIA (Thomé de), carme portugais, coadjuteur de l'archev. de Lisbonne et évêque de Targa, m. à Lisbonne en 1628, a laissé une traduct. des *Lusiades en vers latins*, Lisbonne, 1622, in-8 ; réimpr. dans le *Corpus illustrium poetarum lusitanorum* de Dos Reis, avec une notice sur la vie de Faria et le catalogue de ses autres ouvr. tous MSs.

FARIA DE SOUSA (MANOEL), célèbre histor. et poète castillan, né vers 1588 à Souto en Portugal, entra fort jeune en qualité de gentilhomme chez dom Gonzalès, évêque d'Oporto, et perfectionna ses connaissances sous la direction de ce prélat. Il suivit en 1631, comme secrétaire, le marquis de Castel Rodrigo dans son ambassade à Rome, obtint de Philippe V la croix de chevalier du Christ, vécut dans une agitation que l'on peut attribuer à quelques singularités de son caractère, et mourut à Madrid en 1647 dans un état voisin de l'indigence, emportant avec lui l'estime des savans dont il était connu. On a de lui entre autres ouv. : des *Comment. sur les Lusiades du Camoens*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. ; une *Defense de ces commentaires*, ibid., 1640, in-fol. ; une *Hist. de Portugal*, ibid., 1731, in-fol., ouvr. très-estimé ; *El Asia portuguesa*, Lisbonne, 3 vol. in-fol., 1666, 1674 et 1675 ; *la Europa portuguesa*, ib., 2 vol., 1678 et 1679 ; *el Africa portuguesa*, ibid., 1681, 2 part. ; *el America portuguesa*, MS., trad. en italien, en angl. et en franç. ; des poésies div. en 7 vol., dont 4 ont été publ. sous le titre de : *Fuente de Aganipe, rimas varias*, Madrid, 1644, 1646. Il a mis en ordre et publ. l'ouvr. de Samedo intitulé : *Imperio de la China y cultura evangelica por los religiosos de la compañia de Jesus*, Madrid, 1643, in-4, Lisbonne, 1733, in-8.

FARIA (MANOEL-SEVERIM de), écrivain portugais, l'un des plus savans numismates de son temps, docteur en philos. et en théol., chantre et chanoine de la cathédrale d'Evora, né à Lisbonne en 1581 ou 1582, se livra avec ardeur à l'étude des saintes Écritures, de la théologie mystique, de l'hist., de la politiq., de la géographie, et des antiquités romaines et portug., et employa les revenus de ses bénéfices à former des collections précieuses de MSs. anciens, de médailles, de monnaies et d'antiquités de tout genre. Il m. en Evora en 1655, laissant un ouvr. intit. : *Noticias de Portugal*, 2 vol. suivis d'un 3e intit. : *Discursos politicos*, Lisbonne, 1624, ibid., 1791, 3e édit. : l'auteur y propose des moyens de porter le Portugal à l'état le plus florissant, et donne les *Vies* de plusieurs personnages célèbres, etc.

FARINACCI (PROSPER), célèb. jurisc. romain, avoc. et et procur. fiscal, né à Rome en 1554, m. en 1618, joignait à de brillantes qualités une sévérité peu ordinaire, que toutefois il fut loin d'appliquer à sa propre conduite et encore moins à ses mœurs. Ses ouvr. recueillis et publ. à Anvers en 1620, Francf., 1670, 1676, 13 vol. in-f., ont joui pend. long-temps d'une brillante réputat., mais on ne les consulte plus depuis que la jurisprudence italienne est sortie de son antique barbarie. Ses principaux écrits sont les suivans : *Tractatus de hæresi ; De immunitate ecclesiæ ; Decisiones rotæ romanæ ; Repertorium de ultimis voluntatibus ; De contractibus ; Repertorium judiciale ; Praxis et theoria criminalis*, etc.

FARINATO (PAUL), [illegible]e, né à Vérone en 1525, m. en 1606, paraît av[illegible] été l'élève de Jules Romain. On a de lui un gr. nomb. de tableaux exécutés pour les villes de Mantoue, de Plaisance, de Padoue, et dans lesquels on remarque la finesse des contours ainsi que la correction du dessin. Ses prem. pensées et les fig. en cire qu'il modelait pour ses études ont été très-recherchées du temps de Ridolfi.

FARINELLI (CHARLES BROSCHI, plus connu sous le nom de), chant. ital., né à Naples en 1705, élève de Porpora, débuta à l'âge de 17 ans sur le théâtre d'*Aliberti* à Rome, et y obtint le plus grand succès. En 1734, il passa à Londres, et y excita un enthousiasme universel jusqu'au moment où il fut appelé à la cour de Madrid. Le roi d'Espagne, Philippe V, devenu infirme depuis plus. années, trouva dans le talent de Farinelli une distraction à ses maux ; et tant que dura son règne le célèbre chanteur jouit d'une grande considérat. à la cour. Après l'avènement de Ferdinand VI au trône, la faveur que Farinelli avait obtenue près de la reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse des Asturies, se changea bientôt en une influence plus sérieuse qui le fit souvent intervenir dans les plus graves transactions politiques. En 1762, Farinelli, ayant perdu dans l'intervalle d'une année le roi et la reine ses protecteurs, vint se fixer à Bologne, où il jouit sans trouble de la considération qui s'attache au talent et à la fortune. Il se concilia dans sa vieillesse le respect de ses concitoyens, par les bienfaits qu'il se plaisait à répandre sur tous les malheureux qui s'adressaient à lui, et m. en 1782.

FARISSOL (ABRAHAM), rabbin plus connu sous le nom de *Peritsol*, qui est une prononciation corrompue de Farissol, né à Avignon vers le milieu du 15e S., passa un gr. nomb. d'années à Ferrare, et y composa la plupart de ses ouvr. ; les princip. sont un *Petit traité des chemins du monde*, en hébreu, Venise, 1587 ; en hébreu et en latin avec des notes par Hyde, Oxford, 1691 : cette dernière édit. est la plus estimée, surtout à cause des notes dont Hyde l'a enrichie ; un *comment.* sur Job, impr. dans la gr. Bible rabb. de Venise, 1517, et

dans celle d'Amsterdam, 1724, etc. M. de Rossi a donné la liste des autres ouvr. de Farissol.

FARJAT (BENOIT), graveur français, né à Lyon en 1646, m. à Rome, où il s'était fixé après avoir épousé la fille du Bolognèse, a laissé un grand nombre d'estampes estimées, entre autres *la Communion de St Jérôme*, d'après Le Dominiquin; une *Sainte famille*, d'après Piètre de Cortone; le *Mariage de Ste Catherine* et la *Tentation de St Antoine*, d'après Annibal Carrache, et plus. autres d'après Solimène, l'Albane, etc.

FARLATI (DANIEL), né en 1690 à San-Daniele dans le Frioul, embrassa l'institution de St Ignace, et vécut à Padoue, où il mourut en 1773. Ses ouv. sont: *Illyricum sacrum*, Venise, 1750-75, 5 vol. in-fol.; *de Artis criticæ inscitia antiquitatis objecta*, ibid., 1777, in-4.

FARMER (JOHN), musicien anglais, sous le règne d'Elisabeth, a pub. une suite de chants sous le tit. de *the First sell of english madrigals to four voices*, Londres, 1599: on a encore de lui un livre intit. *Divers and saundries waies of two parts in one, to the number of fourth, upon one playn song* (diverses manières de faire les canons à deux parties sur le plain-chant), Londres, 1691. — FARMER (Thomas), célèbre exécutant sur le hautbois, obtint le grade de bachelier en musique à l'université de Cambridge en 1684. On a de lui deux collect. d'airs à quatre parties: l'une int. *a Consort of musick in four parts, containing thirty-three lessons, beginning with an overture*, Londres, 1686; l'autre a pour titre: *a Second consort of musick in four parts, containing eleven lessons, beginning with a gronnd*, ibid., 1690.

FARMER (HUGUES), théologien anglais non conformiste, né en 1714, m. en 1787 au hameau de Walthamstow, dont il avait été pasteur pendant 40 années, a composé un grand nombre de sermons, de lettres et d'ouv. de controverse; les principaux sont: *Recherches sur la nature et le but de la tentation de N.-S. dans le désert*, Londres, 1761, et 1765 avec augmentation; *Dissertat. sur les miracles*, ibid., 1771; *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament*, 1775, et d'autres écrits en réponse aux critiques qu'essuya cet ouvrage.

FARMER (RICHARD), célèbre critique anglais, né à Leicester en 1735, m. en 1797, membre de la société des antiquaires de Londres, avait été successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothéc. de cette univers., chancel. de Lichtfield et Coventry, et chanoine de l'église de St Paul. Il n'a laissé qu'un très-petit nombre d'écrits, tels que des poésies et des brochures de peu d'étendue; mais son *Essai sur l'érudition de Shakspeare*, Londres, 1766, 1767 et 1789, in-8, lui assure la réputat. de l'un des meilleurs critiques de l'Anglet. Cet ouvr. a été réimp. dans les édit. de Shakespear données par Stevens en 1793, et successivem. par MM. Reed et Harris, 1803, 1812.

FARNABY ou FARNABIE (THOMAS), célèbre maître d'école anglais, né à Londres en 1575, m. en 1647, avait d'abord été serviteur au collége de Merton d'Oxford, se fit successivement élève des jésuites en Espagne, compagnon des navigateurs Francis Drake et John Hawgins en 1595, volontaire au service des Pays-Bas; enfin, après avoir erré pendant un grand nombre d'années dans les pays étrangers et dans sa patrie, il ouvrit une école de petits enfans à Martock dans le comté de Sommerset, et s'établit ensuite à Londres. Il se fit connaître dans cette ville par quelques ouvr. de grammaire et de critique, et acquit bientôt une telle vogue, qu'il vit plus de 300 élèves à la fois sous sa direction. Ayant été soupçonné, pendant la guerre civile, de menées en faveur du roi, il fut jeté dans les prisons et y demeura plus. années. On a de lui, outre quelques traités de rhétorique, de poétique et de grammaire, des commentaires estimés sur un gr. nombre d'aut. classiques. Nous citerons entre autres, ses *Notes sur les Satires de Juvénal et de Perse*, Londres, 1612, in-8, 1620, 3e édit.; sur *Senèque le tragique*, ib., 1613, 1634, in-8; *Martial*, 1615; *Lucain*, 1618; *Virgile*, 1634; *Métamorphoses d'Ovide*, Paris, 1637, in-fol., Londres, 1677, in-12; les quatre prem. *coméd. de Térence*, publiées à Londres, 1651, avec la continuation de Meric Casaubon.

FARNABY (GILLES), né dans le comté de Cornouailles, fut reçu bachelier en musique à l'université d'Oxford en 1592. Il a laissé *Canzonets to four voics, with a song of eight parts*, (chansonettes à quatre voix, avec un air à huit parties), Londres, 1598, in-4.

FARNÈSE, nom d'une famille d'Italie, dont la généalog. remonte au 13e S., et qui a donné quelq. généraux à l'Eglise et à la républ. florentine avant l'avènement d'Alexandre Farnèse au pontificat sous le nom de Paul III. — FARNÈSE (Pierre), général des Florentins au 14e S., passait pour un habile capitaine; il vainquit les Pisans en 1363, et m. quelques jours après emporté par la peste qui affligeait la Toscane. — FARNÈSE (Pierre-Louis), 1er duc de Parme et de Plaisance, fils naturel du pape Paul III, fut chargé en 1540 de soumettre Pérouse, révoltée contre le souverain pontife, dévasta le territoire de cette ville, se signala par des débauches, des cruautés et des vexations de toute espèce, et périt assassiné par les chefs de la noblesse de Plaisance en 1547.—FARNÈSE (Octave), fils du précédent et second duc de Parme et de Plaisance, ne fut mis en possession de ses états qu'à l'avènem. de Jules III en 1550; il eut à soutenir les attaques de Charles-Quint et de l'empereur, eut recours à la protect. de la France et se défendit avec courage. Après l'abdication de Charles-Quint, Farnèse signa un traité de paix avec Philippe II, se réconcilia avec l'empereur, et m. en 1585, après un règne de 30 années. — FARNÈSE (Alexandre), 3e duc de Parme et de Plaisance, fils du précédent, se distingua à la bataille de Lépante en 1571 sous don Juan d'Autriche, et rétablit les affaires de Philippe II dans les Pays-Bas, par la victoire de Gemblours en 1578, la prise de Maestricht, et surtout par son adresse à profiter des dissensions qui divisaient les catholiques et les protestans de ce pays. Après avoir obtenu divers avantages sur le duc d'Anjou, frère de Henri III, roi de France, il s'empara de Dunkerque, de Bruges, d'Ypres, de Gand, d'Anvers; puis, n'ayant pu obtenir de Philippe II la permission d'aller prendre le gouvern. des duchés de Parme et de Plaisance après la m. d'Octave, entra en France en 1590, força Henri IV à lever le siége de Paris, eut l'art de tenir en échec les deux plus habiles généraux de son S., Maurice de Nassau et Henri IV, fut blessé devant Caudebec en 1592, et m. des suites de cette blessure.—FARNÈSE (Ranuce Ier), fils aîné du précédent et 4e duc de Parme et de Plaisance, prince cruel et avare, ne montra aucune des qualités de son père, gouverna par la terreur, supposa une conspiration pour se défaire des princip. personnages et confisquer leurs biens et m. en 1622, emportant avec lui la haine de ses sujets. C'est sous ce règne que l'architecte Jean-Baptiste Aleotti construisit le fameux théâtre de Parme. — FARNÈSE (Edouard), 5e duc de Parme et de Plaisance, 2e fils et successeur de Ranuce Ier, épuisa mal à propos ses états d'hommes et d'argent, en faisant contre les Espagnols des entreprises guerrières qui n'eurent aucun succès, soutint, contre le pape Urbain VIII, une guerre qui l'aurait infailliblement ruiné, si les ducs de Toscane, de Modène et les Vénitiens ne fussent intervenus en sa faveur l'an 1644. Farnèse m. en 1646, à l'âge de 40 ans, laissant quatre fils et deux filles de Marguerite de Mé-

dicis, fille de Cosme II. — FARNÈSE (Ranuce II), 6e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur du précédent, m. en 1694, se laissa gouverner par d'indignes favoris qui l'engagèrent dans une guerre désastreuse avec le pape Léon X, et fut obligé, pour obtenir la paix, de céder à l'Eglise les états de Castro et de Ronciglione.—FARNÈSE (François), 7e duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur de Ranuce II, régna de 1694 à 1727 avec prudence et justice, garda sa neutralité pendant la guerre de la succession d'Espagne, mais vit plus. fois violer son territoire par les Impériaux. Comme il n'avait point d'enfans et que son embonpoint excessif permettait de prévoir qu'il n'en aurait pas, les principales puissances de l'Europe disposèrent d'avance de son héritage en faveur d'un fils de Philippe V. —FARNÈSE (Antoine), 8e duc de Parme et de Plaisance, frère et successeur de François, fut soumis pendant toute la durée de son règne à des humiliations sans nombre de la part des puissances de l'Europe qui avaient réglé le partage de ses états, et qui n'attendaient que sa mort pour en prendre possession : elle eut lieu en 1731; et six mille Espagnols s'emparèrent de Parme et de Plaisance au nom de don Carlos.

FARNÈSE (ELISABETH), reine d'Espagne. Voy. ELISABETH.

FARNEWORTH (ELLIS), ecclésiastique angl., recteur de Carrington, mort en 1763, a traduit en anglais entre autres ouvrages : *Vie du pape Sixte V*, par Grégorio Leti, 1754, in-fol.; *Hist. des guerres civiles de France*, par Davila, 1757, 2 v. in-4; *les Œuvres de Machiavel*, avec des notes, des dissertations, des plans nouveaux sur l'art de la guerre, 1775, 4 vol. in-8, 2e édit., corrigée et augm. d'un portrait et d'une *vie* de Machiavel; les *Mœurs des Israélites* de l'abbé Fleury, 1756, in-8.

FARON ou BURGUNDOFARO (St), frère de Ste Fare, évêque de Meaux en 627, assista au 2e concile de Sens l'an 657, et m. en 672, âgé de près de 80 ans.

FARQUHAR (GEORGE), auteur dramatique, né en 1678 à Londonderry en Irlande, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery en Irlande, et se fit remarquer par l'aménité de son caractère, et la douceur de ses mœurs. Ayant épousé une femme jeune et belle, mais sans fortune, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa maison, et m. de chagrin en 1707, à l'âge de trente ans. On a de lui huit comédies remarquables par l'amusante vivacité des intrigues, assez naturellement conduites, et par la gaîté du dialogue. On regarde comme son chef-d'œuvre celle qui porte le titre de *the Beaux's stratagem* (la Ruse du petit-maître). Il a laissé en outre des lettres, quelq. poésies, quelq. essais et un discours sur la comédie dramatiq., où il s'élève contre l'assujétissement aux règles. Ses *Œuvres* ont été imp. pour la 10e fois à Londres, 1772, 2 v. in-12.

FARRANT (RICHARD), compositeur de musique sacrée, né en Angleterre vers l'an 1510, m. vers 1585, est aut. de différens morceaux, d'un style noble et sévère, qui se trouvent dans la collection de musique sacrée de Barnard, et dans le *Cathedr. music* du docteur Boyer.

FARSETTI (PHILIPPE), né à Massa, d'une ancienne famille originaire de Luni, a laissé des *poésies* latines qui le placent au rang des bons poètes latins du 16e S. — FARSETTI (Cosme), juriscons., né à Massa en 1619, m. à Florence en 1689, fut successivement conseiller intime du duc de Massa et son ambassadeur à Venise, à Lucques et à Milan, puis l'un des premiers magistrats de Florence sous Ferdinand Cosme III. Il a pub. en latin div. écrits sur des questions de jurisprudence. — FARSETTI (André), fils du précéd., né à Massa en 1655, professa le droit civil à Pise, suivit son père à Florence, lui succéda dans ses emplois, et m. en 1774, emportant avec lui l'estime des personnages de Florence les plus distingués dans la magistrature. Une médaille fut frappée en son honneur. — FARSETTI (l'abbé Philippe) est célèbre par le noble emploi qu'il fit de sa fortune pour favoriser les progrès des beaux-arts. C'est à ses frais que furent moulés tous les chefs-d'œuvre de sculpture antique et moderne qui se trouvaient à Rome, à Florence, à Naples, et dans d'autres villes d'Italie; il rassembla un gr. nombre de bronzes des meilleurs maîtres et d'esquisses des premiers peintres, fit exécuter en liége et en pierre ponce des modèles de tous les monumens antiques de Rome, plaça cette immense et riche collection dans son palais à Venise, et en donna la jouissance à tous ceux qui désiraient s'instruire dans l'imitation des chefs-d'œuvre des gr. maîtres dans tous les genres sans voyager hors leur patrie. Une *lettre* latine de l'abbé Lastésio ou dalle Laste à l'acad. de Cortone, et pub. à Venise, 1764, in-4, renferme la description de ce musée. — FARSETTI (le bailli Joseph-Thomas), poète latin, cousin du précéd., m. à Venise vers 1775, commandeur de l'ordre de Malte, memb. de l'acad. de la Crusca, avait formé une biblioth. nombr. qui était ouverte aux amateurs et aux élèves des arts. Il proposa à tous les poètes de son temps un concours en vers ital. ou lat. sur un ou plusieurs des chefs-d'œuvre du musée de son cousin, et par ce moyen fit retentir dans toute l'Italie les louanges de son nom. On a de lui des *poesies* lat., qui, suiv. le P. Desbillons, « pourraient soutenir le parallèle avec les meilleures de celles qui nous restent des poètes légers du siècle d'Auguste, surtout de Catulle et de Properce. » Ses œuvres consistent en 2 trag., 3 petits poëmes, la traduct. en vers non rimés (scioltì), des églogues de Nimésien et de Calpurnius, dédiés à Mme du Boccage : le tout a été souvent réimpr., notamment à Parme, 1776, gr. in-8. Il a pub. en outre, Venise, 1771, in-8, une *Notice* raisonnée de ses autres ouvr. MSs.

FARULLI (GEORGE-ANGE), relig. camaldule de la maison de Ste-Marie-des-Anges à Florence, m. en 1728, a laissé un gr. nombre d'ouv., la plupart écrits sans style et sans méthode. Les plus remarquables sont : *Annali e memorie dell' antica et nobile città di San-Sepolcro*, etc., Foligno, 1713, in-4; *Annali, ovvero notizie storiche dell' antiche nobile et valorosa città di Arezzo*, etc., ibid., 1717, in-4; *Vita della B. Elisabetta Salviati*, Bassano (Florence), 1723, in-4, *Notizie storiche della città di Sienna*, Lucques, 1722, in-4, avec un supplément impr. en 1723; *Teatro storico del sacro eremo di camaldoli*, etc., ib., in-4.

FASANINI (PHILIPPE), né à Bologne, fut professeur d'humanités à l'université de cette ville, où il mourut en 1531. On a de lui : *de non credendis fabulosis narrationibus*, traduit du grec de Paléphate, Bologne, 1515, in-8; *Hori Apollinis hieroglyphica*, trad. du grec, ibid., 1516, in-8; *Declaratio sacrarum litterarum*, ibid., 1517, in-4; *Profezie dell' abbate Gioacchino circa i pontefici e re*, Venise, 1527, in-4. Le véritable aut. de cet ouv. est le P. Léandre Alberti, qui l'écrivit en lat.

FASCH (AUGUSTIN-HENRI), doct. en méd., professeur de botan., de chirurg. et d'anat., né en 1639 à Arnstadt en Thuringe, m. en 1690, méd. de l'électeur de Saxe, a laissé entre autres dissert. les suiv. : *de Myrrhâ*, 1677; *Ventriculi scilicet naturæ coqui*, 1687; *de Febre amatoriâ*, 1790. C'est sous sa présidence que le célèbre Frédéric Hoffman soutint en 1681 sa fameuse thèse *de Αυτοχειρια*. Jean Guillaume Baier a pub. un *Programma funebre* de Aug.-H. Fasch, Jéna, 1690, in-fol.

FASEL (JEAN-FRÉDÉRIC), profess. de médec. à Jéna, et l'un des disciples les plus distingués du savant Ch.-Fréd. Kaltschmidt, né en 1721 à Berka dans le duché de Weimar, m. en 1767, a donné

une édit. estimée des *Institutiones medicinæ legalis* de Teichmeyer, Iéna, 1763, et a laissé un opusc. pub. par Chrétien Rickmann intit. *Elementa medicinæ forensis prælectionibus accommodata* ibid., 1767, in-4, trad. en allem. par Chr. God. Lange, Leipsig, 1768, in-8.

FASOLO (JEAN), en latin *Fasceolus*, professeur d'éloquence à l'univ. de Padoue au 16e S., m. en 1571, est le prem. qui ait traduit en lat. les *Commentaires* de Simplicius sur *le Traité de l'Ame* d'Aristote, Venise, 1543, in-fol. — Un autre FASOLO (Jean-Ant.), peintre, né à Vérone sur la fin du 16e S., suivit les leçons de Zeloti et de Paul Véronèse, et travailla surtout à Vérone, ville où il mourut à l'âge de 44 ans d'une chute qu'il fit en peignant la salle du podestat. On cite comme ses plus beaux ouv. un tableau de la *Piscine* à St-Roch de Vérone, et un portrait de femme à la galerie de Dresde.

FASSOLO (BERNARDINO), peintre, né à Pavie dans le 15e S., fut élève de Léonard de Vinci. On voit de lui au Musée royal de Paris un tableau représentant *la Vierge* assise sur son trône, et tenant son fils dans ses bras.

FASSONI (LIBERAT), sav. relig. de l'ordre des clercs réguliers des écoles pies, profess. de théol. et de littér. grecq., d'abord au collége et au séminaire de Sinigaglia, puis à Rome dans le nouveau collége des piaristes, membre de la congrégat. des conciles et associé de l'acad. étrusque de Cortone, a pub. un gr. nomb. d'ouvr. de controverse, parmi lesquels on remarq. les dissert. suiv. : *de Miraculis, adversùs Ben. Spinosam*, Rome, 1775, in-f., 2e édit. augm. ; *De cultu J.-C. à Magis adhibito, adversùs Rich. Simonium et Sam. Basnagium*, ibid., 1756, in-fol. ; *De veritate atque divinitate hist. Magorum quæ est apud Matthæum, cap. 2, v. 1, 13, adversùs Collinsium*, ib., 1758, in-fol., etc.

FATAH (ABOU-NASR), écriv. arabe d'Espagne ou d'Afrique, tué à Maroc par ordre du roi Ali-ben-Yousef l'an 529 de l'hégire (1135 de J.-C.) ou plutôt 535 (1140-41), est aut. d'une hist. littéraire d'Espagne intit. *Calaïd eli' qyan* (colliers d'or), dont la biblioth. roy. possède deux MSs. ; et d'une autre hist. littér. qui, suiv. Ibn Khilcan et Hadjy Khalfa, ont été impr. sous le titre de *Mouthmih alanfous* (regard des âmes).

FATHIMEH, fille unique du prophète Mahomet, née à la Mekke, mariée dès l'âge de 15 ans ou de 18 ans, l'an 2 de l'hégire (623 de J.-C.), à Ali, son cousin, qui devint khâlyfe, passe pour être la tige de la dynastie célèbre des khâlyfes fathémites qui ont régné en Afrique et en Syrie. Elle m. à Médine 6 mois après la m. de son père, dans un âge peu avancé.

FATIO DE DUILLER (NICOLAS), géomètre célèbre d'origine italienne, et dont le véritable nom était *Faccio*, membre de la société roy. de Londres, né à Bâle en 1664, m. dans le comté de Worcester en 1753, s'était fait connaître dès l'âge de 17 ans par des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, sur les apparences de l'anneau de Saturne, sur la dilatation de la prunelle et son resserrem., et contribua aux progrès de la science par plus. découvertes et inventions utiles : il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau et de profiter du mouvement des eaux, occasioné par le sillage, pour moudre le blé, lever les ancres, hisser les vergues ; il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilement les astres dans un vaisseau. Fatio avait honorablement parcouru la moitié de sa carrière lorsque tout d'un coup il abandonna les sciences exactes pour se livrer à l'étude des sciences occultes, à l'alchimie, la cabale, etc. Il se montra zélé partisan des camisards ou prédicans des Cévennes réfugiés à Londres, partagea les disgrâces que la police leur fit éprouver, fit un voyage en Asie dans le dessein d'y commencer la conversion de l'univers, et revint mourir obscurément en Angleterre. On a de lui un assez grand nombre d'écrits intéressans sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, impr. séparément ou dans les nos du *Gentlemen's magazine* de 1737 et 1738. Il existe de lui au Musée Britannique plus. lettres et autres MSs. autographes.

FATOUVILLE (N., de), conseiller au parlem. de Normandie à la fin du 17e S., a laissé des pièces de théâtre qui ont été représentées successivem. au théâtre Italien de 1682 à 1692, et se trouvent impr. en totalité ou en partie dans le *Théâtre italien* de Gherardi, 1700, 6 vol. in-12 ; elles sont désignées seulement par l'initiale D.

FATTOLE (EL). V. PENNI.

FAU (JEAN-NICOLAS) en latin *Fagius*, religieux minime, né à Besançon vers la fin du 16e S., provincial de son ordre d'abord en Allemagne, puis en Castille, et enfin à Naples, où il m. en 1655, a composé en vers latins plus. ouvr. ascétiques, des hymnes et des prières. On cite plus particulièrem. : *Speculum vigilantium, memoria dormientium, seu funebris poesis ad instar officii fidelium defunctorum*, Prague, 1640, in-12 ; *S. Maria liberatrix.... seu pacifica poesis cantans officium parvum S. Mariæ*, Munich, 1644, in-12, avec fig. de Sadeler ; *Florida corona boni militis, seu Encomia P. Gasp. Boni, ord. minim. provincialis*, 1652, in-8, avec frontispice gravé par Sadeler.

FAUCCI (CHARLES), grav., né à Florence en 1729, travailla long-temps à Lond. pour Boydell, et m. dans cette ville vers la fin du 18e S. Il a laissé, entre autres pièces estimées, une *Bacchanale* ; un *Couronnement de la Vierge*, d'après Rubens ; une *Naissance de la Vierge* et une *Adoration des Bergers*, d'après P. de Cortone ; un *Martyre de saint André*, d'après Carlo Dolce, etc.

FAUCETT (WILLIAM), officier-général anglais, né vers 1728 à Shipdenhall (comté d'York), fit la guerre en Flandre comme simple volontaire, puis celle de sept ans comme adjudant dans les gardes, dirigea toutes les affaires de son pays en Allemagne, et m. en 1804, général-major, colonel du 3e régim. de dragons des gardes et gouverneur du collége de Chelsea. On a de lui une traduct. des *Rêveries du comte de Saxe*, 1757, in-4 ; et les *Règlemens pour la cavalerie et l'infanterie prussienne*, 1757, 1759, trad. de l'allemand.

FAUCHARD (PIERRE), célèbre chirurgien-dentiste, né en Bretagne vers la fin du 17e S., m. à Paris en 1761, peut être regardé comme le créateur de l'art du dentiste : il est le prem. qui ait traité par écrit de la théorie et de la pratique de cette branche de l'art de guérir, qui jusqu'alors avait été abandonnée aux charlatans. Son ouvr. intit. *le Chirurgien-dentiste ou Tr. des dents*, etc., Paris, 1728, avec 42 pl. en taille douce, 2 vol. in-12, 1746 et 86, jouit encore aujourd'hui d'une juste réputation.

FAUCHER (DENIS), bénédictin, né à Arles en 1487, m. à l'abbaye de Lerins en 1562, a laissé quelq. pièces de vers lat. pub. à différ. époques, et une *Hist. de Provence* en MSs. On trouve dans la *Nova raccolta d'opuscoli scientifici* de Calogera, Venise, 1759, in-12, des *Mém.* sur la vie de Faucher. — FAUCHER (Jean), sav. méd., né à Nîmes en 1530, se distingua par une connaissance approfondie de l'antiquité et de la littérat. On a de lui une traduct. lat. des *Cantica Avicenni*.

FAUCHET (CLAUDE), hist. franç., né à Paris en 1529, s'appliqua de bonne heure à l'étude de nos anciennes chroniques, fut attaché au card. de Tournon, qu'il accompagna en Italie, et obtint ensuite la place de prem. présid. de la chambre des monnaies. On a de lui plus. ouvr. hist. qui ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de feu Claude Fauchet*,

Paris, 1610, 2 vol. in-4, édit. contrefaite à Genève en 1611; *Rec. de l'origine de la langue et poésie française, ryme et romans; plus les noms et sommaires des œuvres de 127 poètes franç. vivant av. l'an* 1300, Paris, 1581, in-4 : ouvr. très-curieux, rare et recherché; une traduct. des *Œuvres de Tacite*, Paris, 1582, in-fol.; 1583, in-4; 1584, in-8 : Les 5 prem. livres des *Annales* ont été trad. par La Planche (*v.* ce nom); *Dial. des orateurs* (attribué à Tacite ou à Quintilien) *nouvellement mis en franç.*, ib., 1585, in-8.

FAUCHET (Claude), ecclés., né dans le Nivernais en 1744, était grand-vicaire de Bourges au moment où la révolution éclata, et s'était déjà fait connaître par l'oraison funèbre de M. de Phelipeaux, son év., et par celle de M. le duc d'Orléans, petit-fils du régent. Il embrassa les principes républicains, prononça sur la religion nationale, sur l'accord de la religion et de la liberté, sur Franklin et l'abbé de L'Épée des *discours* où il se montre ardent défenseur des principes de la révolution, rédigea dans ces mêmes principes un journal intit. *la Bouche de feu*, et fut nommé en 1791 év. constitutionnel du Calvados. Après le 21 janvier, Fauchet, qui, dans le procès de l'infort. Louis XVI, avait voté seulement la détention et le bannissem. à la paix, s'attacha au parti des fédéral., succomba avec eux, et périt sur l'échafaud le 31 oct. 1793.

FAUCHEUR (Michel Le). V. Lefaucheur.

FAUCON ou FALCON (Jean), prof. de méd. à Montpellier en 1502, n'a laissé que des commentaires, entre autres : *Additiones ad practicam Antonii Guainerii*, Pavie, 1518, in-4; Lyon, 1525, in-4; *Notabilia supra Guidonem*, Lyon, 1559, in-4.

FAUGÈRES (Marguer. BLEECKER), femme poète, née en 1771 aux Etats-Unis, m. en 1801, a laissé des poésies diverses insérées dans le Muséum américain et dans le Magasin de New-York, et une tragédie de Bélisaire qui obtint du succès.

FAUJAS DE St-FOND (Barthélemi), savant géologue, né en 1750 à Montélimart, mort à Paris le 26 juillet 1819, administrat. et prof. au Musée d'histoire naturelle, a enrichi cette science de plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques. Il a consigné dans un assez grand nombre d'ouv. les sav. observ. qu'il fut à portée de recueillir dans le cours de ses voyages, soit en Europe, soit au Nouveau-Monde; les plus importans sont : *Mém. sur les bois de cerf fossiles*, 177-677, in-4; *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-fol.; *Hist. nat. du Dauphiné*, 1782, 4 vol. in-12; *Voyage en Anglet., en Ecosse et aux îles Hébrides*, 1797, 2 vol. in-8; trad. en allemand et en anglais; *Hist. nat. de la montagne de Maëstricht*, 1779-1808, 10 livraisons in-fol.; *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8; *Hist. nat. des roches de Trapp*, 1788, in-12, 1813, in-8, etc., etc. Les matériaux qui servirent à la construction du port de Toulon furent en grande partie extraits d'une riche mine de pouzzolane découverte en 1775 dans les montagnes de Chenavary-en-Velay par Faujas de St-Fond, qui la fit ouvrir à ses frais. Ce laborieux et sav. naturaliste a enrichi le Muséum d'une foule d'objets précieux; et c'est à ses recherches qu'est due la découverte des mines de fer de la Voutte, dans le dép. de l'Ardèche.

FAULCON (Nicolas), écrivain français, né en Poitou au 13e S., secrétaire de Jean Hayton, de la famille royale d'Arménie (*v.* Hayton), n'est connu que pour avoir traduit en latin une *Hist. de l'Orient* que Hayton lui avait dictée en langue vulgaire. Cette hist., fort importante pour les traits qu'elle renferme, a été imp. à Haguenau, 1529, in-4; à Helmstadt, 1585, in-4, avec des notes de Reineccius; à Berlin, 1671, in-4, avec les corrections et les additions d'André Muller.

FAULCONNIER (Pierre), grand bailli héréditaire de la ville et du territoire de Dunkerque, président de la chambre de commerce de cette ville, où il mourut en 1735, a écrit une *Desc. hist. de Dunkerque*, en 10 liv., Bruges, 1730, 2 vol. in-fo, avec cartes et planches.

FAULHABER (Jean), mathématicien allemand, né à Ulm en 1580, m. dans la même ville en 1635, a composé dans sa langue plus. ouv. mathém. qui ont eu une grande réputation; quelq.-uns jouissent encore aujourd'hui de l'estime des savans, entre autres son *Tr. de mathemat.*, Francfort, in-4, fig.; un *Rec. de récréat. mathémat.*, Ulm, 1613, in-4. — Faulhaber (Christophe-Erhard), prof. de mathématiques et de théologie à Ulm, sa patrie, né en 1708, m. en 1781, a laissé un livre sur la sainte cène et 8 dissertations sur divers sujets de physique et de mathématiques. — Faulhaber (Albert-Frédéric), médecin en titre de la ville d'Ulm, sa patrie, m. en 1773 à 32 ans, a trad. du latin en allemand la *Nouv. méthode de traiter la petite vérole* par J.-F. Clossius, Ulm, 1769, in-8. — Faulhaber (Elie-Matthieu), frère du précédent, prof. de mathém., de physique et de théol. à Ulm, sa patrie, né en 1742, m. en 1794, a donné 2 *Dissert.*, quelques *Almanachs*, et a fourni des articles littér. au *Journal théol.-littér.* de Seiler depuis 1777.

FAULKNER (George), imprimeur irlandais du 18e S., m. à Dublin en 1775, est le premier qui se soit distingué dans ce pays par des publicat. utiles. Il paraît que son excessive crédulité le rendit l'objet de mystifications plaisantes dont on trouvera le récit dans les *Mém. de Richard Cumberland*, 2 vol. in-4.

FAULKON. V. Constance.

FAULTRIER (Joachim), ecclésiastique, né à Auxerre en 1626, m. en 1709, s'était d'abord livré à la profess. d'avocat, et avait eu le bonheur d'être remarqué par Louis XIV : ce monarque le chargea de plusieurs missions et le récompensa en lui conférant différens bénéfices. On a de Faultrier une *Lettre en réponse à l'abbé de Rancé*, qui avait inséré des phrases peu avantageuses sur l'état milit. dans la notice biographique d'un de ses religieux.

FAUQUE, femme auteur connue en Angleterre sous le nom de *madame de Vaucluse*, née au commencement du 18e S. dans le comté d'Avignon, ayant été contrainte par sa famille d'embrasser la vie religieuse, sollicita et obtint un bref qui annulait ses vœux, et se retira en Angleterre, où elle subsista du produit de ses ouv. jusqu'à sa mort, arrivée vers 1777. Ses princ. écrits sont : *le Triomphe de l'amitié*, Londres (Paris), 1751, in-12; *Abassai, hist. orientale*, Paris, 1753, in-12, trad. en angl., Londres, 1759, 2 vol.; *Fréd.-le-Grand au temple de l'immortalité*, Londres, 1758, in-8, trad. en anglais; *Dialogues moraux et amusans*, en angl. et en français, Londres, 1777, in-12. On lui doit encore l'*Hist. de Mad. la marquise de Pompadour, traduite de l'angl.*, Londres, 1759, 2 parties in-12. Le même ouvr. existe aussi en angl. Les édit. franç. paraissent avoir été imp. en Hollande; l'édit. franç. fut saisie par ordre du roi de France.

FAUR. V. Pibrac et St-Jorry.

FAURE (Charles), abbé de Ste-Geneviève et premier supérieur général des chan. réguliers de la congrégation de France (Bulle d'érection, 3 *fév.* 1634), à l'établissement et à l'augmentation de laquelle il contribua très-activement, né en 1594, m. en 1644, travailla pendant toute sa vie à la réforme des maisons religieuses de France, et trouva même le moyen d'étendre jusque sur l'Irlande l'influence de la congrégation. On a de lui les *Constitutions* de l'ordre, différens *Traités MSs.*, des *Dissertations*, des *Lettres* sur des sujets pieux, etc. Sa *vie* a été publiée à Paris, 1698, 1 vol. in-4 — Faure (Franç.), sous-précepteur de Louis XIV, évêque d'Amiens, né en 1612, m. en 1687, dut son

avancement à la protection du cardinal de Richelieu, et conserva la faveur de la cour en donnant à la reine Anne d'Autriche des preuves de dévouement pendant les troubles de la minorité. On a de lui entre autres écrits : une *Censure des lett. provinciales;* un *Panégyrique* de Louis XIV ; et des *Oraisons funèbres* de la reine Anne d'Autriche, d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, et de Gaspard IV de Coligny. — Faure de Fondamente (François de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes dans le 17e S., était parent, et fut l'ami de Pélisson, qui lui dédia son *Hist. de l'acad. franç.* Il n'a pub. aucun ouv., mais on sait qu'il avait composé un *Traité sur la science des médailles*, qu'il avait traduit l'*Epître d'Aristenète sur le luxe et la mauvaise humeur des femmes*, et qu'il s'occupait avant sa mort, arrivée vers 1686, d'une traduction de Quintilien.

FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Rome en 1702, fut, par ordre de Clément XIV, enfermé dans le château St-Ange lors de la suppression de la société. Pie VI lui rendit la liberté, et lui permit de se retirer à Viterbe, où il mourut en 1779. Ses princ. ouv. sont : *Dissertatio polemica de jure regaliæ*, Rome, 1753, in-4 (anonyme); *Congetture intorno a' fenomeni della macchina elettrica*, ibid., 1747, in-4 ; *In Arnaldi librum, de frequenti communione*, etc., ibid., 1791, in-4 (anonyme).

FAURIS DE St-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), né à Aix en 1750, mort dans la même ville en 1819, était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Cimiane et petite-fille de Mad. de Sévigné. Nommé président à mortier au parlement de Provence, il employa à la culture des lettres, et surtout à l'étude de l'archéologie, les momens de loisirs que lui laissaient ses fonctions, et parvint ainsi à acquérir une connaissance approfondie des monumens de l'antiquité et du moyen âge. Il a pub. sur ce sujet un gr. nombre de *Mém.* qui sont estimés des savans. Ses connaissances l'avaient fait nommer membre de l'institut.

FAUST (Jean), personnage célèbre dans l'histoire des folies humaines, né vers le commencem. du 16e S. dans un vill. d'Allemagne, quitta l'étude de la théol. pour se livrer à l'astrol., à la magie et à la science cabalistique. Sa *vie* et celle de Christophe Wagner, son valet, écrites par Georges-Rodolphe Widman, Francfort, 1587, in-8, offrent un tissu de faits miraculeux : elle a été souv. réimprimée et trad. en anglais, en hollandais et en français. On peut consulter sur ce prétendu magicien la *Dissert. hist.* pub. par J.-George Neumann, Wittemberg, 1683, 1693, 1711, in-4.

FAUST (Jean-Frédéric), historien, né à Aschaffenbourg en Franconie au 16e S., n'est connu que comme auteur d'un ouv. intit. : *Limburgenses fasti, sive fragm. chron. urbis*, etc., Heidelberg, 1619, in-fol. — Un autre Faust, que l'on croit fils du précédent, a donné une *Chron. de la ville de Francfort-sur-le-Mein*, 1660, in-12 ; et a trad. de l'hébreu en vers latins la partie du Talmud qui a rapport aux mariages : il a pub. cette traduct. sous le titre suivant : *Tractatus de contractibus Judæorum matrimonialibus talmudicus, latinis donatus musis*, Bâle, 1699, in-4. — Faust (Maximilien), d'Aschaffenbourg, avocat et syndic à Francfort-sur-le-Mein, a donné un ouv. intit. *Concilia pro ærario*, Francfort, 1641, in-fol.

FAUSTA (Flavia-Maximiana), fille de Maximien Hercule, et femme de Constantin, fut d'abord regardée comme la princesse la plus accomplie; mais, trahissant bientôt ses penchans vicieux, elle s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'empereur. Blessée du refus que fit le jeune prince de répondre à son amour incestueux, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur ; et celui-ci ne connut l'innocence de Crispus qu'après l'avoir sacrifié trop précipitamm. à sa coupable épouse, qu'il fit à son tour étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C. Cette femme odieuse avait emprunté le masque d'une dévotion ardente, et se montra très-favorable aux chrétiens dans les premiers temps de son règne.

FAUSTE (Victor), philos. et mathém. au 15e S., prof. de langue grecque à Venise, sa patrie, est aut. des ouv. suiv. : *Orationes V*, Venise, 1551, in-4 ; *Aristotelis mechanica in pristinum habitum restituta, ac latinitati donata*, 1517, in-4, imp. par les soins de J. Badius ; *de Comœdid tractatus*, 1520, etc.

FAUSTE, évêque de Riez, né dans la Grande-Bretagne vers l'an 390, mort dans l'exil vers 485, avait d'abord paru avec éclat au barreau lorsqu'il s'ensevelit dans le monastère de Lérins, et y devint abbé après St Maxime, auquel il succéda aussi à l'évêché de Riez vers 455. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, et quelques autres écrits dans la *Biblioth. des pères*. Bien que les ouv. de Fauste aient été flétris comme contenant des opinions condamnées depuis par l'église, sa mémoire n'en est pas moins vénérée ; il était inscrit au martyrologe avant que Molan eût supprimé son nom, et il est encore honoré comme saint à Riez, où il existe une église sous son invocation. On peut consulter l'*Apologie* que Simon Bartel lui a consacrée à la fin de son *Hist. chron. des év. de Riez*.

FAUSTINE ou FAUSTINA (Annia-Galeria), impérat. romaine, femme d'Antonin, dit *le Pieux* (*Antoninus Pius*), souilla par ses débauches le trône des césars que son mari illustrait par ses vertus ; et le caractère de douceur et de modération de ce dernier lui fit fermer les yeux sur une conduite aussi scandaleuse. Tel était l'aveuglement de ce prince, qu'après avoir toléré les excès de Faustine pendant sa vie, il la fit placer après sa mort au rang des déesses, et lui fit ériger des statues, des autels et des temples. Il existe un grand nombre de médailles de cette princesse avec le titre de *diva*. Une des plus précieuses de ces médailles est celle qui rappelle l'institution des filles faustiniennes avec la légende : *Puellæ faustinianæ*. — Faustine jeune (Anna Faustina Junior), fille de la précéd., surpassa sa mère par la dissolution de ses mœurs. Epouse du vertueux Marc-Aurèle, elle trouva dans cet emper. la même faiblesse que son père d'adoption avait eue pour la prem. Faustine ; peut-être ignorait-il en partie, dit un judicieux critique, l'odieuse conduite de sa femme, ou peut-être craignit-il en la punissant de justifier les bruits populaires qui la flétrissaient ; c'est tout ce qu'on peut dire de mieux pour excuser ce digne empereur. Il pleura Faustine comme s'il avait perdu la plus vertueuse des femmes, et fonda dans le lieu où elle mourut (en Cappadoce) une ville à laquelle il donna le nom de *Faustinopolis*. Faustine la jeune reçut les mêmes honneurs divins qui avaient été décernés à sa mère. Les médailles qui nous restent de cette princesse portent le titre de *Mater Castrorum* (mère des armées) ; et, ce qui paraît plus étrange, la légende *pudicitia*. — Une autre Faustine (Annia Faustina), épouse de l'emper. Héliogabale, n'est connue que par des médailles qui restent d'elle en petit nomb. Avant d'être impératrice, elle avait été l'épouse de Basus, personnage consulaire qu'Héliogabale fit assassiner pour contracter ce troisième mariage. Cette Faustina descendait en droite ligne de Marc-Aurèle.

FAUSTINUS (Périsaule), n'est connu que comme auteur de deux poëmes latins intit., le premier *de Honesto appetitu*, le deuxième *de Triumpho stultitiæ*, impr. tous deux sans date à Rimini chez Jérôme Soncino. La biblioth. Mazarine en possède un exemplaire.

FAUSTO (Sébastien), savant italien du 16e S., surn. *da Longiano*, du nom d'une petite ville de la Romagne où il avait reçu le jour, n'est guère connu que par ses traduct. de Dioscoride, Venise,

1542, in-8 ; des *Lettres* de Cicéron, ibid., 1544, 1555, in-8 ; des *Oraisons* du même, ibid., 1556, 3 vol. in-8 ; de l'*Hist. du duc de Milan*, *François Sforce*, par Simonetta, ibid., 1543, in-8 ; de la *vie* du fameux tyran de la Romagne, Ezzelino, ib., 1544, in-8 ; et de quelques autres ouv. peu import. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort, et l'on ne connaît sur sa personne que le peu qu'il a dit lui-même dans les dédicaces de ces différens écrits.

FAUSTUS DE BYZANCE, historien et évêque arménien, né à Constantinople vers l'an 320, m. vers la fin du 4e S., a écrit en arménien une *Hist. byzantine* en 6 liv.; les quatre dern. liv. seulement nous sont restés : ils renferment le récit des évènemens qui se sont passés en Arménie depuis l'an 340 jusque vers l'an 390 de notre ère, et ont été imp. à Constantinople, 1730, in-fol.

FAUTRIÈRE (LOUIS DAVY DE LA), ancien conseiller à la 3e chambre des enquêtes de Paris, m. en 1759, a laissé, entre autres comp. poétiq., une *Epître newtonienne sur le genre de philos. propre à rendre heureux*, 1739, in-8 ; quelques pièces satiriques sur le système de Law, insérées dans le 1er vol. des *Mélanges hist. et anecdotiq.* de M. de Bois-Jourdain, etc.

FAUVEAU ou FULVIUS (PIERRE), poète latin du 16e S., né à Noailles en Poitou, m. à Poitiers en 1562, avait composé des poésies dont Muret, Joachim du Bellay, et Macrin, ses amis, vantaient la pureté de style et la finesse des pensées. Il ne nous reste de cet écrivain qu'un petit nombre de pièces insérées dans les *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter.

FAUVELET DU TOC (ANTOINE), secrétaire des finances de *Monsieur*, frère de Louis XIV, a écrit une *Hist. des secrét. d'état*, contenant l'origine, les progrès et l'établissement de leurs charges, Paris, 1668, in-4 ; et a retouché le style de l'*Hist. de Henri, duc de Rohan*, ibid., 1666 ; Cologne, 1667, in-12 : ouvr. dont on ne connait pas le véritable auteur.

FAVARQUES (ROBERT de), médecin et apothicaire du 17e S., né à Lille (Flandre), est auteur d'un écrit intit. *Disquis. medica, num pilulæ dejectoriæ cum cœnâ rectè exhibeantur*, Padoue, 1637, in-8.

FAVART (CHARLES-SIMON), aut. dramat., né à Paris en 1710, m. en 1792, a donné au théâtre, particulièrement à l'Opéra-Comique et aux Italiens, plus de 60 pièces, presque toutes remplies d'esprit, de délicatesse et de gaîté ; celles qui ont obtenu et même obtiennent encore le plus de succès sont les suiv. : *la Chercheuse d'esprit ; Annette et Lubin* (en société avec mad. Favart et M. Lourdet de Santerre) ; *Ninette à la cour ; les Trois sultanes*, etc. Ses pièces de théâtre ont été réunies en 8 vol. in-8, Paris, 1763. On a pub. en 1809, en 3 vol. in-8, le théâtre choisi de cet auteur, avec la liste chronologique de tous ses ouvr. dramat. — FAVART (Charles-Nicolas-Joseph-Justin), son fils, acteur du Théâtre Italien, né en 1749, m. en 1806, a aussi composé quelques pièces de théâtre : *le Diable boiteux*, opéra-comique en un acte (1782) ; *le Déménagement d'Arlequin*, comédie en prose mêlée de vaudevilles (1783) ; *la Famille réunie*, 1791, in-8 ; *les Trois folies*, 1786 ; *le Mariage singulier*, 1787, et a laissé des *Poésies fugitives*. On a publié des *Mémoires et corresp. littér. dramat. et anecdot. de C.-S. Favart*, Paris, 1808, 3 vol. in-8. — FAVART (Marie-Justine-Benoîte CABARET du RONCERAY, épouse de Charles-Simon), née à Avignon en 1727, fut élevée à Lunéville, où son père et sa mère étaient attachés à la musique du roi de Pologne Stanislas. La jeune du Ronceray vint à Paris en 1744 avec sa mère, et obtint le plus gr. succès dans ses débuts au théâtre de l'Opéra-Comique. La grâce de sa danse, la variété piquante de son jeu, et ce qu'on appelait alors la beauté de son chant procurèrent à l'Opéra-Comique une vogue telle que les grands théâtres, jaloux de sa prospérité, obtinrent la suppression de ce spectacle secondaire ; elle devint vers cette époque la femme de Favart. Elle débuta aux Italiens en 1749, fut reçue en janvier 1751, et m. en 1772. Madame Favart a passé pour avoir eu part avec l'abbé de Voisenon à quelques-uns des opéras-comiques de son mari.

FAVART D'HERBIGNY (NICOLAS-REMI), général de division, né à Reims en 1735, entra de bonne heure au service dans l'arme du génie, se distingua par sa bravoure et par ses talens, défendit Belle-Isle, assiégée par les Anglais, contribua, par l'exécution d'ouvr. extérieurs, à retarder la prise de cette place, et sortit par la brèche, ainsi que toute la garnison, avec du canon et tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite plus. années à la Martinique, revint en Europe, fut chargé de la construction du fort de Château-Neuf et de l'expédition de Genève en 1782. En 1792, il commandait la place de Neuf-Brisac lorsqu'une insurrection éclata dans le camp qui était sur le glacis ; par sa prudence et surtout par son courage il rétablit l'ordre et sauva la vie à plus. personnes. Pendant le cours de la révolution il se montra modéré dans ses actions et dans ses principes, et mit en état de défense toutes les places de l'Alsace. Il obtint ensuite sa retraite et m. en 1800. On a de lui des *Mém. sur la défense des côtes et les reconnaissances militaires*. — FAVART D'HERBIGNY (Christophe-Elisabeth), frère du préc., chan. de Reims, m. en 1793 à 66 ans, est aut. d'un *Dictionn. d'histoire naturelle des testacées*, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8.

FAVELET (JEAN-FRANÇOIS), célèbre profess. en méd. à l'université de Louvain, méd. de l'archiduchesse Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, né en 1674, m. en 1743, a laissé entre autres écr. : *Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus*, etc., Louvain, 1721, in-12 ; *Novarum quæ in medicinâ à paucis annis repullulârunt, hypotheseon Lydius lapis*, Aix-la-Chapelle, 1737, in-12.

FAVENTINUS (PAUL-MARIE), relig. domin. du 16e S., né à Faenza, alla établir des missions chrétiennes en Arménie, et y fit élever des églises ; de retour en Europe, en 1620, il vint à Rome et reçut le titre de supérieur des missions de son ordre en Orient. On a de lui : *Dottrina Cristiana ove catechismo ; Miracoli per mezzo della santissima eucaristia e del Rosario della Madona operati.*

FAVEREAU (JACQUES), avocat, puis conseiller à la cour des aides de Paris, né à Cognac en 1570, m. en 1638, a laissé les écrits suiv. : *Mercurius redivivus, sive varii lusus*, etc., Poitiers, 1613, in-4 ; *le Gouvernement présent ou Eloge de son Eminence* (le cardinal de Richelieu), satire, Paris, 1623, in-8.

FAVERIO (GIOVANNI), compositeur italien, né dans le 16e S., a laissé : *Il primo libro di canzonette napolitane*, 3 voci, Cologne, 1593, in-4 ; *Teutsche Lieder mit 4 stimmen, auf Neapolitanische art componirt*, Cologne, 1596, in-4 ; *Opus cantionum multarum, quatuor et quinque vocibus*, Cologne, 1606, in-4.

FAVIER (NICOLAS), conseiller au parlement de Paris et ensuite directeur des monnaies du roy, dans le 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus ès medailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi le 24 août 1572*, Paris, 1572, in-8 : vol. rare et curieux ; *Discours sur la m. de Gasp. de Coligny, qui fut amiral de France, et de ses complices*, 1572, in-12 : c'est une apologie du meurtre de l'amiral Coligny ; *Rec. pour l'hist. de Charles IX, avec l'hist. abrégée de sa vie*, Paris, 1575, in-8. — FAVIER (Claude), poète

français que l'on croit de la même famille que le précéd., est aut. d'un poème intit. *l'Adonis de cour, divinisé par 12 nymphes*, Paris, 1614, in-12 : c'est une allégorie à la louange de Gaston, frère de Louis XIII. — FAVIER (Nicolas) assista en qualité de procureur du roi à la conférence de Courtray, qui avait pour objet de fixer les limites de la France d'après les bases arrêtées au congrès de Nimègue. Les actes de cette conférence, impr. en 1681, in-12, contiennent plus. pièces de Favier. Il a laissé en MS. un *Tr. de la régale*, conservé à la biblioth. du roi.

FAVIER (N.), célèbre publiciste, né à Toulouse vers le milieu du 18e S., succéda à son père dans l'emploi de secrét.-gén. des états de Languedoc; mais le dérangement de sa fortune l'ayant obligé de vendre cette charge, il se livra à l'étude de la diplomatie, servit utilement M. d'Argenson dans des circonstances importantes, et fut chargé de différ. missions secrètes en Espagne et en Russie sous le ministère de M. Choiseul. Ayant perdu la faveur du ministère pour avoir servi à la correspondance secrète de Louis XV, Favier fut forcé de s'expatrier : poursuivi jusqu'à l'étranger, enlevé à Hambourg, amené à Paris et renfermé à la Bastille, il y resta jusqu'à l'avènement de Louis XVI, et m. en 1784. Ses écrits ont été recueillis en partie et pub. par M. de Ségur sous le titre de *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8.

FAVIER DU BOULAY (HENRI), religieux de l'ordre de St-Benoît, de la congrégation de Cluny, né à Paris en 1670, m. en 1753, prieur de l'église de Ste-Croix-de-Provins, se distingua dans le ministère de la parole évangélique, et a pub. les écrits suiv.: *Lettre d'un abbé à un acad. sur le discours de Fontenelle sur la prééminence entre les anc. et les modernes*, Paris, 1699, et Rouen 1703, in-12, 2e édit. ; *Oraison funèbre du duc de Berry*, Paris, 1714, in-4 ; — *de Louis XIV*, prononcée à la cathédrale de Metz, Metz, 1715, in-4 ; une *traduct.* de Justin, Paris, 1733, 2 vol. in-12, etc.

FAVIÈRES (ETIENNE-GUILL.), conseiller au parlement de Paris, m. dans cette ville en 1772, est auteur d'un recueil de poésies lat. qui parut en 1731, et dont la pièce la plus importante est un *Eloge du printemps*. — FAVIÈRES (Guillaume), son père, maître des comptes à Paris, cultivait aussi la poésie latine, et a composé une inscription pour la fontaine de Ville-Flix-sur-Marne. Cette pièce se trouve dans le 14e vol. des *Amusemens du cœur et de l'esprit*.

FAVILA, roi des Asturies et de Léon, fils et successeur de don Pélage, régna de 737 à 739, se rendit méprisable à ses sujets par les excès auxquels il se livra, et périt à la chasse dévoré par un ours.

FAVOLI (HUGUES), médec. pensionnaire de la ville d'Anvers, né à Middelbourg en 1523, m. à Anvers en 1585, écrivit en latin une description de la ville de Constantinople, qu'il avait visitée vers 1545, et pub. cet ouvr. sous le titre de : *Hodoeporici Byzantini libri III*, Louvain, 1563, in-8. Il a laissé encore un *Enchiridion orbis terrarum, carmine illustratum*, Anvers, 1585, in-4 ; et quelq. autres ouvr. peu remarquables.

FAVORINUS (VARINUS ou GUARINO), philol. et lexicographe du 16e S., religieux dans la congrégation de St-Silvestre de l'ordre de St-Benoît, fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), directeur de la biblioth. de Médicis à Florence, év. de Nocéra, et m. en 1537. Il a laissé plus. ouvrag., dont les principaux sont : *Magnum ac perutile dictionarium*, etc., Rome, 1523, Venise, 1712, in-fol. ; une trad. lat. des *Apophtegmes* de Stobée, Rome, 1519, in-8, etc.

FAVRAS (THOMAS MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, servit avec distinction pendant la campagne de 1761, fut ensuite lieuten. des Suisses de la garde de *Monsieur* frère du roi, et commanda une légion en Hollande lors de l'insurrection de 1787 contre le stathouderat. Accusé à la fin de 1789 d'avoir tramé contre la révolut., il montra dans sa défense une noblesse et un courage admirables, et monta sur l'échafaud le 19 févr. 1790 avec tout le calme de l'innocence. Il a laissé des *Mém.* relatifs aux troubles de Hollande.

FAVRAT (FRANÇOIS-ANDRÉ de), général au service de Prusse et gouv. de la place de Glotz, m. en 1804, âgé de 74 ans, était doué d'une force physique extraordinaire. On dit qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et qu'il lui arriva plusieurs fois de porter sur son épaule une pièce de canon comme un soldat porte son arme. Ce vaillant militaire a laissé des *Mém. pour servir à l'hist. de la guerre de la révolution de Pologne depuis 1794 jusqu'en 1796*, Berlin, 1799, in-8.

FAVRE (PIERRE), jésuite, le premier des compagnons de St-Ignace, dont il avait été le répétiteur au collége de Ste-Barbe à Paris, né en 1506 au hameau du Villaret, diocèse de Genève, contribua par son exemple, à la réforme et à la conversion des ecclésiast. et des moines corrompus, et, par son zèle ardent, à la fondation et à la propagation de l'ordre des jésuites. Il fonda les colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et m. à Rome en 1546. Il a laissé des *lettres*, dont quelq.-unes ont été impr. avec celles du Père Canisius. Sa *Vie*, écrite par Nicolas Orlandini, a été pub. à Rome, 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8.

FAVRE, en latin *Faber* (ANTOINE), célèbre jurisconsulte, né en 1557 à Bourg-en-Bresse, fut successiv. juge-mage de Bresse, sénat., prem. président du sénat de Savoie, et enfin gouverneur de Savoie et de tous les pays en-deçà des monts. Il m. en 1624. Les principaux ouvrages de ce magistrat, très-estimés avant les changemens que la révol. a apportés dans la législation française, ont été recueillis à Lyon en 10 vol. in-fol. Outre cette collection, on a encore du même aut. d'autres écrits de jurispr. peu remarq. : une trag. intit. *les Gordians et Maximin*, en 5 actes et en vers, dédiée à Ch.-Emm., duc de Savoie, Chambéry, 1589, in-4, Lyon, 1696, in-8 ; *Centuries de quatrains moraux*, dédiées à madem. Marguerite, princesse de Savoie, 1601, in-8, souv. réimpr., etc.

FAVYN (ANDRÉ), avocat à Paris au commenc. du 17e S., s'appliqua à l'étude des antiquités de la monarchie franç. On a de lui les ouvr. suiv. : *Tr. des prem. offices de la couronne de France*, 1613, in-8 ; *le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, etc., Paris, 1620, in-4, fig. ; *Hist. de Navarre, contenant l'origine, les vies et conquêtes de ses rois*, ibid., 1622, in-fol. On reproche à l'aut. d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé beaucoup de faits qu'on ne peut admettre d'après lui.

FAWCET (BENJAMIN), min. non conformiste, né en 1715, mort en 1780, curé de la paroisse de Sleaford dans le comté de Lincoln, a laissé quelq. écrits relatifs à son ministère, qui ne sont guère répandus que dans sa patrie.

FAWKES (FRANÇOIS), poète anglais, né dans le comté d'York en 1721, m. en 1777, occupa successivement les cures de Brombal dans la province de Croydon au comté de Surrey, et les vicariats d'Orpington et de Ste-Marie-Gray (comté de Kent) et de Hayes. Il a laissé un *Recueil de poésies*, 1761, in-8 ; *le Calendrier poétique*, 1763, *le Magasin poétique*, 1764 : et des traduct. fort estimées d'*Anacreon, Sapho, Bion, Moschus et Musée*, 1760 ; *des Idylles de Théocrite*, 1767, in-8, et des *framens* de Ménandre. Il avait laissé imparfaite une

trad. d'Apollonius de Rhodes, qui fut terminée et publ. en 1780 par M. Mennes.

FAYA (Aurelio della), musicien compositeur italien du 16e S., a laissé un *Libro di Madrigali a cinque voci*, Venise, 1564, in-4.

FAYDIT ou FAIDIT (Gancelm ou Anselme), troubadour du 13e S., né à Uzerche (Limousin), mort en 1220, avait accompagné Richard Cœur-de-Lion à la Terre-Sainte, et passa une partie de sa vie à la cour du marquis de Montferrat. Il a laissé environ 50 pièces de vers. On regarde ses *stances* sur la mort de Richard Cœur-de-Lion comme ce qu'il a fait de mieux.

FAYDIT (Pierre-Valentin), écrivain médiocre du 17e S., né à Riom en Auvergne, m. en 1709, acquit une célébrité éphémère en dénigrant les grands noms et les grands succès dans presque tous ses écrits, qui, du reste, ne sont guère remarquables que par le cynisme et le mauvais goût qui y règnent. Nous nous contenterons de citer les suiv. : *Mém. contre les mém. pour servir à l'hist. ecclés.* de de Tillemont, Bâle, 1695, in-4; *Altération du dogme théologiq. par la philosoph. d'Aristote*, etc., 1696, in-12; *la Télémacomanie*, satire du chef-d'œuvre de Fénélon, La Haye, 1713, in-12; *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture sainte*, 1705, 1710, in-12 : c'est le moins mauvais de ses ouv.

FAYE (Barthélemy), sieur d'Espeisses, conseiller au parlement de Paris en 1541, ensuite président de la cour des enquêtes, a laissé un ouv. intit. *Energumenicus et Alexiacus*, Paris, 1571, in-8. — Faye (Jacques), sieur d'Espeisses, fils du précédent, né à Paris en 1642, conseiller au parlement en 1567, servit le roi de Pologne Henri III avec un zèle qui fut récompensé par la charge de maître des requêtes, d'avocat-général et enfin de président du parlement de Paris, que ce prince lui fit donner. Faye m. à Senlis en 1590. Il a laissé des harangues assez éloquentes pour son siècle, et des lettres imp. dans le *Rec. de div. pièces serv. à l'hist.*, imp. à Paris, 1635, in-8, par les soins de C. Faye, dont l'article suit. — Faye (Charles), sieur d'Espeisses, fils du précédent, conseiller au parlement de Paris et ambassadeur en Hollande, né à Paris vers 1577, m. en 1638, est aut. de *Mém. sur les évènemens du temps, de 1607 à 1609*, Paris, 1632, in-8. Le MS. de ses *négociations diplomatiques*, 6 vol. in-fol., est déposé à la bibliothèq. du roi.— Faye (Charles), abbé de St-Fuscien, conseiller clerc du parlem. de Paris, et archidiacre de N.-D., a laissé un ouv. sur les *Bulles monitoriales de Grégoire XIV*, Tours, 1591, 2e édit., 1593, in-8. On lui attribue encore une réponse à l'ouv. de Genebrard, intit. : *Excommunic. des ecclés. qui ont assisté au service divin avec Henri de Valois, après le massacre du cardinal de Guise*.

FAYE. V. Lafaye.

FAYEL. V. Coucy.

FAYETTE (Gilbert MOTIER de La), maréchal de France, issu d'une très-ancienne fam. d'Auvergne, m. en 1464, avait servi avec distinct. en Italie ; il défendit Bologne contre les Vénitiens, suivit le duc de Bourbon au siége de Soubise, et reçut de ce prince le titre de lieutenant-général en Languedoc. Créé capitaine général des Lyonnais par Charles VII, il battit les Anglais à Baugé en 1422, marcha au secours d'Orléans, fut nommé maréchal, accompagna le roi à Reims, signa, en qualité de ministre plénipotentiaire, le traité de paix d'Arras en 1435, et contribua par sa valeur et ses talens à l'expulsion des Anglais.

FAYETTE (Louise MOTIER de La), demoiselle célèbre par son esprit et sa beauté, était fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, lorsque Louis XIII conçut pour elle une passion violente; mais Mlle de La Fayette sut au milieu des séductions de toute espèce résister aux désirs du roi, et conserva sa vertu en renonçant à la cour en 1637 pour s'enfermer dans un couvent où elle m. en 1665. Madame de Genlis a donné un roman historique intit. : *Madem. de La Fayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12.

FAYETTE (Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de La), femme célèbre par l'amabilité de son caractère, l'enjouement de son esprit et l'amitié qui l'unit au duc de La Rochefoucauld, née en 1632, m. en 1693, s'est fait un nom dans les lettres par ses romans de *Zaïde*, et de *la Princesse de Clèves* : on lui doit aussi une *Hist. d'Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8. Ses *Œuv.*, précéd. d'une *notice* par M. Auger, ont été impr. avec celles de mesdames de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8.

FAZARY (Mohammed Ben Ibrahym Al), un des premiers musulmans qui s'occupèrent d'astronomie, a trad. en arabe par ordre du khâlyfe Mansour des *Tables calculées selon le Send-Hend*, ouv. qui avait été présenté à ce khâlyfe l'an de l'hég. 157 (de J.-C. 772), par un astronome indien.

FAZELLI (Thomas), historien sicilien, relig. de l'ordre de St-Dominique, professeur de philosophie à Palerme, né à Sacca en 1498, m. à Palerme en 1570, n'a laissé qu'un seul ouv. intit. *de Rebus siculis decades duæ*, Palerme, 1558, 1560, in-f., trad. en italien par Remigio, Venise, 1574, in-4, et Palerme, 1626, in-fol. Cette hist. est très-estimée.—Fazelli (Jérôme), frère du précédent, savant théologien, religieux de l'ordre St-Dominique, consulteur du saint office et prieur de sa communauté, né en 1502 à Palerme, mort dans cette ville en 1585, a laissé des *sermons*, un *traité des indulgences*, des *commentair. latins MSs.* sur les psaumes, l'évangile de St Marc et les actes des apôtres, et un livre intit. *Prediche quaresimali*, Palerme, 1575, in-4, et Venise, 1592, in-4 en deux parties.

FAZIO (Barthélemy), historien latin du 15e S., né à la Spezzia, petite ville de la république de Gênes, m. à Naples vers 1457, à la cour d'Alphonse d'Aragon, qui l'avait appelé près de lui et l'avait chargé d'écrire l'hist. de son règne. On a de lui, entre autres ouv. : *de Viris avi sui illustribus liber*, Florence, 1745, in-4, ouv. très-estimé ; *de Rebus gestis ab Alphonso*, etc., de 1450 à 1456, Lyon, 1660, in-4, trad. en ital. par Jacq. Mauro, Venise, 1580, etc.

FEATLY ou FAIRCLOUGH (Daniel), théologien anglais, chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques en France, puis de l'archevêque Abbot, recteur de Lambeth, prevôt du collége de Chelséa, né en 1582 à Charton, comté d'Oxford, se distingua par une grande habileté dans la controverse scholastique, occupa succcessivement différentes cures, et fut nommé membre de l'assemblée des théologiens de Westminster en 1643. Son opposition au *covenant* l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut jeté en prison et transféré au collége de Chelséa où il m. en 1645. On a de lui un assez gr. nombre d'ouvr. ascétiques et de controverse parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *Ancilla pietatis* 1679, 8e edit., à laquelle il joignit *la Pratique de devotion extraordinaire*. Il a aussi donné la *Vie* de Jewel, en tête des œuvres de cet auteur ; celles de Reynolds, du doct. Robert Abbot, etc. : ces dern. ont été insérées dans l'*Abel Redivivus*, de Fuller.

FEAU (Charles), prêtre de l'oratoire, professeur d'humanités dans différens colléges de sa congrégation, né à Marseille en 1605, a composé en langue provençale plus. petites pièces qui ont été recueillies et pub. par un anonyme sous le titre de *Lou jardin doys musos provençalos*, Marseille, 1665, in-12.

FEBURE ou FÈVRE (Michel), nom sous le-

quel le P. Justinien de Tours, missionnaire en Orient, a publ. les ouv. suiv. : *Præcipuæ objectiones muhameticæ legis sectatorum adversùs catholicos, earumque solut.*, Rome, 1679, in-12, trad. en arabe et en arménien et imp. à la Propagande la 1re en 1680, et la 2e en 1661; *Specchio, ovvero descrizione della Turchia*, Rome, 1574, in-12, trad. en français par l'aut, augmentée de quelques chapitres et publiée sous le titre de : *Etat présent de la Turquie*, etc., Paris, 1675, in-12, traduit aussi en espagnol et en allem.; *Théâtre de la Turquie, où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4, trad. en italien, Venise, 1684, in-4, sous le titre de *Teatro della Turchia*, ouv. exact et très-estimé.

FEBURE ou LEFEBVRE (Jean ou Jacques Le), jésuite, professeur de philos. à Douai, puis directeur et président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrai près de Valenciennes, né à Gluson, village du Hainaut, m. à Valenciennes en 1755, a laissé des ouvrag. estimés, savoir : *Bayle en petit* ou *Anatomie de ses ouv.*, Douai, 1737, in-12, réimp. sous le titre d'*Examen critique des ouv. de Bayle*, Paris, 1747, avec augm.; *la Seule religion véritable démontrée contre les athées, les deistes*, etc., ibid., 1744, in-8.

FEBVRE (Jacques Fabri, ou Le), dit d'*Etaples* du nom du vill. où il naquit en 1435, ou 1455, enseigna quelq. temps les b.-lett. à Paris, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique, à son retour fut attaché à Briçonnet, d'abord évêque de Lodève, puis transféré au siége de Meaux. Le Febvre devint grand-vicaire de cet évêché, fut nommé précepteur du prince Charles, 3e fils de François Ier, et mourut en 1536 à Nérac auprès de la reine de Navarre, qui l'avait emmené avec elle. Le Febvre joua un grand rôle dans les querelles théologiques de son temps, et montra dans les différentes dissertations qu'il pub. de l'érudition et une connaissance approfondie des langues savantes. On a de lui entre autres ouv. : *Psalterium quintuplex gallicum, romanum, hebraicum, vetus, conciliatum*, chez H. Etienne, 1509 et 1513, avec de petites notes, in-folio; des *Comment.* sur les Evangiles, Meaux, 1525; sur les Epîtres canoniques, ib., 1625; une *Version* de la Bible en français, Anvers, 1534, 4 vol. in-8; c'est l'édition la plus estimée; *de Mariâ Magdalenâ* et *de Tribus et unicâ Magdalenâ*, 1516, 1518, 1519.

FEBVRE (Gilbert Le), poète français, né en Normandie au commencement du 16e S, a composé des *Rondeaux*, des *Ballades*, ou chants roy. en l'honneur de la Vierge, imp., suivant Lacroix du Maine, dans les recueils du temps. — Febvre (Jean Le), prêtre, né à Dreux au 16e S., n'est connu que comme auteur d'un poème intit. *les Fleurs et antiquités des Gaules*, où il est traité des anciens philosophes gaulois appelés druides, avec la description des bois, forêts, vergers et autres lieux de plaisirs situés près de la ville de Dreux, Paris, 1532, in-8. — Febvre (Nicolas Le), curé en Picardie au 17e S., est auteur d'une tragédie intitulée *Eugénie, ou le Triomphe de la chasteté*, Amiens, 1678, in-12.

FECHT (Jean), théol. luthérien, successivem. pasteur et présid. des synodes du comté de Hochberg, chapelain du marquis de Bade-Dourlach, prof. d'hébreu, de métaphysique et de théologie, né à Sultzbourg dans le Brisgau en 1636, mort à Rostock en 1716, professa pendant 20 années avec distinction, et pub. un grand nomb. d'ouv. dont la liste a été imp. à la suite de son oraison funèbre par Krackewitz. Les princ. sont les suiv. : *Disquisitio de judaïcâ ecclesiâ*, etc., Strasbourg, 1670, in-4; *Historiæ ecclesiasticæ sæculi*, etc., Dourlach, 1684, in-4, ouv. estimé et utile pour éclaircir l'histoire de l'établissement de la réforme; *Notice de la religion des Grecs modernes*, Rostock, 1717, in-8, en allemand.

FECKENHAM (Jean de), chapelain de la reine Marie, abbé de Winchester, conserva d'abord son crédit sous la reine Elisabeth, mais fut ensuite emprisonné pour son attachement inébranlable à la foi catholique, bien qu'auparavant il se fût efforcé de détourner les persécutions dirigées contre les protestans. Il m. en 1585, laissant entre autres ouvr. : *a Conference dialogue-wise held between the lady Jane Dudley and M. John Feckenham four days before her death*, etc., Londres, 1554, ouvr. qui a été reproduit en substance dans les *Actes et Monumens des Martyrs* de Fox; *Speech in the house of lords*, 1553; *the Declaration of such scrupiles and staies of conscience, touching the oath of supremacy delivered by writing to D. Horne, bishop of Winchester*, 1566; *Caveat emptor*, pamphlet dont le but paraît avoir été d'effrayer la conscience des acquéreurs des biens séquestrés sur les cathol. angl.

FEDELE (Cassandra), femme célèbre, née à Venise en 1465, m. en 1558 ou en 1567, supér. du couvent des Hospitalières de St-Domin. à Venise, où elle s'était retirée après la mort de son époux, Jean-Marie Mapelli, médecin de Vicence, se distingua par une connaissance approfondie des lettres grecques et latines, de la philosophie, de l'histoire, de la théol., et surtout de l'éloquence : elle fut en relation avec plus. souver., avec le pape Léon X, avec Louis XII, roi de France, Ferdinand, roi d'Aragon, et les hommes les plus illustres de son temps. On a d'elle des *Disc.* prononcés en div. occasions solennelles et des *Lett.*, recueillis et publ. par Philippe Tomasini, Padoue, 1636, in-8.

FEDELISSIMI (Jean-Baptiste), médec. ital., exerçant à Pistoie à la fin du 16e S. et au commencement du 17e, a laissé quelques pièces de poésies et des opusc. sur divers sujets relatifs à l'art médical : nous citerons entre autres : *il Giardino morale*, en vers lyriques toscans, Florence, 1594; *Panegyricum in Henrici IV et Mariæ Medices nuptias*, 1600; *Centurie d'osservazioni thaumafisiche*, Bologne, 1619; *Lexicon herbarum*, Pistoie, 1636. — Fedelissimi (Rainero), son frère, aussi médec., a donné un *Enchiridion pharmaceuticum medicamentorum omnium quæ in antidotario Florentino continentur*, Bologne, 1617, in-12.

FEDERICI (François), général napolitain, né à Naples en 1748, fit ses études à Bologne; et après avoir parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, il s'arrêta au service du grand Frédéric en Prusse. De retour à Naples, il fut reçu dans l'armée, et s'éleva jusqu'au grade de général de brigade. Placé à la tête de la cavalerie de la république napolitaine, il fut, par ordre du roi, soumis à un jugem. militaire, et exécuté en 1799.

FEDOR IWANOWITCH, souverain de Russie, le dernier de l'ancienne dynastie de Rurick, né en 1557, monta sur le trône en 1584, et mourut en 1598, empoisonné, dit-on, par Boris Godounof, son beau-frère, qui avait usurpé toute l'autorité, et régnait sous le nom de Fédor. C'est sous le règne de ce prince que l'église russe obtint du partriarche de Constantinople (1588) de nouvelles prérogatives qui la rendirent indépendante de ce patriarche, et autorisèrent les souverains à se déclarer chefs de cette église.

FEDOR II ALEXIEWITCH, czar de Russie, petit-fils de Michel Romanow, qui commença une nouvelle dynastie, fils d'Alexis Michaelowitch, et frère de Pierre-le-Grand, succéda à son père en 1676 à l'âge de 19 ans, et mourut en 1682. Il signala son règne par plus. traits de sagesse, entre autres par l'abolition des anciens registres de la noblesse appelés *livres d'arrangement (rodriadnie knigui)*, liv. sur lesquels on avait coutume d'inscrire depuis une haute antiquité le droit de prééminence de la noblesse de l'empire.

FEDRICI (César), voyageur vénitien, quitta sa patrie en 1563 pour aller dans l'Inde, parcourut pendant 18 années consécutives les mers de l'Inde jusqu'à Malacca; et, de retour dans sa patrie, écrivit en italien, et publia la relation de son voyage sous le titre de *Voyage à l'Inde orientale et au-delà*, dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ces pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent, etc., Venise, 1587, 1 vol. in-12, ouv. utile pour la connaissance du commerce et de la géographie de l'Inde.

FEHLING (Henri-Christophe), peintre de la cour de Dresde, directeur de l'acad. et inspecteur de la galerie de tableaux, né à Sangerhausen en 1653, m. à Dresde en 1725, a peint plus. plafonds au palais du grand jardin de Dresde et à celui du prince Lubomirsky.

FEHR (Jean-Michel), méd. allemand, directeur du laboratoire de chimie de Dresde, membre et président de l'acad. des Curieux de la Nature, médecin impérial de Léopold Ier, né à Kitzingen en Franconie l'an 1610, m. en 1688, a enrichi les *Mém.* de l'acad. des Curieux de la Nature d'observ. intéressantes et a pub. les deux ouv. suivans: *Anchora sacra, vel scorsonera elaborata*, Jéna, 1688, in-8; *Hierapicra; vel de absynthio analecta*, ibid., 1667. — Fehr (Jean-Laurent), fils du précéd., médecin et physicien, né à Schweinfurt, mort en 1706, membre de l'académie des Curieux de la Nature, a fourni des *Observations* aux mémoires de cette société.

FEHRMAN (Daniel), grav. suédois, élève du fameux Hedlinger, né à Stockholm en 1710, mort 1780, fut employé par le gouvernement suédois à la monnaie de Stockholm, et succéda à Hedlinger dans la charge de graveur du roi. Il a exécuté une suite de médailles qui, réunies à celles de son maître et à celles de Wickman et de G. Ljunberger, offrent une série curieuse des principales révolutions, des traits les plus remarquab. de chaque règne, des actions éclatantes et des entreprises patriotiques; le catalogue en a été publié par Jonas Hallemberg, historiographe de Suède.

FEITAMA (Sibrand), écriv. hollandais, né à Amsterdam en 1694, m. en 1758, donna d'abord au théâtre d'Amsterdam une tragédie de *Fabricius* et un drame allégorique intit. *le Triomphe de la poésie et de la peinture*, et renonça à la composit. pour se livrer uniquement à la traduct. des pièces franç. et des ouvr. qui lui parurent dignes d'être connus en Hollande. Il a traduit *Romulus* et les *Machabées* de Houdart de Lamotte, *Darius*, *Pertharite*, *Stilicon* et *Vespasien*, de P. et de Thomas Corneille, *Brutus* et *Alzire* de Voltaire, *Pyrrhus* de Crébillon, *Gabinie* de Bruéys, *Jonathan* de Duché, etc.; mais ses traductions les plus estimées sont celles du *Télémaque* de Fénélon, 1733, et de la *Henriade* de Voltaire, 1753. Le théâtre de Feitama a été pub. en 1735, 2 vol. in-4. — Feitama (Jean), neveu du précéd., se livra aussi à la trad. des ouv. dramatiques, et a donné des traged. de *Thésée*, 1740, de *Thémistocle*, 1741, de *Mérope*, 1746.

FEITH (Everard), sav. hollandais du 16e S., a laissé plus. ouv. fort estimés, entre autres: *Antiquitates athenienses* en 8 liv., conservé long-temps en MS. dans la bibliothèq. de Cuper; *Antiquitates homericæ*, en 4 livres, Leyde, 1677; la meilleure édit. est celle de Stober, Strasbourg, 1743, avec des notes et les remarques de Heupel.

FEIZALLAH-EFFENDI, muphti sous le règne de Mustapha II, dont il avait été le précepteur, abusa de son ascendant sur son souverain pour gouverner l'état tyranniquement et s'enrichir. Ses vexations causèrent une révolte en 1702, et Mustapha le sacrifiant à sa propre sûreté, l'abandonna aux rebelles. Feizallah supporta avec constance toutes les tortures, et mourut avec un courage qui se rencontre rarement dans les grands coupables.

FELDEN (Jean von), docteur en droit et prof. de mathém. à Helmstadt dans le 17e S., n'est connu que comme aut. de quelques écrits de jurisp. et de mathém., et d'une critique de l'ouv. de Grotius sur le droit de la guerre et de la paix, pub. en 1653 par Boecter sous le titre suiv.: *Scripturæ in Grotium*, etc.; cette critique fut réfutée l'année suiv. par Théod. Grasvinckel.

FELDMANN (Bernard), médecin prussien, né à Coln sur la Sprée en 1704, m. en 1777, étudia la médec. à Berlin sous les sav. prof. Neumann, Post, Eller, Ludolf, la chirurgie à Amsterdam sous l'habile Wilhoorn, et l'hist. nat. sous le célèbre Séba; à son retour dans sa patrie, il fut nommé médecin-physicien et sénat. de la ville de Rupin, et memb. de la société des Scrutateurs de la Nature de Berlin. Il a laissé quelques *Mém.* insérés dans div. recueils.

FELEKI (Aboul-Nizam-Mohammed, surn.), célèbre poète persan, né à Chamaki dans le Chirvan au commencement du 6e S. de l'hégire, mort l'an de l'hégire 577 (1182 de J.-C.) à la cour de Manoutchéher-Chah, auprès duquel il jouissait d'une faveur méritée, a composé près de 14,000 vers en différentes pièces, dont aucune ne nous est connue.

FELGENHAUER (Paul), visionnaire allemand, né vers la fin du 16e S., étudia la théolog. à Wittemberg, publ. à Amsterdam quelques écrits remplis des rêveries les plus absurdes, excita des troubles dans cette ville, fut forcé de prendre la fuite, se retira sur le territoire de Brême d'où il se fit expulser en 1650; depuis cette époque il ne trouva d'asile nulle part, demeura emprisonné pendant plusieurs années, chercha à prouver la divinité de sa mission par ses souffrances, et disparut postérieurement à 1660 sans qu'on ait jamais pu découvrir ce qu'il était devenu. On cite comme ses principaux ouvr.: *Chronologie ou efficacité des années du monde*, 1620, in-4; *Aurora sapientiæ*, 1628, in-4; *Refutatio paralogismorum socinianorum*, Amsterdam, 1658, in-12; *Nova cosmographia et dimensio circuli*, 1660, in-12.

FELIBIEN (André), secrétaire d'ambassade à Rome, historiographe du roi, contrôleur-général des ponts et chaussées, administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, né à Chartres en 1619, m. en 1695, a laissé de nombreux ouvr. dont on trouvera la liste dans Niceron; les principaux sont: *Paraphrase des lamentations de Jeremie*, etc., 1646, in-12; *Origine de la peinture*, 1660, in-4; *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dependent* avec un dictionnaire des termes propres, Paris, 1676-1690, in-4, fig.; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellens peintres anciens et modernes*, ibid., 1666, in-4: cet ouvr., le plus estimé de ceux de cet auteur, a été trad. en anglais; *Descript. sommaire du château de Versailles*, Paris, 1674, Amsterdam, 1703 (et non 1603 comme il est impr. par erreur), in-12; *Idem de la grotte de Versailles*, Paris, 1672, in-4; *Id. de la chapelle du château de Versailles*, ibid., 1719, in-12. Ce fut Felibien qui composa toutes les inscriptions placées dans la cour de l'hôtel-de-ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. — Félibien (Jacq.), frère du précéd., curé de Veneuil, chanoine de Chartres et de Vendôme, né à Chartres en 1636, mort à Vendôme en 1716, a laissé plus. ouvr. de dévotion, entre autres: *Traité du sacrem. de baptême et des obligat. qu'il nous fait contracter; Instructions morales sur les commandem. de Dieu*, Chartres, 1693, in-12; *Symb. des apôtres expliqué par l'Ecrit. sainte*, Blois, 1696, in-12; *Pentateuchus historicus*, Chartres, 1702, in-4. — Felibien (Jean-François), fils aîné d'André, conseiller du roi, secrétaire de l'académie d'archi-

tecture, trésorier de l'académie des inscriptions, m. à Paris en 1733, a publ. quelq. ouvr. peu remarq., entre autres, un rec. histor. de la vie et des ouvr. *des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4; *Description de la nouvelle église des Invalides*, ibid., 1706, in-12. — **Félibien** (dom Michel), frère du précéd., critique et histor., bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Chartres en 1666, m. en 1719, est aut. d'une *Hist. de l'abbaye roy. de St-Denis en France*, Paris, 1706, in-fol.; d'une *Vie d'Anne-Louise de Brigueul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy*, ib., 1711, in-8, et d'un écrit intit.: *Projet de l'hist. de la ville de Paris*, 1713, in-4. La mort l'empêcha de terminer cet ouvr.; il l'a été par dom Lobineau et pub. en 1755, en 5 vol. in-fol.

FELICE (Costanzo), en latin *Constantius Felicius Durantinus*, méd. italien né au commencement du 16e S., à Castel-Durante, petite ville de la marche d'Ancône, est placé par Baillet dans la liste des enfans célèbres pour avoir publié à l'âge de 18 ans: *De conjuratione Catilinæ liber unus; De exilio Ciceronis liber unus; De reditu Ciceronis liber unus*: Rome, 1518, in-4, dédié à Léon X; on lui attribue aussi: *Calendario ovvero efemerida storica*, Urbin, 1577, in-4; et une traduction du traité de l'Elan qu'Apollonius Ménabène avait publ. sous le tit. de *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant*, Milan, 1581, in-4; Felice y ajouta un traité particulier: *Delle virtù e proprietà del capo*, et fit impr. le tout sous le titre suiv: *Trattato del grand'animale*, etc., Rimini, 1584, in-8.

FELICE (Fortuné-Barthélemi de), savant littérat., né à Rome en 1723, m. en 1789 à Yverdun où il avait établi une imprimerie, a publié ou édité une foule d'ouvr. fort remarq.; les principaux sont: *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 1763, 8 vol. in-8, dont il donna en 1769 un abrégé en 4 vol.; *Leçons de logique*, 1770, 2 vol. in-12; *Elémens de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12; *Tableau philosophique de la relig. chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12. Sa grande entreprise, comme éditeur, fut celle de l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaiss. humaines*, 42 vol. in-4, Yverdun, 1770-1775, 6 vol. de supplément, 1775 et 1776, et 10 vol. de pl., 1775-1780. On lui doit encore un dictionnaire de justice naturelle et civile, sous ce titre: *Code de l'humanité*, ou *la Législation universelle, naturelle, civile et politique, par une société de gens de lettres, et mis en ordre alphabétique par de Felice*, Yverdun, 1778, 13 vol. in-4; et un *Dictionnaire géographique, histor. et polit. de la Suisse*, Neuchâtel, 1775, Lausanne, 1776, 2 vol. in-8.

FELICIANO (Félix), surnommé l'*Antiquaire*, né à Vérone dans le 15e S., passa la plus grande partie de sa vie à voyager, à recueillir des inscriptions et des médailles, donna dans les absurdités de l'alchimie, finit par se faire imprimeur et publ. une superbe édition de l'ouvr. de Pétrarque *degli nomini famosi*, Vérone, 1476, in-fol. Il a laissé quelques MSs. peu intéressans.—**Feliciano** (Jean-Bernardin), littérateur vénitien du 16e S., professa l'éloquence avec distinction à Venise, et a traduit du grec en latin un grand nombre d'ouvr. entre autres: *Pauli Æginetæ liber sextus de chirurgiâ*, Bâle, 1533; *Eusthatii et aliorum insign. peripateticorum comment. in librum Aristotelis de moribus*, Paris, 1543, in-fol.; *Porphirii de abstinentiâ ab esu animalium*, Venise, 1547, in-4; *Explanatio veterum SS. patrum græcorum*, etc., ibid., 1556, in-8. — **Feliciano** (Bernardin), lecteur de la secrétairerie ducale de Venise, sa patrie, m. en 1577, a laissé un *Recueil de discours*, Venise, 1564, in-4.

FÉLICITÉ (Sainte), dame romaine, résista aux menaces de Publius, préfet de Rome, sous le règne d'Antonin ou de Marc-Aurèle, vit périr tous ses enfans sans se laisser ébranler et reçut la palme du martyre vers l'an 164 de J.-C. — **Félicité** (Ste), esclave chrétienne, souffrit le martyre avec Ste Perpétue à Tuburbe en Mauritanie, durant la persécution de Sévère, l'an 206. — Une 3e sainte du même nom fut martyrisée avec plus. autres chrétiens d'Afrique.

FÉLIX (Antonius ou Claudius), proconsul et gouverneur de Judée pour les Romains, frère de Pallas, affranchi de Claude, succéda en l'an 53 à Cumanus, suiv. Josèphe: cet historien lui reproche d'avoir fait mourir le grand-prêtre Jonathas, qui avait été son protecteur. Ce fut devant Félix que St Paul comparut à Césarée. Rappelé de son gouv. par l'emp. Néron à cause des malversations qu'il y commettait, Félix eut pour success. Porcius Festus. On rapporte que, s'étant épris d'une vive passion pour la belle Drusille (*v.* ce nom), il l'avait déterminée, en employant l'entremise d'un juif nommé Simon, sav. dans la magie, à abandonner Azize son époux.

FÉLIX Ier (Saint), pape, élu en 269, mort en 274, vit la paix de l'Église troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécutions et à souffrir le martyre. On ignore s'il m. naturellem. ou s'il périt victime de son zèle. Ce pontife avait écrit à Maxime d'Alexandrie, contre les hérét. Sabellius et Paul de Samosate une lettre, dont on trouve un fragment dans le concile de Chalcédoine. — **Félix**, ou **Félix II**, anti-pape, d'abord archidiacre de l'église romaine, fut placé sur le St siége par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 356. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé à son tour, et m. en 365. — **Félix III**, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux églises pub. par l'emper. Zénon, condamna plus. hérétiques, assembla un concile à Rome en 487, et m. en 490.—**Félix IV**, natif de Bénévent, fut élu en 526 par la faveur de Théodoric, gouverna sagement l'église, et m. en 530. — **Félix V**, élu par le concile de Bâle en 1440, était duc de Savoie et avait long-temps gouverné sous le nom d'Amédée VIII. V. ce nom.

FÉLIX DE NOLE (St), ainsi nommé de la ville de Nole en Campanie, où il était né, gouvernait l'église de Nole pendant l'absence de St Maxime au moment où l'empereur Dèce ranima les persécutions, l'an 250. Felix fut condamné au fouet et jeté dans les fers; mais il s'échappa miraculeusement, eut le bonheur de sauver la vie à St Maxime, revint à Nole lorsque la persécution fut apaisée, refusa par humilité de monter sur le siége de cette ville, vécut pauvre et m. dans un âge avancé. — L'église honore plus. autres saints du même nom, entre autres St **Félix**, év. de Thibare en Afrique, transporté en Italie, et m. martyr à Venouse, dans la Pouille, l'an 303 de J.-C. — St **Félix**, évêque de Nantes, distribua son bien aux pauvres, et m. l'an 584 en odeur de sainteté, après avoir fait construire une magnifique cathédrale dont Fortunat nous donne la description. — St **Félix**, év. de Dunwich dans le comté de Suffolk, convertit Sigebert, roi des Est-Angles, et presque tous les idolâtres de cette contrée, fonda des églises, des monast., des écoles, et m. en 646, après 17 ans d'épiscopat. — St **Félix** *de Valois*, né en 1127, fondateur de l'ordre de la rédemption des captifs, conjointement avec St Jean de Matha, appartenait, dit-on, à l'illustre famille des Valois, et avait renoncé au monde pour se vouer à la vie religieuse. Il dirigea les maisons de son ordre pendant les voyages de Matha à Rome et en Barbarie, forma un établissement à Paris, et m. dans la solitude de Cerfroi en 1212. — St **Félix** *de Cantalice*, capucin, né à Cantalic

dans l'état ecclés., remplit à Rome pendant 40 ans les fonctions de frère quêteur, se distingua par ses jeûnes, ses austérités et sa charité infatigable, m. en 1587, et fut canonisé par Clément XI en 1712.

FELIX, év. d'Urgel en Catalogne dans le 8e S., soutint que J.-C., selon la nature humaine, n'était que fils adoptif et nuncupatif, fut condamné par les conciles de Narbonne, de Frioul en 791, de Francfort en 794 et de Rome en 799, déposé la même année et relégué à Lyon, où il passa le reste de sa vie.

FELIX, surnommé *Pratensis*, du nom de Prato en Toscane, où il naquit antérieurement à l'année 1506, était fils d'un juif rabbin; mais après la m. de son père, il se fit baptiser, entra dans l'ordre des ermites de St-Augustin, et m. en 1557. On a de lui : *Psalterium ex hebræo ad verbum ferè translatum adjectis notationibus*, Venise, Bomberg, 1515, in-4; *Biblia sacra hebræa, cum utrâque Masorâ et Targum, item cum comment. rabbinorum*, etc., 1518, 4 tomes in-fol.

FÉLIX DE TASSY (Charles-François), un des plus habiles et des plus savans chirurgiens du 17e S., le premier des modernes qui ait fait l'opération de la fistule à l'anus (maladie qui porta long-temps le nom de *maladie du roi* en raison de la sensation douloureuse qu'éprouva la France à la nouvelle que Louis XIV en était attaqué), exerça d'abord l'art chirurgical dans les hôpitaux civils et militaires, fut nommé en 1676 premier chirurgien de Louis XIV et fit, avec le plus éclatant succès, l'opération que Celse avait décrite 1600 ans auparavant et que personne n'osait tenter. Une m. prématurée enleva Félix de Tassy à la reconnaissance du monarque en 1703.

FELL (Jean), savant prélat anglais, né dans le comté de Berk en 1625, servit d'abord avec zèle dans un corps de milices roy. la cause de Charles I, entra ensuite dans les ordres, devint, à la restauration chapel. ordinaire du roi, chan. de Christ-Church, vice-chancelier de l'univ., puis év. d'Oxford, où il m. en 1686, après avoir employé presque tous les revenus de ses bénéfices en améliorations, au profit du public et dans des actes de bienfaisance partic. Il a laissé entre autres ouvr. : *Vie du doct. Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8 (angl.), souvent réimpr. en tête des œuvres de cet auteur; *Alcinoi in platonicam philos. introductio*, Oxford, 1667, in-8. On lui doit aussi une édit. de St Cyprien (en société avec J. Pearson), 1682, in-fol.; une traduct. lat. des *Antiq. de l'univ. d'Oxford* de Wood, 1674, 2 vol. in-fol.; et il a eu beaucoup de part à l'édit. du *Nouv. Testam. grec*, Oxford, 1675, in-8. — Son père, Samuell Fell, né en 1594, m. vers 1648, s'était également distingué par les services éminens qu'il rendit au collège de Christ-Church, où il avait pris ses degrés ecclés. On a de lui entre autres écrits : *Concio lat. ad Baccalaureos*, etc., Oxford, 1627.

FELL (Jean), théol. non conformiste, institut. dans les séminaires de Norwick et d'Homerton, né en 1735 à Cockermouth dans le Cumberland, m. en 1797, a laissé quelq. écrits, parmi lesquels on remarque : *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8; *Recherches sur la justice et l'utilité des lois pénales pour diriger la conscience*, 1774, in-8; *Essai de gramm. angl.*, 1784, in-12.

FELLE (Guillaume), relig. domic. missionn., né à Dieppe en 1639, m. en 1710, consacra sa vie entière à parcourir différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, et a composé différens écrits où il se montre fort attaché aux jésuites; nous signalerons entre autres : *Resolutissima ac profundissima omnium difficilium argumentorum*, etc., *contra beatæ Virginis cultum*, 1687, in-4; *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4; *Fel jesuiticum; la ruina del quietismo e dell' amor puro*, Gênes, 1702.

FELLER (Joachim), professeur saxon, né à Zwickau en 1628, m. en 1691, conservateur de la biblioth. de Leipsig, composa à l'âge de 15 ans un poème latin sur la passion de J.-C., coopéra à la rédaction des *Acta eruditorum*, et par suite de ce travail critique eut de fâcheux débats avec Gronovius. On a de lui : *Oratio de biblioth. academ. Lipsiensis*, etc., Leipsig, 1676, in-4; *Vindiciæ adversùs J.-H. Eggelingium*, ibid., 1685, in-4; *Supplementum ad Rappolti commentarium in Horatium*, édit. de Leipsig, 1678, in-8, etc. — Feller (Joachim-Frédéric), son fils, né à Leipsig en 1673, m. en 1726, secrét. du duc de Weimar, a pub. : *Monumenta varia inedita, variisque linguis conscripta, nunc singulis trimestibus prodeuntia*, Jéna, 1714, 1718, 12 cahiers formant 2 vol. in-4; *Hist. genealog. de la maison de Brunswick*, en allemand, Leipsig, 1717, in-8, etc. — Feller (Jean-David), savant philol., recteur de l'église de Luckau (basse Lusace) en 1744, a donné les dissertations suiv. : *Romanorum exercitationes declamandi et recitandi romanæ linguæ instaurandæ adornandæque fuisse subsidium*, Luebben, 1745, in-fol.; *Sur le vrai usage de la sagesse et de la raison dans l'étude des langues sav.*, Wittemberg, 1741, in-4, en allemand.

FELLER (François-Xavier de), jésuite, littérateur, critique et biogr., né à Bruxelles en 1735, enseigna d'abord les humanités à Liége, et publia dans cette ville, en 1761, un rec. de poésies lat. sous le titre de *Musæ leodienses*, renfermant des pièces tant de lui que de ses élèves. Il donna ensuite des leçons de théologie à Luxembourg, à Tyrnau en Hongrie, puis revint dans sa patrie, fut renvoyé à Liége par ses supérieurs, et, à l'époque de la dispersion de la société de Jésus, se livra à la composition de plus. ouvr. scientifiques et littér. Il quitta ensuite la Belgique à l'approche des armées françaises en 1793, pour se retirer en Westphalie, et finit par se fixer chez le prince évêq. de Freysingen à Ratisbonne, où il m. en 1802. Il avait été, pendant la révolution du Brabant (de 1787 à 1790), l'un des principaux coryphées du parti patriote. Les principaux écrits de l'abbé Feller sont : *Disc. sur div. sujets de relig. et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12; *Dictionn. geograph.*, Liége, 1788, 1792, 2 vol. in-8. C'est le dictionn. de Vosgien, revu et augmenté de plus. articles; *Catech. philos. ou Rec. d'observat. propres à défendre la relig. chrét. contre ses ennemis*, publié sous le nom de Flexier de Reval, anagr. de Xavier de Feller, Liége, 1773; Paris, 1777, in-8, 1787, 1805, 3 vol. in-12; *Examen impartial des Epoques de la nature de M. de Buffon*, souvent réimpr.: la meilleure édit. est celle de Maestricht, 1792, in-8; *Dictionn. histor. biogr.*, etc., 1781, 6 vol. in-8; nouv. édit. augm. et refondue en partie, Liége, 1789, 1794, 8 vol.: dern. édit. avec un supplém. Paris, 1821, 13 vol. in-8 : cet ouv., en partie copié de celui de D. Chaudon, est un guide bien peu sûr pour les lecteurs dans leurs recherches biogr. et bibliogr., parce que l'édit. (au jugement du savant M. Weiss) s'y montre trop souvent homme de parti dans la distribution de ses éloges et de ses critiques; *Observat. sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertat. sur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., Liége, 1771; Paris, 1778; Liége, 1788, in-12, écrit où l'aut. déploie plus de zèle religieux que de connaissances phys. et mathémat. Les autres productions de l'abbé Feller sont des écrits polémiques qui n'ont pas dû survivre aux circonstances qui les ont fait naître; et un *Journ. hist. et littér.*, pub. à Luxembourg, ensuite à Liége de 1774 à 1794, qui a eu une certaine vogue dans les Pays-Bas et en Allemagne. On a réuni sous le titre suiv. les différens articles qu'il avait insérés dans divers

journaux : *Cours de Morale chrét. et de Littérature religieuse*, Paris, 1824, 5 vol. in-8. Il existe une *Notice sur la vie et les ouvr. de M. l'abbé Feller*, 2e édit. ornée de son portr., Liége, 1810, in-8.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, poète latin, né à Avignon en 1672, m. en 1759 à Lyon, où il professait la rhétor., a laissé entre autres écrits : *Faba arabica, carmen*, Lyon, 1696, in-12; *Magnes, carmen*, ibid., 1696, in-12; *Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, 1711, in-4; — *de Louis XIV*, 1715, in-4; *Paraphrase des psaumes et des cantiques*, etc., Lyon, 1731, in-12.

FELLTHAM (Owen), écriv. angl. sous le règne de Jacques 1er, est aut. d'un ouvr. intit. : *Resolves, divine, moral and political*, dont la 12e édit. a paru en 1709, in-8.

FELTON (Henri), littér. angl., principal du collége d'Edmund-Hall à Oxford, né à Londres en 1619, m. en 1739, est aut. de quelques *sermons* et d'une *Dissert. sur la lecture des classiques*, 1723 et 1757, in-12. — Felton (Jean), lieutenant irlandais dans l'armée qui allait au secours des protestans de La Rochelle en 1628, s'est fait un nom en assassinant George de Villiers, duc de Buckingham. Loin de chercher à se soustraire à la peine qu'il avait encourue, il marcha au supplice avec le courage du fanatisme. — Jean Felton, son grand-père, fut jugé et condamné à m. en 1590, pour avoir affiché aux portes du palais de l'év. de Londres, la bulle du pape Pie V qui déclarait Elisabeth hérétique.

FELVINTZKI (Alexandre), sav. hongrois du 17e S., profess. de théol. et de philos., a pub. une nomenclature alphabétique des hérésies modernes sous le titre de *Heresiologia*, Debreczen, 1683, in-8. — Felvintzki (George), poète hongrois du 17e S., a laissé un gr. nomb. de poésies écrites dans la langue de son pays, et une tragi-coméd. impr. en 1693.

FENAROLI (Camilla Solar d'Asti), dame italienne, née à Brescia vers le commencement du 18e S., m. dans cette ville en 1769, s'était livrée avec ardeur à l'étude des poètes et des philosophes, et avait acquis une connaissance approfondie de leurs ouvr. Elle était liée d'une tendre amitié avec Giulia Baitelli, autre dame célèbre qui savait à fond les langues grecque et latine et s'occupait aussi de poésie. Toutes deux firent les délices de la société au milieu de laquelle elles vécurent et jouirent d'une réputation d'esprit et de savoir justement méritée. Leurs *Poésies* se trouvent dans le recueil *Degli autori Bresciani viventi* du comte Charles Roncalli.

FENAROLI (Fidèle), né en 1730 à Lanciano dans les Abruzzes, fut élevé au conservatoire de Loreto, où il remplaça Durante. Il a été le maître de Cimarosa, de Guglielmi, de Palma; et ses *Regole musicali* avec les *Partimenti* sont dans les mains de tous ceux qui étudient l'art du chant. Il m. à Naples en 1817.

FENARUOLO (Jérôme), poète ital., né à Venise, m. vers 1570, est aut. de quatre *Satires* et de poésies diverses imp. à Venise, 1574, in-8.

FENDT (Melchior), en lat. *Fendius*, médecin allemand, né en 1486 à Nortlingen (Souabe), mort en 1564, prof. de philos. à l'univ. de Wittemberg, a laissé, entre autres écrits, deux dissert. latines insérées dans le t. 4 de l'ouv. intit. : *Déclamat. de Philippe Melanchthon*, Wittemberg, 1548, in-8.

FENEL (Charles-Maurice), doyen de l'église de Sens, m. vers 1720, a laissé en MS. *Mém. pour servir à l'hist. des archev. de Sens*, 3 vol. in-folio. Cet ouvr. a servi aux aut. de la *Gallia christiana* pour l'histoire de la métropole de Sens. — Fenel (Jean-Baptiste-Pascal), neveu du précédent, sav. chanoine de Sens, membre de l'acad. des inscript., né à Paris en 1695, m. en 1753, a laissé différens ouv. dont les principaux sont : *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*, inséré dans le t. 24 des mém. de l'académie; *Mém. sur l'état des sciences en France depuis Philippe-le-Bel jusqu'à Charles V* : ce dernier ouvr., couronné en 1744, et resté MS.

FENÉLON (Bertrand de SALIGNAC, marq. de), militaire distingué, ambassad. de France en Angleterre sous le règne de Charles IX, refusa de se charger de justifier auprès de la reine Elisabeth l'horrible journée de la St-Barthélemi. On a de lui : *le Siege de Metz en 1552*, Paris, 1553; *le Voyage du roi Henri II aux Pays-Bas de l'emp. en 1554*, ibid., 1554; *Mém. touchant l'Anglet. et la Suisse*, ou *Sommaire de la négociation faite en Anglet. en 1571 par Fénélon, François de Montmorency et Paul de Foix*, impr. dans les Mémoires de Castelnau au t. 1er, Paris, 1659, in-fol.

FÉNÉLON (François de SALIGNAC DE LAMOTHE), archevêque de Cambrai, précepteur du duc de Bourgogne, né en 1651 au château de Fénélon dans le Périgord, se consacra de bonne heure au ministère de la parole évangélique, fut chargé d'une mission dans le Poitou, et employa avec succès les armes de la persuasion pour opérer un grand nombre de conversions. Ses démêlés avec Bossuet au sujet de la grâce et du pur amour, et les persécutions dont le zèle ardent de celui-ci le rendit l'objet, offrirent à Fénélon l'occasion de montrer dans tout leur éclat les vertus chrétiennes qu'il possédait; il souscrivit dans un mandement simple et touchant à la condamnation arrachée contre lui à la cour de Rome par les intrigues, et même, dit-on, par les menaces de son adversaire, s'éloigna de la cour et se consola de ses disgrâces en faisant du bien dans son diocèse. La vénération qu'il inspirait était telle qu'à l'époque de l'invasion de la Flandre les généraux ennemis ne ravagèrent point cette province, le diocèse de Cambrai, par respect pour l'illustre archev. Ce vertueux et savant prélat m. le 7 janvier 1715. Il a laissé un gr. nomb. d'ouv. dont on trouvera le catalogue dans le livre intitulé *Recueil de quelques opuscules*, etc., 1722, 1 vol. in-8; les princ. sont les suiv. : *Tr. de l'education des filles*, 1687, in-12; *Tr. du ministère des pasteurs*, 1688, in-12; *Explication des maximes des saints*, Bruxelles, 1698, in-12; *Aventures de Télémaque*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, et dont il a été fait de nombr. édit., Amsterdam, 1719, 1735, Didot, 1781, 1790, T. Barrois, 1799, 2 vol. in-18, Parme, 1812, Lyon, 1815, 3 vol. in-8 : l'édit. la plus estimée aujourd. est celle qui a été publiée par M. Lequien, Paris, P. Didot, 1820, 2 vol. in-8; *Dialogues des morts*, composés pour l'éducation d'un prince, 1712, 1718; *Dialogues sur l'éloquence*, etc., 1718, in-12; *Directions pour la Conscience d'un Roi*, Londres, 1774, in-12; *Démonstration de l'existence de Dieu*, etc., 1718, 1810; *Recueil de sermons choisis*, 1710. Ses *Œuvres complètes* ont été pub. (par MM. Gosselin et Caron), Paris, 1821-1824, 22 vol. in-8. Il existe deux édit. de ses *Œuvr. choisies*, 6 vol. in-8. L'ouvrage le plus estimé sur Fénélon est son *Histoire comp. sur les MSs. originaux* par le cardinal de Bausset, 1808, 3 vol. in-8, souv. réimpr. : l'édition la plus récente a paru en 1823, 4 vol. in-12 : cet ouv. a été tr. en angl. par W. Madford, Lond., 1810, 2 vol. in-8, etc. — Fénélon (Gab.-Jacq. de Salignac, marq. de), neveu du précéd., chev. des ordres du roi, lieut.-gén., amb. en Hollande, assista comme ministre plénipotentiaire au congrès de Soissons, et signa le traité de neutralité fait avec les États en 1733. Il fut tué à la bataille de Rocoux en 1746. On a de lui plus. *Mém. diplomatiques* relatifs aux négociations dont il a été chargé. — Fénélon (François-Louis de Salignac, marquis de Lamothe), frère du précédent, capitaine de cavalerie et chev. de St-Louis, est aut. d'une trag. d'*Alexandre*, Paris, 1761, in-8. — Fénélon (J.-B.-A. Salignac de), de la famille des précéd., aumônier

de la reine, femme de Louis XV, né à Saint-Jean d'Estissac en Périgord l'an 1714, quitta la cour après la mort de la reine, et se retira au prieuré de St-Sernin-du-Bois près d'Autun, annula son terrier, et libéra tous ses vassaux des mains-mortables, encouragea l'agricult., fit faire à ses frais une grande route de St-Sernin à Couches, et mérita les bénédictions et l'amour de tous les habitans de ce pays. Appelé à Paris pour ses affaires, il s'y fixa pour se livrer à l'instr. des jeunes Savoyards, fut arrêté comme suspect pendant le régime de la terreur, trad. au tribunal révolut., et décapité le 7 juillet 1794. L'éloge de ce respectable ecclés. est consigné dans les *Annales philos., morales et litt.*, faisant suite aux *Annales cathol.*, tome 2, Paris, 1800, in-8.

FENESTELLA (Lucius), écrivain du S. d'Auguste dont le nom se trouve fréquem. dans les ouv. des anciens, avait écrit des *Annales*, dont il ne reste que quelq. fragm. imp. dans div. édit. de classiques lat., notamment dans le *Salluste* de Wasse, Cambridge, 1710. On a long-temps, mais à tort, regardé Fenestella comme aut. de deux liv. *de Romanis potestatibus*, etc., imp. sous son nom, et dont le véritable aut. est A.-D. Fiocco. V. ce nom.

FENILLE. V. Varenne.

FENIZER ou FENNITZER (Jean), coutelier à Nuremberg, m. dans cette ville en 1629, a rendu son nom recommandable par diverses fondations qui ont contribué à propager le goût des études. Les étudians en théologie de Nuremberg lui durent six bourses gratuites et une rente annuelle destinée à la fondation d'une biblioth. à leur usage. Cette biblioth. s'est augmentée de plus. autres donations particulières. J. Mich. Weis en a pub. le catalogue avec une *Notice sur la vie de Fenizer*, 1736, in-4.

FENN (John), écrivain anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, schérif dans le comté de Norfolk, né à Norwich en 1739, m. en 1794, a pub. trois *Tables chronologiques* présentant l'état de la société des antiquaires depuis son origine en 1572 jusqu'en 1784, 1784, in-4; *Lettres* originales écrites sous les règnes de Henri VI, Edouard IV et Richard III, par différentes personnes de distinction, etc., arrangées dans un ordre chronolog. avec des notes historiq. et explicatives, 1787, 2 vol. in-4.

FENNER (William), théol. anglais de la secte des puritains, mort en 1640, est aut. de div. écrits qui ont été pub. collectiv. en 1658, in-fol.

FENOLLIET (Pierre), théologal du chapitre de Gap, prédicateur ordinaire de Henri IV, évêq. de Montpellier, né à Anneci vers la fin du 16e S., fut forcé de quitter son siége pendant les troubles de 1621, reprit en main l'administration de son diocèse en 1622, gouverna avec autant de sagesse que de zèle, et mourut à Paris en 1651. On a de lui : *Remontrances au roi contre les duels*, Paris, 1615, in-8; et les *Oraisons funèbres* de Louis Ier, duc de Montpensier, 1608, in-8, de Henri-le-Grand, 1610, in-8, de Louis XIII, 1643, in-4.

FENOUILLOT. V. Falbaire.

FENTON (Edouard), navigat. angl., issu d'une ancienne fam. du comté de Nottingham, servit d'abord en Irlande pendant quelque temps, et se distingua par ses talens et sa bravoure, accompagna ensuite sir Martin Frobisher dans son voyage de découv. au nord, puis partit en 1582 avec quatre bâtimens pour une expédition dont on n'a jamais connu positivement le but. Après s'être signalé par la défaite de trois vaisseaux de l'escadre espag., il eut, à son retour en Anglet., le commandement d'un vaisseau dans l'armée navale destinée à repousser l'attaque de l'*Invincible Armada*, contribua par sa valeur à la destruction de cette flotte, et m. en 1603 à Deptford, où il s'était retiré depuis plus. années. La relation de ses voyages se trouve dans le 3e vol. du recueil de Hackluyt. — Fenton (Geoffroi), frère du précédent, conseiller privé et secrétaire d'état de la reine Elisabeth et de Jacq. Ier en Irlande, né dans le comté de Nottingham vers le milieu du 16e S., veilla aux intérêts de sa patrie en Irlande avec un désintéressement d'autant plus honorable que tous ceux qui étaient chargés de l'administration de ce pays ne songeaient qu'à s'enrichir, et sut, malgré les intrigues de ceux dont il éclairait la conduite, conserver son crédit à la cour. Il m. à Dublin en 1608, laissant différentes traductions d'ouvrages français, italiens, espagnols, etc., entre autres celle de l'*Hist. des guerres d'Italie* de Guichardin, imp. vers 1579.

FENTON (Elisée), poète anglais, né à Chelton, comté de Stafford, mort en 1730, passa la plus grande partie de sa vie, d'abord auprès du comte Orrery, dont il éleva le fils, puis auprès du secrét. d'état Craggs, et enfin de la veuve de sir William Trumball, qui lui avait confié l'éducation de son fils. On a de lui un recueil de *Poésies*, 1717 ; une tragédie de *Mariamne*, représentée avec succès en 1723; la traduct. des 1er, 4e, 19e et 20e livres de l'*Odyssée*, insérée dans celle de Pope ; une *Vie de Milton*, etc. Ses *œuvres* en vers et en prose ont été recueillies en 1 vol. in-4, Londres, 1739.

FER (Nicolas de), géographe franc., né en 1646, parcourut l'Italie, l'Allemagne et d'autres parties de l'Europe, fit graver plus de 600 cartes qui doivent la plus grande partie de la vogue dont elles ont joui aux ornemens qui les enjolivaient, et m. en 1720. On a en outre de Nicolas de Fer : *Introduction à la géogr.*, Paris, 1708, in-12 ; *les Côtes de France sur l'Océan*, etc., ibid., 1690, in-4. Le catal. des autres ouv. et des cartes de ce géographe se trouve dans la *Méthode pour étudier la geographie* par Lenglet Dufresnoy.

FER DE LA NOUERRE (N. de), capit. d'artillerie au service des colonies françaises, membre des acad. de Dijon et de Turin vers la fin du 18e S., s'appliqua particulièrem. à la recherche des moyens de faciliter l'établissement d'une navigation générale dans le royaume. On a de lui : *Science des canaux navigables*, Paris, 1786, 3 vol. in-8 ; et une *Carte de la navigation intérieure de la France.*

FÉRANDIÈRE. V. Laférandière.

FERANDINI (Jean), compositeur dramatique, né à Venise dans les prem. années du 18e S., cons. et maître de chapelle du prince électoral Charles Albert, depuis emper. sous le nom de Charles VII, a donné les opéras suiv. : *Berenice*, 1730 ; *Adriano in Siria*, 1737 ; *Demofoonte*, 1737 ; *Artaserse*, 1739 ; *Catone in Utica*, 1753 ; *Diana placata*, 1758 ; *Componimento dramatico per l'incoronazione della sacra cesarea e real maestà di Carolo settimo, imperatore dei Romani sempre Augusto*, 1742. Il m. à Munich en 1793.

FÉRANVILLE (Louis RONDELLE), avoc. au parlement de Paris, m. dans cette ville en 1777, a pub., entre autres écrits relatifs à sa profession, un *Tr. sur les droits de patronage et des hauts justiciers*, 1768, in-12.

FERAUD, FERALDO ou FERRANDO (Raimond), poète du 13e S., m. prieur de Lérins en 1300, après avoir été pendant plusieurs années attaché à la cour de la reine Marie, comtesse de Provence, avait composé différentes pièces de poésies dont il ne nous reste qu'une *traduct.* en vers provençaux de la vie de St Honorat, premier abbé et fondateur de Lérins, conservée MS. à la biblioth. du roi.

FERAUD (Jean-François), jésuite, grammairien, professeur de rhétorique et de philosophie à Besançon, associé correspond. de la seconde classe de l'institut, membre de l'académie de Marseille, né en 1725, quitta la France au commencement de la révolution, y rentra en 1798, se consacra au service des autels abandonnés faute des ministres,

fit avec distinction des conférences religieuses à l'église de St-Laurent de Marseille, et m. en 1807. Il a laissé deux ouv. estimés savoir : *Dictionnaire grammat. de la langue franç.*, Paris, 1786, 2 vol. in-8 ; et un *Dictionn. critiq. de la langue franç.*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4.

FERAUD. V. FERRAUD.

FERBER (JEAN-JACQUES), minéralogiste suédois, professeur de physique et d'histoire naturelle à Mietau, né à Carlscrona en 1743, fut successiv. attaché à l'académie de Pétersbourg et à celle de Berlin, parcourut différentes parties de l'Europe, consigna dans ses ouvrages des observations utiles aux sciences physique et minéralogique, et mourut en 1790. On a de lui, en allem., *Lettres écrites d'Italie ; Description des mines d'Ydria ; Histoire minéralogique de Bohême ; Oryctologie du Derbyshire*, Mietau, 1776, in-8, trad. en franç. dans le *Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrin*, par Hamilton, Paris, 1790, in-8 ; *Notices minéralogiq. du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neuchâtel ; Recherches sur les montagnes et les mines de Hongrie*, etc. ; *Notices et descrip. de quelques produits chimiq.*, avec les observations minéralog. et technolog. de J.-Chr. Fabricius, Halberstadt, 1793, in-8, fig. en allemand. Un extrait français de cet ouv. se trouve dans le Bulletin de la société d'encouragement, nº 123.

FERCHARD Ier, roi d'Écosse, monta sur le trône en 622, régna paisiblement suivant quelques-uns ; suivant d'autres, fut déposé et se tua lui-même dans sa prison après un règne de 14 ans. — FERCHARD II, fils du précédent, succéda à son oncle Donald III en 651, et gouverna sagement ses états pendant un règne de 18 années.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, né à Alcala en Espagne en 1503, fut reconnu roi de Bohême après la mort de Louis, dont il avait épousé la sœur, et vainquit Jean de Zapol qui lui disputait le trône. Celui-ci ayant appelé les Turks à son secours, Ferdinand fut vaincu à son tour, et se vit forcé de conclure un traité de paix désavantageux. Après l'abdication de Charles-Quint en 1558, Ferdinand fut proclamé empereur d'Allemagne, eut quelq. démêlés avec le pape Pie IV, qui ne voulait pas le reconnaître, travailla efficacement à l'extinct. des troubles religieux dans ses états, et m. en 1564. On a pub. en latin les *Lettres* de Ferdinand Ier au pape Pie IV, Paris, 1563, in-8, et l'on trouve l'éloge de ce prince dans le recueil intit. : *Orationes clarorum virorum, etc., ad principes habitæ*, Cologne, 1559.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, petit-fils du précédent, né en 1578, fut couronné roi de Bohême en 1617, et élu emper. en 1619. Il chercha à accroître sa puissance par la force des armes, et fut pendant un règne de 18 années dans un état de guerre continuel avec l'électeur palatin Frédéric V, qui lui disputait la couronne de Bohême ; avec Christian IV, roi de Danemarck, et Jacques Ier, roi d'Angleterre, alliés de Frédéric ; et enfin avec Gustave-Adolphe, que Richelieu avait engagé à se réunir à l'électeur de Saxe. Ferdinand, voulant mettre un terme à ces guerres dont les chances ne lui avaient pas été toujours favorables, signa le traité de paix de 1634, avec l'élect. de Saxe ; et, secondé par ce nouvel allié, fit déclarer son fils Ferdinand-Ernest roi des Romains en 1636, quoique les hostilités n'eussent pas encore cessé dans la Hesse et dans la Westphalie ; il m. l'année suivante après avoir assuré le trône à son fils.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils et successeur du précédent, né en 1608, fut contraint à continuer la guerre que l'ambition de son père avait en partie allumée, et eut à soutenir à la fois les attaques de la France et de la Suède. Partout repoussé et vaincu par le grand Condé, il se vit forcé de signer, en 1648, le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à toute l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France la possession de l'Alsace et des trois évêchés. Il m. en 1657, après un règne de 20 années. L'*Hist.* particulière de Ferdinand III a été pub. en italien, par le comte Galéazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-folio, avec plusieurs portraits et des plans de différentes places fortes.

FERDINAND Ier, dit *le Grand*, roi de Castille, succéda à Sanche III, son père, roi de Navarre en 1035, s'empara des états de Fermude, roi de Léon en 1038, rendit les rois de Tolède, de Sarragosse et de Séville, ses tributaires, repoussa les Maures de la Castille et recula les bornes de ses états jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcias IV, son frère, roi de Navarre, tué dans une bataille à quatre lieues de Burgos ; et, s'il eut, comme capitaine, des talens propres à justifier le titre de *Grand*, ils ont été effacés par les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il m. en 1065 après avoir partagé ses états entre ses trois fils.

FERDINAND II, roi de Léon, fils de l'emper. Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, se distingua pendant un règne d'environ 30 années par sa prudence, sa valeur et son affabilité, apaisa les troubles qui s'étaient élevés en Castille après la mort de don Sanche, son frère, enleva aux Maures plus. places importantes, raffermit ses propres états ébranlés par les attaques des infidèles, en recula les limites, et m. en 1187, au moment où il se préparait à entrer dans la coalition des princes chrétiens pour délivrer Jérusalem du joug des musulmans. C'est du règne de ce prince que date l'établissement de l'ordre militaire de St-Jacques, destiné à la défense des domaines des chrétiens.

FERDINAND III, dit *le Saint*, fils d'Alph. IX, roi de Léon, et de Bérengère, reine de Castille, monta sur le trône de Castille en 1217, après l'abdication de Bérengère, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse. Il réunit pour toujours ces deux royaumes, mit un terme aux guerres civiles qui les avaient long-temps agités, enleva aux Maures le royaume de Baëza, les villes d'Ubeda et de Cordoue, força les rois maures de Grenade et de Murcie à se reconnaître les vassaux de Castille et à payer tribut, emporta Séville après un siége de 20 mois, prit Xérès de la Frontera, Cadix et Saint-Lucar, et m. en 1252, au moment où il se préparait à la conquête du royaume de Maroc. On doit à ce prince la fondation de l'université de Salamanque, et le corps régulier de lois, connu en Castille sous le nom de *las partidas*. Comme guerrier et comme législateur, Ferdinand fut un des plus grands princes de son siècle. L'histoire de son règne (écrite par don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, a été pub. sous le titre suivant : *Crónica del santo Rey don Fernando III, sacada de la libreria de la iglesia de Sevilla*, Medina-del-Campo, 1567, in-fol. Sa *vie* a été écrite en franç. par l'abbé de Ligny, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, surnommé l'*Ajourné*, né à Séville en 1285, succéda à don Sanche IV, son père en 1295, et dut à sa mère, la reine Marie, la conservation de ses états menacés par le roi de Portugal, le seigneur de Biscaye et le roi maure de Grenade. Lorsque le calme fut rétabli dans ses états, il tourna ses armes contre les mahométans, les vainquit en plusieurs rencontres, et projetait de nouveaux exploits, lorsqu'une m. subite l'enleva à l'âge de 27 ans en 1312. Ce prince était d'un caractère emporté et cruel : l'injuste supplice des comte *Carvajal*, condamnés sans être entendus, a imprimé sur son règne une tache ineffaçable.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, né à Sos (frontières de la Navarre) en 1452, succéda à Jean II, son père, sur le trône d'Aragon, et réunit à cette couronne celle de Castille, comme époux d'Isa-

belle, fille de Jean II. Menacé par les autres souver. de l'Europe, jaloux de la réunion des couronnes d'Aragon et de Castille sur une seule tête, Ferdinand consolida sa puissance par la force des armes, étouffa les troubles intérieurs, vit grandir ses états par la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes d'Afrique, et par la découverte du Nouveau-Monde; il régla l'administr. de ses royaumes par de sages ordonnances, diminua les impôts, réforma le clergé, affranchit les vassaux de Murcie et de Catalogne de la tyrannie des seigneurs, et m. en 1516, après avoir porté l'Espagne à un degré de gloire et de prospérité jusqu'alors inconnu. On reproche à ce prince, du reste le plus grand monarque de son siècle, de la perfidie envers ses alliés et de l'ingratitude envers Gonsalve de Cordoue et envers Colomb. L'hist. de son règne a été écrite par Hernand de Pulgar, et pub. sous le titre de *Crónica de los reyes don Fernando y doña Isabel*, Sarragosse, 1567, in-fol., Valence, 1780, in-fol. : on a aussi, sous le titre de *Rerum à Ferdinando et Isabellâ Hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol., une histoire qui, suiv. Lenglet Dufresnoy, n'est que la traduct. de la précédente. L'abbé Mignot a pub. l'*Hist. des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12.

FERDINAND VI, surn. *le Sage* ou le *Savant* (el Sabio), né à Madrid en 1712, succéda à Philippe V, son père, en 1746, s'attacha à réformer les abus introduits dans les finances, encouragea le commerce, l'agriculture et les arts, rétablit la marine espagnole, fonda et dota plus. universités, en un mot il voulut faire le bonheur de ses sujets : les regrets universels qui accompagnèrent ce prince au tombeau, l'an 1759, prouvent qu'il ne l'avait pas tenté vainement.

FERDINAND, infant, fils de Jacques II, roi d'Aragon, né à Valence en 1228, entra, du vivant même de son père, en possession des états de Roussillon, de Cerdagne, de Conflant et de Montpellier : mécontent de ce partage, il résolut de s'emparer des domaines de don Pèdre, son frère; se ligua avec les seigneurs catalans révoltés, fut vaincu et périt l'an 1275, précipité dans la rivière de Cinga par ordre du vainqueur.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coimbre en 1340, succéda à Pierre-le-Cruel, son père, en 1367, eut à soutenir deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean Ier, successeur de Henri II : il termina la première par un traité de paix conclu sous les auspices du pape Grégoire XI, et la seconde par une renonciation à ses prétentions sur quelques domaines dans la Castille. Ce prince s'était aliéné le cœur de ses sujets en épousant Éléonore de Méneses, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez de Acuña; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener à lui tous les esprits, et m. regretté en 1383, à l'âge de 42 ans, et dans la 17e de son règne.

FERDINAND Ier, roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, dit *le Magnanime*, fut appelé au trône en 1458 à l'âge de 34 ans, après la mort de son père : son caractère cruel et dissimulé causa une insurrection générale dès l'année suiv. ; les barons révoltés invitèrent Jean d'Anjou, fils du roi René comte de Provence, à conquérir la couronne de Naples; et Ferdinand eût été détrôné, si François Sforce, duc de Milan, et le pape Pie II, n'eussent cru leur politique intéressée à le maintenir. Aussitôt après la conclus. de la paix, Ferdinand se vengea par des cruautés de tous ceux qui avaient embrassé le parti de Jean d'Anjou; une nouvelle révolte éclata contre lui : il l'apaise en accordant tout ce qui lui est demandé, mais à peine a-t-on mis bas les armes, qu'il fait trancher la tête à ses ennemis, confisque leurs biens, et rétablit par la terreur le calme dans son royaume. Il mourut en 1494, emportant avec lui la haine de ses sujets, et au moment où Charles VIII se disposait à faire valoir sur le royaume de Naples les droits que lui avait cédés René d'Anjou.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II et petit-fils du précédent, monta sur le trône après l'abdication de son père en 1495. La haine universelle qui accablait Alphonse s'étendit aussi sur Ferdinand ; la noblesse, les troupes et le peuple l'abandonnèrent pour se ranger sous l'obéissance des Français, commandés par Charles VIII; les villes de Brindes et Gallipoli furent les seules qui ne voulurent pas ouvrir leurs portes. Les dispositions des Napolitains changèrent pendant le séjour du roi de France, et après son départ ils rappelèrent volontairem. leur souverain le 7 juillet 1495. Ferdinand obtint des secours d'argent et de soldats des Vénitiens, s'empara successivement des places occupées par les Français, et reconquit son royaume. Une mort prématurée l'enleva en 1496, à l'âge de 26 ans, peu de temps après son mariage avec sa tante Jeanne, fille de Ferdinand Ier.

FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), grand-duc de Toscane, archiduc d'Autriche, etc., né en 1769, monta sur le trône en 1791, au moment où l'Europe courait aux armes pour arrêter les progrès de la révolution française. Trop faible pour prendre part à ce grand mouvement, et trop éclairé pour ne pas en sentir le danger, il envoya un ministre en France pour stipuler un traité de neutralité avec la convention. Il y serait resté fidèle sans les insinuations de l'Angleterre, à laquelle il résista d'abord ; mais la menace d'un bombardement à Livourne obligea ce prince d'accéder à la coalition. Dès que les armées françaises eurent franchi les Alpes, il s'empressa de rétablir ses relations amicales avec la république. Malgré son caractère pacifique, il lui fut impossible de maintenir la neutralité au milieu de la lutte qui se préparait en Europe. Les Anglais, qui l'avaient détaché la première fois de notre alliance, venaient d'insulter publiquement le pavillon tricolore dans le port de Livourne. Le directoire chargea Bonaparte de venger cette insulte; et ce général, en juillet 1796, envahit la Toscane, où il fit saisir les propriétés anglaises tombées en son pouvoir. Dans cette circonstance le grand-duc montra toute la fermeté que l'on était en droit d'exiger d'un prince sans moyens pour repousser une agression. Environné de baïonnettes étrangères, il ne consentit pas à s'éloigner de sa capitale, et il y reçut avec dignité le général en chef, qui se plut à rendre hommage à ce trait de magnanimité. Cette conduite ne suffit point pour désarmer le directoire : inflexible dans ses maximes, il ordonna la spoliation des musées de Florence, et annonça des vues hostiles sur le territoire qu'il respecta cette fois, moyennant une contribution de deux millions, et la promesse donnée par le grand-duc de fermer ses ports à l'Angleterre. Mais on n'était pas impunément faible devant le directoire. Au commencement de 1798, il fit remettre à ce prince une note, par laquelle il le sommait d'opter entre une coopération active, ou l'inimitié de la France. Un débarquem. des troupes napolitaines à Livourne vint ajouter à l'embarras de cette position, et Ferdinand dut racheter par de nouveaux sacrifices quelques mois de son existence politique. Au mois de mars 1799, les généraux Scherer, Miollis et Gautier, reçurent l'ordre d'occuper la Toscane ; et le grand-duc, qui n'avait pas d'armée pour la défendre, se retira à Vienne, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1802. Compris dans le traité de Lunéville, il obtint la dignité d'électeur, et le titre de duc de Salsbourg qu'il perdit en 1805. Ce ne fut qu'en vertu de la paix de Presbourg, qu'il reçut le grand duché de Wurtzbourg, faisant partie de la confédération du Rhin, à la-

quelle il resta attaché jusqu'à la dissolution de ce corps. En 1814, il fut remis en possession de la Toscane, où, excepté les troubles causés par l'entreprise de Murat en 1815, il a joui d'une parfaite tranquillité jusqu'à sa mort, arrivée le 18 juin 1824. De son mariage avec une princesse napolit., morte en 1804, il eut un fils, qui lui a succédé sous le nom de Léopold, François II.

FERDINAND Ier, roi des Deux-Siciles, 3e fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe, n'avait que huit ans lorsque son père, appelé à recueillir l'héritage de Ferdinand VI, le laissa possesseur du trône des Deux-Siciles, sous la régence d'un conseil présidé par le marquis du Tanucci (*v.* ce nom). Malheureusement ce prince avait été confié dès l'enfance aux soins de personnes peu capables de développer en lui le germe des hautes qualités qu'on attend d'un monarque; et c'est à leur impéritie qu'il faut imputer l'éloignement qu'il manifesta de bonne heure pour les affaires. Son union avec l'archiduchesse Caroline d'Autriche (*v.* ce nom) était peu faite pour réveiller cette fâcheuse insouciance : aussi active qu'impérieuse, la jeune reine songea d'abord à tirer parti des mécontentemens qu'avaient provoqués les réformes tentées par le conseil du roi ; elle s'efforça ensuite de renverser le minist. Tanucci pour élever à sa place Acton, qu'elle avait revêtu de sa confiance la plus intime. Quand la révolution française vint à menacer tous les trônes de l'Europe, elle trouva celui de Ferdinand déjà fortement ébranlé. Nous n'entrerons pas dans le triste détail des calamités qui pesèrent sur les états de ce prince par suite des fausses mesures et de la polit. maladroite des personnes auxquelles il en avait abandonné l'administr. ; il suffira de dire qu'après être passée sous le glaive de la conquête (23 janvier 1799, *v.* CHAMPIONNET), Naples paya chèrement la courte illusion de son gouvernement républicain ; il n'avait existé que quelques jours, sous le nom de *république napolit.* La couronne de Naples ayant été donnée, en 1806, par Bonaparte à son frère Joseph (deux ans après elle passa sur la tête de Joach. Murat), Ferdinand, en se réfug. en Sicile, se trouva placé, dans cette autre partie de son royaume, sous la tutelle d'un général anglais (Bentinck), qui l'obligea d'accorder une constitution à ce qui lui restait de sujets. Mais les grands évènemens politiques de 1814 le rétablirent dans la plénitude de ses droits; et, s'il s'était autrefois courbé sous la loi de la nécessité pour conserver une partie de sa couronne, il n'en parut bientôt que plus jaloux de toutes ses prérogatives. On remarqua cependant que ce même souver., qui ne balança pas à renverser les espérances dont il avait lui-même flatté les Napolitains ramenés sous son sceptre, se montra moins ferme devant la politique autrich. au sujet du prince de Canosa : envoyé en exil après avoir joui à un si haut degré de la confiance et des bonnes grâces de son maître, que vraisemblablement il croyait bien servir par ses *mesures de police contre les ennemis du roi*, ce ministre eut pour successeur le chev. de Médicis. L'ordre et le calme semblaient affermis, lorsque, dans la nuit du 1er juillet 1820, un escadron de cavalerie sort de Nola au cri de *vive la constitution!* Tout le royaume est soulevé à ce cri, et le roi répond en octroyant la constitution espagnole. L'illusion fut encore de courte durée ; après le congrès de Laybach, les Napolitains se laissèrent replacer sans effort sous le septre du monarque par les bataillons autrich. qui l'avaient précédé à son retour du congrès. Ferdinand mourut d'apoplexie le 4 janvier 1825. Parmi les actes remarquables de ce prince, on doit citer la constitution donnée à un petit village qu'il avait fondé près du château de Caserta, pour y établir une manufacture de soiries. Ce recueil de lois est intitulé : *Origine della popolazione di S.-Leucio, colle leggi correspondenti*, Naples, 1780, in-8, ouv. traduit dans toutes les langues. Les nombreux écrits publ. à la louange du roi des Deux-Siciles, attestent la flexibil. du talent de ses panégyristes. Nous citerons entre autres : *Delle Lodi di Ferdinando I*, etc., par F.-M. Avelino, Naples, 1825, in-4; *Per le solenni Esequie di Ferdinando I*, etc., par Emm. Taddei, etc., 2e édit., ibid., 1825.

FERDINAND *de Cordoue*, savant espagnol, né à Cordoue vers l'an 1420, m. vers l'an 1480, mérita par la précocité, l'étendue et la variété de ses connaissances d'être regardé comme un prodige. À dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique, à 25 ans il était docteur dans toutes les facultés, possédait à fond plus. langues et plus. sciences, et savait par cœur une foule de livres tout entiers. Il servit avec distinct. dans les guerres contre les Maures, sous Jean II de Castille, et fut envoyé à Rome en 1469, auprès du pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec les plus grands honneurs. On a de lui entre autres écrits : *de Pontificii pallii mysterio ; An sit licita pax cum Saracenis disquisitio ; Commentaire sur l'Almageste de Ptolomée*, etc.

FERDINAND *de Talavéra*, religieux de l'ordre de St-Jérôme, né à Talavéra-la-Reyna en 1445, fut confess. et conseiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, évêque d'Avila, puis évêque de Grenade après la prise de cette ville, et mourut en odeur de sainteté en 1507. Il a laissé quelq. ouvr. de piété.

FERDINAND *d'Aragon*, archevêque de Sarragosse, et vice-roi d'Aragon, né à Madrid en 1415, m. en 1575, était petit-fils de Ferdinand-le-Catholique. Il a composé plus. ouv. sur l'hist. des rois et des prélats du royaume d'Aragon, et un nobiliaire des plus illustres familles de Castille, d'Aragon et de Biscaye. — FERDINAND *de St-Jacques*, de l'ordre de la Merci, un des plus éloquens prédicateurs de l'Espagne, né vers 1541 à Séville, m. dans la même ville en 1639, a laissé 2 vol. de *sermons* et des ouvrages de piété.

FERDINAND MARTINEZ, dit de *Ste-Marie*, carme déchaussé, et général de son ordre, né près d'Astorga en 1554, visita les monastères établis en France, envoya des missionnaires en Perse, y fonda des maisons de son ordre à Ispahan, Schiras, Ormus et Bender-Abbassi, passa à Rome, fut nommé confesseur d'Urbain VIII, commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de St-François en Italie, et m. à Rome en 1631, après avoir rempli, à la satisfaction du souverain pontife, plus. missions importantes auprès de différentes puissances de l'Europe. Il a laissé quelq. écrits relatifs à sa congrégat.

FERDINAND DE JESUS, carme déchaussé, né à Jaen en 1571, m. à Grenade en odeur de sainteté en 1644, avait professé avec distinct. la théol. scolastique et morale dans diverses provinces de l'Espagne, et mérita par sa rare éloquence dans le ministère de la parole évangélique le surnom de *Nouveau Chrysostôme* On trouve dans les bibliogr. de son ordre la liste de 42 ouv. qu'il avait composés, les princip. sont des *comment.* sur plusieurs livres d'Aristote, et sur quelques parties de la Somme de St Thomas ; des *traités de théologie* ; une *gramm. grecque* ; une *gramm. hébraïque* ; et 265 *sermons.*

FERDINANDI (ÉPIPHANE), sav. méd., né à Misagna (province d'Otrante) en 1569, refusa les offres brillantes du duc de Parme et des curateurs de Padoue qui voulaient l'appeler auprès d'eux, consacra sa vie à servir ses compatriotes, et mourut en 1638. On a de lui des ouvr. assez estimés, entre autres : *Theoremata medica et philosophica*, etc., Venise, 1611, in fol. ; *de Vitâ proroganda, juventute conservandâ, et senectute retardandâ*, Naples, 1612, in-4. On trouve dans les *Vite de' letterati salentini* de Dominique de Angelis une notice biographique sur Ferdinandi.

FERDOUCY (ABOUL-CACEM-MANSSOUR), le plus célèbre poète persan, né à Rizvân dans le Khoraçan

l'an de l'hégire 304 (de J.-C. 916-917), mort l'an de l'hégire 411 (de J.-C. 1020), avait déjà chanté les exploits de plus. anciens héros persans lorsqu'il fut appelé à la cour de Mahmoud, 3e prince de la dynastie des Sebekt.gny. Ce souverain le chargea d'écrire le *Châh-Nâmeh*, ou l'histoire des rois; pendant les 30 années que Ferdoucy employa à ce travail, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi et l'obligèrent par leurs calomnies à fuir sa patrie et à se retirer à Bagdad, où sa haute réputation l'avait précédé, et lui mérita la protection du khâlyfe. Après quelques années d'exil, Ferdoucy fut rappelé dans sa patrie, et y termina sa laborieuse carrière. Le *Châh-Nâmeh*, qui ne contient pas moins de 120,000 vers, a été trad. en prose arabe par ordre du grand roi Aboul-Feteh-Iça l'an de l'hégire 675 (de J.-C. 1277); la bibliothèq. royale possède le MS. de cette traduction. Des extraits du *Châh-Nameh* seulement ont été trad. en différentes langues par plusieurs savans.

FERET (Denis), littér. obscur du 17e S., av. à Moret près de Fontainebleau, s'exerça dans différ. genres, mais ne s'est élevé dans aucun au-dessus du médiocre. On cite comme le plus remarquable des écrits qu'il a pub. un recueil ayant pour titre : *les Amours conjugales en Dieu*, etc., 1614, in-8 : c'est un mélange informe de prose et de poésie.

FERG (François de PAULE), peintre, né à Vienne en Autriche en 1689, m. à l'âge de 51 ans, a représenté des scènes villageoises, et ornait ses paysages de ruines et d'architecture d'un très-bon goût. Ses tableaux sont répandus en Allemagne et jouissent d'une estime méritée.

FERGOLA (Nicolas), né à Naples en 1753, et devenu géomètre par la force de son génie, fonda une école dont on a vu sortir plus. habiles prof. Il préféra la méth. des anc. à celle des modernes, et c'est le caractère distinctif de ses ouvr. Il est m. à Naples en 1824. On a de lui : *Solutiones novorum quorumdam problematum geometricorum*, Naples, 1779, in-4; *Prelezioni à principj matematici del Newton*, ibid., 1792, 2 vol. in-8 (anonyme); *Trattato delle sezioni coniche*, ibid., 1791, in-8, pub. sous le nom de son élève Giannattasio; plus. *Mém.* dans les actes de la société royale de Naples. Il a laissé un grand nombre d'ouv. inédits.

FERGUS Ier, fils d'un roi d'Irlande, fonda la monarchie d'Ecosse vers l'an 332, fut continuellem. en guerre avec les Romains et les Bretons, et périt dans un combat après un règne de 24 à 25 ans. — Fergus II, petit-fils et success. d'Eugène, monta sur le trône l'an 411, et mourut après un règne de 16 à 18 ans, pend. lequel ses états furent troublés par les guerres que les Romains firent contre l'Angleterre. — Fergus III, fils d'Ethfin, succéda en 764 à Eugène VIII, se livra à toute espèce d'excès, et périt empoisonné par sa femme après un règne de 3 années.

FERGUSON (Jacob), algébriste hollandais, n'est connu que comme aut. d'un livre intit. *Labyrinthus algebræ*, La Haye, 1667, in-4, en holl., dans lequel il traite de la préparation et de la résolution des équations, et de la nature, de la décomposition et de la sommation des nomb. figurés.

FERGUSON (Robert), poète écossais, né à Edimbourg en 1750, fut encouragé dans ses prem. essais par le docteur Wilkie; mais bientôt l'intempérance altéra ses facultés morales au point qu'il fallut l'enfermer dans la maison des fous de Bedlam, où il mourut en 1774. Ses *poesies*, préc. d'une *notice* sur sa vie, ont été imp. à Perth, 1774, in-12, souv. réimpr. — Un autre Robert Ferguson, prédicateur non-conformiste, fut privé en 1662 d'un bénéfice qu'il possédait à Godmarsham, dans le comté de Kent, et m. en 1714, après avoir trempé dans la conspirat. de Monmouth. On a de lui quelq. écrits dont le plus remarquable a pour titre *The interest of Reason in Religion*.

FERGUSON (Jacques), mécanicien et astron. écossais, né en 1710, m. en 1776, membre de la société royale de Londres, donna dans cette ville des leçons publiques de physique, et publia des tables et des calculs astronomiques, et d'autres ouvrages qui obtinrent un grand succès ; les princip. sont les suiv. : *l'Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*, 1785, in-8 ; *Introduction à l'électricité*, 1769, 2e édit. ; *Leçons sur divers sujets de mécaniq., d'hydrostatique, d'hydraulique, de pneumatique et d'optique*, Edimbourg, 1805, avec des corrections, des additions et des notes, par David Brewster, 2 vol. in-8 et 1 vol. in-4 de pl. ; *Tr. de perspective*, 1775 ; et des *Mém.* insérés dans les *Transactions philosophiques*.

FERGUSON (Adam), célèbre écrivain écossais, né en 1724 à Logierait près de Perth, mort postérieurement à 1800 dans une campagne voisine d'Edimbourg, avait rempli successiv. les fonct. de chapelain d'un régiment de montagnards écossais jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, de prof. de philos. naturelle et de philos. morale à l'universit. d'Edimbourg, et de gouverneur du jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent. On a de lui *Hist. des progrès et de la chute de la république rom.*, ouv. très-estimé dont la meilleure édit. est celle d'Edimbourg, 1799 : il a été trad. en ital., et en allem. avec des remarques par C. D. B. (Chr. Dan. Beck), Leipsig, 1784-85, 3 vol. in-8; en français (par Demeunier et Gibelin), Paris, 1784, 7 vol. in-8, et in-12 avec cartes : *Essai sur la société civile*, Lond., 1767, in-4 et in-8, trad. en allem. (par C.-F. Jünger), Leipsig, 1768, in-8, en français par Bergier, Paris, 1783, 2 vol. in-12, en suédois, 1790, in-8 ; *Institutions de philosophie morale*, Londres, 1769, in-8, trad. en allemand par Garve, Leipsig, 1772, in-8, et en français par Réverdil, Genève, 1775, in-12; *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4, trad. en allemand par K. G. Schreiter, 1796, in-8, et augm. d'une *Dissert.* sur l'esprit de la philos. de Ferguson. Ces deux dern. ouvr. offrent l'analyse et la substance des leçons que Ferguson avait faites à l'université.

FERHAD-PACHA, grand-vésyr d'Amurat III, un des plus judicieux et des plus célèbres ministres de l'empire othoman, s'était vu, par un de ces coups du sort dont le gouvernement des sulthans offre plus. exemples, tiré des cuisines d'un oda janissaire, pour être placé à la tête de l'administr. et des armées. Après avoir exercé ses fonctions pend. 15 années, il fut disgracié, et mourut dans l'obscurité où il était né.

FERICHTAH (Mohammed-Kazem), célèb. historien persan au commencement du 17e S., occupa des postes éminens à la cour d'Aboul-Mozaffer-Ibrahym-Adil-Châh II, souverain du Visapour, et pub. en 1609 son *Hist. de l'Inde sous les musulmans* en 12 liv. ; les deux prem. ont été trad. par le colonel Dow (v. ce nom), le 3e par Jonathan Scott dans son *History of the Dekkan*, Shrewsbury, 1791, 2 vol. in-4; le 10e par Charles Stewart dans son *Descriptive catalogue*, Cambridge, 1809, 1 vol. in-4; et une partie du 11e par Jacques Anderson dans l'*Asiatick miscellany*, Calcutta, 1786.

FERID-EDDYN. V. Feryd.

FERIOL (Charles, comte de), ambassad. de France à la cour othomane de 1699 à 1710, n'ayant point voulu quitter son épée au moment d'être présenté au grand-seigneur, ne fut point admis à l'audience. La cour de Versailles décida qu'à l'avenir les ambass. de France, lors de leur présentation, laisseraient leur épée dans leur palais. On doit au goût du comte de Fériol pour les arts un recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant, Paris, 1714, in-fol., grav. par Le Hay.

FERIOL. V. Pont-de-Veyle.

FERLONI (Séverin-Antoine), sav. ecclésiast.

italien, un des plus célèbres prédic. de son temps, gr.-prieur de l'ordre de Constantinien, né dans les états du pape en 1740, m. à Milan en 1813, s'était livré particulièrem. à l'étude approfondie de l'hist. ecclés. et de la discipline de l'église. Lors de l'irruption des troupes françaises en Italie, il perdit le MS. de son *Hist. des variations de la discipline de l'eglise*, fruit de 30 années de travaux et de recherches. Sa pauvreté le rendit docile aux vues de Bonaparte; il fut nommé théologien du conseil particulier du vice-roi, et publia plusieurs écrits favorables à la politique franç., entre autres des *homelies* en faveur de la constitution.

FERLET (Edme), ancien prof. de belles-lett. à l'univ. de Nancy. puis chan. de St-Louis du Louvre, m. à Paris en 1821, secrét. en second de l'archev. de Paris, est aut. des écrits suiv. : *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littér.*, ouv. couronné par l'acad. de Nancy, 1772, in-8; *De l'abus de la philos. par rapport à la litt.*, Nancy, 1773, in-8; *Eloge de M. le chevalier de Solignac, secret. du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8; *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archev. de Paris*, 1784, in-8; *Observ. litt., crit., polit., milit., géog., etc., sur les Hist. de Tacite, avec le texte lat. corrigé*, 1801, 2 vol. in-8; *Réponse à un écrit anonyme intit.* : Avis aux lecteurs sans partialité (concernant l'ouv. précéd.), 1801, in-8.

FERLUS (Franç.), ancien bénédictin et direct. de l'école de Sorèze, m. dans cette ville en 1812, corresp. de l'institut, a laissé : *Projets d'éducation nationale*, 1791, in-8, ouvr. qui fut adopté par l'assemblée nat. le 10 juin 1791.

FERMANEL (N.), conseiller au parlement de Normandie, entreprit en 1630 un voyage avec Fauvel d'Oudeauville, maitre des comptes à Rouen, Baudouin de Launay, et un gentilhomme flamand nommé Stochove; embarqués à Toulon, les quatre voyageurs passèrent à Livourne, parcoururent une partie de l'Italie, se rembarquèrent pour Smyrne, allèrent de là à Constantinople, se rendirent par mer en Syrie, en explorant l'Archipel grec, les côtes de Natolie, visitèrent le Liban, l'Antiliban, les ruines de Balbek, Alep, Damas-Barut, Seyde, le Monthabor, Naplouse, Jérusalem, passèrent de Jaffa à Damiette, et parcoururent la basse et la moyenne Egypte. Ils revinrent ensuite s'embarquer à Seyde pour retourner en Europe, abordèrent l'Italie, qu'ils parcoururent de nouveau, et revinrent en France en 1633. La relation de ce voyage, imp. d'abord à Bruxelles, a été publiée de nouveau, avec de nombreuses et utiles corrections, sous le titre de *Voyage d'Italie et du Levant de MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin et de Stochove*, Rouen, 1664, 1670, in-12. On a aussi des *observations* curieuses sur ce voyage, Rouen, 1668, in-4.

FERMAT (Pierre de), un des plus grands géomètres dont la France s'honore, conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1590, donna à la culture des sciences tous les loisirs que lui laissait l'exercice de sa charge, s'occupa surtout de l'analyse géométrique des anciens, et parvint à la résolution absolue d'une des paraboles cubiques et de plus. autres courbes. Partageant avec Descartes la gloire de l'application de l'algèbre à la géométrie des courbes, il trouva un procédé ingénieux pour faire disparaître des équations les quantités irrationnelles, et fit plus. découv. importantes qui sont consignées dans ses différens écrits et dans sa vaste correspondance avec les plus habiles mathématiciens de son temps, tels que Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis. Fermat mourut en 1664. Ses œuv. ont été pub. par Samuel Fermat, son fils, sous le titre de *Varia opera mathematica D. P. de Fermat, senatoris tolosani*, etc., Toulouse, 1679, in-fol., ouv. rare et très-recherché des géomètres, ainsi que le *Diophante* de Bachet, enrichi des notes de Fermat, ibid., 1670, in-fol. — Fermat (Samuel de), fils du précédent, conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville vers 1630, mort vers l'an 1690, a laissé, entre autres ouvrag. : *Variorum carminum libri IV*, Toulouse, 1680, in-8; *Dissertationes de re militari; de Autoritate Homeri apud jurisconsultos; de Historiâ naturali; accessit opusculum de mirandis Pelagi*, ibid., 1680, in-8; et une traduction franç. des *Traites de la chasse* par Arrian et Oppian, Paris, 1680, in-12.

FERMELHUIS (Jean), maître d'école à Paris au commencement du 17e S., est aut. de l'*Hist. de la vie de St Roch*, poème spirituel, Paris, 1619, in-12: et de quelques autres poésies. — Fermelhuis (Jean-Baptiste), médecin à Paris au 18e S., a publié les éloges funèbres d'Elis.-Sophie Chéron, Paris, 1712, in-8, et d'Antoine Coysevox, ibid., 1721, in-8. — Son fils, m. à Paris en 1742, n'est connu que comme auteur d'un opéra de *Pyrrhus* (musique de Royer) représenté en 1730.

FERMIN (Philippe), médecin, membre de la magistrature municipale de Maestricht, où il était né au commencement du 18e S., habita Surinam pendant plus. années, recueillit un grand nombre d'observat. sur ce que cette colonie offrait de plus curieux, et à son retour dans sa patrie pub. l'*Hist. natur. de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterd., 1765, in-8, et Maestricht, 1778, in-8, augmentée et corrigée. On lui doit aussi : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam*, avec une dissertat. sur le fameux crapaud de Surinam, nommé *Pipa*, etc., Maestricht, 1764, in-8, Amsterdam, 1765, in-8.

FERMOR (Guill. von), général russe, d'origine écossaise, se signala d'abord dans la guerre de 1736 contre les Turks, gagna la bataille de Zwendorf sur le roi de Prusse en 1755, et eut la principale part à la prise de Berlin. Il fut fait comte de l'empire par François Ier, et mourut en 1771 à l'âge de 64 ans.

FERNAN-NUNES (le duc de), grand d'Espagne, né à Madrid en 1778, se rangea dans le parti du prince des Asturies contre le premier ministre. D. Manuel Godoï, prince de la Paix. Attaché ensuite malgré lui. dit-on, à la cour de Joseph, le duc Fernan-Nuñès se déclara hautement pour son roi légitime. Proscrit par les ordres de Napoléon, il embrassa le parti des cortès de Cadix, et, à la restauration, se crut obligé par l'attachement qu'il portait à son maître, de se déclarer l'un des ennemis les plus violens de ces mêmes cortès qu'il avait d'abord appuyées avec chaleur. Sa fidélité fut récompensée par le titre d'ambassad. à Londres en 1815, puis de ministre plénipotentiaire à Paris en 1817. Il m. dans cette capitale en 1821.

FERNAND ou FRENAND (Charles), profess. de théologie, de philosophie et de belles-lettres à l'université de Paris, né à Bourges dans le 15e S., m. en 1517 à l'abbaye de St-Vincent-du-Mans dont il était bibliothécaire, a laissé les écrits suivans : *Epistola parænetica observationis regulæ benedictinæ ad sagienses monachos*, 1512, in-4; *des Conférences monastiques adressées à Jean Fernand, son frère*, 1515, in-4, et un gr. nomb. de *Lettres*. — Fernand (Jean), frère du précédent, moine de Chezal-Benoit, a écrit une *Vie de St-Sulpice-Sévère, évêq. de Bourges*, impr. dans le recueil de Bollandus.

FERNAND (François), jésuite espagnol, visiteur de l'établissement de Goa, né à Tolède en 1557, m. au Bengale en 1602, dans une prison où il avait été jeté à la suite des querelles qui s'élevèrent entre les indigènes et les Portugais, avait consacré une partie de sa vie aux missions évangéliques, et a laissé deux catéchismes écrits dans la langue du Bengale. — Un autre Fernand (Bérenger), profess. de droit à Toulouse dans le 16e S., a laissé divers

tr. de jurispr. qui ont été recueillis en 1728, in-fol.

FERNANDEZ (Alvaro), navigat. portugais, s'embarqua comme volontaire dans l'expédition envoyée en 1456, pour explorer l'embouchure du Sénégal et les parages voisins du cap Vert; il s'avança en 1447 au-delà de Rio Grande, fleuve qui venait d'être découvert par Nuno-Tristan, entra à l'embouchure du Tabite et poussa ses découvertes 40 lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé; à son retour, le roi dom Pedro, pour le récompenser de son zèle, lui fit présent de deux cents ducats d'or. — Fernandez (Denis), navigateur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour aller faire des découv. le long de la côte d'Afrique, découvrit l'embouchure du Sénégal, arriva au promontoire le plus occidental de l'Afrique, et revint dans sa patrie après avoir donné à cette pointe de terre le nom de cap Vert.

FERNANDEZ (Jean), navigateur portugais, le prem. Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, resta plusieurs mois prisonnier des Maures Assanhadji, dans le voisinage du Rio-do-Ouro, en 1447 et 1448, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignemens qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo Park. Ayant accompagné, en 1448, Diego Gilhomen au nord du cap Nam, il fut à peine descendu à terre pour visiter le pays que le vaisseau fut poussé en mer par un vent impétueux; on ignore ce que devint ce hardi navigateur.

FERNANDEZ (Alvaro), navigateur portug., se trouvait sur le vaisseau *le St-Jean* qui se perdit en 1552, sur les côtes de Natal; il eut le bonheur d'échapper à la mort dans ce naufrage que les aventures tragiques de Manuel de Souza ont rendu célèbre. Il en a écrit la relation sous le titre de: *Historia da muy notavel perda*, etc., ou *Hist. de la très-notable perdition du galion St-Jean*, etc., Lisbonne, 1554, in-4; l'hist. de ce naufrage a aussi été écrite en vers par Jérôme Cortéréal, poète portugais, Lisbonne, 1594.

FERNANDEZ (Juan), pilote espag. au 16e S., navigua d'abord le long de la côte de l'Amérique méridionale, arriva à la côte du Chili et découvrit en 1572 les îles qui portent son nom, et en 1574 celle de St-Félix et de St-Ambroise; parti du Chili en 1576, il rencontra une côte qui avait toutes les apparences d'un continent. Comme son navire était très-petit et assez mal équipé, il ne poussa point ses recherches et parut dans l'intention de revenir avec une expédition plus considérable; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet; on soupçonne que cette terre était la Nouvelle-Zélande. Quelques détails sur les expéditions de Fernandès se trouvent dans un ouvr. espagn. de Louis Arias, intit.: *Mem. pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publ. aussi en angl. par Dalrymple, Edimbourg, 1773.

FERNANDEZ (Antonio), né à Souzel en Portugal, maître de musique de l'église Ste-Catherine à Lisbonne, a laissé un traité de l'orgue, du plain-chant, de l'harmonie: *Arte da musica de canto de organ*, etc., Lisbonne, 1625, in-4.

FERNANDEZ-XIMÉNES-NAVARETTE. V. Navarette.

FERNANDEZ (Diego), historien espagnol, né à Palencia au roy. de Léon, passa au Pérou en 1553, fut le témoin des troubles que causa le rebelle Giron, et fit la campagne dans laquelle le parti de celui-ci fut vaincu et anéanti. Il a écrit l'histoire de ces troubles sous le titre de *Primera y segunda parte de la historia del Peru*, Séville, 1671, in-fol.: cette hist. est estimée, comme étant l'ouvrage d'un homme qui a pris part aux évènemens, a connu les personnages qui ont figuré dans la conquête du Pérou et n'adopte les faits qu'après les avoir soumis à une critique éclairée.

FERNANDEZ (Louis), peintre espagn., né à Madrid en 1594 ou 95, m. dans cette ville en 1654, l'un des meilleurs élèves d'Eugène Caxes, a peint à l'huile et à fresque plus. sujets de la vie de la Vierge dans une chapelle de la paroisse de Ste-Croix à Madrid. Ces peintures sont assez estimées. — Fernandez (François), peintre espagnol, né à Madrid en 1605, m. en 1646, élève de Vincent Carducho, a fait un tableau des *Obsèques de St François de Paule*, regardé comme un chef-d'œuvre. On connaît aussi de cet artiste un *St Joachim* et une *Ste Anne*; ces trois tableaux se trouvent dans le couvent de la Victoire à Madrid.

FERNANDEZ (Antoine), missionnaire jésuite, né à Lisbonne en 1566, m. à Goa en 1642, après un séjour de 40 années en Abyssinie, a écrit un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4, en éthiopien; *Instructions pour les confesseurs*, en dialecte ancharique; plus. ouvr. ascétiques et une relation d'un voyage qu'il avait entrepris en 1613 par ordre de l'empereur d'Ethiopie, à travers les roy. de Naréa, de Gingiro, et de Cambate; elle se trouve dans le recueil hollandais de van der Aa, 1707, 2 vol. in-12.

FERNANDEZ (Louis), jésuite portugais, né en 1550, missionnaire aux Indes orientales, supérieur à Baçaïm, puis aux Moluques où il m. vers 1609, a laissé: *Annuæ litteræ è Moluccis anni* 1603. — Fernandez (Jean-Patrice), jés. espagn., missionnaire au Paraguay, m. en 1672, a écrit en espagnol: *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8, trad. en allem., Vienne, 1729, 1 vol. in-8, et en latin, ibid., 1733, in-4.

FERNANDEZ-NAVARETTE (Jean), surnommé *el Mudo* (le Muet), célèbre peintre espagnol, né à Logroño en 1526, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester de bonne heure un goût très-décidé pour la peinture. Il fut élève du Titien, et s'acquit une grande réputation en Italie. De retour en Espagne, il fut nommé peintre du roi Philippe II, et il travailla presque exclusivement pour le palais-monastère de l'Escurial, où l'on voit encore 5 de ses tableaux, dont le plus remarq. est celui qui représente *Abraham au milieu des trois anges*. Fernandez-Navarette m. à Séville en 1579.

FERNE (Henri), ecclés. anglais, né à York en 1602, s'attacha à l'infortuné Charles Ier, auprès duquel il remplit les fonctions de chapelain durant ses infortunes, fut nommé lors de la restauration direct. du collége de la Trinité à Cambridge, élu deux fois vice-chancelier de cette université, et m. en 1661, peu de temps après avoir été consacré év. de Chester. Il passe pour avoir beaucoup aidé Walton dans la rédact. de sa Bible polyglotte, et il a pub. lui-même plus. ouv. dont les plus remarq. sont: *the Resolving of Conscience*, etc., imprimé à Cambridge en 1642 et à Oxford en 1643; *Episcopacy and presbytery considered*, Londres, 1647; *On the division betwen the english and romisch Church upon the reformation*, ibid., 1655, etc. — Sir John Ferne, antiq. angl., père du précéd., m. vers 1610, est aut. d'un traité intit. *the Blason of gentry*, divisé en deux part. in-4.

FERNEL (Jean), célèbre méd. et mathémat., né à Clermont en Beauvaisis en 1497, commença par s'adonner avec passion à l'étude des mathémat. et de l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité que Henri II lui donna le titre de son prem. médecin. Fernel m. en 1558. On lui doit de nombr. ouvr. scientifiques, entre autres: *Monalosphærium, sive astrolabii genus*; *Generalis hominis structura et usus*, Paris, 1526, in-fol.; *Cosmotheoria libros duos complexa*, ibid., 1528, in-fol; *De naturali parte medicinæ libri septem*, Paris, 1542, in-fol.; *De abditis re-*

rum causis libri duo, ibid., 1560, in-8; *Universa medicina*, ibid., 1567, in-fol.; *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, in-8, etc., trad. en français par Du Teil, Paris, 1648, in-8; *Febrium curandarum methodus generalis*, Francfort, 1577, in-8, trad. en franç. par le docteur Charles de St-Germain, Paris, 1655, in-8; *De luis venereæ curatione perfectissimâ liber*, Anvers, 1579; Padoue, 1580, in-8, trad. en franç. par Michel-le-Long, Paris, 1633, in-12; *Pathologiæ lib. VII*, Paris, 1638, in-12.

FERNER (Benoit de), sav. suédois, né au commencement du 18e S., voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé à son retour instituteur du prince royal, depuis Gustave III, et m. conseiller de chancellerie. On a de lui un discours lu dans une séance publique de l'académie des sciences de Stockholm, dont il était un des membres distingués, sur la question importante de la diminution des eaux de la mer; ce discours se trouve par extrait dans l'*Encyclopédie*.

FÉROUX (Christophe-Léon), ancien religieux Bernardin, né en 1730 à Frévent, près de l'abbaye de St-Pol (Artois), m. à Paris en 1803, a publié: *Vues d'un solitaire patriote*, La Haye et Paris, 1784, 2 vol. in-12; *Nouvelle institution nationale*, Paris, 1788, 2 vol. in-12.

FERNOW (Louis), sav. philologue allem., né à Weymar en 1775, m. en 1809, réunissait le goût des arts à une érudition très-étendue. Avide d'instruction, mais privé des ressources nécessaires pour satisfaire un si noble penchant, il subvint d'abord aux frais de ses hautes études en tirant parti de son talent pour peindre le portrait. Il fit ensuite à pied le voyage de Rome; et, pendant un séjour de dix années dans cette ville, il ouvrit aux artistes allemands un cours *sur la critique et la faculté du jugement* d'après les principes de Kent: dans le même intervalle il se livrait avec ardeur à l'étude des arts et des monumens de l'antiquité, et il approfondit celle de la littérature italienne. Parmi les ouv. de ce savant, qu'une maladie lente et douloureuse n'empêcha point de poursuivre ardemment ses travaux jusqu'au terme fatal, on distingue les suivans: *Tableau des mœurs et de la culture des Romains* (en allem.), Gotha, 1802, in-8; *Gramm. ital. à l'usage des Allem.*, ib., 1804, 2 vol. in-8; une édit. très-précieuse du Dante, de Pétrarque et de l'Arioste, avec des notes explicat., hist. et crit. en ital., sous le titre de *Raccolta d'autori classici italiani* en 10 vol., ouv. qu'il fit paraître sur les encouragemens de la princesse Amélie, duchesse de Weymar, dont il était bibliothéc.; une trad. allem. de Winkelmann, Dresde, 1809-10, 2 vol. in-8, ouv. qui ne lui fait pas moins d'honn. que le préc.: la trad. des t. 3 à 7 (1811-17) est due à MM. Meyers et Schulz. On doit encore à Fernow une *Notice* très-intéress. sur le peintre Carstens, avec qui il avait été lié intimement: on en trouve la trad. dans le *Magasin encycl.* (1808, t. 4, p. 25). Les *Études rom.* (ouv. impr. à Zurich de 1806 à 1811, 3 vol. in-8) contiennent aussi de lui plus. sav. tr., notamment celui qui roule sur les dialectes des Italiens, et qui est inséré dans le t. 3 de cette collection: un autre sur Canova a été trad. dans le *Magasin encyclopédique* (1807, t. 1, pag. 86). Fernow a laissé en MS. une *Enthomol. des langues romanes*, qu'il n'a pas eu le temps de terminer, etc. M. Boettiger lui a consacré une *Notice* dont on peut voir la trad. dans le *Magasin encycl.* de 1809, t. 1, pp. 119-124. La biblioth. de Fernow, très-riche en littér. ital., a été achetée par le duc de Saxe-Weymar; elle a été réunie à la bibliothèque ducale.

FERRA BOSCO (Matteo), musicien compositeur, né à Bologne vers le milieu du 16e S., a laissé un recueil intit.: *Canzonette a quattro voci*, Venise, 1591, in-8.

FERRACCI (Marc-Antoine), prêtre du diocèse de Padoue, est auteur de *Comment. analytiq. sur Cicéron* qui parurent sous la forme de lett. en deux parties de 3 livres chacune, Venise, 1699 et 1789, in-4. On a aussi de lui un assez gr. nombre de *Dissert.* critiques sur la langue hébraïque.

FERRACINO (Barthélemi), fameux mécanicien, né à Solagna près de Bassano en 1692, m. en 1777, a fait l'horloge de la place St-Marc à Venise, après avoir construit, en 1749, une machine hydraulique qui excita l'admiration universelle: le pont de Bassano mit le sceau à sa réputation; on en trouve la descript. dans un ouvr. de F. Memmo, intit.: *Vita e macchine di Bartolommeo Ferracino*, Venise, 1754, in-4. L'éloge de Ferracino a été publ. sous le titre de: *Elogio storico del famoso ingegnere Bartol. Ferracino*, Venise, 1777, in-8, par Verci.

FERRAIUOLI (Nunzio), dit *degli Affitti*, peint. paysagiste napolitain, né à Nocera près de Salerne en 1661, se distingue par une couleur franche et harmonieuse, la variété des plans, le mouvement pittoresque des arbres agités par les vents et les scènes qui animent ses compositions. Quelq.-uns de ses ouvr. ont mérité d'être comparés à ceux de l'Albane, de Salvator Rosa et de Cl. Lorrain.

FERRAND ou **FERRANDUS** (Fulgentius), théol., diacre de Carthage et disciple de Fulgence vers l'an 530, prit part aux querelles théolog. qui agitèrent l'église chrét. au 6e S., et composa plus. écrits dont il ne nous reste qu'une *Exhortation au comte Reginus sur les devoirs d'un capitaine* et une *Collection abrégée des canons*; l'une et l'autre sont insérées dans la biblioth. des pères. On lui attribue une *Vie de St Fulgence*, et quelq. autres morceaux impr. à Dijon en 1649 par les soins du jés. Chifflet.

FERRAND (Jean), jésuite, né au Puy en Velay en 1586, m. à Lyon en 1672, après avoir prof. la rhétoriq. et la théolog. dans les collèges de son ordre, a laissé, entre autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*, une *dissertat. lat.* sur les reliques, Lyon, 1647, in-4.

FERRAND (Jacques), docteur en médec., né à Agen vers la fin du 15e S., n'est connu que comme aut. d'un *Tr. de l'essence et guérison de l'amour ou la Mélancolie érotique*, Toulouse, 1612, in-12; Paris, 1622, in-8: ouvr. original et curieux.

FERRAND (David), poète et imprim. à Rouen au 17e S., a pub. la collection de ses œuvres poét. en patois normand, sous le titre suiv. *Inventaire gén. de la Muse normande, divisé en 28 parties, où sont décrites les choses remarquables arrivées à Rouen depuis 40 ans*, chez l'aut., 1655, in-8. On a en outre de lui les écrits suiv.: *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix*, Rouen, 1616, in-8; *Figures des métamorphoses d'Ovide sommairem. décrites en vers*, ib., 1641, in-12.

FERRAND (Louis), avocat et sav. oriental., né à Toulon en 1645, m. à Paris en 1699, a laissé: *Paraphrase des 7 psaumes de la pénitence* (en lat.); *Conspectus seu synopsis libri hebraici qui inscribitur Annales regum Franciæ et domûs othoman.*, Paris, 1670, in-8; *Réflexions sur la religion chrét., contenant les prophéties de Jacob et de Daniel sur la venue du Messie*, Paris, 1679, 2 vol. in-12, 1701, 2 vol.; *Liber psalmorum, cum argumentis*, etc., Paris, 1683, in-4; *Disc. où l'on fait voir que St Augustin a été moine*, ibid., 1689, in-12; *Summa biblica*, etc., ibid., 1690, in-12, réimpr. en 1701 sous le titre de *Dissertationes criticæ de hebraâ linguâ*, etc.; plus. autres écrits dont on trouvera la liste dans les *Mém.* de Niceron, tom I et X. — Ferrand (Henri), frère du précéd., a pub. un recueil d'inscriptions intit. *Inscriptiones ad res notabiles spectantes ab anno 1707 ad 1726*, Avignon, 1726, in-4.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre en miniature et en émail, membre de l'acad. royale de

peinture, né à Joigny en Bourgogne vers 1653, m. à Paris en 1732, a publié à Paris en 1732 un livre intitulé *de l'Art du feu ou Manière de peindre en émail*, avec un petit *Tr. de miniat.* — FERRAND DE MONTHELON, peintre et professeur de l'académie de St-Luc de Paris, né dans cette ville, où il m. en 1752, a laissé un *Mém. sur l'établissement de l'ecole de arts à Reims*.

FERRAND (N.), méd. et voyageur français, né vers 1670, devint médec. du khân des Tartares de Crimée, jouit pendant toute sa vie d'une grande considération auprès des autres souverains qui se succédèrent dans ce pays, y amena des missionn. jésuites et employa tous ses efforts pour la conversion de ces peuplades. On a de lui : *Réponse à quelq. questions faites au sujet des Tartares Circasses ; Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais fait en l'an 1702* : ces 2 écrits se trouvent dans les *Lettres édifiantes*.

FERRAND (ANTOINE), né à Paris en 1688, m. en 1719, conseiller à la cour des aides de Paris, a laissé quelq. poésies où l'on trouve du naturel, de la grâce, et qui ont été impr. dans un recueil intit. *Pièces libres de M. Ferrand et de quelq. autres auteurs sur div. sujets*, Londres, 1738, in-12, réimp. en 1760 et 1762. Le présid. Hénault attribue à Ferrand l'opéra des *Caractères de l'Amour*, donné sous le nom de l'abbé Pellegrin, et prétend aussi qu'il eut part, avec La Chapelle, aux romans de *la Comtesse de Savoie* et d'*Amenophis* de madame de Fontaine.

FERRAND (MARIE-LOUIS), général de division, commandant de la Légion-d'Honneur, né à Besançon en 1753, fit d'abord toutes les campagnes de l'Amérique avec un de ses frères, pharmacien en chef de l'armée de Rochambeau. A son retour il prit du service dans un régiment de cavalerie et avait le grade de chef d'escadron en 1793. Jeté en prison pendant la terreur, il dut sa liberté à la journée du 9 thermidor, fut promu au grade de général de brigade en 1795, servit successivem. dans les armées de l'ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, fut nommé gouverneur de Valenciennes après la paix d'Amiens, puis commandant du département du Pas-de-Calais. Appelé à faire partie de l'expédition du général Leclerc à St-Domingue et chargé du commandement de Santo-Domingo, Ferrand parvint à force de talent et de courage à rétablir momentanément la tranquillité ; à la nouv. de l'insurrection de Barahonde, il marcha contre les révoltés avec 500 hommes ; mais voyant ses troupes se débander et craignant de tomber entre les mains de ses féroces ennemis, il s'ôta la vie d'un coup de pistolet le 7 novembre 1808. Le *Précis hist. des derniers évènemens de la partie de l'est de St-Domingue*, par Gilbert Guillermin, chef d'escadron attaché à l'état-major, Paris, 1811, in-8, contient des détails intéressans sur les opérations administratives du général Ferrand.

FERRAND DE LA BAUDIÈRE (N.), proc. du roi au petit Goave (île de St-Domingue), fut mis en jugement par ordre de l'assemblée de la colonie et condamné à la peine de mort en 1789, comme aut. d'un écrit (pub. cette même année) en faveur des noirs, et qui fut regardé comme incendiaire.

FERRAND DE LA CAUSSADE (JEAN-HENRI BEGAYS), général de divis., né en 1736 à Montflanquin en Agenois, m. en 1805 à La Planchette près de Paris, fit les campagnes de 1747 et de 1748 avec le grade de lieuten. d'infanterie au régim. de Normandie, se distingua pendant la guerre de sept ans, fut élevé au grade de capitaine, décoré de la croix de St-Louis et nommé major-commandant de Valenciennes. Lors des prem. guerres de la révol., Ferrand fut choisi par les habitans de cette ville pour commander la garde nationale ; en 1792 il fut promu au grade de maréchal-de-camp ; commandait l'aile gauche de l'armée du nord à Jemmapes et contribua au gain de la bataille. Chargé du commandement de Valenciennes en 1793, il refusa d'ouvrir les portes aux troupes de Dumouriez, et par ce refus conserva cette place à la France. Bientôt, ayant été investi par 150,000 hommes de l'armée des coalisés, il fit une défense brillante qui peut être regardée comme un des plus beaux faits d'armes de la révolution ; et pour récompense de ses services fut incarcéré par ordre de Robespierre. Sous le consulat, Ferrand fut nommé préfet de la Meuse-Inférieure en 1802, reçut la décoration de la Légion d'Honneur en 1804, se retira peu de temps après, et publia quelques mois avant sa m. un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8.

FERRAND (ANTOINE), ministre d'état et pair de France, né en 1758, m. le 17 janvier 1825, avait d'abord été conseiller aux enquêtes dans le parlem. de Paris, et proposa des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des états-généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires publiques, il émigra dès le mois de sept. 1789, fut admis à faire partie du conseil du prince de Condé ; et, après avoir pub. div. écrits en faveur du parti auquel il s'était dévoué, il rentra en France (1801), où depuis il partagea ses loisirs entre la culture des lettres et les travaux politiques. Ses principaux ouvrag. sont : *l'Esprit de l'hist.*, etc., 1809, 4 vol. in-8, souvent réimprimé ; *Eloge de madame Elisabeth* (v. ELISABETH DE FRANCE) ; *Théorie des révolut.*, 1817, 4 vol. in-8.

FERRANDO (GONSALVE), personnage connu comme introducteur du gaïac en Europe, était né à Oviédo vers le milieu du 15e S. ; il acquit une gr. fortune en appliquant ce bois à la guérison de la maladie vénérienne, maladie dont lui-même s'était débarrassé par ce moyen. On a de lui un opusc. sur l'emploi de ce remède : il a été pub. sous le titre suiv. : *De guajacano ligno tractatus unus ; de ligno sancto tractatus alter*, dans le rec. *De morbo gallico* par Luisini.

FERRANTINI (GABRIEL), dit *dagli Occhiali*, peintre bolonais, élève de Denis Calvart, se livra particulièrem. à la peinture à fresque, et forma un gr. nombre d'élèves. Ses composit. se distinguent par le bon goût et la grâce du coloris.

FERRAR (NICOLAS), anglais d'une dévotion exaltée, né à Londres en 1592, montra de bonne heure un goût décidé pour l'étude des auteurs ecclésiastiques et pour la vie contemplative. Ayant renoncé aux affaires commerciales que son père lui avait laissées, il fit plusieurs voyages, puis se retira dans le manoir de Little-Gidding, au comté de Huntingdon, où il se livra à l'instr. des enfans des deux sexes jusqu'à sa m., en 1637. On a de lui des *Traités sur différens sujets de piété*, et des trad. d'ouvr. de dévotion, etc. M. P. Peckard a pub. en 1790, in-8, des *Mémoires* sur sa vie.

FERRAR (N. de), conseiller à la cour des comptes de Montpellier, mort vers le milieu du 18e S., a laissé une traduct. MS. de la *Jerusalem délivrée*, dont une copie, ornée de 20 beaux dessins à l'encre de la Chine, a été long-temps conservée dans le cabinet de Cambis-Velleron à Avignon.

FERRARA (GABRIEL), chirurg. ital. du 16e S., n'a laissé qu'un ouvr. intit. *Nuova selva di Cirurgia*, etc., Venise, 1596, in-8, trad. en latin par Pierre Uffenbach, et publié sous le titre de *Sylva chirurgiæ in tres libros divisa*, Francf., 1625, in-8.

FERRARE (HIPPOLYTE D'ESTE, cardinal de), petit-fils du pape Alexandre VI, par sa mère, la fameuse Lucrèce Borgia, et fils du duc de Ferrare Alphonse d'Este, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de France. Formé par son père à ce qu'on appelait alors la science du gouvernem., et initié dans les secrets de la politique, il gagna aisément, par ses qualités aimables, la confiance de

François Ier, conserva son crédit sous Henri II, remplit avec autant de talens que d'adresse diverses missions import., notamment sous Charles IX, pour la cour de Rome. Consumé par les pénibles travaux de la diplomatie de cette époque mémorable, beaucoup plus que par les années, il mourut à Rome en 1572, pourvu, ou plutôt accablé (*exoneratus plùs quàm ornatus*) comme l'avoue un écriv. relig., de dignités et de riches bénéfices. On peut du moins lui rendre cette justice qu'il employa une partie de ces énormes revenus en munificences qui tournèrent au profit des arts, et à la protection des lettres, qu'il cultivait lui-même.

FERRARE (ANNE de), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Modène, née en 1531, épousa en 1549 le duc d'Aumale, François de Lorraine (duc de Guise *le Balafré*), partagea tous les dangers que courut son époux pendant ces temps de troubles, et poursuivit juridiquement Poltrot qui l'avait assassiné. En 1556 elle s'unit à Jacques de Savoie, duc de Nemours, qui venait de faire casser son mariage avec Françoise de Rohan, et m. en 1607, sans avoir discontinué de prendre une part très-active aux affaires du temps.

FERRARI, troubadour lombard, attaché à la maison d'Este à Florence en 1264, se rendit célèbre et utile par la manière pure dont il parlait la langue provençale; c'était lui qui était chargé de recevoir les jongleurs provençaux que les fêtes attiraient à la cour du marquis d'Este, et d'improviser des réponses à toutes leurs questions. Il avait composé des couplets, des sirventes, et un rec. ou choix des meilleurs couplets de divers troubadours; mais toutes ces pièces se sont perdues.

FERRARI (JEAN-MATTHIEU), médecin italien du 15e S., professeur de médecine à l'université de Pavie, m. dans cette ville en 1472, a laissé quelq. ouvrages à peu près oubliés aujourd'hui; ils consistent principalement en *comment.* sur Avicenne.

FERRARI (ANTOINE), sav. médecin napolitain, surn. *Galateo*, du nom de Galetina, où il naquit en 1444, exerça à Naples avec un succès tel qu'Alphonse, duc de Calabre, l'emmena avec lui au siége d'Otrante, et que le roi chargea d'une mission particulière en France. La faveur de son souverain ne l'enrichit point, car il m. pauvre en 1517. Il a laissé plus. opusc. parmi lesquels on remarque les suiv. : *de situ Iapygiæ*; *Descriptio urbis Gallipolis*, etc.; Lecce, 1727, in-8; *de situ Elementorum*, *de situ Terrarum*, *de mari et aquis et fluviorum origine*, Bâle, 1558. On trouve la suite des ouvr. d'A. Ferrari dans la *Bibliot. napolet.* de Toppi, et dans la *Bibliot. volante* de Cinelli.

FERRARI (BARTHÉLEMI), fondat. et supérieur-général de l'ordre des clercs réguliers de St-Paul, ou *Barnabites*, dont l'établissem. fut confirmé par Paul III en 1533, étendit son institution en Italie et en France, et m. en 1544. — V. GIOLITO.

FERRARI (LOUIS), sav. mathématic. bolonais, né en 1522, m. en 1562 à Milan où il professait les mathématiques depuis plus. années, a découvert une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4e degré. Cette méthode est rapportée dans l'*Hist. des Mathémat.* de Montucla. On n'a de lui qu'une épigramme en grec, impr. dans le poëme des *Heures* de Noël par Conti, et une autre en lat. insérée à la fin du 4e livre de l'*An* du même auteur.

FERRARI (ANDRÉ), peintre génois, m. en 1669 à l'âge de 70 ans, a traité l'histoire, le paysage, les fleurs, les animaux et le portrait en grand et en miniature, et a laissé une telle quantité de tableaux dans ces différens genres que, suiv. quelq biogr., il n'est point d'églises, de palais, et presque point de maisons particul. de Gênes qui n'en possèdent quelques-uns. — FERRARI (Gregorio), peintre, né à Port-Maurice en 1644, m. à Gênes en 1726, a fait dans div. églises de Parme plus. tabl., soit à l'huile, soit à fresque. On remarque qu'il cherchait à imiter la manière du Corrège. — FERRARI (Lorenzo), son fils, appelé l'*abbé* parce qu'il avait pris l'habit ecclésiast., cultiva aussi la peinture, et m. en 1744 à 64 ans.

FERRARI (GAUDENZIO), dit *le Milanais*, peintre, né à Valdugia en 1484, m. en 1550, se distingue par la noblesse de ses compositions, les attitudes gracieuses de ses figures, la fraîcheur des carnations, et surtout par la variété de ses draperies. Le musée royal possède de cet artiste un *St Paul en méditation*.

FERRARI (PHILIPPE), religieux servite, né à Ovillo dans le Milanais, profess. de mathémat. à l'université de Pavie, mérita la faveur des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VIII, et mourut en 1626 après avoir été élu deux fois général et deux fois vicaire-général de son ordre. On a de lui plus. ouv. de piété et de géographie; le plus estimé est celui qui a pour titre *Lexicon geographicum*, Milan, 1627, in-4.

FERRARI (SIGISMOND), religieux dominicain, né en 1589 à Vigevano, dans le duché de Milan, fut successivement placé à la tête des études de la province de Styrie, et de la province de Vienne, nommé procureur-général de la nation d'Autriche, et commissaire des missions établies en Hongrie: épuisé par les veilles et les austérités, il obtint la permission de se retirer à Rome, où il mourut en 1646. On a de lui les ouv. suiv. : *de Rebus hungaricæ provinciæ sacri ordinis prædicatorum*, etc., Vienne, 1637, in-4; *Correctorium poematis super universam Summam santi Thomæ*, et quelq. autres écrits théologiques.

FERRARI (JEAN-BAPTISTE), savant jésuite, professeur de belles-lettres et d'hébreu dans le collége de son ordre à Rome, m. en 1655 à Sienne, où il était né vers 1580, a laissé : *Orationes XXV*, Lyon, 1625, Rome, 1635, in-24, augm.; *Flora, seu de florum culturâ*, Rome, 1633, in-4, fig.; *Hesperides, sive de malorum aureorum culturâ et usu lib. IV*, Rome, 1646, in-fol., avec 101 pl. grav. par C. Bloemaert.

FERRARI (FRANÇOIS-BERNARDIN), savant ital., conservateur de la bibliothèque ambroisienne qu'il avait contribué à former, né en 1576 ou 1577 à Milan, possédait une connaissance approfondie de l'histoire ecclésiastique et de la littérature sacrée et profane. Il a laissé les ouv. suiv. : *de Ritu sacrarum ecclesiæ catholicæ concionum*, en trois livres, Milan, 1618 et 1620, in-4; *de Antiquo epistolarum eccles. genere*, ibid., 1612, et Venise, 1615, in-8; *de Veterum acclamationibus et plausu*, Milan, 1627, in-4. — FERRARI (Octave), neveu du précédent et savant antiquaire, professeur d'éloquence à l'université de Padoue, et historiographe de la ville de Milan, né dans cette ville en 1607, m. à Padoue en 1682, a laissé des ouv. littér. peu estimés; on en trouvera la liste dans la *Bibl. script. mediol.* d'Argelati, tom. 1er. Ses ouv. d'érudition sont plus recherchés, les principaux sont : *Origines linguæ italicæ*, Padoue, 1676, in-fol.; *Analecta de re vestiariâ et lato clavo*, *ad Alberti Rubenii comment. de re vestiariâ*; *accedit dissertatio de lucernis sepulcralibus*, 1670, in-4; plus. *dissert.* sur différens sujets d'antiquité, et un *Eloge de Louis XIV*, qui valut à l'auteur une pension annuelle de 500 écus pendant cinq ou six ans.

FERRARI (GUI), célèbre littér., jésuite, né à Novarre en 1717, m. en 1791, après avoir occupé plus. chaires d'humanités et de rhétorique dans divers colléges de son ordre, cultivait toutes les branches de la littérature, la poésie, l'éloquence, l'histoire, la biographie, mais il excellait à composer des inscriptions, et, suivant Andrès, il est un des modernes qui ont le mieux réussi dans ce genre. Du nombre de ses ouv. les plus importans nous citerons : *de Rebus gestis Eugenii principis à Sabaudiâ, bello Pannonico*, Rome, 1747, in-4,

La Haye, 1749, in-8, trad. en ital. par le P. Savi; — *bello Italico*, Milan, 1752, in-8, trad. aussi en ital. par le même; — *bello Germanico..... et Belgico.....*, Zutphen, 1773, in-8; *Orationes actionesque academicæ*, Augsbourg, 1756, in-4; *Inscript., dissert. de origine, antiquitate, monumentis Insubrum, gentiumque illis finitimarum*, etc., Milan, 1765, in-8, trad. en italien par l'aut., ibid., 1772, in-12; *Guidonis Ferrarii opusculorum collectio*, Lugano, 1777, in-4.

FERRARI (Jean-Baptiste), latiniste italien, préfet des études du séminaire de Padoue, né à Tresto près d'Este en 1732, m. à Padoue en 1806, avait composé des poésies qui sont restées inédites, et quelques ouv. parmi lesquels nous remarquerons: *Laudatio in funere Clementis XIII*, Padoue, 1769, in-4; *Vitæ illustrium virorum seminarii patavinensis*, ibid., 1799, in-8; *Vita Pii VI*, etc., ibid., 1802, in-4.

FERRARI (Carlo), surnommé *le Boiteux*, né à Plaisance vers 1730, habile joueur de violoncelle, et compositeur de musique instrumentale, se fit entendre en 1758 au concert spirituel à Paris, et y obtint beaucoup de succès: en 1765, il entra au service de la cour de Parme, et m. en 1789.

FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostol., né en 1753 à Spolète, mort à Naples le 7 déc. 1825, avait montré de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art dans lequel il s'est distingué par ses connaissances profondes. Employé par l'administrat. franç. en qualité d'ingénieur en chef dans le départem. du Trasimène, il exécuta différens travaux d'utilité publique, et s'occupa dès lors, de concert avec le chev. Fontana, à combiner les plans d'un canal qui pût joindre la mer Adriatique à la Méditerranée. On peut voir le développem. de ses savant. conceptions dans le mém. qui a paru en 1826, sous ce titre: *de l'Ouverture d'un canal navigable*, etc. L'Italie doit encore à cet ingénieur distingué différ. projets très-bien conçus pour le dessèchem. des lacs de Trasimène et de Fucino. Ses travaux comme architecte ne lui font pas moins honn.; et il a laissé en portefeuille de nombreux dessins de maisons de campagne et autres morceaux précieux.

FERRARINI (Michel-Fabrice), antiquaire, prieur du couvent de l'ordre des carmes, né à Reggio, m. dans cette ville vers 1492, avait visité les principales villes d'Italie, et recueillit des inscript. qui forment un vol. in-4, dont la biblioth. royale possède un bel exemplaire. C'est à lui qu'est due la première édit. de l'ouvrage de Valerius Probus: *Significatio litterarum antiquarum*. — Ferrarini (Joseph-Marie-Félix), dominicain milanais, commissaire du saint office, né en 1670, m. en 1744, a laissé: *Ragguaglio istorico della vita di S. Vincenzio Ferreri*, Milan, 1732, in-4.

FERRARIS (Joseph, comte de), général au service de l'Autriche, célèbre géographe, né à Lunéville en 1726, d'une famille noble originaire du Piémont, entra au service dès l'an 1741, en qualité d'enseigne dans le régim. autrichien de Gruno, devint général-major en 1761, et lieuten.-génér. en 1775. Très-instruit dans les sciences exactes et surtout en mathématiques, il avait été nommé, en 1767, directeur-général de l'artillerie pour les provinces autrichiennes, dites *des Pays-Bas*; et ce fut à cette époque qu'il entreprit de dresser la carte de ces provinces. Cet important ouv., terminé en 1777, en 25 feuilles grand aigle, est à la même échelle que la carte de France par Cassini, et, malgré quelq. inexactit. de détails, en forme une suite nécessaire. (Il en a été fait une copie à Paris en 69 petites feuilles; mais cette copie est bien moins estimée que l'original.) Le comte de Ferraris jouit de la constante bienveillance de l'impératrice Marie-Thérèse, des empereurs Joseph II, Léopold et François II. Quoique âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, sur les frontières de la Belgique, se distingua aux combats de Saultain, de Famars, et au siége de Valenciennes. A la fin de cette campagne il fut appelé à Vienne pour occuper la place de vice-président du conseil aulique de guerre; il obtint en 1808 le grade de feld-maréchal, et mourut en 1814.

FERRARO (Jean-Baptiste), écuyer, né à Naples au 16e S., est aut. d'un ouv. int.: *Due anatomie, una delli membri e viscere, l'altra dell'ossa de' cavalli*, Bologne, 1673, in-12. — Ferraro (Pierre-Antoine), fils du précédent, écuyer de Philippe II, a pub.: *Il cavallo frenato*, Venise, 1653, in-fol., enrichi de belles estampes. — Ferraro (André), chanoine et trésorier de la ville de Nole, où il était né, a laissé l'ouvrage suiv.: *del cemeterio nolano, con le vite d'alcuni santi che vi furono sepoliti*, Naples, 1644, in-4.

FERRARS (George), avocat anglais, membre de la chambre des communes sous les règnes de Henri VIII, d'Edouard VI et de la reine Marie, a laissé trois tragédies et quelques autres ouv. de poésie insérés dans un recueil intit.: *le Miroir des magistrats*. On lui attribue l'*Hist. du règne de la princesse Marie*, pub. sous le nom de Richard Grafton.

FERRATA (Hercule), sculpteur italien, né à Palsot, près du lac de Côme, vers 1630, se rendit à Rome en 1657, et s'y fit connaître par l'exécution d'un grand nombre d'ouvr. en marbre et en stuc, parmi lesquels on remarque un *St André, apôtre*, un *St André d'Avellin*, la figure de *la Foi*, un bas-relief de *Ste Agnès*, la figure de *la Charité*. Il exécuta aussi plusieurs ouvrages pour le duc de Toscane.

FERRAUD (N.), député des Hautes-Pyrénées à la convention nation., vota la mort de Louis XVI, fut employé successivement dans l'armée des Pyrénées orientales et à celle du nord, voulut, le 20 mai 1795, s'opposer à la populace qui forçait les portes de la convention, et fut tué d'un coup de pistolet; sa tête, coupée et mise au bout d'une pique, fut portée jusque sur le bureau du président de l'assemblée, Boissy-d'Anglas. La convention lui rendit les honneurs funèbres. Son *éloge*, prononcé par Louvet, a été imp. en 1795.

FERREIN (Antoine), médecin franç. et célèbre anatomiste, membre de l'académie des sciences, professeur de chirurgie et successeur du savant Winslow, au Jardin du Roi à Paris, né à Fresquepêche en Agenois en 1693, m. en 1769, avec la réputation d'habile praticien, a pub. un grand nomb. d'ouv. intéressans; les princip. sont: *Sur la structure du foie et de ses vaisseaux*, 1733; *Observat. sur de nouvelles artères et veines lymphatiques*, 1741; *Sur la structure des viscères nommés glanduleux*, etc., 1749; *Sur l'inflammat. des viscères du bas-ventre*, 1766; *Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites*, 1767. Après sa m., on publia: *Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein*, par Arnault de Nobleville, Paris, 1769, 1781, 3 vol., in-12; *Matière médicale*, etc., Paris, 1770, 3 vol. in-12; *Elémens de chirurgie pratique*, 1771, in-12.

FERREIRA (Antoine), célèbre poète portug., né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, a laissé des poésies lyriques et dramatiques qui le placent au rang des auteurs classiques de sa patrie. Ses œuvres consistent en ouv. intit.: *Poemas lusitanos*, Lisbonne, 1598, des comédies imprimées en 1622 avec celles de Sà de Miranda, et *Inès de Castro*, la seconde trag. régulière composée en Europe après la renaissance des lettres.

FERREIRA DE VERA (Alvaro), biographe et généalogiste portugais, compulsa tous les cartulaires, toutes les archives et les dépôts des chartes de Lisbonne et de Madrid, et pub. après plusieurs années de recherches assidues: *Origine de la noblesse politique, des blasons, charges et titres*, Lisbonne, 1631; *Notes sur le nobiliaire du comte*

D. Pedro, ibid., 1643; *Vies abrégées du comte D. Henri de Bourgogne, du roi Alfonse Henriques, de Sanche Ier, d'Alph. II, de Sanche II, d'Alph. III, de Denis, d'Alphonse IV et de Pierre Ier*, Sarragosse, 1643; deux *Tr. de l'orthog. portug.*, etc.

FERREIRA (Christophe), jésuite portugais, missionnaire au Japon de 1609 à 1633, m. victime de son zèle pour la foi vers l'an 1652 à l'âge de 72 ans, a écrit: *Annuæ litteræ è Japoniâ anni* 1627. — Ferreira (Gasp.), jésuite portugais, missionnaire à la Chine, prêcha pendant 40 années à Pékin, et mourut dans cette ville en 1649. Il a composé en langue chinoise et publia les vies des saints pour chaque mois avec des passages de l'Ecriture et des Pères, et un recueil de méditations sur les 15 mystères du rosaire.

FERREIRA (Antonio-Fialho), voyageur portugais, capitaine de la flotte de Macao et chevalier de l'ordre du Christ, né à Macao vers l'an 1600, m. vers l'an 1658, a donné la relation de ses voyages sous les titres suiv.: *Relation du voyage fait par Antonio Ferreira de Macao à la Chine par ordre de S. M.*, Lisbonne, Lopes-Roza, 1643, 1 vol. in-4; *Raisonnem. et questions sur la navigation nouvelle entreprise depuis la Chine jusqu'à Lisbonne*, etc., MS. conservé à la biblioth. du roi à Madrid. On a encore de Ferreira la harangue qu'il prononça dans la maison du sénat de Macao à l'occasion de l'avènement de Jean IV au trône de Portugal; elle se trouve dans les *succ. milit. des armées portugaises*, Lisbonne, 1644.

FERREIRA (Alexandre), juriscons. et histor., né à Oporto en 1644, m. en 1737 à Lisbonne, fut membre de l'acad. royale d'hist. de cette capitale, et chargé par elle d'écrire les mémoires des ordres militaires de Portugal. Il a laissé les ouv. suivans: *Alegacion juridica*, etc., ou preuves juridiques des droits de l'archiduc d'Autriche Charles III à la couronne d'Espagne, Lisbonne, 1704, in-folio; *Memorias o noticias da celebre ordem dos templarios para a hist.*, etc., Lisbonne, 1735, in fol.

FERREIRA (Antoine), chirurgien portugais attaché à l'hôpital de Tous-les-Saints à Lisbonne pendant 20 ans, puis chirurgien-major de l'infante Catherine, épouse de Charles II, roi d'Angleterre, né à Lisbonne en 1626, eut le bonheur de se signaler par des cures heureuses, et mourut en 1679 avec la réputation d'un habile praticien. On a de lui un sav. traité de chirurgie intit. *Luz verdadeira*, etc., c'est-à-dire lumière véritable et examen abrégé de toute la chir., Lisbonne, 1705, in-folio en 17 liv.

FERRELO (Barthélemi), navigateur espagnol, partit en qualité de pilote avec Rodrigue de Cabrillo, que Mendoça, vice-roi du Mexique, envoyait en 1542 faire des découvertes au nord de la Californie. Après la mort de Cabrillo, Ferrelo continua ses recherches jusqu'au 43e de latitude, où il vit les côtes du cap Blanc; et aperçut à 41° 30′ une pointe de terre qu'il nomma cap *Mendocino*. On trouve la relation détaillée de ce voyage dans l'*Hist. des Indes* de Jean de Laet.

FERREOL (St), premier évêque de Besançon, accompagna St Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie avec St Ferjeux, son frère; les deux apôtres, arrêtés par les ordres de Claude, préfet romain, restèrent inébranlables dans la foi, souffrirent toutes sortes de supplices, et eurent la tête tranchée en 211.

FERREOL (Tonance), préfet des Gaules, né au château de Trévidon vers 420, persuada aux Gaulois de s'unir aux Romains pour repousser Attila, et sut mériter dans cette guerre la reconnaissance des deux peuples; ce fut à sa prière que Thorismond, roi des Goths, leva le siége d'Arles. Il avait formé dans son château de Prusiane une très-belle biblioth. dont Sidoine a donné la descr. dans une de ses lettres (*Epist. IX, lib. II*).

FERRERAS (Juan de), célèbre histor. espag., membre de l'acad. d'Espagne, bibl. de Philippe V, né à Labañeza en 1652, entra dans les ordres à Salamanque, obtint la cure de St-Jacques de Talavera, puis celle d'Alvarès en 1681, fut appelé dans la capitale par le cardinal Portocarrero, reçut la cure de St-Pierre, et fut fait proviseur de l'inquisition; depuis il ne voulut accepter aucune autre dignité. Il mourut en 1735, laissant un gr. nomb. d'ouv. tant imp. que MSs. dont on trouvera le catalogue dans les *Mém.* de Trévoux, ainsi que son éloge historique par don Blas Nassarre y Ferriz. Les principaux ouv. de Ferreras sont les suiv.: *Disputationes theolog. de Deo uno et trino*, etc., Madrid, 1735, 2 vol. in-4; *Dissertatio de prædicatione Evangelii in Hispaniâ per S. Jacobum*, etc., Madrid, 1705; *Asunto acad. en octava rima*, etc.; *Varias poesias*, Madrid, 1726, in-8; *Desengaño politico*, ibid., 1712; *Historia de España*, ibid., 1700-1727, 16 vol. in-4, ouv. estimé qui a été trad. en franç. par d'Hermilly, Paris, 1751, 10 vol. in-4.

FERRÈRE (Philippe), célèbre avocat au parlement de Bordeaux, né à Tarbes en 1767, se plaça dès ses prem. débuts au rang des orateurs distingués du barreau de la capitale de la Guyenne. Les évènemens de la révolution, dont le jeune Ferrère n'adoptait pas entièrem. les principes, le forcèrent d'interrompre ses travaux et de fuir sa ville natale, où sa vie était en danger. Ce n'est qu'en 1795, après le règne de la terreur, qu'il lui fut permis de rentrer dans la carrière, où l'attendaient de nouveaux triomphes oratoires. Après avoir refusé en 1804 de faire partie de la chambre législative dite *le Tribunat*, il vit la restauration de la monarchie en 1814 avec la joie d'un bon citoyen; mais il ne sollicita aucune des faveurs auxquelles son inébranlable fidélité lui aurait permis d'aspirer. Simple dans ses goûts, dévoué au devoir de son état, dont il faisait sa gloire et sa consolation, il mérita l'estime de tous ses concitoyens, et en reçut d'honorables témoignages. Les pénibles travaux de la plaidoirie avaient usé sa constitution naturellem. délicate: atteint d'une maladie de poitrine dont tous les secours de l'art ne purent arrêter les progrès, il y succomba le 14 janvier 1815 à l'âge de 48 ans. Ferrère a laissé des plaidoyers remarquab. par l'élévation des pensées, l'énergie du style et les mouvem. oratoires dont ils sont animés; les princ. ont été impr. pour la prem. fois dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clapier, Paris, 1820, et années suivantes, 12 vol. in-8.

FERRERI (Zacharie), poète latin, religieux de l'ordre de St-Benoît de la congrégation du mont Cassin, puis de l'ordre des Chartreux, évêque de Guardie (royaume de Naples) sous le pontificat de Léon X, né à Vicence en 1479, m. à Rome postérieurement à 1525, se signala au concile de Pise en 1511 par la hardiesse de ses attaques contre l'ambition du pape Jules II, et fut chargé de rédiger les actes de ce concile. Envoyé en Allemagne comme nonce apostolique de Léon X, Ferreri réconcilia Sigismond de Hongrie avec son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, et recueillit des informations sur la vie et les miracles de St Casimir, dont on sollicitait la canonisation. On a de lui un gr. nomb. d'ouv., soit impr., soit MSs., tous consacrés à la défense de la religion. On trouvera des détails sur ces différens ouv. dans Tiraboschi, *Giornale di Modena*, t. 26. Le plus remarquable est le recueil intit. *Hymni novi ecclesiastici juxta veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4, ib., 1549, in-8. On estime dans ces hymnes le choix des pensées, la grandeur des images et le style constamment pur et harmonieux.

FERRERI (Mathias), capucin piémontais, professeur en théologie, définiteur des maisons de son ordre et missionnaire dans les vallées des Alpes, où il opéra un assez grand nombre de conversions

au 17e S., a écrit en latin une histoire des missions en général et en particulier de celles faites par les relig. de son ordre dans les vallées des Alpes; elle a été pub. sous le titre de *Jus regnandi apostolicum per missiones ecclesiasticas*, etc., Turin, 1659, 2 vol. in-fol.

FERRET, appelé *le grand Ferret* à cause de sa taille colossale, né vers le milieu du 14e S. au village de Rivecour près de Verberie, se signala d'abord dans la faction des *jacquiers* en ravageant les terres des châteaux voisins de l'Oise. Sa force et son intrépidité suffirent pendant plus. années pour maintenir la tranquillité dans les environs du village de Rivecourt. Les Anglais ayant réussi à surprendre le château de Longueil, le grand Ferret, armé d'une hache énorme et suivi de quelques domestiques, se précipite sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culbute le reste dans les fossés, et délivre la place; une nouv. troupe se présente pour faire le siége de ce château, elle est encore taillée en pièces par ce héros. Épuisé par deux jours de combats consécutifs, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante lorsqu'il apprit que douze Anglais s'avançaient pour lui arracher la vie: il saisit sa hache qu'il avait placée près de son lit, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Ce fut son dern. exploit: la mort l'enleva peu de temps après.

FERRET (EMILE), jurisc. humaniste du 16e S., né à Castel-Franco en 1489, professa le droit à l'université de Valence en Dauphiné, fut nommé par François Ier conseiller au parlement de Paris, et mourut à Avignon en 1552. Il a laissé quelques ouv. de droit peu consultés aujourd'hui et un commentaire sur Tacite. Sa vie est insérée dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Jéna, 1722, in-8.

FERRETI (NICOLAS), habile grammairien du 15e S., mort en 1523 à Venise, où il dirigeait une école célèbre qui attirait un grand concours d'auditeurs des différentes parties de l'Italie, a laissé plus. opuscules intéressans: ils ont été recueillis et imp. à Venise en 1507, in-fol. — FERRETI (Jules), fils du précéd., jurisc., né à Ravenne en 1480, m. en 1547 avec la réputation d'un homme vertueux et éclairé, a pub. des opuscules relatifs à sa profession, entre autres: *Consilia et tractatus varii*, Venise, 1562, in-4; *de Re et disciplinâ militari unicus tractatus*, ibid., 1575, in-fol.; *de Jure et re navali; et de ipsius rei navalis et belli aquatici præceptis legitimis liber*, ibid., 1579, in-4, etc. — FERRETI (Jean-Pierre), frère du précéd., évêque de Milazzo en Sicile, puis de Lavello au royaume de Naples, né à Ravenne en 1482, mort en 1557, cultiva toutes les branches de la littérature, et a laissé un grand nombre d'ouv. tant imp. que MSs. dont on trouvera le catal. dans les *Scritt. Ravenn.* par l'abbé Ginanni, t. 1er, no 228.

FERRETI (JEAN-BAPTISTE), savant antiq. relig. de l'ordre des bénédictins de la congrégation du mont Cassin, né à Vicence en 1639, m. en 1682, n'a pub. qu'un seul ouvr. intit. *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol. — FERRETI (Fr.) d'Ancône, écriv. du 16e S., a pub. un traité *della Osservanza militare, libri due*, Venise, 1573, in-4. fig. — FERRETI (Marc-Aut.), poète vénitien, a donné une pastorale en 5 actes et en vers intit. *Mirinda*, 1613, in-4. — FERRETI (Fr.) d'Ancône, a pub. *I Diporti notturni, dialoghi familiari*, 1580, in-8. — FERRETI (Laurent) n'est connu que comme coopérateur de Veneroni, édit. du *Dict. franç.-italien* d'Antoine Oudin, Paris, 1681, in-4, 2 t.

FERRETO, historien du 13e S., né à Vicence, a laissé une histoire intit. *Ferreti, poetæ vicetini, suorum et paulò antè actorum temporum historia*, insérée dans le t. IX des *Scriptores rerum italicarum* de Muratori. On lui doit aussi, outre plusieurs élégies, un poëme intit. *de Scaligerorum origine libri IV*.

FERRI ou FERRO (ALPHONSE), méd. italien du 16e S., prem. chirurgien du pape Paul III, m. vers 1575, enseigna avec un gr. succès la chirurgie à Naples et l'anatomie à Rome. On lui doit: *de ligni sancti multiplici medicinâ et vini exhibitione libri quatuor*, Rome, 1507, in-4; *de sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres, etc.; de carunculâ sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum*, Rome, 1552, in-4, Lyon, 1553, in-4.

FERRI (CIRO), peintre et architecte, chef de l'école florentine, né à Rome en 1634, m. dans la même ville en 1689, imita si bien la manière de Piètre de Cortone, son maître, qu'on ne pouvait distinguer leurs ouv. Il termina les peintures du palais Pitti commencées par son maître, et travailla à la coupole de St-Agnèse à Rome. Ses plus belles productions sont à Rome et à Florence.

FERRI (PAUL), théolog. protestant, né à Metz en 1591, m. en 1669, a laissé plusieurs ouv. parmi lesquels on remarque: un *Catéchisme général de la réformation*, 1654, ouvr. réfuté par le célèbre Bossuet; *Scholastici orthodoxi specimen*, Genève, 1616, in-8; *le Dernier désespoir de la trad. contre l'Ecriture; Vindiciæ pro scholastico orthodoxo*, Leyde, 1630; un recueil de *Sermons* et des rech. sur l'*Hist. de Metz* en MS.

FERRIER (ST VINCENT), prédicat. espagnol de l'ordre de St-Dominique, né à Valence en 1357, se livra avec les plus brillans succès au ministère de la parole évang., parcourut en mission. l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, inspirant une profonde vénération pour sa personne aux souver. et aux peuples, fut élu député par les états de Valence pour concourir à la nomination du successeur de Martin, roi d'Aragon, et appelé au concile de Constance en 1415. Il continua ses missions jusqu'à sa m., en 1415. On a de lui: *Tr. de logique; Tr. sur le schisme*, adressé à don Pierre III d'Aragon en 1380; *De la fin du monde et de la science de la vie spirituelle*, etc.; et un vol. de *sermons*; le tout a été recueilli et publié en 4 vol. in-fol., Valence, 1491. Sa *Vie*, par Ransano, évêq. de Lucera, se trouve dans le rec. des Bollandistes. Il a été canonisé par Calixte III en 1455. — FERRIER (BONIFACE), frère du précédent, général des Chartreux pendant le schisme occasioné par l'élection simultanée de Benoît XIII et d'Urbain VI, né à Valence en Espagne en 1355, m. en 1417 ou 1419, a laissé un *Tr.* où il examine pourquoi peu de relig. de l'ordre des Chartreux ont été canonisés; un *Tr.* adressé à Boniface, religieux du même ordre; une traduct. de la *Bible* en espagnol; des *sermons* et des *lettres*.

FERRIER (ARNAUD du), profess. en droit à l'université de Toulouse, où il était né vers 1508, devint président à la chambre des enquêtes de Paris, ensuite maître des requêtes, et fut envoyé par la cour de France en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il m. en 1585, garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV. Il avait embrassé le calvinisme dans les dernières années de sa vie. Ses *Mém. et Ambass.* forment 3 vol. in-fol., dont on conserve deux exempl. MSs. à la biblioth. du roi.

FERRIER (AUGER), méd., né dans les environs de Toulouse en 1513, exerça son art à Paris, à Rome, puis à Toulouse, et mourut dans cette dern. ville en 1558. Il a pub. plus. ouvr. de médec. et d'astrol. judiciaire; les principaux sont les suivans: *De diebus decretoriis secundum pythagoricam doctrinam et astron. observat.*, Leyde, 1541, 1549, in-16; *Liber de somniis*, ibid., 1549, in-16, avec les *Tr.* d'Hippocrate, de Galien et de Synesius sur les insomnies; *Avertissement à Jean Bodin sur*

le 4e livre de sa républ., Toulouse, 1580, in-8, etc. — FERRIER (Michel), musicien compositeur du 16e S., a mis en musique les *Psaumes de David*, trad. par Clément Marot.

FERRIER (JÉRÉMIE), ministre protestant, professeur de théologie à Nîmes, où il était né vers le milieu du 16e S., se convertit à la foi catholique vers 1613, vint se fixer à Paris avec toute sa famille et m. dans cette ville en 1626, estimé de Louis XIII et de Richelieu, qui l'employèrent dans la guerre de plume qu'ils soutinrent contre les écrivains aux gages du cabinet de Madrid au sujet de l'alliance de la France avec la Hollande. Il pub. à cette occasion le livre intit. *le Catholique d'état ou Disc. politique des alliances du roi très-chrétien contre les calomnies des ennemis de son état*, 1625, in-8 : ouvr. estimé et souvent réimpr.

FERRIER (LOUIS), poète, né à Arles en 1652, mort à La Martinière près de Caudebec en 1721, est auteur d'un recueil intitulé : *Préceptes galans*, Paris, Cl. Barbin, 1678, in-12; des tragéd. d'*Anne de Bretagne, reine de France*, jouée en 1678, impr. en 1679, in-12; d'*Adraste*, représentée en 1680, impr. en 1681, in-12; de *Montesuma*, représ. en 1702 et restée inédite; et d'une traduct. de l'*Hist. univ.* de Trogue Pompée, réduite en *Abrégé* par Justin, 1693, 2 vol in-12.

FERRIERE (CLAUDE de), docteur en droit de l'univ. de Paris, était né dans cette ville en 1639. Il y professa la jurisprud. ainsi qu'à Reims, et m. en 1715 avec la réputation d'habile juriscons. Il a laissé plus. ouvr. de droit, parmi lesquels nous citerons la traduct. des *Institutes de Justinien* avec les analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, Paris, 1677, 6 vol. in-4; *Comment. sur la coutume de Paris*, 2 vol. in-12; *Nouv. institutions coutumières*, 1692, 2 vol. in-12; 1702, 3 vol. in-12; *la Science parfaite du notaire*, 1684, in-4; *Tr. des droits de patronage et de la présentation aux bénéfices*, Paris, 1686, in-4. — FERRIÈRE (Claude-Joseph de), fils du précéd., fut doyen des profess. en droit de l'univers. de Paris, doyen de la faculté, et travailla à perfectionner les ouvr. de son père; celui intit. *Introduction à la pratique* devint par ses soins un *Dictionnaire de droit*, Paris, 1740, 2 volum. in-4; il porta également à 2 volumes in-4 *la science parfaite du notaire*, Paris, 1761, avec les additions de F.-B. de Visme. M. Massé, notaire à Paris, a donné depuis *le Nouveau parfait notaire ou la Science des notaires de C.-J. de Ferrières mise en harmonie avec les dispositions du code civil*, etc., 1805, 2 vol. in-4, 4e édit., 1813, 3 volumes in-4.

FERRIÈRES (CHARLES-ELIE, marquis de), membre de l'assemblée constituante, né à Poitiers en 1741, m. le 30 juillet 1804 au château de Marsay près de Mirabeau, où il passait la plus grande partie de l'année se livrant à l'étude, a laissé, outre plusieurs ouvr. littér., quelques écrits relatifs aux affaires du temps, et dont le plus remarquable est celui qui a pour titre *Mém. pour servir à l'hist. de l'assemblée constituante et de la revolut. de 1789*, an VII, 3 vol. in-8, réimpr. dans la *Collect. des mém. relatifs à la révol. franç.* pub. chez les frères Baudouin, Paris, 1821, 2 vol. in-8; un 3e vol., jusqu'alors inédit, parut la même année avec une notice sur la vie de l'aut., des notes et des éclaircissemens historiq., par MM. Berville et Barrière. Parmi les autres ouvr. du marquis de Ferrières il faut aussi distinguer celui intit. *le Théisme ou Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre polit.*, 2e édition, Paris, 1791, 2 vol. in-12. L'aut. développe dans cet écrit la doctrine de Descartes, de Mallebranche et de Locke, et cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et le gouvernement ne sont plus en rapport avec la religion établie.

FERRINI (LUC), religieux servite au 16e S., né à Florence, a été l'édit. des ouvr. suiv., laissés en MS. par le P. Poccianti : *Mich. Pocciantii catalog. scriptorum Florentinorum omnis generis*, etc., Florence, 1589, in-4; *Poccianti Mich. vite de sette beati Florentini, fundatori dell' ordine de' servi*, etc., Florence, 1589, in-8. — FERRINI (Vincent), relig. domin. au 16e S., vic.-général de l'inquisition, supérieur des couvens de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, se signala dans ces provinces par son zèle pour la prédication. Il a laissé, entre autres ouvr. ascétiques : *Alfabeto spirituale; Alfabeto esemplare*; un *Rec.* de maximes extraites des ouvr. des plus célèbres prédicateurs de son temps, etc.

FERRON (ARNOUL LE), conseiller au parlement de Bordeaux sa patrie, né en 1515, m. en 1563, fut le continuateur de l'*Hist. de France* de Paul-Emile (*v.* ce nom), depuis l'an 1484 jusqu'à 1547. Cette continuation en 9 livres a été impr. à Paris, 1554, in-fol.; 1555, in-8, et trad. en franç. avec l'hist. de Paul-Emile par J. Regnart, Paris, 1581, in-fol. Le Ferron a continué aussi l'*Hist. des rois de Fr.*, par du Haillan, Paris, 1615, 2 vol. in-folio, et a publié des *Observat.* sur la coutume de Bordeaux, Lyon, 1565, in-fol.

FERRY (ANDRÉ), religieux minime, géomètre et mathém., prem. profess. des écoles de mathém. et de dessin de Reims, membre de plus. sociétés sav., né à Reims en 1714, m. en 1773, a donné le plan de la fameuse machine hydraulique pour les fontaines de cette ville. On a de lui quelques écrits dont le plus remarquable est la *dissert.* sur le projet de donner des eaux à la ville de Reims, 1747, avec un plan gravé.

FERRY. V. FERRI.

FERSEN (AXEL, comte de), feld-maréchal et sénateur suédois, m. vers la fin du 18e S., servit d'abord en France avec distinction pend. plusieurs années, et à son retour dans sa patrie se signala par ses talens militaires en Poméranie, et par ses talens politiques aux états de 1756 et de 1772, aux diètes de 1778, de 1786 et de 1789. Son éloquence, son désintéressement et son dévouement à sa patrie lui donnèrent une gr. influence dans toutes ces assemblées; mais ses efforts ne purent empêcher la révolution opérée dans le gouvernement par Gustave III. — FERSEN (Axel), fils du précéd., grand-maître de la maison du roi de Suède, chancelier de l'université d'Upsal, né à Stockholm vers 1750, fit les campagnes d'Amérique, vint ensuite en France, s'y trouvait lors des premiers troubles de la révolution et montra un noble dévouement à la famille royale. Il périt à Stockholm en 1810, victime d'une émeute populaire.

FERTÉ (HENRI DE SENNECTÈRE, maréchal de LA), né à Paris en 1600, se distingua aux siéges de La Rochelle en 1628, de Moyenvic, de Trèves et à la bataille d'Avesnes. Après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Rocroi, il battit en 1650 le comte de Ligneville au combat de St-Nicolas, fut nommé lieutenant-général la même année, et reçut l'année suivante le bâton de maréchal. En 1655, il assista aux siéges de Landrecies et de St-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes et racheté par le roi; il prit Montmédy en 1657, Gravelines en 1658, et ne commença à jouir des honneurs qu'il avait obtenus que depuis la paix des Pyrenées signée en 1659. Ce brave maréchal mourut en 1681. — FERTÉ (Henri-François, duc de LA), fils du précédant, né en 1657, fit la campagne de Hollande en 1672, et fut blessé au siége de Fribourg en 1677. Nommé maréchal-de-camp, il fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie, fut nommé lieutenant-général en 1696, et m. en 1702. — FERTÉ (Louis de LA), frère du précédent, de la compagnie de Jésus, né en 1659, m. en 1732, eut la réputation d'un bon prédicateur.

FERTÉ-IMBAUT (le maréchal de LA). V. ESTAMPES (Jacques d').

FERTEL (MARTIN-DOMINIQUE), imprimeur au 18e S., parcourut différentes villes de la France, de l'Italie pour approfondir son état, et fit paraître le fruit de ses recherches sous ce titre : *la Science pratique de l'impr., contenant des instruct. faciles*, etc., Saint-Omer, 1723, in-4.

FERUS (GEORGE), jés. allem., né en 1585, m. en 1655, enseigna la rhétor. et la philosophie dans différens colléges, prêcha avec succès dans la Bohême, et a trad. en langue bohém. plus. ouvrages ascétiques, dont on trouve la liste dans la *Biblioth.* de Sotwel, page 287 et suiv. On lui doit aussi une *Gramm. de la langue bohém.*, Prague, 1642, in-8.

FÉRYD-EDDYN-ATTHAR, célèbre poète persan, né l'an de l'hég. 613 (de J.-C. 1226), a laissé un gr. nomb. d'ouvr. qui jouissent en Orient d'une juste renommée. Les principaux sont intit. : *Pendnameh* (livre de conseil), traité de morale dans le genre des *Maximes* de La Rochefoucauld : le texte original a été impr., mais incorrectem., à Londres, 1809, in-12, par les soins de M. J.-H. Hindley; M. Silvestre de Sacy a donné, dans le tome 2e des *Mines de l'Orient*, une trad. de cet ouvr. précéd. de la *Vie de Féryd-Eddyn*, extraite de la *Biogr. des poètes persans* de Daulet-Châh ; *Asrar-nameh* (livre des secrets) ; *Bulbulnameh* (livre du rossignol) ; *Teskeret elavlyâ* (vie des Saints), *Manthac althaïr* (traité de morale), etc. Tous ces ouvr. sont écrits dans le style mystique.

FESCH. V. FAESCH.

FESSARD (ETIENNE), grav., né à Paris en 1714, m. en 1774, élève de Jeaurat, a laissé plus. ouvr., dont les principaux sont : *la Chapelle des enfans trouvés*, en 16 pl. ; *Jupiter et Antiope ; la Fête flamande ; l'Empire de Flore ; les Fables de La Fontaine*, Paris, 1765-75, 6 vol. in-8. Son estampe la plus estimée est celle qui représente *Herminie cachée sous les armes de Clorinde*.

FESTUS (PORCIUS), proconsul et gouv. de Judée vers l'an 61 de J.-C., succéda à Antonius Félix. Il fit, à la demande des Juifs, citer St Paul à son tribunal ; mais l'apôtre en ayant appelé à César, il fut obligé de le laisser sortir sain et sauf de son gouv.

FESTUS (POMPEIUS SEXTUS), philologue célèbre vers le 5e S., est connu comme abréviateur du grand ouvr. de Verrius Flaccus, *de Verborum significatione*, Milan, 1471, in-fol. ; la meilleure édit. est celle que donna André Dacier, Paris, 1681, in-4 (*ad usum Delphini*).

FESTUS. V. RUFUS.

FÉTI (DOMINIQUE), peint. romain, né en 1589, m. en 1624, élève de Civoli, dut moins aux préceptes de ce maître qu'à l'étude des chefs-d'œuvre de Jules Romain, du Titien et de Paul Véronèse, la touche large et moelleuse, la vigueur de ton qui distinguent ses ouvr. Il n'a guère laissé que des tableaux de chevalet dont le prix est très-élevé dans les ventes. Le Musée royal possède de cet artiste *le Mariage de Ste Catherine* et *la méditation sur le neant des grandeurs humaines*.

FEU (JEAN), savant professeur de droit à l'université d'Orléans, où il était né en 1477, obtint la charge de second président au parlement de Normandie, et m. en 1549. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Joannis Ignei opera*, Lyon, 1509, 3 vol. in-fol. — FEU (François), curé de St-Gervais à Paris, m. en 1761 à l'âge de 90 ans, avait gouverné sa paroisse pendant plus de 60 ans avec un zèle et un désintéressement au-dessus de tout éloge. Un mausolée lui fut élevé dans son église : ce monument a été depuis la révolution transporté à l'ancien musée des Petits-Augustins.

FEUARDENT (FRANÇOIS), cordelier fameux par ses déclamations virulentes contre Henri III et Henri IV, et l'un des plus fougueux ligueurs, né à Coutances en 1539, m. en 1610, a laissé une grande quantité d'ouvr., soit impr., soit MSs., dont la liste se trouve dans le t. 39 de Niceron. Ils sont dirigés pour la plupart contre les hérésies de Luther et de Calvin.

FEUDRIX. V. BRÉQUIGNY.

FEUERLEIN (GEORGE-CHRISTOPHE), médecin allem., membre du collége de médec. d'Anspach, conseiller aulique, né à Nuremberg en 1694, m. en 1756, n'a laissé que quelques *thèses*, et deux *Mém.* peu importans sur les eaux d'Heilsbronn. Son *oraison funèb.* fut prononcée par Junkheim. — FEUERLEIN (Jacques-Guillaume), frère du précédent, professeur de philosophie et de langues orientales à Altdorf, puis de théologie à Gottingue, né à Nuremberg en 1689, m. en 1766, a composé un gr. nomb. d'ouv. dont nous citerons les suiv. : *Cursus philosophiæ eclecticæ*, Nuremberg, 1727, in-fol ; *De logicâ hieroglyphicâ*, Leipsig, 1712, in-4 ; *de Confessione Augustanâ*, etc., Gottingue, 1741, in-4 ; *Bibliotheca symbolica evangelica*, etc., Gottingue, 1752, in-8, etc. La liste de ses ouvr., au nombre de 106, se trouve dans Meusel. — FEUERLEIN (dit l'Ancien), père des précédens, ministre luthérien à Nuremberg, né en 1656, m. en 1718, a laissé un grand nombre de *sermons*. — FEUERLEIN (Frédéric), de la même famille, né à Nuremberg en 1664, mort en 1716, est auteur d'une dissertation de *Strenis Romanorum*, Altdorf, 1687, in-4, fig. — FEUERLEIN (Jean-Jacq.), son frère, né en 1670, m. en 1716, a laissé *trois* dissertations académiques en latin. — FEUERLEIN (Conrad), pasteur et bibliothécaire à Nuremberg, né en 1629, m. en 1704, est auteur de *Sermons* et *Discours théologiques*. — FEUERLEIN (Conrad-Frédéric), professeur de langues orientales à Nuremberg, né en 1694, m. en 1742, a publ. 4 oraisons funèbres en allemand, et un discours : *De Norbergâ orientali, seu de meritis Noribergensium in philologiam orientalem et linguam cumprimis hebræam*, Schwabach, 1760, in-4. — FEUERLEIN (Jean-Conrad), dit le *Jeune*, fils du précédent, né à Nuremberg en 1725, m. en 1788, est auteur et éditeur de différens ouvr. dont on trouve la liste dans Meusel ; les princip. sont : *Dissertatio de Hadriani imperatoris eruditione*, Altorf, 1743, in-4 ; *Catalogus dissertationum et tractatuum reformationem noricam illustrantium*, ibid., 1755, in-8 ; *Supellex litteraria*, Nuremberg, 1768 et 1779, 2 vol. in-8 : c'est un catalogue raisonné de plus. de 18000 vol. qui composaient sa bibliothèque.

FEUILLADE. V. AUBUSSON (Franç. et Louis).

FEUILLÉE (LOUIS), relig. minime, astronome et botaniste célèbre, un des voyageurs qui ont le plus contribué à l'avancement de l'astronomie, de la géographie et même des différentes parties de l'hist. naturelle, né à Mane près de Forcalquier en 1660, m. à Marseille en 1732, a laissé les ouvr. suiv. qui sont le fruit de ses recherches longues et périlleuses dans l'Amérique méridionale et dans les Indes ; *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de 1707 à 1712*, Paris, 1714, 2 vol. in-4 ; *Suite du Journal des observations phys., etc., faites à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique*, Paris, 1725, in-4 ; cette suite est terminée par une *Hist. des plantes médicinales qui sont les plus d'usage aux roy. du Pérou et du Chili, composée sur les lieux par ordre du roi, en 1709, 1710 et 1711*.

FEUILLET (NICOLAS), chanoine de St-Cloud, célèbre au 17e S. par son esprit et par son rigorisme, a écrit une *Hist. de la conversion de Chanteau*, Paris, 1712, 1 vol. in-12. On a en outre de lui plus. *Lettres*, et une *Harangue* à la reine d'Espagne. Cet ecclés. était animé du plus grand

zèle pour la religion, et s'efforçait sans relâche d'y ramener les incrédules : c'est ce qui a donné lieu au vers suivant de Boileau :

Et laissez à Feuillet réformer l'univers.

— FEUILLET (Madeleine), nièce du précéd., employa ses loisirs à la composition de différ. ouv. de piété qui eurent du succès, et parmi lesquels on distingue : *Sentimens chrétiens*, etc., pub. à Paris vers 1689, in-12 ; *Concordance des prophéties avec l'Evangile*, Paris, 1689, in-12 ; *les Quatre fins de l'homme*, ibid., 1694, in-12 ; *l'Ame chrét. soumise à l'esprit de Dieu*, ibid., 1701, in-12. Elle a eu outre trad. du latin les deux ouv. suiv. du jésuite Drexelius : *la Voye qui conduit au ciel*, Paris, 1684, in-12 ; *l'Ange gardien*, ibid., 1691, in-12.

FEUILLIE ou FEULIE, acteur comique, débuta à la comédie franç. en 1764, obtint un brillant succès et m. en 1774 au moment où il promettait de devenir le digne successeur de Préville.

FEUQUIÈRE (MANASSÈS DE PAS, marquis de), lieutenant-général sous Louis XIII, né à Saumur en 1590, servit avec distinction au siége de La Rochelle, et contribua à la prise de cette ville par les intelligences qu'il avait dans la place. Envoyé en Allemagne en qualité d'ambassadeur après la mort de Gustave-Adolphe, il releva le courage des Suédois et forma avec eux un traité d'alliance qui fut très-utile à la France. Louis XIII lui donna pendant la campagne de 1637 les témoignages les plus flatteurs de sa confiance, et le chargea en 1639 du siége de Thionville : Feuquière fut attaqué dans ses retranchemens, eut un bras cassé et fut fait prisonnier après avoir soutenu courageusement deux attaques dans la même journée. Neuf mois s'écoulèrent à négocier sa rançon, et Feuquières m. en 1640 au moment où il allait recouvrer la liberté. On a de lui : *Lettres et negociations du marquis de Feuquières, ambassadeur du roi en Allemagne en 1633 et 1634*, Amsterdam (Paris), 1753, 3 vol. in-12. — FEUQUIÈRE (Isaac de PAS), fils aîné du précéd., lieut.-gén., gouvern. de Toul et de Verdun, fut successiv. chargé de div. ambass. en Allemagne, en Suède et en Espagne, et m. à Madrid en 1688. — FEUQUIÈRE (Antoine de PAS, marquis de), fils aîné d'Isaac de Feuquière, né à Paris en 1648, entra au service à l'âge de 18 ans dans le régiment du roi, fut aide-de-camp du maréchal de Luxembourg, son parent, pend. la campagne de 1672 et 1673, devint colonel du régiment royal-marine, à la fin de 1674, se distingua à la tête de ce corps, sous les ordres du célèbre Turenne, obtint ensuite un autre régiment qui prit son nom, puis fut nommé brigadier en 1688, maréchal-de-camp l'année suivante, et lieutenant-général en 1693. Tous ces grades furent le prix de la valeur et des talens milit. les plus distingués. Feuquière eut une très-grande part au mémorable succès de Nerwinde, où le maréchal de Luxembourg commandait l'armée française. La paix de Ryswck mit fin, en 1697, à la carrière militaire de ce général distingué. Il ne fut pas employé dans la guerre qui recommença en 1701, et sa disgrâce fut attribuée à la liberté avec laquelle il s'était exprimé sur le compte de plus. officiers-généraux alors en crédit. On conçoit que cette inactivité dut lui être bien pénible dans un âge où il avait encore toute sa vigueur, et lorsqu'il pouvait espérer de parvenir au premier rang de l'armée en raison de son expérience, de ses services et de ses talens reconnus. Il chercha à s'en consoler en suivant dans sa retraite les opérations de la guerre à laquelle il ne lui était pas permis de prendre part, en recueillant d'utiles matériaux et en écrivant pour l'instruction de son fils et des jeunes militaires des Mémoires qui parurent pour la première fois après sa mort (arrivée en 1711) sous le titre de *Mémoires sur la guerre*, Amsterdam, 1731, in-12, réimpr. ensuite dans la même ville et à Paris. La 4e édit., faite sur le MS. de l'auteur par les soins de son neveu, a été publ. à Paris, 1770, 4 vol. in-4 et in-12, avec cartes et planches, et la *Vie* de Feuquière en tête, écrite par son frère, qui avait été le témoin d'une grande partie de ses travaux guerriers. Ces Mémoires doivent être mis au nomb. des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire ; on y trouve de bons jugemens et une grande liberté d'opinion sur les opérations du temps : les causes diverses des évènemens de la guerre de 1701 y sont développées avec une grande sagacité ; mais parfois l'auteur s'y montre trop sévère et partial envers plus. de ses anciens compag. d'armes.

FEUTRY (AMÉ-AMBROISE-JOSEPH), homme de lettres, né à Lille en 1720, se fit recevoir avocat au parlem. de Douai, se livra ensuite entièrement à la culture des lettres et m. en 1789. On a de lui un gr. nombre d'ouvr. en vers et en prose, des traductions de l'anglais et du hollandais. Nous citerons parmi ces productions : *Epître d'Heloïse à Abailard*, en vers, imit. de Pope, 1751 ; *le Temple de la mort*, poème, 1753 ; *Ode aux nations*, 1754 ; *les Tombeaux*, poème, 1755 ; *Mém. de la cour d'Auguste* (tirés de Blakwell et de J. Milss), 1754, 1768 et 1781, 3 vol. in-12 ; *Robinson Crusoé*, nouv. imitat. de l'angl., 1766, 2 vol. in-12, 4e édit., 1788, 3 vol. in-12 ; *Opuscules poétiques et philologiques*, La Haie (Paris), 1771, in-8 ; *Nouv. opuscules* et *supplém.*, Dijon, 1779, 2 vol. in-8 ; *Supplem. à l'art du serrurier*, trad. du hollandais de J. Botterman, Paris, 1781, in-fol. fig. On trouve encore plusieurs des poésies de Feutry dans les recueils du temps.

FEVRE (JEHAN LE), poète français du 14e S., n'est connu que comme aut. d'une satire grossière contre les femmes, et d'un ouv. dans lequel, pour réparer ses impertinences, il les exalte avec emphase : l'un et l'autre sont écrits en vers de 8 syllabes. La satire a été publ. sous le titre de : *Livre de Matheolus*, Paris, 1492, petit in-fol. goth., ibid., 1518, in-4, etc., et la réparation a été imprimée d'abord sous le tit. de *le Rebours de Matheolus*, Lyon, chez Olivier Arnoulet, in-4 goth., Paris, 1518, in-4, puis sous le titre suiv. : *le Livre du resolu en mariage*, Paris, veuve Tripperel, in-4 goth. sans date. On a quelq. fois confondu ce Jehan Le Fevre avec le suiv. — FÈVRE (Jehan LE), avocat au parlem. de Paris, et rapporteur de la chancellerie de France sous Charles V, composa en 1376, lors d'une fièvre contagieuse qui désolait Paris, un petit poème intit. le *Respit de la mort*, Paris, 1506, in-4, 1533, in-8.

FEVRE (JEAN LE), chanoine de la cathédrale de Langres, né à Dijon en 1493, m. en 1565, avec la réputation d'un savant théolog., d'un excellent mathémat., curieux des arts mécaniques, surtout de l'horlogerie et de la peinture, a laissé les ouvr. suivans : *Livret des emblêmes d'Alciat, mis en rimes françaises*, Paris, Wechel, 1536, in-8, goth. ; *Dictionnaire de rimes franç.*, ibid., 1572, in-8 ; ibid., 1588, in-8, augm. par Tabourot ; *Liber de Horariorum compositione*, MS.

FEVRE (RAOUL LE), romancier franç., prêtre et chapelain de Philippe-le-Bon, duc de Bourg., est auteur d'un *Recueil des hist. de Troye, contenant la généalogie de Saturne et de Jupiter son fils, avec leurs faits et gestes, les faits et prouesses du vaillant Hercule*, etc., Lyon, Jacques Maillet, 1484, in-fol. souv. réimp., trad. en angl. par Caxton, Cologne, vers 1471, in-fol. Dans ce roman, Le Fevre prête aux dieux et aux héros de la fable tous les dits et gestes des chevaliers de la Table-Ronde. On a en outre de cet écriv. *le Livre du preux et vaillant Jason et de la belle Medée*, dédié à Philippe-le-Bon, Lyon, 1491, in-fol. souvent réimpr. et trad. en angl. par Caxton, Anvers, 1492, in-fol.

FEVRE (Denis Le), relig. célestin., vicaire général et provinc. de son ordre, né dans le Vendômois en 1488, m. à Paris en 1538, après avoir professé avec éclat les langues grecque et latine, a laissé les ouvr. suiv. : *Vita sancti Celestini, conscripta primùm à Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4; *Poema hebraïcum de immaculatâ conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4; des *Sermons*, etc.

FEVRE (Jacques Le), prevôt et théol. d'Arras dans le 17e S., a pub. : *Anc. mém. du 14e S. depuis peu découverts*, sur la vie de Bertrand Duguesclin, Douai, 1692, in-4. Ce livre fort rare se trouve reproduit en substance dans les t. 3, 4 et 5 de la *Collection univ. des mém. sur l'hist. de France*.

FEVRE (Jean-Franç.), médec. franç., profess. à l'université de Besançon, m. dans cette ville en 1739 à 60 ans, a laissé *Opera medica*, Besançon (Vesoul), 1737, 2 vol. in-4. Il y traite de la saignée, de la physiologie ancienne et moderne, de l'usage du café, du thé, du chocolat, du tabac, etc.

FEVRE. V. Faber et Lefevre.

FEVRET (Charles), né à Sémur en Auxois en 1583, avocat et ensuite conseiller au parlement de Bourgogne, m. à Dijon en 1661, est auteur de quelques ouv., dont le plus remarquable et le plus connu est un *Tr. de l'abus*, Dijon, 1653, in-fol., réimp. à Lyon en 1667, 1677, 1736, 2 vol. in-fol. —Fevret (Pierre), fils du précédent, né en 1625, fut conseiller-clerc et sous-doyen du parlement de Dijon, fonda la biblioth. publique de cette ville, et m. en 1706.—Fevret de Fontette (Charles-Marie), arrière-petit-fils de Charles Fevret, né à Dijon en 1710, fut conseiller au parlement de cette ville, et honora le cours de sa magistrature par l'alliance des vertus avec les talens. C'est à lui que la littérature doit les importantes additions faites à la *Biblioth. histor. du père Le Long*. Il m. à Dijon en 1772.

FEYDEAU (Matthieu), ecclés., né à Paris en 1616, se distingua comme prédicateur et comme catéchiste, essuya de longues persécutions pour n'avoir point voulu souscrire à la condamnation du docteur Arnauld, et m. exilé à Annonay en 1694. On a de lui : *Médit. sur les principales obligations du chrétien, tirées de l'Ecriture sainte, des conciles et des Sts pères*, 1649, 1 vol. in-12 : ce livre contribua beaucoup à la conversion du grand Condé; *Meditations sur l'hist. et la concorde des Evangiles*, Bruxelles, 1673, 2 vol. in-12, etc. Il a en outre laissé en MS. des *Mémoires de sa vie*, jusqu'au mois d'octobre 1670. — Feydeau (Claude), frère aîné du précédent, doyen de l'église collégiale de Moulins, supérieur des dames de la Visitation de cette ville, joignait aux vertus ecclésiastiq. de grandes connaissances : on a de lui : *Oraison funèbre de Claude Duret; Panégyrique sur la paraphrase des 150 psaumes*, etc., Paris, 1619, in-4, et plus. *offices de Sts et Stes*. — Feydeau de Brou (Henri), évêque d'Amiens, aumônier de Louis XIV, député à l'assemblée de 1705, né en 1653, m. en 1706, avait tenu des synodes pour le rétablissem. de la discipline ecclésiast., et se livra tout entier à ses devoirs épiscopaux. Il a laissé : *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés; Lettre au sujet de celle d'un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697, etc. — Feydeau de Brou (Charles-Henri), maître des requêtes, intendant de Bourgogne, conseiller d'état, administrateur général des économats, né en 1744, mort en 1802, a laissé en MS. une *Traduct. de quelq. ouv. d'Euler*, avec des notes et des observations, et d'autres ouv. scientifiques.

FEYERABEND, nom d'une famille de Francfort-sur-le-Mein, célèbre au 16e S., par le grand nombre d'artistes et de littérateurs qu'elle a produits. Les plus remarquables sont :—Feyerabend (Jean), graveur en bois. Ses ouv. sont mentionnés dans le prem. catalog. de Marolles, p. 149. —Feyerabend (Jérôme et Jean), tous deux imprimeurs distingués.—Feyerabend (Christophe), auteur d'une *Traduct. en allemand, des comment. de César*, Francfort, 1620, in-fol. — Feyerabend (Sigismond), dessinateur, grav. en bois et libraire, pub. de belles édit., entre autres celle de *Tite-Live*, 1568, in-fol. ; un *Recueil des figures de la Bible*, 1569, in-4, *Annales seu hist. rerum Belgicarum à diversis auctoribus*, etc., Francf., 1580, in-fol. ; *Monumenta illustrium eruditione et doct. virorum figuris... expressa*, ibid., 1585, in-fol.— Feyerabend (Charles-Sigismond), libraire, fils du précéd., pub. plus. *recueils* de gravures : Papillon en possédait un, daté de 1599, contenant deux cent quatre-vingt-dix-neuf estampes.

FEYJOO Y MONTENEGRO (Benoit-Jérôme), célèbre critique espag., né à Compostelle en 1701, m. en 1764, abbé du monast. St-Vincent à Oviédo, avait de bonne heure renoncé au monde pour se livrer tout entier à l'étude des langues, de l'histoire, des belles-lettres, et s'était déjà fait connaître par plusieurs sermons et quelques ouv. théolog., lorsqu'il fit paraître en 1726, les deux prem. vol. de son *Théâtre critique universel* qui eut un succès prodigieux : cet ouv., successiv. augmenté, fut imp. à Madrid en 1738, en 8 vol. in-8; le supplément parut de 1740 à 1746, en 8 vol. in-8. Le *Théâtre critique* a été trad. en franç. par d'Hermilly, Paris, 1742-1746, 4 vol. in-12, en ital., Rome, 1744, et en plus. autres langues. On a encore du même aut. *Cartas eruditas y curiosas* (Lettres curieuses et instructives), Madrid, 1748, 8 vol. in-8. La meilleure édition des œuvres de Feyjoo est celle qu'a donnée Campomanès avec une *vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEYNES (François), professeur à la faculté de médecine à Montpellier, né à Beziers au commenc. du 16e S., n'a laissé qu'un ouv. intit. *Medicina practica in quatuor libros digesta*, Lyon, 1650, in-4.

FEYNES (H. de), voyageur, né en Provence, traversa la portion de l'Asie qui s'étend entre Alexandrette, Bagdad et Ispahan, parcourut les côtes de l'Inde, et alla jusqu'à Canton : à son retour en Europe, de Feynes, ayant abordé à Lisbonne, fut emprisonné par ordre du gouvernement qui redoutait ses révélations sur l'état des établissemens portugais dans les Indes, et ne recouvra sa liberté sur la demande de Louis XIII, qu'après quatre ans de captivité. Il a pub. l'hist. de ses voy. sous le titre suiv. : *Voyage par terre depuis Paris jusqu'à la Chine, avec le retour par mer*, Paris, 1630, in-12. Cet ouv., l'un des premiers qui aient été écrits en français sur les Indes orientales, se fait lire avec intérêt.

FIACCHI (Louis), ecclés. ital., né en 1754 à Mugello (Toscane), m. à Florence le 26 mai 1825, membre de l'académ. de la Crusca et ancien professeur de philos., s'est fait connaître par diverses productions littéraires, et s'est acquis beaucoup de réputation par ses *poesies pastorales*, et notamm. par ses *fables ésopiennes*.

FIACRE (St), né en Irlande vers la fin du 6e ou au commencement du 7e S., suivant les légendes, qui lui donnent la qualité de prince, vint en France, où St Faron, év. de Meaux, lui assigna pour résidence une solitude dans la Brie, partie de son diocèse. Il y bâtit, pour les voyageurs ou pèlerins nationaux et étrangers, un hospice qui depuis est devenu un bourg céléb. par ses pèlerinages, et y m. vers l'an 670. Il existe différ. opinions sur le motif qui a fait donner aux voitures de place le nom de ce saint : l'abbé Feller a cru pouvoir les concilier en imaginant que l'hôtelier qui le premier loua ces sortes de voitures n'avait pris pour enseigne l'image de St Fiacre que parce que ces mêmes voitures, avant d'être employées à un autre usage, ne ser-

vaient qu'à conduire les Parisiens en pèlerinage à la chapelle du saint ermite. Notre biographe appuie son opinion sur ce que l'hôtellerie de St-Fiacre était située rue St-Antoine, précisément sur le chemin de Paris à St-Fiacre. On révoque en doute l'authenticité des actes de ce saint, dont on a plus. *vies*; nous citerons entre autres celle qu'a donnée dom Pirou, bénéd. de St-Maur, Paris, 1636, in-12. — Un autre personnage du même nom, frère-lai de l'ordre de St-Augustin, né en 1619 à Marli, près St-Germain-en-Laye, m. à Paris en 1684, eut quelq. célébrité dans son temps par des prédictions dont plusieurs se vérifièrent et lui attirèrent la confiance de personnes du plus haut rang. Il fut très-lié avec Claude Bernard, surnommé *le Pauvre Prêtre* (v. C. Bernard). Sa *vie* (par le P. Gabriel de Ste-Claire) a été imp. à Paris en 1722, in-12. Il en a été pub. un *abregé* (par Guyot), Paris, 1805, in-8.

FIALETTI (Odoard), peintre et graveur de l'école vénitienne, né à Bologne en 1573, mort à Venise en 1638, fut l'élève du Tintoret: le Boschino cite de lui trente-huit tableaux qui ornaient les églises de Venise. Cet artiste a laissé aussi deux livres de *Principes du dessin*, Venise, in-4, des *Scherzi d'amore* (jeux d'amour), en 20 planches; *Abiti delle religioni con le armi e breve descrizioni loro*, Venise, 1626, in-4.

FIAMMA (Galvano), historien, né en 1283 à Milan, entra fort jeune dans l'ordre des dominicains, professa le premier la philosophie morale au couvent de St-Eustorg, et m. en 1344 ou 1371. Il a laissé entre autres ouvrages: *Manipulus florum sive historia mediolanensis*, inséré dans le tome 11 des *Rerum italicarum scriptores*; *Chronica ordinis prædicatorum*; *Chronica extravagans*; *Chronicon majus*: on trouvera des détails sur ces différ. ouvr. dans la *Bibl. ord. prædic*... d'Echard; dans la *Bibl. script. mediol.* d'Argelati; et dans les *Memorie di Milano* de Ch. Giulini. — Gabriel Fiamma, chan. régul. de St-Jean de Latran dans le 16e S., puis év. de Chioggia, a laissé des *Cantiques spirituels* et un recueil de *Sermons* imp. pour la prem. fois à Venise en 1579. — Un autre Fiamma (Dominique), religieux de l'ordre des clercs réguliers, mort en 1650, a laissé, entre autres ouv. de piété: *Directorium mentalis orationis*, etc.

FIANCÉ (Antoine), médec., né en 1552 près de Besançon, fut mandé par le consulat d'Avignon pour administrer les secours nécessaires, lorsque cette ville fut affligée de la peste en 1581, et mourut lui-même victime de son dévouement. Son ouvrage le plus important est la *Platopodologie*, satire en vers contre ses envieux. Jean Aimé de Chavigny, de Beaune, a pub. un recueil intit. *Larmes et soupirs sur le trépas de M. Antoine Fiancé Byzontin*, Paris, 1582, in-8.

FIARD (Jean-Baptiste), ecclés., né en 1736 à Dijon, fit ses études chez les jésuites de cette ville, entra de bonne heure dans la fameuse société, et, lorsqu'elle fut supprimée, il professait la rhétor. au collége d'Alençon. Après avoir exercé le saint ministère dans sa ville natale comme vicaire des paroisses St-Philibert, puis de St-Pierre, il se trouvait pourvu d'un mépart à St-Michel lorsque la révolution survint. Excepté d'abord de la déportation comme sexagénaire, il n'en continua qu'avec plus de zèle à remplir les devoirs qu'il se croyait imposés par sa profession, subit une détention de deux années (1793-95), et termina paisiblement en 1819 sa longue carrière, qu'il avait partagée entre l'étude et les fonctions sacerdotales. On a de lui quelques écrits singuliers, dont la facilité et l'élégance de style font regretter que l'auteur n'ait pas choisi des sujets plus dignes de son talent. Nous citerons, entre autres: *Lett. philos. sur la magie*, Dijon, 1803, in-8; *la France trompée par les magiciens et demonolâtres du 18e S.*, ibid., 1803, in-8. Le *Journal de Dijon* du 6 août 1825 contient une *notice* plus détaillée sur l'abbé Fiard par M. C.-N. Amanton.

FIBONACCI (Léonard), mathématicien, né à Pise au commencem. du 13e S., visita la Barbarie, et introduisit le premier en Italie l'usage des chiffres nomm. arabes. On a de lui en MS. dans la bibl. *Magliaberchiana* deux ouvr. intit.: *Incipit liber abaci compositus à Leonardo*, etc. (c'est un traité d'arithmétique); l'autre *Practica geograph.* Targioni dans son livre intitulé: *Relazione d'alcuni viaggi*, a donné des extraits de ces deux ouvrages.

FICHARD (Jean), sav. juriscons., né en 1512 à Francfort-sur-le-Mein, m. syndic de cette ville en 1581, a laissé les ouv. suiv.: *Onomasticon philosopho-medicum synonymum et alterum pro vocabulis Paracelsi*, Bâle, 1574, in-8: c'est un dictionnaire d'alchimie; *Vitæ recentior. juriscons.*, etc., Bâle, 1537, in-4, Padoue, 1565, in-4: cet ouv. fait suite à celui de Bern. Rutilius (v. ce nom); *Tractatus cautelarum*, Francfort, 1572, in-fol. Lyon, 1577 et 1582, id.; *Exegesis titulorum institutionum*, Bâle, in-8; *Virorum qui superiore nostroque seculo eruditione et doct. illustres fuerunt, vitæ*, etc., Francfort, 1536, in-4 très-rare; *Consilia*, etc., ibid., 1590, 2 vol. in-fol., Darmstadt, 1677, 3 v. in-fol., y compris la vie de l'aut. par H.-P. Herdesianus. On trouve une notice sur Fichard, avec son portrait dans le Mercure allem. (*Deutsche mercur.*) de 1776, 2e partie.

FICHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, procureur de la nation de France, recteur de l'université, donna pendant vingt ans des leçons de théologie et de rhétorique dans le collége de Sorbonne, favorisa l'établissement de l'imp. et fut l'éditeur du premier livre qui ait été imp. à Paris; il alla à Rome en 1471, et fut nommé camérier et pénitencier de Sixte IV. On lui doit: *Rhetoricorum libri tres*, etc., 1471, in-4; *Epistolæ, in Parisiorum Sorbonâ*, 1471, in-4.

FICHET (Alexandre), jésuite et prédic. célèb., né en 1588, professa la rhétorique et la philosophie à Lyon, dont il fut député provincial à Rome pour assister à la 8e congrégation générale de son ordre, et mourut à Chambéry en 1659. Il a laissé entre autres ouv.: *Favus mellis ex variis SS. patribus collectus*, Lyon, 1617, in-24; *Vie de St Bernard de Menthon*; *Vie de la mère de Chantal, fondatr. des religieuses de la Visitation*, Lyon, 1642, in-8; *Arcana studiorum omnium methodus*, etc., Hambourg, 1710, in-fol.; *Chorus poetarum classicorum duplex, sacrorum et profanorum*, Lyon, 1616, in-4.

FICHET DE FLÉCHY (Philippe), médecin-chirurgien au 18e S., servit dans les guerres d'Allemagne en qualité de médecin des armées, et fut ensuite nommé par l'électeur palatin inspecteur général de ses hôpitaux. Il est auteur d'un ouvrage intit.: *Observat. sur différens cas singul. relatifs à la médecine*, etc., Paris, 1761, in-12.

FICHTE (Jean-Théophile), un des plus célèb. philos. allem. de l'école moderne, né à Rammenau en Lusace l'an 1762, fut successivement prof. de philosophie à Jéna et à Erlang, puis recteur de l'univ. de Berlin, m. en 1814. Il a laissé plus ouvr. philosophiq. dans lesquels il développe dans toutes ses part. la doctrine de l'idéalisme transcendental, doctrine qui offre beaucoup d'analogie avec celle des anciens éléatiques et des scolastiques du moyen âge. On trouvera une juste application des différences qui caractérisent les systèmes philosophiques de Fichte, de Schelling et de Kante, dans l'*Essai sur le prem. problème de la philos.* et dans l'*Essai sur l'existence et sur les dern. systèmes qui ont paru en Allemagne*, insérés dans les *Mélanges de littér. et de philos.* par M. Ancillon, Paris, 1809, in-8. On a aussi de Fichte des écrits politiques qui causèrent en Allemagne une sensation profonde. Les principaux ouv. de ce philosophe sont les suivans:

Essai de critique de toutes les révélations, Kœnigsberg, 1792, ibid., 1793, in-8; *Matériaux pour rectifier les jugemens du public sur la révolution franç.*, 1793, in-8; *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément philos.*, Weimar, 1794, 1798, 1799, 1 vol. in-8; *la Liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe*, 1794, in-8; *Disc. sur la destination de l'homme de lett.*, Jéna, 1794, in-8; *Bases de la doct. de la science*, ibid., 1794, 1 vol. in-8, 1801, 1802, 2 vol.; *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1794, et 1802, in-8; *Bases du droit naturel d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1796, et 1797, 2 vol. in-8; *Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1798, in-8; *Nouvel essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, Marbourg, in-8; *Appel au public sur l'imputation d'athéisme* faite à l'auteur, Jéna, 1799, in-8, 2e édit.; *la Destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8; *Discours sur la condition de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, ibid., 1806, in-8; *Disc. adressés à la nation allemande*, ib., 1806, in-8; *la Doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8; *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science*, etc., et *Esquisse du caractère distinctif de cette science relativement à la faculté théorétique*, 1810, in-8; et divers opuscules insérés dans les journaux philosophiques et dans d'autres écrits périodiques, ou pub. séparément.

FICHTEL (Jean-Ehrenreich), naturaliste hongrois, né en 1732 à Presbourg, fut successiv. avocat dans cette ville, chef de bureau à la trésorerie de Transylvanie, directeur de la régie du domaine et des douanes, et conseiller du gouvernement de la même province, où il m. en 1795. On a de lui : *Mém. sur la minéralogie de la Transylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 part. in-4; *Observations minéralogiques sur les monts Carpaths*, Vienne, 1791, 2 part. in-8, avec une carte; *Mémoires minéralogiques*, 1794, in-8, etc.

FICINO (Marsilio), philosophe platonicien, chanoine de la cathédrale de Florence, né dans cette ville en 1433, se livra avec passion à l'étude approfondie des dogmes de Platon, et devint un des sectateurs les plus enthousiastes de ce philosophe. Il m. en 1499. Son zèle pour la propagation des spéculations métaphysiques de l'école platonicienne était tel qu'il ne se contentait point de les enseigner à l'acad. de Florence, mais encore qu'il les prêchait en chaire à ses auditeurs. Ses œuvres ont eu plus. édit.; la meilleure est celle de Paris, 1641, 2 vol. in-fol.

FICK ou FICKE (J.-J.), médecin allemand, prof. de botanique, d'anatomie et de chirurgie, à Jéna, sa patrie, né en 1662, m. en 1730, a laissé un grand nombre de *Dissertations* et un ouv. intit. *Manuductio ad formularum conditionem*, etc., Jéna, 1713, in-4.

FICORONI (François), célèbre antiq. italien, membre associé de l'acad. des inscriptions, de la société royale de Londres et de plus. autres sociétés savantes, et fondateur de la société *degl' inculti* à Rome, né en 1664, m. en 1747, est aut. des ouv. suiv. : *Osservazioni sopra l'antichità di Roma*, etc., Rome, 1709, in-4; *le Memorie più singolari di Roma*, etc., Rome, 1730, in-4; *i Tali ed altri instrumenti lusorii degli antichi Romani*, ib., 1734, in-4; *le Maschere sceniche*, etc., ib., 1736, 1748, in-4; *i Piombi antichi*, ib., 1740, in-4; *le Memorie ritrovate nel territorio... di Labico*, etc., ib., 1745, in-4; *Descrizione di tre particolari statue scoperte in Roma l'anno 1739*, in-4; *Gemmæ antiquæ litteratæ aliæque rariores*, Rome, 1757, in-4, avec de savantes notes de Galleoli.

FICQUET (Etienne), grav., né à Paris en 1731, m. en 1794, s'est fait une réputation méritée dans la gravure des portraits en petit. Il a laissé dans ce genre une suite de gravures connue sous la dénomination de collection de Ficquet; les plus remarquables sont les portr. de Molière, Voltaire, Montaigne, J.-B. Rousseau, J.-J. Rousseau, Fénélon, Descartes, Corneille, etc., Rubens, van Dyck, Newton et Madame de Maintenon; ce dernier est regardé comme un chef-d'œuvre du genre.

FIDDES (Richard), théolog. anglican, recteur d'Halsham dans le comté d'York, où il naquit en 1671, mort à Putney en 1725, a laissé entre autres ouvrages : *Theologia speculativa*, 1718, in-fol.; *Theol. pract.*, 2e part., 1720, in-fol.; *Traité de morale universelle composé sur les seuls principes de la raison naturelle*, 1724, in-8; une *vie du card. Wolsey*, 1724, in-fol.

FIDELE (S.). V. Sigmaringen.

FIDELE (Horatio), poète italien du 17e S., est connu par un livre intitulé *l' R sbandito, sopra la potenza d'amore, nella quale si leggono mille e sette cento versi senza la lettera R*, Turin, 1633, in-12; cet ouv. est un tour de force dans la langue italienne qui emploie si souvent la lettre R. Nous avons déjà cité sous le même titre à peu près un ouv. pub. à Naples en 1614 (v. l'article Cardone Vincent); ce qui pourrait faire croire que l'ouvrage d'Horatio Fidele, n'est qu'une réimpression sous un nom supposé. Mais un bibliographe, M. C. M. Pillet, prétend que l'ouv. de Cardone était bien plus considérable.

FIDELE (Cassandre). V. Fedele.

FIDENZA. V. Bonaventure (St).

FIDENZI (Jacques-Antoine), comédien ital. du 16e S., né à Florence, s'acquit une grande réputation dans les rôles d'amoureux; il cultiva aussi la poésie, et a laissé les deux écrits suiv. : *Effetto di divozione consagrato al merito indicibile di due famosi in amicizia Niccolo Barbarigo e Marco Trivisano*, Venise, 1628, in-4; *Cappricci poetici*, Plaisance, 1652, in-12.

FIELD (Richard), théol. anglican, chapelain de Jacques Ier, chanoine de Windsor, doyen de Gloucester, né en 1561, m. en 1616, se distingua par son savoir, son éloquence et par sa modération dans la controverse scolastique. Il est auteur d'un ouv. intit. *les Quatre livres de l'Eglise* (en angl.), Oxford, 1628, in-fol.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, né en 1707 à Sharpham-Park, se fit connaître à l'âge de 20 ans par une comédie qui eut beaucoup de succès, quitta la carrière du barreau par suite de graves infirmités qui l'affligèrent dès l'âge de 30 ans, se livra à ses travaux littéraires, et mourut à Lisbonne en 1754, après avoir publié successivement un grand nombre de pamphlets polit., 26 pièces de théâtre, dont quelques-unes sont imitées de Molière, et les ouv. suivans : *Essai sur la conversation*; *Essai sur la connaissance et les caractères des hommes*; *Voyage de ce monde-ci à l'autre*; *Histoire de Jonathan Wild-le-Grand*, trad. en franç. par Christophe Picquet, 1763, 2 vol. in-12; *les Aventures de Joseph Andrews et de son ami M. Abraham Adams*, trad. en franç. par l'abbé Desfontaines et par Lunier; *Tom-Jones*, ou *l'Enfant trouvé* (1750), le chef-d'œuvre de l'aut., réimp. à Londres, 1794, 4 vol. in-12 : il a été traduit en abrégé par Laplace, 1750, 4 vol. in-12; réimpr. en 1823, Paris, Parmantier, 4 vol. in-12, jolie édit.; en entier par Chéron, 6 vol. in-12, Paris, 1804, etc.; *Amélie*, roman trad. en fr. par Madame Riccoboni. Les *Œuvres compl. de Fielding* ont été impr. à Lond., 1762, 8 vol. in-8, 1766, 12 vol. in-12, 1771 et 1784, 8 vol. in-8, avec un *Essai sur la vie et le génie* de l'aut. par Arth. Murphy, et une esquisse de son portr. par Hogarth. On trouvera aussi une excell. vie de Fielding dans la Biogr. des romanc. célèb. par sir Walter Scott, tr.

de l'ang., Paris, 4 v. in-12, chez Ch. Gosselin, 1826. — FIELDING (Sarah), l'une des sœurs du précéd., née en 1714, m. à Bath en 1768, a donné un roman moral intit. *Aventures de David Simple dans la recherche d'un ami fidèle*, 3 vol. in-12, 1752, trad. en franç. par Laplace sous le titre suivant : *le Véritable ami*, ou *la Vie de David Simple*, 1749, 2 vol. in-12; un autre roman intitulé *les Pleurs*, nouvelle fable dramatique, 1753, 3 vol. in-12; une traduction des *Choses mémorables de Socrate* par Xénophon, avec la *Défense de Socrate devant ses juges*, 1 vol. in-8, avec des notes du sav. Harris; elle a laissé quelq. lettres insérées dans la correspondance de Richardson. — FIELDING (JOHN), frère d'Henri, lui succéda dans la place de juge de paix à Londres, fut créé chevalier baronnet en 1761, et mourut en 1780. On lui doit plus. établissemens d'humanité dans la ville de Londres, et il a publié les ouv. suiv. : *Extraits des lois pénales relatives à la paix et au bon ordre de la metropole*, 1761, in-8; *le Mentor universel, contenant des essais sur les sujets les plus importans dans la vie*, etc., 1762 et 1781, in-12.

FIENNES (GUILLAUME), connu sous le nom de lord SAY et SELE, né à Broughton dans le comté d'Oxford en 1582, se montra d'abord un des plus zélés défenseurs de la monarchie, et contribua généreusement aux frais de la guerre que Jacques Ier soutenait dans le Palatinat; mais dès les premiers simptômes de division entre Charles Ier et le parlement, il se mit à la tête des plus ardens ennemis de la prérogative royale, s'opposa à toute espèce de traité entre les deux partis, devint un des confidens intimes de Cromwell, et fut nommé membre de la chambre des lords pendant le protectorat. A la restauration, Charles II le nomma lord du sceau privé et grand-chambellan de sa maison, fonctions que Fiennes remplit jusqu'à sa mort en 1662. On a de lui quelques discours prononcés au parlement et d'autres écrits particulièrement dirigés contre les quakers, qui étaient très-nombr. dans le voisinage de Broughton. — FIENNES (Nathaniel), fils du précédent, né à Broughton en 1608, memb. du parlement en 1640, manifesta de bonne heure son aversion pour le gouvernement monarchique, voulut se distinguer dans la carrière militaire; mais ayant rendu la ville de Bristol sans défense, il fut condamné à mort, et n'obtint sa grâce que par le crédit de son père. Pendant le protectorat de Cromwell, Fiennes fut nommé memb. du conseil, lord du sceau privé et membre de la chambre des lords. Après la restauration, il se retira dans ses terres, et mourut en 1669. L'ouv. suivant, que Fiennes pub. en 1660, prouve qu'il savait habilement plier ses opinions aux circonstances : *La monarchie démontrée être la meilleure, la plus ancienne et la plus légale des formes du gouvernement, dans une conférence tenue à Whitehall entre Olivier, lord protecteur, et un comité du parl., etc., en avril* 1657.

FIENNES (JEAN-BAPTISTE de), orientaliste, né à St-Germ.-en-Laye en 1669, fut successiv. prem. drogueman du consulat d'Alexandrie d'Egypte, de celui du grand Kaire, prof. d'arabe au collége de France, et secrét.-interprète du roi. Il accompagna Dussaux en 1718 dans sa mission près des régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, fut envoyé seul à Tripoli en 1729, conclut avec cet état un traité de paix avantageux à la France, et mourut à Paris en 1744; il n'a laissé aucun écrit. — FIENNES (Jean-Baptiste HELIN de), fils du précédent, orientaliste distingué, secrét.-interprète du roi, et prof. d'arabe au collége de France, né à St-Germain-en-Laye en 1710, fut chargé de deux missions à Tunis et à Tripoli pour demander satisfaction d'insultes faites au pavillon du roi, ramena en France un ambass. chargé d'exprimer au roi les excuses de ces régences, et mourut en 1767. Il a trad. en français la *Relat. de Dourry efendi*, ambassadeur de la Porte auprès du roi de Perse, sur la trad. lat. du P. Krusinski.

FIERA (JEAN-BAPTISTE), médecin et poète ital., né à Mantoue en 1469, m. en 1538, a laissé quelq. ouvrag. qui obtinrent un gr. succès, entre autres : *Commentar. in artem med. definitivam Galeni*, etc., Mantoue, 1515, in-fol.; *Cana, de herbarum virtutibus*, etc., Paris, 1533, in-8; Padoue, 1649, in-4.

FIESQUE (JEAN-LOUIS), comte de Lavagne, issu d'une famille illustre de Gênes, dont l'ancienneté remonte jusqu'au 11e S., et qui durant les troubles d'Italie était attachée au parti guelfe, se rendit fameux comme chef d'une conspirat. contre les Doria et contre le gouvern. de sa patrie. Après avoir gagné les bonnes grâces du vieux André Doria, le libérat. de la républ. de Gênes, il s'attacha Jean-Baptiste Verrina, l'un des hommes les plus ardens et les plus accrédités dans le parti populaire, s'empara du port pendant la nuit, et se disposait à l'expulsion ou au massacre de la noblesse afin d'obtenir la souveraineté, quand, au moment d'exécuter le complot, il tomba dans la mer avec ses armes, et périt sans pouvoir être secouru. Les conjurés, privés de leur chef, traitèrent avec le sénat, et se retirèrent à Montobbio; mais ils furent assiégés dans cette place, tombèrent au pouvoir de leurs ennemis, et furent condamnés au dernier supplice. Les Fiesques furent bannis de Gênes jusqu'à la 5e génération après la mauvaise issue de cette conjurat. dont Aug. Mascardi a écrit une *histoire* en italien, Anvers, 1629, in-4; elle a été trad. en fr., Paris, 1639, in-8.

FIEUBET (GASPARD de), seigneur de Cendré et Ligny, conseiller au parlem., conseiller d'état ordinaire du roi, né à Toulouse en 1626, fut un des esprits les plus polis de son temps et ce que l'on appelle un homme de plaisir; ayant éprouvé quelq. malheurs, il se retira chez les camaldules de Grosbois, où il m. en 1694. On cite de lui l'*Epitaphe* de St Pavin, celle de Descartes, et une fable intit. *Ulysse et les Syrènes*, dans le rec. de vers choisis du P. Bouhours.

FIEUX. V. MOUHY.

FIGARI (JACQUES-MARIE), relig. augustin au 17e S., docteur en théol., tenta vainement d'introduire des réformes dans l'orthographe italienne, et composa un ouvr. intit. *Trattato massimo delle venete lagune*, Venise, 1714, in-4.

FIGLIUCCI (FÉLIX), philos. et littér. ital. du 16e S., né à Sienne, m. vers 1590 dans le couvent de St-Marc à Florence, où il s'était retiré après avoir pub. les différens écrits sur lesquels se fonde sa réputation; ce sont les ouv. suiv. : *Il Fedro..... tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8; *Delle divine lettere del gran Marsilio Ficino, tradotte in lingua toscana*, Venise, 1546 et 1548, in-8; *le XI Filippiche di Demostene*, etc., Rome, 1550, in-8; *Di Felice Figliucci Senese, della filosofia morale libri dieci*, etc..., Rome, 1551, in-4; *Il catechismo, cioè instruzione, secondo il decreto di Trento*, etc., Rome, 1566, in-8; *Della politica, ovvero scienza civile secondo la dottrina d'Aristotile*, etc., Venise, 1583, in-4.

FIGLIUCCIO (VINCENT), jésuite, né à Sienne en 1566, m. en 1622, a laissé un livre de *Questioni morali* impr. à Lyon en 1633.

FIGON (JEHAN), poète et littér. languedocien du 16e S., a laissé les ouv. suiv. : *le Poétique Trophée*, Toulouse, 1556, in-8 : c'est un rec. d'odes, d'épîtres et d'épigrammes. *La course d'Atalante et la victoire d'Hippomène*, fable poétique, ibid., 1558, in-8; *l'Amitié bannie du monde*, trad. du grec de Cyre Théodore, ibid., 1558, in-8; *la Pérégrination de l'enfant vertueux*, Lyon, 1684, in-16, suivi de 3 chants royaux.

FIGON (LOUIS), prêtre de la congrégat. de St-Lazare, né près de Marseille en 1745, professa successivement la théol. à Nîmes et à Marseille. Ayant quitté la France lors de la constit. civile du clergé

il y rentra sous le directoire, desservit l'église des missions jusqu'au concordat de 1802, et obtint à cette époque la cure d'Aubagne, où il m. le 9 juillet 1824. Ce pieux ecclés. est aut. d'un opusc. int. *l'Encyclique de Benoît XIV Vix pervenit expliquée par les tribunaux de Rome, par un curé, ancien profess. de theolog.*, Marseille et Paris, 1822, in-8 : il démontre dans cet écrit, qui n'est qu'un extrait de ses cahiers de théol., que l'encyclique n'est pas contraire au prêt à intérêt.

FIGRELIUS (Emundus), profess. à l'université d'Upsal, né dans cette ville vers 1605, devint précepteur de Charles XI, qui le créa sénateur et chancelier de la cour. Il m. dans sa patrie en 1676, laissant les ouvr. suiv. : *Brevis reipublicæ cum romanâ Sueciæ comparatio*, Upsal, 1642, in-4; *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vitâ æternâ*, Paris, 1648; *De statuis illustrium Romanorum liber singularis*, Stockholm, 1656, in-8; *Tabula grammaticæ in usum Caroli XI*, impr. à Stockholm chez Hantschenius.

FIGUEIRA (Louis), jésuite portug., chef des missions du Marañon (Brésil), périt massacré avec 13 de ses compagn. par les Arouans, peuplade sauvage à l'embouchure du fleuve des Amazones, l'an 1643. On a de ce missionnaire, en portugais, une *Grammaire de la langue brésil.*, Lisbonne, in-12.

FIGUEIRA-DURAM. V. Duram.

FIGUEIREDO (Manoel de), mathém. portug., profess. de mathém., de cosmogr., d'astron. et de l'art nautique, né à Torres-Novas (diocèse de Lisbonne), vers l'an 1568, m. vers 1630, a laissé plus. ouvr. estimés, entre autres : *Chronogr.*, etc., Lisbonne, 1603, in-4; *Tr. pratique d'arithm.* comp. par Nicolas, corrigé et augm. par Figueiredo, ib., 1676, 1716, in-8; *Hidrographia*, etc., ib., 1608, 1614, 1625, in-4; *Route des Indes occident. et des Antilles de l'Ocean occident.*, etc., ibid., 1603, in-4. — Figueiredo (José-Anastasio de), écrivain portug., n'est connu que comme aut. d'un *Abrége chronol. des matériaux pour l'hist. et l'étude critique de la législation portug.*, Lisbonne, 1790, 2 vol. in-4 : ouvr. exécuté par ordre de l'acad. des siences de Lisbonne.

FIGUEIREDO (Antonio PEREIRA de), savant portug., né à Maçao en 1725, se fit connaître dès l'âge de 26 ans par la publication d'excellens ouvr. de gramm. qui jetèrent les fondemens de sa réputation; un peu plus tard il pub., pour la défense du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclés. des écrits qui lui méritèrent successivem. l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure en 1768, de premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre, de député de la junte du subside littéraire et de l'instruction publique et le titre de membre puis de doyen de l'académie royale des sciences dans la classe de littér. Après une vie active et laborieuse, il m. en 1797 avec l'habit de l'ordre des PP. de l'Oratoire, habit qu'il avait pris fort jeune et qu'il avait cru devoir quitter pour remplir ses diverses fonctions dans le monde. Le nombre de ses ouvrages est porté à 169, dont 68 imprimés, 45 MSs., 10 traductions, 20 inscriptions et 26 pièces de musique; le catalogue en a été publié à Lisbonne, 1800, in-4 de 76 pages. Les plus remarquab. sont : *Exercices des langues latine et portug.*, en latin et portugais, Lisbonne, 1751, in-8; *Novo methodo da Grammatica latina*, ibid., 1752, in-8; *Parte segunda, syntaxe*, 1753, 10e édit., 1797, in-8; *Doctrina veteris ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-folio; réimpr. dans la *Collectio thesium in diversis universitatibus*, etc., Paris, 1768, in-8, dans quelq. édit. du *Tr. des libertés de l'église gallicane*, par l'abbé Fleury, et trad. en franç. avec le texte lat., Paris, 1766; *Tentativa theol.*, etc., ou essai théol. pour démontrer que dans les cas où l'on ne peut avoir recours au siège apostolique les évêq. ont la faculté de pourvoir à tous les cas réservés au pape lorsqu'un besoin urgent l'exige, 1766, 1769, in-8, trad. en français par l'avocat Pinault, Lyon 1772; en ital. par Marcolino, Venise, 1767; en lat. par l'auteur lui-même et enrichi de notes, Lisbonne, 1769. On en cite aussi des versions allem. et espag.

FIGUEROA (Barthélemi CAYRASCO de), poète espagnol, né à Logroño vers 1510, mort en 1570, a introduit dans la poésie castillane la sorte de mètres appelée *esdrúxulos*. Assez semblables aux *dactyles* des Grecs, ces vers, communém. de 7 ou de 11 syllabes, forment un rythe très-harmonieux. Figueroa avait composé plusieurs pièces de poésie dont il ne nous reste qu'une seule chanson uniquement formée d'*esdrúxulos* en rimes croisées; elle se trouve dans le code de poésies choisies inédites et anc. de don Manuel de Ugarte. — Figueroa (Franç.), méd. de Séville, habile praticien, né en 1630, m. en 1695, a laissé un *Tr. des qualités de l'aloja* (boisson alors en usage en Espagne), et un autre *sur l'esquinancie*, Lima, 1644, in-4. Tous deux sont très-estimés. On a en outre de lui quelques satires dans lesquelles il s'élève contre les systèmes des autres médec., entre autres une intit. *Luxus in judicio..... sive de innoxio frigido potu*, Séville, 1633, in-8.

FIGUEROA (don Lopez de), mestre-de-camp dans les armées de Philippe II, roi d'Espagne, né à Valladolid vers l'an 1520, se signala dans la réduction des Maures ques de l'Andalousie, révoltés en 1562, assista à la célèbre bataille de Lépante sous don Juan d'Autriche, et eut la gloire de contribuer au gain de cette bataille en se rendant maître de la galère-capitane commandée par Haïi, général des Maures d'Afrique, qui fut tué dans le combat. Figueroa servit encore utilement sa patrie dans plusieurs autres circonstances, et m. couvert de blessures en 1595.

FIGUEROA (François de), poète espagnol, membre des académ. de Naples, de Rome, de Bologne et de Sienne, né à Alcala de Hénarès vers 1540, m. en 1620, eut une grande célébrité dans son temps. Quelq. instans avant d'expirer, il exigea qu'on brûlât devant lui toutes ses poésies; mais on parvint à en sauver quelques-unes qui furent imprim. sous le titre de *Obras en verso de Franc. de Figueroa*, Lisbonne, 1626; elles se distinguent par la pureté et l'élégance du style.

FIGUEROA (Garcia de SILVA y), diplom., né à Badajos vers l'an 1574, quitta la carrière des armes après s'être distingué dans les guerres de Flandre sous Philippe II, et fut successivem. employé dans diverses missions diplomatiques sous ce prince et sous Philippe III, son successeur. Ce sav. diplomate a donné une relat. succincte de son ambassade en Perse et dans les Indes, refaite d'après les mém. de l'aut.; elle a paru en fr. sous ce titre : *l'Ambassade de don Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce gr. empire, les mœurs du roi Schah-Abbas, et une relat. exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambass. a été l'espace de 8 années qu'il y a demeuré*, trad. de l'espag. par Wicqfort, Paris, 1667, in-4. C'est, suivant Chardin, un des meilleurs, des plus exacts et des plus judicieux voyages que nous ayons sur la Perse. On ignore l'époque de la m. de Figueroa, on sait seulement qu'elle se rapproche de la publication du *Breviar. histor. hispanicæ*, Lisbonne, 1628 : ouvr. qu'il avait composé en lat. pend. son séjour à Goa.

FIGUEROA (Christ. SUAREZ de), né à Valladolid vers 1586, abandonna la jurisprud. pour suivre la carrière des lettres dans laquelle il obtint des succès mérités, et m. en 1650. On a de lui les ouvr. suiv. : *Espejo de Juventud*, Madrid, 1607, in-8; *la Constante Amarillis*, Valence, 1609, trad. en franç., Lyon, 1614, in-8; *España defendida*

poème héroïque, Madrid, 1612, in-8; *Hist. anal. ó relacion*, etc., relat. des missions des PP. de la société de Jésus en Orient, ib., 1614, in-4; *Hechos del marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, ibid., 1613, in-4; *El pasajero*, etc., ibid., 1617, Barcelonne, 1618, in-8; *Noticias importantes à la humana comunicacion*, Barcelonne, 1618, in-8; *Plaza universal*, c'est-à-dire magasin universel de toutes les scienc., trad. de l'ital. de Garzoni, Madrid, 1615, in-4; une trad. du *Pastor fido* de Guarini, Madrid, 1610; Naples, 1622, in-8.

FIGUIER (Guillaume), troubadour du 13ᵉ S., né à Toulouse, est aut. d'une *Pastourelle* qui ne manque ni de naïveté, ni de grâce; elle fait partie des MSs. de la biblioth. royale.

FILAMONDO (Raphael-Marie), év. de Suessa, conservateur de la biblioth. de la Casanata, né à Naples vers le milieu du 17ᵉ S., entra dans le couvent des dominicains de Ste-Marie, professa avec succès la théologie, et vint ensuite à Rome, où le pape Clément XI lui conféra des dignités plus importantes. Il m. en 1716, laissant: *Il genio bellicoso di Napoli*, etc...., Naples, 1694, 2 parties in-f.; *Raguaglio del viaggio fatto da' padri dell' ordine de' predicatori nella Tartaria minore*, etc., ibid., 1695, in-8, *Theorhetoricæ idea ex divinis scripturis*, etc., ibid., 1700, 2 vol. in-4.

FILANGIERI (Gaetano), savant publiciste italien, né à Naples en 1752, d'une anc. famille dont l'illustration remonte au 11ᵉ S., se livra avec ardeur à l'étude de la morale, de la polit. et de la législ., et obtint de gr. succès au barreau. Il s'est fait une réputation européenne par son ouv. sur la législation (*Scienza della Legislatione*), 1780-85, 7 vol. in-8, le 1ᵉʳ livre traite des règles génér. de la législat.; le 2ᵉ des lois polit. et économ.: ils parurent ensemble à Naples, 1780, 2 vol. in-8; le 3ᵉ a pour objet les lois criminelles et fut pub. en 1783, 2 vol.; le 4ᵉ embrasse l'éducation, les mœurs et l'instruct. publiq., et a été impr. en 1785, 3 vol.; le 5ᵉ livre, qui devait comprendre les lois relatives à la relig., est resté imparfait: l'auteur, que la mort surprit au milieu de ses travaux en 1788, n'a pu qu'en indiquer les princip. matières. En peu d'années cet ouv. obtint un succès univ.; Naples, Venise, Florence, Milan, etc., multiplièrent les édit.; et la France, l'Allemagne et l'Espagne en possédèrent bientôt des traduct.; celles de Gallois, en français, Paris, 1789, 1791, 7 vol. in-8, et avec *notes* de Benjamin-Constant, Paris, 1821, 6 vol. in-8, sont estimées. L'*Eloge histor. de Filangieri*, par l'av. Tommasi, Naples, 1788, in-8, contient une bonne analyse de la *Législat. univers.* — Filangieri (Ant.), command. de l'ordre de Malte, frère du précéd., né dans le roy. de Naples vers 1750, entra au service d'Espagne, et devint vice-roi et commandant-gén. de la Galice. Il fut massacré au milieu d'une émeute populaire fomentée par Blake, son ennemi mortel et partisan des Anglais.

FILANTE (Jean-André), jurisc. calabrais, né à Taverna vers le milieu du 16ᵉ S., a laissé entre autres écrits relatifs à sa profession: *Testamentorum liber unicus hexam..... conscriptus*, Naples, 1602, in-4. Il ne faut pas la confondre avec un autre Filante (Pompée), aut. de quelq. poésies, de notes et remarques sur Florus, etc.

FILASSIER (Jean-Jacq.), agron., membre de plus. acad., né en Flandre vers 1736, m. en 1806 à Clamart, où il s'était retiré après avoir siégé à l'assemblée législative, a laissé entre autres ouvrag.: *Dict. hist. de l'éducat.*, Paris, 1784, 2 vol. in 8, traduit en français et continué par F.-L. Brunn; *Eraste* ou *l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1803, 2 vol. in-8: ces ouvrages sont souvent réimprimés; *Eloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in 8; *Culture de la grosse asperge*, etc., Paris, 1783, in-12; *Dict. du Jardinier franç.*, Paris, 1790, 2 vol. in-8. — Filassier (Marin), prêtre, né à Paris, m. en 1733, est aut. d'un ouv. intit. *Sentimens chrétiens propres aux personnes infirmes et malades*, Paris, 1723, in-12.

FILCHIUS ou FILCHINS (Benoît), capucin angl., né au sein du protestantisme en 1560, fit abjuration à l'âge de 24 ans, vint à Paris, entra dans l'ordre des capucins et se fit remarquer par sa ferveur, ses austérités et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Son zèle l'engagea à retourner en Angleterre en 1599, époque où des lois sévères proscrivaient le catholicisme: peut-être espérait-il y cueillir la palme du martyre; mais ses désirs ne furent exaucés qu'en partie; il fut seulement jeté en prison par ordre d'Elisabeth, et ne dut sa liberté après une détention de 3 ans qu'aux instances réitérées de Henri IV. De retour à Paris, Filchius fut chargé de la direction spirituelle des personnes attachées à la maison du roi et de la conduite du noviciat de son ordre. On a de lui entre autres ouv.: *Regula perfectionis continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis redactæ ad unum punctum voluntatis divinæ*, etc., écrit d'abord en angl., puis en flam. et en franç. et enfin en lat. et impr. à Rome, 1625 et 1628, à Paris, 1650, à Lyon, 1658; trad. en espagnol, Sarragosse, 1648, et en ital., Rome, 1650, et Viterbe, 1667; *Equus christianus*, Paris, 1609, ouvr. qui contribua à la conversion de M. Thayer, ministre protestant; etc. Sa *Vie* a été écrite par différens aut., entre autres par Agathe Wismann, relig. de St-Benoît, en pet. vers latins rimés.

FILELFO. V. Philelphe.

FILESAC (Jean), doct. de Sorbonne, curé de St-Jean-en-Grève, doyen de la faculté de théolog. de Paris, professeur d'humanités et de dialectique au collége de La Marche, procureur de la nation de France et recteur, né à Paris, m. en 1638, a laissé, entre autres ouvr., un savant tr. intit.: *De l'anc. de l'origine de la faculté de théologie de Paris et de ses anc. statuts.* Ses œuvres ont été réunies sous les titres suiv.: *Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8; *Opera selecta*, ib., 1621, in-4.

FILHOL (N.), grav., m. à Paris en 1812, avait pub. depuis 1801 près de 100 livrais. d'une collect. intit. *Cours hist. et élem. de peinture*, avec texte explicatif. Cette entreprise importante, qui devait offrir une galerie compl. du Muséum, a été poussée jusqu'à la 120ᵉ livraison par la veuve de Filhol, et forme 10 vol. grand in-8. Cet artiste a encore pub.: *Concours décennal*, Paris, 1812, in-4.

FILICAIA (Vincent de), un des meilleurs poètes lyriques italiens, membre de l'académie de la Crusca, né à Florence en 1642, vivait retiré à la campagne, partageant son temps entre l'éducation de ses enfans et la culture des belles-lettres et de la poésie, lorsqu'il apprit que Vienne, assiégée par 200,000 Turks, venait d'être délivrée par Jean Sobieski, roi de Pologne et par Charles V, duc de Lorraine. Cédant à l'enthousiasme que la nouvelle de ce grand événement produisit sur lui, il écrivit d'inspiration six odes ou *canzoni* qui excitèrent l'admiration universelle, lui valurent la dignité de sénateur, le gouvernement de la ville de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, charge très-importante à cette époque. Il s'occupait à recueillir ses poésies, quand la mort le surprit au milieu de ce travail en 1707. Ce recueil a été terminé par son fils et pub. sous le titre suiv.: *Poesie toscane di Vincenzo da Filicaia*, etc., Florence, 1707, in-4, et 1720 avec une *vie* de l'auteur par Thomas Bonaventuri. — Filicaia (Louis de), capucin florentin au 16ᵉ S., a laissé les ouv. suiv.: *la Vita del nostro Salvatore J.-C.*, etc., Venise, 1548, in-4; *gli Atti degli apostoli secondo san Luca*, ib., 1549, in-fol. Ces deux ouvrages sont en vers.

FILLASTRE (Guillaume), doyen de l'église de Reims, cardinal, puis archev. d'Aix, né à La Suze

en 1544, m. en 1428, après avoir assisté aux conciles de Pise et de Constance, et fait rebâtir les écol. de théologie de Reims, est connu comme traduct. de quelques livres de Platon, et de la *Cosmograph. de Ptolomée*.—FILLASTRE (Guillaume), évêque de Verdun et de Tournai, président du conseil d'état, chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, né vers 1400, m. en 1473 à Gand, après avoir été employé dans plusieurs négociations délicates, et député par Philippe-le-Bon vers Pie II, pour obtenir de ce pontife la dispense du vœu qu'il avait fait d'aller dans la Terre-Sainte. On a de lui une *Chronique de l'hist. de France*, 1517, 2 vol. in-fol.; *la Toison-d'Or*, etc., Paris, 1517, 2 vol. in-fol.

FILLEAU (JEAN), professeur en droit et ensuite avocat du roi à Poitiers, où il était né en 1600, et où il m. en 1682, acquit quelque célébrité par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, Poitiers, 1654, in-8. On a encore de lui un *Traité de l'université de Poitiers*, ibid., 1644, in-4; un rec. des *arrêts notables du parlem. de Paris*, Paris, 1631, 2 vol. in-fol.; *les Preuves historiq. de la vie de Ste Radegonde*, etc., Poitiers, 1643, in-4.

FILLEAU DE LA CHAISE (JEAN), écrivain français, né à Poitiers vers 1630, m. à Paris en 1693, avait été chargé d'écrire l'*Hist. de St Louis* avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouv. parut en 15 liv., Paris, 1688, in-4, et produisit dans le public une sensation telle que l'édit. fut enlevée en peu de jours. On a en outre du même auteur: *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672, in-12, et *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*: ces deux opusc. ont été réimp. dans plus. édit. des *Pensées* de Pascal.—FILLEAU DE ST MARTIN, frère cadet du précéd., mort vers 1695, n'est connu que comme traducteur du chef-d'œuvre de Cervantes, impr. sous ce titre: *Hist. de l'admir. Don-Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12, et souv. réimp. — FILLEAU des BILLETTES (Gilles), frère des précédens, membre de l'académie des sciences, né à Poitiers en 1634, m. en 1720, a laissé des *descript. d'Arts* dans le recueil de l'académie. Son *éloge* a été fait par Fontenelle.

FILLEUL (NICOLAS), poète franç., né à Rouen vers 1530, a composé les ouv. suiv.: *le Discours*, recueil de sonnets moraux, Rouen, 1560, in-4; *Achille*, tragédie, Paris, 1564, in-4, représent. au coll. d'Harcourt en 1563; plus. autres pièces de théâtre qu'il a recueillies et pub. sous le titre suiv.: *les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4; *la Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4, etc.

FILMER (ROBERT), écrivain politique anglais, né en 1604, m. en 1647, est aut. des ouvr. suiv.: *Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, réimpr. en 1652 et 1679: il le donna en rép. au *Tr. de la Monarchie* de Hunton; *Patriarcha*, écrit où il prétend que tout gouvernement fut d'abord monarchique, et que tous les titres légaux pour régner sont originairem. dérivés des chefs de famille, etc. Plusieurs publicistes ont réfuté les principes de ce dern. écrit, notamment Locke, et Sidney dans ses *Discours sur le gouvernement*.

FIMBRIA, partisan fougueux de Marius, tua de sa main le consulaire Lucius César. Après la mort de Marius, ayant été envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valerius Flaccus, il souleva l'armée contre ce général, le fit périr pour se mettre à sa place, remporta plusieurs avantages contre Mithridate, et fier de ses succès, parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances contre les partisans de Sylla; mais bientôt, poursuivi lui-même par ce général, il fut réduit à se donner la mort l'an de Rome 668 (85 ans avant J.-C).

FIMIANI, carme, né en 1740 à San-Giorgio dans le royaume de Naples, enseigna le droit canonique à l'université de cette ville, et en 1791, il fut élevé à l'évêché de Nardo; il m. en 1799. On a de lui: *Hist. juris canonici*, Naples, 1765, in-8; *Adnotationes in Petri de Marca concordiam et opuscula*, ibid., 1771, 5 vol. in-4; *de Ortu et progressu metropol. ecclesiastic. in regno neapolit.*, ibid., 1776, in-4; *Elementa juris canonici*, ibid., 1777, 2 vol. in-8; *ad Petri de Marca concordiam sacerdotii et imperii, supplementum*, ibid., 1781, in-4; *Elementa juris privati neapolit.*, ibid., 1782, 2 vol. in-8; *Elementa juris feudalis*, ib., 1787, in-8.

FINCH (GUILLAUME), voyageur anglais, accompagna en 1607 Guillaume Hawkins, envoyé en qualité d'ambassad. auprès du grand moghol afin d'établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Hindoustan, fit plus. voyages dans l'intérieur de ce pays pour y régler les intérêts de son pays et revint par terre en Angleterre. La relation de son voyage a été pendant long-temps la meilleure que l'on eût sur ces contrées; il en a été inséré un extrait dans le recueil de *Purchas*, tom. Ier; et l'on trouve dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost des observat. de Finch sur Sierra-Leone.

FINCH (HENEAGE), comte de Nottingham, né à Londres en 1621, fut d'abord professeur de jurisprudence au collége d'Inner-Temple, puis nommé successivement par Charles II, après la restauration, solliciteur-général, *alterney* (procureur-général), garde du sceau, lord grand chancelier, chevalier baronnet, baron et comte. Il m. en 1682, avec la réputation d'un légiste profond et d'un magistrat ferme et intègre. On connaît de lui plus. discours prononcés dans le procès des juges de Charles Ier, imp. dans l'*Exposé exact et impartial de l'accusation, du procès et du jugement de 29 régicides*, etc., 1660, in-4, 1679, in-8; *Discours aux deux chambres du parlement*, prononcé lorsque Finch était garde du sceau et chancelier.—FINCH (Daniel), comte de Nottingham, fils du précédent, né en 1647, fit partie du conseil d'état qui signa l'ordre pour proclamer roi le duc d'York, mais n'en resta pas moins éloigné de la cour et des affaires pendant tout le cours de ce règne. A l'avénement de Guillaume et de Marie, il accepta le poste de secrétaire d'état et le conserva jusqu'en 1704, époque à laquelle il donna sa démission. En 1716 il se retira entièrement des affaires publiques pour ne plus se livrer qu'à des études théolog., et il mourut en 1730.—FINCH (Edouard), frère d'Heneage et oncle du précéd., étant vicaire de Christ-Church à Londres, fut expulsé par le long parlem., et m. peu de temps après en 1642.

FINCH (ROBERT POOL), théolog. angl., prébendier de Westminster et recteur de St-Jean l'Evangéliste, né en 1723, m. en 1803, a donné des *Considérations sur l'usage et l'abus des sermens reçus judiciairem.*, 1788, in-8; des *Sermons*, etc.—FINCH (Thomas), son fils, jurisconsulte distingué, memb. de la société royale de Londres, né en 1757, m. à Londres en 1810, a été éditeur du recueil intit.: *Precedents in chancery, being a collection of cases in chancery, from 1689 to 1772*, qui parut en 1786.

FINCKE (JEAN-PAUL), juriscons. et historien allem., né à Hambourg au commencem. du 18e S., a laissé les ouv. suiv.: *Laudes Hamburgi, epistola gratulatoria*, Leipsig, 1736, in-4: la 3e édition, très-augmentée, a paru sous le titre de *Topograph. et biblioth. hist. Hamburgensis*, Hambourg, 1739, in-8; *Index in collectionem scriptorum rerum germanicarum*, ib., 1737, in-4; *Conspectus biblioth. chronologico-diplomaticæ*, ibid., 1739, in-4; *Index diplomat. civitatis et ecclesiæ Hamburg.*, ib., 1751, in-4; *Specim. hist. seculi noni et undecimi à fabulis liberatæ*, ibid., in-4; *Essai d'une notice sur les Hambourgeois qui se sont distingués dans les lettres*, ibid., 1748, in-4; *Supplem. au dictionn. univ. des gens de lettres* de Jocher, etc., ib., 1753, in-4: ces deux dern. sont en allemand. — FINCKE (Daniel), recteur des écoles de Bran-

debourg, où il naquit en 1705, m. en 1756, adjoint au ministère ecclés., et biblioth. de l'église de Ste-Catherine, a pub., tant en latin qu'en allem., plus. pièces académ. et des opuscules théolog. qui offrent peu d'intérêt : son meilleur écrit est une *Notice des antiquités et de l'origine de la ville de Brandebourg*, ibid., 1749, in-4, avec des continuat. pub. de 1750 à 1753, le tout en allemand.

FINÉ (ORONCE), mathématicien, né à Briançon en 1494, professeur au collége royal de France depuis 1530 jusqu'à sa m. en 1555, a puissamment contribué par ses préceptes et son exemple à répandre le goût des mathématiques, qui jusqu'alors avaient été fort peu cultivées en France. On a de lui 31 ouvrages ou opuscules dont on trouve la liste dans Niceron, tom. 38e. Il inventa diverses machines qui, de son temps, furent un grand objet de curiosité, entre autres une pendule construite pour le cardinal de Lorraine en 1553, et que l'on voyait encore avant la révolution dans le cabinet de Ste-Geneviève. — V. BRIANVILLE.

FINELLI (JULIEN), sculpteur et architecte, élève de Jean Lorenzo et du célèbre Bernini, né à Carrare en 1602, habitait Naples à l'époque où éclata la révolution dont Masaniello se fit le chef. Arrêté et condamné à mort comme suspect d'attachement au parti de l'Espagne, il dut la conservation de sa vie au duc de Guise, que les talens dont il avait déjà donné des preuves intéressèrent en sa faveur. Cet artiste mourut à Rome en 1657. Ses ouv. les plus remarquables sont les deux statues de *St Pierre* et *St Paul*, dans la chapelle du trésor royal à Naples; et les modèles de *douze lions* en bronze doré pour le roi d'Espagne.

FINESTRES Y MONSALVO (JOSEPH), jurisconsulte espagnol, né à Barcelone en 1688, se distingua par l'étendue de ses connaissances, fut professeur de droit à Cervera, et m. en 1770. Il a laissé plus. ouv. remarquables par la précision, la clarté du style, et la méthode qui y règnent. Les plus importans sont : *Exercitat. academ. XII*, Cervera, 1745, in-4; *in Hermogeniani jurisconsulti juris epitomarum lib. VI Commentar.*, ibidem, 1757, 2 vol. in-4 : *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ, vel exstant, vel aliquandò exstiterunt*, etc., ibid., 1760, in-4.

FINET (JOHN), auteur angl. d'origine italienne, né à Soulton en 1571, gagna par son talent pour la poésie les bonnes grâces de Jacq. Ier et de Charles Ier. Envoyé en France en 1614 comme chargé d'affaires, il fut, l'année suiv., créé chevalier, et nommé en 1626 maître des cérémonies, place qu'il conserva jusqu'à sa m. en 1641. On a de lui : *Fineti Philoxenus* : observations choisies touchant la réception et la préseance, le traitement et l'audience des ambassadeurs étrangers en Angleterre, 1656, in-8. Il a trad. en angl. l'ouv. franç. de René de Lusinge intit. *le Commencement, la durée et la décadence des états*, etc., 1606.

FINI. V. FINO.

FINIGUERRA (TOMMASO, et par abréviation, MASO), sculpt. et orfévre florentin du 15e S., célèbre par l'invent. de l'art d'impr. des estampes sur des planches de métal gravées en creux, et le plus habile nielleur de son temps, a exécuté une grande partie des bas-reliefs en argent d'un autel de l'égl. de St-Jean-Baptiste de Florence, et a laissé un bon nombre de dessins coloriés à l'acquarelle; la galerie de Florence en possède 56. Le morceau capital de cet artiste est son *Couronnement de la Vierge*, composition de 42 fig. tracée, sur une surface de 4 p. 8 lig. de haut sur 3 p. 2 lig. de large; cette estampe se distingue par un dessin noble et correct, par l'intelligence des groupes, l'expression des têtes, la finesse et l'esprit du burin; elle enrichit le cabinet royal. On trouvera tous les développemens que les bornes de ce dictionnaire ne nous permettent pas de donner sur l'invention de Finiguerra, dans l'ouvr. intitulé : *Materiali per servire alla storia dell' origine e de' progressi della incisione in rame e in legno*, par M. l'abbé Zani, Parme, 1802, in-8, et dans le *Peintre graveur* de M. A. Bartsch, tome 13e.

FINKE ou FINCK (THOMAS), médecin et astronome danois, professeur de mathématiques et d'éloquence, puis de médecine à Copenhague, et administrat. des revenus de cette université pend. 56 ans, né à Flensbourg en 1561, m. en 1656, a laissé un assez gr. nomb. d'ouv. de médecine et d'astronomie; on trouvera le catalogue des prem. dans la *Biblioth. medicor.* de Manget, et la liste des seconds dans la *Bibliographie* de Lalande; les principaux sont : *Geometriæ rotundi libri XIV*, Bâle, 1583 et 1591, in-4; *De constitutione matheseos*, Copenhague, 1591, in-4; *De medicinæ constitutione*, ibid., 1627, in-4, etc. Spormann et Chr. Ostenfeld ont donné chacun un *Eloge funèbre* (en lat.) de Finke.

FINKENSTEIN (CHARLES-GUILL. FINCK, comte de), ministre d'état prussien, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, né en 1714, fut successiv. plénipotentiaire du roi de Prusse Frédéric-Guillaume à Stockholm, de 1735 à 1740, envoyé en Russie de 1740 à 1748, ministre des affaires étrangères à Berlin en 1749, en remplacement du comte de Podewils, et conserva cette dernière place pend. 50 années consécutives jusqu'à sa mort, arrivée en 1800. On a de lui une *Relation de la diète de* 1738, en franç. : on y trouve l'histoire exacte de toutes les manœuvres qui ont précédé, accompagné et suivi le renversement du système suivi par la Suède depuis plus. années. Ce changement de politique, tout-à-fait à l'avantage de la France, est appelé le triomphe des *Chapeaux* sur les *Bonnets*.

FINLAY (JOHN), littérat. écossais, né à Glascow en 1782, m. en 1810, est aut. d'un recueil de poésies impr. sous le titre de *Wallace ou le Vallon d'Ellerslie*. Il a aussi publ. des *Ballades écossaises histor. et romantiq.*, *la plupart anciennes*, avec des notes et un glossaire et précédées de *Remarques sur l'état primitif de la composition des ballades* (ou romances) *en Ecosse*, Edimbourg, 1808, 2 vol. in-8.

FINNO (JACOB), past. à Abo (Finlande), vers la fin du 16e S., est aut. de l'ouvr. suiv. : *Cantiones piæ episcoporum veterum in regno Sueciæ*, etc., Greifswald, 1582, Rostock, 1625, recherché des bibliographes et des antiquaires.

FINO FINI, un des plus célèbres orientalistes italiens du 15e S., né à Ariano, dans la Polesine de Rovigo en 1431, exerça d'abord l'emploi de notaire, fut ensuite prem. maître des comptes ou intendant du duc de Ferrare, et travaillait à un ouvrage considérable lorsque la mort l'enleva en 1517, avant qu'il y eût mis la dern. main. Daniel Fino, son fils, a publ. ce livre sous le tit. suiv. : *Fini Hadriani Fini Ferrariensis in Judæos flagellum ex sacris scripturis excerptum*, Venise, 1538, in-4. — FINO (Daniel), fils du précédent, secrétaire et trésorier de la ville de Ferrare où il était né en 1473, a été l'édit. de l'ouvr. cité ci-dessus, et a laissé quelq. petites pièces de vers en latin et en italien : *les Mém. histor. des littérateurs ferrarais* par Barotti donnent des détails sur ces morceaux.

FINO (ALEMANIO), historien italien, né à Bergame, m. vers 1586 à Crème, où il occupait une place dans la magistrature, a laissé les ouv. suiv. : *la istoria di Crema, raccolta dagli annali di Pietro Terni*, Venise, 1566, in-4, réimprimé à Crème, 1711, in-8, avec une rép. aux critiques que François Zava avait faites de cette histoire, et le livre intit. : *Scelta di uomini usciti da Crema*. On a en outre du même auteur : *la Guerra d'Attila, flagello di Dio*, etc., Venise, 1569, in-12, et une

trad. du lat. en ital. de la *Descript. de l'Ile de Madère* par Jules Landi, Plaisance, 1574, in-8.

FINOT (Raimond), méd. du prince de Condé (Henri-Jules), né à Béziers en 1637, m. à Paris en 1709, a laissé la réputation d'un habile praticien. On ne connaît de lui aucun écrit.

FIOCCO (André-Dominique), en lat. *Floccus*, chanoine florentin, m. en 1452, n'est connu que comme auteur d'un traité : *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus*, attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écriv. du S. d'Auguste, réimpr. en 1477 à Milan, petit in-4, et trad. en italien par Fr. Sansovino, Venise, 1547, in-8. — Fiocco (Pierre-Antoine), musicien italien, né à Venise vers 1650, vint se fixer à Bruxelles, et fut maître de musique de l'église de N.-D. du Sablon de cette ville. Il a laissé : *Sacri concerti a una o più voci*, etc., op. 1°, Anvers, 1691, in-4; *Missa e motetti*, etc., etc., Amsterdam, 1693, in-4. — Fiocco (Joseph-Hector), fils du précéd., musicien-compositeur, né à Bruxelles vers la fin du 17e S., fut maître de chapelle à Anvers. Il a laissé une sonate, *Adagio e allegro*, pour le clavecin, gravée à Hambourg; et *Motetti a IV voci, con III strumenti*, Amsterdam, 1730.

FIORAVANTI (Léonard), méd., chirurgien et alchimiste bolonais, m. en 1588, avec les titres de docteur, comte et chevalier, exerça dans plus. villes d'Italie, et, avec des talens fort médiocres, eut l'art d'acquérir une réputation brillante. Il se vantait d'avoir recollé des nez tout-à-fait séparés du visage; d'avoir excisé des rates et opéré une foule d'autres cures merveilleuses. On a de lui un grand nombre d'ouvr. moins dignes d'un médecin que d'un empirique, et qui cependant ont été souvent réimpr. et même trad. en langues étrangères. Nous citerons entre autres les suivans : *Lo specchio di scienza universale libri III*, Venise, 1564, in-8, trad. en lat., Francfort, 1625, in-8, et en franç. par Gabriel Chappuis, 1584, in-8; *Del reggimento della peste*, Venise, 1565, in-8, trad. en allem., Francfort, 1632, in-8; *Il compendio dei secreti razionali intorno alla medicina, chirurgia ed alchimia*, Venise, 1571, in-8, trad. en allem., Darmstadt, 1624, in-8; *la Fisica, divisa in quattro libri*, Venise, 1582, 1603, 1629, in-8, trad. en allem., Francfort, 1618, in-8, etc.

FIORAVANTI (Jérôme), en lat. *Floravantius*, jésuite romain, recteur du collége des maronites à Rome, et confesseur du pape Urbain VIII, né en 1555, m. en 1630, est aut. des ouvr. suiv. : *De beatissimâ Trinitate libri*, Paris, 1624, in-4, 4e édition; *Explanatio in nonnulla sacræ scripturæ loca*, Anvers, Moret. — Fioravanti (Alexandre), docteur en théologie et prédicateur bolonais de l'ordre des capucins, mort vers 1585, a laissé un traité *De modo practicandi retiarium mathematicum*, etc., Venise, 1585, in-4, et des *Commentaires sur la physique d'Aristote*, en MS. — Fioravanti ou Floravantes (Benoît), ecclésiastique, est connu comme édit. de la collection des monnaies papales, publ. sous le titre suiv. : *Antiqui romanorum pontificum denarii à Benedicto XI ad Paulum III, editi à Joanne Vignolio, tertiâ parte aucti et notis illustrati*, Rome, 1734-38, 2 vol. in-4. — Fioravanti (Jacques), noble de Pistoie, se livra particulièrement à l'étude des antiquités de sa patrie, et publ. : *Memorie storiche della città di Pistoja*, Lucca, 1758, in-fol.

FIORDIBELLO (Antoine), littérat. et ecclésiastique italien, né à Modène vers 1510, m. en 1567 dans la même ville, fut d'abord secrétaire du célèbre Sadolet (v. ce nom), ensuite du cardinal Crescenzi qu'il accompagna au concile de Trente, puis du card. Polus dans la mission dont ce dern. fut chargé, lors de l'avènement de la reine Marie sur le trône britannique. A son retour à Rome, Fiordibello fut nommé par le pape évêq. d'Avello, dans le royaume de Naples; et il se démit de cet évêché au bout de 3 ans, pour remplir une charge qui lui fut confiée dans les bureaux de la secrétairerie apostolique. On a de lui une très-bonne édit. des *Lettres* de Sadolet, Lyon, 1550; des *Discours latins*, impr. à différentes époq.; un comment. : *de Vitâ Jacobi Sadoleti*, et des lettres (*Epistolæ*) recueil. et publ. par l'abbé Costanzi, en 1 vol., avec la vie de l'auteur. On conserve, à la biblioth. ambroisienne de Milan, un MS. autographe de Fiordibello, sous ce titre : *Adversaria, seu formulæ pro epistolis pontificiis conscribendis*.

FIORE (Agnello del), architecte et sculpteur italien du 15e S., exécuta, en 1469, le tombeau du cardinal Piscicello dans l'église cathéd. de Naples, et celui de Jean Cicimello dans l'église de St-Laurent, en 1473.

FIORENTINI (Franç.-Marie), écrivain médiocre, né à Lucques, cultiva la méd., la littérat., la théologie et la poésie, et m. dans sa patrie en 1673. Il a laissé quelques écrits, entre autres : *De genuino puerorum lacte*, etc., Lucques, 1653, in-8; *Memorie della gran contessa Matilda*, ibid., 1642, in-4; *Hetruscæ pietatis origines, seu de primâ Tusciæ christianitate*, ibid., 1701, in-4.

FIORI (George), savant juriscons. milanais du 15e S., et professeur de droit à l'univ. de Milan, m. vers 1512, est aut. d'une hist. *de bello Italico et rebus Gallorum præclarè gestis libri VI*, etc., pub. par Hugues Picardet, procur.-gén. au parlem. de Dijon, Paris, 1613, in-4. — Fiori (Joseph), littérat. et poète sicilien, né en 1623 à Cefalu, m. en 1646, a laissé des *Poésies italiennes et latines*, recueillies et publ. par Vincent Auria, son ami, Venise, 1651, in-12, avec la vie de l'auteur et des notes.

FIORITO (Augustini), médecin sicilien, m. en 1590 avec la réputation d'un homme aussi savant dans la théorie qu'habile dans la pratique de son art, a laissé plus. ouvr. MSs., entre autres, une *Topographie de Mazzara*, sa ville natale. — Fiorito (Augustin), de la même famille que le préc., jésuite, profess. de langue grecque au collége de Palerme, né à Mazzara en 1580, mort en 1613, a traduit en latin un grand nombre d'opusc. des PP. grecs, relatifs à l'histoire ecclésiast. de Sicile. La plupart de ses écrits ont été insérés dans les *Sanctorum siculorum vitæ* d'Octave Gaetan, Palerme, 1657, 2 vol. in-fol. On attribue à Fiorito des tragédies grecques et latines.

FIORONI (Jean-André), né à Pavie en 1704, élève du célèbre Leo, fut successivem. maître de chapelle à Côme, à Milan, et m. dans cette dern. ville en 1779 : on conserve, comme monumens de science et de talent tout à la fois, dans les archives de la cathédrale de Milan, des *Messes et Vêpres à huit parties réelles*, de sa composition.

FIRENZUOLA (Ange), célèbre littérateur ital. dont les écrits sont autorité dans la langue et sont souv. cités dans le gr. vocabul. de la Crusca, né à Florence en 1493, fit une partie de ses études à Pérouse, et se lia dans cette ville avec le fameux Pierre Arétin. Après avoir suivi à Rome la carrière du barreau, il prit l'habit des religieux à Vallombreuse, fut successiv. pourvu des abbayes de Ste-Marie-de-Spolette et de St-Sauveur-de-Vajano, et m. antérieurement à 1548. Il a laissé plus. opusc. en prose, tels que : les *Discours des Animaux*, imitation libre d'un ancien recueil de fables orient., les *Entretiens d'Amour*, avec une *Epître en l'honneur des Dames*; huit *Nouvelles* dans le genre de celles de Boccace; un *Dialogue* galant sur les beautés des dames; une imitation de l'*Ane d'Or* d'Apulée; des poésies diverses dans le genre burlesque et satirique; deux comédies, etc. : le tout a été recueilli dès 1548 : la meilleure édition est celle de Florence, 1763, 3 vol. in-8. Le *Discours des Animaux* a été trad. en franç., Lyon, Gabriel

Coitier, 1556, in-16, ainsi que le disc. *sur la beauté des Dames*, Paris, 1578, in-8, par Jean Pallet.

FIRMIAN (Charles, comte de), administrat. du gouvernem. gén. de la Lombardie autrich. (dep. 1759 jusqu'en 1782), né en 1718 à Trente, ou, suiv. d'autres, à Kromnets dans le Tyrol, se fit chérir par sa justice et son zèle pour la prospérité publique, protégea les lettres, les sciences et les arts dans son gouvernement, forma une biblioth. qui contenait plus de 40,000 vol., et un cabinet de tableaux, de médailles et de gravures qui devint un des plus beaux de ce temps. Il érigea les chaires de sciences et d'arts à l'université de Pavie, enrichit cette célèbre école d'une biblioth., d'un jardin botan., d'un laboratoire de chimie, d'instrum. de physique et de cabinets d'hist. natur. et d'anatomie, et m. en 1782, généralem. regretté. Son *éloge* a été écrit en italien par le comte Jean-Bapt.-Gérard d'Arco, et en latin par Ange-Théodore Villa, prof. à l'univ. de Pavie.

FIRMICUS (Maternus-Julius), écriv. lat. qui vivait sous les successeurs du grand Constantin, a composé vers l'an 345 un ouvr. très-estimé intitulé *des Erreurs des Religions profanes*, impr. dans le 16e S., avec des notes de Jean Wouver. On lui attribue 8 liv. *sur l'Astronomie*, impr. pour la prem. fois par Alde Manuce en 1501, et souvent réimpr. depuis cette époque; mais cet ouvr. lui est contesté par plusieurs critiques.

FIRMILIEN, *Firmilianus* (St), év. de Césarée au 3e S., m. en 269, contribua beaucoup à détruire le schisme de Novatien (*v.* ce nom), et assista en 264 à un concile d'Antioche, tenu à l'occasion de l'erreur de Paul de Samosate. V. ce nom.

FIRMIN (St), premier évêque d'Amiens, disciple de St Honeste, né à Pampelune au 3e S., prêcha à Beauvais, à Amiens, et m. martyr dans cette dernière ville en 287. Sa *Vie*, écrite par un anonyme et augm. de notes critiques par le P. Suysken, a été insérée dans le *Rec.* de Bollandus. — Firmin (St), *le Confess.*, fut le 3e év. d'Amiens. Sa *vie* se trouve également dans le *Rec.* de Bollandus. — Firmin (St), 3e ou 4e év. de Mende, vivait vers la fin du 4e S. — Firmin (St), 7e év. de Verdun, né à Toul au 4e S., gouverna son diocèse avec sagesse, et m. de frayeur lorsque la ville de Verdun fut assiégée en 502. — Firmin (St), év. d'Usez, né en 509, assista au concile d'Orléans en 541, et au second concile de Paris en 551, gouverna son église avec zèle, et m. en 553.

FIRMIN (Thomas), philanthrope angl., administrateur de l'hôpital St-Thomas de Southwark, né à Ipswich en 1630, m. en 1697, eut occasion d'exercer particulièrement sa bienfaisance lors de la peste qui ravagea Londres en 1665, et de l'incendie de cette même ville en 1666. Il établit à Ipswich une manufacture de toile en faveur des protest. franç. chassés de leur patrie, et employa tous ses moyens pour secourir les Irlandais victimes des persécutions du roi Jacques. On lui doit une *Hist. abrégée des unitaires appelés aussi sociniens, en 4 lettres*, Londres, 1687, in-12. Il a été l'édit. de l'ouvr. intit. *De l'analogie qui se trouve entre les unitaires et l'église catholique*, Londres, 1697. Sa *Vie* a été pub. en angl., Londres, 1698, in-8.

FIRMONT (Henri-Essex EDGEWORTH de), V. Edgeworth.

FIRMUS ou FIRMIUS, riche Syrien qui usurpa l'empire et se fit proclamer auguste à Alexandrie pour soutenir le parti de la fameuse Zénobie, vaincue par Aurélien. Son règne fut de courte durée, car Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier et le condamna au supplice de la croix. — Firmus-Maurus, un des plus puissans seigneurs de la Mauritanie, tenta de secouer le joug des Romains sous le règne de Valentinien Ier, vers l'an 370 de J.-C., s'empara de Césarée et souleva les provinces voisines; mais il fut vaincu par Théodose, et, se voyant près de tomber entre les mains de ses ennemis, il se donna la m. vers l'an 372 de J.-C.

FIROUZABADI ou FYROUZABADY, savant écriv. oriental, né à Cazerin (dist. de Chiraz) l'an de l'hég. 729 (1328-29 de J.-C.), voyagea en Egypte, dans l'Asie mineure et dans l'Inde pour acquérir et perfectionner ses connaissances, et s'attacha surtout à l'étude de l'arabe. S'étant fixé à Zébid à son retour de l'Inde, postérieurement à l'an 790, il y jouit d'une grande faveur auprès d'Ismaïl, fils d'Abbas, souverain de l'Yémen, et remplit les fonctions de cadhi supérieur depuis l'an 793 jusqu'à sa m., arrivée en 817. Il a laissé un gr. nomb. d'ouvr., dont le plus connu est un dictionn. arabe intit. *Alkamous almohit*, c'est-à-dire l'*Océan environnant* et appelé communément *Camous*.

FISCH (Jean-George), profess. de théologie à Berne, secrét.-rédacteur du ministère des sciences, puis receveur et membre du conseil d'éducation de son canton, né à Arau en 1758, m. en 1799, a écrit en allem. la *Relat.* d'un voyage qu'il avait fait dans les provinces méridionales de la France pendant les années 1786, 87 et 88, Zurich, 1790, 2 vol. in-8 : cet ouvr. est estimé en Suisse et en Allemagne.

FISCHART (Jean), surnommé *Mentzer*, écriv. allem., avocat de la chambre impériale de Wetzlar, bailli de Forbach, né au commencem. du 16e S., est connu par des écrits dont la plupart sont du genre burlesque ou satirique : c'est le Rabelais allemand. On connaît de lui plus de 37 ouvr. tant impr. que MSs., où l'on trouve, à côté de plaisanteries grossières, une foule de traits du plus haut comique; sa traduct. libre du 1er livre de Rabelais intit. *Gargantua* a eu treize éditions.

FISCHBECK (Chrétien-Michel), philol. allem., recteur de l'école de Langensalza, puis profess. de philosop. à Gotha, m. postérieurement à 1725, est aut. des ouv. suiv.: *Vitæ ephororum Longosalissensium*, Langensalza, 1710, in-4; *Comment. de præcipuis doctoribus scholæ Arnstadiensis*, ib., 1710, in-8; *De eruditis sine pietate*, ibid., in-4. On lui doit aussi, outre une édit. de Corn. Népos, 1721, in-8, quelq. tr. de philosophie morale à l'usage des écoles.

FISCHER (Jean-André), méd. allem., né à Erfurt en 1667, professa avec éclat la méd., la pathologie et la pratique à la faculté de cette ville pend. 42 ans, et remplit les fonctions de conseill. et méd. de l'archevêq. électeur de Mayence depuis l'année 1719 jusqu'à sa m., en 1729. On a de lui *Consilia medica quæ in usum practicum et forensem pro scopo curandi et renunciandi adornata sunt*, Francfort, 1704, 1712, 3 vol. in-18; *Ilias in nuce*, Erfurt, 1716, in-8 : c'est le prospectus d'un ouv. qui n'a point vu le jour. Les autres écrits attribués à ce méd. sont des thèses soutenues par des candidats au doctorat; mais elles ne lui appartiennent pas en propre. — Fischer (Daniel), méd. hongr., memb. de l'académ. impériale des Curieux de la Nature, méd.-physicien de Kesmark et méd. de l'évêq. de Gross-Wardein, né à Kesmark en 1695, m. en 1746, a laissé plus. opusc. écrits avec une emphase qui ne convient guère qu'aux empiriques : cepend. on doit distinguer les suiv. : *Comment. phys. de calore atmosphærico non à sole sed à pyrite fervente deducendo*, Bautzen, 1722, in-4; *De remedio rusticano variolas per balneum primò aquæ dulcis, post verò seri lactis feliciter curandi*, Erfurt, 1745, in-4.

FISCHER (Jean-Bernard), archit. allem., né à Vienne vers l'an 1650, m. en 1724, a construit la plupart des beaux édifices de la ville de Vienne, entre autres : l'Hôtel de la chancell. de Bohême, le palais du prince Eugène, celui du prince Trantsen, les écuries impériales, l'église de Saint-Charles-Borromée. On lui reproche d'avoir surchargé quelq. parties de ces monum. d'ornem. bizarres et de mauv. goût. En récomp. de ses travaux, Fischer fut nommé

prem. archit. de l'emper. et baron d'Erlach. Il a laissé : *Essai d'une archit. hist. ou Rev. de bâtim. antiques avec des explications en allemand et en franç.*, Vienne, 1721, in-fol., 93 pl. — FISCHER (Emmanuel, baron de), fils du précéd., archit. et mécanicien, m. en 1738, dirigea la construction de la plupart des édifices dont son père avait donné les plans, perfectionna les pompes à feu, les appliqua à l'exploitation des mines de Kremnitz et de Schemnitz, et inventa la machine hydraulique qui conduit et fait jouer les eaux dans les jardins du prince de Schwartzemberg.

FISCHER (JEAN-CHRÉTIEN), savant philologue allemand, professeur-adjoint de philosophie à l'université de Jéna, puis libraire et conseiller du duc de Saxe-Weimar, a pub. les ouv. suiv. : *de Insignibus bonarum litterarum sæc. XIV, usque ad initium sæc. XVI in Italiâ instauratoribus dissertatio*, Jéna, 1744, in-4 ; *Disser. de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum sæc. XV in Italiâ instauratore*, ibid., 1739, in-4 ; *Biblioth. de jurisprudence moderne*, en allemand, 1774-75, deux cahiers in-8. Il a traduit en allemand du franç. les *Lettres de Julie Catesby* par Mme Riccoboni, de l'anglais les *Lettres de Bolingbroke*, et a donné une édit. des *Epistolæ ad Thyrenum et ad diversos, auct. Jac.-Nic. Erythræo* (Vittorio de Rossi), Cologne (Jéna), 1739 ou 1740, in-8 avec une préface et une vie de l'aut., et une autre des ouv. du savant jésuite Sarasa *de Arte semper gaudendi*, traduit en latin, 1741, et en allem. 1748. On lui doit aussi une 6e édit. de l'*Introd. in notitiam rei litter.* de B.-G. Struvius, augm. sur des notes MS. de l'aut. avec des remarques et des additions de Coler, de Lilienthal, de Koecher, etc., Francfort, 1754, in-8.—FISCHER (Joseph-Emm., baron de), biblioth. de l'emp. d'Autriche, est aut. de l'ouv. suiv. : *Dilucida repræsent. magnificæ et sumptuosæ biblioth. Cesareæ*, Vienne, 1731, in-fol.; la prem. partie seulem. a vu le jour : on la regarde comme un chef-d'œuvre typograph.—FISCHER (Jacque-Benjamin), natural. livonien, élève de Linnée, directeur de la maison des orphelins de la ville de Riga, où il naquit en 1730, et où il m. en 1793, a écrit en allem. : *Essai d'hist. natur. de la Livonie*, Leipsig, 1778, in-8, Kœnigsberg, 1791, gr. in-8, 2e édit. corrig. et augm. ; *Addit. à l'essai d'hist. natur.*, etc., Riga, 1784, in-8, fig. Il a fait insérer dans les *Mélanges du nord* de Hupel, n° 4, des *addit. et correct.* à la *Biblioth. Livon.* de Gadebusch.—FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Kœnigsberg vers la fin du 17e S., professait la philos. dans cette ville en 1715, lorsque la persécution dirigée contre les zélateurs de Wolf le força à s'expatrier pendant plus. années ; il voyagea en Italie, en France et en Angleterre, rentra dans sa patrie en 1736, et y m. en 1751. On a de lui : *Premiers fondem. d'une hist. naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714, in-4, en allem., avec une suite qui parut l'année suiv.; *de Lapidibus in agro prussico sine præjudicio contemplandis*, ibid., 1715, in-4 ; *Quæstio philosoph. : an spiritus sint in loco ?* ib., 1723, in-4 ; un *Comm. sur le chap.* 33e du 9e *liv. de l'hist. nat. de Pline*, et quelq. autres écrits peu intéressans. Il a été édit. et commentateur du bel ouv. de Job-Henri Linck, *de Stellis Marinis*, Leipsig, 1733, in-fol., 42 pl.

FISCHER (JEAN-EBERHARD), savant professeur d'histoire et d'antiquités à Pétersbourg, membre de l'académie impériale de cette ville, né à Essling en Souabe en 1697, m. en 1771, fut du nombre des savans envoyés en Sibérie et au Kamtschatka pour faire des observations : il a laissé une *Hist. de Sibérie, depuis la découv. de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8 ; des dissert. sur l'*Origine de la langue des Moldaves*, sur l'*Origine des Américains*, insérées dans le Calendrier historiq. de Pétersbourg, années 1770 et 1771, et quelques autres écrits qui offrent peu d'intérêt. — FISCHER (Jean-Bernard), médecin, né à Lubeck en Saxe l'an 1685, exerça son art pendant quelque temps à Riga, où son père était médecin de la garnison, fut nommé médecin-physicien de cette ville, puis médecin de l'impér. Anne de Russie, créé archiâtre de l'empire, anobli par l'empereur Charles VI et admis à l'academ. des curieux de la nature. A l'avènement d'Elisabeth au trône de Russie, Fischer quitta la cour et se retira aux environs de Riga dans une campagne où il m. en 1772. On a de lui plus. opusc.; les princ. sont les suiv. : *Economie rurale livonienne*, Riga, 1772, in-8, édit. augm. ; *de Senio ejusque gradibus et morbis, necnon de ejusdem acquisitione tractatus cum præfat. Andreæ Eliæ Buchner*, Erfurt, 1760, in-8, avec d'autres petits traités sur le même sujet par Ranchin, Floyer, Wetsted et Detharding ; *de febre miliari purpurâ albâ dictâ, è veris principiis erutâ et confirmatâ, tractatus per longam experientiam collectus*, Riga, 1767, in-8.

FISCHER (JEAN-FRÉDÉRIC), savant littérateur allemand, né en 1726 à Cobourg, m. en 1799 à Leipsig, où il professait les belles-lettres depuis 1762, a laissé un très-grand nombre d'ouv. dont on trouvera la liste complète avec une exacte indication des titres, des dates et des formats dans la notice de M. Kuinol, imp. à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire grecque de Weller, 1798-1801. On doit à ce célèbre professeur des édit. estimées de plus. aut. classiques : les principales sont les suiv. : *Théophraste*, 1763 ; *Platon*, 1783 ; *Eschine le socratique*, 1788 ; *Paléphatus*, 1789 ; *Anacréon*, 1793, etc.—FISCHER (Jean-Frédéric), jurisconsulte du 18e S., n'est connu que par une savante et curieuse dissert. sur l'état civil des Juifs en général ; et particulièrement en Alsace, imp. sous ce tit. : *Comment. de statu et jurisdict. Judæor., secundum leges romanas, germanicas, alsaticas*, Strasbourg, 1763, in-4, de 115 pag. — FISCHER (Jean-Godefroi), médecin aulique et physicien de la ville de Stade, m. en 1767, est auteur d'une dissertation int. : *Comment. de vermibus in corpore humano, et anthelmintico priori anno invento*, Stade, 1751, in-8. — FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), savant jurisconsulte et publiciste allem., professeur de droit des gens et des fiefs de l'univ. de Halle et assesseur ordinaire de cette université, né à Stuttgard en 1750, m. en 1797, a laissé 35 ouv. d'hist. et de jurisprudence, la plupart écrits en allemand. On en trouvera la liste dans Meusel ; les principaux sont : *Litterat. du droit germanique*, Leipsig, 1782, in-8 ; *Hist. du commerce, de la navigat., des arts et manufact., agricult., police, monnaies, etc., et du luxe de l'Allemagne*, Hanovre, 1785-92, 4 part. in-8.—FISCHER (Gottlob-Nathanael), savant philologue et journaliste saxon, professeur ordinaire au *Pædagogium* de Halle de 1769 à 1775, et recteur de l'école de St-Martin à Halberstadt depuis 1775 jusqu'à sa m. en 1800, a laissé entre autres ouv. des *Extraits de Molière*, Halberstadt, 1778, in-8 ; *Hist. de l'école capitulaire* (domschule) *d'Halberstadt*, ib., 1792, in-8, en all.; *Florilegium latinum anni 1786*, Leipsig, 1785, in-8. Il a été, depuis 1785 jusqu'en 1800, le principal rédact. du journal hebdomadaire allem. int. : *Feuilles d'Halberstadt*, et a travaillé à plus. autres journaux ou écrits périodiques.

FISCHERSTROEM (JEAN), secrétaire de la société patriotique de Stockholm, membre de l'académie des sciences de cette ville au 18e S., entreprit un *Dictionn. économiq.*, dont il pub. trois vol., et a laissé un autre ouv. intit. : *Essai d'une descrip. du Mælar*, Stockholm, 1785, in-12.

FISHER (JEAN), évêque de Rochester, chancelier de l'université de Cambridge, né à Beverley, comté d'York, en 1459, passait pour un théologien habile, et un des meilleurs controversistes de son

temps. Il défendit avec force la foi catholiq., s'opposa autant qu'il put à l'introduction des doctrines nouv., et contribua par son crédit auprès de la reine Marguerite à faire fleurir l'université de Cambridge. Persécuté par Henri VIII pour avoir eu le courage de s'opposer au divorce de ce prince, et pour avoir refusé de reconnaître sa suprématie spirituelle, il fut arrêté, dépouillé de ses biens, condamné au dernier supplice comme coupable du crime de lèse-majesté et décapité en 1535. Ses principaux ouv. pub. d'abord separément ont été recueillis et imp. en un vol. in-fol., Wurtzbourg, 1597.

FISHER (Marie), Anglaise, fanatique de la secte des quakers au 17e S., se rendit à Constantinople pour porter des paroles de vérité à Mahomet IV qui la prit pour une folle, et se contenta de la renvoyer en Angleterre. On trouvera de plus amples détails sur la vie de cette femme dans l'*Hist. du fanatisme* du P. Catrou.

FISKE (Nathan), pasteur angl., né en 1733, m. en 1799, ministre de Brookfield dans le Massachusetts, a laissé, outre un assez grand nomb. de *Sermons*, un recueil d'essais sur div. sujets intit. : *le Moniteur moral*, 1801, 2 vol. in-12.

FISSIRAGA (Antoine), seigneur de Lodi au 14e S., issu d'une famille qui pendant tout le siècle précéd. avait été à la tête du parti guelfe, profita de son influence pour se rendre souverain de Lodi, et fut confirmé dans sa souveraineté par l'empereur Henri VII. Mais, s'étant ensuite réuni aux ennemis de ce prince pour lui faire la guerre, il fut vaincu, fait prisonnier, et m. en captivité.

FITCH (Ralph), voyag. angl. du 16e S., passa huit années à parcourir l'Orient, et, de retour à Londres, donna une relation de son voy. qui a été insérée dans le tom. 2 d'Hackluyt, et dans le tom. 2 de Purchas, sous ce titre : *Voyage à Ormus puis à Goa, dans les Indes orientales, etc., commencé l'an* 1583 *et terminé l'an* 1591. Cette relation est exacte et très-intéressante : la plupart des choses que Fitch raconte ont été confirmées par des voyageurs plus modernes.

FITE (Mad. de La), née à Hambourg en 1737, m. à Londres en 1794, a pub. sous le voile de l'anonyme les trad. des ouv. suiv. : *Mém. de Mlle Sternheim*, tr. de Mme de La Roche, 1773, 2 vol. in-12; *Lett. sur div. sujets*, 1775, in-12; *Vie et Lett. de Gellert*, trad. de l'allem. de J.-A. Cramer, 1775, 3 vol. in-8; *Essai sur la physiognomonie*, trad. de l'allem. de Lavater, 1781-1787, 3 vol. in-4 (*v.* no 5907 des *Anonymes*, 2e édit.)

FI-TI. Ce nom, qui signifie *prince déposé*, est commun à plus. empereurs de la Chine, mais on le donne particulièrement à Licou-tse-nie, 5e emp. de la prem. dynastie des Song, tyran farouche qui égorgea son ancien précepteur, ses ministres, leurs enfans et leurs frères, les princes du sang, en un mot tous les hommes qui par leur rang ou leur réputation de sagesse et de vertu lui étaient devenus suspects. Un eunuque du palais délivra la Chine de ce monstre l'an 464, Fi-ti avait à peine régné une année.

FITZGERALD (Gérard), profess. de médec. à l'université de Montpellier, né en Irlande, m. en 1748, est aut. des dissert. suiv. : *De naturali catameniorum fluxu*, 1731; *De tumoribus tunicatis*, 1733; *De visu*, 1741; *De cari ossium*, 1742; et d'un ouvr. intit. *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præternaturalibus*, Paris (Avignon), 1758, in-12.

FITZ-HERBERT (Anthony), un des plus célèbres juriscons. angl. de son temps, né à Norbury, dans le comté de Derby, sous le règne d'Henri VII, fut créé cheval. en 1516, nommé un des juges des plaids communs en 1523, et m. en 1538, après avoir fait jurer à ses enfans de ne jamais se rendre possesseurs de biens ecclésiastiq. Il a laissé, entre autres ouvr., un *Rec. de décisions judiciaires*, très-estimé, 1519, 1577, etc.; *l'Office et autorité des juges de paix*, etc., Londres, 1538, in-12; *l'Office de shérifs baillis de franchises*, etc., ib., 1538, in-4; *De la diversité des cours*, etc., 1529; *De l'arpentage des terres*, 1539; *le Livre de l'agriculture*, 1534. — Fitz-Herbert (Nicolas), en latin *Fierbertus*, petit-fils du précédent, né en Irlande en 1550, abandonna volontairement sa patrie vers 1572 pour cause de religion, et m. à Rome en 1612, retiré dans la famille du card. Guillaume Alan. On a de lui : *Oxoniensis in Angliâ acad. descriptio*, Rome, 1602; *De antiq. et continuat. cathol. relig. in Angliâ*, ibid., 1608; *Vitæ card. Alani epitome*, ibid., 1608, in-8; et une traduct. lat. de *Galateo* de J. della Casa, ibid., 1595, in-8, avec le texte ital. — Fitz-Herbert (Thomas), cousin du précédent et petit-fils d'Anthony, né dans le comté de Stafford en 1552, fut forcé de quitter sa patrie par suite des persécutions que lui attira son zèle pour les intérêts de la religion, passa en France, de là en Espagne, puis enfin en Italie, entra dans la société des jésuites en 1614, et m. à Rome en 1640, recteur du collége angl. de cette ville. Il a pub. : *Tr. concernant la politique et la religion*, Douai, 1606, in-4; une 3e partie fut impr. à Londres, 1652; un autre *Tr.* sur ce sujet de Machiavel : *An sit utilitas in scelere? vel de infelicitate principis Machiavellani*, Rome, 1610, in-8; et quelq. autres ouvr. de circonstance tout-à-fait oubliés.

FITZ-JAMES. V. Berwick.

FITZ-SIMON (Henri), jésuite, habile controversiste, né à Dublin vers 1569, se livra aux exercices des missions en Irlande, et se fit une grande réputation par ses conférences publiques et privées avec les ministres protestans. Son zèle pour l'instruction des fidèles lui attira de violentes persécutions et même une condamnation capitale; mais il échappa au supplice, et m. dans la retraite en 1644. Ses ouvr. les plus connus sont : *Justification du sacrifice de la messe*, 1611, in-4; *Britannomachia ministror. in plerisque et fidei fundamentis et fidei articulis dissidentium*, Douai, 1614, in-4, et une *Réfutation* de Jean Ryder, Rouen, 1608, in-4.

FITZ-STEPNEN (Guillaume), moine de Cantorbéry au 12e S., est aut. d'une *Vie de St Thomas, archev. et martyr*, massacré sous ses yeux. C'est dans cet écrit, impr. à la suite de la *Description de Londres*, par Stowe, que se trouve la plus anc. description connue de la ville de Londres, avec des particularités curieuses sur les mœurs et usages des habitans.

FIURELLI ou FIORELLI (Tiberio), acteur napolitain, né en 1608, fit partie de l'une des premières troupes italiennes qui s'établirent en France sous le règne de Louis XIII, et acquit une grande réputation dans le rôle de Scaramouche. Il venait tous les soirs à la cour pour amuser le dauphin (Louis XIV). Resté au théâtre jusqu'à l'âge de 83 ans, il m. en 1694. Sa *Vie*, écrite par Angelo Constantini, un de ses camarades de théâtre, fait partie de ce qu'on appelle la *Bibl. bleue*. On a aussi un *Scaramucciana ou Bons mots de Scaramouche*, in-12; et un *Scaramouchiana*, in-32.

FIXLMILLNER (Placide), astron. allem., un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète Uranus, directeur du collége de Cremsmunster et profess. de droit canonique, né en 1721 dans la haute Autriche, m. en 1791, a laissé un gr. nomb. d'observat., dont les astron. font encore usage pour leur recherches, et ne négligea rien pour contribuer aux progrès de la science. On lui doit : *Reipublicæ sacræ origines divinæ*, 1756; *Meridianus speculæ astronomicæ cremifanensis*, Steyer, in-4; *Decennium astronomicum*, ibid., 1776, in-4; *Acta astron.*, ibid., 1791, in-4. On trouve une *Notice* sur Fixmillner dans les *Ephémérides géogr.* du B. de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre méd. de Montpellier,

le plus habile praticien de l'Europe au 18e S., né à Montpellier en 1690, fut appelé à la cour vers 1763 en qualité de premier chirurg. de M. le duc d'Orléans; mais il retourna dans sa ville natale l'année suiv., et y occupa jusqu'à sa mort, en 1765, une chaire de mathém. et de méd. Ses ouvr. sont à peu près oubliés aujourd'hui parce qu'ils sont écrits avec un esprit systématique dont les progrès de l'art méd. ont fait justice; toutefois on conserve encore la mémoire du gr. talent que Fizes montra comme praticien. On peut voir la liste des ouv. de ce méd. dans Eloi; les principaux ont été recueillis sous le titre de : *Opera medica*, Montpellier, 1742, 1 vol. in-4. Sa *Vie* a été écrite par Estève, méd. de Montpellier, et pub. en 1765.

FLABENIGO ou FLABANICO (Dominique), doge de Venise en 1032, conserva cette dignité jusqu'à sa m., arrivée en 1043. Flabenigo gouverna avec sagesse et modération, et fit rendre une loi pour empêcher les doges d'associer leurs fils à leur autorité, abus qui commençait à s'introduire, et aurait infailliblement changé le gouvern. républic. en un état monarchique.

FLACCILLA (Ælia), impératrice romaine, première femme de Théodose-le Grand, était née en Espagne; elle se distingua autant par sa piété que par ses vertus, fut mère d'Arcadius et d'Honorius, et m. en 385 du regret d'avoir perdu sa fille Pulchérie, 3e fruit de son union avec Théodose.

FLACCUS. V. Horace, Valérius et Verrius.

FLACÉ (René), ecclés. et littérat. du 16e S., né à Noyen-sur-Sarthe en 1530, m. vers 1585, a laissé une *Pièce* de vers lat., où il célèbre l'origine de la ville du Mans, dont il attribue la fondation à Lemanus, roi des Celtes, 1372 ans av. J.-C. Cette pièce a été insérée dans la *Cosmogr.* de Belleforest en 1575, et dans les *Coutumes* du Maine par Brodeau, 1645, in-fol. On doit encore à Flacé : *Prières tirées de la Bible, tournées du latin en vers franç.*, au Mans, 1582, in-12; *Catechismus catholicus*, etc., le Mans, 1590 et 1595, petit in-4.

FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyag. français, né à Lyon au commencement du 18e S., parcourut la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie, séjourna pendant quinze ans à Constantinople avec le titre de baserguian bachi ou de marchand du grand seigneur, et publ. à son retour : *Observ. sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes orient.*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12, avec fig. On ignore l'époque de la m. de ce négociant.

FLACHSENIUS (Jean), évêque d'Abo en Finlande, né l'an 1636, m. l'an 1708, a publié des *observ.* sur la comète de 1681; *Sylloge systemat. theolog. mundi ante et postdiluviani ad hæc nostra tempora*, Abo, 1690. — Un autre Flachsenius (Jacob), m. en 1696, a pub. plus. ouvr. de théolog. et de physique.

FLACIUS ou FLACCUS. V. Francowitz.

FLACIUS (Mathias), méd. allem., né à Brunswick vers le milieu du 16e S., fut nommé en 1590 profess. de médec. et de phys. à l'univ. de Rostock. On a de lui quelques ouvr. tombés dans un oubli complet, et dont nous citerons seulement : *Commentar. de vitâ et morte libri quatuor*, Francfort, 1584, in-4, Lubeck, 1616, in-8; *Themata de coctione et cruditate*, Rostock, 1594, in-8.

FLACOURT (Etienne de), né à Orléans en 1607, m. en 1660, avait été depuis 1648 jusqu'en 1655, commandant de l'île de Madagascar pour la compagnie des Indes. On lui doit les ouvr. suiv. : *Petit catéchisme madécasse et franç. avec les prières du matin et du soir*, Paris, 1657, in-8; *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, etc., ib., 1658, in-8; *Hist. de la gr. île Madagascar*, ib., 1658, in-4, 1661 et 1664.

FLAD (Philippe-Guillaume-Louis), jurisc. allem., né à Heidelberg en 1712, m. dans la même ville en 1786, direct. du cons. ecclés., a pub. sur la numismatique, le droit public, l'hist. civile et littéraire du Palatinat, 28 ouvrage dont on peut voir la liste dans Meusel; les principaux sont : *Ichnographia originum francothalinensium*, 1743, in-4; *Essai ou premiers élémens d'une hist. complete du palatinat de Bavière*, Heidelberg, 1746, in-fol.; *sur la litterat., la librairie et l'imprim. à Heidelberg*, ibid., 1760, in-4. Ces deux derniers ouvr. sont en allem. — Flad (Jean-Daniel), frère du précéd., né à Heidelberg en 1718, m. en 1779, archiviste de l'administr. ecclésiast. de cette même ville, est aut. d'un *Mém. couronné en 1755 par l'acad. de Gottingue sur l'époque où l'on a commencé à faire usage du papier de chiffons* (en allemand); et de *Pensees sur une monnaie d'argent des anc. Allemands*, avec fig., Heidelberg, 1753, in-8 (en français).

FLAHERTY (Roderic O'), sav. irlandais, né en 1630 à Moycullin dans le comté de Galway, m. au même lieu en 1718, a donné une histoire d'Irlande qui commence au déluge et va jusqu'en 1684 de J.-C., sous le tit. de *Ogygia, sive rerum hibernicarum chron.*, etc., Londres, 1685, in-4, trad. en anglais par Jacques Hely, Dublin, 1793, 2 vol. in-8. Flaherty donna dans la suite l'*Ogygia vengée contre les objections de Georges Mackensie et autres.*

FLAMAND (Franç.) V. Duquesnoy.

FLAMEL (Nicolas), écrivain-libraire juré en l'université de Paris dans le 14e S., a été le sujet des fables les plus absurdes. Il jouissait d'une fortune assez considérable, mais l'ignorance et la jalousie de ses contemporains n'ont pas manqué de l'exagérer beaucoup; et, comme il faut trouver une cause aux faits même fabuleux, après avoir donné à Flamel des richesses immenses, on a prétendu qu'il les devait à l'art hermétique. Non content d'en faire un heureux adepte, on en fit aussi un auteur; 153 ans après l'époque de sa m. Jacques Gohorry, dit *le Parisien*, publia sous son nom le *Sommaire philosoph.* en 656 vers; *la Fontaine des amoureux de science* et les *Reponses de Nature à l'alchymiste errant*. Ces trois traités rimés ont été réimpr., Lyon, 1589 et 1618, in-16. On peut voir des détails plus étendus sur Flamel dans les *Essais sur Paris* de Saint-Foix, de M. Dulaure et autres historiens de Paris, et dans l'*Hermippus redivivus*, Londres, 1749. L'abbé Villain a publié *Histoire critique de Nicol. Flamel et de Pernelle, sa femme*, Paris, 1661, in-12.

FLAMIN LEWISTON (N., demoiselle), l'une des maîtresses de Henri II, était d'une des prem. maisons d'Écosse, et vint en France avec Marie Stuart; elle fut aimée du roi pendant plus. années et en eut un fils, Henri d'Angoulême, gr.-prieur de France, qui m. à Aix en 1588.

FLAMININUS (T. Quinctius), consul romain, remporta sur Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, la mémorable bataille de Cynocéphales (en 557 de Rome), après laquelle il rendit la liberté à toutes les ville grecques qui étaient sous la domination de ce prince. Envoyé ensuite par le sénat auprès de Prusias, roi de Bythinie, Flamininus contribua puissamment à la mort d'Annibal, qui était venu chercher un asile à cette cour.

FLAMINIO (Jean-Antoine), poète latin dont le nom de famille était Zarrabini de Cotignola, né à Imola dans les états du St siége en 1464, professa successivement les belles-lettres à Seravalle, à Montagnana, à Bologne, et m. dans cette dern. ville en 1536. Il a laissé un gr. nomb. de poésies médiocres : 12 livres de *lettres* latines, la *vie* de quelques saints, un *Dial. sur l'éducat. des enfans*, un *Tr. de l'origine de la philos.*, une *Gramm. lat.*, etc. Les *Lettres* lat. de Jean-Ant. Flaminio ont été impr. à Bologne en 1744 par les soins du P. Dominique-Joseph Capponi, qui y a joint une *vie* de

l'aut. et un catalog. exact de tous ses ouvr. impr. ou MSs. — FLAMINIO (Marc-Antoine), fils du précédent, né à Seravalle en 1498, m. à Rome en 1550, n'eut pas d'autre maître que son père, et fit sous sa direction de si heureuses études qu'ayant été envoyé par lui à l'âge de 16 ans pour présenter quelq. poésies lat. de sa composit. au pape Léon X, il en reçut l'accueil le plus distingué. Retenu à Rome par les bontés de ce pontife et de ses successeurs, Flaminio ne la quitta plus que pour visiter à Naples le célèbre Sannazar, et accompagner au concile de Trente le cardin. légat Polus. Sa vie fut heureuse et paisible ; aussi ses poésies latines joignent à une élégance remarquable un caractère de douceur et d'amabilité : elles roulent presque toutes sur des sujets sacrés, et on y remarque surtout la traduct. de 30 psaumes en vers épodiques. La plus belle et la meilleure édit. des poésies de Flaminio est celle qu'a donnée Fr.-Marie Mancurti, Padoue, 1743, in-4, précédée d'une *vie* de l'auteur et d'une liste de tous ses ouvr. On doit encore à Marc-Antoine Flaminio une *Paraphrase sur le 12e livre de la métaphysique d'Aristote*, Venise, 1536 ; une autre *Paraphrase sur le psaumes* 32, Bâle, 1537, et un *Abrégé de grammaire italienne*, Bologne, 1521. — FLAMINIO (Lucius), professeur de belles-lettres, né en Sicile dans le 15e S., mort à Salamanque en 1509, a laissé : *In Plinii proœmium commentarium, orationes et carmina*, Salamanque, 1503 ; cinq *lettres* insérées dans le rec. de celles de Marini, Valladolid, 1514, in-fol. ; des *disc.* et des *poés.*, dont la biblioth. du roi possède un exempl., in-4, sans date.

FLAMINIUS (CAIUS), consul romain, a signalé son nom par la perte de la bataille de Trasimène, où il commandait l'armée romaine contre Annibal, et dans laquelle il périt avec un grand nombre de sénateurs, l'an 535 de Rome. Nommé tribun du peuple 15 ans avant cette catastrophe, il avait proposé une loi agraire qui mit le trouble dans Rome. C'était, suivant Tite-Live, un homme très-brave sur le champ de bataille, mais d'un caractère impétueux, arrogant et opiniâtre.

FLAMMA. V. FIAMMA.

FLAMINIUS (NOBILIUS), théol. et critique du 16e S., né à Lucques, m. en 1590, avait été chargé par Sixte-Quint de surveiller l'impress. des Bibles qu'il fit paraître. C'est sous les auspices de ce même pape que Flaminius donna ses *Notes sur la Bible des Septante*.

FLAMSTEAD (JOHN), célèbre astronome angl., né à Denby, dans le comté de Derby, en 1646, m. en 1719, membre de la société royale de Londres, a laissé : *Hist. cœlestis Britannica*, Londres, 1725, 3 vol. in-fol. Les ordres réitérés de la reine Anne l'avaient forcé à donner une prem. édit. imparfaite de cet import. ouvr. sous le titre de *Hist. cœlestis libri duo*, ib. 1712, in-fol. ; *Atlas céleste*, ibid., 1729, gr. in-f. ; *la Science de la sphère*, fondée sur le mouvement de la terre et les anciens systèmes du monde de Pythagore et Copernic, ib., 1680, in-4. Ces deux derniers ouvr. sont en angl.

FLANDRE (la), comprise dans la partie des Gaules que les Romains appelaient *Belgique*, ne commence à être connue que de l'époque où César tenta de faire la conquête de cette province. De la domination rom. elle passa sous celle des Francs, et faisait partie de l'Austrasie lors du démembrem. de l'empire de Charlemagne. Il paraît que lors de son invasion par les hordes saxones et esclavones en 696, la Flandre était depuis long-temps gouvernée par des comtes forestiers (*walt-grave*) ; et, à en croire ses anciennes chroniques, ce serait à un des descendans de ces mêmes comtes que Charlemagne aurait confié l'administration de cette contrée après l'avoir conquise sur les barbares. Quoi qu'il en soit, les successeurs de ce prem. comte profitèrent des guerres qui s'allumèrent entre les petits-fils de Charlemagne pour rendre leurs fonct. héréditaires ; et l'on voit dès 825 Andacer, 3e comte de Flandre, investi par Louis-le-Débonnaire des comtés d'Arras et de Boulogne, devenir la tige de la maison des Beaudoin, qui fournit successivem. 16 comtes depuis Beaudoin *Bras-de-Fer*, m. en 869, jusqu'en 1119 que Beaudoin VII, dit *Hapkin*, m. sans enfans (la même fam. produisit quelq. autres souver., notamm. le célèbre Beaudoin IX, prem. empereur latin de Constantinople). La chronologie des comtes de Flandre peut être continuée sommairement ainsi qu'il suit :

1 comte	de la maison	de Danemarck,	de	1119 à	1127.
1	—	—	d'Angleterre. . .	1127	1128.
2	—	—	d'Alsace	1128	1191.
4	—	—	de Hainaut . . .	1191	1280.
4	—	—	de Dampierre . .	1280	1363.
4	—	—	de Bourgogne. . .	1363	1467.

Dans ce long intervalle la Flandre se souleva fréquemment contre l'administrat. de ses comtes ou plutôt contre celle des div. puissances sous la dépendance desquelles la plaça alternativement le système des successions féodales. En 1467 une insurrect. des Gantois déjoua les prétent. injustes que Louis XI élevait sur cette portion du riche hérit. de Charles-le-Téméraire : elle passa à la maison d'Autriche par le mariage de Marie, fille de ce dern. prince, avec l'archiduc Maximilien (1479), qui, après avoir juré de ne jamais enfreindre les priviléges des états, viola ses sermens, et échoua dans ses tentatives ambitieuses contre un peuple à qui nul sacrifice ne coûtait pour la conservat. de ses franchises. Sous le sceptre pacifique de Philippe-le-Beau (1482-1506), la Flandre se reposa de ses troubles ; mais elle allait bientôt devenir le théâtre des démêlés des maisons de France et d'Autriche (*v.* CHARLES V et FRANÇOIS Ier). Si la bonne administr. de Charles-Quint (1506-1556) rendit les maux de la guerre supportables, il n'en fut pas de même sous Philippe II, à qui, lors du partage de l'empire, échurent la Flandre et les provinces de Hollande. La violence des mesures par lesquelles il prétendit étouffer la réforme qui s'y était introduite souleva contre la domination espagnole les dix-sept provinces belges et bataves ; et bientôt, exaspérés par les persécutions auxquelles ils se voyaient en butte, les novateurs se livrèrent à toutes les fureurs de la guerre civile et religieuse. L'union d'Utrecht suivit immédiat. la pacification de Gand (1579), et le stathoudérat fut établi (*v.* l'art. Hollande). Ce fut en vain que, pour intéresser la maison d'Autriche dans cette lutte, Philippe avait donné la souver. des Pays-Bas à l'archiduc Albert, en l'acceptant pour son gendre ; la liberté devait triompher des efforts d'un fanatisme sanguinaire : une république protestante s'établit après plus d'un demi-siècle de combats ; mais la Flandre devait rester long-temps encore sous le joug espagnol. Enfin les dix provinces méridionales que Philippe IV avait conservées après le traité de Munster (1648) furent convoitées par Louis XIV, qui, par celui d'Aix-la-Chapelle en 1668, réunit presque toute la Flandre franç. à sa couron. L'ambitieux monarque souffrait impatiemment l'existence de la république hollandaise. Il entama de nouvelles guerres, dont la Flandre devint encore le théâtre ; elles se terminèrent par le traité d'Utrecht (1713), qui assura la maison de Bourbon sur le trône des Espagnes. La France resta en possession de l'Artois, de la Flandre française et d'une partie du Hainaut : la Belgique passait à l'empereur d'Allemagne, et la république holland. obtenait le *droit de barrière* (c.-à-d. de tenir garnison dans certaines villes des Pays-Bas). Cet état de choses ne subit pas de modifications importantes jusqu'à l'époque de la révolution française. (On peut voir pour celle de la Belgique en 1787, les articles van der NOOT, van MERSCH et VONK.) Théâtre d'une guerre nouv. dès 1791, la Flandre fut bientôt entraînée dans le mouvem. polit. qui ébranla l'Europe (*v.* CARNOT,

DUMOURIEZ, JOS. LEBON et PICHEGRU); elle devint, ainsi que tous les Pays-Bas, partie intégrante de la républ., puis de l'empire; et, après avoir été associées pendant plus de 20 ans aux destinées de la France, ces provinces reprirent, à quelques différences près, leur ancienne division politique au rétablissement de la paix générale.

FLANDRIN (PIERRE), vétérinaire et anat., né à Lyon en 1752, m. en 1796, direct. de l'école d'Alfort et membre associé de l'institut, a pub. divers ouvr. et mém. sur l'art qu'il professait avec la plus honorable distinction; les principaux sont: *Mém. sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8; *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, ibid., 1793, 1797 et 1803, in-8; *Instr. et observ. sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvr. vétérinaires anc. et modernes*, ibid., 1782, 1795, 3e édition 6 vol. in-8.

FLANGINI (LOUIS), patriarche de Venise et cardinal, né à Venise en 1733, m. dans la même ville en 1804, cultiva avec un égal succès la philologie, l'éloquence et la poésie; ses principaux ouv. sont: *Annotazioni alla corona poetica di Quirino Telpasinio, in lode della repubblica di Venezia*, Venise, 1750; *Orazione per l'esaltamento del doge Mario Foscarini*, ibid., 1762; *Argonautica di Apollinio Rodio*, trad. en vers ital., Rome, 1781, 2 vol.

FLASSANS (N. TARAUDET, dit), poète provençal du 14e S., n'est plus guère connu que pour son poème intit. *Enseignement pour éviter les trahisons de l'amour*, poème aujourd'hui perdu; mais que son ami Foulques lui paya d'une partie de sa terre de Pontèves, ce qui du reste ne les empêcha pas d'être tous les deux trompés par leur maîtresse.

FLATMAN (THOMAS), poète angl., né à Londres vers 1633, m. dans la même ville en 1688, avait d'abord embrassé la carrière du barreau; mais il ne tarda pas à la quitter pour cultiver à la fois la peinture et la poésie. On a de lui deux *Odes pindariques*, l'une sur la m. du prince Rupert, l'autre sur celle de Charles II, impr. ensemble en 1685; *Don Juan Lamberto ou Hist. comique de ces dern. temps*, satire en prose contre Richard Cromwell, 1661, sous le faux nom de Montelion, cheval. de l'Oracle; et un *Rec. de poèmes*, 3e édit. pub. par l'aut., ornée de son portrait, Londres, 1682. On lui attribue encore un vol. de poésies intit. *Virtus rediviva, panégyrique du roi Charles Ier*, etc., Londres, 1660, avec les initiales T. F.

FLAUST (JEAN-BAPTISTE), avocat au parlement de Rouen, m. à sa terre de St-Sever près Vire en Normandie l'an 1783, consacra, dit-on, 40 ans de sa vie à la composition d'un ouvr. int. *Explic. de la jurispr. et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in-8.

FLAVEL (JEAN), ministre non conformiste, né vers 1627 dans le comté de Worcester, m. en 1691 avec la réputation d'un bon prédicateur, a laissé plus. écrits recueillis après sa mort en 2 vol. in-fol., et plus. fois réimp. en 6 vol. in-8.

FLAVIEN ou plutôt **FLAVIANUS** (St), patriarche d'Antioche vers la fin du 4e S., occasiona, par son élection faite du vivant de son prédécesseur Paulin, un schisme qui ne fut éteint que sous le pontificat d'Innocent Ier. Ce prélat plaida auprès de Théodose en faveur des habitans de sa métropole qui, dans une sédition, avaient renversé et outragé les statues de cet empereur et de l'impératrice Flacille, obtint leur grace, et m. en l'an 404, après avoir gouverné son église pendant 23 ans, durant lesquels il combattit le schisme des ariens avec autant de zèle que de prudence. Quoiqu'on lui ait donné le nom de *saint*, il ne paraît pas qu'il ait été honoré d'un culte public ni chez les Grecs ni chez les Latins. — FLAVIEN (St), patriarche de Constantinople, succéda à Proclus en 447, et résista avec fermeté aux intrigues de Crysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, qui voulait le faire chasser de son siége. Ayant plus tard anathématisé Eutychès (*v.* ce nom) dans un concile, St Flavien fut lui-même condamné par les prélats partisans de cet hérésiarque, et déposé dans le fameux synode connu sous le nom de brigandage d'Éphèse (449). L'évêque Dioscore, qui présidait cette assemblée, ne répondit aux raisonnemens de Flavien que par des voies de fait, et le maltraita si cruellement que ce prélat en m. 3 jours après.

FLAVIGNY (VALÉRIEN), orient. et docteur de Sorbonne, né à Villers-en-Prayères près de Laon au commencement du 17e S., m. à Paris en 1674, professeur d'hébreu au collége de France, consacra presque toute sa vie à de stériles discussions philologiques touchant le texte de la Bible. Parmi les nombreux opuscules qu'il publia nous citerons seulement: *Epistola IV de ingenti bibliorum opere septilingui*, Paris, 1636, in-8; *Pro sacro-sanctæ editionis hebraïcæ authenticâ veritate*, ibid., 1646, in-8; *Expectatæ vindiciæ ad thesim clevesianam ubi de episcopatu*, Tournai, 1668, in-4.

FLAVIGNY (CÉSAR-FRANÇOIS, comte de), militaire et littérat. français, né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, créé maréch.-de-camp en 1788, mort en 1803 dans sa terre de Charmes près de La Fère, a composé plus. ouv. dont les plus remarquables sont: *Reflex. sur la désert. et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8; *Correspondance de Fernand-Cortes avec l'empereur Charles-Quint sur la conquête du Mexique*, Paris, 1778, in-12: il en a paru une autre édition en Suisse, 1779, in-8; des *Reflexions* sur l'art de la guerre et les voyages de l'auteur en Italie, en Angleterre et en Espagne, restées MSs.

FLAVIGNY (A. L. J., vicomte de), fils du précédent et lieutenant aux gardes-françaises, né en 1764, se montra jusqu'à la fin attaché à la cause de Louis XVI, fut arrêté après le 10 août, détenu 18 mois à St-Lasare, puis traduit au tribunal révolut. comme complice de la conspiration des prisons, et mis à mort en juillet 1794.

FLAVIO (BIONDO) ou **BIONDO** (FLAVIO), sav. italien, né à Forli en 1388, m. à Rome en 1463, avait trouvé à Milan un exemplaire unique du traité de Cicéron *de Claris oratoribus*, dont il fit une copie qu'il envoya successivem. à Vérone et à Venise, et qui bientôt après se multiplia dans toute l'Italie. Flavio est le premier des modernes qui se soit occupé de recherches sur la topogr. de l'anc. Rome, ses lois, usages et cérémonies de la guerre, des triomphes, et enfin de tout ce qui tient au gouvernement de la républiq. Son style est loin d'être pur; ses observations ne sont pas toujours exactes; mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir aplani le chemin à ceux qui sont venus après, et qui ont fait incontestablement mieux que lui. Les ouvr. de ce savant laborieux ont été réunis et publiés à Bâle, 1531, et réimp. en 1559, in-fol.

FLAVITAS ou **FRAVITAS**, patriarche de Constantinople, parvint par la ruse à cette dignité en 488. L'emper. Zénon, embarrassé du choix d'un pontife, avait imaginé de pub. un jeûne solennel et de placer un papier blanc cacheté sur l'autel en priant Dieu d'y faire écrire par un messager céleste le nom de celui qui lui serait agréable. L'ambitieux Flavitas corrompit l'eunuque chargé de veiller sur le billet déposé, et y fit écrire adroitem. son nom sans qu'on pût s'apercevoir de cette fraude. Il conserva ensuite sur le siége patriarcal l'esprit d'intrigue qui l'y avait porté. Tout en protestant, dans ses lettres au pape Félix, de sa soumission au St-siége, il excitait et encourageait les hérétiques. Ces manœuvres furent découvertes, et bientôt on connut le secret de son élection frauduleuse. L'emper. se disposait à sévir contre cet indigne prélat lorsque

la mort vint le dérober au châtiment un an après son élection.

FLAVIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome qui se subdivisa en diverses branches, et dont plus. personnages s'élevèrent aux plus hautes dignités de la république et de l'empire. Vespasien était de cette famille.

FLAVIUS (CAIUS), fils d'un affranchi de Rome, parvint à l'édilité curule dans le 5e S. de la fondat. de Rome suiv. Cicéron, qui s'accorde en cela avec Tite-Live. Il paraît, d'après divers documens obscurs et confus, qu'ayant long-temps exercé la profession de scribe, ou secrét. d'un magistrat, il avait été à même d'étudier et d'apprendre les différentes formules à employer à peine de nullité pour les actions qu'on intentait en justice. Il les publia, et cette collection ou manuel fut appelée de son nom *Jus flavianum*. Il jouissait à Rome d'une grande popularité, s'il faut s'en rapporter aux mêmes documens dont nous venons de parler, puisqu'il fut chargé de dédier un temple à la Concorde, honneur qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'aux consuls ou aux grands dignitaires de l'état.

FLECHA (MATTHIEU), relig. carme, né à Prades en Catalogne vers la moitié du 16e S., maître de chapelle de l'emp. Charles V, habita quelq. temps la Hongrie, et, de retour dans sa patrie, il se retira dans l'abbaye des Bénédictins de Solsona, où il m. en 1604. On a de lui : *Libro de musica de Punto*, Prague, 1581, in-4 ; *Divinarum completarum psalmi, lectio brevis, Salve Regina, cum aliquibus motettis*, Prague, 1581, in-4 ; *Las enseladas de Flecha, músico de capilla que fue de los serenísimos infantes de Castilla, recopiladas por Fr. Matheo Flecha su sobrino con algunas suyas y de otros autores por el mismo corregidas*, Prague, 1581.

FLÉCHIER (ESPRIT), év. et orateur sacré, né en 1632 à Pernes, diocèse de Carpentras, fut élevé par les soins de son oncle, le P. Audifret, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, où il entra lui-même à l'âge de 16 ans. Obligé, suiv. la règle de la maison, de se livrer à l'enseignement, il professait la rhétor. à Narbonne lorsqu'il quitta l'habit de son ordre, et vint remplir dans une des paroisses de Paris l'emploi aussi modeste qu'utile de catéchiste des petits enfans. Une pièce de vers latins sur le carrousel (*circus regius*) donné par le roi en 1662 commença sa réputation ; ses sermons y ajoutèrent beaucoup, et ses oraisons funèbres y mirent le comble. Il fut nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montausier, qui l'honorait de son amitié ; les portes de l'académ. s'ouvrirent pour lui en 1673, le même jour où Racine y entra. Élevé sur le siége épiscopal de Lavaur en 1685, et deux ans après sur celui de Nîmes, Fléchier, par la douceur de sa morale, par sa piété sincère et son inépuisable charité, sut, au milieu des circonstances les plus difficiles, se faire respecter et chérir de tous ses administrés, catholiques et protestans, et fut également regretté des uns et des autres lorsqu'il mourut à Montpellier en 1710. Les œuvres complètes de ce prélat ont été recueillies et publiées par l'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, Nîmes, 1782, 10 vol. in-8. On y remarque la *Vie de Théodose-le-Grand*, celle du *card. Ximenès*, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*. On a mal servi la gloire de Fléchier en établissant un parallèle entre son style et celui de Bossuet, auquel il ne faut rien comparer, mais après lequel il est glorieux encore d'occuper la seconde place. Des qualités qui constituent l'orateur sacré, l'évêque de Nîmes en possédait deux à un rare degré : la noblesse des pensées et l'harmonie de l'élocution ; encore peut-on lui reprocher sans trop de sévérité une recherche minutieuse, une symétrie fatigante dans l'arrangement des mots, quelque abus dans l'emploi des figures, en particulier de l'antithèse, quelq. néologismes et surtout l'affectation à montrer sans cesse de la finesse et de l'esprit. Ses mandemens et instructions pastorales, composés avec moins de travail que ses oraisons funèbres et ses sermons, sont moins souvent défigurés par les défauts que nous venons de signaler, défauts que Fléchier devait à la lecture des prédicateurs espagnols, à laquelle il se livrait en se jouant dans sa jeunesse, et dont malgré lui il conserva toujours quelq. malheureux souvenirs.

FLECKNOE (RICHARD), poète anglais, mort en 1678, a composé plusieurs comédies : *Damoiselles à la mode*, 1667 ; *Ermin and the chaste lady*, etc. Une seule, *the Domination of love*, fut représentée et n'eut aucun succès. Ce poète n'est plus guère connu aujourd'hui que par l'excellente satire de Dryden int. *Mac Flecknoe*. Il se l'était attirée pour avoir accepté la place de poète lauréat, que le changement de religion du célèbre trad. de Virgile venait de lui faire perdre.

FLEETWOOD (GUILLAUME), greffier de la ville de Londres, obtint cette place en 1569 par le crédit du comte de Leicester, et ne se montra pas moins empressé que son protecteur à persécuter les catholiques et à prodiguer à la reine les plus serviles adulations. Il mourut en 1594, laissant plus. ouvr. parmi lesquels les plus importans sont : *An oration made at Guildhall before the mayor, etc., concerning the late attempts of the queen's majestie's seditious subjects*, 1571, in-12 ; *Annalium tam regum Edwardi V, Richardi III et Henrici VII quàm Henrici VIII, titulorum ordine alphabetico multò jam meliùs quàm antè digestorum elenchus*, Londres, 1579 et 1597 ; *the Office of a justice of peace*, 1658, in-8, etc.

FLEETWOOD (CHARLES), gendre de Cromwell, était chancelier échanson des rois Jacques Ier et Charles Ier, ce qui ne l'empêcha pas de prendre une part très-active à la révolut. qui renversa du trône le dernier de ces princes, et le conduisit à l'échafaud. Cromwell lui fit épouser sa fille, veuve du général Ireton, le nomma command. des troupes en Irlande, l'un des commissaires civils de cette île, et enfin vice-roi en 1652, quand il eut pris lui-même le titre de protecteur des trois royaumes. Après la mort de son beau-père Fleetwood, qui s'était d'abord flatté de lui succéder, signa cependant l'acte qui appelait Richard Cromwell au protectorat ; mais bientôt après il se mit à la tête du parti qui le força d'abdiquer. Voyant tous les esprits disposés en faveur de Charles II, il aurait voulu coopérer à la restauration ; mais, comme il hésita trop long-temps, elle s'effectua sans son concours ; il se vit porté sur la liste des personnes qui, exceptées de l'amnistie royale, étaient, sauf la peine de mort, passibles de toutes les peines qu'un acte ultérieur du parlement pourrait leur infliger. Fleetwood termina ses jours près de Londres dans l'obscurité peu de temps après la restauration de Charles II sur le trône.

FLEETWOOD (GUILLAUME), évêque anglican, né à la Tour de Londres en 1656, m. évêque d'Ely en 1723, fut successivement chapelain et prédicateur du roi Guillaume et de la reine Anne. Il s'acquit beaucoup de réputat. dans l'éloquence sacrée, et n'en mérita pas une moins grande par ses sav. recherches sur l'antiquité. Parmi le nombreux ouv. qu'il a laissés, les plus import. sont : *Inscriptionum antiquarum sylloge in duas partes distributa*, Lond., 1691, in-8 ; *An essay upon miracles*, etc., ibid., 1701, in-8 ; *Sixteen practical discourses*, ib., 1705, in-8 ; *Chronicon pretiosum*, ou essai sur les monnaies d'or et d'argent d'Angleterre pendant les 6 dern. siècles, ibid., 1707 et 1726, in-8.

FLEISCHER (JEAN), né à Breslaw en 1539, m. dans la même ville en 1593, se livra à l'étude des sciences natur., et y réussit autant qu'on le pouvait faire à l'époque où il vivait. On a de lui un ouv. de

physique peu lu aujourd'hui, mais qui a joui autrefois d'une certaine réputation : il est int. *de Iridibus doctrina Aristotelis et Vitellionis*, 1771, in-8.

FLEISCHER (Jean-Laurent), jurisc. Allem., né à Bareuth en 1691, m. en 1749, directeur de la faculté de droit à Francfort-sur-l'Oder, a laissé en allemand et en latin un grand nombre d'ouv. et de dissert. acad. — Fleischer (Guillaume), allem., m. à Paris en 1820, a laissé deux ouv. : *Annuaire de libr.*, prem. année, Paris, an x, 1802 : on trouve en tête une *Dissert. sur les Services rendus par les Allemands à la Bibliographie*; *Dict. de Bibliogr. franç.*, tom. 1 et 2, 1812 : ce dern. ouvr. n'a pas eu beaucoup de débit, et n'a pas été continué; il finit à la lettre *Bha*. L'aut. a laissé la suite en MSs. elle forme 20 vol. in-fol. qui se trouvent dans la bibliothèque de M. Panckoucke.

FLEMING (Claude), connétable de Suède, né en Finlande dans le 16e S., commandait dans cette province, et y soutint avec la plus grande fidélité les droits de Sigismond, roi de Pologne, au trône de Suède, qui lui était dévolu après la mort de son père Jean III, et que lui disputait son oncle Charles, duc de Sudermanie. Sigismond était catholique; on craignait qu'il ne voulût renverser la religion du pays : les paysans se soulevèrent; Fleming, pour rétablir l'ordre, en fit périr plus de cinq mille; mais il mourut lui-même en 1597. Avec lui s'évanouirent les espérances de Sigismond, qui fut obligé de céder à l'ascendant de son heureux compétiteur.

FLEMING (Abraham), écrivain anglais, né à Londres vers le milieu du 16e S., s'est fait connaître par plus. trad. des aut. classiq. et par quelq. ouv. originaux ; nous citerons seulement les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile, Lond., 1575; *Epîtres* de Cicéron, Isocrate, Pline et autres, ib., 1576, in-4, *Combats entre le vice et la vertu*, ib., 1582, in-8; *le Diamant de la dévotion*, en 6 parties, ibid., 1586, in-12. Fleming a composé des prologues en vers pour un gr. nomb. d'ouv. pub. de son temps par différens auteurs.

FLEMING (Patrice), prêtre catholique irlandais, né en 1599 dans le comté de Louth, assassiné près de Prague en 1631 par quelq. paysans luthériens, est aut. de plus. ouv., dont le plus import. est *Collectanea sacra*, Louvain, 1667, in-fol. : c'est un recueil des vies des saints écossais, en tête duquel la vie de l'auteur a été écrite par un de ses compagnons, le P. Franç. Magenis, sous le titre de *Hist. martyrii venerabilis fratris Patricii Flemingi*, etc.

FLEMING (Robert), théolog. écossais, né en 1630 à Bathens, m. à Rotterdam en 1694, ministre de la congrégation écossaise, est auteur d'un ouv. encore aujourd'hui estimé des calvinistes et des Anglais non conformistes : *the Fulfilling of the scriptures*, c.-à-d. l'accomplissem. des écritures. — Fleming (Robert), fils du précéd., avec lequel il a été confondu par quelq. biographes, m. en 1716 à Londres, où il était ministre de l'église d'Ecosse, a laissé des *Sermons* et quelques autres ouv. parmi lesquels nous citerons : *Speculum Davidicum redivivum*, Londres, 1701; *le Miroir de l'amour divin*, ibid., 1691, in-8, ouv. en prose auquel est joint un poème dramatique intit. : *the Monarchical image*, ou le songe de Nabuchodonosor, etc.

FLEMING (Caleb), ministre non conformiste, né en 1698 à Nottingham, m. en 1773, a publié : *Examen de la recherche sur les âmes*, ouvrage attribué à Henri Layton. On lui doit encore un opuscule intit. : *la Tentation du Christ dans le désert est la preuve d'une mission divine*, avec une dissertat. préliminaire sur la prosopopée, ou figure personnifiante, Londres, 1764, in-8.

FLEMMING ou FLEMMYNGE (Richard), prélat anglais, né à Crofton dans le comté d'Oxford, embrassa d'abord les opinions de Wiclef; mais dans la suite il rentra dans le sein de l'église cathol., et devint l'un des plus ardens adversaires de cet hérésiarque, contre lequel il parla violemment au concile de Constance, et dont à son retour en Angleterre il fit brûler les os suivant les décrets du même concile. Flemming mourut évêque à Lincoln en 1431. Il avait fondé le collége de ce nom à Oxford, et le destinait à être un séminaire de théologiens spécialement préparés à repousser la doctrine de Wiclef et de ses partisans. — Flemming (Robert), neveu du précéd., ecclés., né à Oxford, m. en 1483, écrivit en l'honneur du pape Sixte IV un poème en deux chants intit. *Lucubrationes Tiburtinæ*, dont il fut récompensé par la place de protonotaire apostolique. On lui doit encore *Dict. græco-latinum*; *Carmina diversi generis*; et *Epistolarum ad diversos liber unus*.

FLEMMING (Heino-Henri, comte de), feld-maréchal, né en Poméranie l'an 1632, servit avec la plus grande distinction contre les Turks et contribua à leur faire lever le siége de Vienne en 1683. L'électeur de Brandebourg le nomma successiv. gouvern. de Berlin et de la Poméranie; il renonça à toutes ses charges, se retira dans ses terres, et m. en 1706. — Flemming (Jacques-Henri, comte de), neveu du précédent, né en 1667, entra de bonne heure au service de l'électeur de Saxe Jean-George, qui l'honora de son amitié. Il fut bien plus avant encore dans la confiance de Frédéric-Auguste, son successeur, qui le nomma feld-maréchal et prem. ministre. Flemming contribua puissamment à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa avec animosité la guerre contre Charles XII, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il fit à Dresde au roi Auguste, dont il avait causé tous les malheurs. Flemming avait de grandes qualités; mais elles étaient ternies par beaucoup de hauteur et d'ambition, et par un goût très-vif pour les plaisirs. Il encourut la haine des Polonais, parce qu'il voulut étendre sans mesure l'autorité de son maître ou plutôt la sienne propre, et m. à Vienne en 1728.

FLESSELLE (Philippe de), médecin ordinaire des rois François Ier, Henri II, François II et Charles IX, m. à Paris en 1562, a pub. *Introduct. pour parvenir à la vraye cognoissance de la chirurgie rationelle*, Paris, 1547, in-8. Cet ouvr., qui a été réimp. en 1635, est tombé depuis dans l'oubli le plus profond et le mieux mérité.

FLESSELLES (N. de), prevôt des marchands de Paris, né en 1721, figura de bonne heure dans les troubles de la Bretagne, où il embrassa la cause du duc d'Aiguillon, et se joignit aux adversaires du courageux La Chalotais. La cour, satisfaite de sa conduite, le nomma intendant de Lyon; il s'y fit aimer par la douceur de ses mœurs et la facilité de son caractère. Ce fut cette même facilité qui le perdit lorsque, dans des circonstances plus difficiles, il fut appelé à remplir, au commencement de la révolution, les dangereuses fonctions de prevôt des marchands à Paris. Partisan des mesures rigoureuses à la cour, ami du peuple dans les réunions de l'hôtel-de-ville, il voulut ménager à la fois deux partis extrêmes entre lesquels il n'y avait plus d'accommodement possible. Pressé dans la fameuse journée du 14 juillet 1789 de s'expliquer sur ses tergiversations continuelles, il s'était laissé entraîner au Palais-Royal, où sa justification devait être entendue, lorsqu'un jeune homme lui tira un coup de pistolet, et lui brisa la tête : une lettre de lui, trouvée dans la poche du gouverneur de la Bastille, Delaunay, et par laquelle il l'exhortait à se défendre, fut, dit-on, le prétexte de son meurtre. Le peuple se jeta sur son cadavre, qui devint l'objet des plus dégoûtantes injures.

FLETA (N.), nom sous lequel on désigne l'aut. d'un ouv. de jurisprudence d'un usage journalier

en Angleterre, qui a été publ. pour la prem. fois en 1647, in-4, sous le titre de *Fleta, seu commentarius juris anglicani*. Seldon en a donné une nouvelle édit., Londres, 1685, d'après un MS. qu'il avait trouvé dans la biblioth. Cottonienne; il y a joint une dissert. très-savante. On croit que Fleta était un juge anglais, et qu'il fut emprisonné pour dettes sous le règne d'Edouard Ier.

FLETCHER (Gilles), diplomate anglais, mort en 1610 à Londres, avait été envoyé en ambassade en Russie l'an 1588, et publ. à son retour le résultat de ses observations, sous ce tit. : *of the Russe commonwealth, or Manner of governm. by the Russe emperor, commonly called the emperor of Moskovia*, Londres, 1590, in-8, ibid., 1623, in-12, inséré depuis dans le premier volume des *Voyages* d'Hackluyt.—Fletcher (Richard), évêque anglic., frère du précéd., né dans le comté de Kent vers le milieu du 16e S., n'était encore que doyen de Sutton-Longa, lorsqu'en 1586 il fut chargé d'accompagner Marie Stuart à l'échafaud, et montra plus de zèle que de discrétion dans ses efforts pour lui faire abjurer la foi catholique. Lorsque l'exécuteur eut élevé en l'air la tête sanglante de cette femme infortunée, on entendit avec horreur le fanatiq. Fletcher s'écrier d'une voix forte : « Ainsi périssent tous les ennemis de la reine Elisabeth. » Il fut nommé successivem. évêque de Bristol en 1589, de Worcester en 1592, et enfin de Londres peu de mois après. A peine installé sur ce dernier siége, Fletcher perdit la faveur d'Elisabeth pour s'être marié une seconde fois, et m. de chagrin en 1596. —Fletcher (Gilles), fils aîné de l'ambassadeur, né vers 1588, m. en 1623, est aut. d'un écrit intit. : *Christ's victory and triumph in heaven and earth over and after death*, Cambridge, 1610 et 1640, in-4.—Fletcher (Phineas), frère du précédent, mort vers 1650 dans le comté de Norfolk, a laissé : *Miscellanies*, Cambridge, 1633, in-4; *Piscatory eclogues*, et *Purple Island, or the isle of Man* : cette dernière pièce a été réunie à l'ouvr. de son frère, Cambridge, 1783, in-4.

FLETCHER (John), fils de l'év. de Londres, aut. dramat. angl., né vers 1576 dans le comté de Northampton, mourut à Lond. en 1625. Destiné par son père à la carr. du barreau, il négligea les études du droit, et se livra à son goût pour la poésie. Il avait formé, avec Beaumont (v. ce nom), étant encore à l'école de Middle-Temple, une liaison intime, et depuis donna en société avec lui plus de 50 pièces de théâtre, tant tragédies que comédies. Ces pièces eurent un grand succès, et quelques-unes sont encore représentées aujourd'hui. Infiniment supérieures à celles de Ben-Jonson, elles ont été mises long-temps en parallèle avec celles de Shakespeare. Le plan en est plus régulier, on y trouve une imitation plus vraie de la vie réelle, mais aussi elles sont loin d'offrir cette fougue d'imaginat., ces idées pleines de grandiose, ce sublime d'expression qui caractérisent à un si haut point l'auteur d'*Hamlet* et du roi *Lear*. Elles ont été imp. pour la prem. fois en 1672, in-fol., et depuis un grand nombre de fois : entre autres, 1711, 7 vol. in-8, 1778, 10 v. in-8, par les soins de Colman. Enfin on les a réunies à celle de Ben-Jonson, Londres, 1811, 4 gros vol. in-4. J. Monck Watson a donné un *Comment. sur les pièces de théâtre de Beaumont et de Fletcher*, etc., Londres, 1798, in-8.

FLETCHER (André), publiciste anglais, ordinairement appelé *Fletcher de Saltoun*, nom d'un bourg d'Ecosse où il naquit en 1653, fut élevé par le célèbre Gilbert Burnet, depuis évêque de Salisbury, et par ses rapides progrès se montra digne des leçons d'un tel maître. Doué d'une âme ardente, dévoré de l'amour de son pays, croyant que le bonheur ne pouvait exister pour lui que dans la république ou au moins sous la forme monarchiq. qui s'en rapprocherait davantage, Fletcher, nommé membre du parlement d'Ecosse, s'éleva avec force contre toutes les mesures tendant à augmenter l'autorité des rois, s'opposa tant qu'il le put à la réunion de l'Ecosse et de l'Angleterre, trempa dans la révolte du duc de Montmouth contre Jacques II, et bien qu'ennemi de ce monarque, n'approuva pas qu'on l'eût expulsé du trône pour y faire asseoir un étranger, Guillaume III, prince d'Orange. Quoiqu'un enthousiasme opiniâtre ait quelquefois emporté Fletcher au-delà des justes bornes, tout en blâmant son zèle exagéré, on est forcé de reconnaître qu'il n'énonça jamais que ce qu'une conviction intime lui dictait, qu'il ne vendit ses talens à aucun parti, et que sa conduite fut toujours dans une harmonie parfaite avec ses principes. Ce grand orateur m. en 1716, emportant avec lui l'estime et les regrets de ses adversaires eux-mêmes. Ses *discours politiques*, aussi remarquables pour leur brièveté que pour leur mâle vigueur, ont été recueillis et pub. à Glascow, 1749, in-12. Lord Buchan a donné en 1792, in-8, *Essais sur la vie et les écrits de Fletcher de Saltoun, et du poète Thomson*.—Fletcher (Abraham), mathématicien angl., né en 1714 à Bridekirk dans le duché de Cumberland, m. en 1793, était le fils d'un pauvre artisan, et triompha de tous les obstacles que le défaut d'éducation et de fortune opposait à son amour naturel pour la science. On lui doit un ouvr. estimé ayant pour titre : *universal Measurer*, Londres, 1762, in-8.

FLEURANGES (Robert de La Mark, seigneur de), maréchal de France, né à Sédan vers 1490, m. à Longjumeau près Paris en 1537, fut l'un des hommes de guerre les plus remarquables de son temps. Envoyé de bonne heure par son père à la cour de Louis XII, il fut très-favorablement accueilli de ce prince qui l'attacha aussitôt à la personne du duc d'Angoulême, depuis François Ier. Fleuranges, qui venait d'épouser en 1510 la nièce du cardinal d'Amboise, fit ses premières armes dans le Milanais, défendit Vérone contre les Vénitiens, contribua puissamment à la prise de La Mirandole, fut chargé en 1512 d'aller lever de nouvelles troupes en Flandre, s'empara l'année suivante d'Alexandrie, reçut 46 blessures au siége de Novare, et se retira à Lyon pour se remettre de ses fatigues. François Ier, lors de son avènement au trône, ayant fait revivre les prétentions de son prédécesseur sur le Milanais, Fleuranges reparut de nouveau en Italie, fit prisonnier à Turin tous les généraux suisses qu'il renvoya sur leur parole, se rendit maître de Chivas et de Crémone. Dans la campagne suivante il fut fait prisonnier avec le roi à la bataille de Pavie en 1525, et conduit au château de l'Ecluse en Flandre, où il demeura pendant plus. années. Promu au grade de maréchal de France pendant sa captivité, il fut, lorsqu'elle eut cessé, chargé de la défense de Péronne, assiégée en 1536 par le comte de Nassau, et succomba aux suites de ses glorieuses fatigues lorsqu'il se rendait à Sédan pour visiter son père atteint lui-même d'une maladie mortelle. Fleuranges a écrit l'*Hist. des choses memorables advenues du règne de Louis XII et de François Ier, depuis 1499 jusqu'en 1521*, ouv. qui a été pub. par l'abbé Lambert, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1753, in-12, et que l'on peut lire encore dans le tom. 16 de la collection des *Mém. historiq.*, à la suite de ceux de Martin et Guillaume du Bellay.

FLEURANT (Claude), chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a pub. une *Splanchnologie*, 1752, 2 vol. in-12.

FLEURET (N.), ancien prof. d'archit. de l'école royale milit. de Paris, m. en 1817, est auteur d'un ouvr. intit. *l'Art de composer les pierres factices aussi dures que le caillou, et recherches sur la manière de bâtir des anciens*, 1808, in-4, avec un vol. de pl.

FLEURIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie, né à Paris en 1662, m. évêque d'Orléans en 1733, a laissé des *ordonnances*, *règlem.* et *avis synodaux*, qui ont été recueillis et imp. après sa m., Orléans, 1736, in-4. — Fleuriau (Thomas-Charles), jésuite qui vivoit vers la fin du 17e S., a laissé : *Nouv. Mem. des missions de la compag. de Jesus dans le Levant* (avec le P. Monier), Paris, 1712, et années suivantes ; *Etat présent de l'Arménie*, ibid., 1694, in-12, *Etat des missions de la Grèce*, ib., 1695, in-12. — Fleuriau (Bertr.-Gabriel), aussi jésuite, né en 1693, est aut. de plus. ouv. dont les princip. sont : *Relat. des conquêtes faites dans les Indes*, par D.-P.-M. d'Alméida, trad. de l'ital., Paris, 1749, in-12 ; *Vie du P. Claver*, ibid., 1751, in-12 ; *Principes de la langue latine, mis dans un ordre plus clair et plus exact*, ibid., 1754, in-12, souv. réimp. — Fleuriau (Jean-François), autre jésuite, né à Reims en 1700, est aut. d'un *Poëme latin sur la convalesc. de M. le Dauphin*, Paris, 1752, in-4. — Fleuriau (Alex.), prêtre, n'est connu que pour avoir pub. en une grande feuille le *Jeu des Lettres de l'Alphabet*, etc.

FLEURIAU (Jérôme-Charlemagne), écrivain français, plus connu sous le nom de *Marquis de Langle*, né en Bretagne vers 1740, m. à Paris en 1807, est aut. de plus. ouv. dont on trouvera la liste dans la *France littéraire* de M. Ersch, et dont quelques-uns lui valurent une célébrité éphémère. Quoiqu'ils soient tous tombés aujourd'hui, ainsi que le prétendu marquis, dans un juste oubli, nous indiquerons cependant les suivans : *Voyage de Figaro en Espagne*, St-Malo, (Paris), 1785, 2 vol. in-12, trad. en plus. langues, condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris (26 fév. 1788), reproduit pour la dernière fois sous le titre de *Voyage en Espagne*, *par L. M. de Langle*, *6e édit.*, *seule avouée par l'aut.*, Paris, 1803, in-8 ; *mon Voyage en Prusse*, ou *Mémoir. secrets sur Frédéric-le-Grand et sur la cour de Berlin*, 1806, in-8, ouv. qui n'apprend rien au lect., malgré le ton sentencieux et penseur de l'écriv.

FLEURIEU (Charles-Pierre Claret, comte de), ministre de la marine sous Louis XVI, né à Lyon en 1738, entra dès l'âge de 13 ans au service de mer et montra de très-bonne heure une habileté peu ordinaire et une instruction plus surprenante encore. Profitant, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle, de la paix conclue en 1763, Fleurieu fabriqua, de concert avec le célèbre Ferdinand Berthoud, la prem. horloge marine qu'on eût encore vue non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. En 1768, il monta la frégate l'*Isis*, et fit pendant un voyage de long cours l'heureux essai des instrumens qu'il venait d'inventer, fut nommé directeur-général des ports et arsenaux en 1776, dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique, et fournit les plans des voyages de découvertes entrepris par La Pérouse et le chevalier d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, le comte de Fleurieu donna sa démission l'année suivante, malgré les instances de Louis XVI, qui avait conçu pour son caractère la plus haute estime et lui en donna une preuve signalée en le nommant immédiatement gouverneur du jeune prince royal, depuis Louis XVII. La révolution l'arracha à ses nouvelles fonctions ; il fut arrêté en 1793, mais recouvra bientôt sa liberté, devint membre du conseil des anciens en 1797, fut exclu de cette assemblée lors des événemens du 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au conseil d'état après le 18 brumaire. Le comte de Fleurieu m. à Paris en 1810, membre de l'institut et du corps législatif, grand-croix de la Légion-d'Honneur, gouverneur des Tuileries et du Louvre. On a de lui : *Découvertes des Franç. dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, imp. royale, 1790, in-4 ; *Voyage autour du monde, fait pendant les années 1790-91 et 92*, par Etienne Marchand, Paris, an VI (1798), 4 vol. in-4. Il a laissé en outre plus. MSs., parmi lesquels on distingue une *Hist. générale des navigations de tous les peuples*, dont la première partie seulem. est terminée.

FLEURIOT-LESCOT (J.-A.-C.), maire de Paris en 1793, était né à Bruxelles en 1761. Forcé de quitter cette ville lors des prem. troubles qui y précédèrent la révolut. franç., il vint à Paris, s'y livra à l'étude de l'architecture et fut pendant quelque temps commissaire aux travaux publics. Digne substitut de Fouquier-Tainville dans les fonctions d'accusateur public, il se fit remarquer au club des Jacobins parmi les plus fougueux démagogues et se lia d'amitié avec Robespierre qui le fit nommer maire de Paris. La chute de son protecteur entraîna sa perte ; après avoir fait sonner le tocsin, rassemblé le corps municipal, garni de troupes la place de l'hôtel-de-ville, il voulut exciter le peuple à prendre la défense de Robespierre, qu'il proclamait le sauveur de la patrie, lorsqu'il fut arrêté par Bourdon de l'Oise, jugé et exécuté le 10 thermidor an II (juillet 1794).

FLEURUS (Batailles de). Il n'est peut-être pas de lieu auquel se rattache le souvenir de plus de grands évènemens milit. que le fameux bourg de Fleurus. Situé aux confins de la France et à l'entrée des Pays-Bas, par les 2° 20′ de longitude, et 50° 28′ de latitude, cet autre *Issus* a donné son nom à quatre batailles mémorables. — La prem., plus meurtrière que décisive, fut un de ces combats qui aujourd'hui occupent à peine quelq. lignes dans l'hist. des guerres de religion ou plutôt d'indépendance par lesquelles le nord de l'Europe fut déchiré dans le 17e siècle : elle eut lieu le 30 août 1622, entre l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalès de Cordoue, général de la ligue cathol., et l'un des principaux lieut. du jeune Philippe IV, et les troupes de l'union protestante commandées par le fameux bâtard de Mansfeld, le duc de Brunswick, et Frédéric, duc de Saxe-Weymar (v. ces noms). Les deux partis s'attribuèrent l'avantage ; mais, malgré des pertes considérables, il demeura effectivem. aux protestans de l'empire, qui, après avoir traversé le Brabant, se joignirent au prince d'Orange, et l'aidèrent à faire lever le siége de Berg-op-Zoom tenu par Spinola. — La deuxième bataille de Fleurus fut donnée le 1er juillet 1690 : elle se distingue parmi les évènemens les plus mémorables de la guerre que Louis XIV soutint contre l'Anglet., la Hollande, l'Espagne, presque toute l'Italie, etc., liguées avec l'emp. et la plus grande partie des princes de l'empire. François de Montmorency, duc de Luxembourg, que ce monarque avait chargé du commandement malgré l'opposition de Louvois, son ministre, défit dans cette journée le brave Gaspard, prince de Waldeck, l'un des plus habiles généraux de la ligue d'Augsbourg. — C'est contre une coalition non moins formidable, mais sous de bien différens auspices, que les Français gagnèrent la troisième bataille de Fleurus (26 juin 1794. — 6 messidor an II) : le général Jourdan, commandant en chef de l'armée de la Moselle, y défit les impériaux sous les ordres du prince de Cobourg, qui cependant avait pour lui toutes les chances du succès. Les autres généraux qui concoururent au gain de cette journée mémorable sont Championnet, Daurier, Dubois, Hatry, Kléber, Lefèvre et Marceau ; l'armée coalisée comptait parmi ses principaux chefs le prince d'Orange, l'archiduc Charles et les généraux Beaulieu, Kaunitz, Latour, Quasdanowich, Schmertsing et Zapf. — On a dit, non sans quelque fondement, que le sort de la révolution a dépendu quelques instans de l'issue de la journée du 6 fructidor ; sous un rapport analogue, celle du 16 juin 1815 n'est pas moins remarquable : c'est là que pour la dern. fois la victoire suivit les drapeaux du fier *Enfant de la révo-*

lution, dont l'audace et le génie, deux jours avant qu'il ne fût écrasé par leurs cohortes innombrables, firent encore trembler les princes de l'Europe. A cette quatrième bataille de Fleurus, plus communément appelée *bataille de Ligny*, l'inflexible Blücher sembla devoir expier la haine qu'il avait vouée à notre patrie. Culbuté par Napoléon, ce vétéran de la Prusse faillit mordre la poussière; il ne parvint à effectuer sa retraite qu'à la faveur de la nuit, et non sans avoir essuyé des pertes considérables: c'en était fait peut-être de la coalition européenne si elle eût perdu ce maréchal intrépide. V. pour les détails de ces deux dern. batailles les t. 3 et 24 des *Victoires et conquêtes;* on trouve aussi sur la dern. de curieux détails dans les *Lett. de Paul*, ouvrage attribué à sir Walter Scott, et faisant partie de la collect. de ses œuv. trad., publ. par Ch. Gosselin.

FLEURY (JEAN), en latin *Floridus*, poète fr. du 15e S., a mis en vers la prem. nouvelle de la 4e journée du *Décaméron* de Boccace, sous le titre de *Traité très-plaisant et récréatif de l'amour parfait de Guisgardus et Sigismonde, fille de Tancredus.* Les curieux recherchent surtout les édit. suiv., Paris, Ant. Vérard, 1493, in-fol., goth., ibid., Le Caron, 1493, in-4. La bibliothèque du roi en possède un exempl., Rouen, sans date, in-4, gothique.

FLEURY (CLAUDE), sous précepteur des enfans de France, né en 1640 à Paris, m. dans la même ville en 1723, membre de l'acad. franç. et prieur d'Argenteuil, fit ses études sous les jésuites au collége de Clermont, embrassa d'abord la carrière du barreau, se fit recevoir avocat au parlement en 1658, et exerça pendant 9 ans, au bout desquels, cédant à l'ascendant de ses sentimens religieux, il se décida à entrer dans l'état ecclésiastiq. Il venait de recevoir la prêtrise lorsqu'en 1672 il fut nommé précepteur des fils du prince de Conti; il le fut ensuite du comte de Vermandois, qui m. en 1683, avant que son éducation eût été achevée. Après avoir récompensé les soins de Fleury par une riche abbaye, Louis XIV lui donna une nouvelle preuve de son estime en le chargeant de coopérer comme sous-précepteur à l'éducation des enfans de France confiée à l'immortel auteur de *Télémaque*. L'abbé Fleury se montra le digne associé de Fénélon dans cette tâche si noble et si difficile, et quand elle fut terminée, il se retira de la cour, comblé des faveurs de Louis XIV. Il y fut rappelé en 1716 pour être confesseur du jeune roi Louis XV, remplit avec discrétion cette fonction délicate, et s'en démit en 1722 à cause de son grand âge. L'abbé Fleury est aut. d'un gr. nomb. d'ouv. presque tous très-remarquables; nous citerons seulem.: *Mœurs des Israélites*, Paris, 1681, in-12; *Mœurs des chrétiens*, 1682, in-12: ces deux ouv. ont été souvent réimpr. ensemble, et entre autres à Paris, an XI (1802), 3 vol. in-12; *Institut. au droit ecclés.*, Paris, 1687, 2 vol. in-12; la traduct. lat. de l'*Exposition de la doctrine de l'église cathol.* de Bossuet, revue par ce prélat, Anvers, 1678, in-12; *Hist. ecclés.*, Paris, 1691 et années suivantes, 20 vol. in-4, continuée par le père Fabre de l'Oratoire, Paris, 1726 et années suiv., en 16 autres vol. in-4. Rondet en donna une nouvelle édit. à laquelle il joignit une table générale des matières qui forme un 37e vol. in-4. Les 20 volumes écrits par l'abbé Fleury ne vont que jusqu'en 1514, les 19 du père Fabre prennent à cette époque et vont jusqu'en 1588. L'abbé Emery a publié en 1807 *Nouv. Opuscules de Fleury*, 1 vol. in-12.

FLEURY (JULIEN), chan. de Chartres, m. à Paris en 1725, a donné une excellente édit. d'Apulée *ad usum Delphini*, Paris, 1688, 2 vol. in-4; une semblable édition de la *Concorde évangéliq. grecq. et lat.* de Nicolas Toinard d'Orléans, ibid., 1707, in-folio; enfin, c'est d'après son travail sur Ausone que l'abbé Souchay en a donné l'édit. *ad usum Delphini*, ibid., 1730, in-4.

FLEURY (ANDRÉ-HERCULE de), card.-ministre, né dans le Languedoc en 1653, fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, et fit de très-brillantes études au collége de Clermont et d'Harcourt. Il fut à 15 ans pourvu d'un canonicat à Montpellier; il en avait à peine 24, et n'était pas encore prêtre, lorsqu'il fut nommé aumônier de la reine Marie-Thérèse; après la m. de cette princesse il fut attaché à la maison du roi dans la même qualité, et s'attira l'estime de toute la cour par son esprit, ses connaissances et ses manières pleines à la fois de franchise et de politesse. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus, dont il se démit en 1715 à cause de son grand âge et du mauvais état de sa santé, ce qui ne l'empêcha pas toutefois d'accepter l'honorable fonction de précepteur du jeune roi Louis XV, dont il sut se faire chérir par le zèle même qu'il mit à s'acquitter des devoirs de sa place. Investi de toute la confiance de son élève, Fleury eût pu se mettre à la tête des affaires à la m. du régent, en 1723; il ne le fit qu'après l'exil du duc de Bourbon, et ne voulut jamais recevoir le titre de premier ministre, quoiqu'il en eût toute l'autorité. Parvenu au faîte du pouvoir à un âge où le repos devient nécessaire, le cardinal de Fleury, décoré de la pourpre en 1726, ne sut peut-être point assez se garantir de l'hésitation et de la lenteur, défauts ordinaires de la vieillesse; mais si les 17 années de son administration ne furent pas sans tache, si on peut entre autres lui reprocher avec raison d'avoir laissé dépérir la marine de l'état, de n'avoir pas envoyé à Stanislas-Leczinski des secours assez puissans pour assurer sur sa tête la couronne de Pologne, on doit convenir aussi qu'il diminua les impôts, fixa avec plus de justice la valeur des monnaies, qu'il encouragea les arts et les sav. et donna plus d'étendue à notre commerce. En un mot, s'il fit peu de chose pour la gloire nationale, il ne cessa de travailler avec succès pour procurer au peuple plus d'aisance et de bonheur. Telle était sa probité sévère qu'à sa m., arrivée en 1743, sa succession se trouva à peine celle d'un bourgeois médiocrement riche, et n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée que Louis XV lui fit élever. Quoique le cardinal Fleury ait été membre de l'acad. franç., de celle des inscriptions et de celle des sciences, on ne connaît de lui aucun ouvrage.

FLEURY (N.), poète franç., né à Lyon au commencement du 18e S., m. en 1746, est auteur de deux opéras: *Biblis*, représenté en 1732, musique de Lacoste; *le Ballet des Génies*, représenté en 1736, musique de madem. Duval. Ces deux pièces se trouvent dans le *Rec.* de Ballard.

FLEURY (JACQ.), avocat au parlement de Paris, m. en 1775, a laissé: *Chansons maçonnes*, Paris, 1760, in-8; *Poésies div.*, 1761, in-12; *le Littér. impartial, ou précis des ouvr. périodiques*, 1760, in-12; *les Grands objets de la foi ou les mystères*, odes, etc., ibid., 1774, in-8. Il a aussi donné quelq. pièces et fourni quelq. prologues au théâtre de l'Opéra-Comique.

FLEURY (GUILL.-FRANÇ. JOLY DE), procur.-général du roi au parlement de Paris, né dans cette ville en 1675, fut de bonne heure destiné à soutenir la haute réputation dont sa famille avait toujours joui dans la magistrature. Fleury se fit recevoir avocat en 1695, fut nommé avocat-général à la cour des aides en 1700, et au parlement de Paris 4 ans après, lors de la m. de son frère, Joseph-Omer Joly de Fleury; enfin, en 1717, il succéda dans les fonct. de procur.-gén. au célèbre d'Aguesseau, promu à la dignité de chancelier de France. Il était difficile de remplacer dignement un aussi grand homme: toutefois si Fleury ne le fit pas oublier, il sut se faire admirer lui-même pour son éloquence facile et persuasive, l'ordre et la profondeur de ses idées, la justesse et la clarté

de ses raisonnemens. En 1746 Fleury se démit de sa charge en faveur de son fils, qu'il s'était adjoint 6 ans auparavant, et continua néanmoins de se livrer au travail dans la retraite, ne refusant jamais ses conseils éclairés à ceux qui les réclamaient, quel que fût le rang qu'ils occupassent dans la société. Ce magistrat mourut à Paris en 1756. On a de lui un très-gr. nombre de *Mém. sur div. matières*, dont quelques-uns seulement ont été impr.; des *Observat. et notes sur div. parties de notre droit public*, restées MSs.; des *extr.* de plaidoyers, insérés dans les t. VI et VII du *Journ. des audiences*; des *Réquisitoires*, et plusieurs autres travaux importans, sur lesquels M. A.-A. Barbier a donné des détails dans le tome 28 de la *Revue encyclopéd.* — FLEURY (Jean-Omer JOLY de), neveu du précéd., chan. de l'église métropolitaine de Paris, m. dans cette ville en 1755, a pub.: *la Science du salut ou principes solides sur les devoirs les plus importans de la religion, tirés des Essais de morale* de M. Nicole, Paris, 1746, in-12; l'*Abrégé de la philos.* par de La Chambre, ib., 1654, 2 vol. in-12.

FLEURY (JEAN-BAPTISTE), sav. ecclésiast., né en 1698 à Besançon, m. chanoine de cette même ville en 1754, est aut. des ouvr. suiv.: deux *Dissertations sur des usages singuliers de l'église de Besançon*, impr. dans *le Mercure*, 1741, 1742; *Almanachs histor. de Besançon et de la Franche-Comté depuis 1746 jusqu'à 1753*, 8 vol. in-8. — FLEURY (François-Michel), autre ecclésiast., né à Alençon vers le milieu du 18e S., m. en 1781, ne doit la place qu'il occupe dans les biogr. qu'à l'entêtement bizarre qu'il mit à se faire servir la messe par la nièce de son vicaire. L'évêque du Mans l'ayant interdit pour ce fait, il pub. dans le journ. ecclés. du mois d'avril 1774 la question suivante: *Si une femme, au défaut d'hommes, peut répondre la messe.* Trois mois après il inséra lui-même une réponse affirmative dans le même journal. Comme une critique MS. de cette solution courait dans le pays, l'abbé Fleury publia une brochure intitul. *Réponse de la messe par les femmes en réponse à une lettre anonyme*, 1778, in-8.

FLEURY (MARIE-MAXIMILIEN-HECTOR DE ROSSET DE), de la famille du cardinal André-Hercule de Fleury, se trouvait détenu en 1793 dans la prison du Luxembourg en vertu de la *loi des suspects* quand, désespéré des proscriptions qui pesaient sur sa famille et de celle qui l'attendait lui-même, il adressa à Fouquier-Tainville un billet remarquable qu'ont rapporté les Mém. du temps, et dans lequel, en couvrant d'une véhémente et juste ignominie cet odieux proconsul, il appelait un supplice qu'on ne lui fit pas attendre long-temps. Traduit devant le tribunal révolut., il fut condamné à mort, et exécuté le 18 juin 1794.

FLEURY (AIMÉE, née comtesse de COIGNY, duchesse de), m. en 1820, distinguée par un esprit vif et perçant, et surtout par la bonté de son cœur, mérita l'estime et l'attachement de tous ceux qui la connurent. C'est elle que chanta Chénier dans l'ode intit. *la Jeune captive*. Elle a composé un roman qui a pour titre: *Alvar*, Paris, F. Didot, 1818, tiré à 25 exempl., sans nom d'aut.

FLEURY (BERNARD), acteur français, né à Chartres vers 1750, était fils d'un comédien de province qui soigna peu son éducation. Il ne savait que lire, mais la nature l'avait doué de talens naturels, d'esprit et d'une grande intelligence. Sans rappeler ses débuts en province, ses longues études et son application continuelle à vaincre les défauts de sa prononciation, nous dirons qu'il débuta à Paris dans la tragédie avec quelque succès, et se livra ensuite plus particulièrement à la comédie. Six ans plus tard on l'admit au nombre des comédiens du roi. Héritier d'une partie des rôles de Bellecourt (*v.* ce nom), Fleury, qui n'avait pas la verve de Molé (*v.* ce nom), se fit une réputation d'un autre genre. Il excella surtout dans le persiflage, et jamais on n'avait vu d'acteur qui représentât avec une vérité si frappante ces marquis libertins, ces ivrognes de cour partagés entre le cabaret et les salons, dont les modèles furent si nombreux sous Louis XIV et la régence, mais qui étaient devenus plus rares depuis le milieu du 18e S. Ces rôles, dans *le Retour imprévu, le Cercle, Turcaret, l'Homme à bonnes fortunes, l'Ecole des Bourgeois*, furent les triomphes de Fleury. Mais il prouva la fléxibilité de son talent dans *les Deux Pages*, pièce où il reproduisit si bien les manières et le ton du grand Frédéric, que le prince Henri de Prusse, touché jusqu'aux larmes, récompensa d'un riche présent l'acteur qui lui avait mis sous les yeux le portrait vivant de son frère. Toutefois on peut reprocher à Fleury d'avoir substitué dans *Tartuffe* la finesse à la profondeur, et dans *Alceste* la déclamation à la brusque franchise. Après 44 ans de service. des tracasseries administratives le dégoûtèrent du théâtre et le forcèrent à prendre sa retraite, malgré la longue faveur et les regrets du public. Il m. en 1824, dans une maison de campagne qu'il avait acquise près d'Orléans.

FLEURY-TERNAL (CHARLES), jésuite, né à Tarn en Dauphiné l'an 1692, m. vers 1750, est aut. des ouv. suiv.: *la Vie de St Bernard, archev. de Vienne*, Paris, 1722, in-12; *Hist. du card. de Tournon, ministre de France sous quatre de nos rois*, Paris, 1728, in-8.

FLEXMAN (ROGER), ministre dissident, né en 1707 dans le comté de Devon, m. en 1795, est aut. de plus. traités parmi lesquels on distingue: *the plan of divine worship in the churches of dissenters justified*, etc. Il eut part à la rédaction de *l'Index general du journal de la chambre des communes* et de quelq. autres compilat. du même genre, et donna une édit. de l'*Own Times* de Burnet, 1753, 4 vol. in-8.

FLINCK (GOVAERT), peintre allem., né à Clèves en 1616, m. à Amsterdam en 1660, fut élève de Lambert Jacobs et de Rembrandt, dont il s'appropria tellement la manière que ses compositions ont été souvent confondues avec celles de ce maître. Il travailla long-temps pour l'électeur de Brandebourg et le duc de Clèves, qui l'honoraient tous deux d'une estime particulière. Le musée du Louvre possédait naguère deux tableaux de cet artiste, l'un représentant *une jeune Bergère*, l'autre *les Anges annonçant la venue du Messie.* C. van Dalen a gravé d'après Flinck *la Vierge allaitant l'enfant Jésus; Vénus et l'Amour;* un *Portrait de Jean-Maurice, prince de Nassau*; et J.-G. Muller a exécuté d'après le même maître *Alexandre cédant Campaspe à Apelles.*

FLINDERS (MATTHIEU), navigateur angl., m. à Londres en 1814, était né à Donington dans le comté de Lincoln. Il s'est rendu célèbre par ses découvertes et ses travaux nautiques sur le continent de la Notasie ou Nouvelle-Hollande, dont il a donné la relation, accompagnée d'un fort bon atlas, sous le titre de *Voy. aux Terres-Australes, entrepris pour compléter la découverte de ce gr. pays et exécuté pendant les années*, 1801, 1802 et 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, et atlas, 1 vol in-fol. (en angl.). On lui doit encore un *Mém. sur l'usage du baromètre pour reconnaître la proximité des côtes*, inséré dans la 2e partie des *Transactions philosoph.* année 1806; et une *Lettre aux membres de la société d'émulation de l'Ile de France sur le banc du naufrage et sur le sort de La Pérouse*, insérée dans le vol. X des *Annales des voyages.*

FLINS DES OLIVIERS (CLAUDE-MARIE-LOUIS-EMMANUEL CARBON DE), littérat. fr., né à Reims en 1757, m. en 1806, commissaire impérial près le trib. de Vervins, a laissé 4 coméd.; *le Réveil d'Epiménide à Paris*, en 1 acte et en vers (1790, in-8);

le Mari directeur, idem; *la Jeune hôtesse*, en 3 actes et en vers, imitée de *la Locandiera* de Goldoni; *la Papesse Jeanne*, comédie-vaudeville en 1 acte, représentées de 1790 à 1793; *Voltaire, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs*, 1779, in-8; *Fragment d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8; *Poèmes et discours en vers, lus et mentionnés aux séances publiq. de l'acad. franç.*, Paris, 1782, in-8; *les voyages de l'opinion*, etc., Paris, 1789 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que 5 nos. Flins a été l'édit. des *Œuvres du chevalier Bertin*, 1785, 2 vol. in-18, et l'un des collaborateurs du journal, *le Modérateur*, à la rédaction duquel présidait de Fontanes, son ami.

FLIPART (Jean-Jacques), grav., né à Paris en 1723, m. dans la même ville en 1782, fut élève de Laurent Cars, et membre de l'académie de peinture. Cet artiste, qui avait une très-grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé d'après Greuze, entre autres, *le Paralytique servi par ses enfans*; *l'Accordée de village*, etc.; on estime encore de lui : *la Sainte famille*, d'après Jules Romain; *Venus et Enée*; *Adam et Eve*, d'après Natoire; *Notre Seig. à la Piscine*, d'ap. Dietricht, etc. — Flipart (Charles-François), frère du précéd., m. à Paris en 1773, a gravé plus. estampes d'après Fragonard et autres peintres modernes.

FLITNER (Jean), poète lat., né en Franconie, au commencement du 17e S., a laissé plus. vol. de poésies, parmi lesquelles nous citerons seulement : *Manipulus epigrammatum, dissectus et hortulus anthologicus melicus*, Francfort, 1619, in-12; *Nebulo nebulonum, hoc est joco-seria nequitiæ censura*, ibid., 1620, 1634 et 1663, in-12.—Un autre Jean Flitner, pasteur luthérien, m. en Poméranie, l'an 1678, a pub. en allem. des *cantiques* et plus. *ouv. ascétiques*.

FLOCCO ou FLOKE, pirate norwégien suivant les uns, suédois suiv. les autres, fit en 865 un voyage en Islande, et voyant couverte de glaces cette île dont on lui avait fait un rapport tout différent, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui (*Island*, c.-à-d. terre de glace).

FLODERUS (Jean), profess. de lang. grecq. à l'université d'Upsal, m. dans les dernières années du 18e S., a écrit en latin des *Discours* et des *Dissertations*. On lui doit en outre une édit. des *Dialogues de Lucien*.

FLODOARD, l'un des plus anc. chroniqueurs ou historiens franç., né à Epernay en 894, m. chanoine de l'église de Reims en 966, est aut. de : *Historia ecclesiæ Remensis* dont la meilleure édit. est celle de George Colvener, Douai, 1617, in-8. Cet ouvr. plein de recherches savantes et exactes est écrit d'un style plus facile et plus pur qu'aucun autre de la même époque. Nicolas Chesneau en donna une traduction française en 1580, in-4, c'est-à-dire, 31 ans avant la publication du texte, qui fut impr. pour la prem. fois en 1611, par les soins du P. Sirmond. On doit encore à Flodoard, outre plus. ouvr. lat. dont on peut voir la liste dans Marlot, une chronique intit. : *Chronicon rerum inter Francos gestarum ab anno 919, ad annum usque 966*, qui a été insérée par Pierre Pithou dans sa collection des historiens et ensuite par André Duchesne dans son recueil intitulé : *Scriptores rerum Francorum*.

FLOGEL (Charles-Frédéric), écriv. allem., né à Jauer en Silésie l'an 1729, m. en 1788, professeur de philosophie à l'acad. des jeunes nobles de Liegnitz, s'est attaché d'une manière toute particulière à l'hist. de la littérature, et se proposait de la suivre dans toutes ses parties. Les ouvr. qu'il a publ. sont : *Introduction à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8; *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8; *Hist. de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8. On a impr. depuis sa mort, *Hist. du comique grotesque*, 1788, in-8; *Hist. des fous en titre d'office*, 1789, in-8; *Histoire du burlesque*, 1794, in-8. Tous ces ouvr. écrits en allem., jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (Albert-François), premier secrétaire des affaires étrangères, censeur royal, etc., né à Luxembourg en 1697, m. à Paris en 1773, avait réuni 11,000 vol. en langue ital.; le catalogue de cette bibliothèque, aujourd'hui très-recherché a paru en 1774, 2 vol. in-8. On a de lui la *Trad. de la lettre de M. Riccoboni à M. Muratori, sur la comed. de l'Ecole des maris, de M. de Lachaussée*, 1737 et 1762, in-12. — Floncel (Jeanne-Françoise de Lavau), femme du précéd., née à Paris en 1715, m. dans la même ville en 1764, a trad. de Goldoni *les deux prem. actes de la comédie de l'Avocat vénitien*, Paris, 1760, in-12.— Floncel (Albert-Jérôme), fils des précéd., né à Paris en 1747, a donné un *Essai sur la vie et les découvertes de Galileo Galilei, trad. de l'ital. du P. Frisi*, Paris, 1767, in-12, inséré dans le *Journal de Trévoux*, avril 1767, et dans l'*Encyclopédie méthodique, histoire*, tome 2.

FLOOD (Henri), membre du parlement d'Angleterre, né en 1732, fut élu memb. de la chambre des communes d'Irlande en 1759, et réélu en 1761. Devenu chef de l'opposition d'Irlande, s'il approuva quelquefois les propositions du ministère, on doit l'attribuer non à la versatilité de ses opinions, mais à un zèle éclairé pour tout ce qui lui paraissait dans l'intérêt de son pays de quelque côté que la proposition en partît. Ce fut lui qui parvint à faire fixer à huit ans la durée des sessions du parlement d'Irlande, qui jusque là avait été indéfinie, et se prolongeait ordinairem. pend. un règne entier. Il mourut en 1791. Son éloquence n'était pas moins remarq. par la force de la logique que par la pureté du style et les grâces de l'élocut. On a impr. plusieurs de ses discours, un entre autres, *Sur le traité de commerce avec la France*, 1787, in-8. Flood cultiva la poésie avec succès, et l'on trouve de lui dans la collection d'Oxford des *Vers sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, 1751; une *Ode sur la renommée*, 1785; la *Traduction de la prem. ode pythique de Pindare*, 1785. Il a laissé MS. une *Traduct. des deux harangues d'Eschine et de Démosthène sur la couronne*.

FLOQUET (Etienne-Joseph), musicien compositeur, né à Aix en 1750, m. à Paris en 1785, fit exécuter à 11 ans un motet à grand chœur, qui fut généralement applaudi; mais comme il arrive trop souvent, la suite ne répondit pas à tout ce qu'un pareil début semblait promettre. Excepté la musique de *l'Union de l'amour et des arts*, opéra de l'abbé Le Monnier qui fut joué en 1773 et eut 80 représentations de suite, les autres compositions de Floquet n'eurent point de succès ou n'en eurent que de fort médiocres.

FLOR (Roger), chevalier du Temple, né à Tarragone en 1262, m. à Constantinople en 1306, s'était signalé dans les dernières croisades et particulièrement à la défense de St-Jean-d'Acre. L'empereur Andronic, auquel il avait rendu d'import. services, le créa césar et lui donna sa nièce en mariage; mais bientôt, craignant ses vues ambitieuses, il s'en défit par un assassinat. Deux mille Catalans, compag. de Roger dans les nombreuses excursions qu'il avait faites pour porter des secours à diverses places de l'empire successiv. assiégées par les Turks, se renfermèrent dans Gallipoli, et firent chèrement expier aux Grecs le meurtre de leur ancien chef.

FLORE (myth.), amante ou épouse de Zéphire, déesse des fleurs et des jardins chez les Romains, correspond à la Chloris des Grecs. Quelq. auteurs prétendent que cette déité fut une courtisane, qui, ayant institué le sénat héritier de ses biens, en reçut comme gage de reconnaissance les honneurs de l'apothéose. Quoi qu'il en soit, il paraît que son

culte exista chez les Sabins avant d'être introduit à Rome. Ce fut Tatius qui le premier lui éleva un temple dans cette ville : ses fêtes, appelées *Floralia*, se célébraient chaque année dans les premiers jours du printemps. On représ. Flore ornée de guirlandes, et ayant à ses côtés des corbeilles de fleurs.

FLORENT, ou **FLORENTIUS**, est le nom de 5 comtes de Hollande qui ont régné de 1062 à 1296.

FLORENT (FRANÇ.), légiste, né à Arnay-le-Duc dans les dern. années du 16e S., prof. le droit à Paris, puis à Orléans, où il m. en 1650. Doujat publ. ses ouvr. en 1679, in-4, et y joignit une *vie de l'auteur*.

FLORENTIN (CÉSAR), graveur, né en 1594 à Dijon, m. à Paris en 1663, était élève de Mauperché. Il a gravé à l'eau-forte plus. morceaux d'après le Primatice.

FLORES (LOUIS), dominicain et missionnaire, né en 1570 à Gand, brûlé vif au Japon en 1622, a laissé une *Relation de l'état du christianisme dans le Japon, jusqu'au 24 mai* 1622.—FLORÈS (André), poète espagnol, né à Ségovie en 1484, m. en 1560, se livra particulièrement au genre lyrique et laissa quelques ouvrages fort estimés de ses contemporains. On trouve quelques pièces de ce poète dans les divers *Recueils de poésies castillanes*.

FLOREZ (HENRI), sav. espag., né à Valladolid en 1701, prit l'habit religieux dans l'ordre de St-Augustin en 1715, et m. à Madrid en 1773, après avoir publié les ouvr. suiv. : *Curso de teologia*, Madrid, 1732-38, 5 vol. in-4; *Clave historical*, Madrid, 1743, in-4, ouvr. dans le genre de l'*Art de vérifier les dates* et dont la 8e édition a paru en 1764; *La España sagrada ó teatro geográfico-historico de la iglesia de España*, ibid., 1747-1770, 29 vol. in-4, ouvr. assez semblable à la *Gallia christiana*, et à l'*hist. ecclésiastique* de Fleury; *Medallas de las colonias y pueblos antiguos de España*, ibid., 3 vol. in-4, le premier en 1757, le 2e en 1758, et le 3e en 1773, etc.

FLORIAN DOCAMPO. V. DOCAMPO.

FLORIAN (JEAN-PIERRE CLARIS de), littérat. franç., né en 1755, au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, fut reçu en 1768 parmi les pages du duc de Penthièvre, dont il ne tarda pas à se concilier l'honor. protect. par les grâces de son esprit, la candeur et la gaieté de son caractère. Ce prince lui donna une compagnie dans son régim. de dragons; mais bientôt il le rappela près de lui, le nomma son gentilhomme ordinaire, et partagea avec lui ce que cet homme de bien appelait ses *bonnes fortunes*, c'est-à-dire le soin de rechercher le mérite malheureux et de distribuer des bienfaits avec autant de sensibilité que de délicatesse. Des occupations si douces laissèrent à Florian tout le loisir dont il avait besoin pour se livrer à son goût naturel pour la littérature, que les encouragemens de Voltaire avaient encore rendu plus vif. Il mourut à Sceaux en 1794. Cet écrivain est du petit nombre de ceux qui, ne se laissant point séduire aux illusions de l'amour-propre, surent se renfermer dans les limites de leurs talens; et si les siens n'obtinrent pas des succès brillans, du moins n'encourut-il jamais une chute ridicule : avec de la facilité et de la grâce, Florian manquait essentiellement de force et de génie. Ses ouvr. ont été souv. réimpr. : la meilleure édition de ses *Œuvres*, suivies de ses *Œuvres posthumes*, a été publiée en 13 vol. in-8, par M. Briand, Paris, 1823-1824. On y distingue ses *Fables* qu'on doit placer bien au-dessous de celles de La Fontaine, mais qui l'emportent de beaucoup aussi sur celles de plus. autres fabulistes; *Galatée et Estelle*, nouvelles dont la première est une heureuse imitation de Cervantès, et l'autre, qui eut presque autant de succès, lui appartient entièrement; *Plus. pièces pour le théâtre italien*, les meilleures et les plus morales de toutes celles où Arlequin joue le principal rôle; *Gonzalve de Cordoue*, poème en prose infiniment moins estimé que le *Précis historique sur les Maures* dont il est précédé; *Numa Pompilius; Guillaume-Tell; Eliézer et Nephtali*, que l'auteur appelle des poésies en prose, et qui tiennent beaucoup plus du roman que de l'histoire; enfin une traduct. de dom Quichotte, (ouvr. posthume), ou plutôt une imitation abrégée de cet immortel ouvr. de Cervantès.

FLORIDA-BLANCA (FRANÇOIS-ANTOINE MONINO, comte de), prem. ministre de Charles III, roi d'Espagne, né à Murcie l'an 1730, montra dans la place de ministre d'Espagne près la cour de Rome des talens très-distingués qui le firent choisir par Charles III pour remplacer au ministère le marquis d'Esquilache, son ancien protecteur. Son admin. fut glorieuse à certains égards; il créa la police à Madrid, releva le commerce, encouragea les arts, dota des acad.; mais il échoua dans son projet de chasser les Anglais de Gibraltar, entreprise malheureuse qui coûta 80,000 h. et des sommes immenses à l'Espagne. Plus jaloux d'augmenter l'autorité de son maître que de plaire aux grands, il les traita sans ménagement, et s'attira leur haine; aussi fut-il renvoyé du ministère à l'avènement de Charles IV (en 1792), exilé de la cour, détenu au château de Pampelune, d'où il ne sortit que pour retourner dans un nouvel exil. Appelé en 1808 à présider les cortès extraordinaires, il m. cette année à Séville. Il avait pub. plus. traités sur la jurisprudence. Nous citerons seulement : *Respuesta fiscal sobre la libre disposicion, patronato y proteccion immediato de S. M. en los bienes ocupados á los jesuitas*, Madrid, 1768; *Juicio imparcial sobre las letras, en forma de breve, publicadas por la Curia Romana, en que se intenta disputar al señor infante de Parma la soberania temporal*, ibid., 1768 et 1769.

FLORIDE (N., marq. DE LA), général espagn., né à Madrid vers l'an 1646, se distingua d'une manière toute particul. en Flandre dans les guerres que l'Espagne eut à soutenir contre Louis XIV, et m. en 1717. Charles II ayant institué pour son héritier le duc d'Anjou, qui prit le nom de Philippe V, le marq. de La Floride reconnut aussitôt ses droits et les soutint vaillamment. Il se fit remarquer surtout au siége de Milan, qu'il défendit contre Eugène de Savoie, et à la bataille d'Almanza, où il commandait sous les ordres du duc de Vendôme.

FLORIDIA (LUCIE MIGLIACCIO, duchesse de), née à Syracuse en 1772, venait de perdre son prem. mari, le prince de Partanna, en 1812, lorsqu'elle attira sur elle les regards du roi de Naples (*v.* FERDINAND Ier). Peu après la mort de la reine Caroline d'Autriche, ce monarque épousa en secondes noces, et de la main gauche, cette dame sicilienne, qui à l'âge de 43 ans avait conservé tous les charmes de la jeunesse. Ce mariage, célébré secrètement le 27 nov. 1814, resta caché jusqu'au départ du roi pour Naples en 1815. Ce fut alors qu'il fut permis à la nouvelle épouse de Ferdinand de prendre la livrée de la cour, et de se loger au château; le roi voulut aussi qu'à l'ancien titre de princesse de Partanna elle substituât celui de duchesse de Floridia, l'un des fiefs de la famille Migliaccio. Satisfaite de son sort, cette dame ne songeait point à s'asseoir sur le trône, près duquel elle vivait. On dit même qu'elle aimait à se rappeler son ancien état, et que dans la société intime de ses amis elle plaisantait souvent sur les privations auxquelles elle s'était vue exposée dans la maison ruinée de son prem. mari. Mais si, comme femme, la duchesse de Floridia se montra exempte de vanité, elle cédait à l'ambition comme mère, et elle employait tous les moyens pour préparer l'élévation et la fortune de ses enfans. Un d'eux, qui, même avant l'âge viril, était parvenu à la place de ministre plénipotentiaire en Prusse, réside maintenant avec le même caractère près de la cour de

Turin. Comblée des bienfaits du roi, Madame Floridia ne lui a pas assez survécu pour jouir de ses richesses. Atteinte d'une maladie inflammatoire, elle est morte à Naples le 29 avril 1826.

FLORIDOR (JOSIAS DE SOULAS, sieur de PRINEFOSSE, dit), comédien fr., né dans la Brie en 1608, m. à Paris en 1671, avait joué quelque temps en province avant son début en 1643 au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, où il remplit avec distinction les premiers rôles dans la tragédie et dans la haute comédie. Sa femme, Maguerite Valore, attachée à la même troupe, ne paraît pas s'être élevée au-dessus des actrices médiocres.

FLORIDUS (FRANÇOIS), grammair. ital. d'un mérite distingué, né au commencement du 16e S. à Dodanco, bourg de la province de Sabine, m. en 1547, a laissé plus. ouv., dont les principaux sont : *Apologia in Plauti aliorumque poetarum et linguæ latinæ calumniatores*, Lyon, 1537, in-4; *Lectionum subcessivarum libri tres*, Bologne, 1539, in-4, etc. Il a aussi trad. en lat. l'*Hymne à Diane* dans l'édit. gr. de Callimaque, Paris, 1549, in-4.

FLORIEN ou FLORIANUS (MARCUS ANTON.), frère utérin de l'emp. Tacite, prétendit lui succéder, et se fit reconnaître par le sénat; mais Probus ayant été proclamé par les lég. d'Orient, il marcha à sa rencontre, et essuya un prem. échec après lequel ses propres soldats le massacrèrent en 276 de J.-C. Il n'avait régné que deux mois.

FLORINUS (HENRI), théol. finlandais qui vivait dans le 17e S., a donné une édit. de la *Bible* en finnois, Tuvusa, 1685, in-4, et pub. : *Epitome theologiæ*, 1667; *Nomenclatura latino-suetico-finnica*, 1678, in-8; *Hyperaspistes, seu defensor veritatis adversùs errores Joh. Heserì*, 1664, in-4.

FLORIO (FRANÇOIS), écriv. ital., né à Florence dans le 15e S., passe pour aut. de l'ouvr. intit. *De amore Camilli et Æmiliæ Aretinorum liber*, impr. pour la prem. fois à Paris par P. Cæsaris et J. Stol vers 1475. On suppose que Florio avait été secrét. de l'archevêque de Tours.

FLORIO (JEAN), dit *le Résolu*, écriv. angl. d'origine ital., né à Londres vers 1540, mort dans la même ville en 1625, avait d'abord professé les langues franç. et ital. à l'université d'Oxford sous Élisabeth, fut ensuite chargé par le roi Jacques de les enseigner au prince Henri, et devint enfin institut. et secrét. du cabinet de la reine Anne. On lui doit entre autres ouvr. : *Premiers fruits d'où l'on peut tirer des discours familiers, de joyeux proverbes, des mots piquans et des maximes précieuses*, 1578, in-4, et 1591, in-8; *Dictionn. ital. et angl.*, 1597, in-fol., souv. réimp.; et une trad. des *Essais de Montaigne* en angl., 1603, 1613 et 1632, in-fol.

FLORIO (DANIEL), comte et poète ital., né en 1710 à Udine, m. dans la même ville en 1789, a recueilli et pub. lui-même ses différentes productions sous le titre de *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4.

FLORIOT (PIERRE), ecclésiast. du diocèse de Langres et confess. des religieuses de Port-Royal-des-Champs, né en 1604, m. à Paris en 1691, est aut. des ouvr. suiv. : *la Morale du Pater*, Rouen, 1672, in-4, et Paris, 1676, sous le titre de : *la Morale chrétienne rapportée aux instructions que J.-C. nous a données dans l'oraison dominic.*, in-4; *Homélies morales sur les évangiles de tous les dimanches de l'année et sur les principales fêtes*, Paris, 1677, 1681 et 1688, in-8; *Tr. de la messe de paroisses*, etc., Paris, 1679, in-8.

FLORIS (FRANÇOIS), dit *Franc-Flore* ou *Franc-Floris*, peintre d'hist., né à Anvers en 1520, mort en 1570, se fit de son temps une si haute réputat. que ses compatriotes l'appelaient le *Raphaël flam.*, surnom flatteur qu'il ne dut peut-être qu'au peu de talent des artistes flamands ses prédécesseurs et ses contemporains. Floris, honoré de l'estime de Charles V et de Philippe II, acquit bientôt une fortune immense; ses productions, qu'il vendait très-cher quoiqu'elles lui coûtassent peu de travail, sont encore aujourd'hui très-recherchées en Flandre, en Hollande et en Espagne, et l'on voyait naguère au Muséum de Paris son tableau du *Jugement dernier*. La plupart de ses ouvr. et notamment ses beaux *Arcs de triomphe* et *ses 12 travaux d'Hercule*, ont été gravés par les meilleurs artistes. Floris compta jusqu'à 150 élèves dans son atelier, parmi lesquels étaient ses deux fils, dont l'un FLORIS (François), dit *le Jeune*, a particulièrement réussi dans les tableaux de petite dimension. Le Muséum de Paris en possède encore aujourd'hui trois dans ce genre.

FLORIS (PIERRE-WILLIAMSON), voyageur, né à Dantzig, m. à Londres en 1615, avait écrit en holl. la *Relat.* d'un voyage de 5 ans fait pour le compte de la compagnie des Indes. Purchas en a inséré une trad. abrégée dans le t. Ier de sa collect. Prevost a publié aussi le voyage de Floris dans son *Hist. des voyages*.

FLORUS (LUCIUS ANNÆUS JULIUS), historien latin, était, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Espagne, de la famille de Sénèque, et vivait sous le règne de Trajan et d'Adrien. On a de lui, sous le titre d'*Epitome*, la relation des principaux évènemens de l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste. On lui attribue encore le poème int. *Pervigilium Veneris*, et quelques autres morceaux de poésie qu'une saine critique a jugés indignes de sa plume. Il paraît certain que les *epitome* de Tite-Live, également attribués à Florus, ne sont point de lui; et c'est à tort que l'on a prétendu que l'épitomé de ce dern. n'était qu'un simple abrégé de l'hist. de Tite-Live. L'ouv. de Florus a eu un grand nombre d'édit. Les quatre premièr., sans date, paraissent être de 1470-1472; parmi les autres nous citerons celle de Vienne, 1514, in-4, *cum annot. et ind. J. Camertis*, celle de Venise, chez les Alde, 1518, 1521, in-8 (avec le Polybe, trad. par Perrotì); celle de Leyde, Elzevier, 1638, petit in-12, id., 1648, revue par Blanchard; celle *in usum Delphini*, avec des commentaires de madame Dacier, 1726, in-4, id., réimp. à Londres et à Amsterdam; celle de Grævius et d'Ampelius, Utrecht, 1680, Amsterdam, 1702, Leipsig, 1760, in-8; celle de Duker, 1722 et 1744, in-8; enfin celles de Maittaire, Londres, 1715, in-12, Leyde, 1722, in-8. Il existe plus. traduct. franç., dont la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12. Florus a été également traduit en anglais, en allemand, en italien, et dans plusieurs autres langues.

FLORUS (JULIUS), célèbre orateur gaulois, m. à Lyon l'an 55 ou 56 de notre ère, paraît avoir fait par son éloquence l'ornement du barreau de Rome. Il avait composé plus. discours qui ne nous sont point parvenus; mais Sénèque nous a conservé quelques fragmens de celui qu'il prononça contre Flaminien, accusé d'avoir fait mourir un prisonnier pour satisfaire la curiosité barbare d'une courtisane. Quintilien parle aussi de Florus avec le plus grand éloge au chap. 3, liv. 10 des *Institutions de l'orateur*.

FLORUS (DREPANIUS), chanoine du diocèse de Lyon, que l'on croit être le même que *Florus Magister* et *Florus le Diacre*, et que l'on suppose m. vers 860, est auteur de plus. ouv. peu estimés jourd'hui et parmi lesquels nous citerons seulem. un recueil de poésies (*poemata*), imp. pour la prem. fois à Paris en 1560; *Liber de prædestinatione*, *contra Johannis Scoti erroneas definitiones*, inséré dans toutes les collections des pères; *Commentarius sive expositio in canonem missæ* : ce traité, le même que celui intit. *de Actione missarum*, se trouve dans les mêmes collections; il a été imp. séparément, Paris, 1548, sans nom d'auteur.

FLOTTWELL (CÉLESTIN-CHRÉTIEN), savant théologien allem., né à Kœnigsberg, m. en 1759, professeur à l'université de cette ville, est surtout connu par son ouv. latin sur *Luther, considéré comme auteur classique dans la langue allem.*, Kœnigsberg, 1743, in-4. Il a aussi pris part à la trad. allemande des *Panégyriques et oraisons funèbres de Fléchier*, Liegnitz, 1749 et 1759, 6 v. in-8.

FLOUR (ST), prem. év. de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, suivant les légendes, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLOURNOIS (JACQUES), ministre protest., né à Genève, m. en 1693, s'est occupé de l'hist. particulière de son pays, et a laissé plus. MSs. intéressans, parmi lesquels on cite un *mém.* sur les franchises d'Adhemarus Fabry; un *extrait* de l'hist. des évêques de Genève, etc.—FLOURNOIS (Gédéon), de la même famille que le précéd., m. au commenc. du 18e S., desservant de l'hôpital de Genève, est aut. des ouvr. suiv. : *Lettres sincères*, Cologne, 1681, in-12; *Réponses générales et chrét. de quatre gentilshommes protestans, avec des entretiens sur les affaires des réformés de France*, ibid., 1682, in-12; *les Entretiens des voyageurs sur mer*, ib., 1683, 2 vol. in-12.

FLOYD (JOHN), jésuite anglais, né dans le comté de Cambridge au 16e S., se fit une grande réputat. par ses ouv. de controverse presque tous dirigés contre les protestans; les plus remarquables sont : *Censura decem lib. de republicâ eccles. M.-A. de Dominis*, Rouen, 1621, in-8; *Answer to Francis White's reply concerning nine articles offered by King James I to F. John Fisher*, ib., 1626; *the Church conquerant over Human Wit*, St-Omer, 1631, in-4.

FLOYER (JOHN), célèbre médecin anglais, né vers 1649 à Hinters dans le comté de Stafford, m. en 1734 à Litchfield, où il exerçait son art avec la plus grande distintion, est aut. de plus. ouv. recommandables, parmi lesquels nous citerons : *un Enquiry into the right use of Baths*, Londres, 1697, in-8, réimp. en 1702 sous ce titre : *Ancient Psychrolusy revived*, et de nouveau sous celui de *Hist. of hot and cold Bathing, ancient and modern, with an appendix by D. Baynard*, ib., 1709, 1715 et 1722; *Treatise on the asthma*, ibid., 1698, réimp. un très-grand nombre de fois, et trad. dans presque toutes les langues du continent.

FLUDD (ROBERT), en latin *de Fluctibus*, méd. et philosophe angl., né en 1574 à Bearsted dans le comté de Kent, m. à Londres en 1637, a laissé un grand nombre d'ouv. en latin, où l'obscurité du style le dispute à l'absurdité des matières; nous nous contenterons de citer : *Utriusque Cosmi metaphysica, physica atque technica historia*, Oppenheim, 1617, in-f.; *de supernat., nat., præternat. et contranat. microcosmi historiâ*, ib., 1619 et 1921; *Summum bonum, quod est verum magiæ, cabalæ et alchymiæ veræ ac fratrum Roseæ-Crucis subjectum*, ibid., 1629, in-fol.—Un autre FLUDD (Robert), dominicain angl., né à York dans le 14e S., s'est aussi occupé des mystères; quelques auteurs lui attribuent divers traités *de impressionibus aeris, de mirabilibus elementorum, de magiâ cœremoniali*, etc.

FLUE (NICOLAS), personnage célèbre dans les ann. de la Suisse, dont le vérit. nom est *Lœwenbrugger*, naquit à Saxeln, dans le canton d'Unterwald, en 1417. Après avoir passé 50 ans dans la pratique de toutes les vertus civiles et domestiques, et être devenu landamman de son canton, il quitta tout à coup sa femme et son enfant pour se retirer dans un ermitage où il m. en 1487. C'est lui qui par son éloquence et le crédit que lui donnait sa haute réputation, parvint à apaiser une guerre civile prête à s'élever entre les huit cantons et les habitans de Soleure et de Fribourg, qui demandaient à entrer dans la fédération et à devenir le 9e et le 10e, ce qu'il leur fit obtenir par le fameux pacte appelé *Convenant de Stantz*. Au mérite de ce service réel, les légendaires en ajoutent un autre qui n'est pas aussi certain; ils assurent que Nicolas Flue demeura 20 ans sans prendre aucune autre nourriture que la sainte cène qu'il recevait tous les mois. On peut trouver des détails sur ce miracle contenu dans l'*Esprit et la vie du bienheureux frère Nicolas*, par M. Goldlin de Tieffenau, 2e édit., Lucerne, 1808, in-8, en allemand.

FOCKENBROCH (GUILLAUME GODESCASLC van), médec. holland. et poète burlesque, m. à Amsterdam en 1695, avait été employé pend. plus. années dans un des comptoirs hollandais à la côte de Guinée. Ses ouvr. ont été réunis et pub. sous le titre de *Thalie afric.*, souvent réimp. La meilleure édit. est celle de 1709, 2 vol. in-12, qui renferme une traduct. de la *Gigantomachie* et des 2 prem. livres de *l'Enéide travestie* de Scarron; 2 comédies intit. l'une : *l'Amour aux petites maisons*, en cinq actes; l'autre *le Jaloux embarrassé*, en un acte, des épithalames, bouquets de fêtes, etc.

FODERÉ (JACQUES), religieux cordelier, né au 16e S. à Bessan dans la haute Morienne, enseigna la théol. pendant plus. années dans différens colléges de son ordre, et se livra au ministère de la prédication. On ignore l'époque précise de sa mort; seulement on sait qu'elle est postérieure à 1623. Son ouvr. le plus remarquable est intit. *Narration histor. et topograph. des couvens de l'ordre de St-Franç. et des monast. de Ste-Claire, érigés en la province de Bourgogne*, etc., Lyon, 1619, in-4.

FODHAIL-BEN-AIADH, célèbre sofi musulman, né à Samarcand ou à Abyverd, m. à la Mekke l'an de l'hég. 187 (de J.-C. 803), avait d'abord mené une vie très-désordonnée; on dit même qu'il avait fait le métier de voleur : un verset de l'Alcoran opéra sa conversion, et depuis lors Fodhail se livra entièrement aux méditations mystiques, acquit une grande réputation de sainteté, et gagna la confiance du khâlyfe Haroun-al-Rachyd. On trouvera de plus amples détails sur ce personnage dans la *Biblioth. orient.* de D'Herbelot.

FOÉ (DANIEL de), écrivain anglais, né à Londres en 1663, était fils d'un simple artisan qui le fit élever avec soin. Déjà doué d'un esprit actif, développé par de premières études, le jeune Daniel ne tarda pas à éprouver le besoin de l'exercer sur d'autres objets que sur les détails d'une profession mécanique. Il n'avait encore que 21 ans lorsqu'il publia un écrit intit. *Tr. contre les Turks*. La lecture des papiers publics lui avait donné l'idée de ce prem. essai; il y avait vu que ses compatriotes penchaient pour le parti des Othomans dans la lutte de ces derniers avec la maison d'Autriche. Des travaux littéraires auxquels Foé continua de se livrer ne l'empêchèrent pas d'exercer le métier de bonnetier, qu'il avait embrassé, et de prendre également une part active dans les affaires publiques en publ. des pamphlets politiques écrits dans un grand esprit de liberté, et dont plus. se font lire encore aujourd'hui en Angleterre. Ces publications appelèrent sur leur aut. la sévérité parlementaire. Foé comparut à la barre de la chambre des communes et plaida sa cause avec beaucoup d'esprit et d'éloquence. Il fut toutefois condamné au pilori, à une détention de deux ans et à une forte amende qui le privait de toute sa fortune. Il subit ce jugement avec résignation, écrivit une *Hymne au pilori*, après son exposition, et continua pendant sa captivité à écrire sur divers sujets. C'est alors qu'il commença (en 1704) l'ouvr. périodique intit. *la Revue*, terminé en 1713 et formant 9 vol. in-4, devenu très-rare et dont il n'existe plus même, dit-on, un seul exemplaire complet. De Foé fut ensuite employé par la reine Anne à plus. missions secrètes, entre autres à préparer l'opinion en Ecosse pour l'union projetée des deux royaumes. Après avoir

encore éprouvé quelques désagrémens pour de nouveaux pamphlets polit., il résolut de ne plus s'occuper que de littérature; et cette détermination lui procura, avec plus de repos, une réputation plus durable. Il m. en 1731. Parmi les ouvr. qu'il avait pub., après sa retraite des affaires publ., le plus remarquable et le seul peut-être qui soit connu en France et dans les autres parties de l'Europe, est celui qui a pour titre *la Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, Londres, 1719, trad. dès 1720 par St-Hyacinthe et van Effen et souvent réimpr. Mme de Montmorency-Laval a donné une édit. du texte anglais avec une version franç. interlinéaire, Dampierre, 1797, 2 vol. in-8. Feutry (*v.* ce nom) en a publ. une imitation libre ou abrégé en 1766: en 1768 M. de Montreille en fit paraître un nouvel abrégé moins estimé que le premier; et M. Campe a donné un *Nouv. Robinson*, adopté à l'usage des enfans. Nous citerons encore des ouvr. de Daniel de Foé les suivans: *l'Instituteur de famille*, 1715, 1772, 17e édit.; *la Vie et les pirateries du capitaine Singleton*, 1720, roman dans le genre du *Robinson*, mais bien inférieur; *Hist. de Duncan Campbell*, 1720; *Hist. politiq. du diable*, 1726; *Système complet de magie*, 1727; *Journ. de la peste de Londres en 1665*, 1722; *Mem. d'un cavalier*, roman histor. estimé, 1724; *Voyage dans la Grande-Bretagne*, continué par Richardson et d'autres littérat., 8e édit., Londres, 1778, 4 vol. in-12; *Nouveau voyage autour du monde par une route nouvelle*, 1725. On a publié une nouvelle édition des romans de D. de Foé, Londres, 1810, 4 vol. in-4; et plus. de ses pamphlets polit. ont été réunis en 2 vol. in-8.

FOES (Anuce), en lat. *Foesius*, célèb. méd. de Metz, où il était né en 1528, et où il m. en 1595, s'attacha surtout à la méditation des œuvres d'Hippocrate, dans lesquelles il a eu le mérite d'éclaircir plus. passages obscurs. On a de lui: *Hippocratis Coi liber secundus de morbis vulgaribus*, etc., Bâle, 1560, in-8, augm. de commentaires fort estimés; *Pharmacopœia, medicamentorum omnium tractationem et usum ex antiquorum medicorum prascripto continens*, etc., ib., 1561, in-8; *Œconomia Hippocratis, alphabeti serie distincta*, etc., Francfort, 1588, in-fol.; Genève, 1662, in-fol., livre devenu classique. Foès a pub. en outre une excellente édit. des œuvres complètes d'Hippocrate sous ce titre: *Magni Hippocratis opera omnia quæ extant*, grec-latin, Francfort, 1595, 1657, in-fol., et Genève, 1675, 2 vol. in-fol.: cette dern. contient en outre l'*Œconomia* et les *Glossaires* d'Erotien, d'Hérodote et de Galien. Son *Eloge hist.*, prononcé par M. Percy le 27 novembre 1811 en séance publique de la faculté de médecine de Paris, se trouve dans le *Magasin encyclopédique*, février, 1812.

FOGEL (Martin), en latin *Fogelius*, méd. et prof. de logique et de métaphysique à Hambourg, où il naquit en 1632, et où il mourut en 1675, a laissé entre autres ouv.: *Joachimi Jungii præcipuæ opiniones physicæ passim receptæ*, etc., Hambourg, 1679, in-4, et un grand nomb. de MSs. — Fogel (Charles-Jean), son fils, exerçait la jurisprudence à Hambourg, et se fit connaître par quelques travaux litt. — Fogel (Théodore-Jacques et Jean-Henri), tous deux fils du précéd., ont pub. en allem. une *Notice* sur plus de 300 Hambourgeois qui ont occupé des places honorables hors de leur patrie, Hambourg, 1735, in-8, et une autre sur les ecclésiastiques qui se sont distingués dans les pays étrangers, ibid., 1738, in-4, édit. augmentée. Théodore-Jacques a été éditeur de la *Bibliotheca Hamburgensium eruditione et scriptis clarorum*, Hambourg, 1738, in-fol., laissée MS. par son père.

FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, préfet de la biblioth. du Vatican, membre de plus. acad. et sociétés sav., né à Florence en 1713, mérita la faveur de Benoît XIV et de Clément XII, et mourut en 1783, laissant sur différens sujets d'érudition et d'antiquités des dissert. sav. qui sont le fruit de longues recherches et d'un examen approfondi des MSs. du Vatican. Les principales sont: *de primis Florentinorum apostolis*, etc., 1740, in-4; *de romano D. Petri itinere et episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus*, 1741, in-4; *la vera istoria di S. Romulo, vescovo e protettore di Fiesole*, 1742, in-4. On lui doit en outre la publicat. du fameux MS. de Virgile conservé dans la bibliothèque des Médicis: *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4; des fragmens authentiques du calendrier des Romains tirés en grande partie d'anciennes inscriptions découvertes à Palestrina, et pub. sous le titre de *Verrii Flacci fastorum anni Romani reliquiæ, et operum fragmenta omnia*, Rome, 1779, in-fol.

FOGLIANI (Franç.), jésuite ital., né en 1543 dans la Valteline, mort en 1609, se fit remarquer par sa piété et par les austérités effrayantes qu'il pratiquait. Il a écrit en latin beaucoup d'ouv. ascétiques parmi lesquels on cite un *Traité de la dévotion aux saints anges* et un recueil de prières. — Fogliani (Sigismond), littér., né à Bormio dans la Valteline au 16e S., prof. de rhétorique à Reggio, a laissé *Epistolarum libri V*, Venise, 1587, in-4. — Fogliani (Louis), jurisc., né à Modène en 1630, m. en 1680 à Reggio, où il remplissait depuis plusieurs années des fonctions de magistrature, a laissé des poésies diverses et deux opuscules intit.: l'un *In obitum S. principis Almerici Estensis, et card. Julii Mazarini elegia*, Reggio, 1661, in-4; l'autre *delle glorie del Alfonso IV, duca di Modena, orazione*, ibid., 1663, in-4. — Un autre Fogliani (Louis), né à Modène vers la fin du 15e S., m. en 1539, a laissé les ouv. suiv. *Musica theorica doctè simul ac dilucidè pertractata, in quâ quamplures de harmonicis intervallis non priùs tentatæ continentur speculationes*, Venise, 1529, in-fol., div. en 3 part.; *Refugio de' dubitanti*, Tiraboschi cite ce dern. écrit comme traitant de la musique.

FOGLIANO, nom d'une famille noble de Reggio dont plus. memb. exercèrent la souveraineté dans cette ville. En 1331 ils cédèrent cette seigneurie au roi Jean de Bohême, et la lui rachetèrent ensuite pour la revendre plus tard à la maison de Gonzague, qui régnait à Mantoue.

FOGLIETTA (Uberto), historien génois, un des meilleurs écriv. lat. de l'Italie moderne, né en 1518, mort en 1581, avait été exilé de sa patrie à cause de la publ. de son liv. int. *della Repubblica di Genova*, Rome, 1559, et il passa la plus gr. partie de sa vie auprès du card. Hippolyte d'Este à Rome. C'est dans cette ville qu'il composa et publia ses ouvr., parmi lesquels on distingue: *Hist. Genuensium libri XII*, trad. en italien par Fr. Serdonati, Gênes, 1597, in-fol.; *Clarorum Ligurum Elogia*, Rome, 1574, in-4, et 1577 avec augm.; *de Caussis magnitudinis Turcarum imperii; de linguæ latinæ usu et præstantiâ*, Rome, 1574; in-8; et les opusc. suiv., qui devaient faire partie de l'hist. générale de son temps depuis la guerre de Charles-Quint contre la ligue protest.: *de Sacro Jœdere in Selimum; de Expeditione in Tripolim; de Obsidione Melitensi*; l'*Hist. de la Conjuration de Fiesque, du Meurtre de P.-L. Farnèse, de la Sédition de Naples en 1547*, etc. Ces divers opuscules ont été réunis par Grævius dans son *Thesaurus antiq. et histor. ital.*

FO-HI. V. Fou-hi.

FOIGNY (Jean de), imprimeur à Reims dans le 16e S., mit au jour beaucoup d'ouvr. des écriv. du parti de la ligue. On a de lui une trad. franç. de l'*Oraison funèbre de François de Lorraine, duc de Guise*, par Jules Poggius, Reims, 1563, in-8; *le Sacre et le couronn. du roi de France (Henri III)*, ibid., 1575, in-8. — Foigny (Jacques de), imp., de

la même famille que le précéd., est auteur du livre intit. *les Merveilles de la vie, des combats et victoires d'Ermine, citoyenne de Reims*, ibid., 1648, in-8. — FOIGNY (Gabriel), cordelier défroqué, né en Lorraine vers 1660, m. en 1692, a pub. les ouv. suiv. : l'*Usage du jeu royal de la langue lat., avec la facilité et l'élégance des langues lat. et franç.*, Lyon, 1676, in-8 ; *les Aventures de J. Sadeur dans la decouverte et le voyage de la terre australe*, Genève, 1676, in-12, souv. réimp. On trouvera d'amples détails sur ce livre singulier dans le dictionnaire de Bayle, art. SADEUR, et aux nos 1441 et 17668 du *Dict. des anonymes*.

FOINARD (FRÉDÉRIC-MAURICE), sav. ecclés., né à Conches (diocèse d'Evreux) vers la fin du 17e S., m. à Paris en 1743, a laissé les ouv. suiv. : *Projet d'un nouv. brév., avec des observ. sur les brév. anc. et nouv.*, Paris, 1720, in-12 ; *Analyse du breviaire ecclés., dans laquelle on donne une idée précise et juste de cet ouv.*, ibid., 1726, in-12 ; *Breviarium ecclesiasticum*, etc., Emerick, 1726, 2 vol. in-8 ; *la Genèse*, en lat. et en franç., avec une explication du sens littéral et du sens spirituel, Paris, 1732, 2 vol. in-12, ouv. qui a été supprimé comme contenant des choses hasardées et des idées singulières ; *les Psaumes dans l'ordre histor.*, traduit de l'hébreu, avec des sommaires, des argumens, une table hist. et géog. des personnes et des lieux, etc.

FOISSET (JEAN-LOUIS), littérat., né à Bligny-sous-Beaune en 1796, mort dans sa ville natale en 1822, s'était d'abord fait connaître par quelques composit. acad., telles qu'un *Eloge du maréchal d'Ornano* (ancien gouvern. de la Guienne) qui fut couronné par la société philos. de Bordeaux ; un *Eloge d'Ausone*, destiné à l'acad. de la même ville, etc., et devint ensuite l'un des rédact. de la *Biog. universelle*. Cet ouv., à la révision générale duquel il fut associé, contient de lui 120 articles remarq. surtout par la concision du récit, la clarté et l'élégance de la diction. Comme Foisset avait suivi des cours de droit, il se chargea plus spécialement des articles concernant le barreau et la jurisprudence.

FOIX (RAYMOND-ROGER, comte de), fils et succ. de Roger-Bernard Ier en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte en 1191, se signala au siége d'Ascalon et à la prise de St-Jean-d'Acre. Il revint avec ce roi lorsque Richard Cœur-de-Lion eut pris le commandement de l'armée des Croisés. Ayant pris parti en faveur des Albigeois, le comte de Foix fut battu en div. rencontres et dépouillé de ses états. Il mourut en 1222 au moment où il se disposait à les reconquérir.

FOIX (ROGER-BERNARD III, comte de), poète franç. du 13e S., s'étant ligué avec ses voisins contre le roi d'Aragon Pierre III, fut battu, fait prisonnier, ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Pierre en 1285, et mourut en 1303. On trouve dans les anc. MSs. deux pièces de vers que la colère lui inspira contre son ennemi : l'abbé Millot en a donné un extrait dans son *Hist. litt. des troubadours*, t. 2.

FOIX (GASTON III, comte de), vic. de Béarn, surnommé *Phœbus*, né en 1331, succéda à Gaston, son père, à l'âge de 12 ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence ; mais on lui reproche un caractère violent et la mort de son propre fils. Sa vie se passa dans des guerres continuelles, entre autres en 1345 contre les Anglais, en 1358 pend. la révolte dite de *la Jacquerie*, où il contribua à la délivrance du dauphin à Meaux ; contre le comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn ; et contre le duc de Berri. Il mourut en 1390, laissant un monument de sa passion pour la chasse : c'est un liv. intit. *Phébus des deduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye*, en prose, et en 85 chap., impr. souv. sans date, et réimp. avec des corrections dans quelq. édit. de la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux, Poitiers, 1560, 61, 62 et 68, in-fol.

FOIX (PIERRE de), dit *l'Ancien*, cardinal et archevêque d'Arles, né en 1386, mort en 1464, fut député par Benoit XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendans au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Envoyé par le nouveau pontife en qualité de légat près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et en obtenant la démission de l'antipape Clément VIII, termina heureusement le schisme qui troublait l'église depuis plus de 20 ans. En 1457 Pierre de Foix rassembla un concile provincial à Avignon, et y fit arrêter de sages réglem. pour l'administration des diocèses. La ville de Toulouse lui a dû la fondation d'un collége doté de 25 bourses en faveur des étudians pauvres de la ville. — FOIX (Pierre de), card., petit-neveu du précéd., né à Paris en 1449, m. en 1490, fut chargé de plusieurs missions importantes par le pape Sixte IV, s'en acquitta avec succès, apaisa les troubles du Milanais, réconcilia le duc de Bretagne avec Charles VIII, et rétablit la paix dans le royaume de Naples. — FOIX (Catherine de) porta en dot la Navarre à Jean d'Albret vers l'an 1484. Ces états furent envahis par Ferdinand, roi d'Espagne, et l'usurpation fut sanctionnée par une bulle du pape Jules II.

FOIX (GASTON de), duc de Nemours, fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, se signala par ses hauts faits, et fut surnommé *le Foudre d'Italie* ; il gagna la célèbre bataille de Ravenne le 11 avril 1512, à l'âge de 23 ans, et fut tué en poursuivant les vaincus. On peut lire dans Brantôme ce qu'il raconte de ce jeune héros.

FOIX (PAUL de), archev. de Toulouse, un des plus célèbres hommes d'état de son temps, né en 1528 (de la famille de ce nom, mais seulement par les femmes), m. en 1584, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre et à Rome, auprès de Grégoire XIII. On a de lui des *Lett. au roi Henri III*, pendant sa mission auprès du pape, Paris, 1628, in-4.

FOIX (FRANÇOIS de), en latin *Flussas*, duc de Candale, commandeur des ordres du roi, embrassa l'état ecclés., fut nommé év. d'Aire en Gascogne, et mourut à Bordeaux en 1594 à 90 ans. Il a donné, avec le secours de Jules Scaliger, une édit. grecq. et lat. du *Pimandre* d'Hermès, Bordeaux, 1574, in-4 ; une traduction franç. du même ouv., ibid., 1574, in-8 ; une édit. lat. des *Elémens d'Euclide*, augm. de 3 liv. sur le même sujet, Paris, 1578, 1602, in-fol.

FOIX (LOUIS de), archit., né à Paris vers la fin du 16e S., eut la direction des travaux du palais-monastère de l'Escurial en Espagne. Il fut un de ceux auxquels l'infant don Carlos fit part du projet qu'il avait formé de s'enfuir dans les Pays-Bas. L. de Foix trahit la confiance du prince, et contribua à le faire arrêter. Mal récompensé de cette trahison par Philippe II, il revint en France peu de temps après la m. de don Carlos, fut chargé des travaux du port de Bayonne, fit creuser le nouveau canal de l'Adour, et construisit ensuite la tour de Cordouan, qui sert de phare aux navigateurs à 6 lieues de Bordeaux. On ignore l'époque de la m. de cet archit.

FOIX (MARC-ANT. de), jésuite, prédic. célèb., recteur et provincial dans les colléges de son ordre, né au chât. de Fabas dans le diocèse de Couserans en 1627, m. à Billom en 1687, a laissé les ouvrages suiv. : *l'Art de prêcher la parole de Dieu, contenant les règles de l'éloquence chrétienne*, Paris, 1687, in-12 ; *l'Art d'élever un prince*, 1687, in-4, réimp. sous le titre de *l'Art de former l'esprit et le cœur d'un prince*, 1688, 1 vol. in-12.

FOIX. V. CHATEAUBRIAND, LAUTREC, LESCUN, LESPARRE, ST-FOIX.

FOLA (TORELLO), prêtre italien, chanoine de

la cathédrale de Fiesole au 16e S., a traduit les *Dialogues* de St Grégoire-le-Grand, Venise, 1575, in-4. On a encore de lui un journal en latin qui commence au pontificat de Paul III, et renferme ce qui s'est passé de plus remarquable au concile de Trente.

FOLARD (Jean-Charles de), célèbre tacticien, surn. le *Végèce français*, né en 1669 à Avignon, d'une famille noble, mais peu aisée, montra de bonne heure pour le métier des armes un goût très-vif, que déploya la lecture des *Comment. de César*, ouv. qu'il avait reçu en prix à 15 ans. Il fit sa prem. campagne en 1688 comme sous-lieutenant dans le régiment de Berry, et peu de temps après obtint une lieutenance dans le même corps. C'est dans ce grade qu'il commença la haute réputation d'habileté qui bientôt lui valut la confiance des généraux les plus distingués de son temps : il s'était créé, dès son début sur les champs de bataille, un système d'observat. et d'étude dont il a consigné les résultats dans ses ouvr. sur l'art stratégique, et ils n'ont pas médiocrement aidé Frédéric-le-Grand dans les sav. combinaisons par lesquelles il prépara la révolution qu'a depuis subie la tactique européenne. Employé tour à tour en qualité d'aide-de-camp avec le grade de capitaine auprès du duc de Vendôme, puis du grand-prieur, son frère, commandant en Lombardie, Folard s'illustra dans la guerre d'Italie par plus. beaux faits d'armes, notamment par la défense de la Cassine de la Bouline, qui lui valut la croix de St-Louis. Il servit ensuite dans les campagnes de Flandre sous les ordres du duc de Bourgogne, puis du maréc. de Villars; fut blessé grièvement à la bataille de Malplaquet, et tomba entre les mains des impériaux en se rendant à Aire, place dont il avait été appelé à diriger la défense contre le prince Eugène : celui-ci employa vainement les offres les plus séduisantes pour corrompre la loyauté du chevalier Folard, qui, après la paix de 1712, alla chercher successivement auprès du gr.-maître de Malte et du fameux Charles XII de nouvelles occasions de mettre en pratique les théories qu'il avait profondément méditées, et pour lesquelles il poussait l'enthousiasme jusqu'à s'exposer à de justes reproches d'indiscrét. et de vanité. Ce brave capit. m. en 1752 avec le titre de command. de la place de Bourbourg, qu'il avait reçu depuis plus de 40 ans en récomp. de ses nombr. et importans services, et celui de membre de la société royale de Londres. Les idées du chevalier Folard sur la stratégie, son système des colonnes et de l'ordre profond, ont trouvé, même de son temps, des antagonistes redoutables (*v.* Guischard, Savornin et Terson); mais, quelle que soit leur singularité, il n'en faut pas moins convenir qu'il avait en quelque sorte indiqué dans ses ouv. la méthode des attaques en colonnes serrées, aujourd'hui l'une des branches les plus importantes de la tactique. Celui des ouv. du chev. Folard qui a fait le plus de bruit, et contribua surtout à rendre sa réputat. européenne, est l'*Hist. de Polybe, avec comment.*, Paris, 1727-1730, 6 vol. in-4, et Amsterdam, 1753, 7 vol. in-4 : cette dern. édition est la plus estimée; elle contient la plupart des écrits de Folard, etc.; la trad. du texte grec est de dom V. Thuilier. Les *Comment.* sur Polybe ont été abrégés et pub. séparément par Chabot, Paris, 1757, 3 vol. in-4. On trouve sur ce brave officier de plus amples détails dans l'ouv. int. *Mém. pour servir à l'hist. de M. le chev. de Folard*, Ratisbonne (Paris), 1753, in-12. — Folard (François-Melchior), jésuite, frère du précéd., né en 1683 à Avignon, mort dans cette ville en 1739, s'est fait connaître, sans beauc. y gagner, par plus. trag. et autres compositions. Il avait professé la rhétor. à Lyon, et était membre de l'acad. de cette ville. Ses tragédies ont été imp., au nombre de 4, de 1720 à 1733.

FOLCHER (Jean), théologien suédois, né vers la fin du 17e S., professa la théologie à Calmar en Suède, puis à Pernau en Livonie, fut condamné à l'exil par une assemblée d'évêques comme partisan des dogmes des piétistes et m. en 1729. Il a laissé quelques dissert. latines et plusieurs ouv. polémiq. contre ses adversaires.

FOLCUIN (St), évêque de Térouane en 817, m. le 14 déc. 856, sauva les reliques de St Bertin de la fureur des Normands vers l'an 846. — Folcuin, abbé de Laubes sur la Sambre, né vers 935 en Lorraine, mort en 660, a fait des règlemens pour la discipline de son abbaye et a laissé la *Vie de saint Folcuin, évêq. de Térouane*, insérée dans les actes de l'ordre de St-Benoît du P. Mabillon; *les Gestes des abbés de Lobes depuis la fondation du monast. au 7e S.*; *les vies de St Omer, de St Bertin, de St Vinoc et de St Silvin.* — Folcuin, moine de St-Bertin dans le 10e S., né en Lorraine, m. à un âge peu avancé, est aut. de deux *Rec.* de chartes, diplomes et autres monum. de différ. monast. On a aussi de lui quelques vers, entre autres une *Epitaphe de St Folcuin, év. de Térouane*, dont il se disait parent.

FOLCZ (Jean), poète allemand, né vers le milieu du 15e S., était barbier à Nuremberg; il se distingua par l'invention de plusieurs rhythmes et fit imprimer un grand nombre de poésies, parmi lesquelles on remarque son *Histoire poétique allemande*, 1480, in-4 de 20 feuilles (c'est une hist. abrégée de l'empire germanique en rimes allem.) *Vitæ patrum, vel liber colacionum*, poème de 297 vers, 1485, in-fol.

FOLENGO (Jérôme, dit THÉOPHILE), plus connu sous le nom de *Merlin Cocaïe*, poète burlesque, né à Mantoue en 1491, m. en 1544 au couv. de Ste-Croix de Campese, près Bassano, a laissé plus. poèmes, la plupart sur des sujets de dévotion et quelques-uns aussi dans un genre qu'il appela macaronique (sans que l'on sache bien pourquoi), entre autres l'*Orlandino*, publié sous le nom de *Limerno Pitocco*, Venise, 1526, in-8; *la Humanità del Figliuolo di Dio, in ottava rima*, ibid., 1533, in-8. Le plus connu de ses ouv. est son *Opus macaronicum*, souv. réimp. et dont la dern. éd. est celle d'Amsterdam (Mantoue), 1767, 2 vol. in-4, avec sa *vie* : il en existe une traduct. franç. sous le tit. d'*Hist. macaronique de Merlin Cocaïe*, Paris, 1606, 4 vol. in-12.—Folengo (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, frère du préc., né vers 1499, m. en 1559, a laissé un *Comm. sur les psaumes*, Bâle, 1557, et un autre *sur les deux épîtres de St Pierre*, celle de *St Jacques* et la première de *St Jean*. Cet ouv. a été mis à l'index par la cour de Rome. On a encore de lui une table dans laquelle il divise les psaumes en différentes classes.

FOLIE. V. Lafolie.

FOLIGNO (la B. Angèle de), dame italienne, née à Foligno dans le duché de Spolète au 13e S., embrassa la vie religieuse dans le tiers ordre de St-François, et se fit remarquer par sa modestie et sa piété. On a d'elle plus. opuscules recueillis et pub. sous le tit. de *Theologia crucis*, Paris, 1538 et 1601 : trad. en franç., Cologne, 1696, in-12. St François de Sales et Bossuet parlent avantageus. des écrits de cette Ste religieuse dont la *vie* a été écrite par le P. J. Blancone, Paris, 1604, in-12.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né en 1690, mort en 1754, membre des académies des sciences de Londres et de Paris, a composé un grand nombre de mémoir. sur les poids et la valeur des monnaies romaines; les mesures des colonnes trajane et antonine; les monnaies d'or d'Angleterre depuis Edouard III; sur les polypes d'eau douce et sur divers sujets de physique. La plupart de ces mémoires ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*; les principaux sont : *Table des monnaies d'or d'Angleterre depuis la 18e année du règne d'Edouard III*,

Londres, 1736, in-4; réimpr. en 1745 avec des addit.; *Compar. entre les mesures et les poids de France et d'Angleterre*, etc.

FOLLEVILLE (GAB. GUYOT DE), ecclés. plus connu sous le nom d'*évêque d'Agra*, a joué un rôle pendant la guerre de la Vendée (1793-94) en se faisant passer pour évêque, alors qu'il n'était réellement que simple prêtre; naguère vicaire à Dol en Bretagne, il encourageait les soldats sur le champ de bataille, relevait les blessés et leur donnait les secours de la religion. Placé à la tête d'un conseil supérieur qui devait administrer le pays insurgé, le prétendu évêque ne répondit pas à l'idée que les Vendéens avaient conçu de lui; son imposture fut même découverte par les chefs; mais les circonstances critiques où se trouvait l'armée catholique et royale empêchèrent qu'on ne dévoilât ce scandale. Après la déroute du Mans, l'abbé de Folleville tomba entre les mains des républicains et périt sur l'échafaud à Angers le 5 janvier 1794: c'était, dit-on, un homme pieux, et d'un caractère fort doux; néanmoins il paraît difficile de concilier ce jugement avec la vanité qui le porta à s'attribuer un titre dont il n'était pas revêtu.

FOLLI ou FUOLI (CECILIO), méd. ital., né en 1615 à Fanano près de Modène, m. en 1644, prof. d'anat. à Venise, a laissé des ouv. est., entre autres: *Discorso sopra la generasione e l'uso della pinguedine*, Venise, 1644, in-4; *Sanguinis à dextro in sinistrum cordis ventriculum defluentis, facilis reperta via*, etc., ibid., 1639, in-4; *Nova auris internæ delineatio*, ibid., 1645, in-4, fig.—FOLLI (François), médecin de la cour de Cosme III à Florence, né l'an 1624 au château de Poppi en Toscane, est aut. des ouv. suiv.: *Recreatio physica, in quâ de sanguinis et omnium viventium univers. analogicâ circulatione disseritur*, Florence, 1665, in-8; *Dialogo intorno alla cultura della vite*, ibid., 1670, in-8; *Stadera medica*, etc., Florence, 1680, in-8: dans cet écrit Folli se proclame l'inventeur de la transfusion du sang; mais on sait que cette invention appartient à Libavius (*v.* ce nom). *L'éloge* de Folli a été écrit par A.-F. Durazzini.

FOLLIE (LOUIS-GUILLAUME de LA), chimiste du 18[e] S., m. en 1780, à Rouen, sa patrie, a fourni à l'acad. de cette ville, dont il était memb., un assez grand nombre de mém. chimiques, et a pub. un liv. intit.: *le Philos. sans prétention*, ou *l'homme rare*, ouv. physiq., chimiq., politiq. et moral, etc., Paris, 1775, in-8, traduit en allem., Francfort, 1781, in-8.—Un autre FOLLIE, né à Paris en 1761, fit un voyage dans les déserts de Sahara, et en pub. une *Relation*, Paris, 1792, in-8, trad. en allem. par J. Reinhold Forster, Berlin, 1795, in-8.

FOLLIN (HERMAN), né en Frise dans le 17[e] S., médecin-physicien de la ville de Bois-le-Duc, puis professeur à Cologne, se distingua dans l'enseignement et dans la pratique de son art. On a de lui un livre intit: *Amulethum Antonianum seu luis pestiferæ fuga, cui accessit utilis libellus de cauteriis*, Anvers, 1618, in-8; et deux discours l'un: *de Naturâ febris pedicularis ejusque curat.*; l'autre *de Studiis chymicis conjungendis cum hippocraticis*, Cologne, 1622, in-8, etc.— FOLLIN (Jean), méd. fils du précéd., pub. deux espèces de manuels, le 1[er] est int.: *Synopsis tuendæ et conservandæ bonæ valetudinis*, Bois-le-Duc, 1646, in-12; l'autre porte le tit. de *Tyrocinium medicinæ practicæ*, etc. Cologne, 1648, in-12. Il a trad. du holland. un ouv. de son père, sous le titre de *Speculum naturæ humanæ*, Cologne, 1649, in-12.

FOLQUET *de Romans*, troub. viennois du 13[e] S., vécut successiv. en Italie, à la cour de Frédéric II, à celle du marquis de Montferrat, à Savone auprès du seigneur de Carret, et fut un des poëtes qui cherchèrent à enflammer le zèle des princes chrétiens pour les croisad.— FOLQUET *de Lunel*, autre troubadour du 13[e] S., n'est connu que comme aut. de quatre pièces dédiées à Henri, comte de Rodez, et d'une satire intit.: *Roman de la vie mondaine*, dans laquelle il se montre ridiculem. dévot envers la Ste Vierge.

FONBLANQUE (JEAN), légiste anglais du 18[e] S., a publié: *Treatise of equity*, 1764, 1799, in-8; réimpr. en 1805 avec des notes marginales et des renvois. On croit que ce traité n'est qu'une reproduction de celui que Ballow fit paraître en 1737: et que le travail de Fonblanque se borne à y avoir fait des augmentations.

FONCEMAGNE (ETIENNE LAUREAULT DE), savant littérateur, sous-gouverneur du duc de Chartres, membre de l'académie des inscriptions et bell.-lett., né à Orléans en 1694, m. en 1779, a fourni aux mémoires de l'académie des dissert. pleines de goût et d'érudition. Il est particulièrem. connu par la longue polémique qu'il soutint à son avantage contre Voltaire au sujet de l'authenticité du testament du cardinal de Richelieu. Tout ce que Foncemagne a écrit sur cette matière se trouve réuni dans la *lettre* jointe à l'éd. donnée par Marin des *Maximes d'état* ou *Testam. polit. du cardinal de Richelieu*, Paris, 1764, 2 vol. in-8.

FONCENET (FRANÇOIS DAVIET DE), géomèt., né à Thonon en Savoie en 1734, a donné à l'acad. des sciences de Turin, dont il était membre, plus. mém. sur l'analyse algébrique, les princip. génér. de la mécanique et l'analyse transcendante: il paraît que la partie analytique de ces mémoires lui avait été fournie par le célèbre Lagrange, son maître. Foncenet acquit la réputat. d'un bon géomètre, et fut placé à la tête de la marine sarde, puis chargé du commandement de Villefranche. Lors de l'invasion du comté de Nice par les Français en 1792, ayant rendu la place sans se défendre, d'après des ordres supérieurs, il fut jeté dans un cachot, et y resta plus d'un an. Il m. à Casal en 1799. La plup. de ses écrits se trouvent dans les *Miscell. phys. mathem. Taurin.*, etc., Turin, 1759.

FONDOLO (GABRINO), tyran et usurpateur de Crémone de 1409 à 1420, n'est connu que par sa perfidie et l'horrible cruauté avec laquelle il fit massacrer sous ses yeux plus de 70 citoy. nobles de Crémone, à la suite d'un repas auquel il les avait invités sous prétexte de rapprocher les partis et d'étouffer les semences de guerre civile. Il fut livré à Philippe Visconti, duc de Milan, qui le fit mettre à mort en 1425.

FONS (JACQ. de LA), poète médiocre, né dans l'Anjou vers 1580, dédia au dauphin (Louis XIII) un poème intit. *le Dauphin*, Paris, 1609, in-8, dans lequel il propose pour modèle à ce jeune prince les vertus et les actions héroïq. de Henri IV son père; il est en outre aut. d'un *Discours sur la mort de Henri-le-Grand*, ibid., 1610, in-8.

FONSECA (PIERRE de), d'une ancienne famille de Portugal, fut fait card. en 1409 par Benoît III, et confirmé par Martin V, qui l'employa comme légat auprès de l'emper. de Constantinople. Il m. en 1422, après avoir rempli plus. autres missions importantes.

FONSECA (JEAN-RODRIGUE de), évêque de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville vers 1452, m. en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour empêcher et pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment à l'adoption des mesures sollicitées par le célèbre Las-Casas pour l'amélioration du sort des Indiens; c'est lui qui disait que pour convertir ces peuples il fallait un baptême d'eau ou de sang.

FONSECA (ANTOINE da), dominicain, profes. d'Ecrit.-Ste à l'univ. de Coïmbre, né à Lisbonne en 1517, m. en 1588, acquit une brillante réputation comme profes. et comme orateur sacré; on a de lui des *Gloses* ou notes marginales jointes à l'*Interprétation du Pentateuque*, par le card. Cajétan, Paris, 1539, in-fol.— Un autre Ant. FONSECA, ecl.

médecin portugais au 17e S., est auteur d'un traité *de Epidemiâ febrili*, Malines, 1623, composé à l'occasion d'une épidémie qui régna dans l'armée espagnole en 1620 et en 1621, et dont il travailla à arrêter les progrès.

FONSECA (Rodrigue), célèbre méd. portugais, profess. à Pise, puis à Padoue, où il m. en 1622, a laissé un assez grand nombre d'ouv. dont plusieurs sont estimés encore aujourd'hui; les princip. sont: *De calculorum remediis qui in renibus et in vesicâ gignuntur*, Rome, 1586, in-4; *De venenis eorumque curatione*, ibid., 1587, in-4; *De hominis excrementis*, Pise, 1613, in-4; *Opusculum quo adolescentes ad medicinam facilè capescendam instruuntur*, etc., Florence, 1596, in-4; *De tuendâ valetudine et producendâ vitâ*, etc., ibid., 1602, in-4, trad. en italien par Politien Mancini, ibid., 1603, in-4; *Consultationes medicæ*, etc., Venise, 1618, in-fol., etc. — Fonseca (Gabriel), méd. portugais, neveu du précédent, professa la philosophie à Pise et la médecine à Rome, devint archiâtre du pape Innocent X, et m. en 1668; on a de lui entre autres ouvr. de médecine: *Œconomia medici; Convivia medicinalia*; etc.

FONSECA (Pierre da), jésuite portugais, né en 1528, m. en 1599, profess. à l'univ. d'Evora, et surnommé l'*Aristote portugais*, fut élevé aux premières dignités de son ordre, nommé membre du conseil des ministres de Philippe II, et chargé de diverses négociations importantes par le pape Grégoire XIII; on a de lui un *Comment. lat. sur la metaphysique d'Aristote*, 4 vol. in-fol.; *Institutiones dialecticæ*, Lisbonne, 1564.

FONSECA (Eléonore, marquise de), née à Naples en 1768, d'une des premières familles de cette ville, cultiva la botaniq. et diverses branches de l'hist. nat.; elle aida même le célèbre Spallanzani dans ses recherches et dans la découverte des vaisseaux lymphatiques. En 1799, lors de l'arrivée de l'armée française en Sicile, Eléonore embrassa le parti de la révolution contre la cour, et s'étant mise à la tête de quelq. femmes, elle résista aux lazzaroni qui massacraient tous les partisans des Français. Après les succès du card. Ruffo, la marquise de Fonseca, qui n'avait point quitté Naples, fut arrêtée et pendue le 20 juillet 1799. Elle avait créé et rédigeait le *Moniteur napolitain*, journal dans lequel elle attaquait la famille royale et surtout la reine, dont elle avait personnellement à se plaindre.

FONSECA FIGUEIREDO Y SOUSA (Joseph-Marie), franciscain portugais, né à Evora en 1690, m. en 1760, fut successivement théologien de Benoît XIII au concile de Latran, consulteur des congrégations sacrées, présid. de *salines* à Rome, conseiller aulique de l'emper. Charles VI, chargé d'affaires du roi de Sardaigne et son plénipotentiaire sous les pontificats de Benoît XIII, de Clément XII et de Benoît XIV, enfin évêq. de Porto et membre de plus. acad. On a de lui plus. ouvr. en espagnol et en italien; les princip. sont: *Jura romanæ provinciæ super ecclesiam Aracælitanam*, etc., Rome, 1719, in-fol.; *Excelencias y virtudes del apóstolo de las Indias S. Francisco Solano*, ibid., 1727, in-8; *Tabulæ chronologicæ*, *etc.*, *sanctorum pontificum*, *cardinalium*, etc., ibid., 1737, in-fol.

FONSECA-SOARÈS (Antoine da), cordelier portugais, né en 1631, m. l'an 1682, en odeur de sainteté, passait pour un des plus éloquens prédicateurs de son temps; il a écrit un assez grand nombre d'ouvr. ascétiques tels que, *les Etincelles de l'amour divin*; *le Fouet des pécheurs*; *le Bouquet spirituel*, etc. Le tout a été recueilli en 2 vol. qui ont été souvent réimpr. Sa *vie* a été écrite par le père Godinho.

FONT. V. Lafont.

FONTAINE (Charles), poète franç., élève et ami de Marot, né à Paris en 1515, m. postérieurement à 1588, a composé un grand nombre de poésies telles que: *Elegies*, *Epîtres*, *Epigrammes*, *Odes*, *Enigmes*, *Chants divers*, qu'il publia successivement à Lyon depuis 1546 jusqu'en 1557. Son ouv. le plus remarquable est celui qui a pour titre: *le Quintil horatian*, 1551, in-18, ainsi intitulé du *Quintilius Varus*, dont parle Horace dans son *Art poétique*.

FONTAINE (Jacques), conseiller-médecin ordinaire de Louis XIII, professeur à la faculté de médecine d'Aix au 16e S., m. en 1621, a laissé: un *Traité de la thériaque*, Avignon, 1601, in-12; *Disc. problématique de la nature, usage et action du diaphragme*, Aix, 1611, in-12; deux *Paradoxes appartenant à la chirurgie*, Paris, 1611, in-12; un *Disc. contenant la rénovation des bains de Greoux en Provence*, etc., Aix, 1619, in-12, et d'autres écrits du même genre.

FONTAINE (Nicolas), écriv. laborieux, né à Paris en 1625, m. à Melun en 1709, avait passé quelques années avec les solitaires de Port-Royal, s'était attaché à Nicole, Arnaud et Sacy, et avait été enfermé à la Bastille avec ce dern. depuis 1664 jusqu'en 1669. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de piété entre autres: *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, Paris, 1679, 4 vol. in-8; *les Figures de la Bible*, attribuées à Le Maistre de Sacy, et connues sous le nom de *Bible de Royaumont*, Paris, 1674, in-4, souvent réimpr.; *Mém. pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, 2 vol. in-12; *Traductions des homélies de St Chrysostôme sur les épîtres de St Paul*, 7 vol. in-8, etc.

FONTAINE DES BERTINS (Alexis), célèbre géomètre, membre de l'acad. des sciences, né à Claveison (Dauphiné) en 1725, m. vers 1771, est le premier mathématicien qui se soit occupé de la théorie générale et des applications du calcul intégral; il a présenté à l'académie une foule de mém. intéressans, qui tous ont contribué au progrès de la science, et qui pour la plupart ont constaté des découvertes utiles; ces mém. font partie du recueil de l'acad. des sciences et ont été imprimés en un vol. in-4, 1764. L'*éloge* d'A. Fontaine a été écrit par Condorcet.

FONTAINE (Jacques), dit *de La Roche*, prêtre appelant, né à Fontenai-le-Comte en 1688, m. en 1761, était curé de Mantelan, diocèse de Tours en 1713; s'étant fortement prononcé contre la bulle *Unigenitus*, il fut privé de sa cure, se retira à Paris et travailla depuis 1729 jusqu'à sa mort à la rédaction des *Nouv. ecclesiast.*, ou *Mém. pour servir à l'hist. de la constit.* Unigenitus, in-4, rédigé dans l'intention d'exciter le zèle des gens du même parti que lui. Fontaine s'acharna surtout contre les jés. et passe pour avoir contribué à leur destruction. La collection entière des *Nouvelles*, continuées jusqu'en 1803, par Guénin, dit l'abbé de St-Marc et Mouton, est de 20 à 25 vol. in-4. L'abbé de Bonnemare a publié une table de cet ouvr., 1767, 2 gros vol. in-4; un 3e vol. a été publié par l'abbé de Hautefage. — Un autre Fontaine (Jacques), jésuite flamand, m. à Rome en 1761, a écrit 4 vol. in-fol. pour la défense de la bulle *Unigenitus*.

FONTAINE-MALHERBE (Jean), poète franç., né dans le diocèse de Coutances vers 1740, m. en 1780, a laissé les pièces poétiques suiv.: *Argillan* ou *le Fanatisme des Croisades*, trag. en 5 actes et en vers, 1769, in-8; *le Gouverneur*, drame en 5 actes et en prose; *le Cadet de Famille* ou *l'Heureux retour* et *l'Ecole des Pères*, coméd. en 1 acte et en vers; *les Mariages assortis*, coméd. italienne en vers, mêlée d'ariettes; *Calypso à Telémaque*, héroïde, 1761; une *Pièce sur la rapidité de la vie* et une *epître aux pauvres*, qui ont remporté un accessit à l'acad. française, la 1re en 1766, la 2e en 1768.

FONTAINE (Jean La). V. Lafontaine.

FONTAINES (Pierre des), conseiller de saint Louis, l'un des premiers qui écrivirent sur la jurisprudence française, a recueilli les coutumes de l'ancien bailliage du Vermandois, avec des notes, dans un ouvr. intitulé *Conseils*, que Du Cange a joint à l'hist. de saint Louis, 1668, in-fol. : plus. MSs. de ce recueil se trouvent à la bibliothèque du Roi.

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, épouse du comte de), m. en 1730, est auteur de deux romans : *la Comtesse de Savoie*, et *Aménophis, prince de Libye;* tous deux dans le premier de ces ouvr. le fond des tragédies ont été impr. dans les œuvres complètes de Mesd. de La Fayette et de Tencin, Paris, 1804, in-8, et réimpr. sous le titre d'*Œuv. de Mesd. de Fontaines*, avec une notice littéraire, Paris, 1812, 1 vol. in-18.

FONTAINES. V. Desfontaines.

FONTANA (Annibal), habile graveur en pierres fines, mort à Milan, sa patrie, en 1587, excellait dans l'art de graver, soit en creux, soit en camées; le plus précieux de ses ouvr. était une petite cassette en cristal de roche, couverte de bas-reliefs composés et exécutés par lui : on cite aussi les bas-reliefs et les statues dont il orna le portrait de Notre-Dame de St-Celse à Milan.

FONTANA (Publio), célèbre poète italien du 16e S., curé de Paluccio, village du territoire de Bergame, où il naquit en 1548, et où il resta jusqu'à sa m. malgré les offres séduisantes du cardinal Aldobrandini pour l'attirer à Rome, a laissé des *Poésies* qui ont été recueillies et publ. par Marc-Antoine Foppa et ensuite par le cardinal Furietti, Bergame, 1752, in-8, avec une *Vie* de l'auteur. Le plus estimé des ouvr. de Fontana est celui qui est intit. *Delphinis, libri tres*, impr. pour la 1re fois à Venise, 1582, in-4.

FONTANA (Dominique), célèb. archit. et ingén. ital., né au village de Mili près du lac de Côme en 1543, s'est rendu célèb. par les trav. qu'il exécuta sous le pontificat de Sixte-Quint. La ville de Rome lui doit l'érection de l'obélisque qui embellit la place St-Pierre, et de ceux du mausolée d'Auguste sur la place de Ste-Marie-Majeure; de la basilique de St-Jean-de-Latran et de la porte du peuple. Fontana construisit aussi plus. édifices remarquables, entre autres la Bibliothèque du Vatican, le palais pontifical du *Monte Cavallo*, la fontaine dite *Acqua Felice*, qui amène à Rome l'eau d'une montagne distante de 5 lieues; celle de la place *Termini* et quelques autres. Comblé d'honneurs et de richesses, Fontana se vit accuser d'avoir détourné à son profit des sommes considérables consacrées aux trav. publics, et perdit son emploi auprès de la cour de Rome. Il se retira à Naples vers 1592, fut nommé archit. et 1er ingén. du roi des Deux-Siciles, creusa des canaux qui préservèrent des inondations la province dite *Terre de Labour*, éleva un chemin le long de la mer, construisit le palais du roi, et donna le plan du port de Naples, exécuté sous Pierre d'Aragon, par François Picchiati, et m. à Naples en 1607. On a de lui un liv. intit. *del Modo tenuto nel trasportare l'obelisco Vaticano, e delle fabbriche di nostro signore Sisto V, fatte dal cavalier Domenico Fontana*, Rome, 1590, in-fol., en ital., 19 grav. de Boniface da Sebenico, réimp. à Naples, 1604, in-fol., avec un 2e vol. *in cui si ragiona di alcune fabbriche fatte in Roma e in Napoli*, etc. — Fontana (Jules-César), fils du précéd., architecte du roi de Naples, a élevé un mausolée à son père dans l'église de Ste-Anne. — Fontana (Jean), frère aîné de Dominique, archit. et ingén., né en 1540, mort à Rome en 1614, s'est particulièr. distingué par ses travaux hydrauliques. On lui doit le rétablissement des anciens aqueducs d'Auguste destinés à amener à Rome l'eau du lac Bracciano, des digues qui préservèrent Ravenne et Ferrare des inondations du Pô, et une foule d'autres travaux utiles. On croit que le beau palais Giustiniani a été construit sur les dessins de cet artiste.

FONTANA (François), mathémat. et astronome napolit. au 17e S., m. de la peste en 1656, a pub. : *Novæ cœlestium terrestriumque rerum observationes*, Naples, 1646, 1667, in-4, et a laissé en MSs. : *Fortificazioni diverse*. Son éloge se trouve parmi ceux des hommes de lettres de Lorenzo Grasso, Venise, 1666, in-4.

FONTANA (Gaetan), astron., relig. théatin, né en 1645, m. en 1719, a laissé : *Institutio physico-astronomica, cum appendice geographico*, Modène, 1695, in-4; *Animadversiones in historiam sacro-politicam presertim chronologiam spectantes*, etc., ibid., 1718; une *Carte géographique du pays de Modène*, et d'autres cartes MSs. Son *Eloge*, par Joseph Bertagni, est inséré dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, tom. XXXIII.

FONTANA (Augustin), comte de Scagnelli, juge civil à Plaisance, sénateur à Mantoue, auditeur de rote à Bologne, m. vers la fin du 17e S., est auteur des ouvr. suiv. : *Amphitheatrum legale, seu Bibliotheca legalis amplissima*, Parme, 1688, 5 tomes in-fol., recueil bibliograph. plus recherché que celui de Lipenius; *de Successione monasterii bonorum capacis*, Bologne, 1685, in-fol.; *Anamalogia seu tractatus de omni genere expensarum*, et de quelq. poésies insérées dans le *Salmista Toscano*, Bologne, 1688. — Fontana (Charles-Emmanuel), autre bibliographe italien de la même époque, a laissé un ouvr. intit. : *Bibliotheca poetico-toscana*, Rimini, 1688, in-12.

FONTANA (Charles), architecte et écrivain italien, né à Bruciato dans le territoire de Côme en 1634, fut chargé par les papes Innocent XI et Clément XI, de la construction de plus. monumens importans, entre autres, des palais Grimani et Bolognetti, du mausolée de la reine Christine dans l'église de St-Pierre, de la fontaine de St-Pierre et de la fontaine de Ste-Marie, du théâtre Tordinone, de l'égl. de St-Michel à Ripa, du palais du mont Citorio, des greniers publics de Termini. Il m. à Rome en 1714; on a de lui un assez grand nomb. d'écrits relatifs à son art; les principaux sont : *Il tempio Vaticano e sua origine con gli edificii più conspicui antichi e moderni*, Rome, 1694, 1 vol. in-fol., trad. en latin par J.-Jos. Bonnerue de St-Romain, ibid., 1753, fig.; l'*Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, etc., La Haye, 1725, 1 vol. in-fol.; *Trattato delle acque correnti*, Rome, 1694 et 1696, in-fol.; *Descrizione della capella del fonte battismale nella basilica Vaticana*, Rome, 1697, in-fol.; *Discorso sopra il monte Citorio dell' Antio*, ibid., 1708, in-fol.; *Antio e sua antichità*, ibid., 1710, in-fol. — Fontana (François), de la même famille que le précédent, fut aussi un habile architecte. L'ouvr. le plus important qu'il ait exécuté est le transport et l'érection sur la place du Monte Citorio, en 1705, d'une ancienne colonne prise d'abord pour la *Colonna citatoria*, et que l'on reconnut ensuite pour la colonne consacrée à Antonin-le-*Pieux* par Marc-Aurèle et Lucius Verus.

FONTANA (Joseph), méd. et littérat. italien, né près de Roveredo en 1739, m. en 1788, a fourni au journal de médecine de Venise de bonnes *observations*, une *hist.* de l'épidémie qui avait affligé sa patrie, et a publ. quelques autres écrits où il s'est montré également versé dans la géographie et dans l'histoire littéraire, civile et ecclésiast. de l'Italie. — Fontana (Fulvio), jésuite italien, m. en 1720, a publié plus. *Sermons* du P. Segneri sous le titre suivant : *Pratica per le missioni*, et y inséra ses propres sermons et d'autres écrits de piété.

FONTANA (Félix), sav. physicien et naturaliste italien, né dans le Tyrol en 1730, m. à Flo-

rence en 1805, avait été successivement professeur de philosophie à Pise, physicien de l'empereur Léopold II, et chargé, en cette qualité, de former le beau cabinet de physique et d'histoire naturelle que possède cette ville. Il est aut. de plus. écrits remarq. sur la chimie, la physique et la physiologie. Les principaux sont les suivans : *Riserche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4, trad. en allem. par E.-B.-G. Hebenstreit, Leipsig, 1785, in-8, fig.; *Riserche fisiche sopra 'l veneno della vipera*, Lucca, 1767, in-8; plus. autres *Traités* réunis, sur diverses sortes de poisons, etc., Florence, 1781, 2 vol. in-4, fig., traduit en allem., Berlin, 1787, 2 vol. in-4 fig.; *Principes raisonnés sur la génération*, etc. Napoléon Bonaparte avait commandé à Fontana une collection de toutes les parties du corps humain en cire coloriée, à l'instar de celle que ce savant avait fait exécuter sous ses propres yeux pour le musée de Florence; mais les pièces envoyées à Paris s'étant trouvées inférieures à celles de M. Laumonier, la collection fut donnée à la faculté de médecine de Montpellier. — FONTANA (le P. Grégoire), célèbre mathématicien italien, frère du précéd., né dans le Tyrol en 1735, entra fort jeune dans la communauté des écoles pies, professa successivement à Sinigaglia, à Bologne, à Milan, enfin à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich dans la chaire de hautes mathématiques. Il remplit cette place pendant environ 30 années avec distinction, et donna au public une foule de mémoires savans qui, en attestant son zèle pour les progrès de la science, lui firent une réputation européenne. En 1796, Fontana reçut de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, des témoignages d'estime et de confiance; il fut nommé membre du corps législatif de la nouvelle républiq. cisalpine, puis memb. du collége électoral *de' Dotti*, à l'époque de l'organisation de la républiq. italienne; mais ces distinctions ne changèrent rien à l'état de sa fortune, il m. pauvre à Milan en 1803. Ses princip. ouv. sont : *Analyseos sublimioris opuscula*, Venise, 1763, *Memorie matematiche*, Pavie, 1796, in-4. On a de lui des traductions de plus. ouvr. savans, entre autres des suiv. : *Compendio di un corso di lezioni di fisica sperimentale del signor Giorgio Atvood*, etc., Pavie, 1781; *la Dottrina degli azzardi applicata a' problemi della probabilità della vita, delle pensioni, etc., di Abram Moivre*, ib., 1776, in-8. Les rec. des acad. de Sienne, de Turin, etc., renferment divers autres mém. de G. Fontana, qui a également fourni des notes et des additions importantes à un gr. nomb. d'ouvr. de physique et de mathématiques publ. de son temps en Italie.

FONTANA (le P. MARIANO), mathématicien italien, né à Casalmaggiore en 1746, entra fort jeune dans la congrégation des barnabites, et professa successiv. pendant près de 30 années consécutives la philosophie dans le collége public de Ste-Lucie à Bologne, puis à Livourne, les mathématiques au collége de Mantoue, les mathémat. appliquées à la mécanique et à la statique à Milan et à Pavie, prit sa retraite en 1802, et m. à Milan en 1808. Il était associé à plus. académies italiennes et étrangères, memb. de l'institut national des sciences, lettres et arts du roy. d'Italie, et du collége électoral *de' Dotti*. Parmi ses ouvr. imprimés, on remarque son *Corso di dinamica*, Pavie, 1790, 1792 et 1795, 3 vol. ou part. in-4; on trouve dans les *Atti* de l'institut national de Pavie un mémoire dans lequel Fontana a essayé de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance*, etc., par M. Girard.

FONTANA (FRANÇOIS-LOUIS), cardinal, m. en 1822, membre des premières académies d'Italie, avait été professeur d'éloquence à Milan, quand il fut appelé à Rome pour être nommé procureur-général de l'ordre des barnabites et consulteur des rites de l'inquisition. En 1804, il suivit le pape Pie VII à Paris, et fut enfermé à Vincennes à l'occasion du bref adressé au cardinal Maury, et seconda le pape dans ses projets de reformer les états pontificaux. Ce sav. prélat avait fait beauc. de recherches biogr., et on trouve plus. articles de lui dans les *Vitæ Ital. doctrinâ præst.* de Fabroni, ainsi que dans d'autres rec. Il coopéra avec le P. Scati à la publ. des œuvres de Gerdil, 1806-1811, 20 vol. in-4, et plaça en tête une *vie* fort bien écrite de ce savant théologien, dont il avait été l'ami.

FONTANELLE (JEAN-GASPARD DUBOIS), littérateur, né en 1737 à Grenoble, m. en 1812, membre de l'acad. de cette ville, s'est exercé dans différens genres de littérat. avec des succès variés. Parmi ses nombreux écrits nous citerons les suiv. : *Aventures philos.*, 1765, in-12; *Mémoires de M. de Floricourt*, 1782, 3 vol. in-12; *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, 70, 80, in-12, souvent réimprimé; *Anecdotes africaines*, etc., 1775, in-8; *Contes philosoph. et moraux*, 1779, 2 vol. in-18; *Vie de P. Aretin et Tassoni*, 1768, in-12; *Nouv. mélanges.... dramatiques, philosophiques et littéraires*, 1781, 3 vol. in-8; *Théâtre et œuvres philosophiques*, etc., 1785, in-8, diverses traductions de l'anglais; une traduct. des *Métamorphoses d'Ovide*, 1802, 4 vol. in-8, avec des notes, 1806, 2 vol. in-12; et enfin un *Cours de belles-lettres*, plus élémentaire et moins diffus que celui de La Harpe, publ. par M. Renauldon, petit-fils de l'auteur, 1813, 4 vol. in-8. Fontanelle travailla à la rédact. de plus. ouvr. périodiques, entre autres au *Journal de Polit. et de Littérat.* et au *Mercure de France*. Des nombreuses pièces de théâtre qu'il a compos., et dont fort peu sont restées au répert., nous citerons : *le Connaisseur*, coméd. en 2 actes et en vers, 1762, in-8; *le bon mari*, id., en un acte et en vers, 1763, in-8, et son drame d'*Ericie* ou *la Vestale*, en 3 actes, 1768, in-8, pièce dirigée contre le fanatisme religieux, et dont l'impr. fut interdite à l'époque où il parut.

FONTANELLI (ALPHONSE), né à Reggio en 1557, présid. de l'académie *de' Politici* en 1580, l'un des chambellans d'Alphonse d'Este, ambassadeur à Rome, puis en Espagne sous le successeur d'Alphonse, quitta la cour en 1619, au moment où il venait d'être comblé des faveurs de son souverain en récompense des services qu'il avait rendus à sa patrie, se retira à Rome pour entrer dans les ordres, et mourut en 1621. On a de lui : *Oratio in ecclesiâ D. Prosperi habitâ, in ejus die festo*, etc., Reggio, 1570, in-4; il a laissé en MS. quelq. poésies, des harangues et des lettres.

FONTANELLI (ALPH.-VINCENT, marquis de), de la même famille que le précéd., né à Reggio en 1706, membre de plus. acad. italiennes, conseiller intime du duc de Modène, envoyé en Allemagne en 1734, en France l'année suiv. pour terminer des négociations importantes, nommé colonel du régiment de la Mirandole, gouvern. du duché de Massara en 1741, membre de la Junte du gouvernement lorsque les évènemens de la guerre obligèrent le duc de Modène à quitter ses états, se distingua par son habileté diplomat. et ses talens littéraires. Il m. en 1777. On a de lui des poésies insérées dans les recueils du temps; et en MSs. des *Cantates*, des traductions en prose d'*Alzire*, de *Mahomet*, de *Brutus et de Zaïre*, trag. de Voltaire; une *Réfutation du livre de l'esprit*, etc. La ville de Modène lui doit la plupart des embellissemens qu'elle a reçus au 18e S., entre autres son magnifique arsenal.— FONTANELLI (Alphonse-François), né à Bologne en 1721, m. à Reggio en 1782, a publ. la *Descrizione d'alcuni discendenti di Giacomo o Giacobino seniore da Fontanella di Reggio in Lombardia*, Reggio, 1773, in-4.

FONTANES (JEAN-PIERRE-MARCELLIN de), inspecteur des manufactures dans le bas Langue-

doc, puis dans le Poitou, né à Genève en 1721, m. à Nantes en 1774, a laissé des souvenirs honorables par les établissemens utiles qu'il créa dans le Poitou. Cette province lui doit en grande partie le défrichement des terrains stériles, appelés *Lais-de-Mer*, l'amélioration de la culture et la propagation des pépinières de garance. Les *Ephémérides du citoyen*, journal dont Voltaire parle avec éloge, renferment plus. *Mém.* fournis par de Fontanes.

FONTANES (Louis de), fils du précédent, né à Niort en 1761, d'une famille protest., fut élevé par sa mère dans la relig. cathol., et fit ses prem. études dans sa ville natale, chez d'anc. jésuites. Il profita si bien de leurs leçons qu'av. l'âge de 20 ans il s'était déjà fait un nom par des morceaux de poésie où l'on s'accordait à louer la réunion si rare de l'imaginat., du goût et de l'harmonie; à 21 ans il avait publ. une traduct. en vers de l'*Essai sur l'homme* de Pope, traduction qu'il revit depuis avec soin, et dont la dernière publication ne précéda que de trois jours le jour de sa mort. Dans l'intervalle de 1783 à 1789, il publ. *la Journée des morts*, quelq. fragm. de *Lucrèce*, le poème *du Verger* qui passe pour son meilleur ouvrage, et enfin l'*Epître à Louis XVI sur l'edit en faveur des non catholiques* qui remporta le prix à l'acad. franç. Depuis la révolution il fut attaché à la rédaction d'un journal intit. : *le Modérateur*, titre qui indique suffisamment dans quel esprit il était composé. Pendant la terreur, il eut le courage de composer en faveur des malheureux Lyonnais une pétition qui fut présentée à la convention; lors de la formation de l'institut, il fut nommé memb. de la classe de littérature, et ensuite professeur de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations. Proscrit au 18 fructidor, il se réfugia en Angleterre; ce fut là qu'il forma avec M. de Châteaubriand une liaison que la mort seule a interrompue. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut l'un des rédacteurs *du Mercure*, journal dont les principes ne furent point agréables au premier consul. Quelque temps après il prononça dans l'église des Invalides, qui n'était point encore rendue au culte, l'*Eloge funèbre de Washington*, et dans le discours d'apparat, il trouva le secret de placer l'*Eloge de la malheureuse Marie-Antoinette*. Nommé quelque temps après membre du corps législatif, en 1805, il fut élevé à la présidence; c'était l'époque des plus grandes victoires et des actes les plus sages de l'administration de Bonaparte: M. de Fontanes les loua; il eut raison de les louer. On a voulu depuis lui en faire un crime: rien ne nous paraît plus injuste. Cepend. quelques vérités sévères, mêlées aux accens de la louange, blessèrent les oreilles du maître. M. de Fontanes perdit la présidence, et en 1808, par forme de dédommagement, il fut nommé grand-maître de l'université. Il s'occupa dans cette place importante à faire refleurir les bonnes études; appelé au sénat en 1810, il fut un des prem. qui, le 1er avril 1814, parlèrent en faveur du rappel des Bourbons. La Charte constitutionnelle le compte au nombre de ses rédacteurs. Créé pair de France le 4 juin de la même année, au second retour du roi en 1815, il entra dans le conseil privé. Depuis 1816, M. de Fontanes parla rarement à la chambre des pairs. Il mourut à Paris le 17 mars 1821, laissant en portefeuille un poème *sur la délivrance de la Grèce*, que l'on ne croit pas entièrement terminé. La mort tragique du jeune Saint-Marcellin, pour qui M. de Fontanes avait une affection toute paternelle, l'avait frappé, dix-huit mois avant sa mort, d'un coup qui peut-être a abrégé ses jours. Fontanes avait dans le commerce de sa vie privée comme dans l'exercice des fonctions publiques une grande aménité de mœurs. Sa physionomie était douce, spirituelle et bienveillante. Son dern. ouv. est une *Ode sur la violation des tombeaux de St-Denis*, qui eut un grand succès à l'académie, où il la déclama lui-même avec autant de grâce que de noblesse. Fontanes doit être considéré comme un des premiers poètes du second ordre; comme orateur, il a droit à être placé au premier rang.

FONTANETTI (Pierre), ecclésiastique et canoniste sicilien, né en 1661, m. en 1712, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Explicatio propositionum ab Alexandro VIII damnatarum; Theologia moralis scholastica, tomi III; Canonicæ illustrationes, tomi II; Panegyrici quaresimali.*

FONTANEY (Jean de), jésuite français, mathématicien et astronome, associé correspondant de l'acad. des sciences, fut envoyé à la Chine en 1685 avec les PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, Visdelou et Bouvet, pour y fonder la célèbre mission française dont les membres ont puissamment contribué à faire connaître les contrées orientales de l'Asie. Le P. Fontaney est plus recommandable par le zèle infatigable avec lequel il a rempli sa carrière apostolique que par ses travaux littéraires, bien qu'il ait transmis à l'académie des observations astronomiques faites au-delà de l'équateur, et dont plus. sont consignées dans le voyage du P. Gerbillon. La bibliothèque du roi doit au P. Fontaney quelq. livres chinois et un *Dictionnaire Mandchou* en 12 vol., le prem. ouvr. de cette langue qu'elle ait possédé. Les *Lettres édifiantes*, t. 7 et 8, contiennent 2 lettres de ce missionnaire.

FONTANGES (Marie-Angéliq. SCORAILLE de ROUSSILLE, duchesse de), née en 1661, était fille d'honneur de Madame lorsque son éclatante beauté séduisit le roi, fatigué de la hauteur, des violences et des inégalités de caract. de Mme de Montespan. Mlle de Fontanges se vit en peu de temps la dispensatrice de toutes les grâces et l'objet des adorations de la cour; elle était tellement enivrée de sa faveur qu'elle passait devant la reine sans la saluer; mais son règne fut de courte durée: ayant perdu sa beauté à la suite d'une couche, elle perdit le cœur du roi, se retira dans l'abbaye de Port-Royal, et y m. en 1681 dans sa vingtième année.

FONTANIEU (Gaspard-Moïse), maître des requêtes et intendant de Grenoble, conseiller d'état ordinaire, contrôleur-général des meubles de la couronne, m. en 1767, a laissé en MS. le plus volumineux recueil de titres que nous possédions sur l'hist. de France, avec des notes, des observations et des dissertations. Ce recueil composé de 841 portefeuilles in-4, est à la biblioth. du roi. On a encore de Fontanieu plusieurs autres ouv. histor. MSs. Le seul écrit qu'il ait publ. est la *Rosalinde*, imité de l'italien de Bernardo Morando, La Haye (Paris), 1732, 2 vol. in-12. — Fontanieu (Pierre-Elisabeth), fils du précédent, contrôleur des meubles de la couronne et membre de l'académie des sciences, de celle d'architecture et de l'acad. de Stockholm, m. en 1784, a publ. l'*Art de faire des cristaux colorés imitant les pierres précieuses*, 1778, in-8, et a laissé en MS. un *Traité sur les couleurs en émail*.

FONTANINI (Juste), archevêque d'Ancyre, (*in partibus infidelium*), sav. littérat., antiq. et critique italien, né à St-Daniel dans le Frioul en 1666, se distingua surtout par une connaissance approfondie de l'hist. de l'antiq. ecclésiast., et consacra ses talens à la défense de la puissance temporelle de la cour de Rome; mais le ton dur et amer qui règne dans ses écrits nuisit quelquefois aux causes dont il avait pris la défense. Il m. à Rome en 1736, laissant un gr. nomb. d'ouvr. écrits soit en latin, soit en italien. Les principaux sont: *Vindiciæ antiquorum diplomatum, etc., lib. II*, Rome, 1705, in-4; *Bibliothecæ card. imperialis catalogus, secundum auctorum cognomina, ordine alphabetico dispositus*, Rome, 1711, in-fol.; *De*

antiquitat. Hortæ coloniæ Etruscorum, etc., ib., 1713, in-4; *Dissertatio de coronâ ferreâ Longobardorum*, ibid., 1717, in-4; *De corpore S. Augustini Ticini reperto*, etc., ibid., 1728, in-4; *Historiæ litterariæ Aquilejensis, libri V*, etc., ib., 1742, in-4; l'*Aminta di Torquato Tasso difeso e illustrato*, ibid., 1700, in-8, et Venise, 1730, in-8, avec les notes critiques d'Uberto Benvoglienti et la rép. de Fontanini; *dell' eloquenza italiana, ragionamento steso in una lettera*, etc., Rome, 1736, in-4, édit. augm. et revue.

FONTANON (DENIS), médecin et professeur à Montpellier, sa patrie, m. vers 1545, n'est connu que par la publication des leçons qu'il avait faites à ses élèves : cette public. a été faite par le doct. Jean Bernier sous le titre suiv. : *Practica medica, sive de morborum internorum curatione*, Lyon, 1550, in-8, etc.; Leyde, 1658, in-12. Le 8e chap. du prem. livre, qui traite de la *Céphalalgie* produite par la syphilis, a été inséré dans l'*Aphrodisiacus* de Louis Luisini; c'est le 3e écrit publ. en France sur la maladie vénérienne.

FONTANON (ANTOINE), avocat au parlement de Paris vers la fin du 16e S., entreprit de réunir les *anciennes ordonnances des rois de France* en un recueil plus complet que ceux que l'on avait alors, et publ. son ouvr. en 1589, 4 vol. in-fol., qui se relient en 2. La Rochemaillet revit et corrigea cet ouvr. par ordre du chancel. de Sillery; et en 1611 il en donna une édit. en 4 vol. (qui se relient en 3).

FONTANUS ou FONTEYN (NICOLAS), médecin hollandais du 17e S., professeur d'anatomie à Amsterdam, a laissé un gr. nombre d'ouv. parmi lesquels on remarq. les suiv. : *Observationum rariorum analecta*, Amsterdam, 1641, in-4; *Syntagma medicum de morbis mulierum*, etc., ibid., 1644, in-12; *Fons, sive origo febrium, earumque remedia*, Amsterdam, 1644, in-12. On lui doit une édit. méthodique des *Aphorismes d'Hippocrate*, suivis d'un *Mém.* sur l'extraction du fœtus.

FONTE. V. FUENTÈS.

FONTE (MODERATA), dame vénitienne célèb. par son esprit, née en 1555, m. en 1592, a laissé les ouvr. suiv. : *il Floridoro*, poème en 13 chants, Venise, 1581, in-4; *la Passione di Christo, in ottava rima, con una canzone nell' istesso soggetto*, ibid., 1582, in-12, fig.; *la Resurrezione di Christo*, ibid., 1592, in-4, et un ouvr. intitulé : *Il merito delle Donne, scritto in due giornate*, ibid., 1600, in-4, dans lequel elle établit la supériorité de son sexe sur les hommes. C'est cet écrit qui a donné à Legouvé l'idée de son poème du *Mérite des femmes*.

FONTENAI (PIERRE-CLAUDE), jés., né à Paris en 1683, mort en 1742, a donné une continuation de l'*Hist. de l'église gallicane* du P. Longueval; le 9e, le 10e, et une partie du 11e vol. sont de lui. Il a fourni en outre plus. extraits au *Journal de Trévoux*. A sa m. il s'occupait d'une *Hist. des papes*; mais il n'a pas été possible de tirer parti des MSs. qu'il a laissés sur ce sujet.

FONTENAY (HUGUES de), né à Paris vers la fin du 16e S., fut chanoine de St-Emilien au diocèse de Bordeaux, et a laissé div. ouv. de musiq. sacrée entièrement oubliés aujourd'hui.

FONTENAY (J.-B. BLAIN de), peint. de fleurs, membre de l'acad. de peinture, né en 1654 à Caen, m. à Paris en 1715, a laissé des tableaux où il rend bien les formes et l'éclat des fleurs, le velouté des fruits, la transparence de la rosée, les feuilles, les insectes, les marbres, les vases, etc.; cependant il est inférieur à van Huysum. Louis XIV l'employa à Versailles, à Marly, à Trianon, à Fontainebleau et dans quelques autres maisons royales.

FONTENAY (LOUIS-ABEL de BONAFONS), jésuite, littérat., connu aussi sous le nom d'*abbé de Bonafons*, né à Castelnau du Brassac près de Castres en 1737, vint à Paris après la destruction de sa soc., travailla aux affiches de province en 1776, rédigea le *Journal général de France* depuis le 1er mai 1776 jusqu'au 10 août 1792, s'expatria pendant la terreur, revint à Paris, se livra à ses travaux litt., et mourut dans cette ville en 1806. On a de lui entre autres ouvr. : *Dictionn. des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8; la plus gr. partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786-1808, 59 livrais. in-fol.; *la Suite du voyageur français*, etc. On lui doit aussi des édit. des ouv. suiv. : *Dictionn. de l'élocution franç.* par Demaudre, 1802, 2 v. in-8; *Dict. géog.* de Vosgien, 1803, in 8; *Géog. moderne* de Nicole de La Croix, 1805, 2 vol. in-12. — V. COLDORÉ.

FONTENELLE (BERNARD LE BOVIER ou LE BOUYER DE), un des sav. les plus aimab. du 18e S., né à Rouen le 11 fév. 1657, m. à Paris le 9 janv. 1757, était neveu du gr. Corneille. Il se fit d'abord connaître par quelques pièces de vers insérées dans *le Mercure*; par des poésies légères, des pastorales et des pièces de théâtre, et mit le sceau à sa réput. par la publication de ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* et son *Hist. des oracles*. Nommé memb. de l'acad. des sciences en 1691, puis secrét. de cette acad. en 1699, Fontenelle remplit cette place pend. 42 ans, et s'illustra par ses éloges des acad., ouvr. dans lequel il a déployé toutes les ressources de son talent pour mettre les vérités les plus abstraites à la portée de tous les lecteurs, instruire en amusant et les intéresser aux sav. travaux des hommes supér. dont il a tracé la vie. Les *Œuv. complètes de Fontenelle* ont été pub. en 11 vol. in-12, Paris, 1758, 1766 ou 1767; en 8 vol. in-8, Paris, Bastien, 1790; et en 5 vol. in-8, Paris, 1824-1825. *La géomét. de l'infini* ne fait pas partie de ces recueils; elle a été impr. en 1727, in-4; *les OEuvres div.*, La Haye, Gosse, 1728-1729, 3 vol. in-fol., sont recherchées à cause des fig. gravées par Bernard Picard. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* ont été souv. impr.; la meilleure édit. est celle de 1800, enrichie des notes de Lalande : ils ont été trad., savoir : en allem. par Gottsched, Leipsig, 1730, in-8, et par l'astr. Bode, Berlin, 1798, in-12, avec des notes estimées; en italien par Vestrini, Arezzo, 1751; en anglais, 1760, in-8; en grec moderne par Toussaint Kodrika, Athénien, Vienne, 1794, in-8.

FONTENETTES (LOUIS), médecin à Poitiers, sav. dans la littér. et dans la pratique de l'art médical, né dans le Berri en 1612, m. en 1661, a pub. une traduct. des *Aphorismes* d'Hippocrate, en vers franç., sous le titre d'*Hippocrate depaysé*, ou version paraphrasée de ses *Aphorismes*, Paris, 1654, in-4; et a laissé un ouv. intit. *Anatomie des fautes contenues en la réponse au discours des maladies populaires de 1652*, Poitiers, 1653, in-8. — FONTENETTES (Charles), aussi médecin à Poitiers, a donné une *Dissertat. sur une fille de Grenoble qui depuis 4 ans ne boit ni ne mange*, 1737, in-4.

FONTENU (LOUIS-FRANÇ. de), ecclés. et antiq., membre de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, né au château de Lilledon en Gâtinais l'an 1667, m. en 1759, a fourni au recueil de l'acad. 20 *Mém.* ou *Dissert.* sur div. points de mythol., sur différentes médailles curieuses, sur les anciens camps de France attribués à César, dont on leur a donné le nom, et sur plus. sujets d'hist. nat. Il a laissé en MSs. un grand nombre de *Traités* relatifs à la théologie, la philosophie, la physique, l'astron., la botanique et à l'histoire ancienne et moderne.

FONTENY (JACQUES de), auteur dramatique et membre d'une des sociétés connues sous le nom de *confrères de la passion*, qui allaient de ville en ville au 16e S. représenter les productions informes de l'art encore au berceau, a laissé : *le Bocage d'amour*, Paris, 1578, in-12; *les Esbats poetiques*, ib., 1587, in-12; *les Ressentim. de Jacq. de Fonteny pour sa Céleste*, ib., 1587, in-12; *Anagrammes et sonnets dediés à la reine Marguerite de Valois*, ib., 1606, in-4. Il a trad. de l'italien de Fr. Andréini *les Bra-*

vacheries du cap. Spavanta, Paris, 1608, in-12, italien et français. — Un autre Jacq. FONTENY est aut. des ouv. suiv. : *les Antiq., fondat. et singular. des villes et chât. du roy. de France*, Paris, 1611, in-12 ; *Sommaire description de tous les chanceliers et gardes-des-sceaux depuis Merovée jusqu'à Louis XIII*, *avec un disc. de leur vie*, impr. dans la *Biblioth. du droit franç.* de Laur. Bouchel, avec des augmentations de l'éditeur.

FONTETTE. V. FEVRET.

FONTEYN. V. FONTANUS.

FONTEYN (PIERRE), savant hollandais, ministre de la congrégation dite des *Mennonites*, né à Amsterdam vers 1708, a laissé des matériaux immenses pour un comment. des *Caractères* de Théophraste, que M. Wyttembach, autre sav. hollandais, devait mettre en ordre et publier, mais qui n'a point encore paru.

FONTI (BARTHÉLEMI), en latin *Fontius*, savant Florentin, né en 1445, m. en 1513, avait d'abord prof. la rhétor. et la langue grecq. dans sa patrie, puis fut nommé directeur de la bibliot. formée par Mathias Corvin, roi de Hongrie, dans la ville de Bude. Il a laissé plus. ouv. dont les princip. ont été rec. sous le tit. de *Opera exquisitissima Bartholomæi Fontii Florentini, quibus accessit de pudicitiâ et conjugio dialogus*, Francfort, 1621, in-12. On a encore de lui : un *Comment. sur Perse*, édition de Venise, 1482, in-fol. ; une édit. de Celse avec des notes, Florence, 1478, in-fol. ; des *Poésies* italiennes et d'autres écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibl. lat. med. etc.*, de Fabricius.

FONTON (CHARLES), orient. franç., drogman ou interprète de la légation française à Constantinople, n'est connu que comme aut. de deux MSs. intit. : l'un, *Avent. de Zélide et de Ferannès*, composées en persan et trad. du turc en franç. ; l'autre, *Essai sur la musique orient. comparée à la musique européenne* ; ces deux ouv. portent la date de 1751, et se trouvent à la bibliothèque royale.

FONTRAILLES (LOUIS D'ASTARAC, marquis de), ayant été chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivares les moyens de seconder la conspiration de Cinq-Mars et de perdre le cardinal de Richelieu, conclut un traité en vertu duquel l'Espagne devait fournir 12,000 hommes d'infanterie, 5000 mille de cavalerie, 400,000 écus pour faire des levées en France, et 12,000 écus par mois pour les dépenses particulières du duc ; cette conspiration ayant été découverte, Fontrailles s'enfuit en Angleterre pour se soustraire au décret d'accusation lancé contre lui, ne revint en France qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui : *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars*, insérée dans les *Mém. de Montresor*, et des *Lettres* manuscrites conservées à la bibliothèque royale.

FOOTE (SAMUEL), comédien et auteur comique anglais, surnommé par ses concitoyens le *moderne Aristophane*, né en 1720, dans le comté de Cornouailles, d'une famille honorable, dissipa en peu de temps une fortune considérable que lui avait laissée son père, membre du parlement, contracta des dettes qu'il ne put payer, devint comédien par nécessité et débuta sur le théâtre de Hay-Market à Londres en 1744, par le rôle d'Othello et quelq. autres rôles tragiques dans lesquels il n'eut aucun succès. Après s'être replongé pendant deux ans dans de nouvelles intrigues pour échapper à la poursuite de ses créanciers, on le vit tout à coup ouvrir pour son propre compte ce même théâtre de Hay-Market, où il fut à la fois directeur, auteur et acteur, et pour lequel il composa, sous la dénomination générale de *Divertissemens du matin*, un grand nombre de comédies satiriques, dans lesquelles il présentait sous l'aspect le plus ridicule des personnages connus, magistrats, médecins en vogue, acteurs célèbres, hommes à la mode, et même des dames de qualité. Ces pièces furent bien accueillies du public, et souv. jouées malgré l'opposition de quelques magistrats. Foote s'y chargeait de plus. rôles, passant rapidement de l'un à l'autre, et n'épargnant dans ses métamorphoses *protéiques* ni l'amitié ni le malheur. L'inconvenance de cette conduite le fit attaquer en justice et condamner à des amendes assez fortes ; les magistrats de Westminster, autorisés par un acte du parlem. qui limitait le nombre des théâtres, firent fermer celui de Hay-Market. Plus tard, un accident fâcheux pour Foote (il avait eu la jambe amputée à la suite d'une chute de cheval) lui fit obtenir, par le crédit du duc d'York son protect., une permission à vie de tenir son théâtre ouvert pendant la clôture des deux principaux théâtres de Londres ; il eut alors plus que jamais la faveur du public, et il aurait pu faire une fortune considérable, si le jeu n'eût pas absorbé tous ses bénéfices. Foote en vint au point de mettre à prix sa discrétion dans les rôles satiriques qu'il continuait de créer pour fronder les vices et les ridicules du jour ; mais l'autorité épargna l'argent des intéressés, en ordonnant la suppression de quelques-uns de ces mêmes rôles où l'auteur et l'acteur dépassaient beauc. trop les bornes de la satire théâtrale. Foote, à qui les médecins avaient conseillé le voyage de France, m. presque subitement à Douvres, au moment de franchir le détroit en 1777. On a de lui 20 pièces de théâtre où il ne faut pas chercher une grande régularité de plan, mais où l'on trouvera beaucoup d'esprit et de gaîté ; elles ont été impr. séparément de 1652 à 1778, in-8. On a publ. aussi sous le nom de Foote et sous le titre de Théâtre comique, en 5 vol. in-12, un recueil de comédies trad. du franç. M. Will. Cooke a publ. *les Mem. de Sam. Foote*, *avec un recueil de ses bons mots*, *anecdotes*, etc., Londres, 1805, 3 vol. in-8.

— FOPPENS (JEAN-FRANÇ.), historien et bibliogr., né à Bruxelles en 1689, professa la théol. à Louvain, et m. en 1761, chanoine et archidiacre de Malines. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits relatifs à l'hist. de son pays ; les princip. sont les suiv. : *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, 1739, 2 vol. in-4, ouv. médiocre et que celui de Paquot a fait oublier ; *Histor. episcopatûs Antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4 ; *Hist. episcop. Sylvæducensis*, 1721, in-4 ; *Compendium chronologicum episcoporum Brugensium*, 1731, in-4, et plusieurs ouvr. du même genre en MSs. — FOPPENS (François et Pierre), tous deux frères du précéd., ont donné une nouvelle édit. des *Délices des Pays-Bas*, 1743, 4 vol. in-12, déjà publ. par Dobbeleer, libr. à Bruxelles, 1697, in-12.

FOQUELIN (ANTOINE), profess. de philosophie à Paris, puis de droit à Orléans, élève du célèbre Cujas, est aut. d'un liv. très-est., intit. *Prælectiones Aurelianæ*, Paris, 1559, Leyde, 1677 et 1696. Il a donné en outre une édit. des *Satires de Perse* avec un comment. latin, Paris, 1555.

FORBES (PATRICK), en latin *Forbesius*, évêque d'Aberdeen sous le règne de Jacques I[er], né en Ecosse l'an 1564, m. en 1635, a laissé un *Comment. sur l'Apocalypse*, Londres, 1613, en angl., trad. en latin par son fils et publ. avec des notes, Amsterdam, 1646, in-4, et un traité intit. *Exercitationes de Verbo Dei et dissertatio de versionibus vernaculis*. — FORBES (Jean), fils du précédent, aussi év. d'Aberdeen, fut chassé de son siége par les presbytériens, et m. en Corse, l'an 1648. Il a laissé différens ouvrages de théologie qui ont été recueillis par M. Gutler, professeur de théologie à Deventer, et publ. à Amsterdam en 1703, 2 vol. in-fol. Sa *Vie*, écrite par George Garden, se trouve en tête du 1[er] vol. — FORBES (Guillaume), de la même famille que les précédens, évêque d'Edimbourg, né à Aberdeen vers l'an 1585, m. en 1634, avait la réputat. d'un excellent dialecticien et d'un habile prédicateur. Ses opinions, contraires à celles

des presbytériens, le firent accuser de *papisme;* et l'on croit même qu'il m. catholique romain. On a de lui : *Considerat. modestæ et pacificæ controversarium de justificatione*, Londres, 1658, in-8, Helmstadt, 1707 : un abrégé de sa *Vie* se trouve en tête de ce livre.

FORBES (Duncan), juriscons. écossais, né à Culloden en 1685, fut successiv. solliciteur-général d'Écosse, avocat du roi, prem. présid. de la cour de session, et député de son comté au parlem. Il signala son zèle pour la défense de la cause royale pendant la rébellion de 1745 et 1746 opérée en faveur du prétendant, et m. en 1747, consumé, dit-on, par le chagrin d'avoir vu les ministres du gouvernem. méconnaître ses services. On a de lui les écrits suivans : *Pensées sur la religion; Lettre à un évêque; Reflexions sur l'incrédulité*, 1750, 2 vol. in-8, traduit en français par le P. Houbigant, 1768 et 1771, in-8.

FORBES (sir William), de Pitsligo, baronnet angl., ami intime et l'un des exécuteurs testamentaires du poète Beattie, a publié des *Mém. sur la vie et les ouvr. de Jacques Beattie, comprenant un grand nombre de ses lettres inédites*, 1806, 2 vol. in-4.

FORBES (Alex., lord FORBES OF PITSLIGO), gentilh. écossais oublié dans les biogr., a récemm. acquis une nouv. célébrité grâce à sir Walter Scott, qui, sous le nom de baron de Bradwardine, l'a peint dans Waverley comme le type du cavalier, ou jacobin écossais du dern. siècle. Lord Forbes de Pitsligo avait joué un rôle dans le mouvement jacobite de 1715. Il était possesseur d'une fortune médiocre, mais si aimé et si estimé qu'en 1745 son exemple seul suffit pour attirer plusieurs gentilsh. écossais dans le parti de Charles-Edouard. Il leva lui-même un corps de cavalerie de 150 hommes qu'il commanda. Privé de ses biens et de ses titres après le revers de Culloden, il émigra en France, et crut ensuite pouvoir décliner sa sentence de proscription comme y étant désigné par le titre de lord Pitsligo au lieu de lord Forbes de Pitsligo. Étant donc venu réclamer devant la cour des sessions, il en obtint en 1749 un nouveau jugement, que la chambre des pairs infirma en maintenant la prem. sentence. Il m. le 21 déc. 1762 à Auchinries dans le comté d'Aberdeen, dans un âge très-avancé. Lord Forbes se piquait d'être un littér. et un érudit : il joignait enfin à ses bonnes qualités et au courage du soldat la pédanterie que sir Walter Scott attribue au baron de Bradwardine. En 1734 il avait publ. des *Essais moraux et philos.*, et fit paraître un second ouvr. du même genre en 1761, peu de temps avant sa mort.

FORBIN (Palamède de), dit le *Grand*, né dans le 15e S., d'une famille ancienne de Provence, fut présid. de la chambre des comptes, puis conseiller du roi René, et décida Charles d'Anjou, successeur de ce prince, à léguer au roi de France ses états dans le cas où il décéderait sans postérité. Cette disposition ayant rendu Louis XI possesseur de la Provence, Forbin en fut nommé gouverneur : mais bientôt des tracasseries que lui suscitèrent des envieux le déterminèrent à résigner son gouvernem. Il m. à Aix en 1508, entouré de la renommée la plus brillante. — Forbin (Gaspard de), seigneur de Soliers et de St-Cannat, député de la noblesse de Provence à l'assemblée des notables convoqués à Rouen en 1617, a laissé en MSs : *Mém. sur les troubles de Provence de 1578 à 1588*, in-4; *Mém. pour servir à l'hist. de Provence..... depuis le mois de mai 1588 jusqu'au 16 novem.* 1597, ouvr. qui a beaucoup servi à César Nostradamus pour la rédaction de son *Hist. de Provence.*

FORBIN (Claude), marin célèbre, chef d'escadre des armées navales de France, né à Gardane près d'Aix en Provence l'an 1656, entra fort jeune dans la marine, fit partie de l'expédition de Messine en 1675, servit en Amérique avec le comte d'Estrées et assista au bombardement d'Alger par Duquesne. Ayant accompagné, en qualite de major, le chevalier de Chaumont, ambassad. à Siam en 1685, Forbin fut retenu par le roi de ce pays, nommé grand-amiral, général des armées, gouverneur de Bancok : mais après 2 années de service il demanda et obtint la liberté de revenir en France. C'est à dater de cette époque que commence la carrière brillante que Forbin a parcourue : il serait trop long de détailler les exploits qui le rendirent la terreur des Anglais, des Hollandais, des Vénitiens, des Algériens; on trouvera l'historique de toutes ses glorieuses actions dans ses *Mém.* publiés par Reboulet, Amsterdam, 1730, 2 vol. gr. in-12. Des infirmités l'obligèrent à quitter le service en 1710; il se retira dans une maison de campagne près de Marseille, et y m. en 1733. — Forbin (Gasp.-Franç.-Anne de), de la même famille que le précédent, né en 1718 à Aix en Provence, embrassa d'abord le parti des armes, puis le quitta pour se livrer à l'étude des sciences mathém. et phys. Il m. vers 1785, laissant les ouv. suiv. : *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système phys. du monde*, etc., Cologne et Paris, 1757, 2 vol. in-12; *Exposit. géom. des principales erreurs de Newton*, etc., Paris, 1761, in-12, *Élémens des forces centrales*, etc., Paris, 1774, in-8; et en MSs. une *Expos. des droits de la puissance temporelle en matière de religion.* — Un autre Forbin, officier de marine, a pub. un *Système d'imposit. pour la libération des dettes de l'état*, 1763, in-12.

FORBISHER. V. Frobisher.

FORBONNAIS (François VÉRON de), inspecteur général des monnaies, memb. de l'Institut et de plus. autres sociétés sav., né au Mans en 1722, publ. de 1753 à 1758 plusieurs traités d'économie politique qui fixèrent sur lui l'attention du gouvernement, épuisé par une guerre désastreuse et réduit à un tel état de détresse que le trésor ne possédait plus que 1,500,000 liv. Attaché au contrôleur général Silhouette en 1759, Forbonnais commença sa carrière administrat. par une opération brillante qui produisit en 24 heures 72,000,000, sans grever l'état : cette opération fut de créer sur les fermes générales du royaume 72 mille actions de 1,000 l. chacune, auxquelles il accorda la moitié des bénéfices dont jouissaient les fermiers-génér. Pendant tout le cours de son administration, il présenta des plans utiles, mais qui furent écartés par l'influence de Mad. de Pompadour, dont il n'avait point recherché la faveur. Les réformes qu'il annonçait lui ayant valu un ordre d'exil dans ses terres, ce fut en vain que l'abbé Terray voulut le ramener aux affaires; Forbonnais se contenta de fournir des mémoires, ne revint à Paris qu'au moment où les troubles civils du départ. de la Sarthe le forcèrent de quitter ses foyers, et m. en 1800. Ses principaux ouvrages sont les suiv. : *Extr. de l'esprit des lois, avec des observat.*, 1753, in-12; *Considér. sur les finances d'Espagne, relativem. à celles de France*, Dresde (Paris), 1753, in-12; *le Négociant angl.*, ibid., 1753, 2 vol. in-12; *Elémens du commerce*, Paris, 1796, corrigé et augmenté : ce livre a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe; *Recherches et considérat. sur les finances de France depuis 1595 jusqu'en 1721*, Bâle, 1758, 2 vol. in-4, Liége, 1758, 6 vol. in-12, 2e édit.; *Analyse des principes sur la circulat. des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, Paris, 1800, petit in-12. Sa *Vie littér.* par M. Delisle de Sales a été publ. à Paris, Fuchs, 1801, in-8.

FORCADEL (Etienne), en latin *Forcatulus*, profess. de droit à Toulouse, né à Beziers en 1534, m. en 1573, a laissé quelq. ouvr. de jurisprudence sous des titres bizarres, entre autres : *Sphæra juris, Necyomantia juris, Cupido juris-peritus, Aviarium*

juris civilis, Lyon, 1549; *Prometheus, seu de raptu animorum*, Paris, 1578, in-8, et un traité *De Gallorum imperio et philosophiâ*, Paris, 1569, in-4. Il avait aussi composé des poésies latines et franç. : ses *Œuvres* ont été recueillies en 1 vol. in-folio, Paris, 1595. — FORCADEL (Pierre), frère du précédent, profess. de mathémat. au collége royal de France, a donné un grand nombre de traduct. de différens ouvrages mathématiques; on en trouvera la liste dans l'*Hist. du collége royal*, par l'abbé Goujet; les principales sont : *les six prem. livres des Elémens de geométrie d'Euclide*, Paris, 1564 et 1565, in-4; *Deux livres de Proclus sur le mouvement*, ibid., 1565, in-4; *le Livre d'Archimède des poids*, ou *Choses tombantes en l'humide*, suivi d'une pièce d'Euclide intit. : *Du leger et du pesant*, ibid., 1565, in-4; le traité de *la Musique d'Euclide*, ibid., 1565, in-8, etc. Il a donné en outre une *Arithmétique entière et abregée*, Paris, 1565.

FORCE (JACQUES NOMPAR DE CAUMONT, duc de LA), pair et maréchal de France, né vers 1559, était fils de François de Caumont, qui fut massacré dans la nuit de la St-Barthélemi : le jeune La Force échappa par une espèce de miracle et resta caché dans sa famille jusqu'au moment où Henri IV se mit à la tête des protestans. Il se rangea alors sous les drapeaux de ce prince, se signala en diverses occasions, notamment au combat d'Angers en 1589, et fut un des prem. à reconnaître Henri IV pour souverain. A l'avènement de Louis XIII au trône, La Force se joignit aux mécontens, mais bientôt après il rentra en grâce, fut nommé maréchal, et lieutenant-général en Piémont, prit Saluces en 1630, défit les Espagnols à Carignan, investit Lunéville, emporta la place de Lamotte, fit lever le siége de Philisbourg, s'empara de Spire et fit prisonnier le général autrichien Colloredo. Ses infirmités l'obligèrent à prendre sa retraite, il m. à Bergerac en 1652. — FORCE (Armand NOMPAR, duc de LA), fils du précéd., servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, fut fait maréchal de France après la m. de son père, et m. au château de La Force en Périgord, l'an 1675, âgé de près de 90 ans.

FORCE (CHARLOTTE-ROSE DE CAUMONT DE LA), petite-fille de Jacques de La Force, née au château de Casenove en Bazadois, morte à Paris en 1724, à l'âge de 74 ans, a laissé quelq. poésies et des romans ingénieux, où l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et dont les princip. sont : *Hist. secrète du duc de Bourgogne*, 1694, 2 vol. in-12; *Hist. secrète de Marie de Bourgogne*, 1712, 2 vol. in-12; *Hist. de Marguerite de Valois*, 1696, 2 vol. in-12, 1720, 4 vol. in-12; *Hist. secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV*, Nanci, 1703, in-12, et réimpr. sous le titre de *Mém. histor.* ou *Anecdotes galantes*, Amsterdam, 1709; *Gustave Wasa*, Lyon, 1698, 2 vol. in-12; *les Fées, contes des contes*, Paris, 1692, in-12.

FORCE. V. PIGANIOL DE LA FORCE.

FORCELLINI (EGIDIO), savant ecclésiastique italien, né dans le diocèse de Padoue en 1688, m. en 1768, est auteur de l'un des ouvr. qui ont le plus contribué à faciliter l'étude des langues anciennes et de l'antiquité; c'est un vaste vocabulaire latin dans lequel chaque mot latin est rendu en italien et en grec : le sens et les diverses acceptions, tant au propre qu'au figuré, y sont démontrés par de nombreux exemples. Ce vocabulaire a été publ. sous le titre suiv. : *Ægidii Forcellini totius latinitatis lexicon, plurimorum annorum operâ et studio ab ipso accuratissimè elucubratum, consilio et curâ celeb. Jacobi Facciolati; typis semin. Patavini*, 1771, 4 vol. in-fol. La vie de Forcellini a été écrite par l'abbé J.-B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4.

FORD (JOHN), auteur dramatique anglais, né en 1586, membre de la société de jurisprudence de *Middle Temple*, fit jouer de 1629 à 1636, un gr. nombre de pièces de théâtre qui presque toutes obtinrent du succès. Ses *Œuvres dramatiques* ont été recueillies par Henri Weber, et pub. avec une introduction et des notes explicatives, Londres et Edimbourg, 1811, 2 vol. in-8.

FORD (SIMON), théol. anglais et poète lat., né en 1619 dans le comté de Devon, mort en 1684, a laissé les ouv. suiv. : *Ambitio sacra, conciones duæ lat. habitæ ad academicos*, Oxford, 1650, in-4; div. poésies lat., d'abord pub. séparément en 1666, etc., puis recueillies en un seul vol. sous le titre de *Poemata londinensia; Carmen funebre, ex occasione Northamptonæ conflagratæ*, Londres, 1676, in-4.

FORD (JOHN), ingénieur mécanicien anglais, né en 1605, m. en 1670, avait servi d'abord dans l'armée royale et fut créé chevalier par Charles Ier. Il s'était livré ensuite spécialement à la pratique de son art, avait inventé une machine pour faire monter l'eau de la Tamise jusqu'à 93 pieds de hauteur, et la distribuer dans les quartiers de Londres les plus élevés : cette même machine fut appliquée dans quelques parties du royaume au dessèchem. des terres et des mines inondées. Ses autres inventions se trouvent décrites et ses sujets indiqués dans les ouv. suiv. : *Projet pour amener une rivière de Rickmansworth en Hertfordshire à St Giles-des-Champs près de Londres*, etc., Londres, 1641, in-4; *Proposit. experimentales pour que le roi puisse avoir de l'argent..... sans fouler le peuple*, etc., ibid., 1666, in-4.

FORDUN (JEAN de), histor. écossais du 14e S., avait entrepris une hist. de son pays depuis l'antiquité la plus reculée dans l'intention de réparer la perte des archives de l'Ecosse détruites par Edouard Ier, roi d'Angleterre; et déjà il avait écrit les cinq premiers livres d'une chronique écossaise lorsque la m. le surprit. Cet ouv. a été continué par quelques moines, entre autres par Macullo, moine de Scoon, et secrétaire de l'archevêq. Schevez sous les règnes de Jacques II et de Jacques III; elle a été pub. sous le titre suiv. : *Joannis Fordun, Scoti, chronicon genuinum, unà cum ejusdem supplem. ac continuatione, edidit Thomas Hearne*, Oxford, 1722, 5 vol. in-8. Pour apprécier le mérite du travail et rectifier les erreurs volontaires que l'aut. a commises par orgueil national, il est nécessaire de joindre à la lecture de cette hist. celle des *Antiquités* d'Ecosse par Maitland, Londres, 1757, 2 vol. in-fol.

FORDYCE (JACQUES), célèbre prédicat. écoss., co-pasteur d'une congrégation de non-conformistes établie à Londres, né en 1720, mort en 1796, a laissé les écrits suiv. : *Sermons aux jeunes femmes*, 1796, 2 vol. in-12, traduit par Robert Estienne (*v.* ce nom); *le Caractère et la conduite du sexe féminin et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la societe des femmes vertueuses*, 1779, in-8; *Adresses aux jeunes gens*, 1777, 2 v. in-12; *Essai sur l'action convenable à la chaire*, réimp. à la suite de *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher par David Fordyce, 1755, in-12, trois. édit., quelques *sermons* détachés; un vol. de *poésies*, 1786, in-12, etc. — FORDYCE (David), frère du precéd., professeur de philosophie au collége Marischal d'Aberdeen, né en 1711, périt en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande : on a de lui, outre le dialogue mentionné dans l'article ci-dessus, des dialogues sur l'éducation, in-8; et un *Traité de philosophie morale*, 1754, plusieurs fois réimprimé. — FORDYCE (Guillaume), frère des précédens, exerça la médecine à Londres avec succès jusqu'à sa mort en 1792. Il s'était livré particulièrement au traitement des affections siphylitiques. On a de lui : *Examen de la maladie vénérienne et des moyens propres à la guérir*, Lond., 1768, in-12, traduit en allemand par G.-H. Kœnigsdœrfer, Altenbourg, 1769, in-8; *Recherches*

sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammat., Londres, 1773, in-8, trad. en allem., Leipsig., 1774, in-8; *Lettre à Jean Sinclair, sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, Londres, 1790, in-8; *Essai sur l'importance de la rhubarbe et sur la meilleure manière de la cultiver en Angleterre pour les usages médicinaux*, Londres, 1792, in-8. Cet écrit valut à l'auteur une médaille d'or qui lui fut décernée par la société d'encouragement.

FORDYCE (George), célèbre médecin anglais du 18e S., de la famille des précédens, né en 1736, docteur en 1758, médecin de l'hôpital St-Thomas de Londres en 1770, membre de la société royale en 1776 et du collége des médecins en 1787, mort en 1802, a répandu de nouvelles lumières sur le mécanisme des fluxions, et sur la nature du liquide qu'elles charrient. Il a fait pendant plusieurs années, avec distinction, des cours de chimie, de pharmacologie, de thérapeutiq. et de pathologie : mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, c'est la belle série d'expériences qu'il entreprit en 1774 sur la température des animaux en général et du corps de l'homme en particulier. On trouve dans ses ouv. des vues neuves et des expériences curieuses; les principaux sont : *Elémens de médecine pratique*, ouv. devenu classiq., Londres, 1768, in-8, trad. en allem. par Chrétien-Frédéric Michaelis, Breslau, 1797, in-8; *Traité de la digestion des alimens*, Londres, 1791, in-8, trad. en allem. par Michaelis, Zittau, 1793, in-8; *quatre dissert. sur la fièvre simple*, Londres, 1794, ib., 1795, ib., 1796, ib., 1802, in-8, trad. en allem. par Michaelis.

FOREIRO (Franç.), en latin *Forerius*, célèbre dominic. portugais, né à Lisbonne en 1523, m. en 1587 dans un couvent qu'il avait fait construire à Almeida, fut un des plus éloquens prédicat. de son temps. Député de Jean III au concile de Trente, il acquit par son habileté une telle influence dans cette assemblée qu'on le consultait sur toutes les affaires qui devaient y être traitées. Il a laissé : *Isaiæ prophetæ vetus et nova ex hebraïco versio cum comment.*, Venise, 1563, in-fol., Anvers, 1565, in-8 : ouv. très-estimé et réimp. dans le 5e vol. des *Critiques sacrés*, Londres, 1660; des *sermons* et d'autres commentaires en manuscrit.

FORER (Laurent), jésuite suisse et fameux controversiste, né en 1580, professa la philosoph., la théologie et la controverse dans plus. colléges de son ordre, devint chancelier de l'univers. de Dillingen, puis recteur du collége de Lucerne, et m. en 1659, confesseur de l'évêque d'Augsbourg. Il a laissé 44 ouvr. tant en latin qu'en allem.; on en trouvera le catalogue dans Sotwel, bibliogr. de la société de Jésus; les principaux sont : *Symbolum catholicum, lutheranum, calvinianum cum apostolico collatum*, Dillingen, 1622, in-4; *Gramm. proteus, arcanorum societatis Jesu Dedalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus; accessit auctarium animadversionum in Gasparis Scioppii ecclesiast. astrologiam*, Ingolstadt, 1636, in-8, etc. Il a trad. du latin en allem. des *Observat. sur les eaux thermales de Pfeffers*, Augsbourg, 1642, in-8, fig.

FOREST (Pierre de La), archevêque de Rouen et cardinal, né en 1314 dans un village voisin du Mans, s'éleva par son mérite aux premières dignités ecclésiastiq. et séculières, prit une part très-active aux affaires politiques de son temps et rendit des services importans à Philippe de Valois, au roi Jean ainsi qu'au dauphin (depuis Charles V), pendant la captivité du premier. Il m. en 1361 à Villeneuve près d'Avignon, emporté par la peste qui affligeait ce pays.

FOREST (Pierre van), plus connu sous le nom latin de *Forestus*, célèbre médecin hollandais, né à Alkmaer en 1522, acquit la réputation d'un habile praticien, fut appelé à Delft par les magistrats de cette ville à une époque où une maladie pestilentielle y exerçait les plus grands ravages, eut le bonheur de sauver une multitude de malades et de se préserver de la contagion. Depuis lors il se fixa dans cette ville, y passa quarante années consécutives, se retira dans sa ville natale vers la fin de ses jours, et y m. en 1597 à l'âge de 75 ans. Ses ouv., qui jouissent encore aujourd'hui de l'estime des praticiens, ont été imprimés soit séparément, soit ensemb., en Hollande, en Allemagne et en France; nous citerons l'édit. suiv. : *Observ. et curationum medicinalium ac chirurg. opera omnia*, Rouen, 1653, 4 t. en 2 vol. in-fol.

FOREST (Jean), paysagiste distingué, élève de P.-F. Mola, né en 1636 à Paris, m. dans la même ville en 1712, peintre du roi, se distingua par l'élévation du style et la correction du dessin.—René-Guillaume Forest, né en 1722 à Orléans, m. vers 1790, avait pub. en 1749 une *Carte hist. et géog. des principaux évènemens de la vie de Louis XV*. — Un autre Forest, prêtre, mort à Toulouse en 1789, est aut. d'un *Almanach histor. et chron. du Languedoc*, 1752, in-8.

FOREST. V. Leclerc.

FOREST-DUCHESNE (Nicolas), d'abord jésuite puis religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Reims vers 1595, s'est rendu fameux dans l'hist. du jansénisme par la publ. de plus. écrits relatifs aux matières qui étaient agitées; les princip. sont.: *Précaut. tirées du concile de Trente contre les nouveautés de la foi*, etc., dédiées à la reine, 1649, in-8; *Lettre d'un théolog. à son ami malade*, contenant l'*Abrégé de Jansénius*, Paris, 1651, in-4; *Lettre d'un théolog. à son ami en convalescence contre trois lettres d'un janséniste* (l'abbé de Bourzeis), ibid., 1650, in-4; *Lettre d'un théolog. à un sien ami parfaitem. guéri du jansénisme*, etc., ib., 1650, in-4.

FORESTI (Jacq.-Philippe de), relig. de l'ordre des ermites de St Augustin et historien italien, plus connu sous le nom de Jacques-Philippe de Bergame, né près de cette ville en 1434, m. en 1520, s'était occupé de comparer entre eux tous les historiens, et de fondre leurs récits pour en former un corps d'histoire universelle. On a de lui : *Supplementum chronic. orbis ab initio mundi usque ad annum* 1482, *lib. XV*, Venise, 1483, in-fol. : l'éd. la plus complète est celle de Venise, 1506; elle contient un 16e liv. qui se termine à l'année 1503. Ce même ouvr. a été pub. à Paris, 1535, augmenté d'un 17e liv. attribué à Bernardin Bindoni, mais mutilé dans ses autres parties. Cette chronique a été trad. en ital. par F. Sansovino, Venise, 1491, 1553, in-fol. On a encore de J. P. de Foresti : *de plurimis claris selectisque mulieribus opus propè divinum novissimè congestum*, Ferrare, 1497, in-fol.; *Confess. seu interrogat. aliorum novissimum*, Venise, 1487, in-fol., etc.

FORESTI (Antoine), jésuite italien du 17e S., m. vers 1599, auteur de quelques ouv. ascétiq., est principalement connu par son hist. universelle intit. : *Mappamondo istorico, ovvero descrizione di tutti imperi del mundo, delle vite de' pontef. e i fatti più illustri dell' antica e moderna storia*, Parme, 1690, et ann. suiv., 6 vol. in-4, trad. en allemand, par George Schlueter, Augsbourg, 1716-1718, 6 vol. in-fol. Cet ouvrage a été continué par Apostolo Zeno, par le marquis Dominique Suarez et par le docteur Silvio Grandi; il a été réimp. à Venise, 1745, 14 vol. in-4.

FORESTIER (Antoine), en latin *Sylviolus*, poète, né à Paris dans le 15e S., n'est connu que par le titre de ses ouv. devenus si rares que la bibl. royale n'en possède point d'exempl. Ces tit. sont : *Elegiæ aliquot videlicet de spiritu sancto; de signo, lignoque crucis, de resurrect. Domini; de lauro, de nobilitate generis, de victoriâ Ludovici XII in Ge-*

nuenses ; item hendecasyllaborum et carminum ad diversos liber; Dialogi aliquot et epigrammata, Pavie, 1508, in-4. — FORESTIER (Pierre), chanoine de la collégiale d'Avalon, né dans cette ville en 1654, m. en 1723, a laissé : *Homélies* ou *instruct. familières pour des vétures ou profess. relig.*, Paris, 1690, 2 vol. in-12; *Hist. des indulgences* et des *jubilés*, Paris, 1700, in-12; *Vies des saints, patrons, martyrs et évêques d'Autun*, Dijon, 1713, in-12, etc. — FORESTIER (Mathurin-Germain LE), jésuite, né à Paris en 1697, fut élevé aux premiers emplois de son ordre. Appelé à Rome en qualité de théologien du supérieur général, il fut chargé de la révision des ouvr. composés par les membres de la société, puis envoyé à Londres en 1766, pour apaiser les créanciers du père Lavalette. Il m. à Rome en 1778, après avoir lutté de toutes ses forces contre la suppression de son ordre.

FORESTIER (HENRI), chef vendéen, né dans le Maine d'une famille obscure, se destinait à l'état ecclés. lorsque éclatèrent les troubles de la Vendée. Après s'être signalé comme chef d'un parti de cavalerie sous Stofflet, et avoir contribué à la formation des premières bandes connues sous le nom de *chouans*, il dut quitter les armes à la paix, mais n'en continua pas moins de servir clandestinement le parti qu'il avait embrassé. Condamné à mort par contumace en 1805 comme chef d'une agence secrète établie à Bordeaux, et qui fut découverte à peu près à la même époque que la conspiration de George Cadoudal, il se sauva en Espagne, et de là en Angleterre', où il mourut vers 1809. — Un autre FORESTIER (N.), avocat à Cusset, puis député de la convention nationale par le dép. de l'Allier, vota, dans le procès du roi, la mort sans appel et sans sursis, remplit ensuite quelq. missions, notamment dans le départem. de la Nièvre, et vivait retiré de toutes fonctions publiques lorsque, atteint par l'ordonnance de 1816, il fut obligé de quitter la France. Il était alors âgé de 80 ans. — FORESTIER (Jacques-Antoine-Isidore), ancien chef de divis. au ministère de la marine, né à Versailles en 1762, mort près de Sens en 1825, avait été nommé en 1814 conseiller d'état et intendant des dépenses de la maison du roi. Il fit partie en 1816 de la commission instituée pour l'examen et la liquidation des frais de guerre à payer aux puissances alliées.

FORFAIT (PIERRE-ALEXANDRE-LAURENT), ingénieur-constructeur, membre correspondant de l'acad. des sciences, né en 1752 à Rouen, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing. Il se recommanda particulièrement à l'attention du gouvernement en 1787 par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises ainsi qu'un gr. nombre de passagers et destinés à entretenir avec les Etats-Unis une navigation régulière; chargé ensuite d'une mission de la plus haute importance auprès de l'Angleterre, il fut à son retour nommé député du département de la Seine-Inférieure à l'assemblée législative en 1791. Il s'y fit remarquer par sa modération, retourna au Havre lorsque la convention fut organisée, et fut dénoncé comme suspect pendant la terreur; mais comme on avait besoin de lui, on lui rendit la liberté. Après la conquête de la Belgique et de la Hollande, Forfait fut chargé d'examiner les côtes des deux pays, fit établir un port militaire à Anvers, s'occupa des moyens de faire remonter directement des bâtimens du Hâvre à Paris, explora le cours de la Seine depuis son embouchure jusqu'à la capitale, et prouva la possibilité de cette navigat. en venant mouiller au bas du pont Royal sur le navire *le Saumon*. Les détails relatifs à cette navigation sont consignés dans un mémoire qu'il remit à la commission de marine. Forfait fut appelé par le premier consul au ministère de la marine, devint ensuite conseiller d'état, inspecteur-général de la flottille destinée contre l'Angleterre, commandant de la Légion-d'Honneur, préfet maritime au Havre, puis à Gênes. Il occupait ce dernier poste, lorsqu'ayant été desservi par des envieux il se retira au sein de sa famille, et m. en 1807. On a de lui un *Mém.* (en lat.) *sur les canaux navigables*, couronné par l'académie de Mantoue en 1773; *Tr. élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, 1 vol. in-4; un gr. nomb. de *Mém.* envoyés à l'acad. des sciences; et des art. excell. dans l'*Encyclop. méthod.*, dictionn. marine.

FORGE (LOUIS de LA), docteur en médec., né à Paris au 17e S., exerça son art à Saumur et publ. dans cette ville un traité qui a joui d'une grande réputation à l'époque où prévalaient les hypothèses et les abstractions de la métaphysiq. Ce liv., composé en franç. par de La Forge, a été trad. en latin par J. Flayder sous le titre suiv. *Tractatus de mente humanâ, ejus facultatibus et functionibus, nec non de ejusdem unione cum corpore, secundum principia Renati Descartes*, Paris, 1666, in-4. Le docteur de La Forge a laissé en outre de nomb. *Notes* sur le *Tr. de l'homme* de Descartes, impr. avec cet ouvr., Amsterdam, 1677, in-4.

FORGEOT (NICOLAS-JULIEN), auteur dramat., avocat et inspecteur de l'administration des postes, né à Paris en 1758, m. en 1798, a laissé plus. pièces de théâtre qui ont eu du succès et dont quelq.-unes sont restées au répertoire de l'Opéra-Comique; de ce nombre est le joli opéra-comiq. des *Dettes*, en 2 actes et en prose, mêlé d'ariettes, musique de M. Champein, joué le 8 janvier 1787.

FORGET (PIERRE), sieur *de Fresnes*, secrétaire d'état sous les règnes de Henri III et de Henri IV, puis successivem. intendant-général des bâtimens de la couronne, conseiller du bureau des finances et commissaire en Provence, servit Henri IV avec autant de zèle que de succès, régla les affaires de la religion, rédigea le célèbre édit de Nantes, accompagna le roi en Savoie lors de l'échange du marquisat de Saluces, se démit de ses charges en 1610, et m. la même année emporté par la douleur que lui causa la fin malheureuse de son souverain. On lui attribue le livre int. *la Fleur de lis, qui est le discours d'un François, où l'on refute la déclaration du duc de Mayenne*, 1593, in-8. — FORGET (Pierre), sieur *de La Picardière*, qu'on a quelquefois confondu avec le précéd., fut conseiller d'état et maître d'hôtel ordinaire du roi, député auprès de plus. princes d'Allemagne, agent d'affaires de S. M. à Constantinople, historien de l'ordre de St-Michel, et m. en 1638. Il a laissé plus. pièces de poésie, entre autres : *Hymne à la reine regente, mère du roi*, Paris, 1613, in-4; *les Sentimens universels*, ou recueil de quatrains politiques, philos. et moraux, Paris, 1630, in-fol.

FORGET (JEAN), premier méd. de Charles IV, né à Essey, en Lorraine, vers la fin du 16e S., reçut des lettres de noblesse en récompense de ses services, prit sa retraite en 1644, et m. quelq. années après dans un âge avancé. On a de lui : *Artis signatæ designata fallacia*, Nancy, 1633, in-8; il y réfute complètement le système de Porta sur l'art de deviner les propriétés des plantes par leurs caractères extérieurs. Il a laissé en MS. des *Mém. de la vie de Charles IV*, etc. — Un autre FORGET (Germain), av. au siége présidial d'Evreux dans le 16e S., a laissé, entre autres ouv., un *Tr. des personnes et des choses ecclés. et décimales*, Rouen, 1625, in-8.

FORMAGE (JACQUES-CHARLES-CÉSAR), littér., né à Coupe-Sartre près de Lisieux en 1749, fut professeur de 3e à Rouen en 1779, puis professeur de langues anciennes à l'école centrale et enfin au lycée de Rouen, et m. en 1808. On a de lui les ouv. suiv. : *In licentiam nostræ poeseos carmen; Ignis; In pestem quæ Rhotomago incubuit; Stances sur*

la guerre d'Amérique : ces différens morceaux ont été couronnés par l'acad. de l'Immaculée concept. de Rouen en 1778, 1779 et 1780, et insérés dans le *Rec. des pièces* de cette acad.; *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie, et inséré par extraits dans son recueil; *Fables mises en vers*, 1801, 2 vol. in-8, etc.

FORMAN (SIMON), médecin-astrologue anglais, né à Guidham dans le Wiltshire en 1552, éprouva dès son enfance la plus vive opposition à son goût pour l'étude; mais surmonta tous les obstacles, acquit quelque teinture de la médec. et de l'astr., et voulut exercer ces deux arts à Londres. Ayant été à diverses reprises condamné à des amendes et à l'emprisonnement sur la plainte des méd. de cette ville, il se remit à l'étude, se fit recevoir docteur et revint exercer ouvertement la médecine et l'astrologie jusqu'à sa mort en 1611. Un de ses biogr. le présente comme un homme bienfaisant, désintéressé heureux dans le traitement des malades qui s'adressaient à lui. Ses ouvr., tous en MSs., prouvent qu'il était très-instruit pour son temps. Seulement on regrette que l'aut. se soit plus occupé de la pierre philosophale et de la magie que la médec. et de l'étude de la nature.

FORMEY (JEAN-HENRI-SAMUEL), littérat., né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français originaire de Vitry en Champagne, était pasteur à Brandebourg à l'âge de 20 ans. Bientôt il fut appelé à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie, nommé membre de l'acad. des scienc. et belles-lettres de Berlin dès la formation de cette société, et m. en 1797 doyen de cette compagnie, secrét. correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, conseiller privé et directeur de la classe de philosophie de l'acad. de Berlin. Ses travaux littér. sont innombrables : Meusel en donne une liste fort longue mais incomplète; nous nous contenterons d'indiquer les plus remarquables : *Mém. pour servir à l'hist. et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa d'Auguste III*, La Haye, 1741, in-8; *la Belle Wolfienne ou Abrégé de la philos. wolfienne*, ibid., 1741-53, 6 volum. in-8; *Eloges des acad. de Berlin et de div. autres sav.*, Berlin, 1757, 2 vol. in-12. Il en a comp. un gr. nombre d'autres qui ont été impr. séparément de 1760 à 1786; *l'Esprit de Julie ou la nouv. Héloïse*, 1762, in-8; *l'Anti-Emile*, 1762, in-8; *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amsterdam), 1764, 2 vol. in-8; *Frédéric-le-Grand, Voltaire, Jean-Jacques et d'Alembert*, 1789, in-8; *Souvenirs d'un citoyen*, 1789, 2 vol. petit. in-8. Il a coopéré à un grand nomb. de journaux et d'ouvr. périodiques et a donné des éditions de plus. ouvr. — FORMEY (LOUIS), médecin prussien, né vers 1766, m. en 1823 à Berlin, prof. à l'acad. milit. de chirurgie et de médec. de cette ville, appartenait à la colonie française, et en soigna les pauvres avec un zèle digne d'éloges. Il était membre de la Lég.-d'Honneur et de plus. autres ordres.

FORMI (SAMUEL), médec.-chirurg., né à Montpellier, suivit Henri IV au siége de Paris en 1590, et retourna dans sa patrie lorsque ce prince fut monté sur le trône. Il y exerça son art avec distinction, et a laissé des observations que l'on a jointes à celles de Rivière, célèbre professeur de la faculté. On a en outre de Formi un *Tr. chirurgical des bandes, lacs, emplâtres, attelles et bandages*, Montpellier, 1651, in-8. — FORMI (Pierre), méd. à Nîmes au 17e S., accompagna Gustave-Adolphe dans le voyage que ce prince fit en France en 1631, mais refusa de le suivre en Suède, et m. à Nîmes en 1679. Il avait aussi cultivé la poésie et diverses branches de la littérat. On a de lui : *De l'Adianton ou Cheveu de Venus*, etc., Montpellier, 1644, in-8 : ouvr. long-temps estimé des médecins; *Vita Samuelis Petit*, 1673; et quelques ouvrages MSs. — FORMI (JACQUES), fils du précédent, docteur en médecine, né à Nîmes vers le milieu du 17e S., membre de l'acad. de cette ville, a pub. des notes sur plus. opuscules de Maimonides et s'expatria pour cause de religion en 1687.

FORMOSE, élu pape en 891 après Etienne V, jouissait d'une grande réputation de science et de vertu; sa modération et sa tolérance se signalèrent en diverses occasions, notamment au sujet de la condamnation de Photius et à l'occasion du couronnement du roi de France Charles-le-Simple. Il m. en 896, après un pontificat de 4 ans et demi. Voyez, à l'art. Etienne VI, la singulière et monstrueuse condamnation dont Formose fut l'objet après sa mort. Sa mémoire fut réhabilitée au concile de Rome en 898 sous le pontificat de Jean IX.

FORNARI (SIMON), littérat. ital., né au commencent du 16e S., m. vers 1560, dans un couvent de l'ordre des Chartreux suivant quelq. biogr., a laissé un *Comment.* sur l'Arioste et une *vie* de ce poète pub. sous le titre de *Sposizione sopra l'Orlando furioso*, Florence, 1549 et 1550, 2 vol. in-8, réimpr. avec l'édition de l'*Orlando*, Venise, 1566, in-4.

FORNARI (CLAIRE-ISABELLE), dame romaine, morte en odeur de sainteté le 9 déc. 1744, abbesse d'un monastère de St-François-de-Todi, a laissé quelques écrits mystiques, entre autres des *Lettres sur les vertus de Louis de Gonzague*, imp. à Venise en 1752.

FORNARI (MARIE-VICTOIRE), institutrice des Annonciades célestes, née à Gênes en 1562, gouverna son ordre avec sagesse pendant treize années, et m. en odeur de sainteté en 1617. Sa *vie* a été écrite par le P. Fab. Ambr. Spinola, jés., Gênes, 1640, in-4, et par le P. Ferdinand Melzi, en ital.; ce dernier écrit a été trad. en franç. par le P. Ferd. Guyon, jésuite de Dôle, Lyon, 1631, in-8.

FORNER (don PABLO), jurisc. et poète espag., né à Palma en 1750, exerça pendant plus. années avec distinction la charge de procureur-général du roi à Madrid, et venait d'être nommé juge du roi lorsqu'il m. en 1799. Ses *œuvres*, contenant des poésies lyriques, des odes au prince de la Paix et une comédie intit. *El filósofo enamorado*, ont été impr. par Sancha, 1799, in-8.

FORNERET (PHILIPPE), né à Beaune en 1666, m. en 1736, pasteur de l'église franç. de Berlin, où il s'était réfugié, a laissé des *Sermons* qui ont été mis au jour par Formey, 1738, 1 vol. in-8.

FORNIER ou FOURNIER (JEHAN), poète et traduct., né à Montauban dans le cours du 16e S., a laissé : 201 *Epigrammes érotiques*, Toulouse 1557, in-12; *Chansons lyriques*, ibid., 1555, in-8; l'*Uranie, contenant l'horoscope de Henri II, en 18 sonnets; plus, l'uranomachie avec de briéves annotations sur les phénomènes d'icelle*, Paris, 1555, in-8; le prem. vol. (les 15 prem. chants) de *Roland furieux, traduits du thuscan en rime française*, ibid., 1555, in-4; les *Affections d'amour de Parthenius de Nicée, jointes les narrations d'amour de Plutarque*, ibid., 1555, in-8, Lyon, 1555, même format, puis réimpr. en 1797 dans la *Biblioth. des romans grecs* : on trouve en tête un mém. (de l'abbé de St-Léger) où l'on établit la différence des deux édit. faites la même année à Lyon et à Paris; *Hist. des guerres faites en plus. lieux de la France contre les hérétiques, etc., de 1200 à 1311*, Toulouse, 1561, in-4.

FORSIUS (SIGEFRID-ARON), théologien, mathématicien et physicien suédois, né vers la fin du 16e S., m. en 1637, avait été d'abord professeur d'astronomie et de mathématiques à Upsal, puis pasteur à Stockholm et en Finlande, il avait même mérité l'estime de Gustave-Adolphe, mais ses rêveries astrologiques l'exposèrent à l'animadversion du gouvernem. et lui firent perdre ses places. Il a rédigé des almanachs pendant un gr. nombre

d'années, a donné la prem. *Minérographie* que le Nord ait connue, et a trad. en vers suédois un rec. de distiques latins intit. : *Speculum vitæ humanæ.*

FORSKAL (Pierre), naturaliste suédois, voyageur célèb., né en 1736, fut choisi par Frédéric Ier, roi de Danemarck, pour accompagner Niébuhr, von Haven et Cramer dans leur voyage en Asie, et m. à Djérvim en Arabie, l'an 1763. Niébuhr recueillit ses papiers et publ. les ouvr. suiv.: *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium quæ in itinere orientali observavit P. Forskal*, Copenhague, 1775, in-4; *Flora ægyptiaca-arabica, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibid., 1775, in-4; *Icones rerum naturalium quas in itinere, etc., depingi curavit*, ibid., 1776, in-4. Linnée, qui avait été le profess. de Forskal, a consacré à sa mémoire un genre de plante exotique de la famille des orties, sous le nom de *forskalea.*

FORSTER (Jean), savant grammairien allemand, né à Augsbourg en 1495, m. à Wittemberg en 1556, après avoir parcouru différentes villes de l'Allemagne dans le dessein de faire des prosélytes au luthéranisme, a laissé : *Dictionarium hebraïcum novum ex sacris Bibliis depromptum*, Bâle, 1552, 1557, 1564, in-fol. — Forster (Jean), poète allemand, est connu comme aut. d'un ouvr. allemand sur la guerre de Smalckalde. — Forster (Jean), professeur de théologie à Wittemberg, puis pasteur de l'église d'Eisleben, né à Aurbach dans le Palatinat en 1576, m. en 1613, a laissé quelq. opuscules sur les saintes Ecritures, un poème épique en l'honneur de l'électeur de Saxe, et un liv. int. : *Theatrum christianæ juventutis*, etc., Wittemberg, 1609, in-8. — Forster (Jean), jurisconsulte à Padoue au commencement du 17 S., a écrit un ouvr. intit. : *Processus judicialis cameralis.*

FORSTER (Valentin), jurisc. allem., professeur de droit à Marbourg et à Heidelberg, né à Wittemberg en 1530, m. dans cette même ville en 1609, a laissé entre autres ouvr. : *Historia juris civilis Romani, libri tres*, Mayence, 1607, in 4, etc.; *De successionibus ab intestato*, Cologne, 1594, in-fol., et Mayence, 1607, in-4; *In institutiones juris*, Wittemberg, 1611, 2 vol. in-16; *De interpretatione juris*, ibid., 1613, in-8; *De jurisdictione romanâ*, Wittemberg, 1623, in-8 avec une *vie* de l'auteur, etc. — Forster (Valentin-Guillaume), fils du précédent, profess. de droit à l'université de Wittemberg, né à Marbourg en 1574, m. en 1620, a publ. : *De Dominio*, 1620, in-8; *de Pactis*, Wittemberg, 1621, in-8; *Justinianeæ dissertationes ad institutiones; De successionibus*, Francfort, 1655, in-8. On lui doit aussi une édit. lat. des *Lois de Solon* avec des notes, et les *Œuvres de J. de Coras.*

FORSTER (Nathaniel), théologien et philologue anglais, membre de la société royale de Londres, né en 1717, occupa diverses charges ecclésiastiques, et mourut en 1757. Ses principaux ouvr. sont : *Réflexions sur l'antiquité du gouvernement, des arts et des sciences en Egypte*, Oxford, 1743, en angl.; *Platonis dialogi quinque*, etc., ib., 1745, très-estim., *Appendix Liviana*, Oxford, 1746; *Serm. pour prouver que le papisme tend à détruire l'évidence du christianisme*, ibid., 1716; *Dissertation sur le récit relatif à Jésus-Christ que l'on attribue à Josèphe*, etc., ibid., 1749.

FORSTER (Frobenius), savant prélat catholique allemand, né en 1709 à Konigsfeld en Bavière, se distingua par son zèle pour faire fleurir l'étude des b.-lett. et de la philosophie. Il m. en 1791, laissant des dissertations latines sur divers sujets de philosophie et de théologie. On lui doit une belle édit. d'Alcuin sous le titre suivant : *Beati Flacci Albini seu Alcuini.... opera... de novo collecta, multis locis emendata, et opusculis primùm repertis plurimùm aucta*, 1777, 2 part. en 4 vol. in-f.

FORSTER (Jean-Chrétien), professeur de philosophie à l'université de Halle, inspecteur du jardin botanique et économique de cette ville où il était né en 1735, et où il m. en 1798, a laissé entre autres ouvr. : *Caractère des trois philosophes, Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, Halle, 1765, in-8, 2e édit.; *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8; *Révision des principales revolutions de la ville de Halle dans l'espace d'un Siècle*, ibid., 1780, in-8; *Description et hist. des salines de Halle*, ibid., 1793, in-8, fig.; *Aperçu de l'hist. de l'univ. de Halle pend. le prem. S. de sa fondation*, ibid., 1794, in-8, etc. Il a été édit. de la *Sciagraphia*, et de la *Philosophia* d'Ant.-Théoph. Baumgarten, et a coopéré au feuilleton de la Gazette littéraire de Halle. — Un autre Forster (Jean-Chrétien), théologien protestant, né à Amsterdam en Thuringe l'an 1754, inspecteur des écoles à Naumbourg, surintendant ecclésiastique à Weissenfels, m. en 1800, a publ. en allemand des *Sermons* et quelq. ouvr. ascétiques.

FORSTER (Jean-Reinhold), célèb. naturaliste et voyag., memb. de la société des antiquaires, de la société royale de Londres et de plus. autres sociétés savantes, né à Dirschaw dans la Prusse polonaise en 1729, descendait d'une famille anglaise qui s'était expatriée lors des troubles politiques du règne de Charles Ier. Il vint à Londres en 1766, s'y fit connaître par les traduct. du suédois en anglais des voy. de Kalm et d'Osbeck, et fut choisi en 1772 pour accompagner en qualité de naturaliste le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde. Cette expédition devint pour lui la source d'une foule de disgrâces; il n'eut pas même la liberté de publ. une relation de son voy. et s'estima heureux d'accepter en 1780 la place de professeur d'hist. naturelle à Halle avec les fonctions d'inspecteur du jardin de botanique. Il mourut dans cette ville en 1798, avec la réputation d'un des hommes de son temps les plus versés dans la connaissance de l'hist. générale, de la géographie physique et morale, de l'hist. naturelle, des langues mortes et vivantes. On a de lui entre autres ouvr. : *Characteres generum plantarum, quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt, descripserunt, delineârunt, annis 1772-1775, J.-R. Forster et G. Forster*, Gottingue, 1776, in-4, trad. en allemand par J.-S. Kerner, ibid., 1776, in-4 : c'est le premier ouvr. que l'on connaisse sur les productions de ces contrées : *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la geogr. physiq., l'hist. naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4, en angl., trad. en allem. par son fils, Berlin, 1783, gr. in-8; en hollandais, Haarlem, 1788, gr. in-8; en suédois, par fragm. insérés dans la biblioth. histor. en 1785; en franç., par Pingeron, 5 vol. de l'édit. franç. du voy. de Cook; *Hist. des découvertes et des voy. faits dans le Nord*, Francfort sur l'Oder, 1784, gr. in-8, trad. en anglais, Londres, 1786, in-4, en français sur la version angl. par Broussonnet, Paris, 1788, in-8, etc. On trouvera dans Meusel la liste complète des ouvr. de Forster. Une baie de la terre de Sandwich porte son nom; Linnée a dédié aux Forster, père et fils, sous le nom de *forsterea* une petite plante qui croît sur le sommet des montagnes de la Nouvelle-Zélande. — Forster (Jean-George-Adam), fils du précéd., né à Nassenhubem près de Dantzig en 1754, fit avec son père le voyage autour du monde, quitta Londres en 1777, fut successivement professeur d'hist. naturelle à Cassel, à l'université de Wilna, et prem. biblioth. de l'électeur de Mayence. Lors de la prise de cette ville par les Français en 1792, Forster fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la république; la perte de sa fortune et de

ses MSs. à la reprise de Mayence par les Prussiens, l'infidélité d'une femme qu'il idolâtrait, et surtout un travail forcé, abrégèrent ses jours; il m. à Paris en 1794, au moment où il se préparait, par l'étude des langues orientales, à entreprendre un voyage à l'Indostan et au Thibet. Ses princip. ouv. sont: *Voy. autour du monde sur le vaisseau la Résolution commandé par le cap. Cook, dans les années* 1772-75, Londres, 1777, 2 vol. in-4 en angl., trad. en allem. par Forster (Jean-Reinhold et Jean-George), Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4; *Réplique aux remarq. de M. Wales sur la relation du dernier voy. de Cook, publ. par M. Forster*, Londres, 1778, 1 vol. in-8; *Mélanges ou Essais sur la géogr. morale et naturelle, l'hist. nat. et la philosophie usuelle*, Leipsig et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, etc. Meusel a donné une liste détaillée de tous les ouvr. de Forster.

FORSTER (George), voyageur, employé civil au service de la compagnie des Indes orientales, entreprit en 1782 de parcourir les parties de l'Asie jusqu'alors inaccessibles aux Européens: ce voy. dura près d'une année; on en trouve la relation rédigée d'après ses propres observat. et ses mém. dans l'ouvr. intit.: *Voy. du Bengale à St-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse sur la mer Caspienne, etc., suivi de l'hist. des Rohyllahs et de celle des Seyks, par feu George Forster, trad. de l'angl. avec des additions*, etc., Paris, 1802, 3 vol. in-8 avec deux cartes géographiques.

FORSTNER (Christophe), hab. jurisc. allem., conseiller intime du comte de Hohenlohe, et en cette qualité memb. de la diète de Ratisbonne, vice chancelier du duc de Wurtemberg et enfin chancelier du comté de Montbéliard, né dans un village de Wurtemberg en 1598, m. en 1667, a laissé la réputation d'un habile politique et d'un sage administrateur. On a de lui: *Hypomnematum politicorum centuria*, Strasbourg, 1623 et 1650, in-12; *Epistola de negotio pacis osnabrugensis*, Montbéliard, 1656, in-12, 2e édit. augm.; *Notæ ad libros annalium Taciti*, Francfort, 1662, in-12, etc. Son *Eloge*, écrit en latin par Henri Boecler, se trouve dans les *Mém. philosophiques*, décad. VIII.

FORSYTH (Guillaume), jardinier écoss., membre de la société des antiquaires de Londres, de la société linnéenne et d'autres corps savans, élève du céléb. Miller, et son success. dans la direct. du jardin des apothicaires de Chelsea, né à Old-Meldrum dans le comté d'Aberdeen en 1737, mort en 1804 avec le titre de surintendant des jardins royaux de Kensington et de St-James, s'était spécialem. livré à la culture des arbres forestiers et des arbres à fruit, et avait découvert une composition propre à remédier aux maladies de ces végétaux. Le résultat de ses recherches est consigné dans son *Traité de la culture des arbres fruitiers*, Londres, 1802, in-4; trad. en français avec des notes par Pictet-Mallet, Genève et Paris, 1803, in-8. On a en outre de lui: *Observ. sur les maladies, les défauts et les accidens auxquels les arbres à fruit et les arbres forestiers sont sujets*, en angl., Londres, 1791, in-8.

FORT (Le). V. Lefort.

FORTE ou FORTIO (Ange), médecin vénitien du 16e S., a laissé plus. ouv. dans lesquels il se montre chaud partisan de l'astrologie judiciaire; nous citerons entre autres: *de Mirabilibus humanæ vitæ naturalia fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8; *Veritatis rediviva militia*, ibid., 1541, in-8. — Forte ou Forti (Léonard), mathématicien romain du 16e S., a écrit en vers grecs modernes un traité *De re militari et variis instrumentis belli*, Venise, 1531, in-8, fig.

FORTEBRACCIO (Nicolas), partisan ou *condottiere* italien au 16e S., succéda au fameux Braccio di Montone, son oncle, dans le commandem. des troupes que celui-ci avait formées, servit les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, prit ensuite du service sous le pape Eugène IV; mais bientôt après il déclara la guerre au souverain pontife, et avait déjà conquis une grande partie de l'état ecclésiastique lorsqu'il m. en 1435 des suites d'une blessure qu'il avait reçue peu de jours auparavant à Capo di Monte.

FORTEGUERRI ou FORTIGUERRA (Nic.), cardinal au 16e S., a rendu de gr. services aux papes Eug. IV, Nicol. V, Pie II et Paul II. Après avoir obtenu du roi de Naples, Ferdin. d'Aragon, l'institut. de Bénévent et de Terracine, il négocia le mariage d'Antoine Piccolomini, neveu du pape Pie II, avec une nièce de Ferdinand, et m. à Viterbe en 1473, à 55 ans.—Forteguerri (Scipion), savant illustre, plus connu sous le nom de *Carteromaco* qui n'est que la traduct. grecque de celui de Forteguerri, né à Pistoie en 1466, m. à Florence en 1515, s'était livré à peu près exclusivement à la correction, l'explication et la publication des anciens aut. savans: il a donné conjointement avec Alde Manuce un gr. nombre d'édit. d'ouvrages classiques. — Forteguerri (Antoine), frère aîné de Scipion, poète, chanoine de la cathédrale de Pistoie, a laissé en MS. un recueil de poésies: quelques-unes d'entre elles ont été pub. par le Crescimbeni et le Quadrio. —Forteguerri (Jean), m. en 1582, a laissé en MS. un recueil de nouvelles ou de contes en prose.

FORTEGUERRI ou FORTIGUERRA (Nicol.), cardinal, nommé *le Jeune*, pour le distinguer du prem. cardinal de ce nom, né à Pistoie en 1674, dut à son esprit, à son caractère enjoué et à son talent pour la poésie, les dignités ecclésiastiques dont il fut revêtu par les papes Clément XI, Innocent XIII et Clément XIII. Il m. en 1735 après avoir livré aux flammes tous ses MSs. inédits. On a de lui: *les Comédies de Térence*, trad. en vers italiens, Urbin, 1736, in-8; un poème facétieux intit. *Ricciardetto* (Richardet), Paris (Venise), 1738, in-4 et in-8, trad. ou imité en vers franç. par A.-F. Dumouriez et Nivernois, etc.

FORTESCUE (Jean), lord chef de justice et gr. chancelier d'Angleterre sous le règne de Henri VI, était né dans le 15e S. à Wear-Gifford dans le Devonshire. Il est auteur de plus. ouv. estimés sur la loi naturelle et sur les lois d'Angleterre. Le plus remarquable de ces écrits est celui qui a pour titre: *de Laudibus legum Angliæ*, traduit du latin en anglais en 1737, avec des notes de Selden, et de nombreuses remarques sur les antiquités, l'hist. et les lois d'Angleterre.

FORTI ou FORTIS (Raimond-Jean), appelé quelquefois *Janfortius* ou *Zanforti*, médecin à Venise, puis premier professeur de médecine à l'université de Padoue, né à Vérone en 1603, acquit dans la pratique de son art une réputation telle que l'empereur Léopold l'appela à Vienne pour recevoir ses soins en 1676, et lui conféra le titre de conseiller médecin de la cour impériale. Forti m. en 1678 après avoir pub.: *Consilia de febribus et morbis mulierum facilè cognoscendis et curandis*, Padoue, 1668, in-4, ibid., 1701, in-fol.; *Consultat. et respons. medic. centuriæ quatuor*, Padoue, 1669, in-f., et Genève, 1677, prem. vol.; le 2e ne parut qu'en 1781. — Forti (Gaëtano), prélat italien, mort à Rome en 1770, est auteur de plus. *Mém.*, et d'un écrit int.: *Osservazioni sulla condotta tenuta dal ministro di Portogallo nell' affare de' jesuiti*, Cosmopoli, 1760.

FORTIS (Jean-Baptiste, dit *Albert*), ecclésiast. italien, littérat., poète, journaliste, bibliographe, physicien, naturaliste, né à Vicence en 1740, m. à Bologne en 1803, avec le titre de conservateur de la biblioth. de cette ville et secrétaire perpétuel de l'institut national d'Italie, a laissé les ouv. suiv.: *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4; *Viaggio in Dalma-*

zia, ibid., 1774, 2 vol. in-4, fig. et cartes, trad. en anglais, Londres, 1778, in-4, avec 20 pl. et des addit. considérables; *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille, ou Lettres au comte Thomas de Bassegli, patricien de Raguse*, trad. de l'italien en allem. par F. Schulz, Weimar, 1783, in-8, etc.

FORTUNAT (Venance), en latin *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, évêque de Poitiers à la fin du 6e S., et l'un des meilleurs poètes de son temps, assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut, composa un épithalame pour cette cérémonie, édifia l'église par ses vertus et m. à Poitiers en odeur de sainteté vers l'an 609. Ses *Œuvres* ont été pub. à Cagliari, 1573, 1574 et 1584, à Cologne en 1600, à Mayence, 1617, in-4. Cette dernière édit. vaut mieux que les précéd., bien qu'elle ne soit pas encore tout-à-fait correcte.

FORTUNAT, évêque en Lombardie, surnommé *le Philosophe des Lombards*, se réfugia en France à l'époque où les barbares ravageaient l'Italie, et m. dans le voisinage de Chelles vers l'an 569. On a de lui une *Vie de St Marcel*. Quelques bibliogr. lui attribuent une *Vie de St Hilaire*, mais il paraît que ce dernier écrit appartient plutôt à Venance Fortunat. — V. Amalaire.

FORTUNE (mythol.), déesse principalement honorée chez les Romains, présidait, sous le nom de *Sort*, au bien et au mal. Elle est plus communément représentée debout, ayant un pied sur une roue et l'autre suspendu : on la fait aveugle et chauve, et ses talons sont garnis de deux ailes. Les temples les plus fameux de cette déesse étaient ceux d'Antium et de Préneste dans le Latium, et celui de Ramnus dans l'Attique. Ce fut, dit-on, Ancus Marcius, 4e roi de Rome, qui le premier dressa des autels à cette divinité, la plus fantasque, la plus absolue et la plus univers. de toutes celles du paganisme.

FORTUNIO (Augustin), religieux de l'ordre des camaldules au 16e S., né à Fiesole en Toscane, s'appliqua particulièrement à la recherche des monumens qui pouvaient intéresser son ordre, et m. à Florence vers 1595. On a de lui les ouv. suiv. : *Historia camaldulensium*, Florence, prem. part. 1575, 2e part., 1579, in-4 : cette histoire est inférieure à celle qu'ont pub. les PP. Mittarelli et Costadoni (v. ces noms); *Apologia Augustini Florentini pro libris suis histor. Camaldulensium*, ibid., 1592, in-12; *Cronichetta del monte san Savino di Toscana*, ib., 1583, in-4, etc.; *Liber carminum*, ibid., 1591, in-8 (ce sont des poésies pieuses); et quelq. opusc. peu intéressans.

FORZATE ou FORZATI (Claude), poète ital., né à Padoue au 16e S., est aut. d'une tragéd. intit. : *Recinda*, qui a obtenu un succès mérité sur différ. théâtres d'Italie, et a été imp. à Venise, 1609, in-12 : le recueil des *Rimes* ou poésies de Forsate a été publié à Padoue, 1585, in-12. Il a donné aussi un vol. de vers dans le patois padouan sous le titre de *Scareggio tandarello*, Padoue, 1583, in-4.

FOSCARARI (Gilles), en latin *Foscherarius*, célèbre dominicain, évêque de Modène, né à Bologne en 1512, remplit div. missions sous les papes Paul III, Jules III et Pie IV, fut employé à l'examen du livre des *Exercices spirituels de St Ignace*, à la réformation du bréviaire et du missel romain, et m. à Rome en 1564 avant d'avoir mis la dernière main au catéchisme *ad Parochos*, terminé par ses collègues Léonard Marini et Foreiro, et publié à Rome, 1567, in-fol. On lui attribue un livre intit. : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (François), doge de Venise de 1423 à 1457, soutint avec avantage plus. guerres contre les ducs de Milan, mais fut abreuvé de chagrins domestiques tout le temps que dura son pouvoir. Il perdit successivem. trois de ses fils, et vit exiler le quatrième, accusé d'avoir reçu des présens de plus. princes et capitaines ennemis de la républ. Foscari fut déposé en 1457, et m. trois jours après l'élection de Pascal Malipieri, son successeur.

FOSCARINI (Paul-Antoine), mathématicien italien, né vers 1580, entra dans l'ordre des carmes de l'ancienne observance, professa la théologie à Naples puis à Messine, remplit pendant plusieurs années les fonctions de recteur de la province de Calabre et mourut vers 1616. On a de lui une *Lettre sur le système de Copernic*, dans laquelle il explique fort ingénieusement les passages de la Bible qui paraissent en opposition avec le principe de la rotation de la terre, Naples, 1515, in-4. Cette lettre servit de signal aux persécutions qu'essuya le célèbre Galilée; elle a été trad. en lat. et réimp. à la suite des *Dialogi galilæei*, Lyon, 1641, in-4 : Foscarini a laissé des *Sermons*, des *Traités de théolog.* et des *Livres ascétiques*, pub. à Cosenza, 1611, in-8, et quelq. MSs.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, né en 1632, m. en 1692, est moins connu par les diverses charges qu'il remplit dans sa patrie que par sa continuation de l'*Hist. de Venise* de Nani; elle a été pub. par Bastien Foscarini, son frère, Venise, 1696, gr. in-4, et fait partie de la *Collection des Hist. de Venise*, dont elle forme le 10e vol., 1722, gr. in-4. On a encore deux *Nouvelles* de Foscarini dans le vol. intitulé *Novelle degli Academici incogniti*, 1651, in-4.

FOSCARINI (Marc), de la même famille que le précéd., doge de Venise et littér. distingué, né en 1695, fut d'abord chargé de div. amb. auprès de plus. princes de l'Europe, et se fit remarquer par son savoir, son éloquence, la dignité de sa conduite et sa magnificence; il fut ensuite chargé de la direction des monumens publics, puis de la bibl. de St-Marc, et enfin élu doge en 1762. Il m. l'année suiv., après un règne de 10 mois. On a de lui le 1er vol. d'une hist. litt. de Venise pub. sous le titre suiv. : *della letteratura veneziana libri otto*, Padoue, 1752, grand in-fol.; un *Tr. de l'éloquence* et des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'empereur Charles VI* (en italien).

FOSCO (Placide), en latin *Fuscus*, célèb. méd. italien, surn. *Prognostes* à cause de son habileté dans la science du *prognostic*, né à Montefiori en 1509, exerça d'abord en Sicile et à Malte avec distinction. Appelé à Rome avec le titre de méd. du pape Pie V, il se consacra principalement à la visite des prisonniers de l'inquisition et des malades des hôpitaux jusqu'à sa mort, arrivée en 1574. On a de lui *de Usu et abusu astrologiæ in arte medicâ, auctore Placido Fosco, Pii V, P. M. medico et intimo familiari*. — Fosco (Lactance), frère du précéd., docteur en droit civil et en droit canon, chanoine de Rimini et archiprêtre, m. en 1559, se distingua par une profonde connaiss. des langues gr. et lat.

FOSSATI (Jean-Franç.), bénédictin de la congrégation du Mont-Olivet, év. de Tortone et memb. de l'acad. des *Animosi*, né à Milan vers la fin du 16e S., m. en 1653, se distingua par son éloquence et par la sagesse de son administ. On a de lui : *Orazione funebre nella morte del ser. Cosimo II Medici, gran-duca di Toscana*, Sienne, 1620, in-4; *Memorie istoriche delle guerre d'Italia del secolo presente dall' anno 1600*, Milan, 1640, in-4.

FOSSATI (George), architecte, imp. et grav. italien, né à Morco en 1764, a gravé un gr. nomb. de beaux ouv., entre autres un recueil des édifices de Palladio, les plans de Venise, de Bergame, de Genève, et une carte du lac Lugano. On a de lui : *Raccolta di varie favole delineate ed incise in rame*, Venise, 1744, 6 vol. gr. in-4; *Storia dell' architettura nella quale, oltre le vite degli architetti, si esamina le vicende, i progressi, la decadenza, il risorgimento e la perfezione dell' arte*, Venise, 1747, in-8, fig.; c'est une traduction des *vies* des archit. de Félibien. — Fossati (David-

Antoine), frère du précéd., peintre, né à Morco en 1708, a laissé des peintures à fresque très-est.

FOSSE. V. HAYS et LAFOSSE.

FOSSÉ (PIERRE-THOMAS du), sav. littér., né en 1634 à Rouen, descendait d'un bonne famille originaire de Blois. Son grand-père avait servi utilement les rois Henri III et Henri IV. Du Fossé fut amené à Port-Royal à l'âge de 9 ans pour y recevoir une éducation à la fois chrét. et littér., et conserva toute sa vie pour les memb. de cette société un attachement que les persécutions ne purent altérer. Il mourut en 1698. On a de lui : *Vie de dom Barthélemi des Martyrs*, tirée de son histoire, écrite par cinq aut., dont le prem. est Louis de Grenade, Paris, 1663, in-8; *Vie de St Thomas, archev. de Cantorbéry et martyr*, etc., Paris, 1674, in-4 et in-12, sous le nom de Beaulieu; *Hist. de Tertullien et d'Origène*, etc., ib., 1675, in-8; *Mem. de Louis de Pontis... sur les règ. de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV*, ib., 1676, 2 vol. in-12; *la Continuation de la gr. Bible de Sacy*; et *Mém. de M. Pierre Thomas, écuyer, seigneur du Fossé, contenant l'hist. de sa vie et plus. particularités*, Utrecht, 1739, in-12.

FOSSEUSE (FRANÇ. de MONTMORENCY, dite la belle), née en 1564, fut placée comme fille d'honneur auprès de la reine Marguerite, femme de Henri IV, alors roi de Navarre, devint pendant 5 ou 6 mois l'objet des attentions de ce prince, se vit supplantée par la comtesse de La Guiche en 1582, et épousa François de Broc, seigneur de St-Mars. La suite de sa vie n'offre rien de remarquable.

FOSTER (SAMUEL), mathém. angl. au 17e S., prof. d'astron. à Gresham, memb. de l'association qui précéda la société royale de Londres, mort en 1652, a laissé un *Traité de gnomonique* estimé, 1638, in-8; des *OEuv. posthumes*, pub. en 1652, in-4; des *Mélanges*, ou *Veillées mathém.* en latin et en anglais, 1659, in-folio, etc. Il avait inventé et perfectionné plus. instr. d'astron. et de mathém. — FOSTER (Guill.), mathém., disciple d'Oughtred, est aut. d'un livre intit. *the Circles of proportion, and the horizontal instrument*, 1633, in-4. — FOSTER (Marc), mathémat., a donné en angl. une *Trigonométrie arithmétique*, 1690.

FOSTER (JACQUES), célèbre prédicat. et théol. anglais de la classe des *dissenters*, né à Exeter en 1697, se distingua par un rare talent dans la controverse, devint pasteur de la congrégation de Barbican à Londres, puis de l'église indépendante de Pinner's Hall, et mourut en 1753. On a de lui : *Essai sur les principes fondamentaux*, 1720; une *Défense de l'utilité, de la vérité et de l'excellence de la révélation chrét.*, 1731, en réponse à l'ouvr. de Tindal intit. *le Christianisme aussi ancien que la création*; des *Tr.* sur l'hérésie, des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* qui ont été en partie trad. en franç. par J.-N.-S. Allamand, Leyde, 1739, in-8.—FOSTER (sir Michael), juriscons. angl., né à Marlborough en 1689, exerça la profession d'avocat dans cette même ville, puis à Bristol, devint juge de la cour du banc du roi, fut créé chev.-baronnet, et mourut en 1765. On a de lui (en angl.) un *Rapport* sur les procédures de la commission instituée pour le jugement des rebelles en 1746 dans le comté de Surrey..... suivi de *Disc.* sur quelq. part. du droit de la couronne (*Crown law*), Londres, 1763, in-fol., 1776 et 1792, in-8; *Lettre d'avis aux Protestans non-conformistes*, 1720, etc.

FOSTER (JEAN), sav. philologue angl., né en 1731 à Windsor, chanoine de cette ville en 1772, m. aux eaux de Spa en 1773, n'a pub. qu'un seul ouv., mais qui suffit pour prouver son érudition : c'est un *Essai* (en angl.) *sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur applicat. dans la prononciat. des langues angl., lat. et grecque*, etc., Cambridge, 1763, in-8, en angl.

— FOSTER (mistress ANNE-EMELINDE), née en 1747 à Margate, s'aliéna le cœur de ses parens par une aventure galante qu'elle eut avant l'âge de 16 ans, fut mariée deux fois, abandonnée par son second mari, et forcée de se créer des ressources par quelques travaux littér. Elle mourut en 1789. On cite parmi ses productions un roman intit. *la Vieille fille (the old maid)*.

FOSTER (BENJAMIN), théol. anglo-américain, né dans le comté de Massachusetts en 1730, m. en 1798, pasteur à New-York, est aut. d'une *Dissert. sur les 70 semaines de Daniel*, etc. — Un autre FOSTER (Jededias), mort en 1779, juge de la cour supér. de Massachusetts, avait été l'un des principaux membres de la convention de cet état, à la constitution duquel il travaillait avec zèle quand la mort l'enleva à ses concitoyens.

FOTHERBY, navigateur angl., envoyé en 1614 avec Baffin pour faire des découvertes dans le nord, s'avança au-delà du 80e degré de latitude boréale, et ne put à cause des glaces pousser plus loin sa navigation. Des voyageurs plus récens ont acquis la certitude qu'il était impossible d'avancer davantage.

FOTHERBY (MARTIN), théolog. anglais, né en 1559 dans le comté de Lincoln, mort en 1662, a laissé quelques *Sermons* et un liv. int. *Atheomastix*, qui fut imp. après sa mort.

FOTHERGILL (JEAN), célèbre médec. anglais, né à Carr-End dans le comté d'York l'an 1712, exerçait déjà depuis 6 années lorsqu'une angine gangreneuse, qui devint épidémique en 1746, lui fournit l'occasion de se placer au rang des plus habiles praticiens de son temps. Par une méthode opposée à celle de ses confrères, il guérit presque tous les malades confiés à ses soins, et trouva dans l'empressement de la société royale de Londres, de celle des antiquaires, de l'académie de médecine à l'admettre dans leur sein une récompense flatteuse des services qu'il avait rendus à l'humanité. Il consacra une partie de ses revenus à créer à Upton en Essex un magnifique jardin botanique dans lequel il acclimata une foule de plantes étrangères nécessaires à la médecine et aux arts. Chaque année il distribuait un grand nombre de ces plantes dans les trois roy. et dans les colonies, et signalait son existence par une foule d'actes de désintéressem. Il mourut en 1780 généralement regretté. On a de lui un grand nombre de *Mém.* insérés dans la Collection de la société médicale de Londres, la plupart ont pour objet la thérapeutique, la pharmacologie et l'hygiène publique. Ils ont été recueillis et pub. en angl par Elliot, Londres, 1781, in-8, puis par Lettsom, ibid., 1783, 3 vol. in-8, et trad. de l'angl. et du latin en allem., Altembourg, 1785, 2 vol. in-8. — Un autre FOTHERGILL (George), théol. anglais, né en 1705 dans le Westmoreland, m. en 1760, principal du collége de St-Edmund à Oxford, a laissé des *Sermons* qui ont été recueillis en 2 vol. in-8.

FO-THOU-TCHHING, célèbre Samanéen, né dans la contrée que les Chinois appellent Thiantchou (l'Hindoustan), s'établit à Lo-yang (Ho-Nan) l'an 310, et contribua puissamment par ses connaissances des sciences occultes, son talent à expliquer les présages et à opérer des prestiges, à l'établissement de la religion de Bouddha, dont la secte a civilisé les Tartares. On croit qu'il mourut en 349 après avoir fait un gr. nomb. de disciples et fondé plus. monastères.

FOUBERT (JEAN), bénédictin à St-Benoît-sur-Loire, né en 1540, m. en 1619, a traduit l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre, et l'a pub. avec une préface et une *vie* de cet auteur, Paris, 1603; il a donné en outre un supplément à cette hist. depuis l'élection d'Hildebrand jusqu'à la prise de Pavie par Charlemagne, Paris, 1603, in-8.

FOUCAULD, nom d'une ancienne famille du Périgord qui a produit plus. personn. distingués. —

Jean FOUCAULD, chambell. du roi Charles VII, l'un des vaillans et fidèles capit. de ce prince, fut fait prisonnier par le célèbre Talbot (*v.* ce nom) au siége de Laval en 1425, se racheta de ses propres deniers, défendit en 1430 la ville de Lagny contre les efforts de l'armée anglaise, et conserva au roi ce poste important. Il avait assisté en 1429 au sacre de Charles VII, et il mourut en 1466 dans un âge assez avancé. — FOUCAULD (Jean), seigneur de Lardimalie, baron d'Auberoche, né en 1542 dans le Périgord, servit de tous ses moyens la cause du roi de Navarre, depuis Henri IV, et son suzerain comme comte de Périgord. Ces mêmes services sont attestés dans un grand nombre de lettres du prince, religieusement conservées dans la famille des Foucauld. Monté sur le trône de France, Henri IV nomma Jean Foucauld son chambellan, puis gouverneur du comté de Périgord et vicomte de Limoges. Ce brave gentilhomme fut tué d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que le roi eut à soutenir contre les Espagnols. — FOUCAULD (L.), comte du Dognon, maréc. de France, né en 1616 dans la Marche, fut d'abord page du cardinal de Richelieu, qui favorisa ses prem. armes. Il s'attacha ensuite au duc de Fronsac, servit avec distinction dans la marine, où il devint vice-amiral, se trouva au combat naval devant Cadix en 1640 et au siége d'Orbitello en 1646. Gouvern. de l'Aunis et de la place de Brouage, après la mort du duc de Fronsac et pendant les troubles de la fronde, le comte du Dognon se démit de ces places pour recevoir le bâton de maréchal, qui lui fut donné par le roi en 1653. Il mourut à Paris en 1659.— FOUCAULD (L., marquis de), seigneur de Lardimalie, né en 1755, entra de bonne heure au service, et avait une compagnie de cavalerie lorsqu'il fut député par la noblesse de Périgord aux états-généraux de 1789, devenus *assemblée constituante*. Il s'y fit remarquer par son caractère noble et ferme, par sa loyauté et son énergie à défendre la cause royale, protestant contre les envahissemens de la révolution, et manifestant en toute occasion les sentimens personnels les plus désintéressés. Après la dissolution de l'assemblée constituante, le marquis de Foucauld crut devoir joindre les princes, frères du roi; il fit la campagne de 1789 dans leur armée en qualité de commandant des gentilshommes du Périgord, et les autres campagnes de l'émigration dans le corps de Condé. Rentré en France en 1802, il m. en 1805 dans un ses châteaux, écrasé par la chute d'une tour qu'il faisait réparer. — FOUCAULD (JULES, marquis de), cousin-germain du précéd., colonel du génie, memb. de la chambre des députés (session de 1815), né en 1782 au chât. de Lubersac en Limousin, entra à l'école polytechnique en 1801, fut reçu officier au corps du génie en 1803, assista au siége de Stralsund, passa de l'armée d'Allemagne à celle d'Espagne en 1803, fut employé et servit avec distinction aux siéges de Sarragosse, de Mequinenza, de Lerida et de Tortose, et reçut plus. blessures. Devenu chef de bataillon dans son arme, il passa en Hollande en 1811, et eut la mission de défendre et de fortifier le Helder; il se trouvait encore à ce poste en 1814 au moment de la restauration, et fit reconnaître l'autorité du roi aux troupes de la garnison. S. M. le nomma secrét. de la commission des anciens officiers, et le département de la Corrèze le choisit pour l'un de ses députés à la chambre législative de 1815. Il obtint en 1816 le commandement de l'un des 4 régimens du génie, et mourut à Metz en 1821 vivement regretté de ce même régiment, qui lui a fait ériger un monument funèbre.

FOUCAULT (FRANÇOIS), prêtre, né à Orléans vers 1590, mérite moins d'être cité dans ce dictionnaire pour quelq. traités mystiques qui restent de lui que pour les services importans qu'il rendit comme citoyen et comme ecclés. aux habitans de sa ville natale lors de la terrible peste qui la désola en 1626. C'est à cette occasion qu'il institua, pour le clergé d'Orléans, la confrérie qui subsiste encore. Cet homme respectable mourut en 1640. Il a composé un livre de prières intit. : *le Pain cuit sous la cendre apporté par un ange au prophète Elie pour conforter le moribond*, Orléans. 1631, réimp. plus tard sous ce nouveau titre : *Prières chret. pour servir de préparation à la mort*; ce livre a été destiné dans le principe aux victimes des maladies contag. Il ne faut pas confondre Franç. Foucault avec un autre prêtre FOUCAULT (Nicolas), de la même famille et du même diocèse, m. en 1692. Ce dernier a laissé des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, imp. en 1696, et qui ont eu deux édit. Il fonda aussi à Orléans l'établissem. *du bon pasteur* ou des *filles pénitentes* à l'instar de celui de Paris.

FOUCAULT (NIC.-JOS.), conseiller d'état, né à Paris en 1643, était fils de Foucault, secrét. du conseil d'état, et honoré de toute la confiance du ministre Colbert. Il obtint très-jeune encore la place de procureur-général des requêtes de l'hôtel, passa ensuite au grand conseil comme avocat gén., puis fut success. intend. des généralités de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Caen. Ces quatre villes lui doivent plus. établissemens d'utilité publique. Louis XIV récompensa les services de cet admin. en l'appelant au conseil d'état et en le nommant chef du conseil de Madame. Il mourut en 1721. Il s'était livré particulièrement, dans les momens de loisir que lui laissaient ses occupations nombreuses, à l'étude des antiquités. Le t. 1er des *Mémoires* de l'acad. des inscript. et belles-lett. de Paris, dont il était membre honoraire, renferme le résultat de ses observ. sur des fouilles qu'il avait fait faire dans un village près de Caen. Il avait écrit l'hist. de l'abbé de St-Martin (*v.* ce nom); mais cet ouv. n'a jamais vu le jour.

FOUCHÉ (JOSEPH), duc d'Otrante, etc., né à Nantes en 1753, montra dès sa jeunesse un esprit solide et une application soutenue pour les études sérieuses. Tour à tour élève et profess. distingué chez les oratoriens quand arriva la révolut., il se crut capable de jouer un rôle moins stérile que celui de régent de collége : d'abord avocat peu connu, mais bientôt fondateur de la société populaire de Nantes, et l'un de ses orateurs les plus exagérés, il fut élu en 1792 député à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, Fouché vota la mort. Ce n'était qu'un prem. pas dans la carrière qu'il devait parcourir : l'on n'a pas oublié quels excès, dans le département de la Nièvre, lui méritèrent les applaudissem. de Chaumette, et comment en récomp. il fut associé à Collot-d'Herbois pour exercer contre Lyon ce qu'on appelait alors la vengeance nationale, et ce que l'on aurait pu appeler plus justement la vengeance du prem. de ces proconsuls. Ses rapports, ses lettres subsistent, et font frémir (*v.* dans le *Moniteur* les séances du 26 frimaire, 4 nivôse, 29 pluviôse, 5 et 25 ventôse, an II). Voici comment il rendit compte de sa mission à la tribune des jacobins : « Le sang du crime féconde le sol de la liberté et affermit sa puissance. » Cepend. Robespierre succomba; Fouché, en se liguant contre lui, n'avait voulu que la ruine de l'homme et son propre salut; lui-même il fut bientôt inquiété comme un des plus effrontés démagogues : des députés de la Nièvre rappelèrent sa conduite, Laurençot l'accusa de fraude dans la perception des impôts révolutionnaires; et quand Tallien et Legendre essayèrent de le défendre en alléguant sa coopération au 9 thermidor, Boissy-d'Anglas s'écria : « Fouché n'a point eu de part à cette journée; elle fut trop belle pour avoir été déshonorée par son secours; » et de suite la majorité décréta son arrestation. Rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV, d'abord chargé d'une mission sur les frontières d'Espagne, puis

retiré comme en disgrâce dans une campagne aux environs de Paris, Fouché fut enfin ramené sur la scène politique par le crédit de Barras, qui le fit nommer ambassad. près de la république cisalpine (vendémiaire, an VII). On sait comment, protégé de Joubert, il résista aux ordres du directoire qui le rappelait. Son retour à Paris fut marqué par la chute de ses ennemis ; leurs successeurs prirent à tâche de décrier la constitution de l'an III ; Fouché fut jugé digne de seconder leur dessein : on le nomma ministre de la police générale (13 therm. an VII). Par son ordre des clubs furent fermés, des journaux saisis, leurs rédacteurs emprisonnés, en un mot tous ses actes illégaux s'accomplirent, et la révolution du 18 brumaire se consomma. Bonaparte lui-même ne vit pas sans étonnem. ni sans crainte cet ancien conventionnel si franchement initié à tous les secrets de l'arbitraire ; il douta de sa bonne foi ; mais, après l'explosion du 3 nivôse, l'arrestation de Carbon et de St-Régent et la déportation de 150 jacobins le rassurèrent. Quelques mois après la paix d'Amiens, Fouché fut un instant sacrifié aux caprices de Lucien, qui le haïssait : mais bientôt on sentit que lui seul pouvait aplanir le difficile passage du consulat à l'empire. A son tour, Lucien fut réduit à quitter la France ; Bonaparte fut rappelé sur le théâtre de la guerre ; le ministre resta seul avec la toute puissance : il en usa avec sagesse et modération ; et, comme on l'a dit, ce fut le plus habile et le plus supportable des visirs. Après la paix de Presbourg (déc. 1805), l'emp., malgré ses ombrages et même sa jalousie, conféra à son ministre le titre de duc d'Otrante. Fouché ne donna pas en échange son indépendance, car, à la veille de la guerre d'Espagne, il la désapprouva hautement. Quand les Anglais tentèrent d'envahir la Belgique, Fouché eut l'imprudence ou le courage de choisir Bernadotte pour la sauver ; bien plus, il osa écrire dans une proclamation : *la présence de Napoléon n'est pas nécessaire pour repousser nos ennemis.* De retour à Paris, l'emp. lui arracha successivem. (oct. 1809, et juin 1810) les portefeuilles de l'intér. et de la police, qu'il avait réunis en ses mains, et déguisa son exil sous le vain titre de gouv. de Rome. Fouché se déroba par la fuite aux premiers coups de la persécut., parcourut l'Italie, et revint se fixer à Aix (Bouches-du-Rhône) jusqu'en 1813, où l'emp. le fit venir à Dresde pour le consulter sur les moyens de réparer nos désastres. Il déplut encore par sa franchise. On l'envoya dans les provinces illyriennes en qualité de gouv.-gén. L'invasion ennemie l'obligea de se retirer ; et de peur qu'il ne rentrât en France, on lui ordonna de se rendre à Naples. Alors Murat se disposait à se joindre à la coalition ; Fouché, sans le détourner de son projet, lui donna de sages conseils (*v. Lettre au roi Joachim*, 1814). Il rentra en France lorsque tout avait changé de face ; le nouveau pouvoir l'accueillit avec bienveillance ; on demanda ses avis, qu'on ne suivit pas, et qu'on regretta, mais trop tard, d'avoir négligés. Napoléon reparut ; Fouché, appelé soudain au minist., s'acquitta de ses fonctions avec l'habileté et le dévouement d'un homme qui préférait les intérêts du pays à ceux du souverain, et dit à l'emper. que le seul moyen de salut était de rendre aux Français l'énergie de la liberté. Après la bataille de Waterloo, nommé président du gouv. provisoire, ce fut lui qui pressa l'abdication de Bonaparte, qui traita avec Wellington, quoiqu'il eût été disposé à la résistance si la défense de Paris n'eût pas été jugée impossible. Sous Louis XVIII, Fouché continua de faire partie du ministère. Les vaincus l'accusèrent de trahison, les vainqueurs d'une lâche faiblesse ; laissons de côté ces animosités, et reconnaissons que pour le bien de la France, pour l'intérêt d'un grand nombre, il est heureux qu'il ait su garder la puissance dans une pareille crise. La loi du 6 janv. 1816 le frappa de bannissement ; alors il se retira de la cour de Dresde, où il était ministre plénipotentiaire, et après avoir quelque temps voyagé en Allemagne, il se fixa à Trieste, où il m. en 1820. On a publié plus. ouvr. sur Fouché ; le plus remarquable est celui qui a paru sous ce titre : *Mémoires de J. Fouché*, Paris, 1824, 2 vol. in-8. Suivant M. Barbier (n° 22,937 des *Anonymes*) cet ouvr. a été rédigé par M. de Beauchamp, sur les notes qui lui ont été fournies par M. de Julian, ancien agent de Fouché : cet ouvr. donna lieu à un procès entre l'éditeur (M. Le Rouge) et les fils du duc d'Otrante.

FOUCHER (SIMON), chan. de Dijon, surnommé de son temps *le Restaurateur de la philos. acad.*, né à Dijon en 1644, m. à Paris en 1696, est auteur d'ouvr. oubliés aujourd'hui, tels que : *Critique de la recherche de la vérité*, suivie d'une *Dissertat. apologetique*, Paris, 1687, 1693, in-12 ; *Lettre sur la morale de Confucius*, avec le livre du moraliste chinois, Amsterdam, 1688, in-12, etc.

FOUCHER (PAUL), membre de l'acad. des inscriptions, né à Tours en 1704, m. à Paris en 1778, a laissé sur les religions anciennes les ouvr. suiv. : *Tr. histor. de la religion des Perses*, composé de 12 mémoires et d'un supplément consignés dans les mémoires de l'académie, trad. en allem. par J.-F. Kleuker, Riga, 1781-83, 2 vol. in-4 ; *Recherches sur l'origine et de la nature de l'hellénisme ou Religion des Grecs*, composé de 9 mém. et d'un supplém. impr. dans le rec. de l'acad. On a encore de lui : *Géométrie métaphys. ou Essai d'analyse sur les élémens de l'étendue bornée*, 1758, in-8 ; et il a laissé plus. autres ouvr. MSs.

FOUCHER D'OBSONVILLE (N.), écriv. franç., né en 1734, entra au service en 1752, fit deux fois le voyage de France aux Indes par terre, fut chargé de missions importantes auprès des princes indiens, et m. en 1802. On a de lui entre autres ouvrages : *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8 ; *Lettre d'un voyageur au baron de L*** sur la guerre des Turks*, Paris, 1788, in-8 ; *Bagavadam ou Doctrine des Indiens sur l'Etre suprême, les dieux, les géants et les hommes*, ibid., 1788, in-8, trad. sur une version Tamoule par Méridas Poulé, interprète de l'ancienne compagnie des Indes ; *Essais philos. sur les mœurs de divers animaux étrangers*, ibid., 1783, in-8 : ouvr. curieux extrait des voyages de l'auteur.

FOUCHIER (BERTRAND), peintre holland., né en 1609, passa quelques années à Anvers à l'école du célèbre van Dyck, puis à Rome, revint dans sa patrie par Florence, Paris et Anvers, et m. à Berg-op-Zoom en 1674. Il s'était attaché à imiter la manière de Brauwer (*v.* ce nom) pour plaire aux amateurs, et a fait un gr. nomb. de portraits à l'huile et sur verre.

FOUCHY (JEAN-PAUL GRAND-JEAN DE), astronome, né à Paris en 1707, auditeur à la cour des comptes, secrétaire perpétuel de l'acad. des scienc., m. à Paris en 1788, a fourni à l'acad. plus. mém. dans lesquels il rend compte des observations qu'il faisait chaque année sur les phénomènes célestes, et a donné une méthode pour la simplification des procédés en usage pour calculer la révolution des astres et la simplification des instrumens dont l'acquisition ou le transport mettent quelquefois un obstacle aux observations astronomiques. Il a continué les *Eloges des academ.*, ouvr. commencé par Fontenelle, et il en a publié un vol., Paris, 1761, in-12.

FOUGERET DE MONBRON. V. MONBRON.

FOUGEROLLES (FRANÇOIS DE), méd. à Lyon, habile praticien, né dans le Bourbonnais vers 1560, m. à Grenoble (après avoir obtenu des lettres-patentes pour y établir un collége de médec.), a trad. le *Théâtre de la nature* du lat. de Jean Bodin, Lyon, 1597, in-8 ; les *Vies des philos. de l'antiq.*, du grec de Diogène Laërce, ibid., 1602, in-8, et a donné les 2 ouvr. suiv. : *De senum affectibus pra-*

cavendis nonullisque curandis enarratio, ibid., 1610, in-4; *Methodus in septem aphorismorum libros ab Hippocrate observata, omnibus tamen retrò seculis inaudita*, ib., 1612, in-4.

FOUGEROUX DE BONDAROY (Aug.-Denis), memb. de l'acad. des sciences, né à Paris en 1732, se livra à l'étude de l'agriculture et des sciences naturelles sous le célèbre Duhamel, son oncle, et comme lui dirigea ses travaux vers des objets d'utilité publique. Il mourut en 1798, laissant un assez gr. nomb. d'ouv. et de *Mém.* insérés dans le recueil de l'acad. des sciences, ou pub. séparém. de 1752 à 1773. Nous citerons, entre autres : *Mém. sur la formation des os*, 1760, in-8; *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., avec un *Traité sur la fabrication des mosaïques*, 1769, in-8; *Observat. faites sur les côtes de Normandie*, avec Tillet, 1773, in-4, etc.

FOU-HI, fondateur de la monarchie chinoise, 2953 ans av. l'ère chrétienne, doit être regardé comme le premier auteur de la civilisation de ce pays; il assigna des vêtemens particuliers à chaque sexe, établit la loi du mariage et les conditions auxquelles on devait le contracter, purgea le pays des animaux malfaisans qui l'infestaient, enseigna à son peuple l'usage du fer, la manière de gouverner les animaux domestiques, d'élever des troupeaux, brûla une vaste étendue de broussailles et livra le terrain à la culture, étendit ses états vers les contrées de l'est, et y bâtit la ville de Tchin-tou, dans laquelle il fixa sa résidence. Il institua des sacrifices en l'honneur de la divinité, inventa la musique et deux espèces de lyres ou instrumens à cordes, le *kin* et le *ché*, dont l'usage s'est conservé en Chine, perfectionna l'écriture alors en usage, inventa les huit *koua*, dont les élémens se réduisent à 2 lignes horizontales, l'une entière, l'autre brisée, lesquelles forment 8 trigrammes, qui, combinés par 6 donnent 64 combinaisons différentes; enfin il donna à son peuple un calendrier pour lui apprendre à régler ses travaux. On dit qu'il mour. après un règne de 115 ans. On montre encore au midi de la ville de Tchin-tou le lieu où il fut enterré.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme du bas Poitou au 16e S., est aut d'un livre intit. *la Vénerie, contenant plusieurs préceptes et des remèdes pour guérir les chiens de diverses maladies*, Poitiers, 1560, in-fol., 1561, 1562, 1568, in-4; traduit en allemand, Strasbourg, 1590, in-fol., et en ital. par César Parona, Milan, 1615, in-8. Ses observations sur les habitudes des animaux et sur la manière de les chasser ont été confirmées par Buffon et Daubenton. Fouilloux a joint à ce traité un petit poème intit. *l'Adolescence de Jacques du Fouilloux*. — Un autre Fouilloux (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, m. à Paris en 1736, a pub. un gr. nombre d'écrits théologiques dirigés contre la bulle *Unigenitus*.

FOULCHER ou FOUCHER de Chartres, en latin *Fulcherius Carnotensis*, historien du 11e S., suivit le comte de Blois à la Terre-Sainte, et devint chapelain de Beaudoin, premier roi de Jérusalem. On a de lui une chronique fort intéressante des évènemens de la guerre des croisés depuis 1095 jusqu'à 1127; elle a été insérée dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars; dans les *Francorum historiæ scriptores coætanei*, sous le titre de *Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium, seu histor. Hierosolymitana*.

FOULCOIE, en latin *Fulcoius*, poète du 11e S., né à Beauvais vers l'an 1020, entra dans l'état ecclésiastique; mais se contenta d'être ordonné sous-diacre afin de conserver la liberté nécessaire pour se livrer à son goût pour la poésie. Sa réputation s'étendit dans toute la France et même en Italie. Il m. à Meaux vers l'an 1083. Ses poésies consistent en pièces diverses, légendes mises en vers, vies des saints du diocèse de Meaux, un long poème en dial. sur l'*Anc. et le Nouv. Testam.*. etc. Dom Mabillon, dom Toussaint Duplessis et l'abbé Lebeuf en ont pub. quelq. fragmens.

FOULERESSE (N. de La), gentilhomme franç., secrét. de Christian V, roi de Danemarck, vers la fin du 17e S., puis secrétaire de la légation danoise à Londres, a laissé les ouvr. suiv. : *Défense du Danemarck*, Cologne, 1696, in-12, en réponse à l'écrit de Molesworth sur ce royaume; *l'Etat présent des différends entre le roi de Danemarck et le duc de Holstein*, Amsterdam, 1697, in-12; *Lettre sur ce qui s'est passé dans l'affaire de l'empoisonnement arrivé à la cour de Danemarck*, Cologne, 1699, in-12.

FOULIS (Jacques), en latin *Follisius*, poète écossais, né à Edimbourg, vint à Paris après la peste qui avait ravagé l'Ecosse et lui avait enlevé toute sa famille, et alla ensuite étudier le droit à Orléans. C'est tout ce que l'on sait sur cet auteur. Ses poésies latines ont été publ. sous le titre suiv. : *Jac. Follisii, Edimburgensis, calamitosæ pestis elegans descriptio; Ad divam Margaretam reginam saphicum carmen; De mercatorum felicitate asclepiadeum, item et alia quædam carmina*, Paris, chez Gilles Gourmont (sans date), in-4 de 20 feuilles. — Foulis (Henri), en latin *de Foliis*, théol. anglican, associé du collége de Lincoln à l'univ. d'Oxford, m. en 1669 à 33 ans, a composé divers ouvr. de controverse complètement oubliés aujourd'hui.

FOULIS (Robert et André), savans et célèbres imprimeurs de Glascow vers le milieu du 18e S., associés pour la publication d'auteurs classiques, ont donné pendant les 30 années qu'ils ont exercé l'art typographique des édit. aussi recherchées que celles de Barbou et de Bodoni; les principales sont : *Démétrius de Phalère*, 1743, in-8 : *Horace*, 1744, in-12, édit. qui passe pour être sans faute; *Tacite*, 1753, 4 vol. in-18; *Homère*, grec, 1756-58, 4 vol. in-fol.; *Thucydide*, grec-latin, 1759, 8 vol. in-8; *Hérodote*, grec-latin, 1761, 9 vol. in-8; *Xénophon*, grec-latin, 1762, 1767, 12 vol. in-8; *Cicéron*, 1749, 20 vol. in-12; et le *Nouveau Testament*, gr., 1750, in-8. Les deux frères Foulis se ruinèrent par leur goût pour les beaux-arts et les dépenses énormes qu'ils firent pour créer en Ecosse une espèce d'acad. de peint. et de sculpt. André m. en 1774 et Robert en 1776. — Un autre Foulis, de la même famille que les deux précéd., imprim. à Glascow jusqu'en 1806, a donné, entre autres ouvrages, de très-belles édit. de *Virgile*, 1778, 2 vol. in-fol., et d'*Eschyle*, 1795, in-fol.

FOULLON (Abel), mécanicien et poète, né en 1513 à Loué dans le Maine, valet-de-chambre du roi Henri II, puis directeur de la monnaie de Paris, embrassa la religion réformée, se fixa à Orléans, fut employé par les calvinistes à frapper de la monnaie au coin du roi, et m. dans cette ville en 1563. On a de lui : *les Satires de Perse translatées de latin en rime franç., avec argumens en rime sur chaque satire et annotations en marge*, Paris, 1544, in-4 : c'est la prem. que l'on connaisse en langue franç.; *l'Usage de l'holomètre pour savoir mesurer toutes choses qui sont sous l'étendue de l'œil tant en longueur et largeur qu'en hauteur et profondité*, Paris, Beguin, 1555, trad. en latin et augmenté par Nicolas Stoup, Bâle, 1577, in-fol., et en ital., Venise, Ziletti, 1564, in-4. Il avait fait aussi une traduct. de Vitruve.

FOULLON (Louis), aumônier et secrét. de van der Burch, archev. de Cambrai vers la fin du 16e S. et chanoine de l'église de Cambrai, a pub. en latin *Epitome vitæ et virtutum illustr. et reverend. dom. Fr. van der Burch, arch. et ducis Cameracensis*, Lille, 1647, in-4, trad. en franç., Mons, 1712, in-4.

FOULLON (Jean-Erard), jésuite, prédicateur et recteur du collége de Huy, puis de celui de

Tournai, né à Liége en 1608, m. en 1668 à Tournai, victime de son zèle à soigner les pestiférés, a laissé quelques écrits ascétiques et les ouvr. suiv. : *Hist. abrégée de Liége*, en lat., Liége, 1655, in-24; *Vindiciæ ecclesiæ Tungrensis*, sous le nom de Nicolas Fisen, Liége, 1654, in-16; *Comment. histor. et moral sur le premier livre des Machabées*, en latin, Liége, 1659 et 1665, 2 vol. in-fol.

FOULON (Guillaume Le), en latin *Fullonius*, humaniste hollandais du 16ᵉ S., né en 1493, se consacra à l'éducation publique, et fut nommé recteur du gymnase à La Haye. Son zèle pour la réformation, dont il avait embrassé les principes, lui ayant attiré des persécutions, il ne parvint à conserver sa vie qu'en s'expatriant : il se retira d'abord en Prusse, fut nommé recteur du collége d'Elbing, et conseiller d'Albert, margrave de Brandebourg. De nouvelles querelles théologiques l'ayant chassé de cette retraite, il trouva un asile à Embden auprès de la comtesse d'Ost-Frise, qui le chargea de l'éducation de ses fils; enfin Le Foulon s'établit à Norden, et m. bourgmestre de cette ville en 1568. On a de lui un petit opuscule intit. : *Miroir de consolation pour les malades et les affligés; dialogue entre Théophile, Tobie et Lazare*, imprimé en 1557; une comédie latine sur le sujet de l'Enfant prodigue et sous le titre d'*Acolastus*, Dantzig, 1540, Paris, 1548 et 1554, avec les comment. de Gabriel Dupréau; une tragi-comédie ou drame intit. *Hypocrisis*, Bâle, 1544, et Heidelberg, 1615, in-8 : c'est le même sujet qu'a traité Molière sous le titre de *Tartuffe*; quelques écrits moins intéressans et une version flamande ou hollandaise du *Nouveau Testament*, en société avec Corneille Honius et Jean Rhodius, Anvers et Amsterdam, 1523, in-8.

FOULON (N.), contrôleur-général des finances de France, né vers 1717, massacré à Paris le 22 juillet 1789, était entré dans la carrière administr. sous le ministère de Choiseul. Après avoir rempli les fonctions de commissaire des guerres, puis d'intendant de l'armée pendant la guerre de 1756, Foulon fut promu au conseil d'état, et reçut le portefeuille de contrôleur-général le 12 juillet 1789, jour de la retraite de Necker. La révolution du 14 juillet l'obligea à prendre la fuite et à se cacher à quelq. lieues de la capitale; mais il ne pouvait y vivre long-temps ignoré : dès son entrée dans la carrière administrative, il s'était fait de nombreux ennemis par la dureté de ses manières, et l'on tremblait de voir se réaliser la proposition qu'il avait faite au roi de rétablir les finances par une banqueroute; enfin ce qui mit le comble à la haine dont il était l'objet fut, dit-on, un propos odieux que plus. histor. ont rapporté, et qu'il aurait eu l'imprudence de laisser échapper devant des gens de sa maison. Enlevé de sa retraite, il fut conduit à Paris et mis en pièces par la populace au moment où il sortait de l'Hôtel-de-Ville pour aller en prison. Son gendre (*v.* Berthier) subit le même sort quelques momens après.

FOULQUES Iᵉʳ, surnommé *le Roux*, comte d'Anjou, fils d'Ingelger et d'Alinde, dame de Buzançois, sut gagner la confiance de Hugues-le-Grand, et fut maintenu par ce prince dans la possession de son apanage jusqu'à sa mort en 938. — Foulques II, fils du précéd., surnommé *le Bon*, favorisa le défrichement des terres, le développement de l'industrie, attira près de lui les hommes les plus savans de son temps, et m. à Tours en 958. Il a composé des *Hymnes* en l'honneur de St Martin. — Foulques III, dit *Nerra* ou *le Noir*, petit-fils du précéd., prince ambitieux, fit la guerre à Conan Iᵉʳ, duc de Bretagne, le défit en 992, et le tua de sa propre main. Ayant été vaincu par Eudes II, comte de Blois, Foulques ne se maintint dans ses états qu'avec l'assistance du roi Robert. Pour expier ses fautes il fonda des abbayes et visita les lieux saints. C'est lui qui se fit traîner sur une claie à Jérusalem en criant : Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. Il m. à Metz l'an 1040. — Foulques IV, dit *le Rechin*, son petit-fils, né à Châteaulandon en 1043, entra avec son frère aîné Geoffroi-le-Barbu, en partage de la succession de Geoffroi Martel son oncle, et eut pour sa part l'Anjou et la Saintonge; ayant dépouillé son frère de la Touraine il devint un prince puissant et redouté de ses voisins. Une querelle entre lui et Raoul, archevêque de Tours, faillit lui être funeste; mais ses libéralités envers les gens d'église lui méritèrent l'indulgence des commissaires nommés par le pape pour examiner sa conduite. Il m. en 1109. Il nous reste de lui un fragment de l'*Hist. des comtes d'Anjou*, inséré dans le *Spicilége* de d'Acheri, et trad. en franç. par l'abbé de Marolles dans ses *Histoires des anciens comtes d'Anjou*, Paris, 1681, in-4. — Foulques V, fils du précédent, fit d'abord la guerre à Louis-le-Gros, puis il passa en Palestine, épousa Mélisente fille de Baudoin II, roi de Jérusalem, succéda à ce prince en 1131, repoussa les attaques des Turks et m. en 1142, laissant la couronne à Baudoin III et Amauri, ses deux fils.

FOULQUES, en latin *Fulco*, archevêque de Reims à la fin du 9ᵉ S., exerça les prem. charges à la cour de Charles-le-Chauve, fit revivre les études ecclésiastiques dans son diocèse, mit la ville de Reims à l'abri des ravages de la guerre et de l'oppression des Normands, fit les réparations dont son église avait besoin, se concilia l'estime des souverains de son temps, et prit une grande part aux affaires politiques. Après la mort de Carloman, il sut conserver le sceptre à l'héritier légitime (Charles-le-Simple), et le couronna solennellem. l'an 893. Il périt en 900, assassiné par ordre du comte Baudoin après un épiscopat de 17 ans. Flodoard nous a conservé des extraits de quelq. lettres de ce prélat.

FOULQUES, abbé de Corbie, dit *le Grand* à cause du zèle qu'il mit à défendre les immunités et priviléges de son monastère contre les prétentions de Foulque, évêque d'Amiens, et de Gui successeur de Foulques, assista en 1049 au concile tenu à Reims par Léon IX, accompagna ce pape à son départ de France pour l'Italie, et m. en 1095. On a de lui un *Mém.* sur l'histoire de son monastère, publ. en partie par Mabillon dans les *Annales de l'ordre de St Benoît*.

FOULQUES, prieur de Deuil, monastère de l'ordre de St Benoît, au commencement du 12ᵉ S., n'est connu que comme auteur d'une *lettre de consolation*, qu'il adressa à Abeilard après la violence dont celui-ci avait été l'objet. — Foulques de Bénévent, notaire et secrétaire du sacré palais sous le pontificat d'Innocent II au 12ᵉ S., est aut. d'une *Chronique* des principaux évènemens de son temps, depuis l'an 1102 jusqu'à l'an 1141, publ. à Naples, 1626, par Antoine Caraccioli, théatin, et insérée dans la *Collection des anc. hist. de la Sicile*, Francfort, 1579. — Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, au 12ᵉ S., célèbre par sa piété et son éloquence, fut autorisé à prêcher une croisade en 1198, et m. à Neuilly en 1201. Moréri cite une *Vie de Foulques*, en franç., impr. à Paris, 1620.

FOULQUET ou FOLQUET, évêque de Toulouse au 12ᵉ S., avait montré dès sa jeunesse un goût très-vif pour les plaisirs et s'y était livré sans réserve. Ayant vu mourir presque dans le même temps plus. de ses protect. et de ses amis, surtout la belle Azalaïs, femme du vicomte de Toulouse Barral, et Eudoxie, épouse de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, il embrassa la vie religieuse, fut élevé au siége épiscopal, servit avec chaleur la cause de la cour de Rome, même contre les intérêts de son seigneur le comte de Toulouse, et m. en 1231. La biblioth. du Roi possède en MS. quelques pièces de vers de Foulquet; ce recueil est précédé d'une *Vie de l'aut.* par un anonyme.

FOUNTAINE (sir Andrew), antiquaire angl., né vers la fin du 17e S., crée chevalier par le roi Guillaume, fut vice-chambellan de la reine Caroline, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du Bain, conservateur de la monnaie, et mourut en 1753. On a de lui : *Numismata anglo-saxonica et anglo-danica, breviter illustrata ab Andreâ Fountaine*, dans le *Thesaurus* du doct. Hickes.

FOUQUÉ (Henri-Auguste, baron de LA MOTTE), né à La Haye en 1698, servit d'abord en 1715 dans l'armée prussienne contre Charles XII, passa ensuite au service de Danemarck en qualité de lieutenant-colonel, fut rappelé en Prusse à l'avènement de Frédéric II au trône, et nommé général d'infanterie. Il se distingua particulièrem. en 1760 à Landshut, où entouré par des forces supérieures il refusa de se rendre, fut couvert de blessures, fait prisonnier et transféré en Croatie. Ayant recouvré sa liberté en 1763, après la signature du traité de paix, il se retira à Brandebourg et y m. en 1774. Sa correspond. avec Frédéric-le-Grand a été impr. dans les œuvres du roi de Prusse.

FOUQUERET ou FOUQUERÉ (dom Antoine-Michel), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Châteauroux en Berri l'an 1640, m. à l'abbaye de St-Faron de Meaux en 1709, après avoir professé la rhétorique et la langue grecque et rempli les fonctions de supérieur dans différentes maisons de son ordre, a laissé : *Synodus Bethleemitica pro reali præsentiâ anno 1672 celebrata, græcè et lat.*, Paris, 1672, in-8, et 1678, in-8, sous le nouv. titre de *Synodus Hierosolymitana*, suivi d'un écrit intit. *Dionysii patriarchæ Constantinopolitani super calvinistarum erroribus ac reali imprimis præsentiâ responsio, anno 1672 edita*. On a encore de lui *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8, publ. sous le nom de J.-B. Tagnamini, ouvr. profond et plein d'érudition.

FOUQUET (François), vicomte de Vaux, successivement maître des requêtes et conseiller d'état ordinaire sous le règne de Louis XIII, acquit dans le maniement des affaires la réputation d'un homme habile et intègre. Son épouse, fille du contrôleur général des finances Gilles de Maupeou, se consacra entièrement au service des pauvres malades, après la mort de son mari, et mourut en 1681 à 91 ans. Elle a publ. un *Recueil de recettes choisies, expérimentées et approuvées*, Villefranche, 1665, in-12.

FOUQUET (Nicolas), fils du précéd., surintendant des finances, célèbre par ses disgrâces, né à Paris en 1615, maître des requêtes à l'âge de 20 ans, procureur-général au parlement de Paris à 35 ans, mérita la faveur de la reine mère de Louis XIV, par son dévouement pendant les troubles qui agitèrent le royaume. Nommé surintendant en 1652, il rétablit les finances sur son seul crédit, et engagea ses biens pour couvrir les besoins du trésor. Mais la pénurie était telle que les revenus de l'état étaient absorbés par les intérêts ; et les dettes s'accroissaient dans une progression effrayante. Les courtisans, jaloux de la faveur de Fouquet, l'accusèrent de dilapidations ; Colbert, qui enviait sa charge, accrédita ces bruits, qui du reste semblaient assez fondés, puisqu'on vit le surintendant dépenser 18 millions pour construire un palais magnifique dans sa terre de Vaux. Arrêté en 1661, Fouquet fut enfermé au château d'Angers, et transféré successiv. à Amboise, à Vincennes et à Moret. Ses juges qui tous étaient les amis de Colbert, le condamnèrent au bannissement, peine qui fut commuée en une prison perpétuelle. Fouquet mourut en 1680, après une détention de 19 années. On a publ. sur sa vie, sur sa disgrâce et sur sa m. les ouvr. suiv. : *Vie de Nicolas Fouquet*, par d'Auvigny, t. V des *Vies des hommes illustres de France*; *Rec. des défenses de M. Fouquet* (impr. en Hollande), 1665, 1668, 15 vol. in-12 ; *Sur la mort du surintendant Fouquet, notices recueillies à Pignerol*, Turin, F. Galletti, 1812, in-4.

FOUQUET (Jean-François), jésuite français, missionnaire à la Chine de 1690 à 1720, se signala par son zèle pour la propagation de la foi et surtout par un esprit systématique qui le porta à chercher les mystères du christianisme dans les caractères symboliques des Chinois. A son retour à Rome en 1720, le P. Fouquet reçut le titre d'év. d'Eleuthéropolis en récomp. de ses serv. On a de lui une *Table chronograph. histor. de la Chine*, dans laquelle il donne la prem. série qu'on ait connue en Europe des *Nian-hao* ou noms d'années des Chinois, Augsbourg, 1746, 2 feuilles in-fol. On trouve dans les *Lettres édifiantes*, 5e rec., une lettre du P. Fouquet sur les progrès du christianisme en Chine, sur les guerriers et sur les bonzes, etc.

FOUQUET (Henri), célèbre profess. de médec. à Montpellier, médec. de l'hôpital militaire de cette ville, membre de la Légion-d'Honneur, correspondant de l'institut et membre de plus. autres sociétés savantes, né à Montpellier en 1727, m. dans cette ville en 1806, a laissé la réputation de l'un des hommes de son temps les plus versés dans la théorie et les plus habiles dans la pratique de l'art médical. Ses principaux ouvr. sont : *De fibræ naturâ, viribus et morbis in corpore animali*, Montpellier, 1759, in-4 ; *De corpore cribroso Hippocratis, seu de textu mucoso Bordevii*, ibid., 1774, in-4 ; *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, ibid., 1767, in-8 ; *De nonnullis morbis convulsivis œsophagii*, ibid., 1778, in-4 ; *Discours sur la clinique*, ibid., 1803, in-4. Son *Eloge* a été pub. par M. Dumas, profess. à la faculté de médecine de Montpellier, 1807, in-4 ; et par M. de Baumes, profess. à la même faculté, 1808, in-4.

FOUQUIER-TAINVILLE ou de TAINVILLE (Antoine-Quentin), accusateur public près du tribunal révolutionnaire de Paris, né dans un village près de St-Quentin en 1747, fut d'abord procureur au Châtelet ; mais il paraît que son inconduite l'obligea à vendre cette charge, et qu'il n'exerçait plus au moment où éclata la révolut. Nommé juré au tribunal révolutionnaire de Paris, Fouquier-Tainville se signala en opinant toujours pour la mort. Ce caractère atroce n'échappa point à Robespierre : Fouquier passa aux fonctions d'accusateur public, et il se montra dans la capitale de la France le digne émule de Carrier à Nantes et de Collot-d'Herbois à Lyon. C'est surtout à son acte d'accusation contre l'infortunée Marie-Antoinette qu'il doit son odieuse célébrité. Il s'affranchit bientôt du reste de quelques formes juridiques, et envoyait à la mort sans aucune forme de procès. L'arrestation de Robespierre ne suspendit point le cours de ses crimes ; mais lorsque Barrère eut demandé à la tribune la continuation du système de terreur qui pesait sur la France, le député Fréron répliqua en demandant que « Fouquier-Tainville allât cuver dans les enfers tout le sang dont il s'était enivré. » Ce monstre, qui avait épouvanté l'Europe, fut condamné à mort le 7 mai 1795 avec 12 des juges ses complices. Il avait écrit sa justification sous le titre suiv. : *Mém. pour A. Q. Fouquier, ex-accusateur public près le tribunal révol. établi à Paris, et rendu volontairement à la Conciergerie le jour du décret qui ordonne son arrestation*, in-4 de 20 pag. On a aussi de lui quelques vers médiocres qui se trouvent dans les journaux du temps ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il en fit à la louange de Louis XVI, en 1781. On les trouve dans les notes du poème de *La Pitié* de Delille.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre de paysages, élève de Josse Montper et de J. Breughel, dit *Breughel de Velours*, réussissait dans l'imitation exacte de la nature et surtout dans le feuiller des

arbres. Il avait été chargé par Louis XIII de peindre les principales villes de France; mais une paresse insurmontable ne lui permit pas de remplir les intentions du roi. Ayant reçu des lettres de noblesse, il avait la sotte vanité de ne travailler que l'épée au côté. Ses démêlés avec le Poussin, à l'époque où celui-ci fut nommé premier peintre ordinaire du roi, l'occupèrent plus que ses pinceaux. Il m. en 1659.

FOUR. V. DUFOUR et LONGUERUE.

FOURCADE (PASCAL-THOMAS), consul français dans le Levant, correspondant de l'institut, né à Pau en 1769, vint à Paris au commencement de la révolution et fut nommé consul de France à Saint-Jean-d'Acre, puis à la Canée en 1795. En 1802 il passa au consulat de Synope et en 1812 au consulat général de Salonique, où il m. en 1813. Fourcade s'occupa d'étudier les antiquités des contrées où il fit résidence, et adressa à l'institut des mém. fort intéressans qui prouvent des connaissances assez étendues dans les langues anciennes, les antiquit., l'hist., la géog., la botan. et la minéralogie.

FOURCROI (BONAVENTURE de), avoc. au parl. de Paris, m. en 1692, paraît avoir joui d'une gr. considération et surtout de poumons redoutables, car Boileau disait en l'entendant disputer contre Molière: « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une gueule comme celle-là. » On a de lui les écrits suivans: 21 *Sonnets à M. le prince de Conti*, Paris, 1651, in-4; *les Sentimens du jeune Pline sur la poesie*, ibid., 1660, in-12; l'*Eloge d'Auzanet* mis en tête des *Œuvres de Barthelemi Auzanet; De l'origine du droit des magistrats et des juriscons.; les Lois des douze tables; De la signification des mots et les titres des 50 livres du digeste, nouv. trad. avec notes*, 1674, in-12, etc. Son *Eloge* se trouve dans la préface des *Questions de droit* par Bretonnier.

FOURCROY (ANTOINE-FRANÇOIS de), chimiste célèbre, conseiller d'état, directeur général de l'instruction publique, né à Paris en 1755, se fit d'abord connaître comme professeur de chimie au Jardin du roi; son élocution facile et brillante lui ouvrit une nouvelle carrière à l'époque de la révolution. Il se montra dans les assemblées populaires, et fut nommé en 1792 député suppléant de Paris à la convention nation.; mais il n'y siégea que postérieurement au 21 janvier. Appelé au conseil d'état, puis à la direction générale de l'instruction publiq. après le 18 brumaire, il fut chargé de la rédaction de tous les règlemens et des projets relatifs à cette partie, érigea les écoles de méd. de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, établit douze écoles de droit, organisa près de 30 lycées, appelés aujourd'hui colléges royaux, et plus de 300 colléges communaux. Ayant été disgracié au moment où il s'attendait à recueillir le fruit de ses travaux, Fourcroy parut vivement affecté de la perte de la faveur du chef du gouvernement (Napoléon Bonarparte), et m. frappé d'apoplexie le 16 décembre 1809. On a de lui: *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, Paris, 1801, 6 vol. in-4 ou 11 vol in-8; *Philosoph. chimique*, 1792, 1795 et 1806, trad. en presque toutes les langues et même en grec moderne; *Analyse de l'eau sulfureuse d'Enghien*, 1788, 1 vol. in-8; *Essai sur les maladies des artisans*, trad. du latin de Ramazzini avec notes et additions, 1777, in-12; *l'Art de connaître et d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain*, 1785, 2 vol. in-8; *Essai sur le phlogistique et les acides*, 1788, in-8; *la Médec. éclairée par les sciences physiq.*, 1791, 4 vol. in-8; *Procédé pour extraire la soude du sel marin*, 1795, in-4; *Tableaux synoptiques de chimie*, 1800, 1805, in-fol. Il a fourni en outre aux *Annales de chimie* et à d'autres journaux, ainsi qu'aux rec. de diverses sociétés savantes, plus de 150 mémoires roulant tous sur des expériences qu'il avait faites. On regarde comme les plus importantes celles qui ont rapport à la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion; aux procédés propres à perfectionner l'analyse des eaux sulfureuses, à la séparation du cuivre de l'étain et aux perfectionnemens des analyses végétales. Son *Eloge* a été fait par M. Palisot de Beauvois, 1810, in-4, et par M. Cuvier dans les *Mem.* de l'institut.

FOURCROY DE RAMECOURT (CHARLES-RENÉ), officier du génie, membre associé de l'académie des sciences, né à Paris en 1715, fit avec la plus grande distinction les campagnes de la guerre de 1741 sous le maréchal d'Asfeld, trois campagnes de la guerre de 7 ans, et le siége d'Almeida en Portugal, l'an 1764. Ses talens et son mérite lui valurent la place d'officier-supérieur du génie attaché au ministère de la guerre, puis le titre de directeur-général du génie, titre qu'il conserva jusqu'à sa m. en 1791. Il a laissé les ouvrag. suiv.: *l'Art du tuilier briquetier* et celui du *chaufournier*, insérés dans le rec. des descriptions pub. par l'acad. des sciences; *Mém. sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786, in-4; *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin pour réunir toutes les parties intérieures de la France;* un grand nombre de *Mém.* impr. dans le rec. de l'acad. des sciences, etc. — FOURCROY de GUILLERVILLE (Jean-Louis de), officier d'artillerie, frère du précédent, né à Paris en 1717, passa 20 années de sa vie à Saint-Domingue, acheta à son retour une charge de conseiller au bailliage de Clermont-sur-Oise, fut nommé juge au tribunal qui remplaça ce bailliage au moment de la révolution, et m. à Clermont en 1799. On a de lui: *Lettres sur l'education physiq. des enfans du premier âge*, Paris, 1770, in-8; *les Enfans élevés dans l'ordre de la nature*, ou *Abrégé de l'hist. nat. des enfans du prem. âge à l'usage des pères et mères de famille*, ibid., 1774, in-12 et 1783, in-12, trad. en allemand par K. F. Cramer, Lubeck, 1781, 2 vol. in-8.

FOURIER (PIERRE), réformateur des chanoines réguliers de Lorraine et fondateur de la congrégat. des religieuses du même ordre, dont le but était de répandre l'instruction parmi les jeunes filles, né à Mirecourt en 1565, m. en 1640 à Gray, où il vivait retiré depuis l'invasion de la Lorraine par le roi de France en 1634, a été béatifié par bulles du 29 janvier 1650. Il est aut. des statuts des deux congrégations fondées par lui, et a laissé des *lettres* qui formeraient 3 vol. in-fol., mais qui n'ont pas été publ. Sa *Vie* a été écrite par J. Bedel, Paris, 1645, in-8, et par le P. Friant, Nanci, 1746, in-12. L'histoire de l'établissement de sa congrégat. a été écrite par le P. d'Origny, jésuite, Nanci, 1719, in-12, et par L. G. Bernard, Toul, 1732, 2 vol. in-4.

FOURMONT (ETIENNE), un des plus laborieux érudits du 18e S., profess. d'arabe au collége royal, associé de l'acad. des sciences de Paris, de la société roy. de Lond. et de l'acad. de Berlin, né en 1683 au village d'Herbelay, mort à Paris en 1745, possédait presque toutes les langues de l'Asie et de l'Europe. On trouve la liste de ses ouvr., mém., dissert., etc., à la suite de sa *vie* par Guignes et Deshauterayes ses élèves, imprim. avec les *Reflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol. in-4; son ouvr. le plus important est une *Gramm. chin.*, publ. en 1742. — FOURMONT (Michel), frère du précéd., et comme lui savant oriental., profess. de syriaque au collége royal, interprète de la biblioth. du roi, membre de l'académie des inscriptions et de l'acad. de Cortone, né à Herbelay en 1690, fut envoyé dans l'Orient en 1728 par ordre de Louis XV pour recueillir des MSs. et des inscript. On trouve dans les archives de la bibliot. du roi le catal. des MSs. qu'il a rapportés; quelq.-uns ont servi

à éclaircir différens points de l'hist. gr. Fourmont s'occupait de la publication d'un rec. de 1200 inscriptions qu'il avait réunies pendant ses voyages, lorsque la m. le surprit en 1746. On a de lui la *Relation* de son voyage; l'*Hist. d'une révol. arrivée en Perse au 6e S.*, dans le rec. de l'acad. des inscr.; un *Tr. de l'origine et ancienneté des Ethiopiens en Afrique*; une *Explication de la fable d'Orion* et des *Dissert.* dans les mémoires de la même académie. — FOURMONT (Claude-Louis), neveu des précédens, appelé *le gros Fourmont*, né à Cormeilles en 1713, se livra aussi à l'étude des langues orientales, suivit son oncle Michel au Levant, fut nommé interprète à la biblioth. du roi, résida 4 années en Egypte avec Lironcourt, et m. en 1780. On a de lui : *Description histor. et geogr. des plaines d'Heliopolis et de Memphis*, Paris, 1755, in-12, avec cartes et fig. : ouvr. curieux et instructif.

FOURNEAU (NICOLAS), maître charpentier à Rouen, mort vers 1790, a pub. : *l'Art du trait de charpenterie*, 1767, 1768, in-fol.; *Essais prat. de géom., et suite de l'Art du trait*, etc., 1772, in-fol.

FOURNEAU ou FOURNEAUX (N.), chan. de l'église de Laon, né en 1726 à Reims, m. dans les dern. années du 18e S., est aut. d'un recueil intit. *Faits mémorables*, ou *Narrat. héroïques*, *suivis d'épîtres*, *odes et poésies fugitives*, 1772, in-12; 1789, 2 vol. in-8. — L'abbé de FOURNEAUX, bel esprit du 18e S., n'est guère connu que comme aut. de quelques poésies, et d'un journal qui parut en 1723 sous le titre de *Spectateur suisse*. On lui attribue les ouv. suiv. : *Hist. de la musique*, 1704, in-4; *Essai d'une philos. nat.*, etc., Paris, 1724, in-12, etc. — Un autre FOURNEAUX (Richard de), abbé de Préaux en Normandie, mort en 1131, est aut. de comment. latins sur plus. parties de l'*Ancien Testament*.

FOURNEL (JEAN-FRANÇ.), m. en 1820, doyen des avoc., bâtonnier de son ordre, s'était distingué, jeune encore, par un mémoire qui sauva du bûcher la fille Salmon, condamnée à être brûlée vive. On estime son *Traité du voisinage*, dont la troisième édit. parut en 1812, ses *Lois rurales*, publiées en 1819, son *Hist. des Avocats au parlement et du barreau de Paris, depuis St Louis jusqu'en 1790*, Paris, 1813, 2 vol. in-8, et son *Hist. du barreau de Paris dans le cours de la Révol.*, Paris, 1816, 1 vol. in-8. On lui doit encore quelques ouvr. anonymes. — Un autre FOURNEL (N.), m. à Paris en 1777, est connu comme aut. de quelq. poésies, et d'une petite pièce intit. *l'Aveugle par crédulité*, Paris, 1778, in-8.

FOURNIER (HUMBERT), un des fondateurs et des membres les plus distingués de la société littér. établie à Lyon vers la fin du 15e S. sous le nom d'*Académie de Fourvière*, a laissé une *lettre* en date de 1506, dans laquelle il rend compte des études, des conférences et des divertissem. des académiciens. On trouve des extraits de cette lettre dans l'*Histoire littér. de Lyon* par le P. Colonia. — FOURNIER (André LE), pharmacien ou chimiste du 16e S., est aut. d'un liv. intit. : *la Décoration d'humaine nature et ornement des dames, où est montré la manière et receptes pour faire savons, pommades, poudres et eaux délicieuses*, en trois livres, Paris, 1530, 1551, in-8, Lyon, 1580, in-12. — FOURNIER (Barthélemy), avocat à Lyon, mort vers la fin du 16e S., a traduit ou imité les *Vers dorés de Pythagoras et Phocylides*, Lyon, 1577, in-8. — FOURNIER (Marcellin), jésuite, né à Tournon, est aut. d'une *Hist. générale des Alpes maritimes ou cottiennes, et particulièrement de leur métropolitaine Embrun*, MS. in-fol., déposé à la bibliothèque de Lyon.

FOURNIER, en latin *Fornerius*, nom de plus. régens de l'université d'Orléans, illustres par leurs talens ou leurs vertus; les plus connus sont : FOURNIER (Guillaume), aut. de divers ouv. de droit et d'un commentaire *de Verborum significatione*, imprimé en 1584. — FOURNIER (Henri), son second fils, professeur de droit franç. à Orléans, né en 1563, m. en 1617, a pub. : *Coutumes des duché, bailliage et prevôté d'Orléans*, etc., Orléans, 1609 et 1711; *les Coutumes anciennes de Lorris, des bailliages et prevôtes de Montargis, St-Fargeau*..... *et autres lieux*, ibid., 1609, in-12; *Coutumes générales du pays et comté de Blois*, 1629. — FOURNIER (Raoul) sieur du Rondeau, frère du précédent, savant littérat., historien et moraliste, né en 1562, m. en 1627, a mis au jour plus. des écrits laissés en MS. par son père et a donné entre autres ouv. *Rerum quotidianarum libri tres priores*, Paris, 1600; *Libri tres posteriores*, ibid., 1605 : on y trouve des éclaircissemens sur différ. passages difficiles du droit civil et canonique; *Méditat. chrétiennes*, ibid., 1613; *la Philosophie chrétienne*, etc., ibid., 1620; *le Prédicateur*, ibid., 1622, etc.

FOURNIER (GEORGE), jésuite, né à Caen l'an 1595, professa d'abord les humanités et les mathématiques au collége de Tournai, fut ensuite attaché à la marine royale en qualité d'aumônier, visita les points les plus remarquables des côtes d'Asie, et acquit des connaissances étendues en hydrographie. Il m. à La Flèche en 1652, laissant les ouv. suiv. : *Comment. géogarphiq.*, Paris, 1642, in-12; *l'Hydrographie contenant la theorie et la pratique de toutes les parties de la navigation, avec une Instruction aux pilotes qui naviguent autour de l'Ecosse*, ib., 1667, in-fol.; *Asiæ nova descript.*, etc., ibid., 1656, in-fol., ouv. intéressant. On a de lui quelques autres écrits moins importans et des traités de mathématiques en MSs.

FOURNIER (DENIS), chirurgien à Paris, m. en 1683, se distingua surtout par un talent particulier à ajouter des membres artificiels pour suppléer aux membres naturels : il a perfectionné un gr. nombre d'instrumens de chirurgie et en a inventé quelq.-uns. On a de lui : *Traité de la gangrène, et particulièrem. de ce qui survient en la peste*, Paris, 1670, in-12; *l'Œconomie chirurgic. pour le rhabillement des os du corps humain*, etc., ib., 1671, in-4; *l'Œconomie chirurgicale pour le rétablissem. des parties molles du corps humain*, etc., ibid., 1671, in-4; *l'Accoucheur méthod.*, ib., etc., 1673, in-12, fig.; *Explicat. des bandages tant en géner. qu'en particulier*, ibid., 1678, in-4, fig.

FOURNIER (PIERRE-SIMON), graveur et fond. de caractères, né à Paris en 1712, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois. Il se mit ensuite à graver sur acier de grosses et moyennes lettres de fonte, et les premiers corps de caractères. Il acquit bientôt une réput. qu'il étendit encore par la publ. de plus. écrits remarquabl. Les fatigues que lui causait son application au travail hâtèrent sa fin, et il m. en 1768. On a de lui : *Table des proport. qu'il faut observer entre les caractères*, etc., 1737; *Modèles des caractères de l'imprim. avec un abrégé histor. des princip. grav. franc.*, 1742, in-4; *Epreuves de deux petits car. nouv. gravés*, etc., 1757, in-18; *Dissert. sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois*, 1758, petit in-8; *De l'origine et des product. de l'imprimerie primitive en taille de bois*, 1759, in-8; *Observat. sur un ouv. int.* Vindiciæ typographicæ, 1760, in-8; *Remarq. faites sur un ouv. int.* Lettres sur l'orig. de l'imprimerie, 1761, in-8; *Lettre à Fréron*, 1763, in-8. (*N. B.* On trouve ces cinq dern. ouv. réunis en seul vol. sous le titre général de *Traité histor. et critiq. sur l'origine de l'imprim.*); *Manuel typographique utile aux gens de lettres et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'impr.*, 1764, 2 vol. in-8; *Traité histor. et critiq. sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique, avec des epreuves de nouv. caract. de musique*, 1765, in-4.

FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur-architecte de Nantes, membre de la société des sciences, lettres et arts de la même ville, et correspondant de l'académie celtique, né à Paris en 1747, servit d'abord dans l'artillerie de la marine royale de 1770 à 1783. La paix l'ayant rendu à la vie civile, il se retira à Nantes et se chargea de l'administrat. du grand théâtre. Dès le commencem. de la révol. Fournier en adopta les principes avec une juste modérat. dont il ne s'écarta point. Nommé chef de bataillon et ingénieur de la garde nation. de Nantes, il vint à Paris avec son bataillon pour prêter un appui aux représent. du peuple et veiller au maintien de la liberté, fit la guerre de la Vendée, et en 1793 traça les plans et dirigea l'exécution des fortificat. de la ville de Nantes, assiégée par les armées combinées de l'Anjou et du Poitou. Après s'être vu compris dans le nomb. des 132 Nantais que Carrier avait ordonné de massacrer sur la route de Paris, Fournier languit pendant un an dans les fers avec ses compatriotes, et ne sortit de prison que 2 mois après la mort de Robespierre. Le reste de sa vie fut consacré à l'étude des antiquités de sa patrie; il m. le 20 sept. 1810, après avoir découvert à Nantes des médailles et des tombeaux antiques, des pièces de monnaies des prem. temps de notre monarchie et des monumens romains. Ces différentes découvertes ont été l'objet de mémoires et de dissertat. qu'il a communiqués à la société des sciences de Nantes; quelques-uns d'entre eux ont été imp. séparément; il les a réunis tous en un seul corps d'ouv. sous le titre d'*Antiquités de Nantes*, dont le MS. est déposé à la bibliothèque publ. de cette dernière ville.

FOURNIER DE PESCAY (Gustave-Franç.), jeune littér. qu'une mort prématurée a enlevé aux sciences le 8 fév. 1818, était né à Paris en 1798. Outre plus. articles fournis à la *Biog. univ.*, on a de lui un *Eloge de St Jérôme*, Paris, 1817, in-12.

FOURNIVAL, FURNIVAL ou FOURNIVAUX (Richard de), un des plus célèbres romanciers du 13e S., était chancelier du chapitre d'Amiens en 1240. Il a laissé plus. ouv. en MSs., entre autres les suiv. qui sont à la biblioth. du roi: *li Commants* (commandemens) *d'amour; Puissance d'amour; Bestiaire d'amour*, tous trois en prose, etc. — Fournival (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, est aut. d'un *Recueil des titres concern. les fonctions, rangs, dignités, séances et privilèges des charges de présid., trésoriers de France, génér. des finances et grands voyers des généralités du royaume*, Paris, 1655, in-fol. L'ouv. de Jean Bourgneuf sur la même matière, Orléans, 1745, 2 vol. in-4, fait suite et complète le travail de Fournival.

FOURQUEVAUX (Raimond de BECCARI de PAVIE, baron de), né à Toulouse en 1509, fit ses prem. armes en Italie sous les ordres de Lautrec, puis en Savoie et en Piémont, suivit la reine Louise de Lorraine en Ecosse, fut blessé et fait prisonn. à la bataille de Marciano en 1554, nommé gouverneur de Narbonne en 1557, ambassadeur en Espagne en 1565, et m. à Narbonne en 1574. Il est aut. d'un *Traité de la discipline militaire*, indûment attribué à Guillaume du Bellay, Paris, Vascosan, 1553, in-4 et in-8. Ses mémoir., ses lettres et dépêches sur son ambassade en Espagne, sont déposés MSs. à la biblioth. du roi.—Fourquevaux (François Pavie, baron de), fils du précédent, né vers 1561, successivement gentilhomme ordinaire de la chambre, surintendant de Henri IV, roi de Navarre, et chevalier d'honneur de la reine Marguerite, visita les différentes parties de l'Europe, voyagea en Asie, explora les côtes d'Afrique, et m. en France l'an 1611. On a de lui des *Vies de plus. grands capitaines françois*, Paris, 1643, in-4, au nombre de 14, parmi lesquelles se trouve la *vie* de son père. — Fouquevaux (Jean-Baptiste Raimond Pavie de), petit-fils du précédent, né à Toulouse en 1693, servit pendant quelque temps avec le grade de lieutenant d'infanterie, puis embrassa la vie religieuse, et m. au château de Fourquevaux en 1768. On a de lui une pièce de poésie élégiaque couronnée par l'académie des jeux floraux en 1714, et plus. ouv. de controverse: *Lettres d'un prieur au sujet de la nouvelle réfutat. du livre des Règles pour l'intelligence des saintes Ecrit.*, Paris, 1727, in-12; *Nouvelles lettres sur le même sujet*, 1729, in-12; *Traité de la confiance chrétienne*, 1728 et 1731; *Catéchisme histor. et dogmatiq.*, 1729, 2 v. in-12, et Paris, 1766, 5 vol. in-12 avec les suites. Son *éloge* se trouve dans les *Nouv. ecclésiast.* du 7 février 1769.

FOWLER (Jean), imprimeur anglais du 16e S., quitta sa patrie vers 1560, s'établit à Anvers puis à Louvain, imprima dans ces deux villes un grand nombre d'écrits du parti catholique, et m. à Newmark en Allemagne l'an 1578. Parmi les ouvr. qu'il a pub. on cite: *Abrégé de la somme théologique de St Thomas d'Aquin; Addit. in chronica Genebrardi; Psautier à l'usage des catholiques;* le *Discours de P. Frarin touchant l'insurrect. illégale des Protest.*, etc., Anvers, 1566, ouv. qui a été réfuté par W. Fulke, etc.

FOWLER (Christophe), ecclésiastiq. anglais, né en 1611, abjura la religion anglicane à l'époque de la guerre civile de 1641, se signala par la violence de ses déclamat. et m. presque fou en 1676. Il a laissé quelq. ouv. dont les titres même portent l'emp. de la folie de leur aut.: *Satan à midi* ou *Blasph. anti-chrétiens, diabolismes contraires à l'écr.*, etc., Londres, 1655, in-4. — Fowler (Edouard), évêq. anglic., né en 1632, essuya quelq. persécut. sous le règne de Jacques Ier pour s'être montré zélé partis. du protestantisme, fut élevé au siége épiscopal de Glocester en 1691, et m. à Chelsea en 1714. Il a laissé entre autres écrits: *Exposé exact et défense des principes et de la conduite des... Latitudinaires* (en angl.), Londres, 1671, 1676, in-8; *Libertas evangelica*, ibid., 1680, in-8, suite du précédent. — Fowler (Thomas), médecin angl., né à York en 1736, fut d'abord attaché à l'hôpital de Stafford, puis à celui établi près d'York sous la dénomination de *Retraite*, et m. en 1801, associé aux sociétés médicales de Londres, d'Edimbourg et de Bristol. Il a laissé quelq. ouv. dont le plus import. est intit.: *Résultats obtenus de la saignée, des sudorifiques et des vésicatoires pour la guérison du rhumatisme aigu et chronique*, Londres, 1795, in-8. C'est lui qui a le plus contribué à rendre populaire l'usage de l'arsenic comme médicament; et malheureusement ce poison, qui a eu beaucoup de vogue sous le nom de *Gouttes fébrifuges de Fowler*, trouve encore des prôneurs et des victimes.

FOX (Rich.), év. angl., né vers 1466, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé dans toutes les négociations et les affaires les plus délicates du règne de ce prince, reçut les titres de conseiller privé et de principal secrétaire d'état. A l'avènement de Henri VIII au trône, Fox se retira dans son diocèse de Winchester, et y m. en 1528. L'université d'Oxford lui doit la fondat. du célèbre collége appelé *Corpus Christi*. On a de ce prélat une traduction angl. de *la Règle de St Benoît*, impr. en 1516, et une *Lettre au card. Wolsey sur la réforme du clergé*. — Fox (Edouard), év. anglican, né vers la fin du 15e S. à Dursley, dans le comté de Glocester, fut nommé aumônier du roi et envoyé à Rome en 1528 pour solliciter du pape Clément VII les bulles nécessaires pour le divorce de Henri VIII et de Catherine. A son retour il fut pourvu de l'évêché d'Hereford, et m. à Londres en 1538. On a de lui un ouvr. intitulé *De verâ differentiâ regiæ potestatis et ecclesiasticæ, et quæ sit ipsa veritas et virtus utriusque*, Londres, 1534 et 1538.

FOX (Jean), théologien angl., né en 1517 à Boston dans le comté de Lincoln, essuya plusieurs persécutions que lui suscita son zèle pour la doct. de Luther, fut forcé de se retirer à Bâle, où pour subsister il exerça l'état de correcteur d'imprim. Il ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de la reine Marie, et m. en 1587. On a de lui un assez grand nombre d'écrits de controverse; le plus connu de ces ouvr. est celui qui est intitulé *Actes et monum. de l'Eglise* ou *Martyrologe*, appelé par les catholiques *la Légende dorée de Fox*, Londres, 1563, in-fol., et 1684, 3 vol. in-fol., fig., 9e édit. Sa *vie* écrite par Samuel Fox, son fils, se trouve en tête de ce livre.

FOX DE MORZILLO (Sébastien), en latin *Foxius Morzillus*, sav. philologue espagnol, né en 1528 à Séville, descendait de l'ancienne famille des comtes de Foix. La réputation qu'il s'était acquise par ses ouv. venait de fixer sur lui le choix de Philippe II pour être précepteur de l'infant don Carlos, lorsqu'il périt à la fleur de son âge pend. la traversée de Louvain aux côtes d'Espagne vers l'an 1560. Ses ouv. sont : *de Studii philosophici ratione*, imp. avec le traité *de Rectè conficiendo curriculo philosophico* de Nunesius, Leyde, 1621, in-8; *de Usu et Exercitatione dialecticâ, et de Demonstratione*, Bâle, 1556, in-8; *in Topica Ciceronis paraphrasis et scholia*, Anvers, 1550, in-8; *de Naturâ philosophiæ, seu de Platonis et Aristotelis consensione, lib. V*, Louvain, 1554, in-8, souv. réimp.; *de Juventute atque honore*, impr. à Bâle; *Compendium Ethices*, etc., ibid., 1554, in-8; *de Conscribendâ historiâ*, Anvers et Paris, 1557, in-8; réimp. à Anvers en 1564, etc.

FOX (Luc), navigateur angl., partit en 1631 dans l'espoir de découvrir un passage au nord-ouest de l'Amérique; son attente ne fut point remplie, mais il revint avec la persuasion que ce passage existait : les voyageurs les plus récens ont reconnu que Fox s'était trompé dans ses conjectures. Il a publ. la relation de son voyage sous le titre suivant *Nord-ouest de Fox* ou *Fox de retour du nord-ouest*, Londres, 1635, in-4. Cet ouvr. est estimé.

FOX (George), fondateur de la secte des quakers, qui en peu d'années se répandit dans toute l'Angleterre et dans les possessions angl. de l'Amérique septentrionale, né en 1624 à Drayton dans le comté de Leicester, m. en 1706, a laissé plus. écrits dans lesquels on trouve l'histoire de sa vie, de ses persécutions et de sa doctrine; ils ont été réunis en 3 vol. in-fol. Nous avons en franç. une *Hist. abrég. de l'origine et de la format. de la société dite des quakers*, etc., trad de l'angl. par E.-P. Bridet, Londres, 1790, in-16.

FOX (Charles-James), le plus grand orateur qu'offre peut-être l'hist. des débats parlementaires de la Grande-Bretagne, a exercé une telle influence sur les opinions politiques de ses contemp., et joué un rôle si important dans les évènemens remarquables de la fin du 18e S. et du commencement du 19e, que son nom est un de ceux qu'on attache à une époque, et qui en rappellent seuls les principaux traits. Les irrégularités de la vie privée de Fox ont été effacées par la gloire de ses gr. talens. Les anc. auraient admiré en lui la réunion des vices d'Alcibiade avec l'éloquence de Démosthène; les modernes ne peuvent lui opposer de renommée rivale que celle de Mirabeau. Les bornes de notre plan nous permettent à peine d'esquisser rapidem. les circonstances les plus saillantes de la carrière de Fox; car sa biographie complète serait l'hist. parlementaire de l'Anglet. depuis 1780 jusqu'à 1806. Charles-James Fox, né le 13 janvier 1748, était le plus jeune fils de Henry Fox, lord Holland. Son père, remarquant ses qualités naturelles, le traita de bonne heure en homme, et laissa développer librement tous ses penchans. Son éducation classique à Eton, et puis à l'univ. d'Oxford, fut interrompue par des absences et des voyages; cepend. il étonnait ses maîtres par son savoir, et toute sa vie les œuvres d'Homère, d'Eschyle, de Démosthène, etc., amusèrent ses loisirs. A vingt ans il aimait le jeu, les chevaux, la débauche, et se faisait remarquer par la recherche de sa toilette. Cependant son père l'ayant à cet âge fait nommer à la chambre des communes, il ne recula pas devant l'austérité des travaux législatifs, et son premier discours annonça en lui l'orateur et l'homme d'état. Les antécédens de lord Holland plaçaient naturellement son fils dans les rangs ministériels, et quand le parti Rockingham parvint au pouvoir, Fox eut en partage le secrét. (ministère) des affaires étrangères. Lors du renvoi de cette administration, Fox se coalisa avec lord North, et remplit encore des emplois quand lord North triompha. Mais déjà l'instinct du chef d'opposition perçait dans le discours de l'homme en place : Junius l'avait nommé avec éloges. Ses liaisons avec le célèbre Burke, dont il ne cessa jamais d'admirer le génie, et la mort de son père (1774) achevèrent de briser tous les liens de sa dépendance. La discussion d'un bill sur le serment du *test* fournit à Fox une occasion de plaider en faveur de la tolérance religieuse, et à lord North celle de le destituer. La révolution d'Amérique lui procura bientôt un thème heureux pour proclamer ses principes de liberté, et pour développer son vrai talent; depuis lors Fox devint l'homme du peuple; et un duel dans lequel il fut blessé mit en évidence l'enthousiasme général. Les whigs conquirent encore une fois le ministère; et sous l'inspiration de Fox leur courte administration fut signalée par quelques actes généreux. Aussi le monarque rappela bientôt les torys. Fox voyageait en Italie en 1788 lorsque la maladie du roi Georges III parut devoir changer le cours de la politique ministérielle. La question de régence fut soulevée. En neuf jours Fox fut rendu à son poste, et parla pour la régence avec un admirable talent. Il avait déjà Pitt pour antagoniste. Le *bill sur l'Inde* avait précédemment montré combien il y avait de logique, d'adresse et d'énergie dans son éloquence. Sa voix s'unit plus tard à celle de Wilberforce pour réclamer contre la traite des nègres : et il a mérité que la sculpture ait placé sur son mausolée l'image de l'Afrique reconnaissante. La révolution française trouva dans Fox un avocat enthousiaste. Malheureusement les opinions qu'il émit sur ce grand évènement détachèrent Burke de son parti, et même de son amitié. Fox but dans un dîner *à sa majesté le peuple souverain!* mais il faut dire aussi qu'en 1793 il proposa au parlement de s'interposer entre la convention et Louis XVI. A cette époque la popularité de Fox avait été un moment ébranlée; les évènemens donnaient momentanément raison à Pitt contre l'orateur de la liberté. Ses affaires privées étaient aussi en très-mauvais état : le jeu et la débauche avaient dévoré toutes ses ressources pécuniaires. Il pub. son *appel aux citoyens de Westminster*, ses commettans : cette explication fut bien accueillie. Ses amis se cotisèrent pour subvenir à ses besoins. Quand la république française, après s'être fondée au dedans par la terreur des supplices, commença à se faire respecter au dehors par la gloire de ses armes, Fox ne cessa de proposer au parlement de reconnaître la légitimité de ses droits et de traiter avec elle. Pitt ne voulait de la paix à aucun prix. Mais en 1795 le minist. céda un moment à l'opinion de Fox. Cependant ce ne fut qu'en 1800 qu'il fut question sérieusem. de terminer la guerre, et Pitt vaincu par l'opposit. résigna sa place quand les préliminaires du traité d'Amiens furent signés. Ce fut alors que Fox vint à Paris, qu'il vit le prem. consul et en fut honorablement accueilli, et obtint tous les renseignemens qu'il désirait pour le travail litt. dont il s'occupait alors : son *Hist. des dern. Stuart*. Mais à peine Fox était-il de retour en An-

gleterre que la guerre fut déclarée de nouveau. A la mort de Pitt, en 1806, Fox reparut un moment au timon des affaires; mais au bout de quelq. mois il alla rejoindre son rival sous les caveaux de Westminster. Ses funérailles firent éclater des regrets unanimes. Ses amis regrettaient leur chef, ses adversaires l'homme de génie : sa mort laissait un vide immense à cette tribune, où sa voix avait secondé ou combattu celles de Burke, de Pitt, de Shéridan, etc. Ses discours et ceux de Pitt ont été trad. en fr. (par MM. H. de Janvry et de Jussieu), 1819-20, 12 vol. in-8. On a aussi de Fox des poésies, et la tradition a conservé une foule de bons mots de cet homme célèbre. Son *Histoire des deux dern. rois de la maison des Stuart* est imparfaite, mais pleine de pensées fortes et de vues profondes : elle a été pub. après sa mort par son neveu lord Holland. La trad. franç. (par l'abbé d'Andrezel), fut mutilée par ordre du gouvern. impérial, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

FOX (Charles), peintre et écrivain angl., né à Falmouth en 1749, m. à Bath en 1809, s'était livré à l'étude des langues et de la littérature orient. tout en cultivant la peinture, et avait réuni un assez gr. nombre de MSs. orient. Le seul ouvr. qu'on ait de lui parut en 1797 sous le titre suiv. : *Série de poèmes contenant les plaintes, les consolat. et les plaisirs d'Achmet Ardebelli, exilé persan, avec des notes histor. et explicatives*, in-8.

FOY (Louis-Étienne de), prêtre du diocèse de Bourges et chanoine de Meaux, m. en 1788, est auteur des ouvr. suiv. : *Tr. des deux puissances, ou maximes sur l'abus*, Paris, 1752, in-8; *Prospectus d'une descript. histor., géographique et diplomatique de la France*, 1757, in-4; *Notice des diplômes, des chartes et des actes relatifs à l'hist. de France*, Paris, 1765, in fol., tome Ier. Il a trad. du latin les *Lettres du baron de Busbek, ambassadeur de Ferdinand II près de Soliman, avec des notes*, 1748, 3 vol. in-12.

FOY (Maximilien-Sébastien), lieut.-gén. des armées franç., né à Ham (départ. de la Somme) en 1775, fut admis, en qualité d'élève, à l'école d'artillerie de La Fère dès l'âge de 15 ans, et entra comme lieutenant en second au 3e rég. d'artillerie. Il fit ses prem. armes dans la campagne de 1792 sous les ordres du général Dumouriez, et obtint successivem., par sa bravoure et sa belle conduite, les grades de capitaine et de chef d'escadron. Il fut nommé adjudant-général sur le champ de bataille de Diessenoffen en 1800, et justifia de plus en plus cet avancement dans les campagnes suiv. Lors de la mise en jugement du gén. en chef Moreau, une adresse où la conduite politique de ce dernier était incriminée fut présentée à la signature du colonel Foy, qui refusa de l'apposer en disant « qu'il était milit. et non pas juge. » Peu de temps après, il vota négativement pour l'établissement du gouvernement impérial lorsque le suffrage de l'armée fut invoqué. Il continua de signaler sa valeur, ses talens et ses vertus milit. en Italie, en Allemagne, en Portugal. Nommé général de brigade en 1809, Foy fut choisi par le maréchal Masséna pour défendre auprès de Napoléon la cause de l'armée de Portugal, arrêtée sur les bords du Tage par des obstacles qu'il ne dépendait pas de sa valeur et de son dévouement de surmonter. C'est à la manière non moins noble qu'habile dont il remplit cette mission honorable qu'il dut d'être mieux apprécié par le chef du gouvernement, qui le renvoya à l'armée avec le grade de général de division. Placé dans une posit. plus avantageuse, le général Foy, pendant la retraite de Portugal et les campagnes suiv. en Espagne, notamment à la bataille des *Arapiles* ou de Salamanque (22 juillet 1812), au passage du Douero à Tordesillas, dans les différentes affaires qu'il eut à soutenir après la catastrophe de Vittoria, le général Foy, disons-nous, quelque temps investi d'un commandement en chef, développa toute l'étendue de ses connaissances et des ressources de son génie, et obtint un rang distingué parmi les habiles lieutenans du grand capitaine du siècle. Blessé pour la quinzième fois sur le champ de bataille de Waterloo, il resta à son poste jusqu'à la fin de cette désastreuse journée. Nommé en 1819 inspecteur général d'infanterie dans les 2e et 16e div. milit., le général Foy fut élu le 11 sept. de la même année à la chambre des députés du roy. par le départ. de l'Aisne. Sur ce nouveau théâtre parurent avec le plus vif éclat le savoir et l'éloquence du guerrier citoyen, dont l'étude avait été l'unique délassem. sous la tente. Foy en consacra les fruits à la défense des principes constitutionnels, des libertés publiques; et jusqu'à sa mort, arrivée le 28 nov. 1825, il ne cessa de justifier les promesses solennelles qu'il avait faites à ses commettans. Un concours immense de citoyens de tous les rangs accompagna spontanément le convoi du général distingué, de l'illustre orateur. Une souscription fut ouverte dans toute la France pour doter ses enfans et pour l'érection d'un monument à sa mémoire. Outre les disc. prononcés sur sa tombe par MM. Casimir Perrier, Méchin, Ternaux et le général Miollis, il a été pub. plusieurs écrits tant en prose qu'en vers à la louange du général Foy. On a imp. en 1826 : *Discours* (politiques) *du général Foy, précédés d'une notice biographique par M. Tissot, d'un éloge par M. Etienne, et d'un essai sur l'éloquence politique par M. Jay*, avec portrait et *fac simile*, Paris, 2 vol. in-8.

FOZIO (Joseph), en latin *Fotius*, jésuite ital., professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie dans les colléges de son ordre à Rome, puis vice-recteur de la maison professe de cette ville, né en 1606, m. vers 1676, a donné un écrit intit. *Informatio pro ven. servo Dei Ignatio Azebedo et sociis in odium fidei interfectis ab hereticis*, Rome, 1662, in-4, et a trad. en italien *la Vie de St François de Sales* par le card. Franciotti, Rome, 1662, in-8; *l'Histoire sainte* du P. Nicol. Talon, Bologne, 1649, in-12, et plusieurs autres ouvr. ascétiques.

FRACANTIANUS (Antoine), médecin italien, né à Vicence à la fin du 15e S. ou au commencem. du 16e, m. à Padoue en 1569, fut successivement profess. de méd. dans les universités de Bologne et de Padoue et ne contribua pas peu à la haute réputation de cette dernière. Fracantianus fut l'un des prem. méd. qui s'appliquèrent à l'étude des affect. syphilitiques; il s'éleva d'abord contre les frictions mercurielles imaginées par Bérenger de Carpi, mais bientôt il reconnut son erreur, et fut l'un des plus zélés propagateurs de la méthode qu'il avait combattue. Le plus import. de ses ouvr. est celui qui a pour titre : *De morbo gallico liber*, Padoue, 1564, in-4.

FRACASSATI ou FRACASSATO (Charles), méd. ital. du 17e S., exerça et professa successivem. à Bologne et à Pise. Il est auteur des ouvr. suiv. : *Prælectio medica in aphorismos Hippocratis*, Bologne, 1659, in-4; *Dissert. epistolica responsoria de cerebro; Exercitatio epistolica de linguâ ad Johannem Alphonsum Borellium* : ces deux dern. écrits se trouvent dans le t. 2e de la *Bibliotheca anatomica* de Leclerc et Manget, Genève, 1699, in-f.

FRACASTOR (Jérome), médecin et poète latin célèbre, naquit à Vérone en 1483. L'homme qui devait faire par la suite un si noble usage du don de la parole, vint au monde les lèvres si étroitem. unies, qu'il fallut recourir pour les séparer à un instrum. tranchant. Son enfance fut encore remarq. par un évènem. presque sans exemple : sa mère fut écrasée par la foudre, sans que l'enfant qu'elle portait dans ses bras en reçût la moindre atteinte. Échappé comme par prodige à ces prem. accidens, sa jeunesse ne fut pas moins célèbre, mais ce fut

par son application à l'étude, son amour pour les sciences et les progrès rapides qu'il y fit. Philosophe profond, médecin habile et poète distingué, il a laissé dans ces carrières diverses des monumens de son génie et des titres à la reconnaissance ou à l'admiration de la postérité ! mais plus de trois siècles écoulés ont tellem. reculé les bornes de la science, qu'il ne serait depuis long-temps déjà plus question de Fracastor s'il n'eût été que médecin et philos. : il fut poète, et voila ses droits à la célébrité. Malgré la scabreuse délicatesse du sujet et la difficulté de le traiter en vers corrects, élégans, harmonieux, son poème intitulé *Syphilis* a fait depuis son apparition dans le monde poétique les délices de tous ceux qui aiment à retrouver Virgile dans ses imitateurs ; quelq. critiques même n'ont pas craint de comparer la *Syphilis* aux *Géorgiques*, pour la richesse de la versificat., la noblesse des pensées et l'élégance continue du style : Sannazar la mettait franchem. au-dessus de son poème de *Partu Virginis*, qui lui avait coûté vingt ans de trav. Fracastor m. d'apoplexie en 1553 ; la *Syphilis* a été traduite en prose franç. et publ. à Paris en 1753. (On attribue cette traduction à Macquer et à Lacombe.) On sut gré à l'aut. original d'avoir aussi prudemment évité les écueils du sujet : Vénus est à peine nommée dans l'ouvrage, et ce n'est pas de son courroux, c'est de celui d'Apollon que le jeune Syphilis, le héros du poème, est victime. On distingue encore dans les œuvres poétiques de Fracastor un joli poème de 180 vers, intitulé *Alcon*, *sive de curâ canum venaticorum* : il se trouve dans plus. rec., et vient d'être tout récemment réimprimé dans le tome Ier des *Poetæ latini minores*, tome LII de la Collection-Lemaire. Les meilleures éditions de la *Syphilis* sont celles de Londres, 1720-1746, in-4 et in-8 ; Padoue, 1744, in-8.

FRACHET (GÉRARD de), en lat. *de Fracheto*, religieux dominicain, né à Chalus près Limoges au commencem. du 13e S., m. à Limoges en 1271, prieur de son ordre, en avait écrit une hist. qui fut imprimée dans la suite sous ce titre : *Vitæ fratrum ordinis prædicatorum*, Douai, 1619, et Valence (en Espagne), 1657, in-4.

FRACHETTA (JÉROME), publiciste ital., né à Rovigo vers 1560, m. à Naples en 1620, a composé 8 ouvr. tous en italien, les princip. sont : *Dialogo del furor poetico*, Padoue, 1581, in-4; *Breve sposizione di tutta l'opera di Lucrezio*, etc., Venise, 1589, in-4 ; *Seminario del libro di governi di stato e di guerra*, ibid., 1613 et 1625, in-fol., 1647, in-4 ; *Della ragione di stato*, Urbin, 1623, in-4.

FRA-DIAVOLO (MICHEL POZZA, plus connu sous le surnom de), l'un des chefs insurgés calabrais, né à Itri, avait dans sa jeunesse appris l'état de fabric. de bas, mais il le quitta bientôt pour faire partie d'une bande de brigands dont il ne tarda pas à devenir le chef, et les ravages qu'il exerça dans toutes les Calabres furent tels que l'ancien gouvernem. de Naples mit sa tête à prix. Toutefois en 1799, le cardinal Ruffo, croyant tous les moyens bons pour chasser les Français, ne rougit pas de se servir de Fra-Diavolo, lui accordant le pardon du passé, et un brevet de colonel, ou plutôt de chef de masse insurgée. Il eut bientôt organisé sa troupe et contribua avec elle à l'occupation de Naples : si son but était changé, sa manière de faire la guerre ne l'était pas. Après l'avènem. de Joseph Bonaparte, Fra-Diavolo excita divers soulèvemens à Gaëte, en Calabre et dans l'île de Caprée, débarqua à Sperlonga à la tête d'une troupe formidable, attaqua partout les Français, fut pris après une belle défense, traduit devant un conseil extraordinaire, condamné à mort comme rebelle et pendu à Naples en novembre 1806.

FRAGONARD (NICOLAS), peintre franç., né à Paris vers 1732, fut élève de Boucher, dont il adopta la manière affectée, en mettant cependant plus de noblesse et de poésie dans ses compositions. Il remporta le grand prix et se rendit à Rome où il fréquenta l'atelier des plus célèb. artistes de l'époque. A son retour il se fit recevoir membre de l'acad. de peint. en présent. son tabl. de *Corésus et Callirhoé*; cette composit. fit concevoir de lui de hautes espérances qui ne se réalisèrent pas, car bientôt il abandonna l'histoire pour un genre inférieur. Tout Paris se disputa ses tableaux érotiques, et l'on ne peut nier qu'ils ne soient effectivement pleins de grâce et de facilité. Devenu le peintre à la mode, Fragonard fit, en se jouant avec ses pinceaux, une fortune brillante que la révolution vint lui enlever; dès lors il cessa de peindre, et m. à Paris en 1806, dans un état voisin de la misère.

FRAGOSO (JEAN), méd. espagnol du 16e S., fut méd. et chirurgien du roi Philippe : il a laissé, en espagnol, plusieurs ouvrages sur son art ; les plus remarquables sont : *Questions chirurgicales destinées à expliquer les préceptes les plus importans de la chirurgie*, Madrid, 1570, in-4 ; *Disc. sur les aromates, les arbres, les fruits et les autres drogues simples qu'on retire des Indes orientales, et qui servent en médecine*, Madrid, 1572, in-8, traduit en latin avec des notes par Israël Spach, Strasbourg, 1601, in-8.

FRAGUIER (CLAUDE-FRANÇOIS), savant français, né en 1666 à Paris, m. dans la même ville en 1728, membre de l'acad. française et de celle des inscriptions, a laissé les ouvr. suivans : *Éloge de Roger de Piles*, à la tête de ses *Vies des peintres*, Paris, 1715, in-12 ; *Mopsus, seu schola Platonica de hominis perfectione*, ibid., 1721, in-12; plus. *Dissert.* insérées dans les t. II, IV, V et VI des *Mém. de l'acad.*; des *Poésies lat.*, recueillies par l'abbé d'Olivet, et publ. avec celles de Huet, Paris, 1738, in-12. L'*Éloge* de Fraguier a été écrit par de Boze, au t. VII des *Mém. de l'acad.*

FRAICHOT (CASIMIR). V. FRESCHOT.

FRAIN (SÉBASTIEN), savant avocat au parlement de Rennes, m. en 1645, est aut. d'un *Recueil d'arrêts du parlem. de Bretagne*, Rennes, 1646, in-4.

FRAIN (JEAN), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, fut nommé en 1666 conseiller au siége présidial de sa ville natale, mais il se démit de sa charge pour se livrer à la culture des lettres : il m. en 1724. On a de lui plus. ouvr. presque oubliés aujourd'hui, et dont il suffira d'indiquer les suivans : *Tr. de la vocat. chrét. des enfans*, Paris, 1683 ; *Conversat. morales sur les jeux et les divertissemens*, ibid., 1685 ; *Nouv. essais de morale*, ibid., 1691 ; *Essai sur l'idée d'un parf. magistrat*, ibid., 1701 ; *Tr. des langues*, ib., 1703, Amsterdam, 1709, in-12 ; *Tr. de la conscience*, ibid., 1724, in-12.

FRAISSINET (N.), prêtre de la doctrine chrétienne, m. dans les dern. années du 18e S., a laissé un ouv. int. *l'Enseignement des belles-lettres*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-12.

FRAMBOISIÈRE (NICOLAS-ABRAHAM DE LA), professeur au collége royal et méd. de Louis XIII, né à Guise vers la fin du 15e S., a laissé plus. ouv. sur son art qui ont été réunis et publiés à Lyon en 1669, in-folio.

FRAMERY (NICOLAS-ETIENNE), né à Rouen en 1745, m. en 1810, cultiva tout ensemble, la musique, la poésie et l'art dramatique, mais il n'a laissé dans ces divers genres que la réputation d'un auteur médiocre. Ce fut lui qui le premier imagina de parodier en français quelq. opéras italiens, et il réussit assez bien dans ce genre de travail : à 18 ans il donna au théâtre italien une pièce intitulée *la Nouvelle Eve*, dont la représentation fut interdite ; il fit paraître ensuite *Nanette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain, et le *Nicaise* de Vadé, qu'il arrangea à sa manière. Les pièces qu'il a parodiées sont : *la Colonie*, *l'Olympiade*, *l'Infante de Za-*

mora et *les Deux Comtesses*; en 1783, il donna *la Sorcière par hasard*, opéra comique, dont il avait il fait la musique et les paroles. Un concours avait été ouvert pour les drames lyriques, Framery obtint le prix pour un opéra de *Médée*; le soin de mettre cet ouvr. en musique fut confié à Sacchini, mais il m. avant d'avoir commencé son travail, ce fut Framery lui-même qui composa la musique; la pièce ne fut point représentée. On a encore de lui *Réponse de Valcour à Zéila*, 1764, in-8; *les Trois Contes nationaux*, 1765, 2 vol. in-12; *le Passé, le Présent, l'Avenir*, contes, 1766, in-12; *Mém. du marq. de St Forlaix*, 1770, 4 vol. in-12; *la Pureté de l'âme*, ode couronnée à Rouen, 1770; *Mem. sur le conservat. de musique*, 1775; *Lettre à l'aut. du Mercure* (dans le *Mercure* de septembre 1776): l'auteur y critique la musique de Gluck; *le Musicien pratique*, trad. de l'ital. d'Azopardi, Paris, 1786, 2 vol. in-8: c'est un traité de contre-point fort médiocre: M. Choron a donné en 1823 une édit. de ce livre, 1 vol. in-4; *De l'organisat. des spectacles de Paris*, 1791, in-8; *Avis aux poètes lyriques, ou de la nécessité du rhythme et de la césure dans les hymnes*, 1796, in-8; *Disc. couronné par l'Institut sur cette quest.*: « Analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie, » 1802, in-8; *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8. Il a donné en société avec Panckoucke une *Traduct.* littérale en prose de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1785, 5 vol. in-18; une autre du *Roland furieux*, Paris, 1787, 10 vol. in-12; et il rédigea aussi le *journal de musique* en 1770 et 1771, in-8.

FRANC (MARTIN LE), ecclésiastique et poète franç., né vers le commencement du 15ᵉ S., m. à Rome vers 1460, protonotaire du pape Nicolas V, a laissé les deux ouv. suiv.: *le Champion des dames*, in-fol., goth., fig., impr. sur deux colonnes par Ant. Vérard, de 1490 à 1500; Paris, Gaillot-Dupré, 1530, petit in-8, lettres rondes; *L'estrif de fortune et de vertu desquels est souverainement démonstré le povre et foible estat de fortune contre l'opinion commune*, Paris, 1505, ibid., 1519, in-4 goth., rare.

FRANC-FLORE. V. FLORIS.

FRANC (LE). V. LEFRANC et POMPIGNAN.

FRANCE (la). Lors du démembrement de l'empire romain, les Francs, peuple de la Germanie, s'établirent dans les Gaules sous la conduite de Marcomir et de Pharamond, et s'emparèrent enfin sous Clodion du pays situé entre la Somme et Tournay. C'est à tort que plusieurs historiens ont avancé que Clovis forma le premier établissement dans les Gaules, et que jusqu'à ce prince les Francs s'étaient contentés de faire des excursions, après lesquelles ils se retiraient au-delà du Rhin. La monarchie française est beaucoup plus ancienne qu'ils ne l'ont prétendu: il faut en placer le commencement au moins au règne de Clodion. A sa mort les Gaules étaient sous cinq dominations, savoir: celle des Romains, celle des Francs, celle des Visigoths, celle des Bourguignons et celle des Bretons. Méroyé, successeur de Clodion, étendit sa dominat., et se vit maître de Châlons-sur-Marne, du Vermandois, de l'Artois, du Cambresis, de Tournai, de Senlis, du Beauvoisis, de l'Amiennois, de Boulogne, d'une partie de l'Ile-de-France, et de la province qu'on a appelée depuis Normandie. Chilpéric poussa ses conquêtes au-delà de la Loire, et Clovis éteignit enfin le nom et la puissance rom. dans les Gaules: il devint alors maître de tout le pays, à l'exception de ce que les Bourguignons occupaient entre le Rhône et les Alpes, et de ce que les Visigoths possédaient en Provence et dans le Languedoc: ce fut de cette manière que les Francs s'établirent dans les Gaules, et y fondèrent un gr. empire. A la m. de Clovis, prem. roi chrétien, ses états sont partagés entre ses quatre fils, et forment les royaumes de Paris, Soissons, Orléans, Ostrasie. Réunis sous un même sceptre par Clotaire Iᵉʳ, ils sont de nouveau divisés à sa mort, et réunis enfin définitivem. par Clotaire II. Après lui commencent les rois fainéans et le pouvoir des maires du palais en 628. Pendant cette longue période de crimes et de guerres intestines, la France est partagée en royaumes de Neustrie et d'Ostrasie, quelquefois unis, plus souvent divisés. Charles Martel, duc des Français, gagne sur les Arabes la bataille de Tours, et après sa mort, en 752, commence la seconde race dans la personne de son fils Pépin, héritier de sa puissance, qui se fait proclamer roi au préjudice de Chilpéric III, qui est déposé. Défenseur d'Etienne II contre les Lombards, conquérant de la Bretagne et de l'Aquitaine, ce prince laisse sa couronne à son fils Charlemagne. Grand législateur, habile politique, illustre capitaine, protecteur des lettres, Charlemagne réunit presque toute l'Europe sous ses lois, et est couronné empereur d'Occident par le pape Léon III en 800; mais la faiblesse de son successeur Louis-le-Débonnaire, qui vit trois fois ses fils révoltés contre lui; la lâcheté de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Bègue, les incursions des Normands, les progrès du pouvoir féodal, détruisent ce grand édifice de puissance. En 887, sous le méprisable Charles-le-Gros, la Germanie et l'Italie se choisissent des princes particuliers. Sous Charles-le-Simple, qui meurt captif du comte de Vermandois, les Normands s'établissent dans la Neustrie. Pendant les règnes de l'usurpateur Raoul et de Louis IV, dit d'*Outremer*, se fortifie la puissance des ducs et des autres seigneurs féodaux; l'autorité royale est abaissée, et le domaine de la couronne se trouve réduit au comté de Laon. Lothaire, avec quelques talens, n'a pas assez de pouvoir pour soutenir ses droits, et à la m. de son fils Louis V, qui ne règne qu'un an, Hugues Capet, duc de France, s'empare du trône au préjudice de Charles de Lorraine, oncle du feu roi. C'est à lui que commence la troisième race. Son usurpation sauve la monarchie, parce qu'il réunit à la couronne les domaines de sa maison. Son fils Robert est en dissidence avec le pape Grégoire V. Le règne de Henri Iᵉʳ, agité par des discordes civiles, l'indolence de Philippe Iᵉʳ, spectateur inutile de la première croisade et de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, font déchoir l'autorité royale. Relevée par la victoire de Louis-le-Gros et l'affranchissement des communes, la France est illustrée par Philippe, qui reprend sur Jean-sans-Terre les provinces que le divorce de Louis-le-Jeune avec Eléonore de Poitou a fait passer à l'Angleterre, et gagne la bataille de Bouvines. St Louis, vainqueur des Anglais et des seigneurs révoltés, sage législateur, roi juste et populaire, entreprend ces deux fatales croisades dont la dern. cause sa mort. Les cinq règnes suiv., jusqu'à la mort de Charles-le-Bel, ne sont marqués que par l'abolition des Templiers et les efforts soutenus des princes pour arriver à l'anéantissement de la féodalité. Avec la branche des Valois commence la rivalité sanglante de la France et de l'Angleterre. Funeste bataille de Crécy, captivité du roi Jean, désordres intérieurs jusqu'à l'avènement de Charles V, qui, avec le secours de Duguesclin, bat les Anglais. Mais la démence de Charles VI, la trahison d'Isabeau de Bavière et des Bourguignons amenèrent les étrangers au centre de la France, d'où ils ne sont chassés qu'en 1450 par la valeur de Jeanne d'Arc, de Dunois, de Richemond et de Charles VII. Mauvais fils, mauvais époux, mauvais roi, mais habile politique, Louis XI abat l'hydre de la féodalité, et réunit à la couronne la Bourgogne à la mort de Charles-le-Téméraire, et plus tard la Provence. Mais ces heureux résultats sont atténués par les défaites des Français en Italie

sous Charles VIII et Louis XII, surn., à cause de sa bonté, *le père du peuple*. D'abord vainqueur, puis vaincu et prisonnier, François Ier soutient, malgré ses revers, une lutte glorieuse contre Charles-Quint. Elle est continuée par Henri II contre Philippe, roi d'Espagne. Calais est repris aux Anglais. A la mort de Henri commencent les guerres sanglantes des catholiques et des protestans, qui, continuées sous cinq règnes, sont marquées par la St-Barthelemy d'odieuse mémoire, par les batailles de Jarnac, de Coutras, et l'assassinat de Henri III. En 1593, Henri IV, tige de la maison de Bourbon, abjure la foi protestante. Au moment où ce prince, aussi bon et aussi humain qu'habile et courageux, se dispose à abaisser la maison d'Autriche, il est assassiné par Ravaillac. Son fils Louis XIII, ou plutôt Richelieu, qui règne sous son nom, détruit entièrement la féodalité, et arrache La Rochelle aux protestans. Vient ensuite la minorité orageuse de Louis XIV (*v.* l'article FRONDE), ses victoires, la conquête de la Franche-Comté et de la Flandre. Louis place un fils de France sur le trône d'Espagne; et à la fin de son règne, illustré par tous les genres de gloire, supporte courageusement quelq. revers glorieusem. réparés à Denain. Le règne de Louis XV s'annonce sous d'heureux auspices. Il gagne les batailles de Fontenoy; mais la guerre malheureuse de Prusse est moins fatale à la France que les fautes et les désordres de son roi. Après lui la bonté, la vertu, la sagesse de Louis XVI ne peuvent arrêter la plus terrible des révolutions; long-temps le jouet de la fureur des partis, ce prince infortuné est décapité le 21 janvier 1793. Alors peuvent s'établir deux gouvernem., celui de droit et celui de fait: de droit, règne Louis XVII, mort au Temple le 8 juin 1795; il a pour successeur Louis XVIII en émigration. De fait, la convention, le directoire, le consulat de Napoléon Bonaparte, l'empire en 1804; les victoires des Français, suivies d'affreux revers; la chute du pouvoir impérial; le retour de Louis XVIII en 1814; la promulgat. de la charte; l'usurpation momentanée de Napoléon; la bataille de Waterloo; la rentrée du roi à Paris le 8 juillet 1815. Son règne bienfaisant et juste répare les maux de la France, et en mourant, le 16 septembre 1824, il laisse pour succ. son frère Charles X.

CHRONOLOGIE DES ROIS DE FRANCE.

Prem. race.

Pharamond		Clotaire III	668
Clodion, mort en	448	Childéric II	673
Childéric Ier	481	Thierry Ier	691
Clovis Ier	511	Clovis III	695
Childebert Ier	558	Childebert II	711
Clotaire Ier	561	Dagobert II	717
Caribert	567	Clotaire IV	719
Chilpéric Ier	584	Chilpéric II	721
Clotaire II	628	Thierry II	742
Dagobert Ier	638	Childéric III	752
Clovis II	660		

Deuxième race.

Pépin	768	Eudes	898
Charlemagne	814	Charles-le-Simple	923
Louis Ier	840	Raoul	936
Charles-le-Chauve	877	Louis IV	954
Louis II	879	Lothaire	986
Louis III	884	Louis V	987
Charles-le-Gros	888		

Troisième race.

Hugues Capet	996	Philippe le-Hardi	1285
Robert	1031	Philippe-le-Bel	1314
Henri Ier	1060	Louis-le-Hutin	1316
Philippe Ier	1108	Philippe V	1321
Louis VI	1137	Charles-le-Bel	1328
Louis-le-Jeune	1180	Philippe VI	1350
Philippe-Auguste	1223	Jean	1364
Louis VIII	1226	Charles V	1380
Louis IX	1270	Charles VI	1422
Charles VII	1461	Louis XV	1774
Louis XI	1483	Louis XVI	1793
Charles VIII	1497	(Interrègne:	
Louis XII	1514	Gouv. républicain,	
François Ier	1547	— directorial,	
Henri II	1559	— consulaire	
François II	1560	— impérial jusqu'en	
Charles IX	1574	1814.)	
Henri III	1589	Louis XVII	1795
Henri IV	1610	Louis XVIII	1824
Louis XIII	1643	Charles X, roi régnant.	
Louis XIV	1715		

FRANCE (MARIE de), dame poète du 13e S., a laissé un recueil de Fables, qu'elle intitule *Ysopet*, pour indiquer qu'elles sont la plupart traduites d'Esope; il y en a quelques-unes qui semblent indiquer que Marie aurait eu connaissance d'un MS. de Phèdre, autre que celui trouvé à la fin du 16e S., enfin il en est quelques autres qui, n'appartenant à aucun des deux auteurs précités, peuvent passer pour origin.: ce sont celles-là que Legrand d'Aussi a trad. en prose française moderne et insérées dans ses *Fabliaux ou Contes du 12e et du 13e siècle*. On trouve une *notice* de M. Delarue sur Marie de France, dans le tome XII de *l'Archæologia*. Ses *Poésies* avec une *notice* sur sa vie et ses ouvr. ont été pub. par Roquefort, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

FRANCESCA (PIETRO della), peintre ital., souv. appelé *Francesca dal Borgo San-Sepolcro*, du nom d'une petite ville de Toscane, où il naquit vers 1397, se livra d'abord à l'étude des mathém. qu'il abandonna ensuite pour la peint. Succ. honoré de l'amitié des ducs d'Urbain et de Ferrare et de celle du pape Nicolas V, Pietro enrichit de ses productions plus. villes d'Italie, et forma un grand nombre d'élèves dont quelques-uns effacèrent sa réputation. On regarde comme les chefs-d'œuvre de ce maître une *Resurrect. du Christ* qu'on voit dans le couvent des Augustins de la ville Fatato, et un *Songe de Constantin auquel un ange présente la croix* que l'on admire encore à Arezzo. Cet artiste m. vers 1484, privé de la vue depuis plus. années.

FRANCESCHI (DOMENICO-AURELIO), prédic. ital., né en 1695 à Reggio, m. dans cette ville en 1777, a laissé div. morceaux de poésie insérés dans les recueils du temps, et plus. *Sermons* et *Paneg.* impr. dans le *Rec. des panégyr. des plus célèbres orat. du 18e S.*, Venise, 1760. — MICHEL-ANGE, son frère, m. en 1766, a donné aussi plus. *Paneg.* qui parurent à Venise en 1766.

FRANCESCHINI (MARC-ANTOINE), peint. ital., né à Bologne en 1648, m. à Gênes en 1729, fut élève de J.-B. Galli et de Charles Cignani. Il a surtout excellé dans la peinture à fresque, et en a exécuté plus. très-remarquables pour différ. édifices publics de Bologne et de Gênes. On admire encore son tableau de *Rebecca recevant les présens d'Abraham*, qu'il fit à l'âge de 80 ans, et qui offre toute la fraîcheur, la grâce et l'imagination qu'on pourrait chercher dans les compositions d'un jeune homme. — Un autre FRANCESCHINI (Balthasar), dit *il Volterano*, né à Florence en 1689, était élève de Matthieu Rosselli. On cite de lui un *Sauveur en Croix*, qu'il grava lui-même à l'eau-forte.

FRANCESQUITO, peintre espagnol, né à Valladolid en 1681, fut l'un des meilleurs élèves de Giordano, qui l'amena à Naples en 1702. Ses talens lui promettaient les plus heureux succès lorsqu'il fut enlevé par une m. prématurée en retourn. dans sa patrie l'an 1705. On a de ce jeune artiste plus. tableaux estimés, entre autres une *Assomption* que l'on admire encore dans l'église de Sainte-Claire à Naples.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, ville d'Allem. qui parait avoir été fondée par les Francs avant le 6e S, occupe à différentes époques une place assez remarquable dans l'histoire générale pour mériter une mention dans ce Dictionnaire. C'est là qu'en

vertu de la *Bulle d'Or* les princes-électeurs devaient se rendre pour procéder à l'élect. de chaque emper., ainsi que pour nommer un roi des Romains; et l'on y conserve encore cette constitution fameuse qui, promulguée au milieu du 14e S. par l'emper. Charles IV, était naguère encore la loi fondamentale de l'empire germanique. En 1495 Maximilien Ier établit à Francfort la chambre impér., et ce fut le lieu des séances de ce tribunal suprême jusqu'à l'an 1530, époque où la ville entière embrassa la communion d'Augsbourg. Berceau du luthéranisme, elle s'était insurgée dès 1525 contre le sénat qui la gouvernait au nom de l'empereur, et après avoir déposé ses magistrats elle investit de leur autorité 24 artisans qui promulguèrent (en 47 articles) une sorte de code de leur croyance. Francfort est célèbre dans l'hist. ecclés. par plus. conciles: le prem. et le plus import. fut tenu en 794 par ordre de Charlemagne, qui y fit condamner les erreurs d'Elipand de Tolède et de Félix d'Urgel (*v.* ces noms). Plus. fois assiégée, cette ville, plus commerçante que guerrière, a souvent subi la loi du vainqueur: Louis XIV y tint un congrès en 1682; et, jusqu'en 1816, plus. traités y ont été signés. Lorsque Napoléon organisa la confédérat. du Rhin, il érigea, en faveur de l'archev. primat, baron Dalberg (*v.* ce nom) Francfort en grand-duché avec la ville de Wetzlar, la principauté d'Aschaffenbourg, et la plus grande partie de celles de Hanau et de Fulde. Francfort a repris en 1815 le titre de ville impér., et fait partie de la confédération germanique, dont elle est le siége de représentation.

FRANCHEVILLE ou FRANCA-VILLA (P.), sculpteur, né à Cambrai en 1548, avait été destiné par ses parens à la carrière des lettres; mais, emporté par son goût pour les arts du dessin et particulièrement pour la sculpture, il quitta la maison de son père et se rendit en Italie, où il reçut des leçons du célèbre Jean de Boulogne et fit de rapides prog. Ayant été appelé en France par Henri IV, il exécuta, entre autres ouvr. capitaux, un groupe représent. *le Temps qui enlève la Vérité*, morceau qui décorait le jardin des Tuileries et que Louis XIV donna au chancelier de Pontchartrain.

FRANCHEVILLE (JOSEPH DU FRESNE DE), écriv. franç., né à Dourlens en 1704, m. en 1781 à Berlin, était membre de l'académie de cette ville et y avait été appelé par Frédéric II, auquel il a dédié son ouv. intit. *les Prem. expedit. de Charlemagne, pendant sa jeunesse et avant son règne, composées par Angilbert*, Amsterd. (Paris), 1741, in-8. On a encore de lui *Bombyx* ou *le ver à soie*, poème en six livres, Berlin, 1754, in-12; une *Hist. génér. et particul. des finances*, ouvrage qui devait avoir 40 vol. in-4, mais dont trois seulement ont paru, Paris, 1738-40: enfin un grand nombre de *mém.* et *dissert.*, insérés dans les rec. des différentes acad. auxquelles il appartenait. L'*éloge* de Francheville, par Formey, se trouve dans les *Mém. de l'acad. de Berlin*, année 1782. — L'abbé de FRANCHEVILLE, son fils, chanoine d'Oppeln, a trad. de l'ital., de Gualdo Priorato, l'*Hist. des dern. campagnes et négociat. de Gustave-Adolphe en Allem.*, Berlin, 1772, in-4.

FRANCHI (GIRARD-PIETRO), composit. ital., né à Pistoie dans le 17e S., a laissé: *Sonate a tre*, Bologne, 1687; *Duetti di Camera*, ibid., 1689, in-4.

FRANCHI (JOSEPH), sculpteur ital., né à Tarrare en 1730, m. à Milan en 1806, profess.-émerite de dessin et de sculpture, se fit une haute réputat. par ses ouv. et surtout par son zèle à répandre les connaissances de son art et ramener le bon goût des grands maîtres de l'antiquité dont il reproduit assez bien la manière. On compte parmi les chefs-d'œuvre de cet artiste deux *syrènes* en marbre qui ornent la fontaine de la *Piazza del Tagliamento*, à Milan.

FRANCHIÈRES. V. FRANCIÈRES.

FRANCHIMONT DE FRANKENFELD (NICOLAS), méd. allem., m. en 1684 à Prague, où il professait la médecine depuis 43 ans, a laissé les deux ouv. suiv.: *Nexus galeno-hippocraticus de passione hypocondriacâ*, Prague, 1675, in-4; *Lithotomia medica, seu tract. lithontripticus de calculo renum et vesicæ*, ibid., 1683, in-8.

FRANCHINI (FRANÇOIS), poète lat., né en 1495 à Cosenza dans la Calabre ultérieure, m. à Rome en 1554, a publié lui-même un rec. de ses poésies lat., Rome, 1554, in-8, réimp. à Bâle, 1558, in-8. Les meilleures pièces qui s'y trouvent ont été insérées depuis dans les *Carmina illustrium poetarum Italorum* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum Italorum* de Jean Gruter.

FRANCHINI (JEAN), religieux cordelier, né en 1633 à Modène, m. dans la même ville en 1695, est aut. des ouv. suiv.: *Status religionis francisc. minorum conventualium*, Rome, 1682, in-4; *de Antiquitate franciscanâ conventualibus adjudic.*, Ronciglione, 1685, in-4; *Bibliosofia e memorie litt. di scrittori francescani conventuali ch' hanno scritto dopo l'anno 1585*, Modène, 1693, in-4, rare.

FRANCIA (FRANÇOIS RAIBOLINI, dit le), peint. ital., né à Bologne dans la 2e moitié du 15e S., m. en 1533, exerça d'abord la profession d'orfévre, comme le prouve son premier tableau qu'il fit en 1490 pour la chapelle Bentivoglio à St-Jacques de Bologne, lequel est signé *Franciscus-Francia Aurifex*. Le style de cet artiste tient à la fois de celui du Pérugin et de celui de Jean Bellin, avec lesquels Raphael le compare et sur lesquels il semble lui donner l'avantage. On regarde comme le chef-d'œuvre du Francia un *St Sébastien* qui, pour l'exactitude des proportions et la beauté des formes, à long-temps servi de modèle à l'école bolonaise. Le musée du Louvre possédait naguère un tableau de cet artiste représentant *Joseph d'Arimathie*, *St Jean et les trois Marie*, qui pleurent Jésus descendu de la croix et posé sur les genoux de sa mère.—FRANCIA (Jacques), fils du précédent, m. à Bologne en 1557, avait tellement imité la manière de son père qu'on attribua long-temps à celui-ci un beau *saint George*, sur lequel on découvrit récemment cette signature *J. Francia*, 1526. Quelques-unes de ses *madones* ont été gravées par Augustin Carrache.

FRANCIÈRES, FRANCHIÈRES ou FRANQUIÈRES (JEAN de), chevalier de Rhodes ou de St-Jean de Jérusalem, vivait à la cour de Louis XI, et y était regardé comme un homme fort instruit. On ignore également la date de sa naissance et celle de sa m., et il n'est placé ici que comme aut. de *la Fauconnerie recueillie des livres de trois maistres* (Malopin, Michelin et Aymée Cassian), *ensemble le déduit des chiens de chasse*, Paris, Pierre Sergent, in-4, goth., sans date (probablement 1511), réimp. avec *la Fauconnerie de Guillaume Tardif*; plus *la Vollerie d'Artelouch d'Alagona*, Poitiers, 1567, in-4, fig. rare, et à la suite de la *Vénerie* de du Fouilloux, Paris, 1585, in-4, souv. réimp.

FRANCIS (PHILIPPE), littérateur angl., m. à Bath en 1773, est surtout connu par sa *trad. d'Horace* en vers angl. qui fut imp. pour la prem. fois en 1743, dont la dern. éd., donnée par M. Edouard Dubois, a paru à Londres, 1807, 4 vol. in-12. On lui doit encore la trad. des *Disc. de Demosthène*, ibid., 1753-55, 2 vol. in-4; et quelques pièces de théât. qui n'eurent pas de succès.—FRANCIS (Anne), dame angl., m. en 1800, est auteur des ouv. suiv.: *Traduct. en vers du Cantique de Salomon*, etc., Londres, 1781, in-4; *les funérailles de Démétrius Poliorcètes*, poème, ibid., 1785, in-4; *Charlotte à Werther*, épître en vers, ibid., 1787, in-4; *Poésies mêlées*, ibid., 1790, in-8.

FRANCISCAINS (ordre des). V. FRANÇ. D'ASSISE (St).

FRANCISCI (JEAN), méd. et poète latin, né en 1532 à Ripen ou Rybe dans le Jutland septentrion.,

m. professeur de méd. à l'univ. de Copenhague en 1584, a laissé les ouv. suiv. : *de Oculorum fabricâ et coloribus carmen*, Wittemberg, 1556, in-8; *Iter francicum elegiis descriptum, cum ejusdem epigrammatibus*, Tubingen, 1559. Il a en outre trad. en lat. plus. traités d'Hippocrate et de Galien.

FRANCISCI (Erasme), littérateur et correcteur d'imp., né Lubeck en 1627, m. à Nuremberg en 1694, a laissé plus. ouvr. très-estimés sur lesquels on peut voir des détails dans l'article que Jean Conrad Zeltner lui a consacré dans son *Theatr. viror. eruditorum qui typographiis laudabilem operam præstiterunt*. Francisci a été l'édit. de la *Descript. hist. et topograph. du duché de Carniole*, Laybach, 1689, 4 vol. in-fol., fig. (en allem.)

FRANCIUS (Pierre Fransz ou), savant hollandais, né à Amsterdam en 1643, mort dans la même ville en 1703, profess. d'éloquence, d'hist. et de littér. grecque, a laissé un assez grand nomb. d'ouv. dont les princip. sont : *Poemata*, Amsterd., 1672, in-12; *Orationes*, ibid., 1692 et 1704, in-8; *Opera posthuma, quibus accedunt illustrium eruditorum ad eumd. epistolæ*, ibid., 1706, in-8.

FRANCK (Jérôme), peintre flamand, né à Herentals dans le 16e S., élève de Floris, dit *Frank-Flore*, réussit également dans le portrait et dans l'histoire, et fit admirer successivement son beau talent à Paris, où Henri III le nomma son premier peintre, en Italie, puis à Anvers, où il attira près de lui tous les élèves de son ancien maître qui venait de mourir. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un tableau de *la Nativité*, exécuté en 1585 pour le grand autel de l'église des Cordeliers de Paris, et celui de *St Gomer*, placé dans une chapelle de N.-D. d'Anvers.—Franck (François), dit *le Vieux*, frère du précédent, passe pour l'un des meilleurs peintres de son temps, et l'on regarde comme son chef-d'œuvre un tableau que l'on voit encore à N.-D. d'Anvers, représentant *Jésus-Christ au milieu des docteurs*.—Franck (Ambroise), frère des précéd., suivit la même carrière avec encore plus de succès : plus. tableaux que l'on voit dans la même église, l'un entre autres, *le Martyre de St Crepin et de St Crépinien*, justifient les éloges que ses contemporains lui ont donnés.—Franck (Sébastien), fils de François, né vers 1573, élève de van Ort, peignit avec un succès particulier le paysage et les batailles. On voit de lui quelques bons tableaux en ce genre dans les galeries de Munich et de Vienne. Il a eu deux fils : Gabriel, qui fut directeur de l'académie de peinture d'Anvers en 1634, et Jean-Baptiste, qui sut mêler dans ses compositions la manière de Rubens et celle de van Dyck.—Franck (François), dit *le Jeune*, frère du précéd., né en 1580 à Anvers, m. dans cette même ville en 1642, fut élève de son père, voyagea en Allemag. et en Italie, et de retour dans sa patrie il se livra presque exclusivement au genre de l'hist. qu'il traita presque toujours en petit. Le musée du Louvre possédait naguère trois tableaux de ce maître : *la Fortune dispensant les biens et les maux; le Christ entre les larrons; la Vierge, St Joseph et le Sauveur du monde*.—Franck (Constantin), de la même famille, peintre de batailles, né à Anvers en 1660, nommé directeur de l'académie de cette ville en 1695, excella surtout à représenter des chevaux. On regarde comme son meilleur ouv. un tableau représentant *le Siége de Namur* par Guillaume III, roi d'Angleterre.

FRANCK ou FRANKE (Jean-Michel), conservateur de la biblioth. électorale de Dresde, né en 1717 à Ebersbach en haute Saxe, m. à Dresde en 1775, a publié : *Specimen catal. bibl. Bunavianæ*, Leipsig, 1748, in-4; *Catal. bibl. Bunavianæ*, ib., 1750-56, 3 tom. en 7 vol. in-4. Cet ouvr. précieux, qui devait avoir un bien plus gr. nomb. de tomes, n'a pas été terminé.

FRANCK (Simon), prêtre et poète lat., né à Jemeppe près de Liége en 1741, m. en 1772, victime de son zèle à porter aux malades les secours de la religion, a laissé un *Poème épique sur l'etablissem. de la relig. chret. au Japon* et une *Ode* (en lat.) *contre les écriv. impies de notre siècle*. Ces deux pièces ont été insérées dans le rec. intit. *Musa Leodienses*, Liége, 1761 et 1762, 2 vol. in-12. — Franck ou Franq (dom Placide), relig. bénédict. de l'abbaye de Gastorn, a pub. *Sermons sur tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année*, 1726 et 1727, 2 vol. in-fol.

FRANCK DE FRANCKENBERG (Bernard), relig. bénédictin, né à Inspruck vers 1693, m. en 1763, prince-abbé de Disentis dans le pays des Grisons, a laissé : *Dissertat. critico-hist. de Nothero Labeone*, etc., insérée dans le *Thesaurus antiq. teutonicarum* de Schilter.

FRANCKE (Salomon), poète et antiq. allemand, né à Weimar en 1659, fut conservateur des antiq. du duc son souver., et pub. le catal. des médailles les plus rares de son cabinet sous ce titre : *Nummophylacii Vilhelmo-Ernestini quod Vinariæ fulget, rariores bracteati nummique fig. æneis exprem. breviterque explicati*, Weimar, 1723, in-fol. On a encore de Francke deux vol. de *poes. allem.*, impr. l'un à Amsterdam, 1697, in-4; l'autre à Jena, 1711, in-8; *le Secret. de cabin. ou Introduction au style de la chancell.*, Jéna, 1710 et 1726, 3 part. in-8, sous le nom de Cléander; une *Traduct. de Phèdre*, ibid., 1716, in-8.

FRANCKE (Jean-Christophe), jurisconsulte allem., né vers la fin du 17e S., m. vers 1730, acquit une grande réputation par son érudition, son esprit de critique et son zèle à propager le goût des bonnes études dans sa patrie. Il a laissé les ouvrag. suivans : *Bibliotheca acad.*, etc., Halle, 1718, en 12 livraisons in-4 : c'est un rec. de pièces lues dans div. univ. d'Allem.; *Bibliotheca novissima observationum ac recensionum*, Halle, 1728, in-4, espèce de journal rédigé en société avec J. Gottlb. Heineccius, J.-H. Schulze et J.-H. Kromayer; il n'en a paru que 11 livraisons; *Vitæ tripartitæ jurisconsultorum veterum à B. Rutilio, etc., conscriptæ*, ibid., 1718, in-4; *Institutiones juris Cambialis*, Leipsig, 1721, in-8, Francfort, 1751, 2 vol. in-8. Francke a donné encore une très-bonne édit. de *Sigonius, de antiquo jure populi romani*, Leipsig et Halle, 1718, 2 tom. in-8; et il fut le principal collaborateur de la *Bibl. melangée* en (allem.), ouv. périodique, dont il parut 21 livraisons, formant 12 tomes in-8, Halle, 1718 et années suiv.

FRANCKENAU. V. Frank.

FRANCKENBERG (Abraham de), gentilhomme et alchimiste allem., né en Silésie en 1593, m. dans son château de Ludwigsdorf en 1652, a laissé plus. ouvrag. en lat. et en allem., dont le style est aussi obscur que les matières dont il y est traité. Les plus remarquables sont : *Notæ mysticæ et mnemonicæ ad Bechinas olam, sive examen mundi Rabbini Jedaia Happennini anno Christi jubilæo 39, æræ vulgaris*, 1650, 1673, in-8; *Raphaël ou orts-engel*, Amsterdam, 1676, in-4.

FRANCKENSTEIN (Valentin FRANCK de), hist. allem., né à Hermanstadt en 1643, m. en 1697, est aut. de l'ouvr. intit. *Breviculus originum nationum et præcipuè Saxonicæ in Transylvania*, etc., Hermanstadt, 1696, in-12, trad. en allem. la même année par J. Friderici, et plus. fois réimpr. à Colmar, à Helmstadt et à Dantzig. — Franckenstein (Michel-Adam Franck de), autre hist. allem., né en 1657 à Prague, m. dans la même ville en 1728, est aut. de plus. ouv. dont le plus remarquable est intit. *Syntagma hist. geneal. de ortu atque progressu domûs comitum atque baronum Wracasiskiorum*, Prague, 1708, in-fol.

FRANCKENSTEIN (Chrétien-Frédéric), né en 1621 à Leipsig, m. profess. d'hist. à l'université de cette ville en 1679, a laissé : *Exercit. acade-*

rum solarium, Leipsig, 1641; *Disputatio de novo anno*, ibid., 1673, in-4; *De erario populi romani*, inséré par Grævius dans ses *Dissert. hist.-philol.* On lui doit encore une bonne édit. de l'histoire de Benjamin Priolo *Ab excessu Ludovici XIII ad sanctionem pacis*, Leipsig, 1669 et 1686, in-8. — FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), fils du précédent, juriscons. allem., né en 1661 à Leipsig, m. en 1717, avocat au consistoire de cette ville, a laissé plus. ouv. médiocres publiés sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme. Nous citerons entre autres : *Continuation de l'introduct. à l'histoire de Puffendorf*; *Vie de la reine Christine de Suède*, trad. du franç.; *Hist. des 16e et 17e S.* — FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, né en 1689 à Leipsig, m. dans cette ville en 1733, après y avoir été profess. de droit public et cons. aulique du duc d'Anhalt, a continué le journal de jurisprudence de Putoneus, dont il a donné la suite du 9e au 14e vol. Il a été pendant 16 ans l'un des rédacteurs des *Acta eruditorum*, a pub. un gr. nomb. de dissert. et plus. ouvr., dont les plus importans sont : *Theatrum hist. Britanniæ, Lusitaniæ et Helvetiæ*, Halberstadt, 1723, 1724 et 1725, 3 vol. in-8; *Notæ ad Benzonis vitam Henrici IV imperat.*, insérées dans les *Scriptores rerum suevicarum* de Mencken.

FRANCKLIN (THOMAS), ecclésiast. et littérat. angl., né en 1721 à Londres, m. dans cette même ville en 1784, chapelain du roi et ministre de Brasted dans le comté de Surrey, a pub. une *traduct. de Sophocle*, Londres, 1759, 2 vol. in-4; une *Trad. de Lucien*, ibid., 1780, 2 vol. in-4; les *Epîtres de Phalaris*, ibid., 1749, in-8. Il trad. du franç., et fit représenter comme lui appartenant en propre : *Oreste*, *Electre* et *le Duc de Foix* de Voltaire, ainsi que *le Comte de Warwick* de La Harpe.

FRANCO (BATTISTA), peintre ital., né en 1498 à Venise, m. dans cette même ville en 1561, fut l'un des imitateurs les plus passionnés de Michel-Ange et le maître du Baroccio. Il a exécuté quelq.-unes des fresques de la bibliothèque de St-Marc à Venise, qui représentent la fable d'Actéon. Cet artiste a aussi gravé un grand nomb. de sujets pieux d'après Raphaël; une *Bacchanale* d'après Jules Romain; et le *Déluge* d'après Caravage. Ses estampes sont marquées des initiales B. F. V.

FRANCO (NICOLAS), poète licencieux et satir., né à Bénévent, selon les uns en 1505, selon d'autres en 1515, fut d'abord l'ami et ensuite l'antagoniste du trop fameux Pierre Arétin, aux ouvrages duquel il ne fut pas étranger. Le pape Pie V, placé depuis au rang des saints, le fit pendre à Rome en 1569, pour arrêter par cette leçon les autres aut. de livres immoraux. On prétend cependant que le pontife ne donna cet exemple sévère que par le ressentiment d'un distique latin placé par Franco sur des latrines magnifiques que ce pontife venait de faire construire. Franco a pub. un gr. nomb. de poèmes et autres ouvr. où l'on trouve beaucoup de facilité et une vaste érudition, dont il serait à désirer qu'il eût fait un usage plus honorable. Les principaux sont : *Il Petrarchista, nel quale si scuoprono nuovi secreti sopra il Petrarcha, e si danno a leggere molte lettere che il medesimo Petrarcha in lingua toscana scrisse a diverse persone*, Venise, Giolito, 1539, 1541 et 1543, in-8; *la Priapria*, Turin (Casal), 1541 et 1546, in-8, réimp. en 1548 avec les *rime* dirigées contre ce poème et par l'auteur contre l'Arétin. Molini a fait réimpr. la *Priapeia* avec le *Vendemmiatore* du Tansillo (v. ce nom) en 1790 à Paris, sous cette fausse rubriq. *a Peking, regnante Kien-long, nel XVIII secolo*, in-8; *la Philena, istoria amorosa*, Mantoue, 1547, in-8.

FRANCO (PIERRE), chirurg. franç., né dans le 16e S. à Turriers, près Sisteron, en Provence, se rendit surtout célèbre par son habileté à faire l'opération de la taille. Il passe pour l'avoir pratiquée le premier par le procédé du haut appareil, dont on lui attribue l'invention, procédé quelquefois utile, mais dont il eut la bonne foi d'indiquer lui-même les dangers et les inconvéniens. On ignore la date de la m. de ce celèbre chirurgien; on sait seulement qu'il passa de bonne heure en Suisse et qu'il professa success. l'anat. à Fribourg et à Lausanne. Nous lui devons les deux ouvr. suiv. : *Tr. conten. une des parties principales de chirurg., laquelle les chirurg. herniaires exercent*, Lyon, 1555, in-8; *Tr. des hernies, contenant une ample déclarat. de toutes leurs espèces et autres excellentes parties de la chirurg.*, etc., ibid., 1561, in-8.

FRANCO (FRANÇ.), méd. espag. du 16e S., né à Xativa dans le roy. de Valence, était prof. à l'univ. d'Alcala, fut ensuite médecin du roi de Portugal Jean III, et revint après la m. de ce prince occuper la première chaire de médec. à l'univ. On suppose qu'il m. dans cette ville; mais on ignore en quelle année. Des différens ouvr. qu'avait pub. Franco, il ne nous reste plus que les deux tr. suiv. : *Libro de enfermedades contagiosas y de la preservacion de ellas*; *De la nieve y del uso de ella* : ils ont été réunis, Séville, 1569, in-4.

FRANCO (ANTONIO), jésuite portug., né à Montalvao, dans la province de l'Alentejo, l'an 1662, m. à Evora l'an 1732, a laissé plus. ouvrag. lat. et portugais; les plus remarquables sont : *Annus gloriosus societatis Jesu in Lusitaniâ*, etc., Vienne, 1720, in-4; *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitaniâ, ab anno 1540 usque ad annum 1725*, Augsbourg, 1726, in-fol.; *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesus em Portugal*, 2 t. in-fol.; *Imagem do segundo seculo*, 1 t. Ces deux derniers ouvr sont restés MSs.

FRANCO-BARRETO (JEAN), poète portug., né à Lisbonne en 1606, m. en 1664, avait étudié les belles-lettres sous le célèbre François Macedo, et fit partie de l'expédition maritime envoyée en 1646 au Brésil pour délivrer Bahia de l'oppression des Hollandais. Revenu dans sa patrie, il quitta la carrière des armes pour se livrer à l'étude, prit le bonnet de docteur à l'univ. de Coimbre, et fut nommé secrét. de l'ambassade portugaise en France. Franco, après s'être dignement acquitté de cet emploi, embrassa l'état ecclés. et fut nommé vicaire de Barrerio en 1648. Les ouvr. de Franco le placent au rang des bons poètes de son temps; les principaux sont : *Cyparisso, fabula mythol., en octaves*, Lisbonne, 1631; *Eneida portugueza*, Lisbonne, 1re part. 1664, in-12, 2e 1670, in-12; *Ortographia da lengua portugueza*, ibid., 1670, in-4. Il a laissé en outre un grand nomb. de MSs., dont quelq.-uns ne sont pas sans importance.

FRANCOEUR (FRANÇOIS), musicien-composit., surintendant de la musique du roi, né en 1698 à Paris, m. dans la même ville en 1787, se lia de bonne heure avec François Rebel, autre surintendant de la musique du roi, et donna en société avec lui 10 *operas* (de 1726 à 1760) et deux divertissemens : *le Retour du roi*, pour les années 1744 et 1745; et le *Trophée*, prologue en mémoire de la bataille de Fontenoy (1745). — FRANCOEUR (Louis-Joseph), neveu du précédent, né à Paris en 1738, nommé maître de musique de l'Opéra en 1767, est aut. du livre intit. *Diapason de tous les instrumens à vent*, Paris, 1772.

FRANÇOIS D'ASSISE (ST), institut. de l'ordre des Frères mineurs, né à Assise en Ombrie l'an 1182, s'appelait d'abord Jean Bernardon, et fut nommé François à cause de la facilité avec laquelle il parlait le français. Il se livra d'abord au négoce; mais bientôt il renonça à tous ses biens, fit profession de pauvreté et se consacra à la prédication de l'Evangile. Il eut en peu de temps un gr. nombre de disciples, dont il forma un ordre religieux vers l'an 1209. Il établit pour eux plus. monastères en

Italie, en Espagne, en France. Il alla jusqu'en Égypte prêcher l'Evang. aux infidèles. De retour en Europe, il continua à établir des monastères et à édifier les peuples par ses prédications et ses vertus. Il se démit du généralat en faveur de P. de Catane, et se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. Là il eut plus. visions et entre autres celle d'un séraphin crucifié et tout en flammes, ce qui lui fit donner le nom de séraphique. Il m. à Assise en 1226, à 45 ans. Il reste de lui deux *Règles* (publ. par le P. J. de La Haye en 1641) et plus. ouvr. où il exhorte ses disciples à la subordination ecclés. et à la pauvreté.

FRANÇOIS DE PAULE (SAINT), fondateur de l'ordre des Minimes, né à Paule en Calabre en 1416, fut élevé chez les religieux de St François, se retira ensuite dans la solitude et y fonda un monastère dans lequel il réunit, sous le nom de Minimes, plusieurs disciples et en forma un ordre qui fut approuvé par Sixte IV en 1473. Appelé par Louis XI au lit de mort, il exhorta ce monarque à réparer par une mort sainte une vie souillée de crimes, et obtint à cette occasion d'établir son ordre en France. Il m. au couvent du Plessis du Parc en 1507. Les courtisans français lui avaient donné le nom de bon homme, d'où ses religieux conservèrent celui de *bons Hommes*.

FRANÇOIS XAVIER (ST), surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier, au pied des Pyrénées, en 1506, neveu du docteur Navarre, étudia à Paris, et enseigna la philosoph. au collége de Beauvais. S'étant lié avec St Ignace de Loyola, il devint un de ses plus fervens disciples, alla en Italie, où il servit les malades dans un hôpital de Venise, puis fut, sur la recommandation de saint Ignace, envoyé par Jean III, roi de Portugal, dans les Indes orientales pour y prêcher l'Evangile. Il arriva à Goa en 1542, propagea la religion chrét., non-seulement de cette ville, mais sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, au Japon, et m. dans une île de la Chine en 1552, au moment où il allait porter la foi dans ce royaume. Il reste de lui 5 livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, et quelq. autres ouvrages.

FRANÇOIS DE BORGIA (ST), duc de Gandie et vice-roi de Catalogne, renonça au monde après la mort d'Eléonore de Castro, son épouse, se fit jés. en 1548, et devint général de cet ordre en 1565. Il m. à Rome en 1572, ayant rendu les plus grands services à la société. Il reste de lui des ouvr. trad. d'espag. en latin, Bruxelles, 1675.

FRANÇOIS DE SALES (ST), né dans le château de Sales, près de Genève, en 1567, d'une maison noble de Savoie, prit le bonnet de docteur en droit à Padoue, fut avocat à Chambéry, puis prevôt de l'église de Genève à Annecy. Il convertit un grand nombre de zwingliens et de calvinistes. L'évêq. de Genève le choisit pour son coadjuteur, et ne put lui faire accepter cette charge qu'avec peine. Envoyé en France pour les affaires de la religion, il s'y fit généralement estimer, et Henri IV voulut l'y retenir. De retour à Genève où l'év. venait de mourir, il fut mis à sa place, et usa de son autorité pour la réforme de son diocèse et des monastères. Il institua en 1610, de concert avec la baronne de Chantal, l'ordre de la Visitation, et établit dans le Chablais une congrégation d'ermites. En 1618, il accompagna à Paris le cardinal de Savoie, qui venait conclure le mariage du prince de Piémont avec une fille d'Henri IV, et fut nommé par la princesse son premier aumônier. Il n'accepta cet emploi qu'à condit. qu'il ne l'empêcher. pas de résider dans son diocèse, et revint à Annecy, où il continua à se livrer aux œuvres de charité. Il m. d'apoplexie à Lyon en 1622. Les plus connus de ses ouvr. sont : l'*Introduction à la vie dévote* et *Philothée ou Tr. de l'amour de Dieu*. Ses *Œuvres* ont été publ. en 1823, 16 vol. in-8.

FRANÇOIS Ier (ÉTIENNE), empereur d'Allemagne, né en 1708 du mariage de Léopold-Joseph-Charles, duc de Lorraine et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, fut élevé dès l'âge de 12 ans à la cour de Charles VI et dès lors destiné à devenir son gendre et son successeur. Ayant hérité du duché de Lorraine en 1729, il le céda par un arrangement conclu en 1735 pour le duché de Toscane, dont il fut mis en possession 2 ans après, à la mort de Jean Gaston, dernier rejeton mâle de la célèbre famille des Médicis. L'empereur Charles VI étant m. lui-même en 1740, François-Etienne, époux de Marie-Thérèse, fut proclamé en 1745 empereur malgré l'opposition de la France et celle de la Prusse, qui avaient soutenu de leurs armes l'électeur de Bavière, qui succomba cette même année accablé du chagrin de ses défaites. Quoique Marie-Thérèse eût tous les talens nécessaires pour gouverner les états héréditaires dont la paix d'Aix-la-Chapelle lui conserva la possession, elle voulut partager son autorité avec l'empereur son mari. Ce prince m. en 1765, après 20 ans d'un règne glorieux qui ne fut terni que par sa passion pour l'argent, passion qui l'entraîna dans des opérations financières plus dignes d'un marchand que d'un souverain. Il laissa 16 enfans, parmi lesquels Marie-Antoinette, épouse du malheureux Louis XVI.

FRANÇOIS Ier, roi de France, naquit à Cognac en 1494. Élevé à la cour de Louis XII, qui le chérissait et dont il avait épousé la fille Claude, il succéda en 1515 à ce prince, m. sans postérité mâle, et fut le premier roi de la deuxième branche des Valois. Ce prince, qui avait déjà signalé sa valeur dans la Navarre contre les Espagnols et dans la Picardie contre les Anglais, eut bientôt occasion de la montrer de nouveau dès qu'il fut assis sur le trône. Héritier des prétent. de son prédécess. sur le duché de Milan, il se hâta d'envoyer, pour en prendre possession, une belle armée commandée par les meilleurs capitaines qu'on eût encore vus, le connétable de Bourbon, Trivulce, La Trimouille, Bayard, etc.; lui-même il gagna en personne sur les Suisses la fameuse bataille de Marignan, qui dura deux jours et à l'issue de laquelle il se fit armer chevalier par Bayard. L'empereur Maximilien étant m. de chagrin en 1520, François Ier et Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, se disputèrent sa succession; les électeurs donnèrent la préférence au 2e, et ce fut la source d'une rivalité qui ensanglanta et désola l'Europe pend. 30 ans. La guerre éclata en 1521; les commencemens en furent glorieux : Bayard défendit Mézières contre 35,000 Impériaux : mais le Milanez, dont le gouvernement avait été confié au maréchal de Lautrec, fut perdu pour la France, et le connétable de Bourbon, poussé à bout par les persécutions de la duchesse d'Angoulême, mère du roi, quitta les drapeaux de ce prince pour aller se mettre à la tête des armées de Charles-Quint en Italie. Vainqueur des Français sur ce théâtre de la guerre, le connétable poursuit le cours de ses succès, entre en Provence, s'empare d'Aix, de Toulon, et met le siége devant Marseille. François Ier le force à le lever, le refoule sur l'Italie, y pénètre de nouveau lui-même, s'empare de Milan et est fait prisonnier à la funeste bataille de Pavie en combattant comme un lion au milieu des cadavres de l'élite de ses guerriers, pouvant dire d'eux et de lui-même : *Tout est perdu, fors l'honneur!* Toutefois, il faut bien l'avouer, cet honneur reçut une tache quand François signa le honteux traité de Madrid, avec l'intention formelle de n'en pas remplir les dures conditions. Cepend. la guerre se rallume; Charles de Bourbon meurt au siége de Rome en 1527; la ville est prise, saccagée et le pape fait prisonnier. Les Français rentrent en Italie sous la conduite de Lautrec; le Milanez est conquis, le royaume de Naples va l'être, lorsqu'un nouvel ennemi, la peste, étend ses ravages

sur le camp des Français, et leur armée est anéantie sans avoir été vaincue. La paix est conclue à Cambrai en 1529. François Ier renonce à ses prétentions, donne 1,200,200 d'écus pour la rançon de ses fils demeurés en otage, et, pour cimenter ce traité, épouse Eléonore, sœur de l'empereur. Ce prince ayant entrepris 6 ans après une expédit. en Afrique, François Ier crut l'occasion favorable pour s'emparer encore une fois de l'Italie. Déjà il avait traversé la Savoie et le Piémont, quand Charles reparaît triomphant et pénètre dans la Provence, dont il est forcé de se retirer plutôt par le manque de vivres que par les forces de l'ennemi. L'Europe fut étonnée de le voir en 1540 demander passage à François Ier pour aller châtier les Gantois, et plus encore de la générosité avec laquelle ce roi chevalier l'accueillit à sa cour. La guerre recommence presque aussitôt; elle est, après des succès variés, terminée en 1544 par le traité de Crespi, qui assure enfin la possession du Milanez au duc d'Orléans, 2e fils de François, qui meurt en 1547 des suites d'une maladie cruelle, dont son goût trop ardent pour les plaisirs lui avait fait contracter le germe dix ans avant, et contre laquelle la médecine de cette époque n'offrait encore que des remèdes impuissans. Franç. Ier a d'autres titres que sa gloire militaire au souvenir de la postérité : c'est lui qui, offrant un asile honorable dans ses états aux savans de la Grèce et de l'Italie, y naturalisa les arts et les sciences, fonda le collége de France, bâtit les châteaux de Chambord, de Fontainebleau, de Madrid, commença celui du Louvre, et mérita le surnom de *Père des Lettres*. Mais nous devons dire aussi que le règne de ce monarque, brave, généreux, magnifique, fut terni par le supplice injuste du ministre Semblançai (*v.* ce nom), par les persécutions exercées contre le protestantisme naissant et surtout contre les malheureux Vaudois. La bibl. du roi possède plus. recueils MSs. de *poesies* et de *lettres* de François Ier. L'abbé Lenglet en a tiré une *Epître* (en vers) *traitant de son partement de France et de sa prise devant Pavie*, et l'a pub. à la fin de l'*Hist. justifiée contre les romans*, Amsterd. (Rouen), 1735, in-12. Sa *Vie* a été écrite par Varillas, Paris, 1685, 2 vol. in-4; par Gaillard, 1768, 8 vol. in-12. On a pub. à Paris, 1707, in-12, l'*Hist. et parallèle de Charles-Quint et de François Ier, tiré d'un MS. de la biblioth. du Vatican*; mademoiselle de Lussan a donné les *Anecdotes de la cour de François Ier*, Londres (Paris), 1748, 3 vol. in-12; enfin M. Rœderer a publ. : *Louis XII et François Ier, ou Mém. pour servir à une Nouv. Histoire de leur règne*.

FRANÇOIS II, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau en 1544, succéda à son père l'an 1559. Trop épris des charmes de la jeune Marie Stuart, qu'il avait épousée l'année précéd., ce prince, d'une santé débile, d'un caractère plus faible encore, demeura, pour ainsi dire, étranger aux évènemens de son règne, qui ne fut remarquable que par la fortune insolente des Guise, la conspiration d'Amboise, l'arrestat. du prince de Condé, son jugement et sa condamnation à mort; jugement qui aurait été exécuté si François, atteint d'un mal violent à l'oreille, n'eût succombé lui-même tout à coup en 1560, 17 mois et 20 jours après être monté sur le trône.

FRANÇOIS Ier, duc de Bretagne, comte de Richemont et de Monfort, né à Vannes en 1414, succéda en 1442 à son père Jean V, et m. en 1450. Quoique ce prince ait fait la guerre aux Anglais de concert avec Charles VII, il n'est guère connu dans l'histoire que comme le meurtrier de son frère Gilles, qu'il fit étouffer entre des matelas, après l'avoir retenu long-temps en prison et avoir tenté plus. fois de l'empoisonner. C'est sans doute pour avoir bâti la chartreuse de Nantes que ce prince a reçu de quelques moines le surnom de François *le bien Aimé*, auquel il avait si peu de droits.

FRANÇOIS II, dernier duc de Bretagne, petit-fils de Jean IV, succéda à son père en 1459, et prêta foi et hommage au roi Charles VII son suzerain. Ce prince étant m. en 1461, Louis XI, son fils, conçut aussitôt le projet de s'emparer de la Bretagne; mais, suivant son usage, il employa d'abord la ruse et prétexta un pèlerinage pour s'assurer de l'état des forces du duc. Pour prévenir l'orage qui le menaçait celui-ci fit, avec les seigneurs de France mécontens, la fameuse ligue *du bien public*. Louis, battu à Montlhéri, signa la paix de Conflans en 1463, recommença plus. fois la guerre, et eut souvent recours à de nouveaux traités quand ses armes étaient malheureuses. François, qui avait donné sa fille à l'héritier du trône d'Angleterre, fit alliance avec cette puissance et parvint ainsi à conserver ses états : la conquête de la Bretagne, l'un des plus importans projets de Louis XI, fut peut-être le seul dans lequel il échoua constamment. Charles VIII fut plus heureux. La Trimouille, son général, gagna la fameuse bataille de St-Aubin sur le duc François, que le chagrin de sa défaite conduisit au tombeau peu de temps après en 1488.

FRANÇOIS (Gérard), méd. de Henri IV, né à Etampes dans le 16e S., a écrit en vers les 2 ouvr. suiv. : *Les trois prem. livres de la santé*, Paris, 1583, in-16; *De la maladie du grand corps de la France, des causes et première origine de son mal, et des remèdes pour le recouvrement de sa santé*, ibid., 1595, in-8.

FRANÇOIS (dom Claude), bénédictin de la congrégat. de St-Vannes, né à Paris vers 1559, m. dans l'abbaye de St-Mihiel en 1632, avait été chargé d'aller étudier au mont Cassin les principes de cette congrégation, et contribua puissamment à l'établissement de la réforme dans les couvens de son ordre. Croyant que l'exécution rigoureuse de la règle ne permettait pas de réélire un supérieur quelconque après 5 ans d'exercice, il soutint cet avis contre dom Philippe, dont il sera parlé plus bas, et cette discussion, qui ne fut terminée que par un bref du pape, donna naissance à un très-gr. nombre d'écrits oubliés aujourd'hui. — François (dom Philippe), autre bénédictin de St-Vannes, né à Lunéville en 1579, m. à St-Airy en 1637, eut aussi une très-grande part à l'introduction de la réforme, et se fit remarquer par ses connaissances profondes, en particulier pour la facilité avec laquelle il parlait et écrivait la langue grecque. Il remplit avec distinction les prem. dignités de son ordre, et publia plus. livres qui ont été long-temps en usage pour les novices dans presque toutes les maisons de Saint-Benoît. Nous citerons seulement : *Trésor de perfection tiré des epîtres et évangiles qui se lisent à la messe pendant l'année*, Paris, 1615, 4 vol. in-12; *la Guide spirituelle pour les novices*, ib., 1616, in-12; *le Noviciat des bénéd., avec un traité de la mort précieuse des bénédict.*, ibid., 1618, in-12.

FRANÇOIS (Jean), jésuite, né l'an 1582 à St-Claude en Franche-Comté, m. dans la maison de son ordre à Rennes l'an 1668, professa la philos. et les mathém., et eut l'honneur de compter parmi ses disciples le célèbre Descartes. On a de lui un gr. nomb. d'ouv.; les plus importans sont : *la Science des eaux qui explique leur formation, communication, mouvemens et melanges*, Rennes, 1653, in-4; *l'Arithmet. ou l'Art de compter toutes sortes de nombres avec la plume et les jetons*, ib., 1653, 1661, Paris, 1655 et 1659, in-4. — Un autre François (Jean), relig. récollet, né dans la 1re moitié du 17e S., mort vers 1680, prédicat. à Autun, est aut. d'une pièce intit. *Ste Cecile couronnée en sa vie et en sa mort comme vierge et martyre*, Autun, 1662, in-8.

FRANÇOIS (Jean-Charles), grav. ordinaire

des dessins du cabinet de Louis XV et du roi Stanislas, né à Nancy en 1717, m. à Paris en 1769, n'eut à proprement parler aucun maître, et devina pour ainsi dire les principes et les procédés de son art. C'est lui qui inventa la gravure en manière de crayon, découverte qui lui valut les applaudissem. de l'acad. de peinture et une pension de 600 francs. Mais bientôt d'autres artistes l'égalèrent dans ce genre : un d'eux voulut même s'en approprier l'idée première, et le chagrin que François en ressentit le conduisit au tombeau. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *Corps-de-garde*, d'après Vanloo; une *Vierge*, d'après Vien; une *Marche de caval.*, d'après Parrocel; et un *dessin au lavis*, d'après Boucher.

FRANÇOIS (dom JEAN), bénédictin de la congrégation de St-Vannes, né en 1722 à Acremont, village du duché de Bouillon, m. au même lieu en 1791, est aut. des ouvr. suiv.; *Hist. de Metz* (avec dom Tabouillot), Metz, 1769 et années suiv., 4 vol. in-4; *Dictionn. roman, wallon, celtique et tudesq. pour servir à l'intelligence des anc. lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4; *Bibl. gén. des écriv. de l'ordre de St-Benoît*, etc., ibid., 1777, 4 vol. in-4.

FRANÇOIS (LAURENT), ecclés. franç., né dans la Franche-Comté en 1698, m. à Paris en 1782, est aut. de plus. ouvr. religieux, parmi lesquels les plus importans sont : *Preuves de la religion de J.-C. contre les spinosistes et les déistes*, Paris, 1751, 4 vol. in-12; *Réponse aux difficultés proposées contre la relig. chrét. par J.-J. Rousseau dans l'Emile et le Contrat social*, ibid., 1765, in-12; *Examen des faits qui servent de fondement à la relig. chrét., précédé d'un court traité contre les athées, les matérialistes et les fatalistes*, ib., 1767, 3 vol. in-12. — FRANÇOIS de DOMFRONT (le P.), relig. capuc. du 17e S., est aut. d'un ouvr. intit. : *Scientia principis christianissimi*, in-4.

FRANÇOISE (STE), née à Rome en 1384, fut mariée à l'âge de 12 ans. Son mari ayant été banni de Rome en 1413, elle renonça au monde, fonda le monastère des *Oblates* ou *Collatines* en 1425, et m. en 1440.

FRANÇOISE, duch. de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vic. de Thouars, née vers l'an 1427, épousa en 1442 Pierre, comte de Guingamp, second fils de Jean V, dit *le Sage*, et fut couronnée avec lui en 1450. Elle perdit son mari 7 ans après sans en avoir eu d'enfans, parce que, suivant une dévotion assez en usage à cette époque, les deux époux avaient vécu ensemble dans une union purement fraternelle. Aussitôt après la m. de Pierre, Arthur, son oncle, s'empara de tous les biens de la duch. sa veuve, lui enlevant jusqu'à ses pierreries et ses domestiques les plus dévoués. Françoise supporta patiemment cette persécution, qui dura jusqu'à l'avènement de François II, en 1459; alors rendue à la liberté, elle fonda un monastère de carmélites à Vannes, où elle fit profession, puis un autre à Nantes, où elle mourut en 1485 après avoir été l'exemple de la communauté par sa dévotion, son zèle et son humilité. L'abbé Barrin a pub. à Brux. (Rennes), 1704, in-12, la *vie* de cette pieuse princesse, à laquelle ses vertus valurent l'honneur de la béatification.

FRANCOLINI (BALTHAZAR), jésuite ital., né à Fermo en 1650, m. en 1709, profess. de théol. à Rome, est aut. d'un traité intit. *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, Rome, 1707.

FRANCOWITZ (MATHIAS FLACH), célèb. théologien protestant, appelé aussi *Flaccus Illyricus*, né en 1521 à Albona, ville qui faisait partie de l'ancienne Illyrie, fut attiré à Bâle, puis à Wittemberg par la réputation des prem. réformat. Luther et Mélanchton, adopta leurs principes, et en poussa les conséquences beauc. plus loin qu'eux-mêmes. Après avoir professé successiv. à Wittemberg, à Magdebourg et à Iéna, il mourut à Francfort en 1575, laissant un très-grand nomb. d'ouv., la plupart dirigés contre l'église romaine. Les plus remarq. sont : *Catalogus testium veritatis*, Bâle, 1556, Francf., 1666 et 1672, in-4; *Centuriæ Magdeburgenses*, dont l'édit. la plus répandue celle de Bâle, 1624, 3 vol. in-fol.; *Hist. certaminum de primatu papæ*, Bâle, 1554, in-8, rare; *Contra papatum romanum*, 1545, in-8, plus rare encore que le précédent; *de Translatione imperii romani*, Bâle, 1566, in-8, Francfort, 1612, in-4; *Clavis scripturæ sacræ*, Iéna, 1674, Leipsig, 1695, in-fol.; *Glossa compendiaria in nov. testam.*, Bâle, 1570, Francfort, 1659, in-fol. J. Balt. Ritter a pub. une *Notice sur* la vie et les ouv. de Flaccus Illyricus (Francowitz), Francfort, 1723 et 1725, in-4.

FRANCQUAERT (JACQ.), peintre flamand, né à Bruxelles vers le milieu du 16e S., fut, dit-on, élève de Rubens. Il voyagea en Italie pour se perfectionner dans l'étude des beaux-arts, et cultiva avec un égal succès la peinture, l'archit. et la poésie. A son retour dans sa patrie, il fut nommé peintre et archit. de l'archiduc Albert, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, dont on ignore la date précise.

FRANGIPANE (CORNELIO), av. et poète vénitien de l'illustre et ancienne maison de Castello dans le Frioul, né au commencement du 16e S., mort en 1581, a laissé : une trad. en ital. des *Oraisons de* Cicéron pour Marcellus, Ligarius et Dejotarus, impr. dans le recueil des *Diverse orazioni* par Fr. Sansovino, Venise, 1561, 62 et 69, in-4; *Helice, rime e versi di varj compositori friulani sopra la fontana Helice*, ibid., 1566, in-4. — FRANGIPANE (Claudio-Cornelio), fils du précéd., né à Venise en 1533, prof. le droit civil dans cette ville, y remplit plus. emplois importans, et mourut en 1630, laissant les ouvr. suiv. : *Allegazione over consiglio in jure per la vittoria navale contra Federico I, imp. e atto di Alessandro III*, etc., Venise, 1616, in-4; *del parlar senatorio*, ib., 1619, in-4; *Stylographiæ in principatum Venetiarum Joannis Cornelii*, etc., ibid., 1625, in 4.

FRANGIPANI ou FRANGEPANI (FRANÇOIS-CHRISTOPHE), seigneur hongrois, joua un rôle important dans les troubles qui désolèrent son pays dans le 17e S., et qui provenait du peu de respect que Léopold Ier avait témoigné pour les priviléges des nobles. Frangipani étant entré dans la fameuse conspiration du palatin Vesselengi, fut mis à mort en 1671 avec un grand nombre d'autres seigneurs; exécution violente qui fit naître bientôt d'autres conspirations plus terribles, entre autres celle du comte Tékély. V. ce nom.

FRANK (SÉBASTIEN), écrivain ascétique et visionnaire allem., né dans les dern. années du 15e S. à Donawerth en Bavière, m. en 1545 après avoir été chassé de ville en ville à cause de la doctrine dangereuse qu'il professait, a laissé un très-gr. nomb. d'ouv. en allemand : les principes de la gramm. et du style ne sont pas plus observés que les dogmes de la religion et les règles du sens commun dans ces divers écrits, dont nous n'indiquerons que les suiv. : *Traité de l'arbre de la science du bien et du mal, dont Adam a mangé la mort, et dont encore aujourd'hui tous les hommes la mangent*, Francfort, 1619, in-4, Lunebourg, 1692, in-12; *le Manuel guerrier de la paix*, ou *Guerre de la paix pour faire la guerre à toutes les agitations, séditions et extravagances*, 1539, in-4, Francfort, 1555, in-8; *le Livre des sept sceaux que personne ne peut ni bien ouvrir ni bien comprendre*, etc., 1539, in-fol. — FRANK (Christian), autre espèce de visionnaire allem., né dans la Marche de Brandebourg en 1554, avait été élevé dans le luthéranisme, se fit catholique et jésuite en 1569, et dans l'espace de 15 ans embrassa alternativement toutes les sectes chrétiennes, y compris le socinianisme. On suppose qu'il mourut dans les dern. années du 16e S. Adelung lui a consacré un assez long article

dans le t. 2 de son *Hist. de la folie humaine*. Il a laissé un gr. nombre d'écrits qui ne sont pas plus raisonnables que sa conduite ; les plus remarquab. sont : *Colloquium jesuiticum..... ad rectè cognoscendam, hactenus non satis perspectam, jesuitarum religionem, utilissimum*, etc., Leipsig, 1579 et 1580, in-8 ; *Dolium diogenianum strepitu suo collaborans dynastis christianis bellum in Turcos parantibus*, Prague, 1594, in-4 ; *Analysis rixæ christianæ quæ imperium turbat et diminuit romanum*, ibid., 1595, in-4.

FRANK (Jean-George), ministre luthérien, né en 1705 dans le duché de Bade, m. en 1784, surintendant de l'église d'Hohnstedt, a laissé plus. ouv. dont les plus import. sont : *Prælusio chronologiæ fundamentalis*, etc., Gottingen, 1774, in 4 ; *Novum systema chronologiæ fundamentalis*, etc., ibid., 1778, in-fol. ; *Fondement astron. de l'hist. sacrée de la Bible et de celle des anc. peuples*, Dessau, 1783, in-8 (en allem.).

FRANK, FRANCK ou FRANKE (Jean), méd. allemand, né vers 1640, m. en 1728 à Ulm, s'est occupé spécialement de pharmacologie, et a pub. de 1690 à 1723 8 ouvr. sur cette partie intéressante de la science médicale. Les plus remarquab. sont : *Trifolii fibrini hist., selectis observat. et perspicuis exemplis illustrata*, Francfort, 1701, in-8 ; *Herba alleluia, botanicè considerata, ex veterum ac recentiorum decretis*, Ulm, 1709, in-12, fig. ; *Tractatus singularis de urticâ urente, de quâ Græci et Latini pauca, paucissima Arabes conscripserunt*, Dillingen, 1723, in-8.

FRANK ou FRANCK DE FRANKENAU (George), méd. allem., né en 1643 à Naumbourg dans la haute Saxe, m. en 1704, a laissé un très-grand nombre d'ouv., la plupart relatifs à son art, et dont quelq.-uns lui sont étrangers ; nous citerons seulement : *Lexicon vegetabilium usualium*, etc., Strasb., 1672, in-12, souv. réimpr., particulièrem. à Leipsig en 1698 sous le titre de *Flora francica* ; *de Calumniis in medicos et medicinam*, Heidelberg, 1686 ; *de Palingenesiâ, sive resuscitatione artificiali plantarum, hominum*, etc., Halle, 1717, in-4 ; *Satyræ medicæ XX*, etc., Leipsig, 1722, in-8. — Frank de Frankenau (George-Frédéric), fils du précéd., m. en 1732, prof. extraordinaire de méd. à Copenhague, est aut. des ouv. suiv. : *Onychologia curiosa, seu de unguibus tractatio physico-medica*, Jéna, 1695, in-4 ; *Anastomosis retecta*, etc., Copenhague, 1704, in-4 ; *Disquisitio epistolaris de succi nutritii transitu per nervos, ejusque in corpore humano effectibus*, Leipsig, 1696, in-12.

FRANK (Pierre), né en 1745 à Rotalben dans le grand duché de Baden, fut élevé à Heidelberg, où il apprit l'anatomie et la médecine. Engagé d'abord au service de l'évêque de Spire, il remplit ensuite une chaire à l'univ. de Goettingue, et à celle de Pavie, où il remplaça le célèbre Tissot. Nommé directeur général des hôpitaux de la Lombardie, il quitta cette place en 1795 pour aller occuper celle de prof. de clinique à Vienne. Il y éprouva des chagrins qui le décidèrent à passer en Russie, où il fut nommé archiâtre impérial. Des raisons de santé l'obligèrent de retourner à Vienne, où, en 1809, il refusa les offres de Bonaparte, qui voulait l'attirer en France. Il mourut en 1821. On a de lui : *Système de police médicale*, Milan, 1808, 11 vol. in-8 ; *Choix d'opuscules appartenant à la médec.*, Pavie, 1785, 12 vol. in-8 ; *Plan d'école clinique*, Vienne, 1790, in-8 ; *de l'Art de traiter les maladies*, Pise, 1818, 9 vol. in-8, etc.

FRANKE (Jean), hébraïsant et pasteur allem., né en 1650 à Schlicht dans le Mecklembourg, m. à Neubrandenbourg en 1723, a laissé sur la philologie sacrée plus. ouv. dont on peut voir la liste dans le *Dictionn.* de Jocher, et parmi lesquels les plus importans sont : *Lux tenebrosa sive schedium de accentuationis hebrææ imperfectione ; Historia Ruthæ juxta accentus hebræos explicata ; Ministerium accentuum hebræorum monstratum clarò S. scripturæ dictis ; Diacritica sacra ; Memoriale symbolicum ; sciagraphia logices antiquo-nova*.

FRANKE (Auguste-Herman), philanthrope allemand, né à Lubeck en 1663, nommé en 1692 à la cure de Glaucha, près de Halle, dans le duché de Brandebourg, y fonda de ses deniers et des aumônes des particuliers deux établissemens destinés à l'instruction des pauvres enfans, appelés, l'un *Maison des Orphelins*, l'autre *Pedagogium*. Il y joignit dans la suite une espèce d'imprimerie stéréotype afin de pouvoir donner la Bible au peuple à très-bon marché ; et dans l'intervalle de 1715 à 1795, 1,570,333 exempl. de l'Anc. Testam. y furent tirés. Il termina en 1727 une vie qu'il avait consacrée tout entière au bien de ses semblables. Franke a publié en allem. 3 ouvr. relatifs à l'établissement dont il était fondateur, un grand nombre d'écrits théolog., 4 vol. de *Sermons*, un Nouveau Testament grec, et des *Dissert.* de philologie orientale. Ses *Discours* et *Oraisons funèb.* ont été imp. à Halle, 1727, in-f°. — Franke (Gotthelf-Auguste), fils du précédent, dirigea après lui la Maison des Orphelins, et mourut en 1769 prof. de théol. et inspecteur du cercle de la Saale. Il a pub. quelq. *Sermons* et plus. ouv. théol. en allem. et les *Relat. des missionn.* (luthériens) *aux Indes orient.*, depuis le n° 19 jusqu'au n° 107 ; cette collection forme 9 gros vol. in-4.

FRANKE (Henri Théophile), jurisc. saxon, né en 1705 dans le Voigtland, mort en 1781, prof. de morale et de politique à l'univ. de Leipsig, a pub. 25 ouv. originaux et a été l'édit. de 17 autres, dont on peut voir la liste dans Meusel. Voici les plus import. : *Triscamerarius S. R. I. è diplomatibus restitutus*, Leipsig, 1736, in-4 ; *Programma sistens singularia quædam historico litteraria*, ib., 1768, in-4. — Franke (Daniel), mort en 1729, ministre du saint Evangile à Weyda dans le Voigtland, où il était né en 1641, a laissé quelques *Sermons* et une dissert. intit. *Disquisitio de papistarum indicibus librorum prohibitorum et expurgandorum*, Leipsig, 1666 et 1684, in-4. — Franke (David), m. en 1756, pasteur et recteur de l'école de Sternberg dans le Mecklenbourg, a donné une histoire complète de ce pays sous le titre de *Alt und Neues Mecklenburg*, Gustrow, 1753-58, 19 part. in-4. — Frank (Jean-Pierre), méd. allem., mort à Vienne en 1821, a mérité par ses travaux l'estime et la faveur de plusieurs princes d'Allemagne, et refusa les offres de Napoléon, qui l'invitait à se fixer à Paris. Ses nombr. ouvr. attestent une étude approfondie de son art ; on en peut voir la liste au tome 4, pp. 247-50 de la *Biogr. méd.* pub. chez Panckoucke.

FRANKENIUS (Jean), médecin allem., né en 1590, m. en 1661, prof. à Upsal, a laissé les ouv. suiv. : *Signatur*, etc., ou description des plantes, Rostok, 1618, en allem. ; *Speculum botanicum*, Upsal, 1638 ; *Colloquium cum diis montanis Thotaret*, etc., ib., 1651, en suédois.

FRANKLAND (Thomas), méd. et hist. anglais, né en 1633 dans le comté de Lancaster, mort en 1690, a laissé les 2 ouv. suiv. : *the Annales of king James and king Charles I*, 1681, in-fol. ; et *the Honours of the lords spiritual asserted*, 1679.

FRANKLIN (Benjamin), né à Boston en 1706 d'une famille pauvre, mais honnête, fut placé à l'âge de 12 ans chez un imp. en qualité d'apprenti, devint imp. lui-même à force de travail et d'économie, fut ensuite nommé directeur des postes de Pensylvanie, directeur général en 1753, et envoyé deux fois en Angleterre pour y régler la répartition des impôts sur une base plus équitable. Lors des prem. soulèvem., préludes de la révolution d'Amérique, Franklin, qui se trouvait à Londres, fut appelé à la barre de la chambre des communes, donna tous les renseignemens sur les abus dont ses compatriotes se plaignaient, et annonça aux ministres

la perte des colonies et leur séparation de la métropole si l'on refusait de faire droit à leurs justes réclamations. L'orgueil angl. se joua des prédictions du philosophe, qui supporta patiemment les injures et les plaisanteries qu'on lui prodiguait, et dont l'évènement le vengea en justifiant pleinement ce qu'il avait avancé. Tout espoir d'accommodement étant perdu, Franklin retourna dans sa patrie en 1775, fut élu le lendemain de son arrivée député de Pensylvanie au congrès, et prit une part très-active aux importantes délibérations de cette assemblée. L'indépendance avait été solennellement proclamée le 2 juillet 1776, mais les troupes royales couvraient le sol de la nouvelle république; elle avait besoin d'un allié puissant. Franklin fut dép. en France. Pour la prem. fois peut-être toute la dignité de l'ambassade consistait dans la considération personnelle de l'ambassadeur; on s'enthousiasmait à la vue de ce philosophe vénérable, qui, la tête couverte de longs cheveux blancs, venait solliciter de la générosité française des secours destinés, non plus à attaquer telle ou telle puissance, à soutenir telle ou telle intrigue politique, mais à assurer la liberté d'une république naissante. L'opinion publ. entraîna le monarque: le traité d'alliance fut conclu et les États-Unis reconnus comme puiss. indép. en 1778. Après avoir résidé 9 ans à Passy en qualité de ministre plénipotentiaire, Franklin revint dans sa patrie en 1785. Son retour fut une fête de famille; jamais des honneurs si touchans et si simples n'avaient été, dans les temps modernes, prodigués à un simple particulier. Il reprit sa place aux assemblées de la province, dont il fut deux fois élu président; mais en 1788 ses infirmités croissantes le forcèrent à se retirer des affaires, et il mourut en 1790 à l'âge de 84 ans. L'assemblée nationale de France décréta, sur la motion de Mirabeau, qu'elle prendrait le deuil pendant trois jours pour honorer la mémoire de Franklin. Privé du secours d'une éducation prem., ce grand homme s'était formé seul à la connaissance des sciences morales et naturelles. Pour donner une idée du succès avec lequel il les a cultivées, il nous suffira de rappeler que c'est à lui que nous devons l'invention préservatrice du paratonnerre, et que la société royale de Londres, l'acad. des sciences de Paris, etc., etc., s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Le seul vers suiv. de Turgot (le meilleur peut-être qui ait été fait en lat. par un moderne) retrace ses principaux titres de célébrité:

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

Les *Œuvres* de Franklin ont été réunies en 3 vol. in-8, Londres, 1806; une partie avait été traduite en français par M. L'Ecuy et Barbeu du Bourg, Paris, 1773, 2 vol. in-4. La *Vie privée de B. Franklin, écrite par lui-même, suivie de ses œuv. morales, polit. et littér.*, a été publiée par Castera, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8. On a donné en 1818 les *Mémoires sur la vie et les écrits de Franklin, pub. sur le MS. original rédigé par lui-même et continué jusqu'à sa mort* par W.-T. Franklin, son petit-fils, 2 vol. in-8; sa *Correspond. choisie* a été publ. par le même, et trad. en franç. par M. de La Mardelle, Paris, 1818, 2 vol. in-8. L'ouvr. de Franklin qui jouit depuis long-temps d'un succès populaire est intit. *la Science du bon homme Richard*: la traduct. de cet ouvr., souv. réimpr., est due à MM. Quétant et L'Ecuy.

FRANKON ou FRANCON, évêq. de Liége, m. en 901 ou 903, avait été élevé à l'école du palais de Charles-le-Chauve, et passait pour un prélat très-instruit, mais les éloges donnés aux savans de ce temps sont toujours plus ou moins suspects. On prétend qu'il avait composé plus. ouvr. qui ne nous sont point parvenus. Ce qui est certain, c'est qu'il assista à l'assemblée tenue à Aix-la-Chapelle, laquelle autorisa le roi Lothaire à répudier Teuteberge sa femme légitime, pour épouser Valdrade sa concubine, et qu'il s'opposa les armes à la main à l'invasion des Normands en 891. — FRANKON, scolastique ou écolâtre de Liége dans le 11e S., fut, dit-on, un homme d'un rare savoir, théologien, philosophe, mathémat., astronome, musicien, etc., et composa plus. ouvr. parmi lesquels on cite un *Livre sur la quadrature du cercle; Quelq. écrits sur la musiq. et le plain-chant*; un *ouvr. sur le bois de la vraie croix*, etc. — FRANKON, 2e abbé d'Affilghem, ordre de St-Benoît dans le Brabant en 1109, est aut. d'un *Traité de la grâce, en 12 liv.*, Anvers, 1565, et Fribourg, 1620, in-12, en lat. et d'une pièce, en 50 vers lat.; *De statu futuræ gloriæ*, insérée par Fabricius dans sa *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, etc., etc.

FRANQUE (LUCILE MESSAGEOT), artiste disting., née à Lons-le-Saulnier en 1780, m. à Paris en 1802, cultivait avec un égal succès la peinture et la poésie. Elle a laissé quelq. tabl. qui lui méritèrent les éloges de ses maîtres et de ses amis, et quelq. ouvr. MSs. parmi lesquels on distingue un *Essai sur les harmonies de la mélancolie et des arts*; un poème intit.: *le Tombeau d'Eléonore*. M. Charles Nodier a inséré un éloge de Lucile Franque dans ses *Essais d'un jeune Barde*.

FRANSZ (N.) peintre médiocre, né à Malines en 1539 ou 1540, s'occupa spécialement de sujets tirés de l'Ecriture. Descamps cite de cet artiste une *Fuite en Egypte* pour l'église de Notre-Dame de Malines; une *Annonciation* et la *Visitation* pour celle de Notre-Dame du couvent d'Hanswyck près de cette même ville.

FRANTZ (WOLFGANG), théolog. allem., né en 1564 à Plauen dans la haute Saxe, m. en 1628, profess. de théol. à Wittemberg, a publ. un gr. nomb. d'ouvr. aujourd'hui sans intérêt dont on trouvera la liste dans la *Vitæ virorum eruditorum* de Melch. Adam, et dans le dictionn. de Moréri; les princip. sont: *De reliquiis ecclesiæ sanctorum Wittembergæ*, Wittemberg, 1617, in-4; *Tractatus theologicus de interpretatione SS. scripturarum maximè legitimâ*, etc., ibid., 1708, in-4, 4e édit.; *Animalium historia sacra*, ibid., 1612, in-8, Francfort, 1712, 5 tomes en 4 vol. in-4, trad. en angl., Londres, 1674, in-8.

FRANTZKE (GEORGE), savant jurisc. et chancelier de la cour de justice de Gotha, né en Silésie en 1594, m. en 1659, a laissé plus. ouvr. parmi lesquels il suffira de citer: *Doctrina de Laudemiis*, Iéna, 1628 et 1664, in-4; *Comment. ad priores XXI lib. Digestorum*, Strasbourg, 1644, in-4; *resolutionum libri III*, Iéna, 1654-55-56, 3 vol. in-4; *Comment. ad Instituta*, Strasbourg, 1658, in-4. J.-H. Acker a publ.: *Vita et fata G. Frantzkii*, Leipsig, 1714, in-8.

FRANZ (JEAN-MICHEL), profess. de géogr., né en 1700 à Ohrhingen en Saxe, m. à Gottingue en 1761, a laissé en allem. les trois ouvr. suivans: *Proposition de Homann, pour les améliorations nécessaires à la géographie*, etc., Nuremberg, 1757, in-fol.; *Mémoires et recueils cosmographiques pour l'année 1748*, etc., Vienne, 1750, gr. in-4, fig.; *Traité sur les limites du monde connu et inconnu, pour servir d'introduction sommaire à une géographie comparée*, Nuremberg, 1762, in-4, cartes. — FRANZ (Joseph), jésuite, physicien et orientaliste allemand, né à Lintz en 1703, m. à Vienne en 1776, est aut. des ouvr. suiv.: *Dissertatio de naturâ electri*, Vienne, 1751, in-4; *Jeu de cartes géographiques*, ibid., 1761, in-8. On lui attribue encore un petit drame en turck et en français qui a pour titre: *Godefroi de Bouillon, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs le 18 décembre 1757*, Vienne, 1761, in-8.

FRANZ (LOUIS-LOTHAIRE-NOTKER), hébraïsant allem., né en 1710, m. à Ellwang en 1780, a laissé plus. ouvr. dont les princip. sont: *Diatriba*

de fideicommissis, Helmstadt, 1734, in-4; *Ephemerides philologicæ in legendis et ponderandis ævi remoti Codd. Græcis, Hebr., Chald., Syr., Rabb., Talmud., et Arabicis*, etc., ibid., 1734. — Franz (Jean-George-Frédéric), méd. allem., né à Leipsig en 1737, m. profess. extraordin. à l'université de cette même ville en 1789, a publ. anonymes ou pseudonymes un gr. nomb. d'ouvr. estimés; les plus remarq. sont: *De morbis litteratorum epidemicis, eorumque rectâ sanandorum ratione*, Leipsig, 1767, in-4; *Le méd. des ecclésiastiques*, ib., 1769, in-8; *Le médecin des voyageurs*, Langensalza, 1774, in-8; *Sur les inconvéniens et les dangers des lits de plume*, Leipsig, 1772, in-8.

FRA-PAOLO. V. Sarpi.

FRASSEN (Claude), cordelier observantin, né en 1620 près Péronne en Picardie, m. au couvent de l'observance à Paris en 1711, est aut. de plus. ouvr. théol. parmi lesquels on distingue: *Cours de théologie*, Paris, 1672, 4 vol. in-fol.; *Scotus academicus, seu universa doctoris subtilis theologica dogmata*, Venise, 1744, 12 vol. in-4; *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682 et 1711, 2 vol. in-4, Lucques, 1764, 2 vol. in-fol.

FRATREL (Joseph), peintre, né à Epinal en 1730, m. en 1783, avait été prof. à l'académie de peint. de Paris. Dans le petit nombre de tableaux que cet artiste a laissés, on cite celui de *Cornelie*, à la galerie royale de Munich; une *Vestale*; la *Fuite en Egypte*; le *Fils du meunier*, etc.

FRATTA (Jean), poète italien, né à Vérone dans le 16e S., est aut. des ouvr. suiv.: *la Malteide*, poème, Venise, 1596, in-4; des *Eglogues*, Vérone, 1576; *Nigelle, pastorale*, ibid., 1582; *Della dedicazione de' libri, dialoghi, con la correzione dell' abuso in questa materia introdotto*, Venise, 1590, in-4.

FRAUENDORFFER (Philippe), méd. allem., né à Kœnigswiesen, dans la haute Autriche, m. en 1702 à Brünn, capitale de la Moravie, a laissé: *Opusculum de morbis mulierum*, Nuremberg, 1696, in-12; *Spolia hippocratica*, etc., Brünn, 1699, in-12; *Tabula smaragdina medico-pharmaceutica*, Nuremberg, 1669, in-12; *Oniscographia curiosa, seu tractatus de asellis, vulgò millepedibus*, Brünn, 1700, in-12.

FRAUENLOB (Henri), meistersanger ou espèce de troubadour allem., m. à Mayence en 1317, se mit en gr. honneur pour les chansons qu'il composa en fav. des dames. Quelques-uns de ses vers ont été impr. dans la collection de Manesse à Zurich, mais la plupart sont restés inédits; on en voit un MS. dans la biblioth. du Vatican.

FRAUNCE (Abraham), poète angl. du 16e S., a laissé les ouvr. suivans: *The lamentations of Amintas for the death of Philis*, Londres, 1587, in-4; *The Countess of Pembroke's Ivy Church and Emmanuel*, ibid., 1591, in-8; un livre int.: *The Lawyer's logike*, etc., etc.

FRAXINIS ou DESFRENES (Nicolas), théologien de Louvain au 16e S., quelquefois aussi appelé *Deleuze*, est aut. des ouvr. suivans: *la Pérégrination spirituelle vers la terre Ste, composée en langue thyoise, par Pascha*, Louvain, 1566, in-4; *Les heures de N.-D. réformées, corrigées, et par le commandement de Pie, pape cinquième du nom... translatées du lat. en franç.*, 1577, in-8.

FRÉARD DU CASTEL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, m. en 1766, est aut. des *Elémens d'Euclide, réduits à l'essentiel de ses principes*, 1740, in-12. Quelques biographes lui attribuent aussi l'*Ecole du jardinier-fleuriste*, 1764, in-12.

FREAST. V. Chambrai.

FRECULFE, nommé aussi RADULFE, évêq. de Lisieux, m. en 850, avait été envoyé en 825 à Rome avec Adégaire pour demander au pape Eugène II la permission d'assembler une réunion d'hommes instruits pour examiner la fameuse question du renversement des images. Le pape ayant accordé son consentement, l'assemblée se tint cette même année, et décida que les images ne seraient point détruites. Fréculfe avait composé plus. ouvr., dont un seul nous est parvenu; il est intitulé: *Freculphi, episcopi lexoviensis, chronicorum libri duo*, plus. fois impr., Cologne, 1539, Heidelberg, 1597, in-fol, inséré dans la *Biblioth. des Pères*. On en voyait dernièrement à Paris un MS. du temps de l'aut.; il a été rendu à la bibl. du Vatican.

FREDDI (Amadeo), prêtre et compositeur, m. dans l'état vénitien vers la fin du 16e S., fut maître de chapelle à Trévise et à Padoue. Il a laissé: *Madrigali, libro* 1o, Venise, 1601, in-4; *Madrigali, libro secundo*, Venise, in-4, 1602; *Sacræ modulationes, cum duobus, tribus, aut quatuor vocibus*, Venise, 1617; *Divinæ laudes*, 2, 3, 4 *voc. cum basso, lib. IV*; *Hinni concertati*, 2, 3, 4 *e* 6 *voci con due instrumenti acuti ed uno grave per le sinfonie; Antifonie a* 4 *voci*, 1642, in-4.

FREDEGAIRE, surnommé *le Scholastique*, ancien chroniqueur ou histor. franç., né en Bourgogne (à ce que l'on suppose) dans le 7e S., est aut. d'une *Chronique* divisée en 5 livres, dont les 3 premiers ne sont qu'une compilat. des chroniques précédemment écrites par Jules-Africain, Eusèbe, St Jérôme et Idace; le quatrième est un abrégé de l'Hist. de St Grégoire de Tours, et le 5e renferme la continuation de cette hist. jusqu'à l'année 641. Quatre écriv. anonymes ont fait des addit. à l'ouv. de Frédegaire, et l'ont poussé jusqu'à l'année 768, et il a été impr. en forme d'Appendice aux œuvres de St Grégoire de Tours, Bâle, 1568 et 1610, in-8, sous ce titre: *Fredegarii Scholastici chronicon quòd ille, jubente Childebrando comite, Pipini regis patruo, scripsit*, trad. en franç. par l'abbé de Marolles. Le 4e et le 5e liv. se retrouvent dans les *Scriptores rerum Francicarum* de Freher; dans les *Scriptores Coætanei* de Duchesne, et dans le tom. 2 du *Recueil des histor. de France* par D. Bouquet. On peut consulter sur ce même ouvr. la dissertation d'Adrien de Valois, *de Fredegario ejusque operibus*; la préface de D. Ruinart en tête des œuvres de Grégoire de Tours; l'*Hist. littéraire de France de D. Rivet*, tom. 3, et l'*Apologie de l'hist. de Fredegaire* par l'abbé de Vertot, insérée au tome prem. des *Mem. de l'acad. des inscript.*

FRÉDEGISE ou FRIDUGISE, écriv. du 9e S., fut amené à la cour de Charlemagne par le savant Alcuin, son maître, et mourut en 834 chancel. de Louis-le-Débonnaire. Il avait composé plus. ouvr. qui ne nous sont point parvenus entiers. Voici ce qui nous en reste: *Epistola de nihilo et tenebris*, insérée dans le 1er vol. des *Miscellanea* de Baluze; des *Poésies* impr. avec celles d'Alcuin, dont on a peine à les distinguer; *La réfutation des sentimens erronés d'Agobard, év. de Lyon*; on ne connaît de cet ouvr. que les passages qu'Agobard a rapportés dans sa réponse.

FRÉDÉGONDE, reine de France, née en 543 à Montdidier de parens obscurs, parvint à épouser Chilpéric après avoir été long-temps sa maîtresse, et le fit assassiner au moment où il venait de découvrir son commerce criminel avec un de ses serviteurs nommé Landri. La régence fut dévolue à Frédégonde, suivant les lois du royaume; elle usa du souverain pouvoir avec autant d'habileté qu'elle avait employé de scélératesse pour y parvenir, et m. de mort naturelle en 597; après avoir fait périr Sigebert, son beau-frère, Chilpéric, son mari, deux vertueuses princesses, trois fils de roi, des prélats, des généraux, et un grand nomb. d'autres victimes moins illustres. Pour sa rivalité avec la reine Brunehaut, *voy.* l'art. de cette dern., p. 380.

FRÉDÉRIC Ier, empereur d'Allemagne, surnâ *Barberousse*, né l'an 1121, accompagna en 1147,

la Terre-Sainte Conrad III, son oncle, auquel il succéda en 1152, et fut sacré dans l'église de St-Pierre de Rome en 1155. Après avoir passé la majeure partie de son règne à réprimer les révoltes qui éclataient alternativement en Allemagne et en Italie, il perdit ce dern. pays par suite de sa longue querelle avec le pape Alexandre III, et se vit contraint à reconnaître ce pontife. Il partit en 1189 pour une nouvelle croisade contre Saladin, et m. l'année suiv. pour s'être baigné dans le Cydnus, imprudence qui, dans les temps suc., avait failli coûter la vie au grand Alexandre. On peut consulter sur ce prince, l'un des plus gr. qu'ait eus l'Allemagne, plusieurs ouvrages, entre autres : *la Chronique d'Othon de Freisingen*; l'ouvrage de Gunther, *Ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, libri X*, Heidelberg, 1812, in-8; la *Vie de Frederic Barberousse*, en latin, Leipsig, 1722, in-4.

FRÉDÉRIC II, fils du préc., né en 1194 à Iesi dans la marche d'Ancône, élu roi des Rom. du viv. de son père Henri VI, lui succéda à l'empire, mais non sans contestation. La mort le délivra de Philippe, son oncle, l'un de ses compétiteurs, et les armes du roi de France Philippe-Auguste le délivrèrent de l'autre, Othon de Brunswick, à la mémorable bataille de Bouvines en 1213. A la mort de celui-ci, en 1228, Frédéric fit élire roi des Romains son fils Henri, qui, s'étant révolté contre lui, fut déposé en 1236, condamné à une prison perpétuelle, et eut pour successeur son frère Conrad. Continuant le projet que son père avait eu de soumettre l'Italie entière à sa domination, Frédéric remporta de grands avantages contre les Guelfes, fut deux fois excommunié par Honorius IX, qui, voulant éloigner un voisin si dangereux, le sommait d'accomplir la promesse qu'il avait faite au St siége de porter la guerre en Palestine. Frédéric part enfin, traite à prix d'argent avec le soudan Mélédin de la reddition de Jérusalem, entre dans sa ville, et prend de ses propres mains la couronne qui lui appartenait du côté d'Iolande, sa femme, fille de Jean de Brienne. Cependant Innocent IV, successeur de Grégoire IX, demande à l'empereur la restitution des villes de l'état ecclés., et l'hommage pour les royaumes de Naples et de Sicile, le fait excommunier au concile de Lyon en 1245, le déclare déchu du trône, et fait successivem. élire à sa place Henri, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Frédéric résiste comme un lion; la guerre s'allume dans tous ses états; après une suite de triomphes et de revers il meurt à Firenzuola en 1250. Ce prince aimait les lettres et les cultivait lui-même. On a de lui des *vers* en langue romane et des *Lett lat.* (on en trouve 9 dans le prem. vol. des *Miscellanea* de Baluse, et 7 autres dans le tome 2 de la *Biblioth. hist.* de Carusa) : un traité de *Arte venandi cum avibus*, continué par Manfred, son fils, impr. avec la *Fauconnerie* de Tardif, Venise, 1560, Bâle, 1578, in-8, avec celle d'Albert-le-Grand, Augsbourg, 1596, in-8.

FRÉDÉRIC, dit *le Beau*, duc d'Autriche, était fils de l'emper. Albert Ier, qui s'efforça vainement de le faire reconnaître pour roi de Bohême. Albert eut pour successeur Henri VII; après la mort de celui-ci Frédéric fut nommé empereur par quatre électeurs, et les six autres donnèrent leur suffrage à Louis de Bavière. Les deux compétiteurs se firent sacrer en 1315, l'un à Cologne, l'autre à Aix-la-Chapelle; l'un avait pour lui les Guelfes et le pape, l'autre les Gibelins et les Suisses. Ils convinrent de remettre la décision de leur querelle à 30 combattans; mais Frédéric, contre lequel le sort se déclara, ne tint pas sa parole; leva une grosse armée, alla chercher Louis au cœur de ses états, et lui livra la fameuse bataille de Moldorf, qu'il perdit en 1322. Détenu prisonnier de son rival, il resta trois ans renfermé dans une forteresse, et fit ensuite une renonciation solennelle de ses droits à l'empire, et mourut en 1330. On peut consulter pour plus de détails l'ouvr. de Beumann intit. *Voluntarium imperii consortium inter Fredericum Austriacum et Ludovicum Bavarum*, Franfort, 1735, in-fol., fig.

FRÉDÉRIC III, dit *le Pacifique*, emp d'Allemagne, né en 1415, était fils d'Ernest, duc d'Autriche; il fut élu après la mort d'Albert II, et sacré à Aix-la-Chapelle en 1442. Ce prince fit d'abord alliance avec les Français contre les Suisses; mais bientôt il leur déclara la guerre pour les empêcher de s'établir dans l'Alsace et dans la Lorraine. Il méritait tellem. le surnom qui lui fut donné, qu'ayant été dépouillé par des voleurs lors du voyage qu'il fit à Rome en 1452 pour s'y faire couronner, il ne songea à tirer nulle vengeance de cet affront. Il avait refusé des secours aux Hongrois battus par les Turks; Mathias Corvin, leur roi, débarrassé de ces ennemis redoutables, tourna ses armes contre l'empereur, qui, par un traité honteux, consentit à lui laisser sa vie durant Vienne et toute la basse Autriche, dont il s'était emparé. Frédéric mit en 1491 au ban de l'empire Albert de Bavière, son gendre, qui prétendait à la propriété du Tyrol, et mourut en 1493 après un règne peu glorieux, qui avait duré 53 ans. On trouve des bons mots (*Proverbia*) de ce prince dans un recueil int. : *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1471, était fils de Christian Ier, et fut choisi en 1523 pour succéder à Christian II, son neveu, qui venait d'être déposé à cause de la dureté de son gouvernement. Gustave Wasa, qui avait remplacé ce même Christian sur le trône de Suède, fit alliance avec Frédéric; tous deux attirèrent dans un piége leur compétiteur, et le retinrent dans un château fort. Frédéric, après avoir favorisé dans ses états l'introduct. du luthéran. naissant, m. en 1533.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1534, succ. en 1558 à son père Christian III, non sans avoir signé une charte où la noblesse donnait à son autorité des limites bien plus étroites qu'à celle de ses prédécesseurs. Une partie de son règne se passa en guerres avec la Suède pour savoir lequel des deux états aurait le droit de mettre trois couronnes dans ses armes; les résultats de ce démêlé furent aussi déplorables que la cause en était futile. Frédéric mourut en 1588 après avoir sensiblement amélioré son royaume par les talens de Pierre Oxe, son premier ministre. C'est lui qui donna à Tycho-Brahé l'île de Hewen pour y construire le fameux observatoire d'Uranienborg.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1609, était fils de Christian IV, auquel il succéda en 1648, malgré l'opposition d'un parti qui s'était formé en faveur de son frère naturel Corfitz Uhlfelt. A la suite d'une guerre désastreuse où les Danois avaient été les agresseurs, Charles Gustave s'étant avancé jusqu'aux portes de Copenhague, et ayant mis le siége devant cette ville en 1659, Frédéric la sauva par le courage qu'il sut inspirer à ses habitans. Ce furent sans doute les talens qu'il déploya dans cette circonstance qui portèrent les 3 ordres de l'état à lui rendre la *capitulation* qu'il avait signée en montant sur le trône, à reconnaître l'hérédité dans sa famille, et à lui confier une autorité absolue en 1661. La guerre ayant éclaté en 1665 entre la Hollande et l'Angleterre, Frédéric prit successivement parti pour l'une et pour l'autre de ces puissances, et m. en 1670. Il est à regretter que dans les dern. années de sa vie ce prince, qui avait rétabli les finances du royaume, se soit laissé séduire à la chimérique recherche de la pierre philosophale, et qu'il ait sacrifié de grosses sommes au désir de devenir plus riche.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1671, succéda l'an 1699 à Christian V, son père, et, à peine assis sur le trône, déclara, de concert avec le czar Pierre Ier, la guerre au jeune

Charles XII (*v.* ce nom), qui bientôt le réduisit à solliciter une paix qu'il ne lui accorda qu'à des conditions très-dures. Lors du désastre de Pultawa, Frédéric, qui s'était préparé de longue main à la guerre, la déclarant de nouveau, envoya 16,000 Danois dans la Scanie. Après des succès variés, il parvint, avec l'assistance des Russes et des Saxons, à remporter des avantages plus certains, et fit même prisonnier le général suédois Stenbock. Cependant Charles, de retour de Bender, se jeta dans la Norwège, et périt au siége de Frederichshall; le sénat suédois se hâta de faire la paix, qui, cette fois, fut toute à l'avantage de Frédéric. Ce prince mourut en 1730, après avoir fondé les missions du Groënland et de Laponie, la maison des orphelins de Copenhague, et 240 écoles pour l'instruction des enfans pauvres.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1723, succ. en 1746 à son père Christian VI. Paul III étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemarck le duché de Sleswig, dont son père avait été dépouillé. Déjà le général Romanzow, à la tête 40,000 hommes, jetait la terreur dans le Mecklenbourg, et Frédéric préparait une résistance formidable lorsque Pierre fut assassiné, et que Catherine II s'empressa de retirer ses troupes et de signer la paix. Frédéric mourut en 1766 après avoir fait beaucoup pour les sciences et les arts, fondé la compagnie asiatique, un hôpital et une acad. de peinture à Copenhague.

FRÉDÉRIC Ier D'ARAGON, roi de Sicile, fut chargé du gouvernement de cette île par son frère Jacques lorsque celui-ci alla en 1291 prendre possession du royaume d'Aragon, qui lui était dévolu par la mort d'Alphonse, leur frère aîné. Jacques ayant traité avec les Français, le pape ordonna en 1296 à Frédéric de livrer la Sicile à la maison d'Anjou; mais ce jeune prince refusa d'obéir, et les Siciliens le proclamèrent roi en 1295. Après avoir lutté avec avantage contre les forces réunies de la France, de Naples et de l'Aragon, Frédéric obtint la paix en 1302 à condition qu'il épouserait Éléonore, troisième fille de Charles II, roi de Naples, et qu'il renoncerait au titre de roi de Sicile pour celui de roi de Trinacrie. Frédéric mourut en 1337 après un règne glorieux de 41 ans, dans lequel il avait encouragé le commerce, fait fleurir l'agriculture, et recréé pour ainsi dire la marine sicilienne.

FRÉDÉRIC II D'ARAGON, surn. *le Simple*, roi de Sicile, petit-fils du précédent, succéda en 1355 à Louis, son frère aîné, perdit en 1356 Messine et Palerme, et ne recouvra ces deux villes, 9 ans après, qu'à la faveur de l'embarras causé à la reine Jeanne de Naples par l'invasion des Hongrois. Il fit la paix avec cette princesse en 1372, s'engagea à lui payer un tribut de 15,000 florins, et m. cette même année.

FRÉDÉRIC D'ARAGON, roi de Naples, succ. en 1496 à son neveu Ferd. II; mais à peine s'était-il assis sur le trône au milieu des acclamations de ses sujets, qu'il se vit enlever son roy. par les armes de Louis XII et la perfidie de Ferdinand d'Aragon, son propre frère, qui se partagèrent ses états. Après avoir vu ses troupes se débander sans combat, Frédéric, se confiant en la générosité de Louis XII, reçut de lui le duché d'Anjou avec 30,000 ducats, et mourut en France l'an 1504, laissant deux fils qu'on eut soin de priver de toute postérité, quoiqu'on leur eût permis de se marier.

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg et prem. roi de Prusse, né en 1657, succéda en 1688 à son père Fréd.-Guillaume, dit *le Gr. Electeur*, dont le règne glorieux avait donné à Brandebourg un grand ascendant en Allemagne. Frédéric l'accrut encore par le luxe et la magnificence qu'il déploya, les secours qu'il donna au prince d'Orange, son parent, pour faciliter son expédition en Angleterre, et à l'empereur pour chasser les Turks de la Hongrie. Léopold, pour lui marquer sa reconnaissance, érigea le duché de Prusse en royaume, usant en cela d'une prérogative que personne ne lui avait encore reconnue, et que personne ne songea à lui contester. Le couronnement eut lieu à Kœnigsberg en 1701; le faste inouï que Frédéric déploya dans cette occasion, et celui dont il aimait à s'entourer dans toutes les autres, ne firent point à ses finances le tort qu'on aurait pu craindre, parce qu'ils contribuèrent aux progrès de l'industrie et des arts, et que si les dépenses étaient considérables il y avait aussi le plus grand ordre dans l'administration. S'abstenant de prendre part aux démêlés sanglans de la Suède et de la Russie, Frédéric s'occupa tout entier de donner au royaume qu'il venait pour ainsi dire de fonder des institutions qui pussent le placer au rang des plus grandes puissances. Il fonda en 1694 l'univ. de Halle, qui devint si célèbre dans la suite; l'acad. de peinture en 1696, enfin en 1707 la société royale des sciences et belles-lettres de Berlin, dont l'illustre Leibnitz fut le premier président. Frédéric Ier, après un règne glorieux, quoique pacifique, mourut en 1713.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, surnommé *le Grand*, né à Berlin en 1712, était le troisième fils de Frédéric-Guillaume Ier et avait reçu de la nature un goût naturel pour les lettres et les arts qui, développé encore par l'éducation toute française qu'il reçut, lui rendit insupportable la cour de son père. Aussi voulut-il la quitter en 1730 pour voyager en Allemagne; mais ce projet échoua par l'imprudence d'un officier nommé Katt, qui devait être le compagnon de sa fuite. Frédéric eut la douleur de voir exécuter ce malheureux jeune homme qu'il aimait tendrement, fut lui-même condamné à m., et passa plus d'une année dans un emprisonnem. rigoureux, et dans la retraite et l'étude toutes celles qui s'écoulèrent jusqu'à son avènement au trône en 1740. A peine y était-il assis, qu'on le vit avec étonnement renonçant à tous les plaisirs, celui de la musique excepté, diriger toutes ses pensées vers l'accroissem. et l'instruction de son armée qu'il avait portée de 60,000 hommes à 80,000. Après un premier essai de ses forces contre le prince évêque de Liége, il saisit l'occasion de la mort de Charles VI, et des embarras où se trouvait Marie-Thérèse pour élever des prétentions sur la Silésie qu'il envahit aussitôt, et dont la possession lui fut assurée par le traité de Breslau qu'il fit séparément en 1742, abandonnant la France et ses autres alliés. Toutefois, il rentra bientôt en campagne, lutta avec avantage contre les forces de l'Autriche, de la Russie, de la Saxe et signa à Dresde en 1745 une paix glorieuse qui dura 10 ans. Frédéric en employa les loisirs à travailler à la prospérité de ses états: le commerce fut encouragé, des établissem. d'utilité publiq. fondés, des manufactures s'élevèrent de tous côtés, l'acad. de Berlin reprit son ancien lustre; des sav. et des artistes étrang., des ouvriers habiles furent appelés et accueillis à la cour du roi philosophe et littérat. Cependant Frédéric, au milieu des arts de la paix, ne négligeait point celui de la guerre: l'infanterie prussienne, à laquelle il avait donné cette nouvelle tactique qui la rendit la première de l'Europe, fut portée de 100,000 h., la cavalerie à 30,000, l'artillerie et le génie, armes dont il s'occupa le moins, reçurent toutefois des accroissemens considérables. En 1756 commença la trop fameuse guerre de 7 ans; notre cadre ne nous permet pas d'en esquisser les événem. même de la manière la plus superficielle; contentons-nous de dire qu'après une longue série de triomphes et de revers, après avoir résisté seul à toutes les puissances du continent, étonné l'Europe par sa persévérance autant que par son génie, battu 20 fois des armées incomparablement plus nombreuses que les siennes, profité habilement de tous ses avantages, et fait souvent sortir la victoire

du sein même de ses défaites, Frédéric signa en 1763 la paix d'Hubertsbourg. Par ce traité, l'Autriche lui garantit pour la troisième fois la possess. de la Silésie, sous la seule condition de donner sa voix à l'archiduc Joseph aux prem. élections pour la couronne impériale. Cette paix nécessaire à tous les états de l'Europe, ne l'était à aucun plus qu'à la Prusse : son agriculture était négligée, son commerce détruit, sa population usée par la guerre, ses armées affaiblies par la perte des vieux soldats et des meilleurs officiers : mais le génie puissant de Frédéric parvint à cicatriser tant de plaies. D'utiles alliances relevèrent le commerce en même temps qu'elles éloignèrent les chances de la guerre; les fonds destinés à l'entretenir furent consacrés à rebâtir les villes et les villages qu'elle avait dépeuplés et détruits ; les grains amassés pour la subsistance des armées servirent à ensemencer les champs qu'elles avaient ravagés. Tout se ranima, tout refleurit ; 200,000,000 furent employés à des secours ou à des améliorations. 600 villages nouv. furent édifiés, les marais furent défrichés et la population s'accrut d'un tiers malgré de si longs et de si affreux désastres. Le partage de la Pologne en 1772 donna à Frédéric cette contrée qu'on appelle aujourd'hui la Prusse orientale. Une guerre qui s'éleva en 1777, à l'occasion de la m. de l'électeur de Bavière, ne dura que 6 mois, et n'amena aucun événement important, et rien ne troubla plus le repos de ce grand roi qui mourut en 1786. Frédéric ne fut pas seulement un guerrier, il fut un philosophe et un littérateur distingué. Ses compatriotes peuvent lui reprocher son mépris impolitique pour la langue nationale ; il a toujours parlé français, et ses ouvr. en vers et en prose sont tous écrits dans cette langue : ils ont été recueillis, Amsterdam (Liége), 1790, 23 vol. in-8 : une *Nouv. vie de Frédéric II*, par Denina, forme le 24e vol. de cette collection, où l'on distingue surtout : *l'Anti Machiavel ; les Mémoires pour servir à l'hist. de la maison de Brandebourg ; les Poesies du philosophe de Sans-Souci; l'Histoire de mon temps* (de 1740 à 1745) ; *l'Hist. de la guerre de 7 ans*, etc. Gillies a publ. en angl., Londres, 1809, un *Tableau du règne de Frédéric II, avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine ;* enfin le général Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, a donné *l'Histoire critique des campagnes de Frédéric, comparée à celles de l'emp. Napoléon*. On trouve dans les *œuvres* de Guibert l'*Eloge histor. de Frédéric II*. On peut consulter encore : *Vie de Frédéric II* (par Laveaux), Strasb., 1788, 4 vol. in-8 ; *Lettres sur Frédéric II* (par le même), ibid., 3 vol. in-8; l'ouv. de Büsching, *Caractère de Frederic II*, trad. de l'allem. ; et les *Souvenirs de Thiebault*, Paris, 1810, 5 vol. in-8.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Suède, né à Cassel en 1676, était fils du landgrave de Hesse-Cassel, et s'était distingué à la tête des troupes hollandaises dans la guerre de la succession d'Espagne. Ayant épousé en 1715 Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, dès ce moment il servit dans les armées de Suède en qualité de généralissime. Ulrique-Eléonore succéda à son frère en 1718; mais trop faible pour gouverner dans des circonstances si difficiles, elle se démit 2 ans après de son autorité en faveur de son époux qui fut solennellem. reconnu et proclamé roi, après qu'il eut abjuré la religion réformée et embrassé le luthéranisme. Le nouveau roi se hâta de conclure la paix avec le Danemarck et la Russie, et s'appliqua pendant tout le reste de son règne à réparer tous les maux que la Suède avait soufferts dans les 20 années précédentes. Il parvint à rétablir les finances, l'agricult. et le commerce, et m. en 1751, après avoir fondé l'académie des sciences de Stockholm.

FRÉDÉRIC D'AUTRICHE, né vers la fin du 14e S., était le fils aîné du duc Léopold II, et eut pour apanage le comté de Tyrol. Avant que de se rendre au concile de Constance, le pape Jean XXIII, ayant tout à craindre de Sigismond, qui occupait alors l'empire d'Allemagne, s'était mis sous la protection de Frédéric. Mais ce prince ne se croyant pas en état de résister aux forces de Sigismond, qui l'avait mis au ban de l'empire, vint lui demander pardon à genoux et lui livra le malheur. pontife, son hôte. Cette faiblesse déplorable ne le sauva pas, car l'année suivante (1416) il fut privé de ses états, qui furent donnés à son frère, et il m. malheureux et errant en 1439.

FRÉDÉRIC Ier, électeur Palatin, surnommé *le Victorieux*, frère puîné de Louis, dit *le Doux*, m. en 1449, lui succéda en qualité de tuteur de son neveu Philippe, qui n'était âgé que d'un an ; mais s'étant, pendant cette longue régence, habitué à l'exercice du pouvoir, il le conserva jusqu'à sa m., arrivée en 1476. Frédéric ayant pris le parti de Thierry, archevêque de Mayence, déposé par le pape, malgré la protection que l'empereur et plusieurs princes allemands accordaient à son compétiteur, l'évêque de Metz et le margrave de Bade se jetèrent sur ses états ; mais le puissant électeur les en chassa, gagna sur eux une victoire complète, les fit prisonniers, et lorsque l'empereur l'eut mis au ban de l'empire, il ne se trouva personne qui osât exécuter cette sentence. — FRÉDÉRIC II, électeur Palatin, surnommé *le Pacifique*, succéda en 1544 à son frère Louis *le Pacifique*, suivit presque toujours le parti de Charles-Quint, à la cour duquel il avait été élevé, favorisa cepend. l'introduct. du protestantisme dans ses états, et m. en 1556. — FRÉDÉRIC III, premier électeur Palatin de la branche de Simmeren, surnommé *le Pieux*, succéda en 1557 à Othon-Henri, neveu du précédent, embrassa ouvertem. la religion réformée, malgré le déplaisir qu'en ressentit l'emp. Ferdinand Ier, et m. en 1576, après avoir fondé la ville de Franckendal. — FRÉDÉRIC IV, électeur Palatin, né en 1576, succéda en 1583 à Louis *le Facile*, son père. Elevé par son tuteur Jean-Casimir dans les principes du calvinisme, il s'y attacha fortement, établit de fréquentes relat. avec les protestans de France, l'Angleterre, la Hollande, et m. après un règne paisible en 1610. C'est sous ce prince que le village de Manheim devint une ville où les électeurs résidèrent depuis. — FRÉDÉRIC V, électeur Palatin et roi de Bohême, fils du précédent, lui succéda en 1610 : huit ans après, il épousa Elisabeth, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre. Ce fut à la sollicitat. de cette princesse que, devenu le chef du parti protestant en Allemagne, il accepta la couronne de Bohême, que lui offrirent les habitans révoltés contre l'empereur Ferdinand II, qui favorisait trop la relig. catholique. Frédéric fit son entrée triomphante à Prague, mais bientôt les troupes autrich. approchèrent, et battirent complètement son armée (1620). Mis au ban de l'empire, dépouillé de ses états héréditaires qui furent donnés à l'électeur de Bavière, il m. à Mayence en 1632.

FRÉDÉRIC. V. BADE, BAVIÈRE, BRANDEBOURG, BRUNSWICK, GONZAGUE, HESSE, MECKLENBOURG, SAXE, SOUABE et WURTEMBERG.

FRÉDÉRIC (le colonel), fils du malheureux Théodore, qui porta pendant un certain temps le titre de roi de Corse, suivit la fortune de son père, et, lors de sa catastrophe, prit du service en Allem. Il s'attacha au duc de Wurtemberg, qui l'envoya en Angleterre avec le titre de son agent ; mais, étant tombé de nouveau dans la misère, il se brûla la cervelle en 1796, sous le portique de l'abbaye de Westminster. Le colonel Frédéric est aut. des deux ouvr. suivans : *Mem. pour servir à l'hist. de Corse*, 1768, in-8, trad. la même année en angl. in-12 ; *Descript. de la Corse*, 1798, in-8.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse, né à Berlin en 1688, était fils de Frédéric Ier, au-

quel il succéda en 1713. À peine assis sur le trône, il déploya cet esprit sombre et sévère dont il avait donné des preuves long-temps avant que d'y parvenir; tout l'appareil de luxe et de magnificence dont Frédéric Ier s'était entouré disparut tout à coup: les artistes en tout genre furent congédiés, et le nouveau roi occupé uniquement de recruter dans toute l'Europe des espèces de géans pour en composer sa garde, et d'amasser des trésors immenses en poussant l'économie jusqu'à l'avarice, ne connut plus d'autre plaisir que celui de fumer le soir dans une tabagie avec ses généraux et les grands du royaume, qui s'empressèrent de se prêter à ses goûts ignobles. Quoique Frédéric eût une fort belle armée et qu'il la tînt dans la discipline la plus sévère, il voulait conserver la paix, et ce ne fut qu'après une longue résistance qu'il joignit ses troupes à celles des puissances alliées contre la Suède. Il assista au siége de Stralsund en 1715, avec Frédéric IV, roi de Danemarck, expédition qui lui valut la cession d'une partie de la Poméranie suédoise lors de la paix signée en 1720. On peut voir à l'article Frédéric II, dit *le Grand*, que ce jeune prince, rebuté de l'extrême sévérité de son père et du genre de vie qu'on menait à la cour de Berlin, avait voulu se sauver en Allemagne, et que celui-ci le fit condamner à m. et le retint en prison plus d'une année. Frédéric-Guillaume revint cependant de ses préventions contre son fils, lui rendit son grade de colonel et le rappela près de lui; il se disposait même à abdiquer en sa faveur, lorsqu'il m. en 1740, peu regretté de la nation qui lui devait cependant un grand accroissem. de richesse et de prépondérance.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né en 1744, était neveu du grand Frédéric auquel il succéda en 1786. À peine délivré d'un oncle qui avait sans cesse contrarié son goût pour les plaisirs, Frédéric-Guillaume s'y livra sans aucun ménagement, et sacrifia d'habiles ministres et d'utiles généraux aux caprices de ses nombreuses maîtresses. À cette première faiblesse il en joignit une plus déplorable encore: il se laissa aller aux rêveries des illuminés, qui égarèrent son imagination, l'entraînèrent dans les fautes les plus ridicules et firent perdre à la Prusse la majeure partie de la prépondérance qu'elle avait acquise sous son prédécess. Après avoir joué un rôle peu honorable dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Porte et la Russie, Frédéric-Guillaume fut le prem. à proposer, en 1792, une coalition des princes contre la républ. française. Il s'avança jusque dans les plaines de Champagne à la tête de 80,000 hommes, et l'on s'attendait à le voir marcher sur Paris, lorsqu'il se retira tout à coup et se reporta sur le Rhin. L'année suivante il effectua, de concert avec la Russie, le nouveau partage de la Pologne, fit la paix avec la France en 1795, et m. en 1797. M. le comte de Ségur a pub. l'*Hist. des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume II*, Paris, 1800, 3 vol. in-8.

FREE (JOHN), ecclésiast. anglican, né à Oxford en 1711, m. à Londres en 1791, après avoir dirigé l'école de grammaire de St-Sauveur et occupé successivement plusieurs cures, a publ. des *Sermons*, des *Ouvrages de controverse*, des *Poésies div.*, et une *Hist. de la langue angl.* en 4 part., Londres, 1753, ibid., 1788, 4e édit.

FREEMANTLE (sir THOMAS), amiral angl., commença sa carrière navale en 1777 à l'âge de 12 ans, et m. en 1820, après une série d'exploits qui le placent au premier rang parmi les marins de sa nation.

FRÉGOSE, FULGOSE ou CAMPO-FRÉGOSE, nom d'une illustre famille génoise, d'origine plébéienne, qui s'éleva dans le 14e S. au dessus de la noblesse et fournit plusieurs doges à la république. Les membres les plus remarquables de cette famille sont les suivans: — FRÉGOSE (Dominique), doge de Gênes, était un riche marchand gibelin qui se mit en 1370 à la tête des Génois révoltés contre Gabriel Adorno, le fit prisonnier et s'assit à sa place sur le trône ducal. Il augmenta le territoire de la république par la conquête de plus. îles de la Méditerranée, ce qui ne l'empêcha pas d'être renversé en 1378 et jeté en prison, à la suite d'une sédition. Nicolas de Guarco lui succéda. — FRÉGOSE (Jacques), fils du précéd., fut élu doge en 1390, et déposé l'année suivante. Il laissa quatre fils qui tous remplirent successivement les premiers emplois de la république. — FRÉGOSE (Thomas), fils du préc., fut élu doge en 1415 par la faction des Adornes réunie à celle des Frégoses; mais la désunion s'étant mise entre elles, Thomas se vit obligé en 1421 de céder Gênes et Savone au duc de Milan, en échange de la souveraineté de Sarrazana. Il fut élu de nouveau en 1436 à la dignité ducale qu'il conserva jusqu'en 1443, époque à laquelle elle lui fut enlevée par suite de la conjuration de Jean-Antoine de Fiesque. Ses compatriotes voulurent le faire doge une troisième fois en 1450, mais il refusa à cause de son grand âge et de ses infirmités. — FRÉGOSE (Janus), frère du précéd., exilé ainsi que tous les membres de sa famille, débarqua dans le port de Gênes, au commencement de l'année 1447, attaqua avec 85 hommes le doge Barnabas Adorno qui en avait dix fois autant, le força d'abdiquer, fut élu en sa place, et m. en 1448, après avoir signalé son règne si court, par la soumission des marquis de Final et de Carreto, ennemis de la république: Frégose, Louis, son frère, fut choisi pour lui succéder et fut déposé deux ans après. — FRÉGOSE (Pierre), élu doge en 1450, ne pouvant résister aux attaques combinées des Adorno et des Catalans, céda en 1458 la possession de Gênes au roi de France Charles VII. Toutefois il essaya l'année suivante de reconquérir son autorité, voulut soulever les Génois contre leur nouv. maître, échoua dans son entreprise et fut massacré par les Français. — FRÉGOSE (Paul), frère du précédent, archevêque et doge de Gênes, fut élevé au siége épiscopal de cette ville en 1462, promu au cardinalat en 1480 par le crédit de son neveu, qu'il ne tarda pas à faire déposer et exiler, et m. à Rome en 1498. Ce prélat guerrier, l'un des hommes les plus remuans de sa famille, après avoir arraché sa patrie au joug des Français, fit d'abord placer sur le trône ducal deux de ses parens, puis il prit pour lui-même cette dignité qu'il se vit plusieurs fois contraint d'abdiquer. Toujours ennemi des Adornes quand le gouvernem. démocratique triomphait, il se hâtait de se réunir à eux dès que leurs dissensions avaient fait tomber le pouvoir aux mains de quelque prince étranger. — FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précéd., élu doge en 1479, fut déposé 1483, par les intrigues de son oncle qui s'assit à sa place sur le trône ducal; depuis cette époque il renonça aux affaires et se retira en France pour se vouer exclusivem. à la culture des lettres. Il avait composé plus. ouvr. Nous citerons entre autres: *De dictis factisque memorabilibus, illis exceptis quæ Valerius Maximus edidit*, Milan, 1509, in-f. Cologne, 1604, in-8: cet ouvr., composé par l'aut. en italien, fut mis en latin par Camille Ghilini; *Anterus, sive de amore*, Milan, 1496, in-4, trad. en français par Thomas Sibillet. — FRÉGOSE (Octavien), petit-fils de Louis Frégose, fut élevé à la dignité de doge en 1513, et contraint deux ans après de céder la souveraineté de Gênes à François Ier. Il continua cependant d'y commander en qualité de gouverneur pour le roi de France, jusqu'à ce que la ville eût été prise en 1522 par Prosper Colonne et le marquis de Pescaro, généraux de Charles-Quint. En 1528 André Doria incorpora les Frégose à la famille noble des Fornari, et dès ce moment ils perdirent pour jamais une influence

lui faire l'univ. de Leyde en l'appelant à remplacer l'illustre Jean-Antonides van der Linden, et les éloges pompeux que lui ont donnés Matthæus dans son *Oraison funèbre*, et Abraham Sleidam dans son *Programma funebre*.

FRENZEL (Jean), dit *l'Ancien*, chroniq. allem., m. en 1624, a laissé : *Generalis chron. ab initio mundi usque ad annum* 1592, Leipsig, in-fol.; l'*Hist. de l'Eglise romaine* (en allem.), Eisleben, 1600 et Leipsig, 1602, in-fol.—Frenzel (Jean), dit *le Jeune*, poète allem., né en Saxe l'an 1602, se fit de son temps une haute réputation par ses odes, sonnets, épigrammes, anagrammes, etc., dont rien n'est parvenu jusqu'à nous. Il obtint la couronne poétique, et m. en 1674, professeur de poésie à l'université de Leipsig.

FRENZEL (Michel), pasteur de l'Eglise réformée, né dans la Lusace en 1633, m. en 1706, passa pour avoir le prem. écrit avec élégance et correction dans la langue wende, l'un des dialectes du sclavon. On a de lui entre autres ouv. : *Les trois symboles œcuméniques et les évangiles de St Matthieu et de St Marc*, traduits en sclavon, Bautzen, 1670, in-12; une trad. dans la même langue des *Epîtres de St Paul aux Romains et aux Galates*, ib., 1693, in-8.—Frenzel (Abraham), fils du précéd., m. en 1713, curé de Postwitz dans la Lusace, est aut. de plus. ouv. parmi lesquels nous citerons : *de Originibus linguæ sorabicæ liber primus*, Bautzen, 1693, *Liber secundus*, Zittau, 1695, in-4; *Medicina lingua pro iis tantummodò qui contra origines sorabicas nuper disputârunt*, Bautzen, 1694, in-4.

FRÈRE (George)), lieuten.-gén., né en 1764, entra au service en 1791 dans le deux. bataillon de l'Aude, fut nommé capitaine l'année suiv., et s'éleva success. jusqu'aux prem. grades par les talens milit. et la bravoure qu'il déploya dans les différentes campagnes de 1793 à 1808 : on cite comme un des plus brillans faits d'armes de celle de 1807 sa défense de la tête du pont de Spandau (sur la Vasserge), où, avec un seul régiment et 4 pièces, il fit face à un corps de 10,000 Russes. Créé comte de l'empire et commandant de la Lég.-d'Honneur en récompense de ses nombreux services, le gén. Frère continua de se distinguer dans les campagnes d'Espagne et d'Autriche; il fut chargé en 1813 du commandement de la 13e div. milit., puis de la 16e, et, après la prem. restauration, nommé par le roi chev. de St-Louis. Il est m. à Paris en 1826.

FRÈRES (Théodore), peintre holland., né en 1643 à Enckhuysen, mort dans la même ville en 1693, alla fort jeune en Italie pour s'y livrer à l'étude des arts. De retour dans sa patrie, il exécuta plus. gr. tableaux pour les villes d'Amsterdam et d'Enckhuysen. Cet artiste excellait plutôt dans la composition que dans le coloris, ce qui fait que les amateurs recherchent de préférence ses dessins.

FRERET (Nicolas), secrétaire perpétuel de l'acad. des inscript. et belles-lettres, né en 1688 à Paris, m. dans la même ville en 1749, avait été destiné à la carrière du barreau; mais, entraîné par un penchant irrésistible pour les sciences, il surmonta non sans peine la répugnance de son père à le voir s'y livrer tout entier. Après avoir mentionné ce fait, avoir dit qu'il fut reçu à 26 ans à l'acad. en qualité d'élève, qu'il fut mis à la Bastille pour avoir énoncé dans son discours de récept. une opinion sur l'origine des Français qui parut au ministère blesser la gloire nationale, il ne restera plus rien à rapporter sur sa vie. Celle d'un savant se trouve ordinairement tout entière dans la public. de ses ouv.; cette ressource même manque à l'hist. de Fréret; car cet homme illustre renonçant à sa propre gloire pour ne s'occuper que de celle du corps savant auquel il appartenait, n'a pour ainsi dire rien écrit que dans les mémoires de l'academ. Tour à tour chronologiste, géographe, philosophe, mythologue, grammairien et philologue, il a le premier jeté quelque clarté dans les annales obscures des Assyriens, des Chaldéens, des Egyptiens, des Indiens, des premiers habitans de la Grèce et des Chinois; il a dessiné 1357 cartes, contenant une description détaillée de la Gaule, de l'Italie, de la Grèce et des iles de l'Archipel, de l'Asie mineure, de l'Arménie, de la Perse, de l'Afrique, etc. Versé dans toutes les parties de la philosophie ancienne, il avait surtout étudié les hypothèses des anciens sur la formation de l'univers, et l'on trouve dans ses ouv. la plupart des cosmogonies orient., entre autres celles des Chaldéens, des Egyptiens et des peuples de l'Inde. Les théogonies ne fixèrent pas moins son attention; et ses savantes recherches sur les divinités anciennes, sur l'origine de leurs attributs et de leur culte, le placent au premier rang parmi les mythologues. Il possédait outre les langues savantes, l'italien, l'anglais, l'espag.; avait étudié la grammaire de toutes les langues du Nord et de l'Orient, connaissait à fond le chinois, et put fournir des remarques et apporter des corrections à la vocabulaires étrangers. Nous n'avons pu donner qu'une faible idée des connaiss. de Fréret, connaiss. mieux appréciées encore par les sav. allem. et angl. que par ses compatriotes. La plus grande partie de ses ouv. se trouve dans les mém. de l'académie. Il a fait imp. séparément : *Défense de la chronologie contre le système de M. Newton*, Paris, 1758, in-4. On a imp. à Paris, 1796, 20 vol. in-12, de prétendues *Œuvres complètes de Fréret* qui ne justifient pas leur titre : les prem. vol. de cette édit. incomplète ont été publiés par Leclerc de Septchênes; en 1792 il a paru 4 vol. d'*OEuvres philosop. de Fréret*, dont la plus grande partie n'est pas de lui (v. le n° 13175 du *Dictionn. des Anonymes*); cette collection contient l'ouvr. publ. dans le siècle dernier sous le nom de Fréret, et intit. *Examen critique des Apologistes de la religion chrétienne* : il est aujourd'hui certain qu'il a été composé par le célèbre Burigny (*v.* ce nom). On trouve à ce sujet de très-longs et très-curieux détails dans le *Dict. des Anonymes*, n° 6129. De tous les ouv. philos. attribués à Fréret, le seul dont il soit véritablement l'auteur est le suivant : *Lettre de Trasibule à Leucipe*, Londres, sans date (vers 1768), in-12; cette lettre, revue, corrigée, et refaite en plus. endroits par Naigeon, est insérée dans le *Dict. de philos.* (de l'*Encyclop.*), article Fréret. La meilleure édit. des *OEuvres* de Fréret est celle qui se publie en ce moment sous le titre suiv. : *OEuvres compl., mises dans un nouvel ordre, augmentées de plus. mem. inédits, et accompagnées de notes et d'éclaircissem. histor.*, par M. Champollion-Figeac, Paris, 1824, 1er vol. Cette édition doit avoir 8 vol. in-8: elle est préc. d'une *notice* sur Fréret par M. Champollion.

FRERON (Elie-Catherine), né à Quimper en 1719, m. à Paris le 10 mars 1776. Après avoir fait des études brillantes chez les jésuites, il en prit quelque temps l'habit, et professa avec distinction au collége de Louis-le-Grand; mais il le quitta à peine âgé de 20 ans. Son goût pour la littérat. l'associa à l'abbé Desfontaines, qui jouissait comme critique d'une grande réputation. Il l'aida dans la rédaction d'un journal qui paraissait deux fois par mois, sous le titre de *Lettres à mad. la comtesse*, et qui, supprimé en 1746, reparut trois ans après sous un autre titre. A cette époque les articles de Fréron étaient signés l'*abbé Fréron*. Après la mort de l'abbé Desfontaines, Fréron ne porta plus ni l'habit ni le titre ecclésiastique; et il publia en son nom jusqu'en 1754 ses *Lettres sur quelq. écrits de ce temps*, qui, à cette époque, furent remplacées par l'*Année litter.* Ce journal, dont l'aut. se montrait aussi sévère dans ses jugem. littéraires, qu'adversaire redoutable des doctrines qu'on commençait à répandre, lui valut beaucoup de souscripteurs, et par conséquent beaucoup d'ennemis. Il eut souv. même besoin de la protection spéciale dont l'hono-

rait Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, pour continuer la publication de ses feuilles, et échapper à de ridicules persée. La cause de sa mort mérite d'être connue. Son journal, qu'un gouv. juste et surtout reconn. aurait dû protéger, fut suspendu par la faiblesse du garde des sceaux Miromesnil: Fréron, déjà attaqué de la goutte, sentit vivem. cette injure et cette ingratitude; la goutte remonta, et il fut étouffé. Il n'y a plus personne aujourd'hui qui juge le caractère, les mœurs et le talent de Fréron sur les sarcasmes et sur les calomnies de Voltaire. Fréron était un des hommes les plus honnêtes et les plus aimables de Paris; dans l'exercice redoutable de la critique, jamais il ne dépassa les bornes de la décence et d'une sage modération. Il ne répondit aux innombrables attaques de Voltaire qu'en continuant à relever dans les ouv. de cet aut. les fautes que sa vieillesse et le cynisme de ses dernières opinions y accumulaient. Fréron faisait bien des vers, et on cite encore de lui plus. strophes d'une *Ode sur la bataille de Fontenoi*. Il fut marié deux fois. Il eut de sa première femme un fils qui sera le sujet de l'article suivant. Sa seconde femme était la sœur de l'abbé Royou (*v.* ce nom), et de M. Royou, avoc., auteur et censeur dramatique, qui est aujourd'hui vivant. Voici la liste de ses autres ouv.: *Opuscules*; 3 vol. in-12; *Vie de Thamas Koulikan*, 2 vol. in-12; *les Vrais plaisirs* ou *les Amours de Vénus et Adonis*, trad. de l'*Adonide* du cavalier Maria. La collection de l'*Année littér.*, quand elle est complète, est recherchée dans les ventes. — FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, né à Paris en 1757, m. en 1802 à St-Domingue, avait été élevé gratuitem. au collége de Louis-le-Grand, et à la m. de son père, il lui succéda dans la propriété comme dans la rédaction de l'*Année littér.*, à laquelle furent successivement associés l'abbé Grozier, Geoffroi et l'abbé Royou, frère de la belle-mère de Fréron. Quoique filleul du roi de Pologne Stanislas, il embrassa avec chaleur, en 1789, des opinions qui devaient être si funestes à l'arrière-petit-fils et à toute la famille de ce prince vertueux, et il consigna ses principes dans un journal intitulé *l'Orateur du peuple*, journal dirigé d'une manière qui contrastait singulièrement avec le nom de son auteur et avec l'esprit de l'ancien journal qui l'avait précédé. Son zèle lui valut une place de député de Paris à la convention nationale; il y vota la mort du roi. Envoyé quelque temps après en mission dans le midi, son nom se trouve attaché aux tristes souvenirs des événemens de Toulon et de Marseille. Il a cherché à justifier sa conduite dans le midi par un *Mém.* sur ce qu'il appelle *la réaction royale et sur les massacres du midi*. Ce mémoire fait partie de la collect. des frères Baudouin. Rappelé de sa mission et devenu suspect à Robespierre, il prévint sa propre perte en s'associant avec énergie à ceux qui conspirèrent celle de ce dictateur sanguinaire. Après le 9 thermidor il reprit son journal de *l'Orateur du peuple*, et de concert avec Dussault qui lui prêta sa plume en conservant l'anonyme, il eut l'air de poursuivre courageus. les restes expirans de la fact. terroriste. Lors de la création du directoire, Fréron, n'ayant point été député quoique nommé par la colonie de la Guiane dont les élections furent déclarées nulles, fut envoyé de nouveau commissaire dans le midi, d'où les dénonciations vigoureuses des députés Jourdan et Isnard forcèrent promptement le directoire à le rappeler. C'est particulièr. sur cette mission que porte le Mémoire apologétique dont nous avons parlé plus haut. Il borna d'abord son ambition à une place modeste d'administrateur dans les hospices de Paris. Quand Buonaparte arriva au pouvoir, la présence de Fréron, qu'il avait connu à Toulon, sembla gêner le premier consul; soit pour paraître ne pas oublier entièrement un homme avec qui il avait eu des relations intimes, soit pour se débarrasser d'un témoin qui l'importunait, Buonaparte nomma Fréron sous-préfet de la partie sud de de St-Domingue. Il partit avec le général Leclerc; au bout de deux mois il succomba à l'influence du climat, et peut-être à la conviction que les fonctions lointaines qu'on lui avait confiées cachaient un véritable exil. Fréron oublia sans doute ce qu'il devait à la mémoire d'un père qui avait dit en mourant: « Je suis victime de l'ingratitude; c'est un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la défense de la monarchie. » Lui-même, en acceptant la succession littéraire de son père, avait d'abord combattu sous les mêmes couleurs; mais le gouvernement renouvela plus. fois contre sa personne et contre sa propriété les actes arbitraires que son père avait éprouvés. Le lieutenant de police se permit de le mander à l'occasion d'une critique uniquem. relative au talent d'un comédien, et lui prescrivit, sous peine d'être envoyé à Bicêtre, une rétractat. humiliante. Fréron était jeune, il obéit en frémissant, et la révolution le surprit dans cet état de fermentation. Il vengea trop cruellement son injure; mille fois plus sage et plus heureux, si, à l'exemple de son père, il eût pardonné!

FRESCHOT (CASIMIR), écrivain français, né à Morteau en Franche-Comté vers 1640, entra fort jeune dans la congrég. des bénédict. de St-Vannes, séjourna plus. années en Italie, passa ensuite en Hollande, et m. en 1720 dans l'abbaye de Luxeuil. Le *Supplément à la Biblioth. de Lorraine*, où cet aut. est cité (à tort suiv. toute vraisemblance quoi qu'en ait dit le sav. M. Weiss) sous le nom de *Fraichot*, contient une liste incomplète de ses ouvr., au nombre de 31, tant en lat. qu'en ital. et en franç.; nous ne citerons que les suiv.: *Idea generale del regno d'Ungheria*, etc., Bologne, 1684, in-12; Naples, 1687, in-4; *Hist abrégée de la ville et province d'Utrecht*, Utrecht, 1713, in-8; *Actes, mem. et autres pièces concernant la paix d'Utrecht*, ibid., 1714-15, 6 vol. in-12; *Hist. amoureuse et badine du congr. de la paix d'Utrecht*, ib., 1716, in-12. M. Barbier a inséré dans le *Magasin encycloped.* (1815, t. 6, p. 304) une *Notice sur Casimir Freschot*: elle a été réimpr. avec des corrections dans l'*Examen critique des Dictionn. hist.*, t. 1er, p. 351. —FRESCHOT (Augustin), historien de Bohême, a pub.: *Infulæ pragensis ornamenta, seu vitæ episcoporum et archiepisc. Pragensium*, Nuremberg, 1716, in-fol.; *Ducum et regum Bohemiæ corona seu vitæ*, ibid., 1717, in-fol.

FRESEN (JEAN-PHILIPPE), théologien protest., né en 1705 dans le Palatinat, m. en 1761, profess. à l'université de Giessen, a laissé un grand nombre d'écrits théologiq., parmi lesquels il suffira de citer: *Pensées sur le Christ*, Zullichau, 1743, in-8; *Notice exacte sur la doctrine des hernhutes*, Francfort, 1746-1751, 4 part. in-8.

FRESNAIS (JOSEPH-PIERRE), littér. franç., mort vers 1789, a pub. plus. trad. de l'allem. et de l'angl. Les princip. sont: *la Sympathie des âmes* de Wieland, Amsterdam (Paris), 1768, in-12; *Hist. d'Agathon*, etc., du même, Paris, 1768, 4 vol. in-12; *le Voyage sentimental*, de Sterne, Londres (Paris), 1784, in-12, souv. réimp.; *la Vie et les opinions de Tristam Shandy*, du même, en société avec M. de Bonnay, Paris, 1785, 4 vol. in-12.

FRESNAYE (JEAN VAUQUELIN DE LA), avoc. du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant général, et enfin président au siége présidial de cette ville, né en 1536, consacra aux muses les loisirs que lui laissaient ses fonct. judic., et m. en 1606. On a de lui un *Art poétiq. franç.* et 3 chants, 5 liv. de satires, des idylles, des sonnets, des épigrammes et des épitaphes: le tout a été recueilli et imp. à Caen en 1612, in-8. Vauquelin de La Fresnaye fut le père de Desyveteaux (*v.* ce nom). Sa poésie, au jugement de M. Auger, a presque tous les vices du temps; et son style est sans force et sans élévation.

FRESNE. V. CANGE (du), DUFRESNE et TRICHET

FRESNOY (du). V. DUFRESNOY et LENGLET.

FRESNY (du). V. DUFRESNY.

FRESSINET (PHILIBERT), lieut.-général, né en 1767 à Marcigny (Saône-et-Loire), entra au service comme volontaire à 16 ans, fut fait sous-lieut. en 1792 en récompense de l'intrépidité qu'il avait déployée à St-Domingue lors de la prem. insurrection des noirs, et était parvenu au grade d'adjudant-général quand, après s'être distingué dans les campagnes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, il fut appelé à faire partie de l'expédit. de St-Domingue commandée par le général Leclerc (1802). Ce fut à sa persuasion que les principaux chefs des insurgés consentirent à poser les armes; aussi ne put-il voir sans indignation la conduite illégale que tint le gouvernement à l'égard du brave Toussaint-Louverture. La liberté avec laquelle il manifesta sa désapprobation en cette circonstance lui valut une disgrâce de cinq années, au bout desquelles il fut chargé d'un commandem. dans l'armée d'Italie. Ayant rejoint, à la tête du corps qu'il commandait, le prince Eugène sur les frontières de la Pologne après la catastrophe de Moscow, il eut de fréquentes occasions de signaler son intrépidité pendant la campagne de 1813; et ses beaux faits d'armes dans ces circonstances difficiles, notamment à la mémorable bataille de Lutzen (2 mai), lui valurent enfin des témoignages publics de l'estime de Bonaparte, qui le créa tout à la fois général de division, baron et officier de la Lég.-d'Honn. L'année suiv. il s'acquit une nouv. gloire par la défense du Haut-Mincio, où, à la tête de 5,000 hommes, il soutint, pendant 7 heures d'un combat acharné, le choc de 18 000 Autrichiens. Mis en non activité à la restauration, le général Fressinet remplit plus. missions durant les cent-jours, et il rentrait à Paris à l'instant où y parvint la nouvelle des désastres de Waterloo. Il fut du nombre des généraux qui se prononcèrent le plus fortement pour la défense de la capitale contre l'invas. des alliés; on suppose même que c'est à lui qu'appartient la rédaction de l'adresse qui fut présentée au nom de l'armée à la chambre des représentans. Forcé de quitter la France par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il obtint plus tard la permission d'y rentrer, et mourut à Paris le 9 août 1821. Il est aut. d'une brochure intit. : *Appel aux générat. présentes et futures sur la convention de Paris faite le 3 juillet 1815 par un offic. général, témoin des évènem.*, Genève (Paris), 1817, in-8.

FRETEAU DE ST-JUST (EMMANUEL-MARIE-MICH.-PHILIPPE), cons. au parlem. de Paris, beau-frère du présid. Dupaty, né vers 1745, fut exilé en 1788, pour s'être opposé avec énergie à l'établissement de l'impôt graduel. Député l'année suivante aux états-généraux par la noblesse du bailliage de Melun, il fut l'un des premiers membres de la minorité qui se réunirent au tiers états. Dévoué tout entier aux intérêts du peuple, Fréteau fut une des victimes de la révolution, dans les commencemens de laquelle il n'avait vu qu'un passage douloureux, mais nécessaire, à un meilleur ordre de choses. Ce fut lui qui conseilla le 1er de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, qui appuya la proposit. de Mirabeau tendant à ce qu'on ajoutât à la formule *Louis par la grâce de Dieu*, ces mots *et par la loi constitutionelle de l'état.* Fréteau dénonça à l'assemblée les bastilles secrètes, demanda l'abolition des ordres religieux, adhéra à celle des titres de noblesse et des droits seigneuriaux, vota pour que le droit de faire la paix et la guerre appartînt à la nation seule, fit décréter que le prince de Condé serait tenu de rentrer en France, et qu'à l'avenir nul Français ne pourrait plus sortir du royaume. Arrêté comme suspect en 1793, il fut condamné seulement à la détention par mesure de sûreté générale; mais, poursuivi par la haine de Robespierre, enveloppé dans une prétendue conspiration de prison, il fut mis à m. en juin 1794.

FRETEAU (JEAN-MARIE-NICOLAS), médec. de Nantes, m. en 1823, a laissé d'honorables souvenirs, et quelques écrits, parmi lesquels il nous suffira de citer un *Mem. sur les moyens de guerir les vieux ulcères de jambe*, par J.-F. Louis, 1823; et plus. articles insérés dans le *Journal de médecine*, rédigé par MM. Corvisart, Boyer et Leroux.

FRETON (LOUIS), seign. de Servas, maréchal-de-camp, né à Clavisson vers 1578, servit en Hollande, en Italie et en France pour le parti des protestans, et m. à Lezan en 1725, des suites des blessures qu'il avait reçues à la prise de Sommières: il a laissé sous le nom de *comment.*, des mémoires sur toutes les entreprises militaires et les négociant. diplomatiq. auxquelles il avait pris part depuis 1600 jusqu'à 1620. Ces *comment.* ont été insérés par Menard et Aubais dans leur recueil de *pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France.*

FREUDENBERGER (URIEL), ministre protestant, né à Berne 1712, m. pasteur de Gleresse en 1768, a pub.: *Hist. de Guillaume Tell*, 1760, in-8, où il révoque en doute la plupart des faits attribués à ce fameux libérateur de la Suisse; *Description du Munsterthall*, 1758, in-8, en allem., et la trad. en cette langue de l'*Hist. de la confédér. helvetique*, de Wattenwyl, Heilbronn, 1768, in-8.—FREUDENBERGER (Sigismond), peintre suisse, né en 1745 à Berne, m. dans la même ville en 1801, s'est fait une certaine réputation par la délicatesse et la douceur répandues dans ses compositions, parmi lesquelles on distingue: *le Depart et le retour du soldat suisse; la Balanceuse; les Chanteuses du mois de mai*; et surtout *la Visite au chalet.*

FREUNDWEILER (HENRI), peintre suisse, né en 1755 à Zurich, m. dans la même ville en 1795, voyagea successiv. dans les différentes parties de l'Allemagne et dans la Suisse italienne. Il a peint quelques portraits; mais c'est surtout en composant plus. tableaux dont les sujets sont pris de l'histoire nation., qu'il s'est acquis cette haute réputat. dont il jouit encore aujourd'hui parmi ses compatriotes.

FREUX (ANDRÉ des), jésuite, né à Chartres au commencem. du 16e S., m. en 1556, recteur du collége des Allem. à Rome, a traduit de l'espagnol les *Exercices spirituels* de St Ignace, son maître et son ami. On a encore de lui deux opusc. en vers lat.: *De verborum et rerum copiâ; Summa latinæ syntaxeos*, Rome, 1556, Anvers, 1574, in-12; *Assertiones theologicæ*, Rome, 1554, in-8; *Poemata*, Cologne, 1558, in-12, souvent réimprimé. Il est aussi édit. d'un *Martial*, purgé de toutes les obscénités qui déparent cet auteur.

FREVAL (CLAUDE-FRANÇOIS GUILLEMEAU DE), conseiller au parlem. de Paris, né dans cette ville en 1745, m. en 1770, membre des acad. de Bordeaux, de La Rochelle, de Villefranche et de Lyon, a publ. une *Hist. raisonnée des discours de Cicéron*, Paris, 1765, in-12. — Un autre FREVAL a publ. en Hollande des *Essais metaphysico-mathématiques sur la solution de quelq. problèmes importans*, tome 1er et unique, 1764, in-8.

FREVIER (CHARLES-JOSEPH), jés., né en 1689 à Rouen, m. en Normandie vers 1770, n'est connu que par l'ouvr. intit.: *la Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec qui nous reste*, etc., Rome, 1753, in-12.

FREY (JEAN-CÉCILE), médecin allem. et poète lat., né vers 1580, à Keiserstuhl dans le comté de Bade, m. de la peste en 1631, dans l'hôpital St-Louis de Paris, après avoir professé la philosophie au collége de Montaigu, avait commencé à se faire connaître par des poésies macaroniques, des épigrammes, des anagrammes et par plusieurs petits poëmes, où, sacrifiant au mauvais goût du temps, il s'imposait la loi, tantôt d'exclure une ou plus. lettres de l'alphabet, tantôt de commencer ou de terminer tous ses vers par une même lettre. Jean

Balesdens, ami de Frey, recueillit les œuvres de celui-ci et les publia, Paris, 1645 et 1646, 2 vol. in-8; cette collection est devenue très-rare, mais on peut voir dans le tome 39 de Niceron la liste des ouvr. qui la composent. Nous citerons seulement : *Admiranda Galliarum compendio indicata*, Paris, 1628, in-8; *Via ad divas scientias artesque, linguarum noticiam, sermones extemporaneos, nova et expeditissima*, Paris, 1628, in-16, Iéna, 1674, et Waldembourg, 1715, in-12.

FREY (Jean-Jacques), grav., né à Lucerne en 1681, m. à Rome en 1752, fut élève de van Westerhout, fit le voyage de Rome pour se perfectionner par l'étude de l'antique, et finit par s'y fixer. Cet artiste excella surtout par la parfaite imitation du caractère et de la touche du maître dont il reproduisait les compositions. Son œuvre s'élève à plus de 100 estampes, parmi lesquelles on distingue surtout celle appelée *In conspectu angelorum psallam tibi*, qui passe pour son chef-d'œuvre. On y distingue encore le *Char de l'Aurore*, d'après le Guide; l'*Enlèvement d'Europe*, d'après l'Albane; *St Charles-Borromée*, d'après Cortone; une *Ste famille*; une *Assomption* et plus. autres sujets d'après C. Maratti.

FREY (Jean-Louis), ministre protestant et sav. orientaliste, né en 1682 à Bâle, m. professeur de théologie à l'acad. de cette même ville en 1759, se distingua égalem. par ses profondes connaissances en hist. sacrée et profane, en théologie, en hébreu et dans les autres langues orientales. Les plus remarq. de ses ouvr. sont : *Dissertatio de naturâ humanâ*, Bâle, 1699; *De conjungendo studio linguarum orientalium cum studio linguæ græcæ*, ibid., 1705; une édit. corrigée et augm. du *Thesaurus ecclesiasticus*, de Suicer, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-fol. On peut consulter pour de plus amples détails l'oraison funèbre de ce sav. professeur, par Jacques-Christophe Beck, intit. : *De vitâ et meritis philologi et theologi incomparabilis Jo.-Lud. Frey*, etc., Bâle, 1760, in-4. — V. Neuville.

FREYBERG (Christian-Auguste), savant saxon, né à Stolpen en 1684, m. recteur de l'école de Ste-Anne à Dresde en 1743, a publ. plus. discours et dissertations acad. en allem., parmi lesquelles les plus importantes sont : *Sur l'établissement de l'imprimerie dans la ville de Dresde*, Dresde, 1740, in-4; *Hist. de la ville de Spandau sur l'Elbe*, ibid., 1739, in 4; *Notice sur les sav. de Geyer*, ibid., 1741, in-4.

FREYDANK, en franç. *Libre-Penseur*, est le nom réel ou supposé d'un poète allem. qui paraît avoir vécu dans la prem. moitié du 13e S., auquel on attribue un poème en 4138 vers rimés, intitulé : *Bescheidenheit* (Modestie), que Chr.-H. Muller a inséré dans son *Recueil des poèmes allem des 12e, 13e et 14e S.*, Berlin, 1784-85, in-4. — Un autre Freydank (Jacob), qui vivait à la fin du 16e S., à Altenhofen en Carinthie, a écrit en vers un abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament, intit. : *Der Layan-Biblia* (la Bib. des laïques), Francfort sur-le Mein, 1569, in-fol. avec des fig. en bois.

FREYLINGHAUSEN (Jean-Anastase), théologien luthérien de la secte des piétistes, né en 1670, à Gandersheim dans la principauté de Wolfenbuttel, m. en 1738, directeur de la maison des orphelins de Halle, a publ. en lat. et en allem. un gr. nombre d'ouvr. ascétiques, parmi lesquels on distingue ses *Méditat. sur la passion de N. S. J.-C.*, qui ont été trad. de l'allem. en latin et en russe. — Freylinghausen (Théoph.-Anastase), fils du précédent, professeur de théologie, m. en 1785, directeur de la maison des orphelins de Halle, a pub. plus. ouvr. dont les principaux sont : *Memoria negrianna, hoc est Sal. Negri Damasceni vita*, etc., Halle, 1764, in-4; *Nouv. hist. de l'établissement des missions évangéliques*, etc., ouvr. périodique dont il a paru 28 cahiers de 1770 à 1784, in-4.

FREYMON (Jean-Wolfgang), jurisc. allem., né à Oberhausen en 1572, fut assesseur du tribunal de la chambre impériale, conseiller d'empire, et remplit plus. missions diplomatiques auprès des électeurs de Saxe et de Brandebourg. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé entre autres écrits, *Schemasticorum de processu lib. II*, Ingolstadt, 1570; *Observationum juridicarum crepundia*, Munich, 1576, in-8; *Elenchus omnium scriptorum qui in jure tam civili quàm canonico... claruerunt*, etc. Francfort, 1579, in-4; *Symphonia juris utriusque chronologica*, ibid., 1574, in-fol.

FREYTAG (Jean), méd., né à Nieder Wiesel au duché de Clèves en 1581, m. en 1641, a laissé les ouv. suivans : *Noctes medicæ*, Francfort, 1616; *Aurora medicorum*, ibid., 1630; *Disputatio medica de morbis substantiæ*, etc., Groningue, 1632; *Disputatio medica calidi innati*, ibid., 1632; *De ossis naturâ*, ibid., 1632; *Disputatio medico-philosophica de formarum origine*, ibid., 1663, etc. — Freytag (Arnold), médecin, né à Emmerick vers 1560, a laissé en lat. plus. trad. de divers ouv. fr., ital. et espag., et publ. : *Mythologia Ethica*, Anvers, 1579, in-4. — Freytag (Jean), méd., né aux environs de Wittemberg en 1587, m. en 1654 à Ratisbonne, où il exerçait avec distinct., a laissé un traité *de Melancholiâ hypochondriacâ*. — Freytag (Jean-Henri), méd. saxon, est aut. d'un ouv. intitulé : *Catalogi testium veritatis chymiatricæ prodromus*, Quedlinbourg, 1635, in-4.

FREYTAG (Frédéric-Gotthelf), bibliog. allemand, né en 1723 à Pforta, dans la haute Saxe, m. bourgmestre de Naumbourg en 1776, a trad. en allem. : l'*Histoire de Manon Lescaut*, par l'abbé Prévost, Leipsig, 1756, in-8; il a été l'éditeur de l'*Essai sur l'homme de Pope*, trad. en allem. par J. G. E. Schmidt, ibid., 1756, in-8. Freytag a en outre publ. plus. ouv. originaux et très-importans; les plus remarquables sont : *Analecta litteraria de libris rarioribus*, Leipsig, 1750, in-8; *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, ibid., 1752, 1753 et 1756, 3 vol. in-8; *Specimen historiæ litterariæ*, etc., ib., 1765, in-8.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéri en 1682, m. à Brest en 1773, avait été destiné au barreau; mais il embrassa par goût la carrière militaire, entra dans un régiment d'infanterie, où il s'appliqua à l'étude des sciences mathémat., ce qui lui procura les moyens de passer, en 1707, dans le corps du génie. Frézier, après avoir contribué aux agrandissemens et à l'embellissement de St-Malo, fut chargé en 1711 d'aller reconnaître les colonies espagnoles, en 1719, de lever une carte de St-Domingue, et nommé en 1740 directeur des fortifications de la Bretagne. On lui doit les ouvr. suivans : *Traité des feux d'artifice*, Paris, 1706, in-12, ibid., 1747, in-8; *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, etc., Paris, 1716, in-4, ibid., 1732, in-4, augmenté, trad. en anglais et en allemand; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, etc., Strasbourg, 1737-39, 3 vol. in-8, avec 114 pl., etc. : l'aut. en pub. un abrégé sous le titre d'*Elémens de Stéréotomie*, Paris, 1759 et 1760, in-8, fig.

FREZZA (Giuseppe), mineur conventuel au couvent de Padoue, vivait dans le 17e S. Il a laissé un traité de plain-chant, intitulé : *Il cantore ecclesiastico per instruzione de' religiosi minori conventuali*, in-4, Padoue, 1698.

FREZZA (Jean-Jérôme), graveur à l'eau-forte et au burin, né à Canemorto, près Tivoli, en 1659, fut élève d'Arnold de Westerhout. Cet artiste a exécuté un grand nombre d'estampes d'après les premiers peintres italiens; on distingue dans son œuvre, qui est fort nombreux, une *Vierge assise sous un arbre*, d'après Louis Carrache; *la Descente du St-Esprit*, d'après le Guide; les *Fables de*

Diane, d'après le Dominiquin, etc. On ignore la date précise de sa mort : il vivait encore en 1728.

FREZZI (Frédéric), ecclésiastique et poète italien du 14e siècle, entra de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique, fut fait en 1403 évêque de Foligno dans l'Ombrie, assista au concile de Pise en 1409, et m. à celui de Constance en 1416. Frezzi a laissé un long poème ital. divisé en 4 liv., intit. : *il Quadriregio o poema de' quattro regni*, imprimé pour la première fois à Pérouse en 1481, in-fol. sur deux colonnes, et depuis à Bologne, 1494, Venise, 1501, Foligno, 1725, 2 vol. in-4.

FRIBURGER. V. Gering.

FRICK (Christophe), en latin *Friccius*, pasteur et surintendant de la musique de l'église de Bardowick, né à Burgdorf près Lunebourg en 1577, m. en 1640, est aut. d'un ouvr. (en allem.) intit. : *la Musiq. chrét.*, ou *Sermon sur un verset du psaume 98..... dans lequel l'origine, l'usage et l'entretien de la musique d'église sont amplement traités à l'occasion de la dédicace d'un nouvel orgue*, Leipsig, 1615, in-4.

FRICK (Melchior), en latin *Friccius*, méd. allemand qui exerçait à Ulm sur la fin du 17e. S., a laissé plus. ouvr parmi lesquels les plus importans sont : *Icon podagræ*, etc., Ulm, 1693, in-12; *Dissertatio medica de peste*, etc., ibid., 1684, in-12; *Tractatus de virtute venenorum medicâ*, ibid., 1693 et 1701, in-8, etc.

FRICK (Elie), théologien luthérien, né en 1673 à Ulm, m. professeur de théologie et bibliothécaire de la même ville en 1751, a laissé une trad. allem. de l'*Hist. du luthéranisme*, par Louis de Seckendorf, Leipsig, 1714, in-4; *Schediasma de curâ veterum circa hæreses è scripturâ sacrâ et antiquissimorum patrum monumentis collect.* etc., Ulm, 1704, in-4, 1736, in-8, et 1756, in-4; *Description de l'église cathédrale d'Ulm*, ib., 1718, et 1731 in-4; *Ordonnances ecclésiastiques d'Ulm*, ibid., 1747, in-4. Ces deux ouvr. sont en allem.— Frick (Jean), frère du précéd., né en 1670 à Ulm, m. en 1739, professeur de théologie dans cette même ville, après l'avoir été de philosophie à Leipsig, a laissé un gr. nombre d'ouvr. en lat. et en allem. Nous citerons seulement : *De ortu philosophorum apud Græcos*, Leipsig, 1695, in-4; *Inclementia Clementis XI examinata*, ibid., 1714, in-4; *de curâ ecclesiæ veteris circa canonem sacræ Scripturæ*, ibid., 1728, in-4. — Frick (Jean-George), fils du précéd., pasteur de l'égl. de la Sainte-Trinité d'Ulm, né en 1703, m. en 1739, a laissé quelq. *Dissert. lat.* et l'ouvr. suiv. : *Commentatio de Druidis occidentalium populorum philosophis*, Ulm, 1631, réimpr. avec des additions et quelq. opusc. sur le même sujet, ibid., 1744, in-4. — Frick (Albert), frère du précéd., né en 1714 à Ulm, m. en 1776, profess. de poésie au gymnase et bibliothécaire de cette même ville, est aut. de dissertat. suiv. : *De traditoribus*, Leipsig, 1737; *Hist. traditionum ex monumentis ecclesiæ christianæ*, Ulm, 1740, in-4; *Jo. Fricki Meletema varia, cum vitâ auctoris*, ibid., 1757, in-4.

FRIDERICI ou FRIEDRICH (Daniel), musicien-compositeur allem., né à Eisleben vers la fin du 16e S., a laissé plus. morceaux de musique à 3, 4, 5, et 6 voix, publ. à Rostock et à Hambourg; et un ouvr. intit. : *Musica figurata*, ou *Instruction claire et exacte sur l'art du chant*, Rostock, 1614, in-4 (en allemand).

FRIDERICI (Valentin), théol. et philol. all., né à Smalkade en 1630, m. en 1702, professeur de langue hébraïque à Leipsig, a laissé les ouv. suiv. : *Shupah acchad*, *vel collectio phrasium è veteri Testamento descriptarum*, Leipsig, 1663, in-4; *Responsio Andreæ Goldbach de filiâ vocis*, ibid., 1670, in-4; *Responsio Erdmann, de ideâ seu causâ exemplari*, ibid., 1673, in-4; *De capillamentis, vulgò Pærucken*, ibid., 1673, in-4. — Friderici (Jean-Balthasar) est aut. d'un ouvr. allem. intit. : *Cryptographia ou l'Art d'écrire en chiffres*, Hambourg, 1684 et 1685, in-4, planches et figures. — Friderici (Jérémie), ministre luthérien, né en 1696 à Leipsig, m. dans la même ville en 1766, a pub. plus. ouvr. ; les principaux sont : *De Satoribus fanaticis*, Leipsig, 1730, in-4; *De bibliothecâ compendiosâ exegetico-homileticâ schediasma*, ib., 1720, in 4; *Dictionn. hist. des profess. jubilaires ou qui ont enseigné pendant 50 ans ou davantage*, ibid., 1741, in-fol.

FRIDRICHOWITZ, poète et religieux polonais de l'ordre des dominicains, est aut. d'un ouv. int. *XXVIII kleinolow, etc., seu poema de totidem monarchiæ russicæ sceptro Petri Alexovicii, Moschoviæ czari, parentibus provinciis.*

FRIEDEL (Adrien-Chrétien), littérateur né à Berlin en 1753, m. à Paris en 1786, professeur en survivance des pages du roi (pour la langue allem.), préluda en 1781 par la publication de 4 coméd. ou drames allem., à celle du *Nouv. théâtre allem.* ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, Paris, 1782-1785, 12 vol. in-8.

FRIEDEL (Louise-Beate-August. UTECHT, dame), née en 1758 à Colnow en Poméranie, m. à Carcassone en 1818, est aut. des ouvr. suiv. : l'*Art du Confiseur*, Paris, 1802, in-12, plus. fois réimpr.; *Mém. d'une Mère infortunée à ses Filles*, 1819, in-18, 14e édit., précédée d'une *Notice biograph.* sur l'auteur.

FRIEDZERI (N.), composit., mort à Anvers en 1825, à l'âge de 85 ans, s'était fait connaître par plus. opéras-comiques qui ont eu du succès; on cite entre autres : les *Souliers mordorés*, les *Deux Miliciens*, le *Billet de Mariage*, *Lucette*, etc.

FRIES (Jean), en latin *Frisius*, théol., oriental. et musicien suisse, né à Gryffensée en 1505, mort directeur du collége de Zurich en 1565, a laissé plus. bons ouv., dont les plus importans sont : *Isagoges musicæ*, etc., 1554; une traduct. latine des *Œuvres d'Hésiode*, avec des notes ajoutées à celles de Céporin, ibid., 1579, in-8; *Dictionnar. latino-germanicum locupletissimum*, dont la meilleure édit. est celle de Zurich, 1574, in-fol. — Fries (Jean-Jacques), fils du précéd., né à Zurich vers 1546, m. en 1611, a donné l'édit. la plus ample de la *Biblioth.* de Gesner, Zurich, 1583, in-fol. On lui doit encore : *Biblioth. philos. classicorum chronologica*, ibid., 1592, in-4; *Biblioth. patrum minorum ab anno Christi 50 ad annum 1140*, ibid., 1592, in-4.

FRIES (Jean-Conrad), peintre, membre du grand et du petit conseil de Zurich, sa patrie, né en 1623, mort en 1693, cultiva la peinture avec succès, et réussit particulièrement dans le portrait. —Jean-Gaspard Fries, cap. de caval., probablement de la même famille que le précéd., a pub. en allem. : *Evolut. de la caval.*, Zurich, 1696, in-8; *Tr. d'Arithmét.*, ib., 1702, in-8; *Idea arith. mercatorum*, ib., 1703, in-8. — Un autre Fries (Jean), aussi de Zurich, a pub. en allem. un *Discours* sur la disparité de la relig. en Suisse, Bâle, 1752, in-4.

FRIESE (Martin), théol. allem., né à Ripen en 1688, m. profess. à l'univers. de Kiel en 1750, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. de théol. protestante; les principaux sont : *Fundamenta theolog. theticæ*, Hambourg, 1724, in-8; *Theol. gentilis Cimbriæ purioris specimen*, Kiel, 1723, in-4. — Friese (Christian-Théophile), bachelier en philos., né en Saxe, fixé en Pologne sous le nom de *Jean Bogussus Prosechowski*, a été l'édit. du *Peregrinus, sive læsæ virtutis querela* de Stanislas Socolovius, avec une vie de l'aut., Varsovie, 1759, in-4. Il a aussi pub. sous le pseudonyme indiqué plus haut la *Noticia libri græci omnium primi in Poloniâ typis excusi*, in-4 (vers 1750). — Un autre Friese (Christian-Théophile), président du consistoire protes-

tant à Varsovie, né vers 1717, m. en 1795, est aut. d'une *Hist. ecclésiast. du royaume de Pologne*, Breslau, 1786, 3 tomes en 2 vol. in-8, en allem.

FRIGERIO (AMBROISE), relig. de St-Augustin, né à Bassano en 1537, m. à Ferrare en 1598 après avoir occupé les premiers emplois de son ordre, a laissé, entre autres ouvr., *Vita e miracoli di S. Niccolò da Tolentino*, Milan, 1603, in-4, 3e édit.

FRIGIMELICA (FRANÇOIS), méd. ital., né en 1491 à Padoue, m. dans la même ville en 1559, après avoir été médecin du pape Jules III, a laissé plusieurs ouvrages sur son art, qu'il avait professé avec distinction dans sa patrie pendant plus de 40 ans; les plus importans sont : *Tractatus de Balneis metallicis arte parandis*, Padoue, 1659, in-8; *Pathologia parva in quâ methodus Galeni practica explicatur*, publ. par Gaspard Hoffmann, Jéna, 1640, Paris, 1647, in-8. — FRIGIMELICA (JÉRÔME), méd., de la même famille que le précéd., né en 1611 à Padoue, m. en 1683, profess. de médec. pratique à l'université de cette ville, a laissé des *Avis* et *Consultat.* de méd. — On a d'un autre FRIGIMELICA (Jérôme ou Antoine), littérat. de la même famille, des *discours*, des *traged es* et un ouvr. intit. *Dell' onore cavalleresco*.

FRIIS (JEAN), chancelier du royaume de Danemarck, né en 1494, fit ses études à Odensée et à Copenhague, les perfectionna à Cologne, passa ensuite en Italie, devint vice-chancelier de Danemarck sous Frédéric Ier et chancelier sous Christian III. Lié avec Luther et Mélanchthon, il fut un des plus zélés partisans de la réforme religieuse en Danemarck. Il m. en 1570, laissant une dotation considérable à l'univ. de Copenhague, dont il avait été le premier curateur après la réforme. On a de lui : *Disput. ethica de virtute heroicâ*, Cologne, 1514. — FRIIS (André), professeur et syndic de l'université de Copenhague, né en Fionie, m. en 1526, a laissé les ouvr. suiv. : *Missale hafniense, continens calendarium eccles., exorcismum salis, aquæ, missam, collecta*, etc., Copenhague, 1510; *Diurnale Roeskildense*, etc., ibid., 1511. — FRIIS (Christian-Ludberg), méd. danois, né en 1699, m. vers 1760, profess. à l'univ. de Copenhague, est aut. de plus. dissertat. en latin et en danois, pub. séparément ou insérées dans des recueils academ. — FRIIS (George-Pierre), poète danois, m. en 1740, a laissé plus. compositions qui ont été recueil. et pub. par son fils, Pierre Friis, sous le titre d'*Œuvres poétiques*, Copenhague, 1752 Il y a eu plus. autres savans et littérateurs du même nom, sur lesquels on peut consulter le *Dictionn.* de Worm.

FRISBIE (LEVI), ministre anglais, né en 1748 à Brandeford dans le Connecticut, mort en 1806, desservant de la paroisse d'Ipswich, a laissé des *Sermons* sur divers sujets, impr. de 1783 à 1804. C'était un prédicateur éloquent et zélé.

FRISCH (JEAN-LÉONARD), ministre protestant et philologue allem., né à Sulzbach en 1666, passa la première moitié de sa vie à voyager en Allemagne en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. S'étant fixé vers 1700 à Berlin, il y enseigna la langue russe à Leibnitz, fut reçu membre de l'acad. des sciences en 1706, devint recteur de la société prussienne en 1716, fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philol.-german., et m. à Berlin en 1743. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances. Nous indiquerons les plus remarquables : *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8; *Dictionn. allem.-lat., dans lequel on trouve non-seulement les mots radicaux vulgaires...... mais encore tous les termes relatifs aux arts, métiers*, etc., Berlin, 1741, in-4; *Nouv. dictionn. des passagers franç.-allem. et allem.-franç.*, Leipsig, 1712, in-8, souvent réimpr.; *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4; *Continuat. histor. linguæ slavonicæ*, ibid., 1727, 1729, 1734, in-4; *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-1738, 13 cahiers in-4; *Description et fig. des oiseaux de l'Allemagne*, 1735, 1765, in-fol. J. Wippel a pub., en allem., une *Notice sur la vie et les écrits de J.-L. Frisch*, Berlin, 1744, in-4. — FRISCH (Josse-Léopold), fils posthume du précéd., né à Berlin en 1714, m. ministre du saint Évangile à Grünberg en 1787, a laissé quelq. ouvrag. d'hist. natur. en allem., tels que : *Musei Hoffmanniani petrefacta et lapides*, Halle, 1741, in-4; *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordre, genres et espèces*, Glogau, 1775, in-4; *Mém. sur la différence de couleur des poils et des plumes des animaux dans l'un et l'autre sexe*, pub. en 1772 et continué par 3 articles dans le journal allem. le *Naturforscher*, Halle, 1775, 1778.

FRISCHE (dom JACQUES du), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né l'an 1640 à Seez en Normandie, m. en 1693 à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés de Paris, est aut. d'une *Vie de St Augustin*, en lat., qui se trouve au tome 13e des œuvr. de ce père, pub. par les bénédictins; *Sancti Ambrosii Mediolanensis episcopi opera ad manuscriptos codices nec non ad editiones veteres emendata*, etc... Paris, 1686 et 1690, 2 vol. in fol., en société avec dom Nicolas Lenourry. Dom Jacques du Frische avait rassemblé les matériaux d'une *Hist. de saint Grégoire de Nazianze* que la m. ne lui permit pas d'écrire.

FRISCHLIN (NICODÈME), philol. allem., né en 1547 à Balingen, dans le duché de Wurtemberg, fut nommé à 20 ans professeur de belles-lettres à Tubingen, et remplaça peu de temps après avec un égal succès le professeur d'astron. qui se trouvait malade. Admis à réciter une comédie intitulée *Rebecca* devant l'empereur Rodolphe, il reçut de ce prince la couronne poétique avec le titre de chevalier, et fut fait comte palatin quelques années plus tard pour avoir composé 3 panégyriques des empereurs de la maison d'Autriche. Tant de succès excitèrent la jalousie de ses ennemis; ils recherchèrent sa vie domestique pour trouver un moyen de le persécuter, et le firent chasser deux fois de Tubingen. Retiré à Mayence, Frischlin, qui avait besoin d'argent pour faire imprimer ses œuvres, écrivit au duc de Wurtemberg, son ancien protecteur, pour qu'il lui fît payer ce qui lui était encore dû à Tubingen. Le prince lui répondit durement, et Frischlin, poussé au désespoir, répliqua par une lettre d'injures. Arrêté, conduit d'abord au château de Wurtemberg, puis transféré les yeux bandés à la forteresse d'Aurach, le malheureux professeur tenta de s'échapper par la fenêtre de sa prison en y attachant ses draps coupés par morceaux; les bandes se rompirent, il tomba sur des rochers, et périt en 1590. Lange a pub. à Brunswick en 1727 : *Frischlinus vitâ, famâ, scriptis et vitæ exitu memorabilis*. On peut voir la liste de ses nombreux ouvr. au tome XIX des *Mémoires* de Niceron; voici les plus importans : *Comœdiæ V et tragœdiæ II*, Strasbourg, 1585, in-8, ib., 1596 et 1604, in-8, avec une 6e comédie; *De astronom. artis cum doctrinâ cœlesti et naturali philosophiâ congruentiâ, libri V*, Francfort, 1586 et 1601, in-8; *Facetiæ selectiores*, ib., 1603, in-12, souv. réimp. avec celles de Bebelius et du Pogge; *Orationes insigniores aliquot*, ibid., 1605 et 1618, in-8. — Son frère FRISCHLIN (Jacques) a publ. : *Nicodemus Frischlinus redivivus*, Strasbourg, 1599, in-8.

FRISCHMUTH (JEAN), philol. et orient., né l'an 1619 à Wertheim en Franconie, m. en 1687, professeur ordinaire de langues sacrées à l'université d'Iéna, a laissé, entre autres ouvr., 60 dissertat. philol.-théol., parmi lesquelles on distingue les suiv. : *De græcâ 70 interpr. versione*; *De pontificatu Mosis contra Barth, Nihusium*; *Programma*

quo arabicæ linguæ usum amplissimum commendat.... J. Frischmuth, Iéna, 1667.

FRISI (PAUL), mathém. et physicien ital., né en 1728 à Milan, m. dans la même ville en 1784, membre ou associé de presque tous les corps sav. de l'Europe, entra à l'âge de 15 ans chez les Barnabites, apprit seul les mathémat. et y fit de tels progrès qu'il composa à 22 ans sa fameuse *Dissert. sur la figure de la terre*, d'après les principes de Newton. Contrarié sans cesse par ses supérieurs, qui l'envoyèrent successivem. prêcher dans différ. villes et professer toutes les sciences, excepté celle pour laquelle il avait un goût tout particulier, Frisi s'en affranchit en se faisant nommer par l'archiduc Léopold, gr.-duc de Toscane, professeur de mathém. à l'université de Pise en 1756, et plus tard en obtenant du pape Pie VI la permission de se séculariser et de vivre à Milan au sein de sa famille. Débarrassé de toutes les intrigues et les tracasseries monacales, comblé des faveurs de tous les souver., accueilli avec distinction par tous les sav. de l'Europe, il parcourut à diverses reprises l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, partout consulté et donnant partout d'excellens avis sur tous les sujets de mathém. pures, d'astron., de physique et particulièrement d'hydraulique. Frisi a rendu deux importans services aux Milanais en leur montrant combien était ridicule la crainte qu'ils avaient encore des magiciens et des sorciers, et en leur enseignant à se garantir de la foudre au moyen du paratonnerre, dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence. Le comte Verri a dédié à Condorcet l'éloge de Frisi intit. *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor don Paolo Frisi*, Milan, 1787, in-4. Ce sav. laborieux a pub., de 1751 à 1784, 29 ouvrag., la plupart en ital. et quelq.-uns en franç. et en lat.; nous citerons seulement : *Disquisitio mathem. in caussam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751; *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognese e della Romagna, libri tre*, Lucques, 1762 et 1768, Florence, 1770, trad. en franç., Paris, 1774; *Cosmograph. phys. et mathem.*, etc., Milan, 1774 et 1775, 2 vol. in-4, etc. — FRISI (Philippe), frère du précéd., m. podestat de Ravenne à la fin du 18e S., a laissé un livre de droit public intit. *Dissert. de imperio et jurisdictione J. C. dom Philippi Frisii ex regiis jusdicentibus in dominio Mediolani*, Milan, 1777, in-8.

FRISIUS (SIMON), dessinat. et grav., né vers 1580 à Leuwarde en Frise, a perfectionné la grav. à l'eau-forte. Son œuvre nombreux est devenu fort rare : on y remarque 25 vues d'après Matthieu Bril, intit. *Topogr. variorum regionum. æri incisa à Simone Frisio ab J. Wisschero excusa;* une *Suite de 12 têtes de saintes et de sybilles*, gravées d'après ses propres dessins ; une autre *Suite* également de 12 pièces contenant des *oiseaux et des papillons*, d'après Marc-Gérard, etc. — Un autre FRISIUS (Jean-Eissarts), parent ou du moins compatriote de Simon, a gravé plusieurs portraits.

FRISIUS. V. FRIES, FRIESE, GEMMA.

FRISNER (ANDRÉ), né en Bavière dans le 15e S., fut d'abord correcteur chez J. Sensenschmidt, premier imprimeur de Nuremberg, et transporta ensuite l'art de l'imprim. à Leipsig, où il fut nommé profess. de théol. en 1479. On dit qu'il passa ensuite à Rome et devint, sous Jules II, *Primus ordinarius papæ et sedis apostol.* On ignore la date précise de sa mort; mais on a son testament daté de 1504, dans lequel ses dispositions, très-louables du reste, sont exprimées dans un style assez bizarre. Il avait écrit et imprimé lui-même une *Hist. Lombardicæ*.

FRITH ou FRYTH (JOHN), réformateur angl., brûlé comme hérétique en 1533, avait écrit plus. tr. sur *le Purgatoire*, *le Baptême*, etc., qui furent impr. avec ceux de Tyndal et de Barnes, Londres, 1573, in-fol.

FRITSCH (AHASVER), sav. allem., né en 1629, à Micheln, au duché de Magdebourg, m. à Rudolstadt en 1701, successivem. avocat, conseiller intime, chancelier et président du consistoire de la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, a été l'édit. et le commentateur de 9 ouvrag. ou collect. volumineuses, et en a composé lui-même 200, dont 64, concernant la jurisprudence, sont tous en latin : des 136 autres, roulant sur des sujets ascétiques ou de morale, il y en a 36 en lat. et le reste en allem. On en peut voir la liste dans Lipenius et dans Jocher; les plus importans, ou les plus remarquables par la bizarrerie de leurs titres sont : *Diatribe de origine, vitâ et moribus Zigenorum* (les Bohémiens vagabonds), Iéna, 1660, in-4; *De vitiis eruditorum*, ibid., 1677, in-4; *Minister peccans sive de peccatis ministrorum*, ib., 1673, in-8; *Medicus, advocatus, aulicus, princeps senator*, etc.. *peccans*, en tout 19 volum. in-8, dont 16 ont aussi paru en allem.; *De typogr., bibliop., chartarius et bibliopeg.*, ibid., 1675, in-4, etc. — FRITSCH (Jean-Chrétien), fils du précéd., méd. du duc de Saxe-Weimar, a pub. une collection de tous les cas rares en méd., anat., phys., théol. morale, etc., sous le titre de *Seltsame doch Wahrhaffte.... Geschichte*, Leipsig, 1729 et années suiv., 6 vol. in-4.

FRITZ (SAMUEL), jésuite, né en Bohême l'an 1653, passa 42 ans dans les missions du Pérou, devint supérieur de celle de Marañon, et m. près de la Laguna en 1728. Il avait dressé une gr. carte du Marañon, grand fleuve des Amazones, dont La Condamine vit l'original dans les archives du collége des jésuites de Quito, et d'après laquelle ce savant acad. publ. la sienne en y marquant par des points les erreurs où le missionn. était tombé. Cette même carte fut gravée sur une échelle beaucoup plus petite en 1707 à Quito, et parut pour la prem. fois en France 10 ans après dans le tome 12 des *Lettres édifiantes*, 1re édit. On la retrouvera dans la seconde au t. 8, avec un abrégé des *Mém.* de Fritz sur le fleuve dont elle décrit le cours.

FRITZ (CHARLES-MAXIMILIEN), théol. protest., m. à Strasbourg en 1821, a laissé quelq. ouv. théol. en allem. et en latin, dont le plus remarq. est int. *Animadversiones ad nonnulla Voltarii circa religionis christianæ origines asserta*, Strasbourg, 1786, in-8.

FRITZE (JEAN-THÉOPHILE), méd. allem., né à Magdebourg en 1740, m. en 1793 à Halberstadt, médec.-phys., profess. d'accouchemens et membre du collége médical de cette ville, a trad. du franç. en allem. le *Manuel de la methode d'inoculation suttonienne* de Jacques-François de Villers, inséré dans la *Gazette économique* de Halberstadt, plusieurs articles intéressans *sur les devoirs réciproq. du méd. et du malade*, et pub. les ouvr. suiv. : *Annales de médec.*, Leipsig, 1780, in-8; un opuscule intit. *le Charlatanisme*, ib., 1782, in-8; *Considérations sur les hôpitaux militaires prussiens*, ib., 1780, in-8.

FRIZON (PIERRE), docteur en théologie, né dans le diocèse de Reims, m. à Paris en 1651, vicaire-général de la grande aumônerie, après avoir été jésuite et grand-maître de Navarre, a laissé les ouv. suiv. : *Gallia purpurata*, ou Hist. des cardin. franç., Paris, 1629, in-fol.; une édit. de la *Bible des docteurs de Louvain*, ibid., 1621, in-fol.; *Continuation de la suite des annales de Baronius*, par Henri Sponde, depuis 1622, jusqu'en 1630, précédée de la vie de Sponde, ibid., 1659.

FRIZON (NICOLAS), jésuite, né à Reims dans la seconde moitié du 17e S., a pub. plus. ouv. parmi lesquels nous citerons seulement la *Vie de Jean Berckmann, jésuite*, Nanci, 1706, in-8; *les Méditations du R. P. Louis Dupont* (abrégées), en franç., Châlons, 1712; l'*Hist. d'Eléonore d'Autriche, mère du duc Léopold Ier et épouse du duc Charles V*, Nanci, 1725, in-8. — FRIZON (Léonard), jé-

suite et poète latin, né à Périgueux en 1628, m. à Bordeaux en 1700, a laissé un gr. nombre d'ouvr. dont on peut voir la liste dans Moréri, et dont les plus remarquables sont : *de Nostrorum temporum rebus clarissimis poemata varia*, Poitiers, 1661, in-12; *Opera poetica*, Paris, 1676; *de Poemate libri tres, ad usum familiarem et christianum accommodati*, Bordeaux, 1682, in-12.

FROBEN (Jean), célèbre imp., né dans la dernière moitié du 15e S. à Hermelbourg en Franconie, mort en 1527 à Bâle où il était venu s'établir dès 1491. On lui doit l'impression des œuvres de *St Jérôme*, *St Cyprien*, *Tertullien*, *St Hilaire*, *St Ambroise*, dont Erasme, son ami, fut l'éditeur. Il avait aussi commencé à pub. les PP. grecs; ses deux fils Jérôme et Jean, continuèrent cette entreprise dispendieuse et honorable. Ils pub. *St Chrysostôme* et *St Basile*, et réimp. plus. des édit. de leur père, entre autres *St Jérôme* et *St Augustin*, qui parur. de nouveau par les soins d'Ambroise et d'Aurèle Froben, imp. à Bâle en 1569. — Froben (George-Louis), de la famille des précéd., libraire à Hambourg, né dans la principauté de Wurtzbourg en 1566, m. en 1645, possédait des connaissances très-etendues. On a de lui les ouv. suiv. : *Epistolæ consolatoriæ regum, principum, comitum, baronum, nobiliumque ad Henr. Ranzovium regis Daniæ producem cimbricum, ac ipsius ad plerosque responsiones*, Francfort, 1593, in-4, 1595, in-8; *Penu Tullianum, sive indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618, in-fol.; *Cyclometria*, etc., etc., ibid., 1627, in-4; *Clavis universi trigonometrica cum tabulis sinuum..... hisque adjunctorum logarithmorum*, ibid., 1634, in-4. — Froben (George), ministre protestant, né à Hirschberg en Silésie, m. en 1612, a publ. *Anagrammat.*, ou *l'Art de faire des anagrammes*, ouv. tombé dans un juste oubli avec le sujet dont il traite. — V. Forster.

FROBES (Jean-Nicolas), sav. allemand, né à Golsmar en 1701, m. en 1756, professeur de métaphysique à l'université d'Helmstadt, a pub. un gr. nombre d'ouv.; les plus importans sont : *Delineatio systematis metaphysici Wolfiani*, Helmstadt, 1729, in-4; *Encyclop. mathem. memorialis*, ibid., 1743-46, 6 part. in-8; *Rudimenta biograph. mathem.*, ibid., 1751-54-55, 3 part. in-4.

FROBISHER (sir Martin), célèbre navigateur anglais du 16e S., né à Doncaster dans le comté d'York, entreprit deux voy. pour trouver un pass. nord-ouest à la Chine, et après diverses aventures dont on peut voir la relation dans le tom. 3 du *Rec. de Hackluyt*, fit partie des secours envoyés par Elisabeth à Henri IV. Il m. des blessures qu'il reçut en voulant chasser les ligueurs du fort Croyzan près Brest. Le voyage de Frobisher a été trad. en franç. dans les *Voyages au nord*.

FROELICH (Guillaume), colonel suisse, né à Zurich en 1492, avait appris l'état de charpentier et était âgé de 28 ans lorsqu'il entra, comme simple soldat, dans un régiment qu'on levait pour la France. Ce fut par son courage et ses talens qu'il s'éleva jusqu'au grade de colonel, et mérita d'être armé chevalier par François Ier, après la bataille de Cérisolles, où il s'était couvert de gloire à la tête de son régiment. Après de nombreuses et brillantes campagnes, ce brave officier m. à Paris en 1562, emportant les regrets et l'estime de toute l'armée.

FROELICH (David), mathématicien du 17e S., né à Kesmark dans la haute Hongrie, a laissé plus. ouv. dont les principaux sont : *Medulla geograph. practicæ*, Barthfeld, 1639, in-8; *Bibliotheca seu Cynosura peregrinantium, hoc est viatorum*, Ulm, 1640-1644, 2 vol. in-12.

FROELICH (Erasme), jésuite allem. et savant numismate, né l'an 1700 à Gratz en Styrie, mort à Vienne en 1758, biblioth. du collége Thérésien, profess. d'hist. et d'archéologie, fut l'un des hommes les plus laborieux de son temps et le premier de tous les Allem. qui, par ses longs travaux, jeta quelque lumière dans la numismatiq., cette science trop peu étudiée jusque là, et qu'on pourrait peut-être appeler, comme la chronologie et la géograph., l'un des yeux de l'histoire ancienne. Frœlich a pub. de 1733 à 1757, outre un grand nombre d'opuscules et de dissert., seize ouv. import. sur les médailles et monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques; nous citerons seulement les suivans : *Utilitas rei nummariæ veteris compen. propos.*, etc., Vienne, 1733, in-8; *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustr., deducti ab obitu Alexandri, M. ad. Cn. Pompeii in Syriam adventum, cum amplis prolegomenis*, Vienne, 1744, in-fol., fig.; 2e édit. aug., ibid., 1754, in-f.; *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, etc., ibid., 1752, in-4.

FROES (Louis), jésuite et missionnaire portug., né à Beja en 1528, m. à Nangazaki au Japon en 1597, après y avoir passé 34 ans dans les exercices d'une mission aussi fructueuse que pénible, a laissé un gr. nombre de *lettres*, trad. en latin et en ital., imp. successiv. de 1555 à 1595, à Evora, à Rome, à Venise, et qu'on trouve dans le recueil intitulé : *Cartas do Japon e China*; *Belaçãon da embaxada do rei da China*, trad. en ital. par le P. Mercati, Rome, 1599, in-8; *Hist. relatio de gloriosâ morte XXVI crucifixor. pro Christo in Japoniâ die V februarii anni 1597 sub Taicosamâ rege*, Mayence, 1599, in-8, trad. en ital. par le P. Spitilli, Rome, 1599, in-8, et en franç. par le P. Burdes, Paris, 1604, in-4.

FROGER (François), ingénieur franç., né vers 1676, fit partie d'une expédition envoyée, en 1695, dans le grand Océan, sous le commandement de M. de Gennes, et en pub. le récit sous le titre de *Relation d'un voyage fait en 1695-96-97 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles, par une escadre des vaisseaux du roi, commandée par M. de Gennes*, Paris, 1698 et 1700, in-12, avec des cartes et des fig., Amsterd., 1699, 1702 et 1715.

FROIDMONT ou FROMONT (Libert), en lat. *Fromundus*, docteur en théologie, né l'an 1587 à Hackoër-sur-Meuse, remplaça son ami Jansénius dans la place de professeur-interprète de l'Ecriture sainte à l'univ. de Louvain, où il occupait avant la chaire de philosophie. Ce fut à lui, ainsi qu'à son chapelain Reginaldus Lamæus, que le fameux évêque d'Ypres, Jansénius, légua le soin de faire imp. son *Augustinus*, à condition toutefois d'y faire les changem. que pourrait demander le saint-siége. Froidmont m. à Louvain en 1653, laissant un gr. nombre d'ouv.; les plus remarquables sont : *Brevis anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4; *In actus apostolorum commentarii*, Paris, 1670; *Chrysippus sive de libero arbitrio*, 1644; *Homologia August. Hipponensis et Augustini Yprensis*, etc.

FROILA Ier, roi d'Espagne, succéda en 757 à Alphonse Ier, son père. Il ne possédait qu'Oviédo, les Asturies et Léon, tandis que Grenade était occupée par les Maures, contre l'invasion desquels il défendit vaillamm. ses états. Il eût par ses grandes qualités fait long-temps encore le bonheur de ses sujets, s'il n'eût été assassiné en 768 par son frère Aurèle, qui vengea ainsi le meurtre de son autre frère Wimazan que Froila avait fait périr dans un mouvement de jalousie. — Froila II, fils du roi Veremond, né vers 845, était comte de Galice, et usurpa la couronne sur son neveu Alphonse III, qui le fit poignarder et remonta sur le trône en 875. — Froila III, roi de Léon, succ. en 923, à son frère Ordoño, dont il avait tous les vices, mais non les grandes qualités. Ses cruautés ayant poussé les Léonais à bout, il le chassèrent du trône et adoptèrent une sorte de gouvernement dirigé par deux magistrats suprêmes appelés *Juces*. Froila m. de la lèpre en 924.

FROISSART (Jean), chroniqueur et poète français, né à Valencienne vers l'an 1333, fut destiné à l'état ecclésiast., et reçut l'éducation des clercs, éducation qui dans ce temps n'avait rien de dur ni d'austère. Tourmenté du désir d'apprendre et de faire des récits, Froissart passa sa vie dans les diverses cours de France et d'Angleterre, lisant ses vers aux dames, demandant aux chevaliers et aux vieux écuyers le détail des faits d'armes dont ils avaient été les acteurs et les témoins. Partout accueilli avec empressement, il compta surtout au nombre de ses protecteurs mad. Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, Gaston Phébus, comte de Foix, et Venceslas, duc de Brabant, en la société duquel il composa son recueil de poésies, formant une sorte de roman intit. *Méliador* ou *le Chevalier du soleil*. Froissart avait conçu une violente passion pour une dame qui fut contrainte d'accepter la main d'un chevalier de haut rang. Il chanta toute sa vie son mérite et sa cruauté, ce qui ne l'empêcha pas de chercher quelques distractions à sa douleur, près de plus. autres dames ou demoisell. On ignore la date précise de la m. de Froissart; on suppose seulement qu'elle dut arriver vers 1400, époque où ses récits sont interrompus. La biblioth. du roi possède un MS. des poésies de Froissart, il est à regretter qu'elles n'aient jamais été impr. Ste-Palaye en a donné un extrait dans les tom. 10 et 14 des *Mém. de l'academ.*, et M. Le Prince en a inséré un autre dans le *Journal des savans* (juillet, 1783). *la Chronique de France*, *d'Angleterre*, *d'Ecosse*, *d'Espagne*, *de Bretaigne*, etc., ont été imp. plus. fois, Paris, chez Ant. Vérard, 4 vol. in-fol., sans date, ibid., 1503, 1514: Denis Sauvage en a donné une édit. revue et corrigée, Lyon, 1559-61, in-fol., réimp. à Paris en 1574. La meilleure et la plus belle édit. de la trad. angl. est celle de M. Th. Johnès, Londres, 1803-7, 4 vol. in-4. La chroniq. de Froissard a été abrégée en franç. par Belleforest, sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, Paris, 1572, in-16, en latin par Sleidan, ibid., 1637, in-8, en angl. par P. Golding, Londres, 1608, in-4. L'édit. aujourd'hui la plus estimée de cette chronique vient d'être pub. d'après les MSs., avec des notes par M. Buchon, dans sa *Collection des Chroniques nation. franç. écrites en langue vulgaire du 13e au 16e siècle*, Paris, Verdière, 1824 et années suiv., in-8, entreprise vraiment nationale, que ce jeune savant poursuit avec autant de talent que d'activité.

FROLAND (Louis), savant jurisconsulte, né à Rouen vers la fin du 17e S., exerça la profession d'avocat au parlement de Paris, et m. en 1746. Il avait plaidé pour le célèbre financier Law, qui lui donna 100 mille francs en billets de banque pour le payer de ses honoraires. On a de lui: *Mém. concernant le comté-pairie d'Eu, et ses usages prétendus locaux*, Paris, 1722, in-4; *Mém. sur la prohibit. d'évoquer les decrets d'immeubles situés en Normandie*, ibid., 1722, 1729, in-4; *Recueil d'arrêts, de règlem. et autres arrêts notables du parlem. de Normandie*, ibid., 1740, in-4; *Mém. sur la nat. et la qualité des statuts*, ibid., 1729, 2 vol. in-4. Froland a laissé en MS. de bonnes corrections pour une nouv. édit. du commentaire de Henri Basnage.

FROMAGE (Pierre), jésuite et missionnaire, né en 1678 à Laon, entra en 1693 au noviciat de son ordre à Nanci, y enseigna les humanités, et, se laissant entraîner à l'ardeur de son zèle, demanda à faire partie de la mission d'Egypte, puis de celle de Syrie où il m. en 1740. Le P. Fromage établit une imprimerie arabe au monastère dit *Chovaïr* dans la partie du Liban habitée par les druses, préfecture de Seyde, et y fit imp. 34 ouv. de piété qu'il avait trad. en arabe du latin et des différentes langues de l'Europe. On en peut voir la liste dans Moreri, nous citerons seulement: *la Balance du temps et le trébuchet de l'éternité de l'homme*, 1733, in-4, trad. de l'espag. du P. Eusèbe de Nieremberg; *le Guide du prêtre*, 1760, in-4, trad. de l'ital. du P. Segneri; *le Guide du chrét.*, 1738, in-4, du même, etc.

FROMAGE DES FEUGRÈS (Charles-Michel-François), médecin-vétérinaire, né à Viette près Lisieux en 1770, professa d'abord la philosophie au collége de cette ville, fut ensuite nommé élève à l'école Normale, puis à celle d'Alfort, où il devint professeur de médec. et de chirurgie, et m. vétérinaire en chef de la grande armée dans la trop fameuse campagne de 1812. On lui doit un très-grand nombre d'articles sur son art, insérés dans différ. journaux et dans la *Continuat. du cours complet d'agricult.* de l'abbé Rozier, 2 vol. in-4; un journ. intit.: *Corespond. sur la conservat. et l'amelior. des animaux domest.*, 1810-1811, 4 vol. in-12; *Traité de l'engraissem. des animaux domestiques*, Paris, 1805 et 1806, in-12, etc.

FROMAGEAU (Germain), théolog. et casuiste, né à Paris au 17e S., m. dans la maison de Sorbonne en 1705, a laissé des *décisions* qui ont été recueillies et pub. avec celles de de Lamet sous le titre: *Resolutions de cas de conscience, touchant la morale et la discipline de l'Eglise*, Paris, 1714, in-8. Ce vol. devait être suivi de quelques autres: Simon-Michel Trouvé, docteur de Sorbonne et théologien de Maux, en pub. deux sous ce titre: *le Dictionn. des cas de conscience, décidés suiv. les principes de la morale, les usages de la discipline ecclés. et la jurisprudence du royaume*, par feu MM. de Lamet et Fromageau, Paris, 1733, in-fol.

FROMAGEOT (Jean-Baptiste), professeur en droit à l'université de Dijon, né dans cette ville en 1724, m. en 1753, est aut. d'un ouv. int.: *les Lois ecclés. tirées des seuls livres saints*, Dijon, 1753, in-12; et plus. dissertat. anonymes sur différ. sujets de jurisprudence.

FROMAGET (N.), littérat. franç., m. à Paris en 1759, est aut. des quatre romans suiv.: *le Cousin de Mahomet*, Paris, 1742, 2 vol. in-12; *Kara Mustapha*, ibid., 1750, in-12; *Mirima, impérat. du Japon*, ibid., 1745, in-12; *la Promenade de St-Cloud* ou *la Confidence réciproque*, ibid., 1736-37 et 1757, 3 vol. in-12. Fromaget a composé aussi 4 pièces, jouées sur le théâtre de l'Opéra-Comique de 1738 à 1740, mais qui n'ont jamais été imprim.

FROMENT (Gabriel), chanoine d'Uzès, né en 1512 dans cette ville où il m. fort âgé, était prevôt de la cathédrale lorsque l'évêque St-Gelais, cédant à sa passion désordonnée pour une jeune religieuse, embrassa les doctrines du protestantisme naissant. Froment, voyant que l'exemple du pasteur allait entraîner une gr. partie du troupeau, monta en chaire, excommunia St-Gelais, et, par ses exhortations à la fois fortes et onctueuses, ramena les fidèles égarés un moment. Le pape et le roi de France voulurent récompenser son zèle, en le nommant à ce même siége qu'il avait conservé à la foi catholique; mais il refusa constamment un honneur dont ses vertus le rendaient si digne.

FROMENT (Antoine), théologien protestant, né à Tries près de Grenoble en 1509, enseigna le premier les principes de la réforme à Genève en 1533, fut nommé pasteur de l'église de St-Gervais en 1537, renonça au ministère évangéliq. en 1553, se fit notaire et fut créé membre du conseil de deux cents en 1559. On a de lui un ouv. intitulé: *Deux pièces préparat. aux hist. et actes de Genève*, Genève, 1554, in-8, outre plusieurs MSs. relatifs au même sujet. — Un autre Froment (Antoine), avoc. au parlement de Grenoble, est aut. d'un ouv. intitulé *Essai sur l'incendie de Briançon* (1er décemb. 1624), etc., etc., Grenoble, 1637, in-4.

FROMENTHAL (Gabriel Berthon de), juge-mage du Puy-en-Velay, m. vers 1762, a laissé *Decisions de Droit civil, canonique et français*, Lyon, 1740, in-fol.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), évêque d'Aire en Artois, né en 1612 à St-Denis de Gastines dans le bas Maine, m. en 1684, entra en 1648 chez les oratoriens de St-Magloire, commença à prêcher lorsqu'il n'avait encore que 18 ans, et se fit, dans l'éloquence sacrée, une réputat. d'autant plus remarquable, qu'il était contemporain des Bossuet, des Bourdaloue et des Fléchier. Ses discours ont été imp. après sa m., Paris, 1684, 6 vol. in-12, ib., 1690, 4 vol. in-8. On y distingue l'oraison funèbre du P. Senant, et le discours pour la prise d'habit de mad. de La Vallière.

FROMOND (Jean-Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, professa la philos. à l'univ. de Pise, et m. en 1765: c'est l'un des sav. qui honorent le plus l'Italie. Mathématiq. pures, phys., animale et expérim., chimie, hist. natur., il étudia toutes les parties de la science et leur fit faire à toutes quelques progrès. C'est lui qui découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion qui parut singulière alors, et dont Albert Haller a prouvé depuis la vérité jusqu'à l'évidence. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, et memb. de presque toutes celles d'Italie. Les plus remarquables de ses ouv. sont: *Nova et generalis introduct. ad philosoph.*, Venise, 1748, in-8; *Della fluidità de' corpi, trattato*, Livourne, 1754; *Examen in præcipua mechanicæ principia*, Pise, 1758; *de Ratione philosoph., quâ instrum. mechanica generatim potentiarum actionibus corroborandis vel enervandis*, etc., Pise, 1759. L'abbé Bianchi, professeur de morale à Crémone a pub. l'*Elogio storico del P. D. Giovan. Claud. Fromond, pub. profess. nell' università di Pisa*, Crémone, 1781, in-4. On y trouve la liste de tous les écrits de ce professeur.

FRONDE (la). Ce nom, sous lequel on a désigné, dès son origine, la faction qui s'éleva pend. la minorité de Louis XIV contre l'administration embarrassée de la régence, peint d'un seul trait le caractère de cette opposit. fantast. et des guerres civiles qu'elle entraîna. Il avait été emprunté, assure-t-on, d'une sorte de jeu alors fort en usage parmi les enfans, qui, partagés en plus. bandes, se lançaient des pierres avec la fronde dans les fossés de Paris, et qui, lorsqu'ils se trouvaient en nomb. suffisant, ou plus animés que de coutume à ce dangereux exercice, se réunissaient contre les archers que la police envoyait pour les disperser. C'est au sein du parlement que commença la lutte politique de la Fronde (1648); et comme les motifs de mécontentement des factieux étaient partagés par une grande partie des grands et du peuple, dont Mazarin s'était aliéné la confiance, et à qui les violences de la reine-mère, Anne d'Autriche, faisaient de plus en plus souhaiter le renversement d'une autorité uniquement fondée sur la force et l'arbitraire, l'insurrection s'étendit rapidement de la capitale à l'intérieur de la France. Telle était la disposition des esprits, que, remués d'abord par quelques enthousiastes sans but, et dirigés ensuite par des hommes supér. dont l'ambit. ou l'orgueil étaient peut-être l'unique mobile, ils se laissèrent entraîner à des désordres qui faillirent compromettre la puissance roy. dans ce même état qui bientôt devait se montrer si docile sous le sceptre de Louis XIV. C'est en souffrant l'exil momentané de Mazarin (1653) que ce prince fit disparaître la Fronde; et le principal résultat de cette cabale tristement ridicule fut un accroissement d'autorité pour ce même ministre contre qui elle s'était élevée. L'ouv. le plus estimé et le plus complet qui existe sur la Fronde est l'*Esprit de la Fronde* (par J.-B. Mailly), 1774, 5 vol. in-12. L'auteur de cet ouv. a fait de nombreuses recherches pour concilier entre eux les mémoires des aut. contemp. rarement d'accord, et le plus souvent dominés par les préjugés et l'esprit de parti qui régnaient alors.

FRONDIN (Elie), profess. d'hist. à Upsal, né en 1686, m. en 1761, a laissé un grand nombre de dissertations historiques et un discours lat. — Son fils Berge Frondin, m. en 1783, bibliothécaire de l'université d'Upsal, était membre de l'acad. des belles-lettres de Stockholm fondée par la reine Ulrique, sœur de Charles XII. Il a fait insérer dans les mém. de cette société sav. des *Recherches sur l'état des lettres en Suède pendant le règne de Christine*.

FRONSPERG ou FRUNDSBERG (George), gentilhomme allem., servait en qualité de colonel dans les armées de Charles-Quint, et reçut de ce prince en 1526 l'ordre d'aller assiéger Rome. Fronsperg, que ses opinions relig. rendaient l'ennemi du pape, s'empressa de lever 18,000 hommes avec lesquels il entra en Italie; déjà il avait rejoint le connétable de Bourbon lorsqu'il fut frappé d'apoplexie et transporté à Ferrare, où il m. au commencement de l'année 1527. — Son fils, Gaspard, suivit aussi la carrière des armes avec distinction et m. en 1536. La *vie* de ces deux capitaines a été écrite en latin par Adam Reisner, Francfort, 1568, in-fol., et trad. en allem., ibid., 1599, in-folio.

FRONSPERG ou FRONSBERGER (Léonard-Tatius), ingénieur allem. a publ. dans sa langue: *l'Ordonnance de guerre*, Francfort, 1555 et 1614, in-fol., et *le Livre de guerre*, ibid., 1573 et 1596, in-fol. Il a aussi donné une trad. des *Stratagèmes de Frontin*, ibid., 1578, in-fol.

FRONTE (Pierre de), magistrat florentin au 14e S., occupe une place distinguée dans l'hist. de Florence par sa conduite ferme et courageuse lors de la révolte des *Ciompi* en 1378. Il avait réussi à apaiser cette sédition; mais à l'expiration de ses fonct., les insurgés reparurent et recommencèrent leurs excès.

FRONTEAU (Jean), chanoine régulier de Ste-Geneviève et chancelier de l'université de Paris, né à Angers en 1614, m. curé de Ste-Madeleine de Montargis en 1662, contribua beaucoup à la formation de la bibliothèque de Ste-Geneviève et prit une part très-active aux disputes qui s'élevèrent relativement au véritable auteur de *l'Imitation de J.-C.*, et qui furent terminées en 1652 par un arrêt du parlement, qui défend d'imprimer ce livre à l'avenir sous le nom de l'abbé *Gessen* ou *Gersen*. Le P. Lallemand a publ. à Paris, 1663, in-4, *l'Eloge du P. Fronteau*, auquel on doit plus. ouvr. dont les plus remarq. sont: *Summa totius philosophiæ ex D. Thomæ Aquinatis doctrinâ*, Paris, 1640, in-fol.; *Refutatio eorum quæ contra Thomæ Kempensis vindicias scripsêre D. Quatremaire, D. Launoy, etc., in quâ sustinetur evictio fraudis*, etc. Paris, 1650; *Yvonis Carnotensis episcopi opera, edente J. Frontone*, Paris, 1647, in-fol.

FRONTIN, en lat. *Frontinus* (Sextus-Julius), écrivain latin, né vers la fin du 8e S. de la fondat. de Rome, mort vers l'an 859 (106 de l'ère chrét.), fut préteur de la ville, trois fois consul, et commanda les armées romaines en qualité de proconsul dans l'expédition d'Angleterre. Il reste de lui les 3 ouvr. suiv.: 4 liv. de *Stratagèmes de guerre*, imprimés dans les *Veteres de re militari scriptores* (Wesel, 1670, 2 vol. in-8) et plusieurs fois séparément (les éditions de Leyde, 1731, in-8, et de Leipsig, 1772, in-8, avec des notes, sont les meilleures); il a été trad. dans les princip. langues de l'Europe; la meilleure trad. fr. est celle de Paris, 1772, in-8, avec le texte latin et des recherches sur Frontin; *De aquæductibus urbis Romæ*, plus. fois impr.: les meilleures édit. sont celles de Padoue, 1722, in-4, et d'Altona, 1792, in-8, avec les notes de J. Poleni: M. Rondelet a publié une trad. de cet ouvr. sous ce titre: *Commentaire de Frontin sur les Aqueducs de Rome, trad. avec le texte en regard, précédé d'une Notice sur Frontin*, Paris, 1820, 1 vol. in-4 et atlas; *De qualitate*

agrorum : ce dern. ouv. impr. dans le rec. des aut. qui ont écrit sur les limites, ne nous est parvenu qu'interpolé ; il parait avoir été écrit dans la vieillesse de l'aut. qui n'y a pas mis la dernière main. L'édit. *princeps* des œuvres de Frontin a paru à Bologne, 1495, in-fol., et est devenue très-rare.

FRONTON (M. Cornelius), célèbre orateur latin et l'un des maîtres de Marc-Aurèle, est cité avec le plus grand éloge dans les *Comment.* de ce prince. Eumenius, dans son *Panegyrique de l'emp. Constance*, le compare à Cicéron, tandis que Macrobe le représente comme un écriv. sec et aride ; mais l'opinion d'Aulu-Gelle, contemporain de Fronton, semblerait infirmer ce dernier jugem. Le sav. Angelo Maio a découv. de nos jours, dans la biblioth. Ambroisienne de Milan, les MSs. de plus. ouvr. de Symmaque (*v.* ce nom) et de Fronton, et en a publ. (Milan, 1815, 2 vol. in-8) une édition à laquelle il a joint des lettres inédites des emp. Antonin (*Pius*), Marc-Aurèle et Verus. On a réimpr. les fragmens de Fronton à Francfort, 1816, 2 vol. in-8, avec commentaires par Ruhkopf, et à Berlin, 1816, 1 vol. in-8 : cette dernière édit. a été publ. par M. B.-G. Niebuhr.

FRONTON *d'Emèse*, rhéteur, oncle du célèbre Longin, donna des leçons de son art à Rome sous le règne d'Alexandre-Sévère, sous celui de Gallus à Athènes, et mourut dans cette dernière ville à l'âge de 60 ans. Il avait composé plus. disc., mais il ne nous reste plus de lui que quelq. morceaux d'économie domestique, écrits en grec : *Sur la manière de conserver le vin sans altération ; Methode pour rendre le vin limpide ; De ce qui peut sans inconvenient souffrir un long contact avec les olives ; Sur les chiens.* Ces divers morceaux recueillis par J.-A Brassicanus, se retrouvent dans toutes les édit. des *Geoponiques*. — V. Duc.

FRORIEP (Just-Frédéric), ministre protest. et orientaliste, né à Lubeck en 1745, professa la théologie et les langues orientales dans diverses universités d'Allemagne, et m. à Wetzlar en 1800. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvr. sur la philosophie sacrée et la littérat. orientale dont on peut voir la liste dans Meusel ; les principaux sont : *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Scripturæ, specimen primum*, Leipsig, 1767, in-4 ; *Corani caput primum et secundi priores versus, arabicè et latinè*, etc., ibid., 1768, in-8 ; *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allem., 1er vol. 6e partie, Lemgo, 1771-73, 2e vol. 6e partie, ibid., 1774-1787. — Froriep (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précéd., née à Rostock en 1762, morte à Gotha en 1784, a trad. en allem. : *la Nouvelle Clementine* (de Léonard), Weimar, 1782, in-8, *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, Gotha, 1783, in-8, et composé d'original un roman allem. intitulé : *Amelie de Nordheim, ou la Mort prématurée*, ibid., 1783, 2 vol. in-8.

FROTHAIRE, évêque de Toul, fut élevé au siége de cette ville en 813, et administra son diocèse avec sagesse et modérat. jusqu'à sa m. arrivée en 848. Lors de la révolte de Bernard, roi d'Italie, contre Louis-le-Débonnaire, Frothaire, feudataire du roi de France, prit les armes pour soutenir la cause de son suzerain. Il assista ensuite aux divers conciles tenus pour juger les évêques qui avaient pris le parti des fils rebelles du trop faible Louis, et particulièrement à celui de Thionville, où Ebbon, archevêque de Reims, fut déposé pour le même sujet. On a de ce prélat un *Rec. de lettres* qui, au nombre de 35, ont été insérées par André Duchesne, au t. II de ses *Historiens de France*.

FROTTÉ (le comte Louis de), chef des royalistes de Normandie, né dans cette province vers 1755, servait en qualité d'officier d'infanterie au commencement de la révolution, dont il n'approuva pas les principes. Ayant émigré en 1792, il quitta l'Angleterre deux ans après, pour essayer de soulever les habitans de la Normandie contre le gouvernement d'alors ; après des succès variés et plusieurs combats où il montra de l'intelligence et du courage, il se vit contraint en 1796 de retourner en Anglet. Profitant de la rupture des conférences de Rastadt, il reparut sur les côtes de Normandie en 1799, avec le titre de maréchal-de-camp, et se trouva bientôt à la tête d'un corps de 10,000 h. Cependant la journée du 18 brumaire promettant plus de stabilité au nouvel état de choses, plusieurs chefs de bandes se soumirent ; Frotté, après avoir essayé de résister à l'entraînement général, demanda à capituler lui-même le 28 janvier 1800, et reçut un passe-port pour se rendre à Alençon où il devait négocier un accommodement. Une lettre interceptée ayant fait croire que son intention était seulement de gagner du temps et non de se soumettre, il fut trad. devant une commission militaire, condamné à mort et la subit avec le plus grand courage.

FROULLAY-TESSÉ (Charles-Louis de), év. du Mans, né en 1687 à St-Denis-de-Gastines dans le bas Maine, m. en 1767, avait administré pend. 44 ans le diocèse du Mans avec autant de sagesse que de modération, fonda un collége-séminaire à Danfert, une maison de retraite pour les prêtres infirmes, un Hôtel-Dieu pour les malades, fit fermer deux cimetières qui rendaient insalubre le plus beau quartier de la ville, et, pendant les 2 mauvaises années de 1738 et 1739, fournit des alimens et de l'ouvr. à près de 10,000 indigens. On a de ce vertueux prélat un *Mandement* volumineux contre le traité des *Ordinations anglaises*, du P. Courayer, 1727, in-4 ; des *Ordonnances synodales*, 1747, in-8, et un *Nouveau breviaire*, Paris, 1748, 4 vol. in-8.

FROUMENTEAU, nom supposé d'un écrivain protestant du 16e S., nommé Barnaud, auquel on attribue les 3 ouv. suiv. : *Le secret des finances de France, decouvert et departi en trois livres*, etc., 1581, 3 t. souvent réunis en un vol. in-8, *Le cabinet du roi de France dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur*, etc, 1581 et 1582, in-8 ; *Tr. de la polygamie sacrée* : on ignore si ce dern. ouvrage, cité par Le Duchat dans ses *Notes sur la confession de Sacy*, a jamais été imprimé.

FROVA (Joseph), chan. régulier de St-André de Verceil, historiographe de sa congrégation au 18e S., prit part à la longue querelle sur le véritable auteur de l'Imitation de J.-C., et se rangea parmi ceux qui, niant jusqu'à l'existence de l'abbé Gersen, attribuaient cet ouv. à Thomas à Kempis. Outre plusieurs lettres à ce sujet, on a de Joseph Frova : une dissert. *De sacris imaginibus*, Venise, 1750, in-12 ; *Vita et gesta Gualæ Bicchieri card. collecta à Philadelpho Libyco*, Milan, 1767, in-8.

FROWDE (Philippe), poète angl., m. à Lond. en 1738, a laissé plus pièces de vers latins insérées par Addison dans son rec. intit. : *Musæ anglicanæ*, et 2 tragédies qui eurent peu de succès au théâtre, mais qui trouvèrent beaucoup de lect. lorsqu'elles furent imprim., *the Fall of Saguntum* (la Chute de Sagonte), représentée en 1727 ; et *Philotas*, en 1731.

FRUGONI (Charles-Innocent), l'un des plus célèbres poètes ital. du 18e S., né à Gênes en 1692, mort à Parme en 1768, était entré à 15 ans dans la congrégation des frères somasques ; mais, dégoûté d'un état pour lequel il n'avait nulle vocation, il obtint en 1733 du pape Clément XII la permission de se séculariser. Après avoir professé la rhétorique avec succès à Brescia, à Rome, à Gênes, à Bologne, il fut, par le crédit du card. Bentivoglio, admis à la cour du duc de Parme, François Farnèse, et sa fortune suivit presque constamment celle de ce malheureux duché, sujet et théâtre de tant de querelles et de combats pendant cette partie du 18e S. Quoiq. poète de cour et astreint à tous les genres de com-

positions futiles que cette condition comporte, Frugoni dut plus encore sa réputation à son talent pour la satire qu'à l'adresse avec laquelle il savait manier la louange. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies par le comte de La Torre Bezzonico, avec des *Mém. histor. et litter. sur la vie et les ouvrages de l'aut.*, Parme, 1779, 9 vol. in-8 : on y trouve des odes, des sonnets, des satires, des épît. les unes en vers dits *versi sdruccioli*, d'autres en vers libres, *versi sciolti* ; c'est dans ce dern. genre surtout que Frugoni est demeuré sans rivaux. On a imp. ses *Œuvres choisies*, 1782, 4 vol. in-8.

FRUITIERS (PHILIPPE), peintre, né vers 1625 à Anvers, quitta la peinture à l'huile, pour la miniature et la gouache. On a peu de détails sur la vie de cet artiste ; il faut cependant qu'il ait eu un talent réel, puisque Rubens lui fit faire en un seul tableau son portrait et celui de toute sa famille.

FRUMENCE (St), en lat. *Frumentius*, apôtre de l'Ethiopie au 4e S., né à Tyr, fut élevé par Méropius, son parent, et conduit par lui en Abyssinie. Ayant obtenu l'affection du roi de ce pays, Frumence s'en servit pour y faire connaître la religion chrétienne. Il fit en 331 un voyage en Egypte, reçut l'épisc. de St Athanase, patriarche d'Alexandrie, retourna près de ses néophytes et continua de gouverner avec sagesse son église naissante jusqu'à sa m. arrivée vers 360.

FRYE (THOMAS), artiste irlandais, né en 1710, m. à Londres en 1762, s'y était fait une gr. réputation comme peintre de portraits. Il a gravé avec quelq. succès plusieurs têtes de grandeur naturelle, parmi lesquelles on admirait la sienne propre. L'Angleterre lui doit le perfectionnem. de la porcelaine, dont il dirigea une manufacture pend. 15 années.

FRYTH. V. FRITH.

FUALDES (N. . . . .), ancien procureur du roi à Rhodez, assassiné le 19 mars 1817 dans la maison d'un certain Bancal, manouvrier de cette ville, était né vers 1761 au Mur-de-Barrez, et avait été reçu avocat au parlement de Toulouse quelq. années avant la révolution. La police ayant découvert, après d'actives recherches, les auteurs du meurtre atroce de ce magistrat honorable, leur procès fut instruit devant la cour d'assises de l'Aveyron. Les débats de cette cause compliquée, et dans laquelle les dépositions extraordinaires d'une dame Manson qui s'y trouva impliquée jetèrent plus d'intérêt que de lumières, ont fixé pendant assez long-temps l'attention générale. Nous n'entreprendrons pas d'en tracer les détails, qu'on peut lire dans l'ouv. int. : *Hist. et procès complet des assassins de M. Fualdès par le Sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8, 3e édit., et dans tous les journaux du temps.

FUCA (JEAN de), pilote grec, né au 16e S. dans l'île de Céphalénie, et dont le véritable nom était *Apostolos Valerianos*, m. à Zante en 1602, servit pend. plus de 40 ans sur les vaisseaux du roi d'Espagne aux Indes occident. Ayant été détaché en 1592 du port d'Acapulco pour trouver un passage qui menât du gr. Océan à l'Océan atlantique, il découvrit effectivement un détroit qui porte son nom : il l'indiqua comme situé entre le 47e et le 48e degré de latitude boréale ; mais le voyag. angl. Vancouver l'a décidem. fixé entre le 48e et le 49e degré.

FUCHS (LÉONARD), méd. et botaniste allemand, né l'an 1501 à Wembdingen en Bavière, m. prof. à l'université de Tubingen en 1566, a laissé un gr. nombre d'ouvr. en lat. tant sur la médec. proprement dite que sur la botanique. Les plus remarquables sont : *Institutionum medic., ad Hippocratis, Galeni aliorumque veterum scripta rectè intelligenda mirè utiles libri quinque*, Tubingue, 1565, in-8, 6e édit. ; *Paradoxorum medicorum libri tres*, etc., Bâle, 1535, in-fol., Paris, 1555, in-8 ; *De historiâ stirpium commentarii insignes*, etc., Bâle, 1542, in-fol., fig., réimpr. un très-gr. nombre de fois, avec ou sans fig., et trad. dans toutes les langues de l'Europe, entre autres en fr. par Guillaume Gueroult, Paris, 1548, in-4, fig. par Eloi Magnan, ibid., 1549, in-fol., fig. George Hizler a pub. *Oratio de vitâ et moribus Leonhardi Fuschsii*, Tubingue, 1566, in-4.

FUCHS ou FUSCH (REMACLE), méd. et natur., souvent appelé *Remacle de Limbourg*, du nom de la ville où il naquit au commencem. du 16e S., m. à Liége en 1587, est aut. de plus. ouvr., dont les plus import. sont : *Morbi hispanici, quem alii gall., alii neapolit. appellant, curandi... exquisitissima methodus*, etc., Paris, 1541, in-4 ; *Hist. omnium aquarum quæ in communi hodiè practicantium sunt usu vires et rectè distillandi ratio*, ib., 1542, in-8, Venise, 1542, in 8 ; *Pharmacorum omnium quæ in communi sunt practicantium usu tabulæ decem*, Paris, 1546, in-8, Venise, 1598, in-folio. — FUCHS (Gilbert), frère du précéd., méd. et archiâtre de l'év. de Liege, né à Limbourg en 1504, m. à Liége en 1567, est aut. des ouvr. suiv. : *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541, in-4 ; *Gerocomica, hoc est senes ritè educandi modus et ratio*, Cologne, 1545, in-8 ; *De acidis fontibus sylvæ Ardennæ, et præsertim de eo qui in Spâ visitur libellus*, Anvers, 1559, in-4, fig., trad. en franç., Liége, 1517, in-8. Il a aussi trad. du grec en lat., avec des comment., le tr. *De salubri ratione victûs*, attribué à Polybe de Cos, gendre et disciple d'Hippocrate, Anvers, 1543, in-12.

FUCHS (THÉOPHILE), poète allem., né en 1720 à Leppersdorff dans la haute Saxe, m. à Meissen vers 1810, était fils d'un pauvre paysan, qu'il aida lui-même dans ses travaux jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque il obtint la permiss. d'aller faire ses études à Leipsig, et partit à pied, ne possédant que 7 florins et composant le long de la route un poème en vers alexandrins sur sa misère actuelle et ses brillantes espérances pour l'avenir. Le poète Hagedorn, ayant lu ce premier essai de Fuchs, fit en sa faveur une collecte de 700 écus, qui lui permit pend. 5 ans de suivre ses études. Lorsqu'elles furent terminées, il se rendit à Dresde, où il fut nommé en 1751 second pasteur à Zehren, et commença dès lors à jouir d'une honnête aisance. Les poésies de Fuchs, presque toutes dans le genre lyrique, ne le placent guère qu'au 3e rang parmi les poètes allem. Elles ont été pour la plupart insérées dans le rec. de Christ.-Henri Schmid. Il avait publ. lui-même : *Poésies d'un fils de paysan*, Dresde, 1752, in-8, nouv. édit. augm., ibid., 1771, in-8 ; *Ma vie jusqu'à l'âge de 77 ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des pauvres*, 1796, in-8. — FUCHS (Jean-Christophe), physicien et littérat. allem., né à Gross Germersleben dans le duché de Magdebourg en 1726, m. en 1796, gouv. des pages du roi et de la reine de Prusse, était membre de la société des Scrutateurs de la Nature de Berlin, et a inséré dans les mémoires de cette acad. plus. dissertat. intéressantes ; nous citerons celles *sur l'hist. des fossiles et des pétrifications ; sur les paratonnerres ; sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau ; sur le mérite moral et litter. de Voltaire*. — FUCHS (Georges-Frédéric), musicien-composit., né à Mayence vers la fin du 18e S., m. à Paris en 1821, a laissé plus. morceaux d'harmonie qui obtinrent quelques succès à l'époque de leur public., entre autres *la Bataille de Marengo*.

FUEILLE (JEAN-BAPTISTE-LOUIS DE LA), littér. fr., né l'an 1691 en Champagne, m. receveur particulier des finances à Sedan l'an 1747, est aut. d'un petit ouvr. dirigé contre les étymologistes et les archéologues intit. *Dissert. sur l'antiq. de Chaillot pour servir de mém. à l'hist. univers.*, Paris, 1736, in-8 de 16 pages. Cette petite pièce, dans le genre du *Mathanasius* de St Hyacinthe (v. ce dernier nom), fut attribuée dans le temps à l'abbé Desfontaines et à Coste de Toulouse. V. ce nom.

FUEL DE MERICOURT (N. Le), m. à Lond. en 1778, n'est connu que comme un des aut. anonymes des deux ouv. suiv. : *Journal des Théâtres*, Paris, 1776, 6 vol. in-8 ; *Hist. univ. des Théâtres*, ib., 1777, 13 vol. in-8.

FUENTE (Jean-Léandre), peintre espagn., né à Grenade en 1600, m. dans sa patrie en 1654, se distingua par l'exactitude de son dessin et la beauté de son coloris. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *St Jean* dans l'église de ce nom à Grenade, 8 grands tableaux représentant la *Passion* dans l'église des Augustins de la même ville, et la *Charité* dans celle de St-Philippe *el Real* à Madrid.

FUENTES ou **FONTE** (Barthélemi de), nom réel ou supposé d'un amiral au service d'Espagne, qui, selon une relation très-douteuse, aurait découvert en 1640 un gr. Archipel sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et aurait, étant parti de Lima, rencontré, par le 53e degré de latitude, le capitaine anglais Shapely venant de Boston, c.-à-d. de l'est : ce qui prouverait l'existence d'une communication entre les 2 Océans par le nord de l'Amérique. La *Relat.* de Fuentes, contenue dans une lettre de 7 pages in-4, impr. pour la prem. fois à Londres en 1708 dans les *Mem. des Curieux*, et souv. réimpr., a été le sujet de longues discussions entre les voyageurs et les géogr. Delisle, Buache, Fleurieu semblent croire à la vérité du récit de Fuentes ; Robert de Vaugondy et Vancouver le regardent comme une fable, et aucun écriv. espag. n'en parle, à l'exception de l'aut. de l'ouvr. intit. *Noticia de California*, Madrid, 1757, lequel nie formellement l'existence du soi-disant amiral.

FUENTES (N., comte de), général espag., né à Valladolid en 1560, fit ses prem. armes dans la campagne de Portugal sous le fameux duc d'Albe, se distingua ensuite dans celle de Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse, et accompagna ce prince en France, où le roi d'Espagne, profitant des troubles de la ligue, espérait asseoir sa dominat. Il continua de se signaler par son courage à la guerre et son talent dans les missions diplomatiques pend. les règnes de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV, et périt en 1643 à la bataille de Rocroy, où il commandait, à l'âge de 82 ans, cette fameuse infanterie espagnole long-temps la terreur de l'Europe, dont la défaite mit le sceau à la gloire du grand Condé et commença dignement celle du règne de Louis XIV.

FUESI (Pie), religieux dominicain, né en 1703 à Comaron dans la Hongrie, m. à Waitzen en 1769, a laissé plus. ouvr., parmi lesquels nous citerons : *Otia poetica*, Vienne, 1744 ; *Fasciculus biblicus, seu selecta SS. effata metricè pronuntiata*, Bude, 1746 ; *Catonis moralia disticha ad Hungaricos versus magnâ elegantiâ redacta*, imp. plus. fois, et la dernière à Bude, 1772.

FUESSLI (Jean), réformateur suisse, né à Zurich en 1477, a laissé une *Chron. suisse* qui va jusqu'en 1519. — Son frère, Pierre, qui m. en 1548, avait fait plus. campagnes en Italie et un voyage en Terre-Sainte, dont il a donné la relation. On a encore de lui : l'*Hist. de la guerre civile en Suisse*, de 1531 ; et celle de la *Prise de Rhodes*.

FUESSLI (Matthieu), peintre suisse, né à Zurich en 1598, m. en 1664, fut élève de Gotthard Ringgli, voyagea en Italie et fréquenta à Venise l'atelier de Tempesta et celui de l'Espagnolet, dont il se concilia l'amitié. De retour dans sa patrie, il s'y fit une réputation par son habileté à représenter des scènes effrayantes, telles que batailles, pillages, incendies, etc. Cet artiste a gravé avec succès dans le genre de Callot. Son fils et son petit-fils furent de bons peintres de portraits. Le dernier m. en 1739. — Fuessli (Jean-Melchior), graveur suisse, né en 1677 à Zurich, m. dans la même ville en 1736, exécuta un gr. nomb. d'estampes, parmi lesquelles on distingue surtout celle qui représente la *Cérémonie des sermens* qui consacrèrent l'alliance de la république de Venise avec les deux cantons de Zurich et de Berne.

FUESSLI (Jean-Gaspard), arrière-petit-fils de Matthieu, peintre suisse, né en 1707 à Zurich, m. dans la même ville en 1782, fut élève de son père, et voyagea ensuite pour se perfectionner dans les différentes villes de l'Allem. A la pratique de son art Fuessli joignait une connaissance approfondie de la théorie ; il a été l'édit. du *Tr. sur le beau et sur le goût en peint.* par Mengs, Zurich, 1762 ; des *Lettres de Winkelmann, adressées à ses amis en Suisse*, ibid., 1778 ; et a pub. d'original : *Vies de Rugendas et de Kupetzki*, Zurich, 1758, in-4, en allem. ; *Hist. des meilleurs peintres de la Suisse*, 1755, 1774, 4 vol. ; *Supplément*, 1780 ; *Catal. raisonné des meilleurs grav.*, etc., ibid., 1771. — Ses deux filles, mortes avant lui, avaient réussi dans la peinture des fleurs et des insectes. — Fuessli (Jean-Rodolphe), fils du précéd., né à Zurich en 1737, m. à Vienne en 1806, fut élève de son père, et réussit également dans le dessin, la peinture et la gravure ; on lui doit un *Journal de l'art destiné pour les états autrichiens* : quelq. cahiers seulem. ont paru à Vienne en 1801 et années suiv. ; *Catal. raisonné des meilleures estampes, gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école* : les 4 vol. qui ont été pub. à Zurich, de 1798 à 1806, ne comprennent que les écoles flamande et ital. — Fuessli (Gaspard), frère du précédent, libraire et natural. à Zurich, né dans cette ville en 1745, y m. en 1786, après y avoir publ. : *Catalogue raisonné des insectes de la Suisse*, 1775, in-4, figures ; *Magasin d'entomologie*, 1778 et années suivantes, 3 vol. in-8 ; *Archives d'entomologie*, 1781, 1786, 6 cah. in-4, trad. en angl. et en franç., Londres, 1795, in-4.

FUESSLI (Jean-Rodolphe), de la famille des précédens, peintre en miniature, né en 1709 à Zurich, m. dans cette ville en 1793, étudia les principes de son art sous Melchior Fuessli, et alla ensuite se perfectionner à Paris sous Lautherbourg l'aîné. On a de lui *Dictionn. des artistes*, 1763 à 1777, in-4, 1779, in-fol. Cet important ouvr. a été continué par son fils.

FUESSLI (Jean-Conrad), ministre et littérat. protestant, né à Wetzlar en 1704, m. près de Zurich en 1775, a été l'édit. de l'*Hist. helvétique* de Simler, Zurich, 1734, en lat. ; des *Epîtres des réformateurs*, ibid., 1740, etc., et pub. d'original : *Mem. pour servir à l'hist. de la réformation suisse*, ib., 1741-1753, 5 vol. en allem. ; *Descript. géogr. et polit. de la Suisse*, Schaffhouse, 1770-1772, 4 vol. in-8 ; *Histoire de l'église durant le moyen âge*, Leipsig, 1770-1774, 3 vol. in-8.

FUET (Louis), canoniste franç., né à Orléans en 1681, m. à Paris en 1739, n'avait commencé à apprendre la langue lat. qu'à l'âge de 20 ans. Toutefois ses études pour être tardives n'en furent que plus solides ; il se rendit en peu de temps très-habile dans le droit canon, et eût fait honneur par ses lumières au clergé de France si son év. ne lui eût refusé un *démissoire*, parce qu'il lisait Jansénius, et se rangeait parmi les adversaires de la bulle. La même cause lui suscita plus. désagrémens lorsqu'il se fut fait recevoir avoc. au parlement de Paris, où il signala ses talens dans un gr. nombre de consultations données en faveur des appelans. On lui doit les ouvr. suiv. : *Mem. sur l'injustice de ces communication dont on menace les appelans*, Paris, 1712 et 1719 ; *Tr. des matières bénéficiales*, ibid., 1721 ; *Mem. et consultations relatifs aux dignités collégiales de St-Pierre de l'Isle*, ib., 1726.

FUGA (Ferdinand), archit. ital., né en 1699, m. à Naples en 1782, architecte du roi, a exécuté plus. travaux remarq., notamment l'hospice général des pauvres dans cette dern. ville.

FUGÈRE (Alexandre-Conrad), littér. franç.,

né en 1721 à Paris, m. dans cette ville en 1758, fut chargé par M. de Malesherbes, après la m. de de Boze, de la direction du *Journal des sav.*, et y inséra plus. articles remarquables, entre autres une *Analyse de la lettre de J.-J. Rousseau sur la musique franç.*; un *Examen critique d'une nouvelle trad. des Olympiques de Pindare*; un *Tableau du change des monnaies dans les principales villes de l'Europe*, etc. Il a laissé plus. ouv. MSs. Son *Eloge* a été inséré dans l'*Année littér.*, 1758, tome IV, et dans le *Journ. des sav.* (août 1758).

FUGGER, nom d'une famille de riches négocians d'Augsbourg, anoblis par l'empereur Maximilien. Dominique Custos, grav. d'Anvers, a pub. une suite de 127 portraits des membres les plus illustres de cette famille sous ce tit.: *Fuggerorum et Fuggerarum quæ in familiâ natæ, quæve in familiam transiverunt, quot extant, ære expressæ imagines*, 1593, 1618, 1620 et 1754, in-fol., avec des descriptions des personnages en allem. Cette collection remonte à Jacques Fugger, dit *le Vieux*, m. en 1469. — FUGGER (Huldrich), né à Augsbourg en 1528, m. à Heidelberg en 1584, avait embrassé l'état ecclés. et devint camérier du pape Paul III; mais ayant adopté les principes de la réforme, il se démit de son emploi et revint en Allemagne, où il se livra exclusivement à la culture des lettres. Protecteur éclairé des beaux-arts et des sav., il n'accorda pas seulement ses largesses aux écriv. allem., mais il les répandit même chez l'étranger, et donna entre autres une forte somme d'argent au célèbre Henri Estienne pour qu'il pût continuer ses sav. et précieuses édit. Il avait formé à gr. frais une riche collect. de MSs. anc. qu'il légua avec tout le reste de sa biblioth. à l'élect. palatin. — Son frère, Jean-Jacques, partagea son goût pour les livres et forma une biblioth. précieuse, dont Jérôme Wolfius fut le conservateur. On a de lui en allem. la *Vraie description histor. de la maison d'Habsbourg et d'Autriche*, 1555, 2 vol. in-fol., MS. enrichi de plus de 30,000 fig. d'armoiries, sceaux, portraits, etc., dont on conserve des copies dans les bibliothèques de Vienne et de Dresde. Lambécius et Kollar en ont pub. des fragmens, et Sigismond de Birken un extr. en allem. intit. *Miroir d'honneur de la maison d'Autriche*, 1668, in-fol. — FUGGER (Antoine et Raimond), fondèrent au 16e S. à Augsbourg deux hôpitaux, un cabinet d'antiques, une galerie de tabl., un jardin botan., et l'église de St-Maurice, où ils firent placer un magnifique jeu d'orgues, le plus gr. et le plus beau qu'on eût encore vu en Allemagne. — FUGGER (Othon-Henri), comte de Kirschberg et de Weissenhorn, né en 1592, m. en 1644, après avoir signalé sa valeur et ses talens militaires au service de l'Espagne et de l'empire en Bohême, dans les Pays-Bas, en Franconie, etc., et avoir mérité par sa belle conduite d'être promu au grade de grand-maître de l'artillerie.

FUHRMANN (MATHIAS), sav. relig. de l'ordre de St-Paul, ermite et définiteur général de la province d'Autriche, m. à Vienne en 1773, a publ. en allemand, de 1734 à 1767, plus. ouvr. intéressans, parmi lesquels nous citerons: *l'Autriche anc. et moderne*, Vienne, 1734-1737, 4 parties in-8; *Description hist. de la ville et des faubourgs de Vienne*, ibid., prem. partie, 1766, in-8, avec 4 pl. 2e partie, 1766, 1767, 2 vol. in-8, avec 7 pl.; *Hist. génér. ecclésiast. et civ. des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an 337 de J.-C.*, ibid., 1769, in-4, avec 13 planches.

FUIREN (GEORGE), méd. dan., né à Copenhague en 1581, mort en 1628, avait été chargé par le roi de recueillir les plantes que fournit le Danemarck, et ne put terminer son travail, qui fut inséré par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica* sous le titre de: *Index plantarum indigenarum quas in itinere suo observavit Fuirenus*. Le recteur Wolfgang Rhumann a consacré à la mém. de ce sav. méd. un *Programma funebre*. — FUIREN (Henri), fils du précéd., méd. et natur., né à Copenhague en 1614, passa la plus grande partie de sa vie à voyager dans les différentes univ. d'Allemagne, d'Italie et de France, et m. dans sa patrie en 1659, léguant à l'univ. de Copenhague sa biblioth. et son cabinet, dont Thomas Fuiren, son frère, a rédigé les notices: *Rariora musæi Henrici Fuiren quæ academ. Hafniensi legavit*, Copenhague, 1663, in-4; *Catal. bibl. Henrici Fuiren, Hafniensi acad. donatæ*, ib., 1660, in-4.

FULBECK (WILLIAM), écriv. angl., né à Lincoln en 1560, m. au commencem. du 17e S., est auteur de plus. ouvr. estimés, parmi lesquels on distingue surtout: *An historical collection of the continual factions, tumults, and massacres of the Romans, before the peaceable empire of Augustus-Cæsar*, Londres, 1600, in-8, ibid., 1601, in-4; *A direction, or preparative to the study, of the law*, ibid., 1600, in-8, réimp. en 1618, sous le titre de: *Civil canon, and the common Law*.

FULBERT, 54e évêq. de Chartres et l'un des plus savans prélats de son temps, naquit suiv. les uns en Italie, suiv. d'autres à Chartres. Quoi qu'il en soit du lieu de sa naissance, il est certain qu'elle était obscure, et qu'il ne dut, comme il le dit lui-même, l'avancement qu'il obtint qu'à son éducation et au soin que prirent ses maîtres de cultiver les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Après avoir étudié à Reims sous le célèbre Gerbert, qui devint pape dans la suite sous le nom de Silvestre II, Fulbert professa lui-même les lettres et la médecine à Chartres, où ses talens lui attirèrent un gr. nomb. de disciples franç. et étrangers. Promu au siége épiscopal en 1007, il assista à toutes les assemblées d'évêques qui eurent lieu de son vivant, non-seulement pour décider les questions relatives au dogme et à la discipline de l'Eglise, mais encore à l'administration de l'état et aux affaires purement politiques. Fulbert s'y fit fit admirer pour son éloquence et son savoir, en même temps qu'il se fit estimer pour sa modération et sa fidélité inviolable envers le roi. Après avoir rebâti avec magnificence son église qu'un vaste incendie avait détruite, et y avoir le premier introduit l'usage du chant en partie, Fulbert mourut en 1029, laissant des *Sermons* au nombre de 111, des poésies sacrées et des lettres, qui ont été impr., Paris, 1595, in-8, sous le titre d'*Œuvres de Fulbert*, ibid., 1608, in-8, sous ce tit.: *D. Fulberti carnutensis episcopi antiquissimi opera varia*. — FULBERT, archid. de Rouen, sophiste, c'est-à-dire, littérateur et philosophe célèbre du 11e S., passe pour l'aut. d'une *Vie de St Romain*, archev. de Rouen, publ. par Nicolas Rigault, 1609, in-8; d'une *Vie de St Remi* archev. de Rouen, m. en 771, insérée dans le tome 3e du *Thesaurus anecdotorum*, et de deux *Traités*, l'un sur *l'ordre et la manière de célébrer le concile*, l'autre sur la *manière d'ordonner un évêque*, insérés par dom Mabillon au tome 2e de ses *Analectes*. — Un autre FULBERT, religieux de St-Ouen, a laissé une *Hist. des miracles de St Ouen fondateur de son ordre*, et une *Vie de St Aicadre*, vulgairement St Achard, abbé de Jumiége. — V. ABAILARD.

FULCO. V. FOULQUES.

FULDA (FRÉDÉRIC-CHARLES), pasteur luthérien, et l'un des allem. les plus habiles dans l'étude des lang., né en 1724 à Wimpffen en Souabe, m. curé d'Ensingen en 1788, était membre de l'académie des sciences de Gottingue, de celle de Manheim et de la société allem. d'Anhalt-Bernbourg. Parmi ses ouvr., tous en allemand, on distingue surtout: *Mém. sur les deux dialectes principaux de la langue allem.*, Leipsig, 1773, in-4; *Recueil étymologique des principaux mots radicaux de la langue germanique*, publ. par J. G. Meusel, Erlang, 1776, gr. in-4; *Essai d'un rec.*

général des idiotismes allem, Berlin, Nicolaï, 1788, in-8. — FULDA (Jean-Chrétien), né en 1740, dans la principauté de Waldeck, m. pasteur à Hambourg en 1784, a pub. en allem. quelques *Discours* ou *Opuscules ascétiques*. — FULDA (Jean-Jules-Chrétien), autre pasteur luthérien, né à Gotha en 1734, m. à Leipsig, en 1796 a laissé des ouvr. ascétiques et théologiques en allem., des poésies en lat. et en allem., et une dissertation *De crucis signaculo precum christianarum comite*, Leipsig, 1759, in-4.

FULGENCE (St), *Fabius-Claudius-Gordianus Fulgentius*, évêq. de Ruspe, né à Lepte dans la Byzacène en Afrique, vers l'an 463, fut élevé avec soin par sa mère, et acquit en peu de temps une grande connaissance des lettres grecques et latines. Son mérite lui valut la charge de procurateur de la province; mais la lecture d'un sermon de St Augustin lui fit prendre la résolution de renoncer au monde. Il se retira successivement dans deux monastères, malgré le désespoir de sa mère, puis vint à Rome pour visiter le tombeau des SS. apôtres, en l'an 500, à l'époque où Théodoric, roi des Goths, faisait son entrée solennelle dans cette ancienne capitale de l'empire. De retour en Afrique, Fulgence fut élu évêque de Ruspe et exilé ensuite avec les autres évêques africains, en Sardaigne, par Trasimond, roi des Vandales; rappelé dans son diocèse par Hilderic, successeur de ce prince, il y m. en 533. Ce saint prélat, regardé comme un des pères de l'Eglise, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera une ample analyse dans la *Biblioth. ecclésiast.* de Dupin, tom. 6; et qui ont été réunis (par L.-U. Mangeant) en 1 vol. in-4, Paris, 1684. Fulgence fut appelé l'Augustin de son siècle, parce que sa doctrine sur la grâce est celle de saint Augustin, et que son style se rapproche de celui de ce docteur.

FULGENCE. V. FERRAND et GORDIEN.

FULGENCE (PLANCIADES), auteur d'un ouvr. en trois livres sur la mythologie, adressé à un prêtre nommé Catus, était, suivant quelques biographes, évêque de Carthage, au 6e S. On l'a confondu aussi avec St Fulgence, évêque de Ruspe. Son ouvr. a été impr. à Augsbourg en 1507, à Bâle en 1543, en 1599, par les soins de J. Commelin. Baillet (*v.* ce nom) attribue encore à Planciades Fulgence un livre sur les allégories de Virgile, adressé au grammairien Chalcide.

FULGOSE. V. FRÉGOSE.

FULIGATTI (JULES), jés. ital., né à Césène vers 1549, m. en 1633, est aut. d'un traité *Degli orivoli a sole*, Ferrare, 1616, in-4. — FULIGATTI (Jacq.), autre jésuite ital., né en 1595 à Rome, m. dans la même ville en 1653, est aut. des ouvr. suivans : *Vita di Roberto Bellarmino, cardinale*, Rome, 1624, in-4, trad. en lat. par Silvestre Petra Sancta, Liége, 1626, in-4, et en franç. par Pierre Morin, Paris, 1625, in-8; *Compendio della vita di San Francesco-Xaverio*, Rome, 1637, in-8; *Vita di Bernardo Realino*, Viterbe, 1644, in-8; *Vita di P. Canisio*, Rome, 1649, in-8, et une *Vie de Ste Elisabeth, reine de Portugal*, en latin.

FULKE (WILLIAM), ecclésiastique angl. non conformiste, principal du collége de Pembroke, né vers le milieu du 16e S., m. en 1589, a laissé un gr. nombre d'ouvr. de controverse presque tous dirigés contre les catholiques; les plus remarquables sont : *Commentary on the Rheims' Bible*, Londres, 1580, réimpr. sous ce titre : *The text of the new Testament of Jesus-Christ, translated out of the vulgar latin, by the Papists of the traiterous seminary at Rhemes*, etc., 1601, 1617 et 1633, in-f.

FULLEBORN (GEORGE-GUSTAVE), sav. allem, né à Glogau en 1769, m. en 1803, à Breslau, où il professait avec une grande distinction les langues hébraïque, grecque, latine, et la philosophie, a laissé un grand nombre d'ouvr. dont les plus remarq. sont : *Encyclopedia philologica*, Breslau, 1803, in-8, 2e édit.; *le Conteur de Breslau*, ouvr. périodique en allem. auquel il travailla depuis le no 14 (en 1800), jusqu'au jour même de sa mort; *Fragmens pour servir à l'hist. de la philosophie*, 12 part. en 3 vol. in-8, Zullichau et Freystadt, 1791.

FULLER (NICOLAS), ministre anglican et critique distingué, né à Southampton en 1557, m. prébendier de Salisbury en 1622, a laissé : *Miscellanea theologica*, Heidelberg, 1612, in-8, et Oxford, 1616, in-4, Londres, 1617; *Miscellanea sacra*, Leyde, 1650. — Un autre ministre du même nom fut jeté en prison comme partisan et défenseur des conformistes, et y mourut après avoir publié un plaidoyer (*Argument*) pour sa défense, Londres, 1607 et 1641, in-4.

FULLER (THOMAS), ecclésiastique et historien angl., né l'an 1608 à Aldwinckle dans le comté de Northampton, m. en 1661, chapel. du roi Charles II, avait montré dès sa jeunesse de grandes disposit. pour la poésie, dispositions dont ses ouvr. histor. se ressentent plus ou moins. Lors de la guerre civile entre le roi et le parlement, il adopta le parti de la cour, fut successivement nommé chapelain de l'armée de sir Ralph Hopton et de la princesse Henriette-Marie, et quoiqu'il n'eût pas émigré avec la famille royale, il resta constamment fidèle à la cause qu'il avait embrassée et qu'il défendit de sa plume ainsi que dans la chaire sacrée. Fuller a publ. un gr. nomb. d'ouvr. parmi lesquels nous citerons un poème intit. : *David's hainous sin, heartie repentaunce, and heavie punishment*, Londres, 1631, in-8; *History of the holy war*, Cambridge, 1640, in-fol, 1647, 3e édit.; *The church history of Great Britain*, etc., ibid., 1656, in-fol.; *The speech of Birds, also of flowers, partly moral, partly mystical*, ibid., 1660, in-8.

FULLER (ISAAC), peintre angl., m. en 1672, avait passé plus. années en France pour y prendre des leçons de Perrier. De retour dans sa patrie, il peignit alternativem. l'hist. et le portrait. On cite comme ses chefs-d'œuvre deux devans d'autel, l'un pour l'église de la Madeleine à Oxford, l'autre pour celui du collége de Wadham de la même ville : et 5 gr. tableaux représentant *la Fuite de Charles II*, composés après la restauration et placés dans une des salles du parlement à Dublin.

FULLER (THOMAS), méd. angl., né en 1654, m. en 1734, a publ. plus. ouvr. parmi lesquels on distingue : *Parmacopeia extemporanea*, Londres, 1702 et 1714, in-8; Paris, 1768, in-12 : *Pharmacopeia Bateana*, Londres, 1718, in-12; *Pharmacopeia domestica*, ibid., 1723, in-8; un traité (en anglais), *des Fièvres éruptives, de la rougeole, et de la petite-vérole*, 1730, in-4. — On l'a confondu avec un autre FULLER (François), médecin angl., qui publ. en 1704 *Medicina gymnastica*, ou *Traité sur l'influence de l'exercice sur l'économie animale, et sur la nécessité d'y avoir recours dans le traitement de nombre de maladies*, réimpr. en 1705, et pour la 5e fois en 1718. — FULLER (John), chirurgien dentiste anglais, m. vers 1806, est aut. d'un *Essai populaire sur la structure, la formation et conservation des dents* (en anglais), Londres, 1815, in-8, avec des planches et des observations préliminaires par Richard Downing. — Un autre FULLER (Th.), né en Afrique, m. vers le commencement du 19e S. dans l'Amérique méridionale, est cité comme un exemple frappant de l'aptitude des nègres aux combinaisons les plus abstraites. Cet homme, dépourvu des prem. élémens de l'instruction, était doué d'une facilité prodigieuse pour les calculs de tête. On rapporte qu'un jour il résolut par ce moyen la question suivante dans l'intervalle d'une minute et demie : combien de secondes a vécu un homme âgé de 70 ans, ...mois, ...jours, etc.? Tel était alors à peu près l'âge du nègre lui-même.

FULMAN (WILLIAM), antiquaire angl., né en 1632, à Penhurst dans le comté de Kent, m. en 1683, a laissé : *Academiæ oxoniensis notitia*, Oxford, 1665, in-4, Londres, 1675, in-4; *Appendix to the life of Edmund Stanton*, etc., Londres, 1673. Il a en outre été l'édit. de ce qu'on appelle ordinairement les *Œuvres de Charles Ier*.

FULLONIUS. V. FOULON.

FULRADE, 14e abbé de St-Denis, au 8e S., contribua puissamment à la révolution qui fit descendre du trône le dernier des Mérovingiens pour y placer Pépin. Chargé de missions importantes par ce prince près le souverain pontife, et par le souverain pontife près des rois lombards, il les termina toutes heureusement, obtint de grands honneurs pour lui-même et de grands priviléges pour son abbaye, où il m. en 777. Le célèb. Alcuin (*v.* ce nom) lui fit une magnifique épitaphe.

FULTON (ROBERT), célèbre mécanicien américain, né vers l'an 1767, dans le comté de Lancastre (état de Pensylvanie), fut d'abord destiné à la profession de joailler, qu'il abandonna pour se livrer à la peinture, suivit à Londres les leçons de West, originaire d'Amérique, et, après avoir passé quelq. années sous ce grand peintre d'hist., il exerçait son art dans le comté de Devon lorsqu'il fit la connaissance du mécanicien Rumsey, son compatriote. Par suite de cette liaison, l'élève de West résolut de quitter une carrière dans laquelle il désespérait de parvenir à une grande célébrité, pour se livrer à l'étude de la mécanique, dont sa prévision lui promettait des résultats plus avantageux. Il suivait cette nouvelle direction lorsqu'un autre Américain, Joel Barlow, l'attira en France pour y travailler à un panorama. Cette entreprise à laquelle Fulton prit part, non-seulement comme artiste, mais encore comme intéressé, lui procura des bénéfices considérables qui le mirent à même de continuer ses études de mécanique et de s'y vouer exclusivement; il se trouva en relation avec des savans de l'institut, des ingénieurs civils et militaires, dont la conversation et les écrits achevèrent de développer son génie. De retour aux Etats-Unis, il y publ. plus. découvertes telles qu'un *Moulin pour scier et polir le marbre*; une *Machine à faire des cordes*, un *Bateau pour naviguer sous l'eau*, une machine appelée *Torpedo*, ou *Moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis*; un *Traité sur le perfectionnement des canaux de navigation*, etc.; mais l'invention qui immortalisera le nom de Fulton est celle du *Steam-Boat*, ou bateau à vapeur, trop connu aujourd'hui en Europe pour que nous en donnions ici la description. « Quelles que soient, dit un biographe, les idées que des projets antérieurement formés puissent avoir suggérées à Fulton pour son *steam-boat*, il n'en est pas moins certain que, le premier, il a su lever les difficultés qui jusque là s'étaient opposées à leur exécution, et qu'il a réalisé un véhicule nouveau dont l'emploi se multipliera chaque jour en perpétuant le nom de son auteur. » Le chagrin de se voir contester l'honneur de sa découverte, et l'établissement d'autres *steam-boats* que les siens sur les mêmes rivières où il devait avoir le privilége exclusif de cette entreprise, conduisirent Fulton au tombeau, le 24 février 1815. Les sociétés savantes, tous les hommes instruits de New-York, assistèrent à ses funérailles et portèrent le deuil pendant un mois. Son système de canaux, impr. à Londres sous le titre de : *On the improvement of the canal's navigation*, 1796, in-4, avec 17 pl. a été trad. en franç. par M. de Récicourt, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc., etc., Paris, an VII (1799), in-8, avec 7 pl. Plus. des découvertes de Fulton ont été décrites en franç., dans les Annales des arts et manufactures, et dans le Bulletin de la société d'encouragement. La *Vie de Fulton* a été pub. par son ami Cadwaller D. Colden, New-York, 1819, in-8.

FULVIE, célèbre Romaine, fut successiv. femme du tribun P. Clodius et de Marc-Antoine. Après le meurtre de Clodius, elle fit placer son cadavre devant le vestibule de sa maison, et souleva le peuple, qui s'était assemblé autour d'elle. Ayant épousé Antoine, elle le seconda dans ses proscriptions, et ne montra pas moins de cruauté que lui. Elle se fit apporter la tête de Cicéron; et, après l'avoir insultée lâchement, lui perça la langue avec un poinçon d'or. Pendant qu'Octave et Antoine faisaient la guerre contre les meurtriers de César, elle exerça dans Rome la souveraine autorité; s'étant liguée avec L. Antoine, frère du triumvir, elle forma contre Octave un parti très-puissant, et le força à en venir aux mains. Obligée de quitter Rome, elle alla avec L. Antoine s'enfermer dans Pérouse, où elle soutint un long siége : la famine seule put la déterminer à se rendre (40 av. J.-C.) Elle alla rejoindre son époux; mais le chagrin qu'elle ressentit de la passion de celui-ci pour Cléopâtre la conduisit au tombeau.

FULVIUS, nom d'une illustre famille romaine qui fournit à la république un grand nombre de magistrats. — M. FULVIUS NOBILIOR, préteur en Espagne (558 de Rome, 196 avant J.-C.), y fit de grandes conquêtes, et s'empara de Tolède, place regardée jusqu'alors comme imprenable. Consul en 565 (189 av. J.-C.), il fit la guerre en Grèce, soumit les Etoliens, et s'empara d'Ambracie et de l'île de Céphalénie. Nommé censeur 10 ans après avec Emilius Lepidus, son ennemi mortel, il renonça généreusement à son ressentiment pour le bien de la république. — M. FULVIUS FLACCUS, consul en 629 (125 av. J.-C.), seconda les tentatives des Gracques, et fit exécuter la loi agraire. Quatre ans après, cité avec Tib. Gracchus par le consul Opimius pour rendre compte de sa conduite, il refusa de répondre, et s'empara du mont Aventin; mais il y fut poursuivi et tué par le consul.

FULVIUS (ANDRÉ), archéologue italien, né vers la fin du 15e S. aux environs de Palestrine, est aut. des ouvr. suiv. : *Antiq. urbis Romæ*, Rome, 1513, in-4, poème en deux chants dédié au pape Léon X; *Antiq. urbis*, ouvr. en prose composé de 5 livres, prem. édit. in-folio, sans date ni lieu de public. (probablement Rome, 1527), deux. édit., Rome, 1545, in-8, trad. en ital., Venise, 1543; in-8; *Imperatorum et illustrium virorum et mulierum vultus*, d'après la collection des médailles de Jacques Mazocchi, Rome, 1517, in-8. — Un autre FULVIUS (Publius), qui vivait au commencement du 17e S., est aut. de quelques pièces médiocres insérées au tome 1er des *Deliciæ poetarum Italorum*.

FULVY (PHILIBERT-LOUIS ORRY, marq. de), né en 1736 à l'Ile-de-France suivant les uns, à Versailles ou ailleurs selon d'autres, a brillé parmi les beaux esprits et les versificateurs de son temps, si tant est qu'on admette la réalité de son existence. M. A. de Labouisse, qui s'est caché sous le pseudonyme de M. de Rochefort, dit (t. 1er de ses *Souven. et Mélanges*, p. 199) que le marq. de Fulvy était fils de J.-H.-L. Orry, conseiller d'état, intend. des finances, et fondateur de la manufacture de porcelaines de Vincennes, depuis transférée à Sèvres, et devenue si célèbre; il est mort le 18 janv. 1823 à Londres, où il s'était retiré à l'époque de la révolution. C'est donc à tort, comme le dit M. de Labouisse, qu'on a imaginé que ce personnage n'était qu'un pseudonyme emprunté par le feu roi Louis XVIII, alors MONSIEUR. Quoi qu'il en soit, on a impr. quelques-unes des poésies du marquis de Fulvy à la suite de la *Relation d'un voyage de Paris à Bruxelles en 1791*, etc., Paris, 1823, in-8; les mêmes pièces ont été reproduites dans

l'ouv. intit. : *Louis XVIII, sa vie, ses dern. momens et sa mort*, etc., Paris, 1825, in-12. Il existe à la biblioth. roy. un exempl., peut-être unique en France, du rec. des *Fables du marquis de Fulvy*, Madrid, 1798, in-12. Le *Journal des Débats* du 15 juin 1823 contient une *Notice* sur le marquis de Fulvy, par un correspondant de Londres.

FUMAGALLI (Ange), sav. ital., abbé de l'ordre de Cîteaux, né en 1728 à Milan, mort dans cette même ville en 1804, memb. de l'inst. des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, a laissé un gr. nombre d'ouv. sur la théol., l'hist., la diplomatie, et auxquels, soit par modestie, soit pour se conformer aux règles de son ordre, il n'a pas mis son nom. Les plus remarquables sont : *Storia delle arti del disegno presso gli antichi, di Giovanni Winkelmann, con note, Milano, nell' imperiale monistero di S.-Ambrogio maggiore*, 1779, 2 t. in-4 ; *delle antichità Longobardico-Milanesi illustrate con dissert.*, ibid., 1792, 4 vol. in-4 ; *Abozzo della polizia del regno Longobardico, ne' due Secoli VIII e IX*, Bologne, 1809, in-4, inséré dans le tome 1er des *Mem. di letteratura dell' istituto italiano*.

FUMANI (Adam), poète latin, né au commencement du 16e S. à Vérone, m. chanoine de la cathédrale de cette même ville en 1587 après avoir été l'un des secrét. du concile de Trente, est aut. des ouv. suiv. : *D. Basilii magni moralia et ascetica è græco in latinum conversa*, Lyon, 1540, in-fol. ; *In creationem Sixti V, carmen*, Vérone, 1585, in-4 ; *Logices libri quinque*, poème impr. pour la prem. fois dans la 2e édit. des *œuv. de Fracastor*, Padoue, 1739, in-8 ; des *Vers ital.*, imp. dans les recueils du temps, des *Vers lat.*, insérés au t. 1er des *Deliciæ poetarum italorum*.

FUMARS (Etienne), littér. et poète franç., né près de Marseille en 1743, mort en 1806, prof. de littér. franç. à Copenhague, est aut. de *Fables* dont le recueil complet a été pub. après sa mort, Paris, 1807, in-8 et in-12.

FUMÉE (Adam), méd., né en Touraine vers 1430, m. en 1494, fut prem. méd. de Charles VII, et ensuite de Louis XI, qui, pour reconnaître ses services, le fit successivement maître des requêtes et garde-des-sceaux. Astruc a pub. une *Notice* sur Adam Fumée dans ses *Mémoires sur la faculté de Montpellier*. — Fumée (Adam), fils du précédent, conseiller au parl. de Paris, maître des requêtes, etc., présida les *grands jours* de Poitiers, y tint les sceaux en 1531, et m. vers 1536. — Fumée (Adam), petit-fils du précédent, conseiller au parlement de Paris, m. en 1575, était au rapport de Lacroix-du-Maine un homme docte ès-langues, poète franç., mathém., jurisc., orat., hist. et philos. — Fumée (Martin), sieur de Genillé, frère du précédent, est auteur de plus. ouv. parmi lesquels nous citerons : *Hist. générale des troubles de Hongrie et de Transylvanie*, etc., Paris, 1594, in-8, ib., 1608, in-4, avec la continuation de N. de Montreux, trad. en allem., Cologne, 1596, in-4 ; *Hist. des guerres faites par l'emp. Justinien contre les Vandales et les Goths*, trad. du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol. — Fumée (Martin), sieur de Marly-le-Châtel, neveu des précéd., a trad. de l'espag. de Fr. Lopez de Gomara, l'*Hist. gén. des Indes occidentales et Terres-Neuves*, Paris, 1578, in-8. — Fumée (Ant.), sieur de Blandé, maître des requêtes au parlement de Paris, est l'auteur auquel on attribue 3 traités : *de eo quod interest, de substitutionibus, de conjunctionibus*, Lyon, 1536, in-4, insérés depuis dans les *Tractatus juris universi* ; un *Panégyr. au roi de France et de Pologne*, Paris, 1574, in 8, etc. — Fumée (Gilles), a publié *le Miroir de loyauté*, ou l'*Hist. déplorable de Zerbin, prince d'Ecosse, et d'Isabelle, infante de Galice*, tiré de l'Arioste, et mis en vers fr., Paris, 1575, in-8. — Fumée (Jacques), a laissé les ouv. suiv. : *de l'Orig. et progrès des chev. de Malte*, Paris, 1604, in-8 ; *l'Arsenal de la milice franç.*, ibid., 1607, in-8.

FUMEL (Jean-Félix-Henri de), évêque de Lodève, né à Toulouse en 1717, m. en 1790, pub. en 1759 et 1765 deux *Instruct. pastorales*, où il traite les questions qui divisaient l'église de France à cette époque, et combat l'incrédulité. On a encore de lui *le Culte de l'amour divin, ou la Dévot. au sacré cœur*, souv. imp. et attaqué dans plus. ouv., entre autres dans un écrit int. *Dissert. dogmat. et morale*, ou *Lettres d'un prieur à un ami*, 1777, in 12. — Fumel (Jean-Ant.-Basile de), de la même fam., chanoine hon. de St-Denis, aumônier de l'hôpital de la maison civile du roi, m. le 28 févr. 1825, à l'âge de 67 ans, se distingua par une douceur et une charité exemplaires.

FUNCK (Mathias), philos. et poète, né dans le Hanovre vers le milieu du 15e S., a laissé les ouv. suiv. : *de genuino vitæ humanæ calle ex pythagoricâ tradit.* ; un *Poème à la louange de Ste Anne* ; une *Généalogie de la Ste Vierge* ; une *Vie de Ste Edwige*, en vers héroïques, etc. — Son frère Fabius est auteur de deux *Poèmes*, l'un sur la philosophie, l'autre sur les sept arts libéraux.

FUNCK (Jean), en latin *Funccius*, ministre luthérien, né en 1518 à Werden près de Nuremberg, décapité à Kœnisberg en 1566 pour avoir trempé dans une conspiration contre l'état, est auteur de plus. ouv. parmi lesquels nous citerons : *Chronol. cum comment. chronol. ab initio mundi ad resurrectionem Christi*, Nuremberg, 1545, et Kœnigsberg, 1552, in-fol., souv. réimp. avec des continuations ; *Comment. sur Daniel*, en allem., Wittemberg, 1565, in-fol., très-rare ; *Comment. sur l'Apocalypse de St Jean*, pub. par Michel Sachsen, Francfort-sur-le-Mein, 1596, in-4, fig., très-rare. — Funk (Théod.), a publié une *Vie de Scanderberg*, 1606. — Funk (Melchior), né à Cologne au commencement du 17e S., a publié une *Arithmét. pratique* en allem., 1635 et 1637, 2 part. in-8. — Funck (Thomas), ministre protestant à Ulm, a donné une édit. de la *Gnomologia patrum* de Jean Meuckel, Ulm, 1651, in-8. — Funck (George), astronome, est aut. de l'ouv. int. *de Galactiâ seu circulo lacteo*, Rostock, 1686, in-4.

FUNCK (Christian), sav. prof. allem., né en 1626 à Ditmansdorf, près de Friedberg, dans la haute Saxe, m. recteur du gymnase de Gorlitz en 1695, a laissé plus. ouv. ; les plus importans sont : *Viales Altenburgenses, hoc est testimonia scholastica*, Gorlitz, 1670, in-8 ; *introd. positiva ad orbis imperantis notitiam*, Leipsig, 1690, in 8. — Funck (Christian-David), fils du précéd., a pub. : *Vindiciæ sæculi nostri*, etc., Francfort, 1695, in-12 ; *Dissert. de calculo albo veterum*, Leipsig, 1691, in-4 ; *Hist. infallibilismi fallibilis* (réfutat. de l'*Hist. infallibilismi* de G.-H. de Freyburg), 1690, in-4 ; cet ouv. est écrit en allemand.

FUNCK (Christian), théol. allem., né à Lubeck en 1659, m. en 1729, doyen de l'église d'Aurick en Westphalie, avait entrepris en latin une chronique de cette ville que la mort ne lui permit pas d'achever, et de laquelle on a extrait le catalogue des ministres réformés qui y ont exercé pour l'insérer au t. 1er de la *Biblioth. hist.-philol.-theolog.*, Bremen, 1718. — Funck (Jean-Gaspard), savant allem., né à Ulm vers 1680, m. prof. de mathém. au collége de cette ville en 1729, a pub., outre un grand nombre de dissert. de phys. et d'astron., les deux ouv. suiv. : *de Coloribus cœli : accedit oratio inauguralis de Deo mathematicorum principe*, Ulm, 1716, in-8 ; *Hist. abrégée de la réforme de Luther*, en allem., ibid., 1717, in-8.

FUNCK (Jean-Nicolas), savant allemand, né à Marbourg en 1693, m. professeur et biblioth. du collége de Rhintel en 1777, a pub. en latin de 1720

à 1773, quinze ouv. tous très-remarquables par le jugement éclairé et les connaissances variées qu'ils supposent dans leur aut. Outre sept *dissert.* où il examine et caractérise très-bien les différ. âges de la langue latine, ouv. qui forment une collection très-rare et très-estimée, nous citerons de lui : *de Script. veterum*, Marbourg, 1743, in-8; *Leges XII tabularum, suis quotquot reperiri potuerunt fragmentis restitutæ*, Rhintel, 1744, in-4; *Pro Phædro ejusque fabulis apol.*, Leips. 1747, in-8.—FUNCK (Jean-Nicolas), neveu du précéd., né en 1715 à Marbourg, m. professeur d'éloquence dans la même ville en 1758, a pub. un grand nombre de dissertations lat.; parmi lesquelles nous citerons : *de Lauro Apollini sacrâ*, Marbourg, 1752, in-4; *de Veterum acclamationibus et plausu*, ibid., 1755, in-4.

FUNÈS (MARTIN), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1560, mort à Colle près de Florence en 1617, a pub. : *Disput. de Deo uno, et de vitiis et peccatis*, Gratz, 1589; *Speculum morale practicum*, Constance, 1598, Cologne, 1610; *Methodus practica utendi libro Thomæ à Kempis de imitatione Christi*, trad. en différentes langues et placé en tête de plus. édit. de l'*Imitation de J.-C.*

FURBITY (GUI), religieux dominicain et doct. de Sorbonne, m. en 1541, signala son zèle pour la foi plutôt que sa prudence dans les efforts qu'il fit en 1533 et 1534 pour s'opposer à l'introduct. à Genève du protestantisme déjà dominant à Berne. Les habitans de cette ville, offensés de quelques vivacités qu'il s'était permises contre eux dans ses sermons, envoyèrent des députés à ceux de Genève, menaçant de rompre l'alliance si ce prédicateur n'était puni. Furbity fut jeté en prison, et malgré l'intervention du roi de France, y resta pendant une année, au bout de laquelle il fut échangé contre le ministre Saunier, que le duc de Savoie avait fait arrêter en Piémont.

FURETIÈRE (ANTOINE), littérateur, né à Paris en 1620, s'attacha d'abord à l'étude du droit et exerça pendant quelques années les fonctions de procureur fiscal de St-Germain-des-Prés. Mais, l'état ecclésiastique lui paraissant préférable à la jurisprudence, il prit les ordres et fut nommé abbé de Chalivoy. Il fut admis, en 1662, à l'académ. franç., qui l'exclut de son sein trois ans après sur l'accusation d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionnaire qui porte son nom. Furetière s'en vengea en déclarant la guerre à l'académie en corps, et cette guerre de *factums* et de libelles, en vers et en prose, se prolongea jusqu'à la mort de l'ex-académicien, arrivée en 1688. Il n'a paru, du vivant de Furetière, qu'un extrait de son Dictionn. sous ce titre : *Essai d'un Dictionn. univ.*, etc., 1684, in-8, sans nom de ville ni d'impr. : ce n'est qu'en 1690 qu'en furent données instantanément les deux prem. édit., Rotterdam, 2 vol. in-fol., et 3 vol. in-4 : la dern. édit. de cet ouvr. est celle d'Amst. (pub. par Brutel de la Rivière et Basnage de Beauval), 1725, 4 vol. in-fol. Réimpr. plus tard à Trévoux, le *Dictionn.* de Furetière cessa de porter son nom, et ne fut plus désigné que sous le titre de *Dictionn. de Trévoux*. Furetière est encore aut. de plus. ouvr. en prose et en vers, presque tous anonymes et oubliés aujourd'hui. Nous ne citerons que *le Roman Bourgeois* (Paris, 1666, in-8, fig.), dans lequel les mœurs de la classe inférieure, à l'époque où vivait l'auteur, sont peintes avec quelque vérité. Furetière fut très-lié avec Boileau, Racine et La Fontaine; la parodie de *Chapelain décoiffé*, imprimée dans les *Œuvres* du satirique, est presque entièrement de lui, et il eut quelque part à la comédie des *Plaideurs*. On a impr. en 1696 *Furetériana*, ou *les bons mots et les remarques d'hist., de morale, de crit., de plaisanterie et d'érudit. de Furetière* (pub. par Guy Marais).

FURGAULT (NICOLAS), né en 1706 à St-Urbain, diocèse de Châlons-sur-Marne, m. au même lieu en 1795, professa long-temps, avec distinction, la grammaire et les humanités au collége Mazarin (à Paris). On a de lui les ouv. suiv. à l'usage des colléges ; *Nouv. abrégé de la gramm. grecq.*, Paris, 1746, in-8, ouv. adopté par l'ancienne université et souvent réimp. tant qu'elle a existé ; nouv. édit. par les soins de M. Jannet, Paris, 1813 et 1815, in-8 ; *Abrégé de la quantité* ou *Mesures de syllabes latines*, ibid., in-8; *Dictionn. d'antiq. grecq. et romaines*, Paris, 1768 et 1786, petit in-8, 3e éd., 1809, in-8; *Dictionn. géogr., hist. et mytholog. portatif*, ibid., 1776, in-8; *les Principaux idiotismes grecs, avec les ellipses qu'ils renferm.*, Paris, 1784, in-8; *les Ellipses de la langue latine*, etc., Paris, 1780, in-12.

FURGOLE (JEAN-BAPTISTE), célèbre jurisconsulte, né en 1690 à Castel-Ferrus dans le bas Armagnac, fut reçu avocat au parlement de Toulouse en 1714. Il avait fait une étude approfondie des lois, des coutumes, de la jurisprudence qui régissaient la France, et à l'aide du bon esprit et du jugement droit dont la nature l'avait doué, il parvint à saisir dans tous ses détails l'ensemble de l'ancien droit français, et entreprit de l'expliquer dans des ouv. qui furent recherchés de tous les jurisconsultes, et qui obtinrent une autorité dont la durée s'est prolongée aussi long-temps que la législation qu'il s'était chargé de faire connaître. Honoré de la confiance du roi qui l'avait nommé capitoul de Toulouse, de l'amitié du chancelier d'Aguesseau, digne appréciateur de son mérite, Furgole obtint pendant toute la durée de sa vie l'estime et la considér. récompenses du vrai talent, et m. à Toulouse dans le mois de mai 1761, regretté des savans, pleuré de sa famille et de tous ses amis. Les *Œuvres complètes de Furgole* ont été imp. à Paris en 1775 et 1776, 8 vol. in-8.

FURIETTI (JOSEPH-ALEXANDRE), cardinal et savant archéologue ital., né à Bergame en 1685, se rendit de bonne heure à Rome et y suivit quelque temps sans succès la carrière de la prélature. Benoît XIV, estimait fort ses talens ; mais il ne voulut jamais lui accorder la pourpre romaine, parce que Furietti de son côté ne voulut point lui rendre à quelque prix que ce fût deux superbes centaures, ouv. d'Aristeas et de Papias, sculpt. grecs dont les noms avaient été inconnus jusque là, et qu'un heureux hasard lui avait fait découvrir en 1736 dans les fouilles de la *Villa Adriana* à Tivoli. Clément XIII apparemment moins curieux d'antiquités, créa Furietti cardinal en 1759; mais cette dignité était un peu tardive; le sav. bergamasque, alors âgé de 74 ans, m. en 1764, dans un état d'enfance complet. Furietti a été l'édit. des œuvres de Gasparino, de Guiniforti et de Pubblio Fontana (*v.* ces noms); il a donné sur chacun de ces aut. une notice biograph. estimée; et a pub. d'original : *de Musivis, vel picturiæ mosaicæ artis origine*, Rome, 1752, in-4 : c'est une hist. à peu près complète de peinture en mosaïque chez les anciens.

FURIUS (M. BIBACULUS), poète satirique lat., né à Crémone vers l'an 102 av. J.-C., composa des épigrammes mordantes, dans lesquelles il attaqua surtout César, et un poème épique intit. *de Bello gallico*, dont Horace critique le début (l. 2, sat. 5, v. 41). Il reste de ce p ète quelq. fragm. que l'on trouve dans les collections des Etienne et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. — Il ne faut pas le confondre avec un autre FURIUS (Antius), aussi poète, mais antérieur d'un demi-siècle environ.

FURIUS (FRÉDÉRIC), écriv. espagnol, quelquefois appelé *Cæriolanus*, né à Valence, m. à Valladolid en 1592, soutint contre Bononia, archidiacre de Palerme et chapelain de l'empereur Charles V, qu'il est permis de trad. les livres saints en langue vulgaire, et pub. les argumens de son adversaire et les siens dans un ouv. intit. : *Bononia, sive de libri sacris in vernaculam linguam convertendis*

libri duo, Bâle, 1556, in-8. Il est encore auteur d'un traité intit. : *Del consejo y consejero*, Anvers, 1559, in-8, ouv. dédié à Philippe II, et composé pour l'éducation de ce prince dont Furius avait été chargé.

FURMER (BERNARD-GERBRAND), doct. en droit, né vers la fin du 16e S. à Leeuwarde en Frise, m. au même lieu en 1612, a pub. : *Annalium Frisiæ lib. IX*, 1609-11-17, in-4; *Pro antiquitate Frisiæ apologia contra U. Emmium*, Franeker, 1613, in-4 : il a été en outre l'édit. d'une *Chroniq. latine des évêques d'Utrecht et des comtes de Hollande*, par Jean de Beka, allant de 1345 à 1574, à laquelle il a joint un appendice de Suffridus Petri, son maître, 1612.

FURST (WALTER), l'un des fondateurs de la liberté helvétique, était né à Altorf dans le canton d'Uri ; il mourut postérieurem. à 1317. V. TELL (Guillaume) et MELCHTAL.

FURSTEMBERG (FERDINAND de), év. de Paderborn, né en 1626 à Bilstein en Westphalie, fit ses études à l'université de Cologne, et eut l'avantage de s'y faire remarquer par le nonce Chigi, qui étant devenu pape sous le nom d'Alexandre VII, l'appela à Rome, et le nomma successivement l'un des camériers secrets, évêque de Paderborn en 1661, de Munster en 1678, et enfin vicaire-général du saint-siége pour les pays du nord. Furstemberg se montra digne de tous ces honneurs en employant sa fortune et son crédit à encourager les lettres et les arts et à soutenir grand nombre de jeunes gens que leur pauvreté eût empêchés de cultiver leurs heureuses disposit. pour les sciences. Aussi Pierre Frank, Nicolas Heinsius, le P. Larue, Commire, Daugières, etc., se sont-ils plu à donner des témoignages de leur haute estime à ce vertueux prélat, qui m. en 1683. On a de lui : *Monumenta paderborn. ex hist. romanâ. franc. et saxonicâ eruta et notis illustrata*, Paderborn, 1669, in-4, Amsterdam, Elzevir, 1672, in-4; *Poemata*, Paris, 1684, in-4, insérés auparavant dans les *Poemata septem illustrium virorum*, Rome, 1656. Ferdinand a aussi été, après son frère Guillaume, chanoine de Trèves et de Munster, l'éditeur des poésies du pape Alexandre VII, sous ce titre : *Philomati musæ juveniles*, Anvers, 1654, in-8.

FURSTEMBERG (FRANÇOIS EGON DE), prince-évêque de Strasbourg, né en 1626, était l'un des principaux ministres de l'électeur de Cologne, et rendit en cette qualité de nombreux services à Louis XIV. Nommé évêque de Metz en 1658, prince-évêque de Strasbourg en 1663, il dépensa des sommes immenses pour racheter les biens de son église alors possédés par des luthériens, et m. en 1682 à Cologne, six mois après que Strasbourg eut ouvert ses portes aux Français : événement que ce prélat avait toujours vivement désiré et auquel il avait puissamm. contribué.—FURSTEMBERG (Guillaume EGON de), frère du précéd., cardinal, né en 1629, partageait à l'égard de la France les sentim. de François, auquel il succéda à l'évêché de Metz en 1663 et à celui de Strasbourg en 1682. Créé cardinal en 1682, sur la présentation de Louis XIV, il ne put toutefois, malgré le crédit de ce prince, remplacer l'électeur de Cologne dont il était coadjuteur. La diète de Ratisbonne l'ayant déclaré ennemi de l'empire, il se retira en France, et m. en 1704, à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, que le roi lui avait donnée et dont il avait restauré le palais abbatial.

FURSTENAU (JEAN-HERMAN), médecin allem., né en 1688 à Herforden en Westphalie, professa successiv. dans cette ville et à l'univers. de Rinteln, fut reçu membre de l'académie des Curieux de la Nature, et m. en 1756, laissant un grand nombre d'ouvr. dont aucun n'a une étendue ni une importance bien remarquables, mais qui tous se disting. par la sagesse des pensées et la justesse des réflexions. Nous citerons seulement : *Desiderata medica*, Leipsig, 1727, in-8 : c'est un recueil de 8 dissert. sur les lacunes que présentent les ouvrages composés sur les différentes parties du grand art de guérir ; *de Religione medici*, ibid., 1720 ; *de Meritis Lutheri in œconomiam publ. et privatam resp. C.-G. Furstenau*, 1749. — FURSTENAU (Jean-Frédéric), fils du précéd., né en 1724 à Rinteln, m. dans cette même ville en 1751, profess. d'anatom. et de chirurgie, a laissé deux thèses : *de Methodo medendi ; de initiis typographiæ physiolog.*, soutenues en 1740, sous la présidence de son père, et quelques *dissert.*, insérées au tom. 8e des *Mem. de* l'academ. des Curieux de la Nature, dont il avait été reçu membre sous le nom de Faustin III.

FURTADO (ABRAHAM), savant israélite, né à Londres en 1755, m. le 29 janv. 1817 à Bordeaux, adjoint à la mairie de cette ville, appartenait à l'une de ces familles juives qui, fuyant les persécutions relig., quittèrent successivement l'Espagne et le Portugal, et apportèrent en France leurs richesses ou leur industrie. Encore dans le sein de sa mère, il avait failli rester enseveli avec elle sous des ruines lors du tremblement de terre de Lisbonne, ville où périt son père avec tant d'autres infortunés. Établi à Bordeaux avec le reste de sa famille, Furtado s'y livra avec succès aux spéculations maritimes ; et après s'être concilié la considération publique et avoir acquis une honnête aisance, il la réalisa en achetant une propriété rurale afin de s'adonner sans partage à son goût pour l'étude. Dès 1789 il se trouvait revêtu du titre de conseiller municipal de Bordeaux. L'intérêt de sa croyance lui rendait chers les principes politiques qui se manifestèrent à cette époque ; il les embrassa avec un empressement légitime, mais sans s'écarter de cette modération qu'ont si long-temps invoquée ses coréligionnaires. Atteint, après la journée du 31 mai, de la même proscription qui frappa les illustres députés de la Gironde, avec la plupart desquels il était en relation d'amitié, il ne recouvra sa sûreté personnelle et l'exercice de ses fonctions municipales qu'au 9 thermidor. Il fut élu en 1807 pour présider la prem. assemblée générale des israélites de France, remplit la même année les fonctions de rapporteur de la commission préparatoire des travaux du grand sanhédrin de France et d'Italie, et ne contribua pas médiocrement, par son talent et son éloquence, à obtenir du gouvernem. impérial l'établissement des consistoires de sa communion. Cet homme distingué a laissé plus. ouvr. MSS., parmi lesquels nous citerons : *Harmonie polit.* : cet ouvr. devait former 4 vol. ; *Pensées et réflex. morales et polit.*, 1 vol. ; *Traduct. de Lucrèce*, 2 vol. ; *le Livre de Job*, traduit en vers, 1 vol. ; Furtado est aussi aut. de plus. *Disc.* et *Rapports* dans les assemblées d'israélites. M. Michel Berr, prof. de littér. allem. à l'athénée royal de Paris, etc., a publié un *Eloge de M. Abraham Furtado*, Paris, L.-P. Sétier, 1817, in-8.

FURTEMBACH ou FURTENBACH (JOSEPH), architecte et ingénieur allem., né en 1591 à Leutkirck dans la Souabe, passa vingt ans en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre antiq., et m. architecte de la ville d'Ulm en 1667 : outre 13 ouv. sur les diverses branches des arts, il a pub. en allem. un *Nouv. voyage d'Italie*, avec une carte et 30 pl., Ulm, 1627, in-4, ibid., 1637, in-4, obl. — FURTENBACH (Joseph), fils du précéd., m. en 1655, s'était livré avec un égal succès à tous les arts du dessin, et, s'il faut en croire Fontenelle, à celui de la transmutation des métaux. Il est aut. de plus. ouv. sur l'architecture, dont le plus curieux intit. : *Feriæ architect.*, commencé en 1649, fut pub. par les soins de son père, Ulm, 1662, in-4, obl. avec 20 planc.

FUSÉE. V. AUBLET.

FUSI (ANTOINE), docteur de Sorbonne, né en Lorraine, était curé de St-Barthélemi et de St-Leu

(à Paris), lorsqu'en 1609, les marguilliers de cette dernière paroisse lui intentèrent un procès criminel, l'accusant de sorcellerie, de magie, etc., et de cacher chez lui une jeune fille dont il avait eu un enfant. Quelques aut. prétendent que le seul crime de Fusi était son opposition aux jésuites, qu'il avait empêchés de prêcher dans son église. Quoi qu'il en soit, après avoir en vain appelé de la sentence du Châtelet qui le condamnait, au présidial de Sens et à celui de Lyon, Fusi fut rayé des registres de la Sorbonne, passa 4 ans en prison, se sauva à Genève, s'y maria, embrassa la religion réformée et exerça le ministère évangéliq. dans le pays de Vaud, où il vivait encore en 1633. Il avait pub. plus. ouv. bizarres et satiriques pour sa défense : *le Mastigophore, précurseur du zodiaque*, etc., 1609, in-8; *le Franc archier de la vraie Eglise, contre les abus et énormités de la fausse*, 1619, in-8, etc. Le t. 34 des *Mem. de Niceron* contient de plus amples détails sur la vie de Fusi, son procès et les écrits auxquels il donna lieu.

FUST (JEAN), orfèvre à Mayence au milieu du 15e S., partage avec Guttemberg et Schoeffer l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie. Il serait difficile de déterminer au juste les droits de chacun de ces trois hommes célèbres à la reconnaissance du monde savant. On prétend que dès l'année 1430 Laurent Koster avait conçu à Harlem l'idée de planches en bois, telles à peu près que celles des graveurs, et que peu de temps après il y substitua des caractères mobiles en bois. Quoi qu'il en soit, Fust forma en 1450 une association avec Guttemberg; ils employèrent d'abord les planches de bois, puis les caractèr. mobiles en bois et enfin les caractères tirés des matrices fondues, et donnèrent la *Biblia sacra latina*, in-fol., de 637 feuillets, sans date, mais qui a dû être pub. de 1450 à 1455. A cette dernière époque Fust ayant rompu son association avec Guttemberg, en forma une nouvelle avec Schoeffer, et publia: le *Psalmorum codex*, 1457, le prem. livre impr. avec date, et qui l'a été cinq fois jusqu'en 1516, avec les mêmes caractères; le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459; les *Constitutiones Clementis quinti*; la *Biblia latina*, 1462; enfin le *de Officiis*, 1466. Fust vint à Paris cette même année, et y mourut, dit-on, de la peste.

FUSELI (H.), peintre de l'école angl., né à Zurich vers 1738, m. le 16 avril 1825, dans un état voisin de l'indigence à Pultney-Hill près de Lond., professeur de l'académie royale de peinture, avait commencé sa réputation par un grand tableau qui fut commandé par lord Oxford : *Théodore et Honoria*, et l'étendit promptement par ses peintures connues sous le nom de *Milton's and Shakespeare's Galleries*. H. Fuseli joignait à une profonde connaissance de son art des talens très-distingués en littérature; et un savant helléniste a dit de lui qu'il n'avait connu personne qui comprît aussi bien Homère.

FUZELIER (LOUIS), littérateur français, né vers 1672 à Paris, m. dans cette ville en 1752, a rédigé en société avec La Bruère le *Mercure*, depuis l'année 1744, et composé un grand nombre de pièces médiocres pour tous les théâtres de la capitale : douze pour l'Opéra, cinq pour le Théâtre franç., dix-huit pour le Théâtre italien, et un plus grand nombre encore pour l'Opéra-Comique, le Théâtre de la Foire, etc. Parmi toutes ces pièces une seule eut un succès marqué, *Momus fabuliste*; c'est une critique assez fine des fables de Lamotte. La traged. de *Cornélie vestale*, jouée sans succès sous le nom de Fuselier, était réellement du présid. Hénault.

FYAZ ou **FEYAZ-ALI**, célèbre docteur de la secte des *Nour-Bakhchyâ* (ou *Soufys* illuminés), principalement répandue en Perse, m. vers 1196 de l'hégire (1781-2 de J.-C.), avait résumé toute la morale religieuse du Koran en 17 articles de foi qu'il enseignait publiquement.

FYENS (JEAN), en latin *Fienus*, méd. belge, né en Brabant, exerça à Anvers jusqu'en 1584, époque à laquelle cette ville ayant été assiégée par le fameux duc d'Albe, il se retira à Dordrecht, où il m. l'année suiv. Il ne nous reste de lui qu'un seul ouvr. : *De flatibus humanum corpus molestantibus commentarius novus ac singularis*, etc., Anvers, 1582, in-8, Francfort, 1592, in-12, avec des notes de Lievin Fischer, traduit en hollandais, Amsterdam, 1668, in-12, en allem., Schneeberg, 1759, in-8. — FYENS (Thomas), fils du précéd., né à Anvers en 1567, m. profess. et recteur pour la troisième fois à l'université de Louvain en 1631, est aut. d'un grand nombre d'ouvr. dont quelques-uns jouissent encore d'une réputation méritée, et d'autres ne renferment que des idées bizarres opiniâtrement défendues. Les plus remarquables sont : *De cauteriis libri quinque*, etc., Louvain, 1598, et Cologne, 1607, in-8; *De præcipuis artis chirurgicæ controversiis, libri duodecim*, pub. par Herman Conring, Francfort, 1649, in-4, trad. en hollandais, Amsterdam, 1685, in-8, en allem., Nuremberg, 1679, in-8; *Semeiotice, sive de signis medicis*, etc., Lyon, 1664, in-4.

FYOT DE LA MARCHE (CLAUDE), abbé de St-Etienne de Dijon, né dans cette ville en 1630, m. en 1721, après avoir été aumônier du roi depuis 1651, jusqu'en 1661, a écrit *l'Histoire de l'eglise de St-Etienne de Dijon, avec les preuves et le pouillé des benefices dependans de cette abbaye*, Dijon, 1695, in-fol. — FYOT DE LA MARCHE (François), baron de Montpont, neveu du precéd. né à Dijon en 1669, m. à Paris en 1716, a publ. sous le voile de l'anonyme, les ouvr. suiv. : *les Qualités necessaires au juge*, etc., Paris, 1700 et 1702, in-12; *le Sénat romain*, ibid., 1703, in-12, réimpr. l'année suiv. sous ce titre : *Tableau de l'ancien sénat romain; l'Eloge et les devoirs de la profession d'avocat*, ibid., 1713, in-12.

FYROUZ ou **FEYROUZ Ier**, empereur des Parthes, paraît être le même que le Pacorus, fils de Vologes Ier, roi Arsacide, mentionné par quelq. écriv. grecs et latins; il succéda à son père vers l'an 83 de J.-C. Une épigramme de Martial nous apprend qu'il obtint la paix de Domitien en le menaçant de faire paraître un faux Néron, qu'il prétendait être ce prince lui-même, échappé à la m. et réfugié dans ses états. Fyrouz ou Pacorus voulut profiter des loisirs de la paix pour travailler à l'améliorat. de son royaume ruiné et dépeuplé par les guerres précédentes. Mais les Romains l'ayant attaqué de nouveau, avant qu'il eût pu préparer ses moyens de défense, il fut chassé du trône, et m. vers l'an 107 de J.-C. Son fils Khosrou, le Chosroès Ier des écriv. grecs, lui succéda. — FYROUZ II, roi de la dynastie des Saçânydes, fils de Yezdedjerd II, succéda vers 457 à son frère Hormouz, après l'avoir fait périr avec trois princes du sang royal. Un règne commencé sous de si funestes auspices ne devait pas être heureux. La famine et la peste désolèrent la Perse pendant plusieurs années, et Fyrouz s'étant engagé dans une guerre injuste, fut attiré par l'ennemi dans un défilé où il fut massacré avec toute son armée l'an 488 de J.-C. — Un autre FYROUZ, l'un des fils du malheureux Yezdedjerd III, se réfugia en Chine en 652, après la m. de son père et l'occupation de ses états par les musulmans. Il sollicita vainement des secours pour en recouvrer la possession, fut obligé de se contenter du vain titre de roi de *Po-sse* (Perse) que lui décerna l'empereur de la Chine, et m. en 679. — Son fils, héritier de ses droits, ne réussit pas mieux que lui dans ses espérances, et depuis cette famille s'est perdue dans quelque famille chinoise.

FYROUZ-CHAH Ier (ROCN-ED-DYN), 21e souverain musulman de l'Inde, fils d'Altmich, succéda à son père l'an 1236, mais comme il ne songeait qu'à ses plaisirs et ne s'occupait nullement des

affaires, des révoltes éclatèrent de toutes parts contre lui. Sa sœur, la sultane Rezyah, se mit elle-même à la tête d'une armée, le fit prisonnier et l'enferma dans un cachot, où il ne tarda pas à trouver la mort cette même année 1236. — FYROUZ-CHAH II (Djélâl-êd-Dyn), 28e roi musulman de Dehly, monta sur le trône en 1289 (688 de l'hég.), par le meurtre de son prédécesseur Key-Cobâd, dern. prince de la dynastie des Ghourides, affermit sa puissance par celui d'un enfant en bas âge que laissait ce malheureux prince, et malgré les dehors de douceur et de piété par lesquels il voulut faire oublier ses prem. crimes, périt lui-même assassiné près de Mânik sur les bords du Gange, l'an 1296 (695e de l'hégire). — FYROUZ-CHAH III (Moazeur-Monasseh), 34e souver. musulman de Dehly, succéda en 1351 à Mohammed III, son oncle, et se distingua surtout par son goût pour les bâtimens somptueux et utiles; il fit creuser un gr. nomb. de canaux pour faciliter le commerce intérieur, jeta des ponts sur plusieurs rivières, fonda des mosquées, des hôpitaux, des écoles, des bains, etc. Tandis qu'il s'occupait ainsi à embellir ses états, son vézyr conspirait contre lui, et par des menées adroites était parvenu à persuader que son fils en voulait à ses jours. Le crédule Fyrouz allait faire périr ce jeune prince, lorsque celui-ci lui prouva son innocence et lui révéla les coupables intrigues de son ministre. Honteux de la méprise qu'il avait commise, Fyrouz ne crut pouvoir la réparer qu'en abdiquant en faveur de son fils (1387), et m. de chagrin en 1388, après avoir régné pendant 38 ans et 9 mois.

FYROUZAN, général du malheureux Yezdedjerd III dans le 7e S., commandait l'armée que ce prince avait réunie pour s'opposer à l'irruption des musulmans en Perse. La bataille de Néhâvend décida du sort de ce royaume : 30,000 Persans périrent par le fer ennemi et 80,000 furent ensevelis dans le fossé qui servait de retranchement à leur camp. Le brave Fyrouzan, s'étant retiré dans les montagnes, fut défait de nouveau, et m. misérablement l'an 642 de J.-C. (21 de l'hégire).

FYT (JEAN), peintre, né vers 1625 à Anvers, excella à représenter des *animaux morts et vivans*, des *fleurs* et des *fruits*. On ignore l'année et le lieu de sa mort. Le Musée possède trois de ses tableaux très-propres à justifier les éloges donnés à ses autres compositions, dont le plus grand nombre se trouve dans les Pays-Bas.

G

GAAL (BERNAERT), peintre holland. du 17e S., né à Harlem, fut élève du célèbre Wouvermans (*v.* ce nom), imita sa manière, et comme lui peignit des *batailles*, des *manéges*, des *Convois de chevaux*, etc. Ses tableaux, devenus assez rares, ont eu de la vogue dans le temps; on en estimait le dessin et le coloris.

GABATO ou GABOTO (SÉBASTIEN). V. CABOT

GABBIANI (ANTOINE-DOMINIQUE), peintre florentin, né en 1652, mort en 1726 par suite d'une chute qu'il fit en travaillant à fresque, était élève de Vincent Dandini et de Ciro Ferri. On cite parmi les composit. de cet artiste un tableau représentant *Jésus chez Simon le Pharisien*, à la galerie de Dresde, plus. fresques dans le palais ducal à Florence, et surtout la *coupole* de Ste-Madelaine des religieux de Cîteaux.

GABELCHOVER ou GABELKOVER (OSWALD), méd. et histor. allem., né à Tubingue en 1538, fut archiâtre (prem. médec.) et bibliothéc. de 4 ducs de Wurtemberg successifs, et m. en 1616. On a de lui un manuel de méd. écrit en allemand et intit. *Nutzlich artzneybuch*, etc., Tubingue, 1596, 1599, souv. réimpr. malgré son faible mérite, et traduit en hollandais ainsi qu'en anglais; et 3 vol. d'une *Hist. gen. du Wurtemberg* (en allem.), conservés MSs. dans la biblioth. royale de Stuttgard. — GABELCHOVER (Wolfgang), fils du préc., né à Stuttgard, fut, comme son père, méd. de la cour de Wurtemberg, et joignit à la pratique de son art la culture de l'hist. natur. et de la philologie. On a de lui : *Curationum et observationum medicinalium centuriæ sex*, Tubingue et Francfort, 1611, 1627, in-8. Il a aussi traduit, de l'italien en latin, trois traités d'André Bacci (*v.* ce nom) *sur la Licorne* et ses vertus, *sur l'Elan* et ses propriétés et *sur les pierres précieuses*; les deux prem. versions ont paru à Stuttgard, 1598, un vol. in 8, et la 3e à Francfort, 1603, in-8.

GABIENUS, soldat romain, est cité par plus. histor. (Dion, liv. XLIX; Appien, liv. V; Pline, liv. VII) pour le fait suiv. : ayant été blessé mortellement dans un combat contre Sextus Pompée, et après être resté tout le jour parmi les morts sur le champ de bataille, il parut se ranimer, demanda à voir Pompée, disant que le dieu souverain des enfers le députait à ce général pour lui annoncer que sa cause avait trouvé grâce devant les dieux, qu'il obtiendrait la victoire, et que, pour preuve de sa mission, on allait le voir lui-même rendre l'âme à l'instant. L'évènem. ne justifia qu'en partie la prédiction de Gabienus, qui expira en prononçant ces mots; mais le fils du grand Pompée fut défait peu de temps après, et perdit la vie l'an de Rome 719 par ordre de Marc-Antoine.

GABILLON (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), écriv. protestant, né à Paris vers le milieu du 17e S., entra d'abord dans l'ordre des Théatins, puis s'enfuit de son couvent, et passa en Hollande, où il embrassa la religion réformée. Poursuivi pour dettes, il se réfugia en Angleterre, y prit le nom de Jean Leclerc, journaliste hollandais en réputation, fut accueilli par plus. personnes distinguées et leur emprunta sous différens prétextes des sommes considérables. Sa fourberie ayant été découverte, il repassa en Hollande, et eut l'impudence d'intenter un procès en calomnie au véritable Leclerc, qui se plaignait qu'il eût pris son nom. Il sollicita ensuite la direction d'une église; mais sa demande fut rejetée. On ignore la fin de cet aventurier, qui a laissé les écrits suiv. : *la Vérité de la religion réformée prouvée par l'Ecrit. sainte et par l'antiquité*, etc., La Haye, 1701, in-12; *Oraison funèbre* (en latin) *de Guillaume III, roi d'Angleterre*, insérée dans un rec. de disc. sur la m. de ce prince, Leipzig, 1703, in-8.

GABINIEN, célèbre rhét. du temps de Vespasien, est cité par St Jérôme comme un modèle de délicatesse et d'élégance de style.

GABINIUS (AULUS), partisan de Pompée, proposa de confier à ce général une autorité presque absolue, sous prétexte de poursuivre les pirates, et fit passer cette loi malgré une vive opposit. Ayant été nommé consul l'an 58 av. J.-C., Gabinius se lia avec Clodius contre Cicéron, et contribua à le faire exiler. Chargé l'année suivante du gouvernement de la Syrie, il signala son administration par les exactions les plus violentes, fit une expéd. contre les Juifs révoltés avec Aristobule, les défit non loin de Jérusalem, et y replaça sur le trône Hyrcan, qui en avait été chassé. La durée de son commandement étant expirée, il le conserva mal-

gré le sénat, et osa violer la loi rendue récemment d'après les livres sybillins en marchant à la tête de ses troupes pour rétablir sur le trône d'Egypte Ptolémée Aulète, qui lui promettait mille talens. De retour à Rome, en 54 av. J.-C., il fut accusé de péculat : absous d'abord par le crédit de Pompée, puis accusé de nouveau, il fut envoyé en exil, quoique Cicéron eût consenti à se charger de sa défense. Ce consulaire intrigant et factieux mourut à Salone l'an de Rome 704 (40 ans av. J.-C).

GABIO (JEAN-BAPTISTE), sav. helléniste, né à Vérone au commencement du 16e S., professa la littérature grecque à Rome, et m. dans cette même ville vers 1590. On a de lui les traduct. latines suivantes : des *tragédies de Sophocle* avec des notes, Venise, 1543, in-8, édit. très-rare, réimpr. à Paris en 1557 ; du *Comment. de Théodoret sur la vision du prophète Daniel*, Rome, 1562, in-fol., et du *Comment.*, du même auteur, *sur Ezéchiel*, ibid., 1563 (ces 2 traduct. ont été insérées par le P. Sirmond dans son édition des œuvres de Théodoret) ; de *l'Hist. de la cour de Constantinople* par G. Scilytza Curopalate, Rome, 1570, in-fol. Gabio a traduit aussi, de l'italien en grec, *le Calendrier grégor., avec les tables de J.-B. Santi*, ibid., 1583.

GABIOT (JEAN-LOUIS), auteur dramatique, né en 1759 à Salins (Franche-Comté), vint à Paris à l'âge de 18 ans, entra comme instituteur dans une maison d'éducation, et travailla ensuite pour le théâtre jusqu'à sa m. arrivée en 1811. Il est aut. d'un grand nombre de comédies, toutes jouées avec plus ou moins de succès, sur le théâtre secondaire, appelé Ambigu-Comique, où le direct. Audinot lui avait donné un emploi administratif. La liste de ces pièces, dont plus. ont été impr., se trouve dans les différens *Almanachs des spectacles de Paris*, publ. de 1784 à 1811. Il nous suffira de citer : *Esope aux boulevarts*, comédie en 1 acte et en vers, Paris, 1784, in-8 : citée avec éloge dans *l'année littér.* ; *le Baron de Trenck*, fait hist., en un acte et en vers, 1788, in-8 ; *Estelle et Némorin*, *Paris sauvé*, *L'auto-da-fé ou le Tribunal de l'inquisit.*, mélodrames ; *la Lanterne magique*, *l'Aveu délicat*, *le Portefeuille*, etc., comédies. Gabiot a publié en outre : *le Duel*, poème, suivi de *l'Origine de la gaze et des bouffantes*, Paris, 1777, in-8 ; une traduct. franç. (en société avec M. Voiron) du *poème des Jardins* du P. Rapin, 1782, 1803, in-8, assez estimée, malgré les fautes qu'elle renferme. — GABIOT (Jean), jésuite, de la même famille, né et m. dans le 17e S., fut recteur du collége de Besançon. On a de lui l'ouvr. suiv. : *Mariæ pro acceptis à Deo in sacrâ et illibatâ conceptione beneficiis votiva congratulatio*, Lyon, 1651, in-8.

GABRIEL, médecin syrien, né dans le 9e S., exerça son art avec le plus grand succès à la cour des khalyfes Haroun, Amyn et Mamoun, acquit des richesses considérables, et m. en 829 (213 de l'hégire). On connaît de lui les ouvrages suiv. écrits en arabe : *Introduction à la logique* ; *Lettre à Mamoun sur le boire et le manger* ; *Petit traité sur l'art de guérir* ; *Traité sur la médecine*, de l'espèce de ceux appelés *Kenâcheh* (*Pandecta*).

GABRIEL (JACQUES), architecte du roi, m. en 1686, bâtit le château de Choisy, et commença la construction du Pont-Royal, achevé par Romain Giordano.—GABRIEL (Jacques), son fils, architecte, membre de l'académie d'architecture, né à Paris en 1667, m. en 1742, fut élève de Mansard, son parent, dirigea la construct. de plus. édifices publics dans les villes de Rennes, de Dijon, donna les plans des places publiques et autres embellissemens faits au siècle dernier, dans les villes de Nantes et de Bordeaux, et conçut le projet du grand égout de Paris. En récompense de ces travaux, il obtint les places d'inspecteur-général des bâtimens du roi, de prem. ingénieur des ponts et chauss. du royaume et le cordon de l'ordre de Saint-Michel.—GABRIEL (Jacques-Ange), fils du précédent, né à Paris vers 1710, fut élève de son père et lui succéda dans ses différentes places. Chargé de l'achèvement du Louvre, c'est lui qui fit élever, sur les dessins de Perrault, une partie de l'intérieur de ce palais. Il construisit les deux colonnades qui bordent l'un des côtés de la place dite aujourd'hui de Louis XVI et les vastes bâtimens destinés dans l'origine à l'école militaire, et qui depuis ont changé de destination. J.-A. Gabriel m. en 1782.

GABRIEL-SEVÈRE, archevêq. de Philadelphie, né à Monembasia (en Morée) dans le 16e S., passa les dernières années de sa vie à Venise, où les Grecs non unis se mirent sous sa conduite, ce qui l'a fait regarder comme le fondateur de l'Eglise schismatique de cette ville. On a de lui plus. ouv. dont le plus connu est une *apologie* contre quelq. doct. catholiq. qui avaient accusé l'Eglise grecque d'idolâtrie à cause de certaines pratiques du culte. Cet écrit, imp. en grec à Venise en 1604, a été trad. en latin par le P. Simon de l'Oratoire, et imp. dans les deux langues avec des notes, à Paris, 1671, in-4, sous le titre de *Fides ecclesiæ orientalis*, etc., suivi de deux petits traités du même aut., l'un des *particules* et l'autre des *colybes*, tous deux sur le même sujet. Le prélat grec avait aussi pub. à Venise, en 1600, un *Traité des sacrem.* (en grec vulgaire), dont le P. Morin a donné plus. extraits dans ses traités de la pénitence et des ordinations ; et un écrit contre le concile de Florence (également en grec vulgaire), imp. en Angleterre, et dont Allacci (*v.* ce nom.) a donné des extraits.

GABRIEL DE CHINON, religieux du tiers ordre de St-François (capucins), fut envoyé en Perse comme missionnaire en 1640, et séjourna pendant vingt années à Ispahan. Il avait appris l'arménien, le turc, le persan et d'autres langues de l'Orient, et les parlait avec une grande facilité. Il établit une maison de son nom à Tauris, fonda des missions de son ordre dans les montagnes du Courdistân, à Tiflis. Envoyé, en 1670, dans le Malabar par le supérieur des missions des Indes, il m. cette même année peu de temps après son arrivée à Télischeri. Il avait écrit, pendant son séjour en Perse, les observat. qu'il avait été à même de faire dans l'exercice de sa mission. Moréri, après la m. de ce relig., fut chargé de revoir cet ouv., et le pub. sous ce tit. : *Relations nouv. du Levant*, ou *Traités de la relig., du gouvernem. et des coutumes des Perses*, *des Arméniens et des Gaures*, *avec une descript. particulière de l'établissem. et des progrès qui y font* (sic) *les missionnaires*, etc., Lyon, 1671, in-12.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, né dans le mont Liban (en Syrie) vers la fin du 16e S., fut amené à Rome à l'âge de sept ans, y fit ses études au collége des maronites, apprit le latin et le syriaque, la théologie, fut reçu docteur en cette faculté et ordonné prêtre. En 1614, il vint en France, obtint une pension du roi, fut choisi pour remplir au collége de France, à Paris, la chaire de profess. de langue arabe, et m. en 1648, après avoir éprouvé quelques tracasseries au sujet des textes syriaques et hébreux qu'il s'était engagé de publier dans la *Bible polyglotte* de Le Jay (*v.* ce nom). On a de ce maronite les ouv. suiv., dont trois ont été faits en société avec Jean Hesronite et Vict. Scialac (*v.* ces noms) : *Liber psalmorum Davidis*, trad. de l'arabe en latin, Rome, 1614 ; *Grammatica arabica maronitarum in lib. V divisa*, Paris, 1616, in-4 ; *Geographia nubiensis*, etc., Paris, 1619, in-4, trad. de la géogr. arabe d'Edrisi ; *De nonnullis orientalium urbibus*, etc., réimp. dans l'Arabia de Blaeu, Amsterdam, 1635, et ailleurs ; *Liber psalmorum*, trad. du syriaque en latin, Paris, 1625, in-4 ; *Veteris philosophi syri de sapientiâ divinâ, poema ænigmaticum*, in-4 de 36 pag., syr. et lat. ; *Testamentum et pactiones inter Mohammedem et christ.*

fidei cultores, Paris, 1634, in-4 : et trois *Factums* ou Mémoires dans son affaire avec Michel Le Jay.

GABRIELLI, nom d'une famille illustre d'Italie, originaire de Gubbio dans la Marche d'Ancône, et dont une des branches vint s'établir en Toscane vers le 14e S. — Cante de' GABRIELLI, fut podestat de Florence en 1302. C'est sous sa magistrature que furent proscrits le Dante et le père de Pétrarque. — GABRIELLI (Jacob), usurpa dans la même ville un pouvoir presque illimité. Sa tyrannie fut si violente, qu'alors qu'il eut cessé ses fonctions de podestat, une loi de la république défendit de confier à la famille Gabrielli aucune magistrature. Toutefois ce même Jacob fut appelé à Florence en 1330, et reconnut la générosité des Florentins en facilitant au duc d'Athènes les moyens d'établir sa tyrannie. — GABRIELLI (Jean de CANTACCIO de'), s'empara de l'autorité souveraine à Gubbio, et en 1350, fit alliance avec Jean Visconti, archevêque de Milan; mais il fut dépouillé de son pouvoir par le cardinal Egidio Albornos, qui soumit Gubbio à l'autorité du pape. — GABRIELLI (Cante II de') fut nommé capitaine du peuple à Florence pendant l'insurrection des Ciampi en 1379, et résista avec courage aux menaces de ce même peuple qui voulait le forcer à verser un sang innocent. Cette même famille a donné plus. cardinaux à l'Eglise et d'autres personnages distingués dans la littérature.

GABRIELLI (PIERRE-MARIE), né à Sienne en 1643, d'une famille noble de cette ville, cultiva avec succès l'astronomie et la botanique, devint professeur de cette dernière science, et de médecine théorique dans sa patrie, y fonda l'académie des *fisiocritici*, et m. en 1705. On a de lui : *Eliometro fisiocritico, ovvero la meridiana sanese dedicata all' illust. sign. caval. Marcello Biringucci*, Sienne, 1703. — GABRIELLI (Jean-Marie), cardinal, né à Castello en 1654, entra d'abord dans la congrégat. des feuillans, en devint supérieur général, reçut ensuite la pourpre des mains du pape Innocent XII, et m. en 1711. Il est bien moins connu par ses écrits, restés presque tous MSs., que comme défenseur des *Maximes des Saints* de Fénélon, et des *Nodus prædestinationis* de Sfondrato (*v.* ce dernier nom). — GABRIELLI (Charles-Marie), oratorien, né à Bologne en 1667, fut d'abord secrétaire de l'abbé Sampieri, reçut l'ordre de la prêtrise, et se fit connaître par son talent pour la chaire évangélique. Etant entré dans la congrégation de l'oratoire, il ne s'occupa plus que de l'étude des sciences et des arts, refusa tous les moyens de fortune qui lui furent offerts à la cour de Rome, et m. dans sa patrie en 1745. On a de lui (en italien) les *vies* de plusieurs oratoriens distingués; celle de la vénérable mère *Mar. Gaetane Scholastiq. Muratori*, 1749; des *sermons* et quelques ouv. théolog. et ascétiques. On lui doit encore l'édit. de la *Bibliot. legalis amplissima* d'Aug. Fontana, Parme, 1698, 5 vol. in-fol.

GABRIELLI (CATHERINE), célèbre cantatrice italienne, née à Rome en 1730, était fille du cuisinier du prince Gabrielli. Douée par la nature d'une très-belle voix, elle se fit remarquer dès l'âge de 17 ans, et le maître de son père se chargea de son éducation. Elle débuta à Lucques en 1747, en qualité de *prima donna*, parcourut ensuite plus. théât. de l'Italie, passa à Naples en 1750, et, sur sa réputation, fut appelée par le célèbre Métastase à Vienne en Autriche, où l'empereur François Ier la nomma première chanteuse de la cour. Après avoir gagné des sommes immenses dans cette ville, la Gabrielli passa en 1765 à Palerme, puis à Parme, où l'infant don Philippe devint si follement épris d'elle qu'il lui passait tous ses caprices. En 1768, elle s'évada secrètement de cette ville, passa en Russie, où l'impératrice Catherine l'appelait depuis long-temps, séjourna plusieurs années à St-Pétersbourg, revint en Italie, chargée de diamans et avec une somme assez considérable pour se constituer un revenu de 20,000 francs; ce qui ne l'empêcha pas de se faire entendre long-temps encore sur les principaux théâtres d'Italie. En 1780 elle se retira à Rome, et y mourut en 1796. — GABRIELLI (Françoise), dite *la Gabriellina* pour la distinguer de la précédente, née à Ferrare en 1755, fut envoyée à Venise par son père pour cultiver sa jolie voix au conservatoire de l'*Ospedaletto* en 1770, et reçut des leçons de Sacchini. Elle débuta en 1774 sur le théâtre vénitien dit de St-Samuel, et après avoir recueilli les applaudissem. du public dans diverses villes d'Italie, elle passa à Londres, y séjourna plusieurs années, et finit par se retirer à Venise, où elle mourut en 1795.

GABRIELLI (JULES), cardinal évêque de Sinigaglia, né à Rome en 1748, m. en 1822, exerça les fonctions de pro-secrétaire du saint-siége durant ces temps difficiles où le pape avait à défendre son indépendance contre Napoléon. Par ordre de M. Lefebre, envoyé de France, le cardinal Gabrielli fut exilé à Milan, puis en France. De retour à Rome en 1814, il fut fait secretaire du bref, puis préfet de la congrégation du concile et prodataire. On trouve plus. pièces de la correspond. diplomat. du cardinal Gabrielli dans la *Corresp. authent. de la cour de Rome avec la France*, 1809, in-8.

GABRINI (THOMAS-MARIE), général de l'ordre des clers-mineurs-réguliers, né en 1726 à Rome, m. dans la même ville en 1807, avait d'abord professé avec quelque succès la langue grecque à Pesaro; il remplit ensuite une chaire de philos. dans sa ville natale, puis y obtint une cure qu'il desservit pendant 27 années. Le P. Gabrini se glorifiait de compter le fameux Nicolas Gabrini, dit communément *Rienzi*, au nombre de ses ancêtres; et il chercha à éclaircir l'histoire de ce célèbre tribun par div. écrits apologétiques. On a en outre de lui plus. *Mem.*, *Dissertat.* ou *Lettres* imprimés, soit séparément, soit dans les recueils de div. acad.; un ouv. de dévotion intit. : *la Semaine sanctifiée*, et un assez grand nomb. de MSs. sur des sujets d'antiquité sacrée. L'écrit le plus répandu du P. Gabrini est sa *Dissert. sur la vingtième proposition du premier livre d'Euclide*, Pesaro, 1752, in-8, plus. fois réimp.

GABRINO. V. FONDOLO et RIENZO.

GABRINO (AUGUSTIN), fanatique italien, né à Brescia vers le milieu du 17e S., s'annonça comme le monarque de la Ste Trinité, prince du septenaire, chef suprême de tous les nombres mystérieux, délégué de Dieu pour sauver l'église catholique de l'invasion de l'antechrist, dont le règne était prochain et qui devait soumettre le monde à sa puissance. Il réunit une troupe d'imbéciles, la plupart artisans, au nombre d'environ 80, leur donna le titre de chevaliers de l'Apocalypse, avec des armoiries consistantes en une étoile flamboyante environnée des noms des archanges Raphael, Michel, Gabriel, un bâton de commandeur et une épée en sautoir. Le dimanche des Rameaux de l'an 1694, Gabrino entra dans une église de Brescia, et fondit sur les prêtres qui y célébraient le service divin; mais il fut arrêté, mis en prison comme aliéné, et sa secte disparut avec lui.

GABY (JEAN-BAPTISTE), supérieur du couvent des cordeliers-observantins de Loches, passa en 1686 au Sénégal comme missionnaire, et en revint, à ce que l'on croit, à la fin de 1688. Il a laissé un ouvrage sous le titre suivant : *Relation de la Nigritie*, etc., Paris, 1689, 1 vol. in-12.

GACE ou GASSE. V. BIGNE, FOIX et WACE.

GACÉ (CHARLES-AUGUSTE DE MATIGNON, comte de), maréchal de France, gouv. de l'Aunis, né en 1646 à Paris, mort dans la même ville en 1729, était arrière-petit-fils du célèbre maréch. Jacques de Matignon. Il avait fait ses prem. armes sous le duc de La Feuillade, et fut chargé en 1708,

comme lieut.-gén., d'accompagner en Ecosse le petit-fils de Jacques II, rappelé dans cet état par un parti puissant. C'est en récompense des services qu'on attendait de son zèle pendant cette tentative, que le comte de Gacé reçut le bâton de maréchal; mais elle échoua par l'activité du ministère anglais.

GACHET (N.), méd. franç. du 18e S., membre de l'acad. des arcadiens de Rome et de plus. soc., est connu comme aut. des ouv. suiv. : *Manuel des goutteux*, 1785, 1792, 2 vol. in-12; *Tableau hist. des évènemens présens, relativ. à leur influence sur la santé* (en société avec M. Maison), Paris, 1789, in-8; *Problème médico-polit. pour et contre les arcanes, ou remèdes secrets*, 1791, in-8.

GACON (Fr.), poète satirique, né à Lyon en 1667, m. dans son prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, en 1725, spécula sur le scandale pour se faire une réputation. Il attaquait les célébrités de son temps les plus reconnues pour appeler sur lui l'attention publique. J.-B. Rousseau, Lamotte et Boileau lui-même furent l'objet de ses diatribes. En 1717 une ode de sa composition obtint, à défaut de concurrence, un prix à l'acad. fr. On a de lui un grand nombre d'écrits, presque tous au-dessous du médiocre. Nous citerons seulement : *le Poète sans fard*, rec. de satires et d'épigramm., 1696, 1701; *Traduct. d'Anacréon*, en vers franç., 1712, 2 vol. in-12; *l'Anti-Rousseau*, 1712, in-12; *l'Homère vengé*, 1715, in-12; *les Fables de Lamotte trad. en vers franç. au café du Parnasse*, in-8; plus. *Brevets de la calotte*; des *Inscriptions, emblèmes*, etc.; enfin *le Secrétaire du Parnasse*, 1723, in-8.

GAD, septième fils de Jacob, fut le chef d'une tribu située à l'est du Jourdain, entre celles de Manassé et de Ruben. — Gad, prophète juif, prédit à David qu'il serait puni de sa vanité par la guerre, la peste ou la famine, pour avoir fait le dénombrement de son peuple.

GADBURY (Jean), astrologue angl., né dans le comté d'Oxford en 1627, passa sa vie à tirer des horoscopes, à dire la bonne aventure et à faire des almanachs pronostiquant la pluie et le beau temps comme celui de Matthieu Laensberg; il mourut en 1691. On a de lui : *Almanach des Indes occidentales ou de la Jamaïque en 1674*; *l'Antimerlinus anglicus*, dirigé contre Lilly, son maître; *Doctrine des horoscopes*, etc., Londres, 1657, in-folio; *Thème de nativité du feu roi Charles Ier dressé fidèlement et conformément aux règles de l'astrologie*, etc., etc., ib., 1659, in-12. Sa vie a été écrite sous ce titre : *la Vie ténébreuse de J. Gadbury*, Londres, 1693, in-12. Il fut l'éditeur des œuvres de G. Warton (v. ce nom), son ami. — Gadbury (Job), élève et successeur du précéd., publ. un gr. nomb. d'Almanachs à prophétie, et m. en 1715.

GADD (Pierre-Adrien), professeur de chimie à l'université d'Abo en Finlande, m. vers la fin du 18e S., a écrit (en suédois) plus. mém. et dissertations sur des sujets géographiques, physiques et géologiques; il était chevalier de l'ordre de Wasa, et memb. de l'acad. des sciences de Stockholm.

GADDESDEN (Jean de), empirique anglais, exerçait à Oxford au commencement du 14e S., et devint médecin du roi d'Angleterre. On a de lui un ouvr. intit. : *Rosa anglica*, imprimé à Pavie, 1492, Venise, 1506, 1516, Naples, 1508, in-fol., nouv. édit. corrigée et mise en meilleur ordre par Philippe Schopfius, Augsbourg, 1595, in-4. Cet écrit, plus curieux par le bizarre assemblage des choses qu'il renferme que par la science et l'expérience de son auteur, est divisé en 4 titres principaux, et embrasse toutes les parties de l'art, tel qu'il était à cette époque d'ignorance et de superstition. Gaddesden, qui est quelquefois désigné sous le nom de *Jean l'Anglais* par plusieurs auteurs, a compilé pour la composition de sa *Rosa anglica* les ouvr. des médecins arabes et latins antérieurs au 14e S.; et l'on n'y trouve qu'un très-petit nombre de faits nouveaux et remarquables, parmi lesquels nous citerons la distillation indiquée comme moyen de rendre douce et potable l'eau de la mer.

GADDI ou GADDO (Ange), peintre, imitat. du célèbre Cimabuë (v. ce nom), né à Florence en 1239, se fit connaître par la rectitude et le fini de son dessin; mais le genre de peinture qu'il adopta spécialement fut celui de la mosaïque, dans lequel il excella. Plus. de ses ouvr. ont orné l'ancienne basilique de St-Pierre de Rome. Sur la fin de sa vie il trouva le moyen de faire, à l'aide de coquilles d'œufs qu'il enluminait, des mosaïques qui furent très-recherchées dans le temps. Il mourut en 1312. — Gaddi (Taddeo di Gaddo) fils du précédent, peintre comme lui et élève de Giotto, né en 1300, mort en 1352, fut célèbre par l'art avec lequel il exprimait les passions de l'âme dans ses tableaux. Il se fit aussi une réputation comme architecte; c'est sur ses plans qu'a été construit le *Ponte Vecchio de Florence*, et il a achevé dans la même ville la *Tour de Santa-Maria del Fiore*. — Gaddi (Angelo), fils du précéd., né en 1324, m. en 1387, est connu aussi par quelq. tableaux estimés; mais la fortune que lui laissa son père le détourna de l'étude des beaux-arts. — Gaddi (Jacques de), philologue et littérat. ital., né à Florence dans le 17e S., memb. de l'acad. *de Svegliati*, a composé tant en vers qu'en prose un gr. nombre d'ouvr. aujourd'hui peu connus, même en Italie, et sur lesquels on a porté des jugemens très-contradictoires. Ceux qui ont été impr. sont : *Corollarium poeticum sive poematum libri duo*, Padoue, 1628, et Florence, 1636, in-4; *Adlocutiones et elogia exemplaria cabbalistica, oratoria, mixta, sepulcralia*, Florence, 1636, in-4; *De scriptoribus non ecclesiasticis græcis, latinis et italicis; Critico-historicum et bipartitum opus*, 2 vol. in-fol., Florence, 1648, Lyon, 1649; *Poetici lusus*, Venise, 1655, in-12, et quelq. autres écrits peu intéressans.

GADEBUSCH (Frédéric-Conrad), écrivain allemand, né en 1719 dans l'île de Rugen, occupa d'abord plus. places subalternes de magistrature en Suède, fut appelé ensuite en Russie par l'impératrice Catherine II pour faire partie de la commission législat. établie par cette souveraine à Moscou, revint peu de temps après en Suède, et devint membre du consistoire et chef de la justice de la ville de Dorpat, où il mourut en 1788. Il a laissé un grand nombre d'ouvr. MSs. et impr., dont les principaux sont : *Mém. sur les histor. de la Livonie*, Riga, 1772, in-8; *Essai sur la vie du comte de Fermor*, Reval, 1773, in-8; *Biblioth. livonienne par ordre alphabétique*, Riga, 1777, 3 vol. in-8; *Essais sur l'hist. et la jurisprud. de la Livonie*, en 9 livrais. in-8, Riga, 1779 à 1785; *Annales livoniennes*, depuis 1030 jusqu'en 1761, ibid., 1780-83, 8 vol. in-8.

GADEN-DAM, ou plutôt GADEN (Jean-Guillaume), jurisc. allem., né à Lauenbourg à la fin du 17e S., fut d'abord prof. de droit et d'histoire à l'acad. de Bayreuth, et devint ensuite prem. vice-chancelier de l'univ. d'Erlang, et comte du palais impérial. Destitué en 1745, il retourna à Kiel, où il avait fait ses prem. études, y fut nommé avocat du fisc, conseiller de justice et vice-chancelier de l'univ.; et après avoir essuyé de nouvelles persécutions dont les motifs ne sont pas connus, il termina ses jours dans la même ville en 1771. On a de lui : *Hist. acad. Fredericianæ Erlangensis*, in-fol., 1744; *Recherches sur les dignités hérédit. du margraviat de Nuremberg*, etc., 1745, in-8, et un gr. nombre de *Dissertat.* sur des points de droit.

GADROIS (Claude), écrivain philosophe, né à Paris vers 1642, s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie et de la philosophie scolastique; mais

ayant pris connaissance de la philosophie de Descartes, il s'y attacha particulièrement et en devint un des plus zélés partisans. Nommé directeur de l'hôpital militaire de Metz, il y m. en 1678, victime de son zèle et de son dévouement pour le service des soldats malades. On a de lui : *Discours sur les influences des astres*, Paris, 1671, in-12; *Système du monde*, ib., 1675, in-12. Ces deux écrits, rédigés d'après la doctrine de Descartes, eurent quelques succès dans le temps, et sont aujourd'hui presque entièrement oubliés.

GADSDEN (Christophe), l'un des fondat. de la liberté de l'Amérique septentrionale, né dans cette contrée vers l'an 1724, fit partie du congrès assemblé à New-York en 1774, ne se distingua pas moins par sa prudence et sa fermeté dans le conseil que par la valeur qu'il déploya dans différentes actions, notamment pendant le siége de Charlestown en 1780, et m. en 1805, lieut.-gouv. du sud de la Caroline.

GAELEN (Alexandre van), peintre hollandais, né en 1670, m. en 1728, élève de Jean Hugtemburch, passa une partie de sa vie à Londres, et y peignit avec succès des batailles, des chasses, des portraits, etc. La reine Anne lui avait commandé divers tableaux, et entre autres le combat de la Boyne sous Guillaume III.

GÆRTNER (Bernard-Auguste), jurisc. célèbre, né à Cassel en 1719, fut successiv. avocat fiscal, membre de la régence de Marbourg, et m. en 1793, conseiller intime d'Allemagne. On a de lui des ouvr. écrits en allem. sur la réduction des capitaux placés et anciennes valeurs en numéraire actuel, imprimés à Marbourg, le 1er en 1711 et 1783, et le 2e en 1787.

GÆRTNER (Charles-Christian), né en 1712 à Freiberg en Saxe, a fait époque dans la littérature allemande en contribuant par l'élégance, les formes brillantes de son style, et par la sévérité de sa critique, à la révolution que les lettres éprouvaient en Allemagne au commencement du 18e S. Il s'était déclaré le réformateur du goût. Associé à deux de ses condisciples, Gellert et Ramler, il travailla d'abord à Leipsig sous la conduite du professeur Gottsched à la traduction du *Diction. de Bayle*, et de l'*Hist. ancienne de Rollin*. Plus tard ils se réunirent à Cramer, Schlégel, Ebeal, Giseke Zachaire, Schmid et Klopstock, et publièrent les *Nouveaux matériaux pour les jouissances de la raison et de l'esprit*, ouvr. qui eut un grand succès, et qui est connu sous le titre de *Bremischs Beitræge* parce qu'il était publ. à Brême. Gærtner, nommé en 1747 professeur de morale et de rhétorique au collége Carolin à Brunswick, occupa cette chaire jusqu'en 1787. Il avait obtenu en 1775 le canonicat du chapitre de St-Blaise dans la même ville, et en 1780 le titre de notable aulique du duché. Il m. en 1791. On a de lui, outre sa coopération aux ouvr. précités : *Recueil de discours*, 1761, in-8; *la Fidélité à l'épreuve*, comédie pastrale; *la Belle Rosette*, com. en 1 acte.

GÆRTNER (Joseph), savant botaniste, né en 1732 à Calw, dans le duché de Wurtemberg, où son père exerçait la médecine, quitta de bonne heure l'état ecclésiastique, auquel il s'était destiné, pour se livrer à l'étude de la médecine, de l'astronomie, de la physique et surtout de la botanique. Il suivit les cours du célèbre Haller à l'université de Gottingue; et pour se perfectionner dans les connaissances qu'il avait acquises, il parcourut en 1754 l'Italie, la France et l'Angleterre. De retour dans sa patrie en 1759, il fut nommé profess. d'anatomie à Tubingen, et occupa en 1768 la chaire de botanique de St-Pétersbourg, où il dirigea le jardin des Plantes. Il parcourut ensuite l'Ukraine et une partie de la Moldavie, et fit dans ces contrées des découvertes précieuses en botanique. Après avoir quitté la Russie en 1770, il voyagea en Hollande et en Angleterre, et m. en 1791, épuisé par ses veilles et ses travaux scientifiques. Il a laissé un traité carpologique très-estimé et devenu classique sous ce titre : *de Fructibus et seminibus plantarum; accedunt seminum centuriæ quinque priores*, en deux parties, dont la première parut à Stuttgard, 1789, in-4; la 2e fut publiée à Tubingen en 1791; un supplément à cet ouv., qui obtint les suffrages de l'académie des sciences de Paris, a été mis au jour par le fils de l'auteur. On doit encore à Gærtner un *Mem. sur les mollusques*, inséré dans les *Transact. philos.* de la société roy. de Londres, dont l'auteur était membre; un autre sur les *Zoophites*, dans les *Spicilegia zoologica* de Pallas; et un *Fragment sur la classification systématique des plantes*, dans le *Magasin botanique* de J.-J. Rœmer. Il avait commencé et n'a pas achevé un *Vocabulaire botanique polyglotte*. On trouve une très-bonne *Notice sur la vie et les écrits de Gærtner* par M. Deleuze, dans le prem. vol. des *Annales du musée d'hist. naturelle*.

GAERTNER A ROHRSDORF (Charles-Guillaume de), jurisc. allem., né à Dresde en 1700, fut nommé, en 1722, professeur de jurisprudence à l'université de Leipsig, memb. du trib. d'appel de l'électorat de Saxe à Dresde, en 1733, et m. en 1760, memb. du conseil auliq. impérial à Vienne. Outre un gr. nombre de *Dissertations* qu'il a publ. comme profess. de droit à Leipsig, on a de lui : *Institutiones juris criminalis*, Leipsig, 1729, 1765, 3e édit.; *Saxonum leges tres quæ exstant antiquissimæ*, etc., ib., 1730, in-4. On lui doit la meilleure édit. du *Miroir des Saxons*.

GAETAN, famille illustre de Pise, s'établit dans cette ville vers l'an 962, et fut pendant plus. siècles à la tête de la républ. et du parti gibelin. Gelase II, élu pape en 1119, était de cette famille.

GAETAN ou CAIETAN, famille illustre de Rome qui remonte jusqu'au 2e S., donna à l'église, en 1294, le pape Boniface VIII; ses différentes branches se sont alliées aux premières familles de Rome et de Naples.

GAETAN (St), en latin *Caietanus*, né à Vicence en 1480, était de la famille vénitienne des *Thieni*. Ses parens lui donnèrent le nom de Gaetan en mémoire de celui que portait un de ses grands-oncles, chanoine de Padoue, célèbre par sa piété autant que par ses connaissances, et auteur d'un *Comment.* sur les 4 liv. d'Aristote, *sur les météores*, Padoue, 1476, in-4. Le jeune Gaetan se distingua dans ses études, fut reçu doct. à Padoue, exerça à Vicence les fonctions de jurisc., et se retira ensuite à Rome, pour s'y livrer sans distraction à l'étude des livres saints. Plus tard, il se consacra à la prédication, et fonda, de concert avec trois autres religieux de la confrérie de *l'Amour divin*, un nouvel ordre désigné d'abord sous le nom de *clercs réguliers*, puis appelé *théatins*, du titre de l'archev. de Chieti (en latin *Theate*) Caraffa, leur 1er supér. Lors du siége de Rome par l'armée impér. sous les ordres du connétable de Bourbon, Gaétan se réfugia à Venise, où le gouvernement lui offrit un établissement pour son ordre. Il en fut nommé supérieur général à la place de Caraffa, qui s'était démis de cet emploi. Les Théatins ne tardèrent pas à se répandre dans toute l'Italie, en Espagne, en Pologne et même en Orient. St Gaétan m. à Naples en 1547, fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X en 1675. On a de lui 16 lett. qui ont été publ. par l'abbé Barral en 1786, in-8. Sa *vie*, par Ant. Caraccioli, se trouve dans le rec. des Bollandistes; elle a été écrite par plusieurs autres auteurs. Le P. Silos a donné en latin les *Annales de l'ordre des Théatins*, Rome, 1650-66, 3 vol. in-fol.; et le P. A. F. Vezzosi a publ. l'hist. littéraire du même ordre, sous ce titre : *I scrittori de' clerici regolari detti Teatini*, ibid., 1780, 2 vol. in-4.

GAETAN (Jean), pilote italien, au service d'Espagne dans le 16e S., faisait partie d'une expédition qui fut envoyée aux Moluques en 1542. Invité par les Portugais, qui avaient su apprécier son habileté pour la navigation, à entrer au service de leur roi, il rejeta les offres brillantes qu'on lui fit en disant qu'il resterait constamment attaché à l'empereur Charles-Quint, son maître. De retour en Europe, il publia la relation de son voyage; elle est inserée dans le recueil de Ramusio (v. ce nom), tome 1er, sous ce titre : *Relat. de J. Gaetan, pilote castillan, de la découv. des îles Moluques par la voie des Indes occidentales* (en italien).

GAETAN ou CAJETANO (Daniel), grammairien italien, né à Crémone vers le milieu du 15e S., était professeur de littérature à Milan, où l'avait appelé le duc Franç.-Marie Sforce. Avec la chute de ce prince, Gaetan vit s'évanouir toutes ses ressources, et mourut dans la misère à Crémone en 1528. On a de lui : *Commentaires sur le théâtre de Sénèque*, imprimés à la suite de ceux de Bern. Marmita dans ses œuvres poétiques, Venise, 1483, 1498, 1505, 1522, in-fol., et Paris, 1519, in-fol.; *Eclaircissemens sur Priscien*, insérés dans l'édition des œuvres de ce gramm., Venise, 1496, in-fol.; *Préface des comment. de Jul. Pomponius Sabinus sur Virgile; Discours latins, poésies*; des fragmens en sont rapportés dans la *Cremona letterata* d'Arisi.

GAETANI (Honoré), comte de Fondi, seign. napolitain du 14e S., parvint à soulever contre le pape Urbain VI un grand nombre de cardinaux mécontens comme lui de ce pontife, et leur fit embrasser sa propre cause sous le prétexte des intérêts de la religion. Ils élurent un autre pape sous le nom de Clément VII. C'est ce qui donna naissance au grand schisme d'Occident, qui, pendant 37 ans, divisa toute la chrétienté.

GAETANO (Octave), sav. jés. sicilien, né à Syracuse en 1566, m. à Palerme en 1620, fut administrateur des colléges de Messine et de Palerme, directeur de la maison professe de cette dernière ville, et donna, pendant toute sa vie, des marques d'une piété fervente. On a de lui : *de Die natali S. Nymphæ virginis et martyris panormitanæ*, Palerme, 1610, in-4; *Idea operis Siculorum sanctarum famâve sanctitatis illustrium*, Palerme, 1617, in-4; *Vita SS. Siculorum ex antiquis græcis, latinisque monumentis et ut plurimùm ex MSs. codicib. nondum editis collectæ*, ibid., 1657, 2 vol. in-fol.; *Isagoge ad historiam sacram Siculam*, ibid., 1707, in-4; *Oraison funèbre de Philippe II, roi d'Espagne* (en italien), 1601, 1619, 3e édit. — Gaetano (Alphonse), frère du précédent, jésuite comme lui, né à Syracuse en 1578, m. en 1647, a laissé une *Vie de Franç. Gaetano de la compagnie de Jesus* (en italien), Palerme, 1637, Bologne, 1639, traduit en latin par le P. T. Bridoul, Lille, 1641, in-8.

GAFFAREL (Jacques), doct. en droit canon, né à Mannes en Provence en 1601, fut biblioth. du cardinal de Richelieu; il fit par les ordres de ce ministre un voyage en Italie pendant les années 1626 et 1632 dans le but d'y acheter les livres et les manuscrits les plus précieux. Il remplit cette mission avec beaucoup de zèle, et parcourut ensuite la Grèce et une partie de l'Asie. Vers la fin de sa vie, il se retira dans un prieuré qu'il avait obtenu en Provence, et y m. en 1681. On peut reprocher à ce théologien d'avoir apporté trop de crédulité dans l'étude qu'il entreprit de la science cabalistique avec l'intention d'en démontrer le néant. Il a composé un gr. nomb. d'ouvr. qui prouvent plus d'érudition que de jugement, et dont les principaux sont : *Curiositates inauditæ de figuris Persarum talismanicis*, Hambourg, Paris, 1629, in-8 : Grégoire Michaelis en a donné une traduct. latine, Hambourg, 1676-78, 2 vol. in-8, avec des notes fort savantes; il s'en fit (suiv. Bayle) une édit., à Rouen en 1631, et deux sans nom de ville en 1637 et 1650, in-8 : enfin l'ouvr. a été imprimé à Hambourg avec une *Notice* sur l'aut. et ses ouvr. en 1706, 2 vol. in-8; *les Tristes pensées de la fille de Sion sur les rives de l'Euphrate, paraphrase du psaume* 136, Paris, 1624, in-12; *Abdita divinæ cabalæ mysteria contra sophistarum logomachiam defensa*, ibid., 1625, in-4; *Dies Domini sive de fine mundi*, ibid., 1629, in-12; *Nihil, ferè nihil, minùs nihilo, sive de ente non ente et medio inter ens et non ens positiones XXVI*, Venise, 1635, in-8; *Quæstio pacifica num orta in religione dissidia componi et conciliari possint per humanas rationes et philosophorum principia per antiquos christianorum libros rituales, et per propria hereticorum dogmata*, ibid., 1645, in-4; *Index codicum cabbalisticorum MSs. quibus Joann. Mirandulanus comes usus est*, ibid., 1651, in-8; et enfin le *Prospectus* devenu très-rare d'un ouvr. qu'il voulait faire paraître sous ce titre singulier : *de l'Hist. universelle du monde souterrain*, etc., Paris, 1666, in-fol., de 8 feuillets. Il en avait recommandé l'impression en mourant, mais elle n'eut pas lieu.

GAFFARELLI ou CAFFARELLI (Gaetan Majorano dit), chanteur italien, né à Bari le 16 avril 1703, d'un paysan pauvre, annonça dès son enfance un goût décidé pour la musique. Un musicien nommé Gaffaro ou Caffaro (qu'il ne faut pas confondre avec le célèb. maître de ce nom), ayant remarqué l'assiduité de Gaetan à se rendre à l'église tous les jours qu'on y tenait chapelle musicale, l'examina de plus près, lui fit essayer quelq. airs, lui reconnut de grandes dispositions pour le chant, et décida son père à lui laisser subir l'opération qui conserve la fraîcheur de la voix. Le jeune *soprano* étudia d'abord sous son protecteur, dont il prit le nom en diminutif (Gaffarelli), reçut ensuite des leçons de Porpora à Naples, et devint l'un des chanteurs les plus célèbres de l'Italie. Il débuta avec un grand succès à Rome en 1725, parcourut ensuite les principaux théâtres d'Italie, passa à Londres en 1730, et revint dans sa patrie avec des sommes considérables. Il fit un voyage à Paris en 1750, mais il fut peu content de la cour de France, qui ne voulut voir en lui qu'un habile chanteur. Ce n'était pas assez pour l'orgueilleux Gaffarelli, qui, de retour dans sa patrie, acheta le duché de *Santo-Dorato*, et en prit le titre, qu'il transmit à sa famille avec une immense fortune. Sa nouvelle noblesse ne l'empêcha pas de chanter quelquefois encore, mais alors il se faisait payer en gr. seigneur. Il m. dans son duché de Santo-Dorato en 1783. Il avait fait mettre sur le frontispice de son hôtel cette inscription : *Amphyon Thebas, ego domum.*

GAFFORIO ou GAFURIO (Franchino), musicien italien, né à Lodi en 1451, enseigna la musique à Vérone, à Gênes et à Milan où il m. en 1520. On a de lui : *Theoricum opus harmonicæ disciplinæ*, Naples, 1480, et Milan, 1492, in-fol.; *Practica musicæ*, Milan, 1496, Brescia, 1497, 1502, Venise, 1512; *Angelicum ac divinum opus musicæ maternâ linguâ scriptum*, Milan, 1508, in-fol., *de Harmonicâ music. instrument. opus*, etc., Milan, 1518. Gafforio cultiva aussi la poesie.

GAGE (Thomas), voyageur anglais, né en Irlande vers la fin du 16e S., fut envoyé par son père en Espagne pour faire ses études chez les jésuites, entra dans l'ordre de St-Dominique, et passa dans les Indes en qualité de missionnaire. Après plusieurs années de sejour au Mexique, il obtint de son général la permission de retourner en Angleterre, fut pris par un corsaire hollandais, quitta l'habit religieux, revint dans sa patrie au bout de 24 ans d'absence, voyagea ensuite en Italie, abjura le catholicisme à son retour à Londres, embrassa le parti du parlement lors de la révolut. qui fit périr Charles Ier sur l'echafaud, puis s'embarqua sur la flotte anglaise qui s'empara de la Ja-

malque en 1654, et m. dans cette île l'année suiv. On a de lui : *Nouv. descript. des Indes occident., ou les Voyages de l'Anglais-Américain par terre et par mer, contenant le journal d'une route de* 3,300 *milles dans l'intérieur du continent de l'Amérique, etc.... ; et une Grammaire ou quelques rudimens de la langue indienne, appelée Poconchi ou Pocoman* (en anglais), Londres, 1648, 1655, 1677, in-fol. Le ministre Colbert fit traduire cet ouvrage en français par M. de Beaulieu ou Hues O'Neil sous ce titre : *Nouvelle relat. contenant les voyages de T. Gage dans la Nouv.-Espagne*, etc., Paris, 1676, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1680, 1699, 1720, 1722. Une traduct. holland. parut à Utrecht, 1681, in-4 ; et une traduct. allem. à Leipsig, 1693, 1 vol. in-12, sur la version française. On a encore de T. Gage le *Sermon* prêché le jour de son abjuration de la foi catholique, Londres, 1642, in-4 ; *Duel entre un jésuite et un dominicain commencé à Paris, livré à Madrid et terminé à Lond.*, 1651.

GAGES (Jean-Bonaventure DUMONT, comte de), vice-roi, gouverneur et capitaine-général de la Navarre, né à Mons en Hainaut en 1682, entra de bonne heure au service de l'Espagne, mérita tous ses grades sur le champ de bataille, et se distingua surtout dans les campagnes de 1743-44-45-46 en Italie contre les armées autrichiennes. Il quitta le commandement à la mort de Philippe V, revint à Madrid, où Ferdinand VI le combla d'honneurs, et m. à Pampelune en 1753.

GAGE (Thom.), command. en chef des troupes royales dans l'Amérique du sud, et dern. gouvern. du Massachusetts pour le roi d'Anglet., s'est acquis une odieuse célébrité par les rigueurs qu'il exerça contre les colons insurgés. Retranché dans Boston (*v.* ce mot) après l'issue de la bataille de Lexington, Gage, que le congrès provincial de Massachusetts avait déclaré ennemi du pays, fit proclamer la loi martiale, mais se vit contraint à se rembarquer pour l'Angleterre après l'affaire de Bunker's-hill. Ce général, flétri du nom de traître à sa patrie, eut pour success. sir William Howe ; il m. en 1787.

GAGER (Guillaume), poète latin du 17e S., est cité par les biogr. angl. comme élève distingué du collége de Christ-Church à Oxford. C'est là que fut représ. pour la prem. fois, et avec un succès éclatant, sa tragédie intit. *Ulysses Redux*. Il n'a été impr. de cet aut. qu'une autre tragédie sous le titre de *Meleager*, en 1592.

GAGINI (Antoine), né à Palerme en 1480, étudia le dessin sous son père, et alla se perfectionner à Rome, où l'on croit qu'il se rendit vers l'année 1504. On prétend même qu'il aida Michel-Ange dans ses travaux pour Jules II. Ce qui est certain c'est que Gagini a peuplé de statues la cathédrale de Palerme, et que pour ces ouvrages il obtint des lettres de noblesse. Il m. à Palerme le 17 nov. 1571. C'est le plus grand artiste que la Sicile ait produit.

GAGLIARDI (Dominique), profess. de médec. à Londres et protomed. de l'état ecclésiast. vers la fin du 17e S., acquit une grande réputation comme praticien et comme anatomiste. On a de lui : *Anatome ossium novis inventis illustrata*, Rome, 1689, in-8, ouvr. estimé ; *Idea del vero medico fisico e morale firmata secondo li documenti..... d'Ippocrate*, ibid., 1718, in-8 ; *l'Infermo istruito nella scuola del disinganno*, etc., ibid., 1719 et 1720, in-8, 2 parties ; *de Educatione filiorum*, ibid., 1723, in-8. — Gagliardi (Jean-Antoine), médecin de Milan au 17e siècle, n'est connu que par les ouvrages suivans : *Nova ratio universalis medendi febribus humoralibus*, Milan, 1632, in-4 ; *Consultationes variæ*, Cologne, 1637 ; *Cognizione e cura di morbi communi estivi ed automnali*, ib., 1645 ; *del acciajo in uso nella med.*, ib., 1645. — Gagliardi (Hubert), père du précéd. et médec. de Milan comme lui, est aut. d'un traité *Della ragione e quantità del vitto nelle febbri pestifere, maligne ed acute*, Milan, 1643, in-4.

GAGLIARDI (Paul), sav. ecclés., né à Brescia en 1695, fut chan. de la cathédrale de cette ville, s'appliqua à rassembler des matériaux sur l'histoire de sa patrie, et m. en 1742. On a de lui : *Oratio pro adventu J.-F. Barbadici ad episcop. brixianæ ecclesiæ*, Venise, 1715, in-12 ; *Parere intorno all' antico stato de' Cenomani ed a' loro confini*, Padoue, 1724, in-8 ; *Œuvres de St Philastre et de St Gaudence, év. de Brescia au 4e S.*, Brescia, 1738, in-4, précédées de la *vie* de ces deux év. ; *S. Gaudentii sermones cum opusculis Ramperti et Adelmanni, Brixiæ episcoporum*, etc., Padoue, 1710, in-4 ; enfin des *Notes* sur les év. de Brescia.

GAGLIARDO ou GAGLIARDI (Achille), jésuite, né à Padoue en 1537, professa à 25 ans la morale et la philosophie à Rome, la théol. à Padoue et à Milan, devint successivement direct. des colléges de Turin, de Milan, de Venise et de Brescia, et m. à Modène en 1607. Il a laissé un *Catéchisme* en langue italienne, Milan, 1584, in-4 ; *de Disciplinâ hominis interioris ; Compendium christianæ perfectionis continens praxim uniendi animam cum Deo*, trad. en latin à Vienne, 1633 ; des *Comment. sur les écrits de St Ignace ; Explication de l'institut de la société de Jésus ; des Méditations pour tous les états ; Différentes manières de méditer en récitant le rosaire.*

GAGNA (Gaspard), jés. ital., né en 1686, m. à Turin, directeur du collége, en 1755, a laissé *Lettere d'Eugenio apologista ad un collega del P. Daniello Concina sulle dissertazioni della storia del probabilismo e del rigorismo del padre Saddeto, con un saggio di avvertimenti sopra l'opera medesima e confutazioni*, Venise, 1745, 3 vol. in-4.

GAGNI, GAIGNI ou GAGNÉE (Jean de), en latin *Gagnæus*, docteur en théologie (de la maison de Navarre), né à Paris au commencem. du 16e S., fut lecteur, prédicateur ordinaire, puis prem. aumônier du roi François Ier, qui lui fit délivrer un diplôme par lequel il était ordonné que toutes les biblioth. et les lieux de dépôt de livres ou de MSs. lui fussent ouverts. C'est ainsi que, par les soins de Gagni, plus de cent ouvr. importans sortirent de la poussière où ils seraient demeurés ensevelis. Gagni était lié avec les hommes les plus doctes et les plus céléb. de son temps. Il devint chanc. de l'égl. de Paris en 1546, et m. à Paris en 1549. Il a pub., soit comme édit. ou comme aut., les ouvr. suiv. : *Comment. Primasii uticensis in Africâ episcopi, in epistolas S. Pauli*, lat. et fr., Paris, 1537, Lyon, même année ; *Alcimus Avitus et Claudius Marius Victor poetæ christiani in lucem emissi*, Lyon, 1536, in-8 ; *Petri Apolloni Collatii presbyteri novariensis excidii hierosolymitani lib. IV*, Paris, 1540 ; *Sermons de Guerric, abbé d'Igny*, trad. du lat. ; *Hendecasyllabus de sanctissimo Christi corpore in eucharistiâ ; Davidici psalmi, in lyricos diversorum generum versus*, etc., Paris, 1547 ; *Paraphrasis in epistolam ad Romanos*, Paris, 1533, in-8 ; *Scholia in evangelia quatuor et in actus apostolorum*, ibid., 1552, 1631, in-8.

GAGNIER (Jean), orientaliste, né à Paris en 1670, fit ses études au collége de Navarre, apprit l'hébreu et l'arabe, devint chanoine régulier de Ste-Geneviève, et obtint ensuite une cure dans le diocèse de Beziers. Séduit par les opinions religieuses des réformés, dont il avait lu et médité les principaux ouvr., il passa en Hollande, de là en Angleterre, se maria à Londres, et m. en 1740, profess. de langues orient. de l'univ. d'Oxford. Il a composé un gr. nomb. d'ouv., dont voici les principaux : *l'Eglise romaine, convaincue d'idolâtrie et d'antichristianisme*, La Haie, 1706, in-8 ; *De vitâ et rebus gestis Mahomedis cognomento Abul-Kasem ben Abdalla, islamiticæ religionis auctoris*

nec non imperii saraceniti fundatoris, historici duo, videlicet Abulfeda et Jannabius, historicor. Arabum principes..... accedunt accuratæ Arabiæ triplicis geogr. tabulæ ex eodem Abulfedâ, ab Edrisio aliisque, etc., Oxford, 1723, in-8; *Geogr. universelle d'Ismael Aboul-Feda* (en latin), ibid., in-fol., 1726 ou 1727; *la Vie de Mahomet, trad. et compilée de l'Alcoran, des traduct. authent. de la Sonna et des meill. aut. arab.*, Amst., 1732, 2 vol. in-12, ibid., 3 vol. in-12, 1748.

GAGO (Balthasar), jés. portugais, missionn. aux Indes, périt victime de son zèle pour la foi en 1583, après avoir converti plus de 1500 idolât. dans le Japon. On a de lui plus. lettres de 1552 à 1562.

GAGUIN (Robert), savant chroniqueur franç., supérieur-général de l'ordre des mathurins, né à Colines (bourg du diocèse d'Arras) dans le 15e S., étudia les lettres et la théologie à l'université de Paris, devint professeur de droit canon et doyen de la faculté de théol., s'éleva graduellement aux premiers emplois de son ordre, fut chargé, par les rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, de négociations importantes en Italie, en Allemagne et en Angleterre, et m. à Paris en 1501. On a de lui les ouv. suiv. : *Compendium supra Francor. gestis à Pharamundo usque ad annum* 1491, Paris, 1497, in-4; autre édit. avec continuat. jusq. 1499, Paris, 1500, 1504, in-fol., 1507, 1511, 1514, in-4, réimp. avec un supplément sous ce titre : *Annales rerum gallicarum seu compendium usque ad annum* 1499, *cum supplemento Hub. Velleii senatorii advocati usque ad annum* 1520, Paris, 1521, 1522, 1524, in-4, Lyon, 1524, in-fol. Ces annales ont été trad. en franç., et ont servi à la composition d'autres ouv. tels que *les Grandes chroniques de St Denis*, *la chronique martiniane*, etc.; *Chroniques et histoir. faites et composées par le R. P. en Dieu Turpin, archevêque de Reims*, etc........., trad. du latin en franç. par R. Gaguin, par ordre de Charles VIII, Paris, 1527, in-4 (gothique), Lyon, 1583, in-8; *Epistolæ et orationes*, Paris, 1497, 1502, in-4 (gothique) : le père de Launay, supérieur de la maison des mathurins de Paris, en a donné une nouvelle édition avec des sommaires, et y a joint des lettres et des harangues jusque là inédites; *les Commentaires de Cesar, translatés par Gaguin et Etienne de Laigues, dit Beauvais*, Paris, 1539, 2 vol. in-8; les *mêmes*, revus par A. Dumoulin, masconnais, Lyon, 1545 et 1555, 2 vol. in-16 (Gaguin n'a trad. que les 8 livres de la guerre des Gaules). Valère André (v. ce nom) fait encore mention des ouv. suiv. attribués à Gaguin : *de Variis conditionis humanæ incommodis elegia*, sans date; *Conseils prouffitables contre les ennuis et tribulations du monde*, in-8, gothique, sans date; c'est une traduct. d'une lettre de J. Pic de La Mirandole; *la Royne de bon repos*, ou *le Passe-temps d'oisiveté*, poëme; *Glossarium latinum, ad Ludovicum XI*; une *Chronique de l'ordre des mathurins*, manusc.; et enfin une édit. de *Lucain*, de laquelle Gaguin parle lui-même dans une de ses lettres.

GAGUINI (Alexandre), historien de Pologne, né à Vérone au milieu du 15e S., servit en Pologne dans les guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie, fut naturalisé, et m. à Cracovie en 1614. Il a laissé : *Rerum polonicarum tomi tres, à Lecho primo duce usque ad Stephanum*, Francfort, 1584, in-fol. On a pub. sous son nom : *Sarmatiae Europeae descriptio, quæ regnum Poloniæ, Lithuaniam, Samogitiam, Russiam, Masoviam, Prussiam, Pomeraniam, Livoniam et Moscoviæ Tartariæque partem complectitur*, Spire, 1581, in-fol.; mais cet ouvr., écrit primitivement en polonais, est d'un chanoine nommé Mathias Strykowsky. Gaguini n'y eut d'autre part que de l'avoir traduit en latin. On en trouve la traduct. italienne dans le tom. 11 du recueil de Ramusio.

GAHAGAN (Usher), littérateur, né en Irlande, condamné à mort et exécuté à Tyburn en 1749, pour avoir rogné des pièces d'or, a laissé des traductions en vers latins de l'*Essai sur la critique* et du *Temple de la Renommée* de Pope, ainsi que d'un autre poëme anglais. Il avait surveillé l'impression des auteurs classiques latins pub. par Brindley.

GAICHIES (Jean), prêtre de l'Oratoire, né à Condom en 1647, fut supérieur de la maison de son ordre à Avignon, puis théologal du chapitre de Soissons, se livra avec succès à la prédication, et m. à Paris en 1731. On a de lui : *Maximes sur le ministère de la chaire*. Ce petit livre, devenu classique et attribué à Massillon, qui le désavoua en disant : « Je voudrais l'avoir fait, » fut imp. pour la prem. fois à Paris, 1710, in-12, sous le voile de l'anonyme; il parut l'année suivante à Toulouse, sous le nom du P. Massillon, parce que l'éditeur avait cru y reconnaître l'empreinte du génie de ce célèbre orateur. Une troisième édit. fut publiée à Paris en 1739, par l'abbé de Lavarde, sur le manuscrit de l'auteur, retouché par lui-même, et dans lequel il avait ajouté quelques nouvelles maximes. Il en a paru une traduction allemande par G. Messerschmidt en 1737.

GAIDERISE, prince de Bénévent, succéda à Adelgise, son grand-père, en 879, fut déposé en 881, s'évada de la prison, où on l'avait renfermé, et se rendit à Constantinople, où l'empereur Basile l'accueillit avec bienveillance. Il obtint ensuite de ce monarque le gouvernement d'une ville dans les possessions de l'empire grec en Italie, et y m. vers l'an 905.

GAIGNE (Alexis-Toussaint de), littérateur et officier de génie, mort en 1817, avait servi dans les armées autrichiennes en qualité d'aide-de-camp attaché au quartier-général du comte de Daun. Parmi ses productions, dont on peut voir la liste dans la *Bibliographie de la France* (année 1817, p. 286, et 1819, p. 342), nous citerons : *Manuel*, ou *Journée milit.*, 1776, 1791, in-12; *Encyclopédie poétique*, 1778-83, 18 vol. in-8 : c'est un recueil de divers fragmens par ordre alphabét.; *la Partie de Chasse des Ecoliers*, comédie en un acte et en prose (anonyme), Paris, 1800, in-8; *On m'y a forcé*, Paris, 1801, in-8 : brochure relative à la loterie; *Nouveau Dictionn. milit. à l'usage de toutes les armes qui composent les armées de terre*, etc., 1802, in-8.

GAIL (Sophie), née GARRE, épouse du célèbre helléniste, née vers 1779, m. à Paris en 1819, avait manifesté de bonne heure un goût très-vif pour les arts, notamment pour la musique. Dès 1790 elle pub. dans les journaux de musique des romances et autres compositions; et ces préludes de la jeune muse annoncèrent tout d'abord les succès qu'elle devait obtenir lorsqu'une étude plus approfondie aurait développé ses talens innés. Son opéra des *Deux Jaloux*, qu'elle donna en 1813, fut accueilli comme un chef-d'œuvre, et ce début lui assura une célébrité durable. Les autres compositions de madame Gail qui furent le plus généralem. admirées sont : *Mademoiselle de Launay à la Bastille* (opéra tiré des Mém. de madame de Staal, qui en est l'héroïne), et *la Sérénade*, dernier ouv. dramatique de cette dame non moins célèbre par son esprit et son amabilité que par ses talens.

GAILLARD (Gabriel-Henri), littérat. et hist. franç., né en 1726 dans un village de Picardie, abandonna la carrière du barreau, où il était d'abord entré, pour se livrer exclusivement à la littérature, fut reçu en 1760 à l'académie des inscriptions, en 1771 à l'académie française, et nommé membre de l'institut en 1796, dans la classe d'hist. et de littérat. ancienne. Il m. en 1806. On a de lui : *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, Paris, 1745, in-12 : ouv. devenu classique et souvent réimp.; *la Poétique française à l'usage des dames*, ibid., 1749; *Parallèle des quatre Électre*

(tragédies), ibid., 1750; *Mélanges littér.*, ib., 1756; *Hist. de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire*, etc., ibid., 1757, sans nom d'auteur, réimp. en 1784 avec une préface histor. et critiq.; *Hist. de François Ier*, ibid., 1766-69, 7 vol. in-12; 1819, 4 vol. in-8; *Hist. de Charlemagne*, ibid., 1782, 4 vol. in-12; réimpr. en 1818, 2 vol. in-8; *Hist. de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, ibid., 1771-74-77, 11 vol. in-12: c'est le meilleur ouv. de l'aut.; *Hist. de la rivalité de la France et de l'Espagne*, ibid., 1801, 8 vol. in-12. On doit encore à Gaillard: *Dictionn. hist. de l'Encyclopédie méthodique*, pub. par Panckoucke; des *Mém.* insérés dans le recueil de l'académie des inscriptions; une *Vie* ou *Eloge histor. de M. de Malesherbes*, etc., Paris, 1805, in-8; des *Observ. sur l'Hist. de France* de Velly, Villaret et Garnier, 1806, 4 vol. in-12; *Mélanges academ., poétiques, littér., philologiq., critiques et historiq.*, Paris, 1806, 4 vol. in-8; des articles fournis à la *Notice des MSs. de la bibliothèq. du Roi*; des articles de critique insérées dans le *Journal des Savans* et dans le *Mercure de France*, une édition des *Œuvres de Belloi*, accompagnée d'une *vie* de l'auteur, de dissertations et de remarques sur chaque tragédie. On peut reprocher à Gaillard ses citations et ses digressions trop nombreuses; mais en général il se montre judicieux, et son style est clair, correct, facile et souvent élégant.

GAILLARD DE LONGJUMEAU (Jean), évêq. d'Apt, né à Aix en Provence dans l'année 1634, m. en 1695, descendait de Michel Gaillard, seigneur de Longjumeau, contrôleur-général des finances sous Louis XI. Ce prélat, ami des sciences et des lettres, forma, le premier, le projet d'un gr. *Dictionn. historiq. universel*, et fit faire à cette occasion des recherches dans tous les pays et notamment dans la biblioth. du Vatican; mais, ne voulant pas faire paraître cet ouv. sous son nom, il remit ses matériaux à Moreri (*v.* ce nom) qu'il fit son aumônier; celui-ci lui dédia la première édition du dictionnaire qui porte son nom, et qui fut imp. à Lyon en 1674, en déclarant la part que le prélat avait eue à cette vaste entreprise, et en lui témoignant sa reconnaissance.

GAILLARD DE LA BATAILLE (N.), trésorier de France, est aut. des ouvr. anonymes suivans: *Mém. du comte de Kermelec*, Paris, 1740, 2 vol. in-12; *Mém. de madem. Frétillon* (Mlle Clairon), 1740, in-12: cet ouv. fut réimpr. en 1743 sous le titre d'*Hist. de madem. Cronel*, 4 part. in-12, et en 1823 dans la *Collect. des Mém. dramat.*

GAILLARD (Honoré), jésuite et prédicat., né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, est auteur de quatre *Oraisons funèbres* pub. séparém. de 1685 à 1710. Il se disposait à pub. le rec. de ses *Discours* lorsqu'il mourut, et l'on ignore ce que sont devenus les MSs.

GAIN-MONTAGNAC (le comte J.-R. de), gouv. du château roy. de Pau, né en 1778, d'une famille du Limousin, m. en 1819, est aut. des écrits suiv.: *Journal d'un Français depuis le 9 mars jusqu'au 13 avril 1814*, Paris, 1816, in-8; *Théâtre*, 1820, in-8. Il avait donné en 1814 au Théâtre-Français une comédie en 5 actes intit. *Fouquet*; mais cette pièce, qui tomba à la prem. représent., n'a pas été reproduite, et demeure inédite. Le comte Gain-Montagnac a mis en ordre et pub. les *Mémoires de Louis XIV*, 1806, in-8, en 2 parties.

GAINAS, Goth de naissance, servit comme officier supérieur dans l'armée de Stilicon en 395, lorsque ce général de l'empereur Honorius marcha au secours d'Arcadius, emp. d'Orient, dont les états étaient envahis par les barbares. Après avoir fait assassiner, d'après les instr. de son chef, le ministre Rufin (*v.* ce nom), dont les intrigues entravaient les plans de Stilicon, Gainas obtint par le crédit de l'eunuque Eutrope, success. de Rufin, le command. général de la cavalerie et de l'infanterie romaine en Orient. Bientôt il prit le plus grand ascendant sur l'esprit du faible Arcadius; mais son ambition et ses excès ayant forcé le prince à le déclarer ennemi de l'empire, il leva l'étendard de la révolte, fut vaincu dans une bataille sanglante, se réfugia chez les Huns qui refusèrent de lui donner asile, et périt en cherchant à pénétrer dans le pays avec les Goths qui l'avaient suivi dans sa retraite. Sa tête fut envoyée à Constantinople, et Arcadius fit célébrer la mort du rebelle par des réjouissances publiques.

GAINSBOROUGH (Thomas), peintre anglais, né en 1727 dans le comté de Suffolk, m. à Londres en 1788, avait montré dès sa première jeunesse un goût très-vif pour le dessin. Il vint à Londres à l'âge de 13 ans, y prit des leçons du peintre Gravelot, s'adonna d'abord au portrait, genre dans lequel il acquit un grand degré de perfection, et peignit ensuite le paysage, où il s'est fait une réputation plus étendue et plus durable. Ses tableaux en ce genre sont très-estimés pour l'expression des figures qu'il y a introduites, et pour le coloris: on cite comme les plus remarq.: un *Jeune berger*; une *Jeune fille gardant des pourceaux*; un *Combat entre des petits garçons et des chiens*; et principalement un *Bucheron surpris par l'orage*.

GAITTE (Jacques), doct. de Sorbonne et chan. de Luçon, a publié: *Dissertat. de usurariâ trium contractuum pravitate*, Lyon, 1678, in-12 et in-4, et *Tract. de usurâ et fœnore*, Paris, 1689, in-4, en rép. à une crit. de l'ouv. précéd. pub. à Cologne en 1678 par un anonyme, sous le titre de *Negotiatio et mutatio licita pecuniæ*, etc.

GAIUS. V. Caius.

GAL (St). V. Gall.

GALAND. V. Galland.

GALANT (Jean), poète toulousain, *mainteneur* de l'acad. des jeux floraux, né en 1575, m. dans sa ville natale en 1615, a laissé quelques compont. parmi lesquelles on distingue une tragédie intit.: *Phalonte*, des *odes*, *chants royaux*, etc. Ces poésies ont été recueillies et pub. par son frère, qui a placé en tête du vol. plus. morceaux en vers à la louange de l'aut., par Ciron et Michel de Solargues.

GALANTI (Joseph-Marie), né en 1743 à Campobasso, dans l'ancien *Samnium*, étudia la jurispr. à l'univers. de Naples. En 1771, il publia l'éloge de Genovesi, dont il était l'un des élèves les plus distingués. Cet ouvr. le mit aux prises avec le P. Mamachi (*v.* ce nom), contre lequel il écrivit une forte diatribe. Cette polémique lui attira quelq. désagrémens, mais elle lui valut aussi les suffrages des savans. Engagé dans la carrière des lettres, il négligea le barreau, et fonda une imprimerie. Il essaya de reproduire les œuvres de Macchiavelli; mais l'édition fut supprimée en naissant. Peu après avoir fait paraître une descript. détaillée de la province de Molise, il fut chargé par le gouvernant de Naples de dresser une statistique générale de ce roy. Galanti saisit cette occasion pour dévoiler une foule d'abus. Les vœux éclairés d'un bon citoyen furent regardés comme les attaques d'un factieux; on empêcha la continuation de l'ouvrage; mais n'osant pas persécuter l'auteur, on lui donna une place dans la magistrature. Lors de l'organisation de la république napolit., Galanti fut élu au nombre des représent. Cette nomination faillit l'exposer aux plus grands dangers: il vécut quelque temps caché et proscrit. Au retour des armées franç. en 1806, on venait de lui adresser le brevet de bibliothécaire du conseil d'état, avec le rang de conseiller, lorsqu'il mourut à Naples le 6 octobre 1806. Ses ouvr. sont: *Elogio di Genovesi*, Naples, 1771, in-8; *Elogio storico di Macchiavelli*, ibid., 1779, in-8; *Descrizione del contado di Molise*, ibid., 1780, 2 vol. in-8; *Saggio sull' antica storia de' primi abitatori d'Italia*, ib., 1783, in-8; *Saggio sulla storia de' Sanniti*, ibid., 1784, in-8: *Osservazioni intorno a' romanzi*, etc., ibid., 1781, in-12; *Bello spirito ge-*

nerale della religione Cristiana, ib., 1788, in-12; *Della descrizione storica e geografica dell' Italia*, ibid., 1782-91, 2 vol. in-8: ouvr. incomplet; *Descrizione geografica e politica delle Sicilie*, ibid., 1786, 4 vol. in-8, trad. en franç., en allem. et en angl.; *Napoli e suo contorno*, ibid., 1791, in-8; *Testamento forense*, Venise, 1806, 2 vol. in-8.

GALANUS (Clément), relig. théatin, né à Sorrento dans le roy. de Naples, fut missionn. en Arménie, où il étudia avec zèle la langue, les mœurs et la relig. de ces peuples. On a de lui une *Gramm. arménienne* (en latin), suivie d'un vocabulaire arménien et latin, Rome, 1645, in-4; *Conciliations de l'Eglise arménienne avec l'Eglise romaine sur les témoignages des PP. et des docteurs armen.* (en latin), 2 gros vol. in-fol., Rome, 1661, réimp. à Cologne en 1688 sous ce titre: *Hist. armenica eccles. et polit.*

GALAS. (Mathias). V. Gallas.

GALATEO. V. Ferrari (Antoine).

GALATES, tribut gauloise qui se répandit dans l'Asie après la défaite de Brennus. Ayant été appelés en Bithynie par Nicomède, les Galates contraignirent ce roi à leur céder une partie de ses états, et s'y établirent. Leur puissance s'accrut bientôt à un tel point qu'ils en vinrent à imposer un tribut aux rois de Syrie; mais ils subirent à leur tour le joug des Romains lorsque ceux-ci se rendirent maîtres de l'Asie mineure. C'est à ce peuple qu'est adressée la 4e épître de St Paul.

GALAUP DE CHASTEUIL (Louis), littérat., né à Aix (Provence) en 1550, m. en 1598, était issu d'une ancienne famille, originaire de Naples selon les uns, mais plutôt de Languedoc selon d'autres biographes. Il rendit d'utiles services, du temps de la ligue, à Henri IV, qui le fit conseiller d'état. On a de lui une *Traduct. en vers de plus. psaumes*, Paris, 1595, in-4, réimpr. sous le titre de *Pénitence royale*; divers recueils d'éloges, de pièces de vers, d'épitaphes, etc.; et une hist. généalogique en vers, de la maison de Savoie, sous le titre d'*Amours d'Apollon et Cassandre*, dédiée à Charles-Emmanuel Ier. — Galaup de Chasteuil (Jean), fils du précéd., fut un jurisc. estimé, et cultiva les lettres. Il a laissé quelques poésies, et un *Discours fait par ordre de Louis XIII sur les arcs triomphaux dressés à Aix pour l'entrée de ce monarque*, Aix, 1625, in-fol. — Galaup de Chasteuil (Hubert), fils aîné du précédent, fut procureur-général de la chambre des comptes et avocat-général au parlement d'Aix. Il perdit cette dernière place lors des troubles de la fronde, pour avoir embrassé le parti du cardinal Mazarin. François, frère puîné d'Hubert, suivit la carrière militaire, servit sous le grand Condé et dans les troupes du duc de Savoie, qui lui confia l'éducation de son fils, et m. à Verceil en 1672. Il a traduit *Petrone*, *les Petits prophètes*, mis en vers franç. quelq. chants de la *Thébaïde* de Stace, et composé quelques poésies restées MSs. — Pierre, 2e frère d'Hubert, embrassa également le parti des armes, s'occupa de littérature, fut lié avec Boileau, La Fontaine et Mlle de Scudéri, et m. en 1727. On connaît de lui une *Ode* sur la prise de Maëstricht (en provençal); *Hist. des troubadours et des poètes provençaux*, restée inédite; *Apologie des poètes provençaux*, Avignon, 1704, in-12. — Galaup de Chasteuil (François), surnommé *le Solitaire provençal*, frère de Louis, et oncle des trois précédens, né à Aix en 1586, a acquis de la célébrité par sa piété, son érudition et l'austérité de sa vie religieuse. Possédant à fond les langues latine, grecque et hébraïque, il entreprit, en 1631, un voyage dans le Levant, prit l'habit de maronite au mont Liban, se rendit ensuite à Heden pour y voir le patriarche George Amira, s'établit dans le couvent des récollets de cette ville, et y vécut avec toute l'austérité des anciens solitaires de la Thébaïde. Les invasions des Turcomans le forcèrent plus. fois à chercher un refuge dans les montagnes où il éprouva les plus cruelles privations. Après avoir refusé le patriarcat des maronites, à la mort de George Amira, il se retira dans la vallée Sainte à Mar-Elicha, au couv. des carmes déchaussés, et y m. en 1644. Avant de quitter la France, il avait fait, conjointement avec Peiresc (*v.* ce nom), de savantes observations sur le Pentateuque samaritain, et les avait envoyées à Gabriel Sionite (*v.* ce nom), qui s'occupait alors de la polyglotte entreprise par Le Jai (*v.* ce nom); mais l'édit. de cet ouvr. étant trop avancée, Gabriel inséra seulement à part les endroits de ce texte différens du texte imprimé. La vie de François Galaup de Chasteuil a été écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, sous le titre du *Solitaire provençal au mont Liban*, ou *Vie de...*, etc., Aix, 1658, in-12; 2e édition, revue par Ant. Arnauld, Paris, 1666, in-12, très-rare. Gaspard Augéri a publ. une autre *Vie* sous le même titre, Aix, 1671, petit in-12; et J. de La Roque a inséré un abrégé de l'ouvr. de Marcheti dans son *Voy. de Syrie et du mont Liban*, Paris, 1722, 2 vol. in-12.

GALBA (Sergius), orateur éloquent antérieur à Cicéron. Ayant, pendant qu'il était gouverneur en Espagne, fait égorger 32,000 Lusitaniens, il allait être condamné à Rome pour cette cruauté, quand il réussit à émouvoir le peuple, et obtint sa grâce en prenant dans ses bras ses deux fils encore enfans.

GALBA (Servius-Sulpitius), empereur rom., successeur de Néron, naquit 4 ans av. J.-C. Après avoir été consul sous Tibère, l'an 30 de J.-C., il commanda les armées de Germanie, fut, sous Claude, gouvern. de l'Afrique, puis, sous Néron, gouvern. de l'Espagne. Redoutant l'influence que Galba s'était acquise par ses vertus, Néron était sur le point de l'immoler à son inquiète jalousie, quand celui-ci se révolta l'an 68 de J.-C. D'abord proclamé empereur en Espagne, il fut peu après reconnu de tout l'empire. Quelq. exécutions sévères, l'avarice et la cruauté de ses favoris le rendirent bientôt odieux à la multitude. Othon profita de ces dispositions pour le faire assassiner avec Pison, son fils adoptif, et se fit proclamer à sa place. Galba n'avait régné qu'un an. C'était un prince doué des plus grandes qualités. On l'aurait toujours cru digne de l'empire s'il n'eût jamais été empereur.

GALDI (Matthieu), né en 1766 à Coperchia, près de Salerne, allait embrasser la profess. d'avoc. lorsque les persécutions polit. l'éloignèrent de sa famille pour lui faire chercher un asile en France. Il s'enrôla dans l'armée qu'on y organisait pour franchir les Alpes. En arrivant à Milan il échangea son grade de capitaine de l'état-major contre une place de professeur. Nommé ministre de la république cisalpine en Hollande, il vécut dix années à Bruxelles, et lorsqu'en 1809 il se décida à retourner dans sa patrie, il y fut successiv. nommé préfet et chef de l'instruct. publique. En 1820 il présida le parlement napolit., et ce fut lui qui reçut le serment du roi Ferdinand. Il est mort le 31 octobre 1821. Ses princip. ouvr. sont: *Necessità di stabilire una Repubblica in Italia*, Milan, 1796, in-8; *Osservazioni sulla costituzione elvetica*, ibid., 1797, in-8; *Vicende del Teatro italiano*, ib., 1797, in-8; *Rapporti politico-economici fra le nazioni libere*, ib., 1798, in-8; *Saggio sul commercio di Olanda*, ibid., 1808, 2 vol. in-8; *Quadro politico dell' Olanda*, ibid., 1809, 2 vol. in-8; *Pensieri sull' instruzione pubblica*, Naples, 1815, in-8.

GALE (Théophile), théolog. angl. non conformiste, né en 1628 dans le comté de Devon, m. à Londres en 1678, est aut. d'un ouvr. bizarre intit.: *la Cour des païens* (*the Court of gentiles*, Oxford, 1669-77, en 4 parties ou 4 vol. in-8), où il s'attache à prouver que les sages les plus célèbres du paganisme ont emprunté des Ecritures saintes

non-seulement leur théologie, mais encore leur philosophie et leur philologie. Outre cet écrit, on a encore de lui quelq. ouv. moins remarq., soit en latin, soit en anglais.

GALE (THOMAS), savant anglais, né dans le comté d'York en 1636, m. en 1702 doyen d'York, fut prof. de langue grecque à l'univ. de Cambridge et membre de la société royale de Londres. On lui doit de bonnes éditions d'anciens auteurs grecs, avec une version latine et des notes, et des éditions d'anciens auteurs anglais. Nous indiquerons les principales : *Opuscula mytholog., ethica et physica*, Cambridge, 1671, in-8, Amsterdam, 1688, même format; *Hist. poeticæ scriptores antiqui*, Paris, 1675, in-8; *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8; *Jamblichus, de mysteriis*, grec et latin, ibid., 1678, in-fol.; *Hist. anglicanæ scriptores quinque*, Oxford, 1687, in-fol.; *Hist. britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ scriptores XV*, ibid., 1691, in-fol. Th. Gale est aut. des inscriptions gravées sur le monument élevé à Londres en mémoire du fameux incendie de 1666. — Un autre Thomas GALE, chirurgien anglais, né en 1507, fut envoyé en cette qualité à l'armée du roi Henri VIII devant Montreuil en 1544, et à celle de Philippe II, roi d'Espagne, au siége de St-Quentin en 1557. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé quelques traités élémentaires de chirurgie, oubliés aujourd'hui.

GALE (ROGER), fils du premier Thomas Gale, membre du parlement d'Angleterre, commissaire de l'excise, trésorier de la société royale de Londres, vice-président de celle des antiquaires, m. en 1744, a laissé les ouv. suiv. : *Antonini iter Britanniarum comment. illustratum*, etc., écrit posthume de son père, revu par lui et augmenté d'une chorographie de la Grande-Bretagne par un anonyme, avec des notes, etc., Londres, 1709, in-4; une traduct. aug. de la *Connaissance des médailles* de F. Jobert, ibid., 1697 et 1715, in-8, sans nom de traducteur; *Discours sur les quatre voies romaines dans la Grande-Bretagne*, inséré dans le 6e vol. de l'Itinéraire de Leland; plus. *mémoires* insérés dans les *Transact. philosoph.*, dans l'*Archæologia britannica*, et autres recueils; une édit. du *Registrum honoris de Richmond*, Londres, 1722, in-f., et des lettres imp. dans le recueil intit. : *Reliquiæ galeanæ*.—GALE (Samuel), frère du précédent, né à Londres en 1682, m. en 1754, fut l'un des restaurateurs de la société des antiquaires de Londres, et en devint le premier trésorier. On ne connaît de lui qu'une continuation de l'*Hist. de la cathédrale de Winchester*, commencée par Henri, comte de Clarendon, Londres, 1715, et quelques *mém.* imp. dans l'*Archæologia* et dans la *Biblioth. top. britannica*. — GALE (Jean), théologien anglais non conformiste, né à Londres en 1680, m. en 1721, est aut. de *Réflexions sur l'hist. du baptême des enfans du docteur Wall*, ouv. qui lui valut un gr. crédit parmi les anabaptistes dont il semble partager la croyance; et d'un recueil de *sermons*, pub. après sa mort et réimp. en 1726, 4 vol. in-8, précédés d'une *Notice* sur sa vie.

GALEANO (JOSEPH), savant médecin italien, né à Palerme vers 1605, m. en 1675, avait étudié, indépendamm. de son art, la théologie, les sciences exactes, et cultivé les belles-lettres et la poésie. Il exerça long-temps la médecine dans les hôpitaux de sa patrie avec un grand succès, et acquit, tant par sa pratique que par ses leçons comme profess., une des plus brillantes réputations du 17e S. Les princes, les grands et les prélats, le recherchaient avec empressement et lui demandaient des conseils. On a de lui un grand nombre d'ouv., dont les principaux sont : *Epistola medica in quâ de epidemicâ febre theoricè et practicè agitur*, Palerme, 1648, in-4; *Oratio de medecinæ prestantiâ*, ibid., 1649, in-4; *Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus*, ibid., 1650, 1663, 1701, in-12; *Smilacis asperæ et salsæparillæ causa*, ibid., 1651, in-4; *la Lepra unita col mal franc.*, ibid., 1656, in-8; *Politica medica pro leprosis*, ibid., 1657, in-4; *Idea del cavar sangue*, ib., 1659, in-12; *Del vero metodo di conservar la sanità e di curar ogni morbo col solo uso dell' acqua vita*, 1662, in-4; *Discorsi intorno dell' uso dell' acqua vita*, ibid., 1667, in-12, sous le nom de *Bruno Cibaldi* : *Il café con più diligenza esaminato*, ibidem, 1674, in-4. Galeano a laissé encore un grand nombre d'écrits littéraires et poétiques dont aucun ne mérite une mention spéciale.

GALEAZ DE MANTOUE, général au service des Vénitiens, commandait leur armée au siége de Padoue en 1405. François de Carrare, seigneur de cette ville, demanda et obtint de Galeaz sa parole pour la garantie des clauses de la capitulation; mais le gouvernement de Venise, d'après l'avis du conseil des dix, ne voulant point ratifier cette même capitulation, le général fit, à cet effet, de vives représentations dont le conseil le punit en le faisant empoisonner.

GALEN (MATTHIEU van), théologien hollandais, né à Westcapel en Zélande, vers l'an 1528, m. en 1573, est aut. des ouvr. suiv. : *Comment. de christiano et catholico sacerdote*, in-4; *de Originibus monasticis; de Seculi nostri choreis*.

GALEN (JEAN van), célèbre marin hollandais, né à Essen en Westphalie, vers 1610, parvint, de la condition de simple matelot, au grade de chef d'escadre dans la marine de sa patrie adoptive, et signala successivement sa valeur ainsi que son intelligence contre les Espagnols, les Français, les Barbaresques, les Anglais, et remporta, sur une forte escadre de ces derniers devant Livourne (en 1653), une victoire complète, mais qui lui coûta la vie, à la suite d'une blessure grave à la jambe droite. Son corps, transporté à Amsterdam, y fut enterré avec les plus grands honneurs, et les états-généraux lui firent élever un monument dans l'église Neuve de cette ville.

GALEN (CHRISTOPHE-BERNARD van), prince évêque de Munster, né en Westphalie vers 1607, resta, dès l'âge de 6 ans, orphelin de père et de mère, sans auc. biens, et fut élevé par les soins de son oncle, Bernard de Malinkrot, doyen du chapitre noble de Munster. Malgré le goût décidé que le jeune van Galen manifestait pour l'art militaire, son parent lui fit suivre la carrière ecclésiastique où il parvint de grade en grade jusqu'à la dignité de prevôt de l'église de la ville que nous venons de nommer. Le prince évêque étant mort en 1650, Galen fut choisi pour le remplacer, au grand dépit de son oncle, par les chanoines à qui appartenait le droit d'élection. Le nouveau prince évêque, investi du pouvoir souverain comme son prédécesseur, sentit renaître ses inclinations guerrières, s'y livra avec ardeur, leva des troupes, fit le siége de Munster où des mécontens, excités par Bernard Malinkrot, avaient levé l'étendard de la révolte, y rentra par capitulation et y bâtit une citadelle où il mit une garnison nombreuse. Ce premier fait d'armes le fit choisir, quelques années après, (1664) par l'empereur pour être l'un des généraux de l'armée destinée contre les Turks; il s'unit ensuite avec le roi d'Angleterre contre les Hollandais dont il prétendait avoir à se plaindre, envahit le territoire des provinces unies et y enleva plusieurs places fortes. Après la paix de 1674, n'ayant plus d'affaires personnelles, son esprit remuant le porta à prendre parti dans celles de ses voisins. Il contracta une nouvelle alliance avec la France contre les Hollandais, obtint d'abord quelques succès, mais échoua devant Groningue dont il fut obligé de lever le siége. Il quitta le parti de la France pour unir ses armes à celles de l'empereur, se ligua ensuite avec le roi de Danemarck contre la Suède, et finit par mourir à Huys, en

1678, après 28 ans de règne et d'une existence presque entièrement militaire. Sa *vie*, écrite en allemand par un anonyme, a été traduite et revue par l'abbé de Vallemont, Rouen, 1679, in-16. J.-A. Alpen en a publ. une plus étendue, et ayant pour titre : *de Vitâ et rebus gestis Chr. Bern. de Galen*, Coesfeld, 1694, 2 vol. in-8. Il a paru un prem. abrégé de ce dern. ouv., en allem., Munster, 1790, in-8, et un autre plus complet, Ulm, 1804, même format.

GALEN (Abraham-Haan van), méd. et pasteur d'une congrégat. mononnite à Amsterdam, dans le 17e S., occasiona, par la fougue de ses disc. et à la suite d'une controverse qui s'éleva entre lui et Samuel Apostool, pasteur de la même congrégat., une espèce de schisme parmi les anabaptistes qui se divisèrent(vers1666)en *galéniens* et *apostoliens*.

GALEOTTI (Albert), céléb. juriss. ital., né à Parme dans le 13e S., professa le droit à Bologne en 1235, à Padoue en 1247, fut chargé par son gouvernement de diverses ambassades, et m. vers l'an 1285. Il a laissé : *Aurea ac penè divina et verè margarita, seu questionum summula*, etc., inséré en entier dans le *Speculum juris* de Guill. Durand, et impr. à Venise en 1567, Cologne, 1585 ; *Tractatus de pignoribus* MS. sous le no 269 dans la biblioth. royale de Turin ; *Declarationes judiciorum ; Tractatus de conciliis habendis ; Repostulationes super codice*, etc., etc.

GALEOTTI (Marzio), écrivain ital., né à Narni, dans l'Ombrie, professa d'abord les belles-lettres à Bologne ; mais ayant publié un ouvrage dans lequel il soutenait que la foi n'est pas nécessaire et qu'on peut être sauvé par les bonnes œuvres, il se vit obligé de s'enfuir secrètement de la ville et de chercher un asile à Venise, où il fut arrêté et jeté dans les cachots de l'inquisition. Rendu à la liberté par ordre du pape Sixte IV sous la condition de rétracter son hérésie, il se retira en Hongrie, y tint des cours publics et devint précepteur du fils de Mathias Corvin. Ce prince étant mort, Galeotti revint en Italie, passa ensuite en France, et m. à Lyon en 1476, suiv. les uns, ou, suiv. d'autres, en 1494. Quoi qu'il en soit de la date précise de la naissance et de la m. de ce personn., que sir Walter Scott a pu sans invraisemblance mettre en scène dans son excellent roman hist. de *Quentin Durward*, il paraît difficile d'accorder avec elle-même l'opinion émise dans la *Biogr. univ.*, où l'on fait naître vers 1440 ce même Galeotti qui fut le maître de Sixte IV, né près de 30 ans avant cette époque. Ce savant fut en grand renom pour son habileté dans les sciences occultes. On a de lui : *de Homine et ejus partibus*, in-f., sans date ni indicat. de lieu d'impr., réimp. à Milan, 1490, à Turin et à Bâle, 1517, in-4 ; *de Doctrinâ promiscuâ*, Florence, 1548, in-8, Lyon, 1552, in-12, Francf., 1602, in-12 ; tr. en ital., Flor., 1615, in-8 ; *De egregiè, sapienter et jocosè dictis ac factis Matthiæ I, regis Hungariæ*, Vienne, 1563, réimpr. dans la *Collectio Hungaricarum rerum scriptorum*, de Jacques Bongars (v. ce nom) ; *de Rebus vulgo incognitis*, conservé MS. à la biblioth. roy. de Paris ; *de Excellentibus ; de Verborum significatione*. Ces deux ouvr. sont extrêmement rares. On attribue à ce même aut. une trad. ital. de la *Rhetorique* de Cicéron, sans date, in-4, dont un exemplaire se trouve à la biblioth. du roi, sous le no 1780.

GALEOTTI (Nicolas), jésuite ital. d'une maison noble de Toscane, né à Vienne (Autriche) en 1692, professa la physique à Macérata et la rhétor. à Rome, où il m. en 1768. Il a publ. les ouv. suivans : *Museum Odescalcum, sive thesaurus antiquarum gemmarum*, etc., Rome, 1747 ou 1751, in-fol. en 2 parties ; *Imagines præpositorum generalium societatis Jesu delineatæ et æneis formis expressæ ab Arnoldo Westerhout*, ibid., 1748, gr. in-fol. Le P. Galeotti a enrichi de notes les *Gemmæ antiquæ litteratæ*, de Ficoroni, Rome, 1757, in-4.

GALÈRE (Caius-Galerius-Valerius-Maximianus), empereur rom., originaire de la Dacie, avait d'abord gardé les troupeaux, d'où lui vint le surnom d'*Armentarius*. Il s'éleva par son courage aux prem. emplois de l'armée, et fut adopté par Dioclétien en 292. Après avoir remporté plusieurs avantages sur les Perses, il força en 305 Dioclétien et Maximien à abdiquer, se fit déclarer empereur avec Constance Chlore ; et, s'étant réservé le gouvernement de l'Italie et de tout l'Orient, il y exerça le despotisme le plus affreux : ce fut surtout contre les chrétiens qu'il s'abandonna à toutes ses fureurs. Bientôt s'élevèrent des révoltes : Maxence, fils de Maximien, se fit proclamer dans Rome ; Maximien reprit la pourpre, et força Galerius à le reconnaître. Peu après celui-ci fut attaqué d'un ulcère hideux qu'on regarda comme une punition de sa cruauté envers les chrétiens, et dont il mourut à Sardique, en Dacie, l'an 311.

GALESINI (Pierre), protonotaire apostolique à Milan, né à Ancône vers 1520, vécut dans l'intimité de St Charles Borromée, s'occupa avec fruit de l'étude de l'antiquité, et m. vers 1590. On a de lui une traduction lat. des *Sermons* de St Grégoire de Nysse, Rome, 1563, in-4 ; une autre de la *lettre* d'Isidore de Péluse à Palladius ; *Martyrologium romanum in singulas dies anni accommodatum*, Milan, 1578, in-4 ; *Ordo dedicationis obelisci quem Sixtus V in foro vaticano erexit*, Rome, 1586, in-4 ; *Dedicatio columnæ cochlidis Trajanæ ad honorem S. Petri*, ib., 1587 ; *Commentarius brevis de biblis græcis interpretum LXXII*, etc., ibid., 1587, in-4. On lui doit encore des édit. de plus. auteurs sacrés ; il a eu part au *Rec. des actes de l'église de Milan* ; et il a laissé en MSs. une hist. des papes sous le titre de *Theatrum pontificale*, ainsi qu'une *Hist. des saints de Milan*.

GALFRID ou GEOFFROI en franç., chroniq. ou histor. angl., né dans le 12e S., embrassa l'état ecclésiast., devint év. de S. Asaph en 1151, vécut long-temps à la cour du roi Henri II, se démit de son évêché en 1175, et m. vers 1180. On a de lui : *Origo et gesta regum et principum Britanniæ, sive historia Britonum ab Æneâ et Bruto* : cette hist. a été pub. pour la première fois à Paris, 1517, in-4, et réimpr. dans les *Britannicarum rerum scriptores* de J. Commelin, Heidelberg, 1587, in-fol. : Pontico Virunio a réduit cet ouvr. en le purgeant des fables qu'il renferme, et a pub. cet abrégé à Augsbourg, 1534, réimpr. à Heidelberg, 1542, à Lond. en 1585, in-8, et inséré aussi dans *Britannic. rer. scriptores ; Versio prophetiarum Ambrosii Merlini*, extr. du 4e livr. de l'ouvr. précéd., et impr. sépar. avec des explicat. d'Alain de Lille, Francfort, 1603, in-4 ; *Vita Merlini Caledonii ; Comment. in prophetias Merlini utriusq. ; Epistola ad Gualterum oxoniensem archidiaconum ; de Exilio ecclesiasticorum* ; un abrégé de l'histoire de Gildas (v. ce nom) ; enfin des *vers* latins sur différens sujets.

GALFRID ou GEOFFROI, surnommé de *Winesalf*, poète et hist. angl., né dans le 13e S. d'une famille originaire de Normandie, suivit le roi Richard en Palestine, vint en Italie au retour de cette expédition, fut bien accueilli par le pape Innocent IV, et professa les b.-l. à Bologne. On ignore l'époque de sa m. Ses ouvr. sont : *Poetica nova sive carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi* : cet écrit, remarquable pour le temps où il a été composé, a été pub. pour la prem. fois dans l'*Hist. poemat. medii ævi* de P. Leyser, Halle, 1721, et réimpr. ensuite séparément, Helmstadt, 1724, in-8 ; *Historia seu itinerarium Richardi, Anglorum regis, in terram sanctam, ab anno 1177 ad 1190*, imprim. sur un MS. défectueux dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars, et sur une meilleure copie dans les *Scriptor. histor. anglicanæ* de Th. Gale ; *de Plantatione arborum et conservatione fructuum, ubi de modo inserendi arbores aromaticas....., vites*

et vina cognoscendi, etc., MS. dont il existe une copie dans la biblioth. de Cambridge; *Medulla grammaticæ; liber de Rebus ethicis; de Promotionibus et persecutionibus Galfridi eboracencis archiepiscopi* : ces trois ouvr. MSs. se trouvent dans différentes biblioth. d'Angleterre. On attribue à Galfrid une élégie intit. *de Statu curiæ romanæ*, insérée dans le recueil *de Corrupto ecclesiæ statu* de Math. Francowitz, Bâle, 1557, in-8; et dans les *Analecta* de dom Mabillon.

GALFRID ou GEOFFROI DE BEAULIEU, religieux dominicain, né dans le 13e S., aux environs de Chartres, fut confesseur de St Louis, accompagna ce prince dans ses deux expéditions en Egypte, en Barbarie, l'assista dans ses derniers momens, et m. vers 1274. On a de lui : *Vita et sancta conversatio piæ memoriæ Ludovici IX, quondam regis Francorum*, publ. par Cl. Ménard (*v.* ce nom) à la suite de l'*Hist. de St Louis* par Joinville, inséré ensuite dans le tome V des *Scriptores hist. Francorum coetanei*, par Duchesne, et dans les *Acta sanctorum* de Bollandus.

GALGACUS, chef des Calédoniens, résista long-temps avec courage aux Romains commandés par Agricola, et succomba enfin dans une grande bataille avec presque tous ses soldats. Tacite met dans sa bouche un discours admirable qu'il adresse à ses troupes avant le combat.

GALHEGOS (MANOEL de), poète portugais, né à Lisbonne en 1597, fut le contemporain et l'ami de Lope de Véga, séjourna long-temps à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne, composa plus pièces de théâtre en espagnol pour la scène de Madrid, retourna ensuite dans sa patrie, embrassa l'état ecclésiastique, et m. en 1665. On a de lui, en portugais : *la Gigantomachia* ou la guerre des géans contre Jupiter, Lisbonne, 1628, in-4; *Templo de Memoria*, ibid., 1630; *Poesias varias* (en espag.), Madrid, 1637, in-8; et un grand nomb. de pièces pour le théâtre espag., dont les plus remarquables sont *El Hombre honrado y prudente* et *la Reyna Maria Estuarda* (Marie Stuart).

GALI (FRANÇOIS), désigné aussi par quelques écrivains sous le nom de *Gualle*, voyageur espag., chargé par son gouvernement d'aller en 1582 reconnaître sur la côte de Californie un mouillage où viendraient relâcher les navires arrivant des Philippines, profita de cette mission pour visiter autant que possible les îles de Lequeo et du Japon. A son retour le projet d'établissement était abandonné; mais Gali n'en rédigea pas moins la *Relation de son voyage*, et l'envoya au vice-roi des Indes. J.-H. Linschot l'a trad. en holland. et l'a fait entrer dans son *Routier des Indes*, Amsterdam, 1695, 1 vol. in-fol. Hackluyt en inséra une autre trad. dans sa collection. On la trouve aussi dans la version franç. qui a été faite d'après Linschot.

GALIANI (dom CÉLESTIN), sav. prélat ital., né à Foggia dans la Pouille (royaume de Naples) en 1681, entra dès sa prem. jeunesse dans l'ordre des célestins, se livra avec succès à l'étude de la théol., des langues grecque et hébraïque, de la philos., des math., de la phys., des antiq. sacrées et profanes, et occupa ensuite la chaire d'hist. ecclés. au collége de la Sapience à Rome. Après plus. années de résidence dans cette dern. ville, où il remplissait d'ailleurs les fonctions de procureur-général de la congrégation, il fut successivement nommé par le roi de Naples son premier chapelain, archevêq. de Tarente et de Thessalonique, préfet des études roy. à Naples, conseiller d'état et chancelier de l'ordre de St-Charles. Il joua le rôle de conciliateur dans les différends entre le pape Benoît XIII et l'empereur Charles VI, entre le roi de Naples et Clément XII, et m. à Naples en 1753. Sa modestie l'avait empêché de livrer à l'impression plus. ouvr. qu'il avait composés sur différens sujets, entre autres sur les mathémat. et la phys., dont il faisait ses délassemens ordinaires. On lui attribue les combinais. de la loterie par extraits, ambes et ternes.

GALIANI (FERDINAND), ecclésiast., neveu du précédent, philosophe, littérateur, antiquaire, économiste, né dans l'Abruzze citérieure (royaume de Naples), en 1728, fut envoyé dès l'âge de huit ans à Naples, où son oncle se chargea de son éducation. Placé d'abord chez le PP. célestins, il y apprit la philosophie, les mathématiques, les belles-lettres, se livra ensuite à l'étude du droit, de l'histoire, des antiquités, du commerce et de l'économie politique. Il n'avait encore que seize ans, lorsqu'il présenta à une des académies de Naples, où il venait d'être admis, un *Mém.* sur l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie; et ce fut ce travail qui lui donna la première idée du grand ouv. qu'il pub. plus tard sur les monnaies. Il traduisit aussi le traité de Locke sur la monnaie et l'intérêt de l'argent. A dix-huit ans il entreprit un travail sur l'ancienne histoire des navigations de la Méditerranée. L'archevêque son oncle le fit ensuite voyager en Italie, où sa réputation naissante l'avait précédé dans les principales villes et dans les cours des différens princes. De retour à Naples en 1753, il se mit en correspondance avec un grand nombre de savans, de ministres et des souverains italiens et étrangers, fut nommé secrétaire d'état et de la maison du roi, puis 1er secrét. d'ambass. en France, où il se rendit en 1759. Ce fut pendant son séjour à Paris, après s'être exercé assidument à écrire en français, qu'il commença son commentaire sur Horace, dont plusieurs fragmens furent insérés, par l'abbé Arnaud, dans la *Gazette littéraire* (vol. 5, 6 et 7 de l'année 1765), et qu'il composa ses *Dialogues sur le commerce des blés*, ouvrage revu par Grimm et Diderot, et auquel il doit une grande partie de sa célébrité parmi nous. Rappelé ensuite à Naples pour y remplir plus. emplois importans, notamment ceux de conseiller du tribunal suprême de commerce et de membre de la junte des domaines royaux, l'abbé Galiani n'en continua pas moins ses travaux littéraires, reprit sa correspondance avec les savans et les nombreux amis qu'il s'était faits en France et en Angleterre, parcourut de nouveau l'Italie, et m. en 1787. On a de ce spirituel et savant abbé, outre les écrits déjà cités, une critique piquante de l'usage introduit dans plus. académies d'Italie de pub., à la mort d'un personnage remarquable, un recueil de pièces en prose et en vers à sa louange : l'écrit de Galiani est intit. : *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannacone, carnefice della gran corte della vicaria*, etc., pub. sous le nom de J.-B. Sergio, avoc napol., président de l'académie, dont l'aut. était membre, Naples, 1749, in-12; *Traité sur les monnaies* (en italien), ibid., 1750; *Della perfetta conservaz. del grano*, pub. sous le nom de Bartholommeo Intieri, ibid., 1754, in-4; *delle Lodi del papa Benedetto XIV*, ibid., 1758, in-4, réimp. en 1781; des *dissertat.* insérées dans le prem. vol. des *Antiquités d'Herculanum* (en italien), Naples, 1757; *Spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento*, etc., pub. sous le nom de D. Onofrio Galeota, ibid., 1779 : c'est un pamphlet critique et burlesque sur un sujet fort triste, la fameuse éruption du Vésuve, arrivée le 8 août 1779; *Del dialetto napoletano*, 1779, in-8; un traité, en ital., sur *les devoirs des princes neutres envers les princes belligérans, et de ceux-ci envers les neutres*, ib., 1782, in-4; *Dialogues sur le commerce des blés*, Lond. (Paris), 1770, in-8, sans nom d'auteur. Son *Commentaire sur Horace* a été pub. en entier en 1821 : il se trouve à la suite des *Œuvres d'Horace*, trad. par MM. Campenon et Després, Paris, 1821, 2 vol. in-8. L'abbé Galiani a laissé encore un assez grand nombre d'ouv. MSs., dont on doit regretter la non publicat.; les princip. sont : un tr. *des instincts ou des goûts naturels de l'homme*, ou *Principes du droit*

de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace; un *vocabulaire* des mots du dialecte napolitain, qui s'écartent le plus du dialecte toscan, avec des recherches étymologiques, etc.; une traduction en vers de l'*anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac; un recueil de poésies sur différens sujets; enfin plus. vol. remplis de lettres facétieuses, de bons mots, de nouvelles et d'historiettes. Les lettres écrites à l'abbé Galiani par un grand nombre de savans ital., de savans, de ministres et souverains étrangers, forment une collection de 22 vol.: elle se trouvait dans la biblioth. de Ginguené. On a pub. en 1818, chez Treuttel et Würtz, la *Correspond. inédite* de l'abbé Galiani avec Mad. d'Epinay, le baron d'Holbach, Grimm et autres, 2 vol. in-8. — Le marquis Bernard GALIANI, frère du précéd., est aut. d'une traduct. italienne de Vitruve, avec des comment., Naples, 1758, grand in-fol., orné de 25 gravures.

GALIEN (CLAUDE), appelé quelquefois l'Hippocrate de Pergame, désignation méritée, car son nom, après celui du vieillard de Cos, est le plus beau nom de la médecine antique. Galien était né à Pergame, où il y avait un fameux temple d'Esculape, l'an 131 de l'ère chrétienne. Son père, Nicon, était un architecte savant qui dirigea d'abord lui-même les études de son fils, et le confia ensuite à d'excellens maîtres. A 17 ans Galien était le disciple des plus illustres philosophes de son temps; mais il penchait surtout pour la philosophie aristotélienne. Un songe lui révéla sa vocation pour la médecine: les songes furent toujours l'objet particulier de son attention dans ses études et la pratiq. médicale. Ne nous hâtons pas d'en rire; l'imagination n'est-elle pas de moitié dans la plupart des maladies? Galien alla puiser la science dans les villes fameuses par leurs écoles et leurs professeurs. Il voyagea beaucoup, et souvent à pied, quoique riche, en vrai péripatéticien. Il voyagea avec fruit, car il connaissait presque toutes les langues et tous les dialectes de son temps. Il s'arrêta surtout à Alexandrie, où il acquit ses grandes connaissances anatomiques, grandes relativement à l'état de cette science chez les anciens. De retour à Pergame, il se mit sous le patronage des prêtres d'Esculape, que la superstition consultait avant les médecins; c'était donc une excellente recommandation. Le pontife du temple lui confia le soin des gladiat. blessés. Galien se montra chirurg. habile. On dit que ce fut une sédition, ou la crainte de ses suites qui lui fit quitter Pergame pour Rome; peut-être y avait-il joué un rôle. Arrivé dans la capitale du monde, il se fit connaître en peu de temps par d'éclatans succès dans la médecine; mais deux grands fléaux le chassèrent, la peste et la persécut. de ses confrères. Il est permis de croire que le second, qui pour un médecin n'est pas le moins mortel des deux, y contribua beaucoup: si du moins la contagion lui fit peur, il s'y était exposé plus ou moins, puisque la peste ne l'épargna pas plus que ses envieux. Galien retrouva à Pergame sa première renommée et l'y accrut encore; aussi les emper. Marc-Aurèle et Lucius-Vérus le firent venir à Aquilée, d'où la peste le chassa de nouveau; mais cette fois il s'enfuit à la suite des maîtres de l'empire, et ce fut sous leurs auspices qu'il revint à Rome: leur confiance protégea du moins son talent et sa gloire. Marc-Aurèle voulut l'emmener dans son expédition en Germanie; un songe lui conseilla de rester, ou plutôt Marc-Aurèle le laissa pour soigner la santé de son fils Commode, qui habitait une *villa* dans les environs de Rome. Ce fut là que Galien, à qui ses rivaux faisaient un crime d'être un érudit, leur prouva qu'ils s'étaient trompés en croyant exagérer son savoir. Il écrivit ses immenses traités dont l'ensemble eût composé une biblioth. médicale. On lui attribue sept cent cinquante liv., et il en est qu'il recommença deux fois, un incendie en ayant détruit le manuscrit. Mais il faut dire que ces sept cent cinquante liv. étaient sept cent cinquante divisions d'ouvr., et ne formaient pas sept cent cinquante volumes. Une partie seulem. nous est parvenue, entre autres ses neuf livres *de Anatomicis administrationibus*; ses dix-sept livres *de Usu partium*, et *de Locis affectis*, *libri VI*, qui sont les plus précieux. On ignore le lieu et l'époque de sa mort malgré de savantes dissertations à ce sujet, qui ont surtout prouvé que ce grand médecin était souvent malade. Galien a laissé une grande réputation d'éloquence; Athénée l'a introduit dans son banquet des savans. On l'accusa de beaucoup d'amour-propre; mais il était en guerre ouverte avec ses rivaux: c'était un amour-propre défensif. Médecin anatomiste, il reconnut une intelligence au-dessus de la matière, et proclama la grandeur de la divinité même dans le cours d'une dissection. Ses connaissances en hygiène et en physiologie furent aussi remarq. Il excellait dans le diagnostic et le pronostic des maladies avec une rare sagacité, parce qu'il tenait compte de tous les symptômes tant moraux que physiques. Dans le doute du zèle ou du discernement des témoins habituels, il passait lui-même les nuits auprès de ses malades. Sa pathologie abonde peut-être trop en explications subtiles ou minutieuses; ce n'est plus la noble simplicité d'Hippocrate. Ce fut cependant Galien qui ramena son siècle au culte de ce grand homme; mais il parlait à des esprits prévenus de leurs propres systèmes. Il avait lui-même dans sa jeunesse fréquenté les écoles de philos. On sent le rhéteur dans son style et la tournure de ses idées. Cette prolixité pompeuse, cette subtilité savante, ces théories quelquefois plus brillantes que solides, cette imagination qui vient au secours de l'esprit systématique, voilà sans doute ce qui séduisit les médecins arabes, par qui Galien fut mis au-dessus d'Hippocrate lui-même. Avicenne et Averrhoès avaient pour le médecin de Pergame une espèce de religion. La thérapeutique de Galien est devenue proverbiale. La pharmacie ancienne s'appelle encore pharmacie galénique; et c'est presque une épithète ridicule aux yeux de la nouvelle chimie médicale; il est juste de remarquer cependant que si Galien passe pour polypharmaque, c'est parce qu'il a parlé de beaucoup de remèdes; mais c'est souvent en critique, et il n'employait généralement que ceux dont l'expérience lui avait révélé la puissance et qu'il avait même souvent essayés sur lui-même. Ajoutons pour achever de le réconcilier avec les thérapeuticiens modernes que Galien fut grand partisan de la saignée... qu'il n'ordonnait cependant qu'après avoir pris en considération le climat, la saison, l'âge, le tempérament, les forces et l'état du pouls. Ce qui nous reste des ouvrages de Galien a été édité, traduit et commenté un grand nombre de fois, surtout dans le 16e S.; nous ne signalerons parmi les éditions qui en ont été données collectivement que les suiv.: en grec, Bâle, 1538, 5 vol. in-fol., par les soins de J. Gemusæus, de L. Fuchs et de Joach. Camerarius; en lat., Venise, 1490, 1502, 1522, 3 vol. in-fol., Bâle, 1562, in-fol. ordinairem. relié en 5 ou 7 vol.: cette dern. édit. très-estimée est enrichie d'une *Vie de Galien* par Gesner, et offre des éclaircissemens précieux; on distingue aussi les 10 édit. données à Venise, par les Juntes, de 1541 à 1625; enfin il existe une édit. grecq.-lat. des œuv. de Galien, due à René Chartier qui les a jointes aux œuvres d'Hippocrate, Paris, 1639-1679, 13 t. in-fol., rél. ordinairem. en 9 ou 10 vol. Il a paru div. abrégés, tables ou dictionn. des œuvres de l'illustre méd. de Pergame; nous citerons, entre autres, *l'Index* d'Ant. Musa Brasavoli, joint aux 9e et 10e édit. des Juntes. Le P. Labbe, l'un des principaux biogr. de Galien, a donné en lat. son *Eloge chronol.*, Paris, 1660, in-12.

GALIEN (JOSEPH), religieux dominicain, né

en 1699 près du Puy-en-Velai, professa la philosophie scolastique et la théologie dans l'université d'Avignon, cultiva la physique avec succès, et m. dans sa ville natale en 1762. Il avait entrevu la possibilité de s'élever dans les airs, au moyen d'une sorte de vaisseau plus léger que l'air atmosphérique, découverte qui illustra plus tard les frères Montgolfier (v. ce nom). On a de lui : *l'Art de naviguer dans les airs, précédé d'un mém. sur la nature et la formation de la grêle*, Avignon, 1755 et 1757, in-16.

GALIFET ou GALIFECT (JOSEPH de), jés. des 17e et 18e S., n'est guère connu que comme auteur de l'ouvr. intit. *de Cultu sacro-sancti cordis Jesu*, Rome, 1726, in-4, qu'il dédia au pape, et dont il fit lui-même une traduct. franç. sous ce titre : *Excellence de la Dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ*, Nancy, 1745, in-4. Il est d'autant plus regrettable que les sav. aut. de la *Biogr. univ.* aient omis le nom du père Galifet, que, comme le dit très-bien l'aut. de l'*Examen des Dictionn. histor.* (A.-A. Barbier), la célébrité de ce jésuite paraît destinée à s'accroître sensiblem. par les progrès que fait de jour en jour la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, dont il a été en quelque sorte le fondateur; peut-être même vera-t-on renaître (car il est dans l'esprit de l'homme de s'égarer même dans le zèle le plus saint) les opinions erronées que ce père a émises dans l'*Appendix* annexé à son ouv., et dans lequel il voudrait prouver que le culte du cœur de la Ste Vierge est inséparable de celui qu'on doit rendre à son divin fils : opinions qui ne laissèrent pas que de séduire dans le temps un grand nombre d'exaltés, et qui furent condamnées par le pape Clément XIII.

GALIGAI (ELÉONORE). V. CONCINO-CONCINI.

GALILÉE-GALILEI, créateur de la philosophie expérimentale, né à Pise en 1564, étudia d'abord la musique et le dessin, montra peu de goût pour ces arts, et fut envoyé par son père à Pise pour y suivre des cours de médecine; mais, pressentant sa vocation, il profita de son séjour dans cette ville pour s'y adonner entièrement aux mathématiques, et fut jugé capable, des l'âge de 24 ans, de professer cette science publiquement à Padoue. C'est à cette époque qu'il inventa le thermomètre, le pendule, la balance hydrostatique : ce n'était-là que le prélude de ses découvertes. En 1609, il fit un télescope, instrument dont on n'avait eu jusque là qu'une idée vague; il en créa l'usage, et dès lors le ciel n'eut plus de secrets pour l'homme. Le premier, Galilée explora la surface de la lune, les sinuosités qui lui sont particulières, les taches du soleil, découvrit les phases de Vénus, les satellites de Jupiter, la Voie-Lactée, et signala beaucoup d'autres observations astronomiques que les bornes de ce dictionnaire ne nous permettent pas de mentionner. Il avait quitté Padoue pour professer à Florence; mais, au lieu de recevoir du pays qu'il illustrait par son génie les récompenses qui lui étaient si bien dues, il se vit en proie à mille persécutions. Il avait embrassé le système de Copernic, et s'était efforcé de détrôner les vieilles erreurs aristotéliques; on condamna hautement ce système comme contraire à l'écrit. sainte. Galilée avait osé dire, ce dont il s'était convaincu par ses observations, que la terre tourne et que le soleil est immobile; la cour de Rome crut voir les bases de la religion ébranlées par ces assertions; toute l'indignation des théologiens se souleva contre Galilée, et ils incriminèrent non-seulement la doctrine, mais encore les intentions du savant professeur. Traduit au trib. de l'inquisition de Rome en 1633, il fut forcé d'abjurer à genoux, la main sur les Évangiles, son erreur et ses hérésies : on le condamna à une prison perpétuelle, et ses ouv. furent livrés au bourreau. On rapporte qu'au moment même de son abjuration il ne put s'empêcher de dire en frappant la terre de son pied : « *E pur si muove*, (et pourtant elle tourne). » Galilée consacra sa longue captivité, adoucie par les soins de ses geôliers, à continuer ses découvertes astron., à écrire ses immortelles observations, qui ont frayé la carrière à Viviani, à Toricelli, à Newton, et à tous les physiciens philosophes qui depuis lui ont surpris les secrets de la nature. Galilée m. en 1642. Ses principaux ouvr. sont *Dialoghi delle scienze nuove; Sidereus nuncius*, Florence 1610; *il Saggitatore, nel quale con bilancia esquisita e giusta si ponderano le cose contenute*, etc., Rome, 1623, in-4; *Dialoghi quattro sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico e Copernicano*, Florence, 1632, in-4; *Epistolæ tres de conciliatione sacræ Scripturæ cum systemate telluris mobilis, quarum duæ posteriores nunc primùm curâ M. Nevræi prodeunt*, Lyon, 1649, in-4; un *Traité de fortification et d'architecture*, etc., etc. La plus complète des édit. des *OEuvres* de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8. Il existe un *Eloge* de Galilée, en italien, par le P. Frisi, Livourne, 1775, trad. en franç., par Floncel. Sa *vie*, écrite par Louis Brenna, est insérée dans le tome 1er des *Vitæ Italorum* de Fabroni. Les *Pièces originales* (en lat. et en ital.) *du Procès de Galilée* qui se trouvaient à Rome dans les archives pontificales, furent transportées en 1810 à Paris par ordre de Napoléon qui se proposait de les faire traduire. M. A.-A. Barbier fut chargé de les examiner; il en traduisit et en fit traduire une partie qui se trouve dans sa biblioth. : ces *pièces* démontrent la bonne foi et les lumières du sav. astron., en même temps qu'elles dévoilent la perfidie et l'ignor. de ses accusat. : sur la demande de Pie VII les origin. de ces pièces furent rendus à Sa Sainteté en 1814. — GALILÉE (Vincent), fils naturel du précéd., m. en 1649, s'occupa de mécanique et fit plus. applications heureuses des découvertes de son père; entre autres, *Essai du pendule* comme moteur des horloges. Huyghens perfectionna plus tard cette application en ne faisant servir le *pendule* que comme régulateur. Vincent cultivait aussi la poésie, et l'on connaît de lui une trad. *in quarta rima* des *Prophéties de Merlin* non publiée. — GALILÉE (Vincent), père du philosophe, cultiva les mathémat. et la musique. On a de lui, sur ce dern. art, les ouvr. suiv. : *Dialogo della musica antica e moderna*, etc., Florence, 1581 et 1602, in-fol., avec fig.; *il Fronimo, dialogo sopra l'arte del bene intavolare e rettamente sonare la musica*, Venise, 1583, in-fol.; *Discorso intorno all' opere di Giuseppe Zarlino...., attenenti alla musica*, Florence, 1589, in-8.

GALIMARD (N.), jésuite français du 17e S., est auteur des ouvr. anonymes suiv. : *Philosophie du Prince*, 1690, in-12; *Hist. réduite à ses Principes*, 1691, 2 vol. in-12. Il est aussi l'édit. de la 2e édit. de l'*Art d'élever un Prince*, par le P. M.-Ant. de Foix, 1688, 1 vol. in-8.

GALIN (PIERRE), musicien, né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1821, avait professé les mathématiques spéciales avant de se livrer à la musique, et s'est fait connaître surtout par l'invention de la méthode du méloplaste. Outre les leçons qu'il donnait à de nombreux élèves, il a développé son système avec une clarté peu commune dans l'écrit intit. *Exposit. d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Bordeaux et Paris, 1818, in-8. M. Francœur, dans une notice sur différens procédés mis en usage depuis quelq. années pour enseigner la musique (*Revue encycloped.*, t. 12, p. 20), donne à Galin des éloges mérités, et démontre tous les avantages du nouvel enseignem. Un des élèves de Galin, M. Geslin, a publié une *Exposit. de la gamme, échelle élément. de la musique*, Paris, 1823. C'est le complément de l'ouv. de son maître.

GALINDES DE CARAVAJAL (LAURENT), ju-

risconsulte et historien espagnol, né à Placentia en 1472, occupa pendant plus. années la prem. chaire de droit à Salamanque, fut nommé conseill. d'état par Ferdinand-le-Catholique, se retira de la cour après la mort de ce prince, dont il possédait toute la confiance, et mourut à Burgos en 1532. On a de lui un *Supplément (adiciones) aux hommes illustres* de Perez Gusman; et une *Hist.*, assez estimée, *de Jean II, roi de Castille*, Valladolid, 1517, in-fol. On conserve dans la biblioth. royale de Madrid deux ouv. MSs. du même aut., savoir : une *Hist. des évènemens arrivés après la m. de Ferdinand*; et des *Notes* sav. sur l'hist. d'Espagne. Ces MSs. ont été consultés par plus. histor. espagnols.

GALINDO ou GALINDON, plus connu sous le nom de *St Prudence-le-Jeune*, savant prélat, né en Espagne dans le 9e S., fut élu évêque de Troyes (Champagne) en 847, et m. en 861. On a de lui : un *Rec. de passages des Pères*; un *Tr. sur la prédestination contre J. Scot, surnommé Erigène*, inséré dans le prem. vol. des *Vindiciæ prædestin.* du président Mauguin, et dans la *Bibl. des Pères*; une lettre intit. *Tractoria*; un *Sermon sur Ste Maure*; des *Annales de France*, citées par Hincmar; un *Poème* en vers élégiaques inséré par Barthius dans ses *Adversaria*; un *Tr. ascétique ou abrégé des psaumes en faveur d'une noble dame affligée de différentes infirmités et autres peines*, MS. de la biblioth. royale. On lui attribue aussi un *Pénitencier*, ou *Pontifical*, dont il avait fait présent à l'abbaye de Moutier-Amey.

GALINDO (Beatrix), appelée *la Latine*, née à Salamanque en 1475, avait fait des études approfondies des langues anciennes et modernes, et notamment du latin. Sur le bruit de son immense savoir, Isabelle de Castille l'appela à sa cour, et la maria après l'avoir dotée richement. Cette dame savante m. à Madrid en 1535, après avoir fondé dans cette ville un hospice sous le nom d'*Hôpital de la Latine*; elle a composé des *Commentaires* sur Aristote, des *Poésies lat.*, des *Notes sur les anc.*; tous ces ouv. sont restés MSs.

GALIOT DE GENOUILLAC (Jacques), seigneur d'Acier, gr.-maître de l'artillerie de France, né dans le Quercy vers 1466 d'une famille déjà illustre par des services que plus. de ses membres avaient rendus à l'état, fit ses prem. armes en Italie sous Charles VIII, se trouva à la bataille de Fornoue, ou Fornovo, et s'y distingua ainsi qu'à celle d'Agnadel, fut placé en 1512 à la tête de l'artillerie, donna des preuves de sa capacité à la bataille de Marignan, à celle de Pavie, où ses sages conseils ne furent pas suivis par François Ier, fut nommé gouverneur de Languedoc en 1545, et mourut l'année suivante, âgé de plus 80 ans. « Il connaissait, dit Brantôme, les devoirs de sa place de gr.-maître d'artill. aussi bien qu'homme de France. » — Galiot d'Acier (François), fils du précéd., né en 1516, reçut une éducation soignée, apprit les langues anciennes, fut nommé sénéchal de Quercy, obtint la survivance de la place de grand-maître de l'artill., assista avec son père au siége de Luxembourg, et passa ensuite en Italie; il commandait une compagnie de 100 hommes d'armes à la bataille de Cérisoles en 1544, et y reçut des blessures graves dont il mourut peu de jours après à Carmagnole. P. Saliat a publié *Vita Francisci Galioti Acierii, turmarum ductoris et fabrorum machinarumque bellicarum in Galliâ præfecti*, Paris, 1549, in-4.

GALISSONIERE. V. Gallissonnière.

GALITZIN (Basile), surn. *le Grand*, ministre d'état russe, né en 1633 d'une ancienne famille qui tirait son origine d'un kan, ou prince tartare, se distingua de bonne heure par son instruction, sa prudence, ses mœurs polies et son aptitude aux affaires. Il avait appris le grec et le latin; et, dès le règne d'Alexis Michaëlowitz, il développa ses talens et sa capacité dans des trav. utiles. Nommé ministre en 1680 par Fœdor, successeur d'Alexis, il exerça le principal pouvoir sous la minorité des princes Ivan et Pierre, sous la régence de Sophie, leur sœur, apaisa la révolte des strélitz en 1682, conclut un traité de *paix perpétuelle* avec la Pologne en 1686, entra dans une conspiration tramée en 1689 contre le czar Pierre, qui se contenta de l'exiler d'abord près des frontières de Sibérie, et ensuite près d'Archangel, d'où il obtint la permission de venir habiter dans une de ses terres près de Moscou. Il mourut dans un couvent de cette dern. ville en 1713. — Galitzin (Michel Ier, prince de), de la même famille que le précédent, né en 1674, entra au service dès l'âge de 12 ans, fit plusieurs campagnes contre les Turcs et les Suédois, devint colonel des gardes du czar Pierre Ier en 1706, fut fait gouverneur de la Finlande en 1713, remporta un avantage sur la flotte suédoise dans la Baltique en 1720, fut chargé de suivre les négociations qui se terminèrent par la paix de Neustadt, obtint le grade de feld-maréchal en 1724, et m. à Moscou en 1730 peu de temps après avoir été nommé par l'impératrice Anne sénateur et président du conseil de guerre. C'était, suiv. plusieurs écriv., un homme de mérite, d'une valeur rare, d'une gr. capacité, et très-estimé du czar Pierre-le-Grand. — Galitzin (Dimitri, prince de), frère du précédent, né vers 1670, assista à l'assemblée qui eut lieu après la mort de Pierre II, et y proposa, pour prévenir le retour du despotisme dont la reine avait eu à souffrir sous les règnes précédens, de rédiger des conditions auxquelles la nouvelle impératrice (Anne) serait obligée de se soumettre, et qu'elle s'engagerait par serment à faire respecter avant son installation. Il fut puni de sa hardiesse par un emprisonn. dans la forteresse de Schlusselbourg, où il m. en 1738. — Galitzin (Michel II, prince de), présid. de l'amirauté, m. en 1764, avait voyagé dans sa jeunesse en Hollande et en Angleterre, pour s'y instruire de tout ce qui concerne la construction, l'armement et la manœuvre des vaisseaux. — Galitzin (Dimitri II, prince de), m. octogénaire en 1793 à Vienne, où il était ambassadeur depuis 1762, acquit la réputation d'un habile diplomate pour avoir ménagé avec succès les intérêts de sa souveraine, Catherine II. — Galitzin (Dimitri III, prince de), parent du préc., fut nommé ambassadeur en France en 1765, s'y lia avec les hommes célèbres de l'époque, passa ensuite à l'ambassade de Hollande, puis se retira en Allemagne, et m. à Brunswick en 1803. Ce seigneur, qui avait reçu l'éducat. la plus distinguée, joignait le goût des sciences à de grandes connaissances en histoire et en littér. On a de lui plusieurs ouv., dont il suffira de citer les suiv. : *Desc. phys. de la Tauride* (la Crimée) *relativem. aux 3 règnes de la nature*, trad. du russe en franç., La Haye, 1788, in-8; *Tr. de minéral.*, ou *Desc. abrégée et méthod. des minéraux*, Maëstricht, 1792, in-4, nouv. édit. augmentée, Helmstadt, 1796; *l'Esprit des économistes*, ou *les Economistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution franç.*, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8. On a encore du même aut. des *Notes et observ. sur l'hist. de la guerre entre la Russie et la Turquie* par Keralio; un *Essai sur le quatrième livre de Végèce*; et plus. *Mém.* insérés dans les recueils de plus. soc. sav. Pendant son séjour en Hollande, le prince de Galitzin y publia une édit. des *Œuvres d'Helvétius*, augmentée du *Tr. de l'homme et de ses facultés intellectuelles*, dont il avait acquis le MS. original (*v.* Helvetius). — Un prince Boris de Galitzin a pub. plus. morceaux de poésie dans l'*Almanach des Muses* (franç.), année 1788, et plus. autres personnages de la même famille sont mentionnés honorablement dans les fastes milit. de la Russie depuis le commencement du 18e S.

GALL ou GAL, en latin *Gallus* (St), 16e év. de Clermont, né vers l'an 489, se fit remarquer, par son grand savoir et sa piété exempl., du roi d'Austrasie Thierry, qui l'appela à sa cour. Il assista aux conciles d'Orléans en 541 et 549, et m. en 554. L'église honore ce saint le 1er juillet. Grégoire de Tours, son neveu, a écrit sa vie, et Fortunat a chanté sa pénitence et sa vie pieuse dans une épitaphe en vers insérée au 4e livre de ses poésies. — GALL (St), 23e évêque de Clermont vers l'an 650, est aut. d'une *lettre* à Didier, évêque de Cahors. — GALL (St), né en Irlande dans le 6e S., fut disciple de St Colomban, qu'il accompagna en France en 585, se retira plus tard en Suisse, y fonda le monastère de son nom, et m. en 646. Il a laissé un discours ou sermon connu aussi sous les titres d'*Abrégé de doctrine chrétienne* et *Manière de gouv. l'Eglise*, inséré dans le 5e vol. des *Lectiones antiq.* d'Henri Canisius, Ingolstadt, 1604, et dans le *Thesaurus monumentorum* de Jacques Basnage, Amsterdam, 1725.

GALLAIS (JEAN-PIERRE), bénédictin, ancien profess. de philosophie, né en 1756 à Doué (Maine-et-Loire), m. à Paris en 1820, correspondant littér. de l'empereur d'Autriche, s'attira quelques persécutions et beaucoup d'épigrammes par le zèle qu'il déploya dans de nombreux écrits contre les principes de la révolution. Le courage de cet aut. est beaucoup plus remarquable que son talent. Parmi les différens ouvr. de J.-P. Gallais nous citerons : *Appel à la postérité sur le jugement du roi*, Paris, 1793; *Hist. du 18 fructidor, du 18 brumaire, du 20 mars*; *Hist. persane*, Paris, 1789; *Etudes de littérat., d'hist. et de philos.*, 1812, 2 vol. in-8, réimpr. en 1814 sous le titre de *Cours de littérat., d'hist. et de philos.*, etc.; *Hist. de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'au..... 20 nov. 1815, pour servir de suite à l'hist. de France d'Anquetil.* Gallais a coopéré en outre à la rédaction de plus. écrits périod., et a fourni des art. à la *Biogr. univ.*

GALLAND (PIERRE), profess. au collége royal de Fr., né en 1510 à Aire en Artois, fit ses études à Paris avec succès, devint principal du collége de Boncourt, puis recteur de l'université en 1543, fut nommé par François Ier à la chaire d'éloquence du collége royal en 1545, obtint un canonicat à Notre-Dame, et m. en 1559. Il était lié avec la plupart des savans français de son temps, et compta parmi ses élèves le célèbre Adrien Turnèbe (v. ce nom). On a de lui les ouvr. suiv. : *Oratio in funere Francisco Francorum regi facto*, Paris, 1547, in-4, traduit en français par J. Martin, même année; *Pro scholá Parisiensi contra novam acad. P. Rami oratio*, ib., 1551, in-4 et in-8; *de Caleto receptá et rebus à Fr. Lotharingio, duce Guisio.... gestis, carmen elegiacum*, ibid., 1558, in-4; *P. Castellani, magni Franciæ eleemosynarii, vita*, ibid., 1674, in-8; *Observations sur les institut. de Quintilien*, insérées dans les éditions de ce rhéteur impr. à Paris, 1549, in-fol., et 1554.

GALLAND (AUGUSTE), conseiller d'état, né vers 1570, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, parvint ensuite aux places de membre du conseil d'état et du conseil privé, et m. vers 1645. Il s'était appliqué à l'étude de l'hist. en recherchant les droits du roi sur les domaines de la couronne qui avaient été aliénés par le malheur du temps ou usurpés par des princes voisins. On a de lui : *Discours sur l'état de la ville de La Rochelle et touchant ses anciens priviléges*, Paris, 1626, in-4, réimpr. ibid., 1629, in-8, et inséré dans le tome XIII du *Mercure franç.*; *Tr. du franc-alleu sans titre*, ib., 1629 et 1647, in-4, trad. en latin et inséré dans le rec. *de Feudis imperii francisci* de Schilter; *des Anciennes enseignes et étendards de France, de la chappe de St Martin*, etc., ib., 1637, in-4, inséré dans le tome 2 des *Antiquités de Paris*, par Sauval, et réimpr. à Paris en 1782, in-12; *Mém. pour l'hist. de Navarre et de Flandre, contenant le droit du roi* (Louis XIII) *au royaume de Navarre*, etc., Paris, 1648, in-fol. A. Galland a laissé en outre plus. MSs. importans, entre autres un *Tr. des Albigeois et des Vaudois*, 4 vol. in-fol.; et une *Hist. de la réforme en France.*

GALLAND (ANTOINE), orientaliste, professeur d'arabe au collége de France, numismate, etc., né en 1646 près de Montdidier en Picardie, de parens pauvres, vint à Paris à l'âge de 15 ans continuer ses études au collége du Plessis; il suivit les cours de langues orientales du collége de France, accompagna ensuite M. de Nointel, ambassad. de France à Constantinople, fit avec le même le voyage de Constantinople après avoir acquis en peu de temps la connaissance du grec vulgaire, revint directement de Syrie en France, et repartit bientôt après pour le Levant dans le but d'y chercher des médailles dont il avait déjà fait une collection lors de son premier voyage. Une troisième excursion pour le même objet lui valut le titre d'antiquaire du roi. Galland fut reçu à l'académie des inscriptions en 1701, obtint la chaire d'arabe au collége royal en 1706, et m. en 1715. On a de ce savant, simple dans ses mœurs et ses manières, comme dans ses ouvrages : *Trois lettres, touchant la critique de M. Guillet, sur le voyage de Grèce de Spon*, imp. avec la réponse de Spon, Lyon, 1679, in-12; *Paroles remarquables, bons mots et maximes des orientaux*, etc., Paris, 1694, in-12, Lyon, 1695, Paris, 1708 et 1730, in-12; *Lettres touchant l'hist. des quatre Gordiens, prouvée par les médailles*, ibid., 1696, in-12; *Lettres touchant quatre médailles ant.*, pub. par le P. Chamillard, Caen, 1697, in-12; *Lettres touchant la nouvelle explication d'une médaille d'or du cabinet du roi*, ibid., 1698, in-12; une autre *lettre* sur le même sujet, imp. dans le *Journal des savans* du 15 août 1705; *Observ. sur quelques médailles de Tetricus le père et d'autres*, etc., ibid., 1701, in-8; *de l'Origine et du progrès du café*, trad. de l'arabe, ibid., 1699, in-12; *les Mille et une nuits, contes arabes*, trad. en français, Paris, 1704-1708, 12 vol. in-12, souvent réimp. : la dernière édition est celle pub. par M. Gauthier, avec des additions, Paris, 1823-26, 9 vol. in-8, avec gravures : c'est à cet ouv. qu'Antoine Galland doit, en grande partie, la réputation dont il jouit; *Relation de la mort du sultan Osman*, etc., traduite du turk, 1678, in-12; *les Contes et fables indiennes de Pidpai et de Lokman*, trad. d'après la version turque, et pub. après la mort de Galland, Paris, 1724, 2 vol. in-12; un grand nombre de *discours*, *mémoires*, *dissertations*, etc., sur des sujets de numismatique, de littérature ancienne et orientale, etc., insérés dans le recueil des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, dans le *Mercure de France*, le *Journal de Trévoux* et autres recueils savans et littéraires. Galland a laissé en outre quinze ouv. MSs, dont la plupart, trad. du turk, de l'arabe et du persan, existent à la biblioth. du roi. — GALLAND (Julien), neveu du précédent, se livra à l'étude des langues orientales, et fut *drogman* (interprète) dans le Levant. On a de lui : *Recueil des rites et cérémonies du pèlerinage de la Mecque*, etc., Paris, 1754, in-8. Il a laissé MS. un récit de la prise de Constantinople par Mahomet II, trad. d'un aut. grec.

GALLANDI (ANDRÉ), ecclésiast. ital. du 18e S., prêtre de l'Oratoire, a pub. les deux ouvr. suiv. : *Biblioth. vet. patrum antiquorumque scriptorum ecclesiæ*, etc., Venise, 1765-81, 14 vol. in-4; *De vetustis canonum collectionibus dissert. Sylloge*, 1790, 2 vol. in-4.

GALLARD (GERMAIN), docteur de Sorbonne, né en 1744 à Artenay près Orléans, fit ses études à Paris avec distinction, fut nommé en 1772 directeur spirituel de l'école royale Militaire de Paris, puis grand-vicaire et chanoine de Senlis, perdit

ces derniers emplois pendant la révolution, et vécut dans l'obscurité; en 1809, appelé à une chaire d'éloquence sacrée dans la faculté de théologie, il refusa, se contentant d'une petite place dans une des commissions de l'univ., et m. en 1812. Il avait été chargé, par l'assemblée du clergé de France de 1782, de diriger l'édition des *Œuvres de Fénelon* (in-4); les retards qu'il apporta dans cette publicat. lui firent adjoindre le P. Querbeuf, qui continua l'édition jusqu'au neuvième vol. Gallard entreprit plus tard de donner une édit. des *sermons* de M. de Beauvais, év. de Senez, et elle parut en 1807, Paris, 4 vol. in-12. L'éditeur n'y a point inséré deux *disc.* prononcés aux assemblées du clergé et deux *serm.* sur la cène. Il devait y joindre un éloge du prélat, mais il n'acheva point cette composition, dont un fragment fut impr. à part, 1807, in-12 de 60 pages.

GALLAS (Mathias), feld-maréchal des armées impériales, né en 1589 dans le comté de Trente, fut d'abord page, puis écuyer d'un seigneur de Bauffremont; il fit ses prem. armes dans la guerre de l'Espagne contre la Savoie en 1616 et 1617, passa ensuite au service de l'emper. Ferdinand II, servit sous les ordres du célèbre Tilly (*v.* ce nom) dans les campagnes contre les Suédois et les Danois, s'éleva de grade en grade à celui de général, commanda un corps de troupes employé en Italie contre le duc de Mantoue, fut ministre plénipotentiaire de l'empereur pour l'exécution du traité de Cherasco, conclu en 1630, revint en Allemagne prendre un commandement sous le comte de Wallenstein (*v.* ce nom), refusa de servir les desseins de cet ambitieux général, et le dénonça à l'empereur. Ferdinand II, dans cette circonstance critique, investit Gallas du commandement suprême; et celui-ci, après avoir habilement déjoué les projets de Wallenstein, continua de donner des preuves de sa capacité et de son zèle dans les campagnes suivantes en Allemagne, en Alsace, en Franche-Comté, etc., tour à tour vainqueur et vaincu. La dernière campagne qu'il fit contre les Suédois, en 1644, eut l'issue la plus désastreuse, et lui mérita, dit Schiller, la réputat. d'être le premier général du monde pour perdre une armée. Il ne ramena en Bohême qu'une poignée de soldats exténués; et cette catastrophe termina sa carrière militaire. Epuisé par les fatigues, accablé par les infirmités et le chagrin, Gallas m. à Vienne en 1647. On ne peut lui refuser un rang distingué parmi les illustres capitaines de l'époque, malgré ses derniers revers, qu'il faut peut-être attribuer à ses trop grandes complaisances pour les soldats dont il était l'idole, et parmi lesquels il négligeait d'entretenir une discipline sévère. On peut consulter, pour l'ensemble des détails de la vie militaire de Gallas, l'*Hist. de la guerre de trente ans* par F. Schiller (*v.* ce nom).

GALLATI (Gaspard), prem. colonel du régiment des gardes suisses, né dans le canton de Glaris en 1535, entra au service de France en 1562, devint capitaine d'une compagnie de sa nation, qui fut licenciée en 1573, commanda ensuite plus. autres compagnies que la Suisse envoya de nouveau sous Henri III, fut anobli par ce monarque, et comblé de faveurs par Henri IV, dans l'armée duquel il combattit avec une grande distinction, à la journée d'Arques (21 sept. 1589). Lorsque le régiment des gardes suisses fut créé en 1616, Gallati, qui n'avait point cessé de se distinguer dans les différentes campagnes du régiment précédent, devint colonel propriétaire de ce corps, et en conserva le commandement jusqu'à sa mort arrivée en 1629.

GALLATIN (Jean-Louis), médecin, né à Genève en 1751, fut élève et ami du célèb. Tronchin (*v.* ce nom), reçut le bonnet de docteur à Montpellier, devint médecin du duc d'Orléans ainsi que de l'hospice fondé à Paris par madame Necker, et m. en 1783. On a de lui une *Dissertatio de aquâ*, in-4; et des *Observations sur les fièvres aiguës*, Paris, 1781, in-8. — Gallatin (Ezéchiel), de la même famille que le précédent, pasteur de l'église de Genève, m. en 1733, a laissé un recueil de *Sermons* sur divers textes de l'Ecrit. sainte, Genève, 1720, in-8.

GALLE (Philippe), graveur hollandais, né à Harlem en 1537, vint s'établir à Anvers, où il ouvrit un magasin d'estampes, et m. en 1612. On lui doit plus. recueils tant de sa composition que de celle d'autres graveurs, d'après des peintres flamands; nous citerons, entre autres, une suite de portraits d'hommes célèbres des 15e et 16e S., différentes suites du vieux et du nouveau Testament, et *la Vie et les miracles de Ste Catherine*, en 34 pièces. — Galle (Théodore), fils aîné du précédent, comme lui graveur et marchand d'estampes, né à Anvers en 1560, voyagea dans sa jeunesse en Italie, et séjourna à Rome pendant plus. années. De retour à Anvers, il publ. un grand nomb. d'ouvr., soit d'après ses propres dessins, soit d'après Rubens, Stradan et autres maîtres. Les principaux sont: *la vie de St Joseph*, en 28 pl.; *le Comte Ugolino avec ses enfans dans la tour; Cornélie, mère des Gracques*, etc., etc. — Galle (Corneille), dit *le Vieux*, frère puîné du précéd., né à Anvers en 1570, fut l'élève de son père, et le surpassa de beaucoup ainsi que son frère aîné. Comme celui-ci, Corneille fit le voyage d'Italie, y séjourna long-temps, s'y perfectionna dans le dessin, revint à Anvers, et s'y établit marchand d'estampes, sans négliger la pratique de son art. Il a gravé un gr. nombre de portraits d'après Van-Dyck, notamment ceux de *Charles Ier* et de sa femme; et, dans le genre historique d'après Rubens, Raphael, Annibal et Aug. Carrache, Paggi, F. Vanni, Zuccharo, et plus. autres maîtres de l'école italienne. — Galle (Corneille), dit le *Jeune*, fils du précédent, fut élève de son père, mais n'atteignit point son talent. Ses meilleures product. sont des portraits; ses sujets d'histoire, d'après Rubens, D. Teniers, G. de Crayer, et autres peintres flamands, sont d'une touche bien inférieure.

GALLE ou GALLÆUS (Servatus), pasteur des églises wallones de Zierickzée et de Harlem, né à Rotterdam en 1627, m. à Campen vers la fin de 1709, cultiva la littérature ancienne. On a de lui: *Dissertationes de sybillis earumque oraculis*, Amsterdam, 1688, in-4; il y a joint une autre dissertat. sur le *Hercules Magusanus; Σιβυλλιακοὶ χρησμοὶ, hoc est Sybillina oracula*, auxquels il a joint les *Oracula magica Zoroastris; Astrampsychi oneirocriticum*, etc., ibid., 1689, in-4, grec et latin, avec notes et comment.; une édit. de *Lactance* avec des notes, Leyde, 1660, in-8.

GALLEGOS (Fernand), peintre espagnol, né à Salamanque en 1461, m. en 1550, imita le genre d'Albert Durer, (*v.* ce nom) au point qu'on a quelquefois confondu les ouvr. de ces deux artistes. On a de Gallegos une *Ste Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, et à ses côtés St André et St Christophe*; plus. autres tableaux représentant *St Michel, St Antoine, l'adoration des mages*, conservés dans la cathédrale de Salamanque.

GALLELLA (Charles-Antoine), ecclés. ital., né à Messine dans le 16e S., a laissé un écrit intit. *ad Patrum intelligentiam super textum Evang. ad dubiorum solut. formam redact.*, Gênes, 1643.

GALLET ou GALET, (N.), ecclésiast. fr., attaché au célèbre archevêque de Cambray, a écrit la vie de ce prélat sous ce titre: *Rec. des principales vertus de Fénelon*, Nanci, 1725, in-12, très-rare. On a encore de lui une *Dissertat. dogmat. et morale sur la doctrine des indulgences, sur la foi des miracles et sur la prat. du rosaire*, ib., 1724, in-12.

GALLET (N...), poète français, chansonnier du 18e S., né vers 1700, fut marchand épicier-droguiste à Paris, vécut dans une société intime

avec Piron, Collé, Favart, Panard (v. ces noms) et quelq. autres gens de lettres d'un caractère aussi jovial que le sien, négligea ses affaires par suite de cette liaison, finit par faire banqueroute, et m. insolvable en 1757. On connaît de lui plus. opéras-comiques, parodies et parades, qu'il donna seul ou en société avec Piron, Panard et Pontau (ces pièces sont restées manusc., à l'exception de *Polichinelle auteur*, parade en un acte, impr. à Paris, 1750, in-8); et des Chansons ou Vaudevilles qui n'ont jamais été réunis, mais que l'on trouve dans différens recueils. Le caractère de Gallet est dépeint dans les *Mém. de Marmontel*, et dans une comédie-vaudeville de MM. Moreau et Francis Dallarde, intit.: *Gallet, ou le Chansonnier droguiste*, représ. en 1806 à Paris sur le théâtre des Variétés. — Un autre GALLET, joueur de dés, fameux dans les 16ᵉ et 17ᵉ S., est mentionné dans la 14ᵉ satire de Regnier, dans la 8ᵉ de Boileau, etc.

GALLET (JACQUES), ancien supér. du séminaire de St-Louis à Paris, né à Lamballe (Bretagne) vers le milieu du 17ᵉ S., m. en 1726, curé de Compans dans le diocèse de Meaux, s'était livré à de profondes recherches sur l'hist. de Bretagne. L'abbé Desfontaines fit, d'une partie défectueuse du travail de Gallet, les t. 5 et 6 de son *Hist. des Ducs de Bretagne*, qui parurent en 1737; il a été réimp. à la fin du 1ᵉʳ vol. de l'*Hist. de Bretagne* de dom Morice, qui l'a beaucoup amélioré, tant par ses propres correct. que par la restit. du texte, d'après le MS. original que possédait le card. de Rohan.

GALLETTI (PIERRE-LOUIS), savant bénédictin italien, né à Rome en 1724, m. en 1790, s'occupa toute sa vie de recherches sur l'antiquité et sur l'hist. littér. et ecclés. de l'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvr. sur ces matières, dont les principaux sont: *Lettera intorno la vera e sicura origine del ven. ordine de' PP. Girolamini*, Rome, 1755, in-4; *Capena municipio de' Romani*, ibidem, 1756; *Gabbio antica città di Sabina scoperta*, etc., ibid., 1757, in-4; *Del vestarario della santa romana Chiesa, Discorso*, ibid., 1758; *Memorie di tre antiche chiese di Rieti*, etc., ibid., 1765; *Ragionamento dell' origine e de' primi tempi dell' abadia Fiorentina*, ibid., 1773, in-4; *Del primicero della santa sede apostolica e di altri uffiziali maggiori*, etc. ibid., 1776, in-12; *Memorie per servire alla storia della vita del cardinale Domenico Passionei*, etc., ib., 1762. On doit aussi au P. Galletti une collection des inscriptions du moyen âge qui se trouvent encore dans plus. contrées d'Italie, pub. à Rome de 1757 à 1766, 5 vol. in-4; la public. de plus. lettres inédites de St Bazile-le-Grand et du vénérable Bède; et de trois *Discours de Th.-Ph. Inghirami de Volterre*. — Un autre GALLETTI (Tommaso), en lat. *Galletus*, ecclés. ital. du 17ᵉ S., doct. en droit civil et canonique, n'est connu que comme auteur d'un comment. sur le psaume XXII, sous le titre de *Religiosus*, etc., Lyon, 1615, in-12.

GALLI (FERDINAND). V. BIBBIENA.

GALLI (N.), protestant, né à Nîmes, et réfugié à Londres après la révocation de l'édit de Nantes, a pub. des *Mém. de la guerre des Cévennes sous le colonel Cavalier* (en angl.), 1726, in-8. On a pensé que cet ouvr. n'était que la trad. des mém. rédigés en franç. par Cavalier lui-même; mais il est plus vraisemblable que c'est une production originale comp. d'après les récits de ce chef des camisards, et qui renferme d'ailleurs des faits controuvés.

GALLICANUS (VULCATIUS), sénat. rom. dans le 3ᵉ S. de l'ère chrét., fut l'un des aut. des *Scriptores hist. Augustæ*, pub. à Leyde, 1670 et 1671, 3 vol. in-8 (v. Spartien). — Il ne faut pas le confondre avec un autre GALLICANUS, consul sous le règne de Constantin, et qui souffrit, dit-on, le martyre en 362 à Alexandrie par ordre de l'emper. Julien, surnommé *l'Apostat*.

GALLICCIOLI (JEAN-BAPTISTE), ecclésiastique ital., sav. oriental. et antiq., né à Venise en 1733, m. dans la même ville en 1806, y professa les langues grecque et hébraïque. On a de lui entre autres ouv.: *Dizionario latino-ital. della sacra Biblia; Mem. venete antiche, profane ed eccles.*, Venise, 1795, 8 vol. in-8; plusieurs trad. ital. de livres grecs et hébreux; la grande table des 32 vol. in-f. du *Thesaurus antiquitatum sacrarum* d'Ugolini; et une édit. des *Œuvres de saint Grégoire-le-Grand*, Venise, 17 vol. in-4.

GALLIEN (P. LICINIUS), fils de Valérien, fut associé à l'empire en 253 de J.-C. Son père ayant été fait prisonnier par Sapor en 259, il ne fit rien pour le tirer de captivité, et s'empressa de se faire nommer empereur l'an 259. Il se plongea dans les excès du luxe et de la débauche, et ne dut la conservation de son trône et de ses provinces qu'au courage d'Odenat, roi de Palmyre, un de ses alliés. Sous son règne les barbares envahirent les Gaules, la Grèce et l'Orient; trente génér., connus sous le nom de trente tyrans, prirent la pourpre; Auréole, l'un d'eux, étant venu l'assiéger dans Milan, il fut assassiné pendant ce siége l'an 268.

GALLIMARD (JEAN-EDME), instituteur et prof. de mathématiques, mort à Paris en 1771 à l'âge de 86 ans, a pub. les ouv. suiv.: *l'Arithmét. démonstrative; l'Algèbre ou l'arithmétique littérale démontrée*, en 2 tables, chacune d'une feuille d'impression, 1740, in-8; *Géomét. élément. d'Euclide*, avec des supplém., 1736, 1749, in-12; *Science du calcul numérique*, etc., 1750, in-12; *les Sections coniques et autres courbes, traitées profondément*, 1752, in-8; *Méthode théor. et prat. d'arithmét., d'algèbre et de géomét., mise à la portée de tout le monde*, 1753, in-16; *Théorie des sons applicable à la musique*, 1754, in-8 d'une feuille; *Alphabet raisonné pour la prompte et facile instruct. des enfans*, 1757, in-12; *le Pont-aux-Anes méthodique*, ou *Nouveau Barrême pour les comptes faits*, 1757, in-8.

GALLINI (JEAN-ANDRÉ), danseur célèbre, né en Italie vers 1730, commença sa réputat. à Paris, passa ensuite à Londres, où il fut direct. des ballets de l'opera, ensuite directeur privilégié du même établissement, et mourut en 1805. Il a pub. un *Tr. sur l'art de la danse*, Londres, 1762, in-8: ce n'est qu'une compilation de l'ouv. de Calhusac sur le même sujet. V. CALHUSAC.

GALLION (JUNIUS), frère de Sénèque, se nommait d'abord *Annæus Novatus*, et reçut le nom de Gallion de son père adoptif. Il était proconsul d'Achaïe, lorsque les Juifs lui amenèrent St Paul pour le faire condamner; mais il ne voulut point intervenir dans ces différends. Disgracié par Néron, après le supplice de son frère, il se perça de son épée.

GALLISIO (ANT.), jurisc. napol. du 17ᵉ S., juge à la grand'chambre du tribunal de la vicairie, est aut. d'un livre intit. *de Actione revocatoriâ*, etc., imprimé en 1669.

GALLISSONIÈRE (ROLAND-MICHEL BARRIN, marquis de LA), lieutenant-général des armées navales de France, né à Rochefort en 1693, entra dans la marine en 1710, ne tarda pas à s'y distinguer, fut fait capitaine de vaisseau en 1738, et nommé gouverneur-général du Canada en 1745. Il acquit l'estime des habitans de cette colonie, sut se concilier l'amitié des peuplades sauvages, et emporta tous les regrets quand il fut appelé en France en 1749. L'année suivante, chargé par le roi, conjointement avec M. Silhouette, de régler avec les commissaires anglais les limites entre le Canada et les autres colonies françaises dans le continent de l'Amérique septentrionale et les possessions anglaises, La Gallissonière s'acquitta dignement de cette mission, et fut mis ensuite à la tête du dépôt des cartes de la marine. On lui confia, en 1754 et 1755, le commandement des escadres d'évolution destinées à donner aux officiers les grands principes de tac-

tique navale. En 1756, il commanda l'escadre, destinée à agir contre les Anglais dans la Méditerranée, battit la flotte anglaise, aux ordres de l'amiral Byng (19 mai), revint en France pour rétablir sa santé, altérée depuis quelques années, et m. à Nemours le 26 octobre de la même année. La Gallissonière réunissait à de grands talens, comme marin, beaucoup d'autres connaissances. Il fut vivement regretté du roi Louis XV, qui lui destinait le bâton de maréchal, en récompense de ses services et des brillans succès qu'il avait obtenus en dernier lieu.—Son père, comme lui lieutenant-général des armées navales et commandant de la marine à Rochefort, avait pris part à toutes les actions mémorables qui eurent lieu sur mer jusqu'à la fin du règne de Louis XIV: entre autres à la bataille de La Hogue, au combat de Vigo en 1702, etc. Fait prisonnier dans ce dernier engagement, après la plus brillante résistance, et conduit en Angleterre, il eut part aux négociations qui amenèrent le traité d'Utrecht.

GALLIZIN. V. GALITZIN.

GALLO (AGOSTINO), agronome italien, né à Brescia en 1499, m. en 1570, s'était occupé pendant toute sa vie de la culture des terres: il avait étudié les ouv. des anciens et des modernes sur ce sujet, fait des nouveaux essais, introduit de nouvelles méthodes, et était parvenu, après une longue expérience, à être le premier agronome de son siècle. Il avait 66 ans quand il pub. l'ouv. intit.: *le Vinti giornate dell' agricoltura et de' piaceri della villa*, etc., qui parut pour la première fois en 1550, souv. réimp., et dont l'édition la plus complète et la plus récente est celle de Brescia, 1775, in-4. Il en existe plus. trad. françaises. — GALLO (Alonso), sav. espagnol du 17e S., est aut. d'un ouv. intit. *Declaracion breve y sumaria del valor del oro*, Madrid, 1613; in-8, rare.

GALLOCHE (LOUIS), peintre franç., né en 1670, fut élève de Louis Boullongne (v. ce nom), voyagea en Italie pour se perfectionner par l'étude des grands maîtres, devint ensuite recteur et chancelier de l'académie royale de peinture à Paris, et m. en 1761. Il a travaillé principalement pour les églises, et l'on cite comme les meilleures de ses compositions: *la Translation des reliques de St Augustin; la Résurrection du Lazare; la Samaritaine; le Départ de St Paul pour Jérusalem*, etc.

GALLOIS (JEAN), l'un des fondat. du *Journal des Savans*, né à Paris en 1632, embrassa l'état ecclésiastique et se livra à l'étude approfondie de la théologie, du grec et de l'hébreu, afin de pouvoir lire les livres saints dans les originaux. Il succéda à de Sallo (v. ce nom) dans la direction du Journal des Savans, que le ministre Colbert avait retirée à ce dernier, et fut admis à l'acad. des sciences en 1668, à l'acad. franç. en 1673, à celle des Inscriptions à l'époque de sa création, et obtint plus tard la place de garde de la bibliothèque du roi. Cet emploi lui fut retiré, et on l'en dédommagea par la chaire de langue grecque au collége royal. L'abbé Gallois m. à Paris en 1707. On a de lui, outre ses articles dans le *Journal des Savans*, une *Traduct. latine du traité de paix des Pyrénées*, Paris, 1659, in-fol.; des *Remarques sur le projet de l'histoire de France dressé par Ducange*, impr. dans la *Biblioth. histor. de France*, tome 3; un *Extrait du livre intit.*: Observations physiques et mathémat. envoyées des Indes, *et d'une lettre de dom Quesnel touchant les effets extraordinaires d'un écho*, inséré dans les *Mem.* de l'académie des sciences, année 1692; *Réponse à l'écrit de David Grégory, touchant les lignes appelées Robervalliennes*, etc., insér., ibid., année 1702. Fontenelle a prononcé l'*éloge* de l'abbé Gallois à l'académie des sciences.

GALLOIS (PIERRE LE), bibliographe, qu'on a confondu quelquefois avec le précédent, était né à Paris dans le 17e S.; on n'a d'ailleurs aucun détail sur sa vie, mais on sait qu'il est l'auteur des ouvr. suiv.: *Conversat. académiques, extraites des conférences de M. l'abbé Baudelot*, Paris, 1674, 2 vol. in-12; *Traité des plus belles biblioth. de l'Europe*, ibid., 1680, 1685, 1689, et Amsterdam, 1697, in-12. L'aut. s'est beaucoup servi de l'ouvr. intit.: *de Bibliothecis* de Lomeier (v. ce nom).

GALLOIS (ANTOINE-PAUL LE), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né en 1640 à Vire en Normandie, professa la philosophie à l'abbaye de St-Wandrille, se livra ensuite à la prédication, et y renonça au bout de 20 ans, pour écrire l'hist. de Bretagne. Il suivait ce projet avec ardeur lorsqu'il m. d'apoplexie en 1695, à l'abbaye du mont St-Michel, dont il était allé visiter les archives. Il a laissé: *Oraison funèb. de la reine Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, 1683; *Eloge funèbre du chancelier Letellier*, en latin, Paris et Rouen, 1685; *Abrégé de sermons de controverse*, Caen, 1684, in-4; *Eclaircissemens apologétiques sur quelques propositions de théologie*, etc., ibid., 1686, in-4, quelque autres écrits peu remarquables, et des fragmens de l'histoire de Bretagne, terminée par D. Lobineau (v. ce nom).

GALLOIS (LE). V. GRIMAREST et LEGALLOIS.

GALLONDE (PHILIPPE-CHARLES), ecclésiastiq. et habile calligraphe, né à La Fère en 1710, m. en 1787 au prieuré de Longjumeau, a laissé, entre autres copies précieuses, une *Imitation de Jésus-Christ*, en 5 vol. pet. in-12, avec miniatures et arabesques: cet exempl., exécuté de 1739 à 1741, se voyait dans le cabinet du général Duroc, grand-maréchal du palais impérial.

GALLONIO (ANTOINE), prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, né à Rome vers la fin du 16e S., m. en 1617, a publ. les ouvr. suivans: *Hist. des Vierges romaines*, (en italien), 1591, in-4; *Vies de quelq. martyrs*, (idem), 1597, in-4; *Vita beati P. Philippi Nerii*, Rome, 1600, in-4, Mayence, 1602, in-8; *Trattato degli instrumenti di martirio e delle varie maniere di martirizzare*, etc., Rome, 1591, in-4, avec fig. gravées en cuivre, et trad. en lat. par l'aut., ib., 1594, avec fig. gravées en bois; réimpr. à Paris, 1659, in-4, avec les pl. de Tempesta, et à Anvers, 1660, in-12; *Liber apologeticus pro assertis in annalibus ecclesiasticis baronianis, de monachatu S. Gregorii papæ*, etc., Rome, 1604, in-4.

GALLOWAY (JOSEPH), juriscons. anglo-américain, né vers 1730, m. dans la Grande-Bretagne en 1803, avait été membre de l'assemblée de Pensylvanie en 1764, et fit partie, en 1776, du premier congrès tenu dans cette province. Après s'être d'abord montré attaché aux intérêts de l'Amérique, il embrassa ceux du ministère anglais, mais ne s'en montra pas moins, dans les *Observat.* qu'il pub. sur la conduite de sir Guillaume Howe, censeur sévère des excès commis contre les colons par l'armée royale, notamment dans le New-Jersey. On attribue à J. Galloway un écrit intit.: *Comment. succincts sur quelques parties de la révélat. et des prophéties*, etc., pub. à Londres en 1802.

GALLOWAY (Cte de). V. RUVIGNY (Henri de).

GALLUCCI (JEAN-PAUL), astronome, ou plutôt astrologue italien, né à Salo vers le milieu du 16e S., fut l'un des premiers membres de la nouv. acad. fondée à Venise en 1593. On a de lui: *de Fabricâ et usu hemispherii uranici tractatus*, Venise, 1569, in-fol.; *de Themate erigendo, parte fortunæ, divisione Zodiaci*, etc., impr. avec un ouvrage de J. Hasfurt sur la même matière, Venise, 1584; *Theatrum mundi et temporis, ubi astrologiæ principia cernuntur*, etc., ibid., 1589, in-4, réimpr. sous le titre de: *Cœlestium corporum et rerum ab ipsis pendentium explicatio*, ibid., 1603, in-4, et trad. en espagn. par M. Perez, Grenade, 1617, in-fol.; *Della fabbrica ed uso del nuovo orologio universale*, etc., Venise, 1590, in-4; *Speculum uranicum*, ibid., 1595, in-fol.; *de Fa-*

bricâ et usu novi orologii solaris, lunaris, sideralis, etc., ibid., 1595, in-4; *Modus fabricandi horaria mobilia*, etc., ibid., 1596, in-fol.; *Della fabbrica ed uso di diversi stromenti di astronomia e cosmografia*, ibid., 1597, in-4, fig.; *Discorso al formare un squadrone*, impr. dans un recueil d'opusc. milit. publ. à Venise, 1641, in-4, fig.; plus. traduct. du latin en italien, de quelq. ouvr. de Grégoire Reisch, d'Albert Durer, de Jean de Cantorbery et de Joseph Acosta.

GALLUCCIO (Ange), jésuite ital., né à Macérata en 1593, professa l'éloquence à Rome, cultiva la poésie avec quelq. succès, et m. en 1674. On a de lui une *Hist. de la guerre des Pays-Bas depuis 1593 jusqu'à la trève de 1609* (en latin), Rome, 1671, 2 vol. in-fol., réimpr. en Allemagne, 1677, 2 vol. in-4, et trad. en ital. par le jésuite Jacques Cellesi; plus. *sermons* et *discours d'apparat*. — Galluccio (Charles), méd. ital., né à Messine en 1633, m. au commencement du 18e S., est aut. d'un *Cours complet de méd. suiv. les principes de Galien* (en latin), Messine, 1705, 2 vol. in-4.

GALLUS (C. Sulpitius), consul l'an de Rome 587 avec M. Claudius Marcellus, avait été successiv. questeur, édile curule et préteur urbain. Contemporain d'Ennius et de Térence, dont il sut apprécier le mérite. il passe pour avoir introduit les spectacles dramat. dans les fêtes consulaires, et de son temps le bruit courut qu'il n'était pas étranger à la composition du chef-d'œuvre du dern. de ces deux grands poètes comiques (*l'Andrienne*). Quoi qu'il en puisse être de cette supposition, elle prouve du moins qu'on reconnaissait au consulaire des talens distingués comme poète. Sulpitius Gallus paraît s'être occupé surtout d'astronomie, et ce ne fut pas sans des succès remarquables, à en croire Pline l'ancien, qui semble le désigner comme aut. d'un livre sur cette science, alors au berceau chez les Romains. Le fait suiv., que les historiens ont rapporté de diverses manières, assigne à Sulpitius Gallus la gloire d'avoir été le prem. astron. chez ce peuple guerrier. N'étant encore que tribun sous les ordres de Paul Émile dans la 2e guerre de Macédoine, il annonça qu'une éclipse de lune aurait lieu, ou bien seulement il expliqua aux soldats offrayés la cause de ce phénomène, de manière à faire cesser la terreur générale; et la sagacité qu'il déploya dans cette circonstance eut pour résultat la victoire que l'armée romaine remporta sur le roi de Macédoine, l'an 168 av. l'ère chrét. Il est digne de remarque que cette prédict. de Gallus précéda de six années la construction de la première des tables d'Hipparque.

GALLUS (Vibius), célèbre orateur, né dans les Gaules, contemporain et ami de Sénèque, plaida à Rome avec succès, mais se déshonora par son avarice et ses débauches. Sénèque nous a conservé quelques passages de ses plaidoyers.

GALLUS (Cnæus ou P.-Cornelius), poète élégiaque latin, né l'an 69 avant J.-C. à Julii-Forum (Fréjus), s'attacha à Octave pendant les guerres civiles, lui rendit de grands services dans la guerre d'Alexandrie, et en reçut en récompense la préfecture d'Égypte. Il se fit détester dans son gouvernement par ses exactions, et fit piller, ou même, selon quelques histor., détruire de fond en comble la ville de Thèbes (Égypte), qui s'était soulevée contre lui. Rappelé d'Égypte par Auguste, il fut jugé par le sénat et condamné à une amende et à l'exil; mais, ne pouvant survivre à sa honte, il se donna la mort à l'âge de 43 ans, 26 ans avant J.-C. Gallus avait été lié avec Virgile, qui lui adressa sa 10e églogue pour le consoler de la perte de sa maîtresse. Il avait lui-même composé quatre livres d'élégies, mais il ne nous en reste rien. Les six élégies que l'on a sous son nom paraissent être d'un certain Cornelius-Maximianus-Gallus Etruscus du 6e S. Ces pièces sont généralem. jointes aux édit. de Catulle, et se trouvent dans les *Poetæ minores* de Werndorff; elles ont été trad. en fr. par Pezay.

GALLUS (Ælius), gouverneur d'Égypte peu après Cornelius Gallus, est le prem. Rom. qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Arabie. Les Romains, croyant que les Arabes possédaient de grandes richesses, envahirent leur pays 23 ans avant J.-C., ayant Gallus à leur tête; mais, trahis par le perfide Syllacus, Arabe qu'ils avaient pris pour guide dans ces régions inconnues, ils perdirent la plus grande partie de leur flotte contre les écueils, et de leur armée dans les déserts. Après six mois de souffrances, leurs misérables restes furent obligés de sortir du pays sans avoir obtenu aucun résultat. Les savans disputent sur les pays parcourus et visités par l'armée romaine pendant cette expédition.

GALLUS (Ælius), jurisconsulte romain, vivait, suivant quelques aut., sous le règne d'Auguste, et fut nommé par ce prince préfet d'Égypte. Il avait écrit un traité *de Significatione verborum quæ ad jus civile pertinent*, dont Aulu-Gelle, Macrobe et Festus parlent avec éloge et citent quelq. passages, mais qui s'est perdu. On a confondu mal à propos ce jurisconsulte avec Aquilius Gallus et le poète élégiaque Cornélius Gallus. Les fragmens ou passages dont il est question plus haut se trouvent avec quelques détails sur la vie d'Ælius Gallus dans les *Commentarii ad XXX jurisconsultorum omnia fragmenta quæ extant in juris civilis corpore* de Mayans, Genève, 1764, 2 vol. in-4.

GALLUS (C.-Vibius-Trebonianus), d'abord général en Mésie, fut élu empereur en 251, après la mort de Decius, qu'il avait fait périr par trahison dans une expédition contre les Goths. Il s'associa son fils Volusien, fit une paix honteuse avec les Goths, et persécuta les chrétiens. Il fut tué avec son fils en 253, par ses propres troupes, près de Rome, au moment de combattre Emilien, qui avait usurpé l'empire.

GALLUS (Flavius-Constantinus), neveu de Constantin et frère de Julien, fut créé césar en 351 par Constance II, et fut chargé du gouvernem. de l'Orient. Il remporta plusieurs avantages sur les Perses; mais il fit, ainsi que Constantina, sa femme, le plus criminel abus de son pouvoir, et fit mettre à mort plus. des principaux habitans de la Syrie et d'Antioche. Rappelé par l'empereur, il fut jugé, condamné, et eut la tête tranchée en 354. Ce prince s'était montré favorable aux chrétiens.

GALLUS ou GALLO (Thomas), théologien du 13e S., fut chanoine de l'abbaye de St-Victor de Paris, puis abbé de St-André de Verceil en Piémont, où il m. en 1246. Il a laissé des *Explications du Cantique des Cantiques*; une traduct. paraphrasée des livres *sur la hiérarchie et la théol. mystique*, attribuée à St Denys l'Aréopagite : elle est insérée dans la *Theologia mystica* de J. Eckius, Ingolstadt, 1519.

GALLUS ou GALLACUS (Servat.). V. Gallé.

GALLUZZI (Tarquin), jésuite ital., né dans les états de l'église en 1574, professa la rhétorique et la morale à Rome, fut recteur du collége des Grecs, et m. en 1649, avec la réputation d'un habile prédicateur. On a de lui : *Carminum lib. III*, Rome, 1611, 1616, in-12; *Orationes*, ib., 1617, Cologne, 1618, Paris, 1619, 2 vol. in-12 : dans ces différentes édit. ne sont point compris l'*Eloge funèbre du cardinal Bellarmin* et les *Sermons* sur la passion et la mort de J.-C., qui ont été imprimés séparément ou dans les recueils d'ouvr. du même genre; *Virgilianæ vindicationes, et Comment. III de tragœdiâ, comœdiâ, elegiâ*, Rome, 1621, in-4; *Rinovazione dell' antica trag. e difesa del Crispo*, ibid., 1633, in-4; *In Aristotelis libros X moral. ad Nicomachum nova interpretatio, comment. et quæstiones*, Paris, in-fol., 1635 et 1645. — Galluzzi (Franç.-Marie), autre jésuite ital., mort à Rome en 1731, est aut. des ouvrages suiv. : *Vita del P. Paolo*

Segneri juniore; il rito di consecrare le chiese, Rome, 1722, in-4; *Vita di frà Bonaventura di Barcelona*, Naples, 1723, in-4.

GALLUZZI (RIGUCCIO), né à Volterra vers l'an 1743, fut chargé par le grand duc Léopold d'écrire l'histoire de la Toscane sous les Médicis. On dit que le but secret de cette commission était de déprécier cette famille puissante pour relever adroitement la nouvelle dynastie. L'apparition de cet ouv. excita les réclamations des cours d'Espagne, de Naples, de Parme, et surtout du saint-siége, sur le compte duquel l'aut. s'était exprimé avec assez de liberté et d'indépendance. Galluzzi fut soutenu par le grand-duc, et il m. tranquillem. vers l'an 1805. Son ouv. est intit. *Istoria del granducato di Toscana sotto il governo della casa Medici*, Florence, 1781, 5 vol. in-4, et 9 vol. in-8, réimp. plus. fois.

GALLY (HENRI), théologien anglican, né dans le comté de Kent en 1696, fut chapelain des rois George II et George III, et m. en 1769. On a de lui plus. écrits théolog. et littér. dont les plus remarq. sont : *les Caractères moraux de Théophraste, trad. du grec* (en angl.), *avec des notes et un essai critique sur l'art d'écrire des caractères*, Londres, 1725, in-8; *Considér. sur les mariages clandestins*, ibid., 1750 et 1751, in-8; deux *Dissertations contre l'usage et la méthode de prononcer le grec conformement à l'accentuation*, 1754 et 1755, in-8 : ces derniers ouvr. sont également en anglais.

GALON (N.), colonel d'infanterie, m. en 1775, ingénieur en chef au Havre et correspond. de l'académie des sciences, a donné : *l'Art de convertir le cuivre rouge en laiton*, etc., 1764, in-fol.; *Machines et inventions approuvées par l'acad. royale des sciences depuis son établiss.*, etc., 1777, in-4.

GALOPIN (GEORGE), religieux bénédictin, né à Mons au commencem. du 17ᵉ S., m. en 1657, professeur de philosoph. à Douai, avait été forcé de quitter le monastère de St-Guislain, par suite de son opposition violente à la réforme de St Vannes, qui y fut introduite. On lui doit des édit. annotées de différens aut. eccles., et une *Genealogie des comtes de Flandre*, tirée des MSs. du monastère de St-Guislain.

GALSUINTE ou GALSONTE, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, née vers l'an 540, fut, aux sollicitations de la reine Brunehaut, sa sœur, donnée en mariage à Chilpéric, que cette princesse espérait ramener, par cette union, à une conduite plus digne de la majesté royale. Mais le faible et cruel Chilperic, sacrifiant bientôt sa jeune épouse à une concubine, la fit assassiner au mépris des engagemens les plus saints, et s'appropria même les trésors et les terres qu'elle lui avait apportés en dot. C'est en voulant tirer vengeance de ce premier crime que Brunehaut s'engagea, contre Frédegonde, dans la lutte sanglante où elle succomba.

GALTIER (JEAN-LOUIS ou JEAN-FRÉDÉRIC) avocat au parlem. de Paris, né dans le Dauphiné, m. en 1782, a pub. les ouv. suiv. : *le Monde*, tr. de l'angl. d'Adam Fitzadam, 1756, 2 vol. in-12; *les Ceramiques*, ou *Aventures de Nicias et d'Antiope*, 1760, 2 vol. in-12, roman allégorique faussement attribué à St-Severin; *les Confessions de Mlle de Mainville*, 1768, 3 vol. in-12. Il ne faut pas confondre ce roman avec les *Mém. de Mlle de Mainville* par le marquis d'Argens, 1736, in-12.

GALUPPI (BALDESSARO ou BALTHAZAR), surn. *il Buranello*, du lieu de sa naissance, célèbre musicien-compositeur italien, né à Burano près de Venise en 1703, fit ses études musicales dans cette dernière ville, composa à l'âge de 18 ans son premier opéra, int. *Gli amici rivali*, représenté sans succès. Loin d'être découragé par cet échec, il se livra à de nouv. comp. qui furent mieux accueillies, et devint successiv. maître de chapelle de St-Marc, et chef du conservatoire dit *degli Incurabili*. Ayant été appelé en Russie par l'impératrice Catherine II vers l'an 1766, pour diriger l'opéra de St-Pétersb., il donna pour ainsi dire une nouvelle existence à cet établissement, et m. en 1785, comblé des faveurs de l'impératrice, qui sut reconnaître dignem. ses soins et ses travaux. Aucune des composit. de Galuppi n'a été gravée; mais on en trouvera la nomenclature dans les ouv. de Laborde et de Gerber. Il existe toutefois un *Extr.* de l'opéra *il Mondo alla rovescia*, arrangé pour le clavecin, Leipsig, 1752, et 4 *Symphonies* tirées de quelq. autres de ses ouv., ib., 1760. Galuppi disait que les qualités essentielles de la musique devaient être : *vaghezza, chiarezza e buona modulatione*.

GALVAM (DUARTE), historien portugais, né à Evora en 1435, obtint la faveur des rois Alph. V, Jean II, Emmanuel Iᵉʳ, fut ambass. près du pape Alexandre VII, de l'emp. Maximilien VI et du roi de France Louis XII. Il mourut en 1517 dans une île près des côtes orientales d'Afrique en allant remplir une mission dont il était chargé près de la reine d'Ethiopie ou d'Abyssinie. Il avait mis dans le meilleur ordre, et dans un style plus correct, les *Chron. des rois de Portugal* écrites par Lopez. M. L. Ferreira a pub. une de ces chroniques sous le titre de *Chronica de Alfonso primeiro, rey do Portugal*, Lisbonne, 1726, in-fol. La bibliothèque roy. de Lisbonne possède encore de lui un *Nobiliaire des familles portugaises* MS., fort est. — GALVAM (Antoine), fils naturel du précéd., né à Lisbonne en 1503, suivit la carrière militaire, s'embarqua pour les Indes en 1527, fut nommé gouvern. des Moluques par le vice-roi, défit complétement, avec 5 à 600 hommes, une armée de 20,000 que les rois du pays avaient réunie contre lui, propagea le christianisme dans son gouvernement, revint en Europe en 1540, fut mal récompensé de ses services par le roi Jean III, et mourut à l'hôpital de Lisbonne en 1557. Les histor. portug. Couto et Freire font les plus gr. éloges d'Antoine Galvam, et l'on trouve le détail de ses exploits dans les *Décades portug.* de Barros. Il a laissé, sous le titre de *Tratados*, un écrit sur les différens chemins par où l'on allait anciennement aux Indes, et un autre sur les découvertes anciennes et modernes jusqu'en 1550, Lisbonne, 1555, in-12, ib., 1731, in-fol. de 100 pages, trad. en angl. : cette version, corrigée par Hakluyt, a été insérée par lui dans sa collection. Galvam avait écrit aussi une *Hist. des Moluques* qui s'est perdue. — GALVAM (Barthélemi), m. en 1630, fut un des meilleurs poètes portugais de son temps, et se distingua surtout dans le genre lyrique. On trouve plus. de ses comp. dans les *Cancioneiros*, ou recueils de poésies portugaises.

GALVANI (LOUIS), médecin et physicien célèbre d'Italie, né à Bologne en 1737, se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes, et embrassa la carrière de la médecine. Après avoir fait de grands progrès dans la physiologie et dans l'anatomie humaine et comparée, il fut nommé professeur de cette dernière science à l'université bolonaise, et exerça la chirurgie ainsi que l'art des acouchemens avec habileté. Le refus de prêter le serment exigé par la constitution de la nouvelle république cisalpine ayant fait perdre à Galvani ses dignités et son emploi, il se retira chez son frère Jacques, et tomba bientôt dans un état de marasme et de langueur, dont les soins de deux médecins aussi éclairés que généreux ne purent arrêter les progrès. Ce fut en vain que le gouvernement cisalpin, touché de la position fâcheuse de l'illustre professeur, décréta que sa chaire lui serait rendue; Galvani m. le 4 décembre 1798. Il a surtout immortalisé son nom, en s'attachant au phénomène singulier appelé *galvanisme*, dont il fit la découverte et qui est trop connu pour que nous en donnions la description. Cette découverte et les autres travaux importans de Galvani, décrits par lui, sont consignés dans les *mémoires* de l'institut des sciences de Bo-

logne : voici les titres de ces diverses dissertations : *de Renibus atque ureteribus volatilium ; de Volatilium aure ; de Viribus electricitatis in motu musculari commentarius*. Ce dernier opuscule, qui renferme la description du galvanisme, a été réimpr. isolément. On trouvera des détails plus étendus sur Galvani et sur sa fameuse découverte dans l'*éloge* de ce savant par J.-L. Alibert, servant d'introduct. au 4ᵉ vol. des *mém.* de la société médicale d'émulation ; dans le *Manuel du Galvanisme* par J. Izarn, Paris, 1804, in-8 ; et dans l'*Hist. du Galvanisme* par P. Sue, ibid., 1803, 4 vol. in-8.

GALVAO ou GALVANO. V. GALVAM.

GALVEZ (don JOSEPH), ministre d'état espagnol né à Velez-Malaga en 1729, fit ses études à l'univ. d'Alcala, et y reçut le grade de docteur en droit. Attiré à Madrid par un de ses parens, Galvez s'y fixa, y exerça avec distinction la profession d'avocat, rechercha la société des Français qui se trouvaient dans cette capitale, et, à la recommandation d'un des secrétaires du marquis de Duras, ambassadeur de France, obtint la confiance de ce dernier qui le chargea de traiter les affaires de la légation près de la cour d'Espagne. Cette circonstance ouvrit à Galvez le chemin de la fortune. Le marquis de Grimaldi, alors premier ministre, ayant été à même d'apprécier les talens du jeune avocat, lui proposa un emploi dans ses bureaux : Galvez, par délicatesse, crut devoir consulter l'ambassadeur français ; et celui-ci non-seulement lui conseilla d'accepter, mais donna au ministre les meilleures informations sur son compte. Devenu secrétaire intime du marquis de Grimaldi, Galvez remplit cette place avec tant de zèle et de capacité qu'il fut bientôt appelé à celle de membre du conseil des Indes. En cette qualité, chargé par le roi d'une mission au Mexique assez importante, il s'en acquitta avec une grande intelligence, fut nommé ministre d'état, revint en Espagne au bout de trois ans, devint président du conseil, et, en 1775, ministre du même département des Indes. Après avoir rendu de nouveaux services à l'Amérique espagnole, et avoir été créé marquis de *la Sonora*, en récompense de la fondation de la colonie de ce nom faite par lui dans cette même partie du monde, don J. Galvez m. en 1786, avec la réputation d'un administrateur habile, mais peut-être trop dur et trop impérieux. — GALVEZ (don Bernard), neveu du précédent, né à Malaga en 1756, fut appelé à Madrid en 1775 par son oncle, alors ministre, entra d'abord dans les gardes wallonnes, passa ensuite au service de France dans un régiment cantabre, revint en Espagne, obtint le commandement d'un régiment espagnol, fut nommé maréchal-de-camp quelques mois après, et gouverneur en second de la Louisiane, ayant à peine atteint sa 24ᵉ année, et ne tarda pas à justifier ce rapide avancement dans une expédition contre les Florides. Il repoussa les Anglais, alors maîtres de cette colonie, attaqua et prit la capitale, Pensacola, défit de nouveau ses adversaires dans une bataille décisive, et resta maître du pays jusqu'à la paix conclue en 1803. La cour d'Espagne récompensa la brillante conduite du jeune Galvez en lui conférant le titre de comte, le grade de lieutenant-général et la vice-royauté du Mexique. Il m. dans ce dernier poste en 1794, vivement regretté de tous les Mexicains, dont il avait assuré la prospérité par sa sagesse et la douceur de son administration.

GALVEZ DE MONTALVO (LOUIS), poète espagnol, né à Gualaxara en 1549, étudia le droit et la théologie à l'université d'Alcala, fut reçu docteur dans ces deux facultés, et voyagea ensuite en Italie, où la lecture des ouvrages des littérateurs les plus distingués du pays forma son goût et développa son talent pour la poésie. Il s'y livra avec ardeur et succès sans abandonner cependant la profession d'avocat qu'il avait embrassée ; mais, se voyant négligé de la cour dont il avait sollicité quelques faveurs, il prit la résolution de renoncer au monde ainsi qu'aux lettres, se fit religieux dans l'ordre des hiéronymites, passa dans un couvent de Sicile, et m. à Palerme en 1610. On a de lui : *el Pastor de Filida*, Madrid, 1582, 1590 et 1600, in-8 : c'est une espèce de rom. pastor. écrit en prose et en vers ; *Las lagrimas de san Pedro*, poème en 8 chants, trad. de l'ital. de L. Tansillo, ibid., 1587, in-8. On assure que Galvez avait traduit aussi en octaves espagnoles la *Jérusalem* du Tasse, et que cette traduct. fut pub. à Naples après sa m. Lopez de Vega fait un grand éloge de ce poète dans son *Laurel de Apollo* ; et Cervantes, dans *don Quichotte*, excepte les deux poèmes que nous venons de citer de l'*auto-da-fé*, prononcé par le curé contre la plupart des livres qui composent la bibliothèque du héros de La Manche.

GAMA (VASCO de), célèbre navigateur portug., né dans le 15ᵉ S., commandait la flotte qui, la première, doubla le cap de Bonne-Espérance, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, et s'ouvrit ainsi la voie des Indes orientales par le grand Océan. Le nouveau monde (appelé depuis Amérique) était découvert depuis cinq ans, et un autre navigateur portugais, Barthélemi Diaz, avait reconnu depuis 10 ans le cap de Bonne-Espérance, lorsque le roi de Portugal Emmanuel, décidé à faire explorer la mer de l'Inde, fit choix de Vasco de Gama, déjà connu par la fermeté de son caractère et ses connaissances éprouvées dans l'art de la navigation, pour le mettre à la tête de cette grande entreprise. Vasco de Gama, avec trois navires sur lesquels étaient répartis 160 hommes d'équipage, mit à la voile le 8 juillet 1497, dirigea sa route sur les îles du cap Vert, les reconnut sans y aborder, s'avança au sud, vint relâcher à la baie de Ste-Hélène, sur la côte occidentale d'Afrique à peu de distance au nord du cap de Bonne-Espérance, quitta ce mouillage le 16 nov., et atteignit deux jours après l'extrémité du continent africain. Les vents de sud-est, qui à cette époque de l'année règnent presque continuellement dans ces parages, présentèrent aux équipages portugais des difficultés qui les fatiguèrent et les rebutèrent d'abord, mais qui ne purent ébranler la fermeté du chef. Vasco, après avoir ranimé la première confiance de ses compagnons, doubla le cap de Bonne-Espérance, fit route à l'est le long de la côte méridionale d'Afrique, relâcha dans la baie dite de St-Blaise, et arriva le 17 décembre au rocher de la Croix, point où la côte orientale commence à se diriger vers le nord, et où l'on entre dans la mer de l'Inde. Un navigateur portugais, P. de Covilham (v. ce nom), parti de l'un des ports de la mer Rouge, ayant déjà visité en 1487, Goa, Cananor, Calicut, et pris connaissance de la côte de Sofala, située dans le canal de Mozambique, Vasco résolut de reconnaître ces mêmes pays ; et, sans quitter de vue le continent africain, s'avançant au-delà de la côte de Sofala, il vint mouiller, dans les premiers jours de mars 1498, devant la ville de Mozambique. Après avoir reconnu successivement plus. autres points du même canal (de Mozambique), Gama s'avança jusqu'à Melinde, fut bien accueilli par le prince du pays, prit des renseignemens utiles, embarqua un habile pilote indien, se rendit de la rade de Melinde à la côte de Malabar en 23 jours, et jeta l'ancre devant Calicut le 20 mai 1498. L'amiral portugais eut encore lieu de développer toute sa prudence et sa fermeté dans les relations qui s'établirent entre lui et le souverain du pays ; il sut persuader à ce dernier ou à ses ministres, malgré les plus fâcheuses préventions, qu'ils avaient de grands avantages à tirer d'une alliance avec les Portugais. Après avoir réparé ses vaisseaux, Vasco quitta la côte de l'Inde pour revenir en Europe rendre compte de son expédition, prit à bord, en passant à Melinde, un

ambassadeur du prince de ce pays, doubla une seconde fois le cap de Bonne-Espérance, et arriva à Lisbonne en septembre 1499. Accueilli avec la plus grande distinction par le roi Emmanuel, l'illustre navigateur reçut le titre d'amiral des Indes, et fut quelques années après renvoyé dans ces contrées, à la tête d'une flotte de vingt vaisseaux, divisée en trois escadres, qui devaient faire route sépar. et se réunir sur les côtes de l'Inde. Gama forma des établissemens à Sofala et à Mozambique, se rendit ensuite à Cananor, fit alliance avec le souverain du pays, et vint canonner Calicut, où des Portugais, que l'amiral Alvarès Cabral (*v.* ce nom) y avait laissés l'année précéd. pour former un comptoir, avaient été massacrés. Pendant que quelques-uns de ses vaisseaux continuaient à bloquer cette place, Vasco alla visiter Cochin, renouvela avec le roi de cette contrée le traité de paix qu'avait conclu Cabral précédemment: puis, laissant une de ses escadres sur la côte de Malabar, il revint à Lisbonne en 1503. Trois ans après Vasco, comblé des faveurs de la cour de Portugal, fut envoyé une troisième fois dans l'Inde avec le titre de vice-roi, et m. peu de temps après son arrivée à Cochin en 1524. L'histoire de sa première expédition, a été insérée par Barros, dans l'*Hist. des Portugais dans l'Inde*, en quatre décades, imp. pour la première fois à Lisbonne en 1628, ainsi que dans une autre *Hist. des conquêtes des Portugais*, etc., par Hern. Lopez de Castanheda, dans la collection de Ramusio, dans les ouvr. de Faria y Souza, et dans l'*Hist.* du P. Lafitau. On sait que cette même expédition de Vasco de Gama a fourni au célèbre Camoens le sujet de son poëme *os Lusiadas* (les Lusiades).—GAMA (Etienne de), fils du précédent, suivit les traces de son illustre père, servit avec distinction dans les Indes, fut nommé, en 1536, gouverneur de Malacca puis de Goa, et fit une expédition, plus glorieuse pour lui, qu'utile au Portugal, dans la mer Rouge. N'ayant pu obtenir, malgré ses pressantes démarches, la place de vice-roi des Indes, Etienne de Vasco revint dans sa patrie, en 1542, fut disgracié par le roi Jean III pour avoir refusé un mariage que lui proposait ce prince, se retira à Venise, fut appelé à Lisbonne à la recommandation de l'emp. Charles-Quint, et m. vers 1550. — GAMA (Christophe de), frère du précédent, servit sous ses ordres dans l'Inde, l'accompagna dans son expédition de la mer Rouge, fut fait prisonnier en Abyssinie, où Etienne l'avait envoyé au secours du roi de ce pays, et eut la tête tranchée par le général ennemi en 1541. Le récit de l'expédition de Christophe de Gama a été écrit en portugais par Michel de Castanhoso. — Etienne de GAMA, frère de Vasco, commanda une des escadres de ce dernier, lors de sa 2e expédition, en 1502. — Paul de GAMA, autre frère de l'amiral, l'accompagna dans sa prem. expédition, et m. aux Açores en 1499. Les historiens assurent qu'il avait un mérite presque égal à celui de Vasco.

GAMA (JEAN de), pilote portugais, né dans l'Inde vers le commencement du 17e S., découvrit, en allant de la Chine à la Nouvelle-Espagne, une côte et un amas d'îles situées dans le nord-est du Japon. Cette découverte a été consignée pour la première fois, sous le nom de *Terre de Gama*, sur une carte marine, dressée en 1649 par J. Texeira, cosmographe du roi de Portugal.

GAMA (JEANNE de), dame portugaise, née dans la province de l'Alemtejo en 1515, cultiva les lettres et la poésie avec succès, fonda un collége de dames sous le titre du Sauveur du monde (*Savaldor del mondo*) à Viana, sa patrie, et m. en 1586. On a d'elle un ouv. intit. *Dictos diversos*, Evora, 1555, in-8: c'est un recueil de proverbes, de sentences, de sonnets, chansons, cantiques, etc. La plupart de ces poésies sont estimées des littér. portugais.

GAMA (PHILIPPE-JOSEPH), poète portugais, né à Lisbonne en 1713, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut reçu docteur en théologie, puis nommé membre de l'académie royale d'histoire portugaise, et m. prématurément en 1742. On a de lui plus. ouv. en latin, dont les plus remarquab. sont: *in Mortem Thom. de Barros epicedion*, Lisbonne, 1730, in-4; *Epigramm. decades undecim*, ibid., 1735, in-12; *Epigramm. liber unus*, ibid., 1735, in-12, *Mars Lusitanus*, etc., ibid., 1736, in-8; *Menalcas, ecloga*, etc., ibid., 1740, in-4.—GAMA (Antoine), jurisconsulte, né à Lisbonne, mort en 1579, grand-chancelier du roi Jean III, a laissé: *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, Lisbonne, 1578, Madrid, 1621, Anvers, 1650, in-fol.; *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*, ibid., 1554, in-4.—GAMA (Emmanuel), m. en 1730, avocat au parlement de Paris, avait pub. dans cette ville, en 1726, une *Dissert. sur le droit d'aubaine*, in-12; il y prétend que ce droit ne doit s'étendre qu'aux étrang. établis dans le roy.

GAMA (ANTOINE DE LEON Y), astronome et géographe espagnol, né au Mexique dans le 18e S., n'eut d'autre maître que lui-même dans ces deux sciences, publia d'abord plus. *Mém. sur les satellites de Jupiter, sur l'Alman. et la Chroniq. des anciens Mexicains, et sur le climat de la Nouv.-Espagne*, travailla ensuite avec d'autres astronom. à déterminer la longitude de Mexico, et consigna le résultat de cette opération dans un écrit intit.: *Descript. orthographiq. de l'eclipse de soleil du 24 juin 1778*, etc., Mexico, 1778, in-4: cet ouv. est peu connu en Europe, et l'on ignore l'époque de la mort de l'auteur, dont le savant M. de Humboldt parle avec éloge.

GAMACHES (JOACHIM ROUAULT DE), mar. de France, né dans le 15e S. en Poitou, d'une famille noble de cette province, fut d'abord page du dauphin, depuis Louis XI, devint son prem. écuyer, se distingua dans plus. campagnes contre les Anglais, se trouva à la conquête de la Normandie en 1449 et 1450, fut fait connétable de Bordeaux en 1451, maréchal de France en 1461, et gouverneur de Paris en 1471. Chargé, l'année suivante de défendre Beauvais contre le duc de Bourgogne, il seconda puissamment les efforts de l'héroïque Jeanne Hachette. Malgré toutes les preuves qu'il avait données de son dévouement, en tant de circonstances, Gamaches fut arrêté en 1476 par ordre du roi, mis en jugement et condamné en 1476, par une commission extraordinaire, à une amende de 20,000 livres et à la confiscation de ses biens; mais ce jugement ne fut point exécuté, et le maréchal m. dans ses terres en 1478.

GAMACHES (PHILIPPE de), savant docteur de Sorbonne, né en 1568, mort abbé commendataire de Saint-Julien de Tours en 1625, avait fait une étude approfondie des PP. et des antiquités de l'Eglise, et avait occupé une des deux chaires de théologie positive fondées par Henri IV au collége de France. On a de lui: *Summa theologica*, Paris, 1627, 2 vol. in-fol.: ce sont des comment., très-estimés des théologiens, sur la *Somme de St Thomas* (*v.* ce nom). — GAMACHES (Etienne de), chanoine régulier de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie à Paris, né en 1672 à Meulan, essaya de faire pour la métaphysique ce que Fontenelle avait fait pour les sciences exactes, présenta sous une face nouv. et plus agréable les idées des écrivains qui l'avaient précédé, fut admis au nombre des membres de l'académie des sciences, et m. à Paris en 1756. On a de lui: *Système du cœur*, ou *Connaissance du cœur humain*, Paris, 1704, 1708, in-12, publié sous le nom de Clarigny; *les Agrémens du langage réduits à leurs principes*, ibid., 1718, in-12; *Nouveau système du mouvement*, ibid., 1721, in-12; *Astron. phys.* ou *Principes génér. de la nature*, etc., ibid., 1740, in-4; *Système du philosophe chrét.*, ibid., 1746, in-8; *Dissert. litter. et philosophiq.*,

ibid., 1756, in-12 : ce vol. n'est composé que de morceaux extraits des autres ouv. de l'auteur, dont le meilleur est celui déjà cité sous le titre d'*Agrém. du langage*, appelé par un homme d'esprit le *livre des pensées fines*.

GAMALIEL, Juif, docteur de la loi, était disciple secret de J.-C., et empêcha les Juifs de faire mourir les apôtres. On croit qu'il eut pour disciples St Paul et St Etienne.

GAMBACORTI, nom d'une famille italienne qui fut pendant long-temps à la tête du gouvernement de Pise. — André GAMBACORTI gouverna cette république de 1348 à 1354, époque où il m. avec les titres de capitaine-général et de conservat. Il s'était efforcé de faire disparaître les anciennes divisions entre les Guelfes et les Gibelins, et de maintenir la paix avec la république de Florence. — GAMBACORTI (François), parent du précédent, lui succéda en 1354 : Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, étant venu en Italie cette même année, il fit arrêter tous les membres de cette famille, à l'occasion d'une querelle qu'il avait eue avec eux sur la possession de Lucques, et fit trancher la tête à François ainsi qu'à deux de ses parens. Exilés de leur patrie, les autres membres de la famille Gambacorti se retirèrent d'abord à Florence, puis à Padoue et dans d'autres villes, en reconnaissant l'un d'eux, Pierre GAMBACORTI comme leur chef. Celui-ci, après 14 ans de démarches inutiles pour rentrer à Pise, y fut rappelé tout à coup en 1369, avec son frère. Nommé prem. magistrat, Pierre pardonna les offenses faites à sa famille, maintint l'indépendance, la paix et la prospérité de la république, s'allia avec Florence, prit part à la guerre, dite de la liberté, contre le pape, en 1376, et fut tué par Jacob d'Appiano, son ami et son confident, en 1392.—GAMBACORTI (Jean), neveu du précédent, exilé par Jacob d'Appiano après la mort de Pierre et de ses deux fils, fut rappelé par les Pisans en 1403, et mis à la tête de la république. Peu reconnaissant envers ses concitoyens, il profita de sa nouvelle position pour vendre sa patrie aux Florentins qui en faisaient alors le siége. Cette trahison lui valut une somme de 50,000 flor., le droit de cité à Florence, et la souver. du comté de Bagno qu'il transmit à ses descendans.

GAMBARA (LAURENT), poète latin moderne, né à Brescia vers la fin du 15ᵉ S., s'attacha au cardinal Farnèse, fit partie de sa maison, demeura long-temps à Rome et à Padoue, fut lié avec les plus célèbres littérat. italiens de son temps, et m. en 1581 à l'âge de 90 ans. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Bâle en 1555, et à Rome en 1581 et 1586. Le poème intit. *Anguis*, qui ne se trouve dans aucune des trois édit., a été imp. séparément à Venise. — GAMBARA (Uberto), cardinal, de la famille du précéd., m. en 1549, avait été nonce en Portugal sous Léon X, en Angleterre sous Clément VII, et avait exercé successivement les légations de Bologne, de Parme et de Plaisance. On le considérait comme un habile politique et un ami des lettres.—GAMBARA (Brunoro), de la même famille, cultiva la poésie, et a laissé plus. pièces de vers, imp. parmi celles de F. Spinula.—GAMBARA (Jean-François), cardinal, fils du précéd., né à Brescia en 1533, fut revêtu de la pourpre romaine par le pape Pie IV, nommé évêque de Viterbe par Pie V, et m. à Rome en 1587, après avoir rendu des services signalés à la maison d'Autriche. On trouve plus. pièces de vers de sa composition dans le recueil pub. par J. Ruscelli.—GAMBARA (Véronique), sœur du cardinal Uberto, et l'une des dames les plus illustres de l'Italie, née dans les environs de Brescia en 1485, reçut une éducation soignée et savante, composa dès son enfance des sonnets agréables, apprit le latin et le grec, fut mariée en 1508 à Gibert, seig. de Correggio, devint veuve en 1518, et m. en 1550, après avoir été en relation avec les personnages les plus remarquab. de son temps. Elle n'a laissé que quelques poésies, rassemblées dans le 18ᵉ S., et auxquelles on a joint un certain nombre de lettres. Le tout a été pub., sous le titre de *Rime e lettere di Veronica Gambara, raccolte da Felice Rizzardi*, Brescia, 1759, grand in-8.

GAMBART (ADRIEN), prêtre du diocèse de Noyon, né en 1600, se mit sous la discipline de St Vincent de Paule, fut un des premiers membres de sa congrégation, le digne coopérateur de ses pieux desseins, se consacra à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne, et m. à Paris, en 1668. Ce vertueux ecclésiastique a laissé plusieurs ouvrages, recueillis sous le tit. de *Mission. paroissial*, Paris, 1668, 8 vol. in-12. On a aussi de lui une *Vie symbolique de St François de Sales*, sous 52 *emblèmes*, ibid., 1664, in-12.

GAMBIGLIONI (ANGE), jurisconsulte toscan du 15ᵉ S., est aut. d'un traité intit. : *de Maleficus*, etc., Venise, 1578.

GAMBOLD (JEAN), prélat anglais, de la secte des frères moraves, né au commencement du 18ᵉ S. dans le pays de Galles, fut d'abord vicaire du culte anglican, et embrassa ensuite les opinions des frères moraves qui le choisirent pour ministre de leur congregation, établie à Londres par acte du parlement, en 1749. Il fut sacré évêque dans un synode de sa communion en 1754, se fixa quelques années après dans son pays natal, et m. en 1771. On a de lui une belle édition du *nouveau Testament*, version grecque, Oxford, 1742, sans nom d'édit.; *Court somm. de la doctrine chrét. par demandes et réponses* (en angl.), 1749, 1767, in-12; *Maximes, pensées et réflexions théologiq., tirées de differ. dissert. et disc. du comte de Zinzendorf*, pub. de 1738 à 1747; *Hymnes à l'usage des frères*, 1748, 1749 et 1752; des traités et des traduct. de traités en faveur de son église; enfin la traduct. d'une partie de l'*Hist. du Groenland* de David Cranz, Londres, 1767, 2 vol. in-8.

GAMELIN (JACQUES), peintre, né à Carcassone en 1739, fut reçu profess. à l'académie de St-Luc de Rome en 1769, devint direct. de l'académie de Montpellier en 1776, et m. dans sa ville natale en 1803, profess. de dessin à l'école centrale de l'Aude. Ses tableaux sont moins remarquables par la pureté du dessin et par le coloris que par la hardiesse de la touche et la fougue d'imagination. On les voit en grand nombre dans les églises, musées et édifices publics du haut et bas Languedoc. Gamelin a pub. : *Nouv. recueil d'ostéologie et de myologie*, etc., Toulouse, 1779, grand in-fol. On trouve sur cet artiste une notice plus étendue dans la brochure pub. par M. A. Mahul, sous le titre de *Notice sur quelques art. négligés dans tous les diction. historiques*, etc., Paris, 1818, in-8.

GAMURRINI (EUGÈNE), né à Arezzo en Toscane vers l'année 1620, entra dans l'ordre du Mont-Cassin, et entreprit un grand ouvrage sur la généalogie des familles nobles de la Toscane. Il avait aussi rédigé l'histoire de sa patrie; mais ce dern. travail n'a point été publ. L'auteur m. vers la fin du 17ᵉ S. On a de lui : *Istoria genealogica delle famiglie toscane ed umbre*, Florence, 1668-79, 5 vol. in-4; *Continuazione della storia genealogica*, etc., Rome, 1691, in-4.

GAND (H. GOETHALS, plus connu sous le nom de HENRI de), appelé aussi en latin *Mudanus* et *Bonicollius*, théologien célèbre du 13ᵉ S., né près de Gand, prit ses degrés à l'université de Paris, acquit par ses ouv. le surnom de *docteur solennel*, devint chanoine, et ensuite archidiacre de l'église de Tournai, et m. dans cette ville en 1293. On a de lui : *Quodlibeta theologica in lib. IV sententiarum*, Paris, 1518, in-fol., réimp. avec un comment., Venise, 1613, 2 vol. in-fol.; *Summa theologiæ, seu quæstiones ordinariæ*, Paris, 1520,

n-fol. ; *de Scriptoribus ecclesiasticis*, impr. dans e recueil de *Illustribus ecclesiast. scriptor.* de Suffrid Petri, Cologne, 1580, in-8; et dans les *Bibliot. ecclés.* d'Aubert Le Mire, Anvers, 1639, in-fol. ; t plus. ouv. MSs. qui se trouvaient avant la révolution dans quelq. couvens de Flandre et des Pays-Bas. — Un autre Henri de GAND, aussi chan. de Tournai lans le 12ᵉ S., est aut. d'une *vie* de St Eleuthère, nsérée dans les *actes* de Bollandus au 20 février.

GANDELOT (L.), ecclésiastique, né à Nolay Bourgogne), vers 1720, m. à Beaune en 1785, a ntroduit dans le territoire de cette dernière ville, e plant de vigne des environs de Malaga (Espagne), t a pub. l'*Histoire de la ville de Beaune et de ses Antiquités*, Dijon, 1772, in-4, fig. Cet ouv. est. est e fruit de 20 années de recherches et d'application.

GANDO (NICOLAS), fondeur en caractères d'imprimerie, né à Genève vers le commencement du 18ᵉ S., m. à Paris vers 1767, était venu établir dans cette dernière ville une fonderie qui eut dans le emps quelque célébrité. Il associa à son commerce t à ses travaux son fils, Pierre-François, mort à Paris en 1800. Ils ont pub. : *Epreuves des caract. le la fonderie de N. Gando*, Paris, 1745, in 4; *Recueil d'ornem.. et de differ. combinaisons de vignettes*, ibid., 1745, in-4; *Lettre de F. Gando, le eune* etc., ibid., 1758, in-12; *Observat. sur le raité hist. et critiq. de M. Fournier le jeune, sur 'origine et les progrès des caract. de fonte pour 'impress. de la musique*, ibid., 1766, in-4.

GANDOGER (N.), doct. médecin, né à Nanci u commencem. du 18ᵉ S., fut lié intimem. avec Franç. Désoteux (*v.* ce nom), dont il seconda le zèle pour la propagation de la méthode d'inoculat. dite *suttonienne*. On a de lui un *Traité pratique de l'inoculat.*, pub. en 1768, et composé en grande partie des notes et observations qui lui avaient été fournies pas son illustre ami.

GANDOLFO (DOMINIQUE-ANTOINE), religieux augustin, né à Vintimille dans l'état de Gênes, m. lans cette même ville en 1707, acquit quelque réputation par son talent pour la chaire, et fut deux ois prieur de son couvent. On connaît de lui : *Beneficato benificante*, Gênes, 1679, in-12 : c'est un ermon sur le purgatoire; *Notizia di un opera intitolata : Frutti dell' eloquenza agostiniana*, etc., ibid., 1686, in-fol. de 4 pages; *Dispaccio istorico, raccolto da varie lettere e manoscritti*, Mondovi, 695, in-4; *de Ducentis celeber. augustinianis scriptor.*, etc., Rome, 1704, in-4; *de Purpuratis augustinianis*, etc.; *Poetici flores augustiniani* : ces deux derniers ouv. sont restés MSs.

GANDOLPHY (PIERRE), prêtre catholique angl., né vers 1760, m. en 1821 à East-Sheen, se fit connaître par des sermons sur l'autorité spirituelle et e pouvoir temporel, dont la pub. eut quelque éclat. Son livre ayant été censuré par l'évêque catholique de Londres, il en appela de cette décision en cour de Rome, où il soutint ses principes avec rigueur. Parmi les autres écrits de Gandolphy, nous citerons : *a Defence of the ancient faith*, 1811, in-8; *a full Exposition of the christian religion*, 1813, in-8; *a Sermon on the text : Render to Cæsar the things*, etc., 1813, in-4.

GANDY (JACQUES), peintre, né en 1619, m. en 1689, était élève de van Dyck, auquel plus. connaisseurs n'ont pas craint de le comparer. Ses ouv. e voient principalement en Irlande, où il avait été appelé par le duc d'Ormond, et où l'on croit qu'il termina ses jours.

GANEAU (N.), poète franç. du 18ᵉ S., n'est connu que comme auteur des deux ouv. suiv., pub. sous le voile de l'anonyme : *Etrennes pour les enfans à l'usage des grandes personnes qui voudront bien s'en amuser*, Paris, 1758, in-12; *Nouveaux contes en vers et épigrammes*, Genève (Paris), 1765, in-12.

GANGANELLI. V. CLÉMENT XIV.

GANGES (ANNE-ELISABETH DE ROSSAN, marquise de), dame célèbre par ses malheurs, née à Avignon en 1636, épousa dès l'âge de 13 ans le marquis de Castellane, et fut présentée à la cour de Louis XIV, où sa beauté et ses grâces lui firent décerner le surnom de *la belle Provençale*. Son mari étant mort, elle contracta une nouvelle union avec le jeune marquis de Ganges, et revint avec lui à Avignon. Le marquis avait deux frères (l'abbé et le chevalier de Ganges) : tous deux ayant conçu pour leur belle-sœur une passion violente, essayèrent d'abord, chacun séparem., tous les moyens possibles de séduct., puis se réunirent pour perdre la femme vertueuse qu'ils avaient outragée par leur démarche coupable. Après deux tentatives infructueuses d'empoisonnem., et pend. l'absence, assez extraordinaire, de leur frère, l'abbé et le chevalier entrent un jour dans la chambre de la marquise : « Il faut mourir, lui dirent-ils en lui présentant à la fois un pistolet, un breuvage empoisonné et une épée nue; choisissez..... » Elle prend le breuvage : les deux frères se retirent. La marquise réussit à rejeter le poison, et se précipita par une fenêtre élevée de 22 pieds; mais, poursuivie par ses assassins, elle tombe percée de 7 coups d'épée que lui porta le chevalier. Les deux frères parvinrent à s'échapper, et leur victime survécut encore dix-neuf jours à ce dernier attentat. Le parlement ne tarda pas à informer contre les coupables, et condamna, par arrêt rendu le 21 août 1667, l'abbé et le chevalier (contumaces) à être rompus, le marquis à la confiscation de ses biens, à la dégradation de sa noblesse, et à un bannissement perpétuel. Au nombre des complices de cet horrible attentat se trouvait un prêtre nommé Perrette, qui, appelé par les meurtriers auprès de leur victime sous le prétexte de lui offrir les secours de la relig. (mais effectivem. pour aider et en assurer le succès), déploya la plus noire atrocité sous le masque de l'hypocrisie : ce monstre ne put supporter long-temps le poids de ses remords, et m. à la chaîne des galériens. On trouve dans les *Causes célèbres* le récit de cette affreuse aventure, dont les détails ne sont que faiblem. retracés dans la 2ᵉ héroïde de Gilbert (*v.* ce nom); elle a également fourni à MM. Boirie et Léopold le sujet d'un mélodrame en 3 actes sous ce titre : *la Marquise de Ganges*, ou *les Trois Frères*, Paris, 1815, in-8. M. de Fortia d'Urban a pub. l'*Hist. de la marquise de Ganges*, 1810, in-12.

GANNO (ETIENNE de), religieux franciscain, né à Lavaur en 1480, est le premier qui ait écrit sur l'hist. de Toulouse, où l'on conserve, aux archives de l'hôtel-de-ville, son ouvr. MS. Fontette parle d'une ancienne édit. in-8, imp. sous Louis XI; mais il y a erreur dans cette époque, car l'aut. étant né en 1480, cette impression n'a pu avoir lieu que sous Louis XII. On connaît encore d'Etienne de Ganno une chronique renfermant les exploits de Charles Martel et de Charlemagne.

GANS ou GANZ (JEAN), jésuite allemand, né à Wurtzbourg en 1591, professa la philos., la théol. et les mathémat. dans plus. collèges de son ordre, se livra ensuite à la prédicat., devint confesseur de l'emper. Ferdinand III, et m. à Vienne en 1662, dans la maison professe de sa société. On a de lui quelq. *Oraisons funèbres*, et plus. ouvr. ascétiques (en allem.); des *Sermons* (en latin); *Arboretum genealogicum exhibens omnes principes qui lineâ rectâ à Rodolpho Iᵒ. imperatore austriaco, descendunt*, Cologne, 1630 et 1638, in-fol.

GANTEZ (ANNIBAL), musicien, né à Marseille vers le commencem. du 17ᵉ S., fut maître de musique à Aix, Arles, Avignon, Auxerre, et à Paris dans les églises de St-Paul et des Innocens. Il était entré dans les ordres, et avait obtenu un canonicat en Provence. On a de lui un rec. d'*Airs*, deux *Messes*, et un livre intit. *Entretien des Musiciens*, Auxerre, 1643, in-12.

GANYMÈDE (mythologie), jeune prince troyen d'une grande beauté, fils de Tros, fut enlevé par l'aigle de Jupiter, et placé dans le ciel, où il remplaça Hébé comme échanson des dieux. C'est lui qu'on nomme le Verseau dans le Zodiaque.

GARAIE. V. LAGARAYE.

GARAMOND (CLAUDE), graveur et fondeur de caractères, né à Paris vers la fin du 15e S., fut chargé par François Ier de graver, pour l'impression des aut. grecs, d'après les dessins d'Ange Vergen, les trois sortes de caractères grecs connus depuis sous le nom de *garamond*. Le travail de ces caractères n'a pas encore été surpassé, et les caractères romains du même graveur l'emportent aussi sur ceux des meilleurs artistes postérieurs. Les poinçons des caractères *garamond*, long-temps déposés à la chambre des comptes, ont été remis en œuvre en 1796, pour l'édition des œuvres de Xénophon sortie des presses de l'imprimerie royale.

GARAMPI (JOSEPH), cardinal et sav. antiquaire ital., né à Rimini en 1725, mort à Rome en 1792, fut lié avec le célèbre Muratori (*v.* ce nom), devint d'abord garde des archives secrètes du Vatican, obtint un canonicat à St-Pierre de Rome, ensuite l'évêché de Monte-Fiascone, exerça plus. nonciatures, et fut enfin revêtu de la pourpre romaine par le pape Pie VI. On a de lui les ouvr. suivans : *de Nummo argenteo Benedicti II, pontif. max. dissertatio*, etc., etc., Rome, 1749, in-4; *Memorie ecclesiastiche appartenenti all' istoria ed al culto della beata Chiara di Rimini*, ibid., 1755, in-4; *Notizie, regole e orazioni in onore de' SS. martiri della basilica Vaticana*, etc., ibid., 1756, in-12; *Illustrazione di un sigillo della Garfagnana*, ibid., 1759; *Saggio di osservazioni sul valore delle anti che monete pontifi cie*, in-4, sans date. Le cardinal Garampi avait formé une immense biblioth., dont le catalogue, fait avec soin, fut publ. par M. Mariano de Romanis, Rome, 1796, 7 vol. gr. in-8; en tête de ce catalogue se trouve une *Notice* (en latin) sur la vie du cardinal, par M. Jérôme Amati.

GARANGEOT. V. GARENGEOT.

GARASSE (FRANÇOIS), jésuite, né à Angoulême en 1585, fut d'abord employé pend. plus. années à l'enseignem. dans les colléges de son ordre, se livra ensuite à la prédication, et se fit remarquer dans cette carrière par la fougue de son débit, les bouffonneries et les traits satiriques dont il assaisonnait ses sermons. Il ne mit pas plus de modération dans ses écrits, où l'on trouve les sorties les plus indécentes contre ceux qu'il regardait comme les ennemis des mœurs et de la relig. C'est ce qui a donné lieu aux attaques que Voltaire a si souvent renouvelées contre ce jésuite. Quelq. écriv. ont avancé que, malgré des défauts si répréhensibles, le P. Garasse n'était pas sans des qualités estimables, que son indignation était souvent motivée, et que ses intentions étaient bonnes. Retiré, ou, suiv. d'autres, relégué à Poitiers par ses supér., Garasse y mourut en 1631 d'une maladie contagieuse qu'il avait gagnée en visitant les malades de l'hôpital. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont nous ne citerons que les suiv. : des *Poesies latines*, parmi lesquelles on trouve des élégies sur la mort de Henri IV, un poème sur l'inauguration de la statue de ce monarque sur le Pont-Neuf, et un autre poème sur le sacre de Louis XIII ; *Oraison d'André de Nesmond, prem. president du parlem. de Bordeaux*, imprim. en 1656; deux écrits pseudonymes sous le nom d'And. Scioppus, l'un intitulé *Elixir calvinisticum*, etc., et l'autre *Horoscopus Anti-Cotonis*, etc., imp. à Anvers en 1614 et 1615, in-8 et in-4, ouv. pleins d'imputations odieuses, de grosses injures contre les calvinistes, et dont les historiens des jésuites ont évité de faire mention ; *le banquet des sept Sages, dressé au logis et aux dépens de Louis Servin*, etc., sous le faux nom de Ch. de Lespinœil, Paris, 1617, in-8 : satire violente contre l'avocat-général Servan, connu comme un adversaire des jésuites ; *le Rabelais réformé par les ministres* (protestans), etc., Lyon, 1660, in-12; *Recherches des Recherches..... d'Estienne Pasquier pour la defense de nos Rois*, etc., Paris, 1622, in-8; *Doctrine des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, etc., etc., ibid, 1623, in-4; *Somme théologique des Vérités capitales de la religion chrétienne*, ibid., 1625, in-fol. : livre censuré par la Sorbonne, comme contenant des proposit. hérétiques, scandaleuses, etc., et réfuté avec force par l'abbé de St-Cyran (*v.* ce nom).

GARAT (PIERRE-JEAN), célèbre musicien, né à Bordeaux vers 1768, m. à Paris en 1823, sut, on peut le dire, la musique par inspirat. Dès sa plus tendre enfance, avant même de pouvoir parler, il répétait les airs que chantait sa nourrice. Avec l'âge, son goût se tourna en fureur, et l'on fut obligé de l'enfermer quelques mois loin des instrumens, d'empêcher même leurs sons d'arriver jusqu'à lui, pour le distraire de cette passion qui avait déjà presque consumé sa vie (*Revue encyclopédique*, t. XIX, pag. 17-30). Il vint à Paris âgé de 20 ans : c'est à ceux qui l'entendirent de raconter l'enthousiasme qu'inspira aux artistes et aux amateurs la voix ravissante d'un jeune homme qui, sachant à peine lire la musique, chantait tout l'opera d'*Orphée* comme un autre eût chanté une ariette (*v.* la *Correspondance de Grimm*, année 1784). La reine Marie Antoinette voulut prendre des leçons de Garat, et pour le fixer à la cour, le comte d'Artois le nomma son secrétaire. On se rappelle la romance qu'il composa pour sa bienfaitrice après la journée du 6 octobre : *Vous qui portez un cœur sensible*; et cette complainte si touchante du troubadour, où il décrivait les maux de sa captivité : *Vous qui savez ce qu'on endure*. Rendu à la liberté, Garat donna ses premiers concerts à Feydeau, parcourut ensuite l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, et revint à Paris, où il a terminé sa carrière au milieu des élèves qu'il avait formés, Dérivis, Nourrit, Ponchard, Mesd. Branchu et Boulanger. Il fut inhumé auprès de Grétry, Méhul et Delille. On n'oubliera jamais le chant solennel du Bélisaire (ode de M. Lemercier), ni ces dern. romances d'une si douce mélodie : *le Premier Baiser d'Amour; Y sera-t-elle? Madem. de La Fayette, le Convoi du Pauvre.*

GARAY (JEAN de), célèbre aventurier espagnol, né à Badajoz en 1541, passa en Amérique, muni d'une lettre de recommandat. pour le gouverneur du Paraguay, qui le retint près de lui en qualité de secrétaire. La bravoure et l'activité qu'il déploya dans ce poste obscur le firent bientôt apprécier. Il reçut une commission de capitaine, et fut chargé, avec un faible détachement de troupes, de faire de nouvelles explorations dans l'intérieur de l'Amérique méridionale; il remonta le Parana, découvrit une contrée immense, et fonda non loin du fleuve un établissement qu'il nomma Santa-Fé-de-Vera-Cruz. En récompense de ses découvertes et des services importans qu'il rendit au Paraguay, Philippe II l'éleva au grade de lieutenant-général, et le fit gouverneur de l'Assomption en 1576. Quatre ans après Garay descendit le Rio-de-la-Plata, visita l'ancien emplacement de Buenos-Ayres, ville détruite par les Indiens, la reconstruisit, l'entoura de fortifications; et, pensant que le meilleur moyen d'assurer la prospérité de cet établissement, était de civiliser les hordes sauvages qui l'avoisinaient, il parcourut le pays, accompagné d'un ecclésiast. aussi éclairé qu'humain, décida les Indiens par sa prudence et ses promesses à quitter les bois et les montagnes qu'ils habitaient, et à venir s'établir dans les plaines, où il les divisa en différentes peuplades, leur fit bâtir des villages, leur donna un culte, des lois, et des chefs dont la sage conduite fit aimer le joug espagnol. Après plusieurs autres courses qui eurent des résultats égalem. heureux,

Garay remontait le Parana pour se rendre à l'Assomption lorsqu'une tempête le força de débarquer sur un point qu'il n'avait point encore visité. Il y fut surpris dans son campement, pendant la nuit, et massacré par les sauvages, avec 50 hommes de son escorte, vers l'an 1592.

GARAY (don MARTIN de), ministre des finances d'Espagne, m. en 1822 dans la province d'Aragon, sa terre natale, avait eu, depuis 1808 jusqu'à la rentrée de Ferdinand VII, une part très-import. dans le gouvernem. espagnol, et se concilia l'estime générale par les talens et le zèle qu'il apporta dans la conduite de plus. affaires. Appelé au ministère des finances sur la fin de 1816, il voulut introduire, dans cette branche de l'administration, des mesures qui, pour être fondées sur l'équité naturelle, ne soulevèrent pas moins l'opposition de plus. classes puissantes de l'état, dont les intérêts se trouvaient froissés. Don M. de Garay perdit son crédit auprès du roi par la brigue des courtisans et des moines, et ce ne fut pas sans une surprise pénible que, dans les derniers mois de 1818, on apprit le renvoi de ce ministre aussi probe qu'éclairé.

GARAYE. V. LAGARAYE.

GARBELLI (PHILIPPE), savant ital., né à Brescia en 1674, fit ses études chez les jésuites, entra dans les ordres sacrés, et m. en 1750. On a de lui des notes sur Polybe impr. à la suite de la *Vie de Panagiotes de Sinope* (v. Panajoti, 2ᵉ article), pub. en grec et en ital., Brescia, 1760, in-8; deux *Dissertations* sur la vie d'Archimède, et une autre sur le MS. des Evangiles que possédait le monastère de Santa-Julia, et dont il avait fait une copie que Bianchini a impr. dans ses *Vindiciæ script. canon.*

GARBO (DINO del), médecin ital., né à Florence dans le 14ᵉ S., mort à Bologne en 1360, ou, selon d'autres, à Florence en 1327, occupa une chaire de médecine à l'univers. de Bologne, se fit une grande réputation par son éloquence, et fut médecin du pape Jean XXII, qui le combla d'honneurs et de richesses. On a de lui: *Enarratio cantionis Guidonis de Cavalcantibus; de naturâ et motu amoris*. Venise, in fol.; *Chirurgia cum tractatu de ponderibus ac mensuris*, etc., Ferrare, 1485, in-4; Venise, 1536, in-fol.; *Recollectiones in Hipp. de naturâ fœtûs*, Venise, 1502, in-fol., avec plusieurs autres traités; *Super IV fen primi Avicennæ..... commentaria*, etc., ibid., 1514, in-fol.; *Expositio super canones generales de virtutibus medicamentorum simplicium secundi canonis Avicennæ*, ib., 1514, in-fol.; *de cœnâ et prandio epistola*, impr. avec les ouvrages d'André Thurinus, Rome, 1545, in-fol. — GARBO (THOMAS del), fils du précédent, exerça la médecine à Florence avec réputation, et mourut vers 1380. Il a publié les ouvrages suiv.: *Expositio super Capitulo de generatione embryonis..... fen XXIV Avicennæ*, Venise, 1502, in-fol., avec le traité de son père sur le même sujet; *Summa medicinalis*, etc., ibid., 1521, Lyon, 1529, in-fol.; *Consiglio contro la pestilenzia*, Florence, 1576, in-8; *Commentaria in lib. Galeni de febrium differentiis*, Paris, in-4.

GARÇÃO (P.-A. CORREA Y SALEMA), poète portugais, né à Lisbonne en 1735, cultiva particulièrement la poésie satirique et lyrique, en s'attachant à imiter la manière d'Horace. Il mourut vers 1775, dans une maison de détention, où le marquis de Pombal, alors tout-puissant à la cour de Lisbonne, l'avait fait enfermer, pour quelq. morceaux satiriques dirigés contre lui dans la *Gazette de Lisbonne*, dont le gouvernement avait confié la rédact. à Garção, ou, selon d'autres, parce que celui-ci avait favorisé la contrebande, étant employé de la douane. Outre ses *poésies* imp. à Lisbonne en 1778, in-8, Garção a laissé quelq. comédies estim. Il avait formé le dessein d'introduire parmi ses compatriotes le goût de la bonne école comique, et il y serait peut-être parvenu sans le malheur qui lui arriva lorsqu'il était dans la force de son talent. Fr. Manoel, dont il avait été l'émule et l'ami, parle de lui avec les plus grands éloges dans ses *Poésies lyriques*.

GARCÈS (JULIEN), célèbre prédicat. espagnol, né en 1452 ou 1460, d'une famille noble d'Aragon, entra de bonne heure dans l'ordre des dominicains, et fut envoyé à l'univ. de Paris pour terminer ses études. De retour dans sa patrie, il professa la théol. dans plus. couv. de l'Aragon, et se livra ensuite à la prédication avec le plus grand succès. Devenu chapelain de l'empereur, puis prédicat. de la cour, il fut nommé en 1519 év. de Tlascala, province du Mexique nouvellement conquise, et où Charles-Quint voulait ériger un siége épiscopal. Garcès n'en prit possession qu'en 1529, et m. vers l'an 1547, après avoir rempli pend. près de 20 ans les fonctions épiscopales avec autant de zèle que de charité et de désintéressement, et emportant les regrets des malheureux Indiens dont il s'était efforcé d'adoucir le sort. Ce vertueux prélat est aut. d'une *Epître à N. S. P. le Pape Paul III en faveur des Indiens*, insérée avec une version espagnole dans l'*Hist.* de Davilla y Padilla (v. ce nom), qui dans le même ouv. a donné la *Vie* de J. Garcès.

GARCIA ou GARCIAS, nom de plus. rois de Navarre qui ont régné de 857 à 1103. V. SANCHE. — GARCIAS II, né en 958 à Tudela, succéda en 994 à Sanche II son père, se ligua avec don Bermudo, roi de Léon, et le comte de Castille, contre le redoutable Almanzor, qui menaçait de soumettre l'Espagne entière à l'étendard de Mahomet, le défit, de concert avec ses alliés, à la fameuse bataille de Calacanaçor (998), et m. en 1001 dans la 7ᵉ année de son règne. C'est à ce prince guerrier, surnommé *le Trembleur* (parce qu'en effet une sorte de convulsion l'agitait lorsqu'on le revêtait de ses armes), qu'est dû ce bon mot attribué depuis à tant d'autres: « Mon corps tremble du péril où mon courage va le porter. »

GARCIA Iᵉʳ ou GARCIA-FERNANDEZ, comte de Castille, né à Burgos en 938, succéda à Fernand-Gonzales, son père, à l'âge de 32 ans, se fit admirer par sa magnanimité plus encore que par sa haute valeur, et m. en 990 des blessures qu'il reçut en combattant Almanzor, sur lequel il avait remporté, 6 ans auparavant une victoire complète dans les plaines d'Osma. Sa perte fut vivem. ressentie par ses sujets, dont il s'était constamment appliqué à faire le bonheur.

GARCIA II, comte de Castille, fils et successeur de don Sanche, avait à peine 14 ans lorsqu'il monta sur le trône. Doué de talens et de vertus au-dessus de son âge, il comprima, dès son avènement, une révolte fomentée par les comtes de Vela, maison ambitieuse et turbulente qui prétendait à l'autorité suprême, et depuis long-temps épiait l'occasion d'y parvenir. Chéri de ses peuples, le jeune comte leur promettait, par la sagesse de son gouvernem., un règne heureux et paisible, lorsqu'il périt, l'an 1032, dans sa 24ᵉ année, sous le poignard de l'aîné des frères Vela. L'infâme trahison dont le jeune comte venait d'être victime fut vengée par don Garcia, son oncle et son successeur: en vouant au dern. supplice l'odieuse maison de Vela, celui-ci affermit sa propre puissance sans réparer une perte que les Castillans durent long-temps déplorer.

GARCIA (ALEXIS), aventurier portugais, né en 1485 dans l'Alentejo, fit partie d'une expédition envoyée au Brésil, et s'acquit, par son activité et son intelligence, une certaine considération auprès du gouverneur, qui, à sa demande, lui confia en 1521 la conduite d'une embarcation destinée à tenter quelque découverte au-delà du fleuve Paraguai (le *Rio de la Plata*). Ayant mis à la voile accompagné seulement de 3 Portugais et de son fils à peine âgé de 14 ans, il se dirigea vers l'ouest, aborda jusqu'aux côtes du Perou; et, après avoir

exploré ce pays si fécond en mines abondantes d'or et d'argent, prit le parti d'envoyer deux de ses gens pour informer le gouverneur du succès de son voy., restant lui-même dans le parage où il espérait former un établissem. Ses deux émissaires avaient à peine gagné le large que les Indiens, dont il croyait s'être concilié la confiance, se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Le seul de ses compagnons qu'il avait gardé près de lui eut le même sort; et l'on n'entendit plus parler de son fils, que les sauvages retinrent captif. — GARCIA (Nicolas), juriscons. espagnol, m. en 1745, a laissé des *Comment. sur les Decrétales*, Séville, 1730, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas GARCIA, auteur d'un traité *de Beneficiis*, Genève, 1636, in-fol.; 6e édit., ibid., 1658. — L'Espagne compte une foule d'autres personnages distingués de ce nom, parmi lesquels nous citerons: GARCIA-CARRERO, médec., auteur d'une *Dissert. med.* (en latin) *sur Galien*, Valladolid, 1605, 1662, in-fol.; GARCIA-RENCIJO, qui a donné en espagn. un *Art poet.*, Salamanque, 1592, in-4, et GARCIA-CESPEDES, mathém., etc.

GARCIA DE MASCARENHAS (BLAISE), poète portugais, né en 1596 à Avo, dans la province de Beyra, se trouva de bonne heure jeté, par suite d'une passion amoureuse, dans une série d'aventures à la suite desquelles il partit, en 1614, avec le grade de sous-lieutenant, pour le Brésil, où il séjourna 26 ans. Devenu gouverneur d'Alfayates, quelque temps après le couronnement du duc de Bragance (Jean IV), il se vit accusé d'avoir pris part à une conspiration fomentée par la cour d'Espagne dans le but de replacer sous le joug de cette puissance le Portugal qui venait de s'en affranchir. Malgré sa loyauté et les services qu'il avait rendus, Garcia fut incarcéré dans la tour de Sabugal; au bout de quelques mois de captivité, il parvint à faire connaître au roi son innocence au moyen d'une lettre en vers, qu'à défaut des choses nécessaires pour l'écrire, il avait composée de caractères découpés pièce à pièce, et collés sur une feuille blanche du livre même qui les lui avait fournis. Ayant recouvré les bonnes grâces du roi, Garcia renonça bientôt à son gouvernement d'Alfayates pour se retirer dans sa terre natale: là, il se livra sans partage à la poésie que même dans le cours de sa vie tumultueuse il avait cultivée avec succès. Il m. en 1656, laissant, outre diverses composit. imp. dans la plupart des recueils poétiques en langue portugaise, son poème posthume de *Viriato*, Coïmbre, 1699, in-4, ouv. remarquable par la chaleur du style, les charmes du pathétique, et qui assigne à son auteur un rang distingué parmi les poètes épiques du second ordre.

GARCIA DE PAREDES (don DIEGO), fameux capitaine espagnol, né en 1466 à Truxillo, terre natale de Cortez, de Sotomayor et autres guerriers célèbres, appartenait à l'une des familles les plus illustres de l'Espagne; il fut le compagnon d'armes du grand Gonsalve de Cordoue et son émule de gloire. On jugera quels durent être les exploits de cet Hercule moderne, si l'on considère et l'époque où il vivait, et la force extraordinaire dont il était doué: encore adolescent, il arrêtait d'une seule main, assure-t-on, une roue de moulin dans son mouvement le plus rapide. Après avoir suivi son père à la guerre de Grenade (1485), il servit aux siéges de Baeza, de Velez et de Malaga, sous Ferdinand, qui l'arma chevalier de sa propre main. Nous ne suivrons pas don Diego dans le cours de ses prouesses; elles lui ont mérité l'honneur d'être comparé à notre preux Bayard; et ce n'est pas sans fondement, si l'on s'en rapporte aux récits de plus. écrivains contemporains, tels que Pulgar, Vargas, etc. Après avoir terrassé en plus. rencontres les vaillans Orsini, ennemis déclarés du pape Alexandre VI, son oncle, et s'être couvert de gloire en combattant tour à tour sous les ordres de Gonsalve et du général Pesaro, Garcia quitta l'Italie où l'avait attiré le bruit des armes; avec le souvenir de sa bravoure indomptable, il y laissa celui d'une loyauté dont il ne faut guère chercher d'exemple que dans un petit nombre de héros de son époque. Incapable de repos, il continua de se signaler dans les armées de Charles-Quint, qui le créa chevalier de l'Eperon-d'Or après son couronnem. (1528). Deux ans après il m. des suites d'une chute de cheval, dans sa 64e année. La *Chronique* de Fernandes de Pulgar (Alcala, 1584), contient une vie de Garcia, écrite par lui-même, pour l'instruction de don Sanche, son fils unique: la franchise et la modestie de ce preux chevalier y égalent ses autres vertus guerrières, que les poètes et les écriv. de son temps ont plus pompeusem. célébrées dans leurs ouvrages.

GARCIA SUELTO (THOMAS), membre du conseil suprême de santé d'Espagne, de l'académie royale de Madrid, etc., né dans cette ville en 17[illegible], s'adonna de bonne heure à l'étude des belles-lett. et prit rang, par ses connaissances étendues dans les langues d'Homère et de Cicéron, parmi les érudits de sa patrie, avant l'âge où d'ordinaire l'on commence à apprécier les beautés de ces deux grands écrivains de l'antiquité. Dès 1800 il avait fait paraître, outre plus. poésies de differ. genres, une pièce de vers héroïq. en langues lat., esp., fr., ital. et allem., ayant pour titre: *Conseils d'un père à ses enfans*. Le goût et le discernement qu'il déploya dans quelques autres compositions soit littéraires, soit dramatiques, fixèrent sur lui le choix lors de la création de diverses commissions instituées tant pour l'examen des œuvres destinées au théâtre, que pour celles concernant l'instruction publique. Les travaux scientifiques ne l'empêchèrent pas de suivre avec zèle la carrière médicale qu'il avait embrassée: son talent n'en prit même que plus d'essor; et on vit ce jeune savant, alors même qu'il apprenait les élémens de l'art d'Hippocrate à l'univers. d'Alcala, devenir le principal rédact. d'un journal périodique intit.: *Semanario erudito de ciencias, artes y bellas letras de la ciudad de Alcala*. A l'époq. de l'établ. de l'école roy. de cliniq. et de perfectionnement à Madrid, Garcia revint dans cette ville, et y étudia deux ans sous le célèbre professeur Severo Lopez, dont il sut mériter l'affection toute particulière. Les progrès qu'il fit sous un tel maître, joints aux connaissances qu'il avait acquises dans l'étude des langues étrangères à laquelle il se livrait sans relâche, le firent choisir pour médecin des étrangers à l'hôpital civil et militaire de Madrid. Il y prodigua ses soins empressés et vraiment philanthropiques aux infortunés dont l'ardeur d'un climat inhabitué remplissait les salles confiées à son infatigable zèle; mais il se fit surtout remarquer par celui qu'il déploya envers les Français blessés. Une conduite aussi noble ne pouvait échapper à l'attention des hommes habiles sur la surveillance desquels reposait le service de santé de nos troupes pendant la guerre désastreuse de la péninsule: elle valut le titre de médecin ordinaire de l'armée française à Garcia, qui, en cette qualité, remplit avec succès plusieurs commissions importantes. Sa réputation de savoir avait depuis long-temps franchi les Pyrénées, lorsqu'en 1810 il l'accrut encore par la publication d'une trad. espagnole du savant traité de Humboldt sur le galvanisme, à laquelle il joignit de curieuses notes qui le firent connaître comme physicien: plus tard, s'étant rendu en France à la suite des débris de l'armée d'Espagne, il fut admis avec empressement par plus. sociétés médicales de Paris, auxquelles il avait communiqué divers travaux importans. Garcia m. dans cette capitale le 10 sept. 1816, emportant les regrets d'amis nombreux qu'il comptait parmi nos savans les plus distingués. Outre les écrits dont nous avons parlé, il en a laissé plus. autres parmi lesquels on distingue sa tragédie de *Viriarte*; les traduct. du *Cid* de

Corneille, 1803; des *Recherches phys. sur la vie et la mort*, de Bichat, 1804; des trois premiers vol. de l'*Anatomie medic.* de Portal, 1805; un *Eloge hist. du doct. Severo Lopez*, etc. Il fut l'un des collaborat. de la *Biblioth. med.*, recueil dans lequel il inséra en 1816 un *Mém. contre la prétendue incombustibilité du charlatan Mariano-Chacon*; une *Notice sur la médecine des Arabes*, etc. On trouve encore de lui, dans le *Journal univers. des Sciences méd.* (sept. 1816), un *Mem.* sur la médec. espagn. M. le doct. Hurtado a pub. une *Notice sur la vie et les écrits de Th. Garcia Suelto*, Paris, 1816, in-8: elle a été insérée par M. Leroux dans son *Journal de medec.* (oct. de la même année).

GARCIAS-LASO (par abrév. GARCILASO) DE LA VEGA, le réformateur de la poésie espagnole, né à Tolède vers 1503, d'une famille noble alliée à l'illustre maison de Guzman, était fils puîné d'un grand-commandeur de Léon, à qui Ferdinand V donna le surnom *de la Vega*, en mémoire d'une prouesse chevaleresque. Appelé par sa naissance au métier des armes, Garcilaso parcourut avec distinction cette carrière, mais en soupirant jusque sous la tente après les douceurs de la vie champêtre qu'il célébrait dans ses vers. Il fit partie, en 1521, des armées que Charles-Quint conduisit à la conquête du Milanez; et c'est pendant la funeste retraite de Marseille (1536) qu'il trouva le trépas que tant de fois il avait affronté tout en maudissant les calamités de la guerre. Garcias, que ses contemporains surnommèrent *le Pétrarque espagn.*, avait été dès l'enfance lié d'amitié avec le célèbre Boscan: c'est de concert avec cet autre père de la poésie castillane qu'il parvint, en se modelant sur le Dante, Pétrarque et Sannazar, à réformer le mauvais goût qui dominait l'école espagnole. Les poésies de Garcilaso ont été recueillies par Boscan, et pub. pour la prem. fois avec celles de ce dernier, Venise, 1553, in-8: l'édit. la plus estimée est celle pub. à Madrid en 1765, in-16, par un anonyme, qui y a joint une préface et des notes. Le style doux et attachant de Garcilaso se ressent rarement de l'enflure qu'on reproche avec quelq. fondem. à la poésie espagn.; et son rhythme a toute la grâce que pouvait permettre l'idiome orgueilleux qu'il a su le premier approprier au genre bucolique. Cependant, même dans son immortelle églogue: *Por ti el silencio de la selva umbrosa....*, tant de fois imitée sans succès, et regardée avec raison comme son chef-d'œuvre, aperçoit-on parfois une surabondance d'ornemens qui contraste avec la naïveté si gracieuse des idées. Nous ajouterons encore à cette remarque qu'il se trouve çà et là dans les compositions de Garcilaso de la Vega quelques pensées empruntées aux modèles que s'était proposés cet illustre poète; mais, quelque fondés que soient ces reproches, il n'en mérite pas moins tout le tribut d'éloges que lui accorde le savant M. Bouterwek dans son *Histoire de la littérature espagnole* (tome I, pag. 247-60). — Un autre GARCIAS-LASO ou GARCILASO DE LA VEGA, histor. espag., surnommé l'*Inca*, parce qu'il descendait par sa mère de cette famille royale du Pérou, né en 1530 à Cuzco, s'appliqua de bonne heure à connaître et à éclaircir les tradit. et docum. relatifs à l'hist. de cette partie de l'Amérique méridionale. Il était parvenu à recueillir tous les matériaux nécessaires à ce travail lorsque l'ombrageux Philippe II lui fit intimer l'ordre de se rendre en Espagne. L'*Inca* m. à Valladolid en 1568, après avoir terminé les ouv. suiv.: *Prem. partie des comment. roy. qui traitent de l'orig. des Incas, de leurs lois et de leurs gouvern.*, Lisbonne, 1609, in-fol., trad. en franç. par Dalibard, Paris, 1744, 2 vol. in-12; *Seconde partie des Incas*, ou *Histoire générale du Pérou*, Cordoue, 1616, in-fol., etc., trad. en franç. par Baudoin, la prem. part., 1633, in-4, la 2e, 1650 et 1658, ibid., in-4; *Hist. de la Floride*, etc., Lisbonne, 1605, in-4, Madrid, 1723, ibid., 1804, 4 vol., traduits en français par Richelet, Paris, 1670, 2 vol. in-12. L'abbé Lenglet Dufresnoy fit réimpr cette trad. avec une préface en 1707, 2 vol. in-12.

GARCIAS (GRÉGOIRE), relig. dominic., né en 1554 à Cozar en Andalousie, prêcha long-temps la parole de Dieu dans l'Amérique et au Mexique, revint en Europe vers 1603, fut nommé lecteur de théologie morale au couvent de son ordre à Baeça, et m. dans cette ville en 1627. On a de ce savant missionn.: *Origine des Indiens du nouveau monde examinée*, etc., Valence, 1607, in-12, Madrid, 1729, in-f.; *Predicat. de l'évang. dans le nouv. monde du vivant des apôtres*, Baeça, 1625, in-8.

GARCIAS Y MATAMOROS (ALPH.), sav. ecclésiastique espag., né à Cordoue en 1490 d'une famille illustre, dont l'une des branches conserva le surnom de *Matamoros* (Tue-Maures), donné à son chef par Alphonse de Castille, en mémoire de prouesses chevaleresques, m. vers le milieu du 16e S., a laissé: *de Academiis et doctis viris Hispaniæ*, inséré dans l'*Hispania illustrata*, Alcala, 1553, in-8.

GARCIN (LAURENT), littérateur, né vers 1734 à Neuchâtel (Suisse), mort dans les dern. années du 18e S., est désigné par Grimm (t. III, p. 331 de sa *Correspond. litter.*, année 1785) comme le véritable auteur du *Traité sur le Mélodrame*, Paris, 1772, in-8. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un poème *Sur le pouvoir de l'Eloquence*, que Fréron inséra dans l'*Année littéraire*, 1757, tom. IV, p. 63 et suiv. En 1760 Garcin fit paraître une petite brochure intit. *la Ruilière*, épître à M***; et plus tard il traduisit du latin du P. Porée les disc. sur les *Romans* et sur le *Choix des Amis*: ces deux trad. ont été impr. dans le *Choix litter.* de M. Verner. On doit encore à Garcin un rec. d'*Odes sacrées*, ou *Psaumes de David en vers français par divers Auteurs*, Amsterdam, 1764, in-8.

GARCZYNSKI (ETIENNE), savant polonais, né vers 1670, exerça avec distinct. div. fonct. publiq., et m. empoisonné, dit-on, en 1755. Outre les *disc.* qu'il avait prononcés à la diète, il a laissé l'ouvr. suiv.: *Anatomie du royaume de Pologne*, Varsovie, 1751, Berlin, 1753, in-4.

GARDANE (JOSEPH-JACQUES), méd. provençal, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre des académ. de Montpellier, de Nanci, de Marseille, de Dijon, naquit et m. dans le 18e S. Après avoir pris ses degrés à l'univers. de Montpellier, il vint à Paris, où il se fixa, et en peu de temps se fit une réputation très distinguée. C'est moins par les nombreux écrits qu'il a pub. que par les bienfaits réels dont la société lui est redevable, que cet estimable médecin a fondé ses droits éternels à la reconnaissance publique. On lui doit la substit. d'un nouv. mode de traitement pour les malheureux vénériens, entassés jusque là dans Bicêtre, où on leur appliquait une méthode curative aussi rebutante que pernicieuse; et il est également le premier qui ait fait sentir la nécessité d'assujétir les filles publiques à des visites périodiques très-sévères, afin d'arrêter, par la prompte réclus. de celles qui présenteraient le moindre symptôme morbide, la propagation d'un mal non moins funeste que hideux. Les principaux ouv. de Gardane sont: *Conjectures sur l'électricité médicale*, Paris, 1768, in-12; *Recherches pratiq. sur les différ. manières de traiter les maladies vénériennes*, Paris, 1770, 1775, in-8, en allem., 1771, in-8; *Moyens certains et peu coûteux de détruire le mal vénérien*, ibid., 1772, in-8; *Manière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes*, ibid., 1773, in-12; *Détail de la nouv. direct. du bureau des nourrices*: l'aut. faisait partie de ce bureau, et ne contribua pas médiocrement par son zèle et ses lumières à faire prospérer cet établissement éminemment utile. Il pub. aussi la *Gazette de santé* de 1773 à 1776.

GARDANE-DUPORT (Charles), chirurgien, né en 1746 à Toulon, m. en 1815 à Paris, maître au collége de chirurgie de cette ville, était parent du précédent, dont il a retouché l'ouv. ayant pour titre *Manière sûre*, etc. Il le pub. avec des augmentations importantes sous ce nouveau titre : *Méthode sûre de guérir les maladies vénériennes par le traitement mixte*, Paris, 1787, in-8, ib., 1803, in-8, avec de nouv. addit. La thèse inaug. de ce chirurg. a pour titre : *de Jugulo luxato*, 1782, in-4.

GARDANNE (Gaspard-André, comte de), général de brigade, ancien aide-de-camp de l'empereur Napoléon, et gouverneur de ses pages, né à Marseille en 1766, m. en 1818, était entré au service en 1792 comme officier de cavalerie et obtint un avancement rapide. Envoyé en 1807 comme ministre plénipotentiaire près la cour de Téhéran, afin d'engager Feth-Ali-Chah, roi de Perse, à prendre part aux projets de l'empereur contre la Russie, il reçut de ce souverain l'accueil le plus flatteur; et, de retour en France après sa mission, il fut employé en Espagne. Ayant éprouvé un échec lors de la retraite de Portugal (1810), le comte de Gardanne tomba dans une disgrâce momentanée : il commandait en 1815, dans le département de la Lozère, une brigade sous les ordres du général Ernouf; mais il suivit des premiers l'entraînem., et rejoignit les troupes impériales sous les ordres du général Chabert.

GARDANNE (Paul-Ange-Louis de), né à Marseille en 1756, frère du précédent, qu'il suivit en Perse, comme premier secrétaire d'ambassade, pub., à son retour en France, une relation de son voyage sous le titre suiv. : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808*, Marseille, 1808, in-8 : on trouve à la suite un *Vocabulaire italien, persan et turc*. P.-A.-L. de Gardanne m. dans sa ville natale en 1822, laissant quelques ouv. MSs. On trouve sur lui une plus ample *notice* dans le tom. 6 (nº 1er) de la *Ruche provençale*, journal pub. à Marseille, et auquel il avait lui-même fourni plus. articles. — Un autre Gardanne (N.), général de division, mort à Breslau en 1807, avait fait avec distinction la campag. d'Italie, et se signala particulièrement à la bataille de Maringo. On a supposé, mais sans fondement, que cet officier général était de la même famille que les précédens.

GARDAR (N.), navigateur suédois du 9e S., découvrit vers l'an 864 dans l'Océan septentrional, une île qu'il nomma d'abord *Gardars-Holm*, et qui depuis a pris le nom d'*Islande*.

GARDAZ (François-Marie), littérateur, né à Oyonnax vers 1777, m. le 27 sept. 1815, d'une fièvre affreuse que lui causa, dit-on, la crainte d'un nouveau retour de Bonaparte, avait exercé à Lyon la profession d'avocat, qu'il négligea pour s'adonner à l'étude des langues anciennes et de la littérature. On cite parmi ses ouv. : *Essai sur la vie et les ouv. de Linguet*, etc., 1809, in-8 : il n'est fait, dans cet écrit, aucune mention d'un des ouvr. de l'aut. int. : *Aiguillonnana*, etc., imp. à Londres en 1777, in-8; *Vœux prophétiques et réalisés à l'occasion de l'heureux rétabliss. des success. de St Louis sur le trône de France, par M. l'abbé Delille, suivis de quelq. consid. sur les effets du fatalisme et de l'irréligion*, 1814, in-8; et div. art. dans les journaux du temps.

GARDE (Antoine, ESCALIN DES AIMARS, baron de La), célèbre capitaine français, né vers 1498 au village de La Garde en Dauphiné, d'une famille obscure, s'éleva, par son courage et ses talens, de la place de goujat au service d'une compagnie, aux premiers grades de l'armée de terre et de mer, et m. en 1578, général des galères du roi. Ce fut lui qui conclut, en qualité d'ambassadeur à Venise, le traité d'alliance offensive et défensive entre cette république et François Ier contre Charles-Quint. Le succès de cette négociation lui valut, en 1541, l'ambassade de Constantinople, dont il s'acquitta avec une habileté plus remarquable encore. Parvenu au faîte des honneurs, si bien mérités par ses nombreux services, il eut souvent à expier par des disgrâces l'obscurité de sa naissance; mais un aussi grand homme de guerre ne pouvait être long-temps négligé à cette époque féconde en querelles entre les souverains. On peut consulter sur la vie et les exploits du baron de La Garde, les *mém.* de Brantôme et des autres écriv. du temps.

GARDEAU (Julien), chanoine régulier et curé de St-Etienne-du-Mont à Paris, né dans l'Anjou vers 1633, m. en 1694, avait eu part à la contestat. qui s'éleva en 1678 entre les curés de Paris et le chantre de la métropole au sujet des écoles de charité, et passe pour aut. du 2e des trois *factums* qui furent impr. dans cette affaire. C'est au sujet de la cotte-morte du P. Gardeau qu'eut lieu la querelle des marguilliers de St-Etienne-du-Mont avec les chanoines de Ste-Geneviève, querelle qui durait encore en 1707, et que termina, en faveur des fabriques, un arrêt du parlement dont l'application ne paraît pas avoir été invoquée depuis en pareille occurence.

GARDEIL (N.), profess. de médecine et de mathématiques, né vers 1725, m. en 1808, membre de l'académie des sciences, inscript. et belles-lett. de Toulouse, pub., sous le voile de l'anonyme, une *Trad. des œuvres médic. d'Hippocrate sur le texte grec, d'après l'édit. de Foës*, Toulouse et Paris, 1802, 4 v. in-8, travail auquel il prétendit avoir consacré trente années de soins assidus, mais qui eut peu de succès, probablement parce que l'on se convainquit que l'aut. n'avait fait que mettre en franç. la version latine. Le recueil de l'acad. des sciences contient de lui une *Lettre à Bernard de Jussieu* (dont il était corresp.), *sur le tripoli*. C'est de ce même Gardeil que Diderot raconte (dans le t. XII, p. 373 de ses *Œuvres*, édit. de 1798, Paris, 15 vol. in-8) un trait de dureté et d'égoïsme dont on trouverait difficilement un exemple plus repoussant : l'intéressante demoiselle de La Chaux (*v. ce nom*), après avoir sacrifié son honneur à cet amant parjure, ne put parvenir à lui inspirer même de la pitié, malgré tous les titres qu'elle avait à sa reconnaissance et à son admiration. Pour alléger ses fatigues alors qu'il était obsédé du travail que lui imposait sa coopération au grand ouvr. de M. d'Hérouville sur l'*Hist. générale de la guerre chez toutes les nations*, Madem. de La Chaux avait appris successivement l'hébreu, le grec, l'angl. et l'ital.; elle finit par ruiner sa santé à force de passer les nuits à déchiffrer et à trad. d'anciens MSs.; et l'instant où l'excès de son dévouement l'eut réduite aux bords de la tombe fut celui qu'attendit Gardeil pour la chasser indignement de sa présence, au mépris des instances les plus pathétiques.

GARDEN (François), plus connu sous le nom de *lord Gardenstone*, magistrat écossais, né en 1721 à Edimbourg, m. dans cette ville en 1793, juge à la cour de sessions, etc., cultiva avec succès les belles-lettres et la poésie. On distingue parmi ses ouv. : *Travelling memorandums* (Souvenir d'un voyageur), 3 vol. gr. in-12 : les deux premiers parurent en 1791 et 1792, et le troisième, précédé d'une *Notice* sur l'auteur, ne parut qu'après sa m.

GARDEN (Alexandre), médecin et botaniste de la Caroline méridionale vers le milieu du 18e S., membre de la société roy. d'Upsal, introduisit l'usage médical de la racine d'œillet de la Virginie, plante dont il a décrit les propriétés dans un ouvr. pub. en 1764 et réimpr. en 1772. C'est en son honneur que Linnée a donné le nom de *Gardenia* à un bel arbuste de la petandrie monogynie et de la famille des rubiacées.

GARDIE (Pontus, baron de La), feld-maréc. et sénateur de Suède, quitta la France, sa patrie,

pour aller servir en Danemarck au commencem. du 16e S. Il obtint ensuite un commandement en Suède, et se fit remarquer dans les guerres que soutinrent les ducs Jean et Charles, contre le roi Éric XIV, leur frère. Jean, devenu roi, combla d'honneurs et de dignités celui qui l'avait aidé à monter sur le trône. De La Gardie se distingua contre les Russes, et m. en 1585.—GARDIE (Jacques, comte de La), connét. et sénat. de Suède, fils du précédent, né en 1583, m. en 1652, servit avec gloire sous le règne de Charles IX. Il n'est pas moins connu dans les fastes de la Suède, par le courage et les hautes connaissances militaires qu'il déploya dans les guerres contre la Russie, que par l'habileté et la sagesse qu'il mit dans les négociations de 1617 qui furent suivies de la paix de Stolbowa. Gustave-Adolphe s'honorait d'avoir fait ses premières armes sous ce général célèbre.—GARDIE (Magnus Gabriel de La), fils du précéd., grand-chancelier et grand-sénateur de Suède, né en 1622, remplit avec distinction des missions diplomatiques dans les premières cours de l'Europe. La reine Christine, séduite par les talens et l'extérieur avantageux de La Gardie, songea, dit-on, à l'élever aux honneurs de sa couche. Néanmoins il épousa la sœur de Charles-Gustave, qui devint roi sous le nom de Charles X. La Gardie joua un grand rôle sous la minorité de Charles XI, dont il fut l'un des tuteurs. Mais le crédit du favori, qui plusieurs fois avait été ébranlé durant la vie de Christine et de Charles X, tomba tout à coup dès que Charles XI prit le sceptre. Il fut dépouillé de ses biens, et m. dans l'indigence en 1686. On rend à sa mémoire la justice de dire qu'il protégea les arts, encouragea les lettres et enrichit les bibliothèques de précieux manuscrits. L'université d'Upsal lui doit le *Codex argenteus*. —GARDIE (N., comtesse de La), née comtesse de Taube, épouse de Pontus de La Gardie, général au service de Suède, sauva, en 1760, de l'ignorante fureur du peuple dalécarlien douze femmes accusées de magie. Elle concourut puissamment à introduire en Suède le bienfait de l'inoculation, et m. en 1763 d'une fièvre maligne qu'elle contracta en donnant des secours aux malades.

GARDIEN (JEAN-FRANÇ.-MARIE), avocat, puis procureur-syndic du district de Châtellerault, né en 1751, fut élu en 1792 député à la convention nationale par le départ. de la Vienne, et se prononça avec chaleur pour les idées républ. Plus tard il embrassa le parti de la Gironde, et, lors du procès de Louis XVI, vota la détention pend. la guerre et le bannissem. à la paix. Élu membre de la commission *des Douze*, il s'attira la haine des *Montagnards*, qui le firent traduire au tribunal révolut. le 31 oct. 1793; il y fut condamné à mort avec les 22 girondins accusés des évènemens du 31 mai.

GARDIN (LOUIS), médec. de Valenciennes vers le 17e S., surnommé *Hortentius*, doct. de la faculté de Douai, a laissé les écrits suiv. : *de Animatione Fœtûs quæstio*, etc., Douai, 1623, in-8; *Anima rationalis restituta ad integrum*, ib., 1629, in-8; *Circumstantiæ et tempora de variis venis pleuritidis ratione secandis*, etc., ibid., 1632, in-4.

GARDIN DU MESNIL (JEAN-BAPT.), savant latiniste, né en 1720 à St-Cyr en Normandie, prof. de rhet. à l'univ. de Paris, m. à Valogne en 1802, est connu par les ouv. suivans devenus classiques : *Preceptes de Rhet. tirés de Quintilien*, Paris, 1762, in-12; *les Synonymes latins*, ouvrage d'un mérite généralement reconnu. La 1re édit. est de 1777, in-12, réimp. en 1788, in-8, Paris, veuve Nyon, 1813, in-8; Auguste Delalain, Paris, 1815, in-8, revue et augmentée par N.-L. Achaintre, trad. en allemand par Ernesti.

GARDINER (ÉTIENNE), évêque de Winchester et gr.-chancelier d'Angleterre, né en 1483 à St-Edmond-bury (comté de Suffolk), d'une famille honorable du comté de Lancastre, ou, suiv. l'opinion la plus commune, du commerce criminel de l'archev. de Salisbury Woodvill, frère de la reine Elisabeth, épouse d'Edouard IV, avec une fille obscure que ce prélat dissolu donna ensuite pour femme à l'un de ses domestiques. Quoi qu'il en soit de sa naissance, Gardiner déploya de bonne heure les talens les plus heureux comme diplomate et comme homme d'état. Après avoir joui de toute la confiance de Henri VIII, dont il servit les projets avec autant de zèle que d'habileté, il se trouva en butte aux plus violentes persécut. sous Edouard VI, par suite de sa vive opposition aux nouv. doctrines religieuses de l'archevêque de Cantorbéry Thomas Cranmer. Incarcéré à la Tour de Londres, il y subit une détention rigoureuse de 5 années, recouvra son crédit à l'avènement de la reine Marie, qui le combla de nouv. honneurs; et, après avoir signalé, par des mesures aussi habiles que sages, son administration dans les conjonctures difficiles où se trouvait alors la monarchie anglaise, il m. en 1555, laissant la réputation d'un des plus grands ministres de son siècle, mais emportant la haine des protestans, envers lesquels il eût probablement usé de moins de rigueur s'il n'avait eu à venger ses ressentimens personnels contre Cranmer et ses partisans. Les ouv. qui nous restent de ce prélat sont un monument durable de ses talens comme écrivain, et en même temps de ses variations en matière de doctrines religieuses. Nous citerons seulement : *de Verâ obedientiâ*, Londres, 1534, plus. fois réimp. en lat. et en angl. avec une préface de Bonner; *a necessary Doctrine of a christian man*, ib., 1543; *Confutatio cavillationum*, etc., pub. à Paris sous le nom de *Marcus-Antonius Constantius*, théologien de Louvain.

GARDINER (JAMES), colonel écossais, né en 1687 à Carriden, dans le comté de Linlitgow, servit avec distinction dans les armées de Georges II, et fut tué en 1745 à la bataille de Preston-Pans, en combattant vaillamment contre les rebelles. Après avoir mené d'abord une vie très-licencieuse, le colonel Gardiner se convertit à la lecture d'un livre intit. *le Ciel pris d'assaut*, et dès-lors il se fit remarquer par la rigidité de ses principes religieux. Le docteur Doddridge a pub. l'*Hist. de la vie et de la conversion de J. Gardiner*, que sir Walter-Scott a introduit dans son roman hist. intit. *Waverley*, où ce personnage n'est désigné que par l'initiale de son nom.

GARDINER (RICHARD), littérateur angl., né en 1723 dans le comté d'Essex, m. en 1782, est aut. d'un grand nombre d'ouvr., dont les plus connus sont : *Hist. de Pudica et de ses cinq Amans*, pub. sous le nom supposé de Dick-Merry-Fellow, 1758; *Journal d'une Expédition aux Indes occidentales contre la Martinique et la Guadeloupe*, etc., 1759; *Mem. relatifs à la Campagne de 1774*; un rec. de petits *Poëmes*, *Prologues*, *Epitaphes*, *Epigrammes*, *Chansons*, etc., insérés dans un vol. int. *Mém. de la vie et des écrits de R. Gardiner, ou Dick-Merry-Fellow, de serieuse et facétieuse mémoire*, Kearsley, 1782, in-8 — GARDINER (Guillaume), graveur, né à Dublin en 1766, apprit le dessin dans sa patrie, et vint ensuite à Londres, où il s'appliqua avec succès à la gravure et à copier à l'aquarelle des portraits à l'huile. Attaqué de la maladie connue sous le nom de *spleen* ou *tædium vitæ*, il se donna la mort en 1814. On cite plus. de ses estampes qui ornent les ouv. suiv. : *Illustrations of Shakespeare*; *Œconomy of human life*; *Mem. de Grammont*; les *Fables de Dryden*, édit. de lady Bauclerc; et quelques autres, dont la plupart portent le nom de Bartolozzi, sous lequel Gardiner avait étudié son art. — Un autre GARDINER (Guillaume), mathém. angl. du 18e S., a pub. des *Tables de Logarithmes*, Londres, 1742, in-fol.; réimp. avec des addit. par les soins des PP. Pézénas, Dumas et Blanchard, jésuites, Avignon, 1770, in-fol.

GARELLI (Pie-Nicolas), médecin et sav. ital., né à Bologne en 1670, accompagna l'archid. Charles en qualité de prem. médecin, dans ses campagnes d'Espagne, lors de la guerre de la succession, fut nommé, à son retour à Vienne, conseiller impér., prem. médecin et prem. bibliothéc. de l'empereur, et m. en 1739. On a de lui une dissert. *de Viviparâ generatione*, Vienne, 1696, in-8, publiée sous le nom du docteur Jérôme Sbaraglia qui avait été son professeur, et plus. *Lettres* éparses dans div. rec. Il s'était formé une riche et nomb. biblioth. qui fut réunie en 1746 à celle du collége Thérésien de Vienne.

GARENCIÈRES (Théophile de), médecin, né à Paris au commencem. du 17e S., passa en Anglet., après avoir reçu le bonnet de docteur à la faculté de Caen avant l'âge de 20 ans, abjura la religion catholique, se fit agréger à l'univ. d'Oxford, et m. à Londres dans une extrême pauvreté. On a de lui : *Flagellum Angliæ seu Tabes anglica*, Lond., 1647, petit in-12; une traduct. angl. des *Prophéties de Michel Nostradamus*, ibid., 1672; un *Traité*, dans la même langue, *sur les propriétés et les vertus de la teinture du Corail*, ibid., 1676.

GARENGEOT (René-Jacq. CROISSANT de), célèbre chirurgien, né à Vitré (Bretagne) en 1688; étudia les élémens de son art sous son père, vint à Paris à l'âge de 23 ans, suivit avec assiduité les leçons des plus habiles prof. de l'école, et devint successivement démonstrat. roy., membre de l'acad. de chirurgie, chirurgien-major du régim. du roi, et m. à Cologne en 1759. Il eut la gloire d'avoir puissamm. contribué à sortir la chirurgie de l'état d'abjection et d'avilissement dans lequel elle croupissait encore de son temps. On a de lui les ouvr. suiv., vivement critiqués, mais qui seront toujours lus avec fruit par ceux qui sont curieux de suivre les progrès de l'art : *Traité des Opérations de Chirurgie*, Paris, 1720, 1731 et 1749, 3 vol. in-12, trad. en angl. et en allem.; *Traité des Instrumens de Chirurgie*, Paris et La Haye, 1723, in-12; 2e édit. augmentée, Paris, 1727, 2 vol. in-12, avec fig., trad. en allem. : cet ouvr. passe pour l'un des meilleurs de l'aut.; *Myotomie humaine et canine*, Paris, 1724, 1728, 1750, 2 vol. in-12; *Splanchnologie*, ou *Traité d'Anatomie concern. les Viscères*, Paris, 1728, 1739, in-12; ib., 1742, 2 vol. in-12, avec fig., trad. en allem.; *Opération de la Taille par l'appareil latéral*, ou *la Méthode du frère Jacques corrigée de tous ses défauts*; et un grand nombre d'observ. sur différ. maladies chirurgicales, insérées dans les *Mém. de l'Acad. de Chirurgie*. On ne connaît pas le véritable inventeur de la *clef* dite *à la Garengeot*, instrum. destiné à l'extract. des dents molaires; mais on sait que Garengeot lui a fait subir des modifications assez import. pour que ce chirurgien ait mérité qu'on y attachât son nom. Morand lui a consacré un *Eloge* dans ses opuscules.

GARET (dom Jean), bénédictin de la congrégat. de St-Maur, né au Havre-de-Grâce vers 1627, fit profession dans son ordre en 1647, et s'appliqua dès lors avec assiduité à revoir et à corriger, tant sur les MSs. que sur les anc. édit., les ouv. de Cassiodore, dont il publia une nouv. édit. en 1679; mais cette même édit. est devenue incomplète depuis la découverte d'un nouveau MSs. de Cassiodore, pub. par le marquis Scipion Maffei sous le titre de *Cassiodori complexiones in epistolas, acta apostolorum et Apocalypsim*, Vérone, 1721, in-8. Dom Garet m. à l'abbaye de Jumièges en 1694. — Un autre Jean Garet, chanoine régulier, né à Louvain, m. à Gand en 1571, a fait un rec. de passages des PP. sur l'Eucharistie, le Sacrifice de la Messe, l'Invocation des Saints, et sur d'autres sujets théologiques. — Son frère Henri Garet, médecin de l'électeur de Mayence, mort en 1602, est auteur d'un recueil de *Consultations*.

GARIBALD, fils et successeur de Grimoald, monta sur le trône de Lombardie en 671, et y fut remplacé 3 mois après par Pertharite (*v.* ce nom).

GARIBAY Y ZAMALLOA (Etienne), historien espagnol, né en Biscaye en 1525, fut pend. plus. années bibliothéc. de Philippe II, qui le nomma historiogr. du roy. en 1563, parcourut une grande partie de l'Espagne pour remplir les devoirs de son emploi, recueillit un assez grand nombre de matériaux, et pub. son travail de six années sous le titre de *Quarante Livres des Chroniques et Hist. universelle de tous les Royaumes d'Espagne*, Anvers, 1571, 2 vol. in-fol. : cet ouv. a fourni beaucoup de lumières aux écrivains postérieurs. Quelq. années après Garibay mit au jour ses *Illustrationes*, ou *Eclaircissem. sur les Généal. des Rois d'Espagne, de France, des Emp. de Constantinople*, etc., Madrid, 1576 ou 80, 2 vol. in-4. Il m. à Valladolid en 1593.

GARIDEL (Pierre), médecin et botaniste, né à Manosque (Provence) en 1659, mort en 1737, fut profess. de botanique à l'univ. d'Aix. On a de lui l'ouv. suiv., imp. aux frais de la province : *Histoire des Plantes qui naissent aux environs d'Aix et dans plus. autres endroits de la Provence*, Aix, 1715, in-fol.; réimp. à Paris en 1723. Tournefort, compatriote de Garidel, a donné le nom de *Garidella* à un genre de plante renonculacée qui abonde dans les départemens méridionaux de la France.

GARIEL (Pierre), écrivain du 17e S, nommé par erreur *Gabriel* dans quelques Dictionn. biogr., mort vers 1670 à Montpellier sa patrie, où il était chanoine de la cathédrale, a laissé les ouvr. suiv. : *l'Origine, les changem. et l'état présent de l'église cathédr. de St-Pierre de Montpellier*, Montpellier, 1631, in-12; 1634, in-8; *Maguelone suppliante au Roi*, 1633, in-8; *les Gouverneurs anciens et modernes de la Gaule narbonnaise, ou de la Province du Languedoc*, Montpellier, 1645, 1669, in-4; *Series episcopor. Magalonens. et Montispel. ab anno 451 ad annum 1652*, Toulouse, 1652 et 1665, in-fol.; *Epitome rerum in inferiore Occitaniâ pro religione gestarum ab excessu Henrici IV*, etc., Montpellier, 1657, in-4; *Idée de la ville de Montpellier*, etc., ibid., 1665, in-fol.; *Discours de la guerre..... depuis 1619 jusqu'à la réduction et la paix de Montpellier*, MS. que dom Vaissette a consulté pour son Hist. du Languedoc.

GARIN (N.), poète franç. du 12e S., n'est connu que par un fabliau dont Fauchet a conservé le prologue dans son *Recueil de l'origine de la Langue et Poésie françoise*. Il existe un ouvrage en rime intitulé *Garin le Loherens* (le Lorrain), qui n'est point du poète de ce nom.

GARIOPONTUS, médecin de l'école de Salerne, né en Afrique dans le 11e S., est désigné par des biographes sous les différens noms de *Wanmpotus*, *Raimpotus*, *Guaripotus*, *Garimpotus*, *Gariponus*, *Garnipulus*; sans avoir d'ailleurs aucun détail sur sa vie, on sait qu'il est auteur des ouvr. suiv. : *de Morborum causis, accidentibus et curationibus lib. VIII*, Lyon, 1516, in-4; Bâle, 1536, in-8; *Passionarius Galeni de ægritudinibus à capite ad pedes*, Lyon, 1526, in-4; *ad totius corporis ægritudines remediorum praxeos lib. V*, Bâle, 1531, in-4.

GARISSOLES (Antoine), ministre et théologien protestant, né à Montauban en 1587, professa la théol. dans sa patrie, assista aux divers synodes de sa communion, et notamm. à celui de Charenton, tenu en 1644 et 1645, et m. à Toulouse en 1650. On a de lui les ouv. suiv. : un livre de Sermons intit. *la Voie du Salut*, suivi de quelq. thèses de théologie; *de Christo mediatore*, Genève, 1662, in-4; *Decreti synodici Carentonensis de imputatione peccati Adæ explicatio et defensio*, Montauban, 1646, in-8; *P. Caroli et Ant. Garissolii, utriusque pastoris et professoris..... explicatio catecheseos religionis christianæ*, Genève, 1654, in-8; un poëme épique intit. : *Adolphidos, sive de*

bello germanico, en 12 liv. renferm. 10,000 vers : l'aut. y célèbre les exploits de Gustave-Adolphe, roi de Suède ; un autre poème latin à la louange des quatre cantons protestans de la Suisse. M. Cahala, avocat à Montauban, a composé l'éloge de Garissoles, inséré dans le rec. de l'acad. de cette ville, publié en 1745.

GARIMBERTO (Jérôme), né à Parme au commencement du 16ᵉ S., s'attacha au sort des Farnèse, et à leur recommandation il obtint la place de vicaire à St-Jean de Latran, et ensuite l'évêché de Gallèse. Il m. à Rome le 28 nov. 1575. Ses ouvrag. sont : *de' Reggimenti pubblici della città*, Venise, 1544, in-8 ; *Della fortuna, lib. VI*, ibid., 1547, in-12 ; *Problemi naturali e morali*, ibid., 1549, in-8 ; *il Capitan generale*, ibid., 1557, in-8 ; *Concetti*, etc., ibid., 1563, in-12 ; *Vite, ovvero fatti memorabili di alcuni papi, e de' cardinali*, ib., 1567, in-4, le premier vol. seulement : cet ouv. fut supp. ; il est rare.

GARLANDE (Jean de), poète et grammairien français du 11ᵉ S., passa en Angleterre, suivant quelques écrivains, à la suite de Guillaume Iᵉʳ, revint ensuite en France où il m. vers 1081. On a sous son nom un grand nombre d'ouv., mais il n'est pas certain qu'ils soient tous de sa composition. Voici les plus remarquables : *de Mysteriis ecclesiæ carmen et in illud comment.*, poème dédié à Foulques, évêque de Londres ; *Facetus*, poème sur les devoirs de l'homme, imp. avec quelques autres opuscules du même genre, Lyon, 1489, in-4, Cologne, 1520, et séparément avec un comment., Deventer, 1494, in-4 : *de Contemptu mundi*, poème, attribué par erreur à St Bernard, impr. avec un comment., Caen, sans date, in-4 ; *Floretus* ou *Liber Floreti*, ouv. également attribué à St Bernard, et qui a eu dix édit. dans l'espace de 20 ans (de 1505 à 1525) ; *Metricus de verbis deponentialibus libellus cum comm.*, Anvers, 1486, in-4 ; *Cornutus sive dysticha hexametra moralia*, Haguenau, 1489 ; *Opus synonymorum sive multivocorum*, Reutlingen, 1487, 1488, in-4, Londres, 1505, in-4 ; *Libellus de verborum compositione*, 1560, in-4. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionnaire de Moreri*, édit. de 1759 : et l'*Histoire littér. de France*, tom. 8, pag. 83-98.

GARLANDE (Anseau de), sénéchal et principal ministre du roi de France Louis VI, né dans le 11ᵉ S., servit avec zèle ce monarque dans ses démêlés avec les seigneurs mécontens, et fut tué par le sire du Puiset dont il assiégeait le château en 1118.—Etienne de Garlande, frère du précéd., évêque de Beauvais, devint chancelier de France, par le crédit d'Anseau, puis grand sénéchal, malgré sa qualité d'ecclésiastique ; se ligua avec d'autres seigneurs mécontens contre le roi, obtint ensuite son pardon, se démit de tous ses emplois, se retira dans l'abbaye de Ste-Croix d'Orléans, dont il était titulaire, et y m. en 1150.

GARLON (Isaac), chirurgien, né à Bordeaux, m. en 1759, a publié : *Traité de la Thérapeutique pour l'instruction des élèves en chirurgie*, Bordeaux, 1755 ; Toulouse, 1757, in-12 : ouvr. qui fut supprimé par arrêt du parlement de Bordeaux (27 mai 1756) comme traduct. infidèle de la *Thérapeutique* d'Astruc ; *Essais physico-pathologiques sur la nature, la qualité et les effets des bains de boue de Barbotan*, Bordeaux, 1556, in-12.

GARMANN (Christian-Frédéric), méd. all., né en 1640 à Mersbourg en Misnie, m. en 1708, fut membre de l'acad. des Curieux de la Nature, et communiqua un grand nombre d'observations à cette société savante de l'Allemagne. On lui attribue les ouv. suiv. : *Disc. physico-medicus de gemellis et partu numerosiore*, Leipsig, 1667, in-4 ; *de Miraculis mortuorum lib. III*, etc., ibid., 1670, et Dresde, 1709, in-4 ; *Homo ex ovo*, Chemnitz, 1672, in-4 ; *Garmanni et aliorum virorum clariss. epistolar. centuria*, Rostoch et Leipsig, 1714, in-8.

GARMERS (Jean), médecin allem., né à Hambourg en 1628, est aut. d'une dissertat. lat. *sur la Thériaque*, Hambourg, 1678, in-4. Il joignait, dit-on, une vaste érudit. aux connaiss. médicales.

GARNACHE (Françoise de Rohan, dame de La), fille de René de Rohan et d'Isabelle d'Albret, cousine de la mère de Henri IV, fut courtisée par le duc de Nemours qui lui promit de l'épouser et qui l'abandonna ensuite pour s'unir à la veuve du duc de Guise, assassiné par Poltrot devant Orléans. Françoise s'opposa en vain à ce mariage en faisant valoir les sermens qu'elle avait reçus, et le fruit de sa faiblesse qu'elle portait dans son sein. Tout fut inutile ; le pape consulté répondit que le duc de Nemours ne pouvait s'allier à la dame de Garnache qui avait embrassé les nouvelles opinions religieuses. Henri III, pour la consoler, lui accorda le titre de duchesse de Loudun, et à ce fils adultérin celui de prince de Génevois.

GARNERIN jeune (André-Jacques), aéronaute, fit le premier l'expérience des parachutes, et m. à Paris en 1823. On a de lui : *Voyage et captivité du citoyen Garnerin, ex-commissaire de la républiq. française, prisonnier d'état en Autriche*, Paris, 1797, in-8 ; et un écrit très violent contre son frère, sous ce titre : *Usurpation d'état et de réputation par un frère au préjudice d'un frère*, etc., Paris, 1816, in-4.

GARNET (Henri), jésuite anglais, né à Nottingham en 1555, fit ses études en Italie, y prit l'habit de son ordre, eut pour maîtres Bellarmin et Clavius (*v.* ces noms), succéda à ce dernier dans la place de professeur de mathématiques, revint ensuite en Angleterre, fut impliqué dans la célèbre conspiration dite *des poudres*, et condamné à être pendu en 1606. Les historiens anglais n'hésitent point à prononcer qu'il était coupable ; mais le jésuite Eudæmon-Jean (*v.* ce nom) a composé un écrit apologét., où il s'efforce de justifier sur tous les points Garnet, de même qu'un autre jésuite nommé Tenesmond (*v.* ce nom). Quelq. écriv. ont imputé au ministre d'état civil d'avoir ourdi les fils de ce complot (des poudres) pour les catholiques. Quoi qu'il en soit, les jésuites ont mis Garnet au nombre des martyrs de leur ordre. On a de ce père divers traités sur les sacremens qui se trouvent joints au *Catechisme* de P. Canisius, trad. en anglais, par le même Garnet, Londres, 1590, St-Omer, 1622, in-8.

GARNET (Thomas), médecin anglais, né en 1766 dans le comté de Westmoreland, fit ses études à l'université d'Edimbourg, suivit le cours du célèbre médecin Brown, dont il adopta la doctrine nouvelle, vint ensuite à Londres pour y perfectionner son instruction, obtint plus tard une chaire de professeur à Glascow, puis accepta celle de physique, de chimie et de mécanique qui lui fut offerte par l'institution royale récemment établie à Londres, et m. dans cette ville en 1802. On a de lui plusieurs ouv. sur la médecine, la chimie, la physique, etc. : le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Observat. faites pendant un voyage dans les montagnes et dans une partie des îles occident. de l'Ecosse* (en anglais), Londres, 1800, 2 vol. in-4, avec 50 planches gravées à l'aquarelle d'après les dessins faits sur les lieux par W.-H. Watts. On trouve quelques-uns des écrits scientifiques du docteur Garnet dans le 1ᵉʳ vol. des *Annales de philos., d'hist. natur., de chimie*, etc., dans les *Mém.* de la société de médec. de Londres, et d'autres compagnies savantes. On a pub., après sa mort, un autre ouvrage de lui intit. : *Popular lectures*, etc., sur la zoonomie ou les lois de la vie animale dans l'état de santé et dans celui de maladie, 1806, 1 vol. in-4, avec une *notice* sur la *vie* de l'auteur.

GARNIER (Antoine), historien, né à Besançon vers 1520, embrassa la carrière ecclés., fut d'abord

secrét. du cardin. de Granvelle, passa ensuite au service de l'empereur Charles-Quint, obtint un canonicat et la place d'écolâtre à la cathédrale d'Arras, et m. dans cette ville en 1578. Il a laissé en MS. une *Histoire de Charles-Quint*, en latin. — Un autre Antoine GARNIER, né en Franche-Comté dans le 16e S., d'abord principal du collége de Dôle, puis professeur de langue grecque à l'université et conseiller au parlem. de la même ville, fut employé dans plus. négociations en Flandre et en Suisse.

GARNIER (ROBERT), poète tragique, né à La Ferté-Bernard dans le Maine en 1545, allia la culture de la poésie à l'étude des lois, fut couronné en 1563, à l'académie des jeux floraux de Toulouse, remplit successivement les fonctions d'avoc. au parlement de Paris, et de lieutenant criminel au Mans, publia ou fit représenter plus. tragédies, devint conseiller d'état sous Henri IV, et m. au Mans en 1601. On a de lui : *Plaintes amoureuses*, Toulouse, 1565, in-8 ; *Hymnes de la monarchie*, Paris, 1568, in-8; huit tragédies réunies en un seul volume sous ce titre : *les Tragedies de Robert Garnier*, etc. (dédiées), *au roi de France et de Pologne* (Henri III) : ce vol. in-12 a eu seize édit. de 1580 à 1618. Les tragédies de Garnier, presque toutes tirées du théâtre des Grecs ou imitees de Sénèque, offrent quelques scènes intéressantes, au milieu de nombreux défauts qui tiennent à l'epoque où ce poète écrivait.

GARNIER (SÉBASTIEN), poète obscur, né dans le 16e S. à Blois, fut procureur du roi au bailliage de cette ville. Il est auteur de deux poèmes, *la Henriade* et *la Loyssée*, qui ont échappé aux recherches si minutieuses du savant abbé Goujet, et qui seraient restés long-temps dans un oubli mérité si quelqu'un ne se fût avisé d'en publ une nouv. édit. à Paris, 1770, in-8, dans le dessein, dit-on, d'humilier Voltaire. La *Henriade* de Garnier est divisée en 16 livres, dont les deux prem. et les huit derniers ont été imp. pour la première fois à Blois en deux parties, 1593 et 1594, in-4: on présume que les six autres se sont perdus. Les trois premiers livres de la *Loyssée* furent égalem. imp. à Blois, 1593, in-4. Le sujet de ce poème, qui n'a point été terminé, est la conquête de l'Egypte par St Louis.

GARNIER (PHILIPPE), philologue, né à Orléans vers la fin du 16e S., quitta sa patrie pour aller donner des leçons de français en Allemagne, devint professeur de la même langue à l'université de Jéna, puis à celle de Leipsig, et m. dans cette dernière ville vers 1655. On a de lui: *Thesaurus adagiorum gallico-latinorum*, Francfort, 1612, in-8; *Præcepta gallici sermonis ad perfectiorem ejusd. linguæ cognitionem necessaria*, Strasbourg, 1624 ; *Gemmulæ gallicæ linguæ, latinè, italicè, germanicè adornatæ*, ibid., 1625, 1648, in-8.

GARNIER (JEAN), jésuite, né à Paris en 1612, professa successivement, avec une grande distinction, les humanites, la rhétorique, la philosophie et la théologie, et m. à Bologne en 1681, en se rendant dans la capitale du monde chretien, pour des affaires de sa société. Il a laissé les ouv. suiv. : *Organi philos. rudimenta*, Paris, 1651, 1677, in-4 ; *Regulæ fidei catholicæ*, etc., Bourges, 1655, in-4; *Thèses de philos. morale*, Paris, 1657 ; *Juliani Eclanensis episcopi libellus missus ad sedem apostolicam, notis illustratus*, ibid., 1668, in-8 ; *Marii mercatoris.... et S. Augustini opera....., cum notis et dissert.*, ibid., 1673, in-fol. ; *Liberati diaconi breviarium cum not. et dissert.*, ibid, 1675, in-8 ; *Systema biblioth. collegii parisiensis societatis Jesu*, ibid., 1678, in-4 ; *Liber diurnus roman. pontif.* avec des notes et dissert. ; *Supplement aux Œuvres de Theodoret*, pub. par le P. Hardouin, 1684, in-fol., avec l'*Eloge* du P. Garnier. — GARNIER (Pierre-Ignace), jésuite, né à Lyon en 1692, m. à Avignon en 1763, est aut. d'un livre intit. : *Pensées du marquis de*** sur la religion et l'Eglise.*

GARNIER (JULIEN), bénédictin, né dans le Maine vers 1670, entra dans la congrégation de St-Maur en 1689, fut appelé à Paris par ses supérieurs pour être le collaborateur du savant dom Mabillon (*v.* ce nom), et m. en 1725. On a de lui une édit. des œuv. de St Basile avec une version nouvelle, pub. sous le titre de *S. Patris nostri Basilii Cæsareæ Cappadociæ archiepiscopi omnia opera quæ extant*, Paris, 1721-22, 2 vol. in-fol. : dom Garnier n'eut pas le temps de donner le troisième volume qu'il avait préparé, et qui parut en 1730 par les soins de dom Prudent Maran.

GARNIER (PIERRE), médecin de Lyon, m. en 1709, a publ., outre plus. opuscules polémiques et autres, un *Traité prat.* de la maladie vénérienne en lat. et en franç., reimpr. avec des augmentat., Lyon, 1739, 1747, in-12; l'*Hist. de la malad. et de l'ouverture du corps de M. Selve*, Lyon, 1695, in-12. — Pierre GARNIER, son père, doyen du collège des médecins de Lyon, eut la reputation d'un bon praticien. Il fut l'ami de Gui Patin.

GARNIER (CHARLES-GEORGE-THOMAS), littérateur, né à Auxerre en 1746, suivit la carrière du barreau, et consacra tous les momens de loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession d'avocat, à la culture des lettres. A l'époque de la révolution dont il embrassa les principes avec modération, Garnier fut nommé commissaire (procureur) du roi près un des tribunaux civils de Paris ; il exerça ensuite les mêmes fonctions dans sa ville natale, où il m. en 1795. On lui doit la collection qui a paru sous le titre de *Cabinet des fees*, etc., Paris, 1785, 41 vol. in-8 et in-12 ; et celle des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans merveilleux*, ibid., 1787, 39 vol. in-8, l'édit. des *Œuvres badines complètes du comte de Caylus*, ibid., 1787, 12 vol. in-8 ; celle des *Œuvres complètes de M. le comte de Tressan*, ibid., 1787, 12 vol. in-8 ; enfin celle des *Œuv. compl. de Regnard, avec des remarq. sur chaque pièce*, ibid., 1789, 6 vol. in-8, reimpr. en 1810. Il avait publié en 1784 : *Nouv. Proverbes dramatiques*, ou *Recueil de comedies de societe, pour servir de suite aux théâtres de societe et d'education*, Paris, 1 vol. in-8, réimpr. à Liège en 1785, et inséré depuis dans divers recueils. Garnier avait remis en langage moderne quelques-uns de nos vieux romans de chevalerie ; mais ces productions sont restées inédites.

GARNIER (JEAN-JACQUES), historiographe de France, né dans le Maine en 1729, vint à Paris à l'âge de 18 ans, après avoir fait de bonnes études dans sa province, obtint une place de sous-maître au collège d'Harcourt, y perfectionna son instruction, apprit l'hébreu, et fut nommé professeur de cette langue au collège de France, dont il devint plus tard inspecteur. Sa profonde érudition lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres, où il fut admis en 1762. Il perdit sa place d'inspecteur du collège de France en 1790, pour avoir refusé de prêter serment à la nouvelle constitution : quelques années après, le credit du celèbre Lalande, son ami, lui fit obtenir une pension du gouvernement, et son admission dans la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut national, lors de la nouvelle organisation de cette société savante. Garnier m. en 1805. Il avait été choisi, après la mort de Villaret (*v.* ce nom), pour continuer l'*Hist. de France*, commencee par l'abbé Velly; il écriv. la moitié du règne de Louis XI, ceux de Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II, François II, et s'arrêta à la moitié de celui de Charles IX. On pretend qu'il avait composé le reste de ce même regne; mais que « ne voulant point, par delicatesse, publ. des faits peu honorables pour la royauté, dans un moment où l'on en sapait les fondem., » il brûla cette partie de son

ravail. On a encore de lui : *l'Homme de lettres*, ub. en 1764, in-12; *Traité de l'éducat. civile*, 765; *Origine du gouvernem. franç.*, 1765, in-18; *lclaircissem. sur le college de France*, 1789, in-12 l. Barbier attribue à J.-J. Garnier, *le Commerce emis à sa place*, 1756, in-12; *le Bâtard légitime* u *le Triomphe du comique larmoyant*, 1757, in-12.

GARNIER DES CHENES (Edme-Hilaire), dministrateur de l'enregistrement et des domai ies, né à Montpellier en 1727, mort à Paris en 812, avait été d'abord notaire dans cette dernière ille. On a de lui : *la Coutume de Paris, mise en vers, avec le texte à côté*, Paris, 1768, petit in-12, 787, in-18; *Traité element. de géograp., astron., iatur. et politique*, 1798, in-8; *Recherches sur l'origine du calcul duo lecimal*, 1800, in-8; *Observations sur le projet de code civil*, 1801, in-8; *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8; *Formules d'actes à joindre au traité elémentaire du notariat*, 1812, in-4. On trouve aussi quelques *mem.* et l'*eloge* de cet administrat. dans le recueil le la société d'agriculture de Paris, dont il était nembre.

GARNIER (Germain), ministre d'état et pair de France, né à Auxerre en 1754, m. à Paris en 1821, possédait une charge de procureur au Châtelet, orsque madame la duchesse de Narbonne, qui l'honorait de sa bienveillance, le présenta comme ecrétaire à madame Adélaïde, sœur de Louis XVI. A l'époque de la révolution, ses opinions politiques urent sages et modérées : sa conduite au directoire lu département de Paris en 1791, fut celle d'un homme dévoué à la royauté constitutionnelle. Appelé par le roi au ministère de la justice en même temps que Roland et Clavière (*v.* ces noms), il refusa et ut remplacé par Duranthon. Il fut forcé de s'expatrier après le 10 août, et passa en Suisse, où l'étude fut son unique occupation. Rentré en France, il fit paraître son excellente traduction de l'ouvrage de Smith; *Recherches sur la richesse des nations*, etc., Paris, 1802, 5 vol. in-8. Les connaissances qu'il avait acquises et les principes qu'il avait développés en théorie, bientôt il les réduisit en pratique dans e département de Seine-et-Oise dont il devint préfet. Sous l'empire, il obtint successiv. le titre le comte, le cordon de la Légion-d'Honneur, et en 1809 la présidence du sénat, où il vota la déchéance de Bonaparte, en appuyant de tout son crédit le rappel des Bourbons. Le comte Garnier vécut dans le célibat; homme privé, il se montra avec toutes les grâces de l'esprit, et son plus grand plaisir était de raconter quelque anecdote de l'ancienne cour, de parler de madame de Sévigné dont l possédait des lettres manuscrites, et de détailler a vie comme si elle eût été sa contemporaine et son amie. On peut voir la liste de ses ouv. dans la *Bibliographie de la France* (1823, p. 647); les plus mportans après celui dont nous avons parlé, sont : *le la Propriété consid dans ses rapports avec le lroit polit.*, Paris, 1792, in-12 (anonyme), trad. en italien, par Marieni, Milan, 1802, in-8; *les Aventures de Caleb Williams*, trad. de l'angl. de W. Godwin, Paris, 1794, 2 vol. in-8; *Abrégé élementaire des principes d'économie polit.*, Paris, 1796, in-8; *les Visions du château des Pyrénées*, raduit de l'anglais d'Anne Radcliffe, Paris, 1809, 4 vol. in-12; *Hist. de la monnaie depuis la plus haute antiquité jusqu'à Charlemagne*, Paris, 1819, 2 vol. in-8. Madame Agasse a publié en 1822 une 2e édit. des *Recherches sur la nature et les causes le la richesse des nations*, avec des notes et observ. nouvelles, 6 vol. in-8. *L'éloge* du comte Garnier a été lu à l'acad. des inscript. et bell.-lettr., dont il était membre, par M. Dacier, secrétaire perpétuel le cette compagnie savante, dans la séance du 12 juillet 1822. (*V.* aussi le *Moniteur* des 6 déc. 1821 et 21 septembre 1822.)

GAROFALO ou GAROFANO (Ben'venuto TISIO, dit le), peintre italien, né à Ferrare en 1481, m. en 1559, ou selon d'autres né en 1615 et m. en 1695, étudia son art d'après les ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël, et sut approcher de ces grands maîtres. On connaît de lui une copie de la *Transfiguration* de Raphaël; *Mars, Venus et l'Amour*; une *Bacchanale*; *les Quatre docteurs de l'Eglise en méditation sur l'immaculée conception*; une *Fuite en Egypte*; la *Vierge*, *St Jean-Baptiste*, *Ste Lucie et St Coutard duc d'Este*, etc. Le catalogue du musée du Louvre indique cinq autres tableaux ou portraits de cet artiste.

GAROFALO (Blaise), en latin *Caryophilus*, antiquaire, né à Naples en 1677, m. à Vienne en 1762, a pub. : *Consid. intorno alla poesia degli Ebrei e de' Greci*, Rome, 1707, in-4; *Osservazioni sopra la lettera del don Barnabo Scacchi fatte in difesa delle consid. intorno alla poesia degli Ebrei*, Venise, 1711, in-4, sous le nom d'*Ottavio Maranta*; *Dissert. miscellaneæ*, Rome, 1718, in-4; *in Anaglyphum græcum dissert. epistol.*, ib., 1720, in-8; *de Antiquis marmoribus dissert. IV*, Vienne, 1738, in-4, Utrecht, 1743, in-4; *de Veterum clypeis opuscul.*, etc., Leyde, 1751, in-4; *de Antiquis auri, argenti, stanni, æris, ferri, plumbique fodinis*, Vienne, 1757, in-4, etc.

GARRAN DE COULON (Jean-Philippe), memb. de l'institut, né vers 1744 à St-Maixent (dép. des Deux-Sèvres), embrassa les principes de la révolution, devint successiv. membre du comité des recherches de sa commune, député à l'assemb. législ., grand-juge à la haute-cour nationale d'Orléans, membre du conseil des cinq-cents, commissaire du direct. près le tribunal de cassation, et, après le 18 brumaire, fut nommé membre du sénat, où, en 1814, il vota la déchéance de Napoléon, et le rappel de la famille royale. Dans le cours de sa législature il se déclara défenseur zélé de la liberté des noirs, s'éleva avec force, dans plusieurs circonstances, contre Bourdon de l'Oise; et, lors du proces de l'infortuné Louis XVI, il ne voulut point se prononcer comme juge sur le sort de ce prince, mais vota la réclusion comme législateur. Garran de Coulon m. le 19 décembre [illegible]. On a de lui, outre plus. *Rapports* aux différentes assemblées dont il a été membre, des *Recherches polit. sur l'état ancien et moderne de la Pologne appliquées à sa dern. révolution*, 1795, in-8, et une *Notice sur le citoyen Creusé-Latouche*, Paris, an IX (1801), in-8. Il a aussi fourni de nombreux articles au *Repertoire de jurisprudence* de Guyot.

GARRAULT (François), sieur de Gorges, né à Orléans dans le 16e S., m. à Paris vers 1632, trésorier de l'épargne, a laissé les ouv. suiv. : *Deux paradoxes sur le fait de la monnoie*, Paris, 1578; *Traité des mines d'argent trouvées en France, ouv. et police d'icelles*, Paris, 1579; *Recueil des principaux avis donnés à l'assemblée de St-Germain en 1577, touchant le compte par écus et suppress. de celui par sols et livres*, ibid, 1578; *Sommaire des édits royaux concernant le cours des monnoies*, ibidem, 1595; *Recherches des monnoies, poids et manière de nombrer des plus renommées nations du monde, reduits à ceux des François*, ibid., 1595; *Mem. et recueil des nombres, poids, mesures et monnoies anc. et mod.*, ibid., 1596.

GARRICK (David), acteur célèbre et auteur dramatique anglais, né à Hereford en 1716, d'un Français nommé La Garigue, protestant réfugié en Angleterre, suivit d'abord la carrière du barreau, puis celle du commerce, et les abandonna pour celle du théâtre, où l'entraînait un penchant irrésistible, et où l'attendaient les honneurs, la gloire et une fortune immense. Ses débuts furent des triomphes : la vogue qu'il obtint à Londres prit le nom de *fièvre de Garrick*, et tous les Anglais en furent atteints. Pope lui-même quitta Twickenham pour venir admirer ce célèbre acteur dans le rôle

de Richard III. Garrick dirigea avec succès divers théâtres de l'Angleterre, entre autres Drury-Lane, dont il fit long-temps la prospérité. En 1776, accablé de souffrances, il fut obligé de quitter la scène et de se retirer à la campagne, où il s'adonna plus que jamais à la composition dramatique qu'il n'avait pas négligée pendant le cours de sa vie théâtrale. Il m. le 20 janvier 1779. Son corps fut porté avec pompe à Westminster et déposé au pied du monument de Shakespeare, dont il avait été l'admirat., et dont il avait fait valoir les ouvrages par la perfection de son jeu. Cet acteur inimitable possédait le talent de varier à l'infini l'expression de sa physionomie, et de peindre tour à tour les passions les plus exaltées et les plus opposées. Garrick a laissé un grand nombre d'ouvrag. qui ont été réunis sous les titres : d'*Œuvres poétiques*, Londres, 1785, 2 vol. in-8, et d'*OEuvres dramatiq.*, ibid., 1798, 3 vol. in-12. On peut consulter les *Mem. de la vie de D. Garrick* par Thom. Davies, Londres 1780, 2 vol. in-8; la *Vie de Garrick* par Arth. Murphy, ibid., 1801, 2 vol. in-8, trad. par M. de Marignie, Paris, 1801, in-12; *Garrick ou les acteurs anglais*, ou *Observat. sur l'art dramatique*, trad. de l'angl., 1769, in-12. La *vie* de ce célèbre acteur a fourni le sujet de diverses pièces français., telles que *Garrick Double*, coméd. vaud., un acte, 1800, in-8, par MM. A. Gouffé et G. Duval; *le Portrait de Fielding*, vaud. de MM. Ségur jeune, Desfaucherets et Després, 1800; *Garrick et les comédiens franç.*, vaud. en un acte de M. Radet, 1815. Enfin la collection des mém. sur l'art dramatique pub. à Paris, nov. 1822, comprend des *Mémoires sur la vie de Garrick*, trad. de l'angl. par le trad. des OEuvres de Walter Scott. — Mistress Garrick, veuve du précéd., née en 1724 à Vienne (Autriche), débuta sous le nom de Veilge (en allemand *Violette*), comme danseuse au théâtre de cette ville, dont son père, Veigel, était maître de ballets; en 1744 elle passa à Londres, où elle obtint les plus grands succès. Les agrémens de son esprit et de sa personne lui avaient de bonne heure concilié la protection de l'impératrice Marie-Thérèse; et, en se rendant en Angleterre, la jeune danseuse se trouva sous le patronage de dames anglaises de la plus haute distinction, notamment de la comtesse de Burlington, qui, de même que le comte son époux, la traita avec une affection toute paternelle. Mistress Garrick m. en 1822, laiss. une fortune considérable, dont elle disposa par un testament dont quelques clauses sont assez singulières. On trouve sur sa *vie* de curieux détails dans les *Mem.* du coméd. Lee-Lewis (1805, 4 vol. in-12): M. A. Mahul les a reproduits en substance dans la 4ᵉ année de son *Annuaire nécrolog.*, mais sans en garantir l'authenticité, qui paraît tout au moins fort douteuse.

GARRIGUES DE FROMENT (l'abbé), né dans les prem. années du 18ᵉ S., serait probablem. resté inconnu sans une satire qu'il pub. contre le *Journal encycl.*, et qui provoqua, dans ce même journ. (fév. 1761, p. 140) l'insertion des seuls docum. qu'on a sur sa vie. Après s'être attiré par quelq. libelles une assez longue détention dans les prisons d'état, il passa en Allemagne, et y fit, dit-on, le métier d'espion, quittant successivement chaque ville où il se voyait démasqué. On cite de lui : *Abrégé chronologique de l'Hist. d'Anglet., trad. de l'angl. de Salmon*, Paris, 1751, 2 vol. in-8; *Sentimens d'un amateur sur l'exposition des Tableaux du Louvre*, 1753, in-12; *Journal milit. et polit.*, 1758; *Eloge hist. du Journal encycl., et de P. Rousseau, son impr.*, Paris (Liége), 1760, in-12.

GARROS (Pierre-Ascension), mécanicien, m. à Paris en 1823, est principalement connu comme fondateur d'une manufacture pour les apprentis pauvres et orphelins, qui malheureusement n'a pu se maintenir, et comme inventeur d'une machine télégraphique qui ne fut pas adoptée. Il a laissé, sur les sciences, la polit. et la morale, plus. écrits anonymes dont les plus import. sont : *Ponts en fer indestructibles et inamovibles, jetés en deux minutes*, 1799, in-8; *Projet de constitution*, Paris, 1814, in-8; *de la Sauvegarde des peuples contre les abus du pouvoir*, etc., 1815, in-8; *Esprit de la morale universelle*, etc., trad. d'un MS. indien, 1821, in-8.—Un autre Garros (Pierre de), poète gascon, originaire de Lectoure, est aut. d'un *Recueil de poesies patoises* qui fut imp. en 1565.

GARSAULT (François-Alex. de), capitaine des haras de France, memb. de l'acad. des sciences, né vers 1693, mort en 1778, a publié : *Anatomie génér. du cheval*, trad. de l'angl. de Snap, Paris, 1733, 1737, in 4, fig.; *le Nouveau parfait maréchal*, ou *Connaissance générale et univers. du cheval*, in-4, La Haye, 1741, Paris, 1805; *le Guide du cavalier*, Paris, 1769, in-12; *Traité des voitures*, ibid., 1756, in-4; *Faits des causes célèbres et intéress.*, Amsterdam, 1757, in-12; *Notionnaire ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile dans les connaiss. acquises depuis la création du monde*, Paris, 1761, in-8, fig., revu et augm. par Montalon, Paris, 1804, 2 vol. in-8, et réimp. sous le titre d'*Encyclop. des jeunes gens*, en 1807; *l'Art du paulmier raquetier*, Paris, 1760, in-fol.; *l'Art du perruquier, du baigneur*, etc., ib., 1767, in-fol.; *l'Art du cordonnier*, ibid., 1767, in-fol.; *l'Art du tailleur*, 1769, in-fol., trad. en allem.; *l'Art de la lingère*, 1771, in-fol., traduit en allem.; *l'Art du bourrelier et du sellier*, ibid., 1774, in-fol., trad. en allem.; *Figures des plantes et animaux d'usage en médecine*, Paris, 1764, en 730 pl. in-8.

GARTH (Samuel), poète et médecin angl., né vers la fin du 17ᵉ S. dans le comté d'York, fit ses études, et fut reçu docteur à Cambridge, vint se fixer à Londres, devint membre du collége de médecine de cette ville, y établit des dispensaires ou salles de consultations gratuites et de pharmacie, en faveur des pauvres malades, et m. en 1718, à l'âge de 46 ans. On a de lui un poème intit. : *the Dispensary* (le Dispensaire) en six chants, Londres, 1699, souv. réimp. : c'est une satire dirigée contre les médecins et les apothicaires de Londres qui s'étaient montrés opposés aux vues philanthropiq. de l'auteur; plus. autres petites pièces peu remarquables; une édit. des *Metamorphoses d'Ovide*, trad. par différ. auteurs, Londres, 1717.

GARUFFI (Joseph-Malatesta), antiquaire, né à Rimini en 1655, m. en 1710, avait embrassé l'état ecclésiastique, et cultiva la littérature avec distinction. On a de lui : *il Sole tramont., ovvero orazione funebre nell' esequie solenni del P. Tommaso Fabrizio*, Rimini, 1674, in-4; *il Rodrigo, dramma per musica*, Rome, 1677, in-12; *Rime* (poésies), Rimini, 1682, in-12; *Topografia alfabetico-istorica di tutti comitati dell' Ungheria*, Bologne, 1684, in-8; *Italia academica ossia academie aperte a pompa e decoro delle lettere più amene nelle città italiane*, Rimini, 1688, in-8; *Lucerna lapidaria quæ titulos, monimenta, epitaphia, inscript. ac sepulcra, tum gentilium, tum christianorum, viâ Flaminiâ et Arimini scrutatur*, ib., 1692, in-4; *Vita e miracoli del beato Amato*, Venise, 1693, in-8; *il Genio de' letterati appagato colle notizie più scelte e pellegrine de' libri moderni*, Forli, 1705, 1708, 1709, 3 vol. in-4, etc. —Garuffi (Joseph-Malatesta), de la même famille que le précéd., né dans le 16ᵉ S., fut un critique distingué. On a de lui : *Della nuova poesia, ovvero della difesa del furioso dialogo*, Vérone, 1589, in-8; *Della poesia romanesca, ovvero delle difese del furioso ragionamento secondo e terzo*, Rome, 1596, in-4; *il Rossi, ovvero il parere sopra alcune objezioni fatte dall' infarinato academico della Crusca intorno alla Gerusalemme liberata di Torquato Tasso, dialog.*, Rimini, 1589, in-8.

GARVE (Christian), prof. de philos. à Leipsig, né Breslau en 1742, m. dans cette ville en 1798, est connu par les ouv. suiv. : *Dissert. de nonnullis quæ pertinent ad logicam probabilium*, Halle, 1766, in-4 ; *Dissert. de ratione scribendi hist. philos.* ibid. ; *Sur les penchans* (en allem.), Berlin, 1769 in-4 ; *Remarq.* (en allem.) *sur la morale, les écrits et le caractère de Gellert*, ibid., 1770, in-8, trad. en franç. par L.-Ch. Pajon, 1772; *Dissert.* (en allem.) *sur l'union de la morale et de la politique*, etc., Breslau, 1788, in-8, trad. en franç., Berlin, 1789; *Recherches sur div. objets de la morale, de la litter. et de la vie sociale*, Breslau, 1792-1797, 3 parties in-8 ; *Tableau des principes les plus remarq. de la philosop. morale depuis Aristote jusqu'à nos jours*, Breslau, 1798, in-8 ; *sur l'Exist. de Dieu*, ib., 1802, in-8 ; *Sur le car. des paysans, considéré dans son rapport avec les propriét. de terres et le gouv.*, ib., 1792 à 1797 : beaucoup de morceaux de littér. imp. sépar. ou insérés dans les journaux ; des *mélanges*, Breslau, 1796, in-8 ; une *Correspondance* avec Weisse, ib., 1803, 2 vol. in-8. Garve a pub. en outre diverses trad. allemandes estim., telles que celles de l'*Ethique*, de la *Rhetorique* et de la *Politique* d'Aristote; du *de Officus* de Cicéron ; des *Recherches philos.* de Burke ; de *la Richesse des nations* par Ad. Smith, etc., etc.

GARZI (Louis), peintre italien, né à Pistoie en Toscane en 1638, m. en 1721, fut élève d'André Sacchi. On cite comme son chef-d'œuvre la voûte de l'église des *Stigmates* à Rome, qu'il commença à peindre à l'âge de 80 ans.

GARZIA-HIDALGO (Joseph), peintre espag., né à Murcie en 1656, fut élève de Salvator Rose et de Carle Marata. Ses principaux ouvr. ornent les églises de Valence. On cite parmi ses composit. la *Bataille de Lépante; St Joseph; St Joachim; St Thomas*; la *Vie de St Aug.*, en plus. tabl. — Garzia de Miranda, peint. esp., dit le *Manchot* parce qu'il avait la main droite coupée, et qu'il peignait de la gauche, m. à Madrid en 1749, a laissé plus. tableaux estimés. — Les biograph. espagnols citent encore comme des artistes distingués : Garzia (Reynoso), peintre, né en Andalousie, m. en 1677. — Garzia-Salmeron, peintre, m. en 1666.—Cinq sculpteurs, Fernand, François, Jean, Michel et Jerôme Garzia, qui ont laissé quelques ouvrages estimés; mais sur la vie desquels on n'a recueilli aucune particularité.

GARZONI (Jean), savant médecin, littérat. et histor. italien du 15e S., né à Bologne en 1419, se livra avec ardeur aux études littéraires, y fit des progrès rapides, ne s'occupa de l'art de guérir qu'à l'âge de 38 ans, devint professeur de philosophie, ensuite de médecine à l'université de sa patrie, y occupa plusieurs charges de magistrature, et m. en 1506 d'une maladie épidémique qui fit de gr. ravages dans cette même ville. On a de lui un gr. nombre d'ouv. dont une partie seulement a été livrée à l'impression. Les plus remarquables de ces derniers sont : *de Rebus ripanis libellus*, etc., Ancône, 1576; *de Dignitate urbis Bononiæ comment.*, inséré dans le tom. 21 des *Scriptor. rerum Italiæ* de Muratori ; *de Joannis Bentivoli senioris gestis*, etc., pub. par le P. A. Zaccaria dans son *Iter litterar. per Ital.*; *de Rebus Saxoniæ, Thuringiæ, Libonotriæ, Misniæ et Lusatiæ, et de bellis Frederici magni lib. II*, Bâle, 1518, in-4, avec une préface d'Erasme Stella; *de Miseria humanâ*, Strasbourg, 1505, in-4. On trouvera le catalogue complet des nombr. ouv. de J. Garzoni, tant imp. que MSs., dans les *Notizie degli scrittori bolognesi* du comte Jean Fantuzzi (v. ce nom).

GARZONI (Thomas), écrivain italien du 16e S., né dans la Romagne en 1549, m. en 1589, avait embrassé l'état ecclésiastique, et s'était livré avec une grande application à l'étude de la philosophie, de la théologie, de l'histoire, et des langues sav. Il a laissé les ouv. suiv. : *il Teatro de' varj diversi cervelli mondani*, Venise, 1583, in-4, trad. en fr. par Gab. Chappuis, Paris, 1586, in-16 ; *Piazza universale di tutte le professioni del mondo*, Venise, 1585, in-4, trad. en lat. par Nic. Bellus, Francfort, 1623, in-4; *l'ospedale de' pazzi incurabili, con tre capitoli in fine sopra la pazzia*, Venise, 1586, in-4, trad. en franç. par Fr. de Clarier, sr. de Longval, Paris, 1620, in-8 ; *la Sinagoga degl' ignoranti*, 1589, in-4 ; *il Mirabile cornucopia consolatorio*, Bologne, 1601, in-8 ; *il serraglio degli stupori del mondo*, pub. par Bart. Garzoni, frère de l'aut., avec des notes, Venise, 1613, in-4. On attribue encore à Th. Garzoni, mais avec peu de certitude : *l'uomo astratto*, Venise, 1604, in-4 ; et *le Vite delle donne illustri della Scrittura sacra, con l'aggiunta delle donne oscure e laide dell' uno e dell' altro Testamento*, Venise, 1588. Un an avant sa mort, Garzoni avait donné une édition des *OEuvres* latines de Hugues de St-Victor, chanoine de cette maison à Paris dans le 12e S. avec des apostilles, des notes, des scolies, et la vie de cet écriv., 3 vol. in-fol.

GARZONI (Pierre), sénateur vénitien, historiographe de la républ., né vers 1652, mort vers 1719, est connu par l'ouv. suiv. : *Istoria della repubblic. di Venezia in tempo della sacra lega contro Maometto IV e tre suoi successori, gran sultani de' Turchi*, Venise, 1705, 2 vol. in-4; la 2e part. de cet ouv. a paru sous le titre de *Istoria della repubbl. di Venezia, ove insieme narrasi la guerra per la successione della Spagna a Carlo II*, ibid., 1716, in-4.

GASCA (Pedro de La), év. espagnol, conseiller de l'inquisition, né en 1485, rendit d'importans services à Charles-Quint à l'époque des discussions qui survinrent entre ce prince et Clément VII au sujet de l'alliance du souv. pontife avec la France et l'Angleterre. D'autres missions délicates dont La Gasca s'acquitta heureusem. lui méritèrent l'entière confiance de l'empereur, qui l'envoya en 1546, avec le titre de présid. de l'audience de Lima, pour pacifier les troubles que Gonzalès-Pizarro avait excités au Pérou. Après avoir rétabli l'ordre dans cette contrée par de sages mesures, et les paroles de paix qu'il adressa aux factieux, il revint en Espagne (1549), obtint pour prix de ses services l'évêché de Placencia, et mourut en 1560.

GASCOIGNE (sir William), magistrat angl., né à Harwood dans le comté d'York vers 1350, mort en 1413, s'est rendu célèbre par la fermeté de son caractère. On cite de lui un trait qui l'honore. Le jeune prince de Galles, depuis Henri V, voulant un jour sauver de la sévérité des lois un de ses compagnons de débauche pris sur le fait, crut pouvoir intimider et influencer Gascoigne en se rendant lui-même à l'audience avec une grande pompe ; Gascoigne n'en condamna pas moins le coupable. Le prince furieux s'oublia alors au point de frapper le magistrat intègre. Celui-ci fit aussitôt arrêter en plein tribunal le jeune prince, et le fit conduire en prison.

GASCOIGNE (George), poète anglais, né vers 1520 dans le comté d'Essex, m. en 1577 à Ramford dans le comté de Lincoln, est aut. de 4 pièces de théâtre et de plus. autres morceaux de poésie recueillis en 2 vol. in-4, le 1er impr. en 1577, le 2e en 1587. On a de l'un de ses amis, Georges Whestone, le *Memorial de la vie exemplaire et de la fin pieuse de G. Gascoigne* (en angl.) : cet opuscule (de 13 p. in-4) est très-rare et recherché des curieux.

GASMANN (Florian-Léopold), music.-comp. allem., né à Brux en Bohême l'an 1729, mort en 1774, a laissé differ. composit. pour l'église, pour le théâtre et pour la chambre : la liste de ses œuvres se trouve dans Gerber. Ce fut lui qui rédigea le catalogue de la biblioth. impér. de musique

de Vienne. On lui doit aussi la création d'une caisse de secours pour les veuves des musiciens, établissement dont les recettes sont le produit de concerts brillans donnés pend. l'hiver dans la capitale de l'Autriche.

GASPARI (Jean-Baptiste de'), en lat. *de Gasparis*, membre de la régence de la Basse-Autriche, professeur en droit public et en hist. de l'empire à l'univ. de Vienne, et inspecteur des écoles, né à Levico dans l'évêché de Trente en 1702, mort à Vienne en 1768, est aut. des ouv. suiv. : *Positiones juridico-historicæ de systemate imperii Romanorum germanici*; Ἀντισεὀχίμονος φιλορωμχίον, *vindiciæ adversùs sycophantas juvavienses*, Cologne, 1741, in-4, écrit polémique dirigé contre le clergé de Saltsbourg, dont Gaspari avait à se plaindre; *Archiepiscoporum Salisburgens. res usque ad Westphalicos conventus in lutheranismum gesta*, Venise, 1780, 1 vol. in-8. On a sur sa vie un livre intitulé *Della vita, degli studj e degli scritti di Gio. Batt. de' Gaspari*, Venise, Zatta, 1780, in-8.

GASPARINO, surnommé *Barzizzio* ou *Barzizza*, savant célèbre, né à Barzizza près Bergame vers 1370, professa les belles-lettres successivem. à Venise, à Padoue, à Milan, ranima le goût des bonnes études, et m. en 1431, emportant l'estime des hommes les plus distingués de son temps et les regrets de Marie-Philippe Visconti, son souverain. On lui doit la révision et la correction de plusieurs anciens MSs.; entre autres ceux des *Institutions de Quintilien* et des *Traités de Cicéron sur la Rhétorique*. Il a laissé un *Tr. de l'Orthographe*, Paris, en Sorbonne, in-4, sans date, et Venise, 1554; *Etymologie des mots latins*, Brescia, 1563; des harangues et des lettres écrites en latin et publiées sous les titres suiv. : *Gasparini Pergamensis* (Bergomensis) *Epistolarum opus per Joannem Lapidarum Sorbonensis scholæ priorem multis vigiliis ex corrupto integrum effectum, ingeniosâ arte impressorâ in lucem redactum*, Paris, en Sorbonne, 1470, in-4; Bâle, 1489, in-4, et Deventer, 1496; *Lettres, Harangues* et *Traité de la Composition*, Rome, 1723, in-4.

GASPARIS (J.-B. de). V. Gaspari.

GASSE. V. Wace.

GASSENDI (Pierre), célèbre philosophe franç., né en 1592 à Chantersier, près de Digne en Provence, montra dès ses premières années la plus grande aptitude pour les sciences, et obtint au concours, dès l'âge de 16 ans, la chaire de rhétorique à Digne. Il embrassa l'état ecclésiast., et enseigna à 21 ans la théol. et la philos. à Aix. Nommé en 1623 prévôt de la cathédrale de Digne, et pourvu d'un bénéfice avantageux, il renonça à l'enseignem pour se livrer tout entier à la culture des sciences. C'est alors qu'il pub. ses prem. ouv., visita Paris, et voyagea dans les Pays-Bas et en Allemagne, consultant partout les savans et se liant avec eux. Vers 1646, il fut nommé *lecteur* ou professeur de mathémat. au collége royal de France à Paris, et s'attira bientôt un concours nombreux d'auditeurs. Mais, au bout de peu d'années, les fatigues de l'enseignement lui firent contracter une maladie de poitrine dont il m. en 1655. Gassendi fut en même temps théol., métaphysic., physic., astron., natural. et mathématic.; aussi fut-il lié avec presque tous les grands hommes de son siècle : Galilée, Kepler, La Mothe-le-Vayer, le P. Mersenne, Diodati, Naudé et Pascal. Il eut pour disciples et pour amis Molière, Chapelle, Bachaumont et Bernier. Christine, reine de Suède, Louis de Valois, duc d'Angoulême, le prince de Condé, les cardinaux d'Estrées, de Retz, l'archev. de Lyon, Richelieu, frère du ministre, furent ses protecteurs, ou recherchèrent son intimité. C'est principalement par ses travaux philos. que Gassendi est célèbre. Ayant de bonne heure senti le vide de la philos. d'Aristote, il ne craignit pas, malgré la faveur dont cette doctrine jouissait encore dans toutes les écoles, de l'attaquer dans ses *Exercitationes paradoxicæ adversùs Aristotelem* (Grenoble, 1624), ouv. qui réunit tout ce qu'avaient déjà avancé de solide contre le péripatétisme Vivès, Ramus et Patricius. La philos. d'Epicure, peu connue et mal jugée jusqu'à lui, lui paraissait préférable à celle d'Aristote, et il entreprit de la faire mieux connaître en rassemblant tous les passages des anciens où il en est parlé; c'est ce qu'il exécuta dans les trois ouvr. suiv. : *De vitâ et moribus Epicuri, lib. VII* (Lyon, 1647); *De vitâ, moribus et placitis Epicuri, seu Animadversiones in lib. X Diogenis Laertii* (Lyon, 1649); *Syntagma philosophiæ Epicuri* (idem) : chefs-d'œuvre d'érudit., dans lesquels, tout en exposant avec bonne foi et combattant avec force l'opinion d'Epicure sur la Divinité et l'âme humaine, il justifie sa morale (v. Epicure), et fait le plus grand éloge de sa physique. Enfin Gassendi, après des recherches histor. si profondes et des observat. personnelles accumulées pendant de nombr. années, se forma une doctrine qui lui fût propre, et que l'on peut regarder comme un choix sage des opinions les plus probables des diverses écoles; il l'a exposée dans son *Syntagma philosophicum* (Lyon, 1658). Le premier entre les modernes, Gassendi soutint que toutes les idées viennent des sens, et, pour appuyer cette assertion, il parvint à démontrer comment en effet nos connaissances découlent, soit immédiatement, soit médiatement, de cette source unique. C'est à tort que l'on fait généralement honneur à Locke de cette découverte : elle appartient à un Français. Faisant dériver des sens toutes nos idées, Gassendi dut combattre Descartes son contemporain, qui défendait les idées innées; il s'engagea en effet entre eux une discussion assez vive, à laquelle nous devons les deux ouv. suiv. : *Disquisitio metaphysica adversùs Cartesium* (Paris, 1642); *Dubitationes et instantiæ adversùs Cartesii metaphysicam* (Amsterd., 1644); dans lesquels on trouve la dialectique la plus subtile jointe à la plus solide érudition. Outre les ouv. de Gassendi que nous avons nommés, on estime encore quelques-uns de ses écrits d'astron. : *Parhelia*, etc., Paris, 1630; *Mercurius in sole visus*, etc., Paris, 1631; *Proportio gnomonis ad solstitialem umbram observata Massiliæ*, 1636, ouv. où il justifie une observation du célèbre géogr. de Marseille Pythéas; *Romanum Calendarium compendiosè expositum*, Paris, 1654; enfin, il a laissé la *Biogr. de Ticho-Brahé*, de *Copernic* (1654) et de *S. Dominique de Digne*, et quelq. écrits polémiques contre Robert Fludd, et J.-B. Morin, aujourd'hui oubliés. L'édit. la plus estimée de ses œuvres est celle de Lyon, 1658, et Florence, 1728, 6 vol. in-fol. La philos. de Gassendi a été exposée avec méthode et clarté par Bernier, dans son *Abrégé de la Philos. de Gassendi*, Paris, 1678, 7 vol. in-12. Sa *vie* a été écrite par le P. Bougerel, Paris, 1737.

GASSER (Achille-Pirminius), en latin *Gassarus* ou *Gassarius*, médecin allem., fils d'Ulric Gasser ou Gassar, chirurgien de l'empereur Maximilien Ier, né à Lindau en 1505, fut reçu docteur à Avignon, et exerça son art à Augsbourg, où il m. en 1577. On a de lui les ouvr. suiv. : *Historiarum et Chronicarum mundi epitome*, Bâle, 1532, 1535, in-8; *De regibus Hierosolymitanis chronica rapsodia*, ibid., 1555, in-8; *Ottfridi evangelia gothica*, ibid., 1571, in-8, 1re édit.; *Aphorismorum Hippocratis methodus nova, studio Gasp. Wolfii Tigurini in lucem data*, St-Gall, 1584, in-8; *Epistola medica ad Conrad. Gesnerum*, imp. dans les Lettres de Conrad Gesner, édit. de Zurich, 1577, in-4; *Collectanea practica et experimenta propria*, dans les *Consil. medic. de Velchius*, Ulm, 1676, in-4; *Historia de gestatione fœtûs mortui*, dans les *Med. observat.* de Rembert Dodonée; *Curationes et observationes medicæ*, Augsbourg, 1668, in-4;

Annales reipublicæ Augustanæ, Hanau, 1593, in-fol., et Bâle, 1596, sous le titre suiv.: *Achillis Gassari, D. med. Annales*, etc. On trouve dans les *Amœnitates* de Schelhorn, t. X, une dissertat. de Jacques Brucker, *De vitâ et scriptis Gassari*.

GASSER (Simon-Pierre), profess. d'économie polit. à Halle et conseiller privé du roi de Prusse, né à Colberg en 1676, m. à Halle en 1745, a laissé les écrits suiv.: *De cœlibatu pœnæ nomine imposito*, Halle, 1703, in-4; *De causis cur musæ sedem suam in montibus collocaverint*, Halle, 1729, in-4; *Introduct. aux sciences econom., polit. et domaniales*, en allem.; ib., 1729, in-4. — Gasser (Jean-Michel), savant orientaliste, né à Schweinfurt en 1700, m. en 1753, a pub.: *Historia rectorum Halensium post emendationem sacrorum ante Gymnasium conditum*, Halle, 1743, in-4; *Rectorum Halensium à condito Gymnasio vitæ*, ibid., 1744, 745, in 4; *Progr. de origine Artis typographicæ*, ibid., 1740, in-4; *Progr. de Σειραχθεια Salonis, de Σειραχθεια Romanorum, de Σειραχθεια Hebræorum, de Σειραχθεια Patris cœlestis per filium adulta*, ibid., 1747, 1749, etc.

GASSICOURT. V. Cadet de Gassicourt.

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, fit ses premières armes en Piémont et dans la Valteline sous les ordres du duc de Rohan, passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, acquit par son intrépidité et par ses talens militaires l'estime et la confiance intime de ce prince, se distingua surtout à la bataille de Leipsig en 1631, au passage du Lech, aux siéges d'Ingolstadt, de Biberach, de Donawert et d'Augsbourg. Après la m. de Gustave, Gassion revint en France avec le régiment qu'il commandait dans l'armée suédoise, joignit le maréchal de La Force en Lorraine, s'empara de plusieurs places et se rendit la terreur de l'ennemi. Les campagnes suiv. ne furent pas moins glorieuses pour lui, et la célèbre journée de Rocroi, où il commandait l'aile droite sous les ordres du jeune duc d'Enghien, mit le sceau à sa réputation. Le siége et la prise de Thionville où il fut dangereusement blessé lui valurent le bâton de maréchal. Il continua à signaler sa valeur dans les campagnes de 1645, 1646 et 1647 en Flandre, reçut une blessure mortelle au siége de Lens, le 2 octob. 1647, en s'élançant sur les retranchemens ennemis, et m. cinq jours après à Arras. Le médecin Théophraste Renaudot a écrit *la Vie et la mort du maréchal de Gassion*, Paris, 1647, in-4. Il existe aussi une *Hist.* de ce même maréchal par l'abbé de Pure, ibid., 1673, 4 vol. in-12; et P.-L. Moline a pub. son *Eloge histor.*, ibid., 1766, in-8.

GASSNER (Jean-Joseph), curé de Klosterle dans le pays des Grisons, né en 1727 à Bratz, sur les frontières du Tyrol et de la Souabe, acquit dans l'Europe et surtout en Allemagne une grande célébrité en exorcisant de prétendus possédés du démon. La pureté de ses mœurs et son désintéressement lui méritèrent sinon la protection, du moins l'indulgence de ses supérieurs; mais bientôt un rescrit impérial de Joseph II obligea l'exorciste à se retirer à Bondorf, où Gassner se livra de nouveau aux fonct. du ministère pastoral; il m. à peu près oublié en 1779, après avoir pub. à l'appui de sa doctrine: *Instruction pour combattre le diable* (en allem.), Kempten, 1774, in-8, 9e édition, Augsbourg, 1775, in-8; et une *Réponse aux remarq. de la Gazette de Munich*, ibid., 1774, in-8. On a pub. le recueil volumineux des écrits qui ont paru pour et contre lui, sous le titre de *Biblioth. magique*, 1776, in-8. Sa *vie* a été imp. en 1775, in-8. — Gassner (Nicolas), peintre de paysages et en miniature, né à Francfort-sur-le-Mein vers le milieu du 17e S., fut employé dans plus. cours d'Allemagne, et a peint pour le cabinet de l'emper., à Vienne, douze paysages estimés et représ. les *douze mois*.

GAST (John), écrivain angl., né à Dublin en 1716, m. en 1788, a pub.: *Rudimens de l'histoire grecque*, 1753 ou 1754, in-8 (en angl.); *Hist. de la Grèce depuis l'avèn. d'Alexandre de Macédoine jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*, 1782, in-4 (en anglais), trad. en franç. par Mme de Villeroy, et insérée par Leuliette dans son *Hist. de la Grèce*, etc., Paris, 1807, 2 vol. in-8.

GASTALDI (Jérôme), cardinal, né à Gênes au commencem. du 17e S., fut nommé commissaire général des hôpitaux pendant la peste qui désola sa patrie en 1656, exerça les fonctions périlleuses de cette place avec un zèle et un dévouement dignes d'éloges, et m. en 1685. Il a laissé: *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste, politico-legalis*, Bologne, 1684, in-fol.

GASTALDY (Jean-Baptiste), médecin, né à Sisteron en 1674, m. à Avignon en 1747 après avoir professé la médecine dans cette ville pendant près de 40 ans et rendu de grands services aux habitans pendant la peste de 1720, a publ.: *Institutiones medicinæ physico-anatom.*, Avignon, 1713, in-12, et un grand nombre de *questions médical.* et des *dissert. academ.* imp. séparément. — Gastaldy (Joseph), fils du précédent, membre de la société de médecine de Paris, et médecin en chef de l'hôpital des fous à Charenton, m. à Paris en 1806, n'a laissé aucun écrit remarquable.

GASTAUD (François), avocat au parlem. d'Aix, né dans cette ville vers la fin du 17e S., embrassa d'abord l'état ecclésiastique et se livra avec succès à la prédication; mais son frère, avocat distingué, étant mort, il résolut de le remplacer au barreau d'Aix. Elevé chez le PP. de l'Oratoire, il avait adopté les opinions des jansénistes et s'était déclaré l'un des plus grands admirateurs du P. Quesnel (*v.* ce nom). Il se montra en plusieurs circonstances et notamment dans le célèbre procès du P. Girard (*v.* ce nom), l'un des plus ardens adversaires des jésuites. Cette conduite lui suscita de puissans ennemis qui réussirent à le faire exiler, à deux reprises, dans la ville de Viviers, où il m. en 1732. Constant dans ses opinions qu'il ne voulut point rétracter, il fut privé de la sépulture ecclésiastique. On a de lui un *disc.* prononcé au Val-de-Grâce à l'occasion des prières de quarante-huit heures pour Louis XIV; un *Recueil d'homélies sur l'épître de St Paul aux Romains*, Paris, 1699, 2 vol. in-12; *Oraison funèbre de madame T**** (Tiquet), exécutée en 1699, *pour avoir attenté à la vie de son mari*, 1699, in-4: c'est une plaisanterie de société, imp. à l'insu de l'auteur; *la Politique des jésuites démasquée, contre messire Ignace de Foresta de Collongue, évêque d'Apt; les Illusions, ou les Erreurs de l'év. de Marseille* (Belzunce), etc., 1710, in-12; *Reflexions critiques sur le mandement* (du même prélat) *sur la grâce, en deux livres.*

GASTELIER DE LA TOUR (Denis-Franç.), écrivain généalogiste, né en 1709 à Montpellier, m. à Paris en 1781, de la joie que lui causa une succession inespérée, avait passé sa vie dans un état voisin de l'indigence, mais préférant la modicité de sa fortune à l'aisance que lui offrit plus d'une fois la sottise et la vanité pour prix de complaisances auxquelles il n'était pas dans son caractère de descendre. M. A. Barbier a donné, dans son *Exam. critique*, la liste des ouv. de Gastelier de La Tour, avec le détail des circonstances qui portèrent le coup de mort à ce vertueux écrivain; nous ne citerons de lui que les suivans: *Dictionn. étymolog. des termes d'architecture*, Paris, 1753, in-12; *Armorial des principales maisons et familles du royaume*, ibid., 1757, 2 vol. in-12; *Armorial des états du Languedoc*, ibid., 1767, in-4.

GASTELIER (René-George), méd., né en 1741 à Ferrières en Gâtinais, joignit l'étude du droit à la pratique de l'art de guérir, et le titre d'avocat au parlement à celui de docteur en la faculté de Paris. Tour à tour médecin consultant du

duc d'Orléans, maire de Montargis, et député à l'assemblée législat. par le département du Loiret il se fit surtout remarquer par sa loyauté et ses bonnes intentions, eut à essuyer, durant le temps le plus difficile de la révolut., une détention de près d'une année, et ne recouvra sa liberté, après le 9 thermidor, que pour se trouver en butte à des imputations d'une nature pénible, contre lesquelles il crut nécessaire, dans les dernières années de sa vie, de publier un mémoire justificatif. Il m. à Paris en 1821, laissant, outre quelques *mem.* ou *disc.* politiq., un assez grand nombre d'écrits de médecine dont on peut voir la liste dans la *Biogr. méd.*, pub. chez Panckouke. Nous citerons seulement de cet estimable praticien : *Principes de médecine de Home, trad. du latin*, etc., Montargis, 1773, in-12; *Avis à mes concitoyens*, ou *Essai sur la fièvre miliaire essentielle*, etc., ibid., 1773, in-12, réimp. avec des addit., ibid., 1779, in-8, et trad. en allemand ; *Dissertat. sur le supplice de la guillotine*, Sens, an IV, in-8 ; *Notice chron. de mes ouv.*, etc., Paris, 1816, in-4, et plus. mém. ou articles dans différ. recueils périodiq. notamment dans le *Journ. de médecine*.

GASTINAU (Nicolas), théolog. de l'école de Port-Royal et aumônier du roi, né à Paris en 1621, m. en 1696, curé d'Anet, a laissé un recueil de *Lettres* formant 3 vol.

GASTINE (Civique), écriv. polit., né vers 1794, m. au Port-au-Prince en 1822, est aut. de quelq. brochures dont M. A. Mahul a donné la liste dans son *Annuaire nécrologique* de 1822; nous citerons entre autres : *de la Liberté des peuples et des droits des monarques appelés à gouverner*, etc., Paris, 1818, in-8 ; *Histoire de la république d'Haïti*, etc., ibid., 1819, in-8 ; *Exposé d'une décision extraordin. de la régie des droits réunis qui exile un citoyen franç. pour un écrit prétendu séditieux*, ibid., 1822, in-8 : ce dernier écrit est attribué à M. Touloutte par l'auteur du *Dictionn. des anonymes* (*v.* le n° 6372 de la 2e édit.).

GASTON, vicomte de Bearn, est l'un des seign. français qui se signalèrent le plus dans la première croisade, d'après le témoignagne des chroniqueurs contemporains. De retour dans sa vicomté, il prit de nouveau les armes contre les mahométans d'Espagne, et périt dans cette contrée. Il avait publié, avant son départ pour la Terre-Sainte, une ordonnance pour le maintien de la paix entre ses vassaux et sujets. On en trouvera un extrait fort intéressant dans l'*Hist. des croisades*, par M. Michaud, t. Ier ; il peut donner une idée de la législ. à cette époque.

GASTON. V. Foix et d'Orléans.

GASTON (Marie-Joseph-Hyacinthe de), poète français, né à Rhodez en 1767, fit ses études à Paris au collége du Plessis, et entra ensuite au service. Il était capitaine de cavalerie, lorsqu'il quitta la France à l'époque de la révolution. Après avoir fait quelques campagnes dans l'armée de Condé, il se retira à Saint-Pétersbourg où il séjourna plus. années, et reçut les bienfaits de Catherine II et de Paul Ier. Ayant obtenu la permission de revenir en France, sous le régime du consulat, Gaston se fit bientôt connaître par la publication de quelques fragmens d'une traduct. de l'*Enéide* qu'il avait commencée en Russie ; et, quelque temps après, il en fit paraître, à Paris, les quatre prem. livres. Fourcroy (*v.* ce nom), chargé alors de la direction de l'instruction publique et parent de Gaston, le fit nommer proviseur de lycée du Limoges. C'est en remplissant cette place qu'il publia successivement les autres parties de sa traduction qui ne fut entièrement terminée qu'en 1807. Gaston m. à Paris d'une maladie de poitrine en 1808. Dès 1796 il avait fait imp. à Saint-Pétersbourg les six premiers chants de l'*Enéide*. L'édition de cette traduction, faite en France, parut successivem. en 3 vol. in-8, Paris, 1803, 1806 et 1807. Une seconde édit. fut pub., avec le texte, ibid., 1808, 4 vol. Gaston a composé en outre deux tragédies dont une fut représentée à Saint-Pétersbourg, et l'autre reçue au Théâtre-Français ; des poésies fugitives éparses dans différens recueils, et un poème sur les quatre âges de la femme, dont on connaît divers fragmens.

GASTRELL (François), évêque anglais, né en 1662 à Slapton dans le comté de Northampton, m. en 1725, a laissé les ouv. suiv. (en anglais) : *Considérations sur la Trinité*, 1702 : l'auteur combat dans cet écrit l'opinion de Collins et de Clarke (*v.* ces noms) ; *Remarq. sur la doct. de l'écr. touch. la Trinité*, par Clarke, 1707 ; *Institutions chrétiennes*, ou *la Véritable parole de Dieu*, 1707 ; *la Preuve morale d'un état futur*, in-8, sans nom d'auteur.

GATAKER (Thomas), théologien et critique anglais, né à Londres en 1574, fut successivement instituteur particulier, prédicateur de Lincoln's-inn, et recteur de Rotherhithe (comté de Surrey), et m. en 1654. On a de lui plus. ouvr. de controverse et d'autres écrits dont les plus remarquables sont : des *Notes sur Isaïe, Jérémie, et les lamentations* ; un *Discours sur la nature et l'usage des loteries* ; *Traité historique et théologique*, 1619, in-4, etc. Une partie des écrits de Gataker a été publiée sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1678, in-fol.

GATBLED ou GADBLED (Christophe), ecclés., professeur de mathématiq. et d'hydrographie à Caen, né à St-Martin-le-Bouillant, diocèse d'Avranches, en 1734, m. en 1782, a pub. : *Exercice sur la théorie de la navigation*, Caen, 1779, in-4 ; *Exposé de quelques-unes des vérités rigoureusement démontrées par les géomètres et rejetées par l'aut. du Compendium de physique, imp. à Caen en 1775, petit in-12, destiné à l'instruction de la jeunesse*, Amsterdam, 1779, in-8.

GATES (Horace), général américain, né en Angleterre vers 1728, s'établit dans la colonie de Virginie vers 1763, prit les armes en faveur de sa nouvelle patrie lors de la guerre de l'indépendance, et parvint rapidem. aux grades supérieurs. Chargé du commandement en chef de l'armée américaine du nord en 1776, il battit le général Burgoyne en plusieurs rencontres et le força à mettre bas les armes à Saratoga le 13 oct. 1777. Nommé par le congrès, en 1780, général en chef de l'armée américaine du midi dans la Caroline septentrion., Gates s'efforça vainement de résister avec des milices mal aguerries aux troupes réglées du lord Cornwallis. Cet échec lui ayant attiré l'injuste disgrâce du congrès, il se retira dans une de ses fermes dans le comté de Berkley, et y m. en 1806, emportant au tombeau l'estime publique que lui avaient méritée ses talens et ses qualités sociales.

GATHY (Jean-Henri), statuaire, né à Liége en 1750, m. à Paris en 1810, avait, jeune encore, remporté à Rome le grand prix de sculpture. On cite de lui avec les plus grands éloges les *bustes* de Grétry, de M. Taskin, du comte de Vergennes et de Napoléon.

GATIEN (St), évêque de Tours, et l'un des apôtres des Gaules, vint d'Italie en ces contrées vers l'an 250, fit un grand nombre de prosélytes, et souffrit le martyre plus. années après.

GATTAMELATA (Etienne), illustre *condottiere* (partisan italien), né à Narni, entra au service de Venise en 1434, s'éleva par sa bravoure et ses talens militaires jusqu'au commandement en chef de l'armée de la république, fut admis au rang des nobles, inscrit au livre d'or, et m. en 1443. Le sénat lui fit élever un tombeau et une statue équestre dans la ville de Padoue.

GATTEL (Claude-Marie), littérat. et gramm., né à Lyon en 1743, m. en 1812, après avoir professé la philos. dans divers colléges de la France, est aut. des ouv. suiv. : *Mém. du marquis de Pombal* trad. de l'ital., 1785, 4 vol. in-12 ; que lq. critique

doutent que cette trad., qui ne porte pas le nom de Gattel, soit de lui ; *Nouveau dictionnaire espag.-franç. et franç.-espag. avec l'interprétat. latine*, Lyon, 1790, 3 vol. in-8, 1803, 1813, 2 vol. in-8; *Nouveau dictionn. de poche franç.-espag. et espagnol franç.*, 1798, 2 vol. oblongs ; *Dictionn. espag.-angl. et angl.-espag.*, 1803, 2 vol. obl.; *Gramm. italienne de Veneroni entièrement refondue*, 1800, in-8; *Inscriptions en vers mises au-dessous des noms des hommes illustres du Dauphiné à la fête du 14 juillet* 1802, in-8 ; *Autre diction. franç.-espag. et esp.-franç.*, 1801 et 1803, 2 vol. in-4.

GATTENHOF (George-Matthieu), médecin allemand, né en 1722 à Mœnnerstadt en Franconie, fit ses études à Gottingue et à Wurtzbourg, fut reçu docteur dans cette dernière ville, professa successivement l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la médecine pratique, la matière médicale et la botanique à Heidelberg, et m. en 1788, vice-chancelier et archiâtre du prince-évêque de Spire. Il a laissé des *dissertat.* latines assez peu remarquables sur divers sujets de médecine, qui ont été recueillies, traduites en allem., et pub. par J.-C.-A. Varnhagen, Dusseldorf, 1794, in-8.

GATTERER (Jean-Christophe), professeur d'histoire, de géographie et de généalogie à Nuremberg et à Gottingue, né à Lichtenau (territoire de Nuremberg) en 1727, m. en 1789, est regardé comme un des premiers auteurs des progrès que l'étude des sciences historiques a faits en Allemagne dans le 18ᵉ S. On connaît de lui : *Manuel de l'hist. univers. dans toute son étendue depuis l'origine du monde jusqu'à celle de la plupart des états actuels*, Gottingue, 1761, in-8, 1ᵉʳ vol.; réimp. en 1765 : une partie du second vol. a paru en 1764; *Précis de l'hist. univers. dans toute son étendue*, etc., 1765, in-8 : le premier vol. seulement a paru ; *Introduction à l'histoire universelle synchronistique*, 1771, 2 vol. in 8; *Synopsis hist. univers. sex tabulis comprehensa*, 1766, 1769, in-fᵒ; une 2ᵉ édit. refond. du *Précis de l'hist. univ. dans toute son étendue*, ibid., 1773, in-8; *Hist. du monde dans toute son étendue*, prem. partie, ibid., 1785, in-8, 2ᵉ part., 1787; *Abrégé de l'hist. univers.*, prem. vol., ibid., 1785, in-8; *Essai d'une hist. univers. du monde jusqu'à la découverte de l'Amérique*, ibid., 1792, in-8; un journal sous le titre de *Biblioth. univers. historiq.*, 16 vol. in-8; un grand nombre de tableaux et de précis généalogiques, des ouvrages sur le blason ; une *Diplomatique pratique*, Gottingue, 1799, in-4; un *Précis de la géographie*, 2 vol., 1789 et 1793.

GATTI (Salvestro), gentilhomme italien, de la faction dite des *gibelins* (*v.* ce nom), né vers la fin du 13ᵉ S., avait profité de la translation du saint-siége à Avignon pour s'emparer de la souveraineté de Viterbe. Mais l'empereur Louis IV étant passé dans cette ville en 1328, fit saisir Gatti, malgré l'accueil qu'il reçut de ce seigneur, et le fit mettre à la torture pour savoir où était son trésor; puis, ayant obtenu par cette violence une somme de 30,000 florins, il le priva de sa souveraineté. On ignore la fin de ce Gatti.

GATTI (Jean ou Jean-André), religieux dominicain, né à Messine vers 1420, étudia avec succès la philosophie, la théologie, les mathématiques, l'astronomie et même le droit, fut inquisiteur général de la foi en Sicile, évêque de Cefalu, puis, de Catane, et termina ses jours dans sa patrie en 1484. Il n'avait pub. aucun ouv.; mais on connaît de lui deux *sermons*, un *discours* et deux *oraisons funèbres*, conservés Mss. dans la biblioth. des dominicains de Palerme.

GATTI (Bernardin), peintre italien du 16ᵉ S., surnommé *il Sojaro* (le Plaisant) en raison de son caractère, fut l'élève du Corrège et imita assez bien la manière de ce maître. On cite de lui une *Adoration des Mages*, qu'on a vue quelque temps au musée de Paris ; *la Multiplication des pains*, fresque qui décorait le réfectoire des chanoines réguliers de Crémone ; l'*Ascension du Sauveur*, fresque dans une des églises de la même ville; *St George à cheval tuant le dragon*, fresque à Sainte-Marie de Plaisance.—Jérôme Gatti, autre peintre italien, né à Bologne dans le 16ᵉ S., m. en 1626, renonça à la musique pour se livrer à la peinture, fut élève de M. A. Franceschini et s'attacha principalement à faire des copies des tableaux de son maître. On cite de lui une composition représentant le *Couronnement de l'empereur Charles-Quint*, et quelq. autres tableaux qui ornent des galeries particulières à Bologne.—Gatti (Olivier), peintre et grav. né à Parme dans le 16ᵉ S, s'établit à Bologne et fut agrégé à l'académie de peinture de cette ville. Il avait eu pour maître, en gravure, J.-L. Valerio, et il a laissé plus. estampes estimées, entre autres une *Ste Vierge caressée par l'enfant Jésus*, d'après Garbieri (*v.* ce nom).

GATTICO (Jean-Baptiste), théologien italien, religieux de la congrégation de St-Jean de Latran, né à Novare en 1704, professa successivement la philosophie et la théologie à Naples, à Lucques, puis à Rome, où il m. en 1754 On a de lui : *de Oratoriis domesticis*, etc., Rome, 1746; *Acta selecta ceremonialia S. R. E.*, etc., ibid., 1753.

GATTINARA. V. Arborio.

GAUBERT (N.), né en 1750 à Gaillac, d'où il prit le nom d'abbé de *Gaillac*, avait trouvé un singulier expédient pour gagner de l'argent et acquérir une sorte de célébrité : à chaque naissance, mariage ou mort qui arrivaient dans l'une des cours de l'Europe, il s'empressait de faire (on prétend même de faire faire) une pièce de vers sur la circonstance, et l'adressait à tous les princes qui avaient à se réjouir ou à s'affecter de l'évènement, et qui ne pouvaient se dispenser de récompenser le zèle officieux de l'abbé de Gaillac. Le malheureux Gaubert m. victime de cette innocente spéculation. En 1792 on trouva dans l'armoire de fer, aux Tuileries, une de ses œuvres banales qu'il avait adressée à la reine Marie-Antoinette; il fut mis en prison comme conspirateur, et fut massacré le 2 septembre à l'Abbaye.

GAUBIL (Antoine), savant jésuite, missionn., né à Gaillac (Languedoc) en 1689, joignit aux études ordinaires de ceux qui se destinent au ministère évangélique, celles des mathématiques et de l'astronomie, fut envoyé à la Chine en 1723, apprit parfaitement les langues chinoise et mantchou, devint interprète de la cour impériale, exerça cette charge pendant 30 ans avec une intelligence rare et un zèle qui lui méritèrent l'entière confiance de l'empereur, et m. à Pé-king en 1759. On a de ce savant missionnaire, celui de tous les Européens qui a peut-être le mieux connu la littérature chinoise, plus. ouv. historiq. et scientifiq., parmi lesquels nous citerons : *Traité hist. et critiq. de l'astronomie chinoise* ; et quelques autres *mém.* sur la même matière, imp. dans le recueil d'Etienne Souciet (*v.* ce nom); *Hist. de Gentchiscan* (Gengis-kan, ou plutôt Djenguyz-khan) *et de toute la dynastie des Mongoux*, Paris, 1739, in-4; *Hist. de la dynastie des Thang*, imp. dans les 15ᵉ et 16ᵉ vol. des *mém.* concernant les Chinois : on trouve à la suite de cette histoire un *Traité de la chronologie chinoise* ; une traduct. franç. du *Chou-King*, livre qui renferme des traduct. authentiques sur l'Hist. de la Chine et de ses souverains, même avant l'établissement des dynasties héréditaires ; *Descript. de la ville de Pekin*, etc., pub. par MM. Delisle et Pingré ; des notices et des lettres, insérées dans le recueil des *Lettres édifiantes*, tom. 16, 26 et 31; le *Journal d'un voyage de Canton à Pekin*, inséré par Prévôt dans le t. 5 de l'*Hist. géner. des voy.*, et dans le recueil du P. Et. Souciet. Le P. Gaubil était membre de l'académie de Saint-Pétersbourg, et correspondant de celle des sciences de Paris.

GAUBIUS (JÉRÔME-DAVID GAUBE ou), méd., membre de plus. académies et sociétés savantes, né à Heidelberg dans le bas Palatinat en 1705, m. en 1780 à Amsterdam, où il avait professé la médecine et la chimie pendant un grand nombre d'années, a laissé sur cet art divers écrits d'abord pub. séparément, puis recueillis sous le titre suivant : *Opera academ. omnia*, Leyde, 1787, in-4. L'*Eloge* de Gaubius, prononcé par Vicq-d'Azir à la société royale de médecine, a été inséré dans l'Hist. et les Mémoires de cette compagnie.

GAUCHAT (GABRIEL), doct. en théologie, abbé commendataire de St-Jean de Falaise, prieur de St-André, né à Louhans en 1709, m. en 1779, est aut. des ouv. suiv. : *Rapport des chrét. et des hébr.*, 1754, 3 vol. in-12; *Lettres critiq.*, ou *Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion* de 1755 à 1763, Paris, 19 vol. in-12; *le Paraguay, conversat. morale*, 1756, 1 vol. in-12; *Catéchisme du livre de l'Esprit*, 1758, 1 vol. in-12; *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12; *Extrait de la morale de Saurin*, 2 v. in-12; *la Philosophie moderne analysée dans ses principes*, in-12; *le Philos. du Vallais*, 2 vol. in-12.

GAUCHER (CHARLES-ETIENNE), graveur, né à Paris en 1740, m. en 1804, fut élève de Basan et de Lebas (*v.* ces noms). On a de lui un gr. nombre d'estampes, telles qu'une suite de portraits format in-8; différens sujets d'histoire faisant partie de la galerie du Palais-Royal; la *Collection des peintres flamands*; le *Couronnem. de Voltaire au Théâtre-Français*; les *Adieux de Louis XVI à sa famille*, etc. Gaucher a laissé aussi plusieurs opuscules sur les beaux-arts; un *Traité d'anatomie* pour les artistes; plusieurs *notices* sur des graveurs en taille-douce, insérées dans le *Dictionn. des artistes* de l'abbé de Fontenai; un opéra-comique int. l'*Amour maternel*, reçu à Paris, mais non représenté, etc.

GAUDEN (JOHN), évêque anglais, né en 1605, fut d'abord chapelain de Robert, comte de Warwick, puis doyen de Bocking; il prit parti pour le parlement au commencement de la guerre civile, et fut du nombre des théologiens convoqués à Westminster en 1643. S'apercevant enfin que le parlem. ne cherchait qu'à détruire les anciennes institutions, Gauden manifesta son opposit. dans plusieurs écrits contre les excès du parti dominant; il signa la protestation adressée à l'armée, et se rangea parmi les défenseurs de Charles Ier. Toutefois il conserva ses bénéfices sous le gouvernement de Cromwell, fut promu à l'épiscopat par Charles II, et m. en 1662. Ce prélat est auteur d'un assez grand nombre d'écrits de politique ou de controverse, et de l'ouvr. intitulé Εἰκὼν βασιλική, qui eut plus de 50 édit. dans l'espace d'une année. (*V.* CHARLES Ier STUART.)

GAUDENCE (St), en latin *Gaudentius*, évêque de Brixia (Brescia) en Italie, fut envoyé en 405 à Constantinople par Innocent Ier, pour le rétablissement de Jean Chrysostôme dans son siége. Il m. vers 410, laiss. quelq. ouv. qui ont été imp. dans la *Biblioth. des Pères*.

GAUDENZI (PELLEGRINO), poète et littérateur italien, né à Forli vers 1749, m. en 1784, a laissé les ouv. suiv. : *la Nascità di Cristo*, poème en trois chants, Padoue, 1781; *la Campagna*, poème dithyrambique; *Examen critique de la vie de Cicéron*, par Plutarque, mém. écrit en italien, et inséré dans le 2e vol. des *Saggj dell' accademia di Padova*, dont Gaudenzi était membre. Ses *OEuvr.* complètes ont été imp. à Nice, 1786, avec la *vie* de l'auteur en tête.

GAUDENZIO (PAGANINI), savant professeur de grec et de belles-lettres à Rome et à Pise, né à Poschiavo (pays des Grisons) en 1596, m. en 1648, a laissé un grand nombre d'écrits, tels que des *dissertat.* sur la philosophie, la morale, les antiquités, la poésie, l'histoire; des éloges, harangues, des traités philologiques et des opuscules dont on trouve le catalogue dans Niceron et dans les *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium* de Fabroni. On regarde comme le meilleur ouvrage de Gaudenzio celui qui est intit. *de Philos. apud Romanos initio et progressu*, etc., Pise, 1643, in-4, très-rare.

GAUDIN (LOUIS-PASCAL), peintre espagnol, né à Villa-Franca (Catalogne) en 1556, fit ses études à l'université de Cervera et y fut reçu docteur en théologie. Il passa ensuite en Sardaigne, professa la théologie pendant plus. années à Cagliari, revint en Espagne et entra dans la chartreuse, dite *la scala Dei*, où il fit profession en 1595. C'est dans cette retraite qu'il se livra plus particulièrement à la peinture qu'il avait commencé à cultiver dans sa jeunesse; et ses ouv. lui acquirent une réputation telle, que le pape Grégoire XV l'appela à Rome pour travailler aux établissem. du palais de Monte-Cavallo et de la basilique de St-Pierre; mais au moment de partir, cet artiste m. dans son monastère en 1621. Ses principales compositions sont: la *Vie de St Bruno*, en huit tableaux; l'*Immaculée conception*; la *Vie de la Vierge*, en six tableaux; un *St Pierre* et un *St Paul*. On trouve dans ces tableaux une grande intelligence de composition, de la correction dans le dessin, de la noblesse de caractère dans les figures; mais peu d'entente du clair-obscur.

GAUDIN (JACQUES), docteur de Sorbonne et chanoine de l'Eglise de Paris, m. en 1695 à 83 ans, a laissé quelques ouv. de controverse dont Moreri a donné les titres, un *Eloge hist. du P. Lallemant, chanoine régulier de Ste-Geneviève*, Paris, 1679, en latin; et une *Oraison funèbre de M. de Péréfixe*.

GAUDIN (JACQUES), oratorien, abbé et vicaire-général de Mariana en Corse, député de la Vendée à l'assemblée législative, membre de l'académie de Lyon, juge et bibliothécaire de La Rochelle, né aux Sables d'Olonne (Vendée), m. en 1810, est auteur des ouv. suivans : *Inconvén. du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève (Lyon), 1781 : Mirabeau détermina le libr. Lejay à réimprimer cet ouvrage sous le titre de *Recherches sur le Célibat ecclésiastique*, Paris, 1790, in-8; *Voyage en Corse* (en vers et en prose) *et vues politiques sur l'amelioration de cette île*, Paris, 1788, in-8; *Avis à mon fils âgé de sept ans*, 1805, in-12. Il a traduit : *Differens traités de morale de Plutarque*, Paris, 1777, in-12; les *Mém. de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'histoire de la rébellion de son temps*, Paris, 1768, 2 vol. in-12; *Gulistan ou le Jardin des roses*, trad. du poème de Saadi (probablem. sur la vers. latine de Gentius), 1789, in-8, et 1791 avec un *Essai historique sur la législat. de la Perse*. L'abbé Gaudin ne se fit connaître à l'assemblée législative que par un *Rapport sur les Congrégations séculières*, dont il proposa la suppression, qui fut prononcée le 18 août 1792.

GAUDIN (JEAN), jésuite, né à Poitiers en 1617, m. vers 1690, a composé pour l'instruction de la jeunesse des ouvr. qui se distinguent par la clarté des définitions, la pureté du style et par des observations judicieuses; les principaux sont : *Tresor* ou *Dict. des langues latine, françoise et grecque*, Tulle, 1677, Limoges, 1709, 2 vol. in-4; *Rudiment de la langue latine*, souvent réimp.; *Epigramm. libri tres*, Limoges, 1661, in-12.

GAUDIN (ALEXIS), chartreux, mort vers 1707, serait demeuré enseveli dans l'oubli le plus profond, sans la peine qu'a prise l'illustre Bayle (*v.* t. IV, p. 179 de ses *OEuvres div.*) de répondre aux attaques dirigées contre lui par ce solitaire dans un écrit intitulé *la Distinction et la nature du bien et du mal*, Paris, 1703, in-12. Suiv. l'abbé Archimbauld on doit encore à Alexis Gaudin un petit *Traité sur l'eternité du bonheur et du malheur après la mort*, etc., extrait d'un ouvr. plus import. qui n'a pas vu le jour, et que l'aut. se proposait de

ıblier sous le titre de *Caractères de la vraie et le la fausse Religion.*

GAUDIO (VINCENT), doct. en droit et profess. l'acad. roy. de Naples, né vers 1715 à Bari dans ı Pouille, quitta sa patrie après avoir embrassé la oi protestante, séjourna successiv. à Gottingue, à iessen, à Berlin, et obtint en 1766 le droit de ourgeoisie à Amsterdam. On ignore l'époque de ı mort de ce professeur; il a laissé, outre quelq. crits polémiques pour la défense de J.-J. Rousseau, alors que cet illustre philosophe était en butte ux persécutions que lui suscita le ministre protest. Iontmollin, différ. ouv. tant impr. que MSs. dont I. A.-A. Barbier a donné la liste dans son *Examen rit. des Dict.*, d'après le *Journal des Sav.*, édit. de Iollande, l'*Onomaste* de Saxius et le Dict. d'Adeıng; nous ne citerons que les suiv. : *Disputatio rima juris romani de hæreditatibus quæ ab intesto deferuntur*, Gottingue, 1756, in-4; *Disputatio e testamenti factionis in jure naturæ firmitate*, ıid., 1756, in-4; *Scelta de' più classic iautori per ı lingua e letteratura italiana*, ibid., 1757, in-8.

GAUDOT (MICHEL-DENIS), ancien employé à la omptabilité des finances, né à Avalon vers 1720, ı. en 1803 à Girolles, a pub. plus. pamphlets et *iem.* dirigés contre le système de Necker; on cite ıtre autres sa brochure int. *Essai sur les princip. anques de l'Europe*, etc.

GAUFECOURT (N.), l'un des amis d'enfance e J.-J. Rousseau, qui le cite dans les livres 1, 5, 8 ı 9 de ses *Confessions*, fut du petit nombre des peronnes avec lesquelles cet illustre philosophe enıtint ou conserva dans sa vieillesse des rapports 'une liaison intime. Gauffecourt est aut. d'une broıure anonyme intit. : *Traité de la reliure des liıres*, sans date, in-12.

GAUFFIER (LOUIS), peintre français, né à La ochelle en 1761, étudia les principes de son art ous Taraval, et remporta le premier prix de peinıre à l'académie de Paris en 1784. Envoyé à ome par le gouvernement, il y composa plusieurs ıbleaux estimés, et mourut à Florence en 1801. n cite de lui : *Alexandre mettant son cachet sur ı bouche d'Ephestion; les Dames romaines apıortant leurs bijoux au sénat, dans un temps de ılamité publique; le Sacrifice de Manué; Achille ıconnu par Ulysse; la Vierge servie par les anıes*, etc. : tableaux moins remarquables par la viıeur du dessin que par le goût de la composition. Pauline GAUFFIER, née Chatillon, épouse du récédent, morte à Florence en 1801, est auteur e plusieurs composit. gracieuses, qui ont été graıées en Angleterre par Bartolozzi.

GAUFRIDI ou GOFFRIDI (LOUIS), curé de église collégiale des Acoules à Marseille, né vers ı fin du 16ᵉ S., brûlé comme sorcier en 1611, avait ıusé étrangement de sa profession ecclésiastique, es talens et des qualités aimables dont il était doué, our séduire un grand nombre de femmes, tant ı confessionnal que dans les sociétés distinguées ù il avait été admis. Directeur de la conscience 'une jeune personne bien née, Madelaine de Manols, il abusa de sa confiance et lui persuada de se ıisser initier dans les mystères d'une prétendue ıagie dont il se disait possédé. Revenue de son erıur, la jeune de Mandols se retira dans un couent. Goffridi fit croire aux religieuses qu'une léıon de diables s'était emparée de leur monastère; ces filles simples s'étant livrées alors à mille exıavagances, le parlement d'Aix informa, et conıamna le curé des Acoules à être brûlé vif, comme ıupable de magie, de sorcellerie, d'impiété et de ıbricité abominable. Il est bien évident que Louis offridi fut plutôt un prêtre débauché qu'un magiıen : c'était donc sous ce prem. rapport qu'il fallait punir. Mais qu'on n'impute pas uniquement à ignorance du siècle ces décisions absurdes qu'on ıi reproche si légèrement : celle-ci trouva, parmi les contempor. même de cet indigne ministre, des appréciateurs sensés, au nombre desquels il suffira de citer le théol. Bouche. En 1672, Louis XIV rendit un édit qui défendait à tous les tribun. du roy. d'admettre les simples accusations de sorcellerie.

GAUFRIDI (JEAN-FRANÇOIS de), baron de Trets, conseiller au parlement d'Aix, né dans cette ville en 1622, m. en 1689, est auteur d'une *Histoire de Provence*, mise au jour par son fils, Aix, 1694, 2 vol. in-fol., réimp. en 1733. Cet ouv., estimé des contemporains, a été jugé moins favorablement par le P. Papon qui reproche à l'auteur de ne point citer ses autorités, d'être peu exact, et d'affecter un style déclamatoire qui nuit à l'intérêt, et qui ne convient nullement à la gravité du genre.—Jacques de GAUFRIDI, père du précéd., président à mortier au même parlement, se démit de sa charge en 1669, et m. en 1684. Il a laissé une espèce de justification de sa conduite, imp. en 1687, sous ce titre : *les Emplois de M. le Président Gaufridi*, 1 vol. in-12, avec son portrait. On conserve de lui, à la biblioth. d'Aix, un MS. int. *Hist. de Provence depuis 1628 jusqu'en 1650.*

GAUGAIN (THOMAS), graveur, né à Abbeville en 1748, passa de bonne heure en Angleterre, étudia sous le célèbre Houston à Londres, et devint l'un de ses prem. élèves. On connaît de lui des portr. d'après Northcote, 1782; la *Mort du prince de Brunswick*, d'après le même, etc., etc. On ignore l'époque de la m. de cet artiste.

GAUGER (NICOLAS), physicien, né auprès de Pithiviers vers 1680, m. en 1730, a pub. quelq. écrits dont les plus remarquables sont; *Mécanique du feu ou l'Art d'en augmenter les effets et d'en diminuer la dépense*, première partie contenant le *Traité des nouvelles cheminées qui echauffent plus que les cheminées ordinaires et qui ne sont point sujettes à fumer*, Paris, 1713-1749, in-12; *Théorie des nouveaux thermomètres et baromètres*, Paris, 1722, etc., etc. Dans l'un de ses ouvr., Gauger prend le titre d'avocat au parlement et de censeur royal de la librairie.

GAUHE (JEAN-FRÉDÉRIC), théologien protest., né en Saxe en 1681, m. en 1755, a enrichi la littér. allem. d'un gr. nomb. d'ouv., dont les princ. sont : *Dictionnaire histor. des héros et des héroïnes...... de toutes les nations des temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Leipsig, 1716, in-8; *Dictionn. généalog. hist. de la noblesse de l'empire germanique avec des notes biographiq. principalem. sur les ministres d'état*, etc., ibid., 1719, in-8; ibid., 1740, 2 vol. in-8, 2ᵉ édit. : un 3ᵉ vol., pub. en 1774, donne la *Généalogie des plus anciennes familles nobles dans les trois roy. du nord*; *Comment. hist. de eccles. misnensis olim archidiacon. et archidiaconis speciat. in Lusaciâ*, impr. dans les *Fragmenta lusatica* : et quelques notices biogr. insérées dans la continuat. du *Recueil des affaires théolog. anciennes et modernes*, en allem., 1729.

GAULE, vaste pays de l'Europe, à l'ouest, comprenait la France, les Pays-Bas, la Suisse et le Piémont actuels. Elle se divisait en quatre grandes provinces : la Belgique, la Celtique ou Lyonnaise, la Narbonnaise et l'Aquitaine. Les Gaulois s'étant emparés de quelq. pays au-delà des Alpes, les Rom. divisaient leur pays en deux grandes parties, la Gaule Transalpine (au-delà des Alpes par rapport à Rome), ou Gaule proprement dite, que nous venons de faire connaître, et la Gaule Cisalpine (en-deçà des Alpes), qui embrassait tout le nord de l'Italie jusqu'à la Ligurie et l'Etrurie. Les Gaulois étaient partagés en plusieurs peuplades qui avaient peu de liens communs et qui agirent rarement de concert. On ne connaît guère jusqu'au temps de de César que leurs invasions dans l'Italie, dans la Grèce et dans l'Asie. Dans la première, qui eut lieu vers le temps de Tarquin l'Ancien, ils passèrent les Alpes sous la conduite de Bellovèse, s'emparèrent

de toute la partie septentrionale de l'Italie, qui depuis a conservée d'eux le nom de Gaule Cisalpine, et y fondèrent Milan. Dans la deuxième, qui eut lieu l'an 387 avant J.-C., ils s'avancèrent jusqu'à Rome guidés par Brennus, prirent la ville et la réduisirent en cendres. Plus d'un siècle après, une autre horde de Gaulois fit une irruption dans la Grèce, pilla le temple de Delphes, et forma plus. établissemens dans la Thrace et surtout dans le centre de l'Asie mineure où une vaste province prit d'eux le nom de Gallo-Grèce ou Galatie. Ce ne fut que fort tard que les Romains osèrent se mesurer avec les Gaulois. Le consul Sextius, le prem., conquit la Gaule Narbonnaise, où il bâtit la ville d'*Aquæ-Sextiæ* (Aix). Domitius soumit les Arvernes, Fabius les Allobroges; enfin César, après dix ans de combats, réduisit la Gaule entière en province romaine. Elle fit long-temps partie de l'Empire, dont elle n'était jamais détachée que momentanément par des usurpateurs éphémères; enfin dans le 5e S. de J.-C., elle fut définitivement enlevée aux empereurs romains par Clovis, roi des Francs, et reçut de lui le nom de France (v. France). Chez presque tous les peuples des Gaules, la nation se partageait en trois corps; les chevaliers, les druides et le peuple. Presque partout le gouvernement était aristocratique, ou du moins, le prince n'était qu'un chef militaire. Les druides, chargés spécialement de la religion et de l'éducation de la jeunesse, avaient aussi beaucoup de part au gouvernement. Leur principal dieu était Teutatès que l'on croit être le même que Mercure; ils lui consacraient le chêne, l'adoraient dans les bois et lui sacrifiaient des victimes humaines.

GAULLYER (Denis), grammairien, né en 1688 à Cléri dans l'Orléanais, mort fou à Charenton en 1736, avait occupé une chaire d'humanités dans l'université de Paris. On connaît de lui: *Règles pour la langue latine et françoise à l'usage des colleges de l'université*, Paris, 1716, 1719, 5 parties in-12; *Poèmes de St Grégoire de Naziance*, trad. en latin avec des notes grammat., ibid., 1718, in-12; *Lettres de Cicéron à ses amis, rangées par ordre chronolog.*, 1722; *Abrégé de l'Epigrammat. delectus, augm. de quelques épigrammes d'Owen et autres modernes; Cornelius Nepos avec des notes franç.; Abrege de la gramm. franç.*, etc., 1722; *Trad. des épigramm. de Martial*, en vers et en prose, 1738; *Règles poetiq. tirées d'Aristote, de Despréaux et autres celèbres auteurs*, 1728; *Térence, Cicéron, César, Salluste, etc., justifiés contre la censure de M. Rollin, avec des remarques sur le Traité des études*, ibid., 1728, in-12; *Methode de M. Lefèvre pour les humanités, avec des notes*, ibid., 1733, in-12; une traduct. de *Florus* avec des notes, Paris, 1733, in-12; un *Recueil des fables d'Esope, de Phedre et de La Fontaine qui ont rapport les unes aux autres*, avec des notes, Paris, 1721, réimpr. en 1728 avec des augment.; *Selecta carmina, orationesque quorumdam in universitate Parisiensi professorum*, ibid., 1727, 2 vol. in-12.

GAULMIN (Gilbert), critique et littérateur, né à Moulins en 1585, mort en 1665, était très-versé dans les langues orientales, et s'était fait remarq. par l'enjouement et le charme de sa conversation. On a de lui des *Epigrammes*, des *Elégies*, des *Odes*, des *Hymnes en latin*, des *Vers franç. sur la prise d'Arras; in Hamedullæ Casbinensis Persæ sapientiam universi, epistola dedicatoria*, Paris, 1641, in-8; une trad. latine du roman de *Rhodante et Dosiclès* de Théod. Prodromus, Paris, 1625, in-8; une autre de celui d'*Ismène et Ismenie*, d'Eumathe, ibid., 1618, in-8; *de Vitâ et morte Mosis libri tres*, hébreu et latin avec notes, ibid., 1629, in-8; une édit. de l'ouv. intit.: *de Operatione dæmonum*, avec le texte grec et des notes, ib., 1615, in-8; *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay*, ibid., 1644, in-8. Il avait aussi composé une tragédie d'*Iphigénie*, en vers grecs, restée MS.

GAULT (Eustache), prêtre de l'Oratoire, évêque de Marseille, né à Tours en 1591, m. à Paris en 1640, a laissé les ouv. suiv.: *Discours de l'etat et couronne de Suède, divisé en 10 chap., 5 géner. et 5 histor.*, le Mans, 1633, in-8; *Généalog. des Herodes*, avec des notes utiles pour l'explicat. des difficultés des évangiles et des actes des apôtres, etc.—Gault (Jean-Baptiste), frère du précédent, prêtre de l'Oratoire et successeur d'Eustache au siége épiscopal de Marseille, né à Tours en 1595, se distingua par son éminente piété, son dévouem. pour les pauvres, les galériens et les femmes de mauvaise vie. Il mour. en odeur de sainteté l'an 1643, et fut l'objet du culte du peuple. Sa *vie*, écrite par le P. Senault, de l'Oratoire, a été publiée à Paris, 1647, in-8.

GAULTHIER (Walter), théolog. et homme d'état, évêque d'Orléans, né dans cette ville au commencement du 9e S., fut gouverneur de Louis-le-Bègue, remplit avec distinction des missions de haute politique, et m. en 892. Ses *capitulaires* sont dans la *Collection des conciles* avec les notes du jésuite Collot.

GAULTIER (N.), en latin *Gualterius* ou *Gualterus*, fit partie dans le 12e S. de la malheureuse croisade qu'avait entreprise Godefroi de Bouillon, devint chancelier de Roger, prince d'Antioche, fut fait prisonnier après la fin misérable de ce prince, et écrivit le récit des évènem. dont il avait été le témoin. Son ouv., intit. *Gaulterii cancellarii bella antiochena*, a été inséré dans les *Gesta Dei per Francos*, pub. par Jacques Bongars. — Gaultier de *Terouane*, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, chanoine et archidiacre de l'église épiscop. de Térouane, vivait en 1120. Il a donné l'*Hist. de la vie et du martyre de Charles-le-Bon*, comte de *Flandre*, pub. en 1618 sans nom d'auteur.

GAULTIER DE COUTANCES, surnommé le *Magnifique*, chanoine de Rouen, archidiacre d'Oxford, évêque de Lincoln, vivait vers la fin du 12e S., et était né selon les uns en Angleterre, ou selon les autres à Coutances en Normandie. Il remplit auprès de la cour de France des missions import., se croisa en 1190 et partit pour la Terre-Sainte. Il mourut en 1207 à Rouen. On trouve dans les *Normannica de Camden* une lettre de Gaultier à Hugues, évêque de Durham.

GAULTIER DE CHATILLON (Philippe), né à Lille en Flandre dans le 12e siècle, est connu comme auteur d'un poème héroïque latin intitulé *Alexandreis, sive gesta Alexandri Magni*, 1487; Strasbourg, 1513, in-4, Ingolstadt, 1541, in-8, Lyon, 1558, in-4, Ulm, 1559, St-Gal, 1659 et 1693, in-12. Ce poème, que l'on n'a pas craint, dit-on, d'opposer dans le principe à l'Enéide, n'est pas dépourvu de mérite. Gaultier dépeint avec force et chaleur; il est presque toujours dans la vérité historique; mais on lui reproche des emphases et des négligences de style et de prosodie. Les autres écrits de cet auteur sont: *Libelli tres contra Judæos in dialogi formam conscripti*, in-12, Leyde, 1692; et *de SS. Trinitate tractatus*, pub. en 1721 par Bernard Pez. Il existe à la bibliothèque du roi, sous le n° 3245, un MS. intit. *Gualteri de Insulâ*, mais il paraît constant que ce recueil de poésie n'est pas de Philippe Gaultier; on l'attribue à un Gaultier Mapes ou Mapæus, chap. de Henri II, roi d'Angl.

GAULTIER (N.), ministre protestant du 17e S., est aut. d'un écrit anonyme intit.: *Consider. libres et charitables sur le recueil des actes authentiques ramassés par M. Blondel*, Groningue, 1658: l'*avertissement* qui précède cette brochure est de Samuel Desmarets.

GAULTIER (Pierre), professeur de philosoph. et d'éloquence, né à St-Loup dans le Poitou en 1516, m. vers 1597, fit l'éducat. des petits-fils du

chanc. de l'Hôpital, et a donné des *Comment. sur Horace*, Bâle, 1587, in-4, réimp. en 1615, in-f.

GAULTIER (Claude), surn. *Gaultier la Gueule*, av. au parlem. de Paris, né en 1590, m. à Paris en 1666, a laissé des *mémoires* et *plaidoyers*, impr. à Paris en 1662 et 1669, 2 vol. in-4; mais il n'est plus guère connu que par les vers suivans de Boileau (9e sat.):

Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie ou Gaultier en plaidant.

GAULTIER DE LA CORZE (Jacques), fils d'un réfugié franç. dans les états de Brandebourg, fut, après la révocat. de l'édit de Nantes, l'institut. des cinq princesses, filles de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse; il obtint ensuite la place de biblioth., de garde du cabinet des médailles du roi, et m. à Berlin en 1765. Il n'a laissé aucun écrit remarq., bien qu'il soit désigné comme un littérateur assez distingué dans quelques ouvrages du temps.

GAULTIER (Jean-Baptiste), théologien appelant, né à Louviers en 1685, m. en 1755, fut pendant long-temps attaché en qualité de bibliothéc. à M. de Langle, évêque de Boulogne, puis à Colbert, évêque de Montpellier, et composa pour ces prélats des mémoires, des instructions, des mandemens, des remontrances et des lettres. On cite dans ce nombre deux *Mém. sur les plaintes portées contre le gouvernem. de l'évêque de Boulogne*; la lettre adressée à M. de Charancy, successeur de Colbert; quatre lettres contre les jésuites au sujet des cérémonies chinoises; une *Vie de Soanen*; *les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12; *le Poème de Pope, convaincu d'impiété*, 1746, in-12; *Lettres théolog. contre Berruyer*, 1756, 3 v. in-12.

GAULTIER DE SYONNET (N.), plus connu sous le nom de *Petit Gaultier*, m. en 1809, pub. dans les prem. années de la révolut. une petite feuille périodique intit.: *Journal de la cour et de la ville*, qui eut dans le temps une très-grande vogue.

GAULTIER DE BIAUZAT (Jean-François), ancien avocat au parlement, membre au tribunal de cassation, mort en 1815, avait été député aux états-généraux de 1789. On a de lui: *Doléances sur les surcharges que les gens du peuple supportent en toutes sortes d'impôts*, etc., 1789, in-8; *Projet motivé d'articles additionels à la loi du 19 janvier*, 1791, *relative à l'organisation des ponts et chaussées*, 1791, in-8.

GAULTIER (Louis), ecclésiast. instituteur, né en Italie vers 1745, d'une famille française, fut de bonne heure amené dans la patrie de ses pères, et lui consacra ses vertus et ses talens. Plein de zèle pour l'instruction de l'enfance, il chercha et réussit à trouver le secret d'en aplanir les difficultés et l'ennui. Ses *Jeux instructifs* sont devenus populaires, et lui méritent le titre de bienfaiteur de la jeunesse après St Vincent de Paule et l'abbé de l'Epée. Lorsque la tourmente révolutionnaire l'obligea de quitter la France, l'abbé Gaultier n'en continua pas moins de poursuivre la tâche qu'il s'était imposée, et tandis qu'il exerçait l'emploi d'instituteur des enfans de l'ambassadeur d'Angleterre, il prodigua généreusement ses soins aux jeunes Français que leurs familles avaient emmenés sur cette terre étrangère, et lui-même n'acceptait qu'une hospital. honorable. Il rentra en France après la paix d'Amiens (1802), laissant à Londres, avec le souvenir des plus estimables vertus, plusieurs maîtres qu'il avait mis en état de propager sa méthode d'instruction. Il m. à Paris en septembre 1818, emportant les regrets de nombreux amis, et pleuré de tous ses jeunes élèves. L'abbé Gaultier fut l'un des plus zélés propagat. de la méthode d'enseignement mutuel; et la société pour cet enseignement élémentaire le comptait au nombre de ses plus honorables membres. L'utilité est le but auquel il a tendu dans ses nombreux ouvrages, et il a la gloire de l'avoir atteint d'une manière bien remarquable; plus. de ses estimables compositions ont été réimp. jusqu'à vingt et trente fois: toutes sont fort répandues. Nous citerons entre autres: *Leçons de grammaire suiv. la méthode des tabl. analyt*, Paris, 1787, in-8; *Leçons de géographie par le moyen du jeu*, ibid., 1788, in-8; ibid., Ant.-Aug. Renouard, 1823, in-18, 19e édit., (déjà tirée à près de 40,000 exempl. sur les mêmes formes conservées); *Leçons de chronol. et d'hist.*, 1788, in-8, 1811, 3 vol. in-12, 3e édit.; *Exposé du cours complet de jeux instructifs*, 1802, in-8; *Méthode pour apprendre grammaticalem. la langue lat., sans connaître les règles de la composit.*, 1804, 2 vol. in-18; *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation*, etc., 1812, in-18; *Notions de géométrie pratique*, etc., 1807, in-12, etc., etc.

GAULTIER DE CLAUBRY (Charles-Daniel), ancien chirurgien du comte d'Artois, m. à Paris en 1821, a laissé un ouv. intitulé: *Nouvel avis aux mères qui veulent nourrir*, 1783, in-12.

GAUPP (Jean), mathémat. et astron. suédois, né en 1667 à Lindau, m. pasteur dans sa ville natale en 1738, a laissé, outre plus. *Mém.* et *Observ. astronom.* impr. en partie dans le rec. des acad. de Paris et de Berlin, plus. ouvr. scientifiques parmi lesquels on distingue *Gnomonica mechanica univ.*, 1720, in-4.

GAURI, sulthan ou souverain des Mamelucks en Egypte vers l'an de l'hégyre 920 (de J.-C. 1514), se signala par sa bravoure et son intrépidité d'abord contre Bajazet II, puis contre Sélim Ier, et périt dans une bataille sanglante que ce dernier lui livra à Buri-Vaik l'an de l'hégyre 923.

GAURIC (Luc), mathématic. et astrologue, né dans le roy. de Naples en 1476, professa les mathématiques à Ferrare, s'acquit une très-grande réputation, et m. à Rome en 1558. Ses *Œuvres*, d'abord publiées séparément de 1533 à 1567, ont été recueillies à Bâle, 1575, 3 vol. in-fol.; et l'on trouve d'amples détails sur sa vie dans le t. 30 des *Mém. de Niceron*. — Gauric (Pomponio), frère du précédent, poète italien, est moins connu par ses œuvres que par sa fin romanesque. Indiscret dans ses amours, il se vanta d'avoir obtenu les faveurs d'une dame de qualité, et disparut sans que jamais on ait eu connaissance de son sort. On pense que cette dame le fit jeter dans la mer pendant un petit voyage qu'il avait entrepris de Sorrento à Castel-à-Mare. On connaît de lui: *Essais sur la Sculpture et les Sculpteurs anciens*, Pise, 1504, et Florence, 1508; *Vie des Poètes grecs* (idem); *de Arte poetica*, Rome, 1541, in-4; des *Elégies*, des *Cantates*, etc.

GAUSSIN (Jeanne-Catherine), actrice célèbre de la Comédie-Franç., dont le véritable nom était *Gaussem*, débuta à Lille, fut appelée à Paris en 1731, parut avec succès sur la scène dans les rôles de *Junie*, d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*, créa le rôle de Zaïre, et reçut de Voltaire à ce sujet une épître connue de tout le monde. Madem. Gaussin ne montra pas moins de talent dans les *ingénues* et les *amoureuses* de la comédie que dans les *jeunes premières* de la tragédie. La sensibilité, l'âme et la naïveté de son jeu la placèrent au premier rang parmi les actrices de cette époque. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut quatre ans après.

GAUTHEROT (Nicolas), musicien célèbre, l'un des plus savans démonstrateurs de son temps pour le clavecin et la théorie musicale, né à Is-sur-Tille en 1753, mort à Paris en 1803, est auteur d'une *Theorie des Sons* et de plus. Mém. sur les *Sciences physiques*, l'*Electricité*, le *Galvanisme*, etc. Ses *Recherches sur l'action de l'Electricité dans les appareils galvaniques* ont été insér. dans le *Journal du Galvanisme* de M. le doct. Nauche, année 1803.

GAUTHEROT (N.), peintre, élève et ami du célèbre David, né vers 1765, mort en 1825 à Paris, dans un état voisin de l'indigence, a exécuté plus. tableaux qui lui assignent un rang distingué parmi

les peintres modernes ; nous citerons entre autres : *Pyrame et Thisbé* ; *Atala* ; le *Serment du Drapeau*, et l'*Empereur* (Napoléon) *blessé devant Ratisbonne*.

GAUTHEY (Émilian-Marie), ingénieur des ponts-et-chaussées, né à Châlons-sur-Saône en 1732, était employé dans la province de Bourgogne lorsqu'il reconnut, en traçant une route de Châlons à Toulon-sur-Arroux, la possibilité de mettre à exécution un projet de canal proposé depuis longtemps pour joindre la Saône à la Loire, au moyen d'une quantité d'eau beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Gauthey, nommé directeur-général des canaux de la Bourgogne en 1782, fut chargé des nouveaux travaux qui furent commencés en 1783 et terminés en 1791. On doit encore à cet ingénieur les quais de Châlons-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, la portion du canal de jonction de la Saône à l'Yonne, la partie du canal du Doubs à la Saône, etc. Gauthey fut nommé inspect.-général des ponts-et-chaussées en 1791, prit pend. plus de 16 ans la part la plus active aux travaux du comité central, sans négliger ses tournées d'inspection, et mourut en 1806, commandant de la Légion-d'Honneur. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Mém. sur l'application de la Mécanique à la construction des Voûtes*, Paris, 1772, in-8 ; *Mémoire contenant des Expériences sur la charge que les pierres peuvent supporter*, impr. dans le *Journ. de Physique*, nov. 1774 ; *divers Mém. sur les Ecluses et le Canal du Centre*, imp. dans le rec. de l'acad. de Dijon, année 1780 ; *Dissertat. sur les dégradations survenues aux piliers du dôme du Panthéon franç., et sur les moyens d'y remédier*, Paris, 1798, in-4 ; *Projet de dérivat. jusqu'à Paris des rivières d'Ourcq, Thérouenne et Beuvronne d'une part, et des rivières d'Essonne, Juigne, Orge, Yvette et Bièvre d'autre part*, 1803, in-4 ; *Lettre au Préfet du départ. de la Seine au sujet de la dérivat. de la rivière d'Ourcq*, Paris, 1803. M. Navier, neveu de Gauthey, et lui-même ingén. distingué, a pub. les deux prem. vol. in-4 d'un ouvr. posthume de son oncle, intit. *Traité complet sur la construction des Ponts et des Canaux navigables*, avec des addit. considérables, et un *Eloge historique* de l'auteur. M. Lefebvre a fait impr. le *Discours prononcé* (par lui) *sur la tombe de M. Gauthey*, Paris, 1806, in-4.

GAUTHIER (François), chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, professeur de théol. et de philos. dans les colléges de son ordre, né à Bar-le-Duc vers le milieu du 17e S., m. en 1729 à Evilly, dont il était curé, a pub. une *Dissert. sur une apparition de la Ste Vierge à St Norbert* et l'*Apologie* de cette dissertat., imp. l'une et l'autre dans le *Journal de Soleure*, 1705. Il a laissé en MS. un *Dictionn. de l'origine des choses*, 3 vol. in-fol.

GAUTHIER (Denis), habile joueur de luth de 16e et 17e S., surnommé *l'Ancien*, pour le distinguer d'un autre Denis Gauthier, son cousin, musicien égalem. distingué, a laissé diverses comp. qui ont été très-recherchées dans le temps. Ses œuvres, réunies à celles de Denis Gauthier, se trouvent dans le vol. intit. *Livre de Tablature des pièces de Luth sur differens modes*. — Gauthier (Pierre), musicien provençal, né à La Ciotat vers 1662, dirigea la musique d'un théâtre ambulant qui donnait ses représentations alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon ; il périt en mer l'an 1697. Ses œuvres consistent en collections de *duos* et de *trios* qui furent autrefois très-recherchés.

GAUTHIER (François), prêtre, né dans le 17e S. à Rabodange près de Falaise, m. en 1720, rendit des services signalés au marquis de Torcy, en négociant secrètement avec l'Angleterre les préliminaires de la paix d'Utrecht. Les abbayes d'Olivet et de Savigny, et des présens considérables du roi d'Espagne et de la reine Anne, furent la récompense de ses services.

GAUTHIER (François), imprimeur, né en Franche-Comté dans le 17e S., exerça son état à Besançon, et m. dans cette ville en 1730. Il est auteur de *Noëls en patois de Besançon*, plusieurs fois réimprimés : la meilleure édition est celle de 1751, 2 vol. in-12.

GAUTHIER (Franç.-Louis), curé de Savigny, né à Paris en 1696, m. dans la même ville en 1780, après avoir exercé pend. 53 ans le ministère pastoral avec un zèle et une charité qui lui avaient concilié l'affection de tous ses administrés. Il a publié : *Traité contre les danses et les mauvaises chansons*, 1775, in-12, 2e édition ; *Traité contre l'amour des parures et le luxe des habits*, 1779, in-12 ; *Reflexions sur les O de l'Avent*, 1780, in-12 ; *Reflexions chrét. sur les huit béatitudes*, 1783, in-12 ; *Instructions familières pour les dimanches et les fêtes*, 1784, 2 vol. in-12.

GAUTHIER (N.), comédienne, débuta à la Comédie-Franç. en 1716, obtint quelque succès dans les rôles de Mme Jobin de *la Devineresse* et de la tante du *Mariage fait et rompu* de Dufresny. Elle quitta subitement le théâtre, se voua à la vie religieuse, prit l'habit des carmélites de Lyon en 1722, et y m. en odeur de sainteté en 1757. Les premières années de sa jeunesse avaient été très-dissipées, et on prétend qu'un désespoir amoureux fut le principe secret de sa vocation religieuse.

GAUTHIER (Hugues), médecin du roi, doct. en médecine de l'univers. de Montpellier et de la faculté de Paris, m. vers 1778, a laissé plus. mém. insérés dans divers rec. et les ouvr. suiv. : *Introduction à la connaissance des Plantes*, ou *Catalogue des Plantes usuelles de France*, Avignon et Paris, 1760, in-12 ; Paris, 1785, in-8 ; *Manuel des Bandages de chirurgie*, 1760, in-12 ; *Elémens de Chirurgie pratique*, impr. avec les œuvres de Ferrein, 1771, in-12 ; *Dissertat. sur l'usage des Caustiques pour la guérison des hernies*, 1774, in-12. — Gauthier (N), médecin de Nantes, est connu comme inventeur d'un procédé pour dessaler l'eau de la mer. Il présenta à l'acad. des sciences en 1717 une machine destinée à cette opération. — Gauthier (Jean), médecin du roi et doct. en médecine à Montpellier, a laissé une compilation médiocre intit. *Traité de la maladie vénérienne*, 1617, in-12.

GAUTHIER (Jean), chirurg.-major des chevau-légers de la garde sous Louis XV, chirurgien du roi (Louis XVI) et de *Monsieur*, frère du roi, inspect. des départem. de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et des hôpitaux militaires, né à Montainville près de Versailles en 1717, m. en 1803, membre des académ. de Londres, de Berlin et de plusieurs sociétés savantes, a laissé MS. un grand nombre de *notes* intéressantes sur des opérations chirurgicales très-singulières.

GAUTHIER ou GAUTIER (Joseph), ecclés. et mathématicien du 18e S., m. vers 1776, membre de l'acad. de Nanci, et professeur de mathém. et d'hist. des cadets-gentilshommes du roi de Pologne, n'est guère connu que par l'opiniâtreté avec laquelle il s'efforça d'engager une querelle littéraire avec J.-J. Rousseau, qui dédaigna l'appel d'un si faible adversaire. Ce mathématic. avait remporté en 1743 un prix à l'académie franç. pour un *Discours sur l'inutilité de la dispute*. Le *Mercure de France* de 1750 contient de lui une *Refutat. du Discours de Rousseau sur les Sciences*. On lui doit encore la *Réfutation du Celse moderne*, ou *Objections contre le Christianisme, avec des reponses*, Lunéville, 1752, 1 vol. petit in-8 : l'ouvrage réfuté par Gauthier a été imp. sous ce titre : *Examen critique du Nouveau Testament, par Fréret*, Londres, 1777, in-8 ; il se trouve dans plus. édit. des prétendues *Œuvres de Fréret* (v. cet article).

GAUTHIER DE LA PEYRONIE (N.), littérat., m. à Paris en 1804, a trad. de l'allem. les *Voyages de M.-P.-S. Pallas en differ. provinces de Russie*

et dans l'Asie septentrion., 1789-1793, 5 vol. in-4 et un vol. de pl. Il a donné un *Essai historique et politique sur l'Etat de Gênes*, 1794, in-8, et une traduction du *Voyage en Islande par ordre de S. M. danoise*, d'Olafsen et Povelsen, 1802, 5 vol. in-8, terminée par M. Biornerod, Norwégien.

GAUTIER, sire d'Yvetot, valet de chambre du roi Clotaire Ier, ayant encouru la disgrâce de son maître, quitta la France, et fit pendant 10 ans la guerre aux ennemis de la foi. Espérant que le temps aurait apaisé le ressentiment de Clotaire, Gauthier vint le vendredi-saint de l'année 536 se jeter à ses pieds dans l'église de Soissons, mais à peine le roi l'eut-il reconnu qu'il lui plongea son épée dans le cœur. Le pape Agapet exigea, sous peine de l'excommunication, que Clotaire réparât cette cruauté en érigeant en royaume la seigneurie d'Yvetot : mais ce fait n'est pas incontestable, on peut consulter à ce sujet la *dissertation* de l'abbé de Vertot, insérée dans les Mémoires de l'académ. des Inscript., t. 4; le *Précis analyt. des travaux de l'académie de Rouen*, 1812, in-8; *les Preuves de l'Histoire du roy. d'Yvetot*, par Jean Ruault, Paris, 1631, in-4; *Dissertat.* sur ce prétendu roy., par l'abbé des Thuileries, impr. dans le *Dictionn. univ. de la France*, t. III, et la *Dissertat. de Foncemagne*, insérée dans la *Description de la Haute-Normandie*, par Toussaint-Duplessis.

GAUTIER (René), avoc.-gén. au gr. conseil, né dans l'Anjou vers 1560, mort vers 1637, avait été lié intimement avec le cardinal de Berulle, qu'il suivit dans son ambassade en Espagne. A son retour de ce voyage, pendant lequel il s'était familiarisé avec la langue espagnole, il se voua exclusiv. à la trad. de différ. ouv. de dévot., notamment d'après Ant. Molina, L. Pontanus et Ribadeneira, et il se fit ainsi la réputation d'un écrivain pieux et infatigable. Moréri a donné une liste des nombr. trad. de R. Gautier, à qui les biogr. modernes ont refusé une simple mention ; nous ajouterons à cette liste, d'après l'aut. de l'*Examen crit. du Dictionn. hist.*, les trad. de l'*Imitation de J.-C.*, pub. en 1605, et celle des *Tr. spirit.* de Th. A'Kempis, 1623, in-12. — Gautier (Jean-Ant.), conseiller d'état de la république de Genève, né dans cette ville en 1674, m. en 1729, introduisit le goût de la bonne philos. dans sa patrie. On a de lui, entre autres écrits sur cette science : *Pensées philos.*, 1712, in-12. Il a fait un gr. nombre de *notes* pour l'*Hist. de Genève* par Spon (édit. de 1730), et a laissé 13 vol. in-fol. de MSs. sur le même sujet.

GAUTIER (Hubert), ingénieur de la marine roy. et inspecteur-général des ponts-et-chaussées, né à Nîmes en 1660, m. à Paris en 1737, a pub. un grand nombre d'ouvr. parmi lesquels on distingue : *Traité des Fortifications*, etc., Lyon, 1685, in-12; *Traité des Armes à feu*, *etc.*, *avec la manière de diriger leur portée*, ib.; *Tr. de la construction des chemins*, *tant de ceux des Romains que des modernes*, *etc.*, *sur les canaux de navigation*, *d'arrosage*; *Sur la conduite des mâts de vaisseaux*, *depuis les forêts où on les abat jusque dans les ports de mer*, Paris, 1715, in-8, ibid., 1721, 1728, 1751; trad. en allem., Leipsig, 1759, in-8; *Traité des Ponts*, etc., Paris, 1716, in-8; ibid., 1723, 1728, 1765, in-8, avec 26 pl. et des augm., etc.

GAUTIER (Isidore-Marie-Brignolles), dit *Gautier du Var*, né vers 1765 à Brignolles (Provence), mort à Paris en 1824, avait été député au conseil des cinq-cents. Il ne parut jamais à la tribune nation., mais il a consigné ses opinions polit. (à cette époque) dans deux lettres insérées dans le *Moniteur* des 2 prairial et 12 messidor an IV (1798). La liste de ses écrits, qui se trouve dans la *Bibliographie de la France* (1825, p. 679), offre un tabl. singulier de ses variations en matière de doctrine politique. Nous citerons comme les plus remarq. ses *Annales des Sessions du Corps-Législatif*, de 1814 à 1822, 10 vol. in-8 (avec M. d'Aurévilla).

GAUTIER D'AGOTY (Jacq.), peintre, grav., anatomiste, né à Marseille vers 1710, m. en 1785, s'était donné pour l'inventeur de l'art de graver et d'impr. en couleurs naturelles, bien qu'un artiste nommé Leblon eût employé avant lui un procédé semblable, avec cette seule différence qu'il ne faisait usage que de trois couleurs, au lieu des quatre employées par Gautier. On a de celui-ci plus. ouv. concernant la physique et l'hist. natur., dont il s'était occupé au milieu de ses travaux ordinaires, la peinture et surtout l'anatomie. Nous commencerons par mentionner ces derniers qui sont les plus importans : *Myologie de la Tête*, en 8 pl. coloriées, Paris, 1745, gr. in-4; *Myologie du Pharinx*, *du Tronc et des extrémités*, en 12 pl., ibid., 1748, gr. in-4 : ces deux collect., gravées d'après les dissections et avec des tables explicatives de Duverney (*v.* ce nom), ont été réunies sous le titre de *Myologie complète*, ou *Descript. de tous les Muscles du corps humain*, en 20 pl., Paris, 1746, gr. in-4; *Anatomie complète de la Tête et de toutes les parties du Cerveau*, 8 pl. avec les tables explicatives, ib., 1748, in-4; *Anatomie générale des Viscères*, *angeïologie et névrologie*, etc., en 18 pl., ib., 1752, in-4; *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, etc., en 20 pl., Marseille, 1759, 1763 et 1770, in-fol.; *Exposit. anatom. des maux vénériens*, etc., en 4 pl., Paris, 1773, in-fol.; *Exposit. anatom. des organes des sens*, *etc.*, 7 pl., ibid., 1775, in-fol.; *Anatomie des parties de la générat. de l'homme et de la femme*, etc., ibid., 1778, 1785, 8 pl. in-fol. Parmi les autres ouv. de J. Gautier d'Agoty, nous citerons : *Lettre concernant le nouvel art d'impr. les tabl. avec 4 couleurs*, Paris, 1749, in-12; *Nouv. Système de l'Univers*, ibid., 1750-51, 2 vol. in-12; *la Zoogénie*, ou *génération des animaux*, Paris, 1750, in-12; *Observations sur la physique*, *l'hist. natur. et la peint.* (origine primitive du *Journal de Physique*), 18 numéros, pub. de 1752 à 1755; *Observ. sur la Peint. et sur les Tabl. anciens et modernes*, Paris, 1753, 2 vol. in-12; *Collect. de Plantes usuelles gravées en couleurs*, ibid., 1767, in-4. — Arnaud-Eloy Gautier d'Agoty, fils du précéd., succéda à son père dans l'art de grav. et d'impr. avec les 4 couleurs (le noir, le blanc, le jaune et le rouge), et donna des soins aux ouvr. suiv. : *Observat. périod. sur l'Hist. natur.*, *la Phys. et les Arts*, etc, journal commencé par Dagoty père et continué par l'abbé Rosier; *Planches d'Hist. natur. grav. en couleurs*, Paris, 1757, in-4 : c'est la collect. pure et simple des gravures contenues dans 9 vol. du journ. précédent; *Cours complet d'Anatomie* peint et gravé en couleur, et expliqué par Jadelot, Nanci, 1773, in-fol. A.-E. Gautier a réuni dans ce rec. toutes les planches anatom. déjà grav. et publ. par son père. — Gautier (Jean-Baptiste), frère du précéd., m. à Paris en 1786, a pub. : *Galerie franç.* (suite de portraits des hommes et des femmes célèbres de France, avec une notice sur leur vie, Paris, 1770, gr. in-4; il n'en a paru que deux livrais.; l'auteur céda son privilége à Hérissant, qui a publié un 2e vol. petit in-fol., 1772 (les portr. sont grav. par Cochin); *Monarchie franç.*, ou *Rec. chronol. des Portr. de tous les Rois et des chefs des prem. familles*, Paris, 1770, in-4 : cette entreprise ne réussit point, et il n'en parut qu'une seule livr. — Gautier d'Agoty (Fabien), frère du précéd., avait annoncé par souscript. une *Hist. natur.*, ou *Exposition géner. de toutes ses parties*, *grav. et impr. en couleurs natur.*; mais il ne paraît pas qu'il ait donné suite à ce projet. — Son fils Edouard Gautier d'Agoty publia vers 1780 une livr. de 12 estampes grav. en coul. d'après des tabl. de la galerie du Palais-Royal : cette entreprise ne fut pas continuée faute de souscripteurs. Edouard se retira en Italie, et m. à Milan en 1784. — On connaît encore

plus. autres artistes du nom de Gaultier ou Gaultier : Léonard GAULTIER, grav. au burin, né à Mayence dans le 16e S., a laissé plus. estampes dans le genre de l'hist., grav. d'après ses propres dessins et d'après différens maîtres. — GAUTIER (Nicolas), né à Paris en 1575, a gravé plusieurs sujets de l'histoire d'Henri IV. — GAUTIER (Pierre), peintre et grav. franç., né dans le 18e S., s'était fixé à Naples. On a de lui plus. gravures historiques d'après Solimène

GAUTIER DE COINCY (N.), connu aussi sous le nom de *Danz-Gautier*, poète français du 13e S., m. en 1236, prieur de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, a laissé un *Recueil de chansons*, qui, suivant l'abbé Lebeuf (*voy.* ce nom), est un des plus beaux monumens de poésie nationale, sous les règnes de Philippe-Auguste et de Louis VIII.—GAUTIER d'Espinais et GAUTIER d'Argies, également poètes du 13e S., sont auteurs de quelques chansons dont M. de La Borde a fait mention dans son Essai sur la musique.

GAUTIER DE MORTAGNE, en latin *Walterus de Mauritaniâ*, théologien du 12e S., tint école publique dans l'abbaye de St-Remi de Reims, devint évêque de Bourges, puis de Laon en 1155, et m. dans cette ville en 1174. On trouve cinq *lettres* de ce prélat dans le *Spicileg.* de d'Achery, sur des questions de théologie et de dévotion : la 5e est adressée au *moine maître Pierre* (Abailard). Gautier avait complété le *Corpus theologiæ* de son compatriote Hugues de Mortagne (*v.* ce nom), par deux traités *sur l'ordre et le mariage;* mais ces mêmes traités sont restés MSs.

GAUTIER DE SIBERT (N.), littér., né à Tonnerre en Bourgogne vers 1725, vint se fixer à Paris, fut reçu membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1767, et m. en 1798, dans sa ville natale où il était retourné à l'époque de la révolution. On trouve dans le recueil de la société savante dont il faisait partie, huit *mém.* intéressans sur différens sujets ; et il a pub. en outre les ouv. suiv. : *Variations de la monarchie franç.*, etc., ou *Hist. du gouvern. de la France depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, Paris, 1765, 1789, 4 v. in-12; *Vies des emper. Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, ibid., 1769, in-12; *Hist. des ordres royaux, hosp. et milit. de St-Lazare, de Jérusalem et de N.-D. du Mont-Carmel*, Liége et Bruxelles, 1775, in-4; *Considér. sur l'ancienneté de l'existence du tiers-état, et sur les causes de la suspens. de ses droits pendant un temps*, Paris, 1789, in-8.

GAUTIER. V. GAULTIER et GAUTHIER.

GAUTRUCHE (PIERRE), jésuite, né à Orléans en 1602, prit le prénom de Denis, en entrant dans la société de Jésus, professa successivement les humanités, la philosophie, la théologie et les mathématiques dans les colléges de ce même institut, et m. à Caen en 1681. On a de lui : *Hist. sainte, avec l'explication des points controversés de la religion chrét.*, imp. plus. fois : la meilleure édit. est celle de 1692, 4 vol. in-12; *Mathematicæ totius institutio*, Caen, 1633, 1656, in-8 ; *Institutio totius philosophiæ cum introduct. ad alias facult.*, 1653, 4 vol. in-12; *Scopuli novorum dogmatum*, etc., 1673; *Nouv. Hist. poét. pour l'intelligence des poëtes et aut. anciens*, 18e édit. : la dern. est celle de Paris, 1725, in-12, revue et augmentée par l'abbé B*** (Bellegarde, suiv. le Dictionn. des Anonymes).

GAUZARGUES (CHARLES), composit. de musique sacrée, abbé de Noblac et secrétaire du cabinet du comte d'Artois, né en 1723 à Tarascon (Provence), mort vers la fin du 18e S., occupa pendant douze années la place de maître de musique de la cathédrale de Nîmes, et fut ensuite reçu à la chapelle du roi. Il a laissé, entre autres morceaux de musique sacrée, un *Te Deum*, un *de Profundis*, etc.

GAUZBERT ou GOSBERT, moine de l'abbaye de Fleury au 9e S., paraît s'être appliqué à copier es meilleurs livres de l'antiquité ; on cite parmi ces copies, celle de la *Vie de St Benoît*, par le pape Grégoire-le-Grand. Il cultiva aussi la poésie et composa, à la louage de Guillaume, comte de Blois, un acrostiche, curieux seulement par les difficult. que l'aut. s'est créées et qu'il a vaincues. Cette pièce a été imprimée dans l'*Auberti familia rediviva* du P. Labbe, et dans l'*Hist. de Blois* du médecin Jean Bernier.

GAUZLIN, GAUSLIN, GAUSCELIN ou même JOSSELIN, abbé de Fleury et archev. de Bourges, fils naturel de Hugues Capet, passait pour un des hommes les plus instruits de son temps ; il eut part aux principales affaires ecclésiastiques du 11e S., et m. 1029. *Sa vie*, écrite par André, moine de Fleury, est restée MS. On connaît de Gauzlin deux *lettres* adressées, l'une à Oliba, évêque de Vich en Catalogne, au sujet de la mort du frère de ce prélat ; l'autre au roi Robert au sujet d'une pluie de sang qui était tombée sur une des côtes maritimes de l'Aquitaine ; un *Discours prononcé en présence du roi Robert, pour assurer à St Martial le titre d'apôtre*, etc., imp. dans les actes du concile de Limoges en 1031.

GAVANTI (BARTHÉLEMI), en lat. *Gavantus*, gén. des barnab., consult. de la congrég. des rites, né en 1569 à Monza, m. à Milan en 1638, a laissé plus. ouv. sur les cérémonies de l'Eglise, et les rites usités dans les temps anciens ; entre autres : *Gavanti thesaurus sacrorum rituum, seu commentarius in rubricas missalis et Breviarii romani, cum novis observat. et additionibus merati*, Turin, 5 vol. in-4, avec fig., de 1736 à 1740, et Venise, 1740, 2 vol. in-f°. : Claude Arnaud, oratorien et docteur en théologie, a fait un abrégé de ce commentaire, d'abord en latin, Rome, 1631, in-4, puis en franç., Toulouse, 1650, in-12 ; *Manuale episcoporum*, Paris, 1647, in-4 ; *Praxis visitat. episcopalis et synodi diœcesanæ celebr.*, Rome, 1628, in-4.

GAVARD (HYACINTHE), médecin, un des anatomistes les plus distingués du 18e S., né à Montmélian en 1753, m. en 1802, s'était formé d'après les leçons du célèbre Desault. On a de lui : *Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault*, Paris, 1791, 2 vol. in-8, et 1795, augm. d'un *Traité des ligamens*; *Traité de myologie*, ibid., 1802, in-8, 2e édit., revue et corrig.; *Traité de splanchnologie*, ibid., 1802 et 1809, in-8, revue et corrigé. Tous ces écrits, particulièrem. le dernier, sont regardés comme classiques. Il avait en outre imaginé, pour l'instruction des enfans, dont il s'occupa avec un zèle vraiment philanthr., une méthode au moyen de laquelle on peut enseigner à la fois la lecture et l'écriture.

GAVASSETI (MICHEL), méd. italien du 16e S., a pub. sur plus. points de son art divers écrits parmi lesquels on distingue le suiv. : *Exercitatio methodi anatomicæ*, Padoue, 1584, in-4.

GAVEAUX (PIERRE), acteur et compositeur de musique, né en 1764 à Béziers, entra comme enfant de chœur à la cathédrale de cette ville à l'âge de 7 ans, termina ses prem. études musicales à 10, et eut successiv. pour maîtres de composition le célèbre organiste Combes, l'abbé Tindel, amateur enthousiaste et prof. de philos. du jeune virtuose, enfin François Beck, organiste de St-Séverin à Bordeaux. Après plusieurs années de séjour dans cette dern. ville, où il s'était attaché au théâtre, Gaveaux se rendit à Montpellier en 1788 ; il y occupa pendant un an l'emploi des prem. amoureux au grand opéra, fut admis à débuter comme prem. tenor au théâtre de *Monsieur* (aux Tuileries), et fit partie du théâtre Feydeau lors de sa formation en 1804. Gaveaux est mort à Paris le 5 fév. 1825. Il a laissé outre plus. comp. estimées, un gr. nomb. d'opéras parmi lesquels on distingue : *l'Amour filial*, 1792; *la Famille indigente*, 1794; *le Petit Matelot*, 1795; *M. des Chalumeaux*, 1806; *l'Enfant prodigue*, 1811; *une Nuit au bois*, 1818, etc. Plus. des airs de Ga-

veaux sont devenus popul., notamment *la Pipe de Tabac*. Ce fut lui qui mit en musique les fameuses strophes de M. Souriguières, *le Reveil du Peuple*.

GAVERSTON ou GAVESTON (Pierre de), favori d'Edouard II, avait captivé la confiance et la tendresse de ce prince en corrompant ses mœurs, en lui inspirant des passions honteuses et en les favorisant. Les prodigalités et l'orgueil de cet homme révoltèrent plus. fois la noblesse contre lui : le roi fut forcé de l'exiler ; mais à peine le mécontentem. paraissait-il calmé, qu'Edouard rappelait auprès de lui cet indigne ministre de ses plaisirs. Enfin les barons, las de supporter un joug aussi odieux, prirent les armes contre Gaveston, le firent prisonnier et lui tranchèrent la tête. Le fameux Jean Boucher, curé de St-Benoît, a pub. : *Hist. tragique et memorable de Pierre Gaverston, tirée des chroniques de Thomas Walsingham*, et tournée du latin en français, 1588, in-8. (*V.* Edouard II.)

GAVINIES (Pierre), musicien compositeur, un des virtuoses les plus parfaits qu'ait produits la France, né à Bordeaux en 1726, fut professeur de violon au Conservatoire de musique, et mourut à Paris le 9 septembre 1800. On a de lui un opéra en 3 actes, *le Pretendu*, joué avec succès aux Italiens en 1760 ; des *concertos*, des *sonates*, et un recueil intit. : *les Vingt-quatre matinées*. Il passe pour l'auteur de l'*Errata de l'Essai sur la musique ancienne et moderne* de La Borde, publié sous le nom d'une dame, et d'un écrit intit. : *Mon dern. mot*. Ces deux brochures ont pour objet de venger J.-J. Rousseau des injures que La Borde lui a prodiguées. L'*Eloge histor. de Gaviniès* a été pub. en 1802 par la princ. Constance de Salm. M. Fayolle a pub. une *notice* sur sa *vie*, jointe à celles de *Corelli*, *Tartini*, *Pugnani et Viotti*, Paris, in-8, avec les portraits de ces cinq artistes.

GAVIROL (Soleyman ben), rabbin juif, né à Malaga au commencement du 11e S., m. à Valence en 1070, avait cultivé avec succès la grammaire, la philosophie, l'astronomie, la musique et la poésie. Il a écrit en arabe les ouv. suiv. : *Tikkun middot* (Correction des mœurs), dont une copie se trouve dans la biblioth. Bodléienne ; et *Mivchar appenim* (Choix de perles) : ce sont deux traités de philosophie morale. Le catalogue des autres ouvr. de Gavirol et de ses poésies (en hébreu) se trouve à l'article de ce rabbin dans le *Dictionn. histor. des aut. hébreux* par Rossi.

GAWRY (N., comte de), seigneur écossais, forma vers la fin du 16e S., sous le règne de Jacques VI, un complot auquel prit part une partie de la haute noblesse, et qui est appelé dans l'histoire *conjuration des lords de Ruthwen*, du nom d'un château appartenant à ce même Gawry. Le but des conjurés était de forcer le monarque à expulser du royaume ses ministres le duc de Lennox et le comte d'Arran. A cet effet, ils s'emparèrent de la personne de Jacques VI et le tinrent prisonnier jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'éloignement de ses favoris ; mais à peine rendu à la liberté, le roi rappela le comte d'Arran et lui promit de poursuivre ses ennemis au mépris d'une amnistie solennelle. Gawry, qui avait empêché ses autres conjurés de sacrifier le ministre à leur haine, fut la première victime du ressentiment de ce dernier, et périt sur l'échafaud en 1584.

GAY (John), poète anglais, né dans le Devonshire en 1688, mort en 1743, fut l'ami du célèbre Pope (*v.* ce nom), et le camarade de plaisir de la plupart des beaux-esprits de son temps. Ses ouvr. sont : l'opéra du *Gueux* (Beggar's opera), 1727, product. bizarre et licenc. qui eut un succès prodig. à Londres et dans les provinces, assez mal trad. en franç. par A. Hallam, Londres, 1750, in-8 ; *Polly*, ou la suite du *Gueux*, pièce non représentée, mais souv. réimp. ; une tragédie burlesque intit. : *Comment l'appelez-vous ?* jouée avec succès, trad. en franç., et insérée avec l'opéra du *Gueux*, traduct. nouvelle par Patu, dans le *Choix de petites pièces du théâtre angl.*, 1756, 2 vol. in-12 ; plus. tragéd., coméd. et aut. pièces de théâtre ; des *fables*, 1726, que l'on regarde comme ses meilleures productions ; deux poèmes en trois chants : l'*Eventail* (imité en vers français par Millon de Liége, traduit en français par Coustard de Massi) et *Trivia*, ou l'Art de se promener dans les rues de Londres ; des *poésies mêlées*, *élogues*, *épît.*, *ballades*, *chansons*, etc. Les *fables* de Gay, suiv. du poème de l'*Eventail*, ont été trad. par mad. de Keralio, Paris, 1759, in-12, et imitées en vers fr. par M. Joly de Salins, ibid., 1811, in-18. M. de Mauroy a pub. des *fables* choisies de Gay, mises en vers français, Paris, 1784, in-12.

GAY (Thomas), dominicain provençal, docteur et professeur en théologie, littérateur et poète lat., né à Tarascon dans le 17e S., a laissé plus. écrits recueillis et pub. sous le titre suiv. : *Ager dominicanus, unà cum fragrantibus libris in eo crescentibus, elogiis rythmicis exornatus*, Valence, 1691, in-4. — Gay (Nicolas), m. à Margate en 1804, est aut. d'un écrit intit. : *Strictures on the proposed union between Great Britain and Ireland, with occasional remarcks*, Londres, 1797.

GAY (Le). V. Legay.

GAY-VERNON (Léonard), député de la Haute-Vienne aux assemblées législative, et conventionn., né en 1748 à St-Léonard (Limosin), d'une famille noble, était avant la révolution curé de Compreignac dans le diocèse de Limoges. S'étant prononcé avec chaleur pour les principes de cette époque, il fut élu en 1791 évêque constitutionnel de la Haute-Vienne, et sacré à Paris le 13 mars de la même année. Lors du procès du roi il vota la mort sans appel et sans sursis, abdiqua publiquement son caractère dans la séance du 7 nov. 1793, et continua à signaler l'exagération de ses principes dans les diverses assemblées qui se succédèrent jusqu'en 1797. Exclu du conseil des cinq-cents par le directoire, il accepta le consulat de Tripoli de Syrie, ne put se rendre à cette destination par suite de la déclaration de guerre avec la Turquie, et séjourna quelq. temps à Rome, où il exerça pendant plus. mois les fonctions de secrétaire-général du consulat romain. Un arrêté du directoire l'ayant déclaré déchu de la qualité de citoyen français, il ne reparut sur la scène politiq. qu'après la journée du 30 prairial an IV, fut nommé vers cette époque commiss. central près l'admin. départem. de la Somme, et donna sa démiss. après le 18 brumaire. Il vécut retiré dans sa terre de Vernon jusqu'à la loi d'amnistie de 1816, fut compris dans l'ordonnance de proscription, obtint trois ans après la permission de rentrer en France, et m. dans sa terre de Vernon, près de Limoges, en 1822. Gay-Vernon a fait par son testament divers legs pieux : réparation tardive, mais pourtant honorable, des nombr. écarts de sa vie polit. et religieuse.

GAY-VERNON (J....), maréchal-de-camp, frère du précédent, né en 1760 à St-Léonard, où il m. en 1822, avait été admis à l'école du génie en 1780 comme sous-lieuten. Employé à l'armée du Rhin en 1792, il se distingua aux attaques de Spire et de Mayence, fut chargé, ayant sept bataillons sous ses ordres, de construire la tête du pont de Cassel. Tour à tour aide-de-camp de Custine et du général Houchard, il fut arrêté avec ce dernier après la victoire de Hondscoote, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Gay-Vernon fut un des fondateurs de l'école polytechnique qu'il dirigea en second pendant dix-sept ans. Ayant été nommé en 1813 command. de la forteresse de Torgau, il fut fait prisonnier après une défense honorable, et obtint la permission de rentrer en France sur parole. On a de lui les deux ouv. suiv. : *Exposition abrégée du cours de geometrie descriptive appliquée à la fortification*, etc., 1802, in-4 ; *Traité élément. d'art*

militaire et de fortificat., etc., Paris, 1805, 2 vol. in-4, trad. en angl., et en divers autres langues.

GAYA (Louis de), sieur de Tréville, capitaine au régim. de Champagne sous le règne de Louis XIV, est aut. des ouv. suiv. : *l'Art de la guerre*, etc., Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12; *Traité des armes*, 1678, in-12, fig.; *Cérémonies nuptiales de toutes les nations*, Paris, 1680, La Haye, 1681, in-12, traduites en italien, Venise, 1683, in-12; l'*Hist. généalog. et chronolog. des dauphins de Viennois depuis Guigues, en 1227 jusqu'à Louis V, fils de Louis-le-Grand*, Paris, 1683, in-12; *Les huit barons ou fieffés de l'abbaye de St-Corneille de Compiègne*, etc. (avec le catalogue des abbés), Noyon, 1686, in-12.

GAYANT (Louis), ancien prevôt de la compag. des chirurgiens de Paris, m. à Maestricht en 1673, chirurgien consultant des armées de Louis XIV, eut la réputation d'un des plus habiles anatomistes de son temps. On lui attribue l'ouv. int. : *Communicatio ductûs thoracici cum emulgente*, Francfort, 1668, in-4.

GAYRAUD (François de), conseiller au sénéchal de Toulouse dans les 16e et 17e S., est cité dans les annales de cette province comme un exemple frappant des désordres auxquels peut entraîner le libertinage. Parvenu jusqu'à la vieillesse sans s'être fait remarquer que par une conduite irréprochable, il s'éprit d'un fol amour pour une belle Portugaise nommée Violante, dont les désordres surpassaient encore les attraits; et, pour couvrir d'un masque honorable l'affreux commerce de cette autre Laïs, il la fit épouser à un avocat nommé Romain, homme contrefait et d'un abord repoussant. Ce dern. ayant voulu mettre un terme aux prostitutions de celle qu'il n'avait pas craint de prendre pour femme, Gayraud, de concert avec trois autres compagnons de sa crapuleuse débauche, et qu'un même intérêt poussait au même crime, lui tendit un guet-apens et le fit assassiner. Un juste supplice atteignit les coupables (1609); et l'exemple du châtim. de Violante fit sur les belles Toulousaines une impression si durable, que depuis ce temps, disent les histor. auxquels nous empruntons ce récit, le souvenir s'en est conservé d'âge en âge comme une leçon salutaire contre le luxe de la parure et l'oubli des devoirs.

GAYOT DE PITAVAL (François), littérateur, né à Lyon en 1673, m. en 1743, fut successivement abbé, militaire et avocat. On a de lui un grand nombre d'ouv., dont les principaux sont : *Biblioth. des gens de cour*, 1723; 1747, 7 vol. in-12; *Campagne de Villars en 1712*, Paris, 1713, in-12; *l'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 1728, 2 v. in-12; *Esprit des conversat. agréables*, 1731, 3 v. in-12; *Causes célèbres et intéressantes, avec les jugem. des cours souver. qui les ont décidées*, Paris, 1734, et années suiv. 20 vol. in-12; recueil qui ne vaut pas celui de Richer (*v.* ce nom).

GAYTON (Edmond), écriv. angl., né à Londres en 1609, m. à Oxford 1666, a laissé entre autres productions : *Chartæ scriptæ*, ou *Nouveau jeu de cartes appelé* play by the book, 1645, in-4; *Notes agréables sur don Quichotte*, 1654, in-fol.; *l'Art de la longévité*, ou *Institut. diététiques*, Londres, 1659; *Hymna de Febribus*, ibid., 1655, in-4; et plus. autres écrits tant en prose qu'en vers.

GAZA ou GAZIS (Théodore), savant grec du Bas-Empire, quitta Thessalonique, sa patrie, en 1429, vint en Italie, y enseigna le grec, et fonda l'académie de Ferrare; appelé ensuite à Rome par Nicolas V, il traduisit, d'après les ordres de ce pontif, plus. ouv. du grec en latin, et m. dans l'Abruzze en 1478. Ses principaux ouvrages sont : une trad. des *Problèmes d'Aristote*; id. d'un *Traité de la composition* de Denys d'Halicarnasse; id. de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Venise, 1476, in-fol.; id. *des Plantes* de Théophraste, Paris, 1629, in-8; trad. (du latin en grec) du *Traité de la vieillesse et du songe de Scipion* de Cicéron; *Gramm. grecque* en 4 parties, trad. en latin, les deux premiers livres par Erasme, les autres par Herrsbach, Tudanus, etc., avec des comm., Crocus, etc., elle a eu de nombr. édit. Gaza a laissé plus. ouv. inédits, dont on trouvera les tit. dans Fabricius, dans Hody et dans Boerner (*v.* ces noms).

GAZA (Jean de), connu aussi sous le nom de *Jean le Grammairien*, vivait dans le 15e S. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort; mais on a de lui la description en vers d'un tableau cosmographique qui existait à Gaza ou à Antioche : c'est un poème de 701 vers héroïques avec une préface, qui a été inséré, avec quelques notes, dans les *Leçons diverses* de Rutgers, 1618, in-4.

GAZÆUS. V. Enée de Gaza.

GAZAIGNES (Jean-Antoine), chanoine de St-Benoît de Paris, docteur en théologie, né à Toulouse en 1717, a pub., sous le nom d'Emmanuel-Robert de Philibert, les *Annales des soi-disant jésuites*, Paris, 1764, 5 gros vol. in-4.

GAZAVON, prince de la province d'Arscharouni en Arménie, vers la fin du 4e S., soutint avec avantage plusieurs guerres contre les autres souverains de l'Arménie, et fut nommé par l'empereur Théodose général de toutes les troupes qui se trouvaient dans la partie de ce royaume soumise à la puissance romaine. Il fut fait prisonnier par le roi de Perse en l'an 388, et m. dans les fers l'année suivante.

GAZET (Guillaume), en latin *Gazæus*, historien ecclésiastique, né à Arras en 1554, profess. les humanités au collège de Louvain, fut curé de Ste-Madelaine d'Arras, puis chanoine de la collégiale d'Aire, et m. en 1612. Il a laissé sur l'hist. des Pays-Bas un assez gr. nombre d'ouv., dont on trouvera la liste dans Niceron, tom. 43; les principaux sont les suiv. : *Hist. ecclésiast. des Pays-Bas*, etc., Valenciennes, 1614, in-4; *l'Ordre et suite des évêques et archevêq. de Cambrai*, etc., Arras, 1597, in-8; *l'Ordre des évêques d'Arras*, etc., ibid., 1598, in-8, etc.—Gazet (Alard), bénédictin, neveu du précédent, né à Arras en 1566, m. dans la même ville en 1626, a donné une édit. très-estimée des *OEuvres de Cassien*, avec correct. et notes, Douai, 1617, 2 vol. in-8, Arras, 1628, Paris, 1647, Leipsig, 1722, in-fol. Il a pub. en outre l'écrit suiv. : *Disquisitiones duæ de officio sive horis B. M. Virginis; de Officio defunctorum*, Arras, 1622, in-8. — Gazet (Angelin), jésuite, frère du précédent, recteur des colléges d'Arras, de Valenciennes et de Cambrai, né à Arras en 1568, m. en 1633, a pub. en vers iambes et scazons, des *Pia hilaria*, Pont-à-Mousson, 1625, Anvers, 1629, in-12, Lille, 1638, in-8.—Gazet (Nicolas), religieux de l'observance de St-François, professeur de théolog., né à Arras, probablem. de la famille des précédens, est aut. de quelq. ouv. ascétiq. dont on trouve la liste dans Wadding.

GAZI-HASSAN ou *Hassan-le-Victorieux*, grand-amiral (capitan-pacha) et premier ministre (grand-vézyr) de l'empire othoman sous les règnes de Moustafa III et d'Abdoulhamid, rendit de grands services à ces deux souverains pendant les guerres de 1769, 1779 et de 1788, contre la Russie. Ayant essuyé des revers en 1789, il encourut la disgrace du sulthan Sélim, fut tué au camp de Schoumla en 1790, et sa tête fut envoyée à Constantinople. Il avait conçu de grands projets de réforme pour la marine othomane, et déjà il était parvenu, malgré les préjugés de sa nation, à perfectionner la construction des bâtimens de guerre.

GAZIUS (Antoine), médecin italien, m. à Padoue en 1530, a laissé les ouv. suiv. : *Florida corona medicina, sive de conservatione sanitatis*, Venise, 1491; Lyon, 1500, 1514, 1516, in-4, 1534, in-8; Strasb., 1546, in-8; Padoue, 1549; *de Somno et vigilia libellus*, Bâle, 1539, in-fol.;

le ratione evacuandi libellus, etc., Bâle, 1541, in-fol., ib., 1665, in-8; Ærarium sanitatis de vino et cerevisiâ, Augsbourg, 1546, in-8, Padoue, 1549, in-8.

GAZOLA (Joseph), médecin italien, né à Vérone en 1661, m. dans la même ville en 1715, a laissé, entre autres ouv. sur son art: *Origine, preservativo e rimedio del corrente contagio pestilenz. delle bue*, Vérone, 1712, in-4; *il mondo ingannato da falsi medici*, Pérouse, 1716, in-8, trad. en espag., Valence, 1729, in-8, et en français, Leyde, 1735, in-8, sous le titre de *Préservatif contre le charlatan. des faux médecins*. Il avait pub. en 1689, pendant un séjour de trois ans qu'il fit à Madrid à la suite de Jean de Pesaro, ambassadeur de Venise en Espagne, un ouv. dans la langue de ce pays sous le tit. suiv.: *Entusiasmos médicos, phisicos y astronómicos*.

GAZOLDO (Jean), poète lauréat ital. du 15e S., n'est connu que par un poème très-rare ayant pour titre *Anthropoviographia*, Bologne, in-8, sans date, chez Justinien de Heriberia (Rubiera). Cette espèce de jérémiade sur les misères de la vie humaine est dédiée au card. Sigismond de Gonzague.

GAZON-DOURXIGNE (Sébastien-Marie-Mathurin), littérat., né à Quimper-Corentin, m. en 1784, a laissé 3 *lettres* sur les tragéd. d'*Aristomène* d'*Epicharis* et de *Sémiramis*; *l'Ami de la vérité*, ou *Lettres impart. sur les pièces de Théâtre de Voltaire*, Amst., 1767, in-12; *Hist. de Céphale et de Procris*, 1750, in-12; *Essai histor. et philos. sur les principaux ridicules des différ. nations*, 1766, in-12; une trad. du *Poème des jardins* du P. Rapin, 1772, in-12; *Anténor*, poème, 1748, in-12; *Alzate* ou *le Préjugé detruit*, coméd. en un acte, Berlin, 1752, in-8; *Eloge de Voltaire*, 1779, in-8; enfin quelq. odes, épitres et héroïdes médiocres.

GAZZANIGA (Joseph), musicien-compositeur italien, né à Venise en 1748, m. à Vérone en 1810, parcourut plus. cours de l'Allemagne, obtint des succès brillans à Rome, à Bologne, à Turin et dans différ. autres villes d'Italie, où sa réputation balança même quelque temps celle de Cimarosa. Il a laissé, entre autres compositions, les opéras suiv.: *la Pallaccorda*, représ. en 1780; et *l'Orvietano*, en 1781.

GEBAUER (George-Christian), jurisconsulte allemand, né à Breslau en 1690, m. en 1773, professa le droit féodal saxon à l'université de Leipsig, le droit civil à celle de Gottingue, et fut un des plus savans jurisconsultes de son époque. On a de lui un grand nombre d'ouv. estimés dont on trouvera la liste complète dans Meusel (*voy.* ce nom). Nous indiquerons seulement les plus remarquables: *de Aquâ caldâ, occasione legis et gemmæ*, Altdorf, 1714, in-4, réimpr. ensuite sous différens titres; *de caldæ et caldi apud veteres potu, lib. singularis*; *de Justitiâ et jure*, Gottingue, 1738, in-4; *de Patriâ potestate*, Leipsig, 1750 et 1751, in-4; *Ordo institut. justinian. brevibus positionibus comprehensus*, etc., Gottingue, 1752, in-8; *Vestigia juris germanici antiquissima*, etc., ib., 1766, in-8; *Exercitat. academ. varii argumenti*, Erfurt, 1776-77, 2 vol. in-4, avec l'éloge de l'aut. par Heyne: c'est une collection des principales dissertat. que Gebauer avait pub. sur le droit civil. Les dissertat. du même auteur, sur des matières féodales ont été insérées dans le *Thesaurus juris feudalis* de Jenichen.—Quatre musiciens de ce nom, frères et associés, d'origine allemande et fixés à Paris, se sont fait une réputation distinguée dans les dern. années du 18e S., par la publication d'une foule de morceaux pour instrumens à vent: leurs *duos*, *trios* et *quatuors* sont fort répandus, et jouissent d'une estime méritée.

GEBELIN. V. Court.

GÉBER ou GIABER, alchimiste arabe dont le véritable nom est Abou Moussah Djafar al Sofi, né à Hauran en Mésopotamie dans le 8e S., s'est rendu recommandable par des découvertes importantes, telles que le sublimé corrosif, le précipité rouge, l'eau-forte, etc. Ses différ. ouvr., trad. en latin et plus. fois impr., l'ont été collectivem. sous le titre suiv.: *Summæ perfectionis magisterii in suâ naturâ lib. IV, cum additione ejusdem Gebri reliquorum tractatuum*, Dantzig, 1682, in-8.

GEBHARD (Jean), savant professeur de langues anciennes de l'université de Groningue, né vers 1593 à Neubourg dans le haut Palatinat, mort en 1632, a pub.: *Recueil d'observ. critiques sur les princip. auteurs de l'antiquité* (en allem.); *Crepundiorum sive juvenilium curaram lib. III*, Hanau, 1615, in-4; *Antiquarum lectionum lib. II*, Marbourg, 1717, in-4: ces deux derniers ouvrages ont été insérés dans le *Syntagma criticum* de J.-H. Schminck; *in Catullum, Tibullum, Propertium animadvers.*, Hanau, 1618, in-8; *in Vitas Corn. Nepotis spicilegium notarum*, Amsterdam, 1644, in-12; *Variarum lectionum et animadversionum in Livium ex tribus codicibus bibl. Palatinæ erutarum specimen ad librum primum Livii*, Halle, 1712, in-4; *Exilium, sive carminum in exilio scriptorum lib. II*, Amst., 1628, in-12. On a une *vie* de Gebhard, par André, son frère, Groningue, 1633, in-4.

GEBHARDI (Jean-Louis-Lévin), écriv. allemand, né en 1699 à Brunswick, professa l'hist., la philologie et la logique à Lunebourg, et m. dans cette ville en 1764. On connaît de lui: *Facta serenissimorum ducum Brunswicensium heroïca*, Iéna, 1720, in-4; *Mém. histor. et généalog.* en allem., 1749-1762, 3 vol. in-8, et quelq. autres ouv. dans le même genre. — Louis-Albert, fils du précéd., a pub. de 1776 à 1785, 3 vol. in-4, contenant les matériaux laissés par son père pour une *histoire généalogique* des maisons souver. d'Allemagne.

GEBLER (Tobie-Philippe, baron de), homme d'état et littérat. allem., né en 1726 à Zeulenrod, petite ville de la haute Saxe, m. à Vienne en 1786, avait d'abord été secrét. de légat., puis chargé d'affaires du gouv. holland. près la cour de Berlin; il passa ensuite au service de celle de Vienne, et devint successivement secrétaire du directoire général du commerce des états-généraux de la monarchie autrichienne, membre de la chambre aulique, du conseil d'état, conseiller intime et vice-chancelier de Bohême et d'Autriche. On a de lui un recueil de pièces de théâtre, pub. à Vienne en 1771, 3 vol. in-8. Ces pièces, parmi lesquelles il faut distinguer celle qui a pour titre *le Ministre*, ont amené une révolution dans l'hist. du théâtre allem., et particulièrement de celui de Vienne. Elles ont introduit sur la scène, au rapport d'un critique judicieux (M. Schoell), « un ton décent et noble, une morale pure; elles font aimer la vertu, la magnanimité et l'amitié généreuse; elles offrent un tableau vrai des mœurs d'une grande ville, et en particulier de la classe avec laquelle Gebler vivait habituellement. »

GED (Guillaume), imprimeur anglais, originaire d'Ecosse, mort en 1749, avait embrassé l'état d'orfévre qu'il quitta en 1727 pour aller à Londres faire l'essai d'un procédé nouveau de typographie. Ayant conçu l'idée de substituer aux caractères mobiles, des planches de métal coulées représentant des pages ou des feuilles entières, il forma d'abord, avec des caractères mobiles ordinaires, une planche sur laquelle il coula une composition de plâtre qui devint un moule où il versa la matière qui sert ordinairement pour les caractères d'imprimerie et d'où sortit la planche solide qu'il voulait employer. Soit jalousie des autres typographes, soit vice de l'invention, Ged ne réussit pas dans son entreprise: il pub. cependant des livres de prières, une bible et une édit. de *Salluste* (1744), in-12 de 150 p.), imp. suiv. sa méthode. — Son fils, Jacques Ged, associé à ses travaux, a pub. un *mém.* où il expose la méthode de son père, qui eut depuis des

résultats plus satisfaisans. Ce procédé a la plus gr. analogie avec le clichage tel qu'on l'exécute à présent (*v.* CAREZ).

GEDDES (MICHEL), théologien anglican, né en Ecosse dans le 17e S., fut d'abord chapelain de la factorerie anglaise à Lisbonne, devint ensuite chancelier de Salisbury, et m. vers l'an 1714. On a de lui quelques traduct. de l'espagn. et du portugais en anglais, telles qu'une *Hist. ecclésiastique du Malabar*, Londres, 1694, in-8; et une *Histoire ecclésiastique* de l'Ethiopie, ibid., 1696, in-8. Il a laissé aussi plus. écrits dirigés contre l'Eglise romaine, et des mélanges (miscellaneous tracts) sur l'hist. civile et ecclésiast., 1702, 1714 et 1730, 3 vol. in-8.—GEDDES (Jacques), écrivain écossais, né vers 1710, mort en 1749, est aut. d'un *Essai* estimé *sur la composition et la manière d'écrire des anciens et particulièrem. de Platon* (en angl.), Glascow, 1748, in-8.—GEDDES (Alexandre), prêtre catholiq. écossais, né à Ruthven en 1737, vint étudier les bell.-lettres et la théologie à Paris, apprit l'hébreu, le français, l'italien, l'espagnol et l'allem., et retourna ensuite dans sa patrie, où il fut ordonné prêtre en 1764. Ayant entrepris une traduct. de la Bible à l'usage des catholiques de son pays, il se livra avec ardeur à ce travail, le publia, de 1792 à 1797, en 2 vol. in-4, et m. en 1802. Outre cette traduction A. Geddes a pub. encore plus. autres ouvr. littér. et polémiques dont le catalogue se trouve dans le *Biographical dictionnary* de Chalmers. Parmi ces écrits, au nombre de 33, nous indiquerons seulement une traduct. en vers anglais de *Satires choisies d'Horace*, Londres, 1779, in-4; *Carmen seculare pro gallicâ gente tyrannidi aristocraticæ ereptâ*, 1790, in-4; une traduct. littérale en vers anglais du premier livre de l'*Iliade* avec des notes critiques, 1792, in-8; *l'Avocat du diable* (ce titre français est ainsi dans l'ouv. angl.), 1792, in-4; *Carmina secularia tria pro tribus celeberrimis libertatis Gallicæ epochis*, 1793, in-4; une traduct. du poëme de *Vert-Vert* de Gresset, en vers angl., 1793, in-4; *la Bataille de B.* (Bangor), ou *le Triomphe de l'Eglise*, poëme héroï comique, 1797, in-8 (en anglais); *Bardomachia, poema macaron.-latinum*, 1800, in 4.

GÉDÉON, 5e juge d'Israël vers l'an 1245 av. J.-C., était né dans une condition obscure. Il marcha contre les Madianites avec 300 hommes, entra dans leur camp, pendant la nuit, y jeta l'épouvante, et massacra un grand nombre d'entre eux. Il m. quelq. années après, laissant 70 enfans légitimes, outre Abimélech, qu'il avait eu d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GEDIK (SIMON), en latin *Gedilicus*, théologien allem., né à Magdebourg en 1549, m. en 1631, n'est guère connu que par la réfutation sérieuse d'un écrit anonyme faussem. attribué à Acidalius (*v.* ce nom). L'aut. de cet écrit s'amuse à soutenir cette proposition paradoxale: *Mulieres non esse homines* (que les femmes ne sont pas des hommes). Cette réfutation ou *factum*, pub. pour la première fois en 1595, a été réimpr. avec l'écrit qui lui a donné naissance, La Haye, 1641, 1644, in-12. On a encore de Gedik: *Postilla evangelica; Refutat. Sal. Finckii; Pelasgus apostata.*

GEDIKE (FRÉDÉRIC), instituteur allemand, né dans le Brandebourg en 1754, se voua de bonne heure à l'instruction publique, dirigea plus. gymnases en Prusse, devint membre de l'académie des sciences de Berlin, et du comité chargé du perfectionnement de la langue allem. Après avoir été reçu docteur en théol. à la faculté de Halle, il voyagea en Italie, fut nommé inspect. des écoles de la Prusse méridionale et occidentale, et m. en 1803. C'est à lui que la ville de Berlin doit la fondation du séminaire, où sont élevés huit jeunes gens qui se destinent à la haute instruction. Parmi les nombreux ouv. de ce savant instituteur, nous citerons comme les plus remarquables une *traduct.* allemande de quatre dialogues de Platon, le *Ménon*, le *Criton* et les deux *Alcibiades*, Halle, 1780, in-8; une édit. du *Philoctète* de Sophocle, avec des notes, Berlin, 1781, in-8; *M. Tullii Ciceronis historia philosophiæ antiquæ*, etc., Berlin, 1781, 1800, 1815, in-8; deux recueils de morceaux choisis dans les auteurs classiques (en allem.), Berlin, 1782, in-8, souv. réimp.; *Recueil de lectures françaises* (en allem.), ibid., 1785, souv. réimp.; *Pindari carmina selecta*, avec de scolies et des notes, ibid., 1786, in-8; *Choix de morceaux de litterat. franç. à l'usage des hautes classes* (en allemand), ibid., 1792, 1795, 1800, 1809; *Choix de morceaux d'auteurs classiques latins* (en allem.), ib., 1792, in-8; *Recueil de lectures anglaises*, ibid., 1794, 1797 et 1804. La *vie* de Gedike, par Franç. Horn, se trouve en tête d'un recueil de quelques-uns de ses ouv. posthumes, pub. à Berlin en 1808.

GEDOYN (NICOLAS), sav. ecclésiast., né à Orléans en 1667, entra d'abord dans la société des jésuites, professa la rhétorique au collége de Blois, et quitta ensuite son ordre par raison de santé. Rentré dans le monde, il fut admis chez la célèbre Ninon de l'Enclos (*v.* ce nom), sa parente, obtint, par le crédit de ses amis, un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, puis deux autres bénéfices, fut admis en 1711, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, à l'académie française en 1719, et m. en 1744, dans un château près de son abbaye de N.-D. de Baugency, où l'on voit encore son épitaphe. Les ouv. de l'abbé Gedoyn sont: une *Trad. de Quintilien*, pub. pour la prem. fois à Paris, 1718, in-4, réimp. plus. fois en 4 vol. in-12, et estimée malgré les omissions et les inexactitudes que l'on y avait signalées: la dernière et la meilleure édit. est celle pub. par M. Adry, avec des correct. et des augment., Paris, chez Volland, 1810, 6 vol. in-8; une *Traduct. de Pausanias*, avec une préface et des notes, ib., 1731, 2 vol. in-4, cartes et fig.: si l'on en croit MM. Larcher et Clavier, Gedoyn s'aida beauc. de la version lat. de R. Amaseo, et on lui reproche de ne l'avoir pas même rendue avec fidélité; la meilleure édit. de cette trad. fr. est celle d'Amst., 1733, 4 v. in-12; plus. *dissertat.* impr. dans les *Mém. de l'academ. des inscript. et belles-lettres*; des *Reflexions sur le goût*, insérées dans un *Recueil d'opuscules littéraires*, pub. par un anonyme (l'abbé d'Olivet), Amsterdam, 1767, in-12; plus. opuscules réunis et imp. sous le titre d'*Œuvres diverses de M. l'abbé Gedoyn*, 1745, in-12. Voltaire qui avait particulièrement connu cet abbé, et d'Alembert (dans son *Hist. de l'academie française*) en parlent de manière à faire croire qu'il partageait quelq.-unes de leurs opinions philos. Quoi qu'il en soit, l'abé Gedoyn fut un homme de bien, aimable, affable, obligeant et plein de candeur.

GEER (LOUIS de), homme d'état, né en Hollande vers la fin du 16e S., d'une ancienne famille de ce pays, fut appelé en Suède par le célèbre Gustave-Adolphe en 1632, et seconda les hautes vues de ce monarque pour la prospérité intérieure du royaume. Il y établit des fonderies de cuivre, des manufactures d'armes, des fabriques de laiton, introduisit de nouvelles et meilleures méthodes pour fondre le fer, encouragea les talens et l'industrie, fonda des hôpitaux et des écoles, chargea le savant J.-A. Comenius (*v.* ce nom) d'organiser l'instruct. publique, enfin équipa une flotte destinée à défendre les côtes et à protéger le commerce. Tous ces services furent récompensés par les distinctions les plus honorables et les plus flatteuses.—GEER (Charles, baron de), desc. du préc., maréc. de la cour de Suède, né à Stockholm en 1720, fut envoyé dès ses premières années en Hollande, commença ses études à Utrecht, les termina à l'université d'Upsal, et suivit avec assiduité les cours de Celsius, de Klingenstiern et du célèbre Linnée (*v.* ces noms).

Héritier d'une très-grande fortune, il en fit le plus noble usage en se livrant à des actes multipliés de bienfais., et en s'intéressant à toutes les entreprises utiles pour son pays. Il cultiva avec un zèle égal l'hist. naturelle et les sciences qui s'y rapportent, fut membre de l'académie des sciences de Stockholm, et m. en 1778. On a de lui (en français) des *Mém. pour servir à l'Hist. des insectes*, Stockholm, 1752-78, 7 vol. in-4, avec fig. : cet ouv., qui renferme la description de plus de 1,500 espèces, valut à son auteur le surnom de *Réaumur suédois*. On a pub. depuis un vol. qui contient tous les insectes décrits par le baron de Geer, et classés selon sa méthode.

GEFFRYS. V. Jefferys.

GEHAN-GUIR. V. Djihan-Guyr.

GEHEMA (Jean-Abraham), médecin polonais du 17e S., était fils d'un noble qui avait été staroste et chambellan du roi de Pologne. Il embrassa d'abord la carrière milit., puis passa en Hollande avec son régiment. C'est là qu'il résolut d'abandonner son emploi de capitaine pour se livrer sans réserve à l'étude des sciences. Après avoir suivi les divers cours de l'université de Leyde, il s'attacha spécialement à la médecine, fit des progrès rapides dans cet art, fut reçu docteur, devint médecin des troupes danoises dans le Holstein, et plus tard premier médecin et conseiller du roi de Pologne. Il m. au commencement du 18e S. On a de lui les ouvr. suiv. : *Observat. chirurgicarum decas I et II*, Hambourg, 1682, 1686, in-12, trad. en allem., Francf., 1698, in-12 ; *Observat. medic. decas*, Brême, 1686, in-12 ; *de Morbo vulgò dicto Plica Polonica litterulæ*, Hambourg, 1683, in-12, La Haye, 1683, in-8, trad. en holland., Dordrecht, 1683, in-8 ; *Homicides médicinaux commis par la saignée, les purgatifs, les ventouses, les clystères, les juleps et les cordiaux* (en allemand), Brême, 1688, in-8, Leipsig, 1714, in-12, trad. en holland. ; *le Medecin militaire instruit*, etc. (en allem.), Hambourg, 1684, in-12, Bâle, 1691, in-8 ; *la Goutte sûrem. guérie par le moxa des Chinois*, id., Hamb., 1682, in 12 ; *Combat du thé de la Chine avec l'eau chaude*, (idem), Berlin, 1686, in-8 ; *Hygiène rationnelle*, (idem), Brême, 1688, in-12, Leipsig, 1696.1712, in-8, trad. en holland. Gehema a trad. en latin le traité holland. de Bontekoe (*v.* ce nom) sur les fièvres, La Haye, 1683, in-8.

GEHLEN (Adolphe-Ferdinand), chimiste allemand, m. à Munich en 1815, membre de l'académie de cette ville, fut l'un des collaborateurs du *Journal général de chimie*, pub. à Berlin, 1803-1805, 5 vol. in-8, et du *Journal génér. de chimie et de physique*, ibid., 1806 et 1807, in-8. On a aussi de lui une traduct. allem. des *Principes élémentaires de l'art de la teinture, suivis d'une description du blanchissage par le moyen de l'acide muriatique*, par Berthollet, avec grav., Berlin, 1806, 2 vol. in-8 ; et des *Observat. sur des projets ayant pour but l'améliorat. de l'état de la pharmacie*, insérées dans les *Annales de pharmacie* de Berlin, année 1805.

GEHLER (Jean-Samuel-Traugott), savant allemand, né à Gorlitz en 1751, cultiva avec succès les sciences exactes, les lettres, la jurisprud., la chimie, et surtout la physique, professa les mathématiques, fut reçu docteur en droit, puis nommé sénat. de la ville de Leipsig, assess. de la haute cour de justice, et m. en 1795. On a de lui les ouv. suiv. : *Dissert. histor. logarithmorum natural. primordia*, Leipsig, 1776, in-4 ; *Dissert. inaugur. de læsione emtoris ultra dimidium rectè comput.*, ib., 1777, in-4 ; un gr. nombre de *Mém.* et autres morceaux dans le *Recueil pour la physique et l'hist. natur.* (en allem.), dont il dirigea la rédaction depuis 1778 jusqu'en 1795 ; *Dictionnaire de physique*, etc. (en allem.), avec grav., 1787-1791, 4 vol. in-8 : un vol. supplém. parut en 1795. Gehler a trad. en outre, du franç. en allem., plus. ouvr. sur la physique et la chimie par MM. Deluc, Cavallo, Faujas de St-Fond et Fourcroy, Leipsig, 1776, 1781, 1782, 1784, 1788, 1796. On a aussi de lui quelq. poésies, insérées dans un recueil int. *Gedichte*, Leipsig, 1777.

GEIER (Martin), théol. luthérien, né à Leipsig en 1614, m. en 1681, membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, est auteur de différens ouvr. de critique sacrée, rec. en 3 vol. in-fol., Amsterdam, 1695.

GEIGER (Jean-Conrad), peintre, né à Zurich en 1597, m. en 1674, a laissé des tableaux sur verre, et un plan géométriq. du canton de Zurich, pub. par J. Meyer en sept feuilles.—Geiger (Philippe), son frère, a pub. div. ouv. de mathém. — Un autre Geiger (Malachie), médecin et chirurgien à Munich, m. vers 1660, est aut. des ouv. suiv. : *Kelegraphia, seu descript. herniarum*, etc., Munich, 1631, in-8, en allemand ; Stuttgard, 1661, in-12 ; Ulm, 1696, même format ; *Margaritologia, sive dissertatio de margaritis*, Munich, 1637, in-8 ; *Microcosmus hypochondriacus, sive de melancholiâ hypochondriacâ*, ibid., 1651, in-4, figures. — Plus. autres médec. allem. du même nom ont pub. dans le 18e S. des écrits peu remarquables.

GEILER. V. Geyler.

GEINOZ (François), aumônier du régiment des gardes suisses, né dans le canton de Fribourg en 1696, m. en 1752, unissait une vaste érudition à une critique judicieuse. Il avait été reçu, en 1735, membre de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de l'abbé de Vertot. On trouve plus. *observat., recherches* et *dissert.* savantes de cet ecclésiastique dans les tomes 12, 14, 16, 19, 21 et 23 des *Mém. de l'acad. des inscript. et belles-lettres*, et il a inséré plus. art. intér. dans le *Journal des savans*, dont il était un des princip. rédact. Il avait entrepris une édit. d'Hérodote, après en avoir revu le texte sur les MSs. de la biblioth. du roi ; et il se disposait à en donner une traduction française, lorsque des circonstances particulières interrompirent ce travail qu'il n'a point continué. Son *éloge*, par Bougainville, se trouve dans le tome 25 des *Mém.* précités.

GEISLER (Frédéric), bibliographe allemand, né à Reussendorff en 1636, fut professeur de droit à l'université de Leipsig, y fonda l'établissement connu sous le nom de *Collegium anthologicum*, et m. en 1679. On a de lui des dissertations sur des points de droit et des questions littéraires. La plus remarquable est celle intitulée *de Nominum mutatione ad leg. unic. codic. hoc tit. unà cum decadibus quinque script. anonymorum et pseudonymor. à se detectorum*, 1669, réimp. en 1671 avec des addit. sous ce nouv. tit. : *Larva detracta, id est, brevis expositio nominum*, etc., sans nom d'aut. On a aussi de lui un *Sylloge variarum litterarum*, et un *Recensus axiomatum philosophico-juridicorum*, etc.

GEISLER (Jean-Godefroi), savant professeur d'humanités, né à Langenau en Lusace l'an 1726, m. en 1800 à Gotha, où il était biblioth., a pub. : *Comment. de Photii, patriarchæ Constantinopolit. scientiâ medicâ*, Leipsig, 1746, in-4 ; *Dissert. de deâ Concordiâ ex monumentis veterum illustrata ; Recensio numorum thesauri Frideric. in quibus Concordia laudatur*, 1769, in-4. On trouvera la liste de ses autres ouv. dans Meusel.—Geisler (Frédéric-Daniel), notaire à Leipsig, né en 1771, m. en 1798, a rédigé les articles relat. à l'histoire de France dans *le Dictionn. de conversat.* par Loebel, Leipsig, 1796-1797, in-8.

GELADAS ou ELADAS, sculpt. grec du 5e S. avant l'ère chrét., fut le maître du célèbre Phidias. Les anciens citent de lui une statue d'*Hercule*, dont l'exécution lui avait été commandée par une des tribus de l'Attique, pour l'ériger comme témoi-

gage de leur reconnaissance pour cette divinité après la cessation d'une violente épidémie.

GELAIS (St). V. SAINT-GELAIS.

GELALEDDIN. V. DJELAL-EDDYN.

GÉLASE Ier (St), pape, successeur de Félix II, fut élu en 492, approuva ce que son prédécesseur avait fait contre Acace, et refusa d'admettre à sa communion Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait pas condamner publiquement la mémoire de cet hérésiarque; il combattit les erreurs des eutychéens, convoqua en 494 à Rome un concile dans lequel fut dressé un canon des saintes Ecritures conforme à celui que l'Eglise catholique reçoit aujourd'hui, et m. en 496, laissant un *Traité contre Eutychès et Nestorius*, ainsi que quelques *hymnes* et *orais*. St Anastase II fut son successeur.

GÉLASE II, pape, né à Gaëte, fut élu en 1118, après la m. de Pascal II. Cincio Frangipani, consul de Rome, qui avait voulu faire élire un autre pape, le contraignit par ses mauvais traitemens à sortir de Rome immédiatem. après son élection; et, de concert avec l'empereur Henri V, il fit élire à sa place Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase se retira à Gaëte, d'où il excommunia l'antipape et ses protecteurs. Peu après, il rentra un instant dans Rome; mais il en fut bientôt chassé de nouveau par Frangipani. Il se réfugia alors en France, où il fut reçu avec honneur, et termina ses jours dans l'abbaye de Cluny en 1119. Ce pontife avait composé quelq. *vies* de saints et de martyrs.

GELASE, dit *l'Ancien*, év. de Césarée en Palestine au 4e S., a traduit en grec deux livres de l'*Hist. ecclesiast.* pour faire suite à celle d'Eusèbe. Il reste de lui une *Homélie* ou *Discours sur l'Epiphanie*.

GÉLASE *de Cyzique*, auteur grec du 5e siècle, a écrit une histoire du concile tenu à Nicée en 325 (Paris, 1599, in-4, grec-latin). Cette histoire paraît n'être qu'un pâle roman.

GELDENHAUR ou GELDENHAUER (GÉRARD), poète latin, né à Nimègue dans le 16e S., mort en 1542, est également connu sous le nom de *Gérard de Nimègue*. Il fut ami d'Erasme; mais la différence d'opinions religieuses les sépara: Erasme avait embrassé la cause de l'Eglie romaine et Gérard celle de Luther. On a de lui: *Scholia in dialecticam Georgii Trapezuntii*, Cologne, 1538, in-8; *Inferioris Germaniæ hist.*, *Beatus Rhenanus de rebus Germaniæ*, 1610, in-8; *Satyræ VIII*, Louvain, 1515; la *Vie de Rodolphe Agricola*, et celle de *Wesselus Gansfortius*, insérée dans *Fichardi vitæ virorum illustrium*, Francfort, 1536, in-4, etc.

GELÉE (THÉOPHILE), médecin, m. à Dieppe en 1650, avait étudié son art à Montpellier sous le professeur Dulaurens (*v.* ce nom), dont il resta toute sa vie un des plus zélés partisans. Il a pub. quelques *Opuscules recueillis des leçons de Dulaurens en les années 1587 et 1588*, Paris, 1613, in-fol.; *OEuvres d'André Dulaurens*, recueillies et trad. en franç., Rouen, 1661, in-fol., avec fig.; *Anatomie franç. en forme d'abrégé, recueillie des meilleurs aut. qui ont écrit sur cette science*, etc., Rouen, 1635, 1656, 1664, 1683, in-8, Paris, 1656, 1742, in-8.

GELÉE (CLAUDE), plus communément appelé *Claude Lorrain*, peintre de paysages, né au Château-de-Chamagne (Lorraine) l'an 1600, est cité par la plupart des biographes comme un exemple, du reste assez peu vraisemblable, d'un passage inopiné de la stupidité la plus grossière aux premiers degrés du génie. Nous préférons suivre le récit moins merveilleux de l'historien Baldinucci, qui s'appuie sur le témoignage du neveu même du gr. artiste dont il trace la vie. Devenu orphelin à l'âge de douze ans, Claude Gelée alla joindre à Fribourg un de ses frères, graveur en bois, apprit sous lui les premiers élémens du dessin, et se rendit ensuite à Rome, puis à Naples, vivant du produit de son travail quand il ne pouvait recevoir de son pays la rente modique qui constituait toute sa fortune. Après avoir suivi pendant deux ans, dans cette dern. ville, les leçons d'architect. et de perspective de Goffredi, bon peintre de paysages, il retourna à Rome, s'y attacha au célèbre Auguste Tassi, dont il gagna bientôt la confiance la plus intime, et dans la maison duquel il resta jusqu'en 1625, époque où il revint dans sa patrie. Claude n'y passa guère plus d'un an: à peine avait-il fini de peindre l'architecture de l'église des Carmélites à Nanci, que, dégoûté de ce genre de travail, à cause du péril auquel il expose, il repartit pour Rome, où il m. en 1682, après avoir formé et dirigé pendant plus de vingt ans une école d'où sont sortis plus. artistes distingués. On trouvera dans Baldinucci d'intéressans détails sur la vie de ce grand peintre, dont le musée du Louvre possède treize tableaux: la plupart représentent des marines et des paysages. Outre ses deux magnifiques *marines*, où il a peint des vaisseaux richem. chargés entrant dans un port que bordent de chaque côté de somptueux édifices, ses compositions les plus estimées pour la richesse du style et la beauté du coloris sont: le *Sacre de David*; le *Débarquem. de Cléopâtre*; la *Fête villageoise*; la *Vue d'un port de mer au soleil couchant*. Quelques critiques ne craignent pas d'assimiler ces chefs-d'œuvre à ceux dont il a enrichi les palais Altieri et Colonne à Rome. Claude Gelée s'est aussi exercé dans la gravure à l'eau-forte, et a exécuté une suite de vingt-huit paysages très-recherchés des amat., mais principalement à cause de la célébrité de l'auteur. Plusieurs graveurs habiles ont reproduit les ouvrages du Lorrain, notamment Vivarès, Basan, Godefroy, Wood et Woolett.

GÉLÉNIUS (SIGISMOND), savant allemand, né à Prague à la fin du 15e S., apprit les langues hébr., grecque et latine, passa toute sa vie dans l'étude des anciens, et m. à Bâle en 1554 ou 1555. Il a laissé: *Lexicon symphonum quatuor linguarum græcæ, scilicet latinæ, germanicæ et sclavinicæ*, Bâle, 1537 et 1544, in-4; les trad. latines de l'*Histoire rom. de Denys d'Halicarnasse*; de l'*Hist. eccles. d'Evagre*; *Appiani de bellis Gallicis liber, vel potius epitome, græcè et latinè*, 1592, in-fol., inséré dans l'Hist. rom. en grec et en latin, édit. de Henri Estienne; *Version* (latine) *des œuvres de St-Justin, martyr*, 1575, in-16; des notes sur *Pline* et sur *Tite-Live*; l'*Ouv. d'Origène contre Celse*; les *Œuv. de Philon*, etc., etc.— GÉLÉNIUS (Gilles), historiographe de l'élect. de Cologne, chanoine de Saint-André de cette ville dans le 17e S., a pub. les ouv. suiv. *Colonia supplex*, Cologne, 1639, in-12; *Chronici* (Canonici) *sancti Andreæ coloniensis pretiosa hierotheca*, Cologne, 1634, in-4; *de Admirandâ Coloniæ magnitud.*, ib., 1645, in-4; *Vindex libertatis eccles. et martyr S. Engelbertus*, ibid., 1633, in-4.—GÉLÉNIUS (Jean), frère du précéd., a beaucoup travaillé avec lui; les ouv. qu'ils ont rédigés en commun sont contenus dans 30 vol. MSs., ayant pour titre: *Metropolis coloniensis*. Voy. les *Annales Franciæ orientalis*, tom. I, d'Eckhart.— Jean GÉLÉNIUS, né à Kemper, est aut. d'un ouvr. intit.: *de Naturâ et significat. cometarum, eclipsium et terræ motuum*, Cologne, 1665, in-12.— GÉLÉNIUS (Jonas), né à St-George en Hongrie, m. en 1727, a pub.: *de Albi* (l'Elbe) *dissertat. III*, 1709, in-fol.; *de Carcere corporis et animi medico*; *de Biblioth. scholæ Stæ Crucis*, Dresde, 1710, in-fol.

GELLERT (CHRISTIAN-FURCHTEGOTT), célèbre fabuliste et littérateur allemand, professeur de philosophie à Leipsig, né à Haynichen près Freyberg en Saxe l'an 1715, m. en 1769, se fit universellement admirer par la beauté de ses écrits et chérir par la douceur et la bonté de son caractère. Frédéric II faisait de lui le plus grand cas et se

plaisait beaucoup dans sa société. On a de Gellert: des *Fables* et des *Contes* (trad. en prose franç. (par Toussaint), Berlin, 1778, imités en vers par Boulanger de Rivery, Paris, 1755), trad. en vers (par mad. de Stévens), Breslau, 1777, in-8; un recueil d'*Hymnes et Odes sacr.*, trad. en franç. par Eléon.-Christine de Brunswick; *la Dévote*, coméd., qui est une copie outrée du Tartufe de Molière; *les Tendres sœurs*, drame plein d'intérêt; *Leçons de morale*, Leipsig, 1770; trad. en franç. (par Pajon de Moncets), Utrecht, 1775; *Dissertat. de littérat. et de morale; OEuvres mêlées*, conten. des contes et des idylles. Le principal titre de Gellert, ce sont ses fables : on y trouve un peu de monotonie et de diffusion; mais la délicatesse des pensées et la noblesse des sentim. font facilem. pardonner ces défauts.

GELLERT (CHRISTLIEB-EHREGOTT)), frère aîné du précédent, minéralogiste et chimiste, né près de Freiberg en 1713, professa la métallurgie à St-Pétersbourg et en Saxe, fut conseiller aux mines, chargé de l'inspection des machines, de l'examen des minéraux et fontes, et m. en 1795, administrat. en chef des fonderies et forges à Freiberg. Il a, le premier, introduit en grand le procédé du départ des métaux par amalgamation. On a de lui les ouvr. suiv. (en allem.): *Elémens de la docimasie, exposés selon les principes de la théorie et de la pratique*, trad. du latin de J.-A. Cramer, Stockholm, 1746, in-8, fig., Leipsig, 1766, in-8; *Elémens de la chimie métallurgique*, etc., Leipsig, 1750, 1776, in-8; *Elémens de la docimasie*, ou *tome II de la chimie métallurgique pratique*, Leipsig, 1755, 1772, in-8, trad. en franç. par le baron d'Holbach, Paris, 1758, 2 vol. in-12, et en angl., Lond., 1776, in-8. On trouve aussi quelq. dissert. chimiques du même aut. dans plus. journaux ou recueils scientifiques.

GELLI (JEAN-BAPTISTE), écrivain italien du 16e S., né à Florence en 1498, d'un pauvre artisan, parvint à force d'études à acquérir en littérature des connaissances qui le placèrent bientôt au premier rang de l'académie florentine. Son père était bonnetier, tailleur d'habits : Gelli prit le même état, et l'exerçait en même temps qu'il régénerait la langue, et qu'il faisait un cours public sur le Dante. Il m. en 1563. On a de cet homme non moins savant que modeste : *Tutte le lezione fatte nell' accademia fiorentina*, Florence, 1551, in-8; *Lettura sopra lo inferno di Dante*; *Capricci del Bottajo*, Florence, 1548, in-8; *la Circe*, Florence, Torrentino, 1549, in-8, trad. en franç. par Duparc, Paris, 1567, 1572, in-16, et par un anonyme, ibid, 1681, in-12; des comédies, des trad., etc.

GELLIBRAND (HENRI), mathém. anglais, né à Londres en 1597, quitta l'état ecclésiastique pour satisfaire son penchant à l'étude des sciences exactes, professa à Oxford, obtint ensuite une chaire d'astronomie au collége de Gresham, et m. en 1637. Il était de la secte des puritains. On lui doit l'achev. et la pub. de *la Trigonom. britann.* de H. Briggs, 1633, in-fol. (le 2e livre est de Gellibrand); *Traité des longitudes*, annexé à la relat. du voyage du capitaine James pour la découverte d'un passage au nord, 1633; *Institution trigonométrique*, 1634, 1652, avec des additions de W. Leybourne.

GELLIUS (AULUS). V. AULU-GELLE.

GELMETTI (DOMINIQUE), profess. de clinique à l'hospice civil de Mantoue, né en 1749, mort en 1811, est auteur de plus. sav. *Mém.* sur la médecine.

GELMI (JEAN-ANTOINE), poète italien, né à Vérone dans le 16e S., exerça comme son père la profession de boulanger. Il improvisait des pièces de vers où l'on reconnaît une sensibilité douce et un tour agréable d'expressions. On a de lui deux *rec. de sonnets*, Vérone, 1548 et 1588, et quelq. *élégies* estimées.

GÉLON, roi de Syracuse, régnait à Géla quand, profitant des dissensions qui déchiraient Syracuse, il s'empara de la souveraine autorité dans cette ville en 485 avant J.-C., et abandonna Géla à Hiéron, son frère. Il se disposa ensuite à porter du secours aux Grecs contre les Perses; mais il eut à combattre dans son propre pays une invasion formidable des Carthaginois commandés par Amilcar. Il les défit dans une grande bataille près d'Himère l'an 480 avant J.-C. Après avoir repoussé les ennemis, il voulut abdiquer le souverain pouvoir; mais on le pressa de le garder. Ce prince m. l'an 478 avant J.-C., aimé et regretté du peuple. Il avait imposé aux Carthaginois, après sa victoire, la loi de renoncer aux sacrifices humains.

GELU (JACQUES), archevêque de Tours, puis d'Embrun, né vers la fin du 14e S. à Ivoy, diocèse de Trèves, fit de très-bonnes études à l'université, fut ensuite attaché au duc d'Orléans, frère de Charles VI, en qualité de maître des requêtes, devint conseiller au parlement, président de la province du Dauphiné, obtint plus tard l'archev. de Tours, passa de là à celui d'Embrun, eut long-temps la confiance du dauphin, depuis Charles VII, qui le chargea de plus. missions importantes, et m. en 1432. On a de lui une *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon, et les ambassad. du concile contre Benoît XIII* (Pierre de Lune); *Vita J. Gelu usque ad annum 1421, ab ipso conscripta*, impr. dans le *Nov. thesaur. anecdot.* de dom Martène; *J. Gelu ministri ebredunensis de puellâ aurelianensi dissert.*, MS. sur vélin de la biblioth. du roi, n° 6199, t. 4; *Rerum ab antecessoribus suis in ecclesiâ ebredunensi gestarum breve compend.*

GEMBICIUS (JACOB), théolog. polonais de la religion protestante, né en 1569, mort en 1633, a laissé des hymnes sacrées en polonais, faisant partie du recueil des cantiques à l'usage des réformés de Pologne, imp. à Dantzig en 1619.

GEMELLI-CARERI (JEAN-FRANÇOIS), célèbre voyageur italien, né à Naples en 1651, étudia la jurisprudence, et fut reçu docteur en droit. Cédant ensuite à son goût pour les voyages, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, servit comme volontaire en Hongrie, visita ensuite le Portugal, l'Espagne, et revint par Gênes, dans sa patrie, en 1689. Des chagrins domestiques l'ayant décidé à entreprendre de nouv. voyages, il s'embarqua en 1693 pour se rendre à Malte, passa à Alexandrie, remonta le Nil, fut bien accueilli au Kaire par le consul français Maillet, visita les antiquités de la haute Egypte, parcourut ensuite la Syrie et la Palestine, une partie des côtes de l'Asie mineure et de la Turquie d'Europe, revint en Asie par la mer Noire, traversa les montagnes de l'Arménie, la Géorgie, la Perse, visita Ispahan, Schiras, les ruines de Persépolis, passa dans l'Hindostan, et fut présenté au célèbre Aureng-Zeb. Peu de temps après, profitant d'un navire portugais destiné pour la Chine, il se rendit de Goa à Macao, s'avança par Nan-king jusqu'à Pé-king, obtint une audience de l'empereur, fit une excursion jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie septentrionale, revint à Macao, passa à Manille, de là à Acapulco, visita le Mexique, l'île de Cuba, et vint débarquer à Cadix en 1698. La même année il était de retour à Naples, après avoir traversé de nouveau l'Espagne, le midi de la France, les états de Gênes, le Milanais, la Toscane et l'état ecclésiastique. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il survécut encore long-temps à ses voyages dont il pub. la relation sous le titre de *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699, 1700, 6 vol. in-12, avec fig., réimpr. plus. fois, notamment en 1721, 9 vol. in-12. On trouve dans cette dernière édit. les *Viaggi in Europa*, pub. pour la première fois, séparément, Naples, 1701, 2 vol. in-8, avec une vue du château de Versailles. Le *Giro del mondo* a été traduit en franç. sous le tit. de *Voy. autour du monde*, non par Eus-

tache Le Noble, comme on l'a dit à tort dans les *Biographies* pub. jusqu'à ce jour, mais par Dubois de St-Gelais (*v.* le *Dict. des Anon.*, nº 19,342), Paris, 1719, 6 v. in-12, avec fig. M. de Humboldt, dans son jugement sur l'ouv. de Gemelli, ne craint pas d'établir une sorte de parallèle entre ce voyag et l'illustre M. de Châteaubriand.

GEMINIANI (François), musicien-compositeur, né à Lucques vers 1666, reçut ses prem. leçons à Milan, du célèbre Gobbo (A. Lonati), apprit ensuite le contrepoint à Rome sous Alexandre Scarlati, et suivit aussi les cours de Corelli, dont il devint l'élève le plus distingué. Après avoir parcouru les principales villes de l'Italie, il fut conduit à Londres par un seigneur anglais en 1714, se fixa dans la Grande-Bretagne, et m. à Dublin en 1762, âgé de 96 ans. On a de lui plusieurs ouv. théoriques tels que : *Traité du bon goût, et règles pour exécuter avec goût; leçons pour le clavecin; l'Art de jouer du violon*, etc.; *l'Art d'accompagnement*, ou *Méthode nouvelle pour exécuter proprement et avec goût la basse continue sur le clavecin*, Londres, 1742; *Guide* ou *Dictionn. harmonique pour l'harmonie et la modulation*, ibid., 1742; un grand nombre de compositions gravées, telles que sonates, trios, *concerti*, pour le violon, etc.

GEMINUS, nom d'un auteur ancien, que l'on croit avoir vécu à Rome vers le temps de Sylla et de Cicéron, et qui a écrit en grec une *Introduction à l'étude des phénomènes célestes*, ouv. un peu superficiel, mais simple et lumineux, imp. pour la première fois à Altorf en 1590, avec la traduction latine par Hilderic, et inséré par le P. Petau dans son *Uranologion*, ou Collection d'écrits relatifs à l'astronomie. Il paraît que Geminus avait composé aussi un traité de mathématiq., dont Proclus a profité dans son comment. sur Euclide.

GEMISTE (George), surnommé *Pléthon*, philologue et philosophe platonicien, né à Constantinople dans le 15ᵉ S., fut du nombre de ces Grecs, malheureux et savans, qui vinrent chercher un asile en Italie après la chute du Bas-Empire. Gemiste fut admis à la cour du premier des Médicis, et c'est là qu'il se déclara le champion de Platon contre Aristote dans la dispute qui s'éleva entre les partisans de ces deux philosophes. Les écrits qu'il pub. à cette occasion, ainsi qu'un grand nombre d'aut. sur différens sujets, sont presque tous tombés dans l'oubli. Nous nous bornerons à citer les principaux, composés en grec : *De platonicæ atque aristotelicæ philosophiæ differentiâ*, Bâle, 1574, in-4, Paris, 1541, in-8; *Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1538, 1699, in-4 et in-8; *de Gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam, tractatio duobus lib. digesta*, Venise, 1503, in-fol., plus. fois réimp., et trad. en franç. par Saliat, Paris, 1556, Leipsig, 1770, petit in-8. Gemiste avait revu et corrigé le texte d'un MS. de la *Géographie de Ptolomée*, traduit en latin par Calderino (*v.* ce nom), et fait un extrait des liv. 7, 8 et 9 de la *Géograph.* de Strabon, dont Laporte-Dutheil s'est servi pour sa traduct. de ce géographe. Fulleborn a publ. en 1792 une *Oraison funèbre*, composée en grec par Gemiste, de l'impératrice Cléopé (m. en 1433), avec une autre pièce du même genre.—Gemiste (Jean), autre Grec réfugié en Italie vers la fin du 15ᵉ S., est aut. d'un poème en sa langue, intit. : *Protrepticon et pronosticon ad Leonem X, pontificem maximum*, imp. à Ancône, 1516, in-4, de 36 feuillets non chiffrés. Ce livre est de la plus grande rareté.

GEMMA (Regnier), surnommé *Frisius* ou *le Frison*, mathématicien hollandais, né dans la Frise en 1508, acquit une grande célébrité comme astronome, et fut souvent consulté par l'empereur Charles V. Il excellait à fabriquer des instrumens des mathématiques, et il m. à Louvain en 1555 On a de lui : *Arithmeticæ practicæ methodus facilis*, Anvers, 1540, in-8; *de Radio astronomico et geometrico liber*, ibid., 1545, in-4; *de Annuli astronomici usu*, ibid., 1548, in-8; *de Principiis astronomiæ et cosmographiæ*, etc., Paris, 1547, in-8, Anvers, 1548, in-12; trad. en franc. par Boissière, Paris, 1582, in-8; *de Astrolabio catholico et usu ejusdem*, Anvers, 1556, in-8; *Carta sive mappa mundi*, Louvain, 1540. Il a donné plus. éditions corrigées et augmentées de la *Chosmographia* de P. Apianus, trad. en français, Anvers, 1544, in-4. —Gemma (Corneille), fils du précédent, né en 1535 à Louvain, y fut reçu docteur en médecine, devint professeur de l'université, et m. en 1579. Il a laissé les ouv. suiv. : *de Arte cyclognomicâ tomi 3*, etc., Anvers, 1569, in-4; *de Stellâ peregrinâ quæ superiori anno (1572) apparere cœpit*, etc., 1573, in-4, *de Naturæ divinis characterismis, seu raris et admirandis spectaculis, etc., lib. II*, Anvers, 1575, in-8; *de Prodigiosâ specie naturâ que cometæ anni 1577*, etc., etc., ib., 1578, in-12.

GEMMA (Jean-Baptiste), médecin ital., né à Venise dans le 16ᵉ S., m. en 1581, fut médecin de Sigismond III, roi de Pologne et de Suède. On a de lui l'ouvrage suiv. : *Methodus rationalis novâ atque dilucidissimâ curandi bubonis carbunculique pestilentis*, etc., Gratz, 1584, in-4; Dantzig, 1589, in-4; Venise, 1602, in-8 : cette dernière édition est la meilleure.

GEMUSÆUS (Jérôme), médecin et philologue, né en 1505 à Mulhausen en Alsace, m. en 1543 ou 1544, professa la physique à l'univ. de Bâle, et fut l'un des hommes les plus érudits de son temps. Il a laissé une édit. des *OEuv. de Paul d'Ægine*, corrigée et augmentée, avec des notes savantes, Bâle, 1538, in-fol.; une *Préface latine*, et la *Vie de Galien*, aussi en latin, imp. en tête des œuvres grecques de cet illustre médecin, Bâle, 1538, 3 vol. in-fol.; une trad. lat. de l'*Abrégé des 17 liv. de Géographie de Strabon*, impr. avec les œuvres de ce dernier, Bâle, 1539, in-fol.; Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol. : on retrouve aussi cette trad. avec le texte grec, dans les *Petits Géographes* d'Hudson (*v.* ce nom); une trad. lat. d'une partie des *OEuv. d'Aristote*. On doit encore à Gemusæus la préface lat. pour l'*Almageste* de Ptolomée, les *OEuvres* de Théophraste, et le *Traité des Fièvres* de Fumanelli.

GÉNARD (François), versificateur et écrivain du 18ᵉ S., m. dans les prisons d'état où l'avaient fait enfermer ses imprudentes attaques contre la morale publiq., la religion et le prince (Louis XV), était fils d'un marchand de vin de Paris, qu'il ruina par ses folies de jeunesse. M. A.-A. Barbier, qui lui a consacré une *notice* plus détaillée dans son *Examen critique*, a sagement prémuni le lecteur contre les productions dangereuses de ce libelliste. ne pouvant reproduire en entier les jugemens de ce savant critique, nous croyons devoir égal. renvoyer à son ouvrage pour les titres des écrits de Génard.

GENDRE (Le). V. Legendre.

GENDRON (Claude DESHAIS), médecin, né dans la Beauce en 1663, fut reçu doct. à la faculté de Montpellier, devint ensuite médecin du duc d'Orléans, régent de France, et m. en 1750. Lié avec les savans et les personnages les plus distingués de son temps, ce médecin avait acquis une grande réputation comme praticien. Le seul ouvr. qu'il ait pub. a pour titre : *Recherches sur la nature et la guerison des Cancers*, Paris, 1700, in-12. — Gendron (Louis-Florentin Deshais), neveu du précéd., fut profess. et démonstrat. oculiste à l'école de chirurgie de Paris. On a de lui : *Lettre sur plus. maladies des yeux causées par l'usage du rouge et du blanc*, Paris, 1760, in-12; *Traité des maladies des yeux, et des moyens et opérations propres à leur guerison*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. —Gendron (Pierre), médecin franç. établi en Pe-

tugal, a pub. un traité d'hygiène publique sous ce titre : *Tratado da conservação da sanda dos povos*, impr. à Paris, 1756, in-8.

GÉNÉBRARD (GILBERT), relig. bénédictin de l'ordre de Cluny, puis archev. d'Aix, né à Riom en Auvergne vers l'an 1537, fit ses études à Paris, se rendit très-habile dans les langues savantes, fut reçu doct. de la maison de Navarre, professa le grec au collége royal, voyagea en Italie, et fut bien accueilli du pape Sixte V. Plus tard, lors des querelles de religion, Génébrard se jeta dans le parti de la ligue, et devint l'un de ses champions les plus remarquables. Le duc de Mayenne récompensa son zèle fanatique en sollicitant pour lui l'archev. d'Aix, dont le pape Grégoire XIV lui envoya les bulles d'investiture. La Provence s'étant déclarée pour le roi Henri IV, que Génébrard n'avait cessé jusqu'alors de poursuivre avec acharnem. dans ses sermons remplis de provocations séditieuses, le parlement d'Aix procéda contre ce dernier. Un arrêt du 26 janvier 1596 condamna au feu un livre qu'il avait fait contre le concordat, déclara l'auteur déchu de son archevêché, et le bannit à perpétuité. Mais Henri IV adoucit ce jugement, et permit à Génébrard de se retirer au prieuré de Sémur, bénéfice dont il était titulaire, et où il m. en 1597. Parmi le grand nombre d'ouvr. qu'il a laissés, et dont on peut voir la liste dans le P. Niceron (t. XXII), nous nous bornerons à mentionner les suivans : *Alphabet hebreu, avec le Décalogue en hebreu et la version latine*, Paris, 1567, in-8 ; *Isagoge rabbinica ad legenda et intelligenda Hebræorum et Orientalium sine punctis scripta*, etc., ibid., 1563, 1587, in-4 ; *Psalmi Davidis, calendario hebræo, syro, græco-latino, argumentis et commentariis*, etc., etc, ibid., 1577, in-8 ; *Canticum Canticorum versibus iambicis et commentariis explicatum*, etc., ibid., 1585, in-8 ; *Seder Olam Zuta* (en hébreu), avec la version latine intit. *Hebræorum breve chronicon sive Compendium de mundi ordine et temporibus*, ibid., 1572, in-8 ; *Chronographiæ lib. IV*, ibid., 1580, in-fol. ; une trad. franç. de l'*Hist. de Josèphe*, ibidem, 1578 et 1609, in-fol. : *La prem. partie de la Liturgie de St Denis l'aréopagite ; de Sanctâ Trinitate lib. III ; Liber de jure et necessitate sacrarum electionum ad ecclesiæ gallicanæ redintegrationem*, Paris, 1593, in-12 ; Lyon, 1594 ; Liége, 1601 : c'est cet ouvr. qui fut condamné au feu par le parlement de Provence ; *De clericis præsertim episcopis, qui participârunt in divinis scienter et sponte cum Henrico Valesio post cardinalicidium T. P. (theologi parisiensis) assertio, ejusque illustratio*, 1589, in-8 : dans ce livre, Génébrard déclare excommuniés tous ceux qui ont communiqué avec Henri III après le meurtre du cardinal de Guise ; *Oraison funèbre de P. Danes*, Paris, 1577, in-8.

GÉNEBRIER (N.), antiquaire et numismate, m. vers 1750, n'est connu que par les écrits suiv. : deux *Dissertat.*, la 1re sur des médailles de *Magnia Urbica*, que l'auteur prétend avoir été femme de l'emper. *Carus*, l'autre sur une médaille de *Nigrinianus*, Paris, 1704, in-8 ; *Lettre sur une medaille singulière de Carausius*, insérée dans le *Mercure de France*, sept. 1731 ; *Hist. de Carausius, emper. de la Grande-Bretagne*, etc., Paris, 1740, in-4. Il parait que l'auteur avait fait à ce sujet un voyage en Angleterre, où il fut bien accueilli par les antiquaires, et principalem. par le comte de Pembrok.

GENÈS *d'Arles* (ST), catéchumène et martyr, exerçait, dans le 3e S., l'office de greffier ou de notaire à Arles lorsque l'empereur Maximilien-Hercule voulut y faire publ. un édit de proscription contre les chrétiens. Après s'être refusé à transcrire cette loi de sang sur les registres publics, Genès, pour se dérober aux persécutions qu'il avait encourues, prit la fuite, fut découvert, et eut la tête tranchée sur les bords du Rhône. Sa fête est marquée au 25 août dans le *Martyrologe rom.*, et on trouve sa *vie* à la suite des *Lettres de St Paulin*. — St GENÈS *de Rome*, comédien, se convertit subitement à la foi, et subit le martyre sous Dioclétien, l'an 286, suiv. les uns, ou suiv. d'autres en 303. L'église célèbre également sa fête le 25 août. — On cite deux autres saints du même nom : l'un, év. de Clermont en Auvergne, m. vers l'an 662, est honoré le 3 juin au diocèse de Clermont ; l'autre, success. de St Chaumond sur le siége épiscopal de Lyon, m. dans cette ville en 681, avait été chapelain de la reine Bathilde.

GÊNES. Cette ville s'étend le long de la mer, au sud d'une partie des états du roi de Sardaigne. Elle fut d'abord brûlée par les Carthagin., jaloux de son commerce ; les Romains la relevèrent et la prirent sous leur protection. Placée sur le passage des barbares, elle eut le sort de l'ancienne Ligurie, dont elle faisait partie, et fut tour à tour la proie des Huns, des Gépides, des Goths, des Hérules et des Lombards. Charlemagne la soumit ; Pépin lui donna des comtes. Indépendante au 9e S., Gênes obéit successiv. à des consuls, à des podestats, à des conseils-souverains, à des capitaines du peuple ; tantôt en guerre contre Pise ou Venise, tantôt agitée par des discordes civiles, elle obtint néanmoins par son commerce et ses richesses une grande prépondérance en Italie. En 1339, Simon Boccanegra fut élu doge, et après cinq années d'une heureuse administration il abdiqua et se retira à Pise. Murta, doué de toutes les vertus civiles, lui succéda ; sous lui Vigneso, général habile, conquit à sa patrie l'île de Chio. Alors Gênes, maîtresse de la navigat. dans la mer Noire, et victorieuse de Venise à la Sapienzia, est au plus haut point de sa puissance. Mais la défaite de la Chiozza, que lui font éprouver les Vénitiens, est le signal de sa décadence. Elle perd ses colonies, et devient le théâtre des troubles les plus fréquens et des révolutions les plus sanglantes. Gouvernée, tantôt par les nobles, tantôt par les bourgeois, par les Adornes et les Frégose, les rois de France, les ducs de Milan ou les marq. de Montferrat, dans la plus complète anarchie, elle est enfin sauvée par le génie d'André Doria qui, en 1528, y établit une sage aristocratie et le gouvernement des doges. La conjurat. de Fiesque contre la liberté en 1547 n'a aucun résultat, et Gênes conserve son indépendance et son gouvern. jusqu'en 1746, qu'elle tombe au pouvoir des Autrichiens. Elle s'y soustrait bientôt par le secours de la France, à laquelle elle cède la Corse en 1768. Dès lors elle cesse d'être une puissance en Europe ; relevée un instant en 1796 sous le nom de Républ. Ligurienne, puis réunie à l'empire français, elle est cédée en 1815 au roi de Sardaigne.

GENESIUS (JOSEPHUS), histor. du Bas-Empire, né dans le 10e S., n'est connu que par la mention qu'a faite de lui Jean Scylitza, auteur contemporain, sans entrer d'ailleurs dans aucun détail à son égard. Il est aut. d'une *Histoire* de l'empire grec, commençant à l'année 813 et finissant en 886 à la mort de l'emper. Basile-le-Macédonien. Elle a été imp. pour la 1re fois en grec et en latin sur un MS. de la biblioth. de J.-M. Burckard, Venise, 1733, in-fol. Ce vol., dans lequel on a réuni plus. autres opusc. sur le même sujet, se joint à la collect. de l'*Histoire byzantine*, impr. au Louvre.

GENEST (CHARLES-CLAUDE), littérat., né à Paris en 1639, de parens pauvres, s'embarqua pour les Indes dans sa jeunesse avec l'intention d'y chercher fortune ; pris en mer par les Anglais, il fut conduit à Londres, où il devint maître de franç., et acquit une grande connaissance des chevaux. Étant passé ensuite au service du duc de Nevers, il accompagna ce seigneur dans les campagnes de 1672 et 73. Bossuet et Malézieu, dont il fit la connaissance, le placèrent en qualité de précepteur auprès de mademoiselle de Blois, fille naturelle de

Louis XIV, et depuis femme du régent. Cette éducation terminée, il s'attacha à la duchesse du Maine qui lui donna un logement. C'est là qu'il perfectionna son éducation, assez négligée jusqu'alors, et qu'il apprit le latin à l'âge de 40 ans. Il avait pris l'habit ecclésiastique étant au service du duc de Nevers; et sa nouvelle protectrice, la duchesse du Maine, lui fit avoir une abbaye; plus tard il obtint du régent une pension de 2000 f. sur l'archev. de Sens. L'abbé Genest m. en 1719: il avait été reçu membre de l'acad. franç. en 1689. On a de lui un poème qui renferme la philos. de Descartes, sous ce titre: *Principes de Philosophie*, ou *Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1716, in-8: ouvr., dit Voltaire, qui signale plus la patience de l'auteur que son génie; quatre tragédies, *Zelonide*, *Polymnestor*, *Joseph et Pénélope*: cette dernière est restée au théâtre, bien qu'elle obtint le moins de succès dans le temps; enfin un rec. d'*Odes*, sur les conquêtes de Louis XIV. Genest a eu beauc. de part au rec. intit. *les Divertissem. de Sceaux*, Trévoux, 1712, 2 vol. in-12. *Sa vie*, par l'abbé d'Olivet, est insérée dans les *Mélanges hist. et philolog.* de Michault.

GENET (FRANÇOIS), célèbre casuiste et év. de Vaison, né à Avignon en 1640, m. en 1702, avait d'abord été chan., puis théologal de la cathédrale d'Avignon. L'appui qu'il prêta dans son diocèse aux filles de l'Enfance de Toulouse lui attira quelq. tracasseries, et même un exil de 15 mois à l'île de Ré. Ce prélat est aut. du livre intit. *Théologie morale*, ou *Résolution des Cas de conscience*, mais plus connu sous le nom de *Morale de Grenoble*, et dont il existe plus. édit.; la meilleure est celle de Rouen, 1739, 8 vol. in-12: cet ouv. a été trad. en lat. et pub. en 1702, 7 vol. in-12, par le frère de l'aut., mort en 1716, prieur de Ste-Gemme, et aut. d'un livre du même genre intit. *Cas de conscience sur les Sacremens*, 1710, in-12.

GENET (EDME-JACQUES), secrét. interprète de *Monsieur*, frère du roi, m. à Paris en 1681, est aut. des ouvr. suiv.: *Histoire des differens siéges de Berg-op-Zoom*, 1747; *Lettres choisies de Pope*, trad. de l'angl., 1754, 2 vol. in-12; *la Vérité révélée*, idem, 1755, in-12; *le Peuple instruit*, etc., idem, 1756, in-12; *le Peuple juge*, idem, 1756, in-12; *Petit Catéchisme politique des Anglais*, 1757, in-12; *Etat politique actuel de l'Angleterre*, ouvr. périodique, 1757-59, 10 vol. in-12; *Mém. pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral Byng*, trad. de l'angl., 1757, in-12; *Essais histor. sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12; *Lettre au comte de Bute, sur la retraite de M. Pitt*, trad. de l'anglais, 1761, in-8; *Nouvelle Lettre au comte de Bute*, etc., 1762, in-8; *Table, ou abrégé des 135 volumes de la Gazette de France*, etc., Paris, 1768, 4 vol. in-4.— GENET, fils du précédent, est aut. des ouv. suiv.: *Hist. d'Eric IV, roi de Suède*, trad. du Suédois, 1777; 2 vol. in-12; *Recherches sur l'ancien peuple finois*, etc., trad. du suédois, 1778, in-8.

GENET. V. CAMPAN.

GENÈVE. La république de Genève est une ville unique dont le territoire est très-borné. Elle est située sur le Léman. Genève existait av. Jules César; déjà célèbre et riche, elle était un passage fréquenté des Gaules en Italie. Après avoir longtemps appartenu aux Vandales et à d'autres peuples conquér., elle passa aux Bourguignons. En 620 Clotaire lui donna une forme de gouvern.; à la fin du 8e S. Charlemagne y tint une assemblée des états; elle avait dès lors des comtes et des évêq.; un sénat gouvernait la ville. La forme si compliquée de son gouvernem. produisit souvent des troubles. La position de Genève entre la Suisse et la France a fait que les nouvelles opinions répandues dans ces deux états ont été se fixer chez elle, et qu'elle a été nommée la Rome de la réforme. Parmi les prédicans venus de France se trouvait le fameux Calvin (*v.* ce nom). Chassé par les catholiques, il fut rappelé en 1639, et prit à Genève un empire absolu; il devint comme dictateur de la république. Depuis la fin du 16e S. les entreprises des ducs de Savoie sur Genève ont été fréquentes: la Suisse et la France l'ont protégée contre ces tentatives. La constitution de ce pays a beaucoup varié: on peut dire qu'elle est aristocratique et démocratique en même temps. Le dern. règlement qui l'a fixée est de 1768, sous la garantie de la France et du corps helvétique. Genève a été incorporée à l'empire français sous le nom de département du Léman; elle est maintenant redevenue ville libre.

GENÈVE (ROBERT de), pape sous le nom de Clément VII, élu à Fondi en 1378, était frère du comte Amédée de Genève, et fut d'abord chanoine de Paris, év. de Térouanne, puis de Cambrai, et promu au cardinalat par Grégoire XI. Il n'avait que 36 ans lorsqu'il fut appelé à la chaire de St-Pierre; mais on avait besoin d'un homme ferme et courageux pour s'opposer à Urbain VI (*v.* ce nom), élu à Rome d'un manière tumultueuse, et cette raison décida le choix que la majorité des cardinaux fit de Robert de Genève. C'est alors que commença le fameux schisme d'Occident, où l'on vit jusqu'à trois compétiteurs se disputer la tiare et partager les suffrages des puissances chrétiennes, ainsi que l'obédience des peuples. Robert, qui fixa sa résidence à Avignon (Urbain VI continuant de résider à Rome), ne fut reconnu par la France que sous le règne du roi Charles V. Urbain VI étant mort, Clément VII eut pour nouvel adversaire Boniface IX, élu à Rome. Pour soutenir leurs prétentions respectives, ces deux papes se livrèrent à des excès qui éveillèrent le zèle de l'université de Paris. Ce célèbre corps enseignant, qui exerçait alors une grande influence, imagina un projet d'union et de cession réciproque que rejeta Clément VII. Toutefois la démarche de l'université causa à ce pape un violent chagrin, et il m. d'apoplexie en 1394, après un pontificat d'environ 16 ans. Robert de Genève n'est point admis au nombre des papes légitimes, puisqu'on voit un autre pape, Jules de Médicis, prendre à son avènement au pontificat le nom de Clément VII (*v.* ce nom).

GENEVIÈVE (STE), patronne de Paris, naquit à Nanterre près de cette ville vers l'an 423. Selon une tradition populaire ses parens étaient pauvres, et elle n'était elle-même qu'une simple bergère; mais l'histoire de sa vie rend plus probable qu'elle naquit dans l'aisance et de parens distingués. Elle fut élevée dans la piété, et désira se consacrer à Dieu. St Germain, passant par Nanterre, la confirma dans ces sentimens, et, lui ayant mis au cou une petite médaille de cuivre sur laquelle était gravée la croix, il lui prescrivit de renoncer aux bijoux et aux ornemens mondains. A 15 ans elle prit le voile, et mena dès-lors la vie la plus austère. Ayant peu après perdu ses parens, elle se retira dans Paris chez sa marraine. On doutait de la sincérité de sa piété et on l'accusait d'hypocrisie et de superstition; mais elle eut bientôt une grande occasion de faire taire la calomnie. Lors de l'invasion d'Attila, rois des Huns, les Parisiens effrayés voulaient quitter leur ville; Geneviève les en détourna, leur prédisant que Paris serait épargné; sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Depuis ce moment, on n'eut plus pour la sainte que des sentimens de vénération; rien ne se faisait sans qu'on la consultât. Quelques années plus tard, Paris se trouvant affligé de la disette, elle parvint à procurer aux habitans des vivres en abondance. On croit qu'elle contribua à la conversion de Clovis. Elle m. âgée de 88 ans, vers l'an 512, le 3 janvier, et fut enterrée dans l'église de St-Pierre et St-Paul, qui depuis porta son nom. Ses reliques, conservées pendant plus. siècles, furent publiquement brûlées

pendant la révolution. On a plusieurs fois écrit la vie de sainte Geneviève ; la plus ancienne remonte jusqu'à l'an 530 ; parmi celles qui parurent depuis, on estime surtout celle du P. Charpentier, Paris, 1687, in-8.

GENEVIÈVE DE BRABANT, femme célèbre par ses malheurs, fille d'un duc de Brabant, épousa Siffroi ou Sigefroi, palatin d'Offtendinck, seigneur de Simmeren près de Trèves. Ce seigneur, ayant été obligé de quitter son épouse pour se rendre à l'armée que Charles Martel conduisait contre les Sarasins (732), confia Geneviève à la garde de Golo, son intendant, la laissant enceinte sans le savoir. Golo chercha, mais sans succès, à séduire la femme de son maître, et pour se venger il l'accusa auprès de Siffroi d'infidélité, disant qu'elle venait de mettre au jour le fruit de son adultère. Le seigneur ordonna aussitôt de noyer la mère et l'enfant ; mais les domestiques que Golo chargea d'exécuter cet ordre barbare, touchés de pitié pour les deux victimes, leur conservèrent la vie et les abandonnèrent dans le lieu où ils devaient les faire périr, au milieu d'une forêt impraticable. Geneviève ainsi délaissée vécut dit-on dans les bois, et éleva son enfant, se nourrissant de fruits sauvages et du lait d'une biche qui s'attacha à eux. Cinq ans après, Siffroi lui-même, chassant dans la forêt, fut conduit par la biche qu'il poursuivait dans la grotte qu'habitait Geneviève. Le palatin ne reconnut pas d'abord son épouse, mais après l'avoir interrogée, il découvrit bientôt qui elle était ; et, instruit de son innocence, il la ramena dans son château et la rétablit dans ses honneurs. Geneviève fit ériger dans le lieu où elle avait été trouvée une chapelle à la Vierge, dont il reste encore dit-on quelques ruines. L'aventure touchante de Geneviève a fourni le sujet de plus. tragédies, drames et romans ; elle est surtout fort connue par des chants populaires. Il existe en français une histoire de Geneviève de Brabant, par le P. Cérisier, jésuite ; elle est intit. l'*Innocence reconnue*, Paris, 1647, in-8.

GENGA (LEONOR DE' CONTI DELLA), dame poète du 14ᵉ S., née à Fabriano, est aut. de plus. *sonnets* publiés par André Gilio, à la suite de son *Topica poetica*, Venise, 1580, in-4.

GENGA (JÉRÔME), peintre et architecte italien, né à Urbin vers 1476, m. en 1551, fut le compatriote et l'ami du célèbre Raphaël. On cite de lui plus. tableaux très-estimés que l'on voit encore à Sienne, à Urbin et à Césène. Comme architecte il a travaillé à la restauration ou à l'embellissement de plus. palais des ducs d'Urbin, auxquels il fut attaché, aux fortifications de la place de Pesaro ; et c'est à lui que l'on doit la restauration du palais archiépiscopal de Mantoue. Il joignait à ses talens en peinture et en architecture ceux de sculpt. et de musicien, et il avait écrit sur ces arts plus. pet. traités qui ont été long-temps conservés dans sa famille. Vasari (*v.* ce nom) a écrit la *vie* de cet artiste. — GENGA (Barthélemi), fils du précéd., né à Césène en 1518, fut architecte comme son père, et, après la mort de celui-ci, devint intendant-général des bâtimens publics du duché d'Urbin. Sa réputation s'étant étendue jusque dans les pays étrangers, il fut demandé au duc d'Urbin par le grand-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, pour mettre en état de défense l'île de Malte. Il y traça le plan de la cité Valette, de quelques églises, du palais du grand-maître, et m. en 1558. — GENGA (Bernardin), de la famille des précéd., docteur en médecine et en philos., né dans le duché d'Urbin, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Rome vers le milieu du 17ᵉ S., fut chirurgien de l'hôpital du St-Esprit de cette même ville, et admit, l'un des prem., la circulation du sang, bien que cette doctrine fût encore vivement combattue dans les universités d'Italie. On a de lui : *Anatomia chirurgica, sive istoria anatomica degl' ossa e muscoli del corpo umano colla descrizione de' vasi*, Rome 1672, 1675 ; Bologne, 1687, in-8 ; *Anatomia per uso ed intelligenza del disegno ricercata non solo su gli ossi e muscoli del corpo humano*, etc., Rome, 1691, in-fol., avec pl. et des explicat. par Lancisi ; *in Hippocratis aphorismos ad chirurgiam spectantes commentaria*, en latin et en ital., Rome, 1694, Bologne, 1717, 1725, in-8 ; trad. en espag. par A.-G. Vasquez, Madrid, 1744, in-8.

GENGIS-KAN. V. DJENGUYZ-KHAN.

GENISSIEUX (J.-J.-V.), né vers 1760, était avocat au parlement de Grenoble quand la révolut. franç. éclata. Il en embrassa les principes avec l'ardeur de la jeunesse, et fut député à la convention nation., où il vota la mort de Louis XVI. Nommé ministre de la justice sous le directoire, il ne garda le portefeuille que pend. 3 mois. La révolution du 18 brumaire acheva de détruire toutes ses espérances. Il fut cependant nommé juge au tribunal d'appel de la Seine, et conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1804.

GENNADE, patriarche de Constantinople, élu en 458, tint l'année suivante un synode pour terminer les disputes qui divisaient l'église d'Orient au sujet du concile de Chalcédoine, réforma plus. abus, et prit surtout des mesures contre la simonie et l'ignorance des prêtres. Il mourut en 471. Il avait composé un *Comment. sur Daniel* ; des *Homelies sur l'Eucharistie* ; une *Lettre synodique contre les simoniaques* ; et quelq. autres ouv. dont il ne reste que des fragmens. — GENNADE DE MARSEILLE, savant prêtre gaulois, natif de Marseille, florissait à la fin du 5ᵉ siècle. Il avait comp. un assez grand nombre d'ouvr. ascétiques import. ; il ne nous en est parvenu que deux : *Tr. des Hommes illustres*, ou des *Ecrivains ecclésiast.*, qui continue l'*Histoire des Chrétiens* de St Jérôme, à laquelle on le joint ordinairement ; le *Tr. des Dogmes ecclésiast.*, que l'on a quelquef. mais à tort attribué à St Augustin. On a fortement soupçonné l'orthodoxie de Gennade ; il paraît, dans plus. passages de ses écrits, avoir adopté l'erreur des semi-Pélagiens, et il loue ouvertement Fauste de Riez, qui était entaché de cette hérésie. Le *Traité des Ecrivains ecclésiast.* se trouve dans la *Biblioth. ecclés.*, Hambourg, 1718, in-fol. ; celui des *Dogmes* a été pub. à Hambourg, 1594 et 1614, in-4.

GENNADE. V. SCHOLARIUS.

GENNADII, archevêque de Novgorod et de Pskof (Russie), m. en 1506 dans le couvent des miracles (tschondof monastir) à Moscou, où il avait été enfermé, a écrit un grand nombre de mandem. et d'exhortations adressés aux juifs et aux hérétiques, et qui existent MSs. dans plus. biblioth. de Russie : quelques extraits en ont été impr. dans les journaux littéraires de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

GENNARI ou GENARI (BENOÎT), dit *l'Ancien*, peintre italien, né dans le duché de Ferrare vers le milieu du 16ᵉ S., fut le maître du Guerchin (*v.* ce nom). On voit dans la galerie de Milan un tableau de cet artiste représentant *le Repas du Sauveur avec les voyageurs d'Emmaüs* ; cette composition, tout à la fois noble et simple, peut être placée à côté de celle du Titien sur le même sujet. Barthélemi GENNARI, fils aîné du précéd., né en 1594, se livra aussi à la peinture, et travailla pour quelques églises du Ferrarais ; mais il acquit moins de réputation que son frère puîné Hercule GENNARI, né en 1597. Celui-ci, d'abord chirurgien, épousa la sœur du Guerchin, devint l'élève de ce peintre célèbre, fit honneur à son maître, et mourut à Bologne en 1658, laissant deux fils peintres comme lui.— L'aîné Benoît GENNARI, dit *le Jeune*, né en 1633, fut aussi l'élève du Guerchin, son oncle, et devint prem. peintre des rois Charles II et Jacques II. Il travailla aussi pour Louis XIV, pour le duc d'Orléans, et retourna dans sa vieil-

lesse à Bologne, où il mourut en 1715. — César Gennari, deuxième fils d'Hercule, s'attacha principalement au genre du paysage, se fixa à Bologne auprès du Guerchin, dont il continua l'école, et mourut dans cette même ville en 1688.

GENNARI (Théod.), év. de Veglia, né à Schio, m. à Padoue vers 1695, a laissé plus. ouvr. ascétiques parmi lesquels on distingue : *Sermoni familiari sopra il Decalogo*, etc., Padoue, 1686, 1698 et 1700; *Erario della vita christiana e religiosa*, Venise, 1700, 2 vol. in-8.

GENNARO (Jos.-Aurèle de), célèbre avocat italien, né à Naples en 1701, acquit dès son début au barreau une réputation qui appela sur lui l'attention du roi Charles III. Ce monarque le nomma magistrat de la ville de Naples, et lui confia les soins d'un travail qui avait pour objet de réunir en corps de doctrine les différentes lois qui composaient la législation napolitaine. Plus tard Gennaro fut nommé conseiller du roi, ensuite prof. de droit féodal, et mourut en 1761. La collection de ses œuvres (toutes concernant la jurisprudence) a été impr. à Naples, 1767, 4 vol. in-8, aux frais et par les soins de D. Torres, qui y a ajouté une préface.

GENNES (de). V. Froger.

GENNES (Julien-René-Benjamin de), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né en 1687 à Vitré en Bretagne, était prof. de théol. à Saumur lorsqu'il fit soutenir par un de ses écoliers une thèse que l'évêque d'Angers et la faculté de théol. de la même ville censurèrent. Suspendu de l'exercice du professorat et éloigné de Saumur par suite de cette affaire, de Gennes, brouillé d'ailleurs avec sa congrégation, se jeta dans le parti des convulsionnaires, et écrivit en faveur des folies que ce même parti voulait établir en doctrine. Il mourut dans l'obscurité en 1748. On lui attribue les écrits suivans : *Lettre contre les erreurs avancées dans quelq. nouv. écrits*, souscrite par l'évêque de Senez, Soanen (*v.* ce nom); *Reclamation des defenseurs légitimes des convulsions et des secours; le Jansénisme dévoilé*, 1737.

GENNES (Pierre de), avocat au parlement de Paris, m. en 1759, n'est guère connu que par la publication de quelques mémoires, dont les plus intéressans sont ceux : *Pour Mahé de La Bourdonnais*, Paris, 1750, in-4; *pour Dupleix contre la comp. des Indes*, ib., 1759, in-4; les autres ont été écrits *pour Kinglin, preteur de Strasbourg*, Paris et Grenoble, 1753, in-fol. et in-12; *pour le prince héréditaire, landgrave de Hesse-Darmstadt, contre les representans de la comtesse de Nassau*, ibid., 1757, in-4; *pour le premier chirurgien du roi contre les frères de la charité*, ibid., 1757, in-4.

GENNETÉ (N.), physicien, né en Lorraine dans les prem. années du 18e S., se fit connaître par plus. inventions utiles, et notamment par des procédés pour empêcher les cheminées de fumer et conserver la chaleur qu'elles répandent. On a de lui les écrits suivans, dans lesquels il expose ses recherches et ses découvertes : *Cahier* (mémoire) *présenté à MM. de l'acad. des sciences de Paris sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée qui garantit de la fumée*, Paris, 1759, in-8; réimp. sous un nouveau titre, ibid., 1760 et 1764; *Expériences sur le cours des fleuves*, 1760, in-8; *Purificat. de l'air croupissant dans les hôpitaux, le prisons et les vaisseaux de mer*, Nanci, 1767, in-8; *Manuel des laboureurs*, etc., ibid., 1767, souvent réimp.; *Pont de bois de charpente horizontal sans piles ni chevalets*, etc., 1770, in-8; *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre*, etc., Nanci, 1774, in-8; *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et des fleuves*, Nanci, 1774, in-8.

GENOUILLAC. V. Galiot.

GENOUVILLE (Etienne-René), doct. méd., né en 1739 à Paris, m. dans cette ville en 1820, a pub. une prem. livraison de l'*Hist. naturelle des Lépidoptères*, etc., ouv. continué par Godard (*v.* ce nom); mais ce dernier ayant refait en entier le travail de son prédesseur, la livraison de Genouville demeure sans suite, et n'offre aucun intérêt.

GENOVESI (Ant.), savant ecclés. ital., né près de Salerne dans le royaume de Naples en 1712, annonça de bonne heure de grandes dispositions pour une instruction étendue, s'attacha d'abord à l'étude de la théol., prit l'habit ecclés., fut ordonné prêtre à l'âge de 24 ans, et professa ensuite l'éloquence sacrée au séminaire de Salerne. Dans cette position il crut devoir étendre le cercle de son instruction, jusque là bornée à la théologie et à l'éloquence scolastiques. Il étudia l'hist., la philos., l'économie politique, se fraya une route nouvelle parmi les opinions et les erreurs, se rendit à Naples pour être encore plus à portée de s'instruire, suivit le barreau de cette capitale, se perfectionna dans la connaiss. de la langue grecque et de plus. autres langues vivantes, fréquenta les plus célèbres prof. de l'univ., entreprit de dégager la philos. des erreurs et des préjugés scolastiques dont elle était encore environnée dans son pays natal, et réussit en grande partie dans ce louable dessein. Il se fit nommer prof. extraordinaire de métaphysique à l'univ. de Naples, et l'on vit bientôt un immense concours d'auditeurs à ses leçons. Plus tard, malgré les censures et les contradictions qu'il éprouva de la part des partisans de la routine scolastique, il joignit à sa chaire de métaphysique celles d'*éthique* ou de philos. morale, et d'économie polit. Cette dernière venait d'être fondée par Barthelemi Intieri, riche Florentin, aussi distingué par ses qualités philanthropiq. que par ses connaissances utiles, et auquel l'Italie doit le premier établissement de ce genre. Genovesi ouvrit le cours de ses leçons de commerce ou d'économie politique en 1754, et elles ne tardèrent pas à imprimer un grand mouvement aux esprits en Italie. Le sav. prof. ne cessa point d'enseigner et d'écrire jusqu'à ses derniers momens. Indépendamment d'une foule de jeunes gens avides d'instruction, des hommes instruits, des personnages illustres venaient journellement assister à ses leçons, et n'en sortaient jamais sans être convaincus de la justesse de ses idées et de la vérité de ses maximes, exposées de la manière la plus claire, la plus persuasive, et, suivant l'expression de l'un de ses biographes, « dans un style presque poétique. » Cet ecclésiast. philos., chéri et respecté de ses concitoyens et des étrangers, partageant ses derniers momens entre les entretiens de ses amis et la lecture du *Phedon* de Platon, termina sa laborieuse carrière le 21 sept. 1769 à la suite d'une attaque d'hydropisie. Il a laissé les ouvrages suiv. : *Elemens de metaphys.* (en latin), Naples, 5 vol. in-8, dont le prem. parut en 1743; *Elementorum artis logico-criticæ lib. V*, ib., 1745, in-8; *Lettere ad un amico provinciale; Lezioni di commercio, o di economia civile*, Naples, 1757, 2 vol. in-8; *Meditazioni filosofiche* (sur la religion et la morale), ibid., 1758, in-8; *Lettere accademiche* (sur l'utilité des sciences et des arts, contre J.-J. Rousseau), ibid., 1764; *Logica per gli giovanetti*, ibid., 1766, in-8; *Trattato di scienze metafisiche*, ibid., 1766, in-8; *Diocesina*, ou science des droits et des devoirs de l'homme, ib., 1767, in-8. L'aut. n'eut point le temps de continuer cet ouv. Genovesi a été l'édit. de la *Storia del commercio della Gran-Bretagna*, trad. de l'anglais de J. Cary, par P. Genovesi, son frère, Naples, 1757, 3 vol. in-8; et du *Corso di agricoltura* de Cosimo Trinci : ces deux ouv. sont enrichis de notes et de discours préliminaires. J.-M. Galanti, l'un des élèves les plus distingués de Genovesi, a pub. son *Eloge historique*, Venise, 1774.

GENSÉRIC, roi des Vandales, né à Séville en 406, s'était rendu redoutable en Espagne par ses

victoires sur les Suèves, lorsqu'il fut appelé en Afrique (428) par le comte Boniface, qui espérait avec son aide secouer le joug de Rome. Les deux alliés, également intrépides et dévorés par la même ambition, cessèrent bientôt de faire cause commune : une guerre cruelle s'alluma entre eux, et ne se termina que par l'extermination presque totale des catholiques, envers lesquels, s'il faut en croire les anciennes chroniques, l'arien Genséric exerça des cruautés inouïes. Devenu tranquille possesseur des plus belles contrées d'Afrique, il s'efforça d'y comprimer les querelles religieuses, prétexte de tant de troubles et de révoltes dans ce siècle à demi barbare; et ce fut sans doute autant pour accomplir ces sages projets que par ambition qu'il s'empara de Carthage le 19 oct. 430 au mépris d'un traité qu'il avait conclu sept mois auparavant avec les Romains lors de la défaite de Boniface. Aucun espoir ne restant désormais aux chrétiens d'Orient, ceux-ci invoquèrent la merci du barbare, qui, repoussant leurs prières, répondit qu'il avait résolu d'exterminer toute leur nation. C'est alors aussi qu'il prit le titre de *roi de la terre et de la mer*; mais il n'était point encore parvenu au plus haut terme de sa puissance. Méditant de nouvelles conquêtes, il créa en peu de temps une flotte redoutable; et, après avoir fait l'essai de ses forces maritimes dans une prem. expéd. en Sicile, il s'embarqua à la sollicitation de l'impér. Eudoxie pour la délivrer des importunités de l'affreux tyran Maxime, meurtrier de son époux. Rome subit presque sans résistance la loi du vainqueur (445), et les ariens firent un butin immense dans cette capitale de l'empire pendant 14 jours que dura le pillage : le pape St Léon avait en vain obtenu de Genséric la promesse qu'il épargnerait les habitans; la fleur de la jeunesse fut emmenée en captivité, et l'impératrice Eudoxie subit le même sort. Enfin, après avoir dévasté les côtes d'Occident et porté la terreur jusqu'au sein de la capitale de l'Orient, Genséric accorda la paix à l'emp. Zénon, et mourut à Carthage l'an 477, redouté des Romains, et laissant un puissant empire qu'il avait su affermir par la paix après l'avoir fondé par les armes. Les historiens font de ce barbare un portrait affreux, peut-être autant parce qu'il était arien qu'à cause de ses ravages; mais on ne peut lui refuser l'honneur d'avoir été le plus grand prince de son siècle.

GENSICHEN (Jean-Fréd.), mathém. allem., m. en 1807 à Kœnigsberg, prem. bibliothéc. roy., a laissé entre autres écrits une dissert. int. *de Figuris circulo inscriptis maximis, nec non de figurarum divisione*, 1799, in-4.

GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux en 1758, était un des avocats distingués au parlement de cette ville à l'époque de la révolut., et il en adopta les principes comme la plupart des jeunes gens de son âge et de son état. Nommé député à la seconde assemblée nationale en 1791, puis à la convention nationale, Gensonné fut un des membres les plus remarquables du parti connu sous la dénomination de *la Gironde* ou des *girondins* (v. Guadet et Vergniaud). Il vota d'abord l'appel au peuple dans le procès de l'infortuné Louis XVI; mais voyant cet appel rejeté, il opina ensuite pour la mort et contre le sursis à l'exécution. Plus tard il demanda que la municipalité de Paris fût responsable de la sûreté du jeune Dauphin et de sa sœur. Enveloppé dans la proscript. générale de son parti au 31 mai 1793, Gensonné fut arrêté le 2 juin et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort avec 21 de ses collègues le 31 oct. de la même année. Gensonné mettait beaucoup d'art dans la discussion; railleur et caustique, il savait saisir à propos les moyens qui produisent de l'effet dans une grande assemblée. Traçant un jour à la tribune un tableau hideux des horreurs commises par les partisans de Marat et de Robespierre, il en désignait clairement du geste et de la voix les aut., lorsque l'un d'eux s'écria : « Les hommes dont vous parlez ont sauvé » la patrie. — Oui, répliqua Gensonné, comme » les oies du Capitole. »

GENSSANE (N. de), direct. général des mines de Languedoc, concessionn. de celles de la Franche-Comté, m. vers 1780, fut l'un des correspond. de l'acad. des sciences, et a laissé les ouvr. suivans : *Desc. d'un planisphère, cadran et machine, pour observer les astres par le méridien*, 1736; *Observ. sur un météore igné en forme de comète*, 1738; *Nouv. correct. faite aux pompes*, 1741; *Observ. sur un niveau*, etc., 1741; *Manière d'employer l'eau pour les pompes*, 1741; *Correction faite à la pompe à feu*, 1744; *Observ. sur les mines d'Alsace et du comté de Bourgogne*, insér. dans le recueil de Gobel (v. ce nom); *Tr. de la fonte des mines par le feu de charbon de terre*, Paris, 1770 et 1776, 2 vol. in-4; *la Géométrie souterraine pour l'exploitation des mines*, Montpellier, 1776, in-8; *Hist. natur. de la province de Languedoc, partie minéral. et géop.*, ibid., 1776 et 1777, 2 vol. in-8.

GENT (Thomas), antiquaire anglais, né à York en 1691, m. en 1778, exerça la profession d'imprimeur et fit des recherches sur les antiquités de sa patrie. On a de lui : *Hist. ancienne et moderne de la fameuse cité d'York*, in-12; *Hist. ancienne et moderne de la loyale ville de Rippon*, York, 1733, in-8; *Annales regioduni hullini*, ibid., 1735, in-8; *Histoire abrégée de l'Angleterre et de Rome*, ibid., 1741, 2 vol. in-12 : ces trois ouvr. sont en angl.

GENT. V. Gentius.

GENTIEN (Pierre), poète ou plutôt trouvère français du 13e S., né à Paris, et tué avec son frère selon les conjectures de Cl. Fauchet (v. ce nom), en 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle, est aut. d'un livre en rimes, où il décrit un tournoi que des dames (qui voulaient accompagner leurs chevaliers dans une croisade) célébrèrent pour s'exercer au maniem. des armes, et disputer le prix de la valeur.

GENTIEN (Benoit), rel. de l'abb. St-Denis dans le 15e S., docteur en théologie, fut député de l'université de Paris au concile de Constance, où il se distingua par son zèle et par son éloquence. Il est principalement connu comme l'auteur de l'*Hist. de Charles VI* (sous le nom de *moine de St-Denys*), traduite et pub. par Le Laboureur (v. ce nom), en 2 vol. in-fol. Gentien avait écrit cette histoire par les ordres et sur les mémoires de Gui de Monceaux et de Philippe de Villette, abbés de St-Denis.

GENTIL (Le). V. Legentil.

GENTIL (Jean-Baptiste-Joseph), colonel d'infanterie, né à Bagnols (Languedoc) en 1726, passa dans l'Inde en 1752, avec le régiment où il venait d'être reçu enseigne, servit successivement sous les ordres de MM. Dupleix, de Bussy, de Conflans, de Lally et Law de Lauriston, et se distingua dans un grand nombre de rencontres. Après la ruine de nos établissem. dans cette partie du monde, Gentil, qui s'était alors avancé jusqu'au grade de colonel, alla offrir ses services au nabâb du Bengale, puis à celui d'Aoude, vezyr de l'empire Moghol. Il fut bien accueilli, surtout par le dernier de ces princes, qui le combla de bienfaits. Le colonel en employa la plus grande partie au soulagement des Français, dispersés dans les diverses contrées de l'Hindoustan; et il enrôla 600 d'entre eux qui formèrent un corps soldé par le nabâb. Il rentra en France en 1778, avec un grand nombre d'objets utiles et précieux dont il fit hommage au gouvernement, et m. dans sa ville natale en 1799. Il a laissé les MSs. suiv., déposés à la biblioth. du roi : *Hist. métallique de l'Inde*, un vol. in-fol. avec un grand nomb. de dessins; *Hist. de l'empire Mogol*, ornée de vignettes et de portraits un vol. in-fol.; *Abrégé géographique de l'Inde*, avec la carte de chaque gouvernement, *Hist. des Radjahs de l'Hindoustan depuis Barth jusqu'à l'etaurah.* Son fils a pub. en

1814 un *Précis sur J.-B.-J. Gentil, ancien colonel d'infant.*, etc., in-8, de 24 pages.

GENTIL (André-Antoine-Pierre), religieux bernardin, savant agronome, né en Franche-Comté dans les premières années du 18e S., prit l'habit de St-Bernard à l'âge de dix-huit ans, employa le temps que lui laissait la pratique de ses devoirs religieux à étudier avec fruit la chimie, la physique et l'histoire naturelle, et devint procureur de l'abbaye de Clervaux. C'est alors qu'il s'appliqua spécialement à l'agriculture, et qu'il augmenta en peu de temps les revenus de l'abbaye et l'industrie des habitans du voisinage. La révolution l'ayant exilé de son cloître, il vint à Paris, où il m. pauvre et presque ignoré en 1800. Ses vastes connaissances, principalement en économie rurale, l'avaient fait admettre dans plus. académies et sociétés d'agriculture. Nous signalerons les plus importans de ses ouv. : *Premier essai d'agronomie*, ou *Diététique générale des végétaux, et application de la chimie à l'agriculture*, Dijon, 1777, in-8; *Mém.* sur des questions concernant le labour, couronné par la société d'agriculture d'Auch en 1779; *Mém. indiquant les substances fossiles propres à remplacer la marne*, couronné par la société d'agriculture de Limoges (1779); Mém. sur cette quest. : *Quel est le meilleur moyen de cultiver les terres basses et nouvellement desséchées?* ce mém. obtint le premier accessit à l'académie d'Amsterdam; *Mém. sur le sujet proposé, en 1779, par la société des sciences de Montpellier* (concernant la fabrication du vin); *les Avantages et les désavantages de l'incinération simple*, etc., mém. couronné par la société de Limoges en 1781; Mém. sur les *Plantes inutiles et vénéneuses qui infectent souv. les prairies et diminuent leur fécondité*, etc. : cet écrit obtint le premier accessit à l'académie de Dijon; *Est-il avant. ou non de soutirer les vins?* etc., couronné par l'académie de Lyon en 1787; *Manière de faire de très-bon vinaigre avec du petit-lait*, Dijon, 1787. L'*Eloge* de dom Gentil, par M. de Fuschamberg, se trouve dans le *Recueil des travaux de l'academ. de Besançon*, tom. 3.

GENTILE-GENTILI, en latin *Gentilis de Gentilibus*, médecin italien, surnommé *Fulginas*, du nom de la ville de Foligno, où il n'aquit en l'an 1230, étudia la médecine sous Thadeus ou Thadée (*v.* ce nom), de Florence, fit des progrès rapides sous ce maître célèbre, et acquit une réputation qui se repandit dans toute l'Italie. Il m. à Bologne vers l'an 1310, après avoir composé plus. traités remarquables qui ont été recueillis et pub. à Venise, 1484, 1486, 1492, 4 vol. in-fol. Quelques-uns de ces mêmes traités ont été ensuite imp. séparém., ibid. — Gentile-Gentili, que l'on croit fils du précédent, médecin et né comme lui à Foligno, m. à Pérouse en 1348, exerça son art avec un gr. succès à Bologne et dans la ville que nous venons de nommer plus haut. Quelques auteurs lui attribuent les ouv. du premier Gentile, et il est assez difficile de déterminer auquel de ces deux médec. (presque contemporains) ils appartiennent.

GENTILESCHI (Orazio), peintre, né à Florence en 1563, m. à Rome, ou selon quelq. biographes à Londres en 1647, séjourna long-temps en Angleterre et fut nommé peintre de Charles Ier. On cite de lui une *Ste Madelaine*; et *Loth et ses filles*. Il peignit aussi les plafonds de l'hôpital de Greenwich. Les Flamands, qui ont beaucoup de tableaux de lui, le nomment *Gentiel*.—Gentileschi (Artémise), fille du précédent, cultiva aussi la peinture avec succès. Elle passa une grande partie de sa vie à Naples, et y exécuta presque toutes ses compositions, dont la plus estimée est celle qui représente le *Combat de David avec Goliath*.

GENTILHOMME (N.), homme de lettres, m. à Paris le 27 mars 1826, a donné quelques petites pièces aux théâtres secondaires de la capitale. Il travailla à diverses feuilles périodiques, et en dernier lieu au *Journal de Paris*.

GENTILI (N.), génér. franç., né en 1751 à Ajaccio, combattit dès l'enfance pour l'affranchissement de sa patrie; et après avoir vu périr son père les armes à la main, il s'attacha à la fortune de Paoli. Nommé général de division en 1796, il fut désigné pour annoncer au direct. l'évacuation de Bastia par les Anglais, et après le traité de Campo-Formio, il fut chargé du commandement des troupes de débarquement de la flotte équipée à Venise sous les ordres du capitaine Bourdé. Gentili m. en mer en 1799, laissant un souvenir honorable par ses services comme militaire et comme administrateur.

GENTILIS (Alberic), jurisconsulte italien des 16e et 17e S., né en 1551 dans la Marche d'Ancône, d'un médecin distingué, fit ses études à Pérouse, et y fut reçu docteur en droit civil à l'âge de 21 ans. Il était juge dans la ville d'Ascoli, lorsqu'ayant adopté la religion réformée ainsi que son père, il fut obligé de quitter l'Italie et de chercher un asile, d'abord en Carniole, puis en Angleterre, où il se fit connaître avantageusement. Le comte de Leicester se déclara son protecteur, et lui fit obtenir une chaire de droit à l'université d'Oxford, dont il était lui-même le chancelier. Gentilis reçut ensuite le titre d'avocat perpétuel des sujets du roi d'Espagne pour les causes qu'ils auraient en Angleterre, et m. en 1611. Il est aut. d'un gr. nombre d'ouvr. de jurisprudence et de controverse, dont la liste complète se trouve dans les *mém.* de Niceron (tom. 15 et 20). Nous croyons devoir mentionner les suivans : *Liber conditionum*, Wittemberg, 1580, Londres, 1587, in 8; *de Juris interpretibus dialogi VI*, Londres, 1582, in-4 : cet ouv. a été réimp. avec les *vies* des juriscons., par Pancirole, Leipsig, 1721, in-4; *de Injustitiâ bellicâ Romanorum actio*, Oxford, 1590, in-8; *de Jure belli libri III*, Hanau, 1598, 1612, in-8 : cet ouv., un des meilleurs de l'aut., a fourni d'abondans matériaux à Grotius; *Disputat. duæ*, etc., Hanau, 1599, in-8 et in-12; *ad J. Rainoldum de Ludis scenicis epistolæ duæ*, Middelb., 1599, in-4, Oxford, 1629; *Disputat. III, de libris juris canonici, de lib. juris civilis, de latinitate veteris biblior. versignis malè accusatâ*, Hanau, 1604, 1605, in-8; *de Linguar. misturâ disputatio parergica*, Hanau, 1604, in-8. — Gentilis (Scipion), frère du précédent, jurisconsulte comme lui, né dans la Marche d'Ancône en 1563, élevé en Allemagne, fut reçu docteur en droit à Bâle en 1589, et devint ensuite professeur de droit à Altorf, où il m. en 1616. On a de lui : *de Donation. inter virum et uxorem lib. IV*, Francfort, 1604, in-4; *de erroribus testamentorum à testatoribus ipsis commissis*, etc., Strasbourg, 1609, in-8, etc., etc. Tous les ouvr. de ce jurisc. ont été rec. et impr. à Naples, 1763 et 1765, 4 vol. in-4.

GENTILIS (Jean-Valentin), apôtre de la doctrine de Socin (*v.* ce nom), né dans le royaume de Naples au 16e S., fut forcé de s'éloigner de sa patrie pour échapper aux poursuites qu'il s'était attirées, et se retira à Genève où il s'exposa à de nouvelles persécutions. Il parcourut ensuite la Savoie, le Dauphiné et le Lyonnais, cherchant à propager ses principes hérétiques. Arrêté et mis en prison dans le pays de Gex, il parvint à obtenir son élargissement, et vint à Lyon où il fit imprimer sa profession de foi. Arrêté de nouveau dans cette ville, il fut remis une seconde fois en liberté parce qu'il persuada aux magistrats qu'il n'en voulait qu'à Calvin, passa ensuite en Pologne, d'où il fut chassé par le roi, se retira en Moravie, puis en Autriche, et revint dans le canton de Berne. Il y fut arrêté une troisième fois, mis en jugement, et condamné à perdre la tête, comme coupable d'avoir attaqué le mystère de la Ste Trinité. Benédict Aretius a écrit en latin l'*Hist. de la condamnat. de Gentilis*, Genève, 1581, in-8. On y voit que cet hérésiarque

différait en plus. points de la doctrine de son maître Socin. Il prétendait, entre autres choses, que Dieu avait créé, dans l'étendue de l'éternité, un excellent esprit qui s'était incarné lui-même dans la plénitude du temps.

GENTILLET (Innocent), jurisconsulte protestant, syndic de la république de Genève, né à Vienne (Dauphiné), dans les prem. années du 16[e] S., a laissé entre autres ouv. de controverse, une *Apologie de la religion protestante*, en latin, Genève, 1587, in-4; *Discours sur les moyens de bien gouverner, etc., contre Nic. Machiavel*, 1576, in-8; 2[e] édit., revue, 1577, petit in-12 : il y a d'autres éditions de cet ouvr.; le succès qu'il a obtenu lui a fait donner le titre de l'*Anti-Machiavel*, mais aucune édit. ne porte ce titr. On a encore de Gentillet un ouvr. intit. l'*Anti-Socin*, 1612, in-4, etc.

GENTILOTTI (Jean-Benoit), savant prélat, né à Engelsbrun, dans le Tyrol, en 1672, commença ses études à Saltsbourg et à Inspruck, et alla les continuer à Rome, où il acquit une connaissance profonde du droit canonique et des langues grecq., hébraïque et arabe. Après avoir rempli les fonctions de directeur, de chancelier et de conseiller intime auprès du prince-archevêque de Saltzbourg, il fut appelé à Vienne pour y occuper la place de directeur de la bibliothèque impériale, et remplit ensuite plusieurs missions importantes dont l'empereur le chargea près de la cour de Rome. Il fut nommé auditeur de Rote en 1723, évêque de Trente en 1725, et m. à Rome cette même année. On a de lui : *Additamenta et crisis in annales Francorum lambecianos*, inséré dans le *Rerum ital. scriptores* de Muratori; *Epist. ad Joan. Burchardum Menkenium, de Conspectu insignis codicis diplomatico-historico epistolaris dato ad actorum lipsensium collectores ad Bern. Pez*, Vérone, 1717, in-4 : l'auteur se déguise dans cette lettre sous le nom *de Fonteius Angelus Veronensis*. Gentilotti a continué le catalogue de la biblioth. impériale de Vienne, avec des notes sur les princip. ouv., en 10 v. in-f., conservé à cette même bibliothèque.

GENTIUS (George), savant orientaliste allem., né en 1618 dans la principauté de Querfurt, s'était déjà livré avec succès à l'étude de l'arabe, du persan et du turk, lorsqu'il se rendit à Constantinople à la suite d'un ambassadeur de la Porte othomane. De Constantinople il passa en Perse, et revint en Hollande par l'Asie mineure, la Grèce et Venise, après une absence de sept ans. L'élect. de Saxe, Jean-George II, lui donna une pension, l'appela auprès de lui, le fit son conseiller intime, et le chargea de plusieurs missions diplomatiques. Par des circonstances qui ne sont pas bien connues, Gentius tomba dans la plus profonde détresse vers la fin de sa carrière; sa raison s'égara, il m. à Freyberg en 1687, et ne dut la sépulture qu'à la charité publique, s'il faut en croire le témoignage de Jocher. D'autres biographes prétendent qu'il mourut en voyage, à la suite d'une ambassade que l'électeur George III envoyait à Vienne. Les mêmes ajoutent qu'on avait accusé Gentius d'avoir embrassé la croyance mahométane, mais qu'il s'en justifia avant sa mort. On a de lui les ouvrages suiv. : une trad. lat. du poème de *Gulistan* de Sadi, sous le tit. *Mustadini Sadi politicum rosarium, sive amœnum sortis humanæ theatrum*, Amsterd., 1651, in-fol., réimp. en 1655, in-12, avec grav.; *Hist. judaica res Judæorum ab eversâ æde hierosolymitanâ, ad hæc ferè tempora usque complexa*, ib., 1651, in-4, trad. de l'espag. de Salomon ben Virga; *Canones ethici R. Mosch Maimonides, ex hebræo in latinum versi, uberioribusque notis illustrati*, ibid., 1640, in-4. Sa *vie* a été écrite par Auguste Beyer.

GENTLEMAN (Francis), auteur et comédien anglais, né à Dublin en 1728, quitta en 1748 la carrière des armes pour débuter sur le théâtre de sa patrie, passa ensuite successivement sur ceux d'Edimbourg, de Liverpool et d'Haymarket à Londres et m. en 1784. On connaît de lui des *Fables royales*, 1766, in-8; une épître intitulée *les Caractères*, in-4; *le Censeur dramatique*, 1770, 2 v. in-8 : ouvrage dans lequel les nationaux ont reconnu du goût et de l'impartialité. Gentleman a retouché quelques comédies et tragédies anciennes et les a remises au théâtre. Il a donné aussi une édition du *Théâtre de Shakespeare*, Londres, chez Bell, 1774, 1775.

GENTY (Louis), ecclés. et homme de lettres, né à Senlis en 1743, m. en 1817, correspondant de l'institut pour la classe de géométr., et vice-secrétaire perpétuel de la société d'agriculture d'Orléans, ville où il avait professé la philosophie pendant plus. années, est auteur des ouv. suivans : *Arbor philosophica*, 1767, in-8; *Discours sur le luxe*, couronné par l'acad. de Besançon, 1784, in-8; *de l'Influence de Fermat sur son siècle*, couronné par l'académie de Toulouse, Orléans, 1784, in-8; *l'Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, ib., 1788, in-8.

GEOFFRIN ou JOFRAIN (Claude), religieux franciscain, puis feuillant, plus connu sous le nom de dom Jérôme de Ste-Marie, né à Paris en 1639, remplit les premières dignités de l'ordre dans lequel il était entré en dernier lieu, obtint de nombreux succès comme prédicateur à la cour et dans les diverses chaires de la capitale, se trouva impliqué dans les disputes du jansénisme, fut exilé à Poitiers, et obtint ensuite la permission de revenir à Paris, où il m. en 1721. On a de lui un recueil de *sermons*, pub. par l'abbé Joly de Fleury, chanoine de Notre-Dame, Paris, 1737, 5 vol. in-12.

GEOFFRIN (Marie-Thérèse RODET, épouse), l'une des femmes les plus disting. du 18[e] S., née en 1699 à Paris, où elle m. en 1777, dut la célébr. dont elle a joui aux agrém. de son esprit et de sa personne, non moins qu'au noble emploi qu'elle sut faire de sa fortune. Fille d'un valet de chambre de madame la dauphine, elle épousa dès l'âge de 15 ans un riche entrepreneur de glaces, dont elle demeura veuve; sa maison devint bientôt le rendez-vous des savans de la capitale et des étrangers de distinction que la curiosité y attirait : plusieurs reçurent d'elle des services importans, et tous ont rendu justice à ses éminentes qualités. Le comte Poniatowski, dont elle mérita le respectueux attachement et qui l'honorait du nom de sa mère, la fit venir à Varsovie après son avènement au trône de Pologne. On cite de mad. Geoffrin une foule de pensées heureuses et de maximes dignes des philosophes dont sa société fit les délices : plus. actes d'une générosité, d'autant plus remarquable qu'elle n'avait d'autre source qu'un besoin naturel de faire le bien, attestent la bonté de son cœur et cette délicatesse de sentimens qu'ont vantée en elle d'Alembert, Thomas et Morellet, qui tous trois ont écrit son *éloge*. Ces trois brochures ont paru séparém. en 1777.

GEOFFROI, premier duc de Bretagne dans le 10[e] S., fils de Conan I[er] qui ne portait que le titre de comte, succéda à son père en 992. Il fit longtemps et injustement la guerre à Judicaël-Berenger, comte de Nantes, dont il convoitait les états, et fut tué d'un coup de pierre en 1008, au retour d'un pèlerinage qu'il avait été faire à Rome.

GEOFFROI II, surnommé *le Beau*, troisième fils de Henri II, roi d'Angleterre, né en 1158, était comte d'Anjou, lorsqu'il devint duc de Bretagne par son mariage avec Constance, fille de Conan IV, et héritière de ce duché. Geoffroi II se distingua dans les guerres qu'il eut à soutenir en faveur de Philippe-Auguste, contre les ducs de Bourgogne et les comtes de Flandre et de Champagne. Il m. en 1186, à la suite d'un accident qui lui était arrivé dans un tournoi donné à Paris en son honneur. Il est auteur d'une loi célèbre dans l'ancienne

coutume de Bretagne, et connue sous le nom d'*assise* de Geoffroi, par laquelle les fils aînés des barons et des chevaliers recueillaient l'entière success. de leurs pères, au détrim. de tous les autres enfans.

GEOFFROI-LE-BEL, surnommé aussi *Plantagenet*, duc de Normandie, comte d'Anjou et du Maine, né à Angers en 1113, épousa en 1127, Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, et veuve de l'empereur Henri V. Le père de Geoffroi, le comte Foulques, l'un des plus puissans seigneurs de France, appelé au trône de Jérusalem, avait investi, en partant, son fils des comtés d'Anjou et du Maine. Le mariage de celui-ci avec Mathilde le rendit héritier du duché de Normandie après la mort de Henri, son beau-père, qui unissait cet apanage à la couronne d'Angleterre. Geoffroi Plantagenet eut à combattre pendant huit ans pour recueillir cette succession que lui disputaient le comte de Blois et Louis-le-Jeune, roi de France. De nouveaux troubles suivirent cette guerre; Louis-le-Jeune porta ses armes dans les états de Geoffroi qui encourut en outre les censures du pape Eugène III pour avoir retenu long-temps prisonnier Dubellai, sénéchal d'Aquitaine. Ce prince m. au Château du-Loir en 1151. Dumoulin, dans son Histoire de Normandie, rapporte que, sous le règne de Geoffroi Plantagenet, « la famine fut si grande dans cette province, en 1146, qu'on se vit réduit à manger de la chaire humaine. »

GEOFFROI-MARTEL, comte d'Anjou, né en 1006, épousa Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume V, duc d'Aquitaine, et reçut d'elle, en dot, le comté de Poitou et d'autres biens considérables. Ce prince, brave et d'un naturel querelleur, fut presque toujours en guerre avec ses voisins et remporta souvent l'avantage. Il enleva le comté de Vendôme à Foulques, dit l'*Oison*, son neveu, et le lui rendit ensuite à la sollicitation du roi Henri Ier. En 1032, à la demande de Michel Paphlagonien, empereur d'Orient, Geoffroi passa en Sicile avec un corps de troupes pour combattre les Sarasins qui ravageaient cette île, et il les défit complètement près de Messine. A la suite de cette victoire et sur l'invitation de l'empereur, il se rendit à Constantinople, où Michel lui donna, comme un témoignage de sa reconnaissance, la relique de *la Ste Larme*, dont le comte fit présent à l'abbaye de Vendôme, et qui y fut long-temps l'objet de la vénération des fidèles. On sait que cette même relique donna lieu, en 1700, à une discussion assez vive entre le P. Mabillon et le curé de Vibraie, nommé Thiers (*v.* ce nom). A son retour de Constantinople, Geoffroi-Martel s'empara encore du comté de Blois et de la Touraine, où il fonda la petite ville de Château-Regnault, prit ensuite l'habit religieux à St-Nicolas d'Angers, et m. dans ce monastère en 1061. A cette époque on donnait quelquefois le surnom de *Martel* (marteau) aux braves chevaliers, comme caractéristique de leur conduite dans les combats où ils frappaient de grands coups de leur bonne épée.

GEOFFROI. V. GALFRID.

GEOFFROI *d'Auxerre*, né dans le 12e siècle, fut disciple du célèbre Abailard, l'abandonna ensuite pour se mettre sous la direction de St Bernard, devint secrétaire de ce dernier, puis abbé d'Igny, et plus tard de Clairvaux en 1162. Il quitta ce monastère en 1172 pour passer en Angleterre où il séjourna quelques années à la cour de Henri II, avec l'agrément du chapitre général de l'ordre et l'autorisation du pape. D'Angleterre il se rendit en Italie, fut fait abbé de Fossa-Nova, et se retira ensuite à l'abbaye de Hautecombe en Savoie, où il m. en 1180. On a sous le nom de Geoffroi d'Auxerre ou de Clairvaux les ouv. suiv.: *Vita S. Bernardi lib. III*, etc., inséré dans l'édit. des œuv. de S. Bernard, pub. par Mabillon; *Epistola de morte S. Bernardi*, dans le tome 5 des *Miscellanea* de Baluze; *Vita S. Petri, archiepiscopi tarentasianensis*, inséré dans les vies de saints de Surius, et dans les actes des bollandistes, au 8 mai; *Epistola de transsubstantiatione aquæ mixtæ vino in sanguine Christi*, inséré dans l'Hist. ecclésiast. de Baronius, sous l'année 1188, etc.; *de Gestis in concilio remensi, anno 1148*, inséré *ibidem*; *Serm. in festum S. Joannis-Baptistæ et in festum S. Martini*, inséré dans la *Bibl. contionatoria* du P. Combefis; *Liber contra Abailardum comment. in Lanticum canticor.*; *Serm. in Apocalypsim*: ces deux derniers ouvrages sont restés MSs.)

GEOFFROI ou GODEFROI, cinquième abbé de la Trinité de Vendôme, né à Angers dans le 11e S., entreprit le voyage de Rome en 1092, pour faire annuler le serment qu'il avait prêté devant l'évêque de Chartres de renoncer au droit que prétendait avoir l'abbaye de ne relever que du pape. Il fut bien accueilli d'Urbain II, qui lui conféra la dignité de cardinal, dont le titre était déjà attaché à cette même abbaye de la Trinité. Geoffroi témoigna sa reconnaissance au souverain pontife, en l'aidant dans sa querelle avec l'anti-pape Guibert (*voy.* ce nom) qui se faisait appeler Clément III; et ce fut lui qui fit rentrer Urbain II, en 1093, dans le palais de Latran. Il fut ensuite employé à plus. affaires importantes de l'Eglise et de l'état, assista à plus. conciles, et passa souvent les Alpes pour les intérêts du saint-siége. Cet abbé cardinal, l'un des plus riches bénéficiaires de France, et l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, m. à Vendôme en 1130 On connaît de lui divers ouv. dont une partie a été pub. par le P. Sirmond en 1610. Ce sont cinq livres de *lettres*, adressées à des papes, à des légats, à des évêques, abbés, moines, et à différens particuliers; quelques *opuscules* sur dir. points de doctrine et de discipline ecclésiastique; des *hymnes* en prose, et onze *sermons*. Avant la révolution de 1789, on voyait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris, un *comment.* MS. du même auteur sur les 50 prem. psaumes de David.

GEOFFROY (ETIENNE-FRANÇOIS), médecin célèbre, membre de la société royale de Londres et de l'académie des sciences de Paris, né dans cette ville en 1672, fut d'abord destiné à exercer l'état de son père, habile et riche pharmacien, et s'attacha spécialement à l'étude de la botanique et de la chimie. A l'âge de vingt ans il fut envoyé à Montpellier pour se perfectionner dans la pharm., et il y suivit avec ardeur les cours des professeurs les plus distingués. Après avoir voyagé ensuite dans les provinces méridionales de la France et visité les ports de l'Océan, il revint à Paris en 1694, et fut reçu maître apothicaire. Quatre ans plus tard, le comte de Tallard, nommé ambass. extraord. en Angleterre, le choisit pour son médecin, bien qu'il n'eût pas été reçu à la faculté de Paris, et en 1700, il accomp. dans la même qualité l'abbé de Louvois, son ami, chargé d'une mission en Italie. Ce ne fut qu'à son retour que Geoffroy prit enfin ses degrés en médec. Appelé en 1707 à la chaire de chimie du Jardin des Plantes, il obtint en 1709 celle de médecine et de pharmacie au collége de France. La faculté de médecine le choisit pour son doyen en 1726, et il remplit dignement ce poste honorable jusqu'à sa mort, arrivée en 1731: il avait entrepris de dicter à ses auditeurs au collége royal toute l'histoire de la matière médicale, mais la mort l'empêcha de terminer cette tâche. Tout ce qu'il a dicté à ce sujet a été recueilli et publ. par E. Chardon de Courcelles, sous ce titre: *Tractatus de materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu*, Paris, 1741, 3 vol. in 8, trad. en franç. par M** (Antoine Bergier), Paris, 1741-1743, 7 vol. in-12, avec un supplément auquel a travaillé le célèbre Bernard de Jussieu, ibid., 1750, 3 vol. in-12: la partie zoologique a été traitée par les docteurs Arnault de Nobleville et

Salerne, Paris, 1756, 1757, 6 vol. in-12. Garsault a dessiné et publié les *Figures des plantes d'usage en medic., decrites dans la matière med. grav. par de Fehrt*, etc., Paris, 1764, 4 vol. in-8. Cette même mat. médic. a été trad. en ital., en allem. et en angl. On trouve dans le recueil de l'academ. des sciences plus. *mem.* remarquables de Geoffroy, vol. des années 1700, 1702, 1713, 1718, 1720. Fontenelle a écrit l'*eloge* de ce savant médecin, dont Jacquin a consacré le souvenir en donnant le nom de *Geoffræa* à un genre de plantes légumineuses.—GEOFFROY (Claude-Joseph), frère puîné du précédent, né à Paris en 1685, était destiné à la médec. comme son frère aîné à la pharmacie, et il arriva précisément le contraire de l'intention du père Geoffroy. Son fils cadet montra une prédilection marquée pour les études pharmaceutiques. Il suivit assidument les leçons du célèbre Tournefort, acquit de grandes connaissances en botanique, en chimie, voyagea comme son frère dans le midi de la France, fut admis à l'académie des sciences dès l'âge de 22 ans, consacra ses travaux à cette illustre société, et m. en 1752. On trouve de lui soixante-quatre *mem.* dans le recueil de l'academ. (de 1708 à 1746), sur divers sujets d'histoire naturelle, de botanique, de chimie et de pharmacie.

GEOFFROY (ÉTIENNE-LOUIS), fils d'Etienne-François, médecin comme son père, né à Paris en 1725, fut reçu docteur à la faculté de Paris en 1748, devint un des praticiens les plus renommés de la capitale, et m. en 1810. Le long et laborieux exercice de sa profession ne l'avait point distrait de son goût spécial pour l'hist. natur.; et retiré, depuis la révolution de 1789, dans un village près de Soissons, il avait été nommé correspondant de l'institut, peu de temps après la création de cette société savante. Il a laissé les ouv. suiv.: *Hist. abregée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, etc., Paris, 1762, 2 v. in-4, avec fig., réimp. en 1799, avec un supplément et des fig. coloriées; *Traité sommaire des coquilles, tant fluviat. que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris*, ib., 1767, in-12; *Dissert. sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8, trad. en allem. avec des notes, Leipsig, 1780, in-8, avec fig.; *Hygieine, sive ars sanitatem conservandi, poema*, Paris, 1771, in-8, traduit en prose française par le docteur de Launay, ib., 1774, in-8; *Manuel de médecine pratique à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campag.*, ibid., an IX (1801), 2 vol. in-8: cet ouvr., très-médiocre, se ressent de la vieillesse de l'auteur.

GEOFFROY (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Charolles en 1706, fut le successeur des PP. Porée et de La Sante dans la chaire de rhétorique du collége de Louis-le-Grand à Paris, survécut à la suppression de la société dont il était membre, et m. en 1782. On a de lui plus. harangues latines telles que *Gallis ob regem ex morbo restitutum*, 1744; *de Amore patriæ*, 1744, traduit en français par de Puligneux; *Ludovico belgico*, 1748; *de Pace*, 1749; *Quo loco inter cives vir litteratus habendus sit*, 1756; *in Augustissimas delphini nuptias*, 1751, etc., etc.; *Vers français sur la convalescence du dauphin*, 1752; *Exercices en forme de plaidoyers prononcees par les rhétoriciens du college de Louis-le-Grand*, 1766, in-12, réimp. avec des augment., en 2 vol.; *Oraison funèbre du dauphin* (père de Louis XVI), 1766, in-4. Il avait composé, pour le collége des jésuites de Paris, une tragedie intit. *Basilide*, dont on trouve un extrait dans le *Mercure* de mai 1753, et une comédie intit. *le Misanthrope*, entièrement différente de celle de Molière qui porte le même titre. C'est à tort qu'on lui a attribué des trad. de quelq. opuscules de Cicéron, qui sont d'un abbé Geoffroy, sous-maître au collége Mazarin.

GEOFFROY (JULIEN-LOUIS), né à Rennes en 1743, m. à Paris le 18 février 1814, fit ses prem. études au collége des jésuites de sa ville natale, et vint les perfectionner au collége de Louis-le-Grand, encore dirigé par les membres de cette société fameuse. Les dispositions heureuses qu'annonçait le jeune Geoffroy, déterminèrent les jésuites à se l'attacher. Mais à peine avait-il commencé à se livrer chez eux aux soins de l'instruction, que l'ordre fut détruit en France. Geoffroy, se trouvant sans ressources, fut oblig- d'entrer comme simple maître de quartier au collége Montaigu. La nécessité imposée alors à tous les maîtres de l'université de porter l'habit ecclésiastique, a pu seule donner à penser qu'il avait été prêtre. L'époque du mariage de Geoffroy, antérieure de plusieurs années à la révolution, suffit pour réfuter ce bruit ridicule. Un riche financier, M. Boutin, entendit parler de Geoffroy, l'appela dans sa maison, et lui confia l'éducation de ses enfans. Ce fut alors que ce précepteur qui accompagnait souvent ses élèves au spectacle, prit le goût de l'art dramatique. Ce goût ne fut pas pour lui un délassement frivole; il y trouva l'occasion d'en étudier les théories, d'en comparer les modèles et de réfléchir sur le jeu des acteurs. On assure même qu'il composa une tragédie de *la Mort de Caton*, qui fut lue et reçue à la Comédie française. Le rédacteur de cet article a de fortes raisons de révoquer en doute la vérité de l'anecdote. Il peut du moins certifier qu'elle a été constamment démentie par Geoffroy. En quittant la maison de M. Boutin, Geoffroy rentra dans l'université, et obtint la chaire de rhétorique au collége de Navarre. Il fut le profess. des deux frères Chénier, dont l'aîné (Marie-Joseph) s'est montré depuis un de ses plus violens antagonistes. Il passa depuis avec le même titre au collége Mazarin. Il y avait alors dans cette maison deux professeurs d'éloquence qui se partageaient la classe du matin et celle du soir. Plus libre de son temps, Geoffroy en consacra une partie à la rédaction de l'*Annee littéraire* où il remplit avantageusement le vide que la m. de Fréron père y avait laissé. Trois articles qu'il y publia sur *le Voyage du jeune Anacharsis* compromirent l'existence du journal et la tranquillité du rédacteur auquel l'autorité eut la faiblesse de prescrire sur cet ouv. le silence ou l'admiration. La révolution trouva Geoffroy occupé à ces discussions pacifiques; il continua pendant deux ans à en combattre les excès; mais les désordres du mois d'août 1792 le forcèrent de briser sa plume et de se cacher. On vint pour l'arrêter; on interrogea sa femme sur le lieu de sa retraite: elle refusa de répondre, et fut incarcérée à la Force. Amenée le 2 septemb. devant les bourreaux qui coprésidaient aux massacres des prisons, et sommée de nouv. par eux de révéler le séjour qui recelait son mari, Mad. Geoffroy, les pieds nageans dans le sang, et menacée de partager le sort des victimes dont elle était entourée, persista dans sa courageuse réticence. Cette intrépidité, qui semblait devoir assurer sa perte, lui sauva la vie. Elle fut renvoyée chez elle. Geoffroy, ignoré dans le village qui lui servait d'asile, y gagnait sa vie à apprendre aux petits paysans à lire et à écrire. Après le 18 brumaire il revint à Paris, et entra comme professeur de rhétorique chez un maître de pension du faubourg St-Honoré. Ce fut là qu'un de ses anciens amis alla le chercher en 1800, et lui proposa de se charger de la partie des spectacles dans le *Journal de Debats*. Geoffroy accepta. Ce fut pour le journal et pour lui une époque de gloire et de prospérité. Ses feuilletons eurent un succès prodigieux; ceux même qui reprochaient à l'auteur une sévérité outrée et une partialité ouverte envers des écrivains de grand talent et surtout à l'égard de Voltaire; ceux qui ne partageaient point ses opinions sur Talma et sur quelques autres auteurs ou actrices distinguées, rendaient justice à

cette prodigieuse fécondité qui, dans un cadre borné, ne s'épuisait jamais, et trouvait dans un fond cent fois exploité de nouveaux et ingénieux motifs d'article. Le naturel, l'abandon, la vivacité étaient le caractère dominant de son style; il rattachait avec beaucoup d'art les principes de la philosophie usuelle et de la vie commune aux préceptes de la littérature. Quelquefois il pouvait choquer la vérité, la justice même, souvent les préjugés; on était mécontent; on n'était jamais ennuyé. La facilité de Geoffroy était telle, qu'au milieu de travaux qui se renouvelaient tous les deux jours, il trouva le temps de publier en 1808 un *Commentaire sur Racine*, en 7 vol. in-8, uovrage recommandable par les notes, mais surtout par les excellentes traduct. de fragmens considérables des anciens grecs ou latins, et d'une tragédie entière d'*Euripide*. Il a donné égalem. une *Trad. de Théocrite*, Paris, 1801, in-8, très-supérieure à celle de Chabanon; il serait à désirer qu'on la réimprimât avec le texte et quelq. remarques. On a reproché à Geoffroy d'avoir vendu sa plume aux acteurs et surtout aux actrices, et de s'être fait payer chèrement la protection puissante dont il étayait leurs talens : une pareille imputation, étant nécessair. dénuée de preuves, n'est pas de nature à être discutée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la m. de Geoffroy, sa veuve, qui ne lui survécut que dix-huit mois, sollicita et obtint du *Journal des Débats* une pension de 2,400 francs par an. Geoffroy est regardé, à juste titre, comme le premier critique d'un siècle où l'art de la critique ne passe point pour avoir dégéneré. On a recueilli ses articles du *Journal des Débats* sous le titre de *Cours de Littérat. dramat.*, ou *Recueil par ordre de matières des Feuilletons de Geoffroy, précédé d'une Notice histor. sur sa vie et ses ouvr.*, Paris, 1817, 5 vol. in-8; 2[e] édit., considérablement augmentée, Paris, 1825, 6 vol. in-8.

GEORG (Jean-Michel), écriv. allem., direct. de la régence prussienne de Baireuth, né en 1740 dans un bourg de cette principauté, fut élevé dans une école de charité, y fit de grands progrès, surtout en arithmétique, et à 16 ans il entra au gymnase de Hof. Arrêté bientôt dans sa carrière par le dénuement de fortune où il se trouvait, il s'engagea dans un régiment de hussards, déserta et rentra ensuite dans l'humble cabane de son père, qui exerçait le métier de charbonnier. Un riche propriétaire de forges eut l'occasion de connaître Georg, sut l'apprécier, et le chargea de l'inspection de ses usines. Dans cette nouvelle position les idées du jeune homme reprirent leur direction première vers l'étude des sciences. Le pasteur du lieu de sa naissance consentit à lui communiquer toute la portion d'instruction qu'il avait lui-même. Plus tard Georg se rendit à Erlang, et joignit à l'étude de la théol. celle de la philos. et des mathémat. Etant parvenu à se faire recevoir maitre ès-arts à l'université d'Erlang en 1765, il ouvrit un cours de philos. et de mathém., fut appelé deux ans après à Baireuth, et dès-lors il consacra à l'étude de la jurisprudence les courts loisirs que lui laissait son emploi. Il fut nommé en 1782 conseiller de régence, puis appelé au poste éminent de direct. de cette même régence, et m. en 1796, consumé par le travail et les veilles, « laissant, dit un biographe, un bel exemple à tous ceux qui cherchent, par leur constance dans l'étude et par leur mérite, à s'élever au-dessus de la condit. où ils sont nés. » On a de Georg (en allem.): *Essai d'une Grammaire générale en dialogues*, Schwabach, 1769, in-8; *Hist. du Tribunal antique de Baireuth*, Baireuth, 1774, 1782, 2 vol. in-4; *Dictionnaire complet de Chasse*, rédigé sur les MSs. laissés par l'auteur, et pub. à Leipsig, 1797, 2 vol. in-8; plus. *Dissertat.* sur des questions de physique et de jurisprudence. Indépendamment de ces ouvr. impr., il a laissé en MSs. 60 cartons ou vol. in-fol. sur l'histoire et le droit public du pays de Baireuth; 30 autres vol. in-fol. ou in-4, sur les mathém., la phys., la chimie, l'administrat. des forêts, des mines, etc.; un dictionn., une gramm., une mythologie sorabes-wendes.—Frédéric-Adam Georg, doct. en philos., a pub. la *Vie* de son père (en allemand), Erlang, 1798, 1 vol. in-4.

GEORGE (St), martyr sous Dioclétien et patron de l'Anglet., est honoré chez les chrét., bien que l'authenticité de ses actes soit fortement suspectée; pourtant les mahométans mêmes lui attribuent plus. miracles, entre autres « d'avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre femme chez laquelle il avait reçu l'hospitalité. » Un ordre milit. de St-George a été institué en Russie par l'impér. Catherine II.

GEORGE I[er] (Louis), roi d'Angleterre, duc et électeur de Hanovre, né à Osnabruck en 1660, d'Ernest-Auguste de Brunswich-Lunebourg et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I[er], fut proclamé en 1714 sans opposit., mais au préjudice de la maison de Stuart, où se trouvaient, dit-on, plus de 40 personnes qui pouvaient prétendre à l'héritage de la reine Anne, décédée sans enfans. Doué d'un esprit vaste, et joignant aux vertus guerrières qu'il avait déjà signalées en maintes occasions une prudence reconnue et toutes les autres qualités politiques, George serait sans doute parvenu à éteindre l'ardeur des factions qui déchiraient l'Angleterre si, lié en quelque sorte envers la faction des wighs à qui il devait le trône, il ne se fût laissé entraîner par ses ministres au-delà des bornes d'une rigoureuse justice contre les torys, affaiblis et presque désarmés lors de son avènement. Ce prince mourut en 1727 à Osnabruch, en se rendant d'Angleterre à son duché de Hanovre, qu'il n'avait pas discontinué de visiter tous les ans, lorsque les soins de son gouvernement le lui permettaient. On remarque surtout pendant son règne l'insigne faveur de Walpole, la mise en jugement du comte d'Oxford et du vicomte de Bolingbroke, ministres patriotes (torys); la rébellion du comte de Mar, la prolongation à 7 années de la durée de chaque parlement, les exploits de l'amiral Bing contre les Espagnols, le système ruineux de l'agiotage introduit par la compagnie du Sud, enfin les craintes continuelles qu'entretint au sein de la cour la légitimité des droits du prétendant. Voy. Stuart (Charles-Edouard).

GEORGE II (Auguste), fils unique du précéd., lui succéda à l'âge de 44 ans (1727) dans ses états d'Allemagne et sur le trône d'Angleterre. Il avait épousé en 1705 la princesse Caroline de Brandebourg Anspach, qui jusqu'à sa mort (1737) exerça un entier ascendant sur son royal époux; celui-ci mourut lui-même subitem. en 1760, âgé de 77 ans. Son gouvern., dont il avait de bonne heure abandonné les rênes au fameux Robert Walpole (v. ce nom), ne se distingue guère que par la violence des débats qui s'élevèrent au sein du parlem. avili, les glorieuses expéditions du commodore Anson, les fréquentes insurrections qui éclatèrent en Ecosse en faveur du prince Edouard, et que termina le duc de Cumberland à la fameuse bataille de Culloden, enfin par diverses expéditions plus ruineuses qu'utiles, et de l'une desquelles le peuple anglais crut venger la mauvaise issue en vouant à un supplice injuste l'intrépide et malheureux amiral Byng.

GEORGE III, roi d'Angleterre et de Hanovre, petit-fils et success. du précéd., né en 1738, fut, d'après les maximes de la princesse Auguste de Saxe-Gotha sa mère, élevé dans la gêne et tous les préjugés des cours d'Allemagne, et il apporta sur le trône (25 oct. 1760) cette roideur de caractère qui, jointe à la puissance, mérite moins le nom de fermeté que d'orgueil. Le premier acte du nouveau prince fut un bienfait intéressé, et les murmures du peuple accueillirent au théâtre celui qui donnait l'inamovibilité des juges pour recevoir

en échange une taxe additionnelle sur le *porter*. A la paix de 1763, le traité qui rendait à l'Espagne et à la France des conquêtes achetées par tant de sacrifices mit le comble au mécontentement. Lord Bute, ministre favori, fut attaqué par tous les écrivains, et la haine éclata par une révolte. George, oubliant qu'il l'avait provoquée, ne parla plus que du droit de punir. Ainsi, bientôt après, se consomma la révolution des colonies américaines. Cepend. les ministres se succédaient avec rapidité; par hasard le choix du roi tomba sur Pitt, qui servit avec génie un prince qui ne lui en sut pas gré (*v.* Pitt). Tout le monde sait quels progrès ont fait sous ce règne la puissance et l'industrie de l'Angleterre; mais on sait aussi que la corruption et des lois favorables à l'autorité royale (*alien-bill* et fréquente suspension de l'*habeas corpus*) ont donné au pouvoir exécutif une influence qui semblait lui être refusée par la constitution. On aime à dire que George III fut le plus zélé protecteur de la méthode d'enseignement du doct. Lancastre, et qu'il répétait souvent ces paroles : « Je souhaite voir arriver le jour où le plus pauvre enfant des 3 royaumes sera en état de lire la Bible. » En 1810 il perdit entièrement l'usage de sa raison; le parlement déféra la régence au prince de Galles, et le malheureux roi, au bout de dix années de souffrances, termina une vie digne de pitié. On peut consulter sur l'histoire de George III, *Recollections and reflexions personal and political, etc., during the reign of George III*, par John Nichols, Londres, 1820, in-8; *George the third, his court and family*, etc., Londres, 1820, 2 vol. in-8; *Annales du règne de George III....., jusqu'à.....* 1815, *par le Dr Aikin, trad. en franç. par M. Eyriès*, Paris, 1817, 2e édit., continuée jusqu'à la mort de George III, 1820; *Memoirs of the reign of George III, to the commencement of the year* 1799, par W. Belsham, Londres, 1801, 6 vol. in-8.

GEORGE, duc de Clarence, né en 1449, était frère aîné d'Edouard IV, roi d'Angleterre, qui le fit condamner à perdre la vie, on ne sait trop sur quels griefs. Il fut noyé, l'an 1478, dans un tonneau de malvoisie, genre de mort qu'avait choisi cet infortuné prince si l'on en croit l'histor. Hume. Le motif le plus vraisemblable de sa condamnat. est qu'il avait sollicité la main de la duchesse Marie de Bourgogne sans le consentement d'Edouard, et dans l'espoir de s'affranchir de son autorité, qu'il supportait avec peine. A défaut de preuves, on trouve du moins un indice de ce fait dans la cruelle réponse qu'adressa Louis XI au monarque anglais sur la manière dont il devait traiter son frère; c'est par le vers suiv. de Lucain qu'il la lui indiqua :

Tolle moras; semper nocuit differre paratis.

GEORGE, prince de Danemarck, né en 1653, fils du roi Frédéric III, frère de Christian V, fit avec ce dernier les campagnes de Scanie contre Charles IX, roi de Suède, et épousa ensuite la princesse Anne, fille de Jacques II, alors duc d'York. Après que Jacques eut perdu la couronne, le prince George embrassa le parti de Guillaume, prince d'Orange, qui le nomma duc de Cumberland à son avènement au trône d'Angleterre. Anne ayant succédé au roi Guillaume, son époux, qui, d'après les lois fondamentales, ne pouvait partager le titre ni les prérogatives de la royauté, fut créé grand-amiral d'Angleterre; mais il ne prit aucune part, même indirecte, aux affaires importantes, et m. en 1708, plus. années avant la reine (*v.* Anne d'Angleterre).

GEORGE Ier (*Giorgi* ou *Korki*), roi de Géorgie des Abkhaz, de la race des Bagratides ou Pagrades, succéda en 1015 à Bagrat III son père, et en 1027, après avoir conclu un traité de paix avec Basile II, emper. d'Orient, dont il avait essayé vainement de secouer le joug. — George II, petit-fils du précéd., monta sur le trône en 1072, vit ses états attaqués par le sulthan Melik-Schah, fut contraint de se retirer comme son grand-père dans les vallées du Caucase, et recouvra ensuite tout le territoire qu'il avait perdu en s'engageant à payer un tribut annuel. C'est à cette époque que plus. hordes de Tatars et de Turkomans vinrent s'établir en Géorgie, où ils se trouvent encore actuellement. George régna en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 1089. — George III monta sur le trône de Géorgie en 1156, après la mort de son frère David III, malgré la promesse qu'il avait faite à ce dernier monarque de conserver la couronne à son fils Temna, encore en bas âge. Voulant par des exploits glorieux faire oublier cette usurpation, il porta la guerre chez ses voisins, remporta plusieurs victoires signalées, et m. vers l'an 1180, après avoir fait mutiler son neveu, et massacrer une des plus puissantes familles de Géorgie, dont le chef avait été chargé de la tutelle de ce jeune prince. — George IV, surn. *Lascha* ou *le Lippu*, petit-fils du précéd., succéda à sa mère Thamar en 1198. Pendant une partie de son règne, les armées géorgiennes combattirent avec succès les troupes musulmanes; mais plus tard les Monghols envahirent les provinces méridionales du royaume, et y exercèrent de grands ravages. Ce prince m. en 1223. — George V, fils de David V, monta sur le trône de Géorgie après la mort de Vakhtang III son frère, en 1304. Comme il était trop jeune encore pour tenir les rênes du gouvernem., l'administration fut confiée au prince George, fils de Demetrius II, qui ne tarda pas à monter lui-même sur le trône, le jeune roi étant mort vers l'an 1306. — George VI, fils de Demetrius II, doit être placé au rang des rois les plus célèbres de la Géorgie. Il parvint par sa sage administration à mettre un terme aux guerres civiles qui désolaient le roy. depuis long-temps, secoua le joug des sulthans monghols qui régnaient sur la Perse et qui avaient rendu les rois de Géorgie leurs tributaires, s'occupa de réparer les maux causés par les fréquentes invasions des troupes étrangères, et m. en 1346 après un règne long et heureux. — George VII, fils de Bagrat V, avait combattu avec succès, du vivant de son père, les troupes de Tamerlan (*v.* ce nom), lorsque ce célèbre conquérant envahit la Géorgie en 1388. Monté sur le trône, George continua de se rendre redoutable à l'extérieur, gouverna ses états avec sagesse, et mourut en 1407. — George VIII, fils de Constantin II, succéda à son frère David VII en 1524, eut un règne paisible, et m. en 1534. — George IX succéda à son père Simon Ier en 1600. Sous son règne les troupes othomanes firent une irruption en Géorgie et s'emparèrent d'une province qui depuis lors resta détachée de ce royaume. Il m. empoisonné par un émissaire de Schah-Abbas, souverain de la Perse, vers la fin de 1603. — George X, fils de Vakhtang IV, lui succéda en 1676, et régna paisiblem. pend. plus. années sous la protection des souverains de Perse; mais au bout de quelques années, ayant été vaincu par un prince voisin qui lui avait déclaré la guerre, il se réfugia à Hispahan, à la cour du schah Houssein, embrassa la religion musulmane, obtint le commandement d'une des provinces de la Perse, et fut assassiné dans son camp en 1709, pendant le cours d'une campagne qu'il avait entreprise contre les Afghans, rebelles au joug du souverain de la Perse. — George XI, dernier roi de Géorgie, fils de Demetrius II, succéda à son père en 1798, fut presque continuellement en guerre avec les Tatars lezghis pend. la durée de son règne, et mourut en 1800. Son fils aîné David, peu jaloux de conserver un trône incessamment menacé par les Tatars et les Turks, céda ses états héréditaires à l'empereur de Russie Alexandre Ier, et se retira à St-Pétersbourg,

où il vit encore actuellement (sept. 1826) avec le titre de lieut.-général.

GEORGE ou JOURI Ier (WLADIMIROWITCH), grand-duc ou prince de Kiew, ville de Russie, alors le siége de la souveraineté dans cette contrée, monta sur le trône en 1149, après en avoir chassé Isiaslaw, en fut expulsé lui-même plus. fois jusqu'en 1154, et m. en 1156. Ce fut lui qui fonda la ville de Moscou, devenue dans la suite capitale de l'empire des czars. — GEORGE ou JOURI II, grand-duc ou prince de Wolodimir, commença à régner en 1212, et fut obligé de céder le trône, au bout de 5 ans, à son frère Constantin, qui le nomma en mourant son successeur. Quelque temps après, les Tatars mongouls firent une invasion en Russie, sous la conduite du célèbre Djenguys-khan (Gengiskan). George II, après être resté long-temps dans l'inaction, ne prit les armes qu'à la dern. extrémité, et périt dans une bataille décisive en 1237. Sa mort décida la soumission des autres princes russes qui restèrent tributaires des Tatars jusqu'à la fin du 15e S. (*v.* Iwan Vasiliewitch).

GEORGE II, patriarche d'Arménie dans le 9e S., successeur de Zacharie Ier, se distingua autant par ses vertus et son habileté que par ses connaissances profondes; il s'efforça constamm. de maintenir la tranquillité dans sa patrie, alors soumise à la domination des khâlyfes, et m. en 897, après avoir occupé pendant plus de vingt-un ans le siége patriarcal, où Maschdots fut élevé après lui.—Le patriache GEORGE III, né dans l'Arménie septentrionale, avait d'abord été secrétaire du patriarche Grégoire II, qu'il remplaça dans son siége lorsque celui-ci l'eut abdiqué. Déposé deux ans après en 1073, par un concile assemblé à la montagne Noire, où la plupart des princes et des prêtres arméniens s'étaient rendus pour solliciter Grégoire de reprendre la dignité patriarcale, George fut contraint de se retirer en Tarse, et y finit ses jours.

GEORGE-LE-FOULON, appelé aussi *George de Cappadoce*, du nom de sa patrie, occupa le siége d'Alexandrie (356-362) concurrem. avec St Athanase, déposé dans un concile tenu par trente évêques ariens, sous les auspices de l'empereur Constance. Suivant les écrivains catholiques, George avait d'abord fait le vil métier de parasite, puis celui d'escroc et de vagabond. Peu de temps après l'avènem. de Julien (362), il périt sur un bûcher, où, dit-on, le précipitèrent ignominieusement les païens, dont il avait pillé les temples: il emporta en mourant l'exécration des cathol., qu'il avait persécutés. On a peint cet intrus sous les plus noires couleurs; mais ce qui paraît peu vraisemblable, c'est qu'il joignît une ignorance profonde aux mauvaises qualités qu'on lui attribue: il est constant qu'il avait pris soin de rassembler des livres de tout genre même avant qu'il fût envoyé à Alexandrie, et l'on voit par deux lettres de l'empereur Julien (l'une adressée à Ecdicius, l'autre à Porphyre, trés. gén. d'Egypte), que ce prince fit faire d'actives recherches après la mort de George pour s'emparer de sa biblioth., qui était très-nombreuse.—GEORGE, patriarche d'Alexandrie, succéda en 620 à Jean l'Aumônier, dont on suppose qu'il était neveu, et m. en 630: Cyrus le monothélite lui succéda sur le siége patriarcal. Quelques critiques attribuent à George la *vie* de St Jean Chrysostôme, en grec, trad. en lat. par Tilman, et insérée en 1613 dans l'édit. des œuvres de ce P. donnée par Henri Saville.

GEORGE PISIDÈS, poète grec du 7e S., diacre, garde des chartres et référendaire de l'église de Constantinople vers 630, a laissé un assez grand nomb. d'ouvr. dont plus. n'ont jamais vu le jour. Le recueil le plus complet de ses œuvres, qui se composent pour la plupart des poésies ïambiques relativ. aux évènemens de l'histoire contemporaine, a été édité par Foggini et fait partie de la belle collect. dite *Byzantine*. L'ouvr. de Pisidès qui a eu le plus de vogue dans le temps est son *Hexameron*, poème ïambique, sur la création, Paris, 1584, in-4, grec-latin, Rome, 1590, in-8, Heidelberg, 1596: cette dernière édition est la plus estimée. Il paraît peu vraisemblable que les déclamations publiées par le P. Combefis, dans sa *Biblioth. des sermonnaires*, sous le nom de George Pisidès, soient effectivement de cet auteur.

GEORGE, fils de Gabriel, célèbre méd. arabe, né en Syrie dans le 8e S., de parens chrétiens de la secte de Nestorius (*v.* ce nom). Etudia la médecine avec succès. Il était directeur d'un hôpital alors célèbre établi à Djundi-Schabour, lorsqu'il fut appelé à Bagdad, pour donner ses soins au khâlyfe Mansour, attaqué d'une maladie grave qui avait résisté à l'art de tous les médecins de la cour. Il guérit ce prince, qui le combla de bienfaits. Ferme dans sa croyance religieuse, George sut résister ensuite à toutes les instances que lui fit le khâlyfe pour qu'il embrassât l'islamisme, et obtint la permission de se retirer à Djundi-Schabour, où il termina sa carrière. Les biographes orientaux citent de lui plus. traduct. arabes d'ouvrages grecs sur la médecine, et un *traité* écrit en syriaq. sur la même matière, trad. en arabe par Honaïn (*v.* ce nom). De sa famille sont sortis plus. médecins célèbres par leur talent et leurs écrits, et qui ont joué longtemps un grand rôle à la cour des khâlyfes Abbassydes. On peut consulter, sur cette branche de médecins syriens attachés à la cour des Abbassydes, la biographie d'Abou-Osaïba (*v.* ce nom).

GEORGE DE TREBIZONDE, rhéteur grec du 15e S., né vers 1396 à Chandace dans l'île de Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, fut appelé à Venise vers 1428 pour y professer les lettres grecques; il acquit en peu de temps une si grande réputation de savoir que le pape Eugène le fit venir à Rome pour lui confier les fonctions de secrétaire apostolique, qu'il continua de remplir sous les deux successeurs de ce pontife. Il m. à Rome en 1486, après avoir vu sa réputation décroître successivem. par sa concurrence avec Valla et Gaza (*v.* ces noms), jusqu'à ce qu'il encourut enfin la disgrâce de Nicolas V, irrité du peu de soin qu'il avait mis aux traductions dont il l'avait chargé. Les ouvrages originaux de George de Trébizonde ne sont guère plus estimés que ses traduct. On en trouvera une liste détaillée dans l'homonymographie *de Georgus* de Leon Allatius, Paris, 1651, réimpr. dans le t. 10 (p. 549-823) de la *Biblioth. græca* de J.-Alb. Fabricius. La seule de ses trad. qui soit encore recherchée, bien que remplie de fautes, est celle de l'*Almageste* de Ptolémée: il n'en existe point d'autres complète.

GEORGE (DAVID). V. DAVID-GEORGE.

GEORGE (DOMINIQUE), abbé régulier du Val-Richer, dans le diocèse de Bayeux, né en 1613 à Cutry près Longwi, m. en 1693, avait été chargé d'introduire la réforme dans son monastère, et y parvint autant par l'ascendant de ses vertus que par son zèle et sa persévérance. Le jésuite Buffier a écrit sa *vie*, Paris, 1694, in-12.

GEORGE CADOUDAL, plus connu sous son prénom, fameux chef des *chouans* dans la Basse-Bretagne, né en 1769 au village de Brech (Morbihan), où son père était meunier, fit ses études au collége de Vannes, et prit part en 1793 à la première insurrect. royaliste de sa province. La même année le jeune George rassembla une cinquantaine de paysans Bas-Bretons, qu'il conduisit auprès des chefs vendéens à Fougères; il assista aux diverses opérations militaires de cette campagne, et fut nommé officier au siége de Granville. Ayant été arrêté par un détachement républicain, alors que de concert avec le jeune Lemercier, son ami, il parcourait les côtes du Morbihan, afin d'y recruter le parti insurgé, il fut conduit dans les prisons de Brest, d'où il parvint à s'échapper au bout de quel-

ques mois. C'est de cette époque qu'ayant été nommé commandant de son canton, il commença la guerre de partisans, où il s'est surtout rendu célèbre. En 1795 l'intrépide chef de *royalistes* se prononça contre la pacification de la Mabilais, et après avoir secondé les mesures qui devaient protéger le débarquement de Quiberon, il fut sur le point de venger sur M. de Puisaye la mauvaise issue de cette entreprise dont il eut le talent d'arrêter les conséquences, en ralliant les insurgés que leurs chefs avaient licenciés. Quelles que fussent à cette époque les forces de George, il ne pouvait tenir longtemps la campagne devant l'armée du général Hoche; il usa de ruse, et parut se soumettre: puis, ayant ainsi gagné du temps, il fit de nouveaux efforts qui n'eurent pas plus de succès: sa ressource fut encore de feindre la soumission. Enfin, après l'infructueuse tentative des royalistes au 18 fructidor (septembre 1797), il entreprit, sous les auspices du ministère anglais, de renouer contre le directoire une conspiration que vint déjouer à temps la révolution du 18 brumaire. Cependant son zèle ne se ralentit point: rentré dans ses cantonnemens, il y soutint un instant les efforts du général Brune, qui à la suite des combats de Grand-Champs et d'Elven (25 et 26 janv. 1800), et après une conférence tenue près de Theix, lui offrit une honorable capitulation. George se rendit alors à Londres, où il reçut de mgr. le comte d'Artois (aujourd'hui CHARLES X), le cordon rouge avec le grade de lieut.-général, récompense méritée par son dévouement à la cause royale. Il était rentré depuis quelque temps en France avec le titre de commandant-général du Morbihan et de plusieurs autres départemens; déjà même il avait tenté de s'emparer de Belle-Ile et de Brest, lorsque, désigné par la voix publique comme ayant trempé dans l'atroce conspiration qui pour atteindre un seul homme enfanta la *machine infernale* (*v.* Carbon et Saint-Régent), il repassa en Angleterre, non sans manifester d'une manière éclatante sa pertinacité dans ces projets qu'il était forcé de suspendre. Ce fut le 21 août 1803 qu'il débarqua avec Pichegru et plus. de ses compagnons au pied de la falaise de Beville: le but avoué de cette expédition était d'attaquer Napoléon à force ouverte au milieu de sa garde. Quoi qu'il en soit les conjurés s'étaient dirigés vers Paris travestis et par différens chemins. A peine les chefs du complot étaient-ils parvenus à s'entendre sur les moyens d'exécution que déjà la police était à leur recherche, et avait saisi un assez gr. nombre des conjurés subalternes (mars 1804). Leurs révélations fournirent des indices, et l'on apprit enfin que George était à Paris, où il ne tarda pas à être arrêté. Le 9 mars, vers sept heures du soir, on le vit sortir en cabriolet d'une maison située rue Ste-Hyacinthe (montagne Ste-Genev.): on ne put l'atteindre qu'au carrefour Bussy, où, entouré par les agens de police qui l'avaient suivi, il renverse d'un coup de pistolet le premier qui se présente, en blesse un autre assez grièvement, et allait s'évader quand un boucher qui s'élance d'entre la foule attirée par la détonation des armes et les cris *à l'assassin!* se jette sur le fugitif et en le colletant donne aux gens de police le temps de l'envelopper de toutes parts. Détenu au Temple pendant l'instruction préparatoire, George fut ensuite transféré à la Conciergerie, d'où il ne sortit que pour marcher au supplice le 25 juin 1804 (6 messidor an XII). Son dévouement à la cause qu'il avait servie avec tant de persévérance et d'intrépidité ne se montra jamais sous un plus beau jour que durant les débats judiciaires: il n'y parut occupé que du soin de ne compromettre aucun de ses adhérens. Après avoir refusé d'acheter sa grâce et celle de ses co-accusés en apposant sa signature à un placet à l'adresse de l'*emper. des Français*, il subit la mort avec tout le calme et la fermeté qu'on devait attendre de lui.

GEORGEL (JEAN-FRANÇOIS), ex-jésuite, vicaire-général du diocèse de Strasbourg, né en Lorraine en 1731, fit ses études chez les jésuites, fut admis dans cette société dès l'âge de treize ans, se livra à l'enseignement, et professa successivement la rhétorique et les mathématiques dans les colléges de Pont-à-Mousson, Dijon et Strasbourg. C'est dans cette dern. ville qu'il eut l'occasion de se faire connaître du prince Louis de Rohan, alors coadjuteur du prince évêque, son oncle. La suppress. des jésuites ayant eu lieu peu de temps après, le prince Louis, qui avait su apprécier le mérite de Georgel, le recueillit dans sa maison; et ayant été nommé plus tard ambassadeur à Vienne, il fit choix de son protégé pour premier secrétaire d'ambassade. L'abbé Georgel en dirigea les détails pendant deux ans et demi, et demeurait à Vienne en qualité de chargé d'affaires, lorsque le prince Louis revint à Paris en 1774, à l'occasion de la m. de Louis XV. Le même prince, devenu év. de Strasbourg, ayant été nommé successiv. gr.-aumôn., cardinal, proviseur de Sorbonne et administrat. de l'hôpital des Quinze-Vingts, l'abbé Georgel, en qualité de gr.-vic., fut chargé des détails attachés à ces hauts emplois. La sévérité de ses principes, au dire de ses biographes, lui fit désapprouver les liaisons du prince avec Cagliostro, la dame de La Motte, etc. (*v.* ROHAN, Louis de): dès lors, n'ayant plus avec son patron de relations intimes et confidentielles, il se tint à l'écart et borna ses communications à rendre compte de son travail dans la partie administrative dont il était chargé comme grand-vicaire. Mais lorsque l'affaire du *collier* éclata, et que le cardinal de Rohan fut arrêté, l'abbé Georgel crut devoir, dans une circonstance si critique pour son protecteur, se dévouer à ses intérêts. Ce fut lui qui fit les démarches qu'exigeait cette fâcheuse affaire, qui rédigea les mémoires, et qui parvint, malgré les efforts des ennemis du cardinal, à « répandre quelq. lumière sur cette affaire dont les inexplicables complicat. étonnaient la France et l'Europe. » Il fut mal récompensé de son zèle; mais il s'y était attendu, et ne s'en plaignit point. A l'époque de la révolution, l'abbé Georgel fut déporté en Suisse et trouva un asile à Fribourg en Brisgaw. Plus tard, il fit un voyage en Russie pour les intérêts de l'ordre de Malte; rentré peu de temps après en France sous le gouvernement consulaire, il fut nommé provicaire de l'évêque de Nanci dans le département des Vosges, refusa un évêché, et m. en 1813. On a de lui: *Mém. pour M. de Soubise*, Paris, 1771, in-8, en réponse à un écrit anonyme (de M. Gibert) int.: *Mém. sur les rangs et les honneurs de la cour*; et enfin *Mém. pour servir à l'Hist. des évènemens de la fin du 18e siècle, depuis 1760 jusqu'en 1806*, pub. par M. Georgel neveu, Paris, 1818, 6 vol. in-8. La *Notice sur Georgel* placée en tête de ces mémoires est de M. Psaume. L'abbé Georgel avait commencé cet ouv. pendant son exil; et il le termina en France. Suiv. M. Barbier (*Dict. des Anonymes*, n° 11,748), ces mém. ont été mutilés, et plus. hommes de lettres ont retouché le MS. au moment de l'impression et pendant l'impression.

GEORGES, moine russe du 16e S., a écrit une *Chronique russe* qui va jusqu'en 1533 et dont le MS. existe à la biblioth. du synode à Moscou.

GEORGET (JEAN), peintre sur porcelaine, m. à Paris en 1823, a laissé deux ouv. précieux: la copie de *Charles-Quint et de François Ier, visitant les tombeaux de St Denis*, par M. Gros; et celle de *la Femme hydropique* de Gérard Dow. On trouvera, sur ces travaux, le jugement d'un critique habile dans la *Notice sur l'exposition des produits des manufactures royales*, 1820; et dans la *Revue encyclopédique*, année 1820 (tom. 4, pag. 286), et 1823 (tom. 17, pag. 439).

GEORGI (CHRISTIAN-SIGISMOND), philologue allemand, né à Lukkau (basse Lusace) en 1702, pro-

fessa la philosophie et la théologie à l'université de Wittemberg, et m. en 1771. On a de lui un grand nombre d'ouv. et de dissertations, la plupart relatives à la critique du texte sacré; on en trouve la nomenclature complète dans le *Lexique* de Meusel: nous citerons comme ses écrits les plus import.: *Dissertatio de fatis linguæ græcæ*, Wittemberg, 1733, in-4; *Novum Testament. græcum, ad probatissimorum codicum exempla summâ diligentiâ recognitum*, etc., etc., ibid., 1736, in-8; *Novum Testament. græcum versione latinâ B. Ariæ Montani donatum*, ibid., 1738, in-8; *Apparatus philologico-theologicus ad evangelica Domini festisque diebus dedicata*, Leipsig, 1745-47-50-54, 4 vol. in-4. Il a eu part à l'ouvr. suivant: *Annales academiæ Witembergensis*, etc., etc., Wittemberg, 1775, in-4.

GEORGI (Jean-Gottlieb), né en Poméranie, professeur d'histoire naturelle à St-Pétersbourg, accompagna Pallas en 1768 et Falck de 1770 à 1774 dans les voyages de ces savans en Sibérie, et m. en 1802. On a de lui en allem.: *Description de tous les peuples qui habitent la Russie*, St-Pétersbourg, 1776; *Description de St-Pétersbourg*, 1791; *Description géographique et physique de l'emp. russe de* 1797 *à* 1802.

GEORGI (Aug.-Ant.). V. Giorgi.

GEORGIEWITZ (Barthélemi), gentilhomme hongrois, fut enlevé de sa patrie par les Turks dans une invasion qu'ils y firent en 1528. Conduit dans la Romélie et de là dans l'Asie mineure, après avoir souvent changé de maître et subi le plus rude esclavage, il parvint à s'échapper, gagna la Palestine, revint par mer en Europe, et mourut à Rome vers 1560. On a de lui différens écrits d'abord pub. séparément puis recueillis sous le titre suiv.: *de Turcarum morbius epitome*, Paris, 1553, in-16, plus. fois réimprimé.

GEORGISCH (Pierre), publiciste allemand, né en Saxe l'an 1698, mort en 1746, fut conseiller de cour et archiv. de l'électorat de Saxe à Dresde. On a de lui les ouv. suiv.: *Corpus juris germanici antiqui..... cum libris capitul., ad Ansegiso abbate, et Bened. Levitâ collectis*, Halle, 1738, in-4; *Essai d'une introduct. à l'hist. et à la geographie romaine* (en allem.), ibid., 1732, in-4; *Regesta chronologico-diplomatica, in quibus recensentur omnis generis monumenta et documenta publica*, etc., Francfort et Leipsig, 1740-44, 4 vol. in-fol.

GEORGIUS. V. George, Georgi et Giorgi.

GERALDINI (Alexandre), premier évêque de Saint-Domingue, né à Amelia dans le royaume de Naples en 1455, suivit d'abord la carrière des armes et servit en Espagne, devint échanson de la reine Isabelle de Castille, prit ensuite l'habit ecclés. et fut précept. des quatre infantes, filles de Ferdinand et d'Isabelle, qui toutes épousèr. des rois. Nommé évêque de Volterre et de Montecorvino après cette éduc., il passa de ce double siége à celui de Santo-Domingo, dans l'île de ce nom, y fonda des écoles et des séminaires, et m. en 1525. On a de lui plus. ouv. de théologie, des traités de politique et de législation, des recueils de lettres, des exhortations aux princes chrétiens contre les Turks, etc. Nous nous bornerons à citer la relat. de son voyage aux Antilles, pub. sous le titre suivant: *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plagâ constitutas Alex. Geraldini amerini*, etc., Rome, 1631, in-12, très-rare: la partie qui traite de Saint-Domingue est la plus estimée. On trouvera des détails sur les ouvr. de ce prélat dans le tome 2 des *Dissertaz. vossiane* de Zeno (v. ce nom). — Antoine Geraldini, frère aîné du précédent, est auteur des poésies suivantes: *Pœnitentialis psalmodia* (paraphrase des sept psaumes de la pénitence, 1486, in-4; *Ecloga XII de mysteriis vitæ Jesu-Christi*, Salamanq., 1505, in-4.

GÉRARD. On trouve quatre saints personnages de ce nom dans les légendes. Le premier, d'abord clerc du séminaire de Cologne, devint évêque de Toul, et m. en 994. Le deuxième, d'abord moine de Saint-Denis, fut nommé premier abbé du monastère de Brogne, au diocèse de Namur, et m. en 959. Le troisième, après avoir passé quelques années dans un monastère de Venise, voulut faire le voyage de la Terre-Sainte; mais en traversant la Hongrie, il y fut retenu par le roi Etienne qui lui donna un évêché. Il fut tué par des vagabonds dans le cours d'une mission qu'il avait entreprise sur les bords du Danube en 1047. Le quatrième, frère de St Bernard et religieux de l'abbaye de Corbie, m. en 1358.

GÉRARD, prem. duc hérédit. de Lorraine, né dans le 11e S., était issu de l'illustre maison d'Alsace, puissante dès le 7e S., et dont les descendans occupent aujourd'hui le trône impérial d'Allemagne. Gérard hérita des vastes domaines de sa famille en 1047, et la possession lui en fut confirmée par l'empereur Henri III, qui y ajouta l'année suiv. la partie de la Lorraine appelée Mosellane. Gérard eut à combattre quelques princes voisins pour se maintenir dans son nouveau domaine. Il y établit sa résidence au lieu appelé Chatenoy, où sa femme avait fondé un prieuré, et il m. en 1070, à Remiremont, âgé de 46 ans. Sa fin fut si prompte qu'on crut qu'il avait été empoisonné.

GÉRARD, sav. traduct. du 12e S., était né suiv. quelq. auteurs vers l'an 1114, près de Crémone en Italie, ou, suiv. d'autres, à Carmona en Andalousie, d'où il reçut, d'après l'opinion commune, le surn. de *Cremonensis* ou de *Carmonensis*; mais aujourd., d'après le témoignage du chroniqueur F. Pipini (v. ce nom), les sav. s'accordent presque généralement sur l'origine ital. de Gérard. Ce savant, après s'être appliqué de bonne heure à l'étude de la philos. et de l'astron., passa en Espagne, où il était attiré par la célébrité des écoles des Arabes ou Maures conquérans, parvenus à cette époque à un haut degré de civilisation et d'instruction, tandis que la plus grande partie de l'Europe restait plongée dans l'ignorance. Il se rendit à Tolède, où il étudia l'arabe, et forma le dessein de trad. les ouvr. les plus importans de cette langue en latin. F. Pipini porte à 76 le nombre des traduct. faites par Gérard, qui retourna à Crémone vers la fin de sa vie, et y m. en l'an 1187. On connaît de ces traduct. les suiv.: *Theoria planetarum*; *Allakeni de causis crepusculorum*; *Geomantia astronomica*, impr. parmi les œuvres de Corn. Agrippa, et trad. en franç. par de Salerne, Paris, 1669 et 1682, in-12; le traité de médecine d'Avicenne intit. *Canons*; l'*Abrégé de la médecine de Rhazis*, fait par Abuali-ben-David; un traité du même Rhazis, intit. *Almansori*; *Practica, sive Breviarium medicum* de Serapion (v. Jean Serapion); *de virtute Medicinarum et ciborum*; la *Thérapeutique* de Serapion; *de Definitionibus*, par Ishac; *Methodus medendi libri III*, d'Albucasis; *Ars parva* de Galien, d'après la version arabe; *Commentaires* (arabes) *sur les Prognostics d'Hippocrate*; l'*Almageste de Ptolemée*, d'après la version arabe. Tous ces ouvr. ont été imprimés plusieurs fois.

GÉRARD (Balthazar), fanatique du 16e S., né dans un bourg de Franche-Comté en 1558, ayant conçu le dessein d'assassiner Guillaume d'Orange, entra au service de ce prince, réussit à gagner sa confiance en affectant un zèle outré pour le culte protestant, et le tua d'un coup de pistolet au moment où il sortait de son palais de Delft. Arrêté immédiatement après avoir commis ce crime, Gérard déclara qu'il n'avait point de complices, et que depuis 6 ans il était poussé à une pareille action par une inspiration divine. Appliqué à la torture il avoua cepend. que quelq. religieux avaient approuvé son projet, mais ne voulut point révéler

leurs noms. Il subit le supplice des régicides le 24 juillet 1584, et m. avec la fermeté d'un martyr. Le roi d'Espagne Philippe II accorda des lettres de noblesse à la famille de cet assassin ; mais depuis la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV, cette même famille ne jouit plus d'aucun des privilèges attachés à sa condition sociale. On trouve dans le recueil des poésies de Levinus Terentianus (*v.* ce nom) une ode à la louange Balth. Gérard, et il existe encore sur le même sujet les écrits suiv. : *Le glorieux et triomphant martyre de Balth. Gérard, advenu en la ville de Delft*, Douai, 1584, in-12, très-rare; *Balth. Gherardi Borgondi morte e costanza per haver ammazzato il principe d'Orange*, Rome, 1584, in-8; *Muse toscane di diversi nobilissimi ingegni per Gherardo Borgogno*, Bergame, 1594, in-8.

GERARD (N. dom), religieux bénédictin, bibliothécaire de Trois-Fontaines, né dans le Barrois, n'est connu que par une églogue int. *le Patriarche*, ou *le Vieux Laboureur*, qui obtint l'accessit au concours du prix de poésie de l'académie française en 1784, époque où l'aut. avait cessé de vivre. Il a laissé en MS. un poème sur l'*Humilité*, en 8 chants.

GERARD (Alexandre), écriv. écossais, né en 1728 dans le comté d'Aberdeen, embrassa l'état ecclésiastique, se livra à la prédication, professa ensuite la philos. natur. et expérim. au collége Maréchal, puis la théol. au collége roy. de l'univ. d'Aberdeen, et m. dans cette même ville en 1795. Il a laissé : *Dissertation sur des sujets relatifs au génie et aux preuves du Christianisme* (en angl.), Aberdeen, 1774, in-8; *Essai sur le Génie*, ibid., 1780; *Sermons* (idem), 1782, 2 vol. in-8; *les Devoirs du Pasteur* (idem), pub. après la mort de l'auteur par son fils, en 1799. Quelques-uns des écrits d'Alexandre Gerard ont été trad. en différ. langues. — Gilbert Gerard, fils du précéd., fut ministre de l'église anglaise à Amsterdam, puis profess. de langue grecque au collége royal d'Aberdeen, et m. en 1815. On a pub. un extrait de ses leçons sous le titre d'*Institutes of biblical Criticism*, etc., 1808, in-8.

GÉRARD (Philippe-Louis), chanoine de l'église de St-Louis du Louvre, né à Paris en 1737, mort en 1813, est aut. des ouv. suiv. : *le Comte de Valmont*, ou *les Egaremens de la Raison*, espèce de roman moral et relig. impr. d'abord en 3 vol. in-12, puis en 5, auxq. on a joint un 6e vol. intit. *Théorie du Bonheur*, et qui a eu jusqu'à 20 édit. ; *les Leçons de l'Histoire*, ou *Lettres d'un Père à son Fils sur les faits intéressans de l'Histoire univ.*, Paris, 1786-1806, 11 vol. in-12, avec des cartes; *l'Esprit du Christianisme, precédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-12; on trouve à la suite quelques *Poésies chrét. et morales; Mém. sur sa Vie*, suivis de *Mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12; des *Sermons*, Lyon, 1816, 4 vol. in-12. Il n'est pas certain que ce dern. ouv. soit de l'abbé Gérard; mais il en a laissé plusieurs autres inédits. Le plus import. de ceux-ci vient d'être publ. sous le titre suivant : *Essai sur les vrais Principes relativem. à nos connaissances les plus import.*, Paris, 1826, 3 vol. in-8, avec le portrait de l'auteur.

GÉRARD (Louis), médecin et botaniste, né en 1733 au bourg de Cotignac, départem. du Var, m. au même lieu en 1819, correspond. de l'institut, s'était livré avec ardeur à l'étude des diverses branches de l'histoire natur., et proclama le prem. les affinités des plantes dans son ouv. intit. *Lud. Gerardi flora gallo-provincialis*, Paris, 1761, in-8 : l'idée prem. de ce système appartient à Bernard de Jussieu, qui l'avait établi dès 1759 dans le jardin de Trianon (à Versailles). On doit encore à L. Gérard un assez gr. nombre de *Mém.* et autres morceaux insérés dans le *Mag. encycl.*, dans le *Journ. du Var*, dans les rec. de la société d'émulat. de ce départ., et de l'acad. des sciences : on en trouvera la nomenclature dans la *Table du Magasin encycloped.*, par M. Sajou, t. 2, p. 245-246, et dans la *Bibliographie de la France*, année 1822, pag. 421-422. Gérard avait envoyé à l'acad. des *Observat.* sur la traduction de Pline par Poinsin et de Sivry restées inédites ; il eut part aux *Mém.* de Jos. Bernard sur l'hist. natur. de l'olivier, et a fourni au P. Papon, pour son *Histoire générale de Provence*, la description des arbres et des plantes les plus remarquables de cette province. Ce sav. modeste et laborieux fut lié d'amitié avec l'illustre Malesherbes.

GERARD DE MELCY (Claude-François), ancien avocat et procureur au parlem. de Paris, né en 1747 à Clermont (Argonne), mort près de Varennes en 1817, n'est connu que comme auteur des ouv. anon. suiv. : *Reflexions sur les Etablissem. de Bienfaisance, contenant des vues sur les moyens de perfectionner l'administrat. et la distribut. des Secours*, Paris, an VIII (1800), in-8; *Abrégé méthodique du Droit civil et du Droit commun de la France*, 1805, 6 vol. in-8.

GÉRARD DE NIMÈGUE. V. Geldenhauer.

GÉRARD DE RAYNEVAL (Joseph-Mathias), diplomate, m. à Paris en 1812, à l'âge de 76 ans, avait d'abord été employé dans plus. missions polit. en qualité de secrét. d'ambassade; il exerça ensuite pend. 20 ans la place de chef de division au ministère des affaires étrangères, prit part à plus. négociations importantes, notamment au traité de commerce avec l'Angleterre, en 1786, et fut chargé des intérêts de l'Espagne à l'époque de la paix en 1783. Il est aut. des ouv. suiv. : *Institut. au Droit public d'Allemagne*, Leipsig, 1766, in-8; *Institut. au Droit de la Nature et des Gens*, Paris, 1803, in-8; *de la Liberté des Mers*, 1811, in-8. M. Barbier lui attribue, dans ses *Anonymes*, la trad. de l'anglais du *Partage de la Pologne*, par Lindsey, Londres, 1775, in-8, et des *Principes du Commerce avec les Nations*, par de Vaughan, Paris, 1789, in-8. Gerard a laissé en MS. un Comment. sur Machiavel.

GERARD DOW. V. Dow.

GERARD GROOT ou *le Grand* (N.), fondateur de l'institution des frères de la Vie commune, qui a donné naissance à la congrégat. des chanoines réguliers de Windesheim, né à Deventer en 1340, fit ses études à l'univers. de Paris, et se distingua parmi ses condisciples. A 18 ans, il se rendit à Cologne pour y enseigner la philos. et la théol., fut ensuite pourvu de plus. bénéfices, à Utrecht, Aix-la-Chapelle, etc., s'en démit plus tard pour se livrer à l'exercice de la vie régulière, prit le cilice, reçut les ordres sacrés, prêcha la parole de Dieu dans un grand nombre de villes de la Hollande, tira de plus. monastères et colléges les MSs. les plus anciens et les meilleurs de la Bible et des SS. Pères, rassembla des clercs et des élèves pour les transcrire et en extraire ce qui pouvait être utile à l'instruction, et forma ainsi une communauté de travail qui prit le nom de *Congrégation des Clercs et des frères de la Vie commune*. Cette institution se répandit bientôt dans plus. villes des Pays-Bas, et fut approuvée par Grégoire XI en 1376. Gerard m. en 1384. Sa *vie* a été écrite par Thomas ou plutôt Jean de Kempis (*v.* ce nom), et l'on trouve à la suite quelques-uns des nombreux écrits qu'il avait composés; les autres sont restés inédits dans les bibliothèques de plus. monastères des Pays-Bas : on en trouve la liste dans un *index* que J. Bunderen (*v.* ce nom) avait dressé des MSs. de ces mêmes bibliothèq. — Gerard *de Zutphen*, dit le Jeune, m. en 1398, à l'âge de 31 ans, fut bibliothécaire et l'un des prem. élèves de l'école instituée par Gerard Groot. Il a laissé quelq. ouv. ascétiques, dont les plus remarquables sont : *de Reformatione interiori, seu virium animæ*; et *de Ascensione spiri-*

tuali, impr. à Paris, 1492; à Cologne, 1539, et insérés tous deux dans la *Bibliothèque des Pères*, Cologne, 1618.

GERARD THOM ou TENQUE (le Bienheur.), instituteur et prem. gr.-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, connu plus tard sous le nom d'ordre de Malte, était né dans l'île de Martigue, sur la côte de Provence, vers l'an 1040. Des négoc. d'Amalfi, ville d'Italie, après avoir obtenu d'Abou-Mansour, sulthan d'Egypte et de Syrie, la permiss. de construire à Jérusalem une église sous l'invocat. de Ste-Marie-la-Latine, en confièrent la direction à un abbé de l'ordre de St-Benoît. L'abondance des aumônes permit à cet abbé de faire bâtir en 1080 un hôpital pour les pèlerins; Gerard, qui se trouvait alors en Syrie pour des affaires de commerce, fut mis à la tête de cet établissement, prit un habit religieux, et le fit prendre égalem. à plus. Européens qui s'engagèrent à joindre aux trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, celui de se consacrer au soulagement des chrétiens. Ce nouvel ordre fut confirmé par plus. bulles des souverains pontifes; et Gerard, qui en avait rédigé lui-même les statuts, m. vers l'an 1121. On trouve la *vie* de ce vénérable personnage dans le recueil des *Vies des Saints et Saintes de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem*, Paris, in-fol. On a encore une *Histoire du bienheureux Gerard Tenque de Martigues* par de Haitze, Aix, 1730, in-12.

GERARDE (JEAN), chirurgien et savant botaniste anglais, né en 1545 à Namptwich, mort vers l'an 1607, fut chargé des jardins de lord Burleigh (*v.* ce nom), et introduisit en Angleterre un grand nombre de plantes exotiques. Il possédait à Londres un très-beau jardin botanique, un des prem. qu'on ait vus en Europe, et dont il publia le catalogue en 1596 et 1599. On lui doit encore un ouv. plus considérable intit. *Herbier*, ou *Histoire génér. des Plantes*, Londres, 1697, in-fol., avec des planches en bois qui avaient été gravées pour l'ouvr. allem. de Taberne-Montanus, imprimé à Francfort: Plumier a consacré à la mémoire de J. Gerard, sous le nom de *Gerardia*, un genre de plantes à fleur monopétale, personnée, de la famille des Scrophulaires de Jussieu.

GÉRARDIN (SÉBASTIEN), naturaliste, né en 1751 à Mirecourt, m. à Paris en 1816, est auteur des ouv. suiv.: *Tableau élém. de Botan.*, etc., Paris, 1815, in-8; *Tableau élément. d'Ornithologie*, ou *Hist. natur. des Oiseaux que l'on rencontre communément en France*, suivi d'un *Traité sur la manière de conserver leurs dépouilles pour en former des collect.*, ibid., 1806, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4; *Essai de Physiologie végétale*, etc., ibid., 1810, 2 vol. in-8, fig.; *Dictionnaire raisonné de Botanique*, ibid., 1817, in-8: ce dern. ouvr. a été terminé par M. Desvaux, qui a placé en tête une courte *notice* sur l'aut. Gérardin a laissé en outre deux ouvr. MSs.; et il eut part au *Dictionnaire des Sciences naturelles*, auquel il a fourni entre autres l'art. *Becfins*.

GÉRAULT (MATTHIEU), profess. de l'ancienne faculté de médecine de Paris, né vers 1748, m. en 1824, a laissé les deux ouvr. suiv.: *Essai sur la suppression des Fosses d'Aisance*, etc., Amsterd. Paris, 1786, in-12; *Projet de décret à rendre sur l'organisation civile des Médecins et des autres Officiers de Santé, signalé à l'Assemblée constituante*, 1791, in-8.

GERBAIS (JEAN), théologien, docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Reims en 1629, m. en 1699, fut professeur d'éloquence au collége de France, principal du collége de Reims à Paris, et recteur de l'université. L'assemblée du clergé le chargea de publier ses *Décisions touchant les réguliers* avec les comment. de François Hallier (*voy.* ce nom). On a de J. Gerbais: *de Serenissimi Franciæ delphini studiis felicibus oratio*, 1673, in-4; *Dissertatio de causis majoribus ad caput concordatorum de causis*, Paris, 1679, in-4; *Traité pacifique du pouvoir de l'Eglise et du prince, sur les empêchemens du mariage*, ibid., 1690, 1696, in-4; *Lettre au sujet de la comédie*, ibid., 1694, in-12; plus. *lettres* sur différens sujets de discipline ecclésiastique, ibid., 1696, in-12; trad. *du Traité de Panorme, touchant le concile de Bâle*, 1697, in-8, etc. On attribue au même théologien (suiv. M. Barbier, *Dictionn. des Anonymes*, n° 9683), *Lettre à une dame de qualité touchant les dorures des habits des femmes*, Paris, 1696, in-12.

GERBERON (dom GABRIEL), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à St-Calais dans le Maine en 1628, enseigna la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, prit part dans les disputes du temps pour les jansénistes contre les jésuites, fut accusé d'être opposé à la regale, et passa en Flandre puis en Hollande afin d'éviter les poursuites dirigées contre lui. Il était venu à Bruxelles, où il s'occupait à écrire pour le soutien de sa cause, lors qu'il fut arrêté et traduit au tribunal de l'archevêque. Condamné comme coupable d'avoir pris l'habit séculier, d'avoir fait imprimer plusieurs livres sans approbation, d'avoir défendu le livre intitulé *Augustinus*, refusé de souscrire le formulaire, etc., il fut ramené en France, renfermé à Amiens, puis à Vincennes; mais s'étant résigné à souscrire le formulaire, il fut mis en liberté, rentra à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et passa ensuite à celle de Saint-Denis, où il m. en 1711. On a de lui un gr. nombre d'écrits, factums, mémoires, etc., dans l'intérêt de sa cause (l'*Hist. littéraire de la congrégat. de St-Maur* en compte jusqu'à 111); *le Miroir de la piété chrét.*, 1676; une édit. des *Œuvres de St Anselme*, abbé du Bec, Paris, 1671, in-fol.; une éd. des *OEuvres de Baius*; *Avis salutaire de la B. V. Marie, à ses dévots indiscrets*, Gand, 1673; *la Verité catholique victorieuse*, Amsterdam, 1684; *Hist. generale du jansenisme*, 1700, 3 vol. in-12.

GERBERGE, femme de Louis VI, dit d'*Outremer*, et mère de Lothaire, était fille de Henri, dit l'*Oiseleur*, et sœur de l'empereur Othon Ier; elle avait épousé en premières noces Gilbert, duc de Lorraine. On ignore l'époque de la mort de cette princesse, qui vivait encore en 968.—Une autre GERBERGE, fille de St Guillaume, comte de Toulouse, fut mise à mort par ordre de Lothaire, qui vengea sur elle la résistance que le duc Bernard, son frère, avait opposée à ses desseins ambitieux.

GERBERT. V. SILVESTRE II.

GERBERT (MARTIN), baron de Hornau, prélat catholique allemand, né dans l'Autriche antérieure en 1720, enseigna d'abord la philosophie et la théologie à l'abbaye de St-Blaise, dans la Forêt-Noire, devint bibliothécaire de ce même monastère, s'y occupa de recherches savantes sur l'Histoire ecclésiastique du moyen âge et sur d'autres sujets, voyagea ensuite en Allemagne, en France et en Italie, et se lia avec plusieurs musiciens-compositeurs célèbres, tels que Gluck, Martini, etc. Nommé à son retour prince-abbé de Saint-Blaise, il continua de partager son temps entre ses devoirs religieux et l'étude, et m. en 1793. On a de lui les ouv. suivans: *M. Gerberti et R. Kleesati XXIV offertoria solemnia in festis Domini, B. Virginis et Sanctorum, opus I*, Augsbourg, 1747, in-fol.; *Apparatus ad eruditionem theolog.*, St-Blaise, 1754, 1769, in-8; *Iter alemannicum, accedit italicum et gallicum*, ibid., 1765, 1773, in-8; *Codex epistolaris Rudolphi I, Romanorum regis, comment. illustratus*, etc., ibid., 1772, in-fol.; *Pinacotheca principum Austriæ*, etc., etc., 1768, 1773, in-fol.; *Taphographia principum Austriæ........ tomus IV et ultimus*, 1772, 2 part. in-fol., avec 118 grav.: Gerbert a réuni les matières les plus importantes

de la 2ᵉ partie et les a pub. sous ce titre : *de Translatis Habspurgo Austriacorum principum...... ex ecclesiâ cathed. Basileensi....... ad conditorium novum mon. S.-Blasii in Sylvâ Nigrâ per M. Gerbertum*, 1772, in-4, avec sept grav.; *de Cantu et musicâ sacrâ*, etc., St-Blaise, 1774, 2 vol. in-4; *Vetus liturgia alemannica, disquisitionibus præviis, notis et observ. illustrata*, etc., ibid., 1776, 2 parties grand in-4; *Monumenta veteris liturgiæ alemannicæ, ex antiquis MSs. Codicibus*, Saint-Blaise et Ulm, 1777 et 1779, 2 part. gr. in-4; *Hist. Nigræ Sylvæ*, 1783, 3 vol. in-4; *Scriptores eccles. de musicâ sacrâ, potissimum ex variis Italiæ, Galliæ et Germaniæ codicibus collecti*, Saint-Blaise et Ulm, 1784, 3 vol. gr. in-4 : on trouve une analyse très-étendue de ce précieux ouvrage dans l'*Histoire de la Musique*, par M. Forkel; *de Rudolpho suevico, comite de Rhinfelden*, etc., St-Blaise, 1785, in-4, avec grav.; *de Sublimi in evangelio Christi juxta divinam verbi incarnati œconomiam*, 1793, 3 tomes en un vol. in-8; *Observat. in Bertholdi seu Bernoldi, constantiniensis presbyteri, opusc.*, placées en tête des *Monumenta res alemannicas illustrantia*, par Uffermann, 1792, 2 vol. in-4.

GERBIER (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Rennes en 1725, vint achever ses études dans la capitale, y fit son droit, fut reçu avocat en 1745, s'appliqua à augmenter ses connaissances en jurisprudence, et ne parut au barreau qu'à l'âge de 28 ans. Mais à partir de son début, toutes ses plaidoiries furent autant de triomphes, et il obtint en peu d'années une grande célébrité. On se pressait pour l'entendre aux audiences du parlement, comme on courait dans le même temps pour assister aux représentations de Zaïre, d'Alzire, de Tancrède, etc. Sa gloire éclipsa bientôt toutes celles passées et présentes du barreau parisien. « Le caractère dominant de l'éloquence de Gerbier, dit un de ses biographes, était l'insinuation et le pathétique; il en trouvait les principales ressources dans son âme..... Il narrait avec un gr. intérêt, disposait ses preuves avec infinim. d'art, et il excellait particulièrement dans les causes d'induction et de présomption. L'action surtout, cette partie si nécessaire et si victorieuse de l'art oratoire, était admirable en lui. » Pendant l'exil et l'interrègne du parlem., vers la fin du règne de Louis XV, Gerbier eut la faiblesse de se laisser séduire par le chancelier Maupeou (*v.* ce nom), et plaida, ainsi que beaucoup d'autres de ses confrères, devant la commission qui remplaçait le parlement de Paris : on ne lui pardonna pas d'avoir donné l'exemple de cette défection. Dans le même temps, Linguet (*v.* ce nom), rayé du tableau des avocats, dénonça Gerbier à l'opinion publique comme son persécuteur et l'auteur principal de sa disgrâce, et publia contre lui des mémoires pleins de fiel et d'animosité. Ces deux dernières circonstances causèrent un vif chagrin à Gerbier : ses dernières années furent tristes et mélancoliques, et il termina sa carrière en 1788. Il a laissé quelques mémoires et factums qui donneraient peut-être une idée moins avantageuse du talent qu'on lui avait reconnu de son vivant, si l'on ne savait pas qu'à l'époque où ils ont paru, ces écrits, comme la plupart de ceux des avocats plaidans, « n'étaient, suivant les expressions du biographe déjà cité, que des précis, des extraits faits pour mettre sous les yeux des magistrats le sommaire du procès, dans lequel on n'avait ni le temps, ni le dessein de chercher à briller par sa manière d'écrire, et où l'on songeait à instruire le juge plus qu'à lui plaire......, Trop de soin de l'éloquence et des agrémens du stile aurait paru frivole et d'un homme plus occupé de lui que de sa cause. »

GERBILLON (JEAN-FRANÇOIS), jésuite, né à Verdun en 1654, se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques, et fut un des six missionnaires de son ordre qui accompagnèrent le chevalier de Chaumont envoyé extraordinaire de Louis XIV à la cour de Siam en 1685. Gerbillon et quatre autres de ses collègues passèrent ensuite à la Chine, où ils devinrent les fondateurs de la mission franç. L'empereur Kang-hi, auxquels ils furent présentés, retint auprès de sa personne Bouvet (*v.* ce nom) et Gerbillon, nomma ce dernier son maître de mathémat. et le combla de faveurs. C'est par le crédit de Gerbillon que les jésuites obtinrent une maison et une chapelle près du palais impérial. Ce savant missionnaire eut ensuite la direction du collége des Français à Pé-king, fut nommé supéri ur général de la mission de la Chine, et m. dans la capitale de cet empire en 1707. On a de lui : *Elémens de géométrie, tirés d'Euclide et d'Archimède; Geometrie pratique et spéculative* : ces deux ouv., composés en chinois et en tartare, furent imp. à Pé king; deux *lettres*, insérées, l'une dans l'ouv. du P. le Gobien *sur les progrès de la religion à la Chine*, l'autre dans le tome 18 des *lettres édifiantes*, dernière édition; *Relation* de huit voyages dans la grande Tartarie, faits depuis 1688 jusqu'en 1698, insérées en abrégé dans les tomes 7 et 8 de l'*Hist. générale des voyages*. T.-S. Bayer et Langlès attribuent encore à Gerbillon les *Elem. ling. Tart.* qui font part. de la collection de Thévenot, et que l'on avait cru long-temps l'œuvre du P. Couplet (*v.* ce nom).

GERDES (DANIEL), théologien protestant, né à Brême en 1698, fut pasteur de Gueldre, professa la théologie et l'histoire ecclésiastique à Duisbourg puis à Groningue, et m. dans cette dernière ville en 1767. On a de lui : *Observationes miscellaneæ ad quædam loca scripturæ sacræ*, etc., Duisbourg, 1729-1733, in-4; *Miscellanea duisburgensia, ad incrementum rei litterariæ omnis, præcipuè verò eruditionis theologicæ*, Amsterdam et Duisbourg, 1732-34, in-8 en 2 tom.; *Origines evangelicæ inter Saltzburgenses ante Lutherum*, Duisbourg, 1733, in-4; *Brev. illustrationes circa vitam et scripta duisburgensium theologor.*, ibid., 1733, in-4; *Observationum miscellan. ad hist. Isaaci decas*, ibid., 1734, in-4; *Miscellanea groningana*, 1737-1743, in-8 en 2 tom.; *Exercitat. academ. lib. III*, Amst., 1738, in-4; *Hist. Evang., sæculo XVI passim per Europam renovati*, Brême et Groningue, 1744-52, 4 vol. in-4 (cette histoire de la réformation est le meilleur ouv. de Gerdes); *Florilegium historico-criticum librorum rariorum*, 1747, 1749, 1763, in-8; *Scrinium antiquarium, sive Miscellanea groning. nova*, 1748-65, 8 tomes : *Hist. motuum eccles. in civitate bremensi*, de 1547 à 1561, Groningue, 1756, in-4; *Meletemata sacra*, Groningue et Brême, 1759, in-4; *Specimen Italiæ reformatæ, seu observata quædam ad hist. renati in Italiâ tempore reformat. evangelii*, Leyde, 1765, in-4; et quelques autres écrits peu remarquables, en allemand et en hollandais. — GERDES (George-Gustave de), littérat., conseiller de justice et syndic de la ville de Stettin, m. vers 1755, a pub. en lat. quelques opuscules académiques de jurisprudence, et en allemand deux recueils (*Sammlung*), le prem. de pièces sur le droit et l'hist. du Mecklenbourg, Wismar, 1736 et années suiv., in-4; le 2ᵉ de div. notices sur l'agriculture et le droit de la Poméranie et de l'île de Rügen, imp. à Greifswald, Rostock et Wismar de 1747 à 1756.

GERDIL (HYACINTHE-SIGISMOND), cardinal, né en 1718 à Samoens en Savoie, fils d'un notaire de ce bourg, commença son éducation chez les barnabites de Thonon et d'Anneci, entra dans cet ordre, et se livra avec succès à l'étude des langues, des mathématiques, de la physique, de l'histoire et de la théologie. Ayant été envoyé à Bologne par ses supérieurs pour y terminer son instruction religieuse, il se fit remarquer de Lambertini, archevêque de cette ville, qui se servit de sa plume pour traduire du franç. en latin quelq. pièces que ce prélat, depuis pape sous le nom de Benoît XIV,

se proposait d'insérer dans son *Traité de la béatification et de la canonisation des Saints*. Gerdil quitta Bologne pour aller enseigner la philosophie à Macerata, puis à Casal. Appelé ensuite à Turin par l'archev. de cette ville pour faire partie du conseil de conscience, il fut nommé peu de temps après provincial de son ordre pour les colléges de Savoie et de Piémont, et le roi Emmanuel III le choisit pour élever son petit-fils, le prince de Piémont, depuis roi sous le nom de Ch.-Emman. IV. Ce nouveau poste ouvrait à Gerdil la carrière des hautes dignités ecclésiast. Réservé cardinal *in petto* par le pape Clément XIV, il en reçut la pourpre et le chapeau des mains de Pie VI, qui l'avait appelé à Rome pour le faire consulteur du St-Office et évêque d'Ostie. Il partagea les infortunes du souverain pontife lors de l'envahissement de Rome par les Français en 1798, se retira ensuite dans une abbaye qu'il possédait en Piémont, et mourut à Rome en 1802. Le pape Pie VII lui fit faire de magnifiques obsèques, auxquelles assistèrent le roi et la reine de Sardaigne, 25 cardinaux et beaucoup d'autres personnages recommandables. Le cardinal Gerdil a laissé un grand nombre d'écrits qui ont été rec. et pub. à Bologne par les soins du P. Toselli, de 1784 à 1791, 6 vol. in-4. Le cardinal Fontana (*v.* ce nom), aidé du P. Scati, en a pub. une nouv. édit. bien plus complète en 20 vol. in-8 : la *vie* de l'auteur termine le 20ᵉ vol. La plupart des ouvr. dont se composent ces édit. avaient été impr. isolém. à mesure qu'ils étaient composés. M. l'abbé J.-P. Cabanès publie en ce moment une édit. de ses *Œuvres chois.*, Paris, 1826, t. 1ᵉʳ, in-8. L'*Oraison funèbre de Gerdil*, par le cardinal Fontana, a été trad. de l'ital. en franç. par M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau, Rome, 1802, in-8 : on y trouve le catalogue complet des ouvr. de ce sav. théolog., dont l'*Éloge littéraire* a été lu à l'académie des Arcades de Rome en 1804, par le même Fontana, son collègue et son ami: cet écrit a été imprimé la même année in-4.

GERHARD (Jean), théol. luthérien allem., né à Quedlinbourg en 1582, commença par étudier la médecine à Wittemberg, et se livra ensuite tout entier à l'étude de la théol. à l'univ. d'Iéna. Sa réputation le fit appeler à la place de surintendant des églises luthériennes à Cobourg en 1615 ; l'année suiv. il fut nommé profess. de théol. à Iéna, et il m. en 1637, après avoir joui d'une grande considération auprès des princes luthér. de son temps, qui le chargèrent plus. fois de missions relatives aux affaires de l'église protestante. Il est aut. d'un gr. nomb. d'ouv. parmi lesquels il suffira de citer : *Methodus studii theologici*, Iéna, 1620 ; *Patrologia*, ibidem, 1653 ; *Philologia sacra Salomonis Glassii*, ibid., 1668, in-4 ; *Harmoniæ evangelicæ Chemnitio-Lyserianæ continuatio*, Rotterdam, 1646, in-fol. ; *Confessio catholica et evangelica*, Iéna, 1634-37, 4 vol. in-12 ; *Meditationes sacræ*, Leyde, 1627, in-12, mises en vers latins et pub. à Altona en 1753 ; cet ouvr. a été trad. en allem., en franç., en angl. et en ital. La *Vie* de Gerhard a été écrite en latin par E.-R. Fischer, pasteur à Cobourg, et pub. dans cette même ville en 1723 : on y trouve la liste complète des ouvrages de ce théologien. — Gerhard (Jean-Ernest), sav. orientaliste, fils du précéd., né à Iéna en 1621, voyagea en Hollande, en France et en Suisse, puis à son retour dans sa patrie fut nommé professeur, d'abord d'histoire, et ensuite de théol. à l'univ. ; il m. en 1668. On a de lui une gr. quantité de dissertat. et d'écrits où il traite des langues orientales, de l'hist. et de la théologie. Les plus remarquables de ces ouv. sont : *Harmonia linguarum orientalium*, imprimé avec *G. Fischardi institutiones linguæ hebrææ; de Sepulturâ Mosis; De ecclesiæ Copticæ ortu, progressu et doctrinâ*, etc., Iéna, 1665. — Gerhard (Jean-Ernest), dit *le Jeune*, fils du précéd., théol. luthér., né à Iéna en 1662, fut inspecteur des églises et des écoles des pays de Gotha, professeur de théol. à l'univ. de Giessen, et mourut en 1707. On a de lui quelques dissertat. : *De salute infantum ante Baptismum decedentium ; De spectro Endoreo; De evocatione mortuorum*, etc., etc.

GERHARD (Christ.-Abraham), sav. prussien, conseiller des finances, etc., né vers 1737, m. en 1821 à Berlin, membre de l'acad. des sciences de cette ville et de plus. autres sociétés sav. de l'Allemagne, s'est livré toute sa vie à des études de chimie, de médecine, de physique et d'histoire naturelle. On estime son histoire du règne minéral (*Geschichte der mineral reichs*) et sa traduct. des *Voy. metallurgiq.* de Jars, qu'il a enrichie de notes.

GERHART (Marc-Rodolp.-Balthas.), arithm., né à Leipsig en 1735, fut employé à la banque de Berlin, et m. en 1805. Il a laissé les ouvr. suiv. en allem. : *Règles generales et particulières pour le calcul du cours des changes*, Berlin, 1796, in-8; *Table des Logarithmes pour les Commerç.*, 1788, in-8 ; *Manuel de la connaiss. des monnaies, poids et mesures usités en Allemagne*, ibid., 1788, in-8; *Mémoires sur le calcul commercial*, ibid., 1788, in-8 ; *le Comptoriste universel*, ibid., 1791, 2 vol. in-4 ; *Cabinet de monnaies portatif*, ib., 1794, in-4 ; *Tableau du pair intrinsèque, tant en or qu'en argent, des monnaies de compte de tous les états du monde*, 1813, in-8.

GERICAULT (Jean-Louis-Théodore-André), peintre d'histoire, élève de M. Guérin, né vers 1792, mort en 1824, exposa au salon de 1819 un tableau qui a provoqué les critiques les plus vives, mais qui n'en place pas moins son auteur au niveau des grands maîtres : c'est *le Naufrage de la Méduse*, qu'on voit aujourd. au musée du Louvre. Les autres compos. de Géricault sont : *un Chasseur à cheval ; un Cuirassier blessé ; une Forge de village*. Il avait entrepris la *Traite des Nègres*, et *la Peste de Barcelonne*. On doit encore à cet artiste plusieurs dessins et lithographies, entre autres un *Episode de la retraite de Moscou ; la bataille de Maïpu ;* celle de *Chacabuco;* enfin quatre pl. de la *Vie polit. et milit. de Napoléon*, par M. V.-A. Arnault, in-fol., non encore terminée (sept. 1826).

GERICKE (Pierre), méd. allem., né à Stendal en 1693, fut profess. extraordin. de médecine et de philos. à Halle, profess. ordin. d'anatomie, de pharmacie et de chimie à Helmstadt, membre de l'acad. de Berlin, et mourut en 1750, médecin du duc de Brunswick-Lunebourg. Il a publié entre autres écrits : *De venarum valvulis harumque usu*, Helmstadt, 1723, in-4; *De influxu lunæ in corpus humanum*, Halle, in-4; *de Contagiis*, ib.; *De vulnerum renunciatione*, ibid., 1731; *De valetudinis ratione et præsidiis autumno*, ibid., 1732, in-4 ; *De necessariâ vulneris inspectione post homicidium*, ib., 1737, in-4; *De Athotis, Tosorthri et antiquissimorum Ægyptiorum anatomiâ fabulosâ*, ib., 1739, in-4 ; *Programma mirarum sed vanarum artium in oppugnandâ veritate exemplum in historiâ resurrectionis Christi exhibens*, ibid., 1741, in-4; *de lapide philosophorum seu medicinâ universali, vero an falso*, ibid., 1742, in-4; *de Crisibus*, ibid., 1742, in-4; *De indulgendo ægrorum appetitui*, ibid., 1742, in-4; *de Insomniis*, ib., 1742, in-4; *De institutis et scholis medicis in Ægypto, deque medicinæ statu in Græciâ ante Hippocr. tempora*, Helmstadt, 1745, in-4; *Disquisitio de viis genituræ ad ovarium et conceptione*, etc., ibid., 1746, in-8.

GERING (Ulric), impr., né dans le 15ᵉ S. au canton de Lucerne (Suisse), vint à Paris en 1469 (sur l'invitat. de J. de La Pierre, *Von Stein*, allem., prieur de Sorbonne) avec Martin Crantz et Michel Friburger pour y fonder une imprimerie. Ils établirent leur atelier dans la maison de Sorbonne, et le prem. ouvr. qui sortit de leurs presses fut : *Gas-*

parini Barzizii pergamensis epistolæ (1470), in-4. Ils pub. ensuite la *Summa Casuum Conscientiæ Barthol. Pisani*, in-4; sans date; la *Rhétorique* de Fichet (*v.* ce nom); *L.-A. Flori epitome rerum romanarum* (1471), in-4; *Jacobi Magni sophologium*, 1475, in-fol. Crants et Friburger s'étant retirés de l'entreprise, Gering resta seul chargé de la direct., et m. en 1510, après avoir partagé ses biens entre les colléges de Sorbonne et de Montaigu.

GERLAC *Petersen* (fils de Pierre), en lat. *Gerlacus Petri*, écrivain ascétique, né à Deventer (en Hollande), fut admis de bonne heure dans la communauté des clercs fondée par Gerard Groot (*v.* ce nom), et passa ensuite chez les chanoines réguliers de Windesheim. C'est dans ce monastère qu'il s'occupa à composer des entretiens spirituels et intérieurs qu'il s'adressait à lui-même. Il fut nommé le *second Kempis* à cause de la conformité qu'on crut remarquer entre l'esprit de ses *soliloques* et celui de l'*Imitation de J.-C.*, attribué à Kempis (*v.* ce nom et Gerson). Cependant ce dern. ouv. est postérieur au premier. Gerlac m. en 1411, après avoir recommandé à J. Vos de Huesden, supérieur-général du monastère de Windesheim, de recueillir et brûler ses ouvr. qui étaient demeurés dans sa cellule, et dont il ne se servait que pour ses exercices pieux. Ces ouvr. sont : *Breviloquium de accidentiis exterioribus; De libertate spiritûs; Ignitum cum Deo soliloquium;* ce dernier, le plus remarq. des écrits de l'auteur, a été divisé en chapitres comme autant de soliloques particuliers, et pub. par J. Scutken, Cologne, 1616, in-12; trad. du latin en flamand, Bois-le-Duc, 1623, in-8; en franç. (à Port-Royal), Paris, 1667, in-12, sur l'édit. lat. donnée dans la même ville, 1659, par l'abbé de Ste-Geneviève; en italien, Rome, 1674, in-12; en espagnol, Barcelonne, 1686, in-16.

GERI (N. de), ex-officier de la marine française, émigré en Angleterre, faisait partie de la malheureuse expédition de Quiberon, lorsque le bruit se répandit que M. de Sombreuil annonçait une capitulation accordée par le général Hoche. Après s'être jeté à la mer pour porter cette nouvelle à la frégate anglaise *the Lark*, où il fit cesser le feu, il refusa l'offre du capitaine anglais qui voulait le retenir à son bord, et regagna à la nage son poste, où il ne tarda pas à trouver la mort avec tant d'autres victimes : son dévouem. lui méritait un meilleur sort; malheureusement il était inconnu du vainqueur.

GERLACH (ETIENNE), théologien allem., né en 1546 dans le pays de Würtemberg, professait à l'univ. de Tubingen lorsqu'il fut choisi pour accompagner, en qualité de prédicateur, David Ungnad, ambassadeur de Maximilien II à Constantinople. A son retour de Turquie, en 1578, Gerlach reprit sa chaire de profess. de théol., devint surintendant de l'univers. de Tubingen, et m. en 1612. On a de lui : *Journal de l'ambassade envoyée par les emper. Maximilien II et Rodolphe II à la Porte ottomane, et heureusement effectuée par M. D. Ungnad*, etc. (en allemand), Francfort, 1674, in-fol., avec fig.; des dissertat. et des écrits polémiques depuis longtemps oubliés.

GERLACH (BENJAMIN-THÉOPHILE), philologue allem., né en 1698 à Liegnitz en Silésie, fut successivement recteur de l'école latine dans les villes de Wittemberg et de Mühlhausen, et directeur du gymnase de Zittau, où il m. en 1756. On a de lui un grand nombre de dissertat. et autres écrits, en latin et en allem., parmi lesquels nous citerons : *Dissertat. I et II* Πατροδουλεία *eruditorum*, Wittemberg, 1723, in-4; *de Martino Opitzio, poetâ maximo teutonico*, Zittau, 1739, in-f.; *de Templo sinensi portatili*, ibid., 1739, in-4; *de l'Invention de l'Imprimerie* (en allem.), 1740, in-4; *de Vitâ Hieronimi Wolfii*, 1743, in-fol.; *de Vitâ Donat. Grossii*, ibid., 1744, in-fol.; *De claris Horatiis*, ibid., 1745, in-4; *de Hortorum amatoribus apud Romanos et Græcos*, ib., 1750, in-fol.; *de Zitaviâ eruditorum ferace*, ibid., 1752, in-fol.; *De arrogantiâ litteratorum*, ibid., 1753, in-fol.; *de migrationibus litterarum*, ibid., 1754, in-fol., etc.

GERLAND ou GARLAND (N.), premier prieur de l'abbaye de St-Paul de Besançon dans le 12e S., mort vers 1149, avait professé avec succès la théol. et le droit canon dans cette même abbaye. Il est aut. d'un ouv. intit. *Candela juris pontificii*, compilation de passages des SS. PP. et d'extraits des conciles, des canons, des décrétales qui servaient à cette époque de base à la jurisprudence ecclésiastique. Dom Martène (*v.* ce nom) en a inséré la préface dans son *Thesaurus Anecdotorum*, t. 1er; et l'on en trouvait des copies, avant la révolut. de 1789, dans les biblioth. de l'abbaye St-Victor, des Dominicains de la rue St-Jacques, de l'abbaye Ste-Geneviève, à Paris, et dans plus. autres biblioth. de chapitres et monastères de province. Il ne faut pas confondre l'écrit de Gerland avec la *Candela evangelica* de J. Juste, chartreux, Cologne, 1527, in-8. On a aussi confondu Gerland avec Jean de Garlaude (*v.* ce nom), et avec un Gerland ou Gerlandus, Sicilien, évêque de Girgenti, qui vivait à la fin du 11e S.

GERLE (A.-C.), enthousiaste et visionnaire, portait l'habit des chartreux lorsqu'il fut élu en 1789 député suppléant du clergé de Riom aux états-généraux. Partisan des nouv. opinions polit., il se fit remarquer par son exaltat. dans la fameuse séance du Jeu de Paume, et ne tarda pas à vouloir, mais en vain, entretenir l'assemblée des prédictions d'une visionnaire nommée Suzanne Labrousse, depuis condamnée à Rome à une réclusion perpétuelle. Ayant été nommé électeur de Paris en 1792, il devint l'âme des conciliabules qui se tenaient chez une autre prétendue prophétesse connue sous le nom de *Catherine Theos*, fut incarcéré comme complice de cette femme en 1794, et recouvra sa liberté par la protection de Robespierre, à qui il n'avait pas manqué de prédire les plus hautes destinées, et à qui il écrivait souvent pour lui expliquer ses visions. L'époque de la mort de dom Gerle n'est pas connue; on sait seulem. qu'il fut employé pend. quelq. temps dans les bureaux du ministère de l'intérieur sous le régime impérial.

GERMAIN (ST) *d'Auxerre*, né dans cette ville de parens chrétiens dans les dern. années du 4e S., se rendit à Rome, et obtint en peu de temps, par son savoir et son éloquence, un grand crédit à la cour d'Honorius, qui lui accorda le gouvern. de sa ville natale avec le titre de général (*dux*) des troupes de plus. provinces. A la m. de St Amator, év. d'Auxerre, Germain fut choisi pour lui succéder dans son siége (418), et il m. à Ravenne le 31 juillet 448, après 30 ans d'épiscopat, pendant lesquels il alla, à deux reprises différentes, combattre l'hérésie des pélagiens dans la Gr.-Bretagne, et employa sa médiation en faveur des Armoriques, contre lesquels Aétius venait d'envoyer une armée commandée par Evaric. Quelq. critiques attribuent à St Germain d'Auxerre un ouv. MS. conservé dans la biblioth. de St-Gall sous ce titre : *Liber S. Ambrosii in laude sanctorum compositus*. On trouve dans Surius, au 31 juillet, la *vie* de St Germain, écrite par le prêtre Constance, et mise en vers par Eric, moine d'Auxerre; Arnaud d'Andilly en a donné une trad. franç. — ST GERMAIN *de Paris*, successeur d'Eusèbe dans le siége épiscopal de cette ville, était né dans le territoire d'Autun, vers la fin du 5e S., et m. le 21 mai 576, jour où l'église célèbre sa fête. Ce pieux évêque, l'un de ceux qui honorent le plus le siége de Paris et l'église de France, assista à la plupart des conciles tenus de son temps, et y parut avec éclat. C'est par ses soins que fut bâtie l'église de Sainte-Croix, dont il fit la dédicace sous l'invoc. de St-Vincent (aujourd'hui St-Germ.-des-Prés), et à laquelle il joignit un mo-

nastère qu'il exempta de toute juridiction après l'avoir richement doté. La *vie* de ce saint, écrite par Fortunat, a été insérée dans le rec. de Surius, et, avec les correct. de dom Mabillon, au tom. 1er des Actes de St Benoît. Elle est portée au 28 mai dans les Bollandistes. On a de St Germain de *Paris* une *Lettre à Brunehaut*, où il exhorte cette reine à ménager un accommodem. entre Chilperic et Sigebert : elle se trouve au 1er vol. des *Monum. de l'Hist. de France* de Duchesne, dans l'*Appendice des Œuvres de Gregoire de Tours*, etc. Parmi les autres écrits attribués à ce saint, nous citerons seulement : une *Explication de l'ancienne Liturgie gallicane*, insérée au tom. 5 du *Thesaurus anecdotorum*. — On cite un autre saint du même nom, patriarche de Constantinople, mort en 733 à l'âge de 95 ans, et auquel on a mal à propos attribué divers écrits qu'on trouve dans la *Biblioth. des Pères*, et qui sont de Germain Nauplius, patriarche de Constantinople de 1221 à 1239. Ce St Germain s'était opposé avec zèle aux entreprises de l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa de son siége.

GERMAIN DE SILÉSIE (DOMINIQUE), en latin *Germanus de Silesiâ*, religieux de l'ordre des Mineurs observant. réformés, né vers la fin du 16e S., professa pend. plus. années les langues orientales dans le couvent de St-Pierre *in Montorio* à Rome. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé les ouv. suivans : *Fabbrica owero dizionario della lingua volgare arabica et italiana, copioso de' voci e locuzioni*, etc., Rome, 1636, in-4, réimpr. sous le titre de *Introductorio manuale della lingua arabica volgare; Fabrica linguæ arabicæ cum interpretatione latinâ et italicâ, accommodata ad usum linguæ vulgaris et scripturalis*, Rome, 1639, in-fol. de 1082 pages ; *D. Germani de Silesiâ antitheses fidei, arabicè et latinè*, Rome, 1638, in-4. On croit qu'il coopéra à la belle édit. du *Coran*, publ. par Maracci (*v.* ce nom), et qu'il fut employé dans les missions de Tartarie.

GERMAIN (Dom MICHEL), bénédictin, né à Péronne en 1645, accompagna dom Mabillon (*v.* ce nom) dans ses voyages en Allemagne et en Italie, aida ce savant religieux dans la collation des MSs. et l'explication des monumens qu'il avait dessein de publier, eut part à son *Traité de Diplomatique*, et lui fournit quelq. matériaux pour les *Actes* des SS. de l'ordre de St-Benoît. Il m. à St-Germ.-des-Prés en 1694. On a de lui : *Commentar. de antiquis regum Francorum palatiis* (cet écrit forme le 4e liv. de la *Diplomatique* de Mabillon) ; *Hist. de l'abbaye royale de N. D. de Soissons*, Paris, 1675, in-4 ; *Monasticon gallicanum, seu historiæ monaster. ordinis S. Benedicti in compendium redactæ*, etc. ; ce dern. ouv. resté MS. était à la biblioth. de St-Germain-des-Prés avant la révolution. On en a inséré des extraits dans la *Gallia christiana*.

GERMAIN (PIERRE), habile ciseleur et orfévre, né à Paris en 1647, fut présenté par le peintre Lebrun à Louis XIV, qui le chargea de la grav. des tables d'or destinées à la couverture du rec. de ses Conquêtes. Ce travail lui valut un logement au Louvre. Il exécuta ensuite plus. autres ouv. pour orner les appartem. roy. du château de Versailles, un grand nombre de médailles et jetons représent. les conquêtes du grand roi, et mourut en 1682. — GERMAIN (THOMAS), fils du précéd., archit., sculpt. et orfévre, né à Paris en 1673, apprit le dessin et l'art de l'orfévrerie dans cette capitale, fit le voy. d'Italie sous la protection du ministre Louvois, exécuta, pour les jésuites de Rome et pour le grand-duc de Toscane, plus. grands ouvr. d'orfévrerie très-remarquables, se lia d'intimité avec le célèbre sculpt. Legros (*v.* ce nom), reçut de lui des leçons utiles, et bâtit à Livourne une église estimée des architectes. De retour en France il exécuta de nouveau pour la cour et pour les princes étrangers un grand nombre d'ouvr. d'orfévrerie qui le placèrent au niveau de la réputat. de son père, et il dirigea d'après ses propres dessins la construct. de l'église de St-Thomas du Louvre. Cet habile et laborieux artiste m. en 1748, échevin de la ville de Paris.

GERMAIN (AUGUSTE-JEAN), pair de France, né à Paris en 1786, d'une famille originaire d'Avignon, se destina de bonne heure à la carrière de l'administrat. publique, et entra comme surnuméraire dans les bureaux du ministère de l'intérieur; il était fils d'un ancien directeur de la banque de France, depuis député aux états-généraux de 1789. A peine parvenu à sa 20e année, il fut nommé chambellan, puis comte de l'empire par Napoléon, qui se l'attacha comme officier d'ordonnance. Le jeune comte fit en cette qualité les campagnes de 1808 en Espagne, et de 1809 en Autriche, se signala par la défense du fort de Kuffstein, et fut envoyé comme plénipotentiaire près du gr.-duc de Vurtsbourg en 1813. Nommé l'année suiv. adjud.-command. dans la garde nationale de Paris, il se prononça pour la restaurat. de la famille roy. dès le 31 mars, devint ensuite préfet de Saône-et-Loire, resta sans emploi durant les cent jours, et après le second retour du roi, fut préfet de Seine-et-Marne. L'ordonnance royale du 5 mars 1819 l'appela à la chambre des pairs ; il y signala en quelq. occasions des vues politiques aussi sages qu'élevées, et un talent distingué comme orateur. Une fièvre putride l'enleva inopinément en 1821. Son *éloge*, prononcé à la chambre des pairs par M. le duc de Broglie, se trouve dans la collection des *Imprimés* par ordre de la chambre, Paris, 1821, in-8 ; *voyez* aussi le *Moniteur* du 9 juin 1821.

GERMAIN. V. ROSTAING.

GERMAINS, habitans de l'ancienne Germanie, aujourd'hui Allemagne, formaient un gr. nombre de peuplades indépend. qui ne figurent en corps dans l'histoire que quand elles se réunissaient pour repousser des ennemis communs. Ils défendirent long-temps leur indépendance contre les Romains, et Arminius, un de leurs généraux, défit dans une grande bataille Varus, lieutenant d'Auguste ; mais peu d'années après ils furent vaincus et soumis par Tib. Drusus, qui prit de cette conquête le nom de Germanicus. Les Germains avaient à peu près les mêmes mœurs et la même religion que les Gaulois; ils adoraient Odin, que l'on croit être le même que Teutatès, et lui sacrifiaient des victimes humaines. Ils étaient grands, robustes et tellement belliqueux qu'on ne les désignait dans l'antiquité que sous le nom d'*hommes de guerre* (*ger*, guerre ; *man* ou *mann*, homme).

GERMAN Y LLORENTE (BERNARD), peintre espagnol, né à Séville en 1685, reçut ses premières leçons de son père, se perfectionna à l'école de Christophe Lopez, surpassa bientôt ses maîtres, acquit une gr. réput., devint peintre de la cour de Philippe V, et m. dans sa patrie en 1757. Ses principaux tableaux, dans lesquels on retrouve quelquefois le pinceau de Murillo (*v.* ce nom), se voient à Séville. Ce sont des sujets d'église ; et comme il s'est plu à représenter presque toujours la Vierge sous la figure d'une bergère, il a reçu de ses contemporains le surnom de *Peintre de Bergères*. L'harmonie des poses et la correction du dessin sont les qualités qui distinguent plus particulièrem. le talent de cet artiste. Le coloris de ses dernières compositions n'a pas été à l'épreuve du temps.

GERMANICUS (TIBERIUS DRUSUS CÆSAR), célèbre général rom., fils de Claudius Drusus Nero, frère de Tibère, et d'Antonia, nièce d'Auguste, fut adopté par Tibère son oncle. Il faisait la guerre en Germanie lorsqu'Auguste m. l'an 14 de J.-C. A cette nouvelle les légions qu'il commandait, mécontentes du nouvel emper., se révoltèrent, et lui offrirent la couronne ; il rejeta leurs proposit. avec horreur, et apaisa la sédition au péril de sa vie. Il défit les Germains en plus. rencontres, et surtout

dans une grande bataille qu'il leur livra à Idistavisus (l'an 16), vengea par la défaite d'Arminius le plus grand de leurs généraux, le désastre de Varus, et reprit les aigles romaines qui avaient été enlevées à ce général. Il avait déjà soumis une gr. partie de la Germanie, et allait terminer glorieusement cette guerre importante, quand Tibère, jaloux de ses succès et de sa popularité, le rappela brusquement à Rome. Il obtint néanmoins les honneurs du triomphe, et reçut le glorieux surnom de *Germanicus*. Peu après (l'an 18) Tibère, pour l'éloigner, l'envoya en Orient sous le prétexte d'apaiser quelques troubles; Germanicus pacifia l'Arménie, et lui donna un roi, puis il visita l'Egypte, se faisant partout chérir par sa justice et son affabilité. Mais il était traversé dans toutes ses mesures par Pison, gouverneur de Syrie, agent secret de Tibère; la mésintelligence en vint au point qu'après une rupture éclatante Germanicus ordonna à Pison de quitter la Syrie : peu de jours après le jeune prince lui-même fut emporté par une maladie aiguë. On ne douta point qu'il n'eût été empoisonné par Pison et Plancine, épouse de ce général. Germanicus m. à l'âge de 34 ans à Antioche en Syrie, l'an 19 de J.-C. Sa mort causa des regrets universels; sa veuve, Agrippine, porta ses cendres à Rome, traversant l'empire comme en triomphe, et vint accuser devant l'empereur le perfide Pison, qui prévint le supplice en se donnant la mort. Germanicus cultivait la poésie; il avait composé des comédies grecques qui sont perdues; il reste de lui plusieurs épigrammes et une traduction latine du poème des *Phénomènes d'Aratus*, qui se trouve dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

GERMON (Barthélemi), jésuite, né en 1663 à Orléans, mort dans cette ville en 1718, est surtout connu par sa longue querelle avec les bénédictins de St-Maur au sujet de la *Diplomatique* de dom Mabillon. (On peut consulter pour les détails l'*Hist. des contestat. sur la Diplomatique*, Paris, 1708, in-12; Naples, 1767, in-8.) A la fin de cette dispute, où il n'eut pas pour lui tous les suffrages, il attaqua l'*Histoire de la Congrégation* de Auxiliis du P. Serry (*v.* ce nom). Germon a laissé entre autres ouvr. quatre dissertat. : *De veteribus regum Francorum diplomatibus*, Paris, 1703-1707, in-12; *Lettres et questions importantes sur l'Hist. des Congrégations* de Auxiliis; *Traité théolog. sur les cent-une Propositions énoncées dans la bulle* Unigenitus.

GERMONIO (Anastase), archev. de Tarentaise, canoniste et juriscons., né à Sala en 1551, était issu de l'ancienne famille de Ceva en Piémont. Il fit ses études dans l'univers. de Turin, où il reçut le laurier doctoral de la main de Pancirole, l'un de ses professeurs. Ayant accompagné à Rome Jérôme de La Rovère, archev. de Turin, lorsqu'il fut élevé au cardinalat, il fut nommé protonotaire apostolique. Innocent IX l'autorisa à continuer le recueil des Décrétales, et en 1608 le duc Charles-Emman. le nomma à l'archev. de Tarentaise, et l'envoya quelques années après en ambassade auprès de Philippe II. Germonio m. à Madrid en 1627. C'est à tort que les continuateurs du Dictionn. de Moréri ont fait deux articles différens, l'un sous le nom d'*Athanase Germoin*, l'autre sous celui d'*Anastase Germon*. Les ouvrages de Germonio appartiennent pour la plupart au droit canon. On y remarque : *Animadversionum tam ex jure pontificio quàm cæsareo libri duo*, Turin, 1586, in-fol.; *Paratitla in libros quinque Decretalium*, ibid., 1586, in-fol.; *De sacrorum immunitatibus libri tres, necnon de indultis apostolicis*, Rome, 1597, in-fol.; *Assertio libertatis immunitatisque ecclesiasticæ*, ib., 1607, in-4; *Acta ecclesiæ Tarentasiensis*, ibidem, 1620, in-4; Lyon, 1697, in-4; *Epistolarum pastoralium... libri tres*, Rome, 1620, in-4.

GERNER (Henri), évêque de Wiborg en Danemarck, né à Copenhague en 1629, fut d'abord pasteur à Bircherod en Zélande. Pendant la guerre de 1657, entre le Danemarck et la Suède, il forma le projet d'enlever aux Suédois la forteresse de Cronemborg; mais il fut pris et jeté en prison, et il eût été mis à m. si le roi de Danemarck n'eût fait des représentat. en sa faveur. A la paix de 1660 Gerner rentra dans ses fonctions jusqu'en 1693, où il fut nommé évêque de Wiborg en Jutland. Il mourut en 1700, étouffé par un morceau de viande qu'il ne put avaler. Le plus curieux de ses ouvr. est une traduct. d'Hésiode en vers danois, Copenhague, 1670. Sa *vie*, écrite en danois par Henri Gerner son petit-fils, parut à Copenhague en 1772. — Gerner (Henri), arrière-petit-fils du précéd., m. vers la fin du dern. S., command. de la marine de Copenhague, sa patrie, a écrit en danois un recueil poétique intit. *Chants pour l'amusement des Marins danois*, Copenhague, 1780.

GERNLER (Jean-Henri), profess. d'histoire, né à Bâle en 1727, mort dans cette ville en 1764, a laissé quelq. dissert. hist., telles que : *Bigæ historic. græcor. Herodoti atque Thucydidis*, 1742; *De difficultatib. studii linguæ græcæ levandis*, 1744, etc.

GERSDORF (Jean), médecin, né au commencement du 16ᵉ S., est auteur d'un ouvr. important impr. d'abord à Strasbourg en 1517, in-fol., fig. en bois, sous ce titre : *Feldbuch der Wundarzney*, puis à Francfort-sur-le-Mein, en 1526, in-4; en 1540, in-4; en 1551, in-fol., fig.; ib., 1598, in-4; il a été pub. en latin sous ce titre : *de Chirurgiâ et corporis humani anatomiâ*, Strasb., 1542, in-fol.; Francfort, 1551, in-8; puis en holland., Amsterd., 1593; ibid., 1622, in-4, fig.

GERSDORF (Adolphe-Traugott von), physicien et naturaliste, né à Rengersdorf dans la Haute-Lusace en 1744, mort en 1807, fut le fondateur de la société des sciences dans la Haute-Lusace; il pub. différens écrits dont voici les titres : *Essai pour fixer la hauteur des montagnes des Geans*, Leipsig, 1772, in-4; *de la Pouzzolane, et de la manière de l'employer utilement dans les constructions*, traduit en français, Dresde, 1784, in-8; *Précautions à observer pend. l'orage*, Gorlitz, 1798-1800, in-8; *Observations sur l'électricité atmosphér.*, ib., 1802, in-4, fig. — Charles-Auguste de Gersdorf, ministre de l'élect. de Saxe, etc., né à Dresde en 1705, m. en 1787, a pub. des *Observations générales et particulières sur le commerce tant intérieur qu'extérieur et sur la perception de quelques impôts qui, dans différens endroits, est fort mal entendue, et encore plus mal appliquée*, Cosmopolis, 1775, in-4; Leipsig, 1776, in-4. — Henriette-Catherine de Gersdorf, née baronne de Friesen à Sulzbach en 1648, m. en 1726, se distingua par un goût éclairé et par ses connaissances dans les langues orientales. Elle est auteur de *Poésies religieuses* et de *Réflexions poetiques*, qui ont été revues et corrigées par Zollikofer et Schlegel, et publ. après sa m. à Halle, 1729, in-8.

GERSEN ou GESSEN (l'abbé Jean), n'est que le pseudonyme de Jean Gerson (*v.* ce nom plus bas). Un sav. critique (M. Gence) a démontré qu'on ne pouvait pas ranger ce prétendu auteur parmi les personnages réels, puisqu'aucun monument historique n'en constate l'existence.

GERSON, nom commun à plus. rabbins, désignés aussi sous le nom générique de *Gersonides*, et dont l'origine remonte à Gerson, fils de Lévi. — Gerson Ben Salomon vivait en Espagne au milieu du 13ᵉ S., et a laissé sous le titre de *Porte du Ciel* un livre philosoph. impr. à Venise, in-4, en 1547 : on en conserve des MSs. dans plusieurs biblioth. — Levi Ben Gerson, appelé aussi Ralbagh ou Gersonides, fameux rabbin, médecin et philosophe, né à Bagnolas en Catalogne, mort à Rerpignan l'an 1370, a laissé : *les Guerres du Seigneur* (*Milchamot Adonai*), et des *comment.* sur la Bible. — Gerson

Ben Mosé, impr., né à Soncino dans le Milanez, donna en 1494 une édit. in-8 de la Bible hébraïque à Brescia; il en avait déjà donné une en 1491 dans les formats in-8, in-4 et in-fol. — Isaac Gerson, autre imprim. hébreu, vivait à Venise à la fin du 16e S. et au commencement du 17e. Il pub. plus. ouvr. qu'il enrichit de sav. préfaces. — Christian Gerson, né à Recklinhausen dans l'électorat de Cologne, m. en 1627, fut d'abord professeur d'hébreu à Francfort-sur-le-Mein, puis embrassa la communion réformée, et fut fait pasteur de Berg près de Bernbourg. Il avait publié un *Talmud judaïque*, Goslar, 1607, in-8, et *Trésor des Juifs talmudistes*, Helmstadt, 1610, in-8. — Gerson (Chaphets Ben Mosé), rabbin vénitien de la fin du 17e S., était très-savant. Il m. à 17 ans, ayant déjà composé un grand livre de poésies (*Manus Rhymorum*), publié à Venise en 1700, in-4.

GERSON (Jean Charlier de), célèb. chanc. de l'église et de l'univ. de Paris, né à Gerson ou Gersen, village près de Rhetel, en 1363, mourut simple et humble catéchiste d'enfans, dans l'obscurité de la retraite, à Lyon en 1429. Dans les temps les plus orageux du règne de l'infortuné Charles VI, alors que la faction dite de Bourgogne dominait en France, et semblait s'autoriser de la doctrine de Jean Petit (*v.* ce nom), tendant à justifier l'attentat commis indirectement contre le monarque dans la personne du duc d'Orléans, Gerson défendit la majesté royale comme l'église cathol. au concile de Constance: il souffrit pour la vérité, pour la foi, les persécutions, l'exil volontaire et la pauvreté. Aussi ses vertus et sa science lui ont-elles mérité le titre de *Docteur évangélique et très-chrétien*. Le jésuite Bellarmin l'appelle le docte et pieux Gerson. « Sa vie fut si sainte, et ses écrits si édifians, dit Bossuet dans la défense de la *Déclaration du Clergé de France* en 1682, qu'il fut regardé comme digne d'avoir composé le livre plein de sagesse et d'onction de l'*Imitation de J.-C.* » Cette attribution ancienne et générale (malgré le préjugé qui a voulu faire de l'auteur d'un livre de maximes et de sentimens, si profond et si universel, un simple maître de novices, ou un moine vieilli dans le cloître) était fondée non-seulement sur les éditions, mais encore sur les manuscrits nombreux qu'elles représentent, et qui sont sortis des lieux, soit de séjour, soit d'exil, soit de retraite, de Gerson. Il n'est guère d'auteurs dont les ouvr., peu volumineux en particulier, soient en plus grand nombre, et qui aient eu séparément plus d'éditions anciennes: tous ces divers opuscules, soit traitant du dogme ou de la discipline, soit défendant l'autorité légale et les libertés publiques, soit prêchant la saine morale ou respirant la vraie piété, intéressent à la fois la raison et le sentiment. Il est vrai qu'on en trouve le style inégal et demi-barbare; mais on reconnaît aussi qu'il est plus ou moins approprié au sujet, surtout dans ses lettres et autres petits écrits purement spirituels. Nous devons dans notre cadre resserré nous borner à mentionner les diverses collections des œuvres de Gerson, dont la prem. édit. générale eut lieu en 1483 et 1484, non à Bâle comme le dit Dupin, mais à Cologne, patrie de Thomas de Kempis (ou Kempen). Il n'est pas étonnant que cette édit. et celles qui ont suivi ne contiennent pas l'*Imitation de J.-C.*, dont un MS. signé de la formule manuelle du frère clerc Thomas, avait été donné d'abord pour l'œuvre d'un compilateur, et pris ensuite pour un MS. d'auteur. Il en a été de même, et à plus forte raison, dans les collect. de Strasbourg par Geyler, 1488, de Bâle, 1489, etc., d'autant que les réclamations élevées en faveur de Kempis avaient fait comprendre l'*Imitation* dans les œuvr. de ce dern., bien que primitivement elle n'y fût point renfermée. Les œuv. de Gerson, réimpr. confusément à Paris, à Lyon, à Venise, dans le 16e S., le furent avec aussi peu d'ordre par Richer en 1607. Enfin, après bien des obstacles suscités par l'ultramontanisme, Dupin en fit paraître une plus complète sous la rubrique d'Anvers en 1706, 5 vol. in-fol. Cepend. ce savant édit. n'y inséra pas non plus le livre *de Imitatione Christi*. La cause relative à l'auteur de l'*Imitation* s'était compliquée par l'introduction d'un prétendu abbé Jean Gersen ou Gessen, dont un MS. sous ce nom semblait annoncer un personnage différent du premier. Dupin était un des signataires qui avaient certifié l'ancienneté de ce MS.; toutefois, dans une dissertation impartiale de son *Gersoniana*, il émit une opinion favorable à Gerson. C'était alors tout ce qu'on pouvait faire; et l'on n'opposait par le fait qu'un ou deux MSs. sous le nom de Gerson, à ceux que les bénédictins produisaient pour Gersen. Mais la plus grande partie des édit. du 15e S. et des différ. contrées portaient le nom de Gerson, et annonçaient des MSs. anciens de divers pays sous ce même nom, plus ou moins altérés. M. Gence, dans ses *Considérations sur l'auteur de l'Imitation*, pub. à la suite de la *Dissertat.* de M. Barbier sur les traduct. franç. de ce livre (Paris, Lefevre, 1812) a indiqué ces MSs.: il les fait connaître et les décrit dans les prolégomènes de son édit. latine de l'*Imitation*, pub. récemment (Paris, Treuttel et Wurtz, 1826), avec des notes critiques sur le texte, revu d'après les MSs. des divers pays, et restitué à Gerson. Il en résulte que les MSs. qui portent le nom de Kempis, ou qui lui sont attribués, offrent un texte plus ou moins corrompu. Il en est de même des MSs. sous le nom de Gessen, de Gersen ou de Gersen, sans autre qualification que celle d'abbé. Celui de ces MSs. qui fut trouvé chez les jésuites d'Arone a été jugé par les plus sav. bibliographes de France, d'Allemagne et même d'Italie, postérieur à Gerson. Les MSs. anonymes, au contraire, ou ceux qui portent ce nom ou son homonyme, avec la qualité de chancelier, présentent les meilleures leçons. Nous en citerons un entre autres conforme aux plus anciens de ce genre, et dû à Thomas de Gerson, neveu et contemporain de Jean, qui l'a inscrit lui-même sous le nom du chancelier (*v.* Thomas de Gerson). Ce monument est positif; et, avec les preuves négatives qui résultent du défaut de documens semblables pour tout autre auteur, avec les idiotismes divers provenant des différens pays habités par Gerson; enfin, avec l'uniformité de doctrine et la similitude des maximes comparées à celles des lettres et opuscules ascétiques, ce MS. décide la question en faveur de Gerson, qui, après avoir connu le monde et partagé les calamités de la France et de l'Eglise, a composé dans une retraite monastique un livre aussi consolant qu'édifiant, écrit en latin sous ce titre, qu'on voit dans plus. MSs., *De Consolatione internâ*, pour tous les chrétiens instruits, mis en français (sous celui *de l'internelle Consolation*) pour ses sœurs et les âmes simples et pieuses; et ce livre n'est autre que l'*Imitation de J.-C.*

GERSON (Thomas de), neveu du précéd., fut chanoine de la Ste-Chapelle de Paris, chantre dignitaire de Saint-Martin de Tours, et m. en 1475. Dans une lettre qui a été conservée, l'évêque de Castres, confesseur de Charles VII, administrateur de St-Martin de Tours, désigne cet ecclés. comme le plus digne successeur au nom du célèbre Gerson. On trouve aussi des détails précieux sur ce même personnage dans une note sous la date de 1493, placée au bas d'un exemplaire d'une ancienne trad. franç. de l'*Imitation de J.-C.*, provenant des livres légués par M. Letellier, archevêque de Reims, à la biblioth. de Ste-Geneviève. Suivant cette note, sur la foi d'un témoin domestique qui aurait vécu depuis 1440 avec Thomas de Gerson jusqu'à sa mort, celui-ci aurait transcrit ou fait transcrire, en 1472, le beau manuscrit de l'*Imitation*, in-fol., décrit par de Launoy et actuellement possédé par M. Gence,

portant en tête l'attribution du livre à Jean Gerson, avec l'effigie du chanc., qui paraît être un portrait de famille. On attribue à Thomas une *Vie des Pères du désert*, et un écrit int. : *des Sept Paroles du Sauv. sur l'arbre de la croix*, Paris, Cavelier, 1538, in-8.

GERSONIDES. V. GERSON, fils de LEVI.

GERSTEN (CHRÉTIEN-LOUIS), mathém. allem., né à Giessen en 1701, obtint en 1733 une chaire de professeur, qu'il perdit volontairement par suite d'un procès qu'il eut avec son beau-frère. En 1748 il fut arrêté à Francfort, et conduit au château de Marzburg, pour avoir écrit en termes inconvenans au landgrave de Darmstadt : il y resta jusqu'en 1760, et m. à Francfort deux ans après. On a de lui : *Tentamina systematis novi ad mutationes Barometri ex naturâ elateris aëri demonstrandas*, Francfort, 1733, in-8; *Methodus nova ad eclipses terræ et appulsus lunæ ad stellas supputandas*, Giessen, 1740, in-4; *Exercitationes recentiores circa roris meteora*, Offenbach, 1748, in-8; différens *Mémoires astronomiques* insérés dans les *Transactions philos.*, n°s 473, 482 et 483; et un *Traité de Perspective*, resté manuscrit.

GERSTLACHER (CHARLES-FRÉDÉRIC), publiciste estimé, né à Boblingen dans le Würtemberg, m. en 1795, fut d'abord professeur extraordinaire de droit à l'univers. de Tubingen, puis conseiller privé effectif, et assesseur à la cour de révision établie à Bade. Il a laissé plus. ouvr., dont les plus connus sont : *Commentatio de quæstione per tormenta*, Francfort et Leipsig, 1753, in-4; *Specimen juris publici de majore statuum imperii ætate antiquissimâ antiquâ et hodiernâ*, Francfort, 1755, in-4; *Biblioth. juristique*, etc., Stuttgardt, 1758-1762, 2 vol. gr. in-8; *Corpus juris germanici et privati*, Francfort et Leipsig, 1783-1789, 4 vol. grand in-8.

GERTRUDE (STE), née en 626, fille de Pépin de Lauden, maire du palais des rois d'Austrasie, et de la bienheureuse Ite ou Ideberge, m. en 659, consacra à Dieu sa virginité dès l'âge de dix ans, prit le voile religieux à vingt, fut la première abbesse d'un monastère que sa mère avait fondé à Nivelle dans le Brabant, et m. en 659. Sa *vie* se trouve dans le recueil des Bollandistes, à la date du 17 mars. — GERTRUDE (Ste), fille de Louis, landgrave de Hesse et de Thuringe, et de Ste Elisabeth, fille d'André, roi de Hongrie, se consacra à Dieu, fut une des prem. supérieures du noble chapitre d'Altenberg au diocèse de Trèves, et m. en 1297. Elle a été canonisée par Clément VI. — GERTRUDE (Ste), abbesse de l'ordre de St-Benoît, née à Eisleben en Haute-Saxe, m. en 1334, s'est rendue célèbre par un livre de *Révélations* très-est. des maîtres de la spiritualité, et dont les meilleures édit. sont celles de Lanspergius, chartreux, et de Blosius, abbé de Liessies. Le même livre a été impr. sous ce titre : *Insinuationes pietatis*, etc., Paris, 1662; Saltzbourg, 1662, in-12, avec une *vie* de Ste Gertrude par dom Laurent Clémont; et deux ans après sous le titre de *Sanctæ Gertrudis, etc., exercitia*, par les soins de N. Chanteleu; trad. en franç. par dom Mége en 1674.

GERVAIS (ST). V. PROTAIS.

GERVAIS, 14e abbé général de Prémontré, et ensuite évêque de Séez, né en Angleterre au comté de Lincoln, fut chargé de missions importantes par les papes Célestin III et Honorius III, et m. en 1228, laissant des *Lettres* intéressantes pour l'histoire de son temps, dont soixante-dix ont été pub. à Valenciennes par Norbert Cailleu, en 1663. Le P. Hugo, ayant trouvé un MS. qui en renfermait 135, les pub. dans son recueil intit. *Sacræ Antiquitatis Monumenta*, Estival, 1725, 2 vol. petit in-fol. Gervais avait aussi composé des *comment.* sur les Psaumes, les Petits Prophètes, et des *homelies* que le P. Hugo, malgré ses recherches, n'a jamais pu recouvrer.

GERVAIS (ROBERT), évêque de Senez, né à Anduse avant le milieu du 14e S., m. en 1396, est auteur d'un *Traité du Schisme* et d'un ouvr. intit. *Miroir royal*, qui se trouvaient au nomb. des MSs. de la bibliothèque de Colbert.

GERVAIS (maître). V. CHRÉTIEN.

GERVAIS DE TILBURY, historien et littérat., né dans le bourg de Tilbury près Londres dans le 12e S., passa sa vie à la cour d'Othon IV, empereur d'Allemagne, fut maréchal du royaume d'Arles, et m. vers 1218. On a de lui : *Otia imperialia, libri tres*, ou *de Mirabilibus orbis*, impr. dans les *Scriptores Brunswicenses*, pub. par Leibnitz, tome 1er, pages 881-1004; *Illustrationes Galfridi Monemuthensis libri IV*; *Historia terræ sanctæ*; *de Origine Burgundionum*; *Facetiarum liber*, dédié à Henri II, roi d'Angleterre; *Tricolumnium Angliæ* : ces dern. ouvr., restés MSs., ne sont guère connus que des érudits anglais.

GERVAIS (CHARLES-HUBERT), maître de musique de la chapelle du roi, né vers 1672, mort à Paris en 1744, a laissé entre autres composit. un livre de *cantates* est., plus. *motets*, et les 3 opéras suiv. : *Méduse*, *Hypermnestre*, et les *Amours de Protée*. — Deux musiciens du même nom, natifs de Manheim, se sont distingués comme violonistes dans les dernières années du 18e S.

GERVAISE (NICOLAS), missionnaire, né à Paris en 1662 ou 1663, embrassa de bonne heure l'état ecclésiast., partit (à peine âgé de 20 ans) avec d'autres missionnaires pour le royaume de Siam, et y séjourna 4 ans. De retour en France, après avoir fait l'éducation de deux princes indiens qu'il avait amenés avec lui, il fut nommé curé de Vannes en Bretagne, puis prevôt de Suèvres. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1724, il fut sacré par le pape évêque d'Horren (*in partibus infidelium*), et se rendit en Amérique pour la propagation de la foi chrét. parmi les sauvages : son zèle lui devint funeste; il fut massacré, ainsi que tous ses compagnons de voyage, par les Caraïbes en 1729. On a de lui : *Hist. natur. et polit. du roy. de Siam*, Paris, 1688, in-4; *Descript. histor. du roy. de Macassar*, ibid., in-12; *Vie de St Martin, évêque de Tours*, 1699, in-4; *Hist. de Boëce, sénat. rom., avec l'analyse de tous ses ouvr.*, etc., 1715, in-12. Gervaise avait entrepris et presque terminé plusieurs autres ouv. lorsqu'il se décida à passer en Amérique. On cite, au nombre de ces productions qui n'ont pas vu le jour, une *Vie de saint Louis* qui devait former 2 vol. in-4.

GERVAISE (Dom FRANÇOIS-ARMAND), carme déchaussé, puis abbé de la Trappe, né à Paris, ou, selon d'autres, à Tours, vers 1660, mort en 1751, fut choisi par l'abbé de Rancé pour lui succéder dans sa charge, et ne tarda pas (on ne dit pas comment) à faire repentir ce saint personnage de son choix. Après avoir offert lui-même sa démission, il erra de monastère en monastère jusqu'à ce qu'un ordre du roi le relégua à l'abbaye des reclus dans le diocèse de Troyes, où il m. âgé de 91 ans. Les ouv. qu'il a laissés sont les *vies* de plus. Pères, savoir : *de St Cyprien*, Paris, 1717, in-4; *de St Irénée*, ibid., 1723, 2 vol. in-12; *de Rufin*, ibid., 1725, 2 vol. in-12, refondue depuis par l'abbé Goujet; *de St Paulin*, 1743, in-4; *de St Epiphane*, Paris, 1742, in-4; *la Vie d'Abailard et d'Héloïse*, Paris, 1720, 2 vol. in-12; *les Lettres des mêmes*, traduit en français, 1723, 2 vol. in-12 (*v.* l'article ABAILARD); *la Vie de l'abbé Suger*, avec des dissertations, Paris, 1720, 3 vol. in-12; *Défense de la Nouv. Hist. de l'abbé Suger*, avec l'apologie pour feu M. l'abbé de la Trappe, contre les calomnies de dom Vincent Thuillier; *l'Hist. de l'abbé Joachim, surn. le Prophète*, Paris, 1745, 2 vol. in-12; *Jugement critique, mais équitable, des Vies de M. l'abbé de Rancé*, Londres (Troyes), 1742, in-12; *Lettres d'un Théologien*, etc., Paris, 1724, in-12;

L'honneur de l'Eglise et des Souverains Pontifes défendu contre les calomnies et les invectives du P. Le Courayer, Nancy, 1742, 2 vol. in-12; *Vie de St Paul*, Paris, 1734, 3 vol. in-12; *Histoire de la réforme de l'ordre Cîteaux en France*, Avignon, 1746, in-4; il devait y en avoir 2 vol.; le 1er seul a paru, l'ouvr. ayant été arrêté; ce vol. est devenu rare. Gervaise a laissé en outre un gr. nombre de MSs., dont les principaux sont : un *Abregé de l'Histoire ecclésiast.* de Fleury, un *Traité des Devoirs des Evêques*, une *Vie* de dom Abraham Braugny, curé du diocèse d'Arras, mort religieux de la Trappe.

GERVAISE DE LA TOUCHE (Jean-Charles) avocat au parlem. de Paris, né à Amiens dans les prem. années du 18e S., s'est fait un nom comme auteur de romans licencieux, pub. sous le voile de l'anonyme, et dont nous nous abstiendrons de citer même les titres; le seul qui soit écrit avec quelque décence a pour titre : *Mémoires de mademoiselle de Bonneval*, 1738, in-12. La faillite de la maison Guémenée ayant compromis la fortune de Gervaise, celui-ci tomba malade de chagrin, et m. en 1782. Outre ses *Romans*, il a écrit différens *Mémoires* pour des magistrats.

GERVASIO (Nicolas), fam. droguiste et apothicaire sicilien du 17e S., né à Palerme en 1630, m. dans la même ville en 1681, après avoir embrassé la vie cléricale et reçu les ordres sacrés, a laissé les ouv. suiv. : *Antidotarium panormitanum pharmaco-chimicum*, Palerme, 1669, in-4; *Succedanea*, etc., ibid., 1670, in-4; *Norma tyronum pharmacop. Galeno spargyrica*, Naples, 1673, in-4; *Bizarrie botaniche d'alcuni semplicisti di Sicilia*, ibid., 1673, in-4. — Augustin Gervasio, doct. en philos. et en médecine, fils du précéd., a pub. une nouvelle édit. de l'*Antidotarium* de son père, avec des notes, sous le titre *Gervasius redivivus*, etc., Palerme, 1700, in-4. On a aussi de lui une *Oraison funèbre* du méd. Alaimo, son compatr.

GÉRY (André-Guillaume de), chanoine régulier et abbé de Ste-Geneviève, né à Reims en 1727, m. en 1786, fut d'abord chargé d'enseigner la philosophie dans la maison de St-Vincent de Senlis, puis obtint la chaire de théologie à la maison de Ham, avec la dignité de sous-prieur. Sa science et son éloquence le firent bientôt appeler à Sainte-Geneviève, où il exerça les mêmes fonct. de 1755 à 1761. Ses sermons, d'une élocution facile, d'une instruction vive et accompagnée d'onction, lui attirèrent un auditoire nombreux. Quelques passages d'un sermon sur le baptême, en quelque sorte improvisé, dont le sens fut mal interprété auprès de M. de Beaumont, archevêque de Paris, firent suspendre dès le début la continuation d'un carême qu'il devait prêcher à St-Jacques-du-haut-Pas, et lui causèrent pendant quelque temps une espèce de défaveur qui le poursuivit dans toutes les charges qu'il exerça jusqu'en 1778, qu'il fut élu, avec l'approbation générale, abbé de Sainte-Geneviève. En 1784 il se déchargea sur son coadjuteur du poids de l'administrat., et, rendu à lui-même, jouissant en apparence d'une bonne santé, il se proposait de reprendre le ministère de la chaire, lorsqu'il fut enlevé par une apoplexie subite, dans sa soixantième année. Les ouvr. qu'il a laissés sont pour la plupart des *sermons*, des *panégyriques* ou des *homélies*, recueillis en 6 vol. in-12, Paris, 1788. Il a aussi pub. une *Dissertat. sur le véritable Auteur de l'Imitation de J.-C.*, Paris, 1758, in-12.

GESENIUS (Guillaume), en allem. *Ghelen* ou *Geslen*, médecin à Nordhausen et à Walkenried, né en 1760 à Schoningen dans le duché de Brunswick, et m. en 1801, a pub. en allemand : *Essai d'une encyclopédie lépidoptérolog.*, etc., Erfurt, 1786, in-8; *Pathématolog. méd.-morale*, ib., 1786, in-8; *De la fièvre putride, bilieuse et épidémique des années 1785 et 1786*, Leipsig, 1788, in-8; *Catalogue descriptif des médic. simples tirés du règne végétal*, Stendal, 1790, in-fol.; *Manuel de matière médic.*, ibid., 1791, in-8.

GESNER (Conrad), naturaliste célèbre, né à Zurich en 1516, m. de la peste à Bâle en 1565, fut un prodige de savoir et de sagacité. En 1536, après avoir surmonté par un courage et une application extraordinaires tous les obstacles que pouvaient apporter au succès de ses études, la pauvreté de ses parens, leur mort, son isolement dans des villes étrangères, à Strasbourg, à Bourges, à Paris, puis de nouveau à Strasbourg, il fut rappelé à Zurich, sa patrie, pour y occuper dans un collége un petit emploi de régent. Mais les magistrats ne tardèrent pas à reconnaître la supériorité de ses talens, et le mirent à même en 1537 de les développer et de continuer à Bâle ses études en médecine. C'est là que pour la première fois il travailla pour le public en donnant des soins à l'édition du *Dictionn. grec* de Favorin. Enfin il y fut reçu docteur en médec. en 1541, et pub. cette année et la suivante à Zurich et à Lyon quelques extraits d'auteurs grecs et arabes sur la botanique et sur la médecine. Bientôt après il donna un *Catalogue des plantes* en quatre langues, qui annonçait déjà des connaissances fort étendues, et indiquait des végétaux nouveaux pour le temps. Quelques courses dans les Alpes lui en procurèrent encore d'autres, et donnèrent lieu en 1542 à son petit livre sur le laitage. La vie de Gesner fut toute consacrée à l'étude de la médecine et de la botanique. Il est impossible de n'être pas étonné de la quantité prodigieuse d'ouv. tous remplis d'une érudition profonde et d'un sage discernement que nous a laissés ce grand naturaliste; et « ceux, dit de Thou, qui voudront mesurer sa vie par le grand nombre de bons livres qu'il a composés, croiront sans doute qu'il a vécu fort longtemps. » A peine cependant avait-il quarante-neuf ans quand il périt à Bâle, victime de son zele dans une maladie pestilentielle. Il était alors professeur public d'histoire naturelle à Zurich, et venait de recevoir l'anné précédente des témoignages d'estime de la part de l'empereur Ferdinand Ier, qui lui avait donné des armoiries emblématiques de ses travaux. Voici ses principales productions : *Mithridates de differentiis linguarum*, Zurich, 1555, in-8; un *Lexicon grec-latin*, 1560, in-fol.; *Hist. animalium*, Zurich, 1551-1587, 5 vol. in-fol. (le dernier vol. fut publié après sa mort par J. Caron, médecin de France); *Opera botanica*, pub. à Nuremberg, par le botaniste Trew, 2 vol. in-fol., 1754-1770; *Tresor des remèdes secrets*, trad. par Barthél. Aneau, Lyon, 1557, petit in-4; un petit *traité* sur les figures des fossiles, des pierres et des gemmes, Zurich, 1565, in-8; *Traduct. complète des œuvres d'Ælien*, 1556. C'est à Gesner que l'on doit la culture et la naturalisation de la tulipe en France.

GESNER (Jean-Mathias), savant illustre, né en 1691 à Roth près d'Anspach, m. en 1761, fut profess. de bell.-lett. dans plus. villes d'Allemag. et fonda à Gottingue le séminaire philologique, espèce d'école normale où les jeunes profess. se perfectionnaient dans leurs études. L'érudition de Gesner était universelle; il possédait au même degré la connaissance des langues latine, grecque, orient., de la philosophie, des mathématiq., de l'histoire naturelle et du droit. On distingue parmi ses ouvr. une *Dissert. sur les jeux et les années seculaires des Romains*, 1717; et des *Elémens de rhetorique*. Il donna des édit. de Caton, Varron, Columelle, Palladius, sous le titre *des Agriculteurs latins*, Leipsig, 1735, 2 vol. in-4; du *Lexique* de Basile Faber, La Haye, 1735, 2 vol. in-fol.; du *Panegyrique et des lettres de Pline*, 1735-39-49; de *Quintilien*, 1738; des *OEuvres de Claudien*, 1759; et du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Etienne, 1747. Tous ses opusc. ont été rec. à Breslau en 8 vol. in-8.

—Gesner (André-Samuel), frère du précéd., né à Roth en 1690, m. à Rothenburg en 1778, célèbre comme son frère par sa vaste érudition, a professé pendant 60 ans les belles-lettres et les langues anciennes. On a de lui : *Hist. gymnas. Rothenburg.*, Rothenburg, 1745-50, in-fol. ; *de Rebus ad gymnasium Rothenburg. pertinentibus*, ibid., 1747-52, in-fol. ; *de Bibliothecâ rothenburgensi*, ib., 1761, in-fol., etc. Il a coopéré avec son frère à la publication du *Thesaurus linguæ latinæ*. — Jean-Albert Gesner, frère des préced., né à Roth en 1694, m. en 1760, conseiller, méd. particulier du duc de Würtemberg, et assesseur du conseil des mines de Stuttgard, avait commencé par exercer l'état de pharmacien dans le pays d'Anspach. Il a pub. en allem. et en latin un grand nombre d'ouv., parmi lesquels on distingue : *Hist. cadmiæ fossilis metallicæ*, etc., prem. partie, Berlin, 1743, in-4 ; *Desc. hist. et phys. de Wildbad, dans le pays de Würtemberg*, etc., Stuttgard, 1745, in-8 ; *Desc. de Hirschbad, près de Stuttgard*, ib., 1746, in-8. J.-A. Gesner a eu la plus grande part à la *Pharmacopœa Wirtembergica*, Stuttgard, 1741, in-folio, ibid., 1750, même format, 2e édition Il a en outre inséré un grand nombre de *Mem.* et autres pièces dans les *Selecta phis.-œconomica*, 3 vol. in-8, pub. à Stuttgard de 1749 à 1756.

GESNER (Jean-Jacques), orientaliste et antiquaire, né à Zurich en 1707, mort en 1787, s'est fait connaître par le recueil gravé de toutes les médailles grecques et romaines connues jusqu'alors mais disséminées dans un grand nombre de livres. Le prospectus de cette collection a paru à Zurich, 1734, in-fol. L'ouvr. a été pub. ensuite par souscription. La première livrais. est de 1735, Zurich, in-fol., et le tout est rassemblé sous le titre de *Numismata antiqua populorum et urbium omnia*, etc.

GESNER (Jean), frère du précédent, né à Zurich en 1709, y mourut en 1790, profess. de physique et de mathématiques. Il étudia la médecine à Leyde sous Boërhaave ; mais sa santé l'obligea de renoncer à la pratique de cet art pour se vouer exclusivement à l'enseignement et à l'étude. En 1757 il fonda la société physique de Zurich, dont il dirigea les travaux pendant trente ans, et contribua à l'etablissement du jardin botanique. L'*Hist. plantarum Helvetiæ* de Haller est en grande partie son ouvr., quoiqu'il ait refusé d'y mettre son nom. Il est l'auteur des *Tabulæ phytographiæ*, imprimées trente ans après sa mort, et de plus. dissertations ; *de Hydroscopio constantis mensuræ*, Zurich, 1754, in-4, fig. ; *de Thermoscopio botanico*, ibid., 1755, in-4 ; *de variis annonæ conservandæ methodis*, ib., 1761, in-4.

GESNER (Salomon), poète, peintre et graveur paysagiste, né à Zurich en 1730, m. dans sa patrie en 1788, parut dans son enfance inhabile à toute autre étude qu'à celle de l'écriture et de l'arithmétique. Mais sous une apparente incapacité, il cachait une âme brûlante et susceptible d'enthousiasme. C'est la poésie, regardée alors comme une occupation oiseuse et plus qu'inutile, qui faisait le sujet de ses rêveries, et ses maîtres virent bien qu'il ne s'agissait que de réveiller et enflammer son imagination. Rival infatigable du célèbre Klopstock, il ne se rebuta point du peu de succès de ses premières entreprises. Il travailla de nouveau et donna en 1755 son *Daphnis* qui le tira de l'obscurité ; et l'année suivante, il publia ses *Idylles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de perfection, où sa muse se montre modeste, innocente et pleine d'attraits. Enfin il s'élève à la hauteur de l'épopée dans sa *Mort d'Abel* qui parut pour la première fois en 1758, et qui acheva d'établir sa réputation. Cet ouvr. a été trad. en diverses langues. Nous nous contenterons d'indiquer les trad. franç. publ. par Huber et Turgot, Paris, 1761, 1775, in-12 ; par Gilbert, 1774, in-12 ; par Boaton, Leipsig, 1791, in-8 ; par Martaux, Paris, 1808, in-12 : par Labléo, Paris, 1810, in-12 ; par Boucharlat, Paris, 1802, in-12. En 1762 il donna son poème du *Premier navigateur*. On a encore de lui deux drames, *Eraste* et *Evandre*, et des lettres sur le paysage. Il existe plus. édit. des *Œuvres de Gesner*, traduites en franç. (par Huber, Turgot, Meister et l'abbé Bruté de Loirelle) ; les plus estimées sont celles publ. par Barrois l'aîné, 1786-93, 3 vol. in-4, avec fig. de Le Barbier ; et par Renouard, 1799, 4 vol. in-8, avec fig. d'après Moreau le jeune : la *notice* placée en tête de cette édition a été rédigée par Petitain. On recherche aussi l'édition qui a été exécutée sous les yeux de l'auteur, Zurich, 1773-77, 2 vol. in-8, avec des fig. dessinées et gravées par Gesner lui-même.

GESSEL (Simon), méd. allem. du 17e S., ancien rect. de l'école publ. d'Amersfort, sa patrie, a donné, sous le nom de *Simplicius christiano-catholicus*, un *Abrégé de théol.*, Amsterdam, 1650, in-12. On lui doit encore, entre autres ouvr., un *Abrégé de l'hist. sainte et de l'hist. ecclésiastique*, Utrecht, 1659, 2 vol. in-4. Gessel était de la secte des remontrans (*v.* Arminius) ; on ignore l'époque de sa mort.

GESSI (François), peintre italien, surnommé *Guido secondo* à cause de la conformité de sa manière avec celle du Guide dont il fut l'élève, naquit à Bologne en 1588, et m. en 1648. Il ne fallut rien moins que la dignité, la sagesse et la douceur du Guide, pour fixer l'esprit volage qui caractérisait les premières années de Gessi. Mais à l'école de ce grand peintre, il fit en peu de temps des progrès surpren. ; et s'il ne l'égala pas pour l'expression physiologique et la perfection du dessin, du moins il mérita d'être appelé son rival pour la franchise et la fermeté du pinceau, comme aussi dans le moelleux des couleurs. Son maître l'emmena avec lui à Rome ; Gessi passa ensuite à Naples, où ses talens excitèrent l'admirat. et la jalousie. Il eut dans cette dernière ville un procès qui le réduisit à un état de détresse qui, en l'obligeant de travailler pour vivre, influa sur son talent et l'entraîna à la débauche et à une mort malheureuse. On voit de lui dans la galerie de Milan un superbe tableau de la Ste Vierge, à l'enfant de laquelle quatre saints ou saintes rendent leurs hommages.

GESSNER. V. Gesner.

GESTEL (Corneille van), né à Malines en 1658, m. chanoine de la cathédrale de cette ville en 1748, a donné en latin une *Hist. sacrée et profane de l'archevêché de Malines*, La Haye, 1725, 2 vol. in-fol., figures.

GESTRIN (Jean), mathémat., né en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe (1632), professa les mathématiques à l'université d'Upsal, et pub. des *commentaires* sur Euclide ; un *Traité d'astron.* ; et un ouvr. *sur la mécanique*. On lui doit une partie des progrès que fit la science à cette époque chez les peuples du nord.

GÉTA (P. Septimius), fils de Septime Sévère et frère de Caracalla, fut associé avec son frère à l'empire du vivant de Septime en 198, et partagea le trône après la mort de l'empereur en 211. Caracalla chercha à l'empoisonner, afin de régner seul, et, n'ayant pu y réussir, il l'assassina de sa propre main, entre les bras même de sa mère l'an 212, à l'âge de 23 ans. C'était un prince doux et aimé du peuple.

GETHIN (Grace), dame anglaise, née dans le comté de Sommerset en 1676, m. en 1697, s'est rendue célèbre par les agrémens de son esprit et le charme de son style ; elle a écrit un grand nombre de morceaux de sentiment sur l'amitié, l'amour, la vieillesse, etc., formant un recueil sous le titre de *Reliquæ gethinianæ*, Londres, 1700, in-4. On lui a élevé un monument à Westminster ; et tous les ans on prononce sur le tombeau une oraison fu-

nèbre. Congrève a consacré à sa mém. plus. de ses poésies.

GETHING (RICHARD), habile calligraphe anglais, né dans le comté d'Hereford vers la fin du 16e S., a publié en 1645 une chirographie en 37 planches, qui fut reproduite en 1664, sous le titre de *Gethingus redivivus*. On a encore de lui un livre intit. : *Calligraphotechnia*, 1652.

GEUDER (MELCHIOR-FRÉDÉRIC), médecin et phys. allem. du 17e S., m. jeune encore à Stuttgardt, a laissé, entre autres écrits, une *Diatribe* (en latin) *contre les fermens*, etc., Amsterdam, 1689, in-8 : la doctrine des fermens était alors fort en vogue.

GEUFS (JEAN-MICHEL), profess. de mathém. à Copenhague, né en 1745 à Kiel, dans le Holstein, m. au même lieu en 1786, a pub., entre autres ouvr., une *Théorie de l'art des constructions pour les mines*, 1776. On lui doit aussi une édition des *Logarithmi Buggiani numerorum*.

GEULINCK (ARNOLD), professeur de philos. et de théolog. réformée, né à Anvers en 1625, m. à Leyde en 1669, a laissé les ouvr. suiv. : *Saturnalia*, etc., Leyde, 1665, in-12; *Logica*, ibid., 1662, in-16; *Γνῶθι σεαυτὸν, sive Ethica*, publié après la mort de l'auteur, sous le faux nom de Philarète, Leyde, 1675, in-12; *Compendium physicum*, Francker, 1688, in-12; *Annotata... ad Ren. Cartesii principia*, Dordrecht, 1690-1691, in-4; *Metaphysica vera*, etc., Amsterdam, 1691, in-16; *Colleg. oratorium*, ibid. 1696, in-12.

GEUNS (PIERRE), mécanicien et ciseleur, né à Maëseyck en 1706, étudia l'orfévrerie à Paris, et vint ensuite se fixer à Liége, où il m. en 1776. Il a publ. un *Mém. sur la construct. des aimans artificiels*, etc., Venlo, 1768, in-12. Les ciselures et gravures, etc., les instrumens d'optique et de physique, sortis de ses mains, sont estimés.

GEUNS (ETIENNE van), médecin hollandais, né à Groningue en 1767, m. en 1795, montra dans sa plus tendre enfance une sorte de passion pour l'étude des sciences exactes. Ayant terminé en 1782 son cours d'human., il désira entrer dans la marine pour avoir occasion de recueillir dans des voyages lointains des objets rares et curieux; mais on le détourna de ce dessein, et, s'étant adonné à l'étude de la médecine et surtout de la physique, il remporta en 1788, à l'âge de 20 ans, le prix proposé par l'académie des sciences de Harlem, sur l'utilité que les Hollandais peuvent retirer des recherches en histoire naturelle. Après avoir reçu le bonnet doctoral d'abord en philosophie puis en médecine sous les auspices de son père Mathias, l'un des professeurs les plus distingués de l'université de Harderwick, il accueillit avec plaisir et reconnaissance la cession que lui fit le professeur Nahuys d'une portion de l'enseignement dont il était chargé dans l'université d'Utrecht en 1791. On a de lui : *Plantarum Belgii*, *etc.*, *spicilegium*, in-8, Harderwick, 1788, et deux discours d'ouverture de ses cours.

GEUSAU (LEVIN de), lieuten.-général et quartier-maître général de l'armée prussienne, membre de l'académie de Berlin, né à Kreuzburg près d'Eisenac en 1734, m. en 1808, était entré fort jeune au service, et se distingua dans les campagnes de la guerre de sept ans. En 1796 le roi lui confia l'inspection générale de toutes les forteresses du royaume. Geusau exerça pendant le règne de Frédéric-Guillaume III une grande influence sur l'organisation de l'armée prussienne.

GEVARTIUS (JEAN-GASPAR), savant philolog., né à Anvers en 1593, conseiller d'état et historiog. de l'empereur Ferdinand III, m. en 1666, a publ. : *Lectiones papinianeæ* à la suite des poésies de Stace, Leyde, 1616, in-8; *Electorum libri tres*, Paris, 1619, in-4; *des Poésies latines*, etc. Il a laissé en MSs. des *Mémoires* sur l'Hist. des Pays-Bas, et une *Histoire des ducs de Brabant*.

GEWOLD (CHRISTOPHE), jurisc. et hist. allem. du 16e S., né dans la Franconie, a pub. les ouvrages suiv. : *Genealogia sereniss. Bojariæ ducum*, et *quorumd. genuinæ effigies à Wolfgango Kiliano ære elegant. incisæ*, Anvers, 1605, in-fol., réimp. à Augsbourg en 1620, trad. en allem., ibid., 1623; *Chronicon monasterii reicherspergensis in Bojariâ ante annos CD congestum*, etc., Munich, 1611, in-4, réimpr. dans les *Script. rerum germanicarum* de Ludewig; *Antithesis ad clariss. viri Marquardi Freheri assertionem de Palatini electoratu*, Munich, 1612, in-4; *Orat. Alberti Hungeri*, Ingolstadt, 1616, in-8; *Henrici Monachi in Rebdorf Annales*, ibid., 1618, in-4; *Delineatio Norici veteris ejusq. confinium*, ibid., 1619, in-4; *Wigulæi Hunds metropol. Salisburgensis*, Munich, 1620, 3 vol. in-fol., réimpr. avec une continuation et des notes de Gewold.

GEYLER, GEILER ou GAILER (JEAN), célèbre prédicateur allemand, né à Schaffhouse en 1445, fut élevé dans un bourg d'Alsace appelé Kaiserberg, dont il prit le surnom. Après avoir étudié la philosophie et les belles-lettres à Fribourg en Brisgau, il se rendit à Bâle, s'y livra à l'étude de la théologie, et fut reçu docteur en 1475. Il prêcha successiv. à Fribourg, à Wurtzbourg, puis à Strasbourg, où il m. en 1510, prébendier du gr. chœur de la cathédrale de cette ville. On a de lui une édit. des œuvres de J. Gerson sous ce titre : *J. Gersonis, cancellarii parisiensis, opera*, Strasbourg, 1488, 3 vol. in-fol. Les sermons de Geyler forment, avec ses autres ouvr., 18 vol. in-fol., et 6 in-4. On en trouve le catalog. dans Riegger, *Amœnitates litterariæ friburgenses*, t. 1, pag. 62-63, et surtout dans la dissertation de Vierling *de J. Geileri script. germanicis*, Strasbourg, 1786, in-4 de 38 pages, où se trouve la bibliographie complète de 41 ouvr., dont Geyler est l'auteur. Son *Narrenschiff* (*nef des fous*), a été publ. à Strasbourg en 1510 par Jacques Other, élève de Geyler, sous ce titre : *Navicula, sive speculum fatuorum*, etc., in-4 impr. en caractères allem. Les ouvr. latins de Geyler ont été publiés à Strasbourg sous le titre d'*Opera omnia*, 1509-1518, à l'exception de son *Oratio in synodo Argentinensi habita*, impr. sépar. en 1482, et de ses *Sermones de jubil.*, publ. en 1500.

GEYSA, duc de Hongrie, converti au christian. par Adelbert, évêque de Prague, fut père d'Etienne *le Saint*, qui lui succéda en 997. — GEYSA Ier, roi de Hongrie, m. en 1077, succéda à Béla Ier, son père, au détriment de Salomon son cousin, qui prétendait au trône usurpé par Béla sur André son père. — GEYSA II, arrière-petit-fils de Geysa Ier, couronné roi de Hongrie en 1141, après la mort de Béla II, son père, mourut en 1161.

GEYSER (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), graveur allemand, né à Gorlitz en 1742, professeur de dessin à l'académie de Leipsig jusqu'en 1770, mort en 1803, membre des académies de Dresde et de Leipsig, a exécuté à la pointe des estampes dont le caractère d'originalité est resté jusqu'ici sans imitateurs. Les vignettes, d'après les dessins d'Oeser, qui ornent l'édition des poésies d'Utz, furent ses premières productions. Ses paysages avec de petites figures, d'après Ferg, Wouvermann et Pynacker, en grand format, sont les plus recherchées de ses gravures. Il est aussi l'auteur des belles vignettes de l'édition du Virgile de Heyne. — GEYSER (Samuel-Godefroy), profess. de théolog. et de langues orient., né à Gorlitz en 1740, m. en 1808, cons. ecclés. de Kiel, a laissé entre autres ouvr. : *de la Facilité du patriotisme sous un bon gouvernement* (en allem.), Reval, 1772, in-4; *Aphorismi ethici in usum scholarum*, Kiel, 1789, in-8, et un gr. nombre d'articles dans la Bibliothèque théologique d'Ernesti, dans les *Nova acta eruditorum*, et dans la Gazette littéraire de Halle.

GEYSSOLM (GUILLAUME), évêque de Vaison en

Provence, m. en 1629, était issu de l'illustre maison des barons de Cromnes en Ecosse. Il a laissé un livre intit. : *Examen de la foi calviniste*, aujourd'hui entièrement oublié. Il ne faut pas confondre ce prélat avec Guillaume GEYSSOLM, son oncle, qui m. en 1593, procureur-général de l'ordre des chartreux, après avoir rempli différentes missions pour l'infortunée Marie Stuart auprès des papes Pie V et Grégoire XIII, et avoir été envoyé comme légat par Sixte X auprès du jeune roi Jacques VI.

GEZELIUS (JEAN), docteur et profess. de théol. et de lang. gr., né en 1615 dans la paroisse de Gezala en Finlande, dont il prit le nom de Gezelius, m. en 1690, évêque d'Abo, capit. de la Finlande, a laissé une *Gramm. grecque*; une *Gramm. hébraïque*; un *Abrégé encyclop. des sciences*; un *Dictionn. pentaglotte*, et plus. autres ouvr. en lat. Il avait entrepris un *Comment. sur la Bible* en suéd., que son fils acheva et publia. — GEZELIUS (Jean), fils du précédent, né en 1647, succéda à son père dans l'évêché d'Abo, et m. près de Stockholm en 1718. On a de lui entre autres ouvr. une trad. de la Bible en langue finoise, et le comment. sur la Bible, commencé par son père. — GEZELIUS (George), théol. et littér. suédois, né vers 1736, m. en 1789, curé et archidiacre de Lillkyrka en Néricie, avec le titre d'aumônier du roi, est auteur d'un *Dict. biogr. des hommes illustres de Suède*, pub. à Stockholm et à Upsal, 1776-1778, 3 vol. in-8, et un *supplément* pub. en 1780. Cet ouvr. comprend depuis l'époque de Gustave Ier (1521) jusqu'à celle de Gustave III (1771).

GEZERI (ABULAZ-ISMAEL), ingénieur mécanicien arabe, dont on ignore le lieu ainsi que l'époq. de la naissance et de la mort, est auteur d'un *Tr. des machines ingénieusem. inventées*, divisé en six livres ou parties : cet ouv. a été trad. de l'arabe en turk et dédié au sulthan Sélim. Il existe à la bibliothèque royale de Paris un *traité* particulier sur l'hydraulique du même auteur, qui paraît avoir été détaché du grand traité que nous venons de citer.

GHAZAN-KHAN, sulthan de la Perse occident., appelé ensuite Mohammed, après sa conversion à l'islamisme, né dans le Mâzendérân en 1271 (670 de l'hégire), était fils d'Arghoun-Khân, et le 7e prince de la dynastie djenguyz-khanienne. Elevé dans l'idolâtrie que professaient encore à cette époque une grande partie des Tatars Moghols, le jeune Ghazan embrassa la foi musulmane, plus par calcul politique que par conviction. Monté sur le trône, il se déclara le protecteur des chrétiens qui, persécutés par le sulthan d'Egypte, avaient pour la plupart abandonné la Syrie, et s'étaient réfugiés dans les provinces persanes limitrophes. Le projet indiscrètement manifesté de les remettre en possess. des saints lieux lui attira une guerre dont l'issue ne fut pas heureuse. Après avoir d'abord remporté quelques avantages en Syrie sur Nasser, sulthan d'Egypte, ce prince fut défait complètement alors même que la famine et la peste ravageaient ses états. Il m. en 1304 (703 de l'hégire), après avoir donné aux Persans une espèce de *code* dont un extrait, trad. d'après le *Hhabyb-ûs-séyr* de Khondéayr, par M. Kirk-Patrick, avec des très-bonnes notes, se trouve inséré dans le *New asiatic miscellany*, pub. à Calcutta en 1786, in-4, par M. Gladwin.

GHEDINI (FERDINAND-ANTOINE), naturaliste et poète italien, né à Bologne en 1684, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la médecine; mais il abandonna la pratique de cet art, « à cause, dit un biographe, de la répugnance qu'il avait d'agir au hasard, en ce qui concernait la vie des hommes. » Après avoir fait l'éducation du fils du prince de Bignano, il alla à Rome en 1715, y fut bien accueilli par plus. grands personnages, revint ensuite à Bologne, où il devint membre de l'institut des sciences, profess. d'hist. naturelle, puis des belles-lettres, et m. en 1767. On a de lui : *ad Exercitat. de rebus naturalibus præfatio* (c'est le discours d'ouverture de son cours d'hist. naturelle), Bologne, 1721, in-4; des sonnets et quelques autres poésies. Sa *vie* a été écrite par Vicente Camillo Alberti.

GHELEN ou GESLEN. V. GELENIUS.

GHERAI (MENGUÉLY), prince tatar, souverain de la Crimée, descendant de Batou-Khan, fils aîné de Touschi, et petit-fils de Djenguyz-Khan, sollicita l'appui des Turks en 876, dans une querelle de famille, et ayant, avec leur assistance, vaincu et tué son frère, il demeura paisible souverain des états en litige (la Crimée). Il fut le premier khan des Tatars, habitans de cette presqu'île, qui se soit soumis aux sulthâns de Constantinople; et sa postérité s'y perpétua jusqu'en 1783, époque où la Crimée fut définitivement cédée aux Turks. La famille des Gheraï, dont il reste encore des rejetons, a été et est encore appelée à monter éventuellem. sur le trône de Constantinople, comme descendant de Djenguyz-Khan, si les descendans d'Othoman venaient à manquer.

GHERARDESCA, nom d'une famille de la noblesse immédiate de la Toscane. Les comtes de La Gherardesca s'affilièrent à la république de Pise vers le commencement du 13e S., se mirent à la tête du parti du peuple, et se rendirent puissans en combattant l'aristocratie.

GHERARDESCA (UGOLIN DE LA), plus connu sous son prénom que le Dante a immortalisé, était demeuré chef de sa famille, après le départ des comtes Gerard et Galvano qui suivirent le prince Conrardin (*v.* ce nom), de la maison de Souabe, dans son expédition de Naples. Appelé à diriger le parti des gibelins et à être le premier magistrat de la république de Pise, le comte Ugolin voulut régner sur ses concitoyens et fonder une principauté nouvelle, à l'exemple des della Scala de Vérone et des Visconti de Milan (*v.* ces noms). Mais ses intrigues furent d'abord déjouées par le gouvernem. pisan; il fut mis en prison, s'en échappa, et, secondé par une armée de Florentins et de Lucquois, força ses concitoyens à le rappeler parmi eux. Quelque temps après, il réussit par de nouvelles menées à se faire nommer capitaine-général de la république; il affermit son autorité, se défit de ses ennemis, soit en les exilant, soit en les faisant périr, en un mot il devint le tyran de sa patrie et se livra aux plus grands excès; mais, s'étant brouillé avec l'archevêque de Pise, Roger de' Ubaldini, non moins ambitieux et non moins cruel que lui, ce prélat conspira sa perte, et fit prendre les armes au peuple pisan le 1er juillet 1288. Le comte Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Roger fit enfermer ces cinq personnages que le Dante a rendus si célèbres, dans une tour près de la ville, et les y laissa mourir de faim, après avoir jeté dans l'Arno les clés de cette horrible demeure. Les vers du Dante, le pinceau, le ciseau et le burin d'un grand nombre d'artistes italiens, ont appelé l'intérêt le plus vif sur l'infortune d'Ugolin. Le tableau déchirant de son supplice a fait verser d'abondantes larmes, « tandis que ses crimes, suivant l'observation judicieuse de M. de Sismondi (l'un des biographes d'Ugolin), sont universellement oubliés. »

GHERARDESCA (MANFREDI), général des troupes pisanes en Sardaigne, fils naturel du comte Rieri Gherardesca, premier magistrat de Pise, soutint contre les forces d'Alphonse IV d'Aragon un long siége à Cagliari, et m. en 1324 des blessures qu'il reçut dans une sortie : sa mort fut le signal de la reddition de la place aux Aragonais. — GHERARDESCA (Fazio), chef de la république de Pise, de 1329 à 1340, sut se concilier l'affection de ses concitoyens par sa sage administr., triompha d'une conjuration formée contre lui par la noblesse et m. de

la peste en 1340. Il eut pour success. son fils Rieri qui mourut également de la peste en 1348.

GHERARDESCA (PHILIPPE), musicien et compositeur italien, né à Pistoie en 1730, fut un des plus habiles élèves du célèbre Martini (*v.* ce nom), et composa pour les théâtres de Toscane un grand nombre d'opéras qui eurent beaucoup de succès. Nommé, en 1770, maître de musique de la cour de Léopold, grand-duc de Toscane, il cessa dès lors de travailler pour le théâtre et enseigna la musique aux nombreux enfans du prince. Plus tard, il fut attaché au service de Louis de Bourbon, roi d'Etrurie, puis se retira à Pise, où il m. en 1808. On a de lui, outre ses opéras, peu connus aujourd'hui, des sonates, des motets et une messe de *requiem*, composée en 1803 pour la mort du roi d'Etrurie, et qui passe pour un chef-d'œuvre dans ce genre.

GHERARDI (EVARISTE), acteur et auteur comique, né à Prato en Toscane, fit ses études à Paris, débuta en 1689 sur le théâtre Italien de cette capitale, dans l'emploi d'arlequin, vacant depuis la mort du célèbre Dominique (*v.* ce nom), et y obtint beaucoup de succès. Lorsque le théâtre Italien fut fermé par ordre de la cour en 1697, Gherardi, après avoir sollicité inutilement la révocation de cet ordre, s'occupa de recueillir les meilleures pièces ou scènes françaises représentées sur le même théâtre, et en 1700 il se rendit à Versailles pour présenter son ouvr. au dauphin; il m. subitement pendant son retour. Le recueil de Gherardi parut pour la première fois, sous le titre de *Théâtre Italien*, à Bruxelles, 1691, 3 vol. in-12, 2e édition 1697 (sans nom d'auteur), et avec le nom, Paris, 1700, 6 vol. in-12, souv. réimpr. Il n'y a dans ce recueil qu'une seule pièce de Gherardi, intit. *le Retour de la foire de Bezons*, coméd. jouée en 1695.

GHERLI (ODOARDO), dominicain, né en 1730 à Guastalla, se livra de bonne heure à l'étude des mathém., et m. professeur de cette science à l'univ. de Parme en 1780. On a de lui : *gli Elementi teorico-pratici delle matematiche pure*, 1770 et suivantes, 7 vol. in-4 : on trouve à la fin de cet ouvr. des lettres très-flatteuses adressées à l'auteur par Lagrange et Condorcet.

GHEROUPNA, auteur arménien du 1er S. de l'ère chrét., est cité avec éloge par l'histor. Vartan, et paraît avoir composé, sur l'hist. contempor. de sa patrie, plus. ouvr. qui se sont perdus : l'un d'eux est mentionné par Moyse de Khorène, qui avoue s'être beaucoup aidé des MSs. de cet auteur alors déposés dans les archives de la ville d'Edesse.

GHESQUIÈRE DE RAESMDONK (JOSEPH de), jésuite, né à Courtrai vers 1736, fut un des coopérateurs au recueil dit des bollandistes (*v.* BOLLANDUS), et prit ensuite dans cette vaste compilation les vies des saints de la Belgique qu'il pub. sous le titre d'*Acta sanctorum Belgii*, 1783-94, 6 volum. in-4, avec des comment. et des notes critiques, historiques, etc. Après la suppression de son ordre Ghesquière se retira à Bruxelles, et de là (lors de l'entrée des troupes françaises dans la Belgique en 1794) en Allemagne, où il m. vers 1804. Outre les *Acta sanctorum Belgii*, il a encore publié les ouvr. suiv. : *Dissert. sur l'aut. du livre intit.* : de l'Imitation de J.-C., 1775, in-12, publiée par l'abbé de St-Léger, qui y a joint un avertissem. et des notes; *Dissertat. sur les différens genres des médailles antiq.*, etc., Nivelles, 1779; *Reflexions sur deux pièces relatives à l'hist. de l'imprimerie*, ib., 1780; *Observat. histor. et critiq. sur l'ouvr.* (de M. Massez), *intit.* : Examen de la question si les décimateurs ont l'intention fondée en droit à la perception de la dîme des fruits insolites, 1780; in-12; *David propheta, doctor, hymnogr., historiograph.*, Duisbourg, 1800, in-8; *Catalogus numismatum nummorumque Caroli Alexandri ducis Lotaringiæ*, Bruxelles, 1781, in-8; *Lettres histor. et critiq. pour servir de réponse à l'*Essai histor. sur l'origine des dîmes (de d'Outrepont), Utrecht, 1784, in-8; *la Vraie notion des dîmes*, 1785, in-8.

GHEYN (JACQUES de), autrement dit *Gheyn le Vieux*, peintre, dessinateur et graveur flamand, né à Anvers en 1565, m. en 1615, apprit les élémens du dessin et de la peinture sous son père, peintre sur verre, et eut Goltzius pour maître en gravure. Il peignit les fleurs et la miniature; et on a de lui près de 180 planches gravées : parmi ces dernières on cite les portraits de Cosme de Médicis, de Tycho-Brahé, de Grotius, etc., les douze prem. empereurs, l'Enfant prodigue, la Confusion des langues, Jésus crucifié entre deux larrons, etc. Il a gravé concurremment avec Dolendo une suite de la Passion en 14 feuilles, d'après Karl van Mander. Son burin a de la fermeté; mais on peut lui reprocher de la sécheresse, comme à la plupart des graveurs des Pays-Bas et de l'Allemagne, ses contemporains. — Jacques de GHEYN, dit *le Jeune*, dessinateur et graveur, né vers 1610 à Anvers, voyagea en Italie, où il devint élève de Tempesta, dont il a gravé plus. compositions. Geyn *le Jeune* a exécuté quelq.-unes des huit pl. qui représ. div. sujets de la vie de Ch.-Quint. — Guillaume de GHEYN, dessinat. et graveur, né aussi dans les Pays-Bas vers 1610, et parent, à ce que l'on croit, de Gheyn *le Vieux*, vint à Paris, et grava pour le compte d'un marchand d'estampes, appelé Jean Leblon. On connaît de lui : *Louis XIV*, le *duc Bernard de Weymar* (tous deux à cheval), et *le Printemps et l'Été*.

GHEZZI (NICOLAS), jésuite italien, né à Domaso, sur le lac de Côme, en 1685, s'appliq. d'abord avec succès aux sciences physiques, et prit ensuite la défense des principes de son ordre dans plus. écrits que nous signalerons plus bas. L'un de ces ouvr. fut mis à l'index, et l'auteur, pour éviter sa condamnation, fut obligé de rédiger une déclaration sur quelques propositions mal sonnantes, qu'il pub. à Cologne en 1754. Dégoûté de cette polémique, le P. Ghezzi reprit ses études de physique, et m. en 1766. On a de lui : *Traité sur l'origine des fontaines et sur la manière d'adoucir l'eau de mer*, Venise, 1742, in-8; *Essai de supplém. théolog., moraux et critiques, nécessaires pour l'Hist. du probabilisme et du rigorisme*, Lucques, 1745, in-8; *Principes de la philosophie morale, comparés avec les principes de la religion catholique*, Milan, 1752, 2 vol. in-4 : tous ces ouvr. sont écrits en italien. — GHEZZI (Pierre-Léon), peintre, né à Rome en 1674, m. en 1755, a laissé quelques tableaux estimés dans la ville pontificale et à Parme.

GHIBERTI (LAURENT), célèbre sculpteur italien, né à Florence en 1378, apprit le dessin, l'art de modeler et celui de fondre les métaux, d'un orfèvre nommé *Bartoluccio*; et l'on croit qu'il reçut des leçons de peinture de Starnina. A vingt-deux ans il se présenta au concours ouvert à Florence en 1401, pour l'exécution d'une des portes de bronze qui encore aujourd'hui décorent le baptistère de l'église de St-Jean, et l'emporta sur ses concurr., presque tous artistes déjà célèbres. Il travailla pendant vingt-un ans à cette porte divisée en vingt panneaux, représentant divers sujets du Nouveau Testament, et fut chargé ensuite d'en exécuter une encore plus riche pour remplacer à l'entrée principale celle faite par André de Pise (*v.* ce nom), qui fut transportée à l'une des entrées latérales. Ce nouveau travail, plus parfait que le premier, occupa Ghiberti dix-huit à vingt ans. Il produisit dans l'intervalle d'autres ouvr. de sculpture en bronze (statues, bas-reliefs, etc.), que l'on admire encore à Florence, et composa aussi un écrit sur la sculpture dont on conserve une copie dans la biblioth. Magliabecchiana à Florence, et dont M. Cicognara a pub. un long fragment dans sa *Storia della scultura*, tom. 2. On n'est pas d'accord sur l'époque de la mort de ce sculpt. célèbre, mais il est vraisem-

blable qu'il termina ses jours vers 1456. Il eut un fils nommé *Buonaccorso*, suivant Vasari, ou plutôt *Vittorio* d'après les recherches de Baldinucci. Ce fils, également habile sculpteur et fondeur, termina le chambranle de la principale porte du baptistère de St-Jean, et la mit en place après la mort de son père.—Buonaccorso GHIBERTI, fils de Vittorio, fut sculpteur et orfévre, et père d'un autre Vittorio, peintre, qui, au rapport de Varchi, exécuta un portrait de Clément VII, accompagné d'images peu décentes, dont l'objet était de tourner ce pape en ridicule. On trouve des détails intéress. sur Laurent Ghiberti et ses ouvr. dans l'*Histoire de l'art*, par Seroux d'Agincourt (*v.* AGINCOURT).

GHICCA (GRÉGOIRE), hospodar de Moldavie, tué en 1777 par un émissaire du sulthan, s'était attiré ce traitement par ses intrigues et ses exactions. Il était de l'une de ces familles grecques de Constantinople appelées *fanariotes*, dans lesquelles le sulthan choisit depuis long-temps ses prem. drogmans et les princes de Valachie et de Moldavie.

GHILINI (JEAN-JACQUES), noble milanais, né dans le 15ᵉ S., fut secrétaire des ducs Jean Galeaz et Louis Sforce (*v.* ces noms). On a de lui : *Exped. italica anno 1497 à Maximiliano I suscepta*, insérée dans le tom. 3 de *Scriptor. rerum germanicar.* de Freher. Quelques biographes lui attribuent aussi la traduct. ital. de l'ouvr. de Frégose intit. : *de Dictis factisque memorabilibus;* mais son fils, dont l'article suit, s'est déclaré le véritable auteur de cette traduction. — GHILINI (Camille), fils du précéd., né vers 1490, succéda à son père dans la place de secrétaire d'état, fut employé par le duc François II dans différentes négociations, et m. en 1535, empoisonné, dit-on, par l'ordre d'Antoine de Leva. On a de lui, outre la traduct. dont nous venons de parler : *Tellinæ vallis ac Larii lacûs particularis descriptio*, Hanau, 1611, in-8, insérée aussi dans les *Script. rer. germ.* de Freher, et dans le tom. 3 du *Thesaur. antiq. ital.* de Grævius.

GHILINI (JÉRÔME), litt., de la famille des précédens, né en 1589 à Monza dans le Milanez, embrassa l'état ecclés. après avoir perdu sa femme, fut protonotaire apostolique, théologal du chapitre de St-Ambroise de Milan, et mourut à Alexandrie (Piémont) vers 1670. On a de lui : *Teatro d'uomini letterati*, Milan, sans date, in-8, Venise, 1647, in-4 ; *Annali di Alessandria e del territorio circonvicino, dall' origine sua sin all' anno* 1659, Milan, 1666, in-folio ; un recueil de sonnets sous ce titre : *la Perla occidentale ;* un autre d'odes int. *Tanaro glorioso ;* un 3ᵉ en latin sur plus. cas de conscience avec leur solution. On conserve dans une bibl. d'Alexandrie un MS. du même aut. int. : *Tempio di letterati e letterate per santità illustri.*

GHINGHI (FRANÇ.), célèbre grav. en pierres fines, né à Florence en 1689, apprit le dessin dans la fameuse galerie de cette ville sous F. Giamininghi, et l'art de modeler sous Foggini, puis fut engagé par Ferdinand de Médicis à étudier la gravure dans le goût antique sur les camées et autres pierres précieuses ; il s'y livra avec succès. L'ouvrage qui commença sa réputat. fut le portrait du grand-duc Cosme III gravé sur une calcédoine de deux couleurs. Ses camées les plus estimés sont ceux qui représentent les figures de Savonarola, d'Adrien, de Trajan, et ceux qui complètent la collection des empereurs romains que possédait la princesse Anne-Louise de Médicis. Cet artiste mourut à Naples en 1766. On voit une partie de ses ouv. et de ceux de quelques-uns de ses élèves dans la galerie de Florence : leur perfection est telle qu'on peut les confondre avec les chefs-d'œuvre les plus recherchés des artistes anciens en ce genre.

GHINI (LUC), méd. et botan. ital., né près d'Imola en 1500, m. en 1556, fut le prem. prof. qui occupa la chaire de botan. instituée à Bologne en 1534 par le protomédicat de cette ville. Appelé à Pise en 1544, il y fonda le jardin des plantes et en fut le directeur. On a de lui un traité intit. *Morbi neapolitani curandi ratio perbrevis*, Spire, 1589, in-8 : cet ouv. estimé a eu plus. édit.

GHIRARDACCI (CHÉR.), rel. aug., né à Bologne en 1524, m. en 1598, est aut. des ouvr. suivans : *Nuovo e spirituale nascimento dell' uomo cristiano*, Venise, 1572, in-8 ; *Teatro morale dei moderni ingegni, dove si scorgono belle e gravi sentenze*, ib., 1575, in-12 ; *Institutione cristiana*, Mantoue, 1578, in-12 ; *le Storie di Bologna dalla sua fondazione sin all' anno* 1425, Bologne, 1596, in-fol. Le P. Solimani, confrère de Ghirardacci, pub. le second vol. en 1657 ; et il en reste un troisième, encore inédit, dont on trouve quelques copies dans plus. biblioth. d'Italie.

GHIRARDELLI (CORNELIO), relig. franciscain, né à Bologne vers la fin du 16ᵉ S., s'adonna à l'étude de l'astrologie, de la métoposcopie, etc. Il a pub. les ouv. suiv. : *Discorsi astrologici dell' anno 1617 per anni 20 in circa*, etc., 1617, plus. fois réimpr. ; *Considerazioni sopra l'ecclisse del sole succeduta nel di 21 maggio 1621*, Bologne, in-4 ; *Osservazioni astrologiche intorno alle mutazioni dei tempi sopra l'anno* 1623, ib., in-4 ; *L'anno bisestile*, ibid., 1624, in-4 ; *Cefalogia fisonomica con cento teste intagliate, sotto ogni una delle quali è un sonnetto e un distico*, ibid., 1630, in-4, réimp. sous le titre de *Compendio della cefalogia*, ib., 1673, in 8. — GHIRARDELLI (J.-B.-Ph.), poète dramat., né à Rome en 1623, m. en 1653, a laissé 2 trag. : *Ottone*, représ. en 1652 au palais du prince Panfili, et restée MS. ; *il Costantino*, Rome, 1653-1660, in-12 : c'est la 1ʳᵉ trag. ital. écrite en prose.

GHIRLANDAJO. V. CURADI.

GHISI (J.-B.). V. BERTANO, et à cet art. lisez, pour la date de naissance, 1500 au lieu de 1568, époque où il mourut à Mantoue, sa patrie. Ajoutez *ad fin. :* GEORGE et THÉODORE, fils de J.-B. Ghisi, s'illustrèrent également par leurs talens dans les arts du dessin, de même que DIANA, leur sœur ; ils ont laissé un grand nombre de gravures encore recherchées.

GHISLANDI (VITTORE), relig. franciscain et peintre d'hist., m. à Bergame, sa patrie, en 1738, était élève de Sébast. Bombelli d'Udine. Il reste de lui quelques petits tableaux d'hist. et plusieurs portraits estimés pour la grâce et la vivacité du coloris. Cet artiste est appelé quelquefois *fra Golgar*, du nom de son monastère.

GHISTÈLE (JOSSE van), grand-bailli de Gand, né dans cette ville vers le milieu du 15ᵉ S., entreprit en 1480, par esprit de relig., un *voyage à la Terre-Sainte*, dont il écrivit ensuite la relation en flamand ; elle fut imp. à Gand, 1572, pet. in-fol., gothique.

GHISTÈLE (CORNEILLE van), poète holland. du 16ᵉ S., a laissé un poème en 2 chants sur le *Sacrifice d'Iphigénie*, Anvers, 1554, et des traduct. en vers de morceaux détachés de Virgile, d'Ovide, d'Horace et de Térence.

GIAC (PIERRE de), ministre de Charles VII, petit-fils de Pierre de Giac, chanc. de Charles VI, fut élevé au ministère par les soins de Louvet, dont il était la créature. Pour se maintenir à ce poste, Pierre de Giac favorisa les goûts de Charles VII pour le repos et la mollesse, et fit échouer les entreprises du connétable de Richemond en détournant l'argent destiné aux frais de la guerre ; mais le connétable se rendit lui-même une justice qu'il n'espérait pas obtenir du roi, et Giac, enlevé par ses ordres, fut traduit devant une commission extraordinaire, appliqué à la torture, et condamné à perdre la tête en 1426.

GIACOBAZIO, en lat. *Jacobatius*, card. rom., né vers 1443, servit l'Eglise sous les pontificats de Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, Jules II et de Léon X ; il fut sur le point d'être

élu pape après la mort de ce dernier; mais son attachement au parti de Charles-Quint servit de motif à son exclusion. Il mourut en 1527 laissant un *Tr. des Conciles* qui fait partie de la collection du P. Labbe. — GIACOBAZIO (Christophe), card., neveu du précéd., fut secrét. de Paul III et auditeur du sacré palais; il se distingua comme son oncle par son dévouem. au parti de Charles-Quint, fut envoyé en légation à la cour de ce prince en 1537, et m. à Pérouse en 1540.

GIACOBBI (JÉRÔME), célèbre music. ital., né à Bologne en 1575, m. dans la même ville en 1650, est regardé comme un des premiers classiques de l'école bolonaise. Il a laissé plus compos. relig. et des opéras parmi lesquels on cite la musique de l'*Andromède* du Campeggi, le meilleur poète dramatique de son temps.

GIACOMELLI (GEMINIANO), music., compos., né à Parme en 1686, m. en 1741, a fait entendre dans les théâtres d'Italie un gr. nombre d'opéras, dont quelques-uns sont restés au répertoire. On cite comme les plus remarquables : *Ipermnestre; Epaminondas*, représ. en 1731 sur le théâtre St-Charles à Naples; *Merope*, jouée à Venise en 1734; *Cesare in Egitto* et *Arsace*, représ. tous deux à Turin, le prem. en 1735, et le 2e en 1736.

GIACOMELLI (MICHEL-ANGE), prélat et littér. ital., né à Pistoia en 1695, fut employé avec succès dans div. négociations délicates au sujet des différends qui s'élevèrent entre la cour de Rome, le duc de Savoie et l'empereur Charles VI, sous les pontificats de Benoît XIII et de Clément XII, remplit plus. emplois distingués sous Benoît XIV, fut disgracié par Clément XIV pour avoir pris la défense des jésuites, et mourut en 1774. Ses principaux ouv. sont : une version ital. des livres de saint Jean Chrysostôme *sur le sacerdoce*, Rome, 1756, avec des notes savantes; *Philonis enarratio in canticum Canticorum, græcum textum adhuc ineditum*, etc., ibid., 1772, in-4; *de Paulo Samosateno, deque illius dogmate et hæresi*, ib., 1741, 6 vol.; *Hist. amoureuse de Chéréas et de Callirhoé*, trad. du grec en ital., ib., 1752, 1756, in-8; *Prologi in comœdias Terentii et Plauti*, ibid., 1738; Pistoie, 1777, avec la *vie* de Giacomelli par Mattani.

GIACUINTO (CORRADO), peintre italien, né à Molfetta (roy. de Naples) en 1700, fut appelé en Espagne en 1753 par Ferdinand VI, et chargé de peindre les voûtes du palais du roi à Madrid. Ses princ. ouvr. exécutés dans ce palais sont : *la Naissance du Soleil*, *la Relig. et l'Eglise*, un *Hercule*, *la Ste Trinité*, *la Justice et la Paix*, *la passion du Sauveur* en 8 tabl., une *Conception*, et *la bataille de Clavijo* (gagnée sur les Maures en 1215). Cet artiste quitta l'Espagne en 1761, et m. à Naples en 1765.

GIAMBELLI (FRÉDÉRIC), ingén., né à Mantoue au 16e S., est connu comme inventeur des machines dites *infernales* envoyées en 1585 au secours de la ville d'Anvers, assiégée par Alexandre Farnèse. Giambelli détruisit avec une de ces machines une digue que les assiégeans avaient élevée pour fermer la ville et arrêter l'arrivée des vivres. On en trouve la descript. dans l'*Encyclopédie* au mot *Machine*.

GIAMBULLARI (BERNARD), poète florentin du 15e S., a laissé : *la Storia di S. Zanobi, vescovo fiorentino, in ottava rima*, Pistoie, in-4, Florence, 1556 et 1595, in-4; *Sonaglio delle donne, poemetto in ottava rima*, Sienne, 1611, in-4, *Ciriffo Calvaneo e il povero avveduto, poema in ottava rima*, Venise, 1535, in-4 : ce poème est en 4 chants; le 1er est de Luc Pulci, et les 3 dern. seulement sont de Giambullari. — GIAMBULLARI (Pierre-François), littérat. florentin, né vers 1495, mort à Florence en 1564, est un des écriv. qui ont le plus contribué à l'épuration de la langue ital. On a de lui les ouv. suiv. : *Descrizione del sito, forma e misure dell' inferno da Dante cantato*, Florence, 1544, in-8; *Origine della lingua fiorentina altrimenti il Gello*, ibid., 1546, in-4, et 1549, in-8, augm.; *le Regole per bene scrivere e parlare toscano*, ibid., 1549, in-8; *Della lingua che si parla e scrive in Firenze*, etc., ibid., 1551, in-8; *Lezioni sopra alcuni luoghi di Dante*, ibid., 1551, in-8; *Istoria delle cose accedute in Europa dall' anno* 800 *sino al* 1200 *dopo la nascità di Cristo*, Venise, 1566, in-4, suivi de l'Oraison funèbre et du portrait de Giambullari par Bartoli, éditeur; des *chansons*, des *opuscules*, etc.

GIANELLA (FRANÇOIS), ex-jésuite, mathém. milanais, né en 1740, m. en 1810, a pub. les ouv. suiv. : *de Igne*, Milan, 1772; *de Fluxionibus, earumque usu*, ibid., 1772; *de Paradoxis virium agentium in ratione quâvis distantiarum à dato puncto in medio non resistente*, ibid., 1773; *de Tensione funium*, ib., 1775; *Elementi d'algebra*, Pavie, 1778; *Elementi di matem.*, ib., 1781, et différens *Mém.* insérés dans la Collect. de l'acad. de Turin, dont il était membre.

GIANI (ARCANGELO), relig. servite, vic.-gén. et protonot. apostol. pour la Toscane, né à Florence en 1553, m. dans la même ville en 1623, a laissé quelq. écrits ascétiques et d'autres ouv. parmi lesquels nous citerons : *Vera origine del sacro ordine de' servi di santa Maria*, Florence, 1591, in-4; *Catalogus virorum clarorum collegii universitatis theologicæ florentinæ*, ib., 1614, in-4; *Annales ordinis fratrum servorum B. Mariæ, ab anno* 1223 *usque ad* 1610, ib., 1618, 2 vol. in-fol.

GIANNETTASIO (NICCOLO-PARTENIO), jésuite, poète latin moderne, né à Naples en 1648, m. en 1715, a laissé plus. poèmes didactiq. dans le genre de Sannazar; ils ont été imprimés plus. fois séparément de 1695 à 1722, et collectivement en 1715, Naples, 5 vol. in-4. On a encore de lui : *Panegyr. et carmen sæculare Innocentio XII*, Naples, 1699, in 8; *Panegyr. in funere Innocentii XII, P. M. dictus*, ib., 1700, in-8; une *Hist. de Naples* en lat., ibid., 1713, 3 vol. in-4.

GIANNI (FRANÇOIS), né vers l'année 1760 à Rome, gagnait sa vie à faire des corsets, lorsque la lecture de l'Arioste, réveilla en lui le talent pour la poésie. Il quitta ensuite un si bon modèle pour suivre les traces de Marini qui le séduisit par sa facilité et par sa verve. Il improvisa des vers avant d'avoir appris l'art de les composer. Au travers de plusieurs défauts, on admirait des traits sublimes échappés à une imagination brillante. Reçu à l'académie des Forti, Gianni y excita un enthousiasme général. Encouragé par ses premiers succès, il se mit à parcourir l'Italie accompagné de son ami Ceracchi (*v.* ce nom), dont il partageait les opinions républicaines. Il fut surtout très-applaudi à Sienne, où il s'éleva au-dessus de lui-même. Il se rendit à Gênes, et y chanta les victoires de Bonaparte. Ce général, devant lequel il avait improvisé à Milan, eut l'idée d'en faire un législateur, et il le fit nommer membre du conseil des *juniori*. Il l'avait rendu nul en le déplaçant; il lui rendit tout son talent en le déclarant poète impérial. Gianni reconnut ces bienfaits en célébrant les exploits de son héros avec toute l'exaltation d'un poète : ses chants guerriers sur les batailles de Marengo, d'Austerlitz, de Iéna, de Friedland, etc., sont des chefs-d'œuvre dans leur genre. Le génie de Gianni parut s'éteindre avec la puissance de Bonaparte : après avoir trouvé ses plus belles inspirations dans la fortune de ce conquérant, il fut terrassé par ses revers. Plongé dans la dévotion la plus vulgaire, il se croyait en commerce avec les anges, et aspirait à la perfection de la vie contemplative : son talent ne reparut au milieu de ces écarts que pour lui dicter des sonnets que le poète adressait à Dieu, et un testament en vers, dans lequel il faisait des legs à la Vierge et aux saints. Il est mort à Paris en 1823.

Une partie de ses ouvr. a été recueillie à Milan en 5 vol. in-12.

GIANNINI (Thomas), savant professeur en médecine, né à Ferrare vers le milieu du 16e S., m. dans sa patrie vers 1630, âgé de près de 82 ans, n'a laissé qu'un petit nombre d'écrits ; tous sont au-dessous de la réputation dont leur auteur a joui pendant sa vie. Nous citerons entre autres les suiv. : *de Mentis humanæ statu post hominis obitum*, 1614 ; *de Substantiâ cœli et cœlorum efficientiâ*, Venise, 1618, in-4.—Giannini (Sébastien), architecte, est connu comme éditeur de l'*Œuvre de François Borromini* avec des descriptions en latin et en italien, Rome, 1726, in-fol. atl.—Giannini (Gilles), prêtre, né à Pergola (duché d'Urbin), est auteur de *Mem. istoriche di Pergola e degli uomini illustri di essa*, Urbin, 1732, in-4.

GIANNINI (Joseph), né en 1773 à Parabiago près de Milan, étudia la médecine contre la volonté de ses parens qui voulaient en faire un ecclés. Après avoir suivi les leçons de Frank, puis de Scarpa, dont il fut un des élèves les plus distingués, il s'établit à Milan, et à l'âge de vingt-sept il se plaça déjà au rang des auteurs. Nommé médecin de la cour en 1810, il ne survécut pas long-temps à la chute du royaume d'Italie, étant m. le 18 décembre 1818. Ses ouvr. sont : *Mem. di medicina*, Milan, 1800-1802, 4 vol. in-8 ; *Della natura delle febbri e dei metodi di curarle*, ibid., 1805, 2 vol. in-8, trad. en franç. par Heurteloup, Paris, 1808, 2 vol. in-8, et en partie par Jouenne, sous le titre suivant : *De la goutte et du rhumatisme*, etc., ib., 1810, in-8.

GIANNONE (Pierre), l'un des plus célèbres écriv. ital. du 18e S., né en 1676 à Ischitella dans la Pouille, osa affronter, par la hardiesse de sa plume, la haine implacable de la cour de Rome, qui n'a rien négligé pour anéantir ses écrits, après l'avoir voué lui-même aux plus ardentes persécutions. Chassé de sa patrie, il erra long-temps fugitif, et n'échappa aux vengeances pontificales que par l'intervention du roi de Sardaigne, qui crut protéger efficacement l'audacieux satirique en conservant ses jours au prix de sa liberté. Giannone fut détenu tour à tour au château de Miolan, au fort de Ceva, et enfin à la citadelle de Turin, où il m. à l'âge de 72 ans, non en 1758, comme il est dit dans la *Biographie universelle*, mais bien en 1748. On a de lui : *Hist. civile du royaume de Naples*, 1723, 4 vol. in-4, en italien, trad. en franç. par Desmonceaux (ou plutôt par Jean Beddevole, suiv. le *Dictionn. des Anonymes*, n° 7310), La Haye, 1742, 4 vol. in-4, et en angl. par le capit. Ogilvie, 1729, 1731, 2 v. in-f. : les passages les plus hardis contre la cour de Rome ont été impr. séparém. (par les soins de Jacq. Vernet) sous le titre d'*Anecdotes ecclésiastiques*, La Haye, 1738, in-8 ; *il Triregno, ossia del regno del cielo, della terra e del papa; lettera intorno al dominio del mare Adriatico ed i trattati seguiti in Venezia tra papa Alessand. III e l'imperador Federigo Barbarossa*. Ses Œuvres posthumes ont été pub. sous le titre suiv. : *Opere postume in difesa della sua storia civile del regno di Napoli, con la di lui professione di fede*, Lausanne, 1760, 1 vol. in-4. La *vie* de Giannone a été écrite en italien, par l'abbé Fernando Panzini, et en latin, par Fabroni (*v.* ce nom).

GIANNOTTI (Donato), écrivain florentin, secrétaire du conseil suprême puis gonfalonier de Florence, né dans cette ville en 1494, m. à Venise en 1563, est aut. des ouvr. suiv. : *Repubblica di Venezia*, Rome, 1540, in-4, Venise, 1572, 2 vol. in-8 (avec une *vie* de Jérôme Savognano, illustre capitaine et littérateur vénitien), Leyde, Elzevir, 1551, in-32, avec les notes de Nic. Crassi ; *Della repubblica fiorentina, lib. IV*, Venise, 1721, in-8 ; *Vie de Niccolo Capponi, gonfalonier de la repub. de Florence*, Florence, 1620.

GIARDINI (Felice), musicien exécutant, né à Turin en 1716, se fit admirer dans plus. cours et sur div. théâtres de l'Italie, en Anglet., où il fonda une école de violon qui a donné d'excellens professeurs, en France et enfin en Russie, où il m. en 1796. Il a pub. six œuvres de sonates pour le violon, trois livres de duos, deux œuvres de quatuors, un œuvre de quintetti, six sonates ; et a laissé en MSs. deux œuvres dits *trios de famille*, 4 sonates de violon et un œuvre de sonates d'*alto* avec accompagnement de guitare.

GIATRE (Matthieu), religieux grec du 13e S., n'est connu que comme auteur de deux ouvr. en vers grecs, trad. en lat. et pub. avec le texte et des *comment.* par le P. Goar dans son *Eucologe des Grecs*, Paris, 1647, in-fol.

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite sicilien, né à Palerme vers 1600, m. à Rome en 1672, a pub., entre autres ouvr., *Quinquag. orationes de morte Christi domini*, Rome, 1641, in-12 ; *Orationes viginti quatuor habitæ ad summos pontifices et S. R. E. cardinales*, ibid., 1661, in-12 ; une *logique*, en latin, ibid., 1651 ; une *physique*, en lat., ibid., 1653 ; une traduct. ital. de la *Relation de la Chine* par le P. Alvares Semedo, ibid., 1643, in-4 ; une trad. latine de l'*Hist. du concile de Trente du cardinal Pallavicini*, Anvers, 1672 et 1677, 3 tom. in-4, Cologne, 1716, in-fol., etc.

GIB (Adam), l'un des prem. théolog. dissidens (*seceders*) d'Ecosse, né dans le comté de Perth en 1713, m. en 1788, a laissé un assez grand nombre d'écrits de controverse, parmi lesquels nous citerons seulement le suiv. : *A display of the secession testimony*, 1774, 2 vol. in-8.

GIBBES (Jacq.-Alban), médecin et littérat., né à Rouen vers 1616, voyagea en Belgique, en Allemagne, en Espagne, en Italie, et m. à Rome en 1677. On a de lui plus. ouvr. peu remarquables, en vers lat., et un traité *de Medico*, en 3 liv.

GIBBON (John), écriv. héraldiste, né à Londres en 1629, m. vers 1700, a laissé entre autres ouv. : *Introd. ad latinam Blasoniam*, 1682, in-8 ; *Heraldo Memoriale*, dont on trouve le sommaire dans l'*Hist. de Londres* par Maitland, etc.

GIBBON (Edouard), célèbre histor. anglais, né en 1737 d'une famille ancienne du comté de Kent, manifesta dès l'enfance un goût décidé pour les études sérieuses, s'adonna spécialem. aux recherches historiques, et entreprit dès l'âge de 15 ans son ouvr. intit. : *le Siècle de Sésostris*, qu'il brûla quelques années après l'avoir terminé. Conduit par ses lectures à s'occuper de religion, et entraîné constamment vers le doute par l'activité de son esprit, il abjura le protestantisme en 1753 ; après avoir médité l'*Hist. des Variations des Eglises protestantes* de Bossuet, revint bientôt à sa première croyance, ou plutôt ne fit que renoncer à celle qu'il lui avait préférée par conviction, et, lorsqu'il quitta Lausanne, où ses parens l'avaient envoyé auprès d'un ministre protestant (M. Pavillard), chargé de le ramener à sa croyance, il possédait déjà des connaissances plus qu'ordinaires, fruit de l'excellente méthode qu'il s'était tracée dans ses lectures. Les occupations littéraires ne le retinrent pas long-temps sous le toit paternel : il voulut connaître le métier de la guerre, obtint dans la milice de Hampshire une épaulette de capitaine, et renonça bientôt à cet état pour entreprendre quelq. voyages. Accueilli à Paris avec une sorte d'enthousiasme par tous les gens de lettres, que son *Essai sur l'etude de la Littérature* avait dû singulièrem. disposer en sa faveur, il fut, après un séjour de 3 mois, conduit à Lausanne, moins sans doute par reconnaissance pour les instructions du pasteur Pavillard que par les restes d'un sentim. tendre que l'ordre de son père l'avait contraint à abjurer, et il alla ensuite visiter l'Italie. A la mort de son père (1770), Gibbon, devenu possesseur d'une fortune assez considérable, cessa de se restreindre aux oc-

cupations littéraires : il entra au parlem. en 1774, et y siégea 8 ans, pend. lesquels sa conduite polit. ne fut rien moins que brillante. Après avoir soutenu avec avantage une polémique violente contre les critiques intéressés que fit élever contre lui la publication de son *Hist. de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, il fit un second voyage à Paris (1783), alla ensuite habiter Lausanne, et ne quitta la retraite charmante qu'il possédait dans cette ville qu'en 1793, un an environ avant d'aller mourir dans sa patrie, où il s'était rendu, malgré la faiblesse de sa santé, pour partager la douleur de l'époux, devenu veuf, de lady Sheffield, à laquelle il était tendrement attaché. Les ouvr. sur lesquels se fonde la réputation de ce célèbre écrivain sont : *Essai sur l'étude de la Littérature*, 1761, 1 vol. in-12, en franç. ; *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, 1776, 1er vol. in-4, 1781, 2e et 3e, et 1788, 4e, 5e et 6e vol., trad. en franç., en espagnol, en ital. et en allem. : la trad. franç. parut à Paris, 1777-1795, 18 vol. in-8 : suiv. le *Dict. des Anonymes* (n° 7 489), les trois prem. vol. ont été trad. par Louis XVI, et publ. sous le nom de Leclerc de Septchênes, secrétaire de son cabinet ; les suivans le furent successivement par MM. Cantwel, Demeunier, Boulard et Marignié. Cette traduction a été refondue par M. Guizot, et publiée à Paris, 1812, 13 volum. in-8, avec une notice sur la vie et le caractère de Gibbon, et des notes sur son *Hist. du Christianisme*. Les *Œuvres diverses* de Gibbon, contenant ses *Mémoires*, sa *correspondance*, etc., ont été publ. par lord Sheffield, 2 vol. in-4, et réimpr. à Londres, 5 vol. in-8, 1814. Gibbon était doué de cet esprit philosophique qui examine, décompose et peint avec habileté tous les détails de l'hist. dont il s'occupe ; mais on s'accorde à reconnaître qu'il manquait en lui cette profondeur de conception qui caractérise un grand philosophe.

GIBBONS (Richard), jésuite angl., né en 1549, m. en 1632, a pub. les ouv. suiv. : *Nicolaï Harpsfeldii Hist. eccles. Angliæ ; Opera divi Aelredi abbatis rievallensis, cistersiensis*, Douai, 1631, in-8 ; *Divi Amadæi, episc. Lausannæ, de Mariâ Virgine Homiliæ octo*, St-Omer, in-12 ; *Vita beati Gosvini*, etc. ; *Summa casuum conscientiæ Francisci Toleti card.* ; *F. Riberæ comment. in duodecim prophetas minores*, Douai, 1612, etc.

GIBBONS (Orlando), célèbre music. composit. angl., organiste de la chapelle royale, né à Cambridge en 1583, mort en 1625, a publié à Londres en 1616 : *Madrigals in four parts, for voices and viols* : c'est le plus est. de ses œuvres. Les hymnes et cantiques qu'il a mis en musique ont été trad. en anglais par George Withers. — Edouard et Ellis, ses frères, se distinguèrent égalem. dans la même carrière : le prem. fut le maître du célèbre Matth. Locke. — Christophe Gibbons, fils d'Orlando, m. en 1676, organiste de l'abbaye de Westminster, jouit d'une gr. distinct. auprès du roi Charles II. Il a composé des airs sacrés qui furent goûtés en Angleterre, et coopéra à la musique des *Cantica sacra*, latin et angl., pub. en 1674.

GIBBONS (Grinling), sculpteur et statuaire anglais, m. à Londres en 1721, avait été chargé par Charles II des ornemens de sculpture de la chapelle de Windsor, et d'autres ouvr. d'embellissement dans l'église de St-Paul de Londres, ainsi que dans les palais de Burleigh, de Chatsworth, etc. On lui attribue la statue en bronze de Jacques II dans *Privy garden*.

GIBBONS (Thomas), théologien anglais de la classe des *dissenters*, né en 1720, m. en 1785, a laissé un grand nombre d'ouvr. dont les plus remarquables sont : *Female worthies*, etc. (la Gloire du sexe, ou Vies et Mémoires de femmes éminemment distinguées par leur piété), 2 vol. in-8, 1777, augm. par George Jeoment et suivi d'un 3e vol. par S. Burd, chapelain du duc de Kent, Londres, 1815, 3 vol. in-8, avec 18 portraits ; une *Rhetorique*, 1767, in-8 ; *Mémoires du révérend Isaac Watts*, 1780, in-8 ; des *sermons*, etc. — Un autre Gibbons (Thomas), m. en 1785, est aut. d'*Hymnes adaptés au culte divin*, Londres, 1784, in-12.

GIBBS, GIBBESIUS, GUIBBEUS ou GUIB (Jean-Frédéric), médecin écossais, plus connu par sa vie errante que par ses écrits, aujourd'hui oubliés, quitta sa patrie à l'époque des guerres civiles de 17e S., visita la France, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Natolie, la Syrie et l'Egypte, professa successivement les humanités, la rhétorique et l'éloquence à Anduse en Languedoc, à Nîmes, à Orange, et m. dans cette dernière ville en 1681. — Gibbs (Jacques), architecte écossais, né à Aberdeen en 1685, m. en 1754, a exécuté plus. travaux importans et fourni les plans de divers monumens en Angleterre et en Ecosse. On cite entre autres les églises de St-Martin et de Ste-Marie-le-Strand à Londres, l'église neuve à Derby, la salle du sénat à Cambridge, etc.

GIBELIN (Esprit-Antoine), peintre et antiquaire, correspondant de l'institut de France, né à Aix en Provence l'an 1739, m. dans la même ville le 23 décembre 1814, s'est illustré en faisant revivre parmi nous la peinture monochrome à fresque abandonnée depuis long temps. Ses princip. ouvr. dans ce genre sont la fresque qui décore le grand amphithéâtre de l'Ecole de Médecine de Paris ; une figure colossale d'Hygie ou la Santé, et six autres fig. dans l'escalier du même bâtiment et dans la salle des actes ; le Génie des sciences militaires entouré d'instrumens propres à ses études, et le dieu Mars environné de symboles guerriers, tous deux à l'Ecole militaire (pavillons méridionaux). On a aussi de lui quelques tableaux à l'huile, entre autres, un *Accouchement* et une *Saignée*, placés dans une des salles de l'Ecole de chirurgie ; la *Correction conjugale*, etc. Il a publié comme antiquaire les ouvrages suivans : *Lettres sur les tours antiques qu'on a démolies à Aix, en Provence, et sur les antiquités qu'elles renfermaient*, Aix, 1787, in-4, pl. ; *de l'Origine et de la forme du bonnet de la liberté*, Paris, an IV (1796), in-8, pl. ; *Mém. sur la statue dite le Gladiateur Borghèse*, impr. dans les mémoires de l'institut, t. 4 ; 2e *Mém.* sur le même sujet, impr. dans la *Decade philosoph.*, an XII, 2e trimestre ; *Sur la mosaïque*, même journ. an X, 1er trim. ; *Mém. sur un groupe de marbre blanc, représ. deux enfans, découvert à Vienne* (Isère), même journal, an X, 3e trim. ; *Eloge funèbre du général Dugommier*, Aix, an III (1795), in-4 ; *Disc. sur la nécess. de cultiver les arts d'imitation*, Versailles, an VIII, 1799, in-4 ; *Observ. critiq. sur un bas-relief antique conservé dans l'hôtel-de-ville d'Aix, et sur des mosaïques découvertes près des bains de Sextius, de la même ville*, Marseille, 1809, in-8, pl.

GIBELINS. V. l'art. Guelfes.

GIBERGUES (P.), né dans le Puy-de-Dôme, mort à Paris en 1813, était prêtre à St-Florent au moment de la révolution. Nommé membre de la convention nation., il y vota la mort de l'infortuné Louis XVI.

GIBERT (Jean-Pierre), savant canoniste franç., né à Aix en Provence l'an 1660, m. à Paris en 1736, a laissé les ouvr. suiv. : *les Devoirs du chrétien renfermés dans le psaume* 118, Paris, 1705, in-12 ; *Cas de pratiq. concern. les sacrem. en génér. et en particul.*, ibid., 1709, in-12 ; *Doctrina canonum in corpore juris inclusorum circa consensum parentum requisitum ad matrim. filiorum minorum, disquis. hist.*, ibid., 1709, in-12 ; *Mém. concern. l'Ecriture sainte, la théol. scolastique et l'hist. de l'Eglise, pour servir aux confér. des ecclésiast.*, Luxembourg, 1710, in-12 ; *Corpus juris canonici per regulas natur. ordine digestas*, Genève, 1736,

Lyon, 1737, 3 vol. in-fol., ouvr. très-estimé; *Institutions ecclés. et bénéfic., suiv. les princip. du droit commun et les usages de France*, Paris, 1720, in-4, ibid., 1736, 2 vol. in-4, augm. Cet ouvr. est regardé comme le meilleur que ce savant canoniste ait publ. *L'Eloge de Gibert*, par l'abbé Goujet, a été impr. à Paris, 1736, in-4.

GIBERT (BALTHASAR), célèbre professeur de l'université de Paris, cousin du précéd., né à Aix en Provence l'an 1662, m. en 1741 après avoir consacré 60 années de sa vie à l'enseignem. de la jeunesse, a pub. un grand nombre de *disc. latins* prononcés dans différ. occasions; des *Eloges funèbres*, entre autres ceux de Lamoignon et de Mesmes; un *panégyriq. de Louis XIV; Traité de la véritable éloq.*, ou *Réfutat. des paradoxes sur l'éloq., avancés par l'aut. de la connaiss. de soi-même;* des *lettres* sur le même sujet, pub. en 1705, 1706 et 1707; *Jugem. des savans sur les aut. qui ont traité de la rhétor., avec un précis de la doct. de ces aut.*, 3 vol. in-12, 1713, 1714 et 1719; *Observ. sur le traité des études de Rollin*, in-12; *Rhetor. juxta Aristotelis doct. dialogis explan.*, Paris, 1730, in-4, publ. en franç., ib., 1730, in-12, et 1741, etc.

GIBERT (JOSEPH-BALTHASAR), de la même famille que les précéd., membre de l'académ. royale des inscript. et belles-lettres, né à Aix en 1711, m. en 1771, s'était occupé avec ardeur de la continuation des mém. de l'académie; il a inséré dans ce recueil un grand nombre de dissertations savantes parmi lesquelles nous citerons: *Observ. sur l'année des anciens Perses; sur les règnes de quelq. rois de Babylone et de Perse; sur l'époque de l'anc. inscript. de Tripoli; sur les mesures anciennes; sur le nom de Mérovingiens appliqué à la prem. race de nos rois; sur les prem. habit. de la Grèce; Eclaircissem. sur différ. suites des rois de l'Egypte; Chronol. des rois de Juda et d'Israël; l'Ancienne année des Juifs et la célébrat. de leur pâque; Observation sur la chroniq. de Paros; Recherches hist. sur les cours qui exerçaient la justice souver. de nos rois sous la prem. et la deuxième race et au commencem. de la troisième*, écrit très-estimé. On trouvera dans le tom. 38 des Mém. de l'académie l'*Eloge de Gibert* par Lebeau. — GIBERT DES MOLIÈRES, fils du précéd., inspecteur du domaine, membre du conseil des cinq-cents en l'an IV, traita souvent les questions de finances, se signala dans ses discours par sa sévérité à l'égard du directoire et de ses agens, fut condamné à la déportation, et m. à la Guiane en 1799 à 52 ans.

GIBERTI (JEAN-MATTHIEU), prélat italien, né à Palerme en 1495, m. à Vérone en 1543, fut aussi recommandable par sa piété que par son profond savoir, et fit fleurir la discipline et les bonnes mœurs dans son diocèse, par de sages règlemens qui ont été impr. dans les *OEuvres* de ce prélat, Vérone, 1733, in-4. On trouve aussi dans ce recueil des *Instruct. sur l'utilité des maisons relig.*; les *lettres;* quelq. pièces de vers; et deux oraisons funèbres prononcées en son honneur, l'une en italien par le P. Angelo Castiglione, l'autre en latin par Adam Fumani.

GIBIEUF (GUILLAUME), docteur de Sorbonne, prêtre de l'Oratoire, successeur de M. de Bérulle dans l'emploi de supérieur et de visiteur-général des carmélites, m. en 1650, au séminaire de Saint-Magloire dont il avait été supérieur, a laissé les ouvr. suiv.: *de Libertate Dei et creaturæ*, Paris, 1630, in-4; *la Vie et les grandeurs de la très-Ste Vierge*, etc., ibid., 1637, 2 vol. in-8; *Catéchèse de la manière de vie parfaite à laquelle les chrétiens sont appelés*, etc., ib., 1653, in-12.

GIBRAT (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la doctrine chrétienne, né aux Cabanes (diocèse de Tarbes) en 1722, était, au commencement de la révolution, principal du collége de Castelnaudari. Il se soumit à la constitution civile du clergé décrétée par l'assemblée constituante, exerça ses fonctions suivant les lois nouvelles, essuya les mêmes persécut. que les prêtres appelés réfractaires, toutefois demeura attaché au parti constit., et m. à Castelnaudari en 1803. Il a publ. entre autres ouvr.: *Géographie moderne*, qui a eu jusqu'à sept édit.; *Géographie ancienne, sacrée et profane*, 1790, 4 vol. in-12; *Missel du diocèse de Tarbes;* un *rituel*, un *missel* et un *bréviaire* pour le diocèse d'Alet; des *hymnes*, etc. Il avait composé un office pour la fête perpétuelle du rétablissement du culte, décrétée par les évêques constitutionnels assemblés à Paris en concile.

GIBSON (EDMOND), évêque de Londres, né en 1669, m. en 1748, se distingua par une connaiss. approfondie des langues du nord, des antiquités de son pays, et des droits ainsi que des devoirs du clergé anglais. Il a publ. entre autres ouvr., une édit. de *Polemo-middiana* de Guill. Drummond, 1691, in-4, et une édit. de la *Cantilena rustica* de Jacques V d'Ecosse, Oxford, 1691, in-4, avec des notes sav.; une trad. latine du *Chronicon saxonic.*, avec l'original anglo-saxon, et des notes, ib., 1692, in-4; *Jul. Cæsaris portus Iccius illustr.*, ib., 1694, in-8, fig.; une trad. angl. de la *Britannia* de Camden, Londres, 1695, in-fol., 1722 et 1772, avec addit., 2 vol. in-fol.; *Reliquiæ spelmannianæ*, ou *OEuvres posthumes de sir Henri Spelman, relatives aux lois et antiquités de l'Angleterre*, Oxford, 1698, in-fol.; *Codex juris ecclesiast. anglicani*, etc., 1713, in-fol.; *A Collection of the principal treatises against Popery in the Papal controversy*, etc., Londres, 1738, 3 vol. in-fol.

GIBSON (THOM.), méd. anglais, m. à Morpeth dans le 16e S., a laissé entre autres ouv.: *a breve Chronicle of the Bishops of Rome's Blessynge*, que l'on croit être le même que celui qui fut publié à Londres sous le titre de *the Treasons of prelates*, in-16; *a Treatise behoovefull*, etc., 1536, in-4, et divers autres traités MS.

GIBSON (RICHARD, dit *le Nain*), peintre angl., né vers 1615, n'avait pas plus de 3 pieds 10 pouces angl. de haut; il épousa une femme de la même taille que lui, suivant Fenton, en eut 9 enfans dont cinq parvinrent à l'âge de maturité, et mourut à Londres en 1690; sa femme m. en 1709 à 89 ans. Gibson réussit particulièrement dans les copies qu'il fit des portraits peints par sir Peter Lely. — GIBSON (Guillaume), son neveu, peintre de portraits, m. en 1702, à 58 ans, paraît avoir joui d'une grande réputation. Il avait formé une des plus belles collections de dessins et de gravures que l'on connût de son temps. — GIBSON (Edouard), parent et élève du précédent, donna dès sa jeunesse de hautes espérances que la mort ne lui laissa pas réaliser.

GIBSON (GUILLAUME), mathémat. angl. né à Boulton en 1620, fermier dans un petit village, sans éducation première, sans guide, devint à force d'étude un mathémat. très-distingué. Il avait embrassé tout à la fois la physique, l'art de la navigation, l'optique et la mécanique. Tout en conduisant sa charrue il méditait sur les difficultés d'un problème et en trouvait la solution. Malgré ses connaissances étendues, Gibson ne quitta jamais sa ferme et consacra les derniers momens de sa vie à l'éducation de quelques jeunes gens. Il a fait impr. plusieurs de ses observations géométriq. dans les journaux périodiques anglais. Le gouvernement, appréciant son mérite, le chargea souvent de faire des bornages de communes. Il est mort le 4 oct. 1791.

GICHTEL (JEAN-GEORGE), visionnaire allem., né à Ratisbonne en 1638, exerça d'abord la profession d'avocat dans sa patrie, puis se rendit en Hollande pour s'instruire auprès du visionnaire Breckling; ensuite il alla de ville en ville, prophétisant, prêchant, et vivant d'aumônes: ses déclamations eurent un moment de vogue, mais bientôt il fut abandonné de ses sectateurs, et m. à Amsterdam

en 1710, pauvre, inconnu et méprisé. On a dit que le regret d'avoir épousé une veuve beaucoup plus âgée que lui avait contribué à lui déranger le cerveau. On a de Gichtel : *Dépêche théosoph. édifiante*, 1700, 3 part. in-8, et 1722, 6 part. avec une *vie* de l'aut.; *Brève notion et explication des trois principes et mondes dans l'homme*, par Jean-George Grabern et Jean-George Gichtel, Amsterdam, 1736, 1 vol. in-8, figures, 3e édit.

GIE (Pierre, vicomte de ROHAN, connu sous le nom de maréchal de), né en Bretagne vers le milieu du 15e S., donna à Louis XI de nombreuses preuves de dévouement, et reçut le bâton de maréchal en 1475. Il commandait en Flandre en 1479, et, à la tête de 800 hommes, il reprit toutes les places dont Maximilien d'Autriche s'était emparé en Flandre; en 1482 il assiégea et prit la ville d'Aire. Après la m. du roi, le maréchal de Gié préserva les frontières de la Picardie des invasions des Autrichiens; il accompagna ensuite Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, et délivra le duc d'Orléans, depuis Louis XII, assiégé dans Novare; Mais, ayant eu le malheur de déplaire à la reine Anne de Bretagne, le maréchal de Gié fut éloigné de la cour, accusé de prétendus crimes, et enfermé pendant cinq ans dans le château de Dreux; il m. en 1513, peu d'années après avoir recouvré sa liberté. Les pièces de son procès sont conservées à la Biblioth. royale, in-fol.

GIEDDE (Ove), amiral et navigateur danois, né à Tomerup en Scanie l'an 1594, fut envoyé en 1616 à l'île de Ceylan pour y fonder un établissement. Cette tentative ayant échoué, Giedde alla négocier à la côte de Coromandel : il obtint du rajah de Tanjaour la ville et le port de Tranquebar, et y fit élever le fort Dansbourg auquel la compagnie des Indes dut en grande partie sa prospérité. De brillantes récompenses attendaient l'amiral Giedde dans sa patrie; il se rendit encore utile à son souverain dans les négociations de 1657 entre le Danemarck et la Suède, fut retenu comme prisonnier d'état au moment où éclatèrent les hostilités, ne recouvra sa liberté qu'en 1660, et m. la même ann. On a de lui : *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'expéd. à l'Inde, depuis le 24 nov. 1618, jusqu'au 4 mars 1622*, impr. dans le recueil allemand de J.-H. Schlegell, sur l'Hist. de Danemarck, Copenhague, 1772, tom. 1er 2e partie; *Négociations avec l'empereur de Candy et le rajah de Tanjaour*, même recueil, tome 1er, 3e part., 1773.

GIÉLÉE (Jacquemars), poète franç. du 13e S., né à Lille en Flandre, est auteur d'un roman en vers dans lequel, sous le voile de l'allégorie, il fait une satire très-vive des hommes, et particulierem. des ecclésiastiques de son temps. Ce livre n'a jamais été pub., mais il a été trad. en prose ou plutôt imité (par J. Tenessax) et pub. sous le titre suiv. : *le Livre de maître Regnard et de dame Hersan, sa femme, livre plaisant et facetieux*, etc., Paris, Phil. Lenoir, in-4, goth., sans date; *Maître Regnard et dame Hersant, traité utile à toutes personnes*, etc., Paris, 1516, Lyon, 1528, in-4; *le Docteur en malice*, etc., Rouen, 1550, et Paris, 1551, in-18 : ce livre a été trad. ou imité en allem., en flamand et en anglais.

GIERA (Dominique), ex-jésuite italien et astronome distingué, né à Gênes en 1729, m. dans la même ville en 1813, a été l'un des fondateurs du célèbre observatoire du collége de Bréra à Milan. On ne connaît de lui aucun écrit soit imprimé soit manuscrit.

GIEREMEI, nom d'une famille noble de Bologne, constamment à la tête du parti guelfe dans cette ville pend. toute la durée du 13e S. Après la mort d'Imelde Lambertazzi, chef du parti gibelin, les Gieremei se signalèrent par leur cruauté envers les membres de la famille de celui-ci, et allumèrent dans la Romagne une guerre civile qui se prolongea jusqu'aux premières années du 14e S., époque à laquelle eux-mêmes furent forcés de céder à de nouveaux partis.

GIERIG (Théophile-Erdmann), philologue allemand, né à Wehrau dans la haute Lusace en 1753, fut successivement recteur à Lennep dans le duché de Berg, professeur de théologie et gymnasiarque à Dortmund, et enfin professeur et recteur au lycée de Fulde, où il m. en 1814. On a de lui quelq. ouv. estimés, et des édit. de plus. classiq. mis à l'usage des écoles : *Plutarchi instituta et excerpta apophthegmata laconica*, etc., Leipsig, 1779, in-8; *P. Ovidii Nasonis metamorphoses, ex recensione Burmanni*, Leipsig, 1784-1787, 2 vol. gr. in-8; *C. Plinii Secundi panegyricus Trajano dictus*, Leipsig, 1796, gr. in-8; *la Vie, le caract. moral et le mérite littéraire de Pline le jeune*, Dortmund, 1798, gr. in-8; *C. Plinii Cæcilii Secundi epistolar. libri decem*, etc., Amsterdam et Leipsig, 1806, in-8.

GIESE (Théophile-Chrétien), pasteur luthér. et écrivain saxon, né en 1721, m. en 1788, a pub. des sermons, des notices biographiques et bibliographiques et d'autres productions littéraires, parmi lesquelles nous citerons : *Notice historiq. de la prem. édit. allem. de la Bible, publ. en 1462 par Fust et Schœffer à Mayence*, Gorlitz, 1765, in-8; *Notice de quelq. édit. de la Bible, publ. à Worms en 1529, et à Strasbourg en 1530-1538*, ib., 1768, in-4; *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés. et littéraire de la haute Lusace, en deux part.*, Leipsig et Bautzen, 1772-1773, in-8, etc.

GIESECKE (Paul-Thierri). V. Giseke.

GIESECKE (Nicolas-Thierri), théologien protestant et poète allem., né en 1724, successivem. pasteur à Trautenstein près de Blanckembourg, prédicateur de cour à Quedlinbourg, et assesseur du consistoire, m. en 1765, a contribué à répandre la connaissance de la littérature étrangère par les imitations heureuses qu'il sut en faire. Ses *Œuvres poétiques* avec une *vie* de l'aut., ont été publ. par C.-C. Gaertner, Brunswick, 1767, in-8. On a en outre de lui un poème intit. : *le Bonheur de l'amour*, en 3 chants, ibid., 1769, in-8; et des *sermons*, Flensbourg et Leipsig, 1780, in-8.

GIEVHARI. V. Djévhéry.

GIFFEN (Hubert van), en latin *Giphanius*, célèbre jurisconsulte et philologue allemand, né en 1534, professa successivem. le droit civil à Strasbourg, à l'université d'Altorf puis à celle d'Ingolstadt, fut nommé conseiller et référendaire de l'empereur Rodolphe II, et m. à Prague en 1604, laissant un grand nombre d'écrits sur le droit civil et le droit canon, les belles-lettres, la politique, les antiquités grecques et romaines; les princip. sont : *Comment. ad Institut.*, Ingolstadt, 1596, in-4, Strasbourg, 1606 et 1630, in-4, ouvr. très-estimé; *Antinom. juris civilis è prælect. desumptar. lib. IV*, Francfort, 1605 et 1606, in-4; *Lecturæ altorphinæ in aliquot titulos Digestorum et Codicis*, Francfort, 1605, in-4, ouvr. qui passe pour le meilleur de cet aut.; *Œconomia juris, seu dispositio methodica librorum ac titulorum totius juris civilis*, Francfort, 1606, in-4, etc. On trouvera dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn, tom. 12, la liste des ouvr. de Giffen, et dans Will, dans Nopitsch, dans Zeidler (*Vitæ profess. juris altorphinorum*, Nuremberg, 1777-87, 3 vol. in-4), le catalog. d'un grand nombre de thèses et des dissertations que ce jurisconsulte à publ. à différ. époques. On lui doit une édition de Lucrèce, *de Rerum naturâ*, Anvers, Plantin, 1566, in-12, avec de savantes notes; et une édit. d'Homère, grec-latin, avec des notes, Strasbourg, 1572, 2 vol. in-8.

GIFFORD (André), ministre dissident et sav. antiquaire anglais, né à Bristol en 1700, mort en 1784, avait été long-temps bibliothéc. du muséum britannique. Il s'est assuré une place dans le sou-

venir de ses compatriotes en léguant sa riche bibliothèque à l'acad. de Bristol. On a de lui, outre plus. *Serm.*, une édit. de l'ouv. de Folkes intit. : *Tables of Coins*, 2 v. in-4. — Guillaume GIFFORD, archev. de Reims, est aut. du livre intit. *Calvino-Turcismus*, publ. sous le nom de Guillaume Réginald, Anvers, 1597, in-8. — Lord GIFFORD, procureur-général et maître des rôles, né à Exeter dans le Devonshire, m. en 1826, au moment d'être élevé à la dignité de vice-chancelier d'Angleterre, était, comme lord King, son compatriote, fils d'un marchand épicier : circonstance qui a donné lieu aux journaux (sept. 1826) de faire un parallèle entre ces deux personnages.

GIGAS (JÉROME), jurisconsulte italien, né vers la fin du 15e S., était référendaire apostolique du pape Clément VII à l'époque du sac de Rome en 1527 ; il se retira à Venise, y exerça la profession d'avocat, et m. dans cette ville en 1560. On a de lui un traité *de Pensionibus eccles.*, dont la meilleure édit. est celle de Cologne, 1619, in-8, suivie du traité *de Instruso*, et augm. d'une table des matières ; *de Crimine læsæ majestatis tractatus*, Lyon, 1557, Spire, 1598, in-8 ; *de Resident. episcop.*, Venise, 1569 ; *Concilia in pensionum materiâ et de interesse usurario*, Venise, 1580, in-fol. — GIGAS ou GYGAS (Hermann), cordelier flamand ou allemand, est aut. d'une compilat. connue sous le titre de : *Flores temporum*, et sous celui d'*Hermannus minorita* : c'est une chronique qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 1349 ; elle a été publ. à Leyde, 1743 et 1750, in-4, avec une continuation jusqu'à l'an 1513, un glossaire et une savante préface.

GIGAULT. V. BELLEFONT.

GIGGEI (ANDRÉ), orientaliste et docteur en théologie, né en Italie, m. en 1632, a donné la traduct. latine des *Comment. de Salomon sur les Proverbes*, Milan, 1629, in-4 ; et un *Thesaurus linguæ arabicæ*, ou lexique arabe latin, Milan, 1632, 4 vol. in-fol.

GIGLI (JÉRÔME), célèbre littérat. italien, né à Sienne en 1660, acquit une grande réputation dès son début dans la carrière littéraire, vit s'ouvrir pour lui les portes des plus célèbres académies de l'Italie, fut appelé à exercer une magistrature qui conférait la noblesse, et nommé professeur de littérature toscane à l'université de Sienne. Mais son penchant à la satire lui attira un grand nombre d'ennemis ; Gigli fut perdu dans l'esprit du grand-duc Cosme III : sa disgrâce entraîna la perte de ses titres, de ses fonctions, de sa fortune, et il m. à Rome en 1722, laissant à peine de quoi se faire enterrer. On a de lui des *Drames sacres et profanes*, représentés avec le plus grand succès sur différ. théâtres d'Italie ; des *Comedies*, les unes traduites ou imitées du français, les autres originales : une édition complète des *Œuvres de Ste Catherine* ; un vocabulaire *delle Opere di Sta Caterina e della lingua sanese*, 1717, in-4 ; *Relazione del collegio Petroniano delle Balie latine aperto in Siena nel* 1719, Sienne, 1719, in-4, écrit plein de sel et d'originalité ; *Regole per la Toscana Favella, etc., in dialogo*, Rome, 1721 ; Lucques, 1734, in-8 : cette dern. édit. contient d'autres pièces qui ne sont pas du même auteur ; *Diario sanese*, Lucques, 1723, 2 vol. in-4 : sa *vie* a été pub. en italien par le pseudonyme Oresbio Agieo, Florence, 1746, in-4 ; on trouve dans cet écrit une liste détaillée, mais incomplète, des ouvr. tant impr. que MSs. de Gigli.

GIGOT D'ORCY (N.), inspecteur des mines et receveur-général des finances, né en 1755, m. en 1793, s'était, dès l'enfance, adonné à l'étude de l'histoire naturelle, et forma diverses collections remarquables d'insectes. On lui doit des éditions de *Hist. des papillons d'Europe*, par Ernest, et de *Enthomologie* ou *Histoire générale des insectes*, par Olivier.

GIGUET (ANTOINE), maire de St-Côme, né en 1758, m. en 1825, consacra ses loisirs au culte des muses. On a de lui un ouvr. posthume intit. l'*Art poetique à l'usage du 19e S.*, Paris, 1826, in-18 de trois feuilles.

GILBERT (ST), premier abbé et fondateur d'un monastère de son nom, ordre de prémontré, au diocèse de Clermont, s'était retiré du monde au retour de la malheureuse croisade entreprise par Louis-le-Jeune, et m. en odeur de sainteté l'an 1152.

GILBERT, surnommé *de La Porrée*, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers l'an 1070, professa pendant quelque temps la dialectique et la théologie à Paris, se mit à la tête des *réalistes* et acheva sur les *nominaux* le triomphe que St Bernard avait commencé en terrassant Abailard leur chef. Mais il ne sut pas lui-même se préserver des opinions philosophiq. qu'il reprochait à ses adversaires ; plus. de ses proposit. furent condamnées par le concile tenu à Reims en 1148 ; Gilbert se rétracta, et ne s'occupa plus jusqu'à sa m. en 1154 que du soin d'instruire ses diocésains, de décorer les églises et de faire fleurir les sciences. On a de lui un *comment.* sur le livre de la Trinité de Boëce, impr. dans l'édit. des œuvres de ce philosophe, Bâle, 1470, in-fol. ; une *lettre* à l'abbé de Saint-Florent de Saumur sur un cas de conscience, insérée dans les *Anecdota* de dom Martène, 1er vol. ; un *traité* philosoph. des six principes, impr. avec plus. anciennes édit. d'Aristote ; un *Comment. sur l'Apocalypse*, Paris, 1512, in-8, et d'autres ouvr. manuscrits.

GILBERT (sir HUMPHREY), officier et navigat. anglais, regardé comme le fondateur des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, né en 1539, se distingua dans plus. expéditions militaires, notamment pendant les troubles d'Irlande et le siége de Flessingue. Ayant entrepris un voyage de découvertes au nord-ouest, il périt l'an 1583, englouti dans les flots. On a de lui : *Discours.... pour prouver qu'il existe un passage pour aller par le nord-ouest au Cathay et aux Indes orientales*, Londres, 1576. On trouve dans le recueil d'Hackluyt tout ce qui a rapport à la navigation de Gilbert, aux établissem. qu'il a formés et à sa mort.

GILBERT (sir JEFFREY), magistrat anglais, né en 1674, créé vers 1716 *lord chief baron* de l'Echiquier, a pub. sur la jurisprudence anglaise un assez grand nombre d'ouv. parmi lesquels on distingue les suiv. : *Law of Devises, last Wills and Revocations*, Lond., 1730, in-8, réimp. en 1756 et 1773 ; *the law and practice of Ejectments*, 1734, 1741, in-8 : Ch. Runnington en a donné une nouv. édit. en 1781 ; *Treatise of Tenures*, 1757, in-8, 3e édit. ; *Theory, or law of evidence*, 1763, in-8, 1777, 4e édition, réimp. en 1791, 1792 et 1796 : cette dern. contient un abrégé de la *vie* de l'aut. par Capel Lofft ; on y a joint un abrégé de l'*Essai sur l'homme* de Locke, etc. Sir Jeffrey Gilbert a laissé en outre plus. MSs. : on en peut voir la liste dans la collection de M. Hargrave intitulée *Hist. of the Feud*, et dans le *Treatise of Remainders*.

GILBERT (GUILLAUME), médecin de la reine Elisabeth, né à Colchester, m. en 1603, a joui pendant sa vie d'une haute réputation que ses écrits ne justifient pas. On a de lui : *de Magnete, magneticisque corpor.*, etc., Londres, 1600, Sédan, 1633, in-4, Amsterdam, 1651, in-4. Il a laissé plusieurs autres écrits qui ont été réunis par sir W. Boswel, et pub. à Amsterdam sous ce titre : *De mundi nostri sublunaris philosophiâ novâ*, 1651, in-4.

GILBERT (THOM.), ministre anglican non-conformiste, né en 1613 dans le comté de Shrop, joua un assez gr. rôle pendant la *rébellion* comme memb. de div. commiss. instituées pour l'*épuration* des instituteurs et ministres de l'Évangile, et mourut en 1694 après avoir été lui-même dépos. de toutes fonctions civiles et ecclés. à l'époque de la restau-

ration comme non-conform. Il a pub. entre autres écrits : *Vindiciæ supremi Dei Domini*, Londres, 1655, in-8, dirigé contre le doct. Owen; un dialogue sous le titre de *Julius secundus*, Oxford, 1669, in-12, 1680, in-8; et *England's Passing Bel*, etc., 1675, in-4.

GILBERT (GABRIEL), poète français du 17e S., m. antérieurem. à 1680, après avoir été secrétaire de la duchesse de Rohan, puis de la reine Christine de Suède qui le nomma son résident à la cour de France, a laissé un poème sur l'*Art de plaire*, imité de l'Art d'aimer d'Ovide, des poésies diverses, des psaumes en vers français, et quinze pièces de théâtre représentées à diverses époques, savoir : *Marguerite de France*, 1640; *Telephonte*, tragéd. à laquelle a travaillé le cardinal Richelieu, 1642; *Rodogune*, 1644; *Hippolyte ou le garçon insensible*, trag., 1646; *Semiramis*, 1647; *les Amours de Diane et d'Endymion*, 1657; *Cresphonte*, tragi-comédie, 1657; *Arie et Petus*, tragédie, 1659; *Théagène*, trag., 1662; *les Amours d'Ovide*, pastorale, 1663; *les Amours d'Angélique et de Medor*, tragi-coméd., 1664; *Léandre et Héro*, trag., 1667; *le Courtisan parfait*, tragi-comédie, 1668; *les Peines et les Plaisirs de l'amour*, opéra, 1672. Racine n'a pas dédaigné d'empr. des idées et même des expressions à ce poète.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT), poète satirique, né en 1751 à Fontenoi-le-Château en Lorraine, vint à Paris dans l'espoir d'y trouver des protecteurs, mais ses satires contre les philosophes et les encyclopédistes lui attirèrent beaucoup d'ennemis et nuisirent à sa fortune. On lui rend aujourd'hui plus de justice, et l'énergie et la verve de ses vers lui ont mérité le titre du Juvénal du 18e S. Il m. à l'Hôtel-Dieu en 1780 à l'âge de 29 ans. Ses *Œuvres* ont été plus. fois réimpr.; l'édit. la plus estimée est celle qui a été pub. sous le titre suiv. : *OEuvres complètes de Gilbert, pub. pour la prem. fois avec les corrections de l'auteur et les variantes, accompagnées de Notices littéraires et historiques*, avec portr., fac-simile et grav., Paris, Dalibon, 1822, 1 vol. in-8. Les pièces les plus remarquables de ce recueil sont : *la Satire du 18e S.*; la satire intit. : *mon Apologie*; et l'ode imitée de plusieurs psaumes qu'il composa huit jours avant sa mort. M. Barbier, dans son *Dict. des Anon.*, no 6631, attribue à Gilbert *la Famille de Darius et d'Esidame*, ou *Statira et Amestris*, 1770, 2 vol. in-12.

GILBERT (FRANÇOIS-HILAIRE), savant vétérinaire, membre de l'institut, né à Châtellerault en 1757, a puissamment contribué par ses travaux et ses écrits à des améliorations importantes dans notre système de culture, et a propagé les moyens d'élever et de conserver les bêtes à laine. En 1797 il fut chargé par le directoire d'aller en Espagne faire un choix de mérinos; mais on ne mit à sa disposition aucun moyen de conclure les marchés; Gilbert découragé, accablé de fatigues et de chagrins, mit fin à son existence dans un village de Castille le 8 septembre 1800. On a de lui : *Traité des prairies artificielles*, 1790 et 1802, in-8; *Inst. sur les moyens les plus propres à assurer la propag. des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservat. de cette race dans toute sa pureté*, 1797, in-8; *Instruct. sur le claveau des moutons; Rech. sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, et sur les moyens de les combattre et de les prévenir* : ces 2 écrits ont été impr. par ordre de la commission exécutive d'agriculture et des arts, an III, in-8; *Instr. sur le vertige abdominal ou indigest. vertigineuse des chevaux*, 1795, in-8; *Mém. sur la tonte du troupeau national de Rambouillet, la vente de ses laines et de ses product. disponibles*, 1797, in-4; un grand nombre de *Mém.* couronnés par différentes académies; des *instruct.*; des articles insérés dans la *Décade*, le *Magasin encyclopédique*, la *Feuille du cultivateur* et l'art. *Bestiaux au vert* avec M. Rougier La Bergerie, dans le tom. 10 du *Cours d'Agriculture* de Rozier.

GILBERT (NICOLAS-PIERRE), médecin franç., né à Brest en 1751, fit la campagne de l'Inde avec le capitaine Tronjolly, en qualité de chirurgien élève de la marine en 1770, exerça d'abord la médecine à Landernau, à Morlaix et à Rennes; il fut ensuite nommé médecin en chef de l'armée de Sambre et Meuse, puis chargé des fonctions de professeur à l'hôpital militaire d'instruction formé à Paris en 1796; en 1802, il reçut le titre de médecin en chef de l'armée de St-Domingue, passa en la même qualité à la grande armée en 1806, conserva cette place jusqu'en 1812, et m. à Paris le 19 déc. 1814. On a de lui : *Plan d'un cours d'institutions de médecine pratiq. sur les maladies les plus fréquentes chez les gens de guerre, classées par familles, précédé d'un discours sur la médecine morale*, Paris, an VI, in-8; *Tableau hist. des mal. internes de mauv. caract. qui ont affligé la gr. armée dans la campag. de Prusse et de Pologne* (en 1806 et 1807), *suivi de reflexions sur les divers modes de traitement adoptés par les médecins franç. et allem.*, Berlin, 1808, in-8, trad. en all. par le doct. Bock avec une préface et des notes par Louis Formey, Erfurt, 1808, in-8; *Hist. médic. de l'armée franç. à St-Domingue en l'an X*, ou *Mémoire sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la topogr. médic. de cette colonie*, Paris, an XI (1803), in-8, trad. en allem. avec des notes par J.-E. Aronsson, Berlin, 1806, in-8; *les Théories médicales modernes comparées entre elles et rapprochées de la médec. d'observ.*, Paris, an VII; et plus. articles de médec. légale insérés dans l'Encyclop. méthod. On trouve dans le Journal général de médecine, tom. 52, une *Notice historiq.* sur N.-P. Gilbert.

GILBERT (NICOLAS-ALAIN), missionnaire, né à St-Malo en 1762, m. en 1821 dans la Touraine, remplissait les fonctions de vicaire à Gosselin, quand le décret de l'assemblée constituante exigea le serment du clergé. Il se retira en Angleterre, et y fonda une congrégat. de catholiques que lui-même dirigeait et instruisait par ses écrits. De retour en France, Gilbert fut le premier prêtre qui se livra aux missions de l'intérieur; il a laissé, entre autres écrits cités par ses biogr. : *an Enquiry*, etc., etc., Berwick, 1801; *la Doctrine cathol. du baptême, prouvée par l'écriture et la tradit.*, ibid., 1802. On trouve sur lui une *notice* plus étendue dans l'*Ami de la religion et du roi*, tom. 30, pag. 153.

GILBERT DE SEMPRINGHAM, ecclésiastiq. angl., né au comté de Lincoln vers l'an 1084, fonda, dans l'intention de faire revivre la règle de St Augustin, un ordre qui prit le nom de *Sempringham*, du lieu où le premier fut établi, et *des Gilbertins*, du nom de son fondateur. Des troubles passagers nuisirent d'abord à la prospérité de cet établissem.; mais à sa mort, en 1189, Gilbert comptait plus de 700 religieux, et au moins 1100 religieuses dans 13 maisons de son institut. Le nom de Gilbert a été placé dans les martyrol., sous le pontificat d'Innocent III. On cite de cet ecclés. : *les Statuts des Gilbertins*, impr. dans le *Monasticum anglicanum*, Londres, 1661; *des exhortat.* et des *lettres*.

GILBERT DE VOISINS (PIERRE), avocat-général au parlement de Paris, né en 1684, se distingua par une éloquence mâle et sévère, par un noble caractère et surtout par un zèle infatigable à défendre contre les prétentions de la cour de Rome le principe de la fidélité due par les sujets à leurs souverains. Il se démit de sa charge en 1739 en faveur de son fils, fut nommé successivem. conseiller d'état, premier président au grand conseil, et membre du conseil des dépêches : dans ces diverses fonctions il fut chargé de rédiger un gr. nombre de mémoires, et coopéra à presque tous les règlem. utiles qui furent rendus de son temps : jusqu'à sa m., en 1769, il ne cessa de consacrer tous ses mo-

mens au service du roi. On a de lui : *Mém. sur les moyens de donner aux protestans un état civil en France, composé de l'ordre du roi Louis XV*, etc., suivi d'un *Projet de declaration*, 1787.—GILBERT DE VOISINS (Pierre-Paul), son petit-fils, avocat du roi au Châtelet, greffier en chef du parlement de Paris, président à mortier, périt sur l'échafaud révolutionnaire en nov. 1793.

GILBERT DES MOLIÈRES. V. GIBERT.

GILBERTUS, surn. *Anglicus*, l'un des prem. aut. qui aient écrit sur la science médicale en Angleterre, florissait sous le roi Jean. On a de lui entre autres ouv. : *Compendium Medicinæ tam morborum univ. quàm particul.*, imp. à Leyde en 1510, puis à Genève en 1608 sous le titre de *Laurea anglicana*.

GILCHRIST (EBÉNÉZER), médecin écossais, né à Dumfries en 1707, mort en 1774, a laissé entre autres ouvr. : *Dissert. on nervous fevers; Medical Essays and observ.; Treatise on the use of sea-voyages in medicine*, Londres, 1756, 1771, in-8 : ce dernier a été trad. en franç. par Bourru, doct. régent de la faculté de médec. de Paris, sous le titre de *Utilité des voyages sur mer, etc., dans les maladies chroniq. et nerveuses*, Londres, 1770, in-8. On y a joint un *Appendix* sur l'emploi des bains dans les fièvres graves.

GILDAS (ST), surnommé l'*Albanien* ou l'*Ecossais*, appelé aussi l'*Histor.* par Matthieu de Westminster, vint puiser dans les Gaules auprès d'habiles maîtres la connaissance des saintes lettres, retourna dans l'Ecosse sa patrie et se retira dans une solitude pour se livrer à la contemplation. Mais le bruit de sa piété, de ses vertus et de ses talens lui attira un grand nombre de disciples : on alla même jusqu'à lui attribuer un esprit prophétique. Il m. en 512, laissant en MSs. un grand nombre d'ouvr. dont les principaux sont : une *Concordance des évangiles*; les *Actes de St Germain et de St Loup; Traité des prem. habitans de la Grande-Bretagne; Hist. des Bretons*; des *Prédictions en vers*, etc.

GILDAS (ST), abbé de Rhuis, surnommé le *Badonique*, et qu'on a quelquefois confondu avec le précédent, naquit dans la Grande-Bretagne vers 494, et non en 520 comme l'a dit Moréri ; il reçut l'ordre de la prêtrise, passa dans la partie septentrionale de l'Angleterre pour y prêcher l'évangile, et convertit des païens ainsi que des hérétiques. Il entreprit ensuite le voyage de Rome pour visiter le tombeau des SS. apôtres, vint se fixer aux environs de Vannes (Bretagne), où il construisit le monastère de Rhuis, et m. dans une grotte solitaire de l'île d'Houat en 570, ou selon d'autres en 581. On trouve dans le recueil des bollandistes, et dans les *Vies des SS. de Bretagne* par D. Lobineau, la *vie* de St Gildas, écrite au 11e S. par un religieux de Rhuis, sur des pièces tirées des archives de cette abbaye. Les deux Gildas, l'*Albanien* et le *Badonique*, y sont souvent confondus. Le martyrologe fait mention du dernier au 29 janvier.

GILDAS, surnommé *le Sage*, né dans le pays de Galles en 493 ou en 511, m. dans l'abbaye de Glastonbury, passe pour le plus ancien écrivain de la Grande-Bretagne dont on possède quelques ouv. On a de lui : *Epistola de Excidio Britann., et castigatio ordinis eccles.*, Londres, 1525, in-8, et 1567, in-12; Bâle, 1541, in-8, et 1568, in-12; le même écrit a été impr. à Paris en 1576, et inséré dans la *Biblioth. des PP.*, ainsi que dans les *Rerum Angliæ Script. vet.* de Gale, 1684-7, in-fol., et il en a été pub. une trad. angl. à Lond., 1652, in-12. On a encore de ce même Gildas des *canons* et des *règlem. de discipline* à l'usage de l'Irlande, impr. dans le Spicilège de dom Luc d'Achery, t. 9. — Un 4e GILDAS, Anglais, relig. de l'ordre de St-Benoît vers l'an 860, avait composé des ouvr. hist. dont la perte n'est pas à regretter, suivant Pits.

GILDON, rebelle, gouverneur d'Afrique sous le règne d'Arcadius et Honorius, tenta vainement d'entraîner dans sa révolte Mazascel son frère, fit massacrer les deux fils de celui-ci et rassembla une armée de 70,000 h. pour secouer le joug des Rom. Mazascel alla chercher à Rome six mille hommes, avec lesquels il dissipa l'armée des révoltés, et se rendit maître de la personne de son frère. Gildon s'étrangla lui-même l'an 398, pour échapper aux supplices qui lui étaient réservés.

GILDON (CHARLES), écrivain anglais, né en 1665, m. en 1723, est aut. des ouvr. suiv. : *le Postillon dévalisé*, recueil de 500 lettres, Londres, 1692; *Manuel du déiste*, ou *Examen rationnel de la religion chrétienne avec des observat. sur Hobbes, Spinosa, les Oracles de la raison*, etc., 1705; quelques *tragédies*; une *Grammaire angl.*, 1710; un traité intit. : l'*Art poétiq. complet*, 1718, 2 vol. in-8; une vie de Batterton, 1710; il a donné quelques traduct. et une édit. des *Oracles de la raison* par Charles Blount, 1693.

GILEMME (YVES ou PIERRE), imposteur du 14e S., offrit de guérir par des paroles magiques le roi de France Charles VI, qui alors était en démence. Pour prouver son pouvoir, ce prétendu thaumaturge demanda qu'on lui amenât douze hommes enchaînés, s'engageant à faire tomber leurs chaînes. Le charme n'ayant pas réussi, Gilemme allégua pour sa justification que l'un des douze hommes avait fait le signe de la croix : ce fait fut constaté véritable par le prevôt de Paris, toutefois le magicien et ses adeptes ou associés, Marie de Blansi, Perrin Hemery, serrurier, et Guillaume Floret, clerc, furent brûlés le 24 mars 1403.

GILIANEZ ou GILLES ANÈS, navigateur portugais, contribua par sa valeur et sa hardiesse aux découvertes qui se firent le long de la côte d'Afrique de 1433 à 1446. La dignité d'amiral fut la récompense de ses services.

GILIBERT (JEAN-EMMANUEL), célèbre médecin et naturaliste franç., né à Lyon en 1741, fut appelé en Pologne en 1775, fonda à Grodno un beau jardin de botanique, et attira un grand concours d'auditeurs à ses leçons de médecine clinique. Sa santé l'ayant obligé de revenir dans sa patrie, il se fixa à Lyon, fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, professeur au collége de médecine, membre de l'académie et de la société d'agriculture. En 1793, il fut élu maire de Lyon ; après la prise de cette ville il erra pendant dix-huit mois d'asile en asile, rentra dans ses foyers, lorsque des temps plus calmes lui eurent permis de le faire sans danger, et fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale, où, jusqu'à sa m. arrivée en 1814, il ne cessa d'être utile à ses concitoyens. On a de lui, entre autres ouvr. : l'*Anarchie médic.*, ou *la Médec. consid. comme nuisible à la société*, Neuchâtel, 1772, 3 vol. in-12; plus. écrits sur l'histoire naturelle de la Pologne; *Hist. des plantes d'Europe*, ou *Elém. de bot. prat.*, Lyon, 1798, 2 v. in-12, fig., 2e éd., Lyon, 1806, 3 vol. in-8, fig.; *Adversaria médico-practica prima, seu annotat. clinicæ*, etc., Lyon, 1791; in-8, trad. en allem. avec des notes par le profess. E.-B.-G. Hebenstreit, Leipsig, 1792, in-8, fig., *le Médecin naturaliste*, ou *Observat. de médec. et d'hist. naturelle*, Lyon et Paris, 1800, in-12, fig., trad. en allem., Nuremberg, 1807, in-8, fig.; son *Eloge* a été publ. par le docteur E. Sainte-Marie, Lyon, 1814.

GILIMER ou GELIMER, roi des Vandales en Afrique et descendant de Genseric (*voy.* ce nom), s'empara du trône en en chassant Hilderic qui l'occupait en 521, eut à soutenir la guerre contre l'empereur Justinien, fut vaincu et fait prisonnier par Bélisaire, qui le conduisit à Constantinople, où Justinien lui laissa terminer ses jours dans l'obscurité. La défaite de ce prince rangea sous la do-

mination romaine la partie de l'Afrique occupée par les Vandales.

GILJ (PHILIPPE-LOUIS), botaniste italien, né à Corneto en 1756, m. en 1821, chan. du Vatican et direct. de l'observatoire fondé par Grégoire XIII, a laissé, entre autres écrits : *Dissert. sulle machine igrometriche*, Rome, 1775 ; *Agri romani historia naturalis*, ibid., 1781 ; *Osserv. filolog. sopra alcune piante esotiche introd. in Roma*, 1789 et 1792. Il fit imp. en 1812, avec des éclaircissemens, l'*Architettura della basilica di Santo Pietro in Vaticano*, 1 vol. in-fol. avec 32 pl. de Martino Ferraboschi. Il a aussi laissé divers MSs., parmi lesquels on distingue un *Traité sur les Paratonnères*, et la *Vie de Zabaglia*.

GILL (ALEXANDRE), maître d'école et théolog. angl., né en 1564 dans le comté de Lincoln, m. en 1635, a laissé les écrits suiv. : *Treatise concerning the Trinity*, 1601, in-8 ; *Sacred philosophy of holy Scripture*, etc., 1635, in-fol. ; *Logonomia anglica*, 1721, in-4. — Alexandre GILL, son fils, docteur en théologie, m. en 1642, avait succédé à son père dans la direction de son école. On a de lui quelques poés. lat., entre autres : *Poetici conatus*, 1632, in-12.

GILL (JEAN), théologien anglais de la secte des anabaptistes, né dans le comté de Northampton en 1697, acquit une connaissance approfond. de la théologie, des sciences morales, des langues anciennes et de la langue hébraïque ; et passa pour l'un des plus éloquens prédicateurs de son temps. Il m. à Camberwel en 1771, après avoir exercé son ministère pendant 51 ans. On a de lui : *Exposition du Cantique des Cantiques*, 1728, in-fol. ; *Exposit. du Nouv. Testam.*, 1746-47-48, 3 vol. in-fol. ; *Exposition de l'Ancien Testam.*, 6 vol. in-fol. : ces deux écrits réunis forment un comment. complet sur la Bible ; il a été réimpr. à Londres, 1810-1812, 10 vol. in-4 ; *Corps de théolog.*, 1769-1770, 3 vol. in-4 ; *la Cause de Dieu et de la vérité*, 1735 et suiv., 4 vol. in-8 ; *Dissertat. sur l'antiq. de la langue hébraïque, les lettres, les voyelles, les points et les accents*, 1767, etc.

GILLES (le comte), en latin *Ægidius*, petit-fils de Syagrius, était grand-maître de la milice dans les Gaules en 456. Childéric ayant été chassé du trône l'année suivante, Gilles, choisi pour chef des Francs, sut maintenir son autorité pendant huit années ; mais les guerres continuelles qu'il avait à soutenir et la dureté de son gouvernement lui aliénèrent tous les esprits : aussitôt que Childéric reparut tous les Francs se rangèrent sous ses drapeaux. Gilles, abandonné, se retira à Soissons, où il mourut de mort violente l'an 464.

GILLES (ST), en latin *Ægidius*, cénobite, né à Athènes dans le 6e S., m. en 720, avait de bonne heure quitté sa patrie pour venir en France ; et après s'être attaché quelques temps à St Césaire, évêque d'Arles, il passa trois années dans une solitude du Languedoc, où plus tard il fonda un monastère et une église.

GILLES (NICOLE), chroniq. français, notaire et secrétaire de Louis XII, m. à Paris en 1503, a écrit les *Annales et de chroniq. de France, de l'orig. des François, et de leur venue ès Gaules, avec la suite des rois et princes jusqu'au roi Charles VIII*, Paris, 1492, in-4, ib., 1498, in-fol., Caen, 1510, in-4, Paris, 1525, 1547, 2 vol. in-fol. ; ib., 1552, 2 vol. in-8. Elles ont été continuées par Denis Sauvage jusqu'à François II, Paris, 1560, 1562, 1566, in-fol. ; par Belleforest jusqu'à Charles IX, Paris, 1573, in-fol. ; par Gab. Chappuis jusqu'à Henri III, ibid., 1585, in-fol. ; enfin par un anonyme jusqu'à 1617, ibid., 2 vol. in-fol. : elles ont été trad. en latin par Henri Pantaléon et Nicolas Falkner, Bâle, 1572, in-fol. On trouve dans le *Schediasma* de Gilles Hochmuth, Wittemberg, 1725, in-8, la liste de 142 Gilles plus ou moins obscurs.

GILLES (PIERRE), en latin *Gyllius*, naturaliste français, un des premiers qui aient fait des recherches utiles dans les sciences naturelles, naquit à Albi en 1490. Il visita les bords de la Méditerranée de Marseille à Gênes, ceux de l'Adriatique de Venise à Naples, fut envoyé dans le Levant par ordre de François Ier, explora les ruines de Chalcédoine, revint dans sa patrie à la suite de M. d'Aramont, ambassadeur de France, fut appelé en Italie auprès du cardinal d'Armagnac, et m. à Rome en 1555. On a de lui : *Orationes duæ quibus suadet Carolo-Quinto imper. regem Galliæ prælio captum, gratis esse dimittendum*, Brescia, 1540, in-8 ; *ex Æliani hist. latini facti, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano...... de vi et naturâ animalium ; lib. unus de gallicis et latinis nominibus piscium*, Lyon, Séb. Gryphe, 1533, in-4, inséré dans l'édit. des *OEuvres* complètes d'Elien, publiées par Conrad Gesner, Zurich, 1556, in-fol. ; *de Bosphoro thracio libri tres*, Lyon, 1561, in-4, Leyde, Elzevir, 1632 et 1635, in-24 ; *de Topogr. Constantinopoleos et de illius antiquitat. lib. IV*, Lyon, 1561, in-4, Leyde, 1632, in-32, etc.

GILLES (JEAN), compositeur de musique, né à Tarascon en 1669, succéda à Farinelli comme maître de chapelle de l'église de St-Etienne à Toulouse en 1697, et mourut en 1705. On cite comme son chef-d'œuvre une *Messe de requiem* qu'il avait composée pour deux conseillers au parlement de Toulouse et qui fut exécutée pour lui. — GILLES ou GILIO (Christophe), jésuite portugais, né à Bragance vers 1555, m. à Coïmbre en 1608, est aut. d'un ouv. intit. *Comment. theol. de sacrâ doctrinâ, et essentiâ atque unitate Dei, lib. II*, Cologne, 1610, in-12.

GILLES *de Bretagne*, seigneur de Chantocé, fils de Jean V et frère de François Ier, duc de Bretagne, quitta la cour de Bretagne en 1445, mécontent de la part qui lui était échue dans l'héritage paternel. Ayant entamé des négociat. coupables avec les Anglais, il fut arrêté et jeté en prison, où il périt de mort violente dans la nuit du 24 au 25 avril 1450.

GILLES *de Chin*, seigneur fameux dans le Hainaut, passe pour avoir terrassé un dragon qui, au 12e S., ravageait les environs de Wasmes. La tête de ce dragon, que l'on montre encore aux gens crédules à Mons, n'est autre chose que la mâchoire d'un crocodile, qui, vraisemblablement, aura été apportée d'Egypte par quelque croisé. On trouvera de plus amples détails sur ce sujet dans le *Recherc. hist. sur Gilles, seigneur de Chin, et le dragon*, pub. à Mons en 1825, ainsi que dans le t. 28, pp. 192-93 de la *Revue encycloped.*

GILLES *de Paris*, poète du règne de Philippe-Auguste, né vers 1164, chanoine de St-Marcel et professeur de l'université de Paris, a laissé un poème intit. *Karolinus* ou *le Carolin*, composé pour l'instruction de Louis VIII ; ce poème est resté inédit : quelques fragmens du 4e et du 5e livres se trouvent dans les *Scriptor. rerum Franc.* de Franç. Duchesne, et le 5e livre a été inséré en entier dans le *Recueil des historiens de France*, par dom Brial.

GILLET (PIERRE), procureur à Paris, m. dans cette ville en 1720, était né à Montmorenci en 1628. Il recueillit pendant plus. années les arrêts et règlem. du parlem. concernant les fonctions des procureurs, et cette compilation, connue sous le nom de *Code Gillet*, fut impr. à Paris en 1695, in-4, réimpr. en 1717 avec des augmentations. — GILLET (Jean-Baptiste), fils du précéd., né à Paris en 1660, mort en 1720, exerça avec distinction la profession d'avocat. C'est lui, et Pierre GILLET son fils, aussi avocat, m. à Bagneux, près de Paris, en 1793, dans sa 78e année, qui ont rassemblé les prem. matériaux de la *Collection d'Edits et d'Ordonnances*, continuée et terminée en 1760 par de St-Genis (*v.* ce nom).

GILLET (François-Pierre), avocat au parlement de Paris, né à Lyon en 1648, m. en 1720, a pub. des *plaidoyers*, préc. d'un *discours sur le génie de la langue française et la manière de traduire*, et suivi de la traduct. de trois oraisons de Cicéron (*pro Cœlio*, *pro Milone*, et la 2e Philippique), et des quatre Catilinaires, 1718, 2 vol. in-4.—**Gillet** (Laurent), son frère, avocat à Lyon, né dans cette ville en 1664, m. en 1720, a laissé deux *requêtes au roi*, impr. avec les plaidoyers du précédent.

GILLET (Jean), lieutenant en la justice royale de Verdun, est auteur d'un livre intit. : *Asile ou Défense des pupilles, contenant un traité bien ample des tutelles et curatelles*, 1613, in-8, 1626, in-8, 1686, in-4.

GILLET (Louis-Joachim), chanoine régulier et bibliothécaire de Ste-Geneviève, né à Fremorel, diocèse de St-Malo, en 1680, m. à Paris en 1753, a laissé : *Nouvelle traduct. de l'hist. Josèphe, faite sur le grec, avec des Notes historiq. et critiq.*, etc., Paris, Chaubert, 1756-1758, 4 v. in-4. On lui doit encore les ouvr. suiv. qui sont restés MSs. : *Opusc. sur la nature, le génie, l'excellence de la langue hébraïque; Traité sur la méthode qu'on doit suivre pour apprendre la langue latine: Comment. abrégés sur plus. liv. de l'Ancien Testam. et sur les psaumes; Notes sur St Clément d'Alexandrie; Critique des histor. anciens et modernes qui ont écrit sur les prem. temps de la monarchie franç.*

GILLET (J.-B.-G.) n'est connu que comme auteur d'un poëme franç. intit. *l'Imprimerie*, 1765, in-4. Ce livre n'est, en partie, qu'une traduction du poëme latin de L.-A.-P. Hérissant et de celui de C.-L. Thiboust.

GILLET (Jean-Claude-Michel), maître en la cour des comptes, etc., né à Argenteuil (Seine-et-Oise), m. en 1810, avait été successivem. procur.-syndic du district de St-Germain-en-Laye, accusateur public près du tribunal criminel de son département, membre du conseil des cinq-cents puis du tribunat lors de sa création, et se concilia l'estime publique par son intégrité et son zèle pendant le cours de sa carrière administrative. On a de lui, outre différ. rapports aux assemblées polit. dont il fit partie, quelques écrits parmi lesquels on distingue un discours sur cette question : *Quels sont les moyens de prévenir les délits dans la société?* 1806, in-8. Gillet concourut à la rédaction du *Code Napoléon*, et à celle des *Codes de procédure et de commerce*; il était membre de la société d'agriculture de Seine-et-Oise, dans une des séances de laquelle son *Eloge hist.* a été lu par M. Challant. Cet *Eloge* a été publ., Versailles, J.-P. Jacob, 1811, in-8 d'une feuille.

GILLET DE LA TESSONNIÈRE (N.), conseiller en la cour des monnaies, né vers le commencement du 17e S., a composé postérieurement à l'apparition du *Cid* plus. pièces de théâtre très-médiocres : nous citerons entre autres la comédie du *Déniaisé*, 1648, in-4, 1668, in-12, dont une scène a fourni à Molière celle du pédant Métaphraste.

GILLET DE MOIVRE (N.), av. du 18e S., n'est connu que comme auteur des livres intit. *la Vie et les Amours de Tibulle et de Sulpicie, dame romaine, leurs poésies et quelq. autres trad. en vers franç., avec des remarq. et des fig.*, 1743, 2 vol. in-12; *la Vie de Properce, chev. romain, et la trad. en prose et en vers franç. de ce qu'il y a de plus intéress. dans ses poésies*, 1746, in-12. On lui attribue *la Vie du marquis de Feuquières*, jointe à l'édition de 1736 des *Mémoires* de ce lieutenant-général.

GILLEY (Jean de), seigneur de Marnoz, né à Salins vers 1527, posséda plus. charges à la cour d'Espagne, et ne se distingua pas moins par les services qu'il rendit à cette cour que par son goût pour la culture des lettres. On a de lui : *in Laudem Hannibalis è Livio expressam à rebus ejus gestis et comparat. imperat. romanor. commentar.*, Bâle, Oporin, 1550, in-8, suivi de deux élégies; *Chronica Joannis Gillæi*, Lyon, 1585, in-8 : cette chronique, en vers hexamètres, se termine à l'expulsion des Tarquins; *Expositio Decalogi paraphrast.*, Besançon, 1588, in-4, etc.

GILLI (David), ancien ministre protestant et prédicat. distingué, né dans le bas Languedoc au 17e S., m. à Angers en 1711, était rentré dans le sein de l'Eglise catholique en 1683. Son exemple et ses instruct. gagnèrent à la foi cathol. un grand nombre de protestans. On a de lui : *Traité de la véritable idée du christianisme*, MSs.; *Abrégé de l'histoire du Vieux et du Nouveau Testament, avec de courtes réflexions et un abrégé de l'Hist. universelle jusqu'à Charles-Quint*; un recueil de disc. intit. : *Conversion de Gilli*, etc.

GILLI (Philippe-Sauveur), jésuite-missionn., né dans l'état romain, passa dix-huit années de sa vie dans l'Amérique méridionale depuis l'an 1740, et ne revint dans sa patrie qu'après la suppression de l'ordre. Il a publ. en italien : *Essai sur l'hist. d'Amérique*, ou *Hist. naturelle civile et sacrée des royaumes et prov. espag. de la Terre-Ferme dans l'Amérique méridion.*, Rome, 1780-84, 4 vol. in-8, avec cartes et fig. Le 3e liv. du tome 3, dans lequel on trouve des détails sur les langues des peuples de l'Orénoque, a été trad. en allem. et publ. avec des notes par Franç.-Xav. Veigl, ex-jésuite : il fait aussi partie de la collect. publ. par de Murr, Nuremberg, 1785, 1 vol. in-8.

GILLIERS (Joseph), officier de bouche du roi de Pologne, né dans l'Alsace vers la fin du 17e S., mort en 1758, a laissé un ouvr. utile aux gens de sa profession; il a pour titre *le Cannaméliste franç.*, Nanci, 1751, in-4.

GILLOT (Jacques), conseiller-clerc au parlem. de Paris, doyen de la cathédrale de Langres et chanoine de la Sainte-Chapelle, se signala pendant les troubles de la ligue par un attachement invariable à la cause royale, et m. en 1619. On a de lui : *Rec. de differ. traités touchant les droits et libertés de l'Eglise gallicane*, Paris, 1609 et 1612, in-4; *Instr. et missives des rois de France et de leurs ambassad., et autres pièces concern. le concile de Trente prises sur les originaux*, Paris, 1607-1608, in-8; *Relat. de ce qui s'est passé les 14 et 15 mai 1610, touchant la régence de la reine Marie de Médicis*, impr. dans le traité de Dupuy, *de la Majorité des rois*, etc. Il a eu part à la rédaction de la *Satyre ménippée* ou *le Cathol. d'Espagne*.

GILLOT (Germain), docteur en Sorbonne, né à Paris en 1622, m. dans la même ville en 1688, n'est connu que par les bienfaits qu'il répandit sur les enfans pauvres chez lesquels il reconnaissait d'heureuses dispositions. On évalue à cinq ou six cents le nombre de ceux qu'il fit élever, et à plus de cent mille écus les sommes qu'il employa à cette bonne œuvre.

GILLOT (Claude), dessinat., peintre et grav., élève de son père et de J.-Bapt. Corneille, né à Langres en 1673, m. à Paris en 1722, fut le maître de Watteau. Il a laissé des gravures à l'eau-forte qui sont recherchées des amateurs : elles ont été gravées par Gersaint et le comte de Caylus. Ses composit. sont presque toutes du genre burlesque. Une *Notice* sur Gillot, par de La Touche, a été pub. avec des notes de MM. Amanton et Millin dans le *Magasin encyclop.*, 1808, tome 6, page 306.

GILLOT (N.), mathém., fut d'abord domestique de Descartes, qui voulut bien lui donner des leçons; et il en profita si bien qu'il finit par professer lui-même cette science avec distinction.

GILLOT DE BEAUCOUR. V. Gomez de Vasconcelle.

GILLOT (L.-Gen.), fille de la précédente. V. Saintonge.

GILLY (DAVID), ingénieur-architecte, né en 1748 à Schwedt en Brandebourg d'une famille française réfugiée, fut d'abord employé comme ingénieur à Stargard en Poméranie, puis en qualité de conseiller du roi au départ. des bâtimens à Berlin, où il mourut en 1808, laissant un gr. nombre de *mém.* et plus. ouv. en allemand sur l'archit. civile et hydraulique. Les princip. sont : *Elémens d'un cours d'hydraulique avec application à la pratique*, Berlin, 1795 et 1801, in-8; *Instruction pratique pour l'architecture hydraulique, accomp. de pl., en société avec Eytelwein*, 2 parties, in-8, Berlin, 1802 et 1803, avec atlas, in-4. — GILLY, son fils, architecte, m. à Carlsbad en 1800, à la fleur de son âge, a écrit en allem. un ouvr. sur la manière de cuire les briques et les tuiles, et sur les terres qui peuvent servir à leur confection en Brandebourg.

GILON (N.), surnommé *de Paris*, cardinal, né à Toucy, près d'Auxerre, vers la fin du 11e S., n'était que simple clerc dans l'ordre de Cluny, lorsque le pape Calixte II, qui l'avait remarqué pend. un voyage qu'il fit en France, se l'attacha et le nomma successiv. évêque de Tusculum, puis cardinal. Sous le pontificat d'Honoré II, Gilon fut envoyé à la Terre-Sainte pour apaiser les querelles qui divisaient le clergé, et nommé ensuite légat en Pologne en récompense des services qu'il avait rendus à l'Eglise dans le cours de cette mission. On croit qu'il mourut en 1142, et l'on connaît de lui les écrits suiv. : *de Viâ hierosolymitanâ*, etc., en vers et en 6 livres, impr. dans les *Script. rer. Francicar.* de Duchesne, t. IV; *Vie de St Hugues, abbé de Cluny*, imp. par extrait dans le recueil des Bollandistes; *Epistola ad Bernardum Antiochenum patriarcam*, imp. dans les *Reliquiæ manuscr.* de Ludewig.

GILPIN (BERN.), ecclés. anglais, né à Kentmire dans le comté de Westmoreland en 1517, fut un des premiers cathol. anglais qui adoptèrent l'hérésie de Luther. Il racheta ses erreurs en matière de foi par de nombreux actes de vertu et de désintéressement, et mourut en 1583. Sa *vie* a été écrite en anglais par Carleton, év. de Chichester, Londres, 1636, in-18. On trouve à la suite de cet ouv. un *sermon* de Gilpin.

GILPIN (RICH.), théol. angl. non-conformiste, né vers 1630 dans le Westmoreland, refusa en 1662 de se soumettre à l'acte d'uniformité, fut dépossédé de la cure qu'il desservait dans le Cumberland, et mourut en 1697 à Newcastle, où il pratiquait la médecine. On a de lui différens tr. et un disc. *Sur les tentations de Satan* (en angl.), 1677, in-4, encore recherché par ses coreligionnaires.

GILPIN (GUILL.), vicaire de Boldre dans New-Forest près de Lymington, né en 1724, mort en 1804, a composé en anglais plus. ouv. estimés dans lesquels il a décrit les beautés pittoresques de la Grande-Bretagne : les principaux sont : *Observat. sur la rivière Wye et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, in-8, 1782, 1789, trad. en franç. par de Blumenstein, Breslau, 1800, in-8; *Voyages en différentes parties de l'Anglet., et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmoreland, contenant des observ. relatives aux beautés pittoresques*, 1787, in-8, 1788, 2 vol. in-8 : la traduct. franç. de cet ouvrage la plus estimée est celle du baron de Blumenstein, Breslau, 1800, 3 vol. in-8; trad. en allem., ib., 2 vol. in-8; *Observ. relat. aux beautés pittoresques de l'Ecosse*, etc., 1789, 2 vol. in-8, trad. en allem., Leipsig, 1792-3, 2 vol. in-8, etc. On a de lui quelq. *Notices* biogr. et des ouv. ascétiques. — GILPIN (Sawrey), frère du précéd., né à Carlisle en 1733, mort à Brompton en 1807, excellait à peindre à l'aquerelle des figures d'animaux. Il a fait des esquisses pour les voyages de son frère, et l'on cite parmi ses composit. le *Triomphe de Camille*, l'*Election de Darius*, et un *Phaeton*.

GIL-POLO (GASP.), avocat et poète espagnol, né à Valence en 1516, m. dans la même ville en 1572, est aut. d'un poème estimé qui a paru sous le titre de *Diana enamorada* (Diane amoureuse), Lond., 1739, revu et corrigé. Barthius a imité cet ouvr. dans son *Erodidascalus seu nemoralium lib. quinque ad hispanicum Gasparis Gili-Poli*, Hanau, 1625, in-8.

GIL-VICENTE, célèbre poète dramatique portugais, surnommé le *Plaute* de sa patrie, né à Barcellos vers 1485, composa pour la cour d'Emmanuel et de Jean III un grand nombre de pièces de circonstance et des drames. La date de son 1er drame (1504) prouve que Gil précéda les grands poètes dramatiques de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre. Il mourut en 1557 comblé des faveurs de son souverain. Les ouvr. de ce poète ont été pub. par son fils sous le titre de *Compilacǎon*, en 5 liv., contenant poésies religieuses, tragi-comédies, comédies, farces *(farsas)* et poésies diverses, Lisbonne, 1562, in-fol., ib., 1586, in-4. — GIL-VICENTE, son fils, cultiva aussi la poésie dramatiq., et a composé entre autres pièces une comédie qui porte le titre de *dom Joan de los Turcos*.

GIMMA (GIACINTO), écriv. ital. du 18e S., né à Bari, mort en 1735, a laissé plusieurs ouvr. tant impr. que MSs. On cite comme le meilleur celui qui a pour titre : *Idea della storia dell' Italia letterata*, Naples, 1723, 2 vol. in-4. Gimma avait commencé une Encyclopédie qu'il laissa imparfaite.

GIN (P.-L.-CL.), un des écriv. les plus féconds du 18e S., né à Paris en 1726, successivem. avocat, conseiller au parlement Maupeou et conseiller au grand conseil, se recommande moins par ses ouvr., presque tous médiocres, que par son attachement à la cause royale. Il fut incarcéré en 1793, ne sortit de prison qu'en 1794, et mourut à Paris en 1807. On trouvera la liste complète de ses ouv., tant imp. qu'inédits, en tête de son livre intit. : *De la relig. du vrai philos., ou l'observateur impartial de la nature, contenant l'examen des systèmes des prétendus sages du 18e S., et la preuve de la liaison des princ. du christ. avec les maximes fondamentales de la tranquillité des etats*, 1806, in-8. On regarde comme le meilleur morceau de cet écriv. un *Plaidoyer en faveur de Louis XVI* adressé à Barrère le 22 déc. 1792 et imp. à Bâle, 1795, in-8.

GINANI ou ZINANI (GABRIEL), poète ital. du 16e S., m. postérieurement à 1634, a laissé un assez grand nombre d'ouv. dont la liste compl. se trouve dans la *Bibl. modenese* de Tiraboschi; les princip. sont : *Il Caride, favola pastorale*, Parme, 1582, in-8, Reggio, 1590, 1591; *l'Amerigo*, tragédie, Reggio, 1590, in-8, Venise, 1627, in-12 : suivant Tiraboschi, c'est une des meilleures qui aient paru en Italie au 16e S.; *l'Eracleide, poema*, Venise, 1623, in-4; *Il segretario, divise in sette lib.*, ib., 1625, in-4; *Il Consigliere*, ib., 1625, in-4, trad. en latin par Jean. Honigk, Francfort, 1628; *Rime e prose*, Reggio, sans date, 2 part. in-8; *Rime amorose*, Venise, 1627; *Rime sacre*, ib., 1627, in-12, etc.

GINANI ou GINANNI (JOS., comte), célèbre natural. ital., né à Ravenne en 1692, membre de l'acad. des sciences de Bologne et de la soc. littér. de Ravenne, parcourut toute l'Italie et les bords de la mer Adriatique en recueillant un grand nomb. d'objets d'hist. naturelle dont quelq.-uns n'étaient pas encore connus. Il mourut à Ravenne en 1753, laissant une collect. fort intéressante. On a de lui : *delle uova e de' nidi degli uccelli con una dissertazione sopra varie spezie di cavalette*, Venise, 1737, 2 parties en 1 vol. in-4, figures; *Produzioni naturali che si ritrovano nel museo Ginanni in Ravenna, metodicamente disposte e con annotazioni illustrate*, Lucques, 1742, gr. in-4, fig.; *Opere postume nelle quali si contengono 114 piante che vegetano nel mare Adriatico, nelle paludi, e*

nel territorio di Ravenna, coll' istoria d'alcuni insetti, Venise, 1755-57, 2 part. in-fol. — GINANI (Franç.), naturaliste, neveu du précédent, éditeur de ses œuvres posthumes, né à Ravenne en 1716, m. en 1765, avait coopéré à la rédaction du *Museo Ginanni* et publ. quelques *opuscules* dans la *Raccolta Calogeriana*, entre autres une *Dissert. sur les maladies des grains*, impr. séparément à Pesaro, 1759, in-4, fig. On lui doit aussi *Ist. civile e naturale delle pinete ravennate*, Rome, Saomi, 1774, in-4, avec pl. et cartes. — Pierre-Paul GINANNI, bénédictin, de la même famille que les précéd., né à Ravenne en 1698, m. à Rome en 1774, membre de la consulte des rites, a laissé un gr. nombre d'ouv. relatifs à l'hist. de sa patrie. Nous citerons entre autres : *Raccolta delle rime de' poeti ravennati defunti*, Ravenne, 1739, in-8; *Lettera nella quale si dimostra che Ravenna è la vera patria di san Pier Damiano, e non Faenza*, Assise, 1741, in-8; *Dissert. epistolare sulla letteratura ravennate*, Ravenne, 1750, in-8; *Memorie storico-critiche degli scrittori ravennati*, Faenza, 1769, 2 vol. in-4 : on trouve à la fin la liste complète de ses ouvr., tant impr. qu'inédits.

GINGUENÉ (PIERRE-LOUIS), littérateur, né à Rennes en 1748, m. à Paris le 16 nov. 1816, débuta par une pièce de vers int. *la Confession de Zulmé* : ce petit ouv., ayant d'abord circulé MS. et sans nom d'auteur, fut attribué à quelques beaux-esprits du temps qui ne rougirent pas d'accréditer l'erreur. Ginguené, pour toute vengeance, fit imprimer sa pièce dans l'*Almanach des Muses* de 1779, et y mit son nom. Personne ne réclama la *Confess. de Zulmé*, qui, vu la jeunesse de l'aut., semblait promettre un success. à Gresset : cette pièce est restée le prem. et, pour parler plus exactem., le seul titre de son aut. à la gloire poétique. Ginguené concourut plusieurs fois aux prix de l'acad.; mais, dans les concours de poésie comme dans ceux d'éloquence, il ne put parvenir qu'à la mention honorable. En 1787 M. Terrasse des Mareilles lui enleva le prix de poésie, dont le sujet était le dévouem. du prince Léopold de Brunswick, et en 1788 le prix de l'éloge de Louis XII fut décerné à M. Noël. Ginguené avait des conn. en musique : dans la fameuse querelle entre les partisans de Gluck et ceux de Piccini, il prit parti pour ce dern., et descendit en champ clos pour y combattre Suard et l'abbé Arnaud. Toutes ces discuss., où, faute de définir les mots, personne ne s'entendait, sont aujourd'hui aussi oubliées que les ouvr. qu'elles ont fait naître. Ginguené embrassa avec modération les idées polit. dont l'année 1789 marqua la redoutable explosion. Il rédigea avec Cérutti *la Feuille villageoise*, journal semi-hebdomadaire destiné à propager dans la classe du peuple, et particulièrement dans les campagnes, les nouvelles doctrines. Il fut récompensé de son zèle en 1796 comme l'étaient alors les amis d'une sage liberté. Incarcéré, mais plus heureux qu'André Chénier et que Roucher, compagnons de sa captivité, il fut oublié, et devint libre à l'époque du 9 thermidor. Quelque temps après il fut nommé memb. adjoint du comité d'instruction publique, et fit partie de l'institut organisé par la convention nationale. Le directoire lui confia l'ambassade de Turin, place dans laquelle il se montra plus républicain que diplomate, ce qui blessa les deux gouv. et nécessita bientôt son rappel. Quand le tribunat fut créé par Bonaparte, Ginguené y trouva place, mais il en fut bientôt éliminé avec tous ceux de ses collègues qui voulaient franchement le maintien de la constitut. dite de l'an VIII, la républ. et les formes du gouvernement consulaire. Dégoûté par cette épreuve de la carrière polit., Ginguené revint à ses prem. goûts, c.-à-d. à la littér.; il s'occupa alors, dans ses studieux loisirs, à mettre la dern. main à son grand ouv. de l'*Hist. littér. de l'Italie*. Les six prem. vol. publ. de 1811 à 1813 sont de Ginguené en totalité; les t. 7, 8 et 9 ont été terminés par M. Salfi, dont le travail a été revu par MM. Daunou et Amaury-Duval. M. Michaud a publié en 1824 une 2ᵉ édit. de l'*Histoire littéraire d'Italie, revue et augmentée sur les MSs. de l'auteur, ornée de son portrait, et augmentée d'une Notice* par M. Daunou, 9 vol. in-8. M. Salfi a publié un dixième vol. qui complète cet ouvrage. Cette production, qui manquait à la France, atteste l'érudition et les recherches de Ginguené : elle restera comme monument d'utilité auquel un style plus châtié et plus élégant aurait pu néanmoins assurer un succès plus populaire. Ginguené était généralement estimé par son caractère personnel; mais il tenait de son pays natal une inflexibilité d'humeur et de principes que Bonaparte ne lui a jamais pardonnée. Outre les ouv. dont nous avons déjà parlé, Ginguené en a pub. un assez grand nombre d'autres : on en peut voir la liste dans la *Bibliog. de la France*, année 1817, p. 92-94 et 348. Nous nous bornerons à citer les suiv. : *Lettres sur les Confess. de J.-J. Rousseau*, 1791, in-8; *de l'Autorité de Rabelais dans la Revolution présente*, 1791, in-8; *de M. Necker et de son livre int. : De la Révolution franç.*, 1797, in-8; deux rec. de *Fables*, 1810 et 1814, in-18. Ginguené a fourni un gr. nombre d'art. et notices à la *Decade* et à la *Revue philos.*, au *Moniteur*, au *Mercure*, à l'*Encyclop. méthod.*, à l'*Hist. littér. de la France* (1814-1817) et à la *Biogr. univ.* On lui doit aussi une édition des *Œuv. de Chamfort* et des *Œuv. de Lebrun*. M. Amaury-Duval lui a consacré une *Notice* très-détaillée dans le tom. 14 de l'*Hist. litt. de la France*. Le *Catalogue* de la bibliothèque de Ginguené, rédigé en grande partie par lui-même, a été pub. en 1817; on trouve en tête une *Notice* sur sa personne et ses ouvr. rédigée par Garat. Cette bibliothèque a été acquise, en totalité, pour une biblioth. publ. étrangère.

GIOCONDO (Fra GIOVANNI), en lat. *Jocundus*, dominic. ital., littér., antiq. et archit., né à Vérone vers 1435, fut attaché successivement à l'emper. Maximilien, au roi Louis XII, au sénat de Venise, au pape Léon X, et mourut à Rome, suivant Scaliger, à un âge avancé. Comme architecte, Giocondo a construit le bâtiment destiné à former la salle du conseil de la ville de Vérone (de 1494 à 1498), le pont Notre-Dame à Paris (la prem. pierre fut posée le 28 mars 1500 et la dern. le 10 juillet 1507), le palais de la chambre des comptes, qui a été démoli; il rebâtit la gr. chambre du parlement dite *la chambre dorée*, qui subsiste encore, exécuta des trav. import. dans les lagunes de Venise, fut chargé des fortificat. de la ville de Trévise en 1509, consolida les fondat. de l'une des piles principales d'un pont de l'Adige à Vérone, enfin dirigea, de concert avec Mich.-Ange, Raphaël et Ant. Piconi San-Gallo, la construct. de la basilique de St-Pierre. Comme antiq., il visita les principales villes de l'Italie pour observer et mesurer les ruines des édifices anc., rassembla une collect. de plus de deux mille inscript. anciennes, et en donna le MS. à Laurent de Médicis. Sous le rapport de ses travaux littéraires, Giocondo n'a pas moins de droits à la reconnaissance publique : on lui doit la découverte d'un MS. de Pline-le-Jeune, contenant un gr. nomb. de passages propres à remplir les lacunes des édit. précéd., onze lettres inédites et toute la correspondance de Pline avec Trajan. Ce MS. fut imp. par Alde Manuce, Venise, 1508, in-8, et a servi de type à toutes les édit. subséquentes. A la suite de ces lettres se trouve le tr. *de Prodigiis* de Julius Obsequens. Il a donné une édit. de Vitruve, corrigée et ornée de 138 fig. en bois, Venise, Joan. de Tridino, 1511, in-fol.; une édit. de *Comment.* de César, Venise (*in ædibus Aldi*), in-8, avec des pl.; et des édit. *des Tr. d'agric.* de Caton, Varron, Columelle et Palladius, Venise (*in ædibus Aldi*),

GIOENI (Jos.), né à Catane en 1747, appartenait à une famille qui prend encore le titre de *ducs d'Anjou*. Habitant aux pieds de l'Etna, il se mit à étudier ce volcan. Ses sav. recherches ne furent pas inutiles à Dolomieu et à Hamilton, qui lui en ont témoigné publiquement leur reconnaissance. Il accompagna le géologue français dans son voyage aux volcans de la Sicile. Il s'était formé un cabinet de productions volcaniques dont il a donné lui-même le catalogue, et que les voyageurs peuvent encore visiter à Catane. Ce sav. natural. est mort le 6 déc. 1822. Il était membre de plus. corps sav., prof. de l'univ. de Catane et gentilh. de la chambre du roi de Naples. Ses ouv. sont : *Descrizione d'un nuovo genere di testacei*, Naples, 1783, in-8; *Relazione dell' eruzione dell' Etna nel luglio* 1787, Catane, 1787, in-4; *Saggio di litologia vesuviana*, Naples, 1790, in-8.

GIOFFI (Bern.-Marie), capucin-missionn. en Asie, né à Naples au 17e S., passa plus. années en Géorgie, s'y distingua par son éloquence, opéra un grand nombre de conversions, et revint mourir dans sa patrie en 1715. On a de lui : *Prediche morali e panegiriche*, Naples, 1710, in-4. Le père Denis de Gênes lui attribue une, relat. MS. de son voyage en Géorgie. — Gioffi (Romuald), domin., né au 17e S. dans le royaume de Naples, remplit pendant 23 ans les fonctions de lecteur dans div. colléges de son ordre, et occupa pendant 6 années une chaire au collége de *Monte di Dio* à Naples. Il avait composé pour l'instruction de la jeunesse des ouvr. oubliés aujourd'hui.

GIOFFREDO (Pierre), histor. piémontais, né à Nice en 1629, aumônier, précepteur, conseiller, bibliothéc. du prince de Piémont (Victor-Amédée), m. en 1692, a laissé entre autres ouv. une *Hist. de Nice* en latin, Turin, 1658, in-fol., insérée dans le *Thes. histor. Ital.* de Burmann, tom. 9. La liste complète de ses écrits se trouve dans le *Syllabus script. Pedemont.* de Rossoti.

GIOIA (Flavio), navigat. ital., né à Pasitano, village près d'Amalfi, vers la fin du 13e S., a été regardé pendant long-temps comme l'inventeur de la boussole; mais des témoignages irrécusables attestent que les navigateurs de la Méditerranée faisaient usage de l'aiguille aimantée plus de cent ans avant Gioia. La boussole en usage à cette époque ne consistait qu'en une aiguille aimantée qu'on faisait nager dans un vase au moyen de deux brins de paille ou d'un morceau de liége. Il paraît que l'on doit à Gioia l'idée de placer l'aiguille sur un pivot qui lui permet de tourner de tous les côtés. Au nombre des écrits qui ont été publ. sur l'origine de la boussole, on doit distinguer la *Dissert.* de M. Azuni imp. deux fois en ital., puis en franç., Paris, 1807, in-8.

GIOLITO DE' FERRARI (Gabriel), impr. et libraire à Venise au 16e S., mort en 1581, a donné de belles édit. de quelques ouvr., entre autres de l'*Imit. de J.-C.*, revue par le P. Remy, 1556, 1557, 1562, 1569. Il commença l'impression de la *Collana greca* de Th. Porcacchi, et présida à la *Collana lat.* faite sur le même plan. — Jean, son fils, cultiva la poésie, et trad. en ital. le poème de Sannazar *del Parto della Vergine libri III, tradotto in versi toscani*, Venise, 1588, in-8, Vérone, 1732, in-4; et la *Vita del P. Ignasio Lojola, tradotta di spagnuolo in ital.*, 1586, in-4.

GIORDANI (Vitale), célèbre mathémat., né à Bitonto dans le royaume de Naples en 1633, n'annonça dans sa jeunesse aucun goût pour l'étude. Quelques livres de mathématiq. tombés par hasard entre ses mains lui révélèrent ses heureuses dispositions : il les cultiva, et fit des progrès si rapides qu'il se vit bientôt en état d'enseigner. Sa réputat. lui mérita des protecteurs et les titres honorables de mathém. de la reine de Suède (Christine), de prof. de mathém. à l'ac. fondée à Rome par Louis XIV en 1666, d'ingénieur du château St-Ange sous Clément X et de prof. au collége de la Sapience. Il mourut en 1711, laissant les ouv. suiv. : *Corso di matematica che comprende Euclide restituto*, Rome, 1680, 1686, in-folio; *de Componendis gravium momentis*, Rome, 1685, in-fol.; *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, ib., 1686, 1715, in-fol.; *ad Hyacinthum Cristophorum epistola*, ib., 1705, in-fol.; et en MS. *Elementi d'Euclide esplicati*, etc. 6 vol. in-fol.

GIORDANO (Luc), en latin *Jordanus*, peintre célèbre, appelé par quelques biogr. franç. *Jordans* ou *Jordane*, et surn. par ses compatr. *Fa-Presto*, à cause de l'extrême célérité avec laquelle il exécutait ses tabl., naquit à Naples en 1629 ou 1632, et mourut dans la même ville en 1705 après avoir travaillé successivement à Bologne, à Parme, à Venise, à Florence et à Madrid. Il avait été l'élève et le collaborat. de Pietre de Cortone (*v.* ce nom), et il excellait surtout à peindre ce que l'on appelle les *pastiches*, c.-à-d. à imiter la manière des grands maîtres. Ses principaux tableaux sont à Naples, à Madrid, à Florence et à Rome : il en a gravé lui-même quelques-uns à l'eau-forte. F. Bartolozzi a gravé d'après lui *Ste Cecile mourante et Venus caressant l'amour*; J. Beauvarlet a gravé l'*enlèvement des Sabines*, celui d'*Europe*, le *jugement de Pâris*, *Acis et Galathée*. On reproche au Giordano d'avoir trop visé à l'universalité des genres, ce qui fait que dans aucun il ne s'est élevé à la perfection, et que les beautés de sa manière sont souvent plus brillantes que correctes. Quelq. écriv. ont appelé cet artiste le *Protée de la peinture* : cette dénomination doit lui être conservée. Le Musée royal de Paris possède de lui trois tableaux : *la présentation de Jesus au temple*; *Jesus, se soumettant pour le salut des hommes à l'ignominie et à la mort, accepte les instrumens de la passion qui lui sont offerts par des anges*, etc.; *Mars et Vénus servis par les Grâces et les Amours*, sous les numéros 996, 997 et 998. — On cite plus. littérat. du même nom, sur lesquels on n'a que des docum. très-incertains.

GIORGI (Marino), doge de Venise, successeur de Pierre Gradenigo le 22 août 1311, mourut six mois après son élection sans avoir rien fait de remarquable. Pendant la courte durée de son gouvernement, il eut les embarras de deux guerres, l'une contre les révoltés de Zara en Dalmatie, l'autre contre le saint siége. P. Poranzo lui succéda. — Fr. Giorgi, relig. franciscain dans le 16e S., a laissé, entre autres ouvrages : *de Harmoniâ mundi totius cantica III*, Venise, 1525, in-fol., et *Script. sacrar. problem.*, ibid., 1562, 6 vol. in-4, tous deux mis à l'index.

GIORGI (Dominique), prélat ital., antiq. et bibliographe, membre de plus. acad., né à La Costa, près de Rovigo, en 1690, mort à Rome en 1747, a laissé, particul. sur les antiq. ecclés., un gr. nomb. d'ouv. soit imp. soit MSs. La plupart de ses recherches en ce genre lui avaient été demandées par les papes Innocent XIII, Benoît XIII et Benoît XIV. Les principaux ouv. de ce sav. sont : *de Antiquis Italiæ metropol.*, Rome, 1722, in-4; *Trattato sopra gl' abiti sacri del sommo pontefice di Roma*, ib., 1724, in-4; *de Orig. metrop. eccles. Beneventanæ*, ib., 1725, in-4; *de Cathedrâ episc. Setiæ civitatis*, ib., 1727, in-4; *Vita Nicolai V pont. max.*, ibid., 1742, in-4; *Eloge histor. du card. Corradini*, inséré dans la *Raccolta* du P. Calogera. On lui doit en outre la publie. des quatre liv. *de Varietate fortunæ* (*v.* Nic. Conti), celle de 57 lettres inédites du Pogge, Paris, Coustelier, 1723, in-4; les *notes* et l'*Apparatus* de la belle édit. des *Ann.* de Baronius donnée par le P. Mansi. La *vie* de Giorgi se trouve dans la *Raccolta* du P. Calogera.

GIORGI (Alex.), littér. ital., né à Venise en 1747, entra dans l'ordre des jésuites en 1764, et professa les belles-lettres à Parme jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. Appelé à Ferrare pour

l'éducation des neveux du marquis Bevilacqua, il s'appliqua à l'étude de la théologie; mais sa mort, survenue en 1779, l'empêcha de mettre la dernière main aux ouv. qu'il avait préparés. On a de lui un petit traité *del Modo d'insegnare a' fanciulli le due lingue ital. e lat.*, Ferrare, 1775, in-8; trois lettres sur l'état de la poésie ital., sur l'Arioste, sur Shakspeare, ib., 1779; le prospectus et le plan d'une nouvelle encycl. ital. pub. sous le titre de *Prodromo della nuova enciclop. ital.*, Sienne, 1780, in-4. Sa *vie*, écrite en latin par le chev. Vannetti, a été imp., ainsi que sa correspondance avec le même, sous le titre suiv.: *Clementini Vannettii equitis comment. de vitâ Alex. Georgii; accedunt nonnullæ utriusque epistolæ*, Sienne, 1779.

GIORGI (Ant.-Aug.), religieux augustin, né à Santo-Mauro près de Rimini en 1711, se distingua par une connaiss. approfondie des langues grecque, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque, mérita d'être souvent consulté par Benoît XIV sur les affaires de la religion, fut nommé à divers emplois, entre autres à celui de procureur-général de son ordre, charge qu'il remplit pendant 22 années, jusqu'à sa mort, en 1797, sans cesser de s'occuper de ses travaux littér. On a de lui: *Alphabetum tibetanum missionum apostolicarum commodo editum..., de vario litterarum ac regionis nomine, gentis origine, moribus, superstitione ac manicheismo fusè disseritur*, etc., Rome, 1762, 1 vol. in-4, fig. Cet ouvr. est peu recherché; on estime davantage les extraits qui en ont été pub. par J.-N. Eyring, en allem., dans la *Bibl. histor.* de Gatterer, t. 5, 6 et 7, et par Fabri dans son recueil de *géogr. et de voyages*, Halle, 1783, in-8, en allem. On a encore de Giorgi plus. lettres écrites pour l'avocat Blasi, qui avait combattu la dévotion au sacré cœur de Jésus, et quelq. autres ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de sa vie dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni.

GIORGION (George BARBARELLI, dit Le), peintre de l'école vénitienne, né à Castel-Franco en 1477, m. en 1511 à l'âge de 34 ans, a laissé un grand nombre de peintures à fresque et quelques tableaux à l'huile. Sa manière est large et hardie; ses fig. ont de la vivacité; ses draperies de la noblesse et de la bizarrerie. Il a le mérite essentiel de s'être rapproché de la nature en cherchant à corriger la dureté de ses prédécesseurs et en fondant ses couleurs avec harmonie. Le musée royal de Paris possède 4 tableaux de cet artiste: *Salomé recevant la tête de St J.-Bapt.*; *Jésus assis sur les genoux de sa mère*, etc.; *Concert champêtre; Gaston de Foix, duc de Nemours*, sous les numéros 999, 1000, 1001 et 1002.

GIOSEPPINO. V. Josepin.

GIOTTINO (Thom. di LAPPO), peintre italien, petit-fils de Giotto, né à Florence en 1324, m. en 1356, n'est plus guère cité que comme auteur d'un grand tableau où Gauthier de Brienne, dit le duc d'Athènes, que les Florentins révoltés avaient chassé de leur ville en 1343, est représenté sous des formes grotesques et entouré d'attributs satiriques. Cette composition n'est pas propre à justifier la grande réputation dont a joui cet artiste.

GIOTTO ou ANGIOLOTTO, diminutif d'ANGIOLO ou ANGELO, peintre, sculpt. et archit., fut appelé aussi *di Bondone* du nom de son père ou *da Vespignano* du nom d'un village de la vallée de Mugello, près duquel il naquit vers 1266 ou 1276. Cet artiste a la gloire d'être un des prem. qui aient ramené la peinture à l'étude de la nature, abandonnée des peintres et des sculpt. depuis plus. S. Son dessin est plus vrai, son style et son coloris plus naturels que ceux de Cimabué, dont il fut l'élève et l'émule. Il a embelli plus. villes de l'Italie, de Provence et du Languedoc de morceaux remarq. Nous citerons entre autres, parce qu'ils existent encore, les 32 sujets puisés dans l'hist. de St François peints sur les murs de la céléb. égl. des franciscains à Assise, une glorification de St François et plus. sujets de la vie de J.-C. Comblé des faveurs de Boniface VIII et de Clément V, Giotto fut encore chargé en 1334 de diriger les travaux des fortifications de Florence; il construisit le *Campanile*, orna ce monument de bas-reliefs et de statues, et mourut dans cette ville en 1336. Quelques-unes de ses peintures ont été gravées par différens artistes. Nous citerons celles de M. Piroli comme les plus propres à faire connaître le génie de cet artiste.

GIOVANE (Juliana, duchesse), née baronne de Mudersbach, dame de l'ordre de la Croix-Etoilée, membre honoraire des acad. de Stockholm et de Berlin, prem. gouvern. de la princesse Marie-Louise (archiduchesse de Parme), née à Wurtzbourg, m. à Ofen en 1805, a pub. les ouv. suiv.: *les Quatre âges du monde*, d'après Ovide, en 4 idylles, en allem., Vienne, 1784, in-8; dissertat. sur cette question: *Quels moyens solides y a-t-il pour conduire les hommes au bien sans employer la force?* en allemand, Wurtzbourg, 1785, in-8; *Lettera di una dama sul codice delle leggi di S. Leucio* (v. Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles), Naples, 1790, in-8; *Lettres sur l'éducation des princesses*, Vienne, 1791, in-8. Tous ces écrits ont été réunis et publiés par Joseph de Retzer, 1 vol. in-8, Vienne, 1793. On doit en outre à Mad. Giovane: *Idee sur la manière de rendre les voyages des jeunes gens utiles à leur propre culture, etc., avec un Précis histor. sur l'usage des voyages*, en allemand, Vienne, 1796, in-8.

GIOVANETTI (Francesco), savant juriscons., né à Bologne au 16e S., remplit avec la plus grande distinction une chaire de droit canonique d'abord dans sa patrie. Cédant aux instances et aux offres brillantes du duc de Bavière, il se rendit à Ingolstadt, et occupa une chaire de la même science pendant 17 années. Les ordres du sénat le rappelèrent à Bologne: il mourut en 1586, emportant avec lui les regrets de tous ses concit. Il avait composé des ouv. de jurisprud. et des ouv. histor. dont la liste se trouve dans les *Notizie degli scrittori bolognesi* de Jean Fantuzzi. V. ce nom.

GIOVANNI (Ser), célèbre conteur florentin du 14e S., n'est connu que comme auteur d'un recueil int. *Il Pecorone nel quale si contengono cinquanta novelle*, Milan, 1558, in-8, Londres (Livourne), 1793, 2 vol. in-8, avec une préface de Gaetano Poggiali et des notes d'Antoine-Marie Salvini. On trouve une analyse intéressante de ces nouvelles dans l'*Hist. litt. d'Italie* par Ginguené.

GIOVANNI DA FIESOLE (Fra N.), peint. tosc., né en 1387, entra à l'âge de 20 ans dans le couvent de St-Dominique de Fiesole, prit l'habit de l'ordre, et s'y fit remarquer par une piété austère qui lui mérita le surnom de *Il beato Angelico*. Après s'être long-temps exercé à orner de miniatures les MSs. et les livres d'église, il exécuta des peintures à fresque dans son couvent, fut appelé à Rome par Nicolas V pour orner la chapelle particulière du Vatican, et mourut dans cette ville en 1455. La grande galerie de Florence possède de cet artiste plus. tableaux de chevalet.

GIOVANNI (Jean de), né en 1699 à Tormine en Sicile, embrassa l'état ecclés. après avoir pris les degrés de docteur en droit. Appelé à la tête d'un collége, il montra beaucoup de fermeté pour le soustraire à l'influence des jésuites, qui, à cette époque, exerçaient le monopole de l'enseignement en Sicile. Plutôt que reculer devant la toute-puissance de cet ordre, il préféra renoncer à ses fonctions. On regrette de lui voir ensuite accepter celles d'avocat fiscal de l'inquisition, qui lui donna un titre pour obtenir la place de *Juge de la monarchie*. Il mourut à Palerme le 8 juillet 1753. On a de lui: *de divinis Siculorum officiis*, Palerme, 1736, in-4;

Codex diplomaticus Siciliæ, ibid., 1743, in-fol. : cet ouv., qui devait avoir 5 vol. in-fol., fut arrêté après la publication du prem. ; *la Storia de' seminarj*, Rome, 1747, in-4 ; *l'Ebraismo in Sicilia*, Palerme, 1748, in-4.

GIOVANNINI (JACQUES-MARIE), célèbre grav. ital., né à Bologne en 1667, m. à Parme en 1717, a pub. en 20 feuilles le fameux cloître de St-Michel-in-Bosco de Bologne par Carrache et ses élèves, et en 12 feuilles la *coupole*, la *tribune* de St-Jean de Parme et le *St Jérôme* du même auteur. Il a aussi gravé 2000 médailles impériales du musée du duc de Parme : elles ont été pub. de 1694 à 1617 avec de savantes notes du P. Pedrusi, jésuite.

GIOVINAZZI (VITO-MARIE), sav. jésuite, né en 1727 à Castellaneta dans le royaume de Naples, professa les b.-lett. et la poésie dans le collége napolitain jusqu'à l'expulsion de son ordre. Il se rendit ensuite à Rome, où il mourut en 1805. On a de lui : *Titi Livii histor. libri XCI fragmentum*, Rome, 1773, in-4 : il fit cette découverte dans la biblioth. du Vatican ; *della città di Aveja, ne' Vestini*, ib., 1773, in-4 ; *In funere Petri III, Lusitaniæ regis, oratio*, ib., 1786, in-fol. (sous le nom d'Altieri) ; *Poematum libellus*, Naples, 1786, in-8 ; *Saggio della buona fede del ex-gesuita Bolgeni*, Florence, 1792 (anonyme).

GIOVIO (BENEDETTO), histor. et poète ital., né à Como en Lombardie l'an 1471, m. en 1544, est aut. d'une *Hist. de la ville de Como*, suivie d'une description du lac du même nom, Venise, Pinelli, 1629, in-4, réimp. en 1722 dans le t. 4 du *Thesaurus rerum italicarum*; un poëme latin intit. *de Venetis gallicum tropæum*, sans date et sans nom de lieu. Il avait écrit plusieurs autres ouv. qui sont restés MSs. dans sa famille. Il eut plus. fils, entre autres Alexandre et Jules GIOVIO, qui cultivèrent aussi les lettres, et dont la même famille possède quelques ouv. MSs.

GIOVIO (PAOLO), frère puîné du précéd., plus connu en France sous le nom de Paul JOVE, célèbre écriv. du 16e S., né à Como en 1483, fit ses études sous la direction de Benedetto, son frère, qui avait 12 ans de plus que lui, se rendit ensuite à Padoue pour perfectionner son instruction, puis à Pavie, où il se fit recevoir docteur en médecine, à Milan, où il suivit les leçons du savant L.-C. Richieri (*Cœlius Rhodiginus*), et enfin à Rome, où il séjourna pendant plus. années sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII, et où il écrivit quelq.-uns des ouvr. dont nous parlerons plus bas. Exerçant la profession de médecin, et comblé des faveurs de Clément VII, Paul Jove perdit tout ce qu'il avait au sac de Rome par l'armée impériale en 1527; mais le pape le dédommagea de ces disgrâces en lui donnant l'évêché de Nocera dans le royaume de Naples. Il accompagna le souverain pontife à Bologne lors du couronnement solennel de Charles-Quint, et fut accueilli avec une grande distinction par cet empereur, et par tous les princes étrangers qui formaient son cortége. Devenu bien plus riche qu'auparavant, il passa le reste de sa vie tantôt dans la somptueuse habitation qu'il avait fait construire au bord du lac de Como sur les ruines de la *Villa* de Pline-le-Jeune, et qu'il appelait son muséum ; tantôt à Rome et dans différentes cours d'Italie, où il se faisait rechercher par l'aménité de son caractère, les agrémens de son esprit et sa gaîté. Il était à Florence auprès du gr.-duc Cosme Ier lorsqu'il mourut d'une attaque de goutte en 1552. Il a laissé plus. ouv. qu'on ne doit pas lire ou consulter sans une gr. défiance, puisque l'aut. avoue lui-même, dans une de ses préfaces, qu'il avait deux plumes, l'une d'or et l'autre de fer, et qu'il se servait tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon l'occasion et le besoin. Les ouv. de Paul Jove, écrits en lat., à deux except. près, sont : *de Romanis piscibus libellus ad Ludov. Borbon., cardin.*, Rome, 1524 ; in-fol., avec un titre plus étendu, ib., 1527, in-8, Bâle, 1531, in-8 ; *Historiarum sui temporis ab anno 1494, ad annum 1547, lib. XLV*, Florence, 1550 et 1552, 2 vol. in-fol., Venise, 1552, 3 vol. in-8, Paris, 1553, 2 vol. in-fol., Bâle, 1567, 3 vol. in-8, etc.; cet ouv., le plus important de ceux de l'aut., a été trad. en ital. par L. Domenichi : la première partie, Florence, 1551, Venise, 1560, in-4, et la deuxième, réunie à la prem., Venise, 1568, 3 vol. in-8 ; Vincent Cartari en a publié un abrégé sous le titre de *Compendio dell' istoria di Paolo Giovio*, etc., Venise, 1562, in-8 ; il en a été fait une traduct. franç. par Denis Sauvage, Lyon, 1552, in-fol., Paris, 1579, 2 vol., id. : les harangues qui s'y trouvent ont été trad. à part par Belleforêt et insérées dans ses *Harangues milit. et concions des princes, capitaines*, etc. ; *Elogia virorum illustrium*, Venise, 1546, in-fol., Florence, 1551, in-fol., Bâle, 1567, 2 vol. in-8 : quelques-uns de ces éloges des grands personnages du temps furent d'abord pub. separément, et ont été trad. en ital. par L. Domenichi ; *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium, VII libris comprehensa*, Florence, 1554, in-4, traduit en ital. par le même ; *Elogia doctorum virorum ab avorum memoriâ publicatis ingenii monumentis illustrium* : les éditions de cet ouv., faites du vivant de l'auteur, étant fort imparfaites, nous ne signalerons que celle pub. à Bâle, 1677, in-fol. ; *Pauli Jovii descriptiones quotquot exstant regionum atque locorum*, Bâle, 1771, in-8 ; *Comment. delle cose de' Turchi*, Venise, 1541, in-8, traduits en latin par François Negri, Paris, 1538, in-8 (il paraît que cette traduction a été faite avant la publication de l'original italien, dont l'épître dédicatoire, adressée à l'empereur Charles-Quint, porte la date de 1531) ; *Ragionamento di Paolo Giovio sopra i motti e disegni d'arme e d'amore volgarmente chiamati imprese*, Venise, 1556, in-8, trad. en franç. par Vasquin Filleul, Lyon, 1561 ; *Lettere volgare di M. Paolo Giovio raccolte per Lodovico Domenichi*, Venise, 1560, in-8. — GIOVIO (Paolo), ou Paul JOVE, dit *le Jeune*, petit-fils de Benedetto Giovio, naquit à Como vers l'an 1530. Il embrassa l'état ecclésiast., et, après avoir été quelque temps archiprêtre de Menagio sur le lac de Como, il rejoignit à Florence le célèbre Paul Jove, son grand-oncle, puis alla à Rome, où il devint successiv. porte-croix du pape Pie IV, et évêque de Nocera. Ayant ensuite résigné cet évêché à l'un de ses neveux, il se rendit en 1561 au concile de Trente, s'y distingua, acquit la bienveillance de St Charles Borromée, revint habiter Nocera, et mourut en 1585, avec la réputation d'un pieux et digne prélat. Il n'a laissé que des poëmes lat., insérées, partie dans les *Elogia virorum literis illustrium* de son grand oncle, partie dans le 5e vol. de la collect. int. *Raccolta d'italiani poeti*, publiée à Florence en 1720. — La même famille a fourni quelques autres savans distingués : le dernier, Jean-Baptiste, comte GIOVIO, né en 1748, est aut. des ouvr. suiv. : *Gli uomini della comasca diocesi antichi e moderni nelle arti e nelle lettere illustri*, Modène, 1784, in-8 ; *Lettre sur le bonheur*, en ital. ; *Essai sur la relig.*, idem, Milan, 1774 ; *Essai de poésie*, id., ibid. ; *Discours sur la peinture*, id., Lugano, sous la rubrique de Lond., 1776 ; *Lettre sur le célèbre peintre Bassan-le-Vieux*, id., ibid., 1777 ; *Pensées diverses*, idem, Como, 1780 et 1781, *Eloges* du comte Algarotti, de Benedetto Giovio et de Paolo l'histor., idem, Modène et Venise, 1783. L'époque de la mort de J.-B. Giovio est inconnue.

GIPHANIUS. V. GIFFEN.

GIRAC (PAUL THOMAS, sieur de), conseiller au présidial d'Angoulême, né dans cette ville vers 1620, mort en 1663, obtint quelque célébrité pour avoir embrassé la défense de Balsac contre Costar au sujet de Voiture (*v.* ces noms). Cette querelle,

qui n'est plus que ridicule aujourd'hui, excita à cette époque une grande fermentation dans la république des lettres. Girac composa d'abord une dissertation lat. en forme de critique où il relevait plus. fautes échappées à Voiture dans ses œuvres diverses ; et il s'ensuivit une polémique avec Costar qui dura sept ans. Tous ces écrits de Girac sont tombés dans un juste oubli.

GIRAC (Franç.-Bareau de), ancien évêque de St-Brieuc, puis de Rennes, et chan. de St-Denis sous le gouv. impérial, né à Angoulême en 1732, quitta la France en 1791, non sans avoir signalé sa résistance aux décrets de l'assemblée constituante relatifs aux réformes ecclés., et vivait dans l'intimité du roi Stanislas Poniatowski à Petersbourg lorsque, conformément aux dispositions du concordat de 1801, sa démission lui fut demandée ainsi qu'aux autres prélats émigrés. L'abbé de Girac, qui comptait alors 35 années d'épiscopat, adressa au saint père, non pas son accession pure et simple, mais la demande de sa démission motivée sur son âge, etc. : improuvant formellement la condescendance du pape Pie VII envers le gouv. républicain, il joignit à cet acte des observations respectueuses, mais énergiques, sur la mesure générale du concordat. Il rentra en France peu de temps après, et m. en 1820. On a pub. à Paris en 1821 une *Notice sur M. F.-B. de Girac, évêque de Rennes*, in-8. Le t. 26 (pp. 125-28) de l'*Ami de la Relig. et du Roi*, et la *Quotidienne* du 7 décembre 1820, contiennent aussi une *notice* sur ce prélat, non moins distingué par les éminentes qualités de son cœur que par son esprit. Les bénéfices considérables dont il était pourvu à l'époque de la révolution lui avaient permis de fonder ou restaurer divers établissemens pieux.

GIRALDES (Franç.), poète et capitaine portugais, né à Lisbonne en 1694, m. à Baçaim en 1729, a chanté en vers latins la victoire remportée par les Portugais sur les Turks, dans le golfe Persique, le 25 août 1719. Ce poème a été impr. à Paris sans date sous le titre suiv. : *Eventus lusitanæ classis quæ à Goâ ad Persiam profecta est.*

GIRALDI (Lilio-Gregorio), savant profond et poète latin du 16e S., né à Ferrare en 1479, fut protonotaire apostolique sous le pontificat de Clément VII, et m. à Ferrare en 1552. Il a laissé différens écrits qui, impr. d'abord séparém., ont été rec. et pub. sous le titre de *Lil. Greg. Gyraldi opera omnia, comment. Jo. Faes, ac animadv. P. Colomesii illustr., curâ Jo. Jensii*, Leyde, 1696, 2 tom. en 1 v. in-fol. Le plus remarquable de ces écrits est celui qui a pour titre : *Hist. de diis gentium XVII syntagmatibus distincta.* Du temps de l'auteur il n'y avait sur la mythol. que l'ouvr. très-imparfait de Boccace intit. : *Genealogia deorum.* C'est Giraldi qui le premier a traité convenablement cette matière en faisant usage, non-seulement de tous les auteurs grecs et latins, mais encore des MSs. et inscriptions anciennes qu'il a consultées et déchiffrées avec beaucoup de sagacité.

GIRALDI CINTIO (J.-B.), poète et littér. célèbre, de la même famille que le précédent, né à Ferrare en 1504, professa la philos. et la médec. à l'université de cette ville pendant douze années. Une querelle qui s'engagea entre lui et Pigna au sujet du *Giudizio intorno a' romanzi*, dont chacun d'eux se prétendait auteur, l'engagea à quitter sa patrie; il n'y revint qu'en 1573, et mourut trois mois après son retour. On a de lui des *Trag.*, au nombre de 9, Venise, 1582, 2 vol. in-8 ; des *Poésies div.* en lat. ; une *Hist. de la maison d'Este*, des *Discours*, des *Harangues*, etc. On regarde comme son meilleur ouvr. celui qui a pour titre : *Gli Ecatomiti, ne' quali si contengono novelle e dialoghi*, Mondovi, 1565, 2 vol. in-8, Venise, 1566 et 1608, 2 vol. in-4 : ces Nouvelles ont été trad. en franç. par Gabriel Chappuis, Paris, 1584, 2 vol. in-8. — Un autre Giraldi (Lucio-Olimpio), que l'on croit de la même famille que les précéd., est aut d'un livre intit. : *Ragionamento in difesa di Terenzio*, Mondovi, 1566, in-8.

GIRALDUS-CAMBRENSIS. V. Barry (Girald).

GIRARD (Jacques), jurisc., né à Tournus en Bourgogne dans le 16e S., m. en 1583, a pub. un livre intit. : *Anchora utriusq. juris, sive tituli totius Cæsarei juris et pontificii, per tabulas*, etc., Lyon, 1551, in-4. Il a traduit les ouvr. suiv. : *De l'admirable puissance de l'art et de la nature*, etc., trad. du lat. de Roger Bacon, et inséré dans un *Rec. de tr. d'alchimie*, Lyon, 1557, in-8 ; *Des choses merveilleuses en nature*, etc., trad. de l'italien du P. C. Celestin, ibid., 1557, in-8 ; l'*Aumosnerie* de J.-L. Vivès, Espag., trad. du latin, ib., 1583, etc.

GIRARD (Jean), poète latin, né vers 1518 à Dijon suivant la *Biblioth. des aut. de Bourgogne*, ou à Auxonne suivant les *Antiq. d'Auxonne* par Jurain, m. dans cette dern. ville en 1586 après y avoir rempli pend. quelq. années les fonct. de maire, est aut. des ouv. suiv. : *Stichostratiæ seu epigrammatum centuriæ V*, Lyon, 1552, in-4 ; *Poemata stichostratia, epinikia græcorum carminum, metamorphosis novem sororum*, etc., ibid., 1558, Paris, 1584, in-4 ; *Chants du prem. avènem. de J.-C., et plus chansons de Carême*, Lyon, 1560, in-8 ; *Epigrammatum legalium liber facetissimus*, Lyon, 1576, Cologne, 1656, in-8 ; *Phantasmatum prosopopœa et alia ejusdem argumenti consolatoria*, Lyon, 1578, in-4 ; *Tr. auquel est naïvement dépeint le sentier que doit tenir l'homme pour bien et heureusement régir et gouverner les actions de sa vie*, ib., 1579, in-16. Le MS. autographe des poésies de Girard est à la bibliothèque du roi.

GIRARD (Philippe), littérat., né à Vendôme au 16e S., a publié en 1587 l'*Eloge de quelque chose*, en réponse au poème latin composé par Passerat, et intitulé *Rien* (nihil).

GIRARD (Albert), géomètre holland., né vers la fin du 16e S., m. en 1634, a laissé entre autres écrits un livre int. *Invent. nouv. en Algèbre*, 1629, in-4 : cet ouvr., suiv. Montucla, est remarquable surtout en ce que l'aut. y laisse entrevoir plusieurs vérités que Descartes a développées plus tard, et montre une connaissance raisonnée et assez étendue des racines négatives ; on lui doit aussi une édition revue et augmentée des œuvres de Stevin, Leyde, 1634, in-fol.

GIRARD (Guillaume), gr.-archidiacre d'Angoulême, mort en 1663, a écrit une *Vie du duc d'Espernon*, dont il avait été le secrétaire, Paris, 1655, in-fol., etc., trad. en angl. par le chev. Cotton, Londres, 1670, in-fol. ; l'*Apologie de M. de Beaufort contre la cour, la noblesse et le peuple*, impr. dans les *Mém.* de La Rochefoucauld et dans les œuvres de St-Evremont ; une *Vie de Balzac*, à la tête des œuvres de cet auteur, etc. — Girard (Michel), abbé de Verteuil, frère du précéd., est aut. des *Dialogues entre deux paroissiens de St-Hilaire sur les ordonnances de quelques évêques contre la traduct. du Nouv. Testament de Mons*, 1667, in-4 et in-12.

GIRARD (Claude), théolog. du parti de Port-Royal, et licencié de la faculté de théologie de Paris, né dans le 17e S., doit l'espèce de célébrité dont il a joui lors des contestations du jansénisme, aux efforts qu'il fit pour concilier les deux partis, et les amener à signer le formulaire. Il a rendu compte de cette négociation dans un écrit intitulé *Relation de ce qui s'est passé depuis un an pour terminer les contestat. présentes*, 1663. On a encore de lui : *Eclaircissement du fait et du sens de Jansénius*, pub. sous le nom de Denis Raymond, Cologne, 1660-62, 4 parties.

GIRARD (Jean), jésuite, né au diocèse de Metz en 1570, m. à Pontarlier en Bourgogne en 1634; après avoir professé les humanités, la philosophie

et la théologie avec distinction dans plus. colléges de son ordre, a laissé des *Pièces de Poésie*, des *Cantiques spirituels*, et des livres de piété, tous impr. à Paris chez Cramoisy. — GIRARD (Ant.), autre jésuite, né au diocèse d'Autun en 1603, mort vers 1680, a composé et a traduit du latin un gr. nombre de livres de dévotion dont on trouvera la longue énumération dans la Biblioth. des aut. de Bourgogne dans Sotwel et dans Moréri.

GIRARD (JEAN), de Villethierri, prêtre de Paris, m. dans cette ville en 1709 à l'âge de 68 ans, a composé un grand nombre d'ouvr. de piété qui forment un cours complet de morale à la portée de toutes les conditions de la vie. Ils ont été pub. sous les titres suiv. : *Le véritable Pénitent; le Chemin du Ciel; la Vie des Vierges, des gens mariés, des veuves, des religieux, des religieuses, des riches, des pauvres, etc.; Traités de la vocation, de la flatterie, de la médisance; la Vie de St Jean de Dieu*, Paris, 1791, in-4, etc., etc.

GIRARD (JEAN-BAPTISTE), jésuite et préd. devenu fameux par une aventure dont le récit se trouve dans le t. 2 des *Causes célèb. et intéressantes* de Richer, né à Dôle en Franche-Comté vers 1680, était recteur du sémin. roy. de la marine à Toulon, et se livrait à la direction des consciences, lorsque parmi ses pénitentes il distingua Catherine Cadière, jeune personne d'une gr. beauté. Les pieux excès auxquels s'abandonna celle-ci détermina le R. P. à rompre avec elle; mais Catherine, irritée de ce refroidissement, accusa son directeur de séduction, d'inceste spirituel, de magie et de sorcellerie. Le procès fut instruit au parlem. d'Aix, et le P. Girard fut acquitté à la majorité d'une seule voix, par arrêt du 10 oct. 1731; il m. deux ans après à Dôle, où il s'était retiré. Toutes les pièces du *Procès du P. Girard* ont été rec. et publ. en 2 vol. in-f., puis à La Haye, 1731, 8 vol. in-12 : quelq. exempl. de l'édition in-fol. sont accomp. de grav. obscènes.

GIRARD (GABRIEL), célèbre grammair. franç., né à Clermont en Auvergne vers 1677, secrétaire-interprète du roi pour les langues esclavonne et russe, chapelain de la duchesse de Berry, fille du régent, membre de l'acad. franç., m. en 1748, a laissé : *La justesse de la langue franç.*, ou *les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, 1718; réimpr. en 1736 sous le titre de *Synonymes franç.*, avec des augmentat. et de nouv. développem.; en 1769, par Beauzée, et en 1808, Paris, 2 v. in-12, sous le titre de *Dictionn. universel* : cet ouvrage, dont l'abbé Girard n'avait trouvé de modèle dans aucune langue, a été imité par les Allemands et par les Anglais; *Vrais Principes de la langue franç.*, ou *la Parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage*, 1747; *l'Orthographe franç. sans équivoque et dans ses principes natur.*, Paris, 1716, in-12; une trad. fr. de l'*Oraison funèbre de Pierre-le-Grand*, écrite en russe par Théophane Procopowich, Paris, 1726.

GIRARD (N.), curé de St-Loup au 18e siècle, n'est connu que comme aut. d'un livre intitulé *les Petits Prônes*, ou *Instructions familières pour les Peuples de la campagne*, Lyon, 1753, 1760, 1766, 8 vol. in-12; Bruxelles, 1769, 4 vol. in 12: trad. en lat. sous le titre de *Conciones in dominicas et festa usui parochorum*, Augsb., 1766, 4 v. in-8.

GIRARD (GILLES), poète lat., né à Campière, diocèse de Coutances, en 1702, m. en 1762 dans la commune d'Harmenville dont il était curé, a laissé plus. pièces de vers lat. et franç. qui ont été couronnées aux palinodes de Caen et de Rouen, et imprimées séparément. *

GIRARD (l'abbé N.), profess. de rhétor., puis principal du collége fondé à Rhodez par l'archev. de Cicé, s'acquitta avec zèle de ses fonct. jusqu'à l'époque de la constit. civile du clergé, à laquelle il refusa d'accéder; et, lors de la création des Lycées, il fut appelé par le vœu de ses concitoyens à la place de proviseur de celui de Rhodez, ville où il m. en 1822. Ce vénérable précept. eut la gloire de former, entre autres élèves d'une éminente distinction, M. l'abbé Frayssinous, aujourd'hui gr.-maître de l'université. On a de l'abbé Girard *Préceptes de Rhétorique tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes*, Rhodez, 1787, in-12; ibid. 1822, 7e édit. On trouve sur lui une *Notice* dans le *Journal des Débats* du 17 mai 1822.

GIRARD (FRANC.-NARCISSE), médecin vétérin., né à Paris en 1796, m. le 22 octobre 1825, prof. d'anat. et de physiol. à l'école d'Alfort, inspect. vétérinaire et membre de l'acad. roy. de médec., avait succédé en 1821 à son père, dans la chaire d'anat. et de physiol. de l'école d'Alfort, que celui-ci avait remplie avec distinction pend. 24 ans. Les talens du jeune profess. attirèrent à son cours une foule d'étrangers, et lui acquirent une réputation très-distinguée dans le monde savant. Il fut chargé depuis 1824 de la rédaction du journal vétérinaire annexé à la *Nouv. Biblioth. médic.*, et a enrichi ce rec., ainsi que le *Bulletin univ. des Annonces scientifiques*, d'un gr. nomb. d'art. et d'analyses d'ouv. sur la science vétérin. On trouve aussi divers morc. de lui dans les *Archives médic.* M. Bouley jeune, vétérin. à Paris, membre adjoint de l'acad. royale de médecine, a pub. sur F.-N. Girard une *Notice* intéressante, Paris, 1825, in 8 d'une feuille.

GIRARD DE LOURMARIN (HENRI-PIERRE de), philos. et lettré, m. à Paris en 1809, est aut. d'un ouv. intit. *l'Ami de la Nature*, 1787, grand in-12, traduit en allem., etc. — Ignace-Henri-Frédéric, son fils, mort en 1819 à Marseille, où il venait de terminer de grands moulins à vapeur, a contribué avec M. Philippe de Girard, son frère, à la découverte ou au perfectionnement de plus. procédés utiles pour diverses branches de fabrication. Ils ont construit en commun quelques instrum. d'optique, diverses machines à vapeur pour filature du lin, etc.; mais, malgré le mérite réel de cette dern. invent., c'est principalem. à celle des lampes dites *à la Girard*, que ces deux frères doivent la popularité de leur réputation : M. H. de Girard, fils d'Ignace-H.-Fréd., et aujourd'hui officier d'état-major, a joint aux titres de célébrité de ces mécaniciens habiles un titre nouveau par l'invention des terribles armes à vapeur qui ont été récemment perfectionnées en Angleterre.

GIRARDET (JEAN-BAPTISTE), doct. en médec. à Lons-le-Saunier dans le 17e S., est aut. des deux ouvr. suiv. : *OEuvres diverses, où l'on remarque plus. traits des Histoires saintes, profanes et natur.*, Lyon, 1675, in-12; *le Miracle de la nature, ou la guérison de toutes sortes de maladies par l'usage des eaux de Louverot, près de Lons-le-Saunier*, Besançon, 1677, in-12 : l'abbé d'Artigny accuse Girardet d'avoir entièrement pillé le premier de ces deux ouvrages sur les leçons de Pierre Messie.

GIRARDET (JEAN), peintre, né à Lunéville en 1709, étudia d'abord sous Claude Charles, profess. de dessin à Nanci, se perfectionna en Italie par l'étude des chefs-d'œuvres des grands maîtres, et revint enrichir sa patrie de plus. tableaux estimés. On regarde comme son chef-d'œuvre une *Descente de Croix* qu'il avait faite pour une des églises de Nanci. Il mourut dans cette ville en 1778.

GIRARDET (PIERRE-ALEXIS), jésuite, né en 1723 à Nozeroy en Franche-Comté, m. en 1789, a pub. un *Nouv. Système sur la Mythologie*, Dijon, 1789, in-4, 1re partie : la 2e est conservée en MS. dans la biblioth. de Besançon. — GIRARDET (D.-P. Philibert), bénédictin de St-Maur, mort en 1754, est connu pour avoir achevé le *Dictionn. hébreu* de D. Guarin, 1746, 2 vol. in-4.

GIRARDET (ABRAHAM), grav. en taille-douce, né en 1764 au Locle, canton de Neuchâtel (Suisse), m. à Paris en 1823, s'était rendu dans cette ville à 18 ans, et y travailla d'abord sous Benj.-Alph. Nicolet.

es plus belles pl. sont : une *Transfiguration*, qui btint l'accessit au concours des prix décennaux ; *Enlèvement des Sabines*, d'après Le Poussin ; le *'riomphe de Titus et de Vespasien*, d'après Jules lomain ; une *Cène*, d'après Champagne ; un *Christ nort*, d'après André del Sarto, etc. On a encore de ui plus. statues antiques, notamm. *le Centaure*, et n nombre infini de vignettes, parmi lesquelles il uffira de citer celles de l'*Anacréon* de M. de Saint-*'ictor*, Paris, Nicole, 1813, et 1818, in-12 et in-8. irardet donnait la dernière main à la belle grav. eprés. la *Mort du duc de Berri*, lorsqu'il termina a laborieuse carrière.

GIRARDI (MICHEL), anatomiste et physic. ital., é en 1731 à Limone di Benaco dans le territoire resciau, remplaça le célèbre Morgagni dans la haire d'anatomie à l'univers. de Padoue, professa a même science à l'univers. de Parme, et mourut n 1797. Il était associé à l'institut de Bologne, grégé à la société italienne des sciences et à la soiété roy. de Madrid. On a de lui : *De uvâ ursinâ*, 'adoue, 1764, in-8, fig. ; *Lettera sul ritorno del njuolo dopo l'inserto*, ibid., 1766 ; *Illustratio taularum Joannis Dominici Santorini*, Parme, 1775, *De origine nervi intercostalis*, Florence, 1791, nalysé en franç. par l'abbé Rosier, dans son jouril de physique, nº de sept. 1792 ; *Prolusione ulle cose anatomiche*, Parme, 1781 ; plus. dissertations anatomiq. insérées dans les *Memorie della ocietà italiana*.

GIRARDIN (JACQUES-FÉLIX), docteur en théoogie, curé de Fréjus, né dans cette ville en 1678, n. en 1753, a laissé les ouvr. suiv. : *Histoire de la ille et de l'église de Fréjus*, Paris, 1729, 2 part. n-12 ; *Histoire de St Ansile, patron de Callas* (près e Draguignan), Aix, 1750, in-12 ; *Vie du serviteur de Dieu Franç. Mets,.. ermite du cap Roux*, b., 1752 ; *Vie du serviteur de Dieu Laurens Bonomme, solitaire près de Fréjus*, in-12, sans ate ; *Songe historique*, pièce de vers in-12, sans ate, sur la naissance de Cornélius Gallus, Fréus. — GIRARDIN (Jean-Baptiste), prêtre du diocèse e Besançon, mort en 1783 à Mailleroncourt-St-'ancras, où il était curé, a donné les ouvrages suivans : *Réflexions physiques en forme de comment. ur le chapitre 8 du livre des Proverbes, depuis le erset 22 jusqu'au verset* 31, Paris, 1758, Besanon, 1759, in-12 ; *L'incrédule désabusé par la onsidération de l'univers, contre les spinosistes et es epicuriens*, Epinal, 1766, 2 vol. in-12. On lui ttribue la *Lettre d'un gentilh. à un docteur*, etc., ubliée à Epinal, 1762, in-12.

GIRARDIN ou GÉRARDIN (RENÉ-LOUIS, maruis de), maréchal-de-camp, né à Paris en 1735, riginaire de la famille noble des *Gherardini* de 'lorence, est le premier qui essaya en France de lonner aux jardins d'agrément ces formes pittoesques, dont les parcs d'Ermenonville offrent enore aujourd'hui l'un des plus élégans modèles. 'est dans cette propriété que le marq. de Girardin ecueillit J.-J. Rousseau parvenu à sa triste vieilesse : on sait que l'aut. d'*Emile* trouva un peu de epos et la mort dans cet asile. Girardin a pub. un uv. très-estimé et trad. en plusieurs langues sous e titre : *de la Composition des Paysages, ou des noyens d'embellir la nature près des habitations, n y joignant l'utile à l'agréable*, Paris, 1777, e édit., 1805, in-8. On lui doit encore un *Discours ur la nécessité de la ratification de la loi par la olonté générale*, 1791, in-8. Il est mort en 1808.

GIRARDON (FRANÇOIS), célèbre sculpt. franç., né à Troyes en 1627 ou 1630, vint à Paris où ses remiers essais lui méritèrent l'appui du président Séguier, et par suite la protection de Louis XIV, qui l'envoya étudier la sculpture à Rome. A son reour il était déjà l'un des prem. sculpteurs de son emps. L'acad. de peinture l'appela dans son sein en 1657, et il en fut nommé chancelier en 1695. En 1690, après la mort de Lebrun, son maître et son ami, il obtint l'inspection générale des sculptures de France. Girardon a enrichi les jardins de Versailles et de Paris d'un grand nombre de groupes et de statues. Son chef-d'œuvre est le superbe *Cénotaphe du cardinal de Richelieu*. Ses autres productions principales sont : *une Statue équestre de Louis XIV*, fondue d'un seul jet, et détruite pend. la révolution de 1793 ; *l'Enlèvement de Proserpine ; la Fontaine de Saturne ; la Figure de l'Hiver* ; des *Bustes* de Louis-le-Grand, etc., etc. La Fontaine et Boileau ont célébré dans leurs vers le talent de Girardon, qui mourut à Paris le 1er sept. 1715. — Catherine DUCHEMIN, sa femme, née en 1629, m. en 1698, membre de l'acad. roy. de peinture, se fit aussi un nom dans les arts par des tableaux de fruits et de fleurs.

GIRARDOT (JEAN), sieur de Beauchemin, né à Nozeroy en Franche-Comté vers 1590, d'abord avocat, puis conseiller au parlement de Dôle, enfin vice-présid. du parlem., se distingua par sa fermeté et son courage comme membre du conseil supérieur chargé de la défense de la province en 1636, et m. en 1651. On a de lui : deux *Mémoires* en faveur de Henri Boutechoux, directeur des salines, accusé de malversations, Lyon, 1615, et Anvers, 1619, in-8 ; *Le chemin de l'honneur de la noblesse catholique dans le monde*, Dôle, 1627, in-8 ; et *la Bourgogne délivrée*, ouvr. cité par L. Petrey, et qu'on suppose être le même que la *Relation somm. de la guerre du comté de Bourgogne*, du même, resté inédit.

GIRAUD (JEAN-BAPT.), oratorien, né à Troyes en 1701, m. à Rouen le 25 oct. 1776, professa successivement les humanités, la rhétor. et la philos. en différens lieux, et dans ses loisirs cultiva la poésie latine, pour laquelle il avait un goût très-vif. A un grand fonds de modestie et de franchise il joignait des formes originales et un caractère de bonhomie qui l'ont fait comparer à La Fontaine, dont il a assez bien rendu les fables en vers lat. L'édition la plus estimée de cette traduct. est celle de Rouen, 1775, 2 vol. in-8, avec le français en regard, ou 2 vol. in-12, sans le texte français. L'*Eloge* du père Giraud a été prononcé en 1777 à l'acad. de Rouen par Haillet de Couronne, secrét. perpétuel.

GIRAUD (CLAUDE-MARIE), médecin et littérat., né à Lons-le-Saunier en 1711, m. à Paris vers 1780, a pub. un assez grand nombre d'ouvr. peu remarq. auxquels il n'a point mis son nom. Nous citerons entre autres : *La Peyronie aux Enfers*, ou *Arrêt de Pluton contre la Faculté de Médecine* (au sujet de la dispute qui s'était élevée entre les médecins et les chirurgiens sur la prééminence de leur art), chez Minos, 1742, in-12, en vers ; *Diabotanus*, ou *l'Orviétan de Salins, poëme* (en prose) *traduit du languedocien*, Paris, 1749, in-12 ; réimpr. sous le titre suiv. : *la Thériacade*, ou *l'Orviétan de Leodon*, poëme héroï-comique, suivi de la *Diabotanogamie*, ou *les Noces de Diabotanus*, Genève (Paris), 1769, 2 vol. in-12 ; *Epître du Diable à M. de Voltaire*, 1760, in-8, etc.

GIRAUD (BRUNO), chirurg. en second de l'Hôtel-Dieu de Paris, né à Dompierre, départem. de la Mayenne, vers 1760, mort en 1811, fut un très-habile praticien. La réputation qu'il s'était acquise lui valut la place de premier chirurgien de Louis (Buonaparte), roi de Hollande, et il occupa ce poste jusqu'à la réunion de ce pays à l'empire franç. en 1810. Giraud avait entrepris un *traité de clinique externe*, dont il n'a publié qu'un fragment. Il s'était occupé particulièrem. des maladies des yeux ; et on lui doit un petit instrument destiné à porter le fil qui doit servir à placer le séton à l'extérieur du canal nasal, dans l'opérat. de la fistule lacrymale.

GIRAUD (PIERRE-FRANÇ.-FÉLIX-JOS.), littérat., né en 1764 à Bacqueville (Normandie), m. à Paris en 1821, avait été chef du bureau des journaux à

la préfecture de police sous le directoire, et fut depuis attaché à la rédact. de différ. feuilles périod., mais dans des fonctions très-infimes. On a de lui un assez grand nombre d'ouv. dont on peut voir la liste dans l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul (2e année, pages 197-98). Nous citerons seulement les suivans: *Mém. sur la colonie de la Guyane franç.*, etc., 1804, in-8; *Aristippe*, opéra, 1808, in-8; *Beautés de l'Hist. d'Italie*, ou *Abrégé des Annales ital.*, Paris, 1816, 2 vol. in-12; *Beautés de l'Hist. de l'Inde*, etc., ibid., 1821, 2 vol. in-12. Giraud a fourni plusieurs articles à la *Biogr. univ.* de Michaud, et il a travaillé tour à tour à la rédaction de l'*Observateur des Spectacles*, du *Courrier de l'Europe*, du *Journal de Paris* et du *Constitutionnel*.

GIRAUDEAU (Bonaventure), jésuite, né au bourg de St-Vincent-sur-Jard, diocèse de Luçon en Bas-Poitou, m. en 1774 après avoir professé les b.-lett. pendant plus. années et rempli l'emploi de secrétaire-général de son ordre, a laissé différens ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse: *Introd. in linguam græcam*, Rome, 1739, 1777, 4e édit., 5 vol.; *Praxis linguæ sanctæ*, ou dictionn. hébreu-lat., La Rochelle, 1757, in-4; l'*Evangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, Paris, 1773, 13 vol. in-12, 1778, 8 vol. in-12; *Histoires et Paraboles du P. Bonaventure*, Paris, 1766, in-12.

GIRAULT (Benigne), médecin à l'hôpital civil d'Auxonne, né dans cette ville en 1725, et m. en 1795, a pub. deux *Mém. sur le privilège des gradués et sur le danger de permettre l'exercice de l'art de guérir à ceux qui ne peuvent justifier d'études préalables*, Dijon, 1754; *Observ. de méd. pratique faites dans les salles militaires de l'hôpital d'Auxonne pendant l'année 1783*, insérées dans le *Journal de médec. milit.*, 1784 *et* 1785; *Observat. sur les fièvres intermittentes traitées depuis 5 ans dans la salle milit. du même hôpital*, imprimées en 1788 dans le recueil des *Observat.* faites dans le département des hôpitaux civils.

GIRAULT (Claude-Xavier), fils du précéd., ancien conseiller à la cour des comptes de Bourgogne et de Bresse, memb. des acad. de Besançon, de Dijon, présid. de la commission des antiquités du départ. de la Côte-d'Or, et membre de plusieurs autres sociétés savantes, né à Auxonne en 1764, mort en 1823, juge de paix à Dijon, avait rempli pendant quatre ans les fonctions de maire dans sa ville natale (1801-1805), et y fut conservateur de la biblioth. publique durant les trois années suiv. M. C.-N. Amanton a pub. sur Cl.-X. Girault (dans les nos 89-93 du *Journal de la Côte-d'Or*, année 1823), une *notice* intéressante où il donne le détail des écrits de cet infatigable aut., au nombre de 63, divisés en 3 séries, temps anciens, moyen âge et temps modernes. Cette notice a été impr. à Dijon, 1823, in-8. M. A. Mahul a reproduit la longue énumération des ouvr. de Girault dans son *Année nécrol.*, 4e année. Ces écrits ont été impr. en partie dans le *Mag. encycl.*, dans l'*Ann.* et le *Journ. de la Côte-d'Or*, et dans les *Mém.* des div. soc. sav. dont il était membre. Nous citerons seulement les suiv.: *Système de Bibliogr.*, extrait du cours de bibliogr. de Marseille, Dijon, Frantin, 1809, in-8; *Essais hist. et biogr. sur Dijon*, ib., 1814, in-12; *Ann. histor. et statist. de la Côte-d'Or* pour les années 1820-1824, 4 vol. in-12; *Particular. inéd. ou peu connues sur La Monnoye, Crébillon et Piron, rec. par M. C.-X. Girault, avec des notes de M. C.-N. Amanton*, ib., 1822, broch. in-8. Il a paru en 1822 à Dôle (Jura) un *Précis histor. sur Franç.-Felix Girault* (v. l'art. suiv.), *par Cl.-X. Girault, jurisconsulte*, etc., in-8 d'une feuille. — Girault (François-Félix), baron de Martigny, colonel de dragons, officier de la lég.-d'honn., né à Châlons-sur-Saône en 1771, de la même famille que les précédens, mort en 1809 d'un coup de boulet qu'il reçut aux avant-postes de Ciudad-Real, où il commandait le 12e régiment de dragons, était entré au service comme sous-lieut. en 1791.

GIRIEUX (Anne-Marie DUBREUIL de Ste CROIX, comtesse de), ancienne chanoinesse du chapitre de Neuville, près de Lyon, née en 1752 à Rillieux (Bresse), morte à Chiloup près de Montluel en 1825, a pub.: *Rec. de poesies fugit. par Mad. la comtesse de G.....*, Lyon, Bohaire, 1817, in-8.

GIROD (Pierre-Franç.-Xavier), médec., né en 1735 à Mignovillard près de Salins, s'est rendu célèbre par son zèle à propager dans la Franche-Comté la pratique de l'inoculation qu'il avait introduite le premier dans cette province. Nommé en 1763 médecin en chef des épidémies de la province, Girod mourut victime de son dévouement pendant l'épidémie meurtrière qui s'était declarée à Chatenoy en 1783; il était membre de la société royale de médecine. Son *Eloge*, par Vicq d'Azir, a été impr. dans les *Mém.* de cette société. On trouve aussi dans ce recueil plusieurs *Mém.* de Girod sur la nature et le traitement des maladies épidémiq.

GIRODET-TRIOSON (Anne-Louis), l'un des plus grands peintres de l'école moderne, élève de David, qui n'a pas craint de l'appeler son plus bel ouv., né à Montargis en 1767, m. à Paris le 9 décembre 1824, avait été confié dès sa jeunesse aux soins de M. Trioson, son tuteur, et depuis son père adoptif; et il a immortalisé le souvenir de l'attachement et de la reconnaissance qu'il lui conserva toujours en associant à son nom celui de l'homme pour lequel il avait toute la vénération d'un fils. Les dispositions dont la nature l'avait doué furent secondées par son ardeur pour l'étude. Il fit à 13 ans le portrait de son père, et à 22 il gagna le gr. prix. S'étant rendu à Rome comme pensionnaire, il paya la dette que lui imposait cette qualité en composant un chef-d'œuvre, *le Sommeil d'Endymion*: ce tableau fut suivi de celui d'*Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce*, qu'il fit pour M. Trioson. Les prem. troubles de la révol. franç. ne tardèrent pas à éclater: ils rendaient le séjour de l'Italie dangereux pour la sûreté du jeune artiste; mais celui-ci ne put se décider à abandonner sitôt une terre où l'attachaient son enthousiasme et son génie: il ne rentra en France qu'après avoir visité Naples, et avoir reçu à Gênes, où il était tombé malade, les soins empressés de M. Gros, alors officier d'état-major, et depuis son émule et son digne panégyriste. Consacrant dès cette époque tous ses instans à la composition de nouveaux chefs-d'œuvre, il donna successivement une *Scène du déluge*, tabl. qui l'emporta sur les *Sabines* de David au concours du grand prix de peinture histor., les *Funérailles d'Atala*, la *révolte du Caire*, et enfin *Pygmalion et Galatée*: tels sont du moins les principaux titres de gloire de cet artiste célèbre, que la mort a enlevé trop tôt à l'école française. Plus. hommages poétiques et littéraires rendus à la mémoire de Girodet ont paru à l'époque de sa mort. Nous citerons entre autres: *Sur Girodet*, par Mad. la princesse Constance de Salm; *Notice nécrol. sur Girodet* par M. P.-A. Coupin. On a également pub.: *Catalogue des tableaux, esquisses, dessins et croquis de M. Girodet-Trioson*, etc., rédigé par M. Pérignon, son élève, Paris, 1825, in-8; *les Amours des dieux*, recueil de composit. dessinées par Girodet, et lithogr. par ses élèves, avec un texte explicatif par M. P.-A. Coupin, Paris, 1825 et 1826, 4 livraisons in-fol.; *Anacréon: Rec. de compos. dessinées par Girodet, et grav. par M. Châtillon, son élève, avec la trad. en prose des odes de ce poète, faite également par Girodet*, Paris, 1825 et 1826, in-4, 9 livraisons; *l'Eneide, suite de compositions dessinées au trait par Girodet, et lithographiées par Aubry Lecomte*, 1825, in-fol. On attribue à Girodet la *Critique des Critiques du Salon de* 1806, Paris, 1806, in-8.

GIRON (Francisco-Hernandez), un des compagnons de Pisarre dans la conquête du Pérou, acquit une fortune considérable; et, profitant du crédit qu'elle lui donnait auprès des Espagnols, leva l'étendard de la révolte pour s'emparer du gouvernement. Deux victoires remportées sur les troupes royales devaient favoriser l'accomplissement de ses projets ; mais il ne sut pas en recueillir le fruit, se laissa battre à Pacava en 1554, fut fait prisonnier, et condamné à mort.

GIRON-GARCIAS DE LOAYSA (don Pedro), savant espagnol, aumônier de Philippe II, précepteur de l'infant (Philippe III), archev. de Tolède, né à Talavera en 1542, m. en 1599, a laissé une *Collect. des conciles d'Espagne*, Tolède, 1594, avec notes et corrections.

GIRON (dom Pierre). V. Ossone.

GIRONCOURT (Henri-Ant. REGNARD de), ancien jésuite, conseiller et chev. d'honneur au bureau des finances de la génér. de Metz et d'Alsace, né à Nanci en 1719, m. dans les dern. années du 18e S., avait d'abord professé la rhét. et la philos. dans div. colléges de sa société. Il encourut la censure de ses supérieurs pour avoir publ. en 1741 une ode sur la naiss. de l'arch. Joseph, depuis emper. On a de lui : *Tr. hist. de l'état des trésoriers de France et généraux des finances*, etc., Nanci, 1776, in-4 ; différens *Mém.* ou factums dans une contestation qui s'éleva au sujet d'un privilége entre les commerçans et le chapitre de Nanci (impr. de 1740 à 1751); enfin une *Hist. de Lorraine*, et des relat. de *Voyages* dans cette province restées MSs.

GIROULT (Etienne), député du départ. de la Manche à l'assemblée nationale, né en 1756 à Chérencé-le-Héron, près de Villedieu, s'était d'abord livré à l'étude des lois, et commençait à se distinguer au barreau de Rouen lorsque son penchant pour la littér. l'amena à Paris. Appelé par ses compatriotes au sein des assemblées électorales de la Manche, puis député à l'assemblée nation., Giroult se fit remarquer par la modération de ses principes. Sous le régime de la terreur, il avait pris la fuite pour se soustraire à l'échafaud : poursuivi d'asile en asile, il crut trouver son salut dans le clocher d'une église; mais, une solive ayant manqué sous ses pieds, il tomba du haut de l'édifice, et mourut peu d'heures après, le 10 décembre 1793.

GIROUST (Jacq.), jésuite, né à Beaufort en Anjou l'an 1624, m. en 1689 avec la réputat. d'un des meilleurs prédicat. de son temps, a laissé des *Serm.* pub. par le P. Bretonneau, Paris, 1700, 3 vol.

GIROUST (Franç.), habile compositeur de musique sacrée, membre de l'institut, ex-surintend. de la musique du roi, etc., né à Paris en 1730, m. en 1799, concierge du château de Versailles (appelé alors *palais national*), avait suivi dès l'âge de 7 ans, comme enfant de chœur à Notre-Dame, les leçons de Goulet, et montra de telles dispositions qu'il devint à 19 ans maître de musique de la cathédrale d'Orléans. Après avoir obtenu un double prix dans le concours ouvert à Paris pour un concert spirituel sur le psaume *Super flumina Babylonis*, il composa sa magnifique musique du *Regina cœli*, qui lui valut l'emploi de maître de musique à la chapelle du roi. Privé par la révolution de la brillante fortune qu'il avait acquise, F. Giroust trouva dans la pratique de toutes les vertus domestiques un adoucissement à l'injuste oubli dans lequel il végétait; mais il ne put long-temps supporter les inquiétudes dont l'accablait l'aspect d'un avenir misérable pour sa nombreuse famille. Il succomba à une maladie aiguë au moment même où le gouvernement venait de lui accorder le secours tartif d'une pension de 800 fr. On trouvera de plus amples détails sur la vie et les travaux de cet artiste distingué dans son *Éloge histor.* pub. par Marie-Françoise de Beaumont d'Avantois, sa veuve, Versailles, J.-P. Jacob, in-8 de 19 pages, sans date. Nous citerons seulement, outre ses chants civiques pour les fêtes nationales et décadaires, la belle musique du morceau commençant par ces mots : *Nous ne reconnaissons sous l'empire des lois*, etc., celle d'une partie de l'ode de Thomas *sur le temps*, et des passages les plus frappans de l'*Epître au peuple* du même.

GIRS (Gilles), savant suédois, m. à Stockholm en 1637, a traduit en suédois le *Discursus militaris* de Fr.-Marie de Novère; et l'on a de lui un *Tr. de la vraie noblesse*, etc.; *Annales des règnes de Gustave Ier, d'Eric XIV et de Jean III*, 1674 et 1745.

GIRTANNER (Christophe), médecin, conseiller privé du duc de Saxe-Cobourg, né à Saint-Gall en 1760, mort en 1800 après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, a écrit en allem. plusieurs *Tr.* spéciaux de médecine, de chimie et de politique. Les plus remarq. de ses écrits sont les suiv. : *Sur les malad. véner.*, Gottingue, 1788-89, 3 vol. in-8, trad. en italien, Venise, 1801, 4 vol. in-8, en hollandais (la prem. partie seulement), Leyde, 1796; *Nouvelle nomenclature chimique pour la langue allem.*, Berlin, 1791, in-8; *Nouvelles histor. et consider. polit. sur la révol. franç.*, Berlin, 1791-97, 13 vol. in-8; *Tableau de la vie domestique, du caractère et du gouvernem. de Louis XVI*, Gottingue, 1793, in-8; une trad. allem. des *Mém. du general Dumouriez*, avec des notes, ibid., 1794, 2 vol. in-8.

GIRTIN (Thomas), peintre, né en 1773, s'était déjà acquis une réputation distinguée par plus. bons ouv. lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1802. On cite comme ses meilleures compositions les *Panorama de Londres* et *Vues de Paris*.

GIRY (Louis), avocat-gén. près des chambres d'amortissement et des francs-fiefs, un des prem. memb. de l'acad. franç., né à Paris en 1595, mort dans la même ville en 1665, a trad. du latin, du grec et de l'italien les ouv. suivans : *de la Louange d'Hélène* d'Isocrate, Paris, 1640, in-12; l'*Apologie de Socrate et le Criton de Platon*, ib., 1643, in-12; *la 4e Catilinaire et le dialogue des orateurs illustres* de Cicéron, ib., 1652, in-12; *des Causes de la corruption de l'éloquence* de Tacite, Paris, 1630, in-4; l'*Hist. sacrée* de Sulpice-Sévère, ib., 1652, in-12; l'*Apologetique* de Tertullien, ibid., 1636, in-8; le *Tr. de la resurrect. de la chair* du même auteur, 1661, in-12; *les Epîtres choisies de St Aug.*, ibid., 1653-58, 5 vol. in-12; *la Pierre de touche polit.* de Boccalini, ibid., 1624, in-8, etc. — Giry (François), relig. minime, fils du précéd., né à Paris en 1538, mort dans l'exercice des travaux apostoliques en 1628, avait rempli diverses fonctions importantes dans son ordre. On a de lui : *Dissert. chronol. de anno natali et ætate sancti Francisci de Paulâ*, Paris, 1680, in-8; *Vie du P. Pierre Moreau, avocat au parlement, puis fondat. et relig. du couvent des Minimes de Soissons*, ib., 1687, in-12; *la Vie de M. Olier, curé de St-Sulpice*, 1687, in-12; *les Vies des saints pour tous les jours de l'année*, avec le *Martyrol. rom.*, Paris, 1715, 2 vol. in-fol., 2e édit., et d'autres ouv. MSs.

GIRY (Odet-Joseph de VAUX de), abbé de Saint-Cyr, né au commencement du 18e S. à Bagnols, m. en 1761, fut sous-précepteur du dauphin, fils de Louis XV, et membre de l'acad. française en 1742. Il était, dit-on, versé dans les langues grecq. et latine, et il ne négligea rien pour en inspirer le goût à son élève. Cependant ce prince se plaignit d'avoir été mal élevé, et recommença ses études.

GISBERGE ou ERMISINDE, prem. reine d'Aragon, fille de Renaud, comte de Bigorre, prit en main les rênes de l'état après la mort de Ramire, son époux, tué dans une bataille en 1063, gouverna avec gloire, et partagea son autorité avec don Sanche, son fils.

GISBERT (Jean), jésuite et théol. célèbre, né à Cahors en 1639, professa avec la plus grande dis-

tinction à l'univ. de Toulouse, fut nommé recteur du collége de cette ville, puis provincial, et mourut en 1711. On a de lui : *In summam sancti Thomæ quæstiones juris et facti theologiæ*, 1670, in-fol.; *Vera idæa theologiæ cum hist. eccles. sociata*, Paris, 1689, in-12; *Dissert. acad.*, etc., ib., 1688, in-8 : Moréri donne la liste des pièces contenues dans ce recueil : *Scientia relig. univ.*, ib., 1689, 2 vol. in-8; *Antiprobabilismus, sive tractatus theologicus fidelem totius probabilismi stateram continens*, ibid., 1703, in-4. — GISBERT (Blaise), jés., né à Cahors en 1657, m. à Montpellier en 1731 avec la réputation d'un prédicateur distingué, a laissé : *Le bon goût de l'éloquence chrét.*, Lyon, 1702, in-12 : cet ouvr. a été réimpr. avec beaucoup de changemens et d'augmentations sous ce titre : *Éloquence chrét. dans l'idée et dans la pratique*, Lyon, 1715, Amsterdam, 1728, in-12, avec les notes du célèbre Jacques Lenfant, protestant; traduit en italien, en allemand, etc.; *Histoire crit. de l'art de prêcher chez les Franç., depuis les prem. années de François Ier jusqu'au règne de Louis XIV*, MS.

GISCALA (JEAN de), personnage célèbre dans l'histoire des Juifs par sa force, son audace et ses crimes, avait commencé par voler sur les grands chemins. Il avait réuni autour de lui 400 vagabonds, lorsque, affectant tout à coup de revenir à une meilleure vie, il se fit charger des fortifications de Giscala, sa ville natale, s'enrichit par toutes sortes d'exactions, et voulut faire assassiner Josèphe l'historien pour s'emparer du gouvernement. Ce projet n'ayant point réussi, Jean sortit de la ville, y rentra au moment où les Romains vinrent camper sous les murs, s'échappa par la ruse, et se réfugia à Jérusalem. Cette ville était déchirée par des divisions intestines : les troubles s'augmentèrent à l'arrivée de Jean de Giscala, qui, favorisant tantôt les zélateurs, tantôt les partisans d'Ananus, n'avait d'autre but que d'écraser les deux partis afin de rester le maître. Au commencement du siége de Jérusalem, tous parurent ne songer qu'au salut commun; mais bientôt la haine des partis se ranima, et Jean de Giscala se souilla de toutes sortes de crimes. Après la prise de la ville, le 8 septembre de l'an 70 de J.-C, il fut condamné à mourir en prison.

GISCON, fils d'Himilcon, général carthaginois, fut chassé par une cabale et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis; mais il se contenta de les voir prosternés à ses pieds et de leur montrer que leur vie dépendait de lui. Peu après, vers l'an 338 av. J.-C., il fut envoyé en Sicile contre les Corinthiens, et les força à demander la paix.

GISCON, général carthaginois, commandant de Lilybée en Sicile, ayant été chargé d'apaiser la révolte des soldats mercenaires à la solde de Carthage, périt victime des rebelles l'an 239 avant J.-C.

GISEKE (NICOLAS-THIERRI). V. GIESECKE.

GISEKE (PAUL-THIERRI), médecin et natural., né à Hambourg en 1745, m. en 1796, bibliothéc. du gymnase de cette ville, fut élève de Linnée, qui lui a consacré un genre de plante pentandrique sous le nom de *gisekia*. On a de lui, entre autres opusc., des *Notices*, des *Tables*, des *Traduct.* et des *Suppl.* aux œuvres de Linnée, etc.

GISOLFE, premier duc de Frioul, créé en Italie par Alboin l'an 568, gouverna ce duché jusqu'en 611, époque où il périt dans une bataille contre le caghan ou roi des Avares. C'est sous le règne de Gisolfe que le siége patriarcal d'Aquilée perdit sa juridiction sur les Vénitiens.

GISOLFE Ier, duc de Bénévent, petit-fils du préc. et fils de Grimoald Ier, succ. à Grimoald II, son frère, vers l'an 690, et régna 17 ans. Tout ce que l'on sait de l'histoire de ce duc, c'est qu'il fit une irruption dans le duché de Rome l'an 702, ravagea le pays et emmena un grand nombre de prisonniers. Romuald II, son fils, lui succéda. — GISOLFE II, duc de Bénévent, fils de Grimoald II, entra l'an 742 en possession du duché, dont il avait été dépouillé par son oncle, et mourut en 750 après un règne de 8 ans qui n'offre rien de remarquable.

GISOLFE Ier, prince de Salerne, succéda à Guaimar II, son père, en 933, à l'âge de 4 ans; mais l'histoire de son règne ne commence qu'à l'année 959, époque à laquelle il prit la défense des princes de Bénévent et de Capoue contre le pape Jean XII. Il conserva l'intégrité de ses frontières lors de l'invasion d'Othon-le-Grand dans l'Italie méridionale en 969, fut pendant quelques mois dépouillé de son trône par le perfide Landolfe en 973, et mourut en 978 après avoir adopté Pandolfe II, qui lui succéda. — GISOLFE II, prince de Salerne, succéda à Guaimar IV, son père, en 1052, s'aliéna le cœur de ses sujets par sa dureté et son orgueil, fut dépossédé par Robert Guiscard, son beau-frère, en 1077, et réduit à accepter le gouvernement de la Campanie romaine, que le pape Grégoire VII lui offrit par commisération.

GISORS (LOUIS-MARIE FOUQUET, comte de), fils du maréchal de Belle-Isle, et arrière-petit-fils du surintendant des finances Fouquet (*v.* ce nom), naquit en 1732. Il entra de bonne heure dans la carrière des armes, se distingua dans plus. occasions par son intrépidité, et mourut le 16 juin 1758 à l'âge de 27 ans, des suites d'une blessure qu'il avait reçue trois jours auparavant à la malheureuse bataille de Crevelt en chargeant à la tête des carabiniers royaux, dont il était mestre-de-camp.

GITIADAS, de Lacédémone, soulpteur grec et poète, construisit vers la 14e olympiade (724 ans avant J.-C). un temple tout en bronze dédié à Minerve *Chalciœcos* : cet édifice était décoré de bas-reliefs représentant les travaux d'Hercule, et divers autres sujets mythologiq. Gitiadas composa aussi une hymne en l'honneur de la déesse.

GIULINI (GEORGE), savant antiquaire et historiographe, né en 1714 à Milan, m. en 1780, a laissé : *Dissertat. sur une inscript. de Julia Drusilla, fille de Germanicus*, 1756; et une autre (en italien), *sur l'amphithéâtre de Milan*, 1757; *Memorie spettanti al governo ed alla descrizione della città e della campagna di Milano ne' secoli bassi, raccolte ed esaminate*, 8 vol. in-4, auxquels il a ajouté 4 autres vol. qui traitent de la même hist. depuis 1311 jusqu'à 1447. Il s'occupait aussi de poésie, et on connait de lui *Almeon e Lavinia*, tragédie; *le Prodigue, le Café, la Fantazima*, coméd., toutes restées MSs.

GIUNTA. V. JUNTE.

GIUSSANO (JEAN-PIERRE), en latin *Clussianus*, noble milanais, quitta l'étude de la médecine pour entrer dans la congrégation des oblats de St-Ambroise au 16e S., fut ordonné prêtre par St Charles Borromée qu'il aida dans l'administrat. de son diocèse, et m. en 1615, laissant un grand nombre d'ouvr., la plupart ascétiques, entre autres : *Istor. evangel. in cui sono spiegati i quattro evangeli con lor senso litterale*, Venise, 1601, in-4; *Istruzione a' padri per saper ben governare la famiglia loro*, etc., Milan, 1603, in-8; *Vita di S. Carlo Borromeo*, etc., Rome, 1610, in-4, etc., trad. en latin par Barth. Rossi, en franç. par Nic. de Soulfour, Paris, 1615, in-4, puis par le P. Cloiseault, Lyon, 1685, in-4, en espag. par Raphaël de Miralles, Saragosse, 1618, in-8, etc., etc.

GIUSTINIANI (BERNARD), sénateur vénitien, né en 1408, fut chargé successivement de différ. missions auprès de Ferdinand, roi de Naples (1453), de Louis XI, roi de France, des papes Pie II, Paul II et Sixte IV; il fut élu procurateur de Saint Marc en 1474, et m. en 1489. On a de lui : *Oratio habita apud Sixtum quartum, pont. max.*, Rome, 1471, in-fol.; *de Origine urbis Venetiarum rebusq. ab ipsâ gestis hist.*, Venise, Bernard Benalio, 1492, in-fol., trad. en italien par Louis Domenichi, Venise, 1545, ibid., 1608, in-8; *Orationes et epis-*

olæ, Venise, in-fol. sans date (1492), etc. Sa *vie* été écrite par Antoine Stella, Venise, 1553, n-8.—Un autre GIUSTINIANI (Bernard), abbé, hevalier, grand-croix de l'ordre impérial de St-George, est auteur de : *Istorie chronol. dell' origine degl' ordini militari e di tutte le religioni cavalleresche*, Venise, 1692, 2 vol. in-fol., fig. — GIUSTINIANI (Pierre), autre sénateur vénitien de la ième famille que Bernard, a écrit en latin une *Hist. de Venise*, qui commence à l'an 421 et se termine à l'an 1575, Venise, 1576, trad. en italien, enise, 1576 ou 1676, in-4.

GIUSTINIANI (JEAN), poète italien, né dans ile de Candie au 16e S., m. vers 1556, est aut. des aduct. de la 2e *Philippique de Cicéron*, Venise, 538, in-8; du 8e livre de l'*Enéide* de Virgile, ib., 542, in-8; de l'*Andrienne* et de l'*Eunuque de Térence*, ibid., 1544, in-8; *Epistolæ familiares scholasticæ sive morales; declamator. de D. Nicolao, supremo pontifice sermo*, etc., etc., Bâle, 1555, in-16. Il a laissé en MSs. une *trad. d'Horace*, un *comment. sur Pétrarque* en esp., et quelq. *comédies*.

GIUSTINIANI (AUGUSTIN), évêq. de Nebbio en orse, né à Gênes en 1470, de l'illustre famille de nom, était entré dans l'ordre des dominicains en 88, et s'était livré avec ardeur à l'étude des langues ient. dans le but de publ. les livres sacrés en hébreu, en chaldéen, en arabe, en grec et en latin. assista au 5e concile de Latran, puis fut appelé France par François Ier, qui le nomma son chalain et professeur d'hébreu à Paris. De retour ns sa patrie, Giustiniani se fixa dans son diocèse, plus. fois le voyage de Rome, et périt en 1531 ns une traversée de Gênes en Corse. On a de lui : *recatio piet. plena ad Deum omnipotentem composita ex duobus et septuaginta nominibus divinis, braïcis et latinis, cum interprete comment.*, Venise, 1513, in-8; *Liber Job nuper hebraïcæ veritati restitutus cum duplici versione latinâ*. Paris, 16 ou 1520, in-4; *Psalterium hebræum, græcum, arabicum, chaldaïcum, cum tribus latinis erpretation. et glossis*, in-fol., sans date (Gênes, 16), c'est le prem. ouv. de ce genre qui ait été pub. Europe; *Philonis Judæi centum et duæ quæsnes, totidem responsiones mor. super Genesim*, ris, 1520, in-fol.; *Rabbi Mossei Egyptii dux seu rector dubitant.*, etc., ib., 1520, in-fol.; *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della .. pubbl. di Genova da fedeli ed approbati scrittori*, nes, 1537, in-fol. — GIUSTINIANI (Jérôme), ète, né à Gênes vers 1560, de la famille de ce m, a laissé une tragédie de *Jephté*, Parme, 1583, -8; une trad. en ital. de l'*Alceste* d'Euripide, ênes, 1599, in-8; des traduct. ital. des tragéd. ivantes de Sophocle : *Œdipe à Colone*, Venise, 11, in-12; *Œdipe roi*, ib., 1610, in-12; *Ajax furieux*, ib., 1603, in-12. On a aussi de lui une tradie intit. *la Passion du Sauveur* (en italien), ib., 11, in-12.

GIUSTINIANI (HORACE), cardinal, de la même nille que les précéd., m. à Rome en 1649, grand nitencier et biblioth. d'Innocent X, passe pour teur du *Recueil des actes du concile de Florence* ec des notes, Rome, 1638, in-fol.

GIUSTINIANI (ORSATTO), noble vénitien, né 1538, m. en 1603, cultiva les lettres et la poésie, is est principalement cité pour le trait suivant de vouem. filial. Sa mère était attaquée d'une maladie ntagieuse dont la violence avait fait fuir tous les édecins : on pensait qu'une opération pouvait enre prolonger les jours de la malade; personne osait la tenter : Giustiniani, sans avoir aucune nnaissance en chirurgie, l'entreprit et opéra mme le plus habile praticien; mais cette action table ne fut pas récompensée : le mal était sans mède. On a de Giustiniani une trad. en vers de *Œdipe roi* de Sophocle, Venise, 1585, in-4; et des *ésies diverses*, Venise, 1600, in-8.

GIUSTINIANI (POMPÉE), célèbre général vénitien, né dans l'île de Corse en 1569, se signala depuis l'âge de 14 ans dans la carrière des armes, perdit un bras au siége d'Ostende et le remplaça par un bras mécanique en fer, fut chargé successivement du gouvernem. de la Frise, de Candie, des forteresses de la républ. de Venise, et fut tué d'un coup de feu le 10 octobre 1616. Le sénat lui érigea une statue équestre. Giustiniani a écrit en italien une *Hist. des guerres de Flandre* : cet ouvrage a été trad. en latin par Jos. Gamburini, et publ. sous le titre de *Bellum belgicum*, Anvers, 1609, in-4, Cologne, 1611, Venise, 1612, in-8, Milan, 1615, in-12.

GIUSTINIANI (MICHEL), ecclésiastique, né à Gênes le 10 avril 1612, m. à Rome en 1680, a cultivé la littérature avec succès. On connaît de lui un nombre considérable d'ouvr. tant MSs. qu'impr.; voici les principaux : *Dell' origine della madona di Constantinopoli, ossia d'Istria, e delle di lei pretese translat. lib. II*, Rome, 1657, in-8; *Gli scrittori liguri parte prima*, ibid., 1667, in-4; *Lettere memorabili*, Rome, 1675, 3 parties in-12, Naples, 1683, 2 vol. in-12.

GIUSTINIANI (MARC-ANTOINE), doge de Venise, successeur de L. Contarini en 1684, gouverna la républ. pendant quatre années et soutint, avec l'emper. Léopold Ier, et J. Sobieski, roi de Pologne, contre les Turks, une guerre dont toute la gloire est justement attribuée à François Morosini, commandant des troupes vénitiennes.

GIUSTINIANI (LAURENT), né vers l'année 1760, fit ses études à l'université de Naples, et obtint peu après la place de conservateur de la bibliothèque royale. Il était aussi censeur, et on venait de le nommer professeur de diplomatie, lorsqu'il m. en 1825; ses ouvrages sont : *Dizionario storico del regno di Napoli*, 11 vol. in-8; *Memor. storiche degli scrittori legali del regno*, Naples, 1787, 3 vol. in-4; *Saggio sulla tipografia di Napoli*, ib., 1793, in-4; *la Bibliot. storica e topogr. del regno*, ibid., 1793, in-4; *Breve contezza delle accademie del regno di Napoli*, ibid., 1801, in-8; *Memoria della real bibl. borbonica*, ib., 1818, in-8, etc.

GIVRE (PIERRE LE) méd., né en 1618, m. à Provins en 1684, a laissé entre autres ouvr. : *le Secret des Eaux minérales acides, nouvellement découvertes par le moyen des principes chymiques*, Paris, 1678, 1 vol. in-18. — GIVRE DE RICHEBOURG (N. LE), appelé par quelq. biographes *Lagrange de Richebourg*, a pub. sous le voile de l'anonyme les ouvr. suiv. : *Aventures de Clamodes et de Clarmonde*, Paris, 1733, in-12; *Aventures de don Ramire de Roxas et de dona Léonore de Mendoce*, Paris, 1737, 2 vol. in-12; *Aventures de Flore et de Blanchefleur*, Paris, 1725, 2 vol. in-12; *Aventures de Zeline et Damazine*, 1735, 2 vol. in-12 : la plupart de ces ouvr. sont imités de l'espagnol.

GIVRI (J.-A. DE MESMES, comte D'AVAUX et marquis de). V. AVAUX.

GIZELIUS (EUSTACHE), théologien du 17e S., né en Russie, a publ., en langue polonaise, plus. écrits dans lesquels il se montre partisan de la doctrine des sociniens. On lui doit aussi, en société avec Stoïnius et Schlichting, le nouveau Testam. de Racan, Francfort-sur-l'Oder, 1626; et seul, une traduct. en grec de l'*Imitation de J.-C.*

GJOERANSON (JEAN), savant antiquaire ecclésiastique, né en Suède dans le 18e S., est connu par la publ. d'une partie du MS. de l'*Edda*. Il a donné en outre : *Kallinga* ou *de la Littérature et de la religion des Goths en Suède*, Stockholm, 1747, in-fol., avec fig.; *Bautil* ou *Inscript. runiques sur pierres suédoises, de l'an du monde 2000 à l'an de J.-C. 1000*, ibid., 1750, in-4. Ces deux ouvr. sont en idiome suédois.

GJOERWELL (CHARLES-CHRISTOPHE), publiciste distingué, biblioth. du roi de Suède, né dans

la province de Scanie en 1731, m. en 1811, fut le fondateur des journaux littéraires en Suède : le prem. ouv. périodique qu'il fit paraître, en 1755, a pour titre *Mercure*. Il a publié les *Voyages* de Bjoernstahl, et les prem. vol. *de la Bibl. hist. de la Suède* par Warmholz. On a encore de lui quelques traduc. d'ouvr. franç. et allem.

GLABER (Raoul), histor., né en Bourgogne, m. à Cluny en 1050 après avoir mené une vie très-déréglée quoiqu'il eût embrassé l'état ecclésiastique. On a de lui une *chronique* impr. d'abord dans les *Hist. Francor.* de Pithou, Francfort, 1546, in-fol., et ensuite dans les *Script. Francor. coætan.* de Duchesne, tom. 4 ; une *Vie* de Guillaume, abbé de St-Benigne, Paris, 1637, in-4, dans l'*Hist. de l'abbaye de Reomé* par P. Rouvière, etc. On peut consulter la *vie* de Glaber dans l'Hist. littéraire de France, tom. 7.

GABRIO. V. Acilius.

GLACAN (Neil O'), en latin *Nellanus Glacanus*, savant médecin irlandais, prem. professeur de médecine à Toulouse pendant la peste qui affligea cette ville au 17e S., puis professeur à l'université de Bologne, a laissé les deux ouvr. suiv. : *Tractatus de peste, seu brevis, facilis et experta methodus curandi pestem*, Toulouse, 1629, in-12 : ouvr. estimé ; *Cursus medicus, libris tredecim propositus*, Bologne, 1655, in-4.

GLADBACH (Jean-Adolphe), médecin allem., né à Francfort-sur-le-Mein en 1716, conseiller du prince Anhalt-Zerbst, médec. de la cour et de la province, mort en 1785, a trad. en allem. quelq. livres franç., entre autres : le *Mémoire* de Denis Barberci *sur les malad. épidém. des bestiaux*, avec les notes de Bourgelat (couronné en 1765 par la société d'agricult. de Paris), Wittemberg et Zerbst, 1770, in-8 ; des *Elemens de l'art vétérinaire*, par Bourgelat, Dantzig, 1772, in-8, augm. d'un supplément de l'*Anatom. du cheval*, 1773 ; des *Expériences et observat. sur la cause de la mort des noyés*, par Champeaux et Faissole, Dantzig, 1772, in-8 ; des *Expériences sur la bonificat. de tous les vins*, par Maupin, Zerbst, 1773, in-8 ; du *Mém.* de l'abbé Rozier *sur les vins de Provence*, couronné, en 1770, par l'acad. de Marseille, Zerbst, 1773, in-8; du *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, par le doct. Pomme, Breslau et Leipsig, 1775, in-8.—Gladbach (George-Jacques), autre médecin allemand, d'abord conseiller et médecin à Francfort-sur-le-Mein, sa ville natale, puis archiâtre du comte impérial de Schœnburg, m. en 1796, a laissé quelques opuscules : *Comment. de morbis à vestitu contra frigus insufficiente*, Francfort ; *Disquis. de medicament. absorbentium in febribus acutis præstantiâ*, ibid., 1761, in-4 ; *Description et fig. de papillons*, Francfort, 1777, in-4, 4 cahiers, en allem., etc.

GLAFEY (Adam-Frédéric), publiciste et littérateur, né Reichenbach en 1692, fut archiviste privé de la cour de Dresde, et m. en 1753. On a de lui, sur le droit naturel, de nombreuses dissertat. en allem., parmi lesquelles nous citerons, *Précis histor. de la maison électorale de Saxe*, Francfort et Leipsig, 1721, in-8 ; *Hist. German. polemica*, ibid., 1722, in-4 ; *Théâtre histor. des prétent. et des disputes des grands souverains et autres princes régnans en Europe, etc., précédemm. pub. par Christ.-Hermann Schroder contin. et augm. de moitié*, ib., 1727, in-fol. (en latin) ; *Hist. compl. du droit de la nature*, Leipsig, 1739, in-4 ; *Traité du droit naturel*, 1723 et 1732, etc.

GLANDORP (Jean), littérateur allemand, né à Munster dans le 16e S., m. en 1564, profess. d'histoire à Marbourg, a publ. : *Sylva carminum elegiacorum in enarrationem commentar. C. Julii Cæsaris de bello gallico et civili*, 1551 ; *Disticha sacra et moralia*, Magdebourg, 1559 ; *Descriptio gentis Antoniæ inter Romanos non postremæ*, Leipsig, 1559, in-8 ; *Descr. Juliæ gentis, romanis inter familias neutiquam postremæ*, Bâle, 1579, in-8 ; *Onomasticon hist. romanæ*, Francfort, 1589, in-fol., etc.—Glandorp ou Glandorf (Eberhard-Théophile), biblioth. à l'univers. de Gottingue, né à Wimpfen en 1750, m. en 1794, a donné une édit. des vers dorés de Pythagore sous ce titre : *Sententiosa vetustissimorum gnomicor. quorumdam poetarum opera*, Leipsig, 1776, in-8 ; *Comparationem recentiorum poetarum, præsertìm anglorum, cum antiquis, domi à pueris instituendam, scholasticum esse exercitium admodùm probabile*, Anspach, 1781, in-4 ; *Idiomata græca quâ ratione sint scolis tradenda?* ib., 1782, in-4.

GLANDORP (Matthias), méd. allemand, né à Cologne en 1595, m. vers 1640, a laissé entre autres ouvr. : *Speculum chirurgicorum*, Brême, 1619, in-8, et 1648, in-4. Ses principaux écrits ont été recueillis et pub. à Londres en 1729 sous le titre de *Matth. Glandorpii opera omnia*, etc., 4 part. en 1 vol. in-4, précéd. d'une *vie* de l'auteur : on y trouve, outre l'ouv. précité, des *Thèses*, des *Dissertations* sur les antiquités romaines, etc.

GLANVIL (sir John), magistrat anglais, présid. de la chambre des communes en 1640, fut, à raison de son attachement à la cause royale, privé de cette charge et persécuté pendant la rébellion ; il mourut en 1661, précisément à l'époque de la restauration. La plupart de ses *Discours* (speeches and arguments) se trouvent dans la *Collection* de Rushworth. On a encore de lui : *Reports of cases of controverted elections*, pub. en 1775, in-8, par John Topham, qui y a joint un discours prélim. — John Glanvil de Tavistock, dans le comté de Devon, père du précéd., mort en 1600, avait pend. longtemps exercé avec distinction les hautes fonctions de la magistrature.

GLANVILL ou GLANVIL (Barthélemi), franciscain anglais du 14e S., est aut. d'un livre intit. : *De proprietatibus rerum*, en 19 livres, où il est traité de Dieu, des anges, des diables, de l'âme et du corps, etc. Cet ouvrage a eu de 1479 à 1494 douze édit. ou trad. ; il a été trad. en angl. et pub. par Wynkyn de Worde, et l'on en trouve une analyse dans les antiquités typograph. de M. Dibdin.

GLANVILL ou GLANWILE (Joseph), théolog. anglais, né à Plymouth en 1636, fut d'abord curé d'Abbeychurch à Bath, puis prébendier de l'église de Worcester, et m. à Bath en 1680. A l'époque où vivait ce théol., un parti cherchait à accréditer l'athéisme en Anglet., tandis qu'un autre transformait la religion en superstition. Il s'attacha dans ses écrits à indiquer un terme moyen entre le scepticisme et le pyrrhonisme : ses efforts trouvèrent leur récompense dans les suffrages de la société royale de Londres, qui s'empressa de l'admettre dans son sein. On a de lui : *la Vanité du dogmatisme, ou de la Confiance dans nos opinions, etc avec des réflexions sur le péripatéticisme et une apologie de la philosophie*, 1661, in-8 ; *Scepsis scientifica*, ou l'*Ignorance avouée*, etc., suivi d'une réponse à Thomas Albius, Londres, 1665, in-4 ; *Considér. philosoph. sur l'existence des sorciers et de la sorcellerie*, 1666, in-4 ; *Lux orientalis*, 1662 ; *Philosoph. pia*, ou *Disc. sur le caract. relig., et la tendance de la philos. expériment.*, 1671, in-8 ; *Essai sur different sujets de philos. et de relig.*, 1676, in-4 ; des *Serm.*, etc. ; *Essai sur l'art de prêcher*, 1678, in-8.

GLANVILLE (Ranulphe de), grand-justicier d'Angleterre sous le règne de Henri II, fut dépouillé de cette dignité par Richard Ier, et se croisa pour la Terre-Sainte, où il mourut en 1190. On a de lui : *Tractatus de legibus*, ouv. qui fait encore autorité parmi les jurisc. anglais. On croit que c'est une copie de l'ancien code de lois des Normands. La prem. édition de cet ouv. parut à Londres sans date, in-8, et il a été réimp. en 1554, 1557, 1604, 1673 et 1776, 4 vol. in-4, et dans le t. premier des

Coutumes anglo-Normandes par Houard. John Wilmot en a pub. en 1780 une trad. collationnée sur les MSs. des biblioth. Harleienne, Cotton.. Bodl. et du Dr Mille : elle a pour titre: *A Treatise of the Laws and Customs of England*.

GLAPHYRA, femme d'Archélaüs, gr.-prêtre de Bellone à Comane en Cappadoce, fut célèbre par sa beauté et par ses intrigues avec Marc-Antoine, dont elle obtint le royaume de Cappadoce pour ses deux fils, Sisinna et Archelaüs. — GLAPHYRA, petite-fille de la précédente et fille d'Archelaüs, roi de Cappodoce, fut mariée successivement à Alexandre et à Archélaüs, fils d'Hérode; et, du vivant même de ce dernier, s'il faut en croire l'historien Josèphe, elle devint la femme de Juba, roi de Lydie. Elle avait eu deux fils de son premier mari, Alexandre et Tigrane, qui tous deux abandonnèrent la religion judaïque pour aller vivre auprès de leur aïeul maternel.

GLAPTHORNE (HENRI), auteur dramatique anglais du 17e S., vivait sous le règne de Charles Ier. Il a laissé neuf pièces de théâtre, tant tragéd. que comédies, parmi lesquelles on cite *Albert Wallenstein* et *la Vestale*, et un vol. de *Poésies*, adressées à sa maîtresse.

GLAREANUS (HENRI-LORITI), savant helvétien, né dans le canton de Glaris en 1488, m. à Fribourg en 1563, l'un des propagateurs de la science dans le 16e S., étudia la philosophie, la théolog., l'hist., l'astronom. et la chronol.; il a laissé des *Comment.* sur presque tous les poètes et les historiens de l'antiquité. On remarque dans le nombre ceux qu'il a publ. sur Horace, Tite-Live, Cicéron et Ovide. On cite également parmi ses autres écrits : *de Geographiâ liber*, Bâle, 1527, in-4; *Helvetiæ Descriptio*, etc. (poème), Bâle, 1514-1515; *Dodecachordon*, ib., 1547, in-fol.; *de Arte musicâ*, ib., 1549, in-fol. — Un autre GLAREANUS (Henri), passe pour aut. de l'*Agon divor. Felicis, Regulæ et Exuperantii*, inséré dans l'*Hist. ecclés.* d'Hottinger, t. 8, et d'une trad. latine de la *vie* de St Bernard de Menthon. On ne connaît point de particul. sur la vie de cet écriv. qui est peut-être le même que le précéd.

GLASER (JEAN-HENRI), profess. de grec, d'anatomie et de botanique à l'université de Bâle, né à Bâle en 1629, m. dans la même ville en 1675, a publ. un *Traité du cerveau*, Bâle, 1680, in-8; un *Traité du rhumatisme*; des *Dissertat.* et un *Eloge* de Jérôme Bauhin, 1661. — GLASER (Christophe), pharmacien et chimiste de Louis XIV et du duc d'Orléans, né en Suisse, est connu par un *Tr. de la chimie*, Paris, 1663-67, in-8, 1673, in-12, et 1688; *Hodegus chymicus*, Iéna, 1684 et 1696, en allem.; *Nov. Laboratorium-medico-chymicum*, Nuremberg, 1677, allem. Il a découvert les propriétés du sulfate de potasse, et a donné des recettes pour remplacer par des eaux artificielles, les eaux minérales naturelles. — GLASER (Jean-Frédéric), physicien, né à Wasungen (Franconie) en 1707, m. en 1789, s'est occupé spécialement des moyens de préserver les maisons de l'incendie, et a publ. des mémoires sur les procédés qu'il a découverts : *Sur la Manière de préparer les bois de construction pour pouvoir résister aux incendies*, Dresde et Leipsig, 1762, in-8; *Mem. sur le perfectionnement des établissemens des secours contre les incendies dans les petites villes et villages*, ib., 1775, in-8, etc.

GLASS (SALOMON), célèbre théologien protest. du 17e S., né à Sunderhausen en 1593, professeur de théologie à l'univers. de Iéna, puis surintend. des églises et des écoles du duché de Saxe-Gotha, m. à Gotha en 1656, a laissé, entre autres ouvr. : *Philolog. sacræ libri duo, quibus S. Scripturæ stylus, litter., sensus expanditur*, Iéna, 1623, etc., Leipsig, 1776, 2 vol. in-8, revue et corrigée par J.-A. Dathe; *Instit. gramm. hebrææ*, Iéna, 1623, in-4; *Locitheol.*, Gotha, 1661, in-8; *Exegesis evangelior. et epistolar.*, Nuremberg, 1664, 2 vol. in-fol.; *Christol. mosaïca et davidica*, Leyde, 1700, in-4; *Disputat. in August. confess.*, etc.

GLASS (JEAN), ministre écossais, chef d'une secte appelée en Ecosse *glassites* et en Angleterre *sandemoniens*, né à Dundée en Ecosse en 1698, m. au même lieu en 1773, a composé plus. ouvr. pour exposer et justifier sa doctrine. (Il prétendait démontrer que l'établissem. civil de la relig. était contraire à l'esprit du christianisme.) Ces écrits ont été publ. à Edimbourg, 4 vol. in-8. — GLASS (Jean), fils du précéd., capitaine d'un vaisseau anglais, né à Dundée en 1725, avait d'abord étudié la médec. qu'il quitta pour le commerce. En 1763 il fit un voyage au Brésil, étant sur le point de rentrer à Londres il fut massacré ainsi que sa femme et ses enfans par les gens de son équipage, qui s'emparèrent de tout ce qu'il possedait. Les coupables furent exécutés à Dublin en 1765. Glass, a publ. une *Descript. de Ténériffe, avec les mœurs et coutum. des Portugais qui y sont établis*, 1 vol. in-4.

GLASSE (SAMUEL), théologien anglican, prébendier de St-Paul à Londres, l'un des chapelains ordinaires du roi, m. à Londres en 1812 à 79 ans, passait pour un des meilleurs prédicateurs de son temps. On a de lui : *Cours des leçons sur les fêtes religieuses*, 1797, in-8; *Explicat. claire et pratique des commandem.*, 1801, in-8; *Adresse d'une dame de qualité à ses enfans au dernier période d'une malad. de langueur*, trad. du franç., 1777, 1779, 2 vol. in 8. — GLASSE (George-Henri), son fils, recteur d'Hanwell (comté de Middlesex), chapelain du duc de Cambridge et du lord Selton, m. en 1809, à l'âge de 50 ans, a publ. une trad. en vers grecs de la tragédie de *Caractacus*, par Mason, 1781; une traduct. du *Samson Agonistes* de Milton, avec version latine, 1788; et des *Contemplations sur l'Hist. sainte*, rédigées en langage moderne, d'après les ouvr. de l'évêque Hall, 1793, 4 vol. in-8.

GLATIGNY (GABRIEL de), prem. avocat génér. de la cour des monnaies et membre de l'académie de Lyon, né dans cette ville en 1690, m. en 1755, a laissé un recueil de harangues, prononcées à la cour des monnaies, et de discours académiq. publ. sous le tit. d'*OEuvres posthumes de M de****, Lyon, 1757, petit in-8.

GLAUBER (JEAN-RODOLPHE), fameux chimiste allemand du 16e S., fut un de ceux qui se sont occupés avec le plus d'ardeur de la recherche de la panacée, de la pierre philosophale, et il a le mérite d'avoir découvert plus. faits import. qui, en faisant mieux connaître certains sels et plusieurs métaux, ont contribué aux progrès de la chimie et de la matière médicale. Entre autres découvertes, on lui doit celle du sulfate de soude, dit *sel de Glauber*. Il a inventé plus. médicamens chimiques dont l'usage s'est conservé; et il peut passer pour l'invent. des bains de vapeur par encaissement. Ses ouvr., au nombre de trente-deux, tous écrits en allem., ont été recueillis en plus. vol. in-8; et trad. en lat., 2 vol. in-4, Francfort, 1658, 1659; en angl. par Chr. Pack, Londres, 1689, in-fol. On trouvera une liste détaillée de ces écrits dans l'*Hist. de la folie humaine* par Adelung, tom. 4.

GLAUBER (JEAN), dit *Polydore*, peintre de paysages, né à Utrecht en 1646, m. à Amsterdam en 1726, élève de Berghem, est connu par le rare talent avec lequel il reproduisait les différentes espèces d'arbres et les nuances des feuillages. Sa perspective est toujours bien étendue. On voit de cet artiste, au musée du Louvre, un paysage dont les figures sont de G. Lairesse. Glauber a gravé à l'eau-forte, et ses estampes sont estimées. — GLAUBER (Jean-Gottlieb), frère du précéd., peintre comme lui, a réussi dans le paysage, dans le genre historique et dans le portrait.

GLAUCIAS, sculpteur grec d'Egine, vivait 480 ans avant J.-C., dans la 75e olympiade. Il exécuta,

origine obscure qui, par un concours de circonstances extraordinaires, occupa ensuite le trône de Russie sous le nom de Catherine Ire. Devenue impératrice, Catherine n'oublia point la famille de son protecteur, qui, amené à Moscou par Pierre-le-Grand, y m. avant l'élévat. de l'orpheline qu'il avait recueillie dans sa détresse. Le fils de Gluck devint conseiller des finances, et sa sœur, attachée comme dame d'honneur à la maison de la czarine, épousa l'amiral russe Villebois.

GLYCAS (MICHEL), histor. grec du Bas-Empire, habitait la Sicile dans le 15e S. suiv. quelq. critiq., ou selon l'opinion la plus commune dans le 12e S. Il est auteur d'*Annales* qui traitent des événemens depuis la création du monde jusqu'à la m. de l'empereur Alexis Comnène en 1118. Leunclavius, qui publia une version lat. de ces annales (Bâle, 1572, in-8) y ajouta une 5e partie qui conduit jusqu'à la prise de Constantinople; Meursius donna une partie du texte grec avec une version lat. et des notes, Leyde, 1618, in-4, enfin l'ouvr. entier, grec et latin, fut pub. par le P. Labbe, Paris, 1660, in-fol. Cette édit., qui est la plus complète, fait partie du recueil connu sous le nom d'*Hist. Byzantine*. On a encore de l'hist. Glycas des *Lettres* instructives et curieuses, dont 93 sont conservées MSs. dans la Bibliothèque royale de Turin. J. Lami en a publ. 10 dans ses *Deliciæ eruditorum*, 1er et 7e vol., 1736-39, in-8, et F. Fontana, 4 autres dans les *Novæ eruditorum deliciæ*, t. 1, 1785, in-8. C.-F. Matthæi en a fait imp. plus. autres, Leipsig, 1777, in-8.

GLYCERIUS (FLAVIUS), emp. rom. d'Occident, était un guerrier obscur que Gundobald, prince bourguignon, revêtit de la pourpre en 473; mais Léon, premier emp. d'Orient, irrité d'un choix fait sans sa participat., donna l'empire d'Occid. à Jules Népos: Glycérius, s'étant laissé surprendre dans Rome, renonça à l'empire, et reçut en échange l'évêché de Salone en Dalmatie. Il m. en 480.

GLYCON, statuaire grec, n'est cité par aucun auteur ancien; mais il est immortalisé par son chef-d'œuvre connu sous la dénomination de *l'Hercule Farnèse*. On croit que cet artiste vint en Italie vers les dernières années de la durée de la république romaine.

GMELIN (JEAN-GEORGE), botaniste allemand, né à Tubingen en 1709, passa fort jeune encore en Russie, s'y fit remarquer comme anatomiste et médecin, et fut nommé memb. de l'acad. des sciences, et profess. de chimie et d'hist. natur. En 1733 il fit partie de la caravane savante chargée d'explorer la Sibérie et de pousser ses recherches jusqu'au Kamtschatka, expédition dont le résultat ne fut point tel que l'impératrice Anne Iwanowna l'avait espéré, à cause des obstacles insurmontables que rencontrèrent les savans académiciens. De retour en Europe en 1743, Gmelin sollicita la permission de se retirer dans sa patrie, se démit de tous ses emplois en Russie, et mourut à Tubingen en 1755, après y avoir rempli les chaires de botanique et de chimie pendant les six dern. années de sa vie. On a de lui: *Flora Sibirica, sive Historia plantarum Sibiriæ*, St-Pétersbourg, 1747-70, 4 vol. in-4, fig.; *Voyage en Sibérie, de 1733 à 1743*, Gottingue, 1751-52, 4 vol. in-8, fig., en allemand; abrégé en franç. par Kéralio, Paris, 1767, 2 vol. in-12, et par Prévost, dans l'*Hist. génér. des Voy.*, t. 18; divers *Mém.*, tant en latin qu'en allem., *sur la Botanique et la Médecine*, et une *Vie de Steller*, Francfort, 1748, in-8. Linnée a donné le nom de *gmelina* à un genre de sa didynamie angiospermie, en mémoire des services que Gmelin a rendus à la botanique. — GMELIN (Philippe-Frédéric), frère cadet du précéd., né à Tubingen en 1721, profess. extraordin. de médecine dans cette ville, et successeur de son frère dans les chaires de botanique et de chimie, m. en 1768, a laissé les ouvr. suiv.: *Otia botanica*, Tubingen, 1760, in-8; *Recueil de renseignemens sur les eaux de Reutling*, ib., 1761, in-8; et des *Mém.* sur la médecine, la botanique, l'histoire naturelle et la chimie. — GMELIN (Jean-Conrad), frère aîné des deux précéd., médecin, m. en 1759, a pub., sans y mettre son nom, un grand nombre de *dissert.* insérées dans les Mémoires de plus. sociétés savantes. — GMELIN (Samuel-Théophile), naturaliste, fils de Jean Conrad, né à Tubingen en 1745, fut appelé à Saint-Pétersbourg en 1766 pour professer la botanique, et choisi par Catherine II pour faire partie d'une expédit. sav. Il partit en 1768, et, après toute espèce de traverses, tomba entre les mains du khân des Khaitakes, fut jeté en prison, et m. à Achmetkent dans le Caucase en 1774, au moment où les ordres de Catherine et les efforts de l'acad. des sciences de St-Pétersbourg allaient le rendre à la liberté. On a de lui: *Historia fucorum iconibus illustrata*, Saint-Pétersbourg, 1768, in-4; *Voyages dans différentes parties de l'empire de Russie, pour faire des recherches relatives à l'Histoire natur.*, ibid., 1770-74-84, 4 vol. in-4, fig. et cartes, en allem.: cette relation a été en partie traduite en franç. (par Frey des Landres) et pub. dans le recueil intit. *Histoire des Découvertes faites par div. Voyag.*, La Haye, 1779, 3 vol. in-4 ou 6 vol. in-8.

GMELIN (JEAN-FRÉDÉRIC), physic. et médec., parent des précéd., né à Tubingen en 1748, prof. d'hist. natur., de botan. et de sciences médicales, d'abord dans sa ville natale, puis à l'univ. de Gottingue, m. en 1804, a laissé un gr. nombre d'ouvr. sav. parmi lesquels nous citerons: *Irritabilitas vegetabilium in singulis plantar. partibus explorata, ulterioribusque experimentis confirmata*, Tubing., 1768, in-4; *Onomatologia botanica completa*, ou *Dictionn. complet de Botanique, d'après le système de Linnée*, Francfort et Leipsig, 1771-77, 9 v. in-8; *Dissertation sur les Plantes vénéneuses de l'Allem.*, Ulm, 1775, in-8; *Hist. génér. des Poisons*, Leipsig et Nuremberg, 1776-77, 3 vol. in-8; *Mém. pour servir à l'Hist. de l'Exploitat. des Mines en Allem., dans le moyen âge et dans les temps modernes*, Halle, 1783, in-8; *Elémens de Chimie*, Gottingue, 1789, 2 vol. in-8; ibid., 1804, in-8; — *de Minéralogie*, ib., 1790, in-8; — *de Pharmacie*, ib., 1792, in-8, etc. On trouvera des détails étendus sur les travaux de ce savant dans l'*Histoire littér. de Gottingue*, par Pütter, et dans la *Souabe savante*, par Gradmann.

GNAPHÆUS. V. FOULON.

GNECCO (N.), compos. de musique, né à Gênes vers 1780, m. à Turin en 1811, s'attacha à imiter la méthode de Cimarosa, et se fit une réputat. distinguée par différentes pièces, parmi lesquelles on distingue *la Prova di un Opera seria*, jouée à Paris en 1806.

GNIPHON (MARCUS-ANTONIUS), grammairien latin, né dans les Gaules vers la fin du 2e S. avant J.-C., fit ses études à l'acad. de Marseille, et vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius, son compatriote, qui enseignait alors l'éloquence avec succès. Il professa ensuite la grammaire, les belles-lettres et l'art oratoire, compta parmi ses élèves Cicéron et César, et m. à l'âge de 50 ans. On lui a attribué un gr. nombre d'ouvr.; mais Atteius *le Philologue*, l'un de ses élèves, ne lui en donne que deux, qui se sont perdus: ils traitaient de la grammaire.

GOADBY (ROBERT), imprim.-libr. anglais, né à Sherborne dans le Dorsetshire en 1721, m. en 1778, se distingua dans sa profession et par ses connaissances dans les langues savantes. On a de lui, entre autres ouvr. écrits en angl.: *Explicat. de l'Ecrit.-Sainte*, 3 vol. in-fol.; un extrait de la Bible sous le titre d'*Instructeur*, ou *Manuel des Chrétiens*. Goadby fut aussi l'édit. d'un journal hebdomadaire intit. *le Mercure de Sherborne*, où l'on trouve un grand nombre d'articles de sa composition.

GOAR (Jacques), savant religieux dominicain, né à Paris en 1601, professa d'abord la philos. et la théol. dans divers colléges de son ordre, puis passa huit années en Orient, occupé à recueillir d'anciens MSs., et à réunir des observations sur les rites des Grecs modernes. De retour dans sa patrie, Goar fit deux fois le voyage de Rome pour les intérêts de son ordre, fut élu vicaire-général en 1652, et m. à Paris l'année suiv. On a de lui : *Eucologion sive rituale Græcorum*, etc., Paris, 1647, in-fol., ouv. estimé, mais rare ; *Attestatio de Communione orientalium sub specie unicâ*, impr. avec le traité de Léon Allatius, *De ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetuâ consensione* ; des traductions latines de la collect. de Matthieu Blastare et de l'*Histoire du Synode de Florence* par Sylvestre Syropulo.

GOBAIN (Jean), teneur de livres pensionné par la ville de Bordeaux dans les 16e et 17e S., a publié les ouvrages suivans, qui dans le temps eurent beaucoup de succès : *le Commerce dans tout son jour*, où l'*Art d'apprendre la tenue des livres*, Bordeaux, 1702, in-fol. ; l'*Arithmétique aisée autant que curieuse*, ibid., 1711, in-8 ; *Questions de commerce et leurs solutions*, ibid., 1717, in-12.

GOBEL (Jean-Bapt.-Joseph), d'abord évêque de Lydda (*in partibus*), puis évêque constitutionnel de Paris, né à Thann dans la Haute-Alsace en 1727, fut nommé député du clergé de Belfort aux états-généraux de 1789, et prêta le serment à la constitution civile du clergé. Appelé ensuite aux 3 siéges épiscopaux des départemens du Haut-Rhin, de la Haute-Marne et de la Seine, il opta pour ce dern., et fut un des deux prélats assistans au sacre des premiers évêques constitutionnels. Lui-même fut installé par l'ancien évêque d'Autun, M. de Talleyrand (depuis sécularisé et prince de Bénévent), le 27 mars 1791. Gobel, qui avait montré quelque hésitation lors de la prestation de son serment à la constitution civile du clergé, se laissa entraîner en 1793 au torrent révolutionnaire, plus par peur sans doute que par tout autre motif. Lié avec les plus ardens meneurs, il ne parut plus occupé qu'à servir leurs vues. Ce furent eux qui le décidèrent à se présenter devant la convention, le 7 nov. 1793, pour prononcer sa renonciat. solennelle aux fonctions de ministre du culte catholique, ainsi que celle de 13 de ses vicaires qui l'accompagnaient, et faire la remise de tous leurs titres. Il déposa sa mitre, sa croix et son anneau entre les mains du président, et s'affubla du bonnet rouge. Gobel survécut peu à cette scène scandaleuse : arrêté avec Chaumette, le coméd. Grammont et autres, il fut traduit au tribunal révolut., condamné et exécuté le 13 avril 1794. On trouve dans le t. 3, p. 466 des *Annales cathol.*, une lettre de l'abbé Lothringer tend. à prouver que Gobel manifesta avant sa mort un repentir sincère.

GOBELIN (Gilles), teinturier franç. du 16e S., vivait à Paris sous le règne de François Ier, et fonda à l'extrémité du faubourg St-Marcel un établissem. pour les teintures en laine, qui est devenu célèbre. On doit, dit-on, à Gilles, le secret de la teinture en écarlate. Son établissem., que continuèrent d'exploiter ses successeurs, retint le nom des *Gobelins*, ainsi que la petite rivière qui coule auprès, et qui plus haut conserve son premier nom de *Bièvre*. La maison des Gobelins est devenue manufacture roy., et l'on y exécute des tableaux en tapisserie et des meubles destinés à décorer les palais royaux.

GOBET (Nicolas), m. en 1778, est auteur des ouvr. suiv. : *Réflexions sur l'Histoire d'Auvergne*, Riom, 1771, in-4 et in-8 ; *Sacre et Couronnement de Louis XVI, précédé de Recherches sur les Sacres des Rois de France*, Paris, 1775, 1 vol. in-4, avec fig. Gobet a été l'édit. des *Mem. de Louis de Nogaret, cardinal de La Valette* (rédigés par Jacques Talon), Paris, 1772, 2 vol. in-12.

GOBIEN (Le). V. Legobien.

GOBIN (Robert), prêtre, avocat et doyen de Lagny-sur-Marne, est connu comme aut. d'un liv. intitulé *les Loups ravissans*, in-8, goth., sans date (1505) : c'est une satire dirigée contre les vices de la société en général, et en particulier contre ceux des moines et des gens d'église. Il a pub. aussi en 1506 une confession générale, en rimes, sous le titre d'*Advertissement de Conscience*, Paris, in-4, goth., sans date.

GOBINET (Charles), docteur de Sorbonne, né à St-Quentin en 1613, fut nommé principal du collége du Plessis après la réunion de cet établissement à la Sorbonne, administra ce collége pendant 43 ans consécutifs avec une sagesse et une économie qui firent la prospérité de cette maison, et m. en 1690 dans l'exercice de ses fonctions. Il a laissé les ouvr suivans : *Instruction de la jeunesse en la piété, tirée de l'Ecrit. sainte et des saints Pères*, Paris, 1655, 1 vol. in-12 ; *Instruction sur la pénitence et la Ste communion*, ibid., 1667, 1 vol. in-12, 1725, 8e édit. ; — *sur la vérité du St Sacrement*, ibid., 1677, 1691, in-12 ; — *sur la religion*, ibid., 1687, 1735, in-12 ; — *sur la manière de bien étudier*, ibid., 1689, 1690, in-12 ; *Addition à l'Instruction de la jeunesse*, ibid., 1689, 1714, in-12 ; *Instruct. chrét. des jeunes filles*, ibid., 1682, 1709, in-12. — Jean Gobinet, son neveu, lui succéda comme principal du collége du Plessis, et m. en 1724, grand chantre de l'église de Chartres.

GOBRYAS, père du célèbre Mardonius, était un des sept satrapes persans qui, après la mort de Cambyse, chassèrent du trône de Perse le mage Smerdis (*v.* ce nom).

GOCKEL (Eberhard), médecin allemand, né à Ulm en 1636, fut attaché au duc de Wurtemberg, devint membre de l'acad. des curieux de la nature, et passait pour un des plus habiles praticiens de son temps. L'époque de sa mort est ignorée. On a de lui plus. ouvr. qui ont contribué à l'adoption du système chimico-médical en Allemagne, et dont les princip. sont : *Consid. et observ. med. decades*, etc., Augsbourg, 1682, continué sous le titre de *Gallicinium medico-practicum*, etc., 1702, in-4 ; *Le coq ovipare*, etc., avec un *Appendix* concernant toutes sortes d'œufs rares, Ulm, 1697, in-8 ; *des Vins frelatés au moyen de la litharge*, ibid., 1697, in-8 : ces deux dern. ouvr. sont en allemand.

GOCLENIUS (Rodolphe), profess. de logique à Marbourg, né à Corbach (comté de Waldeck) en 1547, m. en 1628, a laissé entre autres ouvrages : *Adversaria ad exotericas aliquot exercitationes Scaligeri*, Marbourg, 1594, in-8 ; *Philosophia practica mauritiana*, Cassel, 1604, in-8 ; *Physicæ completæ speculum*, Francfort, 1604, in 8 ; *Idea philosophiæ platonicæ*, Marbourg, 1612, in-8 ; *Lexicon philosophicum*, Francfort, 1613, in-4. — Goclenius (Rodolphe), son fils, méd., né à Wittemberg en 1572, m. en 1621, professeur de phys. et de mathém. à l'univ. de Marbourg, a consacré à la défense du magnétisme un grand nomb. d'ouvr., et on lui doit entre autres écrits sur son art : *Loemographia et quid in specie in peste Marpurgensi anni 1611 evenerit*, Francfort, 1613, in-8 : l'aut. s'y montre bon observateur.

GODARD (St), archev. de Rouen dans le 4e S., né à Salency (Picardie), m. vers 350, était, à ce qu'on croit, frère de St Médard, évêque de Tournai. Il fit dans son diocèse un gr. nomb. de conversions à la foi chrétienne, et eut part à celle de Clovis avec St Remi. — V. Godehard (St).

GODARD (Jacq.), curé de La Châtre en Berri, est aut. d'un *Petit traité en vers, contenant la déploration de toutes les prinses de Rome depuis la fondation et constitution d'icelle, faicte par Romulus, jusqu'à la dernière prinse des Espagnols qui a este la plus cruelle de toutes les autres*, 1528, in-8. — Godard (Jean), poète franç., né à Paris en 1564, m. vers 1625, a laissé les ouvr. suivans :

Les triomphes de Henri IV, Paris, 1594, in-8, réimp. sous le nouv. tit. des *Trophées d'Henri IV*, Lyon, 1594, in-8 (c'est une réunion de 34 sonnets); un rec. d'*Œuvres* mêlées, déd. à Henri IV, Lyon, 1594, 2 vol. in 8, reimpr. en 1624; *la nouvelle muse*, ou *les Loisirs de J. Godard*, Lyon, 1618, in-8; *la langue françoise, prem. partie*, Lyon, 1620, in-8.

GODARD D'AUCOUR (N...), littérateur, né à Langres, dans les premières années du 18e S., fit partie de la compagnie des fermes générales, et m. en 1775. On a de lui: *Mém. turcs, avec l'hist. galante de leur séjour en France*, 1743, 2 vol. in-12, 1776, 6e édit.; *le Berceau de la France*, 1744, in-12; *Louis XV*, poème, 1744, in-12; *le Bien-Aimé*, allégorie, 1744, in-12; *Hist. et avent. de***, par lettres*, 1744, in-12; *Naissance de Clinquant et de sa fille Merope*, conte allégorique et critique, 1744, in-12; *Thémidore*, 1745, in-12, 1797, 2 vol. in-12, roman licencieux; *Académie militaire, ou les héros subalternes*, etc., 1745, 6 part. in-12; *la Pariseide*, ou *Paris dans les Gaules*, 1773, 2 vol. in-8; plus. pièces de théâtre inédites.

GODARD DE BEAUCHAMPS. V. BEAUCHAMPS.

GODARD (JEAN-BAPTISTE), ancien proviseur du lycée de Bonn, né en 1775 à Origny (Aisne), m. à Paris le 27 juillet 1825, a fait sur l'hist. nat. de sav. rech. qu'il a consignées dans l'ouvr. suiv.: *Histoire naturelle des lépidoptères ou papillons de France*, etc.; ce précieux travail, qui avait été commencé par Genouville (*v.* ce nom), et que Godard a poussé à la 71e livraison (5e vol.), doit être complété à 8 vol. par M. Duponchel, qui a consacré une notice à son prédécesseur en tête du 6e vol. de l'*Hist. nat. des lépidoptères*. L'*Éloge* de Godard a été lu à la société linnéenne, dont il était membre, par M. le capitaine de Villiers, dans la séance publique du 28 déc. 1825.

GODARD (N. LE), ecclés., né en 1741, m. à Rome en 1824, est auteur ou éditeur des ouvr. suivans: *l'Homme de Lettres bon citoyen, discours philos. et polit.* de dom Louis Gonzague de Castiglione, avec des notes de l'abbé Godard, traduit de l'ital. (par Parraud), Paris, 1785, in-12; *Examen critique et raisonné de la résolution du 17 floréal an IV, relative aux prêtres dits réfractaires*, Paris, 1795, in-8; *Rapport général des contestat. relat. à la promesse de fidélité à la Constitution*, Paris, 1800 et 1801, in-8.

GODDARD (JONATHAN), méd., ph. et chimiste anglais, né à Greenwich en 1617, fut méd. en chef de l'armée parlementaire, accompagna en cette qualité Cromwell en Irlande et en Écosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Lorsqu'en 1653 le parlement fut dissous par Cromwell et remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université et conseiller d'état la même année. Sous le règne de Charles II, ce même médecin ne cessa point de jouir d'une gr. considération par les nombreux services qu'il rendit à la société royale de Londres. Il m. en 1674. Goddard est le prem. Anglais qui ait construit un télescope; on a de lui les ouvr. suivans: *Arcana goddardiana*, réimpr. dans la *Pharmacopeïa Bateana*; *de l'Abus des remèdes*, (en angl.); *De la fâcheuse situation où se trouve la pratiq. de la méd. à Londr.*, 1669, in-4. Les *Transact. philos.*, et l'hist. de la *Société royale* de Londres, par Birch, indiquent encore plusieurs autres écrits de Goddard; mais ils sont de peu d'importance.

GODEAU (ANTOINE), évêque de Grasse, né en 1605 à Dreux, m. à Vence en 1672, cultiva la littérature et la poésie, fut l'un des prem. membres de l'académie franç., et se fit un nom à l'hôtel de Rambouillet par sa galanterie et son bel air. Ses poésies, fort goûtées dans le temps, ne se lisent plus aujourd'hui. Il nous reste de lui d'autres ouvrages plus estimés: *Hist. de l'Eglise depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 8e S.*, 5 gros vol. in-fol., Paris, 1653, 1678; *Eloges historiques des empereurs*, etc., ibid., 1667, in-4; *la Version expliquée du Nouv.-Testament*, ibid., 1668, 2 vol. in-8; *la Morale chrét.*, ibid., 1705, 3 vol. in-12; *la Vie de St Paul*, ib., 1647, in-4; celle de *St Augustin*, ibid., 1652, in-4; celle de *St Charles Borromée*, ibid., 1657, in-8; *Discours sur les œuvres de Malherbe*, Paris, 1629, in-4; réimpr. en tête de l'édit. des œuvres de Malherbe par Ménage. On prétend que Godeau dut son évêché de Grasse au désir que le card. de Richelieu eut de faire un bon mot. L'abbé lui présentant une paraphrase du cantique *Benedicite*, le ministre lui répondit: Vous me donnez *Benedicite*, moi je vous donne Grasse (*grâces*). — GODEAU (Michel), profess. de rhét., recteur du collége des Grassins, né vers 1656, m. en 1736 à Corbeil, où il avait été exilé lors des dissensions religieuses de cette époque, a laissé entre autres ouvr.: *Abrégé des maximes de la vie spirituelle, etc., du latin de D. Barthélemi des Martyrs*, Paris, 1699, in-12, trad. attribuée aussi au précédent; *de l'Amour de Dieu, traité de St Bonaventure*, ibid., 1712, in-12. M. Godeau a donné la trad. en vers lat. d'une grande partie des œuvres poétiques de Boileau, 1737, in-12, et beaucoup d'autres poésies latines oubliées aujourd'hui.

GODEBERT, roi des Lombards en 661 et 662, partagea avec Pertharite, son frère, la succession d'Aribert son père, et s'établit, à Pavie; mais bientôt la guerre éclata entre les deux frères au sujet des limites de leurs états; Godebert appela à son secours Grimoald, duc de Bénévent: celui-ci profita de ces divisions pour s'emparer de la Lombardie, fit massacrer Godebert, chassa Pertharite, et se fit couronner roi en 662.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de Lorraine et prem. roi chrétien de Jérusalem, né au village de Béry, près de Nivelle, dans le 11e S., fit ses prem. armes contre Théodoric, évêq. de Verdun, et contre Albert, duc de Verdun, qui lui contestaient ses droits au duché de Lorraine: il combattit ensuite pour l'empereur d'Allemagne contre le pape, et entra dans Rome à la tête des armées impériales. A la suite de cette expédition, ayant été frappé d'une maladie grave, il fit le vœu d'aller défendre les chrétiens d'Orient. Peu de temps après, les prédications de Pierre l'ermite armant tout l'Occident, Godefroi prit la croix, et partit pour Constantinople en 1096, avec l'élite de la noblesse. Son premier exploit fut la délivrance de Hugues-le-Grand, frère du roi de France, qui avait été pris par des corsaires, et était retenu par l'empereur Alexis: la sagesse, la fermeté de Godefroi et la discipline sévère qu'il avait établie dans son armée, forcèrent Alexis à poser les armes: il revêtit Godefroi du manteau impérial, l'adopta pour son fils, et conclut avec lui un traité d'alliance qui ne fut pas de longue durée, mais qui permit aux croisés d'aller porter le siége devant Nicée. La prise de cette ville, celle d'Antioche, et enfin celle de Jérusalem, placèrent Godefroi au premier rang parmi les héros qui marchaient sous l'étendard de la croix. Elu roi de Jérusalem, Godefroi eut la modestie de refuser la couronne, et ne voulut prendre que le titre de baron et de défenseur du St Sépulcre. Après avoir battu les musulmans dans les plaines d'Ascalon, il convoqua à Jérusalem une assemblée des hommes les plus éclairés, et leur fit sanctionner des lois propres à assurer l'ordre et la félicité publique. Le recueil de ces lois a été imprimé sous le titre de *Livre des assises et des bons usages du royaume de Jérusalem*, etc., Bourges, 1690. Au retour d'une expédition contre les Sarasins, Godefroi ayant accepté des fruits de la Palestine que lui offrit l'émir de Césarée, tomba malade, et m. à Jérusalem le 18 juillet 1100; on soupçonna qu'il avait été empoisonné. Son épée a été pendant long-temps soi-

guensement conservée à Jérusalem par les religieux de St-François. — GODEFROI *de Viterbe*, secrétaire des emp. Conrad III, Frédéric Ier et Henri VI, a laissé une chron. univ. commençant à Adam et finissant à 1186 : il lui donna le titre de *Panthéon*, déifiant ainsi tous les princes dont il écrit l'histoire. Cet ouvr. a paru à Bâle en 1569 in-fol. Une autre édit. a été publiée à Ratisbonne, 1726. Il y a de Godefroy un MS. à la Biblioth. de Vienne, intitulé : *Speculum regum*. — V. GEOFFROY.

GODEFROY (PIERRE), jurisc., mort en 1573 à Carcassonne, sa ville natale, y avait rempli succ. les fonctions de proc. du roi pour la foi, puis de prem. consul. Il a laissé les ouv. suiv. : *Dialogus de amoribus, tribus libris distinctus*, Lyon, 1552, in-18, Anvers, 1554, in-16, Leyde, 1564, petit in-12; *Notamenta in proœmialia Justiniani codicis*, etc., Lyon, 1552, in-fol.; *Annotamenta in tract. primi libri Justiniani codicis* : de Hæret. ne S. Baptisma interetur, *etc.*, Paris, 1555, in-8; *Proverbiorum liber*, ibid., 1555, in-8, réimp. à la suite des *Adages* d'Erasme, etc.

GODEFROY (DENIS), célèbre jurisc., né à Paris en 1549, était fils d'un conseiller au Châtelet. Les troubles qui agitaient la France le forcèrent de se retirer à Genève, et de là en Allemagne, où il professa le droit dans plusieurs universités. Le succès qu'obtinrent ses leçons fut si grand qu'on essaya de le rappeler en France en lui offrant la chaire de droit que la mort de Cujas avait laissée vacante, mais les principes religieux de Godefroy, qui avait embrassé la réforme, l'empêchèrent d'accepter cette offre. Il m. à Strasbourg en 1622. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit qui tous sont estimés. Son édit. du *Corpus juris civilis* est très-recherchée des jurisconsultes à cause de sa clarté, de la précision et de l'érudition que renferment les notes dont il l'a enrichie : nous citerons encore parmi les écrits de Godefroy : *Notæ in Ciceronem*, Lyon, 1588 et 1591, in-4; *Antiquæ historiæ ex XXVII auctoribus contextæ libri VI*, Bâle, 1590, in-8, Lyon, 1591, 2 vol. in-12; *Conjecturæ, variæ lectiones et loci communes in Senecâ*, impr. à la suite des œuvres de Sénèque; *Authores latinæ linguæ in unum redacti corpus, adjectis notis*, St-Gervais (Genève), 1595, 1602 ou 1622, in-4; *Maintenue et défense des princes souverains et églises chrétiennes contre les attentats et excommunications des papes de Rome*, 1594, in-8; *Dissertatio de nobilitate*, Spire, 1611, in-4; *Statuta Galliæ juxta Francorum, Burgundionum, Gothor. et Anglorum in eâ dominantium consuetudines*, Francfort, 1611, in-fol. — On a parfois confondu avec le précéd. un autre GODEFROY ou GODEFROI (Denis), avocat, né à Paris au commencem. du 16e S., connu seulem. comme auteur des notes jointes aux édit. de 1537 et 1603 du *Grand Coutumier*, ou *Somme rurale* de Jean Boutiller (*v.* ce nom). C'est aussi à tort qu'on a attribué au prem. Denis Godefroy *l'Avis pour réduire les monnoies à leur juste prix et valeur*, Paris, 1611, in-8 : ce dernier ouvr. est d'un autre Godefroy, avoc., ci-dev. proc. du roi aux monnaies.

GODEFROY (THÉOD.), fils de *Denis*, conseiller d'état, né à Genève en 1580, vint à Paris en 1602, abjura la religion protest., se fit recev. avoc. au parlement, fut nommé historiographe de France en 1632 et envoyé deux ans après en Lorraine avec le titre de conseiller souverain de cette province; il accompagna le card. de Lyon au congrès de Cologne, puis à Munster, où la paix fut conclue en 1648, demeura dans cette ville comme chargé d'affaires de France, et y m. en 1649. On trouvera, dans le t. 17 des *Mém.* du P. Niceron, la liste complète de ses ouvr., dont les plus import. sont : *Mém. concern. la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1613, 1618, in-4; *de la Véritable origine de la maison d'Autriche*, ibid., 1624, in-4; *Généalogie des ducs de Lorraine*, ibid., 1624, in-4; *Traité touchant les droits du roi très-chrétien sur plus. états et seigneuries possédés par plusieurs princes voisins*, Paris, 1655, et Rouen, 1670, in-fol. : cet ouvr. a paru sous le nom seul du P. Dupuy; mais on sait que Godefroy en a été le principal rédacteur; *Vie de Guill. Marescot, conseiller d'état*, insérée dans le recueil de Loisel. On doit aussi à Godefroy les premières édit. de l'*Hist. de Charles VII* par J. Juvénal des Ursins; *de Charles VIII* par Guill. de Jaligny et aut. auteurs contemporains; *de Louis XII*, par Cl. de Seyssel, Jean d'Authon, Jean de St.-Gelais, etc.; *du maréchal de Boucicault; d'Artus III*, comte de Richemont; des additions à l'*Hist. de Bayard*; la prem. édit. du *Cérémonial de France*, Paris, 1619, in-4; enfin il a laissé 88 vol. in-fol., MSs. sur différens sujets, conservés à la Biblioth. du roi. — GODEFROY (Jacques), frère du précéd., jurisc. né à Genève en 1587, fut professeur de droit, sécretaire d'état, puis 5 fois syndic de la république, et m. en 1652. Ses princip. ouvr. sont : *de Statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipsig, 1616, in-4; *Fragmenta duodecim tabularum, suis nunc primùm tabulis restituta, probationibus, notis et indice munita*, Heidelberg, 1616, in-4, réimpr. avec d'autres fragmens de l'ancien droit romain, sous ce titre : *Fontes IV juris civilis*, etc., Genève, 1653, in-4; *Conjectura de suburbicariis regionibus et ecclesiis, seu de episcopi urbis Romæ diœcesi*, Francfort, 1617, in-4; *Vetus orbis descriptio Græci scriptoris*, Genève, 1618, in-4, grec et latin; *Opuscula historica, politica, juridica*, Genève, 1644, in-4; *Dissertatiunculæ duæ, de tutelâ et curâ*, ibid., 1625, in-4; *Philostorgi Cappadocis ecclesiastica historia*, grec-latin, ib., 1642, in-4; *Opuscula varia*, Geneve, 1654, in-4, avec le portr. de l'aut.; *Codex Theodosianus, opus posthumum*, Lyon, 1665, 6 vol. in-fol., Leipsig, 1736-1745, 6 vol. in fol.; *Tractatus practicus de salario*, ouvr. posthume, Genève, 1656, 1666, in-4; *le Mercure jésuite*, ou *Recueil de pièces concernant les progrès des jésuites, leurs écrits et différends*, etc., ibid., 1626, 1630, 2 vol. in-8, revu et augmenté, ib., 1651, 2 vol. in-8. Trotzius a publié 27 opuscules de J. Godefroy, sous le titre d'*Opera juridica minora*, Leyde, 1733, in-fol., avec la *Vie* et le *Portrait* de l'aut.; et l'on en trouve aussi plus. dans le *Thesaurus juris civilis* d'Everard Otton, Utrecht, 1733-1736.—GODEFROY (Jacques), sieur de la Commune, avoc. à Carentan, m. en 1624, est aut. de : *Comment. sur la coutume réformée du pays et duché de Normandie*, Rouen, 1626, 2 vol. in-fol.

GODEFROY (DENIS II), histor. de France, fils et success. de Théodore dans la place d'historiogr., né à Paris en 1615, fut nommé en 1668 garde des archives de la chambre des comptes de Flandre après la prise de Lille, et mourut dans cette ville en 1681. On lui doit une nouvelle édit. du *Cérémonial français*, Paris, 1649, 2 vol. in-fol.: *Histoire du roi Charles VII, qui contient les choses mémorables advenues depuis 1422 à 1461*, Paris, 1661, in-fol.; *Mém. et instruct. pour servir dans les négoc... concernant les droits du roi*, ib., 1665, in-fol., Amst., 1665, in-12, Paris, 1689, in-12. Il a encore donné des éditions de Philippe de Comines, de l'*Hist. de Charles VI* de J. Juvénal des Ursins et de l'*Hist. de Charles VIII* de G. de Jaligny, plus complètes que celles de son père; enfin de l'*Hist. des connétables, chanceliers, gardes des sceaux* par J. Leférou. — GODEFROY (Denis III), fils du précédent, né à Paris en 1653, fut avocat au parlement, garde des archives de la chambre des comptes, et mourut en 1719. On a de lui : *Abrégé des trois états, du clergé, de la noblesse et du tiers-état*, Paris, 1682, in-12; une nouvelle édition de la *Satyre Ménippée*, avec des notes de Dupuy et de Duchat, etc., Ratisbonne (Rouen), 1711, 3 vol. in-8; des

Remarques sur l'addit. à l'hist. de Louis XI par Gabriel Naudé, imp. dans le Supplément aux mémoires de Comines, Bruxelles, 1713. — Jean Godefroy, frère du précédent, né à Paris vers 1660, accompagna son père en Flandre, fut nommé procureur du roi au bureau des finances de cette province, obtint la survivance d'archiv. de la chambre des comptes de Lille, et mourut dans cette ville en 1732. Il a donné de bonnes édit. des *Mem.* de Comines, de *Lettres* de Rabelais, des *Mem.* de Marguerite de Valois, de la *Satyre Menippée*, des *Mem.* de L'Estoile, de *la Véritable fatalité de St-Cloud*, de l'*Hist. des Templiers* par P. Dupuy, des *Mem.* de Castelnau. On a encore de lui : un *Supplement à l'hist. des guerres de Flandre* par Strada ; des *Notes sur la confess. de Sancy*, un *Invent. des titres du pays et comté de Hainaut*, et un autre des titres de la chambre des comptes de Lille, in-fol., MSs.

GODÉGISILE, le prem. roi vandale dont l'hist. fasse mention, ayant voulu passer le Rhin en 406, fut attaqué par les Francs, mis en déroute, et tué dans la mêlée avec 20,000 des siens. Gonderic lui succéda.

GODÉGISILE. V. Gondégisile.

GODEHARD (St), évêque de Hildesheim, né en Bavière vers la fin du 10e S., succéda en 1022 à Bernward, et comme lui s'attacha à dissiper les ténèbres de l'ignorance. Il fit bâtir un monastère de bénédictins dans lequel il réunit un certain nombre de jeunes gens dont il dirigeait l'éducation, et fonda le monastère de St-Michel à Hildesheim. Il mourut en 1038, et fut canonisé en 1131. On a conservé de ce prélat des lettres sur des sujets de piété impr. dans le *Codex histor.-epistol.* de dom Pez.

GODESCALCH, duc de Bénévent de 738 à 742, s'était emparé de ce duché à la mort de Grégoire, neveu du roi Luitprand. Se voyant menacé par celui-ci, il fit transporter sur un navire ce qu'il avait de plus précieux, et se disposait à s'enfuir en Grèce lorsque ses sujets révoltés le massacrèrent.

GODESCARD (Jean-Franç.), sav. ecclés., né en 1728 à Rocquemont, diocèse de Rouen, fut successivement secrét. de l'archevêché de Paris, prieur de N.-D. de Bon-Repos, près Versailles, chan. de St-Louis du Louvre, de St-Honoré à Paris, et mourut dans cette ville en 1800. On a de lui : *Vies des Pères, des martyrs*, etc., trad. de l'angl. d'Alban Butler, Villefranche de Rouergue, 1763 et suiv., 12 vol. in-8, Paris, Barbou, 1784-1788, 12 vol. in-8 : cet ouvr. a été souv. réimpr. dans ces dern. temps ; un 13e vol. conten. les *Fêtes mobiles* et trad. librement par l'abbé Nagot, a été impr. à Versailles en 1811 : il a eu aussi plus. édit. ; *Essais histor. et crit. sur la suppress. des monastères et autres établ. pieux en Anglet.*, trad. de l'anglais de Dodd, 1791 ; *Eloges de l'abbé Bergier et de l'abbé Legros*, insérés dans les *Annales cathol.*, etc. L'abbé Godescard a été aussi l'éditeur des deux ouvrages suiv. : *Analysis Fidei* de Holden, 1767, in-12 ; *de Controversiis* de Walenburch, 1768, in-12.

GODET DES MARAIS (Paul), év. de Chartres, né en 1647, m. en 1709, n'était encore que supér. du sémin. des Trente-Trois à Paris lorsque Mme de Maintenon le choisit pour son directeur après la m. de l'abbé Gobelin. Il fut appelé au siége de Chartres en 1690, et s'y fit remarquer par son austère vertu, son désintéressement et son zèle à remplir tous les devoirs de l'épiscopat. Pendant la disette qui affligea son diocèse en 1693, il abandonna aux pauvres tous ses revenus, et vendit pour les assister le seul couvert d'argent qu'il possédât. Sa charité et sa justice se montrèrent encore avec éclat à l'époque des querelles du jansénisme et du quiétisme. Il avait été du même avis que Bossuet contre Fénélon ; mais dès qu'il sut que son adversaire s'était soumis aux décisions du St-siége, il fut le prem. à lui demander son amitié, et prouva par cette noble conduite la pureté des vues qui l'animaient.

GODETS. V. Desgodets.

GODFREY (Thom.), mathém. et astron. anglo-américain du 18e S., exerça d'abord la profession de vitrier à Philadelphie. Il n'avait reçu dans sa jeunesse qu'une instruction bornée ; mais, poussé par son goût naturel vers l'étude des mathématiques, il s'y livra avec tant de succès qu'en peu de temps il se mit à même d'entendre parfaitement les auteurs latins qui traitent de cette science. Ce fut lui qui inventa l'instrument de mathém. connu sous le nom de *Hadley*, invent. à laquelle il n'a pas eu la gloire d'attacher son nom, mais qui lui valut de la part de la soc. royale de Lond. une pension de 200 l. st. Godfrey mourut à Philadelphie en 1749, membre du club littér. institué par le célèbre Franklin. — Thomas Godfrey, son fils, poète distingué, né à Philadelphie en 1736, m. près de Wilmington en 1763, avait manifesté de bonne heure un goût très-vif pour les beaux-arts. Il servit en 1758 comme lieutenant dans l'armée de Pensylvanie destinée à l'expéd. du fort Duquesne, et occupa des emplois dans l'administration. Ses product., qui décèlent moins d'art que de naturel, parurent d'abord dans le *Magasin américain*, et ont été imp. collectivem. sous ce titre : *Juvenile poems*, 1765, in-4.

GODI (Ant.), histor. italien, né à Vicence vers la fin du 14e S., est connu par une chronique des événemens arrivés dans le Vicentin depuis 1194 jusqu'à l'année 1255, pub. par Alb. Mussati dans l'*Hist. Augusta*, Venise, 1636, in-fol., dans le t. 8 des *Rerum ital. script.* de Muratori et dans le *Thesaur. antiq. ital.* de Grævius, t. 6, avec un supplément de Sigonius.

GODIN ou GODDIN (Nic.), médecin de la ville d'Arras au 16e S., n'est connu que comme aut. des ouv. suiv. : *La chir. prat. de maître J. de Vigo*, etc., Lyon, 1537, in-8 ; *de Chir. milit.*, trad. en franç. par J. Blondel, de Lille.

GODIN (Louis), astronome, memb. de l'acad. des sciences, né à Paris en 1704, élève de J.-N. Delisle, fut envoyé au Pérou pour déterminer la figure et la mesure de la terre. Il séjourna long-temps à Lima, fut témoin du tremblem. de terre de 1746, revint en France en 1751, fit un voyage en Espagne, et y mourut en 1760. Il avait aussi été témoin du tremblement de terre de Lisbonne en 1755. On a de lui : *Hist. de l'acad. des sciences* depuis 1680 jusqu'à 1699, 11 vol. in-4 ; *Appendix aux tables astron. de La Hire*, édit. de 1727, in-4 ; *la Connaissance des Temps*, années 1730-31-32-33 ; des *Mem. acad.*, etc. — Godin des Odonais (Mad.), née *Grandmaison*, femme de l'un des compagnons de La Condamine, parent du précéd., est célèbre par les malheurs qu'elle éprouva en Amérique. Éloignée pend. 15 ans de son mari, fixé à Cayenne, elle partit de Quito pour l'aller joindre, et fut abandonnée sur des terres sauvages. Après avoir vu mourir autour d'elle son fils, ses frères dans les horreurs de la faim et de la soif ; en proie elle-même à ces tourmens et à la crainte d'être dévorée par les bêtes féroces, elle eut le courage de supporter tant d'infortunes, et revit la France en 1773. Les aventures de cette dame sont tellement romanesques que l'on aurait peine à y ajouter foi, si la vérité n'en était attestée par des missionnaires de l'Amazone et par une lettre de M. Godin pub. en 1775.

GODIN DE STE-CROIX. V. Brinvilliers.

GODINEZ (Blasco), capitaine espagnol, un des compagnons de Pizarre dans la conquête du Pérou, voulut s'opposer à l'exécution de l'édit relatif à la liberté des Indiens en 1551, et prit le commandement de tout le haut Pérou. L'audience royale de Lima, n'espérant pas le soumettre par la force, feignit de lui reconnaître l'autorité qu'il avait usurpée, et le fit assassiner en 1552.

GODINHO (Manuel), jésuite, né en 1630 à Montalvam en Portugal, m. en 1712, a publié une relation de ses voyages en Syrie, dans l'Inde et en

Perse : elle a pour titre : *Relação do novo Caminho*, etc., Lisbonne, 1665, in-4. On connaît en outre de lui : *Nouvelles singulières de ce qui est arrivé à Constantinople après la défaite de l'armée ottomane sous les murs de Vienne*, etc. (en portug.), Lisbonne, 1684. — GODINHO CARDOSO (Manuel), voyageur portugais, a publié dans sa langue *Relat. du naufrage du vaisseau* le Sant-Iago *et voyage des naufragés qui purent se sauver*, Lisbonne, 1601. — GODINHO DE SEINAS (Manuel), ecclésiast. portugais du 18e S., est auteur de quelques poésies sur la mort de Jean V, imp. à Lisbonne en 1750.

GODINOT (JEAN), docteur en théol., né en 1661 à Reims, mort en 1749, chanoine de cette ville, a mérité le titre glorieux de père et de bienfaiteur de sa patrie en consacrant plus de 500,000 liv. à établir des fontaines publ., à faire paver et dessécher des égouts infects, à fonder des hôpitaux, des écoles chrétiennes, et à embellir le chœur de la cathédrale. — GODINOT (N.), gén. de division, commandant de la légion-d'honn., etc., entra au service comme volontaire en 1792, s'éleva rapidement aux prem. grades par sa belle conduite, et se distingua particulièrement en Espagne dans les camp. de 1808 à 1811. Peu de temps après la prise du camp de Saint-Roch, où il avait donné de nouvelles preuves de bravoure, le gén. Godinot se tua à Séville d'un coup de fusil. On n'a rien de bien positif sur la cause de cet acte de désespoir.

GODIVE, femme de Leoffric, duc de Mercie, née en Angleterre au 11e S., est citée dans l'hist. pour un trait de dévouement assez extraordinaire. Son mari avait frappé d'une forte amende les habitans de Coventry; elle demanda la remise de cette peine; le prince n'y consentit que sous la condition bizarre qu'elle traverserait toute nue, et montée sur un cheval, la ville d'un bout à l'autre. Godive se soumit à la condition imposée, et ordonna sous peine de mort à tous les habitans de se confiner dans leurs demeures, de fermer portes et fenêtres, et de ne point jeter les yeux sur celle qui sacrifiait ainsi sa pudeur à leurs intérêts. Godive, couverte de ses longs cheveux, remplit donc la singulière fantaisie de son époux. Un boulanger eut l'audace de rester à sa fenêtre, et la duchesse le fit impitoyablement traîner au supplice. Depuis cette époque on institua une cérémonie dans laquelle la statue de Godive, richement parée, était conduite dans la ville, et l'on plaçait l'effigie du malheureux boulanger à la place même qu'il occupait lors de sa fatale curiosité.

GODOLPHIN (JEAN), jurisconsulte, né à Godolphin dans les îles Sorlingues en 1617, fut, sous Cromwell, juge de l'amirauté, et m. en 1678, avocat de la couronne. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence, dont les plus remarquables sont : *Tableau de la juridict. d'un amiral*, 1661, in-8; *le Legs d'un orphelin*, 1674, in-4 : *Repertor. canonicum*, 1678, in-4 : l'auteur y soutient la suprématie royale.

GODOLPHIN (SIDNEY, comte de), gr.-trésorier d'Anglet., né vers le milieu du 17e S., fut chargé de deux missions import. en Hollande en 1678, devint ensuite commissaire de la trésorerie, puis membre du conseil privé (1779), et siégea dans la chambre basse comme représentant des communes de Helston et de St-Mawes jusqu'à l'avénement de Jacques. Sous le règne et après la fuite de ce prince en France, Godolphin remplit les fonctions de grand-trésorier. La reine Anne l'appela au même poste, et dut à l'habileté de ce ministre, autant qu'à la valeur de Marlborough, les succès milit. qui illustrèrent son règne. Lorsque les wighs eurent perdu leur crédit auprès de la reine, Godolphin ne put conserver le sien : il fut destitué en 1710, et mourut à St-Albans en 1712.

GODOMAR. V. GONDEMAR.

GODONESCHE (NIC.), grav. en médailles, m. à Paris, sa ville natale, en 1761, avait été destitué de la place de garde des médailles du cabinet du roi, et envoyé à la Bastille pour avoir gravé les estampes d'un petit ouvrage satir. de l'abbé Boursier intit. *Explicat. abrégée des questions qui ont rapport aux affaires présentes*, in-12, 1731. On connaît de lui : *Médailles du règne de Louis XV*, 1727, 1736, in-fol., et en MS., *Idée du cabinet du roi pour les médailles*, etc.

GODOUIN (JEAN), prof. d'hébreu au collége de France, né à Paris au milieu du 17e S., m. en 1700, a donné : *les Epîtres familières de Cicéron*, nouvellement trad. avec le texte, 1663, 2 vol. in-8; div. poésies lat. impr. en 1653 et 1657, in-4; et une *Grammaire hebr.* restée MS.

GODOUNOF ou GUDENOF (BORIS), czar de Russie de 1598 à 1605, avait été élu après la m. de Fédor. Il signala son avènement au trône par de gr. largesses aux églises et aux monastères, fit tous ses efforts pour répandre en Russie les lumières et les arts de la civilisation, et prépara ainsi l'heureuse révolution opérée par Pierre-le-Grand. Tout en lui accordant une grande habileté dans le gouvernement des affaires, on lui reproche un caractère sanguinaire. Les crimes ne lui avaient rien coûté pour arriver au trône : ils ne lui coûtèrent pas davantage pour l'agrandissem. ou le maintien de son autorité. Une mort subite l'enleva, en 1605, à la suite d'un repas, et l'on soupçonna qu'il avait été empoisonné.

GODWIN (N., comte), seigneur angl., fils d'Ulnoth ou Wolfnoth, comte de Sussex, né au commencement du 11e S., exerça pendant plus. années sur les rois d'Angleterre un pouvoir égal à celui qu'eurent en France les maires du palais, et prépara à l'aîné de ses fils (Harold II) les moyens d'usurper le trône. Il m. subitem. en 1054, tandis qu'il était à table avec le roi Edouard-le-Confesseur.

GODWIN (FRANÇ.), savant prélat anglais, év. de Llandaff, puis de Hereford, né à Havington (comté de Northampton) en 1561, m. en 1633, a composé plusieurs ouv. relatifs aux antiquités et aux hommes d'église de sa patrie. Nous citerons entre autres les suivans : *Catalogue des évêques anglais depuis le prem. établ. de la relig. chrét. dans cette île, avec un précis histor. de leurs vies et actions mémorab.*, 1601, 1608, in-4, et 1615, édit. augmentée : l'aut. traduisit cet ouv. en lat. sous le titre suiv. : *de Præsulibus Angliæ comment.*, Londres, 1616, in-4, et Cambridge, 1743, in-fol., avec les addit. de Guill. Richardson; *Rerum Henrico VIII*, etc., 1616, in-4, trad. en angl. par Morgan Godwin, fils de l'auteur, sous le titre suivant : *Annales of England, containing*, etc., 1630, in-4, et en franç. par de Loigny, sous le titre d'*Annales des règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI et de la reine Marie*, Paris, 1647, in-4; et *l'Homme dans la lune*, ou *Relat. d'un voyage à cet astre*, par Domingo Gonzales, 1638, in-8, trad. en français par Baudoin, Paris, 1666, in-12. — GODWIN (Thomas), évêque de Bath et de Wells, père du précédent, mourut en 1590, après avoir été interdit par la reine Elisabeth.

GODWIN (THOM.), savant instituteur et maître d'école anglais, né en 1587, renonça à ses fonctions de chef de l'école gratuite d'Abingdon, pour entrer dans les ordres, et m. en 1643. On a de lui : *Romanæ hist. anthologia*, Oxford, 1613, in-4, et 1623, avec des addit.; *Synopsis antiq. hebraicar.*, 1616, in-4, etc.

GODWIN (MARIE WOOLLSTONECRAFT), Anglaise célèbre par ses ouvrages littér. et par ses malheurs, née en 1768 à Beverley, dans le comté d'York, commença par diriger une école conjointement avec ses sœurs : elle entra ensuite comme gouvernante d'enfans dans la maison du vicomte de Kingsborough, lord lieutenant d'Irlande, vint enfin résider à Londres en 1786, et se fit connaître l'année suivante par la publication de divers ouv. Une passion malheur. qu'elle avait conçue pour un homme qui n'était pas libre la détermina à quitter sa patrie

elle vint à Paris. C'était au commencement de la révolution : elle vit périr sur l'échafaud plus. des hommes auxquels elle s'était attachée, et fut payée d'ingratitude par un Américain qu'elle aimait tendrement. De retour en Anglet. elle épousa M. Godwin, écriv. connu surtout comme aut. du roman de Caleb Williams (trad. par G. Garnier), et m. peu de mois après son mariage en 1797 des suites d'un accouchem. difficile. Ses princip. ouvr. (en angl.) sont les suiv. : *Pensées sur l'éduc. des filles*, Lond., 1787, in-12; *Défense des droits de l'homme*; *Lett. à Edm. Burke à l'occas. de ses réflex. sur la révol. franç.*, 1790, in-8; *Défense des droits des femmes avec des reflex. sur des sujets polit. et moraux*, 1792, in-8; *Marie*, 1797, roman; *les Maux de la femme*, roman, trad. en franç. par B. Ducos sous le titre de *Maria*, ou *le Malheur d'être femme*, 1798, in-12; *Vue histor. et morale de l'orig. et des progrès de la révolut. franç. et de l'effet qu'elle a produit en Europe*, 1794, in-8, prem. vol. seulem., etc. Ses *œuvres posthumes* ont été pub. par M. Godwin avec une hist. de sa vie, Londres, 1798, 4 vol. in-8. Sa *vie* a été pub. en franç., 1802, 1 vol. in-12.

GODY (dom SIMPLICIEN), bénédictin, prieur de Cluny, né à Ornans au commencement du 17e S., m. à Besançon en 1662, a pub. des *Odes sacrées pour entretenir la dévotion des personnes de piété*, St-Nicolas en Lorraine, 1629, in-12 : *Les honnêtes Poésies de Placidas-Philémon Gody*, div. en 5 liv., Nanci, 1631, Paris, 1632, in-8; une trad. d'*Humbertus*, Paris, 1632, in-4; *Elegia sanctor. illustrium cum aliis nonnullis*, ib., 1647, in-12; *ad Eloquentiam christianam via*, ibid., 1648, in-12; *Musa contemplatrix*, Lyon, 1660, in-16, et quelques autres écrits ascétiques peu importans.

GOEBEL (JEAN-GUILLAUME), jurisconsulte et publiciste allem., né en 1683 à Hoxter en Westphalie, s'appliqua d'abord à l'étude de la théol. sous la direction des jésuites, se livra ensuite exclusivement à la jurisprudence, devint professeur de droit à Helmstaedt, reçut des lettres de noblesse de l'empereur Charles VI en 1730, fut nommé conseiller de la cour de Brunswick, et m. en 1745. Il a laissé un grand nombre d'ouvr. parmi lesquels il suffira de citer : *Commentar. de archiofficiorum imperii R. German. origine et architesaurario*, Hanovre, 1710, in-8; Leipsig, 1735, in-4; *Notæ ad instrumentum pacis Wesphalicæ*; *les Loisirs de Helmstadt*, 6 vol. en allem.; et un grand nombre de dissertat. polit., telles que *de Juribus procerum imper. majestaticis*, Helmstaedt, 1718, in-4; *de Statu nobilitatis Germanicæ*, etc., etc. Le professeur Breithaupt (v. ce nom) a publié sa *Vie* en lat., Helmstaedt, 1748. — GOBEL (Jean-Henri-David), historien allem., né à Neustadt-sur-l'Aisch en 1717, m. à Vienne en 1771, instituteur et bibliothéc. dans la maison du conseiller aulique Gaertner, a publié les ouvr. suiv. : *Marquardi Frehiri*, *de secretis judiciis olim in Westphaliâ aliisque que Germaniæ partibus usitatis*, etc., etc., Ratisbonne, 1762, in-4; *Mém. pour servir à l'Hist. polit. de l'Europe sous l'empereur Charles-Quint*, etc. (en allem.), Lemgo, 1767, in-4. — GOEBEL (Jean-Henri-Erdmann), philologue allem., né en 1732 à Lauban, fut recteur du lycée de cette ville, et y m. en 1795. On a de lui un grand nombre de dissertat. et programmes en latin et en allemand sur des matières histor., philolog. et philosoph. Les plus remarq. de ces product. sont : *De la première Culture de la contrée de Lauban*, Lauban, 1763, in-4; *Histoire de la ville de Lauban*, *de* 1756 *à* 1766; ib., 1766, in-4; *l'Epizootie parmi les Hommes*, ibid., 1775, in-4 : écrit satirique concern. plus. ouvr. allem., et notamm. *les Passions du jeune Werther*, de Goëte.

GOEBLER (JUSTIN), jurisconsulte et historien allem., né dans la Hesse vers le commencement du 16e S., exerça la profession d'avocat à Francfort, et mourut dans cette ville en 1567. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus importans et les plus connus sont les suivans : *Prosopograph. lib. IV*, etc., Mayence, 1537, in-8, *Narratio de bello hildeshemensi..... anno* 1519..., insér. dans les *Script. rerum germanicor.* de Schard, tom. 2; *Chronicon hist. ducum Brunswicensium*, Francfort, 1564, in-fol.; *Hist. de l'emper. Maximilien Ier* (en allem.), ib., 1566, in-fol.; *Hist. de Brandebourg*, *depuis l'année* 798 *jusqu'en* 1279 (en vers all.), ib., 1566, in-fol. On lui doit en outre une traduct. latine de la harangue de Démosthène *sur la paix*, et celle de Lycurgue contre Léocrate, des traduct. allem. des *institutes* et des *novelles* de Justinien; quelques ouvr. de droit peu importans; un recueil de vers latins en 4 livres, etc. On conserve à la biblioth. du Vatican un MS. original de Goebler intit. : *Hist. de quâdam filiâ regis Franciæ, quam ipse pater uxorem habere optabat, ab eo flagitio divinitùs servatâ*, etc., in-fol.

GOEDART (JEAN), naturaliste et peintre hollandais, né à Middelbourg en 1620, m. en 1668, a publ. la *Descript. de l'origine, de l'espèce, des qualités et des métamorphoses des vers chenilles*, etc., Middelbourg, 3 part. in-8, 1662, avec 150 pl. peintes par lui. Cet ouvr. a été trad. en latin par J. de Mey, ib., 1662-67, en angl. par M. Lister, York, 1682, in-4, et en latin par le même, ibid., 1685, in-8.

GOEDHALS. V. GAND (Henri de).

GOELIKE (ANDRÉ-OTTOMAR), médecin allem., né à Nienburg sur la Saale en 1671, enseigna successivement les sciences médicales dans les universités de Halle, de Duisburg et de Francfort, et m. en 1744, laissant un grand nombre d'ouvr. médiocres dans lesquels il se montre zélé partisan de la doctrine de Stahl. Nous nous bornerons à indiquer les suiv. : *Hist. anatomiæ nova æquè ac antiqua*, Halle, 1713, in-8; *Hist. chirurg. antiqua*, ibid., 1713, in-8; *Hist. medic. univers.*, etc., ib., 1717-1720, 3 vol. in-8; *de Divers. humor. per revulsion. ac derivation. eorum*, Francfort-sur-l'Oder, 1721, in-4; *Spiritus animalis è foro medico relegatus*, Halle, 1725, in-4; *institutiones med. secundum principia mechanico-organica reformatæ*, Francfort, 1735, in-4; *de corticis Chinæ usu noxio, licèt recto in febribus*; *de Emeticor. usu et abusu*; *de onopordo carcinomatis averrunco*; *de Lue contagiosâ bovillum genus depopulante*, et autres dissertations médicales.

GOELNITZ (ABRAHAM), en latin *Golnitius*, géographe, né à Dantzig dans le 16e S., vivait encore en 1642. On a de lui : *Ulysses gallico-belgicus, per Belgium, Hispaniam, regnum Galliæ, ducatum Sabaudiæ, Taurinum usque Pedemontis metropol.*, Leyde, 1631, trad. en franç. par Coulon, Paris, 1643, in-12; *Compendium gever. succinctâ methodo adornatum*, Amsterdam, 1643 49, in-12, *Princ. ex Corn. Tacito, curatâ operâ deformatus*, Leyde, 1636, in-12; une édit. augmentée de *la Politique chrétienne* de Lambert Daneau, Leyde, 1639, in-12.

GOEMOERY (DAVID), médecin hongrois, né en 1708, m. vers 1780, a publ. : *Disput. de syllogismo*, Iéna, 1732; *de Peripneumoniâ*, ib., 1733; *Traité de la guerison de la peste*, en langue hongroise, Raab, 1739; *Praxis medica usui apothecæ manualis pharmac. accommodata*, sans date in-fol.

GOENS (RYKLOF van), Hollandais au service de la compagnie des Indes, né à Rees dans le duché de Clèves en 1619, s'éleva de grade en grade au rang de gouverneur-général dans l'Inde, procura aux états de Hollande plusieurs établissemens importans sur la côte de Coromandel, et sur celle de Malabar, vainquit les Portugais en différentes rencontres : en un mot, se montra aussi bon guerrier qu'habile administrateur. En 1672, il eut la hardiesse de commencer dans l'Inde la guerre avec la France, avant même d'avoir reçu la nouvelle de la rupture en Europe, et s'empara de deux vaisseaux.

Ayant obtenu son congé en 1682, il revint en Europe, et m., peu de temps après son arrivée, à Amsterdam.

GOENS (Ryklof-Michel van), arrière-petit-fils du précéd., savant philologue, né à Utrecht vers 1751, se fit remarquer dès sa prem. jeunesse par ses connaissances dans les langues grecque et latine. A peine entré dans sa 14e année, il soutint, sous les auspices du professeur Wesseling, une thèse impr. la même année sous le titre de : *Observationes miscellaneæ, philolog. potissimùm argumenti*, Utrecht, 1764, in-4. En 1766, les curateurs de l'académie de sa patrie le nommèrent professeur extraordinaire de littérature ancienne. Plus tard il devint magistrat de la ville; mais, s'étant montré partisan outré du système stathouderien, il se vit forcé de quitter la Hollande, se retira en Allemagne ou en Suisse, et m. dans cet exil vers la fin du 18e S. Goens a écrit en grec et en latin des dissert. impr. à Utrecht de 1763 à 1768; on a en outre de lui : *Catalogue fait sur un plan nouv., systémat. et raisonné d'une biblioth. de littér.*, Utrecht, 1776, 2 vol. in-8; une trad. holland. du traité allem. de Moses Mendelssohn *sur le sublime et le naïf*, avec des observat., ibid., 1770, etc.

GOERÉE (Hugues-Guillaume), théologien et médecin, né à Middelbourg, m. vers 1643, a traduit du latin en holland., et a continué le *Traité de la républiq. des Hebreux*, de Pierre Cunæus, publié en franç., Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8.

GOERÉE (Guillaume), fils du précéd., libraire à Amsterdam, né à Middelbourg en 1635, m. en 1711, a laissé, outre quelq. écrits relatifs aux beaux-arts, les ouvr. suiv. : *Introduct. à la science bibliq. et à l'Histoire sainte*, etc., Utrecht, 1700 et 1716, 2 vol. in-fol.; *Hist. de l'Eglise judaïque* (jusqu'à l'entrée du peuple juif dans la terre promise), Amsterdam, 1700, 4 vol. in-fol. — Jean, son fils, né à Middelbourg en 1670, m. à Amsterd. en 1731, s'est fait la réputat. de bon dessinat., et a laissé des gravures à l'eau-forte assez estimées. On a aussi de lui des *Poésies mêlées*, impr. à Amsterdam, 1734, 1 vol. in-8; et une traduct. en hollandais de l'*Hist. de Louis XIV* par les médailles.

GOERTZ (George-Henri, baron de SCHLITZ, autrem. nommé de), ministre de Charles XII, né en Franconie dans le 17e S., entra d'abord au service du duc de Holstein-Gottorp, et devint son ministre; attaché ensuite, en la même qualité, à la cour de Suède, après le retour de Charles XII de Bender à Stockholm (*v.* Charles XII), il eut l'art de créer de nouvelles ressources pour continuer la guerre, mais il lui fallut pour l'exécution de ses plans de finances, recourir à des mesures arbitraires, à des actes de despotisme qui soulevèrent contre lui une partie de la nation suédoise : on ne lui tint pas compte de ses efforts auprès des cours de France, de Russie et de la république de Hollande, pour négocier la paix. Poursuivi après la mort du roi par la haine des familles les plus influentes, blessées de ce qu'un ministre étranger eût effacé le crédit de tous les ministres suédois, Goertz fut condamné à mort sans être entendu, et exécuté à Stockholm en 1719.

GOES (Damian de), historiogr. portugais, né en 1501 à Alenquer, m. en 1560, avait rempli avec distinction plus. missions diplomatiques en Suède, en Pologne et en Danemarck. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Legatio magni Indorum imperatoris presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitaniæ regem. ann.* 1513, etc., Louvain, 1532, in-8; *Fides, religio, moresque Æthiopum sub imperio pretiosi Joannis*, etc., Paris, 1541, in-8, Anvers, 1611, in-12; *Comment. rerum gestar. in Indiâ citra Gangem à Lusitanis anno* 1538, Louvain, 1539, in-4; *de Bello cambaico ultimo commentar. III*, ibid., 1547, in-4; *de Rebus et imperio Lusitanor.*, etc., ib., 1553, in-4; *Chronica de dom Manoel*, Lisbonne, 1566 et 1567, in-fol.; *Historia do principe dom Juão* (depuis Jean II), Lisbonne, 1567, in-8; *Urbis Olissiponensis descript.*, etc, Cologne, 1602, in-8; *Nobiliario de las familias de Portugal*, MS. — Goes (Manoel de), né à Portel en 1542, m. en 1693, a publié des *Comm. collegi conimbrensis in VIII lib. physicor. Aristotelis*, Lyon, 1594, in-4.

GOES (Benoit de), jésuite portugais, né à l'île St-Michel en 1562, avait porté les armes avant d'entrer dans les ordres. Missionnaire au Mogol, il fut choisi pour fonder une nouvelle mission au Cathay et pour vérifier si ce pays n'était effectivem. autre que la Chine, ainsi que l'avançait le P. Matthieu Ricci, contre le témoignage des jésuites de Lahor. Après une route longue et pénible, Goes m. à Socheou, dans la province de Chen-si, en 1606, empoisonné, dit-on, par des mahométans. On trouve dans le tome 3 du recueil de Purchas, des détails sur le voyage de ce missionnaire, écrits par le P. Ricci.

GOES (Guillaume van der), en latin *Goesius*, jurisconsulte et philologue hollandais, né à Leyde en 1611, m. à La Haye en 1686, a laissé les ouvr. suiv. : *Specimen contr. quæ est de mutuî alientat. inter juriscons. et quosdam grammat. sophistas*, etc., Leyde, 1646, in-8, sous le nom de *Lucius Verus*; *Animadvers. in quædam loca capitis* 1 *et* 2 *speciminis Salmasiani*, etc., La Haye, 1657, in-8; *Pilatus judex*, ibid., 1681, in-4; *Scriptores rei agrariæ, cum antiquitat. et legibus agrariis*, Amsterdam, 1674, in-4; des notes sur Pétrone, édit. sur Burmann, et des notes sur Suétone, édition de Grævius.

GOESEKEN (Henri), philol. hanovrien, né en 1612, mort en 1681, assesseur du consistoire de Reval, a laissé les ouvr. suivans : *Livre des chants d'église*, en langue esthonienne : *Manuductio ad linguam æsthonicam*, Reval, 1660, in-8.

GOETTEN (Henri-Louis), théologien protest., né à Brunswick en 1677, m. en 1737, pasteur à Magdebourg, a donné, en allem. : *Notice des journaux*, Gardelegen, 1718-1724, 3 vol. in-8; *Description de la ville de Sudenburg*, in-4, et des *Sermons*.—Son fils, Gabriel-Guillaume Goetten, théologien et bibliogr., né à Hanovre en 1708, m. dans la même ville en 1781, avec le titre de prédicateur de la cour et de conseiller du consistoire, a traduit de l'angl., d'Humfrey Ditton, *la Vérité de la religion chret. prouvée... par la résurrection de J.-C.*, Brunswick, 1764, in-8, 5e édit. On a encore de lui l'*Europe litteraire vivante*, ou *Notice biogr. et litter. sur les savans qui vivent en Europe*, Brunswick et Hildesheim, 1735-37, in-8, etc., etc.

GOETTLING (Jean-Frédéric-Aug.), chimiste allemand, né en 1755 à Bernburg, mort en 1809, professeur extraordinaire de philosophie à l'univers. d'Iéna, a publié en allemand un grand nombre d'ouvrages; nous citerons entre autres : *Introd. à la chimie pharmaceutiq.* *pour les apprentis*, Altenburg, 1778, in-8; *des Avantag. et des amelioral. pratiq. de differ. opérat. chimiq. des pharmaciens*, Weimar, 1783, 2 vol. in-8, 1801, ib., in-8; *Principes element. de la docimasie*, Leipsig, 1794, in-8; *Manuel de chimie théoriq. et pratiq.*, ibid., 1779-1800, 3 vol. in-8; *Instruct. pratiq. de l'art d'essayer et d'analyser en chimie*, ib., 1802, in-8; *Encyclopedie physico-chimique*, ib., 1805-1807, 3 vol. in-8. Il a coopéré à la rédact. de l'*Annuaire pour les chimistes et les pharmaciens* de 1780 à 1809.

GOETZ ou GOEZ (Zacharie), antiquaire allemand, né à Mulhausen en 1662, m. à Brunswick en 1705, a publ. : *Disp. de hierarchiis Angelorum*, Lemgo, 1687, in-4; *Elementa philosoph.*, Osnabruck, 1699, in-8; *des Notes sur l'Hist. de l'Eglise et des hérétiq.* par Arnold, ibid., 1701, in-12; *Schediasma quo præcipuè ea quæ ad virum solidè doctum spectant traduntur*, 1703, in-4; vingt *Dissert.*

de Nummis, Wittemberg, 1716, in-8; *Celeberrimor. virorum epistolæ de re numismat. ad eum accessit Musæum Goëzianum*, ibid., 1716, in-8. — Goetz ou Goes (André), philolog. allemand, né à Nuremberg en 1698, m. en 1780, est aut. des ouvr. suiv. : *Introd. in geograph. antiquam in X tabul. geograph.*, Nuremberg, 1729, in-8; *Index puræ et impuræ latinitatis ex præstantissimis opusculis collectus*, ib., 1730, in-8; *Antiquit. rom.* (en allem.), ibid., 1730, in-8; un gr. nomb. d'*Epigramm. lat.*; des édit. de *Georgii Pasoris lexicon græco-latin. in nov. Test.*, Leipsig, 1728, in-12; *Eutropius*, Altorf, 1740, in-12; *Censorinus de die natali*, ibid., in-8, 1741 et 1744; *Cresconii Corippi de laudibus Justini Augusti*, ibid., 1742, in-8.

GOETZ (Jean-Nicolas), poète allemand, né à Worms en 1721, m. en 1781, fut successiv. précept., pasteur, puis surintendant des écoles luthér. dans plus. villes de l'Allemagne. Il a publié les *Poésies d'Anacréon et les Odes de Sapho*, *trad. du grec*, Francfort, 1746, in-8, et Carlsrhue, 1760, in-8; *Paperle* (traduit en vers du Ververt de Gresset), Carlsrhue, 1752, in-8; *le Temple de Gnide*, trad. en prose du franç. de Montesquieu, ibid., 1748, et 1759, in-8. C.-W. Ramler a donné une édition de ses œuvres sous le titre de *Poesies diverses de J.-N. Goetz*, Manheim, 1785, 3 v. in-8, précédées d'une *Vie* de l'auteur écrite par lui-même.

GOETZ (François-Ignace), médecin inoculat., né à Guebersweir près de Colmar en 1728, fut appelé à Paris en 1780 pour inoculer Mme Elisabeth de France, puis à Turin pour soumettre à la même opération les princes et princesses de la cour. Il m. à Paris en 1813, avec la réputat. d'un habile praticien. Son ouvr. le plus estimé est un *Traité complet de la petite-vérole et de l'inoculation*, Paris, 1790, in-12.

GOETZE (George-Henri), ministre luthérien, né à Leipsig en 1668, m. à Lubeck en 1729, avait exercé le ministère évangél. dans différentes villes de l'Allemagne. Il a laissé une foule de programmes, de thèses, de dissertations dont on n'a pu recueillir tous les titres : Nicéron en cite 152 dans le tom. 23 de ses *Mémoires*. Ses écrits les plus importans sont : *Selecta ex Historiâ literariâ*, Lubeck, 1709, in-4; *Mœletemata Annebergensia*, *varii argum.*, ibid., 1709, 3 vol. in-12. — Goetze (Godefr.-Christ.), son frère, cons. et juge à Leipsig, conservat. de la biblioth. du sénat de cette ville, m. en 1724, a pub. en latin, un *Progr.* sur l'origine et les accroissem. de cette bibliothèque, Leipsig, 1711, in-4.

GOETZE (Jean-Christian), théologien et bibliographe allemand, né au sein de la religion protestante à Hoburg près de Wurtzen en 1692, se convertit à la foi catholique, fut nommé premier chapelain du roi de Pologne, conservateur de la bibliothèque royale de Dresde, et m. dans cette ville en 1749. On a de lui, outre plus. ouvr. théologiques qu'il écrivit en allemand, ou qu'il trad. de l'italien : *Memorabilia biblioth. regiæ dresdensis*, en allem., 1743 et année suiv. 18 cahiers, in-4.

GOETZE (Jean-Auguste-Ephraim), célèbre naturaliste allemand, né en 1731 à Aschersleben, exerça d'abord les fonctions de ministre protestant à Quedlinbourg, puis fut nommé premier diacre de la cour de Prusse, et m. en 1793, laissant un grand nombre d'ouvr. qui le placent au rang des naturalistes qui ont agrandi le domaine des sciences physiques ; nous citerons entre autres : *Mém. entomologiques*, etc., Leipsig, 1777-1781, 4 vol. in-8; *Essai d'une hist. naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux*, Dessau et Blankenbourg, 1782, in-4, avec pl.; *Catalog. du cabinet d'hist. naturelle de Goetze*, *surtout des objets du règne animal*, etc., Quedlinbourg, 1792, in-8. On lui doit aussi un grand nombre d'écrits, où il cherche à détruire les erreurs populaires, et à donner à la jeunesse des idées justes sur les sciences naturelles; les principaux sont les suiv. : *Passe-temps et enseignem. des enfans de l'âge de trois ans jusqu'à dix*, *en petites hist.*, *dialog. et lettres*, 1783-85, 5 vol. in-8, etc.; *les Envir. du Harz*; *voyage de trois jours pour l'instruct. et l'amusem. de la jeunesse*, Leipsig, 1785, *Mélanges instruct.*, etc., ibid., 1785-88, 6 vol. in-8; *Cornelius*, *lecture pour le peuple qui veut craindre Dieu et faire ce qui est juste*, Quedlinbourg, 1789-92, 3 vol. in-8; *Dictionn. des homonymes de la langue allem.*, etc., ibid., 1794, in-8, etc. Sa *vie* a été publ. par H.-M.-A. Cramer, Leipsig, 1793, in-8. — Goetze (Jean-Melchior), frère du précédent, savant bibliographe et théologien protestant, né à Halberstadt en 1717, m. en 1786, prem. past. de l'église Sainte-Catherine à Hambourg, possédait une vaste érudition, et la consacra à la défense des dogmes luthériens ; son zèle lui valut le surnom de *pape de Hambourg*. La liste de ses nombr. écrits se trouve dans le *Dictionn. des aut. allem. de Meusel*, t. 4; nous citerons entre autres son *Essai d'une Histoire des Bibles imprim. dans la Basse-Saxe de* 1721 à 1740, Halle, 1775, in-4. Une *Notice* sur la vie de Goetze a été pub. à Hambourg, 1786, in-8.

GOETZMANN (Louis-Valentin), conseiller au parlem. de Paris, membre de l'anc. académ. de Metz, m. vers 1795, avait d'abord été conseiller au conseil supér. d'Alsace. Il est aut. des ouvr. suiv. : *Traité du droit commun des fiefs*, 1768, 2 vol. in-12; *Comment la ville de Metz a-t-elle passé sous la puissance des emp. d'Allemagne*, mémoire couronné par l'acad. de Metz, 1789, in-8. Son *Disc.* de réception à cette même académie fut impr. en 1769, in-8.

GOEZ. V. Goes.

GOFF (Thomas), auteur anglais, né à Essex vers 1592, m. au comté de Surrey en 1627, a laissé des *Serm.* et 5 *Traged.* : le tout a été pub. après sa m.

GOFFE (William), l'un des juges de l'infortuné Charles Ier Stuart, fut major-général sous Cromwell, et se réfugia, avant l'avènement de Charles II au trône, dans l'Amérique septentrionale avec le général Whalley. On croit que Goffe m. en 1679 à Hadley, ville qu'il avait concouru à défendre trois ans auparavant, malgré son grand âge, contre une troupe d'Indiens qui l'avaient attaquée à l'improv. pendant le service divin. Sa conduite mystérieuse dans cette circonstance le fit regarder comme un ange par le peuple de Hadley.

GOFFIN (Hubert), maître-mineur d'une houillière située à 4 lieues de Liége (commune d'Ans), s'est illustré par un acte de dévouement et de courage dont on citerait difficilem. un plus bel exemple. Le 28 févr. 1812, une inondation ayant obstrué la tranchée de la mine où il dirigeait les travaux d'exploitation, il dédaigna son propre salut et celui de son fils, âgé de douze ans, pour arracher ses subordonnés à la mort la plus horrible. Après 5 jours et 5 nuits, partagés en luttes contre le désespoir et en efforts pour pratiquer une issue au gouffre profond de 170 mètres où ils s'étaient trouvés en butte à toutes les privations réunies, 70 ouvriers revoient le jour, et le doivent à la force d'âme, à l'héroïsme de Goffin et de Matthieu son fils, qui ne voulurent être délivrés que les derniers. Les autorités du département avaient contribué efficacem. au salut de ces infortunés par des mesures aussi sages qu'actives. Goffin reçut la décoration de la Légion-d'Honneur, et sa femme obtint une pension. Ce brave homme, frappé à la tête d'un éclat de pierre dans une mine des Pays-Bas, m. en 1821. Il avait été décoré de l'ordre du Lion-Belgique. Son dévouement a été célébré sur plusieurs de nos théâtres, et l'académie franç. a fait de cette belle action le sujet de l'un des prix de poésie qu'elle décerne annuellement. La pièce de Millevoye intit. *Goffin ou le Héros liégeois*, Paris, 1812, in-4, remporta ce prix la même année.

GOFRIDI. V. GAUFRIDI.

GOGAVA (ANTOINE-HERMAN), né à Grave (Brabant), dans le 16e S., n'est guère connu que comme aut. des trad. suiv. : *C. L. Ptolomœi de judiciis astrol. lib. IV*, Louvain, 1546, in-4 ; *Aristoxeni harmonicorum element. lib. V; Aristotelis de objecto visûs fragm. cum Porphyrii comment.*, Venise, 1562, in-4.

GOGUET (ANTOINE-YVES), conseiller au parlement de Paris, né dans cette même ville en 1716, mort de la variole en 1758, s'était lié dès l'enfance avec Fugère, qui plus tard l'aida de ses conseils, de ses critiques, et lui fournit un grand nomb. de matériaux pour son ouvr. intitulé *De l'origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 3 vol. in-4, fig.; ib., 1759, 6 vol. in-12 : l'édit. la plus récente de cet ouvr, le seul qu'ait laissé Goguet, est celle de 1820, 3 vol. in-8 ; il a été trad. en angl., 1775. On trouve l'*Eloge de Goguet* dans l'*Année littér.*, 1758, t. IV, et dans le *Journal des Savans*, supplément au mois de juillet même année.

GOHL. V. GOLIUS.

GOHORRY (JACQUES), traduct., poète, histor. et alchimiste, né dans le 16e S. à Paris, où il m. en 1576, a pub. sous les noms de *Leo Suavius*, de *Solitarius*, ou *Solitaire*, et sous les initiales J. G. P., un assez gr. nomb. de trad. et d'ouv. origin. ; nous citerons entre autres : *Les occultes merveilles et secrets de nature* de Levins Lemnius, Paris, 1567, 1574, in-8 ; *le Prince* et *l'Art de la guerre* de Machiavel; *l'Hist. de la terre neuve du Pérou*, Paris, 1553, in-8 ; les 10, 11, 13 et 14e liv. *d'Amadis de Gaule*, Paris, 1563 et 1568 ; *Le devis sur la vigne, vins et vendanges*, etc., Paris, 1549, 1575, in-8 ; *De usu et mysteriis notarum liber*, etc., ib., 1550, in-8 ; *Instruct. de la cognoissance des vertus et propriétés de l'herbe nommée* Petum, *etc.*, ibid., 1572, Rome, 1588, in-8 ; *Comment. sur le livre de la Fontaine périlleuse, avec la charte d'amours*, etc., ib., 1572, in-8 ; *Sequana ad Vistulam, exhilaratio Solitarii*, Paris, 1574, in-4 (poésie de circonstance en l'honneur du duc d'Anjou, depuis Henri III, lorsq. fut élu roi de Pologne); *Vies de Charles VIII et de Louis XII*, form. la continuat de l'histoire de P. Emile (*De rebus gestis Francorum*), en lat., et conservées MSs. à la biblioth. du roi.

GOIBAUD. V. DUBOIS, p. 898.

GOICOECHEA (JOSEPH-ANT. DE LIEUDOY), religieux franciscain, né en 1735 à Carthagène d'Amérique, m. en 1814, professeur de philosophie et de théologie à l'université de Guatimala, eut la gloire d'importer et de naturaliser dans sa patrie une foule d'inventions utiles et de découvertes importantes faites dans diverses branches des connaissances humaines en Europe, où il était venu les recueillir. De concert avec quelques amis il fonda la *Société économique* de Guatimala, province sur laquelle cet homme estimable s'efforça toute sa vie de répandre les bienfaits les plus précieux, l'enseignement des vérités évangéliques et celui de l'agriculture, des sciences et des arts. Outre un assez gr. nomb. de *Mém.* sur la botan., sur l'agriculture, sur la mendicité et les moyens de l'extirper, etc., lus à la *Société économique*, on a de J.-Ant. de Lieudoy Goicoecha divers sermons tant impr. que MSs, et une réclamat. éloquente en fav. des Indiens, adressée au roi Charles IV. L'*Eloge funèbre* de ce vertueux ecclés. a été publ. à Guatimala, dans le journ. intit. *El Amigo de la Patria* nº 16, fol. 363 et suiv.

GOIFFON (JOSEPH), ecclés., princip. du collége de Thoissey en Dombes, aumôn. du duc du Maine, membre associé de l'acad. des sciences, né à Cerdon dans le Bugey vers la fin du 17e S., m. en 1751, fut un des membres de l'acad. de Lyon qui donnèrent leur démission sur le refus que fit cette compagnie d'exclure de son sein le jés. Tolomas qui avait eu une dispute avec d'Alembert. On a de lui : un *Disc.* en latin sur la naissance du Dauphin, 1731, in-4, et 1738, avec la trad. française; *Harmonie des deux sphères céleste et terrestre*, etc., Paris, 1731, in-12, 1739, in-4.

GOIFFON (JEAN-BAPTISTE), de la même fam. que le précéd., méd., né à Cerdon dans le Bugey, en 1658, fut nommé méd. à l'armée d'Italie, sous le maréchal de Catinat, accompagna ensuite le maréchal de Tessé en Espagne, puis exerça avec le plus grand succès à Lyon. Nommé échevin, il fit adopter des règlem. sanitaires qui préservèrent la ville de la contagion en 1717, et m. en 1730. On a de lui : *Réponse aux observ. de Chicoyneau, Verny, et Soullier, sur la nature, les évènem. et le traitem. de la peste de Marseille*, Lyon, 1721, in-12 ; *Relation et dissert. sur la peste du Gévaudan*, ibid., 1722, in-8 ; *Index plantarum quæ circa Lugdunum nascuntur*, en MS.— GOIFFON, son petit-fils, profess. à l'école vétérinaire d'Alfort, mort vers 1779, a donné avec N. Vincent : *Mémoire artificielle contenant l'exposé des principes relatifs à la fidèle représentat. des animaux, tant en peinture qu'en sculpture*, 1777, petit in-fol., fig.

GOIGOUX (JEAN-DANIEL), sous-chef à la direction de la poste aux lettres à Paris, m. dans cette ville en 1823, a dirigé la publicat. des 3 ouv. suiv., *Vocabulaire de l'acad. franç.*, Paris, Ménard et Desenne fils, 1821, in-8 ; *Dictionn. géogr.... par Vosgien, nouv. édit. entièrement refondue*, etc., Paris, chez les mêmes libraires, 1821, in-8 ; *Dictionnaire hist., crit. et bibliogr.*, ibid., ibid., 1821-23, 30 vol. in-8. Ce dernier ouvrage n'est qu'une réimpression, avec addit. et correct. du *Dictionn. univ., hist., crit. et bibliogr.* en 20 vol in-8, publ. à Paris, 1810-12, par les soins de Prudhomme, qui lui-même n'avait fait que reproduire de même l'ouvr. publ. à Lyon en 1804, par L. M. Chaudon et Delandine. (*v.* ces noms).

GOIS (ETIENNE-PIERRE-ADRIEN), statuaire, né en 1731 à Paris, mort en 1823, associé libre de l'acad., et profess. à l'école des beaux-arts, fut d'abord destiné à la carrière du barreau, qu'il abandonna de bonne heure pour suivre celle des beaux-arts. Après avoir étudié la peinture et la sculpture sous l'academ. Jeaurat, il devint l'élève de M.-A Slodtz, habile statuaire, remporta le grand prix de sculpture à l'âge de 27 ans; et, de retour de son voyage à Rome, il obtint un atelier au Louvre. Les princip. ouvr. de cet artiste sont : un *Aréthée pleurant la mort de ses abeilles*, statue sur la présentat. de laquelle il fut reçu à l'accad. (1776) ; *le chancel. de L'Hôpital*, statue en marbre, placée sur le gr. escalier des Tuileries ; *le président Molé*, dans une des salles du palais de l'Institut ; un *S. Vincent*, dans le chœur de St-Germain-l'Auxerrois. Il a aussi exécuté plusieurs bas-reliefs tels que *le Serment des nobles devant la chambre des comptes*, au-dessus d'une des arcades du Palais de Justice, et les *S. Jacques et S. Philippe*, qu'on voit aujourd'hui à l'ancien musée des Petits-Augustins.

GOLBÉRY (SYLVAIN-MEINRAD-XAVIER), lieutenant-colonel retraité, né à Colmar en 1742, m. en 1822, bibliothécaire de l'hôtel royal des Invalides, où il avait été admis en 1818, a publ. les ouv. suiv. : *Lettre sur l'Afrique*, Paris, 1791, in-8 ; *Fragmens d'un voyage en Afrique, fait pend. les années* 1785, 1786 *et* 1787, etc., ibid., 1802, 2 vol. in-8, fig.; traduit en anglais par Fr. W. Blagdon, 1802, 2 vol. in-18, et par W. Mudfort, 1803, 2 vol. in-12°, et en allem., Leipsig, 1804, 2 vol. in-8 ; *Considérat. sur le départ. de la Roer, suivies de la notice d'Aix-la-Chapelle et de Borcette*, etc., Aix-la-Chapelle, 1811, in-8.

GOLDAST DE HEIMINSFELD (MELCHIOR), histor. suisse, né en 1576 dans le pays de St-Gall, m. à Bremen en 1635, fut d'abord instituteur; il fit ensuite métier de publier des livres, qu'il tirait de

la biblioth. de St-Gall. Niceron, dans le t. 29 de ses *Mém.*, donne la liste complète de ces publicat., au nombre de 30. Nous nous bornerons à mentionner les suiv. : *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, Francf., 1605, in-4 : édit. très-rare ; Dan. Bartholome en a donné une autre plus soignée, Ulm, 1727, in-fol. ; *Alamanicarum rerum scriptores aliquot vetusti, collecti et glossis illustrati*, Francfort, 1606, 1661, 3 tom. in-fol. ; ibid., 1730, in-fol., bonne édit. ; *Sibylla francica, seu de admirabili puellâ Johannâ* (la Pucelle d'Orléans) *scriptores aliquot*, Altdorf, 1606, in-4, rare et recherché ; *Monarchia S. romani imperii*, etc., Hanau, 1611, 1er vol. ; Francf., 1613, 1614, 2e et 3e vol. in-fol. ; *Politica imperialia*, etc., Francfort, 1614, in-fol. ; *Constitutionum imperialium collectio*, ibid., 1713, 4 vol. in-fol., édit. la plus récente et la plus recherchée ; *Commentarii de regni Bohemiæ, incorporatarumque provinciarum juribus ac privilegiis*, etc., ibid., 1627, in-4 ; ibid., 1719, 2 vol. in-fol. ; *Carolus Allobrox de superventu Allobrogum in urbem Genevam historia*, 1605, in-4, publ. sous le faux nom de *Sallustius Pharamundus*, et attribué mal à propos à J.-Guill. Stuck ; *Catholicon rei monetariæ*, etc., Francfort, 1620, in-4. On a publié à Francfort *Catalogus bibliothecæ Goldastianæ*, dans lequel on trouve la liste des collect. inédites et des MSs. laissés par Goldast.

GOLDHAGEN (Hermann), jésuite, sav. philologue, né à Mayence en 1718, m. en 1794 à Munich, conseiller ecclésiast. de cette ville après la dissolut. de son ordre, a laissé tant en latin qu'en allem. un gr. nombre d'ouvr. classiq., de dissertat. sur les langues anciennes, sur l'hist. et l'Ecriture sainte et d'autres écrits dont les principaux sont : *Rhet. explicata et adplicata ad eloquentiam civilem et ecclesiast.*, Mayence et Francf., 1753, 1760, in-8 ; *Meletema biblico-philol. de religione Hebræor. sub lege naturali*, Mayence, 1759, in-8 ; *Lexicon græco-latinum recensens græca themata*, ib., 1753, in-8, etc. — Goldhagen (Jean-Eustache), philol. allem., rect. du gymn. de Nordhausen sa patrie, né en 1701, m. en 1772 à Magdebourg, est auteur de div. écrits de piété et de biographie, et de trad. allemandes d'Hérodote, de Xénophon et de Pausanias. On lui doit en outre la *Vie de Jean Claius, philologue allem.*, Nordhausen, 1751, in-4 ; la *Vie d'Apollens Wigand, sav. de Nordhausen*, ibid., 1752, in-4 ; *Anthologie de trad. allem. du grec et du lat.*, Brandebourg, 1767, 2 v. in-8, etc. — Jean-Fréd.-Théophile, son fils, médecin et physicien, né à Nordhausen en 1742, professa successivement la philosophie, l'hist. natur. et les sciences médicales, d'abord dans sa ville natale, puis à l'université de Halle, et m. dans cette dern. ville en 1778, avec le titre de conseiller des mines de S. M. le roi de Prusse. On a de lui : *Dubitationes de quâdam motûs muscularis explicatione*, Halle, 1765, in-4 ; *De sympathiâ partium corporis humani*, ib., 1767, in-4 ; *De tensione nervorum*, ib., 1769, in-4.

GOLDING (Arthur), écriv. angl., né à Lond. dans le 16e S., a laissé, outre diverses traduct. de Justin, César, Pomponius Méla, Solin, Ovide, etc., pub. de 1564 à 1567, un *Discours* (en angl.) *sur le tremblement de terre ressenti en Angleterre et autres lieux l'an* 1580, in-12, et quelques poésies imp. la même année en tête de l'*Alviarie* de Baret. Il a également trad. en anglais le *Tr. de la vérité de la relig. chrét.* de Philippe de Mornay, Londres, 1587, in-8.

GOLDMAN (Nic.), mathémat., né à Breslau en 1623, mort en 1665, a laissé : *Elementa architect. milit.*, 1643, in-8 ; *de Usu proportionarii circuli ; de Stylometricis*, 1662, etc.

GOLDMAYER (André), astron. allem., né à Gunzenhausen en 1603, s'occupa beaucoup d'astrologie judiciaire. Il avait prédit la m. de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et le hasard ayant ratifié sa prédiction, il acquit de la célébrité dans toute l'Allemagne ; mais depuis n'ayant plus aussi bien réussi à lire dans les astres, son crédit baissa, et il m. pauvre à l'hôpital de Nuremberg en 1664. On a de lui entre autres écrits : *la Chronique de Strasbourg, écrit astrologiq.*, Strasbourg, 1636, in-4 ; *Extrait en abrégé de la chronique de la Bible, depuis la création du monde jusqu'à la destruction de Jerusalem*, Nuremberg, 1653, etc.

GOLDONI (Charles), célèbre poète comique italien, né à Venise en 1707, passa la plus grande partie de sa vie dans une agitation et des déplacem. continuels. Tour à tour méd. et avocat, et tout à la fois acteur et auteur, il débuta dès l'âge de 22 ans dans la carrière qu'il a illustrée. Appelé à Paris en 1761 pour être attaché au théâtre Italien, il avait déjà composé 120 pièces de différens genres, comédies, tragédies, opéras, intermèdes, etc. L'emploi de lecteur et de maître de langue italienne de Mesdames, filles du roi, le fixa en France, et les 30 dernières années de sa vie furent consacrées aux plaisirs de la cour et de la capitale. La révolution lui ayant enlevé, avec ses fonctions, la plus grande partie de ses ressources, il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau le 8 janv. 1793, lendemain du jour où un décret de la convention lui assurait le paiement de sa pension. Les œuvres de cet illustre écriv. dramat., qu'on a nommé dans sa patrie le *Molière italien*, ont eu plus. éditions : la plus complète et la plus jolie est celle de Lucques, 1809, 26 vol. in-18. Quelques-unes de ses pièces ont été trad. en franç. ; nous citerons entre autres : *le Père de Famille* et *le Véritable Ami*, par Deleyre, et pub. par Grimm ; *Paméla* et *la Veuve rusée*, par D. B. D. V. (de Bonnet du Valguier) ; *la Suivante généreuse, la Domestique généreuse* et *les Mécontens*, par Sablier ; *Paméla mariée*, par Desriaux, etc. La collection des *Théâtres étrangers* pub. chez Ladvocat contient aussi la traduction des pièces suiv. de Goldoni par Aignan : *le Menteur, Molière, Térence* et *l'Auberge de la poste*. On a eu outre de Goldoni des *Mém. pour servir à l'hist. de sa vie et à celle de son théât.*, 1787, 3 vol. in-8. Ces mém. ont été tr. du fr. en ang. par John Black, 1813, 2 vol. in-8. M. Amar a pub. en 1801 une 1re livrais. des *Chefs-d'œuvre dramat. de Goldoni, trad. pour la prem. fois en fr.* ; cette collect. n'a pas eu de suite.

GOLDSMITH (Olivier), célèbre écriv. angl., né en 1728 à Pallas, comté de Longford en Irlande, s'était appliqué d'abord à l'étude et à la pratique de la médec., mais bientôt il se voua exclusivement à des travaux littéraires, qui, sans une malheureuse prodigalité, l'auraient mis pour toujours à l'abri du besoin. Il m. en 1774, laissant entre autres ouvr. souv. réimpr., *le Vicaire de Wakefield*, *le Village abandonné*, etc. Ses *Œuv. poet.* ont été pub. à Lond., 1786, 2 v. in-12, et ses *Œuv. mêlées* à Edimbourg, 1792, 4 v. in-12, et Londres, 1802, 4 v. in-8, édit. plus complète avec un portrait et une notice sur la vie de l'aut. Plusieurs des ouvrages de Goldsmith ont été trad. en franç. ; nous citerons son *Histoire romaine*, par M. C. G., Paris, 1805, 2 vol. in-8, avec grav. et cartes géogr. ; son *Hist. de la Grèce*, par P. F. Aubin, 1802, 2 vol. in-8 ; son *Vicaire de Wakefield*, par M. Aignan, 1803, 1 vol. in-12 ; son *Village abandonné*, par Mad. de Chastenay, Paris, 1797, in-8 ; ses *Contes moraux*, Paris, 1805, in-8, etc. ; son *Hist. d'Angl. continuée jusqu'à nos jours par Ch. Coote*, par mad. Aragon, Paris, 1826, 6 vol. in-8 ; ses *Lettres sur l'hist. d'Angleterre*, par Mme Brissot, sous le titre de *Lettres philos. et polit.*, etc., 1786, 2 vol. in-8 : ce dern. ouv. a été égalem. trad. par J.-B. La Boreau, sous le titre de *Précis philos. et polit. de l'Hist. d'Anglet.*, 1776, 2 vol. in-8, et par Hérissant des Carrières sous celui d'*Hist. d'Anglet.*, 1777, 2 vol. in-12. Les *Lettres sur l'Hist. d'Anglet.*, long-temps attribuées au lord Littleton, au lord Orry, etc., ne peuvent plus être

contestées à Goldsmith. V. le tom. 3, p. 58 de la Biographie littéraire des Romanciers célèbres, par sir Walter Scott (trad. fr. pub. par Ch. Gosselin, 1826), et le tom. 4, p. 175 du *Dict. des Anonymes*.

GOLEFER (N.), ancien prieur curé, mort en 1706 chez les chanoines réguliers de Ste-Geneviève, a traduit de l'italien du marquis de Brignolé-Salé l'ouv. intit. : *l'Epoux fugitif*, ou *Vie de St Alexis*, Paris, 1667, in-12. Il paraît être également le véritable auteur de la trad. des *Tr. de St Augustin sur l'évangile de St Jean*, Paris, 1700, 4 vol. in-8.

GOLIATH, géant philistin de la race des anc. Raphaïm, tué par David vers l'an 1063 avant J.-C., était né dans la ville de Geth. La Bible fait mention d'un autre géant du même nom, frère du précédent, et tué dans une guerre postérieure, à peu près de la même manière, par Elchenan.

GOLIKOF ou GOLIKOW (Iwan), négociant russe, né à Koursk dans la province de ce nom en 1735, n'avait reçu qu'une éducat. très-commune ; mais tout en s'occupant d'opérations commerciales assez étendues, il prit du goût pour l'histoire et la littérature, et réunit de nombreux documens sur la vie et le règne de Pierre-le-Grand. Privé de sa fortune et de sa liberté en 1780, par suite de spéculations malheureuses, il sortit de prison 2 ans après, à l'occasion de la solennelle inauguration de la statue élevée par l'impératrice Catherine II, au fondateur de St-Petersbourg. Cette circonstance décida Golikoff à écrire l'hist. de l'illustre czar Pierre sur les documens qu'il avait déjà recueillis, et sur ceux qu'il put encore réunir. Il fit paraître à Moscou de 1788 à 1790 (en russe) *Les hauts fait de Pierre-le-Grand, le réformateur de la Russie ......, rédigés d'après l'ordre des années*, 12 vol. in-12. Il publia successivem. jusqu'en 1798, des supplémens à cet ouvr. qui formèrent 18 nouveaux vol. La même année (1798) il fit paraître séparém. : *Anecdotes de Pierre-le-Grand*, in-8, trad. en allem., Riga et Leipsig, 1802, in-8 ; et en 1800, les *Vies de Le Fort et de Gordon*, 2 vol. in-8. Ce travail important sur Pierre Ier valut à son auteur le titre de conseiller de cour, que lui conféra en 1800 l'empereur Paul Ier ; mais Golikof ne jouit pas longtemps de cette distinction, et m. à St-Petersbourg le 12 mars 1801. M. de Halem a tiré un grand parti des *Anecdotes de Pierre-le-Grand*, dans l'*Histoire* qu'il a publ. de ce prince, à Munster et Leipsig, de 1803 à 1807, 3 vol. in-8 ; et cette même hist. est par cela même plus exacte et plus complète que celle donnée par Voltaire.

GOLIUS (Jacques), sav. orientaliste, né à La Haye en 1596, fut attaché en qualité d'interprète à l'ambassade que les Provinces-Unies envoyèrent au roi de Maroc en 1622, et fit l'acquisition de plus. MSs. arabes importans. A son retour, il obtint la chaire d'arabe, vacante par la mort d'Erpenius, son maître. Vers 1625 il fit une nouvelle excursion dans le Levant, et m. en 1667, profess. de mathém. à l'univ. de Leyde. Ses princip. ouv. sont : *Lexicon arabico-latinum*, etc., Leyde, 1653, in-fol. ; *Muhammedis filii Ketiri Ferganensis, qui vulgò Alfraganus dicitur, elementa astronomica*, arabe et lat., etc., Amsterdam, 1669, in-4 ; *Ahmedis Arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timuri, qui vulgò Tamerlanes dicitur, historia*, Leyde, 1636, in-4. On lui doit encore des édit. de la *Grammaire arabe* d'Erpenius, Leyde, 1656, in-4, avec des addit. considérables ; du *Nouv. Testament*, en grec vulgaire, Genève, 1638, in-4, etc. Edm. Castell inséra dans son *Lexicon heptaglotton* le *Diction. persico-latin*. laissé en MSs. par Golius. — Golius (Pierre), frère du précéd., supérieur des carmes déchaussés du monastère de Mar-Elia dans le Mont Liban, puis visiteur des missions aux grandes Indes, a laissé diverses traduct. d'ouvrages écrits en langues orientales : on en trouvera la liste dans la *Bibliot. Carmelitana* du P. Cosme de Villiers. Il a en outre trad. en langue arabe l'*Imitat. de J.-C.*, Rome (à la Propagande), 1663, in-8 ; Halle, 1638, 1739, 4 part. in-8, par les soins de Callenberg.

GOLLES (Adrien), chirurg. de l'Hôtel-Dieu de Dieppe dans le 18e S., a pub. : *Abrégé de l'économie du grand et petit monde*, Rouen, 1770, in-12.

GOLLUT (Louis), histor., né à Pesmes (Bourgogne), au commenc. du 16e S., m. en 1595, profess. de langue lat. à Dôle, a pub. : *Gymnasii Dolani, grammatica latina*, Lyon, 1572, in-8 ; *Mém. historiques de la republ. Sequanaise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dôle, 1592, in-fol. ; *Paroles mémorables de quelques grands personnages*, etc., ibidem, 1589, in-12. Il a laissé quelques ouvr. MSs.

GOLNIEWSKI (Chrysostome), poète polonais du 17e S., est aut. d'un poème impr. à Wilna en 1605, in-4, *sur la victoire de Kirchholm*, remportée en 1605 par Chodkiewicz sur Charles, duc de Sudermanie, depuis roi de Suède.

GOLOWIN (Iwan-Michaelowitch), sénateur russe, eut le courage de s'opposer seul à ce que les cultivateurs du gouv. de Nowgorod fussent tenus d'approvisionner la flotte chargée en 1710 du siége de Wiborg, capitale de la Carélie ; il osa même déchirer en présence du czar le papier déjà revêtu des signatures des autres sénateurs, déclarant qu'il était injuste d'imposer de nouv. tributs au peuple, tandis que les sénateurs, possesseurs de villages entiers aux environs de Pétersbourg, pouvaient aisément subvenir aux besoins des troupes : il s'inscrivit lui-même pour 10 mille mesures de seigle. — Golowin (Fédor-Alexiewitch), de la même famille que le précéd., gr. chancelier de Russie sous le règne de Pierre-le-Grand, se distingua dans la carrière diplomat., et conclut en 1689 un traité de paix perpét. avec la Chine. — Golowin (Nicolas), son fils, né en 1694, suivit aussi la carrière diplom., et résida en Suède pendant plus. ann. en qualité de ministre de la cour de Russie. Ses talens lui méritèrent la confiance de l'impératrice Elisabeth et l'administration générale des affaires lorsque cette souveraine se rendit à Moscou.

GOLTZ (George-Conrad, baron de), général prussien, né à Parsov en Poméranie en 1704, entra d'abord dans la carrière diplomatique au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, et fut nommé chambellan et conseiller de légation. Des intrigues de cour l'engagèrent à donner sa démission en 1729, et à passer en Prusse ; ses services comme officier et comme négociateur sous Frédéric-Guillaume et Frédéric II lui méritèrent la reconnaissance de ces souverains et l'affection particulière du dernier. A la mort du baron de Goltz en 1747, Frédéric II donna un témoignage éclatant de ses regrets en composant lui-même l'éloge du général. Ce morceau fait partie des œuv. du monarque prussien.

GOLTZ (Henri, comte de), diplomate prussien, m. à Paris en 1822, ministre plénipotentiaire près la cour de France, avait embrassé de bonne heure la carrière des armes : il était attaché en 1807, comme aide-de-camp, au général Kalkreut à Dantzig, et servit ensuite dans la même qualité sous les ordres du prince Blücher ; chargé en 1814 des pleins pouv. de la cour de Berlin auprès de Louis XVIII, le comte de Goltz se retira à Vienne pendant les cent-jours, et rejoignit S. M. à Gand après les évènemens de 1815.

GOLTZIUS (Hubert),* peintre et antiquaire, né à Venloo en 1526, s'appliqua spécialement à la numismatique, et m. à Bruges en 1583. Ses ouvr., d'abord publ. séparément de 1557 à 1644, ont été réunis sous le tit. d'*Opera omnia Hub. Goltzii de re nummariâ*, Bruges, 1566-7, 5 v. in-f. et sous ceux de *Romanæ et græc. antiquit. Monum.* et de *Hub. Goltzii opera omnia numism.*, Anvers, 1644-45, 5 vol. in-f. ; réimp. en 1708. Les plus import. sont : *Icones imper. rom. è priscis numism. ad vivum delineatæ et*

brevi historicâ enarratione illustratæ; *Thesaurus rei antiquariæ uberrimus*; *Fasti magistratuum et triumphorum rom. ab U. C. ad Augusti obitum*, etc. On ne connaît guère des tableaux de cet artiste que *la Conquête de la Toison-d'Or*, composée pour la maison d'Autriche, et d'une exécution assez hardie.

GOLTZIUS ou GOLTZ (Henri), peintre et graveur, né à Mulbrecht dans le duché de Juliers en 1558, voyagea en Italie, en Allemagne, et se fixa à Harlem, où il m. en 1617. Les gravures de ce maître passent pour des chefs-d'œuvre. On lui reproche cependant un peu de dureté dans son burin et trop de roideur dans ses contours. Il avait un grand talent pour les *Pastiches*. On connaît de lui plus. tabl. faits à la plume, et dont les figures sont de grandeur naturelle. Ses meilleures gravures sont l'*Annonciation*, *la Visitation*, *la Nativité*, *la Circoncision*, *l'Adoration des rois* et *la sainte famille*, un *Enfant montant sur un chien*, etc.

GOMAR (François), célèb. ministre protestant, chef de la secte des gomaristes, né à Bruges en 1563, exerça d'abord le ministère évangélique à Francfort, puis professa la théologie à Leyde. Ses longues querelles avec Jacques Arminius, son collègue, au sujet du libre arbitre et de la doctrine de Calvin sur la prédestination, divisèrent les villes et les églises pendant près de vingt années, abrégèrent la vie d'Arminius et forcèrent Gomar à quitter Leyde; celui-ci alla occuper une chaire de théol. à Groningue; il assista en 1618 au concile de Dordrecht, y fit condamner la doctrine de son adversaire, et m. en 1641, avec la réputat. d'un homme très-habile et très-versé dans les langues orientales. Ses *OEuvr.* ont été impr. à Amst. en 1645, in-fol. La secte des arminiens et celle de leurs adversaires dits gomaristes ou contre-remontrans, subsistent encore aujourd'hui.

GOMARA (François LOPEZ de), ou *Gomora*, histor. ecclesiast., né à Séville en 1510, professa la rhétor. à Alcala, fit un voyage en Amérique pour y puiser, aux sources mêmes, des documens certains sur la conquête des Indes, et publia à son retour les *Primera*, *segunda y tercera parte de la historia general de las Indias*, *con la conquista del Mexico y de la Nueva-España*, Medina, 1558, in-fol., et Anvers, 1554, in-8, trad. en plus. langues: on cite encore de Gomara quelq. ouv. MSs.

GOMBAULD (Jean OGIER de), poète, né à St-Just-de-Lussac en Saintonge vers 1576, m. à Paris en 1666, fut l'un des prem. membres de l'académie franç. à sa fondation; écrivain fade et médiocre, ses sonnets, ses madrigaux, son bel esprit étaient fort goûtés à l'hôtel Rambouillet. Boileau a dit de lui:

Et Gombauld tant loué garde encor la boutique.

On a de lui: *Endymion*, poème en prose, Paris, 1624-26, in-8; *Amaranthe*, pastorale, ibid., 1631, in-8; *Poésies*, ibidem, 1646, in-4; *les Danaïdes*, trag., ibid., 1658, in-12; des *Sonnets*, ibid., 1649, in-4; *Epigrammes*, ibid., 1657, in-12; *Traites et lettres touchant la religion*, Amsterd., 1669-1678, in-12: ces deux dern. ouv. sont posthumes.

GOMBERVILLE (Marin Le ROI de), poète, membre de l'académie française à sa création, né à Paris en 1600, m. en 1674, annonça dès ses plus jeunes ans une grande passion pour la poésie, et à 14 ans fit paraître un *Eloge de la vieillesse* en 110 quatrains. Il s'essaya plus tard à écrire l'histoire; mais son penchant le ramena à la poésie, et plus encore aux fictions romanesques, genre alors fort en vogue à Paris. On doit dire cepend. que Gomberville ne céda pas touj. aux exigences de son siècle, et que son goût était sain et éclairé: on connaît de lui: *Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire*, *avec un traité de l'origine des François*, Paris, 1620, in-4; *la Caritie*, roman, ibid., 1622, in-8; *Polexandre*, roman, ibid., 1632 et 1639, 4 vol. in-4; *la Jeune Alcidiane*, 1651, in-8: c'est une suite de *Polexandre*; *la Cythérée*, rom., 1640 et 1642, 4 vol.; *la Doctrine des mœurs*, *tirée de la philosophie des stoïques*, etc., ib., 1646, in-fol.; des *Poésies*, etc., et des édit. de plus. ouvr., entre autres des *Poésies de Maynard*, *des Mém. du duc de Nevers*, 1514 à 1595, augm. par lui jusqu'en 1610.

GOMER, fils de Japhet, fut la tige d'où sortit la tribu des Galates, et il passe pour être égalem. celle des habitans de la Germanie et des Gaules. — Gomer, fille de Débélaïm et épouse du prophète Osée, avait d'abord vécu dans la prostitution. Ce fut pour marquer les désordres de Samarie que Dieu voulut, dit la sainte Bible, que son prophète prît pour épouse une courtisane. Elle donna le jour à trois enfans, un fils et deux filles.

GOMERSAL (Robert), ecclésiast. et poète anglais, né à Londres en 1600, m. en 1646, a laissé des *Sermons*, Londres, 1634; une trag. intit.: *Ludovic Sforce*, *duc de Milan*, 1632, in-12; *la Vengeance du lévite*, ou *Méditations en vers sur les 19e et 20e chap. des Juges*, 1633 et 1638, in-12.

GOMEZ (Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Tolède vers 1138, se distingua d'abord dans la carrière des armes contre les Maures et les Portugais; mais bientôt sa dissolution et ses désordres lui firent encourir la disgrâce de Ferdinand II. Délivré comme par miracle d'un péril imminent, Gomez fit un sincère retour à la vertu, et fonda, sous les ausp. de son souverain, un ordre de chevaliers qui prirent dans la suite le nom d'Alcantara, et rendirent de très-grands services à l'état pendant les longues guerres des Maures. Gomès m. en 1242.

GOMEZ DE OLIVEIRA (Antoine), poète portugais du 17e S., est connu par ses *Idylios maritimos*, Lisbonne, 1617; des *Sonnets*; 2 poèmes restés MSs., l'un intit.: *l'Herculéide*, l'autre était en l'honneur du roi Jean Ier.

GOMEZ (Louis), ecclés. et jurisc. espagnol, né en 1484 à Orihuela dans le royaume de Valence, mort en 1543, év. de Fano, avait rempli diverses fonctions à la cour de Rome. Son ouv. le plus important a pour titre: *Variar. resolut. juris civilis*, *communis et regii*, réimp. jusqu'à 15 fois, et dont la meilleure édit. est celle de Lyon, 1735, in-fol.

GOMEZ (Etienne), navigat. espagnol dans le 16e S., commandait le navire le *St-Antoine* sous les ordres de Magellan (*v.* ce nom) lors de son expédition aux îles Moluques. Mécontent d'être soumis à un Portugais, il quitta avec son vaisseau la flotte de Magellan, et retourna en Espagne. En 1525, il tenta un nouveau voyage aux Moluques, et on lit sur une carte de 1529, dressée par Diego Ribero, que Gomez découvrit les terres occupées aujourd'hui par les états de New-York, de Connecticut et de Rhode-Island. — Fernand Gomez, armateur portugais, obtint en 1469 d'Alphonse, roi de Portugal, le privilége exclusif de la traite des nègres sur les côtes d'Afrique, sous la condition que, avant l'expiration de ce monopole, il aurait étendu la dominat. portug. à 500 lieues au-delà de Sierra-Leone. Cette clause fut effectiv. remplie en 1471.

GOMEZ (Sébastien), peintre, né à Séville vers 1616, était fils d'un nègre esclave du célèbre Murillo. Ce maître donna des leçons de peinture au jeune Gomez, qui reçut dès lors le surnom de Mulâtre de Murillo. On connaît de lui une *N.-D. avec l'enfant Jesus*, une *Ste-Anne*, un *Christ à la colonne*, à Séville, etc. Sa manière est gracieuse et noble, son coloris est vif. — Gomez *de Valencia* (Philippe), peintre, disciple de Cieza, né à Grenade en 1634, m. en 1694, a imité avec succès le genre d'Alp. Cano. On cite de ce maître un grand tableau, dit *la Présentation des clefs de Séville à Ferdinand III par les deputés maures*, et un *Christ dans le linceul*. — Gomez (Jean), peintre du roi

Philippe II, florissait en 1693. On voit de lui quelques tableaux à Séville.

GOMEZ (MADEL.-ANGÉL. POISSON, dame de), née à Paris en 1684, m. à St-Germain-en-Laye en 1770, était fille du coméd. Poisson. Elle épousa un gentilhomme espagnol sans fortune, et fut obligée pour vivre de mettre à profit les talens littéraires qu'elle possédait. Ses ouv. les plus connus sont : *les Journées amusantes*, 1723, 8 vol. in-12; *Anecdotes persannes*, 2 vol. in-12; *les Cent Nouvelles nouvelles*, Paris, 1735, 18 vol. in-12. On a encore d'elle, sous le titre d'*Œuvres mêlées*, 4 tragéd. et une comédie pub. de 1714 à 1724.

GOMEZ. V. CASTRO (Alvarez-Gomez) et DIAS-GOMEZ.

GOMEZ *de Ciudad-Réal* (FERDIN.), méd., né en 1388, resta attaché à la personne de Jean II jusqu'à la mort de ce prince en 1453, acquit une brillante réputat. par des cures difficiles, se distingua par son goût pour les belles-lettres, et m. dans sa patrie en 1457. Il avait écrit plus. ouvr. de médecine et des morceaux de poésie; mais il ne nous reste de lui qu'un livre intit. : *Centon circulaire du bachelier Ferdin.-Gomez* (en espagnol), Madrid, 1765, corr. et augm. par Eugène de Plaguno et Mirola : c'est un recueil de 105 lettres dans lesquelles on trouve l'histoire secrète du règne de Jean II. — Un autre GOMEZ *de Ciudad-Réal* (Alvarez), poète, né en 1488 d'une des prem. fam. de Guadalaxara, m. en 1538, s'était distingué dans les guerres de 1506, de 1512 1525. Ses poésies lat., fort admirées dans le temps, lui valurent le surnom de *Virgile espagnol*. La plus remarquable de ces compos. est un poème sur la *Toison-d'Or*, Tolède, 1540, in-8. On a encore de lui : *Theológica descripcion de los mysterios sagrados*, poème en 12 chants, Tolède, 1541, in-4; *Satiras morales contra los siete vicios*, Madrid, 1604, in-8, etc.

GOMEZ-FERREIRA (LOUIS), naturaliste portugais, né à St-Pedro de Rates en 1680, m. à Lisbonne en 1741, inspect. et direct. des mines de l'Amerique portug., a publ. : *Erario mineral dividido en doce tratados*, Lisbonne, 1735, in-fol.

GOMEZ DE VASCONCELLE (LOUISE-GENEVIÈVE de), femme du sieur Gillot de Beaucourt, a donné l'*Arioste moderne*, ou *Roland le Furieux*, trad. en franç., Paris, 1685 et 1720, 2 vol. in-12. On lui attribue divers romans, entre autres, *le Courrier d'amour*, 1679, in-12; et *les Caprices d'amour*, 1681, in-12, etc. Elle est morte en 1718, laissant une fille également connue par quelques ouvrages. V. SAINTONGE.

GOMICOURT. V. DAMIENS DE GOMICOURT.

GONDAHAIRE ou GONDICAIRE, prem. roi de Bourgogne, s'empara vers l'an 407 du pays qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux Alpes, et conserva ses conquêtes en reconnaissant la suprématie des Romains. Ayant plus tard cherché à secouer leur joug, il fut vaincu une prem. fois par Aétius, patrice des Gaules, et périt en 436 dans une bataille qu'il perdit contre Attila, roi des Huns. Gonderic, Gondioc et Chilpéric, ses trois fils, se partagèrent le royaume qu'il avait fondé.

GONDEBAUD, roi de Bourgogne, fils aîné de Gondioc, régna d'abord sur les provinces qui composaient la première Lyonnaise : bientôt une coalition de ses deux frères Chilpéric et Gondemar le força à prendre les armes; il les vainquit, les fit périr, et s'empara de leurs états. Menacé par Clovis, roi des Francs, Gondebaud crut trouver un allié dans son troisième frère Gondegisile; mais il fut trahi, perdit une grande bataille et n'obtint la paix qu'à des conditions désavantageuses. A peine délivré de Clovis, Gondebaud voulut punir Gondegisile de sa perfidie; il l'assiége dans Vienne, s'empare de la ville, massacre son frère, et reste seul possesseur de tous les états de Bourgogne. Il maintint la paix jusqu'à sa mort en 516, et laissa le trône à son fils Sigismond. C'est à Gondebaud que l'on doit le code des Bourguignons, dit *Loi gombette*. Ce code a été imprimé dans le *Sylloge legum antiquarum* de Jean Hérold, Bâle, 1557, dans le *Codex legum antiq.* de Fréd. Lindenbrog et dans le *Corpus juris germanici antiqui*. On trouvera des détails sur les dispositions de la loi Gombette dans la *Dissertatio historia de Burgundiâ cis et transjuranâ*, Strasbourg, 1741, in-4.

GONDEBAUD ou GONDEVALD, surnommé *Ballomer*, fils naturel de Clotaire Ier, vivait retiré à Constantinople lorsque Boson vint le trouver, en 580, au nom des seigneurs mécontens du gouvernement de Gontran, roi de Bourgogne, et lui offrir la couronne. Mais les instances de cet envoyé n'étaient qu'un piége : trahi presqu'aussitôt, il fut réduit à se cacher dans une île de la Méditerranée, et ce n'est qu'après la mort de Chilpéric, en 584, qu'il parvint à se faire proclamer roi à Brive-la-Gaillarde. A la nouvelle de cette révolution, Gontran et Childebert unissent leurs forces contre le nouveau roi, le font prisonnier, et le mettent à mort l'an 585. L'histoire de ce malheureux prince a été écrite par Bonamy et impr. dans le t. 20 des *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*.

GONDEGISILE. V. le prem. GONDEBAUD.

GONDEMAR ou GODOMAR, roi de Bourgogne, deuxième fils de Gondebaud, succéda à Sigismond en 523, chassa les Francs de son royaume, discipline son armée, vainquit et tua Clodomir dans une grande bataille livrée dans la plaine de Véseronce en 524, conserva la paix avec l'Italie en cédant plusieurs villes à Théodoric, et resta paisible possesseur de ses états jusqu'en 534. Il succomba sous les efforts des fils de Clovis, et m. prisonnier en 541. Son roy. fut réuni à la France, et n'en fut détaché que 3 siècles après, sous les successeurs de Charlemagne.

GONDEMAR (FLAVIUS), roi des Visigoths, succéda à Witeric l'an 610, et régna pendant environ deux années. Sa justice et sa valeur le placent au rang des princes les plus remarquab. du 7e S. Après avoir réprimé les Vascons, qui ravageaient ses états, il fit de sages règlemens pour l'administration du royaume, et se montra par ses talens digne des suffrages qui l'avaient élevé au trône.

GONDEVILLE DE MONTRICHÉ (A...), mort en 1821, ex-sous-chef au ministère de la guerre, a laissé quelq. écrits et opuscules poét., dont on peut voir les titres détaillés dans la *Bibliog. de la France*, 1821, p. 675. Nous citerons seulement : *la Conquête de la Prusse*, poème imp. à la suite de *la Napoléide*, 1806, in-8; *Egisthe et Clytemnestre*, tragédie en 5 actes, 1813, in-8; *Epître à Carnot*, 1815, in-8.

GONDI (PH.-EMM. de), gén. des galères, né à Limoges en 1581, était le deuxième fils d'Albert de Gondi, maréchal de Retz. Il se distingua dans plusieurs expédit. navales, notamment en 1619 contre les corsaires barbaresques qui infestaient les côtes de Provence et de Bretagne, et en 1622 au siége de La Rochelle. Après la mort de son épouse, Gondi entra dans la congrégation de l'Oratoire avec l'espoir d'y terminer tranquillem. sa carrière. Mais les intrigues du cardinal de Retz, son fils, lui attirèrent les persécutions du cardinal Mazarin. Il mourut en 1662, retiré dans sa terre de Joigny, où il vivait uniquement occupé d'exercices de piété. Il avait consacré une partie de sa fortune à l'amélioration du sort des forçats et à la formation de la congrégat. des prêtres de la mission de France.

GONDI. V. RETZ.

GONDOLA (GIOVANNI DI FRANCESCO), poète illyrien, m. en 1636 à Raguse sa patrie, est principalement connu comme auteur de l'*Osmanide*, poème épique (en illyrien) inédit, mais dont il existe plusieurs copies. Les seuls autres ouvr. de ce poète qui lui aient survécu sont : *Proserpine* et *Ariadne*, trag. (la dern. impr. à Anvers en 1633); une traduction libre des *sept Psaumes de la Péni-*

tence, Venise, 1620, 1630, in-16; un poëme intit. *Susesina rasmetnoga* (sur le sujet de l'enfant prodigue), plus. fois réimp. à Venise; un autre sur les mystères de la théologie, Venise, 1621. On cite plusieurs autres poëtes de la même famille dont les ouvrages sont restés MSs.

GONDRIN (LOUIS-HENRI de), 105e archev. de Sens, né en 1620 d'Antoine Arnaud de Gondrin, marquis de Montespan et d'Antin, parut avec éclat dans plus. assemblées du clergé, y soutint les droits de l'épiscopat, les intérêts de la relig. et de l'Eglise. Eloigné de la cour pour avoir manifesté hautement son opinion sur la conduite de Mad. de Montespan, il gouverna son diocèse avec sagesse, et y maintint la discipline ecclésiastique. Il eut des démêlés assez vifs avec les réguliers de sa juridict., surtout avec les capucins et les jésuites : il lança sur ces dern. un interdit qui subsista jusqu'à la m. de ce respectable prélat, en 1674. Gondrin a laissé des *Lettres*; des *Mandemens* et *Ordonnances pastorales*, et un recueil de passages de St Augustin intit. *August. docens cathol. et convincens pelagianos*. On lui attribue la trad. des *Lettres* choisies de St Grégoire-le-Grand, pub. par Jacq. Boileau.

GONDRIN (L.-ANT. de PARDAILLAN de), connu sous le nom de duc d'Antin, de la famille du préc., lieutenant-gén. et gouverneur de la province d'Alsace, né à Paris en 1665, mort en 1736, se fit remarquer parmi les courtisans de Louis XIV par différens traits de la plus adroite flatterie. Pour surprendre agréablem. le gr. monarque, qui avait observé pendant une promenade à Fontainebleau qu'un massif de la forêt nuisait à la perspective, il employa de nuit 1200 ouvriers à scier ces arbres, et le lendemain les fit renverser à la fois, à un signal donné, devant toute la cour stupéfaite. C'est à cette occasion que Mad. la duch. de Bourgogne s'écria : « Ah! mesdames, si le roi avait demandé nos têtes, « d'Antin les aurait fait tomber de même. »

GONDULFE, évêque de Rochester, né en 1023 dans un village du diocèse de Rouen, entra fort jeune dans la carrière ecclésiastique, et, de retour d'un pèlerinage à Jérusalem, suivit en Angleterre l'archev. Lanfranc, à la sollicitation duquel il fut élevé au siége de Rochester en 1076. Ce prélat m. en 1108. Sa *vie*, écrite par un moine de Rochester, son contempor., se trouve dans l'*Anglia sacra*, t. 2.

GONET (J.-B.), dominicain, né en 1616, m. en 1681, provincial de son ordre, a laissé les ouvrages suivans : *Clypeus theol. thomisticæ contra novos ejus impugnatores*, Bordeaux, 1616, 18 vol. in-12, augm. ensuite de 5 vol. in-fol.; *Manuale Thomistarum, seu brevis theol. cursus*, ouv. plus. fois réimp. : l'édit. la plus est. est celle de Lyon, 1681, 6 vol. in-12; *Dissert. theol. de probabilitate*, etc.

GONFREY (MICHEL), professeur de droit à l'univ. de Caen, né à St-Lo vers 1633, m. en 1696, cultiva la poésie avec quelque succès. On trouve plus. pièces de vers de sa composition dans les recueils du *Palinod* de Caen, institution litt. semblable à celle des *jeux floraux* de Toulouse.

GONGORA Y ARGOTE (LOUIS), poëte espag., né à Cordoue en 1561 d'une famille noble, mais pauvre, se consacra entièrement à la culture des belles-lettres, et surtout de la poésie. Après avoir terminé ses études à l'univ. de Salamanque, et vécu long-temps dans la misère, il crut améliorer son sort en embrassant l'état ecclésiastique à l'âge de 45 ans; et en effet il obtint, par la protection du duc de Lerme, l'emploi d'aumônier honoraire de Philippe III. C'est alors qu'il entreprit de former une nouvelle époque litt. en créant pour la poésie sérieuse un style particulier, qu'il nomma *estilo culto* (style soigné, poli), mais qui n'était effectivement qu'un langage obscur, ampoulé, et dont on a depuis employé la désignation (*gongorisme*) comme synonyme du mauvais goût le plus outré. Le prem. essai de son travail fut ses *Soledades*, ouv. qui, de même que le poëme de *Poliphême et Galatée*, pub. deux ans après, eut le plus grand succès. Quelques litt. distingués voulurent en vain rappeler les Espagnols aux bons modèles, les Garcilaso et les Boscan-Almogaver (*v.* ces noms); ils ne furent point écoutés, et l'on alla jusqu'à les traiter d'esprits étroits et bornés. L'innovation de Gongora n'améliora point sa fortune : il mourut presque dans l'indigence en 1627; mais il eut la satisfaction de voir propager sa manière par une foule d'imitateurs, qui, partagés en deux écoles, furent nommés *conceptistas* et *cultoristas*. Les œuvres complètes de Gongora ont été imp. à Madrid en 1630 et 1633, in-4, avec les *leçons solennelles* de Pellicer de Salas, et les notes de Salazar Mardones; réimpr. à Madrid et à Bruxelles, 1659, in-4. Don Ramon Fernandez a pub. un choix des meilleures poésies de Gongora, Madrid, 1787, in-12.

GONNELIEU (JÉRÔME de), jésuite, né à Soissons en 1640, s'adonna tout entier au ministère de la chaire et à la direction des consciences, et mourut à Paris à l'âge de 75 ans avec la réputation de l'un des prédicat. les plus distingués de son temps. On a de lui : *Exercices de la vie spirituelle*, Paris, 1701, in-12; *Pratique de la vie intérieure*, etc., ibid., 1710, in-12; *Instruct. sur la confession et la communion*, ibid., 1713; *le Sermon de N. S. à ses apôtres après la cène, avec des réflex.*, ib., 1712, in-12, et d'autres ouv. de piété. La trad. de l'imit. de J.-C., publ. sous son nom en 1673, et souvent réimpr. sous le même nom, n'est point de lui : il a été prouvé qu'elle est de Jean Cusson, et retouchée par J.-B. Cusson : le P. Gonnelieu n'y a eu d'autre part que d'avoir fourni les *prières* et *pratiques* (*v.* le no 8559 des *Anonymes*).

GONNELLI (JEAN), sculpteur, né à Cambassi en Toscane, m. à Rome vers 1664, étudia son art sous Pierre Tacca, et s'était déjà fait connaître lorsqu'il perdit la vue à 20 ans. On le surnomma alors *l'Aveugle de Cambassi*. Malgré cette infirmité, Gonelli continua ses travaux avec un grand succès. On connaît de lui les *Portr.* de Cosme Ier et du pape Urbain VIII.

GONNEVILLE (N. BINOT PAULMIER DE), navigateur français, né à Honfleur vers le milieu du 15e S., fut chargé, en 1503, par des commerçans de sa nation qui trafiquaient à Lisbonne, de conduire une expédit. dans les Indes orient. Rentré dans sa patrie après une série d'aventures, il prétendit avoir découvert par-delà le Cap de Bonne-Espérance une terre, long-temps désignée sous son nom sur les cartes, mais qui est demeurée inconnue. Il avait amené avec lui l'Indien Essoméric, fils du roi de cette terre australe, et, ne pouvant le ramener à sa famille, il l'institua son héritier universel.— L'abbé PAULMIER DE GONNEVILLE, chan. de Lisieux, né au commencem. du 17e S., mort vers 1669, consul ou résident du roi de Danemarck en France, était arrière-petit-fils de l'Indien Essoméric, dont il vient d'être parlé. Il a pub. : *Mem. touchant l'établ. d'une mission chrét. dans le 3e monde, autrement appelé la terre australe méridionale, etc., dédiés à N. S. P. le pape Alexandre VII par un ecclés., orig. de cette même terre australe*, Paris, 1663, in-8, avec une carte. C'est par une méprise des plus grossières que dans le *Dict. histor. et biograph.* de Prudhomme on a travesti le nom de ce chanoine en MYER (Paul).

GONSALVE (FERNAND), surn. *le Grand*, comte héréditaire de Castille au 10e S., repoussa avec succès les roi de Léon et de Navarre qui lui disputaient cette possession, se rendit indépendant, recula même les bornes de ses états jusqu'à la rivière de Pisuerga, et mérita par ses exploits et ses brillantes qualités d'être placé au prem. rang des princes de son temps. Des revers qu'il essuya plus tard abrégèrent sa vie sans ternir sa haute renommée; et ses descendans, affranchis de la domination des autres

souverains de l'Espagne, lui succédèrent jusqu'à la 3e génération. Elvire, petite-fille de Gonsalve, par son mariage avec Sanche-le-Grand, roi de Navarre, réunit la Castille aux états de ce prince, qui laissa cette même province avec le titre de roy. à Ferdinand, son second fils.

GONSALVE (MARTIN), hérésiarque espagnol, né à Cuença vers 1325, prétendait avoir vu Dieu dans toute sa gloire, et reçu l'ordre d'annoncer la fin prochaine du monde. Il parcourait les villages, une sonnette et une discipline à la main exhortant, les pécheurs à la pénitence. Le tribunal ecclés. de Valladolid mit un terme à ces pieuses excursions en condamnant au feu ce fanatique, l'an 1374. Nicolas, le plus fervent des disciples de Gonsalve, subit le même supplice peu de temps après. Il faut remarquer que l'inquisition n'existait pas encore, et ne fut instituée qu'en 1480.

GONSALVE ou GONÇALO DE CORDOUE (HERNANDEZ Y AQUILAR), surn. *le Grand Capitaine*, né à Montilla, petite ville du royaume de Cordoue, le 16 mars 1443, fut destiné dès son enfance par sa famille, l'une des plus illustres de l'Andalousie, au métier des armes. Il avait à peine 15 ans lorsqu'il accompagna don Diégo de Cordoue, son père, dans la prem. guerre contre les Maures de Grenade. Il s'y fit promptement remarquer par son éclatante bravoure et son intelligence rare. Placé à la tête d'une compagnie d'hommes d'armes, il contribua puissamment au gain de la bataille de Las Jeguas en 1460, et sa conduite lui mérita l'honneur d'être armé chevalier par les mains du roi sur le champ de victoire. Sa carrière ne fut plus dès lors qu'une série presque continuelle de succès sur les Maures, les Portugais et les Franç. qui s'étaient emparés du royaume de Naples (*v.* CHARLES VIII). Il assura à l'Espagne la possession de ce même roy., dont il devint connétable et vice-roi. S'étant brouillé ensuite avec le roi Ferdinand, Gonsalve se retira dans le royaume de Grenade, et mourut le 2 sept. 1515. Le P Duponcet a écrit l'hist. de ce prince, et Florian en a fait le sujet d'un de ses romans. On peut consulter, sur la vie et les exploits de ce héros, les historiens qui ont traité des guerres de Naples, et particulièrement la *Chronique* de Fernandes del Pulgar, Alca'a, 1584, in-fol.

GONTAUT. V. BIRON.

GONTAUT (GUILLEM de), négociant languedoc. au 14e S., est cité comme l'un des 7 troubad. qui fondèrent à Toulouse le collége de la Gaie-Science (*del Gai Saber*), mais on ne connaît de lui aucune production. V. CAMO.

GONTERI (JEAN), jés., né à Turin vers 1562, mort à Paris en 1616, a laissé différens écrits dont on trouve la liste dans l'*Examen critique des Dict.* par A.-A. Barbier; nous citerons entre autres: *Correct. fratern. faite à M. du Molin*, etc., Paris, 1607, in-12, sous le nom de *Philotée; les Conséquences auxquelles a été réduite la relig. prétendue reformée*, Rome et Paris, 1610, in-8.

GONTHIER, archevêque de Cologne en 850, fut déposé dix ans après pour avoir prononcé le divorce entre Thietberge et Lothaire, roi de Lorraine, dans l'espoir, dit-on, de donner sa sœur ou sa nièce pour épouse à ce prince, et mourut en Italie l'an 873.

GONTHIER, religieux sistercien, poète latin du 13e S., né en Allemagne, m. en 1223 au monastère de Pairis ou Paris (*parisiense*), dans le diocèse de Bâle, est principal. connu comme aut. d'un poème intit. *Ligurinus, sive de rebus à Friderico I gestis*, Augsbourg, 1507, in-fol., plus. fois réimpr. et inséré dans les *Script. rerum German.* de Pithou, etc.; réimpr. par les soins de Conrad Ritterhusius avec de bonnes notes et un index, Tubingen, 1598, in-8. On a encore de lui une *Hist. de Constantinople*, en latin, insérée dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius. On attribue aussi au même l'ouvr. intit. *de Tribus usitatis Christianorum actibus, oratione, jejunio et eleemosyna*, Bâle, 1504 et 1507, in-4.

GONTHIER (JEAN), médecin célèbre, né à Andernach en 1487, cultiva d'abord les b.-lettres, fut nommé succ. rect. des écoles publ. à Goslar, prof. de grec à Louvain, puis vint en France étudier la médecine en 1525, et mérita d'être attaché à la personne de François Ier. Les persécut. dirigées contre les protestans ayant contraint Gonthier de quitter Paris, il se livra à l'enseignement et à la pratique de son art, parcourut diverses parties de l'Allemagne et de l'Italie, et mourut à Strasbourg en 1574, avec la réputation d'un habile praticien. L'anatomie l'avait spécialement occupé; il eut la gloire d'avancer les progrès de cette science et de guider dans cette carrière Rondelet et Vesale. Il a laissé un grand nombre d'ouv. estimés encore aujourd'hui, ainsi que des traductions de plus. *Traités* de Galien. On trouvera dans son *Eloge histor.*, publié par L.-A.-Prosper Hérissant, Paris, 1765, in-12, des détails plus étendus sur la vie de Gonthier et une notice de ses écrits, dont les principaux sont: *Anatomic. institution., secundum Galeni sententiam, lib. IV*, Paris et Bâle, 1536, in-8; Padoue, 1558, in-8, avec addit. et correct. de Vesale; *De med. vet et nova..... comment. duo*, Bâle, 1571, 2 vol. in-fol.; *Avis, régime et ordonn. pour connaître la peste et les fièvres pestilentielles régnantes*, etc., Strasb., 1564, in-4; ibid., 1610, in-8.

GONTRAN, deuxième fils de Clotaire, roi de France, eut en partage les royaumes de Bourgogne et d'Orléans en 561, s'occupa à calmer les dissensions fréquentes qui s'élevaient entre ses frères, battit les Lombards et fit cesser leurs incursions sur son territoire. La mort de ses trois frères le laissa seul possesseur des Gaules; mais il se déclara le protecteur de ses neveux, fit sacrer Clotaire II roi de Soissons, et mourut en 593 après un règne de 31 ans. L'Eglise l'a admis au nombre des saints, et cependant l'histoire lui reproche des vices et même des crimes que n'ont point effacés les dotations dont ce prince enrichit les églises et les monastères.

GONTHIER ou GONTRAM, Cte de Schwartzbourg. V. CHARLES IV, empereur.

GONZAGA (OTTAVIO), marquis de Mantoue, né en 1667, mort à Bologne en 1704, s'était livré avec succès aux compositions poétiques. Il ne reste de lui qu'un petit nombre de pièces insérées dans le recueil des poèmes *degli Arcadi* sous le nom pastoral d'*Aulideno Melichio*, et dans la collection des morceaux composés pour les funérailles d'Anne-Isabelle Gonzaga, duchesse de Mantoue. On trouve une *Notice* sur la vie de ce poète dans l'*Hist. de la poesie ital.* de Crescimbeni, t. 3.

GONZAGUE (LOUIS), en italien *Gonzaga*, fondateur de la souveraineté de la maison de Gonzague en Italie, fut proclamé seigneur de Mantoue en 1328 après l'assassinat de Passerino Bonacorsi, acquit la ville de Reggio en 1335, et maintint l'indépendance de cette nouvelle seigneurie malgré les efforts de Mastino de La Scala, seigneur de Vérone, et de Luchino Visconti, seigneur de Milan. Parvenu à un âge fort avancé, Gonzague se déchargea du poids des affaires, abandonna le gouvernement à ses fils Filippino, Guido et Feltrino, et mourut en 1361 à 93 ans. — GONZAGUE (Guido), fils du préc., deuxième seigneur de Mantoue, avait 70 ans lorsqu'il perdit son père: il confia le gouvernement à Ugolin, son fils aîné; mais bientôt il vit périr ce malheur. prince assassiné par Louis et François, ses deux autres fils, et m. lui-même vers 1369 abandonné de ses enfans. — GONZAGUE (Louis II), fils et success. de Guido, gouverna sous le nom de son père depuis la m. d'Ugolin; il se délivra par un nouvel assassinat des craintes que lui inspirait son frère Franç., affermit sa dominat. en s'alliant à la maison d'Este, gouverna avec sagesse, et maintint la paix dans ses états jusqu'à sa mort, en 1382. — GONZAGUE (François II), quatrième seigneur de Man-

toue, succéda à l'âge de 27 ans à Louis II, son père, protégea le commerce, éleva sa principauté à un haut degré de prospérité, et mourut en 1407 regretté de ses sujets. L'hist. lui reproche le meurtre de son épouse, victime des intrigues de J. Galeas. — GONZAGUE (Jean-François Ier), fils et succ. du préc., cinquième seigneur et premier marquis de Mantoue, se distingua par sa valeur et son habileté dans les guerres de son temps, surtout contre les Vénitiens, et obtint de l'empereur Sigismond, en récompense de ses services, l'érection de l'état de Mantoue en marquisat. Il mourut en 1444, laissant quatre fils et une fille, Cécile de Gonzague : celle-ci se fit un nom parmi les femmes poètes et les femmes sav. de son siècle. — GONZAGUE (Louis III), dit *le Turc*, 6e seigneur et deuxième marq. de Mantoue, fils et successeur de Jean-François Ier, se plaça par ses talens militaires au rang des plus habiles capitaines de l'Italie ; mais il ternit l'éclat de ses exploits par la haine qui l'anima contre son frère Charles, seigneur de Tortone. Protecteur des poètes, des sav. et des artistes, Louis rendit la cour de Mantoue plus brillante que jamais, et m. en 1478, laissant plus. fils. L'aîné, Frédéric, lui succéda ; François, le second, avait été créé card. en 1461 ; et le troisième, Jean-François, eut en apanage les principautés de Sabionetta, Bozzolo et St-Martin. — GONZAGUE (Frédéric Ier), septième seigneur et troisième marquis de Mantoue, fils et successeur de Louis III, déploya des talens milit. au service de Bonne de Savoie, mère et tutrice de Jean-Galeas Sforce, duc de Milan, de Laurent de Médicis et du duc de Ferrare. Il mourut en 1484 laissant trois fils et trois filles. — GONZAGUE (Jean-François II), fils et successeur du préc., fut choisi en 1495 pour commander les troupes que le pape, les Vénitiens, l'emper., le roi d'Espagne et le duc de Milan opposèrent à Charles VIII. Jean-François remporta div. avantages sur l'armée franç., défendit Pise contre les Florentins après la retraite des Franç. en 1498, prit part aux guerres de Jules II contre ses feudataires, puis contre les Vénitiens, tomba entre les mains de ceux-ci en 1509 et resta leur prisonnier pendant une année. Dégoûté de la guerre, il ne s'occupa plus que d'apaiser les troubles de l'Italie, et mourut en 1519. Il avait cultivé les lett. et composé des poésies. Sa femme Isabelle d'Este se distingua par son goût pour les beaux-arts : elle avait formé une galerie de statues, un cabinet de camées et de médailles qui, pendant long-temps, ont été les plus riches de l'Italie. — GONZAGUE (Fréd. II), neuv. seigneur, cinquième marquis et prem. duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fils et succ. de Jean-François II, s'attacha au parti de Charles-Quint afin de s'assurer un appui contre la France, et fut mis à la tête des troupes levées par Léon X pour la défense des états de l'Eglise. Il dut aux services qu'il rendit à l'empereur l'érection du marquisat de Mantoue en duché l'an 1530, et la possession du Montferrat en 1536. A sa mort, en 1540, il laissa quatre fils, François III, Guillaume, Louis et Frédéric. — GONZAGUE (François III), deuxième duc de Mantoue et marquis de Montferrat, fils et successeur du précédent, régna sous la tutelle du cardinal Hercule, son oncle, et de Marguerite de Montferrat, sa mère. Il épousa Catherine, fille de Ferdinand, roi des Romains, et périt l'an 1550 en traversant le lac de Mantoue dans un bateau qui fut submergé. — GONZAGUE (Guillaume), 3e duc de Mantoue et prem. duc de Montferrat, frère du préc., fut aussi sous la tutelle de son oncle Hercule, cardinal de Gonzague. Lorsqu'il eut atteint sa majorité, Guillaume se signala par sa magnificence et sa prodigalité ; il assista au concile de Trente ainsi qu'à la diète de l'empire germanique à Augsbourg, y étala un luxe sans exemple, et mourut en 1587, peu regretté de ses sujets, qu'il avait accablés d'impôts. — GONZAGUE (Vincent Ier), fils et succ. du préc., régna de 1587 à 1612, dissipant le produit des impôts en plaisirs dissolus et en fêtes. Du vivant de son père il avait répudié Marguerite Farnèse, fille d'Alexandre, prince de Parme, sous prétexte qu'elle était stérile, et avait épousé Eléonore de Médicis, fille de François, grand-duc de Toscane, après s'être soumis à l'épreuve du congrès pour prouver qu'on ne pouvait l'accuser d'impuissance. De ce mariage il eut trois fils qui régnèrent successivement. — GONZAGUE (François IV), succéda à son père en fév. 1612 à l'âge de 27 ans, et mourut en déc. de la même année. — GONZAGUE (Ferd.), sixième duc de Mantoue, quatrième de Montferrat, deuxième fils de Vincent Ier, créé cardinal en 1606 sous le pontificat de Paul V, déposa la pourpre pour succéder à son frère, et fit monter avec lui sur le trône ducal Camille Casalosca, sa maîtresse. Mais quatre ans après il fit rompre ce mariage pour épouser Catherine de Médicis, sœur du grand-duc Cosme II. Le règne de Ferdinand n'offre rien de remarquable : prince faible, sans talens, sans activité, il se laissa enlever le Montferrat par Charles-Emmanuel, duc de Savoie, et ne dut la paix qu'à la médiation de l'emper., intéressé à ne point permettre l'accroissement de la puissance du duc de Savoie. Ferdinand m. en 1626 sans laisser d'enfans. — GONZAGUE (Vincent II) avait été nommé card. pendant le règne de son frère, mais il n'avait pas été à Rome pour recevoir le chapeau, et s'était uni secrètement à Isabelle, veuve de Ferdinand de Gonzague, seigneur de Bozzolo. En succédant à son frère, il fit rompre cette union, et se disposait à épouser Marie, sa nièce, afin de réunir sur lui tous les droits au fief du Montferrat ; mais une maladie grave, que l'on croit le fruit de ses débauches, l'obligea à renoncer à ce projet : il appela près de lui Charles, duc de Rethel, fils du duc de Nevers, lui fit épouser Marie, et mourut le lendemain de la cérémonie, en 1627. — GONZAGUE (Ch. Ier), duc de Mantoue, de Montferrat, de Nevers, etc., petit-fils de Fréd. II, vit ses états ruinés par l'invasion des Impériaux et les ravages de la peste qu'ils y avaient apportée : Mantoue fut abandonnée au pillage ; et son malheureux souverain, réduit à vivre avec la plus sévère économie, fut forcé de confier aux Vénitiens et aux Français la garde de ses places faute d'argent pour payer ses troupes. Il mourut en 1637. — GONZAGUE (CHARLES II), neuvième duc de Mantoue, de Montferrat, de Nevers et de Rethel, petit-fils du préc., n'avait que 7 ans lorsqu'il succéda à Charles Ier ; Marie, sa mère, fut déclarée régente. Le règne de ce prince ne fut marqué que par une guerre de courte durée avec le duc de Modène, et Charles II ne se signala que par la dissolution de ses mœurs et son libertinage. Il mourut victime de son intempérance en 1665, laissant un fils qui lui succéda. — GONZAGUE (Charles-Ferdinand), 10e et dernier duc de Mantoue et de Montferrat, avait 13 ans lorsqu'il perdit son père. Placé sous la tutelle d'Isabelle-Claire d'Autriche, sa mère, il puisa dans l'exemple de cette princesse une dissolution de mœurs et une perversité de principes qui le rendirent tellement odieux aux Mantouans que ses sujets se réjouirent d'être réunis à la Lombardie autrichienne en 1707. Le duc, accablé d'infirmités, se retira à Venise, puis à Padoue, et m. dans cette dern. ville en 1708 sans postérité.

GONZAGUE (LOUIS de), duc de Nevers. V. NEVERS.

GONZAGUE (FELTRINO), comte de Novellara, 3e fils de Louis Ier et frère de Guido, s'empara de la souveraineté de Reggio en 1358, après avoir chassé de cette ville les troupes de son père et de ses frères ; mais sa tyrannie ayant soulevé ses sujets, Feltrino vendit cette souveraineté en 1371, et ne se réserva que les châteaux de Novellara et de Bagnolo.

GONZAGUE (FRÉDÉRIC), seigneur de Bozzolo, petit-fils de Louis III, marquis de Mantoue, servit

ivec distinction dans les guerres d'Italie, et mérita a réputation de l'un des bons généraux du 16e S.; l demeura constamment fidèle au parti de Franois Ier, et fut fait prisonnier avec ce prince à la bataille de Pavie le 21 févr. 1525.

GONZAGUE (Ferdinand), prem. duc de Molfetta et de Guastalla, 3e fils de François II, né en 1506, s'attacha au parti de Charles-Quint, acquit a réputation d'un des meilleurs capitaines de l'Ialie et fut nommé, en récompense de ses services, vice-roi de Sicile et gouverneur de Milan. Dépouillé de ce gouvernement par Philippe II en 1556, il acheta le duché de Molfetta, dans le royaume de Naples, ainsi que la ville de Guastalla dans la Lombardie, et m. en 1557, laissant ces nouveaux états à ses descendans. Sa mémoire est souillée de plus. crimes qui semblent justifier le soupçon qui pesa sur lui d'avoir empoisonné le dauphin, fils de François Ier. L'état de Guastalla passa successivem. entre es mains de 12 ou 13 petits souverains jusqu'en 1746, époque où il fut occupé par la maison d'Autriche.

GONZAGUE (Sigismond de), cardinal, fils de Frédéric Ier, commanda les troupes de François II, on frère, marquis de Mantoue, et m. à Mantoue en 1525, avec la réputation d'un habile général. — Gonzague (Pierre de), son frère, évêque de Mantoue et cardinal, m. en 1529, contribua à délivrer le pape Clément VII, prisonnier de Charles-Quint, et se montra le protect. des gens de lettres. — Hercule, son neveu, év., puis card. en 1527, fut députė auprès de Charles-Quint, lorsque ce prince vint se faire sacrer à Bologne, et fut envoyé au concile de Trente avec le titre de légat du saint-siége; mais il m. en 1563 avant d'avoir pris part aux délibérat. de cette assemblée. Ses lumières, sa prudence, la protection dont il honora les gens de lettres, le placent au prem. rang des prélats de l'Eglise romaine, dans le 16e S. Il a publ. en latin un *Catechisme*, adressé aux curés de son diocèse, et a laissé en MS. un liv. intit. : *de Institut. vitæ christianæ*; et des *Lettres* écrites en 1559.

GONZAGUE (Frédéric de), fils posthume de Frédéric II, duc de Mantoue, né en 1540, fut créé cardinal en 1563 sous le pontificat de Pie IV, et m. en 1565. — Gonzague (Franç. de), fils de Ferdin.-Pierre de Guastalla, fut créé cardinal en 1561, puis nommé légat en Campanie, archevêque de Conza, et enfin évêque de Mantoue. Son goût pour les belles-lettres et la jurisprudence donnait de lui les plus hautes espérances, mais la m. l'enleva à 26 ou 27 ans en 1566.

GONZAGUE (Scipion de), fils de César, marquis de Guastalla, né en 1542, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé patriarche de Jérusalem, créé cardinal en 1587, et m. en 1593. Il avait été intimement lié avec Le Tasse, et avait fondé à Padoue en 1563, l'académie des *eterei*. On a de lui quelques pièces de vers insérées dans le recueil de cette société, et des *Mém.*, écrits en latin, Rome, 1791, avec un supplément et des notes savantes de l'abbé Marotti.

GONZAGUE (St Louis de), en latin *Aloysius*, jésuite, né au château de Castiglione en 1568, quitta la cour d'Espagne, où il avait été amené par son père, renonça au marquisat de Castiglione dont l'empereur lui avait donné l'investiture, et entra à l'âge de 18 ans dans la compagnie de Jésus à Rome : il s'y distingua par sa piété, et m. en 1591, emporté par la maladie contagieuse qui désolait la ville. Il a été béatifié par Gregoire XV en 1621, et canonisé par Benoît XIII en 1726. Sa *vie* a été écrite par le P. Cepari et par le P. d'Orléans.

GONZAGUE (Curtius), issu de l'illustre famille des Gonzague, embrassa d'abord la carrière militaire et se fit remarquer par son courage ; il s'attacha ensuite au célèbre cardinal Hercule de Gonzague, et fut chargé de complimenter Charles-Quint au sujet du traité de paix de 1559. Poète et littérateur, il a laissé des poésies lyriques écrites avec goût, une comédie intit. : *Gli inganni* (les Fourberies), et un poème héroïque en 36 chants intit. : *Fido amante*, Mantoue, 1582, in-4. Cet ouvr. est écrit dans le but de rehausser l'illustrat. de la famille des Gonzague en les faisant descendre des anciens rois de Troie.

GONZAGUE (Cécile de), fille du 1er marquis de Mantoue et de Paule Malatesta, née vers 1424, m. vers 1460, a mérité d'être mise au nombre des femmes les plus vertueuses et les plus savantes du 15e S.; Ambroise Le Camaldule dit qu'elle possédait à fond la langue grecque.

GONZAGUE (Barbe de), fille de Louis III, marquis de Mantoue, épousa Eberhard-le-Barbu, duc de Wurtemberg en 1474, fit fleurir les sciences dans ses états, fonda en 1477 l'université de Tubingue qui devint l'une des plus célèbres de l'Allemagne, gouverna seule le duché de Wurtemberg après la mort de son époux, et m. en 1505, universellement regrettée. — Gonzague (Elisabeth de), fille de Frédéric Ier, marquis de Mantoue au 15e S., et femme de Guidubaldo, duc d'Urbin, est citée avec éloge par le P. Hil. Coste dans ses *Dames illustres* pour l'attachement qu'elle conserva à son époux, devenu paralytique.

GONZAGUE (Isabelle d'Este de), princesse distinguée par la protect. qu'elle accorda aux gens de lettres et aux artistes, fut mariée en 1490 à François II, marq. de Mantoue, et m. en 1539. On a conservé d'elle plus. *Lettres* adressées au comte Balth. Castiglione. Une seule a été publ. par Tiraboschi dans sa *Stor. della letterat. d'Ital.*, t. 7. — Gonzague (Eléon.-Hipp. de), sa fille, épousa en 2e noces François-Marie de La Rovère, héritier du duché d'Urbin, partagea la mauvaise fortune de son époux dépouillé de ses états par Léon X, et se fit remarquer par une conduite irréprochable et une austérité de mœurs qui ne se démentit pas, même après que le duché d'Urbin eut été remis en sa possession.

GONZAGUE (Julie de), arrière-petite-fille de Louis III, marquis de Mantoue, épousa à l'âge de 14 ans Vespasien Colonne, duc de Trajetto et comte de Fondi, déjà vieux et infirme. Devenue veuve, elle rejeta toutes les propositions qui lui furent faites et voua une éternelle fidélité à son époux. Sur le bruit de la beauté de cette princesse, l'empereur Soliman donna ordre à Barberousse de l'enlever; mais Julie de Gonzague échappa aux ravisseurs, s'enfuit dans les montagnes, et reparut quand le danger fut passé.

GONZAGUE (Lucrèce de), fille de Pyrrhus, seigneur de Gazzuola, l'une des femmes les plus illustres du 16e S., était très-versée dans la connaissance des poètes anciens grecs et latins, et cultiva la littérature avec succès. Son mari, Jean-Paul Manfroni, général au service de la républ. de Venise, ayant été condamné à mort en 1546 pour avoir conspiré contre le duc de Ferrare, son souverain, Lucrèce obtint que la peine fût commuée en une détention, et s'enferma dans la prison de son époux jusqu'à la m. de celui-ci en 1552. Elle passa le reste de sa vie dans l'étude et les exercices de la piété, et m. à Mantoue en 1576. On lui a attribué des *Lettres* en italien, Venise, 1552, in-8; mais il a été reconnu que ces lettres sont l'ouv. de Landi.

GONZAGUE (Marie-Louise de), reine de Pologne, née vers 1612 de Charles de Gonzague, duc de Nevers puis de Mantoue et de Catherine de Lorraine, épousa Vladislas en 1645, et seconda ce prince dans son projet de faire la guerre aux Turks. Après la m. de son époux, Marie donna sa main à Jean-Casimir, élu roi de Pologne; mais les grands désapprouvèrent cette union, et favorisés par l'invasion des Russes et des Suédois, ils forcèrent leur nouveau roi et son épouse à s'enfuir momentaném. en Silésie. Casimir voulait abdiquer; mais la reine

l'on empêcha tant qu'elle vécut : elle m. à Varsovie en 1667, après avoir régné vingt ans. L'*Hist.* de cette reine a été écrite par Jean Le Laboureur, Paris, 1649, in-4.

GONZAGUE (Anne de), sœur de la précédente, née vers 1616, et plus connue sous le nom de *Princesse palatine*, était condamnée par sa famille à vivre dans un cloître ; mais la mort de son père lui rendit la liberté : elle rentra dans le monde et brilla bientôt par les charmes de son esprit autant que par sa beauté. Elle épousa le prince Edouard, comte palatin du Rhin, fils de Frédéric V, duc de Bavière, et fit l'ornement de la cour d'Anne d'Autriche. Son génie pour les affaires et son penchant à se mêler de toutes les intrigues ne manquèrent point d'aliment au milieu d'une cour agitée pendant la régence de la reine et la guerre de la fronde. Après avoir pris une part active à toutes les intrigues et à tous les plaisirs, elle réforma toute sa maison, vécut renfermée chez elle comme dans un monastère, et m. en 1684 après avoir expié par la pénitence et les bonnes œuvres la dissipation de ses premières années. Les *Mémoires* pub. sous son nom, écrits par M. Senac de Meilhan et impr. à Londres et à Paris, 1786, in-12, ont eu beaucoup de succès.

GONZALEZ (Antoine), navigateur portugais du 15e S., s'étant embarqué en 1440, pour aller à la pêche des phoques, au-delà du cap Bojador, aborda la côte d'Afrique, et à son retour il présenta à don Henri les prisonn. qu'il avait faits dans son excursion : c'était la première fois qu'on eût vu en Portugal des Maures occident. L'infant ayant ordonné que ces hommes fussent ramenés dans leur pays, Gonsales retourna avec eux sur la côte d'Afrique, et il reçut pour leur rançon de la poudre d'or et des esclaves nègres. Cet échange donna naissance à l'odieux trafic connu sous le nom de traite des nègres : dix ans après une compagnie s'établit à l'île d'Arguin pour régulariser cette nouvelle branche de commerce.

GONZALEZ (Thyrse), jésuite espagnol, profess. à l'université de Salamanque en 1676, puis général de son ordre, m. en 1715, doit sa célébrité à son ouv. contre le *probabilisme*, dans lequel il soutient une doct. tout-à-fait opposée à celle de la compag. de Jésus. Ce livre a été publ. sous le titre suivant : *Fundament. theologiæ moralis, id est tractatus theolog. de recto usu opinionum probabil.*, Dillingen, 1689, in-4, Naples, 1694. On a en outre de lui un traité contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682, intit. : *de Infallibilitate romani pontificis*, etc., Rome, 1689, in-4, et d'autres écrits peu importans.

GONZALEZ-CABRERA-BUENO (don Joseph), amiral espagnol, né dans l'île de Teneriffe, fut envoyé aux Philippines en 1701, et acquit, sur les mers de l'Inde, des connaiss. précieuses qui le mirent à même de composer l'ouvr. suivant : *Navegacion especulat. y practica, etc., con estampas y fig.*, Manille, 1734, in-fol. Cet écrit, peu connu hors de l'Espagne, mériterait d'être trad. en franç.

GONZALEZ. V. Berceo et Gonsalve.

GONZALVEZ (Jacques), jésuite-missionnaire portugais, né dans l'île de Divar à Goa en 1672, prêcha l'Evangile à Ceylan pendant 33 années, opéra un nombre considérable de conversions, et m. en 1742, après avoir établi plus. églises et colléges. Il a laissé MSs. différens ouvr. écrits en portugais, en chingalais et en tamoul. On cite comme un des plus remarquab. celui qui a pour titre (en portug.) *Principes qui démontrent l'orig. de la secte de Budu* (Bouddah), *et l'impossibil. d'observer sa doctrine*.

GONZALVEZ DA COSTA (Manuel), astronome et ecclésiast. portugais, né à Péras-Alvas vers 1605, m. en 1688, a pub. dans sa langue : *Notices astrol. sur l'influence des étoiles*, Lisbonne, 1659, in-4 ; *Traité astrolog. du soleil, de la lune, des planètes*, etc., Coïmbre, 1670, in-4, et un grand nombre d'*Almanachs* qui eurent beaucoup de vogue. — Gonzalvez de Andrada (Paul), poète, né à Lisbonne en 1594, m. en 1652, a laissé sous le titre de *Varias poesias* un recueil d'odes, épigrammes, sonnets, etc., Lisbonne, 1629, in-8.

GOOCH (Benjamin), habile chirurgien angl. du 18e S., a publ. sur les résultats de sa pratique des observations encore estimées : elles ont été réimpr. avec des addit. considérables sous le titre suivant : *OEuvres chirurgicales de B. Gooch*, 1792, 3 v. in-8.

GOODAL (Walter), antiquaire et philologue, né en Ecosse vers 1706, mort à Edimbourg en 1766, a pub., outre quelq. édit. d'anciens auteurs, etc., un écrit intit. : *Examen des lettres qu'on prétend avoir été écrites par Marie à Jacques, comte de Bothwell*, 1754, 2 vol. in-8, ouv. dans lequel il cherche à justifier la malheureuse reine d'Ecosse. Goodal a en outre coopéré avec Keith à la rédaction du *Nouveau catalogue des prélats d'Ecosse*.

GOODWIN (Jean), théologien angl., né en 1593, se signala dans la révolution de 1640 par la violence de ses principes républicains ; il écrivit une justification de la m. de Charles Ier, *the Obstructors of justice*, et un grand nombre d'autres ouv., la plupart en faveur des opinions arminiennes. Sa *Justification* fut brûlée par la main du bourreau lors de la restauration. Excepté de l'amnistie générale, il m. en exil l'an 1665. — Un autre Goodwin (Thomas), prédicat. non-conformiste, né en 1600 à Rollesby au comté de Norfolk, m. en 1679, avait été président du collége de la Madelaine à Oxford, sous Olivier Cromwell, et fut destitué de cet emploi après la restauration. Il a laissé sur divers points de théol., et notamm. sur la prédestination, un assez grand nombre d'écrits encore fort recherchés parmi ses cosectaires, et qui forment 5 vol. in-fol.

GOOGE (Barn.), poète et trad. angl. du 16e S., a laissé, outre un assez gr. nomb. d'églogues, d'épitaphes et de sonnets, des trad. angl. du *Zodiacus vitæ* de Marcellus Palingenius Stellatus (P.-A. Manzoli), 1560-65, in-12 ; du poème de l'*Antechrist* de Naogeorgus (Kirchmayer), 1570 ; des *Rei rusticæ lib. IV* d'Hercsbach, 1597 ; de *los Refranes recopilados* de Lopez de Mendoza, etc.

GOOKLIN (Daniel), major général de la colonie anglaise de Massachusetts, né vers 1612 dans le comté de Kent, m. à Cambridge (Amériq. septentrion.) en 1687, occupa diverses places importantes dans le gouvern. de la Nouvelle-Angleterre, et se livra à de profondes recherches sur les mœurs, la religion et le gouvern. des div. tribus d'Indiens répandues dans ces contrées. Sa *Collect. hist. des Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, conservée long-temps en MS., a été impr. en 1792 dans le prem. vol. de la *Collection* de la Société historique de Massachusetts.

GOOL (Jean van), littérat. et peint. hollandais, né à La Haye en 1685, disciple de S. Van der Does, a laissé des tabl. estimés par la vigueur du ton et la correction du dessin, mais n'a pas aussi bien réussi en littérat. On connaît de lui une compilation très-médiocre intit. : *Théâtre des peintres flamands et holl.*, etc., La Haye, 1750-51, 12 v. in-8.

GORAN, roi d'Ecosse, successeur de son frère Congal en 501, se fit d'abord aimer de ses sujets par sa douceur et sa piété ; mais sur la fin de son règne, ayant fermé les yeux sur des exactions commises par son justicier, il périt victime d'une conspiration, l'an 535.

GORANI (le comte Joseph), né à Milan vers l'année 1740, l'un des plus chauds partisans de la liberté en Italie, avait pris part à la rédaction du *Cafe*, journal littéraire dont les chefs étaient les Verri et Beccaria. Gorani leur survécut pour soutenir dans une autre feuille périodique les principes de la révolution franç. Fidèle à ses maximes, il invoqua l'abolition de toutes les prérogatives attachées à la noblesse : cette franchise lui fit des

nonmis qui saisirent la première occasion favorable pour se venger. Gorani s'éloigna de sa patrie, où il venait d'être arbitrairement dépouillé de sa fortune, et se réfugia en France : il y sollicita le titre de citoyen, qui lui fut accordé par un décret de l'assemblée législative. Les crimes de Robespierre lui firent chercher un nouvel asile à Genève, où il est mort en 1819. Ses ouvr. sont : *Trattato del despotismo*, 2 vol. in-8 ; *Elogj di due illustri scuopritori italiani*, Sienne, 1784, in-8 ; *Ricerche sulla scienza del governo*, 2 vol. in-8 ; traduit par Guilloton de Beaulieu, Paris, 1792, 2 vol. in-8 ; *Mém. secrets et critiques sur les cours d'Italie*, Paris, 1793, 3 vol. in-8. On lui doit aussi : *Lettre d'un citoyen français au duc de Brunswick*, 1793, in-8.

GORDIEN (MARCUS ANTONIUS), ou *Gordianus senior*, surn. l'*Africain*, emper., né à Rome l'an 157, descendait des Gracques par Martius Metellus, son père, et de la famille de Trajan par sa mère Ulpia Gordiana, dont il conserva le nom. L'étude fut d'abord son unique occupation ; et avant d'être élevé aux plus éminentes fonctions de la républ., il avait composé divers ouvr., tels que les *Vies* de tous les Antonins, en prose, et un poème en 30 liv. sur les belles actions d'Antonin-le-Pieux et de Marc-Aurèle, intitulé : l'*Antoniade*, ouvr. dont Capitolin parle avec éloge. Après avoir été édile et deux fois consul, la première avec Caracalla, la seconde avec Alexandre Sévère, Gordien fut nommé proconsul d'Afrique, et se fit bénir du peuple de ces contrées par sa justice et sa magnificence. Il était près d'atteindre sa 80e année lorsque, les vexations et les cruautés commises par les ordres de l'empereur Maximin ayant excité un soulèvem., on le proclama empereur avec son fils (*v.* l'article suivant). Loin d'être séduit par l'attrait de la puissance souver., le sage vieillard en repoussa d'abord les insignes, qu'il n'accepta ensuite que pour sauver les jours de son fils en péril. Mais celui-ci ayant été tué en combattant à la tête des siens contre Capellien, gouverneur de Numidie pour l'empereur Maximin, le malheureux père, désolé de cette perte, s'étrangla avec sa ceinture l'an de Rome 237, après un règne de six semaines environ.—Marcus Antonius GORDIANUS, dit *le Jeune*, fils du précédent, était âgé de 46 ans lorsqu'il périt devant Carthage l'an 237. Il avait beaucoup d'instruction, et s'était particulièrement occupé de la science du droit ; mais les pièces en vers et en prose qu'on conservait encore de lui au temps de Capitolin annonçaient, suiv. cet histor., plus d'imagination que de goût. Le sénat lui conféra, ainsi qu'à son père, le titre d'*Auguste* et de *Divin*.

GORDIEN (MARCUS ANTONIUS), surnommé *le Pieux*, fils du consulaire Junius Balbus, et petit-fils de Gordien l'Ancien par sa mère Metia Faustina, fut créé césar à 12 ans, et demeura seul maître du trône l'an de Rome 238, les prétoriens ayant massacré Maxime et Balbin, avec qui il partageait nominativement l'empire dès l'anné préc. Son règne fut court, mais non sans gloire ; le sénat venait de lui décerner les honneurs du triomphe pour les avantages qu'il avait remportés en Thrace et en Mésie contre Sapor, lorsqu'il périt en 244 sur les bords de l'Euphrate, assassiné, dit-on, par ordre de Philippe, l'un de ses principaux lieutenans. Plus écriv., notamment l'abbé Dubos, admettent l'existence d'un 4e Gordien ; mais ce système n'a point prévalu : on peut consulter à cet égard l'*Hist. des quatre Gordiens*, par ce dernier ; la réfutat. de cet ouvr. par Ant. Galland, intit. : *Lettre touchant l'hist. des quatre Gordiens*, etc., etc.

GORDIEN FULGENCE, ou GORDIANUS FULGENTIUS (FABIUS CLAUDIUS), moine obscur du 6e S., né vers 468, m. vers 533, n'est connu que comme auteur d'une production bizarre intit., suivant Fabricius : *Opus mirificum sine litteris, in libell. XXII distrib.*, publ. par J. Hommey, sous le titre suiv. : *Liber absque litteris de ætatibus mundi et hominis absque A, absque B, etc., auctore F. Gordiano*, Poitiers, 1694 ou 1696 in-8. Des 22 livres annoncés, l'édition n'en renferme que 14 ; c'est un ouvrage du genre appelé *lipogrammatique* : quelques aut. l'ont attribué à St Fulgence, évêque de Ruspe. V. FULGENCE (ST.).

GORDON (BERNARD), appelé quelquefois *Gordonus* ou *Bernardus de Gordonio*, célèb. médecin des 13e et 14e S., a composé un gr. nombre d'écrits dont on trouvera la liste dans les *Mém. pour servir à l'Hist. de la Faculte de médecine de Montpellier*, par Astruc ; de ce nombre sont : *Lilium medicinæ, de morborum propè omnium curatione, septem particulis distributum*, Naples, 1480, in-fol., traduit en franç., Lyon, 1495, in-4, ouvr. estimé et souv. réimpr. ; *De conservatione vitæ humanæ à die nativitatis usque ad ultimam horam mortis*, Leipsig, 1570, etc.

GORDON (JACQUES-HUNTLEY), jés. et savant controversiste, né en 1543, d'une famille noble d'Écosse, m. en 1620 après avoir rempli div. missions dans la plupart des pays d'Europe, a laissé entre autres ouvr. *Controv. fidei epitome*, 3 part. ou vol. in-8 : le 1er impr. à Limoges en 1612, le 2e à Paris et le 3e à Cologne en 1620. — GORDON (Jacq.-Lesmore), jés., de la même famille, né à Aberdeen en 1553, fut successiv. prof. de théol., recteur des colléges de Toulouse et de Bordeaux, et confesseur de Louis XIII, m. à Paris en 1641, laissant les ouv. suivans : *Opus chronol., à mundi initio ad nostra tempora complectens*, Poitiers, 1613, Cologne, 1614, 2 vol. in-fol. : *Opuscula tria, chronol., hist., geog.*, Cologne, 1636, et de divers livres de théol.

GORDON (ROBERT), écriv. écossais, m. vers le milieu du 17e S., est auteur du *Theatrum Scotiæ*, ouv. statistique qu'il dédia à Olivier Cromwell.

GORDON (PATRIK), Écossais, feld-maréchal de Russie, et gouvern. de Moscou sous le règne de Pierre Ier, rendit à ce prince des services signalés, notamment pendant la campagne de 1696 contre les Turcs, et à l'époque de l'insurrection des strélitz en 1697. Il m. deux ans après, emportant avec lui les regrets mérités de son souverain. — GORDON D'ACHINTOUL (Alexandre), parent du précédent, vint en Russie en 1693, servit en qualité de major dans l'armée du czar, fut fait prisonnier à la bataille de Narwa, et demeura 8 ans entre les mains des Suédois. Après son échange il se distingua de nouveau contre les Suédois et les Polonais, et retourna mourir dans sa patrie à 82 ans en 1752. On a de lui une *Hist. de Pierre Ier*, en angl., Aberdeen, 2 vol. in-8, trad. en allem. par Ch. A. Wichmann, Leipsig, 1765, 2 vol. in-8.

GORDON (ALEXANDRE), antiq. et artiste écossais, m. à la Caroline vers 1750, est aut. des ouvr. suivans : *Itinerarium septentrionale* (*Voyage de l'Écosse et du nord de l'Angleterre*), 1726, in-fol., avec 66 pl. ; *Additions et correct.* ou suppl. à l'ouv. préc., in-folio : le tout a été réuni dans une édition latine publiée en Hollande en 1731 ; *Vies du pape Alex. VI et de son fils César Borgia*, 1729, in-f. ; *Hist. complète des anciens amphithéâtres*, 1730, in-8 ; des *Descriptions* de momies égyptiennes, d'hiérogl. et autres antiquités, 1737, et 1739, in-f.

GORDON (THOMAS), littérateur et publiciste du 18e S., né dans la province de Galloway (Irlande) vers 1684, s'associa aux travaux littéraires de Trenchard, et publia avec lui (en angl.) les *Lettres de Caton*, 1737, 4 vol. in-12, et *le Whig indépendant*, ou *Défense du christianisme primitif*, 1728, in-8, ouv. politiques qui eurent une gr. vogue. Après la mort de son collaborateur Gordon composa plus. pamphlets en faveur de Robert Walpole, et obtint, par la protection de ce ministre, la place de prem. commissaire pour les patentes de marchand de vin : il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort en 1750.

On a de lui des traduct. angl. de *Tacite*, précédé de *Discours politiques*, 1728, 2 vol. in-folio, de *Salluste*, également préc. de *Disc.* sur cet hist., et suivis des *Catilinaires* de Cicéron, ces discours de Gordon, trad. par Daudé: ont été plus. fois réimp. On lui doit en outre : *Collection de traités par feu Trenchard et Th. Gordon*, Londres, 1751, 2 vol. in-12. Le baron d'Holbach a traduit celui qui est intit. : *l'Intolérance convaincue de crime et de folie*, Amsterdam, 1769, in-12.

GORDON (ANDRÉ), sav. bénédictin écossais, particulièrem. connu de l'Europe savante par ses belles expériences sur l'électricité, était né en 1712. Il étudia les belles-lettres à Ratisbonne, voyagea en Italie, en Autriche et en France, professa la philosophie à l'université d'Erfurt, et m. en 1751, membre correspondant de l'acad. des sciences de Paris. On cite comme ses principaux ouvr. : *Progr. de studii philosophici dignitate et utilitate*, Erfurt, 1737, in-4; *De concordandis mensuris*, ib., 1742; in-4; *Phænomena electricitatis exposita*, ibid., 1744, in-8; *Physicæ experimentalis elementa*, ibid., 1751-52, 2 vol. in-8, fig.

GORDON (lord GEORGE), personnage fameux au 18e S. par le rôle qu'il a joué dans les soulèvemens populaires excités contre les catholiques, naquit à Londres en 1750. Après avoir servi dans la marine pendant une partie de la guerre de l'indépendance américaine, il entra au parlement comme représentant du bourg de Ludgershall, dans le Wiltshire, et se fit remarquer par sa virulence, par son originalité et par un esprit d'opposition qui fit dire qu'il y avait trois partis au parlement, savoir : le ministère, l'opposition et lord George Gordon. En 1780 il se plaça à la tête du parti protestant, qui paraissait alarmé des progrès du papisme depuis que l'acte de 1778 avait adouci la rigueur des lois contre les catholiques. Non content de se charger de soumettre à la chambre des communes les représentations de son parti, Gordon fit un appel à tous les protestans. Plus de 100 mille personnes ainsi ameutées investirent le parlem., se livrèrent aux excès les plus coupables et auraient infailliblement bouleversé l'Angleterre, si l'on n'eût pris le parti rigoureux de faire feu sur cette multitude. Tout rentra dans l'ordre; Gordon fut accusé du crime de haute trahison, mais il fut acquitté. Un libelle incendiaire qu'il publ. contre la reine de France l'exposa à de nouvelles poursuites; il fut arrêté, condamné à plus. années de détention, et m. à Newgate en 1793. On a de lui divers pamphlets sur les affaires du temps.

GORDON (GUILLAUME), historien anglo-américain, né en 1729 à Hitchin, dans le comté de Hertford, en Angleterre, embrassa l'état ecclésiastique et passa en Amérique en 1770. Il était chapelain du congrès provincial de Massachusetts à l'époque où éclatèrent les premiers mouvemens, et montra pour la cause de la liberté un zèle très-actif. Il m. à Ipswich en 1807, laissant, sur la guerre de l'indépend., un ouvrage en forme de lettres (en anglais), intit. : *Hist. de l'origine, des progrès et de l'établissement de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, etc., Londres, 1788, 4 vol. in-8. Gordon avait en outre écrit un abrégé du traité de Jonathan Edward sur les *Affections religieuses*, et composé quelq. *Sermons*.

GORDON (ADAM), baronnet anglais et théologien, né en Ecosse l'an 1745, m. en 1817, est aut. de différens opuscules parmi lesquels on cite : *The contrast*, etc., ou *Antidote aux lettres de lord Chesterfield*, 2 vol., etc.

GORDON (N.-J.), capitaine de marine et voyageur angl., m. en 1825 pendant une expédit. qu'il poursuivait en Afrique, avait entrepris de pénétrer, en remontant le Nil, jusqu'aux sources du Bahr-el-Abiad, et était arrivé à Villet-Médinet, à un jour de marche de Sennaar, quand la m. la frappé.

GORE (THOMAS), écrivain angl., né à Alderton (comté de Wilt), en 1631, m. en 1684, prem. shérif du Wiltshire, a laissé un gr. nomb. de Mss. relatifs aux généalogies, au blason et aux prérogatives de la noblesse; parmi ceux qui ont été impr. nous citerons : *Series alphabetica, latino-anglica, nomina gentilitiorum*, etc., Oxford, 1667, in-8; *Catalogus in certa capita seu classes*, etc., ibid., 1668, réimpr. en 1674, avec des addit. sous le titre de : *Catalogus plerumque authorum qui de re heraldicâ latinè, gallicè, italicè, hispanicè, germanicè, anglicè, scripserunt*, in-8; *Loyalty displayed and falsehood Unmasked*, Lond., 1681, in-4.

GORELLI (N.), poète ital. du 17e S., notaire à Arezzo, a composé sur les évènemens les plus remarquables arrivés en Italie de 1310 à 1384 un poème *in terza rima*, inséré par Muratori dans le tome 15 de *Rerum italicar. Scriptores*.

GORGIAS, célèbre sophiste du 5e S. avant l'ère chrétienne, disciple d'Empédocle, est surnommé *Leontinus*, du lieu de sa naissance, *Leontium*, ville de la Sicile. Ayant été choisi (417) par ses compatriotes pour aller à Athènes solliciter des secours contre les Syracusains, il déploya tant d'éloquence devant l'assemblée, qu'après lui avoir accordé tout ce qu'il demandait, les citoyens de cette ville voulurent qu'il restât parmi eux pour leur enseigner son art. Il brilla long-temps aux jeux olympiques et phythiens, et m., dit-on, à 107 ans. Malgré l'enflure de ses expressions, la recherche de ses images et tous les autres défauts qu'on peut reprocher à l'espèce de déclamation qu'il a introduite, et que Quintilien appelle *extemporalis oratio*, Gorgias a le mérite d'avoir étendu les bornes de l'art oratoire; il passe égalem. pour l'un des fondateurs du scepticisme, système que devait nécessair. amener l'usage d'épouser et de défendre tour à tour les opinions les plus opposées et qui s'excluent mutuellement. Reiske a inséré dans le 8e vol. de ses *Oratores græci* deux déclamations attribuées à Gorgias : l'*Eloge d'Helène* et l'*Apologie de Palamède*.—On cite un autre GORGIAS, capitaine dans l'armée d'Antiochus Epiphanes, vers l'an 165 avant J.-C. Il fut envoyé en Judée avec Nicanor par Lysias, et fut vaincu par Judas Machabée.

GORGO, fille de Cléomène et femme de Léonidas, rois de Sparte, s'est rendue célèbre en devinant l'ingénieux énigme des tablettes envoyées par Démocrate aux Lacédémoniens pour les informer d'un péril imminent : c'est sur le bois même de ces tablettes que l'avis était écrit, et pour l'apercevoir il fallait enlever la couche de cire dont elles étaient recouvertes.

GORGONES (myth.), monstres célèbres dans la fable sous les noms de *Stheno*, *Euryale* et *Meduse*, étaient filles de Phorcus et de Céto. Elles habitaient près du jardin des Hespérides, et changeaient en pierres tous ceux qui osaient les regarder. Persée délivra la terre de ces monstres, et, avec le secours de Minerve, il parvint à trancher la tête de Méduse que la déesse attacha à son égide.

GORI (ANTOINE-FRANÇOIS), célèbre antiquaire italien, né à Florence en 1691, embrassa l'état ecclésiastique, se livra tout entier à la littérature et à la recherche des antiquités, et m. dans sa patrie en 1757. Ses principaux ouvrages sont : *Recueil des inscript. antiq. qui existaient dans l'ancienne Etrurie*, 1726-34 et 44, 3 vol. in-fol.; *Descript. de la chapelle de Saint-Antonin*, 1728, in-folio; les chefs-d'œuvre du *Musée de Florence*, 1731 à 1743, 6 vol. in-fol.; *Descript. de l'arc élevé par les Anglais à Livourne en* 1731, Florence, 1732, in-fol. On a en outre de lui des traduct. italiennes de différens traités d'Aristophane, d'Isocrate, de Lucien, de Longin, etc.

GORINI (JOSEPH CORIO, marquis de), poète italien, né à Milan à la fin du 17e S., m. vers 1702, a laissé un grand nombre de tragédies et de coméd-

qui ont eu du succès. Il avait étudié avec fruit le théâtre français. On a publ. à Venise, 1732, in-8, et à Milan, 1745, 6 vol. in-12, le *Teatro comico tragico* de Gorini. Ses meilleurs ouvr. dramatiq. sont : *Jezabel*, *Hécube*, *Mahomet II*, traged. presque toutes imitées de notre scène et souvent trad. littéralement; parmi ses coméd. on cite : *le Baron polonais*, copie du *Pourceaugnac* de Molière; *le Fripon français*, etc. On a encore de Gorini des épitres; des églogues; *l'Uomo, trattato fisico-morale*, Lucques, 1756, in-4, trad. en franç. sous le titre d'*Antropologie*, Lausanne, 1761, in-4, et 2 vol. in 12; *Via e verità su i fundamenti della morale cristiana, soliloqui*, Milan. 1761, 2 v. in-12, etc.

GORINI (JEAN), né en 1785 à Palazzolo dans le Brescian, n'avait étudié la géom. que pour devenir arpenteur; mais ses progrès furent tels qu'ils lui méritèrent une chaire de mathem. à l'univ. de Pavie. En 1818 il avait été chargé de suppléer Brunacci, auquel il aurait probablem. succédé, s'il n'avait péri d'une chute de voiture, le 25 sept. 1825. Ses ouvr. sont : *Elementi d'algebra*, Pavie, 1816, in-8; *Elem. di geometria piana e solida*, etc. ib., 1819, in-8; *Elementi di matematica pura*, ibid., 1819, 2 vol. in-8.

GORIONIDES ou BEN GORION (JOSEPH), rabbin juif du 8e ou du 9e S., connu aussi sous le nom de Jossiphon, passe pour aut. d'une chronique pub. en abrégé avec une traduct. lat. par Munster, Bâle, 1541 : cet ouvr. a été trad. en allem., en anglais et en langage rabbinique d'Allemagne. On en trouve aussi un abrégé en arabe, à la suite des Bibles polyglottes de Le Jay et de Walton. Quelques hébraïsans ont prétendu que Gorionides était le même que l'historien Josèphe.

GORIOUN, prélat et histor. arménien du 5e S., surnommé *Sk'hantchel* ou *L'Admirable*, a écrit une *Hist.* des évènemens arrivés de son temps en Arménie, et a laissé un gr. nombre de disc. et d'homélies.

GORLÆUS (ABRAHAM), antiq., né à Anvers en 1549, m. à Delft en 1609, a laissé entre autres ouv. : *Dactyliotheca*, etc., Nuremberg, 1600, in-4; une suite à cet ouv. sous le titre de *Variar. gemmar.*, *quibus antiquitas insignando uti solita sculpturæ*, Leyde, 1625, etc.; *Thesaurus numismatum*, 1664, in-fol.—Un autre Abraham GORLÆUS, né à Utrecht, fut l'un des antagonistes de la philos. d'Aristote qui, au commencement du 17e S., voulurent fonder une secte opposée à celle des péripatéticiens. On a de lui : *Exercitat. philos.*, etc., Leyde, 1620, in-8.

GORM ou GORMON, roi de Danemarck, surnommé *le Vieux*, monta en 840 sur le trône de Leyre ou Lethra en Sélande, soumit les peuples voisins de ses états, réunit à sa dominat. les provinces qui, depuis cette époque, ont composé le roy. de Danemarck, et m. en 935, âgé de près de cent ans.

GORNICKI (LUC), en latin *Gornicius*, publiciste polonais, chambellan du roi Sigismond-Auguste vers la fin du 16e S., est aut. des ouvr. suiv. : *Acta regni Poloniæ ab an.* 1538, Cracovie, 1637, in-4; 3e édition, Varsovie, 1752, in-4; *Dialogi de electionis libertate, legibus moribusque Poloniæ*, Varsovie, 1751, trad. en allemand, Breslau, 1753.

GORONWY-OWEN, poète gallois, né en 1722, occupa successiv. divers emplois ecclés., et m. curé de Saint-André en Virginie, où il s'était rendu en 1757. On cite de lui des *Odes* latines, des *Odes* galloises, morales et religieuses; un poème gallois sur le *jour du jugement*, un autre sur la *poursuite du bonheur*, et l'*hymne* chanté par les étoiles du matin le jour de la création.

GOROUCHKIN (N.), jurisconsulte russe, né en 1767, m. en 1821 à Moscou, professeur de droit pratique à l'univers. de cette ville, a laissé les deux ouvr. suiv. : *Manuel de la législat. russe*, Moscou, 1811, 4 vol.; *Description des actes judiciaires*, ib., 1812, 3 vol. in-4.

GORRIS (JEAN de), en latin *Gorræus*, célèbre médecin du 16e S., né à Paris en 1500, mort en 1577, a laissé entre autres ouvr. fort remarquables pour son temps : *Hippocratis jusjurandum, de arte, de antiquâ medicinâ, gr. lat., eum scholiis*, Paris, 1542, in-4; *in Hippocratis librum de medico adnotationes et scholia*, ib., 1543, in-8; *Hippocratis de geniturâ et naturâ pueri*, ib., 1543, in-4; *Nicandri theriaca et alexipharmaca cum scholiis*, grec latin, ib., 1549, in-8, et 1557, in-4; *Galeni in prognostica Hippocratis, libri sex*, Lyon, 1552, in-12; *Definition. medicar. lib. XXIV*, Paris, 1564, 1622, Francfort, 1578, 1601, in-fol., très-estimé.—GORRIS (Pierre de), père du préc., né à Bourges et médecin à Paris, a publ. : *Praxis medic. ad commun. usum totius ferè Europæ*, etc., Paris, 1555, in-16; *Formulæ remediorum quibus vulgò medici utuntur*, Paris, 1560, in-16, etc., imp. aussi dans l'édit. de 1622 des *Definitionum*, etc, de Jean Gorris.

GORSAS (ANTOINE-JOSEPH), précepteur à Versailles, ensuite journaliste, puis membre de l'assemblée conventionnelle, naquit à Limoges en 1751. Après avoir appuyé de tout son pouvoir les prem. mouvem. de la révolution dans sa feuille intitulée *Courrier de Versailles*, il s'éleva avec beaucoup d'énergie contre les excès commis dans la journée du 10 août, fut porté à la convention nationale par le départem. de Seine-et-Marne, et lors du procès du roi, vota pour la détention et le bannissement à la paix. Enveloppé dans la proscript. du 31 mai, avec les députés de la Gironde dont il partageait et soutenait les principes, il fut décrété d'accusation et mis hors la loi le 18 juillet suiv. Réduit à chercher son salut dans la fuite, Gorsas s'était d'abord retiré à Caen avec quelques-uns de ses collègues; il osa rentrer à Paris alors même que les poursuites contre son parti y étaient le plus actives; mais arrêté au Palais-Royal, dans la maison d'une dame Brig. Mathé avec qui ses anciennes liaisons étaient connues, il fut arrêté, conduit au tribunal révolutionnaire, puis à l'échafaud le 7 octob. 1793. Outre sa feuille périodique, qu'il intit. *Courrier des départemens* après le départ de la cour pour Paris (ville où il s'établit lui même à cette époque), Gorsas a publ. une espèce d'apologie pour son siècle, fort piquante et bien écrite, ayant pour titre l'*Ane promeneur*, ou *Critès promené par son âne*, Versailles, 1786, in-8, rare. Cet ouvr. reparut en 1788 sous le titre du *Rabelais moderne*. On attribue aussi à Gorsas *la Cour plénière*, héroï-tragi-com., publiée sous le nom de l'abbé de Vermond, Baville (Paris), 1788, in-8.

GORTER (JEAN de), médecin hollandais, disciple de Boerhaave, professeur à l'université de Harderwick, puis médecin de l'impératrice Elisabeth, né à Enckhuysen en 1688, m. en 1762, a laissé, entre autres ouvr., *de Perspiratione insensibili*, Leyde, 1736, in-4, fig., suivi de comm. étendus sur les *Aphorismes* de Sanctorius; *Medicinæ compend. in usum exercitat. domest. digestum*, Leyde, *pars prima*, 1731, *pars secunda*, 1737, 2 vol. in-4, Francfort et Leipsig, 1749, 2 vol. in-4, fig.; *Medicina hippocratica, exponens aphorismos Hippocratis*, Amsterdam, 1755, 2 vol. in-4; *Chirurgia repurgata*, Leyde, 1742, in-4, etc.; *Praxis medicæ systema*, Harderwick, 1749, in-8, Padoue, 1752, 2 vol. in-4, etc.; *Opuscula varia medico-theoretica*, Padoue, 1751, 1755, in-4, etc.—GORTER (David de), fils du précédent, médecin attaché à la cour de Russie, m. en 1783, s'était livré particulièrement à l'étude de la botanique. On a de lui les ouvr. suiv. : *Materia medica, exhibens virium medicamentor. simplicium catalogos*, Amsterdam, 1740, in-4, Padoue, 1755, in-4; *Flora gelro-zutphanica*, Harderwick, 1745, in-8; *Flora ingrica*, Pétersbourg, 1761, in-8; *Flora belgica*, Utrecht, 1767, in-8.

GORTON (SAMUEL), sectaire fameux, et fondateur de la ville de Warwick, dans le Rhode-Island (Amérique septentrionale), avait déjà subi une pu-

nition corporelle pour la hardiesse des opinions religieuses qu'il cherchait à répandre, et que l'on présente comme formant avec celles des quakers un contraste parfait, lorsqu'en 1643 il fit acquisition du terrain où depuis s'éleva la ville que nous avons nommée. Mis en jugement par ordre de la cour générale de Massachusetts comme prévenu d'avoir blasphémé contre l'Evangile et porté atteinte à la morale publique par ses doctrines antisociales, il fut constitué prisonnier à Boston, avec défense sous peine de mort de sortir de cette ville. Bientôt les rumeurs du peuple déterminèrent ses juges à commuer cette peine en un bannissement perpétuel, et Gorton passa en Angleterre (1644), muni d'un acte par lequel les Indiens déléguaient à la couronne la propriété de leur territoire. Ayant lui-même obtenu en revanche un bill du parlement qui lui assurait la paisible jouissance de sa propriété, il se rembarqua pour l'Amérique, arriva à Boston en 1648, et rentra en possession de son établissement, qu'il appela Warwick en l'honneur du comte de ce nom, dont il avait reçu de puissans secours. Il travailla dès lors à propager ses opinions en matière de foi, fonda une secte qui paraît repousser toute croyance religieuse, et m. postérieurement à 1676. Gorton possédait des connaissances assez étendues dans les langues grecque et hébraïque, et a laissé divers écrits parmi lesquels on cite : *la Défense de la simplicité; l'Antidote contre les prédicateurs pharisiens; le Marais salan*, etc., impr. en 1655; le *Miroir pour le peuple de la Nouv.-Angleterre*, etc.

GORZ (Jean-Eustache), homme d'état prussien, né vers 1737, m. à Ratisbonne en 1821, s'est distingué dans la carrière des lettres comme dans l'exercice des fonctions publiq., et s'est rendu recommandable par ses vertus privées. Il a pub. différens écrits relatifs à la politique, notamment une *Relation* de la mission qui lui fut confiée par Frédéric II, au sujet de la succession de Bavière, et un *Traité de la neutralité armée*.

GOSCIECKI (François), jésuite, né en Pologne dans le 18e S., est connu par une relation en vers polonais de l'ambassade envoyée par Auguste II à Achmet IV en 1712, Leopold, 1732, in-4.

GOSELINI (Julien), littérateur italien, né à Rome en 1525, d'une famille originaire du Piémont, fut secrétaire de plus. gouverneurs de Milan, et m. dans cette ville en 1587. On a de lui : *la Vita di Ferdin. di Gonzaga, governatore di Milano*, 1579, in-4; *Storia della congiura de' Pazzi de' Salviati in Firenze; la Congiura di G.-L. Fieschi contro alla repubblica di Genova*; un recueil de poésies (*rime*), Venise, 1588, in-8, souv. réimpr.

GOSLAVIUS (Adam Babelno de), sav. polon., m. dans les prem. années du 17e S., s'attacha à la secte des sociniens, et en défendit les dogmes dans divers écrits (en latin), dont le plus remarquable a pour tit. : *Disputatio de personâ*, etc., Racau, 1620, in-8 de 116 pag, très-rare.

GOSLICIUS (Laur.-Grimalius), gentilhomme polonais, fut d'abord secrét. du roi Sigismond-Auguste, puis successiv. év. de Kaminiek, de Chelm et de Posen, et mourut vers la fin du 16e S. Il n'est guère connu que par son écrit intit. : *de Optimo senatore*, Padoue, 1568, in-4.

GOSLIN ou GOZLIN, 49e évêque de Paris et conseiller, archi-notaire, archi-chapel. de Charles-le-Chauve, dont il était cousin, mort en 885, fut, suivant le témoignage d'Abbon, un pasteur bienfaisant et un héros plein de douceur.

GOSSE (N.), ecclésiastique régulier, né à Saint-Amand (Flandre), m. vers 1790, membre de l'académie d'Arras, a laissé, outre diverses poésies et opusc. academ., une *Hist. de l'abbaye de l'ancienne congrégation de l'Arronaise, avec des notes*, etc., Lille, 1786, in-4.

GOSSELIN (Jean), savant du 16e S., conservat. de la biblioth. du roi, m. à Paris en 1604, presque centenaire, connaissait les sciences exactes, les langues anciennes, l'astronomie, etc. On a de lui : *Ephémérides ou Almanachs du jour et de la nuit pour 100 ans*, Paris, 1571, in-4; *Hist. imaginum cœlestium nostro sæculo accommodata*, ib., 1577, in-4; *la Significat. de l'ancien jeu des cartes pythagoriques*, ib., 1582, in-8; *Kalendrier grégorien perpétuel*, trad. en franç., ib., 1583, in-4; *Disc. de la dignité et excellence des fleurs de lys et des armes des rois de France*, Melun, 1593, Nantes, 1615, in-8, etc.

GOSSELIN (Antoine), professeur de rhét. à Caen, né vers 1580 dans un bourg près d'Amiens, m. en 1645 à Caen, a publ. : *Jacobi Savignæi laudatio funebris*, Caen, 1632, in-4; *Hist. veterum Gallorum*, ib., 1636, in-8; *ob Natum Franciæ delphinum gratulatio*, etc., ib., 1640, in-8.—Gosselin (Guillaume), mathémat., né à Caen, m. vers 1590, a trad. de l'italien en français l'*Arithmet. de Nic. Tartaglia Brescian*, Paris, 1578, in-8.—Gosselin (Pierre), mathémat. du 16e S., né à Cahors, a laissé : *de Arte magnâ seu de occultâ parte numerorum quæ et algebra et almucabala vulgo dicitur, lib. IV*, etc., 1577, in-8.

GOSSELIN (Charles-Robert), littérateur, né vers 1740 à La Folie près de Caen, m. en 1820 à Maurecourt (Seine-et-Oise), fut d'abord précept., et vécut retiré depuis la révolution, partageant sa temps entre les occupations agricoles et l'étude de la mythologie grecque. On a de lui : *Plan d'éducat.*, 1785, in-8; *Reflexion d'un citoyen*, 1787, in-8; *l'Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse*, etc., Paris, Egron, 1817, in-8, etc. Il a laissé en outre entre les mains de M. de La Mardelle, l'un de ses élèves, plus. MSs., parmi lesquels on cite *Reflexions critiques sur les ouvr. de J.-J. Rousseau*.

GOSSELINI (Julien). V. Goselini.

GOSSET (N.), méd. d'Amiens au commencement du 18e S., alchimiste zélé, est aut. d'un ouv. intitulé : *Révélations cabalistiques d'une médecine universelle tirée du vin*, etc.

GOSSIN (P.-F.), ancien lieutenant-général civil et criminel au bailliage de Bar-le-Duc, né en 1754 à Souilly (Lorraine), siégea à l'assemblée constituante, et après la session de cette législature, devint procureur syndic du département de la Meuse. Lorsque les armées républicaines eurent contraint les troupes coalisées à évacuer le territoire de la France, Gossin, décrété d'accusation, fut conduit à Paris, détenu au Luxembourg, et condamné à mort le 22 juillet 1794 par le tribunal révolution., comme ayant obtempéré aux ordres du roi de Prusse, et comme impliqué dans la prétendue conspiration des prisonniers d'état.

GOTER (Jean), missionnaire angl., m. en 1704, avec la réputat. d'un des plus habiles controvers. de son temps, avait été élevé dans la religion anglic., qu'il abandonna dès sa jeunesse. Il a laissé 29 ouv., dont 17 de controverse : on en trouvera la liste dans l'*Hist. de l'Eglise d'Angleterre*, par Dodd, Bruxelles, 3 vol. in-fol., 1737, 1739 et 1742.

GOTESCALC ou FULGENCE, religieux de l'ordre de St-Benoît, né vers 806 dans la partie de l'Allemagne soumise par Charlemagne, est célèbre par les persécutions que lui attira son opiniâtreté à soutenir, sur la prédestination et sur la grâce, des propositions condamnées par l'Eglise. Il fut recherché comme hérétiq., jeté dans un cachot par ordre d'Hincmar, archevêque de Reims, et m. dans sa prison en 868. Les rigueurs exercées contre Gotescalc trouvèrent des censeurs dans les personnages les plus distingués du clergé de France à cette époque. La vie de ce moine a été écrite par Ussérius, Dublin, 1631, in-4, Hanau, 1662, in-8, et par le P. Cellot, jésuite, Paris, Cramoisy, 1655, in-fol. V. Fulgence (St).

GOTHS, peuple barbare, originaire de la Scandinavie, formèrent de bonne heure des établissem.

sur les bords de la mer Baltique, s'emparèrent ensuite du nord de la Germanie, et vinrent attaquer l'empire romain vers l'an 242 sous le règne de Caracalla. Les empereurs Gordien-le-Jeune, Decius et Claude II les repoussèrent en Mysie, en Thrace et en Macédoine : Claude, surtout, leur fit éprouver des pertes si considérables, qu'on lui en donna le nom de Gothique. Constantin les força à s'éloigner pendant quelque temps ; mais à leur tour ils obligèrent Valens à leur céder plusieurs provinces septentrionales de l'empire, entre autres la Pannonie et la Thrace. Sous Alaric une armée considérable de ces barbares entra en Italie, prit et saccagea Rome l'an 410, puis passa dans les Gaules, et y forma un établissem. sous le nom de Visigoths ou Goths de l'ouest : ceux qui étaient restés en Pannonie et en Thrace sont désignés sous celui d'Ostrogoths ou Goths de l'est. Vers l'an 488 les Goths revinrent se fixer en Italie, où Théodoric, leur roi, anéantit les derniers restes de l'empire romain.

GOTHUS (Laurent), archevêque d'Upsal au 16e S., jouissait d'une si grande réputation de savoir et de piété que le roi Jean III voulut qu'il attachât son nom à la publication d'un nouveau code de liturgie qu'il avait fait rédiger par le clergé suédois dans le but de concilier les esprits, mais qui, loin d'atteindre ce but, ne fit qu'exciter de nouv. troubles. Cet ouvrage a pour titre : *Liturgia suecanæ eccles. cathol. et orthod. conformis, suec. et lat., cum præfat. et notis Laurentii, Upsalensis episc.*, Stockholm, 1576, in-fol., très-rare, ayant été supprimé peu de temps après sa publication.

GOTHUS (Jonas-Petri), profess. de théologie et de langues savantes, puis évêque de Linkoping en Suède au 17e S., est aut. d'un *Dictionarium latino-sueco-germanicum*, Linkoping, 1640, in-fo, et Stockholm, 1690, in-fol. — Gothus (André), écrivain suédois, contemporain du précéd., un des prem. qui aient écrit avec succès en langue suédoise, a laissé entre autres ouvr. un *Tr. du style épistolaire.*

GOTTARDI (Dominique), curé et archiprêtre à San-Donato, né à Vallezzo dans le Véronèse, m. en 1794, s'était particulièrem. livré à l'étude des antiquités ecclésiastiques. On a de lui un recueil de *Sermons*, Brescia, 1790, et une dissertat. sur la *Diaconesse Daciana*, 1793, édit. considérablement augmentée.

GOTTER (Frédéric-Guillaume), poète allemand, né à Gotha en 1746, m. en 1797, avait étudié la littérature latine, anglaise et française. Un séjour qu'il fit à Lyon en 1774 le mit à même de se perfectionner dans notre langue, et il appréciait à leur valeur nos chefs-d'œuvre poétiques, dont il a souvent reproduit les beautés dans ses œuvres. Il a composé des épîtres, des élégies, des poésies légères et des ouvr. dramatiques. Nous citerons : un recueil de *Poésies*, Gotha, 1787-88, 2 vol. in-8, dans lesquelles se trouvent des trad. ou imitat. de l'*Oreste*, de la *Mérope* et de l'*Alzire* de Voltaire ; des *Opéras-Comiques*, t. 1er, Leipsig, 1778-79, in-8 ; *Drames*, ib., 1795, in-8 ; *Œuvres posthumes*, Gotha, 1802, in-8.

GOTTHARD (Jean-Guillaume), théologien suisse, m. en 1649, protonotaire apostolique et chanoine de Soleure, sa patrie, avait osé élever, dans les statuts qu'il rédigea pour son chapitre, des prétentions à une juridiction pleine et entière sur le pays de Soleure, qu'il soutenait avoir été conférée autrefois à ce même chapitre par la reine Berthe de Bourgogne ; le conseil souverain de la république, après avoir cassé les statuts de Gotthard, obligea celui-ci à une réparation écrite. On a du même théologien quelques autres ouvr. du nombre desquels sont : *Le coup d'œil de la vraie religion* (en allem.), Lucerne, 1639, in-4 ; *Scala rationis humanæ*, 1642, in-4.

GOTTI (Vincent-Louis), cardinal, membre de la congrégation chargée de l'examen des évêq., né à Bologne en 1664, mort à Rome en 1742, a laissé des ouvr. de controverse estimés : nous citerons entre autres, *La vera chiesa di Cristo dimostrata*, Bologne, 1719, 3 vol. in-4, trad. en lat. et réimpr. plus. fois ; *Theologia scholastico-dogmatica juxta mentem divi Thomæ Aquin.*, etc., Bologne, 16 vol. in-4 : *Colloquia theologico-polemica*, ib., 1727, in-4 ; *De eligendâ inter dissidentes christianos sententiâ*, Rome, 1734 ; *Veritas religionis christianæ*, etc., Rome, 1735-40, 12 vol. in-4, etc. Sa *vie* a été pub. par le P. Th. Riccini, Rome, 1742, in-4 en latin.

GOTTIGNIEZ (Gilles-François), jésuite, mathématicien, né à Bruxelles en 1630, mort en 1689 à Rome, où il professa les sciences exactes, est connu par les écrits suiv. : *Epistola de difficultatibus circa eclipses in Jove à Medicis planetis effectas*, Bologne, 1665, in-fol. ; *De figuris cometarum qui annis 1664-65 et 68 apparuerunt*, etc., ib., 1668, in-4 ; *Elementa geom. planæ*, ib., 1669, in-12 ; *Arithmetica introductio ad logisticam*, ib., 1676, in-4 ; *Epistolæ mathematicæ*, ib., 1678, in-4 ; *Clavis logisticæ*, ibid., 1679, in-4 ; *Logistica universalis*, Naples, 1687, in-fol.

GOTTLEBER (Jean-Christophe), philologue, né à Chemnitz en 1733, m. à Meissen en 1785, a publié : *Animadversiones ad Platonis Phædonem et Alcibiadem secundum, cum excurs. in Phædonem*, Leipsig, 1771, in-8 ; un gr. nomb. de dissert. philol. et crit., entre autres : *De caussis dialectorum variorum in poetis græcis obviarum*, Annaberg, 1765, in-4 ; *Observ. in Platonis Alcibiadem secundum*, Altorf, 1767-68, 3 part. in-4 ; *Animadv. litt. et philol.-crit. ad Philonis legationem ad Cajum*, ibid., 1773-74, 4 part. in-4.

GOTTSCHED (Jean), médecin allemand, né en 1668 à Kœnigsberg, enseigna les sciences médicales dans cette ville depuis 1694, fut nommé en 1702 membre de la société académique fondée à Berlin, et m. en 1704. On a de lui un gr. nomb. de dissertations latines sur des matières de physiq. et de médecine, et des *Annuaires météorologiq.* pour 1702 et 1703 ; il a donné une édit. de la Flore prussienne de Loesel, avec des notes, sous le titre suiv. : *Joh. Loeselii Flora prussica*, etc., Kœnigsberg, 1703, in-4, avec 85 pl.

GOTTSCHED (Jean-Christophe), célèbre littérateur allem., né près de Kœnigsberg en 1700, professa les bell.-lettres à Leipsig, et m. en 1766, doyen de la société poét. de cette ville et membre de plus. sociétés sav. : il y avait fondé le nouv. club des *Arts libéraux*. On a de lui un gr. nomb. d'écrits philos. et littér. ; les princip. sont : *Essai de l'art poétique critique pour les Allemands*, etc., Leipsig, 1730, in-8, 1751, in-8, 4e édit., augm. d'une trad. de l'*Art poétique* d'Horace ; *l'Eloquence acad. à l'usage des écoles publiques*, etc., Hanovre, 1728, 2 vol. in-8 ; 5e édit., 1759, in-8 ; *Grammaire allemande*, Leipsig, 1748, in-8 ; *Connaissances*, etc., ou *Catal. de toutes les pièces de théâtre en allem. qui ont été impr. depuis 1450 jusqu'en 1760*, Leipsig, 1757-1765, 2 vol. in-8 ; *Le théâtre allemand d'après les préceptes des Grecs et des Rom.*, ibid., 1741-45, 6 vol. in-8, ibid., 1746-50, in-8 ; *Mém. pour servir à l'hist. critique de la langue, de la poésie et de l'éloquence allemande*, Leipsig, 1732-44, 8 vol. ou 32 cahiers in-8 ; *Nouv. bibliothèque des belles-lettres et des arts libéraux*, ib., 1745-54, 10 vol. in-8. Sa *vie* a été écrite par Léonard Meister, et plus. autres aut. allem. — Gottsched (Louise-Aldegonde-Victoire) née Kulmus et femme du précéd., née à Dantzig en 1713, morte en 1762, avait reçu une brillante éducat., connaissait la littérature ancienne, les langues modernes, les mathématiques ; mais son goût la porta plus spécialem. vers l'étude de la poésie et de la musique. Elle a trad. du franç. et de l'angl. entre autres ouvrages :

Réflexions sur les femmes, de Mad. de Lambert, Leipsig, 1731, in-8; *Caton*, trag. d'Addison, ib., 1735, in-8 et 1753; le *Spectateur* de Steele et Addison, ibid., 1739-43, 9 vol. in-8, etc.; *La boucle de cheveux enlevée*, de Pope, ibid., 1744, in-4; l'*Hist. de l'acad. des inscript. et belles-lettres de Paris*, Leipsig, 1749 et 1757, 11 vol. in-8; on a en outre d'elle un *Rec. de poésies*, 1763, in-8; des *Lettres*, Dresde, 1571-72, in-8, etc.

GOTTSCHLING (Gaspard), philologue et bibliographe, né à Lobendau (Silésie) en 1679, mort en 1739, recteur et biblioth. de l'école de Neu-Brandebourg, a laissé, entre autres ouvr.: *Introduction à la connaissance des livres bons et rares*, Dresde, 1702, in-8; *Introduct. à l'art du blason*, Neu-Brandeb., 1706, 1746, in-8; *Lycæum*, Brandebourg, 1710, etc. — Gottshling (Godefroi), autre bibliogr. allem., né vers la fin du 17e S., a publ.: *De libris hodæporicis*, Leipsig, 1703, in-4; *Meteorologium sacrum*, Breslau, 1711, in-4, etc.

GOTTWALDT (Christ.), méd. et natur. allem., né à Dantzig en 1636, m. en 1700, membre de la société imp., a laissé une collection nombr. d'objets d'histoire naturelle, dont il avait commencé la description et la gravure. Cette collection a été acquise par Pierre-le-Grand pour l'acad. des sciences de St-Pétersbourg. La prem. partie de l'ouvrage de Gottwaldt a été publ. au milieu du 18e S. par le libraire Raspe, sous le titre suiv.: *Musæi Gottwaldiani testaceorum, stellarum marinarum et coralliorum, quæ supersunt tabulæ*, Nuremberg, 1782, in-fol. On a en outre de ce savant naturaliste des *Observat. physiques et anatomiques sur le castor*, trad. du lat., ib., 1782, in-4, avec 7 pl., et des *Observat. physiques et anatomiques sur les tortues*, trad. du latin, ibid., 1781, in-4 avec 10 pl.

GOUAN (Antoine), méd. et botaniste, né en 1733 à Montpellier, m. en 1821, profess. de botanique à l'école de cette ville et membre de plusieurs sociétés savantes, etc., s'était appliqué dès son jeune âge à la connaissance des plantes, et il demeura l'adhérent inébranlable du système de Linnée, qui autrefois l'avait honoré dans ses lettres du titre de *son correspond. le plus chéri*. Il fut égalem. lié avec J.-J. Rousseau, dont il partageait le goût pour la musique, et qui parle de lui dans sa correspondance imprimée: on a trouvé dans les papiers de Gouan après sa m. trois lettres du célèbre citoyen de Genève, datées des 28 mai, 6 octobre et 26 décem. 1769. M. le doct. Amoreux en a fait connaître le contenu dans la *Notice histor.* qu'il a publiée sur Ant. Gouan, Paris, 1822, in-8, et qui a été également imprim. dans le prem. vol. des *Mem. de la Société Linnéenne*. Ce laborieux botaniste est aut. de plus. ouv. remplis d'observations ingénieuses et utiles, mais où l'on ne rencontre ni méthode ni liaison. On cite entre autres: *Hortus regius Monspeliensis*, etc., Lyon, 1762, in-8, avec *index* et 3 pl.; *Flora Monspeliaca*, etc., ib., 1765, in-8; l'auteur publia un supplément à cet ouvrage sous le titre d'*Herborisat. des environs de Montpellier*, etc., 1796, in-8; *Historia piscium* etc., avec une traduct. franç. en regard, Strasb., 1770, in-4, trad. en allem. par K. de Meidinger, Leipsig, 1781, in-8; *Illustr. et observ. botanicæ*, etc., Zurich, 1773, in-fol., avec 28 pl. dessinées par l'auteur; *Matière méd. des plantes du jardin de Montpellier, précédée d'une nouvelle édit. de l'explicat. du système de Linnée*, etc., Montpellier, an XII (1804), in-8. M. Barbier attribue à Gouan (en société avec Cusson et Grassous, v. ces noms): *Leçons de Botan. faites au jardin roy. de Montpellier par Imbert, profess. et chanc. en l'université de médecine*, 1762, in-12, satire devenue très-rare, les aut. ayant livré la plus gr. partie de l'édit. à Imbert, contre qui elle est dirigée, et qui s'empressa de la détruire.

GOUAZ (Yves Le), graveur franç. né à Brest en 1742, élève de Jacques Aliamet, m. à Paris en 1816, a gravé des *Vues* des ports de mer de la France, et des *Marines* d'après J. Vernet. Graveur de l'acad. des sciences, Le Gouaz a aussi exécuté plus de 200 sujets de différens genres pour cette compagnie savante.

GOUDAR (Ange), écrivain politique du 18e S., né à Montpellier, m. en Angleterre postérieurem. à 1779, n'est guère connu que par les ouvr. qu'il a publiés, et dont les titres seuls indiquent qu'il n'était pas étranger aux intrigues diplomatiques de son temps; de ce nombre sont: *l'Espion chinois, ou l'Envoyé secret de la cour de Pékin pour examiner l'état présent de l'Europe*, Cologne, 1768, 1774, 6 vol. in-12; *Naples, ce qu'il faut faire pour rendre ce pays florissant*, Amsterdam (Venise), 1778, in-8, écrit qui fut brûlé publiquement à Naples par ordre du ministre Tanucci; *Plan de réforme proposé aux cinq correcteurs de Venise actuellement en charge, avec un sermon évang. pour élever la république dans la crainte de Dieu*, Amsterdam (Venise), 1775, in-8; *l'Espion franç. à Londres*, etc., Londres, 1779, 2 vol. in-8; ib. 1680, 2 vol. in-12, ouvr. destiné à servir de suite à *l'Espion chinois*. — Sara Goudar, belle Anglaise que le précédent épousa à Venise vers 1767, mourut dans la misère à Paris dans les dernières années du 18e S., après avoir publié des *OEuvres mêlées*, Amsterdam, 1777, 2 vol. in-12; et des *Remarques sur les anecdotes de mad. du Barry*, Londres, 1777, in-12.

GOUDELIN (Pierre), en lat. *Gudelinus*, jurisconsulte du 16e S., né à Ath dans le Hainaut en 1550, professa le droit à Malines, puis à Louvain, où il m. en 1619. On a de lui: *De jure novissimo*, Anvers, 1620, Arnheim, 1643, 1661, in-4; *De jure feudorum*, Louvain, 1624, in-4, Cologne, 1641, in-8; *De jure pacis*, Louvain, 1620, Lyon, 1641, in-4; *Syntagma regularum juris*, Anv., 1640, in-4.

GOUDELIN ou GOUDOULI (Pierre), l'Hésiode de la Gascogne, né à Toulouse en 1579, fut reçu avocat dans sa jeunesse, mais préféra suivre son penchant pour la poésie, qu'il cultiva avec un succès très-remarquable. Il m. en 1649 dans sa ville natale, après avoir joui long-temps d'un honnête revenu que lui avaient assuré ses compatriotes, et laissant en revanche à ceux-ci un recueil de poésies naïves et bouffonnes, qu'ils regardent avec fierté comme un monument de la beauté gracieuse et légère de leur idiome national. Les œuvres (*las Obros*) de P. Goudelin ont été impr. à Toulouse en 1648, in 4, et plus. fois depuis sous différens titres, notamment en 1693, sous celui de *Ramelet moundi* ou *la Floreto noubelo del Ramelet moundi*, Toulouse, 3 parties in-12; et en 1700, sous celui de *Lou Trimfe de la Lengouo gascono*, in-12. La pièce la plus justem. admirée de Goudelin, est son ode sur la mort d'Henri IV, qui fut couronnée par l'académie des jeux floraux, et dont il existe des trad. lat. (V. Vanière), ital., espagnole, etc.

GOUDENOF. V. Godounof.

GOUDERZ, général de Lahorasb, roi des Perses, s'illustra par ses conquêtes sur les peuples de la Syrie et de Judée dans le 6e S. av. J.-C. Il conserva son crédit sous le prem. roi de la deux. race, et périt en combattant Afracyâb, l'un des plus fameux guerriers des temps héroïques de l'Orient après Roustam l'Invincible. On suppose que ce personn. n'est autre que le Xerxès des Grecs.

GOUDIMEL (Claude), un des plus célèbres musiciens du 16e S., né à Besançon vers 1520 dans le sein de la religion réformée, périt en 1572, enveloppé dans les massacres de la St-Barthélemi à Lyon, pour avoir mis en chant les psaumes de Bèze et de Marot. On a de lui: *Chansons spirituelles de Marc-Ant. Muret, mises en musique à 4 parties*, Paris, 1555, in-12; *Superioris Q. Horatii Flacci poetæ lyrici odæ omnes*, etc., ibid., 1555, in-4,

blong; *les Psalmes de David*, *compris en* 8 *liv.*, *is en musique à* 4 *parties*, *en forme de motets*, bid., 1565, in-12, Genève, 1565, in-12, ibid., 580, in-12, oblong; *La fleur des chansons*..... *rlando de Lassus et Cl. Goudimel*, Lyon, 1574 t 1576, in-4.

GOUDIN (MATTHIAS-BERNARD), mathématicien t astronome, né à Paris en 1734, m. dans cette ille en 1817, et non *vers* 1805 à *Torcy en Brie*, omme il est dit dans la *Biogr. univ.*, etc., avait empli successivement à la cour des aides, au grand onseil et au parlement diverses fonctions qu'il sut oncilier avec sa passion pour l'étude des sciences t les calculs des hautes mathématiques. Il publia n commun avec Dionis du Séjour (*v.* ce nom), son mi, le *Traité des courbes algébriques*, 1756, n-12; et *Recherches sur les gnomoniques*, etc., 761, in-8. Il a donné seul : *Traité des proriétés communes à toutes les courbes*, etc., Paris, 778, in-8; 2e édition augm., 1788, *Mém. sur les sages de l'eclipse dans la trigonom. sphérique*, 803, in-4; *Eclipses du soleil*, *calculées en preant pour prem. méridien celui de Paris*, ib., 1806, n-8; *Théorie de la distance d'un point à un autre ur la surface d'un solide de révolut.*, ib., 1812, in-4.

GOUDOUIN. V. GODOUIN.

GOUDOULI. V. GOUDELIN.

GOUDT (HENRI), peintre et graveur, né à Jtrecht en 1585, d'une famille noble, m. en 1630, avait parcouru l'Italie, et se forma à l'école des grands maîtres. Il a laissé des *gravures* très-estim., d'après son maître Elsheimer, entre autres *Tobie*, *e Lever de l'Aurore*, *Philémon et Baucis*.

GOUFFIER. V. BOISY, BONNIVET et CHOISEUL.

GOUFFIER (LOUIS), comte de Roanes, lieut.-gén. des galères, grand cordon de l'ordre de Saint-Louis, membre et président de l'acad. de Marseille, né en 1648 dans le Périgord, se distingua dès l'année 1668 sous les ordres de M. de La Feuillade à a défense de Candie, servit ensuite dans la marine avec la plus grande distinction, assista au siége de Nice, défendit avec 2 galères les côtes de Guienne, menacées par les Anglais, chassa les corsaires qui nfestaient la rivière de Gênes en 1703, contribua à la réduction du château de Nice en 1705, et m. à Marseille en 1734. Son *Eloge*, par Chalamont de La Visclède, se trouve dans le prem. Recueil de l'académie de Marseille.

GOUGE (JEAN), aventurier du 14e S., se fit proclamer roi de France en 1361, par quelq. gens armés qu'il avait réunis; et, secondé par un certain Jean de Vernai, Anglais proscrit qu'il avait nommé son lieut.-général, il réussit à s'emparer du fort Codelet, près d'Avignon. Là se bornèrent les exploits de Gouge, qui tomba bientôt au pouvoir de Jean-Mathias Jesualdo, sénéchal de Provence.

GOUGE (GUILLAUME), théol. anglais profondément versé dans la connaissance des saintes écritures, né en 1575 à Bow dans le comté de Middlesex, remplit pendant 45 ans les fonctions de minist. de l'église de Blackfriars à Londres; il fut l'un des théolog. anglais qui s'opposèrent le plus vivement à a condamnation de Charles Ier, et mourut en 1653 aissant entre autres ouvr. : *Comment. sur l'épître aux Hébreux*, 1665, in-fol.; *Exposit. de l'oraison dominic.*—Th. GOUGE, son fils, né à Bow en 1605, m. en 1681, fut pendant 25 ans ministre du saint épulcre à Londres, et se fit remarquer par sa bienfaisance et sa piété. Le pays de Galles lui dut l'établissement de plus de 300 écoles. Les écrits de e théol. ont été recueillis en un vol. in-8, pub. en 706 avec son portr., son *oraison funèbre* et sa *vie*.

GOUGE DE CESSIÈRES (N.), avocat du roi à Laon et membre du bureau d'agriculture de cette ville, mort postérieurement à 1772, est auteur de différentes poésies parmi lesquelles on cite un *Art d'aimer* et les pièces intit. : *Sur l'éducation*, *Les Jardins d'ornem.* et *les Ressources du génie*.

GOUGELET (PIERRE MÉNIE), compositeur de musique, né à Châlons-sur-Marne en 1726, m. à Paris en 1768, perfectionna le jeu de la guitare, et a pub. pour cet instrument deux *Collect.* d'ariettes tirées d'opéras franç., avec accompagnem., etc., 1768. On a encore de lui une *Methode*, ou *Abrégé des règles d'accompagnement du clavecin*, et un *Recueil d'airs avec accompagnemens d'un nouveau genre*. Gougelet avait reçu une éducation soignée : il possédait les langues anciennes, les mathém., et il faisait assez bien des vers.

GOUGENOT (LOUIS), conseiller honoraire au gr. conseil, né à Paris en 1719, m. en 1767, associé libre de l'acad. de peinture et de sculpture, a lu à cette société les *eloges* de Galloche, Oudry, le Lorrain, Coustou et Duvivier, conservés en MSs.

GOUGES. V. AUBRY DES GOUGES.

GOUGH (RICHARD), antiquaire anglais, surn. *le Camden* du 18e S., né à Londres en 1735, montra dès sa jeunesse une capacité extraordin. : à 12 ans il traduisit du franç. en angl. une *Hist. de la Bible* (Londres, 1747, in-fol.), et cette product. fut immédiatement suivie de plus. autres dans le même genre. Gough se livra ensuite à l'étude de l'antiquité, parcourut diverses parties de l'Angleterre et de l'Ecosse, et m. en 1809, membre de la soc. des antiq., dir. de la soc. du Temple, et memb. de la société royale de Londres. Il a laissé, entre autres ouv. en angl. : *Hist. de Carausius*, etc., Londres, 1762, in-4; *Anecdotes de la topographie britann.*, Londres, 1768 et 1780, 2 v. in-4; *Hist. de la soc. des antiq. de Londres*, placée en tête du prem. vol. de l'*Archæologia britannica*, 1770; *Monumens funèbres de la Grande-Bretagne appliqués à éclaircir l'hist. des familles*, *des mœurs*, *des usages et des arts*, ibid., 1786-1796-1799, 3 vol. in-fol., avec une introduct.; *Médailles des Séleucides*, *rois de Syrie*, *etc.*, *avec des Mém. histor. sur chaque règne*, 1803 ou 1804, in-4, avec 24 pl.; *Hist. et antiquités de Pleshy dans le comté d'Essex*, 1803, in-4. Il rédigeait la partie appelée *revue* (review) dans l'ouv. périodique intit. *the Gentleman's magazine*.

GOUIN (NIC.-L.), administ.-gén. des postes, né à Germigny-l'Evêque près de Meaux vers 1743, m. le 21 décembre 1825, avait d'abord été attaché au trésor de Madame, épouse de M. le comte de Provence, puis agent de la ville de Marseille. Nommé en 1782 chef de division dans l'administration des postes, il fut, dix ans après, dépossédé de cet emploi pour un écrit, imp. en 1792, dans lequel il défendait les administ. des postes contre le ministre Clavière; et, l'année suivante, ce même écrit, où l'aut. n'avait pas craint de faire l'éloge de Louis XVI, le fit traduire devant le tribunal révolutionnaire, qui l'acquitta. Gouin sortit de France en 1797 pour se soustraire au mandat d'arrêt lancé contre lui comme impliqué dans la conspiration royaliste du mois d'avril : il n'y rentra qu'à la prem. restaurat., fut réintégré dans sa place de chef de division aux postes en 1816, et nommé en 1821 l'un des cinq administr. gén. Gouin avait été admis en 1814 à faire hommage au roi du mouchoir trouvé sur Louis XVI après sa mort; et il accompagna ce triste don d'une pièce de vers et de la collection de ses écrits, dont les plus remarquables sont : *Procès criminel de la révolut.*, 1799; *Essai hist. sur l'établissement des postes en France*, etc., Paris, 1823, in-4 de 15 p.

GOUJET (CLAUDE-PIERRE), chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, un des bibliographes les plus laborieux et les plus féconds du 18e S., membre des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers et d'Auxerre, né à Paris en 1697, m. dans la même ville en 1767, a laissé des traductions, des ouv. de piété, des ouv. et des éloges historiques, etc., dont on trouvera la liste détaillée dans les *Mém. histor. et littér. sur sa vie*, publiés par Barral, La Haye (Paris), 1767, in-12 : le *Dictionnaire des Anonymes* en indique 68. Les plus remarquables de ces

écrits sont : *les Vies des saints pour tous les jours de l'année, avec l'hist. des mystères de N. S. J.-C.*, Paris, 1730, 7 vol. in-12, ibid., 1734, 1740, 2 vol. in-4; *Bibliothèque des écriv. ecclesiast.*, ibid., 1736, 3 vol. in-8 : c'est une suite de l'ouvrage de Dupin; *Dissert. sur l'état des sciences en France depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du roi Robert*, ibid., 1737, in-12, couronnée par l'acad. des inscript; *Biblioth. franç.*, ib., 1740 et années suiv., 18 vol. in-12 : l'aut. a laissé MSs. les t. 19 et 20, qui n'ont pas été pub.; *Mem. histor. et litter. sur le collège royal de France*, ibid., 1758, in-4, et 3 v. in-12; *Hist. du pontificat de Paul V*, Amst. (Paris), 1765, 2 vol. in-12. L'abbé Goujet a fourni un gr. nombre d'art. à la dern. édit. du *Dictionn.* de Moréri, 1749, 10 vol. in-fol., et il fut l'éditeur des *Mem. de la Ligue*, 1758, 6 vol. in-4. M. Barbier a publié dans le *Magasin encycl.* (1803, tom. 5 et 6), une intéressante *Notice sur le Catalogue raisonné des livres de la biblioth. de l'abbé Goujet, au nombre de* 10,000; il en possède le MS. en 6 vol. in-fol. L'éloge de ce même auteur se trouve dans le *Nécrologe* de 1768.

GOUJON (Jean), surnommé *le Phidias français* et *le Corrège de la sculpture*, né à Paris au 16e S., périt le jour de la St-Barthélemi atteint d'un coup d'arquebuse, tandis que, placé sur un échafaudage, il travaillait aux décorations du vieux Louvre. Les morceaux les plus remarquables qui nous restent de cet artiste sont : un bas-relief allégorique représentant *la Mort et la résurrection*; un autre en pierre de liais représentant *le Christ au tombeau*; les bronzes qui décoraient la porte d'entrée du château d'Anet; le plafond en bois et les lambris sculptés de la chambre à coucher de Diane de Poitiers; un groupe de marbre blanc de la plus grande beauté représentant *Diane chasseresse* appuyée sur un cerf et accompagnée de ses chiens Procyon et Syrius; et une autre *Diane chasseresse* qui enrichit le chât. de la Malmaison. L'ouv. le plus connu de J. Goujon est la *fontaine des Innocens*, fondée en 1550 contre une maison de la rue Saint-Denis, et transportée en 1788 au milieu de la place qu'elle embellit aujourd'hui. On trouve à la suite de la traduct. de Vitruve par J. Martin, Paris, 1547, un *Opuscule* de Jean Goujon : c'est le seul écrit que l'on connaisse de cet artiste.

GOUJON (Jean-Marie-Claude-Alex.), memb. de la convention nationale, né en 1766 à Bourg en Bresse d'un directeur de la poste aux lettres, embrassa de bonne heure les principes de la révolution avec autant de bonne foi que d'enthousiasme. Il s'était livré avec fruit à l'étude de la jurispr., de la politique et des belles-lettres lorsqu'un éloge de Mirabeau, qu'il prononça aux environs de Paris dans une cérémonie funèbre célébrée par des habitans de plus. villages, lui ouvrit l'entrée des fonctions publiques. Nommé procur.-gén. syndic du départ., de Seine-et-Oise après le 10 août, il fut ensuite élu député suppléant à la convention nationale, où il était appelé à remplacer Hérault de Séchelles, représentant de ce même départ.; mais il ne siégea dans cette assemb. qu'après le procès de Louis XVI, ayant été jusque là employé à la commission des subsistances et approvisionn. Goujon fut envoyé en 1794 aux armées du Rhin et de la Moselle en qualité de commiss.; et à son retour la réaction du 9 thermidor était effectuée. Il se trouva dès-lors en butte aux attaques du parti dominant, mais n'en défendit pas avec moins de courage et d'intrépidité les principes qu'il avait toujours professés. Arrêté en pleine séance avec six de ses collègues soupçonnés d'être les fauteurs de l'insurrection du 1er prairial (20 mai 1795), il fut envoyé avec eux au château du Taureau en Bretagne, puis ramené à Paris, où le 29 prairial, une commission militaire les condamna à porter leur tête sur l'échafaud. Goujon, qui pendant l'instruction du procès avait montré un courage vraiment stoïque, se porta un coup mortel en sortant du lieu où il avait été conduit pour entendre sa sentence. Il parait certain qu'on le rappela à la vie pour quelques jours; et l'on ne doute pas que les six députés proscrits dans cette journée n'aient espéré se soustraire à leur perte par la mesure que leur avait conseillée leur collègue Romme (v. ce n.). Goujon avait composé un *Hymne* de mort pendant sa captivité : Laïs en fit la musique. La mém. de ce probe et austère républicain a été célébrée comme celle d'un martyr de la liberté dans le conseil des anciens en 1798; et M. F.-P. Tissot, son compagnon d'études, a pub. : *Souvenirs de la journée du 1er prairial an III*, etc., Paris, 1799, in-12 : on y trouve les deux opusc. suivans de Goujon : *Disc. sur l'influence de la morale du gouv. sur celle des peuples* et *Damon et Phintias*, etc., drame en trois actes et en prose.

GOUJON (Alex.-Marie), élève de l'école polytechnique et homme de lettres, mort en 1823, capitaine d'artillerie legère en non activité, avait fait depuis 1797 les campagnes de Hollande, d'Austerlitz, d'Iena, de Pologne, de Wagram et d'Espagne, et avait reçu la croix de la légion-d'honneur sur le champ de bataille d'Eylau. Depuis le licenciement de l'armée en 1815, il se livra tout entier à la litt., où il avait déjà débuté par des poésies légères, et pub. successivement les ouv. suivans : *Manuel des Français sous le régime de la Charte*, Paris, 1818, in-8, ib., 1820, 2e édit. augm.; *Table analyt. et raisonnée des matières* formant le t. 13 des Œuv. complètes de Voltaire, Paris, Desoër, 1819, in-8; *Bulletins officiels de la grande armée*, ibid., 1820-21, 4 vol. in-12; *Pensées d'un soldat sur la sepulture de Napoléon*, ibid., 1821, in-8, 5 éditions; *Hymne à la Vierge d'août*, ibid., 1821, in-8, 2 édit.; *Tablettes chron. de la révol. franç.*, ibid., 1823, 5 liv. in-8, non terminé. Goujon fut un des principaux collaborateurs des *Fastes civils de la France*, 1821-22, in-8, ouv. qui devait se composer de 10 vol., et dont 3 seulement ont paru; et il a eu part aux *Annales des faits et des sciences militaires* publiées chez Panckoucke, 1817, in-8.

GOULART (Simon), ministre protest., et l'un des écriv. les plus laborieux du 16e S., né à Senlis en 1543, m. en 1628, past. du quart. de St-Gervais à Genève, s'était rendu dans cette ville lors des massacres de la St-Barthélemi. On trouvera la liste de ses ouvr., au nombre de 33, dans le tom. 29 des *Mém.* de Niceron; pour la compléter, consultez l'*Oraison funèbre de Goulart*, par Th. Tronchin, Genève, 1628, in-4; le *Dictionn.* de Bayle et les *Remarq. critiques* de Jolly. L'ouv. le plus remarq. de S. Goulart est son *Tresor d'Hist. admir. et Mem. de nostre temps*, etc., Paris, 1600, 2 vol. in-12, Genève, 1620, 2 vol. in-8. — Goulart (Simon), fils du prec., ministre d'une église wallonne à Amst. en 1615, fut suspendu de ses fonctions et banni de la Hollande pour avoir émis, sur le salut des enfans morts sans baptême, une opinion réprouvée par l'église. Il se retira à Anvers, puis en France, et enfin dans le Holstein; et mourut à Friderikstadt. On a de lui un *Traité de la Grâce de Dieu*, 1616, in-8; un autre *de la Providence de Dieu*, 1627, in-8; des *Lettres* insérées dans les *Epistolæ eccles. et theol.*, Amsterdam, 1684, in-fol., etc. — Goulart (Jacq.), que l'on croit de la même famille que les préc., a pub. en 1609 une *Carte du lac de Genève*, ornée de 5 beaux portraits en médaillon de Calvin, Farel, Viret, Beze et Simon Goulart. Cette carte, supérieure à toutes celles qui ont été dressées depuis, a été reproduite par Leclerc, Paris, 1619, et insérée dans les atlas de Jansson et de Blaeu.

GOULD (Thomas), missionnaire, né à Corke en Irlande en 1657, m. en 1734, a laissé entre autres ouv. : *Véritable croyance de l'Église cathol.*, 1720; *Traité du sacrifice de la messe*, 1724, in-12; *Entretiens où l'on explique la doctrine de l'Église*

catholique par l'Ecrit. Sainte, 1727, in-12, etc.

GOULET (Nic.), archit. du cadastre, maire-adj. du 6e arrond. de Paris, où il naquit en 1745, m. dans cette ville en 1820, membre de plus. soc. sav., a bâti ou décoré avec goût plus. hôtels de la capitale. Outre quelq. chansons et autres poésies légères on lui doit les ouv. suiv. : *Observ. sur les embelliss. de Paris*, etc., Paris, 1818, in-8 : cet ouv. contient 3 autres écrits du même auteur qui avaient déjà paru isolément, notamment celui qui traite des moyens de substituer aux fosses d'aisance un nouveau moyen plus salubre, et qui paraît avoir fourni l'idée première de l'invention connue sous la dénomination de *fosses mobiles inodores*; *Recueil d'architecture civile*, etc., Paris, 1806-1807, gr. in-fol. fig.; *Description des fêtes à l'occasion du mariage de Napoléon*, ibid., 1810, in-8 : les planches, partie principale de cet ouvr., sont de M. Krafft, archit. Goulet est encore auteur du texte du 3e vol. de la *Descript. de Paris* de M. Landon.

GOULIN (Jean), prof. d'hist. de la médecine à l'école de médecine de Paris et membre de plus. académ., né à Reims en 1728, mort en 1799, avait embrassé par goût l'étude de la médecine et de la littér., et tira parti de ses connaissances pour lutter contre l'adversité qui sembla s'attacher à le poursuivre pend. la plus grande partie de sa laborieuse carrière. On a de lui un grand nombre d'ouv. soit imp. soit MS. dont on trouvera le détail dans l'intéressant *Mem.* historique, littéraire et critique sur sa vie et ses ouv. par P. Sue, Paris, an VII, in-8. Le plus important est ses *Mém. littér., crit., philol., biogr. et bibliogr., pour servir à l'Hist. ancienne et moderne de la médecine*, 1775 et 1776, 2 vol. in-4. Il a donné aussi plus. édit. d'anciens ouvr. qu'il a enrichis de notes savantes.

GOULSTON, GOULSON ou GULSON (Théod.), médec. anglais, d'abord membre, puis censeur du collége des médecins de Londres, mort dans cette ville en 1632 avec la réputation d'un des meilleurs praticiens de son temps, fut le fondateur d'une rente destinée à payer une leçon de pathologie qui, depuis lors, est donnée chaque année entre Noël et Pâques dans le collége des médecins. Cette institution s'appelle *Leçon gulstonnienne*. Il joignait à la connaissance de la médecine celles de la philosophie et de la théologie. On a de lui : *Versio latina et paraphrasis in Aristotelis rhetoricam*, Londres, 1619, 1623, in-4; *Aristotelis de poeticâ liber, latinè conversus, et analyticâ methodo illustratus*, Londres, 1623, in-4; *Versio, variæ lectiones, et annotationes criticæ in opuscula varia Galeni*, Londres, 1640, in-4.

GOULU (Nic.), prof. de grec au collége royal de France, né en 1530 près de Chartres, s'appliqua à l'étude des langues anciennes, y fit de grands progrès; il épousa la fille de Jean Dorat (*v.* ce nom), succéda à son beau-père dans sa chaire de grec, et mourut en 1601. On a de lui : *Oratoriæ facultatis breve compendium ex Cicerone et Quintiliano collectum*, Cologne, 1559, in-8; *in Ciceronis doctrinam topicam brevis comment.*, etc., Paris, 1560, in-4; *Epitome in universam Ciceronis philosophiam*, ibid., 1564, in-4; une trad. latine des *Hymnes* de Callimaque, avec des notes, ibid., 1574, in-4, et plus. autres moins remarquables. — Goulu (dom Jean), fils du préc., né en 1576, entra dans la congrégation des Feuillans à l'âge de 28 ans, acquit la réputat. d'un théol. habile, d'un orateur éloquent, fut deux fois nommé gén. de son ordre, et mourut en 1629. On a de lui : une *Vie de St François de Sales*, év. de Genève, Paris, 1624, in-4, 1725, in-8; *Vindiciæ theol. ibero-politic.*, 1628, in-8; les *Epigrammes*, des *Vers latins*, douze livres de *Lettres de Philarque à Ariste*, une traduction des *Propos d'Epictète recueillis par Arrian*, Paris, 1630, in 8; une autre des *Œuvres spirituelles* du P. Augustin Manna, prêtre de l'oratoire de Rome, 1613, in-16, etc. — Goulu (Jérôme), frère du préc., né à Paris en 1581, succéda à son père dans la chaire de langue grecque au collége royal de France, se démit de cette place en 1623 en faveur de Pierre de Montmaur, et mourut en 1630. On n'a pub. de lui que quelq. thèses peu intéressantes. — Nicolas Goulu, son fils, né à Paris vers 1605, est aut. d'un livre intit. : *Epitaphium in æde San-Benedictinâ Parisiis appendendum*, 1650, in-fol. de 22 pages.

GOUPIL (Jacq.), méd. et prof. de botan. à Paris de 1555 à 1564, époque de sa m., a pub. : le traité de Rhazis *de Pestilentiâ*, trad. du syriaque en grec avec des correct., et augm. des douze *Livres de médecine* d'Alexandre de Tralles, 1548, in-fol.; le traité *de Actionibus et affectionibus animalis* d'Actuarius, en grec, avec des *Scolies* sur les 7 livres de Paul Eginète *de re medicâ*, Lyon, 1567, in-8; une version latine de Dioscoride *de Materiâ medicâ*; des *Observ.* et des *Scolies* sur la *Version* d'Actuarius par Ambroise Léon de Nole, Paris, 1548, in-8, Utrecht, 1670; le texte grec d'*Aretée*, 1554, in-8, etc.

GOUPIL DE PRÉFELN (N.), ancien juge au bailliage d'Alençon, sa patrie, m. à Paris en 1801, juge au tribunal de cassation, avait siégé dans la plupart des législatures qui succédèrent à l'assemblée constit., où il représenta le tiers état de son bailliage. Sa conduite politique ne cessa d'offrir un mélange incohérent d'opinions tantôt monarchiques, tantôt populaires; et sa versatilité, d'autant plus singulière qu'il ne manquait, malgré son âge avancé, ni de chaleur ni d'un certain talent, finit par lui attirer parmi ses confrères un discrédit auquel il a dû sans doute le bonheur de traverser presque sans péril l'époque la plus orageuse de nos troubles civils.

GOUPILLEAU *de Fontenay* (Jean-François), député de la Vendée aux assemblées législative et conventionnelle, avait d'abord suivi la carrière des armes, qu'il quitta pour suivre celle du barreau. Se trouvant lors du procès du roi en mission avec Collot-d'Herbois près l'armée du Var, il vota par écrit la mort sans appel et sans sursis. Après la session de cette dernière législature, pendant laquelle il remplit une autre mission dans la Vendée, et seconda Barras dans l'organisation de l'armée de l'intérieur, il passa au conseil des anciens, remplit ensuite une place d'administrateur du Mont-de-Piété, et mourut en 1823 à Bruxelles, où il s'était retiré après l'ordonnance du 12 janvier 1816.

GOURCY (N., abbé de), vicaire-général de Bordeaux et membre de l'acad. de Nanci, né dans les prem. années du 18e S., fut un des ecclésiast. que l'assemblée du clergé de France employa pour écrire contre les attaques irréligieuses des philos. modernes. On a de lui les ouvr. suivans : *Eloge de René Descartes*, 1765, in-8; *Hist. philos. et polit. de la doctrine et des lois de Lycurgue*, Nanci, 1768, in-8; *Quel fut l'état des personnes en France sous la prem. et la deux. race de nos rois?* 1769, in-12 : disc. cour. par l'acad. des inscript. et b.-lett., et réimp. en 1789; *Rousseau (J.-B.) vengé, ou Observ. sur la critique qu'en a faite M. de La Harpe, et en général sur les critiques qu'on fait des grands écrivains*, Paris, 1772, in-12; *Essai sur le bonheur*, 1777, in-12; *l'Apologétique et les prescript. de Tertullien*, nouv. édit. avec la traduct. et des remarques, 1780, in-12; *Suite des anciens apologistes de la relig. chrét.*, trad. et analysés, 1789, 2 vol. in-8; *Des droits et des devoirs des citoyens dans les circonstances présentes, avec un jugement impart. sur l'ouv. de Mably*, 1789, in-8.

GOURDAIN. V. Jourdain.

GOURDAN (Simon), chan. régul. de l'abbaye de St-Victor à Paris, né en 1646, fit l'édification de sa communauté par l'austérité de sa vie, par sa piété profonde, et m. en 1729, sans avoir jamais adouci les rigueurs de la pénitence qu'il s'était imposée. On

a de lui un grand nombre d'ouv. de piété ; les principaux sont : des *Hymnes* et des *Proses* ; *le Sacrifice perpétuel de foi et d'amour au saint sacrement de l'autel*, Paris, 1714, 1 vol. in-12, revu, corr. et augm. par M. l'abbé Viguier, Paris, 1816, in-12; *Instruction et pratique pour la dévotion au sacré cœur de Jésus*, 1 vol. in-12; *Lettres et protestat. au sujet de la constitution* Unigenitus, 1 vol. in-12, etc. Sa *vie* a été pub. en 1755, in-12.

GOURDIN (Franç.-Phil.), bénédictin, né en 1739 à Noyon, professa la rhétor. à Beaumont-en-Mauge, et mourut le 11 juillet 1825 à Rouen, où il avait rempli pendant plus. années les fonctions de biblioth. On a de lui, outre plus. articles insérés dans le *Magasin encycloped.*, un grand nombre de *Mém.* et autres *Pièces* présentées à l'acad. de Rouen, quelques MSs. et les opuscules suivans : *Observat. d'un théol. sur l'éloge de Fénélon* (de La Harpe), 1771, in-8; *Recueils d'extraits des poètes allem.*, 1773; *Considér. philos. sur l'action de l'orateur*, etc., 1775, in-12; *Principes gén. de l'art oratoire*, 1785, in-12; *De la traduct. consid. comme moyen d'apprendre une langue*, etc., 1789, in-12.

GOURGEN ou GORIGÉ, fils d'Aschod III et fondateur de la dynastie des Gorigéans, qui régnèrent pendant plus de trois siècles sur une grande partie de l'Arménie orientale, prit le titre de roi en 982, fixa sa résidence à Lowhi, et m. en 989 laissant le trône à David, son fils.

GOURGEN KHATCHIG, prince arménien de la race des Ardzrouni, deuxième fils d'Apousahd Hamazasb, regna de 971 à 1003 sur le pays d'Andsevatsi, situé vers les montagnes des Kurdes, au midi du lac de Van. L'an 983 il réunit à ses états une partie des prov. qui avaient été gouver. par Aschod, l'un de ses frères, et laissa en mourant le trône des Vashouragan à Senek'herim, son autre frère.

GOURGUES (Dominique de), gentilh. franç., né dans le 16e S., célèbre par son courage et son patriotisme, vendit une partie de son bien, équipa trois petits bâtimens, et partit de Bordeaux le 2 août 1567 avec 100 arquebusiers et 80 matelots pour aller à la Floride venger ses compatriotes, indignement massacrés par les Espagnols. Par un coup de main aussi hardi qu'habile, il s'empara de deux forts occupés par les Espagnols, transporta l'artillerie sur sa flottille, et fit pendre les prisonniers aux mêmes arbres où étaient suspendus les cadavres des Français. Peu s'en fallut que de Gourgues ne payât de sa tête cette expédition, dont la cour ne lui sut aucun gré : il fut forcé de se cacher pend. quelque temps, et mourut à Tours vers 1593 au moment où il se disposait, avec l'autorisation de son souverain, à prendre le commandement de la flotte que la reine Élisabeth envoyait au secours de dom Antonio, roi de Portugal. Le *Voyage du capitaine de Gourgues dans la Floride* a été imp. à la suite de celui du capitaine Laudonière, 1586, in-4.

GOURJU (Pierre), oratorien, professeur de physique et de philosophie au collége de Lyon, doyen de la faculté des lettres à l'acad. de la même ville, né en 1762 dans le Dauphiné, m à Lyon en 1814, est auteur d'un ouvr. intit. : *la Philosophie du 18e siècle devoilée par elle-même*, Lyon, 1816, 2 vol. in-8. Il a laissé en MSs. des cahiers de phys., une rhétorique et une logique.

GOURLIN (Pierre-Étienne), théol. appelant, né à Paris en 1695, fut ordonné prêtre en 1721, se consacra pend. quelq. temps au ministère ecclésiast., et fut vicaire à St-Benoît; mais un interdit lancé contre lui à l'occasion de plus. Mém. contre l'archev. de Sens Languet le jeta entièrement dans le parti des appelans dont il devint l'organe et le défenseur. Pendant les 30 dernières années de sa vie, il rédigea, en totalité ou en partie, la plupart des écrits que ceux-ci publièrent. Il m. à Paris en 1775, laissant en MS. un traité de la grâce, publié par l'abbé Pelvort, sous le titre suivant : *Tractatus de gratiâ Christi salvatoris ac prædestinatione sanctorum*, 1781, 3 vol. in-4.

GOURMELEN (Étienne), méd., né dans le pays de Cornouailles en Basse-Bretagne, m. en 1594, doyen et prof. de chir. au coll. royal, a laissé : *Synopseos chirurgiæ libri sex*, Paris, 1566, in-8, tr. en fr. par Malezieux, Paris, 1571, in-8, et par Courtin sous le titre de : *Guide des chirurgiens*, ibid., 1634; *Hippocratis libellus de alimento in latinum versus et commentariis illustratus*, Paris, 1572, in-8; *Chirurgiæ artis ex Hippocratis et veterum decretis ad rationis normam reductæ, libri tres*, Paris, 1580, in-8; *Avertissement et conseils à MM. de Paris, tant pour se préserver de la peste, comme aussi pour nettoyer la ville et les maisons qui ont ete infectées*, Paris, 1581, in-8, etc.

GOURMOND (Gilles), habile imprimeur du 16e S., m. à Paris en 1527, a publ. les prem. édit. des ouvr. grecs et hébreux que l'on ait vues en France, et parmi lesquelles nous signalerons : *Sentences ou apophthegmes des sept sages de la Grèce; les Vers dorés de Pythagore*, etc., 1507, in-4, *Grammaire de Chrysoloras*, 1507, in-4; *Hesiodi opera et dies*, 1507, in-4; *Grammaire hébraïque*, 1508, in-4; la *Gnomologie* et le *Lexicon* d'Alde, 1512, etc.

GOURNAY (Marie Le Jars de), femme célèbre par ses connaissances étendues et les ressources de son esprit, née à Paris en 1566, devint orpheline de bonne heure. Montaigne, dont elle admirait le génie, la prit pour sa fille d'alliance, et perfectionna ses études. Les littératures grecque, latine et moderne lui étaient familières. Elle m. à Paris en 1645. Outre plus. édit. des *Essais* de Montaigne, dont la meilleure est de 1635, Paris, in-fol., on a d'elle : *le Promenoir de M. de Montaigne, par sa fille d'alliance*, ibid., 1594, in-12; *Versions de quelq. pièces de Virgile, de Tacite et de Salluste*, ibid., 1619-23, in-8; *l'Egalité des hommes et des femmes*, ibid., 1622, in-8, etc. L'édition la plus complète de ses œuvres réunies a pour titre : *les Avis ou les Présents de la demoiselle de Gournay*, ibid., 1635 ou 1641, in-4.

GOURNAY (Jacq.-Cl.-Marie-Vincent de), intendant du commerce de St-Malo, où il naquit en 1712, et m. en 1759, a publ. plus. écrits sur les *Sociétés commerciales, les traités entre compagnies*; et il a trad. de l'angl., de Josias Child, un ouv. *sur le commerce et sur les avantages de la réduction de l'intérêt de l'argent*, et un *Traité contre l'usure* par Thom. Culpeper.

GOURNÉ (Pierre-Mathias de), géographe, né à Dieppe en 1702, mort vers 1770, a publié : *Dissertation sur le choix des cartes de géograph.*, Paris, 1737-40, in-12; *Descript. géogr. des roy. d'Espag. et de Portug.*, ibid., 1743, in-12; *Table de la France ancienne et moderne*, ibid., 1752, feuille in-fol.; *Lett. d'un particulier à un seigneur de la cour*, ou *Observat. irénaïques sur la science métallique et le style lapidaire*, etc., ib., 1765, in-8.

GOURRAIGNE (Hugues), méd. languedocien, mort en 1753, prof. à la faculté de Montpellier, a donné sur son art des dissert. et opusc. aujourd'hui oubliés malgré leur originalité piquante. Nous citerons seulement : *Tractatus de febribus juxta circulationis leges*, Montpellier, 1730, 1753, in-12; *Dissertationes med.-chirurgicæ juxta circulationis leges*, ibid., 1731, in-8.

GOURVILLE (Jean HERAULD, sieur de), né à La Rochefoucauld en 1625, de parens obscurs, fut d'abord valet de chambre, secrétaire du duc de La Rochefoucauld (l'aut. des *Maximes*), et rendit d'importans services à ce seigneur pendant la guerre ridicule de la Fronde. Il devint ensuite intendant des vivres à l'armée de Catalogne, puis receveur général des tailles en Guyenne, où il fit une fortune considérable. Protégé du surintendant Fouquet (*v.* ce nom), et enveloppé dans la dis-

âce de ce ministre, il ne fut point ingrat envers i, et le secourut de son argent et de son crédit. yant ensuite quitté la France, Gourville séjourna ıelque temps à Londres, puis à Bruxelles et à reda pendant la tenue du congrès en 1666. C'est ors que Louis XIV, informé des bons sentimens e cet exilé, l'accrédita comme plénipotentiaire ecret auprès du duc de Brunswick, dans le temps ême que Colbert le faisait condamner comme oncussionnaire. Après cette mission, Gourville evint secrètement à Paris, et négocia sa grâce par entrem. du prince de Condé, au prix de 600,000 fr. m. en 1703, après avoir fondé à La Rochefouauld un hospice pour les malades, et laissant plus. gs en faveur des pauvres de cette ville. On a de lui es *Mém. contenant les affaires auxquelles il a été mployé par la cour depuis 1642 jusqu'en 1678*, ub. par Mlle de La Bussière, Paris, 1724, 2 v. in-12. 'oltaire y a puisé pour son *Siècle de Louis XIV* lusieurs anecdotes curieuses.

GOUSSAINVILLE (Pierre), en latin *Gussainillanus*, érudit du 17e S., m. en 1683 dans le diocèse de Chartres, a pub. une édition des *Œuvres de 'ierre de Blois*, dédiée à L. de Bassompierre, év. e Saintes, 1667, in-fol. — Un autre P. de Goussainville, vraisemblablement de la même famille, ublia à Paris en 1574 un livre d'épigrammes sous e titre suivant: *Libellus epigramm. variorum ad micos pro xeniis*, etc.

GOUSSAULT (N.), ecclés. et licencié de Sorbonne, m. à la fin du 17e S., avait été conseiller au arlement. On a de lui plus. ouvr. de morale en rose et en vers, dont M. A.-A. Barbier a le prem. lonné la liste dans son *Examen crit. des Dictionn.* e plus remarquable est ses *Réflexions sur les déauts ordinaires des hommes et sur leurs bonnes ualités*, Paris, 1692, et Lyon, 1694, in-12, sans om d'auteur: cet ouv., ayant été reproduit à Maësricht en 1714 sous un nouveau titre, fut maladroiement attribué à Fléchier, et réimp. dans la colection de ses œuvres en 10 vol. in-8. Nous citerons ncore de l'abbé Goussault: *le Portrait d'un honıête homme*, Paris, 1693, Lyon, 1694 et 1700, n-12; trad. en allem. par Paul-Jacob Marperger, 698, in-12; *Conseils d'un père à ses enfans*, 'aris, 1695, in-12, imités en ital., 1745.

GOUSSENCOURT (Matthieu), célestin, m. en 660 à Paris, sa ville natale, est aut. d'un *Martyologe des chev. de St-Jean-de-Jérusalem*, 1643, vol. in-fol.

GOUSSET (Jacques), ministre calviniste, né à 3lois en 1635, se fixa en Hollande après la révocaion de l'édit de Nantes, obtint la place de ministre les Wallons à Dordrecht, puis celle de professeur le grec et de théologie à Groningue, et m. dans ette dernière ville en 1704, avec la réputation l'un homme profondément versé dans la langue ıébraïque et la connaissance du texte sacré. Ses rincipaux ouvr. sont: *Controversiarum adversius 'udæos ternio*, etc., Dordrecht, 1688, in-8; *Jesus-Christi evangeliique veritas salutifera demonstrata n confutatione libri Chizzuk Emouna à R. Isaaco cripti* (edente Arnoldo Borstio), Amsterdam, 1712, n-fol.; *Comment. linguæ hebraïcæ*, ibid., 1702, n-fol., et Leipsig, 1743, in-4, espèce de Dictionn. le la langue hébr. que l'on regarde comme le meileur des ouv. de J. Gousset. Schwartz (Jean-Conrad) a fait des remarq. et des correct. impr. à la suite le son *Carmina familiæ Cæsareæ*, 1715, in-8.

GOUSSIER (Louis-Jacq.), phys., né en 1722 Paris, où il m. en 1799, a exécuté, entre autres nachines, un moulin portatif pour scier des planhes. Il a publ. en soc. avec le baron de Marivetz: *'hysique du monde*, 1780 à 1787, 5 vol. in-4; *'rospectus* d'un traité de géograph. physique du oyaume de France, Paris, 1779, in-4; *Système énéral, physique et économique des navigations aturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, ibid., 1788-89, 2 vol. in-8, et atlas in-fol. On doit encore à Goussier plus. articles sur les arts mécaniques dans l'encyclopédie de Genève.

GOUTHIÈRES (Jacques), en latin *Gutherius*, jurisconsulte et antiquaire, né à Chaumont en Bassigni, dans le 16e S., fut av. au parl. de Paris. On a de lui, entre autres ouv.: *de Veteri jure pontificio urbis Romæ*, Paris, 1612, in-4; *de Jure manium, seu de ritu, more et legibus prisci funeris*, ibid., 1615, in-4; Leipsig, 1671, in-8, et inséré dans le t. XII du *Thesaur. antiq. romanar.* de Grævius; *Tiresias seu de cæcitatis et sapientiæ cognatione*, ib., 1618, in-8, ibid., 1628, in-4; *de Officiis domûs augustæ publicæ et privatæ*, Paris, 1628, in-4, Leipsig, 1672, in-8, et dans le *Thesaur.*, etc., de Grævius; *Rupella rupta, carmen ad em. card. de Richelieu*, Paris, 1628, in-4, etc.

GOUTHOEVEN (Gautier van), en latin *Valerius Gouthovius*, né à Dordrecht en 1577, m. en 1628, a fait des recherches sur l'hist. de sa patrie. On lui doit une nouv. édit. revue et considérablement augmentée d'une ancienne *Chronique de Hollande*, impr. pour la prem. fois en 1561, et publiée par lui à Dordrecht en 1620, in-folio; cette chron. a été continuée par N. de Klerk jusqu'en 1636.

GOUTTES. V. Desgouttes.

GOUTTES (Jean-Louis), ancien curé d'Argellers, né à Tulle vers 1740, avait servi dans un régiment de dragons avant d'embrasser la carrière ecclésiastique. Porté à l'assemblée constituante par le clergé de la sénéchaussée de Beziers, il s'y montra, dans l'esprit même de son ministère, l'agresseur des abus et le partisan des plus sages réformes effectuées par cette assemblée célèbre: en s'élevant avec force contre l'usure, il demanda que le prêt à intérêt fût soumis à des conditions réglées par la loi, et c'est en rappelant les maux causés à l'église par le luxe de ses ministres qu'il appuya le projet de vendre les biens du clergé. Au mois d'avril 1790, il présida l'assemblée nationale, et plus tard, après avoir voté la constitut. civile du clergé, il fut choisi par le départem. de Saône-et-Loire pour remplacer, comme évêque constitutionnel, M. Talleyrand de Périgord, démissionnaire; mais, si le nouveau prélat s'était laissé séduire par le prisme des idées républicaines, il montra bientôt qu'il n'avait point cessé d'être attaché à la foi catholique, et dès qu'on voulut porter atteinte à son culte, il s'y opposa autant qu'il était en son pouvoir de le faire, et paya de sa vie ses courageux efforts. Arrêté et trad. au trib. révolut., il fut condamné à m. le 26 mars 1794. Les écrits les plus remarquables de J.-L. Gouttes sont: *Théorie de l'intérêt de l'argent*, etc., 1780, 1782, in-12; *Disc. sur la vente des biens du clergé*, 1790, in-12; *Discours sur l'établissement du papier-monnaie*, 1790, in-8. Il eut la plus grande part à la rédaction de l'*Exposé des principes de la Constitution civile du clergé par les évéq. députés à l'assemblée nationale*, 1790, in-8.

GOUVEA (Antoine de), en latin *Goveanus*, célèbre jurisc., né en 1505 à Beja (Portugal), prit ses degrés à Paris, et après avoir professé pendant cinq ans les humanités, il alla étudier la jurisprudence dans les écoles de Toulouse, d'Avignon, puis à Lyon sous le célèbre juriscons. Emile Ferret: de retour à Paris, il y enseigna la philosophie jusqu'en 1544. Vers l'an 1548, Gouvea commença à professer le droit à Toulouse, ensuite à Cahors, à Valence, et enfin à Grenoble. Il acquit une si gr. réputation que Cujas (v. ce nom) fut sur le point, de son propre aveu, de renoncer à l'étude des lois, désespérant d'obtenir quelq. gloire après un tel maître. Les troubles de religion obligèrent Gouvea de se retirer en Savoie, où le duc Emmanuel-Philibert le nomma maître des requêtes et membre de son conseil privé. Il m. à Turin en 1565. On a de lui plus. ouv. d'érudition et de droit en latin: ils ont paru séparém. de 1539 à 1553, et collectivem.

à Rotterdam, 1766, 2 vol. in-fol.; il a lui-même réuni ses tr. de droit sous le titre d'*Ant. Goveani jurisconsl. opera juris civilis*, Lyon, 1562, 1564 et 1599, in-folio. On cite encore de lui quelques poèmes et autres ouvr. inédits. — MAINFROI, son fils, m. à Turin en 1613, membre du conseil d'état du duc Charles-Emmanuel, a laissé des *Consultations*, des *Comment. sur Julius Carus*, une *Oraison funèbre de Philippe II, roi d'Espagne*, et d'autres écrits sur lesquels on peut consulter le *Teatro d'uomini letterati* de Jér. Ghilini.

GOUVEA (ANDRÉ de), frère d'Antoine, né à Béziers vers la fin du 15e S., occupa d'abord les chaires de grammaire et de philosophie au collège de Ste-Barbe à Paris. Il fut ensuite nommé principal de cette maison, puis appelé à Bordeaux pour exercer les mêmes fonctions au collége de Guyenne. La brillante réputat. que Gouvea acquit dans la carrière de l'enseignem. lui valut l'honneur d'être chargé par Jean III, roi d'Espagne, de fonder à Coïmbre un collége sur le modèle des écoles françaises. Ce célèbre professeur quitta Bordeaux en 1547 avec plus. savans et gens de lettres, mais il m. l'année suiv. avant d'avoir pu achever son ouvr.

GOUVEA (ANTOINE), de la même famille que le précédent, né vers 1575, à Beja en Portugal, entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et fut envoyé à Goa en 1597 pour professer la théologie. Député en 1602 auprès du roi de Perse Schah-Abbas, Gouvea obtint la permission de former des établissemens dans les états de ce prince; mais Philippe III n'ayant point ratifié les conditions du traité, le négociateur fut jeté dans une prison par ordre du roi de Perse. Il parvint à s'échapper, et revenait dans sa patrie quand il tomba entre les mains de pirates algériens. Racheté après huit années de captivité, Gouvea fut envoyé à Oran avec une mission importante, s'en acquitta heureusement et revint mourir en 1628 dans un monastère de son ordre à Mançanarès de Membrillo. On a de lui: *Histoire orientale des grands progrès de l'Eglise catholiq. en la réduction des anciens chrétiens*, etc. (en portugais), Coïmbre, 1606, in-fol., trad. en espagnol par le P. François Muños, et en français par le P. J.-B. de Glen, Anvers, 1609, in-8; *Relat. de la Perse et l'Orient*, Lisbonne, 1609, in-4; *Relat. des guerres et victoires du roi de Perse Schah-Abbas contre Mahomet et son fils Achmet*, ibid., 1611, traduit du portug. en franç., Paris ou Rouen, 1646, in-4; *la Vie de St Jean de Dieu*, Madrid, 1624, in-4, etc., trad. en italien par le P. Bernard Pandolfo, Naples, 1631, in-4.—GOUVEA (Antoine de), jésuite portugais, missionnaire à la Chine pendant plus de 36 ans, né à Casale, diocèse de Viseu, en 1592, a laissé en MS. une *Hist. chinoise de la compag. de Jesus*. On lui doit aussi la trad. latine de la relation du P. J.-A. Lobelé, qu'il pub. sous le titre suiv.: *Innocentia victrix*, etc., Canton, 1671, in-fol., en chinois et en latin.

GOUVEST. V. MAUBERT.

GOUVION (JEAN-BAPTISTE), général de division, tué d'un coup de canon le 11 juin 1792, près du village de Grisuelle, en avant de Maubeuge, était fils d'un lieutenant de la police de Toul en Lorraine. Admis dès sa jeunesse dans le corps du génie, il avait fait, en qualité de capitaine de cette arme, la guerre d'Amériq. sous le génér. La Fayette, qui se l'adjoignit en 1789 comme général-major lorsqu'il eut pris le commandem. de la garde nationale parisienne, et lui témoigna depuis en diverses occasions la plus flatteuse distinction. En 1791 J.-B. Gouvion fut nommé représent. de Paris à l'assemblée législative; mais il se démit de sa députat. en avril 1792, après s'être vainement opposé à ce que l'assemblée admît aux honneurs de la séance des soldats de Château-Vieux condamnés aux fers à la suite de la révolte de Nanci, et dans lesquels il voyait les assassins de son frère (v. plus bas). La motion qu'il fit à ce sujet fut fort mal accueillie, et il s'entendit même apostropher en termes menaçans par le député Choudieu qu'il appela en duel et blessa grièvement. C'est alors qu'il alla rejoindre l'armée du général La Fayette, sous lequel il servit avec succès comme général divisionnaire, et qui ressentit très-vivement sa perte. L'*Oraison funèbre de J.-B. Gouvion* a été prononcée à l'église métropolitaine de Notre-Dame le 21 juin 1792 par Fr.-Val. Mulot, prêtre et député de Paris à l'assemblée nationale: elle a été impr. à Paris, chez Cagnere, in-8 de 24 pag. — L. GOUVION, son frère, comm. de la garde nationale de Toul, fut tué le 31 août 1790 en combattant sous les ordres du marquis de Bouillé contre la garnison de Nanci révoltée.

GOUVION (LOUIS-JEAN-BAPTISTE), pair de France, lieutenant-général et grand-officier de la Légion-d'Honneur, né à Toul en 1752, m. à Paris le 23 nov. 1823, avait de bonne heure embrassé la carrière des armes, et était parvenu au grade de général de brigade avant 1792. Il fit les premières campagnes de la révolution dans les armées du [illegible] et d'Italie, contribua aux succès que le génér. Brune obtint en Hollande sur les Russes (1799), fut nommé général de division sur le champ de bataille de Berghen, et se signala ensuite à celle de Kastrikum, où sa belle conduite lui valut plusieurs de la part de Napoléon (qui lui-même avait servi sous ses ordres dans l'artillerie) des témoignages d'une flatteuse distinction. Le comte Gouvion fut fait inspecteur-général de la gendarmerie en 1802; trois ans après il entra au sénat conservateur, et en 1814 il fut compris dans l'organisation de la chambre des pairs, où, vu son grand âge, il se fit peu remarquer comme orateur.

GOUX (DENIS LE), sieur de la Berchère, prem. président de Grenoble, m. en 1681, a écrit, entre autres opuscules, *Discours à mon neveu* (M. Thésar) *pour ses mœurs et pour sa conduite*, Grenoble, 1663, in-4.—J.-B. LE GOUX, de la même famille, m. en 1631, premier président de Grenoble, avait été député par sa compagnie en 1612 pour décider quelques différends au sujet des limites, entre le duché de Bourgogne, les pays de Bassigny et de Bresse, avec le comté de Bourgogne. Son rapport sur cette députation a été imp. dans la *Coutume de Bourgogne*, p. 299 de l'édition de 1636, in-4. On trouve aussi deux harangues de lui dans le t. 17, pp. 62 et 86 du *Mercure français* (année 1631).—Pierre LE GOUX de la BERCHÈRE, de la même famille, né en 1600 à Dijon, d'abord prem. présid. de cette ville, puis de Grenoble, où il mourut en 1653, n'a laissé qu'une *Harangue au prince Henri de Condé lors de son entrée à Dijon*, imp. dans la *Description* de cette entrée par Malpoy, et plusieurs *Lettres* long-temps conservées en MS. Son *Oraison funèbre* a été imp. à Grenoble, 1654, in-4.

GOUY-D'ARCY (LOUIS-HENRI, marquis de), maréchal-de camp, né à Paris vers 1753, était à l'époque la révolut. colonel en second d'un régim. de cavalerie. Propriétaire dans les colonies, il fut élu député de St-Domingue aux états-généraux, et s'y prononça pour les nouvelles opinions politiques. Lors du renvoi de Necker il embrassa avec chaleur la défense de ce ministre; dans le même mois il avança et soutint que l'intérêt public permet la violation du secret des lettres, et plus tard vota l'émission de deux milliards d'assignats, avec cours forcé. La complication de ses intérêts avec la mesure de l'assemblée relative à l'affranchissem. des hommes de couleur le détermina à ne point assister aux séances pend. les prem. mois de 1791; il y reparut peu de jours après l'évas. de Louis XVI, et à la fin de la session fut envoyé comme maréchal-de-camp à Najac, où la faiblesse de sa conduite donna lieu à de vifs reproches. Porté sur la liste des suspects comme lié avec la faction dite d'Orléans, il fut l'une des victimes de la proscription du

i therm. an 11 (3 juillet 1794). Le marquis Gouy-l'Arcy ne manquait ni d'instruction ni d'activité ; mais il exerça peu d'influence parce qu'on trouvait ses vues étroites et ses moyens petits.

GOUYE (Thomas), jésuite et astronome, membre de l'académie des sciences, né à Dieppe en 1650, m. à Paris en 1725, est connu comme éditeur du *Rec. des observat. physiq. et mathematiq. pour servir à la perfect. de l'astronom. et de la géogr., envoyées de Siam par les jésuites missionn.*, Paris, 1688, in-8, auquel il a joint des notes sav.—Gouye de Longuemare (N.), avocat, de la famille du précédent, né à Dieppe en 1715, m. en 1763, greffier du bailliage de Versailles, a laissé des dissert. historiques et quelques autres écrits. Nous citerons entre autres : *Dissertation pour servir à l'histoire des enfans de Clovis*, Paris, 1744, in-12 ; — *sur l'état du Soissonnais sous les enfans de Clotaire Ier*, ib., 1745, in-12 ; — *sur la chronologie des rois mérovingiens depuis la mort de Dagobert Ier*, ib., 1748, 1756, in-12 ; *Lettre importante sur l'Hist. de France*, Paris, 1755, in-12 ; *Lettre d'un avocat au parlem. sur les entreprises de la juridiction de la prévôté de l'hôtel*, ibid., 1758, in-12.

GOUYER (Jacques). V. Hirzel.

GOUZ (François de La Boullaye Le), célèbre voyageur français du 17e S., né à Baugé en Anjou vers 1610, m. en 1664 à Ispahan, a laissé une relation fort étendue de ses voyages. Comme le tit. de ce livre indique les différentes contrées que Le Gouz a parcourues, nous nous dispenserons d'entrer dans des détails superflus : ce titre est ainsi conçu : *Voyag. et observat. du sieur de La Boullaye Le Gouz, gentilhomme angevin, où sont décrites les relig., gouvernem. et situations des états et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karemanie, Kaldee, Assyrie, grand Mogol, Bijapour, Indes orientales des Portugais, Arabie, Egypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Danemarck, Pologne, îles et autres lieux de l'Europe, Asie et Afrique, où il a séjourné, le tout enrichi de belles figures*, Paris, 1653, 1657, in-4 : cette dern. est la plus complète.

GOUZ DE GERLAND (Bénigne Le), histor., né à Dijon en 1695, m. dans la même ville en 1774, est auteur des ouvrages suivans : *Hist. de Laïs*, Paris, 1756, in-12 ; *Essai sur l'histoire des premiers rois de Bourgogne et sur l'orig. des Bourguign.*, Dijon, 1770, in-4, avec une carte de l'ancienne Germanie et une de l'ancien royaume de Bourgogne ; *Dissert. sur l'origine de la ville de Dijon, et sur les antiquités découv. sous les murs bâtis par Aurélien*, ib., 1771, in-4, avec une carte de l'ancien Dijon et 32 pl. Il a laissé en outre quelques ouvr. MSs. ; on en trouvera le détail dans son *Eloge* prononcé à l'académie de Dijon par le docteur Maret.

GOVEA. V. Gouvea.

GOVEA DE VICTORIA (Pierre), jésuite, né en 1560 à Séville, où il m. en 1610, n'est connu que comme aut. de l'ouv. suivant, écrit en esp. : *Naufrage et voyage sur la côte du Pérou*, Séville, 1610, in-8 : Jean Bissel en a donné une traduct. latine sous ce titre : *Joannis Bisselii argonauticon americanor., sive hist. perculior. Petri de Victoriâ ac sociorum ejus, lib. XV*, Munich, 1647, in-12, et Amsterdam, 1698.

GOVINDA ou GORINDA, 10e et dern. chef de la nation des Sykhs (fondée par Nânek), né à Patnah, capitale du Behâr, succéda en 1671 à Tegh Behâder son père, assassiné par les musulmans. Il réforma la nation sykhe tout entière, établit l'égalité parmi tous ses sujets, les consacra au métier des armes, établit une espèce d'assemblée nationale à laquelle les principaux de chaque canton avaient le droit d'assister ; en un mot d'un peuple nonchalant et routinier il fit un peuple de guerriers qui s'est rendu redoutable aux princes hindous et musulmans et aux établissem. anglais dans l'Inde. Ces réformes ayant jeté l'alarme chez les nations voisines, Govinda fut attaqué par les généraux d'Aureng-Zeyb, prince mogol, fut forcé de prendre la fuite, et mena une vie errante jusqu'à sa mort en 1708. Il avait composé en langue du Pendj-âb le *Livre des dix rois*, réputé sacré parmi les Sykhes.

GOWER (Jean), ancien poète anglais et jurisconsulte à Londres, né vers 1320, m. en 1402, a laissé, entre autres ouvr., *Speculum meditantis*, traité moral en 10 liv. MS. ; *Vox clamantis*, ou Chroniq. latine en vers élégiaques, de l'insurrect. des communes sous Richard II, MS. ; *Confessio amantis*, poème angl. en 8 liv., où il traite de la morale et de la métaphysique de l'amour, Westminster, 1483, Londres, 1532, 1544 et 1554, etc. M. H.-J. Todd a pub. en angl. des *Eclaircissemens sur la vie et les ouvr. de Gower et de Chaucer, recueillis d'après des docum. authentiq.*, 1810, in-8.

GOZ (Emm.-Godefroy), méd. allem., mort à Tubingen en 1799, a laissé : *Geogr. acad.*, Nuremberg, 1789, in-8.

GOZANI (le P.), jésuite, missionn. à la Chine, n'est connu que par la lettre qu'il adressa au P. Suarez, sous la date de Caï-foug-fou, le 5 novembre 1704, pour lui donner des détails intéressans sur une colonie des juifs établie à la Chine. Cette lettre a été impr. dans le *Recueil des lettres édifiantes*.

GOZON (Dieudonné de), 27e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en 1345, s'était signalé, n'étant encore que simple chevalier, en délivrant l'île de Rhodes d'un serpent monstrueux qui la désolait ; cette action courageuse lui avait valu le titre de lieutenant-général du grand-maître Helion de Ville-Neuve. Elu grand-maître, Gozon fit revivre l'ancienne discipline de l'ordre, augmenta les fortifications de Rhodes, rétablit le roi de la petite Arménie, et mourut en 1353 à un âge avancé. Thévenot, qui vit à Rhodes vers le milieu du 17e S. la tête du dragon si miraculeusement terrassé par Dieudonné de Gozon, en a donné dans sa *Relation d'un voyage fait au Levant* (Paris, 1665, in-4) une description qui semblerait mieux convenir à la tête d'un hippopotame qu'à celle d'un serpent. Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur cette légende, que Moréri même présente comme fort douteuse.

GOZZADINI (Brandaligi), chef de la faction surnommée *maltraversa*, délivra des Bolonais de la tyrannie du cardinal Bertrand du Poiet en 1334, et força ce prélat à reconnaître la liberté de la république de Bologne.

GOZZI (Gaspard), littérateur, poète et critique italien du 18e S., né à Venise en 1713, m. en 1786, fut directeur de l'un des trois théâtres de sa patrie, réviseur des livres et surintendant des impressions. On a de lui : *l'Osservatore veneto period.*, réuni en 1 vol. in-12, 1768, après avoir paru en feuilles détachées, comme *le Spectateur anglais* que l'aut. avait pris pour modèle ; *Lettere famigliari*, Venise, 1755, 1756, 2 v. in-8 ; *Giudizio degli antichi poeti sopra la moderna censura di Dante*, etc., ib, 1758, in-4 ; *Opere in versi e in prosa del conte Gasparo Gozzi*, ib., 1759, 6 vol. in-8 ; *Alcuni componimenti in prosa e in versi*, ib., 1779 ; *Mondo morale*, ib., 1760, 3 v. in-8 ; *il Trionfo dell' umiltà canti IV*, etc., ibid., 1759, etc. — Le comte Charles Gozzi, m. dans les prem. années du 19e S., frère puîné du préc., cultiva comme lui la littérat. avec succès, et composa un grand nombre d'ouvr., poèmes, drames, comédies, contes trad. du franç., etc., fort estimés des Ital., et parmi lesquels nous nous contenterons de citer les trad. du *comte d'Essex* de Th. Corneille, et du *Gustave Vasa* de Piron ; *la Princesse philosophe*, coméd. imitée de l'espag. ; *le Secret public*, coméd. en 3 actes ; une trad. des *Satires* de Boileau ; *la Marfisa bizarra poema faceto in ottava rima di XII canti* ; les Mém. de sa vie sous le titre de *Mém. inutiles de la vie de Ch. Gozzi*, 1798. Les

œuv. de ce litt. ont été pub. par lui, Venise, 1772, 8 vol. in-8; ainsi qu'un supplém. contenant quelq. autres pièces de théâtre, ibid., 1791, 2 vol. in-8.

GRAAF (Regnier van), célèbre médecin hollandais, né à Schoonhove en 1641, mort à Delft en 1673, a laissé sur son art plus. ouv. qui furent très-goûtés dans le temps; ils ont été recueillis et pub. avec une *vie* de l'aut. sous le titre de *Opera omnia*, Leyde, 1677, in-8, Amsterdam, 1705, in-8; trad. en flamand, Amsterdam, 1686.

GRAAF (Nic. van), voy. holland., m. vers la fin du 17ᵉ S. à Egmont-op-Zee dans la Nort-Hollande, a écrit dans sa langue une *Relat.* de ses voy.: elle fut imp. à Amsterdam en 1701, in-4, fig., trad. en fr. sous le tit. suiv.: *Voyages de Nicolas de Graaf aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie*, etc., Amsterdam, 1719, 1 vol. in-12, fig.

GRABE (Martin-Sylvestre), théologien, né en 1627 à Weissensee en Thuringe, professa pendant un grand nombre d'années la théologie et l'histoire à l'université de Kœnigsberg, exerça ensuite en Poméranie les fonctions de surintendant du culte protestant de 1673 à 1679, et m. à Colberg en 1686. On a de lui des *Dissert. théol.*; *Tabulæ synopt. IV monarchiarum, regnorumque parallelorum*, 1672; le *Catalogue des livres et des MSs. donnés à la biblioth. de Kœnigsberg par le comte Bogislas Radzivil*, 1673, in-fol. — Grabe (Martin-Sylvestre), l'un de ses fils, conservateur de la bibliothèque de Kœnigsberg, conseiller et médecin du roi, né à Kœnigsberg en 1674, m. en 1727, a publ. un supplément au catalogue cité plus haut, 1712; et une *vie* de Jean-Ernest, son frère, dont l'article suit. —Grabe (Jean-Ernest), savant théol., autre fils de Martin-Sylvestre, né à Kœnigsberg en 1666, m. en 1711 à Londres, où il s'était fixé après avoir embrassé l'état ecclésiastique suivant le rit anglican, a laissé, entre autres ouvr.: *Spicilegium SS. patrum et hæreticorum sæculi post Christi natum primi, secundi, tertii*, Oxford, 1698, 1699, 2 vol. in-8, ibid., 1700, 1724, avec des addit.; *S. Irenæi episcopi lugdunensis adversùs hæreses lib. V*, Oxford, 1702, in-fol.; *Vetus Testam. juxta septuaginta interpretes*, ibid., tom. 1ᵉʳ, 1707, tom. 2, 1719, t. 3, 1720, tom. 4, 1709, in-fol., et plus. autres ouvr., soit imp., soit inédits, dont on trouvera le détail dans l'*Hist. abrégée du doct. Grabe et de ses MSs.*, en angl., par Nickes, en tête de son livre intulé *Exemples des fautes de M. Whiston*, Lond., 1712, in-8. —Grabe ou Graba (Jean-André), médecin allem., m. en 1669 à Mulhausen, sa patrie, a donné sur son art différens opusc. en allem., et un écrit acad. intit.: *Elaphographia*, etc., Iéna, 1667, in-8.

GRABENER (Théophile), philologue et biogr. allem., né en 1685 dans la Saxe, enseigna les humanités à Freyberg puis à Meissen, devint recteur de l'école de cette dernière ville, et m. en 1750. On a de lui plus. ouvr. philologiq. et biographiq., écrits en latin et en allem., dont les princip. sont: *Dissert. de planetu Hadadrimmon ad Zach. XII*, Wittemberg, 1709, in-4; *Vita C. E. Lehmanni*, Chemnitz, 1712; *Vita D. J. Lehmanni*, ib., 1715; *la Vie de C. Lehmann*, Dresde, 1725, in-4 (en allemand); *de Lacedæmoniorum furto non furto*, Meissen, 1738, in-4; *de Falsis artis physiognom. principiis*, ib., 1740, in-4. La vie de Théophile Grabener avec une notice de ses ouvr. été publ. par son fils dont l'article suit, Dresde et Leipsig, 1751, in-4.—Grabener (Chrét.-Godefroid), fils du précédent et philolog. comme lui, né à Freyberg en 1714, m. en 1778, a publ. des *Dissert.* dont les plus remarquables sont: *de Epimenide, Athenarum lustratore*, Meissen, 1742, in-4; *de Bello Wartenburgensi*, Dresde, in-4; *de Libro heroico*, ib., in-4; *de Nomine ac origine protectorum*, ib., 1751, in-4; *Oratio de Germaniâ ante CC. annos divinitùs pacatâ*, Naumbourg, 1755, in-4.

GRACCHUS (Tiberius Sempronius), père des Gracques, fut envoyé en Espagne comme préteur et vainquit les Celtibériens. Nommé consul l'an 175 et l'an 163 avant Jésus-Christ, il soumit la Sardaigne et obtint le triomphe. Il exerça ensuite les fonctions de tribun du peuple, et défendit, en cette qualité, les deux Scipions accusés par ses collègues. Scipion-l'Africain lui donna, en reconnaissance, sa fille Cornélie en mariage.

GRACCHUS (Tib.-Sempr.), célèbre tribun du peuple, fils du précédent, fut élevé avec le plus grand soin par sa mère Cornélie. Il fit ses prem. armes sous le second Scipion l'Africain, et contribua puissamment à la prise de Carthage. Il accompagna comme questeur le consul C. Mancinus dans la guerre contre Numance, et inspira par ses vertus tant de confiance aux ennemis mêmes que les Numantins vainqueurs ne voulurent traiter qu'avec lui, et lui accordèrent le salut de plus de 20,000 citoyens romains. De retour à Rome, il fut élu tribun du peuple l'an 133 avant J.-C. Touché des maux que souffrait le peuple accablé de misère, il proposa pour les soulager de remettre en vigueur une loi qui défendait aux patriciens de posséder plus de 500 arpens de terres conquises, et qui ordonnait de partager le surplus aux citoyens pauvres. Telle était cette loi agraire, qui n'avait pas pour but, comme on le croit communément, de faire un nouv. partage de toutes les terres de la républiq. Après de grandes difficultés la loi passa; mais les sénateurs, craignant de se voir enlever une partie de leurs richesses, jurèrent la perte de Tibérius. Ils l'accusèrent d'aspirer au trône, et s'étant réunis un jour qu'il devait proposer de nouvelles lois favorables au peuple, ils excitèrent un gr. tumulte dans la place publique, et le contraignirent à prendre la fuite. Dans le désordre il tomba embarrassé dans sa robe; ses ennemis, Scipion Nasica à leur tête, se jetèrent aussitôt sur lui, et l'assommèrent à coups de bâton. Il n'avait alors que 30 ans. Tibérius se distinguait à la fois par sa grandeur d'âme, son courage et son éloquence; il périt victime d'un zèle trop ardent pour l'égalité.

GRACCHUS (Caius Sempr.), frère du précéd., était plus jeune de 9 ans. Il fut, avec son frère, chargé de la distribution des terres conquises; mais après la fin malheureuse de Tibérius, il se retira des affaires et vécut quelques années dans la retraite. Ce ne fut que dix ans après qu'il entra dans la carrière publique. Questeur en Sardaigne, il sut tellement se concilier l'affection du peuple et des soldats que le sénat, craignant sa popularité, chercha à l'inquiéter. Pour se venger il brigua le tribunat. Elu l'an 124 avant J.-C., il fit revivre les lois proposées par son frère, se fit chérir du peuple par des nouvelles largesses, enleva aux sénateurs l'administration de la justice pour la donner aux chevaliers. L'année suivante il fut continué dans le tribunat, et fut en oyé en Afrique pour reconstruire Carthage. Pendant son absence, le tribun Livius Drusus, gagné par le sénat, travailla à le perdre dans l'esprit du peuple, et dès qu'il fut sorti de charge, le consul Opimius entreprit de faire casser toutes les lois rendues pend. son tribunat. Caius excité par ses amis résolut de s'opposer à ce dess., et se rendit au Capitole, à la tête des gens armés, le jour où Opimius avait assemblé le peuple pour exécuter son projet. Là s'engagea un combat dans lequel les partisans de Caius, peu disciplinés, furent facilem. mis en déroute; il se retira lui-même dans un bois voisin, et se voyant sans ressources il se fit tuer par un esclave (121 avant J.-C.). Son corps fut jeté dans le Tibre. Non moins éloquent et courageux que son frère, il était plus véhément et plus emporté. Le peuple regretta vivement les deux Gracchus et leur érigea des statues.

GRACE (Thom.-Franç. de), littérat., censeur royal, né en 1714, m. à Paris en 1799, a publ. les écrits suivans: *Lettre sur l'origine de la monarchie*

franç., insérée dans le Mercure du mois de mai 1765; *Tableaux historiq. et chronolog. de l'hist. ancienne et du moyen âge*, etc., 1789, in-8; *Principes de la langue franç.*, 1789, in-12; quelques *Mém.* sur la botanique qu'il cultivait, et une nouvelle édit. de l'*Introduct. à l'Hist. génér. de l'univers* par Puffendorf, continuée jusqu' en 1750, Paris, 1753-59, 8 vol. in-4.

GRACE (de). V. GRASSE.

GRACIAN (DIEGO), l'un des secrétaires de Charles-Quint, est connu comme traduct. de l'*Histoire grecque de Xénophon*, en espagnol, de différens traités de Plutarque et du traité des offices de saint Ambroise: cette dernière trad. a été publ. sous ce titre: *los Oficios de S. Ambrosio*, Léon, 1534, in-12. — GRACIAN (Jérôme), son fils, carme déchaussé, né à Valladolid en 1545, se distingua d'abord dans le ministère de la prédicat. et fut nommé commissaire apostolique pour les royaumes de Castille et d'Andalousie; mais les innovations qu'il voulut introduire et les libelles qu'il publ. à l'appui de ces innovations lui attirèrent la disgrâce de ses chefs. Exclu de son ordre, Gracian fit pendant plus. années des efforts superflus auprès de la cour de Rome pour obtenir sa réintégration: dans un trajet de Sicile à Rome il fut pris par des pirates et demeura trois ans esclave à Alger: ayant été racheté en 1595, et autorisé à rentrer dans une maison de son ordre, il passa dans les Pays-Bas, et m. à Bruxelles en 1614 avec le titre de confesseur de l'archiduchesse Isabelle. On a de lui grand nombre d'ouvr. théologiq. et ascétiques; le P. Martial de St-Jean-Baptiste, dans la *Biblioth. des carmes déchaussés*, en cite 33 imp. et 31 MSs. Nicolas Antonio, dans sa *Bibl. hispan.*, en indique quelq. autres. — GRACIAN (Luc), frère du précédent, est aut. du livre intit. *el Galateo español*, Valladolid, 1603, in-12, imité du *Galateo* de J. de La Casa.

GRACIAN (BALTHASAR), jésuite espagnol, un des écrivains et des prédicateurs les plus distingués de son temps, né à Calatayud en 1584, m. en 1658 au collége de Tarragone dont il était recteur, a publié, sous le nom de Laurent, son frère, un gr. nomb. d'ouvr. de morale, de poétique et de rhétorique. Les principaux ont été réunis sous le titre de *Obras de Lorenzo Gracian*, Madrid, 1664, et Barcelone, 1700, 2 vol. in-4. Son *Oraculo manual y arte de prudencia* a été faiblement trad. en français par Amelot de La Houssaye sous le titre de l'*Homme de cour*, Paris, 1684, in-4, réimpr. en 1808, in-8: on trouve en tête une épître dédicatoire à Louis XIV, où ce prince est loué à outrance; il existe aussi une trad. angl. du même ouv. intit.: *Manual on the art of prudence*. Le P. de Courbeville, Gervaise, Silhouette et Maunory (*v.* ces noms), ont égalem. trad. en français div. ouv. du célèbre jésuite espag.

GRADENIGO (PIERRE), doge de Venise, successeur de Jean Dandolo en 1289, fut élu par la faction aristocratique, malgré la vive opposition du peuple de Venise qui avait proclamé Jacques, fils de Lorenzo Tiepolo. Le nouveau doge, tout en soutenant contre les Génois une guerre dont les résultats pouvaient être funestes à la république, s'occupa d'enlever au peuple le droit de réelection et de rendre l'aristocratie héréditaire: les conspirat. de Marin Bocconio en 1299 et de Boémond Tiepolo en 1310 ne l'empêchèrent pas de maintenir son ouvrage. Il m. en 1311 sous le poids de la haine du peuple. Marino Giorgi lui succéda. — GRADENIGO (Barthélemi), doge de Venise, successeur de François Dandolo en 1339, réprima le soulevement des Grecs de Candie, et m. en 1343. Sous son règne en 1340, Venise faillit être submergée. André Dandolo lui succéda. — GRADENIGO (Jean), doge de Venise, succ. de Marin Falieri en 1355, punit les complices de son prédécesseur, termina par un traité de paix la 3e guerre des Vénitiens contre les Génois, et m. en 1356 avant d'avoir pu terminer la guerre que le roi Louis de Hongrie faisait à la république. Jean Dolfino lui succéda.

GRADENIGO (JEAN-AUGUST.), év. de Chioggia, puis de Ceneda, né à Venise en 1720, m. en 1774, a laissé, outre un grand nombre de lettres, etc., insérées dans les *Memorie* de Valvasense et dans la *Raccolta* de Calogera, différens ouv. imp. à Venise de 1759 à 1770; nous citerons entre autres ses *Epist. pastorales et serm. famil. ad clerum et populum clagiensem*, etc., Venise, 1770, in-4. Il a donné en outre une édit. des *Rime di monsignor Gabriele Fiamma*, préc. d'une vie de l'aut., Trevise, 1771, etc. Ce savant et vertueux prélat possédait presque tous les genres d'érudition, et s'était spécialement occupé des antiquités sacrées. Il avait fondé une acad. d'hist. ecclés.: mais cette société, recrutée dans la plupart des ordres religieux, ne subsista que fort peu de temps. — Jean-Jérôme GRADENIGO, autre prélat italien, né à Venise en 1708, mort en 1786, était entré fort jeune dans l'ordre des théatins, avait été élu procureur-général de son ordre et nommé archevêque d'Udine. On a de lui, entre autres ouv.: *Raggionamenti intorno alla lett. greco-italiana*, Brescia, 1759, in-8; *Brixia sacra*, ibid., 1755, in-4; *Tiara et purpura Veneta*, ib., 1761, in-4; des homélies et des sermons publ. sous le tit. suiv.: *Cure pastorali di Gio. Girolamo Gradenigo*, Udine, 1755, 2 vol. in-folio.

GRADI (JEAN), en latin *de Gradibus*, prof. de droit civil et canon à Milan dans les 15e et 16e S., a laissé un grand nombre d'ouvr. dont on trouvera la liste dans le *Dictionnaire* de Marchand, article Jean des Degrés; nous citerons seulement: *Illustrationes in J. Fabri, dicti Fabri Gallici, super libros institutionum comment.*, Lyon, 1501, 1543, in-fol.; *la Somme rurale* de Boutiller (*v.* ce nom), augmentée, etc., ibid., 1503, in-fol.; les *Commentaires* de Balde *sur le Digeste*, revus et corrig., 1517 et 1518, 2 vol. in-fol. — Ant. de GRADI, médecin milanais du 17e S., est principalement connu comme auteur du traité suivant, écrit selon la doctrine des Arabes, et plus. fois réimp.: *de Febribus tractatus, signa, causas et curas febr. complect.*, Lyon, 1517, 1527, in-4, Bâle, 1535, in-fol., avec d'autres opuscules sur le même sujet.

GRADI (ETIENNE), bibliothécaire du Vatican, né à Raguse dans le 17e siècle, mort à Rome en 1683, a laissé entre autres écrits: *In funere Cæsaris Rasponi, S. R. E. cardinalis, oratio*, Rome, 1670, in-4; *De laudibus seren. reipublicæ venetæ, et cladibus patriæ suæ, carmen*, Venise, 1675, in-4, etc. — Un autre Etienne GRADI ou *de Gradibus*, mathématicien du 17e S., a publ.: *Dissertationes physico-mathematicæ quatuor*, Amsterdam, Elzévir, 1680, in-12; *Dissert. de directione navis ope gubernaculi, de stellis*, etc., ib., 1680, in-12.

GRÆCINUS (JULIUS), sénateur romain, l'un des hommes les plus instruits et les plus éloquens de son siècle, suivant Columelle, naquit à Fréjus vers le commencem. de l'ère chrétienne, et fut mis à m. par ordre de Caligula l'an 40 de J.-C., pour avoir refusé de se porter l'accusateur de Marcus-Silanus. Il avait composé deux livres *sur la manière de cultiver les vignes*; mais il ne nous en reste que des fragmens conservés par Pline l'Ancien.

GRÆFENHAHN (WOLFGANG-LOUIS), philologue allem., né à Wilhermsdorf dans la Franconie en 1718, mort en 1767, avait été successivement sous-recteur au collége de Bayreuth, profess. de philos. à l'univers. d'Erlang, conseiller de la cour, bibliothécaire, enfin conseiller du consistoire. On a de lui, tant en allem. qu'en latin, un gr. nomb. de *Dissert.* et de *Programmes* sur des matières scientifiques; on en trouvera la liste dans le *Dictionnaire des gens de lettres* de Joecker, avec ses suppléméns par Adelung. Il a fourni en outre différens articles au Journal périodique int.: *Essais sur les productions du bon goût*, Erlang, 1747, in-8,

ainsi que dans la feuille hebdomadaire *le Miroir*.

GRAES (Ortwin de). V. Gratius.

GRÆVIUS (Jean-George Græfe, en latin), célèbre humaniste et critique habile, né en 1632 à Naumbourg en Saxe, fut de bonne heure entraîné vers les lettres par un penchant naturel. Destiné à la jurisprudence par son père, il suivit d'abord à l'université de Leipsig les leçons de Rivinius et de Strauch; puis, ayant eu occasion d'entendre le savant latiniste Fréd. Gronovius, il résolut d'abandonner l'étude du droit pour devenir l'élève de cet habile profess., dont il suivit les leçons pendant deux années à Deventer. Au bout de ce temps il se rendit à Amsterdam, y quitta le luthéranisme pour la secte de Calvin, fut appelé à l'univer. de Duisbourg en 1656, remplaça deux ans après Gronovius à celle de Deventer, et enfin se fixa en 1661 à Utrecht, où il remplit avec une éminente distinction la chaire d'histoire jusqu'à sa m. survenue en 1703. Ce professeur, dont la réputat. fut européenne, compta au nombre de ses élèves le jeune prince de Nassau, fils de Guillaume III, lequel l'avait nommé son historiographe. P. Burmann a écrit la vie de Grævius, et on peut voir la liste de ses ouvr. dans le *Trajectum eruditum* de G. Burmann, ainsi que dans les *Mem.* de Paquot. On cite comme les travaux les plus importans de Grævius ses observations sur Hésiode (*Lectiones Hesiodeæ*), ses édit. annotées de *Florus*, de *Cicéron*, etc. Il fut encore édit. du *Thes. antiquit. rom.* en 12 vol. in-fol., du *Lexicon philolog.* de Martinus, du tr. *de Picturâ veterum* de Junius, des *Poésies grecques et latines* de Huet, de différens ouvr. de Meursius, etc.; enfin il commença le vaste *Trésor des antiquités d'Italie et de Sicile*, en 45 vol. in-fol., terminé par l'infatigable Burmann. Ce dernier a publié la collection des *disc.* de Grævius, et Fabricius a donné celle de ses *préfaces* et de ses *lettres*. — Théod. George Grævius, fils du précédent, fut créé lecteur d'éloquence et d'histoire en 1691, et m. très-jeune, laissant imparfaite une édit. de *Callimaque* avec des notes, qui parut par les soins de son père.

GRAF (Jean-Jér.), music. allem., né à Salzbach en 1648, m. à Berlin en 1729, maître de chapelle de Frédéric Ier, avait d'abord étudié la jurisprud. à Leyde. On a de lui, en allem. et en lat.: *Descript. de la trompette marine*, Brême, 1681; *Chansons spirituelles à deux dessus*, avec C. B., etc., ib., 1683, in-8; *Leçons de chant en dialog.*, ib., 1702, in-8; *Rudimenta musicæ practicæ*, ibid., 1685, in-8. Graf composait avec facilité, et jouait d'un grand nombre d'instrumens. — Graf (Antoine), peintre suisse, né à Winterthur en 1736, s'appliqua plus spécialement au portrait, fut appelé à Dresde en qualité de peintre de la cour, se fixa dans cette ville, et y m. en 1813. Il a long-temps passé pour le premier peintre en portraits de l'Allemagne, et l'on en a gravé plus de 120 d'après lui. On cite entre autres: *le prince Henri de Prusse à cheval*, et *le peintre Sulzer entouré de ses petits-fils*, gravés par Berger, Riœter, etc. — Graf (Ursus), graveur en bois et orfèvre à Bâle dans le 15e S., a laissé beaucoup de dessins estimés que l'on conserve dans la bibliothèque de cette ville.

GRAFFIGNY (Françoise d'Issembourg-d'Happoncourt, dame de), née à Nanci en 1694, m. à Paris en 1758, s'était séparée juridiquement de son mari, après plusieurs années d'une union malheureuse, lorsqu'elle vint à Paris avec Mlle de Guise, qui allait épouser le duc de Richelieu. Fixée dans cette capitale, mad. de Graffigny, alors âgée de 49 ans, fit paraître son premier essai littéraire, sous le titre de *Nouvelle espagnole*, insérée dans le *Recueil de ces Messieurs*, 1745; cette publication fut suivie des *Lettres peruviennes*, ouv. ingénieux qui obtint le plus grand succès. L'auteur publ. ensuite *Cénie*, coméd. en 5 actes et en prose, dans le genre de celles de La Chaussée (*v.* ce nom), et qu'on a placée après *Mélanide*, drame de ce dernier; *la Fille d'Aristide*, drame en 5 actes qui ne réussit point; et quelques autres écrits qui ont été réunis avec les précéd. sous le titre d'*Œuvres de mad. de Graffigny*: l'édit. la plus complète de ce rec. est celle de Paris, 1788, 4 v. in-12. *Les Lettres péruviennes* ont été traduites en angl. par Robert, Londres, 1775, et par W. Mudfort, ibid., 1809, in-12, et en italien par Deodati, 2 vol. in-12: ce dernier a trad. aussi la comédie de *Cénie*, qui a été mise en vers français par de Lonchamps. Mad. de Graffigny est auteur de l'ouvr. posthume suivant: *Vie privée de Voltaire et de M. du Châtelet* (publ. avec notes par M. A. Dubois), Paris, 1820, in-8.

GRAFTON (Richard), imprimeur et historien anglais du 16e S., m. vers 1615, a publ. une édit. de *L'union des familles de Lancastre et d'York*, etc., Hall, 1548; une *Chronique complète et grande hist. des affaires d'Anglet.*, 1569, réimp. à Londres, 1809, 2 vol. in-4; une édit. de *la Bible de Matthews*, ou *la grande Bible*.

GRAFTON (Auguste-Henri Fitz-Roy, duc de), homme d'état anglais, né en 1736, fut successivement secrétaire d'état, premier lord de la trésorerie, lord du petit sceau d'Angleterre, et m. en 1811. Membre de l'opposition pend. la guerre de l'indépendance des colonies anglaises dans l'Amérique du nord, il avait acquis une grande popularité; mais, dans sa vieillesse, ayant renoncé aux affaires publiq., il ne s'occupa plus que de théol. et de controverse, et abjura la foi de ses pères pour embrasser les principes des unitaires. On a de lui entre autres écrits théolog. peu remarquab.: *Hints submitted to the serious attention of the Clergy*, 1789, in-8.

GRAFUNDER (David), théol. et sav. orientaliste allemand au 17e S., successivement recteur à l'école de Custrin, pasteur à Salgast, à Luckau et à Merseburg où il m. en 1680, victime de la peste qui désolait cette ville, a publ. entre autres ouvr.: *Calligraphia hebraïca, seu de eleganti sermone Hebr.*, Cologne, 1668, in-8; *Grammatica syriaca cum syntaxi et lexico brevissimo*, Wittemberg, 1665, in-8.

GRAHAM (George), horloger de Londres, né à Horsgills en 1675, élève de Tompion, mort en 1751, a inventé *l'échappement à cylindre* et exécuté d'excellens instrumens d'astronomie et de mathém. notamment le *secteur*, à l'aide duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes.

GRAHAM. V. Macaulay et Montrose.

GRAHAME (Jacques), poète écossais, exerçait en 1806 la profession d'avocat dans sa patrie, mais il renonça à cette carrière, prit les ordres dans l'église anglicane, et m. à Glascow en 1811. Ses poésies, toutes du genre descriptif, sont en vers blancs. On a de lui: *le Dimanche* (the Sabbath), 1805, in-8, 3e édit.; *les Oiseaux de l'Écosse*, et autres poésies, Edimbourg, 1806, in-8; *les Georgiques anglaises*, 1810, in-4.

GRAILLY (Jean de), connu sous le nom de *captal de Buch*, un des plus habiles capitaines du 14e S., lieutenant du roi de Navarre Charles-le-Mauvais, perdit contre Duguesclin la bataille de Cocherel, le 23 mai 1364, et fut fait prisonnier. Après le traité de paix signé à St-Denis en 1365 et dont une des conditions était la liberté du captal, Charles V voulut attacher ce capitaine à son service et lui donna la seigneurie de Nemours; mais celui-ci céda bientôt aux sollicitations d'Édouard de Galles, dit le Prince Noir, renonça à la donation que lui avait faite le roi de France, fut chargé du commandement de la Guienne, et nommé connétable d'Aquitaine. Il tomba de nouveau entre les mains de Duguesclin en 1372, fut amené à Paris, enfermé au Temple et y m. en 1377.

GRAIN. V. Legrain.

GRAINDORGE (André), médecin, né en 1616

à Caen, exerça son art avec la plus grande distinction pendant 20 années à Narbonne, et m. en 1676, laissant les ouvrages suiv. : *Animadv. in Figuli exercitationem de principiis fœtûs*, Narbonne, 1658, in-8 ; *Dissertatio de naturâ ignis, lucis et colorum*, Caen, 1664, in-4 ; *Traité de l'origine des macreuses*, ibid., 1680, in-8, réimpr. avec le *Traité de l'Adianton* de P. Formi, sous le titre de *Traités très-rares concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12, etc. — GRAINDORGE (Jacques), sieur de Prémont, antiquaire et littérateur, frère du précédent, né en 1614 à Caen, m. en 1659, a fait insérer quelques dissertations dans les *Mem. scientifiques* du temps : Huet, qui loue beaucoup son goût et son savoir, l'accuse d'une gr. paresse.

GRAINDORGE (JACQUES), prieur de Culey, relig. bénédictin et astronome, né vers 1602, mort en 1680, avait présenté à l'académie des sciences de Paris, sur la détermінat. des longitudes, un travail que cette compagnie jugea n'être basé que sur l'astrologie judiciaire. Graindorge a publié : *Mercurius invisus, sed tamen prope solem observatus*, Caen, 1674, in-4. — GRAINDORGE (André), né à Caen (Normandie) au milieu du 16e S., inventa les *Toiles de haute-lice*, appelées actuellem. *Toiles damassées*. — RICHARD et MICHEL, fils et petit-fils du précéd., perfectionnèrent les découvertes de leur père.

GRAINGER (JACQUES). V. GRANGER.

GRAINVILLE (CHARLES-JOSEPH DE L'EPINE DE), conseiller au parlem. de Paris, m. en 1754, a laissé un *Rec. d'arrêts rendus à la 4e chambre des enquêtes*, 1750, in-4 ; et des *Mem.* sur la vie de Pibrac, que l'abbé Sépher mit au jour en 1758, in-12.

GRAINVILLE (PIERRE-JOSEPH de), jés., humaniste et antiquaire, mort en 1730 à Rouen sa patrie, s'était appliqué à l'étude des médailles, et en avait formé une collection très-curieuse. Il a laissé plusieurs lettres, dissertations, remarques, etc., sur des médailles et autres objets d'antiquité, que l'on trouvera dans les *Mem. de Trevoux*, années 1703, 1704, 1705, 1709, 1710, 1712, 1714, 1715, 1724 ; dans le *Journal des Savans*, années 1716 et 1718, et dans le *Mercure de France*, 1723 : Saxius en donne la liste exacte dans le 6e vol. de son *Onomasticon* ; mais il a été induit en erreur sur les prénoms du P. Grainville, que, d'après lui, la *Biogr. univ.* appelle fautiv. *Nicolas* de GRAINVILLE. Ce sav. jés. a publié, sans y mettre son nom, des édit. purgées et annotées de *Suétone* et de *Paterculus*, la prem. imp. à Rouen, 1717, in-12 ; la 2e à Limoges, 1714, même format : M. Barbier, dans son *Examen crit. des Dictionn.*, explique avec beaucoup de précision la cause pour laquelle cette dern. édition a été attribuée au P. Buffier ; et il donne de plus amples détails sur le P. Grainville.

GRAINVILLE (JEAN-BAPTISTE FRANÇ.-XAVIER COUSIN DE), littérat. né au Havre en 1746, fit des études distinguées à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit d'abord remarquer par un discours sur cette question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur la 18e S.*, écrit couronné à l'acad. de Besançon, et dont il développa plus tard les principes dans des sermons restés MSs. Ces mêmes principes lui ayant attiré de vives contradictions aux approches des troubles révolutionn. de France, Grainville « pour donner le change à ses persécuteurs, dit un biographe, s'essaya dans un genre littéraire bien différent, la carrière dramatique, » et composa plus. pièces, dont une entre autres (*le Jugement de Pâris*), reçue à la comédie française, allait être représentée à l'époque de la révolution. Lors de la nouvelle organisat. du clergé de France, Grainville prêta le serment exigé, se livra de nouveau à la prédication, fut encore persécuté, et se vit réduit à l'état d'instituteur. Après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, il fut atteint d'une maladie mélancolique qui le conduisit à une fièvre de délire, dans le dernier accès de laquelle il se précipita dans le canal de la Somme, qui côtoie la maison qu'il habitait, et y périt le 1er févr. 1805. Outre les ouv. cités, on a encore de lui un poème en prose intit. *le Dernier Homme*, Paris, 1805, 2 v. in-12 : M. Ch. Nodier en a donné une 2e édit. enrichie d'observ. prélimin., Paris, 1811.

GRAINVILLE (JEAN-BAPTISTE-CHRISTOPHE), littérateur et poète, né à Lisieux en 1760, mort à Paris en 1805, membre de plus. sociétés savantes, avait été destiné au barreau, mais préféra suivre son penchant pour les belles-lettres, et se fit une certaine réputation par différens ouvr. au nombre desquels on cite : *le Carnaval de Paphos*, Paris, 1784, in-12 ; *Avent. d'une jeune sauvage écrites par elle-même*, ibid., 1789, 3 vol. in-12, roman trad. de l'ital. de l'abbé Chiati ; *Ismène et Tarsis*, ou *la Colère de Vénus*, roman poétique, suivi de quelq. poés. fugit. trad. de Métastase, ib., 1785, 1 v. in-12 ; enfin le texte explicatif (trad. de l'ital.) des *Monumens inédits* de Winckelman, ibid., 1789, 2 livr. in-4. Grainville a inséré dans la plupart des ouvrages périodiq. de son temps une foule de morceaux tant en vers qu'en prose, et il a rédigé pendant deux ans (1788-89) les *Etrennes du Parnasse familier*, avec l'espagnol et l'italien : il a trad. de ces deux langues plus. opuscules poétiques impr. de 1792 à 1801, et a laissé en MSs. un *Poème sur la chasse*, et une traduct. *de l'Araucana* d'Alonzo de Ercilla.

GRAMAYE (JEAN-BAPTISTE), historiographe des Pays-Bas, né à Anvers sur la fin du 16e S., fut prévôt de la ville d'Arnheim, parcourut l'Allem. et l'Italie, tomba entre les mains de corsaires algériens, obtint sa liberté, et m. à Lubeck en 1635, laissant entre autres ouv. : *Asia, sive historia universalis asiaticar. gentium*, Cologne, 1591, Anvers, 1604, in-4, réimpr. sous le titre d'*Hypomnemata, sive illustria facta gentium asiat.*, Francfort, 1611 ; *Africæ illustratæ libri X*, etc., Tournai, 1622, Cologne, 1623, in-4 ; *Diarium rerum Argelæ gestarum*, etc., Ath, 1622, in-8, Cologne, 1623, in-8, etc. On a encore de lui différens écrits relatifs à l'hist. du Brabant, d'abord pub. séparément, puis réunis en 1 volume in-fol. sous le titre d'*Antiquitates Belgicæ*, Louvain et Bruxelles, 1708.

GRAMIGNA (VINCENT), né vers l'année 1580 à l'Ariccia dans le royaume de Naples, entreprit plusieurs voyages, chercha à se faire des protect., et parvint même à obtenir la place de secrétaire auprès du card. Muti. Mais, soit par indépend. de caractère, soit par d'autres motifs qu'on ignore, il ne put jamais améliorer son sort, et m. pauvre à Rome vers l'année 1650. Il avait été président de l'acad. des *Oziosi* à Naples : Zeno s'est trompé en le croyant natif de Prato en Toscane. On a de lui : *Dialoghi e discorsi*, Naples, 1615, in-8 ; *Del governo tirannico e regio*, *libri due*, ibid., 1615, in-4 ; *Il segretario, dialogo*, Florence, 1620, in-12 ; *Opuscoli*, ibid., 1620, in-4 ; *Orazioni*, Trente, 1625, in-4 ; *Fantasie varie*, pub. par Foppa, Rome, in-4.

GRAMM (JEAN), archiviste, historiographe, biblioth. et cons. du roi de Danemarck, né en 1685 à Aalburg dans le Jutland, mort à Copenhague en 1748, a laissé les ouvr. suiv. : *Historia deorum ex Xenophonte*, etc., Copenhague, 1715, in-4 ; *Castigationes ad scolia in Thucydidis libros*, ibid., 1721, in-4 ; *Disputationes VIII de veteris Testamenti versionis græcæ in novo Testamento allegatione*, ibid., 1722, 1733, in-4 ; *Notitia veterum græcæ linguæ script. contractior*, ib., 1729, 1732, in-4, et quelques autres opuscules peu importans. On a en outre de lui plus. édit. d'ouvr. d'auteurs. J. Moller a lu à la *Soc. scandinave* de Copenhague un *Mem. sur la vie et les écrits de Gramm*, imp. à Copenhague, 1810, in-8. — Laurent GRAMM, frère du précédent, a laissé quelques opuscules imprimés, et une *vie* de Jean Gramm, MS.

GRAMMATICO (NICAISE), jésuite, astronome,

né à Trente vers la fin du 17e S., m. à Ratisbonne en 1736, a publ. divers ouvr. au nomb. desquels il faut remarquer : *Methodus nova solis et lunæ eclipsium in plano organicè delineandarum*, Fribourg, 1720, in-4 ; *Problema geographicum de longitudine locorum terræ per acum nauticam indagandâ*, Ingolstadt, 1723, in-4 ; *De vera epochâ conditi et per Christum reparati orbis dissertatio*, 1734, in-4 ; *Dissertatio astronomica de cometâ annorum 1729 et 1730*, Tyrnau, 1736, in-12. On lui doit aussi une nouv. édition des *Tables astronomiques* de Lahire, avec des additions, Ingolstadt, 1722, in-4.

GRAMMONT ou GRAMOND (GABRIEL DE BARTHELEMI, seigneur de), en latin *Gramundus*, historien, né vers la fin du 16e S., mort à Toulouse en 1634, fut présid. au parlem. de cette ville, et ensuite conseiller d'état. On a de lui *Hist. prostratæ à Ludovico XIII sectariorum in Galliâ rebellionis*, Toulouse, 1623, in-4 : ouv. dans lequel l'auteur se déclare l'apologiste du massacre de la St-Barthélemi, en rapportant les apprêts du mariage de Henri de Navarre (Henri IV); *Historiarum Galliæ ab excessu Henrici IV libri XVIII*, ibid., 1643, in-fol., réimprimé à Amsterdam chez Louis Elzevir, 1653, in-8, Mayence, 1673 et Leipsig, 1674, in-8. Cette hist., au jugem. de Lenglet-Dufresnoy, est peu exacte et peu judicieuse.

GRAMONT (GABRIEL de), card., fils de Roger de Gramont, seigneur de Bidache et ambassad. de France à Rome sous le règne de Louis XII, fut chargé par François Ier de plus. missions délicates, et s'en acquitta avec habileté ; mais il échoua dans son ambass. auprès de Henri VIII ; et, après avoir conseillé le divorce de ce prince dans l'espoir de lui faire épouser la duchesse d'Alençon, il eut la douleur de voir Anne de Boulen monter sur le trône. Ses efforts toutefois et ses services furent récompensés par le titre d'ambassadeur du roi à Rome par l'évêché de Poitiers, et ensuite par l'archevêché de Toulouse. Il mourut dans son château de Balma, près de cette dern. ville, en 1534.

GRAMONT (SCIPION de), en latin *de Grandimonte*, sieur de St-Germain, né en Provence dans le 16e S., fut secrét. du cabinet du roi Louis XIII, eut la confiance du cardinal de Richelieu, fit plus. voyages en Italie, et mourut, dit-on, à Venise vers 1638. On a de lui : *l'Abrégé des artifices, traictant de plus. invent., nouv.*, etc., Aix, 1606, in-12 ; un *Poëme* latin sur l'inauguration d'Ant. Memmo au poste de doge de Venise, 1612, in-4 ; *la Rationnelle*, ou *l'Art des conséquences*, Paris, 1614, in-8 ; *Tr. de la nature, des qualités et prérogatives des points où se voient plus. belles et admirables curiosités*, ibid., 1619, in-8 : c'est un écrit de géométrie ; *le Denier royal, traité curieux de l'or et de l'argent*, ibidem, 1620, in-8 ; *Rupella capta*, poëme sur la prise de La Rochelle, dédié au cardinal de Richelieu, ibid., 1628, in-4, etc.

GRAMONT (PHILIBERT, comte de), fils d'Antoine II et frère du maréchal de ce nom, entra fort jeune au service, fit ses prem. armes sous Condé et Turenne, et se signala par sa bravoure chevaleresque à plus. batailles et siéges mémorables, notamment à la journée des lignes d'Arras, à la conquête de la Franche-Comté et dans la guerre de Hollande. Exilé de la cour pour avoir osé disputer à Louis XIV le cœur de mad. Lamotte-Houdancour, Gramont se rendit en Angleterre, où sa gaîté, son amour du plaisir, son esprit, la légèreté de son caractère et de ses mœurs, et surtout son adresse au jeu lui rendirent son exil très-agréable. Son caractère enjoué ne parait l'avoir abandonné que vers les dern. années de sa vie à la suite d'une maladie grave dont il avait relevé à 75 ans. Il m. en 1707. St-Evremont, Bussy-Rabutin, Hamilton, etc., ont donné d'amples détails sur le caract. et les avent. de cet épicurien illustre.

GRAMONT (BÉATRIX DE CHOISEUL-STAINVILLE, duchesse de), née à Lunéville en 1730, épousa le duc de Gramont en 1759, se fit remarquer à la cour des rois Louis XV et Louis XVI par ses affabilité, son obligeance et d'autres belles qualités. Elle fut l'une des nombreuses victimes du gouvern. révolutionnaire, et mourut à Paris sur l'échafaud en 1794 avec un courage et un sang-froid remarq.

GRAMONT (ANTOINE-LOUIS-RAYMOND-GENEVIÈVE, comte de), pair de France, né à Paris en 1787, de l'illustre famille de ce nom, entra au service comme volontaire à 22 ans dans le 30e régim. de dragons, et gagna sa première épaulette en 1809 sur le champ de bataille de Raab. Trois ans après il accompagna comme aide-de-camp le lieut.-général Grouchy dans la désastreuse campagne de Russie, obtint à la bataille de la Moskowa le grade de lieut. et la décoration de la Légion-d'Honneur, mais ne put prendre part aux deux campagnes suivantes par suite d'une blessure assez grave. Envoyé à Hartwell pour annoncer à Louis XVIII le rétablissement de sa famille, il eut l'honneur de faire partie de l'escorte de ce prince jusqu'à son entrée dans la capitale, et obtint le grade de colonel. Le comte de Gramont fut chargé en 1815 de présider le collége électoral des Basses-Pyrénées, fut élu lui-même par ce département, et vota avec la minorité dans la chambre de 1815. L'année suivante il fut envoyé de nouveau, malgré son défaut d'âge, pour présider les élections dans les Basses-Pyrénées. A l'époque de l'organisat. régimentaire (1820), le comte de Gramont, laissé sans emploi dans l'armée, vint siéger à la chambre des pairs, où il avait été promu par ordonnance royale du 6 mars 1819 ; mais il ne tarda pas à être envoyé à la Martinique pour y commander le 49e régiment. C'est sur cette terre étrangère qu'il périt, le 27 juillet 1825, pendant la cruelle épidémie qui décima la garnison du Fort-Royal, et dont il fut une des prem. victimes. L'*Eloge funèbre* du comte de Gramont a été prononcé à la tribune de la chambre des pairs dans la séance du 3 avril 1826 par le duc de Gramont, son oncle, capitaine de la prem. comp. des gardes-du-corps (v. le no 36 des *Impr.* par ordre de la chambre, année 1826).

GRAN (OLAUS-ETIENNE), missionnaire suédois en Laponie, pasteur de la ville de Pitéa en Norlande au 17e S., a composé en langue laponaise plus ouv. destinés à l'instruction du peuple, et a écrit en lat. une description de la Laponie. — GRAN (Nicolas), prof. suédois, a pub. plus. dissertat. latines et des discours : l'un d'eux est intit. *Oratio de causis roboris ac indolis bellicosæ gentium borealium*, Helmstadt, 1615. — GRAN (Pierre), Suédois, n'est connu que comme auteur d'une dissertation sur le renne int. *Exercit. de rangifero*, Upsal, 1685, fig.

GRANBY (JEAN MANNERS, marquis de), gén. angl., né en 1721, se signala en 1745 lors de l'expédition du prince Charles-Edouard Stuart dans la Grande-Bretagne, en marchant contre les insurgés à la tête d'un régiment levé à ses frais ; il se distingua également dans la guerre de sept ans, et fut appelé en 1759 au commandem. en chef des troupes britanniques aux ordres du prince Ferdinand de Brunswick. Après la paix le général Gramby fut nommé membre du conseil privé, et lord lieut. du comté de Derby. Il mourut en 1770 après avoir été trois fois élu membre de la 2e chambre du parlem.

GRANCOLAS (JEAN), savant docteur de Sorbonne, chapel. de *Monsieur*, frère de Louis XIV, né à Paris, m. chapelain de St-Benoît en 1732, se distingua par un caractère austère, un zèle fervent à repousser les nouv. doctrines qui de son temps menaçaient d'envahir l'église, et surtout une connaissance approfondie des antiquités ecclés. et des liturgies. On a de lui un assez grand nombre d'ouv. dont les princip. sont : *Traité de l'antiq. des cérémonies des sacremens*, Paris, 1692 ; *le Quiétisme contraire à la doctrine des sacremens*, ibid., 1695, in-12 ; *l'anc. Discipl. de l'Egl. sur la confess. et sur les pratiques les plus importantes de la pénitence*,

ibidem, 1697; *la Tradition de l'Eglise sur le péché originel et sur la réprobat. des enfans morts sans baptême*, ibid., 1698; *Tr. des liturgies ou la manière dont on a dit la messe dans chaque S. dans les égl. d'Orient et d'Occident*, ibid., 1697; *anc. sacramentaire de l'Egl. où sont toutes les pratiques qui s'observoient dans l'adm. des sacremens chez les Grecs et les Latins*, ibid., 1698 et 1699; *Crit. abrégée des ouvr. des aut. eccles.*, ibid., 1716, 2 vol. in-12, et Venise, 1734, in-4, etc.

GRAND ou GRANT (Jacques Le), relig. aug., plus connu sous le nom de *Jacobus Magnus* ou *Magni*, né à Toulouse vers le milieu du 14ᵉ S., professait la philos. et la théol. à Padoue lorsque, sur le bruit de ses talens oratoires, il fut appelé à Paris. Les ennemis du duc d'Orléans, favori de Charles VI, trouvèrent en lui un auxiliaire d'autant plus puissant que ce prédicateur ne craignait point d'attaquer en chaire la reine Isabeau de Bavière et le roi lui-même. Le duc de Bourgogne ayant remplacé le duc d'Orléans, Grand fut chargé de négocier avec l'Angleterre un envoi de troupes destinées à forcer Charles VI à congédier son nouveau favori : il ne réussit que trop bien dans cette honteuse mission, et prépara la guerre civile pend. laquelle la France perdit ses plus belles provinces. On ignore l'époque de sa mort; on sait seulement qu'elle est postérieure à 1422. On a de Grand quelq. ouv. dont on trouvera le détail dans le *Mém. sur quelques écrits d'auteurs franç. qui ont fleuri au 14ᵉ S.*, par l'abbé Sallier, imp. dans le t. 10 du *Rec. de l'acad. des inscript.*

GRAND. V. Legrand.

GRANDAMI (Jacq.), jésuite, successivement recteur des collèges de Bourges, de Rennes, de Tours, de La Flèche et de Rouen, né à Nantes en 1588, mort à Paris en 1672, s'était appliqué avec succès à l'étude de la physique et de l'astronomie. On a de lui : *Nova demonstratio immobilitatis terræ petita ex virtute magneticâ*, La Flèche, 1645, in-4; *Tabulæ astron.*, ibid., 1665, in-4; *Ratio supputandarum eclipsium solis*, Paris, 1668, in-4; *Tractatus evangelicus de summâ Dei gloriâ in Christo Jesu*, Paris, 1664, in-4; *Chron. christ.; de Christo nato, et rebus gestis ante et post nativitatem*, ibid., 1668, 3 vol. in-4, etc.

GRANDCHAMP (N. de), officier au service de la répub. batave, tué à l'attaque de la citadelle de Liége en 1702, a pub. des *Mém.* sur la guerre d'Italie, 1701, in-12, réimp. en 1707. On cite encore de lui un livre intit. : *le Télémaque moderne*, etc.

GRANCLAS (Maurice), médecin et botaniste, né à Châtel-sur-Moselle, m. vers le milieu du 18ᵉ S., prof. et doyen de la faculté de méd. à l'univ. de Pont-à-Mousson, a pub. une *Dissert. sur les différentes températures de la Lorraine, et leur influence sur la santé*, Nanci, 1728, in-4.

GRANDET (Joseph), hagiographe, né à Angers en 1646, fut curé de l'église de Ste-Croix et supér. du séminaire de cette ville, où il m. en 1724. On a de lui entre autres ouv. : la *Vie de madem. Anne de Meleun, fondat. des Hospitalières de Baugé*, Paris, 1687, in-8; *Vie d'un solitaire inconnu qu'on a cru être le comte de Moret*, ibid., 1699, in-12; *Vie de Gabriel Dubois de La Ferté, chev. de Malte*, ibid., 1712, in-12; *Vie de M. Cretey, curé de Baranthon*, etc., Rouen, 1722, in-12; *Vie de L. M. Grignion de Montfort, miss. apost.*, Nantes, 1724, in-12, etc.

GRANDFONTAINE (René-Phil.-Louis Binetruy de), litt., conseiller à la cour des aides, né en 1723 à Besançon, mort en 1795, membre de l'acad. de cette ville, y avait lu plus *Disc.*, *Eloges*, et autres morceaux littér., restés inédits.

GRANDI (Jacq.), méd. et natur., né à Gajato dans le duché de Modène en 1646, fut successiv. prosecteur dans le théâtre de dissection à Venise, prof. d'anatomie, syndic du collége des philos.-médecins, conseiller du collége des médecins-chirurgiens, membre de l'acad. de' Gelati de Bologne et l'un des fond. de l'*acad. Dodonea*. Il m. à Venise en 1691, laissant, entre autres écrits, un *Eloge de Sanctorius*, 1671, in-4; un *Tr. sur la vérité du deluge universel, et sur l'origine des testacés qu'on trouve loin de la mer*, Venise, 1676, in-4, etc. Il a de plus composé la préface de l'édition des *Œuvres de Lazare Rivière*, Venise, 1723, et pub. un poème en vers latins sur la délivrance de Vienne et la victoire de Jean Sobieski sur les Turks, Venise, 1683, in-4.

GRANDI (Franç.-Louis-Guido), relig. camaldule, mathém., antiq. et biogr., né à Crémone en 1671, m. en 1742 après avoir été successiv. prof. de philos. à Florence et à Pise; puis. intend.-gén. des eaux en Toscane, a laissé un grand nombre d'écrits dont on trouvera la liste complète à la suite de son *Eloge* par Bandini dans les *Memoriæ Italorum*, t. 4, et dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni, t. 8. Nous ne citer. que les suiv. : *Geometrica demonstratio vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4; *Geometr. demonstr. theorematum hugenianorum*, etc., ibid., 1701, in-4, réimp. dans le rec. d'Huygens; *Quadratura circuli et hyperbolæ*, etc., Pise, 1703, in-8, 1710, in-4; *de infinitis infinitorum infinitèque parvorum ordinibus*, ibid., 1620, in-4; *Systema del mondo terraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4; *Epistola de Pandectis*, Pise, 1726, in-4 : 2ᵉ édit. augm.; *Flores geometrici ex rhodonearum et clæliarum curvarum descript. resultantes*, etc., 1728, in-4; *elementi geom. piani e solidi*, Venise, 1759, in-8. Il a en outre laissé un gr. nombre de biographies, de dissert., d'opuscules dans différ. rec., et principalement dans celui de Calogera.

GRANDI (Antoine-Marie), barnabite, né vers 1761 à Vicence, m. à Rome en 1822, vicaire-gén. de son ordre, consult. de l'inquis. des rites, et pour la correction des livres orientaux, fut l'un des premiers membres de l'acad. de la religion catholique, à laquelle il lut six mém. sur des matières d'érudition et de critique sacrée. Il a pub. une *Oraison funèbre du card. Gerdil*, Macerata, 1802, in-4, et une *Notice sur le P. Marcien Fontana*, frère du card. de ce nom, sur lequel il avait égalem. préparé une semblable notice, qu'il se proposait de placer en tête des œuvres posthumes de ce sav. religieux. Grandi fut en outre l'éditeur des vol. 16 et 19 de la 2ᵉ édit. in-4 de la collection des œuvres du card. Gerdil, pub. en 1819. L'abbé Baraldi lui a consacré une *Notice* dans ses *Mem. de religion, de morale et de littérature*.

GRANDIDIER (Phil.-André), histor. ecclés., né à Strasbourg en 1752, mort en 1787, eut pour protecteur le cardinal de Rohan, devint successiv. archiviste de l'évêché, chanoine du grand chœur de sa ville natale, et fut nommé historiographe de France. On a de lui : *Hist. de l'évêché et des évêq. de Strasbourg*, Strasbourg, 1776 et 1778, t. 1 et 2, in-4 : cet ouv. devait avoir 8 vol.; mais il n'en a paru que deux; *Essais histor. et topogr. sur l'église cathédrale de Strasbourg*, ibid., 1782, in-8; *Vues pittoresques de l'Alsace* (texte historique), les pl. grav. par Walter, ibid., 1785, 7 livraisons in-4; *Hist. ecclés., milit., civ. et litt. de la prov. d'Alsace*, ibid., 1787, in-4, t. 1ᵉʳ : c'est le seul qui ait paru; *Notice sur la vie et les ouv. d'Ottfrid, poète allemand du 9ᵉ S.*, insérée dans la biblioth. du Nord; un *Mém. pour servir à l'hist. des poëtes allem. du 13ᵉ S. connus sous le nom de minnesingers*; et plus. autres opusc., les uns insérés dans div. ouv. périod. tant franç. qu'allem., les autres restés inédits. Son *Eloge histor.*, par M. Grappin, chan. de Besançon, a paru à Strasbourg en 1788, in-8.

GRANDIER (Urbain), prêtre du diocèse du Mans et curé de Loudun, né à Rovère près Sablé, avait été pourvu à la fois de la cure de St-Pierre et du canonicat de l'église de Ste-Croix à Loudun. On croit que la réunion de ces deux bénéfices entre les

mains d'un prêtre étranger au diocèse donna naissance à de cruelles inimitiés qui, envenimées par la hauteur et la causticité d'Urbain Grandier, et secondées par ses mauv. mœurs et par l'anim. personnelle du card. de Richelieu, amenèrent l'horrible catastrophe dont ce malheureux fut la victime. Accusé d'avoir jeté un maléfice sur les religieuses ursulines de Loudun, Urbain Grandier porta plainte en calomnie devant l'archev. de Bordeaux Sourdis : celui-ci prit de sages mesures qui calmèrent les prétendues possessions. Cette affaire commençait à s'assoupir, lorsque le conseiller d'état Laubardemont, envoyé à Loudun pour la démolition du château-fort de cette ville, prit des informations auprès de la supérieure des ursulines, qui était sa parente, en rendit compte au roi et au cardinal, et revint à Loudun avec une commission royale pour informer contre Grandier : la procédure dura 7 mois. Le curé de Loudun fut accusé d'adultère, de sacriléges, atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possession, appliqué à la torture et brûlé vif. On lui avait refusé pour confess. un prêtre de son choix, lui en imposant un qui était son ennemi ; et lors de l'exécut., on eut la cruauté de ne point l'étrangler avant de mettre le feu au bûcher. Entre un gr. nomb. d'ouv. écrits pour ou contre la possession de Loudun, nous citer. : l'*Hist. des diables de Loudun*, ou *Cruels effets de la vengeance du card. de Richelieu*, Amst., 1716, 1 vol. in-12 ; *Examen et discussion critique de l'hist. des diables de Loudun, de la possession des relig. ursulines et de la condamnat. d'Urbain Grandier*, Paris, 1747, in-12. On a de Grandier : *Oraison funèbre de Scévole de Sainte Marthe*, imp. dans les *œuvres* de Ste Marthe, Paris, 1629 ; *Factum de Grandier pour sa défense*, etc.

GRANDIN (Martin), sav. doct. de Sorbonne, né à St-Quentin en 1604, m. à Paris en 1691 après 50 ans d'un honor. professorat, a laissé une théol. estimée qui a été pub. sous le titre suivant : *Martini Grandini disputat. théol.*, Paris, 1710, 6 v. in-8. — Un autre Grandin, bachelier et prof. en théol. et prof. au collége de Navarre à Paris, a donné en 1724 une nouv. édition des *Récréat. mathém.* d'Ozanam, et a pub. un *Discours de la nature du feu et de sa propagation* : on trouve un extrait cet ouv. dans le *Journal des savans*, année 1739.

GRANDIS (Jean-Franç.), écriv. franç., né au commencement du 17e S., n'est connu que comme auteur de *Dissert. philos. et crit.* (au nomb. de 4), Paris, 1658, in-4.

GRANDJEAN (Henri), chirurgien oculiste, né en 1725 à Housse, dans le pays de Liége, mort à Paris en 1802, exerça son art avec une très-grande distinction, et mérita, par les cures heureuses qu'il opéra sur des aveugles-nés, une récompense flatteuse de la part du roi Louis XVI, qui le créa chevalier de l'ordre de St-Michel. — Guill. Grandjean, son frère, m. en 1795, exerça aussi l'art de chir.-ocul. avec beaucoup de succès. — V. Fouchy.

GRANDMÉNIL (Jean-Baptiste FAUCHARD de), acteur du théâtre franç., né à Paris en 1737, suivit d'abord la carrière du barreau, et plaida quelq. causes remarq., notamment celle du fameux Ramponneau, cabaretier de la Courtille. Quelques contrariétés de famille l'engagèrent à quitter la France ; il s'engagea au théâtre de Bruxelles, puis aux grands théâtres de Bordeaux et de Marseille. Appelé à Paris en 1790, il débuta à la comédie française par les rôles d'Arnolphe (de l'Ecole des femmes), de Francaleu (de la Métromanie), du commandeur (du Père de famille), et fut bien accueilli du public ; il excellait surtout dans les rôles à manteaux, tels que ceux de l'Avare, de Géronte dans le Dissipateur, de Chrysale dans les Femmes savantes. Après les divers changemens qui eurent lieu dans l'organisation des grands spectacles de la capitale, Grandménil se trouva définitivement sociétaire du théâtre Français, et y resta attaché jusqu'en 1811 ; il fut en outre nommé professeur de déclamation au conservatoire, membre de la 4e classe de l'institut, et m. le 24 mai 1816. On a de lui : *le Savetier joyeux*, opéra comique en 1 acte (non représenté) Paris, Prault, 1759, in-8.

GRANDMONT, flibustier célèbre par son audace, servit d'abord dans la marine, se distingua par sa bravoure et son intelligence, et fut chargé du commandement d'un bâtiment armé en course avec lequel il s'empara d'une flûte hollandaise de la valeur de 400,000 fr. Ayant dissipé cette somme au jeu et en débauches, il s'enfuit à St-Domingue, se joignit aux flibustiers, et, à la tête d'un petit nombre d'entre eux, s'empara en 1685 de la ville de Campêche dans la Nouv.-Espagne, fit sauter les fortifications, et brûla le jour de la St-Louis, en l'honneur de Louis XIV, pour 200,000 écus de bois de Campêche. En récompense de cette action, Grandmont reçut le titre de lieutenant de roi. Il partit en 1686 avec 180 hommes sur un seul navire pour tenter de nouvelles expéditions ; mais depuis cette époque on n'a plus entendu parler de lui.

GRANDPRÉ (Frédéric-Vincent DARUT de), grand-vicaire de l'évêque de Vaison, né à Valréas en 1738, embrassa les principes de la révolution française de 1789, présida l'assemblée représentative de Carpentras en 1792, devint membre du conseil général des cantons de Valréas en 1799, et m. en 1809. Cet ecclés., connu par sa philanthropie et son amour pour les lettres, a laissé des Mémoires MSs. sur différens points histor., sur les sciences exactes, et enfin quelq. projets d'améliorat. dans le mode administratif de son canton. — Grandpré (François-Joseph Darut, baron de), lieut.-gén. des armées du roi, né à Valréas en 1726, m. à Charleville vers 1792, est aut. de *Mémoires sur les moyens de parvenir à la perfection dont le militaire en France est susceptible*, 1787, in-8, 1789, 3 v. in-8.

GRANDVAL (Charles-François RACOT de), célèbre acteur du théâtre français, né à Paris en 1711, débuta à l'âge de 18 ans par le rôle d'*Andronic* dans la tragédie de Campistron, et eut un succès extraordinaire. Après avoir rempli pend. quelques années les seconds rôles tragiques, il succéda à Dufresne dans le premier emploi, joua les petits maîtres et les caractères dans la comédie, et acquit la plus grande réputation ; il renonça au théâtre à l'âge de 50 ans, et m. à Paris en 1784. On lui attribue quelq. pièces de société, un peu graveleuses, mais spirituelles et plaisantes. Quelques-unes sont insérées dans le *Théâtre de campagne*, ou *Recueil des parades les plus amusantes*, Paris, 1758, in-8, réimpr. plus. fois, et dont on croit que Grandval fils a été l'édit. — Grandval (Nicolas Racot de), père de Charles-François, né à Paris en 1676, fut attaché dans sa jeunesse à une troupe de comédiens ambulans : de retour dans la capitale, il obtint l'emploi d'organiste d'une paroisse, et m. en 1753. Il est auteur d'un poème intit. : *Cartouche*, ou *le Vice puni*, suivi d'un petit Dictionnaire d'argot, c'est-à-dire du langage que les gueux et les filous parlent entre eux (Paris), 1725, in-8 ; d'un *Essai sur le bon goût en musique*, 1732, in-12, et de quelq. pièces de théâtre, représentées en province. — Grandval (N... de), conseiller au conseil supérieur d'Artois, né au commencement du 18e S., est aut. d'un mém. intit. : *Reflexions sur l'usage des machines dans les poèmes dont les héros sont chrétiens*, inséré dans le premier recueil de l'acad. de Montauban, et dont l'avocat Lacombe a emprunté plus. idées pour son *Spectateur des beaux-arts*, 1757, in-12.

GRANDVOINET DE VERRIÈRE (N.), est aut. de l'ouvr. suiv. : *Mem. et Avent. de M. D****, Paris, 1735 ; on lui doit encore deux opéras comiques et d'autres ouvrages restés MSs.

GRANELLI (Charles), jésuite, antiq. italien, né au commencement du 18e S., enseigna les belles-

ëttres dans plus. colléges de son ordre, fut confesseur de l'impératrice d'Autriche (Guillelmine-Amélie), et m. à Vienne vers 1740. Il s'était livré à les recherches numismatiques, et rassembla un gr. nomb. de médailles, la plupart inconnues aux antiq. On a de lui : *Appendicula ad nummos coloniarum per A.° Vaillantium editos*, etc.; *Appendicula ad nummos Augustorum et Cæsarum ab urbibus græcè loquentibus cusos*, etc.; *Topographia Germaniæ austriacæ*, dont l'édit. la plus complète est celle de Vienne, 1759.

GRANELLI (JEAN), jés. ital., né à Gênes en 1703, professa d'abord les belles-lettres à l'université de Padoue de la manière la plus brillante; il parut ensuite avec éclat dans les principales chaires d'Italie, fut appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, qui voulait faire revivre dans sa capitale l'usage des sermons italiens, et termina sa carrière en 1770 à Modène. On a de lui : *Lezioni morali, istoriche, critiche e cronologiche sul Genesi, sull' Esodo, de' Numeri, del Deuteronomio, di Giosuè, de' Giudici, de' Re*, Parme, 1766, Modène, 1768 et 1770, avec des Comment. qui font de ce livre un cours complet sur l'Ecriture sainte, et l'éloge de l'aut. par Bettinelli; *Carême et panégyriques*, en italien, Modène, 1771; *Discours et poésies*, ibid., 1722, in-4.

GRANET (FRANÇOIS), littérat., né à Brignolles en 1692, m. à Paris en 1741, avait embrassé l'état ecclésiastique, mais fut réduit à travailler pour les libraires. On a de lui : *le Spectateur inconnu*, Paris, 1724, in-12; la trad. de l'*Essai sur les guerres civiles de France*, composé en anglais par Voltaire, La Haye, 1729, in-8; *Réflexions sur les ouvr. de littérat.*, ib., 1736-1740, 12 v. in-12; *la Chronologie des anciens royaumes*, corrigée, trad. de Newton, ibid., 1728, in-4; *Recueil de dissertat. sur plus. tragéd. de Corneille et de Racine*, etc., ib., 1740, 2 vol. in-12. On doit aussi à l'abbé Granet plus. édit. d'ouvr. modernes avec des préfaces. Il a travaillé aux *Nouvelles littéraires*, et à la *Biblioth. française* qu'on imprimait en Hollande. On trouvera de plus grands détails sur cet écrivain dans les *Observat. sur les écrits modernes*, tome, 24, et dans les *Mém. de Trévoux*, mai 1747. Son *Eloge* a été publ. en latin par Ch.-Fr. Garnier, in 12. — GRANET (Jean-Joseph), qu'il ne faut pas confondre avec le précéd., né à Aix en 1685, m. à Paris en 1759, avoc. aux conseils et censeur royal, est aut. de l'*Hist. de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1736 et 1756, in-fol. — Un autre GRANET (Pierre), avoc. à Grenoble, a publ. : *Stylus regius Galliarum juridicus, olim Salucianis præscriptus*, Bourg, 1630, in-4.

GRANET (FRANÇOIS-OMER), conventionnel, né à Marseille en 1755, exerçait la profession de marchand dans cette ville à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes avec exaltation. Après avoir figuré au nombre des prévenus dans l'enquête qui fut dirigée contre les auteurs des premiers désordres de Marseille, il devint successiv. administ. des Bouches-du-Rhône, député à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Nommé membre du comité de salut public avec Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois, il quitta ce poste pour revenir au sommet de la Montagne, et se fit remarquer parmi les plus tenaces suppôts du système démagogique, par la violence de ses motions et le cynisme de sa personne : sous le gouvernem. impér. il fut nommé maire de Marseille; et on lui doit du moins la justice de dire qu'il remplit ces dernières fonctions avec probité; il rendit même à plusieurs émigrés d'assez importans services, en retour desquels ses obligés eussent dû songer, en 1815, à défendre sa maison et ses biens contre la populace qui s'était soulevée pour eux. Atteint par la loi du 12 janvier 1816, Granet se réfugia à Bruxelles, et après deux ans d'exil il obtint l'autorisation de rentrer dans sa patrie, où il m. en 1821 d'une apoplexie foudroyante. On ne connaît de Granet qu'un seul écrit imprimé; c'est un *Rapport et projet de décret sur les consulats de France en pays étranger, présenté au nom du comité de marine*, Paris, 1792, in-8.

GRANGE. V. LAGRANGE.

GRANGENEUVE (JACQ.-ANT.), avoc. à Bordeaux, sa ville natale, y devint procureur de la commune à l'époque de la révolution; en 1791 il fut nommé député de la Gironde à l'assemblée législative, y eut une part active à la plupart des discussions, et se prononça contre les abus avec une chaleur qui lui attira d'abord, parmi ses adversaires, les reproches d'exagération. Porté à la convention nationale en sept. 1792, il déclara dans le procès du roi ne pouvoir réunir dans sa personne les fonctions d'accusateur, de témoin et de juge, et vota la détention comme mesure provisoire. Grangeneuve fut enveloppé dans la proscription du 31 mai 1793; arrêté à Bordeaux, il y fut livré à une commission milit. qui l'envoya à l'échafaud le 21 décembre suiv. : il avait alors 43 ans. Madame Roland, dans ses *Mém.*, le met au nombre des députés que Chabot avait déterminés à se faire assassiner dans le but d'enflammer l'enthousiasme populaire en faveur de la liberté. — Le frère puîné de Grangeneuve, traduit à la même commission comme partageant ses principes, fut condamné à m. le même jour, et subit sa sentence avec autant de courage et de fermeté.

GRANGER (TOURTECHOT), voyageur français, né à Dijon, exerça la chirurgie dans plus. villes du royaume, notamment à Marseille et à Toulon pendant la peste de 1721. Il fut ensuite appelé à Tunis par les religieux trinitaires espagnols qui lui offrirent la place de chirurgien major de leur hôpital. Revenu en France dans l'espoir d'être nommé chirurgien-major d'un régiment, et trompé dans son attente, Granger accompagna le consul français au Kaire, visita Candie, Chypre, la Caramanie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il mourut dans cette dernière contrée à deux journées de Bassora, en 1734, laissant un journal de ses observations, d'après lequel on a publ. l'ouvr. suivant : *Relation du voyage fait en Egypte par le sieur Granger en 1730*, etc., Paris, 1745, in-12.

GRANGER ou GRAINGER (JACQUES), méd. et poète écossais, né vers 1723 à Dunse, fut d'abord attaché en qualité de chirurgien à un régiment de l'armée anglaise sous le commandem. du comte de Stair, et se livra ensuite, mais avec peu de succès, à la pratique de son art à Londres : étant allé s'établir à l'île de St-Christophe, il y m. en 1767, après avoir publié les ouvr. suiv. : *Hist. febris anomalæ Batavæ annorum* 1746-1747-1748, etc., in-8; une *Ode sur la solitude*; une traduct. en vers des *Elégies de Tibulle*, 1758 ou 1759, avec le texte lat. et des notes savantes; un poème en 4 chants et en vers blancs, intit. : *la Canne à sucre*, 1764, in-4; et un *Essai sur les maladies les plus communes des Indes occidentales et sur les remèdes que produit cette contrée*, 1764, in-4.

GRANGER (JACQUES), biographe anglais du 18e S., vicaire de Shiplake dans le comté d'Oxford, m. en 1776 d'une attaque d'apoplexie dont il fut frappé au moment où il administrait la communion dans son église, est aut. d'un ouvr. très-estimé publ. sous le titre suiv. : *Hist. biographique d'Angleterre, depuis Egbert-le-Grand jusqu'à la révolution*, 1769, 4 vol. in-4, 1775, 4 vol. in-8, et 1804, 4 vol. La continuation de cette biogr., faite par M. Mark-Noble, sur les matériaux de Granger, a été mise au jour à Londres, 1809, 3 vol. in-8; on a aussi publ. des *Lettres* du même aut. avec plus. littérateurs de son temps.

GRANGES. V. DESGRANGES.

GRANGIER (Balthazar), aumônier du roi, chan. de N.-D. de Paris et conseiller d'état dans le 16e S., a donné, sous le titre de *la Comédie du Dante de l'Enfer, du purgatoire et du paradis, mise en rime franç. et commentée* (Paris, 1596, 3 v. in-12), la prem. trad. franç. de la *Divina Commedia* qui ait paru en France. On connaît encore de lui une trad. des *Césars*, de Julien, Paris, 1580, in-8.

GRANGIER (Jean), recteur de l'université de Paris, né à Châlons-sur-Marne vers 1576, fut successivement professeur de rhétoriq. et principal de plus. collèges de la capitale, profess. d'éloq. latine au collége de France, et m. en 1643. On a de lui plus. ouvr. dont on trouvera la liste dans le *Mém. histor. et littéraire du collége royal de France* par l'abbé Goujet, tome 2, et dans la *Biblioth. histor. de la France*. Les plus remarq. de ces écrits sont : *de Franciâ ab Henrici IV interitu vindicatâ exercitatio scholastica*, en vers et en prose, Paris, 1611, in-8; *de Loco ubi victus Attila fuit olim, dissertatio*, 1641, in-8.

GRANGIER (Pierre-Joseph), ancien avocat, puis subdélégué de l'intendance de Berry, né à Sancerre en 1758, m. à Bourges en 1821, conseiller de préfecture, etc., etc., avait été nommé député du tiers-état de sa province aux états-généraux en 1789; il siégea dans l'assemblée constituante avec la minorité, et en signa les protestations collectives. Le 14 sept. 1791, jour de l'acceptation de la constitution par Louis XVI, il publia un écrit dans lequel il faisait de cet acte la critique la plus sévère, et cessa dès-lors de prendre part aux affaires pub. jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut élu membre de l'administrat. départem. du Cher, puis député de ce départem. au conseil des cinq-cents. P.-J. Grangier obtint depuis la restaurat., entre autres faveurs, des lettres de noblesse, et la croix de la Légion-d'Honneur, qui lui fut donnée par Mgr le duc d'Angoulême à son passage à Bourges en 1815.

GRANIQUE, en lat. *Granicus*, rivière de Bithynie, est fameuse dans l'histoire par la victoire éclatante qui fut remportée sur ses bords, l'an 334 de J.-C., par Alexandre, qui, à la tête de 30,000 soldats, y défit l'armée de Darius forte de 60,000 hommes.

GRANJON (Robert), habile fondeur et graveur de caractères du 16e S., exerça d'abord son talent à Paris, où son père était imprimeur; il se rendit ensuite à Lyon, y grava des poinçons pour l'impression de la musique, passa de là en Italie, s'y appliqua à la gravure des caractères orientaux, travailla à Rome et à Florence, puis revint à Paris où il s'attacha surtout à perfectionner les caractères grecs. Son alphabet, ainsi que ceux de Garamond (*v.* ce nom) peuvent soutenir le parallèle avec ce qu'on a fait de plus beau depuis en ce genre. Granjon avait pour marque un marais dans lequel croissaient de grands joncs.

GRANT (Charles), memb. de la chambre des communes et présid. du conseil de la compagnie des Indes orientales, né en Ecosse l'an 1746, fut nommé par lord Cornwallis président de la division du commerce à Calcutta en 1787. Après un séjour de plus de 20 ans dans les Indes, Grant fut ramené en Angleterre en 1790 par la mauvaise santé de sa femme et de ses enfans, et quatre ans après il devint l'un des directeurs de la compagnie, dans le sein de laquelle il remplit pendant près de 6 ans les fonctions de vice-présid. et de président. Il siégea à la chambre des communes de 1802 à 1819, et m. à Londres en 1823. Grant était membre de toutes les sociétés philanthropiques pour la liberté des noirs, la propagation de la religion chrétienne dans les Indes, la distribut. de la Bible aux pauvres, et il fonda de ses propres deniers plus de 150 écoles primaires dans les montagnes de l'Ecosse. Son *Eloge funèbre* a été prononcé par le pasteur Daniel Wilson. On n'a de Grant qu'un seul ouv. intit. : *Observat. on the state of society amoneg the Asiatic subjects of Great Britain*, comp. en 1792, et imp. en 1797, aux frais et pour l'usage de la chambre des communes.

GRANT. V. Graunt.

GRANUCCI (Nicolas), littérateur, né à Lucques en 1530, est auteur de l'*Eremita, la carcere e il diporto*, etc., 1569, in-8; *la Piacevol notte e il lieto giorno*, etc., Venise, 1574, in-8; une trad. en prose de *la Theséide* de Boccace, Lucques, 1579, in-8. On lui doit aussi une édition de *l'Urbano* de Boccace, Lucques, 1562, in-8.

GRANVELLE (Nicolas PERRENOT de), chancelier de l'empereur Charles-Quint, né en 1486 à Ornans en Bourgogne, exerça d'abord les fonctions d'avocat au bailliage d'Ornans, puis fut nommé successivement conseiller au parlement de Dôle, maître des requêtes de l'hôtel de l'empereur, député à la conférence de Calais en 1521, et enfin chancelier en 1530. Ayant mérité la confiance du souverain par son zèle et sa connaissance profonde des affaires, il fut chargé de présider les diètes de Worms et de Ratisbonne en 1540, et travaillait à étouffer les troubles religieux de l'Allemagne, lorsqu'il m. à Augsbourg en 1550. On trouvera de plus amples détails sur la vie de cet homme d'état dans les *Mem. de Granvelle* par D. Levesque, tom. 1er. — Granvelle (Antoine Perrenot de), cardinal, fils du précédent, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, l'un des plus habiles politiques du 16e S., né à Ornans en 1517, fut nommé évêque d'Arras à 23 ans, et accompagna son père aux diètes de Worms et de Ratisbonne, ainsi qu'au concile de Trente (1545). A 32 ans il succéda à son père dans la charge de conseiller d'état, et reçut les sceaux de l'empire. Les actes les plus importans de son administration sont les conclusions du traité de Passau et de celui de Cateau-Cambresis en 1559. Après avoir régi les Pays-Bas sous les ordres de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, il négocia en 1570 un traité avec le pape et les Vénitiens contre les Turks, et par là il empêcha ceux ci d'envahir le roy. de Naples. Ce prélat, qui avait justifié par son zèle ardent contre les religionnaires la haute faveur dont il jouit auprès de Philippe II, mourut à Madrid en 1593. Ce fut lui qui négocia le mariage de l'infante Catherine avec le duc de Savoie, alliance qui enleva aux Français tout espoir de conquérir le Milanez. Ses *Lettres et Memoires* ont été recueillis par l'abbé Boisot en 35 vol. in-fol. : dom Berthod en a donné une *analyse* en 2 vol. in-4.

GRANVILLE (George), vicomte Lansdowne, poète et homme d'état, né en 1667, mort en 1735, s'était fait remarquer dès l'âge de 13 ans par une pièce de vers en l'honneur de la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre. Deux fois élu député à la chambre des communes, il fut chargé en 1710 des fonctions de secrétaire d'état de la guerre, puis élevé successivement au rang de pair de la Grande-Bretagne, de membre du conseil privé, et enfin nommé trésorier de la maison de la reine. Disgracié à l'avènem. au trône de George Ier, il se vit accusé d'avoir voulu favoriser une descente du prétendant en Angleterre, et subit une année de détention à la Tour de Londres en 1715. En 1722, il passa en France, y demeura plus. années uniquement occupé du soin de réviser ses ouvrages; et, de retour dans sa patrie, il en donna une édition complète, 1732, 2 vol. in-4.

GRAPALDI (François-Marius), savant italien, né à Parme vers 1465, fut nommé secrét. de l'amb. que les Parmesans envoyèrent au pape Jules II en 1512, reçut le titre de chevalier, et m. en 1515. On a de lui : *de Partibus ædium, dictionar. longè lepidissimus nec minus fructuosus*, impr. pour la prem. fois à Parme en 1494, in-4, et qui a eu plus. édit.; des *notes* sur les comédies de Plaute, insérées dans l'édit. de Venise, 1528, in-fol., etc., etc.

GRAPHÆUS (Corneille SCHRYVER, en lat.

Scribonius ou), poète et littérateur, né en 1482 à Alost en Flandre, m. en 1558, greffier de la ville d'Anvers, a laissé : *Sacror. bucolicor. eclogæ III*, Anvers, 1536, in-8, *Conjugandi et declinandi regulæ*, ibid., 1529, in-8; *Flosculi ex Terentii comœdiis*, Paris, 1633, in-12; une trad. latine abrégée de l'*Hist. des peuples septentrion.* d'Olaus Magnus, Anvers, 1562, in-12. On suppose que ce Graphæus est le même que *Cyprien-Corneille Graphæus* dont on a un recueil de poèmes (*poemata*), et une *vie* de St Guillaume, aussi en vers latins, impr. à Paris dans le 16e S.—Alexandre GRAPHÆUS, fils de Corneille, et son successeur dans la place de greffier d'Anvers, a égalem. laissé des poésies lat., éparses dans divers rec., notamm. dans le *Theatrum urbium* de George Bruyn.

GRAPIUS (ZACHARIE), célèbre philologue allemand, né en 1671 à Rostock, mort dans cette ville en 1713, pasteur de l'église de St-Jacques, a laissé entre autres ouvr., dont on trouvera le détail dans les *Acta erudit.* de Leipsig : *Hist. litter. Talmudis Babylonici et Hierosolymitani*, Rostock, 1696, in-4; *Hist. litter. Alcorani*, ib., 1701, in-4, etc.

GRAS (CLAUDE-LUPICIN), médecin et chirurg. français, né en 1738 à Moyrans en Franche-Comté, m. en 1805 à Besançon, où il exerçait depuis un gr. nombre d'années les fonctions de chirurgien en chef de l'hosp. des enfans trouvés et de méd. des prisonn., a laissé en MS. un *Cours de chirurgie*, et un recueil d'*Observat. pratiq.* Son *Eloge*, par Bouchey, se trouve dans les *Mém. de la société d'agricult. du departem. du Doubs*, tome 6. — V. LEGRAS.

GRASLIN (JEAN-JOSEPH-LOUIS), administrat. et financier, né à Tours en 1727, m. en 1790 à Nantes, où il avait rempli pend. 33 ans les fonctions de recev. gén. des fermes, est aut. d'un écrit int. : *Essai analyt. sur la richesse et l'impôt*, Londres, 1767, in-8. C'est à son zèle ingénieux et infatigable que les habitans de Nantes doivent l'érection du quartier neuf, qui aujourd'hui est le plus beau de cette ville.

GRASSE (FRANÇOIS-JOSEPH-PAUL, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieuten.-gén. des armées navales, né en 1723, mort à Paris en 1788, avait passé successiv. par tous les grades de la marine; et, depuis 1779 jusqu'en 1782, il se distingua dans la plupart des affaires importantes. Fait prisonnier en 1782 par l'amiral Rodney après un combat très-vif et très-sanglant dans lequel il perdit la moitié de son équipage, il fut si maltraité que son vaisseau coula avant d'arriver en Angleterre. Le comte de Grasse, rendu à la liberté, publia à ce sujet un *Mémoire* justificatif.

GRASSEK (GEORGE), en latin *Grasseccius*, méd. à Strasbourg dans les 16e et 17e S., est aut. d'ouvr. oubliés aujourd'hui, et parmi lesquels on cite celui qui a pour titre : *Oratio de dicto vulgari; Medicè vivere est pessimè vivere*, Strasbourg, 1611, in-8.

GRASSER (JEAN-JACQUES), ministre de l'évangile, né en 1579 à Bâle, m. dans cette ville en 1627, avait été choisi pour historiogr. par le roi de Suède Gustave-Adolphe. On a de lui, outre différens ouvrages écrits en allem., *Itinerarium hist.-politiq.*, Bâle, 1624, in-8, etc.

GRASSET DE SAINT-SAUVEUR (JACQUES), littérateur, né en 1757 à Montréal, ville du Canada, fit ses études à Paris, embrassa la carrière diplomatique, fut pendant long-temps vice-consul de France en Hongrie et dans le Levant, et m. à Paris en 1810. Il a publ. les ouvr. suiv. : *Costumes civils actuels de tous les peuples connus* (en société avec Sylvain Maréchal), 1784 et années suiv., 4 vol. petit in-4, ornés de 305 pl. : il y a aussi une édit. in-8; *Tableaux de la fable représentés par fig., et accompagnés d'explic.*, 1785, in-4; *Tabl. cosmogr. de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, 1787, in-4; *l'Antique Rome*, ou *Descript. histor. et pittoresque*, etc., 1795, in-4, en 50 tabl.; *Encyclop. des voyages*, 1795-96, 5 vol. in-4, avec 432 pl.; *les Amours du fameux comte de Bonneval*, etc., 1796, in-18; *le Serail*, ou *Hist. des intrigues secrètes et amoureuses du grand seigneur*, 1796, 2 vol. in-12; *Fastes du peuple franç.*, etc., 1796, in-4; *Waréjulio et Zelmire*, roman trad. de l'anglais, 1796, in-12; *Costumes des représentans du peuple*, etc., 1769, in-8; *les Trois manuels*, ouvrage moral, écrit dans le goût d'Epictète, etc., 1796, in-18; *Esprit des ana*, etc., 1801, 2 vol. in-12; *Voyages pittoresq. dans les quatre parties du monde*, 1806, in-4; *Muséum de la jeunesse*, etc., 1812, in-4, en 24 livrais., ouvr. posthume dont l'aut. n'avait publ. que six livr.; les suiv. l'ont été par M. Babié; *Archives de l'honneur*, ou *Notice sur la vie milit. des généraux*, etc., 1805, 4 v. in-8. Grasset a encore publié, avec M. J. Roques : *Plantes usuelles, indigènes et exotiques*, 1807, 2 vol. in-4.

GRASSETTI (JACOB), jésuite italien, né à Modène vers 1567, m. à Rimini en 1657, a donné en italien une *Vie du B. Louis de Gonzague*, une autre *Vie de Ste Catherine de Bologne*, et une trad. des *Exercices spirituels* du P. Villacastin. Ces différens ouvr. ont été impr. de 1608 à 1636.—Hippolyte GRASSETTI, autre jésuite modénois, mort à Plaisance en 1663, a laissé, entre autres écrits : *Anatome necis proditoria*, Lyon, 1660, in-fol.

GRASSI (ACHILLE de), savant canoniste, né à Bologne en 1463, reçut le chapeau de cardinal l'an 1511, en récompense des services qu'il avait rendus au pape Jules II dans diverses négociat. en France et en Allemagne, fut élevé à l'évêché de Cività di Castello qu'il permuta contre celui de Bologne, et m. à Rome en 1523 avec le titre de trésorier du conclave de Léon X. On a de lui en MS. un *Recueil des décisions de la cour de rote.*—GRASSI (Achille de), son neveu, fils d'un sénateur de Bologne, nommé évêque de Montefiascone, puis auditeur de rote, fut envoyé auprès du roi de Naples pour engager ce prince à travailler avec le saint-siége au rétablissement de la paix en Italie, et m. à Rome en 1558. Il a augmenté le *Recueil des décisions* que lui avait laissé son oncle.—GRASSI (César de), de la même famille que les précédens, chan. de Saint-Pierre de Bologne, puis protonotaire apostolique et auditeur de rote, m. à Rome en 1580, a recueilli également des décisions de la cour de rote : cette collection a été mise au jour à Rome, 1601, in-4. — GRASSI (Pâris de), évéq. de Pesaro, frère du cardin. Achille, né à Bologne dans le 15e S., m. à Rome en 1528 après avoir rempli les fonctions de maître des cérémonies et de prélat du palais sous les pontificats de Pie II, de Jules II et de Léon X, a laissé, entre autres ouvr., un *Journal* MS. de tout ce qui s'est passé à la cour de Rome depuis 1504 jusqu'à la m. de Léon X; on en trouve des fragmens impr. dans les *Annales eccl.*, d'Oderic Rainaldi.

GRASSI (HORACE), jésuite, mathématicien, né à Savone en 1582, m. à Rome en 1654, est moins connu par le mérite de ses product. scientifiq. que par sa dispute avec le célèbre Galilée. Il professa les mathématiques à Gênes et à Rome, et fut recteur du collége de Savone. On a de lui, entre autres écrits anon. ou pseudon. : *Dissert. optica de iride*, Rome, 1618, in-4; *Dissert. astron. de tribus cometis anni* 1618, Rome, 1619, Bologne, 1655, in-4; *Libra astronom. et philos. quâ Galilæi opiniones de cometis refutantur* (sous le nom de Lotario Sarsi), Parme, 1629, in-4, ouvr. auquel Galilée répondit par son *Saggiatore;* et, sous le même pseud., *Ratio ponderum lib. et simbellæ in quâ quid è Galilæi simbellatore de cometis statuendum sit proponitur*, Paris, 1626, Naples, 1627 et 1629, in-4. Grassi a laissé en outre des *Disc.* lat., Rome, 1641, in-12.

GRASSI (CANDIDE-FRÉDÉRIC-ANTOINE de), médecin, né à Dresde en 1753, m. en 1815, a publ. : *Manuel des vaccinat.*, ou *Notice sur la vaccine*, etc., 1804; 2e édit. précédée d'une *Notice biogr.*

sur l'auteur par M. J.-B. de Saincric, Bordeaux, 1817, in-8. Il a laissé divers MSs. parmi lesquels on remarque un *Traité de la matière médicale*, et *Topographie médicale de Bordeaux*.

GRASWINCKEL (Théodore), jurisconsulte et publiciste hollandais, né en 1600 à Deft, m. à Malines en 1666, après avoir rempli, entre autres fonctions, celles de secrétaire de la chambre mi-partie des états-généraux, a laissé plus. dissertat. sur des questions de droit et div écrits polémiq., parmi lesquels nous citerons : *Strict. ad censuram J. à Felden in libros Grotii de jure belli et pacis*, Amsterd., 1654, in-4; *Dissert. de præludiis justitiæ et juris, adversùs Francisc. Rebellum*, Dordrecht, 1660. On a encore de lui : *Psalmi Davidis paraph. heroïcâ versi*, La Haye, 1643, in-4; *Thomæ à Kempis de Imitatione Christi lib. III, latino carmine expressi*, Rotterdam, 1661, in-8; *Comment. ad Sallustii Catilinam*, Leyde, 1642, in-16; *Princeps Pacis*, La Haye, 1655, in-4; *Dissert. apologetica adversùs Sam. Marestum*, etc., etc.

GRATAROLI (Guillaume), un des plus célèbres médec. du 16e S., né à Bergame en 1516, étudia à l'université de Padoue, et quitta l'Italie à l'époque où des querelles relig. et la guerre occasionée par la ligue de Cambrai déchiraient cette contrée; il se rendit en Suisse, professa la médecine à Marpourg et à Bâle, acquit la réputation d'un habile praticien, et m. dans cette dernière ville en 1568. Le catalogue de ses ouvrages, donné par Niceron, tome 31, est moins exact que celui qui se trouve à la suite de la notice biographique *Della vita e delli scritti di Gulielmo Grataroli*, par le comte Jean-Baptiste Gallizioli, Bergame, 1788, in-8. Nous citerons comme un des meilleurs ouvr. de ce médecin : *de Medicinæ et rei herbariæ origine, progressu et utilitate*, Strasbourg, 1564, in-8; il a publ. : *Opuscula Grataroli, ab ipso auctore denuò correcta*, Lyon, 1558, in-16. Ses *Discours notables sur les moyens pour conserver et augmenter la mémoire*, ont été trad. par Et. Coppé, Lyon, 1586, in-12. — Grataroli (Bongianni), contemporain et parent du précéd., a écrit une description topographique des envir. de Salo sur le lac de Guarda. On a aussi de lui 3 traged., dont l'une, *Polyxène*, impr. à Brescia en 1728, est citée dans le *Teatro italiano* de Maffey.

GRATEL. V. Dubouchage.

GRATIANI. V. Graziani.

GRATIEN, *Gratianus* (Flavius), empereur romain d'Occident, né dans la Pannonie en 359, reçut le titre d'auguste à l'âge de huit ans, et en 367 partagea le souverain pouvoir avec le jeune Valentinien, son frère, que les chefs de l'armée avaient fait proclamer empereur immédiatem. après la mort de Valentinien Ier, père de ces deux princes. Une horde d'Allemands ayant envahi la Gaule, Gratien les dispersa complètement, puis il alla venger en Orient la défaite récente que les Goths avaient fait essuyer à l'armée romaine, ainsi que la mort de l'emper. Valens, dont il conféra le sceptre à Théodose, son principal lieutenant dans cette glorieuse expédition, et à qui, par cette faveur méritée, il espérait faire oublier le supplice injuste de son père, exécuté à Carthage sur de fausses accusations. Affermi sur le trône par les armes, Gratien tourna toute son activité vers les restes du paganisme; mais la rigueur de ses mesures contre l'idolâtrie lui aliéna l'affection des peuples, qui l'abandonnèrent aussitôt que le tyran Maxime eut été proclamé dans la Grande-Bretagne; il fut assassiné à Lyon en 383, par Andragathe, l'un des lieuten. de Maxime.—Un autre Gratien, tiré des derniers rangs de l'armée et revêtu de la pourpre impér. en 407 par les légions de la Grande-Bretagne révoltées contre Honorius, fut massacré quatre mois après par ceux même qui l'avaient élu, et eut Constantin pour successeur.

GRATIEN, *Gratianus*, célèbre canoniste, né à Chiusi, petite ville de Toscane, embrassa la vie religieuse dans le monastère de St-Félix et de Saint-Nabor à Bologne, et y m. vers le milieu du 12e S. Il est connu comme auteur d'une compilation des textes de l'Ecriture sainte, des canons des apôtres, des canons des conciles, des décrétales des papes, des extraits des SS. PP., des livres pontificaux, des décrétales, etc., etc., dans laquelle il s'attache à concilier les canons qui se contredisent. Cette collection parut en 1151, sous le titre de *Decret*; la prem. édit. avec date est de Strasb., 1471, in-fol.: Antoine-Augustin, archev. de Tarragone, a publ. un liv. *de Emendatione Gratiani*.

GRATIEN (Jean-Baptiste-Guillaume), lazariste et év. constitut., né en 1747 à Crescentino en Piémont, était supér. du séminaire de Chartres au moment de la révolution. Elu en 1792 au siége métropolitain de Rouen, en remplacement de M. Charrier de La Roche démissionn., il siégea en 1797 à l'assemblée des év. constitut., et après avoir couru les plus grands dangers pendant la terreur, il mourut en 1799 à Rouen. On a de lui : *Traité ecclésiastique sur les contrats usuraires*, en latin, Chartres, 1790; *Exposit. de ses sentim. sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte, et recueil d'autorités et de réflexions qui la favorisent*, 1791, in-8; *Instruct. pastorale sur la continence des ministres de la religion*, 1792, in-8; *Contraste de la réformat. anglicane par Henri VIII, et de la réformat. gallicane par l'assemblée constituante*, 1792, in-8; *Lettre théologiq. sur l'approbat. des confesseurs*, Chartres et Paris, 1791, in-8; *la Vérité de la religion chrét. démontrée par les miracles de Jésus-Christ*, Rouen, 1795, in-8.

GRATIUS, poète latin, surnommé *Faliscus*, de Falèries, lieu de sa naissance, fut contemporain et ami d'Ovide, qui le cite avec éloge. Son poème sur la chasse avec les chiens, intit. *Cynegeticon*, long-temps perdu pour les lettres, et retrouvé, dit-on, vers 1503, par Sannazar, dans une bibliothèque de France, fut impr. pour la prem. fois à Bologne, 1504, in-fol.; il a été souvent réimpr., et presque toujours avec celui de Némésien sur le même sujet: on estime surtout les éditions de P. Burmann, Leyde, dans ses *Poetæ latini minores*, in-4, 1728, et de Wernsdorf, tome 1er de sa réimpr. singulièrement améliorée du travail de Burmann, sur les poètes latins du second ordre.

GRATIUS ou GRAES (Ortwinus), théologien, né au 15e S. à Holtwick dans le diocèse de Munster, m. en 1541 à Cologne, où il professait depuis l'an 1509, a rendu son nom célèbre par le zèle avec lequel il prit la défense de la religion contre les novateurs. On a de lui : *Orationes quodlibeticæ*, Cologne, 1508, in-4; *Fasciculus rerum expetendar. ac fugiendarum*, ib., Cologne, 1535, in-fol., rec. de pièces relatives au concile de Bâle; *Gemma prænosticat.*, ibid., 1577, in-4, et quelques opuscules théologiques dont le P. Hartzheim a donné la liste dans sa *Bibl. coloniensis*.

GRATTAN (Henri), célèbre orateur irlandais, né vers 1750 à Dublin, suivit d'abord le barreau dans cette ville, et n'y était guère connu que de ses amis lorsque 1775 il fut, par la faveur de lord Charlemont, élu représentant du bourg de ce nom au parlement d'Irlande. Son début dans la carrière politique justifia les espérances de ceux qui lui en avaient ouvert l'entrée; et bientôt le barreau de Dublin et le parlem. irland. se réunirent pour voter des récompenses au jeune et brillant orateur, au citoyen fidèle qui avait fait révoquer le statut de la sixième année de George Ier, par suite duquel l'Irlande allait perdre son indépendance et ses droits. A la tête du club whig, Grattan prit la résolut. avec tous ses compatriotes et ses collègues de n'accepter aucune fonction administrative jusqu'à ce qu'un *bill* eût dé-

[déc]laré les officiers de la couronne responsables de [l]eurs actes, et les employés des finances déchus du [d]roit de vote aux élections. Ses attaques contre les [d]îmes, ses réclamations pour la liberté des cathol., [s]a modération à la veille de la guerre civile, ses [e]fforts pour réconcilier les deux partis qui s'égorgeaient, enfin sa retraite du parlement pour rester [é]tranger aux horreurs qu'il n'avait pu prévenir, [c]onstatent à la fois la pureté de ses vues et l'indé[p]endance de sa conduite. Il reparut à la trib. pour [c]ombattre violemment, mais en vain, le projet de [P]itt, si fatal aux intérêts de l'Irlande : son discours, [c]élèbre dans les fastes parlementaires, lui valut les [h]onneurs de l'ovation à l'issue de la séance, et une [i]nsulte de M. Corry qui fut effacée par un duel. En [1]815 Grattan, qui vota avec le parti ministériel pour [l]a guerre, perdit sa popularité : jamais il ne l'a re[g]agnée, quoique dans les discussions sur l'*income-[t]ax* et sur la suspension de l'*habeas corpus* il se soit [p]lacé de nouveau dans les rangs de l'opposition. [G]rattan mourut à Londres le 14 mai 1820. Orateur [p]arfois un peu prolixe ou froid dans le début de ses [i]mprovisations, il s'animait par degrés, et alors des [p]aroles énergiq., des idées profondes remplaçaient [c]es formes parlementaires qu'il maniait avec tant [d']art. Ses discours politiques ont été recueillis en [u]n vol. in-8 : ils avaient été imp. separ. de 1788 à [1]812, même format. M. T. Barnes a très-ingénieu[s]ement qualifié les talens et le mérite de ce coura[g]eux avocat de l'émancipation des cathol. d'Irlande [d]ans son ouv. intit. : *Parliamentaries portraits*, [e]tc., Londres, 1815, in-8, dont il existe une trad. [f]rançaise par M. Ch. Malo, Paris, 1820, 1 v. in-8.

GRAU (Chrétien-Théoph.), philologue allem., [n]é à Allendorf dans la Hesse en 1656, d'abord [p]rof. de théol. et ministre de l'Evangile dans l'église [d]es réformés à Herborn, puis pasteur à Bessa en [H]esse, où il mourut en 1715, a pub. : *Demonstratio [p]aradoxa de nostræ linguæ vernaculæ in docendis [d]iscendisque artibus..... possibili usu doctiore et [p]ubl.*, Herborn, 1692, in-4. — Grau (Jean-David), [m]éd. allem., né à Volkstaedt, près de Rudolstadt, [e]n 1729, profess. de sciences médicales à Iéna, puis [à] Gottingue, où il mourut en 1768, a pub. un grand [n]ombre de *Dissert.* sav. dont on trouvera le détail [d]ans l'*Hist. litt. de Gottingue* par Pütter. Nous ci[t]erons entre autres les suiv. : *de Plethora causis et [e]ffectibus*, Iéna, 1756, in-4; *de Iconogr. pathol.*, [i]bid., 1760, in-4; *Elemens de l'art des accouche[m]ens*, ibid., 1761, in-8. — Grau (Abrah.), math. [h]ollandais, né à Wanswerd dans la Frise en 1632, [m]. en 1683 à Franeker, où il avait professé succ. [l]es mathém. et la philos., est aut. d'une *Hist. de la [p]hilos.* en lat., Franeker, 1674, d'une *Algèbre*, id., [e]t d'un *Tr. élément. d'arithmet.* en hollandais.

GRAUMANN (Jean-Phil.), conseiller privé des [f]inances et des domaines du royaume de Prusse et [d]irect.-gén. de la monnaie de Berlin sous le règne [d]e Frédéric II, né en Prusse vers 1710, m. en 1762, [f]ut le réformateur du système monétaire en Alle[m]agne. Il a pub. sur le commerce et les monnaies [p]lus. ouv. all. parmi lesquels on distingue : *Lettre [c]oncernant le système de monnaies en usage en [A]llemagne*, etc., Berlin, 1749, in-4, tr. en franç., [i]bid., 1752, in-8; *le Flambeau du négociant*, etc., [i]bid., 1754, in-4; *Rec. de lettres sur la monnaie*, [e]tc.; ib., 1762, 2 vol. in-4; *Lettre sur la proport. [e]ntre l'or et l'argent, sur les monnaies de France*, [t]rad. sur l'orig. allem. de Graumann (par J.-B.-L. [B]eyerlé), Paris, 1788, in-8.

GRAUNT (Jean), marchand anglais, né dans le [H]ampshire en 1620, m. en 1674, a pub. en angl. : *[O]bservations naturelles et polit. sur les listes mor[t]uaires*, Londres, 1661, in-4 : cet écrit, qui fit [a]dmettre son auteur dans la soc. royale de Lond., [s]e trouve analysé dans le *Dictionn.* de Chaussepié.

GRAUNT ou GRANT (Edouard), maître d'école [a]ngl. du 16e S., mort en 1601, a pub., sous le titre suiv., *De vitâ et obitu Rogeri Aschami ac dictionis elegantiâ*, etc., in-8, Lond., 1577, un rec. des Lettres de Roger Ascham, auquel il a joint quelq. pièces de sa composition. Il a égalem. inséré des morc. de poésie lat. dans divers ouv. publ. de son temps.

GRAVANDER (Laurent-Frédéric), médecin et poète suédois, né à Sund en Westmanie l'an 1778, fut nommé en 1804 médecin du district de Fahlun en Dalécarlie, fit les plus gr. efforts pour la propagation de la vaccine, mérita du gouvernement une récompense de 3,000 fr. et une médaille d'encouragement, et mourut en 1815 emporté par une maladie épidémique qui ravageait le pays. Il a pub. des *Mém.* sur la vaccine et sur div. objets de police médicale, et a laissé plus. morceaux de poésie parmi lesquels on remarque la traduction de deux morceaux des *Métamorphoses* d'Ovide, une imitation de l'*Episode* de Virgile et de l'ode d'Horace sur le bonheur de la vie champêtre, un poëme d'Hercule, un autre intit. *la Source de la sagesse*, et d'autres pièces imp. dans le *Journal de la littér. et du théâtre* qui paraît à Stockholm.

GRAVE (Ch.-Jos. de), jurisc. flamand, né à Ursel vers le milieu du 18e S., s'établit à Gand, où il acquit une grande réputation, et devint conseiller au grand conseil de Flandre. Lors de la réunion de la Belgique à la France en 1795, Grave fut nommé par le département de l'Escaut député au conseil des anciens; mais il se retira des affaires publiques pour s'occuper de la rédaction d'un ouv. plein de recherches savantes, et qui ne parut qu'après sa m., arrivée en 1805. Cette product. a pour titre : *Républ. des Champs-Elysées*, ou *Monde ancien*, etc., Gand, 1806, 3 vol. in-8, avec une *Notice* sur l'auteur, etc., par G.-B. Liégeard. Le docteur Edouard Davies, dans ses *celtic Researches* (recherches celtiques), imp. à Londres en 1804, émet les mêmes opinions que Grave sur les Champs-Elysées, les Cimmériens, Orphée, la Galatée, etc.

GRAVE (N., vicomte de), capitaine de dragons, né à Narbonne dans le 18e S, a publ. sous le titre d'*Œuvres* deux tragédies et des poésies fugitives, 1777, in-12. L'une des tragédies intit. *Varon* avait été déjà imp. séparément en 1752, in-12.

GRAVE. V. Poncet de La Grave.

GRAVE (Pierre-Marie, marquis de), lieut.-gén. et pair de France, né en 1755 d'une famille ancienne du bas Languedoc, combattit dans sa jeunesse à Gibraltar, et en 1783 était devenu premier écuyer du duc de Chartres, actuellement duc d'Orléans. Le parti qu'il allait suivre dans l'orage polit. déjà imminent fut tracé dès lors par l'attachement qu'il avait voué au jeune prince, attachement que le temps et les malheurs n'ont jamais altéré. Appelé en 1792 à remplacer M. de Narbonne au ministère de la guerre, de Grave ne remplit que deux mois ces fonctions, auxquelles il était peu propre sans doute, mais dans le court exercice desquelles il ne laissa pas de témoigner au roi sa fidélité et son dévouement : ce qu'aucun parti n'a pu lui contester, c'est une probité intacte et les plus nobles qualités domestiques. Décrété d'accusation le 27 août 1792 sur un rapport de Cambon, il passa en Angleterre; et, après avoir traversé loin de toute intrigue l'époque la plus désastreuse de la révolution, il rentra en France en 1804, fut employé dans son grade de maréchal-de-camp jusqu'en 1814, comme comm. de l'île d'Oleron, et mourut au Palais-Royal en 1823, chev. d'honneur de la duchesse d'Orléans. Son *Eloge*, prononcé à la chambre des pairs par M. le comte de Ségur le 25 fév. 1823, se trouve dans le *Moniteur* du 8 mars de la même année, etc. On cite quelques comp. légères dues au marquis de Grave, et M. Barbier lui attribue les opusc. intit. : *Essai sur l'art de lire*, Twickenham, 1816, in-12, et *la Folle de St Joseph*, insérée dans les *Folies sentimentales*, 1787, 2 vol. in-12.

GRAVELOT (Hubert-François BOURGUI-

GNON), dessinateur, frère du célèbre géographe d'Anville, né à Paris en 1699, m. en 1773, avait suivi les leçons de Restout et de Boucher, et se livra exclusivement au dessin. S'étant rendu en Angleterre, où le manque d'artistes habiles lui donna une assez gr. vogue, il y séjourna 13 ans, puis revint en 1745 à Paris, où il composa successiv. les dessins des gravures pour l'édit. de Voltaire par Panckoucke, celle de Racine par Luneau de Boisjermain, celle de Corneille, etc., etc. On lui doit également la plupart des cartouches des cartes de d'Anville, qui lui a consacré une *Notice* dans le *Nécrologe* de 1774.

GRAVEROL (Franç.), avocat au présidial de Nîmes, né dans cette ville en 1644, allia la culture des lettres à celle de la jurisprudence, fut memb. de l'acad. de *Ricovrati* de Padoue, l'un des fondat. de celle de Nîmes, et mourut en 1694 après avoir pub. un gr. nomb. d'écrits, dont les plus remarq. sont : *Observ. sur les arrêts du parlement de Toulouse, rec. par La Roche-Flavin*, Toulouse, 1682; *Miles missicius*, Nîmes, 1674; *Mém. pour la vie de Tannegui Lefèvre*, 1686; plusieurs *Dissert.* sur des médailles et des monumens antiques; *Sorberiana, sive excerpta ex ore Samuelis Sorbière*, Toulouse, 1691, in-12; *Notice et abregé histor. des 22 villes, chefs de diocèse de la province de Languedoc*, ouv. posth. pub. par les soins de G.-L. Colomiès, Toulouse, 1696, in-fol. M. Barbier attribue à Graverol la trad. de la *Vie de frà Paolo* par le P. Fulgence, pub. à Leyde en 1661. — Graverol (Jean), frère du préc., ministre calviniste, né à Nîmes en 1647, exerça à Lyon, à Amsterdam et à Londres, fut lié avec Bayle, les deux Spon et autres sav. non moins célèbres, et mourut à Londres en 1718. On a de lui : *de Religionum conciliatoribus*, Lausanne, 1674, sous le nom de *Rolle Gravius* (anagramme de *Graverolius*); *L'Eglise protestante justifiée par l'Eglise romaine sur quelq. points de controverse*, Genève, 1682; *Instructions pour les Nicodémites*, Amsterdam, 1687, in-8; *de Juvenilibus Theodori Beze poematis epistola ad N. C.*, etc., Amst., 1683, in-12; *Moses vindicatus*, etc., ib., 1694, in-12 : écrit à l'occasion du système de Burnet sur la Génèse; *des Points fondamentaux de la relig. chrét.*, Amst., 1697; *Hist. abrégée de la ville de Nîmes*, etc., Londres, 1703, in-12; *Réflex. désintéressées sur certains prétendus inspirés... dans Londres*, ib., 1707; *Eloge de J. Spon*, ins. dans les *Nouvelles de la républ. des lettres*, fév. et juin 1696, mal à propos attribué à F. Spon. — Graverol (Henri-François de), de la famille des précéd., né à Bernis vers 1728, a pub. une *Dissert. sur l'origine de la loi Papia Poppea*, 1765, in-12.

GRAVES (Richard), écrivain anglais, curé de Claverton, près d'Oxford, pendant 30 ans, et chapelain de lady Chatam, né en 1715 à Mickleton dans le comté de Gloucester, mort en 1804, a laissé un grand nomb. d'ouv. parmi lesquels nous citerons : *Invitation à la race emplumée*, 1763, poème est.; *le Don Quichotte spirituel*, 1772, 3 vol. in-12; *Columelle*, ou *le Malheureux anachorète*, conte dialogué en 2 vol.; *Euphrosine*, recueil de poésies en 2 vol.; *le Fils du fermier*, conte moral en vers; *Récréations d'un vieillard*, ou *Amusemens solit.*, en prose et en vers, 1801, in-8; *L'invalide, avec les Moyens probables de jouir de la santé et d'une longue vie* par un nonagénaire, 1805, in-12.

GRAVESANDE (Guill.-Jacob S'), physicien, géomètre et philosophe hollandais, un des plus illustres disciples de la philosophie de Newton, prof. de mathém. et d'astron., de métaphys. et de morale à l'acad. de Leyde, membre de la société royale de Londres, né à Bois-le-Duc en 1688, m. en 1742, a la gloire d'avoir puissamment contribué aux progrès des sciences physiq. en développant les nouv. méthodes, en confirmant les nouvelles découvertes par ses appareils, ses machines, ses travaux scientifiques, et en les propageant par un enseignement plein de méthode et de clarté. On trouvera une *Notice* très-détaillée sur sa vie et ses ouv. dans le *Dictionnaire histor.* de Prosper Marchand. Ses ouv. le plus remarq. sont : *Physices elementa mathematica experimentis confirmata*, etc., La Haye, 1720, 1721, 1725, 1742, 2 vol. in-4, trad. en anglais, puis en français par Joncourt, Leyde, 1746; *Philos. Newtonianæ institut. in usus acad.* : abrégé du préced., Leyde, 1723, 1728 et 1744; *Introd. ad philos., metaphysicam et logicam continens*, Leyde, 1736, 1737, 1756, trad. en franç. (par Joncourt), Leyde, 1737, etc. S'Gravesande a eu part au *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, de St Hyacinthe et autres. L'édit. la plus estim. de cet ouv. a été pub. en 1806, 2 v. in-8.

GRAVESON (Ignace-Hyac. AMAT de), jacobin, docteur de Sorbonne, né en 1760 près d'Avignon, dans un village dont il a conservé le nom, m. à Arles en 1763, est auteur de plus. ouv. assez médiocres écrits en latin, et dans lesquels dominent les idées ultramontaines; ils ont été imp. collectiv. à Venise en 1740, 7 vol. in-4.

GRAVIER (Laurent), antiquaire, né à Marseille en 1657, m. en 1717, fut l'un des fondat. de l'acad. de sa patrie; il s'appliqua avec beauc. d'ardeur à la recherche des médailles et des anciens monumens, et forma un cabinet très-curieux. Il a laissé en MS. plus. *Dissert.* sur des points intéressans de l'Histoire de Provence.

GRAVILLE (Bart.-Claude GRAILLARD de), homme de lettres, né à Paris en 1727, m. en 1764, a publié entre autres broch. et opusc. : *le Mage de Chica*, Paris, 1759, in-12; *Entendons-nous, ouv. posth. de M. Gobemouche*, aux Boulev. (Paris), 1760, 2 vol. in-12; *l'Homme vrai*, ib., 1761, in-12; *l'Ami des filles*, ibid., 1761, 1776, in-12. Graville a eu part au *Recueil A. B. C.* Il avait entrepris successiv. la publ. de deux feuilles périodiques qui eurent peu de succès; notamm. le *Journal villag.* 1759, 3 num. in-12. — Anne Mallet de Graville, dame lettrée du 16e S., a laissé un rec. de poëmes qui paraît n'avoir jamais été mis au jour, mais sur lequel on trouve une *Notice* dans les *Melanges tirés d'une grande bibliothèque*.

GRAVINA (Dominique de), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le roy. de Naples, histor. du 14e S., a écrit en latin le *Journal des événemens qui se sont passés dans la Pouille* (Apulia) depuis 1332 *jusqu'en* 1350, inséré par Muratori dans les *Scriptorum rerum italicarum*, t. 12.

GRAVINA (Pierre), bon poète latin du 15e S., né à Palerme vers 1453, visita l'Italie au sortir de ses études, embrassa l'état ecclés., se fixa à Naples, se lia d'amitié avec Jov. Pontanus, Sannazar et d'autres personn. de mérite, et m. en 1527 ou 1528. Ses poésies éparses, recueillies par Scipion Capece, ont été imp. à Naples, 1532, in-4, avec la vie de l'aut. par Paul Jove : ce livre est devenu rare. On a encore de Gravina : *Epistolæ et orationes*, Naples, 1589, in-4, réimp. en 1748. On regrette la perte de plus. autres ouv. de ce poète, entre autres du poëme intit. *de Gonzalvi Cordubæ rebus gestis*. Gonzalve de Cordoue, pendant son gouvernement du roy. de Naples, avait été le *Mécène* de Gravina.

GRAVINA (Jean-Vincent), jurisconsulte, et littérat. distingué, né à Roggiano dans la Calabre ultérieure en 1664, obtint en 1699 la chaire de droit civil à l'univ. de Naples, devint le maître et l'ami de Metastase, et m. à Rome en 1718. Ses ouvr. ont été réunis sous le titre d'*Opere del Gravina*, Leipsig, 1737, in-4, et Naples, 1756, 3 vol. in-4, avec les notes de l'édit. Mascovius; les plus remarq. sont : *de Ortu et progressu juris civilis*, en 3 part., imp. à Naples en 1713 : Requier a extrait et trad. de cet ouvr. le vol. intit. *Esprit des Lois rom.*; la dern. et la meilleure édit. de cet ouv. estimé est de 1821, 1 vol. in-8; *de Instauratione studiorum*, dédié à Clément XI; *delle Favole antiche*, trad. en franç.

ar J. Regnauld ; *de Romano imperio*, Naples, 1712, n-12 ; 5 trag., *Palamède*, *Andromède*, *Appius Claudius*, *Papinianus* et *Servius Tullius*, ibid., 1712, n-12 ; *della Ragione poetica*, Rome, 1708, trad. n franç. par Requier, Paris, 1754, 2 vol. in-12 ; *della Tragedia*, Naples, 1715, in-4, etc. J.-A. Serao, hiéronymite, a pub. *de Vitâ et scriptis J. V. Gravinæ comment.*, 1758, in-4, ouvr. estimé. On rouve aussi la *vie* de Gravina dans les *Vitæ Italorum*, par Fabroni, tom. 10.

GRAVINA (Joseph-Marie), jés., né à Palerme n 1702, m. vers 1780 à Modène, où il s'était retiré près la suppression de son ordre, a pub. de 1746 1764 plus. ouv. de théol. et de controverse parmi esquels on distingue *Trattenimenti apolog. sul probabilismo*, Palerme, 1755, 3 vol. in-4.

GRAVINA (Charles, duc de), amiral espag., né à Naples en 1747, passa en Espagne avec le roi Charles III, dont on a supposé qu'il était fils naturel. Il fit ses prem. armes contre les Algériens, sous es ordres de Barcelo, et avait déjà donné de gr. preuves de talent et de bravoure, lorsqu'en 1793 il eut le commandem. d'une division de la flotte de l'amiral Dangara. Sa conduite pendant le siége de Roses en Catalogne par l'armée franç. lui valut le grade de contre-amiral. Après la paix de l'Espagne avec la France, l'amiral Gravina commanda la flotte le sa nation réunie à la flotte franç. sous les ordres le l'amiral Villeneuve, devant Cadix, en 1805 : blessé grièvement dans le combat célèbre de Trafalgar, il m. en janv. 1806. Il a introduit de sages réformes dans la marine espagn., et passait, même en Angleterre, pour un très-bon officier de mer.

GRAVISET (Jacques), seigneur de Liebegg, bailli d'Oron vers le milieu du 17e S., passe pour être auteur du livre intit. *Voyage de deux exilés dans l'Eutélie*, 1658, in-8, rare.

GRAVIUS ou de GRAUW (Idsare), ainsi appelé du nom du village où il prit naissance dans la Frise vers la fin du 15e S., s'attacha particulièrem. à l'étude de l'hist. de sa patrie, et passa ensuite en Italie, où il paraît qu'il mourut vers 1520. Il est auteur d'une Chronique de la Frise qui remonte à l'an 763, et s'étend jusqu'à 1514. Suffridus Petrus, qui s'est servi de cet ouvrage pour ses Annales, le cite dans la 9e de ses 24 décades *de Scriptoribus Frisiæ*.

GRAVIUS. V. Grau, Gravi et Greaves.

GRAWER (Albert), controversite luthérien, né en 1575 dans la Marche de Brandebourg, m. en 1617, surintendant des églises du pays de Weymar, a laissé : *Absurda absurdorum absurdiss. calvinist.*, Iéna, 1612, in-4 ; *Anti-Lubinus de naturâ mali*, Magdebourg, 1606, in-4 ; *Bellum Calvini Jesus-Christi*, ib., 1605, in-4.

GRAY (Jeanne). V. Grey.

GRAY (Thomas), poète anglais que ses compatriotes placent au rang des premiers lyriques du 18e S., né à Londres en 1716, étudia d'abord à Eton, et alla ensuite faire son droit à Cambridge, où en 1768 il obtint une chaire d'histoire moderne. Dès 1734 il avait commencé sa réputation par un morceau de poésie latine intit. : *Luna habitabilis*, qui a été inséré dans les *Musæ Ætonenses* ; et il fit paraître successivement, dans la même langue, des traductions ou imitations de divers fragmens où l'on reconnut un talent fort distingué. Mais ce n'est réellement que dans ses *Odes* et *Elégies*, écrites en anglais, que le génie poétique de Thomas Gray se montra dans tout son éclat ; aussi, quelque peu nombr. que soient ces compos., elles ont suffi pour immortaliser leur auteur. La vie privée de ce poète n'offre rien de très-remarq. Il m. en 1771 après avoir fait pour sa santé différens voyages dont il a rendu un compte intéressant dans ses lettres. Les poésies de Gray ont été recueill. et pub. par Gilbert Wakefield, 1786, in-8, avec des notes, et par Th.-J. Mathias, Londres, 1814, 2 vol. in-4, augment. d'un choix de diverses pièces que Gray avait laissées en MS. La dern. édit. donnée par M. John Milford, Londres, 1816, 2 vol. in-4, renferme des variantes, des notes critiques, une *vie* de Gray, un *Essai* sur sa poésie, ses lettres, etc. Nous avons 2 traductions franç. de ces poésies, l'une par Lemierre, Paris, 1798, un vol. in-8, l'autre par M. Dubois, curé d'Angers. Les différentes pièces qui composent le recueil des *œuvres* de Th. Gray ont été traduites ou imitées dans plusieurs langues. Son *Elégie écrite dans un cimetière de campagne*, a été trad. dans toutes les langues modernes ; on en cite plus de douze traduct. en vers franç. parmi lesquelles on distingue celle de Chénier, Paris, in-8 : elle a été aussi imitée très-heureusement en vers franç. par M. de Fontanes, sous le titre de *Jour des Morts*.

GRAZIANI (Antoine-Marie), prélat et littérateur italien, né en 1537 à Borgo San-Sepolcro, petite ville de Toscane, fut d'abord secrétaire du card. Commendon, qu'il accompagna dans ses nonciatures d'Allemagne et de Pologne, puis secrét. du pape Sixte V, et enfin nommé par le pape Clément VIII évêque d'Amasia. Chargé de différentes négociat. diplomat., Graziani s'en acquitta avec prudence et habileté ; et, retiré quelques années après dans son diocèse, il y mourut en 1611. On a de lui les ouv. suiv., justement estimés : *de Bello Cypro, lib. V*, Rome, 1614, in-fol., Nuremberg, 1661, in-12 ; *de Vitâ Commendonis, card., lib. IV*, Paris, 1669, in-4, publ. par l'abbé Séguin ; *de Casibus virorum illustrium*, pub. par les soins de Fléchier, Paris, 1680, in-4, trad. en franç. par Lepelletier ; *de Scriptis invitâ Minervâ lib. XX*, Florence, 1725, 2 vol. in-4, etc., etc.

GRAZIANI (Jérôme), poète ital., né en 1604 à Pergola, dans le duché d'Urbin, fut secrétaire de François Ier, duc de Modène, reçut de ce prince le comté de Sarzano, situé dans le duché de Reggio, et m. en 1675. Tiraboschi, dans sa *Biblioteca Modenese*, donne la liste des ouv. de J. Graziani, dont les plus remarquab. sont : *la Conquista di Granata cogli argomenti del Calvi*, Modène, 1650, in-4, Venise, 1789, 2 v. in-12 ; *il Cromvello*, Bologne, 1671, trag. qui obtint un très-grand succès ; *varie Poesie*, Modène, 1662, in-12. — Graziani (Jean), histor. italien, né à Bergame vers 1670, mort vers 1730, profess. d'astron. et de philos. à l'univ. de Padoue, a laissé : *F. Mauroceni, Peloponnesiaci, Venetiarum principis, gesta ab anno nat. 1618 ad annum 1694, lib. IV*, Padoue, 1698, in-4 ; *Thermarum patavinarum examen*, etc., ib., 1701, in-8 ; *Histor. venetarum lib. XXXII*, ib., 1728, 2 v. in-4.

GRAZIOLI (Pierre), relig. barnabite et littérat., né en 1700 à Bologne, où il m. en 1753, recteur du collége de son ordre, a laissé entre autres ouvr. : *de Præclaris Mediolani ædificiis quæ Ænobarbi cladem antecesserunt dissertatio*, etc., 1735, in-4 ; *della vita, virtù e miracoli del B. Alessandro Sauli*, Bologne, 1741, in-8 ; *Præstantium viror. qui in congregat. S. Pauli, vulgò Barnabitarum, memoriâ nostrâ floruerunt*, etc. La *Notice* détaillée de ses ouv. tant impr. que MSs. se trouve dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi, t. 4, p. 269.

GRAZZINI (Ant.-Franç.), poète italien, né en 1503 à Florence, où il mourut en 1583, après avoir fondé dans cette ville une académ. devenue célèbre sous le nom de la Crusca, composa un assez grand nombre d'ouv. qui ne sont pas tous parvenus jusqu'à nous. La meilleure édition de ceux qui subsistent a été imp. à Florence en 1741, 2 vol. in-8 : elle contient différens poèmes, 21 contes ou historiettes, 6 comédies, des satyres, etc. Ses contes ont été imp. séparément à Paris en 1756, in-8, et in-4 sous la rubrique de Londres ; et il en a paru en 1775, en 2 vol. in-8, une traduction franç. (par Lefebvre de Villebrune), où l'on a substitué aux pièces qui manquent d'autres morceaux de cet auteur dont une ancienne version avait été conservée en MS. Grazzini a en outre pub. les ouvr

suivans : *la Guerra de' Mostri*, *poema giocoso*, Florence, 1584, in-8; *Tutti i Trionfi*, *Carri*, *Mascherate o canti carnascialeschi dal tempo di Lorenzo de Medici a questo anno* 1559, in-8.

GRAZZINI (Jules-César), chanoine de Ferrare, m. vers 1730, secrét. de l'acad. *degli Intrepidi*, a pub. à Rome en 1712 un opuscule intit. : *Corona poetica, etc., in onore dell' immacolata concezione*, Rome, 1712. Il donna en outre une traduction (en vers italiens) de l'*Art poétique* d'Horace, dont la prem. édition parut à Ferrare en 1698.

GREATRAKES (Valentin), empyrique irlandais, né dans le comté de Waterford en 1628, servit pendant quelque temps dans le régiment d'Orrery contre les rebelles ; mais, ayant été licencié en 1656, il se livra à la contemplation, et crut, dans ses momens d'extase, entendre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les écrouelles. Sa réputation se répandit rapidement en Angleterre ; il fut même appelé à Londres, et y opéra des cures que l'on jugea merveilleuses. Il paraît cependant que Greatrakes s'ennuya d'occuper le public ; il retourna en Irlande en 1667, et mourut obscur postérieurement à 1680. Il avait pub. un *Exposé* succinct de sa vie et des cures qu'il avait opérées, Lond., 1666, in-4, en rép. au livre du Dr Lloyd (*v.* ce nom).

GREAVES (Jean), en latin *Gravius*, savant orientaliste anglais, né en 1602 à Colmore dans le Hampshire, professa pendant plus. années la géométrie et l'astronomie au collége de Gresham à Londres, puis à l'université d'Oxford, passa deux années à visiter l'Egypte, rassembla une collection précieuse de MSs., de pierres gravées, de médailles et d'autres antiquités, et mourut à Lond. en 1652. On a de lui des traités sur divers sujets, des poëmes, des observ. faites en Egypte, en Turquie, etc. Ses *œuvres mêlées* ont été pub. en 1737, 2 vol. in-8, par le docteur Birch. — Greaves (Thomas), son frère, docteur en théologie, m. en 1676, est aut. d'une dissertation *de Linguæ arabicæ utilitate et præstantiâ*, Oxford, 1737, in-4. Il a fourni à la Polyglotte de Walton des notes sur la version persane du Pentateuque et des Evangiles. — Greaves (Edouard), frère des préc., prof. de médecine au collége de Merton, puis médecin ordinaire du roi Charles II, m. en 1680, a pub. : *Morbus epidem. anni* 1643, Oxford, in-4; *Oratio habita in ædibus collegii medicorum Londinens.*, 1667, in-4.

GREBAN *de Compiègne* (Simon), religieux du monastère de St-Riquier en Ponthieu, secrét. de Charles d'Anjou, comte du Maine, né vers la fin du 14e S., est le principal auteur du *Triumphant mystère des actes des apôtres*, mis en vers et joué par personnages, à Bourges en 1536, et à Tours en 1541 : cet ouv. a eu 4 édit.; la 1re est de 1537 ou 40; la dern., imp. par les frères Angeliers, in-folio de 778 p., est la plus complète. On a encore de Simon Greban des *Elegies*, *Complaintes* et autres poésies. — Arnoul Greban, son frère, chanoine de l'Eglise du Mans, travailla à la composition du *Triumphant mystère*, dont le plan et le comm. lui appartiennent suiv. Pasquier. Il a aussi publ. div. autres poésies.

GREBNER (David), méd. allem., né en 1655 à Breslau, m. dans cette ville en 1737, a pub., sur div. questions de médecine et de phys., plus. traités qui ont été réimp. collectivem. en 1714 sous ce titre : *Tract. philol.-phys.-medici septem*, Leipsig, in-4.

GRÈCE (la), si l'on ne comprend sous ce nom que l'ancienne Hellade, ou Grèce propre (située entre l'Epire, la Thessalie, la mer Egée et le golfe de Corinthe), doit être regardée comme le prem. pays d'Europe où s'établirent la civilisation, les arts et les sciences, importés de l'Orient et surtout d'Egypte. Nous ne nous arrêterons point, dans cette rapide esquisse, aux temps fabuleux de la Grèce; aucun peuple n'a relevé par plus de fictions l'obscurité de son origine : les traditions premières de celui-ci sont comme une légende des dieux qu'adorèrent si long-temps les nations païennes, et qui ne sont autres, pour la plupart, que les héros déifiés, plus. siècles auparavant, par Thèbes, Saïs, Syenne et Memphis. La certitude historique de la Grèce ne remonte guère au-delà du 6e S. av. notre ère. Partagée alors entre quatre républiques, Sparte, Athènes, Thèbes et Corinthe, qui depuis long-temps se disputaient la prééminence, elle s'agrandit progressivement par la conquête ; et, vers l'an 4[illegible] avant J.-C., elle était parvenue au plus haut degré de sa splendeur, par la lutte héroïque qu'elle soutint durant plus de 50 ans contre les rois de Perse Darius, Xerxès et Artaxerce. La Grèce, livrée aux intrigues des orateurs, qui, plus que les magistrats, gouvernaient les républiques chez ce peuple si passionné pour l'éloquence et pour la dispute, fut soumise, l'an 338, à la monarchie macedonienne par Philippe, père d'Alexandre, après la célèbre bataille de Chéronée. Ce ne fut que plus de 200 ans après que, rendue à la liberté par Flamininus, vainqueur de Philippe V, elle dut encore un moment d'éclat aux armes de Philopœmen (185 ans avant J.-C.). Enfin les quatre républiques, réduites [illegible] ans plus tard en province romaine sous le nom d'Achaïe, se confondirent sous un même joug après la destr. de la ligue achéenne : dès-lors dut commencer cette longue rétroaction que subit insensiblem. l'antique civilisation des Spartiates, des Athéniens, etc. C'est peut-être au soin qu'eurent les mait. du monde d'emprunter aux Grecs leur littér., leur théâtre et leurs lois, que la postérité doit la conservation des chefs-d'œuvre qui assurent une gloire immortelle à la patrie des Homère, des Eschyle, des Lycurgue et des Solon. Après avoir suivi pend. quatre siècles toutes les vicissitudes de l'empire romain, la Grèce commença à renaître du moment où s'écroula la puissance de ses maîtres ; il arriva même qu'elle leur servit de refuge, et par là elle s'enrichit des débris de Rome. Les onze siècles d'existence de l'empire d'Orient (*v.* ce mot) furent pour la Grèce un période de dégénération progressive ; et, depuis la chute de cet empire (*v.* Constantin-Dracosès, etc.), elle a demeuré sous la domination des Turks, divisée en quatre gr. pachaliks, dont les siéges sont Tripolitza, Négrepont, Janina et Salonique. On doit croire naturellement qu'un peuple aussi profondément attaché à sa foi et à son culte n'a pu constamment supporter avec indifférence l'oppression dévolu aux chrétiens par les fanatiques sectaires de Mahomet, ni demeurer long-temps sans secouer la chaine de ces tyrans odieux qu'impose la sublime Porte aux peuples de sa domination (*v.* entre autres l'art. Ali-Tébélen). Toutefois il était *réservé* à notre époque de connaître et d'admirer les efforts inouïs qu'allait faire cette antique nation, enfin régénérée, pour reconquérir sa liberté politique et religieuse. C'est au printemps de l'année 1821 qu'éclata en Morée la dernière insurrection des Hellènes, et depuis ce court intervalle la patrie de Léonidas a vu surgir de dignes rejetons de ses anciens héros. Les principaux ouvrages qui ont paru sur la Grèce moderne sont : *Voyage pittoresque en Grèce*, par Choiseul-Gouffier (*v.* son art., pag. 635); *Voyage dans le Levant*, par le comte de Forbin, Paris, 1819, 1 vol. in-8 et in-fol.; *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Châteaubriand, Paris, 1826, 3 vol. in-8 (dans la collect. des *œuv.* complètes de l'auteur); *Voyage à Athènes et à Constantinople*, ou *Collection de portraits*, *vues et costumes grecs et ottomans*, *peints d'après nature en* 1819, *et coloriés par Louis Dupré*, *elève de David*, Paris, 1825 et ann. suiv., 1 vol. in-fol.; *Voyage en Grèce*, par M. Pouqueville, ibid., 1821, 6 vol. in-8, 1826, 2e édition; *Histoire de la régeneration de la Grèce*, par le même, ib., 1824, 4 vol. in-8, avec cartes et portraits, 1825, 2e édition; *Mem. sur la Grèce*, etc., par Maxime Raybaud, ancien offic. au corps des Philhellènes, ib., 1825, 2 vol. in-8 : l'*Intro-*

luction historique placée en tête de cet ouv. est de M. Alph. Rabbe; *Chants populaires de la Grèce*, rec. et pub. avec une trad. française, des éclaircissemens et des notes, par M. C. Fauriel, ib., 1825, 2 vol. in-8; *Histoire des évènemens de la Grèce depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, par M. Raffenel, ib., 1825, 3 vol. in-8; *Histoire de la révolution actuelle de la Grèce, son origine, ses progrès*, etc., par Edward Blacquières, trad. de l'angl. par dr Blaquières, Paris, 1825, in-8°; *Lettres du colonel Stanhope sur la Grèce*, trad. de l'anglais par Arthur Mielle, Paris, 1825, 1 vol. in-8; *Relat. de l'expédition de lord Byron en Grèce*, par le comte Pierre Gamba, trad. de l'anglais par J.-T. Parisot, Paris, 1825, in-8; *Victoires et conquêtes des Grecs modernes*, par J.-B. Picquenard, 2 vol. in-18; *Note sur la Grèce*, par M. de Châteaubriand, Paris, 1825: cet écrit a été traduit en italien et en allem. *Appel aux nations chrétiennes en faveur des Grecs*, rédigé par M. Benjamin Constant, Paris, 1825, in-8; *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, etc., par M. Armand Carrel, ib., 1826, in-8, etc.; *Documens relatifs à l'état présent de la Grèce, publiés d'après les communicat. du comité Philhellenique de Paris*, Paris, Firmin Didot, 1826, in-8; *Recueil de mémoires sur la Grèce contenant les lett. du colonel Stanhope, la lettre de lord Erskine au comte de Liverpool, des considérations sur la guerre actuelle par un Grec*, etc., Paris, Firmin Didot, 1826, in 8; *Lettres sur la Grèce, notes et chants populaires extraits du portefeuille du colonel Voutier*, Paris, 1826, in-8.

GRECO (Gioachino), plus connu sous le nom du *Calabrais* (il Calabrese), fameux joueur d'échecs du temps de Louis XIV, a pub.: *le Jeu des eschets*, *trad. de l'ital.*, Paris, Pepingué, 1669, in-12. Ce livre, souvent réimpr., a été trad. dans divers lang. et inséré dans les anc. édit. de l'*Acad. des jeux*. On y a depuis substitué celui de Philidor (*v.* ce nom).

GRÉCOURT (J.-B.-Joseph WILLART de), ecclésiastique et poète français, né à Tours en 1684, fut chanoine de l'église de cette ville, cultiva les lettres, préféra constamment ses plaisirs aux devoirs de son état, acquit une triste célébrité par la licence de ses mœurs, et m. en 1743. On a de lui des poésies plus que libres, dont plusieurs furent impr. pour la prem. fois dans un livre intit.: *Rec. de poesies choisies rassemblées par les soins d'un cosmopolite*, 1735, in-4, tiré à un très-petit nombre d'exempl. La prem. édit. des *Œuvr. complèt.* de l'abbé de Grécourt, parut en 1747, quatre ans après la mort de l'auteur, qui avait eu la pudeur de ne pas entreprendre lui-même cette publication. Il y en a eu depuis un très-grand nombre d'autres, parmi lesquell. on cite celle de 1764, 4 v. pet. in-12.

GREEN (Matthieu), poète angl., né vers 1677, occupait un emploi dans l'administ. des douanes, et ne cultivait la poésie que comme un délassement. Il m. en 1737 laissant des morceaux de peu d'étendue, mais qui l'ont placé à un rang distingué parmi les poètes de sa nation. Ses poésies ont été publ. par le docteur J. Aikin sous le tit. suiv.: *le Spleen et autres poésies de Matthieu Green*, 1796, in 8, avec un essai biogr. et critiq. — John Green, prélat angl., né en 1706 à Beverly dans le comté d'York, m. en 1779, év. de Lincoln, a laissé, entre autres écrits: *Athenian letters*, dont une partie seulem. a été pub. par le comte de Hardwicke, 1798, 2 v. in-4.

GREEN (Samuel), le prem. imprim. qui se soit établi dans l'Amérique septentr., exerçait son art à Cambridge (Massachusetts) dès l'an 1639. On cite comme les prem. ouvr. sortis de ses presses: *le Serment de l'homme libre*; un *Almanach* pour la Nouvelle-Angleterre; enfin la *Bible* complète du missionnaire Jean Eliott, 1663, in-4, suivie d'une trad. en vers des *Psaumes*.

GREEN (William), dessinateur et graveur anglais, né en 1761, m. à Ambleside en 1823, a pub. entre autres rec.: *Studies from nature*, Londres, 1809, in-fol.; *the Tourist's new guide, containing a description of the lakes, mountains and scenery in Cumberland etc., with some account of their bordering towns and villages*, ib., 2 vol. in-8.

GREENE (Robert), poète anglais, né à Norwich vers 1560, dissipa son patrimoine et composa, pour vivre, un grand nombre d'ouvr. qui lui valurent beaucoup d'argent, mais ne lui donnèrent aucune espèce de considération. Il m. en 1592 des suites de son intempérance. Parmi les écrits de cet auteur infatigable (cités au nombre de 42 dans l'*univ. hist. Dictionary* de George Crabb, 1825, in-4), nous ne citerons que ceux qui ont eu le plus de vogue; ce sont: l'*Arcadie* ou *Menaphon*, etc., publ. pour la prem. fois en 1587, et 6 fois réimpr. de 1589 à 1634; *Ciceronis amor*, etc., 5 édit., de 1592 à 1639; *les Quatre sous d'esprit de Greene achetés par un million de repentir*, 1592, 1600, 1616, 1617, 1621, 1629, 1637; réimpr. par Egerton Brydges avec une vie de l'auteur; *le Repentir de R. Greene*, 1592; *Adieux de Greene à la folie*, 1617, etc. — Maurice Greene, musicien anglais, m. en 1755, a laissé un grand nombre de *Services* et *Antiennes*, composés pour l'église de St-Paul, pour la chapelle du roi, etc. La plupart de ses œuvres ont été rec. et publ. après sa m. en 2 vol. in-fol. par le docteur W. Boyce, son élève et son success. comme maître de la musique du roi.

GREENE (Thomas), prélat anglais, né à Norwich en 1658, m. en 1733, évêque d'Ely, a publ., outre un assez gr. nombre de disc. de circonstance, les ouv. suiv.: *the Sacrament of the Lord's Supper explained to the meanest capacities*, Londres, 1710, in-12; *the Principles of religion explained for the instr. of the weak*, ib., 1726, in-12; *four Disc. on the four last things*, etc., ib., 1734, in-12.

GREENE ou GREEN (Nathaniel), génér. américain, né à Warwick (Rhode-Island) vers 1741, entra fort jeune au service, fut envoyé avec 3 régimens au secours des habitans de Massachusetts, se distingua dans plus. occasions; et fut appelé en 1780 à remplacer Gates comme commandant en chef de l'armée du midi dans la Caroline du nord. Après quelques revers, que l'on doit attribuer à l'indiscipline des troupes et au défaut de vivres, Greene reprit l'offensive, et par la glorieuse victoire du 7 septembre 1781 à Eutaw Springs, à 60 milles au nord de Charles-Town, il termina la guerre sur cette partie du continent. Un étendard pris sur l'ennemi et une médaille d'or lui furent décernés par le congrès en récompense de ses services. En 1785 Greene se retira en Géorgie, où il possédait un bien considérable, et m. l'année suivante. Un monument lui a été élevé dans le lieu des séances du gouvernement fédéral.

GREENE (Edouard-Burnaby), écrivain angl. du 18e S., m. à Northlands près de Kensington en 1788, est aut. d'un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Essai critiq.*, 1770, in-8; *Essai poetique*, 1772, pet. in-8; *Quelq. mots à l'oreille de l'aut. de Theliphthora* (Madan), *en faveur de la raison et de la religion insultées dans cet ouvr.*, 1781, in-8; des traduct. d'*Anacréon* en vers anglais, 1768; de *Pindare*, 1778; d'*Apollonius de Rhodes*, 1781; une imitation libre des *Satires de Perse*, 1779, in-8.

GREENHAM (Richard), puritain écossais, né vers 1531, fut élevé à Cambridge, et m. en 1591, laissant divers *Traités* et *Discours* qui ont été rec. en 1601, in-fol., et réimpr. en 1612.

GREENVILLE ou GRANVILLE (Richard), navigateur anglais du 16e S., avait fait plusieurs voyages à l'Amérique septentrionale pour y former des établissemens, lorsque la reine Elisabeth envoya, en 1591, une flotte de sept vaisseaux sous le commandem. de Th. Howard, à l'effet d'intercepter les galions d'Espagne. Greenville fit partie de l'ex-

pédition en qualité de vice-amiral. *Séparé* du reste de la flotte, qui, à la vue des forces imposantes servant d'escorte aux galions, avait repris la route d'Angleterre, l'intrépide Richard engagea seul le combat avec l'ennemi, se battit pendant près de 16 heures, et repoussa 15 attaques successives de ses adversair. Enfin, couvert de blessures, voyant son vaisseau désemparé, la plus grande partie de son équipage hors de combat, il proposa aux hommes qui lui restaient de mettre le feu à la Sainte-Barbe plutôt que d'amener pavillon. Mais, l'équipage ne partageant pas cette résolution, Greenville fut contraint de se rendre, et m. trois jours après, des suites de ses blessur., sur le vaiss. amiral espag.; il emporta l'estime et les regrets de tous les officiers de cette nation, à l'exception de leur chef, furieux d'avoir perdu dans ce combat inégal quatre vaisseaux et près de mille hommes. Peu de temps après sa reddition le vaisseau de Greenville avait coulé bas avec 200 Espagnols qui le montaient.—GREENVILLE (Bevil), baronnet, petit-fils du précéd., prit parti pour la cause royale lors des troubles qui s'élevèrent sous le règne de Charles I[er], se distingua en plus. rencontres, et fut tué à la bataille de Landsdown en 1643.

GRÉGOIRE (ST), surnommé *Thaumaturge* (Faiseur de miracles), né à Néocésarée dans le Pont au 3[e] S., suivit d'abord, sous le nom de Théodore, les leçons d'Origène à Césarée, puis se convertit au christianisme, fut baptisé à Alexandrie, et se fit bientôt distinguer par son savoir et sa piété. Elevé à l'épisc., il établit la foi chrét. dans toute la prov. du Pont malgré les persécut. élevées sous le règne de l'emper. Dèce, et m. selon les uns en 264, selon les autres en 270 ou 271. Le martyrologe romain fait mention de ce St prélat le 17 nov. Il reste de lui un *Disc.* de remerciem. à Origène; un *Symbole*; une *Paraphrase sur l'Ecclesiaste*; une *Epître canonique*. Ces ouvr., avec la vie de l'aut. et des scolies, ont été publ. par G. Vossius, Mayence, 1604, in-4; et ensuite dans un recueil intit.: *SS. PP. Gregorii Thaumat., Macharii Ægypti et Basilii Seleucensis, opera gr.-lat.*, Paris, 1622, in-fol.

GRÉGOIRE (ST), surnommé *Lousavoritch* (l'Illuminateur), 1[er] patriarche d'Arménie, convertit ce roy. à la foi chrét. au comm. du 4[e] S., et m., dit-on, vers l'an 336, dans une caverne où il s'était retiré pour y terminer sa carrière évangéliq. Il existe en arménien plus. homélies portant le nom de ce saint; mais on croit qu'elles sont supposées ainsi que sa *vie*, que quelques hagiographes ont attribuée à St J.-Chrysostôme. Voyez pour les autres patriarches d'Arménie portant le nom de Grégoire, les articles qui suivent celui de Grégoire Magisdros.

GRÉGOIRE (ST) de *Nazianze*, où il naquit en 328, fit ses études à Césarée de Palestine et à Alexandrie d'Egypte, puis se rendit à Athènes avec St Basile (*v.* ce nom), son compatriote. D'abord ordonné évêque de Sasima, Grégoire gouverna ensuite l'église de Nazianze dont son père était évêque; plus tard il vint à Constantinople, opéra un gr. nomb. de convers., et fonda une congrégat. qui professait les principes de la foi arrêtés au concile de Nicée, et dont l'emper. Théodose se déclara le protecteur. Ce prince installa lui-même Grégoire sur le siége archiépiscopal de Constantinople, et assembla un concile dans cette capitale pour faire confirmer cette élect. Mais bientôt les évêques d'Egypte attaquèrent le nouvel archevêque, et Théodose, soit par ennui de ces débats ou par faiblesse de caractère, accepta la démission presque forcée que crut devoir donner son protégé. Grégoire rentra alors dans sa solitude, s'y livra à la comp. des nombreux ouvr. qui encore aujourd'hui attestent la beauté de son génie, et m. vers l'an 389. On a de lui 50 discours ou *Sermons*, trad. en franç. (par l'abbé de Bellegarde), Paris, 1698, 2 vol. in-8; 158 poèmes ou pièces de vers, et 235 lettres, la plupart sur des sujets intéressans. Tous ces écrits ont été imprimés sous le tit. d'*OEuvres*, à Bâle en 1550. L'abbé de Billy en a donné une version avec le texte grec en regard, Paris, 1609-11, 2 vol. in-fol. Les Bénédictins de Saint-Maur en avaient commencé une belle édition grecque et latine qui devait être en trois vol. in-fol., et dont il n'a été publ. que le prem., Paris, 1788. Baronius (*v.* ce nom) a inséré dans ses *Annales* le *Testament de St Grégoire*; un autre ouvrage de ce père, intit. *Invectives contre Julien* (trad. en franç. par l'abbé Troïa d'Assigny, avec des remarques, Lyon, 1735, in-12), quelq. autres pièces et dix lett. inéd., ont été pub. en grec par R. Montaigu, Eton, 1610, in-4. J. Tollius a inséré dans ses *Insignia itinerarii italici*, Utrecht, 1696, in-4, 20 poèmes de St Grégoire, sous le tit. de *Carmina græ-nea*, qui ne se trouvaient pas dans la collect. de ses œuvres. Son poème des *Vicissitudes de la vie* a été traduit par Le Franc de Pompignan dans ses *Mélanges de Traductions*, Paris, 1779, in-8. Muratori a encore pub. du même père 228 épigr. inédites dans ses *Anecdota græca* (Padoue, 1709, in-4), d'après les MSs. de la biblioth. de Médicis, de celle dite *Ambroisienne*, de Milan, et de celle du roi à Paris. Il existe plus. vies de St Grégoire de Nazianze; la plus étendue est celle publ. par Hermant, Paris, 1675, in-4.

GRÉGOIRE (ST), évêque de Nysse, docteur de l'Eglise, né à Sébaste vers l'an 331 ou 332, frère de St Basile, fut forcé, par les persécut. des ariens, de quitter son siége épiscopal, qu'il ne reprit qu'après la mort de Valens. En 379, il assista au grand concile d'Antioche, et reçut la commission d'aller visiter les égl. d'Arabie et celle de Jérusalem, où s'étaient élevées de fâcheuses dissensions. Il se trouva en 391 au deuxième concile œcumenique de Constantinople, y pronoça l'éloge de Ste Maxime, fit encore partie de plus. autres conciles dans la même ville, et m. vers l'an 400. L'Eglise romaine célèbre sa fête le 9 de mars. Ce saint prélat a laissé de nombreux ouvr. dont on trouve une notice exacte et une ample analyse dans le tome 8 de l'*Histoire des écrivains sacrés et ecclesiast.* de dom Ceillier. Les œuvres de St Grégoire de Nysse ont eu un grand nomb. d'édit. La 1[re] parut en latin, Cologne, 1537, in-fol., les autres, Bâle, 1567 et 1571, Paris, 1573 et 1603, même format. Fronton du Duc publ. ces mêmes œuvres en grec et en latin, à Paris, 1615, 2 vol. in-fol., une autre édit. parut en 1618, avec un 3[e] vol., contenant divers écrits jusqu'alors inédits du même saint: une 3[e], qui parut en 1638, est moins correcte que celle de 1615.

GRÉGOIRE (ST), évêque de Tours, le plus ancien des historiens français, appelé communément *Grégoire de Tours*, né en Auvergne l'an 544, et non 359 comme le dit par erreur la *Biograph. univ.*, appartenait à une famille illustre et puissante depuis plus. générations, et l'une des prem. qui eût embrassé la religion chrétienne. Elu évêque de Tours à l'âge de 34, Grégoire sut, au milieu des troubles qui désolaient la France, faire respecter son caractère et l'asile révéré du tombeau de St Martin. Il eut même le courage de prendre la défense de Prétextat, év. de Rouen, au moment où tous les évêques paraissaient disposés à abandonner ce prélat à la vengeance de Chilpéric et de Frédégonde. Ce courage faillit perdre Grégoire: des calomniateurs l'accusèrent de discours injurieux au roi et de complots contre son autorité; mais le saint évêque n'eut pas de peine à se justifier. Il continua jusqu'à sa m. arrivée en 595, d'exercer dans les affaires une salutaire influence, eut la principale part au traité d'Andelot, qui, en réunissant Childebert et Gontran, rendit à la France quelque repos. Son *Hist. Francorum* en 16 liv., renferme l'hist. des Francs depuis leur établissement dans les Gaules jusque vers l'an 591: la meilleure édit. est celle de dom Ruinart, Paris, 1699, in-fol., reproduite avec des améliora-

ions et des corrections dans le *Recueil des histor. le France* de D. Bouquet, et dans la collection des *Mém. relatifs à l'hist. de France*, avec des notices t des notes, par M. Guizot, Paris, 1823 et années uiv. Cette hist. a été aussi trad. en franç. par Claude Bonnet, Paris, 1610, in-8; par l'abbé de Marolles, bid., 1668, 2 vol. in-8; par de Sauvigny dans le rec. ntit. : *Essai histor. sur les mœurs des Français*, 'aris, 1785, 10 v. in-8, etc. La *vie* de St Grégoire e Tours a été écrite par M. l'évêque de La Ravaillère, et insérée dans le recueil de l'acad. des incriptions, tome 26.

GRÉGOIRE (St), *év. d'Agrigente*, né vers 559 rès de Palerme, mort dans les prem. années du 7e ., est honoré par l'Eglise le [illegible] nov. La plupart de es ouv. ne nous sont point pa[illegible]us. On cite parmi eux qui subsistent un *Comment.* (grec) *en six liv. ur l'Ecclésiaste*, Venise, 1791, in-fol., avec une raduction latine en regard, etc.

GRÉGOIRE Ier (St), dit *le Grand*, pape, né Rome dans le 6e S., fils du sénateur Gordien (*Gorianus*), fut préteur de la ville de Rome à l'âge de o ans. Quelque temps après il abdiqua la magistr. our dévouer à la vie religieuse sa fortune et sa peronne, et succéda en 590 à Pélage II sur le trône ontifical. L'invasion des Lombards dans la haute talie ayant réduit les exarques ou gouverneurs pour 'empereur d'Orient à se renfermer dans Ravenne, irégoire s'occupa de la défense militaire des pays nenacés par l'ennemi; mais, préférant les voies de a douceur et de la religion, il négocia avec Théoelinde, reine des Lombards, une paix que les inrigues de l'exarque de Ravenne ne tardèrent pas à roubler. Le pontife triompha de ces difficultés malré les préventions fâcheuses de l'emper. Maurice, t maintint la trève avec les Lombards. S'il reonnut plus tard l'autorité de Phocas, lorsque elui-ci usurpa l'empire sur Maurice, c'est qu'alors l avait à combattre dans l'empire le schisme ou 'hérésie, l'ignor. ou la corrupt. du clergé : presque artout le succès couronna ses efforts. St Grégoire 1. à Rome le 12 mars 604, dans la 62e année de son ge, et dans la 14e de son pontificat. Il a recueilli outes les prières qui doivent composer la célébraion de la messe et l'administration des sacremens. On lui doit le chant d'église (antiphonaire), qui orte son nom; et il a laissé un gr. nombre d'écrits ui ont été réunis sous le titre d'*Œuvres*, dont la neill. édit. est celle de Paris, 1705, 4 v. in-f., pub. ar les soins des PP. Denis de Ste-Marthe et G. Bessin, de la congrégation de St-Maur : on y trouve a *vie* du St auteur, écrite 300 ans après lui par ean-le-Diacre. Le P. Maimbourg a donné un *Hist. u pontificat de St Gregoire*, Paris, 1686, in-4. De tous les papes, St Grégoire est celui dont il nous este le plus d'écrits. Les princip. sont : son *Pasoral*, trad. par J. Le Clerc, Paris, 1670, in-12; ar l'abbé Prévost, Paris, 1694, in-12 : cette derière trad., pub. sous le pseudonyme Antoine de Marsilly, est préférable à la préc. : elle a été réimp. n 1739, petit in-12; *Homelies*, trad. par le duc de uynes, Paris, 1669, in-4; *Morales sur le livre e Job*, trad. par le même, 1666, et années suiv., v. in-4; *Dialogues*, trad. par L. Bulteau, Paris, 689, in-12, etc.

GRÉGOIRE II (St), Romain, élu pape en 715, près la m. de Constantin, eut à souffrir de violentes ersécut. de la part de l'emp. Léon, dit l'*Iconoclaste*, refusa de recevoir dans la commun. rom. le atriarche d'Orient Anastase, et m. en 731 le 2 férier, jour où l'église honore sa mémoire. On a de e saint pontife 17 lettres insérées dans la *Collect. es conciles* du P. Labbe (tome 6 et 7), une dans a *Biblioth. floriacensis* de Dubois, et une autre ans l'*Italia sacra* d'Ughelli, tome 5. — GRÉOIRE III, Syrien, success. du précédent en 731, t, comme lui, en butte aux persécut. de Léon c onoclaste; il offrit en secret à Charles Martel, alors vainqueur des Sarasins, de se soumettre à son autorité, en ne reconnaissant plus celle de l'empereur d'Orient (offre sur laquelle il ne reçut point de réponse posit.), et il m. la même année que le prince français, en 741. On trouve 7 lettres de ce pontife dans la *Collect.* des conciles du P. Labbe (tome 6), et Baluze en a inséré une autre dans son appendix au traité de *Primatibus* de Marca.

GRÉGOIRE IV, né à Rome, fils d'un patricien, fut élu pape en 817, après la m. de Valentin; il répara et enrichit plus. églises, fit fortifier le port d'Ostie, afin de défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Sarasins, prit part dans la querelle de Louis-le-Débonnaire avec ses enfans, eut la faiblesse de consentir à la dégradation de ce monarque, et m. à Rome en 844. On trouve quelq. lettres de ce pape dans la *Collect. des conciles* du P. Labbe (t. 7), dans les *Miscellanea* de Baluze, etc.

GRÉGOIRE V, né en Allemagne dans le 10e S., neveu de l'emper. Othon III, s'appelait Bruno ou Brunon avant son élévation au souverain pontificat en 996, après la m. de Jean XV. Ce fut lui qui couronna son oncle, empereur d'Occident, huit jours après sa propre élection, qu'il devait aux démarches de ce prince. Un sénat. puissant, nommé Crescentius, oubliant les services que lui avait rendus Grégoire auprès d'Othon, conspira contre ce pontife, le chassa de Rome, et fit élire à sa place un Grec nommé Philagate, qui prit le nom de Jean XVI. Grégoire, après avoir tenu cette même année (997), à Pavie, un concile où Crescence et l'antipape furent excommuniés, rentra à Rome sous la protection de l'empereur, son oncle, montra peu de générosité envers son adversaire qui avait été arrêté et mutilé par les soldats d'Othon, et s'attira, à ce sujet, de vifs reproches de la part de St Nil, dit *le Jeune* (v. ce nom). L'année suivante, lorsque le roi de France, Robert, eut épousé sa cousine Berthe, ce pape assembla un concile dans lequel on imposa au monarque sept années de pénitence, et l'obligation de répudier sa femme. Grégoire m. en 999, après un pontificat de deux ans et neuf mois. On a de lui quelques lettres et diplômes dans les *Miscellanea* de Baluze (tome 6), dans l'*Italia* d'Ughelli, dans le *Spicilège* de D. Luc d'Achery, et dans la *Collect. des conciles* du P. Labbe (tome 9).

GRÉGOIRE VI ou LÉON, antipape, fut (après la mort du pape Sergius IV) le concurrent de Benoît VIII, força ce pontife à s'éloigner de Rome, occupa quelque temps la chaire de St Pierre, et en fut chassé à son tour par l'empereur Henri II, dont Benoît avait été solliciter les secours en Saxe. On ne sait pas ce que devint ensuite cet intrus.

GRÉGOIRE VI, né à Rome vers la fin du 10e S., s'appelait Jean Gratien avant son élection à la papauté en 1045. Il accepta la tiare dans des circonstances déplorables pour l'Eglise romaine; et, fatigué des excès dont il était témoin, des injustices que l'empereur Henri, dit *le Noir*, commit à son égard, il déposa les clefs de St Pierre vers la fin de décemb. 1046, après un pontificat de 20 mois. On ne connaît de lui qu'une lettre insérée dans l'*Italia* d'Ughelli (tome 3).

GRÉGOIRE VII, connu d'abord sous le nom d'Hildebrand, fit ses études en France, entra dans l'ordre de Cluni, et remplit sous Léon IX plus. négociations importantes qui lui valurent à la cour de Rome un immense crédit. Après avoir fait élire successivement les papes Nicolas II et Alexandre II, il parvint à chasser les antagonistes qu'on leur opposa, gouverna toutes les affaires sous le dernier de ces pontifes, et lui succéda le jour même de son inhumation. Son premier soin fut de convoquer à Rome un concile pour réprimer les désordres du clergé; ensuite il déclara Philippe-Auguste indigne du titre de roi, et se montra plus sévère encore à l'égard de l'emp. Henri, qu'il excommunia. Dans la corresp. qu'il eut à ce sujet avec div. prélats pour éclairer leur

conscience, il développa les principes de cette doctrine funeste qui tendait à bouleverser les empir. en détruisant les puissances séculières. Henri, après s'être d'abord réconcilié avec le pape et en avoir reçu l'absolution, rompit de nouveau avec lui, fut excommunié une seconde fois. Ses états d'Allemagne et d'Italie étant mis en interdit, l'emper. convoqua une assemblée de seigneurs et de prélats à Brixen dans le Tyrol. Grégoire fut déposé et on choisit pour pape l'archevêque de Ravenne, Guibert, sous le nom de Clément III. Grégoire opposa d'abord une forte résistance aux troupes que Henri fit avancer sur Rome pour y introniser l'antipape; mais pressé dans le château St-Ange, il eut recours à Guiscard, duc de Calabre, et à ses Normands. Le duc entra dans Rome, pilla et brûla en partie cette ville à cause de la résistance qu'il avait éprouvée de la part des habitans, réinstalla Grégoire au palais de Latran, et ramena plus. villes et châteaux à l'obéissance du pontife. Quelq. temps après Grégoire, étant passé à Salerne, y m. en 1085. La France lui a refusé les honneurs religieux que Rome lui accorda. On a recueilli dans un écrit intit. *Dictatus papæ*, attribué à Grégoire VII, 27 maximes qui composent une déclaration complète de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain. Il paraît plus probable que Grégoire est l'auteur d'un *Commentaire sur les psaumes pénitentiaux*, mal à propos attribué à St Grégoire-le-Grand. Les lettres de Grégoire VII ont été recueillies et divisées en onze livres, et se trouvent dans toutes les collect. des conciles. On en trouve aussi plus. dans la *Biblioth. floriacensis* de J. Dubois, dans l'*Appendix* de Baluze, au traité de Marca *de Primatibus*, dans les *Hist. Francor. scriptores* d'A. Duchesne, dans les collect. de Martène, de d'Achery, d'Ughelli, etc. La *vie* de Grégoire VII, écrite par Paul de Bernried, auteur contemporain, a été publ. par Gretser, Ingolstadt, 1610, et insérée dans les grandes collect. de Mabillon et des bollandistes.

GRÉGOIRE VIII, appelé Albert, avant de succéder au pape Urbain III en 1187, était né à Bénévent, et n'occupa le saint-siége que pendant deux mois environ. Dans ce court intervalle, il promit les indulgences de l'Église aux fidèles qui s'armeraient pour le recouvrement de la Terre-Sainte, et il prescrivit des abstinences dont il voulut donner lui-même l'exemple. Atteint d'une fièvre aiguë, il m. à Pise le 16 décemb 1187. On a trois de ses lettres dans la Collection des conciles.—V. Bourdin (M.).

GRÉGOIRE IX (Ugolin), proche parent d'Innocent III, fut d'abord chapelain de ce pape, cardinal et évêque d'Ostie avant d'être appelé lui-même au saint-siége en 1227, après la mort d'Honorius III. Il eut avec l'emper. Frédéric II de longs démêlés dans lesquels les écrivains ultramontains donnent presque tous les torts à ce dernier prince (*v.* Frédéric), et il m. à Rome, âgé de près de 100 ans. Au milieu des orages politiques qui traversèrent son pontificat, Grégoire IX, tenta une réunion de l'Église romaine avec l'Église grecque, canonisa St François d'Assise dont il avait été l'ami, St Dominique et St Virgile, et fit pub., en 1234, une collection de décrétales qui fait une des principales parties du *Corps de droit canonique*. On a un gr. nomb. de lettres de ce pape dans la Collect. des conciles, les *Annales* de Wadding, l'*Italia* d'Ughelli, etc.

GRÉGOIRE X (Thébaldi), de la famille des Visconti, succéda au pape Clément IV en 1271, après une vacance de deux ans et neuf mois. Il était à St-Jean-d'Acre en Palestine lorsqu'il apprit son élection. Après avoir fait, en faveur des croisés, un appel à plus. puissances d'Europe, il convoqua un concile général à Lyon, y invita tous les souver. de l'Europe et même le roi d'Arménie et le khan des Tartares. Ce concile terminé, le pape se rendit à Beaucaire, puis à Lausanne, s'arrêta à Milan en retournant en Italie, traversa ensuite la Toscane, entra dans Florence, qu'il avait déjà interdite à cause de sa déloyauté envers les gibelins, donna en passant des bénédictions au peuple, et excommunia de nouv. cette ville en en sortant. Etant tombé malade à Arezzo, il y m. en 1276. Ce fut lui qui statua qu'après la mort du pape, les cardinaux seraient renfermés en conclave jusqu'à l'élect. définitive d'un nouveau pontife. On trouve 102 lettres de ce pape dans l'*Hist. ecclésiastique de Florence* par P. M. Campi, Plaisance, 1651, 3 v. in-fol., etc.

GRÉGOIRE XI, né en 1329 dans le diocèse de Limoges, s'appelait Pierre Roger avant son élévation au saint-siége. Créé card. avant l'âge de 18 ans, par Clément VI, son oncle, et pourvu de nombreux bénéfices, il fut élu au prem. tour de scrutin, le 30 déc. 1370, pour succéder à Urbain V, fut ordonné prêtre le 4 janvier suivant, sacré et couronné le lendemain. Son premier soin fut d'engager les rois de France et d'Angleterre à suspendre leurs hostilités par une trêve de quatre ans; ceux de Castille, d'Aragon et de Navarre, à terminer, par une paix solide, la guerre qu'ils se faisaient. Il ouvrit avec l'empereur Cantacuzène, alors retiré au mont Athos, une négociation dans le but d'opérer la réunion des deux Églises grecque et romaine. Sa sollicitude pastorale s'étendit également sur l'Allemagne, la Moldavie, l'île de Candie. Ce fut lui qui proscrivit le premier les opinions de Wiclef (*v.* ce nom). Convaincu que le meilleur moyen d'établir, en Italie et surtout dans l'état ecclésiastique, une tranquillité durable, il prit la résolution de reporter le saint-siége à Rome, d'où ses prédécess. l'avaient transféré à Avignon, depuis plus d'un demi-siècle. Malgré les instances du roi de France et des évêques du royaume, il s'embarqua à Marseille en 1376, fit son entrée dans la capitale du monde chrétien le 17 janvier 1377, et m. l'année suiv. (27 mars 1378), n'ayant pas encore atteint sa 47e année. Quelque temps avant, mécontent des Romains, il avait formé le dessein de replacer le saint-siége à Avignon. On trouve le testament de ce pape dans le *Spicilége* de d'Achery; et, dans l'appendix du *Museum ital.*, les constitutions de l'Église romaine qu'il avait rédigées étant cardinal. Les Collect. des conciles de Wadding, d'Ughelli, renferment aussi un grand nombre de ses lettres. C'est le dernier pape que la France ait donné à l'Église.

GRÉGOIRE XII, né à Venise dans le 14e S., s'appelait Ange Conrario, avant son élévation au saint-siége en 1406. La division qui existait alors dans toute sa force entre les papes d'Avignon et ceux de Rome, exigeait des vertus et des sacrifices. Pour faire cesser le schisme scandaleux qui désolait depuis trop long-temps l'Église catholique, le conclave romain fit signer à Grégoire un compromis, par lequel il s'engageait à renoncer à la tiare dans le cas où l'antipape Benoît XIII céderait de son côté. Mais, les deux compétiteurs cherchant à éluder cet engagement, les cardinaux des deux partis, Romains et Avignonnais, déposèrent Grégoire ainsi que Benoît, et élurent Alexandre V. Après avoir essayé de former un nouveau concile à Austria près d'Udine, Grégoire se réfugia d'abord à Gaëte, puis à Rimini, d'où il envoya au concile, tenu à Constance, sa rénonciation formelle. On lui conserva le premier rang parmi les cardinaux; et il m. en 1417, à l'âge de 92 ans, à Recanati, petite ville de la Marche d'Ancône, où il était légat. Wadding, Ughelli, Bzovius, ont conservé quelques lettres de ce pape, dans leurs collections.

GRÉGOIRE XIII (Hugues BUONCOMPAGNO), né à Bologne au commencement du 16e S., succéda au pape Pie V en 1572. Très-instruit dans la jurisprudence civile et canonique, il en avait donné des leçons dans sa patrie, et avait paru avec distinction au concile de Trente. Les prem. temps de son pontificat furent signalés par les réjouissances odieuses qui eurent lieu à Rome pour célébrer la

massacre de la St-Barthél. Grégoire, à qui pourtant plus. écriv. ont reconnu beauc. de douceur de caractère, ordonna une procession solennelle pour rendre grâces à Dieu de cet événement, et accorda des indulgences plénières à ceux qui imploreraient l'assistance du ciel en faveur de Charles IX et de son royaume. En relatant ces faits, de Thou, les auteurs des *Mem. de la ligue*, et même ceux de la *Satire ménippée*, ajoutent que le pontife refusa de lancer des lettres d'excommunication contre Henri IV et le prince de Condé, malgré les instances du jésuite Maldonato et du cardinal de Pellevé. Le plus remarquable des actes du pontificat de Grégoire XIII fut la réformation du calendrier. Ce pape assembla à cet effet les plus habiles mathématiciens, parmi lesquels Louis Lilio, Christophe Clavius et Pierre Chacon (*v.* ces noms), eurent la plus grande part à l'opération. Cette réforme de l'ancien calendrier julien, appelé aujourd'hui calendrier grégorien, fut adoptée successiv. dans tous les états catholiq. de l'Europe, et commença en France du 10 au 20 déc. 1582. Grégoire XIII m. en 1585, âgé de 83 ans.

GRÉGOIRE XIV (NICOLAS SFONDRATE), né à Crémone dans le 16ᵉ S., fut élu pape, après la m. d'Urbain VII, en 1590. Il avait été fait cardinal par Grégoire XIII. Son pontificat, pendant lequel il lança une bulle d'excommunication contre le roi Henri IV, ne dura pas une année entière. Attaqué de la gravelle et de la fièvre, il m. au mois de juillet 1591. On lui a reproché d'avoir dissipé, en bien peu de temps, pour le soutien de la ligue, les trésors amassés par son prédécesseur Sixte V.

GRÉGOIRE XV (ALEXANDRE LUDOVISIO), élu pape en 1621, avait été archevêque de Bologne, sa patrie, et nonce en Espagne. Il promulgua un nouveau règlement pour les élections dans le conclave, érigea l'évêché de Paris en métropole, fonda le collége de la Propagande de Rome, et fit, entre autres canonisations, celle de St Ignace de Loyola fondateur des jésuites, chez lesquels il avait été élevé. Après avoir interposé sa médiation entre les cours de France et d'Autriche, qui se disputaient la possession de la Valteline, Grégoire mourut dans sa 70ᵉ année en 1623. Il était fort instruit, et on lui doit la publ. de plus. collect. importantes.

GRÉGOIRE, roi d'Écosse, successeur d'Ethus en 875, rétablit la tranquillité dans ses états en accordant une amnistie aux partisans de son prédécesseur, chassa les Pictes de la presqu'île de Fife, enleva aux Danois Berwick et le Northumberland, expulsa les Bretons de la partie de l'Écosse dont ils s'étaient emparés sous le règne de Donald II, assura ses conquêtes par des traités, donna un tuteur au jeune héritier de la couronne d'Irlande, mit garnison dans plus. places, pacifia cette île, et m. en 892, après dix-huit ans d'un règne glorieux. Donald V lui succéda.

GRÉGOIRE MAGISDROS, célèbre prince arménien, de la race royale des Arsacides de Perse, né au commencement du 11ᵉ S., fut envoyé à Constantinople dans sa jeunesse pour se perfectionner dans la connaissance de la philosophie, de la théologie et des belles-lettres. L'an 1030, il entra au conseil de Jean, roi d'Arménie, et rendit à ce prince d'import. services dans plus. occasions. L'an 1042, après deux ans d'interrègne, il fit nommer Kakig II, roi d'Arménie, et repoussa l'invasion des Turks-seldjoukides. Pour prix de ses services, il se vit calomnier auprès de Kakig, et voulant mettre sa vie en sûreté, il se retira d'abord dans le pays de Daron, puis à Constantinople, où il se livra à la culture des lettres. Après la destruction du royaume d'Arménie par l'empereur Constantin Monomaque, Grégoire reçut de l'empereur plus. villes et bourgs de la Mésopotamie qu'il joignit à ses possess. dans les pays de Daron, de Sasoun et de Vasbouragan, fut créé duc de la Mésopotamie, repoussa une nouvelle invasion des Seldjoukides, exerça une sanglante persécution contre les sectaires arméniens soumis à sa puissance, en contraignit un gr. nomb. d'embrasser le christian., et m. en 1058. On a de lui plus. lettres sur des sujets politiques, historiq., littéraires, philosoph. et théologiq.; une *Gramm. arménienne;* un poëme en mille vers renfermant tout l'ancien et le nouveau Testament; une traduct. arménienne d'Euclide, etc.

GRÉGOIRE II (VAHRAM), patriarche arménien, fils du précéd., surnommé *Vgaïaser*, c.-à-d., *qui aime le martyre*, succéda à son père l'an 1058. Peu de temps après il abandonna les soins du gouvern. pour se livrer aux exercices de la vie monastique; mais en 1065 il fut forcé d'accepter le patriarcat d'Arménie, vacant depuis plus d'un an, et se vit ensuite dépouillé de cette dignité par le docteur George Lorhetsi, qui avait été son secrétaire. Celui-ci étant mort (1072), Grégoire reprit le patriarcat, qu'il abandonna de nouveau, et mourut vers l'an 1105 dans le monast. de Garmi-Vank'h, après avoir nommé son neveu Grégoire direct. spirituel des Arméniens émigrés au Kaire, et fait élire Basile, son autre neveu, patr. d'Arménie. — GRÉGOIRE III, neveu du précédent, surnommé *Balharouni*, fut sacré patriarche universel de Arméniens en 1113, après la mort du patriarche Basile, auquel son oncle l'avait appelé à succéder. Son inauguration donna naissance à un schisme dont le résultat fut l'élection d'un patriarche particulier à Aghthamer (*v.* DAVID, fils de Thorhnig). Grégoire convoqua en 1114 un concile où fut réglé le mode d'élection du patriarche d'Arménie; il établit sa résidence à Dzouk'h dans la Mésopotamie septentrionale, fortifia cette place, et mourut en 1166 à Roum Kalaah, sur le bord de l'Euphrate, après avoir visité les saints lieux avec l'archevêque d'Ostie Albéric, légat du pape, et entamé d'infruct. négociat. avec Eugène III au sujet de la réunion de l'Egl. d'Arménie et de l'Egl. lat. Peu de temps avant sa mort il s'était démis du patriarcat en faveur de son frère Nersès. (*V.* NERSÈS IV.)—GRÉGOIRE IV, neveu du précédent, surnommé *Degha*, c.-à-d. l'*Enfant*, sacré patriarche universel des Arméniens après la mort de Nersès IV en 1173, fit prononcer, dans un concile tenu à Hrhomgla, la réunion de l'église d'Arménie à l'église grecque; mais, l'emp. Manuel Comnène étant mort avant que cette réunion eût été opérée, il fut contraint de renoncer à son entreprise, envoya sa soumiss. au pape Lucius III, et m. en 1193, laissant le patriarcat à son neveu.— GRÉGOIRE V, neveu du précédent et patriarche d'Arménie l'an 1193, s'abandonna à des désordres qui soulevèrent contre lui les princes et les ecclésiastiques arméniens; il fut enfermé dans la forteresse de Gobidarh en 1194, par ordre de Léon II, prince d'Arménie, et se tua peu de temps après en cherchant à s'échapper. — GRÉGOIRE VI, parent du précéd., lui succéda en concurrence avec Basile ou Parsegh, évêque d'Ani, qui fut reconnu par plusieurs prélats de l'Arménie orientale. Grégoire VI sacra Léon II roi de Cilicie en 1198, obtint de ce prince la grâce et la liberté de plus. seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui, et mourut peu de temps après dans le monastère d'Ark'hagaghin. Jean VII lui succéda. — GRÉGOIRE VII, surnommé *Anavarzetsi*, fut élu en 1294 après la mort de Constantin II, malgré l'opposition d'un grand nombre d'évêques d'Arménie qui connaissaient son attachement à l'église romaine. En 1306 il demanda des secours à Clément V, le priant de prêcher une croisade contre les musulmans, et mourut à la fin de la même année. Constantin II lui succéda.—GRÉGOIRE VIII, surnommé *Khandsoghad*, s'empara du patriarcat d'Arménie après la mort de Jacques III en 1411, et se maintint sur son siége pendant plus. années, soutenu par l'émir de Cilicie. En 1418 il succomba sous les efforts de ses ennemis, fut jeté en prison, et y m. massacré. Paul II fut son successeur —GRÉGOI-

RE IX, dit *Mousapegeants*, élu par quelques évêques pour succéder à Joseph III en 1440, ne fut point reconnu par les Arméniens orientaux : ceux-ci choisirent en 1441 un certain Vartabied, nommé Gyragos ou Cyriaque, qui fut sacré patriarche suprême des Arméniens. Grégoire se soumit à la juridiction de ce chef, restreignit à la Cilicie l'exercice de son autorité, et m. en 1447. Garabied lui succéda. — GRÉGOIRE X, surnommé *Magovetsi*, fut élu en 1443 après la déposition de Cyriaque, et m. en 1461. — GRÉGOIRE XI, successeur de Sarkis III en 1536, m. en 1541, fut remplacé par Etienne V. — GRÉGOIRE XII, succ. de Basile II en 1569, m. en 1573, eut pour success. Etienne VI. — GRÉG. XIII, connu d'abord sous le nom de Sérapion, fut élu par un concile d'évêq. et de docteurs assemblés à Edchmiadzin en 1603, après la fuite de David V et de Melchisedec. Son règne fut troublé par les intrigues des deux patriarches dépossédés, soutenus par les Persans : il tomba entre les mains de ses ennemis l'an 1605, souffrit toute espèce de tortures, racheta sa liberté moyenn. une forte somme d'argent, et m. en 1606, des suites des mauvais traitem. qu'il avait éprouvés. On cite encore plus. aut. armén. du nom de GRÉGOIRE, mais on n'a sur eux que des docum. incertains ; leurs ouvr. sont d'ailleurs restés MSs.

GREGOIRE, archevêque de Corinthe au 12e S., savant grec, cité quelquefois sous le nom de *Corinthus*, de *Corytus*, de *Corithus* ou de *George Pardus*, est aut. de *Scolies sur Hermogène*, imp. pour la prem. fois dans les Orateurs de Reiske, tome 8 ; d'un *Traité des dialectes*, dont la meilleure édit. est celle de M. Schœfer, Leipsig, 1813. Il a laissé quelques autres ouvrages MS.

GRÉGOIRE (PIERRE), professeur de droit à Cahors, à Toulouse, puis à Pont-à-Mousson, où il m. en 1597, a laissé entre autres écrits : *Syntagma juris universi atque legum penè omnium*, etc., dont la dern. édit. est celle de Lyon, 1606 ; *de Republicâ, lib. XXVI*, et une *Réfutat.* de la *Consult.* de Ch. Dumoulin contre le conc. de Trente, Lyon, 1584, in-16, impr. aussi dans le t. 5 des œuvres de Dumoulin.

GRÉGOIRE, patriarche de Constantinople, né en 1739 à Dimitzana en Arcadie, fit ses études au monastère de Cyllène en Béotie, reçut les ordres sacrés, et fut bientôt nommé archevêque de Smyrne. Elu patriarche en 1795, quand les Français envahirent l'Egypte, il serait mort victime des janissaires qui demandaient sa tête, si le sulthan Sélim ne l'eût protégé contre leur brutal fanatisme. Grégoire traversa sans malheur le règne du farouche Moustapha V. Mahmoud lui avait succédé : durant l'année 1821 on y apprend que le prince Ypsilanti a levé l'étendard de la croix. Le patriarche, au milieu des menaces et des cris de mort, comparaît à la barre de l'*apostrophe impériale*, et reçoit l'ordre de maudire les Grecs insurgés. Ni son obéissance, ni sa résignation, ni son âge vénérable ne purent le soustraire à la troupe des furieux. Le jour de Pâques, entouré de son clergé, couvert des saints vêtemens, Grégoire fut arrêté, insulté, lié avec une corde, traîné dans les rues et pendu à la porte de la basilique patriarcale : dans la nuit, des matelots découvrirent un cadavre flottant sur l'eau ; c'était celui du pontife martyr ; ils le transportèrent sur leur vaisseau à Odessa, où, malgré la pitié du peuple et l'indignation de l'Europe entière, les soins qu'on prit d'une si grande infortune finirent avec la pompe des funérailles.

GRÉGORAS (NICÉPHORE), historien grec, né à Héraclée de Pont vers 1295, étudia sous la direction de Jean Glycus, patriarche de Constantinople, l'un des plus habiles rhéteurs de son temps, et sous Théod. Métochite, mathématicien et astronome. Après la m. d'Andronic, son protecteur, Grégoras donna à Constantinople des leçons publiques qui lui attirèrent un grand concours d'auditeurs ; ses querelles avec Palamas, au sujet de la réunion des communions chrétiennes, lui firent encourir la disgrâce de l'impérat. Anne ; et il parait même que le peuple le prit en aversion au point de menacer ses jours. Il m. vers 1359, et son corps, privé de sépulture, resta exposé aux outrages de la populace. On a de lui un grand nombre d'ouvr., la plupart théologiques. La liste, publ. par Boivin et insérée par Fabricius dans sa *Biblioth. græca*, en indique 87, tant impr. que MSs. Le plus important est son *Hist. de Constantinople*, de 1204 à 1359, divisée en 38 liv. ; elle a été réimpr. sur l'édit. de Boivin, et fait partie de la *Collect. Byzantine*, Venise, 172..

GREGORII (JEAN-GODEFROI), géographe et compilat. allem. des 17e et 18e S., est aut. d'un grand nombre de compilations géograph., topograph. et histor. (en allem.), dans quelques-unes desquelles il a pris le nom pseudonyme de *Melissantes*. Nous citerons les suivans : *Geographia novissima*, ou *Description de la terre, des pays et des villes*, Erfurt, 1708, 1709, 1713, in-8 ; *Dict. abrégé des Gazettes*, ib., 1708, in-8 ; *Orographia*, ou *Descr. des princip. montagnes d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique*, Francfort et Leipsig, 1715, in-8 ; *Trésor nouvellem. ouvert des antiquités grecques*, Francfort, 1717, in-8 ; l'*Europe vivante*, ou *Inscript. général. de toutes les maisons des souverains régnans*, 7e édit., Arnstadt, 1726, 5 vol. in-8.

GREGORIO (MAURICE de), sav. théolog., né à Camerata en Sicile, fut successiv. lecteur et professeur en théologie au collége de Messine, professeur à Naples, grand pénitencier consulteur du S. office, memb. de l'acad. des *Oziosi*, et m. en 16.. Il a laissé entre autres ouvr., dont on trouvera la liste dans la *Bibl. sicula* d'Ant. Mongitori et dans le t. 2 des *Scriptores ord. prædicat.* du P. Echard : *Condottiere de' predicatori per tutte le Scienze*, Naples, 1615, in-8 ; *Idea di far le gallerie*, etc., ibid., 1642, etc.

GREGORIO (CHARLES), graveur italien, né à Florence en 1719, mort en 1759, fut élève de J. Frey. On a de lui des portraits et plusieurs sujets de la galerie Gerini et du *Musæum* de Florence. — GREGORIO (Ferdinand), fils du précéd. et grav. comme lui, m. en 1740, étudia à Paris sous Wille. On connaît de lui : *la Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Carle Maratte ; un *St Sébastien*, d'après le Guide ; *St Etienne*, d'après le Civoli ; un portr. de son père, etc.

GREGORIO (ROSAIRE de), né à Palerme en 1753, prit les ordres, et se livra aux travaux historiques. Il fut lecteur en théologie, chanoine de la cathédrale de Palerme, et historiographe du roi. Nommé professeur de diplomatie à l'université de cette ville, il visita ses archives pour en tirer les matériaux d'un ouvr. sur l'histoire de son pays. En 1792, il publia deux vol. in-4 intitulés : *Biblioth. aragonaise* : c'est un recueil de lois et de diplômes appartenant à l'époque de la domination des Aragonais en Sicile. Quelques années plus tard il fit paraître la première partie du droit public sicilien : *Considerazioni sulla storia di Sicilia*, Palerme, 1805, 2 vol. in-4, dont le complément ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1810 et 1816, 2 vol. in-4. De Gregorio cessa de vivre en 1809. Plusieurs de ses dissertations ont été rassemblées en 2 vol. in-12 en 1821.

GREGORIUS (PUBLIUS), savant écriv. italien, né au commencem. du 15e S. à *Tiphernum*, d'où il prit le nom de *Tiphernas* ou *Thiphernas*, m. vers 1469, a laissé une version latine *des 7 dern. livres de Strabon*, Venise, 1472, in-fol. ; une autre version latine de Dion Chrysostôme *de Regno* ; une autre de 16 homélies sur Job par St Jean-Chrysostôme ; des poésies latines, Venise, 1472 à 153., in-4, etc. Calogera a inséré son *Eloge* dans le t. XL, p. 327 de sa *Nuova Raccolta*, etc.

GREGORIUS (EMMANUEL-FRÉDÉRIC), théolog. et philologue allem., né à Camenz dans la haute

Lusace en 1730, fut successiv. co-recteur au lycée de Lauban et premier pasteur de cette ville, où il m. en 1800. Il a composé, tant en allemand qu'en latin, environ 50 traités ou notices théol., généal., philol. et biogr., pub. de 1749 à 1772, et des dissert. littér. insérées dans *la Continuation des notices de la maison des orphelins à Lauban*, 1772, 1794, in-8; dans le *Spicilège de la haute Lusace;* dans les *Annales littéraires de Dresde*, et dans plus. autres recueils périodiques. — GREGORIUS (Jean-Frédéric), père du précéd., né en 1697 à Camenz, établit une imprimerie dans cette ville, puis il exerça le ministère évangélique à Taubenheim et à Rothenburg, et m. dans cette dern. ville en 1761. On a de lui une vingtaine de programmes et de dissertations tant en latin qu'en allem.; nous citerons entre autres sa dissertat. : *de Nomine urbis Camenz*, Camenz, 1732, in-fol.

GREGORY (JEAN), sav. antiq. et orientaliste, né à Amsterdam en 1607, m. à Hidlington en 1646, est connu par les ouvr. suivans : *Alkibla*, ou recherches sur la coutume d'adorer vers l'Orient, Londres, 1728, in-8; *Remarq. et observat. sur quelq. passages de l'Ecrit. sainte*, ib., 1646, in-4. On a publ. ses *opera posthuma*, Londres, 1650-64-71-83, in-4.

GREGORY (JACQUES), célèbre mathématicien écossais, né à New-Aberdeen en 1636, m. en 1675, a immortalisé son nom par l'invention du télescope à réflexion. On a de lui : *Optica promota*, Londres, 1663, in-4; *Exercitationes geometricæ*, Padoue, 1666, in-4; *Vera circuli et hyperbolæ quadratura*, ibid., 1667, in-4, ouvr. dans lequel l'auteur déclare impossible la quadrature absolue du cercle; *Geometricæ pars universalis*, ib., 1668, in-4. — GREGORY (David), mathém. né à Aberdeen en 1661, neveu du précéd., m. à Maidenhead en 1708, est aut. de : *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum*, etc., Edimbourg, 1684, in-4; *Catoptricæ et dioptricæ sphæricæ Elementa*, Oxford, 1695, in-8; *Astronomiæ physicæ et geometricæ Elementa*, ibid., 1702, in-fol. — GREGORY (David), fils du précéd., professa long-temps l'histoire moderne à Oxford, où il m. en 1767.

GRÉGORY (JEAN), méd. écossais, petit-fils de l'inventeur du télescope à réflexion, né à Aberdeen en 1724, professa d'abord la philosophie, puis la médecine au collége du roi à Aberdeen. Vers 1766, il fut nommé prem. méd. du roi pour l'Ecosse et professeur de médecine pratique à l'univ. d'Edimbourg; il obtint des succès brillans dans la pratique, et m. en 1773, laissant quelques ouvr. qui ont été réunis en 4 vol. in-8, et pub. à Edimbourg en 1788: plus. d'entre eux ont été traduits en français; nous citerons entre autres les suivans : par M[lle] de Keralio, *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12; par Verlac, *Observat. sur les devoirs et la prof. du méd.*, etc., 1787, in-12 : il a été pub. en 1774 une trad. anon. du même ouvr.; *Legs d'un père à ses filles*, trad. par Bernard, Leyde, 1781, in-8; et par Morellet, 1774, in-12, réimpr. avec le texte, Paris, 1800, in-12; une autre traduct. avec le texte en regard a été publ. à Londres, 1793, in-12. — GRÉGORY (Jacques), méd., fils du précéd., né à Aberdeen en 1753, mort en 1821, correspondant de l'institut de France, avait terminé son éducation aux universités d'Oxford et d'Edimbourg, et voyagé sur une partie du continent; nommé à son retour professeur de médecine théorique à Edimbourg, il succéda en 1777 au célèbre Cullen dans la chaire de médecine pratique. Outre une édit. de l'ouv. de son père intit. *Legs d'un père à ses filles*, 1774, on a de lui les ouvrages suiv. : *Dissertatio de morbis cœli mutatione medendis*, 1774, in-8; *Conspectus medicinæ theoricæ*, Edimbourg, 1788, 2 vol. in-8; *Philosophical and litterary essays*, 1792, 2 vol. in-8; *Cullen's first lines of the practice of physic*, 2 vol. in-8, ouvr. qui a eu jusqu'à 8 éditions.

GREGORY (GEORGE), théologien et littérat. anglais, membre de la société des antiquaires, né en 1754 à Edernin en Irlande, entra dans les ordres en 1776, fut nommé ministre à Liverpool en 1778, puis ministre de St-Gilles de Cripplegate à Londres en 1782. Il se livra avec succès à la prédication et fut pendant plus. années l'édit. du *Nouvel annuaire* (*the new annual register*); mais, s'apercevant que les opinions politiques qu'il avait soutenues dans ce recueil nuisaient à son avancem. dans la carrière ecclésiastique, il se voua au ministère, et dut à la protection de lord Sidmouth (Addington) le riche bénéfice de Westham, une prébende dans la cathédrale de St-Paul de Londres et quelques autres bénéfices; jusqu'à sa mort en 1808, il ne cessa de s'occuper de travaux littéraires et surtout de seconder les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de M. Wilberforce pour provoquer l'abolition de l'infâme trafic des nègres. On a de lui des *Essais histor. et moraux*, 1785, in-8, 1788, 2 vol. in-8; l'*Economie de la nature, expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8 avec 46 pl. gravées; un *Dictionn. des sciences et des arts*, 1806, 2 vol. in-4; des *Sermons* précédés de réflexions sur la composition et le débit d'un sermon, 1787, in-8; la *Vie de Th. Chatterton, avec des notes critiques sur son génie et ses écrits*, et une *Notice* sur les poésies de Rowley, 1789, in-8, impr. aussi en tête de l'édit. des *Œuvres de Chatterton*, 1803, 3 vol. in-8; *Elémens d'une éducation polie*, extraits des lettres du lord Chesterfield, 1801, in-12, etc.

GREGSON (MATTHEW), archéologue angl., né en 1748, m. à Liverpool en 1823, membre de la société des antiquaires de Londres, et membre honoraire de celle de Newcastle-upon-Tyne, est aut. de l'ouvr. intitulé : *A portfolio of fragments relative to the history and antiquities of the county Palatine and duchy of Lancaster.*

GREIDERER (VIGILE), historien du 18[e] S., religieux de l'ordre de St-Franç. de l'étroite observ., né en Allemagne, m. en 1780, a publ. : *Germania Franciscana seu Chronicon geographico-historicum ordinis Sti Francisci in Germaniâ*, Augsbourg, 1777 et 1781, 2 vol. in-fol.

GREIFF (FRÉDÉRIC), chimiste, né à Tubingue en 1601, m. en 1668, s'était appliqué au perfectionnement de la *theriaque*, dite *céleste*. On a de lui quelq. ouvr. dont les plus connus sont : *Theriaca chymica*, Tubingue, 1641, in-4; *Decas nobilissimorum medicamentorum*, ib., 1641, in-4, etc. On lui attribue aussi quelq. poésies en allem.

GREISEL (JEAN-GEORGE), professeur d'anatomie à l'université de Vienne, médecin de la cour impériale d'Autriche, et membre de l'acad. des curieux de la nature, m. en 1684, est auteur de l'ouvr. suivant : *Tractatus medicus de curâ lactis in arthritide, in quo*, etc., Vienne, 1670, in-12; Bude, 1681, in-12. On lui doit aussi plus. observ. insérées dans les *Ephémérides d'Allemagne.*

GREKOF (JOURII ou GEORGES). V. KOROBEÏNIKOF.

GRELOT (GUILL.-JOSEPH), dessinat. franç. du 17[e] S., a publié une *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople, enrichie de plans levés par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarq. dans cette ville*, Paris, 1680, 1 vol. in-4; Londres, avec traduct., 1688, in-12. Grelot avait accomp. en Perse le voyag. Chardin.

GRENADE (LOUIS de), religieux dominicain, l'un des plus fameux prédicateurs et des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Espagne, né à Grenade en 1505, fut mandé à la cour de Portugal, sur la réputation de ses vertus et de son mérite. Devenu le direct. de Catherine, veuve de Jean III et régente de Portugal, il eut la modestie de refuser

d'abord l'archevêché de Brague, puis le chapeau de cardinal, et ne cessa de se livrer au ministère de la prédicat. et à tous les exercices de la piété jusqu'à sa m. en 1588. Il a laissé un gr. nombre d'ouv. estim. dont on trouvera la liste dans la *Bibl. Hispana* de Nicolas Antonio, et dans les *Script. ord. prædic.* du P. Echard. Ses œuvres ont été publ. à Anvers chez Plantin, 1572, 9 vol. in-8; l'édition la plus complète en espagnol est celle de Denis Sanchez, Madrid, 1679, 3 tom. in-fol. La meilleure traduction française est celle qui a paru sous le nom de Guillaume Girard, et que M. A.-A. Barbier attribue à J. Talon, Paris, 1658, 1662, édit. revue, 1664-67, 10 vol. in-8; 1688-90, 2 vol. in-fol. La *Vie* de Louis de Grenade a été écrite par plusieurs biographes, entre autres par L. Muños, Madrid, 1639, in-4.

GRENAN (Bénigne), professeur d'humanités et de rhétorique à l'université de Paris, né en Bourgogne vers 1681, m. en 1723, se fit remarquer par son éloquence et quelq. poésies lat. On a de lui une *Paraph. en vers latins sur les lamentat. de Jérémie*, Paris, 1715, in-8; *Eloge funèbre de Louis XIV*; une *Ode* très-spirituelle sur la prééminence du vin de Bourgogne sur tous les autres; quelq *Discours* en latin, etc. — Grenan (Pierre), oratorien, frère de Bénigne, né comme lui à Noyers en Bourgogne, professa les belles-lettres dans les collèges de sa congrégation, se livra avec succès à la prédication, et m. en 1722. On a de lui l'*Apologie de l'équivoque*, satire qui est comme une suite de celle de Boileau sur le même sujet, 1710, in-12.

GRENTEMESNIL. V. Paulmier.

GRENVILLE (George), député au parlement d'Angleterre, successiv. trésorier de la marine, prem. lord de l'amirauté et de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, né en 1702, m. en 1770, a laissé quelq. brochures dans lesquelles il fait l'éloge de son administration: nous citerons entre autres ses *Considerations sur le commerce et les finances de l'Angleterre, et sur les mesures prises par le ministère, depuis la conclusion de la paix, relativement à ces grands objets d'intérêt national*, 1766; cet écrit a été trad. en franç. (par Mauduit) et pub. sous le titre de: *Mém. sur l'administration des finances de l'Anglet.*, Mayence (Paris), 1768, in-4. On lui attribue un *Tabl. de l'Angleterre relativement à son commerce et à ses finances*, 1768, traduit en français (par Guyard de Troyes), Paris, 1769, in-8.

GREPPI (Charles), poète dramat., né à Bologne en 1751, embrassa la vie monastique par suite d'un désespoir amoureux; mais l'amour de la liberté et le désir du monde lui firent bientôt quitter le cloître. Il remplit quelq. postes honorables dans la république cisalpine, et m. en 1811 à Milan. Son style est correct, sage, élégant; ses comédies ont un fonds de gaieté, de naturel et d'intérêt qui les ont fait survivre à leur auteur. On connaît de lui: *Teresa e Claudio*, Venise, 1786; *Teresa vedora*, Milan, 1787; *Teresa maritata*, ib. id.; *Gertrude d'Aragon*, tragédie, Milan, 1785. Ses *Œuvres* complètes ont été publ. à Bologne, 1812, 2 vol. in-8.

GRESHAM (sir Thomas), gentilhomme anglais, né en 1519, fut employé successiv. comme agent du roi Edouard VI et de la reine Elisabeth, rendit à ce prince et à cette souveraine des services de la plus haute importance dans les divers emprunts qu'il fut chargé de négocier, et employa une portion de son immense fortune à faire construire la Bourse de Londres et à fonder le collège de Gresham dans la même ville. Il mourut en 1579, après avoir doté plusieurs établissemens de bienfaisance.

GRESLON (Adrien), jésuite missionnaire à la Chine, de 1657 à 1670, m. en 1697, a écrit une *Hist. de la Chine sous la domination des Tartares, depuis 1651 jusqu'en 1669*, Paris, 1671, in-8. On lui attrib. des *Vies des saints patriarches de l'Anc. Testament avec des réflexions*, en langue chinoise.

GRESLY, peintre français, né à Lisle-sur-le-Doubs au commencement du 18e S., m. à Besançon en 1756, réussit à peindre les scènes de famille et d'intérieur; mais, faute d'imagination, il ne s'éleva jamais au-dessus de ce genre. Il a exécuté avec talent quelques *pastiches* de grands maîtres.

GRESNICK (Antoine), composit. de musique, né à Liége en 1753, fut envoyé de bonne heure en Italie, et suivit au conservat. de Naples les leçons du célèbre Sala. Après s'être fait connaître en Italie par la composition de quelques opéras, il passa en Angleterre, séjourna plusieurs années à Londres en qualité de direct. de la musique du prince de Galles, vint ensuite habiter différentes villes de la France, et alla mourir dans son pays natal en 1799, épuisé de travail et accablé, dit-on, par le chagrin que lui causa le peu de succès de la dern. de ses composit. Les principales sont: *les Faux mendians*, opéra en un acte, représ. au théâtre Louvois; *la Grotte des Cevennes*; *les Faux Monnayeurs*, représ. à Feydeau; *le Tuteur original*, représ. au théâtre St-Martin; *Léonidas*, au grand Opéra; et enfin la *Forêt de Brama*, opéra en 4 actes de mad. Bourdic-Viot, qui fut reçu, mais non représ. La mélodie de Gresnick était douce et chantante, et il excellait dans le genre gracieux.

GRESSET (Jean-Bapt.-Louis), poète célèbre, né en 1709 à Amiens, mort dans la même ville en 1777, l'un des 40 de l'acad. franç., était entré chez les jésuites à l'âge de 16 ans. Son joli poème de *Ververt* lui ayant attiré la censure de ses supérieurs, il rentra dans la société. A cette époque, il avait déjà écrit sa *Chartreuse*, mise à tort par La Harpe au-dessus de *Ververt*, et sa pièce des *Ombres*, continuation de *la Chartreuse* inférieure au prem. ouvr. Devenu libre, il travailla pour le théâtre; il y donna en 1740 sa trag. d'*Edouard*, et en 1745 son drame lugubre de *Sidney*, qui l'une et l'autre eurent peu de succès. Il n'en fut pas de même de sa comédie du *Méchant*, où l'on admira la vérité du caractère principal, des portraits d'un naturel achevé, des vers d'une facture excellente et devenus proverbes, mais où l'on désire plus d'action et plus de force comique. La religion et les conseils du pieux évêque d'Amiens, M La Motte, l'enlevèrent au théâtre, et le déterminèrent à brûler plus. autres comédies qu'il avait dans son portefeuille: on a retrouvé dans ses papiers un poème intitulé *le Gazetin*, impr. à Paris en 1810, et qui n'ajouta rien à la réputation de son auteur, et un autre poème satirique en 10 chants, *le Parrain magnifique*. Gresset revint dans sa patrie, et y vécut oublié, mais heureux, jusqu'en 1774, où, en qualité de direct. de l'académie, il reparut à Paris pour répondre au discours de réception de M. Suard. La sévérité des principes qu'il professa dans cette circonstance lui attira quelq. sarcasmes du genre de ceux que Voltaire avait fait pleuvoir sur le discours de réception de Le Franc de Pompignan. Louis XVI consola Gresset, et le vengea de ses adversaires en lui accordant des lettres de noblesse. Le frère de Louis XVI, depuis Louis XVIII, le nomma dans le même temps historiogr. de l'ordre de St-Lazare, dont ce prince était grand-maître. La meilleure édit. des *Œuvres complètes* de Gresset est celle que donna M. Fayolle en 1803. M. Campenon a publ. une édition des *Œuvres choisies* de ce poète agréable, Paris, 1823, 1 vol. in-8. On trouve en tête de ce vol. une *Notice* sur la vie et les ouvrages de Gresset.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), l'un des plus célèbres compositeurs de musique, né à Liége le 11 février 1741, mort à Montmorenci le 24 septembre 1813, avait d'abord été enfant de chœur à Liége; à dix-huit ans il se rendit à Rome, où le célèbre Casali le perfectionna dans la science plus que dans l'art de la musique. Après quelques essais qui

ui valurent les suffrages de Piccini, il quitta Rome, 'arrêta quelque temps à Genève, vit à Ferney Voltaire, qui l'encouragea, puis se rendit à Paris, où l eut beauc. de peine à trouver l'occasion de se faire connaître. Marmontel eut le bonheur de deviner son talent, et lui confia le poëme du *Huron*, dont le succès musical fut immense. Depuis cette époque (1769) jusqu'en 1800, c'est-à-dire pend. 30 années, l donna tant à l'Opéra-Comique qu'au gr. Opéra 4 ouvr., dont chacun, à l'exception d'*Amphytrion* t d'*Andromaque*, ne firent qu'ajouter à sa réputation. Ces ouv. sont trop connus pour que nous en donnions la liste; il en existe encore plus de 20 qui, malgré les révolutions qu'a subies la musique, sont restés et resteront éternellement au répertoire. Grétry est le Molière de son art; il en a le piquant, a grâce, le naturel, l'expression vive et vraie; il en a même l'incorrection; il a tout sacrifié à la mélodie, la partie sans aucune comparaison la plus difficile de l'art, parce qu'elle seule suppose le génie de l'invention. Cependant dans *Richard* et dans *Elisko*, Grétry a prouvé qu'il savait être au besoin profond harmoniste, et que, suiv. une image qui lui était familière, il ne séparait point la statue de son piédestal. La sienne décore le vestibule du théâtre de l'Opéra-Comique : il méritait cet honneur par le nombre et surtout par la supériorité de ses productions. Grétry fut membre de l'institut et de la Légion-d'Honneur; on a frappé sa médaille. La ville de Liége a voulu avoir son cœur, qui, par suite d'une décision judiciaire, est resté à sa famille. On a de lui : *Mem.*, ou *Essai sur la musique*, 1789, in-8; 1797, 3 v. in-8; *la Vérité*, ou *ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, 3 vol. in-8, 1801. Il a laissé inédit un ouvr. intitulé *Réflexions d'un solitaire*, que les héritiers de Grétry, à en juger du moins par celui de *la Vérité*, feront sagement de ne pas donner au public. Grétry, homme d'esprit, ne parlait, ne jugeait et n'écrivait raisonnablem. que de son art. — Lucile GRÉTRY, la 2ᵉ des trois filles du précéd., morte dans un âge peu avancé après une union malheureuse, avait donné au théâtre la musique du *Mariage d'Antonio*, représ. à la comédie italienne en 1785, et l'année suivante celle de *Louise et Toinette*, pièce qui eut peu de succès. Son père parle d'elle dans le t. 2, p. 407 des *Essais sur la musiq.*

GRETSER (JACQUES), sav. jés., profess. de philosophie et de théologie pend. 24 ans à Ingolstadt, né en 1561 à Marckdorf en Souabe, m. en 1625 avec la réputation d'un homme érudit, mais manquant de goût et de critique, a laissé 153 ouvr. de controverse, dont la liste se trouve dans les *Mém.* de Niceron, tom. 28. Le recueil complet en a été publ. à Ratisbonne, 1734 et années suivantes, 7 vol. in-fol.

GREUTER (JEAN-FRÉD.), grav. allem., né en 1566 à Francfort, élève de Matthieu Greuter, son père, s'établit à Rome, et y mourut vers 1620. Ses planches les plus remarquables sont une *Ste Cécile*, d'après le Dominiquin; une *grande Bataille* d'après Tempesta, etc.

GREUZE (JEAN-BAPTISTE), un des peintres les plus distingués de l'école franç. au 18ᵉ S., né à Tournus en 1726, montra dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour le dessin. Il reçut les prem. élém. de la peinture d'un peintre de portraits nommé Grandon, beau-père du célèbre Grétry, et suivit ce maître à Paris. Après avoir travaillé quelq. temps en silence, il fixa tout d'un coup l'attention sur lui par son excellent tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfans*; dès ce moment sa réputation s'accrut rapidement, et plus. autres chefs-d'œuvre qu'il exposa au salon le placèrent au premier rang parmi les peintres de son temps. L'académie de peinture lui ouvrit son sein; mais Greuse voulait y être admis à titre de peintre d'histoire et non à titre de peintre de genre et de portraits. Quelques tracasseries qui furent la suite de cette détermination avaient retardé son admission lorsque la révolution éclata. L'âge avait affaibli ses facultés; il ne produisit plus rien que de médiocre, et m. le 21 mars 1805. Ses chefs-d'œuvre sont : *le Père paralytique; la Malédiction paternelle; la Bonne mère; le Père dénaturé abandonné de sa famille; la Petite fille au chien*. Les compositions de ce maître sont en général pleines d'âme, de sensibilité, de feu et d'énergie; son dessin est ferme, mais il manque quelquefois de correction; ses draperies sont un peu négligées; ses carnations unissent la fermeté à la vigueur. La plupart de ses tabl. ont été gravés avec succès par Lebas, Cars, Marténasie, Macret, Flipart, Massard père et Porporati. Mᵐᵉ de Valory a publ. une comédie-vaudeville en 1 acte intitulée : *Greuze, ou l'Accordée de village*, précédée d'une *Notice* sur Greuze et ses ouvr., 1813, in-8.

GRÈVE (JEAN de), théologien hollandais, né dans le duché de Clèves vers 1580, a joué un rôle actif dans les querelles théolog. de la Hollande au commenc. du 17ᵉ S. Ayant essuyé les persécut. des orthodoxes, il se réfugia en Allemagne, et y m. sans que l'on ait su à quelle époque. On a de lui : *Tribunal reformatum*, Hambourg, 1634, in-12; et une lettre latine insérée dans les *Epistolæ ecclesiasticæ præstantium ac eruditorum virorum*. — GRÈVE (Pierre de), jurisc. holland., né à Arnheim en 1621, m. en 1677 à Nimègue, où il professait le droit depuis plus. années, a laissé un livr. intit. : *Exercitationes ad Pandectarum loca difficiliora*, Nimègue, 1660, in-8.

GRÈVE (EGBERT-JEAN), théologien, né à Deventer en Hollande en 1754, mort le 13 août 1798, profess. de langues orientales à Franeker, a laissé les ouvr. suiv. : *Ultima capita libri Jobi ad græcam versionem recensita notisque instructa*, etc., Deventer, 1788, in-4; une trad. holland. des *Epîtres de St Paul*, etc., ibid., 1790, in-8, etc. — GRÈVE (Edouard-Henri), m. à Amsterd. en 1822, est aut. d'une *Météréologie des Pays Bas*, et d'un *Calendr. d'astron. et de météréol.*, continué pend. 5 années.

GREVILLE (FOULQUE), lord Brooke, né en 1554 à Alcaster dans le comté de Warwick, mort en 1628, membre du conseil privé, se distingua sous les règnes d'Elisabeth, de Jacques et de Charles Iᵉʳ, par son goût pour les joutes et les tournois, par son amour pour les lettres, et la protect. qu'il leur accorda. On a de lui : *Vie du célèbre sir Philippe Sidney* (son ami), Londres, 1652, in-12; *Quelques ouvr. savans et élégans de Foulke, lord Brooke, écrits dans sa jeunesse comme exercice familier avec sir Philippe Sidney*, ibid., 1633; *Reliques de sir Foulke Greville, lord Brooke* (poëmes sur la religion et la monarchie), ibid., 1670, in-8. — GREVILLE (Robert), parent et héritier du précéd., tué en 1643 à 35 ans en combattant pour le parti du parlem., avait comp. quelq. écrits de métaphys. oubliés aujourd'hui.

GREVIN (JACQUES), médecin et conseiller de Marguerite de France, duchesse de Savoie, né vers 1540 à Clermont en Beauvaisis, m. à Turin en 1570, a laissé des pièces de théâtre et plus. ouvr. de médecine tant originaux que trad. du grec et du latin; son *Théâtre* et ses *Poésies diverses* ont été publ. à Paris, 1562, in-8.

GREW (OBADIAH), théolog. angl., né à Atherston dans le comté de Warwick en 1607, m. en 1689, avait pris parti pour le parlement lors de la révolution de 1640, mais s'était opposé à la condamnation du roi Charles Iᵉʳ. On a de lui : *le Pécheur justifié par J.-C.*, 1670, in-8; et des *Méditations sur la parabole de l'enfant prodigue*, 1678, in-4.

GREW (NÉHÉMIE), célèbre médecin et naturaliste anglais, membre et secrétaire de la société royale de Londres, né vers 1628 à Coventry, exerça la médecine avec le plus grand succès dans

cette ville, s'occupa le prem. en Angleterre de la physiologie végétale, publ. plus. écrits remarq. sur cette matière, et m. en 1711. Il a laissé les ouvrages suivans : *Idée d'une hist. philosophique des plantes*, Londres, 1673, in-12; *Musæum regalis societatis*, etc., Londres, 1681, in-fol., avec 31 pl.; *Anatomie des plantes*, 1682, 1 vol. in-fol. avec 83 pl., trad. en franç. par Levasseur, Paris, 1675, in-12, fig., ouvr. estimé; un *Mémoire* sur l'art de rendre potable l'eau de la mer, *de Aquâ marinâ dulcoratâ*, Londres, in-8, etc.

GREY (JEANNE), arrière-pet.-fille de Henri VII, roi d'Angleterre, fut appelée au trône par les intrigues du duc de Northumberland, qui, après avoir fait périr le duc de Sommerset, avait eu l'art d'arracher au jeune Édouard et à un parlement servile un acte qui déférait la couronne à Jeanne Grey, épouse du duc de Guilford son 4e fils, au préjudice de Marie et d'Élisabeth. Mais après la mort du roi, Marie, s'étant retirée dans le comté de Suffolk, appela la noblesse d'Angleterre à sa défense et rentra dans Londres à la tête d'une armée nombreuse. Jeanne Grey n'avait été qu'un instrument passif du duc de Northumberland et de son époux; cepend. elle expia cruellement la faiblesse qu'elle avait eue de céder à leurs sollicitations et de se prêter à leurs projets ambitieux; elle fut jetée dans une prison ainsi que le duc de Guilford, et tous deux furent condam. à mort. La reine Marie différa l'exécution de cette sentence jusqu'au moment où, voyant sa propre sûreté compromise par la conspiration de Wyat, elle crut nécessaire d'ôter aux mécontens l'espoir de servir celle qui avait été sa rivale : elle ne voulut point comprendre que la délivrance de Jeanne Grey n'était que le prétexte d'un soulèvem. dont la véritable cause était les persécutions exercées contre le clergé réformé. Jeanne Grey eut la tête tranchée le 12 février 1554, à l'âge de 17 ans. Sa mort a fourni à Young et à P. Chevalier le sujet d'un petit poème; à La Calprenède, à Laplace, à Mme la baronne de Staël et à M. Briffaut le sujet d'une tragédie.

GREY ou GRAY (NICOLAS), théol. anglais, né à Londres en 1590, mort en 1660 dans le comté de Cambridge, a laissé : *Luculenta è sacrâ Scripturâ testimonia ad Hug. Grotii Baptizatorum puerorum institut.*, Londres, 1647, in-8; *Parabolæ evang. lat. redditæ carmine paraphrastico*, Londres, in-8, sans date. On lui doit en outre un dictionn. latin-anglais et anglais-latin.

GREY (ZACHARIE), ecclésiastique angl., membre d'un bureau de justice de paix dans le comté d'York, où il naquit en 1687, et où il m. en 1766, est connu par un gr. nomb. de travaux littéraires et d'ouv. de controverse, et surtout par ses commentaires de l'*Hudibras* de Butler. M. George Crabb, dans son *Univ. hist. Dictionary* (1825, in-4), donne la liste de ces ouvrages, au nombre de 30; les principaux sont : *Examen impartial de l'Histoire des Puritains de D. Néal*, 1736-39, in-8, 4 vol. dont le prem. avait été publ. antérieurement par Maddox; *Essai sur le caractère du roi martyr Charles Ier, d'après des témoignages authentiques*, 1738, in-4; *Hudibras, avec d'amples annotations et une préface*, etc., 1744, 2 vol. in-8; et 1799, Londres, 2 vol. in-8 avec des gravures par Ridley, d'après les dessins d'Hogarth; *Supplément d'Hudibras*, 1752, in-8; *Notes critiq., histor. et explicatives sur Shakespeare, avec des corrections du texte et du mètre*, 1755, 2 vol. in-8.

GREY (RICHARD), théol. anglais, chanoine de la cathédrale de St-Paul, né à Newcastle en 1694, m. en 1771, a laissé entre autres ouvr. : *Memoria thecnica*, 1756, in-12, 4e édit.; *Système de la législation ecclés. en Angleterre* (extrait du *Codex juris eccles. angl.* de l'évêque Gibbon), 1756, in-8; *le Misérable état de la religion en Angleterre*, etc., anonyme, 1736, in-8; *Méthode nouvelle et facile pour apprendre l'hébreu sans accentuations*, 172., in-8, etc. : ces trois écrits sont en anglais.

GRIBALDI (MATTHIEU), professeur de droit à l'univ. de Padoue, né vers le commencement du 16e S. à Chieri en Piémont, embrassa la réforme religieuse à Genève, et dès ce moment se voua tout entier aux controverses religieuses. Il m. à Lyon en 1564, laissant plus. écrits dont la liste se trouve dans le t. 41 des *Mém.* du P. Niceron. Nous citerons entre autres : *de Methodo ac ratione studendi in jure civili, lib. III*, Lyon, 1544, 1556, in-16; 1574, in-8; *Comment. in aliquot præcipuos Digest.*, Franfort, 1577, in-fol., etc.

GRIBEAUVAL (JEAN-BAPT. VAGUETTE DE), lieutenant-général d'artillerie, né à Amiens en 1715, entra au service en 1732, comme volontaire dans le régiment royal d'artillerie, et devint successivem. officier dans ce même corps, capitaine au corps des mineurs, et lieut.-colonel en 1757. Passé, avec le consentem. du roi, au service d'Autriche, Gribeauval fut élevé au grade de général, commandant l'artillerie, le génie et les mineurs de l'armée impériale; il acquit une gr. réputat. dans la défense de la place de Schweidnitz attaquée par Frédéric II, fut nommé feld-maréchal-lieutenant par l'impératrice Marie-Thérèse, et en 1763 il revint en France, où le roi le fit successivement maréchal-de-camp, lieutenant-général et inspecteur-général d'artillerie. Il mourut en 1789. C'est à lui qu'est due la rédaction de l'ordonnance du roi de 1764, qui fixait la proportion des troupes de l'artillerie relative à la force et en déterminait l'emploi; il présida la formation du corps des mineurs, dont il avait le command. particulier; perfectionna les manufact. d'armes, forges et fonderies; introduisit de nouv. batteries de côtes avec des affûts de sa invention, et d'autres améliorat. dans l'artillerie. M. de Passac a publ. un *Précis sur M. de Gribeauval*, 1816, in-8 de 15 pages. M. de Puységur, colonel d'artillerie, avait déjà fait insérer dans le *Journal de Paris*, n° du 8 juillet 1789, une Notice sur le même officier général.

GRIBNER (MICHEL-HENRI), prof. de droit à Wittemberg, puis à Leipsig, sa patrie, né en 1682, mort en 1734, a laissé, outre plusieurs dissertations académiques, les ouvrages suivans : *Principia processûs judiciarii; Principia juris prudentiæ naturalis; Opusc. juris publici et privati*, etc.

GRIBOIEDOF (FEODOR-JOANNOVITSCH), garde des registres du gouvernement sous les czars Alexis et Féodor, écrivit un *Abrégé* de l'histoire de sa patrie depuis le grand duc Vladimir Ier jusqu'en 1676, époque de l'avènement du czar Feodor Alekseïevitsch, à qui l'ouv. était dédié : il existe en MS. à la Biblioth. du couvent de St-Alexandre-Nefski à Pétersbourg.

GRIENPERGER (CHRISTOPHE), jésuite, mathématicien, né dans le Tyrol vers 1542, mort en 1636, a pub., entre autres ouvr., *Elem. Euclidis contracta*, Gratz, 1636.

GRIERSON (CONSTANCE), savante angl., femme d'un imprim. de Dublin, née en 1706 au comté de Kilkenny (Irlande), morte en 1733, était versée dans la connaissance du grec, de l'hébreu, du latin, du français, et joignait à cette érudition des notions assez étendues en hist., théol., jurispr., philos. et mathém. Elle a donné des éditions de Tacite et de Térence avec des préfaces; la prem. est dédiée au lord Carteret, et la deuxième à son fils, à qui elle en offrit l'hommage dans une épigramme en grec. Mistress Barber a conservé quelques-unes de ses poésies fugitives en anglais, et l'on trouve deux pièces d'elle dans les *Mém.* de mistress Pilkington.

GRIESBACH (JEAN-JACQUES), théologien allemand, né en 1745 à Buzbach dans le grand duché de Hesse-Darmstadt, professa la théologie à Halle, et mourut le 24 mars 1812, conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar. On trouvera

une analyse raisonnée de ses principaux ouvrages et une *Notice* sur sa vie dans les *Annales philologiques de Heidelberg*, de 1812, nº 8 : nous citerons les suiv. comme les plus remarq. : *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, 1779, souvent réimpr. ; *Dissertatio de fide historicâ*, etc., 1764, in-4 ; *Dissertatio hist. theol. locos theologicos ex Leone, M. pontifice romano, sistens*, Halle, 1768, in-4 ; *Dissert. de codicibus quatuor evangeliorum origenianis*, ibid., 1771, in-4 ; *Commentarium criticum in textum græcum N. T.*, etc.

GRIESINGER (Jean-Burchard), pasteur protestant, né à Worms en 1638, m. à Kœnigsberg en 1701, après s'être livré à l'enseignem. de la théol. et au ministère de la prédication à Strasbourg, à Iéna et à l'univers. de Kœnigsberg, a publ. en latin quelques dissertat. théolog. oubliées aujourd'hui.

GRIEVES (George), savant Américain, mort en 1809 à Bruxelles, avait porté les armes avec distinction dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, et fut le prem. envoyé extraordinaire de sa patrie près les états-généraux des Provinces-Unies (Hollande). Il s'est fait connaître par la publication de divers écrits en français et en anglais, et fut en relation d'amitié avec plusieurs hommes célèbres de son temps, notamment Washington, Jefferson, Franklin, Fox et Mirabeau.

GRIFFENFELD (Pierre, comte de), fils d'un marchand de vin de Copenhague, s'éleva graduellement jusqu'à la dignité de grand chancelier de Norwège ; mais cette éminente fortune fut suivie de revers non moins éclatans. Dépouillé de ses biens, de ses honneurs, emprisonné, mis en jugement et condamné à la peine capitale, il ne dut qu'à la clémence de Christian V la commutation de sa peine. Il fut incarcéré dans un château fort où il subit 23 ans de détention : la liberté lui fut rendue en 1698, mais il en jouit à peine un an, et m. en 1699. Son nom de famille était Schulmacher.

GRIFFET (Henri), jésuite, né à Moulins en 1698, profess. de belles-lettres au collége de Louis-le-Grand, puis prédicateur ordinaire du roi, m. en 1771 à Bruxelles où il s'était retiré depuis la suppression de sa société, a composé un gr. nomb. d'ouvr. théolog. et historiques, mais c'est principalement à ses travaux historiques qu'il doit sa réputation. On lui doit une édit. corrigée et augm. de l'*Hist. de France* du P. Daniel, Paris, 1755-58, 17 vol. in-4, avec une *Hist. de Louis XIII* et le *Journal du règne de Louis XIV* ; une édition des *Mém. pour servir à l'hist. de l'Europe*, par le P. d'Avrigny, augmentés d'un 5ᵉ vol., Paris, 1757 ; un *Traité des différentes preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, Liége, 1769, in-12, et 1770 avec des augm. ; des édit. des *Mem. du maréchal de Vieilleville* par Vinc. Carloix, avec une préface et des notes, Paris, 1757, 5 vol. in-12 ; un *Recueil de lettres* pour servir à l'hist. militaire de Louis XIV, depuis 1671 jusqu'en 1694, Paris, 1761-64, 8 vol. in-12 ; des *Memoires* pour servir à l'hist. de Louis, dauphin de France, Paris, 1777, 2 vol. in-12, etc. Son *éloge* se trouve dans l'*Année littéraire*, 1771, t. 2. — Griffet (Claude), jés., frère du précédent, né à Moulins en 1702, a pub. un poème latin intitulé *Cerebrum*, un autre ayant pour titre *de Arte regnandi*, et quelques pièces de vers ; il fut l'édit. des ouv. du P. Porée. — Griffet de La Baume (Antoine-Gilbert), laborieux littérat., neveu du précéd., né à Moulins en 1756, mort en 1805, est auteur des ouvrages suiv. : *les Epanchemens de l'amitié et de l'imagination*, trad. de l'anglais de Langhorne, 1780, in-18 ; *Evelina*, trad. de miss. Burney, 1785, 2 vol. in-12, 1816, id. ; *Sermons choisis*, trad. de Sterne, 1786, in-12 ; *Hist. des Suisses*, trad. de l'allem. de J. de Muller, 1797, in-8, tom. 2 à 8 ; *les Enfans de l'Abbaye*, trad. de l'angl., 1801, 6 v. in-18 ; *Aperçu statist. des états de l'Allemagne*, trad. de Hœk, in-fol. ; *Voyage de Fr. Horneman en Afrique*, trad. de l'angl., 1803, 2 part. in-8 ; *Recherches asiat.*, etc., trad. de l'angl. (avec des notes de MM. Langlès, Cuvier, Delambre, etc.). Griffet de La Baume a travaillé à plus. journaux littéraires et scientifiques. Il a donné beaucoup d'autres traductions de romans angl. ou allem., et on connaît encore de lui *Galatée*, comédie en un acte et en vers, 1776, in-8, et *Agathis*, scène en prose dialoguée, in-8. — Griffet de La Baume (Charles), frère du précéd., ingénieur des ponts et chaussées, né à Moulins en 1758, m. en 1800, a pub. : *Théorie et pratique des annuités décrétées par l'assemblée nation. de France pour les remboursem. du prix des acquisitions des biens nationaux*, 1791, in-8. On lui attribue une traduct. de *Daniel* de l'allem. de Moser.

GRIFFIER (Jean), paysagiste flamand, connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, né à Amst. en 1758, m. à Londres en 1718, a laissé des *pastiches* estim. de Rembrand, Rysdael, Polembury et Teniers.

GRIFFIN, dernier souverain du pays de Galles avant sa réunion au royaume d'Angleterre, était le 2ᵉ fils de Lewellyn. Il fut mis à mort l'an 1050 à la Tour de Lond. par ordre d'Edouard-le-Confesseur.

GRIFFITH (Michel). V. Alford.

GRIFFITH (Elisabeth), romancière anglaise, morte à Millescent, comté de Kildare en Irlande en 1793, a publ. des traduct. estim. de différens ouvr. franç., et plus. romans qui ont eu du succès : elle en avait composé quelques-uns conjointement avec son mari, entre autres les suivans : *Lettres de Henri et de Françoise*, 1756-70, 6 vol. in-12 : c'est sa propre correspondance avec son mari ; *le Triumvirat, ou Mémoires authentiques de A., B. et C.*, 1764, 2 vol. in-12 ; *la Noble Misère*, 1769, 2 vol. in-12 ; *le Nœud Gordien*, 1769, 2 vol. in-12. Elle a composé seule ceux qui ont paru sous les tit. suiv. : *Hist. de lady Barton*, en forme de lettres, 1771, 3 vol. in-12 ; *Hist. de lady Juliana Hartley*, en forme de lettres, 1775, 2 vol. in-12 ; *Essais adressés aux jeunes femmes mariées*, 1782, in-8. On regarde comme son meilleur ouvr. la *Morale des drames de Shakespeare expliquée*, 1775, in-8.

GRIFFITS (Ralph), libr. et littérat. angl., né en 1720 au comté de Shrop, m. à Londres en 1803, fut le créateur du *Monthly review* (Revue du mois), ouvrage périodique qu'il dirigea pendant 54 ans.

GRIFFONI (Matthieu), en latin *de Griffonibus*, historien, né à Bologne en 1351, m. en 1426, est auteur d'un *Memoriale historic. rerum Bononiensium*, publ. par Muratori dans ses *Scriptores rerum italicarum*, tome XVIII.

GRIFOLINI (François), écriv. ital. du 15ᵉ S., s'est nommé en latin *Franciscus Aretinus*, parce qu'il était né à Arezzo. Il est, suivant M. Boissonade, le véritable auteur de la traduct. latine des *Lettres de Phalaris* et de celles de *Diogène*. La ressemblance des noms lat. a fait faussem. attribuer ces traduct. à *Franciscus Aretinus de Accoltis* (v. François Accolti). Il est aussi l'auteur de quelq. poésies italiennes citées dans la *Bibliotheca riccardiana* de Lami.

GRIGNAN (Franç.-Marguerite de Sévigné, comtesse de), fille de la célèb. marquise de Sévigné, née en 1648, épousa en 1669 François-Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieuten.-général de Provence ; elle suivit son époux en 1771, lorsque celui-ci fut appelé aux fonctions de gouverneur en l'absence du jeune duc de Vendôme, et demeura éloignée de sa mère pend. 27 ans : cet éloignement, dont toutefois la rigueur était adoucie par de fréquens rapprochemens, donna lieu à la célèbre correspondance de mad. de Sévigné. Les réponses de mad. de Grignan paraissent avoir été détruites. Le petit nombre de lettres qui nous restent d'elle sont insérées presque toutes parmi celles de sa mère, quoiqu'elles ne lui soient point adressées. Les rai-

sonnemens subtils, les obscurités de la métaphys. avaient plus d'attrait pour elle que les ouvr. d'imagination : c'est à ce goût assez rare dans une femme que nous devons le *Résumé du système de Fénelon sur l'Amour de Dieu*, publié dans les différentes éditions de Grouvelle et de M. de Monmerqué. La douleur que lui causa la mort de son fils, brigadier des armées du roi et ambassad. de France à la cour de Lorraine, enleva mad. de Grignan à l'âge de 57 ans en 1705; elle laissa deux filles dont l'une est connue sous le nom céléb. de marquise de Simiane.

GRIGNON (N.), métallurgiste et antiq. franç. du 18e S., né en Champagne, m. vers 1785 à Paris, est aut. des ouv. suiv. : *Mem. sur la necessité et la facilité de rendre la Marne navigable depuis St-Dizier jusqu'à Joinville*, 1770, in-12; *Bulletin des fouilles faites... d'une ville romaine sur la petite montagne du Châtelet*, Paris, 1774-75, 2 part. in-8; *Mem. de physique sur l'art de fabriquer le fer*, etc., ib., 1775, in-4; *Observations sur les episooties contagieuses et particulièrement sur celle qui a regné en Champagne*, ibid., 1776, in-8.

GRIGOROVITSCH (Vassilii), célèbre voyageur russe, né en 1702 à Kief, quitta la Russie en 1724, parcourut à pied la Hongrie, l'Autriche, l'Italie, la Grèce, la Syrie, la Terre-Sainte, l'Asie mineure, et retourna dans sa patrie en 1747, par Constantinople. Il m. la même annee, laissant une *Relation* de son voyage, qui n'a été imprimée pour la prem. fois qu'en 1775 à St-Pétersbourg, et pour la seconde en 1785.

GRIJALVA (Jean de), aventurier espagnol, chargé en 1518 par Vélasquez, gouvern. de Cuba, d'aller reconnaître le Yucatan que F. H. de Cordova venait de découvrir, poursuivit sa route à l'ouest et fit la découverte du Mexique; il prit possession du pays au nom du roi d'Espagne et de Velasquez, mais n'y forma point d'établissement. — Grijalva (Fernand de), un des lieutenans de Cortez, chargé de faire des découvertes dans la mer du Sud en 1533, de conserve avec Mendoza, fut séparé de celui-ci dès la prem. nuit de son départ. Après avoir couru près de 300 lieues, il aborda dans une île déserte, située près de la pointe de la Californie et appelée aujourd'hui Socorro; l'année suivante il mouilla dans le port de Santa-Cruz, aujourd'hui de la Paz, et revint à la Nouv.-Espagne. En 1536 il accompagna Cortez en Californie, et conduisit des secours à Pizarre en 1537. On ignore l'époque de sa mort.

GRILL (Claude), directeur de la compagnie des Indes de Gothenbourg, et chevalier de l'Etoile Polaire, né à Stockholm en 1705, mort en 1767, descendait d'une famille hollandaise qui s'était établie en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe, et qui, tout en contribuant au perfectionnement des usines, et à la prospérité du commerce, avait acquis une fortune considérable. Appelé à la direction de la compagnie des Indes et à l'administration municipale de Stockholm, Grill sacrifia la plus grande partie de sa fortune pour sauver le crédit de l'état et de la banque vers 1747; il accrut les ressources des hôpitaux, fut un des principaux fondateurs de l'académie des sciences, et fit construire un observatoire destiné aux travaux de cette société savante. Son dévouement à sa patrie a été consigné dans les archives des états du royaume et une médaille d'or frappée par ordre de l'acad. doit éterniser la mém. des services qu'il a rendus aux sciences.

GRILLENZONE (Jean), savant italien, fondateur de l'acad. de Modène, né dans cette ville vers 1521, m. en 1551, après avoir fait avec le plus gr. succès des cours publics de latin et de grec, a composé les *Statuts du collège de medecine*, approuvés par le duc Hercule. On cite encore de lui un *Tr. des familles de Modène*; mais cet ouvrage ne nous est pas parvenu. — Grillenzone (Horace), peintre et sculpteur, né à Carpi av. 1550, m. vers 1620, a laissé des tableaux d'église, et une statue de St Sébastien. Le Tasse, qui l'honorait de son amitié, a intitulé l'un de ses dialogues *Grillenzone ou l'Epitaphe*, en mémoire de cet artiste.

GRILLET (Jean), jésuite missionnaire, supérieur de la maison de Cayenne en 1666, à l'époque où les Anglais se rendirent maîtres de cette colonie, fut chargé en 1674 d'aller visiter les peuplades indiennes les plus éloignées de la mer, et de recueillir des notions positives sur leur position géographique et l'état de leur civilisation. On a de lui : *Journal du voyage qu'ont fait les PP. J. Grillet et Franç. Bechamel dans la Guyane l'an* 1674, impr. dans la trad. de la Relat. de la rivière des Amazones par Gomberville, 1688, et à la suite de la traduct. du Voyage de Woodes-Rogers autour du monde.

GRILLET (René), horloger à Paris sous le règne de Louis XIV, se fit connaître par des inventions ingénieuses qui supposent de grandes connaissances en mécanique. On connaît de lui : *Nouvelle machine d'arithmétique*, décrite dans le *Journal des Savans*, année 1678, n° 14; *Curiosités mathematiques*, Paris, 1673, in-4; *Hygromètre nouveau* (*Journal des Savans*, 1681, n° 3).

GRILLET (Jean-Louis), savant écriv., né en 1756 à La Roche en Savoie, m. en 1812, fut successivement préfet des études, professeur de rhétorique, directeur du collége de Carouge, directeur adjoint de l'école secondaire de Chambéri, censeur du Lycée de Grenoble et principal du collége d'Anneci. On a de lui : *Dictionn. hist., litt. et statistique des departem. du Mont-Blanc et du Leman*, etc. Chambéri, 1807, 3 vol. in-8; *Elem. de chronolog. et de geograph. adaptés à l'hist. de Savoie*, ibid., 1788 in-8; *Hist. de la ville de La Roche*, etc., Genève, 1790, in-8; *Osservazioni economico-agrarie*, etc. Florence, 1802, in-8; *Saggio sopra la storia degli zodiaci e degli anni de' popoli antichi*, etc., ibid., 1805, in-8; un *Eloge de Saussure* et autres pièces insérées dans le rec. de l'académie de Florence, et plusieurs MSS. sur lesquels on peut consulter la *notice nécrologique* de cet écrivain, insérée par M. G. M. Raymond dans le *Journal du Mont-Blanc*, 1812, n° 30.

GRILLO (dom Ange), bénéd. de la congrégation du Mont-Cassin au 16e S., fondateur de l'acad. des *Humoristes*, m. à l'abbaye de St-Jean l'Evangéliste de Parme, à un âge très-avancé, est auteur des ouv. suivans : *Rime morali*, 1580-99, in-4; *l'Eloge de J.-J. Imperiali, doge de Genes*, Venise, 1618, in-4; deux vol. de *Lettres*, Venise, plusieurs fois réimprimés, etc.

GRILLON (N.), ecclés., m. en 1820, est auteur de l'ouvrage anonyme suiv. : *Analyse et discussion de la lettre de M. Lambert, adressée à ses soi-disant dissidants*, Paris, 1819, in-8.

GRILLOT (Jean-Baptiste), jés. prédicateur, né à Arnai-le-Duc, m. à Grenoble en 1647, à 59 ans, est auteur d'un livre intit. *Lugdunum lue affectum et refectum*, Lyon, 1628, in-8 : trad. en français sous le titre suiv. : *Lyon affligé de contagion, ou narré de ce qui s'est passé de plus mémorable en cette ville depuis le mois d'août 1628 jusqu'en octobre* 1629, etc., Lyon, de La Boeterie, 1629, in-8.

GRILLOT (Jean-Joseph), chanoine à Chablis, né dans cette ville en 1708, embrassa avec ardeur le parti des jansénistes, et fit imprimer clandestinement à Paris plusieurs écrits en leur faveur. Découvert et mis au carcan, il fut chassé du royaume en 1731, et forcé de se réfugier en Hollande où il demeura jusqu'en 1749. Ayant obtenu la permission de rentrer en France, il se fixa à Auxerre, et m. en 1765. On a de lui : *Recueil de cantiques spirit. sur les princip. vérités de la religion*, vol. in-12; *Suite au Catechisme historiq. et dogmatique*, vol. in-12. Il a été l'un des édit. des *Œuvres de M. Colbert, évêque de Montpellier*, et a donné de nouv. éditions de quelques autres ouvr. de piété.

GRIMALDI, famille illustre de Gênes, dont les membres, d'abord seigneurs, puis princes de Monaco, depuis l'an 980 jusqu'au milieu du 14e S., ont occupé les prem. charges de la république, et ont été, ainsi que les Fiesque, les chefs du parti guelfe. — GRIMALDI (Renier), né à Gênes dans le 13e S., amiral de France sous Philippe-le-Bel, battit et dissipa en 1304 la flotte du comte Gui de Flandre, qui bloquait la ville de Ziric-Zée en Zélande, ayant fait le comte prisonn., il rentra victor. dans les ports de France. — GRIMALDI (Antoine), amiral génois, vengea en 1332 les outrages que les Catalans avaient fait essuyer à sa patrie pendant la guerre civile de 1331, et porta la désolat. sur toutes les côtes d'Espagne. Rappelé à la tête des forces navales de la république en 1353, Grimaldi éprouva contre Nicolas Pisani un échec qui mit Gênes à deux doigts de sa perte, et la réduisit à se donner à Jean Visconti, seigneur de Milan. — GRIMALDI (Jean), amiral génois, est célèbre par la victoire qu'il remporta le 23 mai 1431 sur Nicolas Trevisani, amiral vénitien. — GRIMALDI (Dominique), cardinal, né à Gênes au commencem. du 16e S., fut archev. et vice-légat d'Avignon; il assista au combat de Lépante l'an 1571 en qualité de surveillant des galères de l'Eglise, y fit preuve d'intrépidité, et ne se signala pas moins par son ardeur à poursuivre les hérétiques, qu'il expulsa de son diocèse. Il mourut en 1592, laissant en MS. un vol. de *Lettres* relatives aux affaires dont il avait été chargé. — GRIMALDI (Jérôme), cardinal, né à Gênes en 1597, fut successivement vice-légat de la Romagne, gouverneur de Rome, évêque d'Albano, nonce du pape Urbain VIII en Allemagne, puis en France, enfin archevêque d'Aix. Il fit de sages réformes dans l'administration de son diocèse, fonda et dota richem. un séminaire, se fit chérir par sa libéralité envers les pauvres, et m. à Aix en 1685. Son *Or. funèbre* par Thorou d'Artignoles, chanoine d'Aix, a été imprimée à Aix, 1686, in-12; une *Notice sur sa vie*, par le P. Bougerel, se trouve dans *Moreri*, édit. de 1759. — GRIMALDI (Nicolas), cardinal, né à Gênes en 1645, remplit successiv. divers emplois importans sous le pontificat de Clément XI, et m. à Rome en 1717, laissant une success. de 400,000 écus romains ou plus de 2,000,000. — GRIMALDI (Jérôme), cardinal, né à Gênes en 1674, mort en 1733, avait été successivem. nonce extraordinaire à Avignon en 1704, à Bruxelles en 1705, puis en Pologne et en Allemagne.

GRIMALDI (JACQUES), ecclésiastique bolonais, m. à Rome en 1623, a mis en ordre les archives de St-Pierre, a dressé un inventaire des titres précieux qu'elles renferment, et y a joint des tables étendues; il a rédigé en outre le catalogue chronologiq. des archiprêtres, chanoines et bénéficiers attachés à St-Pierre, et a transcrit, en les expliquant par des notes judicieuses, les inscriptions antiques découvertes sous le pontificat de Paul V. Ce dern. travail a été publié par Gori, et mal à propos attribué à J.-B. Doni. — GRIMALDI (Franç.-Marie), jésuite, mathém., né à Bologne en 1613, m. en 1663, a pub.: *Physico-mathesis de lumine, coloribus et iride, aliisque annexis, libri II*, Bologne, 1663, in-4.

GRIMALDI (JEAN-FRANÇOIS), peintre, graveur et architecte italien, né en 1606 à Bologne, d'où il prit le surnom de *Bolognese*, étudia les principes des Carrache et fut, dit-on, élève de l'Albane. Attiré en France par le cardinal Mazarin, il peignit quelques fresques au Louvre, fut employé ensuite par Innocent X à orner également de fresques les palais du Vatican et Quirinal à Rome, et mourut en 1680. On a de lui de bons tableaux de paysage, dont quelques-uns se voient au Musée roy. de Paris. Ses grav. sont rares et recherchées : il a donné les dessins de plus. maisons construites dans sa patrie.

GRIMALDI (FRANÇOIS), jésuite, né à Naples vers 1678, fut profess. de rhétorique au collége de son ordre à Rome, et m. dans cette même ville en 1738. On connaît de lui : *il Buon Pastor*, drame, Pérouse, 1702, in-4; *de Vitâ urbanâ*, Rome, 1725, in-8; *de Vitâ agronomicâ*, ibid., 1738, in-8; *de Vitâ aulicâ*, ibid., 1740, in-8. Le dernier de ces trois poèmes a été inséré dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813. — Un autre GRIMALDI, jésuite, né à Civitâ Vecchia dans le 18e S., revenait d'une mission dont il avait fait partie dans les Indes, lorsqu'il inventa, dit-on, une machine ingénieuse en forme d'aigle, au moyen de laquelle il passa en 1751 de Calais à Douvres dans l'espace d'une heure. Cette anecdote, rapportée dans la *Vie des architectes* de Milisia, trad. de l'italien en français par Pingeron (1771), et dans le *Dictionn. des artistes* de Fontenai, art. *Guidotti*, n'est appuyée d'aucuns détails authentiques.

GRIMALDI (CONSTANTIN), avocat, né à Naples en 1667, m. en 1750, n'est guère connu que par ses démêlés avec le P. Benedictis (*v.* ce nom), partisan de la vieille doctrine d'Aristote. Grimaldi prit la défense des cartésiens, attaqués par ce jésuite dans ses trois *Lettere apologetiche*, et y répondit avec succès. On trouvera dans le *Dictionnaire* de Bonnegarde, tome III, la liste des ouvr. du Grimaldi, oubliés aujourd'hui. — GRIMALDI (François-Antoine), jurisconsulte et historien, né en 1741 à Seminara en Calabre, cultivait les belles-lettres lorsque le ministre Acton en fit un magistrat. Il avait été frappé de la justesse des idées que ce littérateur avait répandues dans ses prem. ouvr.: il le chargea de se transporter en Calabre pour examiner les ravages causés par le trembl. de terre en 1783. Grimaldi allait en publier la relat. lorsqu'il mourut le 8 février 1784. On a de lui : *Lettera sopra la musica*, Naples, 1766, in-8; *Vita di Ansaldo Grimaldi*, ibid., 1769, in-fol.; *Vita di Diogene*, ibid., 1777, in-8; *Riflessioni sopra l'ineguaglianza degli uomini*, ibid., 1779, 3 vol. in-8; *Annali del regno di Napoli*, ibid., 1780, 10 v. in-8, auxquels Cestari (Joseph) ajouta ensuite 4 autres volumes; *Descrizione de' tremuoti accaduti nelle Calabrie, nel* 1783, ibid., 1784, in-8, ouvrage posthume.

GRIMANI (ANTOINE), doge de Venise de 1521 à 1523, est moins célèbre par ses actions que par la piété filiale du cardinal Dominique Grimani, son fils. Il était capitaine général de la flotte vénitienne chargée de protéger les colonies de la républ. contre le sulthan Bajazet, quand, accusé de s'être laissé battre par les Turks à Lépante pour pouvoir nuire à André Lorédan, son lieuten., en lui imputant cet échec, il fut condamné à l'exil. Dominique offrit de subir la peine infligée à son père, mais on lui refusa cette grâce; il n'eut d'autre consolation que celle de partager sa captivité. Quelque temps après, Antoine Grimani eut la liberté de se retirer à Rome, et pendant son séjour auprès du souverain pontife il rendit à sa patrie des services éminens qui lui valurent son rappel et la charge de doge à la place de Léonard Loredan en 1521 : il avait alors 87 ans, et m. 22 mois après son élection. Dominique m. la même année (1523). — GRIMANI (Marino), de la même famille que le précédent, doge de Venise, successeur de Pascal Cicogna en 1595, purgea l'Adriatique de pirates autrichiens qui l'infestaient, et m. en 1605, au moment où la guerre allait éclater avec le pape Paul V, au sujet des franchises ecclésiastiques. Léonard Donato lui succéda. — GRIMANI (Pierre), doge de Venise, successeur de Louis Pizani en 1741, sut conserver une stricte neutralité pendant la guerre allumée contre Marie-Thérèse au sujet de la succession d'Autriche, et m. en 1752.

GRIMAREST (JEAN-LÉONOR LE GALLOIS, sieur de), maître de langues à Paris, sa patrie, au 17e S., mort en 1720, a publié les ouvrages suivans : *Commerce de lettres curieuses et savantes*,

Paris, 1700, in-12; *Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, Paris, 1705, 2 vol. in-12; *Vie de Molière*, ib., 1705, in-12; *Traité du récitatif*, ibid., 1707; *Traité sur la manière d'écrire des lettres et sur le cérémonial*, etc., ib., 1709, in-12; *Eclairciss. sur la langue franç.*, ib., in-12, 1712. — GRIMAREST (Charles-Honoré LE GALLOIS de), fils du précédent, a publié une *Nouvelle gramm. françoise réduite en tables*, Paris, 1719, in-4; *Lettre d'un gentilhomme périgourdin*, ib., 1730, in-12; *Rec. de lettres*, etc., ib., 1725, 1729, in-12.

GRIMAUD (JEAN-CHARLES-MARGUERITE-GUILLAUME de), prof. de l'anc. univ. de méd. de Montpellier, né en 1750 à Nantes, où il mourut en 1789, a laissé un petit nombre d'ouv. très-remarquables, et qui font regretter que l'auteur ait été enlevé trop jeune à la science physiologique et autres branches de l'art médical. On a de lui : une *Thèse* savante *sur l'irritabilité*; deux *Mémoires sur la nutrition*, Montpellier, 1787-89, 2 vol. in-8, tous deux honorablement mentionnés par l'acad. de Pétersbourg à qui ils avaient été présentés; un *Traité du cours des fièvres*, ouvr. très-estimé; la meilleure édit. est celle de M. J.-B.-E. Demorcy-Delletre, Montpellier, 1815, 4 vol. in-4. Son *Cours de physiologie*, resté en MS., a été très-utile à MM. Bichat et Richerand, qui ont rendu un éclatant témoignage à la sagacité de l'auteur.

GRIMAUDET (FRANÇOIS), avocat du roi au siége présidial d'Angers, sa ville natale, et ensuite conseiller au même siége, m. en 1580 à l'âge de 60 ans, s'était distingué par ses lumières et son patriotisme. On a de lui un *Traité des monnoies*, et d'autres ouvrages sur des matières de droit public, ecclésiastique et civil, recueillis en un vol. in-fol., Amiens, 1669.

GRIMAUD ou GRIMOARD (GUILLAUME). V. URBAIN V, pape.

GRIME, roi d'Ecosse, fils de Duff, succéda à Constantin IV en 985, au préjudice de Malcolm, prince de Northumberland, qui était l'hérit. direct. Il gagna l'affect. du peuple par des largesses, et fit avec son compétiteur un traité en vertu duquel Malcolm conservait ses possessions et ses droits à la couronne; mais il ne devait les faire valoir qu'après la mort de Grime. La paix ne dura pas long-temps; les deux rivaux reprirent les armes, et Grime perdit la vie à la suite d'une bataille que Malcolm gagna sur lui vers l'an 993.

GRIMLAIC, pieux cénobite du 9e S., a laissé une *Règle* imp. à Paris, 1653, in-16, et ins. dans le Code des anc. règles, Rome, 1661, 2 vol. in-4.

GRIMM (HERMAN-NICOLAS), méd. suédois, né à Wisby dans l'île de Gotland, était en 1663 chirurgien d'escadre et médecin de la compagnie des Indes. Revenu dans sa patrie en 1706 après différ. voyages d'Europe en Amérique, il obtint le titre de physicien et de médecin du roi, et mourut postérieurement à 1710. Outre plus. traités et observat. insér. dans les *Mém.* de l'acad. impér. d'Allemagne, dans les *Actes* de la soc. de Copenhague, etc., il a laissé, en holland., un *Traité* trad. en lat. par B. Piélat sous le titre de *Thesaurus insulæ ceylanicæ medicus*, Amsterdam, 1679, in-12, et un autre traité int. *Compendium medico-chymicum*, Batav., 1679, Augsbourg, 1684, in-8.

GRIMM (FRANÇOIS-MELCHIOR, baron de), né en 1723 à Ratisbonne, d'une famille pauvre et obscure, reçut une éducation assez soignée pour qu'elle servit dans la suite à lui donner un rang politique dans la société, et un nom qui n'est pas sans honneur dans les lettres. Très-jeune, il donna en Allemagne une tragédie de *Banise* qui fut sifflée du public, de Lessing et de plusieurs autres critiq.; cependant, le comte de Schomberg lui confia la conduite de ses enfans qu'il envoyait à Paris : ce fut là que Grimm perfectionna ses premières études. Il devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, et entra ensuite en qualité de secrétaire chez le comte de Friès, parent du comte de Schomberg. Il fit connaissance dans cette maison avec J.-J. Rousseau, qui lui procura des liaisons avec les philosophes et les litt. les plus célèbres de son temps. Rousseau, au liv. 8 des *Confessions*, reproche amèrement à Grimm d'avoir payé par une affreuse ingratitude ce service important, origine de sa fortune. Lors de l'arrivée à Paris des bouffons italiens, Grimm embrassa vivement la cause de la nouvelle musique et publia contre les partisans de la musique française une brochure fort piquante (*le petit Prophète de Boehmischbroda*) que M. Barbier a recueillie dans le 17e vol. de la Collect. dont nous parlerons plus bas. Grimm était bon connaisseur en mus., et même en peint., quoique sur ce dern. article on lui reproche des erreurs de fait fort extraordinaires. Ses relations s'étant rapidement accrues, il devint secrétaire des commandemens du duc d'Orléans, grand-père du duc actuel. Il entretint dès lors une correspondance littéraire avec plus. princes d'Allem., et surtout avec le duc de Saxe-Gotha, qui, plus tard, en 1776, le nomma son ministre plénipotentiaire près la cour de France. Il reçut des témoignages d'estime très-distingués de Frédéric, de Gustave III et de Catherine II, qui le créa en 1795 son ministre plénipotentiaire près les états du cercle de Basse-Saxe. Le style de sa *Correspondance* est vif, animé, spirituel; et, comme elle n'était pas destinée à la publicité, les jugemens nombreux que l'on y va chercher aujourd'hui sur les ouvrages du temps sont rédigés avec franchise et une impartialité très-remarquable toutes les fois que l'écriv. n'est point dirigé par quelques préventions particulières. Devenu riche et titré, Grimm, qui détestait la révolution franç., quitta la France aux approches de l'orage, et se retira à Gotha, où il termina paisiblement en 1807 sa longue carrière. Il n'est resté de lui que le *Petit Prophète*, quelques *Opuscules* sans conséquence, et sa *Correspondance litter.* faite en soc. avec Diderot, Paris, 1812-13, 16 vol. in-8 (div. en 3 part.), qu'on lit avec plaisir, et que l'on consulte souvent avec fruit : la première, de 1753 à 1770, a été pub. par MM. Michaud aîné et Chéron; la seconde, de 1771 à 1782, par M. Salgues; la troisième, de 1783 à 1790, par Suard. Il a paru en 1814 un 17e vol. int. *Supplément* : on y trouve les *Opuscules* de Grimm, 13 *Lettres* du même à *Fréd. II*, plus. morceaux de la correspondance qui manquent au 16e vol., et des *Remarques* sur ces 16 vol. par M. A.-A. Barbier. Il y a une lacune importante dans la *Correspondance*; les parties conservées auraient besoin d'être mises en meilleur ordre, et d'être même abrégées. Grimm a été l'éditeur du *Père de famille* de Goldoni (trad. par Deleyre), et du *Véritable ami* du même (trad. par le même), Avignon (Paris), 1758, in-8. Il a revu avec Diderot les *Dialogues sur le commerce des bleds* par Galiani, 1770, in-8.

GRIMOALD, fils de Pépin-le-Vieux succéda à son père en 640 dans la charge de maire du palais de Sigebert, roi d'Austrasie; il fit assassiner Othon, gouverneur ou plutôt nourricier du roi, qui lui disputait cette place, conclut une paix honteuse avec le duc de Thuringe, qui avait voulu se rendre indépendant du roi d'Austrasie, et conçut le projet d'usurper la couronne pour la donner à son fils. En conséquence, après la m. de Sigebert, il relégua en Ecosse le jeune Dagobert, fils de ce prince, et proclama son propre fils sous le nom de Childebert. Mais bientôt les Austrasiens révoltés forcèrent Grimoald et son fils à prendre la fuite : tous deux furent livrés à Clovis II en 656. Dagobert, qu'on croyait mort, reparut en Austrasie, et régna quelq. années sur une faible partie de son royaume.

GRIMOALD, fils de Pépin-le-Gros ou d'Héristal, maire du palais de Neustrie en 695, et successeur de son frère Drogon dans la dignité de duc

des Bourguignons, épousa en 711 Theudelinde, fille de Radbode, duc des Frisons, et fut assassiné la même année par un scélérat nommé Rangaire. Théobald, son fils, encore au berceau, fut nommé maire du palais de Dagobert III.

GRIMOALD, duc de Bénévent et roi des Lombards, fils de Gisolfe, duc de Frioul, entra en possession du duché de Bénévent en 647, et remporta vers 650 une victoire signalée sur les Grecs, qui voulaient s'emparer des trésors de la basilique de St-Michel sur le mont Gargan. Appelé l'an 662 au secours de Godebert, qui disputait la Lombardie à Pertharite, son frère, Grimoald se fit reconnaître roi des Lombards, et laissa le duché de Bénévent à Romuald, son fils. Il sut se maintenir sur le trône jusqu'à sa mort, en 671, malgré les attaques de Lothaire III, roi de Paris et de Bourgogne, qui avait pris les armes en faveur de Pertharite. Celui-ci recouvra l'héritage de son père après la m. de Grimoald.

GRIMOALD II, duc de Bénévent, success. de Romuald, son père, en 677, fit un traité d'alliance avec Pertharite, roi des Lombards, épousa Vigilinde, fille de ce prince, et m. en 680, laissant le duché de Bénévent à Gisolfe.

GRIMOALD Ier, prince de Bénévent, fils et successeur d'Arigise l'an 788, força Adelgise, fils de Didier, dernier roi des Lombards, à évacuer la principauté de Bénévent, qu'il avait envahie, épousa en 793 la fille de l'empereur grec, afin de s'assurer l'appui de cet allié contre Charlemagne et Pépin, qui prétendaient porter atteinte à son indépendance. Grimoald soutint vigoureusement les attaques de Pépin et de Louis, son frère, conserva l'intégrité de ses états, et m. en 806. Grimoald Avresaitz, l'un de ses grands officiers, lui succéda.

GRIMOALD II ou AVRESAITZ, prince de Bénévent, monta sur le trône l'an 806, défendit avec succès l'indépendance de ses états contre Charlemagne, qui se vit enfin amené, en 812, à conclure avec lui un traité de paix en vertu duquel Grimoald devait payer au roi de France un tribut de 25,000 sous d'or; ce tribut fut réduit à 7,000 sous au commencem. du règne de Louis-le-Débonnaire, en 814. Grimoald périt assassiné l'an 818; il eut pour successeur Sicon, comte d'Acerenza, l'un de ses assassins.

GRIMOARD (PH.-H., comte de), offic.-gén. et litt. franç., m. à Paris en 1815, issu d'une famille ancienne du comtat d'Avignon, qui donna à l'église le pape Urbain V, avait servi dans l'infanterie et dans le corps de l'état-major, et possédait de gr. connaissances en politique et dans l'art militaire. Il travailla dans le cabinet partic. du roi Louis XVI à l'époque de la révolution, et fut l'aut. des plans offensifs et défensifs de la campagne de 1792. Dumouriez, qui avait eu connaissance de ces plans et qui les avait suivis en partie, notamment dans ses opérations en Champagne, n'a point parlé de leur auteur dans ses *Mémoires*. Le général Grimoard échappa aux fureurs révolutionnaires, et continua de s'occuper dans ses dernières années de l'art militaire, de politique et de littérature. On a de lui un gr. nomb. d'ouvr. parmi lesquels on distingue les suiv. : *Essai théorique et pratique sur les batailles*, 1775, in-4, avec un atlas; *Collection des lettres et mém. de M. le maréchal de Turenne*, 1782, 2 vol, in-fol. (M. de Grimoard fut si mécontent des mutilations considérables que la censure avait fait subir à cet ouvr., qu'il ne laissa subsister son nom qu'à une dizaine d'exemplaires; les autres parurent sous le nom de Beaurain fils, qui n'y avait eu d'autre part que celle d'avoir fait graver les cartes et les plans); *Tr. sur la constitut. des troupes légères et sur leur emploi en campagne*, 1782, in-8; *Conquêtes de Gustave-Adolphe en Allem.*, 1782, 11 livraisons in-fol.; *Tabl. de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand*, 1788, in-8; *Considérations sur l'état de la Russie sous Pierre Ier*, etc., 1791, in-8; *Recherches sur la force de l'armée française*, etc., 1806, in-8; *Tabl. histor. de la guerre de la révolution de France*, 1808, 3 vol. in-4; *Tr. sur le service de l'état-major-gén. des armées*, ibid., 1809, in-8; *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre*, etc., Paris, 1793, in-8. Le gén. Grimoard est l'édit. de la *Correspond. de Richelieu*, des *Lett. de Bolingbroke, du baron de Viomenil*, des *Œuvres de Louis XIV*, des *Mém. du maréchal du Tessé, de H. de Campion*, des *Lettres de mad. de Sévigné* (en soc. avec Grouvelle), 8 vol. in-8. Il a ins. dans le Magasin encyclopédique (1808, t. 4, p. 95) une *Lett. à M. A.-A. Barbier sur les trois frères Campion*.

GRIMOND (N.), né à Besançon, m. en Russie, où il était passé au commencement de la révolut., est aut. de diverses pièces de vers, et a pub. sous le voile de l'anonyme *le Veuvage du Cygne*, Besançon, 1787, in-4.

GRIMOU (ALEXIS), peintre français, vivait à la fin du 17e S. et au commencem. du 18e S. La franchise de son coloris et la vigueur de son pinceau ont donné du prix à ses portraits et à ses tableaux de genre; mais il était tellement dissipé et débauché qu'il passait presque toute sa vie dans les tavernes, où ses créanciers venaient l'assaillir et se faire payer en petits sujets qu'il improvisait sur le lieu même. Il m. en 1740. Maxime de Redon et Pasquier ont fait de Grimou le principal personnage d'un vaudeville joué à Paris en 1805, in-8.

GRINDAL (EDMOND), archev. de Cantorbéry, né en 1519 à Hinsingham dans le Cumberland, fut d'abord chapelain de l'évêque Ridley, dont il partageait les opinions religieuses touchant la réformation, et devint successivement chapelain du roi et chanoine de Westminster. Sous le règne de Marie il n'échappa aux persécutions qu'en se réfugiant en Allemagne; et il y demeura jusqu'à l'avènement d'Elisabeth. Nommé en 1559 év. de Londres, il fut transféré au siége de Cantorbéry en 1575, et l'année suivante il fut suspendu de ses fonctions archiépisc. comme rebelle aux ordres de la reine, qui leva son interdit peu de temps après, mais ne lui rendit jamais sa faveur. Ce prélat mourut à Croydon en 1583, laissant, entre autres écrits, un traité intit. : *Christiani hominis norma; Dialogue between custom and Truth*, inséré dans le *Martyrologe* de Fox; enfin divers *Statuts* et *Règlemens* pour l'adm. de l'église du Christ à Oxford.

GRINGONNEUR (JACQUEMIN), peintre français du 14e S., est cité dans le compte présenté en 1392 par le trésor. Ch. Poupart pour avoir fourni au roi Charles VI, en 1392, *Trois jeux de cartes à or et à div. couleurs de plus. devises*, etc. On lui attribue un portrait de Juvénal des Ursins, regardé comme la plus anc. production de l'école franç.

GRINGORE (PIERRE), poète franc. du 16e S., né en Lorraine, m. vers 1547 ou 1548, a laissé entre autres ouv. : *Château du Labour*, rimé, Paris, in-8, 1500; *le Chât. d'amour*, ib., 1500, in-8, etc.; *les Abus du monde*, ibid., 1504, in-8; *l'Espoir de paix et y sont déclarés plus. gestes et faits d'aucuns papes de Rome*, 1510, in-16, rare; *le Jeu du prince des sots et de mère Sotte*, joué aux halles de Paris le mardi-gras en 1511, in-8, goth.; *les Fantaisies de mère Sotte*, etc., 1516, in-4 : ces deux derniers ouvrages lui avaient été commandés par Louis XII contre le pape Jules II, avec qui il était en querelle; *les Menus propos de mère Sotte*, etc., ib., 1521, in-8; *les Fantaisies du monde qui règne*, ib., 1532, in-16, etc.

GRIPPON ou GRIFON, fils de Charles-Martel et de Sonnichilde, sa 2e femme, se voyant exclu du partage des états de son père, chercha à former un parti pour faire valoir ses droits; mais il tomba entre les mains de Carloman et de Pépin, ses frères, et fut enfermé dans le château de Neufchâ-

tel, près des Ardennes. Il recouvra la liberté lorsque Pépin fut devenu seul maître du royaume par l'abdication de Carloman, l'an 748, et n'en fit usage que pour prendre les armes : ses nouvelles tentatives restèrent sans succès. Il périt assassiné dans la vallée de Maurienne par des émissaires de Pépin, suiv. quelq. histor., ou, suiv. d'autres, par ceux du duc d'Aquitaine, dont il était accusé d'avoir séduit l'épouse.

GRIS-DUVAL. V. DUVAL.

GRITTI (ANDRÉ), général, puis doge de Venise de 1523 à 1538, époque de sa m., rendit à sa patrie d'éminens services pendant la guerre contre la ligue de Cambrai; il chassa les Impériaux de Padoue, de Vicence, reconquit la Polésine de Rovigo, ravagea Guastalla, et enleva aux Français Brescia et Bergame. Fait prisonnier à la reprise de Brescia par Gaston de Foix et amené à Paris, Gritti eut l'habileté de changer la politique de Louis XII; il rendit ce prince favorable à la répub., et obtint un traité d'alliance l'an 1513. De retour dans sa patrie, André Gritti, secondé par les Français, obtint de nouveaux succès sur les Impériaux, fut élu doge à la place d'Antoine Grimani, et recouvra toutes les possessions de la république. Pierre Lando lui succéda.

GRITTI (LOUIS), gouvern. de la Hongrie pour les Turks, était né à Constantinople d'une esclave et d'André Gritti, qui s'y trouvait alors prisonnier; il s'attacha au service de la Porte, gagna la confiance du grand-vézyr Ibrahim, le favori de Soliman, et fut chargé en 1529 de maintenir Jean Zapoli sur le trône de Hongrie. Les cruautés qu'il exerça contre les magnats de ce pays soulevèrent la nation contre lui. Le supplice de Cibaco, év. de Waradin et gouv. de la Transylvanie, mit le comble à la haine publique; Gritti s'enferma dans une forteresse pour attendre les secours de Jean et de Soliman; mais il fut trahi par les Hongrois enfermés avec lui, et périt dans les supplices.

GRIVAUD DE LA VINCELLE (CLAUDE-MADELÈNE), archéologue, né en 1762 à Challon-sur-Saône, mort à Paris en 1820, historiogr. de la chambre des pairs et membre de plus. soc. savantes, s'était d'abord adonné à la carrière du commerce. Durant la révolution, il trouva, dans la modeste place d'employé à la comptabilité des armes et poudres, un abri contre les persécutions que n'auraient pas manqué de lui attirer ses principes politiques; et, après la chute de Robespierre, il se démit de son emploi pour se livrer tout entier aux occupations scientifiques. Outre différens mém. et notices ins. dans le rec. de l'acad. celtique (t. 4) et de l'acad. de Dijon, on a de lui les ouv. suiv. : *Antiquités gauloises et romaines, rec. dans les jardins du Luxembourg*, 1807, in-4, avec 26 pl.; *Monumens antiques inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, Paris, 1817, 2 vol. in-4, avec 40 pl. et 3 cartes; *Arts et métiers des anciens, repres. par les monumens*, etc., Paris, 1819-26, 6 livrais. in-fol. Il a de plus mis en ordre et pub. avec des notes dans les *Annales des voyages, de la géogr. et de l'hist.* (années 1810-13), les *Dissert. et Mém. sur divers sujets d'antiquité* laissés MSs. par M. Passumot.

GRIVE. V. LAGRIVE.

GRIVEL (JEAN), conseiller d'état de l'archiduc Albert, né vers 1564 à Lons-le-Saulnier (Franche-Comté), m. à Bruxelles en 1624, a laissé un recueil des décisions du parlement de Dôle, pub. par son petit-fils sous le titre de *Decisiones senatûs Doliani*, Dijon, 1731, in-fol.

GRIVEL (GUILLAUME), littérat., né en 1735 à Uzerche dans le Limousin, suivit quelque temps le barreau de Bordeaux, vint ensuite à Paris, s'y livra à la littérature, fut professeur de législation à l'école centrale, et m. en 1810. On a de lui : *l'Ami des jeunes gens*, Lille, 1764, 1766, 2 vol. in-12; *Nouv. biblioth. de littér., d'hist. et de critique*, etc., ibid., 1765, 2 vol. in-12; *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776, 3 vol. in-12; trad. en allem., Breslau, 1777, in-8; *l'Ile inconnue, ou Mém. du chev. de Gastines*, Paris, 1783-87, 6 vol. in-12, réimp. plus. fois et trad. en allem.; *Principes de polit., de finances, d'agriculture*, etc., ibid., 1789, 2 vol. in-8. Grivel a travaillé à la partie d'*Economie politique* de l'encycl. publ. par Panckoucke. M. A. A. Lorin a pub. une *Analyse synoptique du cours de legislat. de Grivel*, 1802, in-8.

GRIZIO (ANNIBAL), gouverneur de Terni sous Paul V, né à Jesi en 1550, mort en 1612, a laissé, entre autres ouv. : *Ristretto delle storie di Jesi*, Macerata, 1578, in-4.

GROBENDOUGUE (CHARLES), jés., né en 16.. à Malines, professa la philosophie à Prague, puis à Olmutz, et mourut dans la prem. de ces villes en 1672. On a de lui, entre autres ouvr. : *de ortu et progressu spiritûs politici*, etc., Prague, 16.., in-fol.; *Apologet. pro societate Jesu*, etc., ibid., 1666, in-fol.; *Modus transigendi præcipuas festivitates B. V. Mariæ*, ib., 1669, in-12.

GROCYN (WILLIAM), théolog. anglais, né en 1442 à Bristol, m. en 1519 à Maidstone, est auteur d'une *Epître* lat. adressée à Alde Manuce, et imp. en tête de la traduct. *de Spherâ* de Proclus, par le doct. Th. Linacre.

GRODDECK (GABRIEL), philologue allem., né à Dantzig en 1672, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, professa les langues orientales à Leipsig et dans sa patrie, où il m. en 1709, après avoir pub. un gr. nomb. de dissertat., dont les plus remarq. sont : *de Script. hist. Polonicæ schediasma*, Dantzig, 1707, in-4; *de Cæremoniâ palmarum apud Judæos*, etc.; *Pseudonymorum hæbraicorum hexacontas; de Rebellione Burdigalensi anno 1675*. — GRODDECK (Benjamin), de la famille du précédent, orientaliste, né à Dantzig en 1728, y professa les langues grecq. et orient., et m. en 1778. On a également de lui beaucoup de dissertations sur les langues arabe, hébraïque et grecq. Les plus remarquables sont : *de Vero originum Hebræorum fonte et utilitate*, Wittemberg, 1747, in-4; *de Linguæ hebrææ antiquitate*, Dantzig, 1750, in-4.

GROEBEN (OTHON-FRÉD. von der), poète et voy. allem., né dans la Prusse en 1657, visita l'Orient, l'Egypte, les côtes de Guinée et d'Angola en Afrique, revint dans sa patrie, et y m. vers 1710. On a de lui (en allem.) : *Relation du voyage du noble pèlerin brandebourgeois en Orient*, etc., Marienwerder, 1694, in-4; réimp. à Dantzig, 17.., in-8; *Hist. de la vie et des amours de Bergonare et de sa vertueuse Areté*, Dantzig, 1700, in-4. L'auteur décrit en langage poétique son voyage en Palestine.

GROENEWEGEN (SIMON van), jurisc. hollandais du 17ᵉ S., secrétaire de la ville de Delft, n'est guère connu que comme aut. de l'ouv. suivant : *de Legibus abrogatis et inusitatis in Hollandiâ vicinisque regionibus*, Leyde, 1649, in-4.

GROENING (JEAN), avocat à Wismar, sa patrie, né en 1669, m. au commencement du 18ᵉ S., a laissé entre autres écrits : *Historia numismatico-critica*, Hambourg, 1700, in-8; *Bibliotheca universalis seu codex operum variorum*, ibid., 1701, in-8; *Hist. cycloïdis contra Pascalium*, ib., 1701; *Histoire nouv. des médailles modernes* (en allem.), ib., 1700, in-8; 1715, in-8; *Musæum juris et solidioris litteraturæ*, etc., Wismar, 1721, in-8, etc. On lui doit une édit. de l'ouvr. de Puffendorf *De officio hominis et civis*, Hambourg, 1706, in-12.

GROENVELT (JEAN), médecin allemand, né à Deventer dans le 17ᵉ S., a laissé les écrits suivans : *Dissert. lithologica variis observ. et fig. illustrata*, Londres, 1684, 1687, in-8; traduit en anglais avec augmentations, ib., 1710, in-8; *Practica quâ humani morbi describuntur*, Francfort, 1683, in-8. *Tractatus de tuto cantharidum in medicinâ usu interno*, Londres, 1698, 1703, in-8, traduit en

anglais, par J. Marten, chirurg., ibid., 1703, in-8.

GROGNARD (François), négociant, né à Lyon en 1748, m. en 1823, a mérité la reconnaissance de sa ville natale par différens legs pour l'encouragement de la jeunesse et le soulagement des pauvres. Cet homme estimable est aut. de quelques écrits dont on peut voir les titres dans la *Bibliogr. de la France*, année 1823, p. 786; le plus considérable est l'*Extrait d'un voyage pittoresque en Espagne en 1788, 1789 et 1790, publ. en 1792*, petit in-8 de moins de 4 feuilles. — Un autre Grognard, ingénieur de la marine, m. à Paris en 1799, est connu par la construction hardie du bassin de Toulon.

GROGNET (Pierre), poète franç. du 16e S., né à Toucy près d'Auxerre, prêtre de ce diocèse, m. vers 1540, a pub., entre autres ouv. : *les Mots dorés du grand et sage Caton*, etc., Paris, 1530, in-12, t. 2, ib., 1533, in-8; *les Sentences et mots dorés de Sénèque*, en rimes, etc., ibid., 1534, in-8; *le Désenchantement du péché de luxure et généralement de tous les péchés mortels*, ibid., 1537. On peut consulter sur ce poète la *Bibl. franç.* de Goujet, t. 10, p. 383 et suiv.

GROHMANN (Jean-Godefroi), aut., traduct. et compilat. allem., né à Gusswitz (Haute-Lusace) en 1763, m. à Leipsig en 1805, a pub. (en lat. et en allem) un grand nombre d'ouvr., dont il suffira de citer les suiv. : *Terpsichorides*, Leipsig, 1789, in-4; *de Imitatione poeticâ quid sit censendum*, ib., 1791, in-4; *Nouveau dictionn. hist.-biogr.*, ib., 1796-99, 7 vol. in-8; *Collectanea græca minora cum notis philologicis græcis*, etc., ib., 1797, in-8; *Proportions des plus belles statues de l'antiquité, à l'usage des artistes*, ib., 1800, in-4; *Mœurs et costumes des Chinois*, etc., ibid., 1800, 1803, in-4 (en allem. et en franç.); *Dict. d'archit. civile et de théorie des jardins*, ibid., 1804, 2 vol. in-8, avec planches, etc.

GROLLIER (Jean), diplomate et trés. gén. de France sous François Ier, né à Lyon en 1479, employa ses richesses et son crédit à protéger les lett., qu'il cultivait lui-même avec succès. C'est lui qui fit imprimer à Venise en 1522 le livre *de Asse* de Budé. Grollier avait formé une biblioth. précieuse en livres rares, en MSs et en médailles, et il en ouvrait les portes à tous les amis des lettres. Il m. à Paris en 1565. Louis XIV fit acheter la collection de ses médailles. — Grollier (César), en lat. *Glorierius*, fils nat. du préc., né en 1510, mort postérieurement à 1582, avait été élevé à Rome par les soins de Clément VII. Il a pub. *Hist. expugnatæ et direptæ urbis Romæ per exercitum Caroli V*, etc., Paris, 1637, in-4. — Grollier (Alexandre), son fils, obtint sous Pie IV une charge honorable à la cour de Rome, et la perdit pour s'être élevé contre un projet présenté à la chambre apostolique par le neveu de Grégoire XIII. Sa disgrâce entraîna celle de son père; tous deux furent dépossédés de leurs biens, et obligés de se réfugier à Florence. Alex. m. du chagrin que lui causa cette injustice. — Grollier (Antoine), de la même famille que les précéd., né à Lyon en 1545, servit avec distinction dans l'armée royale contre les ligueurs, contribua à la reddition de Lyon, fut envoyé à Turin en qualité de résident de France, et m. en 1610 des suites de la révolution qu'il éprouva en apprenant l'assassinat de Henri IV. Il avait laissé en MS. un rec. de ses lettres. — Grollier de Servières (Nicolas), fils du précéd., né en 1593 à Lyon, où il m. en 1686, avait servi avec distinct. pendant 40 années. Ayant pris sa retraite au bout de ce temps, il se livra à la mécanique, et forma un cabinet assez curieux pour que Louis XIV désirât le visiter à son passage à Lyon. — Grollier (Gaspard), gr.-prieur de Savigny, l'un des 9 enfans du précéd., né à Lyon en 1646, mort en 1716, augmenta la collection de son père de plusieurs ouvr. mécaniques. — Grollier (Nicolas), comte de Servières, neveu de Gaspard et petit-fils de Nicolas, né à Lyon en 1677, entra fort jeune au service, se signala par son courage à la bataille de Luzara, fut nommé lieuten.-col. en 1702 et commissaire provincial des guerres en 1708. Ayant quitté le service en 1728, il se livra à la culture des lettres, et mourut en 1745 membre de l'acad. de Lyon et direct. de la société des beaux-arts de cette ville. On a de lui : *Rec. d'ouvr. curieux de mathem. et de mécanique ou Description du cab. de Nicolas Grollier de Servières*, Lyon, 1719, 1732, et Paris, 1751, in-4, fig.; et d'autres ouvr. MSs., dont on trouvera le détail dans le *Catalogue des MSs. de la bibliot. de Lyon* par Delandine.

GRONOVIUS (Jean-Frédéric GRONOV, plus connu sous le nom latin de), célèbre critique et humaniste, né à Hambourg en 1611, prof. à l'univ. de Leyde, a laissé un grand nombre d'ouv. dont la liste se trouve dans le *Dictionnaire* de Chauffepié. Nous citerons entre autres : *Diatribe in Statii poetæ Sylvas*, La Haye, 1637, in-8; *de Sestertiis sive subcesivorum pecuniæ veteris græcæ et romanæ, lib. IV*, Deventer, 1643, in-4, Amsterdam, 1656, in-8, Leyde, 1691, in-4; *Observationum libri IV*, Deventer, 1662, in-12, Leipsig, 1755, in-8; *Laudatio funebris J. Golii*, Leyde, 1668, in-8; *de Musæo Alexandrino exercitat. acad.*, insér. dans le tome VIII du *Thesaur. antiq. græcarum*; *Lectiones plautinæ*, etc., Amsterdam, 1740, in-8, avec une vie de l'aut.; enfin des *notes* sur le traité *de Jure belli et pacis* de Grotius. Gronovius a revu le texte d'un grand nombre de classiques lat., qu'il a publ. ensuite avec des notes, et qui font presque tous partie de la collection des *Variorum*. — Gronovius (Jacques), fils du préc., et comme lui sav. critique, né à Deventer en 1645, prof. les b.-lett. à Leyde, et m. dans cette même ville en 1716. Il est aut. d'un gr. nomb. d'écrits, dont le plus important est son *Thesaurus antiq. græcarum*, Leyde, 1697 et années suiv. 13 vol. in-fol., rédigé sur le plan de celui de Grævius. Il fut l'éditeur de plus. aut. anc., commentés par son père, et il en a commenté lui-même un grand nombre, tels que Polybe, Tacite, Cicéron, Quinte-Curce, Suétone, Hérodote, etc. Klefeker, dans sa *Biblioth. eruditor. præcocium*, et Niceron, dans ses *Mém.*, ont donné la liste des ouv. de ce sav., dont l'*Eloge* a été imp. dans les *Acta eruditorum* de 1727. — Gronovius (Laurent-Théod.), frère du préc., antiq., m. jeune après avoir pub. les ouvr. suiv. : *Emendationes Pandectarum juxta florentinum exemplar emendatarum*, Leyde, 1685, in-8; *Marmorea basis colossi Tiberio Cæsari erecti ob civitates Asiæ restitutas*, etc., Leyde, 1697, in-fol.; des notes sur *Vibius Sequester* et sur le *Libellus provinciarum* dans les *Varia geographica* d'Abrah. Gronovius, son neveu. — Gronovius (Abraham), fils aîné de Jacques, pratiqua la médecine en Hollande et en Angleterre. Il a pub. de bonnes édit. de *Justin*, de *Tacite* et de *Pomponius Mela*, qui font partie de la collect. des *Variorum*; les *Variæ historiæ* d'Élien, Leyde, 1731, 2 vol. in-4; *de Animalium naturâ* du même, Londres, 1744, 2 vol. in-4; enfin *Varia geographica*, Leyde, 1739, in-8. — Gronovius (Jean-Frédéric), frère du précédent, étudia la jurispr., exerça une place de magistrat à Leyde, cultiva la bot., fut lié avec Linnée, et m. en 1760. On a de lui : *Disputatio camphoræ historiam exhibens*, Leyde, 1715, in-4; *Flora Virginica*, 1re et 2e parties (v. Clayton); *Index supellectilis lapideæ*, Leyde, 1750, in-8. Il a donné des soins à l'édit. de la *Flora orientalis* de Léon. Rauwolf, ib., 1755, in-8. — Gronovius (Laurent-Théodore), fils du précéd., naturaliste et botaniste, m. en 1778, est aut. des ouvr. suiv. : *Museum ichtyologicum... et quorumdam exoticorum musæi L. T. Gronovii descriptiones et icones*, Leyde, 1754, 1756, 2 vol. in-fol., avec 7 pl.; *Biblioth. regni animalis atque*

lapidei, ibid., 1740, in-4; *Zoophylacium gronovianum, exhibens animalia quadrupedia, amphibia, insecta, etc., fasciculi III*, Leyde, 1763, 1781, 3 part. in-fol. avec 20 pl.

GROOT. V. Gérard et Grotius.

GROOTE-PIER ou GRAND-PIERROT, cultivateur frison, se signala au commencement du 16e S., par sa valeur contre les Saxons et les Hollandais qui ravageaient sa patrie. Ayant réuni 600 hommes, il coupa les communications des Saxons avec la Hollande en 1510, et continua la guerre avec acharnement jusqu'en 1519. Il quitta les armes à cette époque, et m. l'année suiv. dans un âge avancé.

GROPP (Ignace), histor. et bibliogr., relig. de l'ordre de St-Benoît, né à Kissengen en 1695, m. curé de Gundersleben en 1758, est aut. des ouvr. suiv. : *Vita S. Bilihildis, ducissæ Franciæ orientalis et comitissæ Hochemii natæ*, etc., Wurtzbourg, 1727, in-4; *Monumenta sepulcralia ecclesiæ ebracensis*, ibid., 1730, in-4; *Collectio noviss. scriptor. et rerum Wirceburgensium à sæcul.* 16, 17 et 18, etc., Leipsig et Wurtzbourg, 1741-44, 2 v. in-fol.; *Chronique de Wurtzb. dans les temps modernes* (en allem.), etc., Wurtzb., 1740, 1750, 2 vol. in-fol.

GROPPER ou CROPPER (Jean), chanoine de Cologne, né en 1502 à Soest (Westphalie), m. en 1559 à Rome, où il s'était rendu sur l'invitation de Paul IV, fut l'un des théolog. qui luttèrent avec le plus d'éclat contre les protestans au colloque tenu à Ratisbonne en 1541. On a de lui, entre autres écrits, *De la présence véritable du corps et du sang de J.-C.* (en allem.), Cologne, 1546, in-fol., trad. en latin par Surius, ib., 1560, in-4.

GROS. V. Besplas, Boze et Legros.

GROSCHUF ou GROSCHUPF (Henri-Aug.), écriv. allem., né dans le 17e S., m. vers 1715, a pub. : *de Gentis trillerianæ ortu, progressu et insignibus*, Leipsig, 1705, in-4; *Nova librorum rariorum conlectio, fasciculi V*, Halle, 1709, 1716, 4 vol. in-8. — Groschuf (Fabien ou Frédéric), né à Dantzig en 1693, membre du sénat de la ville de Schleiz, où il m. en 1783, est aut. d'une *trad.* libre en allem. des *Poésies* d'Horace, Cassel, 1749, 2 vol. in-8; et d'une *Dissertat. hist. sur les druides des Germains*, etc., Erfurt, 1759, in-8, etc. Il a laissé en MS. : *Origines etymologico-historicæ in usum linguæ germanicæ*.

GROSE (Franç.), antiq. angl., né en 1731, m. à Dublin en 1791, membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, a pub. sur les antiq. de sa patrie plus. ouvr. estimés; nous citer. entre autres : *les Antiq. de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1773, 8 vol. in-4 et in-8; *Ant. de l'Irlande*, 1791, 2 vol. in-4 et in-8; *Antiq. milit. ou Hist. de l'armée anglaise, depuis la conquête jusqu'au temps présent*, 1788, 2 vol. in-4, et 1801, 2 vol. in-4, etc. On a en outre de lui un rec. d'anecdotes, d'esquisses biograph., d'épitaphes, etc., publ. sous le titre de *the Olio*, 1791, 1793, 1796, 1 vol. in-8; un liv. intit. *Principes de caricatures suivis d'un essai sur la peinture comique*, 1788, in-8, trad. en fr., Leipsig, 1802, in-8, avec 29 fig.

GROSIER (Jean-Baptiste-Gabriel-Alex.), ex-jés., né en 1743, m. en 1823, biblioth. de l'Arsenal, se fit d'abord connaître par des articles insérés dans *l'Année littér.*, continua seul la rédact. du journal après la m. de Fréron, et fit paraître en 1779 un *Journal de littér., des sciences et des arts*, qui renferme d'excellens morceaux de critique. De 1777 à 1784, l'abbé Grosier pub. *l'Hist. de Chine*, traduite à Pékin par le P. Mailla sur les originaux chinois. Le prospectus de cet ouvr. estimé mérita à son auteur les éloges de tous les sav. de l'époque. On doit encore à l'abbé Grosier : *Mémoires d'une société célèbre* (les jés.) *considérée comme corps littér. et acad., depuis le commencem. de ce siècle*, etc., Paris, 1792, 4 vol. in-8, ouvrage extrait du journal de Trévoux; il a aussi fourni plus. articles à la *Biogr. univ.* M. A.-A. Barbier lui a consacré une notice plus détaillée dans le tom. XXI, p. 740 de la *Revue encyclop.*

GROSLEY (Pierre-Jean), littér. franç., avocat à Troyes, où il était né en 1718, fut employé dans l'administration militaire des armées franç. en Italie en 1745 et 1746, voyagea en Angleterre et en Hollande, fut nommé membre-associé de l'acad. des inscriptions et bell.-lett., et m. en 1785, laissant un assez gr. nombre d'ouvr. moitié érudits, moitié plaisans; nous citerons entre autres : *Mém. de l'acad. des sciences, inscript. et belles-lettres, beaux-arts, nouvellement établie à Troyes en Champagne*, 1744, in-12; 1756, 2 tom. en 1 vol in-12, 1768, in-12; *Supplément aux mém. de Camusat sur l'hist. ecclés. de Troyes*, 1750, in-12, très-rare; *Dissertation sur cette question, si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs?* 1751, in-12, et inséré dans *le Mercure* de la même année : ce discours obtint l'accessit à l'acad. de Dijon; le prix fut décerné à J.-J. Rousseau; *Recherches pour servir à l'histoire du droit franç.*, 1752, in-12; *Vie de P. Pithou, avec quelq. mém. sur son père et ses frères*, ouvr. estimé, 1756, 2 vol. in-12; *Ephémérides troyennes*, 1757, 1768, 12 vol. in-24, réimp. en 1811 par les soins de M. Patris-Debreuil, 2 v. in-8; *Nouv. mém. ou observ. de deux gentilsh. suédois sur l'Italie et sur les Italiens*, 1764, 3 vol. in-12, et 1774 et 1788, 4 vol. in-12, trad. en angl., par le docteur Nugent, 1772, 2 vol. in-8; *Vie de Grosley, écrite en partie par lui-même, continuée et publiée par M. l'abbé Maydieu, dédiée à un inconnu*, 1787, in-8; *OEuvres inédites*, publ. par M. Patris-Debreuil, 1812, 3 vol. in-8.

GROSS (Jean-Godefroi), écriv. allem., né dans la principauté de Bayreuth en 1703, fut professeur d'hist. à l'acad. des nobles à Erlang, créa et rédigea la gazette de cette ville, et m. en 1768, conseiller de cour en Prusse, laissant entre autres ouv. : *le Latiniste commençant*, Halle, 1747, in-8; *Reflexions sur l'établissement, à peu de frais, d'un séminaire politiq.*, Nuremberg, 1739, in-8; *Orbis in tabulâ*, en deux grands tableaux, qui se trouvent dans le gr. atlas d'Homann. La *Vie* de Gross a été écrite par plus. auteurs, notamment par W. Will, Nuremberg, 1788, in-8. — Gross (Jean-Matthieu), père du précéd., ministre du St Évangile, est aut. de plus. ouv. théol. et d'une *Biblioth. hydrograph. ou Catal. raisonné de tous les ouvr. qui traitent des eaux minérales d'Allemagne et d'autres pays* (en allem.), Nuremberg, 1729, in-4.

GROSSMANN (Gustave-Frédéric-Guill.), aut. dramat. et acteur, né à Berlin en 1746, dirigea successiv. plus. théâtres, et mérita le surnom de *Shakspeare allemand* par les améliorat. dont l'art dramatique lui fut redevable. Il m. en 1796 avec la réputat. du prem. acteur et de l'un des meill. aut. com. de son temps. On a de lui plus. coméd. estim., entre autres celle intit. *Pas plus de six plats*, tableau de famille en 5 actes, Bonn, 1780, et Leipsig, 1785, in-8; trad. en ital, en danois, en russe, en holland. et en franç.; *Nouv. dramat.*, Bonn, 1780, 3 cahiers in-8; *Le monument de Lessing, histoire patriotique*, Hanovre, 1791, in-8; plus. pièces de vers et autres productions littér., insérées dans le *Journal* et les *Almanachs du théâtre*, Gotha, 1775 et 1776.

GOSSETESTE. V. Robert.

GROSTESTE-DESMAHIS (Marin), diacre d'Orléans, né à Paris en 1649 et élevé dans le sein de la religion protestante, remplissait les fonctions de ministre à Biogne lorsqu'il fit abjuration entre les mains de M. de Coislin, év. d'Orléans, en 1681; depuis lors il ne cessa de s'appliquer tant par ses prédications que par ses ouvr. à faire de nouv. prosélytes à la foi cathol., et m. en 1694. On a de lui : *Lettre sur le schisme des protest.*, Orléans, 1685,

in-12; *Tr. de la vérité de la religion catholique*, Paris, 1696, 2 vol. in-12. — V. LAMOTHE.

GROSVENOR ou GROVENOR (BENJAMIN), ministre dissident, né en 1675, mort en 1758, a publ. en anglais : *Essai sur la santé*, 1748, in-8. On lui doit encore un traité sur la consolation int. *the Mourner*, qui a eu plusieurs éditions.

GROTIUS (HUGUES), en hollandais *van Groot*, célèbre publiciste et jurisconsulte, né à Delft (Hollande) en 1583, d'une famille distinguée, annonça, dès son enfance, les plus heureuses dispositions, et étudia succesiv. les b.-lett., la philos., la théol., le droit. Ayant accompagné en France les ambass. que les Etats-Généraux envoyaient à Henri IV, il y fut accueilli avec distinct., et revint dans sa patrie pour suivre le barreau de La Haye. Nommé d'abord histor. des Etats, puis avocat fiscal gén. de Hollande et de Zélande (1607), conseiller pensionnaire de la ville de Rotterdam (1613), enfin membre des Etats-Généraux, il se vit condamner à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens pour avoir embrassé avec chaleur la défense de Barneveld (*v.* ce nom), mais recouvra la liberté par un ingénieux stratagème de sa femme, se réfugia en France, et y reçut l'accueil dû à ses malheurs et à son mérite. Louis XIII lui accorda une pension. Plus tard le stathouder Maurice étant mort en Hollande, Grotius, qui avait déjà éprouvé quelques dégoûts en France, céda aux instances de plus. de ses amis hollandais, qui le pressaient de revenir dans sa patrie; il y fut de nouveau proscrit, et se retira d'abord à Hambourg, puis auprès du grand chancelier suédois Oxenstiern, qui le nomma conseiller d'état et ambassadeur de la reine de Suède en France. Le peu de succès de cette ambassade l'ayant décidé à demander son rappel, il l'obtint, et m. deux jours après son arrivée à Rostock dans le Mecklembourg en 1645. Les principaux ouv. de ce sav., éminemm. distingué, sont ses *Opera theologica*, rec. par les soins de P. Grotius, son fils, Amsterdam, 1679, 4 vol. in-fol.; *Tractatus de veritate religionis*, 1636, 1 vol. in-8, trad. dans presque toutes les langues: Et. de Courcelles, Mézeray (*v.* le num. 18731 des *Anonymes*), de Talon et Goujet en ont donné des trad. franç.; l'immortel traité du *Droit de la guerre et de la paix* (en lat.), tr. et commenté dans toutes les langues de l'Europe : les trad. franç. sont : par Ant. de Courtin, Paris, 1688, 2 vol. in-4, Amst., 1703, 3 vol. in-12, et par Barbeyrac, Bâle, 1746, 2 vol. in-4 (édit. la plus est.); *Florum sparsio ad jus justinianeum*, Paris, 1642, in-4; une *Introd. à la jurisprud. hollandaise* (en holland.), La Haye, 1631, in-4; *Annales et historiæ Belgicæ usque ad inducias anni* 1609, *lib. XVIII*, Amsterdam, 1657, in-fol.; *Hist. Gothorum*, *Vandalorum et Longobardorum*, d'après Procope, Agathias, Jornandès, etc., ib., 1655, in-8; *de Antiq. reipubl. Batavicæ*, trad. en français par Hélie-Poirier, Leyde, 1610, in-4; *Parallela rerum publicarum*, dont un seul livre (le 3e) a été publ. en 1801 par le baron de Meerman (*v.* ce nom), avec un ample et savant commentaire; *Poésies* latines recueillies par Guillaume Grotius, son frère, Leyde, 1617, in-12, 10e édition, Amsterdam, 1670, in-12; un recueil de *Lettres*, publ. par Hugues et Jean Grotius, petits-fils de l'aut., Amsterdam, 1687; *Grotii epistolæ ineditæ*, publ. par M. de Meerman, Harlem, 1806, in-8; six autres *epistolæ ined.*, publ. par Adr. Stolker, Leyde, 1809. Grotius a eu plus. biographes, parmi lesquels on distingue, en hollandais, Gasp. Brandt, et en franç. de Burigny. L'écrit de ce dernier a été publ. à Paris, 1752, 2 vol. in-12. M. Cras, professeur de droit à Amsterdam, a pub. dans cette même ville *Laudatio H. Grotii*, 1796, in-8, ouv. couronné à l'académ. des sciences de Stockholm en 1795, et inséré dans les mém. de cette société savante.

GROTIUS (GUILLAUME), frère puîné de Hugues, né à La Haye en 1597, m. en 1662, suivit avec distinction la carrière du barreau, et cultiva aussi les muses latines. On a de lui : *Isagoge ad praxim fori batavi*, Amsterdam, 1655, in-4; *Vitæ juriscons. quorum in Pandectis extant nomina*, La Haye, in-4; *de Principiis juris naturalis enchiridion*, ib., 1667. — GROTIUS (Pierre), 2e fils de Hugues, fut en 1661 conseiller pensionn. de la ville d'Amsterdam, puis ambassad. en Danemarck, en Suède, et memb. des Etats-Généraux; il partagea la disgrâce des de Witt (*v.* WITT), fut mis en jugem. pour une autre cause et acquitté, passa le reste de sa vie dans la retraite, et m. à l'âge de 70 ans vers la fin du 17e S., après avoir pub. les *œuvres théolog.* de son père. — GROTIUS (Jean), d'une autre famille que les précédens, né à Rotterdam vers 1715, m. en 1784, fut avocat à La Haye, et cultiva les muses latines. Il a laissé quelq. poésies insérées dans les *Deliciæ poeticæ* de Laur. van Santen.

GROTTO (LOUIS), surn. *l'Aveugle d'Adria*, poète italien, né à Adria en 1541, m. à Venise en 1585, chef de l'acad. des *Illustrati*, avait perdu la vue dès ses prem. années, ce qui ne l'empêcha pas de s'adonner avec quelq. succès à l'étude des bell.-lettres. Il a comp. en ital. des poésies, et a laissé des discours qu'il a prononcés lui-même dans plusieurs occasions solennelles. Ses div. ouvr., d'abord pub. séparément, ont été rec. en un vol. in-4, Venise, 1598. Barth. Viotte a donné une trad. de ses *Disc.*, Lyon, 1628, in-8. — GROTTO (Louis et Joseph), de la famille du préc., ont pub. l'un à Venise en 1769, l'autre en 1777, une *Vie de l'aveugle d'Adria.*

GROU (JEAN), ecclés. franç., né en 1731 au Calaisis, diocèse de Boulogne, mort, à ce qu'on croit, dans les prem. années du 19e S. en Angleterre, où il s'était retiré, s'est fait connaître par plus. trad. de Platon pub. de 1762 à 1770, et par les ouv. suiv. : *Morale tirée des confessions de St Augustin*, 1786, 2 vol. in-12; *Caractères de la vraie dévot.*, 1788, in-18; *Maximes de la vie spirituelle* (en vers), avec des explications, 1789, in-12; *Méditations en forme de retraites*, Londres, 1796, petit in-12. Il a paru de lui en 1814 un autre ouv. intit. : l'*Intérieur de Jésus et de Marie*, Paris, 2 vol. in-12.

GROUCHY (NIC. de), en lat. *Gruchius*, philol. et sav. profess. de grec au collége de Bordeaux, né à Rouen dans le 16e. S., venait d'être nommé direct. du collége de La Rochelle lorsqu'il m. en cette ville en 1572. On a de lui : *de Comitiis Roman. libri tres*, Paris, 1555, in-fol.; *Dialect. præcept.*, ib., 1560, in-4; *de Reprehens. sophistar.*; *de romanis Conjugiis*, etc. — GROUCHY (Nicolas de), sieur de La Cour, poète médiocre du 17e S., né à Clermont en Beauvaisis, est aut. de l'ouvr. suivant : *la Béatitude*, ou *les Inimitables amours de Théoys*, *en dix poëmes dramat. de 5 actes*, etc., Paris, 1632, in-8. Le duc de la Vallière a donné, dans le t. 2, p. 231 de la *Bibl. du Théâtre-Franç.*, une analyse de cet ouvr. qu'il appelle un *chef-d'œuvre de déraison.*

GROUCHY (SOPHIE de). V. CONDORCET.

GROUVELLE (PHILIPPE-ANTOINE), littérateur, membre correspondant de l'institut, né à Paris en 1758, était secrétaire des commandem. de M. le prince de Condé en 1789 : ayant embrassé les principes de la révolution, il fut mis à la retraite; nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire après le 10 août 1792, il fut chargé en cette qualité de lire à Louis XVI le décret de la convention qui le condamnait à mort. En 1794 on l'envoya en Danemarck comme minist. de France; en 1800 il fut élu membre du corps législatif, et m. à Varennes en 1806. On a de lui : *de l'Autorité de Montesquieu dans la révolut. présente*, 1789, in-8; *Réponse à tout*, *petit colloque entre un sénateur allemand et un républic. franç.*, *rapporté littéralem. par le professeur* Taciturnus Memoriosus, *et trad. librement par un sans-culotte*, 1793, in-8; *Mém. historiq. sur les Templiers*, etc., *puisés en grande*

patrie dans plus. monumens ou écrits publ. en Allemagne, 1805, in-8; quelques autres brochures politiques; une ode intit. *le Duc de Brunswick*, 1786, in-12; une comédie non impr., mais représ. sans succès en 1785, sous le tit. de *l'Epreuve délicate*, en 3 actes et en vers. On lui doit une édit. des *Lettres de mad. de Sévigné*, Paris, Bossange et Masson, 1805, 8 vol. in-8, ou 11 vol. in-12; et une édition des *OEuvres de Louis XIV*, 1806, 6 v. in-8, qu'il pub. en société avec le gén. Grimoard.

GROVE (Henri), ministre dissident, né en 1683 à Traunton, m. en 1737, a pub., outre plusieurs *Sermons* et différens morceaux ins. dans le *Spectator* (num. 538, 601, 626, 635, etc., du 8e vol.), quelques écrits théolog. dont on trouvera le détail dans l'*univ. hist. Dictionary* de M. G. Crabb (1825, in-4); nous citerons entre autres : *Considérations sur l'évidence de la résurrection du Sauveur* (en anglais), 1730, etc. Ses *OEuv. posthumes* ont été pub. par souscription, 1740, 4 vol. in-8.

GROZELIER (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, né à Baune en 1692, m. en 1778, après avoir prof. succ. les belles-lettres, la philosoph. et la théolog. dans divers colléges de son ordre, a publ. les ouvr. suivans : *Observat. curieuses sur toutes les parties de la physique tirées des meilleurs écrivains*, Paris, 1719-1771, 4 vol. in-12; *Pastorale sur le mariage du dauphin*, ibid., 1747, in-12; *Recueil de fables*, en vers français, ib., 1759, in-12; *Nouv. recueil de fables*, divisé en 6 liv., ib., 1768, in-12; et d'autres ouvr. dont on trouvera la liste dans l'Hist. de la ville de Beaune par Gandelot.

GRUAU (Louis), curé de Sauge (diocèse du Mans) dans le 17e S., est aut. d'un ouv. intit. *Nouvelle invention pour prendre et ôter les loups de la France*, Paris, 1613, in-12, fig.

GRUBE (Herman), méd. allem., né en 1637 à Lubeck, m. en 1698, memb. de l'acad. imp. des curieux de la nature, est aut. de plus. écrits parmi lesquels on distingue : *Analysis mali citrei compendiosa*, Copenhague, 1668, in-8; *de Arcanis medicorum non arcanis commentatio*, ib., 1673, in-8; *de ictu tarentulæ et vi musices in ejus curatione*, Francfort, 1679, in-8.

GRUBENMANN (Jean-Ulrich), architecte, né à Tuffen, canton d'Appenzell dans le 18e S., s'est rendu célèbre par un procédé nouveau qu'il introduisit dans la construction du pont de Schaffhouse en Suisse. Ce pont n'avait que deux arches, et cependant sa longueur était de 364 pieds.—Grubenmann (Jean), frère du précéd., associé à ses travaux d'architecture, a construit le pont de Reichenau sur le Rhin, qui, long de 240 pieds, n'avait qu'une seule arche. Ces sortes des ponts portent en Suisse le nom de *hangwerck* ou ponts pendans. Les deux frères sont m. vers 1798, et leur ouvr., un an après, était renversé par les armées franç.

GRUBER (Léopold), compilateur autrichien, est connu pour avoir donné une édit. de *Joannis Nicolaï de Vogel specimen bibliothecæ Germaniæ Austriacæ*, etc., 1776-83-85, 3 vol. in-8.

GRUCHIUS. V. Grouchi.

GRUDÉ. V. Lacroix du Maine.

GRUDIUS (Nicolas). V. Evrardus.

GRUEBER (Jean), jésuite autrichien, missionnaire à la Chine, né à Lintz vers 1620, m. à Florence en 1665, est aut. de quelq. écrits impr. dans la *China illustrata* du P. Kircher et dans les *Relations de divers Voyages* de Thévenot.

GRUENDLER (Jean-Ernest), missionnaire luthér. né à Weissensée dans la Thuringe en 1677, d'abord instituteur à l'école royale de Halle, partit en 1708 pour Tranquebar sur la côte de Coromandel, y établit une école, fit un grand nombre de prosélytes à la foi chrétienne, et mourut en 1721. On a de lui, outre plus. *lettres* et *mém.*, un écrit intit. : *le Médecin malabare*, en allem., impr. dans les *Acta academ. nat. curios.* — Gruendler (André), médecin allemand, né à Schweinfurth, étudia la médecine à Ferrare, épousa dans cette ville la savante Olympia Fulvia Morata, revint ensuite dans sa patrie, et m. en 1555 à Heidelberg, professeur de médecine à l'université.

GRUET (N.), poète français qui donnait des espérances, mais qui mourut très-jeune en 1778 des suites d'accident à la chasse, a laissé : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce de vers couronnée à l'acad. franç. en 1776; *Annibal au senat de Carthage*, héroïde. Il avait commencé à trad. l'*Iliade*, et à mettre en vers le *Telemaque* de Fénélon.

GRUGET (Claude), littérat. franç. du 16e S., né à Paris, m. en 1560, a publ. : les *Epîtres de Phalaris, mises en vulg. franç.*, Paris, 1550, in-8; les *Dialog. d'honneur*, trad. de l'ital. de J.-B. Pomerro, ibid., 1557, in-4; *les Diverses leçons de P. Messie*, trad. de l'esp., ib., 1554, in-8. — Gruget (Franç.), frère du précéd., né à Loches, référend. de la chancellerie de France, a donné un *Rec. des prophéties et révélat. tant ancien. que modernes*, Paris, 1561, in-8, et quelq. dissert. sur les villes de la Touraine.—Gruget (François), de la même famille, né à Lyon, a publ. une édit. de *Plaisant jeu du dodechedron de fortune*, Paris, 1560, in-4.

GRUIWARD (Ferd.), méd. et litt. zélandais, né en 1628 à Tergoes, mort en 1701, bourgmestre de sa ville natale, a pub. dans son idiome quelques écrits relatifs à l'art de guérir, qu'il n'avait point cessé d'exercer; on cite entre autres : *Examen de la chirurgie, rec. par Corneille Herls, avec corrections et augmentations*, Middelbourg et Amsterdam, 1660, in-8; *Observat. méd. et chirurg., dressées d'après une pratique de 36 ans, et pub. pour l'instruction des jeunes élèves*, Amsterdam, 1668, in-8, etc. On lui doit aussi un *Théâtre tragique de la Zelande, ouvert pour l'utilite du peuple belge*, 1680, 1693, in-4.

GRULING (Philippe), médec., né vers 1593 à Stolberg (Thuringe), où il mourut en 1667, est auteur de différens ouv. sur son art, parmi lesquels on distingue : *Florilegium hippocratico-chymicum novum*, Leipsig, 1631, in-12, 1644, 1665, in-4, etc. Tous les écrits de ce méd. ont été recueillis à Leipsig, 1680, 4 vol. in-4.

GRUMBACH (Guillaume de), gentilhomme saxon, commanda d'abord un corps de troupes au service de France, puis s'associa en 1552 à Albert de Brandebourg, et aida ce prince à ravager la Franconie : déclaré séditieux et mis au ban de l'Empire, il sollicita vainement sa rehabilitation, leva des troupes en secret, pénétra dans la ville de Wurtzbourg, et força les chanoines à signer un acte en vertu duquel ils s'obligeaient à lui restituer ses biens qui avaient été confisqués à leur profit; mais avant que la restitution eût été opérée, Grumbach se vit proscrit par l'empereur Ferdinand et par la diète d'Augsbourg. Après avoir lutté pendant quelque temps contre des forces supérieures aux siennes, il fut livré à ses ennemis, et périt écartelé l'an 1567. La liste des ouvr. relatifs à la sédition de cet homme a été publ. dans le Catalogue de Vogt, sous le titre de *Grumbachianorum motuum acta*.

GRUNÆUS (Simon), antiquaire, né à Liegnitz en Silésie vers 1563, mort en 1628, a publ. entre autres ouv. : *Basileensium monument. antigrapha*, Liegnitz, 1602, in-8.

GRUNDMANN (Martin), ministre luthérien, né en 1629 dans la Silésie, m. en 1696, après avoir rempli pendant 50 ans les fonctions de pasteur du bourg de Grunau dans la haute Lusace, a publ. des ouvr. de controverse qui offrent aujourd'hui peu d'intérêt, et a laissé en MS. 6 vol. in-fol., de dissertations de théologie, d'hist. et d'antiquités. — Grundmann (Christian), son fils, savant biographe allemand, né à Grunau en 1668, mort en 1718 à Heuckewald dont il était pasteur depuis douze ans, a laissé plus. ouvr. tant impr. que MSs., dont on

trouvera la liste à la suite de son *Eloge*, par Eberhardt, inséré dans les *Miscellanea Lipsiensia*, t. 12. Nous citerons les suiv. comme les plus remarquables : *Urnæ defunctor. imprimis eruditorum* dans les *Miscellanea Lipsiens.*, *ann.* 1713, 1714 et 1715 ; *Ossa et cineres quorumdam in republ. orbis Europæi tum civili, tum imprimis litterariâ, anno 1716 defunctorum*, Leipsig, 1717, in-8 ; *Ossa et ciner. anno 1717 defunctorum, cum supplem. et additament. ad lib. priorem*, ib., 1718, in-8.

GRUNER (Théoph.-Sigism.), naturaliste, m. en Suisse en 1778, a laissé sur l'hist. naturelle de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Descript. des glaciers de Suisse*, Berne, 1760-62, 3 vol. in-8, avec pl. ; un *Recueil de Mém. choisis sur l'écon. politiq., l'hist. nat. et l'agricult., trad. du suédois*, Bâle, 1763-69, 2 vol. in-8 ; *Hist. naturelle de l'Helvetie*, Berne, 1773, in-8 ; *Relat. des voy. dans les contrées les plus remarquables de la Suisse*, 1778, 2 vol. in-8.—Gruner (Jean-Rodolphe), né à Berne en 1681, doyen du chap. de Burgdorf, m. en 1761, s'est occupé toute sa vie à des recherches hist. sur son pays, et a publ. les *Deliciæ urbis Bernæ*, ou *Curiosités de la ville de Berne, recueillies sur des MSs. authent.*, Zurich, 1732, in-8.—Gruner (Jean-Rodolphe), né dans le canton de Berne, m. en 1778, a publ., *Observ. miscellaneæ theolog.-philolog.*, Berne, 1732, in-4; *Diatribe de primitiarum oblatione et consecrat.*, Leyde, 1739, in-8.

GRUNER (Jean-Frédéric), théologien et philologue allem., né à Cobourg en 1723, m. en 1778, profess. de théol. à l'univ. de Leipsig, pub. 51 ouv., entre autres : *Introduct. in antiquitates romanas*, etc., Iéna, 1746, in-8 ; *Eutropii breviarium hist. Romanæ cum notis criticis et hist.*, Cobourg, 1752, in-8, 1768, in-8 ; *Velleius Paterculus cum commentario perpetuo*, Erlangen, 1763, in-8 ; *Introduct. à l'éloquence de la chaire*, Halle, 1766, in-8, etc., etc.—Gruner (Jean-Gérard), publiciste distingué, né en 1734 à Cobourg, m. en 1790, cons. intime et présid. de la chambre de cette principauté, a composé divers ouvr., parmi lesquels on cite : *Descript. hist. et statistique de la principauté de Cobourg-Saalfeld*, Cobourg, 1783-93, 4 vol. in-4 ; *Hist. de Jean-Casimir, duc de Saxe*, ibid., 1787, in-8 ; et les *Biog.* et *Hist.* des ducs de Saxe, Albert III, Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric-Guillaume II, 1788-89-91.

GRUNINGER (Jean Reinhard, dit), impr. à Strasbourg, né à Gruninger dans le 15e S., a pub. de 1484 à 1527 entre autres éditions recherchées : *Terentius cum directorio vocabul. et sententiarum et artis comicæ glossâ interlineari et comment. D. J. Ascensii*, 1496, in-fol. ; *Horatii Flacci Venusini, poetæ lirici opera*, 1498, in-fol.

GRUNSKLÉE (Jean), jésuite, né en 1655 à Ludtz (Bohême), est aut. de plus. *Oraisons funèb.* et autres *Opuscules acad.*, pub. de 1686 à 1698.

GRUTER (Jean), en latin *Janus Gruterus*, laborieux et savant philol., né à Anvers en 1560, m. pauvre et exilé en 1627, après avoir perdu le fruit de ses veilles et de ses économies dans les guerres qui, à cette époque, ruinèrent le Palatinat, a laissé de nombreux ouvr. parmi lesquels on distingue des édit. annotées de Sénèque, Tacite, Tite-Live, Stace, Plaute, Paterculus, Cicéron, etc. On lui doit en outre : *Deliciæ poet. Gallor., Italor. Belgicorum*, etc., Francf., 1603-1612 ; *Corpus inscript.*, Heidelberg, 1701, in-fol. ; *Lampas sive Fax artium*, etc., Francfort, 1602-1634, 6 vol. in-8 ; Florence, 1737-39, 4 vol. in-fol. ; Lucques, 1747 ; Naples, 1751. — Gruter (Pierre), méd., né vers 1555, m. en 1634, a fait paraître deux *centuries* de lettres latines, la prem. en 1609, la seconde en 1629.

GRUYER (Antoine), maréchal-de-camp, commandant de la Légion-d'Honneur, etc., né à Vélon, près de Lure, en 1774, m. à Strasbourg en 1822, était entré au service comme volontaire en 1791 ; sa belle conduite lui mérita un avancement rapide et les plus flatteuses distinctions. C'est surtout aux journées d'Austerlitz, d'Iéna et de Tilsit, qu'il eut occasion de déployer toute sa bravoure. S'étant trouvé de service intérieur dans cette dernière ville, quand, après l'entrevue du Niémen, Napoléon reçut la visite d'Alexandre, il fut peu de temps après choisi par le général Duroc pour faire partie de la maison du prince Camille Borghèse : Gruyer souffrit impatiemment d'être éloigné de ses compagnons d'armes et du théâtre des dangers. Enfin il reparut à Bautzen et à Lutzen, fut nommé général de brigade, et grièvement blessé au combat de Méry-sur-Seine ; il revint à Paris, où bientôt il offrit ses services à la famille roy. Lors de la rentrée de Napoléon, Gruyer se déclara pour son ancien maître. Le duc de Feltre, ministre de la guerre à la restauration, le fit traduire devant un conseil de guerre, juger et condamner à mort. M. de Chabrol de Volvic obtint du roi que la peine capitale fût changée en vingt années de détention : enfin mgr. le duc d'Angoulême s'intéressa en faveur du prisonnier qui recouvra presque aussitôt la liberté. Après avoir servi quelque temps dans le corps royal d'état-major, Gruyer vint finir sa vie à Strasbourg. Le *disc.* prononcé sur sa tombe par M. D.-E. Stoeber, a été imp. à Strasbourg, 1822, in-8, et trad. en allemand.

GRYLL (Laurent), méd. bavarois, m. en 1561, prof. à l'univ. d'Ingolstadt, avait voyagé dans la plupart des pays d'Europe, et consigna ses observ. dans un ouvr. qui parut sous ce titre : *Oratio de peregrinatione studii medici ergo suscepta*, Prague, 1566, in-4.

GRYNÆUS (Simon), célèbre théol. protestant, né en 1493 à Veringen en Souabe, mort à Bâle en 1541, avait prof. successivem. la langue grecque à l'univ. de Vienne, puis au gymnase de Heidelberg, et la théol. à Bâle. La liste complète de ses ouv. se trouve dans les *Vitæ theolog.* de Melchior Adam, dans celles de Jacques Verheiden, et dans l'*Athenæ rauricæ*. On lui doit la découverte des cinq derniers livres qui nous restent de Tite-Live, quelques morceaux trad. d'Aristote, de Plutarque, de St-Jean Chrysostôme ; des édit. de différens ouvrages, entre autres, du *Novus orbis regionum et insularum veteribus incognitarum*, Bâle, Hervagius, in-fol., 1532, 1535, 1537, 1555, etc. — Grynæus (Simon), dit *le Jeune*, médecin, né en 1539 à Berne, où il m. en 1582, prof. de philos. morale, est aut. de l'ouvr. suiv. : *Comment. duo : de ignitis meteoris unus ; alter de cometarum caussis et significationib.*, etc., Bâle, 1580, in-4. — Grynæus (Jean-Jacques), 3e fils de Thomas, né à Berne en 1540, succéda à son père en 1564, dans la surintendance ecclésiastique de Roteln, professa success. la théologie à Heidelberg et à Bâle, et m. dans cette dernière ville en 1618, laissant un gr. nomb. de thèses théologiq., des commentaires sur la Bible, etc., etc., dont on trouvera le détail dans le t. 37 des *Mém.* de Niceron.

GRYPH (André), poète dramat. allemand, né à Grossglogau en 1616, m. en 1664, s'était nourri de la lecture des anciens, dont il a reproduit les beautés dans ses ouv. Célèbre par la sagesse de ses combinaisons, la profondeur et le développement des caractères tragiques, il a moins bien réussi dans le genre comique. On croit cependant qu'il était observateur et bon peintre de mœurs ; mais il n'a pas toujours écouté aux portes de la bonne société. Nous citerons de lui : *Léon l'Arménien* ou *le Regicide*, trag. en 5 actes et en vers, 1646 ; *Charles Stuart*, trag. en 5 actes et en vers. La meilleure de ses coméd. est *le Berger extravagant*, imité de Th. Corneille. Il a laissé en outre des *Poésies divers.* : ses *Œuvres* ont été plus. fois imp. ; la meilleure édit. est celle de 1663, Breslau, in-8. —

Gryph (Chrétien), fils du précéd., né à Fraustadt en 1649, m. en 1706, professa le grec et l'éloquence à Breslau, et fut nommé bibliothéc. du collége de la Magdelaine de cette ville ; il a laissé, outre des poésies peu estimées, les ouv. suiv. : *Description abrégée des ordres chevaleresques*, etc., Leipsig, 1697, in-8; *Vitæ selector. quorumd. illustr. viror.*, Breslau, 1703, in-8, etc.

GRYPHE (Sébastien), imprim., né en 1493 à Reuthlingen en Souabe, exerça son art à Lyon de 1528 à 1556, année où il m. Ses impressions sont remarq. par la beauté et la netteté des caractères ; il cultiva la littérature avec succès et les savans de son temps, tels que C. Gesner et Scaliger, l'honoraient de leur amitié. On cite parmi les chefs-d'œuvre sortis de ses presses, une *Bible latine*, 1550, 3 vol. in-fol. ; *Thesaurus linguæ sanctæ* de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. On lui attribue la préface d'une édit. de *Virgile*, et une autre mise en tête de *Politien*. — Gryphe (Antoine), fils du précéd., s'est distingué comme lui dans l'art typographique. —Gryphe (François), oncle du précéd., exerça la même profession que lui, à Paris en 1532, et m. vers 1542. Il s'est fait un nom par plusieurs belles éditions. On cite encore comme imprimeurs distingués *J. Griffio*, *Alex. Griffio*, *Christ. Gryphius*, qui probablement appartiennent à la même famille : ils ont exercé à Venise de 1544 à 1581 ; mais on n'a sur eux aucun détail biographique.

GUA DE MALVES (Jean-Paul de), ecclésiast., né en Languedoc en 1712, s'adonna avec un zèle constant à l'étude des mathématiq., et fut nommé membre de l'acad. des sciences vers 1740. Ce fut lui, dit-on, qui conçut le vaste plan de l'*Encyclop. universelle*, dont il aurait donné l'idée à Diderot (*v.* ce nom) : il est plus certain qu'on lui dut, en en 1764, celle d'ouvrir et d'exploiter les mines d'or du Languedoc. Ce projet n'a pas eu de suites avantag. pour Gua, qui m. pauvre à Paris en 1786. Il était membre de la société roy. de Londres et de l'acad. de Bordeaux. On connaît de lui plus. ouv. sur l'économie politique, et d'autres sur les mathématiq.; nous citerons entre autres de lui : *Usage de l'analyse de Descartes pour découvrir*, *sans le secours du calcul différentiel*, *les propriétés des lignes géometriques de tous les ordres*, Paris, 1740, in-12; *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Gr.-Bretagne*, ib., 1757, 2 v. in-12, trad. de l'ang. de Decker ; *Disc. pour et contre la reduct. naturelle de l'argent*, 1757, in-12, trad. de l'angl.

GUADAGNI (Léopold-André), savant juriso., né à Florence en 1705, prof. le droit à l'univ. de Pise, et m. en 1785. Ses princ. ouv. sont un *Commentaire* estimé sur les Institut. de Justinien; *Exercitationes in jus civile*, etc., Pise, 1760, 3 vol. in-4; une *Dissert.* sur le fameux MS. des *Pandectes Florentines*, ins. dans les *Symbolæ litterariæ* de Gori, et quelques autres opuscules moins remarquables.

GUADAGNINI (Jean-Baptiste), savant curé italien, né en 1722 à Esino dans la province de Brescia, m. le 21 mars 1806, après avoir rempli avec ardeur les fonctions de son ministère et s'être livré avec succès à l'étude des sciences ecclésiastiq., des langues mortes et vivantes, a laissé, entre autres ouv. : *de Antiquâ Paræciarum origine*, Brescia, 1782, in-8; *Difesa di Arnaldo di Brescia*, Pavie, 1790, 2 vol. in-8; *Due lettere provenesiche al signor D. Vicenzo Rosa sopra il celibato*, Bergame, 1801, 2 vol. in-8. On a de lui en outre un grand nombre de dissertations imp. dans le *Journal ecclésiastiq. de Rome*. Sa vie a été publ. par le professeur Floriano Caldani, sous le titre suiv. : *Memorie sulla vita e sulle opere di Giambattista Guadagnini*, *arciprete di Cividate in val Camonica*, Padoue, 1808, 1 vol. in-8.

GUADAGNOLO (Philippe), savant ecclésiastiq. italien, né vers 1596 à Magliano dans l'Abruzze ultérieure, s'appliqua à l'étude des langues orientales, professa l'arabe pendant plus. années au collége de la Sapience à Rome, et m. dans cette ville en 1655. On a de lui : *Apologia pro christianâ religione, quâ..... respondetur ad objectiones Ahmed filii Zin Alabedin*, etc., Rome, 1631, in-4, publ. aussi en arabe par l'aut., 1637, in-4 ; *Breves arabicæ linguæ institutiones*, Rome, 1642, in-fol.; et d'autres ouvr. indiqués par Allatius dans ses *Apes urbanæ*. Guadagnolo a coopéré à la trad. de la Bible en arabe, Rome, 1671, 3 vol. in-fol., etc.

GUADET (Marguerite-Elie), membre des assemblées législat. et convent., né en 1758 à St-Emilion, exerçait à Bordeaux la profess. d'avocat à l'époque de la convoc. des états-généraux (1789), et y jouissait déjà d'une telle réputation que de nombreux suffrages l'eussent porté dès lors, sans son défaut d'âge, à la représentat. du departem. de la Gironde, dont deux ans après il devint l'un des plus célèbres députés (*voy.* Gensonné, Grangeneuve, Vergniaux, etc.). Plein d'enthousiasme pour les principes de la révolution, et non moins fort de la pureté de ses intentions que des ressources de sa caustique et véhémente éloquence, il proposa et fit adopter successivem. les mesures les plus rigoureuses contre les antagonistes de son parti, se flattant de sauver ainsi l'état. Lorsque la domination resta tout entière entre les mains de Robespierre et de Marat, ce fut contre eux que Guadet tourna ses attaques : il succomba sous les coups du dernier, mais non sans avoir fait chanceler son odieuse puissance. Enveloppé avec ses collègues (les membres de la commission des douze) dans la proscript. du 31 mai, il chercha son salut dans la fuite ; et après avoir erré, pendant dix mois, d'asile en asile, il fut surpris dans une des grottes qui avoisinent St-Emilion et Libourne ; conduit à Bordeaux, il y fut exécuté le 17 juillet 1794. Sa perte entraîna celle de ses proches, notamment celle de son frère, Jean-Baptiste, adjudant-général à l'armée de la Moselle, à peine âgé de 30 ans. La plupart des *Discours* de Guadet sont des monumens très-remarquables de cette éloquence énergique qui caractérise les orateurs de son époque. Telles sont les dernières paroles qu'il fit entendre, sur le lieu même de son supplice, à travers les roulemens des tambours : « Peuple, voilà l'unique ressource des tyrans ; ils étouffent la voix des hommes libres pour commettre leurs attentats ! »

GUAGNINO (Alex.), histor. italien, né à Vérone en 1538, servit long-temps dans les armées polonaises : Sigismond-Auguste lui accorda des lettres de naturalisation et lui donna le commandem. de la forteresse de Witepsk. Retiré du service, il se livra à l'étude de l'hist., et m. à Cracovie en 1614. On a de lui : *Rerum Polonicarum*, *libri tres*, 1574, Cracovie, 1578, Spire, 1581; *Sarmatiæ Europæ descript.*, Spire, 1581, in-fol., etc.

GUAIFER, prince de Salerne, usurpa cette souveraineté en 862, après avoir jeté dans une prison Adimar qui s'était rendu odieux à ses sujets; il résista vaillamment aux attaques des Sarasins, gouverna ses états avec sagesse, fit fleurir le commerce, et m. en 880, laissant le trône à son fils Guaimar Ier.

GUAIMAR Ier, dit *de Mauvaise mémoire*, prince de Salerne, monta sur le trône en 880, soutint pendant plus. années les efforts des Sarasins et des musulmans, et, craignant de succomber, mit ses états sous la protection de l'empire d'Orient (887); mais bientôt ses alliés envahirent la principauté de Bénévent (891), et cherchèrent à s'emparer de la principauté de Salerne. Aidé du duc de Spolette, Guaimar parvint à les repousser l'an 896. Ayant été privé de la vue par la perfidie d'Adelferio, le prince de Salerne se livra à des cruautés qui le rendirent odieux à ses sujets : en 901, on le força à laisser le trône à Guaimar II, son fils.—Guaimar II, de *Bonne mémoire*, prince de Salerne de 901 à 933,

époque de sa mort laissa la souv. à Gisolfe Ier, son fils, âgé de 4 ans. — GUAIMAR III, prince de Salerne, fils et successeur de Jean II, et petit-fils de Lambert, régna de 994 à l'an 1031. Attaqué par les Sarasins, il dut la conservation de ses états à quelques aventuriers normands venus en pèleriuage dans le midi de l'Italie; il leur prodigua les récompenses, et favorisa l'émigrat. de leurs compatriotes qui, dans la suite, fondèrent le royaume de Naples. — GUAIMAR IV, prince de Salerne, fils et successeur du précédent, profitant de l'affaiblissement de la puissance des Sarasins et des Grecs en Italie, et de la valeur des Normands, commença par agrandir ses états. Il fut mis en possession de la principauté de Capoue par l'empereur Conrad le Salique l'an 1038, s'empara de la ville d'Amalfi, la plus riche et la plus commerçante de l'Italie, conquit le duché de Sorrento, envahit la Calabre et l'Apulie, fonda la forteresse de Squillace en 1044 et mit le siége devant Bari; mais il fut forcé par l'empereur Henri III de restituer Capoue à Pandolfe V, l'an 1047; et, cinq ans après, il périt victime d'une conspiration des habitans d'Amalfi. Son fils, Gisolfe II, lui succéda.

GUAINERIUS (ANT.), médecin ital. du 15e S., dont le véritable nom est vraisemblablement *Guarnieri*, m. en 1440, prof. à l'univ. de Pavie, n'est cité que comme aut. d'un livre posth. intit. : *Opus præclarum ad praxim*, pub. d'abord en 1497, in-fol., et réimp. avec les *Addit.* de J. Faucon. V. ce nom.

GUALBERT (ST JEAN), abbé et fondateur de l'ordre de Vallombreuse au 11e S., s'était livré dans sa jeunesse à la dissip. et aux plaisirs du monde; il avait même pend. long-temps nourri dans son cœur le projet de venger la m. de son frère en assassinant le meurtrier de celui-ci; mais au moment d'exécuter sa coupable résolution, il fit un retour sur lui-même, alla prendre l'habit monastique à l'abbaye de San-Miniato, devint un modèle de régularité et de pénitence, refusa le titre d'abbé de ce monastère, alla en fonder un à Vallombreuse dans l'Apennin, au diocèse de Fiesoli, et vit ce nouvel institut prendre de rapides accroissemens sous la protection des papes Léon IX, Etienne IX et Alexandre II. Gualbert m. le 12 juillet 1073 à l'âge de 74 ans : il a été canonisé par Célestin III en 1193. On a une relation des miracles de St Jean Gualbert, écrite par Jérôme, religieux de Vallombreuse en 1480.—Un autre Jean GUALBERT, abbé de Weissenau en Bavière, a publ. quelques sermons et une espèce de biblioth. des prédicateurs, imp. sous le tit. de *Concha margaritifera*, Nuremb., 1705, in-4.

GUALDO-PRIORATO (GALEAZZO), comte de Comazzo, né à Vienne en 1606, quitta la carrière des armes qu'il avait suivie avec honneur pour écrire l'histoire, et m. en 1678. On connaît de lui plus. ouv., parmi lesquels nous citerons : *Istoria delle guerre degli imp. Ferdinando II et III*, etc., 3 vol. in-4, Bologne, 1641; *Ist. del ministerio del card. Mazarini*, etc., Cologne, 1669, 3 vol. in-12; *Ist. delle rivoluzioni di Francia sotto il regno di Luigi XIV, de* 1648 à 1654, ibid., 1670, 2 vol. in-4.

GUALTER. V. GAULTIER.

GUALTERIO (PHILIPPE-ANTOINE), cardinal, né à Fermo dans la Marche d'Ancône en 1660, se signala par son attachement à la France à l'époque des plus grandes calamités qui affligèrent la fin du règne de Louis XIV, obtint l'abbaye de St-Remi ainsi qu'une pension considérable en récompense de son dévouement, et reçut en outre d'honorables témoignages de l'estime du roi. Ce prélat s'était occupé pendant 20 années de rassembler les matériaux d'une histoire universelle, qui, suivant de Boze, aurait été véritablement la bibliothèque du monde; mais tous ces matériaux furent submergés avec le vaisseau qui les transportait de France en Italie. Gualterio m. à Rome en 1728, laissant une riche bibliothèque et de précieuses collections de pierres gravées, de divers objets d'antiquité, d'histoire naturelle, etc. Son *Eloge*, par de Boze, se trouve dans le tome 7 des Mémoires de l'acad. des inscriptions dont il était membre honoraire.

GUALTHER ou GWALTHER (RODOLPHE), savant ecclésiastique, né à Zurich en 1519, m. dans la même ville en 1586, après y avoir rempli un gr. nombre d'années les fonctions de premier pasteur, a donné quelques traductions et des éditions de différens aut. grecs et lat., et a publ. plus. ouv., parmi lesquels nous citerons, comme les plus connus, les *Sermons sur l'antechrist*, 1546, trad. en diverses langues, même en polonais.—GUALTHER (Rodolphe), son fils, m. en 1577 à 25 ans, a laissé des poésies latines, dont on trouvera le détail dans le liv. intit. : *J.-B. Huldrici Gualtherus redivivus, seu de vitâ et morte Rod. Gualtheri oratio*, imp. dans la *Bibl. Bremens.*, 1723, tome 8, in-4.

GUALTIERI (NICOLAS), médecin naturaliste toscan, professeur à l'université de Pise, membre de l'académie de botanique et du collége de médecine de Florence, m. dans cette ville en 1747, a laissé plus. dissertations estimées, et des ouv. dont le plus remarquable a été publ. sous le titre suiv. : *Index testarum conchyliorum quæ asservantur in musæo Nic. Gualtierii et methodicè exhibentur*, Florence, 1742, gr. in-fol., orné de 110 pl.

GUANZELLIS (JEAN-MARIE de), savant prélat italien, né en 1557 à Brasighella dans le diocèse de Faenza, m. en 1619 à Polignano, dont il était évêque depuis l'an 1607, est aut. d'un livre curieux intitulé : *Index librorum expurgandorum in studiosorum gratiam confectus*, Rome, 1607, in-8, Bergame, 1608, in-8, supprimé par décret de l'inquisition, et réimp. à Ratisbonne, 1743, et à Altorf, 1745, in-8.

GUARCO (NICOLAS), doge de Gênes, avait été porté au pouvoir par le parti populaire en 1378 : son règne dura jusqu'en 1383, et fut illustré par les exploits des Génois contre les Vénitiens ainsi que par la défaite de la compagnie de l'Etoile, bande nombreuse d'aventuriers envoyés contre Gênes par Bernabo Visconti, seigneur de Milan.—Antoniotto de GUARCO, doge de Gênes de 1394 à 1404 pendant la guerre civile, disputa la couronne ducale à Antoniotto Adorno, à Pierre Fregose et à Antoine de Montalto, fut chassé à diverses reprises, puis rétabli dans l'exercice de son autorité, et finit par périr assassiné à Pavie en 1404, après la prise de Gênes par Boucicault.—Un Isnard de GUARCO, élu doge en 1436, fut chassé par Thomas Frégose, sept jours après son élection.

GUARIENTI ou GUERRIERO, peintre padouan du 14e S., est connu par les peintures de la salle du grand conseil de Venise (1365), et les *fresques* de la grande chapelle des Augustins de Padoue. Verci a donné la description de ses tableaux dans les *Notizie sopra la pittura bassanese*, 1775.

GUARIN (PIERRE), bénédictin de Saint-Maur, savant orientaliste, né en 1678 près de Rouen, professa pendant plus. années dans cette ville et à Reims, et m. à Paris en 1729 dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, dont il était bibliothécaire. On a de lui : *Gramm. hebræa et chaldaïca*, Paris, 1724 et 1726, 2 vol. in-4; *Lexicon hebraïcum et chaldaïco-biblicum*, etc., Paris, 1746, 2 vol. in-4. Ces deux ouv., qui ne doivent pas être séparés, sont très-estimés. D. N. Le Tournais et D. Philib. Girardet, bénédictins, ont continué le *Lexicon* que D. Guarin avait laissé à la lettre M.

GUARINI ou plutôt GUARINO (N.), savant ital., né à Vérone en 1370, m. en 1460, fut l'un des restaurateurs des lettres classiques en Italie, et le premier de sa nation qui ait donné des leçons publiq. de langue grecque. Il avait fait le voyage de Constantinople, et reçu des leçons d'Emmanuel Chrysoloras. Il a laissé des écrits peu connus aujourd'hui, et dont le plus remarquable est une tra-

duct. latine des 17 livres de Strabon. — Jean-Baptiste GUARINI, l'un des fils du précédent, né à Vérone, fut le successeur de son père dans l'école de grec établie à Ferrare. On a de lui des *poesies latines*, imp. à Modène en 1496; un traité *de Ordine docendi ac studendi;* des notes sur Cicéron, Ovide et Lucain; une traduction latine de plusieurs discours de Démosthène, de Dion-Chrysostôme, de St Grégoire de Nazianze. Il a donné la prem. édit. de Servius, Venise, 1471.—Alexandre GUARINI, fils du précédent, a publ. une édition de Catulle, avec des corrections faites au texte par son son père.

GUARINI (JEAN-BAPTISTE), célèbre poète ital., né à Ferrare en 1537, était fils d'Alexandre que nous venons de mentionner dans l'article précéd. Il remplaça son père dans la chaire des humanités de l'université de Ferrare, fut lié d'une amitié intime avec le Tasse, qu'il défendit ensuite avec le plus grand zèle. Après avoir été pendant quatorze ans attaché au duc de Ferrare, sans recevoir de récompense de ses services, Guarini passa successivement au service du duc de Savoie, du duc de Mantoue et du grand-duc de Florence, Ferdinand, et n'eut guère plus à se louer de ces trois princes. Toutefois ses disgrâces ne l'empêchèrent pas de se livrer au commerce des muses, et de composer les ouv. qui nous restent de lui. Vers la fin de sa vie il se retira à Venise, où il m. en 1612. Nous ne citerons de tous les écrits de Guarini que le célèbre poème intitulé *il Pastor fido*, si souvent impr. et traduit en presque toutes les langues de l'Europe. Ce poème dramat. peut soutenir le parallèle avec l'*Aminta* du Tasse, au jugement des meilleurs critiques : si l'action est plus animée et plus variée dans le *Pastor fido*, celle de l'*Aminta* est plus régulière et plus attachante. Le style de Guarini, bien que brillant et riche d'images, n'a pas la pureté, la douceur, l'élégance qui caractérisent le style du Tasse. Les *Œuvres* de Guarini ont été publ. à Ferrare, 1737, 4 vol. in-4, avec de belles figures et vignettes. La *vie* de ce poète a été écrite par son fils Alexandre, par Apostolo Zeno et Bardotti (*voy.* ces noms). — GUARINI (Alexandre), fils du précédent, mort en 1636, après avoir rempli plus. emplois distingués auprès du duc de Ferrare, est aut. des ouv. suiv. : *la Bradamante gelosa*, coméd. en 3 actes, Ferrare, 1616, in-4 ; *Apologia di Cesare*, etc., ibid., 1632, in-fol. ; *il Farnetico savio*, dialogue sur la prétendue folie du Tasse, ibid., 1641, in-8.

GUARINI (CAMILLE GUARINO), religieux théatin, architecte italien, né à Modène en 1624, m. en 1683 à Milan, a donné des plans de plus. édifices construits dans les villes de Milan, de Modène, de Messine, de Prague, de Lisbonne et même de Paris (dans cette dernière, l'église de Sainte-Anne, et la maison des Théatins); mais, d'après le jugement de Milizia, il a porté à l'excès le mauvais goût que Borromini avait introduit dans l'archit. ital. On a de ce relig. artiste plus. ouvr. qui attestent la variété de ses connaissances. Nous citerons : *la Pietà trionfante, tragi-commed. morale,* Messine, 1660, in-12; *Placita philosoph.*, Paris, 1665, in-fol. ; *Euclides adauctus et methodicus*, Turin, 1671, 1676, in-fol. ; *Compendio della sfera celeste*, ibid., 1675, in-12; *Trattato di fortificazione*, ib., 1676, in-4 ; *Leges temporum et planetarum*, etc., ibid., 1678, in-folio ; *Celestis mathematicæ pars prima et secunda*, Milan, 1683, in-fol. ; *Architettura civile, divisa in cinque trattati*, ouv. posthume, Turin, 1737, 2 vol. in-fol.

GUARINUS. V. FAVORINUS.

GUARNA (ANDRÉ), littérateur italien, né à la fin du 15e S. à Salerne, est aut. de l'ouv. suivant : *Gramm. opus novum mirâ quâdam arte et compendiosâ, seu bellum gramm.*, Crémone, 1511, in-4, trad. en franç. par P. Roger, Paris, 1616, in-8 ; une autre trad. par M. H. B. a paru sous ce tit. : *Guerre grammaticale, par André Guarna de Salerne*, Poitiers, 1811, in-12, avec des notes. Rien de plus bizarre que cette conception ; c'est *le royaume de Grammaire*, qui est le théâtre de la guerre, le *verbe* et le *nom* sont les chefs des armées, les *pronoms*, les *adjectifs* et le *participe* y jouent tour à tour des rôles brillans. Il y a eu plus de 100 édit. du *Bellum grammaticale* en Italie.

GUARNACCI (MARIO), sav. prélat italien, né à Volterre en 1701, m. en août 1785, a publ. une traduction italienne de l'*Hécube d'Euripide*; des *Poesies* (sous le nom de Zelalgo Arassiano), Lucques, 1769, in-4; *Origines italiques*, 1767-72, 3 vol. in-fol., etc.

GUARNIERI-OTTONI (AURELIO), antiquaire italien, né à Osimo en 1748, m. à Venise en 1788, a laissé les écrits suiv. : *Dissertazione epistolare sopra un' antica ara marmorea esistente nel museo veneto Nani*, Venise, 1785, in-4; *Dissertazione intorno all' antica via Claudia dalla città di Altino fino al fiume Danubio*, Bassano, 1789, in-4.

GUASCO (JEAN), littérat. ital., né à Reggio en 1680, embrassa l'état ecclésiastique, devint secrétaire du cardinal Gonzague, et fut memb. de plusieurs académies d'Italie. On a de lui : *la Purità trionfante del sospetto, oratorio per musica*, Reggio, 1703, in-fol. ; *Storia letteraria del principio e progresso dell' accadem. di belle lettere a Reggio*, ib., 1711, in-4 ; quelq. autres opuscules peu remarq. et des *Poesies*, éparses dans divers recueils.

GUASCO (OCTAVIANO de), chanoine de Tournai, membre de l'académie des inscriptions de Paris et de plus. autres sociétés littéraires, né à Pignerol en 1712, vint en France en 1738, se lia avec Montesquieu, passa plus. années dans la société intime de cet homme célèb., se retira ensuite en Italie, et m. à Vérone en 1781. On a de lui, entre autres écrits, un rec. de *Dissert. hist., polit. et littér.*, (publ. d'abord séparément ou insérées dans divers recueils), Tournai, 1756, 2 vol. in-8; une *Hist. du pape Clément V*, dont il lut le prem. livre, en 1747, à l'acad. des inscript. ; une traduction italienne de l'*Hist. ottomane* par Demetrius Cantémir ; *Satires de M. le prince de Cantémir avec l'hist. de sa vie* (sans nom d'aut.), Londres, 1749, 1 v. in-12. — GUASCO (François-Eugène, marq. de), cousin du préc., né à Alexandrie en Piémont dans le 18e S., fut président du Musée romain. On a de lui les ouvr. suivans : *Sopra la rinunzia fatta da Lucio Corn. Silla della dittatura, Ragionamento*, 1763; *la Congiura di Catilina*, etc., trad. de Salluste avec des notes, Naples, 1763, in-4; *Musei capitolini antiquæ inscript., nunc primum conjunctim editæ notisque illustratæ*, Rome, 1775-78, 3 vol. in-fol.; *Annæi Senecæ Ludus in mortem Claudii Cæsaris, notis illustratus*, Verceil, 1787, in-4.

GUASPRE. V. DUGHET.

GUAT. V. LEGUAT.

GUATIMOZIN ou QUAUHTEMOTZIN, dernier roi du Mexique, neveu et gendre de Montézuma II, avait été élevé sur le trône après la mort de Cuetlahuatzi l'an 1520, (époq. où le Mexique était déjà à moitié envahi par Fernand-Cortez). Sa bravoure et la sagesse de son administration lui avaient gagné l'affection de ses sujets lorsque sa capitale fut entourée et assiégée par les Espagnols. Il chercha à s'enfuir, fut arrêté et conduit prisonnier devant Cortez. Le vainqueur n'écouta d'abord que sa générosité, et traita Guatimozin avec les égards dus au rang dont cet infortuné était déchu ; mais bientôt, accusé par ses propres soldats de s'être approprié les trésors de Montézuma, Cortez, pour étouffer les murmures de son armée, fit appliquer le prince à la torture, et ne lui laissa la vie que pour l'abreuver d'outrages. Une nouvelle cruauté qui révolta tous les Mexicains et même une grande partie de l'armée espagnole termina la vie de Guatimozin.

il fut pendu à un arbre, la tête en bas, en 1522 : il avait alors 25 ans.

GUATTINI (Michel-Angelo). V. Carli (Denis).

GUAY (Jacques), peintre et graveur, né à Marseille vers 1715, étudia le dessin à l'école de Boucher; il s'adonna ensuite à l'étude des pierres antiq., fit un voyage en Italie, et à son retour en France succéda à Barrier en qualité de graveur en pierres fines du cabinet du roi. Guay fut nommé à l'acad. de peinture en 1742 par la protect. de Mme de Pompadour, et m. en 1787. On cite de lui un *Antinoüs*, *la Bataille de Fontenoi*, etc.

GUAY-TROUIN (R. du). V. Duguay-Trouin.

GUAZZESI, littérat. toscan, né à Arezzo en 1708, m. à Pise en 1764, a laissé plus. ouv., parmi lesquels nous citerons une traduction en vers de l'*Aulularia* de Plaute, Florence, 1747, 1760, in-8, sous le nom de *Lisienbo Cristoniano*; *Osservazioni storiche intorno ad alcuni fatti di Annibale*, Arezzo, 1752, in-8, et plus. autres dissertat. savantes. Ses œuvres ont été réunies en 4 vol. in-4, Pise, 1766.

GUAZZO (Marc), poète et histor. italien du 16e S., mort à Padoue en 1556, avait égalem. suivi la carrière des armes. Parmi ses poésies, qui décèlent plus de facilité que de talens, nous citerons : *Astolfo Borioso*, etc., poème en 31 chants, Venise, 1523, in-4, ibid., 1532, 1549, in-4; *Belisardo, fratello del conte Orlando*, ib., 1525, in-4, poème épique en 29 chants; *Errore d'amore*, comédie, ibid., 1526. On a en outre de lui : *Histor. di tutte le cose degne di memoria dall' anno 1524 sino al 1540*, ibid., 1540, in-4; une *Hist. de la guerre de Mahomet contre Venise* (en ital.), ib., 1545, in-8; *Cronica nella quale contiensi ordinamente l'essere degli uomini illustri e i fatti degni occorsi dal principio del mondo sino a questi tempi*, ibid., 1553, in-fol., etc. — Guazzo (Etienne), littérat. ital., né à Casal en 1530, m. à Pavie en 1593, fut secrétaire de Louis de Gonzague, duc de Nevers. On a de lui : *la civil conversazione divisa in 4 lib.*, Venise, 1574, in-4; *Dialoghi piacevoli*, ibid., 1586, in-4; *la Ghirlanda di Bianca Beccaria*, *contesta di madrigali di diversi autori*, Gênes, 1595, in-4; des *Poesies*, *Lettres*, etc.

GUDE ou GUDIUS (Marquard), sav. antiq. allem., né à Rensbourg en 1635, fut chargé de faire l'éducation d'un jeune homme riche, nommé Samuel Shatz, parcourut avec lui la Hollande, la France, l'Angleterre, l'Italie, et recueillit dans ces voyages de précieux documens sur l'hist. et les antiquités. Le jeune Samuel m. en 1674, et laissa toute sa fortune à Gudius, qui, dit-on, abusa de sa qualité d'exécut.-testament. pour ravir des legs particuliers faits par son élève à Gronovius et à Heinsius, savans hollandais avec lesquels il s'était lié pendant ses voyages. Gude m. en 1689. On a de lui l'édition d'un *Traité* de St-Hippolyte *touchant l'antechrist*, Paris, 1661, in-8; *de Clinicis sive Grabatariis veteris ecclesiæ*, Iena, 1657, in-4. *Antiq. inscriptiones tum græcæ tum latinæ olim à Marq. Gudio collectæ*, etc., Leuwarden, 1731, in-f.; des *Notes* sur Phèdre, édit. d'Amsterd., 1698, in-8.

GUDE (Gottlob-Frédéric), sav. théologien protestant, né à Lauban dans la Lusace en 1701, m. en 1756, a publ. un gr. nombre de dissertations sur divers points de critique sacrée, parmi lesquelles nous citerons les suiv. : *de Jurisconsultorum et politicorum in Scripturam sacram meritis critico-exegesis*, Leipsig, 1729, in-4; *Demonstratio hermeneutica quòd Christus in cœnâ suâ σταυρωσίμω agnum pascalem non comederit*, ibid., 1741, in-4, 2e édit., avec une réponse aux objections de Conrad Ikenius; *de Artibus Juliani apostatæ paganam religionem instaurandi*, Iena, 1740, in-4; *Dissertatio historico-critica de sadduceorum in judaicâ gente auctoritate*; *Epistola apologetica pro dissertatione de sadduceorum auctoritate*; ces deux dern. écrits sont insérés, savoir : le prem. dans le tom. 2, et le second dans le tome 5 des *Miscellan. lips. nova*, publ. par Mencke. On doit aussi à Gude une excellente notice biogr. intit : *Vita Jo.-Guill. Hoffmanni J. N. doctoris*, Leipsig, 1742, in-4. — Frédéric Gude, son père, né en Silésie en 1669, m. en 1753 à Lauban, où il était prem. pasteur, a écrit en allemand plus. ouvr. de critique sacrée. — Henri-Louis Gude, secrét. à la chancellerie de Gluckstadt, m. à Halle en 1707, a fait plus. traductions et publ. en allem. des descript. de Nuremberg, de Brême, de Lubeck, de Hambourg, etc.

GUDEN (Jean-Maurice), savant jurisc., né à Heiligenstadt en 1639, mort en 1688, est aut. d'un ouvr. très-estimé, intit. : *Historiæ erfurtensis ab urbe conditâ ad reductam, libri quatuor*, et d'une *Dissertation* sur le droit public. Guden avait été nommé assesseur au tribunal de Mayence, après avoir occupé avec distinction une chaire de droit à l'univ. d'Erfurt. — Guden (Valentin-Ferdinand), conseiller de la chamb. impériale de Mayence, né dans cette ville en 1679, m. en 1758, s'est fait connaître par un ouvr. important intitulé : *Codex diplomaticus sive sylloge diplomatariorum, monumentorumque veterum ineditorum*, etc., dont il n'a publ. que les trois prem. parties en 1743-47-51, à Gottingue, Francfort et Leipsig, in-4; les autres part. ont été publ. par Fréd.-Charles et H.-Guill.-Ant. de Buri, 1758 et 1768. On a encore de Guden : *Uncialæum selectum Wezlariense*, Wetzlar, 1734, in-4 : c'est une descr. de monnaies et médailles modernes. — Guden (Henri-Philippe), docteur en théologie, memb. du consistoire d'Hanovre, sur-intendant des églises du duché de Gottingue, né à Vornomhausen en 1676, m. à Zelle en 1742, a publ. plus. ouvr. dont on trouvera la liste à la suite de son *Eloge* dans l'*Histoire de Gottingue* par Heumann, tom. 3; nous citerons entre autres : *Dissertatio sæcularis de Ernesto, duce Brunsvicensi et Luneburgensi*, Hanovre, 1730, in 4; la *Vie de saint Boniface*, Helmstadt, 1720, in-4; *Notitia ordinis eremitarum Augustiniarorum*.

GUDENOF. V. Godounof.

GUDIN DE LA BRENELLERIE (Paul-Philippe), littérat., né à Paris le 6 juin 1738, fut entraîné dès son jeune âge vers la carrière des lettres par un penchant que combattaient en vain et sa famille et Voltaire; il présenta à la comédie franç., à 23 ans, une tragédie de *Clytemnestre* qui ne fut pas jouée; *Hugues-le-Grand* n'eut pas plus de bonheur, et *Coriolan*, qu'il parvint à faire représenter en 1776, éprouva une chute compl. Gudin n'en continua pas moins de cultiver la littérature, et m. à Paris en 1812. On a de lui une tragédie de *Lothaire et Valrade*, Genève, 1767, in-8; *aux Mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, Deux-Ponts, 1776, 2 vol. in-8; *Graves observ. sur les bonnes mœurs, par le frère Paul, ermite des bords de la Seine*, Paris, 1779, in-12, et 1806, 2 vol. in-8 avec un nouveau titre; *Supplem. à la manière d'écrire l'histoire*, Kehl, 1784, in-12; *Essai sur l'hist. des comices de Rome, des états-généraux de France et du parlem. d'Angleterre*, Paris, 1789, 3 v. in-8; *Supplem. au Contrat social*, ibid., 1790, in-12; l'*Astronomie*, poème en 3 chants, Auxerre, 1800, in-8; nouv. édit. en 4 chants, Paris, 1810, in-8; *la Conquête de Naples par Charles VIII*, Paris, 1801, 3 vol. in-8, etc. Il a laissé en MS. une *Hist. de France* qui formerait 35 vol. in-8 imp. On lui doit la prem. édit. complète des *Œuv. de Beaumarchais*, Paris, 1809, 7 vol. in-8 : on trouve à la fin un morceau intér. de l'éditeur intit. : *Des drames et des comed. de Beaumarchais, et des critiques qu'on en a faites*. Sa veuve a publié une *Notice sur M. Gudin de la Brenellerie*, Paris, 1812, in-8. Dupont de Nemours en a fait insérer une autre dans le *Mercure* de mars 1812.

GUDIUS. V. Gude.

GUDMUNDER (Olavsen), né en Irlande en 1652, fut employé par le roi de Suède Charles XI dans l'institution savante, connue sous le nom des *Archives des antiquités*, et publ. plus. de ces liv. irlandais que l'on désigne par le nom de *Saga*. Il m. à Stockholm en 1695.

GUDMUNDUS ANDREÆ, antiq. islandais, m. à Copenhague en 1654, est aut. des ouvr. suivans, publ. par Resenius (*v.* ce nom) : *Voluspa, philosophia antiquiss. Norvego-Danica*, traduit en latin, Copenhague, 1673, in-4 ; *Lexicon islandicum*, ibid., 1683, in-4.

GUDVER (N.), ecclés. appelant, m. en 1737, avait été dépouillé de la cure de St-Pierre-le-Vieux à Laon. Son principal ouv., qu'il pub. sous le voile de l'anonyme, a pour titre : *Jésus-Christ sous l'anathème*, in-12, sans date : cet écrit fut brûlé par la main du bourreau en 1734.

GUEAU DE REVERSEAUX (Jacq.-Etienne), né à Chartres en 1706, d'une famille noble, se destina par goût à la profession d'avocat, et obtint au barreau du parlem. de Paris une célébrité dont les jurisc. ont long-temps gardé le souvenir. Le duc d'Orléans l'honora de la place de conseiller dans tous ses conseils. Il m. en 1753, laissant plus. bons *Mémoires* impr. qu'on regrette de ne pas voir réunis en corps d'ouv.— Jacq.-Ph.-Etienne Gueau de Reverseaux, son fils, né en 1739, fut intendant de Moulins, puis de La Rochelle. S'étant retiré, à l'époque de la révolut., dans sa terre de Beaumont, près de Nogent-le-Rotrou, il y entretint avec les princes français émigrés une correspond. qui causa sa perte : arrêté et conduit à Paris, il y périt sur l'échafaud en 1794.

GUÈBRES, appelé aussi *Gaures* et quelquefois *Parsis*, tribu persane dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui a conservé l'antiq. religion des mages, cultivaient paisiblement le commerce et les arts lorsque les persécutions des mahométans les contraignirent à abandonner la Syrie, patrie de leurs ancêtres, pour se réfugier dans les Indes, où ils sont maintenant dispersés. Ils reconnaissent Zoroastre pour législateur, et conservent son livre écrit dans un idiome que l'on croit être l'ancien persan, et qui est demeuré leur langue sacrée, bien que leurs plus savans docteurs ne l'entendent qu'à peine aujourd'hui. Les Guèbres rendent un culte religieux aux astres et aux élémens, notamment au soleil et au feu ; mais ce n'est que comme à des manifestations de la Divinité, à laquelle seule ils consacrent des temples et offrent leur encens. Un ancien usage établi parmi eux, et que les Parsis font remonter à Cambyse, prescrit le mariage entre le frère et la sœur : cette cérémonie consiste en prières et en ablutions du front des époux, sur lesquels le prêtre appelle en les bénissant la protection du Grand-Etre, et ses dons les plus précieux, qu'ils font consister dans la vigueur du corps et la pureté du cœur. On ne circoncit point les nouveau nés ; la cérémonie qui chez eux correspond au baptême se borne à plonger l'enfant dans un bain parfumé, sur lequel le prêtre fait quelques prières.

GUEBRIANT (Jean-Bapt. BUDES, comte de), maréchal de France et l'un des plus grands hommes de guerre de son temps, né en 1602 au château du Plessis-Budes en Bretagne, entra fort jeune au service, fit ses prem. armes en Hollande, s'éleva successivement, par des actions d'éclat, jusqu'aux prem. grades de l'armée, et m. en 1643 d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Rothweil. L'*Orais. funèbre* de ce maréchal, prononcée par N. Grillié, évêque d'Uzès, fut impr. à Paris en 1645, in-4 ; sa *vie*, écrite par Le Laboureur, sous le tit. d'*Hist. du comte de Guébriant*, a paru, ib., 1656, in-fol. ; cet ouv. est estimé pour son exactitude. — Renée du Bec, épouse du précéd. et connue sous le nom de maréchale de *Guébriant*, fit rompre un prem. mariage qui ne contentait pas son ambition pour lier son sort, en 1632, à celui du comte de Guébriant, dont la réputation guerrière grandissait à cette époque ; on assure que ce fut elle qui fit obtenir à son nouvel époux le bâton de maréchal. Devenue veuve, elle vivait dans la retraite lorsqu'elle fut chargée de conduire, comme ambassadrice extraord., à Vladislas IV, roi de Pologne, la princesse Marie-Louise de Gonzague, que ce monarque avait épousée à Paris par procuration. Les détails des conférences de la maréchale, des intrigues de la cour, ainsi que des manœuvres d'une princesse polonaise qui aspirait à supplanter la nouvelle reine, forment un recueil de lettres intéressantes adressées à la princesse palatine Anne de Gonzague par Mme de Guébriant. Ces lettres ont été trouvées dans les papiers de l'abbé de Choisy. Le caractère de la maréchale de Guébriant lui attira beaucoup d'ennemis ; mais elle n'en conserva pas moins un grand crédit à la cour. Elle m. sans enfans à Périgueux en 1659, pend. la négociation de la paix des Pyrénées, étant désignée première dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV.

GUEDIER. V. St-Aubin.

GUELDRE (Edouard, prem. duc de), fils de Renaud II de Nassau, né en 1336, fut presque toujours en guerre contre Renaud III, son frère, et périt, dit-on, assassiné en 1371, par un gentilhomme dont il avait séduit la femme.

GUELFES et GIBELINS, nom de deux factions rivales qui désolèrent l'Italie pendant plus. siècles. Malgré les efforts de plusieurs étymologistes allemands et italiens, l'origine de la dénomination de ces deux partis n'est pas mieux connue que celle de leur querelle, que quelques auteurs ont voulu rattacher au schisme produit dans l'église, l'an 1130, par la concurr. des deux papes Innocent II et Anaclet. Mais, si l'on considère la nature même de la sanglante contestation des Guelfes et des Gibelins, on trouvera cette opinion peu fondée, puisqu'en effet les prem. ne soutenaient la cause du St-siége que contre des rivaux partisans eux-mêmes de la souveraineté exclusive des empereurs. Suivant un historien du 12e S., *Otto Frisingensis* (*de Gestis Frid., lib.* 2, *cap.* 2), témoin oculaire des évènemens qu'il rapporte et dans lesquels il a souvent figuré, ce fut en partie pour mettre un terme aux querelles de deux familles puissantes et célèbres d'Allemagne, celle des Gibelins et celle des Guelfes, que lors de la gr. diète tenue à Francfort le 4 mars 1152 les électeurs décernèrent la couronne impériale à Frédéric Barberousse, chef de la prem. de ces maisons et issu de la seconde par sa mère. On n'est guère plus d'accord sur l'époque précise où la fureur de ces factions commença à déchirer l'Italie ; on s'accorde plus généralement à dire que ce fut sous le pontificat de Grégoire IX et l'empire de Frédéric II (1228) : quoi qu'il en soit, ce malheureux pays était encore au milieu du 15e S. le théâtre de sanglans demêlés entre les Guelfes et les Gibelins.

GUÉLON-MARC (P.-P.), commissaire de police à Troyes, sa ville natale, où il m. en 182[illegible], s'offrit en 1792 pour otage de Louis XVI, et transmit à cet effet au président de la convention une adresse où respirait le plus noble enthousiasme. M. de Malesherbes lui écrivit au nom du roi une lettre pour le remercier de ce généreux dévouement. A la restauration Guélon-Marc, plus occupé de la joie que lui causait le retour des princes que du soin de faire valoir ses droits à leur reconnaissance, parut satisfait de l'estime de ses concitoyens, qui la firent éclater surtout après sa mort, en lui érigeant un monument funèbre. Cet homme honorable a fait impr. : *Lettre de M. Guelon-Marc, otage de Louis XVI, sur l'ouvr. de M. le chev. de Fontaines intit. :* de l'Educat. selon l'Evangile, la Charte et l'esprit du siècle, Paris, 1820, in-8 de 20 pages.

GUENARD (Antoine), littérat., ex-jésuite, né à Damblin en Lorraine en 1726, m. près de Nanci en 1806, est auteur d'un discours *Sur l'esprit philosophique*, couronné par l'acad. franç. en 1755. On prétend qu'il avait composé une *Réfutation de l'Encyclopédie*, mais qu'il en brûla le MS. pendant la terreur de 1793.

GUENEAU DE MONTBEILLARD (Philib.), né en 1720 à Sémur en Auxois, mort à Paris en 1785, s'occupait d'économie politiq., d'hist. naturelle et de littérat., lorsque Buffon l'associa à ses travaux : plus. articles de l'ornithologie de ce sav. illustre ont été rédigés par Guéneau. On connaît encore de lui des *Discours*; des *Dissertations* faisant suite à la *Collection academique* de Dijon par Berryat ; des articles insérés dans la partie des insectes de l'Encyclopédie méthodique ; deux *Discours* sur l'inoculation et sur la peine de mort.

GUENEBAUD (Jean), antiq. et médecin, né à Dijon au 16e S., exerça la médecine dans différentes villes de l'Italie, et ne revint dans sa patrie qu'en 1596. Deux ans après, il découvrit dans une vigne située près de la voie Romaine qui conduisait de Châlons à Langres un tombeau en pierre de forme ronde, haut d'un pied, renfermant une urne de verre et portant une inscription grecque que Guénebaud traduisit ainsi : « Dans le bocage de Mithra, ce tombeau couvre le corps de Chindonax, grand-prêtre : Retire-toi, impie, car les dieux sauveurs gardent mes cendres. » La figure de ce monument ayant été mise au jour d'une manière inexacte par Gruter, Guénebaud publ. le livre intitulé : *le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, druides celtiques dijonnais, avec la sainteté, religion et diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures*, Dijon, 1621 ou 1623, in-4, avec la gravure du tombeau et de l'urne. La *Bibl. histor. de Bourgogne* fournit d'amples détails sur ce tombeau et sur Guénebaud : celui-ci m. en 1629 ou 1630.

GUENÉE (Antoine), chan. d'Amiens, membre de l'acad. des inscriptions et belles-lettres, etc., né à Etampes en 1717, professa pend. 20 ans la rhétorique au collége du Plessis, fut au bout de ce temps pourvu d'une pension comme émérite, et pend. différens voyages qu'il fit en Italie, en Allemagne, en Angleterre avec quelques jeunes gens dont l'éducation lui était confiée, il joignit à la connaissance du grec et de l'hébreu celle des langues modernes. Voulant consacrer ses travaux au profit de la religion, il entreprit de défendre la loi divine et l'hist. judaïque contre les critiques plus spirituelles que profondes du vieillard de Ferney, et il fit paraître ses *Lettres de quelq. juifs portug., allemands et polonais, à M. de Voltaire*, 1769, in-8 ; 6e édit., Paris, 1805, 3 vol. in-8 et in-12, précéd. d'une *Notice* (par M. de Ste-Croix) : l'éd. la plus estim. est celle qu'a donnée M. Beuchot sous ce titre : *Lettres, etc., à M. de Voltaire, avec un petit commentaire extrait d'un plus grand, à l'usage de ceux qui lisent ses œuvres, et Mémoires sur la fertilité de la Judée, par l'abbé Guénée : 8e édit., revue, corrigée avec soin, et augmentée de Notes qui mettent les lettres de quelq. juifs en rapport avec les éditions de Voltaire faites à Kehl ou leurs réimpressions, et une Table alphabétique des Matières*, Versailles, 1817, 1 vol. in-8. Ces ingénieuses réfutations, écrites avec autant de mesure que de talent, sont le principal titre de célébrité de leur auteur, qui, après avoir été nommé successivem. sous-précepteur des enfans de Mgr. le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), et abbé de Loroy, diocèse de Bourges, m. en 1803 à Fontainebleau, où il s'était retiré à l'époque de la révolution. Les autres ouvr. de l'abbé Guénée sont des traductions de l'angl. de *la Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de St Paul*, du lord Lyttleton, 1754, in-12, et des *Observat. sur l'hist. et sur les preuves de la résurrection de J.-C.* de West, 1757, in-12. C'est cet ecclés. que Voltaire a désigné sous le nom de *Secrétaire juif* dans sa lettre à d'Alembert du 8 décembre 1776, etc.

GUENIN (Marc-Claude), plus connu sous le nom d'abbé de St-Marc, né à Tarbes en 1730, m. en 1807, a continué après Fontaine de La Roche (*v.* ce nom) jusqu'à la fin de 1793 la Gazette intitulée : *Nouv. ecclésiast.*; et après avoir défendu avec beaucoup de vigueur la constitution civile du clergé dans cette feuille périodique, il travailla aux *Annales de la religion*, ouvr. rédigé dans le même esprit d'opposition à la bulle *Unigenitus*.

GUÉNIOT (N.), méd. et litt., m. à Avalon vers 1803, a laissé, outre différens morceaux dans l'*Almanach des Muses*, une *Ode sur l'abolition de la servitude dans les domaines du roi* (Louis XVI), couronnée par l'acad. de Rouen, etc.

GUENOIS (Pierre), lieutenant particulier à Issoudun (Berri) dans le 16e S., est auteur d'une *Conférence des ordonnances*, 1578, 3 vol. in-fol., et d'une *Conférence des coutumes*, 1596, 2 t. en un vol. in-fol.

GUENZI (Jean-François), profess. de rhétor. au collége de Verceil, né à Frassineto del Pô en 1713, m. à Turin en 1753, s'est fait connaître par les ouv. suiv. : *Disc. sur la naissance... de Charles-Emmanuel, prince de Piémont*, Turin, 1751 ; *Panegyrici sacri*, Venise, 1756, in-4, *Prediche quaresimali*, ibid., 1758, in-4 ; trad. ital. des *Pensées de Cicéron* recueillies par l'abbé d'Olivet, Turin, 1751, Venise, 1754, in-8 ; et de *la Religion*, poème de Racine fils, Turin, 1740, in-8 : cette dernière est en vers. Il a laissé plus. autres traduct. MSs.

GUER (A.), litt., né à Sallanches en 1713, m. en 1764, est aut. des ouv. suiv. : *César aveugle et voyageur*, Londres, 1740, in-12 ; *l'Infortuné reconnaissant*, poème, Paris, 1751, in-8 ; *Pinolet, ou l'Aveugle parvenu*, 1755, 4 vol. in-12. Guer a été en outre éditeur de l'ouv. intit. *Telliamed*, ou *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*, par D. Maillet, Amsterd., 1748, 2 vol. in-18.

GUER (N., chev. de), memb. des anciens états de Bretagne, m. à Paris en juin 1816, a publié de 1788 à 1816 plus. écrits politiq., dont la liste se trouve dans la *Bibliogr. de la France*, 1820, p. 70 ; nous citerons entre autres : *Etat de la situation des finances de l'Anglet. et de la banque de Londres au 24 juin 1802*, Paris, 1803, in-4 ; *Au roi, aux monarques alliés, à la nation française*, 1815, in-8 ; *du Budget, de ses erreurs, et des moyens d'y remédier*, 1816, in-8.

GUERAI. V. Aly et Crym-Guerai.

GUERARD (dom Robert), relig. de la congrégation de St-Maur, né en 1641 à Rouen, fut chargé avec dom Durand et dom Delfau de la révision des œuvres de St Augustin. Mais ayant été soupçonné d'avoir coopéré à l'ouvr. intitulé *l'Abbé commendataire*, attribué à dom Delfau, Guérard fut exilé ainsi que ses deux collaborateurs, et relégué à l'abbaye de N.-D. d'Ambournay, dans le Bugey. Pendant cet exil, Guérard se livra à des recherches savantes dans les biblioth. de Genève, de Lyon et de la chartreuse des Portes, découvrit dans cette dernière l'ouvr. de St Augustin contre Julien, intitulé : *Opus imperfectum*, en fit une copie qu'il enrichit de nombreuses variantes et de remarques, et l'envoya au R. P. de la congrégat. pour servir à l'édit. des *Œuvres* de St Augustin. Il fut rappelé de son exil après la m. de dom Delfau, et m. en 1715 à Rouen. On a de lui : *Abrégé de la sainte Bible en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissements tirés des SS. Pères et des meilleurs interprètes*, Paris, 1707, 2 vol. in-12, ouvr. estimé et souvent réimprimé.

GUERCHEVILLE (ANTOINETTE DE PONS, marq. de), dame d'une grande beauté et de beaucoup d'esprit, veuve de Henri de Sully, devint l'objet des amoureux hommages de Henri IV, et sut y résister. Elle m. en 1632, dame d'honneur de la reine Marie de Médicis : ce fut elle qui présenta à cette princesse l'abbé, depuis cardinal de Richelieu, dont les sermons l'avaient charmée.

GUERCHIN ou GUERCINO (GIAN-FRANCESCO BARBIERI, dit le), l'un des plus illust. peint. de l'Italie, né à Cento en 1590, était borgne, et c'est de là que lui vint le surnom de *Guercino*. La force du coloris, la correction du dessin, et plus encore l'admirable talent avec lequel il copiait la nature sans chercher à l'embellir par l'art, ont placé le Guerchin au premier rang des peintres de l'école lombarde. Il m. en 1666. Les ouvr. les plus remarquables de cet artiste célèbre sont le *Dôme de la cathédrale* à Plaisance ; un *St Antoine de Padoue ; la Présentation au temple ; St Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*. Il a laissé plus de 160 tableaux répandus et admirés dans toute l'Europe ; la France en possède plus. — Paolo-Antonio BARBIERI, frère du précéd., peintre italien, m. en 1649, est connu par des tableaux de fleurs, de fruits et d'animaux, genre pour lequel il avait un talent particulier.

GUERCHOIS (MADELEINE, épouse de P.-HECTOR LE), née à Paris en 1679, sœur du chancelier d'Aguesseau, passa sa vie dans la retraite, uniquement occupée de l'éducation de ses enfans, et m. en 1740. On lui attribue les ouvr. suivans : *Avis d'une mère à son fils*, Paris, 1743-47, 2 vol. in-12 ; *Réflexions chrétiennes sur les livres historiques de l'ancien Testament*, in-12.

GUERCHY (CLAUDE-FR.-LOUIS REGNIER, comte de), lieut.-général des armées du roi, né en Bourgogne en 1715, entra au service dès l'âge de 14 ans, passa en Italie en 1734, et se distingua à la bataille de Guastalla, où il fut blessé. Envoyé en Bohême, peu de temps après, il s'empara d'Ems, soutint un siége glorieux, et se voyant près de succomber écrasé par des forces supérieures, se fit jour à travers l'ennemi, et se retira dans les murs de Lintz. Bientôt cette place fut assiégée et forcée de se rendre malgré la belle défense de la garnison, les exploits de Guerchy et son refus de signer la capitulation. Ce brave capitaine continua de s'illustrer dans les guerres de Flandre, et après la signature du traité de paix en 1763, il fut nommé ambassadeur à Londres. Au bout de 4 ans de service dans ce poste, pendant lesquels il avait eu le désagrément de voir sa conduite surveillée par le chevalier d'Eon (*v.* ce nom), il demanda son rappel, et vint mourir à Paris en 1767.

GUÉRET (JEAN), jésuite, fut impliqué dans le procès de Jean Châtel assassin de Henri IV, comme ayant entendu en confession ce régicide quelques jours avant son attentat. Mis à la torture, Guéret ne cessa d'en appeler à la miséricorde de Dieu en persistant dans la dénégation la plus complète qu'il eût eu connaiss. des projets de Châtel. Il fut élargi le 11 janv. 1595, reçut ordre de quitter la France, et alla mourir cette année même à Londres. — On conserve à la biblioth. du roi un MS. d'un jés. du même nom, intitulé *la France chrétienne*, ou *les Saints de France et des lieux circonvoisins*. Ce dernier m. en 1695.

GUÉRET (GABRIEL), avocat au parlem., né à Paris en 1641, m. dans la même ville en 1688, allia la culture des lettres aux travaux de sa profession. On a de lui les ouv. suiv. : *les Sept sages de la Grèce*, Paris, 1662, petit in-12, fig. ; *le Parnasse réformé*, Paris, 1669, petit in-12 ; réimpr. sous ce titre : *les Auteurs en belle humeur*, Amsterdam, 1723, in-12 ; *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, Paris, 1666, in-12 ; et quelques autres opusc. peu remarq. Il rédigea, conjointement avec Blondeau, le *Journal du Palais*, dont la dern. édit. est de 1737, 2 vol. in-fol. — GUÉRET (Louis-Gabriel), ecclésiastique, fils du précéd., né à Paris en 1678, d'abord gr.-vicaire du diocèse de Rodez, puis curé de la paroisse St-Paul à Paris, m. dans cette ville en 1759, après avoir encouru plus. fois la disgrâce de ses supérieurs par son attachement au jansénisme, est auteur des ouv. suiv. *Mém. sur les immunités du clergé*, 1751, in-12 ; *Lettre d'un théolog. sur l'exaction des billets de confession*, 1751, in-12 ; *Droit qu'ont les curés de commettre leurs vicaires et les confesseurs dans leurs paroisses*, 1759, in-12, augmenté d'une *Dissertation sur les interdits arbitraires des confesseurs*, par Besogne, et de quelq. autres brochures relatives aux affaires ecclésiast. M. Barbier attribue à Guéret l'*Eloge de Bernard Couet*.

GUERICKE (OTTO de), physicien allem., né à Magdebourg en 1602, m. à Hambourg en 1686, s'est fait un nom par plus. découvertes importantes au nombre desquelles il faut placer la *Machine pneumatique et une balance pour peser l'air*. Guericke a fait aussi des observat. astronomiq. dont le mérite a été apprécié des savans : il a le prem. annoncé la certit. du mouvem. périod. des comètes. On a recueilli le résultat de ses recherches physiq. et astron. sous le tit. de *Experimenta nova ut vocant Magdeburgica*, etc., Amsterdam, 1672, in-fol. avec fig. — GUERICKE (Otto de), son fils, m. en 1704, conseiller privé du roi de Prusse, a laissé des *Lettres* sur la politiq. et l'administration.

GUERIN (GUILLAUME), avoc.-général au parlement de Provence, s'est rendu célèb. par la barbarie avec laquelle il fit exécuter contre les Vaudois de Cabrière et de Mérindol l'arrêt d'extermination rendu en 1545 contre cette secte inoffensive. Il poursuivit ces malheureux avec la cruauté d'un bourreau et l'acharnement d'un ennemi. Un jeune homme de Mérindol ayant essayé de se sauver, et les soldats fatigués de massacres favorisant sa fuite, l'implacable Guérin s'écria de toutes ses forces : *Tolle, tolle*, et ce malheureux fut arquebusé. On compta dans cette affreuse expédition 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Les seigneurs des villages saccagés ayant porté plainte au parlement de Paris après la mort de François Ier, l'avocat général Guérin fut arrêté et condamné à être pendu, non pour les massacres de Cabrières et Mérindol comme on aurait dû s'y attendre, mais *pour fausseté, calomnies, prévarications sous couleur et titre de son état de procureur du roi*. La sentence fut exécutée à Paris en 1554.

GUÉRIN (FRANÇOIS), profess. de rhétorique à l'université de Paris, né à Loches en Touraine vers 1681, m. en 1751, a laissé une *Traduct. de Tite-Live* ; une autre des *Annales et histoire de Tacite*, Paris, 1742, 3 vol. in-12 ; *Ode in musam historiæ præsidem*, 1712, etc. — GUÉRIN (Nicolas-François), profess. et rect. de l'univ. de Paris, né à Nanci en 1711, avait ouvert chez lui un débit de prose et de vers de circonstance, où l'on venait, moyennant un prix proportionné à l'étendue et à la qualité de l'ouvrage, se pourvoir de disc. acad., de complimens de condoléance, d'épithalames et d'orais. funèbres. Il m. en 1782. On a de lui, indépendamment des product. dont il faisait commerce, des *Hymnes* ; un *Disc. sur l'émulation* ; des *Odes* ; un poème sur *la Victoire de Fontenoi*, etc., etc.

GUÉRIN. V. TENCIN.

GUÉRIN (HIPPOLITE-LOUIS), imprim. à Paris, exerça son art de 1718 à 1785 : il était né en 1698. On cite les édit. suiv. comme faisant le plus d'honn. à ses presse : le *Cicéron* de d'Olivet, 1740-42, 9 v. in-4 ; une partie du *Tacite* de Brottier, etc. — GUÉRIN (Jean-Louis), astron., né à Paris en 1732, a inséré quelq. *Observat.* dans les Ephémérides de 1770. — GUÉRIN (Pierre-Nicolas), né vers 1762, m. à Paris

en 1817, a publ. : *Pensées de Juvénal extraites de ses satires*, avec la trad. franç. à page de regard, Paris, an x (1802), in 12; ibid., 1803, in-8, nouvelle édit. augmentée des *Pensées de Perse.*,

GUERIN DU ROCHER (Pierre), ex-jésuite, littérateur, né en 1731 près de Falaise, massacré le 2 septembre 1792 dans la prison des Carmes, a laissé l'*Hist. véritable des temps fabuleux*, Paris, 1776, 3 vol. in-8. Cet ouv. lui attira les attaques de Voltaire, de de Guignes, d'Anquetil, etc.; il ne répondit point, et laissa l'abbé Chapelle et l'abbé Bonnaud entrer en lice à sa place. — Guerin du Rocher (François-Robert), ex-jésuite, frère du précédent, victime comme lui des journées du 2 et 3 septem. 1792, a laissé un poëme en latin *sur les lois ou les principes de l'architecture*, inséré dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1813. — Le théâtre a eu plus. sujets disting. du nom de Guérin, entre autres Hugues Guérin, dit *Flechelles*, m. en 1633, et Robert Guérin, dit *la Fleur*, m. en 1634.

GUÉRINIÈRE (François ROBICHON de La), écuyer de Louis XV, habile dans l'art vétérinaire, m. à Versailles le 2 juillet 1751, a pub.: *l'Ecole de cavalerie contenant la connaissance, l'instruction et la conservation du cheval*, Paris, 1733, grand in-fol., fig.; *les Elémens de cavalerie*, ibid., 1740, 2 vol. in-12, souvent réimp.: une édit. faite en Hollande a pour titre *le Manuel du cavalier*, La Haye, 1742, in-8.

GUERNIER. V. Duguernier.

GUERNIERI (N.), chef d'une compagnie d'aventuriers allemands dans le 14e S., parcourait les provinces de la Toscane, de la Lombardie, en se faisant précéder de la terreur qu'inspirait son nom, massacrant tout ce qui opposait de la résistance, et imposant d'énormes contributions sur les habitans des campagnes. Il avait pris pour devise, *Ennemi de Dieu, de la pitié et de la miséricorde.* On ignore l'époque de sa mort; on sait qu'en 1348 il avait prêté le secours de ses armes à Jeanne Ire de Naples.

GUEROULT (Guillaume), littérat. français du 16e S., a trad. *les Chroniques et gestes admir. des emper. jusqu'à Charles-Quint*, Lyon, 1552, in-4. On connaît encore de lui une édition des *Figures de la Bible illustrée de huictains français*, Lyon, 1565, in-8. — Gueroult (Pierre-Remi-Antoine-Guillaume), frère du précédent, né en 1749 à Rouen, savant professeur de l'université de Paris, fut chargé de l'examen des pièces de théâtre au ministère de l'intérieur, occupa plus. chaires dans divers lycées de Paris, et m. en 1816, prof. d'éloq. latine au collége de France, et membre de la Lég.-d'Honneur. On a de lui: *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, Paris, 1802, in-8; (avec son frère Bernard); le 8e vol. de la *Trad. de Cicéron*, publiée de 1783 à 1789; *Plan d'education nationale présenté à l'assemblée legislative*; *Origine de la républiq. une et indivisible*, drame offert en hommage à la convention nationale. On lui doit encore une *Opinion en faveur du mariage des prêtres*, impr. dans l'ouvr. pub. par Cournand sous le titre de *Mariage des Prêtres*, Paris, 1790, in-8. — Gueroult (Pierre-Claude Bernard), savant distingué et professeur célèbre de l'ancienne et de la nouvelle université, né en 1745 à Rouen, mort à Paris en 1821, fut successiv. profess. d'éloquence au collége d'Harcourt, provis. du lycée Charlemagne, qu'il a fondé, conseiller de l'univers. et direct. de l'école normale: cette dern. place lui fut retirée en 1815, après 60 ans de services non interrompus. On a de lui: *Morceaux extraits de l'hist. natur. de Pline*, 1785, in-8, ouv. très-est. et plus. fois réimp.; *La journée de Marathon*, pièce hist. en 4 actes et en prose, 1792, in-8, abrégée en allem., dans le journal d'Archenholz, 1792; *Constit. des Spartiates, les Athéniens et des Romains*, 1794, in-8; *Disc. choisis de Cicéron*, ibid., 1810, in-8; *Méthode nouv. pour étudier la langue lat. suiv. les principes de Dumarsais*, 1798, in-8, ouvr. souv. réimp., et adopté par la commiss. class. des livres de l'univ.; *Gramm. franç.*, 1806, in-12; *Histoire natur. des animaux de Pline, trad. nouv. avec le texte en regard*, Paris, 1802, 3 vol. in-8; *Disc. choisis de Cicéron, trad. nouv. avec le texte*, Paris, 1819, 2 vol. in-8. Guéroult a également trad. plus. disc. de Cicéron dans la belle édit. des *Œuvres de Cicéron* donnée par le sav. profess. M. J.-V. Leclerc.

GUERRAPAIN (Claude-Thomas), littérateur, m. à Troyes en 1821, a laissé: *Notice sur la culture du saphora, du platane et de l'aune*, Paris, 1809, in-8, et *Almanach des roses*, Troyes, 1811, in-18.

GUERRE (Martin), célèbre par une aventure des plus extraordinaires, et dont le récit se trouve dans le recueil de Richer (2e partie), naquit à Andaye au commencem. du 15e S. Depuis huit ans il se trouvait, comme militaire, retenu en Espagne, où il s'était rendu dix ans après son mariage, quand un certain Arnaud du Tilh, son ami, et qui avait avec lui une ressemblance frappante, se présente à sa femme, et réussit à l'abuser complètem. ainsi que toute la famille de celui dont il usurpait les droits. Martin Guerre reparaît enfin, et c'est précisément au moment où l'imposteur, que sa cupidité a trahi, comparait devant les tribunaux. Il ne fallut rien moins que la présence du véritable Martin pour démasquer son Sosie, qui fut pendu par arrêt du parlement le 16 sept. 1560.

GUERRE (Elisabeth-Claude JACQUET de La), musicienne, née à Paris vers 1659, se fit entendre à la cour de Louis XIV à l'âge de quinze ans, mérita par son talent sur le clavecin d'être retenue pour les fêtes de Versailles, et acquit bientôt une grande réputation surtout dans l'exécution de ces suites de chants et d'accords auxquelles on a donné le nom de fantaisies. Ayant épousé Marin de La Guerre, organiste de St-Severin, elle revint à Paris, se vit long-temps l'objet de l'empressement de tous les amateurs, et m. dans cette ville en 1729. On a d'elle: 3 liv. de *Cantates*; des *Morceaux pour le clavecin*, et des *Sonates*; un *Te Deum* à gr. chœur, exécuté en 1721 pour la convalescence du roi; la musique de *Cephale et Procris*, tragédie de Duché, etc.

GUERRIC, chanoine de Tournai au 12e S., fut attiré à Clairvaux en 1131 par la réputat. de St Bernard, entra dans l'ordre de Cîteaux, et succéda en 1138 à Humbert, abbé d'Igny au diocèse de Reims. On croit qu'il m. vers 1157, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et prêché la morale évangélique dans des sermons où l'on retrouve toute l'onction de St Bernard, des pensées neuves et des traits sublimes. Le rec. en a été souvent imprimé: l'une de ces édit. donnée par Jean de Gaigny, sous le titre suiv.: *D. Guerrici, abbatis Igniacensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis pleni*, Paris, 1539, in-8, a été reproduite en 1547 avec une traduction française du même éditeur. Le texte de l'édit. d'Anvers, 1546, a été inséré dans les *Biblioth. des PP.* de Cologne et de Lyon, et dans la *Biblioth. des prédicateurs*, du P. Combefis. On attribue à Guerric des *Lettres*, des *Comment. sur les Psaumes*, etc.

GUESCLIN. V. Duguesclin.

GUESLE (Jean de La), l'un des plus illustres magistrats franç. du 16e S., né en Auvergne d'une famille noble, fut élevé par Catherine de Médicis à la charge de prem. président au parlem. de Bourgogne. Il déploya dans ces fonctions un zèle et une fermeté qui lui concilièrent les bonnes grâces du roi Charles IX qui le nomma procureur général au parlem. de Paris en 1570, et président à mortier en 1583. Les guerres civiles qui troublaient la France décidèrent La Guesle à se démettre de sa

magistrature. Il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait dans la Beauce, où il mourut en 1588. — GUESLE (Jacques de LA), fils du précédent, né en 1557, succéda à son père dans les fonctions de procureur général au parlem. de Paris, et se distingua comme lui par l'étendue de ses lumières et l'intégrité de son caractère. La Guesle eut le malheur d'avoir en quelque sorte causé la mort de Henri III, en introduisant Jacques Clément dans la chambre de ce monarque. Mais, indigné de ce lâche assassinat, il frappa le meurtrier de son épée et le blessa grièvement. Quoique très-attaché à la religion catholique, La Guesle servit Henri IV avec beaucoup de zèle : il m. en 1612. On a de lui : *Rec. de remontrances*, Paris, 1611, in-4; *Lettre sur l'assassinat de Henri III*, imp. dans le *Journal de l'Estoile*, édit. de Lenglet Dufresnoy; *Tr... touchant le comté de St-Pol*, Paris, 1634, in-4; *Remarques curieuses touchant le comté de St-Pol*, ibid., 1635, in-4; *Récit du procès du maréchal de Biron*, inséré à la fin du 1[er] vol. des *Lettres et ambassades* de Phil. Canaye.

GUESNAY (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Aix en Provence en 1585, professa d'abord la philos. et la théol. dans divers colléges de son ordre, puis fut nommé successivem. recteur des colléges de Besançon, Avignon, Arles et Marseille, et mourut à Avignon en 1658, laissant quelques écrits peu importans sur Ste Madeleine, sur St Cassien, etc., et une *Hist. de Marseille*, en lat., Lyon, 1657 ou 1659, in-fol., ni plus exacte ni plus judicieuse que celles de Clapiers et de Nostradamus.

GUETTARD (JEAN-ETIENNE), médecin naturaliste français, membre de l'académie des sciences et des académ. de La Rochelle, de Florence et de Stockholm, conservat. du cabinet d'hist. naturelle du duc d'Orléans, né à Etampes en 1715, mort à Paris en 1786, est l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la minéralogie. On a de lui un gr. nombre de mém. dans lesquels il fait connaître toutes les richesses de sa patrie en ce genre : la plupart ont été insérés dans les *Mém. de l'acad.*; nous citerons entre autres les suiv. : *Mem. sur la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Anglet.*, année 1746; — *sur les granits de France comparés à ceux de l'Egypte*, année 1751; — *sur quelques montagnes de la France qui ont été des volcans*, année 1752. Il a laissé en outre les ouv. suiv. : *Observations sur les plantes*, Paris, 1747, 2 vol. in-12; *Hist. de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, ibid., 1765, in-4, 1766, in-12 : cette découverte a donné lieu à l'établissem. de la manufact. de Sèvres; *Mémoires sur les différentes parties des sciences et des arts*, Paris, 1768-83, 5 vol. in-4, collection très-estimée; *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné*, ib., 1779, 2 vol. in-4, réimpr. dans la *Description de la France*, par de la Borde, et quelq. autres écrits moins intéressans. Il est l'un des premiers en France qui aient cherché à suppléer au papier de chiffon par d'autres product. végétales.

GUETTE (GÉRARD de LA), surintendant des finances de France sous le règne de Philippe-le-Long, au commencem. du 14[e] S., était né vers la fin du 13[e] S. à Clermont en Auvergne; il surmonta à force de souplesse et d'intrigues les obstacles que l'obscurité de sa naissance opposait à son élévat., se rendit odieux au peuple en conseillant l'établissement de nouv. impôts, fut accusé de concussions sous Charles IV, et m. appliqué à la question en 1322. On croit que sa mémoire fut réhabilitée (V. *Origine de Clermont* par Savaron). V. CITRI.

GUEUDEVILLE (NICOLAS), écrivain médiocre, né à Rouen vers 1650, quitta furtivement le couvent des bénédictins, où il s'était attiré les reproches et la colère de ses supérieurs par la licence de ses discours, et s'enfuit en Hollande; il y abjura la religion catholique pour le protestantisme. Gueudeville avait de l'esprit et de l'instruction, mais n'en sut point faire un bon usage : il avait entrepris un ouv. périodique sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*, qui fut supprimé comme contenant des offenses contre le gouvernem. franç. Gueudeville m. dans l'indigence à La Haye en 1720. On a de lui un grand nombre d'autres ouvrages parmi lesquels il suffira de citer une *Critique génér. des Avent. de Télemaque*, Cologne, 1700, 2 v. in-12; *Le grand Théâtre histor.*, etc., Leyde, 1705, 5 v. in-f.; *Atlas hist.*, etc., avec un *supplém.* par Limiers, Amsterd., 1713-21, 7 vol. in-fol.; *le Censeur*, ou *le Caractère des mœurs de La Haye*, ib., 1715, in-12; des trad. de *Plaute*, d'*Erasme*, de *Th. Morus*, etc., peu estimées.

GUEULETTE (SIMON), connu aussi sous le nom de *Desmay*, historien ecclésiast., né à Noyon dans le 17[e] S., m. à Paris en 1699, a publ. entre autres ouvr. : *Méthode facile pour étudier l'histoire de France*, Paris, 1684 et 1685-91, 3 v. in-12; *Abrégé de l'histoire généalogique de la maison de France et de ses alliances*, etc, ibid., 1699, in-12. Gueulette ne signait ses ouv. que par l'initiale D.

GUEULLETTE (THOM.-SIMON), littérat., neveu du précéd., né à Paris en 1683, m. à Charenton en 1766, avait été revêtu de charges honorables dans la magistrat. On connaît de lui : *les Soirees bretonnes, nouveaux contes de fees*, Paris, 1712, in-12; *les Mille et un quart d'heure, contes tartares*, ibid., 1723, 1753, 3 vol. in-12, fig.; *les Aventures merveilleuses du mandarin Fumhoum, contes chinois*, ib., 1723, 2 vol. in-12; *les Sultanes de Guzarate, ou les Songes des hommes eveilles, contes mogols*, ib., 1732, 3 v. in-12; *les Mille et une heures*, etc., 1733-39, 2 vol. in-12; *les Mém. de mademois. de Bontemps*, 1738. Gueullette a laissé aussi plusieurs ouv. dramatiques tels que : *les Comed. par hasard*, 1718; *Arlequin Pluton*, 1719; *l'Amour précepteur*, 1726, etc., représentés au théâtre italien. Enfin on lui doit les édit. de *Rabelais*, Paris, 1732, 6 vol. in-8; des *Essais* de Montaigne, ibid., 1725, 3 vol. in-4; des *Contes et fables* de Pilpay et de Lockman, 1724, 2 vol. in-12; et de l'*Histoire de Gerard, comte de Nevers, et d'Euryant de Savoie, sa mye*, ibid., 1725, in-8. Tous ses contes ont été insérés dans le *Cabinet des fees*.

GUEVARA (ANTOINE de), prélat espagnol, né dans la province d'Alava, entra fort jeune dans l'ordre des franciscains, devint prédicateur de Charles-Quint, et historiographe de ce prince qu'il accompagna souvent dans ses voyages, fut nommé d'abord évêque de Cadix, puis de Mondonedo, et mourut en 1544, avec la réputation d'un excellent historien; réputation qui ne lui a pas long-temps survécu. Heumann l'appelle *historicus mendacissimus*; mais du moins on vante encore aujourd'hui la pureté du style de cet écriv. On a de lui : *Marco-Aurelio con el relox de principes*, Valladolid, 1529, in-fol., Séville, 1532, in-fol., 15.., in-fol. gothique; trad. en franç. sous le tit. suiv. : *Livre doré de Marc-Aurèle, empereur et eloquent orateur, trad. du vulgaire castillian en françois*, par R. B. (René-Berthault) de La Grise, Paris, 1531, in-4 goth., réimpr. sous le titre de l'*Horloge des princes*, Paris, 1555, in-fol. : traduit en latin par les ordres de Frédéric-Guillaume, duc de Saxe, Torgau, 1611, in-fol.; Leipsig, 1615, 1624, et Francf., 1664; en franç. par de Herberay, 1555, in-fol., et en angl. sur la version franç., par Th. North, Londres, 1619, in-fol. : c'est dans le chap. 3 de ce livre que La Fontaine a trouvé le canevas du discours qu'il a mis dans la bouche du paysan du Danube (*v.* le n° 8432 des *Anonymes*); *Epistolas familiares*, Valladolid, 1539, in-8, etc., trad. en franç. sous ce titre : *les Epîtres dorées*, etc., contenant *la révolte que les Espagnols firent contre leur jeune prince l'an 1520, avec un tr. des*

travaux et priviléges des galères, 1565, in-8, 1573, etc.; enfin quelques ouvrages de piété. On a publié : l'*Esprit de D. Antonio de Guevara en 400 maximes et traits d'histoire choisis dans ses lettres et dissertations*, Francfort-sur-le-Mein, 1760, petit in-8, en 4 langues, latin, italien, français et allemand.

GUEVARA (Ant. de), chapel. de Philippe II, et prieur de St-Michel de Escalada, est auteur de différens comment., soit imp. soit MSs., sur l'Écriture Ste. On cite de lui entre autres écrits : *In Habacuc prophetam commentarii*, Madrid, 1585, in-4, 1593, in-fol.; Vienne, 1603, in-4; Anvers, 1609, in-4; *Litteralis expositio in primum caput Geneseos*, etc.

GUEVARA (Louis-Velez de LAS DUEÑAS y), auteur dramatique espagnol, né à Ecija en 1574, mort à Madrid en 1646, mérite le surnom de *Scarron de l'Espagne* par la bouffonnerie de son caractère, la gaieté de son style et ses saillies. Il exerçait la prof. d'avocat, et l'on dit qu'on voyait souvent l'auditoire, le prétoire et l'accusé lui-même interrompre par des éclats de rire le plaidoyer de Guevara, qui dès-lors était sûr de gagner sa cause. On a de lui des *Comédies*, des *Poesies diverses*, des *Romans de mœurs*; mais l'ouvrage sur lequel se fonde surtout sa réputation est *le Diablo cojuelo* (Diable boiteux), *ó memorial de la otra vida*, Madrid, 1648, in-8 : imité si spirituellement par Le Sage. Cet ouvr. a été traduit en français et en italien en 1646. — Guevara (Sébastien), poète espagnol, né à Valladolid en 1558, m. en 1610, a laissé un recueil de poésies (*Romancero*), Madrid, 1594, in-8. — Guevara (Jean-Beltran), auteur dramat. espagnol, m. en 1702, est aut. de plus. *comédies*. — Un autre Guevara (Pierre), m. en 1596, a laissé quelques *poésies*. — Guevara (D. Philippe), issu d'une ancienne maison espagnole dans le 16e S., fut ambassadeur sous le règne de Charles-Quint; il voyagea en Italie, connut le célèbre Titien, et s'adonna à la peinture, qu'il cultiva avec succès; ses tableaux sont estimés. Il m. en 1563, laissant des *Comment. sur l'art du dessin*, pub. à Madrid, 1788, in-8, par D. Anton. Pons. — Guevara (Diego), fils du précéd., m. en 1566, fut un mathématicien distingué.

GUEZ. V. Balzac.

GUFFROY (Armand-Benoît-Joseph), avocat à Arras, fut député par les états d'Artois auprès du roi Louis XVI en 1787, puis en 1792 par le département du Pas de Calais à la Convention nationale, où il vota la m. du monarque. Ennemi de la personne de Robespierre bien plus que de ses principes et de sa tyrannie, il contribua à sa chute, et dès ce moment se plaça dans le parti des thermidoriens. Il m. en 1800, chef adjoint au ministère de la justice. Il avait en 1793 créé un journal sous le n. de *Rougiff* (son anagramme) intit. *la France en védette*. Cette feuille était rédigée avec toute l'exagération et la grossièreté de style de l'époque. On lui doit encore, entre autres écrits : *la Sanction royale examinée par un Français*, 1789, in-8, et la *Queue de Robespierre*, 1794, in-8.

GUGLIELMI (Pierre), célèbre compositeur italien, né à Massa-Carrara en 1727, fit ses études musicales au conservatoire de Loreto, dirigé alors par le fameux Durante, et débuta en 1755 dans la carrière musicale par un opéra qui obtint le plus brillant succès. Après avoir parcouru l'Italie, et recueilli partout des applaudissem. et les distinct. les plus flatteuses, Guglielmi alla à Vienne, à Dresde et dans plusieurs autres villes d'Allemagne, puis enfin à Londres, où il demeura 5 années. De retour dans sa patrie à l'âge de 50 ans, comblé de gloire et de richesses, il partagea avec Paësiello et Cimarosa la faveur publique, et travailla pour différens théâtres. Ayant été nommé maître de chapelle de St-Pierre en 1793 par le pape Pie VI, il ne s'occupa plus guère que de ses nouvelles fonctions, et m. en 1804. On compte de ce maître plus de 200 ouv. parmi lesquels on distingue, dans les opéras sérieux : *Artaserse*, *la Clemenza di Tito*, *la Didone*, *Enea e Lavinia*; dans les *oratorio*, *la Morte d'Oloferne*, *Debora e Sisara*; dans les opéras bouffons : *la Virtuosa in Mergellina*, *le Due gemelle*, *la Serva innamorata*, *la Pastorella nobile*, *la Bella pescatrice*, etc., etc.

GUGLIELMI (Dominique), célèbre ingénieur, intendant général des eaux du Bolognèse, premier profess. d'hydrométrie à l'univ. de Bologne, prof. de mathém. à la même univ., puis à celle de Padoue, et prof. de médecine, né à Bologne en 1655, m. à Padoue en 1710, membre des academ. royales des sciences de Paris, de Londres et de Berlin, et de la soc. des Curieux de la Nature, a laissé différens écrits d'abord publ. séparément de 1681 à 1710, puis recueillis par J.-B. Morgagni, Genève, 1719 ou 1740, 2 vol. in-4 avec une *vie* de l'auteur. Son *éloge* a été fait par Fontenelle.

GUGLIENZI (Jean-Paul), gentilh. ital., mort en 1750 à Vérone, sa patrie, s'était livré avec succès à l'étude de la physique et de l'astronomie. Il est aut. de quelques opuscules ins. dans le recueil de Calogéra. Nous citerons seulement de lui ses *Osservazioni della cometa di quest' anno 1744 e di due ecclissi lunari fatte in Verona insieme con Gian-Francesco Seguier, con la posizione geografica di detta città*, Vérone, 1744, in-8.

GUI, duc de Spolette en 883, d'origine franç., est le premier personnage de ce nom cité par les chroniqueurs italiens. Il était frère de Siconolfe, prince de Salerne, et fut la tige des ducs de ce nom.

GUI, emper. d'Occident, avait hérité en 880 des duchés de Spolète et de Camerino, limitrophes des états romains. Après la m. de Charles-le-Gros il se présenta en France pour obtenir la couronne, comme descendant de la famille carlovingienne, mais ayant échoué dans le dessein de s'emparer de la Lorraine, il revint en Italie disputer le trône à Bérenger, duc de Frioul, qui venait d'être nommé roi; il perdit d'abord une grande bataille près de Brescia, mais vainquit ensuite son rival près de Plaisance, et se fit couronner emper. à Pavie en 889. Attaqué à la fois en 893 par Bérenger et par Arnoul, roi de Germanie, Gui fut forcé de se retirer, et mourut l'an 894 sur les bords du Taro, où il s'était fortifié. Lambert, son fils, lui succéda.

GUI, duc de Toscane, fils et success. d'Adalbert II, commença à régner en 917; il aida son frère utérin Hugues à se faire élire roi d'Italie en 925 et augmenta son influence dans le midi de l'Italie en épousant la fameuse Marosia, qui exerçait à Rome un pouvoir absolu. Le pape Jean X ayant voulu se soustraire au despotisme usurpé de ce prince, périt étouffé l'an 928, sous des coussins; mais Gui ne jouit pas long-temps du fruit de ce crime, il m. peu de temps après, laissant le trône à Lambert, son frère.

GUI DE LUSIGNAN, issu d'une des plus anc. maisons du Poitou, petit-fils de Hugues VII, devint roi de Jérusalem l'an 1186, par son mariage avec Sybille, veuve du marquis de Montferrat et fille d'Amauri, roi de Jérusalem. L'année suiv. ayant été vaincu par Saladin, il fit cession de son titre à Richard, roi d'Anglet., reçut en échange la souveraineté de l'île de Chypre, et y m. en 1194. Amauri, son frère, lui succéda. — Gui de Lusignan, roi d'Arménie, nommé par les Arméniens *Kovidon*, *Kirdon*, *Gidon* ou *Gid*, fils d'Amauri, comte de Tyr et de Sidon, fut élu roi après la m. de Jean (Constantin III), son frère en 1343, et fut massacré 2 ans après par les princes arméniens, révoltés du projet manifesté par leur souverain de soumettre son royaume à l'Église romaine.

GUI DE DOUCIÉ, religieux dominic. et poète franç., né en Bourgogne au 13e S., m. postérieurem.

1336, passe pour aut. d'une traduct. du traité *De la Consolation de la philosop.*, de Boëce, MS. conservé à la Biblioth. du roi ; et d'un poëme cité par Gollut dans ses *Mém. de la répub. seq.*

GUI *de Ravenne*, en latin *Guido Ravennas*, prêtre et écriv. du 9e S., paraît être l'aut. d'une *Hist. des papes*, et d'une *Hist. de la guerre des Goths*. On lui attribue aussi *la Cosmographie*, ou *Géographie de l'anonyme de Ravenne*. Ce dern. ouv. a occupé long-temps et occupe encore la sagacité investigatrice des bibliographes (*v.* page *x* du Discours préliminaire du *Dictionn. des Anonymes*). Il paraît, d'après les dern. observat. auxquelles il a donné lieu, que Fabricius et autres l'ont mal à propos mis sur le compte de Gui de Ravenne.

GUI. V. Guido et Guy.

GUI-PAPE, en latin *Guido-Papæ*, juriscons. du 15e S., né à St-Symphorien d'Ozon, fut conseiller au parlement du Dauphiné, et m. vers 1476, après avoir rempli diverses missions pour le roi Louis XI. Son ouv. le plus important est intit. *Decisiones Gratianopolitanæ*, Grenoble, 1460 : Chorier en a donné un abrégé en franç. sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, avec une *vie* de l'aut. Niceron, dans le t. xxxvi de ses *Mém.*, donne la liste des autres écrits de ce jurisconsulte.

GUIARD. V. Guyard.

GUIB (Jean-Frédéric). V. Gibbs.

GUIBAL (Barthélemi), sculpteur et architecte du duc Léopold de Lorraine et du roi Stanislas, né à Nîmes vers 1699, a exécuté des stat. et des group. en marbre et en bronze ; son dernier ouvr. est la stat. équestre de Louis XV, que l'on voyait avant la révolution sur la place royale de Nancy. Il m. en 1757. — Guibal (Nicolas), fils du précédent, architecte, sculpteur, peintre et littérateur, né à Lunéville en 1725, parcourut l'Italie et l'Allem., et m. à Stutgard en 1784. On connaît de lui des plafonds, des paysages et des tableaux d'hist. Il a écrit l'*Eloge du Poussin*, couronné à l'académie de Rouen, Paris, 1783, in-8, et *l'Eloge histor. de Mengs* (rédigé par L.-T. Hérissant), 1781, in-8.

GUIBAUD (Eustache), de la congrégation de l'Oratoire, né à Hières en 1711, professa successiv. les humanités et la philos. à Pézénas, à Condom, à Marseille, à Soissons et à Lyon. Ayant été accusé de jansénisme devant M. de Marbeuf, archev. de Lyon, le P. Guibaud fut chassé du diocèse à l'âge de 77 ans ; il se retira dans une maison de son ordre à Marseille, y resta jusqu'à la dissolution de toutes les congrégations religieuses en 1792, et retourna à Hières, où il m. en 1794. On a de lui : *Explication du nouv. testament, à l'usage principalement des colléges*, 1785, 8 tom., formant 5 vol. petit in-8 ; *Gémissemens d'une âme pénitente*, in-18, souvent réimp. et augmenté des *Maximes propres à conduire un pécheur à une véritable conversion* ; la *Morale en action*, ou *Elite de faits mémorables et d'anecdotes instructives*, etc., contenant le *Manuel de la jeunesse franç.*, 1787, in-12, souvent réimp. Guibaud a été un des collaborateurs du *Dictionn. histor.* de l'abbé de Barral.

GUIBERT, antipape, avait d'abord été archev. de Ravenne, puis chancelier de l'emp. Henri IV, et ce fut ce prince qui le fit élire pape à Ravenne en 1080. Il prit le nom de Clément III, et m. en 1100, après vingt ans d'intrusion et de résistance à trois papes légitimes.

GUIBERT, abbé de Ste-Marie de Nogent-sous-Couci, ordre de St-Benoît, au diocèse de Laon, né à Clermont en Beauvaisis l'an 1053, gouverna pendant vingt ans son monastère avec la plus grande sagesse, et mourut en 1124, laissant de nombreux ouvr. parmi lesquels nous citerons les suiv. : *Trois livres de sa vie*, écrite dans le genre et à l'imit. des confessions de St Aug., et renfermant des détails sur son abbaye, sur des évènemens tragiques arrivés de son temps à Laon, sur les causes de la retraite de St Bruno, fondateur des Chartreux, etc. ; un *Traité méthodiq. sur la manière de prêcher*, des *Commentaires moraux sur la Genèse*, etc. Ses œuv., inédites à l'exception de son *Hist. de la première croisade* insér. dès 1611 dans la collection de Bongars, ont été pub. par dom d'Achery, Paris, 1651, 1 vol. in-fol.

GUIBERT (Nicolas), médecin, né vers 1547 à St-Nicolas en Lorraine, fit ses études médicales à l'université de Pérouse, pratiqua son art avec succès d'abord à Castel-Durante, puis à Rome, et fut nommé médec. en chef d'une des provinces de l'état ecclés. Il quitta cette place deux ans après, et revint dans sa patrie dans l'intention d'y exercer la médecine ; mais ses attaques contre les alchimistes, dont il avait partagé puis reconnu les erreurs, le forcèrent à retourner en Allemagne. On croit qu'il m. à Toul, vers 1620. Guibert a laissé plus. ouv., entre autres les suiv. : *Assertio de murrhinis, sive de iis quæ murrhino nomine exprimuntur, adversùs quosdam de iis minùs rectè disserentes*, Francfort, 1597, in-8 ; *Alchymia ratione et experientiâ, ità demùm viriliter impugnata et expugnata*, Strasbourg, 1603, in-12 ; *De balsamo ejusque lacrymis, quod opobalsamum dicitur*, ib., 1603, in-12 ; *De interitu alchymiæ, metallorum transmutat. tractatus aliquot*, etc., Toul, 1614, in-8.

GUIBERT (Charles-Benoit, comte de), lieutenant-général des armées du roi, grand'-croix de l'ordre de St-Louis, gouverneur et inspecteur général des Invalides, né en 1715 à Montauban, entra au service à l'âge de seize ans ; il était major du régiment d'Auvergne à 27, et fit les campagnes d'Italie, les guerres de Corse, de Bohême et de Flandre. Il se signala particulièrement à la bataille de Dettingen et au siége d'Hulst dans la Flandre holland., ainsi qu'à la bataille de Rocoux. Après la signature du traité de paix en 1763, Guibert, mettant à profit les notions de la grande tact. prussienne qu'il avait recueillies pendant 18 mois de captivité en Prusse, à la suite de la malheureuse affaire de Rosbach, posa les bases du code milit. franç., et fut chargé par le duc de Choiseul de la confection des ordonnances du service de campagne et du service des places. Nommé gouverneur des Invalides après la m. du comte d'Espagnac, il ne s'occupa plus, jusqu'à sa m. en 1786, que d'améliorer l'administ. de cet établissement.

GUIBERT (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), fils du précédent, né en 1743 à Montauban, suivit son père en Allemagne dès l'âge de 13 ans, se fit remarquer dans 6 campag. de la guerre de 1757 par la justesse de ses observations sur la tactique, fut nommé à 24 ans cheval. de St-Louis, et peu de temps après colon. En 1772, il fut chargé de lever et de former une légion corse, dont il reçut le commandement. L'année suiv. il pub. son *Essai de tactique générale* (Liége, 1773, 1 vol. in-4 et 2 vol. in-8), et passa en Prusse, autant pour puiser de nouvelles connaissances à l'armée de Frederic II que pour n'être pas témoin de l'explosion que l'apparition de ce livre allait causer parmi les tacticiens franç. En 1775, il fut appelé au minist. de la guerre sous les ordres du comte de St-Germain ; élevé aux grades de colonel du régiment de Neustrie en 1776, de brigadier en 1782, de maréch.-de-camp en 1788, puis d'inspecteur divisionnaire dans la prov. d'Artois. Nommé membre et rapporteur du cons. d'administ. du dép. de la guerre en 1787, il eut le malheur de voir rejeter sur lui seul toute la responsabilité des actes de ce conseil. L'animadversion pub. le poursuivit impitoyablement lorsqu'il se présenta au bailliage de Bourges dans l'espoir d'être élu membre des états généraux. Le chagrin abrégea ses jours, et le conduisit au tombeau en 1790. On a de lui, outre l'*Essai* dont nous avons parlé : l'*Eloge de Catinat*, Edimbourg (Paris), 1775, in-8 ; le *Connétable de Bourbon*, tragéd. repr판. sans succès

à Versailles en 1775; la *Mort des Gracques*, en 3 actes, non représ. et inédite ainsi que celle d'*Anne de Boulen*; l'*Eloge histor. de Mich. de L'Hôpital*, 1777, in-8; son *Discours de réception à l'Academ. franç.*, 1786; l'*Eloge du roi de Prusse*, Londres (Paris), 1787, 1 vol. in-8, trad. en allem. par Zollner, Berlin et Liebau, 1788; des *Mem.* et autres écrits dont une partie a été pub. sous le tit. d'*OEuv. milit.*, Paris, an XII (1803), 5 vol. in-8, et l'autre sous le titre de *Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse faits* en 1775, 1778, 1784 et 1785, ouv. posthume, Paris, 1806, in 8. Son *Eloge* a été écrit par mad. la baronne de Staël-Holstein, 1790.

GUIBERT (mad.), née à Versailles en 1725, m. vers 1787, cultiva la littérat. On connaît d'elle: *Poésies et œuvres diverses*, 1764; in-8; *le Rendez-vous*, comédie en 1 acte et en vers libres; *la Coquette corrigée*, tragédie contre les femmes; *la Fille à marier*, com. en 1 acte et en vers, 1768, in-8; *les Philéniens* ou *le Patriotisme*, poëme, 1776, in-8; des *Pensées detachées*, 1770, in-12, etc.

GUIBOURS. V. ANSELME.

GUICCIARDI (Jos.), jésuite et prédicat., né en 1641 à Reggio, où il mourut en 1716, a donné des *Meditazioni per otto giorni d'esercizj spirituali ad uso principalmente de' religiosi della compagnia di Gesù*, Modène, 1699, plus. fois réimp., et trad. en latin, Bamberg, 1761, in-8.

GUICCIARDINI (LOUIS), gonfalonier de justice à Florence à l'époque de la révolut. des Ciompi en 1378, se conduisit d'abord avec assez de fermeté pour que la répub. attendît de lui son salut; mais bientôt, se voyant assiégé dans le palais pub. par la populace, il perdit courage, et s'enfuit précipitamment, laissant le champ libre aux conjurés qui achevèrent leur ouvrage.

GUICHARD (THOMAS), doct. ès-droit à Rhodes, sa patrie, dans le 16ᵉ S., et orateur du gr.-maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem, est auteur des opuscules suiv.: *Oratio de belli in Turcas expeditione*, 1518, in-4; *Oratio in Lucani Pharsaliam*, Toulouse, 1519, in-4; *Oratio coram Clemente VII habita, quâ Rhodiorum oppugnationis et deditionis summa continetur*, Rome, 1533, in-4, trad. par le P. Charpentier dans *le Mercure* de 1766.

GUICHARD (CLAUDE), historiographe du duché de Savoie, né à St-Rambert en Bugey dans le 16ᵉ S., m. à Turin en 1607, fut revêtu de dignités et de charges importantes dans le Piémont. On connaît de lui: *Funérailles et diverses manières d'ensevelir des Romains, des Grecs et autres nations tant anciennes que modernes*, Lyon, 1581, in-4; *Agréables nouvelles à tous bons catholiques de la conversion du duché de Chablais*, Chambéry, 1598; l'*Alphabet moral* en vers franç.; une trad. de Tite-Live, et l'*Eloge* des comtes et ducs de Savoie inédits. — GUICHARD (Etienne), grammairien du 17ᵉ S., prof. de philos. à Paris, a pub. l'*Harmonie étymologique des langues où se démontre que toutes les langues sont descendues de l'hebraique*, Paris, 1606, in-8.

GUICHARD (MARTIN) ou de GUICHARDA, ou de GUICARDO, écriv. du 17ᵉ S., a donné *Noctes granzovianæ seu discursus panegyricus de antiquis triumphis*, Amsterdam, 1661, in-12, avec fig.

GUICHARD (LOUIS-ANASTASE), dit *le P. Anastase*, de l'ordre de Saint-François de Picpus, né à Sens à la fin du 17ᵉ S., m. au couvent de Picpus à Paris en 1737, a pub.: *Hist. du Socinianisme*, Paris, 1723, in-4; *Traité canonique sur les livres défendus*, 1721. Il a laissé MS. une *Hist. de Sens* en 2 vol. in-4. — GUICHARD (Jean-François), poète, né à Chartrette près Melun en 1731, où il m. en 1811, a composé l'*Amant-Statue*, opéra comique en 1 acte, 1759; *les Apprêts de noces*, id.; *le Bûcheron*, ou *les trois souhaits*, comédie-vaudeville, musique de Philidor, 1763; *Fables*, *Contes*, et autres poésies, etc., 1803, 2 vol., in-12. — GUICHARD (Henri), contrôl. des bâtim. du roi, a fait le poëme de l'opéra d'*Ulysse et Penélope*, mus. de Rebel, 1703, in-8. — GUICHARD (Eléonore), née en Normandie vers 1719, m. en 1747, est connue par un roman int. *Mem. de Cécile*, revu par de La Place, 1751, 4 vol. in-12. — GUICHARD (Nicolas), prof. de guitare et compositeur, mort à Paris en 1807, a donné, outre plusieurs *Messes* et *Motets*, un *Recueil d'airs* pour la guitare, dont quelques-uns sont encore entendus avec plaisir, entre autres le *Bouquet de Romarin*, *le Coin du feu*, etc. — GUICHARD (Charles-Théophile). V. GUISCHARDT.

GUICHARDIN ou GUICCIARDINI (FRANÇ.), célèbre historien ital., né à Florence en 1482 d'une famille ancienne dont les membres avaient occupé les premières charges dans la république, se destina d'abord au barreau, et fut nommé à 23 ans prof. de jurisprudence. Peu de temps après il fut envoyé en ambassade auprès de Ferdinand-le-Catholique, puis appelé à Rome par le pape Léon X, qui le combla d'honneurs, et lui donna le gouvern. de Modène et de Reggio: il le conserva sous Adrien VI, fut envoyé dans la Romagne par Clément VII, y rétablit le calme, fonda des établissemens utiles, ouvrit des routes, en un mot ne négligea rien pour la prospérité de ce pays. Elevé au grade de lieutenant général du St-siége, il eut la gloire de défendre avec succès Parme assiégée par les troupes franç.; il conserva ensuite la ville de Bologne à la domination de Rome en apaisant la révolte de la famille des Pepoli qui aspiraient à l'autorité souver. Depuis cette époque Guichardin n'avait d'autre ambition que de vivre dans la retraite pour écrire l'histoire de ces évènemens dans lesquels il avait joué un rôle brillant. Cependant les intérêts de sa patrie le rappelèrent encore au sein des affaires publiques: il se rendit utile à Alex. de Médicis par ses sages conseils et son habileté; et, après la m. de ce prince, il contribua puissamm. à l'élect. de Cosme de Médicis. Dès-lors il ne s'occupa plus que de ses travaux hist., et m. après 4 ans de repos en 1540. Son *Hist. de l'Italie* commence en 1490 et finit au mois d'oct. 1534: elle comprend 20 liv. dont 16, de l'aveu des meilleurs critiques, sont d'un mérite supér. L'édit. la plus complète et la plus recherchée est celle de Fribourg en Brisgau (Florence), 1775-76, 4 vol. in-4. Cette hist. a été trad. en français, Paris, 1738, 3 vol. in-4, par Favre, revue et enrichie de notes par Georgeon, avocat au parlement. Guichardin a laissé en outre un écrit intit.: *Avis et conseils en matière d'etat*, Anvers, 1525, in-8, traduit en franç., Paris, 1577, in-8. — GUICHARDIN ou GUICCIARDINI (Louis), neveu du préc., né à Florence en 1523, m. en 1589, s'occupa aussi de recherches historiques, et remplit diverses fonctions administr. sous Alexandre de Médicis et Cosme II. On connaît de lui: *Mem. sur la Savoie de* 1530 *à* 1565 (en ital.), Anvers, 1565, in-4; *Raccolta de' detti e fatti notabili*, 1581, in-8; *Desc. des Pays-Bas* (en ital.), ib., 1567, in-fol.; *Ore di Recreazione*, Florence, 1600, in-12, traduit en français, 1576, in-16.

GUICHE (DIANE, dite *la Belle Corisandre*, comtesse de), fille unique de Paul d'Andouins, vicomte de Louvigny, et veuve de Philibert de Gramont, comte de Guiche, gouv. de Bayonne, m. en 1580 des suites d'une blessure reçue au siége de La Fère, avait 26 ans lorsque Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, en devint éperdument amoureux. Les lettres que ce prince lui écrivait prouvent qu'il trouva en elle une maîtresse aimable et belle, et une confidente discrète et zélée; car, pendant les guerres de la ligue, elle vendit ses diamans, engagea ses biens, et envoya à différentes fois à son amant des levées de 20 à 24,000 Gascons qu'elle avait enrôlés à ses frais. Mais la belle Corisandre ayant perdu ses charmes, perdit aussi l'amour du roi, et mourut oubliée vers 1620. Les lettres de

Henri IV sont aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal : elles ont été pub. dans le *Mercure*, année 1765 et suivantes, et impr. à la fin de l'*Esprit de Henri IV* par Prault fils.

GUICHE (ARMAND DE GRAMONT, comte de), lieutenant-général, né en 1638, fils du maréchal de Gramont et arrière-petit-fils de la belle Corisandre, fit ses prem. armes au siége de Landrecies en 1655, et servit avec distinct. pend. la guerre de Flandre. Eloigné de la cour à cause de ses intrigues galantes, il alla en Pologne combattre les Turks. Rappelé en France, il accompagna le roi dans son expédition de Marsal en 1663, fut exilé de nouveau comme compromis dans une intrigue qui avait pour but d'amener le renvoi de Mlle de La Vallière, prit du service en Hollande en qualité de volontaire, fit la campagne de 1665 contre l'évêque de Munster, se signala en 1666 sous les ordres de l'amiral Ruyter au fameux combat de Texel contre les Anglais. Ayant obtenu la permission de renter en France en 1669 et de reparaître à la cour en 1671, il fit, sous les ordres du grand Condé, la campagne de Hollande, si célèbre par le passage du Rhin : c'est lui qui le premier se jeta dans ce fleuve à la tête des cuirass., et entraîna toute l'armée par son exemple. Ayant été chargé d'escorter un convoi en Allemagne, il eut le malheur d'être battu par Montecuculli le 22 novembre 1673, et ressentit un si violent chagrin de cette défaite qu'il mourut 7 mois après. On a de lui : *Mém. concernant les Provinces-Unies, et servant de supplément et de confirmation à ceux d'Aubery du Maurier et du comte d'Estrades* (pub. par Prosper Marchand), Lond., 1744, in-12.

GUICHE (PIERRE de LA), négociat. habile d'une ancienne et illustre maison de Bourgogne, chev., conseiller et chambellan du roi, bailli d'Autun et de Mâcon, fut successivement envoyé comme ambassadeur en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Suisse, sous les règnes de Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. Il rendit à ces princes d'importans services en diverses circonstances, notamment en signant à Genève avec les cantons suisses un traité (1515) qui prépara celui de 1516, et amena l'alliance indissoluble de ce peuple avec la France en opérant la levée de dix mille Suisses qu'il conduisit au secours du connétable de Bourbon un an après la bataille de Marignan et en négociant la cession de Tournai et de ses dépendances à Franç. Ier. Après avoir consacré presque toute sa vie au service de sa patrie, il se retira dans sa terre de Chaumont, et y mourut en 1544 à 80 ans. — Philibert de LA GUICHE, petit-fils du précéd., né vers 1540, était bailli et capitaine de la ville de Mâcon à l'époque des massacres de la St-Barthélemi ; il eut le courage de refuser d'exécuter les ordres sanguinaires qui lui avaient été transmis, fut honoré de l'estime et de la confiance de Henri III et de Henri IV, nommé chevalier du St-Esprit, conseiller d'état, et successivement gouverneur du Bourbonnais, du Beaujolais, du Lyonnais, etc. Dans tous les postes qu'il occupa, Philibert de La Guiche se distingua par son désintéressement, par sa fermeté, sa valeur, sa loyauté et son dévouement. Il commandait l'artillerie à la bataille d'Ivri, et, par ses habiles dispositions, contribua beaucoup à la victoire remportée par Henri. Il mourut en 1607 à Lyon, dont il était gouverneur depuis l'an 1595. — Jean Franç. de LA GUICHE, neveu du préc., comte de La Palice, seigneur de St-Géran, et gouverneur du Bourbonnais, se signala en diverses occasions sous Henri IV et sous Louis XIII, fut nommé capitaine-lieuten. des gendarmes de la garde en 1615, élevé à la dignité de maréchal de France en 1619, et chargé du commandement des armées du roi aux siéges de Clérac, de Montauban, de St-Antonin et de Montpellier en 1621 et 1622. Il mourut en 1632, retiré dans son château de La Palice en Bourbonnais. — Bernard de LA GUICHE, comte de St-Géran, de La Palice et de Jaligny, petit-fils du maréchal, lieut.-gén., chev. des ordres du roi et ambassadeur auprès des cours de Florence, de Londres et de Brandebourg, avait été soustrait à tous les yeux au moment de sa naissance en 1641 ; ce ne fut qu'après avoir soutenu un procès fameux qu'il recouvra son état. Il mourut en 1696 laissant une fille religieuse. — Un marquis de LA GUICHE, descendant de Philibert, passe pour l'aut. d'un MS. in-folio de 33 pp. intit. *Notes sur les antiquités de la ville de Mâcon et du Mâconnais*, avec un *Extrait des Mém. hist. sur les états du Mâconnais.*

GUICHEN (LUC-URBAIN du BOUEXIC, comte de), commandant de la marine de Brest, grand' croix de St-Louis, chev. de l'ordre du St-Esprit, né en Bretagne l'an 1712, entra de bonne heure au service de la marine, et passa successivement par tous les grades. En 1756, chargé du commandem. de la frégate *l'Atalante*, il s'empara de 4 corsaires et de 9 bâtimens marchands ; en 1778, il prit part comme chef d'escadre au combat d'Ouessant, fut ensuite chargé du commandement d'une des trois divisions de l'armée navale, et contribua au gain du combat que la flotte franç. livra à l'amiral Rodney sous le vent de la Dominique le 17 avril 1780, ainsi qu'aux combats du 15 et du 19 mai suivant. Il fut moins heureux en 1781 et ne remplit qu'incomplètement la mission qu'il avait reçue d'escorter un immense convoi de bâtimens chargés de troupes, de munitions et de marchandises destinées pour l'Inde et les îles de l'Amérique. Pendant toute la campagne de 1782 il commanda la flotte de Brest, ne quitta la carrière qu'il avait honorablement parcourue qu'après la conclusion de la paix en 1783, et m. en 1790.

GUICHENON (SAMUEL), historien français du 17e S., né à Mâcon en 1607, quitta la carrière du barreau pour se livrer entièrem. à son goût pour les recherches hist., acquit par ses ouv. une réputation étendue, fut nommé historiographe de France, de Savoie et de Dombes, créé chevalier de l'empire et de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, reçut de Louis XIV des lettres de noblesse, et m. à Bourg en 1664, comblé d'honneurs et de présens par la duchesse de Savoie Christine de France. Ses principaux ouv. sont les suivans : *Hist. de Bresse et de Bugey, justifiée par chartes, titres, chroniques*, etc., Lyon, 1650, in-fol. ; *Hist. généalogique de la royale maison de Savoie, prouvée par titres*, etc., ibid., 1660, 2 t. in-fol., fig. ; *Bibliotheca Sebusiana, sive variarum chartarum, diplomatum, etc., nusquàm anteà editarum, centuriæ duæ cum notis*, ib., 1660, in-4, ib., 1666, in-4, augm. d'une 3e *centurie*. On trouvera de plus amples détails sur les autres ouv. soit imp. soit MS. de cet auteur dans Niceron, tome 31, et dans sa *vie* par Hoffmann. — Germain GUICHENON, son neveu, relig. augustin, a pub. une *Histoire de Bresse* (Lyon, 1709, in-8), abrégée de l'ouv. du préc., et une *Vie de Camille de Neuville de Villeroy, archevêque de Lyon*, Trévoux, 1695, in-12.

GUIDACERIO (AGATHIO), orientaliste, né à Rocca Corragio dans la Calabre au commencement du 16e S., professa l'hébreu à Rome, puis au collége royal de France ; il a laissé des *Comment. sur l'Ecrit.-Ste* et une *Gramm. hebraïque.*

GUIDAL (MAXIM.-JOS.), gén. franç., né à Grasse en 1755, gagna ses grades sur le champ de bataille pendant les guerres de la révolution, refusa de fléchir sous l'autorité souveraine de Napoléon, se lia avec le gén. Mallet (*v.* ce nom), entra dans la conspiration tramée par ce dernier en oct. 1812, fut mis en jugement, condamné à m., et exécuté le 29 du même mois. Il montra plus d'emportement que de courage résigné en marchant au supplice.

GUIDALOTTI (DIOMÈDE), litt. italien, né vers 1482 à Bologne, où il m. en 1526, enseigna la langue grecque et professa la rhétorique à l'univ. de cette ville. On a de lui les ouv. suiv. : *il Tirocinio delle*

cose volgari, Bologne, 1504, in-4; *Comment. in eclogas Calphurnii et Nemesiani*, ib., 1504, in-fol., réimp. à Leyde en 1728 dans les *Poetæ latini rei venaticæ script.*

GUIDE (le) ou GUIDO RENI, l'un des plus grands peintres de l'Italie, né à Bologne en 1575, fut élève d'Annibal et de Louis Carrache, et reçut d'eux cette correction de dessin, cette vérité de tons et de coloris, cette richesse de peinture qui ont assuré à ses productions une réputation durable. Sur le bruit de ses talens le pape Paul V l'appela à Rome, et il y devint le rival du Caravage, l'émule et l'ami de l'Albane. Quelques dissensions l'obligèrent plusieurs fois de quitter la capitale du monde chrét., et de revenir à Bologne. Il séjourna quelque temps à Mantoue, à Naples, et partout ses ouv. et sa personne reçurent des honneurs mérités. Au milieu de cette brillante célébrité, la passion du jeu vint énerver le génie du Guide et imposer silence aux voix de la renommée. Il fut obligé de prodiguer et d'avilir son pinceau pour satisfaire à cette passion malheureuse; il survécut à sa prem. réputat., et m. dans la pauvreté et l'oubli en 1642. L'impartiale postérité a depuis fait grâce aux défauts de l'homme et rendu justice au talent du peintre. Le Guide a composé un grand nombre de tableaux : ils sont tous recherchés. Nous citerons parmi ses chefs-d'œuvre : *Orphée et Euridice*, *l'Apothéose de St Dominique*, *le Massacre des Innocens*, *le Crucifiement de St Pierre*, *un St Michel*, *le Martyre de St André*. La France a perdu plusieurs de ces productions en 1814. Le Guide a beaucoup gravé à l'eau-forte, soit d'après les autres, soit d'après ses propres dessins; et il a formé un gr. nombre d'élèves ditingués.

GUIDI (CH.-ALEX.), le réformateur de la poésie lyrique en Italie, né à Pavie en 1650, m. à Frascati en 1712, composa un gr. nomb. de pièces de vers qui ont été réunies sous le titre de *Poesie liriche*, et pub. à Parme en 1671, in-12, et réimp. à Rome, 1704, in-4. On a encore de lui : une trag. d'*Amalasunta in Italia*, Parme, 1681, in-4; *Endimione e Dafne*, fables pastorales, et une trad. en vers des *Homelies de Clément XI*, Rome, 1712, in-fol. Il fut honoré de la protection du duc de Parme Ranuccio II Farnèse et de la reine Christine de Suède. Guidi avait une brillante imagination, de l'enthousiasme dans la composition; ses vers sont riches de figures et d'harmonie, mais on lui reproche trop d'enflure dans le style.

GUIDI (J.-B.), écriv. ascétique, né à Bologne au commencement du 18e S., m. en 1771 dans la même ville, où il exerçait depuis plus. années les fonctions d'archiprêtre de l'église Ste-Marie des Allemands, est aut. des ouvr. suivans : *Dupplicato annuale di parochiali discorsi, per tutte le domeniche e solennità del Signore*, Venise, 1782, 2 vol. in-4; *Discorsi per tutte le feste della beata Vergine e de' Santi*, Venise, 1781, in-4.

GUIDI (LOUIS), prêtre de l'Oratoire, né à Lyon en 1710, prof. d'abord dans un collége de son ordre, fit ensuite à Juilli des confér. qui attirèrent un gr. nomb. d'auditeurs; mais bientôt il fut obligé de se cacher par suite de l'éclat qu'il mit à déposer un acte d'appel entre les mains de M. Soanen. Il vint à Paris, coopéra à la rédaction de la *Gazette ecclés.*, et pub. quelques ouv. parmi lesquels nous citerons les suivans : *Lettres à un ami sur le livre de d'Alembert* : Sur la destruction des jésuites en France, 1765, in-12; *Réflexions sur le despotisme des év. et les interdits arbitraires*, 1769; *Entretiens philosophiques sur la religion*, Paris, 3 vol. in-12, dont 2 parurent en 1772, et le 3e en 1781; *Dialogue entre un curé et un évêque sur le mariage des protestans*, ibid., 1775, et 1776, in-12; *l'Ame des bêtes*, 1783, in-12, etc. — Jean-Baptiste-Marie GUIDI, neveu du préc., ancien censeur royal, m. en 1816 à l'âge de 84 ans, a traduit de l'italien de Muratori *la Véritable dévotion*, 1778, in-12, et a pub. des *Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en 1773*, Genève (Paris), 1783, 2 vol. in-12.

GUIDICCIONI (JEAN), év. de Fossombrone, né à Lucques en 1480, m. à Maurata en 1541, fut chargé de plusieurs nonciatures importantes, et a rempli avec distinction divers postes dans les états romains. Ami des lettres et des muses, il composa des ouv. remarquables par la précision du style, la richesse de la poésie et l'éloquence de la diction. On a de lui : *Orazione alla repubblica di Lucca*, Florence, 1568, in-8; *Lettere*; *Rime*, Venise, 1567, in-12, et Bergame, 1753, in-8, avec une *vie* de l'aut. — GUIDICCIONI (Christ.), sav. traduct., né à Lucques en 1508, m. en 1582, fut év. d'Ajaccio. On a de lui des versions en vers non rimés de l'*Electre* de Sophocle, des *Bacchantes*, des *Troyennes*, etc., d'Euripide, impr. à Florence avec sa *vie*, 1747, in-8. — GUIDICCIONI (Lelio), né à Lucques en 1630, a pub. : des *Rime*, Rome, 1637, in-12; et une traduction en vers non rimés de l'*Enéide*, Florence, 1701.

GUIDO ou GUI *d'Arezzo*. V. ARÉTIN (Gui).

GUIDO, peintre ital. du 13e S., né à Sienne, a exécuté des compositions sur bois représentant des *madones*, des *têtes d'anges*, une *Ste Catherine* et une *Vierge avec l'enfant Jésus*. On pense qu'il vivait encore en 1276. — GUIDO (Guiduccio), peintre italien du 12e S., vivait à Rome vers 1120. On ne connaît de lui qu'une peinture de la tribune de l'église des SS. Quattro-Coronati à Rome. — GUIDO (N.), autre peintre du 13e S., né à Sienne, florissait vers 1287. — Le comte GUIDO GUERRA, gén. des Guelfes à Florence dans le 13e S., eut une grande part aux succès obtenus par son parti en 1254. Les revers qu'éprouva cette même faction l'année suiv. dans une expédition contre les Siennois, entreprise malgré les prudens avis du comte Guido Guerra, déterminèrent celui-ci à se retirer dans ses châteaux du Cosentin; et il ne reparut à la tête de son parti que pour seconder Charles d'Anjou dans la conquête de Naples en 1266. Cet illustre capitaine occupe une place dans l'*Enfer* du Dante. — On cite un autre GUIDO NOVELLO, chef des Gibelins de Florence à la même époque que le précéd., et son parent; il gouverna la Toscane pour Mainfroi de 1260 à 1266, et fut cette même année contraint à chercher un asile dans les montagnes, après l'issue de la bataille de Grandella, qui détermina les Toscans à retourner au parti Guelfe. — GUIDO. V. CHAULIAC, GUI, GUIDE et GUIDI.

GUIDOBONO ou GUIDOBONI (BARTHÉLEMI), dit le *Prêtre de Savone*, peintre ital., né en 1654, avait embrassé l'état ecclés.; il étudia le Corrège, le Castiglione, et séjourna long-temps à Parme, à Venise, à Gênes, et mourut à Turin victime du froid pendant l'hiver de 1709. Il est connu par la douceur de son pinceau et la fraîcheur de son coloris. Ses fresques surtout sont estim. — GUIDOBONO (Dominique), frère du préc., né à Savone en 1670, s'est livré comme lui à l'étude de la peinture.

GUIDONIS (BERNARD), célèbre religieux dominicain, né en 1260 dans un petit village du Limousin, embrassa de bonne heure l'état ecclés., remplit successivem. les principaux emplois de son ordre, et fut nommé en 1308, inquisit. de la foi en Languedoc. Après avoir exercé ce ministère avec rigueur pendant quinze années, et condamné à différentes peines 637 individus, il fut employé à plus. négociations par le pape Jean XXII, et récompensé de ses services par l'évêché de Lodève. Il mourut dans cette ville en 1331 laissant un nombre considérable d'ouvrages dont on trouvera la liste dans les *Scriptores ord. prædicat.* du P. Echard, dans les *Scriptores eccles.* de Cave, dans les *Hist. lat.* de Vossius et dans la *Bibl. med. et infim. lat.* de Fabricius au mot *Bernardus*; les principaux sont les suivans : *Liber sententiarum inquisitionis Tolosanæ*,

imp. à la suite de l'*Hist. inquisitionis* de Phil. Limbroch ; *Chron. comitum Tolosanorum*, inséré dans l'*Hist. des comtes de Toulouse* par Catel ; *Descr. Galliarum*, dans les *Scriptor. Francor. coætanei* de Duchesne, t. 1er ; *Flores chron., sive Annales pontificum*, en MS., etc.

GUIDOTT (Thomas), méd. anglais des 17e et et 18e S., originaire de Florence, né en 1658 à Limington, province de Southampton, pratiqua d'abord son art à Bath, et se rendit en 1679 à Londres, où l'on croit qu'il mourut vers 1720. Il a composé sur les eaux minérales d'Angleterre div. ouv. tant en latin qu'en anglais ; les plus connus sont : *de Thermis britannicis*, Londres, 1691, in-4, cité par Haller ; et une traduct. latine du livre de Théophile sur les urines, pub. sous le titre suiv. : *Theophili de urinis libellus ; Thomas Guidotius.... de novo vertit et notas adjecit*, Leyde, 1703, in-8.

GUIDOTTO (Paul). V. Borghesi.

GUID'UBALDO (N., marquis), mathém., né à Urbin vers 1540, m. en 1601, est auteur des ouvr. suiv. : *Planispheriorum universalium theoria*, Cologne, 1560, 1581, in-8, Pise, 1579, in-4 ; *Mecanicorum lib. VI*, 1577 ; *Perspectivæ lib. VI*, Pise, 1600, in-fol ; *Problematum astronomicor. lib. VII*, Venise, 1609, in-fol. ; *de Cochleâ*, 1615 ; *in Archimedem de æquiponderantib. paraphrasis*, etc.

GUIENNE (N. de), avocat au parl. de Paris, né à Orléans vers 1712, mort à Paris en 1767, est aut. de la sav. préface qui se trouve en tête des *Pandectes* de Pothier, ainsi que des *Comment.* sur les Douze tables, des *Notes* sur l'édit perpétuel, des Index, et d'une grande partie des *Notes* et *Remarques* répandues dans les trois vol. de ce même ouvrage.

GUIFFART (Pierre), méd. du 17e S., doyen en charge du collége de Rouen, était né au sein du protestantisme, qu'il abandonna pour rentrer dans le sein de l'Eglise cathol. Il a laissé, entre autres écrits : *Disc. du vide sur les expériences de Pascal et le traité de Pierius*, Rouen, 1647, in-8. Il s'était montré zélé défenseur des opinions de Jean Pecquet. V. ce nom.

GUIGNARD (Jean), jésuite, né à Chartres, biblioth. du collége de Clermont, fut impliqué dans le procès de Jean Châtel, convaincu d'avoir attenté aux jours de Henri IV. Jean Châtel, dans ses interrogatoires, déclara qu'il avait puisé ses principes régicides chez les jésuites. Une investigation rigoureuse fut ordonnée dans les papiers des Pères. On trouva parmi ceux de Guignard, entre autres maximes infâmes, celle-ci : *Jacques Clément a fait un acte héroïque et inspiré par le St-Esprit en tuant Henri III. S'il est possible de guerroyer le Béarnais, qu'on le guerroye ; si on ne peut le guerroyer, qu'on le fasse mourir...* Guignard fut condamné par arrêt du parlement du 7 janv. 1596 à être pendu et brûlé. La sentence fut exécutée le même jour. Le lendemain eut lieu le bannissement perpétuel des jésuites.

GUIGNES (Joseph de), orientaliste interprète du roi, né à Pontoise en 1721, mort à Paris en 1800, membre de l'académ. des belles-lettres, garde des antiques du Louvre, s'était particulièrem. appliqué à la connaissance de la langue chinoise. On a de ce savant : *Abrégé de la vie d'Et. Fourmont* (son maître et son protecteur), Paris, 1747, in-4, *Hist. gén. des Huns, des Turks, des Mogols et des autres Tartares occident.*, etc., Paris, 1756-58, 5 vol. in-4 ; *Mém. dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, ib., 1759 et 1760, in-12 ; *le Chou-King*, ib., 1770, in-4, trad. avec des notes ; un grand nombre de *Mem. et Dissert.*, insérés dans le recueil de l'acad. des inscript. ; enfin des articles dans le *Journal des Savans*. Il a laissé en MSs. des *Notices sur des écrivains arabes* ; une *Hist. de la Chine* ; une *Traduct. du Tchun-Tsieou* de Confucius. On lui doit encore des édit. estimées d'ouv. historiques et géographiques, etc.

GUIGNON (Jean-Pierre), habile violoniste, né à Turin en 1702, vint en France et fut attaché à la musique de la chapelle du roi en 1733. Huit ans après il fut nommé par ses confrères chef ou roi des ménétriers ; mais les musiciens de l'Opéra ayant été affranchis de l'autorité de ce chef, la confrérie, déjà en désuétude depuis cinquante-six ans, fut supprimée par édit du mois de mars 1773. Guignon devint le rival du fameux Leclair, et acquit une fortune qui lui permit de donner gratuitement des soins aux jeunes gens qui annonçaient d'heureuses dispositions. Il m. à Versailles en 1774, laissant quelques *Sonates* et des *Concertos*.

GUIGONIS (Eloi), religieux de l'ordre de Cluni et sous-prieur du monastère de Daurade à Toulouse dans le 16e S., n'est connu que comme aut. des écrits suiv. : *de la Perfection de l'Eglise*, Toulouse, 1572, in-12 ; *Manuel chrétien familier à chacun*, ib., 1573, in-12.

GUIGUE Ier, dit *le Vieux*, tige des dauphins du Viennois, possédait le comté d'Albon et quelques autres terres dans les environs de Grenoble : profitant des troubles qui amenèrent la ruine du second royaume de Bourgogne, il accrut ses domaines et les fit ériger en principautés. Après avoir fondé et doté plus. établissemens pieux, il prit l'habit monastique à Cluni, et m. vers l'an 1075 à un âge très avancé. — Guigue II, dit *le Gras*, son fils et son succ., mort en 1080, laissa égalem. plus. legs pieux. — Guigue III, fils et succ. du préc., eut des démêlés assez vifs avec St Hugues évêque de Grenoble, fut forcé d'abandonner plus. priviléges pour obtenir la paix, fonda le monastère de Chalais, et mourut vers 1120. — Guigue IV, son fils, le prem. prince viennois qui ait pris le titre de dauphin, était, suivant les historiens du temps, un grand homme de guerre ; il m. en 1142 d'une blessure qu'il avait reçue près de Montmélian dans un combat contre le comte de Savoie. Son épouse, Marguerite, fille d'Etienne, comte de Bourgogne et nièce du pape Caliste II, gouverna avec sagesse pendant la minorité de ses fils. — Guigue V, fils du précéd., brilla dès sa jeunesse à la cour de Frédéric Ier, gagna l'amitié de ce prince, obtint entre autres priviléges le droit de faire battre monnaie, et m. en 1162, à l'âge de 30 ans, laissant à sa mère la régence du Dauphiné. Cette province servit de dot à Béatrix, sa sœur. — Guigue VI, nommé aussi *Guigue-André*, fils de Béatrix et de Hugues de Bourgogne, réunit à ses états le Gapençois et l'Embrunois, que lui apporta en dot Marie, petite-fille du comte de Forcalquier. Il répudia cette princesse, sous prétexte de parenté, épousa Béatrix, fille du marquis de Montferrat, et m. en 1236, laissant de ce dern. mariage un fils qui lui succéda. — Guigue VII, époux de Béatrix, fille de Pierre, comte de Savoie, reçut d'elle en dot le Faucigni ; il m. en 1270, laissant ses états à Jean, son fils, m. sans enfans en 1282. Il avait pris pour ses armoiries un dauphin. Le Dauphiné passa dans la maison d'Humbert de La Tour et de Coligny (*v.* Humbert Ier), par le mariage d'Anne, sœur de Jean. — Guigue VIII, petit-fils d'Humbert, fils aîné de Jean et l'un des plus grands princes qui aient régné sur le Dauphiné, épousa en 1323 Isabelle, 3e fille de Philippe-le-Long ; il remporta une victoire signalée sur Edouard, comte de Savoie, dans la plaine de Varey, marcha avec ses troupes au secours de Charles IV, roi de France, et commandait la 7e ligne de la bataille de Cassel en 1328. Ayant été attaqué par le comte de Savoie, il fut tué devant le château de Voiron en 1332, à l'âge de 24 ans. Humbert II, son frère, lui succéda.

GUIGUE Ier, dit *Duchastel*, en latin *Guigo* ou *Guido de Castro Novo*, 5e prieur de la grande chartreuse, né en 1083 au bourg de St-Romain en Dauphiné, entra dans l'institut de St Bruno en 1107, se livra d'abord à l'étude et à la transcription des

rres saints et des plus beaux monumens de l'antiquité. Elu supérieur de la grande chartreuse, il urna tous ses soins vers l'extension de son institut jusqu'alors réduit à une ou deux maisons. ept colonies sorties successivement de son désert établirent dans différentes parties de la France, et connurent l'autorité du supérieur de la grande chartreuse. Guigue m. en odeur de sainteté l'an 137. On a de lui six *lettres* adressées à différens personnages; *Statuta ordinis carthusiensis*, etc., Bâle, 1510, 1 vol. in-fol., fig.; réimp. à Rome, 1588, in-4 (ce corps de statuts de l'ordre de St-Bruno a aussi été inséré dans le prem. vol. des *Annales des Chartreux*, 1683, in-fol.); la *vie* de saint Hugues de Château-Neuf (de Castro-Novo), évêque de Grenoble, imp. dans les recueils de Bollandus et de Surius; des *Méditations*, Anvers, 1550, etc. On lui attribue quelques autres écrits.—GUIGUE II, prieur de la grande chartreuse, succéda à Basile comme gén. des charteux en 1174; il se démit de cette dignité en 1176, et m. en 1188. On a de lui *Echelle du paradis*, ou *Echelle du cloître*; et un traité intit.: *de Quadripartito exercitio cellæ*, publié par Pierre-Franç. Chifflet.—GUIGUE (Petreius Guido ou Guigo de Pinis), chartreux à Bologne en 1427, est aut. d'un traité latin assez étendu sur l'*Election du prieur*, et de quelques autres ouv. peu importans.

GUIJON (JEAN), orientaliste et médecin, né à Saulieu en Bourgogne vers 1510, fit un voyage en Turquie, prit ensuite du service dans les armées du grand-maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, assista en 1532 à la défense de l'île de Rhodes, y fut blessé, et rapporta en France un MS. grec du 1er S., contenant une version du N. T. Il s'appliqua à l'étude des langues orientales, et depuis exerça à Autun la profession de médecin. On ne connaît pas l'époque de sa mort. — GUIJON (Jacques), fils aîné du précéd., né en 1542 à Autun, où il m. en 1625, ancien lieut.-criminel au bailliage de cette ville, a trad. en vers latins la *Geogr.* de Denys le Périégète, et a laissé une *Gramm. arabe*. — GUIJON (Jean), frère du préc., savant professeur de rhétor., né en 1544, m. à Autun en 1605, avait cultivé les sciences exactes, l'astronomie et l'agricult. On a de lui des *Comment. sur les plantes;* des *Observ. sur l'éclipse de soleil de* 1605; enfin il a laissé des *Poésies lat.* — André GUIJON, frère du préc., grand vicaire du cardinal de Joyeuse, puis évêque d'Autun, né en 1547, m. en 1631, a laissé en MSs. quelq. *Sermons* et autres opuscules. Sa *vie*, par Cl. Perry, est conservée en MS. à la bibliothèque du roi; on en connaît une autre par Jacq. Vignier, également inédite. — HUGUES, 4e fils du médec. J. Guijon, prof. de droit à Paris, où il mourut en 1622, a laissé entre autres opuscules MSs. un discours *de Origine, utilitate et excellentiâ juris canonici*. Philibert de Lamare, conseiller au parlement de Dijon, a rec. les principaux ouv. des quatre frères Guijon, et les a pub. avec leurs *vies* sous ce titre: *Jacobi, Joannis, Andreæ et Hugonis fratrum Guijonorum opera varia*, Dijon, 1658, in-4. — GUIJON (Jacques), ecclésiastiq., de la famille des précéd., né à Noyers en 1663, suivit avec succès la carrière de l'enseignement, et m. en 1739. On connaît de lui: *Eloge de Bussicod, avocat au parlem.*, imp. dans le *Journal des Savans*, 1718; *les Apophthegmes*, ou *les belles paroles des saints*, Paris, 1721, in-12; *Longueruana*, Berlin (Paris), 1754, in-12, inséré depuis dans *les Opuscules de M. L.-D. de Longuerue*, Yverdon, 1784, 2 vol. in-12. Il a laissé en MS. des *Reflexions sur les mœurs des Français*.

GUILANDINUS (MELCHIOR), savant naturaliste prussien, né à Kœnigsberg au commencement du 16e S., étudia l'histoire naturelle et la médecine dans sa patrie, perfectionna ses connaissances par de longues excursions en Italie, en Asie et en Afrique. Il revenait dans sa patrie avec une abondante récolte de végétaux, lorsqu'il fut pris par des corsaires algériens et jeté dans les fers. Après plusieurs années de captivité, ayant été racheté par Fallope, il se rendit à Padoue auprès de son libérateur, obtint d'abord la direction du jardin botaniq. en 1561, puis la chaire de botanique. Il professa pendant 25 années d'une manière brillante, et m. septuagénaire en 1589. On a de lui les écrits suiv.: *de Stirpium aliquot nominibus vetustis ac novis, quæ multis jam seculis aut ignorârunt medici, vel de iis dubitârunt, ut sunt mamiras*, etc., Bâle, 1557, in-4, fig.; *Apolog. adversùs Petrum Andream Mathiolum, liber primus qui inscribitur Theon; item de stirpibus epistolæ V; prætereà manucodiatæ hoc est avicula Dei* (oiseau du paradis) *Descriptio*, Padoue, 1558, in-4; *Papyrus, hoc est comment. in tria Caii Plinii majoris de papyro capita*, Venise, 1572, in-4, Amberg, 1613, in-8. Linnée a consacré à ce naturaliste, sous le nom de *Guilandina*, un genre dont les diverses espèces sont des plantes exotiques utiles à l'agronomie, aux arts et à la méd.

GUILBERT (PIERRE), littérateur, précepteur des pages de Louis XV, né à Paris en 1697, m. en 1759, est aut. des ouv. suiv.: *Offices propres de l'église de St-Germain-l'Auxerrois*, 1729, in-12; *Descript. histor. de Fontainebleau*, Paris, 1731, 2 vol. in-12, fig.; *Jésus au Calvaire*, 1731, in-16; *Mém. chronolog. et histor. de Port-Royal*, 9 vol. in-12, Utrecht, 1755, 1758.

GUILD (WILLIAM), théol. écossais, né à Aberdeen en 1586, m. en 1657 après avoir été déposé de son office par suite de l'attachement qu'il conserva à l'infortuné Charles Ier, est auteur de plus. ouv. de critique sacrée et de théol.; les plus remarq. sont: *Moïse devoilé* (en angl.), dont la première édit. parut en 1617, plus. fois réimp., notamment à Edimbourg en 1684, avec la *Concordance des prophetes*, du même aut.; *Ignis fatuus*, 1625, etc.

GUILHEN DE CASTRO. V. CASTRO.

GUILLAIN (SIMON), statuaire, fondateur d'une société d'artistes, qui depuis est devenue l'académie de peinture et de sculpture, né en 1581 à Paris, où il m. en 1658, a laissé des statues, des bas-reliefs, entre autres les quatre *evangélistes* qui ornaient l'église de St-Gervais; les *statues* du portail de la Sorbonne; le *maître-autel* de St-Eustache, etc.

GUILLARD (NICOLAS-FRANÇOIS), poète dramatique, né à Chartres en 1752, avait à peine préludé par quelques pièces fugitives aux nombreuses et importantes compositions qui depuis l'ont placé au rang de nos auteurs lyriques les plus estimables, lorsqu'il conçut le plan de l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*. En peu de temps le poème fut fait et livré à Gluck, et le succès fut complet. Guillard se crut alors appelé à réussir dans le genre tragique-lyrique. *Electre*, 1782, musique de Lemoine; *Chimène*, 1784; *Dardanus*, 1784; *les Horaces*, 1786, musique de Salieri, soutinrent sa réputation qui s'accrut encore par le bel opéra d'*Œdipe à Colone*, musique de Sacchini, 1787. Les autres ouvr. de Guillard sont: *Arvire et Evelina*, 1788, musique de Sacchini et de Rey; *Louis IX* (en société avec M. Andrieux), musique de Lemoine, 1790; *Miltiade à Marathon*, 1793, musique de Lemoine; *Olympie*, musique de Kalkbrenner, 1798; *la Mort d'Adam*, musique de Lesueur, 1809; *Elfrida*, 1791; et en portefeuille *Oreste*, musique de Widerker, etc. Il m. à Paris le 26 décembre 1814.

GUILLAUME (ST), nommé aussi *Gellone*, porta d'abord les armes sous Charlemagne, chassa les Sarrasins du Languedoc, et reçut de l'emp. en récomp. le comté de Toulouse et le titre de duc d'Aquitaine. En 808, il renonça au monde pour ne s'occuper que de son salut, et se retira dans la vallée de Gellone près de Lodève, où il bâtit le monastère nommé depuis *St-Guilhem* (ou *Guillaume*) *du Désert*. Il vécut en saint dans cette solitude, et y m. en 812, le 28 mai, jour où il est honoré par l'église.

GUILLAUME (St), abbé de Saint-Bénigne de Dijon, né en 961 à Novare d'une famille noble et riche, accompagna en France St Maïeul, abbé de Cluny, qui le chargea de la réforme de plus. monastères. Il en fonda lui-même de nouv., et établit dans tous des écoles. Il m. en 1031 à Fécamp.

GUILLAUME (St), *d'Hirsauge*, le restaurat. de la discipline monastique en Allemagne, fut d'abord abbé de St-Emmeran près de Ratisbonne, puis fut appelé à l'abbaye d'Hirsauge, qu'il releva bientôt et dans laquelle il réunit en peu de temps 150 religieux. Il donna à son monastère une règle puisée dans les *Coutumes* de Cluny, avec les modifications exigées par la différence des lieux. Il m. en 1091.

GUILLAUME (St) *de Malavalle* ou *Maleval*, gentilhomme français, fut d'abord militaire et mena une vie licencieuse; mais, s'étant converti, il alla faire au pape Eugène III l'aveu de ses fautes et entreprit le pèlerinage de Jérusalem afin de les expier. A son retour en 1153, il se fixa près de Sienne, dans la vallée déserte de Malavalle, et y m. saintement en 1157, le 10 février. Plusieurs personnes attirées par la sainteté de sa vie se réunirent dans ce lieu solitaire, et y formèrent bientôt une sorte de congrégation qui prit plus tard le nom de *Guillelmins* ou *Guillermites*, et qui fut approuvée par Alexandre IV en 1256. Cet ordre se répandit en Allemagne, en Flandre et surtout en France: il avait une maison à Paris sous le nom de Blancs-Manteaux (parce que ces religieux portaient un gr. manteau blanc), et près de Paris à Mont-Rouge.

GUILLAUME (St) *de Mont-Vierge*, né en Piémont, se consacra à Dieu dès l'âge de 15 ans, et après avoir fait par dévot. le voy. de St-Jacq. de Compost., il se retira d'abord près de Naples, puis au Mont-Vierge, entre Nole et Bénévent. Là, plusieurs personnes vinrent se ranger sous sa direction, et formèrent l'ordre qui prit le nom de *Mont-Vierge*. Il m. en 1142, le 25 juin.

GUILLAUME *d'Eskil*, né à Saint-Germain, près de Crépy, vers 1225, entra dans l'ordre des chanoines réguliers de St-Victor, et s'y distingua tellement par sa piété, qu'Absalon, évêq. de Roskild en Danemarck, chercha à l'attirer dans son pays, et lui offrit l'abbaye de St-Thom. du Paraclet. Guillaume rétablit dans cette maison la discipline, et y m. en 1203 à 98 ans.—Un autre St. GUILLAUME, neveu de Pierre l'Ermite, fut d'abord prieur de l'abbaye de Pontigny, puis abbé de Fontaine Jean, près de Châlis, et fut désigné par le sort pour succéder à Henri de Sully sur le siége archiépiscopal de Bourges. Il conserva dans cette haute dignité l'austérité de ses mœurs, montra un grand zèle contre les Albigeois, et préparait une mission chez ces hérétiques lorsqu'il m. en 1209, le 10 janvier.

GUILLAUME, empereur d'Allemagne, comte de Hollande, 2e du nom, fils de Florent IV, fut élu en 1247 à l'âge de treize ans par les soins du pape Innocent IV, qui voulait opposer ce jeune prince à Frédéric II. Mais après de vains efforts pour établir son autorité, Guillaume, voyant la masse de la nation opposée à ses desseins, retourna en Hollande, prit le titre de comte de Zélande, et affranchit ses états de l'autorité de la comtesse Marguerite de Flandre. Il périt en 1256 dans une guerre contre les Frisons qui s'étaient révoltés, et laissa un fils qui lui succéda au comté de Hollande, sous le nom de Florent IV. Sa *vie* a été écrite en hollandais par J. de Meermann, La Haye, 1783.

GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT, ou *le Bâtard*, fils naturel de Robert-le-Diable, duc de Normandie, né à Falaise en 1027, fut à dix-huit ans investi de l'administration des états de son père, lors du départ de celui-ci pour la Terre-Sainte. Son prem. soin fut de rechercher l'alliance de Henri Ier, roi de France, et avec l'aide de ce prince, à qui le duc Robert avait lui-même rendu d'importantes services, il comprima la rébellion fomentée par les grands, que le choix d'un bâtard pour leur chef avait indignés. Après avoir remporté sur eux une victoire complète l'an 1047 à Val-aux-Dunes, entre Caen et Argentan, il étouffa dès leur naissance plus. autres tentatives, et rétablit le calme dans ses états, à force de valeur, de prudence et de modération. Ayant plus tard terminé à son avantage quelques différends avec les ducs d'Anjou et du Maine, et même avec le roi de France, il se vit assez puissant pour exécuter la conquête de l'Angleterre. C'est principalement à cette expédition que Guillaume doit sa célébrité. Ses droits au trône d'Angleterre ne reposaient que sur un prétendu testament d'Edouard le Confesseur; mais, fort de la sanction donnée par le saint-siége à son entreprise, il attira sous ses drapeaux une foule d'intrépides aventuriers, réunit une flotte de 3,000 vaisseaux, une armée de 60,000 hommes, partit de St-Valery le 30 septembre 1066, effectua son débarquement sans obstacle à Pevensey en Sussex, et 3 mois environ après son départ, fut couronné roi d'Angleterre à Westminster. Harold, son compétiteur, avait péri les armes à la main à la fameuse bataille d'Hastings (14 octobre 1066), où l'Angleterre perdit l'élite de ses guerriers; Edgar Atheling, proclamé successeur de Harold, offrit sa soumission au duc de Normandie. Une administration pleine de sagesse lui gagna d'abord l'affection de ses nouveaux sujets; mais la sévérité de ses ministres ne tarda point à la lui faire perdre: des troubles éclatèrent dans quelques comtés: le conquérant en profita pour ôter les emplois à tous les Anglais, proscrire les nobles, confisquer leurs biens, et rétablir des impôts odieux. Il désarma les rebelles par la force et par la ruse, et les épouvanta par la dévastation du Northumberland. Quelque insupportable que fût cette tyrannie, les Anglais trouvaient à la perte de leur liberté une espèce de compensation dans la considération qu'ils acquéraient au-dehors: malgré les conspirations de l'abbé de St-Alban, de Foulques, comte d'Anjou, et même de son propre fils Robert, surnommé *Courtes-Bottes*, Guillaume conserva l'intégrité de sa puissance sur la Normandie et la Grande-Bretagne, jusqu'à sa m. en 1087, après un règne de 52 ans sur le premier de ces états, et d'un peu plus de 20 sur le second: il venait de commencer des hostilités contre Philippe, roi de France. On trouvera de curieux détails sur la vie de Guillaume dans les *Hist. Normannorum script. antiqui* d'André Duchesne. Le P. Lelong a donné un catalogue très-étendu des autres biographes de ce prince: l'un des plus intéressans est l'abbé Prévost.

GUILLAUME II, surnommé *le Roux*, de la couleur de ses cheveux, fils du précédent, fut couronné roi d'Angleterre 17 jours après la mort de son père: le duché de Normandie fut laissé à Robert, second fils du conquérant; mais les barons normands, qui penchaient en secret pour Robert, prirent les armes en sa faveur: Guillaume les força à se soumettre, et se voyant paisible possesseur du trône d'Angleterre, ne pensa qu'à assouvir sa cupidité par les exactions les plus révoltantes. Il força Malcolm, roi d'Ecosse, à lui rendre hommage, acheta l'alliance du roi de France, repoussa les Gallois, étouffa la conspiration de Robert Moubray, comte de Northumberland, tenta à plus. reprises de s'emparer de la Normandie, et méditait encore la conquête de ce pays, lorsque Robert, partant pour la Palestine, lui vendit son duché pour dix mille marcs d'or. La réunion de la Normandie à la couronne d'Angleterre fut la source d'une foule d'embarras, de révoltes et de guerres qui fournirent à Guillaume de fréquentes occasions d'exercer sa valeur; mais les actes de sa tyrannie ont effacé le mérite de ses actions guerrières. Il m. avec la réputation d'un tyran l'an 1100, des suites d'une blessure que lui fit involontairement un de ses favoris dans une partie de chasse.

GUILLAUME III, roi d'Angleterre, né en 1650 e Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et e Henriette-Marie Stuart, fille de Charles Ier, fut levé au stathoudérat l'an 1672, à une époque où s armées françaises couvraient la Hollande. Loin e se laisser abattre par le spectacle des désastres e sa patrie, il ranima l'ardeur de ses troupes et le ële de ses alliés, fit percer les digues pour couper s chemins à l'ennemi, et en opérant sa jonction vec l'armée impériale, il força les Français à évaer le pays. Ses triomphes lui donnèrent une inuence telle que les états de Hollande déclarèrent, 1 1674, le stathoudérat héréditaire dans la maison 'Orange, ainsi que les charges de capitaine et d'amiral-général. La campagne de 1674, sans être aussi eureuse, ne fut pas moins honorable pour les ares du stathouder; il eut la gloire de tenir tête à ouis XIV; mais il fut battu par Luxembourg en 577, et contraint par l'épuisement de ses forces à gner la paix de Nimègue. Tout porte à croire que fameuse ligue d'Augsbourg, formée en 1688 sous s auspices, était destinée plutôt à couvrir ses dessins ambitieux sur l'Angleterre qu'à favoriser son nimosité personnelle contre Louis XIV. Au moent où Guillaume ne semblait occupé que d'un rmem. contre celui-ci, il aborde en Angleterre avec 30 voiles et 14000 hommes, gagne la noblesse, souve l'armée roy., enlève la couronne à Jacques II, n beau-père, et se fait reconnaître roi d'Anglerre et d'Ecosse. Il s'affermit sur le trône par la lémence et fut reconnu par Louis XIV en 1697. inq ans après il chercha à créer une nouvelle ligue ontre la France, et s'occupait activement de ses répar. de campagne, lorsqu'il m. en 1702. Sa *vie* été écrite d'une manière peu intéressante par pluieurs historiens obscurs.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, surnommé *le Lion*, uccéda à Malcolm IV, son frère, en 1165, suivit enri, roi d'Angleterre, dans son expédition contre France; de retour en Ecosse, il y rétablit la tranuillité, favorisa la révolte des fils de Henri; mais fut vaincu, fait prisonnier, conduit en France, enfermé dans le château de Falaise. Il n'obtint liberté, en 1175, qu'en cédant plus. places et isant hommage de son royaume au roi d'Anglerre. A l'avènement au trône de Richard Cœur-deion, il racheta ces concessions moyennant une modique somme d'argent, envoya des subsides à ce rince en Palestine, et lui demeura fidèle pendant captivité. Après la m. de Richard, Guillaume outint pendant quelque temps la guerre contre Jean, uccesseur de ce prince, et m. à Stirling en 1214. es os, enfouis dans l'abbaye d'Aberbrothock, au omté d'Angus, ont été retrouvés assez bien conservés au commencement de l'année 1816.

GUILLAUME BRAS-DE-FER, le 1er chef des ormands dans le royaume de Naples, était l'aîné es douze fils de Tancrède de Hauteville: il passa n Italie en 1035 avec Drogon et Unfroi, ses frères, 300 aventuriers normands déguisés en pèlerins, mit d'abord au service de Guaimar IV, prince e Salerne, puis à celui de George Maniacès, patice grec, qui voulait enlever la Sicile aux Sarasins. près avoir combattu avec bravoure pendant six nnées pour la cause des Grecs, Guillaume tourna s armes contre eux, leur enleva la Calabre et la ouille, partagea ses conquêtes entre les plus disngués de ses compagnons, soutint avec vigueur les taques de ses ennemis, et m. en 1046 avant d'avoir consolidé sa puissance. Drogon, son frère, lui uccéda.

GUILLAUME, duc de Pouille, succéda, à l'âge e quatorze ou quinze ans, à Roger, fils de Robert uiscard, dans le gouvernement des états conquis ar les Normands en-deça du Phare. Attaqué en 21 par Roger II, son cousin, grand-comte de cile, il fut forcé de lui céder la Calabre et de lui surer le reste de la succession. En vertu de ce traité, Roger réunit en une monarchie toutes les conquêtes des Normands, et prit le titre de roi l'an 1127 après la m. de Guillaume.

GUILLAUME Ier ou *le Mauvais*, roi de Sicile, 3e fils de Roger Ier, lui succéda en 1154, et m. en 1166, après un règne de 12 ans, passé au milieu des guerres et de l'anarchie causées en partie par sa lâcheté et sa mollesse. Il ne maintint son pouvoir que par des cruautés qui le rendirent odieux, et qui justifient le surnom que lui a conservé l'histoire.— GUILLAUME II ou *le Bon*, roi de Sicile, fils et successeur du précédent, fut constamment en guerre contre l'empereur Frédéric Barberousse, et m. en 1189. Ce prince n'a illustré son nom par aucune action éclatante; mais il s'est acquis une gloire plus précieuse par les soins qu'il a donnés à la prospérité de ses sujets. Il eut pour successeur Tancrède, petit-fils du roi Roger.—GUILLAUME III, roi de Sicile, successeur de Tancrède, son père, en 1193, sous la tutelle de la reine Sibille, sa mère, fut dépossédé par l'empereur Henri VI, qui prétendait à la couronne de Sicile, au nom de Constance, sa femme. Enfermé dans une forteresse du pays des Grisons après avoir été privé de la vue, Guillaume y m. postérieurement à 1195.

GUILLAUME Ier, comte de Hollande, fils de Florent III, usurpa le comté de Hollande à son retour de la 3e croisade, en dépouillant Ada, sa nièce, de l'héritage paternel. Il soutint vaillamment son usurpation par la force des armes contre l'évêque d'Utrecht, et éleva même des prétentions au royaume d'Ecosse. Ayant appris qu'Ada faisait tous ses efforts pour ressaisir le pouvoir, il revint en Hollande, affermit sa puissance, et mourut en 1223, laissant ses états à Florent IV, son fils aîné.—GUILLAUME II, comte de Hollande, né vers 1226, succéda à Florent IV, son père, fut élu roi des Romains après la m. de Henri de Thuringe, et fut reconnu par le légat du pape empereur des Romains en 1250, après la m. de Frédéric II que le souver. pontife avait déclaré déchu du trône. Mais cette élection ne fut point confirmée par le suffrage du peuple: les Flamands et les Frisons se révoltèrent, et Guillaume périt en 1256 pendant la guerre qu'il fit à ces derniers. Florent V, son fils, lui succéda. —GUILLAUME III, dit *le Bon*, comte de Hollande et de Hainaut, successeur de Jean d'Avesnes, son père, en 1304, épousa Jeanne, sœur de Philippe de Valois, se signala par sa valeur à la bataille de Cassel, mérita par son équité un surnom honorable, et m. en 1337.—GUILLAUME IV, son fils, avait conduit des secours au roi d'Espagne, et avait fait un pèlerinage à la Terre-Sainte avant de monter sur le trône. Son règne fut troublé par la révolte de ses sujets; il périt malheureusement en 1345 dans la guerre contre les Frisons.—GUILLAUME V, fils de l'empereur Louis de Bavière et de Marguerite, comtesse de Hollande, mérita par ses cruautés envers sa propre mère le surnom du *Comte enragé*. Ses sujets, révoltés par les excès auxquels il se livrait, s'emparèrent de sa personne en 1358, et le laissèrent m. enfermé dans une tour au Quesnoy l'an 1377.—GUILLAUME VI, fils d'Albert de Bavière et successeur du précédent, épousa Marguerite, fille de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, soutint une guerre opiniâtre contre le duc de Gueldre, et m. en 1417: Jacqueline, sa fille, lui succéda.

GUILLAUME Ier, duc de Normandie, surnommé *Longue-Epée*, fils et successeur de Rollon ou Raoul, sous la conduite duquel les Normands vinrent s'établir en France, conserva ses états par sa valeur, força les comtes de Bretagne à se reconnaître ses vassaux (918), battit le comte de Cotentin, qui était venu mettre le siége devant Rouen (920), prit la défense de Charles-le-Simple contre Raoul, duc de Bourgogne, et contribua à replacer et à maintenir Louis d'Outremer sur le trône. Ayant eu plus

tard des démêlés avec Arnoul, comte de Flandre, au sujet de la ville de Montreuil, que celui-ci avait enlevée au comte de Ponthieu, Guillaume crut pouvoir les terminer à l'amiable; il accepta une entrevue que le comte de Flandre lui avait proposée, s'y rendit sans défiance, et périt assassiné l'an 994, à l'âge de 42 ans; il en avait régné 25. Richard, son fils, lui succéda. — GUILLAUME DE TELLO, comte d'Arques, né vers l'an 1020, fils de Richard II, duc de Normandie, se révolta l'an 1053 contre Guillaume *le Bâtard*, duc de Normandie, qui régnait depuis dix-huit ans; mais il fut battu devant le château d'Arques, malgré les secours qu'il reçut du roi de France, et capitula pour sauver sa vie et sa liberté.—GUILLAUME-ADELIN, fils de Henri Ier, roi d'Angleterre, négocia, entre son père et Louis-le-Gros, un traité de paix en vertu duquel il devint seigneur suzerain de la ville de Gisors à la charge d'hommage au roi de France; mais il périt peu de temps après dans la traversée d'Harfleur en Angleterre.—GUILLAUME-CLITON, surnommé *Courte-Cuisse*, fils de Robert III, duc de Normandie, qui avait été dépouillé de ses états par Henri Ier, roi d'Angleterre, fit valoir ses prétentions aussitôt qu'il eut atteint l'âge de porter les armes (1116); mais toutes ses tentatives contre la Normandie, furent inutiles. Il m. en 1128 des suites d'une blessure qu'il avait reçue au siége d'Alost. Seize mois auparavant il avait obtenu l'investiture du comté de Flandre vacant par la m. de Charles, dit à *la Hache*, assassiné dans une église de Bruges.

GUILLAUME Ier ou IIe, duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne, surnommé *le Pieux* ou *le Débonnaire*, fit de sages règlemens, fonda et dota l'abbaye de Cluny, et m. en 917 après avoir désigné pour son successeur Eble, comte de Poitiers, son proche parent.—GUILLAUME III, dit *Tête-d'Etoupes*, à cause de la couleur de ses cheveux, fils d'Eble II, fut obligé de faire hommage du duché d'Aquitaine à Louis d'Outremer l'an 942 : attaqué par Lothaire, successeur de ce prince, battu près du Loir et assiégé dans Poitiers en 954, il obtint la paix à la condition de fournir des secours au roi de France contre le comte de Champagne. Il m. à St-Maixent quelq. années après en 964, laissant la mémoire d'un prince faible, très-dévot et très-génér. envers les moines. — GUILLAUME IV, dit *Fier-à-Bras*, son fils et son successeur, refusa d'aider Hugues Capet à s'emparer du trône au préjudice des enfans de Charlemagne, ne lui fit hommage qu'en 988, et m. à St-Maixent en 993. — GUILLAUME V, dit *le Grand*, son fils, possédait des connaissances étendues pour son temps; il accueillit les savans, chercha à les fixer dans ses états, établit une école dans son palais, et gouverna ses peuples avec sagesse pend. trente-neuf années : il m. sous l'habit religieux en 1030, âgé de 71 ans. La tranquillité de son royaume avait été un moment troublée par les injustes agressions de ses voisins; mais il les força d'accepter la paix. On a de ce pieux prince six *Lettres* imp. dans le recueil de celles de Fulbert de Chartres, pub. par Devilliers, Paris, 1608, in-8; dans le tome 4 des *Scriptor. Francor.* de Duchesne, et dans la collect. de D. Bouquet.—GUILLAUME VI, dit *le Gras*, fils et successeur du précédent, soutint une guerre longue et sanglante contre Geoffroi Martel, comte d'Anjou, fut défait successivement près de Mont-Calouer et de St-Jouin de Marne, et m. sans postérité en 1038. — GUILLAUME VII, dit *le Prompt*, son frère, succéda en 1039 à Eudes ou Adon, tué devant Mauzé, bourg d'Aunis; il continua la guerre contre le comte d'Anjou, et m. à Poitiers en 1058.—GUILLAUME VIII, son frère, était déjà duc d'Aquitaine sous le nom de Gui-Geoffroi, qu'il changea en celui de Guillaume, lorsqu'il hérita du comté de Poitiers après la m. de Guillaume VII. Il continua la guerre avec succès contre le comte d'Anjou, et soumit entièr. la Saintonge l'an 1063. Après avoir exercé sa valeur contre les Sarasins en Espagne, il revint s'emparer de Saumur en 1069, répudia, pour cause de parenté, une fille d'Audebert, comte de Périgord, prit une seconde femme qu'il répudia également, épousa, en 1068, Aldéarde, fille de Henri de Bourgogne, et m. en 1086.—GUILLAUME IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, le plus ancien des troubadours connus, fils de Gui-Geoffroi ou Guillaume VIII et d'Aldéarde de Bourgogne, né en 1071, n'avait que quinze ans lorsqu'il succéda à son père. Il se conduisit d'abord avec sagesse et donna l'exemple de la piété; mais bientôt entraîné par ses passions à des dépenses excessives, il dépouilla les monastères pour enrichir des femmes et des courtisans. En 1101 il partit pour la Terre-Sainte avec 300,000 hommes, perdit une partie de ses troupes épuisées par les fatigues, la famine et les maladies, vit le reste dispersé et revint à peu près seul dans ses états. Quelque temps après il épousa Mathilde, fille du comte de Toulouse, puis Hildegarde, qu'il répudia pour épouser la vicomtesse de Châtellerault, au mépris de l'excommunication de l'évêque de Poitiers. Cité au concile de Reims en 1119, il refusa d'y paraître, ne s'inquiéta nullement de se faire relever de son excommunication, et m. en 1126 à l'âge de 55 ans. On a conservé de lui neuf pièces de vers, dont deux ont été pub. par Dadin de Hauteserre dans ses *Res Aquitanicæ*. On en trouvera l'analyse dans la *Bibl. de Poitou* de Dreux du Radier.—GUILLAUME X, dernier duc d'Aquitaine, fils du précédent et de la comtesse Mathilde, né en 1099, s'abandonna, comme son père, à ses passions et à son goût pour les plaisirs. Après un règne de 58 ans agité par des guerres presque continuelles, tantôt contre le roi Louis-le-Gros, tantôt contre les Normands, il m. l'an 1137, en se rendant en pèlerinage à Compostelle. Ses états passèrent entre les mains de sa fille Eléonore.

GUILLAUME DE JUMIÉGE, chroniqueur ou historien du 11e S., surnommé aussi *Calculus*, parce qu'il était sujet aux douleurs de la pierre, fut moine bénédictin de l'abbaye de Jumiége, et m. vers 1090. On a de lui : *Hist. Normannor. lib. VII*, continuée par un anonyme jusqu'en 1135, et pub. par Camden dans les *Angliæ scriptores*, Francfort, 1603, in-fol., et par A. Duchesne dans *les Normannor. antiqui scriptor.*, Paris, 1619, in-fol.

GUILLAUME DE LA POUILLE (*de Apulia*), poète et historien du 12e S., né en Normandie, suivant les aut. de l'*Hist. littér. de la France*, et en Italie, suiv. Tiraboschi, est aut. d'un poème en 5 livres intit. : *de Rebus Normannorum in Siciliâ, Apuliâ et Calabriâ gestis, usque ad mortem Roberti Guiscardi* : cet ouv. fut d'abord pub. à Rouen, 1582, in-4, par J. Tiremois, sur un MS. de l'abbaye du Bec. Il a été réimp. depuis dans les *Script. Brunswic.* de Leibnitz; dans les *Script. hist. Sicul.* de Carusio, et enfin dans les *Script. Ital.* de Muratori, tom. 5. Cette dern. édit. est la plus estimée.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRI, abbé du monastère de St-Thierri près de Reims de 1119 à 1135, m. en odeur de sainteté à l'abbaye de Signi, ordre de Cîteaux en 1140, est auteur d'un grand nombre d'écrits ascétiques et théologiques dont les plus remarq. sont : un *Tr.* (en lat.) *sur la contemplation*, et le prem. livre de la *vie* de St Bernard. On lui attribue en outre, avec assez de fondement, la fameuse *Lettre aux chartreux du Mont-Dieu, sur l'excellence de la vie solitaire*, attribuée aussi à St Bernard et à Guigne, dit *Duchâtel*.

GUILLAUME, archevêque de Tyr, né à Jérusalem, vint étudier les arts libéraux en Occident, et à son retour dans sa patrie, gagna la confiance d'Amaurié, roi de Jérusalem, fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, et choisi pour diriger l'éducation de son fils, qui régna depuis sous le nom de Baudouin IV. A la même épo-

que il fut chargé de concerter une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et réussit dans cette mission. Il en remplit plus. autres avec succès, fut élu chancelier du royaume en 1173, puis archev. de Tyr; il assista au 3e concile de Latran en 1178, revint à Tyr en 1183, et m. vers 1188, empoisonné par ordre d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui avait vainement tenté de le soumettre à son obéissance ainsi que tous les autres archevêques et évêques. Guillaume avait écrit deux ouv. : une *Hist. orientale*, qui ne nous est point parvenue; l'autre, intitulée *Histor. belli sacri à principibus christianis in Palæstinâ et in Oriente gestis*, a été mise au jour par Philibert Poyssenot, Bâle, Oporinus, 1549, in-fol. Cet ouvrage est très-estimé : il a été traduit en français par Gabriel Dupréau, docteur en théologie, sous le titre de *la Franciade orientale*, Paris, 1573, in-fol. On en a aussi deux traduct. italiennes, l'une par Joseph Horologgi, Venise, 1562, in-4, et l'autre par Th. Baglioni, ib., 1610, in-4. Cette hist. a été continuée par Hugues Plagon jusqu'en 1275 et par Helmode jusqu'en 1321.

GUILLAUME-LE-PETIT, chanoine régulier de l'ordre de St-Augustin dans le monast. de Neubourg, plus connu sous le nom de Guillaume de Neubrige, né en 1136 à Bredlington dans le comté d'York, mort vers l'an 1218, est aut. d'une *Hist. rerum anglicarum*, divisée en 5 livres; elle commence à l'année 1066, époque de la conquête des Normands, et finit en 1197 : la meilleure édition est celle de Thomas Hearne, Oxford, 1719, in-8, augmentée d'une savante préface, des excellentes notes de Jean Picard, et de trois homélies inédites de Guillaume.

GUILLAUME-LE-BRETON, historien et poète, né en Bretagne vers l'an 1165, surnommé *Armoricus* ou *Brito-Armoricus*, remplit les fonctions de conseiller intime auprès de Philippe-Auguste, et m. postérieurement à 1219, chanoine de N.-D. de Senlis. On a de lui : *Histoire des gestes de Philippe-Auguste*, et *la Philippide*, poème en 12 livres : ces deux ouvr. ont été plus. fois impr., notamm. dans la collect. de Duchesne, et dans le Rec. de M. Brial, qui, après Curne de Ste-Palaye (t. 5 des *Mém.* de l'acad. des inscript. et belles-lettres), a publié une sav. *notice* sur la vie et les ouvr. de Guillaume-le-Breton. — Il y a eu plusieurs autres écrivains du nom de GUILLAUME-LE-BRETON, l'un né dans le pays de Galles vers 1300, m. en 1356. Il reste de lui des ouv. de philosophie scolastique et des *Synonyma*, 1504, in-4; l'autre a écrit vers 1484 une *Chronique* en latin depuis le déluge jusqu'à Philippe de Valois; elle existe en MS. à la bibliothèque du roi.

GUILLAUME D'AUVERGNE, appelé aussi *Guillaume de Paris*, parce qu'il occupa pendant 21 ans le siége épiscopal de cette ville, m. en 1249, était à la fois théolog., philos., mathém. et l'un des hommes les plus érudits du 13e S. : il a laissé différ. écrits philos. et théol. aussi remarq. par la pureté et la clarté du style que par une foule d'aperçus nouveaux, où l'on trouve le germe des théories de la métaphysique moderne. Ces ouvr. ont été recueill. et publ. pour la prem. fois à Nuremberg, 1496, 1 vol. in-fol.; l'édit. la plus complète est celle de Le Féron, Orléans, 1674, 2 vol. in-fol.

GUILLAUME *de Chartres*, m. vers 1280, avait accompagné, en qualité de *clerc* ou chapelain, Louis IX en Palestine; il assista à ses derniers momens devant Tunis, et rapporta (avec le dominicain Geoffroi de Beaulieu) les ossemens du St monarque en France. Le principal ouvr. de Guillaume est le supplément qu'il fit à la *Vie de St Louis* par Geoffroi de Beaulieu, sous ce titre : *De vitâ et actibus inclytæ recordationis reg. Franç. Ludovici, et de miraculis quæ ad ejus sanctitatis declarationem contigerunt*. A. Duchesne a inséré ce supplem. dans le tome V de sa collection.

GUILLAUME *de Nangis*, bénédictin de l'abbaye de St-Denis, m. en 1302, est aut. d'une *Chron. des rois de Fr.*; des *Vies de St Louis et de ses fils Philippe-le-Hardi et Robert, chef de la famille des Bourbons*, insérées dans la collect. d'A. Duchesne.

GUILLAUME. V. AMOUR, CORVI, CHAMPEAUX, MALMESBURY et PASTRENGO.

GUILLAUME, dit *le Frère Guillaume*, dominicain, né à Marseille en 1475, m. à Cortone en 1537, avait accompagné en Italie le frère Claude (*v.* ce nom), son compatriote, dominicain et peintre sur verre comme lui, et eut part à ses travaux. Il peignit ensuite seul les vitraux de l'église de Ste Marie *dell' Anima*, ceux de la cathédrale et de l'église de St-François et de Ste-Marie d'Arezzo, etc. Ce qui subsiste des ouvrag. de cet artiste prouve que, bien qu'il soit peu connu en France, il est cependant l'un de ceux dont nous devons le plus nous honorer.

GUILLAUME (EDME), chan. d'Auxerre dans le 16e S., fut attaché au célèbre Amyot (*v.* ce nom) en qualité d'économe; et il inventa, dit-on, une machine propre à donner un nouveau mérite au calendrier Grégorien. Ed. Guillaume était musicien, et c'est à lui qu'est dû l'instrument d'église appelé *Serpent*, qui depuis a été perfectionné.

GUILLAUME (Maître), fou en titre d'office à la cour de Henri IV, était un pauvre apothicaire de Louviers. A la prise de cette ville par les huguenots, il reçut sur la tête un coup de hallebarde qui aliéna son esprit. Il avait cependant des reparties et des à-propos si vifs, si ingénieux, que le roi l'attacha à sa personne, et permis lui fut de tourmenter les courtisans et les pages par ses railleries et ses quolibets. Maître Guillaume, dit-on, osait même quelquefois donner son avis à Henri IV. Beaucoup d'aut. satir. ont fait paraître sous le nom de *maître Guillaume* des ouvrages qui auraient pu leur faire encourir les poursuites du gouvernement. On ne citera pas les titres de ces libelles, qui ont été très-nombreux dans le 17e S. Guillaume m. à Paris en 1605.

GUILLAUME (JACQUETTE), dame auteur du 17e S., a composé un ouvr. en vers et en prose int. *les Dames illustres*, etc., Paris, 1665, in-12. On lui attribue aussi une nouvelle intit. *la Femme généreuse*. — GUILLAUME (Marie-Anne), parente de la précéd., est aut. d'un discours sur ce sujet : *Que le sexe féminin vaut mieux que le masculin*, Paris, 1668, in-12.

GUILLAUME (JEAN-BAPTISTE), archiviste et hist., né à Besançon en 1728, s'adonna dès sa jeunesse à la science de la diplomatie. Il était habile dans l'art de déchiffrer les anciens titres. Venu à Paris en 1760, il fut nommé par le comte de St-Florentin garde de ses archives; et il m. à Dijon en 1796. On connaît de lui : *Hist. des sires de Salins, au comté de Bourgogne*, etc., Besançon, 1757-58, 2 vol. in-4; *Dissertat. sur l'usage de la preuve du duel tel qu'on l'observoit anciennem. en Franche-Comté; Notes sur le nobiliaire de la Franche-Comté*; des *Mém.* sur des antiquités, et des *Eloges histor.* — V. LORRIS.

GUILLAUMET (TANNEGUI), chirurgien de Henri IV, né à Nîmes, mort postérieurement à l'année 1622, a composé, sur div. parties de l'art chirurg., un gr. nomb. d'ouvr. parmi lesquels Astruc cite avec éloge les deux suiv. : *le Premier livre de la crystalline selon la doctrine nouvelle*, 1611; et le *Tr. second de la maladie appelée crystalline*, 1614. Il a laissé en MS. un *Journal des principaux événemens, des troubles civils et religieux de son temps, depuis 1573 jusqu'en 1601*.

GUILLAUMOT (CHARLES-AXEL), architecte, né de parens français à Stockholm en 1730, étudia à Paris et se perfectionna à Rome, où il remporta le premier prix d'architecture. Revenu en France il fut nommé successivement ingén. en chef de la

général. de Paris, directeur de la manufacture des Gobelins, intendant-gén. des bâtimens royaux, et m. en 1807, prem. architecte du roi; l'acad. d'arch. l'avait depuis long-temps appelé dans son sein. Les travaux qui font le plus d'honneur à cet artiste habile sont les casernes de Courbevoie, de Ruel, de St-Denis, de Joigni, plusieurs établissemens publics et particuliers; mais on doit mettre au premier rang les fouilles longues et périlleuses et les travaux qu'il a fait exécuter sous les quartiers de la rive gauche de la Seine en 1777. Il a comp. un gr. nomb. d'ouv. qui prouvent que non-seulem. il était sav. dans son art, mais qu'il était encore bon écriv. Nous citerons de lui : *Considér. sur l'etat des beaux-arts à Paris, particul. sur l'archit. et sur la nécessité d'y élever plus. monumens importans*, 1802, in-8; *Essai sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architect.*, 1802, in-8; *Considérations sur les connaissances et les qualités nécessaires à un archit. pour exercer son art avec distinction*, in-8.

GUILLEBAUD (Pierre), autrement nommé *Pierre de St Romuald*, religieux feuillant, antiq. et hist., né à Angoulême en 1585, m. à Paris en 1667, est aut. des ouvr. suiv. : *Hortus epitaph. selectorum*, Paris, 1648, 1666, in-12; *Tresor chronol. et histor... depuis le commencem. du monde jusqu'à l'an 1647*, ibid., 1647, 3 vol. in-fol.; *Ephémérides ou Journ. chronol. et hist. pour tous les jours de l'année*, etc., ibid., 1684, 2 vol. in-12; *Hist. Francorum seu chron. Ademari epitome à Faramundo usque ad an.* 1029 *cum continuat. usque ad annum* 1652, ibid., 1652, 2 vol. in-12; traduit en franç. par l'aut., ibid., même année et même format.

GUILLEMAIN (Charles-Jacob), aut. fécond, a travaillé toute sa vie pour les petits théâtres. Il était né à Paris en 1750, et y m. en 1799. Il serait difficile de rapporter les titres de toutes les prod. de Guillemain. On assure qu'il a composé près de 400 vaudevilles, petites com.-parades, etc., qui ont eu du succès, mais qui aujourd'hui sont presque oubliés. Il suffira de citer les pièces suiv. : *Annette et Basile*, 1785, in-8; *Boniface Pointu et sa famille*, 1782, in-8; *Churchill amoureux ou la Jeunesse de Marlborough*, 1783, in-8; *Gracieuse et Percinet*, 3 actes; *le Mariage de Janot*, 3 actes, 1783; *l'Auberge isolée*; *Encore des bonnes gens* : ces deux dern. pièces ont été représentées sur le théâtre du Vaudeville.

GUILLEMARDET (Ferd.-Pierre-Marie-Dorothée), était méd. à Autun lors de la révolution, dont il se montra partisan zélé; d'abord administr. de Saône-et-Loire, il entra ensuite à la convention, y vota la m. de Louis XVI, et à la chute de Robespierre fut chargé de poursuivre les terroristes dans plus. départ. Comme membre du conseil des anciens, Guillemardet soutint le parti du directoire au 18 fructidor; et, après la session, remplit une ambassade en Espagne. Bonaparte l'en rappela en 1798, et le nomma successivement aux préfectures de la Charente-Inférieure et de l'Allier. Guillemardet administrait ce dernier dép. quand il m. à Moulins d'une maladie mentale.

GUILLEMEAU (Jacq.), célèbre chirurgien du 16e S., né à Orléans en 1550, fut attaché successiv. en qualité de chirurg. ordin., aux rois Charles IX, Henri III et Henri IV; il pratiqua son art avec les plus brillans succès à l'Hôtel-Dieu, acquit surtout la réputation d'un habile accoucheur, et m. à Paris en 1613. Ses ouvr. jouissent encore aujourd. d'une estime méritée, particul. ceux où il traite des accouchemens : tous ont été recueillis et pub. sous le titre d'*OEuvres de chirurgie*, Paris, 1598, 1612, in-fol., Rouen, 1649. — Guillemeau (Charles), fils du préc., chirurg. et méd., né à Paris en 1588, m. dans la même ville en 1656, après avoir rempli pend. plus. années les fonctions de prem. chirurg. du roi et de doyen de la faculté de médec., a laissé un gr. nomb. d'ouvr. polémiques relatifs à la querelle qui subsista pendant 10 années entre la faculté de Montpellier et la faculté de Paris au sujet de la prééminence de celle-ci. On a de lui quelq. ouvrag. de chirurg. entre autres les suiv. : *Hist. des muscles du corps humain*, etc., impr. avec les œuvres de son père; *Ostomyologie ou Disc. des os et des muscles*, Paris, 1615, in-8; *Aphorismes de chirur.*, ib., 1622, in-12. — Guillemeau (Jean-Jacq.-Dan.), anc. méd. milit., m. à Niort en 1824, âgé de plus de 87 ans, a laissé un gr. nomb. d'ouvr. MSs., dont on peut voir la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de M. A. Mahul, année 1824, page 131.

GUILLEMIN (Bernard), en lat. *Guglielminus*, religieux somasque, né à Russey dans la Franche-Comté au commencement du 18e S., fut grand pénitencier sous le pontificat de Clément XIII, et m. à Rome en 1775. Il a laissé entre autres ouv. : *Sermonum libri III*, Rome, 1742, in-4. C'est un recueil d'épîtres dans le genre de celles d'Horace.

GUILLEMINE ou GUILLEMETTE, femme visionnaire du 13e S., se faisait passer parmi ses sectaires pour le St-Esprit incarné, et se disait envoyée de Dieu pour racheter les péchés des hommes. L'antre où cette nouvelle sybille rendait ses oracles à Milan était éclairé d'une seule lampe; les hommes et les femmes qu'elle initiait à ses mystères assistaient chaque matin au service divin qu'elle y célébrait; un boisseau tombait ensuite sur la lumière, et l'obscurité favorisait d'horribles orgies. Lorsque Guillemine mourut, son corps, auquel on attribuait la puissance de faire des miracles, reçut de grands honneurs de la part des religieux du second Clairvaux, que St Bernard avait fondé près de Milan. Quelques années après, la secte formée par cette femme fut entièrement détruite.

GUILLEMINS ou GUILLEMITES, ordre de religieux fondé par St Guillaume de Malaval. V. ce nom.

GUILLERAGUES (N., comte de LA VERGNE de), prem. président de la cour des aides de Bordeaux, né dans cette ville au 17e S., fut secrétaire de la chambre et du cabinet, puis amb. de France à Constantinople, et mourut dans cette dern. ville en 1684. On a de lui : la relation de son *Ambassade auprès du grand seigneur*, Paris, 1687, in-12; et celle de l'*Audience* qui lui fut *donnée sur le sopha par le grand visir*, insér. dans le recueil intitulé : *Curiosités histor.*, etc., Amsterdam (Paris), 1759, 2 vol. in-12. Guilleragues fut pend. quelq. temps chargé de la direction de la *Gazette*; M. Barbier (no 10344 du *Dict. des Anonymes*) lui attribue la trad. des *Lettres d'une religieuse portugaise au comte de Chamilly*.

GUILLERI (les frères), nom de 3 brigands fameux pendant les guerres de la ligue : ils étaient issus d'une noble famille, et avaient servi avec honneur sous le duc de Mercœur. Lorsque Henri IV fut monté sur le trône, ils levèrent une troupe de voleurs avec laquelle ils parcoururent les grandes routes, et mirent à contribution les châteaux du Lyonnais, de la Guienne et de la Saintonge. Leur mot d'ordre était : *Paix aux gentilsh., la mort aux prevôts et archers, et la bourse aux marchands.* Ils avaient établi leur quartier-gén. dans un château fort situé au fond d'un bois sur les frontières de la Bretagne et du Poitou. Assiégés dans cette retraite en 1608, ils furent faits prisonniers après une longue résistance, et rompus vifs sur la place de Saintes. Il a paru sur cette bande de scélérats un vol. in-8 intit. *Prise et lamentation du capitaine Guilleri*, 1608.

GUILLET (Pernette du), belle Lyonnaise du 16e S., célèbre par ses talens poétiques et par les grâces de sa personne, et les charmes de son esprit, fut la contemporaine et l'émule de Louise Labé (v. ce nom). Née d'une famille noble, Pernette, et non Perrine ou Perronnelle comme l'appelle par erreur

La Croix du Maine, reçut une éducation très-soignée; à peine sortie de l'adolescence elle possédait une érudition fort remarquable, et joignait aux talens d'agrément, qui prêtent tant de charmes à son sexe, la connaissance des langues grecque et latine, de l'italien, de l'espagnol, etc. Elle a traduit très-agréablement dans le langage du temps quelques ouv. écrits en ces langues, et elle possédait à un assez haut degré les deux dernières pour se faire lire avec plaisir dans ces idiomes étrangers. Une mort prématurée enleva cette aimable personne à la fleur de ses ans; elle mourut à Lyon, sa patrie, le 17 juillet 1545. Colletet, à qui nous empruntons le fonds de cet article, omis d'ailleurs par la plupart des biographes modernes, paraît avoir jugé beaucoup trop sévèrement le mérite de la *gentille Lyonnoise* dans le *Discours de sa vie*, qu'il a laissé MS. (Bibliothèque de M. Barbier). Cependant, après avoir passé en revue quelques-unes des compositions de cette dame, il ajoute : « Parmi toutes ces rudesses de style, il ne laisse pas d'y avoir de beaux sentimens qui peuvent obliger le lecteur à rechercher ses œuvres. » Elles ont été recueillies par son époux, qui les remit à Antoine Dumoulin : celui-ci y joignit une *Epître liminaire*, et les publia sous ce titre : *les Rithmes et poésies de gentile et vertueuse dame Pernette du Guillet*, Lyon, 1545, in-8 : elles ont été plus. fois réimp., notamment à Paris en 1546, in-12, et à Lyon en 1547 et en 1552, in-8. Les morceaux les plus remarquables dont ces œuv. se composent sont un petit poème intit. *la Nuit*, un autre, *le Desespoir*, qui paraît être traduit de l'italien, enfin une petite pièce sans titre, et commençant par ces mots :

Amour avecque Psyches,
Qu'il tenoit en sa plaisance,
Jouoit ensemble aux eschets
En très grand'resjouissance, etc.,

sorte de chanson qui fut long-temps en vogue. Plusieurs poëtes du 16e S. parlent de dame Pernette du Guillet dans leurs ouv., et rendent un éclatant témoignage à son esprit et à ses charmes. Les amateurs d'anciennes poésies pourront se procurer avant peu de temps la lecture de celles de Pernette du Guillet, que MM. Cochard et Breghot du Lut, princ. édit. des *Evvres de Lovize Labé*, *Lionnoise* (Lyon, 1824, in-8), se proposent de réimprimer également. Il est à souhaiter que M. Breghot accompagne celles-ci de *Notes* et d'un *Glossaire*, ainsi qu'il l'a fait pour les œuvres de la première.

GUILLET DE SAINT-GEORGE (GEORGE), historiographe et membre de l'acad. de peinture et de sculpture, né en Auvergne vers 1625, mort à Paris en 1705, a pub. les ouv. suiv. : *les Arts de l'homme d'épée, ou le Dict. du gentilhomme*, etc., Paris, 1670, 3 vol. in-12, fig.; *Athènes ancienne et nouvelle*, etc., ib., 1675, 1 vol. in-12, fig.; 1676, pub. sous le nom de Guillet de La Guilletière, frère de l'aut. Cet ouv. lui valut une attaque du sav. antiq. Spon, qui accusa Guillet de parler de la Grèce sans l'avoir jamais vue. Guillet répondit par plus. lettres qui furent imprim. en 1679, in-12. Depuis M. de Châteaubriand a renouvelé les reproches faits par Spon, et il prétend que l'ouv. de Guillet *n'est qu'un roman*. On a encore du même auteur : *Lacédémone ancienne et nouvelle, où l'on voit les mœurs et les coutumes des grecs modernes*, etc., ib., 1676, 2 vol. in-12; une *Vie de Mahomet II*, ibid., 1681, in-12, etc. — GUILLET (Benoît), ecclésiast., né en 1759 à Chambéry, m. en 1822, est aut. des écrits suiv. : *Projets pour un cours d'instructions familières*, Paris, 1819, 4 vol. in-12, 3 éd.; *Règlement de vie à l'usage des gens de campagne*, 1819, in-24. On trouvera sur l'abbé Guillet une plus ample notice dans l'*Annuaire ecclés. de Savoie*, année 1822.

GUILLEVILLE (GUILLAUME de), ancien poëte français, né à Paris vers 1290, m. près de Senlis en 1360, est auteur d'un roman en vers de 8 syllabes ayant pour titre : *le Romant des trois Pèlerinaiges*, savoir, le pèlerinage de *l'Homme durant qu'est en vie*, celui de *l'Ame séparée du corps*, et celui de *N. S. Jésus-Christ*, Paris, 1499, in-f., 1500, in-4, gothique; ib., 1511, in-f. Cet ouvr. a été traduit, la prem. partie en prose franç., Lyon, 1485, in-4, par J. Gallopez, et en espagnol par Vincent Mazuello, Toulouse, 1480, in-fol., etc.; la deuxième partie en ang. par W. Caxton, Westm., 1483, in-f.

GUILLIAUD (CHRIST.), habile fab. d'armes, né à St-Etienne, dép. de la Loire en 1755, a contribué au perfectionnement et à l'agrandissement des manufactures de St-Etienne. Il mourut en 1821. On connaît de lui les deux écrits suivans : *Moyens de porter l'agriculture, les manufactures et le commerce de France au plus haut point de splendeur et d'utilité publique*; *Mém. sur la mise en œuvre de tous les métaux du département de la Loire*. — GUILLIAUD (Claude), docteur en Sorbonne, né à Villefranche dans le 16e S., a donné des *Comment.* sur St Mathieu, St Paul et St Jean, et des *Homélies* pour le Carême.

GUILLIELM DE BALAUN ou BALAZUN, poëte provençal du 12e S. dont la biblioth. royale possède une petite pièce de vers MS., préc. de la *vie* de l'auteur. — GUILLIELM de Saint-Leydier, autre poëte provençal du 13e S., habitait le château de Veillac, dans l'évêché du Guy-Ste-Marie. On a de lui douze *Chansons*, préc. de sa *vie*, dans les MSs. de la bibliothèque royale.

GUILLIM (JOHN), né en 1565 dans le comté d'Hereford, mort en 1621, est cité par M. George Crabb (*univ. hist. Dictionary*, 1825, in-4) comme auteur du traité intitulé : *Display of Heraldry*, 1610, in-fol. : la 5e édition parut en 1679 par les soins du capitaine John Loggam, qui y a joint un *Traité d'honneur civil et milit.*; la dern. édit. de l'ouv. de Guillim est celle de 1724, corr. et augm.

GUILLIMANN (FRANÇ.), sav. histor. du canton de Fribourg, mort en 1612, et selon d'autres en 1623, est aut. des ouv. suivans : *de Rebus Helvetiorum libri V*, 1598; *Habsburgiaca*, Milan, 1605; *Poésies lat.*, etc. François Gassler a pub. en allem. une *vie* de cet auteur, Vienne, 1783, in-8.

GUILLORÉ (FRANÇOIS), jésuite, né au Croisic, m. en 1684 à Paris, a laissé les ouv. suiv. : *Maximes spirituelles pour la conduite des âmes*, etc., Paris, 1670, 2 vol. in-12; *Conférences spirituelles*, ib., 1683, 2 vol. in-12. Il était bon prédicateur, et a donné plus. autres ouv. de piété.

GUILLOT (JACQUES), recteur et curé de l'église de St-André à Châteauroux (Berri) dans les 16e et 17e S., fit imprimer à Paris en 1606, sous le titre de *Suite de la Franciade*, un 5e livre destiné à commencer le complém. de ce poème de Ronsard, qu'il avait entrepris. Mais le peu de succès qu'obtint la première partie de son travail détermina Guillot à ne point publier le reste.

GUILLOT-GORJU (BERTRAND HARDUIN DE SAINT JACQUES, dit), né vers 1593, quitta la profession de médecin pour monter sur les tréteaux *de la Foire*, où il remplaça avec succès le célèbre farceur Gaultier-Garguille. Dégoûté de sa condition, il retourna à Melun, sa patrie, et vint ensuite mourir à Paris en 1643.

GUILLOT (CLAUDE), prof. en méd., né à Dôle dans le 17e S., a fait imp. en 1710 un petit traité *Sur la vertu des eaux minérales de Jouhe*. — CLAUDE-VINCENT, son fils, s'est fait connaître par quelques romans; on cite de lui les suivans : *Hist. de madame de Berry et du chevalier des Essarts*, Paris, 1734, in-12; *Hist. du chevalier de L'Etoile*, etc., Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; *la Bergère russienne*, in-12.

GUILLOT DE LA CHASSAGNE. V. CHASSAGNE.

GUILLOTIN (JOSEPH-IGNACE), médecin, né à

Saintes en 1738, entra d'abord chez les jésuites, et après avoir professé quelque temps au collége des Irlandais à Bordeaux, il vint à Paris, y étudia la méd. sous le célèb. A. Petit, et fut bientôt nommé doct. régent à la même faculté. A l'époque de la convocation des états-gén. Guillotin lança dans le public une petite broch. polit. qui attira tous les yeux sur lui : elle est connue sous le nom de *Pétition des six corps*, et fut publiée sous le titre de *Pétition des citoyens domiciliés à Paris*, 1788, in-4 et in-8. Guillotin, appelé à l'assemblée nationale, s'y fit remarquer par la sagesse de ses vues et la modérat. de ses principes. Membre de la constituante, il proposa l'abolition du genre de supplice suivi jusqu'alors, et y fit succéder la décapitation comme moins douloureuse pour le supplicié. C'est à Guillotin que l'on doit l'introduction de cette machine, nouvelle alors en France, mais déjà connue dans une partie de l'Europe. Malheureusement pour lui on donna son nom à ce mode de supplice, qu'il n'avait proposé que par des vues d'humanité. Ce n'a pas été pour ce célèbre médecin une peine d'un jour que de voir son nom associé à l'instrument du supplice. Il mourut en 1814, regretté pour la douceur de ses mœurs et estimé pour ses connaissances. Il a fondé l'acad. de méd. Son *Eloge funèbre* par M. Bourru, son cond. et son ami, a été pub. à Paris, 1814, in-4.

GUILLOU (Jean-René), curé des Essarts-le-Roi, né à Châteaudun en 1730, mort en 1776, est aut. d'une *Oraison funèbre du dauphin* prononcée le 27 février 1766, et d'une autre *de la reine de France*, 1768.

GUIMOND DE LA TOUCHE (Claude), poète dram., né à Châteauroux en 1723, ou selon d'autres en 1717, 1719, ou 1729, m. en 1760, avait fait ses études chez les jés. de Rouen ; il entra dans cette compagnie en 1739, et composa en 1748 la pièce de fin d'année que les jésuites avaient coutume de représenter après la clôture de leurs exercices scolaires. La critique qu'il fit de quelques usages pratiqués chez les PP. les ayant indisposés contre lui, il sortit du collége, et rentra dans le monde. La poésie dramatique alors l'occupa tout entier. En 1757 il présenta au Théâtre-Français la trag. d'*Iphigénie en Tauride*, qui eut un succès prodigieux. On connaît encore de lui : *les Soupirs du cloître, ou le Triomphe du fanatisme, à M. D. M****, épître en vers de 8 syllabes contre les jésuites ; l'*Epître à l'amitié*, etc. *Iphigénie en Tauride* a été parodiée avec succès par Favart sous le titre de *la Petite Iphigénie, parodie de la grande*, 1757. En 1779 Favart et Guérin firent paraître *les Rêveries renouvelées des Grecs*, parodie de l'*Iphigénie* de Guimond et de l'opéra de Guillard.

GUINET (François), jurisconsulte, né à Nanci en 1604, était fils aîné de Nicolas Guinet, prof. en droit à l'université de Pont-à-Mousson, et qui s'était acquis une gr. réputation en Lorraine. François Guinet se montra digne de son père, reçut des lett. de noblesse, et m. en 1681. On a de lui : *Comment. sur Justinien avec un discours sur l'étude du droit*, Paris, 1628, in-8 ; *Caroli IV Lotharingiæ principis auspiciis Astræa revocata ; Introductio ad jurisprudentiam*, in-4 ; et plus. *factums* imp. ou MS. — Nic. Guinet, frère du préc., abbé de Ste-Marie de Pont-à-Mousson, né en 1621 à Nanci, mort en 1685, a laissé : *Ramusculus excerptus, sive successio abbat. regularium S. Mariæ*, Pont-à-Mousson, 1693 ; *Vie de la bienheureuse Philippe de Gueldre, femme de René II, duc de Lorraine*, etc., avec des notes et pièces justificatives, 1685, 1691 ; 16 *Mém.*, partie latins, partie français, pour la défense de sa communauté, et quelques autres écrits peu remarquables. — Nicolas Guinet, de la famille des préc., chanoine régulier de St-Augustin, coopéra à la réforme de son ordre, en fut élu premier supérieur gén., et mourut en 1632 âgé seulement de 32 ans, et épuisé par les austérités. On connaît de lui un poème latin prés. au pape Urbain VIII en actions de grâces pour la nomination au cardinalat du prince Nic.-Fr. de Lorraine, évêque de Toul.

GUINIFORTE-BARZIZZIO, savant italien du 15e S., mort vers 1460, est auteur de *Discours*, de *Lettres*, de *Harangues*, dont une partie a été imp. à la suite des *œuv.* de Gasparino, son père, Rome, 1723, et dans les *Anecdota ex Ambrosian. codicibus eruta* de Murato. On y distingue le discours prononcé aux fiançailles de Philippe Borromeo en 1432.

GUINIGI (Paul), seigneur ou tyran de Lucques, issu d'une famille guelfe qui occupait les premières charges de la république, s'empara de l'autorité souveraine l'an 1400, opéra la dissolution du gouvernement, et régna seul pendant 30 années consécutives. Prince faible et sans génie, mais sans vices ni passions, il ne fit rien d'honorable ni de honteux. Dépouillé du trône en 1430 par des conjurés que soutenait F. Sforce, gén. du duc de Milan, il m. deux ans après dans les prisons de Pavie.

GUINTER. V. Gonthier d'Andernach.

GUIOT (George), poète latin du 16e S., né à Nozeroy, professa la théologie en Sorbonne, puis se livra à la médec., qu'il pratiqua dans les Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles en 1570, laissant, entre autres poésies latines : *de Pacis in Europam reditu et Bellonæ expulsione dialogus*, Thiers en Auvergne, 1559, in-8 ; *Dianæ christianæ paranymphus*, etc., Louvain, 1562, in-8 ; *Venatio christ.*, Louv., 1562, in-8, etc.

GUIOT (Joseph-André), biblioth. de l'Abbaye de St-Victor, prieur de St-Guenault à Corbeil, né en 1739 à Rouen, mort curé du Bourg-la-Reine près de Sceaux en 1807, a laissé les ouv. suivans : *Notice périodique de l'hist. moderne et ancienne de la ville et district de Corbeil*, 1792, in-18 ; *Mélanges histor., oratoires et poétiques relatifs à quelques évènemens de la fin de l'an* VII *et du commencement de l'an* IX, 1801, in-18 ; *Hymnes et proses... pour les fêtes de St Spire et de St Leu, patrons de Corbeil*, mis en vers fr. 1801, in-18 ; *Sermons sur l'altération de la foi*, 1805, in 8. On a encore de cet ecclés. estimable : *Nouveau supplément à la France littér.*, t. 4, 1784, 2 parties petit in-8 ; et quelques autres écrits moins importans.

GUIOT. V. Guyot.

GUIRAN (Gaillard), antiq., né à Nîmes en 1600, m. en 1680, a laissé les ouv. suiv. : *Antiq. nemausenses ; Inscript. antiq. urbis et agri nemausensis*, etc. ; *de re nummariâ veterum*, 3 volumes in-fol. MSs. ; *Explic. duor. vetustor. numismatum nemausensium ex ære*, 1655-59, in-4. Guiran avait étudié la jurisprudence, et il devint conseiller au présidial de Nîmes. On connaît encore de lui des *Notes et commentaires sur le style*, ou *Formulaire des lett. qui se dépêchent ès cours de Nismes*, 1659.

GUIRAUDET (Charles-Philippe-Toussaint) litt., lecteur de Madame, député extraordinaire de la ville d'Alais à l'assemblée constituante en 1790, secrétaire général du ministère des relations extérieures sous le directoire, préfet du département de la Côte-d'Or, né à Alais en 1754, m. à Dijon en 1804, a laissé les ouvr. suivans : *Contes en vers*, etc., Amsterdam, 1780 ; *Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8 ; *De la famille considérée comme élément des sociétés*, 1797, in-18 ; *Disc. sur Machiavel ; Trad. nouv. de Machiavel*, 1799, 9 vol. in-8, incomplète et peu estim. ; et plus. broch. de circonstance ou sur l'économie politique.

GUISAIN ou GUIZAIN (D.), prêtre de St-Sulpice, m. vers 1700, direct. du séminaire St-Irénée à Lyon, a donné, sous le titre de *Sages entretiens*, un opuscule ascétique qui a été reproduit un grand nombre de fois avec additions, changemens ou suppressions, par différens auteurs : la plus ancienne édition de ce livre, avec approbation, est de 1668.

GUISARD (Pierre), médecin, né à La Salle, dans les Cévennes, en 1700, mort en 1746, a laissé les ouvr. suivans : *Quæstio nes medico-chirurgicæ*

duodecim pro cathedrâ regiâ vacante, Montpellier, 1731; *Pratique de chirurgie*, etc., Paris, 1733, 2 vol. in-12, Avignon, 1735, Paris, 1747; *Essai sur les maladies vénériennes*, La Haye (Paris), 1741, in-8, et Paris, 1743, in-12, avec le nouveau titre de *Dissertation pratique en forme de lettres sur les maux vénériens*.

GUISCARD (Robert), duc de la Pouille et de Calabre, un des plus vaillans capitaines du 11ᵉ S., fils de Tancrède Hauteville, seigneur normand, né vers l'an 1015, rejoignit ses frères Guillaume *Bras-de-Fer*, Drogon et Humphrey en Italie dès qu'il fut en état de porter les armes, se signala dans une foule d'occasions par son intrépidité, et fut proclamé comte de la Pouille après la m. d'Umphrey. Il conquit ensuite la Calabre, pacifia ce pays par sa fermeté et sa clémence, chassa les Sarasins de la Sicile ainsi que du reste de l'Italie, et réunit peu à peu sous son autorité toutes les prov. qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. Il porta ses armes dans l'Orient, vainquit Alexis Comnène, pénétra en Epire, et jeta l'épouvante jusque dans Constantinople. Ramené en Italie par l'irruption de Henri III, emp. d'Allemagne, il laissa Bohémond à la tête de son armée, força l'emp. à se retirer, et repassa en Orient avec de nouvelles troupes. Après avoir soumis les îles de l'Archipel, il se disposait à marcher sur Constantinople lorsqu'il fut enlevé par une maladie épidémique l'an 1085, dans l'île de Céphalonie. Son hist. a été écrite par Guill. de la Pouille et par Geoffroi Malaterra. — V. Bourlie.

GUISCHARDT (Charles-Théophile), littérat. allemand, né à Magdebourg en 1724, se fit d'abord connaître par son éloquence comme prédicateur luthérien, s'adonna ensuite à la culture des lettres, et finit par embrasser la carrière militaire, qu'il suivit avec distinction, sans négliger cependant la littérature; il s'appliqua surtout à l'étude de la stratégie ancienne. En 1757 Frédéric II le prit pour aide-de-camp, et il fit en cette qualité les guerres de Saxe et de Silésie. Le monarque l'appelait *Quintus Icilius*, du nom de l'un des prem. officiers de César. On accuse Guischardt de s'être livré au pillage dans toutes les campagnes qu'il a faites. Il m. à Berlin en 1775. On a de lui: *Mém. milit. sur les Grecs et les Romains*, etc., Lyon, 1760, 2 vol. in-8; *Mém. crit. et histor. sur plus. points d'antiquités milit.*, etc., Berlin, 1773, Paris, 1774, 4 vol. in-8; plusieurs *Mém.* insérés dans le recueil de l'académie de Berlin, dont il était membre.

GUISCHET (P.) V. Murner.

GUISE (Jacques). V. Guyse.

GUISE (Claude de LORRAINE, duc de). V. Aumale.

GUISE (Jean de), cardinal de Lorraine, frère de Claude, né en 1498, ministre d'état sous François Iᵉʳ et Henri II, cardinal en 1518, contribua à l'illustration de sa famille par sa magnificence et les talens dont il fit preuve dans l'administration des affaires publiques. Il mourut en 1550.

GUISE (Antoinette de BOURBON, duchesse de), fille de François de Bourbon, comte de Vendôme, née au château de Ham en 1494, mariée en 1513 à Claude, prem. duc de Guise, dont elle eut 8 fils et 4 filles, se distingua par sa piété et l'amour qu'elle portait à ses enfans. Elle fit plusieurs fondations pieuses, et mourut à Paris en 1583. Son *Eloge* se trouve dans les *Dames illustres* du père Hilarion de Coste.

GUISE (François de LORRAINE, duc de), illustre capitaine franç., né en 1519 de Claude Iᵉʳ, duc de Guise, n'était encore à 33 ans que commandant d'une compagnie de gens d'armes. En 1552 il fut nommé lieutenant-général dans les 3 évêchés; l'année suiv. il soutint contre Charles-Quint le mémorable siége de Metz, se signala en 1554 à la bataille de Renti, et fut envoyé en Italie (1555), à la sollicitat. de Paul IV, pour entrepr. la conquête du roy. de Naples. Rappelé en France la même année, après la désastreuse journée de St-Quentin, il délivra la capitale, menacée par l'armée ennemie, et reçut, avec un pouvoir illimité, le titre de lieut.-gén. des armées au-dedans et au-dehors du roy.; s'étant ensuite emparé de Calais, il eut la gloire de chasser entièrement les Angl. de France. Cette conquête fut suivie de celles de Guines et de Ham, et de la prise de Thionville sur les Espagnols. Pendant la durée de la paix de Cateau-Cambresis, conclue contre son avis, Guise se vit en butte aux intrigues de la cour. La conspiration d'Amboise, qui faillit le perdre, augmenta son crédit en obligeant Médicis et son fils à se jeter dans ses bras. Après la m. de François II, il se retira de la cour, se rendit en Lorraine, et de là en Alsace; mais bientôt après il fut rappelé par le roi de Navarre. A son passage à Vassi, petite ville de Champagne, ayant reçu des plaintes sur quelques désordres commis par les protestans, il envoya plus. personnes de sa suite engager les ministres et les principaux réformés à se comporter avec plus de modération: les envoyés furent assaillis par une grêle de pierres; alors les gens d'armes du duc de Guise firent feu sur les huguenots. Cet événement, que ceux-ci appelèrent le *massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le prince de Condé et l'amiral de Coligny prirent aussitôt les armes: Guise marcha contre les rebelles, emporta d'assaut la ville de Rouen, gagna la bataille de Dreux, et fit Condé prisonnier. Regardé dès lors comme le génie tutélaire de la France, le *conservateur de la patrie*, Guise se flattait de terminer la guerre civile par la prise d'Orléans lorsqu'il périt en 1563 assassiné par un gentilhomme nommé Poltrot. Sa *vie* a été écrite par de Valincour, Paris, 1681, in-12. On a conservé du duc de Guise une *Relat. de la bataille de Dreux*, réimpr. dans le t. 6 des *Mém. de Condé*.

GUISE (Charles de, plus connu sous le nom de *Cardinal de Lorraine*), frère du précéd., né à Joinville en 1525, ministre de François II et de Charles IX, un des principaux aut. des guerres civiles de France et l'un des premiers chefs de la ligue, a terni l'éclat de ses grandes qualités par des abus de pouvoir et des vexat. qui le rendirent odieux à toutes les classes de citoyens. Il était éloquent, et prêcha souvent avec succès; mais ses sermons n'avaient d'autre but que d'exciter le peuple contre les protestans. Il repoussa les injustes prétentions de la cour de Rome, fit rendre des lois utiles, favorisa la culture des lettres, fonda l'université de Reims et plus. autres établissemens; on lui reproche d'avoir réformé les anciennes bandes qu'il n'avait pu mettre dans ses intérêts, d'avoir repoussé leurs plaintes en les menaçant de la potence, de s'être prononcé contre la tolérance civile des protestans avec un emportement qui eut pour la France les plus funestes résultats, enfin d'avoir tenté d'introduire en France l'odieux tribunal de l'inquisition. Il m. à Avignon en 1574, emporté par une fièvre violente qu'il avait gagnée en suivant une procession la tête découverte et les pieds nus. On a de lui des *Harangues* prononcées au colloque de Poissy et au concile de Trente, des *Lettres*, des *Sermons*, un *Commentaire* en latin sur *le règne de Henri II*, publ. sous le nom de Pascal (*v.* Pierre Pascal), et ses *Dépêches* et *négociations*, conservées en MS. à la biblioth. du roi. Sa *Vie* par d'Auvigny se trouve dans les *Hommes illustres de France*, et son *Eloge* dans le recueil des *Eloges de quelq. aut. françois* (par Joly, Michault, etc.), Dijon, 1742, in-8.

GUISE (Louis Iᵉʳ de LORRAINE, card. de), frère des précéd., né en 1527, m. en 1578, év. de Metz, eut la réputat. d'un homme peu remuant, et, dit L'Estoile, « ne se mêlant guère d'autres affaires que celles de la cuisine. »

GUISE (Henri de Lorraine, duc de); fils aîné de François de Guise, né en 1550, porta d'abord le titre de prince de Joinville; il fit ses prem. armes au siége d'Orléans sous les ordres de son père, et voua dès lors aux protestans et à l'amiral de Coligny une haine qu'il assouvit sur celui-ci à l'odieuse journée de la St-Barthélemi. Il se signala successivement en Hongrie contre les Turks, à la rencontre de Massignac et à la bataille de Jarnac, se couvrit de gloire par sa belle défense de Poitiers assiégé par Coligny, eut une gr. part à la victoire de Montcontour et à celle de Dormans près de Château-Thierri. Il reçut dans cette dernière affaire un coup d'arquebuse à la joue, et prit, de la cicatrice qui lui resta, le surnom de *Balafré*. Son ambition démesurée l'avait fait aspirer à la main de Marguerite de Valois, depuis reine de Navarre; mais s'étant aperçu que ses prétentions lui avaient fait perdre les bonnes grâces de la cour, il rechercha la faveur populaire et surtout la confiance du clergé, qui voyait avec peine les priviléges accordés aux calvinistes. Cette alliance du duc de Guise avec les mécontens donna naissance à la *Ste-Union* formée dans la capitale en 1576, et plus connue sous le nom de la *Ligue*. Il trouva des auxiliaires à la cour de Rome et à celle de Philippe II, dont la politique était intéressée à fomenter la guerre civile dans un roy. qu'il avait le projet de démembrer. Sous prétexte de faire la guerre aux protestans jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement détruits, le duc de Guise marcha contre les Allemands, qui étaient entrés dans le roy. au nombre de 30,000 hommes pour se joindre à l'armée de Henri de Bourbon; il les bat, leur tue 24,000 hommes et force le reste à prendre la fuite. Appelé à Paris par la faction des *Seize*, il y vient malgré la défense du roi, et se voit, à la journée des barricades, sur le point de se rendre maître de la personne du roi: il n'avait plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône; mais il délibéra, et fut perdu. Le roi entra en négoc., accorda toutes les concess. que l'on exigea, et ne songea plus qu'aux moy. de se défaire de cet ambitieux. Le duc de Guise périt assassiné au moment où il se disposait à entrer dans le cabinet du roi, le 23 décembre 1588; son frère éprouva le même sort le lendemain. La mort du duc de Guise a fourni le sujet de plus. tragédies, parmi lesquelles nous citerons celle des *Etats de Blois*, par M. Raynouard, 1814, in-8; et celle qu'a donnée Himbert de Flégny (*v.* ce nom) sous le titre de *Mort de Henri de Guise*. — Guise (Louis de Lorraine, cardinal de), son frère, né à Dampierre en 1556, succéda à Louis Ier dans l'archevêché de Reims en 1574; mais il n'en prit possession qu'en 1583, et quitta bientôt son diocèse pour venir à Paris se mettre avec son frère à la tête des ligueurs. Aussitôt après l'assassinat du duc de Guise, le cardinal fut arrêté et mis à mort le lendemain. On conserve à la bibliothèque du roi des *Lettres* écrites par lui à Monsieur et à Mme de Nemours. On trouvera dans la *Bibl. histor. de France*, tom. 2, et dans le Supplément tome 4, la liste de 105 ouvr. publ. dans le temps pour la justification des Guise.

GUISE (Catherine de Clèves, duch. de), fille de François de Clèves, duc de Nevers, née en 1547, était depuis 1564 veuve d'Antoine de Croy, prince de Porcien, lorsqu'elle épousa Henri Ier, duc de Guise. En apprenant la mort de son mari, assassiné à Blois en 1588, elle fit éclater un grand chagrin; elle eut même le courage de présenter au parlement une requête contre Henri III; un mois après elle accoucha d'un fils dont la naissance fut célébrée avec pompe par les ligueurs. Elle reparut à la cour sous le règne de Henri IV, gagna la confiance de ce prince, obtint pour son fils le gouvernement de Provence, et m. à Paris en 1633. Son *Eloge* se trouve dans les *Dames illustres* du P. Hilarion, tome 1er. Vanel, dans ses *Galanteries de la cour de France*, a donné des détails étendus sur la vie de cette princesse.

GUISE (Charles de Lorraine, duc de), fils aîné de Henri de Guise et de Catherine de Clèves, né en 1571, fut arrêté à Blois le jour de l'assassinat de son père et renfermé au château de Tours. Il se sauva en 1591, et fut accueilli à Paris avec de grandes démonstrations de joie. Les états de Paris proposèrent de le déclarer roi de France, et de lui faire épouser l'infante d'Espagne; mais le duc de Mayenne fit échouer ce projet. Charles de Guise se soumit à Henri IV, et fit rentrer sous l'autorité du roi plus. villes qui tenaient encore pour la ligue. Eloigné de la cour par la jalousie de Richelieu, il se retira à Florence en 1631, et m. à Cuna dans le Siennois, en 1640.

GUISE (Louis III de Lorraine, card. de), frère du précéd., né en 1575, fut destiné dès son enfance à l'état ecclés., et reçut le titre d'archev. de Reims, puis le chapeau de cardinal en 1615. Ses dignités ecclésiast. ne l'empêchèrent pas de suivre le roi dans l'expédition de Poitou en 1621; il se signala à l'attaque d'un des faubourgs de St-Jean-d'Angely, tomba malade peu de jours après, et m. à Saintes en 1621. Il laissait de Charlotte des Essarts, l'une des maîtresses de Henri IV, 5 enfans dont 3 fils qui occupèrent des emplois brillans, et 2 filles qui furent richement mariées. Entre autres écrits publ. sur ce prélat, nous citerons: *la Mort généreuse d'un prince chrétien, tirée sur les dernières actions et paroles du card. de Guise*, Reims, 1623, in-12.

GUISE (Louise-Marguerite de). V. Conti.

GUISE (Elisabeth d'Orléans, duchesse de), fille de Gaston de France duc d'Orléans, et veuve de Louis-Joseph, dernier duc de Guise de la maison de Lorraine, employa la plus grande partie de ses revenus en œuvres de charité et en fondations pieuses; il vendit à Louis XIV le palais d'Orléans, aujourd'hui le Luxembourg, et m. à Paris en 1696 à l'âge de 40 ans. Son *Oraison funèbre* a été prononcée et publ. à Paris par Maréchau, chanoine de l'église de Chartres, in-4.

GUISE (Henri II de Lorraine, duc de), fils de Charles de Lorraine, duc de Guise, né en 1614, se rendit célèbre dans le monde par ses amours romanesques, ses duels et ses profusions. Traversé dans ses amours avec Anne de Mantoue par le card. de Richelieu, il entra dans la fameuse *ligue confédérée pour la paix universelle de la chrétienté*, se rendit à Bruxelles pour prendre le commandement des troupes confédérées de la maison d'Autriche, et épousa dans cette ville Honorée de Berghes, veuve du comte de Bossut. Ayant fait sa paix avec la cour, il revint en France, demanda la nullité de son mariage, et alla à Rome en 1647 pour obtenir cette nullité. A cette même époque les Napolitains, s'étant révoltés contre l'Espagne, lui donnèrent le titre de généralissime de leur armée. Le duc de Guise défit les troupes espagnoles, et s'empara du gouvernem.; mais bientôt, ses galanteries ayant indisposé contre lui une partie des nobles, on profita d'une sortie qu'il fit contre les Espagnols pour lui fermer les portes et livrer la ville à l'ennemi. Le duc de Guise fut emmené prisonnier à Madrid. Après avoir vainement tenté de reconquérir le royaume de Naples en 1654, il se retira à Paris, fut nommé grand chambellan de France, et m. en 1664 sans laisser d'enfans. On a de lui: *Mem. de M. le duc de Guise, contenant son entreprise sur le royaume de Naples, jusqu'à sa prison*, Paris, 1668, in-4, et 1681, in-12; trad. en anglais, Londres, 1669; en allem., Francfort, 1670; en italien, Cologne, 1673; et une *Relation* de sa 2e expédition à Naples, impr. dans le *Recueil histor. de Cologne*, 1666, in-12.

GUISE (dom Claude de), abbé de Cluni, fils naturel de Claude Ier, duc de Guise, né à Dijon vers 1540, prit l'habit religieux à St-Denis, fut

nommé d'abord abbé de St-Nicaise de Reims, puis coadjuteur du card. Charles de Lorraine à Cluni, et enfin abbé de ce monastère en 1574; il se montra l'un des plus fougueux ligueurs, fut compris dans l'amnistie accordée par Henri IV en 1594, et m. en 1612. Sa *Légende* imp. en 1574 et en 1581, et réimp. dans le t. 6 des *Mémoires de Condé*, doit être lue avec une extrême défiance parce qu'elle a été composée par des écrivains du parti opposé: cette pièce a été attribuée à Dagoneau et à Regnault (*v.* le *Dictionnaire des Anonymes*, n° 9216). On conserve à la bibliothèque du roi parmi les MSs. de Béthune quelq. *Lettres* de dom Claude.

GUISNÉE, géomètre franç. du 17e S., élève de Varignon, membre de l'acad. des sciences en 1707, profess. royal et ingénieur ordin. du roi, m. en 1718, est principalement connu par un *Traité d'application de l'algèbre à la géométrie*, 1705, 1723, ouvr. dans lequel il adopte comme le meilleur moyen de construire les équations le procédé déjà indiqué par Descartes, et qui consiste à les réduire d'abord à leurs termes les plus simples et à les reconstruire après. Les systèmes de Guisnée ne sont plus en usage aujourd'hui, et on ne lit plus ses ouv. depuis le progrès de l'art dans cette partie.

GUITTONE. V. GUI et GUIDO.

GUITTONE D'AREZZO, poète, né en Toscane dans le 13e S., m. en 1294, avait suivi l'état milit., et depuis s'était voué à la vie religieuse. Il fonda à Florence le monastère des Anges, ordre des Camaldules. Il a laissé des *Sonnets* très-estimés, des *Canzoni* recueillis dans le *Rime antiche*, 1527. Ses *Lettres* ont été publ. à Rome, 1745, in-4.

GULDENSTAEDT (JEAN-ANTOINE), nat., né à Riga en 1745, parcourut le nord de la Russie, les déserts de la Crimée, les rives du Don, les pays du Caucase, et fit partout de riches découvertes en objets d'hist. nat. De retour à St-Pétersbourg en 1775, il obtint la chaire d'hist. nat. de cette ville, et m. victime de son dévouement dans une maladie pestilentielle qui fit de gr. rav. en 1780. Les langues des peuplades de la Tartarie et de la Géorgie lui étaient familières. On a de ce sav.: *Voy. en Russie et dans les montagnes du Caucase*, St-Pétersbourg, en allem., 1787-91, 2 vol. in-4 avec plus. cartes et fig. Cette édit. est incorr.; l'ouv. a été revu et corrigé par M. J. de Klaproth, et publ. à Berlin, 1815, 1 vol. in-8; *Mémoires sur les produits de la Russie propres à tenir la balance du commerce toujours favorable*, 1777, in-4 (en franç.); plus. *Mémoires* en latin, relat. à l'hist. natur. et à la botaniq., insérés dans le rec. de l'académie de St-Pétersbourg; d'autres sur l'hist., la géogr., la statistique, etc., insérés dans le *Calendrier hist. et géographique de St-Pétersbourg*.

GULDIN (PAUL), mathémat., né à St-Gall en 1577, abjura la relig. protestante en 1597, entra chez les jés., professa les mathémat. à Rome, et m. à Gratz en 1643. On a de lui: *Refutatio Elenchi calendarii gregoriani à Setho Calvisio conscripti*, Mayence, 1616, in-4; *Problema arithmeticum de rerum combinationibus quo numerus dictionum seu conjunctionum diversarum quæ ex 23 alphab. litteris fieri possunt indagatur*, Vienne, 1622; *Dissert. physico-mathemat. de motu terræ ex mutatione centri gravitatis ipsius provenienti*, ib., 1622, et d'autres dissert. scientifiques.

GULER DE VINEGG (JEAN), né à Davos en 1562, occupa quelq. charges milit. et civiles dans sa patrie, et m. à Coire en 1637. On a de lui la *Description de la Rhétie*, in-fol., 1616, dédiée à Louis XIII. — GULER (Jean-Pierre), fils du précédent, né à Davos vers 1594, suivit avec distinction la carrière des armes, et m. à Coire en 1656. Il a publ. la *Descript. de la Valteline de Bormio et de Chiavenna*, Strasbourg, 1625, in-4. — GULER (André), frère du précéd., servit dans les troupes suisses au service de France, et publia une édit., avec augmentations et notes, de la *Descript. des eaux et des bains de Fidéris*, 1642, in-4.

GULONIUS. V. GOULU.

GULUSSA, fils de Masinissa, roi de Numidie, fut envoyé en ambassade à Rome pour plaider contre les Carthaginois l'an 172 avant J.-C.; il les combattit lui-même dans la suite, et m. jeune avant la fin de la 3e guerre punique.

GUMPPENBERG (GUILL.), jés., né à Munich en 1609, m. à Inspruk en 1675, a laissé les ouvr. suiv.: *Stations* (en ital.) *dans les différ. églises de Rome*, sous le pseudonyme de Grimming, Munich, 1665, in-8; *Atlas Marianus, quo beat.-virg. Mariæ imaginum miraculosarum origines XII centuriis explicantur*, ibid., 1672, 2 vol. in-fol.; et quelq. autres écrits peu remarquables.

GUNDELSHEIMER (ANDRÉ de), médecin, né dans la princip. d'Anspach en 1668, voyagea en Italie, pratiqua la médecine à Paris, suivit Tournefort en Grèce et en Asie, et retourna en Prusse, où il fut attaché aux armées. Il a contribué à la fondation et à l'embellissement du théâtre anatomique de Berlin où il mourut en 1715.

GUNDEMAR. V. GONDEMAR.

GUNDLING (NICOLAS-JÉRÔME), jurisconsulte, né à Nuremberg en 1671, professa successivement la philosophie, l'éloquence et la jurisprudence à l'université de Halle. L'étendue de ses connaissances le fit souvent consulter sur les affaires publiq. par la cour de Berlin; et les services qu'il rendit lui valurent le titre de conseiller privé. Il m. recteur de l'université de Halle, en 1729. Il a laissé plus. bons ouv. de littérat., de jurisprudence, d'histoire et de politique, dont on trouve la liste dans les *Mém.* du P. Niceron. Les principaux sont: *Via ad veritatem et specialm quidem ad logicam*, Halle, 1713, in-8; *Via ad veritatem moralem*, ib., 1715; *Via ad veritatem juris naturæ*, etc.: ces trois écrits ont eu plusieurs éditions.

* GUNDLING (JACQ.-PAUL, baron de), homme d'état, historien et conseiller du roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier, né à Kirchen-Sittenbach près de Nuremberg en 1673, fut nommé en 1705 professeur d'hist. et de politique à l'acad. de Berlin fondée par Frédéric Ier pour l'instruction de la jeune noblesse. Frédéric-Guillaume Ier, à son avènement au trône, supprima cet établissement, et pour dédommager Gundling de la perte de sa place, il donna à ce professeur le titre d'historiographe, de conseiller auliq., de chambellan, etc. Le nouv. chambellan était d'un caractère bizarre; des colères ridicules auxquelles il se livrait le rendirent bientôt l'objet des mystifications du prince et de toute la cour; toutefois il n'en continua pas moins le rôle de conseiller joyeux ou fou de cour jusqu'à sa mort, en 1731. On a de lui des ouv. historiq. ou diplomatiques qui sont encore consultés; nous citerons entre autres les suivans; *Vie de Frédéric Ier*, Halle, 1715, in-8; *Hist. du roi Henri VII*, Halle, 1719, in-8; — *de Conrad IV et de Guillaume*, Berlin, 1719, in-8; — *de Richard*, ib., 1719, in-8; — *de Joachim Ier et II*, *et de Jean-George*, etc., 1722, in-8; — *de Frédéric II, électeur de Brandebourg*, Potsdam, 1725, in-8; *Notice historique de Parme et de Plaisance, et de leur dépendance de l'empire german.*, Francfort, 1723, in-4; *le Droit publiq. d'Allem. dans le moyen âge, principalement sous le règne de l'empereur Conrad III*, Iéna, in-8; *Atlas du Brandebourg*, etc., Potsdam, 1724, in-8. On lui doit aussi une excellente *Carte de la Marche de Brandebourg*, gravée par J. C. Busch. Sa *Vie* se trouve dans le Dictionn. des Savans nurembergeois.

GUNNERUS (JEAN-ERNEST), orientaliste et naturaliste danois, né à Christiania en 1718, fut nommé à l'évêché de Drontheim en 1758, fonda la société royale de Norwége, cultiva avec succès la science de l'hist. naturelle, et m. en 1773 à Christiansund. Il est connu par la *Flora Norwegica*,

publiée, la prem. partie à Drontheim, 1766; la 2e à Copenhague, 1772, in-fol. On a en outre de lui des ouv. ascétiques, des mém. sur la botaniq. etc. Linnée a donné le nom de *Gunnera* à l'une des plantes de son système végétal.

GUNNING (Pierre), prélat anglais, né en 1613 à Hoo, dans le comté de Kent, se distingua par son zèle pour la cause royale pendant la révolution de 1641, souffrit à ce sujet quelques persécutions, fut nommé en 1670, év. de Chichester, et mourut en 1684, laissant à divers établissem. pieux ou d'utilité publique des legs considérables. Ses princip. ouvr. sont : *a Contention for Thruth, in two public disputations upon infant Baptism*, Londres, 1658, in-4; *the Paschal, or lent fast, apostolical and perpetual*, ib., 1662, in-4, etc.

GUNST (Pierre van), graveur, né à La Haye en 1724, a gravé d'après van Dyck, van der Werff, Kœrel de Moore, etc. On distingue parmi ses ouv. les portraits de *Charles Ier, roi d'Angleterre*, et de *Henriette de France*, et *les Amours des Dieux* d'après le Titien.

GUNTER (Edmond), mathémat. anglais, né en 1581 dans le comté de Breckock, prof., en 1619, l'astronomie au collége de Gresham, et y m. en 1626. Il s'est rendu célèbre par des découv. mathématiques de haute importance, et on lui doit l'invention de plus. instrumens géométriques aujourd'hui en usage, tels que le *Secteur* à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires; l'*Echelle dite de Gunter*, ou *Règle logarithmique*, adoptée généralement pour simplifier les opérat. de calcul. Les *Œuvres* de Gunter, contenant ses observations astronomiques et la description de ses découvertes, ont été plus. fois réimpr. : la 5e édition donnée par Leybourn en 1673, in-4, est la plus complète et la plus estimée.

GUNTHER D'ANDERNACH. V. Gonthier.

GUNTHER (Jean-Chrétien), poète allem., né en Silésie vers 1695, montra de bonne heure une grande facilité pour la versification. Quelques poésies avaient déjà appelé l'attention sur lui lorsque le conseiller J.-B. Menke, célèbre en Allem., voulut produire le jeune Gunther sur une scène plus élevée. Il lui donna des cons. sur sa conduite, déjà peu régulière, et s'efforça de guider ses heureuses dispositions pour la poésie; mais Gunther avait un caractère dépravé et un funeste penchant pour la débauche. Il vendait sa plume au plus offrant, et payait en satires ses protecteurs et ses amis. Il m. dans la misère en 1723. Il a composé des *Odes*, parmi lesquelles on doit citer celle où il célèbre la victoire du prince Eugène sur les Turks; des *Satires*, des *Epîtres*. Le *Recueil des poésies tant allem. que lat. de J. C. Gunther de Silésie*, a paru à Breslau, 1723-35, 4 v. in-8; 6e édit., 1764, in-8.

GUNZ (Juste-Godefroy), célèbre médecin-anatomiste saxon, professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipsig, membre associé de l'acad. des sciences de Paris, prem. médecin de l'électeur de Saxe, né à Kœnigstein en 1714, m. à Dresde en 1754, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps, a laissé un gr. nomb. d'ouv. dans lesquels il a éclairci plus. points d'anatomie descriptive et pathologique et quelq. parties de la chirurgie et de la médecine, principalement celles qui se rapportent à l'opération de la taille, à l'histoire des hernies, celle des vaisseaux lymphatiques, des abcès des sinus maxillaires, etc., etc. Nous citerons les suiv. comme les plus remarquables : *De mammarum fabricâ et lactis secretione*, Leipsig 1734, in-4; *in Hippocratis librum de dissectione*, ibid., 1758; *de Derivatione puris ex pectore in bronchiis*, ibid., 1738, in-4; *De calculum curandi viis*, etc., ibid., 1740, in-8; *Observationum anatomico-chirurgicarum de herniis libellus*, ib., 1744, in-4; *Observationes ad ozænam maxillarem ac dentium ulcus*, ibid., 1753, in-4. Son *Eloge* se trouve dans les *Opusc. oratoria de J.-A. Ernesti*.

GURTLER (Nicolas), théol. protestant, né à Bâle en 1654, professa la théolog., l'hist. et l'éloq. successiv. à Hanau, à Brême et à Franeker, où il m. en 1711. On a de lui un Lexique latin-grec-allem.-franç., Bâle, 1682, 1715, 1731, in-8; *Hist. des Templiers*, en latin, Amsterdam, 1682, in-8; réimp. avec des addit. en 1702; *Origines mundi*, ibid., 1708, in-4, fig.; *Institut. theologicæ*, ibid., 1694 et 1702, in-4; et Halle, 1721; *Dialogi eucharistici*, Utrecht, 1699, in-4; *Systema theol. propheticæ*, Amsterdam, 1702, in-4; *Petit traité historique de l'état des réformés en France*, 1685, in-12, sans nom d'auteur.

GUSMAN. V. GUZMAN.

GUSMÃO (Barthélemi de), jésuite portugais, profess. de physiq. à Rio-Janeiro, né à Lisbonne en 1677, est le premier qui ait tenté des expériences aérostatiques. Quelques essais faits dans son collége ayant réussi, il voulut donner à sa découverte une publicité qui lui fût avantageuse, et se rendit à Lisbonne; mais l'inquisit. le fit jeter dans ses cachots d'où il s'échappa pour aller mourir de chagrin en Espagne vers 1724. — Un autre Gusmao (Alex.), jésuite, né à Oporto en 1704, m. en 1782, a laissé un *Compendium perfectionis religiosæ*, Venise, 1783, in-fol., et des ouv. de théologie.

GUSSANVILLAN. V. Goussainville.

GUSTA (François), jésuite, né à Barcelonne en 1744, professa la théologie à Valence, se rendit en Italie, et, après la suppression de son ordre, se retira à Palerme, où il est mort en 1816. On a de lui : *Su' catechismi moderni*, Fuligno, 1793, in-8; *Riforma dell' Alcorano di Seich Mansur*, (Florence), 1787, in-12, (anonyme); *de Vitâ et scriptis J. And. Barotti commentarius*, Macerata, 1779, in-8; *la Vita del March. di Pombal*, Yverdon (Sienne), 1782, 4 v. in-8 : cet ouv. a été trad. par Gattel (Lyon), 1784, 4 v. in-12; *Vita di Costantino il Grande*, Venise, 1790, 2 vol. in-8; *Saggio critico sulle crociate*, etc., in-4 sans date, (anon.); *gli errori di Pietro Tamburini nelle prelezioni di etica*, Fuligno, 1791, 2 vol. in-8 : *Memorie della rivoluzione francese*, etc., Assisi, 1793, in-8; *l'Antico progetto di Borgo Fontana da' moderni giansenisti continuato e compito*, Venise, 1800, in-8; *la Chiesa russa, ossia origine, vicende e stato presente della medesima*, 2 vol. in-8.

GUSTAFSKOELD (Abraham), capitaine suédois, connu d'abord sous le nom d'*Hellichius*, favorisa la révol. que Gustave III opéra dans le gouvern. l'an 1772, livra à ce prince la forteresse de Christianstadt, en Scanie, et reçut en récompense le titre de général, des lettres de noblesse, le droit de prendre le nom de Gustafskœld (*bouclier de Gustave*), et de placer dans son écusson la lettre *G* surmontée d'une couronne royale.

GUSTAVE Ier ou GUSTAVE WASA, roi de Suède, le régénérateur de ce roy., et l'un des monarques les plus remarq. de son S., né en 1490 au château de Lindholm, d'Eric-Johanson Wasa, seigneur suédois, et de Cécile, de la famille Eka, fut du nomb. des six otages livrés à Christian II, roi de Danemarck lorsque ce prince se présenta dans la rade de Stockholm pour faire valoir ses droits à la couronne de Suède. Après quelq. années de captivité, pend. lesquelles il médita l'affranchissement de sa patrie, Gustave parvint à s'échapper; il se rendit à Lubeck, et obtint des magistrats la promesse d'être secondé dans son entreprise. Déguisé en paysan, il passe en Dalécarlie, dont les habitans avaient souvent témoigné leur haine pour l'oppression étrangère; il enflamme leur courage, se met à leur tête, marche sur Stockholm, l'assiége et s'en rend maître l'an 1523. Peu de temps auparavant le titre de roi lui avait été décerné par les états, convoqués dans la ville de Strengnes; Christian fut déclaré déchu du trône, et peu après

perdit le sceptre de Danemarck et de Norwège. Par les ressources d'un génie actif, d'une âme forte et courageuse, Gustave sut ranimer l'état épuisé par de longs malheurs; il négocia avec le nouveau roi de Danemarck, Frédéric, duc de Holstein; diminua l'influence du clergé, qui conservait un attachement secret pour le Danemarck, fit décréter qu'une partie de l'argenterie des églises serait employée à éteindre la dette publique, et que les deux tiers des dîmes ecclés. seraient affectés à l'entretien de l'armée. Enfin il porta le dernier coup à la puissance ecclés. par le décret de 1527, connu dans l'histoire sous le nom de *Recès de Vesteras*. Ce décret confirmait tout ce que le roi avait fait jusqu'alors contre le clergé, et enlevait aux év. les châteaux forts dont ils étaient en possession. La suppression des cérémonies religieuses causa des troubles dans le roy.; les év. et les prêtres mécontens soulevèrent les paysans en Smolande, en Vestrogothie et même en Dalécarlie; Gustave apaisa tous ces troubles par la force et par la prudence. Entraîné dans une guerre avec Ivan Wasiliewitch, czar de Russie, qui voulait envahir la Finlande et la Livonie, Gustave prit des mesures pour la défense de ces frontières, et, profitant des premières circonstances favorables, il conclut, en 1559, une trève de 40 ans. Après avoir mis son trône à l'abri des secousses, comprimé les factions, régénéré l'administ., créé un grand nomb. d'établiss. utiles, tels que des usines près des mines de fer, des écoles, etc., Gustave, affaibli par l'âge, remit le gouvern. de la Suède, enfin placée au rang des puissances de l'Europe, entre les mains d'Eric, l'un de ses fils, et mourut peu de temps après, en 1560. L'*Histoire* de ce prince la plus complète et la plus exacte que nous ayons est celle que l'évêque Olaus Celsius a écrite en suédois.

GUSTAVE-ADOLPHE ou GUSTAVE II, surn. *le Grand*, roi de Suède, né en 1594, petit-fils de Gustave Wasa et fils de Charles IX et de Christine de Holstein, monta sur le trône en 1611, sous les plus heureux auspices : il était versé dans les b.-lett., l'hist., la politique, la philos. et les mathématiques. Telle était la confiance de la nation dans ce jeune prince, que pour lui remettre les rênes de l'état on n'attendit pas qu'il eût atteint la majorité, fixée à 24 ans. La Suède se trouvait en guerre avec le Danemarck, la Pologne et la Russie : Gustave évita tout engagement, se contenta d'arrêter les progrès de l'ennemi, négocia d'abord avec les Danois, maîtres des forteresses de Calmar et d'Elfsborg, conclut la paix avec eux en 1613, signa ensuite avec la Russie un traité avantageux en 1617, et, n'ayant plus d'autre ennemi que Sigismond, roi de Pologne, marcha contre lui avec des forces considér. en 1621. Secondé par Sigismond, électeur de Brandebourg, dont il avait épousé la fille, il força Sigismond à demander une trève. En 1625 Gustave reprend les armes, et s'empare de plus. places, remporte une victoire signalée en 1626 près de Wallhoff, en Semigalle, se rend maître des princip. places de la Prusse polonaise, et, malgré la puissante diversion qu'opéra Wallenstein en inondant le Holstein et le Mecklenbourg, malgré les renforts envoyés en Pologne par l'empereur, il conserve la supériorité, force Sigismond à signer une trève de 6 ans, et reste en possess. de toutes les places conquises en Livonie et en Prusse. Le roi de Suède tourne alors ses armes contre Tilly et Wallenstein, qui avaient soumis l'Allemagne jusqu'aux bords de la Baltique; il force l'électeur de Brandebourg à faire cause commune avec lui, signe un traité de subsides avec la France, délivre l'électeur de Saxe, et remporte dans la plaine de Breitenfeld, près de Leipsig, le 17 sept. 1631, une victoire qui répandit dans toute l'Allemagne l'admiration et la terreur; il prend des mesures pour conserver ses conquêtes dans le nord de l'Allemagne depuis la Saxe jusqu'à la Baltique, remporte une victoire signalée sur les bords du Leck en 1632, met garnison dans les princip. places de la Bavière, et s'empare de la ville impér. d'Augsbourg. L'invasion de la Saxe par les Autrichiens le rappelle dans le nord de l'Allemagne; il laisse quelq. corps en Bavière et en Souabe, se joint au duc de Saxe-Weimar, marche contre l'armée de l'empereur en Misnie, et engage le 18 nov. 1633, dans la vaste plaine qui s'étend entre Weissenfels et Lutzen, cette sanglante bataille dans laquelle il perdit la vie en s'avançant dans la mêlée à la tête de sa cavalerie. Les Suédois restèrent maîtres du champ de bataille, ils soutinrent le glorieux ascendant de leurs armes jusqu'à la fin de la guerre en 1648, et se trouvèrent, après la paix de Westphalie, la prem. puissance du nord, autant par la réputation de leurs armes que par l'étendue de leurs possessions. La Suède doit à Gustave un code militaire qui opéra une révol. complète dans l'art de la guerre; on y trouve tracés les devoirs des chefs et des soldats, l'ordre à observer dans les marches et les campemens, etc. Gustave distribua la cavalerie en escadrons, prescrivit à l'infanterie des évolutions plus favorables aux alignemens, perfectionna les armes, surtout les canons, et fit régner la discip. la plus sévère parmi ses troupes. La Suède lui doit en outre l'établissem. d'une cour de justice (1614) chargée d'assurer l'exécution des lois, l'organisation de la diète, la rédaction précise des lois constitutionn., l'exploitation des mines, qui font la richesse du pays, l'extension du commerce jusqu'en Asie, en Afrique et en Amérique; la régénération de l'univ. d'Upsal, et la fondation de colléges destinés à répandre l'instruction et les lumières. Ce prince avait écrit des *Mémoires hist.* que l'on conservait en MS. au palais de Stockholm, mais qui ont été consumés en partie dans l'incendie de cet édifice à la fin du 17ᵉ S.; le reste a été publ. avec des remarques par Benoît Bergius. L'hist. de Gustave-Adolphe a été écrite, en franç., par Mauvillon, Amsterdam, 1764, 4 vol. in-12; en angl., par Harte; et en suédois, par Hallenberg; mais cette dern. s'arrête à la guerre de Pologne. Le gén. Grimoard a publié les *Conquêtes de Gustave-Adolphe*, 1782, onze livraisons in-fol.

GUSTAVE III, roi de Suède, fils d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, princesse de Prusse, né à Stockholm en 1746, se forma aux affaires publiques, et fit connaître ses talens pendant les diètes orageuses des dern. années du règne de son père. Il vint en France en 1770, sous le nom de comte de Haga, reçut à Paris la nouvelle de la m. d'Adolphe Frédéric en 1771, fut procl. roi pendant son absence, et couronné à son retour en Suède en 1772. A son avènement au trône il opéra, sans verser une seule goutte de sang, la révol. qui changea la plupart des lois politiques établies après la m. de Charles XII en 1719 et en 1721, et recouvra toutes les anciennes prérogatives de l'autorité royale. Les divisions et les troubles intérieurs semblaient étouffés, et les Suédois paraissaient appelés à recueillir en paix les fruits du fameux traité de neutralité armée conclu en 1780 avec la Russie et le Danemarck (traité qui eut tant d'influence sur les progrès du commerce dans le nord) lorsque de nouv. orages se formèrent au sein de la diète. Une opposition dirigée par quelq. membres de la noblesse manifesta l'intention de faire revivre l'ancien système de gouvernement; sur ces entrefaites, la guerre éclate avec la Russie, les Danois entrent en Suède du côté de Gothenbourg; l'opposition entrave les opérations militaires de Gustave; mais, secondé par 2000 Dalécarliens et par la médiation de l'Angleterre, de la Prusse et de la Hollande, le roi de Suède force le Danemarck à signer un traité de neutralité; il fait arrêter les députés qui s'étaient mis à la tête de l'opposition,

fait décréter une loi constitutionn. qui étendit les prérogatives de la couronne, supprime le sénat, obtient des états un subside considér. pour continuer la guerre, et ouvre la campagne de 1790 avec des succès qui décident la conclusion de la paix le 14 août 1790. L'année suiv. Gustave se rendit à Aix-la-Chapelle pour prendre une connaissance précise des évènemens de la révolut. franç., et négocier avec la Russie, l'Autriche et les princes franç. L'état des finances du roy. donna lieu, en 1792, à des discussions fort animées dans l'assemblée des états; mais le plus grand calme régnait à Stockholm, et rien ne paraissait devoir le troubler, lorsque Gustave III fut assassiné le 16 mars 1792 à un bal masqué de l'opéra : il expira le 29 du même mois, après avoir dicté ses dern. volontés au sujet de la régence et de l'éducation de son fils unique, Gustave IV, âgé de 14 ans. Ce prince cultivait les b.-lett. et protégeait les arts; il a fondé à Stockholm une acad. sur le modèle de l'acad. franç. Il a enrichi le musée de sa capitale d'une gr. quantité de statues, de tableaux et de médailles; il a élevé le bel édifice où est le théât. de l'opéra national, et a laissé des *Lettres*, des *Pièces de théâtre*, des *Discours*, etc. Le tout a été rec. et publ. en suédois à Stockholm; nous en avons une traduct. franç. publ. par M. Dechaux, sous le titre de : *OEuvres polit., littér. et dramat. de Gustave III*, Stockholm et Paris, 1803, et ann. suiv., 5 v. in-8. M. Barbier lui attribue les *Réflexions* (sur la nécessité d'affranchir l'habill. suéd. de l'empire des modes étrang.), pub. à La Haye, 1778, in-12. *La Vie de Gustave III* a été écrite en allem. par Posselt, Strasbourg, 1793, in-8, et trad. en franç., 1807, in-8. On a en outre une *Histoire de la Revolution de* 1772, par Michelessi, en ital., et par Shéridan, en angl., ainsi qu'une *Hist. du règne de Gustave III*, par le chev. d'Aguila, Paris, 1807, 2 vol. in-8.

GUSTAVE ERICSON, prince de Suède, né en 1568 d'Eric XIV et de Catherine Monsdotter, avait été déclaré héritier de la couronne de Suède; mais après la chute de son père, il se réfugia en Pologne, et fut réduit à servir dans une auberge. Appelé en Russie par le czar, qui lui promettait de le faire roi de Finlande, Gustave se vit sur le point de remonter au rang d'où il était déchu; mais comme on y mit pour condition qu'il changerait de religion et se déclarerait contre la Suède, il préféra rester dans l'indigence, et m. à Kaschin en 1607. Il cultivait les sciences, particulièr. la chimie, et avait été surn. par les savans de son temps Théophraste Paracelse second.

GUTBERLETH (Henri), savant prof. de philos., né à Hirschfeld en 1592, m. à Deventer en 1635, a publié : *Pathologie, ou Traité des affections humaines sous le rapport phys. et moral* (en latin), Herborn, 1615; *Instit. abreg. de phys. ou de philos. naturelle* (id.), ibid., 1623; *Traité de morale*, ibid., 1630 (id.); un *Traité de chronologie*, (id.), Amsterd., 1639. — Gutberleth (Tobie) savant littérat. holland., né à Lewarde, en Frise, vers 1674, m. à Franeker en 1703, est connu par des *Dissertat. sur les prêtres saliens*, *sur les Mystères des dieux cabires*, etc., publ. à Franeker en 1703-1704. Il fut éditeur de la *Gramm. philos.* de Scioppius, ib., 1704, et d'autres ouvr. hollandais.

GUTBIER (Gilles), sav. prof. de philos. et de langues orient., né à Weissensée en 1617, m. près d'Erfurt, en 1667, a pub. les ouv. suiv : *N. T. syriacum cum punctis vocalibus et versione latinâ Matthæi*, etc., Hambourg, 1663, in-8, 1749, in-8; *Lexicon syriacum*, etc., ib., 1667, in-8, 1694, et Naumbourg, 1706, in-8; *Notæ criticæ in Nov. Test. syriac.*, Hambourg, 1667, in-8, et Naumbourg, 1706, in-8. Il a laissé en MSs. des opuscules sur la langue syriaque, entre autres une *Gramm.* et *une version du Nouv. Test. syriaq. et latin.*

GUTHRIE (William), ministre écossais, d'une ancienne famille de Pitforthy, dans le comté d'Angus, né en 1620, desservit l'église de Fenwick, perdit cette cure en 1664, et mourut l'année suiv., laissant un ouv. intit. : *Grand intérêt du chrétien*, qui eut une grande vogue en Ecosse, et a été trad. en allemand et en français.

GUTHRIE (William), écrivain écossais, né en 1708 à Brechen, dans le comté d'Angus, vint à Londres après avoir exercé pendant quelq. temps la prof. de maître d'école, se mit aux gages des libraires et du gouvern., et obtint, en 1745, sur le trésor, une pension qu'il toucha jusqu'à sa m. en 1770. Le seul des écrits de Guthrie qui soit généralement connu aujourd'hui est la *Gramm. geogr., histor. et commerc.*, attribuée au libraire Knox, et dont la partie astronom. est due à James Ferguson. Cet ouvr. a été fréquemm. réimpr.; la 21ᵉ édit. a paru à Londres en 1810, 1 vol. gr. in-8 avec cart. Nous en avons une traduct. franç. par MM. Noel et Soulès, Paris, 1807, in-8 avec atlas, 4ᵉ édition. On doit encore à Guthrie des trad. de différens ouvr. de Cicéron et une trad. de Quintilien.

GUTTEMBERG (Jean Gens-Fleisch de Sulgeloch, dit), invent. de l'imprimerie, naquit à Mayence en 1400. Les savans les plus distingués anciens et modernes sont partagés de sentimens sur l'époque précise où l'art de l'imprim. fut trouvé en Europe. Il paraît certain que Guttemberg a le premier conçu l'idée de sculpter les lettres sur des planches de bois, et que plus tard il fit sculpter des caractères mobiles en bois. On place cette première invention vers 1438, et Guttemberg habitait alors Strasbourg. Cette ville peut donc être regardée comme le berceau de l'art typographique. En 1450 Guttemberg retourna à Mayence, et y fit une association avec Fust (*v.* ce nom); des presses de cette société est sortie probablement la *Biblia latina* dite *aux 42 lignes*, dont le 2ᵉ vol., impr. sur vélin, est à la Bibliothèq. Mazarine. En 1455, Fust avait quitté Guttemberg, et s'était associé à *Schoeffer*, qui le premier employa les planches de métal. Guttemberg établit seul une imprim. à Mayence, et on croit que le *Hermanni de Saldis speculum sacerdotum* fut alors imprimé par lui, et qu'il sortit à cette époque environ 10 ouv. de ses presses; mais on ne peut fonder que des conjectures vagues à cet égard, attendu que Guttemberg ne mettait pas son nom à ses impressions. En 1465, il fut nommé gentilh. du prince de Nassau, et m. à Mayence vers 1468. On peut consulter la *Vie de Guttemberg* par J.-J. Oberlin, Strasb., 1801, in-8; l'*Analyse des opinions div. sur l'orig. de l'Impr.*, par M. Daunou, 1803, in-8; *l'Origine de l'Impr. d'après les titres authent., l'opinion de M. Daunou et celle de M. van Praet*, etc., par M. Lambinet, 2 vol. in-8, 1810, etc.

GUTTEMBERG (Charles), graveur, né à Naremberg en 1744, mort à Paris en 1790, a laissé entre autres ouv. : une grande estampe de *la Suppression des Ordres monastiq.* en Allemag. d'après Franck; *la Mort du général Wolf.*

GUTWIRTH (Melchior), jésuite, né en 1626 à Budweiss (Bohême), m. à Prague en 1705, a laissé entre autres ouv. *Sancti Wenceslai martyris et patroni Bohemiæ virtutes*, Olmutz, 1659, in-8; *de Virtutibus XIV cæsarum austriacorum*, ib., 1659, in-8; *Melchisedech panem et vinum offerens*, Prague, 1669, in-4.

GUY *de Tours* (Michel), avocat dans le 16ᵉ S., m. vers 1599, a pub. en 1598 un rec. de poésies en 1 vol. divisé en 4 part. sous ce titre : *Prem. œuvres poétiques et soupirs amoureux de Guy de Tours.*

GUY (Thomas), libraire, né à Londres en 1643 de parens pauvres, parvint à acquérir une fortune immense par son industrie et ses spéculations commerciales. Il a mérité l'estime de ses concitoyens et la reconnaiss. des pauvres par des actes nombreux de philanthropie. On lui est redevable de l'établissem. d'une maison de charité :

Tamworth, de plus. biblioth., et enfin de la fondation, en 1721, de l'hôpital de Londres qui porte son nom; on évalue les dépenses de construction de l'édifice et sa dotation à près de 5 millions. On a érigé dans la cour de cet hôpital la statue en bronze du fondateur, m. en 1724. — V. GUI et GUIDO.

GUYARD (BERNARD), théologien, relig. dominicain, né à Craon en 1601, prédicat. de la reine Anne d'Autriche, confesseur de Madame, duch. d'Orléans, m. à Paris en 1674, avait été renfermé à la Bastille pour son opposition à la Fronde. On conde lui: *la Vie de St Vincent Ferrier*, Paris, 1634, in-8; *Oraison funèbre de Louis XIII*, ibid. 1643; *Discrimina inter doctrinam thomisticam et jansenianam*, ibid., 1655, in-4; *la Nouvelle apparit. de Luther et Calvin sous les Réflex. faites sur l'édit touchant la réformat. des monast.*, 1669, in-12. On lui attribue encore *la Fatalité de St. Cloud*, Lille, 1673, in-12, ouvr. dans lequel il cherche à prouver que Jacques Clément n'est point l'auteur de l'attentat commis sur Henri III.

GUYARD DE BERVILLE (N.), litt., né à Paris en 1697, m. en 1770 à Bicêtre, où la misère l'avait réduit à accepter un asile, est auteur de quelques ouv. estimés: nous citerons entre autres ses *vies* de Bayard et de Duguesclin (*v.* ces noms).

GUYARD (ANTOINE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1692 à Saulieu, diocèse d'Autun, m. en 1760, a pub. entre autres écrits: *Dissertat. sur l'Honoraire des Messes*, 1748, 1757, in-8: cet ouv., mis à l'*Index* à Rome, a été trad. en ital.; *Réflex. polit. sur la régie des bénéfices*, etc.

GUYARD (LAURENT), habile statuaire, né en 1723, à Chaumont en Bassigny, élève de Bouchardon, éprouva en France des injustices qui le forcèrent de s'expatrier et d'aller enrichir la Prusse de ses productions. Il avait, pendant un séjour de dix années à Rome, perfectionné ses talents à l'école des gr. maîtres. On a vu cet artiste malheur. près de mourir de faim en Italie, entouré cepend. des chefs-d'œuvre qui lui avaient été comm., et dont il ne recevait pas le prix. Quelques envieux de sa célébrité lui fermèrent les portes de l'acad., et il m. à Carrare en 1788. On cite de Guyard: un groupe d'*Enée et d'Anchise* qui a appartenu au grand Frédéric; des copies de l'*Apollon du Belvédère*, du *Gladiateur*; *Mars désarmé*, le monument élevé à *St Bernard*, à Clairvaux, et le mausolée de la princ. de Gotha, etc.

GUYARD (ADÉLAÏDE LABILLE, en dernier lieu femme VINCENT, mais plus connue sous le nom de madame), membre de l'ancienne académie de peinture, née à Paris en 1749, reçut les premières leçons de Fr.-Elie Vincent, peintre en miniature, et père de l'artiste distingué qui plus tard devint son époux. Les progrès qu'elle fit sous ce maître furent très-rapides, et vers 1770 elle fut reçue à l'académie de St-Luc sur la présentation de quelques ouv. en pastel. Après s'être livrée uniquement au genre de la miniature pendant plusieurs années, elle eut l'occasion de recevoir les conseils du fameux peintre en pastel La Tour, et dès-lors elle entreprit avec succès quelques travaux plus considérables. Mais c'était peu pour elle de voir sa réputation s'accroître; elle ambitionnait moins cette vogue éphémère, qu'il est facile d'obtenir dans un genre restreint, que la gloire durable réservée aux seuls travaux d'un ordre supérieur, et qu'un artiste achète presque toujours au prix des plus durs sacrifices. Douée d'une persévérance égale à toutes les autres vertus fortes qui la caractérisent, Adélaïde Labille acquit bientôt dans l'étude de l'anatomie et de la perspective, parties bien essentielles de l'art, et pourtant négligées presque universellement à cette époque, des connaissances qui la placèrent, sous ce rapport, au niveau des chefs de l'école française encore au berceau. Différens ouv. pleins d'expression, de grâce et de fraîcheur, avaient fixé sur elle l'attention des artistes du premier ordre, lorsqu'en 1782 madame Guyard, qui jusque là ne s'était exercée que dans la manière du pastel, se mit sur les rangs pour l'académie: elle présenta au concours les portraits de plusieurs des membres de cette compagnie, peints ainsi en grandeur naturelle, entre autres ceux de Vien, Bachelier, Ducis, et Brizart. Cependant l'usage exigeait que les candidats présentassent des tableaux à l'huile; et ce fut sur un coup d'essai, *le portrait du sculpteur Gois*, que madame Guyard fut agréée et reçue le même jour à l'académie, dans la séance du 31 mai 1783. Cette même année elle exposa au salon différens portraits qui partagèrent avec ceux de madame Lebrun, son émule au concours académique, l'admiration du public et les suffrages des connaisseurs. Parmi les ouvr. dont elle enrichit le salon l'année suivante, on cite surtout avec éloge son propre portrait de grandeur naturelle, qu'elle exécuta pour le salon de 1784: elle s'y est représentée occupée à peindre, et ayant à ses côtés deux jeunes personnes, ses élèves; l'expression des figures et la sage ordonnance du groupe donnaient à cette composition ce mérite particulier qu'elle offrait à la fois un tableau bien entendu et des portraits d'une ressemblance frappante. Plus tard madame Guyard donna successivement les *Portraits en grand de Mesdames de France*, celui de l'*Infante d'Espagne*, *princesse de Parme*, un *Tableau de famille*, enfin le *Portrait du professeur Vincent*, son époux: les premières de ces compositions lui avaient valu en 1789 le titre de peintre de Monsieur. Le naturel des poses, la douceur d'expression et la grâce des figures sont, il est vrai, le principal mérite des ouv. de madame Guyard; mais ce mérite seul suffit pour lui assurer une place à côté des régénérateurs de l'école française, puisqu'en s'affranchissant elle-même du style maniéré qui infestait cette école elle dut contribuer à en signaler les vices. Attachée à la famille roy. par ses sentimens non moins que par la faveur qu'elle en avait obtenue, madame Guyard vit sa laborieuse carrière traversée par les troubles de la révolution; non-seulement ils compromirent sa fortune, mais ils empoisonnèrent encore ses dernières années. Elle avait été chargée d'exécuter un grand tableau qui devait représenter la *Réception d'un chevalier de St-Lazare, par Monsieur, grand-maître de cet ordre*: à la veille d'être terminé, cet ouv., qui avait coûté à madame Vincent plusieurs années de travail, et dans lequel celle-ci se complaisait à voir son principal titre de célébrité, fut anéanti par la brutale fureur de quelques sicaires. Le chagrin que lui causa cette perte altéra sa santé; elle ne fit plus que traîner une vie languissante qu'elle termina en 1803, emportant dans la tombe, avec ses cuisans regrets, l'estime publique et la reconnaissance des nombreux élèves pour qui elle avait eu les soins d'une tendre mère. Cette dame, non moins distinguée par l'élévation de ses sentimens et les excellentes qualités de son cœur que par ses talens, s'était efforcée de provoquer une institution capable d'offrir aux jeunes filles sans fortune un moyen honnête d'existence. Voici en quels termes M. de Talleyrand a rendu compte de ce projet dans son *Rapport sur l'instruction publique*, en parlant des moyens de pourvoir à l'instruction des jeunes personnes et leur offrir des moyens de subsister indépendantes par le produit de leur travail: « On peut offrir, dit-il, aux départemens, comme un modèle d'établissement de ce genre, un *Mém. adressé à l'assemblée nation.* par une artiste ingénieuse, madame Guyard, qui, dans cet ouv., a su ennoblir les arts en les associant au commerce, et les appliquant aux progrès de l'industrie. » M. Jos. Lebreton, secrétaire perpétuel de classe des beaux-arts de l'institut, a consacré à madame Guyard une intéressante *Notice* dans le *Magasin encyclopédique* (IXe année, t. 1er, pages 405 et suivantes). — V. VINCENT.

GUYAUX (J.-Jos.), théol., né en 1684 à Wam-

Jercée, m. en 1774, doyen et prevôt de l'église de St-Pierre à Louvain, a pub. différ. ouv. au nomb. desquels on distingue : *Quæstio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1749, in-4; *Commentar. in Apocalypsim*, ibid., 1781, in-8; *Prælect. de S. Jèsu-Christi evangelio*, etc., ouv. pub. par les soins de M. Gérard, chan. de l'église de Gand, 7 vol. in-8.

GUYENEMANS (Pierre), méd. et généal. du 17e S., est cité par Philibert de La Marre (p. 5 de son *Conspectus hist. Burgundorum*), comme auteur d'un ouv. ayant pour titre : *Mémoire de l'illustre maison de Vienne, dressé par le sieur Guyenemans, docteur en médecine à Vauvilliers, corrigé et augmenté par Samuel Guichenon*. Il ne paraît pas que cet écrit de Guyenemans ait jamais vu le jour; et c'est probablement en MS. qu'il existait à la bibliothèque de Philibert de La Marre.

GUYET (François), poète latin et philologue, né à Angers en 1575, embrassa l'état ecclésiast., et devint prieur de St Andrade; il accompagna en Italie le fils du duc d'Epernon, depuis card. de La Valette, et m. à Paris en 1655. On a de lui des *Notes sur Térence*, imp. à Strasb. en 1657, in-8, par les soins de Boecler, qui y a joint une *vie* de Guyet par Portner; des *Notes* sur les *Fables de Phèdre*, Upsal, 1663, in-8; — sur *Stace*, *Lucien*, *Lucain*, imp. dans div. éditions de ces auteurs; des *Poésies latines*, des *Epigrammes*, un poème sous le titre de *Superstitio furens, sive de morte Henrici magni carmen; accedit Genethliacon Ludov. XIII*, Paris, 1610, in-4. — Guyet (Lezin), géographe, né à Angers en 1515, de la famille du précéd., a donné une *Carte de l'Anjou*, 1573. On lui attribue une autre *Carte du Maine*. — Guyet (Martial), poète, frère du précéd., a traduit du latin la *Pandore* de Jean Olivier. Il a laissé un poème du *Monde renversé*. — Guyet (Charles), jésuite, prédicat., né en 1600 à Tours, m. en 1664, a publ. : *Ordo generalis et perpetuus divini officii recitandi*, Paris, 1632, in-8; *Heortologia, sive de festis propriis locorum*, etc., ib., 1657, in-f., Urbin, 1728, Venise, 1729, in-f.

GUYÉTAND (Claude-Marie), poète médiocre, né en 1748 à Septmoncel, vint à Paris après avoir fait ses études à Besançon, publ. *le Génie vengé*, pièce de vers à la louange de Voltaire, entra ensuite chez le marq. de Villette en qualité de secrétaire, et m. à Paris dans un état voisin de l'indig. en 1811. Ses poésies, dans lesquelles on remarque de l'originalité, du trait, mais du mauvais goût et de l'incorrect., ont été publ. à Paris en 1790, in-8. On croit qu'il a laissé MS. un ouv. *sur les mathem.*

GUYMIER (Côme), chanoine de St.-Thomas-du-Louvre, conseiller au parlement de Paris, où il m. en 1503, est auteur d'un *Commentaire* (latin) *sur la Pragmatique sanction*, Paris, 1486, in-4, ib., 1666, in-fol. : ouv. attribué à tort à J. Mareschal.

GUYMOND DE LA TOUCHE. V. Guimond.

GUYON (Fery), lieut.-général dans les armées impériales, né en 1505 à Bletteram en Bourgogne, m. en 1567, commandant du château de Bouchain, avait débuté dans la carrière milit. comme simple fantassin. Il a laissé un MS. pub. par P. de Cambry, son petit-fils, sous le titre de *Mém. contenant les batailles, siéges de villes, etc., où il s'était trouvé tant en Afrique qu'en Europe*, Tournay, 1664, in-12. — Guyon (Louis, sieur de La Nauche), médecin du 16e S., né à Dôle, où il m. vers 1630, a laissé entre autres écrits : *Discours de deux Fontaines médicinales du bourg d'Encausse, en Gascogne*, Limoges, 1595, in-8; le *Miroir de la beauté et santé corporelle*, etc., Lyon, 1615, 1625, 1643, 2 vol. in-8; réimp. avec additions sous un nouveau titre, 1664 et 1671, in-4; *Diverses Leçons*, etc., Lyon, 1604, in-8; ib., 1613, 1617, 1625, 2 vol. in-8.

GUYON (Symphorien), oratorien, né vers 1595 à Orléans, m. curé de la paroisse de St-Victor de cette ville en 1657, est aut. d'un ouv. pub. d'abord en latin en 1637, puis sous le titre d'*Hist. de l'égl. et diocèse, ville et univ. d'Orléans*, Orléans, 1647-50, 2 parties in-fol. — Jacques Guyon, son frère, est aut. d'un opuscule intit. : *Entrée solennelle des évêques d'Orléans*, 1666, in-8. — On cite comme aut. des *Leçons diverses* (Lyon, 1625, 3 vol. in-8, rare) un autre Guyon (Loys), antérieur aux précédens.

GUYON (Jeanne Bouvier de La Motte, dame), née à Montargis en 1648, épousa J. Guyon, fils de l'entrepreneur du canal de Briare, et devint veuve en 1676. Douée d'une imagination ardente, et ayant montré de bonne heure les plus grandes disposit. pour la vie ascétique, elle fit la connaissance d'un moine barnabite, nommé Lacombe, qui devint son confess., et lui persuada qu'elle était destinée à un ministère extraordin. pour le plus grand avantage de la religion. En conséquence, madame Guyon, se vouant à une espèce de mission évangél., parcourut successiv., accompagnée de sa fille, le pays de Gex, la Savoie, le Dauphiné, etc., tour à tour admirée ou décriée, accueillie ou repoussée. Elle composa pendant ses voyag. plus. des écrits que nous citerons plus loin, et revint à Paris en 1686, après 5 ans de courses et d'aventures. M. l'archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, croyant trouver quelque conformité entre la doctrine prêchée par cette dame et les erreurs de Molinos (V. ce nom), crut devoir la confiner dans le couvent de la Visitation, au faubg St.-Antoine. Le P. Lacombe fut mis à la Bastille. Sur l'intervention de mad. de Maintenon, mad. Guyon recouvra sa liberté, fut conduite à St-Cyr, gagna l'affection de sa protectrice, celui de l'illust. Fénélon, et eut une part très-active dans la querelle du *Quiétisme*, qui divisa à cette époque le grand Bossuet et l'archev. de Cambrai. Les bornes de ce Dictionn. ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails sur cette femme remarquable et sur sa liaison avec Fénélon : on les trouvera dans l'*Hist.* de ce prélat par M. de Bausset (V. Fénélon). Il nous suffira de dire qu'après avoir été renfermée au château de Vincennes et à la Bastille mad. Guyon obtint la permission de se retirer à Diziers, près de Blois, et m. dans cette dern. ville en 1717. On a d'elle les ouvr. suiv. : *Moyen court et très-facile pour l'oraison*, Lyon, 1688, 1690, in-12; le *Cantique des Cantiques, interprété selon le sens mystique*, Grenoble, 1685, Lyon, 1688, in-8; *Cantiques spirit.*, ou *Emblèmes sur l'Amour divin*, 5 vol.; la *Bible trad. en franç.*, *avec des explications et des reflexions qui regardent la vie intérieure*, Cologne, 1715, 20 vol. in-8; *Recueil de poésies spirituelles*, Amsterdam, 1689, 5 vol. in-8; *Lettres spirit.*, ibid., 4 vol. in-8; *Opuscules spirit.*, Cologne, 1704, in-12. La *Vie de mad. Guyon, écrite par elle-même*, impr. après sa mort, ne paraît pas être entièrement son ouvr. C'est un composé de différ. mém. écrits par elle pour sa justificat., recueillis par un rédacteur encore plus mystique que cette dame, et publ. à Cologne, 1720, 3 vol. in-12. Les *OEuvres de madame Guyon* ont été publ. par Poiret, Cologne (Amsterdam), 1715, 39 vol. in-8, et par du Toit-Mambrini, 1790, 40 vol. in-8.

GUYON (Claude-Marie), litt., hist., né à Lons-le-Saulnier en 1699, m. en 1771, fut l'un des collab. de l'abbé Desfontaines (v. ce nom). On a de lui : *Continuation de l'Hist. rom.* (de Laurent Echard) *depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople*, Paris, 1736, 10 vol. in-12 (on dit que Desfontaines avait revu les MSs.); *Hist. des Empires et des Républ. depuis le déluge jusqu'à J.-C.*, ibid., 1736, 12 vol. in-12, trad. en anglais, 1737; *Hist. des Amazones anciennes et modernes*, ibid., 1740, 2 vol. in-12, Bruxelles, 1741, in-8; traduit en allem. par J.-G. Krunitz, Berlin, 1763, in-8; *Hist. des Indes*, ib., 1744, 3 vol. in-12, trad. en allem., Copenhague, 1749. On lui attribue : l'*Apologie des*

jésuites convaincus d'attentat contre les lois divines et humaines, 1763, 3 part. in-12 (*v. Dict. des Anon.*, nº 1061). On connaît encore de Guyon l'*Oracle des nouveaux philosophes*, Berne, 1759-1760, 2 part. in-8, fortement attaqué par Voltaire, etc. — GUYON (N.), chirurgien, m. victime de son dévouement lors de la peste de 1720 à Marseille, fut le premier qui osa ouvrir le cadavre d'un pestiféré pour découvrir les symptômes du mal, et chercher les moyens d'y remédier : il périt deux jours après cet acte de courage.

GUYOT (THOMAS), maître d'étude dans les *petites écoles* de Port-Royal vers 1646, puis maître ès-arts en l'univ. de Paris, n'est guère connu que par les traduct. suiv., pub. sous le voile de l'anon. ou du pseudonyme, et que M. A.-A. Barbier, dans une sav. *Notice* qu'il lui a consacrée (t. 4, p. 275 du *Magasin encycl.*, ann. 1813), prouve d'une manière irréfragable être dues à cet estimable et laborieux prof. : *Lettres morales et politiques de Cicéron à son ami Attique*, etc., Paris, 1665, petit in-12, avec le texte latin en regard; *Nouvelle traduction des Bucoliques de Virgile*, avec des notes et le texte en regard, ib., 1666, petit in-12, réimp. en 1691; *Nouvelle traduction des Captifs de Plaute*, id., ib., 1666, petit in-12; *Nouvelle traduction d'un nouveau recueil des plus belles lettres que Cicéron écrit à ses amis*, avec le texte en regard, ib., 1666, petit in-12; *Billets que Cicéron a écrits tant à ses amis communs qu'à Attique, son ami particulier*, idem, ibid., 1667, petit in-12, réimp en 1694 et en 1728; *les Fleurs morales et épigr. tant des anciens que des nouveaux aut.*, idem, ib., 1669, in-12; *Lettre polit. de Cicéron à son frère Quintus... et le songe de Scipion du même auteur*, etc., idem, ib., 1670, in-12; *Nouvelle traduction des Géorgiques de Virgile*, avec des notes et le texte en regard, ib., 1678, in-12.

GUYOT (GERMAIN-ANTOINE), avocat au parlem. de Paris, né en 1694, mort en 1750, surn. *Guyot des Fiefs*, est auteur d'un *Traité* ou *Dissertat. sur plus. matières féodales, tant pour le pays de droit que pour le pays coutumier*, 6 vol. in-4, 1738 et années suiv. Il a donné aussi des édit. de plusieurs *Coutumes de France*.

GUYOT ou GYOT (ALEXANDRE-TOUSSAINT), maître des comptes à Rouen, mort en 1734, était frère de l'abbé Guyot-Desfontaines. Il a pub. sous le voile de l'anonyme l'*Hist. des reines Jeanne première et Jeanne seconde, reines de Naples et de Sicile*, Paris, 1700, in-12; *le Chemin du ciel*, etc.; *le Testament*, ou *Préparation à la mort*, trad. du latin du cardinal Bona, ib., 1708, un vol. in-16, réimp. en 1716 et en 1726.

GUYOT (EDME-GILLES), géograp., né à Paris en 1706, m. en 1786, a publié : *Dictionn. des Postes*, etc., Paris, 1754, in-4; *Etrennes des Postes*, etc., ib., 1763, in-4; *Dictionn. géogr. et portatif de la France*, etc., ibid., 1765, 4 vol. in-8. — GUYOT (Edme), conseiller du roi, présid. du grenier à sel de Versailles, mort vers 1740, est aut. d'un *Nouv. Système du Microscosme*, ou *Traité de la nature de l'homme*, La Haye, 1727, in-8. On lui doit entre autres inventions une *Machine pour nettoyer les ports de mer et les grands canaux*, qui a pu être utile aux invent. modern. des machines à dragues. — GUYOT (Alexandre), lieuten. de frégate, fit en 1766 une expédit. au détroit de Magellan, dont la relation a été insérée par extrait dans le *Journ. des Savans*, mai 1767. — GUYOT (Guillaume-Germain), mathématicien, né à Orléans en 1724, est aut. de *Récréations mathém. et physiques*, 1769, 4 vol. in-8. On lui attribue un *Essai sur la construction des ballons*, etc., 1784, in-8.

GUYOT. V. DESFONTAINES et MERVILLE.

GUYOT *de Provins*, bénédictin, poète français du 13e S., parcourut l'Europe, et fit le pèlerinage de Jérusalem. On connaît de lui un *poème* ou *roman* sous le titre de *Bible*, dite *Bible de Guyot*, et qu'il ne faut pas confondre avec celle de Hugues de Bercy (*v.* ce nom page 237). Il en existe 2 MSs à la Biblioth. du Roi; c'est une satire contre les princes, les rois, les ordres religieux, les physiciens et les méd. On croit que cet ouv. a été terminé vers 1204.

GUYS (JOSEPH), orator., missionn., né à La Ciotat en 1611, m. en 1694, a publ. une *Descript. des Arènes*, ou *de l'Amphithéâtre d'Arles*, 1675, in-4, fig. — GUYS (Jean-Baptiste), litt., né à Marseille, membre de l'acad. de Caen, a publ. la *Baguette mystérieuse*; *Térée*, trag. en 5 actes et en vers, 1742; un drame en vers libres d'*Abailard et Héloïse*, 1752 et 1755, dans le *Théâtre bourgeois* publ. par Duchêne.

GUYS (PIERRE-AUGUSTIN), nég., né à Marseille en 1722, se livra de bonne heure au commerce, fit plus. voyages dans le Levant, y recueillit des documens précieux sur les mœurs et les usages des Grecs modernes, et m. en 1801, à Zante, où il s'était retiré dans ses dern. années. On a de lui : *Voyage littéraire en Grèce*, 1776, 2 vol. in-12; 1783, 4 vol. in-8; *Relation abrégée de Voy. en Italie et dans le Nord*, 1722, in-8; *Essai sur l'antiq. de Marseille*, 1786, in-8; *Poésies fugitiv. et trad. en vers*, etc. Guys était membre correspond. de l'institut, et les Grecs lui avaient accordé le titre de citoyen d'Athènes. — GUYS (Pierre-Alphonse), fils du précéd., né à Marseille en 1755, m. à Tripoli en 1812, suivit la carrière des légations, et remplit avec distinct. les fonct. de consul en Sardaigne et à Tripoli de Barbarie. On a de lui : *Lettres sur les Turks*, 1776; *Eloge d'Antonin-le-Pieux*, 1787; il a laissé en MSs des *Lettres sur les Cyrénaïques*. On lui attribue la *Maison de Molière* en 4 actes, imitée de Goldoni, 1787.

GUYSE (JACQUES de), religieux cordelier et historien, né à Mons, m. en 1399 à Valenciennes, est aut. d'une *Chronique*, qui a été trad. en franç. sous ce titre : *Illustrat. de la Gaule belgique, Antiquités du pays de Hainaut et de la grande cité des Belges, à présent dite Bavay*, Paris, 1531-32, 3 parties in-fol. On lui attribue une autre *Chronique des comtes de Flandre*, restée MS.

GUYTON DE MORVEAU (LOUIS-BERNARD), sav. chimiste, memb. de l'institut, officier de la Légion-d'Honn., etc., né à Dijon en 1737, embrassa d'abord la carrière de la magistrat., et était à 18 ans avoc.-génér. au parlem. de Dijon. Entraîné par son goût vers l'étude des belles-lettres, et plus particulièrement vers celle des sciences naturelles, il les cultiva, sans pour cela négliger ses fonct. judiciaires; il accepta même en 1774 une chaire de chimie à Dijon. C'est à lui que l'on doit le procédé de désinfection de l'air par les acides, et beaucoup d'autres découv. chimiq. appliquées avec succès aux arts et à la salubrité publiq. Nommé en 1791 député à l'assemb. constit., puis à la convent., il vota la m. du roi. On explique difficilem. ce vote de la part d'un homme dont la vie privée offre un contraste si frappant avec sa conduite politiq. Sans parler des nomb. recherch. qu'il fit pour seconder le génie de la guerre par celui des scienc. dans ces temps difficiles, nous dirons seulem. qu'après avoir puissam. contribué à l'établissem. de l'Ecole polytechnique, il y professa pend. 11 ans. Le système monétaire actuel est dû en partie à ses soins, ce qui lui valut la place d'administrat. de la monnaie de Paris, qu'il perdit à la restauration : le roi le dédommagea de cette disgrâce par une pension. Guyton mourut en 1816, laissant plusieurs ouv. remarquables parmi lesquels nous citerons : *Digressions acad.*, Dijon, 1772, in-12; *Elémens de chimie théorique et pratique*, 1776-77, 3 vol. in-12; *Dictionn. de chimie de l'encyclop. méthod.*, dont il fut un des fondateurs; *Mém. sur l'éducat. publiq.*, 1764, in-12; *Traité des moyens de désinfecter l'air*, etc., 1801-2 et 3, in-8, trad. en allem. et en angl.

— Guyton (N.), son frère, a pub. sous le pseud. de Brumore : *Traité curieux des charmes de l'amour conjugal*, trad. du lat. de Swedenborg, Berlin, 1784, in-8 ; et *Vie privée d'un prince célèbre* (Henri de Prusse), 1784, in-8 et in-18.

GUZMAN (Alphonse Perez de), fameux capitaine espagnol, la tige de l'illustre maison des Médina-Sidonia, né à Valladolid en 1258, se signala d'abord contre les infidèles, passa ensuite au service de Muley, roi de Maroc, et défit en plus. rencontres les souverains de Tripoli et de Fez. De retour dans sa patrie après la m. d'Alphonse X, il fut comblé d'honneurs par Sanche IV, et nommé gouvern. de Tariffa au moment où cette place fut assiégée par l'infant don Juan, qu'il contraignit bientôt à se retirer. Nommé ensuite grand de Castille, il combattit vaillamment contre les Maures de Grenade, sous le règne de Ferdinand IV, contribua à la prise de Grenade sur les mahométans, et m. en 1320 cons. de la reine-mère Marie.—La même maison de Médina-Sidonia compte encore plusieurs autres personn. illustres du nom de Guzman, entre autres : —Henri, qui s'immortalisa dans la guerre de Grenade en 1494 ; et son fils Henri, qui s'empara de Melilla en Afrique, l'an 1497, fut dépossédé de la ville de Gibraltar, que ses ancêtres avaient conquise, se révolta, et m. disgracié en 1508. — Henri, fils du préc., continua la révolte de son père, ravagea l'Andalousie, et rentra en Espagne en 1514, après avoir obtenu son pardon du roi Ferdinand. — Alphonse, frère du précédent, chevalier d'Alcantara, guerrier et litt., est aut. de poésies impr. dans les *Romanceros* espagnols. — Fernand Perez, littérat. estimé à la cour de Jean II (1450), a composé des poésies morales et religieuses, imp. dans plus. *Cancioneros* espagnols. — On cite encore deux peintres estim., et attachés, l'un à la cour de Philippe III, l'autre à la cour de Philippe V, et tous deux portant le prénom de Pierre.—V. Olivarès.

GUZMAN (Louise de), régente de Portugal, fille aînée de Jean-Emmanuel Perez, duc de Médina-Sidonia, Espagnole de naissance, épousa Jean de Bragance, qui avait des droits légitimes à la couronne du Portugal, alors sous le joug de l'Espagne. Elle entra avec ardeur dans les projets qui tendaient à placer son mari sur le trône, contribua puissamm. à son élévation en 1640, et par ses conseils et son habileté consolida l'autorité du nouv. monarque. Après la m. de son mari, en 1656, ayant été reconnue pour régente, elle sut tenir d'une main ferme les rênes de l'état que lui disputaient les princip. seigneurs, déjoua tous les complots, et força par la sagesse de son administ. ses ennemis même à la respecter. Lorsque son fils eut atteint sa majorité, elle lui abandonna le trône, se retira dans un cloître, et y m. en 1666.

GWILYM (David Ap), célèbre barde gallois, surn. l'*Ovide* de sa patrie, né en 1340 à Brogynin, dans le comté de Cardigan, m. vers 1400, a laissé des *Poésies*, dont le rec. a paru en 1792, in-8, par les soins de MM. Owen Jones et William Owen.

GWINNE (Matthew), médecin et litt. anglais, issu d'une ancienne famille de Galles, mort vers 1578, directeur du collége de St-Jean à Londres, a laissé entre autres écrits : *Epicedium in obit. illust. herois Henrici, comitis Derbiensis*, Oxford, 1593 ; *Nero, tragædia nova*, Londres, 1603 ; *Vertumnus, sive annus recurrens*, 1607; *Aurum non aurum*, etc., 1611, in-4 : écrit dirigé contre l'*Aurum potabile* du charlatan Fr. Antoine, etc.

GYA (Jean), théol. flamand, m. à Paris en 1557, a laissé un *Comment.* du traité *de Contemptu rerum fortuitarum* de G. Budæus, Paris, 1526, in-4.

GYARÉE et TELON, frères, nés vers l'an 95 avant J.-C. à Marseille (*Massilia*), commandaient en commun la flotte qui opposa à César une si vigoureuse résistance devant cette ville, alors attachée au parti de Pompée; ils périrent glorieusement dans le combat qui précéda l'investissement de leur patrie par le prem. de ces grands capitaines. Lucain, dans le premier livre de sa *Pharsale*, célèbre la valeur et l'habileté de Gyarée.

GYGÈS, roi de Lydie, fondateur de la dynastie des Mermnades, avait d'abord été favori du roi Candaule, sur lequel il usurpa le trône 718 ans environ avant J.-C. Les anciens historiens diffèrent dans le récit des circonstances de cette usurpation; elles sont tombées dans le domaine de la fable, qui rapporte que Candaule ayant eu l'imprud. de faire voir sa femme nue à Gygès, cette princesse irritée força celui-ci à faire périr le roi, et à s'emparer du sceptre. Gygès eut d'abord des démêlés avec les Héraclides, parens de Candaule; mais l'oracle ayant décidé en sa faveur, il régna paisiblem., et m. en 680 av. J.-C., laissant l'empire à Ardyse son fils.

GYLIPPE, général lacédémonien, fit la guerre aux Athéniens devant Syracuse, en 414 avant J.-C., remporta sur leurs généraux, Démosthène et Nicias, une victoire complète, et les fit prisonn. Dans la suite, il concourut avec Lysandre à la prise d'Athènes. Le vainqueur l'ayant chargé de transporter à Sparte 1500 talens pris dans cette ville, il en détourna 300; mais ce vol ayant été connu, il ne se déroba au châtiment que par la fuite.

GYLLENBORG (Charles, comte de), sénat. suédois, né en 1679, fit ses premières armes sous Charles XII, obtint ensuite une mission en Angleterre, où il se montra opposé à la maison d'Hanôvre, et fut pour cela mis en prison : il assista en 1718 au congrès d'Aland, y fut l'un des chefs du parti des *chapeaux*, et m. en 1746. On a de lui des *poés.* et des morceaux de litt.—Gyllenborg (Jean, Othon et Fréd.), frères du préc., ont acquis quelq. célébrité en Suède : le prem. comme officier dans les armées de Charles XII, les deux autres comme poètes et littérateurs. On doit en partie au dernier l'établissement de l'acad. des scienc. de Stockholm (1740). — Gyllenborg (Gustave-Frédéric, comte de), de la famille des précédens, né vers 1729, membre de l'acad. des scienc. et des belles-lettres de Stockholm à sa fondation, est regardé comme un des poètes qui ont le plus concouru à la gloire de la littérature suédoise. Il était conseiller de la chancellerie royale, et m. en 1809. On a de lui : un poème sur le *Passage du Belt*; l'*Hiver et le printemps*, *les Loisirs et les Misères de l'homme*, poèmes; des *tragedies*, des *odes*, des *satires*, des *fables*. La littérature franç. lui était familière.

GYLLENHIELM (Charles, baron de), sénat. et grand amiral de Suède, né en 1574, était fils naturel de Charles IX, et suivit avec éclat la carrière des armes. Fait prisonnier par les Polonais en 1602, il resta détenu jusqu'en 1613, et reporta en Suède ses chaînes, qui depuis ont été placées sur son tombeau. Il fut nommé l'un des tuteurs de la reine Christine, et m. en 1650 : le baron de Gyllenhielm cultivait les lettres avec goût. On connaît de lui un ouv. intitulé : *Schola captivitatis*, lat. et suéd., Stockholm, 1632, in-4 et in-8.

GYLLIUS. V. Gilles (P).

GYMNOSOPHISTES, c'est-à-dire *philosophes nus*, secte de phil. indiens, ont été ainsi appelés par les Grecs parce qu'ils étaient touj. nu-tête et nu-pieds. Ils se divisaient en plus. classes, dont la principale est celle des brachmanes (*v.* ce nom). Lorsqu'ils devenaient vieux, ils se jetaient sur un bûcher pour éviter les infirmités de la vieillesse. Calanus, l'un d'eux, se sacrifia ainsi dev. Alexandre et toute l'armée macédonienne.